

DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES,

SAVOIR, DE

AÉROMANCIE, ALCIMIE; ALECTRIOMANCIE, ALEUROMANCIE, ALFRI-
DARIE, ALGOMANENCIE, ALOMANCIE, ALOPÉCIE, ALPHITOMANCIE,
ANNIOMANCIE, ANTHROPOMANCIE, APANTOMANCIE, ARITHMANCIE, ARMOMANCIE,
ASPIDOMANCIE, ASTRAGALOMANCIE, BASCANIE, DÉLOMANCIE, BIBLIOMAN-
CIE, BOTANOMANCIE, BOUZANTHROPIE, BRIZOMANCIE, CABALOMANCIE, CAPNOMANCIE,
CARTOMANCIE, CATROPTOMANCIE, CAUSIMOMANCIE, CÉPHALONOMANCIE, CÉRAUNO-
SCOPIE, CÉROMANCIE, CHIMIE, CHIROMANCIE, CLÉDONISMANCIE, CLEÏDOMANCIE, CLÉROMANCIE,
CO-QUINOMANCIE, CRISTALOMANCIE, CRITOMANCIE, CROMNIOMANCIE, CYNANTHROPIE. DACTY-
LOMANCIE, DAPHNOMANCIE, DÉMONOCRATIE, DÉMONOGRAPHIE, DÉMONOMANCIE, ENGASTRIMISME, FANTASMA-
GORIE, FATALISME, GAROSMANCIE, GÉLOSCOPIE, GÉMATRIE, GÉOMANCIE, GYROMANCIE, HÉPATO-COPIE,
HIPPOMANCIE, HYDROMANCIE, ICHTHYOMANCIE, ILLUMINISME, LAMPADOMANCIE, LÉCANOMANCIE, LIBANOMANCIE, LITHO-
MANCIE, LYCANTHROPIE, LYSIMAGHIE, MAGIE, MAGNÉTISME, MARGARITOMANCIE, MATRIMONANCIE, MÉCA-
NOMANCIE, MÉGALANTHROPOGÉNIE, MÉTOPOSCOPIE, MIMIQUE, MONARCHIE INFERNALE, MYOMANCIE, NAYRAN-
CIE, NÉCROMANCIE, NIGROMANCIE, OCULOMANCIE, OENONOMANCIE, OLOLYGMANCIE, OMOMANCIE,
OMPHALOMANCIE, ONEYROCRITIQUE, ONOMANCIE, ONYCHOMANCIE, OOMANCIE, OPHIOMANCIE, OPHTHAL-
MOSCOPIE, ORDALIE, ORNITHOMANCIE, OVINOMANCIE, PALINGÉNÉSIE, PALMOSCOPIE,
PARTHÉNOMANCIE, PÉGOMANCIE, PETCHIMANCIE, PELTIMANCIE, PHARMACIE, PHRÉNOLOGIE,
PHYLLORHODOMANCIE, PHYSIOGNOMONIE, PIERRE PHILOSOPHALE, PYRO-
MANCIE, RABDOMANCIE, RHAPSODOMANCIE, SCIAMANCIE, SEXOMANCIE, SIDÉRO-
MANCIE, SOMNAMBULISME, SPODOMANTIE, STÉGANOGRAPHIE,
STERNOMANCIE, STOICHÉOMANCIE, STOLISOMANCIE, SUPERSTITIONS,
SYCOMANSIE, SYMPATHIE, TACITURNAMANCIE, TAUPO-
MANCIE, TÉPHRAMANCIE, TÉRATOSCOPIE, THALMUDANCIE,
THÉOMANCIE, THÉURGIE, THURIFUMIE, TI-
ROMANCIE, UROTOPEGNIE, UTÉSÉTURE, VAMPI-
RISME, VENTRILOQUIE, VISIOMANCIE,
XYLOMANCIE, ZAIRAGIE;

OU

RÉPERTOIRE UNIVERSEL,

DES ÊTRES, DES PERSONNAGES, DES LIVRES, DES FAITS ET DES CHOSSES QUI TIENNENT AUX APPARITIONS, AUX DIVINATIONS, A LA MAGIE
AU COMMERCE DE L'ENFER, AUX DÉMONS, AUX SORCIERS, AUX SCIENCES OCCULTES, AUX GRIMOIRES,
A LA CADALE, AUX ESPRITS ÉLÉMENTAIRES, AU GRAND ŒUVRE, AUX PRODIGES, AUX ERREURS, AUX PRÉJUGÉS,
AUX IMPOSTURES, AUX ARTS DES BOHÉMIENS, AUX SUPERSTITIONS DIVERSES, AUX CONTES POPULAIRES, AUX PRONOSTICS,
ET GÉNÉRALEMENT A TOUTES LES FAUSSES CROYANCES MERVEILLEUSES, SURPRENANTES,
MYSTÉRIEUSES OU SURNATURELLES.

Publié par M. l'abbé Migne,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.



TOME PREMIER.



2 VOL. PRIX : 16 FRANCS.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1846

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMODE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES;

CES DICTIONNAIRES SONT :

D'ÉCRITURE SAINTES, DE PHILOGIE SACRÉE, DE LITURGIE, DE DROIT CANON, DE RITES ET
CÉRÉMONIES, DE CONCILES, D'HÉRÉSIES ET DE SCHISMES, DE LÉGISLATION RELIGIEUSE, DE
THÉOLOGIE DOGMATIQUE ET MORALE, DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES VICES, DE CAS
DE CONSCIENCE, D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, D'ORDRES RELIGIEUX (HOMMES ET
FEMMES), D'ARCHÉOLOGIE SACRÉE, DE MUSIQUE RELIGIEUSE, DE GÉOGRAPHIE
SACRÉE ET ECCLÉSIASTIQUE, D'HÉRALDIQUE ET DE NUMISMATIQUE RELI-
GIEUSES, DES LIVRES JANSÉNISTES ET MIS À L'INDEX, DES DIVERSES
RELIGIONS, DE PHILOSOPHIE, DE DIPLOMATIQUE CHRÉTIENNE
ET DES SCIENCES OCCULTES,

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

50 VOLUMES IN-4°.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR À LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE
SOUSCRIPTEUR À TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

TOME QUARANTE-HUITIÈME.

DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES.

TOME PREMIER.

2 VOL., PRIX : 16 FRANCS.

CHEZ L'ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
RUE D'AMBOISE, BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1846

DICTIONNAIRE

DES

SCIENCES OCCULTES

ET DES

IDÉES SUPERSTITIEUSES.

A

AAMON. Voy. AMON.

AARON, magicien du Bas-Empire, qui vivait du temps de l'empereur Manuel Comnène. On conte qu'il possédait les *Clavicules* de Salomon, qu'au moyen de ce livre il avait à ses ordres des légions de démons, et se mêlait de nécromancie. On lui fit crever les yeux; après quoi on lui coupa encore la langue. Mais n'allez pas croire que ce fût une victime de quelque fanatisme; il fut condamné comme bandit: car on trouva chez lui un cadavre qui avait les pieds enchaînés, le cœur percé d'un clou, et d'autres abominations (Nicétas, *Annales*, liv. 4.)

ABADDON, ou le destructeur, chef des démons de la septième hiérarchie. C'est le nom de l'ange exterminateur dans l'Apocalypse.

ABADIE (JEANNETTE), jeune fille du village de Siboure, en Gascogne. Delancré, dans son *Tableau de l'inconstance des démons*, raconte que Jeannette Abadie, dormant, un dimanche, pendant la messe, dans la maison de son père, un démon profita du moment et l'emporta au sabbat (quoiqu'on ne fit le sabbat ni le dimanche ni aux heures des saints offices, temps où les démons ont peu de joie). Elle trouva au sabbat grande compagnie et vit que celui qui présidait avait à la tête deux visages, comme Janus. Du reste, elle ne fit rien de criminel et fut remise à son logis par le même moyen de transport qui l'avait emmenée. Elle se réveilla alors et ramassa une petite relique que le diable avait eu la précaution d'ôter de son cou avant de l'emporter. Il paraît que le bon curé à qui elle confessa son aventure lui fit comprendre qu'elle n'avait fait qu'un mauvais rêve; car elle ne fut aucunement recherchée, quoique Delancré dise qu'elle avait commencé là le métier de sorcière. Voy. CRAPAUD.

ABALAM, prince de l'enfer, très-peu con-

(1) Hérodote, Jamblique, Clément d'Alexandrie, etc.

(2) Le livre très-rare d'Abdeel est intitulé : *Das Buch der versiegelten rede des propheten Danielis*, etc. — Le

nu. Il est de la suite de Paymon. Voy. ce mot.

ABANO. Voy. PIERRE D'APONE.

ABARIS, magicien scythe et grand-prêtre d'Apollon, qui lui donna une flèche d'or sur laquelle il chevauchait par les airs avec la rapidité d'un oiseau; ce qui a fait que les Grecs l'ont appelé l'*Aérobate*. Il fut, dit-on, maître de Pythagore, qui lui vola sa flèche, dans laquelle on doit voir quelque allégorie. On ajoute qu'Abaris prédisait l'avenir, qu'il apaisait les orages, qu'il chassait la peste; on conte même qu'il vivait sans boire ni manger. Avec les os de Pélops, il fabriqua une figure de Minerve, qu'il vendit aux Troyens comme un talisman descendu du ciel: c'est le Palladium qui avait la réputation de rendre imprenable la ville où il se trouvait (1).

ABDEEL (ABRAHAM), appelé communément Schœnewald (Beauchamp), prédicateur à Custrin, dans la marche de Brandebourg, fit imprimer à Tham, en 1572, le *Livre de la parole cachetée*, dans lequel il a fait des calculs pour trouver qui est l'antechrist et à quelle époque il doit paraître. Cette méthode consiste à prendre au hasard un passage du prophète Daniel ou de l'Apocalypse, et à donner à chaque lettre, depuis *a* jusqu'à *z*, sa valeur numérique. *A* vaut 1, *b* vaut 2, *c* vaut 3, et ainsi de suite. Abdeel déclare que l'antechrist est le pape Léon X. Il trouve de la même manière les noms des trois anges par lesquels l'antechrist doit être découvert. Ces trois anges sont Huss, Huthen et un certain Noé qui nous est inconnu. Ces trois insensés ne s'en doutaient probablement pas. A la fin de son livre, Abdeel prend l'engagement de découvrir le vrai nom de ce certain Noé, ainsi que d'autres secrets, par les nombres cabalistiques du prophète Daniel; il ne paraît pas qu'il ait jamais rempli cette promesse (2).

livre de la parole cachetée du prophète Daniel au *xii^e* chapitre, exposant clairement comment on peut reconnaître l'antechrist.

ABDEL-AZYS, astrologue arabe du dixième siècle, plus connu en Europe sous le nom d'Alchabitius. Son *Traité d'astrologie judiciaire* a été traduit en latin par Jean de Séville (*Hispalensis*). L'édition la plus recherchée de ce livre : *Alchabitius, cum commento*, est celle de Venise, 1503, in-4° de 140 pages.

ABDIAS DE BABYLONE. On attribue à un écrivain de ce nom l'histoire du combat merveilleux que livra saint Pierre à Simon le magicien. Le livre d'Abdias a été traduit par Julius Africanus, sous ce titre : *Historia certaminis apostolici*, 1566, in-8°.

ABEILARD. Il est plus célèbre aujourd'hui par ses tragiques amours que par ses ouvrages théologiques, qui lui attirèrent justement les censures de saint Bernard, et qui étaient pleins d'erreurs très-dangereuses. Il mourut en 1142. Vingt ans après, Héloïse ayant été ensevelie dans la même tombe, on conte qu'à son approche la cendre froide d'Abailard se réchauffa tout à coup, et qu'il étendit les bras pour recevoir celle qui avait été sa femme. Leurs restes étaient au Paraclet, dans une précieuse tombe gothique que l'on a transportée à Paris en 1799, et qui est présentement au cimetière du Père-Lachaise.

ABEILLES. C'était l'opinion de quelques démonographes que si une sorcière, avant d'être prise, avait mangé la reine d'un essaim d'abeilles, ce cordial lui donnait la force de supporter la torture sans confesser (1); mais cette découverte n'a pas fait principe.

Dans certains cantons de la Bretagne, on prétend que les abeilles sont sensibles aux plaisirs comme aux peines de leurs maîtres, et qu'elles ne réussissent point si on néglige de leur faire part des événements qui intéressent la maison. Ceux qui ont cette croyance ne manquent pas d'attacher à leurs ruches un morceau d'étoffe noire lorsqu'il y a une mort chez eux, et un morceau d'étoffe rouge lorsqu'il y a un mariage ou toute autre fête (2).

Les Circassiens, dans leur religion mêlée de christianisme, de mahométisme et d'idolâtrie, honorent la Mère de Dieu sous le nom de Mérième ou de Melissa. Ils la regardent comme la patronne des abeilles, dont elle sauva la race en conservant l'une d'elles dans sa manche, un jour que le tonnerre menaçait d'exterminer tous les insectes. Les revenus que les Circassiens tirent de leurs ruches expliquent leur reconnaissance pour le bienfait qui les leur a conservées.

Solin a écrit que les abeilles ne peuvent pas vivre en Irlande; que celles qu'on y amène y meurent tout à coup; et que si l'on porte de la terre de cette île dans un autre pays, et qu'on la répande autour des ruches, les abeilles sont forcées d'abandonner la place, parce que cette terre leur est mortelle. On lit la même chose dans *les Origines d'Isidore*. « Faut-il examiner, ajoute le père Lebrun (3), d'où peut venir cette mali-

gnité de la terre d'Irlande? Non, car il suffit de dire que c'est une fable, et qu'on trouve en Irlande beaucoup d'abeilles. »

ABEL, fils d'Adam. Des docteurs musulmans disent qu'il avait quarante-huit pieds de haut. Il se peut qu'ils aient raisonné d'après un tertre long de cinquante-cinq pieds, que l'on montre auprès de Damas, et qu'on nomme la tombe d'Abel.

Les rabbins ont écrit beaucoup de rêveries sur le compte d'Abel. Nos anciens, qui croyaient tant de choses, lui attribuent un livre d'astrologie judiciaire qui lui aurait été révélé et qu'il aurait renfermé dans une pierre. Après le déluge, Hermès-Trismégiste le trouva : il y apprit l'art de faire des talismans sous l'influence des constellations. Ce livre est intitulé : *Liber de virtutibus planetarum et omnibus rerum mundanarum virtutibus*. Voy. le traité *De Essentiis essentialium*, qu'on décore faussement du nom de saint Thomas d'Aquin, pars 4, cap. 2. Voy. aussi Fabricius, *Codex pseud. Vet. Testam.*

ABEL DE LA RUE, dit le Casseur, save-tier et mauvais drôle qui fut arrêté, en 1582, à Coulommiers, et brûlé comme voleur, sorcier, magicien, noueur d'aiguillettes. Voici sa légende

Le noueur d'aiguillettes.

C'était grand deuil à Coulommiers, dans la maison de Jean Moureau, le 15 juin de l'an de grâce 1582. Le petit homme s'était marié la veille, plein de liesse et se promettant heureux ménage avec Fare Fleuriot, son épouse. Il était vif, homme de tête, persévérant dans ses affections comme dans ses haines; et il se réjouissait sans ménagement de son succès sur ses rivaux. Fare, qui l'avait préféré, semblait partager son bonheur et ne se troublait pas plus que lui des alarmes que les menaces d'un rival dédaigné avaient fait naître chez leurs convives. Fare Fleuriot, habile ouvrière en guipure, n'avait pu hésiter dans son choix entre Jean Moureau, armurier fort à son aise, et ce concurrent redouté, nommé Abel de la Rue, surnommé le Casseur, à cause de sa mauvaise conduite; homme réduit au métier de save-tier, et qu'on accusait de relations avec le diable à cause de ses déportements; circonstance mystérieuse qui effrayait les amis de l'armurier.

— Vous avez supplanté Abel, lui disaient-ils; il vous jouera quelque'un de ses mauvais tours.

— Les gens de justice de notre roi, Henri troisième, nous sauront bien rendre raison du Casseur, répondit Jean Moureau.

— Et qui sait, dit une vieille tante, s'il ne vous jetterait pas un sort?

— Patience : telle avait été la réponse du jeune marié.

Mais Fare était pourtant moins rassurée : la noce toutefois s'était faite joyeusement.

Or, le lendemain, comme nous avons dit, c'était dans la maison grand deuil et pleins

(1) Wierus, De Præstigiis lib. VI, cap. 7.

(2) Cambry, Voyage dans le Finistère II p. 16.

(3) Histoire critique des pratiques superstitieuses liv. I, chap. 5.

tristesse. Les deux époux, si heureux la veille, paraissaient effarés de trouble ; on annonçait timidement ce qui était survenu : le résultat en paraissait pénible. Le mari et la femme ensorcelés sentaient l'un pour l'autre autant d'éloignement qu'ils s'étaient témoigné d'affection le jour précédent. Cette nouvelle se répandit en peu d'instants dans la petite ville : le second jour, l'éloignement devint de l'antipathie, qui, le jour d'après, eut tout l'air de l'aversion. Cependant les jeunes mariés ne parlaient pas de demander une séparation ; seulement ils annonçaient que quelque ennemi endiablé ou quelque sorcière maudite leur avait noué l'aiguillette.

On sait que ce maléfice, qui a fait tant de bruit aux seizième et dix-septième siècles, rendait les mariés repoussants l'un pour l'autre, et les accablant au physique comme au moral, les conduisait à se fuir avec une sorte d'horreur.

Il ne fut bruit dans tout Coulommiers que de l'aiguillette nouée à Jean Moureau. Abel de la Rue, le savetier dédaigné, en avait ri si méchamment, qu'il fut à bon droit soupçonné du délit ; il était assez généralement détesté. La clameur publique prit une telle consistance, que les jeunes époux ensorcelés se crurent autorisés à déposer leur plainte. Messire Nicolas Quatre-Sols était lieutenant civil et criminel au bailliage de Coulommiers. Il fit comparaître Abel devant lui.

Le chenapan, qui était hypocondre et morose, avoua qu'il avait recherché Fare Fleuriot, mais il nia qu'il eût rien fait contre elle et contre son mari. Comme il était malheureusement chargé de la mauvaise réputation qu'on faisait alors à ces vauriens qui cherchaient dans la sorcellerie une prétendue puissance et de prétendues richesses toujours insaisissables, on le mit au cachot, en l'invitant à faire ses réflexions ; et le lendemain, sur son entêtement à ne rien avouer, on l'appliqua à la question ; il déclara qu'il allait confesser.

— Ayez soin, dit Nicolas Quatre-Sols, que votre confession soit entière et digne de notre indulgence. Pour ce, vous nous exposerez dès le commencement toutes vos affaires avec Satan.

Il fit donner au savetier un verre d'eau relevé d'un peu de vinaigre, afin de ranimer ses esprits ; et il s'arrangea sur son siège dans la position d'un homme qui écoute une histoire merveilleuse.

Abel de la Rue, voyant que son juge était prêt, recueillit ses esprits et se disposa à parler. D'abord il se recommanda à la pitié et à la compassion de la justice, criant merci et protestant de sa repentance ; puis il dit ce qui suit :

— Je devrais être moins misérable que je ne suis et faire autre chose que mon pauvre métier. Etant petit enfant, je fus mis par ma mère au couvent des Cordeliers de Meaux. Là, le frère Caillet qui était maître des novices, m'ayant corrigé, je me fâchai si furieusement contre lui, que je ne rêvais plus autre chose, sinon la possibilité de me venger.

Comme j'étais en cette mauvaise volonté, un chien barbet, maigre et noir, parut tout à coup devant moi : il me sembla qu'il me parlait, ce qui me troubla fort ; qu'il me promettait de m'aider en toutes choses et de ne me faire aucun mal, si je voulais me donner à lui...

— Ce barbet, interrompit le juge, était certainement un démon.

— C'est possible, messire : il me sembla qu'il me conduisait dans la chambre du couvent qu'on appelle la librairie. Là il disparut, et je ne le revis jamais.

— Et quelle vengeance avez-vous eue du frère Caillet ?

— Aucune, messire, ne l'ayant pas pu.

— Que fîtes-vous alors dans la librairie ?

— Je pris un livre, car on m'a enseigné la lecture ; mais voyant que c'était un missel, je le refermai : je sortis et je demeurai quelques semaines triste et pensif. Un jour je pris un autre livre, c'était un grimoire. Je l'ouvris au hasard, et à peine avais-je lu quelques lignes que je ne comprenais point, quand je vis paraître devant moi un homme long et mince, de moyenne stature, blême de visage, ayant un effroyable aspect, le corps sale et l'haleine puante.

— Sentait-il le soufre ?

— Oui, messire ; il était vêtu d'une longue robe noire à l'italienne, ouverte par devant ; il avait à l'estomac et aux deux genoux comme des visages d'hommes, de pareille couleur que les autres. Je regardai ses pieds qui étaient des pieds de vache.

Tout l'auditoire frissonnait.

— Cet homme blême, poursuivit l'accusé, me demanda ce que je lui voulais et qui m'avait conseillé de l'appeler. Je lui répondis avec frayeur que je ne l'avais pas appelé, et que j'avais ouvert le grimoire sans en prévoir les conséquences. Alors cet homme blême, qui était le diable, m'enleva et me transporta sur le toit de la salle de justice de Meaux, en me disant de ne rien craindre. Je lui demandai son nom, et il me répondit : Je m'appelle maître Rigoux. Je lui témoignai ensuite le désir de m'enfuir du couvent ; là-dessus il me reporta au lieu où il m'avait pris ; du moins, je m'y retrouvai comme sortant d'une sorte d'étourdissement. Le grimoire était à mes pieds. Je vis devant moi le Père Pierre Berson, docteur en théologie, et le frère Caillet, qui me reprirent d'avoir lu dans le grimoire et me menacèrent du fouet, si je touchais encore à ce livre. Tous les religieux se rendirent à la chapelle et chantèrent un *Salve* à mon intention. Le lendemain, comme je descendais pour aller à l'Eglise, maître Rigoux m'apparut encore : il me donna rendez-vous sous un arbre près de Vaulxcourtois, entre Meaux et Coulommiers. Là je fus séduit. Je repris, sans rien dire, les habits que j'avais à mon entrée dans le couvent, et j'en sortis secrètement par une petite porte de l'écurie. Rigoux m'attendait sous la figure d'un bourgeois ; il me mena chez maître Pierre, berger, de Vaulxcourtois, qui me reçut bien, et j'allais conduire les troupeaux avec lui. Deux mois

après, ce berger, qui était sorcier, me promet de me présenter à l'assemblée, ayant besoin de s'y rendre lui-même, parce qu'il n'avait plus de poudre à maléfices. L'assemblée devait se tenir dans trois jours : nous étions à l'avent de Noël 1575. Maître Pierre envoya sa femme coucher dehors, et il me fit mettre au lit à sept heures du soir ; mais je ne dormis guère. Je remarquai qu'il plaçait au coin du feu un très-long balai de genêt sans manche ; à onze heures du soir, il fit grand bruit et me dit qu'il fallait partir : il prit de la graisse, s'en frotta les aisselles et me mit sur le balai, en me recommandant de ne pas quitter cette monture. Maître Rigoux parut alors ; il enleva mon maître par la cheminée : moi je le tenais au milieu du corps, et il me sembla que nous nous envolions. La nuit était très-obscur, mais une lanterne nous précédait. Pendant que je voyageais en l'air de la sorte, je crus apercevoir l'abbaye de Rebais : nous descendîmes dans un lieu plein d'herbe où se trouvaient beaucoup de gens réunis.

— Qui faisaient le sabbat, interrompit le juge.

— Oui, messire. J'y reconnus plusieurs personnes vivantes et quelques morts, notamment une sorcière qui avait été pendue à Lagny. Le maître du lieu, qui était le diable, ordonna, par la bouche d'un vieillard, que l'on nettoiyât la place. Maître Rigoux prit incontinent la forme d'un grand bouc noir, se mit à grommeler et à tourner ; et aussitôt l'assemblée commença les danses, qui se faisaient à revers, le visage dehors et le derrière tourné vers le bouc.

— C'est conforme à l'usage du sabbat, comme il est prouvé par une masse de dépositions. Mais ne chanta-t-on point ? et quelles furent ces chansons ?

— On ne chanta point, messire. Après la danse, qui avait duré deux heures, on présenta les hommages au bouc (1). Chaque personne de l'assemblée s'en acquitta. Je m'approchai du bouc à mon tour, il me demanda ce que je voulais de lui ? Je lui répondis que je voulais savoir jeter des sorts sur mes ennemis. Le diable m'indiqua maître Pierre, comme pouvant mieux qu'un autre m'enseigner cette science. Je l'appris donc.

— Et vous en avez fait usage contre plusieurs, notamment contre les époux qui se plaignent ? Avez-vous eu d'autres relations avec le diable ?

— Non, messire, sinon en une circonstance. Je voulais rentrer dans la voie. Un jour que j'allais en pèlerinage à Saint-Loup, près de Provins, je fis rencontre du diable, qui chercha à me noyer : je lui échappai par la fuite.

Tout le monde dans l'assemblée ouvrait de grandes oreilles, à l'exception d'un jeune homme de vingt ans, le neveu du lieutenant civil et criminel. Il faisait les fonctions d'apprenti greffier.

(1) Histoire de la magie en France, par M. Jules Garnier. Voyez l'article Boucs.

— Mon oncle, dit-il en se penchant à l'oreille de maître Nicolas Quatre-Sols, ne pensez-vous pas que le patient n'est qu'un drôle qui a le cerveau malade, qui est sujet peut-être à de mauvais rêves ?

Pendant que l'oncle réprimandait le neveu à voix basse, Abel de la Rue levant la tête :

— De tout ce que j'ai fait de mal, dit-il, je suis repentant et marri, et je crie merci et miséricorde à Dieu, au roi, à monseigneur et à la justice.

— C'est bien, dit Nicolas Quatre-Sols, qu'on le ramène au cachot.

Le soir de ce même jour, le maléfice de Jean Moureau se trouva rompu. L'antipathie qui avait surgi entre lui et sa jeune épouse s'évanouit. Le corps du principal délit avait donc disparu. Néanmoins, peu de jours après, le 6 juillet, sur les conclusions du procureur fiscal, la Rue fut condamné à être brûlé vif. Il appela de sa sentence au parlement de Paris ; et le 20 juillet 1582, le parlement de Paris, prompt à expédier ces sortes d'affaires, rendit un arrêt qui porte qu'Abel de la Rue, appelant, ayant jeté des sorts sur plusieurs, prêté son concours au diable, communiqué diverses fois avec lui, assisté aux assemblées nocturnes et illicites, pour réparation de ces crimes la cour condamne l'appelant à être pendu et étranglé à une potence qui sera dressée sur le marché de Coulommiers, et le renvoie au bailli chargé de faire exécuter ledit jugement, et de brûler le corps après sa mort. — Cet arrêt, qui adoucissait un peu la sentence du premier juge, fut exécuté selon sa teneur, au marché de Coulommiers, par le maître des hautes-œuvres de la ville de Meaux, le 23 juillet 1582. — « Au reste, dit un auteur sensé, ces sorciers qu'on brûlait méritaient toujours châtement par quelques vilains et odieux crimes. » — Voyez les articles SABBAT, LIGATURES, etc.

ABEN-EZRA. Voy. MACHA-HALLA.

ABEN - RAGEL, astrologue arabe, né à Cordoue, au commencement du cinquième siècle. Il a laissé un livre d'horoscopes d'après l'inspection des étoiles, traduit en latin sous le titre *De Judiciis seu satis stellarum*, Venise, 1485 ; très-rare. On dit que ses prédictions, quand il en faisait, se distinguaient par une certitude très-estimable.

ABIGOR, démon d'un ordre supérieur, grand-duc dans la monarchie infernale. Soixante légions marchent sous ses ordres (2). Il se montre sous la figure d'un beau cavalier portant la lance, l'étendard ou le sceptre ; il répond habilement sur tout ce qui concerne les secrets de la guerre, sait l'avenir, et enseigne aux chefs les moyens de se faire aimer des soldats.

ABIME, et plus correctement *abysme*. C'est le nom qui est donné, dans l'Écriture sainte, 1° à l'enfer, 2° au chaos ténébreux qui précéda la création.

ABOU-RYHAN, autrement appelé Moham-med-ben-Ahmed, astrologue arabe, mort en

(2) Wierus, in *Pseudomonarchia Dæm.*, etc.

330, qui passe pour avoir possédé à un très-haut degré le don de prédire les choses futures. On lui doit une introduction à l'astrologie judiciaire.

ABRACADABRA. Avec ce mot d'enchantement, qui est très-célèbre, on faisait, surtout en Perse et en Syrie, une figure magique à laquelle on attribuait le don de charmer diverses maladies et de guérir particulièrement la fièvre. Il ne fallait que porter autour du cou cette sorte de philactère écrit dans la disposition que voici :

ABRACADABRA
ABRACADABR
ABRACADAB
ABRACADA
ABRACAD
ABRACA
ABRAC
ABRA
ABR
AB
A

ABRACAX ou **ABRAXAS**, l'un des dieux de quelques théogonies asiatiques, du nom duquel on a tiré le philactère abracadabra. Abracax est représenté sur des amulettes avec un fouet à la main. Les démonographes ont fait de lui un démon, qui a la tête d'un roi et pour pieds des serpents. Les basilidiens, hérétiques du deuxième siècle, voyaient en lui leur dieu suprême. Comme ils trouvaient que les sept lettres grecques dont ils formaient son nom faisaient en grec le nombre 365, qui est celui des jours de l'année, ils plaçaient sous ses ordres plusieurs génies qui présidaient aux trois cent soixante-cinq dieux, et auxquels ils attribuaient trois cent soixante-cinq vertus, une pour chaque jour. Les basilidiens disaient encore que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, n'était qu'un fantôme bienveillant envoyé sur la terre par Abracax. Ils s'écartaient de la doctrine de leur chef. Voy. **BASILIDE**.

ABRAHAM. Tout le monde connaît l'histoire de ce saint patriarche, écrite dans les livres sacrés ; mais on ignore peut-être les contes dont il a été l'objet.

Les Orientaux voient dans Abraham un habile astrologue et un puissant magicien.

Suidas et Isidore lui attribuent l'invention de l'alphabet et de la langue des Hébreux.

Les rabbins font encore Abraham auteur d'un livre *De l'explication des songes*, que Joseph, disent-ils, avait étudié avant d'être vendu par ses frères. On met aussi sur son compte un ouvrage intitulé *Jetzirah*, ou la Création, que plusieurs disent écrit par le rabbin Akiba. Voy. ce nom. Les Arabes possèdent ce livre cabalistique, qui traite de l'origine du monde : ils l'appellent le *Sepher*. On dit que Vossius, qui raisonnait tout de travers là-dessus, s'étonnait de ne pas le voir dans les livres canoniques. Postel l'a traduit en latin : on l'a imprimé à Paris en 1552 ; à Mantoue en 1562, avec cinq commentaires ; à Amsterdam en 1642. On y trouve de la magie et de l'astrologie. — « C'est un ouvrage cabalistique très-ancien et très-célèbre, dit le

docteur Rossi. Quelques-uns en font auteur Akiba ; d'autres le croient composé par un écrivain antérieur au *Thalmud*, dans lequel il en est fait mention. » — Le titre de l'ouvrage porte le nom d'Abraham ; mais ajoutons qu'il y a aussi des opinions qui le croient écrit par Adam lui-même.

Légendes orientales d'Abraham.

Les Orientaux ne racontent donc pas l'histoire d'Abraham aussi simplement que nos livres saints. Ils disent que Nemrod, régnant à Babylone, vit en songe une étoile dont l'éclat effaçait le soleil. Ses devins lui conseillèrent là-dessus de prendre garde à lui, parce qu'un tel songe annonçait qu'il devait naître dans son royaume un enfant de qui il aurait tout à craindre.

Nemrod ordonna aussitôt qu'on épiât bien les femmes enceintes, et qu'on mît à mort tous les enfants mâles qui viendraient à naître. Adna (appelée Emtelaï dans le *Thalmud*), femme d'Azan, l'un des principaux seigneurs du pays, était grosse ; mais aucun indice n'accusait sa grossesse. Elle s'en alla un jour dans une grotte écartée, mit au monde Abraham, et s'en revint à sa maison, après avoir soigneusement fermé l'entrée de la grotte. Elle allait tous les soirs visiter son enfant pour l'allaiter et le trouvait toujours occupé à téter ses deux pouces, dont l'un lui fournissait du lait et l'autre du miel. Elle ne fut pas moins surprise de reconnaître qu'il croissait en un jour comme les autres enfants en un mois. Dès qu'il fut grand, elle le conduisit à la ville, où son père lui fit voir Nemrod, qu'on adorait. Il le trouva trop laid pour être un dieu ; et miraculeusement éclairé, il tira ses parents de l'idolâtrie (1).

Comme il faisait des choses prodigieuses, on l'accusa de magie. Nemrod, excité par ses devins, condamna Abraham à être jeté dans une fournaise ardente. Mais la fournaise se changea en fontaine, la flamme en eau limpide, et Abraham ne prit qu'un bain. Un courtisan, frappé de cette merveille, dit à Nemrod :

— Seigneur, ce n'est pas là un magicien, mais un prophète.

Nemrod, irrité, fit jeter le courtisan dans une autre fournaise, qui se changea pareillement en une source d'eau fraîche ; et le voyageur Thévenot rapporte qu'on montre encore ces deux fontaines auprès d'Orfa.

Il y a sur ce point une autre version. Des écrivains mahométans content qu'Abraham, ayant connu le vrai Dieu, saisit le moment où son père était absent pour mettre en pièces toutes ses idoles, excepté celle de Baal, au cou de laquelle il pendit la hache qui avait fait tout le dégât. Son père étant de retour, il lui dit que ses idoles s'étaient querellées à l'occasion d'une offrande de froment, et que Baal, le plus gros, avait exterminé toutes les autres... C'est pour cela, ajoutent quelques doctes, que Nemrod voulut brûler Abraham.

Suidas et Isidore attribuent à Abraham,

(1) Bibliothèque orientale de d'Herbelot.

comme nous l'avons dit, l'invention de l'alphabet et de la langue des Hébreux. Les Rabbin mettent sur son compte des livres cabalistiques et magiques, des psaumes, un testament et beaucoup d'autres pièces apocryphes. Les Guèbres soutiennent qu'il est le même que leur Zoroastre, qu'ils appellent Zerdust, c'est-à-dire l'ami du feu, nom qui lui fut donné, disent-ils, à cause de l'aventure de la fournaise. Philon fait d'Abraham un habile astrologue. Josèphe dit (1) qu'il régna à Damas, où il tirait des horoscopes et pratiquait les arts magiques des Chaldéens. Tous ces doctes, venus longtemps après Moïse, savent toujours des histoires saintes beaucoup plus de particularités que Moïse même. Ils racontent gravement que le patriarche Abraham était profondément versé dans l'aruspicine; qu'il enseignait une prière au moyen de laquelle on empêchait les pies de manger les semailles; et qu'il eut affaire avec le diable en dix tentations dont il sortit toujours à son honneur.

Voici la plus curieuse de ces aventures :

Le diable un jour, considérant le cadavre d'un homme que la mer avait rejeté sur le rivage, et dont les bêtes féroces, les oiseaux de proie et les poissons avaient dévoré des lambeaux, songea que c'était une belle occasion pour tendre un piège à Abraham sur la résurrection : il ne comprendra jamais, disait-il, que les membres de ce cadavre, séparés et disséminés dans le ventre de tant d'animaux différents, puissent se rejoindre pour former le même corps, au jour de la résurrection générale.

Dieu, sachant le projet de l'ennemi du genre humain, le seconda aussitôt; car il dit à Abraham d'aller se promener au bord de la mer. Le patriarche obéit. Le diable ne manqua pas de se présenter à lui sous la figure d'un homme inquiet; et lui montrant le cadavre, il lui proposa le doute où il était au sujet de la résurrection. Mais Abraham, après l'avoir écouté, lui répondit :

— Quel motif raisonnable pouvez-vous avoir de douter ainsi? Celui qui a pu tirer toutes les parties de ce corps du néant, n'aura pas plus de peine à les retrouver dans l'univers pour les rejoindre. Le potier met en pièces un vase de terre, et le refait de la même terre, quand il lui plaît.

Dieu, satisfait d'Abraham, voulut achever de le convaincre. Il lui dit, s'il faut maintenant en croire le Coran : — Prenez quatre oiseaux, mettez-les en pièces, et portez-en les diverses parties sur quatre montagnes séparées; appelez-les ensuite, ces oiseaux viendront tous quatre à vous.

Les interprètes musulmans ajoutent que ces quatre oiseaux étaient une colombe, un coq, un corbeau et un paon; que le patriarche, après les avoir mis en pièces, en fit un partage exact : quelques-uns disent même qu'il les pila dans un mortier, n'en fit qu'une

masse et la divisa en quatre portions qu'il porta sur la cime de quatre montagnes différentes. Après cela, tenant à la main les quatre têtes qu'il avait réservées, il appela séparément les quatre oiseaux par leurs noms; chacun d'eux revint incontinent se rejoindre à sa tête et s'envola (2).

Abraham était devenu le père des pauvres du pays qu'il habitait. Une famine l'obligea de vider ses greniers pour les nourrir. Lorsqu'il eut épuisé cette ressource, il envoya ses gens et ses chameaux en Egypte, pour acheter du grain à un de ses amis qui était puissant dans la contrée; mais cet ami répondit : « Nous craignons aussi la famine. D'ailleurs, Abraham a des provisions suffisantes, et je ne crois pas qu'il soit juste, pour nourrir les pauvres de son pays, de lui envoyer la subsistance des nôtres. »

Ce refus causa beaucoup de chagrin aux gens d'Abraham. Pour se soustraire à l'humiliation de reparaitre les mains vides, ils remplirent leurs sacs de sable très-blanc et très-fin. Arrivés à la maison de leur maître, l'un d'eux lui dit à l'oreille le mauvais succès de leur voyage. Abraham cacha sa douleur et entra dans son oratoire. Sara reposait et n'avait rien appris; voyant à son réveil des sacs pleins, elle en ouvrit un, vit de la bonne farine, et sur-le-champ se mit à cuire du pain pour les pauvres.

Abraham, après avoir fait sa prière, sentant l'odeur du pain nouvellement cuit, demanda à Sara quelle farine elle avait employée. — « Celle de votre ami d'Egypte, apportée par vos chameaux. »

— Dites plutôt celle du véritable ami, qui est Dieu; car c'est lui qui ne nous abandonne jamais au besoin. »

Dans ce moment qu'Abraham appela Dieu son ami; Dieu, disent les musulmans, le prit aussi pour le sien.

Il y a aussi des traditions orientales qui placent Abraham en qualité de juge à la porte de l'enfer (3), tandis que l'Eglise chrétienne, avec plus de vérité, met les élus dans son sein.

ABRAHEL, démon succube, connu par une aventure que raconte Nicolas Remy dans sa *Démonologie*, et que voici : — En l'année 1581, dans le village de Dalhem, au pays de Limbourg, un méchant pâtre, nommé Pierron, conçut un amour violent pour une jeune fille de son voisinage. Or, cet homme mauvais était marié; il avait même de sa femme un petit garçon. Un jour qu'il était occupé de la criminelle pensée de son amour, la jeune fille qu'il convoitait lui apparut dans la campagne : c'était un démon sous sa figure. Pierron lui découvrit sa passion; la prétendue jeune fille promit d'y répondre, s'il se livrait à elle et s'il jurait de lui obéir en toutes choses. Le pâtre ne refusa rien, et son abominable amour fut accueilli. — Peu de temps après, la jeune fille, ou le démon qui se faisait appeler Abrahel par son ado-

(1) Antiquités jud., liv. I, ch. 8.

(2) Bibliothèque orientale de d'Herbelot

(3) Scipio Sgambatus, in archiv. vet. Testam., p. 194. 195.

rateur, lui demanda, pour gage de son attachement, qu'il lui sacrifiât son fils. Le père reçut une pomme qu'il devait faire manger à l'enfant; l'enfant, ayant mordu dans la pomme, tomba mort aussitôt. Le désespoir de la mère fit tant d'effet sur Pieron, qu'il courut à la recherche d'Abraham pour en obtenir reconfort. Le démon promit de rendre la vie à l'enfant, si le père voulait lui demander cette grâce à genoux, en lui rendant le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu. Le père se mit à genoux, adora, et aussitôt l'enfant rouvrit les yeux. On le frictionna, on le réchauffa; il recommença à marcher et à parler. Il était le même qu'auparavant; mais plus maigre, plus hâve, plus défait, les yeux battus et enfoncés, les mouvements plus pesants. Au bout d'un an, le démon qui l'animait l'abandonna avec un grand bruit; l'enfant tomba à la renverse... — Cette histoire décousue et incomplète se termine par ces mots dans la narration de Nicolas Remy: « Le corps de l'enfant, d'une puanteur insupportable, fut tiré avec un croc hors de la maison de son père et enterré dans un champ. » Il n'est plus question du démon succube, ni du père.

ABSALON. On a écrit bien des choses supposées à propos de sa chevelure. Lepelletier, dans sa dissertation sur la grandeur de l'arche de Noé, dit que toutes les fois qu'on coupait les cheveux à Absalon, on lui en était trécent onces....

ABSTINENCE. On prétend, comme nous l'avons dit, qu'Abaris ne mangeait pas et que les magiciens habiles peuvent s'abstenir de manger et de boire.

Sans parler des jeûnes merveilleux dont il est fait mention dans la vie de quelques saints, Marie Pelet de Laval, femme du Hainaut, vécut trente-deux mois (du 6 novembre 1754 au 25 juin 1757) sans recevoir aucune nourriture, ni solide, ni liquide. Anne Harley, d'Orival, près de Rouen, se soutint vingt-six ans en buvant seulement un peu de lait qu'elle vomissait quelques moments après l'avoir avalé. On citerait d'autres exemples.

Dans les idées des Orientaux, les génies ne se nourrissent que de fumées odorantes qui ne produisent point de déjections.

ACCIDENTS. Beaucoup d'accidents peu ordinaires, mais naturels, auraient passé autrefois pour des sortilèges. Voici ce qu'on lisait dans un journal de 1841: — « Mademoiselle Adèle Mercier (des environs de Saint-Gilles), occupée il y a peu de jours à arracher dans un champ des feuilles de mûrier, fut piquée au bas du cou par une grosse mouche qui, selon toute probabilité, venait de sucer le cadavre putréfié de quelque animal, et qui déposa dans l'incision faite par son dard une ou quelques gouttelettes de suc morbifique dont elle s'était repue. La douleur, d'abord extrêmement vive, devint insupportable. Il fallut que mademoiselle Mercier fût conduite chez elle et qu'elle se

(1) De Stratagematibus Satanæ in religionis negotio, per superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam,

mit au lit. La partie piquée s'enfla prodigieusement en peu de temps: l'enflure gagna. Atteinte d'une fièvre algide qui acquit le caractère le plus violent, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, et quoique sa piqûre eût été cautérisée et alcalisée, mademoiselle Mercier mourut le lendemain dans les souffrances les plus atroces. »

Le *Journal du Rhône* racontait ce qui suit, le 3 juin: — « Un jeune paysan des environs de Bourgoin, qui voulait prendre un repas de cerises, commit l'imprudence, lundi dernier, de monter sur un cerisier que les chenilles avaient quitté après en avoir dévoré toutes les feuilles. Il y avait vingt minutes qu'il satisfaisait son caprice ou son appétit, lorsque presque instantanément il se sentit atteint d'une violente inflammation à la gorge. Le malheureux descendit en poussant péniblement ce cri: *J'étouffe j'étouffe!* Une demi-heure après il était mort. On suppose que les chenilles déposent dans cette saison sur les cerises qu'elles touchent une substance que l'œil distingue à peine, mais qui n'en est pas moins un poison. C'est donc s'exposer que de manger ces fruits sans avoir pris la sage précaution de les laver. »

ACCOUCHEMENTS PRODIGIEUX. Voy. IMAGINATION, COUCHES, AÉTITE, etc.

ACHAM, démon que l'on conjure le jeudi. Voy. CONJURATIONS.

ACHARAI-RIOHO, chef des enfers chez les Yakouts. Voy. MANG-TAAR.

ACHÉRON, fleuve de douleur dont les eaux sont amères; l'un des fleuves de l'enfer des païens. Dans des relations du moyen-âge, l'Achéron est un monstre. Voy. TONDAL.

ACHÉRUSIE. Marais d'Egypte près d'Héliopolis. Les morts le traversaient dans une barque, lorsqu'ils avaient été jugés dignes des honneurs de la sépulture. Les ombres des morts enterrés dans le cimetière voisin erraient, disait-on, sur les bords de ce marais, que quelques géographes appellent un lac.

ACHMET. Devin arabe du neuvième siècle, auteur d'un livre *De l'interprétation des songes*, suivant les doctrines de l'Orient. Le texte original de ce livre est perdu; mais Rigault en a fait imprimer la traduction grecque et latine à la suite de l'*Onirocritique* d'Artémidore; Paris, 1603, in-4°.

ACONCE (JACQUES), curé du diocèse de Trente, qui, poussé par la débauche, embrassa le protestantisme en 1557, et passa en Angleterre. La reine Elisabeth lui fit une pension: Aussi il ne manqua pas de l'appeler *diva Elisabetha*, en lui dédiant son livre *Des Stratagèmes de Satan* (1). Mais nous ne mentionnons ce livre ici qu'à cause de son titre: ce n'est pas un ouvrage de démonomanie, c'est une mauvaise et détestable diatribe contre le catholicisme.

ADALBERT, hérétique qui fit du bruit dans les Gaules au huitième siècle, regardé par les uns comme un habile faiseur de mi-

schisma, etc., lib. VIII. Bâle 1565. Souvent réimprimé et traduit en plusieurs langues

racles, et par les autres comme un grand cabaliste. Il distribuait les rognures de ses ongles et de ses cheveux, disant que c'étaient de puissants préservatifs; il conta qu'un ange, venu des extrémités du monde, lui avait apporté des reliques et des amulettes d'une sainteté prodigieuse. On dit même qu'il se consacra des autels à lui-même et qu'il se fit adorer. Il prétendait savoir l'avenir, lire dans la pensée et connaître la confession des pécheurs rien qu'en les regardant. Il montrait impudemment une lettre de Notre Seigneur Jésus-Christ, disant qu'elle lui avait été apportée par saint Michel (1); et il enseignait à ses disciples une prière qui commençait ainsi :

— « Seigneur, Dieu tout-puissant, père de Notre Seigneur Jésus-Christ, Alpha et Oméga, qui êtes sur le trône souverain, sur les chérubins et les séraphins, sur l'ange Uriel, l'ange Raguel, l'ange Cabuel, l'ange Michel, sur l'ange Inias, l'ange Tabuas, l'ange Simiel et l'ange Sabaoth, je vous prie de m'accorder ce que je vais vous dire. »

C'était, comme on voit, très-ingénieux. Dans un fragment conservé des mémoires qu'il avait écrits sur sa vie, il raconte que sa mère, étant enceinte de lui, crut voir sortir de son côté droit un veau; ce qui était, dit-il, le pronostic des grâces dont il fut comblé en naissant par le ministère d'un ange. On arrêta le cours des extravagances de cet insensé en l'enfermant dans une prison, où il mourut.

ADAM, le premier homme. Sa chute devant les suggestions de Satan est un dogme de la religion chrétienne.

Les Orientaux font d'Adam un géant démesuré, haut d'une lieue; ils en font aussi un magicien, un cabaliste; les rabbins en font de plus un alchimiste et un écrivain. On a supposé un testament de lui (2); et enfin les musulmans regrettent toujours dix traités merveilleux que Dieu lui avait dictés. Il avait aussi inventé l'alphabet. Voy. ABRAHAM.

Légendes d'Adam, chez les Orientaux.

Selon les traditions des Arabes, Dieu, voulant créer l'homme, chargea l'ange Gabriel de prendre une poignée de chacun des sept lits de la terre. La terre effrayée représenta que Dieu avait tort de faire l'homme, parce qu'un jour il se révolterait contre son créateur. Gabriel fit part à Dieu de cette observation; mais le Seigneur n'en tint compte, et il enjoignit à Michel d'exécuter sa volonté. La terre se plaignit derechef et dit que, si on faisait l'homme, elle serait maudite à cause de lui. Michel fut touché de compassion; Dieu, voyant cela, chargea de ses ordres le terrible Azraël, qui, sans écouter

les plaintes de la terre, arracha violemment de son sein les sept poignées que Dieu demandait et les porta dans l'Arabie, où devait se consommer le grand œuvre de la création de l'homme. Dieu fut si satisfait de la prompte et sévère obéissance d'Azraël, qu'il lui donna la charge de séparer les âmes. C'est pour cela qu'il est appelé l'ange de la mort.

Cependant Dieu avait pétri cette terre, dont il fit une figure de sa propre main; il la laissa sécher, et les anges se plaisaient à considérer cette figure. Eblis (ou Lucifer, ou Satan) ne se contenta pas de la regarder, il la frappa sur le ventre, et voyant qu'il était creux, il fit son calcul, et se dit en lui-même : « Cette créature, formée vide, aura besoin de se remplir souvent, et sera par conséquent sujette à beaucoup de tentations. »

Alors il demanda aux autres anges ce qu'ils feraient, si Dieu voulait les assujettir en quelques choses à ce souverain qu'il allait donner à la terre. Tous répondirent qu'ils obéiraient. Eblis parut du même sentiment; mais il résolut de n'en rien faire.

Le corps du premier homme étant donc formé, Dieu l'anima d'une âme intelligente, et lui donna des habits merveilleux. Ensuite il ordonna aux anges de s'incliner devant lui; ce qu'ils firent, à l'exception d'Eblis, que sa désobéissance fit chasser du paradis, et dont la place fut donnée à Adam. Mais on lui avait défendu de manger du fruit d'un certain arbre; Eblis s'associa avec le paon et le serpent, et fit tant, par ses discours artificieux, qu'Adam désobéit. Du moment qu'il eut mangé du fruit défendu, ses habits merveilleux tombèrent à ses pieds, et la vue de sa nudité le couvrit de honte. Il ne tarda pas à recevoir la sentence qui, le précipitant du paradis, le condamnait au travail et à la mort. Dans sa chute du ciel, il tomba sur la montagne de Sérendib, en l'île de Ceylan, où se voit encore aujourd'hui la montagne appelée le *Pic-d'Adam*. Eve, sa femme, qui avait péché avec lui, tomba près de l'endroit où fut depuis bâtie la ville de la Mecque. Eblis arriva comme elle en Arabie; le paon avait été jeté dans l'Indoustan, et le serpent dans la Perse. L'état de misère et de solitude où se trouva réduit le malheureux Adam lui fit sentir sa faute; il implora la clémence de son Créateur, et Dieu fit descendre du ciel un pavillon, qui fut placé juste dans l'endroit où, depuis, Abraham bâtit la Caaba (sainte maison de la Mecque). Gabriel lui enseigna les cérémonies qu'il devait pratiquer autour de ce sanctuaire pour obtenir son pardon, et le conduisit ensuite à la montagne d'Arafat, où il retrouva Eve après trois cents ans de séparation. On montre encore, à une lieue de la Mecque, une petite colline sur le sommet de laquelle les Musul-

où elle a été reçue par le prêtre Macarius, qui l'a renvoyée à la montagne du saint Archange Michel; et par le moyen d'un ange, la lettre est arrivée à la ville de Rome, au sépulcre de saint Pierre, où sont les clefs du royaume des cieux; et les douze prêtres qui sont à Rome ont fait des veilles de trois jours, avec des jeûnes et des prières, jour et nuit, » etc.

(2) Voyez Fabricius, Codex Pseudep.

(1) Baluze, dans son appendice aux Capitulaires des rois francs, a publié cette lettre, dont voici le titre : — « Au nom de Dieu : Ici commence la lettre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est tombée à Jérusalem, et qui a été trouvée par l'Archange saint Michel, lue et copiée par la main d'un prêtre nommé Jean; qui l'a envoyée à la ville de Jérémie à un autre prêtre, nommé Talasius; et Talasius l'a envoyée en Arabie à un autre prêtre, nommé Léoban; et Léoban l'a envoyée à la ville de Betsamie.

mans croient qu'Eve était assise, lorsqu'Adam la retrouva (1).

D'autres légendes de l'Orient disent que Dieu forma le corps d'Adam et le plaça d'abord dans l'Eden. Son âme, qu'il avait créée plusieurs siècles auparavant, eut ordre d'aller l'animer. Elle représenta à Dieu combien cette masse périssable était peu digne de l'élévation de son être. Dieu, qui ne voulait pas, en cette occasion, employer la violence, ordonna à son fidèle ministre Gabriel de prendre son flageolet et d'en jouer un air ou deux auprès du corps d'Adam. Au son de cet instrument, l'âme parut oublier ses antipathies; elle se prit à tourner en cadence autour du corps, et enfin, dans un moment de délire, elle y entra par les pieds qui se mirent aussitôt en mouvement. Dès lors il ne lui fut plus permis de quitter sa nouvelle habitation sans un ordre exprès de l'Eternel.

Les Juifs, peuple de Dieu, conservèrent intactes les saintes Ecritures jusqu'à la venue du Messie. Peuple réproché après le déicide, ils les ont altérées des plus étranges absurdités. Leur *Thalmud* a défiguré tout, et, dans leur sens dépravé, les plus grossières erreurs ont remplacé chez eux la vérité. Les thalmudistes, entre autres singulières rêveries, rendent compte de la manière dont furent employées les douze heures du jour où Adam fut créé. A la première heure, disent-ils, Dieu assembla la poudre dont il devait le composer; et il en fit un embryon. A la seconde heure, Adam se tint sur ses pieds. A la quatrième, Dieu l'appela et lui dit de donner aux animaux les noms qu'ils devaient porter. Quand il eut fait cela, Dieu lui demanda : Et moi, comment m'appelleras-tu? Adam répondit : Jéhovah (*c'est toi qui es*). La septième heure fut occupée par le mariage d'Adam avec Eve, que Dieu lui amena après l'avoir frisée. A la dixième heure, Adam désobéit. Il fut jugé à la onzième et condamné à sortir d'Eden. Enfin, à la douzième, il sentait déjà la peine et les sueurs du travail...

Dieu, ajoutent les rabbins, avait fait Adam si grand, que sa tête touchait le ciel. Ils assurent que *l'arbre de vie*, planté dans le paradis terrestre, était si gros, qu'il aurait fallu cinq cents ans à un bon piéton pour en faire le tour, et que la taille d'Adam était proportionnée à la grosseur de cet arbre. Les anges étonnés murmurèrent et dirent au

(1) « Gedda ou Djedda (port de la mer Rouge, jolie ville de 15,000 habitants) ne renferme pas beaucoup de curiosités; cependant c'est à l'entrée de la ville, du côté du N.-E., que se trouve le prétendu tombeau de notre commune aïeule, Eve. J'ai recueilli toutes les vieilles chroniques : il en résulte que les savants du pays sont encore dans une espèce de doute; le peuple et tous les dévots y croient fermement.

« En entrant par la grande porte du grand cimetière, on trouve à gauche un petit mur de trois pieds de hauteur, formant un carré de dix à douze pieds; là repose la tête de notre première mère. Au milieu du cimetière se trouve une espèce de coupole où repose le milieu du corps, et à l'autre bout, près d'une porte de sortie, se trouve un autre petit mur, aussi de trois pieds de hauteur, fait en losange; c'est là que touchent les pieds. Dans ce petit espace se trouve placé un grand morceau d'étoffe sur laquelle les fidèles déposent leurs offrandes, qui servent à brûler des parfums sur son corps (et à nourrir le gar-

Seigneur, qu'il y avait deux souverains, l'un au ciel, l'autre sur la terre. Alors Dieu appuyait sa main sur la tête d'Adam et le réduisit à la hauteur de mille coudées (cinq cents mètres).

Il y a encore chez les Juifs beaucoup de traditions, variées dans leurs merveilles. Ainsi quelques rabbins disent que Dieu d'abord avait fait Adam double, et qu'il sépara les deux corps d'un coup de hache.

Tous les peuples de l'Orient entourent l'histoire d'Adam de fables différentes. Les Persans content que Dieu le plaça dans le quatrième ciel, lui permettant d'en manger tous les fruits excepté le froment, qui ne pouvait se digérer par les pores. Adam et Eve, séduits par le diable, en mangèrent pourtant; et avant qu'ils n'infectassent le paradis, l'ange Gabriel vint les mettre dehors.

Les habitants de Madagascar exposent le fait plus rudement encore. Adam mangea, disent-ils, ce qui lui était défendu. On reconnut son crime, aux suites nécessaires. Le diable qui l'avait séduit courut l'accuser et Dieu le chassa. Sans doute il n'était pas marié encore, car ils ajoutent que, quelque temps après, il lui vint à la jambe une tumeur d'où il tira une femme qu'il épousa (2).

Les Espagnols de l'Amérique méridionale croient que le *banane*, certain fruit de ce pays, dont les fibres représentent une croix, est le fruit défendu, dans lequel Adam découvrit le mystère de la Rédemption.... Les habitants de l'île Saint-Vincent pensent que le fruit fatal est le tabac....

Après son péché, Adam fut chassé du paradis terrestre. Les rabbins cabalistes ajoutent qu'il fut jeté dans les enfers d'où il ne se tira qu'au moyen du très-saint mot *Lavererarereri*, qu'il savait prononcer convenablement (3).... On dit encore que pour faire pénitence, il se plongea jusqu'au nez dans le fleuve Gehon, macérant son corps à coups de fouets, avec si peu de ménagement que lorsqu'il sortit de là, sa peau était percée comme un crible. Il vécut cent trente ans ainsi dans l'expiation. A sa mort, il se vit entouré de ses enfants, qui étaient au nombre de quinze mille, sans compter les femmes (4).

On dit encore qu'Adam, pendant quelque temps, adora la lune; que les anges l'instruisirent; qu'il écrivit un commentaire sur les

dien); la distance des pieds à la tête est de 400 pieds. Comme nous avons diminué de taille depuis la création! je serais presque tenté de me croire un Lilliputien. Gedda, en arabe, veut dire grand'mère; les savants prétendent que la ville porte ce nom, parce qu'elle a l'honneur de posséder le corps d'Eve. Les traditions orientales portent qu'après la mort de sa femme, Adam se mit en voyage; il partit pour les Indes et il mourut à l'île de Ceylan, où son tombeau existe encore sous le Pic-d'Adam. Les Musulmans, même ceux qui ne possèdent pas la foi nécessaire à un fidèle, ne forment pas le moindre doute sur ce dernier fait. » (Lettre de M. A. D., consul de France en Abyssinie, 12 janvier 1841.)

(2) D'Herbelot, Bibliothèque orientale.

(3) Basnage, Hist. des Juifs, tom. III.

(4) Adam, ante mortem ejus, convocavit omnes filios suos qui erant in numero xv millia virorum absque mulieribus. *Vita Adæ et Evæ*, cité par G. Peignot, livre des Singularités, p. 37.

noms des animaux; qu'il prophétisa; qu'il fut astrologue; qu'il prédit le déluge par l'inspection des astres; qu'il connaissait naturellement toutes les sciences; qu'il avait un pouvoir magique sur toutes les créatures; qu'il eut une apocalypse; qu'il composa des psaumes: ils ont été imprimés dans quelques thalmuds. On lui attribue aussi un livre de cabale intitulé *Sepher-Raziel*. Les Juifs disent que ce livre lui fut donné par l'ange Raphaël; le livre de *Jetzirah* passe même pour être de lui; il écrivit, disent les adeptes, sur l'alchimie.

D'autres assurent que l'ange Raziel fut le précepteur d'Adam, qu'il lui donna dans un livre la connaissance de tous les secrets de la nature, la puissance de converser avec le soleil et la lune, de guérir les maladies, d'exciter des tremblements de terre, de commander aux puissances de l'air, d'interpréter les songes et de prédire tous les événements. Ce livre passa dans la suite entre les mains de Salomon; c'est là qu'il apprit la manière de composer le fameux talisman de son anneau, avec lequel il opéra dans tout l'Orient des choses étonnantes...

Parmi les troubadours et les poètes du moyen-âge, plusieurs, infectés de la grossièreté des Vaudois et des Albigeois qui ramenaient si vite l'humanité à l'état sauvage, si l'Eglise romaine n'eût sauvé alors; comme toujours, la civilisation menacée, traitaient fort mal et fort lâchement les femmes; et si nous citons à ce propos la satire assez plate de Pierre de Saint-Cloud, dans son début du poème du *Renard*, c'est qu'elle s'étaye d'une légende d'Adam.

Lorsqu'Adam, dit le poète, fut chassé du paradis terrestre, Dieu, par pitié, lui donna une baguette merveilleuse, qui était douée de telle vertu que toutes les fois qu'il aurait besoin d'un animal quelconque, il lui suffirait, pour le voir paraître à l'instant même, de frapper la mer avec sa baguette. Adam l'ayant frappée, vit sortir aussitôt une brebis. Eve voulut à son tour essayer l'instrument; mais sous sa main un loup s'élança, qui saisit la brebis et l'emporta dans les bois. notre première mère pleura son malheur, quand Adam reprit la baguette et fit naître un chien, qui courut après le loup, lui enleva la brebis et la rapporta.

Il en fut de même des autres animaux, tous ceux qui durent leur naissance à Eve furent sauvages et malfaisants (le renard entre autres); et ils se retirèrent dans le bois avec le loup. Ceux que produisit Adam restèrent tous auprès de lui et devinrent domestiques (1)...

ADAM (L'ABBÉ). Il y eut un temps où l'on voyait le diable en toutes choses et partout, et peut-être n'avait-on pas tort. Mais il nous semble qu'on le voyait trop matériellement. Le bon et naïf Césaire d'Heisterbach a fait un livre d'histoires prodigieuses où le diable est la machine universelle; il se montre sans cesse et sous diverses figures palpables. C'é-

tail surtout à l'époque où l'on s'occupait en France de l'extinction des Templiers. Alors un certain abbé Adam, qui gouvernait l'abbaye du Vaux-de-Cernay, au diocèse de Paris, avait l'esprit tellement frappé de l'idée que le diable le guettait, qu'il croyait le reconnaître à chaque passons des formes que sans doute le diable n'a pas souvent imaginé de prendre. — Un jour qu'il revenait de visiter une de ses petites métairies, accompagné d'un serviteur aussi crédule que lui, l'abbé Adam racontait comment le diable l'avait harcelé dans son voyage. L'esprit malin s'était montré sous la figure d'un arbre blanc de frimas, qui semblait venir à lui. — C'est singulier! dit un de ses amis; n'étiez-vous pas la proie de quelque illusion causée par la course de votre cheval? — Non, c'était Satan. Mon cheval s'en effraya; l'arbre pourtant passa au galop et disparut derrière nous, il laissait une certaine odeur qui pouvait bien être du soufre. — Odeur de brouillard, murmura l'autre. — Le diable reparut et, cette fois, c'était un chevalier noir qui s'avancait vers nous pareillement. — Éloigne-toi, lui criai-je d'une voix étouffée. Pourquoi m'attaques-tu? Il passa encore, sans avoir l'air de s'occuper de nous. Mais il revint une troisième fois ayant la forme d'un homme grand et pauvre, avec un cou long et maigre. Je fermai les yeux et ne le revis que quelques instants plus tard sous le capuchon d'un petit moine. Je crois qu'il avait sous son froc une rondache dont il me menaçait. — Mais, interrompit l'autre, ces apparitions ne pouvaient-elles pas être des voyageurs naturels? — Comme si on ne savait pas s'y reconnaître! comme si nous ne l'avions pas vu derechef sous la figure d'un pourceau, puis sous celle d'un âne, puis sous celle d'un tonneau qui roulait dans la campagne, puis enfin sous la forme d'une roue de charrette qui, si je ne me trompe pas, me renversa, sans toutefois me faire aucun mal. — Après tant d'assauts, la route s'était achevée sans autres malencontreux (2).

ADAMANTIUS, médecin juif, qui se fit chrétien à Constantinople, sous le règne de Constance, à qui il dédia ses deux livres sur la *Physiognomonie* ou l'art de juger les hommes par leur figure. Cet ouvrage, plein de contradictions et de rêveries, a été imprimé dans quelques collections, notamment dans les *Scriptores physiognomoniæ veteres*, grec et latin, cura J.-G.-F. Franzii; Altembourg, 1780, in-8.

ADAMIENS ou ADAMITES. Hérétiques du second siècle, dans l'espèce des Basilidiens. Ils se mettaient nus et professaient la promiscuité des femmes. Clément d'Alexandrie dit qu'ils se vantaient d'avoir des livres secrets de Zoroastre, ce qui a fait conjecturer à plusieurs qu'ils étaient livrés à la magie.

ADELGREIF (JEAN-ALBERT), fils naturel d'un pasteur allemand, qui lui apprit le latin, le grec, l'hébreu et plusieurs langues moder-

(1) M. Octave Delpierre, préliminaires de sa traduction du *Renard* de J.-F. Willems, p. 57.

(2) Robert Gaguin, Philipp.

nes. Il devint fou et crut avoir des visions; il disait que sept anges l'avaient chargé de représenter Dieu sur la terre et de châtier les souverains avec des verges de fer. Il se donnait les noms d'*empereur universel, roi du royaume des cieux, envoyé de Dieu le Père, juge des vivants et des morts*. Il causa beaucoup de troubles par ses extravagances, qui trouvèrent, comme toujours, des partisans. On lui attribua des prodiges, et il fut brûlé à Königsberg comme magicien, hérétique et perturbateur, le 11 octobre 1636. Il avait prédit avec assurance qu'il ressusciterait le troisième jour; ce qui ne s'est pas du tout vérifié.

ADÉLITES, devins espagnols qui se vantaient de prédire, par le vol ou le chant des oiseaux, ce qui devait arriver en bien ou en mal.

ADELUNG (JEAN-CHRISTOPHE), littérateur allemand, mort à Dresde en 1806. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Histoire des folies humaines*, ou Biographie des plus célèbres nécromanciens, alchimistes, devins, etc., sept parties; Leipzig. 1785-1789.

ADEPTES, nom que prennent les alchimistes qui prétendent avoir trouvé la pierre philosophale et l'élixir de vie. Ils disent qu'il y a toujours onze adeptes dans ce monde; et, comme l'élixir les rend immortels, lorsqu'un nouvel alchimiste a découvert le secret du grand œuvre, il faut qu'un des onze anciens lui fasse place et se retire dans un autre des mondes élémentaires.

ADÈS, roi de l'enfer. Ce mot est pris souvent chez quelques poètes anciens, pour l'enfer même.

ADHAB-ALGAB, purgatoire des musulmans où les méchants sont tourmentés par les anges noirs Munkir et Nékir.

ADJURATION, formule d'exorcisme par laquelle on commande, au nom de Dieu, à l'esprit malin de dire ou de faire ce qu'on exige de lui.

ADONIS, démon brûlé. Selon les démonologues, il remplit quelques fonctions dans les incendies (1). Des savants croient que c'est le même que le démon Thamuz des Hébreux.

ABRAMELECH, grand chancelier des enfers, intendant de la garde-robe du souverain des démons, président du haut conseil des diables. Il était adoré à Sépharvaïm, ville des Assyriens, qui brûlaient des enfants sur ses autels. Les rabbins disent qu'il se montre sous la figure d'un mulet et quelquefois sous celle d'un paon.

ADRIEN. Se trouvant en Mésie, à la tête d'une légion auxiliaire, vers la fin du règne de Domitien, Adrien consulta un devin (car il croyait aux devins et à l'astrologie judiciaire), lequel lui prédit qu'il parviendrait un jour à l'empire. Ce n'était pas, dit-on, la première fois qu'on lui faisait cette promesse. Trajan, qui était son tuteur, l'adopta, et il régna en effet.

(1) Wierus, de Præst. dæm., lib. I.

(2) Wierus, de Præst. dæm., lib. II, cap. XII.

(3) Franc. Torre Blanca Cordub. Epit. delict. sive de

On lui attribue en Ecosse la construction de la muraille du Diable.

Fulgoise, qui croyait beaucoup à l'astrologie, rapporte, comme une preuve de la solidité de cette science, que l'empereur Adrien, très-habile astrologue, écrivait tous les ans, le premier jour du premier mois, ce qui lui devait arriver pendant l'année, et que, l'an qu'il mourut, il n'écrivit que jusqu'au mois de sa mort, donnant à connaître par son silence qu'il prévoyait son trépas. Mais ce livre de l'empereur Adrien, qu'on ne montra qu'après sa mort, n'était qu'un journal.

AEOROMANCIE, art de prédire les choses futures par l'examen des variations et des phénomènes de l'air (2). C'est en vertu de cette divination qu'une comète annonce la mort d'un grand homme. Cependant ces présages extraordinaires peuvent rentrer dans la *tératoscopie*.

François de La Torre-Blanca (3) dit que l'aéromancie est l'art de dire la bonne aventure en faisant apparaître des spectres dans les airs, ou en représentant, avec l'aide des démons, les événements futurs dans un nuage, comme dans une lanterne magique. « Quant aux éclairs et au tonnerre, ajoutait-il, ceci regarde les augures, et les aspects du ciel et des planètes appartiennent à l'astrologie. »

AETITE, espèce de pierre qu'on nomme aussi pierre d'aigle, selon la signification de ce mot grec, parce qu'on prétend qu'elle se trouve dans les nids des aigles. On lui attribue la propriété de faciliter l'accouchement lorsqu'elle est attachée au-dessus du genou d'une femme, ou de le retarder, si on la lui met à la poitrine. — Dioscoride (4) dit qu'on s'en servait autrefois pour découvrir les voleurs. Après qu'on l'avait broyée, on en mêlait la cendre dans du pain fait exprès; on en faisait manger à tous ceux qui étaient soupçonnés. On croyait que si peu d'aétito qu'il y eût dans le pain, le voleur ne pouvait avaler le morceau. Les Grecs modernes emploient encore cette vieille superstition, qu'ils rehaussent de quelques paroles mystérieuses.

ÆVOLI (CÉSAR), auteur ou collecteur d'un livre peu remarquable, intitulé: *Opusculum sur les attributs divins et sur le pouvoir qui a été donné aux démons de connaître les choses secrètes et de tenter les hommes. Opuscula de divinis attributis et de modo et potestate quam dæmones habent intelligendi et passionem animi excitandi*, in-4; Venise, 1589.

AGABERTE. « Aucuns parlent, dit Torquemada, d'une certaine femme nommée Agaberte, fille d'un géant qui s'appelait Vagnoste, demeurant aux pays septentrionaux, laquelle était grande enchantresse. Et la force de ses enchantements était si variée, qu'on ne la voyait presque jamais en sa propre figure: quelquefois c'était une petite

Magia, lib. I, cap. XX, post Pictorium et Psellum.

(4) Cité par le père Lebrun, Hist. des Pratiques superstit., liv. I, ch. XV.

vieille fort ridée, qui semblait ne se pouvoir remuer, ou bien une pauvre femme malade et sans forces; d'autres fois elle était si haute qu'elle paraissait toucher les nues avec sa tête. Ainsi elle prenait telle forme qu'elle voulait, aussi aisément que les auteurs écrivent d'Urgande la Méconnue. Et, d'après ce qu'elle faisait, le monde avait opinion qu'en un instant elle pouvait obscurcir le soleil, la lune et les étoiles, aplanir les monts, renverser les montagnes, arracher les arbres, dessécher les rivières, et faire autres choses pareilles, si aisément qu'elle semblait tenir tous les diables attachés et sujets à ses volontés (1). » -- Cette femme ne serait-elle pas la même qu'AGRAFÉNA? Voy. ce mot.

AGARÈS, grand-duc de la contrée orientale des enfers. Il se montre sous les traits d'un Seigneur, à cheval sur un crocodile; l'épervier au poing. Il fait revenir à la charge les fuyards du parti qu'il protège et met l'ennemi en déroute. Il donne les dignités, enseigne toutes les langues, et fait danser les esprits de la terre. Ce chef des démons est de l'ordre des vertus: il a sous ses lois trente et une légions (2).

AGATE, pierre précieuse à laquelle les anciens attribuaient des qualités qu'elle n'a pas, comme de fortifier le cœur, de préserver de la peste et de guérir les morsures du scorpion et de la vipère.

AGATHION, démon familier qui ne se montre qu'à midi. Il paraît en forme d'homme ou de bête; quelquefois il se laisse enfermer dans un talisman, dans une bouteille ou dans un anneau magique (3).

AGATHODÉMON, ou bon démon, adoré des Egyptiens sous la figure d'un serpent à tête humaine. Les dragons ou serpents ailés, que les anciens révéraient, s'appelaient *agathodémones*, ou bons génies.

AGLA, mot cabalistique auquel les rabbins attribuent le pouvoir de chasser l'esprit malin. Ce mot se compose des premières lettres de ces quatre mots hébreux: *Athah gabor leolam, Adonai*; « Vous êtes puissant et éternel, Seigneur. » Ce charme n'était pas seulement employé par les Juifs et les cabalistes, quelques chrétiens hérétiques s'en sont armés souvent pour combattre les démons. L'usage en était fréquent au seizième siècle (4), et plusieurs livres magiques en sont pleins, principalement l'*Enchiridion*, attribué ridiculement au pape Léon III. Voy. CABALE.

AGLAOPHOTIS, sorte d'herbe qui croit dans les marbres de l'Arabie, et dont les magiciens se servaient pour évoquer les démons (5). Ils employaient ensuite l'anancitide et la syrochite, autres ingrédients qui retenaient les démons évoqués aussi longtemps qu'on le voulait. Voy. BAARAS.

AGNAN, démon qui tourmente les Américains par des apparitions et des méchan-

celtés: il se montre surtout au Brésil et chez les Topinamboux, et paraît sous toutes sortes de formes, de façon que ceux qui veulent le voir peuvent le rencontrer partout (6).

AGOBARD, archevêque de Lyon au neuvième siècle. Il a écrit contre les épreuves judiciaires et contre plusieurs superstitions de son époque.

AGRAFÉNA-SHIGANSKAIA. L'une des maladies les plus générales sur les côtes nord-est de la Sibérie, surtout parmi les femmes; est une extrême délicatesse des nerfs. Cette maladie, appelée mirak dans ce pays, peut être causée par le défaut absolu de toute nourriture végétale; mais la superstition l'attribue à l'influence d'une magicienne nommée Agraféna-Shiganskaïa, qui, bien que morte depuis plusieurs siècles, continue à répandre l'effroi parmi les habitants et passe pour s'emparer de la malade. — M. de Wrangel, qui rapporte ce fait dans le récit de son expédition au nord-est de la Sibérie, ajoute que parfois on trouve aussi des hommes qui souffrent du mirak; mais ce sont des exceptions.

AGRIPPA (HENRI-CORNEILLE), médecin et philosophe, contemporain d'Erasme, l'un des plus savants hommes de son temps, dont on l'a appelé le Trismégiste, mais doué d'extravagance; né à Cologne en 1486, mort en 1535, après une carrière orageuse, chez le receveur général de Grenoble, et non à Lyon, ni dans un hôpital, comme quelques-uns l'ont écrit. Il avait été lié avec tous les grands personnages et recherché de tous les princes de son époque. Chargé souvent de négociations politiques, il fit de nombreux voyages, que Thevet, dans ses *Vies des hommes illustres*, attribue à la manie « de faire partout des tours de son métier de magicien; ce qui le faisait reconnaître et chasser incontinent. »

Les démonologues, qui sont furieux contre lui, disent qu'on ne peut le représenter que comme un hibou, à cause de sa laideur magique; et de crédules narrateurs ont écrit gravement que, dans ses voyages, il avait coutume de payer ses hôtes en monnaie, fort bonne en apparence, mais qui se changeait, au bout de quelques jours, en petits morceaux de corne, de coquille ou de cuir, et quelquefois en feuilles d'arbres.

Il est vrai qu'à vingt ans il travaillait à la chrysopée ou alchimie; mais il ne trouva jamais le secret du grand œuvre. Il est vrai aussi qu'il était curieux de choses étranges, et qu'il aimait les paradoxes: son livre de *la Vanité des sciences*, que l'on considère comme son chef-d'œuvre, en est une preuve. Mais au chapitre XIII de ce livre, il déclame contre la magie et les arts superstitieux. Si donc il fut obligé plus d'une fois de prendre la fuite pour se soustraire aux

(1) Examéron de Torquémada, traduit par Gabriel Chappuis, Tourangeau, sixième journée.

(2) Wierus, in *Pseudomonarch. dæm.*

(3) Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. III, ch. v.

(4) Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, liv. VIII, ch. vi.

(5) Plin., *Hist. nat.*, liv. XXIV, ch. xvii.

(6) Wierus, *De Præstig.*, lib. I, cap. xxii. Thevet, *Obs. sur l'Amérique*, ch. xxxv et xxxvi. Boguet, *Disc. des sorciers*, ch. vii.

mauvais traitements de la populace, qui l'accusait de sorcellerie, n'est-il pas permis de croire ou que son esprit caustique, et peut-être ses mœurs mal réglées, lui faisaient des ennemis, ou que son caractère d'agent diplomatique le mettait souvent dans des situations périlleuses, ou que la médecine empirique, qu'il exerçait, l'exposait à des catastrophes ; à moins qu'il ne faille croire, en effet, que cet homme avait réellement étudié la magie dans ces universités mystérieuses dont nous ne savons pas encore les secrets ? Voy. UNIVERSITÉS. Quoi qu'il en soit, Louise de Savoie, mère de François I^{er}, le prit pour son médecin. Elle voulait qu'il fût aussi son astrologue, ce qu'il refusa. Et pourtant on soutient qu'il prédisait au trop fameux connétable de Bourbon des succès contre la France. Si cette allégation est vraie, c'était semer la trahison, et Agrippa était un fripon ou un fourbe.

Mais on établit encore l'éloignement d'Agrippa pour le charlatanisme des sorciers en rappelant ce fait, que, pendant le séjour qu'il fit à Metz, remplissant les fonctions de syndic ou avocat-général (car cet homme fit tous les métiers), il s'éleva très-vivement contre le réquisitoire de Nicolas Savin, qui voulait faire brûler comme sorcière une paysanne. La spirituelle et vive éloquence d'Agrippa fit absoudre cette fille. A cela les partisans de la sorcellerie d'Agrippa répondent qu'il n'est pas étonnant qu'un pareil compère ait défendu ceux qui pratiquaient la magie, puisqu'il la pratiquait lui-même. — Ils ajoutent que, tandis qu'il professait à l'université de Louvain, il infecta ses écoliers d'idées magiques. « Un de ses élèves, lisant auprès de lui un certain livre de conjurations, fut étranglé par le diable. Agrippa, craignant qu'on ne le soupçonnât d'être l'auteur ou la cause de cette mort arrivée dans sa chambre, commanda à l'esprit malin d'entrer dans le corps qu'il venait d'étouffer, de ranimer le jeune homme et de lui faire faire avant de le quitter sept ou huit tours sur la place publique. Le diable obéit ; le corps du jeune étranglé, après avoir paradé pendant quelques minutes, tomba sans vie devant la multitude de ses camarades, qui crurent que ce n'était là qu'une mort subite (1). »

Ce ne fut pas pourtant à cause de semblables faits qu'il partit de cette ville savante. Ce fut parce qu'il s'y était fait des ennemis, à qui il donna un prétexte par la publication de son ouvrage de la *Philosophie occulte*. On accusa ce livre d'hérésie et de magie ; et, en attendant qu'il fût jugé, l'auteur passa une année dans les prisons de Bruxelles. Il en fut tiré par l'archevêque de Cologne, qui avait accepté la dédicace du livre, dont il reconnut publiquement que l'auteur n'était pas sorcier. Les pensées de ce livre et celles que le même savant exposa dans son commentaire *In artem brevem Raymundi Lullii*, ne sont que des rêveries. Ce qui surtout a

(1) Delrio, Disquisit. mag., lib. II, quæst. 39.

(2) Voyez Apone.

fait passer Agrippa pour un grand magicien, c'est un fatras plein de cérémonies magiques et superstitieuses qu'on publia sous son nom, vingt-sept ans après sa mort, qu'on donna comme le quatrième livre de sa *Philosophie occulte*, et qui n'est qu'un ramassis de fragments décousus de Pierre d'Apone, de Pictorius, et d'autres songes creux (2).

Cependant Delancre ne porte son accusation que sur les trois premiers livres. « Agrippa, dit-il (3), composa trois livres assez grands sur la magie démoniaque ; mais il confessa qu'il n'avait jamais eu aucun commerce avec le démon, et que la magie et la sorcellerie (hors les maléfices) consistaient seulement en quelques prestiges, au moyen desquels l'esprit malin trompe les ignorants. » — Thevet n'admet pas ces palliatifs. « On ne peut nier, dit-il, qu'Agrippa n'ait été ensorcelé de la plus fine et exécrationnable magie, de laquelle, au vu et au su de chacun, il a fait profession manifeste. Il était si subtil, qu'il *grippait* de ses mains crochues des trésors que beaucoup de vaillants capitaines ne pouvaient gagner par le cliquetis de leurs armes et leurs combats furieux. Il composa le livre de la *Philosophie occulte*, censuré par les chrétiens, pour lequel il fut chassé de Flandre, où il ne put dorénavant être souffert ; de manière qu'il prit la route d'Italie, qu'il empoisonna tellement que plusieurs gens de bien lui donnèrent encore la chasse, et il n'eut rien de plus hâtif que de se retirer à Dôle. Enfin il se rendit à Lyon, dénué de facultés ; il y employa toutes sortes de moyens pour vivoter, remuant le mieux qu'il pouvait la queue du bâton ; mais il gagnait si peu, qu'il mourut en un chétif cabaret, abhorré de tout le monde, et détesté comme un magicien maudit, parce que toujours il menait en sa compagnie un diable sous la figure d'un chien noir. »

Paul Jove ajoute qu'aux approches de sa mort, comme on le pressait de se repentir, il ôta à ce chien, qui était son démon familier, un collier garni de clous qui formaient des inscriptions nécromantiques, et lui dit : *Va-t'en, malheureuse bête, c'est toi qui m'as perdu* ; qu'alors le chien prit aussitôt la fuite vers la rivière de Saône, s'y jeta la tête en avant et ne reparut plus.

Delancre rapporte autrement cette mort, qui n'eut pas lieu dans un cabaret de Lyon, mais, comme nous l'avons dit, à Grenoble. « Ce misérable Agrippa, dit-il, fut si aveuglé du diable, auquel il s'était soumis, qu'encore qu'il connût très-bien sa perfidie et ses artifices, il ne les put éviter, étant si bien enveloppé dans les rets d'icelui diable, qu'il lui avait persuadé que, s'il voulait se laisser tuer, la mort n'aurait nul pouvoir sur lui, et qu'il le ressusciterait et le rendrait immortel ; ce qui advint autrement, car Agrippa s'étant fait couper la tête, prévenu de cette fausse espérance, le diable se moqua de lui et ne voulut (aussi ne le pouvait-il) lui re-

(3) Tableau de l'inconstance des démons, liv. V.

donner la vie pour lui laisser le moyen de déplorer ses crimes. »

Wiérus, qui fut disciple d'Agrippa, dit qu'en effet cet homme avait beaucoup d'affection pour les chiens, qu'on en voyait constamment deux dans son étude, dont l'un se nommait *Monsieur* et l'autre *Mademoiselle*, et qu'on prétendait que ces deux chiens noirs étaient deux diables déguisés. — Tout cela n'empêche pas qu'on ne soit persuadé, dans quelques provinces arriérées, qu'Agrippa n'est pas plus mort que Nicolas Flamel, et qu'il se conserve dans un coin, ou par l'art magique, ou par l'élixir de longue vie. Voy. CYRANO.

AGUAPA, arbre des Indes orientales dont on prétend que l'ombre est venimeuse. Un homme vêtu, qui s'endort sous cet arbre, se relève tout enflé; et l'on assure qu'un homme nu crève sans ressource. Les habitants attribuent à la méchanceté du diable ces cruels effets. Voy. BOHON-UPAS.

AGUERRE. Sous Henri IV, dans cette partie des Basses-Pyrénées qu'on appelait le pays de Labour, on fit le procès en sorcellerie à un vieux coquin de soixante-treize ans, qui se nommait Pierre d'Aguerre, et qui causait beaucoup de maux par empoisonnements, dits sortilèges. On avait arrêté, en même temps que lui, Marie d'Aguerre et Jeanne d'Aguerre, ses petites-filles ou ses petites-nièces, avec d'autres jeunes filles, et les sorcières qui les avaient menées au sabbat. Jeanne d'Aguerre exposa les turpitudes qui se commettaient dans les grossières orgies où on l'avait conduite; elle y avait vu le diable en forme de bouc. Marie d'Aguerre déposa que le démon adoré au sabbat s'appelait Léonard, qu'elle l'avait vu en sa forme de bouc sortir du fond d'une grande cruche placée au milieu de l'assemblée, qu'il lui avait paru prodigieusement haut, et qu'à la fin du sabbat il était rentré dans sa cruche. — Deux témoins ayant affirmé qu'ils avaient vu Pierre d'Aguerre remplir au sabbat le personnage de maître des cérémonies, qu'ils avaient vu le diable lui donner un bâton doré avec lequel il rangeait, comme un mestre-de-camp, les personnes et les choses, et qu'ils l'avaient vu à la fin de l'assemblée rendre au diable son bâton de commandement (1), Pierre d'Aguerre fut condamné à mort comme sorcier avéré. Voy. BOUC ET SABBAT.

AIGLE. L'aigle a toujours été un oiseau de présage chez les anciens. Valère-Maxime rapporte que la vue d'un aigle sauva la vie au roi Déjotarus, qui ne faisait rien sans consulter les oiseaux: comme il s'y connaissait, il comprit que l'aigle qu'il voyait le détournait d'aller loger dans la maison qu'on lui avait préparée, et qui s'écroula la nuit suivante. De profonds savants ont dit que l'aigle a des propriétés surprenantes, entre autres celle-ci, que sa cervelle desséchée, mise en poudre, imprégnée de suc de ciguë

et mangée en ragoût, rend si furieux ceux qui se sont permis ce régal, qu'ils s'arrachent les cheveux et se déchirent jusqu'à ce qu'ils aient complètement achevé leur digestion. Le livre qui contient cette singulière recette (2) donne pour raison de ses effets que « la grande chaleur de la cervelle de l'aigle forme des illusions fantastiques en bouchant les conduits des vapeurs et en remplissant la tête de fumée. » C'est ingénieux et clair. Voy. PIERRE D'AIGLE.

On donne en alchimie le nom d'aigle à différentes combinaisons savantes. L'*aigle céleste* est une composition de mercure réduit en essence, qui passe pour un remède universel; l'*aigle de Vénus* est une composition de vert-de-gris et de sel ammoniac, qui forme un safran; l'*aigle noir* est une composition de cette cadmie vénéneuse qui se nomme cobalt, et que quelques alchimistes regardent comme la matière du mercure philosophique.

AIGUILLES. On pratique ainsi, dans quelques localités, une divination par les aiguilles. — On prend vingt-cinq aiguilles neuves; on les met dans une assiette, sur laquelle on verse de l'eau. Celles qui s'affourchent les unes sur les autres annoncent autant d'ennemis. On conte qu'il est aisé de faire merveille avec de simples aiguilles à coudre, en leur communiquant une vertu qui enchante. Kornmann écrit ceci (3): « Quant à ce que les magiciens et les enchanteurs font avec l'aiguille dont on a cousu le suaire d'un cadavre, aiguille au moyen de laquelle ils peuvent lier les nouveaux mariés, cela ne doit pas s'écrire, de crainte de faire naître la pensée d'un pareil expédient... »

AIGUILLETTE. On appelle nouement de l'aiguillette un charme qui frappe tellement l'imagination de deux époux, ignorants ou superstitieux, qu'il s'élève entre eux une sorte d'antipathie dont les accidents sont très-divers. Ce charme est jeté par des malveillants qui passent pour sorciers. Voy. LIGATURES.

AIMANT (MAGNES), principal producteur de la vertu magnétique ou attractive. — Il y a sur l'aimant quelques erreurs populaires qu'il est bon de passer en revue. On rapporte des choses admirables, dit le docteur Brown (4), d'un certain aimant qui n'attire pas seulement le fer, mais la chair aussi. C'est un aimant très-faible, composé surtout de terre glaise semée d'un petit nombre de lignes magnétiques et ferrées. La terre glaise qui en est la base fait qu'il s'attache aux lèvres, comme l'hématite ou la terre de Lemnos. Les médecins qui joignent cette pierre à l'aétite lui donnent mal à propos la vertu de prévenir les avortements.

On a dit, de toute espèce d'aimant, que l'ail peut lui enlever sa propriété attractive; opinion certainement fautive, quoiqu'elle nous ait été transmise par Solin, Plinie, Plutarque, Mathiole, etc. Toutes les expériences

(1) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. II, discours 4.

(2) Admirables secrets d'Albert le Grand, liv. II, ch. m.

(3) De Mirab. mort., pars V, cap. xxii.

(4) Essai sur les erreurs, etc., liv. II, ch. iii.

l'ont démentie. Un fil d'archal rougi, puis éteint dans le jus d'ail, ne laisse pas de conserver sa vertu polaire; un morceau d'aimant enfoncé dans l'ail aura la même puissance attractive qu'auparavant; des aiguilles laissées dans l'ail jusqu'à s'y rouiller n'en retiendront pas moins cette force d'attraction.

On doit porter le même jugement de cette autre assertion, que le diamant a la vertu d'empêcher l'attraction de l'aimant. Placez un diamant (si vous en avez) entre l'aimant et l'aiguille, vous les verrez se joindre, dussent-ils passer par-dessus la pierre précieuse. Les auteurs que nous combattons ont sûrement pris pour des diamants ce qui n'en était pas.

Mettez sur la même ligne, continue Brown, cette autre merveille contée par certains rabbins, que les cadavres humains sont magnétiques, et que, s'ils sont étendus dans un bateau, le bateau tournera jusqu'à ce que la tête du corps mort regarde le septentrion. — François Rubus, qui avait une crédulité très-solide, reçoit comme vrais la plupart de ces faits inexplicables. Mais tout ce qui tient du prodige, il l'attribue aux prestiges du démon (1), et c'est un moyen facile de sortir d'embarras.

Disons un mot du tombeau de Mahomet. Beaucoup de gens croient qu'il est suspendu, à Médine, entre deux pierres d'aimant placées avec art, l'une au-dessus et l'autre au-dessous; mais ce tombeau est de pierre comme tous les autres, et bâti sur le pavé du temple. — On lit quelque part, à la vérité, que les mahométans avaient conçu un pareil dessein; ce qui a donné lieu à la fable que le temps et l'éloignement des lieux ont fait passer pour une vérité, et que l'on a essayé d'accréditer par des exemples. On voit dans Pline que l'architecte Dinocharès commença de voûter, avec des pierres d'aimant, le temple d'Arsinoé à Alexandrie, afin de suspendre en l'air la statue de cette reine; il mourut sans avoir exécuté ce projet, qui eût échoué. — Rufin conte que dans le temple de Sérapis il y avait un chariot de fer que des pierres d'aimant tenaient suspendu; que, ces pierres ayant été ôtées, le chariot tomba et se brisa. Bède rapporte également, d'après des contes anciens, que le cheval de Bellérophon, qui était de fer, fut suspendu entre deux pierres d'aimant.

C'est sans doute à la qualité minérale de l'aimant qu'il faut attribuer ce qu'assurent quelques-uns, que les blessures faites avec des armes aimantées sont plus dangereuses et plus difficiles à guérir, ce qui est détruit par l'expérience; les incisions faites par des chirurgiens avec des instruments aimantés ne causent aucun mauvais effet. Rangez dans la même classe l'opinion qui fait de l'aimant un poison, parce que des auteurs le placent dans le catalogue des poisons. Garcias de Huerta, médecin d'un vice-roi espagnol, rap-

(1) Discours sur les pierres précieuses dont il est fait mention dans l'Apocalypse.

porte, au contraire, que les rois de Ceylan avaient coutume de se faire servir dans des plats de pierre d'aimant, s'imaginant par là conserver leur vigueur.

On ne peut attribuer qu'à la vertu magnétique ce que dit Ætius, que, si un gouteux tient quelque temps dans sa main une pierre d'aimant, il ne se sent plus de douleur, ou que du moins il éprouve un soulagement. C'est à la même vertu qu'il faut rapporter ce qu'assure Marcellus Empiricus, que l'aimant guérit les maux de tête. Ces effets merveilleux ne sont qu'une extension gratuite de sa vertu attractive, dont tout le monde convient. Les hommes s'étant aperçus de cette force secrète qui attire les corps magnétiques, lui ont donné encore une attraction d'un ordre différent, la vertu de tirer la douleur de toutes les parties du corps; c'est ce qui a fait ériger l'aimant en philtre.

On dit aussi que l'aimant resserre les nœuds de l'amitié paternelle et de l'union conjugale, en même temps qu'il est très-propre aux opérations magiques. Les basilidiens en faisaient des talismans pour chasser les démons. Les fables qui regardent les vertus de cette pierre sont en grand nombre. Dioscoride assure qu'elle est pour les voleurs un utile auxiliaire; quand ils veulent piller un logis, dit-il, ils allument du feu aux quatre coins et y jettent des morceaux d'aimant. La fumée qui en résulte est si incommode, que ceux qui habitent la maison sont forcés de l'abandonner. Malgré l'absurdité de cette fable, mille ans après Dioscoride, elle a été adoptée par les écrivains qui ont compilé les prétendus secrets merveilleux d'Albert le Grand.

Mais on ne trouvera plus d'aimant comparable à celui de Laurent Guasius. Cardan affirme que toutes les blessures faites avec des armes frottées de cet aimant, ne causaient aucune douleur.

Encore une fable: je ne sais quel écrivain assez grave a dit que l'aimant, fermenté dans du sel, produisait et formait le petit poisson appelé *rémore*, lequel possède la vertu d'attirer l'or du puits le plus profond. L'auteur de cette recette savait qu'on ne pourrait jamais le réfuter par l'expérience (2); et c'est bien dans ces sortes de choses qu'il ne faut croire que les faits éprouvés.

AIMAR. Voy. BAGUETTE.

AJOURNEMENT. On croyait assez généralement autrefois que, si quelque opprimé, au moment de mourir, prenait Dieu pour juge, et s'il ajournait son oppresseur au tribunal suprême, il se faisait toujours une manifestation du gouvernement temporel de la Providence. Nous ne parlons de l'ajournement du grand maître des Templiers, qui cita le pape et le roi de France, que pour remarquer que cet ajournement a été inventé après coup. Voy. TEMPLIERS.

Mais le roi d'Aragon, Ferdinand IV, fut

2) Brown, au lieu cité

ajourné par deux gentilshommes injustement condamnés, et mourut au bout de trente jours.

Enéas Sylvius raconte que François I^{er}, duc de Bretagne, ayant fait assassiner son frère (en 1480), ce prince, en mourant, ajourna son meurtrier devant Dieu, et que le duc expira au jour fixé.

On avait autrefois grande confiance en ces ajournements, et les dernières paroles des mourants étaient redoutées. On cite même une foule d'exemples qui feraient croire qu'un condamné peut toujours, à sa dernière heure, en appeler ainsi d'un juge inique; si ce n'était qu'une idée, dans les temps barbares elle pouvait être salutaire. Mais n'était-ce qu'une idée? Delancre dit qu'un innocent peut ajourner son juge, mais que l'ajournement d'un coupable est sans effet. Comme les sorciers ajournaient leurs condamnateurs, il raconte, d'après Paul Jove, que Gonzalve de Cordoue ayant condamné à mort un soldat sorcier, ce soldat s'écria qu'il mourait injustement, et qu'il ajournait Gonzalve à comparaître devant le tribunal de Dieu. — Va, va, lui dit Gonzalve, hâte-toi d'aller et fais instruire le procès; mon frère Alphonse, qui est dans le ciel, comparaitra pour moi. — L'ajournement ne lui fut pas fatal.

Ballade de l'ajournement.

La *Revue de Paris* a publié en 1831 l'analyse d'une singulière ballade espagnole. Nous reproduisons ici cette pièce pathétique en résumé.

Solisa, l'infante, seule dans son oratoire, versait des larmes et se disait avec désespoir qu'il n'y aurait plus de mariage pour elle. Le roi son père la surprit en ce moment, et, cherchant à la consoler, il apprit d'elle que le comte Alarcos l'avait aimée; puis qu'il l'avait oubliée pour en épouser une autre depuis trois ans. Le roi fait venir le comte et le somme de tenir la parole qu'il a donnée jadis à sa fille.

— Je ne nierai pas la vérité, répond Alarcos; je craignais que Votre Majesté ne voulût jamais consentir à m'accorder la main de sa fille. Je me suis uni à une autre femme.

— Vous vous en débarrasserez, dit le roi.

— Epargnez, sire, celle qui est innocente; ne me condamnez pas à un affreux assassinat.

Le roi est inflexible; il faut que la comtesse meure cette nuit même, ou que le comte ait la tête tranchée le lendemain.

Alarcos retourne à sa demeure, triste pour sa femme et pour ses trois enfants. Il aperçoit la comtesse sur sa porte (Un jeune page avait pris les devants pour la prévenir du retour de son époux).

— Soyez le bien-venu, mon Seigneur, dit-elle. Hélas! vous baissez la tête? Dites-moi pourquoi vous pleurez?

— Vous le saurez; mais ce n'est pas l'heure, répondit-il; nous souperons et je vous dirai tout plus tard.

On sert le souper; la comtesse se place

auprès d'Alarcos, pâle et triste, mais elle ne mange ni ne boit. Ses enfants étaient silencieux auprès de leur père. Tout à coup il penche sa tête sur la table et cache avec ses mains son visage en larmes.

— J'ai besoin de dormir, dit-il.

Il savait bien qu'il n'y aurait pas de sommeil pour lui cette nuit-là.

Les deux époux entrent dans la chambre et y demeurent seuls avec leur plus jeune enfant encore à la mamelle. Le comte ferme les portes aux verroux, ce qu'il n'avait pas l'habitude de faire.

— Femme malheureuse! s'écrie-t-il, et moi le plus à plaindre des hommes!

— Ne parlez pas ainsi, mon noble seigneur; elle ne saurait être malheureuse celle qui est l'épouse d'Alarcos.

— Trop malheureuse cependant, car dans le mot que vous venez de prononcer est compris tout votre malheur. Sachez qu'avant de vous connaître j'avais juré à l'infante que je n'aurais jamais d'autre épouse qu'elle; le roi, notre seigneur, sait tout; aujourd'hui l'infante réclame ma main; et, mot fatal à prononcer, pour vous punir d'avoir été préférée à l'infante, le roi ordonne que vous mouriez cette nuit.

— Est-ce donc là, répondit la comtesse effrayée, le prix de ma tendresse soumise? Ah! ne me tuez pas, noble comte, j'embrasse vos genoux; renvoyez-moi dans la maison de mon père, où j'étais si heureuse, où je vivrai solitaire, où j'élèverai mes trois enfants.

— Cela ne se peut... mon serment a été terrible... Vous devez mourir avant le jour.

— Ah! il se voit bien que je suis seule sur la terre; mon père est un vieillard infirme... ma mère est dans son cercueil, et le fier don Garcia est mort... lui, mon vaillant frère, que ce lâche roi fit périr. Oui, je suis seule et sans appui en Espagne... Ce n'est pas la mort que je crains, mais il m'en coûte de quitter mes fils... Laissez-moi du moins les presser encore sur mon cœur, les embrasser une dernière fois avant de mourir.

— Embrassez celui qui est là dans son berceau; vous ne reverrez plus les autres.

— Je voudrais au moins le temps de dire un Ave.

— Dites-le vite.

Elle s'agenouilla.

— O Seigneur Dieu! dit-elle, en ce moment de terreur, oubliez mes péchés, ne vous souvenez que de votre miséricorde.

Quand elle eut prié, elle se releva plus calme.

— Alarcos, dit-elle, soyez bon pour les gages de notre amour et priez pour le repos de mon âme... Et maintenant donnez-moi notre enfant sur mon sein, qu'il s'y puisse désaltérer une dernière fois, avant que le froid de la mort ait glacé le lait de sa mère.

— Pourquoi réveiller le pauvre enfant? Vous voyez qu'il dort. Préparez-vous; le temps presse; l'aurore commence à paraître.

— Eh bien! écoute-moi, comte Alarcos;

je te pardonne. Mais je ne puis pardonner à ce roi si cruel, ni à sa fille si fière. Que Dieu les punisse du meurtre d'une chrétienne. Je les appelle, de ma voix mourante, devant le trône de l'Eternel, d'ici à trente jours.

Alarcos, barbare et ambitieux, étrangla la pauvre comtesse avec son mouchoir. Il la recouvrit avec les draps du lit; puis, appelant ses écuyers, il leur fit un faux récit pour les tromper, et s'en alla épouser l'infante.

Mais la vengeance céleste s'accomplit au-delà des malédictions de la comtesse; car, avant que le mois fût expiré, trois âmes coupables, le roi, l'infante et le comte, parurent devant Dieu...

AKHMIN, ville de la moyenne Thébaidé, qui avait autrefois le renom d'être la demeure des plus grands magiciens (1). Paul Lucas parle, dans son second voyage (2), du serpent merveilleux d'Akhmin, que les musulmans honorent comme un ange, et que les chrétiens croient être le démon Asmodée. Voy. HARIDI.

AKIBA, rabbin du premier siècle de notre ère, qui, de simple berger, poussé par l'espoir d'obtenir la main d'une jeune fille dont il était épris, devint un savant renommé. Les Juifs disent qu'il fut instruit par les esprits élémentaires, qu'il savait conjurer, et qu'il eut, dans ses jours d'éclat, jusqu'à quatre-vingt mille disciples... On croit qu'il est auteur du *Jetzirah*, ou livre de la création, attribué par les uns à Abraham, et par d'autres à Adam même. Voy. ABRAHAM.

ALAIN DE L'ISLE (INSULENSIS), religieux bernardin, évêque d'Auxerre au douzième siècle, auteur de l'*Explication des prophéties de Merlin* (*Explanations in prophetias Merlini Angli*; Francfort, 1608, in-8°). Il composa ce commentaire, en 1170, à l'occasion du grand bruit que faisaient alors lesdites prophéties. Un autre ALAIN ou ALANUS, qui vivait dans le même siècle, a laissé pour les alchimistes un livre intitulé : *Dicta de lapide philosophico*, in-8°; Leyde, 1600.

ALARY (FRANÇOIS), songe-creux, qui a fait imprimer à Rouen, en 1701, la *Prophétie du comte Bombaste, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Paracelse*, publiée en l'année 1609, sur la naissance de Louis le Grand.

ALASTOR, démon sévère, exécuteur suprême des sentences du monarque infernal. Il fait les fonctions de Némésis. Zoroastre l'appelle le bourreau; Origène dit que c'est le même qu'Azazel; d'autres le confondent avec l'ange exterminateur. Les anciens appelaient les génies malfaisants *Alastores*; et Plutarque dit que Cicéron, par haine contre Auguste, avait eu le projet de se tuer auprès du foyer de ce prince pour devenir son alastor.

ALBERT LE GRAND, Albert le Teuto-nique, Albert de Cologne, Albert de Ratisbonne, *Albertus Grotus*, car on le désigne sous tous ces noms (le véritable était Albert

de Groot), savant et pieux dominicain, mis à tort au nombre des magiciens par les démonographes, fut, dit-on, le plus curieux de tous les hommes. Il naquit dans la Souabe, à Lawigen sur le Danube, en 1205. D'un esprit fort grossier dans son jeune âge, il devint, à la suite d'une vision qu'il eut de la sainte Vierge, qu'il servait tendrement et qui lui ouvrit les yeux de l'esprit, l'un des plus grands docteurs de son siècle. Il fut le maître de saint Thomas d'Aquin. Vieux, il retomba dans la médiocrité, comme s'il dût être évident que son mérite et sa science étendue n'étaient qu'un don miraculeux et temporaire. — D'anciens écrivains ont dit, après avoir remarqué la dureté naturelle de sa conception, que d'âne il avait été transmué en philosophe; puis, ajoutent-ils, de philosophe il redevint âne (3).

Albert le Grand fut évêque de Ratisbonne et mourut saintement à Cologne, âgé de quatre-vingt-sept ans. Ses ouvrages n'ont été publiés qu'en 1651; ils forment 21 volumes in-fol. En les parcourant, on admire un savant chrétien; on ne trouve jamais rien qui ait pu le charger de sorcellerie. Il dit formellement au contraire : « Tous ces contes de démons qu'on voit rôder dans les airs, et de « qui on tire le secret des choses futures, « sont des absurdités que la saine raison « n'admettra jamais (4). » — C'est qu'on a mis sous son nom des livres de secrets merveilleux, auxquels il n'a jamais eu plus de part qu'à l'invention du gros canon et du pistolet que lui attribue Matthieu de Luna.

Mayer dit qu'il reçut des disciples de saint Dominique le secret de la pierre philosophale, et qu'il le communiqua à saint Thomas d'Aquin; qu'il possédait une pierre marquée naturellement d'un serpent, et douée de cette vertu admirable, que si on la mettait dans un lieu que les serpents fréquentassent, elle les attirait tous; qu'il employa, pendant trente ans, toute sa science de magicien et d'astrologue à faire, de métaux bien choisis, et sous l'inspection des astres, un automate doué de la parole, qui lui servait d'oracle et résolvait toutes les questions qu'on lui proposait : c'est ce qu'on appelle l'*androïde d'Albert le Grand*; que cet automate fut anéanti par saint Thomas d'Aquin, qui le brisa à coups de bâton, dans l'idée que c'était un ouvrage ou un agent du diable. On sent que tous ces petits faits sont des contes. On a donné aussi à Virgile, au pape Sylvestre II, à Roger Bacon, de pareils androïdes. Vaucanson a montré que c'était un pur ouvrage de mécanique.

Une des plus célèbres sorcelleries d'Albert le Grand eut lieu à Cologne. Il donnait un banquet, dans son cloître, à Guillaume II, comte de Hollande et roi des Romains; c'était dans le cœur de l'hiver; la salle du festin présenta, à la grande surprise de la cour, la riante parure du printemps; mais, ajouta-t-on, les fleurs se flétrirent à la fin du repas.

vision de l'écolier.

(4) De Somn. et vig., lib. III, tract. I, cap. viii.

(1) D'Herbelot, Bibliothèque orientale.

(2) Liv. V, t. II, p. 83.

(3) Voyez, dans les *légendes de la sainte Vierge*, la

A une époque où l'on ne connaissait point les serres chaudes, l'élégante prévenance du bon et savant religieux dut surprendre. — Ce qu'il appelait lui-même ses opérations magiques n'étaient ainsi que de la magie blanche.

Finissons en disant que son nom, d'Albert le Grand n'est pas un nom acquis par la gloire, mais la simple traduction de son nom de famille, *Albert de Groot*.

On lui attribue donc le livre intitulé : *les Admirables secrets d'Albert le Grand*, contenant plusieurs traités sur les vertus des herbes, des pierres précieuses et des animaux, etc., augmentés d'un abrégé curieux de la physiologie et d'un préservatif contre la peste, les fièvres malignes, les poisons et l'infection de l'air, tirés et traduits des anciens manuscrits de l'auteur qui n'avaient pas encore paru, etc., in-18, in-24, in-12. Excepté du bon sens, on trouve de tout dans ce fatras; jusqu'à un traité des fientes qui, « quoique viles et méprisables, sont cependant en estime, si on s'en sert aux usages prescrits. » Le recollecteur de ces secrets débute par une façon de prière; après quoi il donne la pensée du prince des philosophes, lequel pense que l'homme est ce qu'il y a de meilleur dans le monde, attendu la grande sympathie qu'on découvre entre lui et les signes du ciel, qui est au-dessus de nous et, par conséquent, nous est supérieur.

Le livre I^{er} traite principalement, et de la manière la plus inconvenante, de l'influence des planètes sur la naissance des enfants, du merveilleux effet des cheveux de la femme, des monstres, de la façon de connaître si une femme enceinte porte un garçon ou une fille, du venin que les vieilles femmes portent dans les yeux, surtout si elles y ont de la chassie, etc. Toutes ces rêveries grossières sont fastidieuses, absurdes et fort sales.

On voit, dans le livre II, les vertus de certaines pierres, de certains animaux, et les merveilles du monde, des planètes et des astres. — Le livre III présente l'excellent traité des fientes, de singulières idées sur les urines, les punaises, les vieux souliers et la pourriture; des secrets pour amollir le fer, pour manier les métaux, pour dorer l'étain et pour nettoyer la batterie de cuisine.

Enfin, le livre IV est un traité de physiognomonie, avec des remarques savantes, des observations sur les jours heureux et malheureux, des préservatifs contre la fièvre, des purgatifs, des recettes de cataplasmes et autres choses de même nature. Nous rapporterons en leur lieu ce qu'il y a de curieux dans ces extravagances; et le lecteur trouvera, comme nous, étonnant qu'on vende chaque année par milliers d'exemplaires les secrets d'Albert le Grand aux pauvres habitants des campagnes.

Le solide Trésor du Petit Albert, ou secrets merveilleux de la magie naturelle et cabalistique, traduit exactement sur l'original latin intitulé : « *Alberti Parvi Lucii liber de mirabilibus naturæ arcanis*, » enrichi de figures mystérieuses, et la manière de les faire (ce

sont des figures de talismans). Lyon, chez les héritiers de Beringos fratres, à l'enseigne d'Agrippa. In-18, 6516 (année cabalistique). — Albert le Grand est également étranger à cet autre recueil d'absurdités, plus dangereux que le premier, quoiqu'on n'y trouve pas, comme les paysans se l'imaginent, les moyens d'évoquer le diable. On y voit la manière de nouer et de dénouer l'aiguillette, la composition de divers philtres, l'art de savoir en songe qui on épousera, des secrets pour faire danser, pour multiplier les pigeons, pour gagner au jeu, pour rétablir le vin gâté, pour faire des talismans cabalistiques, découvrir les trésors, se servir de la main de gloire, composer l'eau ardente et le feu grégeois, la jarretière et le bâton du voyageur, l'anneau d'invisibilité, la poudre de sympathie, l'or artificiel, et enfin des remèdes contre les maladies, et des gardes pour les troupeaux.

ALBERT D'ALBY. Voy. CARTOMANCIE.

ALBERT DE SAINT-JACQUES, moine du dix-septième siècle, qui publia un livre intitulé : *Lumière aux vivants par l'expérience des morts*, ou diverses apparitions des âmes du purgatoire de notre siècle. In-8°, Lyon, 1675.

ALBIGEOIS, espèce de manichéens très-perfides, dont l'hérésie éclata dans le Languedoc, et eut pour centre Albi. Ils admettaient deux principes, disant que Dieu avait produit de lui-même Lucifer, qui était ainsi son fils aîné; que Lucifer, fils de Dieu, s'était révolté contre lui; qu'il avait entraîné dans sa rébellion une partie des anges; qu'il s'était vu alors chassé du ciel avec les complices de son crime; qu'il avait, dans son exil, créé ce monde que nous habitons, où il régnait et où tout allait mal. Ils ajoutaient que Dieu, pour rétablir l'ordre, avait produit un second fils, qui était Jésus-Christ.

Ce singulier dogme se présentait avec des variétés, suivant les différentes sectes. Presque toutes niaient la résurrection de la chair, l'enfer et le purgatoire, disant que nos âmes n'étaient que des démons logés dans nos corps en châtiment de leurs crimes. — Les albigeois avaient pris, dès la fin du douzième siècle, une telle consistance, et de si odieux excès marquaient leur passage, que, les remontrances et les prédications étant vaines, il fallut faire contre eux une croisade, dont Simon de Montfort fut le héros. On a dénaturé et faussé par les plus insignes mensonges l'histoire de cette guerre sainte; on a oublié que, si les albigeois eussent triomphé, l'Europe retombait dans la barbarie. Il est vrai que leurs défenseurs sont les protestants, héritiers d'un grand nombre de leurs erreurs, et les philosophes, amateurs assez souvent de leurs désordres.

ALBIGERIUS. Les démonographes disent que les possédés, par le moyen du diable, tombent quelquefois dans des extases pendant lesquelles leur âme voyage loin du corps, et fait à son retour des révélations de choses secrètes. C'est ainsi, comme dit Leloyer, que les corybantes devinaient et

prophétisaient. Saint Augustin parle d'un Carthaginois, nommé Albigérius, qui savait par ce moyen tout ce qui se faisait hors de chez lui. Chose plus étrange, ajoute-t-il, cet Albigérius, à la suite de ses extases, révélait souvent ce qu'un autre songeait dans le plus secret de sa pensée. Était-ce du magnétisme ?

Saint Augustin cite un autre frénétique qui, dans une grande fièvre, étant possédé du mauvais esprit, sans extase, mais bien éveillé, rapportait fidèlement tout ce qui se faisait loin de lui. Lorsque le prêtre qui le soignait était à six lieues de la maison, le diable, qui parlait par la bouche du malade, disait aux personnes présentes en quel lieu était le prêtre à l'heure qu'il parlait et ce qu'il faisait, etc. Ces choses-là sont surprenantes. Mais l'âme immortelle, suivant la remarque d'Aristote, peut quelquefois voyager sans le corps (1).

ALBINOS. Nom que les Portugais ont donné à des hommes d'une blancheur extrême, qui sont ordinairement enfants de nègres. Les noirs les regardent comme des monstres, et les savants ne savent à quoi attribuer cette blancheur. Les albinos sont pâles comme des spectres ; leurs yeux, faibles et languissants pendant le jour, sont brillants à la clarté de la lune. Les noirs, qui donnent aux démons la peau blanche, regardent les albinos comme des enfants du démon. Ils croient qu'ils peuvent les combattre aisément pendant le jour, mais que la nuit les albinos sont les plus forts et se vengent. Dans le royaume de Loango, les albinos passent pour des démons champêtres et obtiennent quelque considération à ce titre.

Vossius dit qu'il y a dans la Guinée des peuplades d'albinos. Mais comment ces peuplades subsisteraient-elles, s'il est vrai que ces infortunés ne se reproduisent point ? Il paraît que les anciens connaissaient les albinos. « On assure, dit Plin, qu'il existe en Albanie des individus qui naissent avec des cheveux blancs, des yeux de perdrix, et ne voient clair que pendant la nuit. » Il ne dit pas que ce soit une nation, mais quelques sujets affectés d'une maladie particulière. « Plusieurs animaux ont aussi leurs albinos, ajoute M. Salgues ; les naturalistes ont observé des corbeaux blancs, des merles blancs, des taupes blanches ; leurs yeux sont rouges, leur peau est plus pâle et leur organisation plus faible (2). »

ALBORACK. Voy. BORACK.

ALBUMAZAR, astrologue du IX^e siècle, né dans le Khorassan, connu par son traité astrologique intitulé *Milliers d'années*, où il affirme que le monde n'a pu être créé que quand les sept planètes se sont trouvées en conjonction dans le premier degré du Bélier, et que la fin du monde aura lieu quand ces sept planètes (qui sont aujourd'hui au nombre de douze) se rassembleront dans le dernier degré des Poissons. On a traduit en la-

(1) Leloyer, Hist. et disc. des spectres, liv. IV.

(2) Des erreurs et des préjugés, etc., t. I, p. 479.

tin et imprimé d'Albumazar le *Tractatus florum astrologiæ*; in-4°, Augsbourg, 1488. On peut voir dans Casiri, *Biblioth. arab. hispan.*, t. I, p. 351, le catalogue de ses ouvrages.

ALBUNÉE. Voy. SIBYLLES.

ALCHABITIUS. Voy. ABDEL-AZYS.

ALCHIMIE. L'alchimie ou chimie par excellence, qui s'appelle aussi *philosophie hermétique*, est cette partie éminente de la chimie qui s'occupe de l'art de transmuter les métaux. Son résultat, en expectative, est la pierre philosophale. Voy. PIERRE PHILOSOPHALE.

ALCHINDUS, que Wiérus (3) met au nombre des magiciens, mais que Delrio (4) se contente de ranger parmi les écrivains superstitieux, était un médecin arabe du XI^e siècle, qui employait comme remède les paroles charmées et des combinaisons de chiffres. Des démonologues l'ont déclaré suppôt du diable à cause de son livre intitulé : *Théorie des arts magiques*, qu'ils n'ont point lu ; car Jean Pic de la Mirandole dit qu'il ne connaît que trois hommes qui se soient occupés de la magie naturelle et permise : Alchindus, Roger Bacon et Guillaume de Paris. Alchindus était simplement un peu physicien dans des temps d'ignorance. — A son nom arabe, *Alcendi*, qu'on a latinisé, quelques-uns ajoutent le prénom de Jacob ; on croit qu'il était mahométan. — On lui reproche d'avoir écrit des absurdités. Par exemple, il croyait expliquer les songes en disant qu'ils sont l'ouvrage des esprits élémentaires, qui se montrent à nous dans le sommeil et nous représentent diverses actions fantastiques, comme des acteurs qui jouent la comédie devant le public.

ALCORAN. Voy. KORAN.

ALCYON. Une vieille opinion, qui subsiste encore chez les habitants des côtes, c'est que l'alcyon ou martin-pêcheur est une girouette naturelle, et que, suspendu par le bec, il désigne le côté d'où vient le vent, en tournant sa poitrine vers ce point de l'horizon. Ce qui a mis cette croyance en crédit parmi le peuple, c'est l'observation qu'on a faite que l'alcyon semble étudier les vents et les deviner lorsqu'il établit son nid sur les flots, vers le solstice d'hiver. Mais cette prudence est-elle dans l'alcyon une prévoyance qui lui soit particulière ? N'est-ce pas simplement un instinct de la nature qui veille à la conservation de cette espèce ? « Bien des choses arrivent, dit Brown, parce que le premier moteur l'a ainsi arrêté, et la nature les exécute par des voies qui nous sont inconnues. »

C'est encore une ancienne coutume de conserver les alcyons dans des coffres, avec l'idée qu'ils préservent des vers les étoffes de laine. On n'eut peut-être pas d'autre but en les pendant au plafond des chambres. « Je crois même, ajoute Brown, qu'en les suspendant par le bec on n'a pas suivi la méthode des anciens qui les suspendaient par le dos, afin que le bec marquât les vents.

(3) De Præstigiis, lib. II, cap. III.

(4) Disquisit. Magicæ, lib. I, cap. III.

Car c'est ainsi que Kirker a décrit l'hirondelle de mer. » Disons aussi qu'autrefois, en conservant cet oiseau, on croyait que ses plumes se renouvelaient comme s'il eût été vivant, et c'est ce qu'Albert le Grand espéra inutilement dans ses expériences (1).

Outre les dons de prédire le vent et de chasser les vers, on attribue encore à l'alcyon la précieuse qualité d'enrichir son possesseur, d'entretenir l'union dans les familles et de communiquer la beauté aux femmes qui portent ses plumes. Les Tartares et les Ostiaks ont une très-grande vénération pour cet oiseau. Ils recherchent ses plumes avec empressement, les jettent dans un grand vase d'eau, gardent avec soin celles qui surnagent, persuadés qu'il suffit de toucher quelqu'un avec ses plumes pour s'en faire aimer. Quand un Ostiak est assez heureux pour posséder un alcyon, il en conserve le bec, les pattes et la peau, qu'il met dans une bourse, et, tant qu'il porte ce trésor, il se croit à l'abri de tout malheur (2). C'est pour lui un talisman comme les fétiches des nègres.

ALDON. Voy. GRANSON.

ALECTORIENNE (PIERRE). Voy. COQ.

ALECTRYOMANCIE ou ELECTROMANCIE. Divination par le moyen du coq, usitée chez les anciens. Voici quelle était leur méthode : — On traçait sur le sable un cercle que l'on divisait en vingt-quatre espaces égaux. On écrivait dans chacun de ces espaces une lettre de l'alphabet; on mettait sur chaque lettre un grain d'orge ou de blé; on plaçait ensuite, au milieu du cercle, un coq dressé à ce manège; on observait sur quelles lettres il enlevait le grain; on en suivait l'ordre, et ces lettres rassemblées formaient un mot quidonnait la solution de ce que l'on cherchait à savoir. Des devins, parmi lesquels on cite Jamblique, voulant connaître le successeur de l'empereur Valens, employèrent l'alectryomancie; le coq tira les lettres *Théod...* Valens, instruit de cette particularité, fit mourir plusieurs des curieux qui s'en étaient occupés, et se défit même, s'il faut en croire Zonaras, de tous les hommes considérables dont le nom commençait par les lettres fatales. Mais, malgré ses efforts, son sceptre passa à Théodose le Grand. Cette prédiction a été faite après coup.

Ammien-Marcellin raconte la chose autrement. Il dit que sous l'empire de Valens on comptait, parmi ceux qui s'occupaient de magie, beaucoup de gens de qualité et quelques philosophes. Curieux de savoir quel serait le sort de l'empereur régnant, ils s'assemblèrent pendant la nuit dans une des maisons affectées à leurs cérémonies: ils commencèrent par dresser un trépied de racines et de rameaux de laurier, qu'ils

consacrèrent par d'horribles imprécations; sur ce trépied ils placèrent un bassin formé de différents métaux, et ils rangèrent autour, à distances égales, toutes les lettres de l'alphabet. Alors le sorcier le plus savant de la compagnie s'avança, enveloppé d'un long voile, la tête rasée, tenant à la main des feuilles de verveine, et faisant à grands cris d'effroyables invocations qu'il accompagnait de convulsions. Ensuite, s'arrêtant tout à coup devant le bassin magique, il y resta immobile, tenant un anneau suspendu par un fil. C'était de la dactylomancie. A peine il achevait de prononcer les paroles du sortilège, qu'on vit le trépied s'ébranler, l'anneau se remuer, et frapper tantôt une lettre, tantôt une autre. A mesure que ces lettres étaient ainsi frappées, elles allaient s'arranger d'elles-mêmes, à côté l'une de l'autre, sur une table où elles composèrent des vers héroïques qui étonnèrent toute l'assemblée.

Valens, informé de cette opération, et n'aimant pas qu'on interrogeât les enfers sur sa destinée, punit les grands et les philosophes qui avaient assisté à cet acte de sorcellerie: il étendit même la proscription sur tous les philosophes et tous les sorciers de Rome. Il en périt une multitude; et les grands, dégoûtés d'un art qui les exposait à des supplices, abandonnèrent la magie à la populace et aux vieilles, qui ne la firent plus servir qu'à de petites intrigues et à des malélices subalternes. Voy. COQ, MARIAGE, etc.

M. de Junquières, au 4^e chant de *Caguet-Bonbec, la Poule à ma tante*, donne des détails exacts et curieux sur les opérations des alectryomanciens. On nous permettra de les citer :

Leur coutume est, en rendant leur oracles,
De se servir de coqs, et c'est, dit-on,
De là qu'en grec est dérivé leur nom.
D'abord ces coqs doivent être coqs vierges;
Puis dans un coin, au milieu de trois cierges,
Est élevé, sur des pieds en sautoir,
Comme un autel rond, plat, de marbre noir,
Au bord duquel, dans deux circonférences,
Sont vidés, à d'égales distances,
Vingt-quatre creux ayant chacun devant
De l'alphabet une lettre d'argent.
Quand au sorcier arrive une pratique,
Il prend d'abord sa baguette magique,
Roule les yeux, et trace sans compas
Un cercle en l'air, prononce à demi bas
Cinq ou six mots inconnus et qu'il forge.
Dans chaque case il dépose un grain d'orge,
Choisit son coq à jeun, le met debout
Sur cet autel, bien au centre surtout.
Du centre aux grains, dont l'odeur l'électrise,
Le coq bientôt s'avance (quoi qu'en dise
Jean Buridan) (3), en croque deux ou trois,
Ou plus, ou moins. De ceux dont il fait choix
Le sorcier suit les lettres sans rien dire,
Et puis, feignant que quelque dieu l'inspire,
D'après cela débite hardiment
Une réponse. On paie honnêtement
Et l'on s'en va très-instruit. Dans la suite,
S'il s'est trouvé menteur, il en est quitte
Pour dire aux gens qu'ils ne l'ont pas compris.
Notre devin, grand, sec, à cheveux gris,
Avait l'honneur, disait-on, de descendre,
Du côté gauche, il est vrai, de Cassandre.

d'avoine également pleins et agissant avec une même force sur ses organes, se laisserait mourir de faim, ne pouvant jamais se déterminer à l'un plutôt qu'à l'autre. Or, dans l'exemple présent tous les rayons sont égaux
(Note du poème.)

(1) Brown, Erreurs populaires, liv. III, ch. x.

(2) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés, t. III, p. 374

(3) Jean Buridan, sophiste du quatorzième siècle, qui soutenait qu'un âne posé juste au milieu de deux picotins

Calembredain (1) était son nom. Le sort
Semblait toujours être avec lui d'accord.
Il ne s'était, assure la chronique,
Jamais trompé, hors une fois unique,
Qu'un jeune gars, croyant beaucoup valoir,
Vint tout exprès le trouver pour savoir
Quel rang, un jour, il aurait dans le monde.
Le coq, posé lors sur la table ronde,
Prit sans choisir, quatre grains qu'il croqua,
Dont le devin les lettres remarqua.
Elles formaient le mot *frip*, mot barbare
Et propre à faire enrager un ignare.
Le grand docteur, maître Calembredain,
D'après ce mot, au jeune homme soudain
Dit qu'il serait *fripier*; mais notre drôle,
Se sentant né pour faire un autre rôle,
Et d'un métier si vil ayant horreur,
Prit une étude et se fit procureur.
Donc, pour n'avoir trouvé *frip* analogue
Qu'au mot *fripier*, cet habile astrologue
Pour cette fois prit à gauche. En tout cas,
Quel est celui qui ne se trompe pas?

ALÈS (ALEXANDRE), ami de Mélanchthon, né en 1500 à Edimbourg. Il raconte que, dans sa jeunesse, étant monté sur le sommet d'une très-haute montagne, il fit un faux pas et roula dans un précipice. Comme il était près de s'y engloutir, il se sentit transporter en un autre lieu, sans savoir par qui ni comment, et se retrouva sain et sauf, exempt de contusions et de blessures. Quelques-uns attribuèrent ce prodige aux amulettes qu'il portait au cou, selon l'usage des enfants de ce temps-là. Pour lui, il l'attribue à la foi et aux prières de ses parents, qui n'étaient pas hérétiques.

ALESSANDRO ALESSANDRI, en latin *Alexander ab Alexandro*, — jurisconsulte napolitain, mort en 1523. Il a publié un recueil rare de dissertations sur les choses merveilleuses (2). Il y parle de prodiges arrivés récemment en Italie, de songes vérifiés, d'apparitions et de fantômes qu'il dit avoir vus lui-même. Par la suite, il a fondu ces dissertations dans son livre *Genialium dierum*, où il raconte toutes sortes de faits prodigieux. Nous en citerons un qui lui est personnel.

Il fit, un soir, la partie d'aller coucher, avec quelques amis, dans une maison de Rome que des fantômes et des démons hantaient depuis long-temps. Au milieu de la nuit, comme ils étaient rassemblés dans la même chambre, avec plusieurs lumières, ils virent paraître un grand spectre, qui les épouvanta par sa voix terrible et par le bruit qu'il faisait en sautant sur les meubles et en cassant les vases de nuit. Un des intrépides de la compagnie s'avança plusieurs fois avec de la lumière au-devant du fantôme; mais, à mesure qu'il s'en approchait, l'apparition s'éloignait; elle disparut entièrement après avoir tout dérangé dans la maison.

Peu de temps après, le même spectre repara par les fentes de la porte. Ceux qui le virent se mirent à crier. Alessandro, qui venait de se jeter sur un lit, ne l'aperçut point d'abord, parce que le fantôme s'était glissé sous la couchette. Mais bientôt il vit un grand bras noir qui s'allongea sur la table,

1) Calembredain. C'est son nom qui a mis en vogue les calembredaines. (Note du poème.)

(2) Alexandri jurisperiti neapolitani, Dissertationes

éteignit les lumières et renversa les livres avec tout ce qui s'y trouvait. L'obscurité rendit l'effroi plus violent encore. Les amis d'Alessandro hurlèrent. Pendant qu'on apportait des flambeaux, il remarqua que le fantôme ouvrit la porte et s'échappa, sans être vu des domestiques, n'ayant fait du reste le moindre mal à personne (3). Était-ce une hallucination de jeunes gens ivres ou une espièglerie?

ALEUROMANCIE, divination qui se pratiquait avec de la farine. On mettait des billets roulés dans un tas de farine; on les remuait neuf fois confusément. On partageait ensuite la masse aux différents curieux, et chacun se faisait un thème selon les billets qui lui étaient échus. Chez les païens, Apollon était appelé Aleuromantis, parce qu'il présidait à cette divination. Il en reste quelques vestiges dans certaines localités, où l'on emploie le son au lieu de farine. C'est une amélioration.

ALEXANDER ab ALEXANDRO. Voy. ALESSANDRO.

ALEXANDRE LE GRAND, roi de Macédoine, etc. Il a été le sujet de légendes prodigieuses chez les Orientaux, qui ont sur lui des contes immenses. Ils l'appellent Iskender. Les démonographes disent qu'Aristote lui enseigna la magie; les cabalistes lui attribuent un livre sur les propriétés des éléments; les rabbins écrivent qu'il eut un songe qui l'empêcha de maltraiter les Juifs, lorsqu'il voulut entrer en conquérant dans Jérusalem.

La figure d'Alexandre le Grand, gravée en manière de talisman sous certaines influences, passait autrefois pour un excellent préservatif. Dans la famille des Macriens, qui usurpèrent l'empire du temps de Valérien, les hommes portaient toujours sur eux la figure d'Alexandre; les femmes en ornaient leurs coiffures, leurs bracelets, leurs anneaux. Trebellius Pollio dit que cette figure est d'un grand secours dans toutes les circonstances de la vie, si on la porte en or ou en argent... Le peuple d'Antioche pratiquait cette superstition, que saint Jean-Chrysostome eut beaucoup de peine à détruire.

Légendes d'Iskender Zulcarnain,
(Alexandre le Grand.)

Les Orientaux ont construit sur Alexandre le Grand (*Iskender Zulcarnain*, dans leurs idiomes), de longues et merveilleuses fables assez semblables aux romans de chevalerie du moyen-âge européen, où des exploits imaginaires étaient attribués à des personnages véritables, comme dans les romans de la Table ronde et des douze pairs de Charlemagne. La fiction européenne s'est aussi approprié le héros macédonien, en mêlant de bizarres inventions les récits authentiques de Quinte-Curce et d'Arrien. Nous

quator de rebus admirabilibus, etc. Rome, sans date, in-4°.

(3) Genialium dierum, lib. V, cap. xxiii.

examinerons plus loin quelques-unes de ces compositions ; occupons-nous d'abord de l'histoire persane et arabe d'Alexandre.

L'auteur du manuscrit que nous désirons analyser (1) commence *ab ovo*, comme dirait Horace, par la mort du grand-père d'Alexandre, *Bahman*, roi de Perse. Sa femme *Homai*, qu'il a laissée enceinte, cache, dans des vues ambitieuses, la naissance de son fils Darab, et l'expose dans une auge en bois sur les eaux du Tigre ; il est recueilli par un teinturier, qui l'élève comme son enfant et lui permet d'entrer dans l'armée persane, à l'occasion d'une guerre avec les Grecs. La valeur du jeune Darab le fait remarquer, et il est reconnu pour le fils de la reine *Homai*, qui résigne la couronne en sa faveur. Il épouse la fille du roi de la Grèce, *Filosuf* ; c'est le nom sous lequel Philippe de Macédoine est toujours désigné dans cet ouvrage. Larcine *Rudiah* ayant été renvoyée à son père par Darab son époux, c'est à la cour de Macédoine que naît *Iskender*, le héros de la légende.

L'histoire de Bucéphale est racontée presque dans les termes des biographies grecs et romains, avec cette différence que le coursier ayant sur le corps l'empreinte d'une tête, on l'avait appelé *Zulrasayn* (à deux têtes), comme qui dirait *Bicéphale* au lieu de *Bucéphale* :

« Certains marchands de chevaux avaient fait présent au roi *Filosuf* d'un cheval magnifique de taille et de forme, plein de feu et d'ardeur, mais si farouche qu'on ne pouvait le monter qu'à l'aide d'une bride de fer et de rênes à chaînons d'acier, qui lui tenaient la tête penchée sur le cou. On disait qu'il mangeait de la chair humaine. *Iskender* l'admira, et le fit enfermer dans un édifice dont les fenêtres étaient garnies de grilles en fer, afin qu'il pût s'habituer à la vue de l'homme et fût moins ombrageux. Sur le point de partir pour une expédition, il vint voir le cheval ; il passa sa main à travers les grilles, et l'animal la caressa. Alors il le fit manger ; et comme il n'en reçut aucun mal, il le fit sortir, et le cheval le lécha, agitant la queue comme un jeune chien. *Iskender* le caparaçonna et le monta. »

Quand *Filosuf* envoya demander à ses augures quel serait son héritier, il lui fut répondu que le royaume passerait à un enfant de sa maison, qui dompterait un cheval que personne n'aurait pu dompter, et que le nom de ce cheval serait *Zulrasayn*.

Le refus que fait *Iskender* de payer le tribut aux ambassadeurs persans, est suivi d'une invasion de la Perse. La veille d'une bataille, au milieu des préparatifs, sa mère le prévint de son arrivée. « Par Allah ! dit-elle, elle ne peut venir que pour un sujet important ! » Il l'attendit donc, et à la nuit elle arriva ; elle entra dans l'intérieur de la tente. Quand il la vit, il s'avança pour la recevoir, disant : — O ma mère ! pourquoi tant de fa-

tigue ? Qui vous a engagée à ce voyage long et dangereux ? Pourquoi ne m'avez-vous pas fait savoir vos intentions par un message ? Elle lui répondit : — O mon fils ! la cause qui m'amène vers vous ne m'a laissé ni tranquillité ni repos ; car mon bonheur en dépend. O roi ! qu'avez-vous fait de Dara (*Darius*) ? En apprenant que Dara était sauf, elle ressentit une grande joie, et se prosterna la face contre terre pour remercier Dieu. — O mon fils ! reprit-elle, gardez bien le secret que je vais vous confier : sachez donc que celui que vous poursuivez en ce moment est votre frère, le fils de votre père. *Iskender*, étonné, la baisa au front, disant : — Puisque le roi est mon frère, je lui rendrai ses provinces de Perse et je retournerai en celles de Roum.

Elle lui dit encore : Mon fils, ne révélez rien de ce secret, jusqu'à ce que le Tout-Puissant vous ait fait rejoindre le roi. *Iskender* garda son secret ; il dormit cette nuit-là, et le matin il se remit en marche pour chercher son frère.

L'avis est arrivé trop tard ; Dara périt de la main des traîtres, dont Alexandre tire une éclatante vengeance.

Après la réduction complète de la Perse, il retourne en Macédoine ; enflé de ses succès, il aspire aux honneurs divins et veut être adoré. L'explication de ce désir impie soufflé par *Iblis* (le Satan des Orientaux), ne se trouve dans aucun écrivain classique.

« En contemplant la grandeur de sa puissance, l'éclat de ses conquêtes, tant de peuples soumis ou qui venaient se soumettre, *Iskender* fut plongé dans les cinq enivrements de la jeunesse, des richesses, de la victoire, du meurtre de son rival et de son propre courage dans les combats. *Iblis* trouva auprès de lui un accès plus facile. Le maudit se présenta sous les traits d'un vieillard, vêtu de laine grossière, et s'appuyant sur un bâton. Il dit : O roi ! Dieu te garde, je te salue ! Ton front ne se courbera point devant les autels à cause de ta magnificence. Aie confiance en toi-même et en ton grand pouvoir. » Ces paroles étonnèrent *Iskender* ; jamais encore il n'avait entendu de salut semblable. Regardant le vieillard, il vit que son accoutrement était étrange, et quand tout le monde fut sorti, il l'emmena dans une pièce particulière, et lui dit : — Vieillard, je n'ai jamais entendu salut plus extraordinaire que le tien.

« Quel est le sens de ces mots : Ton front ne se courbera plus devant les autels à cause de ta magnificence ? Le maudit se mit à rire : Elève d'Aristote, dit-il, comment se fait-il que ton précepteur t'ait caché ce que je viens de dire ? Sache donc que le sens de mes paroles est ceci : que je n'ai pas vu de ton temps un homme au-dessus de toi, ou un homme qui mérite plus l'adoration que toi ; et que celles-ci : Aie confiance en toi-même et en ton grand pouvoir, veulent dire que tu es le conseil de cet âge, le dieu de ce temps, le seigneur de cette période. *Iblis* ne cessa de parler ainsi jusqu'à ce qu'il eût subjugué intérieurement son cœur. »

(1) Additional MSS. in the British Museum.

Mais, selon d'autres écrivains musulmans, Alexandre était un vase d'élection que Dieu avait résolu de tirer des ténèbres de l'idolâtrie pour en faire un apôtre de l'islamisme. Dans cette autre version apparaît un important personnage, qui, sous le nom de Khizzer (l'Elie de la Bible), accompagne Iskender dans toutes ses conquêtes, et l'aide efficacement de ses conseils et de son pouvoir surnaturel :

« Dieu le Très-Haut révéla à Khizzer qu'il devait aller trouver Iskender pour lui enseigner la vraie voie, et lui annoncer qu'il le ferait le maître du monde, de l'orient à l'occident, tant de la terre que des mers, depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever; qu'il soumettrait des contrées que nul n'aurait parcourues, et pénétrerait dans des pays où personne n'avait pénétré avant lui, pas même *Soliman ben Daoud*. Quand le Très-Haut lui eut révélé tout cela, il partit des îles pour Makeduniah; car Khizzer servait Dieu dans les îles de la mer, et quand il vint à Makeduniah, il se présenta à la porte et demanda où se tenait l'assemblée du conseil présidée par Iskender, et on le lui enseigna. Or, cette assemblée se tenait deux fois chaque semaine; Khizzer y assista la première fois, et il entendit les discours du peuple et ses discussions; le roi les écoutait, et quand ils différaient d'opinion sur un point difficile, on l'expliquait à Iskender par une interprétation fidèle. Khizzer garda le silence et ne proféra pas un mot dans cette assemblée. Il y revint une seconde fois de la même manière, et une troisième fois. Quand il sortit la troisième fois, Iskender dit: Quel magnifique vêtement portait ce jeune homme qui vient d'assister pour la troisième fois à mon assemblée, et que nous n'avons pas entendu prononcer un seul mot! Ceci dénote qu'il est homme de grand savoir, ou qu'il ne sait rien du tout. L'un de ceux qui étaient présents, dit: « Je l'accosterai et le questionnerai. » L'assemblée répondit: « Au nom de Dieu. »

« Quand arriva le jour de l'assemblée, Khizzer vint pour la quatrième fois; il s'assit, et Iskender lui dit: — Quel est ton nom, jeune homme? Il répondit: — Elie. — Quel est ton prénom? Il répondit: — Abdulabbas. — Et d'où viens-tu? Il répondit: — De la terre des Philistins. Il lui demanda encore: — Qui t'a conduit ici? et il répondit: — C'est toi-même qui m'as conduit ici. O roi! je suis venu à ton assemblée; j'ai entendu les paroles des hommes qui parlaient devant toi; j'ai reconnu qu'elles étaient des paroles sans but. Sache, ô roi! que les cieux et cette terre, et le firmament, qui marche la nuit et le jour, ont un Créateur haut et puissant, vivant et éternel; sache qu'il y a un artisan de ce monde qui a fait le ciel, qui gouverne la révolution des astres et des cieux, le soleil, la lune et les étoiles, bienfaisant, infiniment sage, miséricordieux, entendant, voyant, existant de toute éternité, ne finissant point et ne devant jamais finir ni changer, trop magnifique pour être compris par l'intelligence, et trop grand pour qu'il lui soit trouvé des

bornes ou aucune limite connue; prévoyant tout ce qui peut être prévu; qui nous traite selon nos mérites, nous fait entreprendre ce qui nous est ordonné, nous secourt dans nos difficultés, nous répond quand nous le prions, nous juge quand nous nous révoltons contre ses ordres. »

Or, personne n'avait osé dire un mot semblable dans l'assemblée d'Iskender depuis l'arrivée d'Iblis. Iskender cria à haute voix à ses jeunes hommes de le prendre, et de l'emprisonner dans une chambre de son palais. Iblis, le maudit, vint alors. « O Hakim! lui dit Iskender, il m'est venu un jeune homme qui m'a dit des choses prodigieuses. « J'ai appris cela, répondit Iblis, et je venais te parler de lui pour te tenir en garde, car c'est un enchanteur et un devin; et si tu voulais en purifier la terre, il serait bien que tu le fisses mourir. Iskender lui dit: — Il est en prison; et la nuit prochaine on lui tranchera la tête. »

Khizzer, délivré par intervention surnaturelle, est porté sur une montagne de Macédoine: il est trouvé là par un batrik (général) qu'Alexandre avait envoyé à sa recherche. Ce général perd la plus grande partie de sa troupe, qui est détruite par le souffle de Khizzer. Sur une invitation plus amicale, Khizzer retourne à la cour d'Iskender, expose les ruses du démon, et finit par convaincre le roi, qui, après avoir confessé l'unité de Dieu, prend en même temps pour son conseiller futur et son ami l'apôtre de sa conversion.

Aussitôt commence la relation de la marche triomphante d'Alexandre à travers l'Europe, en passant par Rome, où il rencontre Bélina (Plin), qui l'accompagne dans son expédition.

Bélina fait un anneau royal qui a la propriété de s'élargir dans la proximité d'un poison. Ce présent rend bientôt au roi un éminent service, car un de ses courtisans essaie de le faire mourir, et le roi, prévenu par son anneau, échappe au danger.

« Takaphanes (le courtisan empoisonneur), est interrogé par Khizzer. Quand le crime est prouvé: — ô envoyé de Dieu! dit Iskender, que te semble-t-il que nous devons faire en un tel cas? C'est ici un crime qui ne mérite aucune pitié, répond Khizzer, et un criminel qui n'a ni jugement ni prudence; il est juste qu'il serve d'exemple aux hommes et d'avis salutaire à tous ceux qui oseraient tenter contre le roi un crime semblable. Qu'une grande fosse soit creusée pour lui à côté du camp; qu'elle soit remplie de bois, et qu'on y mette le feu; puis, qu'on apporte les viandes empoisonnées, et quand le coupable les aura mangées, qu'il soit précipité dans les flammes. Le roi dit: — Voilà qui est juste. En conséquence, il donna l'ordre de ramasser le bois. Quand il fut allumé, on apporta à Takaphanes la viande qu'il avait préparée pour le roi; on la lui fit manger, et lorsque le poison commença à faire son effet, Iskender dit: — Je resterai, afin de voir ce qui me serait arrivé. Et sa face enfla, ainsi

que son corps, jusqu'à ce qu'il crevât; un liquide jaune coula de tout son corps. Alors Iskender s'en alla, ordonnant qu'il fût jeté dans le feu. Ce qui fut fait en présence de toute l'armée, et il n'en était pas un qui ne le maudît. »

Nous trouvons ensuite le héros en Espagne, où le roi de ce pays, Naamah, embrasse la religion d'Iskender et l'aide dans ses conquêtes en Afrique. La construction d'un pont à travers le détroit de Gibraltar, attribuée ici au « fou macédonien, » est sérieusement rapportée par les écrivains orientaux, qui, lorsqu'ils croient, étendent leur croyance à ses extrêmes limites. Quelques chroniqueurs, à la vérité, racontent ces exploits différemment. Selon eux Alexandre trouva l'Atlantique et la Méditerranée séparées par un isthme, et il prit la peine de le percer aux dépens de quelques-unes des plus belles villes des côtes méridionales de l'Europe, que détruisirent soudain les flots en se précipitant de la grande mer.

« Arrivé au détroit de Gibraltar, Iskender demande à un vieillard quelle est la distance de ce rivage au bord opposé? — Par le chemin le plus court, ce serait la journée d'un cavalier; mais par la mer, c'est selon le temps et le vent : — Quelle est sa profondeur? De cinquante verges à quelques endroits; elle diminue vers les bords comme une rivière : — L'eau est-elle dormante ou courante? L'eau est immobile, et son mouvement vient du vent : — Est-elle salée ou douce? — O roi! elle est salée; car si elle ne l'était pas, elle se corromprait et détruirait le monde. Les paroles du vieillard plurent à Iskender; il se tourna vers Khizzer et lui dit : O envoyé de Dieu! j'ai demandé toutes ces choses à ce vieillard, parce que j'ai formé dans mon esprit le projet de construire un pont sur ce passage, afin qu'on se souvienne de moi dans les siècles reculés. Quelle est ton opinion? Il répondit : Dieu n'a rien mis dans ton cœur qui ne soit d'un bon augure. Aie courage; tu es un roi protégé et victorieux.

« Le roi appela Bélinas et lui commanda de rassembler les géomètres et les philosophes, afin qu'ils pussent exécuter son plan; en même temps il fit venir des ouvriers en pierre, en fer et en airain. Il fit étendre des tapis sur lesquels on répandit de l'argent; des livres de compte furent distribués, et il fit faire dans l'armée cette proclamation : — O tribus des hommes! réunissez-vous; que pas un seul ne demeure en arrière, mais que tous prennent part à cette entreprise; que celui qui est pauvre prenne mon argent pour établir ses enfants; que celui qui est riche agisse pour obéir à la volonté de Dieu. Tous répondant à cet appel, ils commencèrent à tailler des pierres, à fondre l'airain et ne cessèrent de travailler pendant l'espace de trois mois. A la fin de ce temps, les géomètres passèrent dans les navires sur l'autre bord pour choisir la place des fondations des arches; Khizzer et Bélinas les précédaient; et quand l'ouvrage était difficile, Dieu le leur

rendait facile. Ils comptèrent les arches du pont, qui étaient au nombre de mille trois cents, et la largeur du pont fut de soixante et dix verges. Quand ils eurent posé ces fondations, ils commencèrent à bâtir, et quand ils eurent achevé le pavage, Iskender passa à cheval avec dix des principaux chefs, il traversa le pont d'un bout à l'autre en un jour; il employa un autre jour pour revenir au camp. Alors on l'orna de parapets de chaque côté dans toute sa longueur; et ce pont, appelé pont de Sanjah, fut achevé en huit mois.... »

Les aventures d'Alexandre en Afrique sont peu variées. Le principal incident est le silence des idoles.

« Khizzer alla en silence jusqu'à ce que le peuple vint à l'idole; quand ils en approchèrent, le roi (des idolâtres) cria à haute voix : — O Dieu! seigneur et maître, tu sais ce qui arrive et entends ce qui se passe, fais donc de toi-même quelque manifestation de ta colère, afin que cet homme reconnaisse que tu es un monarque puissant.... Alors il se retira et dit à Khizzer : — Approche maintenant, et vois ce que tu vas voir. — Khizzer approcha, disant : — O Dieu! sois loué! toi qui as donné pouvoir à Satan sur les fils des hommes; à toi, ô Dieu, les actions de grâces et les louanges! Il n'y a de pouvoir et de salut qu'en toi. Dieu haut et puissant, je me réfugie en toi contre les traits de Satan. Il cracha ensuite au visage de l'idole, et, lui arrachant ses ornements et sa lance, il l'en frappa à la tête et elle se brisa; il frappa la main droite et la main se cassa; il mit en pièces son pied gauche et les ornements qui le recouvraient. Le roi idolâtre était demeuré dans le silence et l'étonnement, ne disant pas un mot. Khizzer se tourna vers lui, et lui dit que s'il était fâché, ce devait être contre lui-même. — Tu viens de voir de tes yeux ce que j'ai fait de ton idole et comment je l'ai traitée; que m'est-il arrivé et qu'as-tu vu? — O toi! dont la face est belle, dit le roi, le démon s'est retiré à ton approche. Khizzer reprit : — Satan parlait par la bouche des idoles, et c'était lui qui s'adressait à vous; quand je suis venu vers vous, il a pris la fuite et s'est éloigné de ce royaume. Les yeux du roi se mouillèrent de larmes, et il dit : — Maintenant je reconnais ce que tu as dit; j'entends ta mission, et je comprends ta parole : va dans la paix du Seigneur. »

Cinq rois confédérés, persuadés par les succès d'Alexandre et par des preuves évidentes de sa mission divine, se soumettent à sa loi et embrassent sa religion. Enfin il va jusqu'aux confins de l'Occident, où il entend le bruit que fait le soleil couchant en se plongeant dans l'océan; il trouve la fontaine de la vie; mais il ne lui est pas permis d'en boire. Son visir Khizzer, plus favorisé, obtient le don d'immortalité; cette partie de la légende est fondée, selon toute apparence, sur l'enlèvement d'Elisée au ciel :

« Quand Zulfarnain approcha de cette plaine

et voulut y entrer, elle s'agita comme par un tremblement de terre et le sol se crevassa, et quand il s'éloigna, elle reprit sa tranquillité. Mais quand Khizzer approcha et y entra, elle demeura immobile, et il ne cessa pas de s'avancer. Zulcarnain le regarda jusqu'à ce qu'il disparût à sa vue. Alors une voix venue du ciel cria à Khizzer : — Saisis ce qui est devant toi, c'est-à-dire hâte-toi d'avancer. Il avança donc rapidement jusqu'à ce qu'il arrivât à l'endroit où devait être la fontaine de vie ; la voix lui commanda d'y boire. On dit qu'il regarda l'eau : elle tombait du ciel dans une piscine et rien n'en sortait ; il y fit ses ablutions, et il s'écria : — Eau divine, où vas-tu ? Une voix lui répondit du ciel : — Sois silencieux ; ta science sur ce sujet est arrivée à ses limites. Khizzer revint donc jusqu'à la place d'où il s'était élevé, et il vit Zulcarnain qui l'attendait ; il lui dit ce que Dieu lui avait permis, de boire à la fontaine de vie et de s'y purifier, lui accordant de vivre jusqu'au premier son de la trompette. — Et maintenant, ajouta-t-il, retournons, ô Zulcarnain ! »

De là, Alexandre, qui apprend la révolte des Perses, tourne vers l'Est. Chemin faisant, il prend l'Égypte et construit la ville d'Alexandrie :

« Et ils vinrent au royaume d'Afrikiah ; et quand la reine de Sikilyah, qui se nommait Ghidakah, apprit l'approche d'Iskender, elle vint à sa rencontre avec toute son armée. Iskender, qui en fut prévenu, ordonna au fils de cette reine, ainsi qu'aux rois des nations, d'aller au devant d'elle ; lui-même il vint à la porte de sa tente pour la recevoir ; et quand ils furent assis, Khizzer à côté du roi, la reine fit apporter ses présents, qui étaient nombreux. Iskender lui donna un vêtement d'honneur, ainsi qu'à ceux qui étaient avec elle, et se tournant vers Salem, le fils de la reine, il lui dit de partir en compagnie de sa mère et de la reconduire dans ses États. Salem, lui baisant la main, répondit : — Entendre, c'est obéir. Le jour suivant, les rois de l'Occident partirent pour leurs royaumes. Iskender leur fit à tous des présents, et les congédia avec honneur.

« Le lendemain, les trompettes sonnèrent le départ, et l'armée, ayant Khizzer à sa tête, se mit en marche pour les pays qu'elle n'avait pas encore visités ; et elle marcha jusqu'à ce qu'elle eût atteint une ville souterraine. Le roi Safwan, qui gouvernait cette ville, sortit à la tête de son peuple ; il commanda à ses nobles de préparer autant de présents qu'ils pourraient, et il s'avança jusqu'à ce qu'il rencontrât l'avant-garde de l'armée d'Iskender où était le vizir Khizzer. Celui-ci demanda au roi le motif de sa venue. Le roi lui répondit : — J'étais impatient de voir la face du roi Iskender. Khizzer le prit par la main et le conduisit, ainsi que dix de ses compagnons, à la tente royale. Puis se présentant devant Iskender, il lui dit l'arrivée du roi Safwan, et reçut l'ordre de l'introduire. Quand Safwan fut entré, Is-

kender, lui rendant son salut, l'invita à s'asseoir près de lui, et ordonna que ses compagnons fussent introduits. Le roi Safwan, se tenant debout, demanda la permission de faire apporter les présents, ce qui lui fut accordé. La plupart de ces présents étaient des objets d'habillement ; ils furent reçus gracieusement par Iskender, qui en fit de semblables à son tour, et commanda au roi de retourner à sa ville.

« Le jour suivant, Iskender ordonna de planter sa tente sur le bord de la mer, près de la cité, et quand il vit qu'elle était sous terre, il s'en étonna grandement ; il rassembla les philosophes, les géomètres et les hommes sages ; il leur dit qu'il désirait bâtir une ville sur le sol, et qu'on la nommerait de son propre nom. Alors Bélina, se levant, s'écria : — O roi ! je vais m'empresser de la construire, et, s'il plaît à Dieu, cela s'accomplira glorieusement. Iskender le loua pour ces paroles, lui recommandant de faire toute diligence ; Bélina répondit : — Entendre, c'est obéir. Il s'éloigna de la présence du roi, et ordonna de couper des pierres et de tailler des colonnes. Les ouvriers exécutèrent promptement ces ordres ; ils en amenèrent des montagnes. Ensuite, comme il avait lu dans certaines chroniques qu'il était impossible de bâtir en ce lieu une ville au-dessus du sol sans qu'elle fût aussitôt dévastée par des monstres marins, Bélina ordonna à des sculpteurs de sculpter sur d'énormes blocs de pierre les images de ces monstres marins, et il en fit placer sur le rivage, à l'endroit où la mer borde la ville. Quand ces talismans furent faits, il alla vers les ouvriers, et leur commanda de construire les murs. Il fit aussi proclamer par la ville souterraine que chacun de ceux qui avaient une maison sous terre eût à en construire une nouvelle sur le sol au-dessus de l'ancienne ; à celui qui était pauvre, il offrait assez d'argent pour le faire. Les habitants de la ville élevèrent leurs voix pour célébrer Iskender, et ils se hâtèrent de faire ce qui leur était commandé.

« Khizzer commanda d'étendre des tapis et de verser dessus des pièces de monnaie ; il en fit une distribution parmi les personnages élevés et les hommes obscurs, et les travaux marchèrent rapidement. Le peuple connut qu'Iskender était assisté du pouvoir de Dieu. Et Dieu envoya dans ses mains chaque chose qui était utile. Les constructions ne cessèrent de s'élever et les ouvriers de travailler diligemment jusqu'à ce que tout fût terminé. Alors, les habitants supplièrent Iskender de leur procurer la quantité d'eau douce qui leur était nécessaire. Pour cela, il commanda aux nobles, au peuple et aux soldats de creuser un canal, à partir du Bahr-al-Kébir, (qui est le Nil). Tous se partagèrent les travaux ; et il ne s'était point écoulé beaucoup de jours avant que l'eau arrivât du Bahr-al-Kébir à Iskenderya. Alors Iskender vint à Bélina, le loua beaucoup pour ce qu'il avait fait, et dit : — Je veux que tu me bâtisses sur le bord de la mer un minaret ; que tu y déploies toute ta sagesse ; et que tu en fasses

un monument qui conserve ma mémoire jusqu'à la fin des temps.....»

Viennent ensuite les récits de la visite d'Alexandre à Jérusalem et du siège de Tyr ; puis des relations de batailles et de victoires en Syrie, en Perse et dans l'Inde. Il est parlé du roi Porus, mais son nom est écrit de manière que, par l'addition d'un point, il se trouve changé en celui de *Fouz*. On trouve aussi un passage curieux au sujet des Tartares, qui sont appelés les nations des Yadjouj et des Madjouj, enfermés par une puissante muraille pour les empêcher de faire des incursions sur leurs voisins du côté du sud. On les bat, quoiqu'ils soient montés sur des gazelles. On leur fait des prisonniers, auxquels on demande quelle est leur religion ? L'un des prisonniers répondit : — Quant à notre religion, il en est parmi nous qui adorent le soleil et d'autres la lune, et d'autres qui adorent l'un et l'autre ; et il en est qui ne savent pas ce que c'est qu'une religion. Khizzer demanda ensuite : — Que mangez-vous ? Le prisonnier répondit : — Les uns parmi nous mangent la chair du daim, d'autres la chair des charogues, d'autres mangent l'une et l'autre, et d'autres un serpent qui leur descend du ciel, et dont ils conservent la chair d'une année à une autre année, et quelques-uns de nous ont jusqu'à mille enfants avant de mourir. Quand Iskender entendit cela, il rendit grâce au Dieu tout-puissant et dit à Khizzer : — O mon Seigneur ! faites une rude guerre à ces gens-là.

A la fin, Alexandre parvient au lieu où se lève le soleil sur la montagne de Kaf, qui est la limite de ses victoires, et il retourne à Babylone. Là, sa mort, qui est très-brièvement racontée, est attribuée à du vin empoisonné qui lui aurait été servi par la trahison d'un noble macédonien, que la reine mère avait menacé de la vengeance de son fils.

Quelque pâle que soit ce résumé, il suffit à montrer que l'histoire orientale de ce héros, dont la renommée remplit le monde, diffère sur quantité de points, des histoires de l'Occident. Dans son ensemble, elle a du rapport avec nos romans du moyen-âge. Ainsi, des deux côtés, on nie qu'Alexandre soit fils de Philippe. La chronique européenne lui donne pour père un roi d'Egypte, nommé Nectanebus, qui se changeait en dragon par art magique. Au lieu de faire arrêter le héros à l'endroit où se lève le soleil, la limite de ses conquêtes devient une montagne sur laquelle est un palais magnifique, avec les arbres du soleil et de la lune ; les premiers portent des feuilles d'or et les seconds des feuilles d'argent. Ces arbres parlaient à Alexandre en langue grecque et persane, et ils lui prédisent sa mort prochaine. Les romans de l'Europe contiennent aussi quelques fables grossières et ridicules. Par

(1) Dans le voyage aérien d'Alexandre, un romancier du moyen-âge attèle à un trône sur lequel s'assied le héros, des griffons que l'on fait jeûner plusieurs jours. Alexandre tient en l'air des gigots au bout d'une lance qu'il élève au-dessus de leurs têtes, et les griffons l'emportent en cherchant à atteindre la pâture qu'il leur offre ; quand il a contemplé assez longtemps le globe terrestre

exemple, il y est dit qu'Alexandre, enfermé dans une caisse de verre que l'eau ne pouvait pénétrer, se fit descendre au fond de la mer, où, ajoute l'auteur, il vit beaucoup de choses qu'il ne voulut jamais dire, car il comprit qu'on ne voudrait pas les croire. On le fit encore s'enfermer lui-même dans une grande cage de fer treillagée (une autre histoire met une cage de cuir), et, se laissant emporter dans les airs par deux griffons, Alexandre s'élève assez haut pour que toute la terre, sous la forme d'une pomme, soit embrassée par un regard (1). Alors la nature, alarmée de ce qu'un mortel ose tenter si hardiment de contempler ses mystères, descend aux enfers et obtient de Béczéhub le poison qui termine les jours du héros (2) ..

ALEXANDRE DE PAPHLAGONIE, imposteur, né au douzième siècle, en Paphlagonie, dans le bourg d'Abonotique. Ses parents, qui étaient pauvres, n'ayant pu lui donner aucune éducation, il profita, pour se pousser dans le monde, de quelques dons qu'il tenait de la nature. Il avait le teint blanc, l'œil vif, la voix claire, la taille belle, peu de barbe et peu de cheveux, mais un air gracieux et doux. Se sentant des dispositions pour le charlatanisme médical, il s'attacha, presque enfant, à une sorte de magicien qui débitait des secrets et des philtres pour produire l'affection ou la haine, découvrir les trésors, obtenir les successions, perdre ses ennemis, et autres résultats de ce genre. Cet homme ayant reconnu dans Alexandre un esprit adroit, une mémoire vive et beaucoup d'effronterie, l'initia aux ruses de son métier. — Après la mort du vieux jongleur, Alexandre se lia avec un certain Coconas, dont les récits font un chroniqueur byzantin et un homme aussi malin qu'audacieux. Ils parcoururent ensemble divers pays, étudiant l'art de faire des dupes.

Ils rencontrèrent une vieille femme riche, que leurs prétendus secrets charmèrent, et qui les fit voyager à ses dépens depuis la Bithynie jusqu'en Macédoine. — Arrivés en ce pays, ils remarquèrent qu'on y élevait de grands serpents, si familiers, qu'ils jouaient avec les enfants sans leur faire de mal ; ils en achetèrent un des plus beaux pour les scènes qu'ils se proposaient de jouer. Ils avaient conçu un projet hardi. L'embarras était de décider quel lieu serait leur théâtre. Coconas, qui s'attribuait le personnage de prophète en titre, préférait Calcédoine, ville de Paphlagonie, à cause du concours de diverses nations qui l'environnaient. Alexandre aimait mieux son pays, Abonotique, parce que les esprits y étaient plus grossiers. — Son avis ayant prévalu, les deux fourbes cachèrent des lames de cuivre dans un vieux temple d'Apollon qu'on démolissait ; ils

d'un point très-élevé, il abaisse sa lance et les coursiers ailés le ramènent vers la terre. — Voici, dit un critique, un aérostat aussi ingénieusement inventé que les aigles d'Esopé.

(2) *Asiatic journal*, traduit avec plus d'étendue par les auteurs de la *Revue britannique*.

avaient écrit dessus qu'Esculape et son père viendraient bientôt s'établir dans la ville.

Ces lames ayant été trouvées, le bruit s'en répandit aussitôt dans les provinces; les habitants d'Abonotique se hâtèrent de décerner un temple à ces dieux, et ils en creusèrent les fondements. — Coconas, qui s'apprêtait à faire merveilles, mourut alors, de la morsure d'une vipère. Alexandre se hâta de prendre son rôle, et, se déclarant prophète avant de se rendre au lieu de sa naissance, il se montra avec une longue chevelure bien peignée, une robe de pourpre rayée de blanc; il tenait dans sa main une faux, comme on en donne une à Persée, dont il prétendait descendre du côté de sa mère; il publiait un oracle qui le disait fils de Podalyre, lequel, à la manière des dieux du paganisme, avait épousé sa mère en secret. Il faisait débiter en même temps une prédiction d'une sibylle qui portait que, des bords du Pont-Euxin, il viendrait un libérateur d'Ausonie.

Dès qu'il se crut convenablement annoncé, il parut dans Abonotique, où il fut accueilli comme un dieu. Pour soutenir sa dignité, il mâchait la racine d'une certaine herbe qui le faisait écumer, ce que le peuple attribuait à l'enthousiasme surhumain dont il était possédé.

Il avait préparé en secret une tête habilement fabriquée; dont les traits représentaient la face d'un homme, avec une bouche qui s'ouvrait et se fermait par un fil caché. Avec cette tête et le serpent apprivoisé qu'il avait acheté en Macédoine, et qu'il cachait soigneusement, il prépara un grand prodige. Il se transporta de nuit à l'endroit où l'on creusait les fondements du temple, et déposa, dans une fontaine voisine, un œuf d'oie où il avait enfermé un petit serpent qui venait de naître. Le lendemain matin, il se rendit sur la place publique, l'air agité, tenant sa faux à la main, et couvert seulement d'une écharpe dorée. Il monta sur un autel élevé, et s'écria que ce lieu était honoré de la présence d'un dieu. A ces mots, le peuple, accouru pour l'entendre, commença à faire des prières, tandis que l'imposteur prononçait des mots en langue phénicienne, ce qui servait à redoubler l'étonnement général. — Il courut ensuite vers le lieu où il avait caché son œuf, et, entrant dans l'eau, il commença à chanter les louanges d'Apollon et d'Esculape, et à inviter ce dernier à se montrer aux mortels; puis, enfonçant une coupe dans la fontaine, il en retira l'œuf mystérieux. Le prenant dans sa main, il s'écria : « Peuples, voici votre dieu ! Toute la foule attentive poussa des cris de joie, en voyant Alexandre casser l'œuf et en tirer un petit serpent, qui s'entortilla dans ses doigts.

Chacun se répandit en bénédictions, les uns demandant au dieu la santé, les autres les honneurs ou des richesses. — Enhardi par ce succès, Alexandre fait annoncer le lendemain que le dieu qu'ils avaient vu si petit la veille, avait repris sa grandeur naturelle.

Il se plaça sur un lit, après s'être revêtu

de ses habits prophétiques; et, tenant dans son sein le serpent qu'il avait apporté de Macédoine, il le laissa voir entortillé autour de son cou et traînant une longue queue; mais il en cachait la tête sous son aisselle, et faisait paraître à la place la tête postiche à figure humaine qu'il avait préparée. Le lieu de la scène était faiblement éclairé; on entrait par une porte et on sortait par une autre, sans qu'il fût possible de s'arrêter longtemps. Ce spectacle dura quelques jours; il se renouvelait toutes les fois qu'il arrivait quelques étrangers. On fit des images du dieu en cuivre et en argent.

Le prophète, voyant les esprits préparés, annonça que le dieu rendrait des oracles, et qu'on eût à lui écrire des billets cachetés. Alors, s'enfermant dans le sanctuaire du temple qu'on venait de bâtir, il faisait appeler ceux qui avaient donné des billets, et les leur rendait sans qu'ils parussent avoir été ouverts, mais accompagnés de la réponse du dieu. Ces billets avaient été lus avec tant d'adresse qu'il était impossible de s'apercevoir qu'on eût rompu le cachet. Des espions et des émissaires informaient le prophète de tout ce qu'ils pouvaient apprendre, et l'aidaient à rendre ses réponses, qui d'ailleurs étaient toujours obscures ou ambiguës, suivant la prudente coutume des oracles.

On apportait des victimes pour le dieu et des présents pour le prophète.

Voulant nourrir l'admiration par une nouvelle supercherie, Alexandre annonce un jour qu'Esculape répondrait en personne aux questions qu'on lui ferait : cela s'appelait des réponses de la propre bouche du dieu. On opérait cette fraude par le moyen de quelques artères de grues, qui aboutissaient d'un côté à la tête du dragon postiche, et de l'autre à la bouche d'un homme caché dans une chambre voisine; — à moins pourtant qu'il n'y eût dans son fait quelque magnétisme; — Les réponses se rendaient en prose ou en vers, mais toujours dans un style si vague, qu'elles prédisaient également le revers ou le succès. Ainsi l'empereur Marc-Aurèle, faisant la guerre aux Germains, lui demanda un oracle. On dit même qu'en 174, il fit venir Alexandre à Rome, le regardant comme le dispensateur de l'immortalité. L'oracle, sollicité, disait qu'il fallait, après les cérémonies prescrites, jeter deux lions vivants dans le Danube, et qu'ainsi l'on aurait l'assurance d'une paix prochaine, précédée d'une victoire éclatante. On exécuta la prescription. Mais les deux lions traversèrent le fleuve à la nage, les barbares les tuèrent et mirent ensuite l'armée de l'empereur en déroute; à quoi le prophète répliqua qu'il avait annoncé la victoire, mais qu'il n'avait pas désigné le vainqueur.

Une autre fois, un illustre personnage fit demander au dieu quel précepteur il devait donner à son fils, il lui fut répondu : — Pythagore et Homère. L'enfant mourut quelque temps après. — L'oracle annonçait la chose, dit le père, en donnant au pauvre enfant deux précepteurs morts depuis longtemps.

S'il eût vécu, on l'eût instruit avec les ouvrages de Pythagore et d'Homère, et l'oracle aurait encore eu raison.

Quelquefois le prophète dédaignait d'ouvrir les billets lorsqu'il se croyait instruit de la demande par ses agents, il s'exposait à de singulières erreurs. Un jour il donna un remède pour le mal de côté, en réponse à une lettre qui lui demandait quelle était véritablement la patrie d'Homère.

On ne démasqua point cet imposteur, que l'accueil de Marc-Aurèle avait entouré de vénération. Il avait prédit qu'il mourrait à cent cinquante ans, d'un coup de foudre, comme Esculape : il mourut dans sa soixantedixième année, d'un ulcère à la jambe, ce qui n'empêcha pas qu'après sa mort il eut, comme un demi-dieu, des statues et des sacrifices.

ALEXANDRE DE TRALLES, médecin, né à Tralles, dans l'Asie-Mineure, au sixième siècle. On dit qu'il était très-savant, ses ouvrages prouvent au moins qu'il était très-credule. Il conseillait à ses malades les amulettes et les paroles charmées. Il assure, dans sa Médecine pratique (1), que la figure d'Hercule étouffant le lion de la forêt de Némée, gravée sur une pierre et enchâssée dans un anneau, est un excellent remède contre la colique. Il prétend aussi qu'on guérit parfaitement la goutte, la pierre et les fièvres par des philactères et des charmes. Cela montre au moins qu'il ne savait pas les guérir autrement.

ALEXANDRE III, roi d'Ecosse, qui épousa, en 1285, Yolette, fille du comte de Dreux. Le soir de la solennité du mariage, on vit entrer à la fin du bal, dans la salle où la cour était rassemblée, un spectre décharné qui se mit à danser. Les gambades du spectre troublèrent les assistants; les fêtes furent suspendues, et des habiles déclarèrent que cette apparition annonçait la mort prochaine du roi. En effet, la même année, dans une partie de chasse, Alexandre, montant un cheval mal dressé, fut jeté hors de selle et mourut de la chute (2).

ALEXANDRE VI, élu pape en 1492; pontife qui a été jugé souvent avec beaucoup d'exagération (3). Quelques sots écrivains affirment qu'il avait à ses ordres un démon familier (4) qui passa ensuite aux ordres de César Borgia.

ALFADER, dieu très-important dans la théogonie scandinave. Avant de créer le ciel et la terre, il était prince des géants. Les âmes des bons doivent vivre avec lui dans *Simle* ou *Wingolff*; mais les méchants passent à Hélan, de là à Niflheim, la région des nuages inférieurs au neuvième monde. L'Edda lui donne divers noms : Nikar (le sourcil-leux), Svidrer (l'exterminateur), Svider (l'incendiaire), Oske (celui qui choisit les morts), etc. — Le nom d'Alfader a été donné aussi à Odin.

ALFARES, génies scandinaves. Les bons

sont appelés *lios* ou lumineux, les méchants *docks* ou noirs.

ALFRIDARIE, espèce de science qui tient de l'astrologie et qui attribue successivement quelque influence sur la vie aux diverses planètes, chacune régnant à son tour un certain nombre d'années. Voyez PLANÈTES.

ALGOL. Des astrologues arabes ont donné ce nom au diable.

ALIS DE TÉLIEUX, nonne du monastère de Saint-Pierre-de-Lyon, qui s'échappa de son couvent au commencement du seizième siècle, en un temps où cette maison avait besoin de réforme, mena mauvaise vie et mourut misérablement, toutefois dans le repentir. Son âme revint après sa mort. Cette histoire a été écrite par Adrien de Montalembert, aumônier de François I^{er}.

Légende d'Alis de Télieux.

C'est un extrait fidèle d'un livre très-rare, imprimé à Paris, en 1528, petit in-4^o gothique, et intitulé : — La merveilleuse histoire de l'esprit qui, depuis naguère, s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre-de-Lyon, laquelle est pleine de grande admiration, comme on pourra voir par la lecture de ce présent livre, par Adrien de Montalembert, aumônier du roi François I^{er}.

Avant que le monastère des nonnes de Saint-Pierre-de-Lyon sur le Rhône fût réformé (en 1513), il y avait en ce couvent grands désordres, chacune vivant à son plaisir; et il n'y avait abbé, abbesse ou évêque qui pût régler le gouvernement desdites nonnes. Elles menaient donc piteuse religion, désolée et méchante; et quand arrivèrent là d'autres bonnes religieuses qui vivaient saintement, les nonnes déréglées emportèrent ce qu'elles purent, et s'en allèrent.

Entre les autres, il en était une nommée *Alis de Télieux*, sacristine de l'abbaye, qui avait les clefs des reliques et des ornements. Celle-là sortit du monastère à telle heure malheureuse que jamais depuis en vie n'y rentra. Saisie d'aucuns parements d'autel, elle les engagea pour certaine somme. Je ne voudrais pour rien au monde raconter la déplorable vie que depuis elle mena. Elle y gagna de grandes maladies dont son pauvre corps fut mis en telle sujétion, qu'il n'était nulle part sans ulcères et sans douleurs.

Notre-Seigneur, par sa bonté, rappela pourtant cette malheureuse, et lui représenta sa grande miséricorde en lui inspirant la pensée de réclamer sa douce Mère. Il est bon d'avoir servi Notre-Seigneur quelquefois, car il en fait récompense, et à l'heure que l'on en a le plus grand besoin. La pauvre sœur Alis soupira, pleura, et pria dévotement la sainte Mère de Dieu qu'elle fût son avocate envers son cher Fils. Elle rendit l'esprit alors, non pas en l'abbaye, non pas en la ville; mais abandonnée de tout le monde, en un petit village, où elle fut enterrée sans

Léon X.

(4) *Curiosités de la littérature*, trad. de l'anglais par Berlin, t. I, p. 51.

(1) Liv. X, ch. I.

(2) Hector de Boèce, in *Annalibus Scot.*

(3) Voyez Roscoe, dans son histoire du pontificat de

funérailles, ni obsèques, ni prières, comme la plus méprisée créature; et, pendant l'espace de deux ans, elle a été ainsi enterrée sans que mémoire d'elle eût régné en la souvenance d'aucun.

Mais en cette abbaye, il y avait une jeune religieuse de l'âge d'environ dix-huit ans, nommée Antoinette Grollée, gentil-femme, native du Dauphiné, sage, dévote et simple. Seule, elle gardait mémoire d'Alis et priait pour elle. Une nuit qu'elle était toute seule dans sa chambre, en son lit couchée, et qu'elle dormait, il lui sembla que quelque chose lui levait son couvre-chef, et lui faisait au front le signe de la croix; elle se réveille, non point grandement effrayée, mais seulement ébahie, pensant à part soi qui pouvait être celle qui l'aurait de la croix signée; enfin elle n'aperçoit rien, et ne sait ce qu'elle doit faire. Elle crut qu'elle avait songé, et ne parla à personne.

Un autre jour qu'elle entendait autour d'elle quelque chose faisant des sons, et sous ses pieds frappant de petits coups, comme si on eût heurté d'un bâton sous un marche-pied; quand elle eut plusieurs fois ouï ce bruit étrange, elle commença à s'étonner, et tout épouvantée le conta à la bonne abbesse, laquelle la sut reconforter. Ledit esprit (car c'en était un) faisait signe de grande réjouissance, quand on chantait le service divin et quand on parlait de Dieu, à l'église ou autre part. Mais jamais il n'était entendu si la jeune fille n'était présente; jour et nuit il lui tenait compagnie, et jamais depuis ne l'abandonna en quelque lieu qu'elle fût.

Je vous dirai grand'merveille de cette bonne âme. Je lui demandai, en la conjurant au nom de Dieu, si, incontinent qu'elle fut partie de son corps, elle suivit cette jeune religieuse? L'âme répondit que oui véritablement, ni jamais ne l'abandonnerait que pour la conduire au ciel.

Après que la bonne abbesse eut aperçu la vérité et pris conseil, car le cas lui était fort admirable, grand en fut le bruit par la ville de Lyon, où accoururent maints hommes et maintes femmes. Les pauvres religieuses furent éperdues de prime face, ignorant encore ce que c'était. Antoinette fut interrogée pour savoir ce qu'elle pensait de cette aventure? Elle répond qu'elle ne savait ce que ce pourrait être, si ce n'était sœur Alis, la sacristine; d'autant que depuis son trépas souvent elle avait songé à elle et l'avait vue en dormant. L'esprit, conjuré alors, répondit qu'il était en effet l'esprit de sœur Alis, et en donna signe évident. L'abbesse envoya donc quêrir le corps de la trépassée, et pour ce fut enquis l'âme, premièrement, si elle voudrait que son corps fût enterré à l'abbaye? Elle donna signe qu'elle le désirait. Alors la bonne dame abbesse le fit emmener honnêtement. L'âme faisait bruit autour de la jeune fille, à mesure que son corps approchait de plus en plus; quand il fut à la porte de l'église du monastère, l'esprit se démenait en frappant et en heurtant plus fort sous les pieds d'Antoinette.

Le samedi, seizième jour de février mil cinq cent vingt-sept, monseigneur l'évêque coadjuteur de Lyon et moi partîmes le plus secrètement qu'il nous fut possible, vers deux heures après midi pour l'abbaye. Le peuple nous aperçut; ils accoururent hâtivement et cheminèrent après nous en diligence, au nombre de près de quatre mille personnes, tant hommes que femmes. Sitôt que nous arrivâmes, la presse était si grande, que nous ne pouvions entrer en l'église des religieuses; lesquelles étaient averties de notre venue; et incontinent vint à nous leur père confesseur, auquel fut charge d'ouvrir un petit huis pour entrer par le chœur. Le peuple s'en aperçut, et par force voulut entrer aussi. Nous trouvâmes l'abbesse accompagnée de ses religieuses, qui se mirent à genoux en grande humilité et saluèrent le révérend évêque et sa compagnie. Après le salut rendu par nous, elles nous menèrent en leur chapitre. Incontinent la jeune sœur fut présentée à l'évêque, qui lui demanda comment elle se portait; elle répondit:

—Bien, Dieu merci!

Il lui demanda ensuite ce que c'était que l'esprit qui la suivait? Aussitôt ledit esprit heurta sous les genoux de la sœur, comme s'il eût voulu dire quelque chose. Il fut tenu maints propos concernant la délivrance de cette pauvre âme. Plusieurs disaient qu'elle soutenait grande peine. Nous avisâmes que premièrement on prierait Dieu pour elle, et l'évêque commença le *De profundis*. Pendant ce psaume, la jeune religieuse demeura à genoux devant lui; l'esprit heurtait incessamment comme s'il eût été sous terre.

Après que le psaume fut achevé et les oraisons dites, il fut demandé à l'esprit s'il était mieux? Il fit signe que oui. Je fus chargé alors de régler cette affaire, c'est-à-dire les cérémonies, exorcismes, conjurations et adjurements qu'il convenait d'employer pour savoir la pure vérité de cet esprit et pour connaître si c'était véritablement l'âme de la défunte ou bien quelque esprit malin, feignant d'être bon pour abuser les religieuses.

Ce fut un vendredi, fête de la Chaire de saint Pierre, le 22 février 1527, que nous rentrâmes au monastère. L'évêque, après qu'il se fut confessé, s'appareilla de son rochet épiscopal. Tous ceux de l'assemblée s'étaient mis en état. Après l'oraison, l'évêque prit une étole, la mit à son cou, et fit l'eau bénite; et quand tous furent assis, il se leva, et commença à jeter de l'eau bénite çà et là, invoquant tout haut l'aide de la majesté divine; nous lui répondions; et après qu'il eut dit l'oraison: *Omnipotens sempiterna Deus*, etc., et que l'on eut dit *amen*, il se rassit comme devant. Incontinent l'abbesse et une religieuse des anciennes amenèrent la jeune sœur que l'esprit suivait. Après qu'elle fut agenouillée, chacun se prit à écouter attentivement ce qu'on allait dire. Le seigneur évêque commença par imprimer sur le front d'Antoinette le signe de la croix, et, mettant les mains sur sa tête, la bénit, en disant:

« Bénédiction sur la tête de la jeune sœur.
 « Que la bénédiction de Dieu tout-puissant,
 « Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur
 « vous, ma fille, et y demeure toujours; par
 « laquelle soient repoussées loin les forces et
 « machinations de l'ennemi. Que la vertu de
 « Dieu le frappe par nos mains, jusqu'à ce
 « qu'il s'enfuie, et vous laisse paix et repos,
 « à vous, servante de Dieu, banissant toutes
 « frayeurs! J'adjure l'ennemi par celui qui
 « viendra juger les vivants et les morts, et le
 « siècle par le feu. Amen. »

Après que tous eurent répété *amen*, l'évêque dit aux assistants :

« Mes chers frères, il est notoire que l'ange de ténèbres se change souvent en espèce d'ange de lumière, et, par subtils moyens, déçoit et surprend les simples. De peur que, par aventure, il n'ait occupé la demeure de ces femmes religieuses, nous voulons le jeter dehors, s'il y est; et pour cela, du glaive spirituel il nous convient trancher sa cruelle tête, afin qu'il ne nous empêche et ne nous trouble en aucune chose. »

L'évêque se leva alors contre le mauvais esprit, lui faisant cet adjurement :

— « Viens donc en avant, ténébreux esprit, si tu as usurpé entre ces simples femmes religieuses aucun siège. Entends-moi; prince de menteries, de mauvais jours en vieilli. Tu es destructeur de vérité et confesseur d'iniquité; écoute donc quelle sentence aujourd'hui nous prononcerons contre tes fraudes. Pourquoi donc, ô esprit damné, ne seras-tu pas soumis à notre Créateur? Par la vertu de celui qui toutes choses a créées, va-t-en d'ici, fugitif, en nous laissant les sièges du paradis pour les remplir; c'est d'où procède ta rage contre nous. Par l'autorité de Dieu, nous te commandons que si tu n'as bâti aucune trahison par tes cautelles contre les servantes de Jésus-Christ, tu t'en ailles subitement, et les laisses servir Dieu en paix. Adjuré de par celui qui viendra juger les vivants et les morts, et le siècle par le feu. Amen. »

Après qu'il eut ainsi conjuré le mauvais esprit, il prononça l'excommunication suivante :

— « Oh! maudit esprit, reconnais que tu es celui qui jadis fus, aux délices du paradis de Dieu, parfait en tes œuvres, depuis le temps que tu fus créé jusqu'au temps qu'il a été trouvé mauvaïseté en toi. Tu as péché, et tu as été jeté de la sainte montagne de Dieu jusqu'aux abîmes ténébreux et aux gouffres infernaux. Tu as perdu ta sagesse et recouvré en place les ruses damnables. Maintenant donc, misérable créature, qui que tu sois, ou de quelque infernale hiérarchie tu puisses être, qui, pour affliger le humains, as pris puissance de la permission divine, s'il est ainsi que, par si subtils fraudes, tu as délibéré de te jouer de ces religieuses, nous invoquons le Père tout-puissant, nous supplions le Fils notre Rédempteur, nous réclamons le Saint-Esprit consolateur contre toi, afin que de sa droite puissante il commande que la mauvaïseté

« de tes efforts soit annihilée, afin que tu ne suives plus les pas de notre sœur Antoinette, si, par ci-devant, tu les as suivis; et nous, serviteurs de Dieu tout-puissant, quoique pécheurs, quoique indignes, toutefois en nous confiant en sa spéciale miséricorde, nous te condamnons, par la vertu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que tu laisses en paix ces pauvres religieuses. Oh! antique serpent, en l'anathématisant, nous t'excommunions, et en te détestant et renonçant à tes œuvres, sous l'extermination du souverain jugement, nous t'exécrons, t'interdisant ce lieu et ceux et celles qui y demeurent, te maudissant au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin que, par ces imprecations, perturbé, confus, exterminé, tu t'enfuis hâtivement aux lieux étrangers, déserts et inaccessibles, et là tu attendras le terrible jour du jugement dernier, en te cachant et rongant le frein de ton mortel orgueil; et là sois enfermé et muselé avec ta fureur damnable, adjuré, excommunié, condamné, anathématisé, interdit et exterminé par ce même Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui viendra juger les vivants et les morts, et le siècle par le feu. »

Tous répondirent : *Amen*.

Lors, en signe de malédiction, furent éteintes les chandelles, la cloche en détestation fut sonnée, et l'évêque frappa la terre plusieurs fois du talon, en exécrant le diable, l'excommuniant et chassant s'il était autour de la jeune sœur. Il prit de l'eau bénite, la répandit et la jeta en l'air, et sur nous et sur la terre, criant à haute voix : — *Discedite omnes qui operamini iniquitatem!* De plus, il envoya trois prêtres, vêtus d'aubes et ayant chacun l'étole au cou, pour répandre l'eau bénite par tous les lieux de l'abbaye. Ils furent longuement en ce labeur, parce que le couvent est assez spacieux; et, comme ils jetaient leur eau bénite, disant : — *Discedite omnes qui operamini iniquitatem*, voilà subitement aucuns diables, esprits mauvais, fuyant et chassés par eux, qui vinrent prendre une jeune religieuse encore novice, gentille-femme qui, outre son gré, par ses parents, là dedans avait été mise.

C'était horreur de la voir. Tous furent épouvantés et troublés, et les plus hardis eussent voulu être bien loin. Les pauvres religieuses pâlirent, ayant peur incomparable; elles se serraient l'une contre l'autre, comme brebis au troupeau desquelles le loup s'est subitement jeté. La jeune fille se défendait comme elle pouvait. J'ordonnai que l'on prit trois étoles dont elle fut liée; et lorsque nos prêtres furent revenus, je leur donnai en garde ladite religieuse démoniaque. L'évêque s'appareilla de tous ornements pour célébrer la sainte messe, et quand ce vint à l'offrande, la sœur que l'âme suivait se leva et vint offrir un pain blanc et un pôt de vin, laquelle offrande fut incontinent donnée aux pauvres pour l'amour de Dieu.

Comme nous étions tous assis, voici quatre personnes qui apportèrent les ossements

de sœur Alis, étant dans un cercueil de bois couvert d'un drap mortuaire. Sitôt que le mauvais esprit, qui était au corps de la religieuse novice, aperçut lesdits ossements, sans autrement s'émouvoir, il dit :

— Ah! pauvre méchante, es-tu là?

Puis il se tint tout coi (1).

Cependant monseigneur se préparait à conjurer l'esprit de ladite défunte, dont les ossements étaient présents; et premièrement en bénissant le nom de Dieu, dit tout haut en latin : *Sit nomen Domini benedictum*. Puis : *Adjutorium nostrum in nomine Domini*. Et les assistants lui répondaient. Il commença ensuite à conjurer en cette manière :

« — O esprit, quel que tu puisses être, « d'adverse partie ou de Dieu, qui de long- « temps suis cette jeune religieuse, — par « celui qui fut mené devant Caïphe, prince « des prêtres juifs, là fut accusé et interrogé, « mais rien ne voulut répondre jusqu'à ce « qu'il fût conjuré au nom de Dieu vivant, « auquel il répondit que véritablement il « était Fils de Dieu le tout-puissant; à « l'invocation duquel terrible nom, au ciel, « en terre et en enfer, soit révérence faite, « par la vertu d'icelui même Dieu, Notre- « Seigneur Jésus-Christ (alors tous s'age- « nouillèrent) : je te conjure et te commande « que tu me répondes apertement, ainsi que « tu pourras et que par la volonté divine il « te sera permis, de tout ce que je te deman- « derai, sans rien sceller, tellement que je « puisse entendre clairement toutes tes ré- « penses, et avec moi tous les assistants, afin « que chacun de nous ait occasion de louer « et magnifier les hauts secrets de Dieu, no- « tre Créateur, qui règne à jamais et par « tous temps infiniment. »

Et nous répondîmes *amen*.

Alors tous les assistants, désirant entendre les réponses de l'esprit, se délibèrent de prêter grand silence, et vous n'eussiez pas ouï créature en cette compagnie qui fît aucun bruit, mais tous ouvraient les oreilles et tenaient leurs yeux fixés sur la sœur Antoinette.

Premièrement, il lui fut demandé en cette manière : — Dis-moi, esprit, si tu es véritablement l'esprit de sœur Alis, depuis long-temps morte?

— Oui, répondit l'esprit.

— Dis-moi si de ton corps ces ossements ont été ici apportés?

— Oui.

— Dis-moi si incontinent que tu sortis de ton corps, tu vins suivre cette jeune sœur?

— Oui.

— Dis-moi s'il y a aucun ange avec toi?

— Oui.

— Dis-moi, cet ange est-il des bienheureux?

— Oui.

— Dis-moi, ce bon ange te conduit-il partout où il te convient d'aller?

(1) Adrien de Montalembert dit ici qu'il parlera dans un autre ouvrage de la possession de cette jeune démoniaque (mais cet autre ouvrage n'a point paru), et il ne s'occupe plus que de sœur Alis, dont il traite longuement l'histoire.

— Oui.

— Dis-moi, n'est-ce pas le bon ange qui en ta vie avait été député à te garder par la providence divine?

— Oui.

— Dis-moi, comment a nom ce bon ange?

Point de réponse.

— Dis-moi si le bon ange n'est pas de la première hiérarchie?

Point de réponse.

— Dis-moi s'il est de la seconde hiérarchie?

Point de réponse.

— Dis-moi s'il est de la tierce hiérarchie?

— Oui.

— Dis-moi si ce bon ange fut séparé de toi incontinent quand tu fus morte?

— Non.

— Dis-moi s'il ne t'a point laissée quelquefois?

— Non.

— Dis-moi si ton bon ange te reconforte et te console en tes afflictions et peines?

— Oui.

— Dis-moi si tu peux voir d'autres bons anges que le tien et si tu en vois?

— Oui.

— Dis-moi si l'ange de Satan n'est point avec toi?

Point de réponse.

— Dis-moi, ne vois-tu point le diable?

— Oui.

— Dis-moi, adjuré par les hauts noms de Dieu, s'il y a véritablement un lieu particulier qui soit appelé purgatoire, auquel puissent être toutes les âmes qui par la justice divine là sont condamnées?

— Oui.

— Dis-moi, n'as-tu point vu punir aucunes âmes en purgatoire?

— Non.

— Dis-moi, n'as-tu point vu au purgatoire aucuns que tu aies vus en ce monde?

— Oui.

— Dis-moi s'il y a douleur ou affliction en ce monde, qui puisse être comparée aux peines du purgatoire?

Point de réponse.

— Dis-moi si tu as eu repos le jour du Vendredi-Saint, en révérence de la Passion de Notre-Seigneur?

— Oui.

— Dis-moi si tu fus en repos le jour de Pâques, pour l'honneur de la glorieuse résurrection?

— Oui.

— Dis-moi si repos te fut octroyé le jour de l'Ascension?

— Oui.

— Dis-moi, si le jour de la Pentecôte?

— Oui.

— Dis-moi si le jour de Noël tu as reposé?

— Oui.

— Dis-moi si, pour l'honneur de la sainte vierge Marie tu as eu repos en ses fêtes?

— Oui.

Si on trouve cet article un peu étendu, c'est que cet ouvrage très-curieux nous a semblé digne d'être entièrement analysé.

— Dis-moi si tu as eu allègement à la Toussaint?

— Oui.

— Dis-moi, connais-tu le temps où tu seras délivrée de ta peine?

— Non.

— Dis-moi si tu pourrais être délivrée par jeûnes?

— Oui.

— Dis-moi si tu pourrais être délivrée par oraisons?

— Oui.

— Dis-moi si par aumônes tu serais délivrée?

— Oui.

— Dis-moi si par pèlerinages tu réchaperais?

— Oui.

— Dis-moi, le pape a-t-il puissance de te délivrer par son autorité papale?

— Oui.

A chaque réponse de oui ou de non, l'évêque avait encre et papier pour marquer ce que l'âme répondait.

Après qu'il eut ainsi interrogé et examiné ladite âme, il lui dit : — Ma chère sœur, cette pieuse compagnie est assemblée pour prier Dieu qu'il lui plaise mettre fin aux peines et douleurs que vous souffrez, et qu'il vous veuille recevoir parmi les anges et les saints de paradis.

Comme il disait ces paroles, elle heurtait très-fort. L'évêque ayant ôté les ornements, excepté l'aube et l'étole, il commença le psaume *Miserere mei, Deus*; et les religieuses et nous répondions. Quand ce psaume fut chanté, la sœur Antoinette se tourna vers la Mère de Dieu, en chantant un verset avec une autre religieuse : *O Maria, stella maris!* Puis elle réclama dévotement la glorieuse Madeleine, et après les réponses des religieuses, le révérend évêque, en donnant de l'eau bénite au corps, dit : *A porta inferi*, et d'autres oraisons, lesquelles achevées, la jeune sœur s'agenouilla au chef du cercueil. Tous les assistants pareillement se mirent à genoux; et lors commença doucement la sœur : *Creator omnium rerum, Deus*, ce qu'elle acheva avec la compagnie; et ensuite l'évêque dit :

— Mes bonnes dames, mes sœurs et mes filles, notre pauvre sœur Alis ne peut être en repos, si préalablement vous ne lui pardonnez toutes de bon cœur.

Incontinent qu'il eut dit, voilà Antoniette Grollée qui se lève, parlant pour la défunte, et s'en va aux pieds de l'abbesse, piteusement lui crie merci, en disant :

— Ma révérende mère, ayez merci de moi, en l'honneur de celui qui est mort sur la croix pour nous racheter.

La bonne abbesse lui répondit :

Ma fille, je vous pardonne et consens à votre absolution.

La jeune nonne s'alla mettre ainsi aux pieds de chaque religieuse pour qu'elles lui voulussent pardonner et consentir à son absolution. Après qu'elle eut requis pardon à toutes entièrement, l'évêque se leva de nouveau, et dit :

« — Ah ! sire Dieu, bon Jésus, qui êtes « prince de tous les rois, qui nous avez tant « aimés, que vous nous avez lavés de nos « péchés en votre précieux sang, je vous « appelle en témoin de vérité au nom de votre « pauvre créature. Je vous invoque contre « le faux ennemi accusateur de notre sœur, « comment la mère abbesse présentement et « toutes les religieuses lui ont pardonné et « consenti à son absolution. » Puis dit : *Amen. Dominus retribuat pro te, soror charissima.*

La jeune sœur, qui était à genoux, se leva, et, en joignant les mains, chanta hautement *Deo gratias*. Après quoi, elle dit le *Confiteor*, et sitôt qu'elle eut achevé, l'évêque reprit :

« — Que le Dieu tout-puissant ait merci de « vous, très-chère sœur; qu'il vous veuille « pardonner tous vos péchés, et en vous dé- « livrant de tout mal, qu'il veuille vous mener « à la vie éternelle ! »

Et la sœur répondit : *Amen.*

Le seigneur évêque étendit alors sa main droite sur le cercueil en disant :

« — Que Notre-Seigneur Jésus-Christ, par « sa sainte et très-pieuse miséricorde, et par « le mérite de sa passion, vous absolve, « ma sœur; et moi, par l'autorité apostoli- « que qui m'a été confiée, je vous absous de « tous vos crimes et péchés, et de tous autres « excès quoique graves et énormes, vous « donnant plénière absolution et générale, « vous remettant les peines du purgatoire, « vous rendant à votre première innocence « en laquelle vous avez été baptisée, autant « que peuvent s'étendre les clefs de la sainte « Eglise, notre mère, au nom du Père, et du « Fils, et du Saint-Esprit. »

La jeune sœur répondit à haute voix : *Amen*; et tous s'en allèrent en paix.

Adrien de Montalembert raconte ensuite que l'âme délivrée mena depuis grande joie dans le monastère; qu'elle venait le recevoir avec joie lorsqu'il y arrivait; qu'elle continuait de frapper, non plus sous terre, mais en l'air. Elle révéla, ajoute-t-il, qu'elle n'était plus dans le purgatoire, mais que certaines raisons qu'on ne sait pas l'empêchaient encore pour quelque temps d'être reçue parmi les bienheureux.

Elle apparut encore à la sœur Antoinette, mais en habit de religieuse, et tenant un cierge à la main; elle lui apprit, dans sa dernière visite, cinq petites invocations que l'auteur croit composées par saint Jean l'Evangéliste, chacune commençant par une des lettres du saint nom de *Marie*, les voici :

« Médiatrice de Dieu et des hommes, fondez une vive réputation incessamment des ruiseaux de grâce, ô Marie !

« Auxiliaire de tous et source de la paix éternelle, ô Marie !

« Réparatrice des faibles, et médecine très-efficace de l'âme blessée, ô Marie !

« Illuminatrice des pécheurs, flambeau de salut et de grâce, ô Marie !

« Allégeance des malheureux opprimés, c'est vous qui finissez tous nos maux, ô Marie ! »

Qui dira chaque jour pieusement ces cinq

oraisons, ajouta l'esprit, jamais ne tombera en damnation éternelle (1).

Peu de jours après, l'âme de sœur Alis fit ses adieux et ne fut plus ouïe ni vue en ce monde.

ALKALALAI, cri d'allégresse des Kamtschadales; ils le répètent trois fois à la fête des balais, en l'honneur de leurs trois grands dieux, *Filiat-Chout-Chi*, le père; *Touïta*, son fils, et *Gaëtch*, son petit-fils. La fête des balais consiste, chez ces peuples sales, à balayer avec du bouleau le foyer de leurs cabanes.

ALIETTE. Voy. ETTEILA.

ALLELUIA, mot hébreu qui signifie louange à Dieu. Les bonnes gens disent encore dans plusieurs provinces qu'on fait pleurer la sainte Vierge lorsqu'on chante alleluia pendant le carême (2).

Il y avait à Chartres une singulière coutume. A l'époque où l'on en cesse le chant, l'Alleluia était personnifié et représenté par une toupie qu'un enfant de chœur jetait au milieu de l'église et poussait dans la sacristie avec un fouet. Cela s'appelait l'*Alleluia fouetté*.

On appelle trèfle de l'Alleluia une plante qui donne, vers le temps de Pâques, une petite fleur blanche étoilée. Elle passe pour un spécifique contre les philtres.

ALLIX. Voici un de ces traits qui accusent l'ignorance et la légèreté des anciens juges de parlement. — Allix, mathématicien, mécanicien et musicien, vivait à Aix en Provence, vers le milieu du dix-septième siècle; il fit un squelette qui, par un mécanisme caché, jouait de la guitare. Bonnet, dans son *Histoire de la Musique*, page 82, rapporte l'histoire tragique de ce pauvre savant. Il mettait au cou de son squelette une guitare accordée à l'unisson d'une autre qu'il tenait lui-même dans ses mains, et plaçait les doigts de l'automate sur le manche; puis, par un temps calme et serein, les fenêtres et la porte étant ouvertes, il s'installait dans un coin de la chambre et jouait sur sa guitare des passages que le squelette répétait sur la sienne. Il y a lieu de croire que l'instrument résonnait à la manière des harpes éoliennes, et que le mécanisme qui faisait mouvoir les doigts du squelette n'était pour rien dans la production des sons. (Nous citons M. Fétis (3) sans l'approuver, et nous le renvoyons aux automates musiciens de Vaucanson, qui n'étaient pas des harpes éoliennes). — Quoi qu'il en soit, poursuit le biographe, ce concert étrange causa de la rumeur parmi la population superstitieuse de la ville d'Aix; Allix fut accusé de magie, et le Parlement fit instruire son procès. Jugé par la chambre de la Tournelle, il ne put faire comprendre que l'effet merveilleux de son automate n'était que la résolution d'un problème mécanique. L'arrêt du Parlement le condamna à

(1) Parce que celui qui dit pieusement les cinq invocations, vit probablement en conséquence.

(2) Thiers, *Traité des superstitions*.

(3) *Biographie universelle des musiciens*.

(4) L'*Amanach* de Matthieu Lænsbergh commença à

être pendu et brûlé en place publique, avec le squelette complice de ses sortilèges; la sentence fut exécutée en 1664. »

ALMANACH. Nos ancêtres du Nord traçaient le cours des lunes pour toute l'année sur un petit morceau de bois carré qu'ils appelaient al-mon-agt (observation de toutes les lunes); telles sont, selon quelques auteurs, l'origine des almanachs et l'étymologie de leur nom.

D'autres se réclament des Arabes, chez qui al-manack veut dire le mémorial.

Les Chinois passent pour les plus anciens faiseurs d'almanachs. Nous n'avons que douze constellations; ils en ont vingt-huit. Toutefois leurs almanachs ressemblent à ceux de Matthieu Lænsbergh par les prédictions et les secrets dont ils sont farcis (4).

Bayle raconte l'anecdote suivante, pour faire voir qu'il se rencontre des hasards puérils qui éblouissent les petits esprits sur la vanité de l'astrologie. Marcellus, professeur de rhétorique au collège de Lisieux, avait composé en latin l'éloge du maréchal de Gassion, mort d'un coup de mousquet au siège de Lens. Il était près de le réciter en public, quand on représenta au recteur de l'Université que le maréchal était mort dans la religion prétendue réformée, et que son oraison funèbre ne pouvait être prononcée dans une université catholique. Le recteur convoqua une assemblée où il fut résolu, à la pluralité des voix, que l'observation était juste. Marcellus ne put donc prononcer son panégyrique; et les partisans de l'astrologie triomphèrent en faisant remarquer à tout le monde que, dans l'almanach de Pierre Larrivey pour cette même année 1648, entre autres prédictions, il se trouvait écrit en gros caractère : LATIN PERDU!

ALMANACH DU DIABLE, contenant des prédictions très-curieuses pour les années 1737 et 1738, aux enfers, in-24. Cette plaisanterie contre les jansénistes était l'ouvrage d'un certain Quesnel, joyeux quincaillier de Dijon, affublé d'un nom que le fameux appelant a tant attristé. Elle est devenue rare, attendu qu'elle fut supprimée pour quelques prédictions trop hardies. Nous ne la citons qu'à cause de son titre. Les jansénistes y répondirent par un lourd et stupide pamphlet dirigé contre les jésuites et supprimé également. Il était intitulé : *Almanach de Dieu*, dédié à M. Carré de Montgeron, pour l'année 1738, in-24, au ciel...

ALMOGANENSES, nom que les Espagnols donnent à certains peuples inconnus qui, par le vol et le chant des oiseaux, par la rencontre des bêtes sauvages et par divers autres moyens, devinaient tout ce qui devait arriver. « Ils conservent avec soin, dit Laurent Valla, des livres qui traitent de cette espèce de science; ils y trouvent des règles pour toutes sortes de pronostics.

paraître en 1636. Mais avant lui on avait déjà des annuaires de même nature. Fischer a découvert à Mayence, en 1804 un almanach imprimé pour 1457 tout à fait à la naissance de l'imprimerie.

Leurs devins sont divisés en deux classes : l'une de chefs ou de maîtres, et l'autre de disciples ou d'aspirants. » — On leur attribue aussi l'art d'indiquer non-seulement par où ont passé les chevaux et les autres bêtes de somme égarées, mais encore le chemin qu'auront pris une ou plusieurs personnes ; ce qui est très-utile pour la poursuite des voleurs. Les écrivains qui parlent des *Almoganses* ne disent ni dans quelle province ni dans quel temps ont vécu ces utiles devins.

ALMUCHEFI. Voy. **BACON.**

ALMULUS (**SALOMON**), auteur d'une explication des songes en hébreu ; in-8°. Amsterdam, 1642.

ALOCER, puissant démon, grand-duc aux enfers ; il se montre vêtu en chevalier, monté sur un cheval énorme ; sa figure rappelle les traits du lion ; il a le teint enflammé, les yeux ardents ; il parle avec gravité ; il enseigne les secrets de l'astronomie et des arts libéraux ; il domine trente-six légions.

ALOGRICUS. Voy. **ALRUY.**

ALOMANCIE, divination par le sel, dont les procédés sont peu connus. C'est en raison de l'alomancie, qu'on suppose qu'une salière renversée est d'un mauvais présage.

ALOPECIE, sorte de charme par lequel on fascine ceux à qui l'on veut nuire. Quelques auteurs donnent le nom d'alopécie à l'art de nouer l'aiguillette. Voy. **LIGATURES.**

ALOUETTE. Voy. **CASSO.**

ALPHITOMANCIE, divination par le pain d'orge. Cette divination importante est très-ancienne. Nos pères, lorsqu'ils voulaient dans plusieurs accusés reconnaître le coupable et obtenir de lui l'aveu de son crime, faisaient manger à chacun des prévenus un rude morceau de pain d'orge. Celui qui l'avait sans peine était innocent : le criminel se trahissait par une indigestion (1). C'est même de cet usage, employé dans les épreuves du jugement de Dieu, qu'est venue l'imprécation populaire : — Je veux, si je vous trompe, que ce morceau de pain m'étrangle !

Voici comment se pratique cette divination, qui, selon les doctes, n'est d'un effet certain que pour découvrir ce qu'un homme a de caché dans le cœur. On prend de la pure farine d'orge ; on la pétrit avec du lait et du sel ; on n'y met pas de levain ; on enveloppe ce pain compacte dans un papier graissé, on le fait cuire sous la cendre ; ensuite on le frotte de feuilles de verveine et on le fait manger à celui par qui on se croit trompé, et qui ne digère pas si la présomption est fondée.

Il y avait, près de Lavinium, un bois sacré où l'on pratiquait l'alphitomancie. Des prêtres nourrissaient dans une caverne un serpent, selon quelques-uns ; un dragon, selon d'autres. A certains jours on envoyait des jeunes filles lui porter à manger ; elles avaient les yeux bandés et allaient à la grotte, tenant à la main un gâteau fait par elles avec du miel et de la farine d'orge. « Le

(1) Delrio, *disquisit. magic.*, lib. IV, cap. 2, quæst. 7.

diable, dit Delrio, les conduisait leur droit chemin. Celle dont le serpent refusait de manger le gâteau n'était pas sans reproche. »

ALPHONSE X, roi de Castille et de Léon, surnommé l'astronome et le philosophe, mort en 1284. On lui doit les *Tables Alphonsines*. C'est lui qui disait que, si Dieu l'avait appelé à son conseil au moment de la création, il eût pu lui donner de bons avis. Ce prince extravagant croyait à l'astrologie. Ayant fait tirer l'horoscope à ses enfants ; il apprit que le cadet serait plus heureux que l'aîné, et le nomma son successeur au trône. Mais malgré la sagesse de cet homme, qui se jugeait capable de donner des conseils au Créateur, l'aîné tua son frère cadet, mit son père dans une étroite prison et s'empara de la couronne ; toutes choses que sa science ne lui avait pas révélées.

ALPIEL, ange ou démon qui, selon le Talmud, a l'intendance des arbres fruitiers.

ALRINACH, démon de l'Occident, que les démonographes font présider aux tempêtes, aux tremblements de terre, aux pluies, à la grêle, etc. C'est souvent lui qui submerge les navires. Lorsqu'il se rend visible, il paraît sous les traits et les habits d'une femme.

ALRUNES, démons succubes ou sorcières, qui furent mères des Huns. Elles prenaient toutes sortes de formes, mais ne pouvaient changer de sexe. — Voy. aussi **MANDRAGORES.**

ALRUY (**DAVID**), imposteur juif, qui, en 1199, se prétendant de la race de David, se vanta d'être le Messie destiné à ramener les Juifs dans Jérusalem. Le roi de Perse le fit mettre en prison ; mais on voit, dans Benjamin de Tudèle, qui le cite, qu'il s'échappa en se rendant invisible. Il ne daigna se remontrer qu'aux bords de la mer. Là, il étendit son écharpe sur l'eau, planta ses pieds dessus et passa la mer avec une légèreté incroyable, sans que ceux qu'on envoya avec des bateaux à sa poursuite le pussent arrêter. — Cela le mit en vogue comme grand magicien. Mais enfin le Scheick Aladin, prince turc, sujet du roi de Perse, fit tant à force d'argent, avec le beau-père de David Alroy ou Alroy, lequel beau-père était peu délicat, que le prétendu Messie fut poignardé dans son lit. « C'est toujours la fin de telles gens, dit Leloyer ; et les magiciens juifs n'en ont pas meilleur marché que les autres magiciens, quoi qu'ils persuadent leurs talmudistes, qu'ils sont obéis de l'esprit malin. Car c'est encore une menterie du Talmud des Juifs, qu'il n'est rien de difficile aux sages, maîtres et savants en leurs lois, que les esprits d'enfer et célestes leur cèdent, et que Dieu même (ô blasphème !) ne leur peut résister (2)... » — Ce magicien est appelé encore dans de vieux récits Alogricus. Il est enterré dans une île mystérieuse. Voy. **CORBEAU.**

ALTANGATUFUN, idole des Kalmoucks, qui avait le corps et la tête d'un serpent,

(2) Leloyer, *discours des spectres*, liv. IV, ch. 4.

avec quatre pieds de lézard. Celui qui porte avec vénération son image est invulnérable dans les combats. Pour en faire l'épreuve, un khan fit suspendre cette idole attachée à un livre, et l'exposa aux coups des plus habiles archers; leurs traits ne purent atteindre le livre, qu'ils percèrent au contraire dès que l'idole en fut détachée. C'est là une légende de Cosaques.

ALVEROMANCIE, ou ALEUROMANCIE. Voy. ce mot.

AMADEUS, visionnaire qui crut connaître par révélation deux psaumes d'Adam : le premier, composé en transport de joie à la création de la femme, le second en triste dialogue avec Ève, après la chute (1).

AMAIMON. Voy. AMOYMON.

AMALARIC, roi d'Espagne, qui épousa la princesse Clotilde, sœur du roi des Francs Childebert. La pieuse reine, n'approuvant pas les excès de son mari, tombé dans l'arianisme, le barbare, après d'autres mauvais traitements, lui fit crever les yeux. Clotilde envoya à son frère un mouchoir teint de son sang, et Childebert marcha aussitôt avec une armée contre Amalaric. La justice des hommes fut prévenue par la justice éternelle. Tandis que le bourreau de Clotilde s'avancait au-devant des Francs, il tomba percé d'un trait lancé par une main invisible. Des légendaires ont écrit que cette mort était l'ouvrage du diable; mais le trait ne venait pas d'en bas (2).

AMALARIC (MADELEINE), sorcière qui allait au sabbat et qui, accusée de onze homicides, fut mise à mort à soixante-quinze ans dans la baronnie de la Trimouille, à la fin du seizième siècle (3).

AMARANTHE, fleur que l'on admet parmi les symboles de l'immortalité. Les magiciens attribuent aux couronnes faites d'amaranthe de grandes propriétés, et surtout la vertu de concilier les faveurs et la gloire à ceux qui les portent.

AMASIS. Hérodote raconte qu'Amasis, roi d'Égypte, eut l'aiguillette nouée, et qu'il fallut employer les plus solennelles imprécations de la magie pour rompre le charme. Voy. LIGATURES.

AMAZONES, nation de femmes guerrières, dont Strabon regarde à tort l'existence comme une fable. François de Torre-Blanca dit (4) qu'elles étaient sorcières; ce qui est plus hasardé. Elles se brûlaient la mamelle droite pour mieux tirer de l'arc; et le père Ménestrier croit que la Diane d'Éphèse n'était ornée de tant de mamelles qu'à cause que les Amazones lui consacraient celles qu'elles se retranchaient. On dit que cette république sans hommes habitait la Cappadoce et les bords du Thermodon. Les modernes ont cru retrouver des peuplades d'amazones en voyant des femmes armées sur les bords du Maragnon, qu'on a nommé

pour cela le fleuve des Amazones. Des missionnaires en placent une nation dans les Philippines, et Thévenot une autre dans la Mingrelie. Mais, dit-on, une république de femmes ne subsisterait pas six mois, et ces états merveilleux ne sont que des fictions inventées pour récréer l'imagination. Cependant, voici un curieux passage qui nous est fourni par les explorations récentes de M. Texier dans l'Asie Mineure :

« J'ai lieu d'être satisfait de mon voyage, écrit M. Texier à M. Albert Lenoir, car j'ai découvert sur les frontières de la Galatie une ville de la plus grande importance. Figure-toi plus de trois mille carrés de terrain, couverts de monuments cyclopéens d'une belle conservation, des citadelles, des palais, les murailles avec les portes ornées de têtes de lions, et des glacis comme ceux de nos places, inclinés à 35 degrés, et de dix à douze mètres de pente, un temple immense dont l'appareil est admirable. Il est entouré de part et d'autre de cellules ou chambres dont une seule pierre forme la paroi, et qui cependant ont six à sept mètres de longueur.

Avant d'arriver à ces superbes ruines, M. Texier avait reconnu dans la ville moderne de Galagik, *Galaton-Teikos*, l'ancienne cité des Gallo-Grecs, *Galatæ*. Il avait ensuite suivi le cours de l'Halys, et, deux jours après l'avoir quitté, il était arrivé à ces ruines. « Si les géographes, écrit-il à M. Dureau de la Malle, n'étaient pas aussi unanimes pour placer Tavia aux bords de l'Halys, je croirais que j'ai trouvé Tavia. Ce temple ne serait pas autre chose que le temple de Jupiter avec l'asile. Mais la découverte de cette ville, fort importante par elle-même, est effacée par celle d'un monument que j'ai trouvé dans les montagnes voisines, et qui doit se placer au premier rang des monuments antiques.

« C'est une enceinte de rochers naturels, aplanis par l'art, et sur les parois de laquelle on a sculpté une scène d'une importance majeure dans l'histoire de ces peuples. Elle se compose de soixante figures, dont quelques-unes sont colossales. On y reconnaît l'entrevue de deux rois qui se font mutuellement des présents. »

Dans l'un de ces personnages, qui est barbu, ainsi que toute sa suite, et dont l'appareil a quelque chose de rude, le voyageur avait d'abord cru distinguer le roi de Paphlagonie; et dans l'autre, qui est imberbe ainsi que les siens, il voyait le roi de Perse, monté sur un lion et entouré de toute la pompe asiatique. Mais sa dernière lettre, datée de Constantinople, nous apprend qu'il a changé son interprétation. En communiquant ses dessins et ses conjectures aux antiquaires de Smyrne, qu'il a trouvés fort instruits, il s'est arrêté à l'opinion que cette scène remarquable représentait l'entrevue

idolâtries, tiré des procès criminels jugés au siège royal de Montmorillon, en Poitou, la présente année 1599, p. 29.

(4) Epit. Delict. sive de magia, lib. I, cap. 8.

(1) Ces deux psaumes sont imprimés dans le Codex pseudepigraphus veteris Testamenti de Fabricius.

(2) Lambertini de Cruz-Houen, Theatrum regium hispanicum, ad ann. 810.

(3) Rikius. Disc. sommaire des sortilèges, vénéfices,

annuelle des Amazones avec le peuple voisin, qui serait les Leuco-Syriens; et la ville voisine, où le témoignage des géographes l'avait empêché de reconnaître Tavia, serait Thémiscyre, capitale de ce peuple.

Cette explication nous paraît offrir toute espèce de probabilités. Plusieurs auteurs anciens, que M. Texier n'a pu consulter à Constantinople, parlent en effet de cette entrevue annuelle des Amazones avec les hommes d'un pays voisin. Pline dit quelle durait cinq jours. Au bout de neuf mois, on faisait parmi les enfants qui naissaient un triage, à la suite duquel on gardait les filles, et l'on renvoyait les garçons au peuple qui avait fourni les pères. Pline nomme ceux-ci *gynæocratumeni*, mot dont l'énergique composition indique la sujétion où ils étaient vis-à-vis des Amazones, leurs voisines.

La pompe qui entoure le personnage imberbe, suivi d'un magnifique cortège également imberbe, indique naturellement les Amazones et leur supériorité, tandis que la barbe, la massue et l'appareil beaucoup plus simple de l'autre cortège s'applique très-bien aux Leuco-Syriens, tributaires de leurs superbes voisines. Ce monument si antique serait donc un nouveau témoignage, bien imposant de l'existence des Amazones, longtemps traitée de fable, et dont de savantes recherches ne permettent guère aujourd'hui de douter, malgré son invraisemblance.

AMBROSIUS ou AMBROISE, roi d'Angleterre. — Voy. MERLIN.

AMDUSCIAS, grand-duc aux enfers. Il a la forme d'une licorne; mais lorsqu'il est évoqué, il se montre sous une figure humaine. Il donne des concerts si on les lui commande; on entend alors, sans rien voir, le son des trompettes et des autres instruments de musique. Les arbres s'inclinent à sa voix. Il commande vingt-neuf légions.

ÂME. — Tous les peuples ont reconnu l'immortalité de l'âme. Les hordes les plus barbares ne l'ont jamais été assez pour se rabaisser jusqu'à la brute. La brute n'est attachée qu'à la terre: l'homme seul élève ses regards vers un plus noble séjour. L'insecte est à sa place dans la nature; l'homme n'est pas à la sienne. Chez certains peuples, on attachait les criminels à des cadavres pour rendre leur mort plus affreuse: tel est ici-bas le sort de l'homme. Cette âme qui n'aspire qu'à s'élever, qui est étrangère aux accidents du corps, que les vicissitudes du temps ne peuvent altérer, ne s'anéantira pas avec la matière.

La conscience, le remords, ce désir de pénétrer dans un avenir inconnu, ce respect que nous portons aux tombeaux, cet effroi de l'autre monde, cette croyance aux âmes, qui ne se distingue que dans l'homme, tout nous instruirait déjà, quand même la révélation ne serait pas là pour repousser nos doutes. Les matérialistes qui, voulant tout juger par les yeux du corps, nient l'existence de l'âme, parce qu'ils ne la voient point, ne

voient pas non plus le sommeil; ils ne voient pas le vent; ils ne comprennent pas la lumière, ni cent mille autres faits que pourtant ils ne peuvent nier.

On a cherché de tout temps à définir ce que c'est que l'âme, ce rayon, ce souffle de la Divinité. Selon les uns, c'est la conscience, c'est l'esprit; selon d'autres, c'est cet espoir d'une autre vie qui palpite dans le cœur de tous les hommes. C'est, dit Léon l'Hébreu, le cerveau avec ses deux puissances, le sentiment et le mouvement volontaire. C'est une flamme, a dit un autre. Dicéarque affirme que l'âme est une harmonie et une concordance des quatre éléments.

Quelques-uns sont allés loin, et ont voulu connaître la figure de l'âme. Un savant a même prétendu, d'après les dires d'un revênant, qu'elle ressemblait à un vase sphérique de verre poli, qui a des yeux de tous les côtés.

L'âme, a-t-on dit encore, est comme une vapeur légère et transparente, qui conserve la figure humaine. Un docteur talmudique, vivant dans un ermitage avec son fils et quelques amis, vit un jour l'âme d'un de ses compagnons qui se détachait tellement de son corps, qu'elle lui faisait déjà ombre à la tête. Il comprit que son ami allait mourir, et fit tant par ses prières, qu'il obtint que cette pauvre âme rentrât dans le corps qu'elle abandonnait. « Je crois de cette bourde ce qu'il faut en croire, dit Leloyer (1), comme de toutes les autres bourdes et baveries des rabbins. »

Les Juifs se persuadent, au rapport du Hollandais Hoornbeeck, que les âmes ont toutes été créées ensemble, et par paires d'une âme d'homme et d'une âme de femme; de sorte que les mariages sont heureux et accompagnés de douceur et de paix, lorsqu'on se marie avec l'âme à laquelle on a été accouplé dès le commencement; mais ils sont malheureux dans le cas contraire. On a à lutter contre ce malheur, ajoute-t-il, jusqu'à ce qu'on puisse être uni, par un second mariage, à l'âme dont on a été fait le pair dans la création; et cette rencontre est rare.

Philon, juif, qui a écrit aussi sur l'âme, pense que, comme il y a de bons et de mauvais anges, il y a aussi de bonnes et de mauvaises âmes, et que les âmes qui descendent dans les corps y apportent leur bonnes ou mauvaises qualités. Toutes les innovations des hérétiques et des philosophes, et toutes les doctrines qui n'ont pas leur base dans les enseignements de l'Eglise, brillent par de semblables absurdités.

Les musulmans disent que les âmes demeurent jusqu'au jour du jugement, dans le tombeau, auprès du corps qu'elles ont animé. Les païens croyaient que les âmes, séparées de leurs corps grossiers et terrestres, conservaient après la mort une forme plus subtile et plus déliée, de la figure du corps qu'elles quittaient, mais plus grande et plus majestueuse; que ces formes étaient lumineuses et de la nature des astres; que les âmes gar-

(1) Leloyer, Disc. et hist. des spectres, liv. IV, ch. 1.

daient de l'inclination pour les choses qu'elles avaient aimées pendant leur vie, et que souvent elles se montraient autour de leurs tombeaux.

Quand l'âme de Patrocle se leva devant Achille, elle avait sa voix, sa taille, ses yeux, ses habits, du moins en apparence, mais non pas son corps palpable.

Origène trouve que ces idées ont une source respectable, et que les âmes doivent avoir en effet une consistance, mais subtile; il se fonde sur ce qui est dit dans l'Evangile du Lazare et du mauvais riche, qui ont tous deux des formes puisqu'ils se parlent et se voient, et que le mauvais riche demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue. Saint Irénée, qui est de l'avis d'Origène, conclut du même exemple que les âmes se souviennent après la mort de ce qu'elles ont fait en cette vie.

Dans la harangue que fit Titus à ses soldats pour les engager à monter à l'assaut de la tour Antonia, au siège de Jérusalem, on remarque une opinion qui est à peu près celle des Scandinaves. Vous savez, leur dit-il, que les âmes de ceux qui meurent à la guerre s'élèvent jusqu'aux astres, et sont reçues dans les régions supérieures, d'où elles apparaissent comme de bons génies; tandis que ceux qui meurent dans leur lit, quoique ayant vécu dans la justice, sont plongés sous terre dans l'oubli et les ténèbres (1).

Il y a, parmi les Siamois, une secte qui croit que les âmes vont et viennent où elles veulent après la mort; que celles des hommes qui ont bien vécu acquièrent une nouvelle force, une vigueur extraordinaire, et qu'elles poursuivent, attaquent et maltraitent celles des méchants partout où elles les rencontrent. Platon dit, dans le neuvième livre de ses Lois, que les âmes de ceux qui ont péri de mort violente poursuivent avec fureur, dans l'autre monde, les âmes de leurs meurtriers. Cette croyance s'est reproduite souvent et n'est pas éteinte partout.

Les anciens pensaient que toutes les âmes pouvaient revenir après la mort, excepté les âmes des noyés. Servius en dit la raison: c'est que l'âme; dans leur opinion, n'était autre chose qu'un feu, qui s'éteignait dans l'eau, comme si le matériel pouvait détruire le spirituel.

On sait que la mort est la séparation de l'âme d'avec le corps. C'est une opinion de tous les temps et de tous les peuples que les âmes en quittant ce monde passent dans un autre meilleur ou plus mauvais, selon leurs œuvres. Les anciens donnaient au batelier Caron la charge de conduire les âmes au séjour des ombres. On trouve une tradition analogue à cette croyance chez les vieux Bretons. Ces peuples plaçaient le séjour des âmes dans une île qui doit se trouver entre l'Angleterre et l'Islande. Les bateliers et pêcheurs, dit Tzetzés, ne payaient aucun tribut, parce qu'ils étaient chargés de la corvée de passer les âmes; et voici comment cela se

(1) Josèphe, *De Bello jud.*, liv. VI, cap. 1, cité dans Calmet, première partie du traité des Apparitions, ch. 16.

faisait:—Vers minuit, ils entendaient frapper à leur porte; ils suivaient sans voir personne jusqu'au rivage; là ils trouvaient des navires qui leur semblaient vides, mais qui étaient chargés d'âmes; ils les conduisaient à l'île des ombres, où ils ne voyaient rien encore; mais ils entendaient les âmes anciennes qui venaient recevoir et complimenter les nouvelles débarquées; elles se nommaient par leurs noms, reconnaissaient leurs parents, etc. Les pêcheurs, d'abord étonnés, s'accoutumaient à ces merveilles et reprenaient leur chemin. — Ces transports d'âmes, qui pouvaient bien cacher une sorte de contrebande, n'ont plus lieu depuis que le christianisme est venu apporter la vraie lumière.

On a vu parfois, s'il faut recevoir tous les récits des chroniqueurs, des âmes errer par troupes. Dans le onzième siècle, on vit passer près de la ville de Narni une multitude infinie de gens vêtus de blanc, qui s'avançaient du côté de l'Orient. Cette troupe défila depuis le matin jusqu'à trois heures après midi. Mais sur le soir elle diminua considérablement. Tous les bourgeois montèrent sur les murailles, craignant que ce ne fussent des troupes ennemies; ils les virent passer avec une extrême surprise. Un citadin, plus résolu que les autres, sortit de la ville; remarquant dans la foule mystérieuse un homme de sa connaissance, il l'appela par son nom et lui demanda ce que voulait dire cette multitude de pèlerins. L'homme blanc lui répondit: — Nous sommes des âmes qui, n'ayant point expié tous nos péchés et n'étant pas encore assez pures, allons ainsi dans les lieux saints, en esprit de pénitence: nous venons de visiter le tombeau de saint Martin, et nous allons à Notre-Dame de Farfe (2).

Le bourgeois de Narni fut tellement effrayé de cette vision, qu'il en demeura malade pendant un an. Toute la ville de Narni, disent de sérieuses relations, fut témoin de cette procession merveilleuse, qui se fit en plein jour.

N'oublions pas, à propos du sujet qui nous occupe, une croyance très-répandue en Allemagne: c'est qu'on peut vendre son âme au diable. Dans tous les pactes faits avec l'esprit de ténèbres, celui qui s'engage vend son âme. Les Allemands ajoutent même qu'après cet horrible marché le vendeur n'a plus d'ombre. On conte, à ce propos, l'histoire d'un étudiant qui fit pacte avec le diable pour devenir l'époux d'une jeune dame dont il ne pouvait obtenir la main. Il réussit avec l'aide du diable. Mais au moment de la célébration du mariage, un rayon de soleil frappa les deux époux qu'on allait unir; on s'aperçut avec effroi que le jeune homme n'avait pas d'ombre: on reconnut qu'il avait vendu son âme, et tout fut rompu.

Généralement les insensés qui vendent leur âme font leurs conditions et s'arrangent pour vivre un certain nombre d'années après le pacte. Mais si on vend sans fixer de terme, le diable, qui est pressé de jouir, n'est pas

(2) De Cura pro mortuis, cité par Calmet, première partie, ch. 14.

toujours délicat; et voici un trait qui mérite attention :

Trois ivrognes s'entretenaient, en buvant, de l'immortalité de l'âme et des peines de l'enfer. L'un d'eux commença à s'en moquer et dit là-dessus des stupidités dignes de la circonstance. C'était dans un cabaret de village. Cependant survient un homme de haute stature, vêtu gravement, qui s'assied près des buveurs, et leur demande de quoi ils rient. Le plaisant villageois le met au fait, ajoutant qu'il fait si peu de cas de son âme, qu'il est prêt à la vendre au plus offrant et à bon marché, et qu'ils en boiront l'argent. — Et combien me la veux-tu vendre? dit le nouveau venu. Sans marchander, ils conviennent du prix; l'acheteur en compte l'argent, et ils le boivent. C'était joie jusque-là. Mais, la nuit venant, l'acheteur dit : — Il est temps, je pense, que chacun se retire chez soi; celui qui a acheté un cheval a le droit de l'emmener. Vous permettrez donc que je prenne ce qui est à moi. — Or, ce disant, il empoigne son vendeur tout tremblant, et l'emmène où il n'avait pas cru aller si vite; de telle sorte que jamais plus le pays n'en ouït nouvelles. Voy. MORT.

AMES DES BETES. Dans un petit ouvrage très-spirituel sur *l'âme des bêtes*, un Père jésuite a ingénieusement développé cette singulière idée de quelques philosophes anciens, que les bêtes étaient animées par les démons les moins coupables, qui faisaient ainsi leur expiation. Voy. ALBIGEOIS.

AMETHYSTE, pierre précieuse, d'un violet foncé, autrefois la neuvième en ordre sur le pectoral du grand prêtre des Juifs. Une vieille opinion populaire lui attribue la vertu de garantir de l'ivresse.

AMIANTE, espèce de pierre incombustible, que Pline et les démonographes disent excellente contre les charmes de la magie (1).

AMILCAR, général carthaginois. Assiégeant Syracuse, il crut entendre pendant son sommeil, une voix qui l'assurait qu'il souperait le lendemain dans la ville. En conséquence, il fit donner l'assaut de bon matin, espérant enlever Syracuse et y souper, comme le lui promettait son rêve. Il fut pris par les assiégés et y soupa en effet, non pas en vainqueur, ainsi qu'il s'y était attendu, mais en captif; ce qui n'empêcha pas le songe d'avoir prédit juste (2).

Hérodote conte encore qu'Amilcar, vaincu par Gélon, disparut vers la fin de la bataille, et qu'on ne le retrouva plus; si bien que les Carthaginois le mirent au rang de leurs dieux et lui offrirent des sacrifices.

AMMON. Voy. JUPITER-AMMON.

AMNIOMANCIE, divination sur la coiffe ou membrane qui enveloppe quelquefois la tête des enfants naissants, ainsi nommée de cette coiffe que les médecins appelaient en grec amnios. Les sages-femmes prédisaient le sort futur du nouveau-né par l'inspection de cette coiffe; elle annonçait d'heureuses destinées

si elle était rouge, et des malheurs si elle présentait une couleur plombée. Voy. COIFFE.

AMON, ou AAMON, grand et puissant marquis de l'empire infernal. Il a la figure d'un loup, avec une queue de serpent; il vomit de la flamme; lorsqu'il prend la forme humaine, il n'a de l'homme que le corps; sa tête ressemble à celle d'un hibou et son bec laisse voir des dents canines très-effilées. C'est le plus solide des princes des démons: Il sait le passé et l'avenir, et réconcilie, quand il le veut, les amis brouillés. Il commande à quarante légions (3).

AMOUR. Parmi les croyances superstitieuses qui se rattachent innocemment à l'amour, nous citerons celle-ci, qu'un homme est généralement aimé quand ses cheveux frisent naturellement. A Roscoff en Bretagne, les femmes après la messe balayent la poussière de la chapelle de la Sainte-Union, la soufflent du côté par lequel leurs époux ou leurs fiancés doivent revenir, et se flattent, au moyen de cet inoffensif sortilège, de fixer le cœur de celui qu'elles aiment (4). Dans d'autres pays, on croit stupidement se faire aimer en attachant à son cou certains mots séparés par des croix. Voy. PHILTRES. Voy. aussi RHOMBUS.

Il y a eu des amants entraînés par leurs passions qui se sont donnés au démon pour être heureux. On conte qu'un valet vendit son âme au diable, à condition qu'il deviendrait l'époux de la fille de son maître, ce qui le rendit le plus infortuné des hommes.

On attribue aussi à l'inspiration des démons certaines amours monstrueuses, comme la passion de Pygmalion pour sa statue. Un jeune homme devint pareillement éperdu pour la Vénus de Praxitèle; un Athénien se tua de désespoir aux pieds de la statue de la Fortune, qu'il trouvait insensible. Ces traits ne sont que des folies déplorables, pour ne pas dire plus.

AMOYMON ou AMAIMON, l'un des quatre rois de l'enfer, dont il gouverne la partie orientale. On l'évoque le matin, de neuf heures à midi, et le soir de trois à six heures. Asmodée est son lieutenant et le premier prince de ses états (5).

AMPHIARAUS, devin de l'antiquité, qui se cacha pour ne pas aller à la guerre de Thèbes, parce qu'il avait prévu qu'il y mourrait; ce qui eut lieu lorsqu'on l'eut découvert et forcé à s'y rendre. Mais on ajoute qu'il ressuscita. On lui éleva un temple dans l'Attique, près d'une fontaine sacrée par laquelle il s'était coulé en revenant des enfers.

Il guérissait les malades en leur indiquant des remèdes dans des songes, comme font de nos jours ceux qui pratiquent le somnambulisme magnétique. Il rendait aussi par ce moyen des oracles, moyennant argent. Après les sacrifices, le consultant s'endormait sur une peau de mouton; et il lui venait un rêve qu'on savait toujours interpréter après l'événement. On lui attribue des prophéties écrites en vers, qui ne sont pas

(1) Delandre, de l'Inconstance, etc., liv. IV, disc. 3.

(2) Valère-Maxime.

(3) Wierus, in Pseudomonarchia dæm.

(4) Voyage de M. Cambry dans le Finistère, t. I.

(5) Wierus, in Pseudomonarchia dæm.

venues jusqu'à nous. Il inventa la pyromancie. Voyez ce Mor.

AMPHION, Pausanias, Wierus et beaucoup d'autres mettent Amphion au rang des habiles magiciens, parce qu'il rebâtit les murs de Thèbes au son de sa lyre.

AMPHISBÈNE, serpent auquel on attribue deux têtes aux deux extrémités, par lesquelles il mord également. Le docteur Brown a combattu cette erreur, que Pline avait adoptée. « On ne nie point, dit Brown (1), qu'il n'y ait eu quelques serpents à deux têtes, dont chacune était à l'extrémité opposée. Nous trouvons dans Abdovrand un lézard de cette même forme, et tel était peut-être l'amphisbène dont Cassien du Puy montra la figure au savant Faber. Cela arrive quelquefois aux animaux qui font plusieurs petits à la fois, et surtout aux serpents, dont les œufs étant attachés les uns aux autres peuvent s'unir sous diverses formes et s'éclore de la sorte. Mais ce sont là des productions monstrueuses, contraires à cette loi suivant laquelle toute créature engendre son semblable, et qui sont marquées comme irrégulières dans le cours général de la nature. Nous douterons donc que l'amphisbène soit une race de serpents à deux têtes, jusqu'à ce que le fait soit confirmé. »

AMULETTE, préservatif. On appelle ainsi certains remèdes superstitieux que l'on porte sur soi ou que l'on s'attache au cou pour se préserver de quelque maladie ou de quelque danger. Les Grecs les nommaient phylactères, les Orientaux talismans. C'étaient des images capricieuses (un scarabée chez les Egyptiens), des morceaux de parchemin, de cuivre, d'étain, d'argent, ou encore de pierres particulières où l'on avait tracé de certains caractères ou de certains hiéroglyphes.

Comme cette superstition est née d'un attachement excessif à la vie et d'une crainte puérile de tout ce qui peut nuire, le christianisme n'est venu à bout de la détruire que chez les fidèles (2). Dès les premiers siècles de l'Eglise, les Pères et les conciles défendirent ces pratiques du paganisme. Ils représentèrent les amulettes comme un reste idolâtre de la confiance qu'on avait aux prétendus génies gouverneurs du monde. Le curé Thiers (3) a rapporté un grand nombre de passages des Pères à ce sujet, et les canons de plusieurs conciles.

Les lois humaines condamnèrent aussi l'usage des amulettes. L'empereur Constance défendit d'employer les amulettes et les charmes à la guérison des maladies. Cette loi, rapportée par Ammien Marcellin, fut exécutée si sévèrement, que Valentinien fit punir de mort une vieille femme qui ôtait la fièvre avec des paroles charmées, et qu'il fit couper la tête à un jeune homme qui touchait un certain morceau de marbre en prononçant sept lettres de l'alphabet pour guérir le mal d'estomac (4).

(1) Essai sur les erreurs, liv. III, ch. 15.

(2) Bergier, Dictionnaire théologique.

(3) Traité des superstitions, liv. V, ch. 1.

Mais comme il fallait des préservatifs aux esprits fourvoyés, qui sont toujours le plus grand nombre, on trouva moyen d'éluder la loi. On fit des amulettes avec des morceaux de papier chargés de versets de l'Ecriture sainte. Les lois se montrèrent moins rigides contre cette coutume, et on laissa aux prêtres le soin d'en modérer les abus.

Les Grecs modernes, lorsqu'ils sont malades, écrivent le nom de leur infirmité sur un papier triangulaire qu'ils attachent à la porte de leur chambre. Ils ont grande foi à cette amulette.

Quelques personnes portent sur elles le commencement de l'Evangile de saint Jean comme un préservatif contre le tonnerre; et ce qui est assez particulier, c'est que les Turcs ont confiance à cette même amulette, si l'on en croit Pierre Leloyer.

Une autre question est de savoir si c'est une superstition de porter sur soi les reliques des saints, une croix, une image une chose bénite par les prières de l'Eglise, un *Agnus Dei*, etc., et si l'on doit mettre ces choses au rang des amulettes, comme le prétendent les protestants. — Nous reconnaissons que si l'on attribue à ces choses la vertu surnaturelle de préserver d'accidents, de mort subite, de mort dans l'état de péché, etc., c'est une superstition. Elle n'est pas du même genre que celle des amulettes, dont le prétendu pouvoir ne peut pas se rapporter à Dieu; mais c'est ce que les théologiens appellent vaine observance, parce que l'on attribue à des choses saintes et respectables un pouvoir que Dieu n'y a point attaché. Un chrétien bien instruit ne les envisage point ainsi; il sait que les saints ne peuvent nous secourir que par leurs prières et par leur intercession auprès de Dieu. C'est pour cela que l'Eglise a décidé qu'il est utile et louable de les honorer et de les invoquer. Or c'est un signe d'invocation et de respect à leur égard de porter sur soi leur image ou leurs reliques; de même que c'est une marque d'affection et de respect pour une personne que de garder son portrait ou quelque chose qui lui ait appartenu. Ce n'est donc ni une vaine observance ni une folle confiance d'espérer qu'en considération de l'affection et du respect que nous témoignons à un saint, il intercédiera et priera pour nous. Il en est de même des croix et des *Agnus Dei*. Bergier, Dictionnaire théologique.

On lit dans Thyræus (5) qu'en 1568, dans le duché de Juliers, le prince d'Orange condamna un prisonnier espagnol à mourir; que ses soldats l'attachèrent à un arbre et s'efforcèrent de le tuer à coups d'arquebuse; mais que leurs balles ne l'atteignirent point. On le déshabilla pour s'assurer s'il n'avait pas sur la peau une armure qui arrêtât le coup; on trouva une amulette portant la figure d'un agneau; on la lui ôta, et le premier coup de fusil l'étendit raide mort.

(4) Voyez Ammien-Marcellin, lib. XVI, XIX, XXIX, et le P. Lebrun, liv. III, ch. 2.

(5) Disp. de Dæmoniac, pars III, cap. 45.

On voit, dans la vieille chronique de dom Ursino, que quand sa mère l'envoya, tout petit enfant qu'il était, à Saint-Jacques de Compostelle, elle lui mit au cou une amulette que son époux avait arrachée à un chevalier maure. La vertu de cette amulette était d'adoucir la fureur des bêtes cruelles. En traversant une forêt, une ourse enleva le petit prince des mains de sa nourrice et l'emporta dans sa caverne. Mais, loin de lui faire aucun mal, elle l'éleva avec tendresse; il devint par la suite très-fameux sous le nom de dom Ursino, qu'il devait à l'ourse, sa nourrice sauvage, et il fut reconnu par son père, à qui la légende dit qu'il succéda sur le trône de Navarre.

Les nègres croient beaucoup à la puissance des amulettes. Les Bas-Bretons leur attribuent le pouvoir de repousser le démon. Dans le Finistère, quand on porte un enfant au baptême, on lui met au cou un morceau de pain noir, pour éloigner les sorts et les maléfices que les vieilles sorcières pourraient jeter sur lui (1). Voy. ALÈS.

AMY, grand président aux enfers, et l'un des princes de la monarchie infernale. Il paraît là-bas environné de flammes, mais il affecte sur la terre des traits humains. Il enseigne les secrets de l'astrologie et des arts libéraux; il donne de bons domestiques; il découvre, à ses amis, les trésors gardés par les démons; il est préfet de trente-six légions. Des anges déchus et des puissances sont sous ses ordres. Il espère qu'après deux cent mille ans il retournera dans le ciel pour y occuper le septième trône; ce qui n'est pas croyable, dit Wierus (2).

AMYRAUT (MOÏSE), théologien protestant, né dans l'Anjou, en 1596, mort en 1664. On lui doit un *Traité des songes*, aujourd'hui peu recherché.

ANAGRAMME. Il y eut des gens, surtout dans les quinzième et seizième siècles, qui prétendaient trouver des sens cachés dans les mots qu'ils décomposaient, et une divination dans les anagrammes. On cite comme une des plus heureuses celle que l'on fit sur le meurtrier de Henri III, *Frère dit Jacques Clément*, où l'on trouve : *C'est l'enfer qui m'a créé*. — Deux religieux en dispute, le père Proust et le père d'Orléans, faisaient des anagrammes; le père Proust trouva dans le nom de son confrère : *l'Asne d'or*, et le père d'Orléans découvrit dans celui du père Proust : *Pur sot*.

Un nommé *André Pujon*, de la haute Auvergne, passant par Lyon pour se rendre à Paris, rêva la nuit que l'anagramme de son nom était *pendu à Riom*. En effet, on ajoute

(1) On lit dans les sages observations de Thomas Campbell sur Alger : — « Il y a dans l'Algérie quelques Maures et quelques Juifs qui se prétendent docteurs, et des femmes qui se disent accoucheuses. Mais les médecins et les chirurgiens du pays ne savent pas un mot d'anatomie; ils ignorent jusqu'au nom des drogues qu'ils prennent à tort et à travers. En chirurgie, ils ne savent pas même manier la lancette. En médecine, ils viennent au secours d'une colique, de la pierre et de la pleurésie, par l'application d'un fer rouge sur la partie souffrante : ce traitement force souvent le patient à crier qu'il est guéri, afin qu'on cesse le remède. Ils saignent avec un rasoir, et arrêten

que le lendemain il s'éleva une querelle entre lui et un homme de son auberge, qu'il tua son adversaire, et qu'il fut pendu huit jours après sur la place publique de Riom. — C'est un vieux conte renouvelé. On voit dans Delancré (3) que le pendu s'appelait Jean de Pruom, dont l'anagramme est la même.

J.-B. Rousseau, qui ne voulait pas reconnaître son père, parce que ce n'était qu'un humble cordonnier, avait pris le nom de Verniettes, dont l'anagramme fut faite; on y trouva : *Tu te renies*.

On fit de Pierre de Ronsard, *rose de Pindare*.

On donna le nom de cabale à la ligue des favoris de Charles II d'Angleterre, qui étaient Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington, Lauderdale, parce que les initiales des noms de ces cinq ministres formaient le mot *cabal*.

On voulut présenter comme une prophétie cette anagramme de *Louis quatorzième, roi de France et de Navarre* : « Va, Dieu confondra l'armée qui osera te résister... »

Parfois les anagrammes donnent pourtant un sens qui étonne. Qu'est-ce que la vérité ? *Quid est veritas?* demande Pitale à l'Homme-Dieu; et il se lève sans attendre la réponse. Mais elle est dans la question dont l'anagramme donne exactement : *est vir qui adest*, C'est celui qui est devant vous.

Les Juifs cabalistes ont fait des anagrammes la troisième partie de leur cabale : leur but est de trouver, dans la transposition des lettres ou des mots, des sens cachés ou mystérieux. Voy. ONOMANCIE.

ANAMELECH, démon obscur, porteur de mauvaises nouvelles. Il était adoré à Sépharvaïm, ville des Assyriens. Il s'est montré sous la figure d'une caille. Son nom signifie, à ce qu'on dit, *bon roi*; et des doctes assurent que ce démon est la lune, et Adramelech le soleil.

ANANCITIDE, Voy. AGLAOPHOTIS.

ANANIA ou ANAGNI (JEAN D'), jurisconsulte du quinzième siècle, à qui on doit quatre livres *De la Nature des démons* (4), et un traité *De la Magie et des maléfices* (5). Ces ouvrages sont peu connus. Anania mourut en Italie en 1458.

ANANISAPTA. Les cabalistes disent que ce mot, écrit sur un parchemin vierge, est un talisman très-efficace contre les maladies. Les lettres qui le composent sont, à leur avis, les initiales des mots qui forment la prière suivante : *Antidotum Nazareni Aufferat Necem Intoxicationis, Sanctificet Alimenta Poculaque Trinitas Alma*.

ANANSIÉ. C'est le nom de l'araignée giles les hémorrhagies avec de la poix !

« Le docteur Abernethy, dans une leçon sur le goître, disait qu'il ne savait comment guérir cette maladie, et que peut-être la meilleure ordonnance serait de siffler. Il est possible en vérité que les amulettes données aux Algériens par leurs marabouts soient les remèdes les plus innocents de leur pharmacie. »

(2) In Pseudomon. dæmonum.

(3) L'Incrédulité et mécréance, etc., traité 5.

(4) De Natura dæmonum, lib. IV, in-12; Neapoli, 1562.

(5) De Magia et maleficiis, in-4^o; Lugduni, 1669.

gantesque et toute-puissante à qui les nègres de la Côte-d'Or attribuent la création de l'homme. Voy. ARAIGNÉE.

ANARAZEL, l'un des démons chargés de la garde des trésors souterrains, qu'ils transportent d'un lieu à un autre pour les dérober aux recherches des hommes. C'est Anarazel qui, avec ses compagnons Gaziel et Fécor, ébranle les fondements des maisons, excite les tempêtes, sonne les cloches à minuit, fait paraître les spectres et inspire les terreurs nocturnes.

ANATHÈME. Ce mot, tiré du grec, signifie *exposé, signalé, dévoué*. On donnait chez les païens le nom d'anathèmes aux filets qu'un pêcheur déposait sur l'autel des nymphes de la mer, au miroir que Laïs consacra à Vénus, aux offrandes de coupes, de vêtements, d'instruments et de figures diverses. On l'appliqua ensuite aux objets odieux que l'on exposait dans un autre sens, comme la tête ou les dépouilles d'un coupable; et l'on appela anathème la victime vouée aux dieux infernaux.

Chez les Juifs l'anathème a été généralement pris ainsi en mauvaise part. Chez les chrétiens c'est la malédiction ou l'être maudit. L'homme frappé d'anathème est retranché de la communion des fidèles.

Il y a beaucoup d'exemples qui prouvent les effets de l'anathème; et comment expliquer ce fait constant, que peu d'excommuniés ont prospéré? — Voy. EXCOMMUNICATION, PIERRES D'ANATHÈME, etc.

Les magiciens et les devins emploient une sorte d'anathème pour découvrir les voleurs et les maléfices: voici cette superstition. Nous prévenons ceux que les détails pourraient scandaliser, qu'ils sont extraits des grimoires. — On prend de l'eau limpide; on rassemble autant de petites pierres qu'il y a de personnes soupçonnées; on les fait bouillir dans cette eau; on les enterre sous le seuil de la porte par où doit passer le voleur ou la sorcière, en y joignant une lame d'étain sur laquelle sont écrits ces mots: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. On a eu soin de donner à chaque pierre le nom de l'une des personnes qu'on a lieu de soupçonner. — On ôte le tout de dessus le seuil de la porte au lever du soleil; si la pierre qui représente le coupable est brûlante, c'est déjà un indice. Mais, comme le diable est sournois, il ne faut pas s'en contenter; on récite donc les sept psaumes de la pénitence, avec les litanies des saints: on prononce ensuite les prières de l'exorcisme, contre le voleur ou la sorcière; on écrit son nom dans un cercle; on plante sur ce nom un clou d'airain, de forme triangulaire, qu'il faut enfoncer avec un marteau dont le manche soit de bois de cyprès, et on dit quelques paroles prescrites rigoureusement à cet

(1) Justus es, Domine, et justa sunt judicia tua.

(2) Comme la première, c'est une inconvenance. On ajoute aux paroles saintes du signe de la croix: — Droch, Mirroch, Esenaroeth, Bétubaroch, Assmaaroeth, qu'on entremêle de signes de croix.

effet (1). Alors le voleur se trahit par un grand cri.

S'il s'agit d'une sorcière, et qu'on veuille seulement ôter le maléfice pour le rejeter sur celle qui l'a jeté, on prend, le samedi, avant le lever du soleil, une branche de coudrier d'une année, et on dit l'oraison suivante: « Je te coupe, rameau de cette année, au nom de celui que je veux blesser comme je te blesse. » On met la branche sur la table, en répétant trois fois une certaine prière (2) qui se termine par ces mots: Que le sorcier ou la sorcière soit anathème, et nous saufs (3)!

ANATOLIUS, philosophe platonicien, maître de Jamblique, et auteur d'un traité des *Sympathies et des antipathies*, dont Fabricius a conservé quelques fragments dans sa bibliothèque grecque.

ANAXILAS, philosophe pythagoricien qui vivait sous Auguste. On l'accusa de magie, parce qu'il faisait de mauvaises expériences de physique, et Auguste le bannit. Il fut l'inventeur du *flambeau infernal*, qui consiste à brûler du soufre dans un lieu privé de lumière, ce qui rend les assistants fort laids.

ANDERSON (ALEXANDRE). Voy. VAMPIRES, à la fin.

ANDRADE, médecin qui eut des révélations en 853. Elles sont peu curieuses; cependant Duchesne les a recueillies dans sa collection des historiens français (4).

ANDRAS, grand marquis aux enfers. On le voit avec le corps d'un ange, la tête d'un chat-huant, à cheval sur un loup noir, et portant à la main un sabre pointu. Il apprend à ceux qu'il favorise, à tuer leurs ennemis, maîtres et serviteurs; c'est lui qui élève les discordes et les querelles; il commande trente légions.

ANDRÉ (TOBIE), auteur d'un livre sur le *pouvoir des mauvais anges*, rare et peu recherché (5). Dix-septième siècle.

ANDRÆ (JEAN-VALENTIN), luthérien, né dans le duché de Wurtemberg en 1596, mort en 1654. Ses connaissances confuses, son activité mal réglée, les mystérieuses allusions qui se remarquent dans ses premiers ouvrages, l'ont fait regarder comme le fondateur du fameux ordre des Roses-Croix. Plusieurs écrivains allemands lui attribuent au moins la réorganisation de cet ordre secret, affilié depuis à celui des Francs-Maçons, qui révèrent encore la mémoire d'Andræ. — Ses ouvrages, au nombre de cent, prêchent généralement la nécessité des sociétés secrètes, surtout la *République Christianopolitaine*, la *Tour de Babel*, le *Chaos des jugements* portés sur la Fraternité de la Rose-Croix, l'*Idée d'une Société Chrétienne*, la *Réforme générale du Monde*, et les *Noces chimiques de Chrétien Rosencreutz*. — On

(3) Wierus, De Præstig. dæm., lib. V, cap. v.

(4) Excerpta libri revelationum Andræ medici, anno 853, tomo II, Scriptorum And. Duchesne.

(5) Tobie Andræ Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentia in corpora, in-12; Amstel., 1691.

attribue à Andraë des voyages merveilleux, une existence pleine de mystères et des prodiges qu'on a copiés récemment en grande partie dans la peinture qu'on nous a faite des tours de passe-passe de Cagliostro.

ANDRIAGUE, animal fabuleux, espèce de cheval ou de griffon ailé, que les romans de chevalerie donnent quelquefois aux magiciens, qu'ils prêtent même à leurs héros, et qu'on retrouve aussi dans des contes de fées.

ANDROALPHUS, puissant démon, marquis de l'empire infernal ; il se montre sous la figure d'un paon à la voix grave. Quand il paraît avec la forme humaine, on peut le contraindre à donner des leçons de géométrie. Il est astronome, et il enseigne de plus à ergoter habilement. Il donne aux hommes des figures d'oiseaux ; ce qui permet à ceux qui commercent avec lui d'éviter la griffe des juges. Trente légions sont sous ses ordres (1).

ANDROGINA. Bodin et Delancré content (2) qu'en 1536, à Casal, en Piémont, on remarqua qu'une sorcière, nommée Androgina, entraînait dans les maisons, et que bientôt après on y mourait. Elle fut prise et livrée aux juges ; elle confessa que quarante sorcières, ses compagnes, avaient composé avec elle le maléfice. C'était un onguent dont elles allaient graisser les loquets des portes ; ceux qui touchaient ces loquets mouraient en peu de jours. — « La même chose advint à Genève en 1563, ajoute Delancré, si bien qu'elles y mirent la peste, qui dura plus de sept ans. Cent soixante-dix sorcières furent exécutées à Rome pour cas semblable sous le consulat de Claudius Marcellus et de Valerius Flaccus : mais la sorcellerie n'étant pas encore bien reconnue, on les prenait simplement alors pour des empoisonneuses.... »

ANDROIDES, automates à figure humaine. — Voy. MÉCANIQUE et ALBERT LE GRAND.

ÂNE. Les Égyptiens traçaient son image sur les gâteaux qu'ils offraient à Typhon, dieu du mal. Les Romains regardaient la rencontre de l'âne comme un mauvais présage. Mais cet animal était honoré dans l'Arabie.

Certains peuples trouvaient quelque chose de mystérieux dans cette innocente bête, et on pratiquait autrefois une divination dans laquelle on employait une tête d'âne. Voy. KÉPHALONOMANCIE.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de la fête de l'âne. Mais relevons une croyance populaire qui fait de la croix noire qu'il porte sur le dos une distinction accordée à l'espèce, à cause de l'ânesse de Bethphagé. C'est un fait singulier. Mais Plin, qui était presque contemporain de l'ânesse qui porta Notre-Seigneur, et qui a rassemblé avec soin tout ce qui concerne l'âne, ne parle d'aucune révolution survenue dans la distribution de la couleur et du poil de cet animal. On peut donc croire que les ânes ont toujours porté cette marque.

(1) Wierus, in Pseudomorphæon.

(2) Démonomanie, liv. IV, ch. iv. Tableau de l'inconstance, etc., liv. II, disc. 4.

Chez les Indiens du Maduré, une des premières castes, celle des cavaravadouks, prétend descendre d'un âne ; ceux de cette caste traitent les ânes en frères, prennent leur défense, poursuivent en justice et font condamner à l'amende quiconque les charge trop ou les bat et les outrage sans raison. Dans les temps de pluie, ils donneront le couvert à un âne et le refuseront à son conducteur, s'il n'est pas de certaine condition (1).

Voici une vieille fable sur l'âne : Jupiter venait de prendre possession de l'empire ; les hommes, à son avènement, lui demandèrent un printemps éternel, ce qu'il leur accorda ; il chargea l'âne de Silène de porter sur la terre ce présent. L'âne eut soif, et s'approcha d'une fontaine ; le serpent qui la gardait, pour lui permettre d'y boire, lui demanda le trésor dont il était porteur, et le pauvre animal troqua le don du ciel contre un peu d'eau. C'est depuis ce temps, dit-on, que les vieux serpents changent de peau et rajeunissent perpétuellement.

Mais il y a des ânes plus adroits que celui-là : à une demi-lieue du Kaire se trouvait, dans une grande bourgade, un bateleur qui avait un âne si instruit que les manants le prenaient pour un démon déguisé. Son maître le faisait danser ; ensuite il lui disait que le soudan voulait construire un bel édifice, et qu'il avait résolu d'employer tous les ânes du Kaire à porter la chaux, le mortier et la pierre. Aussitôt l'âne se laissait tomber, raidissait les jambes et fermait les yeux comme s'il eût été mort. Le bateleur se plaignait de la mort de son âne, et priait qu'on lui donnât un peu d'argent pour en acheter un autre.

Après avoir recueilli quelque monnaie : Ah ! disait-il, il n'est pas mort, mais il a fait semblant de l'être, parce qu'il sait que je n'ai pas le moyen de le nourrir. — Lève-toi, ajoutait-il. — L'âne n'en faisait rien. Ce que voyant, le maître annonçait que le soudan avait fait crier à son de trompe que le peuple eût à se trouver le lendemain hors de la ville du Kaire, pour y voir de grandes magnificences. — Il veut, poursuivait-il, que les plus nobles dames soient montées sur des ânes...

— L'âne se levait à ces mots, dressant la tête et les oreilles en signe de joie. — Il est vrai, reprenait le bateleur, que le gouverneur de mon quartier m'a prié de lui prêter le mien pour sa femme, qui est une vieille roupilleuse édentée.

L'âne baissait aussitôt les oreilles et commençait à clocher, comme s'il eût été boiteux (2).

Ces ânes merveilleux, disent les démonographes, étaient, sinon des démons, au moins des hommes métamorphosés ; comme Apulée, qui fut, ainsi qu'on sait, transmué en âne. Vincent de Beauvais (3) raconte la légende de deux femmes, qui tenaient une petite auberge auprès de Rome, et qui allaient vendre

(1) Saint-Foix, t. II des Essais sur Paris.

(2) Leon Africanus, part. 8 della Africa, cité dans Leloyer.

(3) In Specul. natur., lib. III, cap. cix.

leurs hôtes au marché après les avoir changés en cochons de lait, en poulets, en moutons. Une d'elles, ajoute-t-il, transforma un comédien en âne; et, comme il conservait ses talents sous sa nouvelle peau, elle le menait dans les foires des environs, où il lui gagnait beaucoup d'argent. Un voisin acheta très-cher cet âne savant. En le lui livrant, la sorcière se borna à lui recommander de ne pas le laisser entrer dans l'eau, ce que le nouveau maître de l'âne observa quelque temps. Mais un jour le pauvre animal, ayant trouvé moyen de rompre son licou, se jeta dans un lac, où il reprit sa forme naturelle, au grand étonnement de son conducteur. L'affaire, dit le conte, fut portée au juge, qui fit châtier les deux sorcières.

Les rabbins font très-grand cas de l'ânesse de Balaam. C'est, disent-ils, un animal privilégié que Dieu forma à la fin du sixième jour. Abraham se servit d'elle pour porter le bois destiné au sacrifice d'Isaac; elle porta ensuite la femme et le fils de Moïse dans le désert. Ils assurent que cette ânesse est soigneusement nourrie et réservée dans un lieu secret jusqu'à l'avènement du Messie juif, qui doit la monter pour soumettre toute la terre. Voy. BORACK.

ANGAT. Nom du diable à Madagascar, où il est regardé comme un génie sanguinaire et cruel. On lui donne la figure du serpent.

ANGELIERI, Sicilien du dix-septième siècle, qui n'est connu que par un fatras dont il publia deux volumes, et dont il en promettait vingt-quatre, sous le titre de *Lumière magique*, ou origine, ordre et gouvernement de toutes les choses célestes, terrestres et infernales, etc. (1). Mongitore en parle dans le tome I^{er} de sa *Bibliothèque sicilienne*.

ANGÉLIQUE, plante qui passe pour un préservatif contre les fascinations de la magie. On la mettait en manière d'amulette au cou des petits enfants pour les garantir des maléfices.

ANGERBODE ou ANGURBODE, femme gigantesque qui se maria avec le diable, selon l'opinion des Scandinaves, et qui enfanta trois monstres: le loup Fenris, le serpent Jormungandur et la démoné Héla, qui garde le monde souterrain.

ANGES. Les Juifs, à l'exception des saducéens, admettaient et honoraient les anges, en qui ils voyaient, comme nous, des substances spirituelles, intelligentes, et les premières en dignité entre les créatures.

Les rabbins, qui depuis la dispersion ont tout altéré, et qui placent la création des anges au second jour, ajoutent qu'ayant été appelés au conseil de Dieu, lorsqu'il voulut former l'homme, leurs avis furent partagés, et que Dieu fit Adam à leur insu, pour éviter leurs murmures. Ils reprochèrent néanmoins à Dieu d'avoir donné trop d'empire à Adam. Dieu soutint l'excellence de son ouvrage, parce que l'homme devait le louer sur la

terre, comme les anges le louaient dans le ciel. Il leur demanda ensuite s'ils savaient le nom de toutes les créatures? Ils répondirent que non; et Adam, qui parut aussitôt, les récita tous sans hésiter, ce qui les confondit.

L'Ecriture sainte a conservé quelquefois aux démons le nom d'anges, mais anges de ténèbres, anges déchus ou mauvais anges. Leur chef est appelé le grand dragon et l'ancien serpent, à cause de la forme qu'il prit pour tenter la femme.

Zoroastre enseignait l'existence d'un nombre infini d'anges ou d'esprits médiateurs, auxquels il attribuait non-seulement un pouvoir d'intercession subordonné à la providence continuelle de Dieu, mais un pouvoir aussi absolu que celui que les païens prêtaient à leurs dieux (2). C'est le culte rendu à des dieux secondaires que saint Paul a condamné (3).

Les musulmans croient que les hommes ont chacun deux anges gardiens, dont l'un écrit le bien qu'ils font, et l'autre, le mal. Ces anges sont si bons, ajoutent-ils, que, quand celui qui est sous leur garde fait une mauvaise action, ils le laissent dormir avant de l'enregistrer, espérant qu'il pourra se repentir à son réveil.

Les Persans donnent à chaque homme cinq anges gardiens, qui sont placés: le premier à sa droite pour écrire ses bonnes actions, le second à sa gauche pour écrire les mauvaises, le troisième devant lui pour le conduire, le quatrième derrière pour le garantir des démons, et le cinquième devant son front pour tenir son esprit élevé vers le prophète. D'autres en ce pays portent le nombre des anges gardiens jusqu'à cent soixante.

Les Siamois divisent les anges en sept ordres, et les chargent de la garde des planètes, des villes, des personnes. Ils disent que c'est pendant qu'on éternue que les mauvais anges écrivent les fautes des hommes.

Les théologiens admettent neuf chœurs d'anges, en trois hiérarchies: les séraphins, les chérubins, les trônes; — les dominations, les principautés, les vertus des cieux; — les puissances, les archanges et les anges.

Parce que des anges, en certaines occasions où Dieu l'a voulu, ont secouru les Juifs contre leurs ennemis, les peuples modernes ont quelquefois attendu le même prodige. Le jour de la prise de Constantinople par Mahomet II, les Grecs schismatiques, comptant sur la prophétie d'un de leurs moines, se persuadaient que les Turcs n'entreraient pas dans la ville, mais qu'ils seraient arrêtés aux murailles par un ange armé d'un glaive, qui les chasserait et les repousserait jusqu'aux frontières de la Perse. Quand l'ennemi parut sur la brèche, le peuple et l'armée se réfugièrent dans le temple de Sainte-Sophie, sans avoir perdu tout espoir; mais l'ange n'arriva pas, et la ville fut saccagée.

(1) *Lux magica academica, coelestium, terrestrium et infernorum origo, ordo et subordinatio cunctorum quoad esse, fieri et operari*, XXIV voluminibus divisa. Pars 1, Venise, 1686, sous le nom de Livio Betani; pars 2, Ve-

nise, 1687. Ces deux vol. sont in-4°.

(2) Bergier, Dictionnaire théologique.

(3) Coloss., cap. II, vers. 18.

Cardan raconte qu'un jour qu'il était à Milan, le bruit se répandit tout à coup qu'il y avait un ange dans les airs au-dessus de la ville. Il accourut et vit, ainsi que deux mille personnes rassemblées, un ange qui planait dans les nuages, armé d'une longue épée et les ailes étendues. Les habitants s'écriaient que c'était l'ange exterminateur; et la consternation devenait générale, lorsqu'un jurisconsulte fit remarquer que ce qu'on voyait n'était que la représentation qui se faisait dans les nuées, d'un ange de marbre blanc placé au haut du clocher de Saint-Gothard.

Voy. ARMÉES PRODIGIEUSES.

ANGEWEILLER. Voy. FÉES.

ANGUEKKOK, espèce de sorcier auquel les Groenlandais ont recours dans tous leurs embarras. Ainsi, quand les veaux marins ne se montrent pas en assez grand nombre, on va prier l'anguiekkok d'aller trouver la femme prodigieuse qui, selon la tradition, a traîné la grande île de Disco, de la rivière de Baal, où elle était située autrefois, pour la placer à plus de cent lieues de là, à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui. D'après la légende, cette femme habite au fond de la mer, dans une vaste maison gardée par les veaux marins; des oiseaux de mer nagent dans sa lampe d'huile de poisson, et les habitants de l'abîme se réunissent autour d'elle, attirés par son éclat, sans pouvoir la quitter, jusqu'à ce que l'anguiekkok la saisisse par les cheveux, et, lui enlevant sa coiffure, rompe le charme qui les retenait auprès d'elle.

Quand un Groenlandais tombe malade, c'est encore l'anguiekkok qui lui sert de médecin; il se charge également de guérir les maux du corps et ceux de l'âme (1). Voyez TORNGAR-SUK.

ANGUILLE. — Les livres de secrets merveilleux donnent à l'anguille des vertus surprenantes. Si on la laisse mourir hors de l'eau, qu'on mette ensuite son corps entier dans du fort vinaigre mêlé avec du sang de vautour, et qu'on place le tout sous du fumier, cette composition « sera ressusciter tout ce qui lui sera présenté, et lui redonnera la vie comme auparavant (2). »

Des autorités de la même force disent encore que celui qui mange le cœur tout chaud d'une anguille, sera saisi d'un instinct prophétique, et prédira les choses futures.

Les Egyptiens adoraient l'anguille, que leurs prêtres seuls avaient droit de manger.

On a beaucoup parlé, dans le dernier siècle, des anguilles formées de farine ou de jus de mouton; c'était une de ces plaisanteries qu'on appelle aujourd'hui un canard.

N'oublions pas le petit trait d'un avare, rapporté par Guillaume de Malmesbury, doyen d'Elgin, dans la province de Murray en Ecosse, lequel avare fut, par magie, changé en anguille et mis en matelotte (3).

ANIMAUX. — Ils jouent un grand rôle dans les anciennes mythologies. Les païens en adoraient plusieurs, ou par terreur, ou

par reconnaissance, ou par suite des doctrines de la métempsycose. Chaque dieu avait un animal qui lui était dévoué. Les anciens philosophes avaient parfois, au sujet des animaux, de singulières idées. Celse, qui a été si bien battu par Origène, soutenait très-sérieusement que les animaux ont plus de raison, plus de sagesse, plus de vertu que l'homme (peut-être jugeait-il d'après lui-même), et qu'ils sont dans un commerce plus intime avec la Divinité. Quelques-uns ont cherché dans de telles idées, l'origine du culte que les Egyptiens rendaient à plusieurs animaux. Mais d'autres mythologues vous diront que ces animaux étaient révéérés, parce qu'ils avaient prêté leur peau aux dieux égyptiens en déroute et obligés à se travestir.

Voy. AME DES BÊTES.

Divers animaux sont très-réputés dans la sorcellerie, comme le coq, le chat, le crapaud, le bouc, le loup, le chien, ou parce qu'ils accompagnent les sorcières au sabbat, ou pour les présages qu'ils donnent, ou parce que les magiciens et les démons empruntent leurs formes. Nous en parlerons à leurs articles particuliers.

Dix animaux sont admis dans le paradis de Mahomet : la baleine de Jonas, la fourmi de Salomon, le bélier d'Ismaël, le veau d'Abraham, l'âne d'Aasis, reine de Saba, la chameau du prophète Saleh, le bœuf de Moïse, le chien des sept dormants, le coucou de Belkis et l'âne de Mahomet. Voy. BORACK.

Nous ne dirons qu'un mot d'une erreur populaire qui, aujourd'hui, n'est plus très-enracinée. On croyait autrefois que toutes les espèces qui sont sur la terre se trouvaient aussi dans la mer. Le docteur Brown a prouvé que cette opinion n'était pas fondée. « Il serait bien difficile, dit-il, de trouver l'huitre sur la terre; et la panthère, le chameau, la taupe ne se rencontrent pas dans l'histoire naturelle des poissons. D'ailleurs le renard, le chien, l'âne, le lièvre de mer ne ressemblent pas aux animaux terrestres qui portent le même nom. Le cheval marin n'est pas plus un cheval qu'un aigle; le bœuf de mer n'est qu'une grosse raie; le lion marin, une espèce d'écrevisse; et le chien marin ne représente pas plus le chien de terre que celui-ci ne ressemble à l'étoile Sirius, qu'on appelle aussi le chien (4). »

Il serait long et hors de propos de rapporter ici toutes les bizarreries que l'esprit humain a enfantées par rapport aux animaux. Voy. BÊTES, etc.

ANJORRAND. — Voy. DENIS.

ANNEAU. — Il y avait autrefois beaucoup d'anneaux enchantés ou chargés d'amulettes. Les magiciens faisaient des anneaux constellés avec lesquels on opérait des merveilles. Voy. ELÉAZAR. — Cette croyance était si répandue chez les païens, que leurs prêtres ne pouvaient porter d'anneaux, à moins qu'ils ne fussent si simples qu'il était évident qu'ils ne contenaient pas d'amulettes (5).

t. I, p. 523.

(4) Brown, Des Erreurs populaires, liv. III, ch. xxiv.

(5) Aulu-Gelle, lib. X, cap. xxv.

(1) Expédition du capitaine Graah dans le Groenland.

(2) Admirables Secrets d'Albert le Grand, liv. II, ch. iii.

(3) Cité par M. Salgues. Des Erreurs et des Préjugés,

Les anneaux magiques devinrent aussi de quelque usage chez les chrétiens, et même beaucoup de superstitions se rattachèrent au simple *anneau d'alliance*. On croyait qu'il y avait dans le quatrième doigt, qu'on appela spécialement doigt annulaire ou doigt destiné à l'anneau, une ligne qui répondait directement au cœur; on recommanda donc de mettre l'anneau d'alliance à ce seul doigt. Le moment où le mari donne l'anneau à sa jeune épouse devant le prêtre, ce moment, dit un vieux livre de secrets, est de la plus haute importance. Si le mari arrête l'anneau à l'entrée du doigt et ne passe pas la seconde jointure, la femme sera maîtresse; mais s'il enfonce l'anneau jusqu'à l'origine du doigt, il sera chef et souverain. Cette idée est encore en vigueur, et les jeunes mariées ont généralement soin de courber le doigt annulaire au moment où elles reçoivent l'anneau, de manière à l'arrêter avant la seconde jointure.

Les Anglaises, qui observent la même superstition, font le plus grand cas de l'anneau d'alliance, à cause de ses propriétés. Elles croient qu'en mettant un de ces anneaux dans un bonnet de nuit, et plaçant le tout sous leur chevet, elles verront en songe le mari qui leur est destiné.

Les Orientaux révèrent les anneaux et les bagues, et croient aux anneaux enchantés. Leurs contes sont pleins de prodiges opérés par ces anneaux. Ils citent surtout, avec une admiration sans bornes, l'*anneau de Salomon*, par la force duquel ce prince commandait à toute la nature. Le grand nom de Dieu est gravé sur cette bague, qui est gardée par des dragons, dans le tombeau inconnu de Salomon. Celui qui s'emparerait de cet anneau, serait maître du monde et aurait tous les génies à ses ordres. Voy. SAKHAR. — A défaut de ce talisman prodigieux, ils achètent à des magiciens des anneaux qui produisent aussi des merveilles.

Henri VIII bénissait des anneaux d'or, qui avaient, disait-il, la propriété de guérir de la crampe (1).

Les faiseurs de secrets ont inventé des bagues magiques qui ont plusieurs vertus. Leurs livres parlent de l'*anneau des voyageurs*. Cet anneau, dont le secret n'est pas bien certain, donnait à celui qui le portait le moyen d'aller sans fatigue de Paris à Orléans, et de revenir d'Orléans à Paris dans la même journée.

Mais on n'a pas perdu le secret de l'*anneau d'invisibilité*. Les cabalistes ont laissé la manière de faire cet anneau, qui plaça Gygès au trône de Lydie. Il faut entreprendre cette opération un mercredi de printemps, sous les auspices de Mercure, lorsque cette planète se trouve en conjonction avec une des autres planètes favorables, comme la Lune, Jupiter, Vénus et le Soleil. Que l'on ait de bon mercure fixé et purifié; on en formera une bague où puisse entrer facilement le doigt du milieu; on enchâssera dans le chaton une petite pierre que l'on trouve dans le nid de la huppe, et on gravera autour de la bague ces paro-

(1) Misson, Voyage d'Italie, t. III, p. 16, à la marge.

(2) Saint Luc, ch. iv, verset 30.

les : *Jésus passant + au milieu d'eux + s'en alla* (2); puis, ayant posé le tout sur une plaque de mercure fixé, on fera le parfum de Mercure; on enveloppera l'anneau dans un taffetas de la couleur convenable à la planète, on le portera dans le nid de la huppe d'où l'on a tiré la pierre, on l'y laissera neuf jours; et quand on le retirera, on fera encore le parfum comme la première fois; puis on le gardera dans une petite boîte faite avec du mercure fixé, pour s'en servir à l'occasion. Alors on mettra la bague à son doigt. En tournant la pierre au dehors de la main, elle a la vertu de rendre invisible aux yeux des assistants celui qui la porte; et quand on veut être vu, il suffit de rentrer la pierre en dedans de la main, que l'on ferme en forme de poing.

Porphyre, Jamblique, Pierre d'Apone et Agrippa, ou du moins les livres de secrets qui leur sont attribués, soutiennent qu'un anneau fait de la manière suivante a la même propriété. Il faut prendre des poils qui sont au-dessus de la tête de la hyène, et en faire de petites tresses avec lesquelles on fabrique un anneau, qu'on porte aussi dans le nid de la huppe. On le laisse là neuf jours; on le passe ensuite dans des parfums préparés sous les auspices de Mercure (planète). On s'en sert comme de l'autre anneau, excepté qu'on l'ôte absolument du doigt quand on ne veut plus être invisible.

Si, d'un autre côté, on veut se précautionner contre l'effet de ces anneaux cabalistiques, on aura une bague faite de plomb raffiné et purgé; on enchâssera dans le chaton un œil de jeune belette qui n'aura porté des petits qu'une fois; sur le contour on gravera les paroles suivantes : *Apparuit Dominus Simoni*. Cette bague se fera un samedi, lorsqu'on connaîtra que Saturne est en opposition avec Mercure. On l'enveloppera dans un morceau de linceul mortuaire qui ait enveloppé un mort; on l'y laissera neuf jours; puis, l'ayant retirée, on fera trois fois le parfum de Saturne, et on s'en servira.

Ceux qui ont imaginé ces anneaux ont raisonné sur le principe de l'antipathie qu'ils supposaient entre les matières qui les composent. Rien n'est plus antipathique à la hyène que la belette; et Saturne rétrograde, presque toujours à Mercure; ou, lorsqu'ils se rencontrent dans le domicile de quelques signes du zodiaque, c'est toujours un aspect funeste et de mauvais augure (3).

On peut faire d'autres anneaux sous l'influence des planètes, et leur donner des vertus au moyen de pierres et d'herbes merveilleuses. « Mais dans ces caractères, herbes cueillies, constellations et charmes, le diable se coule, » comme dit Leloyer, quand ce n'est pas simplement le démon de la grossière imposture. « Ceux qui observent les heures des astres, ajoute-t-il, n'observent que les heures des démons qui président aux pierres, aux herbes et aux astres mêmes. » — Et il est de fait que ce ne sont ni des

(3) Petit Albert.

saints ni des cœurs honnêtes qui se mêlent de ces superstitions.

ANNEBERG, — démon des mines; il tua un jour de son souffle douze ouvriers qui travaillaient à une mine d'argent dont il avait la garde. C'est un démon méchant, rancunier et terrible. Il se montre surtout en Allemagne; on dit qu'il a la figure d'un cheval, avec un cou immense et des yeux effroyables (1).

ANNÉE. — Plusieurs peuples ont célébré, par des cérémonies plus ou moins singulières, le retour du nouvel an. Chez les Perses, un jeune homme s'approchait du prince et lui faisait des offrandes, en disant qu'il lui apportait la nouvelle année de la part de Dieu. Chez nous, on donne encore des étrennes.

Les Gaulois commençaient l'année par la cérémonie du gui de chêne, qu'ils appelaient *le gui de l'an neuf* ou du nouvel an. Les druides, accompagnés du peuple, allaient dans une forêt, dressaient autour du plus beau chêne un autel triangulaire de gazon, et gravaient sur le tronc et sur les deux plus grosses branches de l'arbre révérentiel les noms des dieux qu'ils croyaient les plus puissants : *Theutatès, Hésus, Taranis, Belenus*. Ensuite l'un d'eux, vêtu d'une blanche tunique, coupait le gui avec une serpe d'or; deux autres druides étaient là pour le recevoir dans un linge et prendre garde qu'il ne touchât la terre. Ils distribuaient l'eau où ils faisaient tremper ce nouveau gui, et persuadaient au peuple qu'elle guérissait plusieurs maladies et qu'elle était efficace contre les sortilèges (2).

On appelle *année platonique* un espace de temps à la fin duquel tout doit se retrouver à la même place (3). Les uns comptent seize mille ans pour cette révolution, d'autres trente-six mille. Il y en eut aussi qui croyaient anciennement qu'au bout de cette période, le monde serait renouvelé, et que les âmes rentreraient dans leurs corps pour commencer une nouvelle vie semblable à la précédente. On conte là-dessus cette petite anecdote :

Deux Allemands, arrêtés dans une auberge de Châlons-sur-Marne, amenèrent la conversation sur cette grande année platonique où toutes les choses doivent retourner à leur premier état; ils voulurent persuader au maître du logis qu'il n'y avait rien de si vrai que cette révolution; « de sorte, disaient-ils, que, dans seize mille ans d'ici, nous serons à boire chez vous à pareille heure et dans cette même chambre. »

Là-dessus, ayant très-peu d'argent, en vrais Allemands qu'ils étaient, ils prièrent l'hôte de leur faire crédit jusque-là.

Le cabaretier champenois leur répondit qu'il le voulait bien. — Mais, ajouta-t-il, parce qu'il y a seize mille ans jour pour jour, heure pour heure, que vous étiez pareillement à boire ici, comme vous faites, et que

vous vous en allâtes sans payer, acquittez le passé, et je vous ferai crédit du présent...

Le préjugé des *années climatériques* subsiste encore, quoiqu'on en ait à peu près démontré l'absurdité. Auguste écrivait à son neveu Caius, pour l'engager à célébrer le jour de sa naissance, attendu qu'il avait passé la soixante-troisième année, — qui est cette grande climatérique si redoutable pour les humains. — Beaucoup de personnes craignent encore l'année climatérique; cependant une foule de relevés prouvent qu'il ne meurt pas plus d'hommes dans la soixante-troisième année que dans les années qui la précèdent. Mais un préjugé se détruit avec peine. Selon ces idées, que Pythagore fit naître par ses singulières rêveries sur les nombres, notre tempérament éprouve tous les sept ans une révolution complète. Quelques-uns disent même qu'il se renouvelle entièrement. D'autres prétendent que ce renouvellement n'a lieu que tous les neuf ans; aussi les années climatériques se comptent par sept et par neuf. Quarante-neuf et quatre-vingt-un sont des années très-importantes, disent les partisans de cette doctrine; mais soixante-trois est l'année la plus fatale, parce que c'est la multiplication de sept par neuf. Un Normand disait: Encore un des miens pendu à quarante-neuf ans! et qu'on dise qu'il ne faut pas se méfier des années climatériques!

« On ne doit pourtant pas porter trop loin, dit M. Salgues, le mépris de la période septennaire, qui marque en effet les progrès du développement et de l'accroissement du corps humain. Ainsi, généralement, « les dents de l'enfance tombent à sept ans, la puberté se manifeste à quatorze, le corps cesse de croître à vingt-un. » — Mais cette observation n'est pas complètement exacte.

ANNIUS DE VITERBE (JEAN NANNI), — savant ecclésiastique, né à Viterbe en 1432. Il a publié une collection de manuscrits attribués à Béroze, à Fabius Pictor, à Caton, à Archiloque, à Manéthon, etc., et connus sous le nom d'*Antiquités d'Annius*. Ce recueil a peu de crédit. On prétend qu'il contient beaucoup de fables; mais plusieurs de ces fables sont d'antiques légendes.

— On doit encore à Annius un *Traité de l'empire des Turcs*, et un livre des *Futurs triomphes des chrétiens sur les Turcs et les Sarrasins*, etc. Ces deux ouvrages sont des explications de l'Apocalypse. L'auteur pense que Mahomet est l'antechrist, et que la fin du monde aura lieu quand le peuple des saints (les chrétiens) aura soumis entièrement les Juifs et les mahométans.

ANOCCHIATURA, — fascination involontaire qui s'exerce, soit par les yeux, soit par les paroles, selon les croyances populaires des Corses, mais dans un sens très-bizarre, les puissances mystérieuses qui président à l'anocchiatura ayant la singulière habitude

année. Cicéron, dans un passage de son *Hortensius*, conservé par Servius, fait cette grande année de douze mille neuf cent cinquante-quatre des nôtres.

(1) Wierus, De Præst., lib. I, cap. xxii.

(2) Saint-Foix, Essais, etc., t. II.

(3) Quelques-uns disaient que les corps célestes seulement se retrouveraient au même point au bout de la grande

d'exécuter le contraire de ce qu'on souhaite. Aussi, dans la crainte de fasciner les enfants, en leur adressant des bénédictions ou des éloges, le peuple qui leur veut du bien le leur prouve par des injures et des souhaits d'autant plus favorables qu'ils sont plus affreusement exprimés (1).

ANPIEL, — l'un des anges que les rabbins chargent du gouvernement des oiseaux ; car ils mettent chaque espèce créée sous la protection d'un ou de plusieurs anges.

ANSELME DE PARME, — astrologue, né à Parme, où il mourut en 1140. Il avait écrit des *Institutions astrologiques*, qui n'ont pas été imprimées. Wierus (2) et quelques démonographes le mettent au nombre des sorciers. Des charlatans, qui guérissaient les plaies au moyen de paroles mystérieuses que l'on prétend inventées par lui, ont pris le nom d'anselmistes ; et, pour mieux en imposer, ils se vantaient de tenir leur vertu de guérir, non d'Anselme de Parme, mais de saint Anselme de Cantorbéry.

ANSUPEROMIN, — sorcier des environs de Saint-Jean-de-Luz, qui, selon des informations prises sous Henri IV par le conseiller Pierre Delancre (3), fut vu plusieurs fois au sabbat, à cheval sur un démon qui avait forme de bouc, et jouant de la flûte pour la danse des sorcières. Voy. Boucs.

ANTÆUS. — Il y a, comme dit Boguet, des familles où il se trouve toujours quelqu'un qui devient loup-garou. Evanthès, et après lui Plin, rapportent que dans la race d'un certain Anthæus, Arcadien, on choisissait par le sort un homme que l'on conduisait près d'un étang. Là, il se dépouillait, pendait ses habits à un chêne ; et, après avoir passé l'eau à la nage, s'enfuyait dans un désert où, transformé en loup, il vivait et conversait avec les loups pendant neuf ans. Il fallait que durant ce temps il ne vît point d'hommes ; autrement le cours des neuf ans eût recommencé. Au bout de ce terme il retournait vers le même étang, le traversait à la nage et rentrait chez lui, où il ne se trouvait pas plus âgé que le jour de sa transmutation en loup : le temps qu'il avait passé sous cette forme ne faisant pas compte dans le nombre des années de sa vie.

ANTAMTAPP, enfer des Indiens, plein de chiens enragés et d'insectes féroces. On y est couché sur des branches d'épines et continuellement caressé par des corbeaux qui ont des becs de fer. Les Brames disent que les supplices de cet enfer sont éternels.

ANTECHRIST. Par Antechrist on entend ordinairement un tyran impie et cruel, ennemi de Jésus-Christ. Il doit régner sur la terre lorsque le monde approchera de sa fin. Les persécutions qu'il exercera contre les élus seront la dernière et la plus terrible épreuve qu'ils auront à subir ; et même Notre-Seigneur a déclaré que les élus y suc-

comberaient, si le temps n'en était abrégé en leur faveur ; car il se donnera pour le Messie et fera des prodiges capables d'induire en erreur les élus mêmes.

Leloyer (4) rapporte cette opinion populaire, que les démons souterrains ne gardent que pour lui les trésors cachés ; au moyen desquels il pourra séduire les peuples ; et sa persécution sera d'autant plus redoutable, qu'il ne manquera d'aucun moyen de séduire et agira beaucoup plus par la corruption que par la violence brutale. C'est à cause des miracles qu'il doit faire que plusieurs l'appellent le singe de Dieu.

L'Antechrist aura beaucoup de précurseurs ; il viendra peu de temps avant la fin du monde. Saint Jérôme dit que ce sera un homme fils d'un démon. D'autres ont pensé que ce serait un démon revêtu d'une chair apparente et fantastique. Mais, suivant saint Irénée, saint Ambroise, saint Augustin, et plusieurs autres Pères, l'Antechrist doit être un homme de la même nature que tous les autres, de qui il ne différera que par une malice et une impiété dignes de l'enfer.

Il sera Juif, et de la tribu de Dan, selon Malvenda (5), qui appuie son sentiment sur ces paroles de Jacob mourant à ses fils : *Dan est un serpent dans le sentier* (6) ; sur celles-ci de Jérémie : *Les armées de Dan dévoreront la terre* ; et sur le chapitre 7 de l'*Apocalypse*, où saint Jean a omis la tribu de Dan dans l'énumération qu'il fait des autres tribus.

« L'Antechrist sera toujours en guerre ; il fera des miracles qui étonneront la terre ; il persécutera les justes ; et, comme le diable marque déjà ses sujets, il marquera aussi les siens d'un signe au front ou à la main (7). »

Elie et Enoch viendront enfin, suivant Malvenda, et convertiront les Juifs. L'Antechrist leur fera donner la mort qu'ils n'ont pas encore reçue, et qu'ils ne doivent recevoir que de lui. Alors Jésus-Christ, Notre-Seigneur, descendra des cieux et tuera l'Antechrist avec l'épée à deux tranchants qui sortira de sa bouche.

Quelques-uns prétendent que le règne de l'Antechrist durera cinquante ans ; d'autres, qu'il ne durera que trois ans et demi ; après quoi les anges feront entendre les trompettes du dernier jugement.

Le mot de passe des sectateurs de l'Antechrist sera, dit Boguet : *Je renie le baptême*.

Ce qui est assez grotesque, assurément, c'est que les protestants, ces précurseurs de l'Antechrist, donnent le nom d'Antechrist au pape, comme les larrons qui crient au voleur pour détourner d'eux les recherches. Voy. ABDEEL.

Pendant un moment, dans le peuple, on a craint que Napoléon ne fût l'Antechrist. Nous mentionnons cette petite circonstance comme un simple fait.

(1) P. Mérimée, Colomba.

(2) In libro apologetico.

(3) Tableau de l'inconstance des démons, liv. III, disc. 4.

(4) Discours des spectres, liv. IV, ch. xv.

(5) Dans un long et curieux ouvrage en 13 livres sur l'Antechrist, Raban-Maur, au neuvième siècle, a fait aussi un livre sur la Vie et les mœurs de l'Antechrist.

(6) Genèse, ch. XLIX.

(7) Boguet, Discours des sorciers, ch. 4.

Le troisième traité de l'*Histoire des trois possédées de Flandre*, par Sébastien Michaëlis, donne des éclaircissements sur l'Antechrist, d'après les dires des démons exorcisés. « Il sera méchant comme un enragé. Jamais si méchante créature ne fut sur terre. Il fera des chrétiens ce qu'on fait en enfer des âmes; ce ne serapas un martyr humain, mais un martyr inhumain. Il aura une foule de noms de synagogue; il se fera porter par les airs quand il voudra; Belzébuth sera son père. »

Une sorcière, qui avait des visions, déclara que l'Antechrist parlerait en naissant toutes sortes de langues, qu'il aurait des griffes au lieu de pieds et ne porterait pas de pantoufles; que Belzébuth, son père, se montrera à ses côtés sous la figure d'un oiseau à quatre pattes, avec une queue, une tête de bœuf très-plate, des cornes, et un poil noir assez rude; qu'il marquera les siens d'un cachet qui représentera cette gracieuse figure en petit.

Nous pourrions citer beaucoup de choses pareilles sur l'Antechrist; mais les détails burlesques et les plaisanteries ne vont qu'à moitié dans une pareille matière; et peut-être faut-il demander pardon au lecteur de leur avoir déjà donné trop de place.

On a raillé l'abbé Fiard, qui regardait Voltaire et les encyclopédistes comme des précurseurs de l'Antechrist. Il est possible que les railleurs aient tort.

ANTESSER, démon. Voy. BLOKULA.

ANTHROPOMANCIE, divination par l'inspection des entrailles d'hommes ou de femmes éventrés. Cet horrible usage était très-ancien. Hérodote dit que Ménélas, retenu en Egypte par les vents contraires, sacrifia à sa barbare curiosité deux enfants du pays, et chercha à savoir ses destinées dans leurs entrailles. Héliogabale pratiquait cette divination. Julien l'Apostat, dans ses opérations magiques et dans ses sacrifices nocturnes, faisait tuer, dit-on un grand nombre d'enfants pour consulter leurs entrailles. Dans sa dernière expédition, étant à Carra en Mésopotamie, il s'enferma dans le temple de la Lune; et, après avoir fait ce qu'il voulut avec les complices de son impiété, il scella les portes, et y posa une garde qui ne devait être levée qu'à son retour. Il fut tué dans la bataille qu'il livra aux Perses, et ceux qui entrèrent dans le temple de Carra, sous le règne de Jovien, son successeur, y trouvèrent une femme pendue par les cheveux, les mains étendues, le ventre ouvert et le foie arraché.

ANTHROPOPHAGES. Le livre attribué à Enoch dit que les géants nés du commerce des anges avec les filles des hommes furent les premiers anthropophages. Marc-Paul rapporte que de son temps, dans la Tartarie, les magiciens avaient le droit de manger la chair des criminels; et des écrivains ont relevé ce fait notable qu'il n'y a que les chrétiens qui n'aient pas été anthropophages.

(1) Voyez les Bollandistes, 23 juin, etc.

ANTIDE. Une vieille tradition populaire rapporte que saint Antide, évêque de Besançon, vit un jour dans la campagne un démon fort maigre et fort laid, qui se vantait d'avoir porté le trouble dans l'église de Rome. Le saint appela le démon, le fit mettre à quatre pattes, lui sauta sur le dos, se fit par lui transporter à Rome, répara le dégât dont l'ange déchu se montrait si fier, et s'en revint en son diocèse par la même voiture (1).

ANTIOCHUS, moine de Séba, qui vivait au commencement du septième siècle. Dans ses 190 homélies, intitulées *Pandectes des divines Ecritures*, la 84^e de *Insomniis*, roule sur les visions et les songes (2).

ANTIPATHIE. Les astrologues prétendent que ce sentiment d'opposition qu'on ressent pour une personne ou pour une chose est produit par les astres. Ainsi deux personnes nées sous le même aspect auront un désir mutuel de se rapprocher, et s'aimeront sans savoir pourquoi; de même que d'autres se haïront sans motif, parce qu'ils seront nés sous des conjonctions opposées. Mais comment expliqueront-ils les antipathies que les grands hommes ont eues pour les choses les plus communes? on en cite un grand nombre auxquelles on ne peut rien comprendre. — Lamothe-Levayer ne pouvait souffrir le son d'aucun instrument, et goûtait le plus vif plaisir au bruit du tonnerre. César n'entendait pas le chant du coq sans frissonner. Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Marie de Médicis ne pouvait supporter la vue d'une rose, pas même en peinture, et elle aimait toute autre sorte de fleurs. Le cardinal Henri de Cardonne éprouvait la même aversion, et tombait en syncope lorsqu'il sentait l'odeur des roses. Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin ou un cochon de lait. Henri III ne pouvait rester seul dans une chambre où il y avait un chat. Le maréchal de Schomberg avait la même faiblesse. Ladislas, roi de Pologne, se troublait et prenait la fuite quand il voyait des pommes. Scaliger frémissait à l'aspect du cresson. Erasme ne pouvait sentir le poisson sans avoir la fièvre. Tycho-Brabé défaillait à la rencontre d'un lièvre ou d'un renard. Le duc d'Epéron s'évanouissait à la vue d'un levraut. Cardan ne pouvait souffrir les œufs; le poète Arioste, les bains; le fils de Crassus, le pain; César de Lescalle, le son de la vielle.

On trouve souvent la cause de ces antipathies dans les premières sensations de l'enfance. Une dame qui aimait beaucoup les tableaux et les gravures s'évanouissait lorsqu'elle en trouvait dans un livre; elle en dit la raison: étant encore petite, son père l'aperçut un jour qui feuilletait les volumes de sa bibliothèque pour y chercher des images; il les lui retira brusquement des mains, et lui dit d'un ton terrible qu'il y avait dans ces livres des diables qui l'étrangleraient si elle

(2) Voyez t. XII de la Bibliotheca patrum, ed. Lugdun.

osait y toucher... Ces menaces absurdes, ordinaires à certains parents, occasionnent toujours de funestes effets qu'on ne peut plus détruire.

Pline assure qu'il y a une telle antipathie entre le loup et le cheval, que si le cheval passe où le loup a passé, il sent aux jambes un engourdissement qui l'empêche de marcher. Un cheval sent le tigre en Amérique, et refuse obstinément de traverser une forêt où son odorat lui annonce la présence de l'ennemi. Les chiens sentent aussi très-bien les loups avec qui ils ne sympathisent pas; et peut-être serions-nous sages de suivre jusqu'à un certain point, avec les gens que nous voyons la première fois, l'impression sympathique ou antipathique qu'ils nous font éprouver; car l'instinct existe aussi chez les hommes mêmes, qui le surmontent cependant par la raison.

ANTIPODES. L'existence des antipodes était regardée naturellement comme un conte, dans le temps où l'on croyait que la terre était plate. Mais il n'est pas vrai, comme on l'a perfidement écrit, que le prêtre Virgile fut excommunié par le pape Zacharie pour avoir soutenu qu'il y avait des antipodes: ce Virgile au contraire, à cause de sa science, fut comblé d'honneurs par le saint-siège et nommé à l'évêché de Salzbourg. D'ailleurs le pape Zacharie savait probablement qu'il y a des antipodes, puisqu'avant lui Origène, le pape saint Clément et d'autres en avaient parlé. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse, saint Athanase et la plupart des Pères n'ignoraient pas la forme sphérique de la terre. Voy. Philoponus, De Mundi creat. lib. v, c. 13.

La plupart des hommes, à qui l'éducation n'a pas étendu les bornes de l'esprit, croient encore que la terre n'est qu'un grand plateau; et il serait difficile de leur persuader qu'on trouve au-dessous de nous des humains qui ont la tête en bas, et les pieds justement opposés aux nôtres (1).

Les anciens mythologues citent, dans un autre sens, sous le nom d'Antipodes, des peuples fabuleux de la Libye, à qui on attribuait huit doigts aux pieds, et les pieds tournés en dehors. On ajoute qu'avec cela ils couraient comme le vent.

ANTOINE. Saint Antoine est célèbre par les tentations qu'il eut à subir de la part du diable. Ceux qui ont mis leur esprit à la torture pour donner à ces faits un côté plaisant, n'ont pas toujours eu autant d'esprit qu'ils ont voulu en montrer. Ils n'égalent certainement pas le bon légendaire, qui conte qu'Antoine, ayant dompté Satan, le contraignit à demeurer auprès de lui, sous sa forme la plus convenable, qui était celle d'un cochon. Voy. ARDENTS.

APANTOMANCIE, divination tirée des objets qui se présentent à l'improviste. Tels sont les présages que donne la rencontre d'un lièvre ou d'un aigle, etc.

APARCTIENS, peuples fabuleux que d'an-

(1) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. II, p. 72.

ciens conteurs ont placés dans le Septentrion. Ils étaient transparents comme du cristal, et avaient les pieds étroits et tranchants comme des patins, ce qui les aidait merveilleusement à glisser sur leurs lacs gelés. Leur longue barbe ne leur pendait pas au menton, mais au bout du nez. Ils n'avaient point de langue, mais deux solides râteliers de dents, qu'ils frappaient musicalement l'un contre l'autre pour s'exprimer. Ils ne sortaient que la nuit, et se reproduisaient par le moyen de la sueur, qui se congelait et formait un petit. Leur dieu était un ours blanc (2).

APOCALYPSE. Dans cette clôture redoutable du saint livre, qui commence par la Genèse, l'esprit de l'homme s'est souvent égaré. La manie de vouloir tout expliquer, quand nous sommes entourés de tant de mystères que nous ne pouvons comprendre, a fourvoyé bien des esprits. Après avoir trouvé la bête à sept têtes et l'Antechrist dans divers personnages, jusqu'à Napoléon, qui prête du moins à des aperçus piquants, on est aussi peu avancé que le premier jour. Newton a échoué, comme les autres, dans l'interprétation de l'Apocalypse. Ceux qui l'ont lue comme un poème hermétique ont leur excuse dans leur folie. Pour nous, attendons que Dieu lève les voiles.

Il y a eu plusieurs Apocalypses supposées, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Thomas, de saint Etienne, d'Esdras, de Moïse, d'Elie, d'Abraham, de Marie, femme de Noé, d'Adam même. Porphyre a cité encore une Apocalypse de Zoroastre.

APOLLONIUS DE TYANE, philosophe pythagoricien, né à Tyane en Cappadoce, un peu de temps après Notre-Seigneur Jésus-Christ. Philostrate, au commencement du troisième siècle, plus de cent ans après la mort d'Apollonius, dont personne ne parlait absolument plus, imagina le roman de sa vie pour opposer quelque chose de prodigieux à l'Evangile, qu'il croyait détruire. Il dit qu'il écrit sur des mémoires laissés par Damis, ami et secrétaire d'Apollonius. On peut juger du degré de confiance que méritaient ces sortes d'écrivains par ce trait de Damis, qui assure avoir vu, en traversant le Caucase, les chaînes de Prométhée encore fixées au rocher.

Philostrate admit tout, et embellit les récits de Damis.

La mère d'Apollonius fut avertie de sa grossesse par un démon; un salamandre fut son père, selon les cabalistes. Les cygnes chantèrent quand il vint au monde, et la foudre tomba du ciel. Sa vie fut une suite de miracles. Il ressuscitait les morts, délivrait les possédés, rendait des oracles, voyait des fantômes, apparaissait à ses amis éloignés, voyageait dans les airs, porté par des esprits, et se montrait le même jour en plusieurs endroits du monde. Il comprenait le chant des oiseaux.

Philostrate conte qu'étant venu au tom-

(2) Supplément à l'histoire véritable de Lucien.

beau d'Achille, à qui il voulait parler, Apollonius évoqua ses mânes; qu'après un tremblement de terre autour du tombeau, il vit paraître d'abord un jeune homme de sept pieds et demi; que le fantôme, qui était d'une beauté singulière, s'éleva ensuite à dix-huit pieds. Apollonius lui fit des questions frivoles. Comme le spectre répondait grossièrement, il comprit qu'il était possédé d'un démon, qu'il chassa; après quoi il eut sa conversation réglée.

Un jour qu'il était à Rome, où il avait rendu la vie à une jeune fille morte le matin de ses noces, il y eut une éclipse de lune accompagnée de tonnerre. Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique: — Quelque chose de grand arrivera et n'arrivera pas. — Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe qu'il portait à sa bouche; ce qui était l'accomplissement de la prophétie.

Dans la suite l'empereur Domitien, l'ayant soupçonné de sorcellerie, lui fit raser le poil pour s'assurer s'il ne portait pas les marques du diable, comme dit Pierre Delancre; mais Apollonius disparut alors, sans qu'on sût par où il s'était sauvé. Ce n'était pas la première fois qu'il s'échappait ainsi. Sous Néron, on avait dressé contre lui un acte d'accusation; le papier se trouva tout blanc au moment où le juge voulut en prendre lecture.

De Rome il se rendit à Ephèse. La peste infestait cette ville; les habitants le prièrent de les en délivrer. Apollonius leur commanda de sacrifier aux dieux. Après le sacrifice, il vit le diable en forme de gueux tout déguenillé; il commanda au peuple de l'assommer à coups de pierre, ce qui fut fait. Lorsqu'on ôta les pierres, on ne trouva plus à la place du gueux lapidé qu'un chien noir, qui fut jeté à la voirie; et la peste cessa.

Au moment où Domitien périt, Apollonius, au milieu d'une discussion publique, s'arrêta, et, changeant de voix, s'écria, inspiré par le diable: — C'est bien fait, Stéphane, courage! tue le tyran! — Ensuite, après un léger intervalle, il reprit: — Le tyran est mort. Stéphane en ce moment assassinait Domitien.

Ce fut alors, à ce qu'on croit, que le sorcier Tespésion, pour montrer qu'il pouvait enchanter les arbres, commanda à un orme de saluer Apollonius, ce que l'orme fit; mais d'une voix grêle et efféminée (1). C'était bien excusable de la part d'un orme.

Apollonius était, dit-on encore, habile faiseur de talismans; il en fit un grand nombre à Tyane, à Rome, à Byzance, à Antioche, à Babylone et ailleurs; tantôt contre les cygones et les scorpions, tantôt contre les débordements et les incendies. Il fut regardé par les uns comme un magicien, comme un dieu par les autres; on l'honora même après sa mort. Mais sa vie, nous le répétons, n'est qu'un roman calculé. Apol-

(1) Jacques d'Autun, l'incrédulité savante et la crédulité ignorante.

lonius est annoncé par un démon. Les cygones chantent à sa naissance. Tous les autres prodiges sont combinés ainsi de manière à pouvoir être comparés aux faits divins de la plus auguste histoire, avec cette différence, entre autres, que ceux d'Apollonius ne méritaient pas même le peu de succès qu'ils ont eu.

La foudre qui tombe du ciel est opposée à l'étoile qui parut en Bethléhem; les lettres de félicitation que plusieurs rois écrivirent à la mère d'Apollonius répondent à l'adoration des magés; les discours qu'il prononçait, fort jeune, dans le temple d'Esculape, à la dispute de Jésus enfant parmi les docteurs; le fantôme qui lui apparut en traversant le Caucase, à la tentation du diable dans le désert, etc. « Ces parallèles montrent la malice grossière et la finesse mal tissée de Philostrate (pillard de Lucien (2); et le cas qu'on doit faire de ces fables n'est pas de les rapporter à la magie, comme a fait François Pic, mais de les nier totalement (3) comme des stupidités niaises.

Hiéroclès, qui osa faire sous Dioclétien, dans un écrit spécial, la comparaison d'Apollonius et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, a été dignement réfuté par Eusèbe, qui veut bien regarder Apollonius comme un magicien. Leloyer pense que ce fut Simon qui lui enseigna la magie noire; et Ammien Marcellin se contente de le mettre dans le nombre des hommes qui ont été assistés de quelque démon familier, comme Socrate et Numa.

On sait peu de chose sur la fin de la vie d'Apollonius. On assure qu'à l'âge de cent ans il fut emporté par le diable, qui était son père, quoique Hiéroclès ait eu le front de soutenir qu'il avait été enlevé au ciel. Vopiscus dit que, par la suite, le spectre d'Apollonius apparut à l'empereur Aurélien, qui assiégeait Tyane, et lui recommanda d'épargner sa ville, ce que fit Aurélien.

Il y a eu des gens qui ont trouvé Apollonius vivant au douzième siècle. Voy. ARTEPHIUS.

APOMAZAR. *Des significations et événements des songes*, selon la doctrine des Indiens, Perses et Egyptiens, par Apomazar. Vol. in-8°; Paris, 1580. Fatras oublié, mais rare.

APONE. Voy. PIERRE D'APONE.

APPARITION. On ne peut pas très-bien préciser ce que c'est qu'une apparition. Dom Calmet dit que, si l'on voit quelqu'un en songe, c'est une apparition. « Souvent, ajoute-t-il, il n'y a que l'imagination de frappée; ce n'en est pas moins quelquefois un fait surnaturel, quand il a des relations. »

Dans la rigueur du terme, une apparition est la présence subite d'une personne ou d'un objet contre les lois de la nature: par exemple, l'apparition d'un mort, d'un ange, d'un démon, etc.

Ceux qui nient absolument les apparitions

(2) Dans Alexandre de Paphlagonie.

(3) Naudé, Apol. pour les grands personnages, ch. 12.

sont téméraires. Spinosa, malgré son athéisme, reconnaissait qu'il ne pouvait nier les apparitions ni les miracles.

On ne raisonne pas mieux, lorsqu'on dit qu'une chose qui est arrivée autrefois devrait arriver encore. Il y a bien des choses qui ont eu lieu jadis et qui ne se renouvellent pas, dans le système même des matérialistes, comme il y a bien des choses qui ont lieu aujourd'hui, et que jadis on n'a pas soupçonnées.

Nous devons admettre et croire les apparitions rapportées dans les saintes Écritures. Nous ne sommes pas tenus à la même foi dans les simples histoires; et il y a des apparitions qui, réelles ou intellectuelles, sont fort surprenantes. On lit dans la vie de saint Macaire, qu'un homme ayant reçu un dépôt le cacha sans en rien dire à sa femme, et mourut subitement. On fut très-embarrassé quand le maître du dépôt vint le réclamer. Saint Macaire pria, dit la légende, et le défunt apparut à sa femme, à qui il déclara que l'argent redemandé était enterré au pied de son lit, ce qui fut trouvé vrai.

Ce sont les apparitions des morts chez les anciens qui ont donné naissance à la nécromancie. Voy. NÉCROMANCIE.

Nous ne songerons à nous occuper ici que des apparitions illusoires ou douteuses, et le nombre en est immense. Nous suivrons un moment les écrivains qui ne doutent de rien, et qui, dans leurs excès mêmes, sont encore moins stupides et moins à quatre pattes que ceux qui doutent de tout. Quelquefois, disent-ils, les apparitions ne sont que vocales : c'est une voix qui appelle. Mais dans les bonnes apparitions l'esprit se montre. — Quand les esprits se font voir à un homme seul, ajoutent les cabalistes, ils ne présagent rien de bon; quand ils apparaissent à deux personnes à la fois, rien de mauvais; ils ne se montrent guère à trois personnes ensemble.

Il y a des apparitions imaginaires causées par les remords; des meurtriers se sont crus harcelés ou poursuivis par leurs victimes. Une femme, en 1726, accusée, à Londres, d'être complice du meurtre de son mari, niait le fait; on lui présente l'habit du mort, qu'on secoue devant elle; son imagination épouvantée lui fait voir son mari même; elle se jette à ses pieds et déclare qu'elle voit son mari. Mais on trouvera des choses plus inexplicables.

Les apparitions du diable, qui a si peu besoin de se montrer pour nous séduire, faibles que nous sommes, ont donné lieu à une multitude de contes merveilleux. Des sorciers, brûlés à Paris, ont dit en justice que, quand le diable veut se faire un corps aérien pour se montrer aux hommes, « il faut que le vent soit favorable, et que la lune soit pleine. » Et lorsqu'il apparaît, c'est toujours avec quelque défaut nécessaire, ou trop noir, ou trop pâle, ou trop rouge, ou trop grand, ou trop petit, ou le pied four-

(1) Gabriel Naudé, Apol. pour les grands personnages ch. 12.

chu, ou les mains en griffes, ou la queue au derrière et les cornes en tête, etc.; à moins qu'il ne prenne une forme bizarre. Il parlait à Simon le magicien et à d'autres, sous la figure d'un chien; à Pythagore, sous celui d'un fleuve; à Apollonius, sous celle d'un orme (1), etc.

Excepté les démons de midi, les démons et les spectres apparaissent la nuit plutôt que le jour, et la nuit du vendredi au samedi de préférence à toute autre, comme le témoigne Jean Bodin.

Les apparitions des esprits, dit Jamblique, sont analogues à leur essence. L'aspect des habitants des cieux est consolant, celui des archanges terrible, celui des anges moins sévère, celui des démons épouvantable. Il est assez difficile, ajoute-t-il, de se reconnaître dans les apparitions des spectres; car il y en a de mille sortes. — Delancre donne pourtant les moyens de ne point s'y tromper. « On peut distinguer les âmes des démons, dit-il. Ordinairement les âmes apparaissent en hommes portant barbe, en vieillards, en enfants ou en femmes; bien que ce soit en habit et en contenance funeste. Or les démons peuvent se montrer ainsi. Mais, ou c'est l'âme d'une personne bienheureuse, ou c'est l'âme d'un damné. Si c'est l'âme d'un bienheureux, et qu'elle revienne souvent, il faut tenir pour certain que c'est un démon, qui, ayant manqué son coup de surprise, revient plusieurs fois pour le tenter encore. Car une âme ne revient plus quand elle est satisfaite, si ce n'est par aventure une seule fois pour dire merci. — « Si c'est une âme qui se dise l'âme d'un damné, il faut croire encore que c'est un démon, vu qu'à grande peine laisse-t-on jamais sortir l'âme des damnés. » Voilà les moyens que Pierre Delancre donne comme aisés (2).

Il dit un peu plus loin que le spectre qui apparaît sous une peau de chien ou sous toute autre forme laide est un démon; mais le diable est si malin, qu'il vient aussi sous des traits qui le font prendre pour un ange. Il faut donc se défier. Voy. pour les anecdotes, VISIONS, SPECTRES, FANTÔMES, HALLUCINATIONS, ESPRITS, LUTINS, VAMPIRES, REVENANTS, SONGES, ARMÉES PRODIGIEUSES, etc.

Voici, sur les apparitions, un petit fait qui a eu lieu à La Rochelle, et que les journaux rapportaient en avril 1843. « Depuis quelque temps, la population se préoccupait des revenants qui apparaissaient tous les soirs sous la forme de flammes phosphorescentes, bleuâtres et mystérieuses. Ces revenants ont été pris au trébuchet : c'étaient cinq gros réjouis de paysans des environs qui, grimpés tous les soirs sur des arbres très-élevés, lançaient des boulettes phosphoriques avec un fil imperceptible. Pendant la nuit, ils donnaient le mouvement et la direction qu'ils voulaient à leurs globes de feu, et quand les curieux couraient après une flamme, elle devenait aussitôt invisible; mais, à l'instant, il en surgissait une autre sur un point op-

(2) L'inconstance des démons, liv. V disc. 2.

posé pour détourner l'attention. Ce jeu s'effectuait ainsi pendant quelques instants successivement, et puis simultanément, de manière à produire plusieurs flammes à la fois. — Cette jonglerie trompa bien des incrédules effrayés; mais enfin il se trouva un esprit rassis. Caché derrière une haie, il observa attentivement la mise en scène et devina le secret de la comédie. Suffisamment édifié, il alla quérir la gendarmerie, et les cinq mystificateurs furent arrêtés au moment où ils donnaient une nouvelle représentation. Quel était leur but? On l'ignore; le plus curieux de l'histoire, c'est qu'une commission scientifique avait déjà préparé un rapport sur l'étonnant phénomène *météorologique* de ces mauvais plaisants.

Dissertation sur ce qu'on doit penser de l'apparition des esprits, à l'occasion de l'aventure arrivée à Saint-Maur en 1706, par M. Poupard, chanoine de Saint-Maur, près Paris. Paris, 1707.

L'auteur croit, avec la modération convenable, aux apparitions. Il raconte l'aventure de Saint-Maur; elle a fait tant de bruit à Paris dans sa nouveauté, que nous ne pouvons la passer sous silence. M. de S^{***}, jeune homme de vingt-cinq ans, fixé à Saint-Maur, entendit plusieurs fois la nuit heurter à sa porte, sans que sa servante, qui y courait aussitôt, trouvât personne. On tira ensuite les rideaux de son lit; et le 22 mars 1706, sur les onze heures du soir, étant dans son cabinet avec trois domestiques, tous quatre entendirent distinctement feuilleter des papiers sur la table. On soupçonna d'abord le chat de la maison; mais on reconnut qu'il n'était pas dans le cabinet. Ce bruit recommença quand M. de S^{***} se fut retiré dans sa chambre, il voulut rentrer dans le cabinet avec une lumière, et sentit derrière la porte une résistance qui finit par céder; cependant il ne vit rien, seulement il entendit frapper un grand coup dans un coin contre la muraille; ses domestiques accoururent au cri qu'il jeta; mais ils ne firent aucune découverte.

Tout le monde s'étant peu à peu rassuré, on se mit au lit. — A peine M. de S^{***} commençait-il à s'endormir, qu'il fut éveillé subitement par une violente secousse; il appela; on rapporta deux flambeaux, et il vit avec surprise son lit déplacé au moins de quatre pieds.

On le remit en place; mais aussitôt tous les rideaux s'ouvrirent d'eux-mêmes, et le lit courut tout seul vers la cheminée. En vain les domestiques tinrent les pieds du lit pour le fixer; dès que M. de S^{***} s'y couchait, le lit se promenait par la chambre.

Cette aventure singulière fut bientôt publique; plusieurs personnes voulurent en être témoins, et les mêmes merveilles se répétèrent la nuit suivante; après quoi il y eut deux nuits paisibles.

(1) Sa défense se trouve dans ses œuvres, sous le titre de *Oratio de magia*.

(2) Discours des sorciers, ch. 55.

L'esprit se remit à faire du bruit le 26; il verrouilla les portes, dérangea les meubles, ouvrit les armoires; et pendant que M. de S^{***} tremblait de tous ses membres, l'esprit, saisissant l'occasion, lui parla enfin à l'oreille et lui commanda de faire certaines choses qu'il tint secrètes, et qu'il fit quand il fut sorti de l'évanouissement que la peur lui avait causé. L'esprit revint au bout de quinze jours pour le remercier, frappa un grand coup de poing dans une fenêtre en signe d'actions de grâces; — Et voilà l'aventure de l'esprit de Saint-Maur, que M. Poupard a le bon esprit de regarder comme inexplicable, à moins qu'elle ne soit l'enfantement d'un cerveau visionnaire. Voy. MEYER, CALMET, etc.

APULEE. Philosophe platonicien, né en Afrique, connu par le livre de *l'Ane d'or*. Il vécut au douzième siècle sous les Antonins. On lui attribue plusieurs prodiges auxquels, sans doute, il n'a jamais songé. Il dépensa tout son bien en voyage, et mit tous ses soins à se faire initier dans les mystères des diverses religions païennes; après quoi il s'aperçut qu'il était ruiné. Comme il était bien fait, instruit et spirituel, il captiva l'affection d'une riche veuve de Carthage, nommée Pudentilla, qu'il parvint à épouser. Il était encore jeune, et sa femme avait soixante ans. Cette disproportion d'âge et la pauvreté connue d'Apulée firent soupçonner qu'il avait employé, pour parvenir à ce riche mariage, la magie et les philtres. On disait même qu'il avait composé ces philtres avec des filets de poissons, des huîtres et des pattes d'écrevisses. Les parents, à qui ce mariage ne convenait pas, l'accusèrent de sortilège; il parut devant ses juges, et quoique les préjugés sur la magie fussent alors en très-grand crédit, Apulée plaida si bien sa cause qu'il la gagna pleinement (1).

Boguet (2) et d'autres démonographes disent qu'Apulée fut métamorphosé en âne, comme quelques autres pèlerins, par le moyen des sorcières de Larisse, qu'il était allé voir pour essayer si la chose était possible et faisable (3). La femme qui lui démontra que la chose était possible en le changeant en âne, le vendit, puis le racheta. Par la suite, il devint si grand magicien qu'il se métamorphosait lui-même, au besoin, en cheval, en âne, en oiseau. Il se perçait le corps d'un coup d'épée sans se blesser. Il se rendait invisible, étant très-bien servi par son démon familier. C'est même pour couvrir son asinisme, dit encore Delancre, qu'il a composé son livre de *l'Ane d'or*.

Taillepied prétend que tout cela est une confusion, et que s'il y a un âne mêlé dans l'histoire d'Apulée, c'est qu'il avait un esprit familier qui lui apparaissait sous la forme d'un âne (4). Les véritables ânes sont peut-être ici Delancre et Boguet.

Ceux qui veulent jeter du merveilleux sur toutes les actions d'Apulée, affirment que,

(3) Delancre. Tableau de l'inconstance des démons, etc. liv. IV, ch. 1^{er}.

(4) De l'Apparition des esprits, ch. 15.

par un effet de ses charmes, sa femme était obligée de lui tenir la chandelle pendant qu'il travaillait; d'autres disent que cet office était rempli par son démon familier. Quoi qu'il en soit, il y avait de la complaisance dans cette femme ou dans ce démon.

Outre son *Discours sur la magie*, Apulée nous a laissé encore un petit traité du démon de Socrate, *De deo Socratis*, réfuté par saint Augustin; on en a une traduction sous le titre : *De l'Esprit familier de Socrate*, avec des remarques, in-12. Paris, 1698.

AQUIEL, démon que l'on conjure le dimanche. Voy. CONJURATIONS.

AQUIN (MARDOCHÉE D'), rabbin de Carpentras, mort en 1650, qui se fit chrétien, et changea au baptême son nom de Mardochée en celui de Philippe. On recherche de lui l'*Interprétation de l'arbre de la cabale des Hébreux*; Paris, in-8°, sans date.

ARACHULA, méchant esprit de l'air chez les Chinois voisins de la Sibérie. Voyez LUNE.

ARAEI, l'un des esprits que les rabbins du Talmud font, avec Anpiel, princes et gouverneurs du peuple des oiseaux.

ARAINÉES. Les anciens regardaient comme un présage funeste les toiles d'araignées qui s'attachaient aux étendards et aux statues des dieux.

Chez nous, une araignée qui court ou qui file promet de l'argent; les uns prétendent que c'est de l'argent le matin, et le soir une nouvelle; d'autres, au contraire, vous citeront ce proverbe-axiome : Araignée du matin, petit chagrin; araignée de midi, petit profit; araignée du soir, petit espoir. « Mais, comme dit M. Salgues (1), si les araignées étaient le signe de la richesse, personne ne serait plus riche que les pauvres. »

Quelques personnes croient aussi qu'une araignée est toujours l'avant-coureur d'une nouvelle heureuse, si on a le bonheur de l'écraser. M. de T***, qui avait cette opinion, donna, en 1790, au théâtre de Saint-Petersbourg, une tragédie intitulée *Abaco et Moïna*. La nuit qui en précéda la représentation, au moment de se coucher, il aperçut une araignée à côté de son lit. La vue de l'insecte lui fit plaisir; il se hâta d'assurer la bonté du présage en l'écrasant; il avait saisi sa pantoufle, mais l'émotion qu'il éprouvait fit manquer le coup, l'araignée disparut. Il passa deux heures à la chercher en vain, fatigué de ses efforts inutiles, il se jeta sur son lit avec désespoir : — Le bonheur était là, s'écria-t-il, et je l'ai perdu! Ah! ma pauvre tragédie! Le lendemain il fut tenté de retirer sa pièce, mais un de ses amis l'en empêcha; la pièce alla aux nues, et l'auteur n'en demeura pas moins persuadé qu'une araignée porte bonheur lorsqu'on l'écrase (2).

Dans le bon temps de la loterie, des femmes enfermaient le soir une araignée dans une boîte, avec les quatre-vingt-dix numéros

écrits sur de petits carrés de papier. L'araignée, en manœuvrant la nuit, retournait quelques-uns de ces papiers. Ceux qui étaient retournés de la sorte, étaient regardés le lendemain matin, comme numéros gagnants.....

Cependant les toiles d'araignées sont utiles : appliquées sur une blessure, elles arrêtent le sang et empêchent que la plaie ne s'enflamme. Mais il ne faut peut-être pas croire, avec l'auteur des Admirables secrets d'Albert le Grand, que l'araignée pilée et mise en cataplasme sur les tempes guérisse la fièvre tierce (3).

Avant que Lalande eût fait voir qu'on pouvait manger des araignées, on les regardait généralement comme un poison. Un religieux du Mans disant la messe, une araignée tomba dans le calice après la consécration. Le moine, sans hésiter, avala l'insecte. On s'attendait à le voir enfler; ce qui n'eut pas lieu.

Il y a de vilaines histoires sur le compte des araignées. N'oublions pourtant pas que, dans son cachot, Pélisson en avait apprivoisé une que Delille a célébrée. Mais la tarantule est aussi une araignée!...

Le maréchal de Saxe, traversant un village, coucha, dans une auberge infestée, disait-on, de revenants qui étouffaient les voyageurs. On citait des exemples. Il ordonna à son domestique de veiller la moitié de la nuit, promettant de lui céder ensuite son lit et de faire alors sentinelle à sa place. A deux heures du matin, rien n'avait encore paru. Le domestique, sentant ses yeux s'appesantir, va éveiller son maître, qui ne répond point; il le croit assoupi et le secoue inutilement. Effrayé, il prend la lumière, ouvre les draps, et voit le maréchal baigné dans son sang. Une araignée monstrueuse lui suçait le sein gauche. Il court prendre des pincettes pour combattre cet ennemi d'un nouveau genre, saisit l'araignée et la jette au feu. Ce ne fut qu'après un long assoupissement que le maréchal reprit ses sens; et depuis lors on n'entendit plus parler de revenants dans l'auberge. — Nous ne garantissons pas cette anecdote, conservée dans plusieurs recueils.

Au reste, l'araignée a de quoi se consoler de notre horreur et de nos mépris. Les nègres de la Côte-d'Or attribuent la création de l'homme à une grosse araignée qu'ils nomment *Anansié*, et ils révèrent les plus belles araignées comme des divinités puissantes.

ARBRES. On sait que dans l'antiquité les arbres étaient consacrés aux dieux : le cyprès à Pluton; etc. Plusieurs arbres et plantes sont encore dévoués aux esprits de l'enfer : le poirier sauvage, l'églañtier, le figuier, la verveine, la fougère, etc.

Des arbres ont parlé; chez les anciens, dans les forêts sacrées, on a entendu des arbres gémir. Les oracles de Dodone étaient des chênes qui parlaient.

(1) Des Erreurs et des préjugés, t. I, p. 510.

(2) Annales dramatiques, ou Dictionnaire des théâtres,

par une société de gens de lettres, t. I, au mot *Abaco*.

(3) Les Admirables secrets d'Albert le Grand, liv. III.

On entendit, dans une forêt d'Angleterre, un arbre qui poussait des gémissements; on le disait enchanté. Le propriétaire du terrain tira beaucoup d'argent de tous les curieux qui venaient voir une chose aussi merveilleuse. A la fin, quelqu'un proposa de couper l'arbre; le maître du terrain s'y opposa, non par un motif d'intérêt propre, disait-il, mais de peur que celui qui oserait y mettre la cognée n'en mourût subitement; on trouva un homme qui n'avait pas peur de la mort subite, et qui abattit l'arbre à coups de hache; alors on découvrit un tuyau qui formait une communication à plusieurs toises sous terre, et par le moyen duquel on produisait les gémissements que l'on avait remarqués.

ARC-EN-CIEL. Le chapitre IX de la Genèse semble dire, selon des commentateurs, qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge; mais je ne sais (1) où l'on a vu qu'il n'y en aura plus quarante ans avant la fin du monde, « parce que la sécheresse qui précédera l'embrasement de l'univers consumera la matière de ce météore. » C'est pourtant une opinion encore répandue chez ceux qui s'occupent de la fin du monde.

L'arc-en-ciel a son principe dans la nature; et croire qu'il n'y eut point d'arc-en-ciel avant le déluge, parce que Dieu en fit le signe de son alliance, c'est comme si l'on disait qu'il n'y avait point d'eau avant l'institution du baptême. Et puis, Dieu ne dit point, au chapitre IX de la Genèse, qu'il place son arc-en-ciel, mais son arc en signe d'alliance; et comment attribuera-t-on à l'arc-en-ciel ce passage d'Isaïe; *J'ai mis mon arc et ma flèche dans les nues?*

ARDENTS (MAL DES), appelé aussi *feu infernal*. C'était au onzième et au douzième siècle une maladie non expliquée, qui se manifestait comme un feu intérieur et dévorait ceux qui en étaient frappés. Les personnes qui voyaient là un effet de la colère céleste l'appelaient *feu sacré*; d'autres le nommaient *feu infernal*; ceux qui l'attribuaient à l'influence des astres le nommaient *sidération*. Les reliques de saint Antoine, que le comte de Josselin apporta de la Terre Sainte à la Mothe-Saint-Didier, ayant guéri plusieurs infortunés atteints de ce mal, on le nomme encore *feu de saint Antoine*.

On fêtait à Paris *sainte Geneviève des Ardents*, en souvenir des cures merveilleuses opérées alors par la châtiment de la sainte (2) sur les infortunés atteints de ce mal.

ARDENTS, exhalaisons enflammées qui paraissent sur les bords des lacs et des marais, ordinairement en automne, et qu'on prend pour des esprits follets, parce qu'elles sont à fleur de terre et qu'on les voit quelquefois changer de place. Souvent on en est ébloui et on se perd. Leloyer dit que lorsqu'on ne peut s'empêcher de suivre les ardents, ce sont bien en vérité des démons (3).

Il y eut, sous le règne de Louis XIII, une

histoire de revenant qui fit assez de bruit à Marseille; c'était une espèce de feu ardent ou d'homme de feu. Le comte et la comtesse d'Alais voyaient toutes les nuits un spectre enflammé se promener dans leur chambre, et aucune force humaine ne pouvait le forcer à se retirer. La jeune dame supplia son mari de quitter une maison et une ville où ils ne pouvaient plus dormir. Le comte, qui se plaisait à Marseille, voulut employer d'abord tous les moyens pour l'expulsion du fantôme. Gassendi fut consulté; il conclut que ce fantôme de feu qui se promenait toutes les nuits était formé par des vapeurs enflammées que produisait le souffle du comte et de la comtesse;... d'autres savants donnèrent des réponses aussi satisfaisantes. On découvrit enfin le secret. Une femme de chambre, cachée sous le lit, faisait paraître un phosphore à qui la peur donnait une taille et des formes effrayantes; et la comtesse elle-même faisait jouer cette farce pour obliger son mari à partir de Marseille, qu'elle n'aimait pas....

ARGENS (BOYER D'), marquis, né en 1704, à Aix en Provence. On trouve, parmi beaucoup de fatras, des choses curieuses sur les gnomes, les sylphes, les ondins et les salamandres, dans ses *« Lettres Cabalistiques, ou Correspondance philosophique, historique et critique entre deux cabalistes, divers esprits élémentaires et le seigneur Astaroth. »* La meilleure édition est de 1769, 7 vol. in-12. Ce livre, d'un très-mauvais esprit, est infecté d'un philosophisme que l'auteur a désavoué ensuite.

ARGENT. L'argent qui vient du diable est ordinairement de mauvais aloi. Delrio conte qu'un homme, ayant reçu du démon une bourse pleine d'or, n'y trouva le lendemain que des charbons et du fumier.

Un inconnu, passant par un village, rencontra un jeune homme de quinze ans, d'une figure intéressante et d'un extérieur fort simple. Il lui demanda s'il voulait être riche; le jeune homme ayant répondu qu'il le désirait, l'inconnu lui donna un papier plié, et lui dit qu'il en pourrait faire sortir autant d'or qu'il le souhaiterait, tant qu'il ne le déplierait pas; et que s'il domptait sa curiosité, il connaîtrait avant peu son bienfaiteur. Le jeune homme rentra chez lui, secoua son trésor mystérieux, il en tomba quelques pièces d'or.... Mais, n'ayant pu résister à la tentation de l'ouvrir, il y vit des griffes de chat, des ongles d'ours, des pattes de crapauds, et d'autres figures si horribles, qu'il jeta le papier au feu, où il fut une demi-heure sans pouvoir se consumer. Les pièces d'or qu'il en avait tirées disparurent, et il reconnut qu'il avait eu affaire au diable.

Un avare, devenu riche à force d'usures, se sentant à l'article de la mort, pria sa femme de lui apporter sa bourse, afin qu'il pût la voir encore avant de mourir. Quand il la tint, il la serra tendrement, et ordonna

(1) Brown, Erreurs populaires, liv. VII, ch. 5.

(2) Le mal des ardents, qui se nommait aussi *feu infernal*, et *feu Saint-Antoine*, était à Paris une affreuse maladie

épidémique, une sorte de lèpre brûlante, dont on dut la guérison à sainte Geneviève.

(3) Discours des spectres, liv. I, ch. 7.

qu'on l'enterrât avec lui, parce qu'il trouvait l'idée de s'en séparer déchirante. On ne lui promit rien précisément; et il mourut en contemplant son or. Alors on lui arracha la bourse des mains, ce qui ne se fit pas sans peine. Mais quelle fut la surprise de la famille assemblée, lorsqu'en ouvrant le sac on y trouva, non plus des pièces d'or, mais deux crapauds!.... Le diable était venu, et en emportant l'âme de l'usurier, il avait emporté son or, comme deux choses inséparables et qui n'en faisaient qu'une (1).

Voici autre chose: un homme qui n'avait que vingt sous pour toute fortune se mit à vendre du vin aux passants. Pour gagner davantage, il mettait autant d'eau que de vin dans ce qu'il vendait. Au bout d'un certain temps, il amassa, par cette voie injuste, la somme de cent livres. Ayant serré cet argent dans un sac de cuir, il alla avec un de ses amis faire provision de vin pour continuer son trafic; mais, comme il était près d'une rivière, il tira du sac de cuir une pièce de vingt sous pour une petite emplette; il tenait le sac dans la main gauche et la pièce dans la droite; incontinent un oiseau de proie fondit sur lui et lui enleva son sac, qu'il laissa tomber dans la rivière. Le pauvre homme, dont toute la fortune se trouvait ainsi perdue, dit à son compagnon: — Dieu est équitable; je n'avais qu'une pièce de vingt sous quand j'ai commencé à voler; il m'a laissé mon bien, et m'a ôté ce que j'avais acquis injustement (2).

Un étranger bien vêtu, passant au mois de septembre 1606 dans un village de la Franche-Comté, acheta une jument d'un paysan du lieu pour la somme de dix-huit ducats. Comme il n'en avait que douze dans sa bourse, il laissa une chaîne d'or en gage du reste, qu'il promit de payer à son retour. Le vendeur serra le tout dans du papier, et le lendemain trouva la chaîne disparue, et douze plaques de plomb au lieu des ducats (3).

Terminons en rappelant un stupide usage de quelques villageois qui croient que, quand on fait des beignets avec des œufs, de la farine et de l'eau, pendant la messe de la Chandeleur, de manière qu'on en ait de faits après la messe, on a de l'argent pendant toute l'année (4).

On en a toute l'année aussi, quand on en porte sur soi le premier jour où l'on entend le chant du coucou, — et tout le mois, si on en a dans sa poche la première fois qu'on voit la lune nouvelle.

ARGENT POTABLE. Si vous êtes versé dans les secrets de l'alchimie et que vous souhaitiez posséder ce panacée, prenez du soufre bleu céleste; mettez-le dans un vase de verre; versez dessus d'excellent esprit de vin; faites digérer au bain pendant vingt-quatre heures; et quand l'esprit de vin aura attiré le soufre par distillation, prenez une

part de ce soufre; versez dessus trois fois son poids d'esprit blanc mercuriel extrait du vitriol minéral; bouchez bien le vase; faites digérer au bain vapoureux jusqu'à ce que le soufre soit réduit en liqueur; alors versez dessus de très-bon esprit de vin à poids égal; digérez-les ensemble pendant quinze jours; passez le tout par l'alambic; retirez l'esprit par le bain tiède, et il restera une liqueur qui sera le vrai argent potable, ou soufre d'argent, qui ne peut plus être remis en corps. Cet élixir blanc est un remède à peu près universel, qui fait merveilles en médecine, fond l'hydropisie et guérit tous les maux intérieurs (5).

ARGOUGES. Voy. FÉES, à la fin.

ARIGNOTE. Lucien conte qu'à Corinthe, dans le quartier de Cranaüs, personne n'osait habiter une maison qui était visitée d'un spectre. Un certain Arignote, s'étant muni de livres magiques égyptiens, s'enferma dans cette maison pour y passer la nuit, et se mit à lire tranquillement dans la cour. Le spectre parut bientôt; pour effrayer Arignote, il prit d'abord la figure d'un chien, ensuite celles d'un taureau et d'un lion. Mais, sans se troubler, Arignote prononça dans ses livres des conjurations qui obligèrent le fantôme à se retirer dans un coin de la cour, où il disparut. Le lendemain on creusa à l'endroit où le spectre s'était enfoncé; on y trouva un squelette auquel on donna la sépulture, et rien ne parut plus dans la maison. — Cette anecdote n'est autre chose que l'aventure d'Athénodore, que Lucien avait lue dans Plin, et qu'il accommode à sa manière pour divertir ses lecteurs.

ARIMANE, prince des enfers chez les anciens Perses, source du mal, démon noir, engendré dans les ténèbres (6), ennemi d'Oromaze, principe du bien. Mais celui-ci est éternel, tandis qu'Arimane est créé et doit périr un jour.

ARIOCH, démon de la vengeance, selon quelques démonographes; différent d'Alastor, et occupé seulement des vengeances particulières de ceux qui l'emploient.

ARIELISTES, devins de l'antiquité, dont le métier se nommait *ariolatio*, parce qu'ils devinaient par les autels (*ab aris*). Ils consultaient les démons sur leurs autels, dit Daugis (7); ils voyaient ensuite si l'autel tremblait ou s'il s'y faisait quelque merveille, et prédisaient ce que le diable leur inspirait.

ARISTEE, — charlatan de l'île de Proconèse, qui vivait du temps de Crésus. Il disait que son âme sortait de son corps quand il voulait, et qu'elle y retournait ensuite. Les uns content qu'elle s'échappait, à la vue de sa femme et de ses enfants, sous la figure d'un cerf, Wierus dit sous la figure d'un corbeau (8). — Hérodote rapporte, dans son quatrième livre, que cet Aristée, entrant un jour dans la boutique d'un foulon, y tomba mort; que le foulon courut avertir ses pa-

(1) Cæsarii Hist. de morientibus, cap. 39 Mirac. lib. II.

(2) Saint Grégoire de Tours, livre des Miracles.

(3) Boguet, Discours des sorciers.

(4) Thiers, Traité des superst., etc.

(5) Traité de chimie philosoph. et hermétique, p. 168.

(6) Plutarque, sur Isis et Osiris.

(7) Traité sur la magie, etc., p. 66.

(8) De Præstigiis dæm., lib. I, cap. 14.

rents, qui arrivèrent pour le faire enterrer. Mais on ne trouva plus le corps. Toute la ville était en grande surprise, quand des gens qui revenaient de quelque voyage assurèrent qu'ils avaient rencontré Aristée sur le chemin de Crotone (1). Il paraît que c'était une espèce de vampire. Hérodote ajoute qu'il reparut au bout de sept ans à Proconèse, y composa un poème et mourut de nouveau.

Lenoyer, qui regarde Aristée comme un sorcier à extases (2), cite une autorité d'après laquelle, à l'heure même où ce vampire disparut pour la seconde fois, il aurait été transporté en Sicile, et s'y serait fait maître d'école.

Il se montra encore trois cent quarante ans après, dans la ville de Métaponte, et il y fit élever des monuments qu'on voyait du temps d'Hérodote. Tant de prodiges engagèrent les Siciliens à lui consacrer un temple, où ils l'honoraient comme un demi-dieu.

ARISTODEME, roi des Messéniens. *Voy.* OPHIONEUS et OLOLYGMANCIE.

ARISTOLOCHIE, ou paille de sarraïsin, ou plutôt espèce de plante appelée pistoloche, avec laquelle Apulée prétendait qu'on pouvait dénouer l'aiguillette, sans doute en l'employant à des fumigations. *Voy.* LIGATURES.

ARISTOMENE, général messénien, si habile et si adroit que, toutes les fois qu'il tombait au pouvoir des Athéniens, ses ennemis, il trouvait moyen de s'échapper de leurs mains. Pour lui ôter cette ressource, ils le firent mourir; après quoi on l'ouvrit et on lui trouva le cœur tout velu et tout couvert de poils (3).

ARISTOTE, que l'Arabe Averroës appelle le comble de la perfection humaine. Sa philosophie a toujours été en grande vénération, et son nom ne peut recevoir trop d'éclat. Mais il ne fallait pas se quereller pour ses opinions et emprisonner dans un temps ceux qui ne les partageaient pas, pour emprisonner dans un autre ceux qui les avaient adoptées. Ces querelles, au reste, n'ont été élevées que par les hérétiques.

Delancre semble dire qu'Aristote savait la magie naturelle (4); mais il ne parle guère en homme superstitieux dans aucun de ses écrits. Quant à la vieille opinion, soutenue par Procope et quelques autres, qu'Aristote, ne pouvant comprendre la raison du flux et du reflux de l'Euripe, s'y précipita en faisant de désespoir ce mauvais calembourg: — Puisque je ne puis te saisir, saisis-moi (5); — cette opinion est aujourd'hui un conte méprisé.

Aristote joue, dans un vieux fabliau français, un rôle assez ridicule. Un jour, dit le conteur, il reprocha à son élève le trop grand amour qu'il portait à une jeune Indienne, et l'oublia de tout devoir où le jetait cette pas-

(1) Plutarque, dans la Vie de Romulus.

(2) Discours des spectres, liv. IV, ch. 24.

(3) Valère-Maxime, liv. I, ch. 8, ext. n° 15.

(4) Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc., liv. VI, disc. 2.

(5) Si quidem ego non capio te, tu capies me.

(6) M. Leroux de Lincy, Légende d'Hippocrate.

sion. Le Macédonien, écoutant les leçons de la sagesse, promit de rompre d'indignes liens. L'Indienne connut la cause de ce changement subit et prit la résolution de s'en venger. Elle alla trouver le philosophe, et comme il n'était protégé que par sa pauvre philosophie, elle l'eut bientôt séduit par ses agaceries. Quand elle eut tourné l'esprit du vieillard, elle exigea, pour prix de ses sourires, qu'il satisfît à un désir qu'elle avait toujours eu; c'était qu'il consentît à la laisser se mettre à cheval sur son dos. Aristote, chauve et ridé, n'eut pas la force de refuser une demande aussi absurde. La fine Indienne, allant chercher aussitôt une selle et une bride, plaça la selle sur le dos du philosophe, et la bride dans sa bouche; puis elle sauta sur lui comme sur un roussin. En ce moment, Alexandre, qui était prévenu, parut à une fenêtre, et put adresser à son maître les mêmes leçons que ce dernier lui donnait peu de jours auparavant (6).

On ne sait trop la source de cet autre conte. On a prétendu qu'Aristote ayant épousé la nièce (d'autres disent la fille ou la petite-fille) d'Hermias, son ami, il en devint si épris, qu'il alla jusqu'à lui offrir des sacrifices. En tout cas, l'aventure du fabliau est citée dans les *Amours d'Euriale*, d'Ænéas Sylvius. Spranger, peintre de l'empereur Rodolphe II, en a fait, au commencement du dix-septième siècle, un tableau que Sadeler a gravé. Le vieil amoureux est représenté marchant à quatre pattes, avec le mors en bouche, et portant sur son dos la dame qui, d'une main tient la bride, et de l'autre, un fouet (7).

Nous ne citerons ici des ouvrages d'Aristote que ceux qui ont rapport aux matières que nous traitons: 1° *De la Divination par les songes*; 2° *Du Sommeil et de la veille*, imprimés dans ses œuvres. On peut consulter aussi les remarques de Michel d'Ephèse sur le livre de la Divination par les songes (8), et la Paraphrase de Thémistius sur divers traités d'Aristote, principalement sur ce même ouvrage (9).

ARITHMANCIE ou ARITHMOMANCIE. Divination par les nombres. Les Grecs examinaient le nombre et la valeur des lettres dans les noms de deux combattants, et en auguraient que celui dont le nom renfermait plus de lettres et d'une plus grande valeur remporterait la victoire. C'est en vertu de cette science que quelques devins avaient prévu qu'Hector devait être vaincu par Achille.

Les Chaldéens, qui pratiquaient aussi l'arithmomancie, partageaient leur alphabet en trois parties, chacune composée de sept lettres, qu'ils attribuaient aux sept planètes, pour en tirer des présages. Les platoniciens et les pythagoriciens étaient fort adonnés à

(7) Fabliaux de Legrand d'Aussy, t. I.

(8) Michaelis Ephesii Annotationes in Aristotelem, de somno, id est, de divinatione per somnum. Venise, in-8°, 1527.

(9) Themistii Paraphrasis in Aristotelem de memoria et reminiscencia, de insomniis, de divinatione per somnum, latine, interprete Hermolao Barbaro. Bâle, in-8°, 1530.

cette divination, qui comprend aussi une partie de la cabale des Juifs (1).

ARIUS, fameux hérétique qui niait la divinité de Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Voici comment on raconte sa mort : — Saint Alexandre, évêque de Byzance, voyant que les sectateurs d'Arius voulaient le porter en triomphe, le lendemain dimanche, dans le temple du Seigneur, pria Dieu avec zèle d'empêcher ce scandale, de peur que si Arius entraînait dans l'église, il ne semblât que l'hérésie y fût entrée avec lui. Et le lendemain dimanche, au moment où l'on s'attendait à voir Arius, l'hérétique ivrogne, sentant un certain besoin qui aurait pu lui être fort incommode dans la cérémonie de son triomphe, fut obligé d'aller aux lieux secrets, où il creva par le milieu du ventre, perdit les intestins, et mourut d'une mort infâme et malheureuse, frappé, selon quelques-uns, par le diable, qui dut en recevoir l'ordre, car Arius était de ses amis.

ARMANVILLE. Une dame d'Armanville, à Amiens, fut battue dans son lit en 1746. Sa servante attesta que le diable l'avait maltraitée. La cloche de la maison sonna seule ; on entendit balayer le grenier à minuit. Il sembla même que les démons qui prenaient cette peine, avaient un tambour et faisaient ensuite des évolutions militaires. La dame, effrayée, quitta Amiens pour retourner à Paris ; c'est ce que voulait la femme de chambre. Il n'y eut plus de maléfice dès lors, et l'on a eu tort de voir là autre chose que de la malice.

ARMÉES PRODIGIEUSES. Au siège de Jérusalem par Titus, et dans plusieurs autres circonstances, on vit dans les airs des armées ou des troupes de fantômes, phénomènes non encore expliqués, et qui jamais ne présagèrent rien de bon.

Plutarque raconte, dans la vie de Thémistocle, que pendant la bataille de Salamine, on vit en l'air des armées prodigieuses et des figures d'hommes qui, de l'île d'Egine, tendaient les mains au-devant des galères grecques. On publia que c'étaient les Eacides, qu'on avait invoqués avant la bataille.

Quelquefois aussi on a rencontré des troupes de revenants et de démons allant par bataillons et par bandes. Voy. RETZ, etc.

En 1123, dans le comté de Worms, on vit, pendant plusieurs jours, une multitude de gens armés, à pied et à cheval, allant et venant avec grand bruit, et qui se rendaient tous les soirs vers l'heure de none, à une montagne qui paraissait le lieu de leur réunion. Plusieurs personnes du voisinage s'approchèrent de ces gens armés, en les conjurant, au nom de Dieu, de leur déclarer ce que signifiait cette troupe innombrable et quel était leur projet. Un des soldats ou fantômes répondit : Nous ne sommes pas ce que

(1) Delancre, Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue, traité 5.

(2) Chronique d'Ursperg.

(3) Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc., liv. I.

vous vous imaginez, ni de vrais fantômes, ni de vrais soldats. Nous sommes les âmes de ceux qui ont été tués en cet endroit dans la dernière bataille. Les armes et les chevaux que vous voyez sont les instruments de notre supplice, comme ils l'ont été de nos péchés. Nous sommes tout en feu, quoique vous n'aperceviez en nous rien qui paraisse enflammé. — On dit qu'on remarqua en leur compagnie le comte Enrico et plusieurs autres seigneurs tués depuis peu d'années, qui déclarèrent qu'on pouvait les soulager par des aumônes et des prières (2). Voy. APPARITIONS, PHÉNOMÈNES, VISIONS, AUREOLE BO-RÉALE, etc.

ARMIDE. L'épisode d'Armide, dans le Tasse, est fondé sur une tradition populaire qui est rapportée par Pierre Delancre (3). Cette habile enchanteresse était fille d'Arbilan, roi de Damas ; elle fut élevée par Hidraote, son oncle, puissant magicien, qui en fit une grande sorcière. La nature l'avait si bien partagée, qu'elle surpassait en attraits les plus belles femmes de l'Orient. Son oncle l'envoya comme un redoutable ennemi, vers la puissante armée chrétienne que le pape Urbain II avait rassemblée sous la conduite de Godefroi de Bouillon ; et là, comme dit Delancre « elle charma en effet quelques chefs croisés ; » mais elle ne compromit pas l'espoir des chrétiens.

ARMOMANCIE, divination qui se faisait par l'inspection des épaules (4). On juge encore aujourd'hui qu'un homme, qui a les épaules larges, est plus fort qu'un autre qui les a étroites.

ARNAUD DE BRESSE, moine du douzième siècle, disciple d'Abeilard. Turbulent et ambitieux, il se fit chef de secte. Il disait que les bonnes œuvres sont préférables au sacrifice de la messe ; ce qui est absurde ; car le sacrifice de la messe n'empêche pas les bonnes œuvres, il les ordonne au contraire ; et sa comparaison n'avait pas le sens commun. Il avait jeté le froc, comme tous les réformateurs. Ayant excité de grands troubles, il fut pris et brûlé à Rome en 1155. On l'a mis au rang des sorciers ; il ne l'était guère, mais il était dissolu et il fit beaucoup de mal.

ARNAULD (ANGÉLIQUE). Apparition de la mère Marie-Angélique Arnauld, abbesse de Port-Royal de Paris, peu avant la mort de la sœur Marie-Dorothée Perdureau, abbesse intruse de ladite maison ; rapportée dans une lettre écrite en 1685, par M. Dufossé, à la suite de ses mémoires sur Port-Royal. — « Deux religieuses de Port-Royal, étant à veiller le Saint-Sacrement pendant la nuit, virent tout d'un coup la feuve mère Angélique, leur ancienne abbesse, se lever du lieu où elle avait été inhumée, ayant en main sa crosse abbatiale, marcher tout le long du chœur et s'aller asseoir à la place où se met l'abbesse pendant les vêpres.

(4) Du mot latin *armus*, épaule. Les anciens appliquaient surtout cette divination aux animaux. Ils jugeaient par l'armomancie si la victime était bonne pour les dieux.

« Étant assise, elle appela une religieuse qui paraissait au même lieu, et lui ordonna d'aller chercher la sœur Dorothée, laquelle, ou du moins son esprit, vint se présenter devant la mère Angélique, qui lui parla pendant quelque temps, sans qu'on pût entendre ce qu'elle lui disait; après quoi, tout disparut.

« On ne douta point que la mère Angélique n'eût cité la sœur Dorothée devant Dieu; et c'est la manière dont elle l'interpréta elle-même, lorsque les deux religieuses qui avaient été témoin de cette apparition la lui rapportèrent. Elle s'écria: — Ah! je mourrai bientôt. Et en effet, elle mourut quinze jours ou trois semaines après. » Voilà!

ARNAULD DE VILLENEUVE, médecin, astrologue et alchimiste, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait quelquefois, avec Arnaud de Bresse. Il était né auprès de Montpellier; il mourut dans un naufrage en 1314.

La chimie lui doit beaucoup de découvertes; il ne cherchait, à la vérité, que la pierre philosophale et ne songeait qu'à faire de l'or; mais il trouva les trois acides sulfurique, muriatique et nitrique. Il composa le premier de l'alcool et du ratafia; il fit connaître l'essence de térébenthine, régularisa la distillation, etc. Il mêlait à ses vastes connaissances en médecine des rêveries astrologiques, et il prédit la fin du monde pour l'année 1335.

On l'accusa aussi de magie. François Pigna dit qu'il devait au démon tout ce qu'il savait d'alchimie, et Mariana (1) lui reproche d'avoir essayé de former un homme avec de certaines drogues déposées dans une citrouille. Mais Delrio justifie Arnauld de Villeneuve de ces accusations; et le pape Clément V ne l'eût pas pris pour son médecin s'il eût donné dans la magie. — L'inquisition de Tarragone fit brûler ses livres, trois ans après sa mort, mais elle les fit brûler comme étant empreints de plusieurs sentiments hérétiques.

On recherche d'Arnauld de Villeneuve un traité de l'explication des songes (2); mais on met sur son compte beaucoup d'ouvrages d'alchimie ou de magie auxquels il n'a pas eu la moindre part. Tels sont: le livre des *Ligatures physiques* (3), qui est une traduction d'un livre arabe; et celui des *Talismans des douze signes du zodiaque* (4). On lui attribue aussi faussement le livre stupide et infâme des *Trois imposteurs*.

ARNOUX, auteur d'un volume in-12, publié à Rouen, en 1630, sous le titre des *Merveilles de l'autre monde*, ouvrage écrit dans un goût bizarre et propre à troubler les imaginations faibles, par des contes de visions et de revenants.

ARNUPHIS, sorcier égyptien. Voyant Marc-Aurèle et son armée engagés dans des défilés

dont les Quades fermaient l'issue, et mourant de soif sous un ciel brûlant, il fit tomber, par le moyen de son art, une pluie prodigieuse qui permit aux Romains de se désaltérer, pendant que la grêle et le tonnerre fondaient sur les Quades et les contraignaient à rendre les armes. C'est ce que racontent, dans un but intéressé, quelques auteurs païens. D'autres font honneur de ce prodige aux impuissantes prières de Marc-Aurèle. Les auteurs chrétiens, les seuls qui soient ici dans la vérité, l'attribuent unanimement, et avec toute raison, à la prière des soldats chrétiens qui se trouvaient dans l'armée romaine.

ARNUS, devin tué par Hercule, parce qu'il faisait le métier d'espion. Apollon vengea la mort d'Arnus, qu'il inspirait, en mettant la peste dans le camp des Héraclides. Il fallut, pour faire cesser le fléau, établir des jeux en l'honneur du défunt.

AROT. Voy. MAROT.

ARPHAXAT, sorcier perse, qui fut tué d'un coup de foudre, si l'on en croit Abdias de Babylone (5), à l'heure même du martyre de saint Simon et de saint Jude. — Dans une possession qui fit du bruit à Loudun (6), on cite un démon *Arphaxat*.

ART DE SAINT ANSELME. Moyen superstitieux de guérir, employé par des imposteurs qui prenaient le nom d'anselmistes. Ils se contentaient de toucher, avec certaines paroles, les linges qu'on appliquait sur les blessures. Ils devaient le secret de leur art, disaient-ils, à saint Anselme de Cantorbéry. Aussi l'appelaient-ils l'art de saint Anselme, voulant de la sorte se donner un certain vernis. Mais Delrio assure que leur véritable chef de file est Anselme de Parme.

ART DE SAINT PAUL. Moyen de prédire les choses futures, que des songes creux ont prétendu avoir été enseigné à saint Paul, dans son voyage au troisième ciel. Des charlatans ont eu le front de s'en dire héritiers.

ART DES ESPRITS, appelé aussi *art angélique*. Il consiste dans le talent d'évoquer les esprits, et de les obliger à découvrir les choses cachées. D'autres disent que l'art angélique est l'art de s'arranger avec son ange gardien, de manière à recevoir de lui la révélation de tout ce qu'on veut savoir. Cet art superstitieux se pratique de deux manières, ou par des extases, dans lesquels on reçoit des avis, ou par des entretiens avec l'ange que l'on évoque, qui apparaît, et qui, en cette circonstance, n'est pas, sans doute, un ange de lumière. Voy. EVOCATION.

ART NOTOIRE, espèce d'encyclopédie inspirée. Le livre superstitieux, qui contient les principes de l'art notoire, promet la connaissance de toutes les sciences en quatorze jours. L'auteur du livre dit effrontément que le Saint-Esprit le dicta à saint Jérôme. Il assure encore que Salomon n'a obtenu la sagesse et la science universelle

(1) Rerum hispanie. lib. XIV, cap. ix.

(2) Arnaldi de Villanova libellus de somniorum interpretatione et somnia Danielis. in-4°. Ancienne édition très-rare.

(3) De Physicis ligaturis.

(4) De Sigillis duodecim signorum.

(5) Certaminis apostolici, lib. VI.

(6) Voyez Grandier.

que pour avoir lu en une seule nuit ce merveilleux livre. Il faudrait qu'il eût déjà été dicté à quelque enfant d'Israël; car ce serait un prodige trop grand, que Salomon eût lu le manuscrit de saint Jérôme. Mais les faiseurs d'écrits de ce genre ne reculent pas pour si peu.

Gilles Bourdin a publié, au seizième siècle, un grimoire obscur, sous le titre de *l'Art notoire*. Il n'est pas probable que ce soit la bonne copie, qui sans doute est perdue.

Delrio dit que, de son temps, les maîtres de cet art ordonnaient à leurs élèves une certaine sorte de confession générale, des jeûnes, des prières, des retraites, puis leur faisaient entendre, à genoux, la lecture du livre de *l'Art notoire*, et leur persuadaient qu'ils étaient devenus aussi savants que Salomon, les prophètes et les apôtres. Il s'en trouvait qui le croyaient.

Ce livre a été condamné par le pape Pie V. Mêlant les choses religieuses à ses illusions, l'auteur recommande entre autres soins de réciter tous les jours, pendant sept semaines, les sept psaumes de la pénitence, et de chanter tous les matins, au lever du soleil, le *Veni, Creator*, en commençant un jour de nouvelle lune, pour se préparer ainsi à la connaissance de *l'Art notoire* (1). Erasme, qui parle de ce livre, dans un de ses colloques, dit qu'il n'y a rien compris; qu'il n'y a trouvé que des figures de dragons, de lions, de léopards, des cercles, des triangles; des caractères hébreux, grecs, latins, et qu'on n'a jamais connu personne qui eût rien appris dans tout cela.

Des doctes prétendent que le véritable *Ars notoria* n'a jamais été écrit, et que l'esprit le révèle à chaque aspirant préparé. (Mais quel esprit?) Il leur en fait la lecture pendant leur sommeil, s'ils ont sous l'oreille le nom cabalistique de Salomon, écrit sur une lame d'or ou sur un parchemin vierge. Mais d'autres érudits soutiennent que *l'Ars notoria* existe écrit, et qu'on le doit à Salomon. Le croira qui pourra.

ART SACERDOTAL. C'est, selon quelques adeptes, le nom que les Egyptiens donnaient à l'alchimie. Cet art, dont le secret, recommandé sous peine de mort, était écrit en langue hiéroglyphique, n'était communiqué qu'aux prêtres, à la suite de longues épreuves.

ARTEMIDORE, Ephésien qui vécut du temps d'Antonin le Pieux. On lui attribue le traité des songes, intitulé *Oneirocriticon*, publié pour la première fois, en grec, à Venise, 1518, in-8°. On recherche la traduc-

(1) François Torreblanca, cap. xiv, epist. de mag.

(2) Artemidori Ephesii Oneirocritica, seu de somniorum interpretatione, græc-lat. cum notis Nic. Rigaltii, in-4°, Paris, 1603.

(3) Artémidore, De l'Explication des songes, avec le livre d'Augustin Nyphus, des Divinations, in-16. Rouen, 1600; édition augmentée, 1604.—Épître des cinq livres d'Artémidore, traitant des songes, traduit du grec, par Charles Fontaine; avec un recueil de Valère-Maxime sur le même sujet, traduit du latin, in-8°. Lyon, 1553.

(4) Clavis majoris sapientiæ, imprimé dans le Théâtre chimique. Francfort, 1614, in-8° ou Strasbourg, 1699, in-12.

tion latine de Rigaut (2), et quelques traductions françaises (3).

ARTÉPHIUS, philosophe hermétique du douzième siècle, que les alchimistes disent avoir vécu plus de mille ans, par les secrets de la pierre philosophale. François Pic rapporte le sentiment de quelques savants qui affirment qu'Artéphius est le même qu'Apolonius de Tyane, né au premier siècle, sous ce nom, et mort au douzième, sous celui d'Artéphius.

On lui attribue plusieurs livres extravagants ou curieux : 1° *l'Art d'allonger sa vie* (*De Vita propaganda*), qu'il dit, dans sa préface, avoir composé à l'âge de mille vingt-cinq ans; 2° *la Clef de la Sagesse suprême* (4); 3° un livre sur les caractères des planètes, sur la signification du chant des oiseaux, sur les choses passées et futures, et sur la pierre philosophale (5). Cardan, qui parle de ces ouvrages, au seizième livre de la Variété des choses, croit qu'ils ont été composés par quelque plaisant, qui voulait se jouer de la crédulité des partisans de l'alchimie.

ARTHÉMIA, fille de l'empereur Dioclétien. Elle fut possédée d'un démon qui résista aux exorcistes païens, et ne céda qu'à saint Cyrillien, diacre de l'Eglise romaine.

L'idée de rire et de plaisanter des possessions et des exorcismes de l'Eglise est venue quelquefois à des esprits égarés, qu'il eût été bon peut-être d'exorciser eux-mêmes.

ARTHUS ou **ARTUS**, roi des Bretons, célèbre dans les romans de la Table-Ronde, et dont la vie est entourée de fables. On prétend qu'il revient la nuit, dans les forêts de la Bretagne, chasser à grand bruit, avec des chiens, des chevaux et des piqueurs, qui ne sont que des démons ou des spectres, au sentiment de Pierre Delancre (6). Quand le grand-veneur apparut à Henri IV, dans la forêt de Fontainebleau, quelques-uns dirent que c'était la chasse du roi Arthus.

La tradition conserve, aux environs de Huelgoat, dans le Finistère, le souvenir curieux de l'énorme château d'Arthus. On montre des rochers de granit entassés, comme étant les débris de ses vastes murailles. Il s'y trouve, dit-on, des trésors gardés par des démons qui souvent traversent les airs, sous la forme de feux follets, en poussant des hurlements répétés par les échos du voisinage (7). L'orfraie, la buse et le corbeau sont les hôtes sinistres qui fréquentent ces ruines merveilleuses, où de temps en temps apparaît l'âme d'Arthus avec sa cour enchantée. Voy. MERLIN.

Nous emprunterons à Legrand d'Aussy

(5) De Characteribus planetarum, cantu et motibus avium, rerum præteritarum et futurarum, lapideque philosophico. Le Traité d'Artéphius sur la pierre philosophale a été traduit en français par P. Arnould, et imprimé avec ceux de Sinésius et de Flamel. Paris, 1612, 1659, 1682, in-4°. On attribue encore à Artéphius, le Miroir des miroirs, Speculum speculorum, et le Livre secret, Liber secretus.

(6) Tableau de l'inconstance des mauvais songes, liv. IV, disc. 3.

(7) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. I, p. 277.

(tome 1^{er} de ses Fabliaux), quelques notes intéressantes sur le roi Artus.

Ce héros, fameux dans nos vieux romans, qui le font régner dans la Grande-Bretagne, fit beaucoup de conquêtes, et porta au plus haut degré de gloire l'ordre prétendu des *Chevaliers de la Table-Ronde*, institués par son père, et nommés ainsi d'une table mystérieuse que leur avait donnée l'enchanteur Merlin. Artus possédait une épée magique nommée *Escalibor*, à laquelle nulle arme ne pouvait résister. Pour enseigne il avait un dragon d'acier qui vomissait des flammes, etc. Malgré tous ces avantages merveilleux, il fut tué dans une bataille avec un grand nombre de chevaliers. On peut voir dans La Colombière (1), le nom et les armoiries de ces braves, la merveille du monde.

On a remarqué que le personnage d'Artus est le fruit d'une jalousie nationale. Ce héros prétendu de la romancerie anglaise, imaginé pour suppléer Charlemagne, le héros de la nôtre, n'en est qu'une copie maladroite. Guerres, conquêtes, beaux faits d'armes, caractères, actions, tout est calqué. Si les romanciers français donnent à Charles des paladins, les romanciers bretons en font des chevaliers de la Table-Ronde. La *Durandal*, cette épée fameuse que les premiers prêtent à leur héros, chez les seconds c'est l'*Escalibor*. Il n'est pas jusqu'aux personnages secondaires, qui ne soient une imitation. Chez nos poètes, le plus célèbre d'entre les paladins est Roland, le neveu de Charlemagne; chez nos rivaux, c'est Gauvain, le neveu d'Artus. Enfin, ce qui, plus que tout le reste encore, trahit ceux-ci, c'est qu'au couronnement de leur Artus, ils font assister les douze pairs de Charlemagne (nos romanciers appellent ainsi les douze chevaliers les plus braves du monarque français).

On peut au reste alléguer ici, en faveur de notre antériorité, un témoignage irrécusable : celui d'un auteur anglais, Warton, qui a écrit sur l'origine des romans en Europe. Voici ce qu'il raconte au sujet de sa patrie.

« Au commencement du douzième siècle, un certain Gualter, ou Gautier, archidiacre d'Oxford, ayant eu occasion de faire un voyage dans notre Bretagne, y eut connaissance d'une vieille chronique, intitulée : *Brut-y-Brenhined* (Histoire des rois bretons). Aucun livre ne devait flatter davantage un Anglais : aussi Gautier fit-il copier celui-ci, et il l'emporta en Angleterre, dans le dessein de le publier. A la vérité, l'ouvrage était écrit en bas-breton; mais Gautier savait que, parmi ses compatriotes, les habitants de la province de Galles entendaient cette langue, et il s'adressa, pour faire traduire sa chronique, à un moine gallois, nommé Geoffroi de Monmouth. Geoffroi la traduisit en effet, et, quoiqu'on ignore quand elle fut publiée, néanmoins ce fut postérieurement à l'année 1138; mais le translateur, pour embellir son sujet, se permit d'y faire des additions, et d'y insérer certaines traditions populaires,

(1) *Théâtre d'Honneur*, t. II, p. 136.

tirées, soit de la province de Galles, sa patrie, soit de la Bretagne où il les avait apprises. Au nombre de ces choses intercalées, étaient les prétendues prophéties de Merlin, enchanteur à qui Geoffroi faisait jouer un grand rôle; enfin, il s'étendait beaucoup sur le couronnement d'Artus; et il y faisait assister les douze pairs de Charlemagne. (*History of english poetry.*) »

Tel est, en abrégé, le récit de Warton. D'après cet exposé, il est aisé de concevoir quel parti purent tirer de Merlin et d'Artus les romanciers qu'enfanta dans l'Angleterre la chronique de Geoffroi. Quant à cette chronique, je crains que Warton ne se soit trompé, et que son *Brut-y-Brenhined* ne soit notre *Roman du Brut*, ouvrage composé en effet dans le douzième siècle, mais composé en Normandie, et qui contient une prétendue histoire des rois d'Angleterre, dont le premier, selon l'auteur, fut un certain *Brutus*. Au reste, que le *Brut-y-Brenhined* soit dû à la Bretagne ou à la Normandie, il n'en est pas moins une production de nos provinces septentrionales; et, à ce titre, elles peuvent revendiquer tous ceux des romans de chevalerie anglais qu'il a produits.

Donnons aussi, comme échantillon, un des mille romans de chevalerie à enchantements, qui ont célébré le roi Artus. Nous choisissons le plus court que l'écrivain, à qui nous avons emprunté les notes précédentes, a mis au commencement de son choix (d'ailleurs très-grossier, très-inconvenant et très-mauvais) d'anciens fabliaux.

La mule sans frein.

Artus, aux fêtes de la Pentecôte, tenait cour plénière dans sa cité de Carduel; et tout ce que ses états renfermaient de hauts barons et de chevaliers, s'y était rendu. Le second jour, au moment qu'on se levait de table, on aperçut au loin, dans la prairie, une femme qui paraissait venir vers le château, et qui était montée sur une mule sans licol et sans frein. Cet objet piqua la curiosité. Le roi, la reine, tout le monde accourut aux fenêtres; et chacun, cherchant à deviner, faisait sa conjecture. Quand la dame fut plus à portée, tous les chevaliers volèrent au-devant d'elle : on l'aida à descendre. Son visage était mouillé de pleurs et annonçait un grand chagrin.

Introduite devant le prince, elle le salua respectueusement, et s'étant essuyé les yeux, lui demanda pardon de venir l'importuner de ses douleurs; mais on lui avait pris, disait-elle, le frein de sa mule. Depuis ce jour elle pleurait et se voyait condamnée aux larmes, jusqu'à ce qu'il lui fût rapporté. Il n'y avait que le plus brave des chevaliers qui pût le conquérir et le lui rendre; et où chercher ce héros ailleurs qu'à la cour d'un si grand roi? Elle pria donc Artus de permettre que quelques-uns des braves qui l'écoutaient, voulussent bien s'intéresser à son malheur. Elle assurait le chevalier qui consentirait à devenir son champion, qu'il serait conduit sûrement au lieu du combat par sa mule.

Tous allaient s'offrir et briguer l'honneur du choix ; mais le sénéchal messire Queux saisit le premier la parole, et il fallut bien accepter son appui. Il jura donc de rapporter le frein, fût-il à l'extrémité du monde : il prit des armes et partit, se laissant conduire par la mule, comme on le lui avait recommandé.

A peine fut-il entré dans la forêt, que des troupes affamées de lions, de tigres et de léopards, accoururent avec des rugissements affreux pour le dévorer. Le pauvre Queux se repentait bien alors de son indiscrette fanfaronnade ; et, dans ce moment, il eût pour jamais renoncé de grand cœur à tout l'honneur de son entreprise. Mais, dès que ces animaux terribles reconnurent la mule, ils se prosternèrent devant elle pour lui lécher les pieds, et retournèrent sur leurs pas.

Au sortir de la forêt se présenta une vallée si obscure, si profonde et si noire, que l'homme le plus brave n'eût osé y entrer sans frémir. Ce fut bien pis encore, quand le sénéchal y eût pénétré, et qu'entouré de serpents, de scorpions et de dragons vomissant des flammes, il ne marcha plus qu'à la lueur funèbre de ces feux menaçants. Autour de lui tous les vents déchaînés mugissaient à la fois, des torrents grondaient comme le tonnerre ; des montagnes s'écroulaient avec un fracas horrible. Aussi, quoique l'air y fût plus froid et plus glaçant que celui de mille hivers ensemble, la sueur ruisselait sur tout son corps. Il sortit pourtant, à la faveur de sa monture.

Après avoir encore marché quelque temps, il arriva enfin à une rivière large et profonde dont les eaux noires n'offraient ni pont ni bateau, mais seulement une barre de fer en forme de planche. Queux, ne voyant point là de passage, renonça à l'aventure et revint sur ses pas. Malheureusement, il fallait repasser par la vallée et la forêt. Les serpents et les lions s'élançaient sur lui avec une espèce de joie, et il en eût été dévoré mille fois, s'ils l'eussent pu faire sans toucher à la mule.

Du plus loin qu'on l'aperçut du château, on s'apprêta à rire. Les chevaliers s'assemblèrent, comme pour le recevoir avec honneur ; Artus lui-même vint au devant de lui ; hommes et femmes enfin, chacun le plaisantait, et le malheureux sénéchal, ne sachant plus à qui répondre, et n'osant lever les yeux, disparut et alla se cacher.

La dame était plus affligée que lui encore. Déchue de son espoir, elle pleurait amèrement et s'arrachait les cheveux. Le brave Gauvain fut touché de ses douleurs. Il s'approcha, lui offrit avec assurance son épée, promit de tarir ses larmes, et partit à son tour sur la mule.

Les mêmes dangers se représentèrent : il n'en fit que rire. Les serpents et les lions vinrent fondre sur lui : il tira son épée et allait les combattre. Il n'en eut pas besoin ; les monstres, s'inclinant de nouveau à l'aspect de l'animal, se retirèrent tranquillement. Enfin il arrive à la rivière, voit la barre, se recommande à Dieu et s'élance sur ce pont périlleux. Il était si étroit, qu'à peine la mule pouvait-elle y poser les pieds à moitié. Tout

autour du héros les vagues écumantes s'élevaient en grondant, et s'élançaient sur lui pour le renverser et l'engloutir : mais il futinébranlable et aborda heureusement au rivage.

Là se présenta un château fortifié, garni en dehors d'un rang de quatre cents pieux, en forme de palissades, dont chacun portait sur sa pointe une tête sanglante, à l'exception d'un seul qui, nu encore, semblait attendre cet ornement terrible. La forteresse, entourée de fossés profonds, remplis par un torrent impétueux, tournait sur elle-même comme une meule sur son pivot, ou comme le sabot qu'un enfant fait pirouetter sous sa courroie. Elle n'avait d'ailleurs aucun pont et paraissait interdire à Gauvain tout moyen d'exercer sa valeur. Il résolut d'attendre néanmoins, espérant que la forteresse peut-être, dans une de ses révolutions, lui offrirait quelque sorte d'entrée, et déterminé en tout cas à périr sur le lieu, s'il le fallait, plutôt que de retourner honteusement. Une porte s'ouvrit en effet : il piqua sa mule, lui fit sauter ce large fossé, et se trouva dans le château.

Tout semblait y annoncer une dépopulation récente : des rues vides (1), personne aux fenêtres, partout le silence affreux de la solitude. Un nain paraît enfin et le regarde avec attention. Gauvain lui demande quel est son seigneur ou sa dame, où l'on peut les trouver, et ce qu'ils exigent. Le nain ne répond rien et se retire. Le chevalier poursuit sa route et voit sortir d'une caverne un géant d'une laideur affreuse, les cheveux hérissés, et armé d'une hache. Celui-ci applaudit à son courage ; mais il le plaint d'être venu tenter une aventure dont l'issue ne peut que lui être funeste, et que la palissade terrible eût dû l'avertir d'éviter. Il lui offre ses services cependant, le fait manger, le traite bien, le mène à la chambre où il doit coucher ; mais, avant de sortir, il ordonne au héros de lui abattre la tête, en annonçant qu'il viendra le lendemain à son tour lui en faire autant. Gauvain prend son cimeterre, et fait rouler la tête à ses pieds. Mais quel est son étonnement de voir celui à qui elle appartient la relever, la replacer sur ses épaules et sortir. Il se couche néanmoins et dort tranquillement, peu effrayé du sort qui l'attend le lendemain. Au point du jour le géant arrive avec sa hache pour effectuer sa promesse ; il éveille le chevalier ; et selon leurs conditions de la veille, lui ordonne de présenter sa tête. Gauvain tend le cou sans balancer : ce n'était qu'une épreuve pour tenter son courage : on le loue, on l'embrasse. Il demande alors où il pourra aller chercher le frein, et ce qu'il lui faut faire pour l'avoir.

— Tu le sauras avant la fin du jour, lui dit-on ; mais prépare toute ta valeur : jamais tu n'en eus plus besoin.

A midi, il se rend au lieu du combat, et voit un lion énorme qui, en écumant, rongait sa chaîne, et de ses griffes creusait la terre avec fureur. A la vue du héros, le monstre rugissant hérissa sa crinière ; sa

(1) Un château, au moyen-âge, était un bourg. On lui donnait aussi ce nom.

chaîne tombe et il s'élance sur Gauvain, dont il déchire le haubert. Après un long combat cependant il est tué. Un autre est délaissé plus grand et plus furieux encore : il périt de même. Gauvain, ne voyant plus d'ennemis paraître, demande le frein. Le géant, sans lui répondre, le reconduit à sa chambre. Il lui fait servir à manger pour rétablir ses forces, et lui présente ensuite un autre ennemi.

C'était un chevalier redoutable, celui-là même qui avait planté les pieux de l'enceinte, et qui de sa main y avait attaché les têtes des quatre cents chevaliers vaincus. On leur amène à chacun un cheval ; on leur donne une forte lance ; ils s'éloignent pour prendre carrière et fondent l'un sur l'autre. Du premier choc leurs lances volent en éclats, et les sanglons de leurs chevaux se rompent. Ils se relèvent aussitôt pour commencer à pied un combat nouveau. Leurs armes retentissent sous leur épée redoutable, leur écu étincelle, et pendant deux heures entières la victoire reste incertaine. Gauvain redouble de courage : il assène sur la tête de son adversaire un si terrible coup, que, lui fendant le heaume jusqu'au cercle, il l'étourdit et l'abat. C'en était fait du chevalier : il allait périr s'il ne se fût avoué vaincu, et déjà on lui arrachait les lacets de son heaume. Mais il rendit son épée et demanda la vie. Dès ce moment, tout fut terminé. Le vainqueur avait droit au frein ; on ne pouvait le lui refuser : il ne restait plus que la ressource de l'y faire renoncer lui-même, et voici comment on espéra réussir.

Le nain, venant le saluer avec respect, l'invita, de la part de sa maîtresse, à manger avec elle. Elle le reçut très-parée, assise sur un siège magnifique dont les pieds étaient d'argent, et que surmontait un pavillon orné de broderie et de pierres précieuses. Pendant le repas, elle lui avoua que la dame dont il servait la cause était sa sœur, et qu'elle lui avait enlevé le frein.

— Mais si vous voulez renoncer aux droits de votre victoire, ajouta-t-elle, si vous voulez vous fixer auprès de moi et me vouer ce bras invincible dont je viens d'éprouver la force, ce château et trente-huit autres plus beaux encore sont à vous avec toutes leurs richesses ; et celle qui vous prie de les accepter, s'honorera elle-même de devenir l'épouse du vainqueur.

Gauvain ne fut point ébranlé par ces offres séduisantes. Il persista toujours à exiger le frein ; et quand il l'eut obtenu, il repartit sur sa mule, au milieu des cris de joie d'une foule de peuple qui, à son grand étonnement, accourut sur son passage : c'étaient les habitants du château qui, confinés jusqu'alors dans leurs maisons par la tyrannie de leur dame, ne pouvaient en sortir sans être aussitôt dévorés par ses lions, et qui, maintenant libres, venaient baiser la main de leur libérateur.

De retour à Carduel, le chevalier fut reçu de la dame avec les transports et la reconnaissance que devait inspirer un pareil ser-

(1) Wierus, de Præst. dæm., lib. I, cap. vi.

vice. Mais elle fit tout préparer aussitôt pour son départ. En vain Artus et la reine la pressèrent d'attendre que les fêtes fussent terminées ; rien ne put la retenir : elle prit congé d'eux, monta sur sa mule et repartit...

Tels étaient généralement les romans de chevalerie et de féerie si chers à nos pères. Voy. FÉES, ENCHANTEMENTS, etc.

ARUNDEL (Thomas). Comme il s'était opposé (quatorzième siècle) aux séditions des wickleffites, Chassignon, dans ses *Grands et redoutables jugements de Dieu*, imprimés à Morges en 1581, chez Jean Lepreux, imprimeur des très-puissants seigneurs de Berne, Chassignon, réformé et défenseur de tous les hérétiques, dit qu'il mourut cruellement, la langue tellement enflée qu'il ne pouvait plus parler, « lui qui avait voulu empêcher dans la bouche des disciples de Wickleff, le cours de la sainte parole... » Mais il n'ose pas rechercher si Thomas Arundel fut, comme Wickleff, étranglé par le diable.

ARUSPICES, devins du paganisme, dont l'art se nommait *aruspicine*. Ils examinaient les entrailles des victimes pour en tirer des présages ; il fallait être de bonne maison pour exercer cette espèce de sacerdoce. Ils prédisaient 1° par la simple inspection des victimes vivantes ; 2° par l'état de leurs entrailles après qu'elles étaient ouvertes ; 3° par la flamme qui s'élevait de leurs chairs brûlées. — La victime qu'il fallait amener avec violence, ou qui s'échappait de l'autel, donnait des présages sinistres ; le cœur maigre, le foie double ou enveloppé d'une double tunique, et surtout l'absence du cœur ou du foie, annonçaient de grands maux. On croirait que les aruspices étaient habiles dans l'art d'escamoter, car le cœur manqua aux deux bœufs immolés le jour qu'on assassina César. — C'était encore mauvais signe quand la flamme ne s'élevait pas avec force et n'était pas transparente et pure ; et si la queue de la bête se courbait en brûlant, elle menaçait de grandes difficultés dans les affaires. Voy. HÉPATOSCOPIE.

ARZELS. Voy. CHEVAL.

ASAPHINS, devins ou sorciers chaldéens, qui expliquaient les songes et tiraient les horoscopes.

ASCAROTH. C'est le nom que donnent les démonographes à un démon peu connu, qui protège les espions et les délateurs. Il dépend du démon Nergal.

ASCIK-PACHA, démon turc, qui favorise les intrigues secrètes, facilite les accouchements, enseigne les moyens de rompre les charmes (1), etc.

ASCLETARION, sorcier qui prédit à l'empereur Domitien qu'il serait mangé des chiens ; sur quoi l'empereur le fit tuer, « ce qui ne l'empêcha pas d'être mangé des chiens, casuellement, après sa mort (2).

ASELLE. — L'aselle aquatique, espèce de cloporte, était révéree des Islandais, qui croyaient qu'en tenant cet insecte dans la bouche, ou son ovaire desséché sur la langue, ils obtenaient tout ce qu'ils pouvaient dé-

(2) Boguet, Discours des sorciers, ch. II.

sirer. Ils appelaient son ovaire sec *Pierre à souhaits*.

ASHMOLE (ELIE), antiquaire et alchimiste anglais, né en 1617. On lui doit quelques ouvrages utiles, et le Musée ashmoléen d'Oxford. Mais il publia à Londres, en 1652, un volume in-4°, intitulé : *Theatrum chemicum britannicum*, contenant différents poèmes des philosophes anglais qui ont écrit sur les mystères hermétiques. Six ans après, il fit imprimer le *Chemin du bonheur*, in-4°, 1658. Ce traité, qui n'est pas de lui, mais auquel il mit une préface, roule aussi sur la pierre philosophale. Voy. PIERRE PHILOSOPHALE.

ASILE. Les lois qui accordaient droit d'asile aux criminels dans les églises, exceptaient ordinairement les sorciers qui, d'ailleurs ne cherchaient pas trop là leur recours.

ASIMA, démon qui rit quand on fait le mal. Il a été adoré à Emath, dans la tribu de Nephtali, avant que les habitants de cette ville fussent transportés à Samarie.

ASMODEE, démon destructeur, le même que Samaël, suivant quelques rabbins. Il est aux enfers surintendant des maisons de jeu, selon l'esprit de quelques démonomanes, qui ont écrit comme s'ils eussent fait en touristes le voyage de l'autre monde. Il sème la dissipation et l'erreur. — Les rabbins content qu'il détrôna un jour Salomon; mais que bientôt Salomon le chargea de fers, et le força de l'aider à bâtir le temple de Jérusalem. — Tobie, suivant les mêmes rabbins, l'ayant expulsé, avec la fumée du fiel d'un poisson, du corps de la jeune Sara qu'il possédait, l'ange Raphaël l'emprisonna aux extrémités de l'Egypte. Paul Lucas dit qu'il l'a vu dans un de ses voyages. On s'est amusé de lui à ce sujet; cependant on a pu lire dans le *Courrier de l'Egypte* que le peuple de ce pays adore encore le serpent d'Asmodée, lequel a un temple dans le désert de Rynneh. On ajoute que ce serpent se coupe par morceaux, et qu'un instant après il n'y paraît pas.

Cet Asmodée est, au jugement de quelques-uns, l'ancien serpent qui séduisit Eve. Les Juifs, qui l'appellent *Asmodai*, faisaient de lui le prince des démons, comme on le voit dans la paraphrase chaldaïque. C'est aux enfers, dans Wierus, un roi fort et puissant, qui a trois têtes : la première ressemble à celle d'un taureau, la seconde à celle d'un homme, la troisième à celle d'un bélier. Il a une queue de serpent, des pieds d'oie, une haleine enflammée. Il se montre à cheval sur un dragon, portant en main un étendard et une lance. Il est soumis cependant, par la hiérarchie infernale, au roi Amoymon.

Lorsqu'on l'exorcise, il faut être ferme sur ses pieds, et l'appeler par son nom. Il donne des anneaux constellés; il apprend aux hommes à se rendre invisibles et leur enseigne la géométrie, l'arithmétique, l'astronomie et les arts mécaniques. Il connaît aussi des tré-

sors qu'on peut le forcer à découvrir; soixante-douze légions lui obéissent (1). On le nomme encore Chammadaï et Sydonai. — Le Sage a fait d'Asmodée le héros d'un de ses romans (*le Diable boiteux*).

ASMOND et **ASWITH**, compagnons d'armes danois. Liés d'une étroite amitié, ils convinrent, par un serment solennel, de ne s'abandonner ni à la vie, ni à la mort. Aswith mourut le premier et, suivant leur accord, Asmond, après avoir enseveli son ami, avec son chien et son cheval dans une grande caverne, y porta des provisions pour une année et s'enferma dans ce tombeau. Mais ajouta gravement un historien (2), le diable, qui était entré dans le corps du mort, tourmenta le fidèle Asmond, le déchirant, lui défigurant le visage et lui arrachant même une oreille, sans lui donner de raisons de sa fureur. Asmond, impatienté, coupa la tête du mort, croyant rogner aussi le diable qui s'était logé là. — Sur ces entrefaites, précisément, le roi de Suède, Eric, passant devant la caverne murée et entendant du vacarme, crut qu'elle renfermait un trésor, gardé par des démons. Il la fit ouvrir, et fut bien surpris d'y trouver Asmond, pâle, ensanglanté, auprès d'un cadavre puant; il lui fit conter son histoire, et, ravi de sa fidélité et de son courage, il l'obligea, par de bons procédés, à le suivre à sa cour.

ASMOUG, l'un des démons qui, sous les ordres d'Arimane, sèment en Perse les dissensions, les procès et les querelles.

ASOORS. C'est le nom que les Indiens donnent à certains mauvais génies qui font tomber les voyageurs dans des embûches.

ASPAME. « Zorobabel était épris d'un si fol amour pour Aspame, qu'elle le soufflait comme un esclave et lui ôtait le diadème pour en orner sa tête, indigne d'un tel ornement, dit Delancre (3); elle le faisait rire et pleurer, quand bon lui semblait, le tout par philtres et fascinations. » Les belles dames font tous les jours d'aussi grands excès et produisent d'aussi énormes stupidités, sans fascination et sans philtre.

ASPICULETTE (MARIE D'), sorcière d'Andaye, dans le pays de Labour, sous le règne de Henri IV. Elle fut arrêtée à l'âge de dix-neuf ans, et avoua qu'on l'avait menée au sabbat, que là elle avait baisé le derrière du diable au-dessous d'une grande queue, et que ce derrière était fait comme le museau d'un bouc. (4)

ASPIDOMANCIE, divination peu connue qui se pratique aux Indes, selon quelques voyageurs. Delancre dit (5) que le devin ou sorcier trace un cercle, s'y campe assis sur un bouclier, marmotte des conjurations, devient hideux, et ne sort de son extase que pour annoncer les choses qu'on veut savoir, et que le diable vient de lui révéler.

ASRAFIL, ange terrible qui, selon les musulmans, doit sonner de la trompette et ré-

(1) Wierus, in *Pseudomonarchia daemon.*

(2) Saxo Grammat. *Danice hist.* lib. V.

(3) Incrédulité et mécréance du sortilège, etc.

(4) Incrédulité et mécréance, etc., tr. 5.

(5) Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, etc., liv. II, disc. 1.

veiller tous les morts pour le jugement dernier. On le confond souvent avec Asraël.

ASSA-FOETIDA. les Hollandais appellent cette plante *fiente du diable* (duivelsdrek).

ASSASSINS, secte d'Ismaéliens qu'on enivrait de hrachick et à qui on faisait un dogme de tuer. Le souverain des Assassins s'appelait le cheick ou vieux de la Montagne. Il est célèbre dans l'histoire des croisades. Voy. THUGGISME.

ASSHETON (GUILLAUME), théologien anglican, mort en 1711. Il publia, en 1691, un petit ouvrage peu recherché, intitulé : *la Possibilité des apparitions*.

ASTAROTH, grand-duc très-puissant aux enfers. Il a la figure d'un ange fort laid, et se montre chevauchant sur un dragon infernal ; il tient à la main droite une vipère. Quelques magiciens disent qu'il préside à l'Occident, qu'il procure l'amitié des grands seigneurs, et qu'il faut l'évoquer le mercredi. Les Sidoniens, les Philistins et quelques sectes juives l'adoraient. Il est, dit-on, grand-trésorier aux enfers, et donne de bons avis quand on émet des lois nouvelles. Wierus nous apprend qu'il sait le passé, le présent et l'avenir, qu'il répond volontiers aux questions qu'on lui fait sur les choses les plus secrètes, et qu'il est facile de le faire causer sur la création, les fautes et la chute des anges, dont il connaît toute l'histoire ; mais dans ses conversations il soutient que pour lui il a été puni injustement. Il enseigne à fond les arts libéraux et commande quarante légions. Celui qui le fait venir doit prendre garde de s'en laisser approcher, à cause de son insupportable puanteur. C'est pourquoi il est prudent de tenir sous ses narines un anneau magique en argent, qui est un préservatif contre les odeurs fétides des démons (1). Astaroth a figuré dans plusieurs possessions.

ASTARTÉ, femelle d'Astaroth, selon quelques démonomanes. Elle porte des cornes, non difformes comme celles des autres démons, mais façonnées en croissant. Les Phéniciens adoraient la lune sous le nom d'Astarté. A Sidon, c'était la même que Vénus. Sanchoniaton dit qu'elle eut deux fils : le Désir et l'Amour. On l'a souvent représentée avec des rayons, ou avec une tête de génisse. Des érudits prétendent qu'Astaroth, qui donne les richesses, est le soleil, et Astarté la lune ; mais dans les anciens monumens orientaux, Astarté est le même qu'Astaroth, et Astaroth le même qu'Astarté.

ASTIAGES, roi des Mèdes. Quand Cyrus eut vaincu l'Asie, on publia qu'Astiages, son grand-père, avait songé en dormant que dans le sein de sa fille Mandane croissait une vigne qui, de ses feuilles, couvrait l'Asie entière ; présage de la grandeur de Cyrus, fils de Mandane.

ASTRAGALOMANCIE, divination par les dés. Prenez deux dés, marqués comme d'usage des numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6. On peut jeter à volonté un dé seul, ou les deux dés à la fois ; on a ainsi la chance d'amener les

(1) Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

chiffres 1 à 12. Vous voulez deviner quelque affaire qui vous embarrasse, ou pénétrer les secrets de l'avenir ; posez la question sur un papier que vous aurez passé au-dessus de la fumée du bois de genièvre ; placez ce papier renversé sur la table, et jetez les dés. — Vous écrirez les lettres à mesure qu'elles se présentent. En se combinant, elles vous donneront la réponse : 1 vaut la lettre A ; 2 vaut E ; 3 vaut I, ou Y ; 4 vaut O ; 5 vaut U ; 6 vaut B, P, ou V ; 7 vaut C, K, ou Q ; 8 vaut D, ou T ; 9 vaut F, S, X, ou Z ; 10 vaut G, ou J ; 11 vaut L, M, ou N ; 12 vaut R. — Si la réponse est obscure, il ne faut pas s'en étonner ; le sort est capricieux. Dans le cas où vous n'y pouvez rien comprendre, recourez à d'autres divinations. — La lettre H n'est point marquée, parce qu'elle n'est pas nécessaire. Les règles du destin se dispensent de celles de l'orthographe. PH s'exprime fort bien par la lettre F, et CH par la lettre X.

Les anciens pratiquaient l'astragalomanie avec des osselets marqués des lettres de l'alphabet, et les lettres que le hasard amenait faisaient les réponses. C'est par ce moyen que se rendaient les oracles d'Hercule en Achaïe. On mettait les lettres dans une urne et on les tirait comme on tire les numéros des loteries.

ASTRES. La première idolâtrie a commencé par le culte des astres. Tous les peuples fourvoyés les adoraient, au temps de Moïse. Lui seul dit aux Hébreux : « Lorsque vous élevez les yeux vers le ciel, que vous voyez le soleil, la lune et les autres astres, gardez-vous de tomber dans l'erreur et de les adorer, car c'est Dieu qui les a créés » (Deutéronome, chap. 4).

Ceux qui ne croient pas à la révélation devraient nous apprendre comment Moïse a été plus éclairé que les sages de toutes les nations dont il était environné (1).

Mahomet dit dans le Koran, que les étoiles sont les sentinelles du ciel, et qu'elles empêchent les démons d'en approcher et de connaître les secrets de Dieu. Il y a des sectes qui prétendent que chaque corps céleste est la demeure d'un ange. — Les Arabes, avant Mahomet, adoraient les astres. Les anciens en faisaient des êtres animés ; les Egyptiens croyaient qu'ils voguaient dans des navires à travers les airs comme nos aéronautes ; ils disaient que le soleil, avec son esquif, traversait l'Océan toutes les nuits pour retourner d'occident en orient.

D'autres physiciens ont prétendu que les étoiles sont les yeux du ciel, et que les larmes qui en tombent forment les pierres précieuses. C'est pour cela, ajoutent-ils, que chaque étoile (ou plutôt chaque planète) a sa pierre favorite.

ASTROLABE, instrument dont on se sert pour observer les astres et tirer les horoscopes. Il est souvent semblable à une sphère armillaire. L'astrologue, instruit du jour, de l'heure, du moment où est né celui qui le consulte, ou pour lequel on le consulte, met les choses à

(1) Bergier, Dict. théolog., au mot *Astres*.

la place qu'elles occupaient alors, et dresse son thème suivant la position des planètes et des constellations.

Il y a eu des gens autrefois qui faisaient le métier de découvrir les voleurs par le moyen d'un astrolabe. « Le ciel, disaient-ils, est un livre dans lequel on voit le passé, le présent et l'avenir; pourquoi ne pourrait-on pas lire les événements de ce monde dans un instrument qui représente la situation des corps célestes (1) ? »

ASTROLOGIE, art de dire la bonne aventure et de prédire les événements, par l'aspect, les positions et les influences des corps célestes. — On croit que l'astrologie, qu'on appelle aussi *astrologie judiciaire*, parce qu'elle consiste en jugements sur les personnes et sur les choses, a pris naissance dans la Chaldée, d'où elle pénétra en Egypte, en Grèce et en Italie. Quelques antiquaires attribuent l'invention de cette science à Cham, fils de Noé. Le commissaire de Lamarre, dans son *Traité de police*, titre 7, chap. 1^{er}, ne repousse pas les opinions qui établissent qu'elle lui a été enseignée par le démon.

Diogène Laërce donne à entendre que les Egyptiens connaissaient la rondeur de la terre et la cause des éclipses. On ne peut leur disputer l'habileté en astronomie; mais, au lieu de se tenir aux règles droites de cette science, ils en ajoutèrent d'autres, qu'ils fondèrent uniquement sur leur imagination; ce furent là les principes de l'art de deviner et de tirer les horoscopes. Ce sont eux, dit Hérodote, qui enseignèrent à quel dieu chaque mois, chaque jour est consacré, qui observèrent les premiers sous quel ascendant un homme est né, pour prédire sa fortune, ce qui lui arriverait dans sa vie, et de quelle mort il mourrait.

« J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver à vous et à votre fils, » disait à ses crédules enfants Bélus, prince de Babylone. Pompée, César, Crassus, croyaient à l'astrologie. Pline en parle comme d'un art respectable. Cette science gouverne encore la Perse et une grande partie de l'Asie. « Rien ne se fait ici, dit Tavernier dans sa relation d'Ispahan, que de l'avis des astrologues. Ils sont plus puissants et plus redoutés que le roi, qui en a toujours quatre attachés à ses pas, qu'il consulte sans cesse et qui l'avertissent du temps où il doit se promener, de l'heure où il doit se renfermer dans son palais, se purger, se vêtir de ses habits royaux, prendre ou quitter le sceptre, etc. Ils sont si respectés dans cette cour, que le roi Schah-Sophi étant accablé depuis plusieurs années d'infirmités que l'art ne pouvait guérir, les médecins jugèrent qu'il n'était tombé dans cet état de dépérissement que par la faute des astrologues, qui avaient mal pris l'heure à laquelle il devait être élevé sur le trône. Les astrologues reconnurent leur erreur : ils s'assemblèrent de nouveau avec les médecins, cherchèrent dans le ciel la véritable heure propice, ne man-

(1) Le père Lebrun, Hist. des pratiques superstit., t. I, p. 220.

quèrent pas de la trouver; et la cérémonie du couronnement fut renouvelée, à la grande satisfaction de Schah-Sephi, qui mourut quelques jours après. »

Il en est de même à la Chine, où l'empereur n'ose rien entreprendre sans avoir consulté son thème natal.

La vénération des Japonais pour l'astrologie est plus profonde encore; chez eux personne n'oserait construire un édifice sans avoir interrogé quelque astrologue sur la durée du bâtiment. Il y en a même qui, sur la réponse des astres, se dévouent et se tuent pour le bonheur de ceux qui doivent habiter la nouvelle maison (2).

Presque tous les anciens, Hippocrate, Virgile, Horace, Tibère, croyaient à l'astrologie. Le moyen-âge en fut infecté. On tira l'horoscope de Louis XIII et de Louis XIV; et Boileau dit qu'un *téméraire auteur* n'atteint pas le Parnasse, si son astre en naissant ne l'a formé poète.....

En astrologie, on ne connaît dans le ciel que sept planètes, et douze constellations dans le zodiaque. Le nombre de celles-ci n'a pas changé; mais il y a aujourd'hui douze planètes. Nous ne parlerons que des sept vieilles, employées par les astrologues. Nous n'avons, disent-ils, aucun membre que les corps célestes ne gouvernent. Les sept planètes sont, comme on sait, le Soleil, la Lune, Vénus, Jupiter, Mars, Mercure et Saturne. Le Soleil préside à la tête; la Lune, au bras droit; Vénus, au bras gauche; Jupiter, à l'estomac; Mars, aux parties sexuelles; Mercure, au pied droit, et Saturne, au pied gauche; — ou bien Mars gouverne la tête, Vénus le bras droit, Jupiter le bras gauche, le Soleil l'estomac, la Lune les parties sexuelles, Mercure le pied droit et Saturne le pied gauche.

Parmi les constellations, le Bélier gouverne la tête; le Taureau, le cou; les Gémeaux, les bras et les épaules; l'Ecrevisse, la poitrine et le cœur; le Lion, l'estomac; la Vierge, le ventre; la Balance, les reins et les fesses; le Scorpion, les parties sexuelles; le Sagittaire, les cuisses; le Capricorne, les genoux; le Verseau, les jambes; et les Poissons, les pieds.

On a mis aussi le monde, c'est-à-dire les empires et les villes, sous l'influence des constellations. Des astrologues allemands, au seizième siècle, avaient déclaré Francfort sous l'influence du Bélier, Wurtzbourg sous celle du Taureau, Nuremberg sous les Gémeaux, Magdebourg sous l'Ecrevisse, Ulm sous le Lion, Heidelberg sous la Vierge, Vienne sous la Balance, Munich sous le Scorpion, Stuttgart sous le Sagittaire, Augsbourg sous le Capricorne, Ingolstadt sous le Verseau, et Rastibonne sous les Poissons.

Hermès a dit que c'est parce qu'il y a sept trous à la tête, qu'il y a aussi dans le ciel sept planètes pour présider à ces trous : Saturne et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le Soleil et la Lune

(2) Essai sur les erreurs et les superstitions, par M. L. C., ch. 5.

aux deux yeux, et Mercure à la bouche. Léon l'Hébreu, dans sa *Philosophie d'amour*, traduite par le sieur Duparc, champenois, admet cette opinion, qu'il précise très-bien : « Le Soleil préside à l'œil droit, dit-il, et la Lune à l'œil gauche, parce que tous les deux sont les yeux du ciel ; Jupiter gouverne l'oreille gauche ; Saturne, la droite ; Mars, le pertuis droit du nez ; Vénus, le pertuis gauche ; et Mercure, la bouche, parce qu'il préside à la parole. »

Ajoutons encore que Saturne domine sur la vie, les changements, les édifices et les sciences ; Jupiter, sur l'honneur, les souhaits, les richesses et la propreté des habits ; Mars, sur la guerre, les prisons, les mariages, les haines ; le Soleil, sur l'espérance, le bonheur, le gain, les héritages ; Vénus, sur les amitiés et les amours ; Mercure, sur les maladies, les pertes, les dettes, le commerce et la crainte ; la Lune, sur les plaies, les songes et les larcins. Aussi, du moins, le décide le livre des admirables secrets d'Albert le Grand.

En dominant de la sorte tout ce qui arrive à l'homme, les planètes ramènent le même cours de choses toutes les fois qu'elles se retrouvent dans le ciel au lieu de l'horoscope. Jupiter se retrouve au bout de douze ans au même lieu, les honneurs seront les mêmes ; Vénus, au bout de huit ans, les amours seront les mêmes, etc., mais dans un autre individu.

N'oublions pas non plus que chaque planète gouverne un jour de la semaine ; le Soleil le dimanche, la Lune le lundi, Mars le mardi, Mercure le mercredi, Jupiter le jeudi, Vénus le vendredi, Saturne le samedi ; — que le jaune est la couleur du Soleil, le blanc celle de la Lune, le vert celle de Vénus, le rouge celle de Mars, le bleu celle de Jupiter, le noir celle de Saturne, le mélangé celle de Mercure ; — que le Soleil préside à l'or, la Lune à l'argent, Vénus à l'étain, Mars au fer, Jupiter à l'airain, Saturne au plomb, Mercure au vif-argent, etc.

Le Soleil est bienfaisant et favorable ; Saturne, triste, morose et froid ; Jupiter, tempéré et bénin ; Mars, ardent ; Vénus, bienveillante ; Mercure, inconstant ; la Lune, mélancolique.

Dans les constellations, le Bélier, le Lion et le Sagittaire sont chauds, secs et ardents ; le Taureau, la Vierge et le Capricorne, lourds, froids et secs ; les Gémeaux, la Balance et le Verseau, légers, chauds et humides ; l'Ecrevisse, le Scorpion et les Poissons, humides, mous et froids.

Au moment de la naissance d'un enfant dont on veut tirer l'horoscope, ou bien au jour de l'événement dont on cherche à présager les suites, il faut d'abord voir sur l'astrolabe quelles sont les constellations et planètes qui dominent dans le ciel, et tirer les conséquences qu'indiquent leurs vertus, leurs qualités et leurs fonctions. Si trois signes de la même nature se rencontrent dans le ciel, comme, par exemple, le Bélier, le Lion et le Sagittaire, ces trois signes forment le *trin*

aspect, parce qu'ils partagent le ciel en trois, et qu'ils sont séparés l'un de l'autre par trois autres constellations. Cet aspect est bon et favorable.

Quand ceux qui partagent le ciel par sixième se rencontrent à l'heure de l'opération, comme le Bélier avec les Gémeaux, le Taureau avec l'Ecrevisse, etc., ils forment l'*aspect sextil*, qui est médiocre.

Quand ceux qui partagent le ciel en quatre, comme le Bélier avec l'Ecrevisse, le Taureau avec le Lion, les Gémeaux avec la Vierge, se rencontrent dans le ciel, ils forment l'*aspect carré*, qui est mauvais.

Quand ceux qui se trouvent aux parties opposées du ciel, comme le Bélier avec la Balance, le Taureau avec le Scorpion, les Gémeaux avec le Sagittaire, etc., se rencontrent à l'heure de leur naissance, ils forment l'*aspect contraire*, qui est méchant et nuisible.

Les autres sont en *conjonction*, quand deux planètes se trouvent réunies dans le même signe ou dans la même maison, et en *opposition* quand elles sont à deux points opposés.

Chaque signe du zodiaque occupe une place qu'on appelle *maison céleste* ou *maison du soleil* ; ces douze maisons du soleil coupent ainsi le zodiaque en douze parties. Chaque maison occupe trente degrés, puisque le cercle en a trois cent soixante. Les astrologues représentent les maisons par de simples numéros, dans une figure ronde ou carrée, divisée en douze cellules.

La première maison est celle du Bélier, qu'on appelle l'*angle oriental*, en argot astrologique. C'est la maison de la vie, parce que ceux qui naissent quand cette constellation domine, peuvent vivre longtemps.

La seconde maison est celle du Taureau, qu'on appelle la *porte inférieure*. C'est la maison des richesses et des moyens de fortune.

La troisième maison est celle des Gémeaux, appelée la *demeure des frères*. C'est la maison des héritages et des bonnes successions.

La quatrième maison est celle de l'Ecrevisse. On l'appelle le *fond du ciel*, l'*angle de la terre*, la *demeure des parents*. C'est la maison des trésors et des biens de patrimoine.

La cinquième maison est celle du Lion, dite la *demeure des enfants* ; c'est la maison des legs et des donations.

La sixième maison est celle de la Vierge ; on l'appelle l'*amour de Mars*. C'est la maison des chagrins, des revers et des maladies.

La septième maison est celle de la Balance, qu'on appelle l'*angle occidental*. C'est la maison des mariages et des noces.

La huitième maison est celle du Scorpion, appelée la *porte supérieure*. C'est la maison de l'effroi, des craintes et de la mort.

La neuvième maison est celle du Sagittaire, appelée l'*amour du soleil*. C'est la maison de la piété, de la religion ; des voyages et de la philosophie.

La dixième maison est celle du Capricorne,

dite le milieu du ciel. C'est la maison des charges, des dignités et des couronnes.

La onzième maison est celle du Verseau, qu'on appelle *l'amour de Jupiter*. C'est la maison des amis, des bienfaits et de la fortune.

La douzième maison est celle des poissons, appelée *l'amour de Saturne*. C'est la plus mauvaise de toutes et la plus funeste; c'est la maison des empoisonnements, des misères, de l'envie, de l'humeur noire et de la mort violente.

Le Bélier et le Scorpion sont les maisons chéries de Mars; le Taureau et la Balance, celles de Vénus; les Gémeaux et la Vierge, celles de Mercure; le Sagittaire et les Poissons, celles de Jupiter; le Capricorne et le Verseau, celles de Saturne; le Lion, celle du Soleil; l'Ecrevisse, celle de la Lune.

Il faut examiner avec soin les rencontres des planètes avec les constellations. Si Mars, par exemple, se rencontre avec le Bélier à l'heure de la naissance, il donne du courage, de la fierté et une longue vie; s'il se trouve avec le Taureau, richesses et courage. En un mot, Mars augmente l'influence des constellations avec lesquelles il se rencontre, et y ajoute la valeur et la force. — Saturne, qui donne les peines, les misères, les maladies, augmente les mauvaises influences et gâte les bonnes. Vénus, au contraire, augmente les bonnes influences et affaiblit les mauvaises. — Mercure augmente ou affaiblit les influences suivant ses conjonctions. S'il se rencontre avec les Poissons, qui sont mauvais, il devient moins bon; s'il se trouve avec le Capricorne, qui est favorable, il devient meilleur. — La Lune joint la mélancolie aux constellations heureuses; elle ajoute la tristesse ou la démence aux constellations funestes. — Jupiter, qui donne les richesses et les honneurs, augmente les bonnes influences et dissipe à peu près les mauvaises. — Le Soleil ascendant donne les faveurs des princes; il a sur les influences presque autant d'effet que Jupiter; mais descendant il présage des revers.

Ajoutons que les Gémeaux, la Balance et la Vierge donnent la beauté par excellence; le Scorpion, le Capricorne et les Poissons donnent une beauté médiocre. Les autres constellations donnent plus ou moins la laideur. — La Vierge, la Balance, le Verseau et les Gémeaux donnent une belle voix; l'Ecrevisse, le Scorpion et les Poissons donnent une voix nulle ou désagréable. Les autres constellations n'ont pas d'influence sur la voix.

Si les planètes et les constellations se trouvent à l'Orient, à l'heure de l'horoscope, on éprouvera leur influence au commencement de la vie ou de l'entreprise; on l'éprouvera au milieu si elles sont au haut du ciel, et à la fin si elles sont à l'Occident.

Afin que l'horoscope ne trompe point, il faut avoir soin d'en commencer les opérations précisément à la minute où l'enfant est né, ou à l'instant précis d'une affaire dont on veut savoir les suites. — Pour ceux qui n'exigent pas une exactitude si sévère, il y a

des horoscopes tout dressés, d'après les constellations de la naissance. Voy. HOROSCOPE.

Tels sont, en peu de mots, les principes de cet art, autrefois si vanté, si universellement répandu, et maintenant un peu tombé en désuétude. Les astrologues conviennent que le globe roule si rapidement, que la disposition des astres change en un moment. Il faudra donc, pour tirer les horoscopes, que les sages-femmes aient soin de regarder attentivement les horloges, de marquer exactement chaque point du jour, et de conserver à celui qui naît ses étoiles comme son patrimoine. « Mais combien de fois, dit Barclay, le péril des mères empêche-t-il ceux qui sont autour d'elles de songer à cela! Et combien de fois ne s'y trouve-t-il personne qui soit assez superstitieux pour s'en occuper! Supposez cependant qu'on y ait pris garde, si l'enfant est longtemps à naître, et si, ayant montré la tête, le reste du corps ne paraît pas de suite, comme il arrive, quelle disposition des astres sera funeste ou favorable? sera-ce celle qui aura présidé à l'apparition de la tête, ou celle qui se sera rencontrée quand l'enfant est entièrement né?... »

Voici quelques anecdotes sur le compte des astrologues :

Un valet, ayant volé son maître, s'enfuit avec l'objet dérobé. On mit des gens à sa poursuite, et, comme on ne le trouvait pas, on consulta un astrologue. Celui-ci, habile à deviner les choses passées, répondit que le valet s'était échappé parce que la lune s'était trouvée, à sa naissance, en conjonction avec Mercure, qui protège les voleurs, et que de plus longues recherches seraient inutiles. Comme il disait ces mots, on amena le domestique, qu'on venait de prendre enfin, malgré la protection de Mercure.

Les astrologues tirent vanité de deux ou trois de leurs prédictions accomplies, quoique souvent d'une manière indirecte, entre mille qui n'ont point eu de succès. L'horoscope du poète Eschyle portait qu'il serait écrasé par la chute d'une maison; il s'alla, dit-on, mettre en plein champ, pour éviter sa destinée; mais un aigle, qui avait enlevé une tortue, la lui laissa tomber sur la tête et il en fut tué. Si ce conte n'a pas été fait après coup, nous répondrons qu'un aveugle, en jetant au hasard une multitude de flèches, peut atteindre le but une fois par hasard. Quand il y avait en Europe des milliers d'astrologues qui faisaient tous les jours de nouvelles prédictions, il pouvait s'en trouver quelques-unes que l'événement, par cas fortuit, justifiait; et celles-ci, quoique rares, entretenaient la crédulité que des millions de mensonges auraient dû détruire.

L'empereur Frédéric-Barberousse, étant sur le point de quitter Vicence, qu'il venait de prendre d'assaut, défia le plus fameux astrologue de deviner par quelle porte il sortirait le lendemain. Le charlatan répondit au défi par un tour de son métier; il remit à Frédéric un billet cacheté, lui recommandant de ne l'ouvrir qu'après sa sortie. L'empereur fit abattre, pendant la nuit, quelques toises

de mur, et sortit par la brèche. Il ouvrit ensuite le billet, et ne fut pas peu surpris d'y lire ces mots : — « L'empereur sortira par la porte neuve. » C'en fut assez pour que l'astrologue et l'astrologie lui parussent infiniment respectables.

Un homme, que les astres avaient condamné en naissant à être tué par un cheval, avait grand soin de s'éloigner dès qu'il apercevait un de ces animaux. Or, un jour qu'il passait dans une rue, une enseigne lui tomba sur la tête, et il mourut du coup : c'était, dit le conte, l'enseigne d'un auberge où était représenté un cheval noir.

Mais il y a d'autres anecdotes. Un bourgeois de Lyon, riche et crédule, ayant fait dresser son horoscope, mangea tout son bien pendant le temps qu'il croyait avoir à vivre. N'étant pas mort à l'heure que l'astrologue lui avait assignée, il se vit obligé de demander l'aumône, ce qu'il faisait en disant : — Ayez pitié d'un homme qui a vécu plus longtemps qu'il ne croyait.

Une dame pria un astrologue de deviner un chagrin qu'elle avait dans l'esprit. L'astrologue, après lui avoir demandé l'année, le mois, le jour et l'heure de sa naissance, dressa la figure de son horoscope, et dit beaucoup de paroles qui signifiaient peu de chose. La dame lui donna une pièce de quinze sous.

— Madame, dit alors l'astrologue, je découvre encore dans votre horoscope que vous n'êtes pas riche.

— Cela est vrai, répondit-elle.

— Madame, poursuivit-il en considérant de nouveau les figures des astres, n'avez-vous rien perdu ?

— J'ai perdu, lui dit-elle, l'argent que je viens de vous donner.

Darah, l'un des quatre fils du grand-mogol Schah-Géhan, ajoutait beaucoup de foi aux prédictions des astrologues. Un de ces doctes lui avait prédit, au péril de sa tête, qu'il porterait la couronne. Darah comptait là-dessus. Comme on s'étonnait que cet astrologue osât garantir sur sa vie un événement aussi incertain : — Il arrivera de deux choses l'une, répondit-il, ou Darah parviendra au trône, et ma fortune est faite; ou il sera vaincu; dès lors sa mort est certaine, et je ne redoute pas sa vengeance.

Heggiage, général arabe sous le calife Valid, consulta, dans sa dernière maladie, un astrologue qui lui prédit une mort prochaine. — Je compte tellement sur votre habileté, lui répondit Heggiage, que je veux vous avoir avec moi dans l'autre monde, et je vais vous y envoyer le premier, afin que je puisse me servir de vous dès mon arrivée. Et il lui fit couper la tête, quoique le temps fixé par les astres ne fût pas encore arrivé.

L'empereur Manuel, qui avait aussi des prétentions à la science de l'astrologie, mit en mer, sur la foi des astres, une flotte qui devait faire des merveilles et qui fut vaincue, brûlée et coulée bas.

Henri VII, roi d'Angleterre, demandait à un astrologue s'il savait où il passerait les

fêtes de Noël. L'astrologue répondit qu'il n'en savait rien. — Je suis donc plus habile que toi, répondit le roi; car je sais que tu les passeras dans la Tour de Londres. Il l'y fit conduire en même temps. Il est vrai que c'était une mauvaise raison.

Un astrologue regardant au visage Jean Galéas, duc de Milan, lui dit : — Seigneur, arrangez vos affaires, car vous ne pouvez vivre longtemps.

— Comment le sais-tu ? lui demanda le duc.

— Par la connaissance des astres.

— Et toi, combien dois-tu vivre ?

— Ma planète me promet une longue vie.

— Oh bien ! tu vas voir qu'il ne faut pas se fier aux planètes ; et il le fit pendre sur-le-champ. Voy. *Louis XI, Trasulle*, etc.

ASTRONOMANCIE, divination par les astres. C'est la même chose que l'astrologie.

ASTYLE, devin fameux dans l'histoire des Centaures. On trouve dans Plutarque un autre devin nommé Astyphile. Voy. *Cimon*.

ASWITH, Voy. *ASMOND*.

ATHENAGORE, philosophe platonicien, qui embrassa le christianisme au deuxième siècle. On peut lire son *Traité de la résurrection des morts*, traduit du grec en français par Gaussart, prieur de Sainte-Foy, Paris, 1574, et par Duferrier, Bordeaux, 1577, in-8°.

ATHENAIS, sibylle d'Erythrée. Elle prophétisait du temps d'Alexandre. Voy. *SIBYLLES*.

ATHENODORE, philosophe stoïcien du siècle d'Auguste. On conte qu'il y avait à Athènes une fort belle maison où personne n'osait demeurer, à cause d'un spectre qui s'y montrait la nuit. Athénodore, étant arrivé dans cette ville, ne s'effraya point de ce qu'on disait de la maison décriée, et l'acheta.

— La première nuit qu'il y passa, étant occupé à écrire, il entendit tout à coup un bruit de chaînes, et il aperçut un vieillard hideux, chargé de fers, qui s'approchait de lui à pas lents. Il continua d'écrire. Le spectre l'appelant du doigt, lui fit signe de le suivre. Athénodore répondit à l'esprit, par un autre signe, qu'il le priait d'attendre, et continua son travail; mais le spectre fit retentir ses chaînes à ses oreilles, et l'obséda tellement, que le philosophe, fatigué, se détermina à voir l'aventure. Il marcha avec le fantôme, qui disparut dans un coin de la cour. Athénodore étonné arracha une poignée de gazon pour reconnaître le lieu, rentra dans sa chambre, et le lendemain il fit part aux magistrats de ce qui lui était arrivé. On fouilla dans l'endroit indiqué; on trouva les os d'un cadavre avec des chaînes, on lui rendit les honneurs de la sépulture, et dès ce moment, ajoute-t-on, la maison fut tranquille (1). Voy. *AYOLA* et *ARIGNOTE*.

ATINIUS. Tite-Live raconte que, le matin d'un jour où l'on représentait les grands jeux, un citoyen de Rome conduisit un de ses esclaves à travers le cirque, en le faisant battre de verges; ce qui divertit ce grand peuple romain. Les jeux commencèrent à la suite

(1) Plin. jun., Epist. lib. VII, ep. 27, ad Suram.

de cette parade; mais quelques jours après Jupiter-Capitolin apparut la nuit, en songe, à un homme du peuple nommé Atinius (1), et lui ordonna d'aller dire de sa part aux consuls qu'il n'avait pas été content de celui qui menait la danse aux derniers jeux, et que l'on recommençât la fête avec un autre danseur. — Le Romain, à son réveil, craignit de se rendre ridicule en publiant ce songe; et le lendemain son fils, sans être malade, mourut subitement. La nuit suivante, Jupiter lui apparut de nouveau et lui demanda s'il se trouvait bien d'avoir méprisé l'ordre des dieux, ajoutant que s'il n'obéissait, il lui arriverait pis. Atinius, ne s'étant pas encore décidé à parler aux magistrats, fut frappé d'une paralysie qui lui ôta l'usage de ses membres. Alors il se fit porter en chaise au sénat, et raconta tout ce qui s'était passé. Il n'eût pas plutôt fini son récit, qu'il se leva, rendu à la santé. — Toutes ces circonstances parurent miraculeuses. — On comprit que le mauvais danseur était l'esclave battu. Le maître de cet infortuné fut recherché et puni; on ordonna aussi de nouveaux jeux qui furent célébrés avec plus de pompe que les précédents. — An de Rome 265.

ATROPOS, l'une des trois Parques; c'est elle qui coupait le fil. Hésiode la peint comme très-féroce; on lui donne un vêtement noir, des traits ridés et un maintien peu séduisant.

ATTILA, dit le Fléau de Dieu, que saint Loup, évêque de Troyes, empêcha de ravager la Champagne. Comme il s'avancait sur Rome pour la détruire, il eut une vision: il vit en songe un vieillard vénérable, vêtu d'habits sacerdotaux, qui, l'épée nue au poing, le menaçait de le tuer s'il résistait aux prières du saint pape Léon. Le lendemain, quand le pape vint lui demander d'épargner Rome, il répondit qu'il le ferait, et ne passa pas plus avant. Paul Diacre dit, dans le livre xv de son *Histoire de Lombardie*, que ce vieillard merveilleux n'était autre, selon l'opinion générale, que saint Pierre, prince des apôtres.

Des légendaires ont écrit qu'Attila était le fils d'un démon.

ATTOUCHEMENT. Pline dit que Pyrrhus guérissait les douleurs de rate en touchant les malades du gros doigt de son pied droit; et l'empereur Adrien, en touchant les hydro-piques du bout de l'index, leur faisait sortir l'eau du ventre. Beaucoup de magiciens et de sorciers ont su produire également des cures merveilleuses par le simple attouchement. Voy. CHARMES, ÉCROUELLES, etc.

AUBIGNÉ (NATHAN D'), en latin *Albinius*, fils du fameux huguenot d'Aubigné. Il était partisan de l'alchimie. Il a publié, sous le titre de *Bibliothèque chimique* (2), un recueil de divers traités, recherché par ceux qui croient à la pierre philosophale.

AUBREY (JEAN), *Alberius*, savant anti-quaire anglais, mort en 1700. Il a donné, en 1696, un livre intitulé: *Mélanges sur les sujets*

(1) Plutarque le nomme *Titus Latinus* dans la Vie de Coriolan.

suivants: Fatalité de jours, fatalité de lieux, présages, songes, apparitions, merveilles et prodiges; réimprimé en 1721, avec des additions.

AUBRY (NICOLE), possédée de Laon au seizième siècle. Boulvèse, professeur d'hébreu au collège de Montaigu, homme qui croyait facilement et qui était facilement dupé, a écrit l'histoire de cette possession, qui fit grand bruit en 1566.

Nicole Aubry, de Vervins, fille d'un boucher et mariée à un tailleur, allait prier sur le tombeau de son grand-père, mort sans avoir pu faire sa dernière confession. Elle crut le voir sortir du tombeau, lui demandant de faire dire des messes pour le repos de son âme, qui était dans le purgatoire. La jeune femme en tomba malade de frayeur. On s'imagina alors que le diable avait pris la forme de Vieilliot, grand-père de Nicole, et qu'elle était maléficiée. Si cette femme jouait une comédie, elle la joua bien; car elle fit croire à toute la ville de Laon qu'elle était possédée de Belzébut, de Baltazo et de plusieurs autres démons. Elle disait que vingt-neuf diables, ayant formes de chats et taille de moutons gras, l'assiégeaient de temps en temps. Elle obtint qu'on l'exorcisât; et on publia que les démons s'étaient enfuis, Astaroth sous la figure d'un porc, Cerberus sous celle d'un chien, Belzébut sous celle d'un taureau. On ne sait trop comment juger ces faits inconcevables, si fréquents au seizième siècle.

Nicole Aubry parvint à se faire présenter, le 27 août 1566, au roi Charles IX, qui lui donna dix écus d'or.

AUGEROT, sorcier. Voy. CHORROPIQUE.

AUGURES. Les augures étaient chez les Romains les interprètes des dieux. On les consultait avant toutes les grandes entreprises: ils jugeaient du succès par le vol, le chant et la façon de manger des oiseaux. On ne pouvait élire un magistrat, ni donner une bataille, sans avoir consulté l'appétit des poulets sacrés ou les entrailles des victimes. Annibal pressant le roi Prusias de livrer bataille aux Romains, celui-ci s'en excusa, en disant que les victimes s'y opposaient. — C'est-à-dire, reprit Annibal, que vous préférez l'avis d'un mouton à celui d'un vieux général.

Les augures prédisaient aussi l'avenir, par le moyen du tonnerre et des éclairs, par les éclipses et par les présages qu'on tirait de l'apparition des comètes. Les savants n'étaient pas dupes de leurs cérémonies, et Cicéron disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans rire.

Quelques-uns méprisèrent, il est vrai, la science des augures; mais ils s'en trouvèrent mal, parce que le peuple la respectait. On vint dire à Claudius Pulcher, prêt à livrer bataille aux Carthaginois, que les poulets sacrés refusaient de manger. — Qu'on les jette à la mer, répondit-il, s'ils ne mangent pas, ils boiront. Mais l'armée fut indignée de

(2) *Bibliotheca chimica contracta ex delectu et emendatione Nathanis Albinei*, in-8. Genève, 1634 et 1675.

ce sacrilège, et Claudius perdit la bataille. Les oiseaux ne sont pas, chez nos bons gens, dépourvus du don de prophétie. Le cri de la chouette annonce la mort. Le chant du rossignol promet de la joie; le coucou donne de l'argent, quand on porte sur soi quelque monnaie le premier jour qu'on a le bonheur de l'entendre, etc.

Si une corneille vole devant vous, dit Cardan, elle présage un malheur futur; si elle vole à droite, un malheur présent; si elle vole à gauche, un malheur qu'on peut éviter par la prudence; si elle vole sur la tête, elle annonce la mort, pourvu toutefois qu'elle croasse: car, si elle garde le silence, elle ne présage rien....

On dit que la science des augures passa des Chaldéens chez les Grecs, et ensuite chez les Romains. Elle est défendue aux Juifs par le chapitre XXIX du Lévitique.

Gaspard Peucer dit que les augures se prenaient de cinq choses: 1° du ciel; 2° des oiseaux; 3° des bêtes à deux pieds; 4° des bêtes à quatre pieds; 5° de ce qui arrive au corps humain, soit dans la maison, soit hors de la maison.

Mais les anciens livres auguraux, approuvés par Maïole dans le deuxième colloque du supplément à ses Jours caniculaires, portent les objets d'augures à douze chefs principaux, selon le nombre des douze signes du zodiaque: 1° l'entrée d'un animal sauvage ou domestique dans une maison; 2° la rencontre d'un animal sur la route ou dans la rue; 3° la chute du tonnerre; 4° un rat qui mange une savate, un renard qui étrangle une poule, un loup qui emporte une brebis, etc.; 5° un bruit inconnu entendu dans la maison, et qu'on attribuait à quelque lutin; 6° le cri de la corneille ou du hibou, un oiseau qui tombe sur le chemin, etc.; 7° un chat ou tout autre animal qui entre par un trou dans la maison: on le prenait pour un mauvais génie; 8° un flambeau qui s'éteint tout seul, ce que l'on croyait une malice d'un démon; 9° le feu qui pétille. Les anciens pensaient que Vulcain leur parlait alors dans le foyer; 10° ils tiraient encore divers présages lorsque la flamme étincelait d'une manière extraordinaire; 11° lorsqu'elle bondissait, ils s'imaginaient que les dieux Lares s'amusaient à l'agiter; 12° enfin, ils regardaient comme un motif d'augure une tristesse qui leur survenait tout-à-coup.

Nous avons conservé quelques traces de ces superstitions, qui ne sont pas sans poésie (1).

Les Grecs modernes tirent des augures du cri des pleureuses à gages. Ils disent que si l'on entend braire un âne à jeun, on tombera infailliblement de cheval dans la journée, — pourvu toutefois qu'on aille à cheval. Voyez ORNITHOMANCIE, AIGLE, CORNEILLE, HIBOU, ARUSPICES, etc.

AUGUSTE. Leloyer rapporte, après quel-

ques anciens, que la mère de l'empereur Auguste, étant enceinte de lui, eut un songe où il lui sembla que ses entrailles étaient portées dans le ciel, ce qui présageait la future grandeur de son fils. Ce nonobstant, d'autres démonographes disent qu'Auguste était enfant du diable. — Les cabalistes n'ont pas manqué de faire de ce diable une Salamandre.

Il y a des merveilles dans le destin d'Auguste; et Boguet conte, avec d'autres bons hommes, que cet empereur, étant sur le point de se faire proclamer maître et seigneur de tout le monde, en fut empêché par une vierge qu'il aperçut en l'air, tenant en ses bras un enfant (2)....

Auguste était superstitieux; Suétone rapporte (3) que, comme on croyait de son temps que la peau d'un veau marin préservait de la foudre, il était toujours muni d'une peau de veau marin. Il eut encore la faiblesse de croire qu'un poisson qui sortait hors de la mer, sur le rivage d'Actium, lui présageait le gain d'une bataille. Suétone ajoute qu'ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne; que l'ânier lui ayant répondu que son âne s'appelait Nicolas, qui signifie *vainqueur des peuples*, il ne douta plus de la victoire; et que, par la suite, il fit ériger des statues d'airain à l'ânier, à l'âne et au poisson sautant. Il dit même que ces statues furent placées dans le Capitole.

On sait qu'Auguste fut proclamé dieu de son vivant, et qu'il eut des temples et des prêtres.

AUGUSTIN (SAINT), évêque d'Hippone, l'un des plus illustres Pères de l'Eglise. On lit dans Jacques de Varasc une gracieuse légende sur ce grand saint:

Un jour qu'il était plongé dans ses méditations, il vit passer devant lui un démon qui portait un livre énorme sur ses épaules. Il l'arrêta et lui demanda à voir ce que contenait ce livre. — C'est le registre de tous les péchés des hommes, répond le démon; je les ramasse où je les trouve, et je les écris à leur place pour savoir plus aisément ce que chacun me doit. — Montrez-moi, dit le pieux évêque d'Hippone, quels péchés j'ai faits depuis ma conversion?.... Le démon ouvrit le livre, et chercha l'article de saint Augustin, où il ne trouva que cette petite note: — Il a oublié tel jour de dire les complies. Le prélat ordonna au diable de l'attendre un moment; il se rendit à l'église, récita les complies, et revint auprès du démon, à qui il demanda de lire une seconde fois sa note. Elle se trouva effacée. — Ah! vous m'avez joué, s'écria le diable,.... mais on ne m'y reprendra plus..... En disant ces mots, il s'en alla peu content (4).

Nous avons dit que saint Augustin avait réfuté le petit livre du *Démon de Socrate*, d'Apulée. On peut lire aussi de ce Père le traité de l'Antechrist et divers chapitres de son ad-

(1) Dictionnaire philosophique, au mot *Augures*.

(2) Discours des sorciers, ch. 7.

(3) In Augusto, cap. 90.

(4) Legenda aurea Jac. de Voragine, aucta a Claudino a Rota, leg. 119.

mirable ouvrage *de la Cité de Dieu*, qui ont rapport au genre de merveilles dont nous nous occupons.

AUMONE. — Le peuple croit en Angleterre que, pour les voyageurs qui ne veulent pas s'égarer dans leur route, c'est une grande imprudence de passer auprès d'une vieille femme sans lui donner l'aumône, surtout quand elle regarde en face celui dont elle sollicite la pitié (1).

Nous rapporterons sur l'aumône une anecdote qui ne tient pourtant pas aux superstitions. C'est celle de cet excellent père Bridaine, missionnaire toujours pauvre, parce qu'il donnait tout. Un jour il alla demander à coucher au curé d'un village, qui n'avait qu'un lit et qui le lui fit partager. Le père Bridaine se leva au point du jour, selon son usage, pour aller prier à l'église. En sortant du presbytère, il trouva un pauvre mendiant qui lui demanda l'aumône. — Hélas! mon ami, je n'ai plus rien, répondit le bon prêtre, en touchant cependant son gousset, où il fut très-étonné de sentir quelque chose; car il n'y avait rien laissé. Il fouille vivement, tire un petit rouleau de quatre écus, crie miracle, donne le rouleau au mendiant et court remercier Dieu.

Au bout d'un instant, le curé arrive: le père Bridaine, dans l'obscurité, avait mis la culotte du curé pour la sienne. Les quatre écus étaient le bien, le seul trésor peut-être du pauvre bon curé. Mais le mendiant avait disparu; il fallut bien qu'il se consolât de la perte de son argent, et le père Bridaine de la perte de son petit miracle. — Une aventure semblable a été attribuée à un curé de Bruxelles au dix-septième siècle.

AUPETIT (PIERRE), — prêtre sorcier, du village de Fossas, paroisse de Païas, près la ville de Chalus, en Limousin, exécuté à l'âge de cinquante ans, le 25 mai 1598. — Il ne voulut pas d'abord répondre au juge civil; il en fut référé au parlement de Bordeaux, qui ordonna que le juge laïque connaîtrait de cette affaire, sauf à s'adjoindre un juge d'église. L'évêque de Limoges envoya un membre de l'officialité pour assister, avec le vicesénéchal et le conseiller de Peyrat, à l'audition du sorcier. — Interrogé s'il n'a pas été au sabbat de Menciros, s'il n'y a pas vu Antoine Dumons de Saint-Laurent, chargé de fournir des chandelles pour l'adoration du diable; si lui, Pierre Appetit, n'a pas tenu le fusil pour les allumer, etc.; il a répondu que non, et qu'à l'égard du diable, il priait Dieu de le garder de sa figure: ce qui signifie, au jugement de Delancre, qu'il était sorcier. — Interrogé s'il ne se servait pas de graisses, et si, après le sabbat, il n'avait pas lu dans un livre pour faire venir une troupe de cochons qui criaient et lui répondaient: « Ti-ran, tiran, ramassien, ramassien, nous réclapons cercles et cernes pour faire l'assemblée que nous t'avons promise; » il a répondu qu'il ne savait ce qu'on lui demandait. — Interrogé s'il ne sait pas embarrer

(1) Fielding, *Tom Jones*, liv. XIV, ch. 2.

ou désemparrer, et se rendre invisible étant prisonnier, il répond que non. — Interrogé s'il sait dire des messes pour obtenir la guérison des malades, il répond qu'il en sait dire en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur et de monsieur saint Côme. — Pour tirer de lui la vérité, selon les usages d'alors, on l'appliqua à la question. Il avoua qu'il était allé au sabbat; qu'il lisait dans le grimoire; que le diable, en forme de mouton, plus noir que blanc, se faisait baiser le derrière; que Gratoulet, insigne sorcier, lui avait appris le secret d'embarrer, d'étancher et d'arrêter le sang; que son démon ou esprit familier s'appelait Belzébut, et qu'il avait reçu en cadeau son petit doigt. Il déclara qu'il avait dit la messe en l'honneur de Belzébut, et qu'il savait embarrer en invoquant le nom du diable et en mettant un liard dans une aiguillette; il dit, de plus, que le diable parlait en langage vulgaire aux sorciers, et que, quand il voulait envoyer du mal à quelqu'un, il disait ces mots: « *Vach, vech, stet, sty, stul* » Il persista jusqu'au supplice dans ces ridicules révélations, mêlées d'indécents grossièretés (2). Pour comprendre ces choses, voy. les articles **SABBAT**, **BOUCS**, etc.

AUORE BOREALE, — espèce de nuée rare, transparente, lumineuse, qui paraît la nuit du côté du nord. On ne saurait croire, dit Saint-Foix, sous combien de formes l'ignorance et la superstition des siècles passés nous ont présenté l'aurore boréale. Elle produisait des visions différentes dans l'esprit des peuples, selon que ces apparitions étaient plus ou moins fréquentes, c'est-à-dire, selon qu'on habitait des pays plus ou moins éloignés du pôle. Elle fut d'abord un sujet d'alarmes pour les peuples du nord; ils crurent leurs campagnes en feu et l'ennemi à leur porte. Mais ce phénomène devenant presque journalier, ils s'y sont accoutumés. Ils disent que ce sont des esprits qui se querellent et qui combattent dans les airs. Cette opinion est surtout très-accréditée en Sibérie.

Les Groënländais, lorsqu'ils voient une aurore boréale, s'imaginent que ce sont les âmes qui jouent à la boule dans le ciel, avec une tête de baleine. — Les habitants des pays qui tiennent le milieu entre les terres arctiques et l'extrémité méridionale de l'Europe, n'y voient que des sujets tristes ou menaçants, affreux ou terribles; ce sont des armées en feu qui se livrent de sanglantes batailles, des têtes hideuses séparées de leur tronc, des chars enflammés, des cavaliers qui se percent de leurs lances. On croit voir des pluies de sang; on entend le bruit de la mousqueterie, le son des trompettes, présages funestes de guerre et de calamités publiques.

Voilà ce que nos pères ont aussi vu et entendu dans les aurores boréales. Faut-il s'étonner, après cela, des frayeurs affreuses que leur causaient ces sortes de nuées quand elles paraissaient? — La *Chronique de Louis XI* rapporte qu'en 1465 on aperçut à Paris une

(2) Delancre, *Tableau de l'inconstance des mauvais anges*, liv. VI, disc. 4.

aurore boréale, qui fit paraître toute la ville en feu. Les soldats qui faisaient le guet en furent épouvantés, et un homme en devint fou. On en porta la nouvelle au roi, qui monta à cheval et courut sur les remparts. Le bruit se répandit que les ennemis qui étaient devant Paris se retiraient et mettaient le feu à la ville. Tout le monde se rassembla en désordre, et on trouva que ce grand sujet de terreur n'était qu'un phénomène.

AUSITIF, — démon peu connu, qui est cité dans la possession de Loudun, — en 1643.

AUSPICES, — augures qui devinaient surtout par le vol et le chant des oiseaux. Voy. AUGURES, ARUSPICES, etc.

AUTOMATES. — On croyait autrefois que ces ouvrages de l'art étaient l'œuvre du démon. Voy. ALBERT LE GRAND, BACON, ENCHANTEMENTS, MÉCANIQUE, etc.

AUTOPSIE, — espèce d'extase où des fous se croyaient en commerce avec les esprits.

AUTRUCHE. — Il est bien vrai qu'elle avale du fer, car elle avale tout ce qu'elle rencontre; mais il n'est pas vrai qu'elle le digère, et l'expérience a détruit cette opinion erronée (1).

AUTUN (JACQUES D'). — Voy. CHEVANES.

AVENAR, — astrologue qui promit aux Juifs, sur la foi des planètes, que leur messie arriverait sans faute en 1414, ou, au plus tard, en 1464. « Il donnait pour ses garants Saturne, Jupiter, l'Ecrevisse et les Poissons. Tous les Juifs tinrent leurs fenêtres ouvertes pour recevoir l'envoyé de Dieu, qui n'arriva pas, soit que l'Ecrevisse eût reculé, soit que les Poissons d'Avenar ne fussent que des poissons d'avril (2). »

AVENIR. — C'est pour en pénétrer les secrets qu'on a inventé tant de moyens de dire la bonne aventure. Toutes les divinations ont principalement pour objet de connaître l'avenir.

AVERNE, — marais consacré à Pluton, près de Bayes. Il en sortait des exhalaisons si infestes, qu'on croyait que c'était l'entrée des enfers.

AVERROËS, — médecin arabe et le plus grand philosophe de sa nation, né à Cordoue dans le douzième siècle. Il s'acquit une si belle réputation de justice, de vertu et de sagesse, que le roi de Maroc le fit juge de toute la Mauritanie. Il traduisit Aristote en arabe, et composa plusieurs ouvrages sur la philosophie et la médecine. Quelques démonsgraphes ont voulu le mettre au nombre des magiciens et lui donner un démon familier. Malheureusement Averroës était un épicurien, mahométan pour la forme, et ne croyait pas à l'existence des démons (3). L'empereur de Maroc, un jour, lui fit faire amende honorable à la porte d'une mosquée, où tous les passants eurent permission de lui cracher au visage, pour avoir dit que la religion de Mahomet était une religion de pourceaux.

AVICENNE, — célèbre médecin arabe,

(1) Voyez Brown, Des Erreurs populaires, liv. III, ch. 22.

(2) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés, t. I, p. 90.

(3) Magiam dæmoniacam pleno ore negarunt Averroës

mort vers le milieu du onzième siècle, fameux par le grand nombre et l'étendue de ses ouvrages, et par sa vie aventureuse. On peut en quelque sorte le comparer à Agrippa. Les Arabes croient qu'il maîtrisait les esprits et qu'il se faisait servir par des génies. Comme il rechercha la pierre philosophale, on dit encore dans plusieurs contrées de l'Arabie qu'il n'est pas mort; mais que, grâce à l'élixir de longue vie et à l'or potable, il vit dans une retraite ignorée avec une grande puissance. — Il a composé divers traités d'alchimie recherchés des songe-creux. Son traité de la *Congélation de la pierre* et son *Tractatulus de Alchimia* se trouvent dans les deux premiers volumes de l'*Ars aurifera*, Bâle, 1610. Son *Ars chimica* a été imprimé à Berne, 1572. On lui attribue encore deux opuscules hermétiques insérés dans le *Theatrum chemicum*, et un volume in-8°, publié à Bâle en 1572, sous le titre de la Porte des éléments, *Porta elementorum*. — Les livres de secrets merveilleux s'appuient souvent du nom d'Avicenne pour les plus absurdes recettes.

AXINOMANCIE, divination par le moyen d'une hache ou cognée de bûcheron. François de Torre-Blanca, qui en parle (4), ne nous dit pas comment les devins maniaient la hache. Nous ne ferons donc connaître que les deux moyens employés ouvertement dans l'antiquité et pratiqués encore dans certains pays du Nord.

1° Lorsqu'on veut découvrir un trésor, il faut se procurer une agate ronde, faire rougir au feu le fer de la hache, et la poser de manière que le tranchant soit bien perpendiculairement en l'air. On place la pierre d'agate sur le tranchant. Si elle s'y tient, il n'y a pas de trésor; si elle tombe, elle roule avec rapidité. On la replace trois fois, et si elle roule trois fois vers le même lieu, c'est qu'il y a un trésor dans ce lieu même; si elle prend à chaque fois une route différente, on peut chercher ailleurs.

2° Lorsqu'on veut découvrir des voleurs, on pose la hache à terre, le fer en bas et le bout du manche perpendiculairement en l'air; on danse en rond à l'entour, jusqu'à ce que le bout du manche s'ébranle et que la hache s'étende sur le sol: le bout du manche indique la direction qu'il faut prendre pour aller à la recherche des voleurs. Quelques-uns disent que pour cela il faut que le fer de la hache soit fiché en un pot rond: « Ce qui est absurde tout à fait, comme dit Delancré (5); car quel moyen de ficher une cognée dans un pot rond, non plus que coudre ou rapiécer ce pot, si la cognée l'avait une fois mis en pièces! »

AYM. Voy. HABORYM.

AYMAR (JACQUES), paysan né à Saint-Véran, en Dauphiné, le 8 septembre 1662, entre minuit et une heure. De maçon qu'il était, il se rendit célèbre par l'usage de la baguette divinatoire. Quelques-uns, qui donnaient

et alii epicurei, qui, una cum Saducæis dæmones esse negarunt. (Torreblanca, Dénis magiques, liv. II, ch. v.)

(4) Epist. delict. sive de magia, lib. I, cap. 24.

(5) L'Incrédulité et mécréance, etc., traité 5.

dans l'astrologie, ont attribué son rare talent à l'époque précise de sa naissance; car son frère, né dans le même mois, deux ans plus tard, ne pouvait rien faire avec la baguette. Voy. BAGUETTE DIVINATOIRE.

AYMON (LES QUATRE FILS). Siècle de Charlemagne. Ils avaient un cheval merveilleux. Voy. BAYARD.

AYOLA (VASQUÈS DE). Vers 1570, un jeune homme nommé Vasquès de Ayola étant allé à Bologne, avec deux de ses compagnons, pour y étudier en droit, et n'ayant pas trouvé de logement dans la ville, ils habitèrent une grande et belle maison, abandonnée parce qu'il y revenait un spectre qui épouvantait tous ceux qui osaient y loger; mais ils se moquèrent de tous ces récits et s'y installèrent. — Au bout d'un mois, Ayola veillant un soir seul dans sa chambre, et ses compagnons dormant tranquillement dans leurs lits, il entendit de loin un bruit de chaînes, qui s'approchait et qui semblait venir de l'escalier de la maison; il se recommanda à Dieu, prit un bouclier, une épée, et, tenant sa bougie en main, il attendit le spectre, qui bientôt ouvrit la porte et parut. C'était un squelette qui n'avait que les os; il était, avec cela, chargé de chaînes. Ayola lui demanda ce qu'il souhaitait? Le fantôme, selon l'usage, lui fit signe de le suivre. En descendant l'escalier, la bougie s'éteignit. Ayola eut le courage d'aller la rallumer, et marcha derrière le spectre, qui le mena le long d'une cour où il y avait un puits. Il craignit qu'il ne voulût l'y précipiter, et s'arrêta. L'esprit lui fit signe de continuer à le suivre; ils entrèrent dans le jardin, où la vision disparut. — Le jeune homme arracha quelques poignées d'herbe, pour reconnaître l'endroit; il alla ensuite raconter à ses compagnons ce qui lui était arrivé, et le lendemain matin il en donna avis aux principaux de Bologne. Ils vinrent sur les lieux et y firent fouiller. On trouva un corps décharné, chargé de chaînes. On s'informa qui ce pouvait être; mais on ne put rien découvrir de certain. On fit faire au mort des obsèques convenables; on l'enterra, et depuis ce temps la maison ne fut plus inquiétée. Ce fait, rapporté par Antoine de Torquemada, est encore une copie des aventures d'Athénodore et d'Arignote.

AYPEROS, comte de l'empire infernal. C'est le même qu'Ipès. Voy. ce mot.

AZAEËL, l'un des anges qui se révoltèrent contre Dieu. Les rabbins disent qu'il est enchaîné sur des pierres pointues, dans un endroit obscur du désert, en attendant le jugement dernier.

AZARIEL, ange qui, selon les rabbins du Talmud, a la surintendance des eaux de la terre. Les pêcheurs l'invoquent pour prendre de gros poissons.

AZAZEL, démon du second ordre, gardien du bouc. A la fête de l'Expiation, que les Juifs célébraient le dixième jour du septième mois (1), on amenait au grand prêtre deux boucs qu'il tirait au sort: l'un pour le Seigneur, l'autre pour Azazel. Celui sur qui tombait le sort du Seigneur était immolé, et son sang servait pour l'expiation. Le grand prêtre mettait ensuite ses deux mains sur la tête de l'autre, confessait ses péchés et ceux du peuple, en chargeait cet animal, qui était alors conduit dans le désert et mis en liberté; et le peuple, ayant laissé au bouc d'Azazel, appelé aussi le bouc émissaire, le soin de ses iniquités, s'en retournait en silence. — Selon Milton, Azazel est le premier porte-enseigne des armées infernales. C'est aussi le nom du démon dont se servait, pour ses prestiges, l'hérétique Marc.

AZER, ange du feu élémentaire, selon les Guèbres. Azer est encore le nom du père de Zoroastre.

AZRAEL ou AZRAÏL, ange de la mort. On conte que cet ange, passant un jour sous une forme visible auprès de Salomon, regarda fixement un homme assis à côté de lui. Cet homme demanda qui le regardait ainsi, et ayant appris de Salomon que c'était l'ange de la mort: — Il semble m'en vouloir, dit-il; ordonnez, je vous prie, au vent de m'emporter dans l'Inde. — Ce qui fut fait aussitôt. Alors l'ange dit à Salomon: — Il n'est pas étonnant que j'aie considéré cet homme avec tant d'attention: j'ai ordre d'aller prendre son âme dans l'Inde, et j'étais surpris de le trouver près de toi en Palestine... — Voy. MORT, AME, etc. — Mahomet citait cette histoire pour prouver que nul ne peut échapper à sa destinée. — Azraël est différent d'Asrafil.

(1) Le septième mois chez les Juifs répondait à septembre.

B

BAAL, grand duc dont la domination est très-étendue aux enfers. Quelques démonomanes le désignent comme général en chef des armées infernales. Il était adoré des Chaldéens, des Babyloniens et des Sidoniens; il le fut aussi des Israélites lorsqu'ils tombèrent dans l'idolâtrie. On lui offrait des victimes humaines. On voit dans Arnobe que ses adorateurs ne lui donnaient point de sexe

déterminé. Souvent, en Asie, il a été pris pour le soleil.

BAALBÉRITH, démon du second ordre, maître ou seigneur de l'alliance. Il est, selon quelques démonomanes, secrétaire général et conservateur des archives de l'enfer. Les Phéniciens, qui l'adoraient, le prenaient à témoin de leurs serments.

BAALZEPHON, capitaine des gardes ou

sentinelles de l'enfer Les Egyptiens l'adoraient et lui reconnaissaient le pouvoir d'empêcher leurs esclaves de s'enfuir. Néanmoins, disent les rabbins, c'est pendant un sacrifice que Pharaon faisait à cet idole que les Hébreux passèrent la mer Rouge, et on lit dans le *Targum* que l'ange exterminateur, ayant brisé les statues de tous les autres dieux, ne laissa debout que Baalzephon.

BAARAS, plante merveilleuse, que les Arabes appellent *herbe d'or*, et qui croît sur le mont Liban. Ils disent qu'elle paraît au mois de mai, après la fonte des neiges. La nuit, elle jette de la clarté comme un petit flambeau, mais elle est invisible le jour ; et même, ajoutent-ils, les feuilles qu'on a enveloppées dans des mouchoirs disparaissent, ce qui leur fait croire qu'elle est ensorcelée, d'autant plus qu'elle transmue les métaux en or, qu'elle rompt les charmes et les sortilèges, etc. — Josèphe, qui admet beaucoup d'autres contes, parle de cette plante dans son histoire de la guerre des Juifs (1). « On ne la saurait toucher sans mourir, dit-il, si on n'a dans la main de la racine de la même plante ; mais on a trouvé un moyen de la cueillir sans péril : on creuse la terre tout alentour, on attache à la racine mise à nu un chien qui, voulant suivre celui qui l'a attaché, enlève la plante et meurt aussitôt. Après cela, on peut la manier sans danger. Les démons qui s'y logent, et qui sont les âmes des méchants, tuent ceux qui s'en emparent autrement que par le moyen qu'on vient d'indiquer ; et, ce qui d'un autre côté n'est pas moins merveilleux, ajoute encore Josèphe, c'est qu'on met en fuite les démons des corps des possédés aussitôt qu'on approche d'eux la plante baaras. »

BABAILANAS, Voy. CATALONOS.

BABAU, espèce d'ogre ou de fantôme dont les nourrices menacent les petits enfants dans les provinces du midi de la France, comme on les effraie à Paris de Croquemitaine, et en Flandre de Pier-Jan Claes, qui est Polichinelle. Mais Babau ne se contente pas de fouetter, il mange en salade les enfants qui sont méchants.

BABEL. La tour de Babel fut élevée cent quinze ans après le déluge universel. On montre les ruines ou les traces de cette tour auprès de Bagdad. — On sait que sa construction amena la confusion des langues. Le poète juif Emmanuel, à propos de cette confusion, explique dans un de ses sonnets comment le mot *sac* est resté dans tous les idiomes. « Ceux qui travaillaient à la tour de Babel avaient, dit-il, comme nos manœuvres, chacun un sac pour ses petites provisions. Quand le Seigneur confondit leurs langages, la peur les ayant pris, chacun voulut s'enfuir, et demanda son sac. On ne répétait partout que ce mot ; et c'est ce qui l'a fait passer dans toutes les langues qui se formèrent alors. »

BACCHUS. Nous ne rapporterons pas ici

(1) Liv. VII, ch. 23. Elien, de Animal., liv. XIV, ch. xxvii, accorde les mêmes vertus à la plante aglaopholis. Voyez ce mot.

les fables dont l'ancienne mythologie a orné son histoire. Nous ne faisons mention de Bacchus que parce que les démonographes le regardent comme l'ancien chef du sabbat, fondé par Orphée ; ils disent qu'il le présidait sous le nom de *Sabasius*. « Bacchus, dit Leloyer, n'était qu'un démon épouvantable et nuisant, ayant cornes en tête et javelot en main. C'était le maître guide-danse (2), et dieu des sorciers et des sorcières ; c'est leur chevreau, c'est leur bouc cornu, c'est le prince des bouquins, satyres et silènes. Il apparaît toujours aux sorciers et sorcières, dans leurs sabbats, les cornes en tête ; et hors des sabbats, bien qu'il montre visage d'homme, les sorcières ont toujours confessé qu'il a le pied difforme, tantôt de corne solide comme ceux du cheval, tantôt fendu comme ceux du bœuf (3). »

Les sorciers des temps modernes l'appellent plus généralement Léonard, ou Satan, ou le bouc, ou maître Rigoux.

Ce qui sans doute appuie cette opinion, que le démon du sabbat est le même que Bacchus, c'est le souvenir des orgies qui avaient lieu aux bacchanales.

BACIS, devin de Béotie. Plusieurs de ceux qui se mêlèrent de prédire les choses futures portèrent le même nom de Bacis (4). Leloyer dit que les Athéniens révéraient les vers prophétiques de leurs *bacides*, « qui étaient trois insignes sorciers très-connus (5). »

BACON (ROGER) parut dans le treizième siècle. C'était un cordelier anglais. Il passa pour magicien, quoiqu'il ait écrit contre la magie, parce qu'il étudiait la physique et qu'il faisait des expériences naturelles. Il est vrai pourtant qu'il y a dans ses écrits de singulières choses, et qu'il voulut élever l'astrologie judiciaire à la dignité de science. On lui attribue l'invention de la poudre. Il paraîtrait même qu'on lui doit aussi les télescopes et les lunettes à longue vue. Il était versé dans les beaux-arts, et surpassait tous ses contemporains par l'étendue de ses connaissances et par la subtilité de son génie. Aussi on publia qu'il devait sa supériorité aux démons, avec qui il commerçait.

Cet homme savant croyait donc à l'astrologie et à la pierre philosophale. Delrio, qui n'en fait pas un magicien, lui reproche seulement des superstitions. Par exemple, François Pic dit avoir lu, dans son livre des six sciences, qu'un homme pourrait devenir prophète et prédire les choses futures par le moyen d'un miroir, que Bacon nomme *almuchefi*, composé suivant les règles de perspective, « pourvu qu'il s'en serve, ajoute-t-il, sous une bonne constellation, et après avoir tempéré son corps par l'alchimie. »

Cependant Wierus accuse Bacon de magie goétique ; et d'autres doctes assurent que l'Antechrist se servira de ses miroirs magiques pour faire des miracles.

Bacon se fit, dit-on, comme Albert le

(2) Discours des spectres, liv. VII, ch. iii.

(3) Discours des spectres, liv. VIII, ch. v.

(4) Cicero, De Divin., lib. I, cap. xxxiv.

(5) Discours des spectres, liv. VII, ch. iv.

Grand, un androïde. C'était, assurent les conteurs, une tête de bronze qui parlait distinctement, et même qui prophétisait. On ajoute que, l'ayant consultée pour savoir s'il serait bon d'entourer l'Angleterre d'un gros mur d'airain, elle répondit : *il est temps*.

Un savant de nos jours (M. E. J. Delécluze) a publié sur Bacon une remarquable notice, dont nous citerons quelques passages curieux. Bacon s'est beaucoup occupé, avant Montesquieu, de l'influence des climats, mais il en tire des inductions plus précises. Laissons parler M. Delécluze :

« Tout le morceau où il est question des climats, et qui mène droit à faire une science de l'astrologie judiciaire, est on ne peut plus ingénieux et justifie jusqu'à un certain point le préjugé entretenu si longtemps en Europe, en faveur de ces idées étranges. Ainsi, partant des grandes divisions de la terre, qui par le cours du soleil déterminent les climats dont personne ne conteste la réalité et l'influence prise en grand, Bacon arrive, de proche en proche, à établir des subdivisions pour les pays, pour les contrées, les provinces, les villes et même pour les hommes pris un à un, qu'il place sous l'influence d'un cône plus ou moins étroit, dont le cercle supérieur comprend ceux des astres qui influent sur la naissance, la nature et la destinée des lieux, des objets et des êtres qui se trouvent sur certains points du globe. »

Le savant moine est plus hardi encore sur d'autres croyances, par exemple sur l'art de prolonger la vie. Sur la parole d'un homme en qui il avait pleine confiance, il cite ce fait « qu'un savant célèbre de Paris, après avoir coupé un serpent par tronçons, en ayant eu soin toutefois de conserver intacte la peau de son ventre, lâcha ensuite l'animal, qui se mit à ramper sur des herbes dont les vertus le guérissent aussitôt. L'expérimentateur, ajoute Bacon, alla reconnaître les herbes, qui étaient d'un *vert extraordinaire*. D'après l'autorité d'Artephius, il répète comment un certain magicien, nommé Tantale, attaché à la personne d'un roi de l'Inde, avait trouvé, par la connaissance qu'il possédait de la science des astres, le moyen de vivre plusieurs siècles. Différentes anecdotes de la même force, empruntées à Plin ou à quelques auteurs modernes, suivent celle de Tantale, puis il s'étend longuement sur la thériaque, qu'il regarde comme propre à prolonger excessivement la durée de la vie ; il vante la chair des serpents ailés comme un spécifique contre la caducité de l'homme, et recommande surtout l'hygiène d'Artephius, qui, à ce que l'on assure, dit-il, a vécu mille vingt-cinq ans, ce qui doit faire préférer sa méthode à toute autre. Quant à Aristote et à Platon, ajoute-t-il encore, on ne doit pas s'étonner de ce qu'ils n'ont pas su prolonger leur vie, puisque ces philosophes fameux ainsi que tant d'autres ne connaissaient pas cette grande doctrine médicale, et qu'Aristote déclare même dans ses avertissements qu'il ignore la quadrature du cercle, secret fort inférieur à celui d'Artephius.

» Ce n'est pas, du reste, le seul passage où Bacon parle avec cette assurance de la quadrature du cercle ; car à l'occasion d'Avicennes et d'Averrhoës, il fait observer que ce dernier « avoue qu'il ignorait la quadrature du cercle, chose, dit Bacon, qui est sue complètement aujourd'hui. — *Nam quadraturam circuli se ignorasse confitetur, quod his diebus scitur veraciter*. »

» Pour donner une idée complète de tous les secrets, vrais ou prétendus, sur l'application desquels Bacon voulait appeler l'attention de ses contemporains, je rapporterai quelques phrases tirées d'une lettre de ce philosophe (1), par lesquelles il indique des idées de machines extraordinaires, dont plusieurs en effet ont été mises en pratique depuis lui et particulièrement de nos jours. Après s'être efforcé de prouver que, par le secours des sciences, on peut exécuter réellement des choses que la magie prétend produire, mais auxquelles elle n'atteint pas effectivement, il dit : — « Par la science et l'art » seulement, on peut faire des machines pour » naviguer sans le secours de rameurs, de » manière à ce que les bâtiments soient portés sur les fleuves et sur la mer avec une » vélocité extraordinaire, et sous la direction d'un seul homme. Il est également » possible d'établir des chars mis en mouvement avec une promptitude merveilleuse, sans le secours d'animaux de tirage, » semblables à ce que l'on croit qu'étaient les chars de guerre armés de faux chez les » anciens. On pourrait faire aussi des mécaniques pour voler ; l'homme serait assis au milieu et développerait quelque invention au moyen de laquelle des ailes artificielles frapperaient l'air. On peut faire un instrument très-petit, pour élever et abaisser des poids immenses (la grue, le cric). Et avec le secours d'un instrument de trois doigts cubes et même moindre, il serait facile à un homme de s'échapper en s'élevant ou en descendant avec ses compagnons, d'un cachot ou d'une prison. On pourrait encore composer un appareil avec lequel un seul homme entraînerait violemment et malgré eux une foule immense d'autres. Il est d'autres machines qui serviraient à se promener au fond des fleuves et de la mer, sans aucun danger pour la vie. Ces choses ont été faites anciennement et dans nos temps. On peut encore en faire beaucoup d'autres, comme des ponts sans piles (suspendus) etc., etc. »

« L'alchimie, dit-il ailleurs, néglige les moyens fournis par l'expérience ; aussi arrive-t-il rarement qu'elle donne de l'or à vingt-quatre degrés (karats). Encore y a-t-il eu peu de personnes qui aient porté l'alchimie à ce point. Mais au moyen du secret des secrets d'Aristote, la science expérimentale (la chimie) a produit de l'or non-seulement de vingt-quatre degrés, mais de trente, de quarante, et d'autant plus que l'on veut.

(1) Epistola Frat. Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ et de nullitate magiæ. Hambourg, 1618.

Et c'est à cette occasion qu'Aristote dit à Alexandre : — Je veux faire connaître le plus grand des secrets, car non-seulement il procurerait le bien-être de la république et des particuliers, mais il prolongerait encore la vie ; car l'opération qui purgerait les métaux les plus vils des parties corrompues qu'ils contiennent, de manière à ce qu'ils devinssent de l'argent ou de l'or pur, serait jugée susceptible par tous les savants d'enlever les parties corrompues du corps humain si complètement, qu'elle prolongerait la vie humaine pendant plusieurs siècles. »

Passons en revue quelques autres secrets.

« Le nombre des moyens trouvés pour repousser et pour détruire les ennemis de l'Etat sans armes et sans même les toucher est grand, dit Bacon. On pratique des opérations qui blessent exclusivement l'odorat ; non pas en modifiant la qualité de l'air, comme l'a fait Alexandre, mais en l'infestant. On possède aussi d'autres moyens pour blesser et pervertir les autres sens. Par le contact seul de certaines matières on compromet, on peut même ôter la vie.

» La *malthe*, espèce de bitume fort connue, lancée bouillante sur des hommes armés, les brûle. Les Romains, dans leurs guerres, en ont fait un fréquent usage, comme l'atteste Plin. L'huile de bitume (*oleum citrinum petreolum*), que l'on tire de la pierre, consume tout ce qu'elle rencontre lorsqu'elle est préparée d'après certaine recette, et le feu qu'elle produit ne peut être éteint, même par l'eau.

» D'autres opérations étonnent et blessent tellement l'ouïe, que si l'on en fait usage avec adresse et pendant la nuit, une ville pas plus qu'une armée, n'en peuvent supporter les terribles effets. Aucun bruit de tonnerre ne peut être comparé à celui que produisent ces préparations.

» On peut aussi imprimer la terreur par la vue, en produisant des éclats de lumière qui jettent le trouble dans toutes les âmes. Nous empruntons cette expérience d'un jeu d'enfant en usage dans presque tout le monde. Il consiste à faire un instrument (cartouche) de la longueur du pouce d'un homme, avec lequel on produit par la violence de ce que l'on nomme sel de pierre (*sal petræ*) un bruit si horrible, bien que l'instrument ne soit qu'un petit morceau de parchemin, que le bruit du tonnerre et l'éclat de l'aurore ne sont ni plus grands, ni plus brillants que ceux que cet instrument occasionne (1).

» Il y a aussi plusieurs choses (*res*) dont le contact le plus léger fait mourir les animaux venimeux ; en ne formant même qu'un cercle avec ces choses, les bêtes venimeuses que l'on y renferme ne pourront en sortir et mourront sans en être touchées. Ces choses, réduites en poudre, deviennent un spécifique sûr pour guérir tout homme

(1) On pense que Bacon a trouvé la recette de la poudre à canon dans le traité d'un certain Grec nommé Marco, intitulé le *Livre des feux*.

qui aurait été blessé par un animal venimeux, fait que Beda avance dans son histoire ecclésiastique et que nous savons par expérience. Tout cela prouve qu'il y a une foule de choses étrangères dont nous ignorons les propriétés, faute d'avoir recours à l'expérience. »

Voici d'autres idées de Bacon :

« De tous les exemples que l'on pourrait citer en faveur de la supériorité de la sagesse sur la force, je choisirai celui que me fournit la vie d'Alexandre. En quittant la Grèce pour aller conquérir le monde, il n'avait que trente-deux mille fantassins et quatre mille cinq cents cavaliers. Cependant, dit Orosius, lorsque l'on considère cet homme allant porter la guerre au monde avec une si petite armée, on se demande ce qui doit étonner le plus de la hardiesse de son projet ou de sa réussite. Dans le premier engagement qui eut lieu entre lui et Darius, six cent mille Perses tombèrent, tandis que le Macédonien ne perdit que cent vingt cavaliers et neuf fantassins. A la seconde bataille, Alexandre mit quaranté mille Perses hors de combat, et de son côté il perdit cent trente piétons et cent cinquante cavaliers ; mais le résultat fut qu'il frappa facilement et tout à coup le monde entier de terreur. Toutefois, ajoute Orosius, ce fut autant par la science que par le courage que le Macédonien devint victorieux. Eh ! comment aurait-il pu en être autrement lorsque nous lisons dans la vie d'Aristote que ce philosophe accompagnait Alexandre dans ses expéditions guerrières ? Sénèque tient le même langage, et, selon ce dernier, si le Macédonien remporta constamment la victoire, c'est qu'Aristote et Callistène étaient réellement les chefs, les conducteurs de ces entreprises et qu'ils enseignaient toute espèce de sciences à Alexandre.

» Mais Aristote a livré principalement le monde à Alexandre ; Aristote qui connaissait toutes les voies de la science dont il est le père... »

Les curieux recherchent, de Roger Bacon, le petit traité intitulé *Speculum Alchimie*, traduit en français par J. Girard de Tournus, sous le titre de *Miroir d'Alchimie*, in-12 et in-8°, Lyon, 1557 ; Paris, 1612. Le même a traduit *l'Admirable puissance de l'art et de la nature*, in-8°, Lyon, 1557 ; Paris, 1729. *De potestate mirabili artis et naturæ* (2).

On ne confondra pas Roger Bacon avec François Bacon, grand chancelier d'Angleterre, mort en 1626, que Walpole appelle « le prophète des vérités que Newton est venu révéler aux hommes. »

BACOTI. Nom commun aux devins et aux sorciers de Tunquin. On interroge surtout le bacoti pour savoir des nouvelles des morts. Il bat le tambour, appelle le mort à grands cris, se tait ensuite pendant que le défunt lui parle à l'oreille sans se laisser voir, et

(2) Ce n'est qu'un chapitre de l'ouvrage intitulé : *Epistola Fratris Rogerii Baconis de secretis operibus artis et naturæ et de nullitate magiæ*. In-4°. Paris, 1542 ; Hambourg, 1608 et 1618, in-8°.

donne ordinairement de bonnes nouvelles, parce qu'on les paie mieux.

BAD. Génie des vents et des tempêtes chez les Persans. Il préside au vingt-deuxième jour de la lune.

BADUCKE. Plante dont on prétend que le fruit, pris dans du lait, glace les sens. Les magiciens l'ont quelquefois employé pour nouer l'aiguillette. Il suffit, dit-on, d'en faire boire une infusion à celui qu'on veut lier.

BAEL. Démon cité, dans le *Grand Grimoire*, en tête des puissances infernales. C'est aussi par lui que Wierus commence l'inventaire de sa fameuse *Pseudomonarchia daemonum*. Il appelle Bael le premier roi de l'enfer; ses Etats sont dans la partie orientale. Il se montre avec trois têtes, dont l'une à la figure d'un crapaud, l'autre celle d'un homme, la troisième celle d'un chat. Sa voix est rauque; mais il se bat très-bien. Il rend ceux qui l'invoquent fins et rusés, et leur apprend le moyen d'être invisibles au besoin. Soixante-six légions lui obéissent. — Est-ce le même que Baal?

BÆTILES. Pierres que les anciens consultaient comme des oracles et qu'ils croyaient animées. C'étaient quelquefois des espèces de talismans. Saturne, pensant avaler Jupiter, dévora une de ces pierres emmaillotée. Il y en avait de petites, taillées en forme ronde, que l'on portait au cou; on les trouvait sur des montagnes où elles tombaient avec le tonnerre.

Souvent les bætiles étaient des statues ou mandragores. On en cite de merveilleuses qui rendaient des oracles, et dont la voix sifflait comme celle des jeunes Anglaises. On assure même que quelques bætiles tombèrent directement du ciel; telle était la pierre noire de Phrygie que Scipion Nasica amena à Rome en grande pompe.

On révérait à Sparte, dans le temple de Minerve Chalcidique, des bætiles de la forme d'un casque, qui, dit-on, s'élevaient sur l'eau au son de la trompette, et plongeaient dès qu'on prononçait le nom des Athéniens. Les prêtres disaient ces pierres trouvées dans l'Eurotas (1).

BAGOE. Devincesse que quelques-uns croient être la sybille Erythrée. C'est, dit-on, la première femme qui ait rendu des oracles. Elle devinait en Toscane, et jugeait surtout des événements par le tonnerre. Voy. *Brigois*.

BAGUE. Voy. *ANNEAU*.

BAGUETTE DIVINATOIRE. Rameau fourchu de coudrier, d'aune, de hêtre ou de pommier, à l'aide duquel on découvre les métaux, les sources cachées, les trésors, les maléfices et les voleurs.

Il y a longtemps qu'une baguette est réputée nécessaire à certains prodiges. On en donne une aux fées et aux sorcières puissantes. Médée, Circé, Mercure, Bacchus, Zo-

(1) Tome III^e des Mémoires de l'Académie des inscriptions.

(2) *Disquisit. magisc.*, lib. III, sect. ult.

(3) Dans ses Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette et qui détruisent leurs systèmes,

roastre, Pythagore, les sorciers de Pharaon, voulant s'ingérer la verge de Moïse, avaient une baguette; Romulus prophétisait avec un bâton augural. Les Alains, et d'autres peuples barbares, consultaient leurs dieux en fichant une baguette en terre. Quelques devins de village prétendent encore deviner beaucoup de choses avec la baguette. Mais c'est surtout à la fin du dix-septième siècle qu'elle fit le plus grand bruit: Jacques Aymar la mit en vogue en 1692. Cependant, longtemps auparavant, Delrio (2) avait indiqué, parmi les pratiques superstitieuses, l'usage d'une baguette de coudrier pour découvrir les voleurs; mais Jacques Aymar opérait des prodiges si variés et qui surprirent tellement, que le Père Lebrun (3) et le savant Malebranche (4) les attribuèrent au démon, pendant que d'autres les baptisaient du nom de physique occulte ou d'électricité souterraine.

Ce talent de tourner la baguette divinatoire n'est donné qu'à quelques êtres privilégiés. On peut éprouver si on l'a reçu de la nature; rien n'est plus facile. Le coudrier est surtout l'arbre le plus propre. Il ne s'agit que d'en couper une branche fourchue, et de tenir dans chaque main les deux bouts supérieurs. En mettant le pied sur l'objet qu'on cherche ou sur les vestiges qui peuvent indiquer cet objet, la baguette tourne d'elle-même dans la main, et c'est un indice infallible.

Avant Jacques Aymar, on n'avait employé la baguette qu'à la recherche des métaux propres à l'alchimie. A l'aide de la sienne, Aymar fit des merveilles de tout genre. Il découvrait les eaux souterraines, les bornes déplacées, les maléfices, les voleurs et les assassins. Le bruit de ses talents s'étant répandu, il fut appelé à Lyon, en 1672, pour dévoiler un mystère qui embarrassait la justice. Le 5 juillet de cette même année, sur les dix heures du soir, un marchand de vin et sa femme avaient été égorgés à Lyon, enterrés dans leur cave, et tout leur argent avait été volé. Cela s'était fait si adroitement qu'on ne soupçonnait pas même les auteurs du crime. Un voisin fit venir Aymar. Le lieutenant criminel et le procureur du roi le conduisirent dans la cave. Il parut très-ému en y entrant; son poulx s'éleva comme dans une grosse fièvre; sa baguette, qu'il tenait à la main, tourna rapidement dans les deux endroits où l'on avait trouvé les cadavres du mari et de la femme. Après quoi, guidé par la baguette ou par un sentiment intérieur, il suivit les rues où les assassins avaient passé, entra dans la cour de l'archevêché, sortit de la ville par le pont du Rhône, et prit à main droite le long de ce fleuve. — Il fut éclairci du nombre des assassins en arrivant à la maison d'un jardinier, où il soutint opiniâtement qu'ils étaient

in-12. Paris, 1693, et dans son Histoire des pratiques superstitieuses.

(4) Dans ses réponses au père Lebrun. On écrivit une multitude de brochures sur cette matière.

trois, qu'ils avaient entouré une table et vidé une bouteille sur laquelle la baguette tournait. Ces circonstances furent confirmées par l'aveu de deux enfants de neuf à dix ans, qui déclarèrent qu'en effet trois hommes de mauvaise mine étaient entrés à la maison et avaient vidé la bouteille désignée par le paysan. On continua de poursuivre les meurtriers avec plus de confiance. La trace de leurs pas, indiqués sur le sable par la baguette, montra qu'ils s'étaient embarqués. Aymar les suivit par eau, s'arrêtant à tous les endroits où les scélérats avaient pris terre, reconnaissant les lits où ils avaient couché, les tables où ils s'étaient assis, les vases où ils avaient bu.

Après avoir longtemps étonné ses guides, il s'arrêta enfin devant la prison de Beaucaire et assura qu'il y avait là un des criminels. Parmi les prisonniers qu'on amena, un bossu qu'on venait d'enfermer ce jour même pour un larcin commis à la foire fut celui que la baguette désigna. On conduisit ce bossu dans tous les lieux qu'Aymar avait visités : partout il fut reconnu.

En arrivant à Bagnols, il finit par avouer que deux Provençaux l'avaient engagé, comme leur valet, à tremper dans ce crime ; qu'il n'y avait pris aucune part ; que ses deux bourgeois avaient fait le meurtre et le vol, et lui avaient donné six écus et demi.

Ce qui sembla plus étonnant encore, c'est que Jacques Aymar ne pouvait se trouver auprès du bossu sans éprouver de grands maux de cœur, et qu'il ne passait pas sur un lieu où il sentait qu'un meurtre avait été commis, sans se sentir l'envie de vomir.

Comme les révélations du bossu confirmaient les découvertes d'Aymar, les uns admiraient son étoile et criaient au prodige, tandis que d'autres publiaient qu'il était sorcier. Cependant on ne put trouver les deux assassins, et le bossu fut rompu vif.

Dès lors plusieurs personnes furent douées du talent de Jacques Aymar, talent ignoré jusqu'à lui. Des femmes mêmes firent tourner la baguette. Elles avaient des convulsions et des maux de cœur en passant sur un endroit où un meurtre avait été commis ; ce mal ne se dissipait qu'avec un verre de vin.

Aymar faisait tant de bruit, qu'on publia bientôt des livres sur sa baguette et ses opérations. M. de Vagny, procureur du roi à Grenoble, fit imprimer une relation intitulée : *Histoire merveilleuse d'un maçon qui, conduit par la baguette divinatoire, a suivi un meurtrier pendant quarante-cinq heures sur la terre, et plus de trente sur l'eau*. Ce paysan devint le sujet de tous les entretiens. Des philosophes ne virent dans les prodiges de la baguette qu'un effet des émanations des corpuscules, d'autres les attribuèrent à Satan. Le père Lebrun fut de ce nombre, et Malebranche adopta son avis.

Le fils du grand Condé, frappé du bruit de tant de merveilles, fit venir Aymar à Paris. On avait volé à mademoiselle de Condé deux petits flambeaux d'argent. Aymar parcourut quelques rues de Paris en faisant tourner la

baguette ; ils s'arrêta à la boutique d'un orfèvre, qui nia le vol et se trouva très-offensé de l'accusation. Mais le lendemain on remit à l'hôtel le prix des flambeaux ; quelques personnes dirent que le paysan l'avait envoyé pour se donner du crédit.

Dans de nouvelles épreuves, la baguette prit des pierres pour de l'argent, elle indiqua de l'argent où il n'y en avait point. En un mot, elle opéra avec si peu de succès, qu'elle perdit son renom. Dans d'autres expériences, la baguette resta immobile quand il lui fallait tourner. Aymar, un peu confondu, avoua enfin qu'il n'était qu'un charlatan adroit, que la baguette n'avait aucun pouvoir, et qu'il avait cherché à gagner de l'argent par ce petit procédé...

Pendant ses premiers succès, une demoiselle de Grenoble, à qui la réputation d'Aymar avait persuadé qu'elle était douée aussi du don de tourner la baguette, craignant que ce don ne lui vînt de l'esprit malin, alla consulter le père Lebrun, qui lui conseilla de prier Dieu en tenant la baguette. La demoiselle jeûna et prit la baguette en priant. La baguette ne tourna plus ; d'où l'on conclut que c'était le démon ou l'imagination troublée qui l'agitait.

On douta un peu de la médiation du diable, dès que le fameux devin fut reconnu pour un imposteur. On lui joua surtout un tour qui décrédita considérablement la baguette. Le procureur du roi au Châtelet de Paris fit conduire Aymar dans une rue où l'on avait assassiné un archer du guet. Les meurtriers étaient arrêtés, on connaissait les rues qu'ils avaient suivies, les lieux où ils s'étaient cachés : la baguette resta immobile.

On fit venir Aymar dans la rue de la Harpe, où l'on avait saisi un voleur en flagrant délit ; la perfide baguette trahit encore toutes les espérances.

Néanmoins la baguette divinatoire ne périt point ; ceux qui prétendirent la faire tourner se multiplièrent même, et ce talent vint jusqu'en Belgique. Il y eut à Heigne, près de Gosselies, un jeune garçon qui découvrit les objets cachés ou perdus au moyen de la baguette de coudrier. Cette baguette, disait-il, ne pouvait pas avoir plus de deux ans de pousse. — Un homme, voulant éprouver l'art de l'enfant de Heigne, cacha un écu au bord d'un fossé, le long d'un sentier qu'on ne fréquentait presque pas. Il fit appeler le jeune garçon et lui promit un escalin, s'il pouvait retrouver l'argent perdu. Le garçon alla cueillir une branche de coudrier, et tenant dans ses deux mains les deux bouts de cette baguette, qui avait la forme d'un Y, après avoir pris différentes directions, il marcha devant lui et s'engagea dans le petit sentier. La baguette s'agitait plus vivement. Il passa le lieu où l'écu était caché ; la baguette cessa de tourner. L'enfant revint donc sur ses pas ; la baguette sembla reprendre un mouvement très-vif ; elle redoubla vers l'endroit qu'on cherchait. Le devin se baissa, chercha dans l'herbe et trouva le petit écu, à l'admiration de tous les spectateurs.

Sur l'observation que le bourgeois fit, pour essayer la baguette, qu'il avait perdu encore d'autre argent, le jeune garçon la reprit, mais elle ne tourna plus. — On se crut convaincu de la réalité du talent de l'enfant. On lui demanda qui l'avait instruit. « C'est le hasard, dit-il; ayant un jour perdu mon couteau en gardant les troupeaux de mon père, et sachant tout ce qu'on disait de la baguette de coudrier, j'en fis une qui tourna, qui me fit retrouver ce que je cherchais et ensuite beaucoup d'autres objets perdus. »

C'était très-bien. Malheureusement d'autres épreuves, examinées de plus près, ne réussirent pas, et on reconnut que la baguette divinatoire était là aussi une petite supercherie. Mais on y avait cru un siècle et des savants avaient fait imprimer cent volumes pour l'expliquer.

« Faut-il rassembler des arguments pour prouver l'impuissance de la baguette divinatoire? ajoute M. Salgues (1). Que l'on dise quel rapport il peut y avoir entre un voleur, une source d'eau, une pièce de métal et un bâton de coudrier. On prétend que la baguette tourne en vertu de l'attraction. Mais par quelle vertu d'attraction les émanations qui s'échappent d'une fontaine, d'une pièce d'argent ou du corps d'un meurtrier tordent-elles une branche de coudrier qu'un homme robuste tient fortement entre ses mains? D'ailleurs, pourquoi le même homme trouve-t-il des fontaines, des métaux, des assassins et des voleurs quand il est dans son pays, et ne trouve-t-il plus rien quand il est à Paris? Tout cela n'est que charlatanisme. Et ce qui détruit totalement le merveilleux de la baguette, c'est que tout le monde, avec un peu d'adresse, peut la faire tourner à volonté. Il ne s'agit que de tenir les extrémités de la fourche un peu écartées, de manière à faire ressort. C'est alors la force d'élasticité qui opère le prodige. »

Cependant on croit encore à la baguette divinatoire dans le Dauphiné et dans le Haut-Rhône; les paysans n'en négligent pas l'usage, et elle a trouvé des défenseurs sérieux. Formey, dans l'*Encyclopédie*, explique ce phénomène par le magnétisme. Ritter, professeur de Munich, s'autorisait récemment des phénomènes du galvanisme pour soutenir les merveilles de la baguette divinatoire; mais il n'est pas mort sans abjurer son erreur.

L'abbé de La Garde écrivit au commencement avec beaucoup de foi l'histoire des prodiges de Jacques Aymar; en 1692 même, Pierre Garnier, docteur-médecin de Montpellier, voulut prouver que les opérations de la baguette dépendaient d'une cause naturelle (2); cette cause naturelle n'était, selon lui, que les corpuscules sortis du corps du meurtrier dans les endroits où il avait fait le meurtre et dans ceux où il avait passé. Les galeux et les pestiférés, ajoute-t-il, ne transpirent pas comme les gens sains, puisqu'ils sont contagieux; de même les scélérats lâ-

(1) Des Erreurs et des préjugés, etc., t. I, p. 165.

(2) Dans sa Dissertation physique en forme de lettre à M. de Sèvre, seigneur de Fléchères, etc. In-12. Lyon,

chent des émanations qui se reconnaissent, et si nous ne les sentons pas, c'est qu'il n'est pas donné à tous les chiens d'avoir le nez fin. Ce sont là, dit-il, page 23, des axiomes incontestables. « Or, ces corpuscules qui entrent dans le corps de l'homme muni de la baguette l'agitent tellement, que de ses mains la matière subtile passe dans la baguette même, et, n'en pouvant sortir assez promptement, la fait tourner ou la brise : ce qui me paraît la chose du monde la plus facile à croire... »

Le bon père Ménestrier, dans ses *Réflexions sur les indications de la baguette*, Lyon, 1694, s'étonne du nombre de gens qui devinaient alors par ce moyen à la mode. « A combien d'effets, poursuit-il, s'étend aujourd'hui ce talent! Il n'a point de limites. On s'en sert pour juger de la bonté des étoffes et de la différence de leurs prix, pour démêler les innocents des coupables, pour spécifier le crime. Tous les jours cette vertu fait de nouvelles découvertes inconnues jusqu'à présent. »

Il y eut même en 1700, à Toulouse, un brave homme qui devinait avec la baguette ce que faisaient des personnes absentes. Il consultait la baguette sur le passé, le présent et l'avenir; elle s'abaissait pour répondre oui et s'élevait pour la négative. On pouvait faire sa demande de vive voix ou mentalement; « Ce qui serait bien prodigieux, dit le père Lebrun, si plusieurs réponses (lisez la plupart) ne s'étaient trouvées fausses (3). »

Un fait qui n'est pas moins admirable, c'est que la baguette ne tourne que sur les objets où l'on a intérieurement l'intention de la faire tourner. Ce serait donc du magnétisme? Ainsi, quand on cherche une source, elle ne tournera pas sur autre chose, quoiqu'on passe sur des trésors enfouis ou sur des traces de meurtre.

Pour découvrir une fontaine, il faut mettre sur la baguette un linge mouillé : si elle tourne alors, c'est une preuve qu'il y a de l'eau à l'endroit qu'elle indique. Pour trouver les métaux souterrains, on enchâsse successivement à la tête de la baguette diverses pièces de métal, et c'est un principe constant que la baguette indique la qualité du métal caché sous terre, en touchant précisément ce même métal.

Nous répétons qu'on ne croit plus à la baguette, et que cependant on s'en sert encore dans quelques provinces. Il fallait autrefois qu'elle fût de coudrier ou de quelque autre bois spécial; depuis, on a employé toute sorte de bois, et même des côtes de baleine; on n'a plus même exigé que la baguette fût en fourche.

Secret de la baguette divinatoire et moyen de la faire tourner, tiré du Grand Grimoire, page 87 (4).

Dès le moment que le soleil paraît sur l'horizon, vous prenez de la main gauche une

(3) Histoire des pratiques superstitieuses, t. II, p. 357.

(4) Ce secret est aussi dans le Dragon rouge, p. 83.

baguette vierge de noisetier sauvage, et la coupez de la droite en trois coups, en disant : « Je te ramasse au nom d'Eloïm, Mutrathon, Adonay et Sémiphoras, afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob pour découvrir tout ce que je voudrai savoir. » Et pour la faire tourner, il faut dire, la tenant serrée dans ses mains, par les deux bouts qui font la fourche : « Je te commande, au nom d'Eloïm, Mutrathon, Adonay et Sémiphoras, de me révéler... » (on indique ce qu'on veut savoir).

Mais voici encore quelque chose sur cette matière qui n'est pas épuisée. Nous empruntons ce qui suit au *Quarterly Magazine* :

La baguette divinatoire n'est plus employée à la découverte des trésors, mais on dit que, dans les mains de certaines personnes, elle peut indiquer les sources d'eau vive. Il y a cinquante ans environ que lady Newark se trouvait en Provence dans un château dont le propriétaire, ayant besoin d'une source pour l'usage de sa maison, envoya chercher un paysan qui promettait d'en faire jaillir une avec une branche de coudrier; lady Newark rit beaucoup de l'idée de son hôte et de l'assurance du paysan; mais, non moins curieuse qu'incrédule, elle voulut du moins assister à l'expérience, ainsi que d'autres voyageurs anglais tout aussi philosophes qu'elle. Le paysan ne se déconcerta pas des sourires moqueurs de ces étrangers; il se mit en marche suivi de toute la société, puis tout à coup s'arrêtant, il déclara qu'on pouvait creuser la terre. On le fit; la source promise sortit, et elle coule encore. Cet homme était un vrai paysan, sans éducation : il ne pouvait expliquer quelle était la vertu dont il était doué, ni celle du talisman; mais il assurait modestement n'être pas le seul à qui la nature avait donné le pouvoir de s'en servir. Les Anglais présents essayèrent sans succès. Quand vint le tour de lady Newark, elle fut bien surprise de se trouver tout aussi sorcière que le paysan provençal. A son retour en Angleterre, elle n'osa faire usage de la baguette divinatoire qu'en secret, de peur d'être tournée en ridicule. Mais en 1803, lorsque le docteur Hulton publia les *Recherches d'Ozanam*, où ce prodige est traité d'absurdité (tom. IV. p. 260), lady Newark lui écrivit une lettre signée X. Y. Z., pour lui raconter les faits qui étaient à sa connaissance. Le docteur répondit, demandant de nouveaux renseignements à son correspondant anonyme. Lady Newark le satisfut, et alors le docteur désira être mis en rapport direct avec elle. Lady Newark alla le voir à Woolwich, et, sous ses yeux, elle découvrit une source d'eau dans un terrain où il faisait construire sa résidence d'été. C'est ce même terrain que le docteur Hulton a vendu depuis au collège de Woolwik, avec un bénéfice considérable à cause de la source. Le docteur ne put résister à l'évidence lorsqu'il vit, à l'approche de l'eau, la baguette s'animer tout à coup pour ainsi dire, s'agiter, se ployer, et même se briser dans les doigts de lady Newark. On cite

encore en Angleterre sir Charles H. et mis Fenwik comme étant doués de la même faculté que lady Newark, et à un degré plus élevé encore. Cette faculté inexplicable est tout à fait indépendante de la volition; elle a une grande analogie avec celle qui distingue les Zahories espagnols; mais ceux-ci ne se servent pas de la baguette de coudrier.

Ajoutons à tout ce qui précède, la sérieuse défense de Jacques Aymar, par l'auteur de *La Physique occulte*, ou traité de la baguette divinatoire. Lahaye 1762 :

« Depuis que les hommes se mêlent de philosopher, on n'a point examiné une matière plus curieuse et plus importante, que celle qui est traitée ici; et je puis dire que si l'on avait une fois expliqué clairement la cause du mouvement de la baguette divinatoire sur les sources d'eau, sur les minières, sur les trésors cachés et sur les traces des criminels fugitifs, il n'y aurait plus rien de si occulte dans la nature, qui ne fût bientôt développé et mis dans un grand jour.

» Car si l'on connaissait comment les écoulements des corpuscules qui s'exhalent des eaux souterraines, des métaux et du corps de certains hommes, s'insinuent par la respiration insensible dans les pores d'un autre homme, on comprendrait bientôt pourquoi les maladies contagieuses et populaires attaquent les uns et épargnent les autres; on découvrirait cette route invisible par où coule ce flux et reflux d'humeurs malignes qui sortent d'un corps par la transpiration et que la respiration fait rentrer dans un autre. Et si ce chemin était bien reconnu, la médecine trouverait ensuite facilement le secret de préserver ou de guérir les hommes de tant de maladies dont la propagation se fait par les écoulements des corpuscules contagieux qui sont répandus dans l'air. Cela est, ce me semble, de la dernière importance.

» Mais de quelle utilité ne serait point l'usage de la baguette divinatoire pour la découverte des sources d'eau, dont on ne saurait se passer dans la vie, et pour la recherche des métaux les plus nobles, qui font aujourd'hui tout le lien de la société humaine.

» Certainement le grand éclat que l'histoire du paysan du Dauphiné (Jacques Aymar), a fait dans le monde, et l'empressement que chacun a marqué pour s'en informer, montrent mieux que ce que je pourrais dire, combien le public croit qu'il est important d'expliquer cette physique si surprenante.

» Je sais bien que certains savants ombrageux ne feront pas grand cas de tout ce qu'on pourrait dire de bon sur ce qui regarde le mouvement de la baguette et qu'ils continueront de la regarder comme la chose du monde la moins digne de leur attention. Ils en penseront ce qu'il leur plaira, mais je puis leur citer d'autres savants qui n'ont pas cru employer mal leur temps de tourner leurs études de ce côté-là. Nous voyons parmi les mémoires de l'académie royale des

sciences d'Angleterre, le dessein que cette illustre société a pris de s'informer de tout ce qui concerne la baguette divinatoire pour la recherche des minières. En effet, parmi cent articles que M. Boyle a dressés sur le chapitre des minières, le XVIII^e représente le plan sur quoi il souhaitait qu'on se réglât pour faire des recherches sur la baguette. Le voici : *Utrum virgula divinatoria adhibeatur ad investigationem venarum propositarum fodinarum : et si sic, quo id fiat, successu?* art. 18. C'est ainsi qu'il est rapporté dans les *Actes philosophiques* de la société royale des sciences d'Angleterre, du mois de Novembre 1666, pag. 344.

» Il y a donc des gens qui n'ont pas si fort méprisé la chose. Plus sincères que ces savants dont je viens de parler, ils confessent que les phénomènes de la baguette divinatoire sont merveilleux, et qu'ils méritent bien l'attention des hommes les plus sages. Mais parmi ceux-là, quelques-uns, se laissant prévenir par des terreurs paniques, s'imaginent que la baguette n'a point d'autre mouvement que celui que le démon lui imprime. Ils ne peuvent pas croire qu'il se puisse faire quelque chose dans la nature au delà de leur connaissance. Tout ce qu'ils ne comprennent pas ne peut être naturel.

» C'est de là que le monde s'est rempli de tant de fables grossières et ridicules touchant les sorciers. Ceux qui savaient un peu de grec et d'hébreu, il y a quelques centaines d'années, passaient pour des magiciens. Il est arrivé plusieurs fois à des ignorants de prendre des figures de mathématiques pour des caractères magiques. Jean Shiphower, de l'ordre des ermites de saint Augustin, du couvent d'Osenburg, dans le comté d'Edimbourg, parlant de l'imprimerie vers l'an 1440, dit que, dans ces premiers commencements, les superstitieux et les ignorants la faisaient passer pour un art où il y pouvait avoir de la magie la plus criminelle. Il n'y a point de bateleurs dont les subtilités ne passent pour des sorcelleries auprès de beaucoup de monde. C'est encore par le même esprit que nous voyons aujourd'hui accuser de magie les opérations de la baguette, parce que la cause n'en est pas connue.

» Van-Helmont a fort bien remarqué qu'on ne saurait trop déplorer le mal que ces préjugés font dans les sciences, et surtout dans la physique. Y a-t-il rien, dit-il, de plus surprenant et de plus déplorable, que de voir les arts vils et mécaniques se perfectionner tous les jours, pendant que la physique demeure toujours quasi dans le même état ? Rien ne retarde tant le progrès de la science naturelle, que les criailleries et les censures injustes des ignorants, parce qu'elles épouvantent, arrêtent et font même reculer ceux que quelque ouverture d'esprit et une longue étude auraient mis en état de contribuer à perfectionner la physique.

» Je déclare que je n'ai point été retenu par cet épouvantail, car enfin nous sommes dans un siècle éclairé, de qui on doit attendre plus de justice que de ceux sur lesquels

DICIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES. I.

l'ignorance et la barbarie avaient répandu de si épaisses ténèbres. J'ai eu en vue surtout de montrer qu'outre les utilités qu'on peut tirer de la baguette, ces nouveaux phénomènes peuvent apporter beaucoup de lumières à la physique et à la médecine. Le public jugera si mes efforts doivent être comptés pour quelque chose.

» Cette matière, assez obscure d'elle-même, est égayée par des expériences curieuses, tout à fait propres pour accoutumer l'esprit à croire que la nature emploie des agents invisibles quand elle opère ses plus grandes merveilles. C'est ce que j'appelle la *Physique occulte*, pour la distinguer de ce que la nature fait à découvert, et par des causes sensibles.

» J'ai cru que pour expliquer la *physique occulte* de la baguette divinatoire, je devais préférer la philosophie des corpuscules à toutes les autres, non-seulement parce qu'elle est la seule qui puisse servir utilement à développer les secrets de la nature, mais parce qu'elle est encore plus ancienne que toutes celles dont la connaissance est venue jusqu'à nous. Car avant Leucippe, maître de Démocrite, le premier, selon Minucius Félix, qui ait employé les atomes dans la philosophie, un certain Moschus, originaire de Phénicie, expliquait les phénomènes de la nature par les *corpuscules*, c'est-à-dire par les particules, ou petites parties insensibles de la matière. Strabon, qui rapporte cela, ajoute que Moschus vivait avant la guerre de Troie, et par conséquent plusieurs siècles avant qu'aucun des philosophes grecs parût dans le monde.

» Voilà l'ancienne origine de la philosophie des *corpuscules*; et, puisqu'elle est phénicienne, on a tout sujet de croire que c'a été celle des Hébreux, d'où elle a passé chez les Grecs.

» Personne, dans ces derniers temps, n'a si bien cultivé la philosophie que M. Boyle, comme on le peut voir par tant de beaux endroits de ses observations que j'ai rapportés dans ce traité. Et si le P. Lana, jésuite, n'était pas mort si tôt, il l'aurait encore portée beaucoup plus loin, comme il est aisé de le juger par son grand et excellent ouvrage, intitulé : *Magisterium artis et naturæ*, où l'on peut remarquer que cet homme si laborieux philosophait, comme on dit, les expériences à la main, sans quoi, en matière de physique, on ne sait pas où conduisent les raisonnements; comme on ne sait pas si l'on ne s'égare point quand on marche sans guide dans un pays inconnu. Un physicien, disait le P. Kirker, jésuite, qui philosophe sans faire des expériences, est comme un aveugle qui aurait la folie de vouloir disputer des couleurs : *In physicis rebus sine experimento philosophari, idem est ac si cæcus de colore judicium ferre insipientius præsumeret.* *Mund. subter.* l. X, 3, p. 188.

» Il semble qu'il m'aurait toujours manqué quelque chose, si je n'avais raisonné que sur des relations dont tout le monde ne s'accommode pas. Enfin cet homme, si fameux

(Jacques Aymar) est venu à Paris le 21 de janvier 1693, par l'ordre d'un grand prince. Je l'ai vu deux heures par jour, presque un mois durant; et on peut croire que, dans tout ce temps-là, je l'ai tourné et retourné comme je devais. Il est certain que la baguette divinatoire lui tourne entre les mains sur les traces des voleurs et des meurtriers fugitifs. Il n'en sait pas la raison, et s'il en connaissait la cause physique, et qu'il eût assez d'étendue d'esprit pour raisonner là-dessus, je puis assurer que quand il entreprendrait une expérience, il n'y manquerait jamais. Mais un paysan, qui ne sait ni lire ni écrire saura bien moins ce que c'est qu'*atmosphère, volume, écoulements de corpuscules répandus dans l'air*. Il ignore encore plus comment ces corpuscules peuvent se déranger et cesser de produire le mouvement et l'inclinaison de la baguette. Il n'est pas capable non plus de reconnaître combien il lui importe, pour réussir, de savoir s'il est lui-même dans un état tel qu'il faut pour être sensible aux impressions des corpuscules qui s'exhalent des corps sur lesquels la baguette s'incline; car il ne faut presque rien pour déranger l'ordre des causes naturelles et pour faire manquer une expérience. M. Boyle a fait un traité entier sur cette matière. On y peut apprendre comme une seule circonstance de plus ou de moins empêche l'action ordinaire de la nature.

» Ainsi, quoique Jacques Aymar soit un homme simple et de bonnes mœurs, il lui peut arriver d'entreprendre ce qu'il n'exécutera pas toujours bien, par la raison qu'il ne sait pas qu'il doit être dans une certaine disposition présente de sensibilité, afin que les corpuscules répandus dans l'air puissent lui causer quelque sensation; et que cette disposition si rare peut être facilement renversée par un mouvement de crainte ou par d'autres émotions subites et véhémentes.

» Quoiqu'il ne puisse pas démêler tout cela, cependant il reconnaît qu'il se peut bien tromper, et qu'il ne sait pas précisément, toutes les fois que sa baguette tourne, si c'est sur de l'eau, sur du métal, ou sur un cadavre, parce qu'elle se meut sur tout ce qui transpire beaucoup. S'il assure que c'est un meurtrier qu'il suit, c'est qu'il reconnaît que la sensation qu'il a prise au lieu de l'assassinat, est la même qui dure le long du chemin, et dont il est toujours également agité. Voilà son *Criterium*.

» Si Jacques Aymar se hasarde donc à des essais qui ne lui réussissent pas, on ne s'en étonnera point, pour peu qu'on se soit formé une juste idée de la conduite de la nature, et qu'on ait étudié la physique par les expériences. Car on saura que le mécanisme de la nature demande une proportion si exacte dans l'arrangement, dans la force et dans le mouvement des causes, que le moindre obstacle en renverse les effets. Les meilleurs chiens de chasse ne tombent-ils pas quelquefois en défaut? Pourquoi donc veut-

(1) Voyez Verge.

on qu'Aymar soit toujours également sensible aux impressions de l'air? Mais, afin de rectifier les idées de ces gens qui voudraient qu'il réussît toujours, il n'y a qu'à les renvoyer à l'*inclinaison* de la verge de fer aimantée. Ils verront que la méthode dont on se sert pour trouver cette *inclinaison* demande une exactitude si scrupuleuse, que, d'ordinaire, de vingt expériences il ne s'en rencontrera pas quatre qui soient entièrement semblables. Ainsi le bon sens veut que les essais qui ne réussissent pas, ne fassent point de préjugé contre les expériences constantes.

» Je ne nie pourtant pas qu'il n'y ait des fourbes qui en donnent à croire, et qui poussent l'usage de la baguette à trop de choses, comme il arrive aux charlatans qui ayant effectivement un bon remède particulier, le rendent eux-mêmes méprisable, en voulant le faire passer pour universel.

» Et j'ajoute à cela qu'on découvrira des gens qui, ayant une sensibilité plus vive et plus délicate, auraient encore plus abondamment que lui la faculté de trouver les sources, les minières, les trésors cachés, les voleurs et les meurtriers fugitifs. On nous mande déjà de Lyon qu'il y a un garçon de dix-huit ans, qui, là-dessus, surpasse de beaucoup Jacques Aymar; et chacun peut voir à Paris, chez M. Geoffroi, ancien échevin de cette ville, un jeune homme qui trouve l'or caché en terre par une violente émotion qu'il ressent, du moment qu'il marche dessus..... »

BAGUETTE MAGIQUE. On voit, comme nous l'avons dit, que toutes les fées ou sorcières ont une baguette magique avec laquelle elles opèrent. Boguet rapporte (1) que Françoise Secrétain et Thévenne Paget faisaient mourir les bestiaux en les touchant de leur baguette; et Cardan cite une sorcière de Paris, qui tua un enfant en le frappant doucement sur le dos avec sa baguette magique.

C'est aussi avec leur baguette que les sorciers tracent les cercles, font les conjurations et opèrent de toutes les manières. Cette baguette doit être de coudrier, de la pousse de l'année. Il faut la couper le premier mercredi de la lune, entre onze heures et minuit, en prononçant certaines paroles (2). Le couteau doit être neuf et retiré en haut quand on coupe. On bénit ensuite la baguette, disent les formulaires superstitieux; on écrit au gros bout le mot *Agla* †, au milieu *On* †; et *Tetragrammaton* † au petit bout; et l'on dit : *Conjuro te cito mihi obedire*, etc.

BAHAMAN, génie qui, suivant les Perses, apaise la colère, et, en conséquence, gouverne les bœufs, les moutons et tous les animaux susceptibles d'être apprivoisés.

BAHIR, titre du plus ancien livre des rabbins, où, suivant Buxtorf, sont traités les profonds mystères de la haute cabale des Juifs.

BAIAN. Wierus et vingt autres démonographes comptent que Baïan ou Bajan, fils

(2) Discours des sorciers, ch. xxx.

de Siméon, roi des Bulgares, était si grand magicien, qu'il se transformait en loup, quand il voulait, pour épouvanter son peuple, et qu'il pouvait prendre toute autre figure de bête féroce, et même se rendre invisible; ce qui n'est pas possible sans l'aide de puissants démons, comme dit Ninauld dans sa *Lycanthropie*.

BAIER (Jean-Guillaume), professeur de théologie à Altorf, mort en 1729. Il a laissé une thèse intitulée : *Dissertation sur Behemoth et Léviathan, l'éléphant et la baleine, d'après le livre de Job, chap. 40 et 41, avec la réponse de Stieber* (1). Baier ne voyait que deux animaux monstrueux dans Behemoth et Léviathan.

BAILLEMENT. Les femmes espagnoles, lorsqu'elles bâillent, ne manquent pas de se signer quatre fois la bouche avec le pouce, de peur que le diable n'y entre. Cette superstition remonte à des temps reculés, et chez beaucoup de peuples, on a regardé le bâillement comme une crise périlleuse.

BAILLY (Pierre), médecin, auteur d'un livre publié à Paris en 1634, in-8°, sous le titre de *Songes de Phestion*, paradoxes physiologiques, suivis d'un dialogue sur l'immortalité de l'âme.

BALAAM, sorte de magicien madianite, qui florissait vers l'an du monde 2515. Lorsque les Israélites errants dans le désert se disposaient à passer le Jourdain, Balac, roi de Moab, qui les redoutait, chargea Balaam de les maudire. Mais le magicien, ayant consulté le Seigneur, qu'il connaissait, quoiqu'il servît d'autres dieux, et que surtout il redoutait, reçut une défense précise de céder à cette invitation. Cependant, les magnifiques présents du Roi l'ayant séduit, il se rendit à son camp. On sait que l'ange du Seigneur arrêta son ânesse, qui lui parla. Balaam, après s'être irrité contre la bête, aperçut l'ange, se prosterna, promit de faire ce que commanderait le Dieu d'Israël, et parut au camp de Balac, très-embarrassé. Lorsqu'il fut devant l'armée des Israélites, en présence de la cour de Balac fort surprise, pendant qu'on s'attendait à entendre des malédictions, il se sentit dominé par un enthousiasme divin, et prononça, malgré lui, une magnifique prophétie sur les destinées glorieuses du peuple de Dieu. Il annonça même le Messie. Balac, furieux, le chassa; par la suite les Hébreux, ayant vaincu les Madianites, firent Balaam prisonnier et le tuèrent.

BALAI. Le manche à balai est la monture ordinaire des sorcières lorsqu'elles se rendent au sabbat. Remi conte à ce sujet que la femme d'un cordonnier allemand, ayant, sans le savoir, fourré le bout de son manche à balai dans un pot qui contenait l'onguent des sorcières, se mit machinalement aussitôt à califourchon sur ce manche, et se sentit

transportée à Bruck, où se faisait le sabbat (2). Elle profita de l'occasion, se fit sorcière, et peu après fut arrêtée comme telle.

Il y a sur le balai d'autres croyances. Jamais, dans le district de Lesneven, en Bretagne, on ne balaie une maison la nuit : on prétend que c'est en éloigner le bonheur; que les âmes s'y promènent, et que les mouvements d'un balai les blessent et les écartent. Ils nomment cet usage proscrit balaïement des morts. Ils disent que la veille du jour des Trépassés (2 novembre) il y a plus d'âmes dans chaque maison que de grains de sable dans la mer et sur le rivage (3).

BALAN, roi grand et terrible dans les enfers. Il a trois têtes : l'une faite comme celle d'un taureau, l'autre comme celle d'un homme, la troisième comme celle d'un bélier. Joignez à cela une queue de serpent et des yeux qui jettent de la flamme. Il se montre à cheval sur un ours, et porte un épervier au poing. Sa voix est rauque et violente. Il répond sur le passé, le présent et l'avenir. — Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des dominations, et qui commande aujourd'hui quarante légions infernales, enseigne les ruses, la finesse, et le moyen commode de voir sans être vu (4).

BALANCE, septième signe du zodiaque. Ceux qui naissent sous cette constellation aimant généralement l'équité. C'est, dit-on, pour être né sous le signe de la Balance qu'on donna à Louis XIII le surnom de Juste.

Les Persans prétendent qu'il y aura au dernier jour une balance, dont les bassins seront plus grands et plus larges que la superficie des cieux, et dans laquelle Dieu pèsera les œuvres des hommes. Un des bassins de cette balance s'appellera le bassin de lumière, l'autre le bassin de ténèbres. Le livre des bonnes œuvres sera jeté dans le bassin de lumière, plus brillant que les étoiles; et le livre des mauvaises dans le bassin de ténèbres, plus horrible qu'une nuit d'orage. Le fléau fera connaître qui l'emportera, et à quel degré. C'est après cet examen que les corps passeront le pont étendu sur le feu éternel.

BALCOIN (MARIE), sorcière du pays de Labour, qui allait au sabbat du temps de Henri IV. On lui fit son procès, où elle fut convaincue d'avoir mangé, dans une assemblée nocturne, l'oreille d'un petit enfant (5). Elle fut sans doute brûlée.

BALEINE. Mahomet place dans le ciel la baleine de Jonas.

BALI, prince des démons et roi de l'enfer, selon les croyances indiennes. Il se battit autrefois avec Wishnou, qui le précipita dans l'abîme, d'où il sort une fois par an pour faire du mal aux hommes; mais Wishnou y met ordre.

Les Indiens donnent aussi le nom de *Bali* aux farfadets, à qui ils offrent du riz, que ces lutins ne manquent pas de venir manger la nuit.

(1) Dissertatio de Behemoth et de Leviathan, elephas et balæna, e Job xl, 41. Respond. G. Steph. Stieber. In-4°, Altorf, 1708.

(2) Remigius, lib. II. Dæmon., cap. III.

(3) Voyage de Cambry dans le Finistère, t. II, p. 52.

(4) Wierus, in Pseudomonarchia dæm.

(5) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., p. 196, liv. III.

BALLES. On a cru autrefois que certains guerriers avaient un charme contre les balles, parce qu'on tirait sur eux sans les atteindre. Pour les tuer, on mettait dans les cartouches des pièces d'argent, car rien, dit-on, ne peut ensorceler la monnaie.

BALTAZO, l'un des démons de la possession de Laon. Voy. AUBRY. Il paraît que ce démon, ou quelque chenapan qui se fit passer pour tel, alla souper avec le mari de Nicole Aubry, la possédée, sous prétexte de combiner sa délivrance, qu'il n'opéra pas. On remarqua en soupant qu'il buvait très-sec ; ce qui prouve, dit Leloyer, que l'eau est contraire aux démons (1).

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone, petit-fils de Nabuchodonosor. Un soir qu'il profanait dans ses orgies les vases sacrés de Jérusalem, il aperçut une main qui traçait sur la muraille, en lettres de feu, ces trois mots : *Mane, thecel, phares*. Ses devins et ses astrologues ne purent expliquer ces caractères ni en interpréter le sens. Il promit de grandes récompenses à qui lui en donnerait l'interprétation. Ce fut Daniel qui, méprisant ses récompenses, lui apprit que les trois mots signifiaient que ses années étaient comptées, qu'il n'avait plus que quelques moments à vivre, et que son royaume allait être divisé. Tout se vérifia peu de jours après.

BALTUS (JEAN-FRANÇOIS), savant jésuite, mort en 1743. Lisez sa *Réponse à l'Histoire des oracles* de Fontenelle, in-8°, Strasbourg, 1709, où il établit que les oracles des anciens étaient l'ouvrage du démon, et qu'ils furent réduits au silence lors de la mission de Jésus-Christ sur la terre.

BANIANS, Indiens idolâtres, répandus surtout dans le Mogol. Ils reconnaissent un Dieu créateur ; mais ils adorent le diable, qui est chargé, disent-ils, de gouverner le monde. Ils le représentent sous une horrible figure. Le prêtre de ce culte marque au front, d'un signe jaune, ceux qui ont adoré le diable, qui dès lors les reconnaît et n'est plus si porté à leur faire du mal (2).

BAPTÊME. On dit que les sorcières, dans leurs cérémonies abominables, baptisent au sabbat des crapauds et de petits enfants. Les crapauds sont habillés de velours rouge, les petits enfants de velours noir. Pour cette opération infernale, le diable urine dans un trou ; on prend de cette déjection avec un goupillon noir, on en jette sur la tête de l'enfant ou du crapaud, en faisant des signes de croix à rebours avec la main gauche, et disant : *In nomine patrica, matrica, araguaco petrica agora, agora Valentia* ; ce qui veut dire : « Au nom de Patrique, de Matrique, Pétrique d'Aragon, à cette heure, à cette heure, Valentia. » Cette stupide impiété s'appelle le baptême du diable.

BAPTÊME DE LA LIGNE. Lorsqu'on traverse la ligne, les matelots font subir aux

personnes qui la passent pour la première fois une cérémonie qu'ils appellent le baptême de la ligne, et qui consiste en une aspersion plus ou moins désagréable, dont on évite souvent les ennuis par une générosité. Les personnages qui font la plaisanterie se travestissent ; le *Père la Ligne* arrive dans un tonneau, escorté par un diable, un courrier, un perruquier et un meunier. Le passager qui ne veut pas donner pour boire aux matelots est arrosé ou baigné, après avoir été poudré et frisé. On ne sait trop l'origine de cet usage, ni pourquoi le diable y figure.

BARAT, maladie de langueur, ordinairement le résultat d'un sort jeté, qui conduit infailliblement à la mort, et qui, selon les opinions bretonnes, est guérie par les eaux de la fontaine de Sainte-Candide, près de Scaer, dans le Finistère. Il n'est pas d'enfant qu'on ne trempe dans cette fontaine quelques jours après sa naissance ; on croit qu'il vivra, s'il étend les pieds, et qu'il mourra dans peu, s'il les retire (3).

BARBAS, démon. Voy. **MARBAS**.

BARBATOS, grand et puissant démon, comte-duc aux enfers, type de Robin-des-Bois ; il se montre sous la figure d'un archer ou d'un chasseur ; on le rencontre dans les forêts. Quatre rois sonnent du cor devant lui. Il apprend à deviner par le chant des oiseaux, le mugissement des taureaux, les aboiements des chiens et les cris des divers animaux. Il connaît les trésors enfouis par les magiciens. Il réconcilie les amis brouillés. Ce démon, qui était autrefois de l'ordre des vertus des cieux ou de celui des dominations, est réduit aujourd'hui à commander trente légions infernales. Il connaît le passé et le futur (4).

BARBE. Les Romains gardaient avec un soin superstitieux leur première barbe. Néron faisait conserver la sienne dans une boîte d'or enrichie de pierreries (5).

BARBE-A-DIEU. Thiers, dans son *Traité des superstitions*, rapporte la prière dite la *Barbe-à-Dieu* ; c'est une prière superstitieuse encore populaire, et qui se trouve dans divers recueils. La voici : « Pécheurs et pécheresses, venez à moi parler. Le cœur me dut bien trembler au ventre, comme fait la feuille au tremble, comme fait la Loisonni quand elle voit qu'il faut venir sur une petite branche, qui n'est plus grosse ni plus membre que trois cheveux de femme grosse ensemble. Ceux qui la *Barbe-à-Dieu* sauront, par-dessus la planche passeront, et ceux qui ne la sauront, au bout de la planche s'assiseront, crieront, braieront : Mon Dieu, hélas ! malheureux état ! Est comme petit enfant celui qui la *Barbe-à-Dieu* n'apprend. »

BARBELOTH. Des gnostiques appelés barbeliots ou barboriens disaient qu'un Éon immortel avait eu commerce avec un esprit vierge appelé Barbeloth, à qui il avait successivement accordé la prescience, l'incor-

(1) Disc. et hist. des spectres, liv. III, ch. x.

(2) Histoire de la religion des Baniens, tirée de leur livre Suaster, etc., traduit de l'anglais de Henry Lord. Paris, 1667. In-12.

(3) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. III, p. 157.

(4) Vlerus, in Pseudomouarchia dæm.

(5) M. Nisard, Stace.

ruptibilité et la vie éternelle; que Barbeloth, un jour, plus gai qu'à l'ordinaire, avait engendré la lumière, qui, perfectionnée par l'onction de l'esprit, s'appela Christ; que Christ désira l'intelligence et l'obtint; que l'intelligence, la raison, l'incorruptibilité et Christ s'unirent; que la raison et l'intelligence engendrèrent Autogène; qu'Autogène engendra Adamas, l'homme parfait, et sa femme la connaissance parfaite; qu'Adamas et sa femme engendrèrent le bois; que le premier ange engendra le Saint-Esprit, la sagesse ou Prunic; que Prunic engendra Protarchonte ou premier prince, qui fut insolent et sot; que Protarchonte et Arrogance engendrèrent les vices et toutes leurs branches. Les barbeliots débitaient ces merveilles en hébreu, et leurs cérémonies n'étaient pas moins abominables que leur doctrine était extravagante (1).

BARBIER. Plin le jeune (2) avait un affranchi, nommé Marc, homme quelque peu lettré, qui couchait dans un même lit avec son jeune frère. Marc, dans le sommeil, crut voir une personne assise au chevet du lit, qui lui coupait les cheveux du haut de la tête. A son réveil il se trouva rasé, et ses cheveux jetés au milieu de la chambre. — La même chose arriva, dans le même temps, à un jeune garçon qui dormait avec plusieurs autres dans une pension. Il vit entrer par la fenêtre deux hommes vêtus de blanc, qui lui coupèrent les cheveux comme il dormait. A son réveil, on trouva ses cheveux répandus sur le plancher. — « A quoi cela peut-il être attribué, dit D. Calmet (3), si ce n'est à des follets? » — ou aux compagnons de lit?

Il y a quelques lutins, du genre de ceux-là, qui ont fait pareillement les fonctions de *barbiers*. Les contes populaires de l'Allemagne vous apprendront que les revenants peuvent ainsi faire la barbe aux vivants.

BARBIERI. Dialogues sur la mort et sur les âmes séparées : *Dialoghi della morte e dell' anime separate, di Barbieri. In 8°. Bologna, 1600.*

BARBU. On appelle *démon barbu* le démon qui enseigne le secret de la pierre philosophale; on le connaît peu. Son nom semblerait indiquer que c'est le même que *Barbatos*, qui n'a rien d'un démon philosophe. Ce n'est pas non plus *Barbas*, qui se mêle de mécanique. On dit que le *démon barbu* est ainsi appelé à cause de sa barbe remarquable.

BARESTE (EUGÈNE), auteur de *la Fin des Temps* et de quelques prophéties du moins très-spirituelles. Il est le rédacteur de l'*Almanach prophétique, pittoresque et utile*, la plus remarquable assurément de ces légères productions que chaque année ramène.

BARKOKEBAS ou BARCHOCHÉBAS, imposteur qui se fit passer pour le Messie juif, sous l'empire d'Adrien. Après avoir été voleur de grand chemin, il changea son nom de Barkoziba, *fil du mensonge*, en celui de

Barkokebas, *fil de l'étoile*, et prétendit qu'il était l'étoile annoncée par Balaam. Il se mit à faire des prodiges. Saint Jérôme raconte qu'il vomissait du feu par la bouche, au moyen d'un morceau d'étoupes allumées qu'il se mettait dans les dents, ce que font maintenant les charlatans des foires. Les Juifs le reconnurent pour leur Messie. Il se fit couronner roi, rassembla une armée, et soutint contre les Romains une guerre assez longue; mais enfin, en l'année 136, l'armée juive fut passée au fil de l'épée et Barkokebas tué. Les rabbins assurent que, lorsqu'on voulut enlever son corps pour le porter à l'empereur Adrien, un serpent se présenta autour du cou de Barkokebas, et le fit respecter des porteurs et du prince lui-même.

BARNAUD (NICOLAS), médecin protestant du seizième siècle, qui rechercha la pierre philosophale. Il a publié sur l'alchimie divers petits traités recueillis dans le troisième volume du *Theatrum chemicum*, compilé par Zetzner; Strasbourg, 1659.

BARRABAS. « Quand les sorcières sont entre les mains de la justice, dit Pierre Delancré (4), elles font semblant d'avoir le diable leur maître en horreur, et l'appellent par dédain Barrabas ou *Barrabam*. »

BARTHOLIN (THOMAS), né à Copenhague en 1619. On recherche de lui le livre *De Unguento armario*. Ce traité de la poudre de sympathie se ressent du temps et de la crédulité de l'auteur; on y trouve cependant des choses singulières et qui ne sont pas indignes de quelque attention.

BARTHOLE, jurisconsulte, mort à Pérouse en 1356. Il commença à mettre de l'ordre dans la jurisprudence; mais on retrouve les bizarreries de son siècle dans quelques-uns de ses ouvrages. Ainsi, pour faire connaître la marche d'une procédure, il imagina un procès entre la sainte Vierge et le diable, jugé par Notre-Seigneur Jésus-Christ (5). Les parties plaident en personne. Le diable demande que le genre humain rentre sous son obéissance; il fait observer qu'il en a été le maître depuis Adam; il cite les lois qui établissent que celui qui a été dépouillé d'une longue possession a le droit d'y rentrer. La sainte Vierge lui répond qu'il est un possesseur de mauvaise foi, et que les lois qu'il cite ne le concernent pas. On épuise des deux côtés toutes les ressources de la chicane du quatorzième siècle, et le diable est déboulé de ses prétentions.

BARTON (ELISABETH), religieuse de Kent, qui prévint et révéla, en 1525, les excès où tomberait bientôt le schisme qu'elle voyait naître en Angleterre. Les partisans de Henri VIII s'écrièrent qu'elle était possédée du diable. La protection de Thomas Morus, loin de la sauver, la perdit : en 1533, cette pieuse et sainte fille fut mise à mort avec beaucoup d'autres, sous prétexte de sorcel-

(4) Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc., liv. VI, disc. 3. Paris, 1612.

(5) Ce singulier ouvrage, intitulé : *Processus Satanæ contra Virginem coram judice Jesu*, est imprimé dans le *Processus juris jocosius*. In-8°. Hanau, 1611.

(1) Bergier, Dict. théolog. au mot *Barbelios*.

(2) Lib. XVI, epist. 27.

(3) Dissertation sur les apparitions

lerie, par les réformés, qui se vantaient d'apporter la lumière et la liberté.

BAS. Qui a chaussé un de ses bas à l'envers, recevra dans la journée un conseil, — probablement celui de le retourner.

BASCANIE, sorte de fascination employée par les magiciens grecs; elle troublait tellement les yeux, qu'on voyait tous les objets à rebours : blanches les choses noires, rondes les choses pointues, laides les plus jolies figures, et jolies les plus laides.

BASILE. Michel Glycas (1) raconte que l'empereur Basile, ayant perdu son fils bien-aimé, obtint de le revoir peu après sa mort, par le moyen d'un moine magicien; qu'il le vit en effet et le tint embrassé assez longtemps, jusqu'à ce qu'il disparût d'entre ses bras. « Ce n'était donc qu'un fantôme qui parût sous la forme de son fils (2). »

BASILE-VALENTIN, alchimiste, qui est pour les Allemands ce que Nicolas Flamel est pour nous. Sa vie est mêlée de fables qui ont fait croire à quelques-uns qu'il n'a jamais existé. On le fait vivre au douzième, au treizième, au quatorzième et au quinzième siècle; on ajoute même, sans la moindre preuve, qu'il était bénédictin à Erfurt. C'est lui qui, dans ses expériences chimiques, découvrit l'*antimoine*, qui dut son nom à cette circonstance, que, des pourceaux s'étant prodigieusement engraisés pour avoir avalé ce résidu de métal, Basile en fit prendre à des religieux, qui en moururent.

On compte que, longtemps après la mort de Basile-Valentin, une des colonnes de la cathédrale d'Erfurt s'ouvrit comme par miracle, et qu'on y trouva ses livres sur l'alchimie. Les ouvrages de Basile, ou du moins ceux qui portent son nom, écrits en haut allemand, ont été traduits en latin, et quelques-uns du latin en français. Les adeptes recherchent de lui l'*Azoth* (3), les *Douze Clefs de la philosophie* de frère Basile-Valentin, traitant de la vraie médecine métallique (4), à la suite de la traduction de l'*Azoth*, in-12, 1660; in-8°, 1669; l'*Apocalypse chimique* (5); la *Révélation* des mystères des teintures essentielles des sept métaux et de leurs vertus médicinales (6), in-4°, Paris, 1646; du *Microcosme*, du grand mystère du monde et de la Médecine de l'homme (7); *Traité chimico-philosophique* des choses naturelles et surnaturelles des minéraux et des métaux (8); *Haliographie*, de la préparation, de l'usage et des vertus de tous les sels minéraux, animaux et végétaux, recueillis par Antoine Solmincius, dans les manuscrits de Basile-Valentin (9), etc. La plupart de ces ouvrages ont fait faire des pas à la chimie utile.

(1) Annal., part. 4.

(2) D. Calmet, Dissertation des revenants en corps, ch. xvi.

(3) Azoth, sive aureliæ philosophorum. Francfort, 1613. In-4°, traduit en français en 1660.

(4) Practica, una cum duodecim clavibus et appendice, Francfort, 1618. In-4°.

(5) Apocalypsis chimica. Erfurt, 1624. In-8°.

(6) Manifestatio artificiorum, etc. Erfurt, 1624. In-4°. La traduction dont on indique le titre est de J. Israël.

BASILIC, petit serpent, long d'un demi-mètre, qui n'a été connu que des anciens. Il avait deux ergots, une tête et une crête de coq, des ailes, une queue de serpent ordinaire, etc. Quelques-uns disent qu'il naît de l'œuf d'un coq couvé par un serpent ou par un crapaud. Boguet, au chapitre 14 de ses *Discours des sorciers*, le fait produire de l'accouplement du crapaud et du coq, comme le mulet naît d'un âne et d'une jument.

C'est une opinion encore répandue dans les campagnes, que les vieux coqs pondent un œuf duquel naît un serpent. Ce petit œuf, imparfait, n'est, comme on sait, que l'effet d'une maladie chez les poules; et l'absurdité de ce conte bleu n'a plus besoin d'être démontrée.

Il est possible que les anciens, dans leurs expériences, aient pris des œufs de serpent pour des œufs de coq. Voyez Coq. — Quoi qu'il en soit, on croit que le basilic tue de ses regards; et Mathiole demande comment on a su que le basilic tuait par son regard, s'il a tué tous ceux qui l'ont vu. On cite toutefois je ne sais quel historien, qui raconte qu'Alexandre le Grand, ayant mis le siège devant une ville d'Asie, un basilic se déclara pour les assiégés, se campa dans un trou des remparts, et lui tua jusqu'à deux cents soldats par jour. Une batterie de canons bien servie n'eût pas fait mieux.

« Il est vrai, ajoute M. Salgues (10), que si le basilic peut nous donner la mort, nous pouvons lui rendre la pareille en lui présentant la surface polie d'un miroir : les vapeurs empoisonnées qu'il lance de ses yeux, iront frapper la glace, et, par réflexion, lui renverront la mort qu'il voudra donner. C'est Aristote qui nous apprend cette particularité. »

Des savants ont regardé en face le serpent qu'on appelle aujourd'hui basilic, et qui n'a pas les accessoires dont les anciens l'ont embelli; malgré tous les vieux contes, ils sont sortis bien portants de cette épreuve. Mais, nous le répétons, le reptile auquel les modernes donnent le nom de basilic, n'est peut-être pas le basilic des anciens; car il y a des races perdues.

BASILIDE, hérétique du deuxième siècle, qui se fit un système en mêlant les principes de Pythagore et de Simon, les dogmes des chrétiens et les croyances des Juifs. Il prétendit que le monde avait été créé par les anges. « Dieu (Abracax), disait-il, produisit l'Intelligence, laquelle produisit le Verbe, qui produisit la Prudence; la Prudence eut deux filles : la Puissance et la Sagesse, lesquelles produisirent les vertus, les princes de l'air et les anges. Les anges étaient de trois cent soixante-cinq ordres; ils créèrent

(7) De microscopo, deque magno mundi mysterio et medicina hominis. Marburg, 1609. In-8°.

(8) Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus et præternaturalibus metallorum et mineralium. Francfort, 1676. In-8°.

(9) Haliographia, de Præparatione, usu ac virtutibus omnium salium mineralium, animalium ac vegetabilium, ex manuscriptis Basilii Valentini collecta ab Antonio Salmincio. Bologne, 1644. In-8°.

(10) Des Erreurs et des préjugés, etc., t. I, p. 413.

trois cent soixante-cinq cioux ; les anges du dernier ciel firent le monde sublunaire ; ils s'en partagèrent l'empire. Celui auquel échurent les Juifs étant puissant, fit pour eux beaucoup de prodiges ; mais, comme il voulait soumettre les autres nations, il y eut des querelles et des guerres, et le mal fit de grands progrès. Dieu, ou l'Être supérieur, touché des misères d'ici-bas, envoya Jésus, son premier Fils, ou la première intelligence créée, pour sauver le monde. Il prit la figure d'un homme, fit les miracles qu'on raconte, et, pendant la passion, il donna son apparence à Siméon le Cyrénéen, qui fut crucifié pour lui, pendant que, sous les traits de Siméon, il se moquait des Juifs ; après quoi il remonta aux cioux sans avoir été précisément connu. »

Basilide, à côté de ce système étrange, enseignait encore la métempsycose, et il donnait aux hommes deux âmes, pour accorder les combats qui s'élèvent sans cesse entre la raison et les passions.

Il était très-habile, ajoute-t-on, dans la cabale des Juifs. C'est lui qui inventa le puissant talisman *Abracadabra*, dont nous avons parlé, et dont l'usage fut longtemps extrêmement répandu. Il fit un évangile apocryphe et des prophéties qu'il publia sous les noms de Barcabas et de Barcoph. Il plaçait Dieu dans le soleil, et révérait prodigieusement les trois cent soixante-cinq révolutions de cet astre autour de la terre. Voy. ABRACAX.

BASILIUS. Il y eut à Rome, du temps de saint Grégoire, un sénateur de bonne et ancienne famille, nommé Basilius, magicien, scélérat et sorcier, lequel, s'étant rendu moine pour éviter la peine de mort, fut enfin brûlé avec son compagnon Prétextatus, comme lui sénateur romain et de maison illustre : « Ce qui montre, dit Delancré (1), que la sorcellerie n'est pas une tache de simple femmelette, rustiques et idiots. »

BASSANTIN (JACQUES), astrologue écossais qui, en 1562, prédit à sir Robert Melvil, si l'on en croit les mémoires de Jacques Melvil, son frère, une partie des événements arrivés depuis à Marie Stuart, alors réfugiée en Angleterre. Il ne fallait pour cela que quelque connaissance du temps et des hommes. Les autres prédictions de Bassantin ne se réalisèrent pas. Son grand traité d'*Astronomie*, ou plutôt d'*Astrologie*, a été publié en français et en latin. On cherche l'édition latine de Genève, 1599, que les éditeurs appellent *ingens et doctum volumen*. Tous ses ouvrages présentent un mélange d'heureuses observations et d'idées superstitieuses (2).

BATELEURS, faiseurs de tours en plein air, avaleurs de couleuvres, d'étoupes et de baguettes, qui passaient autrefois pour sorciers, comme les escamoteurs et même les comédiens.

BATHYM. — Voy. MARTHYM.

BATON DU DIABLE. On conserve, dit-

(1) Delancré, de l'Inconstance des démons, etc., liv. IV, p. 416.

(2) *Astronomia Jacobi Bassantini Scoti*, etc. In-fol. Genève, 1969. Paraphrase de l'astrolabe, avec une explica-

on, à Tolentino, dans la marche d'Ancône, un bâton dont on prétend que le diable a fait usage.

BATON DU BON VOYAGEUR. « Cueillez, le lendemain de la Toussaint, une forte branche de sureau, que vous aurez soin de ferrer par le bas ; ôtez-en la moelle ; mettez à la place les yeux d'un jeune loup, la langue et le cœur d'un chien, trois lézards verts et trois cœurs d'hirondelles, le tout réduit en poudre par la chaleur du soleil, entre deux papiers saupoudrés de salpêtre ; placez par-dessus, dans le cœur du bâton, sept feuilles de verveine, cueillies la veille de la Saint-Jean-Baptiste, avec une pierre de diverses couleurs qui se trouve dans le nid de la huppe ; bouchez ensuite le bout du bâton avec une pomme à votre fantaisie, et soyez assuré que ce bâton vous garantira des brigands, des chiens enragés, des bêtes féroces, des animaux venimeux, des périls, et vous procurera la bienveillance de ceux chez qui vous logerez... »

Le lecteur qui dédaigne de tels secrets, ne doit pas oublier qu'ils ont eu grand crédit, et qu'on cherche encore, dans beaucoup de villages, à se procurer le bâton du bon voyageur...

BATRACHYTE, pierre qui, suivant que l'indique son nom grec, se trouve dans le corps de la grenouille, et qui a, disent les bonnes gens, de grandes vertus contre les poisons et contre les maléfices.

BATSCUM-BASSA ou BATSCUM-PACHA, démon turc que l'on invoque en Orient pour avoir du beau temps ou de la pluie. On se le rend favorable en lui offrant des tartines de pain grillé, dont il est très-friand.

BAUME UNIVERSEL, élixir composé par les alchimistes : c'est, disent-ils, le remède souverain et infaillible de toutes les maladies. Il peut même, au besoin, ressusciter des morts. Voy. ALCHEMIE.

On conte, dans la Franche-Comté, sur le baume universel, une facétie fort triviale, que pourtant nous pouvons citer, en réclamant l'indulgence du lecteur.

Un alchimiste de Besançon avait trouvé la pierre philosophale, l'élixir de longue vie et le baume universel. Avec la première découverte, il était sûr d'être l'homme le plus riche de la terre ; et comme son élixir lui assurait une vie qui ne finirait pas de longtemps, il n'attachait d'intérêt à son baume, qu'autant qu'avec ce puissant remède il pourrait être utile à ses semblables. Ce baume guérissait toute espèce de blessure aussi vite que la pensée ; il ne laissait aucune trace de cicatrice. Mais la foule douta. Pour prouver l'efficacité de son remède, l'alchimiste se fit des plaies, se coupa la main, et même la tête, si l'on en croit la chronique, puis il rétablit parfaitement les choses. Il n'avait pas encore gagné avec tout cela la confiance générale. Les ignorants disaient : — C'est un magicien qui

tion de l'usage de cet instrument. In-8°. Paris, 1617. *Super mathematica genethliaca ; arithmetica ; musica secundum Platonem ; de mathesi in genere*, etc.

nous fascine les yeux ; les médecins : — C'est un charlatan et un imposteur. Le savant, piqué, promet une grosse somme d'argent à quiconque voudrait se laisser couper quelque membre, qu'il s'engageait à remettre au péril de sa vie. L'appât du gain lui amena trois Savoyards. A l'un il coupa la main gauche ; il arracha les yeux à son camarade ; il retira les intestins du troisième, après quoi il posa du baume sur les plaies, et les trois patients ne sentirent pas la moindre incommodité.

Pour rendre le prodige plus éclatant, quelqu'un ayant demandé qu'on laissât un intervalle entre le dégât et le rétablissement, l'alchimiste, sûr de ses moyens, voulut bien attendre au lendemain. Il fit porter à son logis les pièces enlevées, et les recommanda à sa servante, qui négligea la commission. Pendant qu'elle était dehors, ayant laissé le tout dans un saladier, un chien mangea les intestins et le reste. Dans la peur d'une réprimande, la servante soupçonnant le chat, l'assomma, prit ses yeux, qu'elle mit sur une assiette, acheta les tripes d'un cochon qu'on venait de tuer, et courut au gibet, où elle coupa la main d'un filou qu'on avait pendu le matin.

Le lendemain, tout Besançon se rassembla à la porte de l'alchimiste. Les trois compagnons arrivèrent. Le savant remit au premier la main du pendu ; par un hasard qui n'a rien de surprenant, la servante avait pris au filou sa main droite, tandis qu'il fallait une main gauche, ce qui parut singulier ; cependant on passa outre, en soutenant au Savoyard que c'était bien sa main. Les yeux du chat s'ajustèrent dans la tête du second ; les intestins étrangers furent remis au troisième. Toutes les plaies disparurent ; tout le monde cria au prodige. La réputation de l'alchimiste fut faite.

On ajoute que les trois hommes rajustés se rencontrèrent un an après. — C'est singulier, dit le premier, la main qu'on m'a raccommodee ne peut plus s'empêcher de voler tout ce qu'elle rencontre. — Et moi, dit l'autre, depuis qu'on m'a remis les yeux, je vois plus clair la nuit que le jour. — Pour mon compte, dit le troisième, mon aventure m'a donné des goûts inconcevables : je ne puis pas voir une auge à porcs sans être tenté d'y aller prendre ma part.

BAVAN (MADELEINE), sorcière du dix-septième siècle, qui raconta en justice les orgies infâmes du sabbat, auxquelles, comme tant d'autres âmes perdues elle avait pris part. Voy. *sabbat*, *boucs*, etc.

BAXTER, écrivain anglais qui publia, à la fin du dix-septième siècle, un livre intitulé : *Certitude du monde des esprits*.

BAYARD, cheval des quatre fils Aymon. Il avait la taille d'un cheval ordinaire lorsqu'il ne portait qu'un des frères, et s'allongeait lorsqu'il les fallait porter tous quatre. On compte beaucoup de merveilles sur cette monture célèbre, qui se distinguait surtout par une vitesse incroyable, et qui a laissé la trace d'un de ses pieds dans la forêt de Soi-

gne en Brabant. On trouve aussi la marque d'un de ses fers sur un rocher près de Dinant.

BAYEMON. Le grimoire attribué stupidement au pape Honorius donne ce nom à un roi de l'occident infernal. On le conjure par cette prière : « O roi Bayemon, très-fort, qui règnes aux parties occidentales, je t'appelle et invoque au nom de la Divinité ; je te commande, en vertu du Très-Haut, de m'envoyer présentement devant ce cercle (on nomme l'esprit dont on veut se servir Passiel, Rosus, etc.), et les autres esprits qui te sont sujets, pour répondre à tout ce que je leur demanderai. Si tu ne le fais, je te tourmenterai du glaive du feu divin ; j'augmenterai tes peines et te brûlerai. Obéis, roi Bayemon (1). »

BAYER. En 1726, un curé du diocèse de Constance, nommé Bayer, pourvu de la cure de Rutheim, fut inquiété par un spectre ou mauvais génie qui se montrait sous la forme d'un paysan mal vêtu, de mauvaise mine et très-puant. Il vint frapper à sa porte ; étant entré dans son poêle, il lui dit qu'il était envoyé par le prince de Constance, son évêque, pour certaine commission qui se trouva fautive. Il demanda ensuite à manger. On lui servit de la viande, du pain et du vin. Il prit la viande à deux mains et la dévora avec les os, disant : « Voyez comme je mange la chair et les os ; faites-vous de même (2) ? » Puis il prit le vase où était le vin, et l'avalait d'un trait ; il en demanda d'autre qu'il but de même. Après cela il se retira sans dire adieu ; et la servante, qui le conduisait à la porte, lui ayant demandé son nom, il répondit : « Je suis né à Rutsingue, et mon nom est Georges Raulin ; » ce qui était faux encore.

Il passa le reste du jour à se faire voir dans le village, et revint, le soir à minuit, à la porte du curé, en criant d'une voix terrible : Mynheer Bayer, je vous montrerai qui je suis...

Pendant trois ans, il revint tous les jours vers quatre heures après midi, et toutes les nuits avant le point du jour. Il paraissait encore sous diverses formes, tantôt sous la figure d'un chien barbet, tantôt sous celle d'un lion ou d'un autre animal terrible ; quelquefois sous les traits d'un homme, sous ceux d'une femme ; certains jours il faisait dans la maison un fracas semblable à celui d'un tonnelier qui relie des tonneaux ; d'autres fois, on aurait dit qu'il voulait renverser le logis par le grand bruit qu'il y causait. Le curé fit venir comme témoins le marguillier et d'autres personnes du village. Le spectre répandait partout une odeur insupportable, mais ne s'en allait pas. On eut recours aux exorcismes qui ne produisirent aucun effet ; on résolut de se munir d'une branche bénite le dimanche des Rameaux, et d'une épée aussi bénite, et de s'en servir contre le spectre. On le fit deux fois, et depuis ce temps il ne revint plus. Ces choses rappor-

(1) Grimoire du pape Honorius.

(2) Dom Calmet, Traité sur les apparitions, etc., t. II, Ca. 48.

tées par dom Calmet, peuvent s'expliquer par les frayeurs qu'un garnement aura causées au curé, frayeurs qui ont pu lui donner des visions.

BAYER (JEAN), ministre protestant, né à Augsbourg au seizième siècle. On recherche de lui une thèse sur cette question : « Si l'existence des anges peut se démontrer par les seules lumières naturelles (1)? »

BAYLE (FRANÇOIS), professeur de médecine à Toulouse, mort en 1709. Nous ne citerons de ses ouvrages que la *Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées, faite de l'autorité du parlement de Toulouse*, in-12; Toulouse 1682. Il veut prouver que les démoniaques, s'ils ne sont pas des charlatans, sont très-souvent des fous ou des malades.

BAZINE, célèbre reine des Tongres, qui épousa Childéric et qui fut mère de Clovis. Elle est représentée par les vieux historiens comme une habile magicienne. On sait qu'elle était femme de Bising, roi des Tongres; que Childéric, chassé de ses Etats par une révolution et réfugié à la cour de Bising, plut à sa femme; que lorsqu'il fut rétabli sur le trône, Bazine quitta tout pour venir le trouver. Childéric l'épousa. Le soir de ses noces, quand elle fut seule avec lui, elle le pria de passer la première nuit dans une curieuse observation. Elle l'envoya à la porte de son palais en lui enjoignant de venir rapporter ce qu'il y aurait vu. — Childéric, connaissant le pouvoir magique de Bazine, qui était un peu druidesse, s'empressa d'obéir. Il ne fut pas plutôt dehors, qu'il vit d'énormes animaux se promener dans la cour; c'étaient des léopards, des licornes, des lions. Etonné de ce spectacle, il vint en rendre compte à son épouse; elle lui dit, du ton d'oracle qu'elle avait pris d'abord, de ne point s'effrayer, et de retourner une seconde fois et même une troisième fois. Il vit à la seconde fois des ours et des loups, et à la troisième des chiens et d'autres petits animaux qui s'entre-déchiraient. — « Les prodiges que vous avez vus, lui dit-elle, sont une image de l'avenir; ils représentent le caractère de toute notre postérité. Les lions et les licornes désignent le fils qui naîtra de nous; les loups et les ours sont ses enfants, princes vigoureux et avides de proie; et les chiens, c'est le peuple indocile au joug de ses maîtres, soulevé contre ses rois, livré aux passions des puissants et souvent victime (2). » — Au reste, on ne pouvait mieux caractériser les rois de cette première race; et si la vision n'est qu'un conte, il est bien imaginé (3).

BEAL. — Voy. **BÉRITH**.

BEAUVOYS de CHAUVINCOURT, gentilhomme angevin, fit imprimer en 1599 un volume intitulé : *Discours de la Lycanthropie ou de la transmutation des hommes en loups*.

(1) An Angelorum existentia a solo lumine naturali posset demonstrari? In-4°. Wittebergæ, 1638.

(2) Selon d'autres chroniques, elle dit que les lions et les licornes représentaient Clovis, les loups et les ours ses enfants, et les chiens les derniers rois de la race, qui

BEBAL, prince de l'enfer, assez inconnu. Il est de la suite de Paymon. Voy. ce mot.

BECHARD, démon désigné dans les *Clavicules de Salomon* comme ayant puissance sur les vents et les tempêtes. Il fait gréler, tonner et pleuvoir, au moyen d'un maléfice qu'il compose avec des crapauds fricassés et autres drogues.

BECHET, démon que l'on conjure le vendredi. Voy. **CONJURATIONS**.

BEDE (LE VÉNÉRABLE), né au septième siècle, dans le diocèse de Durham, en Angleterre. Il mourut à soixante-trois ans. On dit qu'il prévint l'heure précise de sa mort. Un instant avant d'expirer, il dictait quelques passages qu'il voulait extraire des œuvres de saint Isidore; le jeune moine qui écrivait le pria de se reposer parce qu'il parlait avec peine : — Non, répondit Bède, prenez une autre plume, et écrivez le plus vite que vous pourrez. — Lorsque le jeune homme eut dit : — C'est fait. — Vous avez dit la vérité, répliqua Bède; et il expira. Peu de temps après sa mort, on dit qu'il se fit voir à un moine nommé Gamèle, à qui il témoigna le désir d'être enterré à Durham auprès de saint Cuthbert. On se hâta de le satisfaire, car on avait un grand respect pour sa mémoire.

BEHEMOTH, démon lourd et stupide, malgré ses dignités. Sa force est dans ses reins, ses domaines sont la gourmandise et les plaisirs du ventre. Quelques démonomanes disent qu'il est aux enfers sommeiller et grand échanson. Bodin croit (4) que Béhémouth n'est autre chose que le Pharaon d'Egypte qui persécuta les Hébreux. Il est parlé de Béhémouth dans Job, comme d'une créature monstrueuse. Des commentateurs prétendent que c'est la baleine, et d'autres que c'est l'éléphant; mais il y eut d'autres monstres dont les races ont disparu. On voit dans le procès d'Urbain Grandier que Béhémouth est bien un démon. Delaure dit qu'on l'a pris pour un animal monstrueux, parce qu'il se donne la forme de toutes les grosses bêtes. Il ajoute que Béhémouth se déguise aussi avec perfection en chien, en renard et en loup.

Si Wierus, notre oracle en ce qui concerne les démons, n'admet pas Béhémouth dans son inventaire de la monarchie infernale, il dit, livre I^{re}, des *Prestiges des démons*, chapitre 21, que Béhémouth ou l'éléphant pourrait bien être Satan lui-même, dont on désigne ainsi la vaste puissance.

Enfin, parce qu'on lit dans le chapitre 40 de Job que Béhémouth mange du foin comme un bœuf, les rabbins ont fait de lui le bœuf merveilleux réservé pour le festin de leur Messie. Ce bœuf est si énorme, disent-ils, qu'il avale tous les jours le foin de mille montagnes immenses, dont il s'engraisse depuis le commencement du monde. Il ne quitte

seraient un jour renversés du trône par les grands et le peuple, dont les petits animaux étaient la figure.

(3) Dreux du Radier, *Tablettes des rois de France*.

(4) Démonomanie des sorciers, liv. I, ch. 1.

jamais ses mille montagnes, où l'herbe qu'il a mangée le jour repousse la nuit pour le lendemain. Ils ajoutent que Dieu tua la femelle de ce bœuf au commencement; car on ne pouvait laisser multiplier une telle race. Les Juifs se promettent bien de la joie au festin où il fera la pièce de résistance. Ils jurent par leur part du bœuf Béhémoth.

BEHERIT, démon sur lequel on a très-peu de renseignements, à moins qu'il ne soit le même que *Bérith*. Voy. ce mot. Il est cité dans la possession de Loudun. Il avait même promis d'enlever la calotte du sieur commissaire, et de la tenir en l'air à la hauteur de deux piques; ce qui n'eut pas lieu, à sa honte (1).

Remarquons pourtant que, sur cette possession de Loudun, le calviniste Saint-Albin a imaginé beaucoup de quolibets, pour écorifier d'autant l'Eglise romaine, qu'il voulait, comme tant d'autres, démolir un peu, — mais qu'on ne démolit pas.

BEKKER (BALTHASAR), docteur en théologie réformée, et ministre à Amsterdam, né en 1634. « Ce Balthasar Bekker, grand ennemi de l'enfer éternel et du diable, et encore plus de la précision, dit Voltaire, fit beaucoup de bruit en son temps par son gros livre du *Monde enchanté*. » Alors la sorcellerie, les possessions, étaient en vogue dans toute l'Europe, ce qui le détermina à combattre le diable. « On eut beau lui dire, en prose et en vers, qu'il avait tort de l'attaquer, attendu qu'il lui ressemblait beaucoup, étant d'une laideur horrible: rien ne l'arrêta; il commença par nier absolument le pouvoir de Satan, et s'enhardit jusqu'à soutenir qu'il n'existe pas. « S'il y avait un diable, disait-il, il se vengerait de la guerre que je lui fais. » Le laid bonhomme se croyait important. Les ministres, ses confrères, prirent le parti de Satan et déposèrent Bekker. »

Il avait déjà fait l'esprit fort dans de précédents ouvrages. Dans l'un de ses catéchismes, le *Mets de carême* (2), il réduisait les peines de l'enfer au désespoir des damnés, et il en bornait la durée. On l'accusa de socinianisme, et son catéchisme fut condamné par un synode. Il publia, à l'occasion de la comète de 1680, des recherches sur les comètes, imprimées en flamand, in-8, Leuwarde, 1683. — Il s'efforce de prouver que ces météores ne sont pas des présages de malheurs, et combat les idées superstitieuses que le peuple attache à leur apparition. Cet ouvrage fut reçu sans opposition. Il n'en fut pas de même de son livre *De Betooverde*

wereld (le monde ensorcelé), imprimé plusieurs fois, et traduit en français sous ce titre: « *Le monde enchanté, ou examen des communs sentiments touchant les esprits, leur nature, leur pouvoir, leur administration et leurs opérations, et touchant les effets que les hommes sont capables de produire par leur communication et leur vertu; divisé en quatre livres; » 4 forts volumes petit in-12, avec le portrait de l'auteur (3), Amsterdam, 1694.*

L'auteur, dans cet ouvrage, qui lui fit perdre sa place de ministre (4), cherche à prouver qu'il n'y a jamais eu ni possédés ni sorciers; que tout ce qu'on dit des esprits malins n'est que superstitions, etc. Un peu plus tard pourtant, dans une défense de ses opinions, il admit l'existence du diable; mais il ajouta qu'il le croyait enchaîné dans les enfers et hors d'état de nuire.

Il ne fallait pas, pour des calvinistes qui se disent si tolérants et qui le sont si peu, poursuivre si sérieusement un livre que sa prolixité seule devait rendre inlisable. « Il y a grande apparence, dit encore Voltaire, qu'on ne le condamna que par le dépit d'avoir perdu son temps à le lire. » — Dans le livre I^{er}, ou premier volume, qui a quatre cents pages, l'auteur examine les sentiments que les peuples ont eus dans tous les temps et qu'ils ont encore aujourd'hui touchant Dieu et les esprits; il parle des divinations, de l'art magique, des manichéens et des illusions du diable; il entre en matière dès le tome second. Ce tome ou livre second a 733 pages énormes. L'auteur traite de la puissance des esprits, de leur influence, des effets qu'ils sont capables de produire. Il prétend qu'il n'y a aucune raison de croire qu'il y ait des démons ou anges, ou vice-dieux; il s'embarrasse cependant avec les anges d'Abraham et de Loth; il dit que le serpent qui tenta nos premiers parents n'était pas un diable, mais un vrai serpent; il soutient que la tentation de Notre-Seigneur par le diable est une allégorie, ainsi que le combat du diable avec saint Michel: que Job ni saint Paul n'ont pas été tourmentés corporellement par le diable; il dit que les possédés sont des malades, que les vrais diables sont les hommes méchants, etc.

Dans le troisième volume, Bekker veut démontrer, dans le même style prolixe, que le commerce avec le diable et les pactes des sorciers sont des idées creuses; il remarque que les livres saints ne font aucune mention

(1) Saint-Albin, Histoire des diables de Loudun.

(2) Il publia deux espèces de catéchisme en langue hollandaise, *Vaste spize* (le Mets de carême), et *Gesneden brood* (le Pain coupé).

(3) Bekker était si laid que La Monnoye fit sur lui cette épigramme:

Oui, par toi, de Satan la puissance est bridée;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait:
Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
Bekker supprime ton portrait.

(4) Pendant que les ministres d'Amsterdam prenaient le parti du diable, un ami de l'auteur le défendit dans un ouvrage intitulé: *Le Diable triomphant, parlant sur le mont Parnasse*; mais le synode, qui avait déposé Bekker, ne révoqua passa sentence. On écrivit contre lui

une multitude de libelles. Benjamin Binet l'a réfuté dans un volume intitulé: *Traité historique des dieux du paganisme, avec des remarques critiques sur le système de Balthasar Bekker*. Delft, 1696, in-12. Ce volume se joint ordinairement aux quatre de Bekker; il a aussi été imprimé sous le titre d'*Idee générale de la théologie païenne, servant de réfutation au système de Balthasar Bekker*, etc. Amsterdam et Trévoux, 1699. Les autres réfutations du *Monde enchanté* sont: *Melchioris Léydckeri dissertatio de vulgato nuper Bekkeri volumine*, etc. In-8°. Ultrajecti, 1693. *Brevis meditatio academica de spirituum actionibus in homines spiritualibus, cujus doctrinæ usus contra Bekkerum et alios fanaticos exhibetur a J. Zi-pellio*. In 8°. Francofurti, 1701, etc.

d'actes de société avec le diable, que les devins de l'antiquité étaient des imbéciles sans talent et sans pouvoir. — Il se moque, dans le quatrième volume, de ceux qui croient à la magie, et des juges qui condamnent les sorciers.

BEL, divinité suprême des Chaldéens, Wierus dit que c'est un vieux démon dont la voix sonne le creux (1). Les peuples qui en firent un dieu contaient qu'au commencement le monde n'était qu'un chaos habité par des monstres; que Bel les tua, arrangea l'univers, se fit couper la tête par un de ses serviteurs, détrempa la terre avec son sang et en forma les animaux et les hommes.

BELAAM, démon dont on ne sait rien sinon qu'en 1632 il entra dans le corps d'une des possédées de Loudun, avec Isaacarum et Béhémot: on le força de déloger (2).

BELBACH ou **BELBOG**. Voy. **BELZEBUTH**.

BELEPHANTES, astrologue chaldéen qui prédit à Alexandre, selon Diodore de Sicile, que son entrée à Babylone lui serait funeste: ce qui advint, comme chacun sait.

BELETTE. Les anciens croyaient que la belette faisait ses petits par la gueule, parce qu'elle les porte souvent entre ses lèvres, comme font les chattes.

Plutarque remarque que les Thébains honoraient la belette, tandis que les autres Grecs regardaient sa rencontre comme un présage funeste.

On prétend que sa cendre, appliquée en cataplasme, guérit les migraines et les cataractes; et le livre des Admirables Secrets d'Albert le Grand assure que, si on fait manger à un chien le cœur et la langue d'une belette, il perdra incontinent la voix. Il ajoute imprudemment un secret qu'il dit éprouvé, et qu'il certifie infailible; c'est qu'un amateur n'a qu'à manger le cœur d'une belette encore palpitant pour prédire les choses à venir (3)...

BELIAL, démon adoré des Sidoniens. L'enfer n'a pas reçu d'esprit plus dissolu, plus crapuleux, plus épris du vice pour le vice même. Si son âme est hideuse et vile, son extérieur est séduisant. Il a le maintien plein de grâce et de dignité. Il eut un culte à Sodome et dans d'autres villes; mais jamais on n'osa trop lui ériger des autels. Delancré dit que son nom signifie rebelle ou désobéissant. — Wierus, dans son inventaire de la monarchie de Satan, lui consacre un grand article. « On croit, dit-il, que Bélial, l'un des rois de l'enfer, a été créé immédiatement après Lucifer, et qu'il entraîna la plupart des anges dans la révolte: aussi il fut renversé du ciel un des premiers. Lorsqu'on l'évoque, on l'oblige par des offrandes à répondre avec sincérité aux questions qu'on lui fait. Mais il conte bien vite des mensonges, si on ne l'adjure pas, au nom de Dieu, de ne dire que la vérité. Il se montre quelquefois sous la figure d'un ange plein de beauté, assis dans un char de feu; il parle avec aménité; il procure les

dignités et les faveurs, fait vivre les amis en bonne intelligence, donne d'habiles serviteurs. Il commande quatre-vingts légions de l'ordre des Vertus et de l'ordre des Anges. Il est exact à secourir ceux qui se soumettent à lui; s'il y manquait, il est facile de le châtier, comme fit Salomon, qui l'enferma dans une bouteille avec toutes ses légions, lesquelles font une armée de cinq cent vingt-deux mille deux cent quatre-vingts démons. Il fallait que la bouteille fût de grande taille.

Mais Salomon était si puissant que, dans une autre occasion, il emprisonna pareillement six mille six cent soixante-six millions de diables qui ne purent lui résister. — Des doctes racontent encore que Salomon mit la bouteille où était Bélial dans un grand puits, qu'il referma d'une pierre, près de Babylone; que les Babyloniens descendirent dans ce puits croyant y trouver un trésor; qu'ils cassèrent la bouteille, que tous les diables s'en échappèrent, et que Bélial, qui avait peur d'être repris, se campa dans une idole qu'il trouva vide, et se mit à rendre des oracles; ce qui fit que les Babyloniens l'adorèrent (4).

BELICHE. C'est le nom qu'on donne au diable à Madagascar. Dans les sacrifices, on lui jette les premiers morceaux de la victime, avec la persuasion qu'il ne fait point de mal tant qu'il a de quoi mettre sous la dent.

BÉLIER. Le diable s'est quelquefois transformé en bélier, et des maléficiés ont subi cette métamorphose. C'est même sur une vieille tradition populaire de cette espèce qu'Hamilton a bâti son conte du Bélier.

Il paraît que le bélier a des propriétés magiques; car, lorsqu'on accusa Léonora Galigai, femme du maréchal d'Ancre, d'avoir fait des sorcelleries, on prétendit que, pendant qu'elle s'occupait des maléfices, elle ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier.

Pour l'influence du bélier, signe du zodiaque, voyez **ASTROLOGIE** et **HOROSCOPES**.

BELIN (**ALBERT**), bénédictin né à Besançon en 1610. On recherche parmi ses ouvrages: 1° le *Traité des talismans*, ou *Figures astrales*, dans lequel il est montré que leurs effets ou vertus admirables sont naturels, ensemble la manière de les faire et de s'en servir avec profit, in-12, Paris, 1671. On a joint à l'édition de 1709 un traité du même auteur, de la *Poudre de sympathie iustifiée*; 2° les *Aventures du philosophe inconnu en la recherche et invention de la pierre philosophale*, divisées en quatre livres, au dernier desquels il est parlé si clairement de la manière de la faire que jamais on n'en a traité avec tant de candeur. In-12; Paris, 1664 et 1674.

BELINUNCIA, herbe consacrée à Belenus, dont les Gaulois employaient le suc pour empoisonner leurs flèches. Ils lui attribuaient la vertu de faire tomber la pluie. Lorsque le

(1) De Præstigiis dæm., lib. I, cap. v.

(2) Histoire des diables de Loudun.

(3) Les Admirables Secrets d'Albert le Grand, liv. II,

chap. III.

(4) Wierus, in Pseudomon. dæmon

pays était affligé d'une sécheresse, on cueillait cette herbe avec de grandes cérémonies. Les femmes des Druides choisissaient une jeune vierge qui déposait ses vêtements et marchait à la tête des autres femmes, cherchant l'herbe sacrée; quand elle l'avait trouvée, elle la déracinait avec le petit doigt de la main droite; en même temps ses compagnes coupaient des branches d'arbres et les portaient à la main en la suivant jusqu'au bord d'une rivière voisine; là, on plongeait dans l'eau l'herbe précieuse, on y trempait aussi les branches que l'on secouait sur le visage de la jeune fille. Après cette cérémonie, chacun se retirait en sa maison; seulement la jeune vierge était obligée de faire à reculons le reste du chemin.

BELLOC (JEANNE), sorcière du pays de Labour, prise à vingt-quatre ans, sous Henri IV. Pierre Delancre, qui l'interrogea, dit qu'elle commença d'aller au sabbat dans l'hiver de 1609; qu'elle fut présentée au diable, dont elle baisa le derrière, car il n'y avait que les notables sorcières qui le baisassent au visage. Elle conta que le sabbat est une espèce de bal masqué où les uns se promènent en leur forme naturelle, tandis que d'autres sont transmués en chiens, en chats, en ânes, en pourceaux et autres bêtes. Voy. **SABBAT**.

BELMONTE, conseiller du parlement de Provence, qui eut au pied une petite plaie où la gangrène se mit; le mal gagna vite, et il en mourut. Comme il avait poursuivi les sorciers protestants et les perturbateurs réformés, les écrivains calvinistes virent dans sa mort prompt un châtimement et un prodige (1). C'était au seizième siècle.

BELOMANCIE. Divination par le moyen des flèches. On prenait plusieurs flèches, sur lesquelles on écrivait des réponses relatives à ce qu'on voulait demander. On en mettait de favorables et de contraires; ensuite on mêlait les flèches, et on les tirait au hasard. Celle que le sort amenait était regardée comme l'organe de la volonté des dieux. — C'était surtout avant les expéditions militaires qu'on faisait usage de la bélomancie. Les Chaldéens avaient grand'foi à cette divination.

Les Arabes devinent encore par trois flèches qu'ils enferment dans un sac. Ils écrivent sur l'une: *Commandez-moi, Seigneur*; sur l'autre: *Seigneur, empêchez-moi*, et n'écrivent rien sur la troisième. La première flèche qui sort du sac détermine la résolution sur laquelle on délibère. Voy. **FLÈCHES**.

BELPHÉGOR, démon des découvertes et des inventions ingénieuses. Il prend souvent un corps de jeune femme. Il donne des richesses. Les Moabites, qui l'appelaient Baal-phégor, l'adoraient sur le mont Phégor. Des rabbins disent qu'on lui rendait hommage sur la chaise percée, et qu'on lui offrait

l'ignoble résidu de la digestion. C'était digne de lui. C'est pour cela que certains doctes ne voient dans Belphegor que le dieu Pet ou *Crepitus*; d'autres savants soutiennent que c'est Priape. — Selden, cité par Banier, prétend qu'on lui offrait des victimes humaines, dont ses prêtres mangeaient la chair. Wiérus remarque que c'est un démon qui a toujours la bouche ouverte; observation qu'il doit sans doute au nom de Phégor, lequel signifie, selon Leloyer, *crevasse* ou *fendasse*, parce qu'on l'adorait quelquefois dans des cavernes, et qu'on lui jetait des offrandes par un soupirail.

BÉLUS, premier roi des Assyriens; on dit qu'il se fit adorer dans des temples de son vivant. Il était grand astrologue: « J'ai lu dans les registres du ciel tout ce qui doit vous arriver, disait-il à ses enfants, et je vous dévoilerai les secrets de vos destinées. » Il rendit des oracles après sa mort. Bélus pourrait être le même que Bel.

BELZEBUTH ou **BELZEBUB** ou **BEELZEBUTH**, prince des démons, selon les Ecritures (2); le premier en pouvoir et en crime après Satan, selon Milton; chef suprême de l'empire infernal, selon la plupart des démonographes. — Son nom signifie *seigneur des mouches*. Bodin (3) prétend qu'on n'en voyait point dans son temple. C'était la divinité la plus réverée des peuples de Chanaan, qui le représentaient quelquefois sous la figure d'une mouche, le plus souvent avec les attributs de la souveraine puissance. Il rendait des oracles, et le roi Ochozias le consulta sur une maladie qui l'inquiétait; il en fut repris par le prophète Elisée, qui lui demanda s'il n'y avait point de Dieu en Israël, pour aller ainsi consulter Belzébut dans le pays des Philistins. On lui attribuait le pouvoir de délivrer les hommes des mouches qui ruinent les moissons. — Presque tous les démonomanes le regardent comme le souverain du ténébreux empire; et chacun le dépeint au gré de son imagination. Milton lui donne un aspect imposant, et une haute sagesse respire sur son visage. L'un le fait haut comme une tour; l'autre d'une taille égale à la nôtre; quelques-uns se le figurent sous la forme d'un serpent; il en est qui le voient aussi sous les traits d'une femme.

Le monarque des enfers, dit Palingène *in Zodiaco vite*, est d'une taille prodigieuse, assis sur un trône immense, ayant le front ceint d'un bandeau de feu, la poitrine gonflée, le visage bouffi, les yeux étincelants, les sourcils élevés et l'air menaçant. Il a les narines extrêmement larges, et deux grandes cornes sur la tête; il est noir comme un Maure: deux vastes ailes de chauve-souris sont attachées à ses épaules; il a deux larges pattes de canard, une queue de lion, et de longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les uns disent de plus que Belzébut est encore Priape; d'autres, comme Porphyre,

(1) Chassanion, Des Grands et redoutables jugements de Dieu. Morges, 1881, p. 61.

(2) Notre-Seigneur Jésus-Christ même lui donne ce nom (saint Matthieu, ch. xii, v. 24; saint Luc, ch. xi,

v. 15). Les scribes reprochaient au Sauveur qu'il chassait les diables au nom de Belzébut, prince des démons.

(3) Démonomanie des sorciers, liv. IV, ch. iii.

le confondent avec Bacchus. On a cru le retrouver dans le Belbog, ou Belbach (dieu blanc) des Slavons, parce que son image ensanguantée était toujours couverte de mouches, comme celle de Belzébuth chez les Syriens. On dit aussi que c'est le même que Pluton. Il est plus vraisemblable de croire que c'est Baël, que Wierus fait empereur des enfers; d'autant mieux que Belzébuth ne figure pas sous son nom dans l'inventaire de la monarchie infernale.

On voit, dans les *Clavicules* de Salomon, que Belzébuth apparaît quelquefois sous de monstrueuses formes, comme celles d'un veau énorme ou d'un bouc suivi d'une longue queue; souvent, néanmoins, il se montre sous la figure d'une mouche d'une extrême grosseur. Quand il est en colère, ajoute-t-on, il vomit des flammes et hurle comme un loup. Quelquefois enfin Astaroth apparaît à ses côtés, sous les traits d'un âne.

BENEDICT (JEAN), médecin allemand du seizième siècle. On lui doit un livre sur les *Visions et les révélations naturelles et surnaturelles*, qui n'est presque pas connu (1).

BENOÎT VIII, cent quarante-huitième pape, élu en 1012, mort en 1024. On lit dans Platine, cité par Leloyer et par Wierus (2), que quelque temps après sa mort, Benoît VIII apparut, monté sur un cheval noir, à un saint évêque dans un lieu solitaire et écarté; que l'évêque lui demanda comment il se faisait, qu'étant mort, il se montrât ainsi sur un cheval noir. A quoi le pape répondit que, pendant sa vie, il avait été convoiteux d'amasser des biens; qu'il était en purgatoire; mais qu'il n'était pas damné, parce qu'il avait fait des aumônes. Il révéla ensuite le lieu où il avait caché des richesses, et pria le saint évêque de les distribuer aux pauvres. — Après cela, le fantôme (selon le récit) se montra pareillement au pape son successeur, et le supplia d'envoyer en diligence un courrier à Odilon, abbé de Cluny, pour l'avertir qu'il priât Dieu pour le repos de son âme. Odilon le fit; et peu de jours après on vit un homme lumineux entrer dans le cloître, avec d'autres personnes habillées de blanc, et se mettre à genoux devant Odilon. Un religieux demanda qui était cet homme de si haute apparence, qui faisait tant d'honneur à l'abbé. Il lui fut répondu que c'était Benoît VIII qui, par les prières d'Odilon, jouissait de la gloire des bienheureux.

BENOÎT IX, cent cinquantième pape, élu en 1033, dans un temps de troubles, où les partis se disputaient Rome. Il eut à lutter contre des antipapes qui l'ont fort noirci. On a dit qu'il était magicien, et que, renversé du saint-siège par ses ennemis, il y remonta deux fois par son pouvoir magique. C'est un peu niais. On a dit encore avec autant de bon sens qu'il prédisait les choses futures, et qu'il était habile enchanteur (3). — L'auteur calviniste des grands et redoutables jugements

de Dieu ajoute même qu'il fut étranglé par le diable, et qu'après sa mort, son âme fut condamnée à errer dans les forêts, sous la forme d'une bête sauvage, avec un corps d'ours à longs poils, une queue de chat et une tête d'âne. Un ermite qui le rencontra lui demanda pourquoi il avait cette figure. « J'étais un monstre », répondit Benoît, et vous voyez mon âme telle qu'elle a toujours été. » Voilà qui est très-gracieux. Mais Benoît IX, au contraire, mourut dans la retraite sous le cilice, pieusement et saintement, en 1054. Il est encore là une des victimes de la calomnie historique.

BENSOZIA. Certains canonistes des douzième et treizième siècles s'élèvent fortement contre les femmes d'alors qui allaient à une espèce de sabbat sur lequel il ne nous est parvenu que très-peu de notions. On disait que des fées ou des démons transformés en femmes s'associaient toutes les dames qui voulaient prendre part à leurs plaisirs; et que toutes, dames et fées ou démons, montées sur des bêtes ailées, allaient de nuit faire des courses et des fêtes dans les airs. Elles avaient pour chef la diablesse ou fée Bensozia, à qui il fallait obéir aveuglément avec une soumission sans réserve. C'était, dit-on, la Diane des anciens Gaulois; on l'appelait aussi Nocticula, Hérodias ou la Lune. On voit, dans des manuscrits de l'église de Cousérans, que des dames au quatorzième siècle avaient le renom d'aller à cheval aux courses nocturnes de Bensozia. Toutes, comme les sorcières au sabbat, faisaient inscrire leur nom sur un catalogue, et après cela se croyaient fées. On remarquait encore au dernier siècle, à Montmorillon en Poitou, sur le portique d'un ancien temple, une femme enlevée par deux serpents dans les airs. C'était sans doute le modèle de la contenance des sorcières ou fées dans leurs courses de nuit (4).

BENTHAMÉLÉON. Titus, ayant pris Jérusalem, publia un édit qui défendait aux Juifs d'observer le sabbat et de se circoncire, et qui leur ordonnait de manger toute espèce de viande. Les Juifs consternés envoyèrent à Titus le rabbin Siméon, qui passait pour un homme très-habile. Siméon s'étant mis en chemin avec le rabbin Eléazar, ils rencontrèrent un diable, nommé Benthaméléon, qui demanda à les accompagner, leur avouant quelle était sa nature, mais se disant enclin à rendre service aux Juifs et leur promettant d'entrer dans le corps de la fille de Titus, et d'en sortir aussitôt qu'ils le lui commanderaient, afin qu'ils pussent gagner l'empereur par ce prodige. Les deux rabbins acceptèrent sa proposition avec empressement; et Benthaméléon ayant tenu parole, ils obtinrent en effet la révocation de l'édit.

BERANDE, sorcière brûlée à Maubec, près Beaumont de Lomaignie, en 1577. En allant au supplice, elle accusa une demoiselle d'avoir été au sabbat; la demoiselle le nia: Bé-

(1) Joannis Benedicti Libellus de visionibus et revelationibus naturalibus et divinis. In-8°. Moguntiae, 1550.

(2) Leloyer, Discours des spectres, liv. VI, ch. xiii. Wierus, De Praest., lib. I, cap. xvi.

(3) Naudé, Apologie pour tous les grands personnages soupçonnés de magie, ch. xix.

(4) Dom Martin, Religion des Gaulois, t. II, p. 59 et 65.

rande lui dit : — Oublies-tu que la dernière fois que nous fîmes la danse, à la croix du pâté, tu portais le pot de poison?... Et la demoiselle fut réputée sorcière, parce qu'elle ne sut que répondre (1).

BERBIGUIER. Alexis-Vincent-Charles Berbiguier de Terre-Neuve du Thym, né à Carpentras, est un auteur qui vit peut-être encore et qui a publié en 1821 un ouvrage dont voici le titre : *Les Farfadets, ou tous les démons ne sont pas de l'autre monde*, 3 v. in-8°, ornés de huit lithographies et du portrait de l'auteur, entouré d'emblèmes, surmonté de cette devise : *Le Fléau des Farfadets*. — L'auteur débute par une dédicace à tous les empereurs, rois, princes souverains des quatre parties du monde. — « Réunissez vos efforts aux miens, leur dit-il, pour détruire l'influence des démons, sorciers et farfadets qui désolent les malheureux habitants de vos Etats. »

Il ajoute qu'il est tourmenté par le diable depuis vingt-trois ans : et il dit que les farfadets se métamorphosent sous des formes humaines pour vexer les hommes. Dans le chapitre 2 de son livre, il nomme tous ses ennemis par leur nom, soutenant que ce sont des démons déguisés, des agents de Belzébuth ; qu'en les appelant infâmes et coquins, ce n'est pas eux qu'il insulte, mais les démons qui se sont emparés de leurs corps. « On me fait passer pour fou, s'écrie-t-il ; mais si j'étais fou, mes ennemis ne seraient pas tourmentés comme ils le sont tous les jours par mes lardoires, mes épingles, mon soufre, mon sel, mon vinaigre et mes cœurs de bœuf. »

Les trois volumes sont en quelque sorte les Mémoires de l'auteur, que le diable ne quitte pas. Il établit le pouvoir des farfadets ; il conte, au chapitre 4, qu'il s'est fait dire la bonne aventure en 1796 par une sorcière d'Avignon, appelée la Mansotte, qui se servait pour cela du jeu de tarots. « Elle y ajouta, dit-il, une cérémonie qui, sans doute, est ce qui m'a mis entre les mains des farfadets. Elles étaient deux disciples femelles de Satan ; elles se procurèrent un tamis propre à passer de la farine, sur lequel on fixa une paire de ciseaux par les pointes. Un papier blanc plié était posé dans le tamis. La Mansotte et moi nous tenions chacun un anneau des ciseaux, de manière que le tamis était, par ce moyen, suspendu en l'air. Aux divers mouvements du tamis, on me faisait des questions qui devaient servir de renseignements à ceux qui voulaient me mettre en leur possession. Les sorcières demandèrent trois pots : dans l'un elles enfermèrent quelques-uns des tarots jetés sur la table, et préférablement les cartes à figures. Je les avais tirées du jeu les yeux bandés. Le second pot fut garni de sel, de poivre et d'huile ; le troisième de laurier. Les trois pots, couverts, furent déposés dans une alcôve, et les sorcières se retirèrent pour attendre l'effet... Je rentrai chez moi à dix heures du soir ; je trouvai mes trois croisées ouvertes, et j'entendis au-dessus de ma tête un bruit extraordinaire. J'allume

mon flambeau ; je ne vois rien. Le bruit que j'entendais ressemblait au mugissement des bêtes féroces ; il dura toute la nuit. Je souffris trois jours diverses tortures, pendant lesquelles les deux sorcières préparaient leurs maléfices. Elles ne cessèrent, tant que dura leur manège, de me demander de l'argent. Il fallait aussi que je fusse là pour leur donner du sirop, des rafraîchissements et des comestibles ; car leurs entrailles étaient dévorées par le feu de l'enfer. Elles eurent besoin de rubans de différentes couleurs, qu'elles ne m'ont jamais rendus. Pendant huit jours que dura leur magie, je fus d'une tristesse accablante. Le quatrième jour, elles se métamorphosèrent en chats, venant sous mon lit pour me tourmenter. D'autres fois elles venaient en chiens : j'étais accablé par le miaulement des uns et l'aboiement des autres. Que ces huit jours furent longs ! »

Berbiguier s'adressa à un tireur de cartes, qui se chargea de combattre les deux sorcières ; mais il ne lui amena que de nouveaux tourments.

Dans les chapitres suivants, l'auteur se fait dire encore sa bonne aventure et se croit obsédé ; il entend sans cesse à ses oreilles des cris de bêtes affreuses ; il a des peurs et des visions. Il vient à Paris pour un procès, fait connaissance d'une nouvelle magicienne, qui lui tire les cartes. « Je lui demandai, dit-il, si je serais toujours malheureux ; elle me répondit que non ; que, si je voulais, elle me guérirait des maux présents et à venir, et que je pouvais moi-même faire le remède. — Il faut, me dit-elle, acheter une chandelle de suif chez la première marchande dont la boutique aura deux issues, et tâcher, en payant, de vous faire rendre deux deniers. « Elle me recommanda de sortir ensuite par la porte opposée à celle par laquelle je serais entré, et de jeter les deux deniers en l'air ; ce que je fis. Je fus grandement surpris d'entendre le son de deux écus au lieu de celui des deux deniers. »

L'usage qu'elle me dit de faire de la chandelle fut d'allumer d'abord mon feu, de jeter dedans du sel, d'écrire sur un papier le nom de la première personne qui m'a persécuté, de piquer ce papier dans tous les sens, d'en envelopper la chandelle en l'y fixant avec une épingle, et de la laisser brûler entièrement ainsi.

Aussitôt que j'eus tout exécuté, ayant eu la précaution de m'armer d'un couteau en cas d'attaque, j'entendis un bruit effroyable dans le tuyau de ma cheminée ; je m'imaginai que j'étais au pouvoir du magicien Moreau, que j'avais consulté à Paris. Je passai la nuit à alimenter le feu, en y jetant de grosses poignées de sel et de soufre, pour prolonger le supplice de mes ennemis... »

M. Berbiguier fit neuf jours de suite la même opération, sans se voir débarrassé des farfadets et des magiciens.

Ses trois volumes sont partout de cette force, et nous ne dirons rien de trop en ran-

(1) M. Jules Garinet, Histoire de la magie en France, p. 152.

geant cet ouvrage parmi les plus extravagantes productions. L'auteur se croyait en correspondance avec des sorciers et des démons. Il rapporte des lettres faites par des plaisants assez malhabiles, et qu'il attribue à Lucifer, à Rothomago et à d'autres dont elles portent les signatures. En voici une qu'il a transcrite scrupuleusement.

A M. Berbiguier.

« Abomination de la détestation, tremblement de terre, déluge, tempête, vent, comète, planète, Océan, flux, reflux, génie, sylphe, faune, satyre, sylvain, adriade et amadriade !

» Le mandataire du grand génie du bien et du mal, allié de Belzébuth et de l'enfer, compagnon d'armes d'Astaroth, auteur du péché originel et ministre du Zodiaque, a droit de posséder, de tourmenter, de piquer, de purger, de rôtir, empoisonner, poignarder et liti-fier le très-humble et très-patient vassal Berbiguier, pour avoir maudit la très-honorable et indissoluble société magique : en foi de quoi nous avons fait apposer les armes de la société.

» Fait au soleil, en face de la lune, le grand officier, ministre plénipotentiaire, le 5818^e jour et la 5819^e heure de nuit, grand croix et tribun de la société magique. Le présent pouvoir aura son effet sur son ami Coco (C'était l'écureuil de M. Berbiguier).

» THÉSAUROCHRYSONICOCCHRYSIDÈS.

» Par son excellence le secrétaire,

» PINCHICHI-PINCHI.

» 30 mars 1818.

» P. S. Dans huit jours tu seras en ma puissance; malheur à toi, si tu fais paraître ton ouvrage ! »

BERENGER, hérétique du onzième siècle. Guillaume de Malmesbury raconte (1) qu'à son lit de mort Bérenger reçut la visite de son ancien ami Fulbert, lequel recula devant le lit où gisait le malade, disant qu'il n'en pouvait approcher, parce qu'il voyait auprès de lui un horrible et grand démon très-puant. Les uns disent qu'on chassa ce démon; d'autres assurent qu'il tordit le cou à l'hérétique mal converti et l'emporta.

BERGERS On est encore persuadé, dans beaucoup de villages, que les bergers commercent avec le diable, et qu'ils font adroitement des maléfices. Il est dangereux, assure-t-on, de passer près d'eux sans les saluer; ils fourvoient loin de sa route le voyageur qui les offense, font naître des orages devant ses pas et des précipices à ses pieds. On conte là-dessus beaucoup d'histoires terribles. Voy. DANIS.

Un voyageur, passant à cheval à l'entrée d'une forêt du Mans, renversa un vieux berger qui croisait sa route, et ne s'arrêta pas pour relever le bonhomme. Le berger, se tournant vers le voyageur, lui cria qu'il se souviendrait de lui. L'homme à cheval ne fit pas d'abord attention à cette menace; mais bientôt, réfléchissant que le berger pouvait lui jeter un maléfice, et tout au moins l'éga-

(1) In Historia Anglor. sub Gulielmo I.

rer, il eut regret de n'avoir pas été plus honnête. — Comme il s'occupait de ces pensées, il entendit marcher derrière lui: il se retourne et entrevoit un spectre nu, hideux, qui le poursuit... C'est sûrement un fantôme envoyé par le berger... Il pique son cheval qui ne peut plus courir. Pour comble de frayeur, le spectre saute sur la croupe du cheval, enlace de ses deux longs bras le corps du cavalier, et se met à hurler. Le voyageur fait de vains efforts pour se dégager du monstre, qui continue de crier d'une voix rauque. Le cheval s'effraie et cherche à jeter à terre sa double charge; enfin une ruade de l'animal renverse le spectre, sur lequel le cavalier ose à peine jeter les yeux. Il a une barbe sale, le teint pâle, les yeux hagards; il fait d'effroyables grimaces... Le voyageur fuit au plus vite: arrivé au prochain village, il raconte sa mésaventure. On lui apprend que le spectre qui lui a causé tant de frayeur est un fou échappé qu'on cherche depuis quelques heures (2).

Les maléfices de bergers ont eu quelquefois des suites plus fâcheuses. Un boucher avait acheté des moutons sans donner le *pourboire* au berger de la ferme. Celui-ci se vengea; en passant le pont qui se trouvait sur leur route, les moutons se ruèrent dans l'eau la tête la première.

On conte aussi qu'un certain berger avait fait un sort avec la corne des pieds de ses bêtes, comme cela se pratique parmi eux pour conserver les troupeaux en santé. Il portait ce sort dans sa poche: un berger du voisinage parvint à le lui escamoter; et, comme il lui en voulait depuis longtemps, il mit le sort en poudre et l'enterra dans une fourmilière avec une taupe, une grenouille verte et une queue de morue, en disant: *maudition, perdition, destruction*; et au bout de neuf jours il déterra son maléfice et le sema dans l'endroit où devait paître le troupeau de son voisin, qui fut détruit.

D'autres bergers, avec trois cailloux pris en différents cimetières et certaines paroles magiques, donnent des dyssenteries, envoient la gale à leurs ennemis, et font mourir autant d'animaux qu'ils souhaitent. C'est toujours l'opinion des gens du village. Quoique les bergers ne sachent pas lire, on craint si fort leur savoir et leur puissance, dans quelques hameaux, qu'on a soin de recommander aux voyageurs de ne pas les insulter, et de passer auprès d'eux sans leur demander quelle heure il est, quel temps il fera, ou telle autre chose semblable, si l'on ne veut avoir des nuées, être noyé par des orages, courir de grands périls, et se perdre dans des chemins les plus ouverts.

Il est bon de remarquer que, dans tous leurs maléfices, les bergers emploient des *Pater*, des *Ave*, des neuvaines de chapelet. Mais ils ont d'autres oraisons et des prières pour la conservation des troupeaux. Voy. TROUPEAUX; et pour l'histoire des bergers de Brie, Voy. HOCQUE.

(2) Madame Gabrielle de P***, Hist. des Fantômes, etc., p. 205.

BERITH, duc aux enfers, grand et terrible. Il est connu sous trois noms ; quelques-uns le nomment Béal, les Juifs Bérith et les né-cromanciens Bolfri. Il se montre sous les traits d'un jeune soldat habillé de rouge des pieds à la tête, monté sur un cheval de même couleur, portant la couronne au front ; il répond sur le passé, le présent et l'avenir. On le maîtrise par la vertu des anneaux magiques ; mais il ne faut pas oublier qu'il est souvent menteur. Il a le talent de changer tous les métaux en or : aussi on le regarde quelquefois comme le démon des alchimistes. Il donne des dignités et rend la voix des chanteurs claire et déliée. Vingt-six légions sont à ses ordres.

C'était l'idole des Sichemites, et peut-être est-ce le même que le Béruth de Sanchonia-ton, que des doctes croient être Pallas ou Diane.

L'auteur du *Solide trésor du Petit Albert*, conte de Bérith une aventure qui ferait croire que ce démon n'est plus qu'un follet ou lutin, si toutefois c'est le même Bérith.

« Je me suis trouvé, dit-il, dans un château où se manifestait un esprit familier, qui depuis six ans avait pris soin de gouverner l'horloge et d'étriller les chevaux. Je fus curieux un matin d'examiner ce manège : mon étonnement fut grand de voir courir l'étrille sur la croupe du cheval, sans qu'elle parût conduite par aucune main visible. Le palefrenier me dit que pour attirer ce farfadet à son service, il avait une petite poule noire, qu'il avait saignée dans un grand chemin croisé ; que du sang de la poule, il avait écrit sur un morceau de papier : « Bérith fera ma besogne pendant vingt ans, et je le récompenserai ; » qu'ayant ensuite enterré la poule à un pied de profondeur, le même jour le farfadet avait pris soin de l'horloge et des chevaux, et que de temps en temps lui-même faisait des trouvailles qui lui valaient quelque chose.... »

L'historien semble croire que ce lutin était une mandragore. Les cabalistes n'y voient autre chose qu'un sylphe.

BERKELEY. Nous empruntons cet article à M. Michel Masson :

« George Berkeley passe, à bon droit, pour l'un des plus grands métaphysiciens du 18^e siècle. L'Irlande s'honore de l'avoir vu naître : il a laissé de beaux ouvrages ; les sciences lui doivent des découvertes utiles. Ces laborieux travaux suffiraient pour lui assurer une incontestable célébrité ; mais, aveuglé par un fol amour de la gloire, Berkeley ne se contenta pas de l'estime de ses contemporains, il voulut attacher à son nom l'admiration de la postérité ; et, pour l'obtenir, il conçut l'extravagant projet de former un géant. Ayant lu dans l'Ecriture sainte que le fils d'Enock Og, roi de Basan, avait plus de quinze pieds de haut, il s'imagina qu'au moyen d'un régime alimentaire convenable, il parviendrait à faire croître artificiellement un individu au point que celui-ci pourrait le disputer en hauteur de taille avec le géant de la Bible. Mais pour arriver à ce

but, il fallait que le docteur irlandais eût en sa possession une créature humaine, dont il ne dût plus rendre compte que devant Dieu.

Le point embarrassant était de savoir où rencontrer le *sujet* nécessaire à son audacieuse expérience. Berkeley se mit donc en campagne pour le trouver ; et, plus d'une fois, au moment où il croyait le tenir, son espoir fut trompé, et il se vit forcé d'aller chercher plus loin la victime qu'il voulait offrir en sacrifice à la science. »

Enfin, après bien des recherches et bien des tentatives infructueuses, « il a en sa possession une créature abandonnée des hommes, sur laquelle il croit pouvoir, sans crime, fonder son impérissable célébrité !

Maître absolu de cet enfant, qui se nommait Mac Grath, le docteur commença la série d'expériences qui devait faire revivre dans l'Europe moderne les grandes races d'hommes de l'antiquité biblique. Berkeley avait observé que les plantes les plus élevées sont celles qui croissent là où il y a le plus de chaleur humide ; que les arbrisseaux deviennent arbres quand ils accomplissent à l'ombre et dans des terrains chauds et marécageux les phénomènes de la végétation ; il savait que la croissance est plus développée chez les habitants des pays boisés que parmi les hommes qui vivent dans des contrées exposées au vent et au soleil. Fort de ces observations, Berkeley relégua son élève dans un lieu où il eut soin d'entretenir une température humide et chaude, où les rayons de l'astre du jour ne venaient frapper qu'obliquement ; il le soumit à l'usage abondant de la bière, du lait et de l'hydromel. Il lui prodigua des aliments chauds et délayants ; il l'obligea à se nourrir de tout ce qui pouvait engraisser, détendre, ramollir les mailles de ses tissus organiques ; il le sevrâ de toute société et il éloigna tout ce qui pouvait éveiller l'imagination de Mac Grath, ou donner quelque activité à son esprit ; enfin, il le condamna à la vie animale ; car, dans sa futile et coupable vanité, Berkeley ne demandait à la science que le pouvoir de former un animal prodigieux.

L'orgueil du grand docteur dut être satisfait : à l'âge de seize ans, Mac Grath avait déjà sept pieds de haut ! Ce fait extraordinaire fut consigné dans toutes les gazettes de l'Europe ; les poètes du temps firent des vers à la louange de Berkeley ; de toutes parts il reçut le nom d'immortel ; on osa même dire qu'il était le régénérateur de l'espèce humaine, tandis qu'il n'était que le bourreau d'un enfant !

En instruisant son élève, en cherchant à former son cœur et son esprit, le docteur eût doté la société d'un homme de plus ; mais il ne songeait qu'à forcer le corps de Mac Grath à grandir outre mesure, sans soupçonner, l'impitoyable savant, qu'il allait donner au monde le spectacle de l'infirmité humaine la plus hideuse : l'idiotisme.

« A mesure que Mac Grath continuait à grandir, ses facultés morales l'abandonnaient de plus en plus ; il avait entièrement perdu

la mémoire. A force de se tenir la tête courbée, il avait, pour ainsi dire, oublié que l'homme est né pour regarder le ciel. Ses organes étaient si débiles, si disproportionnés, qu'il ne pouvait plus se tenir debout; ses yeux étaient sans mouvements et ne voyaient plus; sa voix grondait dans sa poitrine, mais ses lèvres n'articulaient aucun son. On lui parlait et il n'entendait pas; on lui soulevait le bras, il le laissait machinalement retomber; ses doigts, singulièrement allongés, ne se ployaient plus; ses larges mains ne savaient plus se tendre pour prendre ce qu'on lui présentait. Insensible à la joie comme à la souffrance, il ne sentait ni le bien ni le mal qu'on pouvait lui faire. Ni les caresses, ni la douleur ne le réveillaient de son stupide engourdissement; mais il grandissait toujours!

« Berkeley, que l'intérêt de la science, pour parler plus vrai, que celui de sa vanité avait rendu tout à fait inhumain, ne tenait aucun compte de l'affaiblissement de sa victime; toujours dominé par la même pensée, il ne songeait qu'au jour désiré où, dans l'Europe entière, retentirait ce cri : — Og, le roi de Basan, est retrouvé; le géant de Berkeley a quinze pieds! Pour l'honneur de l'humanité, Dieu ne permit pas que l'orgueil du savant sortît victorieux de cette lutte insensée. L'heure de la délivrance sonna pour Mac Grath; l'heure du remords sonna pour le docteur. Sa victime mourut d'épuisement, comme on peut mourir après une agonie qui a duré plus de quinze ans.

« Espérons, pour le repos de l'âme de Berkeley qu'indigné contre lui-même, il eut horreur du crime où la science, détournée de son véritable but, avait pu le conduire, et qu'en déplorant le sort du malheureux Mac Grath, ce n'est pas le sujet d'étude que la mort lui enlevait trop tôt qu'il regrettait en lui, mais bien la créature de Dieu dont il avait creusé la tombe, à force d'avoir voulu faire violence à la nature. »

BERNA (BENEDETTO), sorcier qui, au rapport de Bodin (1) et de quelques autres démonographes, avoua, à l'âge de quatre-vingts ans, qu'il avait eu des liaisons pendant quarante années avec un démon qu'il nommait Hermione ou Hermeline, et qu'il menait partout avec lui sans que personne l'aperçût : il s'entretenait fréquemment, dit-on, avec cet esprit qu'on ne voyait pas; de manière qu'on le prenait pour un fou (et ce n'était pas autre chose). Il confessa aussi avoir humé le sang de divers petits enfants, et fait plusieurs méchancetés exécrables. Pour ces faits atroces il fut brûlé.

BERNACHE ou BERNACLE, voy. MACREUSES.

BERNARD. Cardan pense que la sorcellerie ne fut souvent qu'une espèce de maladie

(1) Démonomanie des sorciers, liv. II, p. 279.

(2) Voyez dans les *Légendes de la sainte Vierge*, l'enfant de chœur de Notre-Dame du Puy.

(3) De Philosophia hermetica, lib. IV. Strasbourg, 1567, 1682; Nuremberg, 1643. — Opus historico-dogmaticum peri chymeias, cum J.-F. Pici libris tribus de auro. Urselis, 1598. In-8°. — Tractatus de secretissimo philosophorum

hypocondriaque, causée par la mauvaise nourriture des pauvres diables que l'on poursuivait comme sorciers. Il raconte que son père sauva un jour un paysan nommé Bernard, que l'on allait condamner à mort pour sorcellerie, en lui changeant sa façon ordinaire de vivre; il lui donna le matin quatre œufs frais, et autant le soir avec de la viande et du vin; le bonhomme perdit son humeur noire, n'eut plus de visions et évita le bûcher.

BERNARD (SAMUEL), voy. POULE NOIRE.

BERNARD DE THURINGE, ermite allemand qui, vers le milieu du dixième siècle, annonçait la fin du monde. Il appuyait son sentiment sur un passage de l'Apocalypse, qui porte qu'après mille ans l'ancien serpent sera délié. Il prétendait que ce serpent était l'antechrist; que par conséquent l'année 960 étant révolue, la venue de l'antechrist était prochaine. Il disait aussi que quand le jour de l'annonciation de la sainte Vierge se rencontrerait avec le vendredi saint, ce serait une preuve certaine de la fin du monde; cette prédiction a eu vainement des occasions de se vérifier (2).

BERNARD-LE-TRÉVISAN, alchimiste du quinzième siècle, que quelques-uns croient avoir été sorcier, né à Padoue, en 1406. Il a beaucoup travaillé sur le grand œuvre, et ses ouvrages inintelligibles sont recherchés des alchimistes; ils roulent tous sur la pierre philosophale (3).

BERNOLD. Voy. BERTHOLD.

BERQUIN (Louis), gentilhomme artésien, conseiller de François I^{er}, qui, entraîné par de mauvaises mœurs, se mit à déclamer contre les moines et à donner dans le luthéranisme. Ses livres furent brûlés, et la protection du roi le sauva seule d'une abjuration publique; mais on le reprit bientôt. Il se mêlait aux orgies des sorciers; on le convainquit d'avoir adoré le diable; on produisit contre lui de si tristes griefs, que le roi n'osa plus le défendre, et il fut brûlé en place de Grève le 17 avril 1529.

BERRID. Voy. PURGATOIRE.

BERSON, docteur en théologie et prédicateur visionnaire de la cour, sous Henri III. Il s'imaginait être Enoch, et il voulait aller porter l'Evangile dans le Levant, avec un prêtre flamand qui se vantait d'être Elie. Taillepiet dit avoir entendu Berson prêcher cette bizarrerie devant le frère du roi, à Château-Thierry (4).

BERTHE. Voy. ROBERT, roi.

BERTHIER (GUILLAUME-FRANÇOIS), célèbre jésuite, mort en 1782. Voltaire a publié la relation de la maladie, de la mort et de l'apparition du jésuite Berthier; mais ce n'est qu'une assez mauvaise plaisanterie. Le père Berthier vivait encore.

BERTHOLD. Après la mort de Charles-le-

opere chimico, et responsio ad Thomam de Bononia. Bâle, 1600. — Opuscula chemica de lapide philosophorum, en français. Anvers 1567. — Bernardus redivivus, vel opus de chimia, historico-dogmaticum, e gallico in latinum versum Francfort, 1625.

(4) Psychologie ou Traité de l'apparition des esprits. ch. 3.

Chauve, un bourgeois de Reims, nommé Berthold ou Bernold, gravement malade, ayant reçu les sacrements, fut quatre jours sans prendre aucune nourriture et se sentit alors si faible, qu'à peine lui trouvait-on un peu de palpitation et de respiration. Vers minuit, il appela sa femme et lui dit de faire promptement venir son confesseur. Le prêtre était encore dans la cour, que Berthold dit : « Mettez ici un siège, car le prêtre vient. » Le confesseur, étant entré, récita quelques prières, auxquelles Berthold répondit; puis il tomba dans une longue extase; et, quand il en sortit, il raconta un voyage que son âme venait de faire.

Il était allé en purgatoire, conduit par un esprit; il y avait vu beaucoup de gens; qu'on faisait geler et bouillir tour à tour. Parmi les prélats se trouvaient Ebbon, archevêque de Reims; Léopardelle ou Pardule, évêque de Laon, et l'évêque Enée, qui étaient vêtus d'habits déchirés et roussis; ils avaient le visage ridé, la figure basanée. Ils l'appelèrent :

Recommandez à nos amis, dirent-ils, de prier pour nous.

Berthold le promit. Revenu à lui, il fit faire la commission, tomba derechef en extase, et, retournant en purgatoire, il trouva à la porte Ebbon avec les autres prélats qui en sortaient, habillés de blanc, et qui le remercièrent. Il vit ensuite l'âme du roi Charles-le-Chauve étendue dans un borbier, et tellement décharnée, qu'on pouvait compter ses os et ses nerfs.

Priez l'archevêque Hincmar de me soulager dans mes maux, dit le roi.

Volontiers, répondit Berthold.

Il fit encore la commission, et le roi Charles fut soulagé. De plus, il fit écrire aux parents du jeune monarque défunt l'état déplorable où il se trouvait.

Un peu plus loin, Berthold avait vu Jessé, évêque d'Orléans, que quatre démons plongeaient alternativement dans la poix bouillante et dans l'eau glacée.

Ami, priez les miens de s'intéresser à moi, avait-il dit à Berthold.

Le bonhomme se chargea encore de cette prière; et il vit le comte Othaire qui était dans les tourments. Il fit dire à la femme d'Othaire, à ses vassaux et à ses amis de faire des prières et des aumônes pour lui. Après tout cela, Berthold se porta mieux et vécut à nouveau quatorze ans, comme le lui avait promis celui qui l'avait conduit devant tous ces personnages (1).

BERTHOMÉ DU LIGNON, dit *Champagnat*, sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il avoua que son père l'avait mené au sabbat dès sa jeunesse; qu'il avait promis au diable son âme et son corps; qu'à la Saint-Jean dernière, il avait vu un grand sabbat où le diable les faisait danser en rond; qu'il se mettait au milieu de la danse, en

forme de bouc noir, donnant à chacun une chandelle allumée, avec laquelle ils allaient lui baiser le derrière; que le diable lui octroyait à chaque sabbat quarante sous en monnaie, et des poudres pour faire des malélices; que quand il le voulait, il appelait le diable qui venait à lui comme un tourbillon de vent; que la nuit dernière il était venu le visiter en sa prison et lui avait dit qu'il n'avait pas moyen de le tirer d'où il était; que le diable défendait à tous de prier Dieu, d'aller à la messe, de faire les Pâques; et que pour lui, il avait fait mourir plusieurs personnes et plusieurs bêtes, au moyen des poudres qu'on lui donnait au sabbat (2).

BERTHOMÉE DE LA BEDOUCHE. Voy. BONNEVAULT.

BÉRUTH. Voy. BÉRITH.

BÊTES. Il y a, dans les choses prodigieuses de ce monde, beaucoup de bêtes qui figurent avec distinction. Les bêtes ont été longtemps des instruments à présages : les sorciers et les démons ont emprunté leurs formes; et souvent on a brûlé des chats et des chiens dans lesquels on croyait reconnaître un démon caché ou une sorcière.

Dans les campagnes, on effraie encore les enfants avec la menace de la *Bête à sept têtes*, dont l'imagination varie en tous lieux la laideur. L'opinion de cette bête monstrueuse remonte à la *Bête de l'Apocalypse*.

Des personnes accoutumées aux visions extraordinaires ont vu quelquefois des spectres de bêtes. On sait la petite anecdote de ce malade à qui son médecin disait : — Amendez-vous, car je viens de voir le diable à votre porte. — Sous quelle forme? demanda le moribond. — Sous celle d'un âne. — Bon, répliqua le malade, vous avez eu peur de votre ombre.

Des doctes croient encore que les animaux, à qui ils n'accordent point d'âme, peuvent revenir, et on cite des spectres de ce genre.

Meyer, professeur à l'Université de Halle, dans son *Essai sur les apparitions*, § 17, dit que les revenants et les spectres ne sont peut-être que les âmes des bêtes qui, ne pouvant aller ni dans le ciel ni dans les enfers, restent ici errantes et diversement conformées. Pour que cette opinion eût quelque fondement, il faudrait croire, avec les péripatéticiens, que les bêtes ont une âme quelconque, ce qui n'est pas facile.

Les pythagoriciens sont allés plus loin; ils ont cru que par la métempsychose les âmes passaient successivement du corps d'un homme dans celui d'un animal. Ils respectaient les brutes, et disaient au loup :

Bonjour, frère.

Le père Bougeant, de la compagnie de Jésus, dans un petit ouvrage plein d'esprit, *l'Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, adopta par plaisanterie un système assez singulier. Il trouve aux bêtes trop

(1) Hincmari archiep. Epist., t. II, p. 806. Leloyer, Disc. et hist. des spectres, liv. VI, ch. xiii. Dom Calmet, Traité sur les apparit., ch. 46. M. Garinet, Histoire de la magie en France, p. 56.

(2) Discours sommaire des sortilèges et vénéfices tiré des procès criminels jugés au siège royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année 1599, p. 29.

d'esprit et de sentiment pour n'avoir pas une âme; mais il prétend qu'elles sont animées par des démons qui font pénitence sous cette enveloppe, en attendant le jugement dernier, époque où ils seront plongés en enfer. Ce système est soutenu de la manière la plus ingénieuse: ce n'était qu'un amusement; on le prit trop au sérieux. L'auteur fut gravement réfuté et obligé de désavouer publiquement des opinions qu'il n'avait mises au jour que comme un délassement.

Cependant, le père Gaston Pardies, de la même société de Jésus avait écrit, quelque temps auparavant, que les bêtes ont une certaine âme (1), et on ne l'avait pas repris. Mais on pensa, qu'après de certains esprits, l'ingénieux amusement du père Bougeant pouvait faire naître de fausses idées.

BEURRE. On croit, dans plusieurs villages, empêcher le beurre de se faire en récitant à rebours le psaume *Nolite fieri* (2). Bodin ajoute que, par un effet d'antipathie naturelle, on obtient le même résultat en mettant un peu de sucre dans la crème; et il conte qu'étant à Chelles, en Valois, il vit une chambrière qui voulait faire fouetter un petit laquais, parce qu'il l'avait tellement maléficié, en récitant à rebours le psaume cité, que depuis le matin elle ne pouvait faire son beurre. Le laquais récita alors naturellement le psaume, et le beurre se fit (3).

Dans le Finistère, dit-on, l'on ensorcelle encore le beurre. On croit aussi dans ce pays que si l'on offre du beurre à saint Hervé, les bestiaux qui ont fourni la crème n'ont rien à craindre des loups, parce que ce saint étant aveugle se faisait guider par un loup (4).

BEURRE DES SORCIÈRES. Le diable donnait aux sorcières de Suède, entre autres animaux destinés à les servir, des chats qu'elles appelaient *emporteurs*, parce qu'elles les envoyaient voler dans le voisinage. Ces emporteurs, qui étaient très-gourmands, profitaient de l'occasion pour se régaler aussi, et quelquefois ils s'emplissaient si fort le ventre, qu'ils étaient obligés en chemin de rendre gorge. Leur vomissement se trouve habituellement dans les jardins potagers. « Il a une couleur aurore et s'appelle le *beurre des sorcières* (5). »

BEVERLAND (ADRIEN), avocat hollandais, de Middelbourg, auteur des *Recherches philosophiques sur le péché originel* (6), pleines de grossièretés infâmes. Les protestants mêmes, ses co-religionnaires, s'en indignèrent et mirent cet homme en prison à Leyde; il s'en échappa et mourut fou, à Londres, en 1712. Sa folie était de se croire constamment poursuivi par deux cents hommes qui avaient juré sa mort (7).

(1) Dans son Disc. de la connaissance des bêtes. Paris, 4^e éd., 1696.

(2) Thiers, Traité des superstitions, t. 1^{er}. Il n'y a pas de psaume *Nolite fieri*. Ce n'est qu'une division du psaume 31.

(3) Démonomanie des sorcières, liv. II, ch. 1^{er}.

(4) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. 1^{er}, p. 14 et 15.

(5) Bekker, Le Monde enchanté, liv. IV, ch. 29.

(6) Hadriani Beverlandi peccatum originale philologico elucubratum, a Themidis alumno, Eleutheropoli in

BEYREVRA, démon indien, chef des âmes qui errent dans l'espace, changées en démons aériens. On dit qu'il a de grands ongles très-crochus. Brahma ayant un jour insulté un dieu supérieur, Beyrevra, chargé de le punir, lui coupa une tête avec son ongle. Brahma, humilié, demanda pardon, et le dieu Es-wara lui promit, pour le consoler, qu'il ne serait pas moins respecté avec les quatre têtes qui lui restaient, qu'il ne l'était auparavant avec cinq.

BIAULE, berger sorcier. Voy. Hocque.

BIBLE DU DIABLE. C'est sans doute le grimoire ou quelque autre satras de ce genre. Mais Delancré dit que le diable fait croire aux sorciers qu'il a sa Bible, ses cahiers sacrés, sa théologie et ses professeurs; et un grand magicien avoua, étant sur la sellette au parlement de Paris, qu'il y avait à Tolède soixante-treize maîtres en la faculté de magie, lesquels prenaient pour texte la Bible du diable (8).

BIBLIOMANCIE, divination ou sorte d'épreuve employée autrefois pour reconnaître les sorciers. Elle consistait à mettre dans un des côtés d'une balance la personne soupçonnée de magie, et dans l'autre la Bible: si la personne pesait moins, elle était innocente; si elle pesait plus, elle était jugée coupable; ce qui ne manquait guère d'arriver, car bien peu d'in-folio pèsent un sorcier.

On constituait encore la destinée ou le sort, en ouvrant la Bible avec une épingle d'or, et en tirant présage du premier mot qui se présentait.

BIETKA. Il y avait en 1597, à Wilna en Pologne, une fille nommée Bietka, qui était recherchée par un jeune homme appelé Zacharie. Les parents de Zacharie ne consentant point à son mariage, il tomba dans la mélancolie et s'étrangla. Peu de temps après sa mort, il apparut à Bietka, lui dit qu'il venait s'unir à elle et lui tenir sa promesse de mariage. Elle se laissa persuader; le mort l'épousa donc, mais sans témoins. Cette singularité ne demeura pas longtemps secrète; on sut bientôt le mariage de Bietka avec un esprit, on accourut de toutes parts pour voir la mariée; et son aventure lui rapporta beaucoup d'argent, car le revenant se montrait et rendait des oracles; mais il ne donnait ses réponses que du consentement de sa femme, qu'il fallait gagner. Il faisait aussi beaucoup de tours; il connaissait tout le présent, et prédisait un peu l'avenir.

Au bout de trois ans, un magicien italien ayant laissé échapper depuis ce temps un esprit qu'il avait longtemps maîtrisé, vint en Pologne, sur le bruit des merveilles de

horto Hesperidum, typis Adami et Evæ, terræ fil. in-8°, 1678. La Justa detestatio libelli sceleratissimi Hadriani Beverlandi de peccato originali. In-8°. Gorinchemii, 1680, est une réfutation de cet écrit détestable, dont on a publié en 1734, in-12, une imitation mêlée de contes aussi méprisés.

(7) Gabriel Peignot, Dict. des livres condamnés au feu.

(8) Delancré, Incrédulité et mécréance du sortilège, etc. traité 7. Voyez Université.

l'époux de Bielka, déclara que le prétendu revenant était le démon qui lui appartenait, le renferma de nouveau dans une bague, et le remporta en Italie, en assurant qu'il eût causé de très-grands maux en Pologne s'il l'y eût laissé (1). De sorte que la pauvre Bielka en fut pour trois années de mariage avec un démon. Le fait est raconté par un écrivain qui croit fermement à ce prodige, et qui s'étonne seulement de ce que ce démon était assez matériel pour faire tous les jours ses trois repas. Des critiques n'ont vu là qu'une suite de supercheries, à partir de la prétendue strangulation de l'homme qui fit ensuite le revenant.

BIFRONS, démon qui paraît avec la figure d'un monstre. Lorsqu'il prend forme humaine, il rend l'homme savant en astrologie, et lui enseigne à connaître les influences des planètes; il excelle dans la géométrie; il connaît les vertus des herbes, des pierres précieuses et des plantes; il transporte les cadavres d'un lieu à un autre. On l'a vu aussi allumer des flambeaux sur les tombeaux des morts. Il a vingt-six légions à ses ordres.

BIFROST. L'Edda donne ce nom à un pont tricolore, qui va de la terre aux cieux, et qui n'est que l'arc-en-ciel, auquel les Scandinaves attribuaient la solidité. Ils disaient qu'il est ardent comme un brasier, sans quoi les démons l'escaladeraient tous les jours. Ce pont sera mis en pièces à la fin du monde, après que les mauvais génies sortis de l'enfer l'auront traversé à cheval. Voy. **SURTUR**.

BIGOIS ou **BIGOTIS**, sorcière toscane qui, dit-on, avait rédigé un savant livre sur la connaissance des pronostics donnés par les éclairs et le tonnerre. Ce savant livre est perdu, et sans doute Bigois est la même que Bagoé.

BILIS. Les Madécasses désignent sous ce nom certains démons, qu'ils appellent aussi anges du septième ordre.

BILLARD (PIERRE). Né dans le Maine en 1653, mort en 1726, auteur d'un volume in-12, intitulé *la Bête à sept têtes*, qui a paru en 1693. Cet ouvrage lourd, dirigé contre les jésuites, est très-absurde et très-niais. Selon Pierre Billard, la bête à sept têtes prédite par l'Apocalypse était la société de Jésus.

BILLIS, sorciers redoutés en Afrique, où ils empêchent le riz de croître et de mûrir. Les nègres mélancoliques deviennent quelquefois sorciers ou billis; le diable s'empare d'eux dans leurs accès de tristesse, et leur apprend alors, disent-ils, à faire des maléfices et à connaître les vertus des plantes magiques.

BINET (Benjamin), auteur du petit volume intitulé : *Traité des dieux et des démons du paganisme*, avec des remarques critiques sur le système de Bekker; Delft, 1696, in-12.

BINET (CLAUDE). On recherche de Claude Binet, avocat du seizième siècle, les *Oracles des douze sibylles, extraits d'un livre antique, avec les figures des sibylles portraites au vif*,

par Jean Rabel, traduit du latin de Jean Dorat en vers français. Paris, 1586, in-folio.

BIRAGUES (FLAMINIO DE), auteur d'une facétie intitulée : *l'Enfer de la mère Cardine*, traitant de l'horrible bataille qui fut aux enfers aux noces du portier Cerberus et de Cardine, in-8°, Paris, 1585 et 1597. C'est une satire qui ne tient, que si on le veut bien, à la démonographie. P. Didot l'a réimprimée à cent exemplaires en 1793. L'auteur était neveu du chancelier de France, René de Biragues.

BIRCK (HUMBERT), notable bourgeois d'Oppenheim et maître de pension, mort en novembre 1620, peu de jours avant la Saint-Martin. Le samedi qui suivit ses obsèques, on ouït certains bruits dans la maison où il avait demeuré avec sa première femme; car, étant devenu veuf, il s'était remarié. Son beau-frère soupçonnant que c'était lui qui revenait, lui dit :

— Si vous êtes Humbert, frappez trois coups contre le mur.

En effet, on entendit trois coups seulement; d'ordinaire il en frappait plusieurs. Il se faisait entendre aussi à la fontaine où l'on allait puiser de l'eau, et troublait le voisinage, se manifestant par des coups redoublés, un gémissement, un coup de sifflet ou un cri lamentable. Cela dura environ six mois.

Au bout d'un an, et peu après son anniversaire, il se fit entendre de nouveau plus fort qu'auparavant. On lui demanda ce qu'il souhaitait; il répondit d'une voix rauque et basse : — Faites venir, samedi prochain, le curé et mes enfants.

Le curé étant malade ne put venir que le lundi suivant, accompagné de bon nombre de personnes. On demanda au mort s'il désirait des messes? il en désira trois; s'il voulait qu'on fit des aumônes? il dit : — Je souhaite qu'on donne aux pauvres huit mesures de grain; que ma veuve fasse des cadeaux à tous mes enfants, et qu'on réforme ce qui a été mal distribué dans ma succession, — somme qui montait à vingt florins.

Sur la demande qu'on lui fit, pourquoi il infestait plutôt cette maison qu'une autre, il répondit qu'il était forcé par des conjurations et des malédictions. S'il avait reçu les sacrements de l'Eglise? — Je les ai reçus, dit-il, du curé, votre prédécesseur. — On lui fit dire avec peine le *Pater* et l'*Ave*, parce qu'il en était empêché, à ce qu'il assurait, par le mauvais esprit, qui ne lui permettait pas de dire au curé beaucoup d'autres choses.

Le curé, qui était un prémontré de l'abbaye de Toussaints, se rendit à son couvent afin de prendre l'avis du supérieur. On lui donna trois religieux pour l'aider de leurs conseils. Ils se rendirent à la maison, et dirent à Humbert de frapper la muraille; il frappa assez doucement. — Allez chercher une pierre, lui dit-on alors, et frappez plus fort. Ce qu'il fit.

Quelqu'un dit à l'oreille de son voisin, le plus bas possible : Je souhaite qu'il frappe

(1) Adrien Regenvolsius, *Systema historico-chronologicum ecclesiarum scilavonicarum*. Utrecht, 1652, p. 98

sept fois, et aussitôt l'âme frappa sept fois.

On dit le lendemain les trois messes que le revenant avait demandées; on se disposa aussi à faire un pèlerinage qu'il avait spécifié dans le dernier entretien qu'on avait eu avec lui. On promit de faire les aumônes au premier jour, et, dès que ses dernières volontés furent exécutées, Humbert Birck ne revint plus (1)..... — Cette histoire n'est pas autrement expliquée.

BIRON. Le maréchal de Biron, que Henri IV fit décapiter pour trahison, en 1602, croyait aux prédictions. Pendant le cours de son procès, il demanda de quel pays était le bourreau? On lui répondit qu'il était Parisien. — Bon, dit-il. — Et il s'appelle Bourguignon. — Ah! je suis perdu, s'écria le maréchal; on m'a prédit que si je pouvais éviter par derrière le coup d'un Bourguignon, je serais roi.

M. Chabot de Bouin a écrit très-agréablement cette légende, développée dans l'*Almanach prophétique* de 1846.

BISCAR (JEANNETTE), sorcière boiteuse du Labour, que le diable, en forme de bouc, transportait au sabbat, où, pour le remercier, elle faisait des culbutes et des cabrioles (2).

BISCAYENS, vagabonds de l'espèce des Bohémiens, qui disaient la bonne aventure dans les villes et dans les villages.

BISCLAVARET. C'est le nom que donnent les Bretons au loup-garou. On le dérive de *bleiz-garv* (loup méchant). Nous emprunterons aux *Légendes françaises* de M. Edouard d'Anglemont, dont on n'a pas oublié le succès, la légende du bisclavaret, célèbre dans un pays où l'on croit que Dieu punit certains crimes par la transformation du coupable en loup-garou.

Mes pas de l'Armorique ont foulé les rivages;
J'ai vu ses hauts genêts et ses landes sauvages;
J'ai vu ses grands marais peuplés de mille oiseaux,
Qui se croisaient dans l'air ou fuyaient sous les eaux;
J'ai vu ses habitants former de lourdes danses,
Dont l'aigre biniou (3) mesurait les cadences;
Et souvent, sous l'abri d'un gothique manoir,
Tandis que dans le lait je trempais un pain noir,
Que la crêpe pour moi, sous la main d'une femme,
Naissait en frémissant au milieu de la flamme,
Sur l'escabeau de bois auprès de l'âtre assis,
J'ai du pâtre breton entendu les récits;
Et l'un d'eux est surtout resté dans ma mémoire.
Si l'étrange vous plaît, écoutez cette histoire :

I.
Non loin du champ témoin d'un combat immortel (4),
S'élevait autrefois un superbe castel;
Là, près de son épouse aimable, jeune et belle,
Le comte de Kervan, brûlant d'amour pour elle,
Bienfaisant, adoré de ses vassaux nombreux,
Vivait, et de ses jours le cours semblait heureux;
Mais pourtant quelquefois la charmante Comtesse
Surprenait sur son front des marques de tristesse,
Surtout quand, sorti seul, il rentrait chaque soir,
Épuisé de fatigue et pressé de s'asseoir.
Et, comme il revenait d'une course nocturne,
Son épouse à l'aspect de son air taciturne :
— La souffrance se peint sur ton front obscurci !
Qui peut donc, cher époux, te chagriner ainsi ?
Et pourquoi vers la nuit chercher la solitude

(1) Livre des prodiges, édit. de 1821, p. 73.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc., liv. II, disc. 4.

Quand de te consoler je ferais mon étude?

Parle....—Je ne le puis, cessons cet entretien.

—Prouve-moi ton amour, ne me déguise rien;

La peine est plus légère alors qu'on la partage :

Ah! ne me cache pas la tienne davantage.

—Tu le veux, apprends donc un horrible secret :

Ton époux chaque soir devient bisclavaret,

—O ciel! qu'as-tu donc fait? — Je suis exempt de crime;

Du forfait d'un aïeul vois en moi la victime :

Il égorga son frère, et le ciel en courroux

Le jeta pour sa vie au rang des loups-garoux;

Et, qui plus est, depuis, les mâles de sa race

Sont une heure par jour soumis à sa disgrâce;

Et si par un hasard que je ne prévois point,

Un ennemi cruel déroba le pourpoint

Que je dépouille et cache en un secret asile,

Avant que dans les bois chaque soir je m'exile,

Il me faudrait, dit-on, rester bisclavaret,

Tant que de cet habit le sort me priverait.

La Comtesse, à ces mots, par un tendre langage,

Aux yeux de son époux doux et précieux gage

D'un amour éternel, d'un avenir serein,

Ecarter de son front le voile du chagrin.

Il éprouve en son âme une joie inconnue;

Ainsi lorsqu'emportant une orageuse nue,

Le vent chasse la pluie, aussitôt les forêts

Se parent d'un éclat plus riant et plus frais.

II.

Homme, que je te plains si t'h livres ton âme

A l'espoir d'être aimé sans cesse d'une femme,

Surtout lorsque son cœur une fois a changé!

Sous les drapeaux français depuis un an rangé,

Arthur, jeune Breton, d'une origine illustre,

Dans la guerre de Naples a trouvé quelque lustre.

Il revient chevalier aux champs de ses aïeux;

C'est là que de longs pleurs ont scellé ses adieux;

Qu'une jeune beauté, lorsqu'il s'éloigna d'elle,

Lui promit par serment de lui rester fidèle.

Il accourt, il revoit le paternel séjour;

Il apprend que l'objet d'un fanatique amour

De ses engagements n'avait point tenu compte!

Cette amante parjure est l'épouse du Comte!

Saisi par les transports d'un désespoir sans frein,

Sous les habits grossiers d'un obscur pèlerin,

A voir celle qu'il aime Arthur se détermine,

Vers le château du Comte aussitôt s'achemine;

Il vole; au jour mourant il frappe; on l'introduit,

Et dans la grande salle un varlet le conduit :

Là, devant des drapeaux, des portraits de famille,

La belle châtelaine, animant une aiguille,

De la laine avec art variant la couleur,

Sur un tissu de lin fait éclore une fleur,

Et cherchant à cacher le trouble qui l'agite :

—Pèlerin, pour la nuit, vous demandez un gîte?

—Ce n'est pas pour cela, Madame, que je viens.

Vous souvient-il d'Arthur? — O ciel! — Tu t'en souviens,

Tu te souviens aussi que tu me fis entendre,

Au jour de mon départ, le serment le plus tendre...

Il était vain!... Au pied du Christ, à Ploërmel,

Tu l'avais pourtant fait au nom de saint Armel!

Ai-je donc mérité cette cruelle injure?

Devais-je donc m'attendre à te trouver parjure,

Lorsque, pour t'obtenir d'un père ambitieux,

Je cherchais des combats les honneurs périlleux?

Eh bien! J'oublierai tout, si le sort nous rassemble!

Qu'ensemble nous vivions, que nous mourions ensemble :

—Arthur, pardonne-moi; l'on a forcé mes vœux;

Celle qui t'aime encor cède à ce que tu veux.

—Exilons-nous, cherchons quelque plage ignorée.

—Non, ma faute peut être autrement réparée :

Le Comte maintenant erre dans la forêt;

Viens, viens, que mon mari reste bisclavaret.

Et, pleine du dessein que sa bouche lui conte,

Elle court et saisit les vêtements du Comte;

Et sous la forme humaine il ne reparut pas.

Son épouse sema le bruit de son trépas,

Montra de la douleur l'apparence trompeuse,

Ordonna les apprêts d'une messe pompeuse,

Et fit, sur le perron, exposer un cercueil,

Entouré de varlets vêtus d'habits de deuil,

Et couvert d'un drap noir semé de blanches larmes,

Où du Comte gisaient le mantel et les armes.

(3) Espèce de cornemuse.

(4) Le combat des Trente.

Le convoi funéraire, aux lueurs des flambeaux,
Partit le lendemain pour le champ des tombeaux;
A ce lugubre aspect tous les cœurs se serrèrent,
Les villageois surtout s'émurent et pleurèrent;
Et lorsque le cercueil de la corde glissa,
Et sous des flots de terre au tombeau s'enfonça,
Sur le falte anguleux du mur du cimetière,
Un énorme loup noir dressant sa tête altière,
Aux prières des morts mêla des hurlements,
Dont l'église trembla jusqu'en ses fondements!

III.

Deux jours ont fui : non loin du chêne de Mi-voie,
Des limiers pleins de feu courent sur une voie,
Et le duc de Bretagne et quelques chevaliers,
Les suivent à travers les taillis, les hailliers,
Courbés sur leurs chevaux que la sueur sillonne,
Que de ses coups pressés l'éperon aiguillonne.
Mais quel est l'animal dont la puissante odeur
De la meute du prince excite ainsi l'ardeur?
C'est encore un loup noir et grand! Comme il va vite!
Il rit en cent détours des limiers qu'il évite;
Et bornant tout à coup son essor vagabond,
Près du coursier ducal se jette d'un seul bond,
Prend un air suppliant, pousse des cris étranges,
Mais qui rappellent ceux d'un enfant sous les langes!
Contre lui les épieux sont tournés sur-le-champ,
Mais le Duc, attendri par son aspect touchant,
Le fait charger vivant des nœuds d'une courroie,
Et Nantes le revoit bientôt avec sa proie,
Qui, docile à son frein, douce comme un agneau,
Semble s'accommoder de son destin nouveau

IV.

C'est toujours vainement que l'enfant de la terre
Enveloppe un forfait du plus secret mystère!
Celui dont en tous lieux l'œil veille incessamment,
Fait luire tôt ou tard le jour du châtement!

Un an s'est écoulé; sur les rives que l'Erdre
Baigne, en cherchant la Loire où ses eaux vont se perdre,
Dans le pré d'Aniane, un cirque est préparé;
Sur les bancs de velours dont il est entouré,
La noblesse bretonne en silence se place;
Tandis qu'en bouillonnant des flots de popuface
Garnissent les côteaux, les arbres d'alentour,
Et de la cathédrale envahissent la tour.
Au nord on a dressé des arcades fleuries,
Au sud un riche dais décoré d'armoiries,
De rouges panonceaux, d'armes, de boucliers,
Sous lequel, au milieu de pages, d'écuyers,
Le Duc siège, vêtu d'or, de pourpre et de soie;
Sur sa toque écarlate, un blanc panache ondoie;
On voit, auprès de lui, cet énorme loup noir
Qu'il trouva près des lieux où vainquit Beaumanoir,
Qui, devenu depuis animal domestique,
La nuit veille en la cour de son palais gothique,
Et le jour à la chasse, aux fêtes, aux repas,
Comme un fidèle chien accompagne ses pas.

Mais des clairons bruyants la fanfare guerrière
Retentit; aussitôt l'on ouvre la barrière:
Sous les arches de fleurs, couvert d'or et d'acier,
Arthur passe monté sur un brillant coursier;
Pour saluer le Duc il abaisse sa lance,
Et le loup aussitôt dans l'arène s'élance,
D'un coup rapide et sûr éventre le cheval
Arthur surpris combat cet étrange rival;
Il se sert contre lui de la lance et du glaive,
Il le frappe; le loup tombe, puis se relève,
Saisit son adversaire à la gorge et l'abat;
Et c'est en vain qu'Arthur contre lui se débat,
Et cherche à repousser son ardente furie;
C'est en vain que la foule et s'épouvante et crie,
A l'aspect du danger que le chevalier court,
Que pour le secourir on se hâte, on accourt;
Les dents de l'animal déchirent sa cuirasse,
Impriment dans ses flancs une profonde trace;
Et, sentant s'approcher le moment de la mort,
Le chevalier, vaincu par le cri du remord,
Fait le public avoué de la coupable trame,
Tandis qu'en l'écoutant la Comtesse rend l'âme!

On retrouva bientôt les vêtements soustraits,
Et du Comte à l'instant le loup reprit les traits.

BITHIES, sorcières fameuses chez les Scythes. Plinie dit qu'elles avaient le regard si dangereux, qu'elles pouvaient tuer ou ensorceler ceux qu'elles fixaient. Elles avaient

à l'un des yeux la prunelle double, l'autre prunelle était marquée de la figure d'un cheval (1).

BITRU. Voy. **SYTRY**.

BLANC D'OEUF (DIVINATION PAR LE). Voy. **OOMANCIE**.

BLANCHARD (ELISABETH), l'une des démoniaques de Loudun. Elle se disait possédée de plusieurs démons : Astaroth, Belzébuth, Pérou et Marou, etc. Voy. **GRANDIER**.

BLASPHEME. Souvent il est arrivé malheur aux gens grossiers qui blasphémaient. On en a vu, dans des accès de colère, mourir subitement. Etaient-ils étouffés par la fureur? ou frappés d'un coup d'apoplexie? ou châtiés par une puissance suprême? ou, comme on l'a dit quelquefois, étranglés par le diable? Torquemada parle, dans la troisième journée de son *Examéron*, d'un blasphémateur qui fut tué un jour par le tonnerre; et l'on reconnut avec stupeur que la foudre lui avait arraché la langue. Si c'est un hasard, il est singulier.

Monstrelet conte qu'un bourgeois de Paris, plaçant au palais, reniait Dieu, lorsqu'une pierre tomba de la voûte, et, sans blesser personne, mit en fuite les juges, les plaideurs et l'audience. C'est encore une coïncidence bizarre. Au reste, le blasphème a toujours été en horreur.

BLENDIC. On exorcisa à Soissons, en 1582, cinq énergumènes. La relation de leurs réponses et de leurs convulsions a été écrite par Charles Blendic, Artésien.

BLETTON, hydroscope qui, vers la fin du dernier siècle, renouvela à Paris les prodiges de la baguette divinatoire, appliquée à la recherche des sources et des métaux. Sa gloire s'est promptement évanouie.

BLOEMARDINE. Pendant qu'on bâtissait à Bruxelles le gracieux édifice gothique du Petit-Sablon, et que les bourgeois se remettaient un peu de la rude défaite qu'ils avaient subie en voulant combattre leur duc Jean II, dans les plaines de Vilvorde, l'esprit d'agitation continuait à fermenter dans le Brabant; et toutes sortes d'idées nouvelles se répandaient comme des épidémies qui troublaient les têtes. Le fanatisme, châtement de l'insubordination déraisonnable, s'emparait des esprits et les tournait à tous les vents. Il était fomenté par des bandes d'Albigéois et de Vaudois qui, chassés du midi de la France, s'étaient réfugiés en grand nombre dans les provinces belges et y semaient toutes sortes de doctrines saugrenues.

Des associations et des sectes se multiplièrent pour réformer la religion et la politique. Les Lollards n'étaient pas les moins curieux. Gauthier Loliard, leur chef, était un Albigéois progressif, qui enseignait que les démons avaient été chassés du ciel injustement; qu'ils y seraient rétablis un jour; que saint Michel, pour lors, et tous les anges fidèles seraient damnés à leur tour, et que tous ceux de ses auditeurs qui ne suivraient pas sa doctrine seraient damnés pareillement. Il supprimait les sacrements, les prières

(1) Plinie, liv. VII, ch. 2.

res, les bonnes œuvres, condamnait le mariage et la propriété. Père des communistes, il avait inventé tout leur système; et on n'a fait récemment que le copier. Il s'était fait une armée de disciples de tous ceux qui n'avaient rien et de tous ceux qui aimaient la débauche et le désordre.

A côté des Lollards, se dressaient les Beggards, divisés en plusieurs sections. Ceux-là venaient de l'Allemagne et tiraient leur nom du mot allemand *Begghe*, qui signifie mendier. D'abord, sous un masque rigide, ils s'étaient présentés en façon de gens qui renoncent à tout dans le monde; bientôt cependant ils mendiaient par bandes, du ton de ces hommes qui vous attendent au coin d'un bois, et qui vous disent, un gourdin à la main : J'ai besoin de dix francs. Pendant quelque temps, ils se prétendirent soumis à la règle de saint François. Ils l'abandonnèrent bientôt, déclarant qu'ils avaient soif d'une plus haute perfection, imaginant des théories bizarres et faisant mille folies.

Ces Beggards ne se recrutaient pas d'hommes seulement; des multitudes de femmes et de jeunes filles se joignaient à eux, parlaient en public, prophétisaient et se subdivisaient tous les jours en une foule de petites sectes qui souvent avaient peine à s'entendre. Alors une Bruxelloise perça tout à coup, avec un certain lustre, parmi les femmes libres, ses compatriotes. Elle était fille d'un lampiste, nommé Bloemaerd, et prétendait que son origine lui donnait le droit de distribuer la lumière. On l'appelait Bloemardine (1).

Son père l'avait fait élever au Béguinage, fondé à Bruxelles depuis l'an 1250. Plusieurs fois les béguines avaient mal auguré de la vanité étourdie de leur élève, de son esprit vagabond, de son imagination folle et de son humeur indépendante; plusieurs fois elles avaient annoncé que Bloemardine ne ferait jamais une bonne et sage ménagère, qu'elle commettrait des extravagances, et que son antipathie pour toute espèce de frein la mènerait de travers. Le lampiste et sa famille avaient ri de ces prévisions; ils admiraient l'esprit singulier de Bloemardine, sans savoir qu'un esprit mal réglé est un guide de l'espèce des feux-follets, qui ne conduisent que dans les précipices.

Cependant le bon sens public aurait dû offrir un contrepois à l'engouement du père Bloemard; car sa fille entra dans sa vingt-cinquième année sans avoir trouvé un mari.

Ce fut pour lors que, dérivant tout à fait, entraînée par sa tête folle et peut-être par le dépit, Bloemardine se mit à la tête des Beggards et prêcha une vaste morale qui rallia plusieurs sectes autour d'elle. Elle réunissait des assemblées d'hommes et de femmes, les présidait hardiment et parlait avec chaleur. Elle enseigna d'abord que le mariage était inutile; puis elle le condamna comme une intolérable chaîne et comme un obstacle à la perfection. Les mauvais ménages l'approuvèrent; les filles délaissées se

(1) Prononcez Bloumardine.

jetèrent dans ses bras; les garnements battirent des mains.

Elle disait que l'homme peut devenir ici-bas si parfait, qu'il n'a plus besoin de grâce; que devenu parfait, il peut faire librement tout ce qu'il veut; que les lois et les préceptes ne sont établis que pour les pécheurs; que la pratique des vertus n'est utile qu'aux âmes imparfaites; que ses disciples ne devaient se contraindre en rien au monde, attendu que tout ce qu'ils pouvaient faire était bien.

Elle appelait ceux qui la suivaient *frères et sœurs du Libre-Esprit*, flatteuse désignation que reçurent avec empressement tous les Beggards et tous les Lollards, ceux qui affectaient les haillons, comme ceux qui recherchaient les jouissances du luxe.

Ces divagations ne se bornèrent pas au Brabant. Les frères et les sœurs du Libre-Esprit se répandirent de tous côtés. En quelques lieux, on les nomma frérots et fratrielles ou petits frères, en Italie *bizochi*, qui veut dire besaciers, en France, par altération de leur nom, bigards et picards, dans le Midi, turlupins à cause de leurs facéties. On se mit aussi à les appeler béguins et béguines, sans doute à cause de Bloemardine, leur grande prêtresse, qui portait encore l'habit de béguinage, quoiqu'elle n'y demeurât plus, et que les honnêtes béguines de Bruxelles répudiassent ses erreurs.

On ferait un livre curieux de tous les excès déplorables auxquels se livrèrent ces fanatiques, qui croyaient se sanctifier par les débauches et les emportements. En 1308, ils s'étaient jetés sur les Juifs, avaient pillé leurs maisons, et voulaient si ardemment les exterminer, que le duc Jean II avait dû accorder aux enfants d'Israël le château de Genappe pour refuge. Une multitude en fureur, où l'on remarquait surtout les frères du Libre-Esprit du métier des savetiers et ceux du métier des tisserands, les avait poursuivis jusque-là, les avait tenus assiégés et ne s'était dispersée que devant l'armée nationale, commandée par le duc en personne.

Il y eut d'autres faits audacieux qu'il fallut réprimer par la violence et par les supplices. Mais l'esprit de rébellion changeait de batteries et ne s'éteignait pas. Devant les prédications de Bloemardine, les mœurs se perdaient, les ménages étaient troublés, les familles désunies; et le parti de cette femme était devenu si nombreux, que l'autorité contre elle se sentait impuissante.

Comme il y eut en France récemment de jeunes existences empoisonnées par le saint-simonisme et le fouriérisme, alors assurément chez les Brabançons plus d'un cœur fut froissé dans ces innovations. Nous n'en citerons qu'un souvenir. Une jeune fille, Elisa Moerinkx, allait épouser Bernard Drugman. Dans l'aisance de sa famille et dans l'heureux caractère de celui qu'elle aimait, elle ne voyait qu'un riant avenir, quand Bernard fut entraîné par ses amis à une assemblée des frères et des sœurs du Libre-Esprit; protégé par son amour, il se crut assez

fort ; honnête chrétien jusqu'alors, il se crut assez affermi pour assister là en simple curieux. Il ignorait qu'on ne brave pas impunément certains dangers. Dans l'atmosphère de la licence, il en respira les premiers enivremens ; et comme il était aussi faible qu'il se croyait solide, il y prit goût.

Pour la première fois il dissimula avec sa fiancée ; il lui cacha son apparition parmi les Beggards ; il retourna aux assemblées et s'y laissa initier. Il en eut regret une heure après, et il pressa son mariage.

Mais la jeune fille apprit que Bernard avait été vu dans les réunions des fraticelles. Ardente, indignée, elle lui fit de vifs reproches. Elle pleura avec colère de ce qui lui paraissait un opprobre, et ce n'était pas autre chose. Pourtant, voyant Bernard touché et confus, elle admit ses excuses, déplora sa faiblesse et finit par se calmer, en ne lui imposant d'autre peine et d'autre épreuve qu'un retard de quinze jours pour les noces ; peut-être eût-elle dû, au contraire, en avancer le moment. Bernard, véritablement revenu de son égarement, se sentit plus épris que jamais ; il se promit bien d'éviter désormais ses pernicioeux amis, d'autant plus que l'on connut, sur ces entre-faites, à Bruxelles, une décision du saint-siège, qui condamnait les frères et les sœurs du Libre-Esprit.

Les vraies béguines avaient été fort désolées d'apprendre qu'on les confondit avec les femmes du parti des Beggards. Elles s'étaient adressées fidèlement au souverain pontife. Déjà au concile de Vienne, en 1310, les désordres de ces hérétiques avaient été frappés d'anathème par le pape Clément V. Jean XXII, son successeur, venait de déclarer spécialement, dans une décrétale, que cette censure ne regardait aucunement les béguines des Pays-Bas, qui étaient restées pures d'erreurs, et qui ne tiraient pas leur origine des Beggards dissolus, mais du vénérable Lambert Beygh, prêtre de Liège, fondateur des béguinages en 1180.

L'ignorance où ils ont été de cette décrétale a fourvoyé la plupart des historiens, qui ont reproché confusément aux pieuses béguines des infamies qu'elles ont toujours abhorrées. La même pièce aggravait encore les condamnations portées contre les sectaires de Bloemardine.

Bernard évita donc toute occasion de retourner aux assemblées ; mais il luttait contre la tentation ; une fois qu'on a mis le pied dans le mal, il est rare qu'on n'y sente pas un attrait de retour, qui est comme une puissance magnétique, contre laquelle ce qui est bon dans le cœur doit résister avec force. Il voyait tous les jours Elisa, puisait dans son entretien de la constance, et s'occupait de son mariage. Il se promettait toujours qu'une fois uni à celle qu'il aimait, il ne songerait plus aux frères libres. Il eût pu remarquer cependant que plus d'un heureux mari était tombé dans le piège ; et il se faisait illusion en cherchant son appui ailleurs que dans une vertu solide.

Dans la semaine qui précédait le moment fixé pour son mariage, un jour qu'il venait de quitter sa fiancée, il rencontra deux de ses amis qui lui reprochèrent gaiement sa fuite, qui le raillèrent un peu sur le lien qu'il allait contracter, et qui lui lurent des passages de deux écrits que venait de rédiger Bloemardine, l'un *sur l'esprit de liberté*, l'autre *sur l'amour séraphique*. Ces lectures parurent le frapper. Ils lui contèrent alors qu'ils se rendaient à une séance curieuse. Un jeune prêtre, qui venait d'être ordonné, et qui se nommait Jean de Ruysbroeck, allait combattre dans une discussion publique Bloemardine et ses doctrines. D'autres curieux arrivaient à chaque instant et se joignaient aux trois amis ; ils entraînent Bernard, qui composa avec lui-même, en se proposant d'applaudir le défenseur des mœurs et de la vérité.

Le voilà donc de nouveau parmi les esprits libres. Jean de Ruysbroeck parla dignement et sagement. Mais son langage sérieux et grave fut étouffé par les répliques de Bloemardine, qui ne s'adressait qu'aux passions, et qui n'en réprimait aucune. Le jeune prêtre fut hué par l'assemblée ; les plus éveillés de la bande firent même contre lui des chansons burlesques et détestables, que l'on chanta aussitôt dans les rues de Bruxelles. Bernard ne prit pas sa défense, et il crut s'acquitter avec lui-même, en ne le sifflant pas.

Tirailé entre le bien et le mal, il sentait qu'il devait se retirer, donnant raison dans ce qui lui restait de droiture à Jean de Ruysbroeck, lorsqu'un de ses amis lui dit : — Vous allez voir quelque chose de nouveau.

En attendant cette nouveauté si vaguement annoncée, on se mit à danser ; Bernard, emporté dans ce tourbillon désordonné, s'y abandonna. Après la danse, on but de la bière forte, et les têtes s'échauffaient, lorsque la nouveauté parut ; c'était un siège en argent, offert à Bloemardine par ses disciples. On l'apportait sur un brancard qui s'abaissa devant elle. On fit monter la femme libre sur cette espèce de trône, on l'éleva, en quelque sorte, sur le pavois, puis on la promena en triomphe par les rues de Bruxelles, en même temps qu'on chansonnait son pieux adversaire.

Les disciples marchaient trois à trois, se tenant par le bras, chantant et hurlant, précédés de drapeaux et de tambours. Bernard, entre ses deux amis qui ne le quittaient point, étourdi, à demi-ivre, ne s'aperçut pas qu'il passait sous les fenêtres d'Elisa. — Elle le reconnut, recula et ferma la verrière.

Après avoir traversé Bruxelles, la bande, portant toujours sa reine sur son trône d'argent, marcha jusqu'à Vilvorde, où l'on entra au clair de la lune. Il fallut y coucher. A son réveil, Bernard honteux s'échappa et revint à Bruxelles. Après avoir rajusté sa toilette, il courut chez sa future. Elle était absente, la maison fermée, et personne ne sut lui dire où il trouverait Elisa et sa mère.

Plusieurs jours passèrent ainsi.

Pendant ce temps-là, le scandale des disciples de Bloemardine allait en croissant; les sectaires faisaient tous les jours des progrès; ils en venaient aux nudités des adamites et rentraient à grands pas dans l'état sauvage. La partie saine de Bruxelles, qui faisait purlant la majorité, s'alarma sérieusement.

Les magistrats, soutenus par les honnêtes bourgeois, prirent des mesures sévères, chassèrent Bloemardine, et dispersèrent les frères et les sœurs du Libre-Esprit. Ceux de ces malheureux qui ne voulurent pas renoncer à leurs écarts se retirèrent sur le Rhin, où les Beggards se maintinrent pour former d'autres hérésies.

Ce ne fut qu'un mois après sa promenade de Vilvorde, que Bernard désolé retrouva Elisa. Elle s'était réfugiée au béguinage. Le pauvre jeune homme ne put reconquérir le cœur qu'il avait perdu. A tout ce qu'il put dire pour obtenir son pardon, la jeune fille resta inflexible; et lorsqu'il lui rappela qu'une première fois elle lui avait fait grâce, elle se contenta de répondre: On revient de la colère, on ne revient pas du mépris.

Bloemardine en vieillissant perdit son influence et tomba dans le décri. Après sa mort, on fit présent de son fauteuil d'argent à la duchesse de Brabant. Mais comme les partisans de la femme libre assuraient que ce siège avait des vertus merveilleuses et qu'il faisait des miracles, on jugea qu'il fallait détruire cet aliment de superstitions vaines; on l'envoya à la fonte, et c'est dommage, c'était un curieux monument de la folie humaine.

Longtemps après les événements que nous venons de rapporter, vers l'année 1350, sous le règne de Jeanne, un homme courbé par l'âge et plus encore par le chagrin pleurait et sanglotait amèrement, à l'enterrement d'une béguine.

La défunte si regrettée était Elisa Moerinx, morte fille; l'homme désolé était Bernard Drugman, qui n'avait jamais pu fléchir sa rigueur et qui n'avait pas voulu rechercher une autre femme. — Singulier mélange de faiblesse et de force.

BLOKULA. Vers l'année 1670, il y eut en Suède; au village de Mohra, dans la province d'Elfdalen, une affaire de sorcellerie qui fit grand bruit. On y envoya des juges. Soixante-dix sorcières furent condamnées à mort; une foule d'autres furent arrêtées, et quinze enfants se trouvèrent mêlés dans ces débats.

On disait que les sorcières se rendaient de nuit dans un carrefour, qu'elles y évoquaient le diable à l'entrée d'une caverne, en disant trois fois :

— Antesser, viens ! et nous porte à Blokula !

C'était le lieu enchanté et inconnu du vulgaire, où se faisait le sabbat. Le démon Antesser leur apparaissait sous diverses formes, mais le plus souvent en justaucorps gris, avec des chausses rouges ornées de rubans,

(1). Bastiazar Bekker, *Le Monde enchanté*, liv. IV, ch. 29, d'après les relations originales.

des bas bleus, une barbe rousse, un chapeau pointu. Il les emportait à travers les airs à Blokula, aidé d'un nombre suffisant de démons, pour la plupart travestis en chèvres; quelques sorcières, plus hardies, accompagnaient le cortège, à cheval sur des manches à balai. Celles qui menaient des enfants plantaient une pique dans le derrière de leur chèvre; tous les enfants s'y perchaient à califourchon, à la suite de la sorcière, et faisaient le voyage sans encombre.

Quand ils sont arrivés à Blokula, ajoute la relation, on leur prépare une fête; ils se donnent au diable, qu'ils jurent de servir; ils se font une piqure au doigt et signent de leur sang un engagement ou pacte; on les baptise ensuite au nom du diable, qui leur donne des raclures de cloches. Ils les jettent dans l'eau, en disant ces paroles abominables :

— De même que cette raclure ne retournera jamais aux cloches dont elle est venue, ainsi que mon âme ne puisse jamais entrer dans le ciel.

La plus grande séduction que le diable emploie est la bonne chère; et il donne à ces gens un superbe festin, qui se compose d'un potage aux choux et au lard, de bouillie d'avoine, de beurre, de lait et de fromage. Après le repas, ils jouent et se battent; et si le diable est de bonne humeur, il les rosse tous avec une perche, « ensuite de quoi il se met à rire à plein ventre. » D'autres fois il leur joue de la harpe.

Les aveux que le tribunal obtint apprirent que les fruits qui naissaient du commerce des sorcières avec les démons étaient des crapauds ou des serpents.

Des sorcières révélèrent encore cette particularité, qu'elles avaient vu quelquefois le diable malade, et qu'alors il se faisait appliquer des ventouses par les sorciers de la compagnie.

Le diable enfin leur donnait des animaux qui les servaient et faisaient leurs commissions; à l'un un corbeau, à l'autre un chat, qu'ils appelaient *emporteur*, parce qu'on l'envoyait voler ce qu'on désirait, et qu'il s'en acquittait habilement. Il leur enseignait à traire le lait par charme, de cette manière : le sorcier plante un couteau dans une muraille, attache à ce couteau un cordon qu'il tire comme le pis d'une vache; et les bestiaux qu'il désigne dans sa pensée sont traits aussitôt jusqu'à épuisement. Ils employaient le même moyen pour nuire à leurs ennemis, qui souffraient des douleurs incroyables pendant tout le temps qu'on tirait le cordon. Ils tuaient même ceux qui leur déplaisaient, en frappant l'air avec un couteau de bois.

Sur ces aveux on brûla quelques centaines de sorciers, sans que pour cela il y en eût moins en Suède (1). — Voilà des faits; pour les comprendre, voy. BOUCS et SABBAT.

BOBIN (NICOLAS), sorcier jugé à Montmorillon, en Poitou, dans l'année 1599. Il fit à peu près la même confession que Berthomé

du Lignon. Il était allé, comme lui, au sabbat et s'était donné au diable, qui lui avait fait renier Dieu, le baptême et ses parents. Il conta qu'après l'offrande, le diable se montrait quelquefois en forme d'homme noir, ayant la voix cassée d'un vieillard; que, quand il appelait le diable, il venait à lui en homme ou en bouc; que lorsqu'il allait au sabbat, il y était porté par un vent; qu'il y rendait compte de l'usage de ses poudres, qu'il avait toujours fidèlement employées à mal faire; qu'il portait la marque du diable sur l'épaule; que quand il donnait des maladies, il les donnait au nom du diable, et les guérissait au même nom; qu'il en avait fait mourir ainsi, et guéri plusieurs (1)...

BOCAL, sorcier qui fut arrêté à vingt-sept ans dans le pays de Labour, sous Henri IV, comme convaincu d'avoir été vu au sabbat, vêtu en prêtre, et servant de diacre ou desous-diacre les nuits des trois jours qui précédèrent sa première messe dans l'église de Sibour (car ce malheureux était prêtre); et, comme on lui demandait pourquoi il disait plutôt la messe au sabbat qu'à l'église, il répondit que c'était pour s'essayer et voir s'il ferait bien les cérémonies. Sur la déposition de vingt-quatre témoins, qui disaient l'avoir vu au sabbat, chantant la messe, il fut condamné à mort après avoir été dégradé. Lorsqu'il allait être exécuté, il était tellement tendu à rendre son âme au diable, auquel il l'avait promise, que jamais il ne sut dire ses prières au confesseur qui l'en pressait. Les témoins ont déclaré que la mère, les sœurs et toute la famille de Bocal étaient sorciers, et que quand il tenait le bassin des offrandes, au sabbat, il avait donné l'argent desdites offrandes à sa mère, en récompense, sans doute, de ce qu'elle l'avait, dès sa naissance, voué au diable, comme font la plupart des autres mères sorcières (2).

BODEAU (JEANNE), sorcière du pays de Labour qui, au rapport de Pierre Delancre, conta qu'à l'abominable cérémonie, appelée la messe du sabbat, on faisait l'élévation avec une hostie noire, de forme triangulaire (3).

BODILIS. Cambry, dans son *Voyage au Finistère*, parle de la merveilleuse fontaine de Bodilis; à trois quarts de lieue de Landivisiau. Les habitants croient qu'elle a la propriété d'indiquer si une jeune fille n'a pas fait de faute. Il faut dérober à celle dont on veut apprécier ainsi la sagesse, l'épine qui attache sa collerette en guise d'épingle, et la poser sur la surface de l'eau: tout va bien si elle surnage; mais si elle s'enfonce, c'est qu'il y a blâme.

BODIN (JEAN), savant jurisconsulte et démonographe angevin, mort de la peste en 1596. L'ouvrage qui fit sa réputation fut sa *République*, que La Harpe appelle le germe de l'*Esprit des lois*. Sa *Démonomanie* lui donne ici une place; mais il est difficile de

juger Bodin. On lui attribue un livre intitulé: *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*, dialogues en six livres, où sept interlocuteurs de diverses religions disputent sur leurs croyances, de manière que les chrétiens cèdent souvent l'avantage aux musulmans, aux juifs, aux déistes. Aussi l'on a dit que Bodin était à la fois protestant, déiste, sorcier, juif et athée. Pourtant, ces dialogues sont-ils vraiment de lui? On ne les connaît que par des copies manuscrites; car ils n'ont jamais été imprimés. — Sa *Démonomanie des sorciers* parut in-4°, à Paris, en 1581; on en a fait des éditions sous le titre de *Fléau des démons et des sorciers* (Niort, 1616). Cet ouvrage est divisé en quatre livres; tout ce qu'ils contiennent de curieux est cité dans ce dictionnaire.

L'auteur définit le sorcier, celui qui se pousse à quelque chose par des moyens diaboliques. Il démontre que les esprits peuvent s'associer et commercer avec les hommes. Il trace la différence d'humeurs et de formes qui distingue les bons esprits des mauvais. Il parle des divinations que les démons opèrent, des prédictions licites ou illicites.

Dans le livre II il recherche ce que c'est que la magie; il fait voir qu'on peut évoquer les malins esprits, faire pacte avec le diable, être porté en corps au sabbat, avoir, au moyen des démons, des révélations par extases, se changer en loup-garou; il termine par de longs récits, qui prouvent que les sorciers ont pouvoir d'envoyer les maladies, stérilités, grêles et tempêtes, et de tuer les bêtes et les hommes.

Si le livre II traite des maux que peuvent faire les sorciers, on voit dans le livre III qu'il y a manière de les prévenir: qu'on peut obvier aux charmes et aux sorcelleries; que les magiciens guérissent les malades frappés par d'autres magiciens. Il indique les moyens illicites d'empêcher les maléfices. Rien ne lui est étranger. Il assure que, par des tours de leur métier, les magiciens peuvent obtenir les faveurs des grands et de la fortune, les dignités, la beauté et les honneurs.

Dans le livre IV il s'occupe de la manière de poursuivre les sorciers, de ce qui les fait reconnaître, des preuves qui établissent le crime de sorcellerie, des tortures, comme excellent moyen de faire avouer. Un long chapitre achève l'œuvre, sur les peines que méritent les sorciers. Il conclut à la mort cruelle; et il dit qu'il y en a tant, que les juges ne suffiraient pas à les juger ni les bourreaux à les exécuter. «Aussi, ajoute-t-il, n'advient-il pas que de dix crimes il y en ait un puni par les juges, et ordinairement on ne voit que des *béâtres condamnés*. Ceux qui ont des amis ou de l'argent échappent.

L'auteur consacre ensuite une dissertation à réfuter Jean Wierus, sur ce qu'il avait dit que les sorciers sont le plus souvent des ma-

(1) Discours sommaire des sortilèges et vénéfices tirés des procès criminels jugés au siège royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année 1599, p. 50.

(2) Delancre. Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. VI, page 420.

(3) Ibid., liv. VI, disc. 3.

lades ou des fous, et qu'il ne fallait pas les brûler.

— Je lui répondrai, dit Bodin, pour la défense des juges, qu'il appelle bourreaux.

L'auteur de la *Démonomanie* avoue que ces horreurs lui font dresser le poil en la tête, et il déclare qu'il faut exterminer les sorciers et ceux qui en ont pitié, et brûler les livres de Wierus (1).

BODRY. Voy. REVENANTS.

BOECE. L'un des plus illustres Romains du sixième siècle, auteur des *Consolations de la philosophie*. Il s'amusait, dans ses moments de loisir, à faire des instruments de mathématiques, dont il envoya plusieurs pièces au roi Clotaire. Il avait construit des cadrans pour tous les aspects du soleil, et des clepsydres qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient aussi le cours du soleil, de la lune et des astres, au moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse, entraînée, dit-on, par sa propre pesanteur. C'était donc le mouvement perpétuel. Théodoric avait fait présent d'une de ces clepsydres à Gondebaud, roi des Bourguignons. Ces peuples s'imaginèrent que quelque divinité, renfermée dans cette machine, lui imprimait le mouvement : c'est là sans doute l'origine de l'erreur où sont tombés ceux qui l'ont accusé de magie. Ils en donnent pour preuves ses automates ; car on assure qu'il avait fait des taureaux qui mugissaient, des oiseaux qui criaient et des serpents qui sifflaient. Mais Delrio dit (2) que ce n'est là que de la magie naturelle.

BOEHM (JACOB), né en 1575, dans la Haute-Lusace. De cordonnier qu'il était il se fit alchimiste, homme à extases et chef d'une secte qui prit le nom de boëhmistes. Il publia, en 1612, un livre de visions et de rêveries, intitulé *L'Aurore naissante*, que l'on poursuivit. Il expliquait le système du monde par la philosophie hermétique, et présentait Dieu comme un alchimiste occupé à tout produire par distillation. Les écrits de cet illuminé, qui forment plus de cinquante volumes inintelligibles, ne sont pas connus en France, excepté ce que Saint-Martin en a traduit : *L'Aurore naissante*, les *Trois principes* et la *Triple vie*. Ce songe-creux était anthropomorphite (3) et manichéen ; il admettait pour deuxième principe du monde la colère divine ou le mal, qu'il faisait émaner du nez de Dieu. On recherche, parmi ses livres d'alchimie, son *Miroir temporel de l'éternité*, ou de la *Signature des choses*, traduit en français, in-8° ; Francfort, 1669 (4). Ses doctrines philosophiques ont encore des partisans en Allemagne.

BOEUF. Le bœuf de Moïse est un des dix animaux que Mahomet place dans son paradis.

On attache à Marseille quelques idées su-

(1) Joannis Bodini universæ naturæ theatrum, in quo rerum omnium effectrices causæ et fines contemplantur. In-8°. Lugduni, Roussin, 1596.

(2) Disquisition. magic., p. 40.

(3) Les anthropomorphites étaient des hérétiques qui donnaient à Dieu la forme humaine.

perstitieuses au bœuf gras qu'on promène, dans cette ville, au son des flûtes et des timbales, non pas comme partout le jour du carnaval, mais la veille et le jour de la Fête-Dieu. Des savants ont cru voir là une trace du paganisme ; d'autres ont prétendu que c'était un usage qui remontait au bouc émissaire des Juifs. Mais Ruffi, dans son *Histoire de Marseille*, rapporte un acte du quatorzième siècle qui découvre l'origine réelle de cette coutume. Les confrères du Saint-Sacrement, voulant régaler les pauvres, achetèrent un bœuf et en avertirent le peuple en le promenant par la ville. Ce festin fit tant de plaisir qu'il se renouvela tous les ans ; depuis il s'y joignit de petites croyances. Les vieilles femmes crurent préserver les enfants de maladie en leur faisant baiser ce bœuf ; tout le monde s'empressa d'avoir de sa chair, et on regarde encore aujourd'hui comme très-heureuses les maisons à la porte desquelles il veut bien, dans sa marche, déposer ses excréments.

Parmi les bêtes qui ont parlé, on peut compter les bœufs. Fulgose rapporte qu'un peu avant la mort de César un bœuf dit à son maître qui le pressait de labourer : — Les hommes manqueront aux moissons, avant que la moisson manque aux hommes.

On voit, dans Tite-Live et dans Valère-Maxime, que pendant la seconde guerre punique un bœuf cria en place publique : — Rome, prends garde à toi ! — François de Torre-Blanca pense que ces deux bœufs étaient possédés de quelque démon (5).

Le Père Engelgrave (*Lux evangelica*, pag. 286 des Dominicaines) cite un autre bœuf qui a parlé. Voy. BÉHÉMOTH.

BOGAHA. Arbre-Dieu de l'île de Ceylan. On conte que cet arbre traversa les airs afin de se rendre d'un pays très-éloigné dans cette île sainte, et qu'il enfonça ses racines dans le sol pour servir d'abri au dieu Budhou ; qu'il couvrit de son ombrage tout le temps que ce dieu demeura sur la terre. Quatre-vingt-dix-neuf rois ont eu l'honneur d'être ensevelis auprès du grand arbre-dieu. Ses feuilles sont un excellent préservatif contre tout maléfice et sortilège. Un nombre considérable de huttes l'environnent pour recevoir les pèlerins ; et les habitants plantent partout de petits bogahas, sous lesquels ils placent des images et allument des lampes. Cet arbre, au reste, ne porte aucun fruit et n'a de recommandable que le culte qu'on lui rend.

BOGARMILES, BOGOMILES et BONGOMILES. Sorte de manichéens qui parurent à Constantinople au douzième siècle. Ils disaient que ce n'est pas Dieu, mais un mauvais démon qui avait créé le monde. Ils étaient iconoclastes.

BOGUET (HENRI), grand juge de la terre de Saint-Claude au comté de Bourgogne.

(4) On peut voir encore Jacobi Boehmi, alias dicti tentionici philosophi, clavis præcipuarum rerum quæ in reliquis suis scriptis occurrunt pro incipientibus ad ulteriorem considerationem revelationis divinæ conscripta, 1621, un vol. in-4°.

(5) Epit. delictor. sive de magia, lib. II, cap. 25

mort en 1619, auteur d'un livre pitoyable, plein d'une crédulité puérile et d'un zèle outré contre les sorciers. Ce livre, publié au commencement du dix-septième siècle, est intitulé : *Discours des Sorciers*, avec six avis en fait de sorcellerie et une instruction pour un juge en semblable matière (1). — C'est une compilation des procédures auxquelles, comme juge, l'auteur a généralement présidé. On y trouve l'histoire de Louise Maillat, possédée de cinq démons à l'âge de huit ans; de Françoise Secretain, sorcière, qui avait envoyé lesdits démons; des sorciers Gros-Jacques et Willermoz, dit le Baillu; de Claude Gaillard, de Rolande Duvernois et de quelques autres. L'auteur détaille les abominations qui se font au sabbat; il dit que les sorciers peuvent faire tomber la grêle; qu'ils ont une poudre avec laquelle ils empoisonnent; qu'ils se graissent les jarrets avec un onguent pour s'envoler au sabbat; qu'une sorcière tue qui elle veut par son souffle seulement; qu'elles ont mille indices qui les feront reconnaître: par exemple, que la croix de leur chapelet est cassée, qu'elles ne pleurent pas en présence du juge, qu'elles crachent à terre quand on les force à renoncer au diable, qu'elles ont des marques sous leur chevelure, lesquelles se découvrent, si on les rase; que les sorciers et les magiciens ont tous le talent de se changer en loups; que *sur le simple soupçon* mal lavé d'avoir été au sabbat, même sans autre maléfice, on doit les condamner; que tous méritent d'être brûlés sans sacrement, et que ceux qui ne croient pas à la sorcellerie sont criminels.

Il faut remarquer qu'en ces choses ce n'était pas le clergé qui était sévère, mais les juges laïques qui se montraient violents et féroces.

A la suite de ces discours viennent les *Six avis*, dont voici le sommaire :

1° Les devins doivent être condamnés au feu, comme les sorciers et les hérétiques, et celui qui a été au sabbat est digne de mort. Il faut donc arrêter sur la plus légère accusation la personne soupçonnée de sorcellerie, quand même l'accusateur se rétracterait; et l'on peut admettre en témoignage contre les sorciers toutes sortes de personnes. On brûlera vif, dit-il, le sorcier opiniâtre, et, par grâce, on se contentera d'étrangler celui qui confesse.

2° Dans le crime de sorcellerie, on peut condamner sur de simples indices, conjectures et présomptions; on n'a pas besoin pour de tels crimes de preuves très-exactes.

3° Le crime de sorcellerie est directement contre Dieu (ce qui est vrai dans ce crime, s'il existe réellement, puisque c'est une négation de Dieu et un reniement): aussi il faut le punir sans ménagement ni considération quelconque...

4° Les biens d'un sorcier condamné doivent être confisqués comme ceux des hérétiques; car sorcellerie est pire encore qu'hé-

résie, en ce que les sorciers renient Dieu. Aussi on remet quelquefois la peine à l'hérétique repentant; on ne doit jamais pardonner au sorcier...

5° On juge qu'il y a sorcellerie, quand la personne accusée fait métier de deviner, ce qui est l'œuvre du démon; les blasphèmes et imprecations sont encore des indices. On peut poursuivre enfin sur la clameur publique.

6° Les fascinations, au moyen desquelles les sorciers éblouissent les yeux, faisant paraître les choses ce qu'elles ne sont pas, donnant des monnaies de corne ou de carton pour argent de bon aloi, sont ouvrages du diable; et les fascinateurs, escamoteurs et autres magiciens doivent être punis de mort.

Le volume de Boguet est terminé par l'instruction pour un juge en fait de sorcellerie. Cet autre morceau curieux est connu sous le nom de *Code des sorciers*. Voy. CODE.

BOHÉMIENS. Il n'y a personne qui n'ait entendu parler des Bohémiennes et de ces bandes vagabondes qui, sous le nom de Bohémiens, de Biscariens et d'Egyptiens ou Gitanos, se répandirent au quinzième siècle sur l'Europe, dans l'Allemagne surtout, la Hollande, la Belgique, la France et l'Espagne, avec la prétention de posséder l'art de dire la bonne aventure et d'autres secrets merveilleux. Les Flamands les nommaient *heyden*, c'est-à-dire païens, parce qu'ils les regardaient comme des gens sans religion. On leur donna divers autres sobriquets.

Les historiens les ont fait venir sur des simples conjectures, de l'Assyrie, de la Cilicie, du Caucase, de la Nubie, de l'Abyssinie, de la Chaldée. Bellon, incertain de leur origine, soutient qu'au moins ils n'étaient pas Egyptiens; car il en rencontra au Caire, où ils étaient regardés comme étrangers aussi bien qu'en Europe. Il eût donc été plus naturel de croire les Bohémiens eux-mêmes sur leur parole, et de dire avec eux que c'était une race de Juifs, mêlés ensuite de chrétiens vagabonds. Voici ce que nous pensons être la vérité sur ces mystérieux nomades.

Vers le milieu du quatorzième siècle, l'Europe et principalement les Pays-Bas, l'Allemagne et la France, étant ravagés par la peste, on accusa les Juifs, on ne sait pourquoi, d'avoir empoisonné les puits et les fontaines. Cette accusation souleva la fureur publique contre eux. Beaucoup de Juifs s'enfuirent et se jetèrent dans les forêts. Ils se réunirent pour être plus en sûreté et se ménagèrent des souterrains d'une grande étendue. On croit que ce sont eux qui ont creusé ces vastes cavernes qui se trouvent encore en Allemagne et que les indigènes n'ont jamais eu intérêt à fouiller.

Cinquante ans après, ces proscrits ou leurs descendants ayant lieu de croire que ceux qui les avaient tant haïs étaient morts, quelques-uns se hasardèrent à sortir de leurs tanières. Les chrétiens étaient alors occupés des guerres religieuses suscitées par l'hérésie de Jean Hus. C'était une diversion favorable.

parce que la famille de Boguet s'efforça d'en supprimer les exemplaires.

(1) Un vol. in-8°. Paris, 1603; Lyon, 1602, 1607, 1608, 1610; Rouen, 1606. Toutes ces éditions sont très-rares.

Sur le rapport de leurs espions, les Juifs cachés quittèrent leurs cavernes, sans aucune ressource, il est vrai, pour se garantir de la misère; mais pendant leur demi-siècle de solitude, ils avaient étudié les divinations et particulièrement l'art de dire la bonne aventure par l'inspection de la main; ce qui ne demande ni instrument, ni appareil, ni dépense aucune; et ils comptèrent bien que la chiromancie leur procurerait quelque argent.

Ils se choisirent d'abord un capitaine, nommé Zundel. Puis comme il fallait déclarer ce qui les amenait en Allemagne, qui ils étaient, d'où ils venaient, et qu'on pouvait les questionner aussi sur leur religion; pour ne pas se découvrir trop clairement, ni pourtant se renier, ils convinrent de dire que leurs pères habitaient autrefois l'Égypte, ce qui est vrai des Juifs; et que leurs ancêtres avaient été chassés de leur pays pour n'avoir pas voulu recevoir la Vierge Marie et son fils Jésus. — Le peuple comprit ce refus, du temps où Joseph emmena le divin Enfant en Égypte pour le soustraire aux recherches d'Hérode; au lieu que les vagabonds juifs l'entendaient de la persécution qu'ils avaient soufferte cinquante ans auparavant. De là vient le nom d'Égyptiens qu'on leur donna et sous lequel l'empereur Sigismond leur accorda un passe-port.

Ils s'étaient formé un argot ou un jargon déguisé, mêlé d'hébreu et de mauvais allemand, qu'ils prononçaient avec un accent étranger. Des savants qui ne voyaient pas plus loin, furent flattés de reconnaître certains termes de la langue allemande dans un patois qu'ils prenaient pour de l'égyptien. Ils dénaturaient aussi plusieurs appellations; ils appelaient un enfant *un criard*, un manteau *un preneur de vent*, un soulier *un marcheur*, un oiseau *un volant*. Toutefois, la multitude de mots hébreux qui est restée dans le langage des Bohémiens suffirait seule pour trahir leur origine juive.

Ils avaient des mœurs particulières et s'étaient fait des lois qu'ils respectaient. Chaque bande se choisissait un roi, à qui tout le monde était tenu d'obéir. Quand parmi eux une femme se mariait, elle se bournait, pour toute cérémonie, à briser un pot de terre devant l'homme dont elle voulait devenir la compagne; et elle le respectait comme son mari autant d'années que le vase avait produit de morceaux. Au bout de ce temps, les époux étaient libres de se quitter ou de rompre ensemble un nouveau pot de terre. On citerait beaucoup de bizarreries de ce genre.

Dès que les nouveaux Égyptiens virent qu'ils n'étaient pas repoussés, ils implorèrent la pitié des Allemands. Pour ne pas paraître à charge, ils assuraient que, par une grâce particulière du ciel, qui les protégeait encore en les punissant, les maisons où ils étaient une fois reçus n'étaient plus sujet-

(1) Il y avait des Bohémiens dans les Ardennes, au commencement du dix-huitième siècle. Une légende populaire conte qu'un lansquenet, allant à la chasse de ces

tes à l'incendie. Ils se mirent aussi à dire la bonne aventure, sur l'inspection du visage, des signes du corps, et principalement sur l'examen des lignes de la main et des doigts. Ils annonçaient de si belles choses, et leurs devineresses déployaient tant d'adresse, que les femmes et les jeunes filles les traitèrent dès lors avec bienveillance.

Cependant la fureur contre les Juifs s'était apaisée; ils furent admis de nouveau dans les villages, puis dans les villes. Mais il resta toujours de ces bandes vagabondes qui continuèrent la vie nomade, découvrant partout l'avenir, et joignant à cette profession de nombreuses friponneries plus matérielles. Bientôt, quoique la nation juive fût le noyau de ces bandes, il s'y fit un tel mélange de divers peuples, qu'il n'y eut pas plus entre eux de religion dominante qu'il n'y avait de patrie. Ils parcoururent les Pay-Bas et passèrent en France, où on les appela Bohémiens, parce qu'ils venaient de la Bohême.

Pasquier, dans ses Recherches, raconte à peu près ainsi leur apparition mystérieuse sur le sol français et leur arrivée aux portes de Paris en 1427; — Ils étaient au nombre de cent vingt; l'un de leurs chefs portait le titre de duc, un autre celui de comte; ils avaient dix cavaliers pour escorte. Ils disaient qu'ils venaient de la Basse-Égypte, chassés de leur pays par les Sarrasins, qu'ils étaient allés à Rome confesser leurs péchés au pape, qui leur avait enjoint pour pénitence d'errer sept ans par le monde, sans coucher sur aucun lit. (Les gens éclairés n'ajoutèrent sans doute pas foi à ce conte.) — On les logea au village de La Chapelle, près Paris; et une grande foule alla les voir. — Ils avaient les cheveux crépus, le teint basané, et portaient aux oreilles des anneaux d'argent. Comme leurs femmes disaient la bonne aventure et se livraient à des pratiques superstitieuses et mauvaises, l'évêque de Paris les excommunia, défendit qu'on les allât consulter et obtint leur éloignement.

Le seizième siècle fut infecté de Bohémiens. Les États d'Orléans, en 1560, les condamnèrent au bannissement sous peine des galères, s'ils osaient reparaître. Soufferts dans quelques contrées que divisait l'hérésie, chassés en d'autres lieux comme descendants de Cham, inventeur de la magie, ils ne paraissaient nulle part que comme une plaie. On disait en Flandre qu'ils étaient si experts en sorcellerie, que dès qu'on leur avait donné une pièce de monnaie, toutes celles qu'on avait en poche s'envolaient aussitôt et allaient rejoindre la première, opinion populaire qui peut se traduire en d'autres termes et qui veut dire que les Bohémiens étaient des escrocs. — Leurs bandes diminuèrent au dix-septième siècle (1). Pourtant on en voyait encore quelques rares détachements il y a soixante ans. Sous les nouvelles lois de police des États européens, les

vagabonds, vit un Bohémien crépu avec deux femmes et un enfant. Le Bohémien l'ajustait de son espiogole; lui, ajusta le Bohémien de son mousquet. Le Bohémien fut

sociétés bohémiennes sont dissoutes. Mais il y a toujours çà et là des individus qui disent la bonne aventure, et des imbéciles qui vont les consulter. Voy. CHIROMANCIE.

Voici une anecdote de Bohémienne qui a fait quelque bruit sous Louis XIV ; Dufresny l'a mise au nombre de ses Nouvelles.

Plusieurs grands hommes, dit-il, ont ajouté foi aux diseurs de bonne aventure. Tel capitaine qui affronte mille périls craindra les présages qu'une Bohémienne verra dans sa main ; pardonnez donc cette faiblesse à une femme ; c'est une riche bourgeoise, que je nommerai Bélise. La Bohémienne qui l'abusa, et qui est présentement au Châtelet, a de l'esprit comme un démon, le babil et l'accent bohémiens et le langage propre à faire croire l'incroyable. Sachant que Bélise allait souvent chez une amie, la Bohémienne la guette un jour, passe comme par hasard auprès d'elle, la regarde, s'arrête, recule trois pas, et fait un cri d'étonnement :

— Est-ce que vous me connaissez ? lui dit Bélise en s'arrêtant aussi.

— Si je vous connais ! répond la Bohémienne dans son jargon, oui, madame, et je suis sûre que vous serez heureuse de me connaître aussi.

— Je vois, lui dit Bélise avec bonté, que vous avez envie de gagner la pièce en me disant la bonne aventure : je n'y crois pas ; mais ne laissez pas de me la dire.

Bélise la fit entrer chez son amie, et lui présenta la main : la Bohémienne, en l'observant, feignait d'être de plus en plus surprise et réjouie d'avoir rencontré une personne qu'elle cherchait depuis plusieurs années ; elle devina, par les règles de son art, diverses particularités dont elle s'était fait instruire par une femme qui avait servi Bélise : mais ce qu'elle voyait de plus certain, c'était, disait-elle, une fortune prochaine.

— Je vois bien des mains à Paris, ajouta-t-elle, je n'en vois point comme la vôtre.

Peu à peu, elle disposa Bélise à donner avec confiance dans le piège qu'elle lui tendait. Après avoir persuadé aux deux bourgeoises qu'elle avait des liaisons avec les esprits et les génies, elle leur conta l'histoire d'une princesse qui était venue mourir à Paris, il y avait cent ans ; elle leur dit que cette princesse étrangère avait enterré un trésor dans une cave, et qu'ensuite, voulant faire son héritière une bourgeoise de ce temps-là, qu'elle avait prise en affection, elle était morte subitement sans avoir pu l'instruire du lieu où était ce trésor caché. C'est ce que je tiens, de la princesse même, continua la Bohémienne.

— Vous devez savoir, ajouta-t-elle, que personne de l'autre monde ne peut parler aux gens de celui-ci que par l'entremise des esprits ; or, le mien connaît la princesse ; et je suis chargée de lui trouver dans Paris quel-

tué. Les deux femmes, les mains liées, furent emmenées avec le petit garçon. Comme les pieds de ce petit, qui suivait l'homme à cheval, se déchiraient sur les cailloux, le lansquenet en eut pitié ; il le mit en croupe derrière lui. L'une des deux femmes lui passa adroitement un poignard, qu'elle portait caché dans son sein, et le petit gar-

que femme de la famille de la défunte bourgeoise qu'elle voulait faire son héritière ; vous êtes celle que je cherche...

A ce récit extravagant, Bélise ne riait que pour faire l'esprit fort, car le désir d'être héritière augmentait sa crédulité.

— Mais, reprit-elle, comment savoir si je suis parente de la bourgeoise qui vivait il y a cent ans ?

— Et si j'étais aussi parente ? dit l'amie de Bélise.

La Bohémienne n'y trouva point d'apparence ; ravie pourtant de faire l'épreuve double, elle demanda à l'instant deux verres de cristal, qu'on alla remplir d'eau claire ; elle les mit sur deux tables éloignées l'une de l'autre, et dit aux bourgeoises de fermer un œil, et de regarder attentivement avec l'autre.

— Celle qui est parente de la bourgeoise, dit-elle, doit voir un échantillon du trésor dont elle héritera, et l'autre rien.

La Bohémienne avait mis dans chaque verre une petite racine ; leur disant que c'était la racine des enchantements qui attirait les génies ; l'une de ces racines était apprêtée avec une composition chimique qui, détrempée, devait, par une espèce de fermentation, former des bulles d'air et des petits brillants de différentes couleurs, avec des paillettes dorées. C'en était assez pour faire voir à une femme prévenue tout ce que son imagination lui représentait déjà. Bélise, à la première bulle d'air, s'écria qu'elle voyait quantité de perles.

— Vous en allez voir bien d'autres, dit la Bohémienne.

Effectivement, à mesure que la fermentation augmentait, Bélise, transportée, achevait de perdre l'esprit. Elle sauta au cou de celle qui la faisait si riche ; et, croyant déjà tenir des millions, elle lui promit de l'enrichir ; la Bohémienne lui jura que dans deux jours elle posséderait le trésor.

— Mais, ajouta-t-elle, il y a de grandes difficultés à vaincre : le diable, qui est gardien de tous les trésors enfouis, en doit prendre possession au bout de cent ans ; c'est la règle. Par bonheur, il n'y a que quatre-vingt-dix-huit ans que la princesse a enterré le sien. Je crains pourtant qu'il ne nous dispute la date... Encore votre main, ajouta-t-elle, je me trompe fort si le même diable ne vous a pas déjà lutinée.

— Justement, dit Bélise ; car, cet été, à la campagne, il revenait un esprit dans ma chambre : il faut être sorcière pour avoir deviné cela.

La Bohémienne savait que la femme de chambre de Bélise, s'ennuyant, s'était avisée de faire peur à sa maîtresse pour l'obliger de revenir à Paris.

— Menez-moi chez vous, dit-elle en regardant le verre ; le trésor se trouve dans la

çon l'enfonçant par derrière dans le cou du lansquenet, au-dessus de sa cuirasse, le poussa jusqu'à la garde ; le cavalier tomba mort. Les deux femmes et l'enfant, montant sur son cheval, s'enfuirent dans la forêt. Ceci était arrivé près de Saint-Hubert.

cave de la maison que vous habitez, et je vois qu'il consiste en deux caisses, dont l'une est pleine de vieux ducats et l'autre de pierreries.

Bélise, ravie, emmena chez elle son amie et la Bohémienne, qui l'avertit, chemin faisant, que, pour adoucir le malin esprit, elle allait faire des conjurations, des fumigations, et qu'il fallait amorcer le diable par une petite effusion d'or.

— En avez-vous chez vous, continua-t-elle ?

— J'ai cinq louis d'or, répondit Bélise.

— Fort bien, répondit l'autre ; je ne veux toucher de vous ni or ni argent ; avant que j'en aie rempli vos coffres ; vous mettrez vous-même l'or dans le creuset, au fond de la cave, et vous le verrez fondre à vos yeux par un feu infernal qui sortira des entrailles de la terre, en vertu de certaines paroles que je prononcerai. Je veux que vous soyez témoin de ces merveilles.

On arriva chez Bélise, où le reste de la fourberie était préparé ; les caves en question n'étaient séparées des caves voisines que par un vieux mur où la servante avait fait un trou. La Bohémienne, aidée par elle, composa un spectre semblable à celui qui s'était montré à la campagne, et disposa son appareil. Bélise prit les cinq louis qu'on devait fondre au feu infernal. En arrivant à la cave, elle aperçut, avec effroi, le spectre qu'elle connaissait, et s'évanouit. On la trouva, à son réveil, disposée à tout croire.

La Bohémienne emporta les cinq louis. Le lendemain elle revint et dit à Bélise, en l'embrassant, que la princesse s'était rendue chez elle ; qu'elle approuvait tout ; que quant au diable, il avait voulu, par un faux calcul, escamoter les deux ans qui lui manquaient, mais qu'on s'était accommodé avec lui, en promettant de lui donner mille écus ; en conséquence, qu'elle les trouvât dans la journée.

— Vous les lui donnerez vous-même, dit-elle ; car vous pourriez croire que j'ai moyen de gagner sur cette somme.

Bélise répondit qu'elle avait toute confiance en elle, et qu'elle la pria de se charger de lui remettre elle-même l'argent.

Cependant, la Bohémienne demanda encore qu'on lui donnât force robes, coiffures, jupes, draps et serviettes, afin de tapisser la cave où la princesse devait se rendre, comme elle l'avait promis. Les robes devaient servir à vêtir les génies qui l'accompagneraient. Bélise aida elle-même à porter ses hardes dans la cave.

La Bohémienne lui recommanda de fermer la porte à double tour, de peur que quelqu'un ne vint troubler la séance. Elle ne pouvait ainsi rien soupçonner, car elle ignorait la communication des caves voisines, par où les génies plierent la toilette. Ainsi, les Bohémiennes curent toute la nuit pour sortir de Paris avec le butin ; et l'héritière, en chemise, fut se coucher en attendant la succession de la princesse. Elle reconnut le lendemain qu'elle était dupe. La Bohémienne

fut poursuivie sur sa plainte, et condamnée pour fait d'escroquerie et de sorcellerie.

MARTHE LA BOHÉMIENNE. — C'est une tradition populaire, traduite de l'anglais de Théodore Hook.

Dans le voisinage de Bedford-Square, vivait le respectable Harding, qui tenait un rang honorable, et remplissait une place dans Somerset-House. Cet homme avait une fille, appelée Maria, qui était le modèle de la piété filiale, mais d'une complexion extrêmement délicate. A l'âge de dix-neuf ans, Maria fixa les affections d'un jeune homme qui se trouvait allié à sa famille, et qui se nommait Frédéric Longdale ; les parents des deux familles convinrent de ne pas presser cette union, à cause de la jeunesse des futurs.

M. Harding, se rendant un jour à Somerset-House, selon sa coutume, fut accosté par une de ces Bohémiennes qui mendient en Angleterre. — N'oubliez pas la pauvre Marthe, la Bohémienne ! — dit la bonne femme. M. Harding, qui n'avait pas de monnaie, répondit qu'il n'avait rien sur lui, et qu'il était pressé. Mais sa réponse ne rebuta pas cette femme qui le suivait en réitérant ses lamentations. — N'oubliez pas la pauvre Marthe ! — Irrité de cette persévérance, le père de Maria, contre sa coutume, se retourna et prononça, d'un ton de colère, une malédiction contre la vagabonde.

— Ah ! s'écria Marthe, en s'arrêtant avec fierté, vous me maudissez ! Ai-je vécu jusqu'aujourd'hui pour m'entendre maudire ? Homme méchant et dur, homme faible et hautain, regardez-moi !

Elle répéta si vivement cette apostrophe, que M. Harding subjugué, la regarda avec émotion. Il vit dans toute sa contenance l'expression de la fureur. Ses yeux noirs lançaient sur lui des éclairs ; ses cheveux noirs tombaient sur ses joues olivâtres ; un rire effrayant et un ricanement de mépris laissaient apercevoir des dents plus blanches que l'ivoire. Il considérait Marthe, partagé entre l'étonnement et le trouble. — Regardez-moi, monsieur, dit encore la Bohémienne ; vous et moi devons nous rencontrer encore ; vous me verrez trois fois avant de mourir ; mes visites seront terribles, et la troisième sera la dernière....

Ces paroles frappèrent vivement le cœur de M. Harding ; voyant quelques passants s'approcher, il fouilla dans sa poche, en tira de l'argent qu'il voulut donner à Marthe : — De l'argent à présent, répondit la sorcière ! Ne suis-je plus maudite ? Il est trop tard. La malédiction est à vous maintenant. — Ces paroles prononcées, elle s'enveloppa de son vieux manteau et disparut.

M. Harding, de retour chez lui, raconta l'aventure à sa femme, qui lui répondit, comme il devait l'attendre, de sa tendresse et de sa raison ; et après une discussion sur la faiblesse d'esprit qui fait ajouter foi aux discours de ces malheureuses, on alla se coucher. M. Harding, accablé par de tristes réflexions, finit par s'endormir. Le lendemain et les jours suivants il se rendit à son tra-

vail comme de coutume, toujours inquiet et l'esprit rempli de Marthe, mais honteux de l'empire qu'il laissait prendre sur lui à ces idées superstitieuses.

Cependant Frédéric s'occupait continuellement de son aimable Maria, en qui les symptômes de la consommation se développèrent avec tant de force, que les médecins, quoiqu'ils n'en parlassent que comme d'un mal peu sérieux, montrèrent, par leurs soins, qu'ils n'étaient pas sans inquiétudes. Trois mois s'étaient écoulés depuis la fatale rencontre de Marthe, le temps et une distraction constante avaient délivré presque entièrement l'esprit de M. Harding de la terreur que cette Bohémienne lui avait inspirée, lorsqu'un jour le jeune Frédéric, qui était venu voir sa fiancée, fut obligé de la quitter promptement, son carrick l'attendait pour le conduire à une vente de chevaux, où son père lui avait donné commission d'en examiner qu'il avait l'intention d'acheter. M. Harding proposa au jeune homme de l'accompagner aux criées de Hyde-Park, puisqu'il n'était pas occupé ce jour-là. Cette proposition fut acceptée, et ils partirent; mais M. Harding, qui tenait les rênes, reconnut bientôt que son adresse ne pouvait suppléer à ses forces pour maîtriser les coursiers ardents de Frédéric; il le pria donc de les prendre. Celui-ci, par trop de précipitation, laissa échapper les guides; les chevaux ne sentant plus de frein se cabrèrent, et mirent en pièces le fragile équipage, après avoir lancé M. Harding ainsi que Frédéric sur le pavé.

Pendant qu'ils entraînaient les débris de la voiture sur la place qu'ils venaient de quitter, M. Harding aperçut avec horreur Marthe la Bohémienne....

Cette horrible vision, qui se rapportait à la menace de la sorcière, fit une telle impression sur lui, que son effroi, joint aux douleurs qu'il ressentait, lui fit perdre connaissance. Cependant les deux infortunés furent promptement secourus. Le jeune Frédéric fut longtemps dans un état très-alarmanant : quant à M. Harding, il recouvrait de jour en jour la santé; mais son jugement semblait l'abandonner, l'aspect de sa pauvre fille presque mourante contribuait encore à troubler chaque instant de sa vie. Elle demanda à voir Frédéric, qui alors se trouvait mieux; on lui donna la certitude qu'elle le verrait dans quelques heures. Au moment où l'on s'entretenait de cette entrevue prochaine et désirée, comme les rayons du soleil, qui brillait alors de toute la force, tombaient sur la malade : — Mon ami, dit mistriss Harding, fermez un peu le volet, je vous prie. — M. Harding se leva, et, ouvrant la croisée, il poussa un cri d'horreur en s'écriant : — Elle est là ! — Qui ? répliqua mistriss Harding, surprise et effrayée. — Elle, elle, elle ! et le malheur !!!...

Mistriss Harding courut à la fenêtre et vit, dans la rue, Marthe la Bohémienne.

Etant retournée vivement au lit de Maria, elle poussa un gémissement plaintif : Maria était morte... Ses parents désolés, se retirèrent

à Lausanne; mais l'absence ne calma point leurs regrets, et au bout de deux ans, ils revinrent à Londres pour assister au mariage de leur fils, à qui M. Harding avait fait obtenir sa place. On donna un grand souper, où toute la famille fut invitée. Après la collation, comme on priait la mariée de chanter, on entendit un bruit effrayant, semblable à celui d'un poids qui aurait roulé sur toutes les marches de l'escalier : la porte du salon s'entr'ouvrit, comme enfoncée par un coup de vent. M. Harding pâlit, regarda sa femme, et dit, en se tournant vers l'assemblée, que ce bruit venait de la rue, et qu'il ne fallait pas s'en troubler; mais on vit bien qu'il frissonnait, et après que tout le monde se fut retiré, Harding soupira, et s'adressant à sa femme, il l'engagea à se préparer à une nouvelle calamité. — J'ignore, quel malheur nous menace, dit-il; mais il est suspendu sur nos têtes; il y tombera cette nuit même. — Mon ami, dit mistriss Harding, que voulez-vous dire?... — Ma chère, je l'ai vue pour la troisième fois ! — Qui ? — Marthe la Bohémienne.... Lorsque la porte s'ouvrit d'une manière surnaturelle, je la vis ! Ses yeux effrayants étaient attachés sur moi....

Il embrassa tendrement sa femme, et, après avoir éprouvé quelques instants le frisson de la fièvre, M. Harding tomba dans un sommeil dont il ne réveilla jamais.....

Histoire qui assurément est un conte.

BOHINUM, idole des Arméniens, qui était faite d'un métal noir, symbole de la nuit. Son nom vient du mot hébreu *bohu*, désolation, à ce que dit Leloyer. C'est le démon du mal.

BOHMIUS (JEAN). Quelques-uns recherchent sa *Psychologie*, ou Traité des esprits, publiée en 1632, à Amsterdam (1), livre qui ne manque pas d'hérésies.

BOHON-HUPAS, arbre poison qui croît dans l'île de Java, à trente lieues de Batavia. Les criminels condamnés allaient autrefois recueillir une gomme qui en découle, et qui est un poison si prompt et si violent, que les oiseaux qui traversent l'air au-dessus de cet arbre, tombent morts; du moins ces choses ont été contées. Après que leur sentence était prononcée, lesdits criminels pouvaient choisir, ou de périr de la main du bourreau, ou de tenter de rapporter une boîte de gomme de l'hupas. Foersee rapporte qu'ayant interrogé un prêtre malais qui habitait ce lieu sauvage, cet homme lui dit qu'il avait vu passer environ sept cents criminels, sur lesquels il n'en était revenu que vingt-deux; qu'il n'y avait pas plus de cent ans que ce pays était habité par un peuple qui se livrait aux iniquités de Sodome et de Gomorrhe; que Mahomet ne voulut pas souffrir plus longtemps leurs mœurs abominables; qu'il engagea Dieu à les punir; et que Dieu fit sortir de la terre le bohon-hupas, qui détruisit les coupables, et rendit le pays à jamais inhabitable. Les Malais regardent cet arbre comme l'instru-

(1) Joannis Bohmii Psychologia, cum vera applicatione Joannis Angeli. In-24. Amstel., 1632.

ment de la colère du Prophète; et, toutefois, la mort qu'il procure passe chez eux pour honorable; voilà pourquoi les criminels qui vont chercher le poison, se revêtent en général de leurs plus beaux habits (1).

BOIS. — Les anciens avaient une divination qui se pratiquait par le moyen de quelques morceaux de bois. Voy. **XYLOMANCIE**. Ils croyaient les forêts habitées de divinités bizarres; et dans les pays superstitieux, on y redoute encore les lutins. Les Kamstchadales disent que les bois sont pleins d'esprits malicieux. Ces esprits ont des enfants qui pleurent sans cesse pour attirer les voyageurs, qu'ils égarent ensuite, et à qui ils ôtent quelquefois la raison. — Enfin, c'est généralement dans les bois que les sorciers font le sabbat.

BOIS DE VIE. — C'est le nom que les alchimistes donnent à la pierre parfaite du grand œuvre, plus clairement appelée baume universel ou panacée, qui guérit tous les maux, et assure à ceux qui la possèdent une jeunesse inaltérable.

Les Juifs nomment *bois de vie* les deux bâtons qui tiennent la bande roulée sur laquelle est écrit le livre de leur loi. Ils sont persuadés que l'attouchement de ces bâtons affermit la vue et rend la santé. Ils croient aussi qu'il n'y a pas de meilleur moyen de faciliter l'accouchement des femmes, que de leur faire voir ces bois, qu'il ne leur est pas permis de toucher.

BOISTUAU ou **BOAISTUAU** (**PIERRE**), dit *Launay*, Nantais, mort à Paris en 1566. On recherche de lui deux ouvrages rares et curieux : 1° *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs, in-8°, 1561. Aux quarante histoires de Boistuaud, Tesserant en ajouta quinze. Belleforêt, Hoyer et Marionville les firent réimprimer avec une nouvelle continuation, en 1575, six vol. in-16; — 2° *Histoires tragiques*, extraites des œuvres italiennes de Bandel, et mises en langue française, 1568 et années suivantes, 7 vol. in-16. Il n'y a que les six premières histoires du premier volume qui aient été traduites par Boistuaud; les autres sont de la traduction de Belleforêt, qui lui était bien inférieur. Voy. **VISIONS**, **SYMPATHIE**, **APPARITIONS**.

BOJANI (**MICHEL**). On peut lire de lui une *Histoire des songes* (2), publiée en 1587. Nous ne la connaissons que par le titre.

BOLACRÉ (**GILLES**), bonhomme qui habitait une maison d'un faubourg de Tours, où il prétendit qu'il revenait des esprits qui l'empêchaient de dormir. C'était au seizième siècle. Il avait loué cette maison; et comme il s'y faisait un bruit et tintamarre d'esprits invisibles, sabbats et lutins, qui ne lui laissaient aucun repos, il voulut à toute force faire résilier le bail. La cause fut portée devant le siège présidial à Tours, qui cassa le bail. Le propriétaire en appela au parlement de Paris; son avocat, maître René Chopin,

(1) Extrait des Voyages de M. Foersech, Hollandais, Mélanges de la littérature étrangère, t. I, p. 63.

(2) Michaelis Bojani, Historia de Somniis. In-8°. Wittenberg, 1587.

soutint que les visions d'esprits n'étaient autre chose que des contes de vieilles, épouvantails de petits enfants. Le parlement ne décida rien et renvoya la cause au tribunal de la Tournelle, qui par son arrêt maintint la résiliation du bail (3).

BOLFRI, Voy. **BÉRITH**.

BOLINGBROKE, Voy. **GLOCESTER**.

BOLOMANCIE. C'est la *Bélomancie*. Voy. ce mot.

BOLOTOO, île imaginaire où les naturels des îles de Tonga placent leur paradis. Ils croient que les âmes de leurs chefs y deviennent des divinités du second ordre. Les arbres de Bolotoo sont chargés, disent-ils, des meilleurs fruits et toujours couverts des plus belles fleurs, qui renaissent toutes les fois qu'on les cueille. Ce séjour divin est rempli d'animaux immortels que l'on ne tue que pour la nourriture des dieux et des élus; mais aussitôt qu'on en tue un, un autre le remplace.

BONA (**JEAN**), savant et pieux cardinal, mort en 1674. On recherche de lui un *Traité du discernement des esprits*, in-12, publié en 1673 et traduit par l'abbé Leroy de Haute-fontaine, 1676. Le chapitre 20 de cet ouvrage traite avec beaucoup de lumières de ce qu'il y a de plus difficile dans la matière des visions et des révélations particulières (4).

BONASSES, Voy. **GULLETS**.

BONATI (**GUI**), astrologue florentin du treizième siècle. Il vivait, dit-on, d'une manière originale, et possédait l'art de prédire l'avenir. Les troupes de Rome, sous le pontificat de Martin IV, assiégeaient Forlì, ville de la Romagne, défendue par le comte de Montferrat. Bonati, qui s'y était retiré, voyant la ville prête à faire une sortie, annonça au comte qu'il serait blessé dans la mêlée. L'événement justifia la prédiction; et le comte de Montferrat, qui avait porté avec lui ce qu'il fallait pour panser sa blessure, fit depuis le plus grand cas de l'astrologie. Bonati, sur la fin de sa vie, reconnut pourtant la vanité de sa science, se fit franciscain, et mourut pénitent en 1300. Ses ouvrages ont été recueillis par Jacques Caute-rus, sous le titre de *Liber astronomicus*, in-4°, rare. Augsbourg 1491.

BONGOMILES. — Voy. **BOGARMILES**.

BONICA, île imaginaire de l'Amérique, où Déotatus, médecin spagirique, place une fontaine dont les eaux, plus délicieuses que le meilleur vin, ont la vertu de rajeunir.

BONIFACE VIII, pape, élu le 24 décembre 1294. On a conté que, n'étant encore que cardinal, il fit percer une muraille qui avoisinait le lit du pape Célestin, et lui cria au moyen d'une sarbacane, qu'il eût à déposer la tiare s'il voulait être sauvé; que le bon pape Célestin obéit à cette voix qu'il croyait venir du ciel, et céda la place à Boniface. — Mais ce récit n'est qu'une imposture entièrement supposée par les protestants, qui ont imaginé cette calomnie comme tant d'au-

(3) Leloyer. Disc. des spectres, liv. vi, ch. 15.

(4) Joannes cardinalis Bona, De discretionis spirituum, in-12. Paris, 1673.

tres. La vérité est que le pape Célestin déposa la tiare pour s'occuper uniquement de son âme. Le cardinal Cajetan (depuis Boniface VIII) n'y fut pour rien.

BONNE AVENTURE. Les diseurs de bonne aventure et les magiciens étaient devenus si nombreux à Rome du temps des premiers empereurs, qu'ils y avaient une confrérie ; et le lendemain du jour où fut tué Caligula, des magiciens venus d'Egypte et de Syrie devaient donner sur le théâtre une représentation des enfers (1). Pour l'art de dire la bonne aventure, voy. **CHIROMANCIE**, **CARTOMANCIE**, **ASTROLOGIE**, **MÉTÉOSCOPIE**, **HOROSCOPES**, **CRANOLOGIE**, et les cent autres manières.

BONNES. On appelle *bonnes*, dans certaines provinces, des fées bienveillantes, des espèces de farfadets femelles sans malice, qui aiment les enfants et qui se plaisent à les bercer. On a sur elles peu de détails ; mais c'est d'elles, dit-on, que vient aux berceuses le nom de *bonnes d'enfants*. Habondia est leur reine.

BONNET (JEANNE), sorcière de Boissy en Forez, brûlée le 15 janvier 1583 pour s'être vantée d'avoir eu des liaisons avec le diable.

BONNET BLEU, Voy. **DÉVOUEMENT**.

BONNET POINTU, ou esprit au bonnet ; voy. **HECDECKIN**.

BONNEVAULT. Un sorcier poitevin du seizième siècle, nommé Pierre Bonnevault, fut arrêté parce qu'il allait au sabbat. Il confessa que la première fois qu'il y avait été mené par ses parents, il s'était donné au diable, lui permettant de prendre ses os après sa mort ; mais qu'il n'avait pas voulu donner son âme. Un jour, venant de Montmorillon où il avait acheté deux charges d'avoine qu'il emportait sur deux juments, il entendit des gens d'armes sur le chemin ; craignant qu'ils ne lui prissent son avoine, il invoqua le diable qui vint à lui comme un tourbillon de vent, et le transporta avec ses deux juments à son logis. Il avoua aussi qu'il avait fait mourir diverses personnes avec ses poudres ; enfin il fut condamné à mort. Voy. **TAILLETROUX**.

Jean Bonnevault, son frère, fut aussi accusé de sorcellerie ; et le jour du procès, devant l'assemblée, il invoqua le diable qui l'enleva de terre environ quatre ou cinq pieds, et le laissa retomber sur le carreau comme un sac de laine sans aucun bruit, quoiqu'il eût aux pieds des entraves. Etant relevé par deux archers, on lui trouva la peau de couleur bleue tirant sur le noir ; il écumait et souffrait beaucoup. Interrogé là-dessus, il répondit qu'ayant prié le diable de le tirer de peine, il n'avait pu l'enlever, attendu que, comme il avait prêté serment à la justice, le diable n'avait plus pouvoir sur lui.

Mathurin Bonnevault, parent des deux précédents, accusé comme eux de sorcellerie, fut visité par experts. On lui trouva sur l'épaule droite une marque de la figure d'une petite rose, dans laquelle on planta une longue épingle, sans qu'il en ressentit

(1) Granier de Cassagnac, Littérature des esclaves.

aucune douleur, d'où on le jugea bien sorcier. Il confessa qu'ayant épousé en premières noccs Berthomée de la Bédouche, qui était sorcière comme ses père et mère, il l'avait vue faire sécher au four des serpents et des crapauds pour des malélices ; qu'elle le mena alors au sabbat, et qu'il y vit le diable, ayant des yeux noirs, ardents comme une chandelle. Il dit que le sabbat se tenait quatre fois l'an : la veille de la Saint-Jean-Baptiste, la veille de Noël, le mardi-gras et la veille de Pâques. On le convainquit d'avoir fait mourir sept personnes par sortilège ; se voyant condamné, il avoua qu'il était sorcier depuis l'âge de seize ans. — Il y aurait de curieuses études à faire sur tous ces procès, si nombreux pendant les troubles de la réforme.

BONZES. Les bonzes chinois font généralement profession de prédire l'avenir et d'exorciser les démons ; ils cherchent aussi la pierre philosophale. Lorsqu'un bonze promet de faire pleuvoir ; si dans l'espace de six jours il n'a pas tenu sa promesse, on lui donne la bastonnade.

Il existe des bonzes au Congo. On croit que leurs âmes sont errantes autour des lieux qu'ils ont habités. Quand on voit un tourbillon balayer la plaine et faire lever la poussière et le sable, les naturels s'écrient que c'est l'esprit des bonzes.

BOPHOMET, voy. **TÊTE DE BOPHOMET**.

BORAK, jument de Mahomet qu'il a mise dans son paradis. Elle avait une face humaine, et s'allongeait à chaque pas aussi loin que la meilleure vue peut s'étendre.

BORAX, sorte de pierre qui se trouve, disent les doctes, dans la tête des crapauds ; on lui attribue divers effets merveilleux, comme celui d'endormir. Il est rare qu'on la puisse recueillir, et il n'est pas sûr qu'elle soit autre chose qu'un os durci.

BORBORITES, voy. **GÉNIES**.

BORDELON (LAURENT), né à Bourges en 1653, mort en 1730 ; écrivain médiocre, qui toutefois savait beaucoup de choses, et s'était occupé de recherches sur les superstitions, les sciences occultes et les erreurs populaires. Il est fâcheux qu'il ait écrit si pesamment. On achète encore ses entretiens sur l'*Astrologie judiciaire*, qui sont curieux. Le plus connu de ses ouvrages (et il a été réimprimé plusieurs fois) est intitulé : « *Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle*, causées par la lecture des livres qui traitent de la magie, du grimoire, des démoniaques, sorciers, loups-garoux, incubes, succubes, et du sabbat, des fées, ogres, esprits, follets, génies, fantômes et autres revenants ; des songes, de la pierre philosophale, de l'astrologie judiciaire, des horoscopes, talismans, jours heureux et malheureux, éclipses, comètes et almanachs ; enfin de toutes les sortes d'apparitions, de divinations, de sortilèges, d'enchantements et d'autres superstitieuses pratiques. »

On voit par ce titre, que nous avons copié tout entier, que l'auteur avait pris un cadre assez vaste. Dans ses deux volumes in-12.

ornés de figures, il s'est trouvé à l'étroit; et son travail, qui se modèle un peu sur le *Don Quichotte*, n'est recherché que pour les notes, très-nombreuses, lesquelles valent mieux que le texte.

Nous citerons pourtant deux fragments de ce livre singulier.

Monsieur Oufle, devenu loup-garou.

Monsieur Oufle avait une femme, deux fils, dont l'aîné était abbé et le cadet financier; deux filles et un frère marié. Madame Oufle, espèce d'esprit fort, contrairement aux inclinations ordinaires des personnes de son sexe, formait un contraste frappant avec son mari, qui adoptait sans restriction les opinions d'une foule de savants sur la magie et la sorcellerie, sur les spectres et les fantômes, les loups-garoux, les esprits follets, les fées, les ogres, l'astrologie judiciaire, les divinations, les apparitions, etc. L'abbé Doudou, fils aîné de M. Oufle, faisait un mélange très-mal assorti de science et de crédulité. Il croyait que tout ce qu'il trouvait d'extraordinaire dans les livres était vrai, ne se pouvant persuader que l'on fût d'assez mauvaise foi pour faire imprimer des choses surprenantes, si elles n'étaient pas véritables; et le peu qu'il avait de doctrine ne lui servait qu'à trouver dans son esprit des preuves forcées de possibilité pour tout ce qu'il voulait absolument croire. Sansugue, le second fils, avait pris le parti de la finance, et ne cherchait que les moyens et les occasions de s'enrichir. Quand on lui parlait des diables qui faisaient trouver des richesses, l'eau lui en venait si fort à la bouche, qu'il ne les aurait pas renvoyés, malgré les formes épouvantables dont on se sert pour les représenter. Il n'était pas si crédule sur l'apparition des âmes des défunts, parce que, disait-il, ces fantômes de morts ne paraissent d'ordinaire que pour faire des demandes aux vivants, ou pour donner des frayeurs qui n'aboutissent qu'à glacer le sang de ceux qui les voient. Venons à ses deux filles.

L'aînée, nommée Camèle, croyait tout ce que lui disait son père quand il lui parlait, et ensuite elle n'en croyait rien quand elle s'était entretenue avec sa mère.

Ruzine, la cadette, s'accommodait, comme sa sœur, au goût de son père et de sa mère; mais ce que celle-ci faisait par simplicité, celle-là le faisait par artifice; c'était une *fine mouche*, qui jouait, en quelque manière, toute sa famille.

Noncrède, frère de M. Oufle, passait dans l'esprit de tous ceux qui le connaissaient, pour un homme plein de sagesse et de probité, mais qui adoptait peut-être trop facilement les opinions téméraires des prétendus philosophes. Il faisait à son frère et à l'abbé Doudou, son neveu, une guerre continuelle sur leur confiance et leur penchant en matière d'apparitions et de sortilèges. Après avoir dépeint les caractères, venons sur-le-champ aux aventures.

Il y a longtemps qu'on parle des loups-garoux : les anciens et les modernes en rap-

portent grand nombre d'histoires qui passaient, dans l'esprit de M. Oufle, pour incontestables. Il ne doutait point qu'il n'y eût des familles entières, où il y avait toujours quelqu'un qui devenait loup-garou; qu'on le devenait aussi quelquefois en mangeant les entrailles d'un enfant sacrifié. Il croyait encore fermement qu'on pouvait se changer en chat, en cheval, en arbre, en bœuf, en vipère, en mouche, en vache; enfin indifféremment en toutes sortes de formes.

Il croyait avec la même certitude qu'il n'était pas difficile de faire ce changement sur d'autres; que l'on pouvait changer, par exemple, un marchand de vin en grenouille. Il ne trouvait aucune difficulté à ces transmutations, parce qu'il avait lu qu'elles avaient été exécutées. Il croyait que des roses pouvaient rendre la première forme à ceux qui avaient subi ces transformations.

Un des jours de carnaval, M. Oufle donna à souper à toute sa famille et à quelques-uns de ses amis. On y mangea abondamment, on y but de même; car il ne laissait pas d'aimer la bonne chère et la joie, à condition pourtant qu'on ne renverserait point de salière, qu'on ne mettrait point de cou-teaux en croix, qu'on ne serait point treize à table. Il mit ce soir-là tout le monde en train : pour exciter à boire, il portait continuellement des santés, satisfaisait à celles qu'on lui portait; de sorte qu'il prit plus de vin que sa tête n'en pouvait porter.

Après le repas tous se retirèrent très-contents les uns des autres. M. Oufle fit de son mieux les honneurs du départ de ses hôtes, et gagna ensuite sa chambre. Sansugue, aussitôt qu'il fut rentré chez lui, prit un de ses habits de masque, dont il avait grand nombre, et alla courir le bal avec d'autres jeunes gens qui l'attendaient.

Mais à peine M. Oufle se fut-il retiré, qu'il lui prit une de ses inquiétudes qui ne permettent pas que l'on reste en place, sans qu'on puisse dire pourquoi on se met en mouvement. Après s'être promené quelque temps dans sa chambre, il en sort, et cela seulement pour en sortir; il monte un escalier; passant devant l'appartement de Sansugue, qu'il trouve ouvert, il y entre, ou pour savoir s'il y était, ou pour jaser avec lui. N'y trouvant personne, mais seulement les habits de masque que son fils avait oublié de serrer, il en remarqua un fait exprès pour se déguiser en ours; il le considéra attentivement. Il était fait de peaux d'ours avec leur poil, cousues de manière qu'elles donnaient, depuis la tête jusqu'aux pieds, la ressemblance de cet animal à celui qui en était couvert. Après l'avoir retourné, il lui vint dans l'esprit de s'en servir pour faire une plaisanterie à sa femme. Cette plaisanterie était de vêtir cet habit, et ensuite de lui aller faire peur. On ne peut croire combien il s'applaudissait à lui-même d'avoir imaginé cette gaillarde supercherie. Mais son idée eut un succès différent de celui qu'il s'en promettait.

Il prit donc cet habit, l'emporta dans sa chambre, s'en couvrit, et puis alla très-doucement vers l'appartement de sa femme, pour y jouer le rôle que l'occasion et son imagination lui avaient fait inventer. Comme il était près de commencer la scène, il entendit du bruit, et reconnut que la femme de chambre de madame Oufle était encore avec elle. Ce contre-temps le chagrina; cependant il ne quitta point son dessein, il retourna sur ses pas et rentra chez lui, pour y attendre que cette fille fût partie, afin de faire plus sûrement son coup; et pour s'amuser et se désennuyer, après s'être assis devant le feu, il prit sur une table le premier livre qui se trouva sous sa main: c'était la *Démonomanie de Bodin*; il l'ouvre, et tombe par hasard sur un endroit qui traitait des loups-garoux. il passa environ une demi-heure dans cette lecture et dans celle de quelques autres sujets analogues. Enfin, le vin, le feu et la situation tranquille où il était, l'assoupirent et le plongèrent insensiblement dans un sommeil si profond, qu'il ne songeait plus à ce qu'il avait fait, ni à ce qu'il avait résolu de faire.

Madame Oufle, qui n'avait aucun soupçon de ce qu'on machinait contre elle, ne manqua pas, comme on juge bien, de se coucher, et de dormir de son côté aussi tranquillement que son mari.

La femme de chambre, dont on vient de parler, avait son logement au-dessus de l'appartement de M. Oufle; comme elle s'était peut-être trop ressentie de la fête à la seconde table, ou qu'elle ne se souciait pas de respecter le sommeil de son maître, ou par un hasard tout à fait imprévu, un vase qu'elle tenait à la main tomba par terre et fit si grand bruit, que M. Oufle en fut éveillé en sursaut. Il se lève tout troublé de dessus sa chaise; et comme il se trouvait vis-à-vis la cheminée, sur laquelle il y avait une glace, il se vit dans cette glace avec l'habit d'ours dont il était revêtu. Et ainsi, le vin et le feu qui lui avaient échauffé la tête, son sommeil interrompu si subitement, l'habit qu'il se voyait sur le corps, tout cela joint avec la lecture qu'il venait de faire, lui causa un tel bouleversement dans la cervelle, qu'il se crut être véritablement, non pas un ours, mais un loup-garou. Ce bouleversement était si fort, qu'il avait entièrement détruit la mémoire de l'endroit où il avait trouvé l'habit; et de l'usage qu'il avait projeté d'en faire; il ne lui resta que l'idée de sa prétendue transmutation en loup, avec le dessein d'aller courir les rues, d'y hurler de son mieux, d'y mordre, et de mettre en pratique tout ce qu'il avait ouï dire que les loups-garoux avaient coutume de faire. Il part donc sans différer, sort dans la rue, et commence à hurler d'une manière effroyable.

Il est bon de faire remarquer que c'était un homme grand, gros, robuste, bien empoitrillé, et dont la voix était naturellement haute, ferme et tonnante. La poussant pendant la nuit aussi loin qu'elle pouvait aller, avec les tons effroyables qui accompagnent l'ordinaire les hurlements, on ne doit pas

douter que quand il hurlait il n'effrayât tous ceux qui l'entendaient. En effet, il en fit la première expérience sur une sérénade qui bruissait dans la première rue qu'il parcourut. Quand les musiciens entendirent un des hurlements de M. Oufle, la terreur que leur inspira cette horrible symphonie, à laquelle ils ne s'attendaient pas, glaça leur sang de telle sorte que, demeurant immobiles, ils firent tous en même temps une pause. Ils écoutèrent pour connaître d'où pouvait venir une voix si extraordinaire; le loup-garou se mit à hurler encore plus fort, et s'approcha d'eux, ils le prirent tous pour ce qu'il pensait être lui-même, et s'enfuirent de toutes leurs forces.

En ce moment quatre jeunes gens, qui depuis peu de temps étaient délivrés de la vie gênante des collèges, sortant du cabaret, où ils avaient vidé plus de bouteilles que leurs petites têtes n'étaient capables d'en porter, venaient d'imaginer un projet qui leur paraissait héroïque. C'était de se donner de grands mouvements, pour arracher les cordes des sonnettes, pour ôter les marteaux des portes; ou, s'ils n'en pouvaient venir à bout, de sonner, de heurter de toutes leurs forces, de déranger les bornes, de briser les sièges de pierre, de brouiller des serrures, et de faire d'autres actions aussi dignes de leur courage et de leur valeur. Quand ils avaient arraché le marteau d'une porte, ils auraient hardiment fait assaut de gloire avec les généraux d'armée les plus sages et les plus intrépides, tant ils étaient pénétrés de leur mérite.

Le soir donc que notre loup-garou faisait des siennes, ces guerriers nocturnes et vineux faisaient aussi des leurs, et comme ils se rendaient compte les uns aux autres de leurs faits et gestes, et qu'ils en montraient les marques et les preuves, M. Oufle, que son chemin conduisait à eux, se mit à hurler. Nos héros de bouteille, devenus plus sages, ou plus timides, songent à reculer à mesure que la bête s'approchait d'eux; et comme elle continuait de venir à grands pas de leur côté, et que la peur la leur fit paraître avec des dents d'une longueur effroyable, ils prirent le parti de la fuite, bien résolus de courir si fort qu'elle ne pourrait pas les atteindre.

Après avoir parcouru quelques rues, M. Oufle s'arrêta, apparemment pour se reposer devant une maison, où plusieurs personnes jouaient gros jeu. Je ne sais par quelle fantaisie il s'obstina à hurler plus fort et plus souvent qu'il n'avait encore fait: un coup n'attendait presque pas l'autre, tant ses hurlements étaient promptement répétés. Les joueurs l'entendirent; ceux qui perdaient parurent n'y faire pas grande attention; ceux qui gagnaient furent plus inquiets et plus troublés. Un des joueurs sort l'épée à la main, afin de chasser le loup-garou; mais dès qu'il le vit dans la rue, la frayeur le saisit; il rentre, ferme la porte avec tous les verroux qu'il peut trouver, souhaitant même pour sa sûreté qu'il y en eût encore davantage; il se tint quelque temps sur l'escalier pour rap-

peler ses esprits, et ne paraître pas si effrayé. Heureusement pour lui, M. Oufle prit parti ailleurs. On ne tombera point dans une description exacte de toutes les frayeurs qu'il fit cette nuit-là en qualité de loup-garou ; on passe sous silence les petites aventures pour s'arrêter seulement à une de plus grande importance que voici.

Un homme de considération courant la poste dans une chaise, étant escorté de deux cavaliers qui couraient avec lui, trouva dans son passage le loup-garou. Les chevaux reculent si promptement, et se cabrent de telle sorte, qu'ils renversent les cavaliers par terre. L'homme de la chaise voyant la bête, sort avec précipitation : le loup se jette tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, puis sur les chevaux, sans leur faire pourtant d'autre mal que de la peur. Après les avoir houspillés à son aise (car ils étaient si effrayés que pas un n'eut le courage de se défendre), il se met à hurler, comme s'il eût voulu chanter la victoire qu'il venait de remporter. Les chevaux cependant prennent le mors aux dents et s'enfuient avec tant de légèreté, même ceux qui traînaient la chaise, qu'on aurait cru qu'ils sortaient de l'écurie, et qu'il y avait plus d'un mois qu'ils n'avaient marché. Les hommes de leur côté ne furent pas moins diligents à courir, et M. Oufle à les suivre. Enfin ils se jettent tous dans une allée qu'ils trouvèrent ouverte, et ferment la porte sur eux. Le loup, qui n'avait pu entrer avec eux dans cette allée, hurle plusieurs fois de toutes ses forces ; une infinité de têtes en bonnet et en cornettes de nuit paraissent aux fenêtres, avec des bras avancés dehors, tenant une chandelle pour voir ce qui causait un aussi grand fracas ; mais toutes ces têtes se retirent bien vite ; et malheureusement une se trouva prise sous un châssis qui tomba, parce que celui qui l'avait levé ne s'était pas donné le temps de l'arrêter. Cette pauvre tête criait épouvantablement, et autant que le patient pouvait pousser d'air pour respirer ; le loup-garou répondait à cette voix plaintive par des hurlements ; ce qui faisait la plus horrible musique du monde ; on n'avait jamais entendu un pareil *duo*. Personne n'osait plus ouvrir sa fenêtre et regarder dans la rue, parce qu'entendant les cris de ce voisin affligé, on croyait que c'était la bête qui avait grimpé, et qui le tenait à la gorge. Par bonheur, le valet de cette tête, dont le cou était à moitié étranglé, étant entré dans la chambre, voit son maître dans cette douloureuse situation, lève promptement le châssis et le délivre du supplice que lui avait causé sa curiosité funeste.

Que de bruits se répandirent pendant plusieurs jours au sujet de ce loup-garou ! que de contes on en fit ! comme il avait parcouru presque toute la ville, il avait été entendu par une infinité de gens, dont la plupart furent plus que jamais persuadés qu'il y avait véritablement des loups-garoux. On ne peut croire combien on fit de fausses histoires à cette occasion. Ceux qui n'avaient pas osé ouvrir leurs fenêtres pour le voir étaient des

premiers à assurer qu'ils l'avaient vu, traînant des chaînes d'une grosseur et d'une longueur prodigieuses, et si grand que sa tête atteignait presque jusqu'aux premiers étages ; car, comme dit le proverbe, on n'a jamais vu de petit loup ; on veut toujours persuader que ceux que l'on trouve sont d'une grandeur démesurée, et cela apparemment, parce que l'on proportionne son étendue à celle de la crainte que l'on a. D'autres assuraient qu'on lui avait coupé une patte en se défendant contre ses violences ; que, comme c'était un sorcier changé en loup, on l'avait le lendemain trouvé dans son lit, sans main, et qu'on lui allait faire son procès. Il avait dévoré la tête d'une fille de dix-huit ans, prête à se marier ; son futur, après avoir donné plusieurs coups d'épée au loup, était tombé mort de douleur sur la place. Dans un autre quartier, on faisait des lamentations sur un ecclésiastique qui, étant en chemin pour assister un mourant, avait été obligé de s'en retourner chez lui, parce que le loup l'avait poursuivi ; de sorte que le malade était mort sans secours. Selon quelques-uns, un courrier avait été arraché de dessus son cheval, et sa valise avec toutes ses lettres avaient été déchirées par cette furieuse bête. Il y en avait encore qui protestaient pour l'avoir ouï dire par des gens très-dignes de foi, que le loup-garou était entré dans un bal, qu'il y avait dansé, et qu'ensuite il s'était jeté sur plusieurs femmes dont il avait déchiré le visage. D'autres niaient qu'on eût blessé le loup-garou, prétendant que ces sortes de sorciers sont invulnérables. On voulait encore qu'il eût couru plusieurs nuits de suite. Enfin chaque rue avait son histoire.

La vérité est que M. Oufle fut ramassé enfin par une patrouille qui le ramena chez lui.

Visions et terreurs de M. Oufle.

M. Oufle, l'esprit toujours rempli de diables et de diableries, s'était imaginé que les diables le suivaient partout et lui apparaissaient sous je ne sais combien de formes différentes.

En conséquence, ayant pris dessein de faire faire des tablettes magnifiques, pour y placer dignement les livres sur la démonomanie dont la lecture faisait sa principale et sa plus agréable occupation, il envoya quérir un menuisier des plus habiles de sa profession, pour lui exposer son dessein et le lui faire exécuter. Cet homme vint le trouver sur-le-champ, il était suivi d'un gros chien barbet ; ce qui n'est pas extraordinaire ; la plupart des artisans se font une coutume de nourrir des chiens pour leur amusement.

Le menuisier étant entré dans le cabinet de M. Oufle, celui-ci jetant plutôt la vue sur le chien que sur le maître, parut d'abord tout stupéfié et comme immobile. Il fut longtemps sans parler, mais ayant toujours la vue attachée sur le chien. L'ouvrier ne savait que penser du silence profond, de l'étonnement et de l'immobilité de celui qui l'avait envoyé chercher avec tant d'empressement, qu'il semblait que difficilement pou-

vait-il arriver assez tôt pour sa satisfaction.

Il lui demanda enfin ce qu'il souhaitait de son service. Point de réponse; on ne parlait que des yeux, encore n'était-ce qu'au chien. Le menuisier s'impatientant enfin de voir une taciturnité si obstinée :

— Est-ce, lui dit-il, monsieur, que vous m'avez fait venir seulement pour regarder mon chien? Vous n'aviez qu'à me le demander, je n'aurais pas pris la peine de venir; je vous l'aurais envoyé avec la liberté de le regarder à votre aise, tant que vous auriez voulu, sans qu'il vous en eût coûté un sou.

M. Oufle, qui n'avait regardé avec tant d'attention ce chien, que parce qu'il lui était venu dans l'esprit, par le souvenir de ses lectures (1), que ce pauvre animal était un diable, et qu'il se croyait en quelque manière insulté par l'artisan, rompit enfin le silence, en élevant la voix avec fureur, pour lui dire qu'il était un magicien, qui lui amenait un démon pour le tourmenter et mettre le désordre chez lui.

Jamais surprise ne fut pareille à celle du menuisier. Comme il ne connaissait pas la folie de ce pauvre homme, il repoussa ce reproche par un ton de voix qui n'était pas moins élevé que celui dont on venait de se servir.

M. Oufle répliqua avec le même emportement, mais cependant n'étant point du tout sa vue de dessus le chien, tant il craignait qu'il ne l'attaquât et le mît en pièces.

Le chien de son côté, qui semblait entendre finesse, et connaître ce qu'on s'imaginait de lui, se tenant à côté de son maître, la tête alerte et élevée, regardait M. Oufle avec autant d'attention qu'il en était regardé. On aurait dit, à le voir, qu'il était émerveillé de l'extravagance qu'on faisait paraître à son occasion.

Ces deux hommes cependant s'animaient si fort l'un contre l'autre, qu'ils semblaient entrer dans une prochaine disposition de ne s'en pas tenir à des paroles, pour marquer leur ressentiment. En effet, M. Oufle s'approcha du menuisier, et le poussa rudement pour le chasser de chez lui. Le barbet se mit à aboyer d'une grande force, témoignant à son maître qu'il était prêt à le bien défendre; de sorte que M. Oufle, menaçant avec fureur le menuisier, le menuisier répondant aux menaces sur le même ton, et le chien aboyant sans relâche, il se faisait un vacarme épouvantable dans cette chambre.

Camèle qui entendit tous ces différents cris, vint à la porte pour mieux connaître ce qui se passait; mais croyant qu'on égorgeait son père, et n'ayant pas assez de hardiesse pour entrer, elle appelle au secours sa sœur Ruzine et le valet Mornand, parce qu'ils étaient plus à portée que les autres pour l'entendre. Ils montent avec précipitation; ils la trouvent presque évanouie de frayeur; et

(1) Zoroastre, par forme d'énigme, disait que les chiens se montrent souvent à ceux qui se dépouillent de la mortalité, c'est-à-dire, les diables, à ceux qui sont près de mourir, ou aux gens de bien, qui abandonnant le

comme ils entendent le même bruit qui l'avait épouvanté, ils ouvrent la porte avec une telle violence que les trois combattants en furent eux-mêmes effrayés.

M. Oufle leur crie aussitôt, en montrant le chien, qu'ils se donnassent bien de garde de l'approcher, parce que c'était un diable. L'artisan se tourmente pour leur prouver que ce n'était point un diable, mais un chien, un chien véritable, un chien fait comme les autres, qu'il l'a élevé fort petit, et qu'il y a plus de trois ans qu'il mange de son pain, sans qu'il ait paru qu'il y eût la moindre diablerie dans sa conduite.

Le chien n'aboyait plus, il ne disait pas un mot, comme s'il eût voulu donner à son maître tout le temps qui lui était nécessaire, pour détruire l'atroce médisance qu'on faisait de lui, et pour bien entendre un éloge qu'il croyait mériter. Mais M. Oufle soutenait toujours, sans en vouloir démordre, que c'était un vrai diable qui avait pris la forme d'un chien.

Ruzine fit signe au menuisier de se taire, lui dit tout bas que son père haïssait tant les chiens, qu'il ne pouvait pas plus les souffrir que des démons; et enfin l'engagea à se retirer sans bruit.

Camèle, qui crut que ce chien était véritablement un diable, parce que son père l'avait dit, et que Mornand paraissait le croire, alla tout effarée trouver sa mère, et l'assurer qu'un magicien déguisé en menuisier, avait amené chez son père un diable sous la forme d'un chien d'une laideur effroyable, et qui faisait des cris horribles.

Madame Oufle jugea bien que cette histoire n'était que l'effet d'une imagination exaltée. Elle se la fit conter par Ruzine et Mornand; et ils ne manquèrent pas de la confirmer dans le jugement qu'elle avait fait. On laissa M. Oufle en repos, quelque envie qu'on eût de raisonner avec lui pour le tirer de son erreur; comme on avait souvent expérimenté qu'on ne gagnait rien sur son esprit, on aima mieux ne lui en point parler. Camèle, de son côté, après que sa mère lui eut parlé, ne crut plus que ce chien était un diable; car la bonne fille croyait et décroyait avec une égale facilité.

Le menuisier ne manqua pas de raconter cette bizarre aventure; elle devint si publique que presque tout le monde en parlait dans la ville. Pour peu qu'on en vît quelqu'un qui eût une mauvaise physionomie, on s'imaginait y trouver quelques traits des malins esprits (car le vulgaire a de la peine à se persuader que les diables n'aient pas des corps visibles et sensibles en différentes manières); et cela est si vrai, qu'il y eut bien des femmes qui ne souffraient plus qu'avec une certaine répugnance des chiens qu'elles avaient tendrement aimés.

Si un chien s'avisait de hurler la nuit, c'était pour elles un loup-garou, un démon

monde, se retirent dans la solitude.

Par le nom de chiens, les démons étaient quelquefois désignés; et même en la magie de Zoroastre, ils sont appelés chiens terrestres.

que quelque magicien envoyait courir les rues, pour maltraiter les passants, ou tordre le cou à ceux qui seraient assez imprudents pour regarder par la fenêtre. Il y eut plusieurs personnes qui n'approchaient du chien du menuisier qu'avec crainte, et qui prenaient autant de précautions en le voyant que s'ils avaient vu le diable.

M. Oufle se persuada encore, parce qu'il l'avait lu, que parmi les pourceaux, il y en avait beaucoup qui étaient de vrais diables. quand il en voyait un, il frémissait d'horreur. Pendant tout le temps que durèrent ces imaginations, il ne voulut point manger de la chair de ces animaux, quoique auparavant elle fût fort de son goût.

Leur épouvantable figure, disait-il, n'est-elle pas véritablement diabolique? Leurs cris sont-ils moins effroyables que ceux des diables qui tourmentent les damnés dans les enfers? N'avons-nous pas vu souvent dans des spectacles les diables armés de vessies de cochon tendues et enflées dont ils se servaient pour battre et pour faire peur? Le plaisir que ces animaux prennent à se plonger dans l'ordure, n'est-ce pas parce que le diable n'aime rien tant que la vilénie et l'impureté?

Toute puanteur était pour lui une preuve de la présence de quelque démon; et quand il satisfaisait à ses indispensables nécessités naturelles, il était dans de continuelles alarmes, tant il craignait que quelque diable, habitant selon lui du lieu où il était, ne profitât de sa situation pour le tourmenter. Aussi n'y restait-il que le moins de temps qu'il pouvait, et n'y allait-il que quand il ne lui était plus possible de s'en défendre.

En même temps, rien n'égalait la frayeur qu'il avait des mouches; il prétendait encore que le diable apparaissait souvent sous la forme de ces insectes; il ne voulait souffrir aucun fruit sur sa table, de peur qu'il ne les attirât. Quelqu'un lui en ayant fait considérer une dans un microscope, quand il vit ses cornes, sa trompe, ses yeux de couleur de pourpre, ses jambes velues, les pinces de ses pieds, enfin tout son corps ensemble, représentant une figure qui paraissait d'autant plus hideuse qu'il ne s'était jamais persuadé qu'elle fût telle qu'il la voyait, il la trouva très-propre pour devenir la demeure d'un diable. Il avait la même opinion des papillons; et malheur à ceux qui se trouvaient à sa portée: il ne les épargnait pas.

Il se défiait encore des enfants que portaient les gueux, pour exciter les passants à leur faire des aumônes. Une histoire rapportée dans un de ses livres, où l'on veut persuader que le diable était un jour sous la figure d'un de ces enfants, lui donnait cette défiance. C'est pour la même raison qu'il était fort circonspect quand il prenait un valet ou une servante à son service; il en faisait auparavant plusieurs exactes informations, afin qu'étant bien instruit de leur conduite, il ne se mît point en danger de se faire servir par quelque démon.

Si quelqu'un qui ne le connaissait point l'appelait par son nom, un soupçon de dia-

blerie s'emparaît aussitôt de son esprit; il prétendait encore être autorisé en cela par des exemples.

Et se lassa enfin de ces prétendues persécutions. Ses livres vinrent à son secours, pour le garantir des tourments qu'il craignait du pouvoir et des artifices de ces mauvais esprits.

La première ressource dont il s'avisa est celle qu'on attribue à la racine baaras, qu'on assure avoir la vertu de chasser les mauvais esprits. Il ne la mit pourtant pas en usage, car il lui fut impossible de la trouver. Les herboristes, loin de la lui fournir, ne la connaissaient point du tout et n'en savaient pas même le nom. C'est peut-être qu'elle n'a point eu d'autre existence que dans les livres qui en ont parlé; aussi bien qu'une certaine pierre qui se trouve, dit-on, dans le Nil, et qu'il souhaitait extrêmement avoir pour le même sujet. Quoi qu'il en soit, il s'en consola d'autant plus aisément, qu'il avait, disait-il, en lui-même des moyens qui ne lui pouvaient pas manquer pour arriver à ses fins.

Le premier, c'était de se servir d'une épée: ses lectures lui ayant appris qu'il n'y a rien que les diables craignent tant que des épées dégainées et mises en mouvement. Non content de celle qu'il avait, parce que ce n'était que ce qu'on appelle un petit couteau, il en acheta de longues, larges, et de la meilleure trempe. De temps en temps il en faisait dans sa maison un exercice qui étonnait singulièrement ceux qui le rencontraient dans ce manège; et afin d'être plus sûr de remporter de si belles victoires, il mettait à son doigt un gros diamant avant que d'armer sa main d'une épée. La raison de cette précaution, c'est qu'un de ses auteurs l'avait assuré que les démons trouvent les diamants insupportables. Il ajouta aux épées et au diamant, toujours par le conseil de ses livres, plusieurs coqs qu'il fit élever et nourrir dans sa maison, sans dire à personne pourquoi il s'était avisé de faire une telle ménagerie. Mais sa femme, voyant chez elle tant de coqs inutiles, s'avisa aussi de son côté, comme une bonne ménagère, de leur donner plusieurs poules, afin de se dédommager du bruit que faisaient les coqs, par l'utilité qu'elle pourrait tirer des poules. Ce mélange, que M. Oufle voulut bien souffrir parce qu'il ne pouvait l'empêcher sans donner par sa résistance occasion à quelques troubles dans sa famille, l'inquiéta pourtant.

Afin donc qu'il n'eût point sujet de se reprocher d'avoir rien négligé des instructions que lui donnait sa bibliothèque, pour empêcher les démons de le tourmenter et de lui apparaître, il mit encore en usage tout ce qu'il put apprendre. Il eut sur lui de l'herbe qu'on appelle armoise; il se servit de celle que l'on nomme verveine; il chercha deux cœurs de vautour, qu'il porta l'un lié avec un poil de lion, l'autre avec un poil de loup; il fit faire une image qui représentait deux têtes, l'une d'un homme qui regardait en dedans, et l'autre d'une femme qui regardait en dehors; il se tint le plus gai qu'il put,

afin que la mélancolie ne donnât aucune entrée aux démons, comme on en menace ceux qui s'abandonnent à la tristesse; et pour surcroît, ou plutôt, selon lui, pour consommation et perfection de remèdes à ses inquiétudes, le tonnerre étant tombé dans la cour de sa maison, il se ressouvint d'une opinion bizarre de certains peuples, et crut avec eux que le ciel avait banni pour toujours les diables de chez lui. Il se trouva, par la force de son imagination, délivré de la crainte des apparitions des mauvais esprits. Les chiens, les pourceaux, les mouches, les papillons, les lieux puants, etc., ne furent plus pour lui des sujets de trouble, d'agitations et d'inquiétudes. Mais il n'en fut pas pour cela plus tranquille; car de ces terreurs il passa à d'autres qui n'étaient pas moins vives.

Jamais homme ne fut plus tourmenté que lui de tout ce qui est du ressort des sortilèges et enchantements. Ses meilleurs amis l'inquiétaient; les personnes qu'il n'avait pas coutume de voir, et qui avaient un extérieur extraordinaire ou qui montraient quelque difformité étrange, le jetaient dans de si grandes défiances, qu'il se tenait en garde avec autant de circonspection que s'il avait eu à soutenir un violent combat contre de cruels ennemis. Si on le heurtait par hasard, si on lui frappait sur l'épaule, il rendait sur-le-champ la pareille, sans ménager aucune bienséance; si on le regardait fixement, il fuyait avec autant de vitesse que si des dards avaient dû partir des yeux qui étaient fixés sur lui. Malheur à ceux qui lui faisaient quelque grimace; ils risquaient d'être aussi sévèrement traités que s'ils avaient voulu lui arracher la vie. Lui envoyer un présent, c'était lui donner un sujet d'inquiétude, tant il craignait qu'il ne fût accompagné de quelque sortilège.

Ayant appris qu'un sorcier avait maléficié le pain qu'un boulanger mettait dans son four, il se mit dans l'esprit que tout le pain qui n'était pas très-blanc, pouvait avoir été sujet au même inconvénient; car, disait-il, le noir est la couleur favorite des sorciers: c'est avec des robes noires que les magiciens paraissent; les diables sont toujours représentés noirs.

S'il entendait prononcer par quelqu'un ce mot: *frappe, frappe*, son expérience lui disait que dans ce moment quelque homme mourait de mort violente, ou qu'il arrivait alors quelque aventure tragique.

La flûte était dans son opinion un instrument véritablement magique. Aussitôt qu'il en entendait jouer, on le voyait aussi ému que si l'on avait voulu l'arracher du lieu où il était pour le transporter à mille lieues de là et le faire entièrement disparaître.

Si un homme portait une écharpe, il jugeait d'abord que c'était dans le dessein de s'en servir, au lieu de navire, pour passer les mers.

Il ne voulut jamais permettre qu'on fît son portrait, de crainte qu'on ne s'en servît pour tourmenter et faire mourir l'original.

Rien n'égale la frayeur qu'il eut un jour

dans une rue, se trouvant au passage d'un homme qui bâilla de toute l'étendue de sa bouche, qui était fort grande. M. Oufle se recula plus de trois pas en arrière: voyant cet étrange bâilleur, il crut que c'était un sorcier qui l'allait avaler tout vif. Et, s'il arrive que les lecteurs se moquent de cette appréhension; qu'ils se moquent donc aussi des auteurs qui la lui ont suggérée.

On sait (et je ne doute pas que le lecteur ne l'ait quelquefois éprouvé) qu'il y a des gens qui, en parlant, éclaboussent souvent de leur salive ceux qui les écoutent, s'approchant d'eux le plus près qu'ils peuvent. C'est une impolitesse des plus incommodes et des plus condamnables; c'est de plus une malpropreté. M. Oufle évitait autant qu'il pouvait ces maussades; mais c'était bien moins par aversion pour leur importunité que parce qu'il se croyait averti par ses lectures qu'ils pouvaient être des sorciers, et sorciers d'autant plus dangereux qu'il était à craindre, comme il pensait, qu'ils ne fissent mourir leurs auditeurs en leur crachant ainsi au visage.

Un homme à larges manches l'étant venu voir pour une affaire importante et sur laquelle on avait fait depuis plusieurs jours de grands mouvements, fut obligé de le quitter sans avoir pu le faire discourir sur ce dont il s'agissait. M. Oufle eut sans cesse les yeux attachés sur les manches de cet homme, pour voir s'il n'en sortirait point du feu, et s'il n'y entendrait point gronder le tonnerre.

Un chien qui tenait un grand os dans sa gueule, passait devant sa maison dans le temps qu'il en sortait; il le regarde et le suit, redoublant ses pas de toute sa force, et courant même quelquefois afin de ne pas le perdre de vue. Le chien, qui se voyait ainsi suivi, se retournait de temps en temps, grondant comme il aurait fait si un autre chien avait paru vouloir lui arracher sa proie, ou du moins en avoir sa part. M. Oufle s'arrêtait quand le chien s'arrêtait; et celui-ci, à chaque pas qu'il faisait, regardait son spectateur du coin de l'œil, dans la crainte où il était d'en recevoir quelque supercherie. Enfin il entra chez son maître, et notre homme, après être resté près d'une heure à la porte, ne le voyant plus paraître, jugea qu'il appartenait à quelqu'un de cette maison. Il s'informa du voisinage, et sut que c'était le chien d'un savant, logé dans une quatrième chambre sur le derrière, qui avait donné plusieurs ouvrages au public, et que presque tous les jours cet animal allait par la ville, et revenait d'ordinaire la gueule pleine de quelque os ou de quelques bribes dont il se nourrissait. M. Oufle secoua la tête, ne doutant point que le savant ne fût un magicien, et qu'il se servait des os que son chien allait chercher, pour lui servir de voiture quand il aurait des voyages à faire sur mer. Non-seulement M. Oufle, mais encore les dénographes assurent qu'on ne manque de rien, qu'on vient à bout de tout, pourvu qu'on ait un sorcier à sa disposition, pourvu qu'on sache les pouvoirs de la magie et qu'on en veuille faire usage.

Le livre de Laurent Bordelon est terminé par une description du sabbat. On la trouvera ici plus complète. Voy. SABBAT.

BORDI ou AL-BORDI, montagne qui, selon les Perses, est l'œuf de la terre; ils disent qu'elle était d'abord très-petite, qu'elle grossit au commencement, produisit le monde et s'accrut tellement, qu'elle supporte aujourd'hui le soleil sur sa cime. Ils la placent au milieu de notre globe. Ils disent encore qu'au bas de cette montagne fourmillent quantité de dives ou mauvais génies; et qu'au-dessous est un pont où les âmes passent pour aller dans l'autre monde, après qu'elles ont rendu compte de ce qu'elles ont fait dans celui-ci.

BORGIA (CÉSAR). On lui attribue l'honneur d'avoir eu un démon familier.

BORRI (JOSEPH-FRANÇOIS), imposteur et alchimiste du dix-septième siècle, né à Milan en 1627. Il débuta par des actions qui l'obligèrent à chercher refuge dans une église jouissant du droit d'asile. Il parut depuis changer de conduite; puis il se dit inspiré du ciel, et prétendit que Dieu l'avait choisi pour réformer les hommes et pour rétablir son règne ici-bas. Il ne devait y avoir, disait-il, qu'une seule religion soumise au pape, à qui il fallait des armées, dont lui, Borri, serait le chef, pour exterminer tous les non catholiques. Il montrait une épée miraculeuse que saint Michel lui avait donnée; il disait avoir vu dans le ciel une palme lumineuse qu'on lui réservait. Il soutenait que la sainte Vierge était de nature divine, conçue par inspiration, égale à son fils et présente comme lui dans l'eucharistie, que le Saint-Esprit s'était incarné dans elle, que la seconde et la troisième personne de la Trinité sont inférieures au Père, que la chute de Lucifer entraîna celle d'un grand nombre d'anges qui habitaient les régions de l'air. Il disait que c'est par le ministère de ces anges rebelles que Dieu a créé le monde et animé les brutes, mais que les hommes ont une âme divine; que Dieu nous a faits malgré lui, etc. Il finit par se dire lui-même le Saint-Esprit incarné.

Il fut arrêté après la mort d'Innocent X, et, le 3 janvier 1661, condamné comme hérétique et comme coupable de plusieurs méfaits. Mais il parvint à fuir dans le nord, et il fit dépenser beaucoup d'argent à la reine Christine, en lui promettant la pierre philosophale. Il ne lui découvrit cependant pas ses secrets. Il voulait passer en Turquie, lorsqu'il fut arrêté de nouveau dans un petit village comme conspirateur. Le nonce du pape le réclama, et il fut conduit à Rome, où il mourut en prison le 10 août 1695.

Il est l'auteur d'un livre intitulé: *La Clef du cabinet du chevalier Borri, où l'on trouve diverses lettres scientifiques, chimiques et très-curieuses, ainsi que des instructions politiques, autres choses dignes de curiosité, et beaucoup de beaux secrets*. Genève, 1681, petit

(1) La Chiave del gabinetto del cavagliere G. F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifiche, chimice, e curiosissime, con varie istruzioni politiche, ed

in-12 (1). Ce livre est un recueil de dix lettres, dont les deux premières roulent sur les esprits élémentaires. L'abbé de Villars en a donné un abrégé dans l'ouvrage intitulé: *Le Comte de Gabalis*.

BOS (FRANÇOISE). Le 30 janvier 1606, le juge de Gueille procéda contre une femme de mauvaise vie, que la clameur publique accusait d'avoir un commerce abominable avec un démon incube. Elle était mariée et se nommait Françoise Bos. De plus elle avait séduit plusieurs de ses voisines et les avait engagées à se souiller avec ce prétendu démon, qui avait l'audace de se dire capitaine du Saint-Esprit; mais qui, au témoignage desdites voisines, était fort puant. Cette dégoûtante affaire se termina par la condamnation de Françoise Bos, qui fut brûlée le 14 juillet 1606. — On présume, par l'examen des pièces, que le séducteur était un misérable vagabond.

BOSC (JEAN DU), président de la cour des aides de Rouen, décapité comme rebelle en 1562. On a de lui un livre intitulé: *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septénaire*.

BOTANOMANCIE, divination par le moyen des feuilles ou rameaux de verveine et de bruyère, sur lesquelles les anciens gravaient les noms et les demandes du consultant.

On devinait encore de cette manière: lorsqu'il y avait eu un grand vent pendant la nuit, on allait voir de bon matin la disposition des feuilles tombées, et des charlatans prédisaient ou déclaraient là-dessus ce que le peuple voulait savoir:

BOTIS, Voy. OTIS.

BOTRIS ou BOTRIDE, plante dont les feuilles sont velues et découpées et les fleurs en petites grappes. Les gens à secrets lui attribuent des vertus surprenantes, et particulièrement celle de faire sortir avec facilité les enfants morts du sein de leur mère.

BOUBENHOREN, Voy. PACTE.

BOUC. C'est sous la forme d'un grand bouc noir aux yeux étincelants, que le diable se fait adorer au sabbat; il prend fréquemment cette figure dans ses entrevues avec les sorcières, et le maître des sabbats n'est pas autrement désigné, dans beaucoup de procédures, que sous le nom de bouc noir ou grand bouc. Le bouc et le manche à balai sont aussi la monture ordinaire des sorcières, qui partent par la cheminée pour leurs assemblées nocturnes.

Le bouc, chez les Egyptiens, représentait le dieu Pan, et plusieurs démonographes disent que Pan est le démon du sabbat. Chez les Grecs on immolait le bouc à Bacchus; d'autres démonomanes pensent que le démon du sabbat est Bacchus. Enfin le bouc émissaire des Juifs (Azazel) hantait les forêts et les lieux déserts consacrés aux démons: voilà encore, dans certaines opinions, les motifs qui ont placé le bouc au sabbat. Voy. SABBAT.

altre cose degne di curiosità e molti segreti bellissimi. Catalogue (Genève), 1691

L'auteur des admirables secrets d'Albert le Grand dit, au chapitre 3 du livre II, que si on se frotte le visage de sang de bouc qui aura bouilli avec du verre et du vinaigre, on aura incontinent des visions horribles et épouvantables. On peut procurer le même plaisir à des étrangers qu'on voudra troubler. Les villageois disent que le diable se montre fréquemment en forme de bouc, à ceux qui le font venir avec le grimoire. Ce fut sous la figure d'un grand bouc qu'il emporta Guillaume le Roux, roi d'Angleterre.

Voici une aventure de bouc qui peut tenir ici sa place. Un voyageur, couché dans une chambre d'auberge, avait pour voisinage, sans le savoir, une compagnie de chèvres et de boucs, dont il n'était séparé que par une cloison de bois fort mince, ouverte en plusieurs endroits. Il s'était couché sans examiner son gîte et dormait paisiblement, lorsqu'il reçut la visite d'un bouc son voisin : l'animal avait profité d'une ouverture pour venir le voir. Le bruit de ses sabots éveilla l'étranger, qui le prit d'abord pour un voleur. Le bouc s'approcha du lit et mit ses deux pieds dessus. Le voyageur, balançant entre le choix d'une prompte retraite ou d'une attaque vigoureuse, prit le parti de se saisir du voleur prétendu. Ses pieds, qui d'abord se présentent au bord du lit, commencent à l'intriguer; son effroi augmente, lorsqu'il touche une face pointue, une longue barbe, des cornes... Persuadé que ce ne peut être que le diable, il saute de son lit tout troublé. Le jour vint seul le rassurer, en lui faisant connaître son prétendu démon. Voy. GRIMOIRE.

La chapelle des boucs.

Ce qui va suivre explique quelque chose des mystères de la sorcellerie et surtout du sabbat. Nous devons ce récit intéressant à M. André Van Hasselt, qui l'a publié à Bruxelles, dans l'*Émancipation*.

Nous voici en l'année 1773. Par une chaude journée du mois d'août, nous suivons lentement l'ancienne route de Maëstricht à Aix-la-Chapelle; cette voie nonchalante et paresseuse qui se traîne, par de longs détours, à travers les villages de Meersen et de Houthem, touche au bourg de Fauquemont, puis se dirige par Heeck, Climmen et Gunroot vers Heelen, d'où elle s'avance sur Aix-la-Chapelle, après avoir traversé Kerkrade et Rictcrick.

Nous venons de sortir de Fauquemont; voici à notre gauche le clocher pointu de Heeck avec sa croix. Après avoir dépassé Climmen, quittons la grande route et descendons dans ce vallon où glisse la rivière de Geleen, charmante à suivre. Si le lecteur n'est pas fatigué, il entrera dans un taillis et y trouvera les ruines d'un petit manoir, près de la croix plantée au bord du sentier qui se dirige de Hoensbroek à Vaesraedt. — Ces ruines, que l'on ne découvre pas sans peine sous les ronces et la mousse qui les couvrent, sont celles du château de Scheurenhof, manoir habité en 1773 par les restes

de l'ancienne famille, réduite maintenant à deux têtes, le vieux chevalier de Scheurenhof et sa fille.

Rarement les habitants du village voyaient le vieux chevalier; il vivait dans la retraite la plus profonde. Sa fille, Mathilde, avait dix-huit ans, et on la citait, dans cette contrée, connue par la beauté et la fraîcheur de ses jeunes filles, comme la plus fraîche et la plus belle. Elle était encore un ange de bonté. Il fallait voir avec quels soins, avec quelle affectueuse piété, elle s'appliquait à adoucir les derniers jours de son vieux père. — Et ce n'était pas trop de tout cet amour pour donner la résignation au vieillard; car les douleurs et les infirmités de la vieillesse ne troublaient pas seules la vie du chevalier de Scheurenhof. Un autre motif, et un motif plus grave, ne lui laissait point de repos.

A l'époque où se passe l'événement que nous allons raconter, cette partie du Limbourg était singulièrement agitée, non point par une guerre, mais par quelque chose de pire, par une bande de brigands dont les souvenirs laissaient des traces dans tout le pays. Cette bande étendait le théâtre de ses exploits dans tout le vaste carré compris entre Aix-la-Chapelle, Maëstricht, Ruremonde et Wassenberg. Elle déborda même souvent jusque dans la Campine liégeoise. Elle avait à elle tous les villages, tous les hameaux, tous les bourgs compris dans les quatre angles de ce territoire, et elle y régnait par la terreur et l'épouvante. Ceux qui la composaient, habitants de ces bourgs, de ces hameaux, de ces villages, se reconnaissaient entre eux par un mot d'ordre et par une petite carte marquée d'un signe hiéroglyphique. Le jour, ils travaillaient aux champs, ou buvaient dans les tavernes (car l'argent ne leur manquait jamais). La nuit, ils se rassemblaient au signal d'un coup de sifflet qui partait du fond d'un haller ou qui retentissait dans les solitudes d'une bruyère. Alors l'effroi se répandait de toutes parts. Les fermes tremblaient. Les églises étaient dans l'inquiétude. Les châteaux frémissaient d'anxiété. Partout on se disait avec terreur et tout bas :

— Malheur ! voilà les Boucs qui vont venir.

Et les bandits allaient, dévalisant les fermes, dépouillant les châteaux, pillant les églises, souvent à la lueur de l'incendie, toujours les armes à la main et un masque au visage.

Le matin, tous avaient disparu. Chacun avait repris son travail de la journée, tandis que l'incendie allumé par eux achevait de s'éteindre et que les victimes de leurs vols et de leurs déprédations se désolaient sur les ruines de leurs fortunes.

Le grand nombre d'expéditions qui se multipliaient de tous côtés et souvent dans la même nuit, avaient fait naître parmi le peuple une singulière croyance. On disait que les bandits possédaient le pouvoir de se transporter en un instant d'un point de la province à l'autre, et qu'un pacte, conclu avec l'enfer, mettait à leurs ordres le démon qui, sous la

forme d'un bouc, les emportait sur son dos à travers les airs. De là le nom de *Boucs* qui leur fut donné.

L'origine de cette bande doit être attribuée à quelques déprédations isolées commises avec succès. Mais plus tard, quand le nombre immense des Boucs se fut accru au point d'inspirer des craintes sérieuses à la république des Provinces-Unies, on soupçonna des ramifications si étendues et des plans si étranges, que l'historien doit douter de la vérité des convictions acquises par plus d'un des juges qui siégèrent pour examiner les brigands dont la justice parvenait à s'emparer. On allait jusqu'à dire que Frédéric le Grand, pour avoir les coudées franches en Allemagne et occuper les Provinces-unies, entretenait lui-même par des agents secrets ce terrible incendie. On ajoutait même que l'initiation des adeptes se faisait d'après un moyen inventé par d'Alembert.

Voici comment ces initiations avaient lieu. — Dans quelque chapelle perdue au fond d'un bois ou d'un bruyère, s'allumait une petite lampe, au milieu d'une nuit obscure et orageuse.

L'adepte était conduit par ces deux parains dans ce bois ou dans cette bruyère, et la chapelle s'ouvrait. Il en faisait trois fois le tour à quatre pattes; puis il y entra à reculons, après une copieuse libation de liqueur forte. Deux brigands affublés de vêtements cabalistiques recevaient son serment et concluaient avec lui le pacte infernal. On le hissait alors sur un bouc de bois placé sur un pivot. Le récipiendaire assis, on se mettait à tourner le bouc. Il tournait, il tournait toujours, il ne cessait de tourner.

Le malheureux, déjà le cerveau pris par la boisson, devenait de plus en plus ivre. Il bondissait sur sa monture, la sueur ruisselait le long de ses tempes, il croyait traverser l'air à cheval sur un démon. Quand il avait longtemps tourné ainsi, on le descendait harassé, n'en pouvant plus, dans un vertige inexprimable. Il était Bouc; il était incendiaire, il était voleur, il était bandit, il était assassin. Il appartenait à tous les crimes. Il était devenu un objet de terreur, un être exécrable. La soif de l'or avait fait tout cela.

Mais, si les Boucs répandaient ainsi l'épouvante, la justice ne demeurait pas inactive. Ce fut dans le pays de Rolduc que les premières poursuites eurent lieu. Et, ces poursuites commencées, on alla bon train. La seigneurie de Fauquemont, l'ammanie de Montfort, tout le territoire de Juliers, se couvrirent de roues, de gibets, de bûchers; Heelen fit construire deux potences. La Seigneurie de Schaesberg, Noensbroek, Ubach, Nuth, presque chaque village en firent ériger une au moins. Et plus on rouait, plus on pendait, plus on écartelait, plus on brûlait, plus aussi les Boucs devenaient redoutables par leur nombre et par leur audace. On eût dit qu'une lutte s'était établie entre le crime et la loi, et que l'un rivalisait avec l'autre,

comme s'il se fût agi de savoir à qui des deux resterait la victoire.

Cela dura vingt ans tout entiers. Celui qui voudrait, comme nous, avons eu le courage de le faire, interroger les registres formidables des différentes justices qui, dans le Limbourg, eurent à s'occuper des procès des Boucs, serait stupéfait devant le chiffre énorme des malheureux, coupables ou non (car la justice se trompait quelquefois), qui périrent de par la loi dans cet espace de temps. Dans un rôle du tribunal de Fauquemont seul, nous avons compté cent quatre pendus et écartelés en deux années, de 1772 à 1774.

Le manoir de Scheurenhof était situé précisément au milieu du foyer de ces brigandages. — Le vieux chapelain entra dans la salle.

— Nous apportez-vous de mauvaises nouvelles, mon père ? lui demanda vivement le seigneur.

— Il est difficile d'en espérer de bonnes, répondit le prêtre. La nuit passée, l'incendie a éclaté sous les toits de Bingelraedt.

Ainsi l'orage s'accumule de plus en plus; cette nuit Bingelraedt, il y a trois jours Schinveldt, il y a six jours Neuenhagen.

Et en disant ces mots, le vieillard baissa tristement les yeux vers la terre.

Le jour était entièrement tombé et l'obscurité avait envahi le ciel de toutes parts. La jeune fille, au bord de la fenêtre, ouvrit tout à coup de grands yeux et jeta un cri terrible :

— Le feu ! le feu !

Le vieillard bondit sur son siège.

— Le feu, dis-tu ? et de quel côté ?

— Du côté de Hegen, répondit Mathilde avec un profond serrement de cœur.

— Ce n'est rien, dit le vieillard froidement.

Ces paroles poignantes firent rouler une larme sur chacune des joues de la jeune fille. Elle suffoquait à ce tableau sinistre et à l'idée que là peut-être une tête bien chère allait tomber sur les haches impitoyables des Boucs.

Le petit château de Hegen, situé à l'est de Scheurenhof, était habité par une famille qu'une haine héréditaire faisait vivre dans une inimitié héréditaire aussi avec la famille de Scheurenhof. Le voisinage, le temps, les mille rapports que doit nécessairement établir le contact continu de deux maisons situées, pour ainsi dire, côte à côte, rien de tout cela n'avait pu dominer cette haine. Au contraire, elle devenait plus ardente d'année en année. Mais, si cette division acharnée s'était mise entre ces deux châteaux, il y avait pourtant un lien secret et caché qui les réunissait. Mathilde était aimée de Walter de Hegen.

Le vieux châtelain de Scheurenhof ne songeait guère, il est vrai, à donner le titre de gendre à Walter, comme le maître du manoir de Hegen repoussait de toutes ses forces l'idée que son fils pût donner un jour à Mathilde le titre d'épouse. En dépit de la haine

des deux pères, ni le fils ni la fille ne quittaient cet espoir. Et c'était la crainte d'un danger pour Walter qui avait fait couler les larmes des yeux de l'héritière de Scheurenhof, au moment où l'incendie éclata devant elle du côté du manoir.

— Vous avez donc pris vos mesures ? demanda le chapelain en se tournant vers le sire de Scheurenhof.

— Mes murailles sont assez fortes encore pour que nous puissions repousser la première attaque, répondit celui-ci.

A peine le chevalier eut-il achevé ces mots, qu'un serviteur de la maison, Job, entra tout effaré dans la salle.

— Eh bien ! Job, que veut dire cette pâleur ? fit le maître du manoir.

— Messire, des hommes du village désirent vous parler.

— Et qui est à leur tête ?

— Le bailli de Hoensbroek.

— Qu'on les laisse entrer.

Quand les habitants de Hoensbroek se trouvèrent devant le châtelain de Scheurenhof, le bailli prit la parole :

— Noble seigneur, nous venons vous offrir nos services en ce moment de danger. Vous avez toujours été pour nous charitable et bon. Il est juste que nous vous soyons reconnaissants.

Le visage du vieillard s'éclaircit à ces paroles ; il jeta un regard rapide sur les braves accourus à son secours en les nommant chacun par leur nom comme d'anciennes connaissances. Mais ses yeux s'arrêtèrent avec étonnement sur une figure cachée à demi dans un des coins les plus obscurs de la salle. C'était un vigoureux jeune homme dont le front était bruni par le soleil, dont les bras eussent déraciné un arbre du sol et dont les prunelles trahissaient à la fois la ruse et l'audace.

— Eh ! Martin, exclama le sire de Scheurenhof, comment se fait-il que je te rencontre ici parmi mes amis ?

— Châtelain de Scheurenhof, répondit l'autre sans manifester la moindre surprise, je n'ai jamais été que l'ennemi du gibier de votre chasse, parce que je suis d'avis que Dieu n'a pas donné de maître à ce qui vit dans l'eau, dans l'air et dans les forêts, et qu'il a créé pour le valet aussi bien que pour le seigneur, le lièvre de la forêt, l'oiseau du ciel et le poisson de la rivière. Vous, messire, ne pensez pas de même, et plus d'une fois vous me l'avez montré par votre justice, sans cependant que vous ayez jamais à mon égard agi avec inhumanité comme vos lois vous permettaient de le faire. Or, je vous en suis reconnaissant aussi, et mon bras est à vous.

Le vieillard contint l'émotion qui agitait son cœur ; et, se tournant vers les autres :

— Mes amis, je n'ai que deux souhaits à former ; le premier, c'est le salut de ma fille ; le second, c'est que le ciel me mette un jour à même de récompenser votre loyauté. Vos services, je ne puis les accepter, parce que

vous avez vos maisons, vos femmes, vos enfants. Si l'on vous savait ici, on brûlerait vos maisons, on dévasterait vos champs, on ruinerait vos biens, on vous réduirait à la misère. Toi, Martin, demeure. Tu n'as rien à perdre. Je te nomme, dès ce moment, mon premier garde-chasse. Tu l'acquitteras bien de cette charge, car nul mieux que toi ne connaît les sentiers de mes bois. Vous, mes amis, rentrez dans vos demeures.

En disant ces mots, il tendit la main au bailli et à tous ses compagnons, qui ne se retirèrent qu'à regret.

A peine furent-ils parvenus au bas du sentier qui conduit à Hoensbroek, qu'ils entendirent un cavalier glisser à côté d'eux, mais ils ne purent le distinguer suffisamment pour le reconnaître à cause de l'obscurité de la nuit.

— Qui va là ? s'écria le bailli.

— Ami ! répondit une voix qu'ils ne reconnurent pas davantage.

Le cavalier avait déjà gravi la hauteur, et le bruit de son coursier s'était éteint du côté de Scheurenhof.

Peu de minutes après, la poignée d'une épée frappa vivement à la porte du manoir.

— Qui frappe ainsi ? demanda Martin, armé d'un fusil de chasse de son maître.

— Un ami, qui veut parler au sir de Scheurenhof, répondit la voix que les habitants de Hoensbroek avaient déjà interrogée.

La porte s'ouvrit, et le cavalier entra. Martin, tenant le canon de son fusil tourné vers l'étranger, lui dit :

— Avancez jusque sous cette lanterne et dites ce que vous voulez.

— Je te l'ai dit, parler à ton maître.

— Qui êtes-vous ?

— Ton maître le saura.

Martin abaissa son arme. Il avait reconnu la figure de l'étranger.

— Ah ! c'est vous, messire ? murmura-t-il avec étonnement. Suivez-moi.

Ils se dirigèrent vers la salle où se tenaient le sire de Scheurenhof, sa fille et le chapelain, regardant l'incendie qui diminuait et la flamme qui devenait de plus en plus faible.

— Attendez ici que je vous annonce, fit Martin à son compagnon.

A ces mots, il ouvrit la porte de la salle et dit à haute voix :

— Messire Walter de Hegen !

— Walter ! exclama Mathilde avec une émotion indicible.

— De Hegen ! s'écria le vieux châtelain avec un accent inexorable.

Le jeune homme s'avança d'un pas ferme vers le vieillard.

— Messire, lui dit-il, je ne suis plus maintenant le fils de votre ennemi. L'incendie m'a chassé de ma maison et m'a fait orphelin sur la terre ; mon père est mort ; ma mère est morte ; toute ma famille est tombée. Je n'ai plus de toit et je viens vous demander une place sous le vôtre.

— Jeune homme, l'hospitalité est une

vieille habitude de ma maison; qu'elle soit la tienne; je t'y offre un asile qui demain n'appartiendra plus à nous-mêmes peut-être.

— Messire, si mon cœur est fort, mon épée est forte aussi, répliqua le jeune homme avec fermeté.

On allait inviter Walter à prendre place à table pour partager le repas du soir, quand Martin reparut et s'avança vers le châtelain en jetant sur Hegen un regard de défiance.

— Que désires-tu, Martin? demanda le vieillard.

— J'ai quelque chose à vous confier, messire.

— Parle à haute voix. Cet homme est mon hôte; il peut savoir tout ce qui nous intéresse.

— Voici donc, reprit Martin. Mon ange gardien m'inspira, sans doute, de m'en aller au dehors et d'écouter ce qui se passe autour de la maison; car j'ai avisé près de notre porte Jean-le-Bancal, le ménétrier; il ne hante que les tavernes, et à chaque fête de village on est sûr de trouver son violon. Il me reconnut; comme nous nous sommes rencontrés plus souvent dans les cabarets que dans les églises, il me demanda si je voulais l'aider à espionner le château et à préparer les moyens de faire tomber Scheurenhof par surprise aux mains des Boucs.

— Ils ne me prendront pas comme un rat dans une souricière! s'écria le vieillard. La colère m'a rendu les forces que l'âge m'avait ôtées. Ils sentiront ce que pèse mon bras, si mon épée est bien pointue et si mes carabines visent juste. Cet homme est-il parti?

— Non, messire! J'ai feint d'entrer dans ses projets et je l'ai pris comme un renard dans une trappe.

— Qu'on le pendre à l'instant même à la tour la plus haute de ma maison!

— Ne croyez-vous pas, messire, qu'il serait plus prudent de se borner à le tenir enfermé dans un de nos souterrains, pour ne pas donner l'éveil à ses compagnons? Nous aurons toujours le temps de lui faire faire des entrechats entre ciel et terre...

— Tu as raison, fit le sire de Scheurenhof. Dans le cas où nous sommes, prudence vaut mieux peu-être que témérité. Or, voici le moyen qui me semble préférable. Martin fera semblant d'entrer dans les vues de l'espion. Il sortira avec lui du château et le conduira secrètement dans le bois du Calvaire, en lui disant qu'une troupe de gens d'armes doit venir, cette nuit, à notre secours. Tous nos hommes armés et à cheval feront en silence un détour à travers le bois et rentreront au manoir en passant près de l'endroit où Martin se sera posté avec son compagnon, afin de faire croire ainsi aux bandits que ce secours nous est réellement arrivé.

Cette ruse s'exécuta aussitôt et elle réussit. Avant que minuit eût sonné, un bruit sinistre circula parmi les brigands.

— Il est arrivé une troupe de soldats à Scheurenhof.

— Une troupe nombreuse de cavaliers, ré-

péta Jean-le-Bancal, tous armés jusqu'aux dents et prêts à nous tailler une rude besogne.

— Combien en as-tu compté? reprit le capitaine.

— Un grand nombre, fit le ménétrier. L'obscurité ne m'a pas permis de les distinguer suffisamment. Mais j'ai vu luire leurs armes à la faible clarté de la lune et j'ai entendu leurs chevaux hennir comme après une longue course.

Le récit du Bancal et les assurances qu'il ne cessait de donner augmentèrent dans l'esprit des bandits la conviction que Scheurenhof venait de recevoir une garnison capable d'une longue défense. — Le capitaine était le seul qui doutât des paroles du ménétrier.

— Jean, lui dit-il, tu as vu, tu as entendu, seulement tu as oublié de compter combien ils étaient. Tes yeux avinés auront, à coup sûr, doublé, triplé, décuplé le nombre. En tout cas, nous allons aviser à un autre moyen. Quatre hommes se rendront à Scheurenhof pour demander la place. Cinquante hommes, toi, Pierre-le-Diable, avec ta compagnie, vous les accompagnerez pour les protéger contre toute attaque. Vous ferez halte dans le bois du Calvaire et vous attendrez le retour de mes députés.

Le chef ayant fait choix de ses quatre messagers, qu'il munit de ses instructions, Pierre-le-Diable rassembla ses hommes et la troupe se mit en route vers le château. — Parvenus au pont-levis du manoir, ils donnèrent un coup de sifflet pour s'annoncer. Martin passa la gueule de son fusil par une des meurtrières.

— Faut-il faire feu? demande-t-il à son maître. — Et sans attendre la réponse, il lâcha la détente. La balle siffla à l'oreille d'un des envoyés des Boucs.

— Trahison! s'écrièrent les quatre voix toutes ensemble.

— Arrière, Martin! s'écria le châtelain en repoussant le garde chasse.

Puis s'adressant aux députés :

— Ce n'est qu'une méprise, compagnons, leur dit-il. On va vous ouvrir la porte, et foi de gentilhomme! vous sortirez sains et saufs de ma maison.

Aussitôt le pont-levis s'abaissa; la porte s'ouvrit. — Les envoyés des Boucs entrèrent.

— Que voulez-vous? demanda le châtelain.

— Deux choses, répondit l'un d'eux.

— La première?

— C'est que vous nous rendiez toutes les armes qui se trouvent en vos mains, répliqua le bandit.

— La seconde?

C'est que vous nous remettiez tout l'argent qui est gardé en ce château.

— Allez dire à ceux qui vous envoient qu'ils viennent prendre les armes et l'argent, s'ils le peuvent, répondit le seigneur de Scheurenhof.

La porte se rouvrit et les députés sortirent. Le pont-levis relevé derrière eux Mar-

lin se remit devant la meurtrière, dans laquelle il replaça son fusil rechargé.

— Faut-il faire feu, maître ?

— Ce ne sont pas des lièvres, Martin. Ces hommes sont sous ma sauve-garde de gentilhomme.

Le braconnier ne céda qu'à regret à cet ordre et retira son fusil, dont le chien était déjà sur le point de faire partir la balle.

Maintenant la position du châtelain était dessinée tout entière. Le danger était pressant. Aussi l'on s'occupa de tout disposer pour une vigoureuse défense. Les domestiques furent armés de bons fusils et de fléaux et placés près de la porte, les murailles du manoir étant assurées par leur élévation contre l'attaque des bandits. Tout cela fait, on ouvrit les caveaux et le souterrain qui, conduisant du château au bord du ruisseau de Geleen, offrirait une retraite assurée, si le manoir était enlevé.

Deux heures pouvaient s'être écoulées, quand les abords de Scheurenhof se trouvèrent cernés d'une multitude de bandits. On n'entendait que des armes qui s'entre-choquaient, que des sifflets qui s'interrogeaient et se répondaient de toutes parts, que des voix qui se parlaient et des ordres qui couraient de rang en rang. Le gros de la troupe avait atteint le pont-levis.

— En avant ! s'écria aussitôt le capitaine.

— Et les bandits s'avancèrent.

Mais, au même instant, une détonation terrible partit de toutes les meurtrières du château, qui était demeuré jusqu'alors dans le plus profond silence.

Bien visé, Martin ; dit le châtelain, en voyant chanceler le chef des assaillants qu'une balle avait frappé à la poitrine.

— Le bandit tourna sur lui-même et leva son épée en l'air ; puis il tomba au milieu des siens en murmurant d'une voix rauque :

— En avant !

Les brigands hésitèrent un moment et n'osèrent avancer. — Une deuxième détonation illumina les meurtrières, et six hommes mordaient la poussière à côté du cadavre de leur capitaine. — Alors le trouble redoubla. Mais un cri de vengeance éclata presque aussitôt parmi la foule exaspérée :

— Hourra ! hourra !

Et ils se ruèrent en avant avec une incroyable fureur. C'était une masse compacte et serrée où portaient toutes les balles qui partaient du château comme une grêle de plomb. Une partie des Boucs, descendus dans le fossé, s'étaient hissés au pont-levis au moyen de cordes et travaillaient à scier les chaînes qui le retenaient. Un moment après le pont s'abaissa avec fracas. La porte craquait sur ses gonds, enlâchée par le tranchant du fer. Chaque coup grondait sous la voûte d'entrée et mêlait son bruit sourd au bruit des armes à feu et aux blasphèmes qui tonnaient dans la foule comme un orage. La porte tomba déracinée et la multitude se précipita en hurlant sous la voûte ténébreuse. Tout à coup une explosion terrible éclata et ébranla les murailles du manoir jusque dans

leurs fondements. Ce ne fut qu'un instant, ce ne fut qu'une seconde. Puis tout était retombé dans une obscurité épaisse, et vous n'eussiez plus entendu que des cris, des gémissements de blessés et de mourants. Une clameur générale couvrit bientôt ces gémissements et ces cris : — Victoire ! victoire !

Et les bandits se ruèrent par la brèche, en passant sur quarante cadavres des leurs, que l'explosion de la mine, pratiquée sous la porte, avait broyés. Les Boucs s'étaient jetés dans la cour du château. Mais plus un coup de fusil qui leur répondit, plus un homme qui fût là pour leur tenir tête.

— N'avancez pas trop vite, compagnons, s'écria Pierre-le-Diable, qui avait pris le commandement de la troupe. Soyons sur nos gardes avant tout !

Car il craignait qu'une autre mine, pratiquée sous le sol où ils marchaient, ne fît un nouveau carnage parmi les siens.

— Ne redoutez rien ! avancez, si vous n'êtes des lâches ! répondit aussitôt une voix que vous eussiez reconnue pour celle de Walter de Hegen.

— A l'attaque ! reprit Pierre-le-Diable.

Et les bandits se rangèrent en un vaste cercle autour du jeune homme qui, son épée à la main, se tenait sur le seuil de l'habitation dont il essayait de défendre l'entrée.

Alors recommença un combat terrible. Les mains vigoureuses de Walter brandissaient sa redoutable épée, qui semblait se multiplier et faire une roue de fer autour de lui. Cependant le cercle qui l'enveloppait se rétrécissait de plus en plus et le serrait de plus près. Un moment arriva où les bandits triomphèrent de cet homme seul et jetèrent un hurlement de joie : — Il est pris !

On le renversa sur le sol. Dix haches, dix sabres étaient levés sur lui, dix canons de fusils étaient braqués sur sa poitrine.

— Arrêtez, s'écria le capitaine en écartant les brigands. Cet homme ne peut mourir comme un brave.

— Qu'on le pendre aux bras du pont-levis ! dit Jean-le-Bancal.

— Qu'on le jette dans le Geleen, continua un autre.

— Je sais mieux que cela, reprit Pierre-le-Diable. Qu'on aille chercher son cheval, et qu'on m'apporte l'un des câbles qui ont servi à monter le pont.

Alors on jeta le prisonnier en travers du cheval, sur lequel on se mit en devoir de l'attacher avec force, après lui avoir noué les bras et les jambes. Puis au moyen des cordes on se mit à frapper le pauvre animal ; et, quand on l'eut frappé longtemps :

— Maintenant qu'on le lâche ! s'écria le capitaine.

Le cheval fut lâché, et il partit comme un éclair, à travers les buissons, à travers les hailliers, courant comme si un ouragan l'emportait. Le cheval et le cavalier ayant disparu, on se mit à fouiller dans le château ; on brisa toutes les portes, on força tous les meubles, on interrogea tous les réduits.

— C'est une chose inconcevable, se dirent

les bandits, quand, après avoir tout fouillé, ils n'eurent rien trouvé, ni hommes ni argent.

— Comment ont-ils pu s'enfuir d'ici ? demanda le chef.

— J'ai vu à la tourelle de l'est une échelle de corde attachée au mur et qui descend jusque dans le fossé, dit un homme de la troupe.

— Ils se sont donc sauvés par là, reprit Pierre.

— Vers Amstenraedt, ajouta Jean-le-Bancal.

— Nous les rejoindrons, continua Pierre-le-Diable.

Et tous les bandits prirent la route d'Amstenraedt.

Après avoir donné le signal de l'explosion qui fit sauter la porte d'entrée, le seigneur de Scheurenhof et les siens s'étaient retirés par le souterrain qui conduisait au bord du ruisseau de Geleen. Walter avait refusé de les suivre, afin de protéger leur retraite. Une échelle de corde avait été attachée à la tourelle de l'est pour faire supposer que les fugitifs s'étaient échappés de ce côté. Le sire de Scheurenhof et toute sa maison marchaient dans l'obscur souterrain, éclairés par la lumière d'une lanterne sourde que Martin portait devant eux. Parvenus à l'issue au milieu d'un épais fourré, Martin éteignit sa lanterne, et tous virent les pâles étoiles au ciel.

On entendait de loin la rumeur des Boucs qui s'éloignait et s'éteignait dans la nuit vers le village d'Amstenraedt, dans une direction opposée à celle que suivaient les fugitifs. — Mais à peine le châtelain eût-il mis le pied hors du souterrain, qu'il recula, saisi d'effroi, et que Mathilde jeta un cri. Il s'était fait un grand bruit dans les buissons, comme celui d'un cavalier dont le cheval, effrayé par un coup de tonnerre, aurait pris le mors aux dents. Ce bruit devenait de plus en plus distinct. C'étaient des branches qui se cassaient, des feuillages qui se froissaient, des hennissements étouffés. Au même instant quelque chose de lourd vint s'abattre aux pieds de la jeune fille.

— Walter de Hegen ! dit Mathilde.

C'était lui en effet ; les chairs à demi déchirées par les cordes qui le nouaient au cheval, mais sain et sauf. Une larme de joie roula sur les joues de l'héritière de Scheurenhof, et tous se mirent en devoir de défaire les nœuds qui étreignaient Walter.

— Comment cela s'est-il fait ? demanda le vieillard à peine revenu de son étonnement.

— Je vous dirai cela plus tard, répondit le jeune homme. Songeons d'abord à nous mettre en sûreté. Je connais près d'ici le meunier d'Hullebroeck. Nous y trouverons des chevaux. Nous nous dirigerons vers Geulh, où nous passerons la Meuse.

Et, sans se donner le temps de reprendre haleine, il conduisit la troupe.

Ils avaient laissé à leur gauche le village de Heeck, et descendaient un étroit ravin vers le clocher de Saint-Peter. Ils n'y furent pas plutôt engagés que Martin, qui marchait à la tête de la troupe en guise d'éclaireur,

s'arrêta brusquement et dit à voix basse : — Arrêtez.

Tous firent halte, parce que tous savaient combien était développé dans ce braconnier cet instinct de bête fauve qui flaire le danger, qui comprend le langage du vent, qui entend au frôlement des feuillages d'un hallier si c'est un ami ou un ennemi qui l'a produit.

Après s'être assuré de la direction d'où venait la rumeur qui le frappait, le garde-chasse mit son fusil en bandoulière et se disposa à grimper le long de la berge du ravin. Sans déranger un taillou, sans froisser une plante, sans rompre la branche d'un buisson, il atteignit avec la légèreté d'un chat la crête de la berge et regarda autour de lui en écoutant de toutes ses oreilles. Il reconnut aussitôt quel était ce bruit ; car il avisa à quelque distance la sinistre petite lampe qui ne s'allumait qu'au sein des nuits ténébreuses pour éclairer l'initiation des Boucs. Un cri de terreur se fut échappé de la bouche des fugitifs, s'il leur eût dit : — Nous sommes près de la chapelle des boucs. — Mais il se pencha au bord du ravin, et leur fit signe de marcher avec précaution :

— Avancez à pas de loup ; leur dit-il tout bas ; nous sommes ici dans un endroit plein de péril.

Toute la troupe descendit le ravin dans le plus grand silence. Ils laissèrent à leur gauche les toits d'Ooste, et entrèrent après une demi-heure de marche à Fauquemont.

— Grâce au ciel ! nous voici sauvés, s'écria le sire de Scheurenhof.

Pendant ce temps, Martin s'était glissé à travers les buissons et les hautes herbes jusqu'auprès de l'entrée de la chapelle. Il y vit accomplir les mystères d'une initiation. Devant l'autel se tenait debout ce fameux juif Abraham Nathan, qui joua un rôle si terrible dans l'histoire de la bande. Il était vêtu d'une espèce de chasuble brodée d'or et recevait le serment d'un pauvre vacher que l'on venait de descendre du bouc de bois.

— Tu renies Dieu ? lui demandait le juif.

— Oui, répondit le paysan d'une voix avinée.

— Et la Vierge et les saints ?

— Oui, la Vierge et les saints.

— Tu consens à donner ton âme au démon, afin qu'il t'accorde en échange les biens de la terre, l'or, les richesses et le pouvoir de te transporter par ta volonté partout où tu voudras ?

— Oui.

— Eh bien ! j'accepte au nom de l'enfer ton âme à ce prix, dit Nathan. Et maintenant tu es des nôtres. Voici la carte qui te fera reconnaître des frères.

Puis, après lui avoir remis une carte marquée d'un signe hiéroglyphique, le juif lui donna l'accolade fraternelle et lui répéta : — A ce soir.

— Cela ne sera pas, se dit Martin en lui-même.

Et, passant le canon de son fusil entre les branches d'un buisson, derrière lequel il se tenait caché, il ajusta Nathan qui se penchait

vers son compagnon et lui donnait le baiser d'initiation. Au même instant la détente partit; une balle fracassa la tête du nouvel initié et entra dans les chairs du bras droit du juif.

Un cri effroyable retentit dans la chapelle : — Trahison ! trahison !

Le nouveau Bouc roula sur les marches de l'autel, se tordit un instant et rendit le dernier soupir. Le juif éleva son bras ensanglanté et dit aux deux compagnons qui lui restaient en montrant le mort : — Frères, vengez-moi et vengez cet homme.

Les deux parrains prirent leurs carabines et sortirent de la chapelle, dirigeant leurs armes vers l'endroit où ils avaient aperçu le feu du braconnier. Leurs deux balles partirent à la fois.

— Mal visé ! mes compères, s'écria Martin, qui avait rechargé son fusil double et tenait deux coups à la portée de ses adversaires.

Il lâcha le premier, et l'un des hommes tomba. Il lâcha le second, et l'autre tomba aussi. Il ne restait plus que le juif. Mais Nathan s'enfuit à travers les fourrés du bois et disparut dans les dernières ténèbres de la nuit.

Martin rentra avec l'aube à Fauquemont. Il instruisit le bailli de ce qui s'était passé. La justice se rendit avec une forte escorte à la chapelle d'initiation et n'y trouva que les cadavres, qui furent enterrés ignominieusement par le bourreau sous le gibet infâme.

Nathan fut pris quinze jours plus tard, et pendu le 24 septembre 1772, à Heeck, sur la bruyère de Graed.

Malgré la sévérité des juges, malgré les placards nombreux publiés par les nobles et puissants seigneurs des Provinces-Unies et les mesures prises par les princes évêques de Liège, les Boucs ne purent être entièrement exterminés. Quelques écrivains contemporains font remonter cette bande à l'an 1736. On ne parvint à la dompter qu'en 1779. Elle eut un grand nombre de chefs, parmi lesquels figurent surtout le fameux chirurgien de K., du pays de Rolduc, le juif Abraham Nathan, Herman L. et Antoine B., surnommé le Mox. Elle possédait même un chapelain qui prêchait tous les crimes; il portait le nom de Léopold L. Les chapelles où les initiations avaient lieu ordinairement étaient celle de Sainte-Rose, près de Sittard, celle de Saint-Léonard, près de Rolduc, et une autre située aux environs d'Urmon, près de la Meuse. Tous ces endroits sont encore redoutés aujourd'hui des villageois voisins, qui trouvent dans l'histoire des Boucs de quoi défrayer amplement leurs longues soirées d'hiver. — Mathilde de Scheurenhof et Walter de Hegen se marièrent et obtinrent une nombreuse postérité.

Ceux d'entre nos lecteurs qui désirent de plus amples détails sur l'histoire de la bande des Boucs, peuvent consulter un petit livre contemporain qui fut publié en 1779, à Maëstricht, sans lieu ni date, et qui porte ce titre

(1) Arrêts notables de P. Delacre.

(2) Ce bouillon se met dans une outre de peau de bouc,

curieux : *Oorspong, Oorzaeke, bewys, etc.* « Origine, cause, preuve et découverte d'une bande impie et conjurée de voleurs de nuit et de brigands dans les pays d'outre-Meuse et contrées adjacentes, avec une indication exacte des exécutés et des fugitifs, par S.-P.-J. Sleinada. »

BOUCHER. — Ambroise Paré raconte, dans son livre *des Monstres*, chapitre 28, qu'un valet nommé Boucher, étant plongé dans des pensées impures, un démon ou spectre lui apparut sous la figure d'une femme. Il suivit le tentateur; mais incontinent son ventre et ses cuisses s'enflammèrent, tout son corps s'embrasa, et il en mourut misérablement.

BOUCHEY (MARGUERITE RAGUM), femme d'un maçon de la Sologne, vers la fin du seizième siècle; elle montrait une sorte de marionnette animée, que les gens experts découvrirent être un lutin. En juin 1603, le juge ordinaire de Romorantin, homme avisé, se mit en devoir de procéder contre la marionnette. Elle confessa que maître Jehan, cabaretier de Blois, à l'enseigne *du Cygne*, chez qui elle était servante, lui avait fait gouverner trois mois cette marionnette ou mandragore, qu'elle lui donnait à manger avec frayeur d'abord, car elle était fort méchante, que quand son maître allait aux champs, il lui disait : — Je vous recommande ma bête, et que personne ne s'en approche que vous.

Elle conta qu'une certaine fois Jehan étant allé en voyage, elle demeura trois jours sans donner à manger à la bête, si bien qu'à son retour, elle le frappa vivement au visage.... Elle avait la forme d'une guenon, que l'on cachait bien, car elle était si hideuse, que personne ne l'osait regarder. Sur ces dépositions, le juge fit mettre la femme Bouchey à la question, et plus tard le parlement de Paris la condamna comme sorcière (1). Il est assez probable que la marionnette était simplement une vraie guenon.

BOUILLON DU SABBAT. Pierre Delancre assure, dans *l'Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue*, traité dixième, que les sorcières, au sabbat, font bouillir des enfants morts et de la chair de pendu, qu'elles y joignent des poudres ensorcelées, du millet noir, des grenouilles; qu'elles tirent de tout cela un bouillon qu'elles boivent, en disant : « J'ai bu du tympanon (2), et me voilà professe en sorcellerie. » On ajoute qu'après qu'elles ont bu ce bouillon, les sorcières prédisent l'avenir, volent dans les airs, et possèdent le pouvoir de faire des sortilèges.

BOULES DE MAROC. Il existe à Maroc une tour surmontée de trois boules d'or, si artistement fixées au monument, que l'on a vainement tenté de les en détacher. Le peuple croit qu'un esprit garde ces boules et frappe de mort ceux qui essayent de les enlever (3).

BOULLÉ (THOMAS), — vicaire de Picard, sorcier comme lui, et impliqué dans l'affaire

qui sert quelquefois de tympanon ou de tambour.

(3) H. Paillet, Hist. de l'empire de Maroc, p. 69

faire de Madeleine Bavan. On le convainquit d'avoir noué et dénoué l'aiguillette, de s'être mis sur des charbons ardents sans se brûler et d'avoir fait plusieurs abominations. Il souffrit la question sans rien dire, parce qu'il avait le sort de taciturnité, comme l'observe Boisroger. Cependant, quoiqu'il n'eût rien avoué, parce qu'il avait la marque des sorciers et qu'il avait commis des actes infâmes en grand nombre, il fut, après amende honorable, brûlé vif, à Rouen sur le Vieux-Marché, le 22 août 1647 (1).

BOULLENC (JACQUES), astrologue à Boulogne-la-Grasse, né au diocèse de Dol en Bretagne. Il fit plusieurs traités d'astrologie que nous ne connaissons pas; il prédit les troubles de Paris sous Charles VI, ainsi que la prise de Tours par le Dauphin. Il dressa aussi, dit-on, l'horoscope de Pothon de Saintraillies, en quoi on assure qu'il rencontra juste (2).

BOULVÈSE, professeur d'hébreu au collège de Montaigu. Il a écrit l'histoire de la possession de Laon, en 1556; c'est l'aventure de Nicole Aubry. C'était un homme excessivement crédule.

BOUNDSCHECH, *livre de l'éternité*, très-révéré des anciens Persans. C'est là qu'on voit qu'Ormusd est l'auteur du bien et du monde pur, Arimane l'auteur du mal et du monde impur. Un jour qu'Ormusd l'avait vaincu, Arimane, pour se venger, tua un bœuf qu'Ormusd avait créé: du sang de ce bœuf naquit le premier homme, sur lequel Ormusd répandit la force et la fraîcheur d'un adolescent de quinze ans, en jetant sur lui une goutte d'eau de santé et une goutte d'eau de vie. Ce premier homme s'appela Kaid-Mords; il vécut mille ans et en régna cinq cent soixante. Il produisit un arbre, des fruits duquel naquit le genre humain. Arimane, ou le diable, sous la figure d'un serpent, séduisit le premier couple et le corrompit; les premiers hommes déchus se couvrirent alors de vêtements noirs et attendirent tristement la résurrection; car ils avaient introduit le péché dans le monde. On voit là une tradition altérée de la Genèse.

BOURIGNON (ANTOINETTE), visionnaire, née à Lille en 1616, morte en 1680 dans la Frise. Elle était si laide, qu'à sa naissance on hésita si on ne l'étoufferait pas comme un monstre. Elle se consola de l'aversion qu'elle inspirait par la lecture mal digérée de livres qui enflammèrent son imagination vive et ardente. Elle eut des visions et des extases. A vingt ans, comme elle était riche, il se trouva un homme qui voulut bien l'épouser; mais, au moment d'aller à l'autel, elle s'enfuit déguisée en garçon. Elle voyait partout des démons et des magiciens. Elle parcourut la Hollande et fréquenta les hérétiques,

(1) M. Jules Garnier, Histoire de la magie en France, p. 246.

(2) Extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque du roi, rapporté à la fin des Remarques de Joly sur Bayle.

(3) Thiers, Traité des superst., t. I, p. 445.

(4) Smith, Notes aux Joyeuses commères de Shakspeare, acte III.

(5) Dans un petit volume intitulé : La Terre est un

animal. tiques, les rabbins, les sorciers; car il y avait alors à Amsterdam des sorciers de profession. Ses nombreux ouvrages, qui furent tous imprimés sous ses yeux, en français, en flamand et en allemand, combattent tout culte extérieur et toute liturgie, en faveur d'une perfection mystique inadmissible. Les plus célèbres de ses écrits sont le traité du *Nouveau Ciel et du règne de l'Antechrist*, et son livre de *l'Aveuglement des hommes et de la lumière née en ténèbres*.

BOURY. Voy. FLAQUE.

BOURRU. Les Parisiens faisaient autrefois beaucoup de contes sur un fantôme imaginaire qu'ils appelaient le moine bourru; il parcourait les rues pendant la nuit, tordait le cou à ceux qui mettaient la tête à la fenêtre, et se permettait un grand nombre de tours de passe-passe. Il paraît que c'était une espèce de lutin. Les bonnes et les nourrices épouvantaient les enfants de la menace du moine bourru. Croque-mitaine lui a succédé.

BOURREAU. Le maître des hautes-œuvres avait jadis diverses prérogatives. On lui attribuait même, dans plusieurs provinces, le privilège de guérir certaines maladies, en les touchant de la main, lorsqu'il revenait d'une exécution de mort (3). On croit encore, dans nos campagnes, que le bourreau est un peu sorcier, et il n'est pas rare que des malades superstitieux se fassent traiter par lui, quoiqu'il n'ait plus de graisse de pendu.

BOUSANTHROPIE, maladie d'esprit qui frappait certains visionnaires, et leur persuadait qu'ils étaient changés en bœuf. Mais les bousanthropes sont bien moins communs que les loups-garous ou lycanthropes, dans les annales de la superstition. Voy. LYCANTHROPIE.

BOUTON DE BACHELIER. Les jeunes paysans anglais prétendaient autrefois savoir d'avance quels seraient leurs succès auprès des jeunes filles qu'ils voulaient rechercher en mariage, en portant dans leur poche une plante nommée bouton de bachelier, de l'espèce des lychnis, et dont la fleur ressemble à un bouton d'habit. Ils jugeaient s'il fallait espérer ou désespérer, selon que ces boutons s'épanouissaient ou non (4).

BOVILLE ou BOVELLES, *Bovillus* (CHARLES DE), Picard, mort vers 1553. Il veut établir, dans son livre *De sensu*, cette opinion que le monde est un animal, opinion d'ailleurs ancienne, renouvelée plusieurs fois depuis et assez récemment par Félix Nogaret (5). On cite encore de Bovillus ses *Lettres* (6), sa *Vie de Raymond Lulle*, son *Traité des douze nombres* et ses *Trois dialogues sur l'immortalité de l'âme, la résurrection et la fin du monde* (7).

BOXHORN (MARC ZUERIUS), critique hollandais.

(6) *Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum*, recueillies avec les traités *De duodecim numeris*, *de numeris perfectis*, etc., à la suite du *Liber de intellectu*, *de sensu*, etc. In-fol., rare. Paris, H. Estienne, 1510.

(7) *Vita Raymundi eremitæ*, à la suite du *Commentarius in primordiale evangelium Joannis*. In-4°. Paris,

landais, né à Berg-op-Zoom, en 1612. On recherche de lui un *Traité des songes*, qui passe pour un ouvrage rare et curieux (1).

BRACCESCO (JEAN), alchimiste de Brescia, qui florissait au seizième siècle. Il commenta l'ouvrage arabe de Geber, dans un fatras aussi obscur que le livre commenté. Le plus curieux de ses traités est *Le bois de vie, où l'on apprend la médecine au moyen de laquelle nos premiers pères ont vécu neuf cents ans* (2).

BRAGADINI (MARC-ANTOINE), alchimiste originaire de Venise, décapité dans la Bavière, en 1595, parce qu'il se vantait de faire de l'or, qu'il ne tenait que des libéralités d'un démon, comme disent les récits du temps. Son supplice eut lieu à Munich, par l'ordre du duc Guillaume II. On arrêta aussi deux chiens noirs qui accompagnaient partout Bragadini, et que l'on reconnut être ses démons familiers. On leur fit leur procès; ils furent tués en place publique à coups d'arquebuse.

BRAHMANES. Brame et Bramines, sectateurs de Brahma dans l'Inde. Ils croient que l'âme de Brahma passa successivement dans quatre-vingt mille corps différents, et s'arrêta un peu dans celui d'un éléphant blanc avec plus de complaisance; aussi révèrent-ils l'éléphant blanc.

Ils sont la première des quatre castes du peuple qui adore Brahma. Ces philosophes, dont on a conté tant de choses, vivaient autrefois en partie dans les bois, où ils consultaient les astres et faisaient de la sorcellerie, et en partie dans les villes pour enseigner la morale aux princes indiens. Quand on allait les écouter, dit Strabon, on devait le faire dans le plus grand silence. Celui qui toussait ou crachait était exclus.

Les brahmanes croient à la métempsychose, ne mangent que des fruits ou du lait, et ne peuvent toucher un animal sans se rendre immondes. Ils disent que les bêtes sont animées par les âmes des anges déchus, système dont le père Bougeant a tiré un parti ingénieux.

Il y avait, dans les environs de Goa, une secte de brahmanes qui croyaient qu'il ne fallait pas attendre la mort pour aller dans le ciel. Lorsqu'ils se sentaient bien vieux, ils ordonnaient à leurs disciples de les enfermer dans un coffre et d'exposer le coffre sur un fleuve voisin qui devait les conduire en paradis. Mais le diable était là qui les guettait; aussitôt qu'il les voyait embarqués, il rompait le coffre, empoignait son homme; et les habitants du pays, retrouvant la boîte vide, s'écriaient que le vieux brahmane était allé auprès de Brahma.

Ce Brahma, chef des brahmanes ou brahmes, ou brahmines, est, comme on sait, l'un des trois personnes de la trinité indienne. Il resta plusieurs siècles, avant de naître, à

réfléchir dans un œuf d'or, de la coquille duquel il fit le ciel et la terre. Il avait cinq têtes; il en perdit une dans une bataille, et se mit ensuite à produire quatorze mondes, l'un de son cerveau, l'autre de ses yeux, le troisième de sa bouche, le quatrième de son oreille gauche, le cinquième de son palais, le sixième de son cœur, le septième de son estomac, le huitième de son ventre, le neuvième de sa cuisse gauche, le dixième de ses genoux, le onzième de son talon, le douzième de l'orteil de son pied droit, le treizième de la plante de son pied gauche et le dernier de l'air qui l'environnait. Les habitants de chacun de ces mondes ont des qualités qui les distinguent, analogues à leur origine; ceux du monde sorti du cerveau de Brahma sont sages et savants.

Les brahmines sont fatalistes; ils disent qu'à la naissance de chaque être mortel, Brahma écrit tout son horoscope qu'aucun pouvoir n'a plus moyen de changer.

Des livres indiens reconnaissent un dieu suprême, dont Brahma et Wishnou ne sont que les plus parfaites créatures. Pendant que ces deux divinités secondaires épouvantaient le monde par leur combat terrible, Dieu parut devant eux sous la figure d'une colonne de feu qui n'avait point de fin. Son aspect les calma tout à coup; et, cessant toute querelle, ils convinrent que celui qui trouverait le pied ou le sommet de la colonne serait le premier dieu. Wishnou prit la forme d'un sanglier et se mit à creuser; mais, après mille ans d'efforts, n'ayant pas trouvé le pied de la colonne, il reconnut le Seigneur. Brahma, sous la figure d'un oiseau, parcourut en vain les airs pendant cent mille ans. Il finit aussi par se soumettre.

On lui donne plusieurs enfants qu'il mit au jour tous d'une façon singulière; par exemple, Pirrougou sortit de son épaule et Anghira de son nez. Mais il serait trop long de répéter tous les contes absurdes de sa légende.

Ajoutons seulement que les brahmines, toujours astrologues et magiciens, jouissent encore à présent du privilège de ne pouvoir être mis à mort pour quelque crime que ce soit. Un indien qui aurait le malheur de tuer un brahmine ne peut expier ce crime que par douze années de pèlerinage, en demandant l'aumône et faisant ses repas dans le crâne de sa victime.

Les brahmanes de Siam croient que la terre périra par le feu, et que, de sa cendre, il en naîtra une autre qui jouira d'un printemps perpétuel.

Le juge Boguet, qui fut dans son temps le fléau des sorciers, regarde les brahmanes comme d'insignes magiciens, qui faisaient le beau temps et la pluie en ouvrant ou fer-

nella quale si dichiarano molti nobilissimi secreti della natura. In-8°. Venise, 1544. — Ces deux ouvrages, traduits en latin, se trouvent dans le recueil de Gratarole. Vera alchemiæ doctrina, et dans le tome I^{er} de la Bibliothèque chimique de Mauget; ils sont aussi publiés séparément sous le titre : De Alchemia dialogi duo. In-4°, Lugd., 1548.

1514. — Dialogi tres de animæ immortalitate, de resurrectione, de mundi excidio et illius instauratione. In-8°, Lyon, Gryphus, 1552.

(1) Marci Zuerii Boxhornii Oratio de somniis. Lugduni Batav., 1639, vol. in-4°.

(2) Leguo della vita, nel quale si dichiara la medicina per la quale i nostri primi padri vivevano nove cento anni. Rome, 1542, In-8°. — La esposizione di Geber filosofo,

mant deux tonneaux qu'ils avaient en leur puissance. Leloyer assure, page 337, que les brahmanes, ou brahmines, vendent tous les vents par le moyen du diable; et il cite un pilote vénitien qui leur en acheta au seizième siècle.

BRANDEBOURG. On assure encore, dans les villages de la Poméranie et de la Marche Electorale, que toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la maison de Brandebourg, un esprit apparaît dans les airs, sous l'apparence d'une grande statue de marbre blanc. Mais c'est une femme animée. Elle parcourt les appartements du château habité par la personne qui doit mourir, sans qu'on ose arrêter sa marche. Il y a très-longtemps que cette apparition a lieu; et l'on conte qu'un page ayant eu l'audace un jour de se placer devant la grande femme blanche, elle le jeta à terre avec tant de violence, qu'il resta mort sur la place.

BRAS-DE-FER, berger sorcier. Voyez **HOCQUE**.

BREBIS. Voy. **TROUPEAUX**.

BRENNUS, général gaulois. Après qu'il se fut emparé de Delphes, et qu'il eut profané le temple d'Apollon, il survint un tremblement de terre, accompagné de foudres et d'éclairs, et d'une pluie de pierres qui tombait du mont Parnassé; ce qui mit ses gens en tel désarroi, qu'ils se laissèrent vaincre; et Brennus, déjà blessé, se donna la mort.

BRIFFAUT, démon peu connu, quoique chef de légion, qui s'était logé dans le corps d'une possédée de Beauvais, au commencement du dix-septième siècle.

BRIGITTE. Il y a, dans les révélations de sainte Brigitte, de terribles peintures de l'enfer. Les ennemis de la religion ont trouvé dans ces écrits un thème à leurs déclamations. Mais ce ne sont pas là des livres canoniques; l'Eglise n'ordonne pas de les croire; et ils ne s'adressent pas à toute sorte de lecteurs.

BRINVILLIERS (MARIE-MARGUERITE, MARQUISE DE), femme qui, de 1666 à 1672, empoisonna, ou du moins fut accusée d'avoir empoisonné, sans motifs de haine, quelquefois même sans intérêt, parents, amis, domestiques; elle allait jusque dans les hôpitaux donner du poison aux malades. Il faut attribuer tous ces crimes à une horrible démence ou à cette dépravation atroce dont on ne voyait autrefois d'autre explication que la possession du diable. Aussi a-t-on dit qu'elle s'était vendue à Satan.

Dès l'âge de sept ans, la Brinvilliers commença, dit-on, sa carrière criminelle, et il a été permis à des esprits crédules de redouter en elle un affreux démon incarné. Elle fut brûlée en 1676. Les empoisonnements continuèrent après sa mort. Voy. **VOISIN**.

Dans l'*Almanach prophétique* de 1842, M. Eugène Baresté a tenté de justifier la marquise de Brinvilliers, et il n'est pas impossible qu'on ne l'ait fort noircie.

BRIOCHÉ (JEAN), arracheur de dents, qui,

vers l'an 1650, se rendit fameux par son talent dans l'art de faire jouer les marionnettes. Après avoir amusé Paris et les provinces, il passa en Suisse et s'arrêta à Soleure, où il donna une représentation en présence d'une assemblée nombreuse, qui ne se doutait pas de ce qu'elle allait voir, car les Suisses ne connaissaient pas les marionnettes. A peine eurent-ils aperçu Pantalón, le diable, le médecin, Polichinelle et leurs bizarres compagnons, qu'ils ouvrirent des yeux effrayés. De mémoire d'homme, on n'avait point entendu parler dans le pays d'êtres aussi petits, aussi agiles et aussi babillards que ceux-là. Ils s'imaginèrent que ces petits hommes qui parlaient, dansaient, se battaient et se disputaient si bien ne pouvaient être qu'une troupe de lutins aux ordres de Brioché.

Cette idée se confirmant par les confidences que les spectateurs se faisaient entre eux, quelques-uns coururent chez le juge, et lui dénoncèrent le magicien.

Le juge, épouvanté, ordonna à ses archers d'arrêter le sorcier, et l'obligea à comparaître devant lui. On garrotta Brioché, on l'amena devant le magistrat qui voulut voir les pièces du procès; on apporta le théâtre et les démons de bois, auxquels on ne touchait qu'en frémissant; et Brioché fut condamné à être brûlé avec son attirail. Cette sentence allait être exécutée, lorsque survint un nommé Dumont, capitaine des gardes suisses au service du roi de France: curieux de voir le magicien français, il reconnut le malheureux Brioché qui l'avait tant fait rire à Paris. Il se rendit en toute hâte chez le juge: après avoir fait suspendre d'un jour l'arrêt, il lui expliqua l'affaire, lui fit comprendre le mécanisme des marionnettes, et obtint l'ordre de mettre Brioché en liberté. Ce dernier revint à Paris, se promettant bien de ne plus songer à faire rire les Suisses dans leur pays (1).

BRIZOMANTIE, divination par l'inspiration de Brizo, déesse du sommeil; c'était l'art de deviner les choses futures ou cachées par les songes naturels. Voyez **ONÉIROCRITIQUE**.

BROCÉLIANDE, forêt enchantée. Voyez **MERLIN**.

BROHON (JEAN), médecin de Coutances, au seizième siècle. Des amateurs recherchent de lui: 1° *Description d'une merveilleuse et prodigieuse comète*, avec un traité présagique des comètes, in-8°, Paris, 1568. — 2° *Almanach, ou Journal astrologique*, avec les jugements pronostiques pour l'an 1572, Rouen, 1571, in-12.

BROLIC (CORNEILLE), jeune garçon du pays de Labour, que Pierre Delancre interrogea comme sorcier au commencement du dix-septième siècle. Il avoua qu'il fut violenté pour baiser le derrière du diable. « Je ne sais s'il dit cela par modestie, ajoute Delancre; car c'est un fort civil enfant. Mais il ajouta qu'il soutint au diable qu'il aimerait mieux mourir que lui baiser le derrière, si bien

(1) Lettres de Saint-André sur la magie, *Démoniana*, Dictionnaire d'anecdotes suisses.

qu'il ne le baisa qu'au visage ; et il eut beaucoup de peine à se tirer du sabbat, dont il n'approuvait pas les abominations (1). »

BROSSIER (MARTHE), fille d'un tisserand de Romorantin, qui se dit possédée et convulsionnaire en 1569, à l'âge de vingt-deux ans. Elle se fit exorciser ; les effets de la possession devinrent de plus en plus merveilleux. Elle parcourait les villes ; et le diable, par sa bouche, parlait hébreu, grec, latin, anglais, etc. On disait aussi qu'elle découvrait les secrets ; on assure que dans ses cabrioles, elle s'élevait quelquefois à quatre pieds de terre.

L'official d'Orléans qui se défiait d'elle, lui dit qu'il allait l'exorciser, et conjugua, dans Despautère, les verbes *nexo* et *texo*. Le démon aussitôt la renversa à terre, où elle fit ses contorsions. Charles Miron, évêque d'Angers, devant qui elle fut conduite, la fit garder dans une maison de confiance. On mit, à son insu, de l'eau bénite dans sa boisson, qui n'opéra pas plus d'effet que l'eau ordinaire ; on lui en présenta dans un bénitier, qu'elle crut bénite, et aussitôt elle tomba par terre, se débattit et fit les grimaces accoutumées. L'évêque, un Virgile à la main, feignit de vouloir l'exorciser, et prononça d'un ton grave : *Arma virumque cano*. Les convulsions de Marthe ne manquèrent pas de redoubler. Certain alors de l'imposture, Charles Miron chassa la prétendue possédée de son diocèse, comme on l'avait chassée d'Orléans.

A Paris, les médecins furent d'abord partagés sur son état ; mais bientôt ils prononcèrent qu'il y avait beaucoup de fraude, peu de maladie, et que le diable n'y était pour rien : *Nihil a dæmone, multa ficta, a morbo pauca*. Le parlement prit connaissance de l'affaire, et condamna Marthe à s'en retourner à Romorantin, chez ses parents, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle.

Cependant, elle se fit conduire quelque temps après devant l'évêque de Clermont qu'elle espérait tromper ; mais un arrêt du parlement la mit en fuite. Elle se réfugia à Rome, où elle fut enfermée dans une communauté ; là finit sa possession. On peut voir sur cette affaire les lettres du cardinal d'Ossat et une brochure intitulée : *Discours véritable sur le fait de Marthe Brossier*, par le médecin Marescot, qui assista aux exorcismes (in-8°, Paris, 1599).

BROUCOLAQUES. Voy. **VAMPIRES**.

BROUETTE DE LA MORT. C'est une opinion généralement reçue parmi les paysans de la Basse-Bretagne que, quand quelqu'un est destiné à rendre bientôt le dernier soupir, la brouette de la Mort passe dans le voisinage. Elle est couverte d'un drap blanc, et des spectres la conduisent ; le moribond entend même le bruit de sa roue (2). Dans certains cantons, cette brouette est le char de la Mort, *carrick en Nankou*, et le cri de la fre-saie annonce son passage (3).

(1) Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc., p. 75.

(2) Voyage de M. Cambry dans le Finistère, t. I

BROWN (THOMAS), médecin anglais, mort en 1682. Il combattit les erreurs dans un savant ouvrage (4) que l'abbé Souchay a traduit en français sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, ou examen de plusieurs opinions reçues comme vraies et qui sont fausses ou douteuses. 2 vol. in-12. Paris, 1733 et 1742. Ce livre, utile quand il parut, l'est encore aujourd'hui, quoique beaucoup de ces erreurs soient dissipées. Les connaissances du docteur Brown sont vastes, ses jugements souvent justes ; quelquefois cependant il remplace une erreur par une autre.

L'*Essai sur les erreurs populaires* est divisé en sept livres. On recherche dans le premier la source des erreurs accréditées ; elles doivent naissance à la faiblesse de l'esprit humain, à la curiosité, à l'amour de l'homme pour le merveilleux, aux fausses idées, aux jugements précipités.

Dans le second livre on examine les erreurs qui attribuent certaines vertus merveilleuses aux minéraux et aux plantes : telles sont les qualités surnaturelles qu'on donne à l'aimant et le privilège de la rose de Jéricho qui, dans l'opinion des honnêtes gens, fleurit tous les ans la veille de Noël.

Le troisième livre est consacré aux animaux et combat les merveilles qu'on débite sur leur compte et les propriétés que des charlatans donnent à quelques-unes de leurs parties ou de leurs sécrétions.

Le quatrième livre traite des erreurs relatives à l'homme. L'auteur détruit la vertu cordiale accordée au doigt annulaire, le conte populaire qui fait remonter l'origine de saluer dans les éternuements à une épidémie dans laquelle on mourait en éternuant, la puanteur spéciale des Juifs, les pygmées, les années climatiques.

Le cinquième livre est consacré aux erreurs qui nous sont venues par la faute des peintres ; comme le nombril de nos premiers parents, le sacrifice d'Abraham où son fils Isaac est représenté enfant, tandis qu'il avait quarante ans.

L'auteur discute, dans le livre sixième, les opinions erronées ou hasardées qui ont rapport à la cosmographie et à l'histoire. Il combat les jours heureux ou malheureux, les idées vulgaires sur la couleur des nègres. Le septième livre enfin est consacré à l'examen de certaines traditions reçues, sur la mer Morte, la tour de Babel, les rois de l'Épiphanie, etc.

Le savant ne se montre pas crédule ; cependant il croyait, comme tout chrétien, aux sorciers et aux démons. Le docteur Hutchinson cite de lui un fait à ce sujet dans son *Essai sur la sorcellerie*. En 1664, deux personnes accusées de sorcellerie allaient être jugées à Norwich ; le grand jury consulta Brown, dont on révérait l'opinion et le savoir. Brown signa une attestation dont on a conservé l'original, dans laquelle il reconnaît l'existence des sorciers et l'influence du

(5) M. Keratry, Le Dernier des Beaumanoir, ch. xxvi.

(4) *Pseudodoxia epidemica* or enquiries the vulgar errors, etc. in-fol. Londres, 1646.

diable; il y cite même des faits analogues à ceux qui faisaient poursuivre les deux accusés, et qu'il présente comme incontestables. Ce fut cette opinion qui déterminait la condamnation des prévenus.

BROWNIE, lutin écossais. Le roi Jacques regardait Brownie comme un agent de Satan; Kirck en fait un bon génie. Aux îles d'Arkney, on fait encore des libations de lait dans la cavité d'une pierre appelée la pierre de Brownie, pour s'assurer de sa protection. Le peuple de ces îles croit Brownie doux et pacifique; mais si on l'offense, il ne répare plus.

BRUHESSEN (PIERRE VAN), docteur et astrologue de la Campine, mort à Bruges en 1571. Il publia dans cette ville, en 1550, son *Grand et perpétuel almanach*, où il indique scrupuleusement, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à purger, baigner, raser, saigner, couper les cheveux et appliquer les ventouses. Ce modèle de l'almanach de Liège fit d'autant plus de bruit à Bruges, que le magistrat, qui donnait dans l'astrologie, fit très-expresses défenses à quiconque exerçait dans sa ville le métier de harberie, de rien entreprendre sur le menton de ses concitoyens pendant les jours néfastes.

François Rapaërt, médecin de Bruges, publia contre Bruhesen le *Grand et perpétuel almanach*, ou *fléau des empiriques et des charlatans* (1). Mais Pierre Haschaert, chirurgien partisan de l'astrologie, défendit Bruhesen dans son *Bouclier astrologique contre le fléau des astrologues de François Rapaërt* (2), et depuis on a fait des almanachs sur le modèle de Bruhesen, et ils n'ont pas cessé d'avoir un débit immense.

BRULEFER. C'est le nom que donnent les *Véritables clavicules de Salomon* à un démon ou esprit qu'on invoque quand on veut se faire aimer.

BRUNHAUT, reine d'Austrasie, au sixième siècle, accusée d'une multitude de crimes et peut-être victime historique de beaucoup de calomnies. Dans le siècle où elle vécut, on ne doit pas s'étonner de trouver au nombre de ses forfaits la sorcellerie et les maléfices.

BRUNO, philosophe, né à Nole dans le royaume de Naples, au milieu du seizième siècle. Il publia à Londres, en 1584, son livre de l'*Expulsion de la bête triomphante* (3). Ce livre fut supprimé. C'est une critique stupide dans le fond, maligne dans les détails, de toutes les religions, et spécialement de la religion chrétienne.

L'auteur ayant voulu revoir sa patrie, fut arrêté à Venise en 1598, transféré à Rome, condamné et brûlé le 17 février de l'an 1600, moins pour ses impiétés flagrantes, que pour

ses mauvaises mœurs. Il avait consumé beaucoup de temps à l'étude des rêveries hermétiques; il a même laissé des écrits sur l'alchimie (4), et d'autres ouvrages dont quelques-uns ont partagé son bûcher (5). On s'étonnera peut-être de cette rigueur; mais alors les crimes que l'on poursuivait ainsi et qui troublaient la société inspiraient plus d'horreur que n'en inspire aujourd'hui chez nous l'assassinat.

BRUNON. « L'empereur Henri III allait en bateau sur le Danube, en son duché de Bavière, accompagné de Brunon, évêque de Wurtzbourg, et de quelques autres seigneurs. Comme il passait près du château de Grein, il se trouva en danger imminent de se noyer lui et les siens dans un lieu dangereux; cependant il se tira heureusement de ce péril. Mais incontinent on aperçut au haut d'un rocher un homme noir qui appela Brunon, lui disant: — Evêque, sache que je suis un diable, et qu'en quelque lieu que tu sois, tu es à moi. Je ne puis aujourd'hui te mal faire; mais tu me verras avant peu.

Brunon, qui était homme de bien, fit le signe de la croix, et après qu'il eut conjuré le diable, on ne sut ce qu'il devint. Mais bientôt comme l'empereur dînait à Ebersberg, avec sa compagnie, les poutres et plafond d'une chambre basse où ils étaient, s'écroulèrent; l'empereur tomba dans une cuve où il ne se fit point de mal, et Brunon eut en sa chute tout le corps tellement brisé qu'il en mourut. — De ce Brunon ou Bruno nous avons quelques commentaires sur les Psaumes (6). » — Il n'y a qu'un petit malheur dans ce conte rapporté par Leloyer, c'est que tout en est faux.

BRUTUS. Plutarque rapporte que peu de temps avant la bataille de Philippes, Brutus étant seul et rêveur dans sa tente, aperçut un fantôme d'une taille démesurée, qui se présenta devant lui en silence, mais avec un regard menaçant. Brutus lui demanda s'il était dieu ou homme, et ce qu'il voulait. Le spectre lui répondit: — Je suis ton mauvais génie, et je t'attends aux champs de Philippes. — Eh bien! nous nous y verrons! répliqua Brutus.

Le fantôme disparut; mais on dit qu'il se montra derechef au meurtrier de César, la nuit qui précéda la bataille de Philippes, où Brutus se tua de sa main.

BUCAILLE (MARIE), jeune Normande de Valogne, qui, au dernier siècle, voulut se faire passer pour béate. Mais bientôt ses visions et ses extases devinrent suspectes; elle s'était dite quelquefois assiégée par les démons; elle se faisait accompagner d'un prétendu moine, qui disparut dès qu'on voulut examiner les faits; elle se proclama possédée. Pour s'assurer de la vérité des pro-

(1) *Magnum et perpetuum almanach, seu empiricorum et medicastroorum flagellum*. In-12, 1551.

(2) *Clypeus astrologicus contra flagellum astrologorum Francisci Rapardi*. In-12, 1551.

(3) *Spaccio de la bestia triomphante*, proposto da Giove, affettato dal consiglio, revelato da Mercurio, recitato da Sofia, udito da Saulino, registrato dal Nolano, diviso in tre dialogi, subdivisi in tre parti. In Parigi. Londres,

1584. In-8°.

(4) *De compendiosa architectura et complemento artis Lullii*, etc. In-16. Paris, 1582, etc.

(5) Particulièrement *La Cena de le ceneri*, descritta in cinque dialogi, etc. In-8°. Londres, 1581.

(6) Leloyer, *Diso. et hist. des spectres*, liv. III, ch. xvi.

diges qu'elle opérait, on la fit enfermer au secret. On reconnut que les visions de Marie Bucaille n'étaient que fourberies; qu'elle n'était certainement pas en commerce avec les anges. Elle fut fouettée et marquée, et tout fut fini (1).

BUCER (MARTIN), grand partisan de Luther, mort à Cambridge en 1551. « Etant aux abois de la mort, assisté de ses amis, le diable s'y trouva aussi, l'accueillant avec une figure si hideuse, qu'il n'y eut personne qui, de frayeur, n'y perdît presque la vie. Celui-ci le diable l'emporta rudement, lui creva le ventre et le tua en lui tordant le cou, et emporta son âme, qu'il poussa devant lui, aux enfers (2). »

BUCKINGHAM (GEORGE VILLIERS, DUC DE), favori de Jacques I^{er}, mort à Portsmouth en 1628, illustre surtout par sa fin tragique. — On sait qu'il fut assassiné par Felton, officier à qui il avait fait des injustices. Quelque temps avant sa mort, Guillaume Parker, ancien ami de sa famille, aperçut à ses côtés en plein midi le fantôme du vieux sir George Villiers, père du duc, qui depuis longtemps ne vivait plus. Parker prit d'abord cette apparition pour une illusion de ses sens; mais bientôt il reconnut la voix de son vieil ami, qui le pria d'avertir le duc de Buckingham d'être sur ses gardes, et disparut. Parker, demeuré seul, réfléchit à cette commission, et, la trouvant difficile, il négligea de s'en acquitter. Le fantôme revint une seconde fois et joignit les menaces aux prières, de sorte que Parker se décida à lui obéir; mais il fut traité de fou, et Buckingham dédaigna son avis.

Le spectre reparut une troisième fois, se plaignit de l'endurcissement de son fils, et tirant un poignard de dessous sa robe : — Allez encore, dit-il à Parker; annoncez à l'ingrat que vous avez vu l'instrument qui doit lui donner la mort.

Et de peur qu'il ne rejetât ce nouvel avertissement, le fantôme révéla à son ami un des plus intimes secrets du duc. — Parker retourna à la cour. Buckingham, d'abord frappé de le voir instruit de son secret, reprit bientôt le ton de la raillerie, et conseilla au prophète d'aller se guérir de sa démence. Néanmoins, quelques semaines après, le duc de Buckingham fut assassiné. On ne dit pas si le couteau de Felton était ce même poignard que Parker avait vu dans la main du fantôme.

On peut, du reste, expliquer cette vision. On savait que le duc avait beaucoup d'ennemis, et quelques-uns de ses amis, craignant pour ses jours, pouvaient fort bien se faire des hallucinations.

BUCON, mauvais diable, cité dans les *Clavicules de Salomon*. Il sème la jalousie et la haine.

BUDAS, hérétique qui fut maître de Ma-

nès, et auteur de l'hérésie manichéenne. C'était, dit Pierre Delancre (3), un magicien élève des Brahmanes, et en plein commerce avec les démons. Un jour qu'il voulait faire je ne sais quel sacrifice magique, le diable l'enleva de terre et lui tordit le cou (4) : digne récompense de la peine qu'il avait prise de rétablir par le manichéisme la puissance de Satan!

BUER, démon de seconde classe, président aux enfers; il a la forme d'une étoile ou d'une roue à cinq branches, et s'avance en roulant sur lui-même. Il enseigne la philosophie, la logique et les vertus des herbes médicinales. Il donne de bons domestiques, rend la santé aux malades, et commande cinquante légions.

BUGNOT (ETIENNE), gentilhomme de la chambre de Louis XIV, auteur d'un livre rare intitulé : *Histoire récente* pour servir de preuve à la vérité du purgatoire, vérifiée par procès-verbaux dressés en 1663 et 1664, avec un *Abrégé de la Vie d'André Bugnot*, colonel d'infanterie, et de son apparition après sa mort. In-12, Orléans, 1665. Cet André Bugnot était frère d'Etienne. Son apparition et ses révélations n'ont rien d'original.

BUISSON D'EPINES. Selon une coutume assez singulière, quand il y avait un malade dans une maison, chez les anciens Grecs, on attachait à la porte un buisson d'épines pour éloigner les esprits malfaisants.

BULLET (JEAN-BAPTISTE), académicien de Besançon, mort en 1775. On recherche ses *Dissertations sur la mythologie française* et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France. In-12, Paris, 1771.

BUNE, démon puissant, grand-duc aux enfers. Il a la forme d'un dragon avec trois têtes, dont la troisième seulement est celle d'un homme. Il ne parle que par signes; il déplace les cadavres, hante les cimetières et rassemble les démons sur les sépulcres. Il enrichit et rend éloquents ceux qui le servent; on ajoute qu'il ne les trompe jamais..... Trente légions lui obéissent (5).

Les démons soumis à Bune, et appelés *Bunis*, sont redoutés des Tartares, qui les disent très-malfaisants. Il faut avoir la conscience nette pour être à l'abri de leur malice; car leur puissance est grande et leur nombre est immense. Cependant les sorciers du pays les apprivoisent, et c'est par le moyen des *Bunis* qu'ils se vantent de découvrir l'avenir.

BUNGEY (THOMAS), moine anglais, ami de Roger Bacon, avec qui les démonographes l'accusent d'avoir travaillé sept ans à la merveilleuse tête d'airain qui parla, comme on sait (6). On ajoute que Thomas était magicien, et on en donne pour preuve qu'il publia un livre de la magie naturelle, de *Magia naturalis*, aujourd'hui peu connu. Mais Delrio l'absout de l'accusation de magie (7), et il

(1) Lettres du médecin Saint-André sur la magie et sur les maléfices, p. 188 et 451.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. I, disc. 1.

(3) Discours des spectres, liv. VIII, ch. v.

(4) Socrate, *Histor. eccles.*, lib. I, cap. xxi.

(5) Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

(6) Voyez Bacon.

(7) Disquisit. magic., lib. I, cap. iii, qu. 1.

avoue que son livre ne contient qu'une certaine dose d'idées superstitieuses. Une autre preuve qu'il n'était pas magicien, mais seulement un peu mathématicien, c'est qu'on l'élut provincial des franciscains en Angleterre (1).

BUNIS, Voy. BUNE.

BUPLAGE ou **BUPTAGE**. « Après la bataille donnée entre le roi Antiochus et les Romains, un officier nommé Buplage, mort dans le combat, où il avait reçu douze blessures mortelles, se leva tout d'un coup au milieu de l'armée romaine victorieuse, et cria d'une voix grêle à l'homme qui le pillait :

Cesse, soldat romain, de déponiller ainsi
Ceux qui sont descendus dans l'enfer obscurci...

« Il ajouta en vers que la cruauté des Romains serait bientôt punie, et qu'un peuple sorti de l'Asie viendrait désoler l'Europe; ce qui peut marquer l'irruption des Francs ou celle des Turcs sur les terres de l'empire. Après cela, bien que mort, il monta sur un chêne, et prédit qu'il allait être dévoré par un loup; ce qui eut lieu quoiqu'il fût sur un chêne : quand le loup eut avalé le corps, la tête parla encore aux Romains et leur défendit de lui donner la sépulture. Tout cela paraît très-incroyable (2). Ce ne furent pas les peuples d'Asie, mais ceux du nord qui renversèrent l'empire romain.

BURGOT (PIERRE), loup-garon brûlé à Besançon en 1521 avec Michel Verdun.

BURROUGH (GEORGE), ministre de la religion anglicane à Salem, dans la Nouvelle-Angleterre, pendu comme sorcier en 1632. On l'accusait d'avoir maléficié deux femmes qui venaient de mourir. La mauvaise habitude qu'il avait de se vanter sottement qu'il savait tout ce qu'on disait de lui en son absence fut admise comme preuve qu'il communiquait avec le diable (3).

BURTON (ROBERT), auteur d'un ouvrage intitulé : *Anatomie de la mélancolie, par Démocrite le jeune*, in-4°, 1624; mort en 1639. L'astrologie était de son temps très-respectée en Angleterre, sa patrie. Il y croyait et voulait qu'on ne doutât pas de ses horoscopes. Ayant prédit publiquement le jour de sa mort, quand l'heure fut venue il se tua pour la gloire de l'astrologie et pour ne pas avoir un démenti dans ses pronostics. Cardan et quelques autres personnages habiles dans la science des astres ont fait, à ce qu'on croit, la même chose (4).

BUSAS, prince infernal. Voy. PRUFLAS.

BUTADIEU, démon rousseau, cité dans des procédures du dix-septième siècle.

BUXTORF (JEAN), Westphalien, savant

(1) Naudé, Apol. pour les grands personnages, etc., p. 493.

(2) Traité dogmatique des apparitions, t. II, p. 153. Leloyer, p. 253.

(3) Godwin, Vie des Nécromanciens.

(4) Curiosités de la littérature, trad. de l'anglais, par

dans la littérature hébraïque, mort en 1629. Les curieux lisent son *Abrégé du Talmud*, sa *Bibliothèque rabbinique* et sa *Synagogue judaïque* (5). Cet ouvrage, qui traite des dogmes et des cérémonies des Juifs, est plein des rêveries des rabbins, à côté desquelles on trouve des recherches curieuses.

BYLETH, démon fort et terrible, l'un des rois de l'enfer, selon la Pseudomonarchie de Wierus. Il se montre assis sur un cheval blanc, précédé de trompettes et de musiciens de tout genre. L'exorciste qui l'évoque a besoin de beaucoup de prudence, car il n'obéit qu'avec fureur. Il faut, pour le soumettre, avoir à la main un bâton de coudrier; et, se tournant vers le point qui sépare l'orient du midi, tracer hors du cercle où l'on s'est placé un triangle; on lit ensuite la prière qui enchaîne les esprits, et Byleth arrive dans le triangle avec soumission. S'il ne paraît pas, c'est que l'exorciste est sans pouvoir, et que l'enfer méprise sa puissance. On dit aussi que quand on donne à Byleth un verre de vin, il faut le poser dans le triangle; il obéit plus volontiers, et sert bien celui qui le régale. On doit avoir soin, lorsqu'il paraît, de lui faire un accueil gracieux, de le complimenter sur sa bonne mine, de montrer qu'on fait cas de lui et des autres rois ses frères : il est sensible à tout cela. On ne négligera pas non plus, tout le temps qu'on passera avec lui, d'avoir au doigt du milieu de la main gauche un anneau d'argent qu'on lui présentera devant la face. Si ces conditions sont difficiles, en récompense celui qui soumet Byleth devient le plus puissant des hommes. — Il était autrefois de l'ordre des puissances; il espère un jour remonter dans le ciel sur le septième trône, ce qui n'est guère croyable. Il commande quatre-vingts légions.

BYRON. *Le Vampire*, nouvelle traduite de l'anglais de lord Byron, par H. Faber; in-8°, Paris, 1819. Cette nouvelle, publiée sous le nom de lord Byron, n'est pas l'ouvrage de ce poète, qui l'a désavouée. L'auteur n'a pas suivi les idées populaires sur les vampires; il a beaucoup trop relevé le sien. C'est un spectre qui voyage dans la Grèce, qui fréquente les sociétés d'Athènes, qui parcourt le monde, qui se marie pour sucer sa femme. Les vampires de Moravie étaient extrêmement redoutés; mais ils avaient moins de puissance. Celui-ci, quoiqu'il ait l'œil gris-mort, fait des conquêtes. C'est, dit-on, une historiette populaire de la Grèce moderne que lord Byron raconta dans un cercle, et qu'un jeune médecin écrivit à tort; car il remit à la mode, un instant, des horreurs qu'il fallait laisser dans l'oubli.

Bertin, t. I, p. 51.

(5) Operis talmudici brevis recensio et Bibliotheca rabbinica. In-8°, Bâle, 1613. — Synagoga judaica. In-8°, Bâle, 1603, en allemand et en latin. Hanau, 1604. Bâle, 1641.

C

CAABA. Voy. KAABA.

CAACRINOLAAS, nommé aussi *Caassimolar* et *Glassialabolas*, grand président aux enfers. Il se présente sous la forme d'un chien, et il en a la démarche, avec des ailes de griffon. Il donne la connaissance des arts libéraux, et, par un bizarre contraste, il inspire les homicides. On dit qu'il prédit bien l'avenir. Ce démon rend l'homme invisible et commande trente-six légions (1). Le grand Grimoire le nomme *Classyalabolas*, et n'en fait qu'une espèce de sergent qui sort quelquefois de monture à Nébiros ou Nabérus. Voy. CERBÈRE.

CABADÈS. Voy. ZOUBDADEYER.

CABALE ou CABBALÉ. Pic de la Mirandole dit que ce mot qui, dans son origine hébraïque, signifie tradition, est le nom d'un hérétique qui a écrit contre Jésus-Christ, et dont les sectateurs furent nommés cabalistes (2).....

L'ancienne cabale des Juifs est, selon quelques-uns, une sorte de maçonnerie mystérieuse; selon d'autres, ce n'est que l'explication mystique de la Bible, l'art de trouver des sens cachés dans la décomposition des mots (3), et la manière d'opérer des prodiges par la vertu de ces mots prononcés d'une certaine façon. Voyez THÉMURA et THÉOMANCIE. Cette science merveilleuse, si l'on en croit les rabbins, affranchit ceux qui la possèdent des faiblesses de l'humanité, leur procure des biens surnaturels, leur communique le don de prophétie, le pouvoir de faire des miracles, et l'art de transmuter les métaux en or, c'est-à-dire la pierre philosophale. Elle leur apprend aussi que le monde sublunaire ne doit durer que sept mille ans, et que tout ce qui est supérieur à la lune en doit durer quarante-neuf mille.

Les Juifs conservent la cabale par tradition orale; ils croient que Dieu l'a donnée à Moïse, au pied du mont Sinaï; que le roi Salomon, auteur d'une figure mystérieuse que l'on appelle *l'arbre de la cabale des Juifs*, y a été très-expert, et qu'il faisait des talismans mieux que personne. Tostat dit même que Moïse ne faisait ses miracles avec sa verge, que parce que le grand nom de Dieu y était gravé. Valderame remarque que les apôtres faisaient pareillement des miracles avec le nom de Jésus, et les partisans de ce système citent plusieurs saints dont le nom ressuscita des morts.

La cabale grecque, inventée, dit-on, par Pythagore et par Platon, renouvelée par les Valentinien, tira sa force des lettres grec-

ques combinées, et fit des miracles avec l'alphabet.

La grande cabale, ou la cabale dans le sens moderne proprement dite, est l'art de commercer avec les esprits élémentaires; elle tire aussi bon parti de certains mots mystérieux. Elle explique les choses les plus obscures par les nombres, par le changement de l'ordre des lettres et par des rapports dont les cabalistes se sont formés des règles.

Or, voici quels sont, selon les cabalistes, les divers esprits élémentaires:

Les quatre éléments sont habités chacun par des créatures particulières, beaucoup plus parfaites que l'homme, mais soumises comme lui aux lois de la mort. L'air, cet espace immense qui est entre la terre et les cieux, a des hôtes plus nobles que les oiseaux et les mouches. Ces mers si vastes ont d'autres habitants que les dauphins et les baleines. La profondeur de la terre n'est pas pour les taupes seulement; et l'élément du feu, plus sublime encore que les trois autres, n'a pas été fait pour demeurer inutile et vide.

Les salamandres habitent donc la région du feu; les sylphes, le vague de l'air; les gnomes, l'intérieur de la terre; et les ondins ou nymphes, le fond des eaux. Ces êtres sont composés des plus pures parties des éléments qu'ils habitent. Adam, plus parfait qu'eux tous, était leur roi naturel; mais depuis sa faute, étant devenu impur et grossier, il n'eut plus de proportion avec ces substances, il perdit tout l'empire qu'il avait sur elles, et en ôta la connaissance à sa postérité.

Que l'on se console pourtant; on a trouvé dans la nature les moyens de ressaisir ce pouvoir perdu. Pour recouvrer la souveraineté sur les salamandres, et les avoir à ses ordres, on attire le feu du soleil, par des miroirs concaves, dans un globe de verre; il s'y forme une poudre solaire qui se purifie elle-même des autres éléments, et qui, avalée, est souverainement propre à exhiler le feu qui est en nous, et à nous faire devenir pour ainsi dire, de matière ignée. Dès lors, les habitants de la sphère du feu deviennent nos inférieurs, et ont pour nous toute l'amitié qu'ils ont pour leurs semblables, tout le respect qu'ils doivent au lieutenant de leur créateur.

De même, pour commander aux sylphes, aux gnomes, aux nymphes, on emplit d'air, de terre ou d'eau, un globe de verre; on le laisse, bien fermé, exposé au soleil pendant

(1) Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

(2) « Un critique ignorant voulait faire des affaires à Rome, au prince Pic de la Mirandole, particulièrement pour le nom de cabale qu'il trouvait dans les ouvrages de ce prince. On demanda à ce critique ce qui l'indignait si fort dans ce mot de cabale. — Ne savez-vous pas, répondit le stupide, que ce Cabale était un scélérat tout à fait dia-

bolique, qui eut l'impudence d'écrire beaucoup de choses contre Jésus-Christ même, qui forma une hérésie détestable et dont les sectateurs s'appellent encore cabalistes? » (Gabriel Naudé, *Apologie pour les grands personnages accusés de magie*. Adrien Baillet, *Jugements des savants*. Chap. xii, § 2 des Jugements sur les livres en général.)

(3) Voyez *Abdeel*.

un mois. Chacun de ces éléments ; ainsi purifié, est un aimant qui attire les esprits qui lui sont propres.

Si on prend tous les jours, durant quelques mois, de la drogue élémentaire formée ainsi qu'on vient de le dire dans le bocal ou globe de verre, on voit bientôt dans les airs la république volante des sylphes, les nymphes venir en foule au rivage, les gnomes, gardiens des trésors et des mines, étaler leurs richesses. On ne risque rien d'entrer en commerce avec eux, on les trouvera honnêtes, savants, bienfaisants et craignant Dieu. Leur âme est mortelle, et ils n'ont pas l'espérance de jouir un jour de l'Etre suprême, qu'ils connaissent et qu'ils adorent. Ils vivent fort longtemps, et ne meurent qu'après plusieurs siècles. Mais qu'est-ce que le temps auprès de l'éternité?... Ils gémissent donc de leur condition. Mais il n'est pas impossible de trouver du remède à ce mal ; car, de même que l'homme, par l'alliance qu'il a contractée avec Dieu, a été fait participant de la divinité, les sylphes, les gnomes, les nymphes et les salamandres, deviennent participants de l'immortalité, en contractant alliance avec l'homme. (Nous transcrivons toujours les docteurs cabalistes.) Ainsi, une nymphe ou une sylphide devient immortelle, quand elle est assez heureuse pour se marier à un sage ; et un gnome ou un sylphe cesse d'être mortel, du moment qu'il épouse une fille des hommes. On conçoit par là que ces êtres se plaisent avec nous quand nous les appelons. Les cabalistes assurent que les déesses de l'antiquité, et ces nymphes qui prenaient des époux parmi les mortels, et ces démons incubes et succubes des temps barbares, et ces fées qui, dans le moyen âge, se montraient au clair de la lune, ne sont que des sylphes, ou des salamandres, ou des ondins.

Il y a pourtant des gnomes qui aiment mieux mourir que risquer, en devenant immortels, d'être aussi malheureux que les démons. C'est le diable (disent toujours nos auteurs) qui leur inspire ces sentiments ; il ne néglige rien pour empêcher ces pauvres créatures d'immortaliser leur âme par notre alliance.

Les cabalistes sont obligés de renoncer à tout commerce avec l'espèce humaine, s'ils veulent ne pas offenser les sylphes et les nymphes dont ils recherchent l'alliance. Cependant, comme le nombre des sages cabalistes est fort petit, les nymphes et les sylphides se montrent quelquefois moins délicates, et emploient toutes sortes d'artifices pour les retenir.

Un jeune seigneur de Bavière était inconsolable de la mort de sa femme. Une sylphide prit la figure de la défunte, et s'alla présenter au jeune homme désolé, disant que Dieu l'avait ressuscitée pour le consoler de son extrême affliction. Ils vécurent ensemble plusieurs années, mais le jeune seigneur n'était pas assez homme de bien pour retenir la sage sylphide ; elle disparut un jour, et ne lui laissa que ses jupes et le repentir

de n'avoir pas voulu suivre ses bons conseils.

Plusieurs hérétiques des premiers siècles mêlèrent la cabale juive aux idées du christianisme, et ils admirent entre Dieu et l'homme quatre sortes d'êtres intermédiaires, dont on a fait plus tard les salamandres, les sylphes, les ondins et les gnomes. Les Chaldéens sont sans doute les premiers qui aient rêvé ces êtres ; ils disaient que les esprits étaient les âmes des morts, qui, pour se montrer aux gens d'ici-bas, allaient prendre un corps solide dans la lune.

La cabale des Orientaux est encore l'art de commercer avec les génies, qu'on évoque par des mots barbares. Au reste, toutes les cabales sont différentes pour les détails ; mais elles se ressemblent beaucoup dans le fond.

On conte sur ces matières une multitude d'anecdotes. On dit qu'Homère, Virgile, Orphée furent de savants cabalistes.

Parmi les mots les plus puissants en cabale, le fameux mot *agla* est surtout révérend. Pour retrouver les choses perdues, pour apprendre par révélations les nouvelles des pays lointains, pour faire paraître les absents, qu'on se tourne vers l'orient, et qu'on prononce à haute voix le grand nom *Agla*. Il opère toutes ces merveilles, même lorsqu'il est invoqué par les ignorants. Voyez *AGLA*.

On peut puiser sur les rêveries de la cabale des instructions plus étendues dans divers ouvrages qui en traitent spécialement, mais qui sont peu recommandables : 1° *Le comte de Gabalis*, ou Entretiens sur les sciences secrètes, par l'abbé de Villars. La meilleure édition est de 1742, in-12 ; 2° *Les Génies assistants*, suite du *Comte de Gabalis*, in-12, même année ; 3° *Le Gnome irréconciliable*, suite des *Génies assistants* ; 4° *Nouveaux Entretiens sur les sciences secrètes*, suite nouvelle du *Comte de Gabalis*, même année ; 5° *Lettres cabalistiques*, par le marquis d'Argens, La Haye, 1741, 6 volumes in-12. Il faut lire dans cet ouvrage, plein, beaucoup plus que les précédents, de passages condamnés, les lettres du cabaliste Abukiback. Voy. GNOMES, ONDINS, SALAMANDRES, SYLPHES, ZÉDÉCHIAS, etc.

CABIRES, dieux des morts, adorés très-anciennement en Egypte. Bochart pense qu'il faut entendre sous ce nom les trois divinités infernales : Pluton, Proserpine et Mercure.

D'autres ont regardé les Cabires comme des magiciens qui se mélaient d'expiation les crimes des hommes, et qui furent honorés après leur mort. On les invoquait dans les périls et dans les infortunes. Il y a de grandes disputes sur leurs noms, qu'on ne déclarait qu'aux seuls initiés (1). Ce qui est certain, c'est que les Cabires sont des démons qui présidaient autrefois à une sorte de sabbat. Ces orgies, qu'on appelait fêtes des Cabires, ne se célébraient que la nuit : l'initié, après des épreuves effrayantes, était ceint d'une ceinture de pourpre, couronné de branches d'olivier et placé sur un trône illu-

(1) Delandine. L'Enfer des peuples anciens, ch. xix.

miné, pour représenter le maître du sabbat, pendant qu'on exécutait autour de lui des danses hiéroglyphiques plus ou moins infâmes.

CACODÉMON, mauvais démon. C'est le nom que les anciens donnaient aux esprits malfaisants. Mais ils appelaient spécialement ainsi un monstre effrayant, un spectre horrible, qui n'était pas assez reconnaissable pour être désigné autrement.

Chaque homme avait son bon et son mauvais démon, *eudémon* et *cacodémon*.

Les astrologues appelaient aussi la douzième maison du soleil, qui est la plus mauvaise de toutes, *cacodémon*, parce que Saturne y répand ses malignes influences, et qu'on n'en peut tirer que des pronostics redoutables.

CACTONITE, pierre merveilleuse, qui, selon quelques-uns, n'est autre chose que la cornaline. On lui attribue de grandes propriétés. Les Anciens en faisaient des talismans qui assuraient la victoire.

CACUS, espèce d'ogre de l'antiquité. Il était fils de Vulcain et vomissait du feu par la gueule. Ce monstre, de taille gigantesque, moitié homme et moitié bouc, mangeait les passants dans sa caverne, au pied du mont Aventin, et accrochait les têtes à sa porte. Il fut étranglé par Hercule. — Cacus a été peint quelquefois avec une tête de bête sur un corps d'homme.

CADAVRE. Selon la loi des Juifs, quiconque avait touché un cadavre était souillé; il devait se purifier avant de se présenter au tabernacle du Seigneur. Quelques censeurs des lois de Moïse ont jugé que cette ordonnance était superstitieuse. Il nous paraît au contraire, dit Bergier, qu'elle était très-sage. C'était une précaution contre la superstition des païens, qui interrogeaient les morts pour apprendre d'eux l'avenir ou les choses cachées; abus sévèrement interdit aux Juifs, mais qui a régné chez la plupart des nations. Voy. AIMANT, CERCUEIL, etc.

CADMÉE ou **CADMIE**, qu'on appelle plus généralement calamine, fossile bitumineux qui donne une teinte jaune au cuivre rouge, et que certains chimistes emploient pour faire de l'or.

CADIERE. Voy. GIRARD

CADUCEE. C'est avec cette baguette, ornée de deux serpents entrelacés, que Mercure conduisait les âmes aux enfers et qu'il les en tirait au besoin.

CADULUS, pieux soldat, dont la légende rapporte qu'il était obsédé par le diable en forme d'ours (1). Il s'en délivra par la prière.

CÆCULUS, petit démon né d'une étincelle qui vola de la forge de Vulcain dans le sein de Prenesta. Il fut élevé parmi les bêtes sauvages. On le reconnut à cette particularité, qu'il vivait dans le feu comme dans son élément; ses yeux, qui étaient fort petits, étaient seulement un peu endommagés par la fumée. Les cabalistes font de lui un salamandre.

CAF. Voy. KAF.

(1) Bollandi Acta sanctorum, 21 aprilis.

CAGLIOSTRO. Tout le monde connaissait à Palerme, en 1760, un orfèvre nommé Marano, descendant des Juifs ou des Maures, qui ont laissé tant de vestiges dans le midi de l'Europe. On citait son avarice et sa crédulité superstitieuse. Enrichi par l'usure et la mauvaise foi, il faisait assez souvent des brèches à sa fortune pour des tentatives insensées qui devaient, au moyen de l'alchimie ou de la magie, lui donner des millions, et avec ces millions le fameux élixir qui empêche de mourir.

En 1760, pourtant, Marano était devenu moins facile. Il avait cinquante ans; l'expérience lui était venue, et il fallait, pour l'attraper dans quelque piège, un peu plus d'habileté. Toutefois, depuis quelque temps, il prêtait une oreille attentive aux relations qu'on lui faisait des merveilles opérées par un jeune Sicilien plein de mystères. Celui-ci ne commerçait pas avec les démons et ne recherchait pas la pierre philosophale; il s'entretenait avec les anges: il dominait ainsi les esprits des ténèbres, et de grands secrets lui étaient révélés. On le nommait Joseph Balsamo. Tous les bourgeois de Palerme, où il était né, voyaient en lui le fils très-intelligent de parents obscurs; mais quelques jeunes gens, qui paraissaient mieux instruits, disaient que sa famille apparente était supposée, et qu'il était fils d'une grande princesse d'Asie. Ce jeune homme extraordinaire avait dix-sept ans; il parlait peu; sa figure et ses regards exerçaient une sorte de fascination. On ne savait rien de sa vie intérieure; seulement, plusieurs l'avaient entendu s'entretenir en hébreu avec les anges. Lui seul, disait-on, les voyait; mais ceux qui Pépiaient avaient pu tout entendre, à la vérité sans y comprendre autre chose que les sons de plusieurs voix qui leur avaient semblé très-mélocieuses.

L'orfèvre, que sans doute on voulait séduire, rêvait de Joseph Balsamo. C'était là enfin l'homme qu'il lui fallait pour réparer d'un seul coup toutes ses pertes. Il ne manquait aucune occasion de le voir, le considérait avec une vénération profonde, mais n'osait lui adresser la parole.

Bientôt il n'y tint plus: il pria l'un des admirateurs ou des compères de Joseph, qui se vantait d'être dans ses bonnes grâces, de le présenter au jeune ami des esprits célestes. Celui-ci lui amena Balsamo, qui, malgré ses privilèges surnaturels, toujours logé chez ses pauvres parents, n'avait pas encore une salle où il pût recevoir. Il n'en était pas moins fier et superbe: il laissa dignement l'orfèvre se mettre à genoux devant lui, le releva ensuite avec une bienveillance très-grave, et lui demanda ce qu'il voulait.

— La nature de vos relations pourrait vous le dire, jeune seigneur, répondit Marano. J'ai été trompé par divers imposteurs qui m'ont enlevé une partie des biens gagnés par mon travail persévérant. Il vous serait facile de réparer ces dégâts.

— Je le puis, si vous croyez, dit Joseph.

— Si je crois? répliqua l'orfèvre: je crois, et j'ai confiance.

— Trouvez-vous donc demain à cent pas de la porte de Palerme, sur le chemin des deux chapelles de sainte Rosalie, à six heures du matin.

Sans ajouter un mot de plus, Joseph Balsamo se retira.

Le lendemain, Marano fut scrupuleusement exact: dix minutes avant l'heure prescrite, il comptait ses pas très attentivement, et s'arrêtait au centième avec une précision mathématique. Comme six heures sonnaient aux horloges de la ville, le favori des anges était devant lui; il salua l'orfèvre en silence et le conduisit sans dire un mot à une grotte qui se trouvait écartée dans une espèce de solitude, à la distance d'environ trois-quarts de lieue.

— Ici, lui dit-il en ouvrant enfin la bouche, repose un trésor de grand prix, sous la garde des esprits infernaux. Deux des anges qui viennent à ma voix savent les dompter. Mais je ne puis enlever ce trésor moi-même, ni le toucher, ni m'en servir, sans perdre ma pureté et ma puissance.

— Et moi? qui en cela n'ai rien à perdre, demanda l'orfèvre.

— Le trésor peut être à vous, si vous faites ce qui sera exigé.

— Oh! je le ferai, jeune seigneur; dites seulement.

— Ce n'est pas moi qui puis le dire, répondit Balsamo; mais je prie Uriel de vous éclairer.

En achevant ces mots, le jeune homme se mit à genoux; il fit prendre à Marano la même posture. Aussitôt on entendit dans le vague une voix harmonieuse et claire qui disait: — Le trésor contient soixante onces de perles, soixante onces de rubis, soixante onces de diamants, dans une boîte d'or ciselé du poids de cent vingt onces. Les démons qui le gardent le remettront aux mains de l'homme que présente notre ami, s'il a cinquante ans...

— Je les ai depuis huit jours, interrompit joyeusement l'orfèvre.

— S'il a des enfants...

— J'en ai deux, vivants.

— S'il porte quelques poils gris...

— J'en possède abondamment dans mes cheveux et dans ma barbe.

— S'il n'a pas coupé ses ongles depuis sept jours...

— Je ne les ai pas coupés depuis quinze.

— S'il s'est lavé les mains et le visage...

— Je les laverai.

— Et s'il dépose à l'entrée de la grotte, avant d'y mettre le pied, soixante onces d'or pur, pour les gardiens.

Un profond silence succéda à ces paroles: l'orfèvre, frappé de stupeur, fermait les dents et les lèvres. Balsamo s'était relevé; l'orfèvre écoutait encore à genoux.

— Vous avez entendu? reprit le jeune homme.

— Soixante onces d'or! dit Marano avec un immense soupir.

L'ami des esprits célestes ne releva pas cette exclamation; il reprit silencieusement le chemin de la ville; l'orfèvre le suivait sans rien dire, mais évidemment en proie à de grandes méditations et à de profonds calculs.

Ils marchèrent ainsi une demi-heure comme deux muets. En arrivant à l'endroit de la route où ils s'étaient donné rendez-vous, le jeune homme s'arrêtant dit à l'avare:

Nous nous séparerons ici; et vous saurez que, sur votre tête, vous ne devez jamais dire un mot de ce qui vient de se passer.

En même temps, il fit un mouvement pour s'éloigner.

— Un seul instant, jeune seigneur, s'écria Marano, d'un ton suppliant; soixante onces d'or! est-ce donc le dernier mot?

— Je le pense, répliqua froidement Joseph; et il refit le mouvement d'un homme qui s'éloigne.

— Un seul instant, reprit encore l'orfèvre, qui avait supputé toute la valeur du trésor, à quelle heure demain matin?

— A six heures, au même lieu.

Et le merveilleux jeune homme quitta dignement Marano, qui se contenta d'ajouter en gémissant:

— Je serai prêt.

Il fut aussi exact que le premier jour, ayant rempli toutes les prescriptions indiquées, lavé, peigné, muni de ses soixante onces d'or, qu'il serrait convulsivement sur sa poitrine. Joseph Balsamo le joignit, comme la veille, à l'instant où six heures sonnaient. Ils se dirigèrent en silence vers la grotte. Les anges furent interrogés de nouveau; ils firent exactement les mêmes réponses que le jour précédent.

L'orfèvre tira son or, qui lui tenait au cœur et aux mains, et dont il lui paraissait triste de se dessaisir.

— N'entrez-vous pas avec moi dans cette grotte profonde? demanda-t-il.

— Non, répondit Balsamo; je dois rester ici, jusqu'au moment où les esprits noirs, dépossédés de leur trésor, viendront se ruer sur vos soixante onces.

— N'y a-t-il aucun danger?

— Aucun, si le compte est fidèle.

L'orfèvre déposa son précieux fardeau à l'entrée de la grotte; il fit quelques pas, puis il revint; le jeune homme était immobile en silence; il rentra, revint encore, fit plusieurs fois ce même manège, dans une espèce de lutte intérieure. Il ne recevait aucun encouragement de son guide, qui paraissait aussi froid que silencieux, surtout auprès des dupes que ses compères avaient suffisamment travaillés.

Enfin le pauvre orfèvre alla jusqu'au fond; et cette fois, lorsqu'il voulut reculer encore, il en fut empêché. Trois êtres noirs, qu'il eût pris pour des charbonniers, s'il ne se fût pas attendu à rencontrer des démons, lui barrèrent le chemin avec des grondements sinistres et se mirent à le faire pirouetter dans la grotte. Il poussa des cris, auxquels personne n'accourut et que les trois gaillards

réprimèrent promptement en le rouant de coups. Brisé d'effroi et de douleur, Marano tomba ventre à terre. Il lui fut signifié, en langage intelligible et clair, de rester là sans mouvement, s'il ne voulait pas être assommé. Après quoi il se trouva abandonné à lui-même et n'entendit plus aucun bruit.

Pendant un quart d'heure, il n'osa remuer ni les mains, ni la tête; il s'enhardit enfin, se souleva tremblant, rampa, se traîna et gagna l'issue de la grotte, étonné de ce qui se passait en lui. Les soixante onces d'or, Balsamo, les trois démons supposés, tout avait disparu. Le pauvre homme, commençant à croire qu'il était la victime d'une nouvelle friponnerie, plus hardie et plus violente que les anciennes, revint péniblement à Palerme, et alla déposer sa plainte. Mais on ne retrouva plus Joseph Balsamo, qui évidemment avait quitté le pays.

Le 19 septembre 1780, dans une guinguette extérieure de Strasbourg, au milieu d'un groupe de modestes buveurs qui regardaient par les fenêtres la foule immense, agitée par l'attente de quelque événement extraordinaire, on remarquait une vieille figure chauve et ridée, qui accusait ses soixantedix ans et son origine méridionale : c'était l'orfèvre Marano. Des pertes successives et des dettes qu'il n'avait pas jugé convenable de payer l'avaient contraint à quitter Palerme; et après avoir tenté la fortune à Londres et à Paris, il était venu s'établir à Strasbourg où il était toujours orfèvre. Il venait voir, comme toute la ville, le personnage prodigieux que l'on attendait. Cet homme, qui produisait plus de sensation qu'un grand monarque, était le comte de Cagliostro. Il venait, par l'Allemagne, de Varsovie où il avait amassé de grandes richesses en transmutant en or de vils métaux. Car il savait le secret de la pierre philosophale et possédait tous les inappréciables talents des alchimistes.

— N'importe ! dit un chapelier, je suis bien aise d'avoir vécu jusqu'ici, puisque je vais voir le fameux mortel, si c'est un mortel.

— On assure, ajouta un droguiste, qu'il est fils de la princesse de Trébisonde, et qu'il a tout à fait les beaux yeux noirs de sa mère.

— Et qu'il descend en droite ligne de Charles-Martel, dit un écrivain public.

— Il date de plus loin, interrompit un cordier, car il a assisté aux noces de Cana.

— C'est donc le juif-errant ? dit Marano.

Mieux que cela. Des gens à qui on peut avoir foi prétendent qu'il est né avant le déluge.

— Voilà qui est fort ; si c'était le diable ?...

Ces idées, que nous rapportons fidèlement et qui s'enrichissaient des plus singuliers commentaires, étaient alors en effet généralement répandues dans le peuple, sur l'homme mystérieux qu'on appelait le comte de Cagliostro. Les uns le regardaient comme un saint, un inspiré, un faiseur de miracles, un être tout à fait extraordinaire et hors de la nature ; on n'expliquait pas les cures nombreuses qui lui étaient attribuées. Les autres

ne voyaient en lui qu'un adroit charlatan. On disait qu'un hermétique nommé Altotas, qui avait longtemps voyagé avec lui, qu'il avait perdu à Malte et dont il parlait comme du plus sage des hommes, lui avait appris les arts magiques. On parlait encore d'un joueur de gobelets avec qui Cagliostro avait été très-lié ; ce joueur de gobelets était assisté d'un esprit ; et cet esprit était l'âme d'un juif cabaliste, qui avait tué son père par nécromancie avant la venue de Notre-Seigneur. Cagliostro disait intrépidement que tous les prodiges qu'il opérait se faisaient uniquement par l'effet d'une protection spéciale du ciel ; il ajoutait que l'Etre-Suprême, pour l'encourager, avait daigné lui accorder la vision béatifique ; qu'il venait convertir les incrédules et relever le catholicisme.... Avec une si haute mission, il disait la bonne aventure, donnait l'art de gagner à la loterie, expliquait les rêves, et faisait des séances de fantasmagorie transcendante. Aussi le bon abbé Fiard est-il excusable de n'avoir vu dans Cagliostro qu'un démon détaché du sombre empire ; en le jugeant ainsi, l'abbé Fiard se conformait à l'opinion populaire de la majorité.

— Mais, reprit vivement le cordier, cet homme ne peut pas être le diable, puisqu'il a des entretiens avec les anges

— Ah ! il a aussi des entretiens avec les anges ! s'écria Marano, frappé de cette circonstance. Pour lors je dois absolument le voir. Quel âge a-t-il ?

— Est-ce qu'un être pareil peut avoir un âge ? dit le droguiste. On dit qu'il paraît porter trente-six ans.

— Oh ! oh ! marmotta l'orfèvre, si c'était mon coquin ? mon coquin en a trente-sept.

Comme le vieux Sicilien ruminait ainsi son triste passé, un grand tumulte de voix vint fixer son attention. L'être surhumain arrivait. Il parut bientôt, entouré d'un nombreux cortège de courriers, de laquais et de valets de chambre en livrées magnifiques ; lui-même avait l'air d'un prince. A côté de lui, dans sa voiture découverte, se pavanait Lorenza Féliciani, sa femme, qui le secondait dans tout ce qu'on appelait modérément ses intrigues. Son luxe expliquait ce que disaient les gens sensés, que Cagliostro n'était autre chose qu'un membre voyageur de la maçonnerie templière, constamment opulent par les secours nombreux qu'il recevait des différentes loges de l'ordre. Quelques-uns donnaient au faste qu'il étalait une source encore moins honorable. Toutefois, il exerçait la maçonnerie élevée ; et c'était lui qui avait institué les mystères de ce qu'on appelle la maçonnerie égyptienne. On dit même qu'il avait toujours été un charlatan subalterne, jusqu'au moment où il avait pu se faire admettre en Angleterre dans les hauts grades de la franc-maçonnerie. Il avait compris dès lors tout le parti qu'il pouvait tirer de l'association ; et il avait imaginé ce rite particulier, dont il prétendait avoir reçu les éléments dans les pyramides d'Egypte. Le fait est qu'il avait emprunté au manuscrit d'un

nommé Georges Coston le plan de sa maçonnerie égyptienne, moitié jonglerie et cabale, moitié science hermétique et fourberie, avec quelque magnétisme dont il abusait d'autant plus aisément que l'on ne connaissait pas encore cette puissance.

Son institution avait pour but de conduire les adeptes qu'il recevait à la perfection, par la régénération physique et la régénération morale. La première rendait les formes de la jeunesse et empêchait de vieillir; il la pratiquait au moyen de son élixir universel, remède qu'il appliquait à tous les maux. La seconde restituait l'innocence perdue et conduisait l'homme à l'état d'ange. Elle s'obtenait, non par le repentir et l'humilité, mais par la foi aux promesses du grand Cophte (c'est le grade que c'était donné Cagliostro), et en conséquence de cette foi qui devait être absolue, par des visions et des extases, par l'évocation des esprits, par des communications avec les anges.

« Mais le grand Cophte n'avait de puissance que par l'intermédiaire d'un jeune garçon ou d'une jeune fille, qu'il appelait ses pupilles ou ses colombes et qui devaient être de l'innocence la plus pure. Après que ces enfants avaient reçu ce que le grand Cophte appelait la consécration, ils prononçaient devant une carafe pleine d'eau les paroles qui évoquent les anges. Les anges venaient dans la carafe; quelquefois on les entendait donner leurs réponses; le plus souvent il fallait que les pupilles lussent ces réponses qui arrivaient dans la carafe à fleur d'eau et qui n'étaient visibles que pour eux (c'était du somnambulisme).

Ce qu'il y a de plus merveilleux dans tout ceci, c'est que la maçonnerie égyptienne éleva tout-à-coup Cagliostro au niveau de ce qu'il y avait de plus grand en Europe. En France surtout, à côté de l'esprit philosophique qui niait les saintes merveilles, ces merveilles absurdes furent accueillies avec une admiration qui allait jusqu'au fanatisme. Le portrait de celui qu'on osait appeler le divin Cagliostro fut partout, jusque sur les éventails, sur les bagues, sur les tabatières. On coula son buste en bronze, on le sculpta en marbre. Les plus grands personnages de cette époque de philosophie se firent admettre dans ses loges; tout le monde voulut assister aux séances publiques de ses colombes.

Un grand cri retentit lorsque le comte de Cagliostro passa devant la guinguette. Marano l'avait reconnu et il avait arrêté les chevaux de sa voiture.

— C'est Joseph Balsamo, disait-il; et l'apostrophant avec colère, il répétait ces seuls mots : Mes soixante onces d'or!

Cagliostro regarda à peine l'orfèvre, ne montra aucune émotion; mais au sein du profond silence que ce singulier incident avait jeté dans la foule épaisse, on entendit sur-le-champ une voix qui paraissait venir des airs et qui disait :

— Ecartez du chemin cet insensé, que les esprits infernaux possèdent.

Une partie du peuple tomba à genoux; une autre parties'empara du pauvre orfèvre, et le brillant cortège poursuivit sa marche triomphale. De tels faits certainement excusent l'abbé Fiard d'avoir vu le diable dans cet homme.

Arrivé dans Strasbourg en fête, Cagliostro s'arrêta devant une grande salle où les cornacs qui le précédaient partout avaient rassemblé un grand nombre de malades. Le fameux empirique y entra et les guérit tous, les uns par le simple attouchement, les autres par des paroles, ceux-ci par le moyen d'un pourboire en argent, ceux-là par son remède universel. Il est vrai que les arrangeurs de ces cures surprenantes avaient choisi leurs malades et qu'ils n'avaient pas admis certains cas sérieux auxquels ils avaient promis des secours à domicile.

« Quant au savoir en médecine de Cagliostro (dit l'auteur anonyme de sa notice, dans la bibliographie universelle de Michaud), il paraît constant que ce savoir était très-borné. Comme tous les partisans des doctrines hermétiques et paracelsiques, il faisait grand usage des aromates et de l'or. Nous avons eu l'occasion de goûter son élixir vital, ainsi que celui d'un fameux comte de Saint-Germain; ils n'avaient point d'autre base. »

Quoi qu'il en soit, Cagliostro sortit de la salle des malades, au milieu des acclamations et des trépignements de la foule; il alla s'installer dans le magnifique hôtel qui était préparé pour lui, il admit à sa table somptueuse l'élite de la société de Strasbourg; et le soir il voulut bien donner une séance de ses colombes.

On amena dans le salon de Cagliostro, éclairé par des procédés où l'optique et la fantasmagorie jouaient un grand rôle, plusieurs petits garçons et plusieurs petites filles de sept à huit ans. Le grand Cophte choisit dans chaque sexe la colombe qui lui parut montrer le plus d'intelligence; il livra les deux enfants à sa femme, qui les emmena dans une salle voisine où elle les parfuma, les vêtit de robes blanches, leur fit boire un verre d'élixir et les représenta ensuite préparés à l'initiation.

Cagliostro ne s'était absenté qu'un moment pour rentrer sous le costume de grand Cophte. C'était une robe de soie noire, sur laquelle se déroulaient des légendes hiéroglyphiques brodées en rouge; il avait une coiffure égyptienne avec les bandelettes plissées et pendantes après avoir encadré la tête; ces bandelettes étaient de toile d'or. Un cercle de pierreries les retenait au front. Un cordon vert émeraude, parsemé de scarabées et de caractères de toutes couleurs en métaux ciselés, descendait en sautoir sur sa poitrine. A une ceinture de soie rouge pendait une large épée de chevalier, avec la poignée en croix. Il avait une figure si formidablement imposante sous cet appareil, que toute l'assemblée fit silence dans une sorte de terreur.

On avait placé sur une petite table ronde en ébène la carafe de cristal. Suivant le rite,

on mit derrière les deux enfants, transformés en pupilles ou colombes un paravent pour les abriter.

Deux valets de chambre, vêtus en esclaves égyptiens, comme ils sont représentés dans les sculptures de Thèbes, fonctionnaient autour de la table. Ils amenèrent les deux enfants devant le grand Cophte, qui leur imposa les mains sur la tête, sur les yeux et sur la poitrine, en faisant silencieusement des signes bizarres, qui pouvaient figurer aussi des hiéroglyphes, et que l'ordre appelait des mythes ou symboles.

Après cette première cérémonie (magnétique), un des valets présenta à Cagliostro la petite truelle d'or, sur un coussin de velours blanc. Il frappa du manche d'ivoire de sa truelle sur la table d'ébène et demanda :

— Que fait en ce moment l'homme qui ce matin, aux portes de la ville, a insulté le grand Cophte ?

Les colombes regardèrent dans la carafe; et apparemment qu'elles y virent quelque chose; car la petite fille s'écria : — Je l'aperçois qui dort.

On a prétendu que le dessous de la table était préparé de manière à faire passer sous la carafe des figures et des caractères. Ce qui le ferait croire, c'est que dans les cas qui sortaient du cours ordinaire des réponses banales, les enfants ne voyaient rien. Mais alors la voix des anges invisibles répondait.

Sur l'invitation de Cagliostro, qui annonça qu'on pouvait faire toute question, plusieurs dames s'émurent. L'une demanda ce que faisait sa mère, alors à Paris ? La réponse fut qu'elle était au spectacle entre deux vieillards. Une autre voulut savoir quel était l'âge de son mari; il n'y eut point de réponse; ce qui fit pousser des cris d'enthousiasme, car cette dame n'avait point de mari; et l'échec de cette tentative de piège fit qu'on n'entendit pas d'autres.

Une troisième dame déposa un billet fermé. Le petit garçon lut aussitôt dans la carafe ces mots : — Vous ne l'obtiendrez pas. — On ouvrit le billet, qui demandait si le régiment que la dame sollicitait pour son fils lui serait accordé. Cette justesse éleva encore l'admiration.

Un juge, qui pourtant doutait, envoya secrètement son fils à sa maison, pour savoir ce que faisait en ce moment sa femme; puis quand il fut parti, il fit cette question au grand Cophte. La carafe n'apprit rien, mais une voix annonça que la dame jouait aux cartes avec deux voisines.

Cette voix mystérieuse, qui n'était produite par aucun organe visible, jeta la terreur dans une partie de l'assemblée; et le fils du magistrat étant venu confirmer l'exactitude de l'oracle, plusieurs dames effrayées se retirèrent.

On raconte que d'autres merveilles signalèrent cette soirée; mais les détails en sont très-vagues.

Pendant le peu de temps, que le comte de Cagliostro resta à Strasbourg, il fut comblé

de toutes les marques de la vénération. Lorsqu'il fut parti, on remarqua enfin que l'orfèvre Marano n'avait pas reparu chez lui; on le retrouva dans un fossé où il avait été noyé, le jour de l'arrivée de l'illustre voyageur. On considéra sa triste fin comme un *châtiment mérité*.

Cagliostro parcourut de nouveau, dans un grand éclat, la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse, faisant partout des cures dites merveilleuses, étalant sa fastueuse bienfaisance avec une affectation habile, qui fit dire à la marquise de Créquy qu'il avait de l'esprit de plus d'une sorte, opérant des prodiges surprenants, s'il faut en croire les relations. Car on a conté qu'il fit paraître devant quelques grands seigneurs de Paris et de Versailles, dans des glaces, sous des cloches de verre et dans des bocaux, des spectres animés et se mouvant, des personnes absentes, et différents morts qu'on lui désignait. On a même rapporté, comme chose très-véridique, que dans des soupers qui firent alors grand bruit à Paris, Cagliostro, nouveau Faust, avait évoqué les plus illustres morts, Socrate, Platon, Charlemagne, Pierre Corneille, et même Voltaire et d'Alembert. Mais depuis que la fantasmagorie est devenue à Paris un spectacle public, on a compris ces illusions.

Il est bon toutefois de lire les éloges qu'on faisait alors du grand homme. Bordes, dans ses Lettres sur la Suisse, le qualifie d'homme admirable. « Sa figure, dit-il, annonce l'esprit, décèle le génie; ses yeux de feu lisent au fond des âmes. Il sait presque toutes les langues de l'Europe et de l'Asie : son éloquence étonne et entraîne, même dans celles qu'il parle le moins bien. »

Le marquis de Ségur et MM. de Méroménil et de Vergennes, en 1783, recommandaient Cagliostro dans les termes les plus flatteurs.

Cependant lorsqu'il revint à Paris en 1785, ses rapports avec les anges ne le préservèrent pas d'une aventure fort désagréable. Il se trouva très-gravement compromis avec le prince de Rohan, dans la malheureuse affaire du collier. La comtesse de La Motte l'accusait d'avoir reçu le collier des mains du prince et de l'avoir dépecé pour grossir le trésor occulte de sa fortune inouïe. Le grand Cophte fut arrêté le 22 août et mis à la Bastille. Il publia un mémoire où, pour justifier ses dépenses, il nomme les banquiers, qui, dans tous les pays de l'Europe, lui fournissent des fonds. Mais il ne fait connaître ni l'origine, ni la source de ses richesses.

Ce mémoire, très-adroitement rédigé, était attribué à un magistrat célèbre; et il augmentait le poids de cette réflexion que la conscience et les talents de certains avocats sont choses qui se vendent, puisque, moyennant argent, ils défendent toute cause quelconque, juste ou injuste, loyale ou déloyale.

Comme on avait détaché dans le factum quelques-unes des aventures romanesques de Cagliostro, il fut accueilli dans le public avec tout l'empressement qu'inspirait le personnage.

L'arrêt du parlement de Paris, du 31 mai 1786, déchargea Cagliostro des accusations intentées contre lui, et il fut mis en liberté, mais avec ordre de quitter Paris dans les vingt-quatre heures et le royaume dans trois semaines. Lorsqu'il s'embarqua à Boulogne, il était suivi d'un cortège de quatre à cinq mille personnes qui lui demandaient sa *bénédiction*...

Il passa en Angleterre, où il séjourna deux ans, continuant d'établir ses loges égyptiennes et propageant son rite particulier, qu'il appelait aussi le rite de Mizraïm.

Et le matin du 7 avril de l'année 1791, à Rome, au milieu d'une affluence avide de curieux, le tribunal du saint-office jugeait un homme important. Cet homme avait un nom européen, diversement estimé, ange pour les uns, démon pour les autres, bienfaiteur de l'humanité et divin philosophe devant les têtes légères, charlatan saugrenu et redoutable imposteur devant les personnes graves. Cet homme était le comte de Cagliostro.

De Londres il était encore retourné en Suisse; puis il était venu en Savoie, puis à Gènes, à Varsovie, à Trente d'où il s'était fait chasser; puis à Rome où il avait eu l'audace d'ouvrir des loges et de faire des réceptions pour sa maçonnerie égyptienne. On l'avait arrêté avec sa femme, le 27 décembre 1789, et transféré au château Saint-Ange. Quoique accusé de franc-maçonnerie, de magie, d'apostasie, d'hérésie et même de frénésie, on avait mis plus de seize mois à instruire sa cause, que les renseignements recueillis chargeaient de toutes sortes de crimes.

— Mais, disait le jeune Matteo Ferrante à Paolo Rambaldi, son oncle dans la cour du saint-office, il est étonnant que l'inquisition, qui est ici un tribunal si doux, poursuive criminellement ce gentilhomme. Qu'a-t-il donc fait? Tant de rapports s'accordent à le peindre comme un être vénérable, dont la conduite est exemplaire. On l'a vu guérir les malades, soulager les pauvres, répandre les consolations et prodiguer les bienfaits, dans le seul but de soulager l'humanité.

— Ce que vous dites là, mon enfant, répliqua Paolo, n'est que de l'exagération, à propos d'un très-adroit charlatanisme. Cet étalage de bienfaisance cachait tous les vices. Que direz-vous, si l'on vous établit que l'argent qu'il distribuait ainsi était de l'argent volé? Il est facile de la sorte d'être charitable. Que direz-vous, si l'on vous fait voir qu'il empoisonnait par ses remèdes empiriques ceux qu'en apparence il soulageait un moment? Que direz-vous, lorsqu'on vous aura montré que cet homme est le plus dangereux des escrocs?

— Vous vous étonnez de le voir accusé de magie : mais c'est lui-même qui s'est donné pour magicien, dominateur des esprits infernaux.

— Il s'est dit en correspondance avec les anges, faisant lui-même les demandes et les réponses; car il est VENTRILOQUE.

— Il a feint, par fantasmagorie et jeux d'opé-

rique; des apparitions qui ont troublé de paisibles consciences.

Il a renié le catholicisme et s'est levé contre lui en établissant sa maçonnerie égyptienne. Savez-vous quels mystères impurs et scandaleux se pratiquaient dans ses loges ténébreuses?

En s'excitant par des potions violentes pour se donner l'air inspiré, il s'est rendu frénétique; et pour ce motif seul, il devait être surveillé.

— Vous l'appellez le comte de Cagliostro. Mais apprenez que ce nom même est une de ses innombrables impostures. Son nom, à Palerme où il est né, est Joseph Balsamo. A Venise, il s'appelait le marquis de Pellegrini. Il s'est nommé encore Tischio, Belmonté, Harat, Melissa, Fénix; il a été docteur, colonel, gentilhomme, danseur, sans parler de professions moins honorables. Il a volé avec une grande adresse des sommes énormes; à peine adolescent, il a escroqué d'un seul coup soixante onces d'or à un orfèvre de Palerme, pauvre idiot que les séides du comte de Cagliostro ont noyé à Strasbourg. Il serait triste et de mauvais exemple de publier toute la vie de cet homme.

— Mais, reprit encore Mattéo, dans sa lettre au peuple français, datée de Londres le 20 juin 1786, Cagliostro prédit que la Bastille serait démolie et deviendrait un lieu de promenade. Comment expliquer cela?

— D'une manière bien naturelle. Cette démolition était déjà dans les projets de Louis XIV; et en 1786, la Bastille tombait en ruines. Croyez bien que Joseph Balsamo, avec tous ses noms et tous ses titres, n'est qu'un imposteur dangereux et un fripon.

L'oncle et le neveu entrèrent alors dans la salle où se plaidait la cause de l'homme fameux. Les faits de sa vie, en se déroulant, ne présentaient que des vices et des crimes.

Les juges, après avoir tout pesé, condamnèrent Cagliostro à la peine de mort.

Mais à Rome on donne aux condamnés le temps du repentir. Le pape Pie VI commua la peine de Cagliostro en une prison perpétuelle; on mit sa femme dans une maison de pénitence; on l'enferma lui dans le château Saint-Ange.

On lui laissait une liberté de mouvement assez étendue; mais on reconnut bientôt qu'il ne fallait pas oublier un des motifs de son mandat d'arrêt, la frénésie; car on le surprit un jour occupé à étrangler un bon prêtre, qu'il avait demandé sous prétexte de se confesser, et sous les habits duquel il méditait son évasion. On arriva assez tôt pour empêcher la consommation de ce nouveau forfait; et, depuis, l'ami des anges fut surveillé avec grand soin.

Quand les Français entrèrent à Rome en 1797, quelques officiers se rappelèrent Cagliostro, qu'ils avaient vu à Paris. Ils voulurent le visiter dans sa prison. Mais alors il y avait deux ans que l'homme prodigieux, ne pouvant plus nuire à personne, s'était étranglé lui-même.

On met sur le compte de Cagliostro une

détestable brochure qui apprend aux vieilles femmes l'art de prévoir les numéros gagnants des loteries, par l'interprétation de leurs rêves. Avant la suppression de la loterie en France, on vendait tous les ans un nombre inouï d'exemplaires de ce fatras dont voici le titre : *Le Vrai Cagliostro, ou le Régulateur des actionnaires de la loterie, augmenté de nouvelles cabales faites par Cagliostro*; volume in-8°, orné du portrait de Cagliostro, au bas duquel on lit ces treize syllabes, que l'éditeur a probablement prises pour un vers majestueux et qui ne sont qu'un noble vers défiguré et souillé dans son application :

Pour savoir ce qu'il est, il faudrait être lui-même.

Nous avons emprunté à un journal le passage suivant; c'est un des mille traits attribués à Cagliostro. Nous n'en citons pas l'écrivain, qui n'a pas signé.

Cagliostro et la tempête.

« Au milieu des premiers symptômes de la révolution, on parlait autant, à Paris, de Cagliostro, de Mesmer, de Swedenborg et du comte de Saint-Germain, que de l'assemblée des notables qui venait d'avoir lieu, et de l'assemblée des états-généraux qu'on allait bientôt avoir.

» Les philosophes de l'école de Voltaire et de Rousseau étaient fort répandus dans la société; chaque grand seigneur en avait un chez lui, qu'il nourrissait et hébergeait. Dans toutes les familles les Cabanis, les d'Holbach, les Helvétius, les Raynal, les Diderot, étaient devenus intimes. Les aventuriers et les imposteurs avaient beau jeu. Aussi Cagliostro faisait-il fureur; tout le monde se le disputait. Le marquis de Choiseul-Beaupré, menin de M. le dauphin, l'ayant rencontré chez madame la duchesse de Grammont, et l'ayant entendu assurer qu'il avait le pouvoir d'évoquer les morts, il avait pris le *magicien* à part, et lui avait dit à l'oreille qu'il désirait voir sa femme, qui venait de mourir à vingt ans.

» — Vous la verrez, avait répondu Cagliostro; séquestrez-vous du monde, restez chez vous, jeûnez et priez, et, dans trois nuits, j'irai vous prendre à votre hôtel.

» Je lui donnai mon adresse, dit M. de Choiseul, dont le récit a été recueilli dans une lettre du comte de Motteville; — et effectivement, la troisième nuit, Cagliostro vint vers les onze heures.

» Il dut me trouver pâle et faible; car, sans ajouter beaucoup de foi à ce qu'on m'avait raconté de lui, j'avais cependant obéi à son ordonnance; depuis trois jours, je n'étais pas sorti de chez moi, j'avais jeûné et prié de mon mieux. Quand je le vis entrer dans mon salon, je sonnai pour faire avancer ma voiture; mais il me dit :

» — M. le marquis, c'est inutile, la mienne est à votre porte; et si vous le permettez, c'est elle qui nous conduira où nous devons aller.

» — Est-ce loin? demandai-je.

» — Je ne sais, mes chevaux s'arrêteront où ils doivent s'arrêter.

» — C'est donc à eux qu'il faut se confier?..

» — Silence, M. le marquis; ne distraisons pas notre pensée par des idées accessoires; n'oublions pas que c'est au devant des morts que nous allons...

» Je me tus; pendant quelque temps, je reconnus les rues par où nous passions; mais bientôt les lumières disparurent peu à peu; bientôt les roues de la voiture ne retentirent plus sur le pavé; nos lanternes s'éteignirent, et l'obscurité fut complète. Me penchant à la portière, je cherchais, à travers la glace, à distinguer où nous étions; mais pas la plus petite lueur ne tombait des étoiles; je ne voyais, je ne reconnaissais rien. Cependant, j'ai toujours cru que c'était à la plaine des Sablons qu'il m'avait conduit.

» Au bout d'une heure et demie d'une course très-rapide, la voiture s'arrêta.

— « C'est ici, » me dit Cagliostro; — et, comme il prononçait ce mot, la portière s'ouvrit d'elle-même, le marchepied se baissa sans que personne y mît la main; je descendis le premier, non sans émotion.

« L'espace, autant que je pouvais le distinguer, était vaste, et, dans tout ce vide noir que j'avais devant moi, il me sembla qu'un seul bâtiment s'élevait... Et nous y touchions.

« Pendant que nous étions en voiture, j'avais entendu quelques rafales de vent; quand j'eus mis pied à terre, je sentis qu'il en faisait beaucoup, et je m'enveloppai dans mon manteau.

— « Vous aurez moins froid ici, » me dit mon guide.

» Et comme il parlait, une porte s'ouvrit sans bruit.

» Alors je vis autre chose que le noir de la nuit. L'intérieur de la maison ou de la baraque, de la grange ou de la chapelle où Cagliostro me commandait d'entrer, était faiblement éclairé par une lumière qui me semblait à une grande distance du seuil; cette lumière bleuâtre et vacillante était à une certaine hauteur du sol. Par instant, et comme par bouffées, sa lueur, se ravivant, laissait voir un autel mortuaire, entouré de plusieurs cercueils, et tout à coup ces objets lugubres disparaissaient dans les ombres.

» J'avais fait une vingtaine de pas en avançant du côté de la lumière, quand un coup de vent, plus bruyant que tous ceux qui avaient soufflé depuis une heure, ébranla l'édifice où nous nous trouvions.

— « Cette tourmente va passer, » dit Cagliostro.

» Il se trompait, elle ne fit que redoubler de furie. Bientôt le tonnerre se mêla à la tempête. Jamais de ma vie je n'avais entendu d'ouragan rugir de la sorte. En ce moment, j'acquis la certitude que le bâtiment, qui nous abritait encore, n'était pas de pierres, mais simplement construit en planches; il craquait de toutes parts, et le vent, passant dans les jointures de ces murs de sapin, soulevait les tentures noires qui drapaient l'intérieur.

» Cagliostro, voyant que la lampe allait s'éteindre, venait d'allumer une torche; à sa

flamme agitée et rougeâtre, je distinguai des têtes de mort et des ossements croisés, tranchant en blanc sur les draperies funèbres. Tous ces emblèmes, toutes ces figures du sépulcre, soulevées, abaissées par le vent, avaient quelque chose d'effrayant : on eût dit une autre danse macabre.

— « Nous ferions mieux de remettre à un autre jour la vision », dis-je à l'homme qui m'avait promis d'intervertir pour moi l'ordre de la nature.

— « Non, dit-il, je vais conjurer l'orage ; il cessera bientôt. »

» Il n'avait pas achevé ces paroles, que l'ouragan, plus furieux, plus rugissant, plus terrible que jamais, enfonça toute une des parties latérales ; et la légère charpente de la couverture, n'étant plus soutenue que d'un côté, s'écroula sur l'autel mortuaire et sur les cercueils qui l'environnaient. A cet instant, Cagliostro, effrayé, s'écria :

— « Sauvons-nous. »

» Et je fis bien de suivre ce conseil ; car, à peine étais-je sorti, que tout le frêle édifice fut renversé.

» Cagliostro, honteux de n'avoir pu faire cesser la tourmente, s'étant élancé avant moi, hors du sanctuaire de ses évocations, avait dit à son cocher : — « Vous conduirez la personne que vous avez amenée ici avec moi, où elle vous le dira ; » puis il avait disparu. Je le cherchais, quand le cocher m'apprit l'ordre qu'il venait de recevoir. Alors, je montai en voiture, et à deux heures du matin, j'étais de retour chez moi...

» Je dormis peu ; dès qu'il fit jour, j'ordonnai de mettre mes chevaux à la voiture, et de prendre le chemin de la plaine des Sablons. Quand j'y arrivai, on commençait à voir un peu ; ce fut en vain que je cherchai des débris de la baraque funèbre ; après avoir parcouru la plaine dans tous les sens, j'ai acquis la certitude que ce n'était pas là qu'elle avait été construite. J'allai aux environs de Grenelle et, là encore, je ne trouvai rien.

» Je racontai tout cela à un adepte ardent de Cagliostro ; ce crédule disciple de l'aventurier me dit :

— « C'est bien dommage que l'ouragan ait soufflé cette nuit-là ; sans la tourmente, notre maître à tous vous aurait fait voir que la mort lui obéit. »

» Quelques semaines après cette mystification, Cagliostro était chez la duchesse de Grammont, quand on y annonça le marquis de Choiseul. A ce nom, il disparut comme si un autre ouragan l'emportait. »

CAGOTS, individus des Pyrénées qui y sont des sortes de parias. Les autres habitants les évitent comme gens maudits. Ce sont, dit-on, des restes de la race des Goths, appelés *Ca-Goths*, en abréviation de *canes Gothi*, chiens de Goths.

CAÏN. Les musulmans et les rabbins disent qu'Eve ayant deux fils, Caïn et Abel, et deux

filles, Aclima et Lébuda, voulut unir Caïn avec Lébuda, et Aclima avec Abel. Or, Caïn était épris d'Aclima. Adam, pour mettre ses fils d'accord, leur proposa un sacrifice ; et, comme on le sait, l'offrande de Caïn fut rejetée. Il ne voulut pourtant pas céder Aclima ; il résolut, pour l'avoir plus sûrement, de tuer son frère Abel ; mais il ne savait comment s'y prendre. Le diable, qui l'épiait, se chargea de lui donner une leçon. Il prit un oiseau qu'il posa sur une pierre, et avec une autre pierre il lui écrasa la tête. Caïn, bien instruit alors, épia le moment où Abel dormait, et lui laissa tomber une grosse pierre sur le front. A la suite de ce crime, disent les mêmes docteurs, il se trouva dans un autre embarras ; il ne savait que faire du corps. Il l'enveloppa dans une peau de bête, et l'emporta sur ses épaules pendant quarante jours. L'infection l'obligea à la fin de déposer son fardeau, qu'il enterra ; après quoi, il mena une vie errante et vagabonde, jusqu'à ce qu'il fût tué par un de ses petits-fils, qui, ayant la vue courte, le prit pour une bête fauve...

Il y a eu, dans le deuxième siècle, une secte d'hommes effroyables qui glorifiaient le crime et qu'on a appelés *caïnites*. Ces misérables avaient une grande vénération pour Caïn, pour les horribles habitants de Sodome, pour Judas et pour d'autres scélérats. Ils avaient un *évangile de Judas*, et mettaient la perfection à commettre sans honte les actions les plus infâmes.

Les mêmes hérétiques avaient aussi, on ne sait comment, ni dans quel but, un livre apocryphe de l'Ascension de saint Paul, contenant tout le voyage de saint Paul dans le ciel, avec le détail de ce qu'il y avait vu...

CAÏNAN. On attribue à Caïnan, fils d'Arphaxad, la conservation d'un traité d'*Astronomie*, qu'il trouva gravé sur deux colonnes par les enfants de Seth, ouvrage antédiluvien qu'il transcrivit. On prétend aussi que Caïnan découvrit encore d'autres ouvrages écrits par les géants, lesquels ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous (1).

CAÏUMARATH ou **KAID-MORDS**. Le premier homme selon les Persans. Voy. **BOUNDSCHECH**.

CALA (**CHARLES**), Calabrois qui écrivait au dix-septième siècle. On recherche son *Mémoire sur l'apparition des croix prodigieuses* (2), imprimé à Naples en 1661.

CALAMITÉS. On a souvent attribué aux démons ou à la malice des sorciers les calamités publiques. Pierre Delancre dit que les calamités des bonnes âmes sont les joies et les festolements des démons pipeurs (3).

CALAYA. Le troisième des cinq paradis indiens. Là réside Ixora ou Eswara, toujours à cheval sur un bœuf. Les morts fidèles le servent ; les uns le rafraîchissant avec des éventails, d'autres portant devant lui la chandelle pour l'éclairer la nuit. Il en est qui lui présentent des crachoirs d'argent quand il veut expectorer.

(3) Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc. ; liv. I, p. 25.

(1) Syncelli Chronographia, p. 80.

(2) Memorie storiche dell'apparitione delle croci prodigiose da Carlo Cala. In-4°. In Napoli, 1661.

CALCERAND-ROCHEZ. Pendant que Hugues de Moncade était vice-roi de Sicile pour le roi Ferdinand d'Aragon, un gentilhomme espagnol, nommé Calcerand-Roches, eut une vision. Sa maison était située près du port de Palerme. Une nuit qu'il ne dormait pas, il crut entendre des hommes qui cheminaient et faisaient grand bruit dans sa basse-cour; il se leva, ouvrit la fenêtre, et vit, à la clarté du crépuscule, des soldats et des gens de pied en bon ordre, suivis de piqueurs; après eux, venaient des gens de cheval divisés en escadrons, se dirigeant vers la maison du vice-roi. Le lendemain, Calcerand conta le tout à Moncade, qui n'en tint compte; cependant, peu après, le roi Ferdinand mourut, et ceux de Palerme se révoltèrent. Cette sédition, dont la vision susdite donnait clair présage, ne fut apaisée que par les soins de Charles d'Autriche (Charles-Quint) (1).

CALCHAS, fameux devin de l'antiquité, qui prédit aux Grecs que le siège de Troie durerait dix ans, et qui exigea le sacrifice d'Iphigénie. Apollon lui avait donné la connaissance du passé, du présent et de l'avenir. Il serait curieux de savoir s'il aurait prédit aussi la prise de la Bastille. Sa destinée était de mourir lorsqu'il aurait trouvé un devin plus sorcier que lui. Il mourut en effet de dépit, pour n'avoir pas su deviner les énigmes de Mopsus.

CALEGUEJERS. Les plus redoutables d'entre les génies chez les indiens. Ils sont de taille gigantesque, et habitent ordinairement le patala ou l'enfer.

CALENDRIER. L'ancien calendrier des païens se rattachait au culte des astres; et presque toujours il était rédigé par des astrologues.

Ce serait peut-être ici l'occasion de parler du *Calendrier des bergers*, de l'*Almanach du bon laboureur*, du *Messenger boiteux de Bâle en Suisse*, et de cent autres recueils où l'on voit exactement marqués les jours où il faut rogner ses ongles et prendre médecine; mais ces détails mèneraient trop loin. Voy. **ALMANACH**.

CALI, reine des démons et sultane de l'enfer indien. On la représente tout à fait noire, avec un collier de crânes d'or. On lui offrait autrefois des victimes humaines.

CALICE DU SABBAT. On voit, dans Pierre Delancre, que lorsque les prêtres sorciers disent la messe au sabbat, ils se servent d'une hostie et d'un calice noirs, et qu'à l'élévation ils disent ces mots : *Corbeau noir ! corbeau noir !* invoquant le diable.

CALIGULA. On prétend qu'il fut empoisonné ou assassiné par sa femme. Suétone dit qu'il apparut plusieurs fois après sa mort, et que sa maison fut infestée de monstres et de spectres, jusqu'à ce qu'on lui eût rendu les honneurs funèbres (2).

CALMET (Dom Augustin), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, l'un des sa-

vants les plus laborieux et les plus utiles du dernier siècle, mort en 1757, dans son abbaye de Senones. Voltaire même mit ces quatre vers au bas de son portrait :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre
Son travail assidu perça l'obscurité;
Il fit plus, il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Nous le citons ici pour sa *Dissertation sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie*, in-12, Paris, 1746. La meilleure édition est de 1751; Paris, 2 vol. in-12. Ce livre est fait avec bonne foi; l'auteur est peut-être trop crédule, il admet facilement les vampires. Il est vrai qu'il rapporte ce qui est contraire à ses idées avec autant de candeur que ce qui leur est favorable. Voy. **VAMPIRES**.

CALUNDRONIUS, pierre magique dont on ne désigne ni la couleur ni la forme, mais qui a la vertu d'éloigner les esprits malins, de résister aux enchantements, de donner à celui qui la porte l'avantage sur ses ennemis, et de chasser l'humeur noire.

CALVIN (JEAN), l'un des chefs de la réforme prétendue, né à Noyon, en 1509. Ce fanatique, qui se vantait, comme les autres protestants, d'apporter aux hommes la liberté d'examen, et qui fit brûler Michel Servet, son ami, parce qu'il différait d'opinion avec lui, n'était pas seulement hérétique, on l'accuse encore d'avoir été magicien. « Il faisait des prodiges à l'aide du diable qui, quelquefois ne le servait pas bien : car un jour il voulut donner à croire qu'il ressuscitait un homme qui n'était pas mort; et, après qu'il eut fait ses conjurations sur le compère, lorsqu'il lui ordonna de se lever, celui-ci n'en fit rien, et on trouva qu'icelui compère était mort tout de bon, pour avoir voulu jouer cette mauvaise comédie (3). » Quelques-uns ajoutent que Calvin fut étranglé par le diable; il ne l'aurait pas volé.

En son jeune âge, Calvin avait joué la comédie et fait des tours d'escamotage.

CAMBIONS. Enfants des démons. Delancre et Bodin pensent que les démons incubes peuvent s'unir aux démons succubes, et qu'il naît de leur commerce des enfants hideux qu'on nomme *cambions*, lesquels sont beaucoup plus pesants que les autres, avalent tout sans être plus gras, et tariraient trois nourrices qu'ils n'en profiteraient pas mieux (4). Luther, qui était très-superstitieux, dit dans ses Colloques que ces enfants-là ne vivent que sept ans; il raconte qu'il en vit un qui criait dès qu'on le touchait, et qui ne riait que quand il arrivait dans la maison quelque chose de sinistre.

Maïole rapporte qu'un mendiant galicien excitait la pitié publique avec un cambion; qu'un jour un cavalier, voyant ce gueux très-embarrassé pour passer un fleuve, prit, par compassion, le petit enfant sur son cheval,

(1) Leloyer, Disc. et hist. des spectres, p. 272.

(2) Delandine, Enfer des peuples anciens, ch. II, p. 316. Delancre, L'Inconstance des démons, etc., liv. VI, p. 461.

(3) Boguet, Discours des sorciers, ch. xviii.

(4) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, liv. III, à la fin. Bodin, Démonomanie, liv. II, ch. vii.

mais qu'il était si lourd que le cheval pliait sous le poids. Peu de temps après, le mendiant, étant pris, avoua que c'était un petit démon qu'il portait ainsi, et que cet affreux marmot, depuis qu'il le traînait avec lui, avait toujours agi de telle sorte que personne ne lui refusait l'aumône (1).

CAMÉLÉON. Démocrite, au rapport de Pline, avait fait un livre spécial sur les superstitions auxquelles le caméléon a donné lieu. Un plaideur était sûr de gagner son procès, s'il portait avec lui la langue d'un caméléon arrachée à l'animal pendant qu'il vivait.

On faisait tonner et pleuvoir en brûlant la tête et le gosier d'un caméléon sur un feu de bois de chêne, ou bien en rôtissant son foie sur une tuile rouge. Boguet n'a pas manqué de remarquer cette merveille, dans le chapitre 23 de ses Discours des sorciers.

L'œil droit d'un caméléon vivant, arraché et mis dans du lait de chèvre, formait un cataplasme qui faisait tomber les taies des yeux. Sa queue arrêtait le cours des rivières. On se guérissait de toute frayeur en portant sur soi sa mâchoire, etc.

Des curieux assurent encore que cette espèce de lézard ne se nourrit que de vent. Mais il est constant qu'il mange des insectes; et comment aurait-il un estomac et tous les organes de la digestion, s'il n'avait pas besoin de digérer? Comment encore, s'il ne mange pas, produit-il des excréments, dont les anciens faisaient un remède magique pour nuire à leurs ennemis?

La couleur du caméléon paraît varier continuellement, selon la réflexion des rayons du soleil et la position où l'animal se trouve par rapport à ceux qui le regardent: c'est ce qui l'a fait comparer à l'homme de cour. — Delancre dit, d'un autre côté, que le caméléon est l'emblème des sorciers, et qu'on en trouve toujours dans les lieux où s'est tenu le sabbat.

CAMÉRARIUS (JOACHIM), savant allemand du seizième siècle. On recherche son traité *De la nature et des affections des démons* (2) et son *Commentaire sur les divinations* (3).

Nous indiquons aussi de Barthélemy Camerario, Bénéventin, mort en 1564, un livre *sur le feu du purgatoire* (4); les *Centuries* de Jean-Rodolphe Camérarius, médecin allemand du dix-septième siècle, *sur les horoscopes et l'astrologie* (5), et le fatras du même auteur *sur les secrets merveilleux de la nature* (6).

Enfin, Elie Camérarius, autre rêveur de Tubingue, a écrit en faveur de la magie et des apparitions, des livres que nous ne connaissons pas.

CAMPANELLA (THOMAS), homme d'esprit,

(1) Boguet, Discours des sorciers, ch. xiv.

(2) De natura et affectionibus daemonum libri duo. Lipsiæ, 1576. In-8°.

(3) Commentarius de generibus divinationum, ac græcis latinisque earum vocabulis. Lipsiæ, 1576. In-8°.

(4) De purgatorio igne. Romæ, 1557.

(5) Horarum natalium centuriæ II pro certitudine astrologiæ. In-4°. Francfort, 1607 et 1610.

(6) Sylloge memorabilium medicinarum et mirabilium naturæ arcanorum centuriæ XII. In-12. Strasbourg, 1624.

mais de peu de jugement; né dans un bourg de la Calabre en 1568. Tout jeune, il rencontra, dit-on, un rabbin qui l'initia dans les secrets de l'alchimie, et qui lui apprit toutes les sciences en quinze jours, au moyen de l'Art Notoire.

Avec ces connaissances, Campanella, entré dans l'ordre des dominicains, se mit à combattre la doctrine d'Aristote, alors en grande faveur. Ceux qu'il attaqua l'accusèrent de magie; et il fut obligé de s'enfuir de Naples. On s'empara de ses cahiers; l'inquisition y trouvant des choses répréhensibles, condamna l'auteur à la retraite dans un couvent: notez que c'était l'inquisition d'Etat et que la vraie cause qui lui fit imposer le silence dans une sorte de séquestration, fut une juste critique qu'il avait faite, dans son *Traité de la monarchie espagnole*, des torts graves de cette nation, dominée alors par un immense orgueil. Il sortit de sa retraite par ordre du pape, en 1626, et vint à Paris, où il mourut chez les jacobins de la rue saint Honoré, le 21 mai 1639.

On a dit qu'il avait prédit l'époque de sa mort.

Nous ne citerons de ses ouvrages que ses quatre livres *Du sens des choses et de la magie* (7), et ses six livres d'*astrologie* (8); l'auteur, qui faisait cas de cette science, s'efforçait d'accorder les idées astrologiques avec la doctrine de saint Thomas.

CAMPETTI, hydroscope, qui renouvela, à la fin du dernier siècle, les merveilles de la baguette divinatoire. Il était né dans le Tyrol. Mais il a fait moins de bruit que Jacques Aymar. Au lieu de baguette pour découvrir les sources, les trésors cachés et les traces de vol ou de meurtre, il se servait d'un petit pendule formé d'un morceau de pyrite, ou de quelque autre substance métallique suspendue à un fil qu'il tenait à la main. Ses épreuves n'ont pas eu de suites.

CAMUZ (PHILIPPE), romancier espagnol du seizième siècle. On lui attribue *la Vie de Robert-le-Diable* (9), qui fait maintenant partie de la Bibliothèque Bleue.

CANATE, montagne d'Espagne, fameuse dans les anciennes chroniques; il y avait au pied une caverne où les mauvais génies faisaient leur résidence, et les chevaliers qui s'en approchaient étaient sûrs d'être enchantés s'il ne leur arrivait pas pis.

CANCER OU L'ECREVISSE, l'un des signes du zodiaque. Voy. HOROSCOPE.

CANG-HY, dieu des cieux inférieurs, chez les Chinois. Il a pouvoir de vie et de mort. Trois esprits subalternes sont ses ministres: Tànkwan, qui préside à l'air, dispense la pluie; Tsuikwan, qui gouverne la mer et

L'édition in-8° de Tubingue, 1683, est augmentée et contient XX centuries.

(7) De sensu rerum et magia libri IV, etc. In-4°. Francfort, 1620.

(8) Astrologicorum libri VI. In-4°. Lyon, 1629. L'édition de Francfort, 1630, est plus recherchée, parce qu'elle contient un septième livre intitulé: De fato siderali vitando.

(9) La Vida de Roberto el Diablo, etc. In-folio. Seville, 1629.

les eaux, envoie les vents et les orages; Teikwam, qui préside à la terre, surveille l'agriculture et se mêle des batailles.

CANICULE, constellation qui doit son nom à l'étoile Sirius ou le chien, et qui domine dans le temps des grandes chaleurs. Les Romains, persuadés de la malignité de ses influences, lui sacrifiaient tous les ans un chien roux. Une vieille opinion populaire exclut les remèdes pendant cette saison, et remet à la nature la guérison de toutes les maladies. C'est aussi une croyance encore répandue, mais dénuée de fondement, qu'il est dangereux de se baigner dans la canicule.

CANIDIA, magicienne dont parle Horace; elle enchantait et envoûtait avec des figures de cire, et, par ses conjurations magiques forçait la lune à descendre du ciel.

CANTERME, nom que donnaient les anciens à certains enchantements et maléfices.

CANTWEL (ANDRÉ-SAMUEL-MICHEL), mort bibliothécaire des Invalides le 9 juillet 1802. Il est auteur d'un sot roman intitulé : *le Château d'Albert ou le Squelette ambulant*, 1799, 2 vol. in-18.

CAOUS. Les Orientaux donnent ce nom à des génies malfaisants qui habitent les cavernes du Caucase.

CAPNOMANCIE, divination par la fumée. Les anciens en faisaient souvent usage : on brûlait de la verveine et d'autres plantes sacrées : on observait la fumée de ce feu, les figures et la direction qu'elle prenait, pour en tirer des présages.

On distinguait deux sortes de capnomancie : l'une qui se pratiquait en jetant sur des charbons ardents des grains de jasmin ou de pavot, et en observant la fumée qui en sortait; l'autre, qui était la plus usitée, se pratiquait par la méthode que nous avons indiquée. Elle consistait aussi à examiner la fumée des sacrifices. Quand cette fumée était légère et peu épaisse, c'était bon augure. On respirait même cette fumée; et l'on pensait qu'elle donnait des inspirations.

CAPPAUTAS, grosse pierre brute qui, dans les croyances populaires, guérissait de la frénésie ceux qui allaient s'y asseoir; elle se trouvait à trois stades de Gyttheum en Laconie.

CAPPERON, doyen de Saint-Maixant. Il publia, dans le *Mercur* de 1726, une lettre sur les fausses apparitions, que Lenglet-Dufresnoy a réimprimée dans son recueil. Il montre peu de crédulité et combat les fausses apparitions avec des raisons assez bonnes. Il conte qu'un jour il fut consulté sur une femme qui disait voir chaque jour, à midi, un esprit en figure d'homme, vêtu de gris, avec des boutons jaunes, lequel la maltraitait fort, lui donnant même de grands soufflets; ce qui paraissait d'autant plus certain qu'une voisine protestait qu'ayant mis sa main contre la joue de cette femme dans le temps qu'elle se disait maltraitée, elle avait senti quelque chose d'invisible qui la

repoussait. Ayant reconnu que cette femme était fort sanguine, Capperon conclut qu'il fallait lui faire une saignée, avec la précaution de lui en cacher le motif; ce qui ayant été exécuté, l'apparition s'évanouit.

Tous les traits qu'il rapporte, et tous ses raisonnements, prouvent que les vapeurs ou l'imagination troublée sont la cause de la plupart des visions. Il admet les visions rapportées dans les livres saints; mais il repousse les autres assez généralement. Il parle encore d'une autre femme à qui un esprit venait tirer toutes les nuits la couverture. Il lui donna de l'eau, en lui disant d'en asperger son lit, et ajoutant que cette eau, particulièrement bénite contre les revenants, la délivrerait de sa vision. Ce n'était que de l'eau ordinaire; mais l'imagination de la vieille femme se rassura par ce petit stratagème, qu'elle ne soupçonnait pas, et elle ne vit plus rien.

CAPRICORNE. L'un des signes du zodiaque. Voy. **HOROSCOPES**.

CAPUCIN. Ce sont les protestants qui ont mis à la mode ce stupide axiome superstitieux, que la rencontre d'un capucin était un mauvais présage. Un jour que l'abbé de Voisenon était allé à la chasse sur un terrain très-giboyeux, il aperçut un capucin. Dès ce moment il ne tira plus un coup juste, et comme on se moquait de lui : — Vraiment, messieurs, dit-il, vous en parlez fort à votre aise; vous n'avez pas rencontré un capucin (1).

CAQUEUX ou **CACOUX**. Les cordiers, nommés *caqueux* ou *cacoux*, en Bretagne, sont relégués dans certains cantons du pays comme des espèces de parias; on les évite; ils inspirent même de l'horreur, parce qu'ils font des cordes, autrefois instruments de mort et d'esclavage. Ils ne s'alliaient jadis qu'entre eux, et l'entrée des églises leur était interdite. Ce préjugé commence à se dissiper; cependant ils passent encore pour sorciers. Ils profitent de ce renom; ils vendent des talismans qui rendent invulnérable, des sachets à l'aide desquels on est invincible à la lutte; ils prédisent l'avenir; on croit aussi qu'ils jettent de mauvais vents.

On les disait, au quinzième siècle, juifs d'origine, et séparés par la lèpre du reste des hommes. Le duc de Bretagne, François II, leur avait enjoint de porter une marque de drap rouge sur un endroit apparent de leur robe. On assure que le vendredi saint tous les caqueux versent du sang par le nombril. Néanmoins on ne fuit plus devant les cordiers; mais on ne s'allie pas encore aisément avec leurs familles (2). N'est-ce pas ici la même origine que celle des cagoths? Voy. ce mot.

CARABIA ou **DÉCARABIA**. Démon peu connu, quoiqu'il jouisse d'un grand pouvoir au sombre empire. Il est roi d'une partie de l'enfer, et comte d'une autre province considérable. Il se présente sous la figure d'une

(1) M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. I, p. 509.

(2) Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 146; t. I, etc.

étoile à cinq rayons. Il connaît les vertus des plantes et des pierres précieuses ; il domine sur les oiseaux, qu'il rend familiers. Trente légions sont à ses ordres (1).

CARACALLA. L'empereur Caracalla venait d'être tué par un soldat. Au moment où l'on n'en savait encore rien à Rome, on vit un diable en forme humaine qui menait un âne, tantôt au Capitole, tantôt au palais de l'Empereur, en disant tout haut qu'il cherchait un maître. On lui demanda s'il cherchait Caracalla ; il répondit que celui-là était mort, sur quoi il fut pris pour être envoyé à l'Empereur, et il dit ces mots : « Je m'en vais donc, puisqu'il le faut, non à l'empereur que vous pensez, mais à un autre ; » et là-dessus on le conduisit de Rome à Capoue, où il disparut, sans qu'on ait jamais su ce qu'il devint (2).

CARACTÈRES. La plupart des talismans doivent leurs vertus à des caractères sacrés que les anciens regardaient comme de sûrs préservatifs. Le fameux anneau de Salomon, qui soumit les génies à la volonté de ce roi magicien, devait toute sa force à des caractères cabalistiques. Origène condamnait chez quelques-uns des premiers chrétiens l'usage de certaines plaques de cuivre ou d'étain chargées de caractères, qu'il appelle des restes de l'idolâtrie. L'*Enchiridion* du pape Léon III, le *Dragon Rouge*, les *Clavicules de Salomon*, indiquent dans tous leurs secrets magiques des caractères incompréhensibles, tracés dans des triangles ou dans des cercles, comme des moyens puissants et certains pour l'évocation des esprits.

Souvent aussi des sorciers se sont servis de papiers sur lesquels ils avaient écrit avec du sang des caractères indéchiffrables ; et ces pièces, produites dans les procédures, ont été admises en preuve de maléfices jetés. Nous avons dit quel était le pouvoir des mots *agla*, *abracadabra*, etc. Voy. TALISMANS.

CARDAN (JÉRÔME). Médecin, astrologue et visionnaire, né à Pavie en 1501, mort à Rome en 1576. Il nous a laissé une histoire de sa vie, où il avoue sans pudeur tout ce qui peut tourner à sa honte. Il se créa beaucoup d'ennemis par ses mœurs ; du reste, ce fut un des hommes habiles de son temps. Il fit faire des pas aux mathématiques, et il paraît qu'il était savant médecin ; mais il avait une imagination presque toujours délirante, et on l'a souvent excusé en disant qu'il était fou.

Il rapporte, dans le livre *De vita propria*, que, quand la nature ne lui faisait pas sentir quelque douleur, il s'en procurait lui-même en se mordant les lèvres, ou en se tiraillant les doigts jusqu'à ce qu'il en pleurât, parce que s'il lui arrivait d'être sans douleur, il ressentait des saillies et des impétuosités si violentes, qu'elles lui étaient plus insupportables que la douleur même. D'ailleurs, il aimait le mal physique à cause du plaisir qu'il éprouvait ensuite quand ce mal cessait.

(1) Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

Il dit, dans le livre 8 de la *Variété des choses*, qu'il tombait en extase quand il voulait, et qu'alors son âme voyageait hors de son corps, qui demeurerait impassible et comme inanimé. — Il prétendait avoir deux âmes, l'une qui le portait au bien et à la science, l'autre qui l'entraînait au mal et à l'abrutissement.

Il assure que, dans sa jeunesse, il voyait clair au milieu des ténèbres ; que l'âge affaiblit en lui cette faculté : que cependant quoique vieux, il voyait encore en s'éveillant au milieu de la nuit, mais moins parfaitement que dans son âge tendre. Il avait cela de commun, disait-il, avec l'empereur Tibère ; il aurait pu dire aussi avec les hiboux.

Il donnait dans l'alchimie, et on reconnaît dans ses ouvrages, qu'il croyait à la cabale et qu'il faisait grand cas des secrets cabalistiques. Il dit quelque part que, la nuit du 13 au 14 août 1491, sept démons ou esprits élémentaires de haute stature apparurent à Fazio Cardan, son père (presque aussi fou que lui), ayant l'air de gens de quarante ans, vêtus de soie, avec des capes à la grecque, des chaussures rouges et des pourpoints cramoisés ; qu'ils se dirent hommes aériens, assurant qu'ils naissaient et mouraient ; qu'ils vivaient trois cents ans ; qu'ils approchaient beaucoup plus de la nature divine que les habitants de la terre ; mais qu'il y avait néanmoins entre eux et Dieu une distance infinie. Ces hommes aériens étaient sans doute des sylphes.

Il se vantait d'avoir, comme Socrate, un démon familier, qu'il plaçait entre les substances humaines et la nature divine, et qui se communiquait à lui par les songes. Ce démon était encore un esprit élémentaire ; car, dans le dialogue intitulé *Tetim*, et dans le traité *De libris propriis*, il dit que son démon familier tient de la nature de Mercure et de celle de Saturne. On sent bien qu'il s'agit ici des planètes. Il avoue ensuite qu'il doit tous ses talents, sa vaste érudition et ses plus heureuses idées à son démon. Tous ses panégyristes, en faisant son éloge, ont fait la part de son démon familier, ce qu'il est bon de remarquer pour l'honneur des esprits. Cardan assurait aussi que son père avait été servi trente ans par un esprit familier.

Comme ses connaissances en astrologie étaient grandes, il prédit à Edouard VI, roi d'Angleterre, plus de cinquante ans de règne, d'après les règles de l'art. Mais par malheur Edouard VI mourut à seize ans.

Ces mêmes règles lui avaient fait voir clairement qu'il ne vivrait que quarante-cinq ans. Il régla sa fortune en conséquence ; ce qui l'incommoda fort le reste de sa vie. Quand il dut avouer s'être trompé dans ses calculs, il refit son thème, et trouva qu'au moins il ne passerait pas la soixante-quinzième année. La nature s'obstina encore à démentir l'astrologie. Alors, pour soutenir sa réputation, et ne pas supporter davantage la honte d'un démenti (car il pensait que l'art est infailible et que lui seul avait pu se tromper),

(2) Leloyer, Hist. et disc. des spectres, liv. III, ch. xvi.

on assure que Cardan se laissa mourir de faim.

« De tous les événements annoncés par les astrologues, je n'en trouve qu'un seul qui soit réellement arrivé tel qu'il avait été prévu, dit un écrivain du dernier siècle (1), c'est la mort de Cardan, qu'il avait lui-même prédite et fixée à un jour marqué. Ce grand jour arriva : Cardan se portait bien ; mais il fallait mourir ou avouer l'insuffisance et la vanité de son art ; il ne balança pas ; et, se sacrifiant à la gloire des astres, il se tua lui-même ; il n'avait pas expliqué s'il périrait par une maladie ou par un suicide. »

Il faut rappeler, parmi les extravagances astrologiques de Cardan, qu'il avait dressé l'horoscope de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il publia en Italie et en France. Il trouvait, dans la conjonction de Mars avec la Lune au signe de la Balance, le genre de mort de l'Homme-Dieu ; et il voyait le mahométisme dans la rencontre de Saturne avec le Sagittaire, à l'époque de la naissance du Sauveur.

En somme, Jérôme Cardan fut un homme superstitieux, qui avait plus d'imagination que de jugement. Ce qui est bizarre, c'est que, croyant à tout, il croyait mal aux seules merveilles vraies, celles que l'Eglise admet. On le poursuivit à la fois comme magicien et comme impie...

Delancré dit qu'il avait été bien instruit en la magie par son père, lequel avait eu trente ans un démon enfermé dans une cassette, et discourait avec ce démon sur toutes ses affaires (2).

On trouve donc des choses bizarres dans presque tous ses ouvrages, qui ont été recueillis en dix volumes in-folio, principalement dans le livre de *la Variété des choses*, de *la Subtilité des démons*, etc., et dans son *Traité des Songes* (3). Voyez MÉTOPOSCOPIE.

CARENUS (ALEXANDRE), auteur d'un *Traité des songes* (4) publié à Padoue en 1575.

CARLOSTAD (ANDRÉ BODENSTEIN DE), — archidiacre de Wurtemberg, d'abord partisan, ensuite ennemi de Luther, mais toujours dissident comme lui. Il nia la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'eucharistie, après avoir gagé avec Luther, le verre à la main, qu'il soutiendrait cette erreur. Il abolit la confession auriculaire, le précepte du jeûne et l'abstinence des viandes. Il fut le premier prêtre qui se maria publiquement en Allemagne ; il permit aux moines de sortir de leurs monastères et de renoncer à leurs vœux ; il fit de mauvais ouvrages, aujourd'hui méprisés de toutes les sectes, et voici ce qui lui arriva, selon le récit de Mos-trovius :

Le jour que Carlostad prononça son dernier prêche, un grand homme noir, à la figure triste et décomposée, monta derrière lui l'es-

calier de la chaire et lui annonça qu'il irait le voir dans trois jours. D'autres disent que l'homme noir se tint devant lui le regardant d'un œil fixe, à quelques pas de la chaire et parmi les auditeurs. Quoi qu'il en soit, Carlostad se troubla ; il dépêcha son prêche, et, au sortir de la chaire, il demanda si l'on connaissait l'homme noir qui en ce moment sortait du temple. Mais personne que lui ne l'avait vu. — Cependant le même fantôme noir était allé à la maison de Carlostad et avait dit au plus jeune de ses fils :

— Souviens-toi d'avertir ton père que je reviendrai dans trois jours, et qu'il se tienne prêt...

Quand l'archidiacre rentra chez lui, son fils lui raconta cette autre circonstance. Carlostad épouvanté se mit au lit, et trois jours après, le 25 décembre 1541, qui était la fête de Noël, le diable, dit-on, lui tordit le cou. L'événement eut lieu dans la ville de Bâle (5).

CARMENTES, déesses tutélaires des enfants chez les anciens. Elles ont été remplacées par nos fées ; elles présidaient à la naissance, chantaient l'horoscope du nouveau-né, lui faisaient un don, comme les fées en Bretagne, et recevaient de petits présents de la part des mères. Elles ne se montraient pas ; cependant on leur servait à dîner dans une chambre isolée pendant les couches.

On donnait aussi, chez les Romains, le nom de *carmentes* (ou *charmeuses*) aux devineresses célèbres ; et l'une des plus fameuses prophétesses de l'Arcadie s'est nommée Carmentie. On l'a mise dans le ci-devant Olympe.

CARNAVAL. Voy. MASCARADES.

CARNOET. Voy. TROU DU CHATEAU.

CARNUS, devin d'Acarnanie, qui, ayant prédit de grands malheurs sous le règne de Codrus, fut tué à coups de flèches comme magicien. Apollon envoya la peste pour venger sa mort.

CARON. — La fable du batelier des enfers vint, dit-on, de Memphis, en Grèce. Fils de l'Erèbe et de la Nuit, il traversait le Coccyto et l'Achéron dans une barque étroite. Vieux et avare, il n'y recevait que les ombres de ceux qui avaient reçu la sépulture et qui lui payaient le passage. Nul mortel pendant sa vie ne pouvait y entrer, à moins qu'un rameau d'or consacré à Proserpine ne lui servît de sauf-conduit ; et le pieux Enée eut besoin que la sibylle lui en fit présent lorsqu'il voulut pénétrer dans le royaume de Pluton. Longtemps avant le passage de ce prince, le nocher infernal avait été exilé pendant un an dans un lieu obscur du Tartare, pour avoir reçu dans son bateau Hercule, qui ne s'était pas muni du rameau.

Mahomet, dans le *Koran*, chap. 28, a confondu Caron avec Coré, que la terre engloutit lorsqu'il outrageait Moïse. L'Arabe Mutardi, dans son ouvrage sur l'Egypte, fait de

(1) Essai sur les superstitions, par M. L. C. In-12.

(2) L'incrédulité et mécréance, etc., traité 1^{er}, p. 13, etc.

(3) Hieronymus Cardanus, De Somniis. Bâle, 1585. 2^{de} édit.

(4) Alex. Carenus, De Somniis, in-4^o. Patavii, 1575.

(5) Cette anecdote se trouve encore dans les écrits de Luther, et dans un livre du dernier siècle, intitulé : La Babylone démasquée, ou Entretiens de deux dames hollandaises sur la religion catholique romaine, etc., p. 226. édition de Pépie, rue St-Jacques, à Paris, 1727.

Caron un oncle du législateur des Hébreux, et, comme il soutint toujours son parti avec zèle, ce dernier, dit-il, lui apprit l'alchimie et le secret du grand œuvre, avec lequel il amassa des sommes immenses.

Hérodote nous a indiqué l'opinion la plus sûre : Caron fut d'abord un simple prêtre de Vulcain, mais qui sut usurper en Egypte le souverain pouvoir. Parvenu au faite de la grandeur, il voulut rendre son nom immortel par un ouvrage qui pût attester, dans tous les siècles, l'étendue de sa magnificence. Le tribut qu'il imposa sur les inhumations lui fournit des trésors qui facilitèrent son dessein. C'est à lui que l'on doit ce labyrinthe égyptien, qui fut d'abord le palais qu'il se plut à habiter, et qui passa ensuite, dans l'opinion vulgaire, pour faire partie des enfers (1).

Histoire populaire de Caron, tirée du second voyage de Paul Lucas.

« Le lac de Kern, autrefois Achérusia, en Egypte, était, dit-on, dans les temps reculés, beaucoup plus grand qu'il n'est aujourd'hui. Alors les Pharaons avaient près de là une grande ville où ils faisaient leur résidence. Une femme de cette ville, se promenant un jour sur les bords du lac, y vit une vache qui venait de mettre bas son veau. Cette femme n'avait point d'enfants : la réflexion qu'elle fit sur la stérilité dont elle était affligée, pendant que tant de brutes faisaient tous les jours des petits, l'entraîna dans une espèce de fureur ; elle éclata en injures contre la vache, qui ne s'en inquiéta point, et contre les dieux, à qui elle reprochait de ne savoir pas discerner la juste valeur des choses. Aussitôt elle entendit une voix forte comme un tonnerre, qui semblait partir des nuages ; cette voix lui annonçait qu'elle aurait un fils, qu'il s'appellerait Caron, et qu'il deviendrait même Pharaon d'Egypte.

» A ce prodige, l'imprudente femme entra en elle-même, moitié désespérée d'avoir outragé les dieux, moitié consolée par l'espoir de voir un jour ses vœux exaucés. Au bout de neuf mois, elle mit au monde un fils qu'elle nomma Caron. Il croissait à vue d'œil, mais la malice de son esprit surpassait infiniment la force de son corps.

» Dès qu'il fut grand, ses mauvaises inclinations le portèrent aux crimes les plus affreux. Voyant qu'on ne fait rien dans ce monde sans argent, il s'avisa de camper sur les bords du lac, à l'endroit où l'on passait les morts pour les ensevelir dans les grottes destinées aux momies. Là, pour chaque mort qui traversait, il exigeait, bon gré malgré, une somme assez considérable ; et, afin qu'on ne lui fit point de résistance, il publiait qu'il était chargé par le roi de lever cet impôt. A mesure qu'il gagna de l'argent, il prit avec lui d'autres brigands pour le soutenir dans la collecte de la taxe qu'il avait imaginée (2). Il fit ce métier plusieurs années, sans qu'on

l'en empêchât. Mais enfin, le fils du roi étant mort, soit que Caron le prit simplement pour le fils de quelque seigneur, soit que les richesses qu'il avait acquises enflassent son audace, il arrêta le prince comme les autres, prétendit avoir son droit ; et, se moquant de toutes les raisons qu'on lui put alléguer, il jura que le fils du roi ne passerait pas le lac s'il ne payait pas.

» Les officiers qui accompagnaient le corps mort, persuadés que le fils du roi devait être exempt de toutes sortes d'impôts, et d'ailleurs irrités par l'impudence d'un homme qu'ils traitaient de valet subalterne, coururent porter leurs plaintes au Pharaon. Ils lui représentèrent que, depuis qu'il faisait lever un tribut sur les morts, quoiqu'il semblât que leurs corps, n'étant plus de ce monde, ne devaient pas causer la misère de ceux qui y restaient, cependant aucun Egyptien n'avait refusé de payer ; et qu'en cela, comme en toute autre chose, ils s'étaient toujours fait un plaisir de contribuer à la gloire et aux richesses de leur roi ; mais que, dans l'occasion présente, ils seraient coupables de se taire, et qu'il n'était pas supportable qu'un officier qui portait l'insolence jusqu'à refuser le passage au fils du souverain, et à maltraiter les premiers officiers de la couronne, demeurât impuni.

» Le Pharaon, qui n'avait rien compris dans le discours de ses officiers, parce qu'il n'avait jamais entendu parler de Caron, fut fort surpris lorsqu'on lui expliqua quel était cet homme et de quelle nature était l'impôt exigé. Il s'écria qu'il n'avait jamais donné de pareils ordres, et il envoya aussitôt un détachement de ses gardes pour arrêter l'insolent qui osait usurper les droits de son roi.

» Caron, qui ne se piquait pas de timidité, se présenta effrontément. Le Pharaon lui demanda qui lui avait donné la permission de piller ainsi le public. Il répondit d'un ton ferme que ce qui était permis aux grands seigneurs ne pouvait être un crime pour lui.

» Le roi allait ordonner qu'on l'empalât ; mais Caron, sans se troubler, lui dit :

— « Ecoutez-moi, sire, il ne faut pas traiter si lestement les choses. Ce n'est pas pour moi que j'ai tiré ce tribut de vos sujets, c'est pour vous, dont on ne prend pas assez les intérêts. Qu'ai-je besoin de ces richesses, moi qui sais me rendre heureux à si peu de frais ? et peut-on dire que c'est pour en jouir dans les délices, lorsqu'on me voit tous les jours exposé aux insultes de ceux qui mènent les convois funèbres ? Vous allez, sire, approuver ma conduite : je me suis persuadé que, puisque vos intendants vous volaient, il fallait du moins que quelque sujet fidèle remît dans vos coffres ce qu'ils en ôtaient. J'ai voulu être ce fidèle sujet ; je vous ai acquis déjà de grandes richesses, et j'espère vous en donner encore de plus grandes. »

» Le roi envoya aussitôt au lieu où Caron déposait le produit de l'impôt qu'il levait sur

(1) Delandine, *Enfers des peuples anciens*, ch. ix.

(2) C'était une taxe sur les enterrements, comme il y en a à Paris de si énormes. — Dans notre dernière révo-

lution, on proposa d'établir un impôt sur les cercueils. L'auteur de cette motion pensait qu'au moins cet impôt ne ferait pas crier ceux qui useraient de l'objet taxé.

les morts; on y trouva de grosses sommes, qu'il fit mettre dans ses coffres, et au lieu de faire mourir cet homme, il en fit son premier ministre, lui donna un palais somptueux, et le confirma dans son emploi, dont il fit la première dignité de l'Etat. Ce fut alors que l'impôt s'exigea par ordre du roi. Caron gagna des sommes énormes, et devint ensuite si puissant, qu'il fit assassiner le roi et se mit la couronne sur la tête. Ainsi la prophétie qui avait consolé sa mère fut accomplie. »

Cette histoire n'est qu'une tradition populaire rapportée à Paul Lucas par des Egyptiens, sur les bords du lac de Kern; mais ces sortes de traditions servent quelquefois à débrouiller les faits obscurs de la vieille histoire; et l'on pourrait douter si c'est de ce que nous venons d'extraire que les poètes ont tiré la fable de Caron, le batelier des enfers, ou si c'est des poètes que les Egyptiens tiennent leur conte populaire.

CARPENTIER (RICHARD), bénédictin anglais du dix-septième siècle. On recherche de lui : 1° *la Ruine de l'Antechrist*, in-8°, 1648; 2° *Preuves que l'astrologie est innocente, utile et précise*, in-4°, Londres, 1653. Il a publié une autre singularité intitulée « *la Loi parfaite de Dieu*, sermon qui n'est pas sermon, qui a été prêché et n'a pas été prêché, 1652. »

CARPOCRATIENS, hérésiarques du II^e siècle, qui reconnaissaient pour chef Carpocrate, professeur de magie, selon l'expression de saint Irénée. Ils contaient que les anges venaient de Dieu par une suite de générations infinies, que lesdits anges s'étaient avisés un jour de créer le monde et les âmes, lesquelles n'étaient unies à des corps que parce qu'elles avaient oublié Dieu. Carpocrate prétendait que tout ce que nous apprenons n'est que réminiscence. Il regardait les anges comme nous les démons; il les disait ennemis de l'homme, et croyait leur plaire en se livrant à toutes ses passions et aux plaisirs les plus honteux. Ses disciples cultivaient la magie, faisaient des enchantements et avaient des secrets merveilleux. Ils marquaient leurs sectateurs à l'oreille et commettaient beaucoup d'abominations. Cette secte ne subsista pas longtemps.

CARRA (JEAN-LOUIS), aventurier du dernier siècle, qui se fit girondin, et fut guillotiné en 1793. Il a laissé, entre autres ouvrages, un *Examen physique du magnétisme animal*, in-8°, 1785.

CARREFOURS, lieux où quatre chemins aboutissent. C'est aux carrefours que les sorciers se réunissent ordinairement pour faire le sabbat. On montre encore, dans plusieurs provinces, quelques-uns de ces carrefours redoutés, au milieu desquels étaient placés des poteaux que les sorciers ou les démons entouraient de lanternes pendant la fête nocturne. On fait remarquer aussi sur le sol un large rond où les démons dansaient; et l'on prétend que l'herbe ne peut y croître.

C'est aussi dans un carrefour qu'on tue la poule noire pour évoquer le diable.

CARTAGRA, région du purgatoire. Voy. GAMYGYN.

CARTES, voy. CARTOMANCIE.

CARTICEYA, divinité indienne qui commande les armées des génies et des anges; il a six faces, une multitude d'yeux et un grand nombre de bras armés de massues, de sabres et de flèches. Il se prélassait à cheval sur un paon.

CARTOMANCIE, divination par les cartes, plus connue sous le nom d'*art de tirer les cartes*.

On dit que les cartes ont été inventées pour amuser la folie de Charles VI; mais Alliette, qui écrivit sous le nom d'Etteilla, nous assure que la cartomancie, qui est l'art de tirer les cartes, est bien plus ancienne. Il fait remonter cette divination au jeu des bâtons d'Alpha (nom d'un Grec fameux exilé en Espagne, dit-il). Il ajoute qu'on a depuis perfectionné cette science merveilleuse. On s'est servi de tablettes peintes; et quand Jacquemin Gringonneur offrit les cartes au roi Charles le Bien-Aimé, il n'avait eu que la peine de transporter sur des cartons ce qui était connu des plus habiles devins sur des planchettes. Il est fâcheux que cette assertion ne soit appuyée d'aucune preuve.

Cependant les cartes à jouer sont plus anciennes que Charles VI. Boissonade a remarqué que le petit Jehan de Saintré ne fut honoré de la faveur de Charles V que parce qu'il ne jouait ni aux cartes ni aux dés. Il fallait bien aussi qu'elles fussent connues en Espagne lorsque Alphonse XI les prohiba en 1332, dans les statuts de l'ordre de la Bande.

Quoi qu'il en soit, les cartes, d'abord tolérées, furent ensuite condamnées; et c'est une opinion encore subsistante dans l'esprit de quelques personnes crédules que qui tient les cartes tient le diable. C'est souvent vrai, au figuré. « Ceux qui font des tours de cartes sont sorciers le plus souvent, » dit Boguet. Il cite un conte italien qui vous mettait en main un dix de pique, et vous trouviez que c'était un roi de cœur (1). Que penserait-il des prestidigitateurs actuels?

Il n'est pas besoin de dire qu'on a trouvé tout dans les cartes, histoire, sabéisme, sorcellerie. Il y a même eu des doctes qui ont vu toute l'alchimie dans les figures; et certains cabalistes ont prétendu y reconnaître les esprits des quatre éléments. Les carreaux sont les salamandres, les cœurs sont les sylphes, les trèfles les ondins, et les piques les gnômes.

Arrivons à l'art de tirer les cartes.

On se sert presque toujours, pour la cartomancie, d'un jeu de piquet de trente-deux cartes. Les cœurs et les trèfles sont généralement bons et heureux; les carreaux et les piques, généralement mauvais et malheureux. Les figures en cœur et en carreau annoncent des personnes blondes ou châtain-blondes; les figures en pique ou en trèfle annoncent des personnes brunes ou châ-

(1) Discours des sorciers, ch. LIII.

tain-brunes. Voici ce que signifie chaque carte :

Les huit cœurs. — Le roi de cœur est un homme honorable qui cherche à vous faire du bien ; s'il est renversé, il sera arrêté dans ses loyales intentions. La dame de cœur est une femme honnête et généreuse de qui vous pouvez attendre des services ; si elle est renversée, c'est le présage d'un retard dans vos espérances. Le valet de cœur est un brave jeune homme, souvent un militaire, qui doit entrer dans votre famille et cherche à vous être utile ; il en sera empêché s'il est renversé. L'as de cœur annonce une nouvelle agréable ; il représente un festin ou un repas d'amis quand il se trouve entouré de figures. Le dix de cœur est une surprise qui fera grande joie ; le neuf promet une réconciliation, il resserre les liens entre les personnes qu'on veut brouiller. Le huit promet de la satisfaction de la part des enfants. Le sept annonce un bon mariage.

Les huit carreaux. — Le roi de carreau est un homme assez important qui pense à vous nuire, et qui vous nuira s'il est renversé. La dame est une méchante femme qui dit du mal de vous et qui vous fera du mal si elle est renversée.

Le valet de carreau est un militaire ou un messenger qui vous apporte des nouvelles désagréables ; et s'il est renversé, des nouvelles fâcheuses. L'as de carreau annonce une lettre ; le dix de carreau, un voyage nécessaire et imprévu ; le neuf, un retard d'argent ; le huit, des démarches qui surprendront de la part d'un jeune homme ; le sept, un gain de loterie ; s'il se trouve avec l'as de carreau, assez bonnes nouvelles.

Les huit piques. — Le roi représente un commissaire, un juge, un homme de robe avec qui on aura des disgrâces ; s'il est renversé, perte d'un procès. La dame est une veuve qui cherche à vous tromper : si elle est renversée, elle vous trompera. Le valet est un jeune homme qui vous causera des désagréments ; s'il est renversé, présage de trahison. L'as, grande tristesse ; le dix, emprisonnement ; le neuf, retard dans les affaires ; le huit, mauvaise nouvelle ; s'il est suivi du sept de carreau, pleurs et discordes. Le sept, querelles et tourments, à moins qu'il ne soit accompagné de cœurs.

Les huit trèfles. — Le roi est un homme juste, qui vous rendra service ; s'il est renversé, ses intentions honnêtes éprouveront du retard. La dame est une femme qui vous aime ; une femme jalouse, si elle est renversée. Le valet promet un mariage, qui ne se fera pas sans embarras préliminaires, s'il est renversé. L'as, gain, profit, argent à recevoir ; le dix, succès ; s'il est suivi du neuf de carreau, retard d'argent ; perte s'il se trouve à côté du neuf de pique. Le neuf, réussite ; le huit, espérances fondées ; le sept, faiblesse ; et s'il est suivi d'un neuf, héritage.

Quatre rois de suite, honneurs ; trois rois de suite, succès dans le commerce ; deux rois de suite, bons conseils.

Quatre dames de suite, grands caquets ; trois dames de suite, tromperies ; deux dames de suite, amitié.

Quatre valets de suite, maladie contagieuse ; trois valets de suite, paresse ; deux valets de suite, dispute.

Quatre as de suite, une mort ; trois as de suite, libertinage ; deux as de suite, inimitié.

Quatre dix de suite, événements désagréables ; trois dix de suite, changement d'état ; deux dix de suite, perte.

Quatre neuf de suite, bonnes actions ; trois neuf de suite, imprudence ; deux neuf de suite, argent.

Quatre huit de suite, revers ; trois huit de suite, mariage ; deux huit de suite, désagréments.

Quatre sept de suite, intrigues ; trois sept de suite, divertissements ; deux sept de suite, petites nouvelles.

Il y a plusieurs manières de tirer les cartes. La plus sûre méthode est de les tirer par sept, comme il suit :

Après avoir mêlé le jeu, on le fait couper de la main gauche par la personne pour qui on opère ; on compte les cartes de sept en sept, mettant de côté la septième de chaque paquet. On répète l'opération jusqu'à ce qu'on ait produit douze cartes. Vous étendez ces douze cartes sur la table les unes à côté des autres, selon l'ordre dans lequel elles sont venues ; ensuite vous cherchez ce qu'elles signifient, d'après la valeur et la position de chaque carte, ainsi qu'on l'a expliqué.

Mais avant de tirer les cartes, il ne faut pas oublier de voir si la personne pour laquelle on les tire est sortie du jeu. On prend ordinairement le roi de cœur pour un homme blond marié ; le roi de trèfle pour un homme brun marié ; la dame de cœur pour une dame ou une demoiselle blonde ; la dame de trèfle pour une dame ou une demoiselle brune ; le valet de cœur pour un jeune homme blond ; le valet de trèfle pour un jeune homme brun. — Si la carte qui représente la personne pour qui on opère ne se trouve pas dans les douze cartes que le hasard vient d'amener, on la cherche dans le reste du jeu, et on la place simplement à la fin des douze cartes sorties. Si, au contraire, elle s'y trouve, on fait tirer à la personne pour qui on travaille (ou l'on tire soi-même si c'est pour soi que l'on consulte) une treizième carte à jeu couvert. On la place pareillement à la fin des douze cartes étalées, parce qu'il est reconnu qu'il faut treize cartes.

Alors, on explique sommairement l'ensemble du jeu. Ensuite, en partant de la carte qui représente la personne pour qui on interroge le sort, on compte sept et on s'arrête ; on interprète la valeur intrinsèque et relative de la carte sur laquelle on fait station ; on compte sept de nouveau, et de nouveau on explique, parcourant ainsi tout le jeu à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'on revienne précisément à la carte de laquelle on est parti. On doit déjà avoir vu bien des choses. Il reste cependant une opération importante.

On relève les treize cartes, on les mêle, on fait à nouveau couper de la main gauche. Après quoi on dispose les cartes à couvert sur six paquets, 1° pour la personne; 2° pour la maison ou son intérieur; 3° pour ce qu'elle attend; 4° pour ce qu'elle n'attend pas; 5° pour sa surprise; 6° pour sa consolation ou sa pensée. — Les six premières cartes ainsi rangées sur la table, il en reste sept dans la main. On fait un second tour, mais on ne met une carte que sur chacun des cinq premiers paquets. Au troisième tour, on pose les deux dernières cartes sur les numéros 1 et 2. On découvre ensuite successivement chaque paquet, et on l'explique en commençant par le premier, qui a trois cartes ainsi que le deuxième, et finissant par le dernier qui n'en a qu'une.

Voilà tout entier l'art de tirer les cartes; les méthodes varient, ainsi que la valeur des cartes, auxquelles on donne dans les livres spéciaux des sens très-divers et très-arbitraires; mais les résultats ne varient pas.

Nous terminerons en indiquant la manière de faire ce qu'on appelle la réussite. — Prenez également un jeu de piquet de trente-deux cartes. Faites huit paquets à couvert de quatre cartes chacun, et les rangez sur la table; retournez la première carte de chaque paquet; prenez les cartes de la même valeur deux par deux, comme deux dix, deux rois, deux as, etc., en retournant toujours à découvert sur chaque paquet la carte qui suit celle que vous enlevez. Pour que la réussite soit assurée, il faut que vous retiriez de la sorte toutes les cartes du jeu, deux par deux, jusqu'aux dernières. — On fait ces réussites pour savoir si un projet ou une affaire aura du succès, ou si une chose dont on doute a eu lieu.

Alliette, sous le nom d'Etteilla, a publié un long traité sur cette matière. Citons encore l'*Oracle parfait*, ou nouvelle manière de tirer les cartes, au moyen de laquelle chacun peut faire son horoscope. In-12, Paris, 1802. Ce petit livre, de 92 pages, est dédié au beau sexe par Albert d'Alby. L'éditeur est M. de Valember, qui fait observer que l'*Oracle parfait* devait paraître en 1788; que la censure l'arrêta, et qu'on n'a pu qu'en 1802 en gratifier le public. La méthode de ce livre est embrouillée; l'auteur veut qu'on emploie vingt cartes disposées en cinq tas, de cette manière: un au milieu, un au-dessus, un au-dessous, et un de chaque côté; ce qui fait une croix. Les cartes d'en haut signifient ce qui doit arriver bientôt, les cartes de droite ce qui arrivera dans un temps plus éloigné; les cartes d'en bas sont pour le passé; les cartes de gauche pour les obstacles; les cartes du milieu pour le présent. On explique ensuite d'après les principes.

(1) Cet ouvrage est connu aussi sous le titre de *Traité des esprits, des sorciers et des opérations surnaturelles*, en anglais. Londres, 1672. In-8°.

(2) *Angelographia*, 2 vol. in-8°. Francfort, 1597 et 1605.

(3) *Nucleus mysteriorum naturæ enucleatus*, 1605. In-8°.

Mais c'en est assez sur la cartomancie. Nous n'avons voulu rien laisser ignorer du fondement de cette science aux dames qui consultent leurs cartes et qui doutent de Dieu. Cependant nous les priions d'observer que ce grand moyen de lever le rideau qui nous cache l'avenir s'est trouvé quelquefois en défaut. Une des plus fameuses tireuses de cartes fit le jeu pour un jeune homme sans barbe qui s'était déguisé en fille. Elle lui promit un époux riche et bien fait, trois garçons, une fille, des couches laborieuses mais sans danger. — Une dame qui commençait à hésiter dans sa confiance aux cartes se fit un jour une réussite pour savoir si elle avait déjeuné. Elle était encore à table devant les plats vides; elle avait l'estomac bien garni; toutefois les cartes lui apprirent qu'elle était à jeun, car la réussite ne put avoir lieu.

CASAUBON (MÉDÉRIC), fils d'Isaac Casaubon, né à Genève en 1599. On a de lui un *Traité de l'Enthousiasme*, publié en 1655; in-8°. Cet ouvrage est dirigé contre ceux qui attribuent l'enthousiasme à une inspiration du ciel ou à une inspiration du démon. On lui doit aussi un *Traité de la crédulité et de l'incrédulité* dans les choses spirituelles, in-8°, Londres, 1670. Il y établit la réalité des esprits, des merveilles surnaturelles et des sorciers (1). Nous citerons aussi sa *Véritable et fidèle relation de ce qui s'est passé entre Jean Dée et certains esprits*, 1659, in-fol.

CASI. — C'est le nom d'une pagode fameuse sur les bords du Gange. Les Indiens recherchent le privilège d'y mourir; car Eswara ne manque pas de venir souffler dans leur oreille droite au dernier instant pour les purifier: aussi ont-ils grand soin de mourir couchés sur le côté gauche.

CASMANN (OTHON), savant Allemand du seizième siècle, auteur d'un livre sur les anges, intitulé: *Angélographie* (2). Il a laissé un autre ouvrage, que quelques personnes recherchent, sur les mystères de la nature (3).

CASSANDRE. — Fille de Priam, à qui Apollon accorda le don de prophétie pour la séduire; mais quand elle eut le don, elle ne voulut pas répondre à la tendresse du dieu, et le dieu discrédita ses pronostics. Aussi, quoique grande magicienne et sorcière, comme dit Delancre (4), elle ne put pas empêcher la ruine de Troie, ni se garantir elle-même des violences d'Ajazz.

CASSIUS DE PARME. — Antoine venait de perdre la bataille d'Actium; Cassius de Parme, qui avait suivi son parti, se retira dans Athènes: là, au milieu de la nuit, pendant que son esprit s'abandonnait aux inquiétudes, il vit paraître devant lui un homme noir qui lui parla avec agitation. Cassius lui demanda qui il était. — Je suis ton démon (5), — répondit le fantôme. Ce mauvais démon

(4) Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc., liv. I, disc. 3.

(5) L'original porte *cacodaimon*, mauvais démon. Chez les Grecs *daimon*, simplement, signifiait un génie, une bonne intelligence, comme le démon de Socrate et quelques autres.

était la peur. A cette parole, Cassius s'effraya et appela ses esclaves; mais le démon disparut sans se laisser voir à d'autres yeux. Persuadé qu'il rêvait, Cassius se recoucha et chercha à se rendormir; aussitôt qu'il fut seul, le démon reparut avec les mêmes circonstances. Le Romain n'eut pas plus de force que d'abord; il se fit apporter des lumières, passa le reste de la nuit au milieu de ses esclaves, et n'osa plus rester seul. Il fut tué peu de jours après par l'ordre du vainqueur d'Actium (1).

CASSO ou ALOUETTE. — On assure que celui qui portera sur soi les pieds de cet oiseau ne sera jamais persécuté; au contraire, il aura toujours l'avantage sur ses ennemis. Si on enveloppe l'œil droit de l'alouette dans un morceau de la peau d'un loup, l'homme qui le portera sera doux, agréable et plaisant; et si on le met dans du vin, on se fera chérir de la personne qui le boira (2).

CASSOTIDE. — Fontaine de Delphes, dont la vertu prophétique inspirait des femmes qui y rendaient des oracles.

CASTAIGNE (GABRIEL DE), — aumônier de Louis XIII, cordelier et alchimiste. On lui doit l'*or potable qui guérit de tous maux*, in-8°, rare, Paris, 1611; *le Paradis terrestre*, où l'on trouve la guérison de toute maladie, in-8°, Paris, 1615; « *le Grand miracle de nature métallique*, que, en imitant icelle sans « *sophistiqueries*, tous les métaux imparfaits se rendront en or fin, et les maladies incurables se guériront, » in-8°, Paris, 1615.

CASTALIE. — Fontaine d'Antioche, au faubourg de Daphné; ses eaux étaient prophétiques, et il y avait auprès un oracle célèbre qui prédisait l'empire à Adrien. Quand cet oracle fut accompli, Adrien fit boucher la fontaine avec de grosses pierres, de peur qu'un autre n'y allât chercher la même faveur qu'il avait obtenue.

CASTALIN (DIEGO). — « *Discours prodigieux et épouvantable de trois Espagnols et une Espagnole, magiciens et sorciers, qui se faisaient porter par les diables de ville en ville, avec leurs déclarations d'avoir fait mourir plusieurs personnes et bétail par leurs sortilèges, et aussi d'avoir fait plusieurs dégâts aux biens de la terre. Ensemble, l'arrêt prononcé contre eux par la cour de parlement de Bordeaux*, in-8° (rare). Paris, 1626. »

« Trois Espagnols, accompagnés d'une femme espagnole aussi sorcière et magicienne, se sont promenés par l'Italie, Piémont, Provence, Franche-Comté, Flandre, et ont, par plusieurs fois, traversé la France, et, tout aussitôt qu'ils avaient reçu quelque déplaisir de quelques-uns, en quelques villes, ils ne manquaient, par le moyen de leurs pernicious charmes, de faire sécher les blés et les vignes; et pour le regard du bétail, il languissait quelques trois semaines, puis demeurait mort, tellement qu'une partie du Piémont a senti ce que c'était que leurs maudites façons de faire.

(1) Valère-Maxime, et d'autres anciens.

(2) Admirables secrets d'Albert le Grand.

» Quand ils avaient fait jouer leurs charmes en quelques lieux par leurs arts pernicious, ils se faisaient porter par les diables dans les nuées, de ville en ville, et quelquefois faisaient cent lieues le jour. Mais comme la justice divine ne veut pas longuement souffrir les malfaiteurs, Dieu permit qu'un curé, nommé messire Benoît la Fave, passant près de Dôle, rencontrât ces Espagnols avec leur servante, lesquels se mirent en compagnie avec lui, et lui demandèrent où il allait. Après leur avoir déclaré et conté une partie de son ennui pour la longueur du chemin, un de ces Espagnols, nommé Diego Castalin, lui dit : — Ne vous déconfortez nullement, il est près de midi; mais je veux que nous allions aujourd'hui coucher à Bordeaux.

» Le curé ne répliqua rien, croyant qu'il le disait par risée, vu qu'il y avait près de cent lieues. Néanmoins, après s'être assis tous ensemble, ils se mirent à sommeiller. Au réveil du curé, il se trouve aux portes de Bordeaux avec ces Espagnols. Un conseiller de Bordeaux fut averti de cette merveille; il voulut savoir comment cela s'était passé: il dénonce les trois Espagnols et la femme. On fouille leurs bagages, où se trouvent plusieurs livres, caractères, billets, cires, couteaux, parchemins et autres denrées servant à la magie. Ils sont examinés; ils confessent le tout, disant, entre autres choses, d'avoir fait, par leurs œuvres, périr les fruits de la terre aux endroits qu'il leur plaisait, d'avoir fait mourir plusieurs personnes et bétails, et qu'ils étaient résolus de faire plusieurs maux du côté de Bordeaux. La cour leur fit leur procès extraordinaire, qui leur fut prononcé le 1^{er} mars 1610, et condamna Diego Castalin, Francisco Ferdillo, Vincentio Torrados et Catalina Fiosela à être pris et menés par l'exécuteur de la haute justice en la place du marché au pores, et être conduits sur un bûcher, pour là, être brûlés tout vifs, et leurs corps être mis en cendres, avec leurs livres, caractères, couteaux, parchemins, billets et autres choses propres servant à la magie.

» L'Espagnole qui les servait, nommée Catalina Fiosela, confessa une infinité de méchancetés par elle exercées, entre autres que par ses sortilèges, elle avait infecté, avec certains poisons, plusieurs fontaines, puits et ruisseaux, et aussi qu'elle avait fait mourir plusieurs bétails, et fait, par ses charmes, tomber pierres et grêles sur les biens et fruits de la terre.

» Voilà qui doit servir d'exemple à plusieurs personnes qui s'étudient à la magie; d'autres, sitôt qu'ils ont perdu quelque chose, s'en vont au devin et sorcier, et ne considèrent pas qu'allant vers eux, ils vont vers le diable, prince des ténèbres.

CASTELLINI (Luc), frère prêcheur du dix-septième siècle. On rencontre des prodiges infernaux dans son *Traité des miracles* (3).

CASTOR. C'est une opinion très-ancienne

(3) Tractatus de Miraculis. Rome, 1629.

et très-commune que le castor se mutila pour se dérober à la poursuite des chasseurs. On la trouve dans les hiéroglyphes des Egyptiens, dans les fables d'Esopé, dans Plin, dans Aristote, dans Elie; mais cette opinion n'en est pas moins une erreur aujourd'hui reconnue (1).

CASTOR et POLLUX, fils de Jupiter et de Leda. On en fit des dieux marins; et, dans l'antiquité, les matelots appelaient feux de Castor et Pollux ce que nos marins appellent feux Saint-Elme.

Les histoires grecques et romaines sont remplies d'apparitions de Castor et Pollux. Pendant que Paul-Emile faisait la guerre en Macédoine, Publius Vatinius, revenant à Rome, vit subitement devant lui deux jeunes gens beaux et bien faits, montés sur des chevaux blancs, qui lui annoncèrent que le roi Persée avait été fait prisonnier la veille. Vatinius se hâta de porter au sénat cette nouvelle; mais les sénateurs, croyant déroger à la majesté de leur caractère en s'arrêtant à des puérilités, firent mettre cet homme en prison. Cependant, après qu'on eut reconnu par les lettres du consul que le roi de Macédoine avait été effectivement pris ce jour-là, on tira Vatinius de sa prison; on le gratifia de plusieurs arpents de terre, et le sénat reconnut que Castor et Pollux étaient les protecteurs de la république. Pausanias explique cette apparition: « C'étaient, dit-il, des jeunes gens revêtus du costume des Tynarides, et apostés pour frapper les esprits crédules. » — On sait que Castor et Pollux sont devenus la constellation des Gémeaux.

CASTRO (ALPHONSE DE), célèbre prédicateur né au Pérou, et l'un des plus savants théologiens du seizième siècle, auteur d'un livre contre les magiciens (2).

CATABOLIQUES. « Ceux qui ont lu les anciens savent que les démons *cataboliques* sont des démons qui emportent les hommes, les tuent, brisent et fracassent, ayant cette puissance sur eux. De ces démons cataboliques, Fulgence raconte qu'un certain Campester avait écrit un livre particulier qui nous servirait bien si nous l'avions, pour apprendre au juste comment ces diables traitaient leurs suppôts, les magiciens et les sorciers (3).

CATALDE, évêque de Tarente au sixième siècle. Mille ans après sa mort, on raconte qu'il se montra une nuit, en vision, à un jeune Tarentin du seizième siècle, et le chargea de creuser en un lieu qu'il lui désigna, où il avait caché et enterré un livre écrit de sa main pendant qu'il était au monde, lui disant qu'incontinent qu'il aurait recouvré ce livre, il ne manquait point de le faire tenir à Ferdinand, roi d'Aragon et de Naples, qui régnait alors. Le jeune homme n'ajouta point foi d'abord à cette vision, quoique Catalde lui apparût presque tous

les jours pour l'exhorter à faire ce qu'il lui avait ordonné. Enfin, un matin avant le jour, comme il était en prière, il aperçut Catalde vêtu de l'habit épiscopal, lequel lui dit avec une contenance sévère: — Tu n'as pas tenu compte de chercher le livre que je t'avais enseigné et de l'envoyer au roi Ferdinand; sois assuré, cette fois pour toutes, que si tu n'exécutes ce que je t'ai commandé, il t'en adviendra mal.

Le jeune homme, intimidé de ces menaces, publia sa vision; le peuple ému s'assembla pour l'accompagner au lieu marqué. On y arriva, on creusa la terre; on trouva un petit coffre de plomb, si bien clos et cimenté que l'air n'y pouvait pénétrer, et au fond du coffre se vit le livre où toutes les misères qui devaient arriver au royaume de Naples, au roi Ferdinand et à ses enfants, étaient décrites en formes de prophétie, lesquelles ont eu lieu; car Ferdinand fut tué au premier conflit; son fils Alphonse, à peine maître du trône, fut mis en déroute par ses ennemis, et mourut en exil. Ferdinand, le puîné, périt misérablement à la fleur de son âge, accablé de guerres, et Frédéric, petit-fils du défunt Ferdinand, vit brûler, saccager et ruiner son pays (4).

CATALONOS ou BABAILANAS, prêtresses des Indiens des îles Philippines. Elles lisent dans l'avenir et prédisent ce qui doit arriver. Quand elles ont annoncé le bien ou le mal à ceux qui les consultent, elles font le sacrifice d'un cochon qu'elles tuent d'un coup de lance et qu'elles offrent en dansant aux mauvais génies et aux âmes des ancêtres, lesquelles, dans l'opinion des Indiens, fixent leurs demeures sous de grands arbres.

CATANANCÉE, plante que les femmes de Thessalie employaient dans leurs philtres. On en trouve la description dans Dioscoride.

CATARAMONACHIA, anathème que fulminent les papes grecs. Dans quelques îles de la Morée, on dit que cet anathème donne une fièvre lente dont on meurt en six semaines.

CATELAN (LAURENT), pharmacien de Montpellier au dix-septième siècle. Il a laissé une *Histoire de la nature, chasse, vertus, propriétés et usages de la Licorne*, Montpellier, in-8°, 1624, et un *Rare et curieux Discours de la plante appelée Mandragore*, Paris, in-12, 1639.

CATHARIN (AMBROISE), dominicain de Florence, mort à Rome en 1553, auteur d'une réfutation des prophéties de Savonarole (5), et d'un *Traité de la mort et de la résurrection*.

CATHERINE. Voy. REVENANTS.

CATHERINE (SAINT). Voy. INCOMBUSTIBLES.

CATHERINE DE MÉDICIS, célèbre reine de France, singulièrement maltraitée dans

(1) Brown, Des Erreurs populaires, liv. III, ch. iv.

(2) De Sortilegis ac maleficis, eorumque punitione. Lyon, 1568.

(3) Leloyer, Hist. et disc. des spectres, liv. VII, ch. iv.

(4) Histoires prodigieuses de Boistuaux, tom. I.

(5) Discorso contra la dottrina e le profetie di Girolamo Savonarola, da Ambrosio Catarino politico. In-8°. Venise, 1548. Thomas Neri combattit cet ouvrage dans un livre intitulé: Apologia di Tomaso Neri, in difesa della dottrina di Girolamo Savonarola. In-8°. Florence, 1564.

l'histoire où l'esprit de la réforme n'a pas ménagé les princes catholiques ; née à Florence en 1519, morte en 1589. Elle croyait non-seulement à l'astrologie judiciaire, mais encore à la magie. Elle portait, dit-on, sur l'estomac une peau de vélin, d'autres disent d'un enfant égorgé, semée de figures, de lettres et de caractères de différentes couleurs. Elle était persuadée que cette peau avait la vertu de la garantir de toute entreprise contre sa personne.

Elle fit faire la colonne de l'hôtel de Soissons (1), dans le fût de laquelle il y avait un escalier à vis pour monter à la sphère armillaire qui est au haut. Elle allait y consulter les astres avec ses astrologues, dont elle s'entoura jusqu'à sa mort.

Cette princesse que l'on a fort noircie, eut beaucoup d'ennemis, surtout les protestants, qui n'ont reculé devant aucune calomnie. Ils la représentent comme ayant été très-versée dans l'art d'évoquer les esprits ; ils ajoutent que sur la peau d'enfant qu'elle portait au cou, étaient représentées plusieurs divinités païennes. Etant tombée gravement malade, elle remit, disent-ils, à M. de Mesmes, une boîte hermétiquement fermée, en lui faisant promettre de ne jamais l'ouvrir et de la lui rendre si elle revenait à la vie. Longtemps après, les enfants du dépositaire ayant ouvert la boîte, dans l'espoir d'y trouver des pierreries ou un trésor, n'y découvrirent qu'une médaille de forme antique, large et ovale, où Catherine de Médicis était représentée à genoux, adorant les Furies et leur présentant une offrande. Ce conte absurde donne la mesure de vingt autres. Catherine de Médicis survécut à M. de Mesmes, et elle n'aurait pas manqué de retirer la cassette.

Elle avait attaché à sa personne plusieurs astrologues, parmi lesquels il ne faut pas oublier l'illustre Luc Gauric. Ils lui prédirent que Saint-Germain la verrait mourir. Dès lors elle ne voulut plus demeurer à Saint-Germain-en-Laye et n'alla plus à l'église de Saint-Germain-d'Auxerre. Mais Nicolas de Saint-Germain, évêque de Nazareth, l'ayant assistée à l'heure de sa mort, on regarda la prédiction comme accomplie.

CATHO (ANGELO), savant habile dans l'astrologie, qui prédit à Charles-le-Téméraire sa mort funeste. Le duc de Bourgogne n'en tint compte, et perdit tout, comme on sait. Malheureusement rien ne prouve que la prédiction ait été faite en temps utile.

Louis XI estimait tant Angelo Catho, à cause de sa science, qu'il lui donna l'archevêché de Vienne en Dauphiné.

CATILLUS. Voy. GILBERT.

CATOBLEBAS, serpent qui donne la mort à ceux qu'il regarde, si on en veut bien croire Pline. Mais la nature lui a fait la tête fort basse, de manière qu'il lui est difficile de fixer quelqu'un. On ajoute que cet animal habite près de la fontaine Nigris, en Ethiopie, que l'on prétend être la source du Nil.

CATON LE CENSEUR. Dans son livre,

(1) Cette colonne existe encore à Paris ; elle est adossée à la Halle au blé.

De Re Rustica, il enseigne, parmi divers remèdes, la manière de remettre les membres démis, et donne même les paroles enchantées dont il faut se servir.

CATOPTROMANCIE, divination par le moyen d'un miroir. On trouve encore, dans beaucoup de villages, des devins qui emploient cette divination, autrefois fort répandue. Quand on a fait une perte, essuyé un vol, ou reçu quelques coups clandestins dont on veut connaître l'auteur, on va trouver le sorcier ou devin, qui introduit le consultant dans une chambre à demi éclairée. On n'y peut entrer qu'avec un bandeau sur les yeux. Le devin fait les évocations, et le diable montre dans un miroir le passé, le présent et le futur. Malgré le bandeau, les crédules villageois, dans de telles occasions, ont la tête tellement montée qu'ils ne manquent pas de voir quelque chose.

On se servait autrefois, pour cette divination, d'un miroir que l'on présentait, non devant, mais derrière la tête d'un enfant à qui l'on avait bandé les yeux...

Pausanias parle d'un autre effet de la catoptromancie. « Il y avait à Patras, dit-il, devant le temple de Cérès, une fontaine séparée du temple par une muraille ; là, on consultait un oracle, non pour tous les événements, mais seulement pour les maladies. Le malade descendait dans la fontaine un miroir suspendu à un fil, en sorte qu'il ne touchât la surface de l'eau que par sa base. Après avoir prié la déesse et brûlé des parfums, il se regardait dans ce miroir, et, selon qu'il se trouvait le visage hâve et défiguré ou gras et vermeil, il en concluait très-certainement que la maladie était mortelle ou qu'il en réchapperait. »

CATTANI (FRANÇOIS), évêque de Fiésoles, mort en 1595, auteur d'un livre sur les superstitions de la magie (2).

CAUCHEMAR. On appelle ainsi un embarras dans la poitrine, une oppression et une difficulté de respirer qui surviennent pendant le sommeil, causent des rêves fatigants, et ne cessent que quand on se réveille.

On ne savait pas trop, au quinzième siècle, ce que c'était que le cauchemar, qu'on appelait aussi alors *chauche-poulet*. On en fit un monstre ; c'était un moyen prompt de résoudre la difficulté. Les uns imaginaient dans cet accident une sorcière ou un spectre qui pressait le ventre des gens endormis, leur dérobait la parole et la respiration, et les empêchait de crier et de s'éveiller pour demander du secours ; les autres, un démon qui étouffait les gens. Les médecins n'y voyaient guère plus clair. On ne savait d'autre remède pour se garantir du cauchemar, que de suspendre une pierre creuse dans l'écurie de sa maison ; et Delrio, embarrassé, crut décider la question en disant que *Cauchemar* était un suppôt de Belzébuth ; il l'appelle ailleurs *incubus morbus*.

Dans les guerres de la république fran-

(2) Sopra la superstitione dell' arte magica. Florence. 1562.

çaise en Italie, on caserna dans une église abandonnée un régiment français. Les paysans avaient averti les soldats que la nuit on se sentait presque suffoqué dans ce lieu-là, et que l'on voyait passer un gros chien sur sa poitrine; les soldats en riaient. Ils se couchèrent après mille plaisanteries. Minuit arrivé, tous se sentent oppressés, ne respirent plus et voient chacun sur son estomac un chien noir, qui disparut enfin, et leur laissa reprendre leurs sens. Ils rapportèrent le fait à leurs officiers, qui vinrent y concher eux-mêmes la nuit suivante, et furent tourmentés du même fantôme. — Comment expliquer ce fait?

« Mangez peu, tenez le ventre libre, ne couchez point sur le dos, et votre cauchemar vous quittera sans grimoire, » dit M. Salgues (1). Il est certain que dans les pays où l'on ne soupe plus, on a moins de cauchemars.

Bodin conte (2) qu'au pays de Valois, en Picardie, il y avait de son temps une sorte de sorciers et de sorcières qu'on appelait *cauchemars*, qu'on ne pouvait chasser qu'à force de prières.

CAUCHON (PIERRE), évêque de Beauvais au quinzième siècle. Il poursuivit Jeanne d'Arc comme sorcière, et la fit brûler à Rouen. Il mourut subitement en 1443. Le pape Calixte IV excommunia après sa mort ce prélat déshonoré, dont le corps fut déterré et jeté à la voirie.

CAUSATHAN, démon ou mauvais génie que Porphyre se vantait d'avoir chassé d'un bain public.

CAUSIMOMANCIE, divination par le feu, employée chez les anciens mages. C'était un heureux présage quand les objets combustibles jetés dans le feu venaient à n'y pas brûler.

CAYET (PIERRE-VICTOR-PALMA), savant écrivain tourangeau du seizième siècle. Outre la *Chronologie novennaire* et la *Chronologie septennaire*, il a laissé l'*Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, grand magicien*, traduite de l'allemand en français, Paris, 1603, in-12; et l'*Histoire véritable comment l'âme de l'empereur Trajan a été délivrée des tourments de l'enfer par les prières de saint Grégoire le Grand*, traduite du latin d'Alphonse Chacon. in-8°, rare; Paris, 1607. Voy. FAUST et TRAJAN.

Cayet rechercha toute sa vie la pierre philosophale, qu'il n'eut pas le talent de trouver; on débita aussi qu'il était magicien, mais on peut voir qu'il ne pensait guère à se mêler de magie, dans l'épître dédicatoire qu'il a mise en tête de l'histoire de Faust. Les huguenots, dont il avait abandonné le parti, l'accusèrent d'avoir fait pacte avec le diable, pour qu'il lui apprît les langues; c'était alors une grande injure; Cayet s'en vengea vivement dans un livre où il défendit

contre eux la doctrine du purgatoire (3).

CAYM, démon de classe supérieure, grand président aux enfers; il se montre habituellement sous la figure d'un merle. Lorsqu'il paraît en forme humaine, il répond du milieu d'un brasier ardent; il porte à la main un sabre effilé. C'est, dit-on, le plus habile sophiste de l'enfer; et il peut, par l'astuce de ses arguments, désespérer le logicien le plus aguerri. C'est avec lui que Luther eut cette fameuse dispute dont il nous a conservé les circonstances. Caym donne l'intelligence du chant des oiseaux, du mugissement des bœufs, de l'abolement des chiens et du bruit des ondes. Il connaît l'avenir. Ce démon, qui fut autrefois de l'ordre des anges, commande à présent trente légions aux enfers (4).

CAYOL, propriétaire à Marseille, mort au commencement de ce siècle. Un de ses fermiers lui apporta un jour douze cents francs; il les reçut et promit la quittance pour le lendemain, parce qu'il était alors occupé. Le paysan ne revint qu'au bout de quelques jours. M. Cayol venait subitement de mourir d'apoplexie. Son fils avait pris possession de ses biens; il refuse de croire au fait que le paysan raconte, et réclame les douze cents francs en justice. Le paysan fut condamné à payer une seconde fois. Mais la nuit qui suivit cette sentence, M. Cayol apparut à son fils bien éveillé, et lui reprocha sa conduite: — J'ai été payé, ajouta-t-il; regarde derrière le miroir qui est sur la cheminée de ma chambre, tu y trouveras mon reçu.

Le jeune homme se lève tremblant, met la main sur la quittance de son père et se hâte de payer les frais qu'il avait faits au pauvre fermier, en reconnaissant ses torts (5).

CAZOTTE (JACQUES), né à Dijon en 1720, guillotiné en 1793, auteur du poème d'*Olivier*, où beaucoup d'épisodes roulent sur les merveilles magiques. Le succès qu'obtint cette production singulière le décida à faire paraître le *Diable amoureux*. Comme il y a dans cet ouvrage des conjurations et autres propos de grimoire, un étranger alla un jour le prier de lui apprendre à conjurer le diable, science que Cazotte ne possédait pas.

Ce qui lui obtient encore place dans ce recueil, c'est sa prophétie rapportée par La Harpe, où l'on a cru longtemps qu'il avait pronostiqué la révolution dans la plupart de ses détails. Mais on n'avait imprimé, dit-on, qu'un fragment de cette pièce. On a pensé plus tard la découvrir plus entière, et quelques-uns disent à présent que cette prophétie a été supposée. Cependant, on a publié en l'an vi, à Paris, une *correspondance mystique* de Cazotte, saisie par le tribunal révolutionnaire, et où brille un certain esprit prophétique inexplicable.

(1) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés, t. I, p. 332.

(2) Démonomanie des sorciers, liv. II, ch. vii.

(3) La fournaise ardente et le four du réverbère pour évaporer les prétendues eaux de Siloé, et pour corroborer le purgatoire contre les hérésies, calomnies, faus-

setés et cavillations ineptes du prétendu ministre Du moulin. Paris, 1603. In-8°. Dumoulin venait de publier les Eaux de Siloé, pour éteindre le feu du purgatoire, contre les raisons d'un cordelier portugais. In-8°, 1603.

(4) Wierus, in Pseudomonarchia dæm.

(5) Infernaliana, p. 226

CÉBUS ou **CÉPHUS**, monstre adoré des Égyptiens. C'était une espèce de satyre, ou singe qui avait, selon Pline, les pieds et les mains semblables à ceux de l'homme. Diodore lui donne une tête de lion ; le corps d'une panthère, et la taille d'une chèvre. On ajoute que Pompée en fit venir un à Rome, et qu'on n'en a jamais vu que cette fois-là.

CECCO D'ASCOLI (FRANÇOIS STABILI, dit), professeur d'astrologie, né dans la marche d'Ancone au treizième siècle. Il se mêlait aussi de magie et d'hérésie. On dit, ce qui n'est pas certain, qu'il fut brûlé en 1327, avec son livre d'astrologie, qui est, à ce qu'on croit, le commentaire sur la sphère de Sacrobosco (1).

Il disait qu'il se formait dans les cieux des esprits malins qu'on obligeait, par le moyen des constellations, à faire des choses merveilleuses. Il assurait que l'influence des astres était absolue, et reconnaissait le fatalisme. Selon sa doctrine, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait été pauvre et n'avait souffert une mort ignominieuse que parce qu'il était né sous une constellation qui causait nécessairement cet effet... ; au contraire, l'antechrist sera riche et puissant, parce qu'il naîtra sous une constellation favorable.

« Une preuve que Cecco était fou, disent Naudé et Delrio, c'est, 1° qu'il interprète le livre de Sacrobosco dans le sens des astrologues, nécromanciens et chiroscoptes ; 2° qu'il cite grand nombre d'auteurs falsifiés, comme les ombres des idées de Salomon, le Livre des esprits d'Hipparchus, les Aspects des étoiles, d'Hippocrate, etc. »

On demandait un jour à Cecco ce que c'était que la lune ; il répondit : « C'est une terre comme la nôtre, *ut terra terra est.* »

On a beaucoup disputé sur cet astrologue, connu aussi sous le nom de *Cecus Asculan*, et plus généralement sous celui de *Chicus Æsculanus*. Delrio ne voit en lui qu'un homme superstitieux, qui avait la tête mal timbrée. Naudé, ainsi que nous l'avons noté, le regarde comme un fou savant. Quelques auteurs, qui le mettent au nombre des nécromanciens, lui prêtent un esprit familier, nommé Floron, de l'ordre des chérubins, lequel Floron l'aidait dans ses travaux et lui donnait de bons conseils, ce qui ne l'empêcha pas de faire des livres ridicules.

CECILE. — Vers le milieu du seizième siècle, une femme, nommée Cécile, se montrait en spectacle à Lisbonne ; elle possédait l'art de si bien varier sa voix, qu'elle la faisait partir tantôt de son coude, tantôt de son pied, tantôt de son ventre. Elle liait conversation avec un être invisible, qu'elle nommait Pierre-Jean, et qui répondait à toutes ses questions. Cette femme ventriloque fut réputée sorcière et bannie dans l'île Saint-Thomas (2).

CEINTURES MAGIQUES. — Plusieurs livres de secrets vous apprendront qu'on guérit toutes sortes de maladies intérieures en faisant

porter au malade une ceinture de fougère cueillie la veille de la Saint-Jean, à midi, et tressée de manière à former le caractère magique HVTY. Le synode tenu à Bordeaux, en 1600, a condamné ce remède, et la raison, d'accord avec l'Eglise, le condamne tous les jours.

CELSE, philosophe éclectique du deuxième siècle, ennemi des chrétiens. En avouant les miracles de Jésus-Christ, il disait qu'ils avaient été opérés par la magie, et que les chrétiens étaient des magiciens. Il a été réfuté par Origène.

CELSIUS (ANDRÉ), Suédois mort en 1744 ; auteur d'une *Lettre sur les comètes*, publiée à Upsal l'année de sa mort.

CENCHROBOLES, nation imaginaire dont parle Lucien. Il dit que les Cenchroboles allaient au combat montés sur de grands oiseaux, couverts d'herbes vivaces au lieu de plumes.

CENDRES. — On soutenait, dans le dix-septième siècle, entre autres erreurs, qu'il y avait des semences de reproduction dans les cadavres, dans les cendres des animaux et même des plantes brûlées ; qu'une grenouille, par exemple, en se pourrissant, engendrait des grenouilles, et que les cendres de roses avaient produit d'autres roses. Voy. PALIN-GÉNÉSIE.

Le Grand Albert dit que les cendres de bois astringent resserrent, et qu'on se relâche avec des cendres de bois contraire. « Et, ajoute-t-il, Dioscoride assure que la lessive de cendres de sarments, bue avec du sel, est un remède souverain contre la suffocation de poitrine. Quant à moi, ajoute-t-il, j'ai guéri plusieurs personnes de la peste, en leur faisant boire une quantité d'eau où j'avais fait amortir de la cendre chaude, et leur ordonnant de suer après l'avoir bue (3). »

CENETHUS, second roi d'Ecosse. Désirant venger la mort de son père, tué par les Pictes, il exhortait les seigneurs du pays à reprendre les armes ; mais, parce qu'ils avaient été malheureux aux précédentes batailles, les seigneurs hésitaient. Cénéthus, sous prétexte de les entretenir des affaires du pays, manda les plus braves chefs à un conseil. Il les fit loger dans son château, où il avait caché dans un lieu secret quelques soldats accoutrés de vêtements horribles, faits de grandes peaux de loups marins, qui sont très-fréquents dans le pays à cause de la mer. Ils avaient à la main gauche des bâtons de ce vieux bois qui luit la nuit, et dans la droite des cornes de bœufs percées par le bout. Ils se tinrent reclus jusqu'à ce que les seigneurs fussent ensevelis dans leur premier sommeil : alors ils commencèrent à se montrer avec leurs bois qui éclairaient, et firent résonner leurs cornes de bœufs, disant qu'ils étaient envoyés pour leur annoncer la guerre contre les Pictes : — Leur victoire, ajoutaient-ils, était écrite dans le ciel. Ces fantômes jouèrent bien leur rôle, et s'évadèrent sans être

(1) *Commentarii in sphaeram Joannis de Sacrobosco.* In-fol. Bâle, 1483.

(2) M. Salgues, *Des Erreurs, etc.*, t. II, p. 227.

(3) Les admirables secrets d'Albert le Grand, liv. III, ch. I.

découverts. Les chefs émus vinrent trouver le roi, auquel ils communiquèrent leur vision; et ils assaillirent si vivement les Pic-tes, qu'ils ne les désirèrent pas seulement en bataille, mais qu'ils en exterminèrent la race (1).

CEPHALONOMANCIE. Voy. KÉPHALONOMANCIE.

CERAM, l'une des îles Moluques. On y remarque sur la côte méridionale, une montagne où résident, dit-on, les mauvais génies. Les navigateurs de l'île d'Amboine, qui sont tous très-superstitieux, ne passent guère en vue de cette montagne sans faire une offrande à ces mauvais génies, qu'ils empêchent ainsi de leur susciter des tempêtes. Le jour, ils déposent des fleurs et une petite pièce de monnaie dans une coque de coco; la nuit, ils y mettent de l'huile avec des petites mèches allumées, et ils laissent flotter cette coque au gré des vagues.

CERAUNOSCOPIE. Divination qui se pratiquait, chez les anciens, par l'observation de la foudre et des éclairs, et par l'examen des phénomènes de l'air.

CERBERE. Cerberus ou Naberus est chez nous un démon. Wierus le met au nombre des marquis de l'empire infernal. Il est fort et puissant; il se montre sous la forme d'un corbeau; sa voix est rauque: néanmoins il donne l'éloquence et l'amabilité; il enseigne les beaux-arts. Dix-neuf légions lui obéissent.

On voit que ce n'est plus là le Cerbère des anciens, ce redoutable chien à trois têtes, portier incorruptible des enfers, appelé aussi la bête aux cent têtes, *centiceps bellua*, à cause de la multitude de serpents dont ses trois chevelures étaient ornées. Hésiode lui donne cinquante têtes de chien; mais on s'accorde généralement à ne lui en reconnaître que trois. Ses dents étaient noires et tranchantes, et sa morsure causait une prompt mort.

On croit que la fable de Cerbère remonte aux Egyptiens, qui faisaient garder les tombeaux par des dogues.

C'est principalement ici du démon Cerberus qu'il a fallu nous occuper. En 1586, il fit pacte d'alliance avec une Picarde nommée Marie Martin. Voy. MARTIN.

CERCLES MAGIQUES. On ne peut guère évoquer les démons avec sûreté sans s'être placé dans un cercle qui garantisse de leur atteinte, parce que leur premier mouvement serait d'empoigner, si l'on n'y mettait ordre. Voici ce qu'on lit à propos dans le fatras intitulé: *Grimoire du pape Honorius*:

Les cercles se doivent faire avec du charbon, de l'eau bénite aspergée, ou du bois de la croix bénite... Quand ils seront faits de la sorte, et quelques paroles de l'Evangile écrites autour du cercle, sur le sol, on jettera de l'eau bénite en disant une prière superstitieuse dont nous devons citer quelques mots: — « Alpha, Oméga, Ely, Elohé, Zébahot, Elion, Saday. Voilà le lion qui est vain-

queur de la tribu de Juda, racine de David. J'ouvrirai le livre et ses sept signes... »

Il est fâcheux que l'auteur de ces belles oraisons ne soit pas connu, on pourrait lui faire des compliments.

On récite après la prière quelque formule de conjuration, et les esprits paraissent. Voy. CONJURATION.

Le *Grand Grimoire* ajoute qu'en entrant dans ce cercle il faut n'avoir sur soi aucun métal impur, mais seulement de l'or ou de l'argent, pour jeter la pièce à l'esprit. On plie cette pièce dans un papier blanc, sur lequel on n'a rien écrit; on l'envoie à l'esprit pour l'empêcher de nuire; et, pendant qu'il se baisse pour la ramasser devant le cercle, on prononce la conjuration qui le soumet.

Le *Dragon rouge*, recommande les mêmes précautions.

Il nous reste à parler des cercles que les sorciers font au sabbat pour leurs danses. On en montre encore dans les campagnes; on les appelle cercle du sabbat ou cercle des fées, parce qu'on croyait que les fées traçaient de ces cercles magiques dans leurs danses au clair de la lune. Ils ont quelquefois douze ou quinze toises de diamètre, et contiennent un gazon pelé à la ronde de la largeur d'un pied, avec un gazon vert au milieu. Quelquefois aussi tout le milieu est aride et desséché, et la bordure tapissée d'un gazon vert. Jessorp et Walker, dans les *Transactions philosophiques*, attribuent ce phénomène au tonnerre: ils en donnent pour raison que c'est le plus souvent après des orages qu'on aperçoit ces cercles.

D'autres savants ont prétendu que les cercles magiques étaient l'ouvrage des fourmis, parce qu'on trouve souvent ces insectes qui y travaillent en foule.

On regarde encore aujourd'hui, dans les campagnes peu éclairées, les places arides comme le rond du sabbat. Dans la Lorraine, les traces que forment sur le gazon les tourbillons des vents et les sillons de la foudre passent toujours pour les vestiges de la danse des fées, et les paysans ne s'en approchent qu'avec terreur (2).

CERCUEIL. L'épreuve ou jugement de Dieu par le cercueil a été longtemps en usage. Lorsqu'un assassin, malgré les informations, restait inconnu, on dépouillait entièrement le corps de la victime; on mettait ce corps sur un cercueil, et tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir eu part au meurtre étaient obligés de le toucher. Si l'on remarquait un mouvement, un changement dans les yeux, dans la bouche ou dans toute autre partie du mort, si la plaie saignait, celui qui touchait le cadavre dans ce mouvement extraordinaire était regardé et poursuivi comme coupable. Richard Cœur-de-Lion s'était révolté contre Henri II son père, à qui il succéda. On rapporte qu'après la mort de Henri II, Richard s'étant rendu à Fontevrault, où le feu roi avait ordonné sa

(1) Boistuaux, Histoires prodigieuses, t. I.

(2) Madame Elise Voïart, Notes au livre I^{er} de la Vierge d'Arduenna.

sépulture, à l'approche du fils rebelle, le corps du malheureux père jeta du sang par la bouche et par le nez, et que ce sang jaillit sur le nouveau souverain. On cite plusieurs exemples semblables, dont la terrible morale n'était pas trop forte dans les temps barbares.

Voici un petit fait qui s'est passé en Ecosse :

Un fermier, nommé John Makintos, avait eu quelques contestations avec sa sœur Fanny Mac-Allan. Peu de jours après il mourut subitement. Les magistrats se rendirent chez lui, et remarquèrent qu'il avait sur le visage une large blessure, de laquelle aucune goutte de sang ne s'échappait. Les voisins de John accoururent en foule pour déplorer sa perte; mais, quoique la maison de sa sœur fût proche de la sienne, elle n'y entra pas, et parut peu affectée de cet événement. Cela suffit pour exciter parmi les ministres et les baillis, le soupçon qu'elle n'y était peut-être pas étrangère. En conséquence, ils lui ordonnèrent de se rendre près du défunt et de placer la main sur son cadavre. Elle y consentit; mais avant de le faire, elle s'écria d'une voix solennelle : Je souhaite humblement que le Dieu puissant qui a ordonné au soleil d'éclairer l'univers, fasse jaillir de cette plaie un rayon de lumière dont le reflet désignera le coupable. Dès que ces paroles furent achevées, elle s'approcha, posa légèrement un de ses doigts sur la blessure, et le sang coula immédiatement. Les magistrats crurent y voir une révélation du ciel; et la malheureuse Fanny fut exécutée le jour même.

On voit dans la vie de Charles-le-Bon, par Gualbert (*Collect. des Bollandistes*, 2 mars), que les meurtriers en Flandre, au douzième siècle, après avoir tué leur victime, mangeaient et buvaient sur le cadavre, dans la persuasion qu'ils paralysaient par cette cérémonie toute poursuite contre eux à l'occasion du meurtre. Les assassins de Charles-le-Bon avaient pris cette précaution; ce qui ne les empêcha pas d'être tous mis au supplice.

CERDON, hérétique du deuxième siècle, chef des cerdoniens. Il enseignait que le monde avait été créé par le démon, et admettait deux principes égaux en puissance.

CÉRÈS. « Qu'étaient-ce que les mystères de Cérès à Eleusis, sinon les symboles de la sorcellerie, de la magie et du sabbat? A ces orgies, on dansait au son du clairon, comme au sabbat des sorcières, et il s'y passait des choses abominables, qu'il était défendu aux profès de révéler (1). »

On voit, dans Pausanias, que les Arcadiens représentaient Cérès avec un corps de femme et une tête de cheval.

On a donné le nom de Cérès à une planète découverte par Piazzi en 1801. Cette planète n'a encore aucune influence sur les horoscopes. Voy. ASTROLOGIE.

CERF. L'opinion qui donne une très-longue

(1) Leloyer, *Disc. et hist. des spectres*, p. 689, 768.

(2) Brown, *Essais sur les erreurs*, etc., t. I^{er}, liv. III.

gue vie à certains animaux, et principalement aux cerfs, est fort ancienne. Hésiode dit que la vie de l'homme finit à quatre-vingt-seize ans : que celle de la corneille est neuf fois plus longue, et que la vie du cerf est quatre fois plus longue que celle de la corneille. Suivant ce calcul, la vie du cerf est de trois mille quatre cent cinquante-six ans.

Plin rapporte que cent ans après la mort d'Alexandre on prit dans les forêts plusieurs cerfs auxquels ce prince avait attaché lui-même des colliers. On trouva, en 1037, dans la forêt de Senlis, un cerf avec un collier portant ces mots : *Cæsar hoc me donavit*. « C'est César qui me l'a donné; » mais quel César? Ces circonstances ont fortifié toutefois le conte d'Hésiode. Les cerfs ne vivent pourtant que trente-cinq à quarante ans. Ce que l'on a débité de leur longue vie, ajoute Buffon, n'est appuyé sur aucun fondement; ce n'est qu'un préjugé populaire, dont Aristote lui-même a relevé l'absurdité. Le collier du cerf de la forêt de Senlis ne peut présenter une énigme qu'aux personnes qui ignorent que tous les empereurs d'Allemagne ont été désignés par le nom de César.

Une autre tradition touchant le cerf, c'est que la partie destinée à la génération lui tombe chaque année. Après avoir ainsi observé ce qui a lieu par rapport à son bois, on s'est persuadé que la même chose arrivait à la partie en question. L'expérience et la raison détruisent également une opinion si absurde (1).

CERINTHE, hérétique du temps des apôtres. Il disait que Dieu avait créé des génies chargés de gouverner le monde; qu'un de ces génies avait fait tous les miracles de l'histoire des Juifs; que les enfants de ces esprits étaient devenus des démons, et que le Fils de Dieu n'était descendu sur la terre que pour ruiner le pouvoir des mauvais anges. Il avait écrit des révélations qu'il prétendait lui avoir été faites par un ange de bien, avec qui il se vantait de converser familièrement. « Mais cet ange, comme dit Leloyer, était un vrai démon, et pas autre chose. »

CERNE, mot vieilli. C'était autrefois le nom qu'on donnait au cercle que les magiciens traçaient avec leur baguette pour évoquer les démons.

CEROMANCIE ou CIROMANCIE. Divination par le moyen de la cire, qu'on faisait fondre et qu'on versait goutte à goutte dans un vase d'eau, pour en tirer, selon les figures que formaient ces gouttes, des présages heureux ou malheureux. Les Turcs cherchaient surtout à découvrir ainsi les crimes et les larcins. Ils faisaient fondre un morceau de cire à petit feu, en marmottant quelques paroles; puis ils ôtaient cette cire fondue de dessus le brasier et y trouvaient des figures qui indiquaient le voleur, sa maison et sa retraite.

Dans l'Alsace, au seizième siècle, et peut-être encore aujourd'hui, lorsque quelqu'un

ch. x. M. Salgues, *des Erreurs et des préjugés*, t. II, p. 215. Buffon, *Hist. nat.*, etc.

est malade et que les bonnes femmes veulent découvrir qui lui a envoyé sa maladie, elles prennent autant de cierges d'un poids égal qu'elles soupçonnent d'être ou de personnes; elles les allument, et celui dont le cierge est le premier consumé passe dans leur esprit pour l'auteur (1).

CERVELLE. On fait merveille avec la cervelle de certaines bêtes. L'auteur des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit, au liv. III, que la cervelle de lièvre fait sortir les dents aux enfants, lorsqu'on leur en frotte les gencives. Il ajoute que les personnes qui ont peur des revenants se guérissent de leurs terreurs paniques, si elles mangent souvent de la cervelle de lièvre. La cervelle de chat ou de chatte, si on s'en frotte les dehors du gosier, guérit en moins de deux jours les inflammations qui s'y font sentir, mais après une crise de fièvre violente.

Les premiers hommes ne mangeaient la cervelle d'aucun animal, par respect pour la tête, qu'ils regardaient comme le siège de la vie et du sentiment.

CESAIRE ou **CESARIUS** (**PIERRE**), moine de Cîteaux, mort en 1240. On lui doit un recueil de miracles où les démons figurent très-souvent (2). Ce recueil, on ne sait trop pourquoi, a été mis à l'index en Espagne. Il est cité plusieurs fois dans ce dictionnaire.

CESAIRE (**ST**). Voy. **MIRABILIS LIBER**.

CESALPIN (**ANDRÉ**), médecin du seizième siècle, né à Arezzo en Toscane, auteur de *Recherches sur les Démons*, où l'on explique le passage d'Hippocrate, relatif aux causes surnaturelles de certaines maladies (3). Ce traité, composé à la prière de l'archevêque de Pise, parut au moment où les religieuses d'un couvent de cette ville étaient obsédées du démon. L'archevêque demandait à tous les savants si les contorsions de ces pauvres filles avaient une cause naturelle ou surnaturelle. Césalpin, particulièrement consulté, répondit par le livre que nous citons. Il commence par exposer une immense multitude de faits attribués aux démons et à la magie. Ensuite il discute ces faits; il avoue qu'il y a des démons, mais qu'ils ne peuvent guère communiquer matériellement avec l'homme; il termine en se soumettant à la croyance de l'Eglise. Il déclare que la possession des religieuses de Pise est surnaturelle; que les secours de la médecine y sont insuffisants, et qu'il est bon de recourir au pouvoir des exorcistes.

CESAR (**CAIUS JULIUS**). On a raconté de cet homme fameux quelques merveilles surprenantes.

Suétone rapporte que César étant avec son armée sur les bords du Rubicon que ses soldats hésitaient à traverser, il apparut un inconnu de taille extraordinaire, qui s'avança en sifflant vers le général. Les soldats accourent pour le voir; aussitôt le

fantôme saisit la trompette de l'un d'eux, sonne la charge, passe le fleuve; et César s'écrie, sans délibérer davantage : — Allons où les présages des dieux et l'injustice de nos ennemis nous appellent. — L'armée le suivit avec ardeur.

Lorsqu'il débarqua en Afrique pour faire la guerre à Juba, il tomba à terre. Les Romains se troublèrent de ce présage; mais César rassura les esprits en embrassant le sol et en s'écriant, comme si sa chute eût été volontaire : — Afrique, tu es à moi, car je te tiens dans mes bras.

On a vanté l'étonnante force de ses regards; on a dit que, des côtes des Gaules, il voyait ce qui se passait dans l'île des Bretons. Roger Bacon, qui ne doute pas de ce fait, dit que Jules César n'examinait ainsi tout ce qui se faisait dans les camps et dans les villes d'Angleterre qu'au moyen de grands miroirs destinés à cet usage.

On assure que plusieurs astrologues prédirent à César sa mort funeste; que sa femme Calpurnie lui conseilla de se défier des ides de mars; que le devin Artémidore tâcha également de l'effrayer par de sinistres présages lorsqu'il se rendait au sénat, où il devait être assassiné; toutes choses contées après l'événement.

On ajoute qu'une comète parut à l'instant de sa mort. On dit encore qu'un spectre poursuivit Brutus, son meurtrier, à la bataille de Philippes; que, dans la même journée, Cassius crut voir au fort de la mêlée César accourir à lui à toute bride, avec un regard foudroyant, et qu'effrayé de cette vision terrible, il se perça de son épée.

Quoi qu'il en soit, Jules César fut mis au rang des dieux par ordre d'Auguste, qui prétendit que Vénus avait emporté son âme au ciel. On le représentait dans ses temples avec une étoile sur la tête, à cause de la comète qui parut au moment de sa mort.

CESAR, charlatan qui vivait à Paris sous Henri IV, et qui était astrologue, nécromancien, chiromancien, physicien, devin, faiseur de tours magiques. Il disait la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Il guérissait en prononçant des paroles et par des attouchements. Il arrachait les dents sans douleur, vendait assez cher de petits jongs d'or émaillés de noir, comme talismans qui avaient des propriétés merveilleuses contre toutes les maladies. Il escamotait admirablement et faisait voir le diable avec ses cornes.

Quant à cette dernière opération, il semble qu'il voulait punir les curieux d'y avoir cru; car ils en revenaient toujours si bien rossés par les sujets de Belzébuth, que le magicien lui-même était obligé de leur avouer qu'il était fort imprudent de chercher à les connaître.

Le bruit courut à Paris, en 1611, que l'enchanteur César et un autre sorcier de ses

(1) Délivrance, Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue, traité 3. Delrio, liv. IV.

(2) *Illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libri XII*, a Caesario Heisterbachensi, ordinis cisterciensis; etc. In-8°. Antverpiæ, 1603. Nuremberg, 1481.

In-fol. Cologne, 1599. In-8°. Douai, 1604.

(3) *Dæmonum investigatio peripatetica*; in qua explicatur locus Hippocratis si quid divinum in morbis habeatur. In-4°. Florence, 1580.

amis avaient été étranglés par le diable. On publia même, dans un petit imprimé, les détails de cette aventure infernale. Ce qu'il y a de certain, c'est que César cessa tout à coup de se montrer. Il n'était cependant point mort ; il n'avait même pas quitté Paris. Mais il était devenu invisible, comme quelques autres que l'État se charge de loger (1).

CÉSARA. Les Irlandais croient remonter à Césara, petite-fille de Noé, disent-ils, qui se réfugia dans leur île, où par grâce spéciale, elle fut à l'abri des eaux du déluge.

CÉSONIE, femme de Caligula. Suétone conte que, pour s'assurer le cœur de son auguste époux, elle lui fit boire un philtre qui acheva de lui faire perdre l'esprit. On prétend qu'il y avait dans ce philtre de l'hippomane, qui est un morceau de chair qu'on trouve quelquefois, dit-on, au front du poulain nouveau-né. Voy. **HIPPOMANE**.

CEURAWATS, sectaires indiens, qui ont si grande peur de détruire des animaux, qu'ils se couvrent la bouche d'un linge pour ne pas avaler d'insectes. Ils admettent un bon et un mauvais principe, et croient à des transmigrations perpétuelles dans différents corps d'hommes ou de bêtes.

CEYLAN. — Les habitants croient que cette île fut le lieu qu'Adam et Ève habiterent, après avoir été chassés du jardin de délices.

CHACON (ALPHONSE), en latin *Ciaconius*, dominicain espagnol du seizième siècle, auteur du traité traduit par Cayet : *Comment l'âme de Trajan fut délivrée de l'enfer* (2).

CHAGRAN, tonnerre de Wishnou. Les Indiens le représentent sous la figure d'un cercle qui vomit du feu de tous côtés, comme nos soleils d'artifice.

CHAÎNE DU DIABLE. — C'est une tradition parmi les vieilles femmes de la Suisse que saint Bernard tient le diable enchaîné dans quelque une des montagnes qui environnent l'abbaye de Clairvaux. Sur cette tradition est fondée la coutume des maréchaux du pays de frapper tous les lundis, avant de se mettre en besogne, trois coups de marteau sur l'enclume pour resserrer la chaîne du diable, afin qu'il ne puisse s'échapper.

CHAI (PIERRE), ministre protestant, né à Genève en 1701. Dans son livre intitulé *Le Sens littéral de l'Écriture sainte*, etc., traduit de l'anglais, de Stackhouse, 3 volumes in-8°, 1738, il a mis une curieuse dissertation, dont il est l'auteur, sur les démoniaques.

CHALCEDOINE. — On conte qu'après que les Perses eurent ruiné Chalcédoine, sur le Bosphore, Constantin le Grand voulut la rebâtir, parce qu'il en aimait le séjour. Mais des aigles vinrent, qui, avec leurs serres, enlevèrent les pierres des mains des ouvriers. Ce prodige se répéta tant de fois, qu'il fallut renoncer à reconstruire la ville, si bien que l'empereur alla bâtir Constantinople....

CHALDEENS. — On prétend qu'ils trouvèrent l'astrologie ou du moins qu'ils la per-

(1) Charlatans célèbres, t. I, p. 202.

(2) *Tractatus de liberatione animæ Trajani imperatoris a penis inferni*, etc. Rome, 1576. Reggio, 1588.

fectionnèrent. Ils étaient aussi habiles magiciens.

CHAM, troisième fils de Noé, inventeur ou conservateur de la magie noire. Il perfectionna les divinations et les sciences superstitieuses. Cecco d'Ascoli dit, dans le chapitre 4 de son Commentaire sur la Sphère de Sacrobosco, avoir vu un livre de magie composé par Cham, et contenant *les éléments et la pratique de la nécromancie*. Il enseigna cette science redoutable à son fils Misraïm, qui, pour les merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre, et composa, sur cet art diabolique, cent mille vers, selon Suidas, et trois cent mille, selon d'autres. —

Les monstruosités de Cham lui attirèrent, dit-on, un châtiment terrible ; il fut emporté par le diable à la vue de ses disciples. —

Bérose prétend que Cham est le même que Zoroastre. Annus de Viterbe, dans ses notes au texte supposé de cet écrivain, pense que Cham pourrait bien être le type du Pan des anciens païens (3). Kircher dit que c'est leur Saturne et leur Osiris. D'autres prétendent que c'est lui qui fut adoré sous le nom de Jupiter-Ammon. Ils le confondent avec Chamos.

On dit encore que Cham a inventé l'alchimie, et qu'il avait laissé une prophétie dont l'hérétique Isidore se servait pour faire des prosélytes. Nous ne la connaissons pas autrement que par un passage de Sand, qui dit que Cham, dans cette prophétie, annonçait l'immortalité de l'âme (4).

CHAMANS, prêtres sorciers des Yacouts. Voy. **MANG-TAAR**.

CHAMBRES INFESTÉES. — Voy. **CHAT**, **DESHOULIÈRES**, **DESPILLIERS**, **ATHÉNAGORE**, **AYOLA**, **CHATEAU**, etc.

CHAMEAU. — Les musulmans ont pour cet animal une espèce de vénération ; ils croient que c'est un péché de le trop charger ou de le faire travailler plus qu'un cheval. La raison de ce respect qu'ils ont pour le chameau, c'est qu'il est surtout commun dans les lieux sacrés de l'Arabie, et que c'est lui qui porte le Koran, quand on va en pèlerinage à La Mecque.

Les conducteurs de ces animaux, après les avoir fait boire dans un bassin, prennent l'écume qui découle de leur bouche et s'en frottent dévotement la barbe, en disant : « O père pèlerin ! ô père pèlerin ! » Ils croient que cette cérémonie les préserve de méchef dans leur voyage. —

On voit dans les *Admirables Secrets d'Albert le Grand*, livre II, chap. 3, que « si le sang du chameau est mis dans la peau d'un taureau, pendant que les étoiles brillent, la fumée qui en sortira fera qu'on croira voir un géant dont la tête semblera toucher le ciel, Hermès assure l'avoir éprouvé lui-même. Si quelqu'un mange de ce sang, il deviendra bientôt fou ; et si l'on allume une lampe qui aura

(3) *Comment. ad Berosi lib. III.* Wierus, de *Præstigiis*, dit que Pan est le prince des démons incubes.

(4) *Christop. Sandii lib. de Origine animæ*, p. 99.

été frottée de ce même sang, on s'imaginera que tous ceux qui seront présents auront des têtes de chameau, pourvu cependant qu'il n'y ait point d'autre lampe qui éclaire la chambre. » Voy. JEAN-BAPTISTE.

CHAMMADAI, le même qu'*Asmodée*.

CHAMOS, démon de la flatterie, membre du conseil infernal. Les Ammonites et les Moabites adoraient le soleil, sous le nom de Chamos, Kamosch ou Kemosch ; et Milton l'appelle l'*obscène terreur des enfants de Moab*. D'autres le confondent avec Jupiter-Ammon. Vossius a cru que c'était le Comus des Grecs et des Romains, qui était le dieu des jeux, des danses et des bals.

Ceux qui dérivent ce mot de l'hébreu Kamos prétendent qu'il signifie le dieu caché, c'est-à-dire Pluton, dont la demeure est aux enfers.

CHAMOUILLARD, noueur d'aiguillette qui fut condamné, par arrêt du parlement de Paris, en 1597, à être pendu et brûlé, pour avoir maléficié une demoiselle de la Barrière. Voy. LIGATURES.

CHAMP DU RIRE. — Annibal, lorsqu'il faisait le siège de Rome, se retira, dit-on, de devant cette ville, épouvanté de vaines terreurs et de fantômes qui troublèrent ses esprits. Les Romains, lui voyant lever le siège, poussèrent de tels cris de joie et firent de si grands éclats de rire, que le lieu d'où il décampa s'appela le Champ du Rire.

CHAMPIER (SYMPHORIEN), Lyonnais du quinzième siècle, qui a publié en 1503 *la Nef des Dames vertueuses*, en quatre livres mêlés de prose et de vers, dont le troisième contient les prophéties des sibylles. On l'a soupçonné à tort d'être l'auteur du traité des *Trois Imposteurs*; mais il a laissé un petit livre intitulé: *De Triplici disciplina*, in-8°, Lyon, 1508. On lui doit aussi des Dialogues sur la nécessité de poursuivre les magiciens (1).

CHAMPIGNON. — Les Hollandais appellent le champignon *pain du diable* (duivelsbrood).

CHANDELLE. — Cardan prétend que, pour savoir si un trésor est enfoui dans un souterrain où l'on creuse pour cela, il faut avoir une grosse chandelle, faite de suif humain, enclavée dans un morceau de coudrier, en forme de croissant, de manière à figurer avec les deux branches une fourche à trois rameaux. Si la chandelle, étant allumée dans le lieu souterrain, y fait beaucoup de bruit en pétillant avec éclat, c'est une marque qu'il y a un trésor. Plus on approchera du trésor, plus la chandelle pétillera; enfin elle s'éteindra quand elle en sera tout à fait voisine.

Ainsi il faut avoir d'autres chandelles dans des lanternes, afin de ne pas demeurer sans lumière. Quand on a des raisons solides pour croire que ce sont les esprits des hommes défunts qui gardent les trésors, il est bon de tenir des cierges bénits au lieu de chandelles communes; et on les conjure de la part de

Dieu de déclarer si l'on peut faire quelque chose pour les mettre en lieu de repos; il ne faudra jamais manquer d'exécuter ce qu'ils auront demandé (2)... —

Les chandelles servent à plus d'un usage. On voit dans tous les démonographes que les sorcières, au sabbat, vont baiser le derrière du diable avec une chandelle noire à la main. Boguet dit qu'elles allument ces chandelles à un flambeau qui est sur la tête de bouc du diable; entre ses deux cornes, et qu'elles s'éteignent et s'évanouissent dès qu'on les lui a offertes (3). —

N'oublions pas que trois chandelles ou trois bougies sur une table sont de mauvais augure; et que quand de petits charbons se détachent de la lumière d'une chandelle, ils annoncent, selon quelques-uns, une visite (4); mais, selon le sentiment plus général, une nouvelle, agréable s'ils augmentent la lumière, fâcheuse s'ils l'affaiblissent.

CHANT DU COQ. Il dissipe le sabbat. Voy. Coq.

CHAOMANCIE, art de prédire les choses futures par le moyen des observations qu'on fait sur l'air. Cette divination est employée par quelques alchimistes qui ne nous en ont pas donné le secret.

CHAPEAU VENTEUX, voy. ERIC.

CHAPELET. On a remarqué pertinemment que tous les chapelets de sorcières avaient une croix cassée ou endommagée: c'était même un indice de sorcellerie qu'une croix de chapelet qui n'était pas entière.

CHAPELLE DU DAMNÉ. Raymond Diocres, chanoine de Notre-Dame de Paris, mourut en réputation de sainteté vers l'an 1084. Son corps ayant été porté dans le chœur de la cathédrale, il leva la tête hors du cercueil à ces graves paroles de l'office des morts: — Réponds-moi; quelles sont tes iniquités? *Responde mihi quantas habes iniquitates?* etc., et qu'il dit: *Justo judicio Dei accusatus sum.* (J'ai été cité devant le juste jugement de Dieu.)

Les assistants effrayés suspendirent le service et le remirent au lendemain. En attendant, le corps du chanoine resta déposé dans une chapelle de Notre-Dame, la même qu'on appelle depuis *la Chapelle du Damné*.

Le lendemain, on recommença l'office; lorsqu'on fut au même verset, le mort parla de nouveau, et dit: — *Justo Dei judicio judicatus sum.* (J'ai été jugé au juste jugement de Dieu.)

On remit encore l'office au jour suivant; et au même verset, le mort s'écria: — *Justo Dei judicio condemnatus sum.* (J'ai été condamné au juste jugement de Dieu.)

Là-dessus, dit la chronique, on jeta le corps à la voirie; et ce miracle effrayant fut cause, selon quelques-uns, de la retraite de saint Bruno, qui s'y trouvait présent.

Quoique cette anecdote soit contestée, elle est consacrée par des monuments. La peinture s'en est emparée, et Le Sueur en a tiré parti dans sa belle galerie de saint Bruno.

CHAPUIS (GABRIEL), né à Amboise en 1546.

(3) Discours des Sorciers, ch. xxii.

(4) Brown, liv. V, ch. xxiii.

(1) Dialogus in magicarum artium destructionem. In-4°. Lyon, Balsarin, sans date (vers 1507).

(2) Le Solide trésor du Petit Albert

Nous citerons de ses ouvrages celui qui porte ce titre : *les Mondes célestes, terrestres et infernaux*, etc., tiré des Mondes de Doni. in-8°, Lyon, 1583. C'est un ouvrage satirique.

CHAR DE LA MORT, voy. BROUETTE.

CHARADRIUS, oiseau immonde que nous ne connaissons pas; les rabbins disent qu'il est merveilleux; et que son regard guérit la jaunisse. Il faut, pour cela, que le malade et l'oiseau se regardent fixement; car si l'oiseau détournait la vue, le malade mourrait aussitôt.

CHARBON D'IMPURETÉ, l'un des démons de la possession de Loudun. Voy. GRANDIER.

CHARLATANS. On attribuait souvent autrefois aux sorciers ou au diable ce qui n'était que l'ouvrage des charlatans. Si nous pensions comme au seizième siècle, tous nos escamoteurs seraient sorciers.

Tout ce que nous voyons n'est rien pourtant en fait de tours de passe-passe; et les hautes sciences dégénèrent. M. Comte, à Paris, escamote à peine des oiseaux. On vit sous l'Empire un habile opérateur, qui se faisait appeler le grand enchanteur Cabin-Caha, annoncer dans un programme imprimé qu'il escamoterait sa femme et la changerait en dindon; il est vrai qu'il n'y put réussir, et que les spectateurs dirent unanimement que lui-même était le dindon. Ne l'étaient-ils pas un peu plus, eux qui avaient donné leur argent? Wierus, dans son deuxième livre des Prestiges, nous raconte que de son temps, au seizième siècle, un savant magicien s'escamota lui-même, avec des circonstances merveilleuses. Voici le fait.

Cet magicien, ou si vous l'aimez mieux, cet escamoteur adroit gagnait sa vie à Magdebourg, en faisant des tours de son métier, des fascinations et des prestiges, sur une estrade élevée au milieu de la place publique. Or, un jour qu'il montrait pour quelque monnaie un petit cheval, à qui il faisait exécuter, par la force de sa magie, des choses vraiment miraculeuses, comme de deviner la pensée, de désigner, dans la foule le mari le plus doux, la femme la moins parleuse, la personne la plus belle, la plus riche, la plus menteuse, la plus spirituelle de la société; après avoir fini son jeu, le prestidigitateur s'écria qu'il gagnait trop peu d'argent avec les hommes d'ici-bas, et qu'il allait monter à la lune. Ceci se faisait, comme d'ordinaire, par une belle soirée, à la clarté de quelques chandelles.

Le magicien ayant donc jeté son fouet en l'air, le fouet commença de s'élever. Le petit cheval ayant saisi avec ses dents l'extrémité du fouet s'enleva pareillement. L'enchanteur ne voulant pas abandonner son bidet, le prit par la queue et fut emporté de même. La femme de cet habile homme empoigna à son tour les jambes de son mari, qu'elle suivit; la servante s'accrocha aux pieds de sa maîtresse; le valet, qui faisait les parades, se pendit aux jupons de la servante; et bientôt le fouet, le petit cheval, le sorcier, sa femme, la cuisinière, le paillasse, tous les éléments de la troupe arrangés comme une bande de

grues s'élevèrent si haut qu'on ne les vit plus.

Pendant que tous les assistants demeureraient ébahis d'un tel prodige, il vint un homme qui leur demanda la cause de leur stupeur. Et quand il la sut : — Soyez en paix, leur dit-il, votre sorcier n'est pas perdu; je viens de le voir à l'autre bout de la ville, qui descendait à son auberge avec tout son monde.

Un philosophe, qui cite ce fait comme un tour de magie, et qui n'admet pas qu'on puisse en douter, termine par cette réflexion : — Il faut convenir que le diable fait pour ses amis des facéties bien extraordinaires.

Voici ce qu'on lit dans le *Voyage de Schouten aux Indes orientales* :

« Il y avait au Bengale un charlatan qui, en faisant plusieurs tours de souplesse, prit une canne longue de vingt pieds, au bout de laquelle était une petite planche large de trois ou quatre pouces; il mit cette canne à sa ceinture, après quoi une fille de vingt-deux ans lui vint sauter légèrement par derrière sur les épaules, et, grimpant au haut de la canne, s'assit dessus, les jambes croisées et les bras étendus. Après cela, l'homme, ayant les deux bras balancés, commença à marcher à grands pas, portant toujours cette fille sur le bout de la canne, tendant le ventre pour s'appuyer, et regardant sans cesse en haut pour tenir la machine en équilibre. La fille descendit adroitement, remonta de-rechef et se pencha le ventre sur le bâton, en frappant des mains et des pieds les uns contre les autres. Le charlatan ayant mis alors le bâton sur sa tête, sans le tenir ni des mains ni des bras, cette même fille et une autre petite Moresque de quinze ans montèrent dessus l'une après l'autre; l'homme les porta ainsi autour de la place, en courant et se penchant, sans qu'il leur arrivât le moindre mal. Ces deux mêmes filles marchèrent sur la corde la tête en bas, et firent une multitude d'autres tours de force très-merveilleux. Mais, quoique plusieurs d'entre nous crussent que tous ces tours de souplesse fussent faits par art diabolique, il me semble qu'ils pouvaient se faire naturellement; car ces filles, qui étaient très-adroites, subtiles, et dont les membres étaient grandement agiles, faisaient tout cela à force de s'y être accoutumées et exercées. »

Il y a eu des charlatans de toutes les espèces : en 1728, du temps de Law, le plus fameux des charlatans, un autre, nommé Villars, confia à quelques amis que son oncle, qui avait vécu près de cent ans, et qui n'était mort que par accident, lui avait laissé le secret d'une eau qui pouvait aisément prolonger la vie jusqu'à cent cinquante années, pourvu qu'on fût sobre. Lorsqu'il voyait passer un enterrement, il levait les épaules de pitié. « Si le défunt, disait-il, avait bu de mon eau, il ne serait pas où il est. » Ses amis, auxquels il en donna généreusement, et qui observèrent un peu le régime prescrit, s'en trouvèrent bien et le prônèrent; alors il vendit la bouteille six francs; le débit en fut

prodigieux. C'était de l'eau de Seine avec un peu de nitre. Ceux qui en prirent et qui s'astreignirent au régime, surtout s'ils étaient nés avec un bon tempérament, recouvrèrent en peu de jours une santé parfaite. Il disait aux autres : — C'est votre faute si vous n'êtes pas entièrement guéris. — On sut enfin que l'eau de Villars n'était que de l'eau de rivière; on n'en voulut plus et on alla à d'autres charlatans. Mais celui-là avait fait sa fortune. Voy. ANE, CHÈVRE, ALEXANDRE DE PAPHLAGONIE, etc.

CHARLES-MARTEL. Saint Eucher, évêque d'Orléans, eut une vision, dans laquelle il se crut transporté par un ange dans le purgatoire. Là, il lui sembla qu'il voyait Charles-Martel, qui expiait les pillages qu'il avait faits et ceux qu'il avait soufferts.

A cette vision, on ajoute ce conte que le tombeau de Charles-Martel fut ouvert, et qu'on y trouva un serpent, lequel n'était qu'un démon. Et là-dessus les philosophes, s'en prenant au clergé, l'ont accusé de fraudes. Mais le tombeau de Charles-Martel n'a été ouvert à Saint-Denis que par les profanateurs de 1793.

CHARLEMAGNE. On lit dans la légende de Berthe au grand pied, que Pépin le Bref voulant épouser Berthe, fille du comte de Laon, qu'il ne connaissait pas, ceux qui la lui amenaient lui substituèrent une autre femme que Pépin épousa. Ils avaient chargé des assassins de tuer la princesse dans la forêt des Ardennes. Ayant ému leur pitié, elle en obtint la vie, à condition de se laisser passer pour morte. Elle se réfugia chez un meunier, où elle vécut plusieurs années.

Un jour Pépin, égaré à la chasse, vint chez ce meunier; son astrologue lui annonça qu'il se trouvait là une fille *destinée à quelque chose de grand*. Berthe fut reconnue, rétablie dans ses droits; elle devint mère de Charlemagne. — La légende ajoute que la première épouse de Pépin avait donné le jour à un fils, lequel, par la suite, élu pape sous le nom de Léon III, couronna Charlemagne empereur d'Occident (1).

Il serait long de rapporter ici tous les prodiges que l'on raconte de Charlemagne. Son règne est l'époque chérie de nos romans chevaleresques. On voit toujours auprès de lui des enchanteurs, des géants, des fées. On a même dit qu'il ne porta la guerre en Espagne que parce que saint Jacques lui apparut pour l'avertir qu'il retirât son corps des mains des Sarrasins.

Ses guerres de Saxe ne sont pas moins fécondes en merveilles, et les circonstances de sa vie privée sont rapportées également d'une manière extraordinaire par les chroniqueurs.

On dit qu'en sa vieillesse il devint si éperdument épris d'une Allemande, qu'il en négligea non-seulement les affaires de son royaume, mais même le soin de sa propre personne. Cette femme étant morte, sa passion ne s'éteignit pas, de sorte qu'il continua d'aimer son cadavre, dont il ne voulait pas

(1) Voyez, dans les légendes des commandements de Dieu, la légende de la reine Berthe au grand pied. Voyez

se séparer. L'archevêque Turpin, ayant appris la durée de cette effroyable passion, alla un jour, pendant l'absence du prince, dans la chambre où était le cadavre, afin de voir s'il n'y trouverait pas quelque sort ou maléfice qui fût la cause de ce dérèglement. Il visita exactement le corps mort, et trouva en effet, sous la langue, un anneau, qu'il emporta. Le même jour Charlemagne, étant rentré dans son palais, fut fort étonné d'y trouver une carcasse si puante; et, se réveillant comme d'un profond sommeil, il la fit ensevelir promptement.

Mais la passion qu'il avait eue pour le cadavre, il l'eut alors pour l'archevêque Turpin, qui portait l'anneau : il le suivait partout, et ne pouvait le quitter. Le prélat, effrayé de cette nouvelle folie, et craignant que l'anneau ne tombât en des mains qui en pussent abuser, le jeta dans un lac afin que personne n'en pût faire usage à l'avenir. Dès lors Charlemagne devint amoureux du lac, ne voulut plus s'en éloigner, y bâtit auprès un palais et un monastère, et y fonda la ville d'Aix-la-Chapelle, où il voulut être enseveli. On sent que tout ce récit n'est qu'un conte, mais il est fort répandu. Voy. VÉRIN, etc.

CHARLES LE CHAUVÉ, deuxième du nom de Charles parmi les rois des Francs. Il eut la vision suivante, dont on prétend qu'il a écrit lui-même le détail. — La nuit d'un dimanche, au retour des matines, comme il allait se reposer, une voix terrible vint frapper ses oreilles. — Charles, lui dit cette voix, ton esprit va sortir de ton corps; tu viendras et verras les jugements de Dieu, qui te serviront ou de préservatif ou de présage. Ton esprit, néanmoins, te sera rendu quelque temps après.

A l'instant il fut ravi; celui qui l'enlevait était d'une blancheur éclatante. Il lui mit dans la main un peloton de fil qui jetait une lumière extraordinaire : — Prends ce fil, lui dit-il, et l'attache fortement au pouce de ta main droite, par ce moyen je te conduirai dans les labyrinthes infernaux, séjour de peines et de souffrances.

Aussitôt, le guide marcha devant lui avec vitesse, en dévidant le peloton de fil lumineux. Il le conduisit dans des vallées profondes, remplies de feux et pleines de puits enflammés, où l'on voyait bouillir de la poix, du soufre, du plomb, du bitume.

« Je remarquai, dit le monarque, des prélats et des chefs qui avaient servi mon père et mes aïeux. Quoique tremblant, je ne laissai pas de les interroger, pour apprendre d'eux quelle était la cause de leurs tourments. Ils me répondirent : — Nous avons été les officiers de votre père et de vos aïeux; et, au lieu de les porter eux et leurs peuples à la paix et à l'union, nous avons semé parmi eux la discorde et le trouble : c'est pourquoi nous sommes dans ces souterrains. C'est ici que viendront ceux qui vous environnent et qui nous imitent dans le mal. »

Pendant que, tout tremblant, le roi contait aussi, dans les légendes de l'Histoire de France, la naissance de Charlemagne.

sidérait ces choses, il vit fondre sur lui d'affreux démons, lesquels, avec des crochets de fer enflammé, voulaient se saisir de son peloton de fil et le lui enlever des mains ; mais l'extrême lumière qu'il jetait les empêchait de le happer. Ces mêmes démons cherchèrent à saisir le roi et à le précipiter dans les puits de soufre ; son conducteur le débarrassa des embûches qu'on lui tendait, et le mena sur de hautes montagnes d'où sortaient des torrents de feux qui faisaient fondre et bouillir toutes sortes de métaux.

« Là, dit le roi, je trouvai les âmes de plusieurs seigneurs qui avaient servi mon père et mes frères : les uns y étaient plongés jusqu'au menton, et d'autres à mi-corps. Ils s'écrièrent, en s'adressant à moi : — Hélas ! Charles, vous voyez comme nous sommes punis pour avoir malicieusement semé le trouble et la division entre votre père, vos frères et vous...

« Je ne pouvais, dit le monarque (qui a tout l'air de faire là une brochure politique, dans l'esprit de son époque), je ne pouvais m'empêcher de gémir de leurs peines.

« Je vis venir à moi des dragons dont la gueule enflammée cherchait à m'engloutir ; mon guide me fortifia par le fil du peloton lumineux dont il m'entoura, et cette clarté offusqua si bien les dangereux animaux qu'ils ne purent m'atteindre.

« Nous descendîmes dans une vallée dont un côté était obscur et ténébreux, quoique rempli de fournaies ardentes. Je trouvai le côté opposé très-éclairé et fort agréable. Je m'attachai particulièrement à examiner le côté obscur : j'y vis des rois de ma race tourmentés par d'étranges supplices. Le cœur serré d'ennui et de tristesse, je croyais à tout moment me voir précipité moi-même dans ces gouffres par de noirs géants. La frayeur ne m'abandonna pas.

« De l'autre côté du vallon je remarquai deux fontaines, dont l'une était d'une eau très-chaude, et l'autre plus douce et plus tempérée. Je vis deux tonneaux remplis l'un et l'autre de ces eaux ; dans l'un je reconnus mon père, Louis-le-Débonnaire, qui y était plongé jusqu'aux cuisses. Il me rassura et me dit : — Mon fils Charles, ne craignez rien, je sais que votre esprit retournera dans votre corps ; Dieu a permis que vous vinsiez ici pour voir les peines que mes péchés ont méritées. Si, par des prières et des aumônes, vous me secourez, vous, mes fidèles évêques et tout l'ordre ecclésiastique, je ne tarderai guère à être délivré de ce tonneau. Regardez à votre gauche, ajouta mon père.

« A l'instant je tournai la tête ; je vis deux grands tonneaux d'eau bouillante. — Voilà ce qui vous est destiné, continua-t-il, si vous ne vous corrigez et ne faites pénitence. — Mon guide me dit alors : — Suivez-moi dans la partie qui est à droite de ce vallon, où se trouve toute la gloire du paradis.

« Je ne marchai pas longtemps sans voir au milieu des plus illustres rois mon oncle

Lothaire, assis sur une topaze d'une grandeur extraordinaire et couronné d'un riche diadème ; son fils, Louis, était dans un éclat aussi brillant. A peine m'eut-il aperçu que, d'une voix fort douce, il m'appela et me parla en ces termes : — Charles, qui êtes mon troisième successeur dans l'empire romain, approchez. Je sais que vous êtes venu voir les lieux de supplices et de peines où votre père et mon frère gémissent encore pour quelque temps. Mais, par la miséricorde de Dieu, ils seront bientôt délivrés de leurs souffrances, comme nous-mêmes en avons été retirés, à la prière de saint Pierre, de saint Denis et de saint Remi, que Dieu a établis les patrons des rois et du peuple français. Sachez aussi que vous ne tarderez pas à être détrôné ; après quoi vous vivrez peu.

« Et Louis, se tournant vers moi : — L'empire romain, dit-il, que vous avez possédé, doit passer incessamment entre les mains de Louis, fils de ma fille. — A l'instant j'aperçus ce jeune enfant. — Remettez-lui l'autorité souveraine, continua Louis, et donnez-lui-en les marques en lui confiant ce peloton que vous tenez.

« Sur-le-champ je le détachai de mes doigts pour le lui remettre. Par là il se trouva revêtu de l'empire, et tout le peloton passa dans sa main. A peine en fut-il maître, qu'il devint brillant de lumière ; mon esprit rentra en même temps dans mon corps. — Ainsi, tout le monde doit savoir que, quoi qu'on fasse, il possédera l'empire romain que Dieu lui a destiné ; et quand je serai passé à une autre vie, c'est ce qu'exécutera le Seigneur, dont la puissance s'étend dans tous les siècles sur les vivants et les morts (1). »

Nous le répétons : brochure politique.

CHARLES VI, — roi de France. Ce prince, chez qui on avait déjà remarqué une raison affaiblie, allant faire la guerre en Bretagne, fut saisi en chemin d'une frayeur qui acheva de lui déranger entièrement le cerveau. Il vit sortir d'un buisson, dans la forêt du Mans, un inconnu d'une figure hideuse, vêtu d'une robe blanche, ayant la tête et les pieds nus, qui saisit la bride de son cheval, et lui cria d'une voix rauque : — Roi, ne chevauche pas plus avant ; retourne, tu es trahi ! — Le monarque, hors de lui-même, tira son épée et ôta la vie aux quatre premières personnes qu'il rencontra, en criant : — En avant sur les traîtres !

Son épée s'étant rompue et ses forces épuisées, on le plaça sur un chariot et on le ramena au Mans.

Le fantôme de la forêt est encore aujourd'hui un problème difficile à résoudre. Était-ce un insensé qui se trouvait là par hasard ? Était-ce un émissaire du duc de Bretagne contre lequel Charles marchait ? Tous les raisonnements du temps aboutissaient au merveilleux ou au sortilège. Quoi qu'il en soit, le roi devint tout à fait fou. Un médecin de Laon, Guillaume de Harsely, fut appelé au château de Creil, et, après six mois de

(1) Visio Caroli Calvi de locis poenarum et felicitate

justorum. Manuscripta Bibl. reg., n° 2247, p. 188.

soins et de ménagements, la santé du Roi se trouva rétablie. — Mais, en 1393, son état devint désespéré, à la suite d'une autre imprudence. La Reine, à l'occasion du mariage d'une de ses femmes, donnait un bal masqué. Le Roi y vint déguisé en sauvage, conduisant avec lui de jeunes seigneurs dans le même costume, attachés par une chaîne de fer. Leur vêtement était fait d'une toile enduite de poix-résine, sur laquelle on avait appliqué des étoupes. Le duc d'Orléans, voulant connaître les masques, approcha un flambeau : la flamme se communiqua avec rapidité, les cinq seigneurs furent brûlés ; mais un cri s'étant fait entendre, — Sauvez le Roi, — Charles dut la vie à la présence d'esprit de la duchesse de Berri, qui le couvrit de son manteau et arrêta la flamme.

L'état du Roi empira de cette frayeur et s'aggrava de jour en jour ; le duc d'Orléans fut soupçonné de l'avoir ensorcelé. Jordan de Mejer, de *Divin.*, cap. 43, écrit que ce duc, voulant exterminer la race royale, confia ses armes et son anneau à un apostat, pour les consacrer au diable et les enchanter par des prestiges ; qu'une matrone évoqua le démon dans la tour de Montjoie, près de Ligny ; qu'ensuite le duc se servit des armes ensorcelées pour ôter la raison au roi Charles, son frère, si subtilement, qu'on ne s'en aperçut pas d'abord.

Le premier enchantement, selon cette version, se fit près de Beauvais ; il fut si violent que les ongles et les cheveux en tombèrent au Roi. Le second, qui eut lieu dans le Maine, fut plus fort encore ; personne ne pouvait assurer si le Roi vivait ou non. Aussitôt qu'il revint à lui : — Je vous supplie, dit-il, enlevez-moi cette épée, qui me perce le corps par le pouvoir de mon frère d'Orléans. — C'est toujours Mejer qui parle. Le médecin qui avait guéri le Roi n'existait plus ; on fit venir du fond de la Guienne un charlatan qui se disait sorcier, et qui s'était vanté de guérir le Roi d'une seule parole ; il apportait avec lui un grimoire qu'il appelait *Simagorad*, par le moyen duquel il était maître de la nature. Les courtisans lui demandèrent de qui il tenait ce livre ; il répondit effrontément que « Dieu, pour consoler Adam de la mort d'Abel, le lui avait donné, et que ce livre, par succession, était venu jusqu'à lui. » Il traita le Roi pendant six mois et ne fit qu'irriter la maladie. — Dans ses intervalles lucides, le malheureux prince commandait qu'on enlevât tous les instruments dont il pourrait frapper. — J'aime mieux mourir, disait-il, que de faire du mal. — Il se croyait de bonne foi ensorcelé. Deux moines empiriques, à qui on eut l'imprudence de l'abandonner, lui donnèrent des breuvages désagréables, lui firent des scarifications magiques ; puis ils furent pendus, comme ils s'y étaient obligés en cas que la santé du Roi ne fût point rétablie au bout de six mois de traitement. Au reste, la mode de ce temps-

là était d'avoir près de soi des sorciers ou des charlatans, comme depuis les grands eurent des fous, des nains et des guenons (1).

CHARLES IX, — roi de France. Croirait-on qu'un des médecins astrologues de Charles IX lui ayant assuré qu'il vivrait autant de jours qu'il pourrait tourner de fois sur son talon dans l'espace d'une heure, il se livrait tous les matins à cet exercice solennel pendant cet intervalle de temps, et que les principaux officiers de l'Etat, les généraux, le chancelier, les vieux juges pirouettaient tous sur un seul pied pour imiter le prince et lui faire leur cour (2) !

On assure qu'après le massacre politique de la Saint-Barthélemy, et par suite aussi de l'effroi que lui causaient les conspirateurs, Charles IX vit des corbeaux sanglants, eut des visions effroyables, et reçut par d'affreux tourments le présage de sa mort prématurée. On ajoute qu'il mourut au moyen d'images de cire faites à sa ressemblance, et maudites par art magique, que ses ennemis, les sorciers protestants, faisaient fondre tous les jours par les cérémonies de l'envoûtement, et qui éteignaient la vie du roi à mesure qu'elles se consumaient (3).

En ces temps-là, quand quelqu'un mourait de consommation ou de chagrin, on publiait que les sorciers l'avaient envoûté. Les médecins rendaient les sorciers responsables des malades qu'ils ne guérissaient pas ; — à moins qu'il n'y ait, dans ce crédit universel des sorciers, un mystère qui n'est pas encore expliqué.

CHARLES II, duc de Lorraine. Voy. SABBAT.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne. Il disparut après la bataille de Morat ; et, parmi les chroniqueurs, il en est qui disent qu'il fut emporté par le diable, comme Rodrigue ; d'autres croient qu'il se réfugia en une solitude et se fit ermite. Cette tradition a fait le sujet du roman de M. d'Arlincourt, intitulé *le Solitaire*.

CHARLES II, roi d'Angleterre. Quoique fort instruit, Charles II était, comme son père, plein de confiance dans l'astrologie judiciaire. Il recherchait aussi la pierre philosophale. Voy. ALCHIMIE.

CHARMES, enchantement, sortilège, certain arrangement de paroles, en vers ou en prose, dont on se sert pour produire des effets merveilleux.

Quelquefois les charmeurs ont été des empoisonneurs.

« Dans tous les temps, dit un écrivain anglais, le crime d'empoisonnement a été un fléau pour la société ; aussi les législateurs ont-ils cherché à le frapper des plus rudes châtiments. Dès les premiers siècles de Rome, on trouve déjà en vigueur des lois fortement répressives de ce crime ; mais deux cents ans avant l'ère chrétienne, les mœurs étaient tellement relâchées, et l'empoisonnement si généralement répandu à Rome, qu'au rap-

(1) M. Garinet, Histoire de la magie en France, p. 87.

(2) Curiosités de la littérature, traduit de l'anglais par

Bertin, t. I, p. 249.

(3) Delrio, Disquisit. mag., lib. III, cap. I, quæst. 3

port de Tite-Live, cent cinquante dames romaines furent poursuivies et condamnées pour avoir employé le poison.

Néanmoins, l'art de l'empoisonnement avait fait tant de progrès en Italie, qu'il s'établit à Rome une société de jeunes femmes mariées, dans le but de l'exploiter. Elles avaient pour présidente Hiéronime Sparra, diseuse de bonne aventure; elles aidaient de leurs mystères les héritiers impatients, et les femmes mariées qui voulaient se débarrasser de leurs maris.

Elles furent cependant toutes arrêtées, et toutes elles confessèrent leur crime, à l'exception de Sparra qui fut pendue avec trois autres, tandis que, pour le reste, le fouet ou le bannissement parut un châtiment suffisant.

En France, la Brinvilliers, la Voisin et la Vigoreux, ne furent pas moins célèbres par leurs crimes et par le supplice qui y mit un terme; et si les annales de la justice anglaise n'offrent pas des noms aussi infâmes, on trouve cependant partout la preuve que le crime de l'empoisonnement n'y était pas moins fréquent qu'en France et en Italie.

La manière dont le père d'Hamlet fut empoisonné, bien que rapportée par un revenant, jette quelque lumière sur un des modes d'empoisonnement qui étaient alors usités, et la scène des sorcières, dans la tragédie de *Macbeth*, caractérise aussi parfaitement cette époque superstitieuse et barbare. Il ne sera peut-être pas sans intérêt de la reproduire ici.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour du chaudron qui bouillonne,
Jetons-y le poison d'immenses intestins...

Crapaud, qui, dormant sous la pierre,
As durant trente jours échauffé tes venins,
Bous le premier dans la chaudière.

CHŒUR.

Redoublons de travail et de soin,
Le mystère nous environne,
Nous n'avons que l'enfer pour témoin :
Feu brûle ! et chaudière, bouillonne !

SECONDE SORCIÈRE.

Oeil des lézards dans l'eau pourri,
Filet d'un serpent aquatique,
Poil infect de chauve-souris,
Bouillez dans le chaudron magique !
Aile lugubre des hiboux,
Aiguillon fourchu de vipère,
Pour que l'enchantement s'opère
Dans la marmite mêlez-vous !
Ainsi qu'une infernale soupe
Bouillez dans cette immense coupe
Et formez un charme fatal
De tous les éléments du mal !

CHŒUR.

Le mystère nous environne,
Nous n'avons que l'enfer pour témoin ;
Redoublons de travail et de soin ;
Feu, brûle ! et chaudière, bouillonne !

TROISIÈME SORCIÈRE.

Dent de loup et langue de chien,
Mortie impure de sorcière,
Foie ou de juif ou de païen,
Gueule de requin sanguinaire,
Fiel de bouc, branche de cyprès,
Coupée aux éclipses de lune ;

(1) Traduction de mad. Louise Collet.

(2) Bodin, *Démonomanie*, etc. liv. II, chap. II.

Ciguë arrachée à la brune,
Peau de grenouille de marais,
Ecaille d'un dragon bizarre,
Nez de Turc, lèvre de Tartare,
Doigt d'un enfant mort en naissant,
Qu'on étouffa tout vagissant !
Remplissez la chaudière ardente
Fraise de tigre, pattes, yeux,
Et faites, ingrédients hideux,
La bouillie épaisse et gluante (1).

Mais il y a des charmes moins affreux. Une femme, de je ne sais quelle contrée, ayant grand mal aux yeux, s'en alla à une école publique et demanda à un écolier quelques mots magiques qui pussent charmer son mal et le guérir, lui promettant récompense.

L'écolier lui donna un billet enveloppé dans un chiffon et lui défendit de l'ouvrir. Elle le porta et guérit. Une des voisines ayant eu la même maladie porta le billet et guérit pareillement. Ce double incident excita leur curiosité, elles développent le chiffon et lisent : « Que le diable t'écarchille les deux yeux et te les bouche avec de la boue... »

Delrio cite un sorcier qui, en allumant une certaine lampe charmée, excitait toutes les personnes qui étaient dans la chambre, quelque graves et réservées qu'elles fussent, à danser devant lui. « Ces sortes de charmes, dit-il, s'opèrent ordinairement par des paroles qui font agir le diable. »

Toute l'antiquité a remarqué que les sorciers charmaient les serpents, qui quelquefois tuent le charmeur. Un sorcier de Salzbouurg, devant tout le peuple, fit assembler en une fosse tous les serpents d'une lieue à la ronde, et là, les fit tous mourir, hormis le dernier qui était grand, lequel sautant furieusement contre le sorcier le tua.

« En quoi il appert que ce n'est pas le mot *hipokindo*, comme dit Paracelse, ni autres mots semblables, ni certaines paroles du psaume 91, qui font seules ces prodiges ; car comment les serpents eussent-ils ouï la voix d'un homme d'une lieue à la ronde, si le diable ne s'en fût mêlé (2). »

Nicéas indique à ce propos un charme qui s'opère sans le secours des paroles : « On tue un serpent, une vipère et tout animal portant aiguillon, dit-il, en crachant dessus avant déjeuner... » Figuié prétend qu'il a tué diverses fois des serpents de cette manière, mouillant de sa salive un bâton ou une pierre, et en donnant un coup sur la tête du serpent.... »

On cite un grand nombre d'autres charmes dont les effets sont moins vrais qu'étonnants. Dans quelques villages du Finistère, on emploie celui-ci : on place secrètement sur l'autel quatre pièces de six liards, qu'on pulvérise après la messe ; et cette poussière, avalée dans un verre de vin, de cidre ou d'eau-de-vie, rend invulnérable à la course et à la lutte (3). Ces charmes se font au reste à l'insu du curé ; car l'Eglise a toujours sévèrement interdit ces superstitions.

Le grand Grimoire donne un moyen de charmer les armes à feu et d'en rendre l'ef-

(3) Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 195.

set infailible; il faut dire en les chargeant : « Dieu y ait part, et le diable la sortie; » et, lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe gauche sur la droite: *Non tradas... Mathon. Amen*, etc.

La plupart des charmes se font ainsi par des paroles dites ou tracées dans ce sens; charme vient du mot latin *carmen*, qui signifie non-seulement des vers et de la poésie, mais une formule de paroles déterminées dont on ne doit point s'écarter. On nommait *carmina* les lois, les formules des juriconsultes, les déclarations de guerre, les clauses d'un traité, les évocations des dieux (1). Tite-Live appelle *lex horrendi carminis* la loi qui condamnait à mort Horace meurtrier de sa sœur.

Quand les Turcs ont perdu un esclave qui s'est enfui, ils écrivent une conjuration sur un papier qu'ils attachent à la porte de la hutte ou de la cellule de cet esclave, et il est forcé de revenir au plus vite devant une main invisible qui le poursuit à grands coups de bâton (2).

Plin dit que, de son temps, par le moyen de certains charmes, on éteignait les incendies, on arrêtait le sang des plaies, on remettait les membres disloqués, on guérissait la goutte, on empêchait un char de verser, etc. — Tous les anciens croyaient fermement aux charmes, dont la formule consistait ordinairement en certains vers grecs ou latins.

Bodin rapporte, au chap. 5 du liv. 3 de la *Démonomanie*, qu'en Allemagne les sorcières tarissent par charmes le lait des vaches, et qu'on s'en venge par un contre-charme qui est tel :

On met bouillir dans un pot du lait de la vache tarie, en récitant certaines paroles (Bodin ne les indique pas) et frappant sur le pot avec un bâton. En même temps le diable frappe la sorcière d'autant de coups, jusqu'à ce qu'elle ait ôté le charme.

On dit encore que si, le lendemain du jour où l'on est mis en prison, on avale à jeun une croûte de pain sur laquelle on aura écrit : *Senózam, Gozoza, Gober, Dom*, et qu'on dorme ensuite sur le côté droit, on sortira avant trois jours.

On arrête les voitures en mettant au milieu du chemin un bâton sur lequel soient écrits ces mots : *Jerusalem, omnipotens*, etc., *convertis-toi, arrête-toi là*. Il faut ensuite traverser le chemin par où l'on voit arriver les chevaux.

On donne à un pistolet la portée de cent pas, en enveloppant la balle dans un papier où l'on a inscrit le nom des trois rois. On aura soin, en ajustant, de retirer son haleine, et de dire : « Je te conjure d'aller droit où je veux tirer. »

Un soldat peut se garantir de l'atteinte des armes à feu avec un morceau de peau de loup ou de bouc, sur lequel on écrira, quand

le soleil entre dans le signe du bélier : « Arquebuse, pistolet, canon ou autre arme à feu, je te commande que tu ne puisses tirer de par l'homme, etc. »

On guérit un cheval encloué en mettant trois fois les pouces en croix sur son pied, en prononçant le nom du dernier assassin mis à mort, en récitant trois fois certaines prières (3)...

Il y a une infinité d'autres charmes.

On distingue le charme de l'enchantement, en ce que celui-ci se faisait par des chants. Souvent on les a confondus. Voy. CONTRE-CHARMES, ENCHANTEMENTS, MALÉFICES, TALISMANS, PAROLES, PHILACTÈRES, LIGATURES, CHASSE, PHILTRES, etc.

CHARTIER (ALAIN), poète du commencement du quinzième siècle. On lui attribue un traité sur la *Nature du feu de l'Enfer*, que que nous ne sommes pas curieux de connaître.

CHARTUMINS, sorciers chaldéens, qui étaient en grand crédit du temps du prophète Daniel.

CHASDINS, astrologues de la Chaldée. Ils tiraient l'horoscope, expliquaient les songes et les oracles, et prédisaient l'avenir par divers moyens.

CHASSANION (JEAN DE), écrivain protestant du seizième siècle. On lui doit le livre « *Des grands et redoutables jugements et punitions de Dieu* advenus au monde, principalement sur les grands, à cause de leurs méfaits. » In-8°, Morges, 1581. Dans cet ouvrage très-partial, il se fait de grands miracles en faveur des protestants; ce qui est prodigieux. Chassanion a écrit aussi un volume sur les géants (4).

CHASSE. — *Secrets merveilleux pour la chasse*.

Mélez le sucre de jusquiame avec le sang et la peau d'un jeune lièvre; cette composition attirera tous les lièvres des environs.

Pendez le gui de chêne avec une aile d'hirondelle à un arbre; tous les oiseaux s'y rassembleront de deux lieues et demie.

On dit aussi qu'un crâne d'homme, caché dans un colombier y attire tous les pigeons d'alentour.

Faites tremper une graine, celle que vous voudrez, dans la lie de vin, puis jetez-la aux oiseaux; ceux qui en tâteront s'enivreront, et se laisseront prendre à la main.

Et le Petit Albert ajoute :

« Ayez un hibou que vous attacherez à un arbre : allumez tout près un gros flambeau, faites du bruit avec un tambour; tous les oiseaux viendront en foule pour faire la guerre au hibou et on en tuera autant qu'on voudra avec du menu plomb. »

Pour la chasse de Saint-Hubert, voyez VENEUR. Voyez aussi ARTHUS, M. DE LAFORET, etc.

Les chasseurs des monts Ourals sont su-

(1) Bergier, Dictionnaire théologique, au mot *Charme*.

(2) Leloyer, Hist. et disc. des spectres, liv. IV, ch. XXI.

(3) Thiery, Traité des superstitions.

(4) De Gigantibus eorumque reliquiis atque iis quæ ante annos aliquot nostra ætate in Gallia reperta sunt. In-8°. Bâle, 1580.

perstitieux, comme tous les chasseurs. Ainsi un chasseur de ces sauvages contrées ne cherchera tout le jour les écureuils qu'au haut des sapins rouges, si le premier qu'il a tué le matin s'est trouvé sur un arbre de cette espèce; et il est fermement convaincu qu'il en chercherait en vain ailleurs. Il ne porte ses regards, pendant toute la journée, que sur les arbres de la nature de celui qui lui a offert son premier gibier.

En 1832, on vit à Francfort, aux premiers jours du printemps, un chasseur surnaturel qui est supposé habiter les ruines du vieux château gothique de Rodenstein. Il traversa les airs dans la nuit, avec grand fracas de meutes, de cors de chasse, de roulements de voitures, ce qui infailliblement annonce la guerre selon le préjugé du peuple.

CHASSEN (NICOLAS), petit sorcier de Franeker, au dix-septième siècle; il se distingua dès l'âge de seize ans. Ce jeune homme, Hollandais et calviniste, étant à l'école, faisait des grimaces étranges, roulait les yeux et se contournait tout le corps; il montrait à ses camarades des cerises mûres au milieu de l'hiver; puis, quand il les leur avait offertes, il les retirait vivement et les mangeait.

Dans le préche, où les écoliers avaient une place à part, il faisait sortir de l'argent du banc où il était assis. Il assurait qu'il opérait tous ces tours par le moyen d'un esprit malin qu'il appelait Sérug. — Balthazar Bekker dit, dans *le monde enchanté* (1), qu'étant allé à cette école, il vit, sur le plancher, un cercle fait de craie, dans lequel on avait tracé des signes dont l'un ressemblait à la tête d'un coq; quelques chiffres étaient au milieu. Il remarqua aussi une ligne courbe comme la poignée d'un moulin à bras; tout cela était à demi effacé.

Les écoliers avaient vu Chassen faire ces caractères magiques. Lorsqu'on lui demanda ce qu'ils signifiaient, il se tut d'abord; il dit ensuite qu'il les avait faits pour jouer. On voulut savoir comment il avait des cerises et de l'argent; il répondit que l'esprit les lui donnait.

— Qui est cet esprit?

— *Beelzébuth*, répondit-il.

Il ajouta que le diable lui apparaissait sous forme humaine quand il avait envie de lui faire du bien, d'autres fois sous forme de bouc ou de veau; qu'il avait toujours un pied contrefait; etc.

Mais, dit Bekker, on finit par reconnaître que tout cela n'était qu'un jeu que Chassen avait essayé pour *se rendre considérable* parmi les enfants de son âge; on s'étonne seulement qu'il ait pu le soutenir devant tant de *personnes d'esprit* pendant plus d'une année.

CHASSI, démon auquel les habitants des

(1) Tome IV, p. 154.

(2) Discours sommaire des sortilèges et vénéfices, tirés des procès criminels jugés au siège royal de Montmorillon, en Poitou, en l'année 1599, p. 19.

(3) Saint-Foix, Essais sur Paris, t. II, p. 300.

(4) Quelquefois ils laissent à leur chat par testament

illes Mariannes attribuent le pouvoir de tourmenter ceux qui tombent dans ses mains. L'enfer est pour eux *la maison de Chassi*.

CHASTENET (LÉONARDE), vieille femme de quatre-vingts ans, mendiante en Poitou, vers 1591, et sorcière. Confrontée avec Mathurin Bonnevault, qui soutenait l'avoir vue au sabbat, elle confessa qu'elle y était allée avec son mari; que le diable, qui s'y montrait en forme de bouc, était une bête fort puante. Elle nia qu'elle eût fait aucun maléfice. Cependant elle fut convaincue, par dix-neuf témoins, d'avoir fait mourir cinq laboureurs et plusieurs bestiaux. Quand elle se vit condamnée, pour ces crimes reconnus, elle confessa qu'elle avait fait pacte avec le diable, lui avait donné de ses cheveux, et promis de faire tout le mal qu'elle pourrait; elle ajouta que la nuit, dans sa prison, le diable était venu à elle, en forme de chat, «auquel, ayant dit qu'elle voudrait être morte, icelui diable lui avait présenté deux morceaux de cire, lui disant qu'elle en mangeât, et qu'elle mourrait; ce qu'elle n'avait voulu faire. Elle avait ces morceaux de cire; on les visita, et on ne put juger de quelle matière ils étaient composés. Cette sorcière fut donc condamnée, et ces morceaux de cire brûlés avec elle (2). »

CHASTETÉ. Les livres de secrets merveilleux, qui ne respectent rien, indiquent des potions qui, selon eux, ont pour effet de révéler la chasteté, mais qui, selon l'expérience, ne révèlent rien du tout.

CHAT. Le chat tient sa place dans l'histoire de la superstition. Un soldat romain ayant tué, par mégarde, un chat en Egypte, toute la ville se souleva; ce fut en vain que le roi intercédait pour lui, il ne put le sauver de la fureur du peuple. Observons que les rois d'Egypte avaient rassemblé, dans Alexandrie, une bibliothèque immense, et qu'elle était publique: les Egyptiens cultivaient les sciences, et n'en adoraient pas moins les chats (3).

Mahomet avait beaucoup d'égards pour son chat. L'animal s'était un jour couché sur la manche pendante de la veste du prophète, et semblait y méditer si profondément, que Mahomet, pressé de se rendre à la prière, et n'osant le tirer de son extase, coupa, dit-on, la manche de sa veste. A son retour, il trouva son chat qui revenait de son assoupissement, et qui, s'apercevant de l'attention de son maître, se leva pour lui faire la révérence, et plia le dos en arc. Mahomet comprit ce que cela signifiait; il assura au chat, qui faisait le gros dos, une place dans son paradis. Ensuite, passant trois fois la main sur l'animal, il lui imprima, par cet attouchement, la vertu de ne jamais tomber que sur ses pattes. Ce conte n'est pas ridicule chez les Turcs (4).

une rente viagère. Il existe au Caire, tout près de Bal-el Naza (porte de la Victoire) un hôpital de ces animaux; on y recueille les chats malades et sans asile; les fenêtres sont souvent encombrées d'hommes et de femmes qui leur donnent à manger à travers les barreaux.

Voici une anecdote où le chat joue un mauvais rôle ; il est vrai que c'est un chat sauvage.

Un aide-de-camp du maréchal de Luxembourg vint loger dans une auberge, dont la réputation n'était pas rassurante. Le diable, disait-on, arrivait toutes les nuits dans une certaine chambre, tordait le cou à ceux qui osaient y coucher, et les laissait étranglés dans leur lit.

Un grand nombre de voyageurs remplissant l'auberge quand l'aide-de-camp y entra, on lui dit qu'il n'y avait malheureusement de vide que la chambre fréquentée par le diable, où personne ne voulait prendre gîte.

— Oh ! bien, moi, répondit-il, je ne serai pas fâché de lier connaissance avec lui ; qu'on fasse mon lit dans la chambre en question, je me charge du reste.

Vers minuit, l'officier vit descendre le diable par la cheminée, sous la figure d'une bête furieuse, contre laquelle il fallut se défendre. Il y eut un combat acharné, à coups de sabre de la part du militaire, à coups de griffes et de dents de la part de la bête ; cette lutte dura une heure. Mais le diable finit par rester sur la place ; l'aide-de-camp appela du monde : on reconnut un énorme chat sauvage, qui, selon le rapport de l'hôte, avait déjà étranglé quinze personnes (1).

Il y avait jadis à Paris, un usage peu gracieux et dont on n'a jamais bien expliqué l'origine. On brûlait une ou deux douzaines de chats dans le feu de la Saint-Jean. Ce feu de joie s'allumait autour d'un mât élevé sur la place de Grève. Les chats, retenus dans des paniers, étaient lâchés lorsque le feu flamboyait tout autour d'eux. Ils n'avaient de retraite que le mât, au haut duquel ils grimpaient en triste désespoir, pour être étouffés par la fumée, ou retomber dans les flammes. M. Frédéric Soulié mentionne cette coutume dans un de ses récits.

« Cependant, le roi Charles IX était arrivé. On lui avait remis une torche de cire blanche de deux livres, garnie de deux poignées de velours rouge. Sa Majesté s'était approchée de l'arbre de la Saint-Jean, en avait allumé les premiers fagots, puis était remontée à l'Hôtel-de-Ville. Peu à peu le feu gagna les bourrées - cotterets et les tonneaux vides accumulés à une grande hauteur autour de l'arbre ; et alors, tandis que Michel Noiret, trompette-juré du roi, et six compagnons trompettes sonnaient des fanfares, on vit un spectacle réjouissant. Les chats, amarrés et retenus jusque-là au pied de l'arbre, se prirent à s'élancer de toutes façons ; les uns grimpant jusqu'au plus haut de l'arbre pour retomber dans la fournaise allumée au pied ; d'autres s'y précipitant de rage et s'y débattant avec des hurlements qui dominaient le bruit des trompettes. Tout à coup, du milieu des flammes, on vit s'élancer un maître chat qui gravit jusqu'à la plus fine pointe du mât, et qui, de cette hau-

teur, tournait autour de lui des yeux aussi flamboyants que le feu lui-même, et en même temps on entendit par-dessus les rires de la multitude la voix d'une vieille femme qui criait de toutes ses forces :

« Le voilà Martial, mon chat Martial, Martial ! Martial ! »

« La vieille avait reconnu son chat. L'animal reconnut aussi la voix de sa maîtresse ; car, au moment où il était près de disparaître dans les tourbillons de flammes, il se lança d'un bon prodigieux et tomba au delà du cercle de feu qui entourait l'arbre. Les sergents qui veillaient autour pour l'attiser, voulurent frapper le chat ; mais il s'enfuit du côté de sa maîtresse au milieu des rires de la cour et du peuple, ravis de voir cet animal sauvé par son intrépidité. »

On lit dans la *Démonomanie de Bodin* (2), que des sorciers de Vernon, auxquels on fit le procès en 1566, fréquentaient et s'assemblaient ordinairement dans un vieux château sous la forme d'un nombre infini de chats. Quatre hommes, qui avaient résolu d'y coucher, se trouvèrent assaillis par cette multitude de chats ; l'un de ces hommes y fut tué, les autres blessés ; néanmoins ils blessèrent aussi plusieurs chattes, qui se trouvèrent après en forme de femmes, mais bien réellement mutilées...

On sait que les chats assistent au sabbat, qu'ils y dansent avec les sorcières, et que lesdites sorcières, aussi bien que le diable leur maître, prennent volontiers la figure de cet animal. On lit dans Boguet qu'un laboureur près de Strasbourg fut assailli par trois gros chats, et qu'en se défendant il les blessa sérieusement. Une heure après, le juge fit demander le laboureur et le mit en prison pour avoir maltraité trois dames de la ville. Le laboureur étonné assura qu'il n'avait maltraité que des chats, et en donna les preuves les plus évidentes : il avait gardé de la peau. On le relâcha, parce qu'on vit que le diable était coupable en cette affaire.

On ne finirait pas si on rappelait tout ce que les démonomanes ont rêvé sur les chats. Boguet dit encore que la chatte, étant frottée d'une herbe appelée népeta, conçoit sur-le-champ, cette herbe suppléant au défaut du mâle (3). Les sorciers se servent aussi de la cervelle des chats pour donner la mort ; car c'est un poison, selon Bodin et quelques-autres (4).

Les matelots américains croient que si d'un navire on jette un chat vivant dans la mer, on ne manque jamais d'exciter une furieuse tempête. Voy. *BLOKULA*, *BEURRE DES SORCIÈRES*, *MÉTAMORPHOSES*, etc.

CHATEAU DU DIABLE. Plusieurs vieux manoirs portent ce nom dans des traditions et des contes populaires.

Le château de Ronquerolles.

Dans les *Mémoires du Diable*, livre dont nous ne pouvons, malgré le talent de l'auteur, recommander la lecture, M. Frédéric Soulié

(1) Gabrielle de P***, *Hist. des fantômes et des démons*, etc., p. 203.

(2) Chap. iv, liv. II, p. 257.

(3) *Discours des sorciers*, ch. xiv, p. 81.

(4) Bodin, *Démonomanie des sorciers*, liv. III, ch. II, p. 326.

débute par une scène et des détails qui réclament leur place dans ce livre. Nous croyons devoir les transcrire en partie.

« Le 1^{er} janvier 18..., le baron François-Armand de Luizzi était assis au coin de son feu, dans son château de Ronquerolles. Quoique je n'aie pas vu ce château depuis plus de vingt ans, je me le rappelle parfaitement. Contre l'ordinaire des châteaux féodaux, il était situé au fond d'une vallée; il consistait alors en quatre tours liées ensemble par quatre corps de bâtiment, les tours et les bâtiments surmontés de toits aigus en ardoise, chose rare dans les Pyrénées.

« Ainsi, quand on apercevait ce château du haut des collines qui l'entouraient, il paraissait plutôt une habitation du seizième ou du dix-septième siècle qu'une forteresse de l'an 1327, époque à laquelle il avait été bâti.

« Aujourd'hui que nous savons que de tous les matériaux durables le fer est celui qui dure le moins, je me garderai bien de dire que Ronquerolles semblait être bâti de fer, tant l'action des siècles l'avait respecté; mais ce que je dois affirmer, c'est que l'état de conservation de ce vaste bâtiment était véritablement très-remarquable. On eût dit que c'était quelque caprice d'un riche amateur du gothique qui avait élevé la veille ces murs, intacts, dont pas une pierre n'était dégradée, qui avait dessiné ces arabesques fleuries dont pas une ligne n'était rompue, dont aucun détail n'était mutilé. Cependant, de mémoire d'homme on n'avait vu personne travailler à l'entretien ou à la réparation de ce château.

« Il avait pourtant subi plusieurs changements depuis le jour de sa construction, et le plus singulier est celui qu'on remarquait lorsqu'on approchait de Ronquerolles du côté du midi. Aucune des six fenêtres qui occupaient la façade de ce côté n'était semblable aux autres. La première à gauche était une fenêtre en ogive, portant une croix de pierre à arêtes tranchées qui la partageaient en quatre compartiments garnis de vitraux à demeure. Celle qui suivait était pareille à la première, à l'exception des vitraux, qu'on avait remplacés par un vitrage blanc à losanges de plomb porté dans des cadres de fer mobiles. La troisième avait perdu son ogive et sa croix de pierre. L'ogive semblait avoir été fermée par des briques, et une épaisse menuiserie, où se mouvaient ce que nous avons appelé depuis des croisées à guillotine, tenait la place du vitrage à cadres de fer. La quatrième, ornée de deux croisées, l'une intérieure, l'autre extérieure, toutes deux à espagnolettes et à petites vitres, était en outre défendue par un contrevent peint en rouge. La cinquième n'avait qu'une croisée à grands carreaux, plus une persienne peinte en vert. Enfin, la sixième était ornée d'une vaste glace sans tain, derrière laquelle on voyait un store peint des plus vives couleurs. Cette dernière fenêtre était en outre fermée par des contrevents rembourrés.

« Le mur uni continuait après ces fenêtres, dont la dernière avait paru aux regards des

habitants de Ronquerolles le lendemain de la mort du baron Hugues-François de Luizzi, père du baron Armand-François de Luizzi, et le matin du 1^{er} janvier 18..., sans qu'on pût dire qui l'avait percée et arrangée comme elle, l'était.

« Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que la tradition racontait que toutes les autres croisées s'étaient ouvertes de la même façon et dans une circonstance pareille, c'est-à-dire sans qu'on eût vu exécuter les moindres travaux, et toujours le lendemain de la mort de chaque propriétaire successif du château. Un fait certain, c'est que chacune de ces croisées était celle d'une chambre à coucher qui avait été fermée pour ne plus se rouvrir, du moment que celui qui eût dû l'occuper toute sa vie avait cessé d'exister.

« Probablement si Ronquerolles avait été constamment habité par ses propriétaires, tout cet étrange mystère eût grandement agité la population; mais depuis plus de deux siècles, chaque nouvel héritier des Luizzi n'avait paru que durant vingt-quatre heures dans ce château, et l'avait quitté pour n'y plus revenir. Il en avait été ainsi pour le baron Hugues-François de Luizzi; et son fils François-Armand de Luizzi, arrivé le 1^{er} 18..., avait annoncé son départ pour le lendemain.

« Le concierge n'avait appris l'arrivée de son maître qu'en le voyant entrer dans le château; l'étonnement de ce brave homme s'était changé en terreur, lorsque, voulant faire préparer un appartement au nouveau venu, il vit celui-ci se diriger vers le corridor où étaient situées les chambres mystérieuses dont nous avons parlé, et ouvrir avec une clef qu'il tira de sa poche une porte que le concierge ne connaissait pas encore, et qui s'était percée sur le corridor intérieur comme la croisée s'était ouverte sur la façade. La même variété se remarquait pour les portes comme pour les croisées. Chacune était d'un style différent, et la dernière était en bois de palissandre incrusté de cuivre. Le mur continuait après les portes dans le corridor, comme il continuait à l'extérieur après les croisées sur la façade. Entre ces deux murs nus et impénétrables, il se trouvait probablement d'autres chambres. Mais destinées sans doute aux héritiers futurs des Luizzi, elles demeuraient, comme l'avenir auquel elles appartenaient, inaccessibles et fermées. Celles que nous pourrions appeler les chambres du passé étaient de même closes et inconnues, mais elles avaient cependant gardé les ouvertures par lesquelles on y pouvait pénétrer; la nouvelle chambre, la chambre du présent si vous voulez, était seule ouverte; et durant toute la journée du 1^{er} janvier; tous ceux qui le voulurent y pénétrèrent librement.

« Ce corridor, qui en vérité nous paraît un peu sentir l'allégorie, ne parut sentir à Armand de Luizzi que l'humidité et le froid; et il ordonna qu'on allumât un grand feu dans la cheminée en marbre blanc de sa nouvelle chambre. Il y resta toute la journée

pour régler les comptes de la propriété de Ronquerolles; en ce qui concernait le château, ils ne furent pas longs. Ronquerolles ne rapportait rien et ne coûtait rien. Mais Armand de Luizzi possédait aux environs quelques fermes dont les baux étaient expirés et qu'il voulait renouveler...

« La journée entière se passa à discuter et à arrêter les bases des nouveaux contrats, et ce ne fut que le soir venu qu'Armand de Luizzi se trouvaseul. Il était assis au coin de son feu; une table sur laquelle brûlait une seule bougie était près de lui. Pendant qu'il restait plongé dans ses réflexions, la pendule sonna successivement minuit, minuit et demi, une heure. Luizzi se leva et se mit à se promener avec agitation. Armand était un homme d'une taille élevée; l'allure naturelle de son corps dénotait la force, et l'expression habituelle de ses traits annonçait la résolution. Cependant il tremblait, et son agitation augmentait à mesure que l'aiguille approchait de deux heures. Quelquefois il s'arrêtait pour écouter si un bruit extérieur ne se faisait pas entendre; mais rien ne troublait le silence solennel dont il était entouré. Enfin, Armand entendit ce petit choc produit par l'échappement de la pendule et qui précède l'heure qui va sonner. Une pâleur subite et profonde se répandit sur son visage; il demeura un moment immobile et ferma les yeux comme un homme qui va se trouver mal. A ce moment le premier coup de deux heures résonna dans le silence. Ce bruit sembla réveiller Armand de son affaiblissement; et avant que le second coup ne fût sonné, il avait saisi une petite clochette d'argent posée sur sa table et l'avait violemment agitée en disant ce seul mot :

« — Viens.

« Tout le monde peut avoir une clochette d'argent; tout le monde peut l'agiter à deux heures précises du matin et en disant ce mot : — Viens ! — Mais très-probablement il n'arrivera personne, ce qui arriva à Armand de Luizzi. La clochette qu'il avait secouée ne rendit qu'un son faible et ne frappa qu'un coup unique qui vibra tristement et sans éclat. Lorsqu'il prononça le mot — viens ! — Armand y mit tout l'effort d'un homme qui crie pour être entendu de loin, et cependant sa voix poussée avec vigueur de sa poitrine, ne put arriver à ce ton résolu et impératif qu'il avait voulu lui donner; il sembla que ce fût une timide supplication qui s'échappait de sa bouche; et lui-même s'étonnait de cet étrange résultat, lorsqu'il aperçut à la place qu'il venait de quitter un être, qui pouvait être un homme, car il en avait l'air assuré; qui pouvait être une femme, car il en avait le visage et les membres délicats; et qui était assurément le diable, car il n'était entré par nulle part et avait simplement paru.

« Son costume consistait en une robe de chambre à manches plates, qui ne disait rien du sexe de l'individu qui la portait.

« Armand de Luizzi observa en silence ce singulier personnage, tandis qu'il se casait commodément dans le fauteuil à la Voltaire

qui était près du feu. Le diable, car c'était lui-même, se pencha négligemment en arrière et dirigea vers le feu l'index et le pouce de sa main blanche et effilée; ces deux doigts s'allongèrent indéfiniment comme une paire de pincettes et prirent un charbon dans le feu. Le diable, car c'était le diable en personne, y alluma un cigare qu'il prit sur la table. A peine en eut-il aspiré une bouffée, qu'il rejeta le cigare avec dégoût, et dit à Armand de Luizzi : — Est-ce que vous n'avez pas de tabac de contrebande ?

« Armand ne répondit pas.

— « En ce cas, acceptez du mien, reprit le diable.

« Et il tira de la poche de sa robe de chambre un petit porte-cigares d'un goût exquis. Il prit deux cigarettes, en alluma une au charbon qu'il tenait toujours et le présenta à Luizzi. Celui-ci le repoussa du geste, et le diable lui dit d'un ton fort naturel : Ah ! vous faites le dédaigneux, mon cher, tant pis.

« Puis il se mit à fumer, sans cracher, le corps penché en arrière et en sifflant de temps en temps un air de contredanse, qu'il accompagnait d'un petit mouvement de tête tout à fait impertinent....

« Armand demeurait toujours immobile devant ce diable étrange. Enfin il rompit le silence; et s'armant de cette voix vibrante et saccadée qui constitue la mélodie du drame moderne, il dit :

— « Fils de l'enfer, je t'ai appelé....

— « D'abord, mon cher, dit le diable en l'interrompant, je ne sais pas pourquoi vous me tutoyez. C'est de fort mauvais goût. C'est une habitude qu'ont prise entre eux ceux que vous appelez les artistes. Faux semblant d'amitié, qui ne les empêche pas de s'envier, de se haïr et de se mépriser. C'est une forme de langage que vos romanciers et vos dramaturges ont affectée à l'expression des passions poussées à leur plus haut degré, et dont les gens bien nés ne se servent jamais. Vous qui n'êtes ni homme de lettres ni artiste, je vous serai fort obligé de me parler comme au premier venu; ce qui sera beaucoup plus convenable. Je vous ferai observer aussi qu'en m'appelant fils de l'enfer, vous dites une de ces bêtises qui ont cours dans toutes les langues connues. Je ne suis pas plus le fils de l'enfer que vous n'êtes le fils de votre chambre parce que vous l'habitez.

« Tu es pourtant celui que j'ai appelé, répondit Armand en affectant une grande puissance dramatique.

« Le diable regarda Armand de travers et répondit avec une supériorité marquée :

— « Vous êtes un faquin. Est-ce que vous croyez parler à votre groom ?

— « Je parle à celui qui est mon esclave, s'écrie Luizzi en posant la main sur la clochette qui était devant lui.

« — Comme il vous plaira, monsieur le baron, reprit le diable. Mais, par ma foi, vous êtes bien un véritable jeune homme de notre époque, ridicule et butor. Puisque vous êtes si sûr de vous faire obéir, vous pourriez bien me parler avec politesse, cela vous coûterait

peu. D'ailleurs, ces manières-là sont bonnes pour les manants parvenus qui, parce qu'ils se vautrent dans le fond de leur calèche, s'imaginent qu'ils ont l'air d'y être habitués. Vous êtes de vieille famille; vous portez un assez beau nom, vous avez très-bon air, et vous pourriez vous passer de ridicules pour vous faire remarquer.

— « Le diable fait de la morale ! c'est étrange... »

« Ce dialogue avait eu lieu entre ce personnage surnaturel et Armand de Luizzi, sans que l'un ou l'autre eût changé de place.

« Jusqu'à ce moment Luizzi avait parlé plutôt pour ne point paraître interdit que pour dire ce qu'il voulait. Il s'était remis peu à peu de son trouble et de l'étonnement que lui avaient causé la figure et les manières de son interlocuteur; et il résolut d'aborder un autre sujet de conversation, sans doute plus important pour lui.

« Il prit donc un second fauteuil, s'assit de l'autre côté de la cheminée, et examina le diable de plus près. Il acheva son inspection en silence, et, persuadé qu'une lutte d'esprit ne lui réussirait pas avec cet être inexplicable, il prit sa clochette d'argent et la fit sonner encore une fois. — A ce commandement, car c'en était un, le diable se leva et se tint debout devant Armand de Luizzi dans l'attitude d'un domestique qui attend les ordres de son maître. Ce mouvement, qui n'avait duré qu'un dixième de seconde, avait apporté un changement complet dans la physionomie et le costume du diable. L'être fantastique de tout à l'heure avait disparu, et Armand vit à sa place un rustre en livrée avec des mains de bœuf dans des gants de coton blanc, une trogné avinée sur un gilet rouge, des pieds plats dans ses gros souliers, et point de mollets dans ses guêtres.

« — Voilà, m'sieur, dit le nouveau paru.

« — Qui es-tu ? s'écria Armand, blessé de cet air de bassesse insolente et brute, caractère universel du domestique français.

— « J'en ne suis pas le valet du diable, je n'en fais pas plus qu'on ne m'en dit; mais je fais ce qu'on me dit.

« — Et que viens-tu faire ici ?

« — J'attends les ordres de m'sieur.

« — Ne sais-tu pas pourquoi je t'ai appelé ?

« — Non, m'sieur.

« — Tu mens ?

« — Oui, m'sieur.

« — Comment te nommes-tu ?

« — Comme voudra m'sieur.

« — N'as-tu pas un nom de baptême ?

« Le diable ne bougea pas; mais tout le château se mit à rire depuis la girouette jusqu'à la cave. Armand eut peur, et pour ne pas le laisser voir, il se mit en colère. C'est un moyen aussi connu que celui de chanter.

« — Enfin, réponds, n'as-tu pas un nom ?

« — J'en ai tant qu'il vous plaira. J'ai servi sous toute espèce de nom...

« — Tu es donc mon domestique ?

« — Il a bien fallu. J'ai essayé de venir vers vous à un autre titre; vous m'avez parlé comme à un laquais. Ne pouvant vous forcer

à être poli, je me suis soumis à être insolent, et me voilà comme sans doute vous me désirez. M'sieur n'a-t-il rien à m'ordonner ?

« — Oui, vraiment. Mais j'ai aussi un conseil à te demander.

« — M'sieur permettra que je lui dise que consulter son domestique c'est faire de la comédie du XVII^e siècle.

« — Où as-tu appris ça ?

« — Dans les feuilletons des grands journaux.

« — Tu les as donc lus ? Eh bien ! qu'en penses-tu ?

« — Pourquoi voulez-vous que je pense quelque chose de gens qui ne pensent pas ?

« Luizzi s'arrêta encore, s'apercevant qu'il n'arrivait pas plus à son but avec ce nouveau personnage qu'avec le précédent. Il saisit sa sonnette; mais avant de l'agiter, il dit au diable :

« — Quoique tu sois le même esprit sous une forme différente, il me déplaît de traiter avec toi du sujet dont nous devons parler, tant que tu garderas cet aspect. En peux-tu changer ?

« — Je suis aux ordres de m'sieur.

« — Peux-tu reprendre la forme que tu avais tout à l'heure ?

« — A une condition : c'est que vous me donnerez une des pièces de monnaie qui sont dans cette bourse.

« Armand regarda sur la table et vit une bourse qu'il n'avait pas encore aperçue. Il l'ouvrit, et en tira une pièce. Elle était d'un métal inestimable, et portait pour toute inscription : UN MOIS DE LA VIE DU BARON FRANÇOIS-ARMAND DE LUIZZI. Armand comprit sur-le-champ le mystère de cette espèce de paiement, et remit la pièce dans la bourse, qui lui parut très-lourde, ce qui le fit sourire.

« — Je ne paie pas un caprice si cher.

« — Vous êtes devenu avare ?

« — Comment cela ?

« — C'est que vous avez jeté beaucoup de cette monnaie pour obtenir moins que vous ne demandez.

« — Je ne me le rappelle pas.

« — S'il m'était permis de vous faire votre compte, vous verriez qu'il n'y a pas un mois de votre vie que vous ayez donné pour quelque chose de raisonnable.

« — Cela se peut; mais du moins j'ai vécu.

« — C'est selon le sens que vous attachez au mot vivre.

« — Il y en a donc plusieurs ?

« — Deux très-différents. Vivre, pour beaucoup de gens, c'est donner sa vie à toutes les exigences qui les entourent. Celui qui vit ainsi se nomme, tant qu'il est jeune, un *bon enfant*; quand il devient mûr, on l'appelle un *brave homme*, et on le qualifie de *bon homme* quand il est vieux. Ces trois noms ont un synonyme commun : c'est le mot dupe.

« — Et tu penses que c'est en dupe que j'ai vécu ?

« — Je crois que m'sieur le pense comme moi, car il n'est venu dans ce château que pour changer de façon de vivre, et prendre l'autre.

« — Et celle-là, peux-tu me la définir ?

« — Comme c'est le sujet du marché que nous allons faire ensemble...

« — Ensemble!... Non, reprit Armand en interrompant le diable, je ne veux pas traiter avec toi ; cela me répugnerait trop. Ton aspect me déplaît souverainement.

« — C'était pourtant une chance en votre faveur : on accorde peu à ceux qui déplaisent beaucoup. Un roi qui traite avec un ambassadeur qui lui plaît lui fait toujours quelque concession dangereuse... Pour ne pas être trompé, il ne faut faire d'affaire qu'avec les gens déplaisants. En ce cas, le dégoût sert de raison.

« — Et il m'en servira pour te chasser, dit Armand en faisant sonner la cloche magique qui lui soumettait le diable.

« Comme avait disparu l'être androgyne qui s'était montré d'abord, de même disparut, non pas le diable, mais cette seconde apparence du diable en livrée ; et Armand vit à sa place un assez beau jeune homme. Celui-ci était de cette espèce d'hommes qui changent de nom à tous les quarts de siècle, et que, dans le nôtre, on appelle fashionables. Tendu comme un arc entre ses bretelles et les sous-pieds de son pantalon blanc, il avait posé ses pieds en bottes vernies et éperonnées sur le chambranle de la cheminée, et se tenait assis sur le dos dans le fauteuil d'Armand. Du reste, ganté avec exactitude, la manchette retroussée sur le revers de son frac à boutons brillants, le lorgnon dans l'œil et la canne à pomme d'or à la main, il avait tout à fait l'air d'un camarade en visite chez le baron Armand de Luizzi.

« Cette illusion alla si loin, qu'Armand le regarda comme quelqu'un de connaissance.

« Il me semble vous avoir rencontré quelque part ?

« — Jamais ! Je n'y vais pas.

« — Je vous ai vu au bois à cheval.

« — Jamais ! Je fais courir.

« — Alors c'était en calèche ?

« — Jamais ! Je conduis.

« — Ah ! pardieu ! j'en suis sûr, j'ai joué avec vous chez M^{me}...

« — Jamais ! je parie.

« — Vous valsiez toujours avec elle.

« — Jamais ! je galope.

« — Vous ne lui faites pas la cour ?

« — Jamais ! J'y vais ; je ne la fais pas.

« Luizzi se sentit pris de l'envie de donner à ce monsieur des coups de cravache pour lui ôter un peu de sottise. Cependant la réflexion venant à son aide, il commença à comprendre que s'il se laissait aller à discuter avec le diable, en vertu de toutes les formes qu'il plairait à celui-ci de se donner, il n'arriverait jamais au but de cet entretien. Armand prit donc la résolution d'en finir avec celui-ci aussi bien qu'avec un autre, et il s'écria en faisant encore tinter sa clochette :

« — Satan, écoute-moi et obéis.

« Ce mot était à peine prononcé, que l'être surnaturel qu'Armand avait appelé se montra dans sa sinistre splendeur. C'était bien l'ange déchu que la poésie a rêvé. Type de beauté

flétri par la douleur, altéré par la haine, dégradé par la débauche, il gardait encore, tant que son visage restait immobile, une trace endormie de son origine céleste ; mais dès qu'il parlait, l'action de ses traits dénotait une existence où avaient passé toutes les mauvaises passions. Cependant, de toutes les expressions repoussantes qui se montraient sur son visage, celle d'un dégoût profond dominait les autres.

Au lieu d'attendre qu'Armand l'interrogeât, il lui adressa la parole le premier.

« — Me voici pour accomplir le marché que j'ai fait avec ta famille et par lequel je dois donner à chacun des barons de Luizzi, de Ronquerolles, ce qu'il me demandera ; tu connais les conditions de ce marché, je suppose ?

« — Oui, répondit Armand ; en échange de ce don, chacun de nous t'appartient, à moins qu'il ne puisse prouver qu'il a été heureux durant dix années de sa vie.

« — Et chacun de tes ancêtres, reprit Satan, m'a demandé ce qu'il croyait le bonheur, afin de m'échapper à l'heure de sa mort.

« — Et tous se sont trompés, n'est-ce pas ?

« — Tous. Ils m'ont demandé de l'argent, de la gloire, de la science, du pouvoir, et le pouvoir, la science, la gloire, l'argent, les ont tous rendus malheureux.

« — C'est donc un marché tout à ton avantage, et que je devrais refuser de conclure ?

« — Tu le peux.

« — N'y a-t-il donc aucune chose à demander, qui puisse rendre heureux ?

« — Il y en a une.

« — Ce n'est pas à toi de me la révéler, je la sais ; mais ne peux-tu pas me dire si je la connais ?

« — Tu la connais ; elle s'est mêlée à toutes les actions de ta vie, quelquefois en toi, le plus souvent chez les autres, et je puis t'affirmer qu'il n'y a pas besoin de mon aide pour que la plupart des hommes la possèdent.

« — Est-ce une qualité morale ? est-ce une chose matérielle ?

« — Tu m'en demandes trop. As-tu fait ton choix ? Parle vite : j'ai hâte d'en finir.

« — Tu n'étais pas si pressé tout à l'heure.

« — C'est que tout à l'heure j'étais sous une de ces mille formes qui me déguisent à moi-même, et me rendent le présent supportable. Quand j'emprisonne mon être sous les traits d'une créature humaine, vicieuse ou méprisable, je me trouve à la hauteur du siècle que je mène, et je ne souffre pas du misérable rôle auquel je suis réduit. La vanité se satisfait de grands mots, mais l'orgueil veut de grandes choses, et tu sais qu'il fut la cause de ma chute ; mais jamais il ne fut soumis à une si rude épreuve. Après avoir lutté avec Dieu, après avoir mené tant de vastes esprits, suscité de si fortes passions, fait éclater de si grandes catastrophes, je suis honteux d'en être réduit aux basses intrigues et aux sottes prétentions de l'époque actuelle, et je me cache à moi-même ce que j'ai été, pour oublier, autant que je puis, ce

que je suis devenu. Cette forme que tu m'as forcée de prendre m'est par conséquent odieuse et insupportable. Hâte-toi donc, et dis-moi ce que tu veux.

« — Je ne le sais pas encore, et j'ai compté sur toi pour m'aider dans mon choix.

« — Je t'ai dit que c'était impossible.

« — Tu peux cependant faire pour moi ce que tu as fait pour mes ancêtres; tu peux me montrer à nu les passions des autres hommes, leurs espérances, leurs joies, leurs douleurs, le secret de leur existence, afin que je puisse tirer de cet enseignement une lumière qui me guide.

« — Je puis faire tout cela; mais tu dois savoir que tes ancêtres se sont engagés à m'appartenir avant que j'aie commencé mon récit. Vois cet acte; j'ai laissé en blanc le nom de la chose que tu me demanderas: signe-le; et puis après m'avoir entendu, tu écriras toi-même ce que tu désires être, ou ce que tu désires avoir.

« — Armand signa et reprit :

« — Maintenant je t'écoute. Parle.

« — Pas ainsi. La solennité que m'imposerait à moi-même cette forme primitive fatiguerait ta frivole attention. Ecoute : mêlé à la vie humaine, j'y prends plus de part que les hommes ne pensent. Je te conterai mon histoire, ou plutôt je te conterai la leur.

« — Je serai curieux de la connaître.

« — Garde ce sentiment; car du moment que tu m'auras demandé une confidence, il faudra l'entendre jusqu'au bout. Cependant tu pourras refuser de l'entendre en me donnant une des pièces de monnaie de cette bourse.

« — J'accepte, si toutefois ce n'est pas une condition pour moi de demeurer dans une résidence fixe.

« — Va où tu voudras; je serai toujours au rendez-vous partout où tu m'appelleras. Mais songe que ce n'est qu'ici que tu peux me revoir sous ma véritable forme. Tu m'appelleras avec cette sonnette à toute heure, en tout lieu, sur quelque place que ce soit...

Trois heures sonnèrent, et le diable disparut.

Armand de Luizzi se retrouva seul. La bourse qui contenait ses jours était sur sa table. Il eut envie de l'ouvrir pour les compter, mais il ne put y parvenir, et il se coucha après l'avoir soigneusement placée sous son chevet...

Nous le répétons, il est fâcheux que les histoires racontées par le diable soient généralement de nature à ne pouvoir être lues d'un lecteur chrétien; car, dans ce cadre, l'auteur, dont on ne saurait nier le grand mérite, eût pu faire un très-bon livre.

Nous donnerons, dans un autre genre, un conte fantastique où se retrouvent plusieurs éléments de la poésie satanique ou infernale.

Le château du Diable.

S'il faut en croire des récits populaires, on montrait encore en 1640, dans le grand-duché de Luxembourg, tout auprès d'Arlon, les ruines d'un ancien château féodal, depuis long-temps inhabité, et qu'on appelait le châ-

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. I.

teau du diable. Des monstres, des damnés, des démons à longue queue formaient, disait-on, en bas-reliefs et en peintures, les décorations intérieures de ce manoir. Depuis bien des années, nul ne l'avait visité. On ajoutait que le 13 de chaque mois, l'enfer venait y faire ses orgies; on citait vingt personnes qui autrefois s'étant réfugiées là par mégarde n'en étaient jamais sorties. L'opinion commune assurait qu'elle avaient eu le cou tordu. On racontait des choses effrayantes.

Cependant un jeune seigneur, méprisant les leçons de l'expérience, résolut d'aller au château du diable et d'y passer la nuit. Il décida deux de ses domestiques, qu'il savait intrépides, à l'accompagner; il se fit suivre encore prudemment d'un sorcier ou charmeur, qui passait pour un homme très-habile dans les circonstances de maléfice. S'il faut en croire les récits, le 13 octobre de l'année 1622, il se rendit bien armé, avec ses trois compagnons, dans l'enceinte redoutée du château du diable. Le silence de la mort régnait dans les cours et dans les galeries. Mais à la porte de la première salle, une vieille se présenta, branlant la tête et leur défendant d'une voix cassée d'aller plus avant. Le charmeur fit une conjuration qui ne nous a pas été conservée; la vieille s'éloigna en grondant; néanmoins elle escamota les deux valets, qu'elle emmena à la cave, où elle les retint et que le sorcier jura de faire rendre. Un ours qui gardait la seconde porte s'enfuit devant une allumette que lui présenta le savant. L'ours ne fut pas plutôt dehors que le jeune seigneur vit tomber, du milieu du plafond, des gouttes de sang qui se succédaient trois par trois, de seconde en seconde, avec des gémissements. La terreur qui le saisit devint au comble, lorsqu'il aperçut dans un coin du salon, couché sur un lit, un squelette chargé de chaînes, dont le cœur, par un prodige inouï, battait au milieu des ossements desséchés. Ses yeux, qui seuls vivaient encore, roulaient avec une lueur horrible dans leurs orbites décharnées. Le sorcier, craignant une faiblesse de la part du jeune homme, fit un charme à la hâte; le salon changea d'aspect: le repaire devint un magnifique appartement; un souper délicat parut tout servi sur une table somptueuse; le jeune seigneur et son mentor se mirent à table.

Comme ils touchaient au dessert, un grand mouvement extérieur amena subitement la nuit, mais une nuit ornée de tonnerres et d'éclairs, avec un bruit tel, que jamais le fracas d'une artillerie complète n'égala le vacarme qui se fit alors dans le château du diable. La table disparut; la salle sembla enflammée; le plafond s'entr'ouvrit; il en tomba une légion de figures bizarres qui formèrent des danses grotesques. Des démons ailés, des démons ardents, des démons cornus, des sorciers à cheval sur des boucs, des sorcières à califourchon sur des manches à balai, arrivaient par le même chemin et dansaient de toutes leurs forces, aussitôt qu'ils avaient mis pied à terre.

Le charmeur, au moyen d'une fascination,

s'était rendu invisible, ainsi que son jeune compagnon. Une vieille sorcière parut, costumée comme on les voit dans les esquisses de Téniers; elle portait un enfant qu'elle fit rôtir pour le banquet. Alors il tomba d'en haut une vaste cruche noire, devant laquelle chacun se prosterna; le diable en sortit, et les danses recommencèrent.

Au moment où les réjouissances se suspendirent pour l'adoration de Satan, le jeune seigneur remarqua que le diable, qui était en forme de bouc, avait au derrière un visage humain, que les sorcières allaient baiser. Il fut frappé d'horreur, et ne se put retenir de faire un signe de croix. Tout s'envola.

— Vous m'avez fait bien mal, dit le sorcier de Namur. Mais allons nous coucher....

En disant cela, il se jeta sur le lit du spectre et y attira le jeune homme.

Le squelette se leva debout sur-le-champ, éclairant la salle du feu de ses yeux. — Malheur, dit-il d'une voix sourde, à qui trouble le repos des morts!

Et comme il allongeait les os de ses mains, le sorcier l'arrêta:

— Je t'ordonne, dit-il, de nous dire qui tu es, ce que tu veux, d'où tu viens?

— Pourquoi me forcez-vous, dit le squelette, à rompre un silence que je garde depuis cent ans? Je me nomme Lenderborn. Celui qui possédait ce château me prit à son service dans ses jeunes années. Il n'était pas marié. Un soir qu'il se baignait au clair de la lune, il aperçut à quelques pas au-dessous de lui une jeune dame qui se noyait. Voler à son secours, la saisir, la sauver, tout cela ne fut qu'un mouvement. La jeune dame lui plut, il l'épousa. Elle lui donna un fils; mais à peine fut-il au monde, qu'elle disparut avec lui. Les sages du temps, consultés là-dessus, répondirent que mon maître, en croyant épouser une femme, avait épousé un démon succube. Cette nouvelle le frappa si vivement, que, renonçant au monde, il passait sa vie à la chasse.

Un jour que j'étais avec lui dans la forêt voisine, il m'aperçut derrière un arbre touffu, me prit pour un loup et me tua. Je ne sais pas où j'allai; mais je me trouvai après ma mort face à face avec ma maîtresse.

— Lenderborn, me dit-elle, mon mari m'est infidèle, je le sais. Retourne au château, je t'en donne le pouvoir, mais à condition qu'il mourra de ta main.

J'obéis; et depuis vous voyez l'existence que je mène sur la terre. J'ai étranglé tous ceux qui sont venus ici. Pour ma délivrance, il faut qu'une main innocente sacrifie une poule noire à minuit sur le seuil du château.

— Si tu veux, dit le sorcier, nous rendre les deux valets que la vieille nous a ôtés, demain à minuit, je te rends libre.

Ce que le charmeur demandait fut fait à l'instant. Les quatre compagnons sortirent du château. Le lendemain, à minuit, une jeune fille, conduite par le magicien, immolait une poule noire. Après la formule cabalistique qu'il prononça, il se fit grand bruit,

le château du diable s'écroula; et c'est à peine aujourd'hui si l'on reconnaît la place...

CHAT-HUANT, Voy. HIBOU, CHOUETTE, CHASSE, CHEVESCHE, etc.

CHAUCHE-POULET. Voy. CAUCHEMAR.

CHAUDIÈRE. C'est ordinairement dans une chaudière de fer que, de temps immémorial, les sorcières composent leurs maléfices, qu'elles font bouillir sur un feu, de verveine et d'autres plantes magiques.

CHAUDRON (MADELEINE-MICHELLE), Genevoise, accusée d'être sorcière en 1652. On dit qu'ayant rencontré le diable en sortant de la ville réformée, il reçut son hommage, et imprima sur sa lèvre supérieure son seing ou marque. Ce petit seing rend la peau insensible, comme l'affirment les démonographes. — Le diable ordonna à Michelle Chaudron d'ensorceler deux filles; elle obéit; les parents l'accusèrent de diablerie, les filles interrogées attestèrent qu'elles étaient possédées. On appela ceux qui passaient pour médecins; ils cherchèrent sur Michelle Chaudron le sceau du diable, que le procès-verbal appelle les *marques sataniques*; ils y enfoncèrent une aiguille. Michelle fit connaître par ses cris que les marques sataniques ne rendent point insensible. — Les juges, ne voyant pas de preuve complète, lui firent donner la question. Cette malheureuse, cédant à la violence des tourments, confessa tout ce qu'on voulut. Elle fut brûlée, après avoir été pendue et étranglée.

CHAUDRON-DU-DIABLE, gouffre qui se trouve au sommet du pic de Ténériffe. Les Espagnols ont donné le nom de Chaudron-du-Diable à ce gouffre à cause du bruit que l'on entend lorsqu'on y jette une pierre; elle y retentit comme un vaisseau creux de cuivre contre lequel on frapperait avec un marteau d'une prodigieuse grosseur. Les naturels de l'île sont persuadés que c'est l'enfer, et que les âmes des méchants y font leur séjour (1).

CHAUVE-SOURIS. Les Caraïbes regardent les chauves-souris comme de bons anges qui veillent à la sûreté des maisons durant la nuit; les tuer, chez eux, est un sacrilège: chez nous, c'est un des animaux qui figurent au sabbat.

CHAVIGNY (JEAN-AIMÉ DE), astrologue, disciple de Nostradamus, mourut en 1604. Il a composé: *la Première face du Janus français, contenant les troubles de France depuis 1534 jusqu'en 1589; Fin de la maison valésienne, extraite et colligée des centuries et commentaires de Michel Nostradamus* (en latin et en français), Lyon, 1594, in-8°; et nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Commentaires sur les centuries et pronostications de Nostradamus*, Paris, in-8°, rare; les *Pléiades, divisées en sept livres, prises des anciennes prophéties, et conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603; la plus ample édition est de 1606. C'est un recueil de prédictions, dans lesquelles l'auteur pro-

(1) La Harpe, Abrégé de l'Histoire-générale des voyages, t. I.

met à Henri IV l'empire de l'univers. Voy. NOSTRADAMUS.

CHAX ou SCOX, démon. Voy. SCOX.

CHEKE, professeur de grec à Cambridge, mort en 1557. Il a écrit un livre (1) qu'il adressa au roi Henri VIII, et qu'il plaça à la tête de sa traduction latine du *Traité de Plutarque de la Superstition*. Il avait des connaissances en astrologie, et croyait fermement à l'influence des astres, quoiqu'ils lui promissent du bonheur tout juste dans les occasions où il était le plus malheureux.

CHEMENS, génies ou esprits que les Caraïbes supposent chargés de veiller sur les hommes. Ils leur offrent les premiers fruits, et placent ces offrandes dans un coin de leur hutte, sur une table faite de nattes, où ils prétendent que les génies se rassemblent pour boire et manger; ils en donnent pour preuve le mouvement des vases et le bruit qu'ils se persuadent que font ces divinités en soupant.

CHEMISE DE NECESSITÉ. Les sorcières allemandes portaient autrefois une chemise faite d'une façon détestable, et chargée de croix mêlées à des caractères diaboliques, par la vertu de laquelle elles se croyaient garanties de tous maux (2). On l'appelait la *chemise de nécessité*.

Les habitants du Finistère conservent encore quelques idées superstitieuses sur les *chemises* des jeunes enfants. Ils croient que si elles enfoncent dans l'eau de certaines fontaines, l'enfant meurt dans l'année; il vit longtemps, au contraire, si ce vêtement surnage.

CHERIOURT, ange terrible, chargé de punir le crime et de poursuivre les criminels, selon la doctrine des guèbres.

CHESNAYE DES BOIS (FRANÇOIS-ALEXANDRE-AUBERT DE LA), capucin, mort en 1784. On a de lui, l'*Astrologue dans le puits*, 1740, in-12; et *Lettres critiques*, avec des songes moraux, sur les songes philosophiques de l'auteur des *Lettres juives* (le marquis d'Argens), in-12, 1745.

CHETEB ou CHERER, Voy. DEBER.

CHEVAL. Cet animal était, chez les anciens, un instrument à présages pour la guerre. Les Suèves, qui habitaient la Germanie, nourrissaient à frais communs, dans des bois sacrés, des chevaux dont ils tiraient des augures. Le grand-prêtre et le chef de la nation étaient les seuls qui pouvaient les toucher: ils les attachaient aux chariots sacrés, et observaient avec attention leurs hennissements et leurs frémissements. Il n'y avait pas de présages auxquels les prêtres et les principaux de la nation ajoutassent plus de foi.

On voit encore que chez certains peuples on se rendait les divinités favorables en précipitant des chevaux dans les fleuves. Quelquefois on se contentait de les laisser vivre en liberté dans les prairies voisines, après les avoir dévoués. Jules César, avant de passer le

(1) De Superstitione, ad regem Henricum.

(2) Bodin, Démonomanie, liv. I, ch. 3.

(3) Wierus, in Pseudomonarch. dæm., ad finem.

Rubicon, voua à ce fleuve un grand nombre de chevaux, qu'il abandonna dans les pâturages des environs.

Une tradition superstitieuse portait qu'une espèce de chevaux, qu'on nommait *arzels*, et qui ont une marque blanche au pied de derrière du côté droit, était malheureuse et funeste dans les combats.

Anciennement on croyait aussi que les chevaux n'avaient pas de fiel; mais c'est une erreur aujourd'hui presque généralement reconnue. Voy. DRAPÉ, BAYARD, TROUPEAU, etc.

CHEVALIER IMPÉRIAL, Voy. ESPAGNET.

CHEVALIER DE L'ENFER. Ce sont des démons plus puissants que ceux qui n'ont aucun titre, mais moins puissants que les comtes, les marquis et les ducs. On peut les évoquer depuis le lever de l'aurore jusqu'au lever du soleil, et depuis le coucher du soleil jusqu'à la nuit (3).

CHEVALIER (GUILLAUME), gentilhomme béarnais, auteur d'un recueil de quatrains moraux, intitulé: *le Décès ou Fin du monde, divisé en trois visions*, in-8°, 1584.

CHEVANES (JACQUES), capucin, plus connu sous le nom de *Jacques d'Autun*, du lieu de sa naissance, mort à Dijon en 1678. On a de lui l'*Incrédulité savante et la crédulité ignorante, au sujet des magiciens et des sorciers*. Lyon, 1671, in-4°. Ce recueil, plein d'extravagances curieuses, dont nous rapportons en leur lieu les passages remarquables, est une réponse à l'apologie de Naudé pour tous les grands personnages soupçonnés de magie. Heureusement pour l'auteur, dit l'abbé Papillon, l'irascible Naudé était mort depuis long-temps quand ce livre parut.

CHEVESCHE, espèce de chouette, que Torquemada définit un oiseau nocturne fort bruyant, lequel tâche d'entrer où sont les enfants; et, quand il y est, il leur suce le sang du corps et le boit.

Les démonographes ont donné le nom de *chevesche* aux sorcières, parce que, semblables à cet oiseau, elles sucent le sang de ceux qu'elles peuvent saisir, et principalement des petits enfants (4). C'est sans doute là l'idée mère des vampires. Les sorcières qui sucent le sang ont aussi quelque analogie avec les gholes des Arabes. Voy. LAMIES.

CHEVEUX. « Prenez des cheveux d'une femme dans ses jours de maladie; mettez-les sous une terre engraisée de fumier, au commencement du printemps, et, lorsqu'ils seront échauffés par la chaleur du soleil, il s'en formera des serpents (5)... »

Quelques conteurs assurent que les mauvais anges étaient amoureux des cheveux des femmes, et que les démons incubes s'attachent de préférence aux femmes qui ont de beaux cheveux.

Les sorcières donnent de leurs cheveux au diable, comme arrhes du contrat qu'elles font avec lui; le démon les coupe très-menu, puis

(4) Torquemada, Hexameron, troisième journée.

(5) Secrets d'Albert le Grand, p. 27.

les mêle avec certaines poudres : il les remet aux sorciers, qui s'en servent pour faire tomber la grêle; d'où vient qu'on trouve ordinairement dans la grêle de petits poils, qui n'ont pas une autre origine.... On fait encore, avec ces mêmes cheveux, divers maléfices (1).

On croit en Bretagne qu'en soufflant des cheveux en l'air on les métamorphose en animaux; les petits garçons de Plougasnou, qui font des échanges entre eux, confirment la cession en soufflant au vent un cheveu, parce que ce cheveu était autrefois l'emblème de la propriété. Des cheveux, dans les temps modernes, ont même été trouvés sous des sceaux : ils tenaient lieu de signatures (2).

Enfin il y a des personnes superstitieuses qui croient qu'il faut observer les temps pour se couper les cheveux et se rogner les ongles. — Autrefois on vénérail le toupet, par lequel les Romains juraient, et qu'on offrait aux dieux. Il paraît qu'ils étaient sensibles à ces présents, puisque, quand Bérénice eut offert sa chevelure, ils en firent une constellation.

Chez les Francs, c'était une politesse de donner un de ses cheveux, et les familles royales avaient seules le privilège de les laisser pousser dans tout leur développement.

En Hollande, beaucoup de gens croient qu'en vendant leurs cheveux à un perruquier, ils auront par sympathie les maux de tête de ceux qui les porteront. Une dame âgée, il y a peu de temps, se faisait couper à La Haye de beaux cheveux blancs d'argent, très-abondants et très-longs. Le tondeur lui en offrit 20 florins (42 fr.). Elle aimait mieux les brûler. — J'aurais, dit-elle, toutes les douleurs que mes cheveux couvriraient.

CHEVILLEMENT, sorte de maléfice employé par les sorciers et surtout par les bergers. Il empêche d'uriner. Le nom de ce maléfice lui vient de ce que pour le faire on se sert d'une cheville de bois ou de fer qu'on plante dans la muraille, en faisant maintes conjurations.

« J'ai connu une personne, dit Wecker, qui mourut du chevilement : il est vrai qu'elle avait la pierre. » Et le diable, qui parfois aime à se divertir, chevilla un jour la seringue d'un apothicaire en fourrant sa queue dans le piston. Voy. NOALS.

Pour empêcher l'effet de ce charme, il faut cracher sur son soulier du pied droit avant que de s'en chauffer. Ce qui approche de ce qu'on lit dans Tibulle, que les anciens crachaient dans leur sein par trois fois pour se désensorceler ou empêcher le sortilège. On voit dans un livre, intitulé *l'Urotopégnie ou chevilement*, que les tonneaux, les fers, les fours, les lessives, les moulins à vent et ceux qui sont sur les ruisseaux et rivières, peuvent être pareillement liés et maléficiés. Voy. LIGATURES.

CHÈVRES. Ces animaux étaient fort révé-
rés à Mendès en Egypte. Il était défendu d'en

tuer, parce qu'on croyait que Pan, la grande divinité de cette ville, s'était caché sous la figure d'une chèvre; aussi le représentait-on avec une face de chèvre, et on lui immolait des brebis.

Souvent des démons ou des sorciers ont pris la forme de chèvre. Claude Chappuis de Saint-Amour, qui suivit l'ambassadeur de Henri III près la sublime Porte, conte qu'il vit sur une place publique de Constantinople des bateleurs qui faisaient faire à des chèvres plusieurs tours d'agilité et de passe-passe tout à fait admirables; après quoi, leur mettant une écuelle à la bouche, ils leur commandaient d'aller demander, pour leur entretien, tantôt au plus beau ou au plus laid, tantôt au plus riche ou au plus vieux de la compagnie : ce qu'elles faisaient dextrement, entre quatre à cinq mille personnes, et avec une façon telle, qu'il semblait qu'elles voulussent parler. Or, qui ne voit clairement que ces chèvres étaient hommes ou femmes ainsi transmués, ou démons déguisés (3)?.... Voy. BOUC.

CHIBADOS, secte de sorciers qui font merveille au royaume d'Angola.

CHICOTA, oiseau des îles Tonga, qui a l'habitude de descendre du haut des airs en poussant de grands cris. Les naturels sont persuadés qu'il a le don de prédire l'avenir. Quand il s'abaisse près d'un passant, on croit que c'est pour lui annoncer quelque malheur.

CHICUS ÆSCULANUS, voy. CECCO D'ASCOLI.

CHIEN. Les chiens étaient ordinairement les compagnons fidèles des magiciens. C'était le diable qui les suivait sous cette forme, pour donner moins à soupçonner. Mais on le reconnaissait malgré ses déguisements. Léon de Chypre écrit que le diable sortit un jour d'un possédé, sous la figure d'un chien noir. — C'est surtout la couleur noire qui dénote le diable sous une peau de chien.

De bonnes gens se noient assez fréquemment à Quimper. Les vieilles et les enfants assurent que c'est le diable, en forme de gros chien noir, qui précipite les passants dans la rivière (4).

Il y a beaucoup de superstitions qui tiennent au chien dans le Finistère, où les idées druidiques ne sont pas toutes éteintes. On croit encore, dans le canton sauvage de Saint-Ron-
nal, que l'âme des scélérats passe dans le corps d'un chien noir.

Les anciens mages croyaient aussi que les démons se montraient en forme de chiens; et Plutarque, dans la vie de Cimon, raconte qu'un mauvais génie, travesti en chien noir, vint annoncer à Cimon qu'il mourrait bientôt.

Un charlatan, du temps de Justinien, avait un chien si habile, que, quand toutes les personnes d'une assemblée avaient mis à terre leurs anneaux, il les rendait sans se tromper, l'un après l'autre, à qui ils appar-

(1) Boguet, Discours des sorciers, ch. 25, p. 156.

(2) M. Cambry, Voyage dans le Finistère, t. 1^{er}, p. 174 et 195.

(3) Delancre, Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincues, traité 6, p. 348.

(4) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. III, p. 22.

tenaient. Ce chien distinguait aussi dans la foule, lorsque son maître le lui ordonnait, les riches et les pauvres, les gens honnêtes et les fripons : « Ce qui fait voir, dit Leloyer, qu'il y avait là de la magie, et que ce chien était un démon (1). »

Delancre conte qu'en 1530 le démon, par le moyen d'un miroir, découvrit, à un pasteur de Nuremberg, des trésors cachés dans une caverne près de la ville, et enfermés dans des vases de cristal. Le pasteur prit avec lui un de ses amis pour lui servir de compagnon; ils se mirent à fouiller et découvrirent une espèce de coffre, auprès duquel était couché un énorme chien noir. Le pasteur s'avança avec empressement pour se saisir du trésor; mais à peine fut-il entré dans la caverne qu'elle s'enfonça sous ses pieds et l'engloutit (2).

Notez que c'est un conte et que personne n'a vu ce grand chien. Mais on peut juger par ces traits quelle idée avaient des chiens les peuples mal civilisés.

Chez les anciens, on appelait les furies les chiennes de l'enfer; on sacrifiait des chiens noirs aux divinités infernales. Chez nos pères on pendait entre deux chiens les plus grands criminels.

Quelques peuples pensaient pourtant autrement; on a même honoré le chien d'une manière distinguée. Elien parle d'un pays d'Ethiopie dont les habitants avaient pour roi un chien; ils prenaient ses caresses et ses aboiements pour des marques de sa bienveillance ou de sa colère.

Les guèbres ont une grande vénération pour les chiens. On lit dans Tavernier que, lorsqu'un guèbre est à l'agonie, les parents prennent un chien dont ils appliquent la gueule sur la bouche du mourant, afin qu'il reçoive son âme avec son dernier soupir.

Le chien leur sert encore à faire connaître si le défunt est parmi les élus. Avant d'ensevelir le corps, on le pose à terre: on amène un chien qui n'ait pas connu le mort, et, au moyen d'un morceau de pain, on l'attire le plus près du corps qu'il est possible. Plus le chien en approche, plus le défunt est heureux. S'il vient jusqu'à monter sur lui et à lui arracher de la bouche un morceau de pain qu'on y a mis, c'est une marque assurée que le défunt est dans le paradis des guèbres. Mais l'éloignement du chien est un préjugé qui fait désespérer du bonheur du mort.

Il y a aussi des gens qui tiennent à honneur de descendre d'un chien. Les royaumes de Pégu et de Siam reconnaissent un chien pour chef de leur race. A Pégu et à Siam on a donc grand respect pour les chiens, si maltraités ailleurs (3).

La population du Liban, qui s'élève à quatre cent mille âmes est composée de trois races, les Ansariés, les Druses et les Maronites. Les Ansariés sont idolâtres. Les

(1) Leloyer, Hist. et disc. des spectres, liv. 1^{er}, ch. 8.

(2) Madame Gabrielle de P..., Histoire des fantômes, p. 27.

(3) Hexaméron de Torquemada, traduit par G. Chappuis,

uns parmi eux professent le culte du soleil; les autres celui du chien (4).

On a toutefois honoré quelques individus de cette race: tel est le dogue espagnol Bérecillo, qui dévorait les Indiens à Saint-Domingue, et qui avait, par jour, la paye de trois soldats...

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les chiens. En Bretagne surtout, les hurlements d'un chien égaré annoncent la mort. Il faut que le chien de la mort soit noir; et s'il aboie tristement à minuit, c'est une mort inévitable qu'il annonce à quelqu'un de la famille pour la personne qui l'entend.

Wiérus dit qu'on chasse à jamais les démons, en frottant les murs de la chambre qu'ils infestent avec le fiel ou le sang d'un chien noir (5). Voy. AGRIPPA, BRAGADINI, DORMANTS, etc.

La petite chienne blanche, conte populaire.

On remarquait, dit-on, au dix-septième siècle, dans la forêt de Bondi, deux vieux chênes que l'on disait enchantés. Dans le creux de l'un de ces chênes on voyait toujours une petite chienne d'une éblouissante blancheur. Elle paraissait endormie, et ne s'éveillait que lorsqu'un passant s'approchait; mais elle était si agile, que personne ne pouvait la saisir. Si on voulait la surprendre, elle s'éloignait de quelques pas, et, dès qu'on s'éloignait, revenait à sa place avec opiniâtreté. Les pierres et les balles la frappaient sans la blesser; enfin, on croyait dans le pays que c'était un démon, ou l'un des chiens du grand veneur; ou du roi Arthus, ou encore la chienne favorite de saint Hubert, ou enfin le chien de Montargis; qui, présent à l'assassinat de son maître dans la forêt de Bondi, révéla le meurtrier et vengea l'homicide au quatorzième siècle. On disait aussi que des sorciers faisaient assurément le sabbat sous les deux chênes.

Un jeune garçon de dix à douze ans, dont les parents habitaient la lisière de la forêt, faisait ordinairement de petits fagots à quelque distance de là. Un soir qu'il ne revint pas, son père, ayant pris sa lanterne et son fusil, s'en alla avec son fils aîné battre le bois. La nuit était sombre. Malgré la lanterne, les deux bûcherons se heurtaient à chaque instant contre les arbres, s'embarrassaient dans les ronces, revenaient sur leurs pas et s'égarèrent sans cesse. — Voilà qui est singulier, dit enfin le père; il ne faut qu'une heure pour traverser le bois, et nous marchons depuis deux sans avoir trouvé les chênes; il faut que nous les ayons passés.

En ce moment, un tourbillon ébranlait la forêt. Ils levèrent les yeux, et virent, à vingt pas, les deux chênes. Ils marchèrent dans cette direction; mais à mesure qu'ils avançaient, il semble que les chênes s'éloignent: la forêt paraît ne plus finir; on entend de toutes parts des sifflements, comme si le bois était rempli de serpents; ils sentent rouler à

première journée.

(4) Voyages du duc de Raguse.

(5) De Præst. dæm., lib. v, cap. 21.

leurs pieds des corps inconnus ; des griffes entourent leurs jambes et les effleurent ; une odeur infecte les environne ; ils croient sentir des êtres impalpables errer autour d'eux....

Le bûcheron, exténué de fatigue, conseille à son fils de s'asseoir un instant ; mais son fils n'y est plus. Il voit à quelques pas, dans les buissons, la lumière vacillante de la lanterne ; il remarque le bas des jambes de son fils, qui l'appelle ; il ne reconnaît pas la voix. Il se lève ; alors la lanterne disparaît ; il ne sait plus où il se trouve ; une sueur froide découle de tous ses membres ; un air glacé frappe son visage, comme si deux grandes ailes s'agitaient au-dessus de lui. Il s'appuie contre un arbre, laisse tomber son fusil, recommande son âme à Dieu, et tire de son sein un crucifix ; il se jette à genoux et perd connaissance.

Le soleil était levé lorsqu'il se réveilla ; il vit son fusil brisé et macéré, comme si on l'eût maché avec les dents ; les arbres étaient teints de sang ; les feuilles noircies ; l'herbe desséchée ; le sol couvert de lambeaux ; le bûcheron reconnut les débris des vêtements de ses deux fils, qui ne reparurent pas. Il rentra chez lui épouvanté. On visita ces lieux redoutables. On y vérifia toutes les traces du sabbat ; on y revit la chienne blanche insaisissable. On purifia la place ; on abattit les deux chênes, à la place desquels on planta deux croix, qui se voyaient encore il y a peu de temps ; et, depuis, cette partie de la forêt cessa d'être infestée par les démons (1).

CHIFFLET (JEAN), chanoine de Tournay, né à Besançon vers 1611. Il a publié : *Joannis Macarii Abraxas, seu Apistopistus, quæ est antiquaria de gemmis basilidianis disquisitio, commentariis illust.*, Anvers, 1657, in-4°. Cette dissertation traite des pierres gravées portant le nom cabalistique Abraxas, par lequel Basilide, hérétique du deuxième siècle, désignait le Dieu créateur et conservateur. Elle est curieuse, et le commentaire que Chifflet y a joint est estimé.

CHIA ou CHAJA (ABRAHAM BEN), rabbin espagnol du onzième siècle. Il a écrit, en hébreu, le *Volume du Révélateur*, où il traite de l'époque où viendra le Messie, et de celle où se fera la résurrection générale. Pic de la Mirandole cite cet ouvrage dans son traité contre les astrologues.

CHILDÉRIC I^{er}. Voy. **BASILE** et **CRISTALLOMANCIE**.

CHILDÉRIC III, fils de Chilpéric II, et dernier des rois de la première race. Il publia, en 742, un édit contre les sorciers, où il ordonne que chaque évêque, aidé du magistrat défenseur des églises, mette tous ses soins à empêcher le peuple de son diocèse de tomber dans les superstitions païennes. Il défend les sacrifices aux mânes, les sortilèges, les philtres, les augures, les enchantements, les divinations, etc.

CHILPÉRIC I^{er}, roi de France, fils de Clotaire I^{er}. Saint Grégoire de Tours rapporte,

(1) *Infernaliana*, p. 152.

(2) Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. VIII, cap. 5.—Len-

sur le témoignage de Gontrand, frère de Chilpéric, cette vision merveilleuse. Gontrand vit l'âme de son frère Chilpéric liée et chargée de chaînes, qui lui fut présentée par trois évêques. L'un était Tétricus, l'autre Agricola, le troisième Nicétius de Lyon. Agricola et Nicétius, plus humains que l'autre, disaient : — Nous vous prions de le détacher, et, après l'avoir puni, de permettre qu'il s'en aille. — L'évêque Tétricus répondit avec amertume de cœur : — Il ne sera pas ainsi ; mais il sera châtié à cause de ses crimes. — Enfin, dit Gontrand, le résultat fut de précipiter cette pauvre âme dans une chaudière bouillante que j'aperçus de loin. Je ne pus retenir mes larmes, lorsque je vis le misérable état de Chilpéric, jeté dans la chaudière, où tout à coup il parut fondu et dissous (2).

CHIMÈRE, monstre imaginaire, né en Lybie, que les poètes disent avoir été vaincu par Bellérophon ; il avait la tête et l'estomac d'un lion, le ventre d'une chèvre et la queue d'un dragon. Sa gueule béante vomissait des flammes. Les démonographes disent que c'était un démon.

CHIMIE. On la confondait autrefois avec l'alchimie. La chimie, selon les Persans, est une science superstitieuse qui tire ce qu'il y a de plus subtil dans les corps terrestres pour s'en servir aux usages magiques. Ils font Caron (le Coré du Pentateuque) inventeur de cette noire science qu'il apprit, disent-ils, de Moïse.

Louis de Fontenettes, dans l'épître dédicatoire de son *Hippocrate dépaycé*, dit que « d'aucuns prétendent que la chimie, qui est « un art diabolique, a été inventé par « Cham. »

CHION, philosophe d'Héraclée, disciple de Platon. Il fut averti en songe de tuer Cléarque, tyran d'Héraclée, qui était son ami. Il lui sembla voir une femme qui lui mit devant les yeux la bonne renommée qu'il acquerrait par le meurtre du tyran ; et, poussé par cette vision, il le tua. Mais ce qui prouve que c'était une vision diabolique, c'est que Cléarque, tyran tolérable, ayant été tué, fut remplacé par Satyre, son frère, bien plus cruel que lui, et que rien ne pouvait adoucir.

CHIORGAUR. Voy. **GAURIC**.

CHIRIDIRELLÈS, démon qui secourt les voyageurs dans leurs besoins, et qui leur enseigne leur chemin lorsqu'ils sont égarés. On dit qu'il se montre à ceux qui l'invoquent, sous la forme d'un passant à cheval.

CHIROMANCIE, art de dire la bonne aventure par l'inspection des lignes de la main. Cette science, que les Bohémiens ont rendue célèbre, est, dit-on, très-ancienne. Nous en exposons les principes à l'article **MAIN**.

CHODAR, démon que les nécromanciens nomment aussi Bélial ; il a l'Orient pour district, et commande aux démons des prestiges.

CHOQUET (Louis), auteur d'un mystère très-rare, intitulé : *L'Apocalypse de saint Jean*

glet-Dufresnoy, Recueil de dissertations sur les apparitions, p. 72 de la préface.

Zébedée, où sont comprises les visions et révélations qu'icelui saint Jean eut en l'île de Patmos; in-fol., Paris, 1541.

CHORROPIQUE (MARIE), sorcière bordelaise du temps de Henri IV, qui confessa s'être donnée au diable par le moyen d'un nommé Augerot d'Armour, qui la mena dans une lande où elle trouva un grand seigneur vêtu de noir, dont la figure était voilée. Il était entouré d'une infinité de gens richement habillés. Marie Chorropique ayant prononcé le nom de Jésus, tout disparut incontinent. Son guide ne vint la reprendre que trois heures après, la tança d'avoir prononcé le nom de Notre-Seigneur, et la conduisit au sabbat, près d'un moulin, où elle retrouva le même seigneur noir, avec un nommé Menjoin, qui portait un pot de terre où il y avait de grosses araignées enflées d'une drogue blanche, et deux crapauds qu'on tua à coups de gaulle, et qu'on chargea Marie d'écorcher.

Ensuite, Augerot pila ces araignées dans un mortier avec les crapauds. Ils jetèrent cette composition sur quelques pâturages pour faire mourir les bestiaux. Après quoi, ils s'en allèrent au bourg d'Irauris, où ils prirent sans bruit un enfant au berceau. Augerot et Menjoin l'étranglèrent et le mirent entre son père et sa mère qui dormaient, afin que le père crût que sa femme l'avait étouffé, et que la mère à son tour accusât son mari. Ils en empoisonnèrent d'autres. A toutes ces exécutions, Marie Chorropique attendait les deux bandits à la porte des maisons. Que penser de ces récits?

Elle dit encore que, dans un autre sabbat, elle vit deux sorcières qui apportèrent le cœur d'un enfant dont la mère s'était fait avorter, et qu'elles le gardèrent pour en faire un sacrifice au diable. Cette horrible sorcière fut brûlée le 2 octobre 1576 (1).

CHOUETTE, espèce de hibou de la grosseur d'un pigeon, qui ne paraît qu'au point du jour ou à l'approche de la nuit. Chez les Athéniens et les Siciliens, cet oiseau était d'un bon augure; partout ailleurs, la rencontre d'une chouette était d'un mauvais présage. Cette superstition vit encore dans plusieurs pays. Voy. *Chevesche*, *Chat-huant*.

CHOUN, divinité adorée chez les Péruviens, qui racontaient ainsi son histoire :

Il vint des parties septentrionales du monde un homme qui avait un corps sans os et sans muscles, et qui s'appelait *Choun*; il abaissait les montagnes, comblait les vallées, et se frayait un chemin dans les lieux inaccessibles. Ce Choun créa les premiers habitants du Pérou; il leur apprit à se nourrir des herbes et des fruits sauvages. Mais un jour, offensé par quelques Péruviens, il convertit en sables arides une partie de la terre, auparavant très-fertile partout; il arrêta la pluie, dessécha les plantes; et ensuite, ému de compassion, il ouvrit les fontaines et fit couler les rivières, pour réparer le mal qu'il

(1) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., p. 107.

(2) Thiers. Traité des superstitions, t. 1.

avait causé... C'est un système qui n'est pas plus bête que celui des philosophes modernes.

CHOUX. Une croyance qui n'est pas extrêmement rare, c'est qu'on ne doit pas manger de choux le jour de saint Etienne, parce qu'il s'était caché dans un carré de choux pour éviter le martyre (2)... Conte très-stupide et superstition très-absurde.

CHRISOLYTES, hérétiques du sixième siècle, qui disaient que Notre-Seigneur avait laissé son corps et son âme aux enfers, et qu'il n'était remonté aux cieux qu'avec sa divinité....

CHRISTOPHE. Autrefois, d'après une opinion exprimée par ce vers :

Christophorum videas, postea tutus eas,

on croyait que celui qui avait vu quelque image de saint Christophe le matin était en sûreté toute la journée.

CHRISTOVAL DE LA GARRADE. Voy. **MARISSANE**.

CHRYSOLITHE, pierre précieuse qu'Albert le Grand regarde comme un préservatif contre la folie. Elle a encore, dit-il, la vertu de mettre le repentir dans le cœur de l'homme qui a fait des fautes....

CHRYSOMALLON, nom du fameux bélier qui portait la toison d'or. On dit qu'il volait dans les airs, qu'il nageait en perfection, qu'il courait avec la légèreté d'un cerf, et que Neptune, dont il était fils, l'avait couvert de soie d'or au lieu de laine. Il avait aussi l'usage de la parole, et donnait de bons avis. Il est le premier signe du zodiaque.

CHRYSOPÉE, œuvre d'or. C'est le nom grec que les alchimistes donnent à la pierre philosophale, ou à l'art de transmuter tous les métaux en or pur.

CHRYSOPOLE, démon. Voy. **OLIVE**.

CHRYSOPRASE, pierre précieuse à laquelle la superstition attachait la propriété de fortifier la vue, de réjouir l'esprit et de rendre l'homme libéral et joyeux.

CICÉRON (MARCUS TULLIUS). Leloyer dit qu'un spectre apparut à la nourrice de Cicéron : c'était un démon de ceux qu'on appelle *génies familiers*. Il lui prédit qu'elle allaitait un enfant qui, un jour à venir, ferait grand bien à l'État. « Mais d'où tenait-il tout cela, me dira-t-on ? Je répondrai : C'est la coutume du diable de bégayer dans les choses futures. » Cicéron devint en effet ce qu'on sait (3).

C'est lui qui disait qu'il ne concevait pas que deux augures pussent se regarder sans rire.

Il a combattu les idées superstitieuses dans plusieurs de ses ouvrages, surtout dans les trois livres de la *Nature des dieux*, dans les *Tusculanes*, et dans les deux livres de la *Divination*.

Regnier Desmarais, en tête de sa traduction de l'ouvrage de Cicéron, de *Divination*,

(3) Leloyer, Hist. et disc. des spectres, liv. II, ch. 3; liv. III, ch. 17.

a donné de ce traité un sommaire que nous transcrivons ici :

« Chez les Romains, dit-il, la divination (c'est-à-dire le pressentiment et la prédiction de l'avenir) était principalement fondée sur la fonction de ceux qu'on appelait *Aruspices*, qui consistait dans l'inspection des entrailles des victimes et dans l'interprétation des prodiges et des foudres, et sur la fonction des *Augures*, qui prenaient les auspices par l'observation du vol des oiseaux, par celle de leur chant, et de leur manière de manger. A ces deux sortes de divinations, qui tenaient en même temps à la religion et au gouvernement de la république, il faut ajouter les livres de la sibylle Erithrée, auxquels le sénat avait quelquefois recours; les réponses des oracles; les prédictions des personnes qu'on croyait éprises de fureur divine; les visions dans les songes; les présages tirés de certaines choses dites au hasard; ceux des astrologues; et les sorts, qu'on appelait les sorts de Préneste.

» C'est de toutes ces différentes divinations qu'il s'agit dans les deux livres de Cicéron. Dans le premier, il introduit son frère, qui, étant stoïcien, les soutient toutes avec chaleur et s'appuie pour cet effet sur l'autorité des anciens philosophes, sur divers exemples de l'antiquité, sur la pratique universelle de toutes les nations; sur les arguments par lesquels les stoïciens, grands partisans de la divination, prétendaient la prouver. Dans le second livre, Cicéron réfute tout ce que son frère avait avancé dans le premier: d'abord il commence par démontrer la vanité, l'inutilité et même l'impossibilité de toute divination en général; ensuite examinant chaque sorte de divination en particulier, il découvre l'origine, la nature et les abus de chacune. Voilà en gros quel est le sujet des deux livres de la Divination. » Voy. *Divination*.

Valère-Maxime conte que Cicéron, ayant été proscrit par les triumvirs, se retira dans sa maison de Formies, où les satellites des tyrans ne tardèrent pas à le poursuivre. Dans ces moments de trouble, il vit un corbeau arracher l'aiguille d'un cadran: c'était lui annoncer que sa carrière était finie. Le corbeau s'approcha ensuite de lui, comme pour lui faire sentir qu'il allait bientôt être sa proie, et le prit par le bas de sa robe, qu'il ne cessa de tirer que quand un esclave vint dire à l'orateur romain que des soldats arrivaient pour lui donner la mort. Les corbeaux d'aujourd'hui sont plus sauvages.

CIEL. Un tel article ne peut entrer dans ce dictionnaire qu'à propos de quelques folles croyances. Les musulmans admettent neuf cieux; il y eut, parmi les chrétiens, des hérétiques qui en annonçaient trois cent soixante-cinq, avec des anges spécialement maîtres de chaque ciel. Voy. **BASILIDE**.

Bodin assure qu'il y a dix cieux, qui sont marqués par les dix courtines du tabernacle

et par ces mots : « Les cieux sont les œuvres de tes doigts, » qui sont au nombre de dix (1).

Les rabbins prétendent que le ciel tourne sans cesse, et qu'il y a au bout du monde un lieu où le ciel touche la terre. On lit dans le *Talmud* que le rabbin Bar-Chana, s'étant arrêté en cet endroit pour se reposer, mit son chapeau sur une des fenêtres du ciel, et que, l'ayant voulu reprendre un moment après, il ne le retrouva plus, les cieux l'ayant emporté dans leur course : de sorte qu'il fallut qu'il attendît la révolution des mondes pour le rattraper.

CIERGES. On allume deux cierges à Scaer, en Bretagne, au moment du mariage; on en place un devant le mari, l'autre devant la femme : la lumière la moins brillante indique celui des deux qui doit mourir le premier. L'eau et le feu, comme chez les anciens, jouent un grand rôle chez les Bretons. Du côté de Guingamp, et ailleurs, quand on ne peut découvrir le corps d'un noyé, on met un cierge allumé sur un pain qu'on abandonne au cours de l'eau : on trouve, dit-on, le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête (2).

CIGOGNE. On croit que les cigognes préservent des incendies les maisons où elles se retirent. Cette erreur n'est plus très-répandue. On a dit aussi que les cigognes ne s'établissaient que dans les Etats libres; mais les Egyptiens, qui eurent toujours des rois, leur rendaient un culte; et c'était un crime capital en Thessalie, qui était monarchique, de tuer une cigogne, parce que le pays est plein de serpents, et que les cigognes les détruisent. Elles sont enfin très-communes en Turquie, en Egypte et en Perse, où l'on ne songe guère aux idées républicaines.

CILANO (GEORGES-CHRÉTIEN-MATERNUS DE), Hongrois du dix-huitième siècle, qui a écrit un livre de l'Origine et de la Célébration des saturnales chez les Romains (3), et (sous le nom d'Antoine Signatelli) des Recherches sur les géants (4).

CIMERIÈS, grand et puissant démon, marquis de l'empire infernal. Il commande aux parties africaines. Il enseigne la grammaire, la logique et la rhétorique; il découvre les trésors et révèle les choses cachées; il rend l'homme léger à la course, et donne aux bourgeois la tournure fringante des militaires. Le marquis Cimeriès, capitaine de vingt légions, est toujours à cheval sur un grand palefroi noir (5).

CIMETIÈRE. Il n'était pas permis en Espagne, au quatrième siècle, d'allumer des cierges en plein jour dans les cimetières, de peur d'inquiéter les esprits. On croyait que les âmes des trépassés fréquentaient les cimetières où leurs corps étaient enterrés (6); et le clergé eut quelque peine à détruire cette opinion.

On croit encore aujourd'hui, dans les cam-

(1) Préface de la Démonomanie des sorciers.

(2) Voyage de Cambry dans le Finistère, t. III, p. 159.

(3) De Saturnalium origine et celebrandi ritu apud Romanos, 1759.

(4) De Gigantibus nova disquisitio historica et critica, 1756.

(5) Wierus, in Pseudomonarchia dæm.

(6) Dom Calmet, Traité sur les apparitions, etc., ch. xi.

pagnes, que les âmes du purgatoire reviennent dans les cimetières; on dit même que les démons aiment à s'y montrer, et que c'est pour les écarter qu'on y plante des croix. On conte des anecdotes effrayantes. Peu de villageois traverseraient le cimetière à minuit : ils ont toujours l'histoire de l'un d'entre eux qui a été rossé par une âme (ou plutôt par un mauvais plaisant) qui lui a reproché de troubler sa pénitence. Voy. APPARITIONS.

Henri Estienne et les ennemis du catholicisme ont forgé aussi des aventures facétieuses, où ils attribuent de petites fraudes aux gens d'église pour maintenir cette croyance; mais ces historiettes sont des inventions calomnieuses.

On a vu quelquefois, dans les grandes chaleurs, des exhalaisons enflammées sortir des cimetières; on sait aujourd'hui qu'elles ont une cause naturelle.

CIMMÉRIENS, peuples qui habitaient autour des Palus-Méotides, et dont les Cimbres sont les descendants. Beaucoup de savants ont placé dans ce pays l'ancre par lequel on allait aux enfers. Leloyer dit que les Cimmériens étaient de grands sorciers, et qu'Ulysse ne les alla trouver que pour interroger, par leur moyen, les esprits de l'enfer.

CIMON, général athénien, fils de Miltiade. Ayant vu en songe une chienne irritée qui aboyait contre lui et qui lui disait d'une voix humaine : — « Viens; tu me feras plaisir, à moi et à mes petits, » — il alla consulter un devin nommé Astyphile, qui interpréta sa vision de cette manière : — « Le chien est ennemi de celui contre lequel il aboie; or, on ne pourrait faire à son ennemi un plus grand plaisir que de mourir; et ce mélange de la voix humaine avec l'aboi dénote un Mède qui vous tuera. »

Les Grecs étaient en guerre avec les Perses et les Mèdes : il y avait donc chance. Malheureusement pour le devin, le songe ne s'accomplit pas, et Cimon ne mourut que de maladie.

CINCINNATULUS ou CINCINNATUS (*le petit frisé*), esprit qui, au rapport de Rhodiginus, parlait par la bouche d'une femme nommée Jocaba, — laquelle était ventriloque.

CINQ. Les Grecs modernes se demandent excuse en prononçant le nombre cinq, qui est du plus mauvais augure, parce qu'il exprime un nombre indéfini, réprouvé par les cabalistes.

CIONES. Voy. KIONES.

CIPPUS VENELIUS, chef d'une partie de l'Italie, qui, pour avoir assisté à un combat de taureaux et avoir eu toute la nuit l'imagination occupée de cornes, se trouva un front cornu le lendemain. D'autres disent que ce prince, entrant victorieux à Rome, s'aperçut en se penchant au-dessus des eaux du Tibre, car il n'avait pas de miroir, qu'il lui était poussé des cornes. Il consulta les devins pour savoir ce que lui présageait une circonstance si extraordinaire. On pouvait expliquer ce prodige de plusieurs façons; on

lui dit seulement que c'était une marque qu'il régnerait dans Rome; mais il n'y voulut plus entrer. Cette modération est plus merveilleuse que les cornes.

CIRCE, fameuse magicienne qui changea les compagnons d'Ulysse en pourceaux. Elle savait composer des potions magiques et des enchantements par lesquels, au moyen du diable, elle troublait l'air, excitait les grêles et les tempêtes, et donnait aux hommes des maladies de corps et d'esprit. Saint Jean Chrysostome regarde la métamorphose des compagnons d'Ulysse comme une vive allégorie.

CIRCONCELLIONS, fanatiques du quatrième siècle, de la secte des donatistes. Ils parurent en Afrique. Armés d'abord de bâtons qu'ils appelaient bâtons d'Israël, ils commettaient tous les brigandages sous prétexte de rétablir l'égalité. Ils prirent bientôt des armes plus offensives pour tuer les catholiques. On les appelait aussi scotopètes. Ils faisaient grand cas du diable et l'honoraient en se coupant la gorge, en se noyant, en se jetant, eux et leurs femmes, dans les précipices. A la suite de Frédéric Barberousse, au treizième siècle, on vit reparaître des circoncellions qui damnaient les catholiques. Ces violents sectaires, à l'une et l'autre époque, ne durèrent pas longtemps.

CIRE. C'est avec de la cire que les sorcières composaient les petites figures magiques qu'elles faisaient fondre lorsqu'elles voulaient envoûter et faire périr ceux qu'elles avaient pour ennemis. On décapita à Paris, en 1574, un gentilhomme chez qui l'on trouva une petite image de cire ayant la place du cœur percée d'un poignard. Voy. ENVOUTEMENT.

CIRUELO (PIERRE), savant aragonais du quinzième siècle, à qui l'on doit un livre d'astrologie (1), où il défend les astrologues et leur science contre les raisonnements de Pic de la Mirandole.

CITATION, formule employée pour appeler les esprits et les forcer à paraître. Voy. EVOCATION.

CITU, fête au Pérou, dans laquelle tous les habitants se frottaient d'une pâte où ils avaient mêlé un peu de sang tiré de l'entre-deux des sourcils de leurs enfants. Ils pensaient par là se préserver pour tout le mois de tout malaise. Les prêtres idolâtres faisaient ensuite des conjurations afin d'éloigner les maladies, et les Péruviens croyaient que toutes les fièvres étaient chassées dès lors à cinq ou six lieues de leurs habitations.

CIVILE (FRANÇOIS DE), gentilhomme normand, né en 1536, dont la vie fut remplie de catastrophes, pour la plupart imaginées par les écrivains protestants, qui ont si souvent fabriqué des romans et des historiettes, dans le but de faire lire leurs écrits. Comme on classe cette vie prodigieuse dans les impostures historiques, nous en donnerons un petit précis.

(1) Apotelesmata astrologiæ humanæ, hoc est de mutationibus temporum. Alcalá, 1521.

La mère de François de Civile étant morte enceinte, pendant l'absence de son mari, avait été enterrée sans qu'on songeât à tirer l'enfant par l'opération césarienne. Un peu après l'enterrement, le mari arrive; il apprend avec surprise la mort de sa femme, et le peu d'attention qu'on a eu pour le fruit qu'elle portait; il la fait exhumer; on lui ouvre les entrailles, d'où l'on tira François de Civile encore vivant.

Cet homme, entré ainsi dans la vie, se trouvant en 1562, capitaine de cent hommes de pied, dans la ville de Rouen, que Charles IX assiégeait, reçut dans la joue une balle qui lui traversa le cou; et il tomba du haut du rempart dans le fossé. Des pionniers, le croyant mort, le mirent dans une fosse, avec un autre corps qu'ils jetèrent sur lui, et ils les couvrirent d'un peu de terre. Il resta ainsi toute la journée. Son valet vint le soir chercher son corps pour lui donner une sépulture plus honorable. Il le déterra et ne le reconnut pas, tant il était défiguré. Cependant, un diamant qu'il avait au doigt ayant frappé les yeux de ce domestique, il sut par là qu'il avait retrouvé son maître, et enleva le corps.

Après l'avoir lavé, il l'embrassa en pleurant; il crut sentir encore quelque chaleur; il porta bien vite le corps aux chirurgiens de l'armée qui, le regardant comme mort, ne voulurent pas en prendre soin. Civile fut ainsi cinq jours et cinq nuits abandonné, sans parler ni donner aucun signe de mouvement, mais toujours ardent de fièvre. Un médecin consentit alors enfin, à lui faire prendre un peu de bouillon; le lendemain, le malade entr'ouvrit les yeux. Mais sur ces entrefaites, la ville ayant été prise d'assaut, le bruit qui se fit lui ôta de nouveau toute connaissance. Dans le pillage, on le jeta par la fenêtre; il tomba sur un fumier, où il resta trois jours en chemise, sans être secouru de personne.

Enfin un de ses parents vint le voir, et fut très-étonné de le trouver encore vivant. Civile demanda à boire par signes; on lui donna de la bière, qu'il avala très-avidement; on l'emporta dans un château où il fut soigné, et au bout de six semaines, il se trouva bien portant.

Il fut proscrit comme protestant, sous Henri III, et se réfugia en Angleterre, où la reine Élisabeth lui fit conter son histoire; ne sachant pas peut-être qu'il y a des Gascons ailleurs qu'aux bords de la Garonne, elle donna son portrait au conteur. Le règne de Henri le Grand lui permit de rentrer en France. D'Aubigné dit qu'il l'a vu souvent « aux assemblées nationales, député de Normandie, à l'âge de soixante-six ans, et qu'il signait toujours : François de Civile, trois fois mort, trois fois enterré, et trois fois, par la grâce de Dieu, ressuscité. » Il était octogénaire, lorsqu'il mourut d'une fluxion de poitrine.

Nous avons tiré la plupart de ces détails de l'histoire du capitaine François de Civile, extraite de ses mémoires manuscrits, et pu-

bliée par Misson, qui aurait dû y voir le pendant des aventures de M. de Crac.

CLAIRON (CLAIRE-JOSÈPHE-LEXYRIS DE LATUDE, connue sous le nom d'Hippolyte), tragédienne française, morte en 1803. Dans ses *Mémoires*, publiés en 1799, elle raconte l'histoire d'un revenant qu'elle croit être l'âme de M. de S..., fils d'un négociant de Bretagne, dont elle avait rejeté les vœux, à cause de son humeur haineuse et mélancolique, quoiqu'elle lui eût accordé son amitié. Cette passion malheureuse avait conduit le jeune insensé au tombeau. Il avait souhaité de la voir dans ses derniers moments; mais on avait dissuadé mademoiselle Clairon de faire cette démarche; et il s'était écrié avec désespoir : — Elle n'y gagnera rien, je la poursuivrai autant après ma mort que je l'ai poursuivie pendant ma vie !...

Depuis lors, mademoiselle Clairon entendit, vers les onze heures du soir, pendant plusieurs mois, un cri aigu; ses gens, ses amis, ses voisins, la police même, entendirent ce bruit, toujours à la même heure, toujours partant sous ses fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air.

Ces cris cessèrent quelque temps. Mais ils furent remplacés, toujours à onze heures du soir, par un coup de fusil tiré dans ses fenêtres, sans qu'il en résultât aucun dommage.

La rue fut remplie d'espions, et ce bruit fut entendu, frappant toujours à la même heure, dans le même carreau de vitre, sans que jamais personne ait pu voir de quel endroit il partait. A ces explosions succéda un claquement de mains, puis des sons mélodieux. Enfin, tout cessa après un peu plus de deux ans et demi (1).

Voilà ce que disent les mémoires publiés par mademoiselle Raucourt. Ce qui n'empêche pas que ce fait n'est qu'une mystification, qui eût fait un peu plus de bruit à Paris si c'eût été autre chose.

CLARUS. Saint Augustin rapporte qu'un jeune homme de condition, nommé Clarus, s'étant donné à Dieu dans un monastère d'Hippone, se persuada qu'il avait commerce avec les anges. Il en parla dans le couvent. Comme les frères refusaient de le croire, il prédit que la nuit suivante Dieu lui enverrait une robe blanche avec laquelle il paraîtrait au milieu d'eux. En effet, vers minuit, le monastère fut ébranlé, la cellule du jeune homme parut brillante de lumière; on entendit le bruit de plusieurs personnes qui allaient, venaient et parlaient entre elles, sans qu'on pût les voir. Clarus sortit de sa cellule et montra aux frères la tunique dont il était vêtu : c'était une étoffe d'une blancheur admirable et d'une finesse si extraordinaire, qu'on n'avait jamais rien vu de semblable. On passa le reste de la nuit à chanter des psaumes en actions de grâces; ensuite on voulut conduire le jeune homme à saint Augustin; mais il s'y opposa, disant que les anges le lui avaient défendu. Cependant on ne l'écouta point; et, comme on l'y

(1) Mémoires d'Hippolyte Clairon, édit. de Buisson p. 167.

conduisait malgré sa résistance, la tunique disparut aux yeux des assistants; ce qui fit juger que le tout n'était qu'une illusion de l'esprit de ténèbres.

CLASSYALABOLAS, Voy. CAACRINOLAAS.

CLAUDE, prieur de Laval, fit imprimer à la fin du seizième siècle un livre intitulé : *Dialogues de la Lycanthropie*.

CLAUDER (GABRIEL), savant saxon, mort en 1691, membre de l'académie des Curieux de la Nature. Il a laissé, dans les Mémoires de cette société, divers opuscules singuliers, tels sont : « le Remède diabolique du délire, » et « les Vingt-cinq ans de séjour d'un démon sur la terre (1). »

Son neveu, Frédéric-Guillaume Clauder, a donné, dans les Éphémérides de la même académie, un traité sur les nains (2).

CLAUNECK, démon qui a puissance sur les biens, sur les richesses; il fait trouver des trésors à celui qu'il sert en vertu d'un pacte. Il est aimé de Lucifer, qui le laisse maître de prodiguer l'argent. Il rend complaisance pour complaisance à qui l'appelle (3).

CLAUZETTE. Sur la fin de 1681, une fille insensée, Marie Clauzette, se mit à courir les champs aux environs de Toulouse, en se réclamant du nom de Robert, qu'elle disait être le maître de tous les diables. On la crut possédée, et tout le monde voulut la voir. Quatre jeunes filles, qui assistèrent aux premiers exorcismes, se crurent possédées pareillement. Le vicaire-général de Toulouse, voulant éprouver si la possession était vraie, fit employer d'abord des exorcismes feints; et l'eau commune, la lecture d'un livre profane, le ministère d'un laïque habillé en prêtre, agitèrent aussi violemment les prétendues possédées, qui n'étaient pas prévenues, que si un prêtre eût lu le rituel avec des aspersions d'eau bénite. Les médecins déclarèrent que le diable n'était pour rien dans cette affaire. Les possédées vomissaient des épingles crochues; mais on remarqua qu'elles les cachaient dans leur bouche pour les rejeter devant les spectateurs. Le parlement de Toulouse proclama la fraude et dissipa cette ridicule affaire.

CLAVICULES DE SALOMON, Voy. SALOMON.

CLAY (JEAN), littérateur allemand, mort en 1592. On recherche son *Alkumistica*, petit poème en vers allemands contre la folie des alchimistes et faiseurs d'or.

CLÉDONISMANCIE, divination tirée de certaines paroles qui, entendues ou prononcées en diverses rencontres, étaient regardées comme bons ou mauvais présages. Cette divination était surtout en usage à Smyrne; il y avait un temple où c'était ainsi qu'on rendait les oracles. Un nom seul offrait quelquefois l'augure d'un bon succès. Léoty-chide, pressé par un Samien d'entreprendre la guerre contre les Perses, demanda à ce

(1) De Diabolico delirii remedio. — De Diabolo per viginti quinque annos frequentante cum muliere, nulla veneficii opera.

(2) De nanorum generatione.

Samien son nom; et, apprenant qu'il s'appelait Hégésistrate, mot qui signifie conducteur d'armée, il répondit : j'accepte l'augure d'Hégésistrate.

Ce qu'il y avait de commode en tout ceci, c'est qu'on était libre d'accepter ou de refuser le mot à présage. S'il était saisi par celui qui l'entendait et qu'il frappât son imagination, il avait toute son influence; mais si l'auditeur le laissait tomber, on n'y faisait pas une prompte attention, l'augure était sans force.

CLEF D'OR. On a publié, sous le titre de *la Clef d'or*, plusieurs petits volumes stupides qui enseignent les moyens infallibles de faire fortune avec la loterie, et qui, quand la loterie existait, ne faisaient que des dupes. *La Clef d'or ou le Véritable trésor de la fortune*, qui se réimprimait de temps en temps à Lille, chez Castiaux, n'est pas autre chose que la découverte des nombres sympathiques, que l'auteur se vante d'avoir trouvés, ce qui lui a valu trois cent mille francs en deux ans et demi. Il est mal de mentir aussi impunément pour engager les pauvres gens à se ruiner dans les loteries. Or, les cinq nombres sympathiques ne manquent pas de sortir, dit-il effrontément, dans les cinq tirages qui suivent la sortie du numéro indicateur. Il faut donc les suivre pendant cinq tirages seulement pour faire fortune. Par exemple, les nombres sympathiques de 4 sont 30, 40, 50, 70, 76. Ces cinq numéros sortiront dans les cinq tirages qui suivront la sortie de 4, non pas tous à la fois peut-être, mais au moins deux ou trois ensemble.

Du reste les nombres sympathiques sont imaginaires, et chacun les dispose à son gré.

CLEIDOMANCIE ou CLEIDONOMANCIE, divination par le moyen d'une clef. On voit dans Delrio et Delancré qu'on employait cette divination pour découvrir l'auteur d'un vol ou d'un meurtre. On tortillait autour d'une clef un billet contenant le nom de celui qu'on soupçonnait; puis on attachait cette clef à une Bible, qu'une fille vierge soutenait de ses mains. Le devin marmottait ensuite tout bas le nom des personnes soupçonnées; et on voyait le papier tourner et se mouvoir sensiblement.

On devine encore d'une autre manière par la cleidomancie. On attache étroitement une clef sur la première page d'un livre; on ferme le livre avec une corde, de façon que l'anneau de la clef soit dehors; la personne qui a quelque secret à découvrir par ce moyen, pose le doigt dans l'anneau de la clef, en prononçant tout bas le nom qu'elle soupçonne. S'il est innocent, la clef reste immobile; s'il est coupable, elle tourne avec une telle violence, qu'elle rompt la corde qui attache le livre (4).

Les Cosaques et les Russes emploient souvent cette divination; mais ils mettent la clef en travers et non à plat, de manière que la

(3) Obedias illi, et obediet. Clavicules de Salomon, p. 14.

(4) Delancré, Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue, traité 5.

compression lui fait faire le quart de tour. Ils croient savoir par là si la maison où ils sont est riche, si leur famille se porte bien en leur absence, si leur père vit encore, etc. Ils font usage surtout de cette divination pour découvrir les trésors. On les a vus plusieurs fois en France recourir à cet oracle de la clef sur l'Evangile de saint Jean, durant l'invasion de 1814.

CLÉONICE. Pausanias, général lacédémonien, ayant tué à Vicence une vertueuse jeune fille, nommée Cléonice, qui lui avait résisté, vécut dans un effroi continu et ne cessa de voir, jusqu'à sa mort, le spectre de cette jeune fille à ses côtés. — Si l'on connaissait ce qui a précédé les visions, on en trouverait souvent la source dans les remords.

CLÉOPATRE. C'est, dit-on, une erreur que l'opinion où nous sommes, que Cléopâtre se fit mourir avec deux aspics. Plutarque dit, dans la vie de Marc-Antoine, que personne n'a jamais su comment elle était morte. Quelques-uns assurent qu'elle prit un poison qu'elle avait coutume de porter dans ses cheveux. On ne trouva point d'aspic dans le lieu où elle était morte; on dit seulement qu'on lui remarqua au bras droit deux piqures imperceptibles; c'est là-dessus qu'Auguste hasarda l'idée qui est devenue populaire sur le genre de sa mort. Il est probable qu'elle se piqua avec une aiguille empoisonnée (1).

CLÉROMANCIE, art de dire la bonne aventure par le sort jeté, c'est-à-dire avec des dés, des osselets, des fèves noires ou blanches. On les agitait dans un vase, et après avoir prié les dieux on les renversait sur une table et l'on prédisait l'avenir d'après la disposition des objets. Il y avait à Bura, en Achaïe, un oracle d'Hercule qui se rendait sur un tablier avec des dés. Le pèlerin, après avoir prié, jetait quatre dés, dont le prêtre d'Hercule considérait les points, et il en tirait la conjecture de ce qui devait arriver. Il fallait que ces dés fussent faits d'os de bêtes sacrifiées (2).

Le plus souvent on écrivait sur les osselets ou sur de petites tablettes qu'on mêlait dans une urne; ensuite on faisait tirer un lot par le premier jeune garçon qui se rencontrait; et si l'inscription qui sortait avait du rapport avec ce qu'on voulait savoir, c'était une prophétie certaine.

Cette divination était commune en Egypte et chez les Romains; et l'on trouvait fréquemment des cléromanciens dans les rues et sur les places publiques, comme on trouve dans nos fêtes des cartomanciens. Voy. **ASTRAGALOMANCIE.**

CLÈVES. On dit que le diable est chef de cette noble maison et père des comtes de Clèves. Les cabalistes prétendent que ce fut un sylphe qui vint à Clèves par les airs, sur un navire merveilleux traîné par des cygnes, et qui repartit un jour, en plein midi, à la

vue de tout le monde, sur son navire aérien.

« Qu'a-t-il fait aux docteurs qui les obligent à l'ériger en démon? » dit l'abbé de Villars (3). C'est en mémoire de cette origine merveilleuse, diversement expliquée, qu'on avait fondé au pays de Clèves, l'ordre des chevaliers du Cygne (4).

CLIMATERIQUE, Voy. ANNÉE.

CLISTHERET, démon qui fait paraître la nuit au milieu du jour, et le jour au milieu de la nuit, quand c'est son caprice, si vous en croyez les *Clavicules de Salomon*.

CLOCHES. Les anciens connaissaient les cloches, dont on attribue l'invention aux Egyptiens. Elles étaient en usage à Athènes et chez les Romains.

Les musulmans n'ont point de cloches dans leurs minarets; ils croient que le son des cloches effraierait les âmes des bienheureux dans le paradis.

Les cloches ne furent généralement employées, dans les églises chrétiennes, que vers le septième siècle. On voit, dans Alcuin, que la cérémonie du baptême qui les consacre avait lieu déjà du temps de Charlemagne.

C'est, dit-on, parce qu'elles sont baptisées, que les cloches sont odieuses à Satan. On assure que quand le diable porte ses suppôts au sabbat, il est forcé de les laisser tomber, s'il entend le son des cloches. Torquemada raconte, dans son *Héxaméron*, qu'une femme revenant du sabbat, portée dans les airs par l'esprit malin, entendit la cloche qui sonnait l'Angelus. Aussitôt le diable l'ayant lâchée, elle tomba dans une haie d'épines, au bord d'une rivière. Elle aperçut un jeune homme à qui elle demanda secours, et qui, à force de prières, se décida à la reconduire en sa maison. Il la pressa tellement de lui avouer les circonstances de son aventure, qu'elle la lui apprit; elle lui fit ensuite de petits présents, pour l'engager à ne rien dire: mais la chose ne manqua pourtant pas de se répandre.

On croit, dans quelques contrées, que c'est le diable qui excite les tempêtes, et que, par ainsi, les cloches conjurent les orages. Les paysans sonnent donc les cloches dès qu'ils entendent le tonnerre, ce qui maintenant est reconnu pour une imprudence. Citons à ce sujet un fait consigné dans les Mémoires de l'Académie des sciences: « En 1718, le 15 août, un vaste orage s'étendit sur la Basse-Bretagne; le tonnerre tomba sur vingt-quatre églises situées entre Landernau et Saint-Pol-de-Léon; c'était précisément celles où l'on sonnait pour écarter la foudre; celles où l'on ne sonna pas furent épargnées. » M. Salgues pense cependant que le son des cloches n'attire pas le tonnerre, parce que leur mouvement a peu d'intensité; mais le bruit seul agite l'air avec violence, et le son du tambour sur un lieu élevé ferait peut-être le même effet d'attirer la foudre.

On a cru encore, dans certains pays, qu'on

(1) Voyez Brown, Des Erreurs populaires, liv. V, ch. 12.

(2) Delancre, l'Incrédulité et mécréance, etc.; traité 5.

(3) L'abbé de Villars, dans le Comte de Gabalis.

(4) Voyez, dans les *Légendes des commandements de Dieu*, le chevalier du Cygne.

se mettait à l'abri de toute atteinte des orages en portant sur soi un morceau de la corde attachée à la cloche au moment de son baptême.

Il nous reste à dire un mot de la *Cloche du Diable*. Dusaulx, visitant les Pyrénées à pied, son guide, qui était un franc montagnard, le conduisit dans un marécage comme pour lui montrer quelque chose de curieux. Il prétendit qu'une cloche avait jadis été enfoncée dans cet endroit; que cent ans après, le diable à qui appartenaient alors tous les métaux souterrains, s'était emparé de cette cloche, et qu'un pâtre depuis peu de temps l'avait entendu sonner pendant la nuit de Noël dans l'intérieur de la montagne.

— Fort bien, dit Dusaulx; ce qu'on a pris pour le son d'une cloche ne viendrait-il pas plutôt des eaux souterraines qui s'engouffrent dans quelque cavité?

— Oh ! que non, répliqua le guide.

Il y a des cloches célèbres. On respecte beaucoup dans les Pyrénées, la cloche de la vallée; on lui donne toutes sortes d'origines merveilleuses : la plus commune, c'est qu'elle a été fondue par les anges. On l'entend, ou peut-être on croit l'entendre quelquefois : mais on ne sait pas où elle est suspendue. C'est cette cloche qui doit, à ce que disent les montagnards, réveiller leurs patriarches endormis dans les creux des rochers, et appeler les hommes au dernier jugement.

Lorsque Ferdinand le Catholique fut attaqué de la maladie dont il mourut, la fameuse cloche de la Villela (qui a dix brasses de tour) sonna, dit-on, d'elle-même; ce qui arrive quand l'Espagne est menacée de quelque malheur. On publia aussitôt qu'elle annonçait la mort du roi, qui mourut effectivement peu après.

CLOFYE, oiseau d'Afrique, noir et gros comme un étourneau. C'est pour les nègres un oiseau de présage. Il prédit les bons événements, lorsqu'en chantant il s'élève dans les airs; il en pronostique de mauvais s'il s'abaisse. Pour annoncer à quelqu'un une mort funeste, ils lui disent que le Clofye a chanté sur lui.

CLOTHO. L'une des trois Parques et la plus jeune. C'est elle qui file les destinées; on lui donne une quenouille d'une hauteur prodigieuse. La plupart des mythologues la placent avec ses sœurs à la porte du repaire de Pluton. Lucien la met dans la barque à Caron; mais Plutarque dit qu'elle est dans la lune, dont elle dirige les mouvements.

CLOU. Il y a, sur les clous, quelques petites superstitions dont on fera son profit. Les Grecs modernes sont persuadés qu'en fichant le clou d'un cercueil à la porte d'une maison infestée, on en écarte à jamais les revenants et les fantômes.

Boguet parle d'une sorcière qui, pour un cheval blessé, disait certains mots en forme d'oraison, et plantait en terre un clou qu'elle ne retirait jamais.

(1) Boguet, Discours des sorciers, ch. 40.

(2) Sur le roi Clovis I^{er}, voyez ses légendes, dans les *Légendes de l'Histoire de France*.

Les Romains, pour chasser la peste, fichaient un clou dans une pierre qui était au côté droit du temple de Jupiter; ils en faisaient autant contre les charmes et sortilèges, et pour apaiser les discordes qui survenaient entre les citoyens.

Il y en a pareillement qui, se voulant prévaloir contre leurs ennemis, plantent un clou dans un arbre. Or, quelle force peut avoir ce clou ainsi planté (1)?

CLOVIS, fils de Chilpéric I^{er}. Il ne restait à Chilpéric que ce fils de sa première femme; le jeune homme fut assez indiscret pour s'expliquer sans ménagement sur Frédégonde, qu'il regardait comme son ennemie. Elle résolut de se débarrasser de lui. Clovis aimait une jeune fille de basse extraction; un émissaire de Frédégonde vint dire au roi que c'était la fille d'une magicienne; que Clovis avait employé les artifices de cette femme pour se débarrasser de ses deux frères (empoisonnés, à ce qu'on croit), et qu'il tramait la mort de la reine. La vieille femme, mise à la question, fut forcée d'avouer qu'elle était sorcière. Clovis, convaincu, se vit dépouillé de ses riches vêtements et conduit dans une prison, où des assassins le poignardèrent, si les historiens disent vrai; et on fit accroire au monarque qu'il s'était tué lui-même. La magicienne, dont la fille venait aussi d'être mise à mort, fut épouvantée de ses aveux, qu'elle rétracta; mais on se hâta de lui imposer silence en la conduisant au bûcher. C'est du moins ainsi que racontent les choses, des chroniqueurs peu favorables, il est vrai, à Frédégonde (2).

COBALES, génies malins et trompeurs de la suite de Bacchus, dont ils étaient à la fois les gardes et les bouffons.

Selon Leloyer, les cobales, connus des Grecs, étaient des démons doux et paisibles, nommés par quelques-uns bonhomets ou petits bonshommes des montagnes, parce qu'ils se montrent en vieux nains de basse stature; ils sont vêtus court, demi-nus, la manche retroussée sur l'épaule, et portent un tablier de cuir sur les reins.

« Cette sorte de démons est présentement assez plaisante, car tantôt vous les verrez rire, tantôt se gaudir, tantôt sauter de joie, et faire mille tours de singe; ils contreferont et imiteront les singes, et feront tant et plus les embesognés, combien qu'ils ne fassent rien du tout. A cette heure, vous les verrez bêcher dans les veines d'or ou d'argent, amasser ce qu'ils auront bêché, et le mettre en des corbeilles et autres vaisseaux pour cet effet préparés, tourner la corde et la poulie afin d'avertir ceux d'en haut de tirer le métal, et fort rarement voit-on qu'ils offensent les ouvriers, s'ils ne sont grandement provoqués de brocards, injures et risées dont ils sont impatients. Alors ils jetteront premièrement de la terre et des petits cailloux aux yeux des pionniers, et quelquefois les blesseront (3). »

(3) Leloyer, Hist. et Disc. des spectres, etc., p. 343; post Wierum, De præst., lib. I, cap. xxii.

Les Allemands appellent ces mêmes démons familiers Kobold. Voy. ce mot.

COBOLI; génies ou démons révéés par les anciens Sarmates. Ils croyaient que ces esprits habitaient les parties les plus secrètes des maisons, et même les fentes du bois. On leur offrait les mets les plus délicats. Lorsqu'ils avaient l'intention de se fixer dans une habitation, ils en prévenaient ainsi le père de famille : la nuit ils assemblaient des tas de copeaux et répandaient de la fiente de divers animaux dans les vases de lait; gracieuses manières de s'annoncer. Si le lendemain le maître de la maison laissait ces copeaux en un tas, et faisait boire à sa famille le lait ainsi souillé, alors les cobolis se rendaient visibles et habitaient désormais avec lui; mais s'il dispersait les copeaux et jetait le lait, ils allaient chercher un autre gîte.

Les cobolis, sont encore, ainsi que les gobelins et les cobales, le kobold des Allemands.

COCCONAS. Voy. **ALEXANDRE DE PAPHLAGONIE**.

COCHON. Est-il vrai, comme le croit le peuple, que de tous les animaux le cochon soit celui dont l'organisation ait le plus de ressemblance avec celle de l'homme? Sur ce point, dit M. Salgues, on ne saurait mieux faire que de s'en rapporter à Cuvier. Or, voici ce que lui ont révélé ses recherches. L'estomac de l'homme et celui du cochon n'ont aucune ressemblance : dans l'homme, ce viscère a la forme d'une cornemuse; dans le cochon, il est globuleux; dans l'homme, le foie est divisé en trois lobes; dans le cochon, il est divisé en quatre : dans l'homme, la rate est courte et ramassée; dans le cochon, elle est longue et plate; dans l'homme, le canal intestinal égale sept à huit fois la longueur du corps; dans le cochon, il égale quinze à dix-huit fois la même longueur. Son cœur présente des différences notables avec celui de l'homme; et j'ajouterai, pour la satisfaction des savants et des beaux-esprits, que le volume de son cerveau est aussi beaucoup moins considérable, ce qui prouve que ses facultés intellectuelles sont inférieures à celles de nos académiciens.

Il y aurait bien des choses à dire sur le cochon. Le diable s'est quelquefois montré sous sa figure. On conte, à Naples, qu'autrefois il apparaissait souvent avec cette forme dans le lieu même où l'église de Sainte-Marie-Majeure a depuis été bâtie, ce qui réjouissait peu les Napolitains. Dès que l'église fut commencée, la singulière apparition ne se montra plus. C'est en mémoire de cet événement que l'évêque Pomponius fit faire le pourceau de bronze qui est encore sur le portail de cette église.

Camérarius raconte que, dans une ville d'Allemagne, un Juif malade étant venu chez une vieille, et lui ayant demandé du lait de femme, qu'il croyait propre à le guérir, la

sorcière s'avisait de traire une truie et en porta le lait au Juif, qui le but. Ce lait commençant à opérer, le Juif s'aperçut qu'il grognait et devina la ruse de la sorcière, qui voulait sans doute lui faire subir la métamorphose des compagnons d'Ulysse. Il jeta le reste du lait sans le boire, et incontinent tous les cochons du voisinage moururent (1).

... Voy. **BAUME UNIVERSEL**.

COCLÈS (**BARTHÉLEMY**), chiromancien du seizième siècle. Il avait aussi des connaissances en astrologie et en physiognomonie. Il prédit à Luc Gauric, célèbre astrologue du même temps, qu'il subirait injustement une peine douloureuse et infamante; et Luc Gauric fut en effet condamné au supplice de l'estrapade, par Jean Bentivoglio, tyran de Bologne, dont il avait pronostiqué l'expulsion prochaine.

Coclès prophétisa qu'il serait lui-même assassiné, et périrait d'un coup sur la tête. Son horoscope s'accomplit ponctuellement, car Hermès de Bentivoglio, fils du tyran, ayant appris qu'il se mêlait aussi de prédire sa chute, le fit assassiner par un brigand nommé Caponi, le 24 septembre 1504 (2). On assure même que, connaissant le sort qui le menaçait, il portait depuis quelque temps une calotte de fer, et qu'il ne sortait qu'armé d'une épée à deux mains. On dit encore que celui qui devait l'assassiner étant venu le consulter peu auparavant, il lui prédit qu'avant vingt-quatre heures il se rendrait coupable d'un meurtre. Il est plus que probable que ces prophéties n'ont été faites qu'après coup.

Coclès a écrit sur la physiognomonie et la chiromancie, mais son livre a subi des modifications. L'édition originale est : *Physiognomonie ac chiromancie Anastasis, sive compendium ex pluribus et pene infinitis auctoribus, cum approbatione Alexandri Achillini*; Bologne, 1504, in-fol. La préface est d'Achillini.

COCOTO, démon succube, adoré aux Indes occidentales, et mentionné par Bodin (3).

COCYTE, l'un des fleuves de l'enfer des anciens. Il entourait le Tartare, et n'était formé que des larmes des méchants.

CODE DES SORCIERS. Voy. **SORCIERS**.

CODRONCHI (**BAPTISTE**), médecin d'Imola, au seizième siècle. Il a laissé un traité des années climatériques, de la manière d'en éviter le danger, et des moyens d'allonger sa vie (4).

COELICOLES; secte juive qui adorait les astres et les anges gardiens des astres.

COEUR. Des raisonneurs modernes ont critiqué ce qui est dit dans l'*Ecclésiaste*, que le cœur du sage est au côté droit, et celui de l'insensé au côté gauche. Mais il faut entendre cette maxime comme le mot de Jonas, à propos de ceux des Ninivites qui ne savaient pas faire la différence de leur main droite et de leur main gauche, c'est-à-dire du bien et du mal. Que le cœur de l'homme

(1) Camerarius, De nat. et affect. demon., in proemio.

(2) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés.

(3) Démonomanie, liv. II, ch. vii.

(4) De annis climatericis, nec non de ratione vitand eorum pericula, itemque de modis vitam producendi commentarius. In-8°. Bologne. 1620.

soit situé au côté gauche de la poitrine, c'est un sentiment qui, à la rigueur, peut être réfuté par l'inspection seule, dit le docteur Brown; car il est évident que la base et le centre du cœur sont exactement placés au milieu.

La pointe à la vérité incline du côté gauche; mais on dit de l'aiguille d'un cadran qu'elle est située au centre, quoique la pointe s'étende vers la circonférence du cadran.

Nous rappellerons que quelques hommes ont eu le cœur velu. Voy. ARISTOMÈNE.

COIFFE. On s'est formé différentes idées sur la membrane appelée coiffe, qui couvre quelquefois la tête des enfants lorsqu'ils sortent du sein de leur mère. Les personnes superstitieuses la conservent avec soin, comme un moyen de bonheur, et on dit d'un homme heureux qu'il est né coiffé. On a même avancé que cette coiffe étend ses effets favorables jusque sur ceux qui la portent avec eux. Spartien parle de cette superstition dans la vie d'Antonin. Il dit que les sages-femmes vendaient ordinairement ces coiffes naturelles à des jurisconsultes crédules, qui en attendaient d'heureux résultats pour leurs affaires. Ils étaient persuadés que ce talisman leur ferait gagner toutes les causes (1). On se les disputait chez nous au seizième siècle.

Dans quelques provinces, on croyait que la coiffe révélait une vocation à la vie monastique (2). Les sages-femmes prédisaient aussi, chez nos pères, le sort de l'enfant qui apportait la coiffe sur la tête. Voy. AMNIO-MANCIE.

Avant que l'empereur Macrin montât sur le trône, sa femme lui donna un fils qui naquit coiffé. On prédit qu'il s'élèverait au rang suprême, et on le surnomma *Diadematus*. Mais quand Macrin fut tué, il arriva de *Diadematus* qu'il fut proscrit et tué comme son père.

COIRIERES (CLAUDE), sorcière du seizième siècle. Pendant qu'elle était détenue en prison, elle donna une certaine graisse à un nommé François Gaillard, pareillement prisonnier, lequel s'en étant frotté les mains, fut enlevé de sa prison par l'assistance du diable, qui toutefois le laissa reprendre (3).

COLARBASSE, hérétique valentinien, qui prêchait la cabale et l'astrologie comme sciences religieuses. Il était disciple de Valentin. Il disait que la génération et la vie des hommes dépendaient des sept planètes, et que toute la perfection et la plénitude de la vérité était dans l'alphabet grec, puisque Jésus-Christ était nommé *Alpha et Oméga* (4).

COLAS (ANTIDE), sorcière du seizième siècle, qui, faisant commerce avec le diable,

(1) Brown, des Erreurs popul., t. II, p. 88.

(2) Salgues, Des Erreurs et des préjugés.

(3) Boguet, Discours des sorciers, ch. 52, p. 327.

(4) Bergier, Dict. théolog.

(5) Boguet, Discours des sorciers, ch. 13, p. 325.

qu'elle nommait Lizabet, fut appréhendée et mise en prison, sur l'avis de Nicolas Millière, chirurgien. Elle confessa qu'étant détenue à Betoncourt, le diable s'était apparu à elle en forme d'homme noir et l'avait sollicitée à se jeter par une fenêtre, ou bien à se pendre; une autre voix l'en avait dissuadée. Convaincue d'être sorcière, mais aussi d'avoir commis beaucoup de turpitudes, cette femme fut brûlée à Dôle en 1599 (5); et c'est ainsi que se terminent ordinairement les histoires racontées par Boguet.

COLEY (HENRY), astrologue anglais, mort en 1690. On a de lui, *la Clef des éléments de l'astrologie*, Londres, 1675, in-8°. C'est un traité complet de cette science fantastique. On y trouve l'art de dresser toutes sortes de thèmes d'horoscopes, avec des exemples de nativités calculées.

COLLANGES (GABRIEL DE), mathématicien né en Auvergne en 1524. Il n'employa ses connaissances qu'à la recherche des secrets de la cabale et des nombres. Il est traducteur de la *Polygraphie et universelle Ecriture cabalistique de Trithème*, Paris, 1561, in-4°. On cite plusieurs ouvrages de lui, dont aucun n'a été imprimé, non plus que sa version de la *Philosophie occulte d'Agrippa*. Il a laissé manuscrit un *Traité de l'heur et malheur du mariage*.

COLLEHITES, pierre que l'on assure être propre à chasser les démons et à prévenir les charmes (6), mais on aurait dû la désigner.

COLMAN (JEAN), astrologue, né à Orléans; le roi Charles VII en faisait grand cas. Louis XI, dit-on, lui donna des pensions, parce qu'il lui apprit à supputer des almanachs. On dit que Colleman étudiait si assidûment le cours de la lune, qu'à force d'application il en devint lépreux (7)...

COLLYRE. — On voit, dans la *Lycanthropie* de Nynauld, qu'un sorcier composait un certain collyre, avec le fiel d'un homme, les yeux d'un chat noir et quelques autres choses que l'écrivain ne nomme pas; « lequel collyre appliqué aux yeux faisait voir et apparaître en l'air ou ailleurs les ombres des démons. »

COLOKYNTHO-PIRATES, pirates nains fabuleux, qui, dans l'histoire véritable de Lucien, naviguaient sur de grandes citrouilles ou coloquintes, longues de six coudées (trois mètres). Lorsqu'elles étaient sèches, ils les creusaient; les grains leur servaient de pierres dans les combats, et les feuilles de voiles, qu'ils attachaient à un mât de roseau.

COLOMBES. — Il y avait dans le temple de Jupiter, à Dodone, deux colombes que l'on gardait soigneusement; elles répondaient d'une voix humaine lorsqu'elles étaient consultées. Mais on lit dans Pausanias que c'é-

(6) Delancré, Tableau de l'Inconstance des démons, etc., liv. IV, p. 297.

(7) Ancien manuscrit de la Bibliothèque royale. Voyez Joly, Remarques sur Bayle, à la fin.

taient des femmes prêtresses qu'on appelait colombes dodoniennes.

Les Perses, persuadés que le soleil avait en horreur les colombes blanches, les regardaient comme des oiseaux de mauvais augure, et n'en souffraient point dans leur pays.

COLMA, château fort sur le Danube, qui, selon la tradition, est sorti de terre tout construit, par une puissance magique, comme autrefois dans la Mythologie grecque, Pégase sous le pied de Minerve. Des savants disent qu'en réalité il a été bâti en une nuit par la puissante armée sarmate du roi Deucaos.

COLONNE DU DIABLE. — On conserve à Prague trois pierres d'une colonne que le diable apporta de Rome pour écraser un prêtre avec lequel il avait fait pacte, et le tuer pendant qu'il disait la messe. Mais saint Pierre, s'il faut en croire la légende populaire, étant survenu, jeta trois fois de suite le diable et sa colonne dans la mer, et cette diversion donna au prêtre le temps de se repentir. Le diable en fut sidéré, qu'il rompit la colonne et se sauva (1).

COMBADAXUS, divinité dormante des Japonais. C'était un bonze dont ils racontent l'anecdote suivante. A huit ans, il fit construire un temple magnifique; et, prétendant être las de la vie, il annonça qu'il voulait se retirer dans une caverne et y dormir dix mille ans: en conséquence, il y entra; l'issue fut scellée sur-le-champ: les Japonais le croient encore vivant.

COMEDIENS. « Il serait bon, comme dit Boguet, de chasser nos comédiens et nos jongleurs, attendu qu'ils sont pour la plupart sorciers et magiciens, n'ayant d'autre but que de vider nos bourses et de nous déboucher. » Boguet n'est pas tout à fait dans son tort.

COMENIUS (JEAN-AMOS), philologue du dix-septième siècle. Il a laissé *la Lumière dans les ténèbres*, Hollande, 1657, in-4°, idem *augmentée de nouveaux rayons*, 1665, 2 vol. in-4°, fig. C'est une traduction latine des prétendues prophéties et visions de Kotter, de Dabricius et de Christine Poniatowska, habiles gens que nous ne connaissons point.

COMÈTES. — On a toujours vu dans les comètes les signes avant-coureurs des plus tristes calamités. Une comète parut quand Xerxès vint en Europe avec dix-huit cent mille hommes (nous ne les avons pas comptés); elle prédisait la défaite de Salamine.

Il en parut une avant la guerre du Péloponèse; une, avant la défaite des Athéniens en Sicile; une, avant la victoire que les Thébains remportèrent sur les Lacédémoniens; une, quand Philippe vainquit les Athéniens; une, avant la prise de Carthage par Scipion; une, avant la guerre civile de César et de Pompée; une, à la mort de César; une, à la prise de Jérusalem par Titus; une, avant la dispersion de l'empire romain par les Goths; une avant l'invasion de Mahomet, etc.; une enfin, avant la chute de Napoléon.

(1) Voyages du docteur Patin.

Tous les peuples regardent également les comètes comme un mauvais présage; cependant, si le présage est funeste pour les uns, il est heureux pour les autres, puisqu'en accablant ceux-ci d'une grande défaite il donne à ceux-là une grande victoire.

Cardan explique ainsi les causes de l'influence des comètes sur l'économie du globe. « Elles rendent l'air plus subtil et moins dense, dit-il, en l'échauffant plus qu'à l'ordinaire: les personnes qui vivent au sein de la mollesse, qui ne donnent aucun exercice à leur corps, qui se nourrissent trop délicatement, qui sont d'une santé faible, d'un âge avancé et d'un sommeil peu tranquille, souffrent dans un air moins animé, et meurent souvent par excès de faiblesse. Cela arrive plutôt aux princes qu'à d'autres, à cause du genre de vie qu'ils mènent; et il suffit que la superstition ou l'ignorance aient attaché aux comètes un pouvoir funeste, pour qu'on remarque, quand elles paraissent, des accidents qui eussent été fort naturels en tout autre temps. — On ne devrait pas non plus s'étonner de voir à leur suite la sécheresse et la peste, puisqu'elles dessèchent l'air, et ne lui laissent pas la force d'empêcher les exhalaisons pestiférées. Enfin les comètes produisent les séditions et les guerres en échauffant le cœur de l'homme et en changeant les humeurs en bile noire. »

On a dit de Cardan qu'il avait deux âmes, l'une qui disait des choses raisonnables, l'autre qui ne savait que déraisonner. Après avoir parlé comme on vient de voir, l'astrologue retombe dans ses visions. Quand une comète paraît auprès de Saturne, dit-il, elle présage la peste, la mort des souverains pontifes et les révolutions dans les gouvernements; auprès de Mars, les guerres; auprès du soleil, de grandes calamités sur tout le globe; auprès de la lune, des inondations et quelquefois des sécheresses; auprès de Vénus, la mort des princes et des nobles; auprès de Mercure, divers malheurs en fort grand nombre.

Wiston a fait de grands calculs algébriques pour démontrer que les eaux extraordinaires du déluge furent amenées par une comète, et que quand Dieu décidera la fin du monde, ce sera une comète qui le brûlera....

COMIERS (CLAUDE); docteur en théologie, mort en 1693. Il est auteur d'un *Traité des prophéties, vaticinations, prédictions et prognostications*. Il a écrit aussi sur la baguette divinatoire et sur les sibylles.

COMPITALES, fêtes des dieux Lares ou lutins du foyer, chez les anciens Romains. On leur sacrifiait dans l'origine des enfants, auxquels Brutus substitua des têtes de pavots.

COMTES DE L'ENFER, démons d'un ordre supérieur dans la hiérarchie infernale, et qui commandent de nombreuses légions. On les évoque à toute heure du jour, pourvu que ce soit dans un lieu sauvage, que les hommes n'aient pas coutume de fréquenter (2).

(2) Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

CONCLAMATION, cérémonie romaine, du temps du paganisme. Elle consistait à appeler à grands cris l'individu qui venait de mourir, afin d'arrêter l'âme fugitive et de lui indiquer son chemin, ou de la réveiller si elle était encore trop attachée au corps.

CONDÉ. On lit dans une lettre de madame de Sévigné au président de Monceaux, trois semaines avant la mort du grand Condé, pendant qu'on l'attendait à Fontainebleau, M. de Vernillon, l'un de ses gentilshommes, revenant de la chasse sur les trois heures, et approchant du château de Chantilly (séjour ordinaire du prince), vit, à une fenêtre de son cabinet, un fantôme revêtu d'une armure, qui semblait garder un homme enseveli; il descendit de cheval, et s'approcha, le voyant toujours; son valet vit la même chose et l'en avertit. Ils demandèrent la clef du cabinet au concierge; mais ils en trouvèrent les fenêtres fermées, et un silence qui n'avait pas été troublé depuis six mois. On conta cela au prince, qui en fut un peu frappé, qui s'en moqua cependant ou parut s'en moquer; mais tout le monde sut cette histoire et trembla pour ce prince, qui mourut trois semaines après.....

CONDORMANTS, sectaires qui parurent en Allemagne au treizième et au seizième siècle, et qui durent leur nom à l'usage qu'ils avaient de coucher tous ensemble, sous prétexte de charité. On dit que les premiers adoraient une image de Lucifer et qu'ils en tiraient des oracles.

CONFERENTES, dieux des anciens, dont parle Arnobe, et qui étaient, dit Leloyer, des démons incubes.

CONFUCIUS. On sait que ce philosophe est révérend comme un dieu à la Chine. On lui offre surtout en sacrifice de la soie, dont les restes sont distribués aux jeunes filles, dans la persuasion où l'on est que, tant qu'elles conservent ces précieuses amulettes, elles sont à l'abri de tous dangers.

CONJURATEURS, magiciens qui s'attribuent le pouvoir de conjurer les démons et les tempêtes.

CONJURATION, exorcisme, paroles et cérémonies par lesquelles on chasse les démons. Dans l'Eglise romaine, pour faire sortir le démon du corps des possédés, on emploie certaines formules ou exorcismes, des aspersions d'eau bénite, des prières et des cérémonies instituées à ce dessein (1).—Les personnes superstitieuses et criminelles qui s'occupent de magie abusent du mot, et nomment conjuration leurs sortilèges impies. Dans ce sens, la conjuration est un composé de paroles souvent sacrilèges et de cérémonies détestables ou absurdes, adoptées par les sorciers pour évoquer les démons.

On commence par se placer dans le cercle magique (Voy. CERCLE); puis on récite les formules. Voici quelque idée de ces procédés. Nous les empruntons aux *Grimoires*.

Conjuration universelle pour les esprits.

« Moi (on se nomme), je te conjure, esprit (on nomme l'esprit qu'on veut évoquer), au

(1) Bergier, Dictionnaire théolog.

Dictionn. des sciences occultes. I.

nom du grand Dieu vivant, de m'apparaître en telle forme (on l'indique); sinon, saint Michel archange, invisible, te foudroiera dans le plus profond des enfers; viens donc. (on nomme l'esprit), viens, viens, viens, pour faire ma volonté. »

Conjuration d'un livre magique.

« Je vous conjure et ordonne, esprits, tous et autant que vous êtes, de recevoir ce livre en bonne part, afin que toutes fois que nous lirons ledit livre, ou qu'on le lira étant approuvé et reconnu être en forme et en valeur, vous ayez à paraître en belle forme humaine, lorsqu'on vous appellera, selon que le lecteur le jugera, dans toutes circonstances. Je vous conjure de venir aussitôt la conjuration faite, afin d'exécuter, sans retardement, tout ce qui est écrit et mentionné en son lieu dans ce dit livre: vous obéirez, vous servirez, enseignerez, donnerez, ferez tout ce qui est en votre puissance, en utilité de ceux qui vous ordonneront, le tout sans illusion. — Et si par hasard quelqu'un des esprits appelés parmi vous ne pouvait venir ou paraître lorsqu'il serait requis, il sera tenu d'en envoyer d'autres, revêtus de son pouvoir, qui jureront solennellement d'exécuter tout ce que le lecteur pourra demander; en vous conjurant tous, par les très-saints noms du tout-puissant Dieu vivant, etc.....

Conjuration des démons.

« Alerte, venez tous, esprits. Par la vertu et le pouvoir de votre roi, et par les sept couronnes et chaînes de vos rois, tous esprits des enfers sont obligés d'apparaître à moi devant ce cercle, quand je les appellerai. Venez tous à mes ordres, pour faire tout ce qui est à votre pouvoir, étant recommandés; venez donc de l'orient, midi, occident et septentrion; je vous conjure et ordonne, par la vertu et puissance de celui qui est Dieu, etc.

Conjurations pour chaque jour de la semaine.

Pour le lundi, à Lucifer. Cette expérience se fait souvent depuis onze heures jusqu'à douze, et depuis trois heures jusqu'à quatre. Il faudra du charbon, de la craie bénite, pour faire le cercle, autour duquel on écrira: « Je te défends, Lucifer, par le nom que tu crains, d'entrer dans ce cercle. » Ensuite on récite la formule suivante: — « Je te conjure, Lucifer, par les noms ineffables On, Alpha, Ya, Rey, Sol, Messias, Ingodum, etc., que tu aies à faire, sans me nuire (on désigne sa demande).

Pour le mardi, à Nambroth. Cette expérience se fait la nuit, depuis neuf heures jusqu'à dix; on doit donner à Nambroth la première pierre que l'on trouve, pour être reçu de lui en dignité et honneur. On procédera de la façon du lundi; on fera un cercle autour duquel on écrira: « Obéis-moi, Nambroth, obéis-moi, par le nom que tu crains. » On récite, à la suite, cette formule: — « Je te conjure, Nambroth, et te commande par tous les noms par lesquels tu peux être contraint et lié, de faire telle chose. »

Pour le mercredi, à Astaroth. Cette expérience se fait la nuit, depuis dix heures jusqu'à onze; on le conjure pour avoir les bonnes grâces du roi et des autres. On écrira dans le cercle: « Viens, Astaroth; viens, Astaroth; viens, Astaroth; » ensuite on récitera cette formule: — « Je te conjure, Astaroth, méchant esprit, par les paroles et vertus de Dieu, etc. »

Pour le jeudi, à Acham. Cette expérience se fait la nuit, de trois heures à quatre; il paraît en forme de roi. Il faut lui donner un morceau de pain lorsqu'on veut qu'il parte. On écrira autour du cercle: « Par le Dieu saint—, Nasim, 7, 7, H. M. A.; » ensuite on récitera la formule qui suit: — « Je te conjure, Acham; je te commande par tous les royaumes de Dieu, agis, je t'adjure, etc. »

Pour le vendredi, à Béchet. Cette expérience se fait la nuit, de onze heures à douze; il lui faut donner une noix. On écrira dans le cercle: « Viens, Béchet; viens, Béchet; viens, Béchet; » et ensuite on dira cette conjuration: — « Je te conjure, Béchet, et te contrains de venir à moi; je te conjure de rechef, de faire au plus tôt ce que je veux, qui est, etc. »

Pour le samedi, à Nabam. Cette expérience se fait de nuit, de onze heures à douze, et sitôt qu'il paraît il lui faut donner du pain brûlé, et lui demander ce qui lui fait plaisir: on écrira dans son cercle: « N'entre pas, Nabam; n'entre pas, Nabam; n'entre pas, Nabam; » et puis on récitera la conjuration suivante: — « Je te conjure Nabam, au nom de Satan, au nom de Béalzébuth, au nom d'Astaroth et au nom de tous les esprits, etc. »

Pour le dimanche, à Aquiel. Cette expérience se fait la nuit, de minuit à une heure; il demandera un poil de votre tête; il lui faut donner un poil de renard; il le prendra. On écrira dans le cercle: « Viens, Aquiel; viens, Aquiel; viens, Aquiel. » Ensuite on récitera la conjuration suivante: — « Je te conjure, Aquiel, par tous les noms écrits dans ce livre, que sans délai tu sois ici tout prêt à m'obéir, etc. »

Conjuration très-forte, pour tous les jours et à toute heure du jour et de la nuit, pour les trésors cachés tant par les hommes que par les esprits.

« Je vous commande, démons qui résidez en ces lieux, ou en quelque partie du monde que vous soyez, et quelque puissance qui vous ait été donnée de Dieu et des saints anges sur ce lieu même, je vous envoie au plus profond des abîmes infernaux. Ainsi, allez tous, maudits esprits et damnés, au feu éternel qui vous est préparé et à tous vos compagnons. Si vous m'êtes rebelles et désobéissants, je vous contrains et commande par toutes les puissances de vos supérieurs démons, de venir, obéir et répondre positivement à ce que je vous ordonnerai au nom de J.-C., etc. » Voy. PIERRE D'APONE, etc.

Nous n'avons fait qu'indiquer ces stupidités inconcevables. Les commentaires sont inutiles. Voy. EVOCATIONS.

CONJUREURS DE TEMPÊTES. Les marins superstitieux donnent ce nom à certains êtres, marins comme eux, mais en commerce avec le diable, de qui ils obtiennent le pouvoir de commander aux vents. Ce pouvoir réside dans un anneau de fer qu'ils portent au petit doigt de la main droite, et les soumet à certaines conditions, comme de faire des voyages qui ne dépassent pas un mois lunaire, de n'être jamais à terre plus de trois jours. Si ces conditions n'ont pas été observées, on n'apaise l'esprit maître de l'anneau qu'en luttant avec lui, ce qui est périlleux, ou en jetant un homme à la mer.

CONSTANTIN. Tout le monde sait que, frappé de l'apparition d'une croix miraculeuse, et de l'avis qui lui était donné qu'il vaincrait par ce signe, Constantin le Grand se convertit et mit la croix sur ses étendards.

Jusqu'au seizième siècle, aucun écrivain n'avait attaqué la vision de Constantin; tous les monuments contemporains attestent ce miracle. Mais les protestants, voyant qu'il pouvait servir à autoriser le culte de la croix, ont entrepris d'en faire une ruse militaire.... Les philosophes du dernier siècle n'ont pas manqué de copier leurs déraisonnements.—J.-B. Duvoisin, évêque de Nantes, et l'abbé de l'Estocq, docteurs en Sorbonne, ont publié des dissertations sur la vision de Constantin.

Dissertation historique sur la vision de Constantin. (Par le Père Du Moulinet, bibliothécaire de sainte Geneviève (1).)

La recherche des médailles et leur explication ne sont pas une curiosité vaine et inutile. On y trouve de grands secours pour les lettres; pour les coutumes et les usages des anciens, et particulièrement pour l'Histoire. Les lumières que le cardinal Baronius et les autres historiens en ont reçues en plusieurs occasions, ne donnent pas lieu d'en douter. Nous en avons une nouvelle preuve dans la confirmation que le Père du Moulinet tire de ces sortes de monuments pour l'apparition que l'empereur Constantin eut de la Croix de Notre-Seigneur avant de donner le combat contre Maxence.

« L'Histoire nous fournit trois témoignages si authentiques de cette vision, qu'il y a sujet de s'étonner qu'un auteur qui a écrit depuis quatre ans (2) sur les médailles, ait eu la témérité d'avancer que ce n'était qu'une illusion.

« Eusèbe nous assure qu'il en avait appris l'histoire de la bouche même de Constantin. S. Artémius qui avait porté les armes sous cet empereur en sa jeunesse, se souvenait encore très-bien sur le déclin de son âge, de cette apparition, dont il avait été spectateur avec toute l'armée. Lactance, précepteur du fils de Constantin, en fait mention dans son traité de la Mort des Persécuteurs. Ces trois

(1) Journal des Savants, année 1681, n° 11.

(2) Ce ne peut être que Jacques Oisellus qui publia en 1677, à Amsterdam son *Thesaurus selectorum Numismatum Antiquorum*, in-4°.

témoins (1) qui déposent de ce qu'ils ont vu, et de ce qu'ils ont ouï dans le temps même, ne sont-ils pas plus croyables que les centurions de Magdebourg, qui contestent ce miracle si authentique, pour déroger à l'honneur que l'on doit à la croix de Jésus-Christ et à la vénération que les infidèles même lui ont toujours rendue ?

« Les chrétiens reconnaissant que c'est de la croix qu'ils ont tiré la vie, l'ont toujours regardée comme la source de leur bonheur; ils lui ont rendu leur culte et leurs adorations, et ont élevé partout ce trophée de leur salut dès le commencement même de l'Église. On a trouvé en effet depuis un siècle en la ville de Meliapour aux Indes, les vestiges d'une église, dressée à ce qu'on tient par l'apôtre saint Thomas, où il y avait des croix. Tertullien remarque que les chrétiens avaient mis en plusieurs endroits la figure de ce signe salutaire; et Constantin le plaça sur la porte de son palais, tout enrichi d'or et de pierreries; mais il lui rendit encore des honneurs plus particuliers; il le fit passer, comme dit saint Augustin, *a loco suppliciorum ad frontem imperatorum*, depuis qu'il eut vu ce signe miraculeux qui lui promettait la victoire contre Maxence.

« Voici comme le tout se passa au rapport d'Eusèbe qui l'avait appris, comme nous l'avons dit, de la bouche même de cet empereur. Il leur avait donc dit, comme le rapporte cet historien, que la veille du jour qu'il devait donner le combat; savoir le 26 octobre de l'an 312, il vit clairement au ciel, un peu après midi, le signe de la croix tout brillant de lumière, avec cette inscription: *Tu seras victorieux par la vertu de ce signe* (2); ce qui le surprit fort, aussi bien que toute son armée, qui vit comme lui ce phénomène miraculeux. La nuit suivante Jésus-Christ s'apparut à lui durant son sommeil, avec ce signe céleste; il lui enjoignit de le faire graver sur les boucliers de ses soldats, et Constantin le porta depuis sur son casque, comme on le voit dans plusieurs médailles de cet empereur.

« Le même Eusèbe fait aussi la peinture du *labarum* ou étendard que Constantin fit faire en cette manière. C'était un grand bâton en forme de pique, qui en avait un autre plus petit en travers, lequel composait une croix, et d'où pendait une bannière carrée d'une étoffe de pourpre fort précieuse, enrichie de broderie d'or, éclatante de pierreries; au-dessus de cette bannière, il y avait une couronne d'or, qui portait le monogramme de Jésus-Christ.

« Constantin se servit de cette mystérieuse enseigne qu'on appelait *labarum*, non-seulement dans la guerre qu'il eut contre Maxence, mais encore contre ses autres ennemis, et il en ressentit toujours des effets merveilleux. Il destina cinquante des plus braves officiers de son armée pour la porter tour à tour, et pour la garder : ceux qui la portaient

étaient aussi gardés et préservés par sa vertu divine. Car Eusèbe dit qu'il a ouï raconter à cet empereur, qu'un jour celui qui la portait sur son épaule à la tête de l'armée, entendant les cris des ennemis qui venaient avec fureur, en fut si étonné qu'il donna le *labarum* à un de ses camarades pour prendre la fuite, mais qu'il n'alla pas loin ayant été percé d'une flèche. Au contraire, celui qui avait pris cet étendard, et qui le portait élevé devant lui ne reçut aucun mal, quoique les ennemis tirassent sur lui de tous côtés, et que le bâton qu'il tenait fut tout couvert de flèches, qui y étaient demeurées attachées. On voit même une médaille de Constantin, qui a pour revers le *labarum* orné du monogramme du Christ, gardé par deux soldats, avec ces mots pour légende : *Gloria exercitus*.

Les enfants de Constantin ayant reconnu les effets et la vertu de ce signe miraculeux, s'en servirent à l'exemple de leur père dans les occasions. Témoin la médaille de Constantin le Jeune, qui a pour revers le *labarum* qu'il tient en main avec ces mots : *Hoc signo victor eris*.

« Telle est la vérité de la vision que Constantin eut de la sainte croix; et comme elle est appuyée sur des témoignages si authentiques et des preuves aussi solides et aussi anciennes que le fait même, il y a sujet de s'étonner qu'on veuille aujourd'hui révoquer en doute cet insigne miracle, qui a été vu en plein jour par tant de personnes, et par une armée des plus nombreuses.

« Ce qui est constant dans toute cette histoire est l'apparition en elle-même. Quelques circonstances qui varient dans les auteurs, montrent qu'ils ne se sont pas copiés servilement, et prouvent du moins que le fond en était certain, ce qui suffit pour la vérité de l'apparition. »

Combien de remarques ne pourrait-on pas ajouter à cette dissertation du P. du Moulinet? ajoute Lenglet Dufresnoy, dans son *Traité des Visions*. On peut voir ce qu'ont dit de celle-ci le savant Père Pagi sur Baronius, et Tillemont dans son *Histoire si exacte des Empereurs*. Ces témoignages, rendus à la vérité par de tels écrivains, doivent l'emporter sur les doutes des critiques, à qui rien ne plaît, que ce qui part de leur incrédule imagination. Volontiers pour se distinguer du commun, ils adoptent des fables qui peuvent préjudicier à quelque doctrine généralement avouée; mais ils se gardent bien de croire des points d'histoire, appuyés sur les preuves communément reçues dans la discussion des faits historiques.

CONSTANTIN COPRONYME, empereur iconoclaste de Constantinople. Il était, dit-on, magicien. Il conjurait habilement les démons, dit Leloyer; il évoquait les morts, et faisait des sacrifices détestables et invocations du diable. Il mourut d'un feu qui le saisit par tout le corps, et dont la violence était telle, qu'il ne faisait que crier (3).

(1) On peut ajouter à ces trois témoins Socrate, Sozomènes, Philostorge, tous trois historiens de l'Église, saint Grégoire de Nazianze qui en a pareillement parlé, etc.

(2) Hoc signo vinces.

(3) Leloyer, Hist. des spectres et des apparitions des esprits, liv. IV, ch. vi, p. 502.

CONSTELLATIONS. Il y en a douze, qui sont les douze signes du zodiaque, et que les astrologues appellent les douze maisons du soleil, savoir : le bélier, le taureau, les gémeaux, l'écrevisse, le lion, la vierge, la balance, le scorpion, le sagittaire, le capricorne, le verseau et les poissons. On les désigne très-bien dans ces deux vers techniques, que tout le monde connaît :

Sunt aries, taurus, gemini, cancer, leo, virgo,
Libraque, scorpius, arcitenens, caper, amphora, pisces.

On dit la bonne aventure par le moyen de ces constellations. Voy. HOROSCOPES et ASTROLOGIE.

CONTRE-CHARMES, charmes qu'on emploie pour détruire l'effet d'autres charmes. Quand les charmeurs opèrent sur des animaux ensorcelés, ils font des jets de sel préparés dans une écuelle avec du sang tiré d'un des animaux maléficiés. Ensuite ils récitent pendant neuf jours certaines formules. Voy. GRATIANNE, AMULETTES, SORT, MALÉFICES, LIGATURES, etc.

CONVULSIONS. Au neuvième siècle, des personnes suspectes déposèrent dans une église de Dijon des reliques qu'elles avaient, disaient-elles, apportées de Rome, et qui étaient d'un saint dont elles avaient oublié le nom. L'évêque Théobald refusa de recevoir ces reliques sur une allégation aussi vague. Néanmoins, elles faisaient des prodiges. Ces prodiges étaient des convulsions dans ceux qui venaient les révéler. L'opposition de l'évêque fit bientôt de ces convulsions une épidémie; les femmes surtout s'empressaient de leur donner de la vogue. Théobald consulta Amolon, archevêque de Lyon, dont il était suffragant. « Proscrivez, lui répondit l'évêque, ces fictions infernales, ces hideuses merveilles, qui ne peuvent être que des prestiges ou des impostures. Vit-on jamais, aux tombeaux des martyrs, ces funestes prodiges qui, loin de guérir les malades, font souffrir les corps et troublent les esprits?... »

Cette espèce de manie fanatique se renouvela quelquefois; elle fit grand bruit au commencement du dix-huitième siècle; et on prit encore pour des miracles les convulsions, les contorsions et les grimaces d'une foule d'insensés. Les gens mélancoliques et atrabilaires ont beaucoup de dispositions à ces jongleries. Si dans le temps surtout où leur esprit est dérangé, ils s'appliquent à rêver fortement, ils finissent toujours par tomber en extase, et se persuadent qu'ils peuvent ainsi prophétiser. Cette maladie se communique aux esprits faibles, et le corps s'en ressent. De là vient, ajoute Brueys (1), que, dans le fort de leurs accès, les convulsionnaires se jettent par terre, où ils demeurent quelquefois assoupis. D'autres fois, ils s'agitent extraordinairement; et c'est en ces différents états qu'on les entend parler d'une

voix étouffée, et débiter toutes les extravagances dont leur folle imagination est remplie.

Tout le monde a entendu parler des convulsions et des merveilles absurdes qui eurent lieu, dans la capitale de la France, sur le tombeau du diacre Pâris, homme inconnu pendant sa vie, et trop célèbre après sa mort (2). La frénésie fanatique alla si loin, que le gouvernement fut obligé, en 1732, de fermer le cimetière Saint-Médard, où Pâris était enterré. Sur quoi un plaisant fit ces deux vers :

De par le roi, défense à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

Dès lors les convulsionnaires tinrent leurs séances dans des lieux particuliers, et se donnèrent en spectacle certains jours du mois. On accourait pour les voir, et leur réputation surpassa bientôt celle des bohémiens; puis elle tomba, tuée par l'excès et le ridicule.

COPERNIC, astronome célèbre, mort en 1543. On dit communément que son système fut condamné par la cour de Rome : ce qui est faux et contourné. Il vivait à Rome d'un bon canonicat, et y professait librement l'astronomie. Mais voyez à ce sujet l'article GALILÉE.

COQ. Le coq a, dit-on, le pouvoir de mettre en fuite les puissances infernales; et comme on a remarqué que le démon, qu'on appelle le lion d'enfer, disparaît dès qu'il voit ou entend le coq, on a répandu aussi cette opinion que le chant ou la vue du coq épouvante et fait fuir le lion. C'est du moins le sentiment de Pierre Delancre.

« Mais il faut répondre à ces savants, dit M. Salgues (3), que nous avons des lions dans nos ménageries; qu'on leur a présenté des coqs; que ces coqs ont chanté, et qu'au lieu d'en avoir peur, les lions n'ont témoigné que le désir de croquer l'oiseau chanteur; que toutes les fois qu'on a mis un coq dans la cage d'un lion, loin que le coq ait tué le lion, c'est au contraire le lion qui a mangé le coq. »

On sait que tout disparaît au sabbat aussitôt que le coq chante. On cite plusieurs exemples d'assemblées de démons et de sorcières que le premier chant du coq a mises en déroute; on dit même que ce son, qui est pour nous, par une sorte de miracle perpétuel, une horloge vivante, force les démons, dans les airs, à laisser tomber ce qu'ils portent : c'est à peu près la vertu qu'on attribue au son des cloches. Pour empêcher le coq de chanter pendant leurs assemblées nocturnes, les sorciers, instruits par le diable, ont soin de lui frotter la tête et le front d'huile d'olive, ou de lui mettre au cou un collier de sarment.

Beaucoup d'idées superstitieuses se rattachent à cet oiseau, symbole du courage et

chasse du Maine :

Un décroqueur à la royale,
Du talon gauche estropié,
Obtient, pour grâce spéciale,
D'être boiteux de l'autre pied.

(3) Des Erreurs et des préjugés, etc., préface.

(1) Préface de l'Histoire du Fanatisme.

(2) Carré de Montgeron a recueilli ces merveilles en trois gros volumes in-4°, avec figures. Voici un de ces miracles rapporté dans une chanson de madame la du-

de la vigilance, vieil emblème des Français. On dit qu'un jour Vitellius rendant la justice à Vienne en Dauphiné, un coq vint se percher sur son épaule; ses devins décidèrent aussitôt que l'empereur tomberait sûrement sous un Gaulois; et, en effet, il fut vaincu par un Gaulois de Toulouse.

On devinait les choses futures par le moyen du coq (Voy. ALECTRYOMANCIE).

On dit aussi qu'il se forme, dans l'estomac des coqs une pierre qu'on nomme pierre alec-torienne, du nom grec de l'animal. Les anciens accordaient à cette pierre la propriété de donner le courage et la force : c'est à sa vertu qu'ils attribuaient la force prodigieuse de Milon de Crotone. On lui supposait encore le don d'enrichir, et quelques-uns la regardaient comme un philtre qui modérait la soif.

On pensait encore autrefois qu'il y avait dans le coq des vertus propres à la sorcellerie. On disait qu'avant d'exécuter ses maléfices, Léonora Galigaï ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier qu'elle avait fait charmer. On voit, dans les accusations portées contre elle, qu'elle sacrifiait des coqs aux démons (1).

Certains Juifs, la veille du chipur ou jour du pardon, chargent de leurs péchés un coq blanc qu'ils étranglent ensuite, qu'ils font rôtir, que personne ne veut manger, et dont ils exposent les entrailles sur le toit de leur maison.

On sacrifiait, dans certaines localités superstitieuses, un coq à saint Christophe, pour en obtenir des guérisons.

On croyait enfin que les coqs pondaient des œufs, et que, ces œufs étant maudits, il en sortait un serpent ou un basilic. « Cette superstition fut très-répandue en Suisse; et, dans une petite chronique de Bâle, Gross raconte sérieusement qu'au mois d'août 1474 un coq de cette ville, ayant été accusé et convaincu de ce crime, fut condamné à mort. Le bourgeois le brûla publiquement avec son œuf, dans un endroit nommé Kablenberg, à la vue d'une grande multitude de personnes (2). » Voy. BASILIC, MARIAGE, etc.

CORAIL. Quelques auteurs ont écrit que le corail a la vertu d'arrêter le sang et d'écarter les mauvais génies. Marsile Ficin prétend que le corail éloigne les terreurs paniques et préserve de la foudre et de la grêle. Liceti en donne cette raison, que le corail exhale une vapeur chaude qui, s'élevant en l'air, dissipe tout ce qui peut causer la grêle ou le tonnerre.

Brown, dans ses *Essais sur les erreurs populaires*, dit qu'il est tenté de croire que l'usage de mettre des colliers de corail au cou des enfants, dans l'espérance de leur faire sortir les dents, a une origine superstitieuse, et que l'on se servait autrefois du corail comme d'une amulette ou préservatif contre les sortilèges.

CORBEAU, oiseau de mauvais augure, qui,

(1) M. Garnet, Histoire de la magie en France, p. 100.

(2) Dictionnaire d'anecdotes suisses, p. 114.

dans les idées superstitieuses, annonce des malheurs et quelquefois la mort. Il a pourtant des qualités merveilleuses. Le livre des *Admirables secrets d'Albert le Grand* dit que si l'on fait cuire ses œufs, et qu'ensuite on les remette dans le nid où on les aura pris, aussitôt le corbeau s'en ira dans une île où Alogricus, autrement appelé Alrui, a été enseveli, et il en apportera une pierre avec laquelle, touchant ses œufs, il les fera revenir dans leur premier état; « ce qui est tout à fait surprenant. » Cette pierre se nomme pierre indienne, parce qu'elle se trouve ordinairement aux Indes.

On a deviné, par le chant du corbeau, si son croassement peut s'appeler chant. M. Bory de Saint-Vincent trouve que c'est un langage. On l'interprète en Islande pour la connaissance des affaires d'Etat. Le peuple le regarde comme instruit de tout ce qui se passe au loin, et annonçant aussi très-bien l'avenir. Il prévoit surtout les morts qui doivent frapper une famille, et vient se percher sur le toit de la maison, d'où il part pour faire le tour du cimetière, avec un cri continu et des inflexions de voix. Les Islandais disent qu'un de leurs savants, qui avait le don d'entendre l'idiôme du corbeau, était, par ce moyen, instruit des choses les plus cachées.

Hésiode avance que la corneille vit huit cent soixante-quatre ans, tandis que l'homme ne doit vivre que quatre-vingt-seize ans, et il assure que le corbeau vit trois fois plus que la corneille : ce qui fait deux mille cinq cent quatre-vingt-douze ans.

On croit, dans la Bretagne, que deux corbeaux président à chaque maison, et qu'ils annoncent la vie et la mort. Les habitants du Finistère assurent encore que l'on voit, sur un rocher éloigné du rivage, les âmes de leur roi Gralon et de sa fille Dahut, qui leur apparaissent sous la forme de deux corbeaux; elles disparaissent à l'œil de ceux qui s'en approchent (3). Voy. ODIN, CICÉRON, AUGURES, etc.

Légende du jugement des corbeaux.

Au haut du chemin de Saint-Jacques, qu'on nomme aujourd'hui à Bruxelles la rue de la Madeleine, il y avait jadis un cabaret de grande renommée. On l'appelait le cabaret de la *Haute-Pinte*. On croit qu'il florissait déjà au dixième siècle. Quand l'empereur Othon II habitait cette ville alors peu étendue, on voyait dans son voisinage une maison de plaisance où l'on se rendait par un chemin qui est à présent la rue de l'Empereur; et déjà l'on ajoute que l'estaminet de la *Haute-Pinte* était prospère.

Vers l'an 950, il n'y avait pas encore de puissance organisée dans ce pays; probablement, ce fut Henri 1^{er} qui commença la série des ducs de Brabant, quoique des amateurs fassent remonter ce titre jusqu'à Pepin de Landen, et d'autres même jusqu'à Salvius Brabo, qui, investi par César du pouvoir su-

(3) Cambry, voyage dans le Finistère, t. II, p. 261.

prême sur ces contrées, donna son nom à la principale province de la Belgique. C'était Conrad le Roux, qui, duc de la France Rhénane en 950, devait passer pour suzerain de Bruxelles. Cette ville, née dans l'île de Saint-Géry, s'avancait à peine jusqu'à la Grande-Place actuelle, qui était un étang ; ses environs appartenaient à sept puissants seigneurs. Possesseurs du sol et souverains des habitants, ils n'y purent cependant aussi complètement qu'en Allemagne établir la hiérarchie féodale.

Le premier de ces seigneurs était Huygs, seigneur de la Kantersteen, dont le nom n'a pas encore péri dans Bruxelles ; son château s'élevait au coin de la rue des Sols, vis-à-vis le cabaret ; l'avenue large et spacieuse qui conduisait à ce manoir en a gardé le nom. Après lui venait ser Leeuws, ou sire Lion, seigneur de Maximiliansteen, de qui vient le nom de la rue Maximilienne, et non de l'empereur allemand, comme quelques-uns l'ont cru. On a dit aussi que ser Leeuws ayant un lion pour insigne, avait donné à son pays le Lion Belgique ; c'est une autre erreur. Vous pouvez lire dans la chronologie de Thomas Blaise, que le pieux Hildegard, qui vivait à la cour de Sunnon, l'un des rois francs, prédécesseur de Mérovée, prédit que les aigles romaines seraient un jour terrassées par le Lion Franco-Belge ; et en effet, depuis l'établissement des Francs dans la Campine en 280, on vous soutiendra que les Gaules du Nord ont toujours eu le lion à leur bannière.

Les cinq autres seigneurs, beaucoup moins importants, étaient Steenwegs, seigneur de Valkenbourg ; Caudenberg, seigneur de Zouthuys, ou, selon d'autres, Zouthuys, seigneur de Caudenberg ; Roelofs ou Rodolphe, seigneur de Huysteen ; Sweerts, seigneur de Paëhuys ; et Rodenbeek, seigneur de Plattesteen. Son château était à la rue de la Pierre Plate (plattesteen) qui a conservé son nom. Plusieurs autres rues portent encore en flamand les noms de ces seigneurs.

Or, en cette même année 950, les hommes moins inventifs que nous ne le sommes devenus, trouvèrent pourtant (car ils trouvaient quelquefois) le secret de fabriquer cette bière exquise que, depuis le seizième siècle, on appelle faro, et qui est demeurée sans contredit l'une des premières bières du monde. On a dit à tort qu'elle n'avait été inventée qu'au treizième siècle, puisqu'on en buvait à la cour de Jean I^{er}. On a avancé qu'elle se nommait faro, d'un vieux mot français qui s'écrit *faraud* aujourd'hui, et qui veut dire élégant et riche, parce que cette bière, perfectionnée au treizième siècle, n'était destinée qu'aux gens aisés ; mais elle fut nommée faro par les espagnols venus à la suite de Charles-Quint, parce qu'au premier aspect ils la prirent pour du vin de Faro en Portugal, dont elle a la couleur dorée.

C'est aussi des Espagnols qu'est venu le mot estaminet, *estaminetto* dans leur langue, voulant dire réunion ou petite assemblée.

Dans tous les cas, César et Tacite nous apprennent que de leur temps, on faisait de

bonne bière en tout ce pays ; que déjà on en employait l'écume à la levure du pain. Alors pareillement, il y avait de grands vignobles à Etterbeek et à Saint-Josse-ten-Noode.

Mais revenons à notre simple histoire. Nous remettrons donc en avant ce fait, qu'en 950, deux Bruxellois de la banlieue ou de l'*extra muros*, habitant l'un la seigneurie de Kantersteen, l'autre les domaines de sir Steenwegs, prétendirent tous deux avoir trouvé le secret du faro. Le seigneur Hugues, qui était grand buveur, et pour qui, dans la suite, on fit le lembeek, avait promis une récompense encourageante à celui de ses voisins qui perfectionnerait la bière. Cette prime était l'exemption à perpétuité de tout impôt. Maître Géry Knaps, maître de l'estaminet de la *Haute-Pinte*, fut, à ce qu'on croit, le véritable inventeur. Mais Jean Munters, qui tenait cabaret dans la rue de la Kantersteen, se présenta comme l'ayant imaginée aussi. Il avait pour enseigne : *La bouteille de Brabant*. Sir Hugues qui se faisait vieux, fit comparaître les parties en sa présence et dégusta longuement et gravement leurs liquides. La comparaison qu'il en voulut analyser dura trois jours ; plusieurs brocs y passèrent. Les deux cabaretiers ayant eu également bon succès, sir Hugues ne sut rien décider et confessa en conscience qu'ils avaient tous deux parfaitement travaillé.

Ne voulant pourtant récompenser qu'un seul industriel, il déclara qu'il fallait, pour connaître qui avait inventé le premier, s'en rapporter à une épreuve, par le jugement de Dieu. On sait que ce jugement se rendait par le sort ou par le combat. Les cabaretiers sont peu guerroyeurs : la pinte et la bouteille ne se soucièrent pas de se heurter. On chercha l'autre moyen.

Il y avait encore dans le pays une vieille coutume qui venait des Druides, et qu'on employait quelquefois. Dans les querelles embrouillées, où les plaideurs ne voulaient se battre ni à l'épée ni au bâton, deux corbeaux devenaient arbitre du procès. Les parties mettaient sur une planche deux gâteaux de farine, détrempée avec de l'huile, des œufs et un peu de vieux vin ; ils portaient ces deux gâteaux au bord du lac d'Ixelles, après quoi on lâchait deux corbeaux qui mangeaient un des gâteaux en entier et éparpillaient l'autre. La partie dont le gâteau n'était qu'éparpillé gagnait sa cause.

Il est facile de faire de l'esprit. Saint-Foix a dit que cette ordalie était un emblème par lequel les Druides ont prophétisé la façon dont on rendrait un jour la justice chez nous. « Les corbeaux sont voraces, ajoute-t-il ; leur plumage est noir, et la partie qui gagne est presque toujours aussi ruinée que celle qui perd. »

Quoiqu'il en soit, Jean Munters qui était fin, ayant mis du vin d'Etterbeek dans son gâteau, les deux corbeaux mangèrent celui de Géry Knaps et ne firent qu'éparpiller le gâteau de la grosse Bouteille. Munters eut donc l'exemption dont il ne jouit que jusqu'à l'avènement de Jean I^{er}, duc de Brabant, de

la maison de Louvain, qui aimait la pieterman. Mais l'estaminet de la Bouteille de Brabant, dans la Kantersteen, a toujours eu depuis le corbeau pour emblème. Il n'en reste plus que l'enseigne; le cabaret s'est transporté ailleurs.

CORBEAU NOIR. Voy. CALICE DU SABBAT.

CORDE DE PENDU. Les gens crédules prétendaient autrefois qu'avec de la corde de pendu on échappait à tous les dangers et qu'on était heureux au jeu. On n'avait qu'à se serrer les tempes avec une corde de pendu pour se guérir de la migraine. On portait un morceau de cette corde dans sa poche pour se garantir du mal de dents. Enfin, on se sert de cette expression proverbiale, *avoir de la corde de pendu*, pour indiquer un bonheur constant, et les Anglais du menu peuple courent encore après la corde de pendu (1).

CORDELIERS D'ORLÉANS. On a fait grand bruit de l'affaire des cordeliers d'Orléans, qui eut lieu sous François I^{er}. Les protestants s'en emparèrent; et d'un tort qui est assez mal établi, on fit un crime aux moines. C'était peut-être faire leur éloge que de s'étonner qu'ils ne fussent pas tous des anges. Voici l'histoire.

Le seigneur de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, qui donnait dans les erreurs de Luther, devint veuf. Sa femme était comme lui luthérienne en secret. Il la fit enterrer sans flambeaux et sans cérémonies. Elle n'avait pas reçu les derniers sacrements. Le gardien et le custode des cordeliers d'Orléans, indignés de ce scandale, firent cacher, dit-on, un de leurs novices dans les voûtes de l'église, avec des instructions. Aux matines, ce novice fit du bruit sur les voûtes. L'exorciste, qui pouvait bien n'être pas dans le secret, prit le rituel, et croyant que c'était un esprit, lui demanda qui il était?

Point de réponse.

— S'il était muet?

Il frappa trois coups.

On n'alla pas plus loin ce jour-là. Le lendemain et le surlendemain; le même incident se répéta.

Fantôme ou esprit, dit alors l'exorciste, es-tu l'âme d'un tel?

Point de réponse.

— D'un tel.

Point de réponse.

On nomma successivement plusieurs personnes enterrées dans l'église. Au nom de Louise de Marceau, femme de François de Saint-Mesmin, prévôt d'Orléans, l'esprit frappa trois coups.

Es-tu dans les flammes?

Trois coups.

— Es-tu damnée pour avoir partagé les erreurs de Luther?

Trois grands coups.

Les assistants étaient dans l'effroi. On se disposait à signifier au seigneur de Saint-Mesmin d'enlever de l'église sa luthérienne; mais il ne se déconcerta pas. Il courut à Paris et obtint des commissaires du conseil

(1) Salgues, Des Erreurs et des préjugés, t. I, p. 455.

d'Etat un arrêt qui condamnait huit cordeliers d'Orléans à faire amende honorable, pour avoir supposé de fausses apparitions (1534).

Une preuve que cette faute était individuelle, c'est qu'elle fut condamnée par l'autorité ecclésiastique, et que les huit condamnés, dont deux seulement étaient coupables, le gardien et le custode, furent bannis sans que personne n'appelât ni ne réclamât.

CORÉ, compagnon de Dathan et d'Abiron. Les mahométans, qui le confondent avec le batelier Caron, le font cousin-germain de Moïse, qui, le voyant pauvre, lui enseigna l'alchimie, par le moyen de laquelle il acquit de si grandes richesses qu'il lui fallait quarante chameaux pour porter son or et son argent. Il y en a qui prétendent même que plusieurs chameaux étaient chargés seulement des clefs de ses coffres-forts.

Moïse ayant ordonné aux Israélites de payer la dîme de tous leurs biens (nous suivons toujours les auteurs musulmans), Coré refusa d'obéir, se souleva même contre son bienfaiteur jusqu'à répandre sur lui des calomnies qui allaient lui faire perdre son autorité parmi le peuple, si Moïse ne s'en fût plaint à Dieu, qui lui permit de punir l'ingrat; alors Moïse lui donna sa malediction, et ordonna à la terre de l'engloutir, ce qui s'exécuta.

CORNEILLE. Le chant de la corneille était regardé des anciens comme un très-mauvais présage pour celui qui commençait une entreprise: ils l'invoquaient cependant avant le mariage, parce qu'ils croyaient que les corneilles, après la mort de l'un ou de l'autre couple, observaient une sorte de veuvage. Voy. CORBEAU, AUGURES, etc.

Les sorcières ont eu quelquefois des corneilles à leur service, comme on le voit par la légende qui suit, et qui, conservée par Vincent de Guillerin (*Spect. hist.*, lib. 26), a inspiré plus d'une ballade sauvage, en Angleterre et en Ecosse.

La Corneille de Barkley.

Une vieille Anglaise, de la petite ville de Barkley, exerçait en secret, au onzième siècle, la magie et la sorcellerie avec grande habileté. Un jour, pendant qu'elle dînait, une corneille qu'elle avait auprès d'elle et dont personne ne soupçonnait l'emploi, lui croassa je ne sais quoi de plus clair qu'à l'ordinaire. Elle pâlit, poussa de profonds soupirs et s'écria: — J'apprendrai aujourd'hui de grands malheurs.

A peine achevait-elle ces mots, qu'on vint lui annoncer que son fils aîné et toute la famille de ce fils étaient morts de mort subite. Pénétrée de douleur, elle rassembla ses autres enfants, parmi lesquels était un bon moine et une sainte religieuse; elle leur dit en gémissant:

Jusqu'à ce jour, je me suis livrée, mes enfants, aux arts magiques. Vous frémissez; mais le passé n'est plus en mon pouvoir. Je n'ai d'espoir que dans vos prières. Je sais que les démons sont à la veille de me posséder pour me punir de mes crimes. Je vous prie, comme

vosre mère, de soulager les tourments que j'endure déjà. Sans vous, ma perte me paraît assurée; car je vais mourir dans un instant. Renfermez mon corps, enveloppé d'une peau de cerf, dans une bière de pierre recouverte de plomb que vous lierez par trois tours de chaîne. Si, pendant trois nuits, je reste tranquille, vous m'ensevelirez la quatrième, quoique je craigne que la terre ne veuille point recevoir mon corps. Pendant cinquante nuits, chantez des psaumes pour moi, et que pendant cinquante jours on dise des messes.

Ses enfants troublés exécutèrent ses ordres; mais ce fut sans succès. La corneille, qui sans doute n'était qu'un démon, avait disparu. Les deux premières nuits, tandis que les clercs chantaient des psaumes, les démons enlevèrent, comme si elles eussent été de paille, les portes du caveau et emportèrent les deux premières chaînes qui enveloppaient la caisse: la nuit suivante, vers le chant du coq, tout le monastère sembla ébranlé par les démons qui entouraient l'édifice. L'un d'entre eux, le plus terrible, parut avec une taille colossale, et réclama la bière. Il appela la morte par son nom; il lui ordonna de sortir. Je ne le puis, répondit le cadavre, je suis liée.

— Tu vas être déliée, répondit Satan; et aussitôt il brisa comme une ficelle la troisième chaîne de fer qui restait autour de la bière; il découvrit d'un coup de pied le couvercle, et prenant la morte par la main, il l'entraîna en présence de tous les assistants. Un cheval noir se trouvait là, hennissant fièrement, couvert d'une selle garnie partout de crochets de fer; on y plaça la malheureuse et tout disparut; on entendit seulement dans le lointain les derniers cris de la sorcière.

CORNÉLIUS, prêtre païen de Padoue, dont parle Aulu-Gelle. Il avait des extases, et son âme voyageait hors de son corps; le jour de la bataille de Pharsale, il dit en présence de plusieurs assistants, qu'il voyait une forte bataille, désignant les vainqueurs et les fuyards; et, à la fin, il s'écria tout à coup que César avait vaincu (1).

CORNES. Tous les habitants du ténébreux empire portent des cornes; c'est une partie essentielle de l'uniforme infernal.

On a vu des enfants avec des cornes, et Bartholin cite un religieux du monastère de Saint-Justin, qui en avait deux à la tête. Le maréchal de Lavardin amena au roi un homme sauvage qui portait des cornes. On montrait à Paris, en 1699, un Français, nommé Trouillon, dont le front était armé d'une corne de bétail (2). Voyez **CIPPUS**.

Dans le royaume de Naples et dans d'autres contrées, les cornes passent pour un préservatif contre les sortilèges. On a dans les maisons des cornes ornées; et dans la rue ou dans les conversations, lorsqu'on soupçonne un sorcier, on lui fait discrètement des cornes avec les doigts pour paralyser ses intentions magiques. On pend au cou des enfants, comme ornement, une paire de petites cornes.

(1) Leloyer, Histoire des spectres, ou Appar. des esprits. liv. IV, ch. xxv, p. 436.

CORNET D'OLDENBOURG, Voy. **OLDENBOURG**.

CORRESPONDANCE avec l'enfer. Voy. **BERBIGUIER**.

CORSNED, sorte d'épreuve chez les Anglo-Saxons, qui consistait à faire manger à l'accusé à jeun une once de pain ou de fromage consacré, avec beaucoup de cérémonies. Si l'accusé était coupable, cette nourriture devait l'étouffer en s'arrêtant dans le gosier; mais si elle passait aisément, l'accusé était déclaré innocent.

CORYBANTIASME, espèce de frénésie. Ceux qui en étaient atteints s'imaginaient voir des fantômes devant leurs yeux, et entendaient continuellement des sifflements. Ils ouvraient les yeux lorsqu'ils dormaient. Ce délire sanguin a souvent été jugé possession du diable par les démonomanes.

COSINGAS, prince des Cerrhéniens, peuples de Thrace, et prêtre de Junon. Il s'avisa d'un singulier expédient pour réduire ses sujets rebelles. Il ordonna d'attacher plusieurs longues échelles les unes aux autres, et fit courir le bruit qu'il allait monter au ciel, vers Junon, pour lui demander raison de la débâissance de son peuple. Alors les Thraces, superstitieux et grossiers, se soumirent à Cosingas, et s'engagèrent par serment à lui rester fidèles.

COSQUINOMANCIE, sorte de divination qui se pratique au moyen d'un crible, d'un sas, ou d'un tamis. On mettait un crible sur des tenailles, qu'on prenait avec deux doigts; ensuite on nommait les personnes soupçonnées de larcin ou de quelque crime secret, et on jugeait coupable celle au nom de qui le crible tournait ou tremblait, comme si celui qui tenait les tenailles, ne pouvait pas remuer le crible à sa volonté.

Au lieu du crible, on met aussi (car ces divinations se pratiquent encore) un tamis sur un pivot, pour connaître l'auteur d'un vol; on nomme de même les personnes soupçonnées, et le tamis tourne au nom du voleur. C'est ce qu'on appelle, dans les campagnes, *tourner le sas*. Cette superstition est surtout très-répandue dans la Bretagne (3). Voy. **CRIBLE**.

COTE. Dieu prit une côte d'Adam, pour en faire notre mère Ève. Mais il ne faut pas croire pour cela, comme fait le vulgaire, que dans les descendants d'Adam les hommes ont une côte de moins que les femmes.

COU. On regardait chez les anciens comme un augure favorable une palpitation dans la partie gauche du cou, et comme funeste celle qui avait lieu dans la partie droite.

COUCHES. On prétendait, en certains pays, faire accoucher aisément les femmes en liant leur ceinture à la cloche de l'église, et en sonnant trois coups. Ailleurs, la femme en couches mettait la culotte de son mari. Voy. **AÉTITE**.

COUCOU. On croit en Bretagne, qu'en

(2) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés, t. III, p. 128.

(3) M. Cambry, Voyage dans le Finistère, t. III, p. 43.

comptant le chant du coucou, on y trouve l'annonce de l'année précise où l'on doit se marier (1). S'il chante trois fois, on se mariera dans trois ans, etc.

On croit aussi, dans la plupart des provinces, que si on a de l'argent avec soi la première fois qu'on entend le chant du coucou, on en aura toute l'année. — Le coucou de Belkis, dont nous ne savons guère que le nom, est un des dix animaux que Mahomet place dans son paradis.

COUCOULAMPONS, anges du deuxième ordre, qui, quoique matériels, selon les habitants de Madagascar, sont invisibles et ne se découvrent qu'à ceux qu'ils honorent d'une protection spéciale. Il y en a des deux sexes; ils contractent le mariage entre eux, et sont sujets à la mort; mais leur vie est bien plus longue que celle des hommes, et leur santé n'est jamais troublée par les maladies. Leur corps est à l'épreuve du poison et de tous les accidents.

COUDRIER. Les branches de cet arbre ont servi à quelques divinations. Voy. BAGUETTE DIVINATOIRE.

COULEURS. Plin le naturaliste nous apprend que les anciens tiraient des augures et des présages de la couleur des rayons du soleil, de la lune, des planètes, de l'air, etc. Le noir est le signe du deuil, dit Rabelais, parce que c'est la couleur des ténèbres, qui sont tristes, et l'opposé du blanc, qui est la couleur de la lumière et de la joie.

COUPE (divination par la), très-usitée en Egypte dès le temps de Joseph, employée encore aujourd'hui. Voy. HYDROMANCIE.

COUPS. En 1582, dit Pierre Delancre (2), il arriva qu'à Constantinople, à Rome et à Paris, certains démons et mauvais esprits frappaient des coups aux portes des maisons; et c'était un indice de la mort d'autant de personnes qu'il y avait de coups.

COUR INFERNALE. Wierus et d'autres démonomanes, versés dans l'intime connaissance des enfers, ont découvert qu'il y avait là des princes, des nobles, des officiers, etc. Ils ont même compté le nombre des démons, et distingué leurs emplois, leurs dignités et leur puissance.

Suivant ce qu'ils ont écrit, Satan n'est plus trop le souverain de l'enfer; Belzébuth règne à sa place. Voici l'état actuel du gouvernement infernal.

Princes et grands dignitaires. Belzébuth, chef suprême de l'empire infernal, fondateur de l'ordre de la Mouche.

Satan, chef du parti de l'opposition.

Eurynome, prince de la mort, grand'croix de l'ordre de la Mouche.

Moloch, prince du pays des larmes, grand'croix de l'ordre.

Pluton, prince du feu.

Léonard, grand-maître des Sabbats, chevalier de la Mouche.

Baalberith, maître des alliances.

Proserpine, archidiabliesse, souveraine princesse des esprits malins.

(1) M. Cambry, Voyage dans le Finistère, t. I, p. 173.

(2) Incrédulité et mécréance du sortilège, etc., traité 7,

Ministères. Adrameleck, grand chancelier, grand'croix de l'ordre de la Mouche.

Astaroth, grand trésorier.

Nergal, chef de la police secrète.

Baal, général en chef des armées infernales, grand'croix de l'ordre de la Mouche.

Léviathan, grand amiral, chevalier de la Mouche.

Ambassadeurs. Belpégor, ambassadeur en France.

Mammon, ambassadeur en Angleterre.

Bélial, ambassadeur en Turquie.

Rimmon, ambassadeur en Russie.

Thamuz, ambassadeur en Espagne.

Hutgin, ambassadeur en Italie.

Martinet, ambassadeur en Suisse.

Justice. Lucifer, grand-justicier.

Alastor, exécuter des hautes-œuvres.

Maison des princes. Verdelet, maître des cérémonies.

Succor-Benoth, chef des eunuques.

Chamos, grand-chambellan, chevalier de la Mouche.

Melchom, trésorier-payeur.

Nisroch, chef de la cuisine.

Béhemoth, grand échanson.

Dagon, grand panetier.

Mullin, premier valet de chambre.

Menus-plaisirs. Kobal, directeur des spectacles.

Asmodée, surintendant des maisons de jeu.

Nybbas, grand-pâradiste.

Antechrist, escamoteur et nécromancien.

Boguet l'appelle *le singe de Dieu*.

On voit que les démonomanes se montrent assez gracieux envers les habitants du noir séjour. Dieu veuille qu'après tant de rêveries ils n'aient pas mérité d'aller en leur société!

M. Berbiguier a écrit en 1821, après avoir transcrit cette liste des princes de la cour infernale :

« Cette cour a aussi ses représentants sur la terre : Moreau, magicien et sorcier à Paris, représentant de Belzébuth. — Pinel père, médecin à la Salpêtrière, représentant de Satan. — Bonnet, employé à Versailles, représentant d'Eurynome. — Bouge, associé de Nicolas, représentant de Pluton. — Nicolas, médecin à Avignon, représentant de Moloch. — Baptiste Prieur, de Moulins, représentant de Pan. — Prieur aîné, son frère, marchand droguiste, représentant de Lilith. — Étienne Prieur, de Moulins, représentant de Léonard. — Papon-Lominy, cousin des Prieur, représentant de Baalberith. — Jeanne-ton Lavalette, la Mansotte et la Vandeval, représentant de l'archidiabliesse Proserpine, qui a voulu mettre trois diablieses à mes trousses, etc. (3) » Voy. BERBIGUIER.

COURILS, petits démons malins, corrompus et danseurs, dont M. Cambry a trouvé la croyance établie sur les côtes du Finistère. On les rencontre au clair de la lune, sautant autour des pierres consacrées ou des monuments druidiques. S'ils vous saisissent par la main, il faut suivre leurs mouvements; ils vous laissent exténués sur la place quand ils

la quittent. Aussi les Bretons, dans la nuit, évitent avec soin les lieux habités par cette espèce de démons.

On ajoute que les Courils perdirent une grande partie de leur puissance à l'arrivée des apôtres du catholicisme dans le pays. Voy. WILIS.

COURONNE NUPTIALE. Chez les habitants de l'Entlebuch, en Suisse, le jour des noces, après le festin et les danses, une femme vêtue de jaune demande à la jeune épousée sa couronne virginale, qu'elle brûle en cérémonie. Le pétilllement du feu est, dit-on, de mauvais augure pour les nouveaux mariés (1).

COURROIE DE SOULIER. C'était un mauvais présage chez les Romains, de rompre la courroie de son soulier en sortant de chez soi. Celui qui avait ce malheur croyait ne pouvoir terminer une affaire commencée, et ajournait celles qu'il s'était proposé d'entreprendre.

COURTINIÈRE. Un gentilhomme breton, nommé M. de La Courtinière, ayant reçu un jour dans son château plusieurs seigneurs ses voisins, les traita bien pendant quelques jours. Après leur départ, il se plaignit à sa femme de ce qu'elle ne leur avait pas fait assez bon visage; et, quoiqu'il fût sans doute ces remontrances avec des paroles honnêtes, cette femme, d'une humeur hautaine, ne répondit mot, mais résolut intérieurement de se venger.

M. de La Courtinière s'étant couché et dormant profondément, la dame, après avoir corrompu deux de ses domestiques, leur fit égorger son mari, dont ils portèrent le corps dans un cellier. Ils y firent une fosse, l'enterrèrent; et ils placèrent sur la fosse un tonneau plein de chair de porc salée.

La dame, le lendemain, annonça que son mari était allé faire un voyage. Peu après, elle dit qu'il avait été tué dans un bois, en porta le deuil, montra du chagrin et fit faire des services dans les paroisses voisines.

Mais ce crime ne resta pourtant pas impuni: le frère du défunt, qui venait consoler sa belle-sœur et veiller à ses affaires, se promenant un jour dans le jardin du château, et contemplant un parterre de fleurs en songeant à son frère, fut pris d'un saignement de nez qui l'étonna, n'ayant jamais éprouvé cet accident. Au même instant il lui sembla voir l'ombre de M. de La Courtinière, qui lui faisait signe de le suivre. Il suivit le spectre jusqu'au cellier, où il le vit disparaître.

Ce prodige lui ayant donné des soupçons, il en parla à la veuve, qui se montra épouvantée. Les soupçons du frère se fortifiant de ce trouble, il fit creuser dans le lieu où il avait vu disparaître le fantôme. On découvrit le cadavre, qui fut levé et reconnu par le juge de Quimper-Corentin. Les coupables, arrêtés, furent condamnés, la veuve (Marie de Sornin), à avoir la tête tranchée et tous les membres de son corps dispersés, pour

être ensuite brûlés et les cendres jetées au vent; les deux domestiques, à avoir la main droite coupée, et, après, être pendus et étranglés, leurs corps aussi brûlés (2). — Cet événement eut lieu vers la fin du seizième siècle.

COURTISANES. Les chrétiens sont bien étonnés de voir des courtisanes servir de prêtresses dans les Indes. Ces filles, justement déshonorées chez nous, sont privilégiées là depuis l'aventure de l'une d'elles. Devendiren, dieu du pays, alla trouver un jour cette courtisane, sous la figure d'un homme, et lui promit une haute récompense si elle était fidèle; pour l'éprouver le dieu fit le mort. La courtisane, le croyant véritablement mort, se résolut à mourir aussi dans les flammes qui allaient consommer le cadavre, malgré les représentations qu'on lui faisait de ce qu'elle n'était pas mariée. Elle allait se mettre sur le bûcher déjà enflammé, lorsque Devendiren se réveilla, avoua sa supercherie, prit la courtisane pour sa femme et l'emmena dans son paradis....

CRACA, magicienne qui, au rapport de Saxon-le-Grammairien, changeait les viandes en pierres ou autres objets, aussitôt qu'elle les voyait posées sur une table.

CRACHAT. Lorsque les sorciers renoncent au diable, ils crachent trois fois à terre. Ils assurent que le diable n'a plus alors aucun pouvoir sur eux. Ils crachent encore lorsqu'ils guérissent des écrouelles et font de leur salive un remède.

Les anciens avaient l'habitude de cracher trois fois dans leur sein pour se préserver de tous charmes et fascinations.

Cracher sur soi: mauvais présage. Voy. CHEVILLEMENT.

CRACHAT DE LA LUNE. Les alchimistes appellent ainsi la matière de la pierre philosophale avant sa préparation. C'est une espèce d'eau congelée, sans odeur et sans saveur, de couleur verte, qui sort de terre pendant la nuit ou après un orage. Sa substance aqueuse est très-volatile et s'évapore à la moindre chaleur, à travers une peau extrêmement mince qui la contient. Elle ne se dissout, ni dans le vinaigre, ni dans l'eau, ni dans l'esprit de vin; mais si on la renferme dans un vase bien scellé, elle s'y dissout d'elle-même en une eau puante. Les philosophes hermétiques la recueillent avant le lever du soleil, avec du verre ou du bois, et en tirent une espèce de poudre blanche semblable à l'amidon, qui produit ensuite ou ne produit pas la pierre philosophale.

CRAMPE. Les morses ont sur les babines, comme au-dessous, plusieurs soies creuses. Il n'y a point de matelot qui ne se fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe (3).

CRANOLOGIE. Voy. PHRÉNOLOGIE.

CRAPAUD. Les crapauds tiennent une place dans la sorcellerie. Les sorcières les aiment et les choient. Elles ont toujours

(1) Dictionnaire d'anecdotes suisses, au mot *Noces*.

(2) Arrêt du parlement de Bretagne, t. II des Disserta-

tions de Lenglet-Dufresnoy; et Leloyer, liv. III, ch. iv.

(3) H. Lebrun, abrégé des Voyages au Pôle-Nord, ch. 2.

soin d'en avoir quelques-uns, qu'elles habituent à les servir, et qu'elles accoutrent de livrées de velours vert.

Pierre Delancre dit que les grandes sorcières sont ordinairement assistées de quelque démon, qui est toujours sur leur épaule gauche, en forme de crapaud, ayant deux petites cornes en tête; il ne peut être vu que de ceux qui sont ou qui ont été sorciers.

Le diable baptise ces crapauds au sabbat. Jeannette Abadie, et d'autres femmes, ont révélé qu'elles avaient vu de ces crapauds habillés de velours rouge, et quelques-uns de velours noir; ils portaient une sonnette au cou et une autre aux jambes de derrière.

Au mois de septembre 1610, un homme se promenant dans la campagne, près de Bazas, vit un chien qui se tourmentait devant un trou; ayant fait creuser, il trouva deux grands pots renversés l'un sur l'autre, liés ensemble à leur ouverture et enveloppés de toile; le chien ne se calmant pas, on ouvrit les pots, qui se trouvèrent pleins de son, au dedans duquel reposait un gros crapaud vêtu de taffetas vert (1). C'était à coup sûr une sorcière qui l'avait mis là pour quelque maléfice.

Nous rions de ces choses à présent; mais c'étaient choses sérieuses au seizième siècle, et choses dont l'esprit ne nous est pas bien expliqué.

Le peuple est persuadé, dit M. Salgues (2), que le crapaud a la faculté de faire évanouir ceux qu'il regarde fixement, et cette assertion est accréditée par un certain abbé Rousseau, qui a publié, dans le cours du dernier siècle, quelques observations d'histoire naturelle; il prétend que la vue seule du crapaud provoque des spasmes, des convulsions, la mort même. Il rapporte qu'un gros crapaud, qu'il tenait renfermé sous un bocal; l'ayant regardé fixement, il se sentit aussitôt saisi de palpitations, d'angoisses, de mouvements convulsifs, et qu'il serait mort infailliblement si l'on n'était venu à son secours..... Elien, Dioscoride, Nicandre, Aëtius, Gesner, ont encore écrit que l'haleine du crapaud était mortelle, et qu'elle infectait les lieux où il respire. On a cité l'exemple de deux amants qui, ayant pris de la sauge sur laquelle un crapaud s'était promené, moururent aussitôt. Mais ce sont là des contes, démentis, comme tant d'autres, par les expériences.

Sur les bords de l'Orénoque, sans doute pour consoler le crapaud de nos mépris, des Indiens lui rendaient les honneurs d'un culte; ils gardaient soigneusement les crapauds sous des vases, pour en obtenir de la pluie ou du beau temps, selon leurs besoins; et ils étaient tellement persuadés qu'il dépendait de ces animaux de l'accorder, qu'on les fouettait chaque fois que la prière n'était pas exaucée (3).

CRAPAUDINE, pierre qui se trouve dans la tête des crapauds; les sorcières la recher-

(1) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc. liv. II, disc. 4, p. 153.

(2) Des Erreurs et des préjugés, etc., t. I, p. 425.

(3) Pous, Voyage à la partie orientale de la terre ferme

chent pour leurs maléfices. Plusieurs écrivains assurent que c'est un objet très-rare, et si rare, que quelques-uns nient l'existence de cette pierre. Cependant Thomas Brown ne croit pas le fait impossible, puisque, dit-il, tous les jours on trouve des substances pierreuses dans la tête des morues, des carpes, des gros limaçons sans coquilles. Il en est qui pensent que ces crapaudines sont des concrétions minérales que les crapauds rejettent après les avoir avalées, pour nuire à l'homme (4). Mais ce ne sont là encore que des contes ridicules.

CRAPOULET, Voy. Zozo.

CRATÉIS, déesse des sorciers et des enchanteurs, mère de la fameuse Scylla.

CRESCENCE, cardinal, légat du Saint-Siège au concile de Trente, qui mourut paisiblement en 1552. Jean de Chassanion, huguenot, n'aimant pas ce prince de l'Eglise, parce qu'il s'était élevé contre les protestants, a écrit que le diable, en forme de chien noir, était venu le voir à son dernier moment et l'avait étranglé (5), ce qui n'est pas vrai. Mais Voy. CARLOSTAD et LUTHER.

CRISPET (PIERRE), religieux célestin, mort en 1594, auteur d'un traité contre la magie, intitulé : *Deux livres de la haine de Satan et des malins esprits contre l'homme*, etc. Paris, 1590, in-8°. Cet ouvrage est rare et curieux.

CRIBLE. Parler au crible est un ancien proverbe qui signifiait faire danser un tamis par le moyen de paroles mystérieuses. Théocrite nommait les gens qui avaient ce pouvoir crible-sorciers ou sorciers du crible.

Je me suis trouvé, dit Bodin (6), il ya vingt ans, dans une maison à Paris, où un jeune homme fit mouvoir un tamis sans y toucher, par la vertu de certaines paroles françaises, et cela devant une société; et la preuve, dit-il, que c'était par le pouvoir de l'esprit malin, c'est qu'en l'absence de ce jeune homme on essaya vainement d'opérer en prononçant les mêmes paroles. Voy. COSQUINOMANCIE.

CRIERIENS, fantômes des naufragés, que les habitants de l'île de Sein, en Bretagne, croient entendre demander la sépulture, à travers ce bruit sourd qui précède les orages. Les anciens Bretons disaient : « Fermons les portes, on entend les criériens; le tourbillon les suit. »

CRISTALOMANCIE, divination par le moyen du cristal. On tirait des présages des miroirs et des vases de cristal, dans lesquels le démon faisait, dit-on, sa demeure. Le roi Childéric cherchait l'avenir dans les prismes d'un petit globe de cristal. Voy. CHIEN.

Les devins actuels prédisent encore par le miroir. L'anecdote suivante fera connaître leur méthode. — Un pauvre laboureur des environs de Sézanne, à qui on avait volé six cents francs, alla consulter le devin; c'était en 1807. Le devin lui fit donner douze francs,

de l'Amérique méridionale, t. I.

(4) Thomas Brown, Essai sur les erreurs populaires, t. I, liv. III, ch. xiii, p. 512.

(5) Des Grands et redoutables jugements de Dieu, p. 66

(6) Démonomanie des sorciers, liv. II, p. 155.

lui mit trois mouchoirs pliés sur les yeux, un blanc, un noir et un bleu, lui dit de regarder alors dans un grand miroir où il faisait venir le diable et tous ceux qu'il voulait évoquer. — Que voyez-vous ? lui demanda-t-il. — Rien, répondit le paysan.

Là-dessus le sorcier parla fort et longtemps ; il recommanda au bonhomme de songer à celui qu'il soupçonnait capable de l'avoir volé, de se représenter les choses et les personnes. Le paysan se monta la tête, et, à travers les trois mouchoirs qui lui servaient les yeux, il crut voir passer dans le miroir un homme qui avait un sarrau bleu, un chapeau à grands bords et des sabots. Un moment après il crut le reconnaître, et il s'écria qu'il voyait son voleur.

— Eh bien ! dit le devin, vous prendrez un cœur de bœuf, et soixante clous à lattes, que vous planterez en croix dans ledit cœur ; vous le ferez bouillir dans un pot neuf, avec un crapaud et une feuille d'oseille : trois jours après, le voleur, s'il n'est pas mort, viendra vous apporter votre argent, ou bien il sera ensorcelé.

Le paysan fit tout ce qui lui était recommandé. Mais son argent ne revint pas ; d'où il conclut que son voleur pouvait bien être ensorcelé....

CRITOMANCIE, divination qui se pratiquait par le moyen des viandes et des gâteaux. On considérait la pâte des gâteaux qu'on offrait en sacrifice, et la farine d'orge qu'on répandait sur les victimes, pour en tirer des présages.

CROCODILES. Les Egyptiens modernes assurent que jadis les crocodiles étaient des animaux doux ; et ils racontent de la manière suivante l'origine de leur férocité. Humeth, gouverneur d'Égypte sous Gisar Al-Mutacil, calife de Bagdad, ayant fait mettre en pièces la statue de plomb d'un grand crocodile (figure talismanique) que l'on avait trouvée en creusant les fondements d'un ancien temple de païens, à l'heure même de cette exécution les crocodiles sortirent du Nil, et ne cessèrent, depuis ce temps, de nuire par leur voracité (1). Voy. **TALISMANS**.

Pline et Plutarque témoignent que les Egyptiens connaissent, par l'endroit où les crocodiles pondent leurs œufs, jusqu'où ira le débordement du Nil. Mais il serait difficile, dit Thomas Brown, de comprendre comment ces animaux ont pu deviner un effet qui, dans ses circonstances, dépend de causes extrêmement éloignées, c'est-à-dire de la mesure des rivages dans l'Éthiopie.

Les habitants de Thèbes et du lac Mœris rendaient un culte particulier aux crocodiles. Ils leur mettaient aux oreilles des pierres précieuses et des ornements d'or, et les nourrissaient de viandes sacrées. Après leur mort, ils les embaumaient et les déposaient en des urnes que l'on portait dans le labyrinthe qui servait de sépulture aux rois. Les Ombites poussaient même la su-

perstition jusqu'à se réjouir de voir leurs enfants enlevés par les crocodiles. Mais ces animaux étaient en horreur dans le reste de l'Égypte.

Ceux qui les adoraient disaient que, pendant les sept jours consacrés aux fêtes de la naissance d'Apis, ils oubliaient leur férocité naturelle, et ne faisaient aucun mal ; mais que le huitième jour, après midi, ils redevenaient furieux.

CROIX. Ce saint nom qui est la terreur de l'enfer, ne devrait pas non plus figurer ici. Mais la superstition qui abuse de tout, ne l'a pas respecté. Il y a des croix dans toutes les formules des grimoires ; et aucun sorcier ne s'est jamais vanté de commander au moindre démon sans ce signe.

Les croix que les sorcières portent au cou et à leurs chapelets, et celles qui se trouvent aux lieux où se fait le sabbat, ne sont jamais entières, comme on le voit par celles que l'on trouve dans les cimetières infestés de sorciers, et dans les lieux où les sabbats se tiennent. La raison en est, disent les démonomanes, que le diable ne peut approcher d'une croix intacte.

CROIX (ÉPREUVES DE LA), Voy. **ÉPREUVES**.

CROIX (MADELEINE DE LA), religieuse de Cordoue, qui mena mauvaise vie au seizième siècle, se disant sorcière et se vantant d'avoir pour familier un démon. François de Torre-Blanca raconte qu'elle avait à volonté des roses en hiver, de la neige dans le mois d'août, et qu'elle passait à travers les murs, qui s'ouvraient devant elle. Elle fut arrêtée par l'inquisition ; mais ayant tout confessé, elle fut admise à pénitence (2) ; car les inquisiteurs n'ont jamais eu la férocité que leur prêtent certains livres.

CROMERUACH, idole principale des Irlandais, avant l'arrivée de saint Patrice en leur pays. L'approche du saint la fit tomber, disent les légendes, tandis que les divinités inférieures s'enfoncèrent dans la terre jusqu'au menton. Suivant certains récits, en mémoire de ce prodige, on voit encore leurs têtes à fleur de terre dans une plaine, qui ne se trouve plus.

CROMNIOMANCIE, divination par les oignons. Ceux qui la pratiquaient mettaient, la veille de Noël, des oignons sur un autel. Ils écrivaient sur les oignons le nom des personnes dont on voulait avoir nouvelle. L'oignon qui germait le plus vite annonçait que la personne dont il portait le nom jouissait d'une bonne santé.

Cette divination est encore en usage dans plusieurs cantons de l'Allemagne, parmi les jeunes filles, qui cherchent à savoir ainsi qui elles auront pour époux (3).

CROQUE-MITAIN, espèce d'ogre dont on épouvante à Paris les petits enfants indociles. Aujourd'hui que ses dents sont tombées, il se contente de les mettre au cachot et de leur donner le fouet, malgré les lumières du siècle. Voy. **BABAU**.

(1) Leloyer, Hist. et disc. des spectres, etc., liv. IV, ch. XXI, p. 417.

(2) François de Torre-Blanca, Epit. delict., etc., p. 183

et 146.

(3) Delancro, Incrédulité et mécréance, etc., traité v. p. 261.

CRUSEMBOURG (GUY DE), alchimiste. Voy. PIERRE PHILOSOPHALE.

CUBOMANCIE, divination par le moyen des dés. Auguste et Tibère avaient grande confiance en cette manière de consulter le sort. Les Grecs s'en servaient aussi. C'est à peu près la même chose que l'astragalomancie. Voy. ce mot.

CUIVRE. Théocrite assure que le cuivre pur a naturellement la vertu de chasser les spectres et fantômes ; c'est pourquoi les Lacédémoniens frappaient sur un chaudron toutes les fois qu'un de leurs rois venait à mourir.

CULTE. Les démons recevaient un culte par tout l'univers, avant le christianisme. Jupiter et les autres dieux n'étaient véritablement que des démons ; mais le diable a reçu un culte plus spécial de gens qui savaient bien qu'ils s'adressaient à lui et non à un dieu. Ainsi, les sorciers au sabbat adorent le diable par son nom. Le culte qu'ils lui rendent consiste principalement à lui baiser le derrière, à genoux, avec une chandelle noire à la main.

Certains peuples de l'Afrique ne rendent aucun culte à Dieu, qu'ils croient bon, et font des sacrifices au diable pour la raison contraire.

CUNÉGONDE, femme de Henri II, empereur d'Allemagne. Elle fut accusée d'adultère par des calomniateurs, et se purgea de l'accusation en marchant pieds nus, sans accident, sur des socs de charrue rougis au feu. Voy. EPREUVES.

CUPAI. Voy. CUPAI.

CURDES.—Voy. KURDES.

CUREAU DE LA CHAMBRE, habile médecin, mort en 1669. On a de lui un *discours sur les principes de la chiromancie et de la métoposcopie*. Paris, 1653, in-8°. On l'a aussi imprimé sous le titre de l'Art de connaître les hommes.

CURMA. Du temps de saint Augustin, un paysan des environs d'Hippone, nommé Curma, mourut un matin et demeura deux ou trois jours sans sentiment. Comme on allait l'enterrer, il rouvrit les yeux et demanda ce qui se passait chez un autre paysan du voisinage qui, comme lui, se nommait Curma : on lui répondit que ce dernier venait de mourir à l'instant où lui-même était ressuscité.—Cela ne me surprend pas, dit-il ; on s'était trompé sur les noms ; on vient de me dire que ce n'était pas Curma le jardinier, mais Curma le maréchal, qui devait mourir.—Il raconta en même temps qu'il avait entrevu les enfers ; et il mena depuis meilleure vie.

CURSON. Voy. PURSAN.

CURTIUS, fils d'un gladiateur romain. On dit qu'un spectre lui annonça ainsi sa mort : Il avait accompagné en Afrique un lieutenant du gouverneur de ce pays conquis. Il vit un jour, dans une galerie, le spectre d'une femme de haute stature, qui lui dit qu'elle était l'Afrique, et qu'elle venait lui annoncer le bonheur. Elle l'assura qu'il aurait de grands honneurs à Rome ; qu'il reviendrait

encore sur le sol africain, non plus comme valet, mais avec la qualité de commandant en chef, et qu'il y mourrait. Cette prédiction s'accomplit entièrement ; Curtius fut questeur, puis préteur ; il eut les privilèges du consulat, et fut envoyé comme gouverneur en Afrique : mais en débarquant il se sentit frappé d'une maladie dont il mourut (1). Il est très-probable que ce conte a été fait après coup. Pour un autre Curtius, Voy. DÉVOUEMENT.

CYLINDRES, sortes d'amulettes circulaires que les Perses et les Egyptiens portaient au cou, et qui étaient ornées de figures et d'hieroglyphes.

CYMBALE, c'est le nom que les sorciers donnent au chaudron dans lequel ils mangent leur soupe au lard parmi les fêtes du sabbat.

CYNANTHROPIE, espèce de frénésie dont ceux qui en sont atteints se persuadent qu'ils sont changés en chiens. C'est, comme la bousanthropie, une nuance de l'état de loup-garou. Voy. LYCANTHROPIE.

CYNOBALANES, nation imaginaire, que Lucien représente avec des museaux de chien, et montés sur des glands ailés.

CYNOCÉPHALE, singe que les Egyptiens nourrissaient dans leurs temples pour connaître le temps de la conjonction du soleil et de la lune. On était persuadé que, dans cette circonstance, l'animal, devenu aveugle, refusait toute nourriture. Son image, placée sur les clepsydres, était purement hiéroglyphique. On prétendait qu'à chaque heure du jour le cynocéphale criait très-exactement.

CYPRIEN. Avant de se convertir au christianisme, saint Cyprien s'occupait de magie. On voit, dans la *Légende dorée*, qu'il évoquait les démons, et que ce furent les épreuves qu'il fit de leur impuissance contre le simple signe de la croix qui l'amènèrent à la foi.

CYRANO DE BERGERAC, écrivain remarquable du dix-septième siècle. On trouve, dans ses Œuvres, deux *lettres sur les sorciers*. Nous n'avons pas besoin d'indiquer ses histoires des *empires du soleil et de la lune*. Il a fait aussi un voyage aux enfers ; c'est une petite plaisanterie :

« Je me suis trouvé cette nuit aux enfers, dit-il ; mais ces enfers-là m'ont paru bien différents des nôtres. J'y vis les gens fort sociables ; c'est pourquoi je me mêlai à leur compagnie. On était occupé alors à changer de maison tous les morts qui s'étaient plaints d'être mal associés ; l'un d'eux, remarquant que j'étais étranger, me prit par la main et me conduisit à la salle des jugements. Nous nous plaçâmes tout proche de la chaire du juge, pour bien entendre les querelles de toutes les parties.

« D'abord j'aperçus Pythagore qui, très-ennuyé d'une compagnie de comédiens, représentait que leurs caquets continuels le détournaient de ses hautes spéculations. Le juge lui dit que, l'estimant homme de grande

(1) Leloyer, Histoire des spectres ou apparitions d'esprits, liv. III, ch. xvi, p. 268.

mémoire ; puisque après quinze cents ans il s'était souvenu d'avoir été au siège de Troie, on l'avait appareillé avec des personnages qui n'en sont pas dépourvus. On entendit toutefois ses raisons, et on le fit marcher ailleurs.

« Aristote, Plin, Élian, et beaucoup d'autres naturalistes, furent mis avec les Maures, parce qu'ils ont connu les bêtes ; le médecin Dioscoride, avec les Lorrains, parce qu'il connaissait parfaitement les simples. Esope et Apulée ne firent qu'un ménage, à cause de la conformité de leurs prodiges ; car Esope d'un âne a fait un homme en le faisant parler, et Apulée d'un homme a fait un âne en le faisant braire.

« Caligula voulut être mis dans un appartement plus magnifique que celui de Darius, comme ayant couru des aventures plus glorieuses ; car, dit-il, moi, Caligula, j'ai fait mon cheval consul, et Darius a été fait empereur par le sien. Dédale eut pour confrères les sergents, les huissiers, les procureurs, personnes qui comme lui volaient pour se sauver. Thésée suivit quelques tisserands, se promettant de leur apprendre à conduire le fil. Néron choisit Erostrate, ce fameux insensé qui brûla le temple de Diane, aimant comme lui à se chauffer de gros bois. Achille prit la main d'Eurydice :—Marchons, lui dit-il, marchons ; aussi bien ne saurait-on mieux nous assortir, puisque nous avons tous deux l'âme au talon.

« Il ne fut jamais possible de séparer les Furies des épiciers, tant elles avaient peur de manquer de flambeaux. Les tireurs d'armes furent logés avec les cordonniers, d'autant que la perfection du métier consiste à bien faire une botte ; les bourreaux, avec les médecins, parce qu'ils sont payés pour tuer ; Echo, avec nos auteurs modernes, qui ne disent, comme elle, que ce que les autres ont dit ; Orphée, avec les chanteurs du Pont-Neuf, parce qu'ils avaient su attirer les bêtes.

« On en mit quelques-uns à part, entre lesquels fut Midas, le seul homme qui se soit plaint d'avoir été trop riche ; Phocion, qui donna de l'argent pour mourir ; et Pygmalion, pareillement, n'eut point de compagnon, à cause qu'il n'y a jamais eu que lui qui ait épousé une femme muette... »

Dans les lettres de Bergerac sur les Sorciers, on trouve ce curieux morceau :

Un grand sorcier.

« Il m'est arrivé une aventure si étrange, que je veux vous la raconter. Vous saurez qu'hier, fatigué de l'attention que j'avais mise à lire un livre de prodiges, je sortis à la promenade, pour dissiper les ridicules imaginations dont j'avais l'esprit rempli. Je m'enfonçai dans un petit bois obscur, où je marchai environ un quart d'heure. J'aperçus alors un manche à balai, qui vint se mettre entre mes jambes, et sur lequel je me trouvai à califourchon. Aussitôt je me sentis volant par le vague des airs.

« Je ne sais quelle route je fis sur cette monture ; mais je me trouvai arrêté sur mes

pieds, au milieu d'un désert où je ne rencontrais aucun sentier. Cependant je résolus de pénétrer et de reconnaître les lieux. Mais j'avais beau pousser contre l'air, mes efforts ne me faisaient trouver partout que l'impossibilité de passer outre.

« A la fin, fort harassé, je tombai sur mes genoux ; et ce qui m'étonna, ce fut d'avoir passé en un moment de midi à minuit. Je voyais les étoiles luire au ciel avec un feu bleuettant ; la lune était en son plein, mais beaucoup plus pâle qu'à l'ordinaire ; elle s'éclipsa trois fois, et trois fois dépassa son cercle. Les vents étaient paralysés, les fontaines étaient muettes ; tous les animaux n'avaient de mouvement que ce qu'il leur en faut pour trembler ; l'horreur d'un silence effroyable régnait partout, et partout la nature semblait attendre quelque grande aventure.

« Je mêlais ma frayeur à celle dont la face de l'horizon paraissait agitée, lorsqu'au clair de la lune, je vis sortir d'une caverne un grand et vénérable vieillard, vêtu de blanc, le visage basané, les sourcils touffus et relevés, l'œil effrayant, la barbe renversée par-dessus les épaules. Il avait sur la tête un chapeau de verveine, et sur le dos une ceinture de fougère de mai tressée. A l'endroit du cœur était attachée sur sa robe une chauve-souris à demi-morte, et autour du cou un carcan chargé de sept différentes pierres précieuses, dont chacune portait le caractère de la planète qui la dominait.

« Ainsi mystérieusement habillé, portant à la main gauche un vase triangulaire plein de rosée, et à la droite une baguette de sureau en sève, dont l'un des bouts était ferré d'un mélange de tous les métaux, il baisa le pied de sa grotte, se déchaussa, prononça en grommelant quelques paroles obscures, et s'approcha à reculons d'un gros chêne, à quatre pas duquel il creusa trois cercles l'un dans l'autre. La nature, obéissant aux ordres du nécromancien, prenait elle-même en frémissant les figures qu'il voulait y tracer. Il y grava les noms des esprits qui présidaient au siècle, à l'année, à la saison, au mois, au jour et à l'heure. Ceci fait, il posa son vase au milieu des cercles, le découvrit, mit un bout de sa baguette entre ses dents, se coucha la face tournée vers l'orient, et s'endormit.

« Vers le milieu de son sommeil, je vis tomber dans le vase cinq grains de fougère. Il les prit quand il fut éveillé, en mit deux dans ses oreilles, un dans sa bouche ; il replongea l'autre dans l'eau, et jeta le cinquième hors des cercles. A peine fut-il parti de sa main, que je le vis environné de plus d'un million d'animaux de mauvais augure. Il toucha de sa baguette un chat-huant, un renard et une taupe, qui entrèrent dans les cercles en jetant un cri formidable. Il leur fendit l'estomac avec un couteau d'airain, leur ôta le cœur, qu'il enveloppa dans trois feuilles de laurier et qu'il avala ; il fit ensuite de longues fumigations. Il trempa un gant de parchemin vierge dans un bassin plein de

rosée et de sang, mit ce gant à sa main droite, et après quatre ou cinq hurlements horribles, il ferma les yeux et commença les évocations.

« Il ne remuait presque pas les lèvres ; j'entendis néanmoins dans sa gorge un bruit semblable à celui de plusieurs voix entremêlées. Il fut enlevé de terre à la hauteur d'un demi-pied, et de fois à autre il attachait attentivement la vue sur l'ongle de l'index de sa main gauche ; il avait le visage enflammé et se tourmentait fort.

« Après plusieurs contorsions effroyables, il tomba en gémissant sur ses genoux ; mais aussitôt qu'il eut articulé trois paroles d'une certaine oraison, devenu plus fort qu'un homme, il soutint sans vaciller les violentes secousses d'un vent épouvantable qui soufflait contre lui. Ce vent semblait tâcher de le faire sortir des trois cercles. Les trois ronds tournèrent ensuite autour de lui. Ce prodige fut suivi d'une grêle rouge comme du sang, et cette grêle fit place à un torrent de feu, accompagné de coups de tonnerre. — Une lumière éclatante dissipa enfin ces tristes météores. Tout au milieu parut un jeune homme, la jambe droite sur un aigle, la gauche sur un lynx, qui donna au magicien trois fioles de je ne sais quelle liqueur. Le magicien lui présenta trois cheveux, l'un pris au devant de sa tête, les deux autres aux tempes ; il fut frappé sur l'épaule d'un petit bâton que tenait le fantôme ; et puis tout disparut.

« Alors le jour revint. J'allais me remettre en chemin pour regagner mon village ; mais le sorcier, m'ayant envisagé, s'approcha du lieu où j'étais. Quoiqu'il parût cheminer à pas lents, il fut plus tôt à moi que je ne l'aperçus bouger. Il étendit sur ma main une main si froide, que la mienne en demeura longtemps engourdie. Il n'ouvrit ni les yeux, ni la bouche ; et dans ce profond silence il me conduisit à travers des masures, sous les ruines d'un vieux château inhabité, où les siècles travaillaient depuis mille ans à mettre les chambres dans les caves. Aussitôt que nous fûmes entrés :

— « Vante-toi, me dit-il en se tournant vers moi, d'avoir contemplé face à face le sorcier Agrippa, dont l'âme est par métempyscose celle qui animait autrefois le savant Zoroastre, prince des Bactriens. — Depuis près d'un siècle que je disparus d'entre les hommes, je me conserve ici, par le moyen de l'or potable, dans une santé qu'aucune maladie n'a interrompue. De vingt ans en vingt ans, je prends une prise de cette médecine universelle, qui me rajeunit et qui restitue à mon corps ce qu'il a perdu de ses

forces. Si tu as considéré trois fioles que m'a présentées le roi des Salamandres, la première en est pleine, la seconde contient de la poudre de projection, et la troisième de l'huile de talc. — Au reste, tu m'es obligé, puisque, entre tous les mortels, je t'ai choisi pour assister à des mystères que je ne célèbre qu'une fois en vingt ans. — C'est par mes charmes que sont envoyées, quand il me plaît, les stérilités et les abondances. Je suscite les guerres en les allumant entre les génies qui gouvernent les rois. J'enseigne aux bergers la patenôtre du loup. J'apprends aux devins la façon de tourner le sas. Je fais courir les feux follets. J'excite les fées à danser au clair de la lune. Je pousse les joueurs à chercher le trèfle à quatre feuilles sous les gibets. J'envoie à minuit les esprits hors du cimetière, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort. Je fais brûler aux voleurs des chandelles de graisse de pendu, pour endormir leurs hôtes pendant qu'ils exécutent leur vol. Je donne la pistole volante, qui vient ressauter dans la pochette quand on l'a employée. Je fais présent aux laquais de ces bagues qui font aller et revenir d'Orléans à Paris en un jour. Je fais tout renverser dans une maison par les esprits follets, qui culbutent les bouteilles, les verres, les plats, quoique rien ne se casse et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir la fièvre avec des paroles. Je réveille les villageois la veille de la Saint-Jean, pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garous. Je tords le cou à ceux qui, lisant dans un grimoire, sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui me donnent une savate, un cheveu ou une paille. J'enseigne aux nécromanciens à se défaire de leurs ennemis, en moulant une image de cire, et la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie. Je montre aux bergers à nouer l'aiguillette. Je fais sentir les coups aux sorciers, pourvu qu'on les batte avec un bâton de sureau. Enfin, je suis le diable Vauvert, le Juif errant, et le grand veneur de la forêt de Fontainebleau.... »

« Après ces paroles, le magicien disparut, les couleurs des objets s'éloignèrent... ; je me trouvai sur mon lit, encore tremblant de peur. Je m'aperçus que toute cette longue vision n'était qu'un rêve : que je m'étais endormi en lisant mon livre de noirs prodiges, et qu'un songe m'avait fait voir tout ce qu'on vient de lire. »

D

DABAIDA. Les naturels de Panama ont une idole de ce nom, qui était née de race mortelle, et qu'on déifia après sa mort. Quand

il tonne ou qu'il fait des éclairs, c'est Dabaïda qui est fâchée ; alors on brûle des esclaves en son honneur.

DACTYLOMANCIE, divination qui se pratiquait au moyen de bagues ou anneaux fondus sous l'aspect de certaines constellations, et auxquels étaient attachés des charmes et des caractères magiques (Voy. **ALECTRYOMANCIE**). C'est, dit-on, avec un de ces anneaux que Gygès se rendait invisible, en tournant le chaton dans sa main.

Clément d'Alexandrie parle de deux anneaux que possédaient les tyrans de la Phocide, et qui les avertissaient par un son du temps propre à certaines affaires; ce qui ne les empêcha pas de tomber dans les griffes du démon, lequel leur tendait un piège par ses artifices (1). Voy. **ANNEAUX**.

DADJAL, nom de l'Antechrist chez les Chaldéens; il signifie dans leur langue le menteur et l'imposteur par excellence.

DAGOBERT I^{er}, roi de France, mort en 638, à l'âge de trente-sept ans. Une vieille légende établit qu'après qu'il fut mort un bon ermite, nommé Jean, qui s'était retiré dans une petite île voisine des côtes de la Sicile, vit en songe, sur la mer, l'âme du roi Dagobert enchaînée dans une barque, et des diables qui la maltrahaient en la conduisant vers la Sicile, où ils devaient la précipiter dans les gouffres de l'Etna. On croyait autrefois que le cratère de ce volcan était une des entrées de l'enfer; et il n'est pas encore vérifié que ce soit une erreur. L'âme appelait à son secours saint Denis, saint Maurice et saint Martin, que le roi, en son vivant, avait fort honorés. Les trois saints descendirent, revêtus d'habits lumineux, assis sur un nuage brillant. Ils se jetèrent sur les malins esprits, leur enlevèrent la pauvre âme, et l'emportèrent au ciel (2).

Un monument curieux, le tombeau de Dagobert, sculpté vers le temps de saint Louis, retrace ces circonstances merveilleuses. La principale façade est divisée en trois bandes. Dans la première on voit quatre diables (deux ont des oreilles d'âne) qui emmènent l'âme du roi dans une barque; la seconde représente saint Denis, saint Maurice et saint Martin, accompagnés de deux anges, avec le bénitier et le goupillon; ils chassent les démons. Sur la troisième bande, on voit l'âme qui s'enlève; et une main généreuse sort d'un nuage pour l'accueillir.

Les farceurs ont glosé sur cette poésie du moyen âge, sur cette légende, et sur le monument, qui est toujours dans l'église de Saint-Denis. Mais quel mal y a-t-il donc dans ces récits, que l'Eglise n'a jamais imposés, et qui sont toutefois des fleurs? Ce qu'il y a de mal, c'est que ces fleurs tombent quelquefois devant des pourceaux.

DAGON, démon de second ordre, boulanger et grand panetier de la cour infernale. Les Philistins l'adoraient sous la forme d'un monstre réunissant le buste de l'homme à la queue de poisson. Ils lui attribuaient l'invention de l'agriculture, qu'on a attribuée à tant d'autres.

On voit, dans le premier livre des Rois,

(1) Delancre, Incrédulité et Mécréances du sortilège pleinement convaincues, traité 3, p. 261.

que les Philistins s'étant rendus maîtres de l'arche du Seigneur, et l'ayant placée dans leur temple d'Azot, à côté de l'idole de Dagon, on trouva le lendemain cette idole mutilée, et sa tête avec ses deux mains sur le seuil de la porte. « C'est pour cela, dit l'auteur sacré, que les sacrificateurs de Dagon et tous ceux qui entrent dans son temple ne marchent point sur le seuil de la porte. »

DAHUT, Voy. **IS**.

DAMNETUS, ou **DAMACHUS**, loup-garou de l'antiquité. On conte qu'ayant mangé le ventre d'un petit enfant sacrifié à Jupiter Lycien en Arcadie, il fut changé en loup. Mais il reprit sa première forme au bout de dix ans. Il remporta même depuis le prix de la lutte aux jeux olympiques (3).

DANIEL, l'un des quatre grands prophètes. On lui attribue un traité apocryphe de l'Art des songes. Les Orientaux le regardent aussi comme l'inventeur de la géomancie.

DANIS, sorcier du dernier siècle. Le vendredi, 1^{er} mai 1705, à cinq heures du soir, Denis Milanges de la Richardière, fils d'un avocat au parlement de Paris, fut attaqué, à dix-huit ans, de léthargies et de démences si singulières, que les médecins ne surent qu'en dire. On lui donna de l'émétique, et ses parents l'emmenèrent à leur maison de Noisy-le-Grand, où son mal devint plus fort; si bien qu'on déclara qu'il était ensorcelé.

On lui demanda s'il n'avait pas eu de démêlés avec quelque berger; il conta que le 18 avril précédent, comme il traversait à cheval le village de Noisy, son cheval s'était arrêté court dans la rue de Feret, vis-à-vis la chapelle, sans qu'il pût le faire avancer; qu'il avait vu sur ces entrefaites un berger qu'il ne connaissait pas, lequel lui avait dit: — Monsieur, retournez chez vous, car votre cheval n'avancera point.

Cet homme, qui lui avait paru âgé d'une cinquantaine d'années, était de haute taille, de mauvaise physionomie, ayant la barbe et les cheveux noirs, la houlette à la main, et deux chiens noirs à courtes oreilles auprès de lui.

Le jeune Milanges se moqua du propos du berger. Cependant il ne put faire avancer son cheval et il fut obligé de le ramener par la bride à la maison, où il tomba malade. Était-ce l'effet de l'impatience et de la colère? ou le sorcier lui avait-il jeté un sort?

M. de la Richardière le père fit mille choses en vain pour la guérison de son fils. Comme un jour ce jeune homme rentrait seul dans sa chambre, il y trouva son vieux berger, assis dans un fauteuil, avec sa houlette et ses deux chiens noirs. Cette vision l'épouvanta; il appela du monde; mais personne que lui ne voyait le sorcier. Il soutint toutefois qu'il le voyait très-bien; il ajouta même que ce berger s'appelait *Danis*, quoiqu'il ignorât qui pouvait lui avoir révélé son nom. Il continua de le voir tout seul. Sur les six

(2) Gesta Dagoberti regis, etc.

(3) Delancre, tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. IV, disc. 5, p. 267.

heures du soir, il tomba à terre en disant que le berger était sur lui et l'écrasait; et, en présence de tous les assistants, qui ne voyaient rien, il tira de sa poche un couteau pointu, dont il donna cinq ou six coups dans le visage du malheureux par qui il se croyait assailli (1).

Enfin, au bout de huit semaines de souffrances, il alla à Saint-Maur, avec confiance qu'il guérirait ce jour-là. Il se trouva mal trois fois; mais, après la messe, il lui sembla qu'il voyait saint Maur debout, en habit de bénédictin, et le berger à sa gauche, le visage ensanglanté de cinq coups de couteau, sa houlette à la main et ses deux chiens à ses côtés. Il s'écria qu'il était guéri, et il le fut en effet dès ce moment.

Quelques jours après, chassant dans les environs de Noisy, il vit effectivement son berger dans une vigne. Cet aspect lui fit horreur; il donna au sorcier un coup de crosse de fusil sur la tête : — Ah! monsieur, vous me tuez! s'écria le berger en fuyant; mais le lendemain il vint trouver M. de la Richardièrre, se jeta à ses genoux, lui avoua qu'il s'appelait Danis, qu'il était sorcier depuis vingt ans, qu'il lui avait en effet donné le sort dont il avait été affligé, que ce sort devait durer un an; qu'il n'en avait été guéri au bout de huit semaines qu'à la faveur des neuvaines qu'on avait faites; que le maléfice était retombé sur lui Danis, et qu'il se recommandait à sa miséricorde. Puis, comme les archers le poursuivaient, le berger tua ses chiens, jeta sa houlette, changea d'habits, se réfugia à Torcy, fit pénitence et mourut au bout de quelques jours...

Le père Lebrun, qui rapporte (2) longuement cette aventure, pense qu'il peut bien y avoir là sortilège. Il se peut aussi, plus vraisemblablement, qu'il n'y eût qu'hallucination.

DANSE DES ESPRITS.—Olaus Magnus, au troisième livre de son *Histoire des peuples septentrionaux*, écrit qu'on voyait encore de son temps, en beaucoup de ces pays-là, des esprits et fantômes dansant et sautant, principalement de nuit, au son de toutes sortes d'instruments de musique. Cette danse est appelée, par les gens du pays : *chorea elvarum* (danse des elfes). Saxon-le-Grammairien fait mention de ces danses fantastiques dans son *Histoire de Danemarck*. Pomponius Mela, dans sa description de l'Ethiopie, dit qu'on a vu quelquefois, au delà du mont Atlas, des flambeaux, et entendu des flûtes et clochettes, et, que le jour venu, on n'y trouvait plus rien (3). On ajoutait que les fantômes faisaient danser ceux qu'ils rencontraient sur leur chemin, lesquels ne manquaient pas de se tenir pour avertis qu'ils mourraient bientôt. On ne rencontre plus guère de ces choses-là. Voy. FOLLERS, COURILS, WILIS, etc.

DANSE DES FÉES.—On prétendait, chez nos pères, que les fées habitaient les forêts désertes, et qu'elles venaient danser sur le

(1) Voyez *Hallucinations*.

(2) *Histoire des pratiques superstitieuses*, tom. I,

gazon au clair de la lune. Voy. FÉES.

DANSE DES GEANTS.—Merlin, voulant faire une galanterie de courlisan, fit venir, dit-on, d'Irlande en Angleterre, des rochers qui prirent des figures de géants, et s'en allèrent, en dansant, former un trophée pour le roi Ambrosius. C'est ce qu'on appelle la danse des géants. Des écrivains soutenaient, il n'y a pas longtemps, que ces rochers dansaient encore à l'avènement des rois d'Angleterre.

DANSE DES MORTS.—L'origine des danses des morts, dont on fit le sujet de tant de peintures, date du moyen âge; elles ont été longtemps en vogue. D'abord on voyait fréquemment, pendant le temps du carnaval, des masques qui représentaient la mort; ils avaient le privilège de danser avec tous ceux qu'ils rencontraient en les prenant par la main, et l'effroi des personnes qu'ils forçaient de danser avec eux amusait le public. Bientôt ces masques eurent l'idée d'aller dans les cimetières exécuter leur danse en l'honneur des trépassés. Ces danses devinrent ainsi un effrayant exercice de dévotion; elles étaient accompagnées de sentences lugubres, et l'on ne sait pourquoi alors elles prirent le nom de *danses macabres*. On fit des images de ces danses qui furent révérees par le peuple.

Les danses macabres se multiplièrent à l'infini, au quinzième et au seizième siècle: les artistes les plus habiles furent employés à les peindre dans les vestibules des couvents et sur les murs des cimetières.

La danse des morts de Bâle fut d'abord exécutée dans cette ville en 1435 par l'ordre du concile qui y était rassemblé. Ce qui l'a rendue célèbre, c'est qu'elle fut ensuite refaite par Holbein.

« L'idée de cette danse est juste et vraie, disait, il y a quelque temps, M. Saint-Marc-Girardin. Ce monde-ci est un grand bal où la mort donne le branle. On danse plus ou moins de contredanses, avec plus ou moins de joie; mais cette danse enfin, c'est toujours la mort qui la mène: et ces danseurs de tous rangs et de tous états, que sont-ils? Des mourants à plus ou moins long terme.

« Je connais deux danses des morts, poursuit le même écrivain: l'une à Dresde, dans le cimetière au delà de l'Elbe; l'autre en Auvergne, dans l'admirable église de la Chaise-Dieu. Cette dernière est une fresque que l'humidité ronge chaque jour. Dans ces deux danses des morts, la mort est en tête d'un chœur d'hommes d'âges et d'états divers: il y a le roi et le mendiant, le vieillard et le jeune homme, et la mort les entraîne tous après elle. Ces deux danses des morts expriment l'idée populaire de la manière la plus simple. Le génie d'Holbein a fécondé cette idée dans sa fameuse *Danse des Morts* du cloître des Dominicains: à Bâle, c'était une fresque, et elle a péri comme périssent peu à peu les fresques. Il en reste au Musée

de Bâle quelques débris et des miniatures coloriées. La danse d'Holbein n'est pas, comme celles de Dresde et de la Chaise-Dieu, une chaîne continue de danseurs menés par la Mort; chaque danseur a sa mort costumée d'une façon différente, selon l'état du mourant. De cette manière, la danse d'Holbein est une suite d'épisodes réunis dans le même cadre. Il y a quarante et une scènes dans le drame d'Holbein, et, dans ces quarante et une scènes, une variété infinie. Dans aucun de ces tableaux vous ne trouverez la même pose, la même attitude, la même expression: Holbein a compris que les hommes ne se ressemblent pas plus dans leur mort que dans leur vie, et que, comme nous vivons tous à notre manière, nous avons tous aussi notre manière de mourir.

« Holbein costume le laid et vilain squelette sous lequel nous nous figurons la mort, et il le costume de la façon du monde la plus bouffonne, exprimant, par les attributs qu'il lui donne, le caractère et les habitudes du personnage qu'il veut représenter. Chacun de ces tableaux est un chef-d'œuvre d'invention. — Il est incroyable avec quel art il donne l'expression de la vie et du sentiment à ces squelettes hideux, à ces figures décharnées. Toutes ses morts vivent, pensent, respirent; toutes ont le geste, la physionomie, j'allais presque dire les regards et les couleurs de la vie.

« Holbein avait ajouté à l'idée populaire de la Danse des Morts: le peintre inconnu du pont de Lucerne a ajouté aussi à la Danse d'Holbein. Ce ne sont pas des peintures de prix que les peintures du pont de Lucerne; mais elles ont un mérite d'invention fort remarquable. Le peintre a représenté, dans les triangles que forment les poutres qui soutiennent le toit du pont, les scènes ordinaires de la vie, et comment la mort les interrompt brusquement.

« Dans Holbein, la mort prend le costume et les attributs de tous les états, montrant par là que nous sommes tous soumis à sa nécessité. Au pont de Lucerne, la mort vit avec nous. Faisons-nous une partie de campagne, elle s'habille en cocher, fait claquer son fouet; les enfants rient et pétillent: la mère seule se plaint que la voiture va trop vite. Que voulez-vous? C'est la mort qui conduit; elle a hâte d'arriver. Allez-vous au bal, voici la mort qui entre en coiffeur, le peigne à la main. Hâtez-vous, dit la jeune fille, hâtez-vous! je ne veux point arriver trop tard. — Je ferai vite! — Elle fait vite; car à peine a-t-elle touché du bout de son doigt décharné le front de la danseuse, que ce front de dix-sept ans se dessèche aussi bien que les fleurs qui devaient le parer.

« Le pont de Lucerne nous montre la mort à nos côtés et partout: à table, où elle a la serviette autour du cou, le verre à la main, et porte des santés; dans l'atelier du peintre, où, en garçon barbouilleur, elle tient la pa-

lette et broie les couleurs; dans le jardin, où, vêtue en jardinier, l'arrosoir à la main, elle mène le maître voir si ses tulipes sont écloses; dans la boutique, où, en garçon marchand, assise sur des ballots d'étoffe, elle a l'air engageant et appelle les pratiques; dans le corps-de-garde, où, le tambour en main, elle bat le rappel; dans le carrefour, où, en faiseur de tours, elle rassemble les badauds; au barreau, où, vêtue en avocat, elle prend des conclusions: le seul avocat (dit la légende en mauvais vers allemands placés au bas de chaque tableau) qui aille vite et qui gagne toutes ses causes; dans l'antichambre du ministre, où, en solliciteur, l'air humble et le dos courbé, elle présente une pétition qui sera écoutée; dans le combat, enfin, où elle court en tête des bataillons; et, pour se faire suivre, elle s'est noué le drapeau autour du cou... »

DANSE DU SABBAT. Pierre Delancré assure que les danses du sabbat rendent les hommes furieux et font avorter les femmes. Le diable, dit-on, apprenait différentes sortes de danses aux sorciers de Genève. Ces danses étaient fort rudes, puisqu'il se servait de verges et de bâtons, comme ceux qui font danser les animaux. Il y avait dans ce pays une jeune femme à qui le diable avait donné une baguette de fer qui avait la vertu de faire danser les personnes qu'elle touchait. Elle se moquait des juges durant son procès, et leur protestait qu'ils ne pourraient la faire mourir; mais elle déchantait (1).

Les démons (2) dansent avec les sorcières, en forme de bouc ou de tout autre animal.

On danse généralement en rond au sabbat, dos à dos, rarement seul ou à deux. Il y a trois branles: le premier se nomme le branle à la bohémienne; le second s'exécute comme celui de nos artisans dans les campagnes, c'est-à-dire en sautant toujours, le dos tourné; dans le troisième branle, on se place tous en long, se tenant par les mains et avec certaine cadence, à peu près comme dans ce qu'on appelle aujourd'hui le galop. On exécute ces danses au son d'un petit tambourin, d'une flûte, d'un violon ou d'un autre instrument que l'on frappe avec un bâton. C'est la seule musique du sabbat. Cependant des sorciers ont assuré qu'il n'y avait pas de concerts au monde mieux exécutés...

DANSE DU SOLEIL. C'est une croyance encore répandue dans beaucoup de villages que le soleil danse le jour de Pâques. Mais cette gracieuse tradition populaire n'est que de la poésie, comme les trois soleils qui se lèvent sur l'horizon le matin de la Trinité.

DANSES ÉPIDÉMIQUES. Au quatorzième siècle, il y eut une secte de danseurs qui parcoururent le Luxembourg, le pays de Liège, le Hainaut et les provinces Rhénanes, dansant avec fureur et se prétendant favorisés pendant leurs danses, de visions merveilleuses. On croit qu'ils étaient possédés, puisqu'on ne les guérit que par les exorcismes (3).

(3) Voyez le *Ménétrier d'Echternach*, dans les *Légendes des commandements de Dieu*.

(1) Delancré, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc., liv. III, disc. 4, p. 204.

(2) Bodin, *Démonomanie*, liv. I, ch. IV.

DAPHNÉPHAGES, devins qui, avant de répondre aux questions qu'on leur faisait, mangeaient des feuilles de laurier, parce que cet arbre étant consacré à Apollon, ils se croyaient de la sorte inspirés de ce dieu.

DAPHNOMANCIE, divination par le laurier. On en jetait une branche dans le feu : si elle pétillait en brûlant, c'était un heureux présage ; mais si elle brûlait sans faire de bruit, le pronostic était fâcheux.

DARDS MAGIQUES. Les Lapons, qui passaient autrefois pour de grands sorciers et qui le sont à présent bien peu, lançaient, dit-on, des dards de plomb, longs d'un doigt, contre leurs ennemis absents, et croyaient leur envoyer, avec ces dards enchantés, des maladies et des douleurs violentes. Voy. **TYRE**.

DAROUDJI. C'est le nom que les Persans donnent à la troisième classe de leurs mauvais génies.

DAUGIS, auteur peu connu d'un livre contre les sorciers, intitulé : *Traité sur la magie, le sortilège, les possessions, obsessions et maléfices*, où l'on en démontre la vérité et la réalité ; avec une méthode sûre et facile pour les discerner, et les réglemens contre les devins, sorciers, magiciens, etc. Paris, in-12, 1732.

DAUPHIN. On ne sait pas trop sur quoi est fondée cette vieille croyance populaire, que le dauphin est l'ami de l'homme. Les anciens le connaissaient si imparfaitement, qu'on l'a presque toujours représenté avec le dos courbé en arc, tandis qu'il a le dos plat comme les autres poissons ; à moins que nous donnions le nom de dauphin à un poisson qui ne serait pas celui des anciens. Il y a des races perdues.

On trouve dans Élien et dans d'autres naturalistes, des enfants qui se promènent en mer, à cheval sur des dauphins apprivoisés ; ce sont de ces merveilles qui ne sont plus faites pour nous.

On sait que le dauphin est le symbole de la rapidité : et c'est dans un sens emblématique, pour rappeler qu'il faut se hâter avec prudence, qu'on a peint le dauphin entortillé à une ancre ; car il est faux que par affection pour l'homme il la conduise au fond de la mer, comme le contaient nos pères (1).

DAVID. Selon les Orientaux, ce prophète-roi se faisait obéir des poissons, des oiseaux et des pierres ; ils ajoutent que le fer qu'il tenait dans ses mains s'amollissait, et que les larmes qu'il versa pendant les quarante jours qu'il pleura son péché faisaient naître des plantes. Adam, disent les musulmans, avait donné soixante ans de la durée de sa vie pour prolonger celle de David, dont il prévoyait le règne glorieux.

DAVID-GEORGE, vitrier de Gand, qui, en 1525, se mit à courir les Pays-Bas, en disant qu'il était le Messie envoyé sur la terre pour remplir le ciel, qui avait beaucoup trop de vide. On le signala comme un fou dange-

(1) Brown, des Erreurs popul., liv. V, ch. II.

reux ; mais il changeait de nom pour se mettre à couvert des poursuites. On croyait qu'il avait intelligence avec les oiseaux ; car il parlait avec eux en différentes langues, et ces oiseaux, disait-on, lui portaient parfois de la proie pour ses aliments. A Bâle, il se fit appeler Jean Bruch, se disant neveu de Dieu, qu'il appelait son oncle, ajoutant toutefois qu'il était né en Hollande. Il voulut aussi se faire passer pour le prophète Daniel, que Dieu envoyait en ce monde afin de rétablir le royaume d'Israël et le tabernacle de Jacob.

Il ensorcelait les esprits, dit Delancré, tandis que les autres sorciers ensorcelaient les corps. Au bout de treize ans qu'il séjourna à Bâle, il mourut, ayant abusé tellement le peuple, qu'on lui fit de magnifiques obsèques et qu'il fut enterré en l'église de Saint-Léonard. Ses disciples furent étonnés de sa mort ; car ils le croyaient immortel : il avait prédit qu'il ressusciterait trois jours après son trépas. Comme on vit que cette prophétie, au bout de trois ans, ne s'accomplissait point, on le reconnut pour imposteur. On le tira de son cercueil et on le porta sur un échafaud, où il fut brûlé avec les livres qu'il avait composés, le 26 août 1559 (2).

DAVID-JONES. Les matelots anglais appellent de ce nom le mauvais génie qui préside à tous les esprits malfaisants de la mer. Il est dans tous les ouragans ; on l'a vu quelquefois d'une taille gigantesque, montrant trois rangs de dents aiguës dans sa bouche énorme, ouvrant de grands yeux effrayants et de larges narines, d'où sortaient des flammes bleues.

DEBER. Des théologiens hébreux disent que Deber signifie le démon qui offense la nuit ; et Cheteb ou Chereb, celui qui offense en plein midi.

DECARABIA. Voy. **CARABIA**.

DÉCIUS (PUBLIUS). Pendant la guerre des Romains contre les Latins, les consuls Publius Décius et Manlius Torquatus, campés près du Vésuve, eurent tous deux le même songe dans la même nuit : ils virent en dormant un homme d'une figure haute, qui leur dit que l'une des deux armées devait descendre chez les ombres, et que celle-là serait victorieuse dont le général se dévouerait aux puissances de la mort.

Le lendemain, les consuls, s'étant raconté leur songe, firent un sacrifice pour s'assurer encore de la volonté des dieux ; et les entrailles des victimes confirmèrent ce qu'ils avaient vu. Ils convinrent donc entre eux que le premier qui verrait plier ses bataillons s'immolerait au salut de la patrie.

Quand le combat fut engagé, Décius, qui vit fléchir l'aile qu'il commandait, se dévoua, et avec lui toute l'armée ennemie, aux dieux infernaux, et se précipita dans les rangs des Latins, où il reçut la mort en assurant à Rome une victoire éclatante (3).

Si ce double songe des consuls et les pré-

(2) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. V, p. 337.

(3) Tite-Live et Valère-Maxime.

sages des victimes publiés dans les deux armées n'étaient qu'un coup de politique, le dévouement de Décius était un acte de patriotisme bien grand, même chez les Romains.

DECREMPS, escamoteur du dernier siècle, qui publia un *Traité de la magie blanche*.

DEDSCHAIL, le diable chez plusieurs tribus arabes.

DEIPHOBÉ, sibylle de Cumès. Voy. SIBYLES.

DEJECTIONS. — Le médecin de Haën, dans le dernier chapitre de son *Traité de la magie*, dit que si l'on voit sortir de quelques parties que ce soit du corps humain, sans lésion considérable, des choses qui naturellement ne puissent y entrer, comme des couteaux, des morceaux de verre, du fer, de la poix, des touffes de crin, des os, des insectes, de grosses épingles tordues, des charbons, etc., on doit attribuer tout cela au démon et à la magie. Voy. EXCRÉMENTS.

DELANCRE (PIERRE), démonographe renommé, né à Bordeaux dans le seizième siècle. Il fut chargé d'instruire le procès de quantité de vauriens accusés de sortilèges. Son esprit crédule en demeura convaincu de toutes les extravagances du sabbat et des sorciers. Il mourut à Paris, vers 1630. On a de lui deux ouvrages recherchés sur ces matières :

1° *L'Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincues*, où il est amplement et curieusement traité de la vérité ou illusion du sortilège, de la fascination, de l'attouchement, du scopélisme, de la divination, de la ligature ou liaison magique, des apparitions et d'une infinité d'autres rares et nouveaux sujets, par P. Delancre, conseiller du roi en son conseil d'Etat. Paris, Nicolas Buon, 1612, in-4° de près de 900 pages, assez rare, dédié au roi Louis XIII; divisé en dix traités.

Dans le premier traité, l'auteur prouve que tout ce qu'on dit des sorciers est véritable. Le second, intitulé *De la fascination*, démontre que les sorcières ne fascinent, en ensorcelant, qu'au moyen du diable. Par le troisième traité, consacré à l'attouchement, on voit ce que peuvent faire les sorciers par le toucher, bien plus puissant que le regard. Le traité quatrième, où il s'agit du scopélisme, nous apprend que, par cette science secrète, on maléficie les gens en jetant simplement des pierres charmées dans leur jardin. Le magnétisme explique aujourd'hui la plupart de ces prodiges. Le traité suivant détaille toutes les divinations. Au sixième traité, on s'instruit de tout ce qui tient aux ligatures. Le septième roule sur les apparitions. L'auteur, qui ne doute jamais de rien, en rapporte beaucoup. Il tombe, dans le huitième traité, sur les juifs, les apostats et les athées. Dans le neuvième, il s'élève contre les hérétiques, dont l'apparition dans tous les temps a produit en effet des fanatismes plus ou moins absurdes ou abominables. Il se récrie, dans le dernier traité, contre l'incrédulité et

mécréance des juges en fait de sorcellerie. Le tout est suivi d'un recueil d'Arrêts notables contre les sorciers.

2° *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*, où il est amplement traité de la sorcellerie et des sorciers; livre très-curieux et très-utile, avec un discours contenant la procédure faite par les inquisiteurs d'Espagne et de Navarre à cinquante-trois magiciens, apostats, juifs et sorciers, en la ville de Logrogne en Castille, le 9 novembre 1610; en laquelle on voit combien l'exercice de la justice en France est plus juridiquement traité et avec de plus belles formes qu'en tous autres empires, royaumes, républiques et Etats, par P. Delancre, conseiller du roi au Parlement de Bordeaux; Paris, Nicolas Buon, 1612, in-4° d'environ 800 pages (1), très-recherché, surtout lorsqu'il est accompagné de l'estampe qui représente les cérémonies du sabbat.

Cet ouvrage est divisé en six livres; le premier contient trois discours sur l'inconstance des démons, le grand nombre des sorciers et le penchant des femmes du pays de Labour pour la sorcellerie. Le second livre traite du sabbat, en cinq discours. Le troisième roule sur la même matière et sur les pactes des sorciers avec le diable, pareillement en cinq discours. Le quatrième livre, qui contient quatre discours, est consacré aux loups-garous; le livre cinquième, en trois discours, aux superstitions et apparitions; et le sixième, aux prêtres sorciers, en cinq discours.

Tout ce que ces ouvrages présentent de curieux tient sa place dans ce Dictionnaire.

DELANGLE (LOUIS), médecin espagnol et grand astrologue. On raconte qu'il prédit au roi de France Charles VII la journée de Frémigny, en 1450; il prédit aussi, selon quelques auteurs, l'emprisonnement du petit prince de Piémont, ainsi que la peste de Lyon l'année suivante. On l'accusa de superstition, quoiqu'il ne se dît qu'astrologue. Le roi le retint à quatre cents livres de pension, et l'envoya pratiquer sa science à Lyon. Il fit plusieurs livres, et traduisit, d'espagnol en latin, les *Nativités*, de Jean de Séville. On ajoute qu'il prévit le jour de sa mort. Il fit faire, dit-on, quinze jours d'avance, son service, que l'on continua jusqu'à l'heure marquée, où en effet il mourut (2).

DELRIO (MARTIN-ANTOINE), né à Anvers en 1551, savant jésuite, auteur d'un livre intitulé : *Recherches magiques* (3), en six livres, où il est traité soigneusement des arts curieux et des vaines superstitions; in-4°, Louvain, 1599, souvent réimprimé. Ce livre célèbre, qui eut dans son temps beaucoup de vogue, a été abrégé et traduit en français par André Duchesne, Paris, in-4° et in-8°, 2 vol., 1611, très-recherché. L'auteur se montre généralement un peu crédule, mais plus éclairé que la plupart des écrivains de son siècle. Son ouvrage est divisé en six li-

(1) Il y a une préface de Jean d'Espagnet.

(2) Ancien manuscrit de la Bibliothèque du roi, rapporté à la fin des Remarques de Joly sur Bayle.

(3) *Disquisitionum magicarum libri sex*, etc., auctore Martino Delrio, etc.

vres; le premier traite de la magie en général, naturelle et artificielle, et des prestiges; le second, de la magie infernale; le troisième, des maléfices; le quatrième, des divinations et prédictions; le cinquième, des devoirs du juge et de la manière de procéder en fait de sorcellerie; le sixième, des devoirs du confesseur et des remèdes permis ou prohibés contre la sorcellerie. En général, ces disquisitions magiques sont un recueil de faits bizarres, mêlés de raisonnements et de citations savantes.

DELUGE. Voy. IS.

DEMOCRITE, philosophe célèbre, qui florissait en Grèce environ trois cents ans après la fondation de Rome. Les écrivains du quinzième et du seizième siècle l'ont accusé de magie; quelques-uns lui ont même attribué un traité d'alchimie. Psellus prétend qu'il ne s'était crevé les yeux qu'après avoir soufflé tout son bien à la recherche de la pierre philosophale.

La cécité de Démocrite a embarrassé bien des personnes. Tertullien dit qu'il se priva de la vue parce qu'elle était pour lui une occasion de mauvaises convoitises. Plutarque pense que c'était pour philosopher plus à son aise, et c'est le sentiment le plus répandu, quoiqu'il soit aussi dénué de fondement que les autres.

Démocrite ne fut point aveugle, si l'on en croit Hippocrate, qui raconte qu'appelé par les Abdéritains pour guérir la folie prétendue de ce philosophe, il le trouva occupé à la lecture de certains livres et à la dissection de quelques animaux; ce qu'il n'eût point fait s'il eût été aveugle.

De jeunes Abdéritains, sachant que Démocrite s'était enfermé dans un sépulcre écarté de la ville pour philosopher, s'habillèrent un jour en diables avec de longues robes noires, et portant des masques hideux; puis l'allèrent trouver, et se mirent à danser autour de lui; Démocrite n'en parut point effrayé, il ne leva pas même les yeux de dessus son livre et continua d'écrire (1).

Il riait de tout, nous dit-on, mais son rire était moral, et il voyait autrement que les hommes dont il se moquait. Croyons donc, avec Scaliger, qu'il était aveugle moralement, *quod aliorum more oculis non uteretur*.

On a dit qu'il entendait le chant des oiseaux, et qu'il s'était procuré cette faculté merveilleuse en mangeant un serpent engendré du sang mélangé de certains oisillons; mais que n'a-t-on pas dit! On a dit aussi qu'il commerçait avec le diable, parce qu'il vivait solitaire.

DEMON BARBU. Voy. BARBU.

DEMONIAQUES. Voy. POSSÉDÉS.

DEMONOCRATIE, gouvernement des démons, influence immédiate des esprits mal-faisants, religion de quelques peuplades américaines, africaines, asiatiques, sibériennes, kamtschadales, etc., qui révèrent le diable avant tout, comme par exemple les Kurdes.

(1) Leloyer, Histoire des spectres ou apparition des esprits, liv. I, ch. ix, p. 80.

DEMONOGRAPHIE, histoire et description de ce qui regarde les démons. On appelle démonographes les auteurs qui écrivent sur ce sujet, comme Delancre, Leloyer, Wiérus, etc.

DEMONOLATRIE, culte des démons. On a publié à Lyon, vers 1819, un volume in-12, intitulé : *Superstitions et Démonolâtrie des philosophes*. Ce livre a le tort d'être trivial quelquefois, mais il contient de bonnes choses et de tristes vérités.

DEMONOLOGIE, discours et traité sur les démons, pour la démonologie du roi Jacques. Voy. ce nom. Voy. aussi WALTER SCOTT.

DEMONOMANCIE, divination par le moyen des démons. Cette divination a lieu par les oracles qu'ils rendent ou par les réponses qu'ils font à ceux qui les évoquent.

DEMONOMANIE, manie de ceux qui croient à tout ce qu'on raconte sur les démons et les sorciers, comme Bodin, Leloyer, Delancre, etc. L'ouvrage de Bodin porte le titre de *Démonomanie des sorciers*; mais là ce mot signifie diablerie. Voy. BODIN.

DÉMONS. Ce que nous savons d'exact sur les démons se borne à ce que nous en enseigne l'Église : que ce sont des anges tombés, qui, privés de la vue de Dieu depuis leur révolte, ne respirent plus que le mal et ne cherchent qu'à nuire. Ils ont commencé leur règne sinistre par la séduction de nos premiers pères; ils continuent de lutter contre les anges fidèles qui nous protègent, et ils triomphent de nous quand nous ne leur résistons pas avec courage, oubliant de nous appuyer sur la grâce de Dieu.

Nous ne pouvons faire ici un traité dogmatique sur les démons. Nous devons nous borner à rapporter les opinions bizarres et singulières auxquelles ces êtres maudits ont donné de l'intérêt.

Les anciens admettaient trois sortes de démons, les bons, les mauvais et les neutres. Mais ils appelaient démon tout esprit. Nous entendons par démon un ange de ténèbres, un esprit mauvais.

Presque toutes les traditions font remonter l'existence des démons plus loin que la création du monde matériel. La chute des anges a eu lieu en effet, selon la croyance commune, avant que Dieu ne fit le monde visible. Parmi les réveurs juifs, Aben-Esra prétend qu'on doit fixer cette chute au second jour de la création. Ménassé Ben-Israël, qui suit la même opinion, ajoute qu'après avoir créé l'enfer et les démons, Dieu les plaça dans les nuages et leur donna le soin de tourmenter les méchants (2). L'homme n'était pas créé le second jour; il n'y avait donc pas encore de méchants à punir. Les démons d'ailleurs ne sont pas sortis noirs de la main du Créateur; ils ne sont que des anges de lumière devenus anges de ténèbres par leur crime.

Origène et quelques philosophes soutiennent que les bons et les mauvais esprits sont

(2) De Resurrectione mortuorum, lib. III, cap. vi.

beaucoup plus vieux que notre monde ; qu'il n'est pas probable que Dieu se soit avisé tout d'un coup, il y a seulement six ou sept mille ans (1), de tout créer pour la première fois ; que les anges et les démons étaient restés immortels après la ruine des mondes qui ont précédé le nôtre, etc.

Manès, ceux qu'il a copiés et ceux qui ont adopté son système, font le diable éternel et le regardent comme le principe du mal, ainsi que Dieu est le principe du bien. Il a été suffisamment réfuté. Nous devons donc nous en tenir, sur les démons, au sentiment de l'Eglise universelle.

Dieu avait créé les chœurs des anges. Toute cette milice céleste était pure et non portée au mal. Quelques-uns se laissèrent aller à l'orgueil ; ils osèrent se croire aussi grands que leur Créateur, et entraînèrent dans leur crime une partie de l'armée des anges. Satan, le premier des Séraphins et le plus grand de tous les êtres créés (2), s'était mis à la tête des rebelles. Il jouissait dans le ciel d'une gloire inaltérable et ne reconnaissait d'autre maître que l'Éternel. Une folle ambition causa sa perte ; il voulut régner sur la moitié du ciel, et siéger sur un trône aussi élevé que celui du Créateur. L'archange Michel et les anges restés dans le devoir lui livrèrent combat. Satan fut vaincu et précipité dans l'abîme avec tous ceux de son parti (3).

Dieu exila donc les anges déchus loin du ciel, dans un lieu que nous nommons *l'enfer* ou *l'abîme*.

Quelques opinions placent l'enfer au centre enflammé de notre globe. Plusieurs rabbins disent que les démons habitent l'air, qu'ils remplissent. Saint Prosper les place dans les brouillards. Swinden a voulu démontrer qu'ils logeaient dans le soleil ; d'autres les ont relégués dans la lune. Bornons-nous à savoir qu'ils sont dans les *lieux inférieurs*, bien loin du soleil et de nous, comme dit Milton, et que Dieu leur permet toutefois de tenter les hommes qui sont sur la terre, et de les éprouver.

Tout chrétien connaît la dure et incontestable histoire du péché originel, réparé, dans ses effets éternels, par la divine rédemption. On sait aussi que, depuis la venue du Messie, le pouvoir des démons, resserré dans de plus étroites limites, se borne à un rôle vil et ténébreux, qui a produit quelques tristes récits mêlés souvent de mensonge.

On n'a aucune donnée du nombre des démons. Wierus toutefois, comme s'il les avait comptés, dit qu'ils se divisent en six mille six cent soixante-six légions, composés chacune de six mille six cent soixante-six anges ténébreux ; il en élève ainsi le nombre à quarante-cinq millions, ou à peu près, et leur donne soixante-douze princes, ducs, marquis, prélats ou comtes. — Mais il y en a bien davantage, et ils ont leur large part dans le mal qui se fait ici-bas, puisque les mauvaises

inspirations viennent d'eux seuls. Honte et malheur à qui les écoute !

Selon Michel Psellus, les démons se divisent en six grandes sections. Les premiers sont les démons du feu, qui en habitent les régions éloignées ; les seconds sont les démons de l'air, qui volent autour de nous, et ont le pouvoir d'exciter les orages ; les troisièmes sont les démons de la terre, qui se mêlent avec les hommes et s'occupent de les tenter ; les quatrièmes sont les démons des eaux, qui habitent la mer et les rivières, pour y élever des tempêtes et causer des naufrages ; les cinquièmes sont les démons souterrains, qui préparent les tremblements de terre, soufflent les volcans, font écrouler les puits et tourmentent les mineurs ; les sixièmes sont les démons ténébreux, ainsi nommés parce qu'ils vivent loin du soleil et ne se montrent pas sur la terre.

On ne sait trop où Michel Psellus a trouvé ces belles choses ; mais c'est dans ce système que les cabalistes ont imaginé les salamandres, qu'ils placent dans les régions du feu ; les sylphes qui remplissent l'air ; les ondins, ou nymphes, qui vivent dans l'eau, et les gnômes, qui sont logés dans l'intérieur de la terre.

Des doctes ont prétendu que les démons multiplient entre eux comme les hommes ; ainsi, leur nombre doit s'accroître, surtout si l'on considère la durée de leur vie, que quelques savants ont bien voulu supputer ; car il en est qui ne les font pas immortels. Hésiode leur donne une vie de six cent quatre-vingt mille quatre cents ans. Plutarque, qui ne conçoit pas bien qu'on ait pu faire l'expérience d'une si longue vie, la réduit à neuf mille sept cent vingt ans...

Il y aurait encore bien des choses à dire sur les démons et sur les diverses opinions qu'on s'est faites d'eux. On trouvera généralement ces choses, à leurs articles, dans ce Dictionnaire.

Les Moluquois s'imaginent que les démons s'introduisent dans leurs maisons par l'ouverture du toit, et apportent un air infect qui donne la petite-vérole. Pour prévenir ce malheur, ils placent à l'endroit où passent ces démons certaines petites statues de bois pour les épouvanter, comme nous hissons des hommes de paille sur nos cerisiers pour écarter les oiseaux. Lorsque ces insulaires sortent le soir ou la nuit, temps attristé par les excursions des esprits malfaisants, ils portent toujours sur eux comme sauvegarde un oignon ou une gousse d'ail, un couteau, quelques morceaux de bois ; et quand les mères mettent leurs enfants au lit, elles ne manquent pas de mettre l'un ou l'autre de ces préservatifs sous leur tête.

Les Chingulais, pour empêcher que leurs fruits ne soient volés, annoncent qu'ils les ont donnés aux démons. Dès lors, personne n'ose plus y toucher.

(1) La version des Septante donne au monde quinze ou dix-huit cents ans de plus que nous. Les Grecs modernes ont suivi ce calcul, et le P. Pezron l'a un peu réveillé dans l'*Antiquité Rétablie*.

(2) Quique creaturæ præfulsit in ordine primus... Alc. Aviti poem., lib. II.

(3) Apocalypse, ch. v, vers. 7 et 9.

Les Siamois ne connaissent point d'autres démons que les âmes des méchants qui, sortant des enfers où elles étaient détenues, errent un certain temps dans ce monde et font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. De ce nombre sont encore les criminels exécutés, les enfants mort-nés, les femmes mortes en couches et ceux qui ont été tués en duel. *Voy. DIABLE.*

Le démon de l'incendie.

« Un jour dit Flodoard (historien, né à Epernay en 894, et qui a écrit l'histoire de l'église de Reims), un jour, saint Remi, archevêque de Reims, était absorbé en prières dans une église de sa ville chérie. Il remerciait Dieu d'avoir pu soustraire aux ruses du démon les plus belles âmes de son diocèse, lorsqu'on vint lui annoncer que toute la ville était en feu. Alors la brebis devint lion, la colère monta au visage du saint, qui frappa du pied les dalles de l'église avec une énergie terrible et s'écria : Satan, je te reconnais ; je n'en ai donc pas encore fini avec ta méchanceté !

« On montre encore aujourd'hui, encastree dans les pierres du portail occidental de Saint-Remi de Reims, la pierre où sont très-visiblement empreintes les traces du pied irrité de saint Remi.

« Le saint s'arma de sa crosse et de sa chape, comme un guerrier de son épée et de sa cuirasse, et vola à la rencontre de l'ennemi. A peine eut-il fait quelques pas qu'il aperçut des gerbes de flammes qui dévoraient, avec une furie que rien n'arrêtait, les maisons de bois dont la ville était bâtie et les toits de chaume dont ces maisons étaient couvertes. A la vue du saint, l'incendie sembla pâlir et diminuer. Remi, qui connaissait l'ennemi auquel il avait à faire, fit un signe de croix, et l'incendie recula.

« A mesure que le saint avançait en faisant des signes de croix, l'incendie lâchait prise et fuyait, comme fasciné devant la puissance de l'évêque ; on aurait dit un être intelligent et qui comprenait sa faiblesse. Quelquefois il se roidissait ; il reprenait courage ; il cherchait à cerner le saint dans une enveloppe de feu, à l'aveugler, à le réduire en cendres. Mais toujours un redoutable signe de croix parait les attaques et arrêtait les ruses.

« Forcé de reculer ainsi, de lâcher successivement toutes les maisons qu'il avait entamées, l'incendie vint s'abattre aux pieds de l'évêque, comme un animal dompté ; il se laissa prendre et conduire, à la volonté du saint, hors de la ville, dans les fossés qui fortifient encore Reims. Là, Remi ouvrit une porte, qui donnait dans un souterrain ; il y précipita les flammes, comme on jette dans un gouffre un malfaiteur, et fit murer la porte.

« Sous peine d'anathème, sous peine de la ruine du corps et de la mort de l'âme, il défendit d'ouvrir à jamais cette porte. Un im-

(1) M. Didron, Histoire du diable.

(2) Dictionnaire d'anecdotes suisses, p. 82.

prudent, un curieux, un sceptique peut-être, voulut braver la défense et entr'ouvrir le gouffre. Mais il en sortit des tourbillons de flamme qui le dévorèrent et rentrèrent ensuite d'elles-mêmes dans le trou où la volonté toujours vivante du saint les tenait enchaînées... »

« Voilà bien le démon de l'incendie ; voilà bien, comme le fait remarquer M. Guizot, dans la préface de Flodoard qu'il a traduit, une bataille épique, aussi belle que la bataille d'Achille contre le Xante : Le fleuve est un demi-dieu, l'incendie est un démon. C'est aussi beau que dans Homère (1). »

C'est que les légendaires, en dépit du mépris que les écrivains froids des derniers siècles s'efforçaient de leur témoigner, étaient des poètes et des croyants ; ils représentaient souvent par l'allégorie les dernières luttes du paganisme grossier contre le christianisme naissant ; ils révéraient l'espèce humaine ; ils se refusaient à croire que des âmes sorties de la main de Dieu pussent concevoir de mauvaises actions ; ils attribuaient à Satan tout le mal et tous les crimes.

DEMONS BLANCS. *Voy. FEMMES BLANCHES.*

DEMONS FAMILIERS, démons qui s'approprioient et se plaisent à vivre avec les hommes qu'ils aiment assez à obliger. *Voy. BÉRITH.*

Un historien suisse rapporte qu'un baron de Regensberg s'était retiré dans une tour de son château de Bâle pour s'y adonner avec plus de soin à l'étude de l'Ecriture sainte et aux belles-lettres. Le peuple était d'autant plus surpris du choix de cette retraite, que la tour était habitée par un démon. Jusqu'alors le démon n'en avait permis l'entrée à personne ; mais le baron était au-dessus d'une telle crainte. Au milieu de ses travaux, le démon lui apparaissait, dit-on, en habit séculier, s'asseyait à ses côtés, lui faisait des questions sur ses recherches, et s'entretenait avec lui de divers objets, sans jamais lui faire aucun mal. L'historien crédule ajoute que, si le baron eût voulu exploiter méthodiquement ce démon, il en eût tiré beaucoup d'éclaircissements utiles (2). *Voy. ESPRITS, LUTINS, FARFADETS, KOBOLD, etc.*

DEMONS DE MIDI. On parlait beaucoup chez les anciens de certains démons qui se montraient particulièrement vers midi à ceux avec lesquels ils avaient contracté familiarité. *Voy. AGATHION.* Ces démons visitent ceux à qui ils s'attachent, en forme d'hommes ou de bêtes, ou en se laissant enclorre en un caractère, chiffre, fiole, ou bien en un anneau vide et creux au dedans. « Ils sont connus, ajoute Leloyer, des magiciens qui s'en servent, et, à mon grand regret, je suis contraint de dire que l'usage n'en est que trop commun (3). » *Voy. EMPUSE.*

DENIS ANJORAND, docteur de Paris, médecin et astrologue au quatorzième siècle. Ce fut lui qui prédit la venue du prince de Gal-

(3) Histoire des spectres, liv. III, ch. iv, p. 198.

les, et qui configura d'avance par astrologie la prise du roi Jean à Poitiers. Mais on n'en tint pas compte. Néanmoins, après que la chose fut advenue, il fut grandement estimé à la cour (1).

DENIS-LE-CHARTREUX, écrivain pieux du quinzième siècle, né dans le pays de Liège. Nous ne citerons que son ouvrage *Des Quatre dernières fins de l'homme*, où il traite du purgatoire et de l'enfer. Voy. ENFER.

DENIS DE VINCENNES, médecin de la Faculté de Montpellier et grand astrologue. Appelé au service du duc Louis d'Anjou, il fut fort expert en ses jugements particuliers, entre lesquels il en fit un audit duc, qui était gouverneur du petit roi Charles VI, au moyen duquel il trouva le trésor du roi Charles V, qui était seulement à la connaissance d'un nommé Errart de Serreuz, homme vertueux, discret et sage. Il y avait dans ce trésor, que Denis de Vincennes découvrit par son art, dix-huit millions d'or. Aucuns (attendu que ce roi avait toujours eu la guerre) disent que Jean de Meung, auteur du roman de *la Rose*, lui avait amassé ce trésor par la vertu de la pierre philosophale (2).

DENTS. Il y a aussi quelques histoires merveilleuses sur les dents; et d'abord on a vu des enfants naître avec des dents; Louis XIV en avait deux lorsqu'il vint au monde. Pyrrhus, roi des Epirotes, avait au lieu de dents un os continu en haut de la mâchoire et un pareil en bas. Il y avait même en Perse une race d'hommes qui apportaient ces os-là en naissant (3).

La république des Gorgones devait être bien laide, comme dit M. Salgues, s'il est vrai que ces femmes n'avaient pour elles toutes qu'un œil et qu'une dent, qu'elles se prêtaient l'une à l'autre.

En 1591, le bruit courut en Silésie que, les dents étant tombées à un enfant de sept ans, il lui en était venu une d'or. On prétendait qu'elle était en partie naturelle et en partie merveilleuse, et qu'elle avait été envoyée du ciel à cet enfant pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs, quoiqu'il n'y eût pas grand rapport entre cette dent et les Turcs, et qu'on ne voie pas quelle consolation les chrétiens en pouvaient tirer. Cette nouvelle occupa plusieurs savants; elle éleva plus d'une dispute entre les grands hommes du temps, jusqu'à ce qu'un orfèvre ayant examiné la dent, il se trouva que c'était une dent ordinaire à laquelle on avait appliqué une feuille d'or avec beaucoup d'adresse : mais on commença par disputer et faire des livres, puis on consulta l'orfèvre.

Nous ajouterons que dans le village de Senlicès il y a une fontaine publique dont on dit que l'eau fait tomber les dents, sans fluxion et sans douleur. D'abord elles branlent dans la bouche comme le battant d'une cloche, ensuite elles tombent naturellement.

(1) Ancien manuscrit de la Bibliothèque du roi, cité par Joly, Remarques sur Bayle.

(2) Torquemada, Hexaméron, p. 29.

(3) Saint-Foix, Essais, t. I.

(4) Manuscrit de la Bibliothèque, cité par Joly dans ses Remarques sur Bayle.

Plus de la moitié des habitants de ce village manquent de dents (4).

On voit dans les *Admirables secrets d'Albert-le-Grand* qu'on calme le mal de dents en demandant l'aumône en l'honneur de saint Laurent. C'est une superstition.

Les racines d'asperges sont, dit-on, un très-bon spécifique : séchées et appliquées sur les dents malades, elles les arrachent sans douleur. Nous ne l'avons pas éprouvé.

DÉRODON (DAVID), dialecticien du dix-septième siècle. On conte qu'un professeur, pressé par un argumentateur inconnu, lui dit sur le point de se rendre : « Tu es le diable, ou tu es Dérodon. » Ce savant a laissé un *Discours contre l'astrologie judiciaire*, in-8°, 1663.

DERSAIL, sorcier du pays de Labour, qui portait le bassin au sabbat, vers l'an 1610. Plusieurs sorcières ont avoué l'y avoir vu recevant les offrandes, à la messe du sabbat; elles ont assuré de plus qu'il employait cet argent pour les affaires des sorciers et pour les siennes (5).

DESBORDES, valet de chambre du duc de Lorraine Charles IV. Ce valet fut accusé, en 1628, d'avoir avancé la mort de la princesse Christine, mère du duc, et causé diverses maladies que les médecins attribuaient à des maléfices. Charles IV avait conçu de violents soupçons contre Desbordes, depuis une partie de chasse où il avait servi un grand dîner au duc, sans autres préparatifs qu'une petite boîte à trois étages, dans laquelle se trouvait un repas exquis. C'était peut-être un autoclave. Dans une autre occasion, il s'était permis de ranimer trois pendus (car il faisait toujours tout par trois) qui, depuis trois jours, étaient attachés à trois gibets; et il leur avait ordonné de rendre hommage au duc, après quoi il les avait renvoyés à leurs potences. On vérifia encore qu'il avait ordonné aux personnages d'une tapisserie de s'en détacher et de venir danser dans le salon... Charles IV, effrayé de ces prodiges, voulut qu'on informât contre Desbordes. On lui fit son procès et il fut condamné au feu (6); mais soyez assuré qu'il y avait à la charge de cet homme, autre chose que des tours de gibecière et des tours de passe-passe.

DESCARTES (RENÉ), l'un des hommes les plus célèbres du dix-septième siècle. Il fut persécuté en Hollande lorsqu'il publia pour la première fois ses opinions. Voët (*Voetius*), qui jouissait de beaucoup de crédit à Utrecht, l'accusa d'athéisme; il conçut même le dessein de provoquer sa condamnation, sans lui permettre de se défendre, et, avec la mansuétude protestante, de le faire brûler à Utrecht sur un bûcher très-élevé, dont la flamme serait aperçue de toutes les Provinces-Unies (7)...., pays assez plat pour une telle tentative.

DÉSERTS. C'est surtout dans les lieux dé-

(5) Delancro, Tableau de l'inconstance des démons, etc., p. 90.

(6) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, et M. Jules Garinet, Histoire de la magie en France, p. 204.

(7) Curiosités de littérature, trad. de l'anglais, par Bertin, t. I, p. 52.

serts et abandonnés que les sorciers font leur sabbat et les démons leurs orgies. C'est dans de tels lieux que le diable se montre à ceux qu'il veut acheter ou servir. C'est là aussi qu'on a peur et qu'on voit des fantômes. Voy. CARREFOURS.

DESFONTAINES. En 1695, un certain M. Bézuel (qui depuis fut curé de Valogne), étant alors écolier de quinze ans, fit la connaissance des enfants d'un procureur nommé d'Abaquène, écoliers comme lui. L'aîné était de son âge; le cadet, un peu plus jeune s'appelait Desfontaines; c'était celui des deux frères que Bézuel aimait davantage. Se promenant tous deux en 1696, ils s'entretenaient d'une lecture qu'ils avaient faite de l'histoire de deux amis, lesquels s'étaient promis que celui qui mourrait le premier viendrait dire des nouvelles de son état au survivant. Le mort revint, disait-on, et conta à son ami des choses surprenantes.

Le jeune Desfontaines proposa à Bézuel de se faire mutuellement une pareille promesse. Bézuel ne le voulut pas d'abord; mais quelques mois après il y consentit, au moment où son ami allait partir pour Caen. Desfontaines tira de sa poche deux petits papiers qu'il tenait tout prêts, l'un signé de son sang, où il promettait, en cas de mort, de venir voir Bézuel; l'autre où la même promesse était écrite, fut signée par Bézuel. Desfontaines partit ensuite avec son frère, et les deux amis entretenirent correspondance.

Il y avait six semaines que Bézuel n'avait reçu de lettres, lorsque, le 31 juillet 1697, se trouvant dans une prairie, à deux heures après midi, il se sentit tout d'un coup étourdi et pris d'une faiblesse, laquelle néanmoins se dissipa; le lendemain, à pareille heure, il éprouva le même symptôme; le surlendemain, il vit pendant son affaiblissement son ami Desfontaines qui lui faisait signe de venir à lui.... Comme il était assis, il se recula sur son siège. Les assistants remarquèrent ce mouvement.

Desfontaines n'avançant pas, Bézuel se leva enfin pour aller à sa rencontre; le spectre s'approcha alors, le prit par le bras gauche et le conduisit à trente pas de là dans un lieu écarté.

Je vous ai promis, lui dit-il, que si je mourais avant vous, je viendrais vous le dire: je me suis noyé avant-hier dans la rivière, à Caen, vers cette heure-ci. J'étais à la promenade; il faisait si chaud, qu'il nous prit envie de nous baigner. Il me vint une faiblesse dans l'eau, et je coulai. L'abbé de Ménil-Jean, mon camarade, plongea; je saisis son pied, mais soit qu'il crût que ce fût un saumon, soit qu'il voulût promptement remonter sur l'eau, il secoua si rudement le jarret, qu'il me donna un grand coup dans la poitrine, et me jeta au fond de la rivière qui est là très-profonde.

Desfontaines raconta ensuite à son ami beaucoup d'autres choses.

Bézuel voulut l'embrasser, mais alors il ne trouva qu'une ombre. Cependant, son

bras était si fortement tenu qu'il en conserva une douleur.

Il voyait continuellement le fantôme, un peu plus grand que de son vivant, à demi nu, portant entortillé dans ses cheveux blonds un écriteau où il ne pouvait lire que le mot *in*.... Il avait le même son de voix; il ne paraissait ni gai ni triste, mais dans une tranquillité parfaite. Il pria son ami survivant, quand son frère serait revenu, de le charger de dire certaines choses à son père et à sa mère; il lui demanda de réciter pour lui les sept psaumes qu'il avait eus en pénitence le dimanche précédent, et qu'il n'avait pas encore récités; ensuite il s'éloigna en disant: *Jusqu'au revoir*, qui était le terme ordinaire dont il se servait quand il quittait ses camarades.

Cette apparition se renouvela plusieurs fois. Quelques-uns l'expliqueront par les pressentiments, la sympathie, etc. L'abbé Bézuel en raconta les détails dans un dîner, en 1708, devant l'abbé de Saint-Pierre, qui en fait une longue mention dans le tome IV de ses Oeuvres politiques.

DESFORGES (PIERRE-JEAN-BAPTISTE CHOU-DARD), né à Paris en 1746, auteur plus que frivole. Dans les *Mille et un souvenirs* ou *Veillées conjugales*, livre immoral qu'on lui attribue, il raconte plusieurs histoires de spectres qui ont été reproduites par divers recueils.

DESHOULIÈRES. Madame Deshoulières étant allée passer quelques mois dans une terre, à quatre lieues de Paris, on lui permit de choisir la plus belle chambre du château; mais on lui en interdisait une qu'un revenant visitait toutes les nuits. Depuis longtemps madame Deshoulières désirait voir des revenants; et, malgré les représentations qu'on lui fit, elle se logea précisément dans la chambre infestée. La nuit venue, elle se mit au lit, prit un livre selon sa coutume; et, sa lecture finie, elle éteignit sa lumière et s'endormit. Elle fut bientôt éveillée par un bruit qui se fit à la porte, laquelle se fermait mal; on l'ouvrit, quelqu'un entra, qui marchait assez fort. Elle parla d'un ton très-décidé, car elle n'avait pas peur. On ne lui répondit point. L'esprit fit tomber un vieux paravent et tira les rideaux avec bruit. Elle harangua encore l'âme, qui s'avançant toujours lentement et sans mot dire, passa dans la ruelle du lit, renversa le guéridon et s'appuya sur la couverture.

Ce fut là que madame Deshoulières fit paraître toute sa fermeté. — Ah! dit-elle, je saurai qui vous êtes!.... Alors, étendant ses deux mains vers l'endroit où elle entendait le spectre, elle saisit deux oreilles velues, qu'elle eut la constance de tenir jusqu'au matin.

Aussitôt qu'il fut jour, les gens du château vinrent voir si elle n'était pas morte. Il se trouva que le prétendu revenant était un gros chien, qui trouvait plus commode de coucher dans cette chambre déserte que dans la basse-cour.

DESPILLIERS. Le comte Despilliers le

père, qui mourut avec le grade de maréchal-de-camp de l'empereur Charles VI, n'était encore que capitaine de cuirassiers, lorsque, se trouvant en quartier d'hiver en Flandre, un de ses cavaliers vint un jour le prier de le changer de logement, disant que toutes les nuits il revenait dans sa chambre un esprit qui ne le laissait pas dormir.

Despilliers se moqua de sa simplicité, et le renvoya. Mais le militaire revint au bout de quelques jours, et répéta la même prière; il fut encore moqué. Enfin il revint une troisième fois, et assura à son capitaine qu'il serait obligé de désertir si on ne le changeait pas de logis. Despilliers, qui connaissait cet homme pour bon soldat, lui dit en jurant : — Je veux aller cette nuit coucher avec toi, et voir ce qui en est.

Sur les dix heures du soir, le capitaine se rend au logis de son cavalier; ayant mis ses pistolets armés sur la table; il se couche tout vêtu, son épée à côté de lui.

Vers minuit il entend quelqu'un qui entre dans la chambre, qui, en un instant, met le lit sens dessus dessous, et enferme le capitaine et le soldat sous le matelas et la pailasse.

Après s'être dégagé de son mieux, le comte Despilliers, qui était cependant très-brave, s'en retourna tout confus et fit déloger le cavalier.

Il raconta depuis son aventure, pensant bien qu'il avait eu affaire avec quelque démon. Néanmoins il se trouva, dit-on, que le lutin n'était qu'un grand singe.

DESRUES, empoisonneur, rompu et brûlé à Paris, en 1777, à l'âge de trente-deux ans. Il avait été exécuté depuis quinze jours, lorsque tout à coup le bruit se répandit qu'il revenait toutes les nuits sur la place de Grève.

On voyait un homme en robe de chambre, tenant un crucifix à la main, se promenant lentement autour de l'espace qu'avaient occupé son échafaud et son bûcher, et s'écriant d'une voix lugubre : — *Je viens chercher ma chair et mes os.*

Quelques nuits se passèrent ainsi, sans que personne osât s'approcher d'assez près pour savoir quel pouvait être l'auteur de cette farce un peu sombre.

Plusieurs soldats de patrouille et de garde en avaient été épouvantés. Mais enfin la terreur cessa; un intrépide eut le courage de s'avancer sur la place; il empoigna le spectre et le conduisit au corps-de-garde, où l'on reconnut que ce revenant était le frère de Desrués, riche aubergiste de Senlis, qui était devenu fou de désespoir.

DESTINÉE. Voy. FATALISME.

DESVIGNES, parisienne qui avait, au commencement du dix-septième siècle, des attaques de nerfs dont elle voulut tirer parti pour se faire une ressource. Les uns la disaient sorcière ou possédée, les autres la croyaient prophétesse. Le père Lebrun, qui parle d'elle dans son *Histoire des Superstitions*, reconnu comme les médecins qu'il y avait dans son fait une grande fourberie. Le

bruit qu'elle avait fait tomba subitement.

DEUIL. Les premiers poètes disaient que les âmes après la mort allaient dans le sombre empire : c'est peut-être conformément à ces idées, dit Saint-Foix, qu'ils crurent que le noir était la couleur du deuil.

Les Chinois et les Siamois choisissent le blanc, croyant que les morts deviennent des génies bienfaisants.

En Turquie, on porte le deuil en bleu ou en violet; en gris, chez les Ethiopiens; on le portait en gris de souris au Pérou, quand les Espagnols y entrèrent.

Le blanc, chez les Japonais, est la marque du deuil, et le noir est celle de la joie. En Castille, les vêtements de deuil étaient autrefois de serge blanche.

Les Perses s'habillaient de brun, et se rasaient avec toute leur famille et tous leurs animaux. Dans la Lycie, les hommes portaient des habits de femme pendant tout le temps du deuil.

Chez nous, Anne de Bretagne, femme de Louis XII, changea en noir le deuil, qui jusque-là avait été porté en blanc à la cour.

A Argos, on s'habillait de blanc et on faisait de grands festins. A Délos, on se coupait les cheveux, qu'on mettait sur la sépulture du mort. Les Egyptiens se meurtrissaient la poitrine et se couvraient le visage de boue. Ils portaient des vêtements jaunes ou feuille-morte.

Chez les Romains, les femmes étaient obligées de pleurer la mort de leurs maris, et les enfants celle de leur père, pendant une année entière. Les maris ne pouvaient pleurer leurs femmes; et les pères n'avaient droit de pleurer leurs enfants que s'ils avaient au moins trois ans.

Le grand deuil des Juifs dure un an; il a lieu à la mort des parents.

Les enfants ne s'habillent pas de noir; mais ils sont obligés de porter toute l'année les habits qu'ils avaient à la mort de leur père, sans qu'il leur soit permis d'en changer, quelque déchirés qu'ils soient. Ils jeûnent tous les ans à pareil jour. Le deuil moyen dure un mois; il a lieu à la mort des enfants, des oncles et des tantes.

Ils n'osent, pendant ce temps, ni se laver, ni se parfumer, ni se raser la barbe, ni même se couper les ongles; ils ne mangent point en famille.

Le petit deuil dure une semaine; il a lieu à la mort du mari ou de la femme.

En rentrant des funérailles, l'époux en deuil se lave les mains, déchausse ses souliers, et s'assied à terre, se tenant toujours en cette posture, et ne faisant que gémir et pleurer, sans travailler à quoi que ce soit jusqu'au septième jour. Ces usages n'ont lieu que chez les Juifs pur sang.

Les Chinois en deuil s'habillent de grosse toile blanche, et pleurent pendant trois mois. Le magistrat n'exerce pas ses fonctions; le plaideur suspend ses procès. Les jeunes gens vivent dans la retraite, et ne peuvent se marier qu'après trois années.

Le deuil des Caraïbes consiste à se couper

les cheveux et à jeûner rigoureusement jusqu'à ce que le corps du défunt qu'ils pleurent soit pourri; après quoi ils font la débauche, pour chasser toute tristesse de leur esprit.

Chez certains peuples de l'Amérique, le deuil était conforme à l'âge du mort.

On était inconsolable à la mort des enfants, et on ne pleurait presque pas les vieillards. Le deuil des enfants, outre sa durée, était commun, et ils étaient regrettés de tout le canton où ils étaient nés.

Le jour de leur mort, on n'osait point approcher des parents, qui faisaient un bruit effroyable dans leur maison, se livraient à des accès de fureur, hurlaient comme des désespérés, s'arrachaient les cheveux, se mordaient, s'égratignaient tout le corps. Le lendemain, ils se renversaient sur un lit qu'ils trempaient de leurs larmes.

Le troisième jour, ils commençaient les gémissements qui duraient toute l'année, pendant laquelle le père et la mère ne se lavaient jamais. Le reste de la ville, pour compatir à leur affliction, pleurait trois fois le jour, jusqu'à ce qu'on eût porté le corps à la sépulture (1). Voy. FUNÉRAILLES.

DEUMUS ou DEUMO, divinité des habitants de Calicut, au Malabar. Cette divinité, qui n'est qu'un diable adoré sous le nom de Deumus, a une couronne, quatre cornes à la tête et quatre dents crochues à la bouche, qui est fort grande; elle a le nez pointu et crochu, les pieds en pattes de coq, et tient entre ses griffes une âme qu'elle semble prête à dévorer (2).

DEVAUX, sorcier du seizième siècle, à qui l'on trouva une marque sur le dos, de la forme d'un chien noir. Lorsqu'on lui enfonçait une épingle dedans, il n'en éprouvait aucune douleur; mais lorsqu'on se disposait à y planter l'aiguille, il se plaignait beaucoup, quoiqu'il ne vît pas celui qui portait les doigts au-dessus de la marque (3).

DEVINS, gens qui devinent et prédisent les choses futures. Dans un siècle aussi éclairé que le nôtre prétend l'être, il est encore des personnes qui croient aux devins; souvent même ces personnes si crédules ont reçu une éducation qui devrait les élever au-dessus des préjugés vulgaires.

Deux dames d'un rang distingué entendirent parler d'une devineresse pour qui l'avenir n'était point caché; elles résolurent de la consulter, et se rendirent chez elle en allant au spectacle, c'est-à-dire dans toute leur parure. Les bijoux qu'elles étalaient frappèrent la sorcière: — Mesdames, leur dit-elle, si vous voulez lire dans l'avenir, il faut vous armer de courage. Apprenez que nous avons tous, dans ce monde, un esprit qui nous accompagne sans cesse, mais qui ne se communique qu'autant qu'il y est forcé par une puissance supérieure. Il ne tient qu'à moi de vous procurer un entretien particulier

avec le vôtre; mais il ne cédera point à mes conjurations, si vous ne consentez à certaines conditions absolument nécessaires.

Les dames demandèrent avec empressement quelles étaient ces conditions: — Les voici, poursuivit la vieille; il s'agit de dépouiller les vêtements qui vous couvrent, et de déposer un instant ces ouvrages de luxe, qui prouvent combien le genre humain s'est perverti. Adam était nu quand il conversait avec les esprits.

Les deux dames hésitent; elles sont d'abord tentées de se retirer; mais elles s'encouragent, et la curiosité l'emporte. Les robes et les bijoux sont déposés dans une chambre, et chacune des curieuses passe dans un cabinet séparé. Elles y restèrent deux heures dans une impatience difficile à exprimer. Enfin, ne voyant point paraître l'esprit, elles commencent à croire qu'elles ont été trompées. La frayeur les saisit, elles poussent des cris; leurs gens, les voisins accourent, et on les tire de leur prison. La prétendue sorcière, après les avoir enfermées, avait déménagé avec leurs hardes et les siennes (4).

Un plat d'argent ayant été dérobé dans la maison d'un grand seigneur, celui qui avait la charge de la vaisselle s'en alla avec un de ses compagnons trouver une vieille qui gagnait sa vie à deviner. Croyant déjà avoir découvert le voleur et recouvré le plat, ils arrivèrent de bon matin à la maison de la devineresse, qui, remarquant en ouvrant sa porte qu'on l'avait salie de boue et d'ordure, s'écria tout en colère: — Si je connaissais le gredin qui a mis ceci à ma porte pendant la nuit, je lui rejeterais tout au nez.

Celui qui la venait consulter regardant son compagnon: — Pourquoi, lui dit-il, allons-nous perdre de l'argent? cette vieille nous pourra-t-elle dire qui nous a volés, quand elle ne sait pas les choses qui la touchent (5)?

Un passage des Confessions de saint Augustin (*Liv. IV, chap. 2*) nous donne une idée de ce que faisaient les devins de son temps.

« J'ai un souvenir bien distinct, dit-il, quoiqu'il y ait longtemps que la chose soit arrivée, qu'ayant eu dessein de disputer un prix de poésie, qui se donnait publiquement à celui qui avait le mieux réussi, un certain homme qui faisait le métier de devin voulut traiter avec moi pour me faire remporter le prix. Saisi d'horreur pour les sacrifices abominables que les gens de cette profession offraient aux démons, je le renvoyai au plus loin, et lui fis dire que, quand la couronne dont il s'agissait ne se devrait jamais flétrir, quand même ce serait une couronne d'or, je ne consentirais jamais que pour me la procurer il en coûtât la vie à une mouche. »

Aujourd'hui, chez nous, dans beaucoup de départements encore, les jeunes villageois que le recrutement militaire menace dans la

(1) Muret, des Cérémonies funèbres, etc.

(2) Leloyer, Histoire des spectres ou apparitions des esprits, liv. III, ch. iv, p. 207.

(3) Delancrè, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. III, p. 185.

(4) Madame Gabrielle de P***, Démoniana, p. 24. C'est peut-être l'histoire contée par Dufresny et qu'on peut voir au mot *Bohémien*.

(5) Barclai, dans l'Argenis.

plus sainte des libertés, vont trouver les devins pour obtenir un heureux numéro au tirage.

Voyez CATOPTROMANCIE, CRISTALLOMANCIE, CARTOMANCIE, MAIN, DIVINATION, PRÉDICTIONS, etc.

DEVOUEMENT, mouvement de ceux qui se dévouent, ou sort de ceux qu'on dévoue. Les histoires grecque et romaine fournissent beaucoup de traits de dévouement. Nous ne rappellerons pas ici le dévouement de Décius (Voyez ce nom), ni celui de Codrus, ni tant d'autres. Il y avait aussi des villes où l'on donnait des malédictions à un homme pour lui faire porter tous les maux publics que le peuple avait mérités.

Valère-Maxime rapporte l'exemple d'un chevalier romain, nommé Curtius, qui voulut attirer sur lui-même tous les malheurs dont Rome était menacée. La terre s'était épouvantablement entr'ouverte au milieu du marché ; on crut qu'elle ne reprendrait son premier état que lorsqu'on verrait quelque action de dévouement extraordinaire. Le jeune chevalier monte à cheval, fait le tour de la ville à toute bride, et se jette dans le précipice que l'ouverture de la terre avait produit, et qu'on vit se refermer ensuite presque en un moment.

On lit dans Servius, sur Virgile, qu'à Marseille, avant le christianisme, dès qu'on apercevait quelque commencement de peste, on nourrissait un pauvre homme des meilleurs aliments ; on le faisait promener par toute la ville en le chargeant hautement de malédictions, et on le chassait ensuite afin que la peste et tous les maux sortissent avec lui (1).

Les Juifs dévouaient un bouc pour la rémission de leurs péchés. Voy. AZAZEL.

Voici des traits plus modernes : Un inquisiteur, en Lorraine, ayant visité un village devenu presque désert par une mortalité, apprit qu'on attribuait ce fléau à une femme ensevelie, qui avalait peu à peu le drap mortuaire dont elle était enveloppée. On lui dit encore que le fléau de la mortalité cesserait lorsque la morte, qui avait dévoué le village, aurait avalé tout son drap. L'inquisiteur, ayant assemblé le conseil, fit creuser la tombe. On trouva que le suaire était déjà avalé et digéré. A ce spectacle, un archer tira son sabre, coupa la tête au cadavre, la jeta hors de la tombe, et la peste cessa. Après une enquête exacte, on découvrit que cette femme avait été adonnée à la magie et aux sortilèges (2). Au reste, cette anecdote convient au vampirisme.

On lit ce qui suit dans *les Grands et redoutables jugements de Dieu*, de Chassanion : « Un soldat qui passait par l'Allemagne, se sentant malade, demeura dans une hôtellerie, et donna son argent à garder à son hôtesse ; quelques jours après qu'il fut guéri, il le redemanda à cette femme, laquelle avait déjà délibéré avec son mari de le retenir : elle le lui nia donc et l'accusa comme s'il lui eût

fait injure. Le soldat, de son côté, taxa l'hôtesse d'infidélité ; ce que l'hôte ayant entendu, il jeta le pauvre homme hors de sa maison, lequel tira son épée et en donna de la pointe contre la porte. L'hôte commença à crier au larron, disant qu'il voulait forcer sa maison, ce qui fut cause que le soldat fut mis en prison et son procès fait par le magistrat, qui le voulut condamner à mort.

Le jour étant venu que la sentence devait être prononcée et exécutée, le diable entra en la prison, et annonça au prisonnier qu'il était condamné à mourir ; toutefois, que s'il se voulait donner à lui, il lui promettait qu'il n'aurait aucun mal. Le prisonnier répondit qu'il aimerait mieux mourir innocent que d'être délivré par ce moyen. Le diable derechef lui ayant représenté le danger où il était, et voyant qu'il perdait sa peine, lui promit de l'aider gratis, disant qu'il ferait tant qu'il le vengerait de ses ennemis. Il lui conseilla, lorsqu'il serait appelé au jugement, de remontrer son innocence, en déclarant le tort qui lui était fait ; et que, pour cette cause, il priait le juge de lui bailler pour avocat celui qu'il verrait là présent avec un bonnet bleu : c'est à savoir, lui, démon, qui l'assisterait. Le prisonnier accepta cette offre. Etant donc au jugement, après qu'il eut entendu l'accusation qui lui était faite, il ne faillit point à demander l'avocat qui s'était présenté à lui : ce qui lui fut accordé. Alors ce fin docteur dès-lois commença à plaider et à défendre subtilement sa partie, disant qu'elle était fausement accusée, et par conséquent mal jugée ; que l'hôte lui retenait son argent et l'avait forcé ; et il conta comme le tout s'était passé. Qui plus est, il déclara le lieu où l'argent avait été mis. L'hôte, étonné, ne s'en défendait pas moins fort et ferme, et niait impudemment *en se donnant au diable* ; c'était là ce qu'attendait le gentil docteur au bonnet bleu, qui, ne demandant pas plus, laissa la cause, empoigna l'hôte, l'emporta hors du parquet, et l'éleva si haut en l'air, que jamais depuis on n'a pu savoir ce qu'il est devenu.

Ainsi le soldat fut délivré de peine, et mis hors de procès par un moyen étrange, au grand étonnement de tous les assistants.

On cite beaucoup d'histoires de ce genre, entre autres, l'aventure d'une riche demoiselle d'Anvers, coquette et orgueilleuse, qui vivait au temps où le duc d'Alençon dominait pour quelques jours en Brabant. Irritée de certains contretemps, survenus à sa toilette, dont elle s'occupait fort, elle se mit en fureur et se donna au diable dans son emportement. Elle tomba étranglée.

Nous allons donner une légende qui explique ce fait dans un autre sens.

La jolie fille d'Anvers.

I.

L'union d'Utrecht avait déclaré Philippe II déchu de toute souveraineté dans les Pays-Bas. Mais la nationalité belge sommeillait encore ; car d'imprudents traités avaient appelé au pouvoir le duc d'Alençon, quatrième fils

(1) Lebrun, Histoire des superstitions, t. I, chap. iv, p. 413.

(2) Sprenger, Malleus malefic., part. I, quæst. 15. Voyez aussi *Envoutement*.

de Catherine de Médicis, frère du roi de France Henri III, de triste mémoire. François de Valois, duc d'Alençon, débarqua donc le 10 février 1582, à Flessingue. Il venait de Londres, où son mariage avec Elisabeth paraissait d'autant plus assuré qu'on avait dressé les articles du contrat, et que la reine d'Angleterre lui avait mis au doigt son anneau, en présence de toute sa cour. Quoique Elisabeth eût alors quarante-huit ans, et le duc d'Alençon vingt-cinq, cette alliance était si brillante pour leur nouveau souverain, que les Brabançons et les Flamands n'en voyaient pas le côté ridicule.

François de Valois était assez laid. Il avait le nez gros et enflé, un peu aquilin, rapproché de la bouche, le menton court et pointu, les joues fanees et bouffies, les yeux rouges et presque toujours à moitié fermés, les cheveux châtains ardents, les moustaches fauves et clair-semées. Une pareille tête, encadrée dans une fraise énorme à gros tuyaux, avait-elle pu plaire à la reine d'Angleterre, qui, de son côté, était rousse et laide aussi, mais se jugeait une beauté ? Il s'habillait avec élégance. Son caractère humoriste et inquiet aurait pu se révéler dans son teint bilieux, s'il n'avait pas mis du rouge et des mouches.

Ce prince sans étoffe fit son entrée à Anvers le 19 février, accompagné de plusieurs gentilshommes anglais et d'une suite nombreuse de jeunes seigneurs français, qui gouvernaient son esprit et qui n'avaient de remarquable que leur étourderie. Il alla se loger à l'abbaye de Saint-Michel, où il fut reconnu et proclamé duc de Brabant et margrave du saint Empire. Des fêtes publiques animèrent Anvers pendant plusieurs jours à l'occasion de cet événement. Cependant beaucoup de bourgeois, tout en préférant la France à l'Espagne, avaient espéré mieux. Ils regardaient le duc d'Alençon comme une espèce d'aventurier qui venait exploiter le pays. On parlait avec surprise du prince d'Orange, qui lui avait remis le chapeau et le manteau ducal, et qui le premier l'avait salué duc de Brabant. On avait remarqué encore que le nouveau souverain avait paru peu gracieux en jurant de maintenir les privilèges acquis.

Parmi les officiers français qui accompagnaient le duc d'Alençon, on avait observé surtout le sieur de Rochepot, courtisan de haute taille, fat de quarante ans, dont la figure effrontée contrastait singulièrement avec les bonnes faces anversoises, et qui s'était raillé des prérogatives du peuple, de façon à inspirer d'avance de l'ombrage.

Le 1^{er} mars, on annonça d'une manière presque officielle le mariage du nouveau duc avec la reine d'Angleterre. Toutes les cloches sonnèrent à cette occasion. Mais peu de jours après, l'amiral Howard et le lord Leicester déclarèrent au duc de Brabant que leur souveraine voulait rester libre; qu'elle n'avait fait mine de consentir à l'épouser que pour lui procurer une souveraineté indépendante; qu'il y était parvenu, et qu'il devait

lui en savoir gré. Après quoi, ils retournèrent à Londres.

Cette nouvelle désenchantait quelques-uns des partisans du duc d'Alençon. Il avait beau s'appeler, par la grâce de Dieu, duc de Lothier, de Brabant, de Limbourg et de Gueldre, comte de Flandre, marquis du Saint-Empire, seigneur de Malines, etc... On savait qu'il lui fallait conquérir la plupart des pays dont il prenait les titres; et il avait pour adversaire Alexandre, prince de Parme, fils de la gouvernante Marguerite, que les Belges avaient aimée. Le prince de Parme, alors fort jeune, avait fait en 1560 un séjour de quelques mois à Anvers, où il s'était montré si aimable, qu'on ne l'avait point oublié. Il y avait donc deux factions.

L'un des plus chauds partisans du duc d'Alençon, était un très-riche négociant d'Anvers, qui se nommait André Vynck et qui habitait une sorte de palais sur la place de Meir. Malgré les sommes considérables que lui avait prêtées la reine Elisabeth, le nouveau duc se trouvant sans argent, en attendant les subsides que lui fournirent les Etats, André Vynck lui avança deux cent mille florins, dont il se trouva sans doute dédommagé par les fêtes brillantes qu'il donna, et que le duc d'Alençon voulut bien honorer de sa présence.

André Vynck avait, pour unique héritière de son immense fortune, une fille d'une beauté si éblouissante, qu'on ne l'appelait pas autrement que la jolie fille d'Anvers. Elle se nommait Sabine, ayant eu la comtesse d'Egmond pour marraine, en 1564. On ne saurait faire le portrait de cette jeune fille; mais ce que les récits en disent la porte aux nues. Elle avait été élevée avec un cousin, Paul Leenaer, né à Anvers en 1561, qui n'avait jamais connu son père et qui était orphelin depuis trois ans. Ce jeune homme, à qui sa mère jusqu'à sa mort n'avait cessé de recommander l'affection et l'attachement au prince de Parme, ne partageait pas les opinions d'André Vynck; et depuis l'avènement du duc d'Alençon, le vieux négociant, exclusif comme on l'est si impitoyablement en politique, ne recevait plus Paul dans sa maison.

Il avait près de lui un autre adversaire, qu'il ne pouvait pas traiter si cruellement, mais qu'il s'efforçait de soumettre; c'était Sabine. Elle avait adopté les sentiments de Paul. Il y avait même une opinion répandue tout bas dans le public, que la jolie fille d'Anvers n'aurait jamais d'autre époux que son jeune cousin; quoique le fier André Vynck, plein de la morgue hautaine que donne l'aristocratie d'argent, fût loin de soupçonner que sa fille pût s'allier à un homme sans fortune; d'autant plus que Sabine se montrait à tous les yeux superbe, altière, excessivement coquette et fière, qualités que son père admirait avec orgueil.

Or, le 18 mars, de ladite année 1582, pendant que la cour fêtait le jour natal du duc d'Alençon, le prince d'Orange sortant de table à son hôtel, un jeune Espagnol, nommé

Jarreguy, lui tira un coup de pistolet dans la tête. La balle entra sous l'oreille gauche, traversa le palais sous les dents supérieures et sortit par la joue droite. L'assassin fut tué sur la place par les gens du prince, qui se guérit assez vite et continua d'être l'un des plus assidus courtisans du duc d'Alençon. Mais au premier bruit de ce crime, la partie du peuple qui aimait le prince d'Orange, attribuant l'attentat aux Français, courut en armes investir l'abbaye de St-Michel, avec l'intention d'y mettre le feu et de massacrer le nouveau duc et sa suite. Fort heureusement, André Vynck, se trouvant chez le prince d'Orange, fouilla l'assassin, trouva sur lui des lettres qui prouvaient qu'il était Espagnol, et qu'il n'avait tenté le forfait que parce que Philippe II avait promis quatre-vingt mille ducats pour ce meurtre. Il courut éclairer la foule, dont la colère changea d'objet, et qui se retira vomissant des imprécations contre l'Espagne. Il paraît, au reste, que François de Valois avait eu peur; car le lendemain, il alla avec sa cour chez André Vynck pour le remercier.

Le sieur de Rochepot, que les pompeux éloges qu'on faisait de la beauté de Sabine avaient déjà rendu pensif, sollicita l'honneur de la saluer; il en fut si ébloui qu'abaissant sa fierté devant le riche négociant, il profita de l'occasion pour la demander en mariage. Le sieur de Rochepot était un gentilhomme distingué par sa position et sa naissance; le duc, qui l'aimait, pour favoriser cette union, promit de lui donner le gouvernement d'Anvers; et, bien différent de la plupart des pères, dans ce pays où toute espèce de tyrannie est un phénomène, André Vynck, sans consulter Sabine, répondit qu'une telle alliance l'honorait et qu'il y donnait les mains. La jolie fille, consternée, se retira pour pleurer dans sa chambre. Le duc d'Alençon, avant de quitter André Vynck, l'invita avec Sabine à un grand bal qu'il voulait donner, pour annoncer ce mariage.

Une heure après, une lettre mouillée de larmes fut apportée mystérieusement par la nourrice de la jolie fille d'Anvers à Paul Lee-naer qui habitait une petite maison du Marché-aux-Gants.

II.

Nous éprouvons ici quelque embarras. Les documents qui nous ont guidés jusqu'à présent deviennent incomplets, pour la continuation de l'histoire impartiale de la jolie fille d'Anvers.

Nous avons dit qu'il y avait dans cette ville deux factions. Les partisans du prince de Parme étaient ennemis acharnés d'André Vynck, qui s'était attaché au duc d'Alençon; et nous tenons d'eux les seuls matériaux de cette seconde partie. On doit donc s'attendre à y rencontrer de l'animosité. Ces matériaux sont des fragments manuscrits, appuyés d'un petit volume imprimé à Paris, avec permission, chez Benoît Chaudet, et intitulé : « Discours miraculeux, inouï et épouvantable, advenu à Anvers, d'une jeune fille flamande,

qui par la vanité et trop grande curiosité de ses habits et collets à fraise, goudronnés à la nouvelle mode, fut étranglée du diable en 1582, traduit de la langue flamande en français, avec une remontrance aux dames et filles. » Nous n'avons pu nous procurer cet ouvrage en flamand.

Il paraît donc que Sabine Vynck alla au bal offert par le duc d'Alençon. Elle y frappa toute la cour. Elle s'aperçut aussi de l'empire qu'elle exerçait; ne pouvant espérer d'attendrir son père, elle obtint de Rochepot lui-même un peu de temps pour se préparer au mariage.

Plusieurs fêtes se donnèrent en son honneur. Le vingt-septième jour de mai de l'année 1582, le contrat de Sabine et de Rochepot devait enfin se signer. « Cette jeune et belle au possible et tant aimable fille (dit la relation imprimée, qui du reste la traite fort mal), fière et orgueilleuse de son opulence, complaisait par sa rare beauté et ses habits somptueux à une infinité de seigneurs, qui tous lui faisaient la cour. Pour le festin qui lui fut donné ce jour-là, voulant paraître en bonnes grâces par-dessus toutes les dames et filles, elle résolut de se parer de ses plus riches vêtements, de friser sa chevelure et de l'orner d'épingles d'argent, comme faisaient les Italiennes; et attendu que les Flamandes surtout aiment le beau linge, elle fit faire quatre ou cinq collets ou fraises en toile fine, dont l'aune coûtait neuf écus. Elle manda une empeseuse, la priant de lui en préparer deux magnifiquement, et lui promettant pour la peine vingt-quatre sous de Brabant.

« L'empeseuse, au mieux qu'il lui fut possible, arrangea lesdits collets. Mais ils ne se trouvèrent pas au gré de ladite fille coquette, qui à l'instant envoya quérir une autre femme, à qui elle promit un écu, si elle accommodait bien ses fraises. Celle-ci ne réussit pas mieux; et la jeune fille, dépitée, jeta tout par terre, jurant et disant qu'elle aimerait mieux se donner au diable que d'aller à la cour, parée de si mauvaise sorte.

« La pauvre et forcenée fille n'eut pas plutôt achevé ce propos, que le diable, qui était aux aguets, ayant pris la figure d'un secret amoureux qu'elle avait, se présenta devant elle, portant à son cou une fraise dressée en perfection. Ah! mon ami, lui dit-elle, que vous avez une belle fraise! voulez-vous me la donner, à moi qui suis toute à vous? L'esprit malin l'ôte aussitôt de son cou, la met joyeusement à celui de la jolie fille, puis l'embrassant, lui tord misérablement le cou, et la laisse morte et désanimée sur le plancher de sa chambre. »

Quand son père vint la chercher pour la conduire à la cour, il la trouva gisante, roide morte, et si défigurée, si tordue, si affreuse, qu'il ne l'eût jamais reconnue, si sa nourrice, avec un monde de sanglots, ne lui eût conté l'horrible aventure, dont le récit lui fit dresser les cheveux sur la tête. Après qu'il se fut lamenté avec angoisse, André Vynck fit ensevelir sa fille; on la mit dans un cercueil, et

on dit aux voisins que la pauvre Sabine était morte subitement d'une apoplexie.

Le seigneur de Rochepot se consola de cette perte; ce qui a fait croire qu'il aimait encore mieux, dans la jolie fille d'Anvers, ses grandes richesses que sa rare beauté.

On ne voyait presque plus Paul Lenaer. Deux mois après cet événement, il entra un jour dans l'église de Saint-Jacques, où certain ministre huguenot faisait le prêche; car en ces temps mauvais, les catholiques n'avaient pas le dessus à Anvers. Ledit ministre, qui est, à ce qu'on croit, l'auteur de la relation imprimée, se dressant contre l'orgueil et les parures mondaines, racontait la cruelle mort de Sabine, ajoutant sur sa sépulture d'horribles détails. Il finit par cette pieuse exhortation: « Par cet exemple véritable et tout nouvellement advenu, vous devez, mesdames, prendre garde à vous, et croire que le ciel vous avertit de corriger vos vices et modérer vos habits effrénés et voluptueux, si vous voulez finir par une mort honorable. »

A ce discours, Paul Leenaer se mit à rire tout bas, d'une façon si singulière, que le bedeau voulut l'arrêter à cause du scandale. Mais un gantier qui le reconnut se prit à dire: Laissez-le sortir en paix. C'était le futur époux de Sabine; et la perte de la jolie fille l'a rendu insensé.

III.

Le 16 janvier 1583, le duc d'Alençon, mécontent du peu d'autorité qu'il avait en Belgique, résolut de s'emparer militairement des villes pour les gouverner ensuite, comme on faisait alors en France, sous le régime du bon plaisir. Quoique fatigué par les fêtes, il s'était personnellement chargé d'Anvers. Mais ce projet n'alla pas comme il l'avait espéré. Ses troupes, repoussées avec perte, furent obligées d'évacuer Anvers; le sieur de Rochepot, qui avait pris beaucoup de peine pour tendre un piège aux bourgeois, fut tué; le duc d'Alençon s'enfuit, l'esprit affaibli, le corps malade, et s'en alla mourir à Château-Thierry. Le prince d'Orange, d'un autre côté, avait été tué par Balthazar Gérard. La position s'était donc bien simplifiée.

André Vynck qui, malgré sa dureté de cœur, ne s'était pas consolé encore de la mort de sa fille, était furieux contre le duc d'Alençon. Le petit souverain était parti sans lui rendre ses deux cent mille florins. Le vieux négociant sentait ses opinions, singulièrement mitigées, se rapprocher tous les jours du prince de Parme, qui, dans l'été de 1584, reconnu de la plupart des provinces belges, vint commencer ce fameux siège d'Anvers, l'un des plus mémorables de l'histoire.

Alexandre, prince de Parme, était fils d'Octave Farnèse et de Marguerite d'Autriche, fille de Charles-Quint. Cette circonstance, jointe à beaucoup de qualités éminentes, lui avait ramené de nombreux amis. Cependant il avait aussi des opposants; il lui fallut pour entrer dans Anvers poursuivre un siège qui dura plus d'un an.

Marnix de Sainte-Aldegonde, celui qui, comme on disait, avait ouvert la scène aux

troubles des Pays-Bas, commandait à Anvers. Les assiégés et les assiégeants se surveillaient sans relâche: dans les guerres d'alors les surprises offraient de vastes ressources. Le prince de Parme avait surtout établi dans son camp une austère discipline.

Or, une nuit qu'un des officiers de ce prince faisait la ronde, il trouva dans les postes avancés une sentinelle endormie. On sait que ce délit, dans les codes militaires, est un crime qui mérite la mort; car il peut perdre une armée. Le lendemain matin, un conseil de guerre condamna l'infortuné à mourir. C'était Paul Leenaer, qui, toujours partisan du prince de Parme, s'était rangé sous ses drapeaux. Mais se considérant comme volontaire, souvent il s'absentait du camp durant le jour; on ignorait absolument le but de ses courses: il était présent lorsqu'il fallait se battre; il faisait la nuit son service. Cette fois, fatigué sans doute, il avait, sans le savoir, succombé au sommeil. Pouvait-il vaincre la nature? et les lois qui tuent pour cela ont-elles été faites par des hommes?

Quoi qu'il en soit, l'exemple et la discipline demandaient son sang. On le vit pleurer, presque demander grâce, hésiter sur un aveu qu'il ne fit pas. On s'en étonna, car il était brave. Il supplia qu'on lui permît d'écrire une lettre d'adieu, qu'il remit à l'un de ses camarades; après quoi il marcha à la mort, conduit par six vieux arquebusiers, que commandait un archer du prévôt militaire. Son régiment, suivant l'ordre, l'accompagna sans armes au terrain choisi pour l'exécution, et forma un carré sur trois faces. Les tambours battirent un ban; un officier rappela aux soldats, d'une voix haute et grave, qu'il était défendu, sous peine de mort, de crier Grâce! Paul se mit à genoux devant un prêtre, pendant qu'un soldat disait à ses voisins: Allongez-vous un peu par là, vous autres, et ne laissez pas voir à ce pauvre garçon ces figures d'infirmiers qui viennent déjà chercher son corps pour l'enterrer.

Quand le prêtre eut entendu la confession du jeune condamné, sa figure se décomposa. On battit un second ban; le greffier lut à Paul sa sentence; il en passa la moitié pour abrégier son agonie. Le prêtre n'entendait rien; il paraissait hors des choses de ce monde. Leenaer demanda, d'un ton altéré, à commander lui-même le feu. On lui accorda cette faveur: il ne savait pas que cet affreux exercice se commandait en signes, et que par humanité on exécutait toujours un temps d'avance. Il dit adieu à ses amis et fit face aux mousquets.

Mais au moment où les soldats appuyaient leur arme sur l'épaule, lorsqu'il n'y avait plus pour Paul Leenaer qu'une seconde de distance entre la vie et la mort, le prêtre sortant tout à coup d'une sorte de rêve horrible, se jeta avec un grand cri au-devant du corps de Paul. Il avait aperçu, accourant échevelée, la jeune femme dont il venait de lui parler dans sa confession. Elle parut aussitôt, criant Grâce! Toutes les armes tom-

bèrent à terre. C'était Sabine, la jolie fille d'Anvers, qui s'était échappée par stratagème à la recherche du sieur de Rochepot, et que Paul avait épousée en secret.

Le vieux André Vynck pleura de joie en retrouvant sa fille, dont il approuva le mariage; et à la capitulation d'Anvers, qui eut lieu le 17 août 1585, il fêta son gendre par des fêtes plus joyeuses que celles du duc d'Alençon; car personne n'y souffrait.

DIABLE. C'est le nom général que nous donnons à toute espèce de démons. Il vient d'un mot grec qui désigne Satan, *précipité* du ciel. Mais on dit *le diable* lorsqu'on parle d'un esprit malin, sans le distinguer particulièrement. On dit *le diable* pour nommer spécialement l'ennemi des hommes.

On a fait mille contes sur le diable. Nous en citerons un.

Un chartreux, étant en prières dans sa chambre, sent tout à coup une faim non accoutumée, et aussitôt il voit entrer une femme, laquelle n'était qu'un diable. Elle s'approche de la cheminée, allume le feu, et, trouvant des pois qu'on avait donnés au religieux pour son dîner, les fricasse, les met dans l'écuelle et disparaît. Le chartreux continue ses prières, puis il demande au supérieur s'il peut manger les pois que le diable a préparés. Celui-ci répond qu'il ne faut jeter aucune chose créée de Dieu, pourvu qu'on la reçoive avec action de grâces. Le religieux mangea les pois, et assura qu'il n'avait jamais rien mangé qui fût mieux préparé (1).

Nous pourrions former des volumes sur les traditions populaires dont le diable est l'objet. Nous choisissons trois légendes, dans le recueil piquant que M. le comte Amédée de Beaufort a consacré au midi de la France.

Le Saut de l'Ermite.

A quelques lieues de Louvois, près d'un poétique hameau nommé Ville-en-Selve, il existait encore, il y a plusieurs années, une sombre excavation, qui avait été autrefois une carrière, et qui portait le nom singulier de *Saut de l'Ermite*. Les habitants des environs racontent des choses étranges et merveilleuses au sujet de ce précipice. Il est vrai que sa position a dû singulièrement prêter aux récits fantastiques des conteurs de légendes. Le *Saut de l'Ermite* est situé au milieu d'une forêt séculaire, loin de toute habitation; d'épaisses broussailles en défendent l'entrée, et des cavités profondes semées tout alentour rendent son accès dangereux à ceux que les bruits populaires n'en éloignent pas. Pendant les troubles de la terreur, une bande de brigands avait choisi cet abîme pour repaire, ce qui n'a pas médiocrement contribué à augmenter sa mauvaise réputation. Aussi, quand les rudes labeurs de la journée sont terminés, le gouffre fatal fournit toujours à la veillée quelques-uns de ces mystérieux récits qui resserrent autour de l'âtre à demi éteint le cercle effrayé des jeunes filles de Ville-en-Selve. Tantôt ce sont les terribles aventures d'une jeune princesse enlevée à son père en passant dans la forêt, et dont on

(1) Le cardinal Jacques de Vitry.

n'a jamais pu retrouver les traces; tantôt les crimes épouvantables de monstres à formes humaines, qui ont porté le ravage et la mort jusque dans le village même. Quelquefois le narrateur rustique mêle des images riantes à ces sombres tableaux; c'est ainsi qu'il se plaît à conter comment une femme d'une majestueuse beauté s'est élevée un jour du fond du *Saut de l'Ermite*, et a calmé la tempête qui avait déjà détruit la moitié de Ville-en-Selve. Mais parmi ces récits, l'origine du *Saut de l'Ermite* est celui qu'il reproduit avec le plus d'amour. Le voici dans toute sa simplicité.

Vers la fin du neuvième siècle, vivait dans les bois de Germanie un vénérable ermite, qui avait nom Fulgunde. Ce saint homme passait sa vie à prier Dieu et à parcourir les hameaux voisins. A dix lieues à la ronde il était connu et chéri de tous. Aux riches, il recommandait les pauvres; aux malades, il apportait quelques secours; à tous, il donnait des consolations. Le bon ermite ne demandait rien pour lui-même, et cependant une idée fixe le préoccupait; il avait un désir, un désir aussi saint qu'il était ardent: il voulait élever une chapelle en l'honneur de la sainte Vierge, c'était le seul vœu de sa vie; il se mêlait à tous ses rêves, à tous ses travaux, à toutes ses prières.

Un soir que Fulgunde s'était endormi, bercé par cette douce pensée, un jeune homme lui apparut; il était vêtu d'une robe blanche, et avait ce visage éclatant et radieux qui n'appartient qu'aux anges. — Bon ermite, lui dit-il, le Fils de Dieu a entendu vos prières; ce que vous désirez s'accomplira comme vous le voulez. Prenez cette image de sa sainte Mère; par elle vous opérerez des prodiges. Souvenez-vous seulement des paroles du Fils de Dieu: Veillez et priez.

Fulgunde, éveillé par cette vision, trouva seulement auprès de son chevet une petite image de la Vierge. Il la prit, la plaça dans le lieu le plus apparent de son oratoire; puis il se jeta à genoux. Avec quelle effusion il remercia la Vierge sainte! comme il était heureux et reconnaissant! Tout à coup une idée soudaine traversa son esprit: Je punirai Satan, pensa-t-il; c'est lui qui édifiera la chapelle de la Vierge.

Aussitôt Fulgunde prit l'image mystérieuse, et ordonna à Satan de paraître.

Au même instant la terre s'ouvrit, et le diable parut. Quoiqu'il n'eût pas l'air tout à fait humble et soumis, il ressemblait plutôt à un serviteur indiscipliné qu'à un ange déchu. Pourtant, à le considérer attentivement, on pouvait apercevoir en lui quelque chose d'étrange et en même temps de terrible. Or çà, maître Satan, lui dit l'ermite, la bonne Vierge m'a permis de lui édifier une chapelle, j'ai pensé à toi pour la lui bâtir.

On peut imaginer quelle horrible grimace fit le monstre à cet ordre. Lui, Satan, bâtir une chapelle à la Mère de son juge, sortir de son repos pour voir abaisser son orgueil à une œuvre d'esclave; c'était trop. Il essaya de fuir, l'image de la Vierge le retint comme

une chaîne brûlante. Depuis longtemps, l'ermite avait choisi le lieu où il désirait que sa chapelle fût élevée; c'était une riante colline, couronnée au sommet d'un bouquet d'arbres touffus, et qui dominait les villages voisins. Arrivé là avec Satan, Fulgunde lui ordonna de creuser les fondements. Quand ce travail fut terminé, l'ermite se rendit dans un vallon, dont le sol pierreux lui paraissait propre à fournir les matériaux dont il avait besoin. Il avait pris avec lui l'image sainte; il n'eut qu'à la tourner vers la terre, et aussitôt le vallon s'entr'ouvrit, et les pierres en sortirent avec un grand fracas. On raconte que le démon ne mit que trois jours à les transporter sur la colline et à les tailler. Il est vrai que l'ermite ne lui laissait pas un instant de relâche; chaque fois que Satan voulait se reposer, Fulgunde tournait vers lui l'image miraculeuse, et le démon se remettait aussitôt au travail en faisant d'horribles contorsions. C'était merveille de voir avec quelle habileté il maniait la pierre et lui donnait une forme élégante et pleine de vie; sous ses griffes elle se découpait en rosaces brodées comme une fine dentelle, elle s'élançait en clochetons aériens, en longues colonnettes semblables à des tuyaux d'orgues, elle se sculptait en bas-reliefs, en figurines de toute espèce. Jamais ouvrier n'avait mis la main à un chef-d'œuvre aussi accompli. A chaque nouvelle pierre qui enrichissait sa chère chapelle, Fulgunde souriait de bonheur et de joie, il en aurait presque moins haï Satan, si cela eût été possible.

Cependant la nuit du quatrième jour approchait, et l'ermite n'avait pas pris un instant de repos. Malgré lui, le sommeil fermait ses paupières: il avait beau redoubler d'efforts, il ne pouvait plus surveiller le diable avec autant d'attention. Disons-le, à la honte de la faiblesse humaine, Fulgunde s'endormit.

A cette vue, un sourire épouvantable contracta le visage de Satan. Le sommeil du maître lui rendait sa liberté; il ne pouvait en profiter que pour la vengeance. Ce n'était plus cet esclave soumis qui obéissait au moindre signe, c'était l'ange du mal déchaîné, joignant à son indomptable orgueil la rage d'avoir été asservi. Il se trouvait alors sur le faite du clocher, dont il achevait d'effiler l'aiguille percée à jour; il glissa doucement le long de la pente extérieure, comme un enfant qui se laisse aller sur le penchant d'une verte colline; en passant, il jetait un regard moqueur et une insulte à chaque statuette de saint qu'il avait sculptée; on dit même qu'il porta l'audace jusqu'à promener sa queue sur le visage de ces saintes images.

Arrivé au bas du clocher, il poussa un rire épouvantable, et renversa d'un coup de pied la merveilleuse chapelle.

Le fracas de la chute éveilla le pauvre ermite. Pour juger de sa désolation, figurez-vous la douleur d'un homme qui voit échouer au port le vaisseau qu'il avait chargé de ses biens. Fulgunde était consterné. Au même instant le messager de la Vierge parut; il

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES, I,

avait l'air triste et affligé.—Pauvre ermite; lui dit-il, vous avez été vaincu par Satan; vous êtes son esclave. Vous n'avez pas su *veiller et prier* jusqu'à la fin.

La figure horrible du diable remplaça presque aussitôt celle de l'ange auprès de Fulgunde.—Marche, marche, lui disait-il, tu as creusé un précipice, tu y tomberas.

Et ce disant, il le poussa dans un vallon qui avait servi de carrière, et l'y précipita. Le pauvre ermite ne mourut pas de sa chute: le bon ange le soutint sur ses ailes; il intercédait même si ardemment pour lui auprès de la Vierge, qu'au bout de deux ans d'expiation, Fulgunde fut rendu à son cher ermitage. La miséricorde de la sainte Vierge ne se borna pas au pardon; elle fit redevenir Satan esclave, et cette fois l'ermite sut se montrer si vigilant qu'avant la nuit la chapelle était construite et le diable replongé dans l'enfer.

Le Pas de Souci.

En remontant les rives pittoresques du Tarn, on arrive à un bassin d'un aspect si sauvage, qu'on le dirait bouleversé par une main surnaturelle et malfaisante. Figurez-vous une espèce de cirque fermé presque entièrement par des rochers inaccessibles. Aucune trace de culture, aucune végétation n'adouciennent aux yeux leur âpre nudité; le lierre et le buisson ne croissent pas même dans leurs fissures. Seulement, quelques *lichens* verdâtres, des arbustes rares et rabougris, rampent au pied de ces masses désolées; et pourtant il y a quelque chose de riche et d'énergique dans ces pics aigus et dépouillés, dans ces roches tantôt à pans larges et lourds, tantôt découpées en dentelures délicates, comme par la fantaisie d'un artiste. Le soleil fait éclater les chaudes teintes dont elles sont colorées. Ici, des aiguilles d'un ton ardent et rougeâtre s'enlèvent en lumière sur le fond sombre et béant de cavités profondes; là, une immense pierre, coupée comme une muraille, offre les teintes grises d'une ruine; plus loin, et par de larges ouvertures, d'autres rochers, disposés en perspective, passent d'un bleu foncé au bleu le plus transparent. Tous ces jeux de l'ombre et de la lumière à travers ces formes bizarres animent cette nature si âpre, et peuvent fournir à la palette du peintre les plus piquantes oppositions.

L'enceinte que forment ces masses abruptes est parfaitement en harmonie avec leur aspect sauvage; tout y indique un effrayant cataclysme: les rochers y sont entassés dans le plus étrange désordre, et c'est à peine si le voyageur peut se frayer un passage à travers leurs débris.

Jadis deux immenses pyramides se dressaient dans ce lieu à une hauteur prodigieuse: l'une se nomme le *roc d'Aiguille*, et son nom indique sa forme; celui-là seul est resté debout. L'autre s'appelle le *roc de Lourdes*; de celui-ci il ne reste plus que la base, il s'est écroulé dans la vallée. C'est à travers les débris de ce géant terrassé que le Tarn a dû se frayer un passage; arrêté à chaque pas

par mille obstacles, tantôt serré entre deux couches, il s'élance avec fracas de leur extrémité, tantôt faible et inaperçu, il s'est creusé sans bruit un étroit canal. Ce n'est plus une seule rivière, mais une multitude de sources, dont le murmure trouble seul le silence de la vallée.

Le bassin désolé que nous venons de décrire a reçu des habitants des montagnes voisines le nom de *Pas de Souci*. L'imagination naïve et pittoresque du moyen âge n'a pas manqué de s'exercer sur un lieu qui prêtait si bien à la légende; aussi, quelle que soit la cause que la science pourrait attribuer au cataclysme dont cette vallée a été le théâtre, voici celle que lui a assignée la pieuse crédulité des anciens temps.

A peu de distance du *Pas de Souci*, il existe un village dont la situation pittoresque est parfaitement en harmonie avec le site qui l'environne; seulement, le paysage est plus varié que dans le bassin de Souci, et abonde en oppositions charmantes. Ici, la même nature sauvage et grandiose; là, sur les bords de la Junte, une verdure émaillée de fleurs, des eaux limpides et murmurantes, puis, derrière, un rideau de peupliers. Audessus de rochers moussus, s'élève le village de Sainte-Enimie et le clocher pointu de sa petite église. La civilisation n'y a point encore passé; plaise à Dieu qu'elle en oublie les rustiques habitants!

C'est dans ce village que vivait, au huitième siècle, un saint homme, nommé Guillaume. Un jour, on l'avait vu arriver, seul et grave, un bâton blanc à la main, vêtu d'un simple habit de bure. D'où venait-il? On l'ignorait. Avait-il un autre nom? Personne ne put jamais le savoir. Mais, certainement, il avait été habitué à porter d'autres habits que ceux qui le couvraient; dans son air noble et fier, et qu'il cherchait à rendre humble et modeste, on lisait l'habitude du commandement. Il choisit sa demeure dans l'excavation profonde d'un rocher, et sa vie fut bientôt admirée comme le modèle d'une grande perfection. Le village de Sainte-Enimie ne tarda pas à ressentir d'heureux effets du voisinage du saint homme; il se connaissait merveilleusement en simples, et sa haute sagesse le faisait consulter dans les affaires les plus difficiles. Il fut bientôt vénéré comme l'ange du village; chaque jour quelque nouveau bienfait, quelque prodige inouï, que l'on racontait à la veillée, venaient augmenter sa réputation.

Le village de Sainte-Enimie était alors le centre qu'avaient choisi les populations voisines pour les ventes et les marchés. Ces réunions ressemblaient assez à nos foires. Ces jours-là, le seul endroit guéable de la Junte qui conduisait à Sainte-Enimie se trouvait encombré, et alors des rixes sanglantes, des blasphèmes et des juréments éclataient à chaque instant. Un de ces jours que le bon Guillaume passait tout auprès de ce lieu aimé de Satan, il fut grandement surpris d'entendre comment le nom de Dieu était peu respecté. Deux paysans, montés chacun sur

une mule, s'interpellaient violemment, et des menaces ils allaient bientôt en venir aux coups. Le saint homme fut obligé d'intervenir, et comme il ne put apaiser leur colère, il se mit à genoux, priant Dieu de les éclairer.

— Mort Dieu! dit l'un des paysans, messire ermite, mieux vaudrait prier le ciel de nous bâtir ici un pont.

— Mon fils, dit le saint, Dieu est tout-puissant; mais il ne faut pas le tenter.

Puis à force d'instances, il apaisa la querelle. Mais depuis lors, il passait les jours de marché à pleurer et à jeûner, s'offrant en expiation pour tous les péchés qui se commettaient à ce fatal passage de la Junte.

Dieu tenait son serviteur en trop grande estime pour ne pas prendre en considération ses prières et ses vœux ardents. Un soir, Guillaume était en prières; un ange lui apparut. Il portait une blanche tunique; son front était ceint de la céleste auréole, son visage respirait la douceur et la bonté. — Dieu a ouï ta prière, dit-il au saint; il en a été touché. Mais, Guillaume, qu'est-ce que la foi qui n'agit point? A l'œuvre donc; Dieu t'aidera.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le zèle du saint. Il se rend aussitôt à l'église; et après une homélie sublime d'une éloquente simplicité, il entraîne les habitants de Sainte-Enimie sur les bords de la Junte pour y construire un pont. Le secours de Dieu fut visible. En peu de jours, le pont s'éleva comme par enchantement. Les habitants bénissaient Guillaume, qui s'humiliait en renvoyant toutes les louanges à Dieu.

Mais ce succès merveilleux ne faisait pas le compte de mons Satan; il se voyait enlever ainsi désormais toutes les âmes qui se damnaient au passage de la Junte. Il eut l'audace de s'adresser à Dieu pour se plaindre de celui qu'il regardait comme son ennemi, Guillaume; il lui renouvela le même discours qu'il lui avait tenu autrefois au sujet du saint homme Job (1). — Ce n'est pas gratuitement que Guillaume craint votre droite, lui dit-il; n'avez-vous pas béni l'œuvre de ses mains?

Le Seigneur lui répondit: — Va, détruis le pont de Guillaume; je t'en abandonne jusqu'à la dernière pierre.

Satan ne perdit pas de temps, il se rendit sur les bords de la Junte, et d'un souffle il renversa le pont. La ruine en fut si complète, qu'il était impossible que les matériaux qui avaient servi à l'édifier fussent employés une seconde fois.

Guillaume ne fut pas découragé un instant; il adressa une fervente prière au ciel, et les ouvriers se remirent à l'œuvre. Mais au moment où le pont allait être fini, le saint se douta bien que Satan allait renouveler ses infernales manœuvres; il passa donc la nuit, en prières et en oraisons dans son ermitage. Vains efforts! le matin le pont était renversé.

Cette fois la terreur était à son comble

(1) On retrouve constamment le souvenir de l'Écriture mêlé aux traditions populaires.

dans la contrée, et Guillaume ne put réunir les ouvriers pour recommencer encore les constructions. — A quoi bon, disaient-ils, fatiguer nos bras ? Satan est plus fort que nous.

L'ermite usa d'un dernier moyen ; il se rendit à l'église et prêcha une belle homélie sur les ruses de l'esprit malin, sur la confiance en Dieu et sur la nécessité de la persévérance ; les habitants se laissèrent toucher ; un troisième pont vint bientôt remplacer les deux premiers.

Cette fois le saint voulut défendre son œuvre. Dès qu'il fut nuit, il se rendit sur les bords de la Junte, se cacha derrière un rocher, d'où il pouvait voir ce qui allait se passer, et attendit en redoublant d'oraisons.

Il était à peine minuit, lorsqu'il vit se dresser une grande figure à quelques pas du pont. Ce personnage, à mine suspecte, regarda de tous les côtés, poussa un sauvage éclat de rire et s'avança vers le pont. Il était impossible de ne pas reconnaître Satan à cet air insolent de réprouvé. D'ailleurs, malgré l'obscurité profonde, Guillaume aperçut le pied fourchu de l'esprit de ténèbres. Il n'hésita pas un instant et marcha droit à lui. Satan, étourdi des nombreux signes de croix dont il était assailli, ne vit de salut que dans la fuite ; mais cette victoire ne parut point assez décisive au saint : il voulut terrasser Satan et le forcer de renoncer à son infernal projet. Il se mit donc à le poursuivre sans se laisser intimider ni par les obstacles, ni par l'obscurité profonde de la nuit. Il était guidé dans sa course par une foi ardente et par un certain rayonnement qui s'échappait du front de l'ange maudit. Cette course dura longtemps. Peut-être l'espace d'une nuit humaine ne lui suffit-il pas. Quoi qu'il en soit, ils arrivèrent, l'homme de Dieu et Satan, dans les lieux où le Tarn s'étendait en large et profond bassin au pied des rocs de *Lourdes* et d'*Aiguille*. Parvenu au bord de l'eau, Satan se retourna ; se voyant serré de près par son adversaire, il n'hésita pas et s'élance dans le Tarn, ni plus ni moins que si l'eau eût été son élément naturel. A peine y est-il plongé qu'elle s'élève en gros bouillons et sort de son lit. Mais déjà Satan a atteint l'autre bord ; déjà il a posé une main sur la base du roc de *Lourdes*. C'en est fait, il va échapper. Guillaume ne perd pas courage, il se jette à genoux et implore le ciel. Au même instant un craquement affreux se fait entendre. Le roc de *Lourdes*, ébranlé jusque dans ses fondements, se balance un instant sur sa base, et, s'écroulant avec fracas, couvre de ses débris le lit du Tarn et la vallée tout entière. Satan était pris.

Cependant le roc d'*Aiguille*, qui était resté debout, craignit un instant que son frère ne fût point assez fort pour contenir l'esprit infernal. — Frère, s'écria-t-il, est-il besoin que je descende ?

— Eh ! non, répondit l'autre, je le tiens bien.

Cette victoire préserva non-seulement le pont de Guillaume, mais encore le village de *Sainte-Enimie* des maléfices de Satan. Seule-

ment, comme celui-ci se plaignit à Dieu, le bassin où coulait le Tarn lui fut laissé en propriété. On l'entend souvent la nuit pousser des gémissements lamentables sous les rochers qui le tiennent captif.

Guillaume mourut longtemps après en odeur de sainteté, laissant la contrée parfaitement rassurée. S'il lui était donné de paraître dans ce monde, peut-être trouverait-il que *Lourdes* a lâché sa proie.

Saint Guillem du Désert.

A quelques lieues de Montpellier, entre Aniane et Lodève, on trouve une vallée riante qui forme une sorte d'oasis au milieu d'un pays âpre et sauvage. De hautes montagnes couvertes de plantes aromatiques l'entourent de toutes parts, et la dérobent aux yeux du voyageur. La vigne et l'olivier croissent dans la plaine, et rendent le paysage aussi riche que varié. A la seule extrémité accessible, coule l'Hérault, qui, resserré entre deux rochers, s'élance avec fracas d'une assez grande hauteur. Ses eaux, dans leur course rapide, font jaillir une écume bleuâtre qui reçoit du soleil l'éclat d'une poussière transparente et dorée ; plus bas, devenues calmes et limpides, elles réfléchissent l'azur des cieux et les teintes plus sombres des rochers. Un pont jeté d'un bord à l'autre sur deux énormes masses calcaires taillées à pic joint le désert à la fertile plaine d'Aniane ; on l'appelle le pont de Saint-Jean de Fos. Le lieu que nous décrivons se nommait autrefois Gellone ; il porte aujourd'hui le nom de Saint Guillem du Désert.

A l'entrée de cette vallée, et comme pour faire contraste avec la culture qui atteste partout la main de l'homme, s'élève une antique abbaye à moitié ruinée, et au-dessus de cette abbaye, un château féodal dont il reste encore moins de vestiges. Le monastère a eu pour fondateur le duc Guillaume. On ignore par qui fut bâti le château ; il nous paraît à peu près contemporain de l'abbaye.

Voici deux légendes que la tradition a conservées jusqu'à nous sur les lieux que nous venons de décrire.

Guillaume, duc de Toulouse, et parent de Charlemagne, célébré par les poètes du moyen-âge sous le nom du Marquis-au-Court Nez, pacifia l'Aquitaine, et la défendit contre les Sarrasins d'Espagne. Après d'aussi glorieux travaux, il aurait pu goûter en paix les charmes du repos ; mais son esprit était trop actif pour se complaire en une molle oisiveté ; il voulut, à la gloire d'un conquérant, joindre celle d'un pieux fondateur d'abbaye. La solitude de Gellone lui ayant paru favorable à son projet, il résolut de s'y fixer.

Au neuvième siècle, Gellone était un désert aride, couvert de buis, de chênes et de sapins ; les ronces y étendaient partout une luxuriante végétation, et il n'avait pour habitant qu'un géant à forme humaine, dont les meurtres et les déprédations répandaient au loin la terreur. Un poème du moyen âge le dépeint ainsi : « A travers le pays, se démené un géant horrible à voir, également

cruel pour les femmes et les enfants : quand il les surprend, il les étrangle ; quand la faim le presse, il les mange... Il rôde à travers rochers et montagnes, et toute la contrée est tremblante d'effroi. Le païen a quatorze pieds de stature ; sa tête est monstrueuse ; ses yeux sont grands et ouverts. Il a déjà tué dans le jour quatre hommes qui n'ont pas eu le temps de se confesser, et un abbé avec sept de ses moines. Il est armé d'une massue si bien ferrée, qu'un homme, quelle que fût sa force, ne la soulèverait point sans se rompre les nerfs. »

Le duc Guillaume, qui, pour être moine, n'avait point oublié qu'il était gouverneur d'Aquitaine, fit sommer le monstre par deux héraults d'armes de venir lui faire hommage de son château. Le géant répondit par des bravades. Le duc emporté par son courage lui offrit alors le combat ; mais le félon lui fit répondre qu'il l'attendait dans son castel, et qu'il ne ferait pas un pas vers lui. Le duc vit le piège, et ne s'y laissa pas prendre : ne pouvant employer la force, il eut recours à la ruse.

Un jour qu'il rôdait autour du Verdus (c'était le nom du château du géant), il vit venir à lui une jeune fille qui portait un vase sous le bras, et allait puiser de l'eau dans la rivière. — A qui appartenez-vous ? lui dit le Duc.

— Beau sire chevalier, répliqua la jeune fille, je suis au service de monseigneur le géant.

Une pensée soudaine traversa l'esprit de Guillaume. — Maudit soit le géant, s'écria-t-il, car sa soif le perdra !...

Et s'adressant à la servante : — Vous allez changer d'habits avec moi, et, ce faisant, vous me rendrez un service dont vous serez largement récompensée.

— Mais, beau sire, mon maître me tuera.

— Il sera mort avant de pouvoir le tenter.

La jeune fille n'osa pas résister ; elle se retira derrière un quartier de roche. Guillaume lui passa une à une les pièces de son armure, et en reçut en échange ses grossiers vêtements dont il s'affubla. Cela fait, il attendit que la nuit fût venue ; puis il prit le vase sous son bras, et à la faveur de son déguisement, il s'introduisit dans le château.

Mais à ce moment, son projet faillit échouer par une circonstance qu'il n'avait pu prévoir. Une maudite pie le reconnut, et aussitôt elle se mit à crier : — Gare, Guillem ! Gare Guillem !...

Le géant, qui ne se doutait pas que le danger fût si proche, courut à une des fenêtres pour observer les dehors du château. Au même instant, Guillaume saisit le monstre par les pieds, et le précipita sur les rochers, où il se brisa. — Quant à la pie, le saint voulut aussi la punir. Il prononça contre elle un anathème qu'il étendit à toutes les pies de la contrée. Les vieillards du pays assurent que depuis lors elles ne peuvent jamais y vivre plus de trois jours.

Délivré de son ennemi, Guillaume construi-

sit son monastère, et le château du Verdus en devint une des dépendances.

Cependant l'esprit du mal n'avait pas entièrement disparu avec le géant. Guillaume, qui allait souvent visiter son ami saint Benoît au couvent d'Aniane, voulut construire un pont sur l'Hérault au lieu ordinaire de sa traversée ; mais là encore il trouva le génie malfaisant, qui tenta de s'y opposer. Le diable veillait dans les ténèbres, et renversait la nuit ce que l'homme de Dieu avait édifié à grand-peine pendant le jour. Celui-ci ne se décourageait pas : il espérait à force de constance faire lâcher prise à Satan. Il n'en fut rien : la nuit venue, des sifflements se faisaient entendre, et tout à coup un grand bruit annonçait que l'œuvre de la journée avait disparu dans le gouffre. Guillaume se lassa de cette lutte sans fin : il appela le diable en conférence, et fit un pacte avec lui. Il en obtint qu'il pourrait construire son pont, à condition que le premier passager lui appartiendrait. Le saint, plus rusé que Satan, fit connaître le marché à tous ses amis pour les en préserver ; puis il lâcha un chat qui le premier traversa le pont, et dont Satan fut bien forcé de se contenter. — Depuis ce temps, dans ce pays, les chats appartiennent au diable, et le pont à saint Guillem. — Voyez Ponts.

Voici, dans un genre analogue une légende que M. Henry Berthoud a donnée dans le premier volume du *Musée des familles*.

La Chaire Grise.

Le château d'Esnes, dit M. Henri Berthoud, est une de ces vieilles habitations féodales que l'on rencontre si fréquemment dans la Flandre. Au rebours de la plupart des autres forteresses, on a bâti celle-là au fond d'une vallée que des hauteurs dominant de toutes parts ; et ses murailles de pierres blanches énormes, loin d'être noircies par le temps, se détachent éblouissantes sur la verdure sombre d'un bois immense.

On ne connaît pas l'époque précise où fut construit le château d'Esnes, et son architecture, pleine de bizarrerie et d'un caractère particulier, ne donne aucune lumière à cet égard.

A l'extrémité septentrionale du château, et par une exception dont il est difficile de se rendre compte, s'élève une petite tourelle construite en grès ; ses formes élégantes et légères présentent avec le reste du manoir un contraste singulier. Ses ogives, à triples colonnettes, sont unies entre elles par une tête d'une expression bouffonne, et, sur les parois, des figurines d'un travail exquis joignent leurs mains dans l'attitude de la prière. L'œil, blessé par la blancheur uniforme de tous les objets qui l'entourent, se repose avec charme sur cette délicieuse petite construction qui rappelle par sa forme ce que l'on nomme, en architecture militaire, un *nid d'hirondelle*, mais qui ne peut servir en aucune façon à la défense du manoir. Les habitants du pays désignent cet objet sous le nom de *chaire grise* (chaire grise) ; sans doute

à cause de la couleur des grès avec lesquels on l'a construite.

Les Flamands aiment trop le merveilleux pour ne point expliquer par l'intervention du diable l'origine de la Chaire grise ; et voici la tradition répandue à cet égard. — Lorsque saint Vaast, l'apôtre de la Flandre, vint prêcher le christianisme dans ce pays alors barbare, ses miracles, plus encore que ses prédications, convertissaient les sauvages Nerviens. Satan poussa des cris de douleur en voyant ceux qu'il regardait naguère comme une proie certaine courir au-devant du saint évêque, et recevoir de lui le baptême et la foi. Il résolut, pour maintenir sa puissance chancelante, d'opposer miracle à miracle ; pour cela, il fit tomber le feu du ciel sur le château d'Esnes, dont il ne resta bientôt plus pierre sur pierre.

Le baron d'Esnes, propriétaire de ce manoir, était un nouveau converti ; il courut se jeter aux pieds de saint Vaast, en le suppliant de reconstruire son château par un miracle. Le saint répondit au nouveau chrétien par une remontrance paternelle, et lui prêcha la résignation aux décrets de la volonté divine.

Comme le baron d'Esnes s'en revenait triste et désappointé, le diable lui apparut. Il s'offrit de reconstruire en une nuit le château brûlé, si le baron voulait abjurer sa religion nouvelle. Le baron accepta le parti, et, le lendemain, à la grande surprise de tout le pays, le château d'Esnes, reconstruit d'une façon nouvelle, apparut au lieu des ruines fumantes et des débris qui la veille couvraient la terre. — Une merveille si grande ébranla beaucoup les témoins du refus qu'avait fait saint Vaast d'en opérer une semblable. L'apôtre, pour détruire cette mauvaise impression, se rendit au château d'Esnes ; et, comme on lui en refusa l'entrée, il s'adossa contre les fortifications, pour parler à la foule accourue de toutes parts. Tandis que le saint faisait une exhortation à ces chrétiens chancelants, un rayon brûlant de soleil vint tomber sur sa tête chauve : soudain, des anges descendirent et construisirent autour de lui la Chaire grise. A ce miracle, dont plus de quatre mille personnes furent témoins, dit la tradition, les blasphèmes se changèrent en prières ; et tous ceux qui n'avaient point encore reçu le baptême le reçurent aussitôt des mains de saint Vaast. Le baron d'Esnes ne put résister lui-même à une telle preuve de la puissance de Dieu ; et le diable, confus et chassé, s'en retourna aux enfers.

La vieille femme de Mons.

Le diable en aura sur les doigts...
MYSTÈRE DE LA PATIENCE DE JOB.

Qu'il nous soit permis de rapporter du bon saint Ghislain, vénéré en Hainaut, une légende qui frise le petit conte. Un fabliau à demi perdu, a rendu célèbre ce trait, à la fois, merveilleux et naïf. On le voyait encore, il n'y a pas beaucoup d'années, représenté d'une manière piquante, dans un tableau du quinzième siècle, que possédait l'abbaye de Saint-Ghislain. Pauvre abbaye ! elle a fait

place sans doute à quelque usine, comme les joyeuses légendes se sont effacées pour un temps devant les tristes systèmes des philosophes.

Or, voici l'aventure :

Une vieille femme de Mons, qui avait mené une vie dissipée, mais qui tous les jours s'était recommandée à saint Ghislain, se trouvait sur son lit de mort.

Au moment où elle allait rendre l'âme, le diable arriva à son chevet et se posta à sa gauche. Presqu'aussitôt saint Ghislain parut de l'autre côté. Le diable le regarda de travers : le saint ne baissa pas les yeux : il était accoutumé à affronter l'ennemi. Après avoir toussé un peu avec un certain embarras, le diable dit :

— J'imagine que vous ne venez pas encore m'enlever celle-là ?

— Au contraire, répondit Ghislain.

— C'est ce que nous verrons. Vous n'avez pas de droits.

— Pas de droits ! s'écria le saint ; cette femme a été à moi toute sa vie.

— A vous ! hurla le diable avec un éclat de rire ; vous n'êtes pas difficile. Je vous citerai cent chrétiens qu'elle a scandalisés. Je ne compterais pas tous les péchés qu'elle a faits. Il y a longtemps que nous la choisons comme notre gibier.

— Il est possible qu'elle ait péché souvent, dit le saint, mais elle s'est longuement repentie ; elle s'est confessée ; elle meurt pénitente. Je ne suis pas venu pour l'abandonner et je l'emmène.

Le saint parlait d'un ton si assuré, que le diable commença à concevoir des alarmes. Cependant il reprit du cœur et il se mit à détailler avec tant de soin toutes les fautes de la pauvre pécheresse, que le saint craignit à son tour.

Pendant qu'ils disputaient, la pauvre femme mourut.

— Voilà qui est au mieux, dit le diable en se frottant les ergots ; elle vient de passer ; et elle a oublié de se purger d'un péché mortel. A moi donc !

Et il allongea la griffe.

— Un instant, dit doucement Ghislain. Quel péché mortel s'il vous plaît ?

Et il étendit la main pour protéger l'âme.

— Mais a-t-elle dit qu'il y a trente ans, un certain dimanche, le premier du carême, elle manqua la messe pour aller à une fête ?

— Vous avez bonne mémoire, répondit le saint avec un sourire triste. Mais vous êtes mal informé. La pauvre femme s'est confessée de cette faute grave et l'a réparée.

La dispute recommença vive et animée. Le diable enfin proposa un moyen d'en finir.

— Voici trois dés, dit-il, nous réclamons tous deux l'âme de cette femme ; jouons à qui l'aura

— Je le veux bien ; à vous les honneurs.

Le diable parut flatté de cette politesse. Il salua le saint, remua les dés et les jeta.

— Trois six ! s'écria-t-il. Elle est à moi.

— Un instant, dit Ghislain.

Mais le diable derechef se frottait les griffes.

— Vous ne ferez du moins pas mieux, disait-il.

— Qui sait ?

Le bon saint agita les dés, les lança : il se fit quelque chose comme un petit prodige : trois sept sortirent du cornet, et Ghislain emporta l'âme de la défunte.

Comment le diable fut attrapé.

Il nous faut reculer à une époque assez ancienne ; c'était au moins vers le règne de Henri III. Si vous êtes allé jamais sur la route de Saint-Cloud, qui n'était pas alors la somptueuse résidence royale que nous admirons aujourd'hui, vous aurez remarqué à mi-chemin un groupe de maisons qu'on appelle, je ne sais pourquoi, le Point du jour, sans doute de quelque enseigne de cabaret ; plus loin, à droite, est Boulogne-sur-Seine.

Or, au temps d'autrefois il y avait au Point du jour un vieil homme de noble race, mais un de ces gentilshommes avancés qui ne dédaignaient pas de faire eux-mêmes valoir leurs terres. Les terres de culture étaient plus rares alors que maintenant ; le pays était presque couvert de bois.

Le vieil homme se nommait Egidius Cressère, bon viveur, allant aux fêtes, buvant au cabaret, familier avec les simples gens, traitant bien ses serviteurs, mais exigeant un grand travail, car il travaillait beaucoup lui-même, et disait que la terre gardait rancune quand on la négligeait. Il avait en sa maison une jeune et robuste servante, qu'on appelait Gritte, abréviation de Marguerite ; elle avait vingt ans. Elevée dans le manoir, elle plaisait à tous ; on la vantait comme une fille laborieuse, qui jamais n'avait reculé devant le travail.

Mais vint le jour de la fête de Saint-Cloud, déjà courue alors. C'était un beau jour, longuement attendu. Les ménétriers du village avaient graissé la roue de leurs vielles ; ils s'étaient renforcés de joueurs de rebec et de tambourin, venus de Paris ; ils avaient deux flûtes, une cornemuse et un cor de chasse ; on annonçait grandes joies ; et la bonne Gritte se promettait de l'agrément depuis quatre heures jusqu'à huit, car pour un tel jour on retardait jusque-là le couvre-feu, que nous appelons aujourd'hui la cloche de retraite.

Malheureusement, au retour de la messe, Egidius qui n'oubliait rien, se rappela que la veille il avait mené, avec ses garçons, plusieurs charrettes de fumier, sur le chemin des Bons-Hommes, dans un champ qu'il voulait labourer le lendemain pour y semer du seigle. Il fallait disperser avec soin tous les tas d'engrais qui, répandus ainsi et couvrant toute la surface du champ, devaient l'échauffer et le rendre fertile. C'était la besogne de Marguerite ; la pauvre fille songeait aux moyens qui pourraient encore relever sa toilette pour la fête, quand son maître l'appela.

— Allons, Gritte, dit-il, tu prendras ta fourche et tu iras répandre le fumier dans

le champ de Saint-Gilles. Quand ce sera fait, tu reviendras à la fête.

Marguerite ne répliqua rien. Mais pour la première fois l'idée du travail l'affligea. Elle ôta tristement sa cornette à pointe de fine toile, son jupon de drap rouge, mit une cotte de grosse toile et des sabots, pauvre fille ! elle prit sa fourche et partit. En arrivant au champ, adieu la fête ! Elle calcula rapidement l'ouvrage qu'elle avait à faire, et reconnut qu'il ne pouvait être achevé qu'à la nuit noire. Son cœur se serra. Elle n'en commença pas moins en soupirant sa triste et pénible besogne.

Il y avait une heure qu'elle se hâtait, sans pouvoir se consoler ; elle apercevait avec chagrin, sur la route, les bonnes gens de Paris qui se rendaient joyeusement à la fête, et gémissait de penser qu'elle n'y paraîtrait pas, lorsqu'elle vit venir à elle un petit homme qui semblait vouloir lui parler. Il était fait un peu de travers et marchait en se balançant. Ses pieds étaient enfermés dans des bottes noires. Il avait un haut de chausses écarlate, un pourpoint gris taillé à la bourgeoise avec les basques continues, un chaperon à deux cornes de même couleur. Si ce chaperon eût été jaune, il eût ressemblé de loin à celui des fous de la Bazoche. A mesure que le petit homme s'approchait, Marguerite le considérait avec plus d'étonnement. C'était une figure qu'elle n'avait jamais vue, une tête énorme, un visage pâle comme les murailles, sur lequel dominait un long nez qui tournait évidemment sa pointe à gauche. Les mains de l'homme étaient cachées dans de grands gantelets noirs. Il s'arrêta devant la jeune fille, et faisant un sourire qui avait quelque chose de singulier.

— Eh ! mais, ma fille, dit-il, vous voilà bien occupée, pour un dimanche ?

— C'est vrai, messire : mais il y a dispense de vêpres, aux travaux des champs.

— Il y a sans doute aussi dispense de la fête qui va être si animée et si gaie ?

— Oh ! pardon, messire. Mais je ne suis pas ma maîtresse. Il faut que je fasse tout le champ.

— Vous n'aurez pas fini au coucher du soleil. Si vous vouliez faire un marché avec moi, j'ai là dans le bois des camarades ; nous vous aiderions tous ; et dans un instant vous pourriez retourner au Point du jour.

— Eh ! quel marché, messire, voulez-vous qu'une pauvre fille fasse avec vous ?

Il y avait de l'inquiétude dans la parole de Marguerite, et un sourire sardonique sur les lèvres pâles du petit homme.

— Le marché ne vous gênera guère, reprit-il ; je demande seulement que vous me donniez demain matin la première botte que vous lierez à votre réveil.

— Oh ! si ce n'est que cela, je vous le promets de bon cœur.

Elle n'eut pas plutôt dit ce mot que le petit homme siffla ; aussitôt une troupe de nains bizarres sortit du bois voisin. Il s'en trouvait un pour chaque tas de fumier. Ils se mirent rapidement à l'ouvrage ; et de leurs

pieds et de leurs mains ils opérèrent si vivement, qu'en peu de minutes tout le fumier fut répandu, avec symétrie. Après quoi ils se retirèrent; autant en fit le petit homme, qui dit à Marguerite, en la quittant brusquement :

—Vous voyez qu'un peu d'aide fait grand bien !

La jeune servante resta un moment consternée de ce qui venait de se passer sous ses yeux ? Était-ce un homme, était-ce un esprit qui l'avait obligée si merveilleusement ? Elle se ressouvint de tous les contes dont on l'entretenait aux longues veillées du manoir, lorsqu'on file le chanvre et la laine dans les soirées d'hiver. Souvent on lui avait dit qu'il y avait des lutins, des farfadets, et d'autres bons démons qui se plaisaient à rendre d'utiles services aux gens en peine. Elle avait refusé de le croire ; elle ne pouvait plus en douter, à moins que, cependant, le petit homme et ses camarades ne fussent une compagnie de farceurs, comme il y en avait quelquefois dans le Paris d'alors, qui jouaient des moralités (comédies du temps), qui disaient la bonne aventure, escamotaient et chantaient, faisaient souvent de bons tours et parfois se plaisaient à étonner gracieusement par quelque subite obligeance.

—Quoi qu'il en soit, dit-elle, ce bonhomme s'est contenté de peu ; et je puis tranquillement me réjouir ma pleine soirée.

Elle s'en retourna, sans pouvoir bannir pourtant les flots de pensées qui venaient l'assaillir : — Pourquoi le petit homme lui avait-il demandé la première botte qu'elle lierait le lendemain ? et qu'en voulait-il faire ? Puis elle se répondait à elle-même : — C'est sûrement une plaisanterie.

En rentrant au manoir, elle n'y trouva plus personne. Tout le monde était parti pour la fête, à l'exception d'un vieux serviteur, qui ne pouvait plus marcher, et qui gardait le logis avec deux chiens solides. Elle se hâta de remettre sa coiffe et sa jupe des dimanches, ses bas jaunes et ses souliers. Elle arriva au moment où les réjouissances commençaient.

Depuis deux bonnes heures, Marguerite n'était plus qu'au plaisir ; il semblait même qu'elle eût complètement oublié son aventure du champ, quand son maître crut la reconnaître. Il se frotta les yeux, s'approcha, et vit qu'il ne s'était pas trompé. Un air sévère contracta sur le champ tous les traits de sa figure. Il appela la jeune fille, qui vint aussitôt.

—Eh bien ! Gritte, dit-il d'une voix austère, et l'ouvrage ?

—Il est fait, messire Egidius.

—Fait ! tu aurais fait en une heure ce qu'un homme ferait à peine en une demi-journée !

—S'il faut vous dire tout, messire, j'ai eu un peu d'assistance....

Et la servante conta ce qui lui était arrivé.

Le gentilhomme surpris ne répliqua pas un mot ; mais croyant que Gritte le trompait et qu'elle avait laissé sa besogne à moitié faite, il courut à son champ, fit une exclamation de grand étonnement et s'en revint émerveillé.

—Ma fille, dit-il à Marguerite en l'appelant de nouveau, le diable est fin ; c'est à lui que nous avons à faire.

La servante pâlit.

—Allons trouver le curé de Boulogne, reprit Egidius ; lui seul peut nous tirer de là.

Le vieil homme et la jeune fille se rendirent, sans perdre un instant, au presbytère ; Marguerite expliqua la chose au bon curé.

—Vous avez été bien avisés de me venir trouver, dit-il ; car vous étiez en péril. Mais rassurez-vous. Quoique Satan soit bien rusé, il trouve encore assez souvent plus rusé que lui. Il vous a fait promettre la première botte que vous lieriez demain matin à votre lever ; ayez soin, aussitôt que vous serez éveillée, de vous rendre à la grange, d'y lier une botte de paille et de la jeter à l'homme qui viendra. Mais évitez sur toutes choses de serrer le cordon de votre jupe, ou votre bonnet ou vos jarretières ; car alors vous seriez vous-même la botte qui lui appartient.... Allez, mon enfant, vous en serez quitte pour un moment de frayeur.

Marguerite et son maître remercièrent le curé et s'en retournèrent au manoir. La jeune fille ne songeait plus à la fête ; elle passa la soirée en prières et la nuit sans dormir. Dès que le jour parut, elle se leva, sans lier son jupon, ni rien qui touchât à son corps, et se rendit à la grange, où elle vit entrer en silence, un instant après elle, celui qui la veille lui avait rendu un si dangereux service.

Il n'avait changé ni de forme, ni de costume. Mais son teint paraissait plus pâle encore ; ses yeux étincelaient ; ses lèvres tremblaient d'inquiétude. Dans un mouvement qu'il fit, son chaperon s'abattit par derrière ; la servante alors remarqua deux petites cornes parmi ses cheveux crépus. Elle frissonna, lia en tremblant une botte de paille, et la jeta au monstre, qui la saisit en grinçant des dents. Il hurla, bondit sur lui-même, sortit par un trou qu'il fit au toit de la grange ; et Marguerite alla s'habiller.

On dit que le champ où les démons avaient travaillé produisit abondamment ; car le travail est toujours fécond, de quelque main qu'il vienne.

On ajoute que le trou de la grange, qui à présent n'existe plus, ne put jamais se réparer.

On dit encore que le diable, embarrassé de sa botte de paille, vint pour la vendre à Paris. Il espérait qu'ayant passé par ses griffes, sa botte de paille ferait mourir les vaches qui la mangeraient et pousserait les fermiers à quelque blasphème. Mais il avait si mauvaise mine que jusqu'au soir, il ne trouva personne qui voulût l'acheter. Il la broya de colère et en jeta les débris dans les égouts de la capitale qui depuis lors puent toujours. *Voy. GRANGE DU DIABLE.*

Voici d'autres histoires qui font voir qu'on a pris souvent pour le diable des gens qui n'étaient pas de l'autre monde.

Un marchand breton s'embarqua pour le commerce des Indes, et laissa à sa femme le

soin de sa maison. Cette femme était sage ; le mari ne craignit pas de prolonger le cours de son voyage et d'être absent plusieurs années. Or, un jour de carnaval, la dame voulant s'égayer un peu donna à ses parents et à ses amis un petit bal qui devait être suivi d'une collation. Lorsqu'on se mit au jeu, un masque habillé en procureur, ayant des sacs de procès à la main, entra et proposa à la dame de jouer quelques pistoles avec elle ; elle accepta le défi et gagna : le masque présentait encore plusieurs pièces d'or, qu'il perdit sans dire mot. Quelques personnes ayant voulu jouer contre lui perdirent ; il ne se laissait gagner que lorsque la dame jouait.

On fit d'injurieux soupçons sur la cause qui l'engageait à perdre. — Je suis le dieu des richesses, dit alors le masque, en sortant de ses poches plusieurs bourses pleines de louis. Je joue tout cela, madame, contre tout ce que vous avez gagné.

La dame trembla à cette proposition et refusa le défi en femme prudente. Le masque lui offrit cet or sans le jouer ; mais elle ne voulut pas l'accepter. Cette aventure commençait à devenir extraordinaire. Une dame âgée, qui se trouvait présente, vint à s'imaginer que ce masque pouvait bien être le diable. Cette idée se communiqua dans l'assemblée, et comme on disait à demi-voix ce qu'on pensait, le masque qui l'entendit se mit à parler plusieurs langues, pour les confirmer dans cette opinion ; puis il s'écria tout à coup qu'il était venu de l'autre monde pour venir prendre une dame qui s'était donnée à lui, et qu'il ne quitterait point la place qu'il ne se fût emparé d'elle, quelque obstacle qu'on voulût y apporter...

Tous les yeux se fixèrent sur la maîtresse du logis. Les gens crédules étaient saisis de frayeur, les autres à demi épouvantés ; la dame de la maison se mit à rire. Enfin le faux diable leva son masque, et se fit reconnaître pour le mari. Sa femme jeta un cri de joie en le reconnaissant. J'apporte avec moi l'opulence, dit-il. Puis se tournant vers les joueurs : Vous êtes des dupes, ajouta-t-il ; apprenez à jouer.

Il leur rendit leur argent, et la fête devint plus vive et plus complète.

Un vieux négociant des États-Unis, retiré du commerce, vivait paisiblement de quelques rentes acquises par le travail. Il sortit un soir pour toucher douze cents dollars qui lui étaient dus. Son débiteur, n'ayant pas davantage pour le moment, ne lui paya que la moitié de la somme. En rentrant chez lui, il se mit à compter ce qu'il venait de recevoir. Mais pendant qu'il s'occupait de ce soin, il entend quelque bruit, lève les yeux, et voit descendre de sa cheminée dans sa chambre le diable en personne. Il était en costume : tout son corps couvert de poils rudes et noirs, avait six pieds de haut. De grandes cornes surmontaient son front, accompagnées d'oreilles pendantes ; il avait des pieds fourchus, des griffes au lieu de mains, une queue, un museau comme on n'en voit point, et des yeux comme on n'en voit guère.

A la vue de ce personnage, le vieux marchand eut le frisson. Le diable s'approcha et lui dit : Il faut que tu me donnes sur l'heure douze cents dollars, si tu ne veux pas que je t'emporte en enfer.

Hélas ! répondit le négociant, je n'ai pas ce que vous demandez...

Tu mens, interrompit brusquement le diable ; je sais que tu viens de les recevoir à l'instant.

Dites que je devais les recevoir ; mais on ne m'en a pu donner que six cents. Si vous voulez me laisser jusqu'à demain, je promets de vous compter la somme...

Eh bien ! ajouta le diable, après un moment de réflexion, j'y consens ; mais que demain, à dix heures du soir, je trouve ici les douze cents dollars, ou je t'entraîne sans miséricorde. Surtout que personne, si tu tiens à la vie, ne soit instruit de notre entrevue.

Après avoir dit ces mots, le diable sortit par la porte.

Le lendemain matin, le négociant, qui était de bonne pâte, comme on voit, alla trouver un vieil ami, et le pria de lui prêter six cents dollars. Son ami lui demanda s'il en était bien pressé ? Oh ! oui, très-pressé ; il me les faut avant la nuit. Il y va de ma parole et peut-être d'autre chose.

Mais n'avez-vous pas reçu hier une somme ? J'en ai disposé.

Cependant je ne vous connais aucune affaire qui nécessite absolument de l'argent.

Je vous dis qu'il y va de ma vie...

Le vieil ami, étonné, demande l'éclaircissement d'un pareil mystère. On lui répond que le secret ne peut se trahir. — Considérez, dit-il au négociant effaré, que personne ne nous écoute ; dites-moi votre affaire : je vous prêterai les six cents dollars.

Sachez donc que le diable est venu me voir ; qu'il faut que je lui donne douze cents dollars ce soir, et que je n'en ai que six cents.

L'ami ne répliqua plus ; il savait l'imagination de ce pauvre ami facile à effrayer. Il tira de son coffre la somme qu'on lui demandait, et la prêta de bonne grâce ; mais à huit heures du soir, il se rendit chez le vieux marchand.

Je viens vous faire société, lui dit-il, et attendre avec vous le diable, que je ne serai pas fâché de voir.

Le négociant répondit que c'était impossible, ou qu'ils s'exposeraient à être emportés tous les deux. Après des débats, il permit que son ami attendît l'événement dans un cabinet voisin.

A dix heures précises ; un bruit se fait entendre dans la cheminée : le diable paraît, dans son costume de la veille. Le vieillard se mit en tremblant, à compter les écus. En même temps, l'homme du cabinet entra. Es-tu bien le diable ? dit-il à celui qui demandait de l'argent...

Puis, voyant qu'il ne se pressait pas de répondre, et que son ami frissonnait, grelottait et tremblottait, il tira de sa poche deux longs

pistolets, et, les présentant à la gorge du diable, il ajouta :

— Je veux savoir si tu es à l'épreuve du feu...

Le diable recula, et chercha à gagner la porte.

— Fais-toi connaître bien vite, ou tu es mort...

Le démon se hâta de se démasquer et de mettre bas son costume infernal. On trouva, sous ce déguisement, un voisin du bon marchand, qui faisait quelquefois des dupes et qu'on n'avait pas encore soupçonné. Il fut jugé comme escroc, et le négociant apprit par là que le diable n'est pas le seul qui soit disposé à nous nuire.

Nous nous représentons souvent le diable comme un monstre noir : les nègres lui attribuent la couleur blanche. Au Japon, les partisans de la secte de Sintos sont persuadés que le diable n'est que le renard. En Afrique le diable est généralement respecté. Les nègres de la Côte-d'Or n'oublient jamais, avant de prendre leurs repas, de jeter à terre un morceau de pain qui est destiné pour le mauvais génie. Dans le canton d'Auté, ils se le représentent comme un géant d'une prodigieuse grosseur, dont la moitié du corps est pourrie, et qui cause infailliblement la mort par son attouchement ; ils n'oublient rien de ce qui peut détourner la colère de ce monstre. Ils exposent de tous côtés des mets pour lui.

Presque tous les habitants pratiquent une cérémonie bizarre et extravagante, par laquelle ils prétendent chasser le diable de leurs villages : huit jours avant cette cérémonie, on s'y prépare par des danses et des festins ; il est permis d'insulter impunément les personnes même les plus distinguées. Le jour de la cérémonie arrivé, le peuple commence dès le matin, à pousser des cris horribles ; les habitants courent de tous côtés comme des furieux, jetant devant eux des pierres et tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains ; les femmes furètent dans tous les coins de la maison, et récupèrent toute la vaisselle, de peur que le diable ne se soit fourré dans une marmite ou dans quelque autre ustensile. La cérémonie se termine quand on a bien cherché et qu'on s'est bien fatigué ; alors on est persuadé que le diable est loin.

Les habitants des îles Philippines se vantent d'avoir des entretiens avec le diable. Ils racontent que quelques-uns d'entre eux, ayant hasardé de parler seuls avec lui, avaient été tués par ce génie malfaisant : aussi se rassemblent-ils en grand nombre lorsqu'ils veulent conférer avec le diable.

Les insulaires des Maldives mettent tout en usage lorsqu'ils sont malades pour se rendre le diable favorable. Ils lui sacrifient des coqs et des poules.

Le diable nous est singulièrement dépeint, par le pape saint Grégoire, dans sa Vie de saint Benoît. Un jour que le saint allait dire ses prières à l'oratoire de Saint-Jean, sur le mont Cassin, il rencontra le diable sous la forme d'un vétérinaire, avec une fiole d'une

main et un licou de l'autre. Le texte disait : *in mulomedici specie* ; par l'introduction d'une virgule qui décompose le mot : *in mulo, medici specie*, un copiste fit du diable ainsi déguisé un docteur monté sur sa mule, comme cheminaient les docteurs en médecine avant l'invention des carrosses ; et un tableau de cet épisode ayant été exécuté d'après ce texte corrompu, Satan a été souvent représenté avec la robe doctorale et les instruments de la profession en croupe sur sa monture.

Une autre fois, on dénonça à saint Benoît la conduite légère d'un jeune frère, appartenant à l'un des douze monastères affiliés à la règle du réformateur. Ce moine ne voulait ou ne pouvait prier avec assiduité ; à peine s'était-il mis à genoux, qu'il se levait et allait se promener. Saint Benoît ordonna qu'on le lui amenât au mont Cassin ; et là, lorsque le moine, selon son habitude, interrompit ses devoirs et sortit de la chapelle, le saint vit un petit diable noir qui le tirait de toutes ses forces par le pan de sa robe.

Parmi les innombrables épisodes de l'histoire du diable dans les Vies des Saints, quelques-uns sont plus comiques, quelques autres plus pittoresques. Saint Antoine vit Satan dresser sa tête de géant au-dessus des nuages, et étendre ses larges mains pour intercepter les âmes des morts qui prenaient leur vol vers le ciel. Parfois le diable est un véritable singe, et sa malice ne s'exerce qu'en espiègleries. C'est ainsi que, pendant des années, il se tint aux aguets pour troubler la piété de sainte Gudule. Toutes ses ruses avaient été vaines, lorsqu'enfin il se résolut à un dernier effort. C'était la coutume de cette noble et chaste vierge de se lever au chant du coq et d'aller prier à l'église, précédée de sa servante portant une lanterne. Que fit le père de toute malice ? il éteignit la lanterne en soufflant dessus. La sainte eut recours à Dieu, et, à sa prière, la mèche se ralluma, miracle de la foi qui suffit pour renvoyer le malin honteux et confus.

Il n'est pas sans exemple que le diable se laisse tromper par les plus simples artifices, et une équivoque suffit souvent pour le rendre dupe dans ses marchés avec les sorciers : comme lorsque Nostradamus obtint son secours à condition qu'il lui appartiendrait tout entier après sa mort, soit qu'il fût enterré dans une église, soit qu'il fût enterré dehors. Mais Nostradamus ayant ordonné par testament que son cercueil fût déposé dans la muraille de la sacristie, son corps y repose encore, et il n'est ni dans l'église, ni dehors.

Le vieil Heywood a rédigé en vers une nomenclature curieuse de tous les petits démons de la superstition populaire : il y comprend les farfadets, les follets, les alfs ou elfs, les Robin Goodfellows, et ces lutins que Shakespeare a donnés pour sujets à Oberon et à Titania. On a prouvé que le roi ou la reine de féerie n'est autre que Satan lui-même, n'importe son déguisement. C'était donc un démon que ce Puck qui eut longtemps son domicile chez les dominicains de Schwerin dans le Mecklembourg. — Malgré les tours

qu'il jouait aux étrangers qui venaient visiter le monastère, Puck, soumis aux moines, était pour eux un bon serviteur. Sous la forme d'un singe, il tournait la broche, tirait le vin, balayait la cuisine. Cependant, malgré tous ces services, le religieux à qui nous devons la *Veridica relatio de damonio Puck* ne reconnaît en lui qu'un esprit malin. Le Puck de Schwerin recevait pour ses gages deux pots d'étain et une veste bariolée de grelots en guise de boutons.

Le moine Rush de la légende suédoise, et Bronzet, de l'abbaye de Montmajor, près d'Arles, sont encore Puck sous d'autres noms. On le retrouve en Angleterre sous la forme de Robin Goodfellow ou de Robin Hood (Robin des bois), le fameux bandit de la forêt de Sherwood ayant reçu ce surnom à cause de sa ressemblance avec ce diable populaire. Enfin Robin Hood est aussi le *Red Cap* d'Ecosse, et le diable saxon Hodeken, ainsi appelé de l'hoodiwen, ou petit chaperon rouge qu'il porte en Suède lorsqu'il y apparaît sous la forme du Nisse ou Nissegodreng. — Puck, en Suède, se nomme Nissegodreng (ou Nisse le bon enfant), et vit en bonne intelligence avec Tomtegobbe, ou le Vieux du Grenier, qui est un diable de la même classe. On trouve Nissegodreng et Tomtegobbe dans presque toutes les fermes, complaisants et dociles si on les traite avec douceur, mais irascibles et capricieux : malheur à qui les offense !

Dans le royaume voisin, en Danemark, les Pucks ont un rare talent comme musiciens. Il existe une certaine danse appelée la gigue du roi des Elfs, bien connue des ménestriers de campagne, et qu'aucun d'eux n'oserait exécuter. L'air seul produit le même effet que le cor d'Oberon : à peine la première note se fait-elle entendre, vieux et jeunes sont forcés de sauter en mesure ; les tables, les chaises et les tabourets de la maison commencent à se briser, et le musicien imprudent ne peut rompre le charme qu'en jouant la même danse à rebours sans déplacer une seule note, ou bien en laissant approcher un des danseurs involontaires assez adroit pour passer derrière lui et couper toutes les cordes du violon par-dessus son épaule.

Les noms des esprits de cette classe sont très-significatifs : de *Gob* le vieillard, devenu un nom du diable, les Normands semblent avoir fait *Gobelin* (1). Voyez ce mot. Voyez aussi FAUST, DRAME, PACTES, etc.

On a publié à Amsterdam une *Histoire du diable*, 2 vol. in-12, qui est une espèce de mauvais roman, où les aventures du diable sont plus que médiocrement accommodées à la fantaisie de l'auteur. M. Frédéric Soulié a prodigué, dans les *Mémoires du Diable*, beaucoup de talent à faire un livre, qui aurait pu être fort singulier et fort piquant, si l'auteur avait respecté les mœurs. Voy. DÉMONS.

DIABLE DE MER. — « Grand bruit parmi

(1) Essai sur les traditions populaires, publié dans le *Quarterly review*.

(2) L'abbé de Choisy, Relation de l'ambassade de Siam.

matelots ; on a crié tout d'un coup : *Voilà le diable, il faut l'avoir*. Aussitôt tout s'est réveillé, tout a pris les armes. On ne voyait que piques, harpons et mousquets ; j'ai couru moi-même pour voir le diable, et j'ai vu un grand poisson qui ressemble à une raie, hors qu'il a deux cornes comme un taureau. Il a fait quelques caracoles, toujours accompagné d'un poisson blanc qui, de temps en temps, va à la petite guerre, et vient se remettre sous le diable. Entre ses deux cornes, il porte un petit poisson gris, qu'on appelle le pilote du diable, parce qu'il le conduit, et le pique quand il voit du poisson ; et alors le diable part comme un trait. Je vous conte tout ce que je viens de voir (2). »

DIAMANT. — La superstition lui attribuait des vertus merveilleuses contre le poison, la peste, les terreurs paniques, les insomnies, les prestiges et les enchantements. Il calmait la colère et entretenait l'union entre les époux, ce qui lui avait fait donner le nom de pierre de réconciliation. Il avait en outre cette propriété talismanique de rendre invincible celui qui le portait, pourvu que sous la planète de Mars, la figure de ce dieu, ou celle d'Hercule surmontant l'hydre, y fût gravée. On a été jusqu'à prétendre que les diamants en engendraient d'autres ; et Ruérus parle sérieusement d'une princesse de Luxembourg qui en avait d'héritaires, qui en produisaient d'autres en certains temps (3). — Enfin les savants du seizième siècle croyaient qu'on pouvait amollir le diamant avec du sang de bouc (4).

DIAMBILICHE, nom du diable dans l'île de Madagascar. Il y est plus révérend que les dieux mêmes : les prêtres lui offrent les prémices de tous les sacrifices.

DIDIER, imposteur bordelais du sixième siècle, qui parut vers ce temps-là dans la ville de Tours. Il se vantait de communiquer avec saint Pierre et saint Paul ; il assurait même qu'il était plus puissant que saint Martin, et se disait égal aux apôtres. Ayant su gagner le peuple, on lui amenait de tous côtés des malades à guérir ; et voici, par exemple, comment il traitait les paralytiques.

Il ordonnait qu'on étendît le malade à terre, puis il lui faisait tirer les membres si fort que quelquefois il en mourait ; s'il guérissait, c'était un miracle.

Didier n'était pourtant qu'un magicien et un sorcier, comme dit Pierre Delancre ; car si quelqu'un disait du mal de lui en secret, il le lui reprochait lorsqu'il le voyait ; ce qu'il ne pouvait savoir que par le moyen du démon qui lui allait révéler tout ce qui se passait. Pour mieux tromper le public, il avait un capuchon et une robe de poil de chèvre. Il était sobre devant le monde ; mais lorsqu'il se retrouvait en son particulier, il mangeait tellement qu'un homme n'aurait pu supporter la viande qu'il avalait. Enfin ses fourberies ayant été découvertes, il fut ar-

(3) Incrédulité et mécréance du sortilège, etc., traité 8, p. 37.

(4) Erasme, Discours sur l'enfant Jésus.

rété et chassé de la ville de Tours ; et on n'entendit plus parler de lui.

DIDRON, savant archéologue qui a publié récemment une curieuse *Histoire du diable*.

DIDYME. — Voyez POSSÉDÉES DE FLANDRE.

DIÉMATS. — Petites images chargées de caractères que les guerriers de l'île de Java portent comme des talismans, et avec lesquelles ils se croient invulnérables : persuasion qui ajoute à leur intrépidité.

DIGBY, fou et imposteur, connu sous le nom du Docteur Sympathique. Il avait le secret d'une poudre sympathique avec laquelle il guérissait les malades sans les voir, et donnait la fièvre aux arbres. Cette poudre composée de rognures d'ongles, d'urine ou de cheveux du malade, et placée dans un arbre, communiquait, disait-il, la maladie à l'arbre (1).

DINDARTE (MARIE), jeune sorcière de dix-sept ans, qui confessa avoir été souvent au sabbat. Quand elle se trouvait seule et que les voisines étaient déjà parties ou absentes, le diable lui donnait un onguent dont elle se frottait, et sur-le-champ elle se transportait par les airs. Elle voyageait ainsi la nuit du 27 septembre 1609 ; on l'aperçut et on la prit le lendemain. Elle confessa aussi avoir mené des enfants au sabbat, lesquels se trouvèrent marqués de la marque du diable (2). Voy. SABBAT.

DINDONS. — On a dit long-temps que les dindons nous ont été apportés des Indes par les pères jésuites ; c'est pourtant une erreur. Les poules d'Inde furent apportées en Grèce l'an du monde 3559, comme le prouvent les marbres d'Arundel, et elles se naturalisèrent en Béotie. Aristote a même décrit l'*Histoire physique et morale des dindons* ; les Grecs les appelaient méléagrides, parce qu'ils avaient été introduits dans leur pays par le roi Méléagre. Ils étaient fréquents chez les Romains ; mais leur race, par la suite, devint plus rare en Europe, et on les montrait comme des bêtes curieuses au commencement du seizième siècle. Les premiers qu'on vit en France y furent apportés par Jacques Cœur, en 1450. Améric Vespuce ne les fit connaître que cinquante-quatre ans après. On en attribua ensuite l'importation aux jésuites, parce qu'ils en envoyèrent beaucoup en Europe (3).

DINSCOPS, sorcière et sibylle du pays de Clèves, dont parle Bodin en son quatrième livre. Elle ensorcelait et maléficiait tous ceux vers qui elle étendait la main. On la brûla ; et quand sa main sorcière et endiablée fut bien cuite, tous ceux qu'elle avait frappés de quelque mal revinrent en santé.

DIOCLÉTIEN. N'étant encore que dans les grades inférieurs de l'armée, il réglait un jour ses comptes avec une cabaretière de Tongres, dans la Gaule Belgique. Comme cette femme, qui était druidesse, lui reprochait d'être avare : « Je serai plus généreux, lui dit-il en riant, quand je serai empereur. — Tu le seras, répliqua la druidesse, quand

tu auras tué un sanglier. » Dioclétien, étonné, sentit l'ambition s'éveiller dans son âme, et chercha sérieusement à presser l'accomplissement de cette prédiction, qui nous a été conservée par Vopiscus. Il se livra particulièrement à la chasse du sanglier. Cependant il vit plusieurs princes arriver au trône sans qu'on songeât à l'y élever ; et il disait sans cesse : « Je tue bien les sangliers ; mais les autres en ont le profit. » Il avait été consul, et il occupait des fonctions importantes. Quand Numérien eut été tué par son beau-père, Arrius Aper, toutes les espérances de Dioclétien se réveillèrent : l'armée le porta au trône. Le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut de tuer lui-même, de son épée, le perfide Aper, dont le nom est celui du sanglier, en s'écriant qu'il venait enfin de tuer le sanglier fatal. — On sait que Dioclétien fut ensuite un des plus grands persécuteurs de l'Eglise.

DIOGRES. Voy. CHAPELLE DU DAMNÉ.

DIODORE DE CATANE, sorcier et magicien, dont le peuple de Catane garda long-temps le souvenir. C'était le plus grand magicien de son temps ; il fascinait tellement les personnes qu'elles se persuadaient être changées en bêtes : il faisait voir en un instant, aux curieux, ce qui se passait dans les pays les plus éloignés. Comme on l'eût arrêté en qualité de magicien, il voulut se faire passer pour faiseur de miracles. Il se fit donc transporter, par le diable, de Catane à Constantinople, et de Constantinople à Catane en un seul jour, ce qui lui acquit tout d'un coup, parmi le peuple, une grande réputation ; mais ayant été pris, malgré son habileté et sa puissance, on le jeta en un four ardent où il fut brûlé (4).

DION DE SYRACUSE. Etant une nuit couché sur son lit, éveillé et pensif, il entendit un grand bruit et se leva pour voir ce qui pouvait le produire. Il aperçut au bout d'une galerie une femme de haute taille, hideuse comme les Furies, qui balayait sa maison. Il fit appeler aussitôt ses amis et les pria de passer la nuit auprès de lui. Mais le spectre ne reparut plus. Quelques jours après le fils de Dion se précipita d'une fenêtre et se tua. Sa famille fut détruite en peu de temps, et, « par manière de dire, ajoute Leloyer, balayée et exterminée de Syracuse, comme la Furie, qui n'était qu'un diable, avait semblé l'en avertir par le balai. »

DIONYSIO DAL BORGO, astrologue italien qui professait la théologie à l'université de Paris au treizième siècle. Villani conte (livre X) qu'il prédit juste la mort de Castruccio, tyran de Pistoie.

DIOPITE, bateleur, né à Locres, qui, après avoir parcouru la Grèce, se présenta sur le théâtre de Thèbes pour y faire des tours. Il avait sur le corps deux peaux de bouc, l'une remplie de vin, et l'autre de lait, par le moyen desquelles il faisait sortir de ces deux liqueurs

(1) Charlatans célèbres, de M. Gourié, t. I, p. 263.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. IV, p. 117.

(3) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. III, p. 37.

(4) Leloyer, Histoire des spectres et apparitions des esprits, liv. III, ch. viii, p. 316.

par sa bouche, si bien qu'on l'a mis au rang des sorciers (1).

DISCOURS. *Discours des esprits follets*, publié dans le *Mercure galant* de 1680. — *Discours épouvantable d'une étrange apparition de démons en la maison d'un gentilhomme, en Silésie*, in-8°, Lyon, par Jean Gazeau, 1609, brochure de 7 pages. — *Discours sur la vanité des songes, et sur l'opinion de ceux qui croient que ces sont des pressentiments*. Voy. **SONGES**, etc.

DISPUTES. L'abominable Henri VIII avait une telle passion pour l'argumentation, qu'il ne dédaigna pas d'argumenter avec un pauvre argumentateur nommé Lambert. Une assemblée extraordinaire avait été convoquée à Westminster pour juger des coups. Le roi, voyant qu'il avait affaire à forte partie, et ne voulant pas avoir le dernier, donna à Lambert le choix d'être de son avis ou d'être pendu. C'est ainsi qu'un dey d'Alger, faisant un cent de piquet avec son vizir, lui disait : « Joue cœur, ou je t'étrangle. » Lambert ne joua pas cœur; il fut étranglé.

DIVES. Les Persans nomment ainsi les mauvais génies; ils en admettent de mâles et de femelles, et disent qu'avant la création d'Adam, Dieu créa les *Dives* ou génies mâles, et leur confia le gouvernement du monde pendant sept mille ans; après quoi, les *Péris* ou génies femelles leur succédèrent, et prirent possession de l'univers pour deux autres mille ans, sous l'empire de Gian-ben-Gian, leur souverain; mais ces créatures étant tombées en disgrâce pour leur désobéissance, Dieu envoya contre eux Éblis, qui, étant d'une plus noble nature, et formé de l'élément du feu, avait été élevé parmi les anges. Éblis, chargé des ordres divins, descendit du ciel, et fit la guerre contre les Dives et les Péris, qui se réunirent pour se défendre; Éblis les défit et prit possession de ce globe, lequel n'était encore habité que par des génies. Éblis ne fut pas plus sage que ses prédécesseurs; Dieu, pour abattre son orgueil, fit l'homme, et ordonna à tous les anges de lui rendre hommage. Sur le refus d'Éblis, Dieu le dépouilla de sa souveraineté et le maudit. Ce ne sont là, comme on voit, que des altérations de l'Écriture sainte.

DIVINATION. Nous trouvons dans Cicéron (*de Divinatione*, lib. I) ce que nous devons penser de la divination chez les anciens. Nous reproduisons ce court exposé, en nous servant de la traduction de Regnier-Desmarais.

« C'est une opinion aussi ancienne que les siècles les plus reculés, et qui n'est pas moins reçue du peuple romain que des autres nations, qu'il y a une *divination* parmi les hommes, c'est-à-dire un pressentiment et une connaissance des choses futures. Et si cela est, il faut avouer que la nature humaine jouit par là d'un grand et noble avantage qui l'approche fort de la nature divine. C'est pourquoi, lorsque du mot de divinité nous avons formé celui de divination, nous avons en cela bien mieux rencontré que les Grecs, qui n'ont exprimé la même prérogative que par un mot qui, selon Platon, dérive de celui

(1) Leloyer, Hist. des spectres, etc., liv. I, p. 63.

de fureur. Ce qui est indubitable, c'est qu'il n'y a aucune nation dans le monde, ni si polie et si savante, ni si barbare et si peu cultivée, qui ne croie qu'il y a des signes de l'avenir, et des gens qui le connaissent et qui le prédisent.

« Pour remonter jusqu'à la source de cette opinion, comme les Assyriens qui habitent de vastes plaines, d'où ils découvrent le ciel de toutes parts, ont les premiers observé le cours des astres, ils ont été aussi les premiers qui ont appris à la postérité les effets qu'ils ont cru leur devoir attribuer. Et les Chaldéens, ainsi nommés, non à cause de leur profession, mais à cause de la Chaldée, province de l'Assyrie, passent pour avoir été les premiers de tous les Assyriens qui, en observant continuellement le cours des astres, aient fait de leurs observations une science par laquelle ils prétendent pouvoir prédire à chacun ce qui lui doit arriver, et quelle destinée lui est préparée dès sa naissance.

« On tient que les Egyptiens ont eu la même science, et qu'ils l'ont acquise par une longue suite de siècles presque innombrables. Les provinces de Cilicie, de Pisidie et de Pamphylie, où j'ai commandé comme proconsul, prétendent que par le vol et par le chant des oiseaux, on a des signes indubitables de l'avenir.

« D'ailleurs quelle colonie la Grèce a-t-elle jamais envoyée en Étolie, en Ionie, en Asie, en Sicile, ou en Italie, sans s'être adressée auparavant ou à l'oracle d'Apollon Pythien, ou à celui de Dodone, ou à celui de Jupiter-Ammon? et quelle guerre a-t-elle jamais entreprise, sans avoir consulté les dieux? On ne s'en est pas même tenu à un seul genre de divination: et pour ne rien dire des autres peuples, combien le nôtre n'en a-t-il point mis en usage?

« Premièrement, c'est une tradition constante parmi nous, que Romulus, le père et le fondateur de Rome, non-seulement ne la fonda qu'après avoir pris les auspices; mais qu'il était un très-excellent augure lui-même. Les autres rois après lui se servirent d'augures; et quand les rois eurent été chassés, on ne fit rien à Rome, dans la suite, par autorité publique, ni en paix ni en guerre, sans l'intervention des auspices. Et comme on crut que l'art des aruspices pourrait être d'une grande utilité, tant pour faire réussir les choses sur lesquelles on aurait à consulter les dieux, que pour interpréter les prodiges, et pour en détourner l'effet, tout ce que les Étruriens enseignaient là-dessus, fut aussi mis en pratique, afin qu'il n'y eût aucune sorte de divination qui parût avoir été négligée.

« De plus, parce que l'esprit peut de lui-même, par un mouvement libre, et sans que la raison ni la science y aient part, être agité de deux manières, ou en songe, ou par une espèce de fureur divine; la pensée qu'on eut que les vers de la Sibylle étaient remplis de cette sorte de divination, porta le sénat à choisir dans toute la ville dix personnes, pour en être les interprètes; et souvent il a

eu égard à d'autres prédictions faites par des devins en fureur, telles que furent celles de Cornélius Culléolus, qu'on crut devoir écouter dans le temps de la guerre Octavienne. Il n'a pas même négligé les songes, lorsqu'ils lui ont paru avoir quelque relation au bien de la république; et de notre temps, sur le rapport d'un songe qu'avait fait une certaine Cécilie, fille d'un homme des îles Baléares (1), les consuls Lucius Julius, et Publius Rutilius furent chargés de refaire le temple de Junon conservatrice. Mais selon mon sentiment les anciens dans tout ce qu'ils ont fait en cela, se sont plutôt fondés sur l'événement des choses que sur aucune raison véritable.

« Quant aux philosophes, on a recueilli d'eux divers arguments par lesquels ils ont essayé de prouver qu'il y avait effectivement une divination. Mais Xénophane de Colophon, un des plus anciens d'entre eux niait absolument qu'il pût y en avoir aucune, quoiqu'il ne laissât pas d'admettre des dieux. Tous les autres, hormis Epicure, qui n'a fait que bégayer en parlant de la nature des dieux, ont admis une divination; les uns d'une façon, les autres d'une autre. Car Socrate et ses sectateurs, Zénon, et tous ceux de son école, avec l'ancienne académie, et les peripatéticiens, ont été là-dessus de l'opinion des anciens philosophes, à laquelle Pythagore, qui prétendait même passer pour augure, avait donné avant cela une grande autorité. Démocrite s'est aussi déclaré en plusieurs endroits pour le pressentiment des choses futures : mais Dicéarque peripatéticien, n'a reconnu que deux sortes de divination; l'une par les songes, l'autre par la fureur de l'esprit : après lui Cratippe, avec qui j'ai eu une liaison très-familière, et que je tiens égal aux peripatéticiens les plus fameux, a rejeté aussi toute autre divination que les deux que Dicéarque admettait.

« Comme toutefois les stoïciens les reçoivent presque toutes, parce que Zénon a jeté dans ses écrits je ne sais quelles semences de cette doctrine, que Cléanthe dans la suite a plus étendue, Cratippe, homme d'un esprit ardent et vif, est venu depuis qui a traité en deux livres toute cette matière, outre un livre qu'il a composé des oracles et un autre des songes. Diogène le Babylonien, son disciple, a fait aussi un livre de la divination : Antipater ensuite en a fait deux; et notre ami Possidonius en a fait cinq.

« Mais Panælius maître de Possidonius, et disciple d'Antipater, a été là-dessus d'un sentiment bien différent du leur, et de celui de tous les stoïciens; quoique pourtant il n'ait pas osé nier positivement qu'il y eût une divination; et qu'il se soit contenté de dire qu'il en doutait. Or ce qu'un stoïcien comme lui s'est permis en cela, au grand regret des stoïciens, les stoïciens ne le permettront-ils pas à un académicien; surtout puisqu'ils sont les seuls à qui il paraisse que la même chose que Panælius met en doute, soit plus claire que le jour? Quoi qu'il en

(1) Aujourd'hui Majorque et Minorque.

soit, c'est toujours un grand avantage pour l'académie, d'avoir pour elle le jugement et le témoignage d'un si excellent philosophe.

« Cependant puisque nous cherchons quelle opinion nous devons avoir de la divination; que c'est un sujet sur lequel Carnéade a écrit avec beaucoup de force et de pénétration contre les stoïciens; et qu'il ne faut acquiescer imprudemment, ni à quelque chose de faux, ni à ce qu'on ne connaît pas assez; je crois que nous ne pouvons mieux faire que d'examiner, avec soin, les raisons qu'on allègue de part et d'autre, pour ou contre la divination; car si l'imprudence et l'erreur sont honteuses en toutes sortes de jugements; elles le sont encore principalement, quand il s'agit de juger jusqu'à quel point on doit déférer aux auspices, et à tout ce qui regarde la religion, de peur de tomber ou dans l'impiété, en n'en faisant pas assez d'état, ou dans la superstition, en se laissant aller à une mauvaise crédulité. »

DIVINATIONS. — Il y en a de plus de cent sortes. Voy. ALECTRYOMANCIE, ALPHITOMANCIE, ASTRAGALOMANCIE, ASTROLOGIE, BOTANOMANCIE, CARTOMANCIE, CATOPTROMANCIE, CHIROMANCIE, CRISTALLOMANCIE, CRANOLOGIE, DAPHNOMANCIE, GASTROMANCIE, HYDROMANCIE, LAMPADOMANCIE, MÉTOPOSCOPIE, MIMIQUE, NÉCROMANCIE, ONOMANCIE, ORNITHOMANCIE, PHYSIOGNOMONIE, PYROMANCIE, RABDOMANCIE, THÉOMANCIE, etc., etc., etc.

DOGDO, ou DODO, et encore DODU. — Voy. ZOROASTRE.

DOIGT. — Dans le royaume de Macassar, si un malade est à l'agonie, le prêtre idolâtre lui prend la main et lui frotte doucement le doigt du milieu, afin de favoriser par cette friction un chemin à l'âme, qui sort toujours, selon eux, par le bout du doigt.

Les Turcs mangent habituellement le riz avec les doigts; ils n'emploient pour cela que le pouce, l'index et le médus; ils sont persuadés que le diable mange avec les deux autres doigts.

Dans certaines contrées de la Grèce moderne, on se croit ensorcelé, quand on voit quelqu'un étendre la main en présentant les cinq doigts.

DOIGT ANNULAIRE. — C'est une opinion reçue que le quatrième doigt de la main gauche a une vertu cordiale, que cette vertu vient d'un vaisseau, d'une artère ou d'une veine qui lui est communiquée par le cœur, et, par cette raison, qu'il mérite préférablement aux autres doigts de porter l'anneau. Levinus Lemnius assure que ce vaisseau singulier est une artère, et non pas une veine, ainsi que le prétendent les anciens. Il ajoute que les anneaux qui sont portés à ce doigt influent sur le cœur. Dans les évanouissements il avait coutume de frotter ce doigt, pour tout médicament. Il dit encore que la goutte l'attaque rarement, mais toujours plus tard que les autres doigts, et que la fin est bien proche quand il vient à se nouer.

DOJARTZABAL, jeune sorcière de quinze à seize ans qui confessa, vers 1609, avoir

été menée au sabbat par une autre sorcière, laquelle était détenue en prison (1); ce que celle-ci niait, disant qu'étant attachée à de grosses chaînes de fer et surveillée, elle ne pouvait être sortie de son cachot; et que, si elle en était sortie, elle n'y serait pas rentrée. La jeune personne expliqua toutefois que, comme elle était couchée près de sa mère, cette sorcière l'était venue chercher sous la forme d'un chat..., pour la transporter au sabbat, et que, malgré leurs fers, les sorcières peuvent aller à ces assemblées, bien que le diable n'ait pas moyen de les délivrer des mains de la justice. Elle assura encore que le diable, qui la faisait enlever ainsi d'auprès de sa mère, mettait en sa place une figure qui lui ressemblait. Cette prétendue sorcière, qui n'exerçait probablement qu'une petite vengeance, si elle n'était pas en proie à quelque illusion, ne fut pas châtiée.

DOMFRONT (GUÉRIN DE), fils de Guillaume de Bellême, seigneur de Domfront; ayant trahieusement fait couper la tête à son ennemi endormi chez lui, il fut, dit-on, étouffé par le diable (2).

DOMINGINA-MALETANA, sorcière qui, dans une joute qu'elle fit avec une autre sorcière, sauta sans se blesser, du haut de la montagne de la Rhune, qui borne les trois royaumes de France, d'Espagne et de Navarre, et gagna le prix (3).

DOMITIEN. — Un jour qu'il donnait un festin aux sénateurs de Rome, à l'occasion de son triomphe sur les Daces, Domitien, qui avait de singuliers caprices, les fit entrer dans une salle qu'il avait fait tendre en noir, et qui était éclairée par des lampes sépulcrales. Chaque convive se trouva placé vis-à-vis d'un cercueil, sur lequel il vit son nom écrit... Une troupe d'enfants barbouillés de noir représentaient une danse des ombres infernales. La danse finie, ils se dispersèrent, chacun auprès du convive qu'il devait servir. Les mets furent les mêmes que ceux que l'on offrait aux morts dans les cérémonies funèbres. Un morne silence régnait dans cette assemblée. Domitien parlait seul; il ne racontait que des histoires sanglantes et n'entretenait les sénateurs que de mort. Les convives sortirent enfin de la salle du festin, et furent accompagnés, chacun à leur maison par des hommes vêtus de noir, armés et silencieux. — A peine respiraient-ils, que l'empereur les fit redemander; mais c'était pour leur donner la vaisselle qu'on avait servie devant eux, et à chacun celui de ces petits esclaves qui les avaient servis. C'était bien là un plaisir de tyran.

DOPPET (FRANÇOIS-AMÉDÉE), — membre du conseil des Cinq-Cents, auteur d'un *Traité théorique et pratique du magnétisme animal*; Turin, 1784, un vol. in-8°; d'une *Oraison funèbre de Mesmer, avec son testament*; Genève, 1785, in-8°; d'une *Médecine occulte ou Traité de la magie naturelle et médicinale*, 1786, in-4°.

(1) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. II, p. 101.

(2) Mémoires de Thébaut de Champassais sur la ville de

DOREE (CATHERINE), sorcière du dix-septième siècle, qui fut brûlée vive pour avoir tué son enfant par ordre du diable; elle jetait des poudres et guérissait les ensorcelés en leur mettant un pigeon sur l'estomac.

Barbe Dorée, autre sorcière, était parente de Catherine.

DORMANTS. — L'histoire des sept Dormants est encore plus fameuse chez les Arabes que chez les chrétiens. Mahomet l'a insérée dans son Koran, et les Turcs l'ont embellie.

Sous l'empire de Décus, l'an de notre ère 250, il y eut une grande persécution contre les chrétiens. Sept jeunes gens, attachés au service de l'empereur, ne voulant pas désavouer leur croyance et craignant les supplices, se réfugièrent dans une caverne située à quelque distance d'Ephèse. Par une grâce particulière, ils y dormirent d'un sommeil profond pendant deux cents ans. Les Mahométans assurent que, durant ce sommeil, ils eurent des révélations surprenantes, et qu'ils apprirent en songe tout ce que pourraient savoir des hommes qui auraient employé un pareil espace de temps à étudier assidûment.

Leur chien, ou du moins celui d'un d'entre eux, les avait suivis dans leur retraite; il mit à profit, aussi bien qu'eux, le temps de son sommeil. Il devint le chien le plus instruit du monde.

Sous le règne de Théodose le Jeune, l'an de Notre-Seigneur 450, les sept Dormants se réveillèrent et entrèrent dans la ville d'Ephèse, croyant n'avoir fait qu'un bon somme; mais ils trouvèrent tout bien changé. Il y avait longtemps que les persécutions contre le christianisme étaient finies; des empereurs chrétiens occupaient les deux trônes impériaux d'Orient et d'Occident. Les questions des frères et l'étonnement qu'ils témoignèrent aux réponses qu'on leur fit surprirent tout le monde. Ils contèrent naïvement leur histoire. Le peuple, frappé d'admiration, les conduisit à l'évêque, celui-ci au patriarche et le patriarche à l'empereur. Ses sept Dormants révélèrent les choses du monde les plus singulières, et en prédirent qui ne l'étaient pas moins. Ils annoncèrent entre autres, l'avènement de Mahomet, l'établissement et les succès de sa religion, comme devant avoir lieu deux cents ans après leur réveil.

Quand ils eurent satisfait la curiosité de l'empereur, ils se retirèrent de nouveau dans leur caverne et y moururent tout de bon: on montre encore cette grotte auprès d'Ephèse.

Quant à leur chien Kratim ou Katmir, il acheva sa carrière et vécut autant qu'un chien peut vivre, en ne comptant pour rien les deux cents ans qu'il avait dormi en compagnie de ses maîtres. C'était un animal dont les connaissances surpassaient celles de tous les philosophes, les savants et les beaux-

Domfront.

(3) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. III, p. 210.

esprits de son siècle ; aussi s'empressait-on de le fêter et de le régaler ; et les musulmans le placent dans le paradis de Mahomet, entre l'âne de Balaam et celui qui portait Notre-Seigneur le jour des Rameaux.

Cette historiette a tout l'air d'une contrepartie de la fable d'Epiménides de Crète, qui, s'étant endormi sur le midi dans une caverne en cherchant une de ses brebis égarée, ne se réveilla que quatre-vingt-sept ans après, et se remit à chercher ses brebis comme s'il n'eût dormi qu'un peu de temps.

Delrio parle d'un paysan qui dormit un automne et un hiver sans se réveiller (1).

DOURDANS. — Voy. REVENANTS.

DOURLET (SIMONE). — Voy. POSSÉDÉES DE FLANDRE.

DOUZE, — c'est un nombre heureux. Les apôtres étaient douze, dit Césaire d'Heslerbach, parce que le nombre douze est composé de quatre fois trois, ou de trois fois quatre. Ils ont été élus douze, ajoute-t-il, pour annoncer aux quatre coins du monde la foi de la sainte Trinité. Les douze apôtres, dit-il encore, sont les douze signes du Zodiaque, les douze mois de l'année, les douze heures du jour, les douze étoiles de la couronne de l'épousé. Les douze apôtres sont encore les douze fils de Jacob, les douze fontaines du désert, les douze pierres du Jourdain, les douze bœufs de la mer d'airain, les douze fondements de la Jérusalem céleste.

DRAC. — Voy. OGRES.

DRACONITES ou DRACONTIA. — Pierre fabuleuse que Pline et quelques naturalistes anciens ont placée dans la tête du dragon ; pour se la procurer, il fallait l'endormir avant de lui couper la tête.

DRAGON. — Les dragons ont fait beaucoup de bruit ; et, parce que nous n'en voyons plus, les sceptiques les ont niés : mais Cuvier et les géologues modernes ont reconnu que les dragons avaient existé. C'est seulement une race perdue. C'étaient des sortes de serpents ailés. Philostrate dit que, pour devenir sorciers et devins, les Arabes mangeaient le cœur ou le foie d'un dragon volant.

On montre, auprès de Beyrouth, le lieu où saint Georges tua un monstrueux dragon ; il y avait sur ces lieux, consacrés par le courage de saint Georges, une église qui ne subsiste plus (2).

Il est fait mention de plusieurs dragons dans les légendes ; il est possible que quelques-unes soient des allégories, et que, par le dragon, il faille entendre le démon, que les saints ont vaincu. Le diable, en effet, porte souvent le nom d'*ancien dragon*, et quelquefois il a pris la forme de cet animal merveilleux : c'est ainsi qu'il se montra à sainte Marguerite.

On dit que le dragon, dont parle Possidonius, couvrait un arpent de terre, et qu'il avalait, comme une pilule, un cavalier tout armé ; mais ce n'était encore qu'un petit

(1) Dans les Disquisitions magiques.

(2) Voyage de Monconis, de Thévenot et du P. Goujon.

(3) Voyage dans le Finistère, t. III, p. 112

dragon en comparaison de celui qu'on découvrit dans l'Inde, et qui, suivant Maxime de Tyr, occupait cinq arpents de terrain.

Les Chinois rendent une espèce de culte aux dragons. On en voit sur leurs vêtements, dans leurs livres, dans leurs tableaux. Ils le regardent comme le principe de leur bonheur ; ils s'imaginent qu'il dispose des saisons et fait à son gré tomber la pluie et gronder le tonnerre. Ils sont persuadés que tous les biens de la terre ont été confiés à sa garde, et qu'il fait son séjour ordinaire sur les montagnes élevées.

Le dragon était aussi très-important chez nos aïeux ; et tous nos contes de dragons doivent remonter à une haute antiquité. Voici la chronique du dragon de Niort (3).

Un soldat avait été condamné à mort pour crime de désertion ; il apprit qu'à Niort, sa patrie, un énorme dragon faisait depuis trois mois des ravages, et qu'on promettait bonne récompense à celui qui pourrait en délivrer la contrée. Il se présente ; on l'admet à combattre le monstre, et on lui promet sa grâce s'il parvient à le détruire. Couvert d'un masque de verre et armé de toutes pièces, l'intrépide soldat va à l'autre obscur où se tient le monstre ailé, qu'il trouve endormi. Réveillé par une première blessure, il se lève, prend son essor et vole contre l'agresseur. Tous les spectateurs se retirent, lui seul reste et l'attend de pied ferme. Le dragon tombe sur lui et le terrasse de son poids ; mais au moment qu'il ouvre la gueule pour le dévorer, le soldat saisit l'instant de lui enfoncer son poignard dans la gorge. Le monstre tombe à ses pieds. Le brave soldat allait recueillir les fruits de sa victoire, lorsque, poussé par une fatale curiosité, il ôta son masque pour considérer à son aise le redoutable ennemi dont il venait de triompher. Déjà il en avait fait le tour, quand le monstre, blessé mortellement, et nageant dans son sang, recueille des forces qui paraissaient épuisées, s'élance subitement au cou de son vainqueur, et lui communique un venin si malfaisant qu'il périt au milieu de son triomphe. — On voyait encore, il y a peu de temps, dans le cimetière de l'hôpital de Niort, un ancien tombeau d'un homme *tué par le venin du serpent*. Est-ce aussi une allégorie ?

A Mons, on vous contera l'histoire du dragon qui dévastait le Hainaut (4), lorsqu'il fut tué par le vaillant Gilles de Chin, en 1132. Et que direz-vous du dragon de Rhodes, qui n'est certainement pas un conte ? — Voy. TROU DU CHATEAU DE CARNOET.

DRAGON ROUGE. — *Le Dragon rouge*, ou l'art de commander les esprits célestes, aériens, terrestres, infernaux, avec le vrai secret de faire parler les morts, de gagner toutes les fois qu'on met aux loteries, de découvrir les trésors cachés, etc., etc., in-18, 1521.

On a réimprimé très-fréquemment ce fatras

(4) Voyez cette légende dans *Les douze convives du chanoine de Tours*.

absurde. Nous en donnons ici quelques extraits, pris dans l'édition qui porte le nom de Gaude, imprimeur-libraire à Nisme (sic) 1823. On la vend à Paris sur les étalages publics, au grand scandale de ceux qui pensaient que nous étions dans le progrès.

On lit textuellement en tête de ce livre, ce *prélude*; c'est le nom que le compilateur donne à sa préface :

« L'homme qui gémit sous le poids accablant des préjugés de la présomption, aura peine à se persuader qu'il m'ait été possible de renfermer dans un si petit Recueil l'essence de plus de vingt volumes, qui, par leurs dits, redits et ambiguïtés, rendaient l'accès des opérations philosophiques presque impraticable. Mais que l'incrédule et le prévenu se donnent la peine de suivre pas à pas la route que je leur trace, et ils verront la vérité bannir de leur esprit la crainte que peut avoir occasionnée un tas d'essais sans fruits, étant faits hors de saison, ou sur indices imparfaits.

« C'est encore en vain qu'on croit qu'il n'est pas possible de faire de semblables opérations sans engager sa conscience; il ne faut, pour être convaincu du contraire, que jeter un clin d'œil sur la vie de saint Cyprien.

« J'ose me flatter que les savants attachés aux mystères de la science divine, surnommée occulte, regarderont ce livre comme le plus précieux trésor de l'univers...

« Ce livre est si rare, si recherché dans nos contrées, que pour sa rareté on le peut appeler, d'après les rabbins : le véritable GRAND ŒUVRE, et c'est eux qui nous ont laissé ce précieux original que tant de charlatans ont voulu contrefaire inutilement, pour attraper de l'argent des simples. On a copié celui-ci d'après les véritables écrits de Salomon, que l'on a trouvés, par un pur effet du hasard, ce grand roi ayant passé tous les jours de sa vie dans les recherches les plus pénibles et dans les secrets les plus obscurs et les plus inespérés : mais enfin il a réussi dans toutes ses entreprises, et il est venu à bout de pénétrer jusqu'à la demeure la plus reculée des esprits, qu'il a tous fixés et forcés de lui obéir, par la puissance de son *Talisman* ou *Clavicule*. Quel autre homme que ce puissant génie aurait eu la hardiesse de mettre au jour les foudroyantes paroles dont Dieu se servit pour consterner et faire obéir les esprits rebelles, à sa première volonté; ayant pénétré jusqu'aux voûtes célestes pour approfondir les secrets et les puissantes paroles d'un Dieu terrible et respectable, il a, ce grand roi, pris l'essence de ces secrets, et nous a découvert les influences des astres, la constellation des planètes et la manière de faire paraître toutes sortes d'esprits, en récitant les grandes appellations que vous trouverez ci-après, de même que la véritable composition de la *Verge foudroyante*, et les effets qui font trembler les esprits. »

(1) On nous pardonnera de donner ces absurdités coupables et plus répandues qu'on ne croit.

Opérations pour forcer les esprits à paraître.

« Armez-vous d'intrépidité, de prudence, de sagesse et de vertu pour pouvoir entreprendre ce grand et immense ouvrage, dans lequel j'ai passé soixante-sept ans, travaillant jour et nuit; il faut donc faire exactement ce qui est indiqué ci-après.

« Vous passerez un quart de lune entier sans fréquenter aucune compagnie.

Vous commencerez votre quart de lune, en promettant au grand *Adonay*, qui est le chef de tous les esprits, de ne faire que deux repas par jour, ou toutes les vingt-quatre heures dudit quart de lune, lesquels vous prendrez à midi et à minuit, ou, si vous aimez mieux, à sept heures du matin et à sept heures du soir, en faisant la prière (superstitieuse), ci-après, avant que de prendre vos repas, pendant tout ledit quartier (1) :

« Je t'implore, grand et puissant *Adonay*, maître de tous les esprits, je t'implore, ô *Eloïm*. Je t'implore, ô *Jehovam*. O grand *Adonay* ! je te donne mon âme, mon cœur, mes entrailles, mes mains, mes pieds, mes soupirs et mon être : ô grand *Adonay*, daigne m'être favorable. Ainsi soit-il. Amen.

« Prenez ensuite votre repas; et ne vous déshabillez ni ne dormez que le moins qu'il vous sera possible, pendant tout ledit quartier de lune, pensant continuellement à votre ouvrage; le lendemain de la première nuit dudit quart de lune, vous irez chez un droguiste pour acheter une pierre sanguine dite *ématille* (2), que vous porterez continuellement avec vous, crainte d'accident, attendu que dès lors l'esprit que vous avez en vue de forcer et de contraindre, fait tout ce qu'il peut pour vous dégoûter par la crainte, pour faire échouer votre entreprise, croyant par cette voie se dégager des filets que vous commencez à lui tendre; il ne faut être qu'un ou trois, y compris le *Karcist*, qui est celui qui doit parler à l'esprit, tenant en main la *verge foudroyante*; vous aurez soin de choisir pour l'endroit de l'action un lieu solitaire et écarté, afin que le *Karcist* ne soit pas interrompu; après quoi vous achèterez un jeune chevreau vierge; vous le décorerez, le troisième jour de la lune, d'une guirlande de verveine, que vous attacherez à son cou, avec un ruban vert; vous le transporterez à l'endroit marqué pour l'apparition; et là, le bras droit nu jusqu'à l'épaule, armé d'une lame de pur acier, le feu étant allumé avec du bois blanc, vous direz les paroles suivantes avec fermeté :

« Je t'offre cette victime, ô grand *Eloïm*, *Arielet* *Jehovam*, et cela à l'honneur, gloire et puissance de ton être supérieur à tous les esprits; daigne le prendre pour agréable. Amen.

« Ensuite vous égorgerez le chevreau et lui ôterez la peau, et mettrez le reste sur le feu, pour y être réduit en cendres que vous ramasserez, et les jetterez du côté du

(2) Ou *ématite*

soleil levant, en disant les paroles suivantes : C'est pour l'honneur, gloire et puissance de ton nom, ô grand Eloïm, Ariel et Jehovam ! que je répands le sang de cette victime ; daigne recevoir ces cendres pour agréables.

« Pendant que la victime brûle, vous pouvez vous réjouir, ayant soin de conserver la peau de chevreau vierge, pour former le rond ou *cercle cabalistique*, dans lequel vous vous mettrez le jour de la grande entreprise.

« La veille de la grande entreprise, vous irez chercher une baguette ou verge de noisetier sauvage, qui n'ait jamais porté, ladite baguette devant faire fourche en haut ; sa longueur doit être de dix-neuf pouces et demi ; après que vous l'aurez trouvée, vous ne la toucherez que des yeux, attendant jusqu'au lendemain, jour de l'action, que vous irez la couper positivement au lever du soleil ; vous la dépouillerez de ses feuilles et petites branches, si elle en a, avec la même lame d'acier qui a servi à égorger la victime, qui sera encore teinte de son sang, attendu que vous devez faire attention de ne point essuyer ladite lame. Vous direz :

« Je te recommande, ô grand Eloïm, Ariel et Jehovam, de m'être favorable et de donner à cette baguette que je coupe, la force et la vertu de celle du grand Josué ; je te recommande aussi de renfermer dans cette baguette toute la force de Samson et les foudres du grand *Zariatnatmik*, qui vengera les injures des hommes. *Amen.*

« Après avoir prononcé ces terribles paroles, ayant toujours la vue du côté du soleil levant, vous achèverez de couper votre baguette, et l'emporterez chez un serrurier pour faire ferrer les deux branches fourchues avec la lame d'acier qui a servi à égorger la victime ; vous prendrez ensuite une pierre d'aimant que vous ferez chauffer pour aimanter les deux pointes de votre baguette ; puis, vous vous réjouirez, étant sûr que vous possédez le plus grand trésor de lumière ; le soir, vous prendrez votre baguette, votre peau de chevreau, votre pierre ématille, deux couronnes de verveine, deux chandeliers et deux cierges de cire vierge, faits par une fille vierge. Vous prendrez aussi un batte-feu neuf, deux pierres neuves avec de l'amadou pour allumer votre feu, une demi-bouteille d'esprit de vin, du camphre, quatre clous qui aient servi à la bière d'un enfant mort ; vous vous transporterez à l'endroit où doit se faire le grand œuvre, et ferez ce qui suit :

« Vous commencerez par former un cercle avec la peau du chevreau, que vous clouerez avec les quatre clous ; vous prendrez votre pierre ématille et tracerez un triangle au dedans du cercle, en commençant du côté du levant ; vous tracerez aussi avec la pierre ématille le grand A, le petit E, le petit A, de même que le saint nom de Jésus au milieu de deux croix († JHS †), afin que les esprits ne vous puissent rien par derrière ; après quoi le Karcist fera rentrer ses confrères dans le triangle à leur place, y entrera lui-

DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES. I

même sans s'épouvanter, quelque bruit qu'il entende, plaçant les deux chandeliers et les deux couronnes de verveine à la droite et à la gauche du triangle intérieur : cela fait, vous allumerez vos deux cierges et aurez un vase neuf devant vous, c'est-à-dire devant le Karcist, rempli de charbon de bois de saule, que l'on aura fait brûler le même jour ; le Karcist l'allumera, y jetant une partie de l'esprit de vin et une partie du camphre que vous avez, réservant le reste pour entretenir un feu continu pendant la durée de la chose ; tout ce qui est marqué ci-dessus étant fait, vous prononcerez les paroles suivantes :

« Je te présente, ô grand Ariel, ces charbons comme sortant du plus léger bois. Je l'offre au grand et puissant Eloïm, Ariel et Jehovam, de toute mon âme et de tout mon cœur ; daigne le prendre pour agréable. *Amen.*

« Vous ferez aussi attention de n'avoir sur vous aucun métal impur, sinon de l'or ou de l'argent, pour offrir la pièce à l'esprit ; la ployant dans un papier que vous lui jetterez, afin qu'il ne vous fasse aucun mal, quand il se présentera devant le cercle. Pendant qu'il ramassera la pièce, vous commencerez la prière suivante, en vous armant de courage, de force et de prudence ; faites attention qu'il n'y ait que le Karcist qui parle, les autres doivent garder le silence, quand même l'esprit les interrogerait et les menacerait.

« O grand Dieu vivant ! en une seule et même personne, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, je vous adore avec le plus profond respect, et me sou mets sous votre sainte et digne garde avec la plus vive confiance : je crois, avec la plus sincère foi, que vous êtes mon créateur, mon bienfaiteur, mon soutien et mon maître, et je vous déclare n'avoir d'autres volontés que celle de vous appartenir pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

« O grand Dieu vivant ! qui avez créé l'homme, qui avez formé toute chose pour ses besoins, et qui avez dit : Tout sera soumis à l'homme, soyez-moi favorable, et ne permettez pas que des esprits rebelles possèdent des trésors qui ont été formés pour nos besoins temporels. Donnez-moi la puissance d'en disposer par les puissantes et terribles paroles de la clavicule. Adonay, Eloïm, Ariel, Jehovam, Tagla, Mathon, soyez-moi favorables. *Amen.*

Vous aurez soin d'entretenir votre feu avec l'esprit de vin et le camphre ; et vous reprendrez :

« Empereur Lucifer, prince et maître des esprits rebelles, je te prie de quitter ta demeure dans quelque partie du monde qu'elle puisse être, pour venir me parler ; je te commande et conjure de la part du grand Dieu vivant, de venir sans faire aucune mauvaise odeur, pour me répondre à haute et intelligible voix, article par article, sur ce que je te demanderai, sans quoi tu y seras contraint par la puissance du grand Adonay, Eloïm, Ariel, Jehovam, Tagla, Mathon et de tous les

autres esprits supérieurs qui t'y contraindront malgré toi.

« *Venite. Venite.*

« *Submiritillor* LUCIFUGE, ou tu vas être tourmenté éternellement par la grande force de cette baguette foudroyante. *In subito.*

« Je te commande et conjure, empereur Lucifer, de la part du grand Dieu vivant, et par la puissance d'Emmanuel, son fils unique, ton maître et le mien, je t'ordonne de quitter ta demeure dans quelque partie du monde qu'elle soit, jurant que je ne te donne qu'un quart d'heure de repos, si tu ne viens me parler au plus tôt à haute et intelligible voix; ou si tu ne peux venir toi-même, m'envoyer ton messenger Astarot en signe humain, sans bruit et mauvaise odeur, sans quoi je te vais frapper, toi et toute ta race, de la redoutable baguette foudroyante jusqu'au fond des abîmes, et ce, par la puissance de ces grandes paroles de la clavicule : *Par Adonay, Eloïm, Ariel, Jehovam, Tagla, Mathon, Almousin, Arios, Pythona, Magots, Silphæ, Cabost, Salamandræ, Gnomus, Terræ, Cælis, Godens, Aqua.* *In subito.*

« Avant que de lire la troisième appellation, si l'esprit ne comparait pas, vous frapperez tous les esprits en mettant les deux bouts fourchus de votre baguette dans le feu, et dans ce moment ne vous épouvantez pas des hurlements effroyables que vous entendrez, car tous les esprits paraîtront; alors, pendant le bruit que vous entendrez, vous direz la troisième appellation.

« Je t'ordonne, cher Lucifer (1), de la part du grand Dieu vivant, de son cher fils et du Saint-Esprit, et par la puissance du grand Adonay, Eloïm, Ariel et Jehovam, de comparaître dans la minute, ou de m'envoyer ton messenger Astarot, t'obligeant de quitter ta demeure, dans quelque partie du monde qu'elle soit, te déclarant que si tu ne parais pas dans ce moment, je vais te frapper de rechef, toi et toute ta race, avec la baguette foudroyante du grand Adonay, Eloïm, Ariel et Jehovam.

« Si l'esprit ne paraît pas jusqu'ici, mettez encore les deux bouts de votre baguette au feu, et lisez les puissantes paroles ci-après de la grande clavicule de Salomon.

« Je te conjure, ô esprit ! de paraître dans la minute, par la force du grand Adonay, par Eloïm, par Ariel, par Jehovam, par Agla, Tagla, Mathon, Oarios, Almouzin, Arios, Membrot, Varios, Pithona, Magots, Silphæ, Cabost, Salamandræ, Tabots, Gnomus, Terræ, Gælis, Godens, Gingua, Janua, Elituumus; Zariatnatmik.

« Après avoir répété deux fois ces grandes et puissantes paroles, vous êtes sûr que l'esprit paraîtra, disant :

« Me voici, que me demandes-tu ? pourquoi troubles-tu mon repos ? Ne me frappe plus de cette terrible baguette.

« Vous répliquerez :

« Si tu eusses paru quand je t'ai appelé, je ne t'aurais point frappé; et si tu ne m'ac-

(1) Nous transcrivons toujours fidèlement.

cordes ce que je vais te demander, je te tourmenterai éternellement.

« L'esprit dira :

« Ne me tourmente plus; dis-moi au plus tôt ce que tu me demandes.

« Je te demande, reprendrez-vous, que tu me viennes parler deux fois tous les jours de la semaine, pendant la nuit, à moi ou à ceux qui auront mon présent livre, que tu approuveras et signeras, te laissant la volonté de choisir les heures qui te conviendront, si tu n'approuves pas celles qui sont marquées par moi.

« De plus, je te commande de me livrer le trésor le plus près d'ici, te promettant pour récompense la première pièce d'or ou d'argent que je toucherai tous les premiers jours de chaque mois : voilà ce que je te demande.

« L'esprit répondra :

« Je ne puis t'accorder ce que tu me demandes sous ces conditions ni sous aucune autre, si tu ne te donnes à moi dans cinquante ans, pour faire de ton corps et de ton âme ce qu'il me plaira.

« Vous remettrez ici le bout de la baguette foudroyante au feu, et relirez la grande appellation de la clavicule, jusqu'à ce que l'esprit se soumette à vos désirs, ce qu'il fera en disant : — Ne me frappe pas davantage, je te promets de faire tout ce que tu voudras, deux heures de nuit de chaque jour de la semaine.

« Je m'engage aussi à te livrer le trésor que tu me demandes, pourvu que tu gardes le secret, que tu sois charitable envers les pauvres, et que tu me donnes une pièce d'or ou d'argent tous les premiers jours de chaque mois; si tu y manques, tu seras à moi pour toujours. » Voy. PACTES.

DRAMES. — Le théâtre n'a pas négligé les merveilleuses ressources que lui offraient les démons, les follets, les revenants, la magie et les sciences occultes. De nos jours on a fait les *Sept châteaux du Diable*, les *Pillules du Diable*, la *Part du Diable*; on a même mis en vaudeville les *Mémoires du Diable*, de M. Soulié. L'*Esprit Follet* de Collé; le spectre de Sémiramis, celui d'Hamlet, les sorcières de Macbeth; la *Sylphide*, le magicien du *Pied-de-Mouton*, et une foule d'autres données sont prises, comme *Robin des bois*, le *Chasseur rouge*, *Trilby*, le *Vampire*, les *Willis*, etc., etc., du vaste répertoire de prodiges qui alimentent ce dictionnaire.

L'un des drames les plus célèbres en ce genre est connu en Espagne sous le titre du *Diable prédicateur*. On ignore le poète qui a produit ce singulier ouvrage, mais il l'a puisé, comme Goethe a puisé *Faust*, dans les légendes populaires. Voy. FAUST. Nous devons donner une rapide analyse du *Diable prédicateur*, dans un livre où le diable, la magie et les sciences occultes développent toutes leurs phases. Nous emprunterons notre résumé aux curieuses études que M. Louis de Vieilcastel a publiées sur le théâtre espagnol.

L'action du drame intitulé *le Diable prédicateur*, se passe à Lucques.

« Le prince de l'abîme, Lucifer, monté sur un dragon ailé, fait en ce moment un voyage autour du monde pour s'assurer par lui-même de l'étendue de sa puissance. Il appelle Asmodée, à qui il a laissé en son absence le gouvernement de l'empire infernal; il lui raconte ce qu'il a vu et les projets nouveaux que lui ont suggérés ses observations. Parmi les ordres religieux qui, par leurs prières, désarment la colère du Ciel, il en est un qui a surtout frappé l'attention de Lucifer, et dont il ne parle qu'avec un douloureux emportement, parce qu'il y voit le principal obstacle au succès de ses efforts : c'est l'ordre des Franciscains. Le poète place ici dans la bouche du démon un résumé des légendes et des traditions qui ont popularisé dans la Péninsule la mémoire de saint François, et fait un magnifique éloge du zèle et de la piété des religieux franciscains. Il voit en eux ses plus redoutables ennemis. Son orgueil s'en irrite autant que son ambition : — Il ne faut pas le dissimuler, Asmodée, dit-il à son confident; si je ne me hâte d'y pourvoir, il n'y aura bientôt plus un seul lieu où ces mendiants déguenillés n'aient arboré la bannière de celui qui, par son héroïque humilité, a mérité d'être appelé le grand lieutenant du Christ, et d'occuper la place que m'a fait perdre jadis ma téméraire présomption. Voici l'entreprise où je t'appelle; certes, elle n'est pas aisée. La règle que suivent ces hommes, c'est, tu ne l'ignores pas, la vie apostolique. Cette règle n'a pas été établie par une simple inspiration d'en haut; c'est Dieu lui-même qui, de sa propre bouche, l'a dictée à François, et lorsque François, ému de pitié pour ses successeurs, lui demanda où des êtres soumis aux faiblesses humaines puiseraient la force nécessaire pour observer les vingt-cinq préceptes dont elle se compose, préceptes si rigoureux qu'aucun ne peut être enfreint sans péché mortel : Ne t'en inquiète pas, lui répondit le Seigneur; je me charge de susciter ceux qui les garderont. — Mais il n'a pas dit que tous sans exception y seraient fidèles; s'il l'eût dit, tous nos efforts seraient vains. Pars donc pour l'Espagne, dirige-toi sur Tolède, qui en est aujourd'hui la principale cité; jettes-y les germes de l'impiété parmi les hommes d'une condition moyenne et dans le corps des marchands, auxquels ces moines doivent principalement les aumônes qui les font vivre; empêche que la dévotion ne prenne racine dans leurs cœurs, car les Espagnols tiennent fortement aux impressions qu'ils ont une fois reçues. Quant aux riches, ne t'inquiète pas d'eux, leurs désirs immodérés agiront plus efficacement sur leur âme que toutes les insinuations. Eussent-ils sous les yeux des milliers de pauvres, ils n'y feront aucune attention. Comme ils n'ont jamais vu de près le besoin, ils ne le comprennent pas : je parle du plus grand nombre; on trouve partout

des exceptions. Pour moi, je reste dans cette ville de Lucques, où je travaille, par mes artifices, à empêcher ces moines de conserver un couvent qu'ils y ont fondé. Je m'efforce d'engager les habitants à changer en mauvais traitements et en injures les aumônes qu'ils leur accordaient. Pars donc pour l'Espagne. Ces malheureux ont beau implorer la protection divine : je ferai si bien que ce nouveau vaisseau de l'Eglise échouera contre les écueils impies et les cœurs rebelles. Se voyant refuser le strict nécessaire, ils auront peine à se défendre des entraînements de la faiblesse humaine. Leur confiance sera pour le moins ébranlée, et le navire qui les porte, s'il ne se perd pas tout à fait, sera au moins maltraité par la tempête; il s'égarera dans les bas-fonds, s'il ne se brise complètement. »

« Asmodée, obéissant aux ordres de son souverain, s'éloigne à l'instant. Depuis ce moment, il n'est plus question de lui ni de sa mission. Toute l'action du drame se concentre dans l'attaque que Lucifer lui-même dirige contre les religieux de Lucques. Le plan qu'il vient d'annoncer s'exécute de point en point. Les bourgeois, cédant aux suggestions secrètes du démon, deviennent sourds aux prières des malheureux religieux; les aumônes cessent complètement. Un certain Ludovic, le plus riche, mais aussi le plus impie des habitants de Lucques, se distingue surtout par la brutalité de ses refus. Vainement le père gardien s'efforce de ranimer par ses exhortations la ferveur des fidèles. Son insistance ne fait qu'irriter des esprits prévenus. Poursuivi, menacé, il se voit forcé de rentrer dans son couvent, dont les portes, se refermant à l'instant sur lui, peuvent à peine le soustraire, lui et ses moines, aux outrages de la foule. Le gouverneur lui-même, s'associant à la haine populaire, essaye d'abord d'engager les religieux à quitter une ville où on ne veut plus les supporter, et bientôt il prétend les y obliger. Privés de toutes ressources, épuisés par la faim qui les presse, le courage des religieux faiblit. Déjà on parle de vendre les vases sacrés, d'aller chercher ailleurs une terre plus hospitalière. Le père gardien, dont la pieuse et noble fermeté a jusqu'à ce moment résisté aux instances de ses frères, commence à chanceler. Lucifer triomphe. Il se croit au moment d'atteindre le but qu'il s'était proposé, mais sa joie est de courte durée. Tout à coup une clarté éclatante vient l'éblouir. L'Enfant-Jésus lui apparaît, le visage couvert d'un voile. Auprès de lui est saint Michel, qui apostrophe ainsi l'ange déchu.

SAINT MICHEL. — Serpent infernal, j'humilierai ton orgueil.

LUCIFER. — Michel !

SAINT MICHEL. — Comment, connaissant la promesse que le Créateur a faite à François, as-tu pu croire que tes fourberies enlèveraient à ces religieux leurs moyens d'existence ?

LUCIFER. — Nul ne sait mieux que moi que l'immense parole de Dieu ne peut manquer d'être accomplie, mais la confiance qu'on

place en elle peut faillir, et déjà il est bien sûr que, si ce sentiment n'est pas tout à fait détruit chez ces moines, il est au moins fort ébranlé. Il n'est pas indispensable, pour que je triomphe, qu'ils soient privés de ce qui leur est nécessaire; il suffit que j'aie décidé le peuple à le leur refuser.

SAINT MICHEL. — Eh bien ! tu déferas toi-même ton ouvrage. Pour punir ta faute, tu es chargé d'amener Ludovic à se repentir, à se soumettre à la loi sainte.

LUCIFER. — Moi ! lutter contre moi-même, malheureux que je suis !

SAINT MICHEL. — Ce n'est pas tout ; il faut encore que tu construises un autre couvent où en dépit de toi, François comptera d'autres disciples.

LUCIFER. — Comment ?

SAINT MICHEL. — Ne réplique pas. Il faut que tu fasses ce que ferait François. Entre dans son couvent. Reproche à ses moines d'avoir pu penser un instant à l'abandonner. C'est à toi qu'il appartient désormais d'assurer leur subsistance, et en outre de leur fournir des moyens de secourir un certain nombre de pauvres, comme le prescrit la règle que Dieu leur a dictée. Va donc, et jusqu'à ce que tu reçoives de nouveaux ordres, exécute scrupuleusement ceux que je viens de te donner. Tu apprendras ainsi à ne plus t'attaquer à François dans ses moines.

« Lucifer reste accablé. Son désespoir s'exhale en plaintes douloureuses contre la partialité du Très-Haut, qui, non content d'avoir donné aux hommes tant de moyens de résister à ses attaques, le force ainsi à se combattre lui-même. Cependant il faut obéir. Revêtu d'un froc de franciscain, il se présente à l'improviste au milieu des religieux, qui déjà se préparent à quitter leur retraite et à s'éloigner. »

LUCIFER. — *Deo gratias*, mes frères. (*A part.*) Quel supplice !

LE PÈRE GARDIEN. — Dieu me soit en aide ! Qui êtes-vous, mon père ? Comment êtes-vous entré ici ?

FRÈRE NICOLAS. — Il n'a pu entrer par la porte, je l'avais fermée.

LUCIFER. — Aucune porte n'est fermée pour la puissance divine. C'est elle qui, sans que je pusse m'y refuser, m'a amené ici d'un pays tellement éloigné, que le soleil lui-même ignore son existence ou dédaigne de le visiter.

LE PÈRE GARDIEN. — Votre nom ?

LUCIFER. — Je m'appelle frère *Obeissant forcé*. On me nommait jadis Chérubin.

LE FRÈRE ANTOLIN (*le gracioso*). — C'est sans doute un Basque.

LE PÈRE GARDIEN. — Mon père, dites-nous ce qui vous amène. Vos paroles, le prodige de votre entrée dans ce couvent, malgré la clôture des portes, nous remplissent de trouble et d'inquiétude. Je crains quelque piège de notre grand ennemi.

LUCIFER. — Ne craignez rien. C'est par l'ordre de Dieu que je viens, c'est lui qui m'a chargé de vous reprocher votre peu de foi. Les soldats enrôlés sous la bannière du

grand lieutenant du Christ doivent-ils abandonner ainsi lâchement la place qu'il leur a confiée ? Il n'y a pas encore deux jours que l'ennemi vous tient assiégés, et déjà votre force, votre espérance, se sont évanouies ! Ceux qui devaient résister comme des rocs aux attaques de l'impiété, en qui la moindre hésitation serait déjà coupable, reculent ainsi à la simple menace du danger ! Sachant que Dieu a promis à notre père que le nécessaire ne manquerait jamais à ses enfants, ils ont pu se rendre coupables au point de douter de l'accomplissement d'une promesse divine ! (*A part.*) Est-il bien possible que ce soit moi qui parle ainsi ! Je me sens tout brûlant de colère. (*Haut.*) Croyez qu'alors même quedans l'univers entier les êtres raisonnables fermentaient sans exception leur cœur à la pitié, les anges vous apporteraient la nourriture qui vous a été promise ; le démon lui-même s'en chargerait au besoin.

LE FRÈRE ANTOLIN. — Il parle avec tant de chaleur, que la flamme sort par ses yeux.

LE PÈRE GARDIEN. — Mon père, je vois bien que vous êtes un envoyé de Dieu ; je le reconnais à l'empire que vos paroles exercent sur nous. Je sens que maintenant j'expirerais de faim mille fois plutôt que d'abandonner la maison de mon père saint François.

LE FRÈRE PIERRE. — Il n'est pas un de ses vrais enfants qui ne soit prêt à donner sa vie pour Dieu.

LE FRÈRE NICOLAS. — Et ils se repentent tous, mon père, d'avoir pu un seul instant penser à tourner le dos au danger.

LUCIFER, à part. — Ainsi donc, la peur naturelle à laquelle ils ont un moment cédé devient pour eux une occasion de s'acquérir de nouveaux titres à la faveur du ciel ! Ceux que Dieu protège rentrent bien vite dans la bonne voie... (*Haut.*) Mes frères, apaisez par des sacrifices le juste mécontentement du Créateur, qui vous porte tant de tendresse. Pour moi, je me charge de pourvoir à votre subsistance ; je serai votre aumônier.

LE FRÈRE ANTOLIN. — Vous espérez trouver des aumônes dans cette ville ? Vous me faites rire.

LUCIFER. — Vous serez bientôt détrompé. Père gardien, ne craignez rien ; faites ouvrir ces portes.

LE PÈRE GARDIEN. — C'est un ange, il faut lui obéir... Mais le ciel m'éclaire. Dieu me soit en aide... Cachons ce prodige à mes religieux.

LUCIFER. — Allez tous au chœur, et cessez de craindre. Tant que je vous assisterai, le bercail de François sera à l'abri des attaques des loups.

LE PÈRE GARDIEN. — Oui, puisque Dieu a changé le poison en contre-poison.

« Lucifer se met à l'œuvre, et tout a bientôt changé de face. Les aumônes arrivent de toutes parts au couvent, les moyens ordinaires ne suffisent plus pour les y transporter. Du surplus des produits de la charité publique, un autre monastère s'élève avec rapidité. Le prétendu moine se multiplie. On le

voit partout à la fois, parcourant la ville pour stimuler la générosité des fidèles, dirigeant la construction du nouvel édifice, pressant les ouvriers, faisant preuve en tous lieux d'une activité, d'une adresse, d'une force miraculeuse. Les religieux, frappés de ces qualités extraordinaires auxquelles se mêle dans l'inconnu quelque chose d'étrange et de mystérieux, se demandent qui il peut être. L'un croit voir en lui un être étranger à l'humanité; l'autre, à son ton d'autorité et à une certaine âpreté de langage, le prend pour le prophète Elie. Le père gardien, qu'une révélation divine a instruit de la vérité, conseille à ses frères de ne pas chercher à pénétrer les secrets du ciel, et de se contenter d'obéir aux ordres de celui en qui ils ne peuvent méconnaître un envoyé de Dieu.

« Le rôle du père gardien est d'une grande beauté. La simplicité, l'abnégation du moins se réunissent en lui à la fermeté calme et prudente sans laquelle il n'est pas possible de diriger utilement d'autres hommes. Il y a entre lui et Lucifer une scène remarquable. »

LE PÈRE GARDIEN. — Père Obéissant, le couvent que vous construisez est-il bien avancé ?

LUCIFER. — Il est achevé.

LE PÈRE GARDIEN. — Entièrement ?

LUCIFER. — Il ne reste plus qu'à le blanchir.

LE PÈRE GARDIEN. — La rapidité de cette construction me surprend, je l'avoue.

LUCIFER. — Il y a pourtant cinq mois qu'on en a posé la première pierre, et ces cinq mois m'ont paru cent années. Je n'y ai contribué que par ma présence assidue aux travaux, en cherchant l'argent nécessaire et en traçant le plan de l'édifice; mais, si le Créateur me l'eût permis, j'eusse fait en cinq jours et en moins peut-être plus que cent hommes n'ont fait en cinq mois.

LE PÈRE GARDIEN, à part. — Il vaut mieux ne pas paraître comprendre. (*Haut.*) Je vous crois; mais Dieu ne fait pas de miracles sans nécessité.

LUCIFER. — Ce miracle, je l'aurais fait à moi seul; je suis assez puissant pour cela, si Dieu ne m'en eût empêché.

LE PÈRE GARDIEN. — Je sais qui vous êtes. Vous n'avez pas besoin de me le faire entendre.

LUCIFER. — Je ne l'ignore pas.

LE PÈRE GARDIEN. — Et je sais aussi que votre puissance n'égale pas celle de mon père saint François.

LUCIFER. — Père gardien, la faveur dont votre père jouit auprès du roi du ciel fait toute sa force, et, sous ce rapport, elle est grande, je l'avoue; mais ce n'est pas une puissance véritable que celle qui a besoin de recourir à la prière.

LE PÈRE GARDIEN. — Quelle est donc la puissance qui ne procède pas de Dieu ?

LUCIFER. — N'argumentons pas, soyez humble; auprès de moi, le plus savant en sait bien peu.

LE PÈRE GARDIEN. — Je n'en ai jamais douté; mais il n'est pas moins vrai qu'avec toute sa puissance, avec toute sa science, celui qui me parle n'a pu atteindre l'objet de ses vœux les plus ardents.

LUCIFER. — Non ? Eh bien ! mon père, pourquoi pensez-vous donc que Dieu me punit ?

LE PÈRE GARDIEN. — Pour votre intention.

LUCIFER. — Père gardien, vous êtes un bon religieux, mais votre intelligence est faible. Lorsque je suis venu vous trouver, vous et vos moines, n'étiez-vous pas résolus à abandonner lâchement le couvent ? En ce qui vous concerne, j'avais donc atteint mon but, puisque le Créateur ne s'est interposé que lorsqu'il vous a vus vaincus. Rendez-lui donc grâce de sa miraculeuse intervention; mais croyez que si vous aviez eu plus de courage, mon châtement serait moindre.

LE PÈRE GARDIEN. — C'est en toute justice que vous m'avez humilié.

LUCIFER. — Je suis condamné à faire ce que ferait François, s'il vivait encore. Jugez s'il était possible de m'imposer une mortification plus douloureuse, sans compter l'ignominie d'être contraint à me couvrir de sa bure.

LE PÈRE GARDIEN. — Jamais vous n'avez été plus honoré depuis que vous êtes tombé du ciel.

LUCIFER. — L'orgueil vous aveugle et vous fait perdre la mémoire. Oubliez-vous donc votre origine ? ignorez-vous que vous êtes sorti de la boue et de la poussière ?

LE PÈRE GARDIEN. — Je ne l'oublie pas : je sais que Dieu a formé le premier homme de ses propres mains, avec un peu de terre; mais la création de l'ange lui a coûté moins encore, puisque d'une seule parole...

LUCIFER. — Laissons cela; de telles matières ne peuvent être traitées entre nous : vous les ignorez, et il ne m'est pas permis de vous répondre. Quand voulez-vous que nous commencions la fondation nouvelle ?

LE PÈRE GARDIEN. — Sur-le-champ, si vous le trouvez bon.

LUCIFER. — C'est ce que je désire. Quels sont ceux des frères qui y travailleront ?

LE PÈRE GARDIEN. — Je ne puis les désigner; c'est à vous qu'il appartient de les choisir et d'en fixer le nombre. Mon devoir est seulement d'exécuter tout ce que vous aurez ordonné.

LUCIFER. — Quelle hypocrite humilité ! Mais le temps viendra bientôt où on le verra passer d'un extrême à l'autre.

LE PÈRE GARDIEN. — Dieu permettra que vos artifices nous fournissent de nouvelles occasions de mériter sa grâce.

LUCIFER. — Si Dieu y intervient, cela sera facile sans doute. Autrement je sais par expérience comment vous combattez.

LE PÈRE GARDIEN. — J'avoue que je ne suis que poussière.

LUCIFER. — Allez, allez faire paître vos brebis. Je les vois qui attendent leur pasteur. Prenez garde qu'il ne s'en égare quelque une; elle pourrait se perdre.

LE PÈRE GARDIEN. — Ce soin serait superflu de ma part. C'est à vous de les garder s'il survient quelque danger, puisque Dieu ne vous a envoyé parmi nous que pour être le chien de garde de son troupeau. (Il sort.)

LUCIFER. — Il le faut bien, hélas ! puisqu'il ne m'est permis de mordre aucune de ces brebis. Mais un jour viendra où, le berger et moi, nous nous verrons d'une autre façon.

« Il y a, ce me semble, quelque chose d'éminemment dramatique dans cet étrange dialogue, où le ciel et l'enfer, forcés, pour ainsi dire, d'exister un moment à côté l'un de l'autre, de suspendre leurs hostilités, de concourir au même but, se dédommagent d'une aussi pénible contrainte par un assaut d'ironie amère si profondément empreint de leur insurmontable antipathie. C'est une très-belle idée, imparfaitement esquissée, il est vrai, par l'auteur espagnol, que de montrer la simplicité d'une âme ferme, pure et religieuse, luttant contre toutes les ressources du génie infernal, et le déconcertant même quelquefois par la seule force de la vertu et de la vérité. Ce qui, dans le texte, ajoute encore à l'effet de cette scène, mais ce que nous n'avons pu transporter dans la traduction, c'est que les deux interlocuteurs ne se parlent qu'à la troisième personne. Cette forme autorisée par le génie de la langue espagnole, donne à leur entretien une teinte vague et mystérieuse parfaitement appropriée au sujet.

« Cependant Lucifer, en raffermissant le courage des religieux, en leur élevant un nouveau couvent, en réchauffant la ferveur du peuple de Lucques, n'a accompli qu'une partie de sa tâche. Nous avons vu que saint Michel lui a aussi prescrit de travailler à convertir le mauvais riche Ludovic. Mais ici tous ses efforts échouent contre l'avarice de cet homme pervers, contre son impiété, et surtout contre la haine particulière qu'il porte à l'ordre de saint François. L'éloquence du démon réussit bien à le troubler, à l'effrayer, à le remplir d'une sorte de respect dont il ne sait comment se rendre compte ; mais rien ne peut le déterminer à se départir de la moindre parcelle de son immense fortune.

« Ludovic vient de se marier. Sa jeune femme Octavie, douce, charmante, pieuse, forme avec lui le contraste le plus parfait. Avant d'épouser Ludovic, elle avait donné son cœur à un homme plus digne d'elle. Forcée de renoncer à lui, elle se consacre désormais tout entière à l'indigne époux que ses parents l'ont forcée d'accepter ; elle ne se permet ni un regret, ni un souvenir. Néanmoins, la jalousie de Ludovic ne tarde pas à s'éveiller, et dans son emportement il se résout à donner la mort à la malheureuse Octavie. Avertie, par plusieurs indices, du sort qu'il lui prépare, elle se refuse à fuir : elle croirait se rendre coupable. Le scélérat l'attire dans un lieu écarté où il espère pouvoir cacher son crime ; il la frappe d'un coup de poignard, elle tombe en invoquant

le nom de la Vierge. Lucifer, qui avait ordre de la sauver, mais qui n'a pu y parvenir, est auprès d'elle ; il reconnaît bientôt qu'un prodige va s'opérer. — Elle est morte, et cependant, dit-il, son âme n'est ni montée au ciel, ni descendue dans l'enfer, et elle n'est pas non plus entrée dans le purgatoire. — Tout à coup, au son d'une musique céleste, la Vierge apparaît au milieu d'un chœur d'anges ; elle s'approche d'Octavie et la touche de ses mains. Le seul Lucifer a aperçu la reine des cieux, invisible pour les yeux mortels. A l'aspect de sa plus puissante ennemie, de celle qui a brisé son empire, de douloureux souvenirs s'agitent en lui ; il sent plus vivement les angoisses du désespoir éternel, et pourtant, subjugué par une puissance surnaturelle, il se prosterne, il gémit de ne pouvoir s'associer au culte que l'univers rend à la mère de Dieu ; il célèbre comme involontairement ses perfections infinies, sa puissance illimitée, les récompenses qu'elle accorde à ceux qui lui ont voué une dévotion particulière. Ses transports, le tremblement qui l'agite, le feu qui sort de ses yeux, les paroles entrecoupées qui s'échappent de sa bouche, étonnent et épouvantent un moine présent à cette scène, mais pour qui l'apparition céleste est restée non avenue. Le miracle est enfin accompli ; la Vierge s'éloigne, et Octavie ressuscite.

« Irrité, mais non persuadé par ce miracle, Ludovic persiste dans son impiété. Vainement Lucifer tente un dernier effort pour le convertir ; vainement il lui annonce la mort qui le menace, la damnation qui doit la suivre et qu'une aumône faite à saint François peut détourner. Ludovic, averti qu'il n'a plus qu'un moment pour se repentir, brave encore la puissance divine. Au signal enfin donné par saint Michel, Lucifer s'empare de sa proie, et Ludovic disparaît au milieu des flammes. Le démon croit avoir accompli toute sa mission ; déjà il vient rejeter le froc qui pèse tant à son orgueil ; mais saint Michel lui déclare qu'il lui reste encore à faire restituer aux pauvres tout ce que leur a dérobé le scélérat qui vient de périr. Pour exécuter ce nouvel ordre, Lucifer appelle Astaroth, un de ses lieutenants. Ce dernier prend la figure de Ludovic, fait convoquer tous ceux qui ont à se plaindre de ses spoliations, et leur partage ses richesses. Lorsque cette œuvre de réparation est terminée, Lucifer, dépouillant enfin le costume monacal, raconte en peu de mots au peuple, accouru de toutes parts sur le bruit de la prétendue conversion de Ludovic, les étranges événements qui viennent de se passer. — Demain, dit-il, le père gardien, qui a tout vu, à qui Dieu a tout révélé, vous donnera, dans un sermon, des explications plus complètes. Et maintenant, François, la trêve est expirée entre tes enfants et moi. Je redeviens ton plus grand ennemi. Veille sur eux : puisqu'il ne m'est pas permis de les priver de leur subsistance, c'est en attaquant leur vertu que je satisferai ma haine

« Ainsi se termine le *Diable prédicateur*. »

DRAPE. On donne à Aigues-Mortes le nom de *Lou Drapé* à un cheval fabuleux, qui est la terreur des enfants, qui les retient un peu sous l'aile de leurs parents, et réprime la négligence des mères. On assure que quand *Lou Drapé* vient à passer, il ramasse sur son dos, l'un après l'autre, tous les enfants égarés; et que sa croupe, d'abord de taille ordinaire, s'allonge au besoin jusqu'à contenir cinquante et cent enfants, qu'il emporte on ne sait où.

DRIFF, nom donné à la pierre de Buttlar, à laquelle on attribuait la propriété d'attirer le venin; elle était, dit-on, composée de mousse formée sur des têtes de mort, de sel marin, de vitriol cuivreux empâté avec de la colle de poisson. On a poussé le merveilleux jusqu'à prétendre qu'il suffisait de toucher cette pierre du bout de la langue pour être guéri des maladies les plus redoutables. Van-Helmont en fait de grands éloges.

DROLLES. Les drolles sont des démons ou lutins qui, dans certains pays du nord, prennent soin de panser les chevaux, font tout ce qu'on leur commande et avertissent des dangers. Voy. FARFADETS, BÉRITH, KOBOLD, etc.

DRUIDES, prêtres des Gaulois. Ils enseignaient la sagesse et la morale aux principaux personnages de la nation. Ils disaient que les âmes circulaient éternellement de ce monde-ci dans l'autre; c'est-à-dire que ce qu'on appelle la mort est l'entrée dans l'autre monde, et ce qu'on appelle la vie en est la sortie pour revenir dans ce monde-ci (1).

Les druides d'Autun attribuaient une grande vertu à l'œuf de serpent; ils avaient pour armoiries dans leurs bannières, d'azur à la couchée de serpents d'argent, surmontée d'un gui de chêne garni de ses glands de sinople. Le chef des druides avait une clef pour symbole (2).

Dans la petite île de Sena, aujourd'hui Sein, vis-à-vis la côte de Quimper, il y avait un collège de druidesses, que les Gaulois appellent *Senes* (prophétesses). Elles étaient au nombre de neuf, gardaient une perpétuelle virginité, rendaient des oracles et avaient le pouvoir de retenir les vents et d'exciter les tempêtes; elles pouvaient aussi prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées et prédire l'avenir.

Il y avait d'autres druidesses qui se mariaient; mais elles ne sortaient qu'une fois dans l'année, et ne passaient qu'un seul jour avec leurs maris (3). Voyez aussi DIOCLÉTIEN, VELLÉDA, etc.

DRUSUS. Chargé par l'empereur Auguste du commandement de l'armée romaine qui faisait la guerre en Allemagne, Drusus se préparait à passer l'Elbe, après avoir déjà remporté plusieurs victoires, lorsqu'une femme majestueuse lui apparut et lui dit : — Où cours-tu si vite, Drusus? Ne seras-tu jamais las de vaincre? Apprends que tes jours touchent à leur terme...

(1) Diodore de Sicile.

(2) Saint-Foix, Essais, etc., t. II

(3) Saint-Foix, Essais sur Paris, t. III, p. 384.

Drusus troublé tourna bride, fit sonner la retraite et mourut au bord du Rhin.

On vit en même temps deux chevaliers inconnus qui faisaient caracoler leurs chevaux autour des tranchées du camp romain, et on entendit aux environs des plaintes et des gémissements de femmes (1); — ce qui n'est pas merveille dans une déroute.

DRYDEN (JEAN), célèbre poète anglais, mort en 1707. On rapporte qu'il tirait aux dés, le jour de la naissance de ses enfants, pour deviner s'il aurait un garçon ou une fille; et sa prédiction relative au sexe de son fils Charles se réalisa (2), ce qui n'est pas fort étonnant. Voy. ASTRAGALOMANCIE.

DUALISME. Il y a des tremblements de terre, des tempêtes, des ouragans, des débordements de rivières, des maladies pestilentielles, des bêtes venimeuses, des animaux féroces, des hommes naturellement méchants, perfides et cruels. Or, un être bien-faisant, disaient les dualistes, ne peut être l'auteur du mal. Donc il y a deux êtres, deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, également puissants, coéternels, et qui ne cessent point de se combattre.

Dieu a donné à l'homme le libre arbitre : c'est à lui de choisir entre le bien et le mal; il n'en aurait pas le moyen, si le bien seul existait. L'homme sans passions et obligé de faire le bien sans pouvoir faire le mal, serait vertueux sans mérite. Dans un monde sans dangers et sans besoins, l'homme vivrait sans plaisirs. La vertu ne brille que par le contraste du vice; les hommes, mortels depuis leur chute, sont dans ce monde comme dans un lieu d'épreuves : on ne récompense point une machine qui ne va bien que parce qu'elle est montée de manière à ne pouvoir aller autrement.

Si l'on réfléchit bien sur le dualisme, dit Saint-Foix, je crois qu'on le trouvera encore plus absurde que l'idolâtrie.

Les Lapons disent que Dieu, avant de produire la terre, se consulta avec l'esprit malin, afin de déterminer comment il arrangerait chaque chose. Dieu se proposa donc de remplir les arbres de moelle, les lacs de lait, et de charger les plantes et les arbres de tous les plus beaux fruits. Par malheur, un plan si convenable à l'homme déplut à l'esprit malin, qui fit toutes sortes de niches; et il en résulta que Dieu n'établit pas les choses aussi bien qu'il l'aurait voulu...

Un certain Ptolomée soutenait que le grand Être avait deux femmes; que, par jalousie, elles se contrariaient sans cesse, et que le mal, tant dans le moral que dans le physique, venait uniquement de leur mésintelligence, l'une se plaisant à gâter, à changer ou à détruire tout ce que faisait l'autre... Voy. TRADITIONS.

DUENDE. « Le *Duende*, lutin espagnol, correspond au Gobelin normand et au Tomtegobbe suédois. Duende, selon Cobaruvias, est une contraction de *dueno de casa*, maître

(4) Dion Cassius.

(5) Bertin, Curiosités de la littérature, t. I, p. 248.

de la maison. Ce diable espagnol fut de tout temps cité pour la facilité de ses métamorphoses. »

DUERGARS. « Les diables nains ou duergars de la Scandinavie sont de la même famille que les elfs de la nuit. Les Norwégiens attribuent la forme régulière et le poli des pierres cristallisées aux travaux des petits habitants de la montagne, dont l'écho n'est autre chose que leur voix. Cette personnification poétique a donné naissance à un mètre particulier en Islande, appelé le *galdralag*, ou le lai diabolique, dans lequel le dernier vers de la première strophe termine toutes les autres. Et lorsque, dans une saga d'Islande, le poète introduit un esprit ou un fantôme qui chante, c'est toujours avec le *galdralag*. Dans une autre variété du *galdralag*, c'est le premier vers qui est répété de strophe en strophe. On retrouve ce système métrique dans quelques-unes des incantations superstitieuses des Anglo-Saxons. Ce rythme a un son monotone, mais solennel, qui, sans le secours de la tradition mythologique, l'a fait employer par les poètes, depuis Virgile jusqu'à Pope. Le Dante se sert du *galdralag* pour l'inscription placée sur les portes de l'enfer.

« On a dit que les véritables prototypes des *duergars* sont les habitants de la vieille Finlande. Nous commençons à douter de cette origine. Il est certain que les Finlandais se vantèrent longtemps de leur commerce intime avec le diable jusqu'à ce que ce commerce fût traité de contrebande. On n'a pas cessé de les redouter comme sorciers ; mais, malgré leur talent en magie et en métallurgie, on doit les distinguer des habiles ouvriers qui fabriquèrent le marteau de Thor, les tresses d'or de Siva et la bague d'Odin, toutes choses fameuses dans la bizarre cosmogonie des Asis. Si nous voulions interpréter ces mystères selon la sagesse hiéroglyphique des rose-croix, nous dirions que les *duergars* étaient des personnifications de l'élément métallique ou des gaz qui en sont les véhicules dans les entrailles de la terre, fécondant les veines de la mine et se mêlant à la circulation de la vie électrique et magnétique du macrocosme. Du reste, ce sont des êtres trop allégoriques pour qu'on les confonde avec les magiciens finlandais dispersés sur la surface des régions septentrionales. Leur cachet d'antiquité primitive paraît d'autant plus marqué, selon nous, qu'on les retrouve dans les vieilles traditions des Teutons, consacrées par les *Nibelungs* et le *Livre des Héros*. Or, les *Nibelungs* et le *Livre des Héros* nous viennent de pays où jamais le Finlandais errant ne dressa sa tente.

« Les pays de mines ont défendu très-longtemps leur mythologie populaire contre les lumières de la saine philosophie et de la religion. On peut citer, par exemple, le comté de Cornouailles ; et le Harzwald de Hanovre, reste de l'ancienne forêt d'Hercynie, est encore une terre enchantée. Les gobelins des mines ont toujours eu une très-mauvaise ré-

putation. Le démonologue cité par Reginald Scott nous apprend « qu'ils sont très-jaloux de leurs trésors cachés ; qu'ils en veulent beaucoup à ceux qui les découvrent, et cherchent à tuer ou à blesser ceux qui viennent les leur enlever, hantant d'ailleurs avec persévérance les caves où l'argent est déposé. » Un nommé Peters, du comté de Devonshire, ayant trouvé le secret de deviner les lieux où les gobelins couvaient des trésors, fut brûlé et réduit en cendres par les démons irrités... Quant aux mineurs, ils ne peuvent trop se défier de ces esprits malveillants qui leur tendent toutes sortes de pièges pour les détruire : tantôt ils inondent leurs travaux, tantôt ils les étouffent par des vapeurs pestilentielles, parfois ils leur apparaissent sous des formes effrayantes. Tel était l'*annaberge*, animal terrible, qui fut si funeste aux ouvriers employés dans la plus riche mine d'argent de l'Allemagne, appelée *Corona Rosacea*.

« L'*annaberge* se montrait sous la forme d'un bouc avec des cornes d'or, et se précipitait sur les mineurs avec impétuosité, ou sous la forme d'un cheval, qui jetait la flamme et la peste par ses naseaux. » Ce terrible *annaberge* pouvait bien n'être qu'un esprit très-connu aujourd'hui des chimistes sous le nom de gaz hydrogène ou *feu grisou*. La lampe de sûreté d'Humphrey-Davy aurait été un talisman précieux aux mineurs de la Couronne de roses ; et James Watt, en leur prêtant une de ses machines à vapeur, les aurait certainement bien défendus contre les inondations suscitées par les kobolds (1). »

DUFAY (CHARLES-JÉROME DE CISTERNAY), chimiste, quoique homme de guerre. Il s'occupait du grand œuvre ; et il dépensa beaucoup d'argent à la recherche de la pierre philosophale. Il mourut en 1723.

DUFFUS, roi d'Ecosse. Pendant une maladie de ce prince, on arrêta plusieurs sorciers de son royaume, qui rôtaient, auprès d'un petit feu, une image faite à la ressemblance du Roi, sortilège qui, selon leurs confessions, causait le mal du monarque. En effet, après leur arrestation, la santé de Duffus se rétablit (2).

DULOT, magicien. Voy. MARIGNY.

DUMONS (ANTOINE), sorcier du dix-septième siècle, accusé de fournir des chandelles au sabbat pour l'adoration du diable.

DUPLEIX (SCIPION), conseiller d'Etat et historiographe de France, mort en 1661. Parmi ses ouvrages très-remarquables, on peut voir la *Cause de la veille et du sommeil, des songes de la vie et de la mort*. Paris, 1615, in-12 ; Lyon, 1620, in-8°.

DURANDAL, épée merveilleuse de Charlemagne. C'était, selon les romans de chevalerie, un ouvrage des fées.

DURER (ALBERT), peintre illustre, né à Nuremberg en 1471, mort en 1528, avec la gloire assez rare d'avoir laissé beaucoup de

(1) Quarterly review. Essai sur les traditions populaires.

(2) Leloyer. Histoire et disc. des spectres, etc., liv. IV, ch. xv, p. 369.

chefs-d'œuvre où son pinceau, son crayon et son burin n'ont jamais offensé en rien la religion, ni les mœurs. On raconte de lui une vision que nous rapporterons ici :

« Albert, le pieux artiste, rêvait quelque nouveau chef-d'œuvre; il voulait se surpasser lui-même, mais le génie de l'homme a ses limites que jamais il ne peut franchir sans se perdre dans les abîmes du monde intellectuel. Pendant une belle nuit d'été, Albert avait commencé et recommencé l'esquisse des quatre évangélistes. Il voulait retracer les traits des hommes inspirés qui furent trouvés dignes de devenir les historiens de l'Homme-Dieu.

« Mais rien de ce que sa main produisait ne rendait à son gré les traits qui se peignaient dans son âme. Comme nous parlons dans la musique une langue inconnue, dont nous ne comprenons pas le sens, et dont nous ressentons néanmoins fortement les effets, de même nous possédons en nous un savoir que nous ne saurions rendre par des mots; nous portons dans notre âme des images que nos mains souvent ne peuvent traduire matériellement. Las, épuisé par ce combat entre ses forces intellectuelles et ses forces matérielles, Albert jette son pinceau, ouvre la fenêtre et cherche à retremper son âme dans la contemplation de la nature. C'était à Nuremberg.

« La nuit était superbe, la lune éclairait de sa magique lumière les églises de Saint-Sébald et de Saint-Laurent, ainsi que d'autres grandes œuvres d'architecture qui se présentaient aux yeux de l'artiste. Des milliers d'étoiles brillaient à la voûte céleste au-dessus de cette ville silencieuse et de ses rues désertes. Dieu, s'écria Albert, a permis à des hommes de transformer ici des débris de rochers en bâtiments magnifiques, pleins d'harmonie dans leur ensemble et dans toutes leurs parties, élevant majestueusement leurs tours vers le ciel, et il ne me permettrait pas à moi de rendre sur la toile et en son honneur les portraits de ses saints envoyés, portraits que cependant je porte en mon âme ! Albert se sent profondément ému, rapproché de la Divinité; ses mains se rejoignent pour prier, son âme adore.

« Et en ce moment l'église de Saint-Sébald

se colore de feu et de flamme; des nuages bleus forment le fond sur lequel se dessinent les figures imposantes des quatre évangélistes. Oh! voilà, voilà, dit-il, les traits que j'ai en vain cherché à retracer, qui échappaient à mon art débile ! Il croit entendre les sons ravissants de l'harmonie des sphères; il se voit entouré d'anges et de célestes esprits. Un d'eux lui présente sa toile abandonnée, l'autre ses pinceaux. Albert les saisit, travaille avec une ardeur surhumaine, bientôt l'esquisse est terminée. Il ne sera pas difficile au grand artiste d'achever dignement son œuvre.

« Enfin la vision disparaît; il se retrouvait dans sa chambre solitaire, rafraîchie par l'air vif et pur de l'aurore. Il fixe ses regards sur son travail; il prévoit que ses quatre évangélistes seront ce qu'il a voulu qu'ils fussent, un chef-d'œuvre. Un pressentiment lui dit qu'il a travaillé pour la postérité, pour les siècles futurs. Il termine par des actions de grâces la séance qu'il avait commencée par une prière d'invocation !

« Durer croyait et voyait. Voilà pourquoi il sut créer des chefs-d'œuvre d'une si pure spiritualité. Beaucoup de ceux qui voulurent marcher sur ses traces échouèrent souvent, non parce que le talent leur manquait, mais parce qu'ils n'avaient point sa foi naïve et inébranlable. Le ciel et ses merveilles restèrent cachés pour eux, derrière les sombres nuages du monde matériel (1). »

DSIGOFK, partie de l'enfer japonais, où les méchants sont tourmentés, suivant le nombre ou la qualité de leurs crimes. Leurs supplices ne durent qu'un certain temps, au bout duquel leurs âmes sont renvoyées dans le monde, pour animer les corps des animaux impurs dont les vices s'accordent avec ceux dont ces âmes s'étaient souillées. De là elles passent successivement dans les corps des animaux plus nobles, jusqu'à ce qu'elles rentrent dans les corps humains, où elles peuvent mériter ou démériter sur nouveaux frais.

DYSERS, déesses des anciens Celtes, que l'on supposait employées à conduire les âmes des héros au palais d'Odin, où ces âmes buvaient de la bière dans des coupes faites des crânes de leurs ennemis.

E

EATUAS, dieux subalternes des Otaïtiens, enfants de leur divinité suprême, Taroataihé-toomoo, et du rocher Lepapa. Les Eatuas, dit-on, engendrèrent le premier homme.

Ces dieux sont des deux sexes: les hommes adorent les dieux mâles, et les femmes les dieux femelles. Ils ont des temples où les personnes d'un sexe différent ne sont pas admises, quoiqu'ils en aient aussi d'autres où les hommes et les femmes peuvent entrer.

Le nom d'*Eatua* est aussi donné à des oi-

seaux, tels que le héron et le martin-pêcheur. Les Otaïtiens et les insulaires, leurs voisins, honorent ces oiseaux d'une attention particulière; ils ne les tuent point et ne leur font aucun mal; mais ils ne leur rendent pourtant aucune espèce de culte, et paraissent n'avoir à leur égard que des idées superstitieuses, relatives à la bonne ou mauvaise fortune, telles que le peuple parmi nous en a sur le rouge-gorge et sur l'hirondelle.

(1) Nouvelle revue de Bruxelles. Février 1844.

Les Otaïtiens croient que le grand Eatua lui-même est soumis en certains cas aux génies inférieurs à qui il a donné l'existence, qu'ils le dévorent souvent, mais qu'il a toujours le pouvoir de se recréer.

EAU. Presque tous les anciens peuples ont fait une divinité de cet élément, qui, suivant certains philosophes, était le principe de toute chose. Les Guèbres le respectent; un de leurs livres sacrés leur défend d'employer l'eau la nuit et de jamais emplir tout à fait un vase d'eau pour la faire bouillir, de peur d'en renverser quelques gouttes.

Les cabalistes peuplent l'eau d'Ondins. Voy. ce mot.

EAU AMÈRE (ÉPREUVE DE L'). Elle avait lieu ainsi chez les anciens Juifs : lorsqu'un homme soupçonnait sa femme en mal, il demandait qu'elle se purgeât selon la loi. Le juge envoyait les parties à Jérusalem, au grand consistoire, composé de soixante vieillards. La femme était exhortée à bien regarder sa conscience, avant de se soumettre au hasard de boire les eaux amères. Si elle persistait à dire qu'elle était nette de péché, on la menait à la porte du Saint des Saints, et on la promenait afin de la fatiguer et de lui laisser le loisir de songer en elle-même. On lui donnait alors un vêtement noir. Un prêtre était chargé d'écrire son nom et toutes les paroles qu'elle avait dites; puis, se faisant apporter un pot de terre, il versait dedans, avec une coquille, la valeur d'un grand verre d'eau; il prenait de la poudre du tabernacle, avec du jus d'herbes amères, raclait le nom écrit sur le parchemin, et le donnait à boire à la femme, qui, si elle était coupable, aussitôt blémait; les yeux lui tournaient, et elle ne tardait pas à mourir (1); mais il ne lui arrivait rien si elle était innocente.

EAU BÉNITE. C'est une coutume très-ancienne dans l'Eglise, et de tradition apostolique (2), de bénir, par des prières, des exorcismes et des cérémonies, de l'eau dont on fait des aspersions sur les fidèles et sur les choses qui sont à leur usage. Par cette bénédiction, l'Eglise demande à Dieu de purifier du péché ceux qui s'en serviront, d'écarter d'eux les embûches de l'ennemi du salut et les fléaux de ce monde (3). Dans les constitutions apostoliques, l'eau bénite est appelée un moyen d'expier le péché et de mettre en fuite le démon.

On se sert aussi au sabbat d'une eau bénite particulière. Le sorcier qui fait les fonctions sacrilèges (qu'on appelle la messe du sabbat) est chargé d'en asperger les assistants (4).

EAU BOUILLANTE (ÉPREUVE DE L'). On l'employait autrefois pour découvrir la vérité dans les tortures qu'on appelait témérement jugements de Dieu. L'accusé plongeait la main dans un vase plein d'eau bouillante, pour y prendre un anneau sus-

pendu plus ou moins profondément. Ensuite on enveloppait la main du patient avec un linge sur lequel le juge et la partie adverse apposaient leurs sceaux. Au bout de trois jours on les levait; s'il ne paraissait point de marques de brûlure, l'accusé était renvoyé absous.

EAU D'ANGE. Pour faire de bonne eau d'ange, ayez un grand alambic, dans lequel vous mettez les drogues suivantes : benjoin, quatre onces; styrax, deux onces; sandal citrin, une once; clous de girofle, deux drachmes; deux ou trois morceaux d'iris de Florence; la moitié d'une écorce de citron; deux noix muscades; cannelle, demi-once; deux pintes de bonne eau de roche; chopine d'eau de fleurs d'orange; chopine d'eau de mélilot; vous mettez le tout dans un alambic bien scellé, et vous distillez au bain-marie; cette distillation sera une eau d'ange exquisite (4), ainsi nommée parce que la recette en fut enseignée par un ange... Elle guérit beaucoup de maladies, disent ses prôneurs.

EAU FROIDE (ÉPREUVE DE L'). Elle était fort en usage au neuvième siècle, et s'étendait non-seulement aux sorciers et aux hérétiques, mais encore à tout accusé dont le crime n'était pas évident. Le coupable, ou prétendu tel, était jeté, la main droite liée au pied gauche, dans un bassin ou dans une grande cuve pleine d'eau, sur laquelle on priait pour qu'elle ne pût supporter un criminel : de façon que celui qui enfonçait était déclaré innocent.

EAU LUSTRALE. Eau commune dans laquelle, chez les peuples païens, on éteignait un tison ardent tiré du foyer des sacrifices. Quand il y avait un mort dans une maison, on mettait à la porte un grand vase rempli d'eau lustrale, apportée de quelque autre maison où il n'y avait point de mort. Tous ceux qui venaient à la maison en deuil s'aspergeaient de cette eau en sortant. — Les druides employaient l'eau lustrale à chasser les maléfices.

EBERARD, archevêque de Trèves, mort en 1067. Ayant menacé les Juifs de les chasser de sa ville, si dans un certain temps qu'il leur accorda pour se faire instruire, ils n'embrassaient pas le christianisme, ces misérables, qui se disaient réduits au désespoir, subornèrent un sorcier qui, pour de l'argent, leur baptisa du nom de l'évêque une image de cire, à laquelle ils attachèrent des mèches et des bougies; ils les allumèrent le samedi saint, comme le prélat allait donner le baptême. Pendant qu'il était occupé à cette sainte fonction, la statue étant à moitié consumée, Eberard se sentit extrêmement mal; on le conduisit dans la sacristie, où (dit la chronique) il expira bientôt après (5).

EBLIS, nom que les mahométans donnent au diable. Ils disent qu'au moment de la naissance de leur prophète, le trône d'Eblis fut

(1) Leloyer, Hist. des spectres et des apparitions des esprits, liv. IV, ch. xxi, p. 408.

(2) Le P. Lebrun, Explication des cérém., t. I, p. 76.

(3) Bergier, Dict. théolog.

(4) Boguet, Discours des sorciers, ch. xxii, p. 141, et

Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc. liv. VI, disc. 3, p. 457.

(4) Secrets du Petit Albert, p. 162.

(5) Histoire des archevêques de Trèves, ch. LVII.

précipité au fond de l'enfer, et que les idoles des gentils furent renversées.

EBROIN. On lit ceci dans Jacques de Voragine (legenda 114) : — Une petite troupe de pieux cénobites regagnait de nuit le monastère. Ils arrivèrent au bord d'un grand fleuve, et s'arrêtèrent sur le gazon pour se reposer un instant. Bientôt ils entendirent plusieurs rameurs qui descendaient le fleuve avec une grande impétuosité. L'un des moines leur demanda qui ils étaient : « Nous sommes des démons, répondirent les rameurs, et nous emportons aux enfers l'âme d'Ebroïn, maire du palais, qui tyrannisa la France et qui abandonna le monastère de Saint-Gall pour rentrer dans le monde.

EBRON, démon honoré à Tournay, du temps de Clovis. Il est cité parmi les démons dans le roman de *Godefroid de Bouillon*, vieux poème dont l'auteur était du Hainaut.

ECHO. Presque tous les physiciens ont attribué la formation de l'écho à une répercussion de son, semblable à celle qu'éprouve la lumière quand elle tombe sur un corps poli. L'écho est donc produit par le moyen d'un ou de plusieurs obstacles qui interceptent le son et le font rebrousser en arrière.

Il y a des échos simples et des échos composés. Dans les premiers, on entend une simple répétition du son, dans les autres, on l'entend une, deux, trois, quatre fois et davantage. Il en est qui répètent plusieurs mots de suite les uns après les autres; ce phénomène a lieu toutes les fois qu'on se trouve à une distance de l'écho, telle qu'on ait le temps de prononcer plusieurs mots avant que la répétition du premier soit parvenue à l'oreille. Dans la grande avenue du château de Villebertain, à deux lieues de Troyes, on entend un écho qui répète deux fois un vers de douze syllabes.

Quelques échos ont acquis une sorte de célébrité. On cite celui de la vigne Simonetta, qui répétait quarante fois le même mot. A Woodstock, en Angleterre, il y en avait un qui répétait le même son jusqu'à cinquante fois. A quelques lieues de Glasgow, en Ecosse, il se trouve un écho encore plus singulier. Un homme joue un air de trompette de huit à dix notes; l'écho les répète fidèlement, mais une tierce plus bas, et cela jusqu'à trois fois, interrompues par un petit silence.

Il y eut des gens assez simples pour chercher des oracles dans les échos. Les écrivains des derniers siècles nous ont conservé quelques dialogues de mauvais goût sur ce sujet.

Un amant : Dis-moi, cruel amour, mon bonheur est-il évanoui?

L'écho : Oui.

L'amant : Tu ne parles pas ainsi, quand tu séduis nos cœurs, et que tes promesses les entraînent dans de funestes engagements.

L'écho : Je mens.

L'amant : Par pitié, ne ris pas de ma peine. Réponds-moi, me reste-t-il quelque espoir ou non?

L'écho : Non.

L'amant : Eh bien! c'en est fait, tu veux ma mort, j'y cours.

L'écho : Cours.

L'amant : La contree, instruite de tes rigueurs, ne sera plus assez insensée pour dire de toi un mot d'éloges.

L'écho : Déloge.

Les anciens Écossais croyaient que l'écho était un esprit qui se plaisait à répéter les sons. Voy. **LAVISARI.**

ECLAIRS. On rendait autrefois une espèce de culte aux éclairs, en faisant du bruit avec la bouche; et les Romains honoraient, sous le nom de *Papysma*, une divinité champêtre, pour qu'elle en préservât les biens de la terre. Les Grecs de l'Orient les redoutent beaucoup.

ECLIPSES. C'était une opinion générale, chez les païens, que les éclipses de lune procédaient de la vertu magique de certaines paroles, par lesquelles on arrachait la lune du ciel, et on l'attirait vers la terre pour la contraindre de jeter l'écume sur les herbes, qui devenaient, par là, plus propres aux sortilèges des enchanteurs. Pour délivrer la lune de son tourment et pour éluder la force du charme, on empêchait qu'elle n'en entendît les paroles en faisant un bruit horrible.

Une éclipse annonçait ordinairement de grands malheurs, et on voit souvent, dans l'antiquité, des armées refuser de se battre à cause d'une éclipse.

Au Pérou, quand le soleil s'éclipsait, ceux du pays disaient qu'il était fâché contre eux, et se croyaient menacés d'un grand malheur. Ils avaient encore plus de crainte dans l'éclipse de lune. Ils la croyaient malade lorsqu'elle paraissait noire; ils comptaient qu'elle mourrait infailliblement si elle achevait de s'obscurcir; qu'alors elle tomberait du ciel, qu'ils périraient tous, et que la fin du monde arriverait. Ils en avaient une telle frayeur, qu'aussitôt qu'elle commençait à s'éclipser, ils faisaient un bruit terrible avec des trompettes, des cornets et des tambours; ils fouettaient des chiens pour les faire aboyer, dans l'espoir que la lune, qui avait de l'affection pour ces animaux, aurait pitié de leurs cris et s'éveillerait de l'assoupissement que sa maladie lui causait. En même temps, les hommes, les femmes et les enfants la suppliaient, les larmes aux yeux et avec de grands cris, de ne point se laisser mourir, de peur que sa mort ne fût cause de leur perte universelle. Tout ce bruit ne cessait que quand la lune, reparaisant, ramenait le calme dans les esprits épouvantés.

Les Talapoins prétendent que quand la lune s'éclipse, c'est un dragon qui la dévore; et que quand elle reparait, c'est le dragon qui rend son dîner.

Dans les vieilles mythologies germaniques, deux loups poursuivaient sans cesse le soleil et la lune; les éclipses étaient des luttes contre ces monstres.

Les Européens, crédules aussi, regardaient autrefois les éclipses comme des signes fâcheux; une éclipse de soleil, qui eut lieu le 13 août 1664, fut annoncée comme l'avant-coureur d'un déluge semblable à celui qui était arrivé du temps de Noé, ou plutôt d'un

déluge de feu, qui devait amener la fin du monde. Cette prédiction épouvanta tellement les masses, qu'un curé de campagne (c'est un petit conte que nous rapportons), ne pouvant suffire à confesser tous ses paroissiens, qui craignaient de mourir dans cette circonstance, et sachant que tout ce qu'il pourrait leur dire de raisonnable à cet égard ne prévaudrait pas contre les prédictions fâcheuses, fut contraint de leur annoncer au prône qu'ils ne se pressassent pas tant, et que l'éclipse avait été remise à quinzaine(1).

Dans les Indes, on est persuadé, quand le soleil ou la lune s'éclipse, qu'un certain démon aux griffes noires les étend sur l'astre dont il veut se saisir; pendant ce temps, on voit les rivières couvertes de têtes d'Indiens qui croient soulager l'astre menacé en se tenant dans l'eau jusqu'au cou.

Les Lapons sont convaincus aussi que les éclipses de lune sont l'ouvrage des démons.

Les Chinois prétendaient, avant l'arrivée des missionnaires jésuites, qui les éclairèrent, que les éclipses étaient occasionnées par un mauvais génie, lequel cachait le soleil de sa main droite et la lune de sa main gauche.

Cependant cette opinion n'était pas générale, puisque quelques-uns d'entre eux disaient qu'il y avait au milieu du soleil un grand trou, et que, quand la lune se rencontrait vis-à-vis, elle devait naturellement être privée de lumière.

Dieu, disent les Persans, tient le soleil enfermé dans un tuyau qui s'ouvre et se ferme au bout par un volet. Ce bel œil du monde éclaire l'univers et l'échauffe par ce trou; et quand Dieu veut punir les hommes par la privation de la lumière, il envoie l'ange Gabriel fermer le volet, ce qui produit les éclipses. Mais Dieu est si bon, qu'il n'est jamais fâché longtemps. Les Mandingues, nègres mahométans de l'intérieur de l'Afrique, attribuent les éclipses de lune à un chat gigantesque qui met sa patte entre la lune et la terre; et, pendant tout le temps que dure l'éclipse, ils ne cessent de chanter et de danser en l'honneur de Mahomet.

Les Mexicains, effrayés, jeûnaient pendant les éclipses. Les femmes se maltrahaient, et les filles se tiraient du sang des bras. Ils s'imaginaient que la lune avait été blessée par le soleil pour quelque querelle de ménage.

ECREGORES, pères des géants, suivant un livre apocryphe d'Enoch. Les anges qu'il nomme ainsi s'assemblèrent sur le mont Hémon du temps du patriarche Jared, et s'engagèrent par des anathèmes à ne se point séparer qu'ils n'eussent enlevé les filles des hommes.

ECRITURE. *Art de juger les hommes par leur écriture*, d'après Lavater. — Tous les mouvements de notre corps reçoivent leurs modifications du tempérament et du caractère. Le mouvement du sage n'est pas celui de l'idiot, le port et la démarche diffèrent sensiblement du colérique au flegmatique, du sanguin au mélancolique.

(1) Legall., Calend. véritable, p. 46.

De tous les mouvements du corps, il n'en est point d'aussi variés que ceux de la main et des doigts, et de tous les mouvements de la main et des doigts, les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en écrivant. Le moindre mot jeté sur le papier, combien de points, combien de courbes ne renferme-t-il pas!...

Il est évident encore, poursuit Lavater, que chaque tableau, que chaque figure détachée et, aux yeux de l'observateur et du connaisseur, chaque trait, conservent et rappellent l'idée du peintre. — Que cent peintres, que tous les écoliers d'un même maître dessinent la même figure, que toutes ces copies ressemblent à l'original de la manière la plus frappante, elles n'en auront pas moins, chacune, un caractère particulier, une teinte et une touche qui les feront distinguer.

Si l'on est obligé d'admettre une expression caractéristique pour les ouvrages de peinture, pourquoi voudrait-on qu'elle disparût entièrement dans les dessins et dans les figures que nous traçons sur le papier? Chacun de nous a son écriture propre, individuelle et inimitable, ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très-difficilement et très-imparfaitement. Les exceptions sont en trop petit nombre pour détruire la règle.

Cette diversité incontestable des écritures ne serait-elle point fondée sur la différence réelle du caractère moral?

On objectera que le même homme, qui pourtant, n'a qu'un seul et même caractère, peut diversifier son écriture. Mais cet homme, malgré son égalité de caractère, agit ou du moins paraît agir souvent de mille manières différentes. De même qu'un esprit doux se livre quelquefois à des emportements, de même aussi la plus belle main se permet, dans l'occasion, une écriture négligée; mais alors encore celle-ci aura un caractère tout à fait différent du griffonnage d'un homme qui écrit toujours mal. On reconnaîtra la belle main du premier jusque dans sa plus mauvaise écriture, tandis que l'écriture la plus soignée du second se ressentira toujours de son barbouillage.

Cette diversité de l'écriture d'une seule et même personne ne fait que confirmer la thèse; il résulte de là que la disposition d'esprit où nous nous trouvons influe sur notre écriture. Avec la même encre, avec la même plume, et sur le même papier, l'homme façonnera tout autrement son écriture quand il traite une affaire désagréable, ou quand il s'entretient cordialement avec son ami.

Chaque nation, chaque pays, chaque ville a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une forme qui leur sont propres (1). Tous ceux qui ont un commerce de lettres un peu étendu, pourront vérifier la justesse de cette remarque. L'observateur intelligent ira plus loin, et il jugera déjà du caractère de son correspondant sur la seule adresse (*j'entends l'écriture de l'a-*

(1) Quand Lavater écrivait, on n'avait pas encore introduit l'écriture mécanique, dite écriture anglaise ou américaine.

dresse, car le style fournit des indices plus positifs encore), à peu près comme le titre d'un livre nous fait connaître souvent la tournure d'esprit de l'auteur.

Une belle écriture suppose nécessairement une certaine justesse d'esprit, et en particulier l'amour de l'ordre. Pour écrire avec une belle main, il faut avoir du moins une veine d'énergie, d'industrie, de précision et de goût, chaque effet supposant une cause qui lui est analogue. Mais ces gens, dont l'écriture est si belle et si élégante, la peindraient peut-être encore mieux si leur esprit était plus cultivé et plus orné.

On distingue, dans l'écriture, la substance et le corps des lettres, leur forme et leur arrondissement, leur hauteur et leur longueur, leur position, leur liaison, l'intervalle qui les sépare, l'intervalle qui est entre les lignes, la netteté de l'écriture, sa légèreté ou sa pesanteur. Si tout cela se trouve dans une parfaite harmonie, il n'est nullement difficile de découvrir quelque chose d'assez précis dans le caractère fondamental de l'écrivain.

Une écriture de travers annonce un caractère faux, dissimulé, inégal. Il y a la plupart du temps une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture.

Des lettres inégales, mal jointes, mal séparées, mal alignées, et jetées en quelque sorte séparément sur le papier, annoncent un naturel flegmatique, lent, peu ami de l'ordre et de la propreté.

Une écriture plus liée, plus suivie, plus énergique et plus ferme annonce plus de vie, plus de chaleur, plus de goût. Il y a des écritures qui dénotent la lenteur d'un homme lourd et d'un esprit pesant.

Une écriture bien formée, bien arrondie, promet de l'ordre, de la précision et du goût. Une écriture *extraordinairement* soignée annonce plus de précision et plus de fermeté, mais peut-être moins d'esprit.

Une écriture lâche dans quelques-unes de ses parties, serrée dans quelques autres, puis longue, puis étroite, puis soignée, puis négligée, laisse entrevoir un caractère léger, incertain et flottant.

Une écriture lancée, des lettres jetées, pour ainsi dire, d'un seul trait, et qui annoncent la vivacité de l'écrivain, désignent un esprit ardent, du feu et des caprices.

Une écriture un peu penchée sur la droite, et bien coulante, annonce de l'activité et de la pénétration. — Une écriture bien liée, coulante et presque perpendiculaire, promet de la finesse et du goût. Une écriture originale et hasardée d'une certaine façon, sans méthode, mais belle et agréable, porte l'empreinte du génie, etc.

Il est inutile d'observer combien, avec quelques remarques judicieuses, ce système est plein de témérités et d'exagérations. Voy. **PHYSIOGNOMIE**.

ECROUELLES. — Delancré dit que ceux qui naissent légitimement septièmes mâles, sans mélanges de filles, ont le don inné de guérir les écrouelles en les touchant.

Les anciens rois d'Angleterre, suivant certains auteurs, avaient ce pouvoir (1), mais d'une autre source. Quand Jacques II fut reconduit de Rochester à White-Hall, on proposa de lui laisser faire quelque acte de royauté, comme de toucher les écrouelles. Il ne se présenta personne.

On attribua aussi aux rois de France le don d'enlever les écrouelles par l'imposition des mains, accompagnée du signe de la croix. Louis XIII, en 1639, toucha, à Fontainebleau, douze cents scrofuleux, et les mémoires du temps attestent que plusieurs furent guéris. On fait remonter cette prérogative jusqu'à Clovis. Voy. LANCINET, CRACHAT, etc.

ECUREUILS. — Les Sirianes, peuplades de la Russie d'Europe, ont pour la chasse de l'écureuil une superstitieuse idée qu'on ne peut déraciner. Ils ne cherchent, dans toute la journée, les écureuils qu'au haut des sapins rouges, si le premier tué le matin s'est trouvé sur un arbre de cette espèce; et ils sont fermement convaincus qu'ils en chercheraient en vain ailleurs. Si c'est au contraire sur un sapin *sylvestris* qu'ils ont aperçu leur premier écureuil, ils ne porteront leurs regards que sur cette sorte d'arbres pendant tout le jour de chasse.

EDELIN (GUILLAUME), docteur en théologie du quinzième siècle, prieur de Saint-Germain-en-Laye. Il fut exposé et admonesté publiquement à Evreux, pour s'être donné au diable afin de satisfaire ses passions mondaines. Il avoua qu'il s'était transporté au sabbat sur un balai (2); que, de sa bonne volonté, il avait fait hommage à l'ennemi, qui était sous la forme d'un mouton; qu'il lui avait alors baisé brutalement sous la queue son derrière, en signe de révérence et d'hommage (3). Le jour du jugement étant arrivé, il fut conduit en place publique, ayant une mitre de papier sur la tête; l'inquisiteur l'engagea à se repentir, et lut la sentence qui le condamnait à la prison, au pain et à l'eau. « Lors ledit maître Guillaume commença à gémir et à condouloir de son méfait, criant merci à Dieu, à l'évêque et à justice (4). »

EDRIS, nom que les musulmans donnent à Enoch ou Hénoch, sur lequel ils ont forgé diverses traditions. Dans les guerres continues que se faisaient les enfants de Seth et de Caïn, Hénoch, disent-ils, fut le premier qui introduisit la coutume de faire des esclaves; il avait reçu du ciel, avec le don de science et de sagesse, trente volumes remplis des connaissances les plus abstraites; lui-même en composa beaucoup d'autres, aussi peu connus que les premiers. Dieu l'envoya aux Caïnites pour les ramener dans la bonne voie. Mais ceux-ci ayant refusé de

(1) Polydore Virgile.

(2) *Edoctus scopam sumere, et inter femora equitis instar ponere, quo volebat brevi momento, etc.* Gaguin, liv. X.

(3) Monstrelet, Alain Chartier, à l'année 1433.

(4) Monstrelet, cité par M. Garinet, Histoire de la magie en France, p. 107.

l'écouter, il leur fit la guerre, et réduisit leurs femmes et leurs enfants en esclavage.

Les Orientaux lui attribuent l'invention de la couture et de l'écriture, de l'astronomie, de l'arithmétique, et encore plus particulièrement de la géomancie. On dit de plus qu'il fut la cause innocente de l'idolâtrie. Un de ses amis, affligé de son enlèvement, forma de lui, par l'instigation du démon, une représentation si vivement exprimée, qu'il s'entretenait des jours entiers avec elle, et lui rendait des hommages particuliers, qui peu à peu dégénérèrent en superstition. Voy. HÉNOCH.

EFFRONTÉS, hérétiques qui parurent dans la première moitié du seizième siècle. Ils niaient le Saint-Esprit, pratiquaient diverses superstitions, rejetaient le baptême et le remplaçaient par une cérémonie qui consistait à se racler le front avec un clou jusqu'à effusion de sang, puis à le panser avec de l'huile. C'est cette marque qui leur restait au front qui leur a fait donner leur nom d'effrontés.

ÉGÉRIE, nymphe qui seconda Numa Pompilius dans son projet de civiliser les Romains. Les démonomanes en ont fait un démon succube, et les cabalistes un esprit élémentaire, une ondine selon les uns, une salamandre selon les autres, qui la disent fille de Vesta. Voy. ZOROASTRE et NUMA.

ÉGIPANS, démons que les païens disaient habiter les bois et les montagnes, et qu'ils représentaient comme de petits hommes velus, avec des cornes et des pieds de chèvre. Les anciens parlent de certains monstres de Libye, auxquels on donnait le même nom; ils avaient un museau de chèvre avec une queue de poisson: c'est ainsi qu'on représente le *capricorne*. On trouve cette même figure dans plusieurs monuments égyptiens et romains.

ÉGITHE, sorte d'épervier boiteux, dont une idée bizarre avait répandu l'opinion chez les anciens, que sa rencontre était du plus heureux présage pour les nouveaux mariés.

ÉLAIS, une des filles d'Annius, laquelle, en qualité de sorcière, changeait en huile tout ce qu'elle touchait.

ÉLASTICITÉ. Il y a des pierres élastiques et des grès flexibles. Une poutre en marbre, qui fait l'étonnement des curieux à la cathédrale de Lincoln, est élastique (1). De telles raretés ont passé autrefois pour œuvres de féerie.

ÉLÉAZAR, magicien, juif de nation, qui attachait au nez des possédés un anneau où était enchâssée une racine dont Salomon se servait, et que l'on présume être la squille (2). A peine le démon l'avait-il flairée, qu'il jetait le possédé par terre et l'abandonnait. Le magicien récitait ensuite des paroles que Salomon avait laissées par écrit; et, au nom de ce prince, il défendait au démon de revenir dans le même corps; après quoi il remplissait une cruche d'eau, et commandait audit

démon de la renverser. L'esprit malin obéissait; ce signe était la preuve qu'il avait quitté son gîte.

ÉLÉAZAR DE GARNIZA, auteur hébreu, qui a laissé divers ouvrages dont plusieurs ont été imprimés, et d'autres sont restés manuscrits. On distingue de lui un *Traité de l'âme*, cité par Pic de La Mirandole dans son livre contre les Astrologues, et un *Commentaire cabalistique sur le Pentateuque*.

ÉLÉMENTS. Les éléments sont peuplés de substances spirituelles, selon les cabalistes. Le feu est la demeure des salamandres; l'air, celle des sylphes; les eaux, celle des ondins ou nymphes, et la terre celle des gnômes. — Selon les démonomanes, les éléments sont abondamment peuplés de démons et d'esprits. Et il est certain du moins que les puissances de l'air ne le laissent pas vide.

ÉLÉPHANT. On a dit des choses merveilleuses de l'éléphant. On lit encore dans de vieux livres qu'il n'a pas de jointures, et que, par cette raison, il est obligé de dormir debout, appuyé contre un arbre ou contre un mur; que s'il tombe, il ne peut se relever. Cette erreur a été accréditée par Diodore de Sicile, par Strabon et par d'autres écrivains.

Pline conte aussi que l'éléphant prend la fuite lorsqu'il entend un cochon: et, en effet, on a vu en 1769, qu'un cochon ayant été introduit dans la ménagerie de Versailles, son grognement causa une agitation si violente à un éléphant qui s'y trouvait, qu'il eût rompu ses barreaux, si l'on n'eût retiré aussitôt l'animal immonde.

Ælien assure qu'on a vu un éléphant qui avait écrit des sentences entières avec sa trompe, et même qui avait parlé. Christophe Acosta assure la même chose (3).

Dion Cassius prête à cet animal des sentiments religieux. Le matin, dit-il, il salue le soleil de sa trompe; le soir il s'agenouille; et, quand la nouvelle lune paraît sur l'horizon, il rassemble des fleurs pour lui en composer un bouquet.

On sait que les éléphants ont beaucoup de goût pour la musique; Arrien rapporte qu'il y en a eu un qui faisait danser ses camarades au son des cymbales. On vit à Rome des éléphants danser la pyrrhique, et exécuter des sauts périlleux sur la corde... Enfin, avant les fêtes données par Germanicus, douze éléphants en costume dramatique exécutèrent un ballet en action. On leur servit ensuite une collation; ils prirent place avec décence sur des lits qui leur avaient été préparés. Les éléphants mâles étaient revêtus de la toge; les femelles, de la tunique. Ils se comportèrent avec toute l'urbanité de convives bien élevés, choisirent les mets avec discernement, et ne se firent pas moins remarquer par leur sobriété que par leur politesse (4).

Au Bengale l'éléphant blanc a les honneurs de la divinité; il ne mange jamais que dans de la vaisselle de vermeil. Lorsqu'on le con-

(1) Monthly Magazine, oct. 1825, p. 224.

(2) Bodin, Démonomanie, etc., liv. I, ch. III, p. 88.

(3) Thomas Brown, Essais sur les erreurs populaires,

liv. III, ch. I, p. 241.

(4) M. Salgues, des Erreurs, etc., t. III v. 196.

duit à la promenade, dix personnes de distinction portent un dais sur sa tête. Sa marche est une espèce de triomphe, et tous les instruments du pays l'accompagnent.

Les mêmes cérémonies s'observent lorsqu'on le mène boire. Au sortir de la rivière, un seigneur de la cour lui lave les pieds dans un bassin d'argent.

Voici, sur l'éléphant blanc, des détails plus étendus : — Un Européen, établi à Calcutta depuis deux ans, écrivait dernièrement au *Sémaphore* de Marseille une lettre dont le passage suivant rappelle une des plus étranges superstitions des peuples de l'Inde :

« Je veux vous envoyer le récit que vient de me faire M. Smithson, voyageur anglais, arrivé tout récemment de Juthia, capitale du royaume de Siam. M. Smithson m'a beaucoup amusé aux dépens de ces Siamois qui continuent toujours à adorer leurs éléphants blancs. Depuis plusieurs mois, la tristesse était à la cour et parmi tous les habitants de Juthia : un seul éléphant blanc avait survécu à une espèce de contagion qui s'était glissée dans les écuries sacrées. Le roi fit publier à son de trompe qu'il donnerait dix esclaves, autant d'arpents de terre qu'un éléphant pourrait en parcourir dans un jour, et une de ses filles en mariage à l'heureux Siamois qui trouverait un autre éléphant blanc. — M. Smithson avait pris à son service, pour lui faire quelques commissions dans la ville, un pauvre hère borgne, bossu, tout exténué de misère, qui s'appelle Tungug-Poura. Ce Tungug-Poura avait touché le cœur compatissant du voyageur anglais, qui l'avait fait laver, habiller, et le nourrissait dans sa cuisine. Tungug, malgré sa chétive et stupide apparence, nourrissait une vaste ambition dans sa chemise de toile, son unique vêtement ; il entendit la proclamation de l'empereur de Siam, et vint, d'un air recueilli se présenter à M. Smithson, qui rit beaucoup en l'entendant lui déclarer qu'il allait chercher un éléphant blanc, et qu'il était décidé à mourir, s'il ne trouvait pas l'animal sacré.

« Tungug-Poura ne faisait pas sur M. Smithson l'effet d'un chasseur bien habile : les éléphants blancs se trouvent en très-petit nombre dans des retraites d'eaux et de bois d'un accès difficile. Mais rien ne put changer la résolution de Tungug, qui, serrant avec reconnaissance une petite somme d'argent dont son maître le gratifia, partit avec un arc, des flèches et une mauvaise paire de pistolets. — M. Smithson, que je vais laisser parler, me disait donc l'autre soir :

« Cinq mois après, je me réveillai au bruit de tous les tambours de l'armée du Roi ; un tintamarre affreux remplissait la ville. Je m'habille et descends dans la rue, où des hommes, des femmes, des enfants couraient en poussant des cris de joie. Je m'informai de la cause de tous ces bruits ; on me répondit que l'éléphant blanc arrivait.

« Curieux d'assister à la réception de ce grand et haut personnage, je me rendis à la porte de la ville, que précède une place immense entourée d'arbres et de canaux ; la

foule la remplissait. Sous un vaste dais, des officiers richement vêtus attendaient le monarque, qui a bientôt paru avec tous ses ministres et ses esclaves : on agitait devant lui un vaste éventail de plume. — L'éléphant sacré, arrivé la veille, avait passé la nuit sous une tente magnifique dont j'apercevais les banderolles. Peu après, les *gongs*, les tambours, les cymbales retentirent avec leurs sons aigres et perçants. J'étais assez commodément placé. Un cortège de talapoins commença à défilier ; ces prêtres avaient l'air grave et s'avançaient lentement. Une triple rangée de soldats entourait le noble animal, qui avait un air maladif et marchait difficilement. — On cria à mes côtés : — Voilà celui qui l'a pris.

« Je regardai et vis un petit homme borgne et bossu, qui tenait un des nombreux rubans dorés passés au cou de l'éléphant ; cet homme était mon domestique, Tungug-Poura.

« Le voilà donc gendre du roi.

« Il vint me voir un jour en palanquin et me parut fort content de sa nouvelle position. — L'éléphant blanc, qui a fait sa fortune, se présenta à lui à cinquante journées de marche de Juthia, dans un marais où il était couché, abattu par une fièvre à laquelle les animaux de cette espèce sont sujets ; car leur couleur blanche est, comme on sait, le résultat d'une maladie. Tungug-Poura s'approcha de l'éléphant, le nettoya, versa de l'eau sur les plaies et les boutons du dos, et prodigua tellement ses soins et ses caresses à l'intelligente bête, que celle-ci lécha Tungug de sa trompe, et se mit à le suivre avec la docilité d'un petit chien. Tungug est ainsi parvenu, favorisé d'abord par un hasard presque inespéré, à s'emparer d'un éléphant blanc. Le pauvre bossu a maintenant des esclaves, et possède la princesse dont le nom signifie en langue siamoise *les yeux de la nuit*. »

ELFES, génies scandinaves. On croit, aux bords de la Baltique, qu'il y a un roi des Elfes, qui règne à la fois sur l'île de Stern, sur celle de Mœ et sur celle de Rugen. Il a un char attelé de quatre étalons noirs. Il s'en va d'une île à l'autre en traversant les airs ; alors on distingue très-bien le hennissement de ses chevaux, et la mer est toute noire.

Ce roi a une grande armée à ses ordres ; ses soldats ne sont autre chose que les grands chénes qui parsèment l'île. Le jour, ils sont condamnés à vivre sous une écorce d'arbre ; mais la nuit, ils reprennent leur casque et leur épée, et se promènent fièrement au clair de la lune. Dans les temps de guerre, le roi les assemble autour de lui. On les voit errer au-dessus de la côte, et alors malheur à celui qui tenterait d'envahir le pays (1) ! Voy. ENCELDOUNE.

La tradition des bons et des mauvais anges est sensible dans les fictions de l'Edda. Snorro Sterlason nous apprend que les *elfs* de la lumière, dont Ben Johnson a fait les esprits blancs de ses Masques, séjournent dans Alf-Heim (demeure des Elfes), le palais du ciel, tandis que les *swart elfs*, elfs de la nuit, ha-

(1) M. Marnier, Traditions de la Baltique.

bitent les entrailles de la terre. Les premiers ne seront pas sujets à la mort; car les flammes de Surtur ne les consumeront pas, et leur dernière demeure sera Vid-Blain, le plus haut ciel des bienheureux; mais les *swart elfs* sont mortels et sujets à toutes les maladies, quels que soient d'ailleurs leurs attributs.

Les Islandais modernes considèrent aussi le peuple elf comme formant une monarchie; ou du moins ils le font gouverner par un vice-roi absolu qui, tous les ans, se rend en Norwège avec une députation de pucks (lutins), pour y renouveler son serment d'hommage-lige au souverain sèigneur, qui réside dans la mère-patrie. Il est évident que les Islandais croient que les elfs sont, comme eux, une colonie transplantée dans l'île (1). Voy. DANSES DES ESPRITS.

ELIE. — Les Orientaux en font un puissant magicien. Voyez *Alexandre le Grand*.

ELIGOR, le même qu'Abigor. Voy. ABIGOR.

ELINAS, roi d'Albanie. Voy. MÉLUSINE.

ELIXIR DE VIE. L'élixir de vie n'est autre chose, selon le Trévisan, que la réduction de la pierre philosophale en eau mercurielle; on l'appelle aussi *or potable*. Il guérit toutes sortes de maladies et prolonge la vie bien au delà des bornes ordinaires. L'*élixir parfait au rouge* change le cuivre, le plomb, le fer et tous les métaux en or plus pur que celui des mines. L'*élixir parfait au blanc*, qu'on appelle encore *huile de talc*, change tous les métaux en argent très-fin.

Voici la recette d'un autre *élixir de vie*. Pour faire cet élixir, prenez huit livres de suc mercuriel; deux livres de suc de bourrache, tiges et feuilles, douze livres de miel de Narbonne ou autre, le meilleur du pays; mettez le tout à bouillir ensemble un bouillon pour l'écumer; passez-le par la chausse à hypocras, et clarifiez-le. Mettez à part infuser, pendant vingt-quatre heures, quatre onces de racine de gentiane coupée par tranches dans trois chopines de vin blanc, sur des cendres chaudes, agitant de temps en temps; vous passerez ce vin dans un linge sans l'exprimer; mettez cette colature dans lesdits sucs avec le miel, faisant bouillir doucement le tout et cuire en consistance de sirop; vous le ferez rafraîchir dans une terrine vernissée, ensuite le déposerez dans des bouteilles que vous conserverez en un lieu tempéré, pour vous en servir, en en prenant tous les matins une cuillerée. Ce sirop prolonge la vie, rétablit la santé contre toutes sortes de maladies, même la goutte, dissipe la chaleur des entrailles; et quand il ne resterait dans le corps qu'un petit morceau de poumon et que le reste serait gâté, il maintiendrait le bon et rétablirait le mauvais; il guérit les douleurs d'estomac, la sciatique, les vertiges, la migraine, et généralement les douleurs internes.

Ce secret a été donné par un pauvre paysan de Calabre à celui qui fut nommé par Char-

(1) Traditions populaires, dans le *Quarterly review*.

les-Quint pour général de cette armée navale qu'il envoya en Barbarie. Le bonhomme était âgé de cent trente-deux ans, à ce qu'il assura à ce général, lequel était allé loger chez lui, et, le voyant d'un si grand âge, s'était informé de sa manière de vivre et de celle de plusieurs de ses voisins, qui étaient presque tous âgés comme lui (2).

On conte qu'un charlatan apporta un jour à l'empereur de la Chine Li-con-pan, un élixir merveilleux, et l'exhorta à le boire, en lui promettant que ce breuvage le rendrait immortel. Un ministre, qui était présent, ayant tenté inutilement de désabuser le souverain, prit la coupe et but la liqueur. Li-con-pan, irrité de cette hardiesse, condamna à mort le mandarin, qui lui dit d'un air tranquille: — Si ce breuvage donne l'immortalité, vous ferez de vains efforts pour me faire mourir; et s'il ne la donne pas, auriez-vous l'injustice de me faire mourir pour un si frivole larcin?

Ce discours calma l'empereur, qui loua la sagesse et la prudence de son ministre (3).

ELOGE DE L'ENFER, ouvrage critique, historique et moral; nouvelle édition, La Haye, 1759, 2 vol. in-12, fig. — C'est un livre satirique très-pesamment écrit, dans un esprit très-médiocre.

ELOSSITE, pierre qui a la vertu de guérir les maux de tête. On ne sait pas trop où elle se trouve.

ELXAI ou ELCESAI, chef des elcésaites, hérétique du deuxième siècle, qui faisait du Saint-Esprit une femme, et qui proposait une liturgie dont les prières étaient des jurements absurdes.

EMAGUINQUILLIERS, race de géants, serviteurs d'Iamen, dieu de la mort chez les Indiens. Ils sont chargés de tourmenter les méchants dans les enfers.

EMBARRER. Voy. LIGATURES.

EMBUNGALA, prêtre idolâtre du Congo. Il passe chez les noirs de ces contrées pour un si grand sorcier, qu'il peut d'un coup de sifflet faire venir devant lui qui bon lui semble, s'en servir comme d'un esclave, et le vendre même s'il le juge à propos.

EMERAUDE. La superstition a longtemps attribué à cette pierre des vertus miraculeuses, telles entre autres que celle d'empêcher les symptômes du mal caduc, et de se briser lorsque la crise est trop violente pour qu'elle puisse la vaincre.

La poudre de franche émeraude arrêtait, disait-on, la dyssenterie et guérissait la morsure des animaux venimeux.

Les peuples de la vallée de Manta, au Pérou, adoraient une émeraude grosse comme un œuf d'autruche, et lui offraient d'autres émeraudes.

EMMA, fille de Richard II, duc de Normandie. Cette princesse épousa Ethelred, roi d'Angleterre, et en eut deux fils, dont l'un régna après la mort de son père; c'est saint Edouard. Ce prince écoutait avec déférence les pieux avis de sa mère; mais un ambitieux,

(2) Admirables secrets du Petit Albert, p. 163.

(3) Bibliothèque de société, t. III.

que l'histoire peint sous d'assez laides couleurs, Godwin, comte de Kent, qui était son ministre, et qui voyait avec peine son autorité partagée avec Emma, chercha à perdre cette princesse ; il l'accusa de différents crimes, et il eut l'adresse de faire appuyer son accusation par plusieurs seigneurs, mécontents comme lui du pouvoir d'Emma. Le roi dépouilla sa mère de toutes ses richesses.

La princesse eut recours à Alwin, évêque de Winchester, son parent. Le comte de Kent, voulant écarter un protecteur aussi puissant, et nereculant pas devant les moyens les plus infâmes, accusa la princesse d'un commerce coupable avec ce prélat : cette odieuse accusation, appuyée impudemment par les ennemis de la princesse et du saint évêque, fit impression sur l'esprit d'Edouard ; il eut la faiblesse de mettre sa mère en jugement ; elle fut condamnée à se purger par l'épreuve du feu.

La coutume de ce temps-là en Angleterre, voulait que l'accusé passât nu-pieds sur neuf coutres de charrue rougis au feu ; et la condamnation portait qu'Emma ferait sur ces coutres neuf pas pour elle-même et cinq pour l'évêque de Winchester. Elle employa en prières la nuit qui précéda cette périlleuse épreuve ; puis raffermie, elle marcha sur les neuf coutres, au milieu de deux évêques, habillée comme une simple bourgeoise et les jambes nues jusqu'aux genoux. Le feu ne lui fit aucun mal ; de sorte que son innocence fut reconnue.

EMODÈS, l'un des démons qui possédaient Madeleine de La Palud.

EMOLE, génie que les basilidiens invoquaient dans leurs cérémonies magiques.

EMPUSE, démon de midi. Aristophane, dans sa comédie des *Grenouilles*, le représente comme un spectre horrible, qui prend diverses formes, de chien, de femme, de bœuf, de vipère, qui a le regard atroce, un pied d'âne et un pied d'airain, une flamme autour de la tête, et qui ne cherche qu'à faire du mal.

Les paysans grecs et russes ont conservé des idées populaires attachées à ce monstre ; ils tremblent au temps des foins et des moissons à la seule pensée de l'Empuse, qui, dit-on, rompt bras et jambes aux faucheurs et aux moissonneurs, s'ils ne se jettent la face en terre lorsqu'ils l'aperçoivent. On dit même en Russie que l'Empuse et les démons de midi, qui sont soumis à cet horrible fantôme, parcourent quelquefois les rues à midi, en habits de veuve, et rompent les bras à ceux qui osent les regarder en face.

Le moyen de conjurer l'Empuse et de s'en faire obéir chez les anciens, c'était de lui dire des injures. Chacun a ses goûts.

Vasco de Gama, cité par Leloyer (1), rapporte qu'il y a dans la ville de Calicut un temple consacré à des démons qui sont des espèces d'Empuses. Personne n'ose entrer dans ces temples, surtout le mercredi, qu'après que le midi est passé ; car si on y en-

(1) Histoire des spectres, etc., liv. III, ch. xiv.

(2) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. I, p. 313.

trait à cette heure-là, on mourrait à l'instant même.

ENARQUE. Il revint de l'autre monde (ou d'une syncope) après avoir passé plusieurs jours en enfer, et raconta à Plutarque lui-même tout ce qui concernait Pluton, Minos, Eaque, les Parques, etc. (2).

ENCENS. « En la région Sachalite, qui n'est autre que le royaume de Tartas, l'encens qui s'y recueillait se mettait à grands monceaux en certaine place, non loin du port, où les marchands abordaient. Cet encens n'était gardé de personne, parce que le lieu était assez gardé des démons ; et ceux qui abordaient près de la place n'eussent osé, en cachette ni ouvertement, prendre un seul grain d'encens et le mettre en leur navire sans la licence et permission expresse du prince ; autrement leurs navires étaient retenus par la puissance secrète des démons, gardiens de l'encens, et ne pouvaient se mouvoir ni partir du port (3). »

ENCHANTEMENTS. On entend par enchantement l'art d'opérer des prodiges par des paroles chantées ; mais on a beaucoup étendu le sens de ce mot.

On voyait, au rapport de Léon l'Africain, tout au haut des principales tours de la citadelle de Maroc, trois pommes d'or d'un prix inestimable, si bien gardées par enchantement, que les rois de Fez n'y ont jamais pu toucher, quelques efforts qu'ils aient faits. Ces pommes d'or ne sont plus.

Marc Paul conte que des Tartares ayant pris huit insulaires de Zipangu, avec qui ils étaient en guerre, se disposaient à les décapiter ; mais ils n'en purent venir à bout, parce que ces insulaires portaient au bras droit, entre cuir et chair, une petite pierre enchantée qui les rendait insensibles au tranchant du cimeterre : de sorte qu'il fallut les assommer pour les faire mourir. Voy. PAROLES MAGIQUES, CHARMES, FASCINATION, TOUR ENCHANTÉE, etc.

On entend souvent par enchantement quelque chose de merveilleux. Les arts ont aussi produit des enchantements, mais naturels, et regardés comme œuvre de magie par ceux-là seuls qui attribuent à la magie tout ce qui est extraordinaire. — M. Van Estin, dit Decremps, dans sa *Magie blanche dévoilée*, nous fit voir son cabinet de machines. Nous entrâmes dans une salle bien éclairée par de grandes fenêtres pratiquées dans le dôme.

— Vous voyez, nous dit-il, tout ce que j'ai pu rassembler de piquant et de curieux en mécaniques.

Cependant nous n'apercevions de tous côtés que des tapisseries, sur lesquelles étaient représentées des machines utiles, telles que des horloges, des pompes, des pressoirs, des moulins à vent, des vis d'Archimède, etc.

— Toutes ces pièces ont apparemment beaucoup de valeur, dit en riant M. Hill ; elles peuvent récréer un instant la vue ; mais

(3) Leloyer, Disc. et hist. des spectres, p. 415.

il paraît qu'elles ne produiront jamais de grands effets par leurs mouvements.

M. Van Estin répondit par un coup de sifflet. Aussitôt les quatre tapisseries se lèvent et disparaissent ; la salle s'agrandit ; et nos yeux éblouis voient ce que l'industrie humaine a inventé de plus étonnant. D'un côté, des serpents qui rampent, des fleurs qui s'épanouissent, des oiseaux qui chantent ; de l'autre, des cygnes qui nagent, des canards qui mangent et qui digèrent, des orgues jouant d'elles-mêmes, et des automates qui touchent du clavecin.

M. Van Estin donna un second coup de sifflet, et tous les mouvements furent suspendus.

Un instant après, nous vîmes un canard nageant et barbotant dans un vase, au milieu duquel était un arbre. Plusieurs serpents rampaient autour du tronc et allaient successivement se cacher dans les feuillages. Dans une cage voisine étaient deux serins qui chantaient en s'accompagnant, un homme qui jouait de la flûte, un autre qui dansait, un petit chasseur et un sauteur chinois, tous artificiels et obéissant au commandement. Voy. MÉCANIQUE, BRIOCHÉ, etc.

Nos pères, qui croyaient si vivement aux fées, mêlaient à toute histoire des enchantements. Les traditions populaires en regorgeaient ; tous les romans de chevalerie, toutes les chroniques du moyen âge en étaient riches. Nous n'aurions que l'embarras du choix pour en allonger démesurément cet article. Nous nous bornons à reproduire ici une légende encore vive dans les souvenirs d'un peuple voisin, et qui a l'avantage, pour le plus grand nombre de nos lecteurs, de leur être peu connue.

Légende de la Dame enchantée.

Nous devons cette tradition populaire à la plume gracieuse de M. A. Van Hasselt.

« Quand, au sortir de Namur, on suit le cours de la Meuse, qu'on laisse à sa droite le village de Live, et à sa gauche celui de Beez, qu'on dépasse les trois îles qui verdoient au milieu du fleuve, un peu au-dessus de Brumaigne, et que le long du Moinil on se dirige tout droit vers le clocher de Vaux, on trouve entre Thon et Maizevet un rocher escarpé, sur lequel rampent quelques ruines informes, où croissent en été de jolies touffes de clochettes bleues, et où glissent au soleil de petits lézards tachetés qui s'enfuient au bruit de vos pas. Ce rocher, d'un accès difficile, regarde le village de Namèche, bâti sur une pointe de terre autour de laquelle la Meuse tourne en cet endroit. Ces ruines sont les restes d'un château fort dont l'origine remonte bien loin dans le moyen âge, et dont on attribue la fondation à Clodion le Chevelu ; son nom est le château de Sanson. Philippe le Noble, comte de Namur, fit réparer en 1208 les murailles de cette forteresse, dont Waleram de Limbourg se rendit maître en 1216, et qui fut démolie sous le règne de Charles II, roi d'Espagne, après avoir survécu à la fureur de toutes ces formidables

guerres dont le comté de Namur fut le théâtre durant le moyen âge. C'était un fief qui relevait de l'église de Liège, à laquelle Philippe le Noble l'avait donné.

« En 1237, la garde en fut confiée, par l'empereur Baudouin, comte de Namur, à des châtelains héréditaires, dignité dont furent d'abord revêtus les seigneurs de la maison de Gomigny, et qui, dans la suite, passa de cette maison dans celles d'Evre et d'Oultremont. Ce monument est remarquable par les ruines imposantes qu'il étale sur le coin du rocher où il est situé, et peut-être plus encore par les singulières légendes qu'on en raconte dans le pays. Les habitants de Maizeret et de Thon rivalisent de légendes étranges sur cette vieille forteresse. Voici une de ces traditions.

« C'est l'histoire de la *Dame enchantée*.

« Vis-à-vis de Sanson, sur la rive gauche de la Meuse et sur la hauteur au pied de laquelle est situé le village de Namèche, croît un arbre connu sous le nom d'arbre de Sainte-Anne. Il est très-vieux ; mais il n'est que le descendant d'une longue génération, qui remonte peut-être aussi haut que le château de Clodion le Chevelu. Cet arbre est le rendez-vous des fées, au milieu de la nuit de la Saint-Jean, du Vendredi-Saint et de saint Sylvestre. Les fées n'ont pas le pouvoir d'y toucher, parce que sainte Anne l'a pris sous sa protection spéciale ; mais elles dansent à l'entour, en chantant leurs refrains incompréhensibles et en chevauchant sur leurs manches à balais à demi roussis au feu. Cependant cette puissante protection ne put empêcher, sous le règne du comte de Namur Henri l'Aveugle, que dans cet arbre ne fût exilée l'âme d'une dame, appelée par les manants et par les nobles la *Dame bleue*, et qu'un sorcier, par d'étranges maléfices, avait changée en rossignol. Cet oiseau, perché l'hiver et l'été sur les branches de l'arbre de Sainte-Anne, chantait toujours les chants les plus tristes ; sa voix sonore retentissait souvent jusqu'à la rive droite du fleuve, et les bateliers qui montaient ou qui descendaient la Meuse ne manquaient jamais de faire un signe de croix quand ils l'entendaient, en se disant tout bas :

« — C'est la Dame bleue qui chante.

« Comment ce nom de dame bleue avait été donné à ce rossignol magique ? d'où cette femme enchantée était venue ? personne n'eût pu le dire. Seulement on savait qu'une demoiselle vêtue d'une robe bleue était arrivée au château noir de Sanson, conduite par le jeune châtelain qui l'avait amenée d'outremer. Là, il s'était épris pour elle, et avait résolu de vivre caché dans la calme solitude des remparts de son manoir. Il avait laissé là le tombeau du Sauveur et la défense de la Ville-Sainte, et ses compagnons d'armes, et toutes ces idées de gloire religieuse qui enflammaient les chevaliers à cette époque d'héroïsme et de croyance. Il s'en revint au rivage natal avec cette femme, qui n'avait promis d'être à lui que lorsqu'ils seraient

entrés dans le château paternel. Ils y arrivèrent par une belle journée de mai.

« Les remparts de Sanson étaient bariolés de pennons étincelants; la porte était ouverte toute large; la herse, avec ses dents de fer, était levée, et le pont-levis était baissé pour livrer passage à une magnifique cavalcade qui allait entrer dans la demeure du jeune chevalier. Il marchait en tête du cortège, souriant à la belle étrangère, assise sur un palefroi blanc couvert d'une housse bleue; elle portait une robe de velours de même couleur. Après eux venait une longue suite de cavaliers et de dames, dont aucune n'était aussi belle que l'étrangère qui allait devenir l'épouse du châtelain de Sanson. Lorsqu'ils furent tous parvenus dans la grande salle, le chevalier prit par la main la belle étrangère et lui dit :

« — Montons dans la grande tour.

« Et ils montèrent dans la grande tour, d'où la vue s'étendait sur tout le château, sur les remparts crénelés, sur le cours de la Meuse, colorée, en ce moment, de bleu comme le ciel, comme la robe de l'étrangère.

« — Maintenant, dit le châtelain à la dame, tout cela est à vous; maintenant aussi, je vous rappelle une parole sacrée, une parole donnée en présence du tombeau du Christ. Le chapelain est là-bas, prêt à bénir notre amour au nom du ciel et à écrire nos noms sur le livre saint, d'où Dieu seul peut les effacer.

« Et l'étrangère le regarda, mais avec une tristesse infinie.

« Il vit une larme poindre dans ses yeux et rouler sur ses joues, qui devinrent pâles.

« Sans plus ajouter une parole, il prit l'étrangère par la main et l'entraîna vers la chapelle, où l'autel était paré et prêt à recevoir leurs serments. Les cierges étaient allumés; le prêtre, vêtu d'un surplis de dentelle, était sur les marches de l'autel. A ses pieds s'agenouillèrent la dame et le chevalier. Il les bénit au nom de Dieu et imposa sur eux ses mains tremblantes. Mais au moment où le châtelain voulut passer l'anneau d'or au doigt de sa bien-aimée, il sentit tout à coup cette main se rappetisser, et il vit (chose plus merveilleuse encore!) la robe bleue de la dame devenir grise, son corps devenir toujours plus petit, toujours plus petit, ses doigts s'aiguïser en forme de pattes d'oiseau, et deux ailes grises pousser à ses épaules. Ce fut l'affaire d'une minute. En un clin-d'œil, la dame était changée en oiseau, changée en rossignol. Elle ouvrit ses ailes et se mit à voler d'abord autour des cierges, puis contre les vitraux de la chapelle, qu'elle essaya vainement de traverser, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une issue par une vitre qu'un orage avait brisée. Alors elle s'assit sur la pointe d'un toit et se mit à chanter un chant si triste, qu'on n'en avait jamais entendu de pareil. Le chevalier eut beau se désespérer et rappeler la dame, le chant continuait toujours et devenait toujours plus triste et plus triste. Enfin le rossignol prit sa volée et disparut.

« Longtemps le châtelain fut inconsolable. En vain les chevaliers lui parlaient de guerre et de batailles : rien ne put le distraire du souvenir de la Dame bleue, jusqu'à ce qu'on lui eût dit que la voix du rossignol enchanté se faisait entendre dans l'arbre de Sainte-Anne. Depuis ce jour, il sortait tous les matins et ne rentrait que le soir, quand la lune était depuis longtemps levée. Il passait des heures entières à l'ombre de l'arbre de Sainte-Anne, à écouter le chant de l'oiseau. Souvent, la nuit, il quittait brusquement son lit pour aller l'écouter encore.

« Un soir, une vieille bohémienne s'approcha de lui, tandis qu'il était encore là couché sur la mousse et les yeux fixés sur l'arbre.

« — Seigneur, lui dit-elle, Dieu garde ! vous plaît-il savoir l'avenir, seigneur ?

« — L'avenir, vieille sorcière ? N'est-ce pas pour moi une vie désolée, puisque j'ai perdu ce que j'aime ?

« — Ne désespérez pas, beau seigneur; l'avenir est une vie d'or pour vous.

« — Arrière, fille de Satan ! sinon je te fais brûler vive dans une chaudière, comme on fait des faux monnayeurs.

« — Vous n'aurez garde, beau seigneur; car je vous rendrai la femme que vous avez perdue par les maléfices d'un magicien. Revenez ici après-demain à minuit, au milieu de la nuit de la Saint-Jean, et vous reverrez la Dame bleue.

« — Femme, si cela est possible, je te fais riche.

« — Eh bien ! seigneur, après-demain à minuit...

« Et à peine eut-elle dit ces mots qu'elle disparut.

« Le chevalier ne dormit pas la nuit suivante.

« La deuxième nuit, à onze heures et demie, il descendit le sentier escarpé du rocher de Sanson. Au pied du sentier, il trouva la bohémienne.

« — Je vous attends, seigneur.

« — Allons, répondit le chevalier.

« Et ils passèrent la Meuse au clair de la lune.

« Quand ils furent parvenus au village de Namèche :

« — Par ici, c'est le chemin le plus court, dit la vieille,

« Ils prirent par le cimetière.

« Mais à peine se trouvèrent-ils au cimetière, que des voix étranges se firent entendre; des hommes armés sortirent de derrière les croix et de l'enfoncement du portail de l'église, et s'élancèrent vers le châtelain.

« — Ce sont des voleurs, pensa-t-il.

« Il tira sa grande épée de guerre, dont le tranchant avait fait tomber plus d'une tête de mécréant.

« Mais les assaillants étaient si nombreux, qu'il y avait une forêt de dagues autour de lui. Cependant il combattait vaillamment : plus d'un mordit la poussière sous les coups terribles de l'épée qu'il brandissait comme une faux. Il allait succomber pourtant. Une

idée singulière lui passa par la tête; il s'écria :

« — A moi les morts !

« Tous les tombeaux s'ouvrirent, et de chaque tombeau sortit un mort enveloppé dans un linceul et les yeux flamboyants, pour prêter secours au noble guerrier.

« Les brigands, épouvantés à cette effrayante apparition, s'enfuirent aussi vite que la terreur pouvait le leur permettre.

« Le chevalier avait reçu plus d'une blessure.

« — Vous saignez, dit la vieille.

« — Ce n'est rien, dit le châtelain.

« — Tenez, messire, mettez cette herbe sur vos blessures.

« Elle cueillit, dans un coin du cimetière, une herbe qu'elle posa sur les blessures : le sang s'étancha et les blessures se fermèrent aussitôt.

« — Chevalier, vous êtes brave; et ce combat ne fut qu'une épreuve que ma puissance vous a suscitée.

« Alors ils gravirent ensemble la hauteur, et ils parvinrent à l'arbre de Sainte-Anne. Il était minuit.

« Le rossignol chantait; mais son chant n'avait plus cet accent de tristesse que le châtelain de Sanson y avait remarqué jusqu'à cette heure.

« Il y avait comme un accent d'espérance.

« La vieille commença à tracer un cercle autour de l'arbre, sur la mousse humide de rosée.

« — Venez ici, messire, dit-elle.

« Tous deux se placèrent dans le cercle.

« Et la vieille, avec sa voix creuse, parla ainsi :

« — Veux-tu descendre de cet arbre, ô rossignol magique? Je te mettrai des plumes d'or à tes ailes et te passerai un collier de perles à ton col.

« Le rossignol répondit :

« — Que m'importent des plumes d'or à mes ailes? Que m'importe un collier de perles à mon col? Je suis dans le monde un oiseau sauvage; personne ne doit savoir qui je suis.

« La vieille reprit :

« — Si tu es un oiseau sauvage dans le monde, et que personne ne doive savoir qui tu es, laisse au moins cet homme te prendre en pitié; car tu dois souffrir de soif et de faim.

« De nouveau le rossignol répondit :

« — Je ne souffre ni de soif, ni de faim, mais d'une douleur secrète qui ronge mon cœur; car là-bas, sur le rocher escarpé, là-bas, dans le vieux castel, habite un chevalier que je ne puis oublier : voilà pourquoi je souffre et pourquoi mon chant est si triste. Je l'ai aimé sur la terre étrangère; j'ai quitté pour le suivre la demeure de ma mère chérie. Un magicien jaloux m'a changée en rossignol et m'a exilée sur cet arbre. Je serai ainsi, à moins que mon ami ne vienne me délivrer et ne verse trois fois de l'eau bénite sur mes ailes, en me disant : « Je t'aime. » Depuis que je gémis sous l'inférieure puissance

du sorcier, j'ai vu tous les jours mon ami et lui ai chanté chaque fois les douleurs dont mon âme est remplie. Il a souffert de me voir souffrir ainsi. Mais maintenant l'heure de ma délivrance est venue, si celui que j'aime veut verser trois fois de l'eau bénite sur mes ailes, en me disant chaque fois : « Je t'aime. »

« Quand l'oiseau eut ainsi parlé, la vieille fit signe au chevalier, qui tendit son doigt à l'oiseau. Et l'oiseau ouvrit ses ailes; d'un vol léger il descendit de la branche où il était et vint se percher sur le gant du châtelain.

« Il s'en alla avec l'oiseau et regagna son château au clair de la lune. Quand il y fut arrivé, la vieille bohémienne n'était plus là.

« Il entra dans la chapelle et versa sur les ailes du rossignol de l'eau bénite, en disant :

« — Je t'aime.

« L'oiseau frissonna et hérissa ses plumes grises.

« Pour la deuxième fois, le chevalier le mouilla d'eau bénite, en disant : — Je t'aime.

« L'oiseau jeta un cri, comme si une barre de fer rouge l'eût touché !

« Quand l'eau bénite le toucha pour la troisième fois, il commença à reprendre forme humaine; et le châtelain dit :

« — Je t'aime.

« En ce moment la dame reparut devant lui avec sa robe de velours bleu, belle de toute sa beauté et ses longs cheveux flottants. Une larme roula dans ses yeux :

« — Maintenant, je suis à vous pour toujours, dit-elle, et aucune puissance humaine ne nous séparera. Maintenant je suis à vous pour toujours, et que le prêtre reçoive, au nom de Dieu, mes serments et les vôtres.

« Ils furent bénis au nom du ciel; et leurs noms furent écrits sur le livre saint, d'où Dieu seul peut les effacer.

« De ces époux si heureux descendit une lignée de vaillants chevaliers qui firent briller leur courage dans plus d'une bataille et leur nom dans plus d'une guerre. »

ENCHIRIDION. Voy. LÉON III.

ÉNERGUMÈNE. On appelle énergumènes ceux qui sont possédés du démon.

ENFANTS. Croirait-on que des savants en démenace et des médecins sans clientèle ont recherché les moyens de s'assurer du sexe d'un enfant qui n'était pas né, et qu'on a fait, autour de ce thème absurde, des livres niais qui trouvent de niais lecteurs? Voy. SEXE.

ENFANTS DU DIABLE. Voy. CAMBIONS.

ENFERS, lieux inférieurs où les méchants subissent après leur mort le châtement dû à leurs crimes. Nier qu'il y ait des peines et des récompenses après le trépas, c'est nier l'existence de Dieu, puisqu'il ne peut être que nécessairement juste. Mais les tableaux que certains poètes et d'autres écrivains nous ont faits des enfers, ont été souvent les fruits de l'imagination. On doit croire ce que l'Église enseigne, sans s'égarer dans des détails que Dieu n'a pas jugé à propos de révéler.

Les anciens, la plupart des modernes, et surtout les cabalistes, placent les enfers au centre de la terre. Le docteur Swinden, dans ses Recherches sur le feu de l'enfer, prétend que l'enfer est dans le soleil, *parce que le soleil est le feu perpétuel*. Quelques-uns ont ajouté que les damnés entretiennent ce feu dans une activité continuelle, et que les taches qui paraissent dans le disque du soleil, après les grandes catastrophes, ne sont produites que par l'encombrement...

Dans Milton (c'est du moins de la poésie), l'abîme où fut précipité Satan est éloigné du ciel trois fois autant que le centre du monde l'est de l'extrémité du pôle; c'est-à-dire, selon les calculs des astronomes, à 990,000,000 de lieues (1). — L'enfer de Milton est un globe énorme, entouré d'une triple voûte de feux dévorants; il est placé dans le sein de l'antique chaos et de la nuit informe. On y voit cinq fleuves : le Styx, source exécrable consacrée à la Haine; l'Achéron, fleuve noir et profond qu'habite la Douleur; le Cocyte, ainsi nommé des sanglots perçants qui retentissent sur ses funèbres rivages; le fougueux Phlégéon, dont les flots précipités en torrents de feu portent la rage dans les cœurs; et le tranquille Léthé, qui roule dans un lit tortueux ses eaux silencieuses.

Au delà de ce fleuve s'étend une zone déserte, obscure et glacée, perpétuellement battue des tempêtes et d'un déluge de grêle énorme, qui, loin de se fondre en tombant, s'élève en monceaux, semblable aux ruines d'une antique pyramide. Tout autour sont des gouffres horribles, des abîmes de neige et de glace. Le froid y produit les effets du feu, et l'air gelé brûle et déchire. C'est là qu'à certains temps fixés, tous les réprouvés sont traînés par les Furies aux ailes de Harpies. Ils ressentent tour à tour les tourments des deux extrémités dans la température, tourments que leur succession rapide rend encore plus affreux. Arrachés de leur lit de feu dévorant, ils sont plongés dans des monceaux de glaces; immobiles, presque éteints, ils languissent, ils frissonnent et sont de nouveau rejetés au milieu du brasier infernal. Ils vont et reviennent ainsi de l'un à l'autre supplice; et pour le combler, ils franchissent à chaque fois le Léthé. Ils s'efforcent, en le traversant, d'atteindre l'onde enchanteuse; ils n'en désireraient qu'une seule goutte : elle suffirait pour leur faire perdre, dans un doux oubli, le sentiment de tous leurs maux. Hélas! Méduse, aux regards terribles, à la tête hérissée de serpents, s'oppose à leurs efforts; et semblable à celle que poursuivait si vainement Tantale, l'eau fugitive se dérobe aux lèvres qui l'aspirent...

A la porte de l'enfer, sont deux figures effroyables : l'une, qui représente une femme jusqu'à la ceinture, finit en une énorme queue de serpent recourbée, à longs replis écailleux, et armée à l'extrémité d'un aiguillon mortel. Autour de ses reins est une

(1) Le poète dit que la chute de Satan dura neuf jours : d'où il suivrait que Satan aurait fait 1,200 lieues par

meute de chiens féroces, qui, sans cesse ouvrant leur large gueule de Cerbère, frappent perpétuellement les airs des plus odieux hurlements. Ce monstre est le Pêché, fille sans mère, sortie du cerveau de Satan; il tient les clefs de l'enfer. L'autre figure (si l'on peut appeler ainsi un spectre informe, un fantôme dépourvu de substance et de membres distincts), noire comme la nuit, féroce comme les Furies, terrible comme l'enfer, agite un dard redoutable; et ce qui semble être sa tête porte l'apparence d'une couronne royale. Ce monstre est la Mort, fille de Satan et du Pêché.

Nous suivons toujours Milton, ce grand poète. Après que le premier homme fut devenu coupable, la Mort et le Pêché construisirent un solide et large chemin sur l'abîme. Le gouffre enflammé reçut patiemment un pont, dont l'étonnante longueur s'étendit du bord des enfers au point le plus reculé de ce monde fragile. C'est à l'aide de cette facile communication que les esprits pervers passent et repassent sur la terre pour corrompre ou punir les hommes.

Mais si le séjour des réprouvés est un séjour hideux, ses hôtes ne le sont pas moins. Citons à présent le Tasse. Quand d'un son rauque et lugubre l'inférieure trompette appelle les habitants des ombres éternelles, le Tartare s'ébranle dans ses gouffres noirs et profonds; l'air ténébreux répond par de longs gémissements. Soudain les puissances de l'abîme accourent à pas précipités : quels spectres étranges, horribles, épouvantables ! La terreur et la mort habitent dans leurs yeux ; quelques-uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux sont entrelacés de serpents ; leur croupe immense et fourchue se recourbe en replis tortueux. — On voit d'immenses Harpies, des Centaures, des Sphinx, des Gorgones, des Scyllas qui aboient et dévorent ; des Hydres, des Pythons, des Chimères qui vomissent des torrents de flamme et de fumée ; des Polyphèmes, des Géryons, mille monstres plus bizarres que jamais n'en rêva l'imagination, mêlés et confondus ensemble. Ils se placent les uns à la gauche, les autres à la droite de leur sombre monarque. Assis au milieu d'eux, il tient d'une main un sceptre rude et pesant ; son front superbe, armé de cornes, surpasse en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus sourcilleux : Calpé, l'immense Atlas lui-même, ne seraient auprès de lui que de simples collines (2). — Une horrible majesté, empreinte sur son farouche aspect, accroît la terreur et redouble son orgueil ; son regard, tel qu'une funeste comète, brille du feu des poisons dont ses yeux sont abreuvés ; une barbe longue, épaisse, hideuse, enveloppe son menton et descend sur sa poitrine velue ; sa bouche, dégouttante d'un sang impur, s'ouvre comme un vaste abîme : de cette bouche empestée s'exhalent un souffle empoisonné et des tourbillons de flamme et de fumée. Ainsi

seconde.

(2) Milton donne à Satan quarante mille pieds de haut.

l'Etna, de ses flancs embrasés, vomit avec un bruit affreux de noirs torrents de soufre et de bitume. Au son de sa voix terrible, l'abîme tremble, Cerbère se tait épouvanté, l'Hydre est muette, le Cocyte s'arrête immobile (1).

Voici quelques voyages aux enfers, empruntés aux chroniqueurs du moyen âge, et qui sont moins agréables que les tableaux des poètes, mais qui ont pourtant aussi leur charme de naïveté.

Le landgrave de Thuringe venait de mourir. Il laissait après lui deux fils à peu près du même âge, Louis et Hermann. Louis, qui était l'aîné et le plus religieux (puisqu'il est mort dans la première croisade), publia cet édit après les funérailles de son père :

« Si quelqu'un peut m'apporter des nouvelles certaines de l'état où se trouve maintenant l'âme de mon père, je lui donnerai une bonne ferme... »

Un pauvre soldat, ayant entendu parler de cette promesse, alla trouver son frère, qui passait pour un clerc distingué, et qui avait exercé pendant quelque temps la nécromancie; il chercha à le séduire par l'espoir de la ferme qu'ils partageraient amicalement.

— J'ai quelquefois évoqué le diable, répondit le clerc, et j'en ai tiré ce que j'ai voulu; mais le métier de nécromancien est trop dangereux, et il y a longtemps que j'y ai renoncé.

Cependant l'idée de devenir riche surmonta les scrupules du clerc: il appela le diable, qui parut aussitôt, et demanda ce qu'on lui voulait.

— Je suis honteux de t'avoir abandonné depuis tant de temps, répondit finement le nécromancien; mais je reviens à toi. Indique-moi, je te prie, où est l'âme du landgrave, mon ancien maître?

— Si tu veux venir avec moi, dit le diable, je te la montrerai.

— J'irais bien, répondit le clerc; mais je crains trop de n'en pas revenir.

— Je te jure par le Très-Haut, et par ses décrets formidables, dit le démon, que si tu te fies à moi, je te conduirai sans méchef auprès du landgrave, et que je te ramènerai ici (2).

Le nécromancien, rassuré par un serment aussi solennel, monta sur les épaules du démon, qui prit son vol et le conduisit à l'entrée de l'enfer. Le clerc eut le courage de considérer à la porte ce qui s'y passait, mais il n'eut pas la force d'y entrer. Il n'aperçut qu'un pays horrible, et des damnés tourmentés de mille manières. Il remarqua surtout un grand diable, d'un aspect effroyable, assis sur l'ouverture d'un puits, qui était fermé d'un large couvercle, et ce spectacle le fit trembler. Cependant le grand diable cria au démon qui portait le clerc :

— Que portes-tu là sur tes épaules? viens ici que je te décharge.

(1) Et phlegetonæ requierunt murmura ripæ.

CLAUDIEN.

(2) Juro tibi per Altissimum, et per tremendum ejus judicium quia, si fidei meæ te commiseris, etc.

(3) Buccinavit tam valide.

— Non, répondit le démon; celui que je porte est un de mes amis; je lui ai juré que je ne lui causerais aucun mal; et je lui ai promis que vous auriez la bonté de lui faire voir l'âme du landgrave, son ancien maître, afin qu'à son retour dans le monde il publie partout votre puissance. Le grand diable ouvrit alors son puits, et sonna du cornet (3) avec tant de vigueur et de force, que la foudre et les tremblements de terre ne seraient qu'une musique fort douce en comparaison. En même temps le puits vomit des torrents de soufre enflammé, et, au bout d'une heure, l'âme du landgrave, qui remontait du gouffre au milieu des tourbillons étincelants, montra sa tête au-dessus du trou, et dit au clerc :

— Tu vois devant toi ce malheureux prince qui fut ton maître, et qui voudrait maintenant n'avoir jamais régné...

Le clerc répondit: — Votre fils est curieux de savoir ce que vous faites ici, et s'il peut vous aider en quelque chose?

— Tu sais où j'en suis, reprit l'âme du landgrave, je n'ai guère d'espérance; cependant, si mes fils veulent restituer certaines possessions que je te vais nommer, et qui m'appartenaient injustement, ils me soulageront.

Le clerc répondit: — Seigneur, vos fils ne me croiront pas.

— Je vais le dire un secret, répliqua le landgrave, qui n'est connu que de moi et de mes fils.

En même temps il nomma les possessions qu'il fallait restituer, et il donna le secret qui devait prouver la véracité du clerc.

Après cela, l'âme du landgrave rentra tristement dans le gouffre; le puits se referma, et le nécromancien revint dans la Thuringe, monté sur son démon. Mais, à son retour de l'enfer, il était si défait et si pâle, qu'on avait peine à le reconnaître. Il raconta aux princes ce qu'il avait vu et entendu; et cependant ils ne voulurent point consentir à restituer les possessions que leur père les priait de rendre. Seulement le landgrave Louis dit au clerc: — Je reconnais que tu as vu mon père, et que tu ne me trompes point; aussi te vais-je donner la récompense que j'ai promise.

— Gardez votre ferme, répondit le clerc; pour moi je ne dois plus songer qu'à mon salut.

Et il se fit moine de Cîteaux (4).

On voit que le légendaire ne désigne pas bien si les lieux que son héros a cru visiter sont le purgatoire ou l'enfer. Citons encore un bon religieux anglais dont le voyage a été écrit par Pierre-le-Vénérable, abbé de Cluni, et par Denys-le-Chartreux (5). Ce voyageur parle à la première personne :

« J'avais saint Nicolas pour conducteur,

(4) Césarius, moine d'Heisterbach, de l'ordre de Cîteaux, Miracles illustres, liv. I, ch. xxxiv.

(5) Petri Venerabilis, de miracul., et Dionysii Carthusiani, De quatuor novissimis, art. 47. — Disons pourtant que ce passage du bienheureux Denis-le-Chartreux paraît

dit-il ; il me fit parcourir un chemin plat jusqu'à un espace immense, horrible, peuplé de défunts qu'on tourmentait de mille manières affreuses. On me dit que ces gens-là n'étaient pas damnés, que leur supplice finirait avec le temps, et que je voyais le purgatoire. Je ne m'attendais pas à le trouver si rude ; tous ces malheureux pleuraient à chaudes larmes et poussaient de grands gémissements. Depuis que j'ai vu toutes ces choses, je sais bien que si j'avais quelque parent dans le purgatoire, je souffrirais mille morts pour l'en tirer.

Un peu plus loin, j'aperçus une vallée où coulait un épouvantable fleuve de feu, qui s'élevait en tourbillons à une hauteur énorme. Au bord de ce fleuve il faisait un froid si glacial qu'il est impossible de s'en faire une idée. Saint Nicolas m'y conduisit, et me fit remarquer les patients qui s'y trouvaient, en me disant que c'était encore le purgatoire.

En pénétrant plus avant, nous arrivâmes en enfer. C'était un champ aride couvert d'épaisses ténèbres ; coupé de ruisseaux de soufre bouillant ; on ne pouvait y faire un pas sans marcher sur des insectes hideux, difformes, extrêmement gros et jetant du feu par les narines. Ils étaient là pour le supplice des pécheurs, qu'ils tourmentaient de concert avec les démons. Ceux-ci, avec des crochets, happaient les âmes punies et les jetaient dans des chaudières, où ces âmes se fondaient parmi des matières liquides ; après cela on leur rendait leur forme pour de nouvelles tortures. — Ces tortures se faisaient en bon ordre et chacun était tourmenté selon ses crimes. »

Il voit ensuite des prélats, des chevaliers, des dames, des religieux, des princes. Mais toutes ces relations se ressemblent un peu. *Voy. VÉTIN, BERTHOLD, CHARLES-LE-CHAUVE, ENGELBRECHT, etc.*

Il serait très-long de rapporter les sentiments des différents peuples sur l'enfer. — Les Druses disent que tout ce qu'on mangera dans les enfers aura un goût de fiel et d'amertume, et que les damnés porteront sur la tête, en signe d'une éternelle réprobation, un bonnet de poil de cochon d'un pied et demi de long.

Les Grecs représentaient l'enfer comme un lieu vaste et obscur, partagé en plusieurs régions, l'une affreuse où l'on voyait des lacs dont l'eau infecte et bourbeuse exhalait des vapeurs mortelles, un fleuve de feu, des tours de fer et d'airain, des fournaies ardentes, des monstres et des furies acharnés à tourmenter les scélérats ; l'autre riante, paisible, destinée aux sages et aux héros. Le lieu le plus voisin de la terre était l'Erèbe ; on y rencontrait le palais de la Nuit, celui du Sommeil et des Songes. C'était le séjour de Cerbère, des Furies et de la mort ; c'est là qu'erraient pendant cent ans les ombres infortunées dont le corps n'avait pas reçu les funérailles, et que les critiques pensent qu'il n'est pas de lui.

honneurs de la sépulture ; et lorsqu'Ulysse évoqua les morts, ceux qui apparurent ne sortirent que de l'Erèbe. L'autre enfer était l'enfer des méchants : là chaque crime était puni ; les remords dévoraient leurs victimes ; et là se faisaient entendre les cris aigus de la douleur. Le Tartare proprement dit venait après l'enfer : c'était la prison des dieux. Environné d'un triple mur d'airain, il soutenait les vastes fondements de la terre et des mers. Les Champs-Élysées, séjour heureux des ombres vertueuses, formaient la quatrième division des enfers ; il fallait traverser l'Erèbe pour y parvenir.

Chez les Juifs modernes, les justes seront heureux, les méchants seront tourmentés en enfer, et ceux qui sont dans un état moyen, tant Juifs que gentils, descendront dans un abîme avec leurs corps, et ils pleureront pendant douze mois, en montant et en descendant d'un lieu moins pénible à un lieu plus rigoureux. Après ce terme, leurs corps seront consumés, leurs âmes brûlées, et le vent les dispersera sous les pieds des justes. Les rabbins ajoutent que, le premier jour de l'an, Dieu fait un examen du nombre et de l'état des âmes qui sont en enfer.

L'enfer des Romains était divisé en sept provinces différentes : la première renfermait les enfants morts-nés, comme ne devant être ni récompensés ni punis ; la seconde était destinée aux innocents condamnés à mort ; la troisième logeait les suicides ; dans la quatrième erraient les parjures ; la cinquième province était habitée par les héros dont la gloire avait été souillée par la cruauté ; la sixième était le Tartare ou lieu des tourments, et la septième les Champs-Élysées, comme chez les Grecs.

L'enfer des Musulmans a sept portes, et chacune a son supplice particulier. Cet enfer est rempli de torrents de feu et de soufre, où les damnés chargés de chaînes de soixante-dix coudées sont plongés et replongés continuellement par de mauvais anges. A chacune des sept portes, il y a une garde de dix-neuf démons, toujours prêts à exercer leur barbarie envers les damnés et surtout envers les infidèles, qui seront à jamais dans ces prisons souterraines, où les serpents, les grenouilles et les corneilles aggravent encore les tourments de ces malheureux. Les Mahométans n'y demeureront au plus que sept mille ans ; au bout de ce temps, le prophète obtiendra leur délivrance. On ne donne aux damnés de cet enfer que des fruits amers, ressemblant à des têtes de diables ; leur boisson se puise dans des sources d'eaux soufrées et brûlantes, qui leur procureront des tranchées douloureuses.

Quelques Japonais prétendent que la peine des méchants est de passer dans le corps d'un renard, qui est leur enfer.

Les Guèbres disent que les méchants sont les victimes d'un feu dévorant qui les brûle sans les consumer. Un des tourments de leur enfer est l'odeur infecte qu'exhalent les âmes scélérates ; les unes habitent d'affreux cachots où elles sont étouffées par une fu-

mée épaisse et dévorées par les morsures d'un nombre prodigieux d'insectes et de reptiles venimeux; les autres sont plongées jusqu'au cou dans les flots noirs et glacés d'un fleuve; celles-ci sont environnées de diables furieux qui les déchirent à coups de dents; celles-là sont suspendues par les pieds, et dans cet état on les perce dans tous les endroits du corps avec un poignard.

On croit, dans l'île Formose, que les hommes, après leur mort, passent sur un pont étroit de bambous, sous lequel il y a une fosse profonde pleine d'ordures. Le pont s'écroule sous les pas de ceux qui ont mal vécu, et ils sont précipités dans cette horrible fosse.

Les Musulmans ont aussi, au-dessus de leur enfer, un pont qui est fait en lame de rasoir. Toutes les âmes doivent passer sur ce tranchant; et il n'y a que les âmes justes qui le traversent sans tomber dans le gouffre.

Les Cafres admettent treize enfers et vingt-sept paradis, où chacun trouve la place qu'il a mérité d'occuper, suivant ses bonnes ou mauvaises actions. Les sauvages du Mississipi croient que les coupables iront dans un pays malheureux, où il n'y a point de chasse. Les Virginiens placent l'enfer à l'Occident, et précisément à l'un des bouts du monde. — Les Floridiens sont persuadés que les âmes criminelles sont transportées au milieu des montagnes du nord; qu'elles restent exposées à la voracité des ours et à la rigueur des neiges et des frimas.

Les Kalmouks ont un enfer pour les bêtes de somme; et celles qui ne s'acquittent pas bien de leurs devoirs ici-bas sont condamnées, selon eux, à porter sans relâche dans l'autre monde les fardeaux les plus pesants.

L'enfer du Dante est célèbre. La forme de cet enfer ressemble à un entonnoir ou à un cône renversé. L'espace qui se trouve depuis la porte de l'enfer jusqu'au fleuve Achéron se divise en deux parties: dans la première sont les âmes de ceux qui vécurent sans honneur; ils sont tourmentés par des frelons qui leur piquent le visage; ces damnés courent après une bannière qui tourne sans cesse autour d'un cercle. Dans la seconde se trouvent les enfants morts sans baptême; ces ombres poussent des gémissements continuels. Il y a des cercles concentriques autour de l'enfer. Le second cercle renferme les luxurieux; ils sont sans cesse agités, transportés çà et là sur des tourbillons de vent. Le troisième est rempli par les gourmands étendus dans la fange et continuellement exposés à un déluge épouvantable de pluie, de neige et de grêle. Le quatrième contient les prodiges et les avarés; ils sont condamnés à rouler éternellement les uns contre les autres des poids énormes. Les autres cercles sont partagés aussi bien.

Les trouvères du moyen âge se sont exercés fréquemment sur l'enfer. Les fabliaux qui s'en occupent sont nombreux. Mais souvent le poète ne fait qu'une critique de ce monde sous le masque de l'autre. Voy.

CYRANO. Souvent aussi il sent l'hérésie à pleine gorge.

Dans le *Songe d'Enfer* de Houdan, le poète arrive à la ville de Convoitise, il y voit Envie, Avarice, Rapine. Plus loin il s'arrête à la demeure de Filouterie, qui lui demande des nouvelles de certains Parisiens nommés là par leur nom. Il passe à Ville-Taverne, où il trouve Ivresse avec son fils, né en Angleterre. On voit que ce sont des allégories. Mais il parvient à la porte des enfers, gardée par Meurtre, Désespoir et Mort-Subite. Le roi d'Enfer tient table ouverte; et on lui sert de la chair d'usurier.

Rutebeuf fit la contre-partie en quelque sorte de ce fabliau, sous le titre du *Chemin de paradis*. Par une route étroite et raboteuse, il arrive à la ville de Pénitence, où il trouve Piété, qui veut bien le guider pour le garantir des différents ennemis qu'il doit rencontrer en voyage. Le premier est Orgueil, dont le palais, magnifique par devant, tombe en ruines par derrière. Il dédaigne tout le monde, quoique souvent son insolence lui ait attiré de cruelles humiliations. Ses courtisans sont vêtus de soie écarlate et portent en tout temps sur la tête un riche chapeau. Il les fixe auprès de lui en leur promettant des dignités et des honneurs.

Plus loin est Colère, le visage rouge, les yeux enflammés, grinçant des dents, et dans sa rage se déchirant et se frappant elle-même.

Au détour d'un vallon il voit Avarice. Elle a de vastes prisons dans lesquelles elle tient renfermés ses sujets, maigres et pâles, assis sur des monceaux d'or qu'attire un aimant particulier, dont sa maison est couverte. Chez elle tout est fermé à double serrure, et l'on n'y entre que par une seule porte, dont elle tient toujours la clef.

Tout au fond de la vallée s'est retirée Envie qui, selon Ovide, dit l'auteur, tient en main des serpents dont elle suce le venin. Toujours cachée dans l'ombre, elle n'en sort que pour venir secrètement épier ses voisins. Si alors elle entend des gémissements et voit couler des larmes, elle est dans la joie; mais s'ils rient ou s'ils chantent, elle pleure et se retire.

Près d'elle est le séjour de Paresse. Du lit où elle est couchée, elle entend le bruit des cloches qui l'appellent à l'église; elle maudit le sonneur et voudrait ne jamais se lever que pour se mettre à table.

Gourmandise, quoique malade encore d'une indigestion qu'elle a eue la veille, ne songe cependant qu'à retourner à la taverne.

Plus loin enfin est un manoir où l'on n'entre qu'avec honte, où l'on reste caché dans les ténèbres, et d'où l'on ne sort que mécontent. Le portier rebute ceux qui s'y présentent les mains vides; il ouvre à ceux-là seuls qui apportent. La maîtresse les accueille, mais c'est pour les voler. Ils y sont venus à cheval, ils s'en retournent à pied. Aussi très-rarement y reviennent-ils deux fois: ou, si leur faiblesse les y entraîne, ils savent que c'est se préparer un repentir.

Rutebeuf après avoir traversé heureusement le quartier des vices, arrive enfin dans celui des vertus. Il voit *Libéralité* qui est mourante ; *Franchise* dont la maison est presque déserte, etc. Enfin il parvient chez *Confession*, où il voulait aller ; et c'est là ce qu'il appelle la *voie de paradis* (1).

Un autre fabliau plus célèbre est celui du *Jongleur qui alla en enfer*, ou de *saint Pierre et du Jongleur*. — On en pardonnera le ton.

A Sens jadis vivait un ménétrier qui, pour un trésor, n'eût pas voulu avoir querelle avec un enfant, mais homme sans conduite et dérangé s'il en fut jamais. Il passait sa vie au jeu ou à la taverne. Gagnait-il quelque argent ? vite il le portait là. N'avait-il rien ? il y laissait son violon en gage. Aussi, toujours sans le sou, il vous eût fait compassion. Malgré cela, gai, content, la tête en tout temps couronnée d'un chapel de branches vertes, il chantait sans cesse et n'eût demandé à Dieu qu'une seule chose, de mettre toute la semaine en dimanches.

Il mourut enfin. Un jeune diable, novice encore, qui depuis un mois cherchait et courait partout pour escamoter quelque âme, sans avoir jusque-là, malgré toutes ses peines, pu réussir, s'étant trouvé là par hasard quand notre violonneur trépassa, il le prit sur son dos et tout joyeux l'emporta en enfer.

C'était l'heure précisément où les démons revenaient de leur chasse. Lucifer s'était assis sur son trône pour les voir arriver ; et à mesure qu'ils entraient, chacun d'eux venait jeter à ses pieds ce que dans le jour il avait pu prendre ; celui-ci un huissier, celui-là un voleur, les uns des champions morts en champ clos, les autres des marchands, tous gens surpris au moment qu'ils s'y attendaient le moins. Le noir monarque arrêta un instant ses captifs pour les examiner, et d'un signal aussitôt il les faisait jeter dans sa chaudière. Quand l'heure fut passée, il ordonna de fermer les portes et demanda si tout le monde était rentré : — Oui, répondit quelqu'un, excepté un idiot, qui est sorti depuis un mois, et qu'il ne faut pas encore attendre aujourd'hui probablement, parce qu'il aura honte de rentrer à vide.

Le railleur achevait à peine de parler, quand arriva le jeune diable, chargé de son ménétrier déguenillé qu'il présenta humblement à son souverain. — Approche, dit Lucifer au chanteur ; qui es-tu ? voleur ? espion ? soldat ? — Non, Sire, j'étais ménétrier, et vous voyez en moi quelqu'un qui possède toute la science qu'un homme sur la terre peut avoir. Malgré cela j'ai eu là-haut bien de la misère ; mais enfin, puisque vous voulez vous charger de mon logement, je chanterai, si cela vous amuse. — Oui, des chansons ! C'est bien là la musique qu'il me faut ici ! Ecoute ; tu vois cette chaudière, et te voici tout nu : je te charge de la faire chauffer ; et surtout qu'il y ait toujours bon feu.

(1) Le Grand d'Aussy. Nous lui empruntons le fabliau suivant.

— Volontiers, Sire ; au moins je serai sûr dorénavant de n'avoir pas froid. — Notre homme aussitôt se rendit à son poste, et, pendant quelque temps, il s'acquitta exactement de sa commission.

Mais un jour que Lucifer avait convoqué tous ses suppôts pour aller faire avec eux sur la terre une battue générale, avant de sortir il appela le chauffeur. — Je vais partir, lui dit-il, et je laisse ici sous ta garde, tous mes prisonniers ; mais songe que tu m'en répondras sur les yeux de ta tête, et que si, à mon retour, il en manquait un seul... — Sire, partez en paix, je réponds d'eux ; vous trouverez les choses en ordre quand vous reviendrez, et vous apprendrez à connaître ma fidélité. — Encore une fois prends bien garde, il y va de tout pour toi, et je te fais manger tout vif. — Ces précautions prises, l'armée infernale partit.

C'était là le moment qu'attendait le bon saint Pierre. Du haut du ciel il avait entendu ce discours, et se tenait aux aguets pour en profiter. Dès que les démons furent dehors, il se déguisa, prit une longue barbe noire, descendit en enfer, et s'accostant du ménétrier : — Ami, dit-il, veux-tu faire une partie nous deux ? Voilà des dés, et de bon argent à gagner. — En même temps il lui montra une longue bourse toute remplie d'esterlins. — Sire, répondit l'autre, c'est bien inutilement que vous venez ici me tenter ; il ne me reste rien au monde que cette chemise déchirée que vous me voyez. — Eh bien ! si tu n'as point d'argent, mets en place quelques âmes, je veux bien me contenter de cette monnaie, et tu ne dois point craindre ici d'en manquer de sitôt. — Tudieu ! je n'ai garde ; je sais trop ce que mon maître m'a promis en partant. Trouvez-moi quelque autre expédient, car pour celui-ci je suis votre serviteur. — Comment veux-tu qu'il le sache ? Sur une telle multitude, que sera-ce, dis-moi, que cinq ou six âmes de plus ou de moins ? Regarde, voilà de belles pièces toutes neuves. Il ne tient qu'à toi d'en faire passer quelques unes dans ta poche. Profite de l'occasion, tandis que me voilà, car une fois sorti, je ne reviens plus... allons je mets vingt sous au jeu, amène quelque âme.

Le malheureux dévorait des yeux les dés. Il les prenait en main, les quittait, puis les reprenait de nouveau. Il n'y put tenir, et consentit à jouer quelques coups ; mais une âme seulement à la fois, de peur de s'exposer à trop perdre. — Tope pour une, répond l'apôtre, mets au jeu. — L'un va donc chercher quelques patients, l'autre étale ses esterlins ; ils s'asseoient au bord du fourneau et commencent. Mais le saint jouait à coup sûr ; aussi gagna-t-il constamment. Le chanteur, pour rattraper ce qu'il perdait, eut beau doubler, tripler les mises, il perdit toujours.

Ne concevant rien à un malheur si constant, il se fâcha, et déclara qu'il ne paierait point. Puis il proposa de recommencer la partie, si l'on voulait tenir la première pour nulle, offrant alors de donner à choisir dans la chaudière tout ce qu'on voudrait. A cette

partie, il ne fut pas plus heureux qu'à la première. Il se piqua, joua cent âmes, mille âmes à la fois, changea de dés, changea de place, et n'en perdit pas moins à tous les coups. Enfin, de désespoir il se leva et quitta le jeu, maudissant sa mauvaise fortune qui le suivait jusqu'en enfer. Pierre alors s'approcha de la chaudière pour y choisir et en tirer ceux qu'il avait gagnés. Chacun d'eux implorait sa pitié afin d'être l'un des heureux. C'étaient des cris à ne pas s'entendre. Le ménétrier furieux y accourut, et résolut de s'acquitter ou de tout perdre. En homme qui ne veut plus rien ménager il proposa de jouer ce qui lui restait. L'apôtre ne demandait pas mieux. Ce va-tout si important se décida sur le lieu même; et je n'ai pas besoin de vous dire quelles furent pendant ce temps les transes des patients qui en étaient les témoins. Leur sort heureusement se trouvait entre bonnes mains. Saint Pierre gagna encore, et partit avec eux tous pour le paradis.

Quelques heures après rentra Lucifer. Mais quelle fut sa douleur quand il vit ses brasiers éteints, sa chaudière vide, et pas une seule âme de tous ces milliards qu'il avait laissés. Il appela le chauffeur : — Scélérat, qu'as-tu fait de mes prisonniers ? — Ah ! sire, je me jette à vos genoux, ayez pitié de moi, je vais tout vous dire. — Et il conta son aventure, avouant qu'il n'était pas plus heureux en enfer qu'il ne l'avait été sur la terre. Quel est le hutor qui nous a amené ce joueur ? dit le prince irrité; qu'on lui donne les étrivières. Aussitôt on saisit le petit diabolin qui avait fait un si mauvais présent, et on l'étrilla si vertement qu'il promit bien de ne jamais se charger de ménétrier. — Chassez d'ici ce marchand de musique, ajouta le monarque; on peut les recevoir dans le paradis, où l'on aime la joie; moi je ne veux plus jamais entendre parler d'eux.

Le chanteur n'en demanda pas davantage. Il se sauva promptement, et vint en paradis où saint Pierre le reçut et le fit entrer avec les autres.

ENGASTRIMISME, art des ventriloques. On l'attribuait autrefois à la magie.

ENGASTRIMITHES ou **ENGASTRIMANDRES**, devins qui faisaient entendre leurs réponses dans leur ventre. Voy. **VENTRILÔQUES**, **CÉCILE**, etc.

ENGELBRECHT (**JEAN**), visionnaire allemand, mort en 1642. Il était protestant et d'un naturel si mélancolique, qu'il tenta souvent de s'ôter la vie. Un soir, vers minuit, il lui sembla que son corps était transporté au milieu des airs avec la rapidité d'une flèche. Après un voyage très-court, il arriva à la porte de l'enfer, où régnait une obscurité profonde, et d'où s'exhalait une puanteur à laquelle il n'y a rien à comparer sur la terre. Il entendit les cris et les gémissements des damnés. Une légion de diables voulut l'entraîner dans l'abîme; il se débarrassa de leurs griffes, pria, et tout cet horrible spectacle s'évanouit. Le Saint-Esprit lui apparut, dit-il, sous la forme d'un homme blanc et le con-

duisit en paradis. Quand Engelbrecht eut goûté les délices du séjour divin, un ange lui ordonna de retourner sur la terre pour annoncer ce qu'il avait vu, entendu et senti, avec la charge d'exhorter les hommes à la pénitence. Engelbrecht, revenu à la vie, raconta sa vision. Dans un de ses ouvrages, (car il a fait des ouvrages, quoiqu'il ne sût pas lire), il dit que tous les assistants, pendant son récit, sentirent la puanteur horrible de l'enfer, et que lui-même, en sortant de son lit, en était encore infecté; mais personne, excepté lui, ne put jouir des parfums suaves de la demeure des bienheureux. Il annonça dès lors qu'il avait été mort et qu'il était ressuscité, et il fonda sur ce prodige la dignité de sa mission.

Il eut encore d'autres visions; il entendit pendant quarante nuits une musique céleste si harmonieuse, qu'il ne put s'empêcher d'y joindre sa voix. Les ministres protestants crurent reconnaître en lui quelque chose de surnaturel. Mais dès qu'il leur eut reproché leur avarice, ils déclarèrent que tout n'était que l'œuvre du démon. Parcourant la Basse-Saxe, il prêchait, disait-il, comme il en avait reçu l'ordre d'en haut. Un jour qu'il racontait ses extases, il dit qu'il avait vu les âmes des bienheureux voltiger autour de lui, sous la forme d'étincelles, et que, voulant se mêler à leur danse, il avait pris le soleil d'une main et la lune de l'autre.

Ces absurdités ne l'empêchèrent pas de faire des prosélytes parmi les réformés. Il a laissé divers volumes : 1° *Véritable Vue et histoire du ciel*, Amsterdam, 1690, in-4° : c'est le récit de son excursion en enfer et en paradis; 2° *Mandat et ordre divin et céleste délivrés par la chancellerie céleste*, Brême, 1625, in-4°; cet écrit manque dans le recueil intitulé : *Oeuvres, Visions et Révélation de Jean Engelbrecht*, Amsterdam, 1680, in-4°.

ENIGME. On lit dans de vieilles histoires de Naples que, sous le règne de Robert Guiscard, on trouva une statue qui avait eu la tête dorée, et sur laquelle était écrit : *Aux calendes de mai, quand le soleil se lèvera, j'aurai la tête toute d'or*. Robert chercha longtemps à deviner le sens de cette énigme; mais ni lui ni les savants de son royaume ne purent la résoudre. Un prisonnier de guerre sarrazin promit de l'interpréter, si on lui accordait la liberté sans rançon. Il avertit donc le prince d'observer aux premiers jours de mai l'ombre de la tête de la statue, au lever du soleil, et de faire bêcher la terre à l'endroit où tomberait cette ombre. Robert suivit ce conseil et trouva de grands trésors, qui lui servirent dans ses guerres d'Italie. Il récompensa le Sarrazin, non-seulement en lui accordant la liberté, mais encore en lui donnant de bonnes sommes d'argent. Voy. **RODÉRIK**.

Il y a beaucoup d'énigmes dans les divinations. On peut voir le traité des énigmes du père Menestrier, de la compagnie de Jésus, intitulé : *la Philosophie des images énigmatiques*, où il est traité des énigmes, hiéroglyphiques, oracles, prophéties, sorts,

divinations, loteries, talismans, songes, centuries de Nostradamus, et de la baguette. Lyon, 1694, in-12.

ENLEVEMENT. Nous ne parlons ici que de ceux qui ont été enlevés par le diable.

Une Allemande avait contracté l'habitude de jurer et de dire des mots de corps-de-garde. Elle fut bientôt prise pour modèle par quelques femmes de son pays, et il fallut un exemple qui arrêtât le désordre. Un jour qu'elle prononçait avec énergie ces paroles, qui sont tristes surtout dans la bouche d'une femme : *Que le diable m'emporte!*... le diable arriva tout équipé et l'emporta (1).

On lit en beaucoup de livres qu'un certain comte de Mâcon, homme violent et impie, exerçait une espèce de tyrannie contre les ecclésiastiques et contre ce qui leur appartenait, sans se mettre en peine de cacher ni de colorer ses violences. Un jour qu'il était assis dans son palais, bien accompagné, on y vit entrer un inconnu à cheval, qui s'avança jusqu'auprès du comte, et lui dit : — Suivez-moi, j'ai à vous parler.

Le comte suit l'étranger, entraîné par un pouvoir surnaturel. Lorsqu'il arrive à la porte, il trouve un cheval préparé, le monte, et il est transporté dans les airs, criant d'une voix terrible, à ceux qui étaient présents : — A moi ! au secours !... On le perdit de vue, et on ne put douter que le diable ne l'eût emporté.

Dans la même ville, il y eut un bailli qui fut aussi enlevé par le diable à l'heure de son dîner, et porté trois fois autour de Mâcon, à la vue de tous les habitants, qui assurent ne l'avoir pas vu revenir (2). Voy. **AGRIPPA**, **SIMON**, **GABRIELLE D'ESTRÉES**, **LUTHER**, **DÉVOUEMENT**, etc.

ENOCH. Voy. **HÉNOCH**.

ENSORCELLEMENT. Bien des gens se sont crus ensorcelés, qui n'étaient que le jouet de quelque hallucination. On lisait ce fait dans le *Journal des Débats* du 5 mars 1841. — « Il y a trois jours, M. Jacques Coquelin, demeurant rue du Marché Saint-Jean, n° 21, à Paris, logé au troisième étage, rentrait chez lui vers onze heures du soir, la tête échauffée par le vin. Arrivé sur le palier du deuxième étage, il se croit dans son domicile ; il se déshabille tranquillement, jette une à une ses hardes par une large fenêtre donnant sur la cour et que dans son ivresse il prend pour son alcôve ; puis il se fait un bonnet de nuit avec sa cravate, et n'ayant plus que sa chemise sur le corps, il se lance lui-même par la fenêtre, croyant se jeter sur son lit. Ce ne fut que le lendemain, vers six heures du matin, que les autres habitants de la maison s'aperçurent de ce malheureux événement. Le corps de l'infortuné Coquelin était étendu sans mouvement sur les dalles de la cour. Pourtant cet homme, âgé seulement de vingt-sept ans, et doué d'une grande force physique, n'était pas mort, quoique son corps fût horriblement mutilé. Trans-

(1) Wierus de *Præst. dæm.*, lib. II; Bodin, *Démonomanie*, liv. III, ch. 1.

(2) Jean de Chassanion, huguenot, *Des grands et redou-*

porté chez lui, il vécut deux jours encore ; mais son état était désespéré et il expira après soixante heures des plus cruelles souffrances. » — Dans d'autres temps ou dans d'autres pays, on eût vu là un ensorcellement. Voy. toutefois **SORTILÈGES**, **PAROLES**, **BERGERS**, etc., etc.

ENTERRÉS-VIVANTS. — Indépendamment de ce qu'elles ont d'effroyable pour ceux qui en sont victimes, les morts apparentes ont donné lieu à plus d'une terreur. Les soupirs entendus dans un cimetière ont passé pour la voix d'un revenant, quand ce n'était que le sanglot d'angoisse d'un infortuné enterré vivant. — Ces choses tiennent trop à la mort, pour que nous ne nous y arrêtions pas un peu. Mais, au lieu de donner des histoires de morts-vivants, nous croyons plus utile de rapporter ici la curieuse thèse du docteur Vinslow sur cette matière. Le lecteur sera bien aise de trouver en son entier cette petite pièce rare et intéressante. L'auteur l'a intitulée : *Terrible supplice et cruel désespoir des personnes enterrées vivantes*. — Rien de si certain que la mort, puisqu'elle est inévitable ; rien de si incertain, puisque des personnes réputées mortes et qu'on avait ensevelies, sont sorties de leur cercueil, et même de leur tombeau. Combien de gens y sont morts, pour avoir été enterrés avec trop de précipitation ! sort bien plus affreux, sans doute, que celui des misérables livrés aux derniers supplices. Il y a des exemples de personnes qui ont donné des marques certaines de vie, à l'instant où l'anatomiste imprudent, portant sur elles un fer meurtrier, se couvrait de honte, et excitait l'indignation de toute une famille (3). Direz-vous que tout cela est fabuleux ? Croyez-vous qu'il soit faux que Scot se soit rongé les bras dans son tombeau, et que l'empereur Zénon en ait fait autant, après plusieurs gémissements que ses gardes ont entendus. Je le veux bien ; mais rejetterez-vous le témoignage irréprochable de gens, dont la probité reconnue égale les lumières et le discernement. Écoutez l'illustre Lancisi, premier médecin du pape Clément XI. « Ce n'est pas, dit-il, par des simples oui-dires, que j'ai su que plusieurs personnes que l'on allait enterrer, ont donné des signes qu'elles étaient vivantes ; j'ai vu, il y a environ vingt ans, un gentilhomme qui vit encore, à qui le sentiment et le mouvement sont revenus dans l'église, pendant le service qu'on chantait à côté de son corps ; ce qui fut moins un sujet d'admiration que de frayeur pour les assistants.

Le P. Zacchias, très-habile médecin de Rome, rapporte qu'un jeune homme pestiféré tomba en syncope, et fut porté dans cet état parmi les morts ; ceux qui se disposaient à l'enterrer, ayant découvert en lui quelques signes de vie, le reportèrent à l'hôpital. Deux jours après, étant de nouveau tombé en syncope, on le crut bien mort cette seconde fois. On le

tables jugements de Dieu advenus au monde, p. 116.

(3) L'abbé Prévost, que l'on croyait mort, fut tué ainsi par celui qui voulait l'ouvrir.

mit avec les cadavres pour être enterré. Il donna encore des marques de vie. Les secours qu'on lui administra eurent tout le succès imaginable. Ce jeune homme est encore vivant. Il y en a bien d'autres qui, pendant cette maladie contagieuse, ont été mis dans le tombeau sous de fausses apparences : nous en sommes certains. »

Philippe Peu, très-habile accoucheur, fait avec une franchise qu'on ne peut assez louer, l'avou d'une faute qu'il a commise. Appelé pour faire l'opération césarienne à une femme que l'on croyait morte dans l'instant, il tâta la région du cœur et n'y aperçut aucun mouvement; le miroir approché de la bouche ne fut point terni. Sur ces indices, lui-même la crut morte. A peine eut-il commencé l'opération, qu'il s'aperçut d'un tremblement dans tout le corps de cette femme. Elle grinça des dents et remua les lèvres. Cet accident causa une telle frayeur à ce chirurgien, qu'il se promit bien de ne plus entreprendre une telle opération dans la suite, sans avoir des preuves bien certaines de la mort.

On assure que pareil malheur est arrivé, il n'y a pas longtemps, à un homme de la première distinction, que l'on voulait ouvrir avant l'expiration des vingt-quatre heures, depuis qu'il était réputé mort. On sait qu'un événement aussi funeste réduisit aux dernières extrémités le fameux Vesale, le plus grand anatomiste de son siècle.

Ces exemples ne suffisent-ils pas ? Faut-il des témoins connus, et à qui l'on puisse s'informer de la vérité des faits ? Le révérend père Lecler, ci-devant procureur de la maison des pensionnaires au collège de Louis-le-Grand, dont la probité est notoire, vous dira que la sœur de la première femme de son père, ayant été enterrée dans le cimetière public d'Orléans, avec une bague au doigt, un domestique, attiré par l'appât du gain, découvrit le cercueil la nuit suivante, et que ne pouvant parvenir à ôter la bague, il se disposait à couper le doigt. La douleur fit jeter un grand cri à cette femme; ce qui effraya et mit en fuite le voleur. Elle se débarrassa des linges qui l'enveloppaient, et revint à sa maison. Elle n'est morte que dix ans après, ayant survécu à son mari, dont elle eut un enfant depuis cet accident.

M. Mareschal, prêtre très-digne de foi, chapelain de Notre-Dame à Paris, et prieur de Saint-Jean de la Motte, au Mans, dit que, vers l'année 1714, passant dans la rue Jean-Robert, il vit sur le pas d'une porte une femme enveloppée d'une grosse couverture de laine, assise dans un fauteuil, à côté d'un cercueil, dans lequel elle avait été apportée jusque-là, et d'où l'on venait de la tirer à l'instant. Il certifie aussi avoir vu, en 1722 ou 1723, des gens qui criaient aux porteurs de morts, qui s'avançaient vers la rue de Champ-Fleury, que celui qu'ils venaient chercher, était sorti de la bière, et qu'il n'était pas mort.

M. Bernard, chirurgien de Paris, assure qu'étant jeune, il a vu dans la paroisse de

Réol, en présence de son père et de plusieurs personnes, tirer du tombeau un religieux de l'ordre de Saint-François, qui était enterré depuis trois ou quatre jours. Il était encore vivant; mais il mourut un instant après son exhumation, faite sur l'avis d'un de ses amis, qui manda qu'il était sujet à des attaques de catalepsie. La justice dressa un procès-verbal de ce fait.

Madame Landry, veuve du graveur de ce nom, rapporte que son père a été tenu pour mort pendant plusieurs heures sur une paille, et qu'il est revenu par le moyen de l'eau salée qu'on lui fit couler dans la bouche, par le conseil d'une de ses amies, qui soutint avec obstination qu'il n'était pas mort.

Tous ces faits suffisent pour convaincre de ce que dit Lancisi. « Qui ne sait qu'en temps de peste tout se fait en désordre, et que l'on ne donne pas l'attention nécessaire pour distinguer ceux qui sont réellement morts, de ceux qui ne le sont qu'en apparence ? » N'est-il pas permis de penser que cela se passe de même parmi nous, dans les temps où règne quelque maladie épidémique ? Pouvons-nous en douter lorsque nous voyons dans les hôpitaux, dans les faubourgs et ailleurs, les enterrements si fréquents, et qui semblent demander vengeance de la mort violente qu'ils causent ? Combien de gens à moitié morts, et même vivants, sont, surtout après les batailles, les victimes de l'usage terrible où l'on est de précipiter les enterrements !

Celse nous apprend que Démocrite, qui était, à juste titre, un homme de grande réputation, avait pensé que les signes de la mort n'étaient pas suffisamment certains. L'apoplexie, la syncope, la vraie suffocation, telle que celle des gens qu'on a étranglés ou étouffés, des noyés, de ceux qui ont été enfermés dans des lieux trop étroits, ou exposés à des vapeurs nuisibles ; la fausse suffocation des femmes hystériques, des hypocondriaques, de ceux qui sont saisis de violentes passions de l'âme ; tous ces cas, et plusieurs autres de la même nature, peuvent induire en erreur sur les signes de la mort ; et ce n'est pas tant par l'imperfection de la médecine, que par l'ignorance ou la négligence de ceux qui l'exercent, ou par le peu d'attention, quelquefois même par la méchanceté de ceux qui ont soin des malades. La couleur vermeille du visage, la chaleur du corps, la flexibilité des membres, ne sont que des marques incertaines que l'on soit en vie. De même la pâleur du visage, le froid du corps, la raideur des extrémités, l'abolition des mouvements et des sens externes, sont des signes qui ne prouvent pas certainement que l'on soit mort. Le pouls et la respiration sont des signes indubitables de la vie, car elle ne peut subsister sans ces fonctions ; mais ne croyez pas qu'elle soit entièrement éteinte, lorsque vous ne les apercevez point. Examinez les choses avec soin ; en faisant fléchir le poignet, on trouve souvent le pouls, que l'on n'avait point senti

quand le poignet était droit ou renversé. Par ce mouvement on relâche l'artère, et le sang qui n'est poussé que faiblement peut y parvenir. Quelquefois aussi on sent l'artère, entre le pouls et le premier os du métacarpe, lorsqu'on ne la trouve point au poignet. Il faut la tâter légèrement; par une compression trop forte, vous en empêcheriez la pulsation. Le battement des petites artères de l'extrémité de vos doigts, peut aussi vous faire croire que le pouls bat, quoique la personne soit réellement morte: soyez également en garde contre ces illusions.

Tout n'est pas désespéré, lorsqu'on ne sent point le pouls où on le trouve ordinairement. On peut tâter l'artère temporale et les carotides. Celles-ci sont considérables et reçoivent le sang du cœur en ligne droite. Leur situation profonde exige que, pour les découvrir, on appuie les doigts avec assez de force, à côté du bord postérieur du muscle sternomastoïdien. On peut encore tâter le pouls avec succès aux artères crurales, vers la région des aines. Il faut aussi faire des recherches à la région du cœur; mais pour les faire utilement, il faut que le corps soit sur le côté. Quand le corps est sur le dos, le cœur s'approche de l'épine, et s'éloigne des côtes au point qu'il ne frappe que très-faiblement, ou même point du tout, contre elles; c'est ce que chacun peut éprouver sur lui-même. Le cœur bat ordinairement du côté gauche; mais ses battements sont à droite, dans ceux dont les viscères sont transposés, singularité qui a peut-être été plus d'une fois une source d'erreur dans le traitement des maladies du foie, de la rate, de l'intestin colon et du *cæcum*. Il faut donc avoir égard à la possibilité de cette transposition dans l'examen que nous indiquons.

Cependant le mouvement du cœur et des artères peut échapper à toutes ces recherches; si l'on n'avait recours à d'autres signes, on jugerait mortes des personnes qui sont vivantes. L'examen de la respiration ne fournit pas, dans ces circonstances, des preuves plus certaines d'une mort douteuse. Ses mouvements peuvent être absolument imperceptibles. Lorsque les vibrations du cœur et de l'aorte sont languissantes, la vertu élastique des bronches et des vésicules du poumon, aidée par de légers frémissements du cœur et de l'artère pulmonaire, suffit alors pour la respiration, qui continue de se faire, quoique insensiblement. Les recherches qu'on a faites inutilement sur les organes de la circulation du sang, ne dispensent pas de celles qu'on doit faire sur les organes de la respiration, du sentiment et du mouvement. En les négligeant, on se rendrait coupable de la mort de ceux que l'on aurait privés de secours, d'après un jugement porté sur des apparences trompeuses.

Différents auteurs ont proposé différentes épreuves, pour distinguer ceux qui sont véritablement morts, de ceux dont la mort est douteuse. Les uns, pour découvrir s'il y a encore quelques mouvements de respira-

tion, présentent d'une main sûre la flamme d'une bougie à la bouche et aux narines. Si la flamme vacille, sans qu'on puisse attribuer ce tremblement à quelque autre cause, ils jugent que la vie n'est point entièrement éteinte. Ils pensent le contraire, si la flamme n'est agitée en aucun sens. D'autres font la même expérience avec un fil très-délié de laine cardée, ou de coton. Il n'y a personne qui ne puisse se convaincre de l'insuffisance de cette épreuve, en modérant sa respiration. Ces signes ne sont donc rien moins que certains. Nous en disons autant de l'épreuve avec le miroir; puisqu'il s'exhale de la bouche et des narines d'un cadavre encore chaud, des vapeurs capables de ternir la glace.

Selon quelques-uns, on peut juger qu'une personne n'est pas morte; si l'on aperçoit du mouvement dans l'eau, dont on aura rempli un verre posé sur l'avance xiphoïde, le sujet étant couché sur le dos. Il serait, je pense, plus convenable qu'on fît cette expérience, en mettant le sujet sur le côté, de façon que l'extrémité du cartilage de l'avant dernière côte fut la partie la plus élevée, et sur laquelle on placerait le verre plein d'eau: il y serait mieux que sur le cartilage xiphoïde pour apercevoir le plus léger mouvement qui se ferait dans la poitrine. Mais de plus, ne sait-on pas que, pour entretenir la respiration dans le cas dont il s'agit, il suffit que le diaphragme ait du mouvement, et que ce mouvement peut être assez doux pour n'en causer aucun aux côtes; ainsi le repos de la liqueur n'est pas une preuve que les fonctions vitales soient abolies; et même l'agitation de cette liqueur ne prouve pas qu'elles subsistent, car la fermentation des humeurs pourrait exciter ce mouvement dans un mort.

Quels reproches n'aurait-on pas à se faire, si l'on abandonnait un sujet sur lequel ces moyens auraient été éprouvés sans succès! On doit en tenter d'autres, qui sont efficaces pour rappeler d'une mort apparente à la vie. Il faut irriter l'intérieur du nez avec des sternutatoires, des sels et des liqueurs pénétrantes, de la moutarde, du jus d'oignon, d'ail, de raifort sauvage, avec les barbes d'une plume ou le bout d'un pinceau. Il faut frotter fréquemment et assez fortement les gencives avec les mêmes drogues; piquer les organes du tact avec des orties; irriter les intestins avec des lavements, de la fumée qu'on y introduira; agiter les membres par de fortes extensions et flexions, faire beaucoup de bruit, et crier aux oreilles. Il ne faut pas s'imaginer que la personne n'entend point, parce qu'elle aura paru ne pas entendre: car de même que le cœur est appelé le premier vivant, on peut dire que des organes sensitifs, celui de l'ouïe, est le dernier qui perde son action. On a là-dessus le témoignage de ceux qui, privés de l'usage de tous les autres sens, ont entendu très-distinctement, et rapporté ensuite tout ce qui avait été dit pendant leur léthargie. Un théologien avait toujours enseigné qu'on ne devait point donner l'absolution à un agonisant qui

ne témoignait, par aucun signe extérieur, qu'il eût la faculté d'entendre; il changea de sentiment, parce que, privé lui-même de tout mouvement dans une faiblesse considérable, il avait entendu tout ce qui avait été dit à côté de lui.

De toutes les parties de la médecine, la chirurgie, comme Celse l'a remarqué il y a longtemps, est celle dont les effets sont les plus certains; c'est donc à elle qu'il faudra enfin avoir recours pour tâcher de trouver des signes de la vie ou de la mort. Les épreuves chirurgicales les plus convenables dans ce cas, sont des piqûres, des incisions, ou des brûlures. Par ces moyens on a quelquefois réussi à rappeler à la vie des personnes sur lesquelles les autres épreuves avaient été entièrement inutiles. L'irritation et la divulsion que les épreuves chirurgicales causent aux houppes nerveuses, dont l'organe du tact est formé, produisent une sensation douloureuse des plus vives; la communication au siège de l'âme s'en fait avec une vitesse étonnante, et d'une manière qu'on n'a pu expliquer jusqu'ici. C'est par cette raison que les piqûres dans les mains ou à la plante des pieds, les scarifications sur les épaules et les bras, etc., ont servi quelquefois à découvrir que les apparences de la mort étaient trompeuses. C'est aussi, par cette raison, qu'une femme a été tirée d'une attaque d'apoplexie, en lui faisant entrer profondément une longue aiguille sous l'ongle d'un des doigts du pied; moyen, dont le succès ne justifie pas la témérité. Les incisions peuvent produire le même effet: enfin, la cautérisation est regardée comme un moyen très-efficace.

Lancisi, dont le témoignage est si respectable, rapporte que des gens du peuple, que les remèdes les plus violents n'avaient pu réveiller d'un assoupissement apoplectique, ont été sur le champ rappelés à la vie par des fers rouges qu'on approcha de la plante de leurs pieds. Quelques autres conseillent de mettre des fers rouges sur le sommet de la tête. On peut exciter avec succès, sur les mains, les bras ou autres parties du corps, une sensation douloureuse avec l'eau bouillante, la cire ordinaire ou la cire d'Espagne brûlante, ou avec une mèche allumée. Les frictions violentes opèrent à peu près de la même manière. On lit, dans les ouvrages de l'Académie des Curieux de la Nature: « Qu'un médecin s'étant aperçu qu'un homme, qu'on croyait mort, avait encore les membres flexibles, quoiqu'on ne sentit point de pouls, que l'immobilité du coton déposé contre l'existence de la respiration, et que les lavements les plus âcres fussent sans effet, il fit frotter fortement la plante des pieds de cet homme avec une étoffe de crin, pénétrée d'une saumure très-forte, et, par ce moyen, il le rappela à la vie. »

Quelque utiles que ces épreuves paraissent, elles peuvent néanmoins être fautives. Entre plusieurs exemples qui le prouvent, il suffit de citer une observation communiquée

à l'Académie royale des sciences. Un soldat ne sentait point la chaleur d'un fer rouge, quoiqu'il eût conservé la puissance motrice des parties, qui étaient devenues insensibles.

Que résultera-t-il, me direz-vous, de tout ce que vous proposez? à quoi bon piquer, inciser et brûler ainsi les corps? A quoi bon? le voici: l'exemple des autres m'épouvante, moi surtout qui, au jugement même de médecins, ai été réputé mort et enseveli deux fois, l'une dans mon enfance, et l'autre étant adolescent. « Au surplus le commun des hommes, comme l'a remarqué Zacchias, ne doit pas se moquer de l'habileté des médecins qui feraient des expériences sur ceux que l'on croirait morts, ou qui le seraient véritablement, pour tâcher de découvrir si la vie subsiste encore, ou si elle est entièrement éteinte. » Nous pouvons citer ici ce que Lancisi rapporte d'après Quintilien. « D'où croyez-vous que soit venue la coutume de différer les enterrements? Pourquoi troubons-nous les pompes funèbres, par nos pleurs, nos gémissements et nos cris, si ce n'est parce qu'on a vu souvent des gens qu'on croyait morts revenir à la vie contre toute espérance? C'est pourquoi, continue ce savant homme, on ne peut trop louer la sagesse de la loi, qui défend d'ensevelir précipitamment les morts, et surtout ceux dont la mort a été subite. Il prie ensuite les médecins, de même que les personnes pieuses, dont l'état est d'exhorter les mourants, de faire usage des moyens proposés. Il exhorte surtout les médecins à chercher de nouveaux moyens, par lesquels on puisse soustraire des victimes à la mort, ou du moins gagner assez de temps pour que ceux que l'on pourra réchapper puissent au moins se reconnaître et faire les actes de religion nécessaires. Riolan, un des flambeaux de l'Ecole de Médecine de Paris, a donné des marques à peu près pareilles de sa charité, en parlant des corps des justiciés, qu'on destine aux dissections anatomiques: « Il ne faut y procéder, dit-il, tant que le corps est chaud, et s'il n'y a pas longtemps que l'exécution soit faite; la religion et l'humanité exigent que l'on donne à ces malheureux tous les secours convenables pour les rappeler à la vie, afin qu'ils puissent faire pénitence de leurs crimes. » Mais comme il n'y a (surtout dans les cas dont nous parlons), aucun signe certain de la mort, que les taches livides du sujet, et l'odeur cadavéreuse qui en exhale, odeur bien différente de toutes celles qui émanent des excréments ou de certains ulcères, etc., le plus sûr sera de garder dans le lit, pendant deux ou trois jours, celui que l'on croira mort, avec ses draps, ses couvertures, et ses oreillers, comme s'il était vivant. On le laissera ainsi jusqu'à ce qu'il soit froid et devenu raide. Le sentiment du célèbre Terilli, médecin de Venise, mériterait d'être gravé en lettres d'or: « Comme il est très-certain, par tout ce qui a été dit, que les fonctions vitales peuvent être diminuées au point que le corps paraisse tout-à-

fait semblable à celui d'un mort, il est à propos de différer les enterrements assez de temps, pour que la vie puisse se manifester; la charité et la religion ne permettent pas qu'on s'expose, faute de cette précaution, à enterrer des personnes qui ne sont point réellement mortes. Selon tous les auteurs, il faut attendre trois jours naturels, ou soixante et douze heures (1). Si pendant ce temps on n'aperçoit aucun signe de vie, et qu'au contraire les corps exhalent une odeur fétide, c'est une preuve infaillible de la mort, et l'on peut les enterrer sans scrupule. » Zacchias est aussi de cet avis : « Un commencement de putréfaction est le seul signe certain de la mort. » Il ne faut donc pas être surpris si quelques personnes, dans la crainte d'être enterrées vivantes, ont ordonné par leur testament qu'on ne les enterrât qu'au bout de quarante-huit heures, et après qu'on aurait fait sur elles les épreuves chirurgicales qui peuvent servir à constater leur mort. Tout le monde sait que madame de Corbeville a prescrit ces précautions dans son testament; ce qui fut exécuté; et je désire bien fort qu'on ait les mêmes attentions pour moi lorsque je serai dans le même cas.

Donc les épreuves chirurgicales ne donnent pas des signes plus certains d'une mort douteuse que les autres épreuves.

Épreuves contre une mort apparente, pour prévenir les enterrements précipités.

I. Ne point retirer de son lit le malade que l'on présume être mort, et l'y laisser avec les mêmes draps, couvertures et oreillers qu'il avait dans le cours de sa maladie.

II. Souffler avec un tuyau ou chalumeau de l'air dans les poumons; pincer le nez et les lèvres contre le tuyau, afin que cet air ne revienne point par les lèvres et par les narines.

III. L'application d'un vésicatoire ou d'une pierre à cautère : si ce remède excite des vessies, c'est un signe certain de vie; car il n'agit point sur des parties mortes.

IV. La flexibilité des membres est un des principaux signes qu'une personne n'est pas morte, quoiqu'elle ne donne aucun signe de vie, à moins que la raideur des membres ne soit causée par une affection convulsive; ce qu'on connaîtra facilement, parce que le membre convulsif retourne avec violence vers le lieu où il était; on observe tout le contraire dans les cadavres; dès qu'on a forcé l'articulation, le membre est indifférent à telle ou telle situation, et il suit les règles des corps inanimés.

V. Tant que le globe de l'œil conserve sa fermeté naturelle, on ne peut pas prononcer que la personne est morte, quelles que soient les autres marques qui déterminent à le penser.

VI. La cornée transparente des morts est ordinairement couverte d'une toile glauque très-fine, qui se fend en plusieurs

(1) C'est ce qui se fait en Allemagne, en Hollande. A Paris, on attend à peine vingt-quatre heures....

morceaux quand on y touche, et que l'on emporte facilement en essuyant la cornée; ce qui donne lieu de dire en différents pays que les yeux sont crevés, ou que le larmier est rompu.

VII. Un seul cadavre mort d'une maladie maligne, peut causer dans les églises une infection très-dangereuse à plusieurs, à qui la même maladie se peut communiquer facilement, si l'on n'a soin de bien sceller la tombe, sous laquelle on les aura inhumés.

Nous compléterons ce qu'on vient de lire par un *Mémoire présenté, en 1839, au Conseil central de Salubrité publique, à Bruxelles*, par MM. de Losen, Bigot et Vanderstraeten.

S'il est une question qui se rattache intimement à l'hygiène publique, et qui intéresse la société tout entière, c'est sans contredit celle des dangers des *inhumations précipitées*. En effet, arracher un grand nombre de victimes à la mort, n'est-ce point, d'une part, contribuer à la conservation de l'espèce humaine, en la préservant du plus terrible des malheurs, celui d'être enterré vivant, et de l'autre, rassurer l'humanité contre les erreurs déplorables que peut entraîner une *mort apparente*, garantir l'honneur et le repos des familles, et fournir à la justice les moyens de connaître des crimes qui resteraient impunis ou ignorés.

Les apparences de la mort ont été quelquefois si grandes, que la vérité n'a pu éclairer les yeux de médecins instruits; mais plus souvent l'ignorance, la précipitation et la cupidité placèrent dans le tombeau des malades qui n'avaient point perdu tous leurs droits à la vie. Winslow, Bruhier, Louis, etc., ont démontré l'incertitude des signes de la mort, et on ne saurait trop accorder d'éloges au zèle qui inspira leurs éloquents réclames. Aujourd'hui il n'est plus de médecin qui ne soit convaincu que les signes qui semblent être le cachet de la mort, n'en sont point une preuve évidente, et que leur ensemble même ne peut que la faire présumer sans l'établir d'une manière absolue; enfin que la putréfaction en est la seule preuve indubitable, parce que les nouvelles réactions chimiques, qui s'opèrent alors dans le corps, démontrent qu'il a cessé d'être sous l'influence du principe de la vie. Rien n'est donc plus difficile que de s'assurer de la mort réelle. Et puisque des exemples ont prouvé et prouvent encore tous les jours que la précipitation des inhumations a causé de grandes catastrophes, l'humanité n'ordonne-t-elle pas de prendre, pour l'éviter, toutes les précautions suggérées par la prudence humaine.

La plupart des peuples ont tellement senti l'importance de s'assurer de la mort réelle d'un individu, qu'ils ont pris des mesures pour éviter les inhumations précipitées. Le législateur des Hébreux, Moïse, à qui l'on doit plusieurs admirables préceptes d'hygiène, prescrivait de garder les morts pendant trois jours. Hérodote affirme qu'il était

défendu aux Egyptiens d'enterrer leurs morts avant le quatrième jour du décès. Les anciens Perses n'inhumaient aucun cadavre sans que son odeur putride n'eût attiré les oiseaux de proie. Lycurgue avait fixé à onze jours la durée des lamentations funéraires, et le corps du décédé ne pouvait être inhumé avant cette époque. A Athènes les corps, après avoir été lavés et parfumés, étaient exposés, la tête découverte, dans le vestibule des maisons, et ne recevaient les honneurs funèbres qu'après le troisième jour. Dans plusieurs autres villes de la Grèce, on attendait le sixième et même le septième. Les Romains conservaient leurs morts pendant sept jours, confiés à la garde de personnes chargées de les appeler plusieurs fois et à grands cris par leurs noms : cet usage se nommait la *conclamation*. Avant de déposer le corps sur le bûcher, on l'appelait une dernière fois, on lui coupait un doigt, et s'il ne donnait aucun signe d'existence, il était jugé privé de la vie pour jamais.

Avant Léopold I^{er}, on avait l'habitude, en Toscane, d'inhumer les morts dans les vingt-quatre heures. Ce sage souverain prorogea le délai à quarante-huit, et il prescrivit que, dans le cas où des circonstances particulières se présenteraient, on ne pourrait enterrer les corps avant qu'ils ne manifestassent des signes indubitables de mort réelle. Il fit à cet effet établir des gardiens pour veiller les décédés et pour faire appeler au besoin les hommes de l'art chargés de donner les secours nécessaires. Afin que toutes ces mesures fussent religieusement observées, ce prince préposa à Florence et dans toutes les communes du grand duché un magistrat à la surveillance exclusive des sépultures. Il ordonna en outre que, sans une permission écrite de ce magistrat, on ne pourrait procéder à aucune inhumation, et il commina des peines très-sévères pour les cas de contravention.

Les Anglais n'enterrent les personnes qualifiées qu'au bout de trois jours, et les autres dans le délai de vingt-quatre à trente-six heures : mais dans l'un et l'autre cas, ce n'est qu'après que les experts ont certifié que la mort n'a été produite ni par le fer ni par le poison.

En Portugal, la loi exige vingt-quatre heures entre le décès et la sépulture, qui néanmoins a lieu par fois cinq ou six heures après la mort.

L'Espagne est le pays où l'on garde le moins les morts : pour peu que vous dormiez trop longtemps, dit M. Langle, on vous met en terre.

En Allemagne, avant l'impératrice Marie-Thérèse, le temps entre la mort et l'inhumation était arbitraire ; elle remédia à cet état de choses en ordonnant que dans ses états on n'entererait désormais que quarante-huit heures après le décès. Aujourd'hui les Allemands soumettent leurs morts à une suite d'épreuves qui rendent toute surprise impossible, et ne les ensevelissent qu'après plusieurs jours.

En France, l'article 77 du code civil exige qu'aucune inhumation ne soit faite sans une autorisation de l'officier de l'état civil, qui ne pourra la délivrer qu'après s'être transporté auprès de la personne décédée, pour s'assurer du décès, et que *vingt-quatre heures* après le décès.

Les mesures administratives concernant les inhumations sont les mêmes pour la Belgique. Il est aisé de démontrer leur insuffisance. Nous avons vu que les peuples anciens conservaient les cadavres pendant plusieurs jours, et cependant, malgré tous les soins qu'ils prenaient pour s'assurer que la perte de la vie était réelle, Plinie parle de plusieurs morts en apparence ressuscités sur le bûcher. A plus forte raison le terme de vingt-quatre, ou même de quarante-huit heures, est-il insuffisant, surtout dans les morts subites. Il est encore souvent abrégé par la précipitation des ensevelissements et de la mise dans la bière (à couvercle cloué), par les autopsies et les embaumements également précipités, enfin par les fausses déclarations de décès.

En effet, à peine quelqu'un est-il en état de mort, que parents, amis, tout le monde, l'abandonne ; une main mercenaire s'empresse de l'ensevelir ; il devient pour tout ce qui l'entoure un objet d'horreur dont on a hâte de se débarrasser ; aussi, ne manque-t-on presque jamais, dans les déclarations de décès, d'anticiper de cinq, six, et même de dix heures, l'heure de la mort, afin de pouvoir inhumer plus vite, sans s'inquiéter si l'on va confier à la terre un corps en *état de mort apparente*, ou un cadavre ; de telles déclarations sont répréhensibles, souvent même elles sont criminelles.

Encore si le médecin voyait son malade lorsqu'il a cessé d'exister ! Mais non ; l'homme de l'art qui craint pour la vie de son client, a soin de prendre des informations chez les voisins, et, selon leur réponse, il entre ou s'éloigne. S'il n'a pas prévu l'événement, pour l'ordinaire on le fait avertir que ses visites ne sont plus nécessaires, que le malade a succombé. Eh ! qui a prononcé qu'il est mort ? Des parents désespérés par une fausse apparence, ou des héritiers qui cachent leur satisfaction sous les dehors d'une feinte douleur, ou enfin des gardes-malades, souvent fort ignorantes.

En Belgique, M. le ministre de l'intérieur, frappé de la gravité des inhumations précipitées, a adressé, en juillet 1838, à tous les gouverneurs du pays, une circulaire pour s'assurer si, dans les différentes provinces, l'officier de l'état civil se transportait auprès de la personne décédée ; cette circulaire portait aussi que, dans le cas où l'article 77 ne serait pas exécuté, MM. les gouverneurs étaient priés de rechercher quelles seraient les mesures qu'il serait préférable d'adopter pour remédier à cet abus, et de les lui signaler. Or voici (si nos renseignements sont exacts, et nous avons tout lieu de le croire), les résultats qu'a obtenus M. le ministre :

A Anvers l'officier de l'état civil n'exécute

pas l'article 77 ; le collège communal considère cette disposition comme insuffisante ; il exige que la mort soit attestée par un médecin.

A Malines, un agent de police se transporte auprès du décédé, pour vérifier la mort.

A Turnhout, la loi ne s'exécute pas, ainsi que dans toutes les autres communes de la province.

A Bruxelles, à Louvain, à Nivelles, un commissaire de l'état civil est délégué pour constater les décès. Dans quelques communes le secrétaire de la régence, ou le garde-champêtre est chargé de la même fonction ; dans tout le reste de la province la loi n'est pas exécutée.

Pour la Flandre Orientale, M. le gouverneur a fait une singulière réponse. Depuis l'existence des dispositions de l'article 77, dit-il, aucune réclamation, aucune plainte ne s'est élevée dans cette province, signalant quelque abus ou quelque infraction à leur ponctuelle exécution. Est-ce parce que les morts ne réclament ni ne se plaignent ? Nous serions tentés de le croire.

M. le gouverneur du Hainaut y met beaucoup plus de franchise : il avoue que dans aucune ville ni commune de sa province la loi n'est exécutée (1).

Depuis quelque temps, à Liège et à Verviers, des médecins vérificateurs des décès ont été institués par le conseil communal ; dans tout le reste de la province la loi ne reçoit aucune exécution.

Dans les villes de la Flandre Occidentale, c'est un agent de police qui s'assure des décès. M. le gouverneur garde le silence sur toutes les autres communes.

Dans le Luxembourg, la loi n'est exécutée nulle part.

Il en est de même dans la province de Namur.

Dans le Limbourg, l'article 77 n'est observé que dans très-peu de communes.

Ainsi donc, presque partout la loi est ou inexécutée ou violée ; car une délégation, soit à un agent de police, soit à un garde-champêtre, ou même à un médecin, est une violation de l'article 77, puisqu'il y est dit textuellement que l'officier de l'état civil devra s'assurer en personne des décès. Ou la loi est bonne ou elle est mauvaise ; dans ce dernier cas, il faut la modifier.

Nous venons de voir que l'article 77 n'était exécuté nulle part ; mais fût-il observé partout, il serait encore illusoire. Voyons en effet de quelle utilité peut être l'officier de l'état civil, ou son délégué, pour constater les décès. D'abord le plus souvent il se dispense de cette pénible corvée ; en second lieu, si quelquefois il prend cette peine, ce n'est qu'avec un sentiment de dégoût ou même d'horreur pour un cadavre. Aussi que fait-il ? Muni d'un flacon de vinaigre ou d'un

(1) Depuis deux mois seulement la ville de Tournay, à l'instar de Paris et de la plupart des grandes villes de France où l'insuffisance de la constatation des décès par l'officier de l'état civil a été bien sentie, a institué des

morceau de camphre, il entre avec les plus grandes précautions dans la chambre du défunt, et à peine l'a-t-il entrevu, qu'il le déclare *bien et dûment mort*. Supposons maintenant qu'il parvienne à vaincre cette répugnance ordinaire qu'a l'homme pour un cadavre, pense-t-on qu'il aille examiner scrupuleusement toutes les parties ? et quand bien même il se dévouerait à ce point, croit-on que son regard scrutateur puisse saisir les causes d'une mort violente, ou les signes caractéristiques de la mort réelle, signes qui échappent quelquefois à l'investigation des médecins ? Tout homme de bonne foi répondra sans hésiter : non. Nous ne craignons donc pas de dire que ces visites uniquement faites par des hommes étrangers à l'art médical, sont illusoires. Nous irons plus loin, nous dirons même que cette disposition est funeste à la société, car elle consacre en principe que toute mort apparente est une mort réelle. De là aucune tentative, aucune expérience pour rappeler à la vie tant de malheureux qui ne sont réellement pas morts. En effet, l'expérience ne démontre-t-elle pas que beaucoup d'états nerveux ou apoplectiques se trouvent dissipés par des secours convenablement administrés, et qui, abandonnés à eux-mêmes, auraient amené la mort réelle.

Bruhier, dans son *Traité sur l'incertitude des signes de la mort*, publié en 1740, a rassemblé 181 cas de méprises, parmi lesquels figurent 52 individus enterrés vivants, 4 ouverts avant leur mort, 53 de personnes revenues spontanément à la vie après avoir été enfermées dans un cercueil, et 72 autres réputées mortes sans l'être.

Tout en admettant qu'un grand nombre de ces faits ne présentent pas toute la garantie désirable, il n'en reste pas moins démontré que des erreurs nombreuses ont été commises. D'ailleurs, Bruhier n'est pas le seul auteur qui ait rapporté des faits de ce genre : Zacchias, Lancisi, Philippe Peu, Guillaume Fabri, Pechlin, Kirchmann, Kornmann, Winslow, Falconet, Rigodeaux, etc., ont cité des exemples analogues. On sait que sous Charles IX, François Civile, gentilhomme normand, se qualifiait dans ses actes de trois fois mort, trois fois enterré, et trois fois ressuscité par la grâce de Dieu.

Nous pourrions citer ici un grand nombre de cas de résurrections en quelque sorte miraculeuses ; nous nous contenterons de rapporter l'un des plus récents et des plus dignes de remarque, que nous empruntons au Journal des sciences physiques, chimiques, arts agricoles et industriels de France (cahier de mai 1838).

Philippe Marbois, cultivateur à Cysoin, village à quelques lieues de Lille, âgé de 58 ans, d'un caractère bon, d'une patience rare, à la suite d'une vive altercation avec sa femme et ses enfants, fut atteint tout à

médecins inspecteurs pour s'assurer de la mort réelle. Mais outre la visite de ces médecins, il faudrait l'attestation signée du médecin qui a soigné le malade.

coup d'une attaque de catalepsie. On le crut mort. En conséquence *trois jours après* (le 16 janvier 1838), jour où le froid fut excessif, Philippe Marbois fut inhumé à très-peu de profondeur, à cause de la difficulté qu'on éprouvait pour creuser la terre. Le 23 janvier, le temps étant au dégel, l'exhumation fut entreprise pour procéder à une nouvelle inhumation du cadavre. Quel fut l'étonnement du fossoyeur d'entendre un soupir étouffé partir du cercueil; on ouvre la bière, on en sort Marbois, on le transporte dans une maison voisine où, à l'aide des secours qui lui sont prodigués par un homme de l'art, il ne tarde pas à être rappelé à la vie.

Nous lisons dans les *Notices de Froriep* (année 1829, n° 522) que, d'après une nouvelle mesure adoptée à New-York, on ne peut procéder à aucune inhumation avant d'avoir exposé le cercueil pendant huit jours, avec une ouverture pratiquée dans la région de la tête, et des cordons qui des pieds et des mains vont aboutir à une sonnette. Sur 1200 individus exposés de la sorte, il y en eut 6 en état de mort apparente. Ainsi ce n'est pas sur des millions ou des milliers de morts, mais bien sur 200 seulement qu'un individu aurait été enterré vivant. En vérité cette proportion d'un demi pour cent a de quoi effrayer, si elle est la même partout. Si nous en voulions faire par hasard l'application à Bruxelles, nous trouverions que depuis 1824 jusqu'en 1837 il est mort 51,805 personnes; or, il y en aurait donc eu 259 d'enterrées vivantes, et quand bien même nous réduirions ce nombre de moitié, le résultat n'en serait pas moins effrayant et digne d'appeler toute notre sollicitude.

Le danger d'ensevelir un vivant n'est pas la seule considération qui doit faire proscrire les inhumations précipitées, et engager à vérifier scrupuleusement le genre de mort. Il en est d'autres dont l'importance en matière criminelle et dans l'ordre moral est fort grande, puisqu'elles facilitent au crime les moyens de se soustraire aux regards des hommes, et de braver ainsi les lois.

En lisant les journaux français, et surtout la *Gazette des Tribunaux*, on est vraiment effrayé d'y rencontrer si souvent des crimes qui, d'abord ensevelis sous terre, n'ont dû leur découverte, et par suite leur punition, qu'à des soupçons qui ont forcé l'autorité judiciaire à exhumer les cadavres des victimes. Il est à regretter que l'administration de la justice, dans les comptes-rendus qu'elle publie, ne donne pas la statistique des exhumations judiciaires. Peut-être qu'effrayé par cet épouvantable résultat, le gouvernement aurait déjà depuis longtemps pris les mesures les plus minutieuses pour la constatation des décès. Pour vous convaincre de ce que nous avançons, nous avons pris au hasard quelques numéros de la *Gazette des Tribunaux* de 1838, et voici ce que nous y avons trouvé :

Dans le numéro du 11 janvier, un nommé Delunet, meunier dans le département de la Meurthe, après avoir été exhumé, a été re-

connu assassiné. Sa femme, son fils, sa fille et un domestique ont été condamnés comme les auteurs du crime.

Dans le numéro du 19 avril, Julien Rousseau, fermier dans le département de la Loire-Inférieure, a été reconnu pour avoir empoisonné sa quatrième femme, et l'instruction a en partie démontré qu'il s'était débarrassé violemment des trois autres.

Dans le numéro du 24 juin, la femme Hedrix, du département de l'Aube, a été condamnée pour avoir empoisonné son mari; le poison a été signalé dans l'estomac de la victime exhumée.

Dans le numéro du 13 septembre, Philippe Cros, tonnelier à Béziers, a empoisonné successivement ses deux femmes et son enfant. Après avoir exhumé les cadavres des trois victimes, on a reconnu chez toutes de l'arsenic; le criminel s'est tué en prison.

Dans le numéro du 19 septembre, Michel Mentès a été condamné pour avoir assassiné sa femme, ce dont on s'est convaincu après avoir exhumé le cadavre.

Dans le numéro du 22 du même mois, Marie Lamoure, veuve Malaurent, du département de la Corrèze, a été condamnée pour avoir empoisonné son enfant de 4 ans. De l'arsenic a été trouvé dans l'estomac du cadavre exhumé.

Dans le numéro du 4 octobre, madame N., de Paris, a empoisonné successivement son mari et deux enfants.

Dans le numéro du 7 du même mois, M. Savin, médecin à Pouilly, a été arrêté comme ayant empoisonné sa femme avec de l'opium. Depuis, Savin s'est suicidé en prison.

Dans le numéro du 31 du même mois. Lécocq, du département de l'Orne, a été condamné pour avoir assassiné sa tante. Le cadavre exhumé n'a laissé aucun doute à cet égard.

Dans le numéro du 7 décembre, Mariette Tollon, veuve Froquais, du département de l'Isère, est accusée d'avoir empoisonné son premier mari et la première femme de son second. Après avoir exhumé les victimes, on a trouvé de l'arsenic dans l'estomac de l'une des deux.

Dans le numéro du 8 du même mois, un enfant de cinq ans, de l'arrondissement de Fougères, a succombé sous les mauvais traitements de son tuteur: l'exhumation du cadavre en lambeaux ne laisse aucun doute à cet égard.

Dans le numéro du 23 du même mois, M. Camus, riche propriétaire du département de Loir-et-Cher, est mort à Orléans, et quelques soupçons ont donné lieu à l'exhumation; les viscères, soigneusement recueillis, ont été envoyés à Paris, pour être soumis à des analyses chimiques.

Il y a quelques jours, la gazette contenait encore le récit d'un triple empoisonnement commis successivement sur ses trois femmes par un habitant de Beaupréau, département de Maine-et-Loire. Après avoir été exhumés, l'examen des cadavres de deux des victimes a prouvé l'emploi manifeste de l'arsenic

Enfin, aujourd'hui 19 février 1839, nous lisons dans la gazette du 17 de ce mois, qu'à Saint-Genis, arrondissement de Libourne, l'exhumation du cadavre de la femme Bouricaud vient d'avoir lieu, et que de graves présomptions accusent son mari d'être l'auteur du crime qui a causé la mort de cette femme.

Nous avons trouvé dans un autre journal que Joseph Clémot, habitant de la commune de Neuvy (Maine et Loire), a empoisonné successivement avec de l'arsenic trois femmes et un enfant; la première, Anne Bourdier, en 1828, la seconde, Geneviève Brillonet, en 1837, et Marie Bondu, le 26 septembre 1838.

Le même journal rapporte qu'à Xaintrailles, arrondissement de Nancy, Jeanne Caseaux, femme Sourisseau, a empoisonné, le 2 octobre 1838, son mari avec de l'arsenic qui a été retrouvé dans l'estomac du cadavre exhumé. Les débats de la cour d'assises ont en partie démontré qu'elle avait empoisonné de la même manière son second et son premier mari.

Si nous avions eu à notre disposition la collection complète de la *Gazette des Tribunaux* de 1838, et le temps de la compulsier, nous ne doutons pas que nous n'eussions pu signaler au moins cinquante à soixante crimes de la nature de ceux que nous venons de vous relater; or, en admettant que la gazette ne consigne que le quart des exhumations qui ont lieu dans toute la France, ce qui n'est certes pas exagéré, il en résulterait donc à peu près par an 200 exhumations par suite de suspicion de crime souvent justifié, n'est-ce pas là un chiffre effrayant? Et si maintenant nous réfléchissons à la quantité de crimes qui restent enfouis et impunis, et on n'en saurait douter, puisque, comme nous l'avons vu, un grand nombre de coupables, avant d'être découverts, en étaient à leur deuxième, troisième et quatrième crime; n'en devons-nous pas conclure avec douleur que les plus grands coupables ne sont pas toujours au bagne, qu'il n'y a que les plus effrontés et les plus maladroits, mais que les plus profonds scélérats vivent la plupart du temps à nos côtés et quelquefois sous notre propre toit.

En lisant les débats criminels, nous avons vu d'autres genres de crime, qui doivent échapper souvent à la justice en raison de la manière vicieuse avec laquelle on constate les décès; nous voulons parler de ces séquestrations pires qu'un assassinat, telles que les époux Wieland et plusieurs autres parents dénaturés nous ont fourni des exemples dans ces derniers temps. Qui aurait révélé le genre de mort de ces malheureux, s'ils étaient morts quelques jours avant la découverte du crime de séquestration? Qui peut nous dévoiler les manœuvres coupables employées pour produire l'avortement et qui amènent en même temps la mort de la mère? Qui peut nous signaler la mort de tant de jeunes enfants assassinés par leurs parents même légitimes ou qu'on laisse périr volontairement par un assassinat plus lent, mais non moins révoltant. Qui pourra nous faire connaître

tous ces meurtres détournés que commettent des héritiers avides ou des enfants dénaturés, en ne donnant pas à des vieillards faibles ou infirmes les aliments nécessaires à leur conservation, ou en les privant des secours de la médecine et des remèdes qui pourraient leur conserver la vie.

Ne croyez pas que nous cherchions ici à rendre plus hideux, pour effrayer vos imaginations, un tableau déjà si horrible par lui-même, non; nous ne vous avons entretenus que de choses qui se passent tous les jours au milieu de nous. En faisant ressortir des faits qui passent inaperçus, nous n'avons eu en vue qu'une seule chose, de vous signaler les vices de la législation actuelle concernant les inhumations, et de vous prier de vous joindre à nous pour engager le gouvernement et les différentes autorités communales à adopter des mesures qui puissent remédier à tous ces vices et combler les lacunes de la législation.

Les moyens qui nous paraissent les plus propres à remplir ce but, consistent, selon nous, 1° dans des améliorations à apporter à la législation sur la manière de vérifier et de constater les décès, et 2° dans l'établissement de dépôts ou maisons mortuaires à l'instar de celles qui existent dans plusieurs villes d'Allemagne.

Les maisons dont il s'agit, placées dans les cimetières, sont destinées à recevoir les morts qui, après y avoir été convenablement déposés, y sont observés jusqu'à l'apparition des signes non équivoques de la putréfaction.

Il y a déjà longtemps qu'en Allemagne, le célèbre Hüfeland avait parlé avec chaleur contre l'insouciance, la superstition et la légèreté avec laquelle on traite les morts, et c'est à son mérite et à ses sollicitations qu'en 1791, on dut, à Weimar, l'établissement de la première maison mortuaire. Le grand-duc Charles-Auguste et sa famille s'étant intéressés à cette institution, une souscription fut ouverte, et les amis de l'humanité virent avec plaisir toutes les classes de la société saisir cette idée avec empressement; aussi, en peu de temps, tous les moyens furent réunis pour établir une maison qui répondît tout à fait au but qu'on s'était proposé. A l'occasion du nouveau cimetière de Weimar, on a construit en 1824 une nouvelle maison mortuaire qui est encore plus parfaite que l'ancienne, sur la porte de laquelle est placée l'inscription suivante : *Vite dubiæ asylum*.

C'est également à Hüfeland qu'on doit la fondation d'une maison mortuaire à Berlin. Elle a été construite en 1797 par la société des Amis, et se distingue par sa construction; elle contient deux salles, une pour les hommes et l'autre pour les femmes.

A l'exemple de Weimar et de Berlin, et à l'instigation du professeur Ackermann, on a fondé à Mayence, en 1803, une maison mortuaire à laquelle on a donné depuis quelques années plus d'extension.

La maison mortuaire de Munich est construite sur un plan plus étendu et se distingue tant en raison de la magnificence de l'archi-

lecture qu'à cause de l'arrangement convenable de l'intérieur. Elle a été bâtie en 1818 sur le nouveau cimetière; elle contient deux salles spacieuses, l'une est destinée aux riches, l'autre aux pauvres. Du centre de la maison s'étend à chaque côté une colonnade de 94 colonnes d'ordre corinthien; au mur extérieur, on a ménagé des niches pour y mettre les bustes des hommes qui se sont distingués par leurs vertus et leurs connaissances.

On procéda à Bamberg à la construction d'une maison mortuaire, en 1821; à Wurzburg et à Augsbourg se trouvent également de pareils établissements. Le plus nouveau a été élevé dans le cimetière à Francfort-sur-le-Mein; il peut servir de modèle à tous les autres. Naguère les journaux ont annoncé que, convaincu de l'importance et de la nécessité de ces salutaires institutions, le roi de Prusse allait en créer plusieurs dans ses Etats.

Avant de terminer cet aperçu historique, nous ne devons pas passer sous silence une institution de ce genre créée en Belgique, en 1825. C'est le *caveau ou dépôt mortuaire* que la ville de Verviers doit à la générosité de madame Simonis de Sanzeilles.

Voici quelques autres faits.

En 1827, dans la séance du 10 avril de l'Académie royale de médecine de Paris, M. Chantourelle lut une note sur les dangers des inhumations précipitées. Cette lecture amena une discussion dans laquelle M. Desgenettes dit tenir de M. Thouret, qui avait présidé à la destruction du cimetière et du charnier des Innocents, que beaucoup de squelettes avaient été trouvés dans des positions annonçant que les individus s'étaient mus après leur inhumation. M. Thouret en avait été si frappé, qu'il en fit la matière d'une disposition testamentaire relative à son enterrement.

Meruac rapporte que la femme de M. Duhamel, avocat célèbre au parlement de Paris, regardée comme morte pendant vingt-quatre heures, fut placée sur une table pour être ensevelie. Son mari s'y oppose fortement, ne la croyant pas morte. Pour s'en convaincre, sachant qu'elle aimait beaucoup le son de la vielle et les chansons que chantaient les vieillards, il en fait monter un. Au son de l'instrument et de la voix, la défunte reprend le mouvement et la parole. Elle a survécu quarante ans à sa mort apparente.

M. Rousseau, de Rouen, avait épousé une femme de quatorze ans, qu'il laissa en parfaite santé pour faire un petit voyage à quatre lieues de la ville. Le troisième jour de son voyage, on vient lui annoncer que s'il ne part promptement il trouvera sa femme enterrée. En arrivant chez lui, il la voit exposée sur la porte, et le clergé prêt à l'emporter. Tout entier à son désespoir il fait porter la bière dans sa chambre, la fait déblouer, place la défunte dans son lit, lui fait faire vingt-cinq scarifications par un chirurgien, à la vingt-sixième plus douloureuses sans doute que les autres, la défunte s'écria : —

Ah ! que vous me faites mal ! on s'empresse de lui donner tous les secours de l'art. Cette femme a eu depuis vingt-six enfants.

ENTHOUSIASTES. On a donné ce nom à certains sectaires qui, étant agités du démon, se croyaient inspirés.

ENVOUREMENT. Les sorciers font, dit-on, la figure en cire de leurs ennemis, la piquent, la tourmentent, la fondent devant le feu, afin que les originaux vivants et animés ressentent les mêmes douleurs. C'est ce que l'on appelle *envoûter*, du nom de la figure, vols ou voust; voyez ce mot. Voy. aussi DUFFUS, CHARLES IX, GLOCESTER, etc.

EON DE L'ETOILE. Dans le douzième siècle, un certain Eon de l'Etoile, gentilhomme breton, abusant de la manière dont on prononçait ces paroles : *Per eum qui venturus est* (on prononçait *per Eon*), prétendit qu'il était le Fils de Dieu qui doit venir juger les vivants et les morts, se donna pour tel, eut des adhérents qu'on appela Eoniens, et qui se mirent, comme tous les novateurs, à piller les églises et les monastères.

EONS. Selon les gnostiques, les Eons sont les êtres vivants et intelligents que nous appelons des esprits. Les Grecs les nommaient démons; ce mot a le même sens. Ces Eons prétendus étaient ou des attributs de Dieu personnifiés, ou des mots hébreux tirés de l'Ecriture, ou des mots barbares forgés à discrétion. Ainsi de *Pléroma* la divinité, sortaient *Sophia* la sagesse, *Nous* l'intelligence, *Sigé* le silence, *Logos* le verbe, *Achamothe* la prudence, etc. L'un de ces Eons avait formé le monde, l'autre avait gouverné les Juifs et fabriqué leur loi, un troisième était venu parmi les hommes, sous le nom de Fils de Dieu ou de Jésus-Christ. Il n'en coûtait rien pour les multiplier; les uns étaient mâles et les autres femelles, et de leur mariage il était sorti une nombreuse famille. Les Eons étaient issus de Dieu par émanation et par nécessité de nature. Les inventeurs de ces rêveries disaient encore que l'homme a deux âmes, l'une sensitive qu'il a reçue des Eons, et l'autre intelligente et raisonnable que Dieu lui a donnée pour réparer les bévues des Eons maladroits (1).

EPAULE DE MOUTON. Giraud, cité par M. Gautrel, dans son Mémoire sur la part que les Flamands prirent à la conquête de l'Angleterre par les Normands, dit que les Flamands qui vinrent en Angleterre connaissaient l'avenir et le passé par l'inspection de l'épaule droite d'un mouton, dépouillée de la viande non rôtie, mais cuite à l'eau : « Par un art admirable et vraiment prophétique, ajoute le même écrivain, ils savent les choses qui, dans le moment même, se passent loin d'eux; ils annoncent avec la plus grande certitude, d'après certains signes, la guerre et la paix, les massacres et les incendies, la maladie et la mort du roi. C'est à tel point qu'ils prévirent, un an auparavant, le bouleversement de l'Etat après la mort de Henri 1^{er}, vendirent tous leurs biens et échappèrent à leur ruine en quittant le

(1) Bergier, Dict. théolog., au mot *Gnostiques*.

royaume avec leurs richesses. » — Pourtant on voit dans les historiens du temps que ce fait avancé par Giraud n'est pas exact, et qu'il arriva au contraire à ces Flamands beaucoup de choses qu'ils n'avaient pas prévues.

EPHIALTES ou **HYPHIALTES**, **ÉPHÉLÈS**, nom que donnaient les Eoliens à une sorte de démons incubes (1).

EPICURE. « Qui pourrait ne pas déplorer le sort d'Epicure, qui a le malheur de passer pour avoir attaché le souverain bien aux plaisirs des sens, et dont à cette occasion on a flétri la mémoire ? Si l'on fait réflexion qu'il a vécu soixante-dix ans, qu'il a composé plus d'ouvrages qu'aucun des autres philosophes, qu'il se contentait de pain et d'eau, et que quand il voulait dîner avec Jupiter, il n'y faisait ajouter qu'un peu de fromage, on reviendra bientôt de cette fausse prévention. Que l'on consulte Diogène Laërce, on trouvera dans ses écrits la vie d'Epicure, ses lettres, son testament, et l'on se convaincra que les faits que l'on avance contre lui sont calomnieux. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que l'on a mal pris sa doctrine ; en effet, il ne faisait pas consister la félicité dans les plaisirs du corps, mais dans ceux de l'âme, et dans la tranquillité que selon lui on ne peut obtenir que de la sagesse et de la vertu (2). »

Voilà ce que disent quelques critiques, combattus par d'autres.

EPILEPSIE. Les rois d'Angleterre ne guérissaient pas seulement les écrouelles ; ils bénissaient encore des anneaux qui préservaient de la crampe et du mal caduc. Cette cérémonie se faisait le vendredi saint. Le roi, pour communiquer aux anneaux leur vertu salutaire, les frottait entre ses mains. Ces anneaux qui étaient d'or ou d'argent, étaient envoyés dans toute l'Europe, comme des préservatifs infailibles ; il en est fait mention dans différents monuments anciens (3).

Il y a d'autres moyens naïfs de traiter l'épilepsie, qui n'obligent pas à passer la mer. On croyait en guérir chez nos aïeux, en attachant au bras du malade un clou tiré d'un crucifix. La même cure s'opérait en lui mettant sur la poitrine ou dans la poche les noms des trois rois mages, *Gaspard*, *Balthazar*, *Melchior*. Cette recette est indiquée dans des livres anciens ;

Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum,
Hæc tria qui secum portabit nomina regum,
Solvitur a morbo, Christi pietate, caduco.

EPREUVES. L'épreuve gothique qui servait à reconnaître les sorciers a beaucoup de rapport avec la manière judicieuse que le peuple emploie pour s'assurer si un chien est enragé ou ne l'est pas. La foule se rassemble et tourmente, autant que possible, le chien qu'on accuse de rage. Si l'animal dévoué se défend et mord, il est condamné,

(1) Leloyer, Hist. des spectres ou ap. des esprits, liv. II, ch. v, p. 197.

(2) Brown, Essai sur les erreurs, etc., liv. VII, ch. xxvii, n. 329.

d'une voix unanime, d'après ce principe, qu'un chien enragé mord tout ce qu'il rencontre. S'il tâche, au contraire, de s'échapper et de fuir à toutes jambes, l'espérance de salut est perdue sans ressource : on sait de reste qu'un chien enragé court avec force et tout droit devant lui sans se détourner.

La sorcière soupçonnée était plongée dans l'eau, les mains et les pieds fortement liés ensemble. Surnageait-elle, on l'enlevait aussitôt pour la précipiter dans un bûcher, comme convaincue d'être criminelle, puisque l'eau des épreuves la rejetait de son sein. Enfonçait-elle, son innocence était dès lors irréprochable ; mais cette justification lui coûtait la vie (4).

Il y avait bien d'autres épreuves. Celle de la croix consistait généralement, pour les deux adversaires, à demeurer les bras étendus devant une croix, celui qui y tenait le plus longtemps gagnait sa cause.

Mais le plus souvent les épreuves judiciaires se faisaient autrefois par l'eau ou le feu. Voy. **EAU BOUILLANTE**, **CERCUEIL**, **FER CHAUD**, **ORDALIE**, etc.

ERCELDOUNE. Les aventures merveilleuses de Thomas d'Erceldoune sont l'une des plus vieilles légendes de fées que l'on connaisse. Thomas d'Erceldoune, dans le Lauderdale, surnommé le Rimeur, parce qu'il avait composé un roman poétique sur Tristrem et Yseult, roman curieux comme l'échantillon de vers anglais le plus ancien qu'on sache exister, florissait sous le règne d'Alexandre III d'Ecosse. Ainsi que d'autres hommes de talent à cette époque, Thomas fut soupçonné de magie. On disait aussi qu'il avait le don de prophétiser ; on va voir pourquoi.

Un jour qu'il était couché sur la colline appelée Huntley, dans les montagnes d'Eildon, qui dominant le monastère de Melrose, il vit une femme merveilleusement belle ; son équipement était celui d'une amazone ou d'une divinité des bois ; son coursier était de la plus grande beauté, à sa crinière étaient suspendues trente-neuf sonnettes d'argent que le vent faisait retentir ; la selle était d'*os royal*, c'est-à-dire d'ivoire, ornée d'orfèvrerie ; tout correspondait à la magnificence de cet équipement. La chasseresse avait un arc en main et des flèches à sa ceinture. Elle conduisait trois lévriers en laisse, et trois bassets la suivaient de près. Elle rejeta l'hommage féodal que Thomas voulut lui rendre, en disant qu'elle n'y avait aucun droit. Thomas, éperdument épris, lui proposa alors de l'épouser. La dame lui répondit qu'il ne pouvait être son époux sans devenir son esclave ; et comme il acceptait, l'extérieur de la belle inconnue se changea aussitôt en celui de la plus hideuse sorcière : tout un côté de son visage était flétri et comme attaqué de paralysie ; son teint, naguère si brillant, était maintenant de la couleur brune du plomb.

(3) Lebrun, Hist. des pratiques superstitieuses, t. II, p. 128.

(4) Goldsmith, Essai sur les mœurs.

Tout affreuse qu'elle était, la passion de Thomas l'avait mis sous sa puissance, et quand elle lui ordonna de prendre congé du soleil et des feuilles qui poussent sur les arbres, il se sentit contraint de lui obéir. Ils pénétrèrent dans une caverne où il voyagea trois jours au milieu de l'obscurité, tantôt entendant le mugissement d'une mer lointaine, tantôt marchant à travers des ruisseaux de sang qui coupaient la route souterraine. Enfin il revit la lumière du jour, et arriva dans un beau verger. Épuisé, faute de nourriture, il avance la main vers les fruits magnifiques qui pendent de toute part autour de lui; mais sa conductrice lui défend d'y toucher, lui apprenant que ce sont les pommes fatales qui ont occasionné la chute de l'homme. Il s'aperçoit aussi que sa conductrice n'était pas plutôt entrée dans ce mystérieux jardin, n'en avait pas plutôt respiré l'air magique, qu'elle avait repris sa beauté, son riche équipage et toute sa splendeur; qu'elle était aussi belle, et même plus belle, que lorsqu'il l'avait vue pour la première fois sur la montagne. Elle se met alors à lui expliquer la nature du pays.

« Ce chemin à droite, dit-elle, mène les esprits des justes au paradis; cet autre à gauche, si bien battu, conduit les âmes pécheresses au lieu de leur éternel châtement; la troisième route, par le noir souterrain, aboutit à un séjour de souffrances plus douces, d'où les prières peuvent retirer les pécheurs. Mais voyez-vous encore une quatrième voie qui serpente dans la plaine autour de ce château? C'est la route d'Elfland, (le pays des Elfs) dont je suis la reine; c'est aussi celle que nous allons suivre maintenant. Quand nous entrerons dans ce château, observez le plus strict silence, ne répondez à aucune des questions qui vous seront adressées; j'expliquerai votre mutisme en disant que je vous ai retiré le don de la parole en vous arrachant au monde des humains. »

Après ces instructions, ils se dirigèrent vers le château. En entrant dans la cuisine, ils se trouvèrent au milieu d'une scène qui n'eût pas été mal placée dans la demeure d'un grand seigneur ou d'un prince. Trente cerfs étaient étendus sur la lourde table, et de nombreux cuisiniers travaillaient à les découper et à les apprêter. Ils passèrent ensuite dans le salon royal; des chevaliers et des dames, dansant par trois, occupaient le milieu. Thomas, oubliant ses fatigues, prit part aux amusements. Après un espace de temps qui lui sembla fort court, la reine le tenant à l'écart lui ordonna de se préparer à retourner dans son pays.

— Maintenant, ajouta-t-elle, combien croyez-vous être resté de temps ici?

— Assurément, belle dame, répondit Thomas, pas plus de sept jours.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit-elle; vous y êtes demeuré sept ans, et il est bien temps que vous en sortiez. Sachez, Thomas, que le diable de l'enfer viendra demain demander son tribut, et un homme comme

vous attirera ses regards; c'est pourquoi levons-nous et partons.

Cette terrible nouvelle réconcilia Thomas avec l'idée de son départ hors de la terre des fées; la reine ne fut pas longue à le replacer sur la colline d'Huntley, où chantaient les oiseaux. Elle lui fit ses adieux; et, pour lui assurer une réputation, le gratifia de la langue *qui ne peut mentir*.

Thomas, dès lors, toutes les fois que la conversation roulait sur l'avenir, acquit une réputation de prophète, car il ne pouvait rien dire qui ne dût infailliblement arriver; et s'il eût été législateur au lieu d'être poète, nous avions ici l'histoire de Numa et d'Egérie.

Thomas demeura plusieurs années dans sa tour près d'Erceldoune, et il jouissait tranquillement de la réputation que lui avaient faite ses prédictions, dont plusieurs sont encore aujourd'hui retenues par les gens de la campagne. Un jour qu'il traitait dans sa maison le comte de March, un cri d'étonnement s'éleva dans le village, à l'apparition d'un cerf et d'une biche qui sortirent de la forêt, et, contrairement à leur nature timide, continuèrent tranquillement leur chemin en se dirigeant vers la demeure de Thomas. Le prophète quitta aussitôt la table; voyant dans ce prodige un avertissement de son destin, il reconduisit le cerf et la biche dans la forêt, et depuis, quoiqu'il ait été revu accidentellement par des individus auxquels il voulait bien se montrer, il a rompu toute liaison avec l'espèce humaine...

On a supposé de temps en temps que Thomas d'Erceldoune, durant sa retraite, s'occupait à lever des troupes pour descendre dans les plaines, à quelque instant critique pour le sort de son pays. On a souvent répété l'histoire d'un audacieux jockey, lequel vendit un cheval à un vieillard très-vénérable d'extérieur, qui lui indiqua dans les montagnes d'Eildon Lucken-Hare, comme l'endroit où, à minuit sonnant, il recevrait son prix. Le marchand y alla, son argent lui fut payé en pièces antiques, et l'acheteur l'invita à visiter sa résidence. Il spivit avec étonnement plusieurs longues rangées de stalles, dans chacune desquelles un cheval se tenait immobile, tandis qu'un soldat armé de toutes pièces était couché, aussi sans mouvement, aux pieds de chaque noble animal. « Tous ces hommes, dit le sorcier à voix basse, s'éveilleront à la bataille de Sheriffmoor. »

À l'extrémité étaient suspendus une épée et un cor que le prophète montra au jockey comme renfermant les moyens de rompre le charme. Le jockey prit le cor et essaya d'en donner. Les chevaux tressaillirent aussitôt dans leurs stalles; les soldats se levèrent et firent retentir leurs armes, et le mortel épouvanté laissa échapper le cor de ses mains. Une voix forte prononça ces mots : « Malheur au lâche qui ne saisit pas le glaive avant d'enfler le cor. » Un tourbillon de vent chassa le marchand de chevaux de la caverne, dont il ne put jamais retrouver l'entrée (1)....

ERÈBE, fleuve des enfers : on le prend

(1) Walter Scott, *Démonologie*.

aussi pour une partie de l'enfer et pour l'enfer même. Il y avait chez les païens un sacerdoce particulier pour les âmes qui étaient dans l'Erèbe.

ERGENNA, devin d'Etrurie dans l'antiquité.

ERIC AU CHAPEAU VENTEUX. On lit dans Hector de Boèce que le roi de Suède, Eric ou Henri, surnommé le *Chapeau venteux*, faisait changer les vents, en tournant son bonnet ou chapeau sur sa tête, pour montrer au démon, avec qui il avait fait pacte, de quel côté il les voulait; et le démon était si exact à donner le vent que demandait le signal du bonnet, qu'on aurait pu, en toute sûreté, prendre le couvre-chef royal pour une girouette.

ERICHTHO, sorcière, qui, dans la guerre entre César et Pompée, évoqua un mort, lequel prédit toutes les circonstances de la bataille de Pharsale (1).

EROCNOPES, peuples imaginaires que Lucien représente comme d'habiles archers, montés sur des moucheron-monstres.

EROCORDACÈS, autre peuple imaginaire que le même auteur représente combattant avec des raves en guise de flèches.

EROMANTIE, une des six espèces de divinations pratiquées chez les Perses par le moyen de l'air. Ils s'enveloppaient la tête d'une serviette, exposaient à l'air un vase rempli d'eau, et proféraient à voix basse l'objet de leurs vœux. Si l'eau venait à bouillonner, c'était un pronostic heureux.

EROTYLOS, pierre fabuleuse dont Démocrite et Plin après lui vantent la propriété pour la divination.

ERREURS POPULAIRES. Lorsque le Dante publia son *Enfer*, la simplicité de son siècle le reçut comme une véritable narration de sa descente dans les sombres manoirs. A l'époque où l'*Utopie* de Thomas Morus parut pour la première fois, elle occasionna une plaisante méprise. Ce roman poétique donne le modèle d'une république imaginaire, dans une île qui est supposée avoir été nouvellement découverte en Amérique. Comme c'était le siècle, dit Granger, Buddœus et d'autres écrivains prirent le conte pour une histoire véritable, et regardèrent comme une chose importante qu'on envoyât des missionnaires dans cette île.

Ce ne fut que longtemps après la publication des *Voyages de Gulliver*, par Swift, qu'un grand nombre de ses lecteurs demeura convaincu qu'ils étaient fabuleux (2).

Les erreurs populaires sont en si grand nombre, qu'elles ne tiendraient pas toutes dans ce livre. Nous ne parlerons pas des erreurs physiques ou des erreurs d'ignorance : nous ne nous élèverons ici que contre les erreurs enfantées par les savants. Ainsi Cardan eut des partisans lorsqu'il débita que, dans le Nouveau-Monde, les gouttes d'eau se changent en petites grenouilles vertes. Cédrenus a écrit très-merveilleusement que tous les rois francs de la première race naissaient avec l'épine du dos couverte et hérissée d'un

(1) Wierus, de Præstig. dæm., lib. II, cap. ix.

poil de sanglier. Le peuple croit fermement, dans certaines provinces, que la louve enfante, avec ses louveteaux, un petit chien qu'elle dévore aussitôt qu'il voit le jour. — Voyez la plupart des articles de ce Dictionnaire.

ERUS ou Er, fils de Zoroastre. Platon assure qu'il sortit de son tombeau douze jours après avoir été brûlé sur un bûcher, et qu'il conta beaucoup de choses sur le sort des bons et des méchants dans l'autre monde.

ESCALIBOR, épée merveilleuse du roi Arthus. Voy. **ARTHUS**.

ESCAMOTAGE. On l'a pris quelquefois pour la sorcellerie; le diable, dit Leloyer, s'en est souvent mêlé. Delrio (liv. 2, quest. 2) rapporte qu'on punit du dernier supplice, à Trèves, une sorcière très-connue qui faisait venir le lait de toutes les vaches du voisinage en un vase placé dans le mur. Sprenger assure pareillement que certaines sorcières se postent la nuit dans un coin de leur maison, tenant un vase devant elles; qu'elles plantent un couteau ou tout autre instrument dans le mur; qu'elles tendent la main pour traire, en invoquant le diable, qui travaille avec elles à traire telle ou telle vache qui paraît la plus grasse et la mieux fournie de lait; que le démon s'empresse de presser les mamelles de la vache, et de porter le lait dans l'endroit où se trouve la sorcière qui l'escamote ainsi. Voy. **FASCINATION**, **CHARMES**, **AGRIPPA**, **FAUST**, etc.

Dans les villages, les escamoteurs ont encore le nom de sorciers. Voici toutefois d'un escamoteur un joli petit trait qu'on a rapporté dans la *Chronique de Courtray*, du 25 avril 1843.

« Dans une des baraques sur la Grand'Place, hier, pendant qu'un escamoteur exécutait ses tours, il vit un des assistants dérober fort adroitement le mouchoir de son voisin et s'en écarter aussitôt en allant se placer d'un autre côté. Il trouva là une occasion superbe de se donner du relief. Monsieur, dit l'escamoteur titulaire à la victime du larcin, prêtez-moi, s'il vous plaît, votre foulard, je vais faire un tour des plus surprenants. Celui-ci s'empressa de mettre la main dans la poche, et tout ébahi s'écria qu'il était volé, en dirigeant ses regards accusateurs sur ceux qui l'entouraient. — Volé! s'écria l'opérateur tout étonné; eh bien! tant mieux, mon tour en sera plus beau. — De quelle couleur est votre foulard? Rouge et jaune. — Bon, soyez tranquille, s'il est encore dans la salle, il vous reviendra. — Et faisant tourner sa baguette sur le bout de ses doigts, il en arrêta le mouvement dans la direction de l'escamoteur de contrebande, et lui dit: — Le foulard est dans la poche, rends-le. Cette apostrophe consterna le voleur qui cependant se remit aussitôt, affecta une grande surprise, et passa le mouchoir à son propriétaire, aux acclamations des spectateurs saisis d'admiration. La police fut avertie, le filou mis en prison, et l'art du devin, prôné par toutes les bouches, ne cessa d'attirer une

(2) Bertin, *Curiosités de la littérature*, t. I, p. 304.

foole considérable à sa baraque pendant toute la journée.»

ESCHYLE,—tragique grec, à qui on avait prédit qu'il mourrait de la chute d'une maison; ce qui fit qu'il s'alla loger en pleine campagne; mais le conte ajoute qu'un aigle, qui portait une tortue dans ses serres, la laissa tomber sur la tête chauve du poète, pensant que ce fût un rocher; et la prédiction s'accomplit.

ESDRAS. — Pour les écrits apocryphes qu'on lui attribue, voy. PIC DE LA MIRAN-DOLE.

ESPAGNET (JEAN D'),—philosophe hermétique, qui a fait deux traités intitulés : l'un *Enchiridion de la physique rétablie*; l'autre, *Secret de la philosophie hermétique* (1); encore lui conteste-t-on ce dernier que l'on attribue à un inconnu qui se faisait appeler le Chevalier Impérial (2).

Le *Secret de la philosophie* renferme la pratique du grand œuvre, et l'*Enchiridion* la théorie physique sur laquelle repose la transmutabilité des métaux.

D'Espagnet est encore auteur de la préface qui précède le *Traité de l'inconstance des démons* de Pierre Delancre. On lit dans cette préface que les sorcières ont coutume de voler les petits enfants pour les consacrer au démon.

ESPAGNOL (JEAN L'),—docteur en théologie, grand-prieur de Saint-Remi de Reims, auteur d'un livre intitulé : *Histoire notable de la conversion des Anglais, etc.*, in-8°, Douai, 1614. La vingtième annotation, qui commence à la page 206 et va jusqu'à la 306^e, est un traité sur les apparitions des esprits, où, avec des choses passables et médiocres, on trouve de bonnes observations (3).

ESPRITS. — Les anciens ont cru que les esprits, qu'ils appelaient démons ou génies, étaient des demi-dieux. Chaque nation, dit Apulée, même chaque famille et chaque homme, a son esprit qui le guide et qui veille sur sa conduite. Tous les peuples avaient du respect pour eux, et les Romains les révéraient. Ils n'assiégeaient les villes et n'entreprenaient leurs guerres qu'après que leurs prêtres avaient invoqué le génie du pays. Caligula même fit punir publiquement quelques-uns de ceux qui les avaient maudits (4).

Des philosophes se sont imaginé que ces esprits n'étaient que les âmes des morts qui, étant une fois séparées de leurs corps, erraient incessamment sur la terre. Ce sentiment leur paraissait d'autant plus vraisemblable, qu'ils se vantaient de voir des spectres auprès des tombeaux, dans les cimetières, dans les lieux où l'on avait tué quelques personnes.

« Les esprits, dit Wecker, sont les seigneurs de l'air; ils peuvent exciter les tempêtes,

rompre les nues et les transporter où ils veulent, avec de grands tourbillons; enlever l'eau de la mer, en former la grêle et tout ce que bon leur semble. »

Il y a, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, des peuplades sauvages qui croient que lorsqu'un homme est enterré, lui sans qu'on place auprès de lui tout ce qui a appartenu, son esprit revient sous forme humaine, et se montre sur les arbres les plus près de sa maison, armé d'un fusil; on ajoute qu'il ne peut jouir du repos qu'après que les objets qu'il réclame ont été déposés dans sa tombe.

Les Siamois admettent une multitude d'esprits répandus dans l'air, dont la puissance est fort grande, et qui sont très-malfaisants. Ils tracent certaines paroles magiques sur des feuilles de papier, pour se prémunir contre leur malice. Lorsqu'ils préparent une médecine, ils garnissent le bord du vase d'un grand nombre de ces papiers, de peur que les esprits n'emportent la vertu des remèdes.

Les autres cabalistiques ont prétendu que les esprits étaient des créatures matérielles, composées de la substance la plus pure des éléments; que plus cette matière était subtile, plus ils avaient de pouvoir et d'action. Ces auteurs en distinguent de deux sortes, de supérieurs et d'inférieurs: les supérieurs sont ou célestes ou aériens; les inférieurs sont ou aquatiques ou terrestres.

Ceux qui ont cru que ces esprits étaient des créatures matérielles, les ont assujettis à la mort comme les hommes. Cardan dit que les esprits qui apparurent à son père lui firent connaître qu'ils naissaient et qu'ils mouraient comme nous; mais que leur vie était plus longue et plus heureuse que la nôtre.

Voici de petits traits d'esprits.

Guillaume de Paris écrit que l'an 1447, il y avait un esprit à Poitiers, dans la paroisse de Saint-Paul, lequel rompait vitres et verrières, et frappait à coups de pierres sans blesser personne (5).

Cæsarius raconte que la fille d'un prévôt de Cologne était si tourmentée d'un esprit malin, qu'elle en devint frénétique. Le père fut averti de faire aller sa fille au delà du Rhin et de la changer de lieu; ce qu'il fit. L'esprit fut obligé d'abandonner la fille, mais il battit tant le père qu'il en mourut trois jours après (6).

Nous rapporterons d'autres histoires d'esprits. « Au commencement du règne de Charles IV, dit le *Bel*, l'esprit d'un bourgeois, mort depuis quelques années, parut sur la place publique d'Arles en Provence; il rapportait des choses merveilleuses de l'autre monde. Le prieur des Jacobins d'Arles, homme de bien, pensa que cet esprit pouvait bien

(1) *Enchiridion physicæ reitutæ. Arcanum philosophiæ hermeticæ.*

(2) Ce chevalier, très-révéré des alchimistes, est mentionné souvent dans la *Trompette française*, petit volume contenant une *Prophétie de Bombart sur la naissance de Louis XIV*. On a, du Chevalier Impérial, le *Miroir des Alchimistes*, avec instructions aux dames pour dorénavant être belles sans plus user de leurs dards venimeux, 1609.

In-16.

(3) Lenglet-Dufresnoy, Catalogue des auteurs qui ont écrit sur les apparitions.

(4) Discours sur les esprits follets, Mercure Galant, 1680.

(5) Bodin, Démonomanie des sorciers, liv. III, p. 393.

(6) *Id.*, *ibid*

être un démon déguisé. Il se rendit sur la place; soudain l'esprit découvrit qui il était, et pria qu'on le tirât du purgatoire. Ayant ainsi parlé, il disparut; et, comme on pria pour son âme, *il ne fut oncques vu depuis*(1).»

En 1750, un officier du prince de Conti, étant couché dans le château de l'Île-Adam, sentit tout à coup enlever sa couverture. Il la retire; on renouvelle le manège, tant qu'à la fin l'officier ennuyé jure d'exterminer le mauvais plaisant, met l'épée à la main, cherche dans tous les coins et ne trouve rien. Étonné, mais brave, il veut, avant de conter son aventure, éprouver encore le lendemain si l'importun reviendra. Il s'enferme avec soin, se couche, écoute longtemps et finit par s'endormir. Alors on lui joue le même tour que la veille. Il s'élance du lit, renouvelle ses menaces, et perd son temps en recherches. La crainte s'empare de lui; il appelle un frotteur, qu'il prie de coucher dans sa chambre, sans lui dire pour quel motif. Mais l'esprit qui avait fait son tour, ne paraît plus.

La nuit suivante, il se fait accompagner du frotteur, à qui il raconte ce qui lui est arrivé, et ils se couchent tous deux. Le fantôme vient bientôt, éteint la chandelle qu'ils avaient laissée allumée, les découvre et s'enfuit. Comme ils avaient entrevu cependant un monstre difforme, hideux et gambadant, le frotteur s'écria que c'était le diable, et courut chercher de l'eau bénite. Mais au moment qu'il levait le goupillon pour asperger la chambre, l'esprit le lui enlève et disparaît....

Les deux champions poussent des cris; on accourt; on passe la nuit en alarmes, et le matin on aperçoit sur le toit de la maison un gros singe qui, armé du goupillon, le plongeait dans l'eau de la gouttière et en arrosait les passants.

En 1210, un bourgeois d'Epinal, nommé Hugues, fut visité par un esprit qui faisait des choses merveilleuses, et qui parlait sans se montrer. On lui demanda son nom et de quel lieu il venait? Il répondit qu'il était l'esprit d'un jeune homme de Clérentine, village à sept lieues d'Epinal, et que sa femme vivait encore.

Un jour, Hugues ayant ordonné à son valet de seller son cheval et de lui donner à manger, le valet différa de faire ce qu'on lui commandait; l'esprit fit son ouvrage, au grand étonnement de tout le monde.

Un autre jour, Hugues, voulant se faire saigner, dit à sa fille de préparer des bandes. L'esprit alla prendre une chemise neuve dans une autre chambre, la déchira par bandes, et vint la présenter au maître, en lui disant de choisir les meilleures.

Un autre jour, la servante du logis ayant étendu du linge dans le jardin pour le faire sécher, l'esprit le porta au grenier et le plia plus proprement que n'aurait pu faire la plus habile blanchisseuse.

Ce qui est remarquable, c'est que, pendant six mois qu'il fréquenta cette maison, il n'y

(1) Leloyer, Hist. des spectres et apparitions des esprits.

fit aucun mal à personne, et ne rendit que de bons offices, contre l'ordinaire de ceux de son espèce. Voy. HECDEKIN.

Sur la fin de l'année 1746, on entendit comme des soupirs qui partaient d'un coin de l'imprimerie du sieur Lahard, l'un des conseillers de la ville de Constance. Les garçons de l'imprimerie n'en firent que rire d'abord. Mais dans les premiers jours de janvier, on distingua plus de bruit qu'auparavant. On frappait rudement contre la muraille, vers le même coin où l'on avait d'abord entendu des soupirs; on en vint jusqu'à donner des soufflets aux imprimeurs et à jeter leurs chapeaux par terre. L'esprit continua son manège pendant plusieurs jours, donnant des soufflets aux uns, jetant des pierres aux autres; en sorte que les compositeurs furent obligés d'abandonner ce coin de l'imprimerie. Il se se fit alors beaucoup d'autres tours, dans lesquels les expériences de la physique amusante entrèrent probablement pour beaucoup; et enfin cette farce cessa sans explication. Voy. REVENANTS, APPARITIONS, DROLLES, etc.

Voici l'histoire d'un esprit qui fut cité en justice.—En 1761, un fermier de Southams, dans le comté de Warwick (Angleterre), fut assassiné en revenant chez lui: le lendemain, un voisin vint trouver la femme de ce fermier et lui demanda si son mari était rentré; elle répondit que non, et qu'elle en était dans de grandes inquiétudes.

— Vos inquiétudes, répliqua cet homme, ne peuvent égaler les miennes; car, comme j'étais couché cette nuit, sans être encore endormi, votre mari m'est apparu, couvert de blessures, et m'a dit qu'il avait été assassiné par son ami John Dick, et que son cadavre avait été jeté dans une marnière.

La fermière, alarmée, fit des perquisitions. On découvrit dans la marnière le corps blessé aux endroits que le voisin avait désignés. Celui que le revenant avait accusé fut saisi et mis entre les mains des juges, comme violemment soupçonné du meurtre. Son procès fut instruit à Warwick; les jurés l'auraient condamné aussi témérairement que le juge de paix l'avait arrêté, si lord Raymond, le principal juge, n'avait suspendu l'arrêt.

— Messieurs, dit-il aux jurés, je crois que vous donnez plus de poids au témoignage d'un revenant qu'il n'en mérite. Quelque cas qu'on fasse de ces sortes d'histoires, nous n'avons aucun droit de suivre nos inclinations particulières sur ce point. Nous formons un tribunal de justice, et nous devons nous régler sur la loi; or je ne connais aucune loi existante qui admette le témoignage d'un revenant; et quand il y en aurait une qui l'admettrait, le revenant ne paraît pas pour faire sa déposition. Huissiers, ajouta-t-il, appelez le revenant.

Ce que l'huissier fit par trois fois, sans que le revenant parût.

— Messieurs, continua lord Raymond, le prisonnier qui est à la barre est, suivant le témoignage de gens irréprochables, d'une réputation sans tache; et il n'a point paru,

dans le cours des informations, qu'il y ait eu aucune espèce de querelle entre lui et le mort. Je le crois absolument innocent, et, comme il n'y a nulle preuve contre lui, ni directe ni indirecte, il doit être renvoyé. Mais par plusieurs circonstances qui m'ont frappé dans le procès, je soupçonne fortement la personne qui a vu le revenant d'être le meurtrier; auquel cas il n'est pas difficile de concevoir qu'il ait pu désigner la place, les blessures, la manière et le reste, sans aucun secours surnaturel; en conséquence de ces soupçons, je me crois en droit de le faire arrêter, jusqu'à ce que l'on fasse de plus amples informations.

Cet homme fut effectivement arrêté; on fit des perquisitions dans sa maison; on trouva les preuves de son crime, qu'il avoua lui-même à la fin, et il fut exécuté aux assises suivantes. V. GÉNIES, KLEUDDE, DÉMONS, etc.

ESPRITS ÉLÉMENTAIRES. Les cabalistes peuplent les éléments, comme on l'a dit (1), d'esprits divers. Les Salamandres habitent le feu; les Sylphes, l'air; les Gnomes, la terre; l'eau est le séjour des Ondins ou Nymphes. Voy. ces mots.

ESPRITS FAMILIERS. Scaliger, Cecco d'Ascoli, Cardan et plusieurs autres visionnaires ont eu, comme Socrate, des esprits familiers. Bodin dit avoir connu un homme qui était toujours accompagné d'un esprit familier, lequel lui donnait un petit coup sur l'oreille gauche quand il faisait bien, et le tirait par l'oreille droite quand il faisait mal. Cet homme était averti de la même façon si ce qu'il voulait manger était bon ou mauvais, s'il se trouvait avec un honnête homme ou avec un coquin, etc. C'était très-avantageux.

ESPRITS FOLLETS. Voy. FEUX FOLLETS.

ESSÉNIENS, secte célèbre parmi les Juifs. Les Esséniens avaient des superstitions particulières. Leurs devins prétendaient connaître l'avenir par l'étude des livres saints, faite avec certaines préparations. Ils y trouvaient même la médecine et toutes les sciences, par des combinaisons cabalistiques.

ESTERELLE. Voy. FÉES.

ÉTANG DE LA VIE. Au sortir du pont où se fait la séparation des élus et des réprouvés, les docteurs persans font descendre les bienheureux dans cet étang, dont les eaux sont blanches et douces comme le miel. Pour la commodité des âmes, il y a tout le long de l'étang des cruches en forme d'étoiles, toujours pleines de cette eau: les fidèles en boiront avant d'entrer dans le paradis, parce que c'est l'eau de la vie éternelle, et que si l'on en boit seulement une goutte, on n'a plus rien à désirer.

ÉTERNITÉ. Boèce définit l'éternité: l'entière, parfaite et complète possession d'une manière d'exister, sans commencement, sans fin, sans aucune succession. Le latin est plus rapide: *Interminabilis vitæ tota simul et perfecta possessio*.

L'éternité n'a point de parties qui se succèdent; elle ne va point par le présent du

(1) Voyez l'article *Cabale*.

passé au futur, comme fait le temps. Elle est un présent continu. Voilà pourquoi, comme le remarquent les théologiens, Dieu dit en parlant de lui-même: *Ego sum qui sum*.

L'éternité n'appartient qu'à Dieu; elle ne peut être communiquée à aucune créature; puisque ce qui est créé a un commencement.

Mais pourtant on dit l'éternité, pour désigner la vie future des intelligences créées, vie qui n'aura point de fin. Dans ce sens, il y aura dans le ciel l'éternité de bonheur pour les justes, et dans l'enfer l'éternité de peines pour les réprouvés. C'est un dogme que les cerveaux impies ont combattu, mais qu'ils n'ont pu ébranler; et saint Thomas d'Aquin en a démontré la nécessité équitable.

Légende de l'Éternité.

Nous transcrivons ici cette belle et singulière légende, qui a été publiée en France depuis peu.

Avant que Luther fût venu prêcher sa désastreuse réforme, on voyait des monastères au penchant de toutes les collines de l'Allemagne. C'étaient de grands édifices à l'aspect paisible, avec un clocher frêle qui s'élevait du milieu des bois et autour duquel voltigeaient des palombes. Là vivaient des hommes qui n'occupaient leur esprit que des choses du ciel.

A Olmutz, il en était un, que l'on citait dans la contrée pour sa piété et son instruction. C'était un homme simple, comme tous ceux qui savent beaucoup, car la science est semblable à la mer; plus on s'y avance, plus l'horizon devient large, et plus on se sent petit. Frère Alfus, après avoir ridé son front et blanchi ses cheveux dans la recherche de démonstrations inutiles, avait appelé à son secours *la foi des petits enfants*: puis, confiant sa vie à la prière, comme à une ancre de miséricorde, il l'avait laissée se balancer doucement au roulis des pures amours et des célestes espérances.

Cependant de mauvaises rafales agitaient encore par instants le saint navire. Par instants les tentations de l'intelligence revenaient, et la raison interrogeait la foi avec orgueil. Alors frère Alfus devenait triste; de grands nuages voilaient pour lui le soleil intérieur; son cœur avait froid. Errant dans les campagnes, il s'asseyait sur la mousse des rochers, s'arrêtait sous l'écume des torrents, marchait parmi les murmures de la forêt; mais il interrogeait vainement la nature. A toutes ses demandes, les montagnes, les flots et les fleuves ne répondaient qu'un seul mot: DIEU!

Frère Alfus était sorti victorieux de beaucoup de ces crises; chaque fois il s'était affermi dans ses croyances; car la tentation est la gymnastique de la conscience. Quand elle ne la brise point, elle la fortifie. Mais depuis quelque temps, une inquiétude plus poignante s'était emparée du frère. Il avait remarqué souvent que tout ce qui est beau perd son charme par le long usage, que l'œil se fatigue du plus merveilleux paysage, l'o-

reille de la plus douce voix, et il s'était demandé comment nous pourrions trouver, même dans les cieux, un aliment de joie éternelle ! Que deviendrait la mobilité de notre âme, au milieu de magnificences sans terme ? L'éternité !... quel mot pour une créature, qui ne connaît d'autre loi que celle de la diversité et du changement ! O mon Dieu ! plus de passé ni d'avenir, plus de souvenirs ni d'espérances ! L'éternité ! l'éternité !... O mot qui fais pleurer sur la terre, que peux-tu donc signifier dans le ciel ?

Ainsi pensait frère Alfus, et ses incertitudes étaient grandes. Un matin, il sortit du monastère avant le lever des frères et descendit dans la vallée. La campagne, encore toute moite de rosée, s'épanouissait aux premiers rayons de l'aube. Alfus suivait lentement les sentiers ombreux de la colline ; les oiseaux, qui venaient de s'éveiller, couraient dans les aubépines, secouant sur sa tête chauve une pluie de rosée ; et quelques papillons encore à demi endormis voltigeaient nonchalamment au soleil pour sécher leurs ailes. Alfus s'arrêta à regarder la campagne qui s'étendait sous ses yeux ; il se rappela combien elle lui avait semblé belle la première fois qu'il l'avait vue, et avec quelle ivresse il avait pensé à y finir ses jours. C'est que pour lui, pauvre enfant des villes, accoutumé aux ruelles sombres et aux tristes murailles des citadelles, ces fleurs, ces arbres, cet air, étaient nouveautés enivrantes. Aussi la douce année qu'avait été l'année de son noviciat ! Que de longues courses dans les vallées ! Que de découvertes charmantes ! Ruisseaux chantant parmi les glaïeuls, clairières habitées par le rossignol, églantines roses, fraisiers des bois, oh ! quel bonheur de vous trouver une première fois ! quelle joie de marcher par des sentiers inconnus que voilent les ramées, de rencontrer à chaque pas une source où l'on n'a point encore bu, une mousse que l'on n'a point encore foulée.

Mais, hélas ! ces plaisirs eux-mêmes durent peu ; bientôt vous avez parcouru toutes les routes de la forêt, vous avez entendu tous ses oiseaux, vous avez cueilli de toutes ses fleurs, et alors, adieu aux beautés de la campagne, à ses harmonies : l'habitude qui descend comme un voile entre vous et la création vous rend aveugle et sourd.

Hélas ! frère Alfus en était là ; semblable à ces hommes qui, après avoir abusé des liqueurs les plus enivrantes, n'en sentent plus la puissance, il regardait avec indifférence le spectacle naguère si ravissant à ses yeux. Quelles beautés célestes pourraient donc occuper éternellement cette âme, que les œuvres de Dieu sur la terre n'avaient pu charmer qu'un instant ?

Tout en se proposant à lui-même cette question, Alfus s'était enfoncé dans la vallée. La tête penchée sur sa poitrine et les bras pendants, il allait toujours sans rien voir, franchissant les ruisseaux, les bois, les collines. Déjà le clocher du monastère avait disparu ; Olmutz s'était enfoncé dans les brumes avec ses églises et ses fortifications ; les mon-

tagnes elles-mêmes ne se montraient plus à l'horizon que comme des nuages ; tout à coup le moine s'arrêta ; il était à l'entrée d'une grande forêt qui se déroulait à perte de vue, comme un océan de verdure ; mille rumeurs charmantes bourdonnaient à l'entour, et une brise odorante soupirait dans les feuilles. Après avoir plongé son regard étonné dans la molle obscurité des bois, Alfus y entra en hésitant, et comme s'il eût craint de faire quelque chose de défendu. Mais à mesure qu'il marchait, la forêt devenait plus grande ; il trouvait des arbres chargés de fleurs, qui exhalaient un parfum inconnu. Ce parfum n'avait rien d'enivrant comme ceux de la terre ; on eût dit une sorte d'émanation morale qui embaumait l'âme : c'était quelque chose de fortifiant et de délicieux à la fois, comme la vue d'une bonne action, ou comme l'approche d'un homme dévoué que l'on aime.

Bientôt Alfus entendit une harmonie qui remplissait la forêt ; il avança encore, et il aperçut de loin une clairière tout éblouissante d'une lumière merveilleuse. Ce qui le frappa surtout d'étonnement, c'est que le parfum, la mélodie et la lumière ne semblaient former qu'une même chose : tout se communiquait à lui par une seule perception, comme s'il eût cessé d'avoir des sens distincts, et comme s'il ne lui fût resté qu'une âme.

Cependant il était arrivé près de la clairière et s'était assis pour mieux jouir de ces merveilles, quand tout à coup une voix se fait entendre ; mais une voix telle que, ni le bruit des rames sur le lac, ni la brise riant dans les saules, ni le souffle d'un enfant qui dort, n'auraient pu donner une idée de sa douceur. Ce que l'eau, la terre et le ciel ont de murmures enchanteurs, ce que les langues et les musiques humaines ont de séductions semblait s'être fondu dans cette voix. Ce n'était point un chant, et cependant on eût dit des flots de mélodie ; ce n'était point un langage, et cependant la voix *parlait* ! Science, poésie, sagesse, tout était en elle. Pareille à un souffle céleste, elle enlevait l'âme et la faisait onduler dans je ne sais quelle région ignorée. En l'écoutant, on savait tout, on sentait tout ; et comme le monde de la pensée qu'elle embrassait en entier est infini dans ses secrets, la voix toujours unique était pourtant toujours variée ; l'on eût pu l'entendre pendant des siècles sans la trouver moins nouvelle. Plus Alfus l'écoutait, plus il sentait grandir sa joie intérieure. Il semblait qu'il y découvrirait à chaque instant quelques mystères ineffables ; c'était comme un horizon des Alpes à l'heure où les brouillards se lèvent et dévoilent tour à tour les lacs, les vals et les glaciers.

Mais enfin la lumière qui illuminait la forêt s'obscurcit, un long murmure retentit sous les arbres et la voix se tut. Alfus demeura quelque temps immobile, comme s'il fût sorti d'un sommeil enchanté. Il regarda d'abord autour de lui avec stupeur, puis voulut se lever pour reprendre sa route ; mais ses pieds étaient engourdis, ses membres avaient perdu leur agilité. Il parcourut avec peine le sen-

tier par lequel il était venu, et se trouva bientôt hors du bois.

Alors il chercha le chemin du monastère; ayant cru le reconnaître, il hâta le pas, car la nuit allait venir; mais sa surprise augmentait à mesure qu'il avançait davantage; on eût dit que tout avait été changé dans la campagne depuis sa sortie du couvent. Là où il avait vu les arbres naissants, s'élevaient maintenant des chênes séculaires. Il chercha sur la rivière un petit pont de bois tapissé de ronces, qu'il avait coutume de traverser: il n'existait plus, et à sa place s'élançait une solide arche de pierre. En passant près d'un étang, des femmes, qui faisaient sécher leurs toiles sur les sureaux fleuris, s'interrompirent pour le voir et se dirent entre elles: — Voici un vieillard qui porte la robe des moines d'Olmütz; nous connaissons tous les frères, et cependant nous n'avons jamais vu celui-là.

— Ces femmes sont folles, se dit Alfus, et il passa outre.

Cependant il commençait à s'inquiéter, lorsque le clocher du couvent se montra dans les feuilles. Il pressa le pas, gravit le petit sentier, tourna la prairie et s'élança vers le seuil. Mais, ô surprise! la porte n'était plus à sa place accoutumée! Alfus leva les yeux et demeura immobile de stupeur. Le monastère d'Olmütz avait changé d'aspect; l'enceinte était plus grande, les édifices plus nombreux; un platane qu'il avait planté lui-même près de la chapelle quelques jours auparavant, couvrait maintenant l'asile saint de son large feuillage.

Le moine, hors de lui, se dirigea vers la nouvelle entrée et sonna doucement. Ce n'était plus la même cloche argentine dont il connaissait le son. Un jeune frère gardien vint ouvrir.

— Que s'est-il donc passé? demanda Alfus. Antoine n'est-il plus le portier du couvent?

— Je ne connais point Antoine, répondit le frère.

Alfus porta les mains à son front avec épouvante. — Suis-je devenu fou? dit-il; n'est-ce point ici le monastère d'Olmütz, d'où je suis parti ce matin?

Le jeune moine le regarda. — Voilà cinq années que je suis portier, répondit-il, et je ne vous connais pas.

Alfus promena autour de lui des yeux égarés; plusieurs moines parcouraient les cloîtres; il les appela, mais nul ne répondit aux noms qu'il prononçait; il courut à eux pour regarder leurs visages, il n'en connaissait aucun.

— Y a-t-il ici quelque grand miracle de Dieu? s'écria-t-il; au nom du ciel, mes frères, regardez-moi. Aucun de vous ne m'a-t-il déjà vu? N'y a-t-il personne qui connaisse le frère Alfus?

Tous le regardèrent avec étonnement.

— Alfus! dit enfin le plus vieux, oui, il y eut autrefois à Olmütz un moine de ce nom, je l'ai entendu dire à mes anciens. C'était un homme savant et rêveur qui aimait la solitude. Un jour il descendit dans la vallée;

on le vit se perdre au loin derrière les bois, puis on l'attendit vainement, on ne sut jamais ce que frère Alfus était devenu. Depuis ce temps, il s'est écoulé un siècle entier.

A ces mots, Alfus jeta un grand cri, car il avait tout compris. Il se laissa tomber à genoux sur la terre, et joignant les mains avec ferveur: — O mon Dieu, dit-il, vous avez voulu me prouver combien j'étais insensé en comparant les joies de la terre à celles du ciel. Un siècle s'est écoulé pour moi comme un seul jour à entendre votre voix; je comprends maintenant le paradis et ses joies éternelles; soyez béni, ô mon Dieu! et pardonnez à votre indigne serviteur.

Après avoir parlé ainsi, frère Alfus étendit les bras, embrassa la terre et mourut.

L'histoire du moine Alfus fait partie d'un des ouvrages de Schubert, l'un des écrivains les plus populaires de l'Allemagne. Elle est dans le livre *De l'ancien et du nouveau*; son titre est *L'Oiseau du Paradis*. Nous avons donné ici la belle traduction de M. Emile Souvestre.

ETERNEMENT. — On vous salue quand vous éternuez, pour vous marquer, dit Aristote, qu'on honore votre cerveau, le siège du bon sens et de l'esprit. Cette politesse s'étend jusque chez les peuples que nous traitons de barbares. Quand l'empereur du Monomotapa éternuait, ses sujets en étaient avertis par un signal convenu, et il se faisait des acclamations générales dans tous ses états.

Le père Famien Strada prétend que, pour trouver l'origine de ces salutations, il faut remonter jusqu'à Prométhée; que cet illustre contrefacteur de Jupiter, ayant dérobé un rayon solaire dans une petite boîte pour animer sa statue, le lui insinua dans les narines comme une prise de tabac, ce qui la fit éternuer aussitôt.

Les rabbins soutiennent que c'est à Adam qu'il faut faire honneur du premier éternement. Dans l'origine des temps, c'était, dit-on, un mauvais pronostic et le présage de la mort. Cet état continua jusqu'à Jacob, qui, ne voulant pas mourir pour cause aussi légère, pria Dieu de changer cet ordre de choses; et c'est de là qu'est venu, selon ces docteurs, l'usage de faire des souhaits heureux quand on éternue.

On a trouvé une raison plus probable de cette politesse; c'est que, sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, il y eut en Italie une sorte de peste qui se manifestait par des éternements; tous les pestiférés éternuaient; on se recommanda à Dieu, et c'est de là qu'est venue l'opinion populaire que la coutume de se saluer tire son origine d'une maladie épidémique qui emportait ceux dont la membrane pituitaire était stimulée trop vivement.

En général, l'éternement chez les anciens était pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part, suivant les temps, les lieux et les circonstances. Un bon éternement était celui qui arrivait depuis midi jusqu'à minuit, et quand la lune était dans les signes du

taureau, du lion, de la balance, du capricorne et des poissons; mais s'il venait de minuit à midi, si la lune était dans le signe de la vierge, du verseau, de l'écrevisse, du scorpion, si vous sortiez du lit ou de la table, c'était alors le cas de se recommander à Dieu (1).

L'éternement, quand on l'entendait à sa droite, était regardé chez les Grecs et les Romains, comme un heureux présage. Les Grecs, en parlant d'une belle personne, disaient que les amours avaient éternué à sa naissance.

Lorsque le roi de Sennaar éternuait, ses courtisans lui tournaient le dos, en se donnant de la main une claque sur la fesse droite.

ETHNOPHRONES, hérétiques du septième siècle, qui joignaient au christianisme les superstitions païennes, l'astrologie, les augures, les expiations, les jours heureux et malheureux, les divinations diverses.

Etienne. Un homme, qui s'appelait Etienne, avait la mauvaise habitude de parler à ses gens comme s'il eût parlé au diable; ayant toujours le diable à la bouche. Un jour, qu'il revenait de voyage, il appela son valet en ces termes: — Viens çà, bon diable, tire-moi mes chausses.

A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'une griffe invisible délia ses caleçons, fit tomber ses jarrettières et descendit ses chausses jusqu'aux talons. Etienne, effrayé, s'écria: — Retire-toi, Satan, ce n'est pas toi, mais bien mon domestique que j'appelle. Le diable se retira sans se montrer, et maître Etienne n'invoqua plus ce nom (2).

Pour un autre Etienne, Voy. GUIDO.

ETNA. Le christianisme chassa de l'Etna et des îles de Lipari Vulcain, les Cyclopes et les Géants. Mais les démons se mirent à leur place; et quand on institua la fête des morts, afin d'enlever au purgatoire et de rendre au paradis une foule d'âmes souffrantes, on entendit, comme le raconte un saint ermite, des bruits affreux dans l'Etna et des détonations étourdissantes dans les îles voisines. C'était Satan et toute sa cour, Satan et tout son peuple de démons qui hurlaient de désespoir et redemandaient à grands cris les âmes que la nouvelle foi venait de leur ravir (3).

ETOILES. Mahomet dit que les étoiles stables et les étoiles qui filent sont les sentinelles du ciel; elles empêchent les diables d'en approcher et de connaître les secrets de Dieu.

Les Romains voyaient des divinités dans les étoiles.

Les Etéens observaient, un certain jour de l'année, le lever de l'étoile Sirius: si elle paraissait obscure, ils croyaient qu'elle annonçait la peste.

ETRAPHILL, l'un des anges des musulmans. Il se tient toujours debout: c'est lui

(1) M. Salgues, Des erreurs et des préjugés, t. I, p. 391.

(2) Gregorii magni dialog., lib. III, cap. xx.

qui embouchera la trompette pour annoncer le jour du jugement.

ETRENNES. Dans les temps reculés, chez nos pères, loin de se rien donner mutuellement dans les familles le premier jour de l'an, on n'osait même rien prêter à son voisin. Mais chacun mettait à sa porte des tables chargées de viandes pour les passants. On y plaçait aussi des présents superstitieux pour les esprits. Peut-être était-ce un reste de ce culte que les Romains rendaient, le premier jour de l'année, aux divinités qui présidaient aux petits cadeaux d'amis. Quoi qu'il en soit, l'Eglise fut obligée, sous Charlemagne, d'interdire les présents superstitieux que nos ancêtres déposaient sur leurs tables. Les canons donnent à ces présents le nom d'*etrennes dudiabie*.

ETTEILLA, On a publié sous ce nom déguisé, qui est l'anagramme d'Alliette, plusieurs traités de *cartomancie*.

EUBIUS, auteur d'un livre intitulé: *Apparitions d'Apollonius, ou Démonstration des apparitions d'aujourd'hui*. In-4°, Amsterdam, 1735. (En latin.)

EUCHARISTIE. « L'épreuve par l'Eucharistie se faisait en recevant la communion. Ainsi Lothaire, roi de Lotharingie, jura, en recevant la communion de la main du pape Adrien II, qu'il avait renvoyé Valdrade, sa concubine; ce qui était faux. Comme Lothaire mourut un mois après, en 868, sa mort fut attribuée à ce parjure sacrilège. Cette épreuve fut supprimée par le pape Alexandre II (4). »

EUMÈCES, caillou fabuleux, ainsi nommé de sa forme oblongue, et que l'on disait se trouver dans la Bactriane; on lui attribuait la vertu d'apprendre à une personne endormie ce qui s'était passé pendant son sommeil, si elle avait dormi avec cette pierre posée sur sa tête.

EURYNOME, démon supérieur, prince de la mort, selon quelques démonomanes. Il a de grandes et longues dents, un corps effroyable, tout rempli de plaies, et pour vêtement une peau de renard. Les païens le connaissaient. Pausanias dit qu'il se repaît de charognes et de corps morts. Il avait, dans le temple de Delphes, une statue qui le représentait avec un teint noir, montrant ses grandes dents comme un loup affamé et assis sur une peau de vautour.

EVANGILE DE SAINT JEAN. On croit dans les campagnes que celui qui porte sur soi l'évangile de saint Jean, *In principio erat verbum*, écrit sur du parchemin vierge, et renfermé dans un tuyau de plume d'oie, le premier dimanche de l'année, une heure avant le lever du soleil, sera invulnérable et se garantira de quantité de maux (5). Voy. CLÉIDOMANCIE.

EVE. Les Musulmans et les Talmudistes lui donnent, comme à notre premier père, une taille d'une lieue. Voy. ADAM, SAMUEL, etc.

ÉVOCATIONS. Celui qui veut évoquer le

(3) M. Didron, Histoire du diable.

(4) Bergier, Dictionnaire théologique.

(5) Thiers, Traité des superstitions, t. I.

diabla lui doit le sacrifice d'un chien, d'un chat ou d'une poule, à condition que ces trois animaux soient sa propriété. Il jure ensuite fidélité et obéissance éternelles, et reçoit une marque, au moyen de laquelle il jouit d'une puissance absolue sur trois esprits infernaux, l'un de la terre, l'autre de la mer, le troisième de l'air (1).

On se flatte de faire venir le diable en lisant certaines formules du grimoire. Voy. CONJURATIONS.

Deux chevaliers de Malte avaient un esclave qui se vantait de posséder le secret d'évoquer les démons et de les obliger à découvrir les choses cachées. On le conduisit dans un vieux château, où l'on soupçonnait des trésors enfouis. L'esclave descendit dans un souterrain, fit ses évocations : un rocher s'ouvrit, et il en sortit un coffre. Il tenta plusieurs fois de s'en emparer ; mais il n'en put venir à bout, parce que le coffre rentrait dans le rocher dès qu'il s'en approchait. Il vint dire aux chevaliers ce qui lui arrivait, et demanda un peu de vin pour reprendre des forces. On lui en donna. Quelque temps après, comme il ne revenait point, on alla voir ce qu'il faisait ; on le trouva étendu mort, ayant sur toute sa chair des coups de canif représentant une croix. Les chevaliers portèrent son corps au bord de la mer, et l'y précipitèrent avec une pierre au cou (2).

Pour l'évocation des âmes, voy. NÉCROMANCIE.

EXAEL, le dixième des premiers anges. Il apprit aux hommes, selon le livre d'Énoch, l'art de fabriquer les armes et les machines de guerre, les ouvrages d'or et d'argent qui plaisent aux femmes, et l'usage des pierres précieuses, ainsi que le fard.

EXCOMMUNICATION. Il y a eu quelquefois des abus, de la part des hommes, dans l'usage des excommunications ; et on est parti de là pour crier contre ces excommunications, qui ont rendu cependant des grands services à la société dans des siècles barbares. Mais on ne trouverait pas facilement, dans toute l'histoire, un excommunié frappé régulièrement par le Saint-Siège, qui ait prospéré jusqu'au bout. Napoléon même peut fournir un exemple récent (3).

On lit dans *les Mœurs des Grecs*, au 15 octobre, qu'un religieux du désert de Scété, ayant été excommunié par son supérieur pour quelque désobéissance, sortit du désert et vint à Alexandrie, où il fut arrêté par le gouvernement de la ville, dépouillé du saint habit, puis vivement sollicité de sacrifier aux faux dieux. Le solitaire résista généreusement ; il fut tourmenté en diverses manières, jusqu'à ce qu'enfin on lui tranchât la tête ; on jeta son corps hors de la ville. Les chrétiens l'enlevèrent la nuit, et l'ayant enveloppé de linceuls, l'enterrèrent dans l'église comme martyr. Mais pendant le saint

sacrifice de la messe, le diacre ayant crié tout haut à l'ordinaire : Que les catéchumènes et ceux qui ne communient pas se retirent, on vit tout à coup le tombeau s'ouvrir de lui-même, et le corps du martyr se retirer dans le vestibule de l'église. Après la messe il rentra de lui-même dans son sépulcre. Un pieux vieillard ayant prié pendant trois jours, apprit par révélation que ce religieux avait encouru l'excommunication pour avoir désobéi à son supérieur, et qu'il demeurerait lié jusqu'à ce que ce même supérieur lui eût donné l'absolution. On alla donc au désert ; on en amena le supérieur, qui fit ouvrir le cercueil du martyr et lui donna l'absolution, après quoi il demeura en paix dans son tombeau (4).

C'est là un fait merveilleux, que nous ne prétendons pas donner comme incontestable.

Dans le second concile de Limoges, tenu en 1031, l'évêque de Cahors raconte une aventure qui lui était particulière, et qu'il présentait comme toute récente :

« Un chevalier de notre diocèse, dit ce prélat, ayant été tué dans l'excommunication, je ne voulus pas céder aux prières de ses amis, qui me suppliaient vivement de lui donner l'absolution : je voulais en faire un exemple, afin que les autres fussent touchés de crainte ; il fut enterré par quelques gentilshommes, sans cérémonies ecclésiastiques et sans l'assistance des prêtres, dans une église dédiée à saint Pierre.

« Le lendemain matin, on trouva son corps hors de terre et jeté au loin de son tombeau, qui était demeuré entier, et sans aucune marque qui prouvât qu'on y eût touché. Les gentilshommes qui l'avaient enterré n'y trouvèrent que les linges où il avait été enveloppé ; ils l'enterrèrent une seconde fois, et couvrirent la fosse d'une énorme quantité de terre et de pierres.

« Le lendemain, ils trouvèrent de nouveau le corps hors du tombeau, sans qu'il parût qu'on y eût travaillé. La même chose arriva jusqu'à cinq fois. Enfin ils enterrèrent l'excommunié comme ils purent, loin du cimetière, dans une terre profane ; ce qui remplit les seigneurs voisins d'une si grande terreur, qu'ils vinrent tous demander la paix (5). »

Jean Bromton raconte dans sa chronique que saint Augustin, apôtre de l'Angleterre, ayant dit devant tout le peuple, avant de commencer la messe : « Que nul excommunié n'assiste au saint sacrifice ! » on vit sortir aussitôt de l'église un mort qui était enterré depuis longues années. Après la messe, saint Augustin, précédé de la croix, alla demander à ce mort pourquoi il était sorti ? Le défunt répondit qu'il était mort dans l'excommunication. Le saint pria cet excommunié de lui dire où était enterré le prêtre qui avait porté contre lui la sentence. On s'y

la fin de l'abominable empereur Henri IV. Lisez dans le protestant Voigt l'histoire du saint pape Grégoire VII.

(4) D. Calmet, Dissertation sur les revenants, p. 329.

(5) Concil., t. IX, p. 902.

(1) Danæus Fortianis.

(2) D. Calmet et Guyot-Delamarre.

(3) Voyez, dans les légendes des commandements de Dieu, la légende du chanoine de Liège, et dans la *Chronique de Godefroid de Bouillon* le chap. xviii où se trouve

transporta. Augustin conjura le prêtre de se lever : il le fit ; à la demande du saint évêque, il donna l'absolution à l'excommunié, et les deux morts retournèrent dans leurs tombeaux.

Les critiques vont ici se récrier et nous adresser quelque froide plaisanterie ; nous les avertissons que nous ne rapportons cette légende que comme une tradition populaire ; qu'il peut nous convenir d'y ajouter foi, mais que pourtant nous ne la garantissons pas.

Les Grecs schismatiques croient que les corps excommuniés ne pourrissent pas en terre, mais qu'ils s'y conservent noirs et puants.

En Angleterre, le tribunal des *doctors commons* excommunie encore ; et, en 1837, il a frappé de cette peine un marchand de pain d'épices, nommé Studberry, pour avoir dit une parole injurieuse à un autre paroissien, dans une sacristie anglicane. Voy. INTERDIT.

EXCREMENTS. On sait que le dalaï-lama, chef de la religion des Tartares indépendants, est regardé comme un dieu. Ses excréments sont conservés comme des choses sacrées. Après qu'on les a fait sécher et réduits en poudre, on les renferme dans des boîtes d'or enrichies de pierreries, et on les envoie aux plus grands princes. Son urine est un élixir propre à guérir toute espèce de maladie.

Dans le royaume de Boutan, on fait sécher également les plus grossières déjections du roi, et après les avoir renfermées dans de petites boîtes, on les vend dans les marchés pour saupoudrer les viandes. Voy. DÉJECTIONS, FIENTES, TANCHELM, etc.

EXORCISME, conjuration, prière à Dieu et commandement fait au démon de sortir du corps des personnes possédées. Souvent il est seulement destiné à les préserver du danger.

On regarde quelquefois *exorcisme* et *conjuration* comme synonymes ; cependant la conjuration n'est que la formule par laquelle on commande au démon de s'éloigner ; l'exorcisme est la cérémonie entière (1).

Les gens qui s'occupent de magie ont aussi leurs exorcismes pour évoquer et renvoyer. Voy. CONJURATIONS.

Voici une légende bizarre sur un exorcisme : on lit dans Césaire d'Hesterbach (2), que Guillaume, abbé de Sainte-Agathe, au diocèse de Liège, étant allé à Cologne avec deux de ses moines, fut obligé de tenir tête à une possédée. Il fit à l'esprit malin des questions auxquelles celui-ci répondit comme il lui plut. Le diable faisant autant de mensonges que de réponses, l'abbé s'en aperçut et le conjura de dire la vérité ; il obéit. Il apprit au bon abbé comment se portaient plusieurs défunts dont il voulait savoir des nouvelles. Un des frères qui l'accompagnaient voulut lier conversation avec le diable. — Tais-toi, lui dit l'esprit malin, tu as volé hier douze sous à ton abbé ; ces douze sous sont maintenant dans ta ceinture. — L'abbé ayant

entendu ces choses, voulut bien en donner l'absolution à son moine ; après quoi il ordonna au diable de quitter la possédée.

— Où voulez-vous que j'aille ? demanda le démon.

— Je vais ouvrir ma bouche, répondit l'abbé, tu entreras dedans, si tu peux.

— Il y fait trop chaud, répliqua le diable ; vous avez communiqué.

— Eh bien ! mets-toi ici ; et l'abbé qui était gai tendait son pouce.

— Merci, vos doigts sont sanctifiés.

— En ce cas, va où tu voudras, mais pars.

— Pas si vite, répliqua le diable ; j'ai permission de rester ici deux ans encore....

L'abbé dit alors au diable : — Montre-toi à nos yeux dans ta forme naturelle.

— Vous le voulez ?

— Oui.

— Voyez.

En même temps la possédée commença de grandir et de grossir d'une manière effroyable. En deux minutes, elle était déjà haute comme une tour de trois cents pieds ; ses yeux devinrent ardents comme des fournaises et ses traits épouvantables. Les deux moines tombèrent évanouis ; l'abbé, qui seul avait conservé du courage, adjura le diable de rendre à la possédée la taille et la forme qu'elle avait d'abord. — Il obéit encore et dit à Guillaume : — Vous faites bien d'être pur ; car nul homme ne peut, sans mourir, me voir tel que je suis, s'il est souillé.

EXPIATION. — Les anciens Arabes coupaient l'oreille à quelque animal et le lâchaient au travers des champs en expiation de leurs péchés. — Un Juif, dit Saint-Foix, s'arme d'un couteau, prend un coq, le tourne trois fois autour de sa tête, et lui coupe la gorge en lui disant : — Je te charge de mes péchés ; ils sont à présent à toi : tu vas à la mort, et moi je suis rentré dans le chemin de la vie éternelle....

EXTASES. — L'extase (considérée comme crise matérielle) est un ravissement d'esprit, une suspension des sens causée par une forte contemplation de quelque objet extraordinaire et surnaturel. Les mélancoliques peuvent avoir des extases. Saint Augustin fait mention d'un prêtre qui paraissait mort à volonté, et qui resta mort, très-involontairement sans doute, dans une de ses expériences. S'il fit le mort, il le fit bien. Ce prêtre se nommait Prétextat ; il ne sentait rien de ce qu'on lui faisait souffrir pendant son extase.

Les démonomanes appellent l'extase *un transport en esprit seulement*, parce qu'ils reconnaissent le transport en chair et en os, par l'aide et assistance du diable. Une sorcière se frotta de graisse, puis tomba pâmée sans aucun sentiment : et trois heures après elle retourna en son corps, disant nouvelles de plusieurs pays *qu'elle ne connaissait point*, lesquelles nouvelles furent par la suite avérées (3).

Cardan dit avoir connu un homme d'église, qui tombait sans vie et sans haleine toutes

Shellen, De Diabol., liv. VII.

(3) Bodin, dans la Démonomanie

(1) Bergier, Dictionn. de théologie.

(2) Cæsarii Heisterbach Miracul., liv. V, ch. xxix et

les fois qu'il le voulait. Cet état durait ordinairement quelques heures ; on le tourmentait, on le frappait, on lui brûlait les chairs, sans qu'il éprouvât aucune douleur. Mais il entendait confusément, et comme à une distance très-éloignée, le bruit qu'on faisait autour de lui. Cardan assure encore qu'il tombait lui-même en extase à sa volonté ; qu'il entendait alors les voix sans y rien comprendre, et qu'il ne sentait aucunement les douleurs.

Le père de Prestantius, après avoir mangé un fromage maléficié, crut qu'étant devenu

cheval il avait porté de très-pesantes charges, quoique son corps n'eût pas quitté le lit ; et l'on regarda comme une extase, produite par sortilège, ce qui n'était qu'un cauchemar causé par une indigestion.

Le magnétisme produit des extases.

EZECHIEL. — Les musulmans disent que les ossements desséchés que ranima le prophète Ezéchiel étaient les restes de la ville de Davardan, que la peste avait détruite et qu'il releva par une simple prière.

F

FAAL, nom que les habitants de Saint-Jean-d'Acre donnent à un recueil d'observations astrologiques, qu'ils consultent dans beaucoup d'occasions.

FABER (ALBERT-OTHON), médecin de Hambourg au dix-septième siècle ; il a écrit quelques rêveries sur l'or potable.

FABERT (ABRAHAM) ; de simple soldat, il devint maréchal de France, et s'illustra sous Louis XIV. C'était alors si extraordinaire, qu'on l'accusa de devoir ses succès à un commerce avec le diable.

FABRE (PIERRE-JEAN), médecin de Montpellier, qui fit faire des pas à la chimie au commencement du dix-septième siècle. Il y mêlait un peu d'alchimie. Il a écrit sur cette matière et sur la médecine spagyrique. Son plus curieux ouvrage est *l'Alchimiste chrétien* (*Alchimista christianus*), in 8° ; Toulouse, 1632.

Il a publié aussi *l'Hercules piochymicus*, Toulouse 1634, in 8°, livre où il soutient que les travaux d'Hercule ne sont que des emblèmes qui couvrent les secrets de la philosophie Hermétique.

FABRICIUS (JEAN-ALBERT), bibliographe allemand, né à Leipsick en 1668. Il y a des choses curieuses sur les superstitions et les contes populaires de l'Orient dans son recueil des livres apocryphes que l'Eglise a repoussés de l'Ancien et du Nouveau Testament (1).

FAIRFAX (EDOUARD), poète anglais du seizième siècle, auteur d'un livre intitulé *la Démonologie*, où il parle de la sorcellerie avec assez de crédulité.

FAIRFOLKS, espèce de farfadets qui se montrent en Ecosse, et qui sont à peu près nos fées.

FAKONE, lac du Japon, où les habitants placent une espèce de limbes habités par tous les enfants morts avant l'âge de sept ans. Ils sont persuadés que les âmes de ces enfants souffrent quelques supplices dans ce lieu-là, et qu'elles y sont tourmentées jusqu'à ce qu'elles soient rachetées par les passants. Les bonzes vendent des papiers sur lesquels sont écrits les noms de Dieu. Comme ils assurent que les enfants éprou-

vent de l'allègement lorsqu'on jette ces papiers sur l'eau, on en voit les bords du lac couverts. — Il est aisé de reconnaître dans ces usages des traditions altérées de l'Eglise.

FALCONET (NOEL), médecin, mort en 1734. Nous ne citerons de ses ouvrages que ses Lettres et remarques sur l'or prétendu potable ; elles sont assez curieuses.

FANATISME. L'Eglise l'a toujours condamné, comme elle condamne tous les excès. Les actes de fanatisme des conquérants du Nouveau Monde étaient commis par des scélérats, contre lesquels le clergé s'élevait de toutes ses forces. On peut le voir dans la vie et dans les écrits de Barthélemy de Las Casas.

Les écrivains philosophes ont souvent appelé fanatisme ce qui ne l'était pas. Ils se sont trompés ou ils ont trompé lorsque, par exemple, ils ont attribué le massacre politique de la Saint-Barthélemy à la religion, qui y fut étrangère ; lorsqu'ils ont défendu les fanatiques des Cévennes, etc.

Il y a eu très-souvent du fanatisme outré dans les hérésies et même dans la sorcellerie.

Sous le règne de Louis XII, un écolier de l'université de Paris, persuadé que la religion d'Homère était la bonne, arracha la sainte hostie des mains d'un prêtre qui la consacrait, et la foula aux pieds. Voilà du fanatisme.

Les Juifs en ont fourni de nombreux exemples, et un très-grand fanatisme distingue beaucoup de philosophes modernes.

« Il y a un fanatisme politique, un fanatisme littéraire, un fanatisme guerrier, un fanatisme philosophique (2). »

On a nommé d'abord fanatiques les prétendus devins qui rendaient leurs oracles dans les temples, *fana*. Aujourd'hui on entend par fanatisme tout zèle aveugle.

FANNIUS (CAIUS), historien qui mourut de peur en composant un ouvrage contre Néron. Il en avait terminé trois livres, et il commençait le quatrième, lorsque Néron, dont il avait l'imagination remplie, lui apparut en songe, et, après avoir parcouru les trois premiers livres de son ouvrage, se re-

(1) Codex pseudepigraphus veteris Testamenti, collectus, castigatus, testimoniisque censuris et animadversionibus illustratus. In-8°. Hambourg et Leipsick, 1713. —

Codex apocryphus novi Testamenti, etc. Hambourg, 1719. In-8°.

(2) Bergier, Dict. théol.

tira sans toucher au quatrième qui était en train. Ce rêve frappa Fannius; il crut y voir que son ouvrage ne serait pas achevé, et il mourut en effet peu après.

FANTASMAGORIANA, titre d'un recueil de contes populaires où les apparitions et les spectres jouent les premiers rôles. Ces contes prolixes sont, pour la plupart, traduits de l'allemand, 2 vol. in-12; Paris, 1812.

FANTASMAGORIE, spectacle d'optique, du genre des lanternes magiques perfectionnées, et qui, aux yeux des ignorants, peut paraître de la sorcellerie.

FANTOMES, esprits ou revenants de mauvais augure, qui effrayaient fort nos pères, quoiqu'ils sussent bien qu'on n'a aucunement peur des fantômes si l'on tient dans sa main de l'ortie avec du millefeuille (1).

Les Juifs prétendent que le fantôme qui apparaît ne peut reconnaître la personne qu'il doit effrayer si elle a un voile sur le visage; mais quand cette personne est coupable, ils prétendent, au rapport de Buxtorf, que le masque tombe, afin que l'ombre puisse la voir et la poursuivre.

On a vu souvent des fantômes venir annoncer la mort; un spectre se présenta pour cela aux noces du roi d'Ecosse Alexandre III, qui mourut peu après.

Camerarius rapporte que, de son temps, on voyait quelquefois dans les églises des fantômes sans tête, vêtus en moines et en religieuses, assis dans les stalles des vrais moines et des sœurs qui devaient bientôt mourir.

Un chevalier espagnol avait osé concevoir une passion criminelle pour une religieuse. Une nuit, qu'il traversait l'église du couvent dont il s'était procuré la clef, il vit des cierges allumés et des prêtres, qui lui étaient inconnus, occupés à célébrer l'office des morts autour d'un tombeau. Il s'approcha de l'un d'eux et demanda pour qui on faisait le service. « Pour vous, » lui dit le prêtre. Tous les autres lui firent la même réponse; il sortit effrayé, monta à cheval, s'en retourna à sa maison, et deux chiens l'étranglèrent à sa porte (2).

Une dame voyageant seule dans une chaise de poste fut surprise par la nuit près d'un village où l'essieu de sa voiture s'était brisé. On était en automne, l'air était froid et pluvieux; il n'y avait point d'auberge dans le village; on lui indiqua le château. Comme elle en connaissait le maître, elle n'hésita pas à s'y rendre. Le concierge alla la recevoir, et lui dit qu'il y avait au château dans ce moment beaucoup de monde qui était venu célébrer une noce, et qu'il allait informer le seigneur de son arrivée. La fatigue, le désordre de sa toilette et le désir de continuer son voyage engagèrent la voyageuse à prier le concierge de ne point déranger son maître. Elle lui demanda seulement une chambre. Toutes étaient occupées, à l'exception d'une seule, dans un coin écarté du château, qu'il n'osait lui proposer à cause

(1) Les Admirables secrets d'Albert le Grand.

(2) Torquemada, Hexaméron.

(3) Spectraria, p. 79.

de son délabrement; mais elle lui dit qu'elle s'en contenterait, pourvu qu'on lui fît un bon lit et un bon feu.

Après qu'on eut fait ce qu'elle désirait, elle soupa légèrement, et s'étant bien réchauffée, elle se mit au lit. Elle commençait à s'endormir, lorsqu'un bruit de chaînes et des sons lugubres la réveillèrent en sursaut. Le bruit approche, la porte s'ouvre, elle voit, à la clarté de son feu, entrer un fantôme couvert de lambeaux blanchâtres; sa figure pâle et maigre, sa barbe longue et touffue, les chaînes qu'il portait autour du corps, tout annonçait un habitant d'un autre monde. Le fantôme s'approche du feu, se couche auprès tout de son long, se tourne de tous côtés en gémissant, puis, à un léger mouvement qu'il entend près du lit, il se relève promptement et s'en approche. Quelle amazone eût bravé un tel adversaire? Quoique notre voyageuse ne manquât pas de courage, elle n'osa l'attendre, se glissa dans la ruelle du lit, et, avec une agilité dont la frayeur rend capables les moins légères, elle se sauva en chemise à toutes jambes, enfile de longs et obscurs corridors, toujours poursuivie par le terrible fantôme, dont elle entend le frottement des chaînes contre la muraille. Elle aperçoit enfin une faible clarté, et, reconnaissant la porte du concierge, elle y frappe et tombe évanouie sur le seuil. Il vient ouvrir, la fait transporter sur son lit et lui prodigue tous les secours qui sont en son pouvoir. Elle raconta ce qui lui était arrivé.

— Hélas ! s'écria le concierge, notre fou aura brisé sa chaîne et se sera échappé !

Ce fou était un parent du maître du château, qu'on gardait depuis plusieurs années. Il avait effectivement profité de l'absence de ses gardiens, qui étaient à la noce, pour détacher ses chaînes, et le hasard avait conduit ses pas à la chambre de la voyageuse, qui en fut quitte pour une grande peur (3). Voy. APPARITIONS, VISIONS, HALLUCINATIONS, ESPRITS, REVENANTS, SPECTRES, DESHOULIÈRES, etc., etc.

FANTOME VOLANT. On croit, dans la Basse-Bretagne, entendre dans les airs, lorsqu'il fait un orage, un fantôme volant qu'on accuse de déraciner les arbres et de renverser les chaumières. Voy. VOLTIGEUR HOLLANDAIS.

FAPISIA, herbe fameuse chez les Portugais, qui l'employaient comme un excellent spécifique pour chasser les démons (4).

FAQUIR ou **FAKIR**. Il y a dans l'Inde des fakirs qui sont d'habiles et puissants jongleurs. On lit ce qui suit dans l'ouvrage de M. Osborne, intitulé : *la Cour et le Camp de Rundjet-Sing* :

« A la cour de ce prince indien, la mission anglaise eut l'occasion de voir un personnage appelé le Fakir, homme enterré et ressuscité, dont les prouesses avaient fait du bruit dans les provinces de Punjab.

« Ce Fakir est en grande vénération parmi

(4) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. IV, p. 297.

les Sikhs, à cause de la faculté qu'il a de s'enterrer tout vivant pendant un temps donné. Nous avons ouï raconter de lui tant d'histoires, que notre curiosité était excitée. Voilà plusieurs années qu'il fait le métier de se laisser enterrer. Le capitaine Wade me dit avoir été témoin d'une de ses résurrections, après un enterrement de quelques mois. La cérémonie préliminaire avait eu lieu en présence de Rundjet-Sing, du général Ventura et des principaux sirdars.

« Les préparatifs avaient duré plusieurs jours, on avait arrangé un caveau tout exprès. Le Fakir termina ses dispositions finales en présence du souverain; il se boucha avec de la cire les oreilles, le nez et tous les autres orifices par lesquels l'air aurait pu entrer dans son corps. Il n'excepta que la bouche. Cela fait, il fut déshabillé et mis dans un sac de toile, après qu'il se fut retourné la langue pour fermer le passage de la gorge, et qu'il se fut posé dans une espèce de léthargie; le sac fut fermé et cacheté du sceau de Rundjet-Sing et déposé dans une boîte de sapin, qui, fermée et scellée également, fut descendue dans le caveau. Par-dessus on répandit et on foula de la terre, on sema de l'orge et on plaça des sentinelles.

« Il paraît que le maha-rajah, très-sceptique sur cette mort, envoya deux fois des gens pour fouiller la terre, ouvrir le caveau et visiter le cercueil. On trouva chaque fois le Fakir dans la même position et avec tous les signes d'une suspension de vie.

« Au bout de dix mois, terme fixé, le capitaine Wade accompagna le maha-rajah pour assister à l'exhumation : il examina attentivement par lui-même l'intérieur de la tombe; il vit ouvrir les serrures, briser les sceaux et porter la boîte ou cercueil au grand air. Quand on en tira le Fakir, les doigts posés sur son artère et sur son cœur ne purent percevoir aucune pulsation. La première chose qui fut faite pour le rappeler à la vie, et la chose ne se fit pas sans peine, fut de ramener la langue à sa place naturelle. Le capitaine Wade remarqua que l'occiput était brûlant, mais le reste du corps très-frais et très-sain. On l'arrosa d'eau chaude, — et au bout de deux heures le ressuscité était aussi bien que dix mois auparavant.

« Il prétend faire dans son caveau les rêves les plus délicieux : aussi redoute-t-il d'être réveillé de sa léthargie. Ses ongles et ses cheveux cessent de croître : sa seule crainte est d'être entamé par des vers ou des insectes; c'est pour s'en préserver qu'il fait suspendre au centre du caveau la boîte où il repose.

« Ce Fakir eut la maladroite fantaisie de faire l'épreuve de sa mort et de sa résurrection devant la mission anglaise, lorsqu'elle arriva à Lahore. Mais les Anglais, avec une cruelle méfiance, proposèrent de lui imposer quelques précautions de plus : ils montrèrent des cadenas à eux appartenant, et parlèrent de mettre au tombeau des factionnaires européens. Le Fakir fit d'abord de la diplomatie; il se troubla, et finalement refusa de se sou-

mettre aux conditions britanniques. Rundjet-Sing se fâcha.

« — Je vois bien, dit le Fakir au capitaine Osborne, que vous voulez me perdre, et que je ne sortirai pas vivant de mon tombeau.

« Le capitaine, ne désirant pas du tout avoir à se reprocher la mort du pauvre charlatan, renonça à l'épreuve. » V. JAMAMBUXES.

FARFADÉTS, esprits ou lutins ou démons familiers, que les personnes simples croient voir ou entendre la nuit. Quelques-uns se montrent sous des figures d'animaux, le plus grand nombre restent invisibles. Ils rendent généralement de bons offices.

Des voyageurs crédules ont prétendu que les Indes étaient pleines de ces esprits bons ou mauvais, et qu'ils avaient un commerce habituel avec les hommes du pays.

Voici l'histoire d'un farfadet :

En l'année 1221, vers le temps des vendanges, le frère cuisinier d'un monastère de Cîteaux chargea deux serviteurs de garder les vignes pendant la nuit. Un soir, l'un de ces deux hommes, ayant grande envie de dormir, appela le diable à haute voix et promit de le bien payer s'il voulait garder la vigne à sa place. Il achevait à peine ces mots, qu'un farfadet parut.

— Me voici prêt, dit-il à celui qui l'avait demandé. Que me donneras-tu si je remplis ta charge ?

— Je te donnerai un panier de raisin, répondit le serviteur, à condition que tu veilleras jusqu'au matin.

Le farfadet accepta l'offre; et le domestique rentra à la maison pour s'y reposer. Le frère cuisinier, qui était encore debout, lui demanda pourquoi il avait quitté la vigne ?

— Mon compagnon la garde, répondit-il, et il la gardera bien.

— Va, va, reprit le cuisinier, qui n'en savait pas davantage, ton compagnon peut avoir besoin de toi.

Le valet n'osa répliquer et sortit; mais il se garda bien de paraître dans la vigne. Il appela l'autre valet, lui conta le procédé dont il s'était avisé; et tous deux, se reposant sur la bonne garde du lutin, entrèrent dans une petite grotte qui était auprès de là, et s'y endormirent. Les choses se passèrent aussi bien qu'on pouvait l'espérer; le farfadet fut fidèle à son poste jusqu'au matin, et on lui donna le panier de raisin promis. — Ainsi finit le conte (1). Voy. BERBIGUIER, BÉRITH, ESPRITS, FEUX FOLLETS, HECDEKIN, ORTHON, etc.

FARMER (HUGUES), théologien anglican, mort en 1787. On a de lui un *Essai sur les démoniaques du Nouveau Testament*, 1775, où il cherche à prouver, assez gauchement, que les maladies attribuées à des possessions du démon sont l'effet de causes naturelles, et non l'effet de l'action de quelque malin esprit.

FASCINATION, espèce de charme qui fait qu'on ne voit pas les choses telles qu'elles sont. Un Bohémien sorcier, cité par Boguet, changeait des bottes de foin en pourceaux, et les vendait comme tels, en avertissant tou-

(1) Casarius Heisterbachensis ill. miracul., lib. V.

tefois l'acheteur de ne laver ce bétail dans aucune eau. Un acquéreur de la denrée du Bohémien, n'ayant pas suivi ce conseil, vit, au lieu de pourceaux, des bottes de foin nager sur l'eau où il voulait décrasser ses bêtes.

Delrio conte qu'un certain magicien, au moyen d'un certain arc et d'une certaine corde tendue à cet arc, tirait une certaine flèche, faite d'un certain bois, et faisait tout d'un coup paraître devant lui un fleuve aussi large que le jet de cette flèche.

Et d'autres rapportent qu'un sorcier juif, par fascination, dévorait des hommes et des charretées de foin, coupait des têtes, et démembrait des personnes vivantes, puis remettait tout en fort bon état.

Dans la guerre du duc Vladislav contre Grémozislav, duc de Bohême, une vieille sorcière dit à son beau-fils, qui suivait le parti de Vladislav, que son maître mourrait dans la bataille avec la plus grande partie de son armée, et que, pour lui, il pouvait se sauver du carnage en faisant ce qu'elle lui conseillera; c'est-à-dire, qu'il tuât le premier qu'il rencontrerait dans la mêlée; qu'il lui coupât les deux oreilles, et les mit dans sa poche; puis qu'il fit, avec la pointe de son épée, une croix sur la terre entre les pieds de devant de son cheval, et qu'après avoir baisé cette croix il se hâtât de fuir.

Le jeune homme, ayant accompli toutes ces choses singulières, revint sain et sauf de la bataille où périrent Vladislav et le plus grand nombre de ses troupes. Mais en rentrant dans la maison de sa marâtre, ce jeune guerrier trouva sa femme, qu'il chérissait uniquement, percée d'un coup d'épée, expirante et sans oreilles...

Les femmes maures s'imaginent qu'il y a des sorciers qui fascinent par leur seul regard, et tuent les enfants. Cette idée leur est commune avec les anciens Romains, qui honoraient le dieu Fascinus, à qui l'on attribuait le pouvoir de garantir les enfants des fascinations et maléfices. Voy. OEIL, CHARMES, ENCHANTEMENTS, FAUST, PRESTIGES, etc.

FATALISME, doctrine de ceux qui reconnaissent une destinée inévitable.

Si quelqu'un rencontre un voleur, les fatalistes disent que c'était sa destinée d'être tué par un voleur. Ainsi cette fatalité a assujéti le voyageur au fer du voleur, et a donné longtemps auparavant au voleur l'intention et la force, afin qu'il eût, au temps marqué, la volonté et le pouvoir de tuer celui-ci.

Et si quelqu'un est écrasé par la chute d'un bâtiment, le mur est tombé parce que cet homme était destiné à être enseveli sous les ruines de sa maison.... Dites plutôt qu'il a été accablé sous les ruines, parce que le mur est tombé (1).

Où serait la liberté des hommes, s'il leur était impossible d'éviter une fatalité aveugle, une destinée inévitable?

Est-il rien de plus libre que de se marier, de suivre tel ou tel genre de vie? Est-il rien

(1) Barclai, dans l'Argenis.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., p. 211.

de plus fortuit que de périr par le fer, de se noyer, d'être malade?... L'homme vertueux, qui parvient par de grands efforts à vaincre ses passions, n'a donc plus besoin de s'étudier à bien faire, puisqu'il ne peut être vicieux?... C'est un peu la doctrine de Calvin.

FAUNES, dieux rustiques inconnus aux Grecs. On les distingue des satyres et sylvains, quoiqu'ils aient aussi des cornes de chèvre ou de bouc, et la figure d'un bouc depuis la ceinture jusqu'en bas. Mais ils ont les traits moins hideux, une figure plus gaie que celle des satyres, et moins de brutalité. D'anciens Pères les regardent comme des démons incubes (2); et voici l'histoire qu'en donnent les docteurs juifs :

« Dieu avait déjà créé les âmes des faunes et des satyres, lorsqu'il fut interrompu par le jour du sabbat, en sorte qu'il ne put les unir à des corps, et qu'ils restèrent ainsi de purs esprits et des créatures imparfaites. Aussi, ajoutent-ils, ces esprits craignent le jour du sabbat, et se cachent dans les ténèbres jusqu'à ce qu'il soit passé; ils prennent quelquefois des corps pour épouvanter les hommes. Mais ils sont sujets à la mort. Cependant ils peuvent approcher si près des intelligences célestes, qu'ils leur dérobent quelquefois la connaissance de certains événements futurs, ce qui leur a fait produire des prophéties, au grand étonnement des amateurs. »

FAUST (JEAN), fameux magicien allemand, né à Weimar au commencement du seizième siècle. Un génie plein d'audace, une curiosité indomptable, un immense désir de savoir, telles étaient ses qualités prononcées. Il apprit la médecine, la jurisprudence, la théologie; il approfondit la science des astrologues; quand il eut épuisé les connaissances naturelles, il se jeta dans la magie : du moins toutes ses histoires le disent. — On le confond souvent avec Faust, l'associé de Guttemberg dans l'invention de l'imprimerie; on sait que quand les premiers livres imprimés parurent, on cria à la magie! on soutint qu'ils étaient l'ouvrage du diable; et sans la protection de Louis XI et de la Sorbonne, l'imprimerie, en naissant, était étouffée à Paris.

Quoi qu'il en soit, voici les principaux traits de la légende de Faust.

Curieux de se lier avec les êtres d'un monde supérieur, il découvrit la terrible formule qui évoque les démons. Il s'abstint d'abord d'en faire usage; mais un jour, se promenant dans la campagne avec son ami Wagner, il aperçut un barbet noir qui formait des cercles rapides en courant autour de lui. Une trace ardente brillait à la suite du chien. Faust étonné s'arrête; les cercles que formait l'animal étrange devenaient toujours plus petits; il s'approche bientôt de Faust et le flatte... Le savant s'en retourne pensif, et le barbet le suit.

Faust ne se retrouva seul que pour se li-

vrer à de noires idées. Le chien, son nouveau compagnon, les interrompait par des hurlements. Faust le regarde, s'étonne de le voir grandir, s'aperçoit qu'il a reçu un démon, saisit son livre magique, se place dans un cercle, prononce la formule, et ordonne à l'esprit de se faire connaître.

Le chien s'agite, une fumée l'environne, et, à sa place, il voit un démon sous le costume d'un jeune seigneur, vêtu avec élégance. C'était le démon Méphistophelès, le second des archanges déchus, et, après Satan, le plus redoutable chef des légions infernales...

Les divers légendaires rapportent cet événement avec des variantes. Widman dit qu'étant décidé à évoquer un démon, Faust alla dans l'épaisse forêt de Mangeail, près de Wittemberg; là, il fit à terre un cercle magique, il se plaça au milieu, et prononça la formule de conjuration avec tant de rapidité, qu'il se fit autour de lui un bruit effroyable. Toute la nature parut s'ébranler. Les arbres pliaient jusqu'à terre, de grands coups de tonnerre interrompaient les sons lointains d'une musique solennelle, à laquelle se mêlaient des cris, des gémissements, des cliquetis d'épées : de violents éclairs déchiraient le voile noir qui cachait le ciel. Une masse enflammée parut, se dessina peu à peu, et forma un spectre qui, s'approchant du cercle sans parler, se promena alentour, d'une marche inégale, pendant un quart d'heure. L'esprit revêtit enfin la figure et le costume d'un moine gris, et entra en conversation avec Faust.

Le docteur signa de son sang, sur un parchemin vierge, avec une plume de fer que lui présenta le démon, un pacte par lequel Méphistophelès s'obligeait à le servir vingt-quatre ans, après lesquels Faust appartenait à l'enfer.

Widman, dans son Histoire de Faust, rapporte les conditions de ce pacte, dont on assure qu'on trouva le double parmi les papiers du docteur. Il était écrit sur parchemin, en caractères d'un rouge foncé, et portait :

1° Que l'esprit viendrait toujours au commandement de Faust, lui apparaîtrait sous une figure sensible, et prendrait celle qu'il lui serait ordonné de revêtir ;

2° Que l'esprit ferait tout ce que Faust lui commanderait ;

3° Qu'il serait exact et soumis comme un serviteur ;

4° Qu'il arriverait à quelque heure qu'on l'appelât ;

5° Qu'à la maison, il ne serait vu ni reconnu que de lui.

De son côté, Faust s'abandonnait au diable, sans réserve d'aucun droit à la rédemption, ni de recours futur à la miséricorde divine.

Le démon lui donna, pour arrhes de ce traité, un coffre plein d'or. Dès lors, Faust fut maître du monde, qu'il parcourut avec éclat. Il allait partout, lorsqu'il ne voyageait pas à travers les airs, dans de riches équipages, accompagné de son démon. Il vit un

jour, au village de Rosenthal, une jeune fille ingénue, que Widman représente comme surpassant en grâces toutes les beautés de la terre, et qu'il appelle Marguerite. Il en devint épris ; mais elle était vertueuse. Méphistophelès, pour le détourner de cette passion qu'il redoutait, le mena à la cour. Charles-Quint, sachant ses talents magiques, le pria de lui faire voir Alexandre le Grand. Faust obligea aussitôt le fameux roi de Macédoine à paraître. Il vint sous la figure d'un petit homme trapu, haut en couleur, avec une espèce de barbe rousse, le regard perçant et la contenance fière. Il fit à l'empereur une révérence, et lui adressa même quelques mots, dans une langue que Charles-Quint n'entendait point. D'ailleurs il lui était défendu de parler. Tout ce qu'il put faire fut de le bien considérer, ainsi que César et quelques autres que Faust ranima un instant pour lui.

L'enchanteur opéra mille merveilles semblables. A en croire ses historiens, il usait sans discrétion de son pouvoir surnaturel. Un jour, se rencontrant à table dans un cabaret, avec douze ou quinze buveurs qui avaient entendu parler de ses prestiges, ils le supplièrent de leur en faire voir quelque chose. Faust perça la table avec un foret, et en fit sortir les vins les plus délicats. Un des convives n'ayant pas mis la coupe assez vivement sous le jet, la liqueur prit feu en tombant à terre, et ce prodige effraya quelques-uns des assistants. Le docteur sut dissiper leur trouble. Ces gens, qui avaient la tête échauffée, lui demandèrent alors unanimement qu'il leur fit voir une vigne chargée de raisins mûrs.

Ils pensaient que, comme on était en décembre, il ne pourrait produire un tel prodige. Faust leur annonça qu'à l'instant, sans sortir de table, ils allaient voir une vigne telle qu'ils la souhaitaient ; mais à condition que tous ils resteraient à leurs places, et attendraient, pour couper les grappes de raisin, qu'il le leur commandât, les assurant que quiconque désobéirait, courait risque de la vie. Tous ayant promis d'obéir, le magicien fascina si bien les yeux de ces gens, qui étaient ivres, qu'il leur sembla voir une très-belle vigne, chargée d'autant de longues grappes de raisin qu'ils étaient de convives. Cette vue les ravit ; ils prirent leurs couteaux, et se mirent en devoir de couper les grappes, au premier signal de Faust. Il se donna le plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture, puis, tout à coup, il fit disparaître la vigne et les raisins ; et chacun de ces buveurs, pensant avoir en main sa grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, et de l'autre le couteau levé, de sorte que, s'ils eussent coupé les grappes, sans attendre l'ordre de Faust, ils se seraient coupé le nez les uns aux autres.

On a dit que Faust avait, comme Agrippa, l'adresse de payer ses créanciers en monnaie de corne ou de bois, qui paraissait bonne au moment où elle sortait de sa bourse, et reprenait, au bout de quelques jours, sa

véritable forme. Mais le diable lui donnait assez d'argent pour qu'il n'eût pas besoin d'user de ces fraudes.

Wecker dit qu'il n'aimait pas le bruit, et que souvent il faisait taire, par la force de sa magie, les gens qui le fatiguaient, « témoin ce certain jour qu'il lia la bouche à une demi-douzaine de paysans ivres, pour les empêcher de babiller et de piailler comme ils faisaient. »

Il n'avait pas renoncé à son projet cheri d'épouser Marguerite; mais le démon l'en détournait d'autant plus, comme dit Widman, qu'appartenant à l'enfer par son pacte, il n'avait plus le droit de disposer de lui ni de former un nouveau lien. Méphistophelès l'éloignait donc sans cesse.

Faust allait au sabbat; il poursuivait le cours de sa destinée infernale. Lorsque le temps du pacte fut accompli, il frissonna, à la pensée du sort qui lui était maintenant réservé. Il voulut s'enfuir dans une église ou dans tout autre lieu saint, pour implorer la miséricorde divine. Méphistophelès l'en empêcha; il le conduisit tremblant sur la plus haute montagne de la Saxe. Faust voulut se recommander à Dieu. — Désespère et meurs, lui dit le démon, tu es maintenant à nous.

A ces mots, l'esprit des ténèbres apparut aux yeux de Faust sous la forme d'un géant haut comme le firmament; ses yeux enflammés lançaient la foudre, sa bouche vomissait du feu, ses pieds d'airain ébranlaient la terre. Il saisit sa victime avec un éclat de rire qui retentit comme le tonnerre, déchira son corps en lambeaux, et précipita son âme dans les enfers.

Apprenez par là, frères, que tout n'est pas gain en mauvaise compagnie.

Nous avons dit que la découverte de l'imprimerie fit poursuivre Faust comme sorcier : on assurait que l'encre rouge de ses Bibles était du sang; il est vrai qu'elle a un éclat particulier, et qu'on a pu croire au moins, dans un siècle d'ignorance, que le secret en avait été donné par le diable.

On dit encore qu'il débitait en Allemagne des almanachs qui, dictés par Méphistophelès, prédisaient toujours juste, et avaient, par conséquent, plus de succès encore que Matthieu Laensberg, qui se trompe quelquefois. Mais on ne retrouve aucun de ces almanachs.

La vie de Faust et de Christophe Wagner, son valet, sorcier comme lui, a été écrite par Widman, Francfort, 1587, in-8°, traduite en plusieurs langues, et en français par Victor Palma Cayet, Paris, 1603, in-12. Adelung lui a consacré un grand article dans son *Histoire des folies humaines*. Tous les démonographes ont parlé de lui : Goethe a mis ses aventures en un drame bizarre ou chronique dialoguée. MM. Desaur et de Saint-Geniès ont publié, en 1825, *les Aventures de Faust et sa descente aux enfers*, roman en trois volumes in-12, où l'on ne trouve pas tout le merveilleux des légendes allemandes. M. Marmier a donné aussi une curieuse légende de Faust.

On trouve, dans les légendes populaires, plusieurs personnages qui font pendant avec Faust, en ce point du moins qu'ils se lient avec le diable au moyen d'un pacte. L'une des plus originales, parmi ces traditions, est celle du maréchal de Tamine, le Faust du pays wallon. Nous la rapporterons ici.

La légende du Maréchal de Tamine.

Dans ce beau village de Tamine, que baigne la Sambre, à quatre lieues de Namur, vivait, il y a un peu plus de trois siècles, — peut-être au temps de la jeunesse de Charles-Quint, — un maréchal-ferrant renommé pour sa bonne humeur. Son atelier florissait; il dormait sans soucis et menait joyeuse vie, lorsqu'un jour, en revenant d'une fête voisine, il trouva sa maison brûlée.

Adieu dès lors l'aisance et la gaîté.

Mais comment cette maison avait-elle été la proie des flammes? Les uns dirent que c'était un pur accident; ceux-ci un effet de quelque négligence; ceux-là un coup de malveillance sans doute; les autres, plus pénétrants, soutinrent que le diable seul avait fait le mal. C'était ajoutaient-ils, une épreuve offerte à la patience du maréchal de Tamine, qui avait ainsi l'occasion de se montrer le Job de la contrée.

Le Wallon, qui n'avait pas la vertu du sage Chaldéen, aima mieux, dans sa grossièreté matérielle, être le Faust du pays, moins savant et moins grave que l'Allemand, mais plus malin pourtant et plus habile.

— Si le diable veut de moi, dit-il, nous allons voir.

Selon l'usage populaire, qui déjà était bien connu de tout mauvais drôle, ayant quelque teinture des sciences de sorcellerie, le maréchal de Tamine s'en alla seul, le soir, hors de son village, s'arrêta dans un carrefour où venaient aboutir quatre chemins; et là, ayant tracé un cercle avec un bâton de coudrier, il se planta au milieu, puis au son des heures sinistres de minuit, il immola une poule noire, avec les cérémonies voulues. C'était le moyen d'obliger le diable à paraître.

Le diable accourut. Il trouva un homme qui avait la bourse vide, les dents longues, l'esprit inquiet, et qui se montrait disposé à traiter, dit la légende, mais qui ne voulait pas faire un marché de dupe.

Après des pourparlers qui durent être curieux, le Wallon vendit son âme, moyennant trois stipulations spéciales :

1° Qu'il pourrait, pendant le bail qu'il faisait avec le diable, retenir à son gré, sur un grand poirier qui s'élevait devant sa maison, tout imprudent qui se serait avisé d'y monter.

2° Que sa bourse de cuir, une fois fermée, ne s'ouvrirait plus sans sa permission.

3° Que son tablier de cuir aurait désormais cette vertu que jamais aucune puissance ne pourrait l'en détacher, s'il parvenait à s'y asseoir.

Le diable accorda tout; il rebâtit la maison et consentit, selon les clauses du marché, à

ne réclamer l'âme du Wallon qu'au bout de dix ans.

Le maréchal de Tamine se reprit donc à mener plus joyeuse vie encore que par le passé, jouissant du présent et s'occupant très-peu de l'avenir. Les dix ans s'écoulèrent ainsi.

Le diable vint alors sommer son homme d'exécuter le contrat.

— Je suis prêt dit l'autre; et quoique la journée ne soit pas finie, je ne vous demanderai qu'une légère faveur, celle de manger encore une fois du fruit de mon poirier.

Le diable se montra charmé des dispositions du maréchal; il se prêta de bonne grâce à sa fantaisie et grimpa sur l'arbre; ce qui n'était pas difficile.

Mais il fallait en descendre. Nul ne le pouvait sans la permission du maître: c'était, comme on l'a vu, un des avantages du contrat. Le diable, cloué sur le poirier, n'obtint sa liberté que moyennant un sursis de dix ans.

Le temps passa, dans cette nouvelle période, aussi rapide que la première fois, entraîné par les plaisirs et l'insouciance.

Le diable revint, sur le soir du dernier jour.

— Je suis prêt, dit encore le Wallon.

— Marchons donc, répliqua le diable, d'un ton sérieux. Il s'était bien promis, cette fois, de ne plus être victime de sa complaisance.

Mais il ne savait pas à qui il avait affaire. Le maréchal de Tamine avait calculé une ressource nouvelle; il prit l'ange déchu par son faible, l'amour-propre.

— On raconte, dit-il d'un air bonhomme, que vous êtes très-puissant; et vous m'en avez donné quelques marques; c'est ce qui me rend joyeux de partir avec vous. Mais on me disait tout à l'heure une merveille que je n'ai pas pu croire. Est-il donc vrai que vous ayez le pouvoir de prendre la taille qui vous plaît? que vous puissiez à l'instant paraître un géant énorme, et aussitôt après devenir le nain le plus exigü?

— C'est très-vrai, dit le diable avec importance; et tu vas le voir.

Pour prouver ce qu'il avançait, il se grandit tellement en quelques secondes, qu'il paraissait avoir trois cents pieds.

— C'est prodigieux! dit le Wallon, c'est superbe; et je le répète, je suis ravi. Vous êtes plus grand que notre clocher. Ah! c'est beau de s'élever si haut. Mais il doit être bien plus difficile de se faire petit, imperceptible, grand comme le pouce, petit à se loger là-dedans.

En disant ces mots, il tenait sa bourse entr'ouverte.

Il n'avait pas achevé, que le diable, étourdi par la vanité, se ramassait dans la forme la plus mignonne et se plongeait tout entier dans la bourse. Le maréchal de Tamine en serra les cordons. Tenant de nouveau son créancier, il rentra dans sa forge, mit sa bourse sur l'enclume et travailla à l'aplatir à grands coups de marteau.

Le diable hurlait. Pour sa délivrance, il accorda un nouveau sursis de dix ans, et s'en alla de mauvaise humeur.

Au bout de cet autre terme, le maréchal de Tamine, sentant qu'il vieillissait, n'attendit pas que le diable à qui il s'était vendu vint le chercher. Il alla lui-même frapper à la porte de l'enfer. Son diable s'y trouvait de garde; mais dès qu'il le vit, craignant de nouvelles malices, il lui ferma la porte au nez.

Repoussé de la sorte, le Wallon, qui décidément s'ennuyait ici-bas, s'en alla chercher ailleurs. Nous suivons toujours la légende populaire. En rôdant, il parvint à l'entrée du paradis. Saint-Pierre le reconnut pour un homme en commerce avec le diable et lui refusa le passage.

Le maréchal de Tamine ne se rebutait pas d'un premier refus. Il demanda, de l'air le plus humble, qu'on lui permit seulement de regarder un peu, par la porte entr'ouverte le bonheur des élus. Saint-Pierre, qui est bon, se laissa gagner, mais le rusé Wallon, jetant dans le paradis son tablier de cuir, se coucha dessus, et l'on ne put l'en arracher (1).

Sur quoi, les uns vous affirmeront que, malgré les murmures, il obtint, en récompense de son stratagème, une petite place parmi les bienheureux. Mais les traditions mieux informées portent que le tablier fut jeté dehors avec ce qu'il portait, rien d'impur ne pouvant entrer dans le ciel.

L'idée de l'arbre a été employée dans un sens plus neuf. Elle fait le fond de la charmante légende que voici, et qui a été donnée par M. Léopold de Monvert, dans le journal *l'Univers*.

Le bonhomme Misère.

Quelques années après la venue du Messie, on voyait sur le haut de la montagne Saint-Jean d'Alfretz un village isolé, assez peuplé, pauvre, quoique l'on y comptât quelques richards fort avarés, un curé fort débonnaire et un cabaretier dont les profits étaient considérables et le vin mauvais: le vin! chose rare en ce temps-là, les vignes du bas Languedoc n'étant pas encore plantées. On trouvait aussi à Saint-Jean de fraîches, de jolies paysannes fort coquettes, trois ou quatre dévotes, de méchantes langues, des coquins qui passaient pour honnêtes gens... A une certaine distance s'élevait, abritée du nord, une étroite cabane bâtie en pierre sèche, couverte en chaume, entourée de quelques toises de jardin où se faisait remarquer un fort beau poirier.

Là vivait, dans le plus grand désintéressement des biens de ce monde, c'est-à-dire dans une heureuse tranquillité, le bonhomme Misère. Poser quelques pierres sur la muraille qui défendait son petit terrain de la visite des loups, rafistoler la porte, la lucarne ou l'intérieur de sa demeure, donner parfois un coup de bêche au jardin, et de temps à autre prendre son bâton pour aller faire sa tournée des châteaux, suivi de *Farou*, chien maigre, peu doux, mais très-intelligent, telles étaient les vicissitudes de son existence.

Quand Misère avait rempli ses besaces et

(1) C'est à peu près ce que les rabbins racontent de Josué Ben-Lévi. Voyez Josué.

son armoire de légumes secs, de pain bien cuit et de laine à filer ; quand il avait ramassé autour de la cabane quantité de branches mortes ; quand il avait bouché avec soin dans son réduit les trous et les fentes, il attendait avec patience les rigueurs de la rude saison. L'hiver venu, son occupation était de filer sa laine, assez bon métier en ces temps heureux où l'on ne voyait pas de filature dans les vallons du pays. Sachant ainsi s'industrier, Misère ne mourait pas de faim : pour le froid, il était habitué, depuis longues années, à l'endurer ; d'ailleurs on lui avait donné une vieille paillasse et une couverture bonne encore, quoique un peu trouée.

Certaine année, l'hiver, fort rigoureux, se prolongea plus longtemps que de coutume ; Misère se trouvait à la fin de ses provisions : cela le tracassait peu ; tant qu'il lui restait quelque chose, il n'en mangeait pas moins sa croûte et sa bouillie tranquillement et d'aussi bon appétit que le roi. Cependant le mauvais temps continua, et Misère, un beau soir, n'avait plus que deux morceaux de pain : il les divisa, pour les multiplier, en quatre parties, en prit un et dit en souriant : Dans trois jours nous verrons. Possédant encore du bois, il fit bon feu et se mit à filer, tout en chantant, d'une voix tremblante, les louanges du Seigneur.

Tout à coup l'on frappe à la porte. N'étant pas habitué à recevoir des visites, Misère ne se souciait pas d'ouvrir à pareille heure ; mais pensant au froid que devait éprouver l'étranger, il se leva, et voyant le chien faire des bonds de joie à la porte, flairer, gratter dessous, donner mille signes du plus grand empressement, il n'hésita plus, certain que ce ne pouvait être un ennemi, puisque *Farou* avait si grande envie de le recevoir. Dès qu'il eut ouvert, un homme entra précipitamment, tout déguenillé, bleu de froid, l'air mourant de faim, et lui demandant d'une voix douce :

— N'es-tu pas Misère ?

— C'est moi-même, répondit le vieillard.

— On m'a dit que tu me donnerais l'hospitalité, et je viens avec confiance.

— Vous avez bien fait, car il ne sera pas dit que Misère ait laissé périr par sa faute une créature du bon Dieu.

— Qu'il te bénisse donc, répondit l'inconnu, puisque tu l'aimes dans ses enfants.

A ces paroles, Misère se sentit tressaillir ; quelque chose comme un charme puissant pénétra tout son corps ; il lui semblait renaître à la vigueur, à la jeunesse.

— Avant de venir à ta cabane, continua l'étranger, je suis allé d'abord chez le cabaretier ; il m'a répondu qu'il ne logeait pas de voleurs, et de décamper sur-le-champ. J'ai frappé à toutes les maisons ; on y dormait, on ne voulait pas se déranger, ou bien on ne se souciait pas de recevoir un inconnu : l'un m'a dit d'aller au diable, l'autre d'aller chez le voisin ; le voisin a protesté n'avoir pas la plus petite place ; le pain, le vin lui manquaient, il croyait même l'eau gelée ;

mais il m'a indiqué ta cabane : tu m'as ouvert, et je t'en remercie, car j'ai froid et tu as du feu.

Farou léchait en gémissant les pieds écorchés de l'étranger. Misère, étonné, s'écria :

— Je crois que vous avez charmé mon chien, si méchant pour tout le monde ; mais n'importe, vous devez avoir faim, et voici ce que j'ai à vous donner.

Le vieillard tira de l'armoire les trois morceaux de pain, qu'il offrit à son malheureux convive ; et quand celui-ci les eut dévorés, Misère, étendant sa paillasse, l'y fit coucher, enveloppé de la vieille couverture.

Le chien s'allongea aux pieds du nouvel hôte, et le maître de la cabane s'endormit sur l'escabeau, près des cendres chaudes.

Un moment avant l'aurore, les deux vieillards s'éveillèrent, et la première chose que fit Misère fut d'aller examiner le ciel pour savoir s'il lui serait possible de se mettre en quête.

A peine sur le seuil, la douce tiédeur d'une matinée de printemps vint le charmer ; sa surprise était grande, ne comprenant rien à un si subit et si extraordinaire changement.

— Nous aurons un beau jour, lui dit en sortant l'étranger ; je pense que tu sauras le mettre à profit ; pour moi, je dois te quitter ; adieu ! Mais, reprit-il sur un ton plus grave, tu m'as cédé ta couche, tu m'as donné ton dernier morceau de pain sans même savoir si tu pourrais te procurer quelque chose aujourd'hui, que te faut-il pour cela ? demande ce que tu voudras, je puis tout t'accorder ; tu as agi selon mes commandements, et tu recevras ta récompense : — Je suis — *Jésus-Christ* !

A ce nom, Misère se signa, et tombant à genoux, dit au Sauveur :

— Je ne m'étonne plus, bon Dieu ! des caresses de *Farou*... ; quant à ce que je voudrais... Seigneur, je n'ai besoin de rien ; je me trouve heureux comme je suis.

— Es-tu bien sûr de ne rien désirer ? songes-y, Misère.

— Au fait, Seigneur Jésus, j'ai là un poirier qui porte beaucoup de poires et fort bonnes, mais les enfants du village me les viennent voler ; je voudrais que quiconque montera dorénavant sur cet arbre ne puisse plus en descendre sans ma permission. Le Sauveur sourit, jeta sur Misère un regard paternel, lui donna le pouvoir qu'il demandait, sa bénédiction, et disparut.

Misère fit alors sa prière avec beaucoup de dévotion, prit joyeusement ses besaces, et, suivi de *Farou*, s'en fut quêter dans les châtellenies d'alentour.

Tout le monde se trouvait de bonne humeur ce jour-là, et le mendiant rencontra sur sa route la plupart des seigneurs qui chevauchaient. Dans la vallée, et tout couvert de ses armes, l'un accompagné de vassaux, criait d'une voix rude : — Misère ! passe au castel, dis que tu m'as rencontré et qu'on te donne ! N'oublie pas un *Pater* à mon intention.

Plus loin, sur l'étroite plaine dominant la hauteur, une jeune et jolie châtelaine arri-

vait au galop, suivie de ses pages et de son époux; elle arrête le fringant coursier, et, d'une voix caressante : — Misère, mon pauvre vieux, il y a longtemps que je ne t'ai vu ! tu te portes toujours bien ? Demande à Marianne, la gouvernante, ce que tu voudras ; prie pour moi surtout ! Et, vive et joyeuse, sans crainte, elle lançait son cheval dans le chemin étroit au bord des précipices...

Misère était rempli de bonheur, des larmes de reconnaissance et d'amour se mêlaient à ses rires : remerciant avec effusion *Jésus-Christ* de son beau jour, il rentra à la cabane, courbé sous le poids des aumônes dont il ne portait encore qu'une moitié.

De longues années s'écoulèrent sans que le pauvre vieillard reçût d'autres visites : mais chaque jour quelque petit polisson restait immobile sur l'arbre enchanté.

Un soir d'été, pendant qu'avec délices il prenait les derniers rayons du soleil, car Misère aimait toujours beaucoup le soleil, du milieu de la campagne silencieuse une voix lugubre retentit tout à coup

— Misère ! Misère !

Il en trembla de tous ses vieux membres sur le petit banc de pierre dont était orné le devant de sa porte. Mais quel n'est pas son effroi, quand, tournant la tête, il aperçoit à ses côtés la Mort, la Mort elle-même ! Peu à peu cependant l'épouvante décroît, Misère revient à lui, son œil reprend bientôt une certaine vivacité, son air de quiétude reparait, et il répond avec calme à la Mort :

— Que me voulez-vous ?

— Ce que je veux ? ne me reconnais-tu pas ? je suis la Mort ! Je viens te prendre !

— Comment, déjà ?

— Tu dois m'en savoir gré ; traînant depuis tant d'années une si misérable existence, fatigant les hommes de tes haillons repoussants, de tes sollicitations importunes, la vie doit te peser ; viens donc ! Viens, tu ne fus ni menteur, ni ivrogne, ni libertin, ni avare ; tu aimas Dieu et ton prochain ; que craindre de l'autre monde ? Tu es vieux et cassé, que regretter de celui-ci ? Laisse-moi t'emporter, ma main te sera douce : ami, la mort, c'est le repos.

— Je n'ai garde de vous contredire ; mais, entre nous, les hommes se mettent peu en peine de moi ; vous êtes mille fois trop bonne de vous en inquiéter : certes, je suis sensible à votre amitié ! cependant, s'il vous était égal de me laisser encore quelque temps ici-bas, je vous le dis avec franchise, vous me paraîtriez beaucoup plus aimable : le fardeau de la vie est lourd, je n'en disconviens pas ; mais, par suite de la longue habitude, j'aime à le porter.

— Se peut-il que les hommes soient si bizarres, et que précisément ceux qui devraient, à bon droit, me craindre, m'invoquent avec ferveur, tandis que d'autres, à qui je ne saurais apporter que des consolations, me repoussent ? J'aurai pourtant pitié de Misère plus que Misère lui-même : prépare-toi donc à me suivre, et profite des

quelques instants qu'il m'est ordonné, d'en haut, de t'accorder.

— Puisque vous ne voulez rien écouter, il faut bien en prendre son parti, et, au fait, peut-être dites-vous la vérité, répliqua Misère avec une feinte résignation ; rendez-moi donc, s'il vous plaît, le service de m'aller querir trois poires sur le poirier qui est là, afin que, pendant les moments accordés, je les mange en les offrant au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme un témoignage de ma gratitude pour tout ce qui m'a été donné de joie et de contentement sur la terre.

Par respect pour la très-sainte Trinité, la Mort voulut bien se prêter au désir de celui qui allait devenir sa proie ; elle monta sur le poirier et cueillit les trois poires ; mais, au moment de descendre, *bernicq*, elle se trouva prise comme un oiseau à la glu.

Il faisait beau la voir ainsi enchaînée, la main droite étendue portant les trois fruits, le bras gauche replié autour du poirier magique, les deux jambes pendantes comme deux longs fuseaux, son hideux visage se décomposant, et le rusé Misère lui faisant des *langues* et des *pans de nez* à n'en pas finir ; il riait, riait, riait tant qu'il pouvait, certain qu'il n'en mourrait pas.

La Mort employa tour à tour les menaces et les supplications, rien ne fit ; elle eut recours à la philosophie ; mais à ses arguments, Misère répondait : *Ah bai ! Ah bai !* tu me plais infiniment sur ce fruitier, je t'y trouve bien gentille, et t'y veux laisser passer au moins un mois. D'après ce que j'ai entendu dire, tu as tué beaucoup trop de monde depuis quelque temps ; tu dois être fatiguée, ma chère : repose-toi donc ; l'immobilité, c'est le repos.

— Tu ne te rendras point coupable de cette cruauté ! s'écria la Mort. Tu crois peut-être que tout le monde me déteste ? Oh ! détrompe-toi ; que ne peux-tu entendre, comme je les entends, les pensées, les désirs, les cris, les prières, les invocations qui, de toutes parts, me conjurent et m'appellent ? De ce côté, des âmes choisies qui convoitent les trésors célestes ; ailleurs, ceux que brûle la soif de la vengeance, ceux que tourmente une ambition jalouse, que dévore un amour impur ; partout des cœurs ardents qui m'aiment, me prient, me désirent, toute laide et horrible que je suis, comme la jeune amante la plus aimable, la plus belle des fiancées. Ils sont là, suppliant avec larmes, avec fureur ; il suffirait d'un geste pour m'entourer dans l'ombre de leur cortège passionné ! — Délivre-moi, j'ai à remplir dans ce monde une haute fonction ! Si je le quittais, le mensonge, le vice s'en empareraient ; la terre deviendrait l'enfer, et il n'y aurait pas de ciel pour les hommes ! Laisse, laisse donc sa liberté à la Mort. Ne faut-il pas que je conduise les bienheureux élus au pied du trône de l'Eternel ? Ne faut-il pas purger la terre des méchants et livrer au démon ceux qui l'ont servi ?

— Puisque tu es si désirée, si nécessaire, je veux bien consentir à te laisser aller,

mais à une condition : tu ne viendras me prendre que sur ma demande ou sur un ordre du Sauveur.

— Tu as tort de m'imposer une semblable condition ; mieux te vaudrait partir maintenant ; au ciel tu seras heureux. — *Possible ! possible !* je serai toujours à temps de t'appeler. Pour le moment, je trouve qu'il fait bon sur la terre. Jure donc, si tu veux quitter ce bel arbre, jure sur le saint Evangile de n'approcher de ma personne que lorsque je t'aurai appelée très-distinctement et par trois fois de suite, ou que lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même t'en aura signifié le commandement exprès.

Impatiente, la Mort jura ce serment ; Misère, alors, lui donna la permission de descendre du poirier enchanté ; d'un bond elle disparut par-dessus les montagnes.

Le Sauveur n'a jusqu'à présent donné à la Mort aucun ordre nouveau, et il n'est pas encore arrivé au vieux mendiant de l'appeler trois fois de suite ; voilà pourquoi Misère est toujours sur la terre.

FECHNER (JEAN), auteur d'un traité latin sur la pneumatique, ou doctrine des esprits selon les plus célèbres philosophes de son temps. Breslau, in-12, 1698.

FÉCONDITÉ. De graves écrivains affirment que le vent produit des poulains et des perdrix. Varron dit qu'en certaines saisons le vent rend fécondes les juments et les poules de Lusitanie. Virgile, Pline, Columelle, ont adopté ce conte, et le mettent au nombre des faits constamment vrais, quoiqu'on n'en puisse dire la raison.

On a soutenu autrefois beaucoup d'imper tinences de ce genre, qui aujourd'hui sont reconnues des erreurs. On a publié un arrêt donné en 1537 par le parlement de Grenoble, qui aurait reconnu la fécondité d'une femme produite par la seule puissance de l'imagination. Cet arrêt supposé n'est qu'une assez mauvaise plaisanterie.

FÉCOR. Voy. ANARAZEL.

FÉES. Si les histoires des génies sont anciennes dans l'Orient, la Bretagne a peut-être le droit de réclamer les fées et les ogres. Nos fées ou fades (*fatidicæ*) sont assurément les druidesses de nos pères. Chez les Bretons, de temps immémorial, et dans tout le reste des Gaules, pendant la première race des rois francs, on croyait généralement que les druidesses pénétraient les secrets de la nature, et disparaissaient du monde visible. Elles ressemblaient en puissance aux magiciennes des Orientaux. On en a fait des fées. On disait qu'elles habitaient au fond des puits, au bord des torrents, dans des cavernes sombres.

Elles avaient le pouvoir de donner aux hommes des formes d'animaux, et faisaient quelquefois dans les forêts les mêmes fonctions que les nymphes du paganisme.

Elles avaient une reine qui les convoquait tous les ans en assemblée générale, pour punir celles qui avaient abusé de leur puissance et récompenser celles qui avaient fait du bien.

Dans certaines contrées de l'Ecosse, on dit que les fées sont chargées de conduire au ciel les âmes des enfants nouveau-nés, et qu'elles aident ceux qui les invoquent à rompre les maléfices de Satan.

On voit dans tous les contes et dans les vieux romans de chevalerie, où les fées jouent un si grand rôle, que, quoique immortelles, elles étaient assujetties à une loi qui les forçait à prendre tous les ans, pendant quelques jours, la forme d'un animal, et les exposait, sous cette métamorphose, à tous les hasards, même à la mort, qu'elles ne pouvaient recevoir que violemment.

On les distinguait en bonnes et méchantes fées ; on était persuadé que leur amitié ou leur haine décidait du bonheur ou du malheur des familles.

A la naissance de leurs enfants, les Bretons avaient grand soin de dresser, dans une chambre écartée ; une table abondamment servie, avec trois couverts, afin d'engager les mères, ou fées, à leur être favorables, à les honorer de leur visite, et à douer le nouveau-né de quelques qualités heureuses. Ils avaient pour ces êtres mystérieux le même respect que les premiers Romains pour les *carmentes*, déesses tutélaires des enfants, qui présidaient à leur naissance, chantaient leur horoscope et recevaient des parents un culte.

On trouve des fées chez tous les anciens peuples du Nord, et c'était une opinion partout adoptée que la grêle et les tempêtes ne gâtaient pas les fruits dans les lieux qu'elles habitaient. Elles venaient le soir, au clair de la lune, danser dans les prairies écartées. Elles se transportaient aussi vite que la pensée partout où elles souhaitaient, à cheval sur un griffon, ou sur un chat d'Espagne, ou sur un nuage.

On assurait même que, par un autre caprice de leur destin, les fées étaient aveugles chez elles, et avaient cent yeux dehors.

Frey remarque qu'il y avait entre les fées, comme parmi les hommes, inégalité de moyens et de puissance. Dans les romans de chevalerie et dans les contes, on voit souvent une bonne fée vaincue par une méchante, qui a plus de pouvoir.

Les cabalistes ont aussi adopté l'existence des fées, mais ils prétendent qu'elles sont des *sylyphides*, ou esprits de l'air. On vit, sous Charlemagne et sous Louis-le-Débonnaire, une multitude de ces esprits, que les légendaires appelèrent des démons, les cabalistes des sylphes, et nos chroniqueurs des fées. Corneille de Kempen assure que, du temps de Lothaire, il y avait en Frise quantité de fées qui séjournaient dans les grottes, autour des montagnes, et qui ne sortaient qu'au clair de la lune. Olaus Magnus dit qu'on en voyait beaucoup en Suède de son temps. « Elles ont pour demeure, ajoute-t-il, des antres obscurs, dans le plus profond des forêts ; elles se montrent quelquefois, parlent à ceux qui les consultent, et s'évanouissent subitement. »

On voit, dans Froissard, qu'il y avait également une multitude de fées dans l'île de

Céphalonie; qu'elles protégeaient le pays contre tout méchef, et qu'elles s'entretenaient familièrement avec les femmes de l'île.

Les *femmes blanches* de l'Allemagne sont encore des fées; mais celles-là étaient presque toujours dangereuses.

Leloyer conte que les Ecossais avaient des fées, ou *fairs*, ou *fairfolks*, qui venaient la nuit dans les prairies. Ces fées paraissent être les *striges*, ou magiciennes, dont parle Ausone. Hector de Boèce, dans ses *Annales d'Ecosse*, dit que trois de ces fées prophétisèrent à Banquo, chef des Stuarts, la grandeur future de sa maison. Shakspeare, dans son *Macbeth*, en a fait trois sorcières.

Il reste beaucoup de monuments de la croyance aux fées: telles sont les grottes du Chablais, qu'on appelle *les grottes des fées*. On n'y aborde qu'avec peine. Chacune des trois grottes a, dans le fond, un bassin dont l'eau passe pour avoir des vertus miraculeuses. L'eau qui distille dans la grotte supérieure, à travers le rocher, a formé, dans la voûte, la figure d'une poule qui couve ses poussins. A côté du bassin, on voit un rouet, ou tour à filer, avec la quenouille. « Les femmes des environs, dit un écrivain du dernier siècle, prétendent avoir vu autrefois, dans l'enfoncement, une femme pétrifiée au-dessus du rouet. Aussi on n'osait guère approcher de ces grottes; mais depuis que la figure de la femme a disparu, on est devenu moins timide. »

Après de Ganges, en Languedoc, on montre une autre grotte des fées, ou *grotte des demoiselles*, dont on fait des contes merveilleux. On voit à Merlingen, en Suisse, une citerne noire qu'on appelle *le puits de la fée*. Non loin de Bord-Saint-Georges, à deux lieues de Chambon, on respecte encore les débris d'un vieux puits qu'on appelle aussi *le puits des fées*, ou *fades*, et sept bassins qu'on a nommés *les creux des fées*. On voit près de là, sur la roche de Beaune, deux empreintes de pied humain: l'une est celle du pied de saint Martial, l'autre appartient, suivant la tradition, à la reine des fées, qui, dans un moment de fureur, frappa si fortement le rocher de son pied droit, qu'elle en laissa la marque. On ajoute que, mécontente des habitants du canton, elle tarit les sources minérales qui remplissaient les creux des fées, et les fit couler à Evaux, où elles sont encore.

On voyait, près de Domremy, *l'arbre des Fées*: Jeanne d'Arc fut même accusée d'avoir eu des relations avec les fées qui venaient danser sous cet arbre.

On remarque dans la petite île de Concourie, à une lieue de Saintes, une haute butte de terre, qu'on appelle *le Mont des Fées*. La Bretagne est pleine de vestiges semblables; plusieurs fontaines y sont encore consacrées à des fées, lesquelles métamorphosent en or, en diamant, la main des indiscrets qui souillent l'eau de leurs sources.

Tallemant des Réaux rapporte cette merveilleuse histoire de fée, qui se rattache à l'origine des maisons de Croy, de Salm et de Bassompierre:

Le comte d'Angewieiller, marié avec la comtesse de Kinspein, allait habituellement à la chasse. Quand il revenait tard ou qu'il voulait partir de grand matin sans réveiller sa femme, il couchait dans une petite chambre, au-dessus de la porte d'entrée de son château. On avait mis là pour lui une couchette de bois, bien travaillée selon le temps.

Or un lundi, en montant à sa chambre, sur le portail, il y trouva une fée endormie. Il ne la troubla point; et durant quinze ans elle revint là tous les lundis, jusqu'à un certain jour que la comtesse, étant entrée dans cette chambre, y vit le couvre-chef de la fée et le déranger. La fée se voyant découverte, dit au comte qu'elle ne reviendrait plus, et lui donna un gobelet, une cuiller et une bague, lui recommandant de partager ces trois dons à trois filles qu'il avait.

— Ces gages, dit-elle, porteront le bonheur dans les maisons où ils entreront tant qu'on les y gardera; et tout malheur arrivera à qui dérobera un de ces objets précieux.

Après ces mots, la fée s'en alla, et le comte d'Angewieiller ne la revit jamais plus. Il maria ses trois filles avec trois seigneurs des maisons de Croy, de Salm et de Bassompierre, et leur donna à chacune une terre et un gage de la fée. Croy eut le gobelet et la terre d'Angewieiller; Salm eut la bague et la terre de Fenestrange, et Bassompierre eut la cuiller avec la terre d'Answeiller. Trois abbayes étaient dépositaires de ces gages quand les enfants étaient mineurs; Nivelles pour Croy, Remenecour pour Salm, Epinal pour Bassompierre; et en effet ces trois maisons prospérèrent longtemps.

Quant à l'autre prédiction de la fée, relativement au vol de ces objets, on en reconnut la vérité dans la maison de M. de Pange, seigneur lorrain, qui déroba au prince de Salm la bague qu'il avait au doigt, un jour qu'il le trouva assoupi pour avoir trop bu. Ce M. de Pange avait quarante mille écus de revenu; il avait de belles terres, il était surintendant des finances du duc de Lorraine. Cependant à son retour d'Espagne, où il ne réussit à rien, quoiqu'il y eût fait pendant longtemps bien de la dépense (il était ambassadeur chargé d'obtenir une fille du roi Philippe II pour son maître), il trouva tout son bien dissipé; il mourut de regret, et ses trois filles qu'il avait mariées furent abandonnées de leurs maris.

On ne saurait dire de quelle matière sont ces dons de la fée. Ils sont grossiers. On raconte que Diane de Dampmartin, marquise d'Havré, de la maison de Croy, ayant laissé tomber le gobelet en le montrant, il se cassa en plusieurs pièces. Elle les ramassa, les remit dans l'étui en disant:

Si je ne puis l'avoir entier, je l'aurai au moins par morceaux; et le lendemain, en ouvrant l'étui, elle trouva le gobelet aussi entier que devant... — Voilà, ajoute Tallemant, une belle petite fable.

On lit, dans la légende de saint Armen-

taire, écrite en l'an 1300, quelques détails sur la fée *Esterelle*, qui vivait auprès d'une fontaine où les Provençaux lui apportaient des offrandes. Elle donnait des breuvages enchantés aux femmes. Le monastère de Notre-Dame de l'Esterel était bâti sur le lieu qu'avait habité cette fée.

Mélusine était encore une fée ; il y avait dans son destin cette particularité, qu'elle était obligée tous les samedis de prendre la forme d'un serpent dans la partie inférieure de son corps.

La fée qui épousa le seigneur d'Argouges, au commencement du quinzième siècle, l'avait, dit-on, averti de ne jamais parler de la mort devant elle ; mais un jour qu'elle s'était fait longtemps attendre, son mari, impatienté, lui dit qu'elle serait bonne à aller chercher la mort. Aussitôt la fée disparut en laissant les traces de ses mains sur les murs, contre lesquels elle frappa plusieurs fois de dépit. C'est depuis ce temps que la noble maison d'Argouges porte dans ses armes trois mains posées en pal, et une fée pour cimier.

L'époux de Mélusine la vit également disparaître pour n'avoir pu vaincre la curiosité de la regarder à travers la porte dans sa métamorphose du samedi.

La reine des fées est Titania, épouse du roi Obéron, qui a inspiré à Wieland un poème célèbre en Allemagne. Voyez *ERCEL-DORNE*.

Les trois commères de Beauraing, tradition du temps des fées.

Tout passe ; et comme dit Blaise Pascal, c'est une mort continuelle que ce changement de tous les instants, qui fait que les jours se suivent sans jamais se ressembler. Les rois absolus sont déjà loin ; les hochets de nos pères sont remplacés par d'autres jouets ; les sorciers font place aux charlatans ; les magiciens sont remplacés par les magnétiseurs ; les fées mêmes, dont le pouvoir en général fut si gracieux, ne se montrent plus depuis plusieurs siècles. Il paraît que, dès le douzième, elles étaient déjà en commencement de décadence.

Pendant que le pays de Namur obéissait à Henri l'aveugle et à sa noble épouse, Laurette d'Alsace, on vit s'éteindre en cette province la race des fées, dont la dernière, très-avancée en âge, laissait un fils, seul reste de cette mystérieuse famille, mais âgé de quatre-vingts ans, tout cassé et presque sans puissance ; car les fées, lorsqu'elles se mariaient, léguaient leurs baguettes à leurs filles, et n'accordaient aux garçons que peu de chose.

Le fils de la fée du pays de Namur était donc un vieux bonhomme qui s'appelait Biron. C'est un nom comme un autre. Il n'avait pas d'argent et vivait de charités qu'il accrochait à droite et à gauche, et qu'il payait comme il pouvait, en faisant des souhaits, lesquels ne s'accomplissaient jamais qu'à l'égard des veuves de bonne vie ; mais lui-même ignorait cette particularité, de

sorte qu'il souhaitait à tout le monde, et ses vœux prospéraient si rarement, que presque toujours on se moquait de lui.

Or, un jour qu'il passait à Beauraing, il s'arrêta devant deux jolies maisonnettes bâties sur une hauteur, au sud de cette petite ville. Les deux maisonnettes étaient habitées par trois bonnes commères, toutes trois veuves, et dont les deux moins charitables demeuraient ensemble. La nuit venue, il heurta à la porte où logeaient ces deux femmes, qui étaient la commère Yolande et la commère Babet. Ce fut la commère Babet qui vint ; le vieux Biron la pria de lui donner à coucher pour la nuit. Elle, qui était avare, s'excusa sur sa commère, disant qu'elle était chiche et grondeuse, et lui conseillant d'aller demander l'hospitalité à la voisine Symphoriane. Le bonhomme y alla, fut reçu honnêtement et bien traité par Symphoriane, qui pourtant n'était pas riche non plus.

Après avoir passé la nuit dans un bon lit : — Ma bonne dame, dit-il le lendemain matin, je vous remercie du bien que vous m'avez fait ; excusez-moi si vous n'en avez pas meilleur paiement.

— Je vous ai reçu, dit-elle, pour l'amour de Dieu, et quand vous n'aurez pas d'autre asile, vous serez encore le bien venu.

— Aussi, reprit le vieillard, je vous fais de bon cœur un souhait, que la première chose que vous ferez aujourd'hui soit si bonne, que vous ne puissiez de tout le jour faire autre chose.

Ayant parlé de la sorte, il partit ; et la commère Symphoriane, ne donnant guère d'attention au souhait de son hôte, prit un peu de linge qu'elle avait blanchi la veille et se mit à le plier ; mais tant plia, tant plia, que plus elle pliait, plus il y avait à plier ; et plia tellement jusqu'au soir, qu'il y avait autour d'elle de grands monceaux de linge, lesquels emplissaient sa maison.

Sa servante alla conter ce prodige aux voisines. Les deux commères chiches accoururent et furent bien affligées de voir la grande fortune qui leur avait échappé et qui était survenue à Symphoriane. La commère Yolande en fit reproche assez aigrement à la commère Babet, comme elles s'en retournaient en leur maison.

— J'ai cru bien faire, dit l'autre ; mais voici Biron qui revient de ce côté. Vous pouvez tout réparer, ma commère ; allez au-devant de lui.

La commère Yolande ne se le fit pas dire deux fois. Elle courut à la rencontre de Biron. — Ah ! mon père, lui dit-elle, que je suis aise de vous rencontrer. Ma commère Babet ne me connaît guère. Quand elle m'eut dit hier qu'elle ne vous avait pas hébergé, je pensai en mourir de peine. Je vous prie de ne point prendre en mauvaise part ce qu'elle a fait, et de nous accorder la faveur de venir ce soir loger chez nous.

Le bonhomme s'y rendit avec joie, fut comblé de soins et d'égards, et mis dans un

bon lit, après un souper aussi recherché que purent le faire les deux veuves.

Le lendemain matin, il fit la même petite excuse qu'il avait exposée à Symphoriane, disant qu'il était marri de ne pouvoir payer l'hospitalité des deux commères.

— Eh ! mon bon ami, dit Babet, nous ne l'avons pas fait par intérêt.

— Nous l'avons fait pour l'amour de Dieu, ajouta Yolande.

— Grand merci donc ! répliqua le vieillard ; et je souhaite bien sincèrement que la première besogne que vous ferez ce matin, se continue tant, que vous ne fassiez autre chose de tout le jour.

Les deux commères entendirent ce vœu avec joie, et désirèrent que le souhaleur fût déjà loin, pour se mettre à l'ouvrage.

Aussitôt qu'il fut parti, elles dirent à leur servante :

— Allons, Bribrine, va prendre notre linge et l'apporte, que nous le puissions plier. En pliant à deux jusqu'au soir, nous en aurons le double de la voisine Symphoriane.

Pendant que Bribrine allait au grenier chercher le peu de linge des commères, Yolande dit : — Afin que nous puissions, sans en être aucunement détournées, plier tout le jour, je vais tirer de la bière et faire des tartines.

— Et moi, dit Babet, je me sens comme un petit besoin... Je ne veux pas être dérangée.

Les deux commères sortirent donc, très-affairées.

Bribrine cependant avait apporté le linge dans son tablier ; mais elle attendit vainement la commère Babet et la commère Yolande, ses deux maîtresses, qui étaient, comme il fut prouvé là, deux veuves de bonne vie, malgré leur avarice ; car le souhait que le bonhomme avait souhaité s'accomplit sur elles. Mais la joyeuse Yolande ayant commencé par boire un coup de sa bière pour se conforter, ne fit que boire jusqu'à la nuit, et vida le tonneau qui était plein ; tandis que la prévoyante Babet s'étant accroupie en son jardin pour une de ces détestables petites nécessités qui sont pourtant infirmité commune et obligation universelle de nature, elle ne se put relever qu'au coucher du soleil, restituant en quelque sorte, par un très-singulier phénomène, tout ce que buvait sa commère Yolande et au delà.

Cette merveilleuse aventure, dont nous ne vous présentons les derniers détails qu'avec un humble embarras, produisit un petit ruisseau qui a conservé sa source à Beauraing, et qui coule toujours dans le pays, s'appelant le Biron, à cause du bonhomme-fée à qui on le doit.

Bel exemple et clair miroir, qui vous prouve que l'hospitalité, si bien récompensée quand elle est cordiale, amène pourtant en-

(1) C'est de la cabale comme en fait l'almanach prophétique si célèbre de M. Eug. Boreste ; 4,235 se composent de 4 chiffres qu'on additionne :

4
2
3
5

14 ou deux fois 7.

core des profits lors même qu'elle est faite par intérêt ou à contre-cœur.

FELGENHAVER (PAUL), visionnaire allemand du seizième siècle. Il se vantait d'avoir reçu de Dieu la connaissance du présent, du passé et de l'avenir ; il prêchait un esprit astral, soumis aux régénérés (ses disciples), lequel esprit astral, soumis aux régénérés, est celui qui a donné, disait-il, aux prophètes et aux apôtres le pouvoir d'opérer des prodiges et de chasser les démons. Ayant été mis en prison à cause de quelque scandale qu'il avait causé, il composa un livre où il prouvait la divinité de sa mission par ses souffrances. Il y raconte une révélation dont le Seigneur, à ce qu'il disait, l'avait favorisé. Ses principaux ouvrages sont :

1° *Chronologie ou efficacité des années du monde*, sans désignation du lieu d'impression, 1620, in-4°. Il prétend y démontrer que le monde est de 235 ans plus vieux qu'on ne le croit ; que Jésus-Christ est né l'an 4235 de la création ; et il trouve de grands mystères dans ce nombre, parce que le double septenaire y est contenu (1). Or, le monde ne pouvant pas subsister plus de six mille ans, il n'avait plus, en 1620, à compter que sur une durée de 145 ans. Le jugement dernier était très-proche, et Dieu lui en avait révélé l'époque, qui était 1765.

2° *Miroir des temps, dans lequel, indépendamment des admonitions adressées à tout le monde, on expose aux yeux ce qui a été et ce qui est parmi tous les Etats, écrit par la grâce de Dieu et par l'inspiration du Saint-Esprit...* 1620, in-4°.

3° *Postillon ou Nouveau calendrier et prognosticon astrologico-propheticum, présenté à tout l'univers et à toutes les créatures*, 1656, in-12 (en allemand). Felgenhaver, en résumé, nous paraît avoir été un rival de Matthieu Laensberg.

FEMMES. Il y eut une doctrine adoptée par quelques hérétiques, que les femmes étaient des brutes, *mulieres non esse homines*. Un concile de Mâcon foudroya cette extravagance.

Nous ne rapporterons pas ici toutes les mille et une erreurs qu'on a débitées contre les femmes. Delancre et Bodin assurent qu'elles sont bien plus aptes que les hommes à la sorcellerie, et que c'est une terrible chose qu'une femme qui s'entend avec le diable.

D'anciens philosophes disent aussi que la présence des femmes en certains jours fait tourner le lait, ternit les miroirs, dessèche les campagnes, engendre des serpents, et rend les chiens enragés. Les philosophes sont bien niais.

FEMMES BLANCHES. Quelques-uns donnent le nom de femmes blanches aux sylphides, aux nymphes et à des fées qui se montraient en Allemagne. D'autres entendent par

Mais 4,156 donnent le même résultat, aussi bien qu'une foule d'autres combinaisons de quatre chiffres, par exemple, 3,245, 2,453, etc., à moins qu'on ne veuille prendre le premier et le troisième chiffre qui font 7, comme le second avec le quatrième ; ce qui ne fait que diminuer le nombre des combinaisons.

là certains fantômes qui causent plus de peur que de mal.

Il y a une sorte de spectres peu dangereux, dit Delrio, qui apparaissent en femmes toutes blanches, dans les bois et les prairies; quelquefois même on les voit dans les écuries, tenant des chandelles de cire allumées, dont elles laissent tomber des gouttes sur le toupet et le crin des chevaux, qu'elles peignent et qu'elles tressent ensuite fort proprement; ces femmes blanches, ajoute le même auteur, sont aussi nommées sibylles et fées.

En Bretagne, des femmes blanches, qu'on appelle *lavandières* ou *chanteuses de nuit*, lavent leur linge en chantant, au clair de la lune, dans les fontaines écartées; elles réclament l'aide des passants pour tordre leur linge, et cassent le bras à qui les aide de mauvaise grâce.

Erasme parle d'une femme blanche célèbre en Allemagne, et dont voici le conte: — « La chose qui est presque la plus remarquable dans notre Allemagne, dit-il, est la femme blanche, qui se fait voir quand la mort est prête à frapper à la porte de quelque prince, et non-seulement en Allemagne, mais aussi en Bohême. En effet, ce spectre s'est montré à la mort de la plupart des grands de Neuhaus et de Rosenberg, et il se montre encore aujourd'hui. Guillaume Slavata, chancelier de ce royaume, déclare que cette femme ne peut être retirée du purgatoire tant que le château de Neuhaus sera debout. Elle y apparaît, non-seulement quand quelqu'un doit mourir, mais aussi quand il se doit faire un mariage, ou qu'il doit naître un enfant; avec cette différence que quand elle apparaît avec des vêtements noirs, c'est signe de mort; et, au contraire, un témoignage de joie quand on la voit tout en blanc. Gerlanus témoigne aussi avoir ouï dire au baron d'Ungenaden, ambassadeur de l'empereur à la Porte, que cette femme blanche apparaît toujours en habit noir, lorsqu'elle prédit en Bohême la mort de quelqu'un de la famille de Rosenberg. Le seigneur Guillaume de Rosenberg s'étant allié aux quatre maisons souveraines de Brunswick, de Brandebourg, de Bade et de Pernstein, l'une après l'autre, et ayant fait pour cela de grands frais, surtout aux noces de la princesse de Brandebourg, la femme blanche s'est rendue familière à ces quatre maisons et à quelques autres qui lui sont alliées.

« A l'égard de ses manières d'agir, elle passe quelquefois très-vite de chambre en chambre, ayant à sa ceinture un grand trousseau de clefs, dont elle ouvre et ferme les portes aussi bien de jour que de nuit. S'il arrive que quelqu'un la salue, pourvu qu'on la laisse faire, elle prend un ton de voix de femme veuve, une gravité de personne noble, et, après avoir fait une honnête révérence de la tête, elle s'en va. Elle n'adresse jamais de mauvaises paroles à personne; au contraire, elle regarde tout le monde avec modestie et avec pudeur. Il est vrai que souvent elle s'est fâchée, et que même elle a jeté des pierres à ceux à qui elle a entendu tenir des discours

inconvenants, tant contre Dieu que contre son service; elle se montre bonne envers les pauvres, et se tourmente fort quand on ne les aide pas à sa fantaisie. Elle en donna des marques lorsqu'après que les Suédois eurent pris le château, ils oublièrent de donner aux pauvres le repas de bouillie qu'elle a institué de son vivant. Elle fit un si grand charivari, que les soldats qui y faisaient la garde ne savaient où se cacher. Les généraux mêmes ne furent pas exempts de ses importunités, jusqu'à ce qu'enfin un d'eux rappelât aux autres qu'il fallait faire de la bouillie et la distribuer aux pauvres; ce qui ayant été accompli, tout fut tranquille. » Voy. FÉES.

FER CHAUD (ÉPREUVE DU). Celui qui voulait se justifier d'une accusation, ou prouver la vérité d'un fait contesté, et que l'on condamnait pour cela à l'épreuve du fer chaud, était obligé de porter, à neuf ou douze pas, une barre de fer rouge pesant environ trois livres. Cette épreuve se faisait aussi en mettant la main dans un gantelet de fer sortant de la fournaise, ou en marchant sur du fer rougi. Voy. EMMA.

Un mari de Didymotèque, soupçonnant la fidélité de sa femme, lui proposa d'avouer son crime ou de prouver son innocence par l'attouchement d'un fer chaud. Si elle avouait, elle était morte; si elle tentait l'épreuve, elle craignait d'être brûlée. Elle eut recours à l'évêque de Didymotèque, prélat recommandable; elle lui avoua sa faute en pleurant et promit de la réparer. L'évêque, assuré de son repentir, et sachant que le repentir vrai restitue l'innocence, lui dit qu'elle pouvait sans crainte se soumettre à l'épreuve. Elle prit un fer rougi au feu, fit trois fois le tour d'une chaise, l'ayant toujours à la main; et le mari fut pleinement rassuré. Ce trait eut lieu sous Jean Cantacuzène.

Sur la côte du Malabar, l'épreuve du fer chaud était aussi en usage. On couvrait la main du criminel d'une feuille de bananier, et l'on y appliquait un fer rouge; après quoi le surintendant des blanchisseurs du roi enveloppait la main de l'accusé avec une serviette trempée dans de l'eau de riz; il la liait avec des cordons; puis le roi appliquait lui-même son cachet sur le nœud. Trois jours après on déliait la main, et on déclarait le prévenu innocent, s'il ne restait aucune marque de brûlure; mais s'il en était autrement, il était envoyé au supplice.

Au reste, l'épreuve du fer chaud est fort ancienne; car il en est question dans l'*Electre* de Sophocle.

FERDINAND IV (dit l'AJOURNÉ), roi de Castille et de Léon, né en 1285. Ayant condamné à mort deux frères que l'on accusait d'avoir assassiné un seigneur castillan au sortir du palais, il voulut que la sentence fût exécutée, quoique les accusés protestassent de leur innocence, et quoiqu'il n'y eût aucune preuve solide contre eux. Alors, disent les historiens de ce temps, les deux frères ajournèrent *Ferdinand* à comparaître dans trente jours au tribunal du juge des rois: et, précisément trente jours après, le roi s'étant

retiré, après le dîner, pour dormir, fut trouvé mort dans son lit. Voy. AJOURNEMENT.

FERNAND (ANTOINE), jésuite espagnol, auteur d'un commentaire assez curieux sur les visions et révélations de l'*Ancien Testament*, publié en 1617 (1).

FERRAGUS, géant dont parle la chronique de l'archevêque Turpin. Il avait douze pieds de haut, et la peau si dure, qu'aucune lance ou épée ne la pouvait percer. Il fut vaincu par l'un des preux de Charlemagne.

FERRIER (AUGER), médecin et astrologue, auteur d'un livre peu connu, intitulé : *Jugements d'astronomie sur les natiuités, ou horoscopes*, in-16, qu'il dédia à la reine Catherine de Médicis. — Auger Ferrier a laissé encore un petit traité latin, *De somniis*, imprimé à Lyon en 1549, avec le traité d'Hippocrate sur les insomnies.

FÉTICHES, divinités des nègres de Guinée. Ces divinités varient : ce sont des animaux desséchés, des branches d'arbres, des arbres mêmes, des montagnes, ou toute autre chose. Ils en ont de petits qu'ils portent au cou ou au bras, tels que des coquillages. Ils honorent un arbre qu'ils appellent l'*arbre des fétiches* ; ils placent au pied une table couverte de vins de palmier, de riz et de millet. — Cet arbre est un oracle que l'on consulte dans les occasions importantes ; il ne manque jamais de faire connaître sa réponse par l'organe d'un chien noir, qui est le diable, selon nos démonographes. — Un énorme rocher nommé Tabra, qui s'avance dans la mer en forme de presqu'île, est le grand fétiche du cap Corse. On lui rend des honneurs particuliers, comme au plus puissant des fétiches. — Au Congo, personne ne boit sans faire une oblation à son principal fétiche, qui est souvent une défense d'éléphant.

FEU. Plusieurs nations ont adoré cet élément. En Perse, on faisait des enclos fermés de murailles et sans toit, où l'on entretenait du feu. Les grands y jetaient des essences et des parfums.

Quand un roi de Perse était à l'agonie, on éteignait le feu dans les villes principales du royaume, pour ne le rallumer qu'au couronnement de son successeur.

Certains Tartares n'abordent jamais les étrangers qu'ils n'aient passé entre deux feux pour se purifier ; ils ont bien soin de boire la face tournée vers le midi, en l'honneur du feu.

Les Jagous, peuple de Sibérie, croient qu'il existe dans le feu un être qui dispense le bien et le mal ; ils lui offrent des sacrifices perpétuels.

On sait que, selon les cabalistes, le feu est l'élément des Salamandres. Voy. ce mot.

Parmi les épreuves superstitieuses qu'on appelait jugements de Dieu, l'*épreuve du feu* ne doit pas être oubliée. Lorsqu'il fallut décider en Espagne si l'on y conserverait la liturgie mozarabique, ou si l'on suivrait le rit romain, on résolut d'abord de terminer le

différend dans un combat où les deux liturgies seraient représentées par deux champions ; mais ensuite on jugea qu'il était plus convenable de jeter au feu les deux liturgies et de retenir celle que le feu ne consumerait pas ; ce prodige fut opéré, dit-on, en faveur de la liturgie mozarabique (2). Voy. FEA CHAUD.

FEU DE LA SAINT-JEAN. — En 1634, à Quimper, en Bretagne, les habitants mettaient encore des sièges auprès des feux de joie de la Saint-Jean, pour que leurs parents morts pussent en jouir à leur aise.

On réserve, en Bretagne, un tison du feu de la Saint-Jean pour se préserver du tonnerre. Les jeunes filles, pour être sûres de se marier dans l'année, sont obligées de danser autour de neuf feux de joie dans cette même nuit : ce qui n'est pas difficile, car ces feux sont tellement multipliés dans la campagne, qu'elle paraît illuminée.

On conserve ailleurs la même opinion qu'il faut garder des tisons du feu de la Saint-Jean comme d'excellents préservatifs qui, de plus, portent bonheur.

A Paris, autrefois, on jetait deux douzaines de petits chats (emblèmes du diable sans doute) dans le feu de la Saint-Jean (3), parce qu'on était persuadé que les sorciers faisaient leur grand sabbat cette nuit-là.

On disait aussi que la nuit de la Saint-Jean était la plus propre aux maléfices, et qu'il fallait recueillir alors le trèfle à quatre feuilles, et toutes les autres herbes dont on avait besoin pour les sortilèges.

FEU GREGEOIS. — *Du terrible feu grégeois et de la manière de le composer.* « Ce feu est si violent, qu'il brûle tout ce qu'il touche, sans pouvoir être éteint, si ce n'est avec de l'urine, de fort vinaigre ou du sable. On le compose avec du soufre vif, du tartre, de la sarcocole, de la picole, du sel commun recuit, du pentréole et de l'huile commune ; on fait bien bouillir le tout, jusqu'à ce qu'un morceau de toile qu'on aura jeté dedans soit consumé ; on le remue avec une spatule de fer. Il ne faut pas s'exposer à faire cette composition dans une chambre, mais dans une cour ; parce que si le feu prenait, on serait très-embarrassé de l'éteindre (4). »

Ce n'est sans doute pas là le feu grégeois d'Archimède.

FEU SAINT-ELME, ou FEU SAINT-GERMAIN, ou FEU SAINT-ANSELME. — Le prince de Radzivill, dans son Voyage de Jérusalem, parle d'un feu qui parut plusieurs fois au haut du grand mât du vaisseau sur lequel il était monté ; il le nommait *feu Saint-Germain*, d'autres, *feu Saint-Elme*, et *feu Saint-Anselme*. Les païens attribuaient ce prodige à Castor et Pollux, parce que quelquefois il paraît double. Les physiciens disent que ce n'est qu'une exhalaison enflammée. Mais les anciens croyaient y voir quelque chose de surnaturel et de divin (5).

FEUX FOLLETS. — On appelle feux follets,

(1) Antonii Fernandii, etc. *Commentarii in visiones veteris Testamenti*. Lugd., 1617.

(2) Bergier, Dict. théolog.

(3) Voyez l'article *Chat*.

(4) Admirables secrets du Petit Albert, p. 88.

(5) Dom Calmet, Dissertat. sur les apparitions, p. 88.

ou esprits follets, ces exhalaisons enflammées que la terre, échauffée par les ardeurs de l'été, laisse échapper de son sein, principalement dans les longues nuits de l'Avent ; et, comme ces flammes roulent naturellement vers les lieux bas et les marécages, les paysans, qui les prennent pour de malins esprits, s'imaginent qu'ils conduisent au précipice le voyageur égaré que leur éclat éblouit, et qui prend pour guide leur trompeuse lumière.

Olaus Magnus dit que les voyageurs et les bergers de son temps rencontraient des esprits follets qui brûlaient tellement l'endroit où ils passaient, qu'on n'y voyait plus croître ni herbes ni verdure (1).

Un jeune homme, revenant de Milan pendant une nuit fort noire, fut surpris en chemin par un orage ; bientôt il crut apercevoir dans le lointain une lumière et entendre plusieurs voix à sa gauche ; peu après il distingua un char enflammé qui accourait à lui, conduit par des bouviers dont les cris répétés laissaient entendre ces mots : *Prends garde à toi !* Le jeune homme épouvanté pressa son cheval ; mais plus il courait, plus le char le serrait de près. Enfin, après une heure de course, il arriva, en se recommandant à Dieu de toutes ses forces, à la porte d'une église où tout s'engloutit. Cette vision, ajoute Cardan, était le présage d'une grande peste qui ne tarda pas à se faire sentir, accompagnée de plusieurs autres fléaux.

Cardan était enfant lorsqu'on lui raconta cette histoire, de sorte qu'il peut aisément l'avoir dénaturée. Le jeune homme qui eut la vision n'avait que vingt ans ; il était seul, il avait éprouvé une grande frayeur. Quant à la peste qui suivit, elle était occasionnée, aussi bien que l'exhalaison, par une année de chaleurs extraordinaires.

FÈVES.—Pythagore défendait à ses élèves de manger des fèves, légume pour lequel il avait une vénération particulière, parce qu'elles servaient à ses opérations magiques et qu'il savait bien qu'elles étaient animées. On dit qu'il les faisait bouillir ; qu'il les exposait ensuite quelques nuits à la lune, jusqu'à ce qu'elles vinssent à se convertir en sang, dont il se servait pour écrire sur un miroir convexe ce que bon lui semblait. Alors, opposant ces lettres à la face de la lune quand elle était pleine, il faisait voir à ses amis éloignés, dans le disque de cet astre, tout ce qu'il avait écrit sur son miroir.....

Pythagore avait puisé ses idées sur les fèves chez les Egyptiens, qui ne touchaient pas à ce légume, s'imaginant qu'elles servaient de refuge à certaines âmes, comme les oignons de ce peuple servaient de logement à certains dieux. On conte qu'il aimait mieux se laisser tuer par ceux qui le poursuivaient que de se sauver à travers un champ de fèves. C'est du moins une légende borgne très-répandue.

Quoi qu'il en soit, on offrait chez les anciens des fèves noires aux divinités infernales.

(1) Dom Calmet, Dissertation sur les apparitions, p. 109.

Il y avait en Egypte, aux bords du Nil, de petites pierres faites comme des fèves, lesquelles mettaient en fuite les démons. N'étaient-ce pas des fèves pétrifiées ? Festus prétend que la fleur de la fève a quelque chose de lugubre, et que le fruit ressemble exactement aux portes de l'enfer....

Dans *l'Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue*, page 263, Delancre dit qu'en promenant une fève noire, avec les mains nettes, par une maison infestée, et la jetant ensuite derrière le dos en faisant du bruit avec un pot de cuivre, et priant neuf fois les fantômes de fuir, on les force de quitter le terrain.

Les jeunes filles de Venise pratiquaient, avec des fèves noires, une divination qui n'est pas encore passée de mode. Quand on veut savoir de plusieurs cœurs quel sera le plus fidèle, on prend des fèves noires, on leur donne à chacune le nom d'un des jeunes gens par qui on est recherchée, on les jette ensuite sur le carreau : la fève qui se fixe en tombant, annonce l'amant certain ; celles qui s'écartent avec bruit sont des amants volages.

FIARD, auteur des *Lettres philosophiques sur la magie*, in-8° ; de *la France trompée par les magiciens et démonolâtres du dix-huitième siècle*, in-8° ; de *la Superstition et démonolâtrie des philosophes*, in-12, ouvrages publiés il y a quarante ans.

Rien de plus crédule, disent les critiques, que ce bon abbé, qui voit dans Cagliostro, Mesmer, Saint-Germain, ces charlatans, de vrais sorciers. Il met dans la même liste Robertson, Olivier et tous les escamoteurs. Il prétend aussi que Voltaire était un démon ; et qui sait ?

FICINO (MARSILE), philosophe florentin, né en 1433. Un jour qu'il disputait avec Michel Mercati, son disciple, sur l'immortalité de l'âme, comme ils ne s'entendaient pas, ils convinrent que le premier qui partirait du monde en viendrait donner des nouvelles à l'autre. Peu après ils se séparèrent.

Un soir que Michel Mercati, bien éveillé, s'occupait de ses études, il entendit le bruit d'un cheval qui venait en grande hâte à sa porte, et en même temps la voix de Marsile Ficino qui lui criait : Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre vie.

Michel Mercati ouvrit la fenêtre, et vit son maître Ficino, monté sur un cheval blanc, qui s'éloignait au galop.

Il lui cria de s'arrêter ; mais Marsile Ficino continua sa course jusqu'à ce qu'on ne le vit plus.

Le jeune homme, stupéfait, envoya aussitôt chez Ficino, et apprit qu'il venait d'expirer.

Marsile Ficino a publié sur l'astrologie, sur l'alchimie, sur les apparitions et sur les songes, divers ouvrages devenus rares.

FIDELITE.—On lit dans les *Admirables secrets d'Albert le Grand*, qu'en mettant un diamant sur la tête d'une femme qui dort, on connaît si elle est fidèle ou infidèle ; parce que, si elle est infidèle, elle s'éveille en sursaut et de mauvaise humeur ; si, au con-

traire, elle est fidèle, elle a un réveil gracieux.

Le Petit Albert dit qu'on peut être bien sûr de la fidélité d'une femme, quand on lui a fait manger la moelle de l'épine du dos d'un loup (1).

FIEN (THOMAS), anversois, auteur d'un livre curieux sur les effets prodigieux de l'imagination, *De viribus imaginationis*, Londres, 1657.

FIENTES.—*Des vertus et propriétés de plusieurs sortes de fientes.* « Comme l'homme est la plus noble créature, ses excréments ont aussi une propriété particulière pour guérir plusieurs maladies. Dioscoride et Galien en font cas et assurent qu'ils enlèvent les maux de gosier ou esquinancies.

« Voici la manière de les préparer. On donnera à manger à un jeune homme de bon tempérament des lupins pendant trois jours et du pain bien cuit, où il y aura du levain et du sel; on lui fera boire du vin clair et, et on gardera les excréments qu'il rendra après trois jours de ce régime. On les mêlera avec autant de miel, et on les fera boire et avaler comme de l'opiat, ou bien, si le malade n'est pas ragoûté d'un tel condiment, on les appliquera comme un cataplasme : le remède est infailible. » Nous ne dirons pas s'il est agréable.

De la fiente de chien. « Si on enferme un chien et qu'on ne lui donne pendant trois jours que des os à ronger, on ramassera sa fiente, qui, séchée et réduite en poudre, est un admirable remède contre la dysenterie.

« On prendra des cailloux de rivière qu'on fera chauffer; ensuite on les jettera dans un vaisseau plein d'urine, dans lequel on mettra un peu de cette fiente de chien réduite en poudre; on en donnera à boire au malade deux fois la journée, pendant trois jours, sans qu'il sache ce qu'on lui donne... Cette fiente est aussi un des meilleurs dessiccatifs pour les vieux ulcères malins et invétérés.... »

De la fiente de loup. « Comme on sait que cet animal dévore souvent les os avec la chair de sa proie, on prendra les os que l'on trouvera parmi sa fiente, parce que, pilés bien menus, bus dans du vin, c'est un spécifique contre la colique. »

De la fiente de bœuf et de vache. « La fiente de bœuf et de vache, récente et nouvelle, enveloppée dans des feuilles de vigne ou de chou, et chauffée dans les cendres, guérit les inflammations causées par les plaies. La même fiente apaise la sciatique. Si on la mêle avec du vinaigre, elle a la propriété de faire suppurer les glandes scrofuleuses et écrouelles. Galien dit qu'un médecin de Mysie guérissait toutes sortes d'hydropisies en mettant sur l'enflure de la fiente chaude de vache. Cette fiente aussi appliquée sur la piqure des mouches à miel, frelons et autres, en enlève aussitôt la douleur. »

Fiente de porc. « Cette fiente guérit les crachements de sang. On la fricasse avec autant de crachats de sang du malade, y ajou-

tant du beurre frais, et on la lui donne à avaler. »

Fiente de chèvre. « La fiente de chèvre a la vertu de faire suppurer toutes sortes de tumeurs. Galien guérissait fort souvent ces tumeurs et les duretés des genoux, mêlant cette fiente avec de la farine d'orge et de l'oxycrat, et l'appliquant en forme de cataplasme sur la dureté; elle est admirable pour les oreillons, mêlée avec du beurre frais et de la lie d'huile de noix. Ce secret semblera ridicule; mais il est véritable, car on a guéri plus de vingt personnes de la jaunisse, leur faisant boire tous les matins, pendant huit jours, à jeun, cinq petites crottes de chèvre dans du vin blanc... »

De la fiente de brebis. « Il ne faut jamais prendre cette fiente par la bouche comme celle des autres animaux, mais l'appliquer extérieurement sur le mal; elle a les mêmes propriétés que la fiente de chèvre. Elle guérit toutes sortes de verrues, de furoncles durs et de clous, si on la détrempe avec du vinaigre, et qu'on l'applique sur la douleur. »

De la fiente des pigeons ramiers et des pigeons domestiques. « Pour les douleurs de l'os ischion, la fiente des pigeons ramiers ou domestiques est admirable, étant mêlée avec de la graine de cresson d'eau; et lorsqu'on veut faire mûrir une tumeur ou une fluxion, on peut user d'un cataplasme dans lequel entre une once de cette fiente, deux drachmes de graine de moutarde et de cresson, une once d'huile distillée de vieilles tuiles. Il est sûr que plusieurs personnes ont été guéries par cette fiente, mêlée avec de l'huile de noyaux de pêches. »

Galien dit que la fiente d'oie est inutile, à cause de son âcreté; mais on est certain qu'elle guérit aussi de la jaunisse, lorsqu'on la détrempe dans du vin blanc et qu'on en boit pendant neuf jours. »

« Dioscoride dit que la fiente de poule ne peut être efficace que pour guérir de la brûlure, lorsqu'elle est mêlée avec de l'huile rosat, mais Galien et Eginette assurent que, jointe avec de l'oxymel, cette fiente apaise la suffocation et soulage ceux qui ont mangé des champignons, car elle fait vomir tout ce qui embarrasse le cœur. Un médecin du temps de Galien guérissait la colique avec cette fiente, détrempée d'hypocras, fait de miel et de vin. »

« La fiente de souris, mêlée avec du miel, fait revenir le poil, lorsqu'il est tombé, pourvu qu'on en frotte l'endroit avec cette mixtion... »

« Pour conserver la beauté, voici un secret très-important au beau sexe : c'est une manière de faire le fard. On prendra de la fiente de petits lézards, du tartre de vin blanc, de la raclure de corne de cerf, du corail blanc et de la farine de riz, autant de l'un que de l'autre; on broiera le tout dans un mortier, bien menu, on le fera tremper ensuite dans de l'eau distillée d'une semblable quantité d'amandes, de limaces de vigne ou de jardin, et de fleurs de bouillon blanc, après cela on y mêlera autant de miel blanc,

(1) Le Solide trésor du Petit Albert, p. 24.

et l'on broiera encore le tout ensemble. Cette composition doit être conservée dans un vase d'argent ou de verre, et l'on s'en servira pour se frotter le visage et les mains (1)... »

Voilà, convenez-en, une singulière pharmacopée.

FIÈVRE. Quelques personnes croient encore se guérir de la fièvre en buvant de l'eau bénite la veille de Pâques ou la veille de la Pentecôte. En Flandre, on croyait autrefois que ceux qui sont nés un vendredi ont reçu de Dieu le pouvoir de guérir la fièvre (2).

FIGURES DU DIABLE. Le diable change souvent de formes, selon le témoignage de quantité de sorcières. Marie d'Aguère confessa qu'il sortait en forme de bouc d'une cruche placée au milieu du sabbat. Françoise Secrétain déclara qu'il avait la forme d'un grand cadavre. D'autres sorcières ont dit qu'il se faisait voir sous les traits d'un tronc d'arbre, sans bras et sans pieds, assis dans une chaire, ayant cependant quelque forme de visage humain. Mais plus généralement c'est un bouc ayant deux cornes par devant et deux par derrière. Lorsqu'il n'a que trois cornes, on voit une espèce de lumière dans celle du milieu, laquelle sert à allumer les bougies du sabbat. Il a aussi une manière de bonnet ou chapeau au-dessus des cornes.

On a prétendu que le diable se présente souvent sous l'accoutrement d'un homme qui ne veut pas se laisser voir clairement, et qui a le visage rouge comme du feu (3). D'autres disent qu'il a deux visages à la tête, comme Janus.

Delancre rapporte que dans les procédures de la Tournelle, on l'a représenté en grand levrier noir, et parfois comme un bœuf d'airain couché à terre. Il prend encore la forme d'un dragon.

Quelquefois c'est un gueux qui porte les livrées de la misère, dit Leloyer. D'autres fois il abuse de la figure des prophètes; et, du temps de Théodose, il prit celle de Moïse pour noyer les Juifs de Candie, qui comptaient, selon ses promesses, traverser la mer à pied sec (4).

Le commentateur de Thomas Valsingham rapporte que le diable sortit du corps d'un diacre schismatique sous la figure d'un âne, et qu'un ivrogne du comté de Warwick fut longtemps poursuivi par un esprit malin déguisé en grenouille. Leloyer cite quelque part un démon qui se montra à Laon sous la figure d'une mouche ordinaire.

Ces figures diverses que prennent les démons, pour se faire voir aux hommes, sont multipliées à l'infini. Quand ils apparaissent avec un corps d'homme, on les reconnaît à leurs pieds de bouc ou de canard, à leurs griffes et à leurs cornes, qu'ils peuvent bien cacher en partie, mais qu'ils ne déposent jamais entièrement.

(1) Secrets d'Albert le Grand, p. 167.

(2) Delancre, Incrédulité et mécréance du sortilège pieusement convaincue, p. 137.

(3) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. II p. 70.

Cæsarius d'Heisterbach ajoute à ce signalement qu'en prenant la forme humaine, le diable n'a ni dos ni derrière, de sorte qu'il se garde de montrer ses talons (*Miracul*, lib. 3).

Les Européens représentent ordinairement le diable avec un teint noir et brûlé; les nègres au contraire soutiennent que le diable a la peau blanche. Un officier français se trouvant au dix-septième siècle dans le royaume d'Ardra, en Afrique, alla faire une visite au chef des prêtres du pays. Il aperçut dans la chambre du pontife une grande poupée blanche, et demanda ce qu'elle représentait. On lui répondit que c'était le diable.

— Vous vous trompez, dit bonnement le Français, le diable est noir.

— C'est vous qui êtes dans l'erreur, répliqua le vieux prêtre; vous ne pouvez pas savoir aussi bien que moi quelle est la couleur du diable: *je le vois tous les jours*, et je vous assure qu'il est blanc comme vous (5). Voy. SABBAT, DÉMONS, etc.

FIL DE LA VIERGE. Les bonnes gens croient que ces flocons blancs cotonneux, qui nagent dans l'atmosphère et descendent du ciel, sont des présents que la Sainte Vierge nous fait, et que c'est de sa quenouille céleste qu'elle les détache. Ils annoncent le beau temps.

Le physicien Lamarck prétend que ce ne sont pas des toiles d'araignées ni d'autres insectes fileurs, mais des filaments atmosphériques qui se remarquent dans les jours qui n'ont pas offert de brouillard. Selon le résultat des observations de ce savant, les fils de la Vierge ne sont qu'un résidu des brouillards dissipés, et en quelque sorte réduits et condensés par l'action des rayons solaires, « de sorte qu'il ne nous faudrait qu'une certaine suite de beaux soleils et de brouillards secs pour approvisionner nos manufactures et nous fournir un coton tout filé, beaucoup plus beau que celui que nous tirons du Levant (6). »

FIN DU MONDE. Hérodote a prédit que le monde durerait 10,800 ans; Dion, qu'il durerait 13,984 ans; Orphée 120,000; Cassander, 1,800,000. Il serait peut-être mieux de croire à ces gens-là, dont les prédictions ne sont pas encore démenties, qu'à une foule de prophètes, maintenant réputés sots dans les annales astrologiques. Tel fut Aristarque, qui prédisait la débâcle générale du genre humain en l'an du monde 3484; Darétès en l'an 5552; Arnould de Villeneuve, en l'an de Notre-Seigneur 1395; Jean Hilten, allemand, en 1651. L'Anglais Wistons, explicateur de l'Apocalypse, qu'il voulait éclaircir par la géométrie et l'algèbre, avait conclu après bien des supputations, que le jugement dernier aurait lieu en 1715, ou au plus tard en 1716. On nous a donné depuis bien

(4) Socrate, Hist. eccl., liv. VII, ch. xxviii.

(5) Anecdotes africaines de la côte des Esclaves, p. 37.

(6) M. Salgues. Des Erreurs et des préjugés, t. III, p. 184.

d'autres frayeurs. Le 18 juillet 1816 devait être le dernier jour. M. de Krudener l'avait remis à 1819, M. de Libenstein à 1823, M. de Sallmard-Montfort à 1836, et d'autres prophètes, sans plus de succès, au 6 janvier 1840.

Attendons : mais si nous sommes sages, tenons-nous prêts.

Non loin d'Avignonet, village qui est auprès de Villefranche en Languedoc, est un *petit monticule* situé au milieu d'une des plus fertiles plaines de l'Europe ; au haut de ce monticule sont placées les pierres de Nau-rause ; c'est-à-dire deux énormes blocs de granit qui doivent avoir été transportés là du temps des druides. Or, il faut que vous sachiez (tous les gens du pays vous le diront) que quand ces deux pierres viendront à se baiser, ce sera le signal de la fin du monde.

Les vieilles gens disent que, depuis un siècle, elles se sont tellement rapprochées qu'un gros homme a tout au plus le passage libre, tandis qu'il y a cent ans un homme à cheval y passait sans difficulté... Voyez BERNARD DE THURINGE, FELGENHAVER, ECLIPSES, etc.

FINNES. On lit dans Albert Krantz (1), que les Finnes ou Finlandais sont sorciers, qu'ils ont le pouvoir de connaître l'avenir et les choses cachées ; qu'ils tombent en extase, que dans cet état ils font de longs voyages sans que leur corps se déplace, et qu'à leur réveil ils racontent ce qu'ils ont vu, apportant, en témoignage de la vérité, une bague, un bijou, que leur âme a pris en voyageant dans les pays éloignés.

Delancre dit que ces sorciers du Nord vendent les vents, dans des outres, aux navigateurs, lesquels se dirigent alors comme ils veulent. Mais un jour, un maladroit, qui ne savait ce que contenaient ces outres les ayant crevées, il en sortit une si furieuse tempête que le vaisseau y périt.

Olaüs Magnus rapporte que certains de ces magiciens vendaient aux navigateurs trois nœuds magiques, serrés avec une courroie. En dénouant le premier de ces nœuds, on avait des vents doux et favorables ; le second en élevait de plus véhéments ; le troisième excitait les plus furieux ouragans.

FINSKGALDEN, espèce de magie en usage chez les Islandais ; elle a été apportée en Islande par un magicien du pays, qui avait fait à ce dessein un voyage en Laponie. Elle consiste à maîtriser un esprit, qui suit le sorcier sous la forme d'un ver ou d'une mouche, et lui fait faire des merveilles.

FIORAVANTI (LÉONARD), médecin, chirurgien et alchimiste du seizième siècle. On remarque parmi ses ouvrages, qui sont nombreux, *le Résumé des secrets qui regardent la médecine, la chirurgie et l'alchimie* (2). Venise, 1571, in-8, 1666 ; Turin, 1580.

FIORINA. Voy. FLORINE.

FLAGA, fée malfaisante des Scandinaves. Quelques-uns disent que ce n'était qu'une magicienne, qui avait un aigle pour monture.

(1) Leloyer, Hist. des spectres et apparitions des esprits, liv. IV, p. 450.

FLAMBEAUX. Trois flambeaux allumés dans la même chambre sont un présage de mort. Ayez donc soin d'en avoir deux ou quatre.

FLAMEL (NICOLAS), célèbre alchimiste du quatorzième siècle. On ne connaît ni la date ni le lieu de sa naissance ; car il n'est pas certain qu'il soit né à Paris ou à Pontoise. Il fut écrivain public au charnier des Innocents, libraire juré, poète, peintre, mathématicien, architecte ; enfin, de pauvre qu'il était, il devint riche ; et on attribua ses succès au bonheur qu'il eut de trouver la pierre philosophale.

Une nuit, dit-on, pendant son sommeil, un ange lui apparut, tenant un livre assez remarquable ; couvert de cuivre bien ouvragé, les feuilles d'écorce déliées, gravées d'une très-grande industrie, et écrites avec une pointe de fer. Une inscription en grosses lettres dorées contenait une dédicace faite à la gent des Juifs, par Abraham le Juif, prince, prêtre, astrologue et philosophe.

— Flamel, dit l'ange, vois ce livre auquel tu ne comprends rien : pour bien d'autres que toi, il resterait inintelligible ; mais tu y verras un jour ce que tout autre n'y pourrait voir.

A ces mots, Flamel tend les mains pour saisir ce présent précieux ; mais l'ange et le livre disparaissent, et il voit des flots d'or rouler sur leur trace.

Nicolas se réveilla ; et le songe tarda si longtemps à s'accomplir, que son imagination s'était beaucoup refroidie, lorsqu'un jour, dans un livre qu'il venait d'acheter en bouquinant, il reconnut l'inscription du même livre qu'il avait vu en songe, la même couverture, la même dédicace, et le même nom d'auteur.

Ce livre avait pour objet la transmutation métallique, et les feuillets étaient au nombre de 21, qui font la mystérieuse combinaison cabalistique de trois fois sept. Nicolas se mit à étudier ; et ne pouvant comprendre les figures, il fit un vœu, disent les conteurs hermétiques, pour posséder l'interprétation d'icelles, qu'il n'obtint pourtant que d'un rabbin. Le pèlerinage à Saint-Jacques, qui était son vœu, eut lieu aussitôt ; Flamel en revint tout à fait illuminé.

Voici, selon les mêmes conteurs, la prière qu'il avait faite pour obtenir l'intelligence : — « Dieu tout-puissant, éternel, père de la lumière, de qui viennent tous les biens et tous les dons parfaits, j'implore votre miséricorde infinie ; laissez-moi connaître votre éternelle sagesse ; c'est elle qui environne votre trône, qui a créé et fait, qui conduit et conserve tout. Daignez me l'envoyer du ciel, votre sanctuaire, et du trône de votre gloire, afin qu'elle soit et qu'elle travaille en moi ; car c'est elle qui est la maîtresse de tous les arts célestes et occultes, qui possède la science et l'intelligence de toutes choses. Faites qu'elle m'accompagne dans toutes mes œuvres ; que par son esprit j'aie la véri-

(2) Compendio dei secreti, etc.

table intelligence ; que je procède infailliblement dans l'art noble auquel je me suis consacré, dans la recherche de la miraculeuse pierre des sages que vous avez cachée au monde, mais que vous avez coutume au moins de découvrir à vos élus ; que ce grand œuvre que j'ai à faire ici-bas, je le commence, je le poursuis et je l'achève heureusement ; que, content, j'en jouisse à toujours. Je vous le demande par Jésus-Christ, la pierre céleste, angulaire, miraculeuse et fondée de toute éternité, qui commande et règne avec vous (1), » etc.

Cette prière eut tout son effet, puisque Flamel convertit d'abord du mercure en argent, et bientôt du cuivre en or. Il ne se vit pas plus tôt en possession de la pierre philosophale, qu'il voulut que des monuments publics attestassent sa piété et sa prospérité. Il n'oublia pas aussi de faire mettre partout ses statues et son image, sculptées, accompagnées d'un écusson où une main tenait une écriture en forme d'armoirie. Il fit graver de plus le portrait de sa femme, Pernelle, qui l'accompagna dans ses travaux alchimiques.

Flamel fut enterré dans l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie, à Paris. Après sa mort, plusieurs personnes se sont imaginé que toutes ces peintures et sculptures allégoriques étaient autant de symboles cabalistiques qui renfermaient un sens qu'on pouvait mettre à profit. Sa maison, vieille rue de Marivaux, n° 16, passa dans leur imagination, pour un lieu où l'on devait trouver des trésors enfouis : un ami du défunt s'engagea, dans cet espoir, à la restaurer gratis ; il brisa tout et ne trouva rien.

D'autres ont prétendu que Flamel n'était pas mort, et qu'il avait encore mille ans à vivre : il pourrait même vivre plus, en vertu du baume universel qu'il avait découvert. Quoi qu'il en soit, le voyageur Paul Lucas, affirme, dans une de ses relations, avoir parlé à un derviche ou moine turc, qui avait rencontré Nicolas Flamel et sa femme s'embarquant pour les Indes.

On ne s'est pas contenté de faire de Flamel un adepte, on en a fait aussi un auteur. En 1561, cent quarante-trois ans après sa mort, Jacques Gohorry publia, in-18, sous le titre de *Transformation métallique*, trois traités en rythme français : *la Fontaine des amoureux des sciences* ; *les Remontrances de nature à l'alchimiste errant*, avec la réponse, par Jean de Meung, et *le Sommaire philosophique* attribué à Nicolas Flamel.

On met aussi sur son compte le *Désir désiré*, ou *Trésor de philosophie*, autrement le *Livre des six paroles*, qui se trouve avec le *Traité du soufre*, du cosmopolite, et l'œuvre royale de Charles VI, Paris, 1618, 1629, in-8°.

On le fait encore auteur du *grand Eclaircissement de la pierre philosophale pour la transmutation de tous métaux*, in-8°, Paris, 1628. L'éditeur promettait *la Joie parfaite de moi, Nicolas Flamel, et de Pernelle, ma femme*,

(1) Hydrolicus saphicus seu aquarium sapient. Bibl. chim. de Manget, t. II, p. 557.

(2) Mort en 1670.

lequel n'a point paru. On a donné enfin *la Musique chimique*, opuscule très-rare, et d'autres fatras qu'on ne recherche plus.

Au résumé, Flamel était un homme laborieux, qui sut acquérir de la fortune en travaillant avec les juifs, et comme il en fit mystère, on l'attribua à des moyens merveilleux.

L'abbé de Villars métamorphosa Flamel, dans le *Comte de Gabalis*, en un chirurgien qui commerçait avec les esprits élémentaires.

On a débité sur lui mille contes singuliers ; et de nos jours un chercheur de dupes, ou peut-être un plaisant, répandit en mai 1818, dans les cafés de Paris, une espèce d'avertissement où il déclarait qu'il était le fameux Nicolas Flamel, qui recherchait la pierre philosophale au coin de la rue Marivaux, à Paris, il y a plus de quatre cents ans ; qu'il avait voyagé dans tous les pays du monde, et qu'il prolongeait sa carrière depuis quatre siècles par le moyen de l'*élixir de vie*, qu'il avait le bonheur de posséder. Quatre siècles de recherches l'avaient rendu, disait-il, très-savant, et le plus savant des alchimistes. Il faisait de l'or à volonté. Les curieux pouvaient se présenter chez lui, rue de Cléry, n° 22, et y prendre une inscription qui coûtait *trois cent mille francs*, moyennant quoi ils seraient initiés aux secrets du maître, et se feraient sans peine *un million huit cent mille francs de rente*.

Nous sommes heureux de pouvoir citer ici sur Nicolas Flamel les curieuses recherches de M. Auguste Vallet, de l'école des Chartes. Elles résument une foule de livres et d'essais publiés sur ce sujet.

« Parmi les arcades qui composaient jadis les *Charniers des Innocents*, on en remarquait deux, qui se recommandaient plus particulièrement à la curiosité. Sur la première se voyait une peinture représentant un homme dans l'attitude d'un spectateur, portant un phylactère dont la légende témoignait de son admiration. La seconde offrait un tympan ogive décoré de sculptures et servait de monument tumulaire.

« Sauval (2) nous apprend que, de son temps, les alchimistes visitaient ces deux arcades, et se mettaient l'esprit à la torture pour découvrir le sens mystérieux des figures qu'on y avait peintes et sculptées.

C'est qu'elles avaient été construites par Nicolas Flamel.

« Ce Flamel, dit Sauval, est en telle vénération parmi eux qu'ils ne l'estiment pas « moins que Guillaume de Paris (3), et veulent qu'en 1382 (4), il souffla de sorte que « son creuset valut bien le sien. Aussi, ne « sont-ils pas paresseux de visiter souvent « tous les lieux qu'il a bâtis. Ils se distillent « l'esprit pour quintessencier des vers gothiques et des figures, les unes en ronde bosse, « les autres égratignées, comme on dit, sur « les pierres, tant de la maison du coin de la « rue Marivaux, que des deux hôpitaux qu'il

(3) Célèbre évêque de Paris, qui passait pour alchimiste, et dont la statue est, dit-on, celle qui se voit au trumeau du portail droit de Notre-Dame de Paris.

(4) Le texte porte 1332, mais évidemment par erreur.

« a fait faire à la rue de Montmorency. De là, « ils vont à Sainte-Geneviève-des-Ardents, « à l'hôpital Saint-Gervais, à Saint-Côme, à « Saint-Martin, à Saint-Jacques-de-la-Bou- « cherie, où l'on voit des portes qu'il a fait « construire, et où presque à toutes, et en- « core ailleurs se remarquent des croix qu'ils « tiennent pour mystérieuses.

« Quatre gros chenets de fer dressés près « le portail Saint-Gervais et à la rue de la « Ferronnerie, sont encore de lui, à ce qu'ils « prétendent sans savoir pourquoi, ni ce « qu'ils signifient; ils en disent autant des « demi-reliefs, des figures de ronde-hosse et « de quelques peintures des charniers des « Saints-Innocents, et que même il les a ex- « pliés dans le *livre des figures hiérogly- « fiques*... Cependant il est certain que ce « livre est la traduction d'une pièce latine « qu'on n'a jamais vue. »

« Le livre dont parle Sauval est un ou- « vrage assez rare aujourd'hui et recherché des bibliophiles. Il s'agit d'un petit in-4° de 98 pages, dont la première est entièrement occupée par le titre suivant :

« Trois traités de la philosophie naturelle, non encore imprimés.—Savoir,—le secret li- « vre du très-ancien philosophe Artephius, traitant de l'art occulte et transmutation mé- « tallique, lat.-français. Plus.—Les figures hié- « roglyphiques de Nicolas Flamel, ainsi qu'il les a mises en la quatrième arche qu'il a bâ- « tie au cimetière des Innocents à Paris, en- « trant par la grande porte de la rue Saint-De- « nis, et prenant la main droite; avec l'expli- « cation d'icelles, par iceluy Flamel. Ensemble —Le vrai livre du docte Synesius, abbé grec, tiré de la bibliothèque de l'Empereur, sur le même sujet, le tout traduit par P. Arnauld, sieur de la Chevalerie poitevin.—A Paris, chez la veuve Guillemot et S. Thiboust, au palais, en la galerie des prisonniers. MDCXII (1).

« La première partie de ce livre contient un traité d'alchimie, texte latin et français en regard, qui renferme une recette pour le grand œuvre. La seconde est précédée d'une planche composée de plusieurs pièces gra- « vées sur bois et formant une arcade ogive, représentant celle que Nicolas Flamel fit éle- « ver aux charniers des Innocents.—Le sujet principal montre le Père éternel, tenant d'une main le globe surmonté d'une croix et levant l'autre pour bénir.—A sa droite Nicolas Fla- « mel, les mains jointes, est aux pieds de saint Paul qui intercède pour lui. Pernelle, sa femme, à gauche et dans la même attitude, paraît également protégée par son patron, saint Pierre. Au-dessous sont représentés di- « vers sujets, parmi lesquels on remarque un Jugement dernier, et, dans la partie inférieure du tympan, le Massacre des Innocents. Dans les angles de l'ogive sont des anges; chacune de ces figures est, en général, accompagnée de banderolles sur lesquelles se lisent des inscriptions.

« L'auteur entre en matière; Nicolas Fla- « mel est censé raconter lui-même son histoire

(1) Sauval écrivait en 1654.

et commenter les figures. Il expose que, tout en exerçant sa fonction d'écrivain, à Paris, en face la chapelle de Saint-Jacques-la-Bou- « cherie, il n'a pas laissé d'entendre au long les livres des philosophes, et d'apprendre en iceux leurs tant occultes secrets: « Donc moi, Nicolas Flamel, dit-il, ainsi qu'après le décès de mes parents, je gagnais ma vie en notre Art de l'Ecriture, faisant des inventaires, dressant des comptes, et arrêtant les dépenses des tuteurs et mineurs, il me tomba entre les mains, pour la somme de deux florins, un livre doré fort vieux, et beaucoup large; il n'était point en papier ou parchemin comme sont les autres, mais était fait de déliées écor- « ces, comme il me semble, de tendres arbris- « seaux (2), sa couverture était de cuivre bien délié, toute gravée de lettres ou figures étranges. Quant à moi, je crois qu'elles pou- « vaient bien être des caractères Grecs ou d'au- « tre semblable langue ancienne. Je ne les savais pas lire, et je sais qu'elles n'étaient lettres latines ou gauloises; car nous y entendons un peu... Au premier des feuillets, il y avait écrit en lettres grosses capitales dorées. ABRAHAM LE JUIF, PRINCE, PRÊTRE, LÉVITE, ASTROLOGUE, et PHILOSOPHE, A LA GENT DES JUIFS, PAR L'IRE DE DIEU DISPERSÉE AUX GAULES, SALUT, etc. »

« Ce livre était rempli de figures peintes en diverses couleurs et dont Flamel ne pou- « vait découvrir le sens mystérieux. Au der- « nier revers du cinquième feuillet, il y avait, poursuit-il, un roi avec un grand coutelas, qui faisait tuer en sa présence par des sol- « dats grande multitude de petits enfants, les mères desquels pleuraient aux pieds des impitoyables gendarmes. Le sang des petits enfants était puis après recueilli par d'autres soldats, et mis dans un grand vaisseau, dans lequel le soleil et la lune du ciel se ve- « naient baigner. Et parce que cette histoire représentait la plupart de celle des Inno- « cents, occis par Hérode, et qu'en ce livre-ci j'ai appris la plus part de l'Art, ça a été une des causes que j'ai mis en leur cimetière ces symboles hiéroglyphiques de cette secrète science. »

« Enchanté de posséder ce livre, Flamel l'étudiait avec ardeur. Mais tout en compre- « nant qu'il donnait la marche pour procéder au Grand OEuvre, il ne pouvait lever le voile énigmatique dont l'auteur, suivant l'usage des philosophes hermétiques, avait gazé ses su- « blimes prescriptions. En vain communiqua- « t-il le sujet de ses peines à sa femme *Petre- « nelle*, « qu'il aimait autant que lui-même et laquelle il avait épousée depuis peu. » Per- « nelle, ainsi que son mari, prenait plaisir à contempler les ornements dont le livre était extérieurement et intérieurement embelli; « mais, dit-il, elle y entendait aussi peu que moi. » Enfin il fit peindre dans son logis quel- « ques-unes de ces figures, et les montra à plusieurs grands clercs, leur disant que ce livre contenait une recette pour trouver le Magistère. « Mais, dit-il encore, la plupart d'iceux se moquèrent de moi et de la bénite

(2) C'est ainsi qu'au moyen âge on décrivait les manu- « scrits sur papyrus.

« pierre, » excepté toutefois un nommé maître Anseaulme, licencié en médecine, qui lui interpréta de la manière la plus satisfaisante les premières figures peintes au commencement de cet ouvrage.

« Cette première conquête ne fit que l'enflammer et fut cause « que, durant le long espace de vingt et un ans, il fit mille brouilleries. » Ne possédant qu'à moitié le critérium de ces préceptes cabalistiques, il était toujours à recommencer. Enfin, « ayant perdu espérance de jamais comprendre ces figures, il » fit vœu à Dieu et à monsieur saint Jacques » de Gallice pour demander l'interprétation » d'icelles à quelque sacerdot juif, en quelque » synagogue d'Espagne. » Prenant le bourdon, muni d'un extrait de son livre, Nicolas Flamel se mit en route pour le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Il accomplit son vœu avec grande dévotion, et passant par Léon, pour revenir en France, il fit la connaissance d'un « médecin, juif de nation et lors chrétien, demeurant audit Léon, lequel était fort savant en sciences sublimes, appelé maître Canches. »

« Le docteur fut ravi d'entendre parler de ce livre merveilleux qu'il croyait à jamais perdu. Aussitôt que Flamel lui eut communiqué son extrait, le docteur lui donna l'explication des premières figures. Il fut décidé qu'ils reviendraient en compagnie, et ils s'embarquèrent pour la France. Le juif déjà avait expliqué la plupart de mes figures, où jusque même aux points il trouvait de grands mystères; quand arrivant à Orléans, ce docteur juif tomba malade et mourut le septième jour. Du mieux que je pus, dit Flamel, je le fis enterrer en l'église de Sainte-Croix à Orléans, où il repose encore.

« Nicolas Flamel revint à Paris et reprit ses opérations chimiques; il ne tarda pas, à l'aide des instructions contenues dans son livre, à composer la sublime pierre. « J'accomplis aisément le Magistère, dit-il; aussi sachant la préparation des premiers agents, et suivant à la lettre mon livre, je n'eusse pu faillir encore que je l'eusse voulu. Donc la première fois que je fis la projection, ce fut sur du mercure, dont j'en convertis une demi-livre ou environ, en pur argent, meilleur que celui de la mine, comme j'ai essayé et fait essayer par plusieurs fois. Ce fut le 17 de janvier, un lundi environ à midi, en ma maison, présente Perrenelle seule, l'an mil trois cent quatre-vingt-deux. Et puis après, suivant toujours de mot à mot mon livre, je la fis avec la pierre rouge, sur semblable qualité de mercure, en présence encore de Perrenelle seule, en la même maison, le 25 d'avril suivant, sur les cinq heures du soir: je transmuai véritablement en quasi autant de pur or, meilleur très-certainement que l'or commun, plus doux et plus ployable. »

« Pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite en lui accordant le don de la transmutation, Flamel de concert avec sa

(1) « Il ne faut pas omettre de dire que cette interprétation et chacun des mots qui la composent, quelque absurdes qu'ils paraissent, ne sont pas, intrinsèquement, dé-

femme, se livra aux œuvres de charité. Il combla de bienfaits les pauvres, répara les églises et les cimetières, fonda des hôpitaux, etc. « Bâtissant donc, continue le récit, ces églises, cimetières, et hôpitaux, je me résolus de faire peindre en la quatrième arche du cimetière des Innocents, les plus vraies et essentielles marques de l'Art, sous néanmoins des voiles et couvertures hiéroglyphiques, à l'imitation du livre doré du juif Abraham, pouvant représenter deux choses, selon la capacité et savoir des contemplants, premièrement les mystères de notre résurrection future et indubitable, au jour du jugement et avènement du bon Jésus (auquel plaise nous faire miséricorde), histoire qui convient bien à un cimetière, et puis après encore, pouvant signifier à ceux qui sont entendus en la philosophie naturelle, toutes les principales et nécessaires opérations du Magistère. Ces figures hiéroglyphiques serviront comme de deux chemins pour mener à la vie céleste; le premier sens plus ouvert, enseignant les saints mystères de notre salut, l'autre enseignant à tout homme, pour peu entendu qu'il soit en la pierre, la voie linéaire de l'œuvre, laquelle étant parfaite par quelqu'un, le change de mauvais en bon, lui ôte la racine de tout péché (qui est l'avarice) le faisant libéral, doux, pieux, religieux, et craignant Dieu, quelque mauvais qu'il fût auparavant. Car dorénavant il demeure toujours ravi de la grande grâce et miséricorde qu'il a obtenue de Dieu. »

« Après ce long préliminaire, l'auteur prend une à une les diverses figures qui composent le dessin général mis en tête de son traité; puis les analysant successivement et en détail, il en montre le double sens commun ou théologique, et hiéroglyphique ou hermétique.

« Nous ne suivrons pas cette énumération dans laquelle il renchérit sur maître Canches lui-même qui, *jusque même aux points trouvait de grands mystères*. Dans cette dissertation alambiquée, il n'est pas jusqu'à l'écritoire de Flamel qui ne puisse, comme dit Sauval, se *quintessencier* en interprétations. Ainsi, cette écritoire doit être prise pour « un matras de verre plein des confectons de l'art, comme de l'écume de la mer Rouge et de la graisse du vent mercurial que tu vois, dit le traité, peint en forme d'écritoire. » Et l'armoire (dans laquelle est contenue cette écritoire) qui se trouve répétée *trois fois* en signe de la *triplicité* de l'œuvre accompli par Flamel, doit elle-même être considérée comme le *Vaisseau philosophique, le Triple vaisseau, l'Athanor crible, le Fumier, le Bain Marie, la Fournaise, la Sphère, le Lyon verd, la Prison, le Sépulcre, la Phiole*, etc., etc., où doit s'enfanter le grand œuvre (1) !

« Vient ensuite le troisième livre qui contient un troisième et dernier traité de la pierre philosophale.

pourvus de sens ni d'intérêt pour ceux qui se sont occupés d'études hermétiques. » Note de M. Aug. Vallet.

« Nous n'aurions pas arrêté si longtemps le lecteur sur ce livre, s'il ne contenait l'exposition à peu près complète de la légende de *Nicolas Flamel*, et s'il n'avait donné lieu, touchant cette légende, à des controverses qu'on nous saura peut-être gré d'avoir résumées ici.

« L'histoire fabuleuse que nous tentons d'éclaircir, nous a été transmise par deux voies : la tradition orale et la tradition écrite. Examinons d'abord la première.

« Le livre qu'on vient d'analyser, et que nous reprendrons comme monument de la tradition écrite, en contient à peu près la substance. On rapportait donc qu'au temps du roi Charles VI, un certain Nicolas Flamel, obscur écrivain, devint possesseur d'un livre mystérieux dans lequel il découvrit les secrets du grand œuvre, et qu'ayant le pouvoir de faire de l'or, il se trouva bientôt le maître d'une fortune de 1,500,000 écus, avec lesquels il construisit quatorze hôpitaux, fonda les deux charniers des Innocents, les portails de Saint-Jacques-la-Boucherie, de sainte Geneviève-des-Ardents, etc., etc. ; sans compter les réparations innombrables des lieux saints, hôpitaux, églises, qu'il aida de ses richesses, ni les aumônes considérables qu'il répandait parmi les pauvres. On disait également qu'il avait déposé la science ineffable dont il était un adepte si fortuné, dans plusieurs ouvrages entre lesquels on citait le *Sommaire philosophique*, le *Désir désiré* ou le *Livre des six Paroles*, le *Livre des Lavures* et la *Vraie Pratique de la Science d'Alchimie* ou les *Lavures de Flamel*. Enfin, on allait jusqu'à dire que non content d'avoir fait servir le magistère à s'enrichir, il l'avait encore employé comme breuvage sous l'espèce d'*Elixir de longue vie*, et qu'un beau jour il avait disparu pour aller rejoindre Pernelle, censée morte et enterrée au cimetière des Innocents, mais qui, réellement, n'avait fait que partir pour des contrées lointaines où tous deux étaient allés couler les jours sans cesse renaissants de leur vie immortelle.

« Mais la tradition orale ne contribua pas seule à perpétuer le souvenir de notre Rose-Croix. Son histoire fut encore enregistrée dans un grand nombre de livres. Le premier ouvrage imprimé que nous trouvons sur cette matière est de la seconde moitié du seizième siècle. En 1572, Jacques Gohorry, dit le Solitaire, publia un petit traité, en vers, intitulé : *Le Livre de la Fontaine périlleuse* (1). Dans les notes de cet opuscule, il mentionne la peinture et les sculptures de Nicolas Flamel, en leur attribuant un sens hiéroglyphique.

« En 1561, il avait déjà paru un recueil

(1) *Livre de la Fontaine Périlleuse* : autrement intitulé *le Songe du Vergier*, avec commentaire de I. G. P. (Jacques-Gohorry, Parisien). A Paris, par Jean Ruellé, libraire, in-8°, 1572.

(2) *Le Démonstérion* de Roch le Baillif, Edelphe, médecin Spagiric, etc. — Rennes. Par Pierre Lebreton. 1578. in-4°. — Voici son passage :... « Lequel (Nicolas Flamel) ce pauvre escrivain qu'il estoit et ayant trouvé en un vieil livre une recette métallique qu'il esprouva, fut l'un des plus riches de son temps, etc., etc. »

(3) *Bibliothèque des Philosophes chimiques*, par Guil.

anonyme, sous le titre de *Transformation métallique*, attribué au même Gohorry. Ce recueil contient trois petits traités, savoir : *La Fontaine des amoureux de science*, par Jean de la Fontaine, de Valenciennes ; — les *Remontrances de Nature à l'Alchimiste errant*, avec la *Réponse de l'Alchimiste*, par Jean de Meung ; — et le *Sommaire philosophique de Nicolas Flamel*. En tête de cet ouvrage se lit une préface relative à ces trois traités. Dans la partie de cette préface qui concerne Nicolas Flamel, l'auteur fait allusion à ses talents alchimiques, et parle des figures symboliques que l'on voyait sur les arches du cimetière qu'il avait fondées.

« Roch le Baillif, auteur breton, qui vivait à la fin du seizième siècle, dans un traité sur diverses matières, et entre autres sur les sciences alchimique et médicale, qui, de son temps, se trouvaient confondues, parle également de Nicolas Flamel, dont il rappelle la science féconde, les richesses et les constructions remarquables (2).

« Les ouvrages attribués à Nicolas Flamel sont encore mentionnés dans le tome II de la *Bibliothèque des Philosophes* de Salomon et Mangin (3), dans Manget (4), dans le *Museum hermeticum* de 1677, dans le recueil des écrivains alchimistes de l'abbé Lenglet du Fresnoy ; en un mot, dans presque tous les catalogues de livres hermétiques.

« En 1612, Pierre Arnauld, seigneur de la Chevalerie, publia le *Livre des figures hiéroglyphiques*, dont nous avons donné l'analyse, ouvrage évidemment composé par le gentilhomme poitevin, mais contenant toutefois un exposé de la tradition dont Flamel était le héros.

« Le médecin Borel, dans un article plein d'inexactitude, et surtout empreint d'une crédulité puérile, qui le recule d'un siècle, Borel, dis-je, au mot *Ensement* de son dictionnaire (5), répète sans intelligence tout ce qu'on avait débité jusqu'à lui sur la science de Flamel, sur ses richesses, son livre, ses talents, ses constructions, ses ouvrages, etc.

« Quant au départ de Flamel et à son immortalité, rien de plus précieux ni de plus étendu n'a été dit sur cette matière, que ce qui en est rapporté par Paul Lucas, dans sa relation dédiée au roi Louis XIV de son voyage en Asie Mineure (6). On pourra s'en former une idée par le court extrait que nous allons en faire. Le voyageur raconte qu'à Bournous-Bachi le dervis des Usbecs vint lui rendre visite, et que s'entretenant tous deux de diverses matières, ils vinrent à parler de la philosophie et de l'alchimie. Le dervis lui dit entre autres choses de la même force que les vrais philosophes possédaient le

Salomon ; augmentée par J. M. D. R. (Jean Mangin de Richebourg), in-12. Paris, 1741 et 1754.

(4) J.-J. Manget *Bibliotheca-chemica curiosa seu rerum ad alchemiam pertinentium thesaurus*. — Genève, 2 vol. in-folio.

(5) *Trésor des Recherches et Antiquités gauloises et françaises*, par P. Borel, médecin. Paris, in-4°. 1658.

(6) Paul Lucas. *Voyage dans la Grèce, l'Asie-Mineure, la Macédoine et l'Afrique*. — Paris, 1712. 2 vol. in-12 ; p. 98 à 112, t. I.

moyen de prolonger jusqu'à mille ans le terme de leur existence, et de la préserver de toutes les maladies... « Enfin, poursuit Lucas, je lui parlai de l'illustre Flamel, et je lui dis que, malgré la pierre philosophale, il était mort dans toutes les formes. A ce nom il se mit à rire de ma simplicité. Comme j'avais presque commencé à le croire sur le reste, j'étais extrêmement étonné de le voir douter de ce que j'avais dit. S'étant aperçu de ma surprise, il me demanda sur le même ton si j'étais assez bon pour croire que Flamel fût mort. « Non, non, me dit-il, vous » vous trompez, Flamel est vivant; ni lui, » ni sa femme ne savent encore ce que c'est » que la mort. Il n'y a pas trois ans que je » les ai laissés l'un et l'autre aux Indes, et » c'est un de mes plus fidèles amis. » Il allait même me marquer le temps qu'ils avaient fait connaissance; mais il se retint et me dit qu'il voulait m'apprendre son histoire que sans doute on ne savait pas en mon pays. »

« Alors Lucas débite un roman à peu près calqué, pour la marche générale, sur le récit de Pierre Arnould, mais évidemment modifié et augmenté de ce qu'il avait lu ou entendu dire d'après La Croix du Maine (1). Dans cette histoire figurent également, et l'acquisition du livre hermétique, qui, selon le narrateur provenait d'un juif très-savant, assassiné par un autre juif, et dont Flamel aurait hérité, et le voyage en Espagne qu'il raconte avec de nouvelles variantes. Il termine en disant que, pour se soustraire à l'envie et aux persécutions, Pernelle, d'intelligence avec son mari, fit enterrer à sa place un morceau de bois habillé, et se rendit en Suisse pour y attendre son mari, qui, après avoir fait son testament fit également ensevelir à sa place une bûche et vint rejoindre sa femme. « Depuis ce temps-là, continue le dervis, ils ont mené l'un et l'autre une vie philosophique, et ils sont tantôt dans un pays et tantôt dans un autre... — Voilà la véritable histoire de Flamel, et non pas ce que vous en croyez, ni ce qu'on en pense follement à Paris, où peu de gens ont connaissance de la vraie sagesse. »

« Ce récit, ajoute Paul Lucas, me parut et il est en effet fort singulier. J'en fus d'autant plus surpris, qu'il m'était fait par un Turc que je croyais n'avoir jamais mis le pied en France. Au reste je ne le rapporte qu'en historien, et je passe même plusieurs choses encore moins croyables, qu'il me raconta cependant d'un ton affirmatif. Je me contenterai de remarquer que l'on a ordinairement une idée trop basse de la science des Turcs, et que celui dont je parle est un homme d'un génie supérieur. »

« Enfin vers le déclin du siècle dernier, un

(1) Voyez la Notice biographique consacrée à Flamel dans la *Bibliothèque de la Croix du Maine* et Daverdier.

(2) *Essai sur une histoire de Saint-Jacques-la-Bouche*; par L... V... Paris, 1788, in-12. — *Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernel, sa femme*; par le même. Paris, in-12, 1782.

(3) Voici le passage de l'abbé Vilain, auquel nous faisons allusion. « Les Juifs, dit-il, chassés de Paris, y avaient laissé le magnifique livre dont on a lu la description.

homme qui joignait à une érudition brillante, un esprit presque toujours droit et judicieux, l'abbé Vilain, entreprit d'examiner l'histoire de Nicolas Flamel, et de dissiper l'auréole nuageuse dont l'amour du merveilleux avait entouré sa mémoire. Il publia sur cette matière deux volumes (2), dans lesquels il prend l'une après l'autre, toutes les assertions hyperboliques émises sur le compte de Flamel, et il les réfute avec les trésors d'une vaste érudition, avec les traits acérés d'une logique qui sont parfois dignes d'une cause plus importante. Il résulte de l'examen critique auquel l'abbé Vilain soumet la légende de Nicolas Flamel, que ce dernier était simplement un bon bourgeois, qui, grâce à son économie et à son activité dans son métier d'écrivain, auquel il se livra lui et sa femme avec assiduité, avait acquis une fortune aisée, mais qui n'avait rien d'exorbitant ni dans son chiffre ni dans son origine; il résulte également que ces deux époux, s'abandonnant à un goût de bâtisse analogue à celui qui anime encore aux jours de notre dix-neuvième siècle les bourgeois de Paris, firent exécuter plusieurs constructions parmi lesquelles on remarque le portail de quelques églises, deux charniers au cimetière des Innocents et une maison hospitalière rue de Montmorency. Quand à ses prétendus traités sur l'alchimie, l'inexorable abbé les biffe impitoyablement jusqu'au dernier, et prononce cette sentence d'anéantissement avec une sévérité qui, toutefois, ne prête point à réplique.

« Cependant l'abbé Vilain, quel que soit le mérite incontestable de son œuvre, ne laisse point, son livre une fois clos, l'esprit de son lecteur dans une satisfaction pleine et complète; préoccupé de montrer ce qu'il y avait de faux et d'exagéré dans la chronique hermétique de Nicolas Flamel, il a négligé de faire voir ce qu'il y avait d'originellement vrai dans cette même chronique, et comment ce noyau de vérité s'était, chemin faisant, grossi et enveloppé d'un entourage d'erreurs, comme une pierre qui roule dans un sentier de neige. Ainsi, par exemple, sans prendre de conclusions formelles sur le fait et sans même l'élucider bien clairement, il admet la possession du fameux livre d'Abraham le juif, par Nicolas Flamel. Or ce fait prouverait, s'il était irrévocablement constaté, non pas que Flamel trouva une recette pour faire de l'or, mais qu'il cherchait cette recette et que, partant, il s'adonnait effectivement à l'alchimie (3), point qu'il était fort curieux d'éclaircir.

« Il existe à la bibliothèque du Roi un petit livre manuscrit (4), grossièrement relié, appartenant selon toute apparence à la fin du

Mais, dit mademoiselle de Lussan, dans son histoire de Charles VI (t. VI, p. 360). *C'est une preuve certaine qu'il ne contenait que de vaines idées; car qu'eussent-ils pu emporter de plus précieux?* — Rien de si sensé que ce mot, ajoute l'abbé Vilain. Et jamais les Juifs, dépouillés de leurs biens et chassés, n'auraient négligé la ressource la plus prochaine et la plus abondante dans leur misère. — Hist. critique, etc., in-12, 1782; p. 22.

— (4) Fonds de Saint-Germain-des-Prés, n° 1960.

quatorzième siècle et traitant des opérations alchimiques. Ce petit livre que nous avons attentivement parcouru, commence par ces mots :

« Cy commence la vraie pratique de la noble science d'alkimie.

« *Le désir désiré et le prix que nul ne peut priser, de tous les philosophes composé, et des livres des anciens pris et tiré, etc.*

« Il enseigne la manière de parvenir au grand œuvre, à l'aide d'opérations successives nommées dans ce traité *Lavures* et qui sont au nombre de six.

« Au dernier feuillet du manuscrit se lit cette indication écrite de la même main que le reste du texte :

« *Le présent livre est et appartient à Nicolas Flamel, de la paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie, lequel il a écrit et relié de propre main.*

« Concluons : 1° Si Flamel avait transcrit et relié pour son propre usage un livre d'alchimie, c'était donc qu'il s'occupait effectivement de cette science ; 2° Si l'on rapproche des premières lignes formant le titre de ce petit livre, les désignations des ouvrages qui sont attribués à Nicolas Flamel comme étant de sa composition, et que l'exagération traditionnelle n'avait cessé de multiplier, l'on reconnaîtra comme nous, que tous ces noms, savoir : le *Sommaire philosophique*, le *Désir désiré* ou le *Livre des six paroles*, la *Vraie pratique de la science d'alchimie* ou les *Lavures* de Flamel, se trouvent tous plus ou moins textuellement compris dans le titre réel que nous venons de rapporter. N'est-il donc pas évident que toute cette bibliographie apocryphe a pour origine ce seul et même petit livre, qui fut sinon composé, du moins écrit et possédé par Nicolas Flamel ?

« Maintenant, résumons en parallèle, la chronique pure et la chronique amplifiée du héros qui nous occupe. — Flamel était un écrivain qui gagna sa fortune dans l'exercice de son métier et qui, probablement, en dépensa quelque partie à transcrire, à étudier, et à mettre en œuvre des livres d'alchimie ; — Et ses contemporains, amis du merveilleux, se plurent à imputer à l'alchimie, en les exagérant, les richesses qu'il tenait de son travail. — Le hasard, ou une circonstance quelconque fit vraisemblablement tomber entre ses mains un livre d'alchimie réputé précieux ; — Et la rumeur traditionnelle répéta que dans ce livre il avait puisé le secret du grand œuvre, source hypothétique et censée de sa fortune réelle. — Il fit bâtir quelques édifices dont lui-même indiqua la décoration et dirigea la construction ; — Et le bruit se répandit qu'il avait sous des signes mystérieux, et par de somptueux monuments, retracé les emblèmes de l'art qui l'avait enrichi, etc., etc.

« De ce petit travail il résulte encore une vérité. C'est qu'en général, là où vous voyez une *légende*, quelque erronée, quelque amplifiée qu'elle soit, vous pouvez être sûr, en allant au fond des choses, que vous y trouverez une *histoire*. »

FLAQUE (LOUIS-EUGÈNE), — sorcier jugé à Amiens en 1825. On l'accusa d'escroqueries à l'aide d'opérations magiques et cabalistiques, de complicité avec Boury, teinturier, logé rue des Hautes-Cornes, au dit Amiens, et encore avec François Russe, laboureur de Conti. — Au mois de mars 1825, la cour royale d'Amiens confirma un jugement par lequel il appert que les trois individus susnommés ont, par des manœuvres frauduleuses, persuadé à des particuliers l'existence d'un pouvoir mystérieux surnaturel ; sur quoi, et pour en user, l'un de ces crédules particuliers remit à Boury la somme de cent quatre-vingt-douze francs ; Boury présenta le consultant à un individu déguisé en démon, dans le bois de Naours. Le démon promit au particulier huit cent mille francs, qui n'arrivèrent jamais. Boury, Flaque et Russe n'en gardèrent pas moins les cent quatre-vingt-douze francs ; mais le bailleur les poursuivit. Boury fut condamné à quinze mois de prison, Flaque et Russe à une année, à l'amende de cinquante francs, et au remboursement des frais, etc.

Voici ce qu'on apprit dans les débats. Boury exerçait l'état de chirurgien dans la commune de Mirvaux ; n'étant pas toujours heureux dans ses cures, il persuadait à ses malades que l'on avait jeté un sort sur eux ; il leur conseillait de chercher un devin plus savant que lui ; cependant il se faisait payer et se retirait. Ces escroqueries n'étaient que le prélude de facéties plus graves.

En 1820, le charron Louis Pâque, ayant besoin d'argent, se rendit à Amiens, là il emprunta à un menuisier. Boury, qui sut la chose, dit qu'il procurerait de l'argent à meilleur compte, moyennant quelques avances. Le charron alla le trouver ; Boury lui déclara que le meilleur moyen d'avoir des fonds était de se vendre au diable ; et voyant que Pâque ne reculait pas à une telle proposition, il lui demanda deux cents francs pour assembler le conseil infernal ; Louis Pâque les donna.

Boury s'arrangea de façon à toucher ainsi pour frais préliminaires, sept à huit mille francs.

Enfin il fut convenu qu'en donnant encore quatre louis, Pâque obtiendrait cent mille francs ; malheureusement il s'était fort dépouillé ; il n'en put donner que deux. Il partit néanmoins avec Boury, Flaque, le chef sorcier, et un sieur de Noyencourt, pour le bois de Saint-Gervais. Boury tira d'une de ses poches un papier écrit qu'il fit tenir aux assistants, chacun par un coin. Il était minuit. Flaque fit aussitôt trois conjurations. le diable ne parut pas.

Noyencourt et Boury dirent alors que le diable était occupé ce jour-là ; on prit un autre rendez-vous au bois de Naours.

Pâque à cet autre rendez-vous mena sa fille avec lui ; pauvre fille ! Mais Boury lui avait dit qu'il fallait que son premier-né assistât à l'opération.

Flaque et Boury appelèrent le diable en

latin. Le diable enfin parut. Il avait une redingote *rougeâtre-bleudtre*, un chapeau galonné. Il portait un sabre. Sa taille était d'environ cinq pieds six pouces. Le nom de ce démon était Robert; et celui du valet qui l'accompagnait, Saday.

Boury dit au diable : — Voici un homme que je te présente; il désire avoir quatre cent mille francs pour quatre louis, peux-tu les lui donner?

Le diable répondit : — Il les aura.

Pâque lui présenta l'argent; et le diable lui fit faire le tour du bois en quarante-cinq minutes, avec Boury et Flaque, avant de bailler les 400, 000 francs. L'un des sorciers perdit même un de ses souliers dans la course. Pâque, à un détour, aperçut une table et des chandelles dessus; il poussa un cri :

Tais-toi, lui dit Flaque, ton cri a tout perdu; l'affaire est manquée.

Le stupide charron s'enfuit à travers le bois; puis reprenant courage il revint devant le diable, qui lui dit : — Scélérat, tu as traversé le bois au lieu d'en faire le tour. Retire-toi sans te retourner, ou je te tords le cou....

Mais ce n'était pas fini. Une autre opération eut encore lieu dans le même bois; quand Pâque cette fois demanda l'argent, le diable lui dit : — Adresse-toi au bureau.

C'était un buisson....

Comme il n'y avait rien dans ce buisson, le démon promit que la somme se trouverait le lendemain dans la cave même du charron; Pâque s'y rendit le lendemain, avec sa femme et celle du bonhomme qui avait donné les cent quatre-vingt-douze francs pour la première affaire. Mais néant encore; et pour surcroît, Boury, qu'ils prenaient à partie, les menaça de se plaindre au procureur du roi.... Pâque reconnut qu'il était trompé, et se retira avec son argent perdu....

Nous sommes cependant dans le dix-neuvième siècle, et nous avons les lumières du dix-huitième....

FLAUROS, grand-général aux enfers. Il se fait voir sous la figure d'un terrible léopard. Lorsqu'il prend la forme humaine, il porte un visage affreux, avec des yeux enflammés. Il connaît le passé, le présent et l'avenir, soulève tous les démons ou esprits contre ses ennemis les exorcistes, et commande vingt légions (1).

FLAVIA-VENERIA-BESSA, femme qui fit bâtir une chapelle en l'honneur des anciens monarques de l'enfer, Pluton et Proserpine, par suite d'un avertissement qu'elle avait eu en songe (2).

FLAVIN, auteur d'un ouvrage intitulé *l'Etat des âmes trépassées*, in-8°, Paris, 1579.

FLAXBINDER. Le professeur Hanov, bibliothécaire à Dantzick, après avoir combattu les apparitions et les erreurs des diffé-

(1) Wierus, de Præstig. dæm., p. 929.

(2) Leloyer, Hist. des spectres ou apparitions, t. IV, p. 459.

rents peuples touchant les revenants et les spectres, raconte toutefois le fait suivant :

« Flaxbinder, plus connu sous le nom de *Johannes de Curiis*, passa les années de sa jeunesse dans l'intempérance et la débauche. Un soir, tandis qu'il se plongeait dans l'ivresse des plus sales plaisirs, sa mère vit un spectre qui ressemblait si fort, par la figure et la contenance, à son fils, qu'elle le prit pour lui-même. Ce spectre était assis près d'un bureau couvert de livres, et paraissait profondément occupé à méditer et à lire tour à tour. Persuadée qu'elle voyait son fils, et agréablement surprise, elle se livrait à la joie que lui donnait ce changement inattendu, lorsqu'elle entendit dans la rue la voix de ce même Flaxbinder, qui lui semblait être dans la chambre. Elle fut horriblement effrayée. On le serait à moins. Cependant, ayant observé que celui qui jouait le rôle de son fils ne parlait pas, qu'il avait l'air sombre, hagard et taciturne, elle conclut que ce devait être un spectre; et, cette conséquence redoublant sa terreur, elle se hâta de faire ouvrir la porte au véritable Flaxbinder. Il entre, il approche; le spectre ne se dérange pas. Flaxbinder pétrifié à ce spectacle, forme, en tremblant, la résolution de s'éloigner du vice, de renoncer à ses désordres, d'étudier enfin et d'imiter le fantôme. A peine a-t-il conçu ce louable dessein que le spectre sourit d'une manière un peu farouche, comme font les savants, ferme les livres et s'envole... »

FLECHES. Voici une divination qui se pratique chez les Turcs par le moyen des flèches. S'ils doivent aller à la guerre, entreprendre un voyage, ou acheter quelque marchandise, ils prennent quatre flèches qu'ils dressent en pointe l'une contre l'autre, et qu'ils font tenir par deux personnes, c'est-à-dire par quatre mains; puis ils mettent sur un coussin une épée nue devant eux, et lisent un certain chapitre du Koran. Alors les flèches se battent durant quelque temps, et enfin les unes montent sur les autres. Si, par exemple, les victorieuses ont été nommées chrétiennes (car dans les divinations relatives à la guerre ils appellent deux de ces flèches les Turcs, et donnent aux deux autres le nom de leur ennemi), c'est signe que les chrétiens vaincront; si autrement, c'est une marque du contraire (3)... Voy. BÉLOMANCIE.

FLINS. Les anciens Vandales adoraient sous ce nom une grosse pierre, qui représentait la Mort couverte d'un long drap, tenant un bâton à la main, et une peau de lion sur les épaules. Ces peuples croyaient que cette divinité, lorsqu'elle était de bonne humeur, pouvait les ressusciter après leur trépas.

FLORENT DE VILLIERS. Voy. VILLIERS.

FLORINE, Fiorina et Florinde, noms d'un démon familier qui, au rapport de Pic de La Mirandole, fréquenta longtemps un sorcier nommé Pinet.

FLORON, démon familier de Cecco d'As-

(3) Lebrun, Hist. des pratiques superstitieuses, t. II, p. 405.

coli. Il est de l'ordre des chérubins damnés. : FLOTILDE. Ce personnage est inconnu ; mais ses *Visions* ont été conservées. On les trouve dans le Recueil de Duchesne (1).

FLOTS. Cambry parle d'un genre de divination assez curieux, qui se pratique dans les environs de Plougasnou : des devins interprètent les mouvements de la mer, les flots mourants sur la plage, et prédisent l'avenir d'après cette inspection (2).

FO ou FOË, l'un des principaux dieux des Chinois. Il naquit dans les Indes, environ mille ans avant notre ère. Sa mère, étant enceinte de lui, songea qu'elle avalait un éléphant blanc, conte qui peut-être a donné lieu aux honneurs que les rois indiens rendent aux éléphants de cette couleur. Il finit ses jours à soixante-dix-neuf ans. Les bonzes assurent qu'il est né huit mille fois, et qu'il a passé successivement dans le corps d'un grand nombre d'animaux, avant de s'élever à la divinité. Aussi est-il représenté dans les pagodes sous la forme d'un dragon, d'un éléphant, d'un singe, etc. Ses sectateurs l'adorent comme le législateur du genre humain.

FOCALOR, général aux enfers. Il se montre sous les traits d'un homme ayant des ailes de griffon. Sous cette forme il tue les bourgeois et les jette dans les flots. Il commande à la mer, aux vents, et renverse les vaisseaux de guerre. Il espère rentrer au ciel dans mille ans ; mais il se trompe. Il commande à trente légions, et obéit en reclinant à l'exorciste (3).

FOI. Un ministre suisse de la secte des dissidents méthodistes, persuadé que tout est possible à la foi et à l'esprit de Dieu, deux grâces qu'il se flattait vaniteusement de posséder, se vanta en 1832 qu'il marcherait sur le lac de Constance. Le résultat de cette épreuve insensée a été ce qu'on pouvait prévoir, sans que cette étrange confiance ait pu s'ébranler dans le cœur de celui qui s'y livrait. Il en tira la conséquence que sa foi était trop faible, que son cœur n'avait pas assez ressenti l'efficacité de l'esprit de Dieu ; et il se remit à l'année suivante pour recommencer sa tentative. Cette seconde épreuve faite en 1833 s'est terminée comme la première. Le ministre a pris un bain (4).

FOLLET, Voy. FEUX FOLLETS, LUTINS, FARFAPETS, etc.

FONG-CHWI, Opération mystérieuse qui se pratique dans la Chine, dans la disposition des édifices, et surtout des tombeaux. Si quelqu'un bâtit par hasard dans une position contraire à ses voisins, et qu'un coin de sa maison soit opposé au côté de celle d'un autre, c'est assez pour faire croire que tout est perdu. Il en résulte des haines qui durent aussi longtemps que l'édifice. Le remède consiste à placer dans une chambre un dragon ou quelque autre monstre de terre cuite, qui jette un regard terrible sur le coin de la fatale maison, et qui repousse

ainsi toutes les influences qu'on en peut appréhender. Les voisins qui prennent cette précaution contre le danger, ne manquent pas chaque jour de visiter plusieurs fois le magot chargé de veiller à leur défense. Ils brûlent de l'encens devant lui, ou plutôt devant l'esprit qui le gouverne, et qu'ils croient sans cesse occupé de ce soin.

FONG-ONHANG, oiseau fabuleux auquel les Chinois attribuent à peu près les mêmes propriétés qu'au phénix. Les femmes se parent d'une figure de cet oiseau, qu'elles portent en or, en argent ou en cuivre, suivant leurs richesses et leurs qualités.

FONTAINES. On prétend encore dans la Bretagne que les fontaines bouillonnent quand le prêtre chante la préface le jour de la Sainte-Trinité (5). Voy. HYDROMANCIE.

Il y avait au château de Coucy, en Picardie, une fontaine appelée *Fontaine de la mort*, parce qu'elle se tarissait lorsqu'un seigneur de la maison de Coucy devait mourir.

FONTENETTES (CHARLES), auteur d'une *Dissertation sur une fille de Grenoble, qui depuis quatre ans ne boit ni ne mange*, 1737, in-4°, prodige qu'on attribuait au diable, et dont Fontenettes explique les causes moins ténébreuses.

FORAY ou MORAX. Voy. MORAX.

FORCAS, FORRAS ou FURCAS, chevalier, grand président des enfers ; il apparaît sous la forme d'un homme vigoureux, avec une longue barbe et des cheveux blancs ; il est monté sur un grand cheval et tient un dard aigu. Il connaît les vertus des herbes et des pierres précieuses ; il enseigne la logique, l'esthétique, la chiromancie, la pyromancie et la rhétorique. Il rend l'homme invisible, ingénieux et beau parleur. Il fait retrouver les choses perdues ; il découvre les trésors, et il a sous ses ordres vingt-neuf légions de démons (6).

FORCE. Milon de Crotone n'eut pas seul une force prodigieuse. Louis de Boufflers, surnommé le Fort, au quatorzième siècle, possédait une force et une agilité extraordinaires, s'il faut en croire les récits du temps. Quand il avait croisé ses deux pieds, il était impossible de le faire avancer ou reculer d'un pas. Il brisait sans peine un fer à cheval ; et lorsqu'il saisissait un taureau par la queue, il l'entraînait où il voulait. Il enlevait un cheval et l'emportait sur ses épaules. On l'a vu souvent, armé de toutes pièces, sauter à cheval sans s'appuyer et sans mettre le pied dans l'étrier. Sa vitesse à la course n'était pas moins remarquable, puisqu'il dépassait le cheval d'Espagne le plus léger, dans un espace de deux cents pas.

Un certain Barsabas, qui servait au commencement du dix-huitième siècle dans les armées françaises, emporta un jour, devant Louis XIV, un cheval chargé de son cavalier. Il alla trouver une autre fois un maréchal-ferrant ; il lui donna un fer de cheval à forger. Ce-

(1) Flotildæ visiones, in tom. II Script. Hist. franc., And. Duchesne, 1856.

(2) Voyage dans le Finistère, t. I, p. 193.

(3) Wierus, De præstigiis dæm., p. 926.

(4) Le libre Examen, journal protestant. Janvier 1834.

(5) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. II, p. 15.

(6) Wierus, de Præstigiis, p. 921.

lui-ci s'étant un peu éloigné, Barsabas prit l'enclume et la cacha sous son manteau. Le maréchal se retourne bientôt pour battre le fer ; il est tout étonné de ne plus trouver son enclume, et bien plus surpris encore de voir cet officier la remettre sans difficulté à sa place. Un Gascon, que Barsabas avait offensé dans une compagnie, lui proposa un duel : — Très-volontiers, répondit Barsabas ; touchez là. — Il prit la main du Gascon, et la lui serra si fort que tous les doigts en furent écrasés. Il le mit ainsi hors d'état de se battre.

Le maréchal de Saxe était de même calibre. — Dans les anciens jours, on regardait comme favorisés par le diable les gens doués d'une force extraordinaire.

FORETS. Les forêts sombres sont des lieux où, comme dit Leloyer (1), les diables se mêlent avec les sorciers. Ces diables y font leurs orgies commodément sous la feuillée, et il n'y a pas de lieux où ils se rendent plus volontiers visibles.

FORGE. — *La forge de Vivegnis, légende liégeoise* (2).

Quand, après avoir laissé derrière soi les deux tours lourdes et écrasées de Saint-Barthélemy, on prend par la rue au Potay et qu'on sort de la ville de Liège par la porte de Vivegnis, on trouve à peu près au milieu du faubourg à droite, une petite porte basse peinte en vert et surmontée d'une enseigne de fleuriste. Cette porte s'ouvre dans un jardin assez spacieux où croissent, en toute saison, soit en pleine terre, soit dans une vaste serre impénétrable au froid, les fleurs les plus riches et les plus variées. A côté de cette serre s'élève une modeste habitation occupée de père en fils par une dynastie de fleuristes renommés dans tout ce faubourg où cependant les fleuristes abondent ; une profonde solitude règne dans ce jardin ; les abeilles et les papillons des environs y font, durant la saison tout entière, une ample moisson de miel et de parfums. Rien n'y trouble leurs folâtres ébats, ni le roulement des lourds chariots qui ébranlent presque sans relâche le pavé de la rue, ni le retentissement continu des marteaux qui frappent sur l'enclume d'une forge, située en face de la porte. Là un silence presque claustral, tandis qu'un bruit perpétuel gronde au dehors.

Dans cette solitude, dans ce silence, vivait, il y a quarante ans, le ménage le plus heureux de la terre ; plus d'une fois vous avez rêvé le bonheur qui régnait dans cet enclos. Vous eussiez envié le couple fortuné qui vivait là loin du monde, s'épanouissant parmi les fleurs ; lui né dans cette maison, elle riieuse enfant née dans le joyeux village de Jupille. L'hiver, ils restaient là cachés à tous les yeux comme les roses de leur serre ; chaque jour seulement, vers le soir, la porte s'ouvrait à demi pour livrer passage à de frais bouquets qui s'en allaient dans le monde, messagers embaumés qui disaient de si

(1) Leloyer, Hist. des spectres ou apparitions, chap. 4, p. 344.

douces choses dans leur langage de parfums. Mais quand le souriant avril arrivait, quand les premières hirondelles, attirées par un tiède rayon du soleil, venaient à légers coups de bacs frapper sur les vitres de la serre, comme pour inviter les fleurs à en sortir, ils en sortaient avec toute leur famille de roses, de lilas et toutes ces milles richesses variées du printemps, ils revenaient vivre au grand soleil.

Ainsi deux années s'étaient écoulées. Rien encore n'avait troublé cette vie charmante. Pas un nuage n'était venu obscurcir l'azur de leur beau ciel. Un matin de printemps, Maurice le jardinier dit à sa femme :

— Ma bonne Thérèse, il faut que je m'absente un jour tout entier. Il faut que je passe un jour à Argenteau, là-bas où les fleurs du comte m'appellent. Demain, avant midi, je serai de retour. Aie soin, jusque-là, de notre serre, car les nuits sont froides encore. Que le feu ne s'éteigne pas. Adieu, à demain !

— A demain ! répondit la jeune femme, triste comme si Maurice allait s'absenter pour un long voyage. Elle sentit son cœur se serrer quand elle eut entendu la porte du jardin se refermer ; elle pressa sur sa poitrine son fils en lui disant, à l'enfant qui ne comprenait pas encore :

— Nous prierons pour ton père.

Le jour se passa ; puis, le soir venu, elle mit son fils dans son berceau et l'endormit doucement en lui chantant sa plus belle chanson de nourrice. Mais cette chanson fut d'une singulière tristesse ce soir-là. L'enfant dormait profondément, et la mère, assise à côté de lui, le regardait, respirant à peine, et s'enivrait de cette délicieuse contemplation. Thérèse s'était oubliée ainsi à côté de l'enfant ; minuit était prêt à sonner quand elle se leva tout à coup pour s'assurer que le feu n'était pas éteint dans la serre. Elle vit que la houille était morte, que la cendre était froide, que les tuyaux étaient glacés comme le foyer lui-même. Les fleurs avaient froid. Elles grelottaient et se cachaient ; Thérèse en eut pitié.

Mais elle eut beau remuer l'âtre de la cuisine, pas une braise à rallumer le foyer de la serre.

— Les pauvres fleurs ! se disait-elle, lorsqu'elle avisa tout à coup, par la fenêtre, une vive clarté dans la forge d'en face.

Minuit sonnait en ce moment, et tout y paraissait déjà en pleine besogne ; le vaste soufflet animait la flamme du fourneau. Les compagnons, groupés autour de l'enclume, frappaient à grands coups de marteau sur le fer rouge dont les étincelles jaillissaient autour d'eux comme des gouttes de lumière.

Elle s'en alla donc à la forge.

— Maître Thomas, me permettriez-vous, dit-elle, de prendre quelques charbons à votre fourneau pour rallumer le feu de notre serre qui vient de s'éteindre ?

Une figure qui n'était pas celle de maître Thomas le forgeron, lui fit un signe affirmatif.

(2) Empruntée à M. A. Van-Hasselt.

Thérèse prit donc trois ou quatre charbons ardents, et courut à la serre. Mais elle y fut à peine arrivée, que les charbons étaient déjà éteints. Elle eut beau souffler, elle ne put parvenir à les rallumer. Ils étaient froids.

Elle retourna une seconde fois à la forge.

— Maître, vos charbons se sont éteints avant que je ne fusse entrée dans la serre; me permettez-vous d'en prendre d'autres ?

La même figure lui répondit par le même signe de tête.

Elle prit de nouveau quelques charbons. Mais ils étaient éteints et froids comme les autres, avant qu'elle n'eût franchi le seuil du jardin.

Pour la troisième fois elle voulut retourner à la forge, lorsqu'au moment de mettre le pied dans l'ouvroir, elle fut prise soudain d'une grande épouvante. Elle s'aperçut d'une chose qu'elle n'avait pas remarquée d'abord; c'est que les marteaux qui forgeaient à grands coups le fer rougi ne produisaient pas le moindre bruit sur l'enclume et retombaient sur le métal pétillant comme des marteaux de ouate sur une barre de coton.

Les forgerons s'arrêtèrent aussi et se tournèrent vers la jeune femme avec des regards aussi flamboyants que la braise de leur fourneau. L'un d'eux lui cria d'une voix creuse comme si elle sortait d'un souterrain :

— Que je ne te revoie plus ici, car ce serait pour ton malheur.

Thérèse fut tellement effrayée, qu'un cri qu'elle voulut jeter s'éteignit sur ses lèvres. Au même instant elle reconnut que les forgerons n'étaient pas des vivants, mais des morts qui faisaient là leur travail nocturne et mystérieux. Elle vit qu'ils tenaient les marteaux dans leurs mains osseuses et décharnées, elle vit les linceuls qui enveloppaient ces corps de squelettes flotter d'une façon étrange, et ces figures funèbres éclairées comme des formes infernales et les orbites creux de leurs têtes où il n'y avait pas d'yeux; — elle s'enfuit comme un éclair, et tomba à côté du berceau de son enfant.

Combien de temps elle resta ainsi, elle l'ignora toujours. Elle revint à elle, dans les bras de Maurice, qui, rentré le matin, ne put comprendre comment sa femme était là couchée sur les dalles. Il l'avait crue morte au premier instant. Lentement elle reprit connaissance; et ses yeux, lorsqu'elle les rouvrit, se dirigèrent d'abord du côté de la forge, qui était fermée, où rien n'annonçait qu'on eût déjà travaillé. Cependant sur le plancher, autour d'elle, gisaient des scories et des charbons éteints.

Alors Thérèse lui raconta l'histoire de cette nuit.

— Ce sont de folles imaginations, un rêve sans doute, répondit Maurice. Toute la journée pourtant ils y pensèrent. Mais le lendemain tout était oublié.

Deux années s'étaient écoulées depuis cette inexplicable vision, et le forgeron voyait, de jour en jour, la misère gagner plus de terrain dans sa demeure. Son fourneau ne s'al-

lumaient plus tous les matins, faute de travail; le vent et la pluie y exerçaient à loisir leurs ravages. Comme la misère menaçait le maître, la ruine menaçait la forge.

Un soir, maître Thomas était tristement assis à sa porte, rêvant à son malheur et cherchant un moyen d'en sortir.

— Si vous me vendiez votre forge, maître Thomas ? lui dit Maurice qui depuis longtemps convoitait la propriété de cette maison noire et détraquée, et du triste verger qui s'étendait derrière.

— La charité, s'il vous plaît, monsieur, interrompit en ce moment un vieux mendiant qui s'arrêta devant les interlocuteurs.

Il avait entendu Maurice proposer au forgeron l'achat de la forge.

— J'y penserai, voisin, répondit maître Thomas au fleuriste avec un accent plein de tristesse. Demain je vous dirai ma réponse. Une nuit ce n'est pas trop pour se décider à sortir d'une maison où l'on est né, où l'on a grandi, où l'on a été heureux et à laquelle la misère vous attache par un lien plus puissant encore.

— La charité, s'il vous plaît, monsieur, interrompit de nouveau le mendiant.

— Donc, à demain, voisin, répliqua Maurice.

Le forgeron rentra dans sa maison, verrouilla la porte, et s'en alla trouver le repos qu'il ne goûtait plus aussi bien depuis que le travail était devenu plus rare.

Maurice traversa lentement la rue, suivi par le mendiant, qui le prit par le bras :

— Vous voulez acheter cette forge ? dit-il à Maurice, eh bien ! ce n'est pas trop de tout ce que vous avez au monde pour payer cette bicoque, ce palais d'or. Vendez tout ce que vous avez, et achetez la forge; pour ce conseil, je ne vous demande que la vingtième partie du trésor que vous y trouverez, et je serai plus riche encore qu'un empereur.

— Un trésor dans la forge ? Tu rêves, je pense, lui répondit le fleuriste.

— Ce n'est pas un rêve, reprit l'autre. Un trésor à payer un empire, et vingt diamants comme celui du Grand-Mogol. Vous n'êtes pas lettré. Mais je sais moi que les livres parlent de l'écrin de Charlemagne enfoui entre Liège et Herstatt, dans un palais de Pépin, son aïeul. Ce palais, tombé en ruines, on bâtit une église à la même place, une église dont je ne me rappelle pas bien le nom.

— Sans doute l'église de Sainte-Foi.

— Cela se peut. Si vous avez vu cette église, vous avez dû remarquer, sur une dalle incrustée dans le mur, au fond du chœur, trois têtes taillées dans la pierre, et sous ces têtes, un fer à cheval, des ciseaux de tailleur et un cornet de berger.

— C'est vrai, j'ai vu tout cela, mais personne n'a pu m'expliquer le sens caché de ce singulier emblème.

— Je vous l'expliquerai, moi. Ces trois têtes signifient un maréchal-ferrant, un tailleur et un berger. Ils se réunirent, voilà bien longtemps déjà, pour déterrer le trésor. Par une nuit obscure, ils s'en allèrent creu-

ser au milieu du cimetière et trouvèrent l'écrin impérial, dont ils firent trois parts. Le berger employa la sienne à s'acheter de riches métairies, des forêts, des campagnes, des châteaux. Le tailleur dissipa sa richesse en folles orgies. Le maréchal-ferrant enterra la sienne dans sa forge, sous l'enclume, vécut comme devant sous les semblants de la pauvreté, et mourut sans avoir touché à un diamant, sans avoir vendu un joyau, sans avoir échangé une pièce d'or. On dit que toutes les nuits il revient veiller à la garde de sa richesse. Mais n'importe, le trésor est à vous, si vous achetez la forge.

Les paroles du mendiant émurent le fleuriste. Toute la nuit, il vit devant ses yeux la dalle où étaient sculptées ces trois têtes, et l'écrin presque fabuleux. Et à propos du mystérieux gardien du trésor déposé dans la forge, il se rappela l'étrange apparition qui s'était révélée à Thérèse lorsque, pour rallumer le foyer éteint de la serre, la jeune femme avait été demander quelques charbons ardents à maître Thomas. Il trouva je ne sais quelle liaison intime entre l'histoire de l'écrin impérial et la vision nocturne de Thérèse.

Le lendemain ils s'en fut trouver le forgeron.

— Eh bien, maître Thomas, votre résolution est-elle prise ?

— C'est une chose bien triste de quitter la maison où l'on est né.

— Quatre mille francs pour votre forge.

— La maison où l'on a grandi.

— Six mille francs pour votre forge.

— Voisin, quitteriez-vous la maison où vous avez été heureux ?

— Huit mille francs pour votre forge.

— Huit mille francs, Maurice ? Est-ce pour rire que vous dites cela ?

— Non, maître Thomas. Ce prix ie vous l'offre sérieusement.

— Tope donc, la forge est à vous.

L'argent fut compté et la maison vidée le même jour. Maurice attendit avec impatience le retour de la nuit pour se mettre en quête du trésor.

Onze heures du soir étaient sonnées ; Maurice alluma une petite lanterne et descendit dans le jardin. Thérèse vit briller la lumière derrière les vitres de la serre, la regarda deux minutes, puis se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir profondément. Maurice croyant, après une demi-heure écoulée, sa femme plongée dans le sommeil, cacha la lumière de sa lanterne, ouvrit la porte du jardin, traversa la rue à pas furtifs, et s'enferma dans la forge, armé d'une bêche et d'un levier. Il se mit aussitôt à l'œuvre ; mais l'enclume tenait si bien, qu'on l'eût dite profondément enracinée dans la terre. Malgré les efforts inouïs du fleuriste, elle ne bougeait pas. La sueur lui coulait à grosses gouttes du front et des tempes. Toutes ses peines n'aboutissaient à rien.

Alors il se dit : — Si je creusais autour de l'enclume ?

Et il se mit à creuser avec sa bêche.

Minuit sonnait en ce moment.

Aussitôt la forge s'illumina d'une grande clarté ; le fourneau s'alluma, et quatre squelettes se rangèrent autour de l'enclume, avec de lourds marteaux à la main. Le chef de ces forgerons demanda à ses compagnons :

— Que ferons-nous de cet homme qui a voulu déterrer le trésor ?

— Nous le jetterons dans le fourneau, dit le premier.

— Nous lui brûlerons, avec un fer chaud, un signe sur le front, dit le deuxième.

— Nous lui mettrons la main dans un étau ardent, dit le troisième.

— Non, reprit le maître, nous lui martellerons la tête.

Six mains formidables s'emparèrent de Maurice et placèrent sa tête sur l'enclume. Un cri déchirant s'échappa de sa bouche ; mais ce cri fut étouffé presque aussitôt par un terrible coup de marteau.

Le lendemain on trouva la forge déserte, quelques charbons mal éteints dans le fourneau, et le corps de Maurice dont la tête écrasée reposait sur l'enclume, autour de laquelle la terre était fraîchement remuée. On assura que le malheureux avait été victime d'un guet-à-pens des *chauffeurs* qui régnaient à cette époque aux environs de Liège.

FORNEUS, marquis infernal, semblable à un monstre marin. Il instruit l'homme dans les plus hautes affaires, fait du bien à ses amis et du mal à ses ennemis ; il a sous son pouvoir vingt-neuf légions de trônes et d'anges (1).

FORRAS. Voy. FORCAS.

FORTES EPAULES. Le peuple de Dijon croit à l'existence d'une espèce de lutin de ce nom, qui porte des fardeaux et qui rappelle le Forte-échine de madame d'Aulnoy, dans le conte du *Chevalier Fortuné*.

FOSITE. Saint Willibrord, au septième siècle, apôtre des Frisons, jeté par une tempête dans une petite île des côtes de la Frise, l'île d'Alemand, appelée alors Fosite-land (2), vit avec douleur que ces pauvres peuples adoraient là le démon Fosite, qui donnait son nom au pays. Il y recevait un culte étendu. On regardait comme impie et sacrilège quiconque aurait osé tuer les animaux qui y vivaient, manger quelque chose de ce qu'elle produisait, et parler en puisant de l'eau à une fontaine qui y était. Le saint voulut détromper ces peuples aveuglés d'une superstition si grossière. Il fit tuer quelques animaux que lui et ses compagnons mangèrent ; et il baptisa trois enfants dans la fontaine, en prononçant à haute voix les paroles prescrites par l'Eglise. Les insulaires s'attendaient à voir les saints punis de mort ; mais ils durent reconnaître que leur dieu Fosite ne pouvait rien contre eux. Le roi Frison Radbod, furieux de l'audace des missionnaires, ordonna de tirer au sort trois jours de suite et trois fois chaque jour, déclarant qu'il ferait périr celui sur qui le sort tomberait. Il tomba sur un compagnon du

(1) Wierus, de Prestigiis.

(2) Land, dans l'idiome néerlandais, veut dire *pays*.

saint qui fut sacrifié à la superstition, et mourut martyr de la vérité. Mais il ne tomba jamais sur saint Willibrord.

FOSSILES. — Ce qu'on a découvert des fossiles, dans ce premier feuillet de la géologie, que nous n'avons encore tourné qu'à demi, est venu démolir toutes les tours de Babel que dressaient les philosophes du dernier siècle. Et Cuvier, qui n'est pas allé loin, a déjà fait voir, aux pauvres têtes étroites, qui n'ont pas place pour loger un peu de foi, que Moïse ne pouvait pas être attaqué. — Attendons. Et, en attendant, eïtons une découverte récente :

La *Gazette de Cassel* publiait (mai 1841) une lettre de Bombay, dans l'Etat de Missouri (Amérique du Nord), en date du 16 février même année, qui rendait compte d'une découverte très-intéressante faite tout fraîchement par M. Eugène Koch, naturaliste Wurtembourgeois, domicilié à Saint-Louis, capitale du même Etat.

« M. Koch, dit cette lettre, se trouvant dernièrement dans la petite ville d'Occola, située près du fleuve d'Osage, apprit qu'une tradition fort ancienne et répandue parmi toutes les tribus indigènes de cette contrée, porte qu'il y avait existé une race d'animaux gigantesques et terribles, qui faisait les plus grands ravages; que ces animaux avaient fini par se faire entre eux une guerre acharnée, où ils avaient tous péri; et qu'ensuite ils avaient été enterrés par le Grand-Esprit, dans le voisinage du ruisseau appelé actuellement Aschty. M. Koch fit exécuter des fouilles à cet endroit; et, à la profondeur d'environ vingt pieds, il trouva en effet deux squelettes, dont un est entièrement complet, et l'autre l'est à peu de chose près, d'un animal d'une taille gigantesque et tout à fait inconnu jusqu'à présent. Ces squelettes ont seize à dix-sept pieds de hauteur sur trente-quatre pieds de longueur, et huit pieds de largeur. Les tibias ont quatre pieds de hauteur. La mâchoire supérieure a quinze pouces de saillie sur la mâchoire inférieure; elle est armée de deux défenses recourbées. La tête, y comprises les deux dents, pèse onze cents livres. M. Koch a donné aux animaux auxquels ces ossements ont appartenu le nom de *Missourium*, et il a envoyé ceux-ci à Saint-Louis, où il possède un riche musée d'histoire naturelle. Il se propose d'en publier une description détaillée. »

On voudrait, il est vrai, des fossiles de géants, mais les enfants insensés n'ont pas tout ce qu'ils souhaitent.

FOUDRE. — L'empereur Auguste gardait soigneusement une peau de veau marin pour se mettre à l'abri de la foudre. — Tibère portait dans la même vue une couronne de laurier. — Quand la foudre était partie de l'orient, et que n'ayant fait qu'effleurer quelqu'un, elle retournait du même côté, c'était le signe d'un bonheur parfait. — Les Grecs modernes chassent les chiens et les chats quand il tonne, parce que leur présence est censée attirer la foudre sur les maisons.

FOUGÈRE. — Personne n'ignore les mauvaises et diaboliques façons dont on se sert pour cueillir la fougère. Le 23 juin, veille de la Saint-Jean-Baptiste, après un jeûne de quarante jours, plusieurs sorciers, conduits par Satan, recueillent pendant cette nuit la graine de cette herbe, qui n'a ni lige, ni fleur, ni semence, et qui renaît de la même racine; qui plus est, le malin se joue de ces misérables sorciers en leur apparaissant cette nuit-là, au milieu des tempêtes, sous quelque forme monstrueuse, pour les épouvanter davantage. Ils croient s'en défendre par leurs exorcismes, les cercles et caractères qu'ils font sur la terre autour d'eux, ensuite ils mettent une nappe neuve de fin lin ou de chanvre sous la fougère, qu'ils croient voir fleurir en une heure, pour en recevoir la graine. Ils la plient dans un taffetas ou dans du parchemin vierge, et la gardent soigneusement pour deviner les songes et faire paraître les esprits. Le démon, par ses malices et menées, leur persuade que cette semence n'est pas seulement propre à deviner, et que si on met de l'or ou de l'argent dans la bourse où l'on doit garder la semence fougère, le nombre en sera doublé le jour suivant. Si l'événement n'a pas lieu, les magiciens vous accuseront de mauvaise foi, ou ils diront que vous avez commis quelque crime, tant nous nous laissons aller à ces abominables impostures de Satan (1).

FOULQUES. Au temps de la guerre des Albigeois, vivait un méchant comte Foulques, lequel avait la coutume détestable de jurer et maugréer. Un jour qu'étant à cheval, il blasphémait furieusement, il fut jeté à bas de sa monture, et ne se releva point. On pense qu'il avait été assommé par le diable, son grand ami.

FOURBERIES. Voy. SORCIERS, SABBAT, etc. — Voy. aussi CAGLIOSTRO et les autres imposteurs.

FOURMIS. Les Thessaliens honoraient ces animaux, dont ils croyaient tirer leur origine. Les Grecs étaient si sottement vains, qu'ils aimaient mieux descendre des fourmis de la forêt d'Egine, que de reconnaître qu'ils étaient des colonies de peuples étrangers. — La fourmi était un attribut de Cérès; elle fournissait matière aux observations des augures.

FOUS. On sait le respect superstitieux que les Musulmans ont pour les fous. Nous citerons un passage du Voyage curieux de M. Drummond-Hay, dans la Barbarie occidentale (Western Barbary, London, 1844).

Malgré l'ignorante brutalité des populations assez peu civilisées de Tanger, un Européen ne court pas autant de dangers qu'il serait permis de le croire, lorsqu'il se hasarde dans ces régions inhospitalières; mais il faut qu'il soit muni de lettres des autorités du lieu, il faut qu'il soit accompagné d'un soldat qui répond de lui sur sa tête. La police s'administre rigoureusement et promptement dans le Maroc : dans chaque ville, dans

(1) Delancre, Tableau de l'inconstance des dém., etc., p. 151.

chaque bourg, un fonctionnaire public condamne, sans plaidoiries, sans phrases et sans appel, un délinquant à la bastonnade; l'on n'attend point, pour exécuter la sentence, qu'elle ait été rendue, et cette méthode rapide, énergique, impose un frein salutaire aux penchants désordonnés de la plèbe.

Il est toutefois un péril contre lequel la protection des gens en place devient insuffisante. Les fous sont nombreux dans le Maroc; ils sont l'objet d'une vénération universelle, ils sont parfois redoutables et féroces; c'est aux étrangers surtout qu'ils en veulent. Les Mores prétendent que Dieu a retenu au ciel la raison des aliénés, tandis que leur corps est sur la terre. Dès qu'un imbécile parle, on recueille avec soin les absurdités qu'il débite, comme étant paroles dictées par une inspiration surnaturelle. Un de ces saints personnages tomba à coups de bâton sur le consul de France, il y a une vingtaine d'années, et il s'en fallut de fort peu que le consul ne fût complètement assommé. Il porta plainte à l'Empereur, il demanda que le coupable lui fût livré: pareil outrage au droit des gens ne devait pas rester impuni. La réponse du monarque fut adroite: promesse de châtier exemplairement l'agresseur, si l'offensé l'exigeait; sermon sur le pardon des injures et sur l'obligation imposée à tout chrétien de pratiquer la miséricorde et de rendre le bien pour le mal; développement de la maxime du coran: « Il est trois sortes de personnes dont les actions ne peuvent s'imputer à crime, l'insensé, l'homme qui dort et le petit enfant. »

Le consul ne put s'empêcher de paraître touché d'une exhortation aussi adroitement calculée; il lui fallait faire grâce, et l'aliéné put impunément rôder en liberté, au grand désespoir des Juifs, qu'il se plaisait surtout à abreuver de mauvais traitements, et qui se seraient exposés aux plus cruels supplices, s'ils s'étaient permis le plus léger simulacre de résistance ou l'ombre d'une plainte. On ne saurait imaginer à quel point les enfants d'Israël sont vexés, humiliés, tyrannisés dans les états du Maroc. Regardés comme les esclaves des esclaves, ils ne peuvent sortir sans s'exposer à des volées d'injures, très-fréquemment accompagnées des indices les plus frappants de l'animadversion populaire. Les petits enfants et les vieilles femmes se plaisent surtout à les tourmenter; outrages et coups, l'Hébreu doit tout endurer avec un air de résignation parfaite...

M. Drummond se trouva un jour, grâce au zèle haineux d'un de ces fous dont nous venons de parler dans une situation éminemment critique. Laissons-le parler.

« Ma sœur et moi, nous étions sortis de la ville; nous nous promenions fort paisiblement sur la plage; soudain, à soixante pas de moi, j'aperçois un long fusil appuyé sur un petit mur et se dirigeant sur moi; dans le fond, près de ce fusil une tête que je reconnus pour celle de Sœdy-Fayeb, pour celle d'un fou que j'entendais à chaque heure, que j'évitais dix fois par jour, car il courait sans cesse les rues, poussant

des cris terribles, faisant tourner un long bâton et entouré de femmes qui baisaient avec respect sa main ou sa robe. Nous étions près d'un rocher, nous nous réfugions en toute hâte dans une cavité qu'il nous offre et qui était tournée vers la mer. Nous restons quelque temps muets et immobiles dans l'espoir que la patience de ce maudit insensé se sera lassée. Je le crois parti, j'avance la tête et je vois juste vis-à-vis de mon œil le fusil qui avait suivi notre direction et qui nous attendait au passage. Une heure après, je regarde encore; Sœdy-Fayeb était aussi patient que son fusil; ni l'un ni l'autre n'avait bougé.

« Pour comble de désagrément, la marée montait; les flots lançaient leur écume dans l'asile sans issue où nous étions emprisonnés; si nous attendions encore, nous étions certains d'avoir bientôt vingt-cinq pieds d'eau par-dessus la tête; il n'y avait pas à hésiter; il fallait braver la fusillade; j'enjoins à ma sœur de me laisser partir le premier: je m'élançai, le coup part, la balle siffle derrière ma tête; ma sœur s'élançait aussitôt après moi; nous courons à toutes jambes, tandis que le fusil se recharge avec colère et trouve le temps de jeter à notre poursuite un plomb qui ne manque encore son but que de fort peu de chose. Nous touchons enfin à la porte de la ville; nous nous y précipitons, pâles, hors d'haleine. Ma sœur fut malade du saisissement qu'elle avait éprouvé. La chose s'était passé sous les yeux de bon nombre d'habitants qui, du haut des murs, avaient assisté avec quelque intérêt à ce spectacle; ils se seraient bien gardés de troubler, le moins du monde, le respectable aliéné dans ses meurtrières méditations, et si nous avions reçu un coup funeste, ç'aurait été pour nous beaucoup d'honneur et matière à félicitations. »

Légende de la franc-maçonnerie.

I. — Jacquemin initié aux premières notions de la maçonnerie.

Au mois de mars de l'année 1814, pendant que les alliés repoussaient Napoléon de province en province, il y avait à Paris, dans un modeste hôtel garni du quai des Orfèvres, un jeune homme qui était né dans un village du Tournaisis, et se nommait Jacquemin Claes.

Il faisait sa rhétorique à Tournai, lors de l'invasion de son pays. Plus intrépide dans les luttes où il s'agissait de vaincre par la version ou par le thème, que dans les combats d'alors où l'on hasardait autre chose que de l'encre, il avait filé prudemment devant les approches des gens de guerre. Avec une petite somme d'argent que lui avait donnée sa famille, fortifié des bons et sages avis de ses maîtres, il était parti, se proposant d'attendre doucement la paix, et de profiter en même temps de son séjour dans la capitale, pour s'instruire en toutes sortes de bonnes choses. Il emportait quelques lettres de recommandation qui lui furent utiles; car, soit qu'ils fussent réellement ab-

sents, soit qu'ils se souciaient peu de s'embarrasser de lui, il ne put jamais trouver chez eux les personnages à qui il était adressé. Il vivait donc solitaire, dans sa petite chambre meublée, allant travailler aux bibliothèques, fréquentant les cours du collège de France, se préservant assez heureusement de la contagion morale qui dominait à Paris, et se contentant, pour distraction, du mouvement de la grande ville et de la variété des habitués qui venaient dîner dans la salle commune de son hôtel.

Jacquemin Claes avait déjà dix-huit ans. On s'effrayait, en ce temps-là, de la marche des années. C'est que aussi le pauvre garçon était dévoué à la conscription prochaine, et il faisait, comme tous les jeunes gens, comme toutes les mères, comme toutes les familles alors, des vœux ardents, mais bien secrets, pour la chute de cet horrible régime impérial, dont nous ne voyons plus aujourd'hui que le prisme.

L'empire tomba le 31 mars, et le lendemain, la restauration, poisson d'avril peu agréable à quelques gens en place, fut accueillie partout, il faut l'avouer, avec assez de joie. Jacquemin Claes respira plus librement. Il continua de vivre sans fracas, dans son petit hôtel qui était en même temps restaurant et cabaret. Il y venait des gens de toutes sortes. Il vit là l'ouvrier de Paris, l'émigré, le grognard, le soldat congédié, le bourgeois de la garde nationale, l'étudiant, tous pêle-mêle avec les Russes, les Prussiens, les Anglais et les uniformes blancs de l'Autriche.

Il y vit aussi beaucoup d'agents de police, que le voisinage de la rue de Jérusalem amenait là pour dîner. En recueillant quelques bribes des entretiens de ces hommes chargés de la sûreté publique, il se forma beaucoup dans l'appréciation des dangers que l'on doit éviter à Paris. Il était curieux et faisait des questions, sans que sa curiosité fût importune ni déplacée; car sa naïveté et sa jeunesse intéressaient à lui; et il tombait presque toujours sur cette classe de Parisiens parleurs, qui aiment, comme ils disent, à dégrossir un provincial. Mais sous le rapport des principes, Jacquemin se déforma un peu; il ne remarquait pas assez qu'il était généralement en mauvaise société. Les propos inconsidérés, les plaisanteries inconvenantes, les chansons hasardées, ne le choquaient pas autant qu'il aurait dû l'être; il se refroidissait dans l'accomplissement de ses devoirs de chrétien, dont il avait toujours chéri auparavant l'observation indispensable. Pourtant il ne se perdait pas encore, parce qu'en lui le fonds était bon.

Il venait surtout dans le petit hôtel beaucoup de gens qui se saluaient d'un air gouguenard, avec des signes géométriques et des gestes singuliers. Après qu'il eut plusieurs fois observé cette bizarrerie, il demanda à madame Gersant, son hôtesse, ce que pouvaient être ces messieurs qui se disaient bonjour, en s'envoyant des triangles.

— Oh ! répondit-elle simplement, ce sont

des maçons, des imbéciles, comme dit la chanson.

Jacquemin, comprenant le mot au positif, s'étonna de voir des gens de bâtiment se parler en signes, et venir au cabaret, en si bonne tenue.

— Ce sont à coup sûr les chefs entrepreneurs, dit-il en lui-même; ou bien c'est que les maçons parisiens s'habillent en quittant leur ouvrage; car tous ceux que j'ai vus au Louvre sont vêtus de toile et souillés de plâtre; ils sont même fort sales.

Dans son pays, on ne supprimait pas encore aux maçons leur épithète; on disait *les francs-maçons*; et les bonnes gens voyaient, dans les hommes affiliés à cet ordre mystérieux, des êtres sinistres en plein commerce avec le diable. Ses professeurs lui avaient bien dit que les francs-maçons n'étaient ni si malins, ni si habiles qu'on le croyait dans les villages, et que leurs prestiges n'étaient que des farces plus ou moins ridicules. Toutefois ils avaient laissé, attachée à ce nom, une prévention nuageuse qui jusque-là lui avait fait redouter le contact des francs-maçons.

Dans une petite explication qu'il sollicita le lendemain, il apprit que les maçons, dont son hôtel paraissait être une des étapes, étaient non pas des ouvriers de bâtiment, mais de vrais francs-maçons. Il ressentit à cette nouvelle un certain frisson qui le troubla, moins cependant qu'il n'eût fait avant son séjour à Paris. Il se hasarda à demander si les francs-maçons n'étaient donc pas de mauvais drôles?

— Des imbéciles, répondit encore l'hôtesse.

— De mauvais drôles ! reprit l'hôte en éclatant de rire; mais j'en suis, mon jeune monsieur; mais mon voisin, le marchand de tabac, le libraire à gauche, le sellier de la rue Sainte-Anne, les deux orfèvres que vous voyez devant leur porte, tout le monde en est. Si les femmes sont un peu contre nous, c'est à cause du serment qui nous oblige à garder des secrets qu'elles voudraient savoir.

Alors la maçonnerie était fort répandue à Paris surtout, mais dans les grades insignifiants. Napoléon, arrivant au pouvoir à la suite d'une révolution qui avait fait germer aussi toutes les idées factieuses, avait bien prévu qu'il pourrait avoir contre lui les sociétés secrètes, s'il ne s'en emparait pas; et il s'était empressé de réorganiser la franc-maçonnerie, sous la haute direction de l'Orient de Paris. Il y avait établi pour grand-maître un de ses frères, puis à son défaut le prince Cambacérès, ex-deuxième consul, archi-chancelier de l'Empire. Tous ses officiers, tous ses agents, tous ses fonctionnaires devaient se faire affilier aux loges, qui devenaient ainsi un auxiliaire de sa police. Mais des trente-deux degrés qui composent la hiérarchie obscure des francs-maçons, il était difficile aux bourgeois de s'élever plus haut que le troisième, qui confère la maîtrise. Ceux des habitants de Paris

chez qui la religion n'était plus qu'un souvenir, n'étaient pas satisfaits de porter l'honorable uniforme de la garde nationale, s'ils ne pouvaient encore de temps en temps se décorer du tablier brodé et passer en sautoir le cordon bleu du maître, qui leur donnait l'agrément de jouer au dignitaire. Ils y tenaient; ils tenaient également aux dîners et aux petites fêtes de l'ordre; et pour donner quelque satisfaction aux femmes de Paris, qui sont très-opposées aux plaisirs dont elles sont exclues, ils avaient multiplié les loges d'adoption, où les femmes étaient admises à des conditions spéciales. Mais on avait soin de ne s'occuper en loges ni de la politique, ni des affaires de l'Etat, ni des événements publics, ni de l'empereur, ni des ministres, ni des gens en place, ni de rien qui fût sérieux. A cela près, on pouvait faire des parades en secret, pourvu que la police sût fidèlement de qui la loge était composée, et de quoi elle s'amusait.

M. Gersant vanta à Jacquemin, pour l'attirer, les vertus des francs-maçons, leur fraternité, leur égalité, leur union, leur fidélité à toute espèce d'engagement.

— Tous les ans, continua-t-il, notre loge est admise au Grand-Orient de Paris; et l'an passé, par exemple, moi qui vous parle, j'ai reçu l'accolade fraternelle du grand-maître, qui est son altesse sérénissime monseigneur le prince Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire. C'est qu'en loge nous ne sommes plus que des frères, ni plus ni moins.

— Oh ! mais, c'est très-avantageux, répondit Jacquemin, séduit; et si vous aviez besoin de recourir à son altesse sérénissime monseigneur le prince Cambacérès....

— C'est clair. Cependant il n'en faut pas abuser. Ainsi, moi, après qu'il m'eut embrassé en m'appelant son frère, je me hasardai à lui demander par écrit, dans les formes maçonniques, une petite faveur qui dépendait de lui; il ne me répondit point. Et comme je m'en étonnais, M. Lassource, un de mes amis que vous voyez souvent à cette table du fond, me fit observer que j'avais été trop hardi, que si je m'étais présenté chez son altesse, elle m'eût certainement fait jeter à la porte, malgré l'accolade, attendu qu'on n'est frère qu'en loge. Ce sont des choses qu'il est bon de savoir.

Peu de jours après cet entretien, Jacquemin Claes, remontant à sa chambre, fut arrêté dans l'escalier par de grands éclats de joie, qui parlaient d'une salle du premier étage. Il entendait l'hôte parler de truelles, de poudre, de barils, d'étoiles allumées; une autre voix proposait une santé au grand architecte de l'univers; puis on discutait sur une planche mal faite, et on interpellait les frères surveillants. Tout ce qui se disait s'exprimait dans un argot où Jacquemin ne comprit autre chose, sinon que c'était un dîner de francs-maçons.

Les allégresses bruyantes ont pour la jeunesse quelque chose d'engageant; le pauvre garçon eût voulu être de ce tumulte, qui lui paraissait de la gaieté. Il s'assit tout médita-

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES.

— if dans sa petite chambre, envahi par un certain désir de se faire recevoir maçon, combattant ses précédentes antipathies par la persuasion où il entraît que les francs-maçons n'étaient que de bons réjouis inoffensifs et calomniés.

Dans sa perplexité, il redescendit; et trouvant seule la bonne-hôtesse, il entama une conversation qu'il ramena assez adroitement et assez vite sur la maçonnerie. Il lui demanda bientôt pourquoi l'autre jour elle avait traité les francs-maçons d'imbéciles, comme dit la chanson.

— Oh ! c'est que vous ne connaissez pas, répondit-elle, la grande chanson des maçons. Eh bien ! je vais vous la dire. Ce qu'elle fit aussitôt, selon l'usage des Parisiennes, qui ne se font pas prier pour chanter :

CHANSON MAÇONNIQUE.

AIR : *Rions, chantons, aimons, buvons.* DE SÉGUR.

A ma truelle de fer-blanc,
Sachez ma dignité suprême.
Je suis obtus; et cependant
J'ai le triangle pour emblème.
Lorsque j'étais petit garçon,
On me traitait comme un vrai Gille.
A présent que je suis maçon,
Ai-je encor l'air d'un imbécile? bis.

J'aime à produire de l'effet;
J'aime à me décorer, — pour cause:
J'ai le genou gros et mal fait,
Le tablier couvre la chose.
Mon dos à droite est un peu rond;
Le cordon là se montre utile.
A présent que je suis maçon,
Ai-je encor l'air d'un imbécile? bis.

Quand j'ai mon équerre en sautoir,
Et que ma ceinture me sangle,
Chacun prend plaisir à me voir
Avec ma règle et mon triangle.
Vous qui m'appeliez cornichon,
Dans mes simples habits de ville;
A présent que je suis maçon,
Ai-je encor l'air d'un imbécile? bis.

Fringant comme un chapeau chinois,
Lorsque je me pavane en loge,
Je suis fier jusqu'au bout des doigts,
Etant très-sensible à l'éloge.
Qu'on me traite de polisson;
Ma réponse devient facile:
A présent que je suis maçon,
Ai-je encor l'air d'un imbécile? bis.

Ma femme dit que le compas,
Le point-parfait et la truelle
Sont (je le répète tout bas)
D'une stupidité cruelle.
Le tablier n'est qu'un torchon,
Si je veux en croire sa bile.
Cependant je suis franc-maçon:
Ai-je donc l'air d'un imbécile? bis.

A table, au sein de mes amis,
On m'a souvent blâmé de prendre
Des tons qui ne sont pas permis.
J'étais un porc, à les entendre.
Je suis peut-être un peu glouton;
Mais quoiqu'à l'ivresse facile,
A présent que je suis maçon,
Ai-je encor l'air d'un imbécile? bis.

A ceux qui marchent de travers
Je puis me donner en exemple;
Sur mon tablier aux bords verts
J'ai les deux colonnes du temple.
Je vais, ferme sur mon arçon,
Appuyé de leur double pile.
A présent que je suis maçon,
Ai-je encor l'air d'un imbécile? bis.

On me croyait un sot. Parbleu,
Ce n'est plus qu'une calomnie,

Puisqu'au bout de mon cordon bleu
 Brille l'étoile du génie.
 C'est pour les sots une leçon.
 J'aurai du moins ouvert la file.
 A présent que je suis maçon,
 Ai-je encor l'air d'un imbécile? bis.
 Ainsi parlait un homme, vain
 De son équerre et de sa règle.
 — Frère, lui dit un écrivain
 Qui passait pour un vieil espiègle,
 Ton tablier et ton cordon
 Ne t'ont pas rendu plus habile;
 Et ceux qui t'ont fait franc-maçon,
 T'ont fait doublement imbécile. bis.

Cette chanson n'était pas faite pour fixer les esprits flottants du Tournaisien. Mais tout en la chantant, il paraît que l'hôtesse avait fait ses réflexions; car elle s'empressa d'ajouter que l'auteur était un homme qu'on n'avait pas voulu recevoir à la loge.

— Quoique je me permette d'en rire, dit-elle encore, c'est bon à connaître pour un jeune homme; c'est curieux, à ce qu'on dit; et dans les choses de la vie cela peut se trouver très-utile.

La bonne dame s'était rappelée que chaque admission amenait un repas, et que les festins de la loge de son mari se faisaient chez elle.

Jacquemin s'alla coucher, bercé par les chants des frères, qui poussèrent leur orgie jusqu'au delà de minuit.

Le lendemain matin, notre jeune homme s'ouvrit à son hôte sur les pensées qui l'agitaient. M. Gersant l'accueillit avec empressement, comme un digne cabaretier qu'il était. On arrivait au milieu de juin; l'époque des fêtes maçonniques approchait.

— Mon jeune monsieur, dit-il, vous pouvez certainement connaître la lumière, si vous remplissez quatre points, dont le premier est l'âge.

— Et quel âge faut-il avoir? demanda Jacquemin.

— Vingt et un ans.

— Alors je dois attendre; je n'en ai pas encore dix-neuf.

— Nous passerons là-dessus, répliqua l'hôte; je vous présenterai comme louveteau.

— Qu'est-ce que c'est qu'un louveteau?

— Ah! ah! c'est comme qui dirait un petit loup, un fils de maçon. (Le cabaretier estropiait le mot vrai *Loufton*, qu'on applique aux fils de maçons, et qui veut dire en effet, dans une vieille langue du nord, quelque chose comme *enfant de la balle*.) Un louveteau, poursuivit-il, a le privilège, entre autres passe-droits, d'être reçu à dix-huit ans, et même à quatorze dans certaines loges. Votre père, mon jeune monsieur, est-il maçon?

— Ah! grand Dieu! il s'en garderait bien. C'est un honnête fermier d'auprès de Tournay. Les francs-maçons pour lui ne sont que des excommuniés et des sorciers.

— Ah! ah! ah! s'écria l'hôte; nous sommes de trop bons diables nous-mêmes, pour avoir rien à faire avec le mauvais. Les francs-maçons, mon jeune monsieur, sont des frères. Si vous êtes franc-maçon, et qu'en

voyage vous vous trouviez sans argent, vous allez en loge, vous vous faites tuiler (reconnaître, au moyen de signes), vous dites le mot de passe; et vous avez là des frères qui vous garnissent le gousset. Si vous avez une querelle, entre maçons le duel est interdit; aussitôt que vous signalez le fait, votre adversaire est obligé de mettre bas les armes.

— Mais, s'il en est ainsi, c'est superbe, dit Jacquemin; et volontiers je me ferais maçon si c'était possible.

— Ainsi nous dirons que vous êtes louveteau, mon jeune monsieur; et personne n'en doutera.

La seconde condition exigée dans les aspirants est de la conduite, de la fidélité aux engagements. Cela ne nous embarrassera pas; je serai votre parrain, et je répondrai de vous.

En troisième lieu, il faut du courage; les épreuves d'admission ne sont pas des jeux. Mais pourtant si on vous reçoit comme louveteau, vous ne subirez que les épreuves morales: c'est plus facile.

Enfin, la dernière condition, qui certainement n'est pas la moins importante, c'est le chapitre de l'argent. On ne peut pas être reçu par d'honnêtes gens que l'on déranger de leurs affaires, sans les régaler un peu. Il faut d'ailleurs que vous soyez initié aux usages des festins maçonniques; et il est juste que vous en payiez les frais.

Jacquemin Claes, à cette partie du discours, était devenu plus sérieux. Il avait de l'ordre. Il sentit que le festin, avec des gailards comme son hôte, ferait une brèche à sa petite réserve.

— Je suis mal en fonds pour le moment, dit-il; je dois attendre que mes parents m'aient fait un envoi, et remettre ma réception à un autre temps.

Mais le marchand de vin était un ardent faiseur de prosélytes. Il ne se déconcerta que modérément. Après s'être échauffé sur la pensée d'amener un nouveau frère à la loge des *Amis réunis*, qui était assez mal composée, et sur l'espoir de présenter dans Jacquemin, qui avait fait ses études, un orateur, spécialité dont on manquait alors, il lui sembla dur de ne pas avoir les petits agréments qu'il s'était promis.

— Ecoutez, dit-il, en se frappant le front où il venait d'apercevoir une idée, je connais un juif, qui demande aussi à voir la lumière. S'il peut payer un dîner convenable, je vous ferai recevoir le même jour; et comme louveteau, vous serez exempt de frais.

Au moment où M. Gersant achevait ces mots, le juif lui-même entra.

— C'est vous, Gédéon, dit l'hôte. connaissez-vous l'acacia?

— Lequel? demanda le juif.

— Ah! l'innocent! ah! le profane, s'écria le marchand de vin, en riant aux éclats. Al-lons! nous vous donnerons un âge, selon vos dispositions: trois ans, cinq ans, sept ans....

— Oh! cette hêtise!

— Mon fils, car vous n'êtes pas encore

frère, dit très-gravement l'hôte, ce n'est point une bêtise ; on a sept ans et plus ; et si vous riez, nous ne vous donnerons que trois ans et quelque chose !

Alors encore l'entretien fut rompu par l'arrivée d'un maçon qui entra tout bouleversé. C'était le voisin Cavard, sellier en chambre, qui avait un duel. L'hôte, comprenant qu'on venait l'appeler pour être témoin, emmena vivement son voisin à l'écart, afin que les néophytes qu'il travaillait ne comprissent pas que, malgré leurs serments, les frères se battaient en duel. Le sellier en chambre avait cherché querelle à Delon, le boucher. Il accusait Delon d'avoir fait la cour à sa femme, nonobstant la fidélité promise en loge à toute espèce d'engagement ; et de scandaleuses récriminations avaient lieu de part et d'autre, en dépit des mœurs maçonniques.

On se battit le lendemain matin ; car celui qui eût refusé le duel eût été accusé de se retrancher par lâcheté derrière son titre de maçon.

Mais à la première égratignure qui déchira le pantalon de nankin du boucher, M. Gersant, qui avait intérêt à fournir un déjeuner d'amis, fit un signe qui arrêta le combat ; et les duellistes, ramenés par leurs témoins, se réconcilièrent à table.

II.—On fait à Jacquemin un cours d'histoire de la franc-maçonnerie.

Deux jours après le duel du frère Delon et du frère Cavard, le frère Gersant vint s'asseoir auprès de Jacquemin, qui achevait de dîner. Tous les habitués étaient partis ; il ne restait que M. Lassource, dans son coin.

— Mon jeune monsieur, dit l'hôte, avant d'entrer dans l'ordre, il est bon d'en savoir l'histoire ; et voici notre ami, qui est savant et qui veut bien vous en faire le récit.

M. Lassource était un gros homme à la figure ouverte, qui aimait à se communiquer, mais qui ne se remuait pourtant qu'après avoir été annoncé d'une manière convenable. Il avait salué à l'épithète de savant ; il se leva dès que le frère Gersant eut fini de parler, et vint s'asseoir de l'autre côté de Jacquemin, attiré sans doute par les manières de l'hôte, qui tenait d'une main trois petits verres, et de l'autre un flacon d'une certaine liqueur qu'il appelait du cent-sept-ans. Il faisait cette liqueur avec les restes de toutes les bouteilles de cognac, d'anisette, de cassis, de curaçao et de kirsch que l'on vidait chez lui ; et personne ne disputait au cent-sept-ans un nom que personne ne comprenait.

Il versa trois petits verres. Jacquemin ayant salué M. Lassource, celui-ci toussa élégamment et dit :

— Mon jeune ami, comme l'a exprimé le chef, il est utile et péremptoire de connaître la chose. Il y a des gens qui deviennent francs-maçons et ne se doutent de rien. Ce n'est pas cela. Vous me paraissez être doué d'une éducation de collège. Vous avez fait certainement vos humanités. Je veux donc vous développer agréablement tout ce qui nous concerne ; et je procède dans le bon

genre. Prenez ce poème, mon jeune ami, vous le lirez ; vous verrez jusqu'où nous remontons. Demain j'aurai l'honneur de vous exposer le reste ; car vous n'avez ici que les premières origines.

Il donna à Jacquemin un vieux petit volume in-12 ; et il ajouta : — Du reste, c'est de la naïve poésie. Vous en serez charmé.

Là-dessus, il se jeta dans la littérature, cita trois strophes de l'ode à la Fortune, beugla une tirade de Mérope, hurla quatre passages d'Héraclius, s'appuya de Mar-montel, de Laharpe, d'Armand Gouffé, de J.-J. Rousseau, de Désaugiers, de Planard et de Lacépède, et se retira après avoir parlé une heure tout seul, émerveillant M. Gersant, étourdissant Jacquemin.

— Un homme très-prodigieux, dit l'hôte après qu'il fut parti.

— Que fait-il ? demanda Jacquemin.

— Il est à la préfecture.

— De police ?

— De police, répondit le franc-maçon, avec une affirmation hésitative. Mais, soyez tranquille, continua-t-il en se raffermissant, il est employé dans les bureaux.

— Et il est de votre loge ?

— Certainement ; c'est un homme très-instruit, qui parle comme vous voyez, sans compter qu'il fait des chansons fort spirituelles.

Jacquemin, avant de se coucher, lut le poème, qui lui sembla long, et dont nous sommes obligés de donner ici une rapide analyse. Ce poème était intitulé : *Noblesse des francs-maçons, ou Institution de leur société avant le déluge universel et son rétablissement après le déluge* ; sans nom d'auteur. C'est un volume in-12 que l'on rencontre encore ; il a des sommaires aussi utiles qu'ingénieux sur les marges ; et il a été imprimé à Francfort-sur-le-Mein, chez Jean-Auguste Raspe, en 1756.

Ce poème commence tout à fait comme un vrai poème :

Des discrets francs-maçons je chante la noblesse.....

L'action s'ouvre en Arménie. Avant de mourir, Noé, qui voit ses nombreux enfants prêts à se disperser, veut leur donner un lien, en rétablissant l'ordre des francs-maçons (1).

Un jour le patriarche à la fois les rassemble.

Après le sacrifice ils mangent tous ensemble.

Avant que de mourir, quelle joie !.....

Au milieu du festin il leur tient ce discours :

Pourriez-vous, chers enfants, mettre en oubli les jours

Où d'un Dieu protecteur la bonté souveraine

Daigna vous arracher aux dents de la baleine,

Vous sauva du déluge et de l'abîme d'eau

Par qui le monde impur prit un être nouveau ?

Il ajoute à ces vers mélodieux qu'il faut se séparer ; à quoi Sem répond qu'on va s'y préparer ; et alors

A l'opulent, mais triste et tranquille festin
La nuit bien avancée et Noé mettent fin.

(1) On remarquera l'usage que les francs-maçons font de l'histoire sainte pour expliquer leur origine. Il est curieux de voir que les savants de l'ordre ne dédaignent pas, pour satisfaire des prétentions orgueilleuses, de recourir à ces mêmes livres sacrés que leurs frères les philosophes

Mais tout le monde est convoqué pour un sacrifice qui doit avoir lieu le lendemain au point du jour. Noé tombe en extase, au moment de rétablir la franc-maçonnerie; l'avenir des frères lui apparaît; il fait choix de ceux qu'il veut initier, il leur annonce qu'il va perpétuer un ordre dont il est le seul reste. Cet ordre, leur dit-il, fut fondé par Tubalcain, le même qui avait entrepris, dans ses soucis nouveaux,

De perfectionner tous les arts libéraux;
S'adonnant à la forge, aux plus durs exercices,
Sur une ardente enclume il trouvait des délices.

Tubalcain s'était vu secondé par trois hommes anté-diluviens: Jabel, qui méditait, dessinait, dressait des tentes et faisait le commerce de fourrure; Jubal, père de la musique:

Des instruments à vent, dans son nouveau travail,
L'ingénieux Jubal invente le détail.

Il imagina même l'orgue, du premier coup. Le troisième personnage est un anonyme qui dota l'humanité de la poterie, ou, si vous l'aimez mieux, de l'art de faire des pots:

Et de cet art nouveau les fruits universels
Descendent jusqu'à nous et sur tous les mortels.

Après que Noé a raconté que Tubalcain et ses trois amis établirent, pour se reconnaître, les signes et les mots de passe, il ajoute que l'ordre des maçons s'est perpétué un certain temps, mais, que tombé en oubli, il n'avait plus que lui pour adepte au déluge; qu'il l'a sauvé dans l'arche, et qu'il le reconstitue. Il en explique les règlements:

De nos lois, la plus sainte et la plus nécessaire
Sera de les celer à l'aveugle vulgaire,

dit-il; et il ne donne pas d'autres prescriptions. C'est peu de chose. Tous les assistants brûlent de connaître les grandeurs qu'il leur promet:

Sur le fameux détail des mystères sacrés
Tous veulent sur-le-champ être plus éclairés.
Le grand-maître attendri récite un formulaire
Terrible et de tout temps ignoré du vulgaire.
La vertueuse troupe, en élevant les mains,
Le répète; et dès lors au reste des humains
Elle est supérieure; elle en est séparée;
Elle n'est désormais qu'une troupe sacrée.
Elle entre au temple, où luit la sublime clarté.
Des profanes sentiers ce temple est écarté.
Que d'objets variés la main qui le leur ouvre
Aux frères éblouis subitement découvre!

Le poète ne décrit rien de ces objets variés, qui auraient eu de l'intérêt pour l'histoire de l'art ancien; et comme il est embarrassé du costume, il fait descendre des cieux l'ange des maçons, apportant un coffre où Noé trouve des tabliers, des grands-cordons, des étoiles, des compas, des truelles, des équerrres.

Sur un bureau prochain il fait en peu de temps
Des merveilleux bijoux trois monceaux éclatants.
Puis il tient un discours à ceux qui sont au temple:
Il met son tablier; chacun suit son exemple;
Et des riches colliers qui sont sur le bureau,
Pour en vêtir Noé, l'ange prend le plus beau.

Le poète tient à son bureau, mais il ne dit pas si c'était un bureau d'acajou à cylindre

ont attaqués avec tant d'acharnement. Du reste, ce poème repose sur des fictions ridicules, bien qu'il ait été composé dans le but de glorifier la maçonnerie symbolique.

ou un bureau de palissandre à incrustations. Il se sauve du bureau par une apostrophe au cordon:

Noble cordon! heureux qui s'en voit revêtu!
C'est un signe certain d'une haute vertu!
Cordon, qui produira mille fois plus de gloire
Que tout autre cordon renommé dans l'histoire!

Et pour lors Noé installe Sem en qualité de grand-maître des francs-maçons en Asie; il nomme Cham grand-maître pour l'Afrique; il proclame Japhet grand-maître en Europe, le tout rehaussé de longs discours en vers, aussi pompeux que ceux qu'on a lus. Seulement, avant de parler à Japhet, il y met un peu plus de façons.

Ici le patriarche, ayant repris haleine,
D'un prophétique écart, qu'il réprime avec peine,
S'abandonne au transport. Il bégaye; il se tait;
L'attention redouble aux mouvements qu'il fait.

Aussi il prédit à frère Japhet toutes sortes de succès maçonniques; et il donne aux initiés l'accolade obligée.

En quittant ce séjour, ajoute le grand-maître,
Mille troupeaux chéris à votre ombre vont paître.
N'oubliez donc jamais cette infailible loi,
Qu'un roi bon franc-maçon n'en est que meilleur roi.

Voilà qui est d'un à-propos très-ingénieux et parfait pour les rois. Enfin Noé recommande aux frères le langage des signes, qui leur sera nécessaire, dit-il, à la confusion des langues (il prévoit la tour de Babel); il annonce Lycorgue, qui sera un franc-maçon distingué, et fera de sa république une vaste loge; il prophétise le grand éclat de l'ordre sous le règne de Salomon; il salue de loin le frère Charlemagne; les maçons anglais du dix-huitième siècle; François I^{er}, empereur d'Allemagne et protecteur de la maçonnerie; Frédéric II, grand-maître de Prusse et de Brandebourg, et tous les maçons futurs, suédois, danois, polonais, russes, français, belges, hollandais, etc. Il nomme Frère Jésus, son petit-fils, archiviste et secrétaire général de l'ordre; après quoi le poème finit, comme tout ce qui se fait dans la maçonnerie symbolique, par un nouveau repas, qui dure toute la nuit.

En rendant ce volume le lendemain à M. Lassource, Jacquemin témoigna qu'il en avait tiré peu de lumières précises.

—Je le sais, dit le frère: j'avoue même que dans quelques détails c'est un peu hasardé. Mais le fond est historique, et la forme est littéraire. J'ai voulu vous le faire lire, mon jeune ami, pour vous prouver, comme j'avais l'honneur de vous le dire hier, que nous dations d'assez loin.

—Je crois bien; avant le déluge!

—A présent, je pourrai vous conter le reste.

Vous saurez donc que ceux mêmes qui nous contestent l'honorable antiquité dont nous parlons, reconnaissent au moins, pour fondateur de la maçonnerie symbolique, Hiram ou Adon-Hiram, que l'historien Josèphe appelle Adoram, architecte du temps de Salomon. On a raconté son histoire avec quelques variantes. Des savants ont écrit qu'il s'agissait là de Hiran, roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon, et lui fut d'un grand

secours pour la construction du temple de Jérusalem. Mais nous avons nos archives; le vénérable Hiram était un artiste éminemment distingué, fils d'un Tyrien et d'une femme de la tribu de Nephthali. Il est nommé dans le quatrième livre des Rois.

Salomon le fit donc venir pour diriger les travaux du temple. Il voulut montrer incontinent son habileté; il construisit devant le portique deux merveilleuses colonnes de cuivre, qui avaient chacune vingt-sept pieds de haut et six pieds de diamètre; il donna à l'une le nom de *Jakin*, à l'autre le nom de *Booz*. On payait les apprentis autour de la première, et les compagnons autour de la seconde.

Or, Adon-Hiram avait sous ses ordres un nombre immense d'ouvriers; soixante-dix mille apprentis, quatre-vingt mille compagnons, et trois mille trois cents maîtres.

Ayant la direction de tout le personnel et ne pouvant connaître chaque individu par son nom, Hiram, pour ne pas être exposé à payer l'apprenti comme le compagnon et le compagnon comme le maître, convint avec les maîtres, de mots secrets, de signes et d'attouchements qui devaient servir à les distinguer de leurs subalternes. Il donna pareillement aux compagnons des signes de reconnaissance qui n'étaient pas sus des apprentis, et aux apprentis des mots et des signes qui les discernaient des profanes, étrangers au bâtiment.

Tout cela se fit dans un ordre si admirable, mon jeune ami, que Salomon en fut charmé et qu'il voulut être affilié lui-même à la confrérie des travailleurs. Dans son poème intitulé: *Essai sur la franc-maçonnerie*, en trois chants, dédié à son altesse sérénissime monseigneur le prince Cambacérès, archi-chancelier du ci-devant empire, le frère Pillon du Chemin a tiré bon parti de cette glorieuse circonstance. Le frère Pillon du Chemin est membre de la loge *du Centre des Amis*. Il s'écrie:

Vous peindrai-je, au milieu de ce peuple de frères,
Le vénérable Hiram donnant à Salomon
L'auguste caractère et l'habit de maçon?
Et ce fils de David, le plus grand des monarques,
Fier d'en porter sur lui les honorables marques,
Et de sa vanité déchirant le bandeau,
Eclairant ses sujets placés sous le niveau?

C'est très-maçonnique et fort délicat. Le poème a été imprimé à Paris en 1807. Mais le frère Pillon du Chemin ne nous donne aucunement, ni dans son texte, ni dans ses notes, les détails dramatiques de l'histoire d'Hiram, que je dois vous achever.

Trois compagnons, peu satisfaits de leur paie, formèrent le dessein d'exiger d'Hiram le mot de passe des maîtres. Ils cherchèrent l'occasion de le rencontrer seul, résolus à obtenir ce qu'ils voudraient, de gré ou de force.

Vous me direz: C'étaient de mauvais frères. Il y en a.

Un soir, ils attendirent Hiram dans le temple, et se cachèrent, l'un à la porte du nord, l'autre à la porte du midi, et le troisième à la porte de l'orient. Hiram étant entré seul

par la porte de l'occident, après qu'il eut fait sa ronde, voulut sortir par la porte du midi. Le compagnon qui l'attendait lui demanda le mot de maître, en levant sur lui le marteau qu'il tenait à la main. Hiram lui dit que le mot de maître ne s'obtenait pas de cette manière. Aussitôt le compagnon lui porta sur la tête un coup de marteau.

Ce coup n'ayant pas été assez violent pour le renverser, le grand-maître s'enfuit vers la porte du nord, où il trouva le second compagnon, qui lui en fit autant. Quoique fort blessé, il tenta de sortir alors par la porte de l'orient; le troisième compagnon, après lui avoir fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'assommer.

Les trois meurtriers, s'étant rapprochés, cachèrent le corps sanglant, et quand la nuit fut devenue sombre, ils le transportèrent sur une montagne voisine où ils l'enterrèrent. Afin de reconnaître l'endroit, ils plantèrent une branche d'acacia sur la fosse. D'où est venue la question maçonnique: Connaissez-vous l'acacia?

— A quoi le petit juif n'a pas su répondre.

— Ni vous non plus, sans doute; car il n'y a qu'une seule formule de réponse, qui n'est donnée qu'aux maîtres, et qui est: *L'acacia m'est connu*.

Mais je vous livre le secret des loges. Il est vrai que vous allez être des nôtres. Reprenons.

Salomon ayant été sept jours sans voir Adon-Hiram, ordonna à neuf maîtres de le chercher.

Les neuf maîtres obéirent. A la suite de longues et vaines perquisitions, trois d'entre eux, qui se trouvaient un peu fatigués, s'étant assis près de l'endroit où le grand artiste avait été enterré, l'un des trois arracha machinalement la branche d'acacia. Il reconnut que la terre en ce lieu-là avait été remuée depuis peu; il fouilla avec sa truelle et découvrit le corps d'Hiram. Il appela aussitôt les autres maîtres, qui examinèrent les plaies et soupçonnèrent les compagnons d'avoir commis le crime. Dans la pensée que peut-être ils avaient tiré du défunt le mot de maître, qui était *Jehovah*, ils le changèrent sur-le-champ en un autre, lequel signifiait *le corps corrompu*, et ils allèrent rendre compte à Salomon de l'aventure.

Ce prince, touché douloureusement, fit transporter le corps dans le temple, où les honneurs funèbres lui furent rendus avec la plus grande pompe. Tous les maîtres à cette triste cérémonie, portaient des tabliers et des gants de peau blanche; pour exprimer qu'aucun d'eux n'avait souillé ses mains dans le sang du chef. Et quand vous serez admis, comme je l'espère, mon jeune ami, à l'honorable dignité de maître, vous verrez que le souvenir de la mort d'Hiram est toujours présent à l'ordre. Les maîtres en loge ne marchent qu'en zigzag pour signifier leurs recherches; ils font le geste de l'horreur à cause du meurtre; ils ont la tête couverte pour marquer le deuil.

Ici, M. Lassource s'arrêta, probablement

ne sachant guère autre chose, et bornant son cours d'histoire à la légende d'Hiram, laquelle n'est bonne qu'à expliquer aux apprentis, aux compagnons et aux maîtres, l'origine merveilleuse de ces trois premiers grades de la maçonnerie.

Les adeptes, qui prétendent que la maçonnerie s'est conservée sans interruption jusqu'à nous, y rattachent tous les mystères et toutes les initiations de l'antiquité païenne, ainsi que toutes les associations secrètes du moyen âge et des temps modernes : les templiers ; les philosophes hermétiques ; les universités secrètes où se formaient les Agrippa, les Nostradamus et tous ceux que l'opinion publique appelait devins ou magiciens : les réunions infâmes de ceux qui dans le Midi se faisaient passer pour loups-garous ; les affiliations qui jouaient le sabbat dans les campagnes ; ce qui explique la raison que le peuple avait de traiter les francs-maçons de sorciers, comme il fait encore. Mais le nom de maçonnerie symbolique et de francs-maçons resta concentré en Angleterre jusqu'en 1721 ; ce fut alors qu'il se répandit au dehors, et voici comment les maçons anglais expliquent l'origine de l'ordre (1) :

Lorsque Carausius, ce vaillant enfant de la Gaule Belgique, qui battit tant de fois les Romains sur terre et sur mer, au troisième siècle, eut conquis la Grande-Bretagne et s'y fut fait proclamer empereur, voulant, comme quelques-uns des autres successeurs d'Auguste, doter ses nouveaux états de beaux édifices, il se déclara le protecteur des arts utiles, à la tête desquels il mit l'art de construire. Il donna à son ami Albanus la direction particulière des ouvriers maçons, leur accorda des franchises spéciales, des signes de reconnaissance, et leur permit de s'assembler en son nom. Ces hommes recevaient deux schellings par semaine, et chaque jour trois sous pour leur dîner. On les appelait les frères-maçons.

Ces prétendus règlements furent établis en l'année 287.

Dans les troubles qui suivirent la mort de Carausius, arrivée en 293, la société maçonnique s'obscurcit un peu. Athelstan, petit-fils d'Alfred le Grand, la rétablit en 924, mit son frère Edwin à la tête des maçons, leur accorda des franchises, une juridiction et le droit d'avoir des assemblées. La première grande loge s'ouvrit à York en 926.

Robert, roi d'Ecosse en 1314, Edouard III, roi d'Angleterre en 1327, donnèrent de meilleures formes aux règlements des francs-maçons. Le roi Henri VI se fit admettre dans la maçonnerie. Mais alors il y avait partout des francs-maçons, comme il y avait des francs-archers, des francs-taupins, des francs-bourgeois. On encourageait par des franchises et des privilèges les arts utiles ; et c'est à ces mesures que nous devons les cathédrales et les nombreux édifices religieux des treizième, quatorzième et quinzième siècles. Ces francs-maçons, positifs et non symboliques, étaient

(1) The constitutions of the ancient and honourable fraternity of free and accepted masons. Edition de 1767.

des hommes religieux, qui commençaient leurs travaux et les terminaient chaque jour par la prière en commun, qui campaient autour de l'église qu'ils construisaient et passaient joyeusement leurs soirées à chanter de pieux cantiques.

Plusieurs princes, sur le continent aussi, se firent un honneur de protéger les maçons et de s'affilier à leurs confréries. Jacques I^{er}, couronné en 1424, fut grand-maître des loges ou assemblées des constructeurs de l'Ecosse. Les maçons de Saint-Pierre de Rome, sous Léon X, avaient des franchises pareillement et des privilèges qui leur donnaient aussi le nom de francs-maçons. Inigo-Jones, élève de Palladio, regardé par les Anglais comme leur Vitruve, fut grand-maître des francs-maçons d'Angleterre. Christophe Wren, grand surveillant, à la mort d'Inigo-Jones, est celui qui fit rétablir toutes les églises de Londres, après le terrible incendie de 1666, et spécialement la grande église de Saint-Paul, qui, après Saint-Pierre de Rome, passe pour la plus vaste église du monde. Il avait tenu en 1663 une loge ou assemblée générale, et fut grand-maître en 1685.

Après lui l'association s'écarta de son point de vue, qui était l'art. Lord Montague, ayant été élu grand-maître en 1721, résolut, avec quelques amis, de construire, non plus des édifices matériels, mais des systèmes philosophiques. Il fit imprimer en 1723, dans l'esprit de son projet, les constitutions de l'ordre, et s'occupa d'étendre l'affiliation au dehors comme un vaste réseau.

En 1725, lord Derwent-Waters établit une loge à Paris, d'autres se formèrent rapidement ailleurs. Des bruits étranges accueillirent ces réunions mystérieuses, que l'on vit se propager rapidement et ténébreusement en Allemagne, en Italie, en Hollande, en Pologne, en Russie, en Turquie même. Il devint bientôt évident que leur but principal était d'arrêter le catholicisme, et que leur esprit n'était autre chose que le protestantisme parvenu à l'état d'indifférence et ligué avec le déisme. Le pape Clément XII, en 1735, condamna la maçonnerie symbolique, ce qui décida les francs-maçons allemands à prendre le nom de *Mopses*. Ce mot signifie dogue ; et sous cet emblème ils se piquaient de vigilance et de fidélité. D'autres donnèrent à leur association le nom imposant d'*Ordre de la liberté*, dont ils prétendirent que Moïse était le fondateur ; ils portaient à la boutonnière une petite plaque de métal figurant les tables de la loi. Mais ce n'était pas le nom seulement, c'était la chose que le saint-siège interdisait.

En 1737, le Châtelet de Paris jugea comme le souverain pontife et lança des ordonnances qui défendaient la maçonnerie symbolique.

Louis XV se montra irrité contre ceux des seigneurs de sa cour qui entrèrent dans un ordre mystérieux dont on ne pouvait appuyer les intentions d'aucun bon motif. Le duc d'Antin n'en accepta pas moins le titre de grand-maître en France ; il fut rem-

placé en 1743 par le prince de Clermont, et ensuite par d'autres personnes dont nous parlerons tout à l'heure.

En 1793, la franc-maçonnerie fut supprimée en France, avec le carnaval; elle ne revint qu'à sa suite, six ou sept ans plus tard.

Jacquemin Claes ignorait toutes ces choses et beaucoup d'autres encore. On lui disait qu'une loge est le temple de l'amitié, à la porte duquel veille le silence. Il se disposait à y entrer, comme nous verrons bientôt.

III. — Digression historique.

L'histoire de la franc-maçonnerie symbolique, quoiqu'elle ne date que de cent vingt ans, est à peu près impossible à faire. On en aperçoit quelques sommets obscurs, comme ces chaînes de montagnes que la mer n'interrompt pas, mais qu'elle recouvre. Nous empruntons cette comparaison au petit essai de M. Edmond Leclerc sur la franc-maçonnerie. Ajoutons avec lui qu'il faut, en attendant mieux, se borner à signaler quelques faits, que les vénérables ont laissés surprendre. L'auteur allemand d'*Herman d'Unna*, malgré ses recherches, n'a recueilli pareillement sur les Francs-juges que des documents continuellement brisés; et il n'a pu nous montrer que la superficie de cet autre ordre mystérieux, qui du moins ne s'est pas élevé contre l'Eglise.

Nous chercherons seulement à présenter ici quelques notes sur les personnages éminents que les francs-maçons, au dernier siècle, ont reconnus pour leurs chefs. Des princes y furent admis. C'était une habileté propre à donner de la splendeur à la secte. Mais en général, grands-maîtres pour l'honneur (si l'honneur a jamais pu être là), ils étaient menés par des mains invisibles.

L'empereur François I^{er} dut à son initiation de grandes fautes et de grands revers; Frédéric II s'en moqua, comme il se moquait de tout; les autres potentats n'y trouvèrent rien de ce qu'on leur avait promis.

Lord Montague, le fondateur de la maçonnerie symbolique, était un fou, qui pour surcroît n'avait que folies autour de lui. Sa femme était cette illustre aventurière qui visita le harem du sultan Achmet, publia des lettres prétentieuses, et nous rapporta par hasard l'inoculation. Dominée par l'orgueil, étrangère à toute sensibilité, on ne la vit jamais contente d'elle-même, ni de sa position. M. Fiévée a retracé d'elle ce portrait exact:

« A seize ans, dit-il, elle regrette de n'être pas homme; à trente, elle demande déjà dix années de moins; mère de famille, elle fait

(1) Un autre descendant de lady Montague, que le prince Puckler-Muskau confond avec le ramoneur, a fait d'autres extravagances et de longs voyages aussi, à la suite desquels, « étant arrivé à Shaffhouse en 1790, ce lord eut la malheureuse idée de vouloir descendre la chute du Rhin dans un bateau. On fit tout au monde pour le retenir; mais il n'écoula rien. Il se rendit au bord du fleuve; et après avoir envoyé en avant, comme essai, un bateau vide qui arriva au bas de la chute sans malencontre, il s'embarqua dans un second avec son ami, M. Barnett, qui ne s'en souciait guère.

Ils voguèrent d'abord lentement, puis avec une rapidité

reloge du célibat. La toilette des Françaises lui paraît ridicule; et tant qu'elle a l'espoir de plaire, elle tire ses modes de France. A soixante-huit ans, il y avait déjà onze ans qu'elle n'avait osé se regarder dans un miroir; et lorsqu'on venait lui rendre visite, elle recevait en domino et en masque. »

Cette femme donna à lord Montague un fils, fameux aussi par la bizarrerie de ses aventures. Perdu à cinq ans, on le retrouva parmi les ramoneurs; et ce fut afin de perpétuer la joie causée par son retour, que ses parents fondèrent une rente pour que les ramoneurs de Londres eussent tous les ans un bon dîner dans les jardins de l'hôtel Montague. Ce dîner se fait encore le 1^{er} mai; chaque convive reçoit, outre le petit repas, un schelling et la singulière permission d'emporter son couvert, qui n'est pas d'argent. Rentré chez ses parents, le jeune Edouard Wortley Montague fut mis à l'école de Westminster. Au bout de quelques années, il s'échappa encore. On le retrouva vendant du poisson sur le port de Blackwall. Il se laissa reconduire à regret dans sa famille, s'enfuit de nouveau (il avait alors dix ans), s'engagea comme mousse, se sauva du navire à Oporto, se mit au service d'un vigneron. Reconduit derechef, il commit d'autres extravagances qui ne peuvent tenir place dans ces notes, fit tous les métiers, professa toutes les religions, parcourut tous les pays du monde, et mourut sous le turban à Venise, étranglé par un os de perdrix (1).

Le père de ce fou, l'époux de lady Montague, seul chez lui, car en même temps que son fils disparaissait, sa femme faisait de petites absences de vingt-deux ans, imagina pour se désennuyer les formules de l'ordre maçonnique, qu'il institua en 1721, et que ses dîners consolidèrent.

Tel est le chef des francs-maçons mystérieux. Il avait succédé au poste de Christophe Wren, grand-maître des francs-maçons réels, de la manière usitée en Angleterre où l'aristocratie envahit tout, où l'on voit lord Wellington occuper le poste honorable de quelque vieux savant, sous le titre de chancelier de l'université de Cambridge.

A l'ombre de sa dignité, lord Montague, peu disposé à construire des édifices, bâtissait, ainsi qu'on l'a dit, des systèmes. Son plan de philosophie n'était pas très-spiritualiste; il ne se proposait que la glorification du matérialisme, en plaçant toutes les religions à la même table sous le niveau. Sa fraternité se jurait le verre à la main.

Il n'avait d'abord institué que trois degrés, qui sont toujours la base de l'ordre: les as-

toujours croissante vers la chute, en présence de plusieurs centaines de spectateurs. Ce que tout le monde avait prévu arriva. Le bateau, ayant heurté contre des pointes de rocher, chavira; les deux hommes ne réparurent qu'une seule fois sur la surface de l'eau. Le bruit assourdissant des flots étouffa leurs cris, qu'on n'entendait qu'indistinctement par intervalles. Ils disparurent bientôt tout à fait, et l'on ne put retrouver leurs corps.

Par une coïncidence extraordinaire, le jour même de leur mort, le château héréditaire de la famille Montague, dans le comté de Sussex, fut totalement consumé par les flammes. »

pirants ou apprentis, sur lesquels on prenait des informations; les novices ou compagnons, que l'on soumettait à des épreuves; les convives ou maîtres, qui étaient initiés aux plans et aux secrets. Tout cela se perfectionna ensuite.

Si lord Montague était une tête timbrée, un fou moitié turc, moitié bœuf, et le reste anglais, comme on a dit, — lord Derwent-Waters, qui vient après lui, n'était du moins qu'un homme faible; et les malheurs de ses jeunes années excusent cette faiblesse. Son père, dévoué à la cause du prétendant, fut fait prisonnier à Preston, condamné à mort par George I^{er}, exécuté le 6 mars 1716, sur l'esplanade de la Tour de Londres. « Le comte de Derwent-Waters, dit Smollet, était un homme doué des plus belles qualités. Sa funeste destinée tira des larmes, de tous les spectateurs, et fut très-préjudiciable au pays où il vivait; il était catholique, et il faisait subsister par ses bienfaits une foule de malheureux. » En allant à la mort, il fit monter son fils sur l'échafaud; il lui dit: — Sois couvert de mon sang et apprends à mourir pour ton roi. — Le shérif lui ayant demandé s'il voulait faire un discours, il répondit qu'il n'était pas venu là pour haranguer, mais pour mourir, et qu'il se bornait à protester hautement de son attachement à la religion catholique et à la cause de Jacques III. Après quoi il tendit la tête au bourreau.

L'enfant, qui n'avait que quinze ans, fut emporté évanoui de l'échafaud. Il conserva de cette scène un abattement et une timidité qui le fit tomber dans plus d'un piège.

Six ans après, ses amis, sachant qu'il ne songeait dans son cœur qu'à la cause pour laquelle son père lui avait recommandé de mourir, lui persuadèrent qu'il trouverait dans l'ordre mystérieux fondé par lord Montague, les moyens de relever les espérances des Stuarts. On le présenta à lord Montague. Un certain intérêt s'attachait à ce jeune homme. C'était un prosélyte important, dans une opinion qu'il était bon de mettre aussi sous le niveau. On le reçut sans effaroucher sa conscience; d'ailleurs, rien alors n'interdisait encore la franc-maçonnerie aux catholiques. Le saint-siège, qui ne fait rien légèrement, ne connaissait pas encore le but des maçons. Dès qu'il se vit initié, Derwent-Waters passa en France, où il savait que les Stuarts avaient des amis. La bizarre institution de lord Montague commençait à faire grand bruit à Paris. Le jeune Anglais n'eut pas de peine à former une loge qui, dans le principe, se réunissait rue des Boucheries-Saint-Honoré, et comme de juste chez un traiteur.

On ne parla bientôt plus que de cette assemblée secrète, où l'on n'admettait que quelques élus, où l'on employait un langage obscur, où l'on se faisait reconnaître par des signes singuliers, où l'on pratiquait, disait-on, de terribles cérémonies. Car l'ordre, à sa naissance, exigeait un grand déploiement de courage physique, dans des épreuves ma-

térielles que lord Montague et ses amis avaient inventées, et dont la mèche n'est pas découverte encore.

Dans l'opulence du choix, on ne reçut d'abord à Paris que les grands seigneurs.

A la vue de cet ordre, dont tous les membres étaient liés par des serments terribles, dont les secrets ne pouvaient être trahis impunément, dont les affidés s'entendaient au loin par des mots de convention et des signes aussi incompréhensibles pour les étrangers que le langage des télégraphes, des ambitieux sentirent qu'il y avait dans la franc-maçonnerie un levier puissant. La loge de Paris, sous prétexte de simples festins, s'organisa ténébreusement; bientôt Derwent-Waters lui-même ne fut plus initié à tous les secrets, et reconnut qu'on ne s'occuperait pas là de sa cause. On attira le duc d'Antin, qui se fit recevoir. C'était un personnage éminent, que deux petites anecdotes feront connaître.

On citait le duc d'Antin comme un des plus habiles courtisans de Louis XIV. Le monarque, un soir, alla coucher à Petit-Bourg; il y critiqua une allée d'arbres qui cachait la vue de la rivière, et fut surpris de ne plus la voir le lendemain matin. Le duc d'Antin l'avait fait disparaître pendant la nuit; et il dit au roi, qui témoignait son étonnement: Les arbres n'y sont plus, parce que Votre Majesté les a condamnés.

Il était intendant des bâtiments de la couronne.

Il fit plus à Fontainebleau. Sachant qu'un certain petit bois déplaisait à Louis XIV, il en fit scier tous les arbres, et posta derrière des hommes prêts au premier signal à tirer les cordes qui devaient les abattre. Le roi, allant se promener de ce côté-là, suivi de toute sa cour, ne manqua pas de répéter que le bois ne lui plaisait point. — Il disparaîtra, dit le duc d'Antin, aussitôt que Votre Majesté l'aura ordonné.

— Vraiment, répondit Louis XIV, le plus tôt sera le mieux.

Au même instant part un coup de sifflet, et la forêt tombe comme par enchantement.

C'est alors que la duchesse de Bourgogne s'écria émerveillée: — Ah! mesdames, si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin les eût fait tomber de même.

Le grand courtisan avait conservé, auprès de Louis XV, l'art particulier non de dire, mais de faire des choses flatteuses. Eh bien! chose surprenante! Louis XV, à qui la franc-maçonnerie donnait de l'ombrage, échoua, contre toute attente, dans la demande qu'il fit au duc d'Antin de ne plus fréquenter la loge.

Il était lié; sans doute déjà on lui avait inculqué cette règle des initiations égyptiennes, qu'une fois engagé dans les sentiers de l'ordre, il n'est plus permis de se retourner.

Le duc d'Antin avait soixante ans. On le fit grand-maître de France.

On ne voit plus du tout, dans les premières lignes, lord Derwent-Waters, qui voyageait

sans doute, agent désormais exploité ; il fondait un temple dans l'Artois ; des loges s'ouvraient partout, avec une activité incroyable. Il y en eut rapidement dans tous les Etats de l'Europe.

Mais quoique leurs menées fussent bien secrètes, ils ne purent dissimuler entièrement leur but. Par la bulle *in Eminentissimi*, lancée le 23 avril 1537, le pape Clément XII condamna la franc-maçonnerie. La bulle *Providas*, de Benoît XIV (18 mars 1751), confirma cet anathème. Ces mesures produisirent quelque effet. En France, toutefois, les maçons qui conservaient quelques dehors religieux se retranchèrent derrière le gallicanisme, et plusieurs allèrent leur train.

Le duc d'Antin étant mort en 1736, la grande-maîtrise fut donnée à un prince du sang, le comte de Clermont.

Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont, n'avait guère que trente ans ; c'était une de ces têtes qui ont besoin de mouvement et de nouveautés. Il avait été tonsuré pour les ordres ; il obtint des dispenses et entra dans la carrière militaire. Voyant qu'il y produisait peu de bruit, il voulut se faire recevoir membre de l'Académie française. Ce fut tout un bouleversement dont il triompha. Devenu académicien, il fut accablé d'épigrammes, parmi lesquelles nous ne citerons que celle-ci :

Trente-neuf unis à zéro,
Si j'entends bien mon numéro,
N'ont jamais pu faire quarante ;
D'où je conclus, troupe savante,
Qu'ayant à vos côtés admis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

Cette épigramme est du poète Roy, de qui elle causa la mort ; les gens du comte de Clermont le bâtonnèrent tellement, qu'il expira peu de jours après...

Le prince pourtant supporta d'autres cruautés. Lorsqu'il battait en retraite après la journée de Crevelt, il demanda, en entrant à Nuytz, s'il avait paru des fuyards. Une bonne femme lui répondit : — Monseigneur, vous êtes le premier.

Voilà l'homme de poids que les maçons de France mirent à leur tête en 1743.

Disons pourtant que le comte de Clermont, qui avait aussi de bonnes qualités, qui pleura ses fautes et ses égarements, qui termina sa vie dans les bonnes œuvres et dans d'immenses aumônes, ne voulut rester qu'un an grand-maître des francs-maçons. Il fut remplacé par le banquier Baure, qui prit la chose sur une autre face et en fit une affaire d'argent.

Ce fut Baure qui imagina tous les grades honorifiques, chevaliers du Soleil, chevaliers Kadosch, chevaliers d'Asie, frères du poignard, templiers, frères du royal secret, Roses-Croix, etc. Il vendit ces dignités aux amateurs, trafiqua de tout et s'enrichit au moyen de la fraternité.

Les gros bonnets de l'ordre l'arrêtèrent dans cette voie ; en 1746 ils le remplacèrent dans sa qualité de substitut du grand-maître ; leur

choix tomba sur un maître de danse, nommé Lacorne, qui sans doute avait donné des gages à l'ordre.

Celui-ci convertit la loge en salle de bals pour les initiés, fit sauter les frères, et, voulant amener les dames à ses fêtes, inventa les loges d'adoption. La duchesse de Bourbon fut la première grand-maîtresse de ces loges de femmes, où l'on eut de petits signes, de petits mots d'argot, de petites truelles, de petits tabliers, de petits maillets ; mais où l'on ne sut de l'ordre que les enfantillages et les petits mystères sans conséquence.

Pendant que ces joyeusetés se faisaient à Paris, le prétendant Charles-Edouard Stuart, se figurant que la loge d'Arras lui avait rendu des services, ou qu'elle pouvait lui en rendre, donna à cette loge le diplôme honorifique et splendide de Chapitre primordial, sous le nom de Loge d'Ecosse-Jacobite ; il confia la direction de cette loge à deux avocats d'Arras, M. Lagneau et M. Robespierre, oncle de la terrible célébrité de 1793. Ceux-là se hâtèrent de constituer la maçonnerie dans les Pays-Bas.

On sait les tristes aventures de Charles-Edouard Stuart, à qui sa loge d'Ecosse-Jacobite ne rendit pas le moindre service, et que peut-être elle perdit, en faisant répandre à Londres, sous prétexte de lui gagner des partisans, le bruit injurieux qu'il avait abjuré la religion catholique ; ce qui était faux.

La grande loge de Paris, que l'on commençait à appeler le Grand-Orient, préparait dès lors, au milieu des bals et des fêtes, un hardi coup d'Etat. Helvétius, Voltaire, Diderot, d'Argens, Holbach, Boulanger, Dalember, tous les philosophes et encyclopédistes, s'étaient affiliés à la maçonnerie ; et l'esprit de cette institution n'était plus douteux pour personne. Les jésuites, devant qui les bulles des souverains pontifes étaient choses sérieuses, se croyaient tenus par leur devoir à combattre un ordre si dangereux pour l'Eglise. Ils en découvraient si précisément les intentions et la marche, ils en démasquaient si nettement les iniquités, que le Grand-Orient s'en troubla, prévoyant une lutte où l'une des deux armées devait tomber.

Le parti fut bientôt pris, et les batteries dressées. Les maçons se renforcèrent d'une grande troupe d'avocats, gens très-propres en France à la guerre d'intrigue. On accusa les jésuites de domination, que ceux-ci pouvaient reprocher à l'ordre ; les plans de bouleversements qui murissaient dans la loge leur furent rondement attribués. On mit en cause les petites difficultés ridicules que l'on est convenu d'appeler *libertés de l'église gallicane* : on attira dans l'ordre les philosophes du parlement, le corps de la *chicane* qui n'a jamais aimé l'esprit conciliant de l'Eglise romaine, et enfin les jansénistes, que les bulles des papes irritaient toujours.

La campagne fut si habilement conduite, que les jésuites furent supprimés ; et le Grand-Orient triompha.

Les francs-maçons, dans leur gloire, élurent

pour grand-maître un autre prince du sang, le duc de Chartres, qui, plus tard, devenu duc d'Orléans, en dépit des arrestations, des menaces, de la crainte du poignard et des terreurs de toute espèce, se leva en pleine Convention, et renia publiquement la franc-maçonnerie.

Un regard de Robespierre, son collègue à l'assemblée, son frère à la loge, lui fit comprendre ce qui l'attendait. Le prince était perdu. Il alla le 6 novembre 1793 à l'échafaud. Sa mort expia les égarements qu'on lui reproche, car elle fut toute chrétienne.

Maximilien Robespierre avait hérité, de son oncle d'Arras, le secret et le pouvoir dans l'ordre maçonnique. Ce ne fut que quand cet homme, qui dirigeait tout par des ressorts incompris, tomba lui-même, que la franc-maçonnerie ferma ses temples.

Voilà, sur l'ordre mystérieux dont nous nous occupons, des aperçus et des faits rapidement indiqués à vos méditations. Les gouvernements, fussent-ils despotiques comme celui de Napoléon, ne peuvent pas maîtriser une institution qui échappe à tout. On ne peut lui opposer que la religion.

Et si vous repoussez la religion, vous serez comme cette peuplade de l'Orient qui, dans une sorte d'illuminisme, trouvant sa vue insuffisante, se creva les yeux et fut dévorée par les chacals.

En fait de religion, n'oubliez pas, lecteurs, qui que vous soyez, qu'il n'y en a qu'une. Si vous penchez pour les néo-chrétiens, permettez-moi de les comparer à ces gens qui vous disent : — Il y a assez longtemps qu'on fait du pain avec le grain, faisons-en avec la paille.

Si vous n'avez pas trop de honte des philosophes, rappelez-vous le mot de Napoléon, en quittant un philosophe illustre de son époque : — En vérité, il faut avec ces gens-là avoir les mains dans ses poches.

Ajoutons une parole illustre sur les francs-maçons ; c'est aussi de l'histoire. Lorsque la France repoussa les jésuites, le grand Frédéric, dans son langage de philosophe, se mit à dire : — Les Français renvoient les renards ; mais ils gardent les loups, et ils en seront dévorés.

Le vénérable Frédéric II, grand-maître des francs-maçons de Prusse et de Brandebourg, savait bien de quels loups il parlait.

IV. — Comment Jacquemin devient franc-maçon.

C'est quelque chose d'extraordinaire que l'approche du jour où l'on doit être reçu en loge : c'est ridicule, quand la loge est sans portée, comme la loge des Amis réunis ; c'est triste, quand cette loge, comme il arrive assez souvent, est un foyer de sombres projets.

Pour fixer le jour de la réception de Jacquemin, il fallait stipuler avec le juif Gédéon, qui, fidèle à sa nature, marchandait son admission comme toute autre chose. On lui demanda, pour le dîner, deux cents francs ; il en offrit vingt-cinq ; et comme il était le plus tenace dans les efforts que l'on fit pour se

rapprocher, la chose finalement fut arrêtée à soixante francs ; pour laquelle somme le frère Gersant promit un souper digne de l'ordre, avec une nappe blanche.

On avait annoncé au juif douze convives. On eut soin de ne convoquer que les sept frères de rigueur ; car il faut au moins sept membres pour composer une loge ; et comme il n'est pas permis d'être à table en nombre pair, on compta fort bien que les sept membres, le juif et le louveteau, feraient neuf.

Les sept frères maçons qui devaient former la loge, étaient l'hôte M. Gersant, à qui sa taille et sa physionomie prononcée, quoiqu'il fût bon homme, donnaient dans toutes les cérémonies d'admission le rôle du frère terrible ; M. Lassource, que ses habitudes littéraires plaçaient au siège de vénérable ou président ; M. Savoie, le marchand d'éponges, et M. Cavard, le sellier en chambre, que l'on ne manquait pas de nommer frères surveillants, parce qu'ils n'avaient pas d'autre indemnité ; M. Félix, le peintre en bâtiments, qui était chargé de la décoration de la loge ; M. Delon, le boucher, et M. Hulin, le fruitier, ou, pour parler plus à la parisienne, le mari de la fruitière ; ils fournissaient dans les repas ce qui était de leur ressort.

La soirée pour la double réception fut mise au 15 juin. Il n'y avait plus que trois jours ; on s'occupa des préparatifs ; et tous les soirs, l'un ou l'autre des frères travaillait à l'éducation de Jacquemin, que l'hôte avait présenté comme louveteau. Quant à Gédéon, qui payait, il devait subir les épreuves.

— Mon jeune ami, dit M. Lassource au Tournaisien, nous vivons au milieu d'allégories sublimes, et voici l'explication que le vénérable Hiram en donna lui-même aux frères initiés à ses grands mystères.

Le *compas* et l'*équerre* avertissent le maçon que toutes ses actions doivent être réglées ; le *niveau*, qu'il doit régner entre tous les frères une parfaite égalité, cimentée par la *truelle*.

Les *colonnes d'airain*, dont l'une signifie : *il donnera la fermeté*, et l'autre : *en lui se trouve la force*, annoncent que le grand architecte de l'univers est le principe de la force et de la persévérance maçonniques. Josèphe, au premier livre de ses Antiquités judaïques, parle de deux colonnes fameuses, l'une de briques et l'autre de pierres, sur lesquelles les enfants de Seth avaient gravé les sciences humaines en caractères hiéroglyphiques, afin qu'elles ne périssent point au déluge, qui avait été prédit par Adam. Il ajoute que ces deux colonnes, que n'endommagèrent pas les eaux, subsistèrent longtemps après Noé ; il est probable, mon jeune ami, qu'Hiram, en élevant ces deux colonnes d'airain, voulut conserver ainsi le souvenir du monument antédiluvien, dont les mystères et les hiéroglyphes lui étaient parfaitement connus.

La *perpendiculaire*, dont l'usage est souvent rappelé, indique que tout vient d'en

haut. Le *pavé mosaïque*, qui se voit dans les loges rigoureuses, est l'emblème de l'union qui règne, comme on sait, entre tous les maçons. Le *dais d'or et d'azur*, qui surmonte le siège du vénérable, signifie par l'or la richesse, et par l'azur la sagesse.

L'étoile flamboyante, continua-t-il, est l'emblème du génie qui élève aux grandes choses.

— C'est aussi, ajouta le sellier, la signification du grand architecte de l'univers.

— Et le *Delta*, poursuivit l'hôte, voilà qui est sublime; ça signifie tout.

On vous parlera encore de la *Pierre angulaire*, symbole que vous connaîtrez plus tard.

Ce pathos, que l'orateur empruntait sans rien dire au frère Pillon du Chemin, ne paraissait pas à Jacquemin très-orthodoxe. Mais on ne lui laissa pas le temps d'entrer trop avant dans ses réflexions. Ces leçons se donnaient autour d'une table chargée de petits verres; le boucher avait pris un morceau de papier, et, avec une vraie plume d'auberge, il avait écrit une demi-page, où l'on ne voyait que des signes, comme il suit :

Au G. O. de P., le G. A. de l'U. a mis le N. sur les F. de l'O., sur les M. de la L. comme sur le V. et sur tous les F. M. La F. M. dans son T., sous l'E. F. qui est l'œil de J. unit tout avec la T. Ainsi vivons d'E., et que le C. nous règle à la G. du G. A. de l'U.

— Lisez cela, jeune homme, dit-il, en poussant ce papier sous les yeux de Jacquemin. Voilà une langue qui devient la vôtre; et quand désormais vous écrirez à des frères, c'est ainsi que vous devez marquer vos mots, à moins de continuer à passer pour un profane.

Jacquemin avait déjà parcouru quelques livres de maçonnerie; cependant, le même signe étant employé pour diverses expressions, il ne se retrouvait pas bien.

— Voilà, fieu, reprit le boucher en lisant :

— « Au grand Orient de Paris, le grand architecte de l'univers a mis le niveau sur les frères de l'ordre, sur les maîtres de la loge comme sur le vénérable et sur tous les francs-maçons. La franc-maçonnerie, dans son temple, sous l'étoile flamboyante qui est l'œil de Jéhovah, unit tout avec la truelle. Ainsi, vivons d'équerre, et que le compas nous règle, à la gloire du grand architecte de l'univers. »

On ignore si Jacquemin eut la pensée que ce devait être encore là un sublime morceau pillé à quelque gros bonnet de l'ordre. Mais le boucher l'avait appelé fieu, et ce fut ce qui le frappa; car c'était un mot du patois de son pays.

— Vous m'avez appelé fieu, dit-il à Delon.

— Fieu! certainement, reprit celui-ci, c'est que je suis de Lille, et de la rue des Chats-Bossus encore. Ainsi, nous sommes voisins; et c'est pour cela que je vous protège; et vous serez maître.

Jacquemin parut très-flatté. Il y avait cependant en lui quelque chose qu'il ne pou-

vait pas bien déterminer, et qui semblait lui dire qu'il s'embarquait dans une sotte affaire. Mais la curiosité l'entraînait. On l'entretenait de tout ce qui pouvait l'exciter : on lui parlait des trente-deux grades de la maçonnerie, chevaliers, templiers, frères du poignard, roses-croix; on lui disait que ces titres n'étaient qu'honorifiques, et qu'il n'y avait de grades réels que les trois premiers, qui devaient lui être conférés tout d'un coup. Ceux qui lui parlaient ne savaient rien encore des projets qui grondaient dans les hautes loges; ils lui dirent le peu qu'ils savaient des loges du rite écossais, des loges d'adoption, des loges d'élite, où l'on faisait un choix épuré des frères mêmes; et dans ces causeries, le jour de la réception arriva.

Le quinze juin, à sept heures du soir, tous les membres convoqués arrivèrent à l'hôtel du quai des Orfèvres. Jacquemin avait mis son habit noir et sa culotte courte, qui alors était de grande mode. Gédéon était éclatant, chamarré de chaînes d'or et de bijoux, à la manière des juifs. On n'attendait pour partir que M. Lassource, qui fit dire tout inopinément qu'il était indisposé et qu'on devait travailler sans lui.

La femme de M. Lassource n'aimait pas non plus que son mari allât en loge; cela lui semblait ténébreux, et elle ne manquait pas de lui jouer des tours lorsqu'elle le voyait tirer de la commode son tablier de maçon et le mettre à l'air dans le projet de s'en parer le soir. Ce jour-là, elle avait mis de la rhubarbe dans une omelette aux fines herbes que M. Lassource avait mangée pour son déjeuner. Il en était devenu si relâché et si fade, qu'il devait garder la chambre.

Les frères se fussent trouvés dans un grand embarras, si l'hôte n'eût songé aussitôt au voisin Guenaud, le marchand de tabac, chez qui il courut, et qui fut prêt en cinq minutes, dès qu'il apprit qu'il y avait un souper.

On partit donc courageusement pour la rue Saint-Merry.

Comme la troupe maçonnique enfilait cette rue avec une grande vigueur de jarrets, le hasard, qui est souvent original et quelquefois plaisant, voulut qu'un gamin de Paris croisât les frères en chantant une joyeuse chanson, dont ils attrappèrent ce couplet :

Cadet Rousselle a un cochon,
Cadet Rousselle a un cochon,
Que l'on a reçu franc-maçon,
Que l'on a reçu franc-maçon;
Il fait caca sur la truelle.
Que dites-vous d' Cadet Rousselle?
Ah! ah! ah! oui vraiment,
Cadet Rousselle est bon enfant.

— Polisson! cria, de ses solides pounions, M. Cavard en s'arrêtant. Mais le gamin avait passé, et il poursuivait :

Cadet Rousselle a un cheval,
Cadet Rousselle a un cheval
Qu'est officier municipal,
Qu'est officier municipal,
Et qui ne va plus à la selle....

Un fiacre qui arrivait avec fracas empêcha d'entendre le reste.

— Ne voyez-vous pas, dit M. Gersant, pour calmer le sellier, que c'est une chanson du temps de la Terreur?

— Il est fâcheux, ajouta le peintre en bâtiments, que M. Lassource ne soit pas des nôtres. C'est celui-là qui à table sait de belles chansons!

Cependant on était arrivé au n° 22, où se trouvait la loge des *Amis réunis*. On entra. Jacquemin était un peu honteux. Après qu'on eut monté trois étages, on s'arrêta devant une porte sur laquelle le frère Félix avait peint ces mots en lettres rouges :

Lauge des Francs-Maçons.

Les amis réunis.

Félix s'approcha de Jacquemin, qu'il savait être un jeune homme ayant fait ses études, et lui montrant l'inscription : — Je suis en discussion, lui dit-il, avec le frère Lassource, à propos de mon orthographe. Il prétend qu'il faut, au premier mot, une apostrophe après l'L.

Ces paroles furent pour le Tournaisien un coup de foudre. Il était évident que M. Lassource se moquait de la maçonnerie.

La porte cependant s'était ouverte.

— Vous causerez à table, interrompit le marchand d'éponges, en poussant Jacquemin dans l'antichambre de la loge.

Il y avait à droite et à gauche de cette antichambre, des cabinets, et au fond, une porte qui ouvrait dans le temple, ou du moins dans la pièce qu'on nommait ainsi. Les frères Savoie et Cavard, en qualité de frères surveillants, s'emparèrent des deux néophytes et les conduisirent aux cabinets de réflexion. Jacquemin, sous la garde du frère Savoie, entra dans le cabinet de droite, qui était barbouillé ou tendu de noir jusqu'au plafond. Une seule chandelle brûlait sur une petite table. Devant cette chandelle on avait préparé une feuille de papier, une plume et de l'encre; et sur cette feuille, en guise de serre-papier, une tête de mort.

Le marchand d'éponges dépouilla Jacquemin de ses bijoux, de son argent, de tout ce qu'il avait sur lui de métallique; puis il lui dit :

— Ce que je fais là est pour marquer l'abnégation que tout franc-maçon doit faire des richesses et des vanités de ce monde. A présent, vous allez rester seul un moment, pour faire vos réflexions avant les engagements qu'il s'agit de contracter. Vous allez voir la lumière; considérez que c'est une vie nouvelle pour vous. En sortant des ténèbres où végètent les profanes, nos statuts veulent que vous fassiez votre testament : on entend par là l'expression de vos plus intimes sentiments.

Tout ce discours du frère était une formule apprise; et la même chose fut dite avec les mêmes accompagnements à Gédéon le juif, dans le cabinet de gauche.

Jacquemin, laissé seul, ne se trouva pas à son aise. — Qu'est-ce que tout cela? dit-il; c'est stupide ou c'est mal. J'aurais dû rechercher quelque bon conseil; et puisque je ne

connais ici personne, j'aurais dû écrire à mes maîtres ou à des personnes vraiment éclairées.

Cependant il était là, devant la tête de mort, qui n'est jamais chose réjouissante. La peur, l'embarras, la fausse honte, la curiosité le ballottaient. N'osant pas ôter la tête de mort, il tira doucement le papier, écrivit à la hâte quelques lignes, puis frappa trois coups, ainsi qu'on le lui avait prescrit.

Le frère surveillant rentra aussitôt :

— Vous êtes déjà prêt, dit-il; à la bonne heure. J'aime cela.

Il mit à Jacquemin un bandeau sur les yeux, le prit par la main et le conduisit, avec le papier qu'il appelait son testament, à la porte du temple, où il frappa trois fois trois coups.

— Qui frappe là? demanda une voix de l'intérieur.

— Un frère.

— Que demandez-vous?

— Je demande à présenter au temple un candidat, fils de maçon.

Dans cette circonstance solennelle, le mensonge, quoiqu'il fût convenu, fit battre le cœur de Jacquemin, qui pourtant se bornait à le tolérer.

— Quel est le nom du louveteau? reprit la voix.

— Jacquemin Claes, jusqu'à ce qu'il lui soit permis de s'appeler le frère Jacquemin.

— Que désire-t-il?

— Voir la lumière.

— A-t-il fait son testament?

— Je l'apporte.

— Qu'il soit introduit; il a ici un parrain.

Tout cela n'était pas très-régulier de forme. Néanmoins la porte s'ouvrit, et Jacquemin entra, mais sans rien voir; car il avait sur les yeux une serviette épaisse.

Après qu'il eut fait trois pas dans la loge, il sentit que la main du frère surveillant le lâchait et qu'il était abandonné à lui-même. La feuille de papier qu'on appelait son testament fut remise au frère Félix, qui la lut à haute voix. Elle contenait ce qui suit :

« Je suis sous la garde de Dieu. Que sa main me dirige : si je m'égare, qu'elle me fasse rentrer dans la voie. »

Cette lecture fut suivie d'un moment de silence, que le frère Gersant rompit en disant :

— C'est fort bien; ce n'est pas le style maçonnique : aussi le candidat n'est-il pas encore initié. Je suis son répondant, corps pour corps; et je demande que, comme louveteau, il soit exempté des épreuves matérielles et physiques.

— C'est accordé, répondit le vénérable. Qu'il subisse donc la question morale. Commencez, frère Félix.

— Jeune candidat, dit le peintre en bâtiments en se tournant du côté de Jacquemin, qui avait toujours les yeux bandés, que feriez-vous si vous étiez au haut d'une échelle et qu'on menaçât de vous en précipiter, à moins de renier la franc-maçonnerie?

— Je me dépêcherais de descendre, ré-

pondit Jacquemin, et je me moquerais de la menace.

— C'est finement répondu, s'écria le parrain. A vous, frère Guenaud.

— Que feriez-vous, jeune candidat, dit celui-ci, si l'on voulait vous faire dîner gras un vendredi, à moins de révéler les secrets de l'ordre, qui vont vous être confiés ?

— Je ne dînerais pas du tout, répondit Jacquemin.

— Voilà qui vous la coupe, dit le parrain; vous faites des questions insidieuses à ce jeune homme, que vous effarouchez. A vous, vénérable, la troisième question.

— Je ne ferai pas une simple question, dit le boucher. Le candidat est chrétien catholique. C'est une religion intolérante. Je propose donc que le jeune homme abjure devant nous, s'il veut être admis; ou bien qu'on le rejette dans les ténèbres.

— Si ce qu'on dit là est sérieux, répondit Jacquemin, on aurait dû m'en prévenir...

— Supérieurement parlé, interrompit le parrain; nous avons du caractère. C'est ce qu'il faut dans notre ordre. — Puis, se retournant vers l'auteur de la proposition, il lui dit à voix basse : — Nous ferons son éducation.

S'adressant à Jacquemin, il ajouta : Vous avez glorieusement subi les épreuves. Sortez des ténèbres.

En disant ces mots, le frère Gersant enleva le bandeau qui couvrait les yeux du néophyte; et Jacquemin vit la lumière.

Il se trouvait au milieu d'une grande pièce longue, barbouillée d'une couleur qui pouvait avoir la prétention d'être bleue. Le plafond se trouvait peint en azur, avec des étoiles, une lune et un soleil en découpures de papier doré. Dans le haut de la salle étaient deux colonnes, et entre les deux colonnes le siège du vénérable, surmonté d'un dais en papier azur et en papier doré. Audessus du dais l'étoile flamboyante en clinquant; au milieu de l'étoile, qui avait trois pieds de diamètre, un delta, et au milieu du delta un G, première lettre du nom de Dieu (God) en anglais.

Au-dessous du vénérable, des sièges adossés aux murs à droite et à gauche. Les frères, décorés de leurs tabliers et de leurs cordons, étaient tous assis, ayant aux mains des gants qu'ils croyaient blancs. Tous tenaient l'épée nue à la main gauche; il y avait devant chaque siège un petit bureau, sur lequel reposaient la truelle et le maillet. Ils se servaient de ce dernier instrument en frappant trois coups, pour approuver, pour applaudir, ou pour demander la parole.

A quelques pas devant le vénérable, s'élevait un petit autel triangulaire, sur lequel on avait mis quelques fleurs dans un vase de verre bleu.

Tout ce que nous venons de décrire occupait la partie gauche du temple, qui avait un aspect assez misérable. La partie droite avait l'air d'un magasin, étant remplie et obstruée d'objets singuliers en usage dans les épreuves.

— Voilà donc ce que c'est qu'une loge, dit

en lui-même Jacquemin singulièrement préoccupé. Il avait cru que c'était plus curieux. Il se consola en se promettant quelque agrément à voir les épreuves du juif.

Cependant tous les frères s'étaient assis au moment où son parrain lui avait ôté le bandeau; ils voulaient le frapper par un imposant spectacle; ils quittèrent bientôt leurs sièges, aussi bien que le vénérable, et firent cercle autour de lui, pour l'initier.

Ce fut son hôte, le frère terrible, qui avait déposé son formidable ministère pour être son parrain, qui fut chargé aussi de lui ouvrir le trésor des secrets. Il lui apprit d'abord la marche en loge des apprentis et des compagnons, qui consiste à n'avancer que du pied droit, en traînant le pied gauche et le frappant à chaque pas, par le travers, contre le talon de l'autre; puis la marche des maîtres, car on lui conférait à la fois les trois grades. Son parrain marcha en maître devant lui, avançant le pied droit sur la droite et frappant le talon du flanc du pied gauche, avançant ensuite le pied gauche sur la gauche, et frappant pareillement le talon du flanc du pied droit; puis repartant de ce pied droit, et toujours de même en zigzags à angles parfaits.

A l'enseignement de la marche succéda l'enseignement des attouchements. Il lui apprit que reconnaître un maçon par l'attouchement, cela s'appelle le *tuiler*. Il lui fit l'attouchement de l'apprenti, qui se pratique en se prenant mutuellement la main droite, plaçant le pouce sur l'os de la racine du doigt du milieu de la main que l'on serre, et poussant cet os trois fois, les deux premières rapidement, la troisième avec un peu plus de lenteur.

Il exécuta les autres attouchements, qui varient peu, indiqua les signes triangulaires et le signal du niveau que l'on fait devant sa figure pour saluer; il dit les mots sacrés, depuis le Jakin et le Tubalcain des apprentis jusqu'au Sisboleth des maîtres, et ajouta que les mots de passe variaient selon les saisons, donnés qu'ils sont par le Grand-Orient.

On lui dit beaucoup d'autres choses : que, par exemple, en langage maçonnique un apprenti avait trois ans et plus, un compagnon cinq ans et plus, un maître sept ans et plus, et qu'il fallait, dans les questions relatives à ce point, répondre conformément à la règle, qui ne varie pas avec les années, un maître n'ayant jamais que son âge de maître, et un apprenti que son âge d'apprenti. On lui fit noter qu'à la demande : *Connaissez-vous la lumière ?* qui se fait à tous les frères, et à la demande : *Connaissez-vous l'acacia ?* qui ne s'adresse qu'aux maîtres, on devait répondre textuellement et invariablement : *La lumière m'est connue ; l'acacia m'est connu.* On lui expliqua que le rôle du frère terrible était de faire peur aux candidats et de les maltraiter pour éprouver leur courage. On lui dit encore que ce qu'on appelait *loges d'adoption* étaient des tenues de fêtes où les femmes étaient admises au temple, avec le tablier et le cordon en sautoir, et le titre de

sœurs, mais pour des bals ou des gueuletons seulement; et que dans ces occasions il y avait des mots de passe de circonstance et des signes de convention particuliers, qui ne compromettaient rien des secrets fondamentaux.

Ce cours, dont les détails, si nous les allongions, pourraient sembler fastidieux, dura tout un quart d'heure.

Cependant Gédéon avait déjà frappé trois fois. Le frère surveillant qui l'avait mis au cabinet des réflexions alla le prendre enfin. Tout le monde rentra dans le silence.

On heurta trois fois trois coups à la porte, comme on avait fait pour Jacquemin; seulement, au lieu de répondre que celui qui demandait à être admis était un fils de maçon, on répondit que c'était un profane. Le frère Gersant reprit son personnage de frère terrible et demanda si le postulant s'était préparé à supporter courageusement les épreuves. Sur la réponse affirmative du frère surveillant, qui consentait à être parrain, on introduisit Gédéon, pâle, défait, les yeux bandés selon l'usage.

Son testament, qui occupait toute une page, eût pu se résumer en ce peu de mots, qu'il léguait la direction de sa conduite aux frères. On en fut assez content.

Pendant qu'on lisait, Jacquemin continuait son examen de la loge. Il vit alors que le temple était éclairé par un lustre en bois, chargé de sept chandelles allumées. Il remarquait partout la consécration du nombre impair, et surtout des nombres trois, sept et neuf.

Il jeta aussi les yeux sur ses nouveaux frères. Le marchand de tabac avait un tablier tout gâté, et un cordon privé de son étoile. Il lui en fit l'observation.

— Vous savez ce qu'on dit, répliqua ingénument le frère Guenaud, que les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés. C'est que je vends des attributs; et j'espère bien que vous me donnerez votre pratique. C'est un de nos frères, qui va demain à la loge du Pélican, qui est venu changer son tablier et son cordon contre des neufs. Ce que c'est que d'avoir des enfants! son petit garçon avait pendu un polichinelle au bout du cordon, à la place de l'étoile qu'il a égarée, et sa fille avait collé des mâts de cocagne, des soldats et des canards sur le tablier. J'ai mis cela pour aujourd'hui, ne voulant pas en compromettre de neufs.

En riant de tout cela, le frère Guenaud alluma un cigare. Le frère Félix vint lui faire observer que ce n'était pas permis et qu'il gâtait le temple.

— Ce n'est pas le Pérou que ton temple, répondit le frère en éteignant son cigare.

Il marmotta pour se consoler qu'il fumerait en sortant, et qu'il revaudrait l'affront au peintre.

On commençait alors les épreuves, qui attirèrent l'attention de Jacquemin.

On fit monter le juif sur une échelle qui, à chaque échelon qu'il montait, descendait dans un trou de la valeur d'un échelon. Après

qu'il eut fait vingt-cinq échelons, ce qui devait lui faire croire qu'il était à une certaine hauteur, on lui commanda de se précipiter. Apparemment qu'il avait confiance ou qu'il était prévenu; car il sauta sans hésiter. Toutefois il parut surpris, ayant pris un certain élan, de tomber seulement de la hauteur d'un tabouret.

On lui présenta alors une planche hérissée de clous, en lui ordonnant de se laisser tomber dessus. Après qu'il l'eut bien tâlée, il se laissa choir; mais on avait substitué à la planche un matelas.

On lui dit ensuite que, pour arriver au temple, il fallait faire un périlleux voyage souterrain. On le fit tourner quatre fois autour d'une longue table, sur laquelle des frères, armés d'épées de théâtre, faisaient un cliquetis épouvantable; le frère terrible hurla à ses oreilles, simulant les cris des bêtes féroces avec une effroyable vigueur; on corna dans des instruments sinistres; on agita de grandes crécelles; c'était un vacarme infernal. On brûla autour du visage de Gédéon des étoupes imprégnées d'esprit de vin; le petit juif suait à grosses gouttes. Mais il allait son chemin.

A la fin on lui dit qu'il était au bout du souterrain et qu'il fallait descendre dans un précipice. Le juif, pensant probablement que quoique en loge il était sous la protection des cinq codes, se laissa faire. On l'attacha sur une bascule, que l'on fit tourner avec vitesse.

Quand on arrêta la roue, il était temps. Le candidat se soutenait à peine. On lui ôta son bandeau et on le fit asseoir, en lui déclarant qu'il était reçu; le courage qu'il avait montré le dispensait des épreuves morales, qui d'ailleurs pour les frères présents étaient plus embarrassantes que les épreuves physiques.

La joie le remit bien vite.

Aussitôt qu'on le vit ranimé, on lui demanda de faire le serment, circonstance que, dans la préoccupation des frères, on avait oubliée pour Jacquemin. Celui-ci s'en réjouit vivement, lorsqu'il en entendit la formule. Gédéon prit cette formule qu'on lui présentait, et la prononça, la main droite posée sur l'autel triangulaire :

« Je jure sur les statuts généraux de l'ordre et sur le glaive, symbole de l'honneur, »
 « de garder inviolablement tous les secrets »
 « qui me seront confiés. Je promets d'aimer »
 « mes frères et de les secourir selon mes facultés. Je consens, si je deviens parjure, à »
 « avoir la gorge coupée, le cœur et les entrailles arrachés, le corps brulé et réduit »
 « en cendres, mes cendres jetées au vent; et »
 « que ma mémoire soit en exécration à tous »
 « les francs-maçons. Que le grand architecte »
 « de l'univers me soit en aide! »

Le bandeau n'eût dû tomber de ses yeux qu'après ce serment, dont nous donnons le texte officiel, mais on avait craint que Gédéon ne se trouvât mal.

On lui dit alors qu'il devait se féliciter de n'avoir pas subi de plus violentes épreuves; on promit de lui en conter de curieuses à

table; on lui apprit tout ce qu'on avait appris à Jacquemin. Après cela, on ferma la loge; et la bande, enrichie de deux nouveaux frères, s'en alla souper.

Dans le chemin, ils se trouvèrent, par un jeu du hasard, escortés par une bande d'ouvriers ivres, dont l'un chantait à gorge déployée la chanson suivante. Tous les efforts des frères ne purent obliger cet insolent au silence.

LA TRUELLE.

Air du ménage de garçon :
Je loge au quatrième étage.

Je suis un avocat sans cause,
Quoiqu'à l'affût comme un requin.
Sur mon compte le bourgeois glose;
On m'ose traiter de coquin.
La médisance est bien cruelle.
Mais quelque jour on se taira.
Je suis maçon; j'ai ma truelle
Le reste ira comme il pourra.

On me fait des reproches graves,
A moi qui suis fort et puissant,
De n'être point parmi nos braves
Et d'avoir pris un remplaçant.
Mais le courage en moi chancelle;
Jamais il ne s'affermira.
Je suis maçon; j'ai ma truelle;
Le reste ira comme il pourra.

J'ai fait souvent pleurer ma mère;
Tout petit je battais mes sœurs;
J'ai cent fois chagriné mon père;
J'ai désolé mes professeurs.
A l'étude j'étais rebelle,
Mais âpre aux jeux, et cætera.
Je suis maçon; j'ai ma truelle;
Le reste ira comme il pourra.

Je vivais mal avec ma femme;
J'ai planté là mes deux enfants.
Mes voisins m'appellent infâme,
Avec d'autres mots étouffants.
Au diable leur triste crécelle!
Nargue de tout ce qu'on dira!
Je suis maçon; j'ai ma truelle;
Le reste ira comme il pourra.

Pour moi la chicane est une ombre
Qui m'a toujours accompagné.
Aussi j'eus des procès sans nombre;
Mais je n'en ai jamais gagné.
Je n'ai plus rien dans l'escarcelle;
Et quand mon crédit s'éteindra,
Je suis maçon; j'ai ma truelle;
Le reste ira comme il pourra.

Mon crédit se meurt assez vite;
Mes plus beaux jours sont terminés.
On dirait que chacun m'évite;
On me ferme la porte au nez.
Je vais à ma loge fidèle.
Là du moins on me recevra.
Je suis maçon; j'ai ma truelle;
Le reste ira comme il pourra.

J'ai fait des tours de passe-passe;
Dans plus d'un j'eus un vrai bonheur;
Et pour un trait qui les surpasse,
On dit que j'ai perdu l'honneur.
Mais de cette autre bagatelle
Le souvenir s'amortira.
Je suis maçon; j'ai ma truelle;
Le reste ira comme il pourra.

Maçon, sans que rien te déroute,
Va, moque-toi des préjugés.
Mais que la mort t'attrappe en route,
Tes comptes sont mal arrangés.
Satan te tient par la ficelle.
Si tu dis, quand il te prendra : —
« Je suis maçon; j'ai ma truelle, » —
Le reste ira comme il pourra.

V. — Souper maçonnique.

En arrivant à l'hôtel du quai des Orfèvres, désagréablement préoccupé des couplets dont

on venait de leur emplir les oreilles, les frères montèrent sans s'arrêter, à la salle du premier étage, où le festin se dressait. La table fut garnie en un clin d'œil. Les étoiles, qu'on appelle dans le langage humain des chandelles, étaient au nombre de neuf, rangées trois par trois et en triangles, selon le devoir. Le vénérable, conservant sa dignité toute la soirée, prit le siège du milieu et cria : — Frères, à l'ouvrage! — Ce qui veut dire : — Messieurs, à table!

Tout le monde le comprit. Les frères anciens tracèrent en l'air devant leur nez des triangles plus ou moins corrects; Jacquemin fit le signe de la croix et dit son *Benedicite*.

— Le frère Louveteau fait des triangles quadrangulaires, dit le juif en se penchant vers l'hôte.

— Faites vos triangles comme vous l'entendez, répondit le frère Gersant; vous n'êtes pas frère surveillant.

— Cette planche est mal travaillée, dit le frère Savoie en changeant la disposition de quelques plats. — Il critiquait la manière dont la table était servie.

— A vous la truelle, vénérable, interrompit le frère Hullin, qui dévorait des yeux un morceau de veau aux petits pois.

Le vénérable prit la truelle, c'est-à-dire la grande cuiller, et servit le potage.

A ce mot de truelle ainsi appliqué, Jacquemin pensa malgré lui au cochon de Cadet Rousselle; ce qui fit qu'il ne mangea que la moitié de sa soupe.

Avant d'attaquer les plats de viande, le vénérable ordonna que l'on chargeât les barils; ce que vous autres, bons et honnêtes lecteurs, vous appelleriez emplir les verres. Il se leva ensuite, en proposant un toast aux deux frères initiés.

Ce toast obligé fut accueilli par des triangles horizontaux, que tracèrent les barils dans l'espace, avant de se choquer. Après cela, chacun joua des dents.

Dès que la conversation se ranima, elle ne roula, comme de juste, que sur l'admission qui était la cause du repas. On félicita les nouveaux frères; on leur fit valoir l'agrément qu'ils auraient désormais dans leurs voyages de pouvoir se dire en mettant le pied dans une ville : — J'ai ici des frères.

— Il ne faut plus aux jeunes initiés, pour être en règle, que deux petites dépenses, dit le marchand de tabac; la première est l'acquisition du tablier, du cordon bleu et des autres attributs; pour cela je me recommande aux frères de notre loge, je fais des remises qu'ils n'auront pas ailleurs.

— Nous nous entendrons, dit le juif.

— J'achèterai certainement chez vous, dit Jacquemin. Il ajouta tout bas : Quand j'achèterai; — car sa conscience éprouvait quelque trouble.

— La seconde dépense aura lieu, reprit Hullin, quand les frères se présenteront au Grand-Orient pour avoir leur diplôme.

— Mais, demanda Gédéon surpris, est-ce qu'on a besoin d'un diplôme écrit? On ne m'avait pas dit cela. Les mots et les signes

qui viennent de nous être appris ne suffisent-ils pas ?

— Ils suffisent pour la loge, dit le vénérable. Il est indispensable que vous les sachiez pour prouver au Grand-Orient, à qui nous vous présenterons, que vous êtes initiés. Mais sans un diplôme du Grand-Orient, avec lequel on vous donnera en même temps les mots de passe, vous ne pouvez entrer ni pénétrer dans aucune loge étrangère.

— Et quelle est, demanda Gédéon, le montant de cette dépense ?

— Le diplôme est très-flatteur, répondit Félix, je vous ferai voir le mien ; c'est un parchemin avec gravures allégoriques.

— Et cela coûte ?

— Les colonnes et tous les attributs y éclatent.

— Mais le prix ?

— Oh ! le prix varie, dit l'hôte, de cent à trois cents francs.

— Bon ! répliqua le juif, on peut s'arranger.

— Mais on ne peut pas avoir cela d'occasion, ajouta malicieusement le frère Cayard ; c'est personnel.

— Quant à vous, mon jeune frère, interrompit le vénérable en changeant la conversation et s'adressant à Jacquemin, à la première assemblée, nous vous ferons orateur de la loge.

— Je suis trop timide, répondit Jacquemin.

— Bah ! vous nous connaissez tous ; vous parlerez de devoirs et de morale, de fidélité et de bienfaisance. Vous y mettrez de la sensibilité ; cela fait toujours bien. Vous pourriez écrire vos discours. Est-ce que pour la solennité de ce jour vous n'avez pas fait une petite chanson ?

— Une chanson, répliqua le Tournaisien, mais je ne sais pas faire de chansons.

— Eh bien ! si c'est cela que vous voulez, dit le peintre en bâtiments, je vais, moi, vous chanter la chanson de M. Lassource, vu qu'il n'est pas là pour la chanter lui-même. Et le frère chanta à plein gosier, après qu'on eut fermé les fenêtres, à cause de l'air patriotique que la Restauration n'aimait guère.

PLANCHE DE TABLE.

Sur l'air de la Marseillaise.

Allons, enfants de la truelle,
Voici le moment du dîner.
Si la faim nous semble cruelle,
Nos dents vont pouvoir s'en donner. (bis.)
Voyez-vous la tourte imprévue.....

Mais on n'avait pas remarqué jusqu'alors que le frère Guenaud, qui buvait sans relâche, s'était enivré en silence, et qu'un très-grand scandale se préparait. Ce frère se mit à faire sa partie dans la chanson :

— Je n'ai pas vu la tourte, dit-il en interrompant le chanteur.

On lui cria unanimement le chut solennel. Le frère Félix poursuivit :

Les poulets à la Marengo.....

— Les poulets à la quoi?... demanda patrillement Guenaud, pendant que Félix imperturbable achevait son couplet :

Ils viennent, flanqués du gigot,
Nous ravir le nez et la vue.

— Oh ! la frime ! il était fier le gigot pour le ravir le nez, dit encore l'ivrogne, dont le murmure fut couvert par le refrain :

A table ! chers amis ! en dignes francs-maçons,
Buvons, mangeons !
Et qu'un vin pur anime nos chansons !

Quel est ce grand plat d'écrevisses,
De crêtes et de champignons ?.....

— Où ça des écrevisses ? où ça des champignons ? interrompit derechef le frère Guenaud, à qui son voisin mit la main sur la bouche, pour ne pas déranger le chanteur, qui allait toujours :

Pour qui la choucroute aux saucisses
Et la friture de goujons ? (bis.)

— Oh ! la friture ! les tas de menteurs, grommela le frère ivre en dépit des efforts de son voisin. C'est le vénérable qui l'aura pêchée, la friture.

Mais le peintre en bâtiments continuait sans s'ébranler :

Maçons, pour nous ! Et le champagne,
Le clos-vougeot, le chambertin.....

— C'est ça ! hurla Guenaud en frappant la table ; donnez-en, versez-en ; chargez les barils !

Et ici, pendant que le frère Savoie gourmandait rudement l'interrupteur, le frère Félix se vit obligé de reprendre :

Maçons, pour nous ! Et le champagne,
Le clos-vougeot, le chambertin,
Viennent rehausser le festin !
Cédons au transport qui nous gagne.

A table ! chers amis ! en dignes francs-maçons,
Buvons, mangeons !
Et qu'un vin pur anime nos chansons !

Maçons, en gourmets pleins d'adresse,
Sachons diriger nos travaux.
Luttons un peu contre l'ivresse ;
Mangeons sans presser les morceaux. (bis.)

— Il n'y a plus rien, vieux blagueur ! grogna le marchand de tabac, sans empêcher la chanson de marcher :

Mais dehors les bouteilles vides !
Mais loin de nous le plat désert !
Et sur l'agréable dessert
Tombons en colonnes avides.

— Oui, tu tomberas sur ton Prussien, avec tes colonnes, dit encore le frère Guenaud.

Heureusement le chorus couvrit cette nouvelle incongruité :

A table ! chers amis ! en dignes francs-maçons,
Buvons, mangeons !
Et qu'un vin pur anime nos chansons !

Fi donc de ces bourgeois austères,
Craignant toujours de s'oublier !
Ah ! s'ils connaissaient nos mystères,
Ils prendraient tous le tablier. (bis.)

— Pour des festins pareils, il y a presse, intercala l'obstiné contradicteur.

— Cet homme a le vin mauvais, dit le vénérable.

— Chut ! crièrent les autres frères, en répétant le bis :

Ils prendraient tous le tablier.
Aux maçons la vive allégresse
Le bouquet de ce jus divin,
Et les ragouts et le bon vin !
Aux maçons la table et l'ivresse !

— Je crois qu'il nous insulte ce loriot-là, dit le frère Guenaud.

Après quoi il se mêla au chœur d'une voix creuse :

A boire, chers amis ! en dignes francs-maçons,
Buvons, mangeons !
Et qu'un vin pur anime nos chansons !

Amour sacré de la cuisine,
Conduis, soutiens nos appétits.

— En voilà une bonnet ! en voilà une salée !
On te dit qu'il n'y a plus rien, glapit le malencontreux frère ivre.

Le peintre en bâtiments suivit son chemin avec onction :

Que les rôtis aient bonne mine !
Que tout soit digne des rôtis ! (bis.)
Fais que ce banquet délectable
Jusqu'au bout soit un vrai festin !
Que le soleil, demain matin,
Nous retrouve encor tous à table.

— Quand il n'y a plus rien dessus, on peut bien être dessous, marmotta le frère Guenaud ; et il coula sous la table en effet, et se mit à ronfler comme une cloche au bruit du refrain :

A table, chers amis ! en dignes francs-maçons,
Buvons, mangeons !
Et qu'un vin pur anime nos chansons !

— Le frère Guenaud est sujet à ces inconvenances, dit l'hôte à Jacquemin. Aussi nous ne l'avions pas engagé. Il n'est venu que grâce à l'indisposition du frère Lassource. Mais n'en concevez pas mauvaise opinion de nos assemblées. Si nous n'étions pas comme ce soir en petit comité, en famille, pour ainsi dire, on l'eût mis dehors. Excepté lui, tous les autres frères ont bon genre et se respectent.

Malheureusement, pendant que le frère Gersant faisait ainsi l'apologie de sa loge, le vin, qu'il n'avait pas ménagé (on n'avait bu que du vin ordinaire), lui préparait de cruels démentis. Le boucher et le mari de la fruitière se tenaient calmes ; mais les frères Savoie et Cavard, à qui la chanson avait fait venir l'eau à la bouche en évoquant toutes sortes de bonnes choses dont ils avaient été privés, commencèrent à se plaindre de la mesquinerie du dîner.

— C'est lui qui ordonne la chose, dit le frère Cavard, en désignant l'hôte, et c'est lui qui empoche l'argent ; voilà l'injustice.

— Le mal vient de là, ajouta le frère Savoie, que tous les dîners se font chez lui.

— Voulez-vous, dit le boucher en venant à l'aide du frère Gersant, qu'on les fasse chez le sellier ?

— Ou chez le marchand d'éponges ? ajouta le frère Hullin.

— Vous me faites de la peine, dit l'hôte avec componction, dès qu'il se vit appuyé ; vous êtes des ingrats ; je suis seul de la loge restaurant-traiteur, faut-il porter notre argent à des profanes ? Faut-il vous exposer chez des gens qui vous verront, quand vous vous oubliez, comme le marchand de tabac, sous la table ? Qu'est-ce qu'on dira de l'ordre ?

— L'ordre ne va déjà pas si bien, reprit Cavard ; vous n'avez pas besoin de nous regarder avec votre mine de frère terrible ; on ne fait pas d'épreuves ici. Mais si on se jette dans le chapitre des reproches, je ne trouve

DICITIONN. DES SCIENCES OCCULTES. I.

pas qu'on administre comme il faut. Notre loge est sale et décorée sans goût.

— Sans goût, releva le peintre ; donnez de l'argent, et vous aurez du goût. Tiens ! on me passe cinq francs par réception pour l'entretien de la loge, et on veut du luxe ! Vous êtes trop sur votre gueule. Tout l'argent qui rentre, vous le mangez.

— Tu n'en laisses pas ta part aux chiens, toi, riposta le frère Delon en colère.

— Cela n'empêche pas, cria Savoie, que le souper que nous avons fait ne vaille pas ce qu'il coûte. J'ai encore faim.

L'hôte poussa un pain de quatre livres devant le plaignant, mit la main sur son cœur pour se contenir, agita la tête pour secouer sa douleur ; puis il frappa trois fois la table du manche de son couteau.

— Je demande la parole, dit-il

— Vous l'avez, répondit le vénérable ; et il promena sur les convives un regard qui imposa silence.

— Frères, reprit l'hôte, expliquons-nous. Comptez les bouteilles. On en a bu quarante. J'en ai fait monter quarante-cinq. C'est cinq bouteilles par travailleur ; du vin à douze ; je ne le fais pas. Cinq bouteilles à douze font trois francs. De cinq francs que nous allouons par tête dans nos dîners de corps, ôtez trois, reste deux ; deux francs, mes frères, pour le potage, la viande, les légumes, le poisson, le rôti, les ragoûts, le beurre, le sel, le poivre, la moutarde, le pain, les chandelles et le dessert ; jugez.

Tous les frères, à ce discours, furent attendris. Des excuses furent faites ; la paix se remontra ; l'hôte, pour la cimenter, alla prendre une bouteille de cent sept ans ; et à minuit, Jacquemin, qui n'avait travaillé qu'avec une extrême modération dans l'exploitation des bouteilles, put s'aller coucher, seul entre tous, de sang-froid et méditant sur tout ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Les scènes qui avaient été jouées devant lui et dans lesquelles il avait eu son personnage, se représentèrent dans ses rêves agités, comme une fantasmagorie absurde. Il s'éveilla le lendemain très-fatigué ; il descendit bientôt pour déjeuner.

L'hôte lui fit de nouvelles excuses, d'un air tout penaud.

— J'aurai soin, ajouta-t-il, que la prochaine loge soit mieux composée ; et j'espère que nous aurons le plaisir de travailler de nouveau à la Saint-Jean. Je me suis rappelé un singulier oubli qu'on a fait hier ; cela ne s'est peut-être jamais vu ; et je désire que personne ne l'ait remarqué. Dans la précipitation qui nous dominait, on n'a pas pensé à vous demander le serment. Vous n'êtes ainsi frère qu'à demi, car vous n'êtes pas lié à nous. C'est comme un mariage dont une des parties n'aurait pas donné son consentement. Heureusement que nous sommes gens de revue. Nous réparerons cela à la tenue prochaine.

Plus heureusement pour Jacquemin, il fut dispensé de répondre, par l'arrivée d'une

lettre que la servante du marchand de tabac apportait.

— Qu'est-ce que peut avoir cet animal-là pour m'écrire ? dit le marchand de vin, en tournant la lettre entre ses doigts. Il se décida à l'ouvrir.

Mais comme le frère Guenaud écrivait fort mal et que le frère Gersant ne lisait pas très-bien, Jacquemin fut prié de lire cette missive, dont voici le contenu :

Paris, le 16 juin 1814.

« Monsieur Gersant,

« Ayant été insulté hier, avec ma figure tachée de vin, que le frère Cavard ou autre avait marché sur ma cravate et sur la poitrine de ma chemise, et même que des petits pois au lard étaient collés au dos de mon habit, ma femme a dit que cela n'avait pas de bon sens ni de sens commun, et que ça ne pouvait pas continuer, et que nous n'étions tous que des bêtes, des serins, des vrais jocrisses. Attendu que les petites loges comme nous passent pour des pas-grand'choses, et les grandes, des conspirateurs, vu que tous les amis du tyran s'en mettent ; que sa majesté Louis le Désiré ne veut plus de francs-maçons, qui sont les agents de l'ogre de Corse et ceux qui trament pour réintégrer l'usurpateur et la république. Avec ça que la police a l'œil dessus ; et que nous ne faisons que des bêtises, dont un enfant rougirait de les faire, comme dit ma femme. Si bien que je ne tiens plus l'article. »

— Tant mieux, interrompit l'hôte. Il ne nous vendait que du rebut, qu'il achetait aux ventes du mont-de-piété.

« Et je donne ma retraite et démission de la loge, abdiquant mon titre et dignité de franc-maçon. Et si on veut me tuer et me couper en morceaux pour les jeter au vent, comme franc-maçon réfractaire, j'ai l'autorité qui me protège. Et je me moque de vous. Et quant à la franc-maçonnerie et tout le bataclan, je fais comme le cochon de Cadet Rous-selle.

« Etant en cette qualité, monsieur, votre voisin très-obligé, U. GUENAUD. »

Après la lecture de cette lettre, l'hôte la prit avec consternation, la regarda, la retourna, s'assura de son mieux que tout ce qu'il venait d'entendre y était bien ; puis il marmotta en soupirant :

— J'avais toujours bien dit qu'il n'y avait pas de fond à faire sur cet homme-là. Mais il se taira et ne nous trahira pas. Il sait ce qui lui en reviendrait.

Le frère Gersant sortit avec la lettre, que sans doute il allait communiquer aux autres frères ; et Jacquemin retomba dans une perplexité pire que toutes celles qu'il avait éprouvées avant son admission. Il en fut tiré agréablement, deux heures après, par une lettre de son père, qui lui envoyait un peu d'argent et l'engageait à revenir, attendu

que la paix était faite entre les alliés, et que le pays était tranquille. Jacquemin saisit l'occasion sans hésiter ; il paya son compte, fit sa malle, et monta le jour même, à quatre heures, dans la diligence de Lille, avant le retour de son hôte.

Il prit à Lille la voiture de Tournay et arriva sans accident à son village, déjà remis et calmé par la certitude que là enfin il verrait véritablement la lumière.

Après les premiers embrassements et les mille questions qui accompagnent le retour d'un enfant dans sa famille, à la suite de quatre ou cinq mois d'absence, Jacquemin conta à son père comment il était devenu franc-maçon. Aux détails qu'il donna, son père trouva que les gens des villes, qui s'occupent sérieusement de stupidités si grandes, devaient cacher là-dessous quelque but secret ; et il conseilla à son fils d'aller consulter son curé, qui était un savant homme.

Quand le bon curé eut tout appris, il tint ce langage à Jacquemin Claes :

— La franc-maçonnerie s'est élevée au dernier siècle, dans des projets anti-chrétiens ; et dès qu'on eut vu sa marche, les papes Clément XII et Benoît XIV la condamnèrent (1).

Indépendamment de l'infailibilité du saint-siège, qui est un dogme pour nous, n'admettez-vous pas que le pape et ses cardinaux ont aussi, humainement parlant, quelque importance ; et que les avis qui viennent de là valent bien les jugements isolés de notre intelligence ?

Nous devons nous soumettre à l'autorité ; et dans le cas dont il s'agit, nous pouvons même marcher droit en ne nous soumettant qu'à la raison. Quand bien même la franc-maçonnerie ne serait pas instituée dans le but secret de démolir ce qui vient de Dieu, pour édifier à sa place ce qui vient de l'orgueil humain (et vous savez qui est le père de l'orgueil !), n'est-il pas vrai que l'ordre maçonnique, dans la grossièreté où vous l'avez connu, est au moins une occasion de péché ? Car il ouvre la porte aux mascarades, à la vanité, aux excès de la table, à l'ivrognerie, aux querelles, à l'oubli de Dieu : on ne saurait être à la fois franc-maçon et catholique. C'est à vous de choisir.

— Je resterai catholique, répondit Jacquemin Claes, et que Dieu me soit en aide !

VI.—Le mystère du chevalier Prussien.

Le curé, qui avait à souper un de ses parents, retint Jacquemin qu'il aimait. Lorsqu'on fut à table, il lui dit :

— Je vais, mon enfant, vous raconter une piquante aventure de maçonnerie. Elle vous instruira ; le principal personnage est le grand Frédéric :

Le jeudi 15 mars 1753, Frédéric II soupaît en petit comité à Postdam, avec Voltaire, qui était alors en disgrâce et qui demandait

(1) Les francs-maçons ont été condamnés par Clément XII, bulle *In eminenti*, le 25 avril 1738 ;—par Benoît XIV, bulle *Providas*, le 18 mars 1751. Les carbonari ont été condamnés par Pie VII, bulle *Ecclesiam a Jesu Christo*,

13 septembre 1821 ;—les francs-maçons et tous ordres secrets condamnés par le pape Léon XII, bulle du 13 mars 1825. Les évêques de Belgique n'ont émis leur circulaire contre les francs-maçons qu'en décembre 1837.

à s'en aller; avec Maupertuis, qui se réjouissait de la disgrâce de Voltaire, avec le marquis d'Argens qui, un peu revenu de ses extravagances, ne cherchait plus qu'à vivre en paix. Tous ces illustres convives, à l'exemple du roi, dont l'appétit était formidable, avaient mangé copieusement et bu en amateurs; la conversation avait prodigué ses épigrammes sur tout ce qui avait un nom, sur tout ce qui était respectable; elle tomba enfin sur la franc-maçonnerie.

— Épuisons un peu cette matière flamboyante, dit Frédéric; les francs-maçons se propagent; il y en a partout; il s'en glisse jusque dans mes États. Ces sociétés secrètes nous joueront quelque tour, si nous ne leur donnons un croc-en-jambe. Vous, messieurs les philosophes, vous ne devez pas approuver des mystères qui se font dans l'ombre, quand vous répandez si généreusement la lumière.

— La franc-maçonnerie, dit Voltaire, n'est qu'un amas de stupidités imaginées il y a trente ans par un Anglais ivrogne, propagées par des fous. Si vous redoutez ces platitudes, faites-les jouer sur le théâtre. C'est le conseil qu'on donnait au lieutenant de police à propos des convulsions de Saint-Médard.

— Cependant, interrompit Maupertuis, vous vous êtes fait recevoir.

— Vous aussi, répliqua Voltaire; on dit même que vous cherchez en loge les moyens de faire votre puits qui descendra aux antipodes.

— Allons, messieurs, dit d'Argens, en remarquant la pâleur subite de Maupertuis et se hâtant d'intervenir, ne querellons point. Moi aussi je suis maçon, et j'avoue qu'en apparence c'est un peu enfant, mais...

— Mais, poursuivit le roi, ces enfantillages joués par des hommes me paraissent suspects. Si j'avais été à la place de ce gros bœuf de comte de Clermont, qu'on a fait grand maître en France, j'en saurais plus que lui. Il paraît qu'ils sont excommuniés; c'est une preuve, messieurs, que la chose n'est pas si innocente. Eh bien! ils se font remonter au temple de Salomon; je veux faire dans mon royaume un ordre qui aura des titres plus anciens.

— Au delà du temple de Salomon! s'écria d'Argens, je ne vois rien en fait de maçonnerie, sinon les pyramides.

— J'ai mieux que cela, répondit Frédéric. Je veux que les maçons prussiens n'aient rien à envier; ils remonteront à la tour de Babel.

— Bien trouvé, dit Maupertuis. Mais c'est une entreprise de rébellion que cette tour.

— N'importe, cria Voltaire, le roi arrangera cela comme vous arrangez vos étoiles, qui ont la forme d'une meule de moulin.

— Soyons d'accord, interrompit encore d'Argens; nous aiderons Sa Majesté. Les choses maçonniques me plaisent à moi, à cause des festins.

Eh bien! mon cher d'Argens, je vous ferai faire une collation qui aura du moins le mérite de la singularité. Voici mes bases, messieurs, continua Frédéric, nos frères s'appelleront Noachites ou enfants de Noé; ils s'appelleront même patriarches; ils s'appelleront

encore chevaliers prussiens. Depuis trois cents ans, mes ancêtres sont les protecteurs de ce grade....

— Est-ce que c'est vrai? demanda naïvement d'Argens.

— Vous ne voyez pas, répliqua Maupertuis, que Sa Majesté s'amuse, comme M. de Voltaire quand il écrit l'histoire?

— C'est aussi vrai, dit Frédéric, que ce qu'on vous a dit dans les loges adoniramites. Les chevaliers prussiens étaient célèbres déjà dans la mythologie sous le nom de Titans; ils voulurent escalader le ciel. Nous qui connaissons le grand architecte de l'univers, nous laissons les Titans dans les fables; nous ne remontons, comme je l'ai dit, qu'à la tour de Babel. Nous célébrerons notre grande tenue dans la nuit de la pleine lune de mars, anniversaire de la confusion des langues et de la dispersion des ouvriers rebelles. Et comme c'est là un châiment de l'orgueil, ce qui est toujours de bon exemple, les chevaliers prussiens ne s'assembleront que dans un lieu retiré et n'auront en loge d'autre lumière que la lune.

— Ce sera fort commode en campagne, dit d'Argens.

— Et si le roi, ajouta Voltaire, permet à ses officiers de connaître la lumière—de la lune, —ils le feront à peu de frais.

— Ainsi, messieurs, reprit le roi, nous devons arranger cela entre nous. Comme il est bon de savoir ce qui se fera en loge, le grand maître général de l'ordre sera à perpétuité le roi de Prusse.

— A perpétuité veut dire, interrompit Maupertuis, tant que durera le grade des chevaliers prussiens.

— Si c'est fort stupide, dit d'Argens, il en sera d'eux comme des sorciers, qui durent toujours.

Le roi reprit:—Le grand maître général de l'ordre s'appellera en loge grand commandeur; le premier surveillant, grand inspecteur; le second surveillant, grand introducteur; le secrétaire, grand chancelier; le trésorier, grand trésorier.

— Vous leur donnerez bien de la grandeur! dit d'Argens en riant.

— Ce sont des grandeurs qui ne coûtent rien à Sa Majesté, riposta Voltaire.

— L'orateur, poursuivit Frédéric, s'appellera chevalier d'éloquence. C'est un titre que nous vous eussions conféré avec joie, monsieur de Voltaire; mais vous êtes résolu à nous quitter.

— Sire, répondit le philosophe, donnez cette dignité à Maupertuis. Au clair de la lune il sera plus pathétique qu'à l'Académie.

— Ainsi donc, reprit encore le roi, nous descendons de Phaleg, grand architecte de la tour de Babel, qui s'éleva plusieurs siècles avant le temple de Salomon. Nous établissons cette origine, avec les statuts du grade, qui seront déposés dans nos archives royales; et il sera expressément défendu aux chevaliers prussiens, de recevoir aucun candidat qui ne pourrait pas prouver qu'il est au moins maître et qu'il a rempli des fonctions

d'officier dignitaire dans une loge complète et régulière. De la sorte, sans que nous allions à personne, les maçons qui se trouvent déjà dans nos états seront obligés de venir à nous. Si c'est votre bon plaisir, messieurs, nous allons, ce soir même, établir ce que vous appelez le rituel, fixer les cérémonies, arrêter les signes et les mots de reconnaissance, déterminer le costume et les insignes. Demain nous nommerons les dignitaires, avec de simples frères en nombre suffisant pour composer une loge. Nous ferons préparer le temple; et lundi prochain, 19 mars, jour de la pleine lune, nous tiendrons loge, avec un aplomb suffisant pour nous montrer constitués. Nous ferons la veille une répétition générale.

— Mais, observa d'Argens, rien ne sera prêt; nous n'avons que trois jours.

— Comme nous ne pouvons pas reculer la pleine lune de mars, dit le roi, il faudra bien que nous soyons prêts. Je me charge du temple. Les costumes seront des vestes d'ouvriers. De vrais maçons n'ont pas de robes.

— Et quel sera le degré du grade? demanda Maupertuis.

— Le vingt-et-unième, répondit le roi.

— Mais c'est superbe, s'écria d'Argens, ils n'ont encore que onze degrés à Paris; et on n'en compte que huit dans le rit écossais (1).

— Les grades intermédiaires se feront, dit le roi. Travaillons.

Les quatre philosophes, occupés par l'activité de leur chef, se couchèrent fort tard. Le lendemain et les jours suivants, leur unique affaire fut de suivre le bizarre projet du roi; et le lundi 19 mars, assuré par une répétition très-étudiée que tout irait bien, le roi s'en alla, au lever de l'astre de la nuit, suivi de quatorze courtisans inaugurés maçons du grade de chevalier prussien, à l'orangerie du palais, dont il avait pris une partie, exposée en plein au clair de la lune, pour en faire son temple.

Nous rapporterons les détails de cette tenue, où le marquis d'Argens devait jouer le rôle de récipiendaire.

Les quinze maçons entrèrent dans une salle où ils déposèrent leurs habits et leurs armes ou insignes pour endosser des vestes d'ouvriers qu'on avait faites à la hâte. Tous ceignirent l'épée antique et se passèrent au cou le cordon ou ruban, en soie noire unie, auquel pendait le bijou; ce bijou est un triangle équilatéral dont la bande inférieure est traversée par une flèche, la pointe en bas. Il est en or lorsqu'on le porte au bout du cordon, et en argent lorsqu'il se met à la

boutonnière de la veste. Ayant lié leurs tabliers de peau jaune, mis leurs gants jaunes, et tenant d'une main l'inévitable truelle, de l'autre le maillet, les frères entrèrent dans le temple, que la lune éclairait par trois grandes fenêtres, et qui était régulièrement composé de deux appartements. Le firmament était badigeonné au plafond de la première pièce, destinée aux travaux. Il y avait dans un coin une grotte factice, et sur l'un des côtés de la grotte un cercueil vide.

Le roi, en qualité de grand commandeur, se plaça à l'opposé de la lune, qui éclairait en plein son visage. Les frères s'approchèrent de lui, pour être à portée d'entendre ses ordres, n'ayant point de places fixes, pour faire voir qu'ils étaient tous égaux. Le grand commandeur ayant frappé trois coups, et le grand inspecteur ayant répondu par un coup de maillet frappé sur le pommeau de son épée, car les chevaliers prussiens n'avaient ni table ni bureau, le grand commandeur dit:—A l'ordre, mes frères!

Aussitôt, tous les maçons furent debout, élevant les bras, les doigts étendus vers la lune.

Alors le grand commandeur, procédant à l'instruction, qui doit se faire à chaque tenue, lorsqu'il n'y a pas de planche déterminée, s'adressa à l'un des frères. C'était, sous sa veste, un grave général prussien; il lui demanda:—qui êtes-vous?

Le frère répondit selon la formule:—Dites-moi qui vous êtes, et je vous dirai qui je suis.

—Connaissez-vous les enfants de Noé? reprit le grand commandeur.

—J'en connais trois.

—Qui sont-ils?

—S. dit le général.

—C. poursuivit le roi.

—J. continua l'autre.

—Que signifient ces lettres?

—Ce sont les initiales du mot sacré (Sem, Cham, Japhet).

—Donnez-moi l'attouchement.

—Le voici. Et comme le grand commandeur présentait les deux premiers doigts de la main droite étendus, l'autre les prit avec le pouce et les deux doigts suivants, les pressa trois fois en disant: Sem, Cham; à quoi le roi répliqua: Japhet; puis il reprit:—Faites-moi le signe.

—J'y satisfais, répondit le frère. Il éleva les mains ouvertes, les pouces formant l'équerre avec l'index, mit les pouces contre ses oreilles et fit trois genuflexions du genou gauche.

—C'est le signe général, dit Frédéric. Faites le signe d'entrée ou signe de passe.

—royale hache ou prince du Liban,—chef du tabernacle,—prince du tabernacle,—chevalier de l'Orient ou de l'épée,—prince de Jérusalem,—souverain prince rose-croix,—chevalier du pélican,—chevalier du serpent d'airain,—prince de Mercy,—souverain commandeur du temple,—chevalier du soleil,—chevalier Kadosch,—grand inquisiteur souverain,—patriarche des croisades,—prince souverain du royal secret,—grand écossais de saint André d'Ecosse, etc., etc., etc.—Et ces gens-là se moquent des titres!

(1) Pour donner une idée de tous ces degrés, qui viennent après les titres d'apprenti, compagnon et maître, nous citerons ici les qualités honorifiques d'un maçon à qui on vient de décerner récemment le titre insigne de sublime prince royal. Il est—maître des loges symboliques,—maître secret,—maître parfait,—maître anglais,—maître irlandais,—maître en Israël,—maître élu des neuf,—illustre des quinze,—sublime chevalier élu,—grand-maître architecte,—templier et précepteur d'Asie,—sublime-écossais ou grand pontife,—noachite ou chevalier prussien,

Le chevalier frappa trois coups égaux avec son maillet sur le manche de sa truelle; puis il avança les trois premiers doigts allongés de la main droite en disant: Noé. Le grand commandeur empoigna ces trois doigts en répondant: Noé, Noé. Et il continua:—dites-moi le mot de passe.

— Phaleg.

— Connaissez-vous le grand architecte de la tour de Babel?

— Phaleg est son nom.

— Qui vous a appris son histoire?

— Le chevalier d'éloquence des chevaliers noachites.

— En quelle loge?

— Dans une loge que la lune éclairait.

— N'aviez-vous pas d'autre lumière?

— Non.

— Cet édifice de la tour de Babel était-il louable?

— Non, la perfection en était impossible.

— Pourquoi?

— Parce que l'orgueil en était le fondement.

— Est-ce pour imiter les enfants de Noé que vous en gardez la mémoire?

— Non, c'est pour avoir leurs fautes devant les yeux.

— Où repose le corps de Phaleg?

— Dans un tombeau.

— A-t-il été réprouvé?

— Non; la pierre d'agate dit que Dieu a eu pitié de lui, parce qu'il est devenu humble.

— Comment avez-vous été reçu?

— Par trois génuflexions, après avoir baisé le pommeau de l'épée du grand commandeur.

— Pourquoi vous a-t-il fait faire des génuflexions?

— Pour me rappeler que je dois être humble.

— Pourquoi les chevaliers prussiens portent-ils un triangle?

— En mémoire du temple de Phaleg.

— Pourquoi la flèche renversée?

— En mémoire de ce qui arriva à la tour de Babel.

— Les ouvriers travaillent-ils jour et nuit?

— Oui, le jour à la clarté du soleil, la nuit à la faveur des rayons de la lune.

Pendant cette dernière question, le grand introducteur était sorti. Aussitôt que le frère interrogé eut terminé sa réponse, le grand introducteur frappa trois coups lents à la porte.

Le grand inspecteur répondit par un seul coup violent, en disant: Qui êtes-vous?

— Un chevalier qui demande l'entrée, répondit la voix du dehors.

Le grand inspecteur ouvrit la porte, reçut les attouchements, signes et mots de passe du grand introducteur, le fit entrer seul, quoiqu'il eût un compagnon avec lui et ferma la porte.

— Grand commandeur, dit alors en s'adressant au roi le frère grand introducteur,

un candidat maître maçon demande la faveur de participer à nos travaux.

— En répondez-vous? dit Frédéric.

— Comme de moi-même.

— Introduisez-le; et qu'il entre en maître, après avoir donné les signes et mots de passe de son grade.

On fit avancer le marquis d'Argens, dans ses habits de ville, sans épée, portant le tablier de maçon du troisième degré et les gants blancs.

— Chevaliers, dit le grand commandeur, celui qui vous est présenté est un maître maçon, descendant d'Adoniram, qui demande à être reçu chevalier prussien. Y consentez-vous?

Tous les chevaliers ensemble tirèrent leurs épées, en dirigèrent la pointe vers le récipiendaire et lui demandèrent s'il persistait dans ses serments. Après qu'il eut répondu: J'y persiste, tout le monde rengaina, et le roi dit au marquis d'Argens:

— Mon frère, le désir de parvenir à escalader le ciel nous en fait chercher les moyens. Promettez-vous de nous seconder et de travailler avec nous?

— Je le promets.

— Frère grand introducteur, mettez-le à l'ouvrage et dirigez-le.

Aussitôt on donna au candidat une truelle; et tous les frères, Voltaire et Maupertuis comme les autres, se mirent avec lui à faire semblant de maçonner, manœuvre fictive qu'ils exécutaient avec une gravité inexplicable.

Ils maçonnaient ainsi dans le vague, sans trop de fatigue, depuis trois minutes, quand dans la seconde pièce on entendit un bruit qui imitait le fracas du tonnerre. Toutes les truelles tombèrent à la fois des mains des chevaliers, qui aussitôt se remirent à l'ordre, faisant des cornes à la lune.

— Frère grand introducteur, cria le roi, prenez cet orgueilleux (il désignait le marquis d'Argens) dont l'ostentation nourrit un projet qui ne tend à rien moins qu'à défier le grand architecte de l'univers. Conduisez-le au nord, qu'il y pleure sa faute; qu'il traverse, pour y parvenir, les déserts les plus affreux.

Le grand introducteur fit donc faire à d'Argens le tour de la loge, ce qui passa pour les plus affreux déserts; il le conduisit à la grotte factice, le fit asseoir dans le cercueil, lui servit une cruche d'eau dont il lui fit boire un coup, et une assiette de carottes crues qu'il lui fit manger.

— C'est là sans doute, dit d'Argens, le friand festin que Sa Majesté m'avait promis. La surprise est frugale.

Pendant que le marquis d'Argens croquait son assiette de carottes, s'exécutant assez mal, tous les frères passèrent dans le second appartement.

— Frère grand inspecteur, dit alors le roi, qu'est devenu Phaleg?

Le frère répondit:—Il est dans les déserts, cherchant par sa pénitence à apaiser la colère du ciel.

— Patriarches, mes frères, reprit le grand commandeur, allons à sa recherche. Espérons que le grand architecte de l'univers lui aura accordé son pardon.

Sur ces paroles, le grand commandeur, suivi de tous les chevaliers, fit le tour de la seconde pièce, qui n'avait aucune décoration, revint dans la première, en fit le tour également, sans avoir l'air de rien remarquer à cette promenade silencieuse.

Mais dans un second tour qui se fit avec la même gravité, le grand commandeur parut apercevoir la grotte ; il y entra ; il fit des gestes d'étonnement en découvrant le cercueil. Il le montra aux frères avec des signes d'intelligence ; et tous se mirent à l'ordre.

En baissant les yeux, le grand commandeur aperçut à terre un bijou de chevalier prussien ; il le ramassa, tandis que le grand inspecteur en ramassait un autre.

Frédéric chercha dès lors plus soigneusement ; il vit dans le cercueil le candidat qui, après avoir mangé ses carottes, s'était étendu tout de son long ; il le fit lever, en lui disant :

— Mon frère, mettez votre confiance dans la bonté du grand architecte de l'univers. Fiez-vous à lui ; il vous conduira par des voies sûres au but où vous aspirez.

Le grand commandeur et tous les frères retournèrent ensuite dans la seconde pièce, dont ils fermèrent la porte.

Le grand introducteur était resté seul avec le candidat ; il le prit par la main et alla frapper trois coups, auxquels trois coups pareils répondirent.

— Voyez qui frappe, dit le grand commandeur.

— C'est, répondit le frère introducteur, un enfant de Noé, parfait maçon, qui, après avoir fait pénitence, demande la faveur d'être admis parmi les patriarches noachites.

— Donnez-lui l'entrée, dit le grand commandeur. Consent-il à se dépouiller, dès ce moment et pour toujours, de toute ostentation et de tout orgueil ?

— Je le promets, répondit d'Argens introduit.

— Que demandez-vous ? reprit Frédéric.

— La faveur d'être admis parmi vous.

— Y consentez-vous, mes frères ?

Tous les patriarches tirèrent de nouveau leurs épées, et les abaissèrent vers le candidat, en signe de consentement.

— Faites approcher le candidat de l'autel, dit le roi.

Le frère introducteur fit faire au candidat trois gémissements du genou gauche et le conduisit à l'autel triangulaire.

— Mon frère, dit le grand commandeur, commencez par un acte d'humilité.

Il lui présenta le pommeau de son épée, que d'Argens baisa trois fois. Puis s'étant mis à genoux, les mains étendues sur l'autel, il prêta le serment en ces termes :

« Moi Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Argens, je promets et jure, sous les peines portées dans mes précédentes obligations, de

ne jamais révéler les secrets des noachites ou chevaliers prussiens, à aucun frère d'un grade inférieur, ni à aucun profane, et à me soumettre aux statuts et règlements du grade, appelant sur moi la vengeance si j'y manque ; ce dont me préserve le grand architecte de l'univers ! »

Dès que ce serment fut achevé, le grand commandeur fit passer la truelle sur la tête du récipiendaire et lui dit :

— En vertu des pouvoirs dont je suis revêtu, et au nom du sublime conseil des chevaliers prussiens, je vous reçois chevalier noachite.

Sur quoi il lui donna le baiser de paix, lui communiqua, avec dignité et précision, les signes, attouchements et mots de passe, et reprit :

— Promettez-vous, foi de maître maçon, de garder les secrets que je vous ai confiés ?

— Je le promets.

— Vous soumettez-vous aux trois obligations que je vais énoncer : 1° De ne jamais révéler à aucun des enfants d'Adam les mystères de notre ordre, à moins que vous ne les connaissiez pour maçons ; 2° d'être officieux et compatissant pour tous les chevaliers de notre grade ; 3° de ne souffrir jamais, même au péril de votre vie, qu'aucun homme porte le bijou de chevalier prussien, à moins qu'il ne se fasse reconnaître de vous comme tel ?

— Je le jure et je m'engage sous serment à ces conditions.

Alors le grand inspecteur et le grand introducteur ôtèrent à d'Argens son habit, et lui mirent la veste, qui, avec sa haute taille, lui donnait un air très-singulier. On le fit asseoir, et le chevalier d'éloquence, qui était en effet Maupertuis, fit le discours historique.

« Les enfants de Noé, dit-il, nonobstant l'arc-en-ciel, qui était le signe de réconciliation que le Seigneur avait donné aux hommes, pour les assurer qu'il ne se vengerait plus d'eux par un déluge universel, résolurent toutefois de construire une tour assez élevée pour se mettre à l'abri d'un désastre nouveau. Ils choisirent pour cela une plaine nommée Sennaar, dans l'Asie. Dix ans après qu'ils eurent assis les fondements de cet édifice, et comme ils étaient déjà à une grande hauteur, le Seigneur, dit l'Écriture, jeta les yeux sur la terre et vit l'orgueil des hommes. Pour les punir, il mit la confusion dans leurs langues ; c'est pourquoi on appela cette tour Babel, qui veut dire confusion.

« Quelque temps après, Nemrod, qui a été le premier à établir des distinctions parmi les hommes, fonda, dans le même lieu, une ville qui pour cela fut appelée Babylone, c'est-à-dire enceinte de confusion.

« Ce fut dans la nuit de la pleine lune de mars que le Seigneur opéra la merveille de la confusion des langues. C'est en mémoire de cet événement que les noachites font tous les ans leur grande assemblée dans la pleine lune de mars, et leurs assemblées d'instruc-

tion tous les mois, le soir de la pleine lune, attendu qu'ils ne peuvent avoir d'autre lumière en loge.

« Les ouvriers de la tour de Babel ne s'entendant plus, furent obligés de se séparer. Chacun prit son parti; il le fallait bien. Phaleg, qui avait donné l'idée et le plan du bâtiment, et qui en avait dirigé les travaux, était le plus coupable. Il se condamna à une pénitence rigoureuse. Il se retira jusqu'au nord de l'Allemagne, dans des déserts où il ne trouva, pour toute nourriture, que des racines ou des fruits sauvages. »

— Voilà pourquoi, pensa d'Argens, on fait manger au récipiendaire des carottes; mais on pourrait encore le traiter plus mal.

« Phaleg vint, reprit le chevalier d'éloquence, dans cette partie de la Germanie qu'on nomme aujourd'hui la Prusse. Il construisit quelques cabanes pour se mettre lui et les siens à l'abri des injures du temps; il éleva aussi un temple en forme de triangle, et il s'y enferma personnellement, pour solliciter le pardon de son péché.

« Or, en l'an 553, en faisant des fouilles non loin d'ici, on déterra un édifice triangulaire, dans lequel se trouvait une table de marbre blanc. Toute cette histoire était écrite sur cette table en caractères hébraïques. A côté se trouvait un tombeau de pierre de grès, et une agate chargée de l'inscription suivante :

« Ici reposent les cendres du grand architecte de la tour de Babel; le Seigneur eut pitié de lui, parce qu'il était devenu humble. »

— Du moins on ne dira pas, interrompit Frédéric, en se penchant d'un air goguenard vers son voisin, que nous enseignons une morale de vanité.

« Tous ces monuments, poursuivit l'orateur, sont conservés chez Sa Majesté le roi de Prusse. L'épithaphe n'exprime pas le nom du grand architecte de la tour de Babel; mais la table de marbre le mentionne formellement; et elle nous apprend que Phaleg était fils d'Héber, fils d'Arpaxad, fils de Sem, fils aîné de Noé. »

Le discours historique étant fini, le grand commandeur fit donner une épée au récipiendaire et lui attacha le bijou de l'ordre en argent à la troisième boutonnière de la veste. Puis il ajouta :

— Quittez, mon frère, les ornements de maître; et portez comme nous l'humble tablier de compagnon.

D'Argens ôta ses gants et son tablier blanc et prit les gants et le tablier de peau jaune qu'on lui offrait.

— C'est, en effet, moins salissant, répondit-il, en admirant comme le roi avait tout prévu.

— Quelle heure est-il, frère grand-inspecteur? demanda alors Frédéric, en frappant un coup.

Le grand inspecteur répondit : — Il est l'heure du repentir; le soleil est levé.

— Puisque le soleil est levé, répliqua le grand commandeur, frères, le chapitre est fermé.

Il frappa trois coups; les deux surveillants répétèrent :

— Le chapitre est fermé.

Tous les chevaliers prussiens, se mettant à l'ordre, gémirent trois fois d'une voix lugubre : Phaleg!

Et comme il était neuf heures du soir, toute la société alla souper, après avoir déposé la veste et les insignes de patriarches.

— Avouez, dit tout bas d'Argens à Voltaire, auprès de qui il cheminait, regagnant le palais, avouez que c'est encore plus bête que le reste.

— N'importe, répondit l'autre, les chevaliers prussiens n'en seront pas moins fiers.

— Mais nous nous prétons à ces plates folies; et puis nous combattons les cérémonies religieuses, qui sont si augustes et si imposantes.

— Ah! je vous vois venir, poltron! s'écria Voltaire en s'arrêtant; vous nous quitterez, je l'avais prévu; vous vous convertirez...

— Mais ce ne sera peut-être pas ce que je ferai de plus mal, répliqua froidement d'Argens.

— Et Maupertuis, ce rêveur, nous tournera aussi casaque; j'en suis sûr. Eh bien! quand si peu de têtes ont la force de nous suivre jusqu'au bout, il nous faut d'autres appuis. Avec ses stupidités, la maçonnerie au moins nous soutiendra.

— Mais, reprit d'Argens étonné, après un moment de silence; vous êtes donc Satan?

— Sous certains rapports, répondit Voltaire en riant, je ne dis pas non.

VII. — Le Comédien Franc-Maçon.

1^{er} CITOYEN. Prends garde, citoyen Melon, tu trahis les secrets.

2^e CITOYEN. C'est grand'chose que tes secrets!

3^e CITOYEN. Des saloperies de secrets comme ceux-là, citoyen Rateau, j'en ai plein le dos. D'ailleurs la franc-maçonnerie est encore une invention des aristocrates et des avocats, avec leurs cordons et dorures à trois pointes. C'est encore plus bête que le car naval, pour des Français qui ont reconquis leurs droits de l'homme et consenti à l'existence de l'Être suprême. Ça ne peut servir qu'à des conspirateurs.

Aneries révolutionnaires.

Voici autre chose.

Le comédien Morel, bien connu à Marseille où il joua quarante ans la comédie classique, faisait, sous la république et sous l'empire, la joie des enfants de cette ville, parce qu'il portait des bas rouges et qu'il se promenait dans les rues avec ses habits de théâtre. A la scène il jouait souvent les charges; hors de la scène il conservait de la gravité. On le regardait au reste comme un assez bon homme. Il dînait habituellement chez un petit traiteur voisin du théâtre. Par convention formelle, quoiqu'il mangeât toujours seul, on ne manquait jamais de lui mettre deux couverts, l'un pour lui, l'autre pour le grand Architecte de l'univers.

Avant de s'asseoir à table, il saluait son convive invisible; il lui servait le potage, après quoi il se servait; quand il avait ab-

sorbé son assiette, il prenait doucement celle du grand architecte de l'univers, et l'avalait très-dignement. Il servait au grand architecte le premier verre de vin, se versait le second, lui portait une santé, et dînait, partageant exactement toutes ses portions en deux, ne se servant jamais que le dernier, mais mangeant toujours la part de son convive à la suite de la sienne; au bout du dîner, sa bouteille vide, il prenait modestement le vin versé au grand architecte de l'univers, le buvait et s'en allait.

Qu'il fût seul ou entouré d'autres dîneurs, Morel ne se gênait point; il divertissait souvent les étrangers, qui le voyaient faire toutes sortes d'offres obligeantes et polies à une assiette devant laquelle on n'apercevait jamais personne.

A ceux qui demandaient si cet homme n'était pas fou, le traiteur répondait :

— Non, il est franc-maçon.

Il était arrivé à Morel, en 1799, à l'époque où l'on s'occupait de réorganiser en France la maçonnerie, une aventure assez fâcheuse pour l'ordre. Ce pauvre homme voyait dans la suppression des francs-maçons, qui avait eu lieu sous la Terreur, le plus grand délit de la révolution. Il ne parlait qu'en pâlisant de l'audace d'un écrivain qui avait traduit les loges sur la scène dans la comédie des *Francs-Maçons*. Il soupirait après le rétablissement de la société, où il avait occupé un grade très-éminent; car il était grand pontife ou sublime maçon écossais, dix-neuvième degré de la hiérarchie maçonnique.

Il regrettait amèrement les jours où il avait figuré en loge, voyant fièrement au-dessous de lui dix-huit grades.

Aussi, dès que le vent de la réorganisation souffla, il se mit en mouvement pour reconstituer son existence de dignitaire. Mais après les longs bouleversements qui venaient d'avoir lieu, si les simples maçons de *sept ans et plus* avaient déjà grande peine à se retrouver, les chevaliers *hors d'âge* étaient bien plus empêchés. Comment rassembler une loge de grands pontifes à Marseille? Deux mois de recherches ne lui avaient déterré que quatre membres; il en fallait douze pour composer une loge de perfection. On lui joua un tour indigne.

Des farceurs, qui savaient son embarras, et dont quelques-uns avaient été maçons du troisième degré, mais se moquaient alors de l'institution, vinrent le trouver solennellement et lui dirent, avec effronterie, qu'avant quatre-vingt-treize ils avaient eu la dignité de grands-pontifes; ils s'appuyèrent de quelques secrets que l'un d'eux avait accrochés dans la grande débâcle; ils lui demandèrent le rétablissement d'une loge dont ils lui offrirent la présidence.

Très-flatté de cette démarche, de l'honneur qu'on lui faisait, et du bonheur de s'appeler *le trois-fois-puissant*, qui est le titre officiel du président des loges de grands pontifes, Morel accepta; et comme il possédait le livre des formules, que les francs-maçons appellent leur *rituel*, il se mit à l'œuvre, fit préparer le

temple, fit faire les costumes; et au bout de trois mois la loge s'installa. Il lui avait fallu tout ce temps pour les préparatifs spéciaux, et pour refaire l'instruction des nouveaux frères, à qui la curiosité donnait une forte dose de patience.

Sans doute qu'ils s'étaient attendus à plus de merveilles qu'on ne leur en donna; car il y en eut qui regrettèrent leur temps perdu et leurs dépenses; et des dépits éclatèrent comme on le verra. Mais nous devons procéder avec ordre.

La loge s'ouvrit un vendredi du mois de septembre. C'était une vaste salle tendue de bleu parsemé d'étoiles d'or. Morel, le trois-fois-puissant, vêtu d'une robe de satin blanc, portant sur le front un bandeau de velours bleu où étaient brodées en or douze étoiles, ayant un sceptre à la main, s'assit sur un trône bleu, surmonté d'un dais de même couleur. Au-dessus de sa tête pendait un transparent, où l'on avait peint le delta. Ce transparent, éclairé par une énorme lampe à trois becs, était la seule lumière du temple, le rituel n'en permettant pas d'autres. Tous les frères étaient vêtus de robes blanches; ils portaient tous le même bandeau que le trois-fois-puissant, mais lui seul avait le sceptre. Tous avaient aussi le cordon, placé de l'épaule droite à la hanche gauche; c'était un large ruban cramoisi, liséré de blanc, sur lequel étaient brodés les mots *Alpha* par devant, *Omega* par derrière, séparés par douze étoiles d'or. Au bout du cordon pendait ce que les maçons appellent le *bijou*; c'était un carré long doré, portant d'un côté la première lettre de l'alphabet grec et de l'autre côté la dernière.

Il n'y avait, selon le règlement de cette loge, qu'un surveillant, assis à l'ouest, à l'opposé du trois-fois-puissant. Il tenait à la main une étoile d'or au bout d'une baguette.

On voyait dans la loge une peinture qu'on appelle le tableau. C'était la représentation d'une ville carrée qui semblait descendre du ciel sur des nuages et se disposer à écraser un serpent à trois têtes. Le serpent se trouvait façonné en carton. La ville carrée avait douze portes, trois sur chaque face: on remarquait au centre un arbre qui portait douze sortes de fruits. En avant du tableau était une montagne haute de six pieds, construite en planches recouvertes de toile peinte comme au théâtre.

Après que les frères eurent admiré la dignité de leur temple, le trois-fois-puissant frappa douze coups avec son sceptre, et tout le monde s'étant assis, il dit :

— Fidèles et vrais frères (c'est ainsi qu'on parle aux maçons grands pontifes), quelle heure est-il?

On répondit :

— Il est l'heure prescrite

— Fidèles et vrais frères, reprit Morel, tout est Alpha, Omega et Emmanuel. Travaillons.

Sur quoi, le frère surveillant frappa douze coups à son tour avec son étoile et dit :

— Fidèles et vrais frères, la loge des grands

pontifes est ouverte. Faites l'applaudissement.

Chacun des assistants cria trois fois : — *Al-leluia !*

Pour comprendre ce mélange de choses sacrées à des choses absurdes, il faut assister à toute la séance. Morel y déploya toute sa science et tout son savoir-faire.

Il avait pensé que le meilleur moyen de remettre tous les assistants sur la voie des bonnes doctrines, était de repasser toutes les instructions, en interrogeant le frère qu'il savait le plus solide. C'était un vieil armateur, qu'il interpella ainsi, avec la gravité convenable :

— Qui êtes-vous ?

— Grand pontife, ou sublime écossais, à qui rien n'est inconnu.

— Où avez-vous été reçu ?

— En un lieu qui n'a besoin, pour être éclairé, ni du soleil ni de la lune.

— Expliquez-vous là-dessus.

— De même que la loge de sublime écossais n'emprunte point de lumière extérieure pour être éclairée, de même le fidèle et vrai frère n'a besoin ni de richesse ni de naissance pour être admis en loge. Mais il doit faire preuve de son attachement à la maçonnerie, de son dévouement pour ses frères.

— Que représente le tableau de la loge ?

Une ville carrée avec trois portes à chaque face. Au milieu est un arbre qui porte douze espèces de fruits. La ville sur des nuages est suspendue au-dessus d'une autre ville détruite d'où sort un serpent à trois têtes.

— Expliquez-vous là-dessus.

La ville carrée représente la nouvelle maçonnerie, du titre de Sublime-Écossais; elle vient remplacer l'ancienne, qui est détruite, et elle écrasera le serpent à trois têtes qui est enchaîné.

— Comment la maçonnerie ancienne est-elle tombée en ruines, puisque ses liens sont indissolubles ?

— Cela fut ainsi décrété de tous temps; nous l'apprenons par saint Jean, que nous reconnaissons pour le premier maçon qui tint une loge de perfection.

— Où saint Jean dit-il cela ?

— Dans la Révélation ou Apocalypse, lorsqu'il parle de Babylone et de la Jérusalem céleste.

(Dans tous ces détails, remarquez qu'on se borne à transcrire scrupuleusement un procès-verbal et des pièces authentiques.)

— Que signifie, continua Morel, l'arbre qui est au milieu de la ville et qui porte douze espèces de fruits? — C'est l'arbre de vie placé là pour faire comprendre que c'est dans la loge sublime écossaise, parmi les grands pontifes, fidèles et vrais frères, qu'on trouve les douceurs de la vie ici-bas. Les douze espèces de fruits signifient que nous devons nous rassembler tous les mois en tenue pour nous faire part de nos mutuelles lumières et nous soutenir contre nos ennemis.

— Quelle étendue doit avoir la Jérusalem

céleste, et combien de portes aura son enceinte ?

— Chacune des quatre faces aura trois portes comme au tableau; l'étendue totale de la ville sera de douze mille stades. Les douze portes indiquent qu'on s'y rendra de toutes les parties du monde.

— Comment y parviendra-t-on ?

— En suivant des routes étroites et difficiles et en combattant les ennemis qui en défendent l'entrée.

— Pourquoi portez-vous ce bandeau ?

— Parce qu'on ne peut, sans ce bandeau, être admis dans les sublimes loges écossaises, et qu'il faudra le porter pour être admis dans la Jérusalem céleste, ainsi que saint Jean s'en est expliqué.

— Que signifient les douze étoiles que porte votre bandeau ?

— Elles représentent les douze anges qui gardent les douze portes de la Jérusalem céleste.

— Que faut-il entendre par la couleur bleue ?

— La douceur, qui doit être le partage des fidèles et vrais frères.

— Quel âge avez-vous ?

— Je ne compte plus.

— Comment vous nommez-vous ?

— Fidèle et vrai frère.

Après cette réponse, il y eut un moment de silence. Le trois-fois-puissant reprit bientôt :

— Ce que vous venez d'entendre est une instruction. Pour achever de rappeler aux usages les frères dont tant d'années d'exil ont affaibli la mémoire, je vous ai ménagé aussi une réception.

Frère préparateur, continua Morel en s'adressant à l'un des assistants, allez prendre l'aspirant qui est du grade des rose-croix. Vous, frère expert, dit-il à un autre grand pontife, recueillez-vous.

Le frère préparateur entra dans une chambre voisine, où était l'aspirant, vêtu de la chasuble de rose-croix. Il l'amena à la porte du temple et frappa onze coups. Tous les frères étaient attentifs et reconnaissants de la bonne idée de Morel.

— On a frappé en chevalier rose-croix, dit le frère expert qui avait compté les onze coups.

— Voyez qui frappe ainsi, dit le trois-fois-puissant, et demandez ce qu'on veut.

— Frère préparateur, dit alors le frère expert, pourquoi frappez-vous ainsi ? qui est celui qui vous accompagne, et que cherche-t-il ?

— Je frappe, répondit le frère préparateur, pour présenter au trois-fois-puissant un chevalier rose-croix, qui désire, pour acquérir de nouvelles vertus, être admis au grade de sublime écossais.

— S'il en est ainsi, qu'il soit introduit pour être soumis aux épreuves.

On fit entrer alors le récipiendaire, chargé de sa chasuble de rose-croix, toute bariolée de hiéroglyphes. Le trois-fois-puissant l'interrogea aussitôt :

— D'où venez-vous, mon frère ?

— De la Judée.

— Par quelle ville avez-vous passé ?
 — Par Nazareth.
 — Qui vous a conduit ?
 — Raphaël,
 — De quelle tribu êtes-vous ?
 — De celle de Juda.
 — Qu'avez-vous appris dans vos voyages ?
 — A croire, à espérer, à aimer.
 — Mon frère, ne croyez pas aux perfides insinuations des flatteurs; n'espérez pas dans ce monde un bonheur parfait; n'aimez pas les objets frivoles. Mais aimez nos cérémonies, détestez les traîtres et rompez avec eux. Le promettez-vous ?

— Je le promets et je le jure.
 Vous avez manifesté le désir de parvenir à la Jérusalem céleste. Une seule route y conduit. Un guide éclairé vous serait utile; mais ce serait nuire à votre mérite. Ne devez qu'à vous seul la gloire du succès; et choisissez le chemin qui vous séduira.

Aussitôt la voix du frère préparateur, qui avait disparu derrière un rideau, se fit entendre avec solennité, elle prononça ces mots :

— Qu'il gravisse la montagne, s'il veut parvenir à son but.

Pour arriver au sommet de la montagne de planches, qui était haute de six pieds, il y avait deux chemins, un chemin fleuri et un chemin raboteux. Il fallait, pour la leçon, qu'il prît le chemin fleuri; ce qu'il ne manqua pas de faire. Quand il l'eut parcouru en cinq ou six pas, il fut contraint de s'arrêter, la montagne étant coupée à pic en face du trois-fois-puissant.

— Que ne continuez-vous votre route, mon frère? lui dit Morel.

— Je ne puis aller plus loin.

— Le trois-fois-puissant frappa trois coups et s'écria :

— Fidèle surveillant, volez au secours de ce présomptueux, qui a pris la route fleurie, et montrez-lui comment on parvient à la perfection.

Le frère appelé monta aussitôt par le sentier difficile qui était opposé au premier, prit le récipiendaire par les deux mains, le fit descendre à reculons et le reconduisit à sa place.

— Frère imprudent, reprit Morel, vous avez choisi, pour arriver à la Jérusalem céleste, une route facile et jonchée de fleurs. La perfection ne peut s'acquérir ainsi. Vous marchiez vers un précipice affreux; votre perte était infaillible, si une main généreuse n'était venue à votre secours. Ce guide précieux vous a fait franchir des routes escarpées et vous a garanti des dangers qui vous entouraient. Mais ne croyez pas avoir surmonté toutes les difficultés; un ennemi puissant s'oppose à votre passage. Plusieurs avant vous ont succombé sous ses coups. Regardez; il est sous vos yeux et vous attend pour vous dévorer. Pour arriver jusqu'à moi, opposez-lui le bijou que vous portez.

Alors le serpent à trois têtes, qui était une machine prêtée par le théâtre, se mit à remuer la queue assez lourdement; il siffla

de son mieux au moyen d'un sifflet que le trois-fois-puissant dirigeait avec une corde attachée à son pied; il agita ses trois têtes de carton. Le récipiendaire présenta son bijou de rose-croix; incontinent le monstre devint immobile; et le frère préparateur, reparaisant, fit marcher le nouveau frère sur le serpent.

— Vous avez atteint la perfection, s'écria Morel; vous avez dompté votre ennemi, dont les trois têtes vomissent trois venins. Prosternez-vous devant l'Eternel, qui vient de vous accorder la victoire.

Le récipiendaire fit trois génuflexions; et le trois-fois-puissant reprit encore :

— Mon frère, vous voyez sous vos yeux le plan de la Jérusalem céleste que vous désirez habiter. Un jour vous y serez admis. Remarquez sa vaste étendue; elle est ouverte à tous les peuples de la terre. L'arbre qui est au centre porte autant d'espèces de fruits que l'enceinte a d'ouvertures, pour marquer que chacun y trouvera la nourriture qui lui convient. Approchez, mon frère, et venez prendre l'engagement du grade sublime qui va vous être conféré.

Nous avons négligé de dire qu'il y avait devant le président, comme dans toutes les loges, un autel triangulaire sur une estrade de trois marches. Le frère admis fut conduit à l'autel par le frère préparateur, qui lui fit mettre le genou droit sur la troisième marche et la main droite sur le chapitre XXI de l'Apocalypse. Tous les frères s'étaient approchés. Le trois-fois-puissant posa sa main gauche sur la main étendue du récipiendaire; et de la droite qui tenait le glaive, il forma avec les glaives élevés de tous les membres présents, une sorte de berceau au-dessus de la tête du frère à genoux. C'est le berceau que les maçons appellent la *voûte d'acier*.

Dans cet appareil, le nouveau frère prononça ce serment :

— « Moi, Pierre Scœvola d'H....., de ma libre volonté, en présence du grand architecte de l'univers et des fidèles et vrais frères ici rassemblés, je jure sur ce livre sacré, *sous toutes les peines portées par mes précédentes obligations*, de garder religieusement le secret des sublimes écosais, tant envers les maçons des grades inférieurs qu'envers les profanes.

« Je promets de ne consulter dans mes liaisons d'amitié ni la naissance, ni le rang, de n'estimer les hommes qu'en raison de leur attachement à la maçonnerie, qui est la pratique des vertus civiles et morales, de protéger, accueillir et rechercher les vrais maçons, enfin de me montrer digne d'habiter un jour la Jérusalem céleste. Amen. »

Tous les assistants dirent trois fois : Amen. Puis le trois-fois-puissant, couvrant seul le récipiendaire de son glaive, le constitua grand pontife en disant :

— Je reçois votre serment, et convaincu que vous le tiendrez, je vous reconnais et vous proclame sublime écosais de la Jérusalem céleste.

Après ces mots, le digne Morel, posant son glaive sur la tête du nouveau frère, frappa douze coups de son sceptre sur le dit glaive ; puis il mit bas les armes, embrassa le frère reçu, lui fit ôter la chasuble de rose-croix, lui fit revêtir une robe blanche avec les ornements du grade, puis lui donna les signes, mots et attouchements, lesquels consistent, savoir : le signe d'ordre, à élever perpendiculairement le bras droit vers le ciel, que l'on semble montrer avec le pouce et l'index, les trois autres doigts étant pliés, mais non fermés ; le signe de reconnaissance, à tenir le bras droit horizontalement, les doigts demeurant comme au signe d'ordre ; l'attouchement, à se mettre réciproquement (le frère qui tuile et le frère qui est tuilé) la main droite sur le front, en disant, le second : Alléluia ; le premier : Louez le Seigneur, qui sont les mots sacrés ; puis le second : Emmanuel ; le premier : Dieu vous assiste ; les deux ensemble : Amen, qui sont les mots de passe.

Après avoir ajouté que la réponse à l'âge demandé est pour les grands pontifes ou sublimes écossais, *je ne compte plus*, le trois-fois-puissant retourna à son trône, tous les frères à leurs sièges ; on fit asseoir le nouveau venu ; et le trois-fois-puissant ayant frappé trois coups demanda :

— Quelle heure est-il ?

Le frère expert répondit :

— L'heure est accomplie.

— Alpha et Oméga, reprit Morel, réjouissons-nous, mes frères. Il frappa douze coups, le frère surveillant les répéta et dit en se levant :

— Fidèles et vrais frères, la loge des grands pontifes est fermée.

Sur quoi, la loge alla dîner, travail des mâchoires qui est la conséquence obligée de toute réunion maçonnique.

Morel était triomphant et superbe ; ce qui ne l'empêcha pas, sous un costume moins imposant, de jouer Crispin, le soir même, dans le *Légataire universel*.

Mais au bout d'un mois il paya sa joie par une grande douleur. Quatre des plaisants qu'il avait admis dans sa loge avec un peu de légèreté, n'étaient pas même maçons. L'un d'eux était libraire. Dans l'espoir de retrouver ainsi les frais qu'ils avaient faits pour être initiés, ils publièrent une brochure qui se vendit rapidement, et qui révélait tous les secrets qu'on avait fait passer devant leurs yeux. Cette brochure était intitulée : *Une séance à la loge des grands pontifes, sous la présidence du père Morel, trois-fois-puissant, sublime écossais et artiste dramatique* ; tout cela en toutes lettres.

Le Grand-Orient de Paris, qui se réorganisait, envoya l'ordre à tous les maçons de supprimer cette brochure ; il interdit au pauvre Morel toute présidence de loge ; il défendit pour dix ans à Marseille toute tenue de loge des grands pontifes. On fit comprendre au libraire qu'il ne fallait pas jouer avec la maçonnerie, de sorte qu'il n'osa pas réimprimer sa brochure épuisée ; elle est devenue fort rare ; nous avons suivi cette relation

comme un procès-verbal, séchement et sans commentaire, vous laissant le soin d'apprécier les doctrines de ces pontifes.

Quant à Morel, il devint à moitié fou de son aventure. Comme preuve de cette assertion, on raconte que depuis, lorsqu'il était sifflé, il donnait en rentrant chez lui son souper à son chien et mangeait lui le souper du barbet. Quand il était mécontent de la manière dont il avait joué les pères ganaches, car on l'avait fait passer à ces rôles (terme de comédien), il faisait coucher son chien sur son lit et se couchait dessous comme indigne. On assure même qu'il y eut souvent, entre ces deux amis, des débats de politesse, et que le chien, dans ces circonstances, voulait à toute force coucher aussi sous le lit, à côté de son maître.

On parla un jour de remercier Morel du théâtre, parce qu'il était très-vieux. Mais après plus de quarante ans de services, il avait tellement habitué le public à le voir, que la majorité des abonnés demanda qu'il fût maintenu dans la troupe. Le directeur du théâtre, pour faire sa cour aux jeunes gens, annonça donc à Morel que non-seulement on le conservait, mais qu'au lieu de deux mille cent francs qu'il avait eus jusqu'alors pour appointements, on lui donnerait cent louis.

Le pauvre homme, habitué comme une machine à ses deux mille cent francs, ne vit qu'un dérangement dans l'offre qu'on lui faisait ; il répondit qu'il désirait qu'on le gardât sans rien changer à son traitement ; qu'il s'était habitué à le distribuer de manière à s'y reconnaître ; qu'à son âge il ne pouvait plus se rompre la tête à faire de nouveaux calculs, et qu'il demandait à rester dans le cercle de ses *vingt et un cents francs* : c'était sa manière de s'exprimer. Comme on ne put lui faire comprendre qu'au delà de cette somme il trouvait encore trois cents francs dans les cent louis proposés, on lui laissa ses vingt et un cents francs, qu'il toucha jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de la restauration ; et cette puissance intellectuelle de la franc-maçonnerie continua de porter tous les jours ses toasts et d'offrir ses politesses en dinant, — au grand architecte de l'univers.

VIII. — Jacquemin au Grand-Orient.

C'est du Grand-Orient la merveille inconnue,
Où vous allez marcher de surprise en surprise.

P. LEBLANC, *Les Symboles maçonniques*.

Jacquemin Claes, sur l'honnête avis de son curé, abandonna donc sa dignité de maître, renonçant à cette pompe de Satan, qui est à la fois plus périlleuse qu'on ne pense et plus stupide encore qu'elle n'en a l'air. Mais vous allez voir comment un piège attire un autre piège, et comme il n'est pas bon d'avoir connu la mauvaise compagnie.

Jacquemin, revenu chez son père, se mit à faire du commerce. Pour l'apprendre autrement qu'à ses dépens, il se plaça dans une maison honorable de Tournay. Par son exactitude et sa bonne conduite, il gagna promptement la confiance de son chef, ou si ce mot

ne vous va pas, de son patron. Il fut chargé bientôt de voyages importants, intéressé dans la maison, investi de pouvoirs; et il méritait l'estime qu'on faisait de lui, car il avait de la probité; et son ardeur était tempérée par une timidité rassurante.

En 1822, il avait gagné une petite somme assez ronde, soigneusement économisée par sa mère; il se décida à se marier. Il devait faire à l'automne le voyage de Paris, pour de nombreux recouvrements, mêlés de quelques achats; il comptait rapporter de là ses plus élégants présents de noces.

Il partit, l'esprit tranquille, le cœur en paix, comme un honnête garçon qu'il était. Il arriva sans accident, fit rapidement ses affaires; et il n'avait plus que deux jours à demeurer dans la grande ville, lorsqu'en passant sur le quai des Orfèvres, il se rappela tout à coup le séjour qu'il y avait fait et sa réception à la loge des *Amis réunis*. Il lui vint, je ne sais comment, la capricieuse idée de savoir ce qu'étaient devenus ses anciens frères; il se dirigea vers le petit hôtel qu'il avait habité; mais il reconnut à l'enseigne qu'il avait changé de maître. Au même instant, il aperçut dans sa boutique le marchand de tabac, et il entra. Tout en achetant de mauvais cigares, il demanda à M. Guenaud s'il ne le reconnaissait pas?

— Mais attendez donc, répondit M. Guenaud, en rejetant sa tête en arrière, je crois qu'il me semble en effet que je pourrais bien vous avoir vu !... Tout juste, continua-t-il, en se remettant, c'est à vous que je dois le bonheur d'avoir été si vertement houspillé par ma femme, qui m'a fait planter là les bêtises des francs-maçons. Est-ce que vous en êtes encore ?

— Non certainement, répliqua Jacquemin. J'ai donné ma démission le même jour que vous.

— Touchez là, dit le marchand, vous êtes un homme. C'était en vérité trop absurde. Est-ce qu'il y a des francs-maçons dans votre pays? Quoique je ne sache pas de quel pays vous êtes, vous devez être d'un pays quelconque.

— Je suis de Tournay. Il y a en effet des francs-maçons chez nous, qui font les mêmes singeries qu'ici. On les dit inoffensifs. Cependant n'est-ce pas quelque chose de louche qu'ils soient toujours en lutte avec le clergé?

— C'est plus que louche, c'est obscur. Et puis, que dites-vous de la sorte de défiance qu'ils inspirent aux villageois? de la mauvaise renommée qu'ils ont chez les simples gens? Généralement il n'y a point de fumée sans feu. Je suis allé récemment dans le pays de ma femme, qui est Gonesse-au-bon-beurre; j'étais allé auparavant dans mon propre pays, qui est Longjumeau; j'ai vu que partout les paysans regardent encore les francs-maçons comme des sorciers. Pour moi qui ne le suis pas, je ne me suis point vanté d'avoir été de la clique. Je pense qu'il n'est jamais agréable d'être vu de travers.

— On a tout à fait les mêmes opinions dans nos contrées, reprit Jacquemin; et dernière-

ment il est même arrivé quelque chose de singulier à ce sujet.

Un paysan des environs de Tournay, cœur pervers, comme il y en a malheureusement quelques-uns en tout pays, se trouvant pressé d'un besoin d'argent, un mauvais plaisant s'avisait de lui dire qu'en se faisant recevoir franc-maçon, il deviendrait tout d'un coup riche. Mais, ajouta-t-il, vous risquerez votre âme. Le paysan savait bien que les francs-maçons passaient pour être en commerce avec le diable; il songea sans doute qu'il s'occuperait de son âme un peu plus tard; car il se résolut à tenter le chemin de fortune qui lui était présenté.

Il vint à Tournay, se promena sans rien dire devant le bâtiment où les maçons tiennent leur loge, l'examina d'un œil d'envie; puis il entra dans un petit cabaret voisin, et tout en buvant sa pinte de bière, il demanda au cabaretier ce qu'on faisait dans ce bâtiment.

— On y fait de la franc-maçonnerie, répondit l'autre, qui était aussi un goguenard, et il faut qu'il s'y passe de terribles choses; car toutes les fois qu'ils tiennent loge, s'ils entrent trente, ils ne sortent que vingt-neuf.

— Comment cela? demanda le paysan intrigué.

— C'est, répondit le cabaretier en baissant mystérieusement la voix, qu'on tue un homme à chaque assemblée. Tenez, comptez, les voici qui entrent.

Le paysan compta vingt-quatre personnes; et la porte s'étant refermée, il n'ajouta pas un mot. Il tomba dans une profonde méditation.

Au bout d'un quart-d'heure, il demanda une autre pinte, et reprit : — Restent-ils longtemps là?

Il désignait la loge.

— Ce n'est pas grande assemblée aujourd'hui, répondit le cabaretier, fier de l'effet qu'il avait produit sur son homme, ils resteront une heure.

Le villageois, décidé à attendre, retomba de nouveau dans le silence.

Dès que les maçons sortirent, il les compta d'un œil ardent, et la porte s'étant refermée sur le vingt-troisième, parce que le surveillant restait pour remettre les choses en ordre : — Ils en ont vraiment tué un, dit-il. Mais quel profit ont-ils à cela?

— Oh! c'est une épreuve; celui qui la fait reçoit, dit-on, une bonne somme.

Le paysan paya ses deux pintes et s'en alla. Comme il était fin, il s'informa dans une autre maison de la demeure de l'un des principaux maçons; et il alla le trouver tout rondement.

— Je voudrais être reçu, monsieur, lui dit-il; j'ai besoin d'argent; je suis prêt à tout. On conte que vous tuez un homme à chaque séance; je ne recule pas pour cela, si cela me profite.

Le maçon, un peu surpris d'une pareille ouverture, voulut en réjouir ses frères. — Nous avons assemblée samedi, dit-il au paysan; venez me voir au coucher du soleil. Je vous dirai si vous pouvez être reçu; mais

aujourd'hui écrivez là-dessus votre nom et votre village.

Il lui présenta en même temps une tête de lettre chargée des hiéroglyphes de la maçonnerie. Le villageois ne savait pas écrire, mais il dicta son nom et avoua sa demeure.

Les maçons consentirent à s'amuser du personnage, qui vint exactement le samedi, à l'heure prescrite, fut conduit en loge, introduit les yeux bandés, et placé ensuite au milieu du temple, où il fut surpris de ne voir que des bourgeois et des chandelles. Il s'attendait un peu à voir le diable. On lui demanda s'il voulait être reçu maçon ; il répondit que oui ; s'il voulait vendre son âme, il répondit qu'il la vendrait pour dix ans ; s'il voulait tuer un homme, il répondit que cela dépendait du prix.

Alors on lui demanda quelle somme il voulait. — Il me faut six mille francs, répondit-il.

— Nous ne nous arrangerons pas, dit un maçon, car nous ne payons que trois mille francs par homme.

Pendant que ces mots se disaient, pour achever d'exciter le villageois, un frère apportait et remuait des corbeilles d'écus.

— Je tuerai donc deux hommes, dit le néophyte, car je veux six mille francs.

Les maçons commencèrent à trouver l'amatateur un peu féroce. Ils le firent boire et l'enivrèrent, à quoi il se prêta de son mieux. Puis on le mit dans une voiture, sous prétexte d'épreuves ; on le reconduisit à sa maison. Le lendemain matin on prévint les autorités, qui firent savoir à l'ambitieux pay-san qu'il était désormais surveillé. — Il n'en est rien arrivé de plus. Mais vous avouerez qu'il n'est pas très-doux d'être d'une société qui donne lieu à des opinions comme celles de ce malheureux enragé.

— Mais encore, monsieur, si vous n'êtes venu en loge que le jour où nous vous avons reçu, vous ne savez que peu de chose. Il faut connaître les doctrines. Voici par exemple, en opposition aux commandements de Dieu, les commandements de quelques loges :

Adore ce que tu voudras ;
C'est ton affaire entièrement
Serments de maçon tu tiendras ;
Mais des autres fais librement.
Tous les dimanches tu feras
Ce qui te plaira seulement.
Le Grand-Orient serviras,
Si tu veux vivre sûrement.
Dispute et meurtre empêcheras
Entre maçons fidèlement.
Dans tes amours éviteras
Tout scandale publiquement.
Aux frères nul tort ne feras
Et ne leur nuiras nullement
Jamais rien ne révéleras
De nos secrets imprudemment
Amour d'autrui ne troubleras
En loge principalement.
Le bien des frères n'envieras,
Faisant tout délicatement.....

Et je vois avec plaisir, poursuivit le marchand de tabac, que cette poésie-là ne vous plaît guère. Du reste, il est arrivé de nouvel-

les phases qui ajoutent à la joie que j'éprouve de n'être plus porte-tablier. Depuis 1815, la politique s'est jetée parmi les frères ; plusieurs loges sont devenues des foyers de conspiration ; de sociétés secrètes permises, quelques-unes se sont faites sociétés secrètes prohibées. Il en est même qui se sont transformées en ventes.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ? demanda Jacquemin.

— Les ventes sont les loges des carbonari, attendu qu'une loge de carbonari s'appelle une *vente*, une *venta* ; c'est un mot étranger. Là, c'est bien pis. On ne s'assemble que pour conspirer ; et je sais beaucoup de maçons qui n'étaient, comme dit la chanson, que des imbéciles, et qui se sont laissé entraîner dans le carbonarisme, où ce ne sera pas leur faute s'ils ne deviennent pas criminels, puisqu'ils doivent à leurs chefs l'obéissance absolue et passive.

— Mais, reprit Jacquemin étonné, me diriez-vous des nouvelles de vos anciens confrères, de ceux qui vous ont aidé à me recevoir ?

— Difficilement. Tous se sont dispersés : je crois que tous ont fait de mauvaises affaires. L'argent qu'on sème dans les loges ne produit rien de bon.

Il n'y a qu'une chose que je regrette, monsieur, reprit Guenaud, après un petit silence, c'est de n'avoir pas été admis, une fois du moins, dans les cérémonies du Grand-Orient.

— N'est-ce pas la chef-loge de la franc-maçonnerie ?

— Si vous voulez. Toutefois, on ne s'y occupe que de la distribution des grades et insignes, de l'organisation des choses, de la fixation des mots d'ordre solennels, de la confection des diplômes, et on y donne continuellement de fort belles fêtes.

— Mais, reprit le Tournaisien, l'Eglise, qui repousse la franc-maçonnerie, en excepte-t-elle le Grand-Orient ?

— C'est probable, dit le marchand de tabac, puisqu'on y voit des personnages de la cour.

De singulières idées se heurtèrent dans la tête de Jacquemin, qui ne sentit pas l'absurdité des raisonnements du marchand de tabac, et qui ne tarda pas à sortir en songeant au Grand-Orient.

Il n'avait pas remarqué que pendant l'éloge du Grand-Orient par l'ancien frère Guenaud, un homme était entré dans la boutique pour allumer son cigare. Cet homme, convenablement vêtu, le suivit jusqu'au Pont-Neuf et l'accosta alors, en lui disant aussi :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Mais, mais, mais, répondit Jacquemin, absolument comme le marchand de tabac, il me semble que je vous ai vu autrefois.

— En loge, frère ; vous ne remettez pas Félix, alors peintre, et aujourd'hui spéculateur ? Je suis bien charmé de vous revoir ; vous me rappelez tout un heureux temps ; et vous accepterez un petit verre.

— Je suis très-pressé, dit Jacquemin : je n'ai plus que deux jours à rester ici.

— Cinq minutes ne vous retarderont pas.

On était devant le café Dauphine; le spéculateur avait l'air si décent, que Jacquemin céda.

— Comme vous êtes pressé, reprit Félix, après avoir demandé un demi-bol de punch, qu'il paya de suite très-délicatement, je ne veux pas vous retenir. Mais je me fais une fête de vous procurer à la volée le plaisir que désirait tant le marchand de tabac.

— Quel plaisir? demanda Jacquemin.

— Le plaisir de voir le Grand-Orient, où je suis officier introducteur.

— Mais vous ignorez que je ne suis plus maçon.

— Qu'importe ! je ne vous offre qu'un spectacle. Il ne s'agit là ni d'épreuves, ni de serment; vous n'aurez rien à dire; vous vous bornerez à voir. Il se trouve qu'en ce moment il y a solennité. Du moins vous aurez joui du plus piquant spectacle et de la pompe la plus bizarre qu'on puisse voir à Paris. Vidons nos verres; nous sommes à deux pas; c'est l'affaire d'un quart-d'heure. Garçon, une voiture!

Jacquemin, comme nous l'avons dit déjà, était timide et faible; il était de plus un peu curieux. Des sentiments divers se débattaient dans son esprit. Félix ne lui laissa pas le temps de se reconnaître. Les gens qui, à Paris surtout, n'ont pas la décision prompt, les gens qui ne savent pas dire non, doivent s'attendre à être menés. Jacquemin fut enlevé, mis en fiacre et conduit plus loin qu'il ne devait penser, car la course dura dix minutes, pendant lesquelles son ancien frère acheva d'enflammer sa curiosité et de gagner sa confiance.

On s'arrêta enfin devant une maison de bonne apparence; on monta au premier étage; on entra dans un petit salon bien meublé. — Réjouissez-vous, dit Félix, nous voici à la porte du grand temple. Vous n'aurez à remplir qu'une seule cérémonie, qui est de rigueur; c'est de revêtir une robe comme la mienne.

L'introducteur tira d'une armoire deux robes d'avocat; il avait sonné, deux domestiques en grande livrée entrèrent. Félix ôta son habit, sa montre, sa bourse, qu'il remit au valet de chambre venu pour lui, et que celui-ci plaça soigneusement dans l'armoire. Mais en même temps, voyant que Jacquemin endossait sa robe par-dessus son habit de ville, il lui dit en riant, avec une bonhomie qui ne permit pas la défiance:

— Mais vous ne pouvez pas entrer ainsi. Les maréchaux et les princes qui viennent d'être introduits ne sont pas plus exempts que nous de la formalité exigée. Il faut ôter seulement votre habit et vous dépouiller de tout métal. Si vous avez des clefs, une montre, quelque argent, mettez tout cela avec ma défroque; c'est l'usage.

Jacquemin n'osa ni hésiter, ni reculer. Il fit comme ceux qui se montrent braves lorsqu'il ne leur est plus possible de trouver une

autre issue; il déposa son habit, sa montre, sa bourse, qui contenait deux mille francs en or. Son portefeuille, où il avait ses recouvrements en papier, montant à une quarantaine de mille francs, était dans une poche intérieure de son gilet; il l'y laissa; d'ailleurs, il ne contenait d'autres métaux qu'un crayon. Il endossa la robe; et il fut introduit dans un second salon, fort propre aussi. Félix lui demanda la permission de le laisser un moment seul pour l'annoncer; puis il ouvrit une petite porte et disparut.

Alors seulement Jacquemin put se recueillir; alors seulement, se retrouvant seul avec lui-même, il put se demander s'il ne faisait pas des extravagances? s'il avait besoin de voir le Grand-Orient? s'il n'avait pas été bien faible? s'il devait se fier à Félix? s'il ne s'exposait pas à mille périls? Il put songer tout à son aise, car un quart d'heure se passa sans que le silence où on le laissait fût interrompu. Il prit enfin une résolution:

— Il est possible que je fasse mal, dit-il; je dois oser me montrer ce que je suis et refuser de mettre le pied dans ce qu'ils appellent le temple.

Il tourna donc la clef du premier salon pour reprendre ce qu'il y avait déposé, remettre son habit et partir; mais la porte se trouvait fermée.

Il se dirigea vers celle que Félix avait prise pour aller au temple; elle était fermée aussi.

La pièce n'avait pas d'autre issue. Une seule fenêtre donnait sur une cour déserte. — Serais-je pris par des filous, se demandait-il, ou par des maçons qui veulent me punir d'avoir abandonné l'ordre?

Il ressentit une petite terreur inquiète; et voyant le cordon d'une sonnette, il le tira. Des pas bientôt se firent entendre; quelqu'un vint, qui tourna la clef dans tous les sens et ne put ouvrir la porte.

— Est-ce vous qui avez sonné? dit une voix.

— Oui, c'est moi; ouvrez.

— Mais je ne le puis; vous êtes enfermé.

— Je suis enfermé en dehors.

— C'est vrai, dit la voix, qui était celle d'un concierge. Il tira un petit verrou qu'on avait poussé sans bruit, et il entra. Surpris de voir un avocat à l'air effaré, seul dans le salon: — Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Je suis Jacquemin.

— Je ne connais pas Jacquemin. Comment vous trouvez-vous ici?

— J'y suis venu avec M. Félix.

— Je ne connais pas M. Félix.

— C'est l'officier introducteur.

— Quel introducteur?

— L'introducteur du Grand-Orient. Ne sommes-nous pas ici au Grand-Orient?

— Ni à l'Orient, ni à l'Occident; vous êtes dans un hôtel garni.

— Mais qui occupe cet appartement?

— Trois messieurs, qui n'y sont que d'hier.

— Enfin, dit Jacquemin, je suis fait; et jetant sa robe, il ouvrit l'armoire de la première pièce:

— J'ai laissé là, dit-il, mon habit, ma montre et ma bourse.

Il pâlit en reconnaissant que l'armoire était vide.

— Il me semblait bien, dit le portier, comprenant enfin, que ces messieurs étaient trois voleurs. Vous devez rester, monsieur, pour ma décharge. Marie, cria-t-il par la fenêtre, va chercher le commissaire.

Le pauvre Jacquemin, en manche de chemise, aida le concierge à visiter l'appartement, qui consistait en quatre pièces; ils eurent bientôt reconnu que les locataires avaient tout dévalisé de leur mieux. Dans sa détresse, le Tournaisien remercia Dieu du bonheur qu'il avait eu de sauver son portefeuille, dont la perte eût été sa ruine entière. Il fut obligé de conter au commissaire toute son histoire. Le magistrat vit bien qu'il n'avait devant lui qu'une honnête victime; il la fit reconduire en fiacre à son hôtel; car, il ne pouvait même lui laisser la robe d'avocat, qui devait être jointe comme pièce au procès-verbal.

Quand Jacquemin, de retour à Tournay, dit son malheur au bon curé dont il ne s'était peut-être pas souvenu assez tôt: — C'est une seconde leçon que vous eussiez pu éviter, lui répondit le vieillard. Mais remerciez Dieu de n'y avoir perdu que votre argent.

Dans l'histoire que vous venez de parcourir, vous avez vu, du moins, le côté grotesque de la franc-maçonnerie; et vous avez pu en juger les aspects coupables.

Nous croyons devoir rapporter encore deux pièces intéressantes.

F. M.

Initiation au grade de chevalier de l'Asie.

« On prépare, dans une maison de campagne écartée, un caveau lugubre et une chambre tendue de noir. Les frères qui reçoivent le nouveau venu sont au nombre de cinq. Aussitôt qu'il arrive, on l'enferme dans une chambre de réflexion, décorée lugubrement et où se trouvent plusieurs emblèmes relatifs aux droits de l'homme et aux crimes commis par la tyrannie et par le fanatisme. Des questions lui sont proposées par écrit sur ces objets, et on attend ses réponses pour voir s'il est digne de l'honneur auquel il aspire. Les réponses étant satisfaisantes, on lui bande les yeux, on lui lie les mains, on lui met la corde au cou; il est nu-tête, et il a pour tout vêtement une robe blanche teinte de sang; tous les frères sont en deuil. Une musique funèbre se fait entendre. Le récipiendaire subit différentes épreuves physiques, et les frères le repoussent tour à tour avec le plus grand mépris. Finalement, il est introduit dans le caveau, éclairé seulement par la flamme bleuâtre d'un vase rempli d'esprit de vin. Là se trouvent un squelette, différents ossements et un cadavre couvert d'un drap mortuaire. De nouvelles questions sont adressées au candidat; et tous les frères lui mettent le glaive sur le cœur, prêts à le percer. On saisit sa main droite, et on la pose sur le cadavre: de

sa gauche il touche les statuts de l'ordre, et, dans cette attitude, on lui fait prêter le serment suivant :

« Je jure par tout ce que j'ai de plus sacré, par les statuts du grade auxquels je m'engage, de m'y conformer en tout temps et en tous lieux, et, au péril de ma vie, de garder avec une fidélité à toute épreuve les secrets qui me seront confiés par cet illustre conseil. Je jure de coopérer à la destruction des traîtres et des persécuteurs de la franc-maçonnerie, de les écraser par tous les moyens qui seront en mon pouvoir. Je jure haine éternelle à la servitude, aux oppresseurs de l'humanité et de la saine philosophie; de reconnaître comme le fléau du malheureux et du monde les rois et les fanatiques religieux, et de les avoir toujours en horreur. Je jure de ne jamais me faire connaître comme chevalier de l'Asie qu'à celui qui possède ce grade; je jure de prêcher partout où je me trouverai les droits de l'homme, et de ne suivre d'autre religion que celle que la nature a gravée dans nos cœurs; je m'engage à la répandre sur les deux hémisphères. Je jure de ne jamais admettre à ce grade aucun individu couronné ou régnaant, aucun ecclésiastique, ni aucun homme qui ne soit maçon et initié régulièrement dans le grade de kadosch, et qui n'ait toutes les qualités requises par les statuts du grade des chevaliers de l'Asie. Je jure obéissance sans restriction au chef de ce conseil ou à celui qui le représentera. Je jure de ne reconnaître aucun mortel supérieur à moi, et de travailler de toutes mes forces à établir la liberté et l'égalité parmi les hommes, de ne voir dans les hommes que les enfants d'une même famille dont Dieu seul est le souverain. Que toutes les épées tournées contre moi s'enfoncent dans mon cœur, si jamais j'avais le malheur de m'écarter de mes engagements, pris de ma pleine et libre volonté. Ainsi soit-il. »

« Dès que le candidat a prononcé ces paroles, on le délivre de ses liens, on lui arrache son bandeau et on lui ordonne d'examiner tout ce qui l'entoure. Tous les frères se jettent de nouveau sur lui: on lui ouvre une veine et on lui fait écrire de son sang ce même serment au grand livre de l'architecture et de la correspondance secrète. Après cela, le grand maître lui dit: Toi que le ciel envoie sur la terre pour amener le bonheur parmi les hommes, ton courage et ta fermeté méritent notre estime; nous te créons à perpétuité chevalier de l'Asie. Sois discret et n'oublie jamais les engagements que tu as contractés parmi nous. »

« Ces cérémonies sont suivies de réjouissances. On complimente le nouveau chevalier, on lui jette des fleurs, on s'embrasse, on danse au bruit d'une musique gaie et légère. L'initié reprend ses habits et met par-dessus une robe noire, en mémoire de la mort de Jacques Molai. Alors commencent les travaux dans une chambre où tout respire le deuil. Le grand maître siège sur un trône couvert d'une étoffe noire. Devant lui, sur la table également couverte d'un tapis noir,

sont deux épées en croix. Au milieu de la chambre est un tombeau, éclairé par trois vases d'esprit de vin allumé. Alors a lieu une sorte de catéchisme ou d'instruction par demandes et par réponses.

« Entre autres questions du grand maître, on remarque celle-ci : — A quelle époque sommes-nous ? — Rép. A la régénération du monde.

« A la clôture, le grand maître prononce les mots suivants : « Mes frères, retirons-nous ; allons éclairer les hommes et exterminer les serpents qui régissent l'ignorance humaine.

« La décoration du chevalier de l'Asie est un large sautoir noir, liséré de blanc, au milieu duquel sont brodées les lettres initiales de Jacques Molai, entourées de six larmes. Au bas du sautoir est le bijou ; c'est un poignard traversant un cœur. La parole du grade est *Melchisedech* ; le mot de passe *Synedrion*, mot grec qui signifie conseil, assemblée. Le signe consiste à tirer la main droite en arrière, comme si on voulait enfoncer un poignard dans le ventre de quelqu'un. L'attouchement se fait en mettant d'abord la main sur le cœur, en se donnant ensuite mutuellement un fort coup dans la main droite, en disant : « Sauvons le genre humain opprimé. »

(*Journal historique et littéraire à Liège*. Janvier 1841.)

Installation à Bruxelles de la loge maçonnique *le Travail*.

« Le 17 août 1840, à deux heures de relevée, les frères de la loge *le Travail*, qui étaient en instance pour se faire agréer au Grand-Orient de Bruxelles, se réunirent au Parc, dans le local provisoire du Waux-Hall, sous le maillet du très-illustre frère de Wargny, vénérable. Quarante frères, dont trente-huit maçons et deux apprentis, répondirent à l'appel. Deux frères étaient absents pour affaires profanes indispensables. Aussitôt furent introduits les frères visiteurs et les députations de différentes loges, ainsi que les trois commissaires installateurs, chargés par le Grand-Orient de constituer la nouvelle loge et de lui donner ses pouvoirs. Ces trois commissaires étaient les très-illustres frères Defrenne, Wouters et Leroy. L'assemblée se composait en tout de quarante-vingt et une personnes. Deux loges de Bruxelles n'avaient pas accepté l'invitation de la nouvelle, et n'y étaient pas représentées. Les deux grands maîtres du rit écossais, les illustres frères Walter et Stevens, n'avaient pu venir, à cause de quelques affaires profanes. Quant au sérénissime grand maître de l'ordre, le frère de Stassart, il était en ambassade à Turin ; et son représentant, l'illustre frère Verhaegen, était à Paris. A cela près, la réunion était belle, gaie et contente.

« La loge *le Travail* existait provisoirement depuis neuf mois. Pour être reconnue et installée par le Grand-Orient, il fallait qu'elle commençât par fermer son temple et ses travaux, par mourir en quelque sorte. Cette cérémonie a lieu d'une manière ingé-

nieuse et fort simple. Tous les frères éteignent successivement leurs étoiles, c'est à-dire leurs chandelles, et le vénérable souffle la sienne le dernier. Tout est dit alors ; la loge est morte.

« Immédiatement après commencent les travaux du Grand-Orient, les cérémonies de la résurrection, de la vie. Les commissaires installateurs vont d'abord *tuiler* chacun des membres présents, c'est-à-dire les passent en revue, examinant sévèrement s'ils sont vraiment maçons, et si les frères députés et visiteurs ont le mot d'ordre annuel. Cela fait, et tout ayant été trouvé en règle, le premier des trois commissaires, qui a le titre de président, fait donner lecture des pouvoirs qui leur sont accordés par le Grand-Orient et des lettres de constitutions. Ces lettres portent expressément que le Grand-Orient agit sous la protection spéciale de sa majesté Léopold I^{er}, roi des Belges. Elles confèrent à la nouvelle loge le pouvoir de se livrer aux travaux de l'art royal. Ensuite le président ayant reçu de chaque frère séparément la promesse de fidélité et d'obéissance au Grand-Orient, procède aux cérémonies de l'installation et de la résurrection. Cela se fait ainsi :

« Le président se procure du feu en battant le briquet, allume une étoile vierge, c'est-à-dire une chandelle neuve ; celle-ci communique la flamme à deux autres étoiles vierges. Puis il annonce, le plus sérieusement et le plus gravement qu'il lui est possible, que la loge est installée. Ces paroles se répètent trois fois ; et on y répond par trois applaudissements. Le président ouvre alors la porte du temple, et s'écrie : « Loin d'ici, profanes ! ce lieu est consacré au grand architecte de l'univers. » Il referme le temple ; encore trois applaudissements. Tous les frères se donnent la main et forment la chaîne ; le président leur communique le mot annuel, on rouvre le temple, et tous les frères y entrent. Puis le président prononce un discours.

« Le très-illustre frère Defrenne, chargé de présider, parla longuement. Vu son âge, sa qualité et sa longue expérience, il prit la liberté de donner quelques leçons aux novices, et c'est à eux surtout qu'ils s'adressa. Il leur recommande, entre autres vertus, une discrétion rigoureuse et un courage à toute épreuve. « La discrétion, dit-il, parce que la durée de notre existence maçonnique dépend de la conservation rigoureuse de nos secrets ; et le courage, pour se moquer du diable et de l'enfer... Combien n'en a-t-on pas vu, ajoutait-il tristement, abjurer au lit de la mort, par crainte des tourments de l'enfer, le titre de maçon, plus efficace, d'après moi devant le trône des miséricordes, que des prières salariées ? » Il fait observer que le courage est indispensable à tout initié, et que c'est pour voir s'ils ont du courage qu'on soumet les candidats à diverses épreuves physiques ; qu'on leur bande les yeux, qu'on les tire, qu'on les houspille, qu'on les introduit dans des caveaux faiblement

éclairés par quelque lueur satanique, qu'on présente tout à coup à leurs regards étonnés des cadavres, des squelettes, qu'on se jette sur eux le poignard à la main, qu'on les tourmente enfin par toutes sortes de fantasmagories et de diableries, le tout pour s'assurer qu'ils sont hommes à se rire plus tard du diable en personne....

« Après le discours où l'on dit encore que la maçonnerie ne s'occupe pas de politique, tout en s'occupant chaudement de l'instruction publique, des élections, des moyens d'entraver l'action du clergé, les trois illustres commissaires installateurs vont s'asseoir, et les travaux du Grand-Orient sont fermés. La nouvelle loge est constituée; c'est elle qui entre en fonctions. Le vénérable se lève, remercie les commissaires, les députés du Grand-Orient et des diverses loges étrangères, les frères visiteurs, et accorde la parole au frère orateur. Celui-ci prononce un discours où il considère la franc-maçonnerie comme une œuvre de propagande et de haute moralisation. Le discours est suivi d'une prière à l'Eternel, avec accompagnement de piano. La maçonnerie y célèbre son triomphe sur Rome et sur l'Eglise catholique.

« Cependant il est tard, et, en dépit de la joie et des plus douces émotions, on s'aperçoit finalement qu'on a faim. Les frères maîtres des cérémonies viennent annoncer que le dîner est servi. L'assemblée ne se le fait pas dire deux fois, elle se rend, en défilant sur deux colonnes, dans la salle du banquet, où la table est dressée en forme de fer à cheval. La réunion se trouve accrue. Le tracé, autrement dit procès-verbal, ne comptait que quatre-vingt-un frères dans la salle d'installation; il en compte cent autour des plats et des bouteilles. Musique, appétit, chansons, toasts, santés, etc. »

(*Journal historique et littéraire*. Mars 1841.)

FRANK (CHRISTIAN), visionnaire qui mourut en 1590; il changea souvent de religion, ce qui le fit surnommer *Girouette*. Il croyait la religion japonaise meilleure que les autres; parce qu'il avait lu que ses ministres avaient des extases.

FRANK (SÉBASTIEN), autre visionnaire du seizième siècle, sur la vie duquel on a peu de données positives, quoiqu'il ait dans son temps excité l'attention du public. Il donna en 1531 un traité de *l'Arbre de la science du bien et du mal, dont Adam a mangé la mort, et dont encore aujourd'hui tous les hommes la mangent*. Le péché d'Adam n'est selon lui qu'une allégorie, et l'arbre que la personne, la volonté, la science, la vie d'Adam. Frank mourut en 1545.

On a encore de lui une traduction allemande de *l'Eloge de la folie*, par Erasme: le *Traité de la vanité des sciences*, et *l'Eloge de l'âne*, traduit d'Agrippa, en allemand; *Paradoxa ou deux cent quatre-vingts discours miraculeux*, tirés de l'Ecriture sainte, Ulm, 1533, in-8°. *Témoignage de l'Ecriture sur les bons et*

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. I.

les mauvais anges, 1535, in-8°, etc. N'était-il pas le père du précédent?

FRANZOTIUS, auteur d'un ouvrage intitulé: *De la divination des anges*, in-4°. Francfort ou Venise, 1632.

FRAYEUR. Piron racontait souvent qu'il avait environ dix ans, lorsqu'un soir d'hiver, soupant en famille chez son père, on entendit des cris affreux qui partaient de chez un tonnelier voisin; on alla voir ce que c'était. Un petit garçon, transi de peur, conduisit les curieux dans la chambre d'où venaient les cris, qui redoublèrent bientôt.

Ah! messieurs, dit le tonnelier tremblant, couché en travers sur son lit, daignez au plus tôt faire appeler un chirurgien, car je sens que je n'ai pas longtemps à vivre.

Le père de Piron, après avoir chargé un domestique de remplir les intentions du prétendu malade, s'étant approché de lui, et l'ayant interrogé sur la cause de sa maladie:

Vous voyez, mon cher voisin, répondit le tonnelier, l'homme le plus misérable! Ah! maudite femme! on m'avait bien dit que les liaisons avec la plus détestable sorcière de la Bourgogne, ne tarderaient guère à m'être fatales....

Ces propos faisant soupçonner que la tête de cet homme était dérangée, on attendit que le chirurgien fût arrivé.

Monsieur, s'écria le tonnelier, lorsqu'il le vit entrer, j'implore votre secours, je suis un homme mort!

Sachons d'abord, lui dit le chirurgien, de quoi il s'agit.

Ah! faut-il que je sois forcé, en vous disant d'où partent mes douleurs, de déshonorer ma femme même! répondit le pauvre homme. Mais elle le mérite, et, dans mon état, je n'ai plus rien à ménager. Apprenez donc qu'en rentrant chez moi ce soir, après avoir passé deux heures au plus chez le marchand de vin du coin, ma femme, qui me croit toujours ivre, m'ayant trop poussé à bout, je me suis vu forcé, pour pouvoir me coucher en paix, d'être un peu rude à son égard; sur quoi, après m'avoir menacé de sa vengeance, elle s'est sauvée du logis; je me suis déshabillé pour gagner mon lit; mais au moment d'y monter... Dieu! la méchante créature! une main, pour ne pas dire une barre de fer, plus brûlante qu'un tison, est tombée sur ma fesse droite, et la douleur que j'en ai ressentie, jointe à la peur qui m'a saisi, m'a fait manquer le cœur au point que je ne crois pas y survivre!... Mais vous en riez, je crois? eh bien! messieurs, voyez si toute autre main que celle de Lucifer même pût jamais appliquer une pareille claque!

Au premier aspect de la plaie, de sa noirceur et des griffes qui semblaient y être imprimées, la plupart des assistants furent saisis, et le petit Piron voulut se sauver. Mais on rassura le malade sur les idées qu'il avait conçues, tant contre sa femme que contre la prétendue sorcière; le chirurgien lui appliqua les remèdes convenables: on le laissa un

peu dans son effroi, ce qui le corrigea légèrement de son ivrognerie.

Ce remède avait été employé par la femme (au moyen d'un parent qu'elle avait fait cacher dans la maison), pour corriger l'intempérance du tonnelier.

FRÉDÉRIC - BARBEROUSSE. Nous ne voulons pas juger ici cet empereur. Nous nous bornons à rapporter sa légende ; nous la prenons dans les curieuses recherches que la *Quarterly review* a publiées sur les traditions populaires.

Dans les siècles de la chevalerie, une immortalité romanesque fut souvent décernée aux hommes supérieurs, par la reconnaissance ou l'admiration populaire. Ceux qui avaient vu leur chef ou leur roi dans sa gloire, après une bataille où sa bravoure le distinguait encore plus que sa couronne, ne pouvaient se faire à l'idée de le voir mourir comme le dernier de ses soldats. Le rêve d'un serviteur fidèle et la fiction d'un poète, d'accord avec la pompe des funérailles, avec l'intérêt d'une famille, avec la crédulité du peuple, tout concourait à prolonger au delà de la tombe l'influence du héros. Peu à peu les honneurs rendus à sa cendre devenaient le culte d'un demi-dieu qui ne pouvait être sujet à la mort. Achille reçut des Grecs cette apothéose. De même les Bretons attendirent longtemps le réveil d'Arthur assoupi à Avalon ; et, presque de nos jours, les Portugais se flattaient de l'espoir que le roi Sébastien reviendrait réclamer son royaume usurpé.

C'est ainsi que les trois fondateurs de la confédération helvétique dorment dans une caverne près du lac de Lucerne. Les bergers les appellent les *trois Tell*, et disent qu'ils reposent là, revêtus de leur costume antique ; si l'heure du danger de la Suisse sonnait, on les verrait debout, toujours prêts à combattre encore pour reconquérir sa liberté.

Frédéric-Barberousse a obtenu la même illustration. Lorsqu'il mourut dans la Pouille, dernier souverain de la dynastie de Souabe, l'Allemagne se montra si incrédule à sa mort, que cinq imposteurs, qui prirent successivement son nom, virent accourir autour de leur bannière tous ceux qui avaient applaudi au règne de Rodolphe de Hapsbourg. Les faux Frédéric furent successivement démasqués et punis ; cependant le peuple s'obstinait à croire que Frédéric vivait, et répétait qu'il avait prudemment abdiqué la couronne impériale. C'est un sage, disait-on ; il sait lire dans les astres : il voyage dans les pays lointains avec ses astrologues et ses fidèles compagnons, pour éviter les malheurs qui l'auraient accablé s'il fût resté sur le trône ; quand les temps seront favorables, nous le verrons reparaitre plus fort et plus redoutable que jamais.

On citait à l'appui de cette supposition des prophéties obscures, qui annonçaient que Frédéric était destiné à réunir l'Orient à l'Occident ; ces prophéties prétendent que les Turcs et les païens seront défaits par lui dans une bataille sanglante, près de Cologne,

et qu'il ira reconquérir la terre sainte. Jusqu'au jour fixé par le destin, le grand empereur s'est retiré dans le château de Kiffhausen, au milieu de la forêt d'Hercynie ; c'est là qu'il vit à peu près de la vie des habitants de la caverne de Montésinos, telle que Cervantès nous l'a décrite. Il dort sur son trône ; sa barbe rousse a poussé à travers la table de marbre sur laquelle s'appuie son bras droit, ou, selon une autre version, ses poils touffus ont enveloppé la pierre comme l'acanthé enveloppe un chapiteau de colonne.

On trouve en Danemark une variante de la même fiction, arrangée d'après la localité, où il est dit que Holger Dansvre, dont les romans français ont fait Ogier le Danois, est endormi sous les voûtes sépulcrales du château de Cronenbourg. Quelqu'un avait promis à un paysan une forte somme s'il osait descendre dans le caveau et y rendre visite au héros assoupi. Le paysan se laissa tenter ; au bruit de ses pas, Ogier, à demi renversé, lui demanda la main ; le paysan présenta à Ogier une barre de fer. Ogier la saisit et y laissa l'empreinte de ses doigts. — C'est bien ! ajouta-t-il, croyant avoir pressé le poignet de l'étranger et éprouvé sa force. C'est bien, il y a encore des hommes en Danemark.

Cela dit, Ogier retomba dans son sommeil.

Frédéric-Barberousse aime la musique et il l'écoute volontiers. Il y a quelques années qu'une troupe de musiciens ambulants crut faire une bonne œuvre en donnant une sérénade au vieil empereur. Se plaçant donc sur son rocher tumulaire, ils se mirent à exécuter un air de chasse, au moment où l'horloge de l'église de Tilleda sonnait minuit.

A la seconde aubade, on vit des lumières autour du rocher, étincelant à travers les feuilles du taillis et illuminant les troncs gigantesques des chênes. Bientôt après, la fille de l'empereur s'avança gracieusement vers les musiciens ; elle leur fit signe de la suivre ; la roche s'ouvrit, et les artistes entrèrent dans la caverne en continuant leur concert. On les reçut à merveille dans la chambre impériale, où ils jouèrent jusqu'au matin. Frédéric leur adressa un sourire plein de douceur, et sa fille leur offrit à chacun une branche verte. Le cadeau était un peu trop champêtre pour des artistes modernes, qui n'avaient peut-être pas entendu dire que les vainqueurs des jeux olympiques ne recevaient d'autre récompense qu'une couronne de laurier. Mais, tout en trouvant qu'on payait mal la bonne musique chez le défunt monarque, leur respect pour sa sépulcrale majesté les empêcha de refuser. Ils s'en allèrent sans murmurer, et quand ils se virent de nouveau en plein air, tous, à l'exception d'un seul, jetèrent dédaigneusement les rameaux qui leur avaient été si gracieusement donnés par la fille de l'empereur. Le musicien qui conserva son rameau ne l'emportait chez lui que comme un souvenir de cette aventure. Mais, lorsqu'il fut près de sa maison, il lui sembla que la branche devenait

plus lourde dans sa main : il regarde, et voit chaque feuille briller d'un éclat métallique..... Chaque feuille était changée en un ducat d'or. Ses compagnons, ayant appris sa bonne fortune, coururent aux rochers où ils avaient jeté leurs rameaux..... Hélas ! il était trop tard ; ils ne les trouvèrent plus, et s'en revinrent honteux de leur dédain pour la munificence impériale.

L'empereur Frédéric, avec ses branches aux feuilles d'or, n'est, selon quelques-uns, que le démon gardien d'un de ces trésors du moyen âge dont la recherche devenait un métier pour certains charlatans de cette époque, prototypes du Dousterswivel de l'illustre romancier d'Ecosse. Ces adeptes faisaient surtout des merveilles dans les pays de mines, où ils ont encore des successeurs. Chacun d'eux avait sa manière d'opérer : c'était d'abord le théurgiste qui priait et jeûnait jusqu'à ce que l'inspiration lui vint. A côté de lui venait le magicien de la nature. Le seul talisman dont il armait sa main était une baguette de coudrier, qui lui révélait, par une sorte d'attraction magnétique, tantôt les sources d'eau vive (1), tantôt les métaux ensevelis sous les couches épaisses de la terre. « Illusions ! s'écriait l'élève de Cornélius Agrippa ; toute la science est dans ce livre du grand philosophe : heureux qui sait y lire pour apprendre à charmer le miroir dont la glace miraculeuse vous montre, sous les climats les plus lointains, les personnes que la mer et les déserts séparent de vous. Venez, vous qui osez y fixer les yeux : ce miroir magique a été enterré trois jours sous un gibet où pendait un voleur ; et j'ai ouvert les tombeaux pour présenter son cristal à la face d'un mort, qui s'est agité convulsivement ! »

Si vous alliez consulter le cabaliste espagnol ou italien, il vous recevrait paré de son costume, qui n'existe plus que dans les mascarades de notre carnaval : une ceinture particulière lui ceignait les reins ; vous ne compreniez rien à ses telesmes et à ses pentacles. Il s'aidait aussi des idoles constellées, dont l'anecdote suivante vous révélera la merveilleuse action.

Un cabaliste savait que, s'il pouvait se procurer un certain métal, qui était peut-être le platine, et profiter de l'aspect favorable des planètes pour en faire la figure d'un homme avec des ailes, cette figure lui découvrirait tous les trésors cachés. Après bien des recherches, il est assez heureux pour trouver le talisman, et il le confie à un ouvrier qui, peu à peu, le convertit en la forme astrale, ne travaillant avec ses outils que les jours que lui indique le maître, qui consultait avec soin pour cela les tables alfonsines. Or, il arriva que l'ouvrier, étant laissé seul avec la statue presque achevée, eut la bonne inspiration de lui donner la dernière main dans un moment où toutes les constellations étaient d'accord pour la doner de ses propriétés magiques. En effet, à peine avait-elle reçu le dernier coup de marteau,

(1) Voyez BAGUETTE DIVINATOIRE.

que l'image s'échappa de l'enclume et sauta sur le plancher de l'atelier. Aucun effort ne put l'en arracher ; mais l'orfèvre, devinant la nature de l'influence attractive, creusa sous la statue et découvrit un vase rempli d'or qui avait été caché là par quelque ancien propriétaire de la maison. Il est facile de deviner le bonheur de l'artiste : — Me voici donc maître de tous les trésors de la terre, s'écria-t-il ; mais bâtons-nous avant que le cabaliste ne vienne réclamer sa statue.

Résolu de s'approprier le talisman, l'orfèvre l'emporte et s'embarque sur un navire qui mettait justement à la voile. Le vent était favorable, et en peu de temps on fut en pleine mer. Tout à coup, le navire ayant passé sur un abîme ou quelque riche trésor avait été perdu par l'effet d'un naufrage, le talisman obéit à son irrésistible influence, et se précipita de lui-même dans les vagues, au grand désappointement de l'orfèvre.

Ce n'est pas la seule légende qui porte avec elle sa moralité. L'avarice humaine nous y est représentée courant après l'or et le demandant à l'enfer comme au ciel : son vœu est-il exaucé, c'est au prix d'une malédiction qui en corrompt la jouissance ; mais plus souvent la destinée la tourmente, comme Tantale, par une continuelle déception.

FRIBOURG. M. Lucien Brun a publié cette curieuse légende des deux Fribourg. Wilfrid de Thanenburg, un des riches gentilshommes de Fribourg en Brisgau, était ses accordeilles avec la noble héritière de Rosenberg. Les vins du Rhin, des meilleurs crus, coulaient largement dans des coupes souvent vidées. — Le vieux bourgmestre Conrad de Blumenthal céda doucement à une impulsion communicative, et ne manqua pas, après des révélations que l'histoire n'a pas conservées, d'épancher quelque dose de mauvaise humeur contre l'archevêque Adhémar, qui lui rognait ses privilèges. Les convives se récrièrent sur ce courage inconnu, dont ils firent, du reste, tous les honneurs au tokay, et chacun de rappeler au bourgmestre les prétentions de l'archevêque, suivies d'autant de soumissions du digne magistrat.

— Par saint Conrad, Messieurs ! s'écria-t-il aiguillonné, ne saurai-je donc pas mettre un frein à ses empiétements ?

— Eh ! mais, nous avons tout lieu de le croire ! lui dit un de ses voisins.

— Eh bien ! je veux que Satan nous emporte, et avec nous la moitié de notre bonne ville, si hier déjà je ne lui ai fait sentir combien son arrogance me déplaît, et si demain....

En ce moment un éclat de rire moqueur, la chute de quelques vases et d'un riche bahut, interrompirent le bourgmestre :

— Qui ose rire ? s'écria-t-il exaspéré, quoiqu'un peu inquiet du mensonge qu'il venait de faire ; qui veut que je lui prouve ce que j'avance ?

— C'est toi qui fais tout ce bruit ! dit Wilfrid à un vieux serviteur effrayé.

— Non, monseigneur, mais quand on a parlé du diable, j'ai senti....

— Le brûlé, je parie, s'écria Wilfrid en riant; eh bien! donne-nous du vin, et laisse le diable en paix, s'il peut y rester.

Cette saillie détourna l'attention; et les convives eurent bientôt oublié la colère de Blumenthal et le court incident qui en était résulté; ils s'amusèrent beaucoup toutefois de la figure bouleversée du vieil échanton, qui affirma très-positivement qu'il avait vu fuir les forêts et failli se heurter à la lune, qui n'était pas à hauteur d'homme.

Or voici ce qui se passait.

Le bourgmestre avait été pris au mot par Satan lui-même, qui faisait voyager, pour son instruction, un jeune diable.

— Mon fils, lui avait-il dit, quand tu sauras qu'il y a chez un jeune fou un projet de fête, invite-toi sans crainte, le diable n'est jamais déplacé dans une orgie, au contraire.

Et ils s'en étaient allés chez Wilfrid de Thanenburg. — On a su ce qui précéda et suivit les paroles du bourgmestre. Satan fit un signe à son élève, et l'un de droite, et l'autre de gauche, ils prirent joyeusement la moitié de Fribourg la plus éloignée de la cathédrale, et s'enfuirent comme des larrons. C'étaient leur joie et ce brusque mouvement qui avaient interrompu le bourgmestre.

Les deux démons ne savaient trop que faire de ce riche butin; ils avaient enlevé Fribourg en vrais voleurs qui prennent par goût, par instinct, sans songer que la porte de l'enfer, quelque vaste qu'elle fût, et quoique donnant passage à des consciences d'une largeur remarquable, ouvrait inutilement ses deux battants devant une demi-ville d'une dimension presque égale et d'une nature beaucoup moins élastique et compressible. Ils suivaient donc leur route aérienne sans but arrêté et en devisant de choses et d'autres. Ils remontèrent ainsi le Rhin jusqu'à Bâle, non sans admirer les riches plaines de l'Alsace; puis, prenant un peu à droite, ils s'avancèrent dans la Suisse.

Satan discourait toujours. — Il est tout à coup interrompu par un ébranlement subit du fardeau que son jeune compagnon avait cessé de soutenir. A la vue du gouffre au-dessus duquel il planait, tout entouré de rochers à pic et de noires forêts suspendues sur l'abîme au fond duquel grondait un torrent écumant, Satan comprit que l'autre avait été soudainement effrayé de l'aspect sauvage de cette nature inculte, et que ce mouvement d'horreur avait causé sa chute. Il se précipita tête baissée avec lui; Fribourg les suivait. — La malheureuse ville ne fut cependant pas gravement endommagée. Elle se posa un peu rudement sur le flanc du ravin et roula de-ci de-là au fond de l'entonnoir. Cette ville est maintenant Fribourg en Suisse, où vous voyez (chose parfaitement inexplicable sans légende) des maisons superposées et des rues courant sur les toits.

Satan et son compagnon, voyant la ville

(1) Leloyer, Hist. et Disc. des spectres, etc., p. 142.

prendre possession de l'endroit, trouvèrent original d'être les fondateurs de cette cité qui tombait des nues, et laissèrent les convives et la colonie reconnaître leurs demeures.

Et cependant vous lirez partout qu'en l'an 1178 Berthold V de Zähringen érigea en ville Fribourg, dans l'Oechtland, sans que des ouvrages, du reste fort estimables, vous disent un mot du fondateur. — Ce que c'est que l'histoire!

FRISSON DES CHEVEUX. On disait autrefois dans certaines provinces que le frisson des cheveux annonçait la présence ou le passage d'un démon.

FRONT. Divination par les rides du front. Voy. MÉTOPOSCOPIE.

FROTHON. On lit dans Albert Krantz que Frothon, roi de Danemark, fut tué par une sorcière transformée en vache. Ce roi croyait à la magie, et entretenait à sa cour une insigne sorcière qui prenait à son gré la forme des animaux. Elle avait un fils aussi méchant qu'elle, avec qui elle déroba les trésors du roi, et se retira ensuite. Frothon s'étant aperçu du larcin et ayant appris que la sorcière et son fils s'étaient absentés, ne douta plus qu'ils n'en fussent coupables. Il résolut d'aller dans la maison de la vieille.

La sorcière, voyant entrer le roi chez elle, eut recours aussitôt à son art, se changea en vache et son fils en bœuf. Le roi s'étant baissé pour contempler la vache plus à son aise, pensant bien que c'était la sorcière, la vache se rua avec impétuosité sur lui, et lui donna un si grand coup dans les flancs qu'elle le tua sur-le-champ (1).

FRUIT DÉFENDU. Voy. TABAC, POMME D'ADAM, ADAM, etc.

FRUITIER. Celui qui fait le fromage et le beurre dans le Jura est le docteur du canton. On l'appelle le fruitier; il est sorcier, comme de juste. La richesse publique est dans ses mains; il peut à volonté faire avorter les fromages, et en accuser les éléments. Son autorité suffit pour ouvrir ou fermer en ce pays les sources du Pactole; on sent quelle considération ce pouvoir doit lui donner, et quels ménagements on a pour lui! Si vous ajoutez à cela qu'il est nourri dans l'abondance, et qu'une moitié du jour il n'a rien à faire qu'à songer aux moyens d'accaparer encore plus de confiance; qu'il voit tour à tour, en particulier, les personnes de chaque maison, qui viennent faire le beurre à la *fruiterie*; qu'il passe avec elles une matinée tout entière; qu'il peut les faire jaser sans peine, et par elles apprendre, sans même qu'elles s'en doutent, les plus intimes secrets de leurs familles ou de leurs voisins; si vous pesez bien toutes ces circonstances, vous ne serez point étonné d'apprendre qu'il est presque toujours sorcier, au moins devin; qu'il est consulté quand on a perdu quelque chose, qu'il prédit l'avenir, qu'il jouit enfin, dans le canton, d'un crédit très-grand, et que c'est l'homme qu'on appréhende le plus d'offenser (2).

FUMÉE. Dans toutes les communes du Fi-

(2) Lequinio, Voyage dans le Jura, t. II, p. 566.

nistère, on voit à chaque pas, dit Cambry, des usages antérieurs à la religion catholique. Quand un individu va cesser d'être, on consulte la fumée. S'élève-t-elle avec facilité, le mourant doit habiter la demeure des bienheureux. Est-elle épaisse, il doit descendre dans les antres du désespoir, dans les cavernes de l'enfer.

C'est une espèce de proverbe en Angleterre que la fumée s'adresse toujours à la plus belle personne. Et quoique cette opinion ne semble avoir aucun fondement dans la nature, elle est pourtant fort ancienne. Victorin et Casaubon en ont fait la remarque à l'occasion d'un personnage d'Athénée, où un parasite se dépeint ainsi : — Je suis toujours le premier arrivé aux bonnes tables. d'où quelques-uns se sont avisés de m'appeler soupe. il n'y a point de porte que je n'ouvre comme un bœuf; semblable à un fouet, je m'attache à tout, et, comme la fumée, je me lie toujours à la plus belle (1).

On dit en Champagne que la fumée du foyer, quand elle s'échappe, s'adresse aux plus gourmands.

FUMÉE (MARTIN), sieur de Génillé; il a publié, comme traduit d'Athénagore, un roman dont il est l'auteur, intitulé : *Du vrai et parfait amour*. Tout insipide qu'est ce roman, Fumée trouva le moyen de le faire rechercher des adeptes, par diverses allusions, et surtout par un passage curieux où, sous le voile de l'allégorie, il peint la confection du grand œuvre. Ce passage, devenu célèbre chez les enfants de l'art, se trouve à la page 345, de l'édition de 1612, moins rare que la première, ainsi que dans l'*Harmonie mystique* de David Laigneau, Paris, 1636, in-8°.

FUMIGATIONS. Quelques doctes pensent que les bonnes odeurs chassent les démons, *gens qui puent et qui ne peuvent aimer*, comme a dit une grande sainte.

Les exorcistes emploient diverses fumigations pour chasser les démons; les magiciens les appellent également par des fumigations de fougère et de verveine; mais ce ne sont que des cérémonies accessoires.

FUNÉRAILLES. Voy. DEUIL, MORT.

FURCAS (le même que *Forcas*). Voy. ce nom.

FURFUR, comte aux enfers. Il se fait voir sous la forme d'un cerf avec une queue enflammée; il ne dit que des mensonges, à moins qu'il ne soit enfermé dans un triangle. Il prend souvent la figure d'un ange, parle d'une voix rauque, et entretient l'union entre les maris et les femmes. Il fait tomber la foudre, luire les éclairs et gronder le tonnerre dans les lieux où il en reçoit l'ordre. Il répond sur les choses abstraites. Vingt-six légions sont sous ses ordres (2).

FURIES, divinités infernales chez les anciens, ministres de la vengeance des dieux, et chargées d'exécuter les sentences des juges de l'enfer.

FUZELY (HENRI), célèbre artiste anglais. Il ressemblait un peu à nos peintres de l'école romantique : il affectionnait les sujets hi-

(1) Thomas Brown, *Essais sur les erreurs*, etc., ch. xxii, p. 80.

deux et sauvages. C'est pour cela, sans doute, qu'il aimait beaucoup la mythologie barbare des Scandinaves : il l'a prouvé par plusieurs tableaux, *la Descente d'Odin au Nastrund*, *Lock, dieu des jours noirs, dévorant des victimes humaines*, etc. Fuzely avait tant de prédilection pour son *Thor combattant le serpent*, qu'il le présenta à l'académie royale, comme son tableau d'admission. Il était embarrassé quand il avait à peindre la beauté tranquille ou les grâces paisibles. Dans les sujets chrétiens, il introduit toujours Satan ou Lucifer. Son goût pour les sujets effrayants était si connu de ses confrères, qu'ils l'avaient surnommé *le peintre ordinaire du diable*. Il en riait lui-même en causant avec eux. — C'est vrai, disait-il, le diable a souvent posé pour moi.

Un jour qu'il dînait chez le libraire Johnson, un des convives lui dit : — M. Fuzely, j'ai acheté un de vos tableaux.

— Quel en est le sujet ?

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Vous êtes un homme étrange, d'acheter un tableau sans connaître ce qu'il représente.

— Je l'ai acheté sur votre réputation; cela m'a suffi; mais je ne sais quel *diable* de sujet c'est.

— C'est cela, c'est sans doute le diable, répliqua Fuzely, je l'ai peint si souvent.

A ce propos, quelqu'un de la compagnie se mit à dire pour changer la conversation qui s'échauffait : — Fuzely, il y a un membre de votre académie qui a une singulière figure; il est aussi original que vous dans le choix de ses sujets.

— C'est vrai, répliqua le professeur; il ne peint que des voleurs et des assassins, et quand il manque de modèle, il se regarde dans la glace.

A la mort de Wilton, Fuzely devint le chef de l'académie royale. Son talent, son originalité même lui attirèrent un grand nombre d'élèves. La salle des leçons était ordinairement pleine. Il était caustique et dur dans ses propos, au demeurant le meilleur des hommes, fou de la folie des artistes, c'est-à-dire, qu'il y avait toujours dans ses extravagances un grand fonds de raison.

Un élève lui montrait un dessin qu'il venait d'achever, en lui disant avec complaisance : — Voyez, je l'ai fini sans employer un seul morceau de pain. — Tant pis pour votre dessin, répliqua Fuzely; achetez un pain de deux sous, et effacez-le tout entier. Où il n'y a point de fautes, il n'y a point de talent.

— Que voyez-vous ? dit-il un autre jour à un élève qui, son papier devant lui et son crayon à la main, regardait d'un air fixe.

— Rien, monsieur, répondit le jeune homme.

— Rien ? reprit le maître ; eh bien, vous ne ferez jamais que des croûtes. Pour être habile artiste, il faut voir quelque chose. Le type idéal de votre dessin doit vous apparaître distinctement. Quant à moi, j'ai devant les yeux la représentation de tout ce que je peins : et plutôt au ciel qu'il me fût donné de

(2) Wierus, In *Pseudomonarchia dæm.*

reproduire sur la toile ce que m'offre mon imagination! Ah! si j'avais pu rendre le diable comme je l'ai vu, j'aurais surpassé Mi-

chel-Ange, et en le voyant, vous seriez tous morts de peur et d'admiration (1).

G

GAAP (autrement dit *Tap*). Voy. **TAP**.

GABINIUS ou **GABIENUS**. Dans la guerre de Sicile, entre Octave et Sextus Pompée, un des gens d'Octave, nommé *Gabinus*, ayant été fait prisonnier, eut la tête coupée. Un loup emporta cette tête; on l'arracha au loup, et sur le soir on entendit l'adite tête qui se plaignait et demandait à parler à quelqu'un.

On s'assembla autour; alors la bouche de cette tête dit aux assistants qu'elle était revenue des enfers pour révéler à Pompée des choses importantes. Pompée envoya aussitôt un de ses lieutenants, à qui le mort déclara que ledit Pompée serait vainqueur. La tête chanta ensuite dans un poème les malheurs qui menaçaient Rome; après quoi elle se tut, à ce que disent Pline et Valère Maxime.

Si ce trait a quelque fondement, c'était sans doute une fourberie exécutée au moyen d'un ventriloque, et imaginée pour relever le courage des troupes. Mais elle n'eut point de succès: Sextus Pompée, vaincu et sans ressource, s'enfuit en Asie, où il fut tué par les gens de Marc-Antoine.

GABKAR. Les Orientaux croient à une ville fabuleuse appelée Gabkar, qu'ils disent située dans les déserts habités par les génies.

GABRIEL (GILLES), a écrit au dix-septième siècle un essai de la morale chrétienne comparée à la morale du diable: *Specimina moralis christianæ et moralis diabolicæ in praxi*. Bruxelles, 1675, in-12.

GABRIELLE. Dans le Vexin français, le bourgeois qui a quatre filles et veut avoir un garçon, nomme la dernière Gabrielle; charme qu'il croit de nature à lui amener infailliblement un fils.

GABRIELLE D'ESTRÉES, maîtresse de Henri IV, morte en 1599. Elle cherchait à épouser le Roi, et se trouvait logée dans la maison de Zamet, riche financier de ce temps. Comme elle se promenait dans les jardins, elle fut frappée d'une apoplexie foudroyante. On la porta chez sa tante, madame de Sourdis. Elle eut une mauvaise nuit; le lendemain elle éprouva des convulsions qui la firent devenir toute noire: sa bouche se contournait, et elle expira horriblement défigurée. On parla diversement de sa mort; plusieurs en chargèrent le diable; on publia qu'il l'avait étranglée; et au fait il en était bien capable.

GABRIELLE DE P., auteur de l'*Histoire des Fantômes et des Démons qui se sont montrés parmi les hommes*, in-12, 1819, et du *Démoniana, ou Anecdotes sur les apparitions de démons, de lutins et de spectres*, in-18, 1820.

(1) Notice publiée dans plusieurs journaux et signée G.

GAETH, dieu des morts chez les Kamtschadales. Voy. **LÉZARDS**.

GAFFAREL (JACQUES), hébraïsant et orientaliste, né en Provence en 1601, mort en 1681. Ses principaux ouvrages sont:

Mystères secrets de la cabale divine, défendus contre les paradoxes des sophistes, Paris, 1825, in-4°.

Curiosités inouïes sur la sculpture talismanique des Persans, l'horoscope des patriarches et la Lecture des Etoiles. Paris, 1629, in-8°.

Index de 19 cahiers cabalistiques dont s'est servi Jean Pic de La Mirandole, Paris, 1651, in-8°.

Histoire universelle du monde souterrain, contenant la description des plus beaux antres et des plus rares grottes, caves, voûtes, cavernes et spélonques de la terre. Le prospectus de ce dernier ouvrage fut imprimé à Paris, 1666, in-folio de 8 feuillets: il est très-rare. Quant au livre, il ne parut pas à cause de la mort de l'auteur. On dit que c'était un monument de folie et d'érudition. Il voyait des grottes jusque dans l'homme, dont le corps présente mille cavités; il parcourait les cavernes de l'enfer, du purgatoire et des limbes, etc.

GAILAN. Les Arabes appellent ainsi une espèce de démon des forêts, qui tue les hommes et les animaux.

GAILLARD, Voy. **COIRIÈRES**.

GAIUS, aveugle guéri par un prodige, du temps d'Antonin. Esculape l'avertit, dans un songe, de venir devant son autel, de s'y prosterner, de passer ensuite de la droite à la gauche, de poser ses cinq doigts sur l'autel, de lever la main, et de la mettre sur ses yeux. Il obéit, et recouvra la vue en présence du peuple, qui applaudit avec transport.

C'était une singerie qu'on faisait pour balancer les miracles réels du christianisme.

GALACHIDE ou **GARACHIDE**, pierre noire, à laquelle des auteurs ont attribué plusieurs vertus merveilleuses, celle entre autres de garantir celui qui la tenait, des mouches et autres insectes. Pour en faire épreuve, on frottait un homme de miel pendant l'été, et on lui faisait porter cette pierre dans la main droite: quand cette épreuve réussissait, on reconnaissait que la pierre était véritable. On prétendait aussi qu'en la portant dans sa bouche, on découvrait les secrets des autres.

GALANTA, sorcière du seizième siècle. Elle donna un jour une pomme à goûter à la fille du suisse de l'église du Saint-Esprit à Bayonne, qui désirait avoir trois paniers de ces pommes. Cette fille n'eut pas plutôt mordu la pomme, qu'elle tomba du haut-mal:

et la force du maléfice fut telle, qu'elle en fut tourmentée toute sa vie. Aussitôt qu'elle voyait la sorcière, les accès lui prenaient très-violemment : « ce qui a été confirmé devant nos yeux, » comme dit Delancro. De nos jours, on n'attribuerait peut-être pas cela au sortilège ; mais alors on poursuivait la sorcière.

GALIEN. Le plus grand médecin des temps passés après Hippocrate. On lui attribue un *Traité des enchantements*, et les médecins empiriques ont souvent abusé de son nom.

GALIGAI (LÉONORA), épouse du maréchal d'Ancre Concino Concini, qui fut tué par la populace en 1617. On la crut sorcière ; et en effet, elle s'occupait de sciences occultes et de charmes. On publia que par ses maléfices elle avait ensorcelé la Reine ; surtout lorsqu'on eut trouvé chez elle trois volumes pleins de caractères magiques, cinq rouleaux de velours destinés à dominer les esprits des grands, des amulettes qu'elle se mettait au cou, des agnus que l'on prit pour des talismans, car elle mêlait les choses saintes aux abominations magiques, et une lettre que Léonora avait ordonné d'écrire à une sorcière nommée Isabelle. Il fut établi au procès que le maréchal et sa femme se servaient, pour envoûter, d'images de cire qu'ils gardaient dans de petits cercueils ; qu'ils consultaient des magiciens, des astrologues et des sorciers ; qu'ils en avaient fait venir de Nancy pour sacrifier des coqs aux démons, et que dans ces cérémonies Galigai ne mangeait que des crêtes de coq et des rognons de bélier qu'elle faisait charmer auparavant. Elle fut encore convaincue de s'être fait exorciser par un certain Mathieu de Montanay, charlatan sorcier. Sur ses propres aveux, dit-on, elle eut la tête tranchée, et fut brûlée en 1617. Cependant le président Courtin lui demandant par quel charme elle avait ensorcelé la Reine, elle répondit fièrement : « Mon sortilège a été le pouvoir que les âmes fortes ont sur les âmes faibles. »

GALILÉE. Les protestants, copiés par les jansénistes, ont beaucoup déclamé contre la prétendue persécution qu'essuya Galilée, à cause de ses découvertes astronomiques. On a fait fracas de ce qu'on appelle sa condamnation au tribunal de l'inquisition romaine. Mais il est prouvé, il est constant, il est avéré, il est établi, depuis longtemps déjà, qu'on en impose effrontément dans ces récits infidèles : ce qui n'empêche pas les écrivains de les répéter toujours.

Galilée ne fut pas censuré comme astronome, mais comme mauvais théologien. Il voulait expliquer la Bible. — Ses découvertes, à l'appui du système de Copernic, ne lui eussent pas fait plus d'ennemis qu'à cet autre savant. Ce fut son entêtement à vouloir concilier, à sa manière, la Bible et Copernic, qui le fit rechercher par l'inquisition. En même temps que lui vivaient à Rome un grand nombre d'hommes célèbres, et le saint-siège n'était pas entouré d'ignorants. En 1611, pendant son premier voyage dans la capitale du monde chrétien, Galilée fut ad-

miré et comblé d'honneurs par les cardinaux et les grands seigneurs auxquels il montra ses découvertes. Lorsqu'il y retourna, en 1615, le cardinal Delmonte lui traça le cercle savant dans lequel il devait se renfermer. Mais son ardeur et sa vanité l'emportèrent. « *Il exigeait*, dit Guichardin, que le Pape et le saint-office déclarassent le système de Copernic fondé sur la Bible. » Il écrivit à ce sujet mémoires sur mémoires. Paul V, fatigué de ses instances, accorda que cette controverse fût jugée dans une congrégation. Malgré tout l'emportement qu'y mit Galilée, il ne fut point intéressé dans le décret rendu par la congrégation, qui déclara seulement que le système de Copernic ne paraissait pas s'accorder avec les expressions de la Bible. Avant son départ, il eut une audience très-gracieuse du Pape ; et Bellarmine se borna, sans lui interdire aucune hypothèse astronomique, à lui interdire ses prétentions théologiques.

Quinze ans après, en 1632, sous le pontificat d'Urbain VIII, Galilée imprima ses célèbres dialogues *Delle due massime systeme del mondo*, avec une permission et une approbation supposées. Personne ne réclama. Il fit reparaitre ses mémoires écrits en 1616, où il s'efforçait d'ériger la rotation du globe sur son axe en question de dogme. Ses bravades le firent citer à Rome. Il y arriva le 3 février 1633. Il ne fut point logé à l'inquisition, mais au palais de l'envoyé de Toscane.

Un mois après, il fut mis, — non dans les prisons de l'inquisition, — comme tant de menteurs l'ont écrit, mais dans l'appartement du fiscal. Au bout de dix-huit mois, s'étant rétracté, c'est-à-dire ayant renoncé à sa conciliation de Copernic et de la sainte Bible, seule question qui fût en cause, il s'en retourna dans sa patrie.

Voici ce qu'il écrivait en 1633, au P. Riccénéri, son disciple : — « Le Pape me croyait digne de son estime. Je fus logé dans le délicieux palais de la Trinité-du-Mont. Quand j'arrivai au saint-office, deux pères dominicains m'invitèrent très-honnêtement à faire mon apologie. J'ai été obligé de rétracter mon opinion en bon catholique. Pour me punir, on m'a défendu les dialogues, et congédié après cinq mois de séjour à Rome. Comme la peste régnait à Florence, on m'a assuré pour demeure le palais de mon meilleur ami, monseigneur Piccolomini, archevêque de Sienne ; j'y ai joui d'une pleine tranquillité. Aujourd'hui je suis à ma campagne d'Arcêtre, où je respire un air pur auprès de ma chère patrie (1). »

Néanmoins les philosophes rebelles continueront à faire de Galilée une victime de la superstition et du fanatisme. On citera le conte de Galilée en prison, écrivant sur la muraille, autour d'un cercle, *e puer se muove* ; et pourtant elle tourne ! Comme si jamais on lui eût interdit d'avancer cela. On consacrera cette malice absurde par la peinture et la gravure ; et on citera avec em-

(1) Bergier, Dict. de théologie, au mot *SCIENCES*.

phase la même fausseté malveillante illustrée par les beaux vers de Louis Racine, dans le poème de *la religion* :

La terre cependant, à sa marche fidèle,
Emporte Galilée et son juge avec elle.

Tant il est difficile de déraciner une erreur passionnée !

Dans tout cela, nous ne jugeons pas le système de Galilée, sur lequel il n'est pas impossible que le dernier mot ne soit pas dit.

On vient de retrouver les manuscrits de Galilée, que l'on avait dit brûlés par l'inquisition. Que ne peut-on retrouver, à l'usage des ennemis de l'Eglise, la bonne foi !

GAMAHÉ ou **CAMAIEU**, espèce de talisman qui consiste dans des images ou des caractères naturellement gravés sur certaines pierres, auxquels la superstition a fait attribuer de grandes vertus, parce qu'elle les croit produits par l'influence des esprits. Gaffarel dit qu'Albert le Grand avait une de ces pierres, sur laquelle était un serpent qui possédait cette admirable vertu d'attirer les autres serpents lorsqu'on la plaçait dans le lieu où ils venaient. D'autres pierres, ajoute-t-il, guérissent les morsures et chassent les venins. George Agricola rapporte qu'on voit des Gamahés de la forme de quelques parties du corps, ou de quelques plantes, et qui ont des vertus merveilleuses ; ainsi celles qui représentent du sang arrêtent les pertes, etc.

GAMOULIS, esprits qui, selon les habitants du Kamtschatka, produisent les éclairs en se lançant dans leurs querelles les tisons à demi consumés qui ont chauffé leurs huttes. Lorsqu'il tombe de la pluie, ce sont les Gamoulis qui rejettent le superflu de la boisson.

GAMYGYN, grand marquis des enfers. C'est un puissant démon. On le voit sous la forme d'un petit cheval. Mais dès qu'il prend celle d'un homme, il a une voix rauque et discourt sur les arts libéraux. Il fait paraître aussi devant l'exorciste les âmes qui ont péri dans la mer, et celles qui souffrent dans cette partie du purgatoire qui est appelée Cartagra (c'est-à-dire, affliction des âmes). Il répond clairement à toutes les questions qu'on lui fait ; il reste auprès de l'exorciste jusqu'à ce qu'il ait exécuté tout ce qu'on lui ordonne ; cependant là-bas, trente légions lui sont soumises (1).

GANDILLON (PIERRE), sorcier de la Franche-Comté, qui fut brûlé vers 1610, pour avoir couru la nuit en forme de lièvre (2).

GANDREID, sorte de magie en usage chez les Islandais, laquelle magie donne la faculté de voyager dans les airs ; elle est, dit-on, d'invention nouvelle, quoique le nom en soit connu depuis des temps reculés. Mais on attribuait autrefois les cavalcades aériennes au diable et à de certains esprits. Les Islandais prétendent aujourd'hui que ce sont des sorcières montées sur des côtes de cheval et des tibias, en guise de manche à balais, qui se promènent par les airs.

Les sorcières de Basse-Saxe et du duché

de Brunswick se mettent à califourchon sur la même monture ; et tous les autres ossements qui se trouvent dans la campagne, se pulvérisent à l'approche de l'un de ces cavaliers nocturnes. L'art de préparer leur équipage consiste dans une courroie d'une espèce de cuir qu'ils appellent Gandreid-Jaum, sur laquelle ils impriment leurs runes ou caractères magiques (3).

GANGA-GRAMMA, démon femelle que les Indiens craignent beaucoup, et par conséquent auquel ils rendent de grands honneurs. Il a une seule tête et quatre bras ; il tient dans la main gauche une petite jatte, et dans la droite une fourchette à trois pointes.

On le mène en procession sur un char avec beaucoup de pompe ; quelquefois il se trouve des fanatiques qui se font écraser par dévotion sous ses roues. Les boucs sont les victimes ordinaires qu'on lui immole.

Dans les maladies ou dans quelque autre danger, il se trouve des Indiens qui font vœu, s'ils en réchappent, de pratiquer en l'honneur de Ganga-Gramma la cérémonie suivante. On leur enfonce dans la peau du dos des crochets, par le moyen desquels on les élève en l'air ; là ils font quelques tours d'adresse, comme des entrechats, en présence des spectateurs. Il se trouve des femmes simples et crédules, à qui l'on persuade que cette cérémonie est agréable à Ganga-Gramma, et qu'elle ne cause aucune douleur. Lorsqu'elles la sentent, il n'est plus temps de s'en dédire, elles sont déjà en l'air, et les cris des assistants étouffent leurs plaintes.

Une autre sorte de pénitence, toujours en l'honneur du même démon, consiste à se laisser passer une ficelle dans la chair, et à danser pendant que d'autres personnes tirent cette ficelle.

La nuit qui suit sa fête, on lui sacrifie un bœuf dont on recueille le sang dans un vase ; on le place devant l'idole, et l'on assure que le lendemain il se trouve vide. Des auteurs disent qu'autrefois, au lieu d'un bœuf, on immolait une victime humaine.

GANGUY (SIMONE), dite la Petite-Mère, sorcière, amie de Madeleine Bavan. Il ne paraît pas qu'elle ait été brûlée.

GANNA, devineresse germaine ; elle avait succédé à Velléda ; elle fit un voyage à Rome, où elle reçut de grands honneurs de Domitien (4).

GANTIÈRE, sorcière. En 1582, le parlement de Paris confirma la sentence de mort du bailli de la Ferté contre la femme Gantière. Elle avouait que la Lofarde l'avait transportée au sabbat ; que le diable l'avait marquée ; qu'il était vêtu d'un habit jaune ; qu'il lui avait donné huit sous pour payer sa taille ; mais que, de retour dans son logis, elle ne les avait plus trouvés dans son mouchoir.

GARDE DES TROUPEAUX, Voy. TROUPEAUX.

(1) Wierus, de Præst. dæm., p. 926.

(2) M. Garinet, Histoire de la magie en France, p. 166.

(3) Voyage en Islande, traduit du danois, etc., 1802.

(4) Tacite, Annales, 55.

GARDEMAIN. Voyez **GLOCESTER.**

GARGANTUA. « Histoire merveilleuse de Gargantua, dans laquelle on verra son grigine surprenante, sa naissance, ses prodigieux faits pendant ses voyages, et ses actions éclatantes au service du roi Arthus, dans toutes les victoires qu'il a remportées sur ses ennemis. »

Il y avait du temps du roi Arthus, un philosophe, le plus habile du monde en nécromancie, appelé Merlin, lequel faisait des merveilles. Il avait sauvé le roi et toute la noblesse de la cour d'une maladie contagieuse. Il avait imaginé de faire un navire qui voguait sur la terre ferme avec autant de facilité et de vitesse que ceux qu'on voit sur la mer. Mais un de ses plus grands services fut de découvrir au roi, par son art, une guerre qui le menaçait. Arthus, pour en détourner l'orage, donna à Merlin tous ses pouvoirs. Ce dernier se fit transporter sur la plus haute montagne de l'Orient ; il avait avec lui une grande fiole pleine du sang de Lancelot du Lac, avec les rognures des ongles de Genièvre, la femme du roi Arthus. Etant arrivé à cette montagne, il fit une enclume d'acier, de la grosseur d'une tour ; il avait trois marteaux qui, par la puissance de son art, frappèrent d'eux-mêmes sur cette enclume avec tant de force, que l'on eût dit que c'était le tonnerre qui tombait du ciel. Il se fit ensuite apporter un os de baleine, et l'ayant arrosé du sang de la fiole, il le mit sur l'enclume, où il le réduisit en cendres ; de cette poudre fut formé le père de Gargantua.....

Voilà ce que dit le vieux conte populaire, fidèlement conservé par la bibliothèque bleue, que Rabelais n'a pas toujours suivie, mais qui lui a fourni son canevas.

Merlin fit de nouveau une semblable opération avec les ongles de la reine, desquels naquit la mère de Gargantua.

Après avoir achevé ce grand ouvrage, l'enchanteur vit devant lui deux géants sur lesquels il jeta un sort qui les endormit pendant neuf jours ; dans l'espace duquel temps il forma sur son enclume une jument assez forte pour porter ces deux créatures colossales ; après quoi il rompit son enchantement.

—Que fais-tu là, Galemelle ? dit l'homme à la femme. Elle répondit : — Je t'attends, Grand-Gosier.

Merlin rit beaucoup, et voulut d'abord qu'ils gardassent tous deux ces noms qu'ils venaient de se donner. Il leur prédit qu'ils auraient un fils qui serait invincible et redouté de ses ennemis ; qu'il était destiné à être l'appui du trône d'Arthus, qu'il fallait le bien traiter, et qu'à l'âge de sept ans on devait le mener à la cour du prince qui avait sa résidence dans la Grande-Bretagne. Ils répondirent qu'ils ignoraient où était ce pays. Mais Merlin leur signifia qu'ils n'avaient qu'à tourner la tête de leur jument du côté de l'Occident, et se laisser conduire par elle. Après laquelle explication il disparut ; ce qui leur fit pousser des cris si violents, qu'on

les entendait de dix lieues, et verser des larmes si abondantes qu'elles auraient fait tourner six gros moulins.

Ce couple allait à la chasse pour dissiper ses chagrins. Mais la femme de Grand-Gosier devint mère ; elle donna le jour à un gros garçon qu'ils élevèrent et qu'ils aimèrent beaucoup. Ils lui firent un tambour de douze peaux de bœufs, des baguettes de deux arbres de médiocre grandeur. On l'exerçait à jeter de petites pierres de la grosseur d'un homme.

Le terme prescrit par Merlin étant arrivé, Grand-Gosier et Galemelle se disposèrent au voyage pour la cour du roi Arthus. La jument était haute comme un mât de navire ; Gargantua, monté dessus, tenait une perche à la main, en guise de cravache ; ses parents avaient deux rochers sur leur tête, pour montrer leur force au prince. Ils traversèrent ainsi l'Allemagne et la Lorraine. Parvenus en Champagne, qui était alors pays de forêts, il se trouva que des mouches, ayant piqué la jument, la firent caracoler avec une telle violence, qu'elle renversait de sa queue les plus gros arbres, de manière qu'il n'en resta pas un debout dans toute cette contrée. Gargantua, cherchant à arrêter sa jument, se mit un fétu au coin de l'œil, c'était un grand sapin, et une accroche au petit doigt du pied, qui pesait plus de deux cents livres. Contraint de s'arrêter pour dormir, on dit que la vaste plaine où il se reposa fut abaissée de soixante coudées par la pesanteur de son corps. Les brebis de cette plaine couraient sur lui, il en fut éveillé, crut que c'étaient des insectes, les mit sous ses ongles, et en écrasa ainsi près de deux cents. Le berger qui courait après le loup qu'il accusait de les avoir mangées, tomba dans la bouche de Gargantua ; mais s'étant logé dans une de ses dents creuses, il y demeura jusqu'à ce que le géant se fût rendormi ; car il dormait toujours la bouche ouverte ; le berger profita du premier moment pour sortir.

Gargantua, à son réveil, continua sa route avec ses parents, qui moururent d'une fièvre violente occasionnée par les grandes chaleurs. Gargantua, au désespoir, donnait de la tête contre les montagnes, dont il sortit trente tonneaux de sang. Quand sa tristesse fut calmée, il voulut visiter Paris, où il jeta la terreur et l'admiration. Il alla s'asseoir sur les grosses tours de l'église de Notre-Dame, les jambes lui pendaient de là, depuis la rivière de Seine jusqu'à la place Maubert. Ensuite il fit sonner les deux grosses cloches, ce qui attira une grande foule qui fut bien surprise de lui voir mettre ces cloches dans ses poches, pour les attacher au cou de sa jument comme des grelots. Mais il les remit à leur place, sur le présent que lui firent les Parisiens, de trois cents bœufs, trois cents moutons, trois cents tonneaux de vin, et trois cents fournées de pain pour son dîner.

Merlin s'étant présenté alors à Gargantua, lui conseilla d'achever son voyage, et le conduisit à la cour du roi Arthus. Le roi l'ayant reçu favorablement, lui fit faire une massue de soixante toises de long, dont le bout était

trois fois de la grosseur d'un tonneau. Arthus lui dit que ses ennemis, les Goths et les Magots, étaient de terribles gens, armés de pierres de taille, et lui montra un prisonnier. Mais Gargantua, loin d'être épouvanté, le jeta si haut dans les airs, par le collet, qu'on le perdit de vue, et que quelques heures après on le vit tomber les bras et les jambes rompus.

La massue achevée, on conduisit Gargantua à l'ennemi; il fit un ravage affreux, semblable à un loup parmi des brebis. Après sa victoire il revint à la cour, où il fut loué et choyé. Le roi fit préparer une magnifique collation. On servit pour entrée et pour réveiller son appétit les jambons de quatre cents pourceaux, sans compter les andouilles et les boudins. La soupe fut faite dans cinquante grandes chaudières. Il y avait encore quatre cents pains de cinquante livres chacun. Il mangea plus de deux cents bœufs, et tout le temps du diner il y avait quatre hommes forts et robustes, qui, à chaque morceau qu'il mangeait, lui jetaient une pelle de moutarde dans la gorge. Son dessert fut une tonne de pommes cuites. Il but à son diner six tonnes de cidre et autant de bière. Au reste, sa fourchette et son couteau pesaient trois cents livres chacun.

Le roi le fit ensuite habiller: huit cent deux aunes un tiers de toile furent employées pour sa chemise; cent cinq aunes un quart de satin moitié cramoisi et moitié jaune, pour son pourpoint, avec trente-deux aunes et demi-quart de franges pour la bordure; deux cents aunes et trois quarts d'écarlate pour des chausses; trente-cinq aunes et un quart de taffetas, moitié noir et moitié gris, pour des jarretières. Pour les galons de livrée, neuf cent trois aunes et un demi-quart, rouge et jaune; pour la bordure, soixante-dix aunes deux pouces de velours cramoisi; pour son manteau, quatre cents aunes et un quart de drap de Hollande; quatre cent cinquante aunes de frise pour une robe de chambre; deux mille cinq cents peaux de renards pour la fourrure de cette robe; cinquante-cinq peaux de vache pour les souliers, dont les semelles employèrent les cuirs de quarante bœufs; pour un bonnet à la dragonne, deux cents quintaux de laine de Ségovie; la houppe pesait plus de trois cents livres.

Il avait à un de ses doigts un cachet d'or qui pesait trois cents marcs et dix onces, avec un rubis du poids de trois cents livres; sa gibecière avait absorbé trois cents peaux de maroquin.

Gargantua, ainsi équipé, se disposa à combattre les Irlandais et les Hollandais, qui venaient de se soulever contre Arthus. Merlin fit une nuée sur laquelle le géant avec sa massue passa la mer. Il marcha vers la ville ennemie; voyant un homme armé et à cheval, il les mit tous deux dans sa gibecière. Arrivé à la ville, tout le peuple se sauva à la vue de ce monstre; et on sonna le tocsin. Le roi d'Irlande, qui se trouvait dans la ville, sortit avec cinq cents hommes pour attaquer Gargantua. Mais quand celui-ci les vit venir,

il ouvrit une bouche fendue de quatorze brasées. Ceux-ci tirèrent leurs flèches contre lui; Gargantua les prit avec la main, les enferma au fond de ses chausses, et s'en retourna vers ses gens qui l'attendaient au bord de la mer.

Le nombre des prisonniers montait à huit cent neuf, et un qui était mort d'un vent qu'avait fait Gargantua dans ses chausses, car il est à remarquer qu'il soufflait si fort, qu'avec ce souffle il renversait trois charrettes de foin, et faisait tourner plusieurs moulins. Cela ne paraîtra pas étonnant lorsqu'on saura qu'un de ses crachats noyait six hommes.

Le roi d'Irlande, effrayé, fit demander une trêve de quinze jours, promettant de livrer deux vaisseaux de harengs frais, deux cents caques de sardines salées, avec de la moutarde à proportion. Le géant s'en accommoda, et il consumma ces vivres dans un déjeuner.

Gargantua étant couché après cela à une demi-lieue de la ville, les magistrats conclurent, dans un conseil, qu'on irait l'attaquer de nuit, et qu'on le tuerait. Quand on fut arrivé au lieu où il dormait, du côté de la tête, car des pieds à la tête il y avait cent soixante-trois toises cinq pieds quatre pouces, ils pensaient descendre dans une vallée et tombèrent au nombre de deux cent dix-sept dans sa bouche qu'il tenait ouverte selon son usage. Gargantua, les ayant avalés, se trouva si altéré à son réveil, qu'il mit à sec la rivière où il alla boire. Il engloutit même en buvant un bateau chargé de poudre à canon, pour le secours de la ville. Il s'en trouva un peu incommodé; c'est pourquoi il se mit à siffler le signal convenu, pour faire venir ses gens. Il envoya avertir le roi Arthus de sa position. Merlin se transporta dans un nuage avec quatre médecins, qui descendirent dans son gosier, et de là dans le corps, pour découvrir la source du mal. Après la visite, les médecins ordonnèrent à Gargantua de tourner le derrière du côté de la ville: cette disposition ayant été exécutée, on lui fit ouvrir la bouche, où on jeta une charretée d'allumettes, qui prirent feu dans son corps au moyen d'une torche qu'un des médecins y avait glissée. Gargantua ferma la bouche en même temps; alors on entendit un effroyable tonnerre; et du feu qui sortit de son derrière, la ville et ses faubourgs furent saccagés: le roi d'Irlande s'avança enfin avec toutes ses forces, consistant en 900,000 hommes armés, qui furent mis en déroute: le roi et ses barons furent prisonniers, placés dans une dent creuse, et présentés à la cour, au retour de l'armée victorieuse. Le fils de Grand-Gosier purgea ensuite le pays d'un géant qui avait pris le parti des Goths, ennemis d'Arthus; il l'enferma dans sa gibecière.

Telle est la véridique histoire d'un des héros les plus célèbres. On ne s'accorde pas trop sur le genre de sa mort; mais si on conteste quelques-uns de ses hauts faits, à cause du prodigieux qui les entoure, tout le monde sait qu'au moins il se signala dans les envi-

rons d'Aigues-Mortes; car on montre près de cette ville une vieille tour qu'on appelle la tour de Gargantua. La nuit on aperçoit de loin cette tour qui se dessine dans l'ombre comme un géant; on croit même distinguer une tête monstrueuse; et les bonnes gens du voisinage sont persuadés que si on entrait après le coucher du soleil dans la tour de Gargantua, un grand bras de vingt-cinq mètres descendrait d'en haut et saisirait les téméraires pour les étouffer.

GARGOUILLE. « Que vous dire de la gargouille de Rouen? Il est certain que, tous les ans, le chapitre métropolitain de cette ville présentait au parlement, le jour de l'Ascension, un criminel qui obtenait sa grâce, en l'honneur de saint Romain et de la gargouille. La tradition portait qu'à l'époque où saint Romain occupait le siège épiscopal de Rouen, un dragon, embusqué à quelque distance de la ville, s'élançait sur les passants et les dévorait. C'est ce dragon qu'on appelle la gargouille. Saint Romain, accompagné d'un criminel condamné à mort, alla attaquer le monstre jusque dans sa caverne; il l'enchaîna et le conduisit sur la place publique, où il fut brûlé, à la grande satisfaction des diocésains (1). »

On a contesté cette légende en niant les dragons, dont les géologues actuels reconnaissent pourtant que l'existence a été réelle. Il se peut toutefois que ce dragon soit ici une allégorie. Des historiens rapportent que, du temps de saint Romain, la ville de Rouen fut menacée d'une inondation; que ce saint prélat eut le bonheur de l'arrêter par ses soins et par ses prières. Voilà l'explication toute simple du miracle de la gargouille. Ce mot, dans notre vieille langue, signifie irruption, bouillonnement de l'eau. Des savants auront rendu le mot *hydra* par celui de dragon.

GARIBAUT (JEANNE), sorcière, Voy. **GRENIER**, et **PIERRE LABOURANT**.

GARINET (JULES), auteur de *l'Histoire de la magie en France*, Paris, 1818, in-8°. On trouve à la tête de cet ouvrage curieux une description du sabbat, une dissertation sur les démons, un discours sur les superstitions qui se rattachent à la magie chez les anciens et chez les modernes. Beaucoup de faits intéressants mériteraient à ce livre une nouvelle édition; mais l'auteur, fort jeune lorsqu'il le publia, lui a donné une teinte philosophique et peu morale que son esprit élevé et ses vastes études doivent lui faire désapprouver aujourd'hui. Une nouvelle édition serait donc épurée.

GARNIER (GILLES), loup-garou, condamné à Dôle sous Louis XIII, comme ayant dévoré plusieurs enfants. On le brûla vif, et son corps réduit en cendres fut dispersé au vent.

« Henri Camus, docteur en droit et conseiller du roi, exposa que Gilles Garnier avait pris dans une vigne une jeune fille de dix ans, l'avait tuée et occise, l'avait traînée jusqu'au bois de La Serre, et que, non content d'en manger, il en avait apporté à sa femme;

(1) M. Salgues, *Des Erreurs*, t. III, p. 370.

qu'un autre jour étant en forme de loup (travestissement horrible qu'il prenait sans doute pour sa chasse), il avait également tué et dévoré un jeune garçon, à une lieue de Dôle, entre Grédisans et Monolée; qu'en sa forme d'homme et non de loup il avait pris un autre jeune garçon de l'âge de douze à treize ans, et qu'il l'avait emporté dans le bois pour l'étrangler.... (2). »

GARNIZA, Voy. **ELÉAZAR**.

GAROSMANCIE, Voy. **GASTROMANCIE**.

GARUDA, oiseau fabuleux qu'on représente souvent avec la tête d'un beau jeune homme, un collier blanc et le corps d'un aigle. Il sert de monture à Wishnou, comme l'aigle servait de véhicule à Jupiter. Les Indiens racontent qu'il naquit d'un œuf que sa mère Diti avait pondu et qu'elle couva cinq ans.

GASTROCNÉMIE, pays imaginaire dont parle Lucien, où les enfants étaient portés dans le gras de la jambe; ils en étaient extraits au moyen d'une incision.

GASTROMANCIE ou **GAROSMANCIE**, divination qui se pratiquait en plaçant entre plusieurs bougies allumées, des vases de verre ronds et pleins d'eau claire; après avoir invoqué et interrogé les démons à voix basse, on faisait regarder attentivement la superficie de ces vases par un jeune garçon ou par une jeune femme; puis on lisait la réponse dans des images tracées par la réfraction de la lumière dans les verres. Cagliostro employait cette divination. Une autre espèce de Gastromancie se pratiquait par le devin qui répondait sans remuer les lèvres, en sorte qu'on croyait entendre une voix aérienne. Le nom de cette divination signifie divination par le ventre; aussi, pour l'exercer, il faut être ventriloque, ou possédé, ou sorcier. Dans le dernier cas, on allume des flambeaux autour de quelques verres d'eau limpide, puis on agite l'eau en invoquant un esprit qui ne tarde pas à répondre d'une voix grêle dans le ventre du sorcier en fonction.

Les charlatans trouvant, dans les moindres choses, des moyens sûrs d'en imposer au peuple et de réussir dans leurs fourberies, la ventriloquie doit être pour eux d'un grand avantage.

Un marchand de Lyon, étant un jour à la campagne avec son valet, entendit une voix qui lui ordonnait, de la part du ciel, de donner une partie de ses biens aux pauvres, et de récompenser son serviteur. Il obéit, et regarda comme miraculeuses les paroles qui sortaient du ventre de son domestique. On savait si peu autrefois ce que c'était qu'un ventriloque, que les plus grands personnages attribuaient toujours ce talent à la présence des démons. Pholius, patriarche de Constantinople, dit, dans une de ses lettres: « On a entendu le malin esprit parler dans le ventre d'une personne, et il mérite bien d'avoir l'ordure pour logis. »

GATEAU DES ROIS. La part des absents, quand on partage le gâteau des rois, se garde précieusement; dans certaines maisons su-

(2) M. Jules Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 129.

perstitieuses, elle indique l'état de la santé de ces personnes absentes, par sa bonne conservation; une maladie, par des taches ou des ruptures.

GATEAU TRIANGULAIRE DE SAINT-LOUP. Les personnes superstitieuses font ce gâteau le 29 juillet, avant le lever du soleil; il est composé de pure farine de froment, de seigle et d'orge, pétrie avec trois œufs et trois cuillerées de sel, en forme triangulaire. On le donne, par aumône, au premier pauvre qu'on rencontre, pour rompre les maléfices.

GAUFRIDI (LOUIS-JEAN-BAPTISTE), curé de Marseille qui, infidèle à ses devoirs, tomba dans le désordre et se fit passer pour sorcier vers la fin du seizième siècle.

On raconte que le diable lui apparut un jour, pendant qu'il lisait un livre de magie; ils entrèrent en conversation et firent connaissance. Le prêtre se livra au diable par un pacte en règle, à condition qu'il lui donnerait le pouvoir de suborner et de séduire, en soufflant au visage. Le diable y consentit d'autant plus volontiers, qu'il trouvait dans ce marché un double avantage.

L'apostat s'éprit de la fille d'un gentilhomme, Madeleine de La Palud, dont l'histoire est devenue célèbre. Mais bientôt la demoiselle effrayée se retira dans un couvent d'Ursulines. Gaufridi furieux y envoya, disent les relations du temps, une légion de diables; la sorcellerie du prêtre fut prouvée. Un arrêt du parlement de Provence le condamna au feu, en avril 1611.

GAURIC, génie ou lutin que la superstition des villageois bas-bretons croit voir danser autour des amas de pierres, ou monuments druidiques, désignés dans la langue des anciens insulaires par le mot *chiorgaur*, que l'on a traduits par ceux-ci : *chorea gigantum*, ou danse des géants, mais qu'il serait peut-être plus exact d'entendre *chorea Gauricorum*, danse des Gaurics.

GAURIC (Luc), astrologue napolitain, né en 1476, qui, selon Mézeray et le président de Thou, annonça positivement que le roi Henri II serait tué dans un duel et mourrait d'une blessure à l'œil; ce qui fut vrai. Mais ne prédit-il pas après coup?

Catherine de Médicis avait en Luc Gauric la confiance la plus entière. Bentivoglio, seigneur de Bologne, le condamna à cinq tours d'estrapade, pour avoir eu la hardiesse de lui prédire qu'il serait chassé de ses Etats; ce qui n'était pas difficile à prévoir, vu la disposition des esprits qui détestaient ce seigneur. Gauric mourut en 1558.

On a de lui une *Description de la sphère céleste*, publiée dans ses Œuvres, Bâle, 1575, 3. vol. in-fol. On y trouve aussi un *Eloge de l'astrologie*.

On attribue à son frère Pomponius Gauric un livre dans lequel on traite de la *physiognomonie*, de l'*astrologie naturelle*, etc. (1);

(1) Pomponii Gaurici Neapolitani tractatus de symmetriis, lineamentis et physiognomonia, ejusque speciebus, etc., Argentor., 1650, avec la Chiromancie de Jean ab Indagine.

(2) Lucæ Gaurici geophonensis episcopi civitatensis tra-

mais il ne paraît pas que cet ouvrage soit de Pomponius, il serait plutôt de Luc.

Le traité astrologique (2) de Luc Gauric est un livre assez curieux. Pour prouver la vérité de l'astrologie, il dresse l'horoscope de tous les personnages illustres, dont il a pu découvrir l'heure de la naissance; il démontre que tout ce qui leur est arrivé se trouvait prédit dans leur horoscope, — comme si on n'y trouvait pas tout ce qu'on veut!

GAUTHIER (JEAN), alchimiste Charles IX, trompé par ses promesses, lui fit donner, pour faire de l'or, cent vingt mille livres, et l'adepte se mit à l'ouvrage. Mais après avoir travaillé huit jours, il se sauva avec l'argent du monarque : on courut à sa poursuite, on l'attrapa et il fut pendu.

GAUTHIER, conspirateur écossais, Voy. **WALTER**.

GAUTHIER DE BRUGES. On conte que ce cordelier, nommé évêque par le pape Nicolas III, et déposé par Clément V, appela à Dieu de cette déposition et demanda qu'en l'inhumant on lui mît son acte d'appel à la main. Quelque temps après sa mort, le pape Clément V étant venu à Poitiers, et se trouvant logé au couvent des Cordeliers, désira visiter les restes de celui qu'il avait déposé; on ajoute qu'il se fit ouvrir le tombeau, et qu'il fut effrayé en voyant Gauthier de Bruges agitant son acte d'appel d'une main desséchée (3). » Conte imaginé par les ennemis du pape.

GAZARDIEL, ange qui, selon le Talmud, préside à l'Orient, afin d'avoir soin que le soleil se lève, et de l'éveiller s'il ne se levait pas.

GAZE (THÉODORE DE), propriétaire d'une ferme dans la Campanie, au seizième siècle; il la faisait cultiver par un fermier. Comme ce bonhomme travaillait un jour dans un champ, il découvrit un vase rond où étaient enfermées les cendres d'un mort. Aussitôt il lui apparut un spectre qui lui commanda de remettre en terre le même vase avec ce qu'il contenait, sinon qu'il ferait mourir son fils aîné. Le fermier ne tint compte de ces menaces, et, peu de jours après, son fils aîné fut trouvé mort dans son lit.

Quelque temps plus tard, le même spectre lui apparut, lui réitérant le même commandement, et le menaça de faire mourir son second fils. Le laboureur avertit de tout ceci Théodore de Gaze, qui vint lui-même à sa métairie, et fit remettre le tout à sa place : sachant bien, dit Leloyer, qu'il fait mauvais jouer avec les morts.....

GAZIEL, démon chargé de la garde des trésors souterrains, qu'il transporte d'un lieu à un autre pour les soustraire aux hommes. C'est lui qui ébranle les fondements des maisons et fait souffler des vents accompagnés de flammes. Quelquefois il forme des danses qui disparaissent tout à coup; il ins-

status astrologicus, in quo agitur de præteritis multorum hominum accidentibus per proprias eorum genituras, ad unguem examinatis Venetiis. In-4°, 1552.

(3) M. de Marchaugy, Tristan le voyageur, ou la France au quatorzième siècle, t. I^{er}, chap. 4, p. 63.

pire la terreur par un grand bruit de cloches et de clochettes; il ranime les cadavres, mais pour un moment. Voy. ANARAZEL, son compagnon.

GEANTS. Les géants de la fable avaient le regard farouche et effrayant, de longs cheveux, une grande barbe, des jambes et des pieds de serpent, et quelques-uns cent bras et cinquante têtes.

Homère représente les Aloïdes, géants remarquables, comme étant d'une taille si prodigieuse, qu'à l'âge de neuf ans ils avaient neuf coudées de grosseur, trente-six de hauteur, et croissaient chaque année d'une coudée de circonférence et d'un mètre de haut.

Les talmudistes assurent qu'il y avait des géants dans l'arche. Comme ils y tenaient beaucoup de place, on fut obligé, disent-ils, de faire sortir le rhinocéros, qui suivit l'arche à la nage.

Aux noces de Charles le Bel, roi de France, on vit une femme de Zélande d'une taille extraordinaire, auprès de qui les hommes les plus hauts paraissaient des enfants; elle était si forte, qu'elle enlevait de chaque main deux tonneaux de bière, et portait aisément huit hommes sur une poutre (1).

Il est certain qu'il y a eu, de tout temps, des hommes d'une taille et d'une force au-dessus de l'ordinaire. On trouva au Mexique des os d'hommes trois fois aussi grands que nous, et, dit-on, dans l'île de Crète un cadavre de quarante cinq pieds..... Hector de Boèce dit avoir vu les restes d'un homme qui avait quatorze pieds.

Pour la force nous citerons Milon de Croton, tant de fois vainqueur aux jeux olympiques; ce Suédois qui, sans armes, tua dix soldats armés; ce Milanais qui portait un cheval chargé de blé; ce Barsabas qui, du temps de Louis XIV, enlevait un cavalier avec son équipage et sa monture; ces géants et ces hercules qu'on montre tous les jours au public. Mais la différence qu'il y a entre eux et le reste des hommes est petite, si on compare leur taille réelle à la taille prodigieuse que les traditions donnent aux anciens géants. Voyez GARGANTUA.

GEBER, roi des Indes, et grand magicien, auquel on attribue un traité absurde, Du rapport des sept planètes aux sept noms de Dieu, et quelques autres opuscules inconnus (2).

GEDI, pierre merveilleuse qui, dans l'opinion des Gètes, avait la vertu, lorsqu'on la trempait dans l'eau, de changer l'air et d'exciter des vents et des pluies orageuses. On ne connaît plus la forme de cette pierre.

GELLO ou **GILO**, c'était une fille qui avait la manie d'enlever des petits enfants. On dit même que parfois elle les mangeait, et qu'elle emporta un jour le petit empereur Maurice; mais qu'elle ne put lui faire aucun mal, parce qu'il avait sur lui des amulettes. Son fantôme errait dans l'île de Lesbos, où, comme elle était jalouse de toutes les mères, elle

(1) Jonsthoi thaumatographia.

(2) Naudé, Apologie pour tous les grands personnages soupçonnés de magie, chap. 14, p. 360.

(3) Délrio, Disquisitiones magiques; Wierus, de Præst., p. 466.

faisait mourir dans leur sein les enfants qu'elles portaient, un peu avant qu'ils fussent à terme (3). On voit que c'était l'épouvantail du sixième siècle.

GELOSCOPIE, Espèce de divination qui se tire du rire. On prétend acquérir ainsi la connaissance du caractère d'une personne, et de ses penchants bons ou mauvais. Un rire franc n'annonce certainement pas une âme fausse, et on peut se défier quelquefois d'un rire forcé. Voy. **PHYSIOGNOMONIE**.

GEMATRIE. C'est une des divisions de la cabale, chez les juifs. Elle consiste à prendre les lettres d'un mot hébreu pour des chiffres ou nombres arithmétiques, et à expliquer chaque mot par la valeur arithmétique des lettres qui le composent. Selon d'autres, c'est une interprétation qui se fait par la transposition des lettres.

GEMMA (CORNÉLIUS), savant professeur de Louvain, auteur d'un livre intitulé : *Des caractères divins et des choses admirables* (4), publié à Anvers; chez Christophe Plantin, architypographe du roi; 1575, in-12.

GENERATION, Voy. **ENFANTS**.

GENGUES, devins japonais qui font profession de découvrir les choses cachées et de retrouver les choses perdues. Ils habitent des huttes perchées sur le sommet des montagnes, et sont tous extrêmement laids. Il leur est permis de se marier, mais seulement avec des femmes de leur caste et de leur secte. Un voyageur prétend que le signe caractéristique de ces devins est une corne qui leur pousse sur la tête. Il ajoute qu'ils sont tous vendus au diable qui leur souffle leurs oracles; quand leur bail est fini, le diable leur ordonne de l'attendre sur une certaine roche. A midi, ou plus souvent vers le soir, il passe au milieu de l'assemblée; sa présence cause une vive émotion. Une force irrésistible entraîne alors ces malheureux, qui sont précipités à sa suite et ne reparaissent plus.

GENIANE, pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu de chagriner les ennemis de ceux qui la portaient. On pouvait de très-loin, en frottant sa pierre, vexer de toute façon les amis dont on avait à se plaindre, et se venger sans se compromettre. Les doctes n'indiquent pas où se trouve cette pierre curieuse.

GENIES. La tradition des anges, parvenue altérée chez les païens, en a fait des génies. Chacun avait son génie. Un magicien d'Egypte avertit Marc-Antoine que son génie était vaincu par celui d'Octave; et Antoine intimidé se retira vers Cléopâtre (5). Néron, dans *Britannicus*, dit en parlant de sa mère:

Mon génie étonné tremble devant le sien.

Les borborites, hérétiques des premiers siècles de l'Eglise, enseignaient que Dieu ne peut être l'auteur du mal; que, pour gouverner le cours du soleil, des étoiles et des planètes, il a créé une multitude innombrable

(4) De naturæ divinis characteris; seu rarioris et admirandis spectaculis, causis, indiciis, proprietatibus rerum in partibus singulis universi libri 2, auctore Cornelio Gemma, etc.

(5) Plutarque, Vie de Marc-Antoine.

de génies, qui ont été, qui sont et seront toujours bons et bienfaisants; qu'il créa l'homme indifféremment avec tous les autres animaux, et que l'homme n'avait que des pattes comme les chiens; que la paix et la concorde régnèrent sur la terre pendant plusieurs siècles, et qu'il ne s'y commettait aucun désordre; que malheureusement un génie prit l'espèce humaine en affection, lui donna des mains, et que voilà l'origine et l'époque du mal.

L'homme alors se procura des forces artificielles, se fabriqua des armes, attaqua les autres animaux, fit des ouvrages surprenants; et l'adresse de ses mains le rendit orgueilleux; l'orgueil lui inspira le désir de la propriété, et la vanité de posséder certaines choses à l'exclusion des autres; les querelles et les guerres commencèrent; la victoire fit des tyrans et des esclaves, des riches et des pauvres.

Il est vrai, ajoutent les borborites, que si l'homme n'avait jamais eu que des pattes, il n'aurait point bâti des villes, ni des palais, ni des vaisseaux; qu'il n'aurait pas couru les mers; qu'il n'aurait pas inventé l'écriture, ni composé des livres; et qu'ainsi les connaissances de son esprit ne s'eseraient point étendues. Mais aussi il n'aurait éprouvé que les maux physiques et corporels, qui ne sont pas comparables à ceux d'une âme agitée par l'ambition, l'orgueil, l'avarice, par les inquiétudes et les soins qu'on se donne pour élever une famille, et par la crainte de l'opprobre, du déshonneur, de la misère et des châtements.

Aristote observe que l'homme n'est pas supérieur aux animaux parce qu'il a une main; mais qu'il a une main parce qu'il est supérieur aux animaux.

Les Arabes ne croient pas qu'Adam ait été le premier être raisonnable qui ait habité la terre, mais seulement le père de tous les hommes actuellement existants. Ils pensent que la terre était peuplée, avant la création d'Adam, par des êtres d'une espèce supérieure à la nôtre; que dans la composition de ces êtres, créés de Dieu comme nous, il entra plus de feu divin et moins de limon. Ces êtres, qui ont habité la terre pendant plusieurs milliers de siècles, sont les génies, qui ensuite furent renvoyés dans une région particulière, mais d'où il n'est pas impossible de les évoquer et de les voir paraître encore quelquefois, par la force des paroles magiques et des talismans.

Il y a deux sortes de génies, ajoutent-ils, les pérés, ou génies bienfaisants, et les dives, ou génies malfaisants. Gian-ben-gian, du nom de qui ils furent appelés ginnes ou génies, est le premier comme le plus fameux de leurs rois. Le Ginnistan est un pays de délices et de merveilles, où ils ont été relégués par Taymural, l'un des plus anciens rois de Perse.

Ce sont encore là des vestiges altérés de l'ancienne tradition.

Les Chinois ont des génies qui président aux eaux, aux montagnes; et chacun d'eux

est honoré par des sacrifices solennels. — Voy. FÉES, ANGES, ESPRITS, etc.

GÉNIRADE, médecin matérialiste, ami de saint Augustin et très-connu à Carthage pour sa grande capacité. Il doutait qu'il y eût un autre monde que celui-ci. Mais une nuit il vit en songe un jeune homme qui lui dit : — Suivez-moi. — Il le suivit et se trouva dans une ville où il entendit une mélodie admirable.

— Une autre fois il vit le même jeune homme qui lui dit : — Me connaissez-vous ? Fort bien, lui répondit-il. — Et d'où me connaissez-vous ? — Génirade lui raconta ce qu'il lui avait fait voir dans la ville où il l'avait conduit. Le jeune homme ajouta : — Est-ce en songe ou éveillé que vous avez vu tout cela ? — C'est en songe, répondit le médecin. Le jeune homme dit : — Où est à présent votre corps ? — Dans mon lit. — Savez-vous bien que vous ne voyez rien à présent des yeux du corps ? — Je le sais. — Quels sont donc les yeux par lesquels vous me voyez ?...

Comme le médecin hésitait et ne savait quoi répondre, le jeune homme lui dit encore : — De même que vous me voyez et m'entendez, à présent que vos yeux sont fermés et vos sens engourdis; ainsi après votre mort vous vivrez, vous verrez, vous entendrez, mais des yeux de l'esprit. Ne doutez donc plus.

Génirade conclut que si l'âme pouvait voyager ainsi dans le sommeil, elle n'était donc pas liée à la matière; et il se convertit.

GENNADIUS, patriarche de Constantinople. Allant à son église, il rencontra un spectre hideux. Il reconnut que c'était le diable, le conjura et entendit une voix qui lui dit : — Je t'avertis, Gennadius, que durant ta vie je ne pourrai nuire à l'église grecque; mais après ta mort je la ruinerai.

Le patriarche se mit à genoux, pria pour son église, et mourut peu après (1). Ceci se passait tandis que Mahomet II faisait la conquête de l'empire.

GEOFFROI D'IDEN. Au treizième siècle le seigneur Humbert, fils de Guichard de Bélioc, dans le diocèse de Mâcon, ayant déclaré la guerre à d'autres seigneurs de son voisinage, Geoffroi d'Iden reçut dans la mêlée une blessure dont il mourut sur-le-champ. Environ deux mois après, Geoffroi apparut à Milon d'Anta, et le pria de dire à Humbert de Bélioc, au service duquel il avait perdu la vie, qu'il était dans les tourments pour l'avoir aidé dans une guerre injuste, et pour n'avoir pas expié avant sa mort ses péchés par la pénitence; qu'il le priait d'avoir compassion de lui et de son propre père Guichard, qui lui avait laissé de grands biens dont il abusait, et dont une grande partie était mal acquise; qu'à la vérité, Guichard, père de Humbert, avait embrassé la vie religieuse à Cluny, mais qu'il n'avait eu le temps ni de satisfaire entièrement à la justice de Dieu, ni de réparer ses torts envers le prochain; qu'il le conjurait donc de faire offrir pour son père et pour lui, le saint sacrifice de la messe, de

(1) Leloyer, Hist. des spectres et apparitions des esprits, p. 270.

faire des aumônes et d'employer les prières des gens de bien pour leur procurer à l'un et à l'autre une prompte délivrance des peines qu'ils enduraient. Il ajouta : — Dites-lui que s'il ne vous écoute pas, je serai contraint d'aller-moi-même lui annoncer ce que je viens de vous prescrire.

Milon d'Anta s'acquitta de sa commission ; Humbert en fut effrayé, mais il n'en devint pas meilleur. Toutefois, craignant que Guichard, son père, ou Geoffroi d'Iden, ne vinsent l'inquiéter, il n'osait demeurer seul, surtout pendant la nuit ; il voulait toujours avoir auprès de lui quelqu'un de ses gens.

Un matin donc qu'il était tout éveillé dans son lit, il vit paraître en sa présence Geoffroi, armé comme un jour de bataille, qui lui montrait la blessure mortelle qu'il avait reçue, et qui paraissait encore toute fraîche. Il lui fit de vifs reproches de son peu de pitié envers lui et envers son propre père, qui gémissait dans les tourments. — Prends garde, ajouta-t-il, que Dieu ne te traite dans sa rigueur, et ne te retire la miséricorde que tu nous refuses, et surtout garde-toi bien d'exécuter la résolution que tu as prise d'aller à la guerre avec le comte Amédée ; si tu y vas, tu y perdras la vie et les biens.

Humbert se disposait à répondre au fantôme, lorsque l'écuyer Richard de Marsay, conseiller de Humbert, arriva venant de la messe ; aussitôt le mort disparut. Dès ce moment Humbert travailla sérieusement à soulager son père et Geoffroi, et il fit le voyage de Jérusalem pour expier ses péchés. — Ce fait est rapporté par Pierre le Vénérable.

GÉOMANCIE ou **GÉOMANCE**, divination par la terre. Elle consiste à jeter une poignée de poussière ou de terre au hasard, sur une table, pour juger des événements futurs, par les lignes et les figures qui en résultent : c'est à peu près la même chose que le marc de café. Voy. **MARC DE CAFÉ**.

Selon d'autres, la géomancie se pratique, tantôt en traçant par terre des lignes et des cercles, sur lesquels on croit pouvoir deviner ce qu'on a envie d'apprendre ; tantôt en faisant au hasard, par terre ou sur le papier, plusieurs points sans garder aucun ordre ; les figures que le hasard forme alors fondent un jugement sur l'avenir ; tantôt enfin en observant les fentes et les crevasses qui se font naturellement à la surface de la terre, d'où sortent, dit-on, des exhalaisons orphétiques, comme de l'autre de Delphes.

GERBERT. Voy. **SYLVESTRE II**.

GÉRÉAHS. Les habitants de Ceylan croient les planètes occupées par des esprits qui sont les arbitres de leur sort. Ils leur attribuent le pouvoir de rendre leurs favoris heureux en dépit des démons. Ils forment autant d'images d'argile appelées Géréahs, qu'ils supposent d'esprits mal disposés ; ils leur donnent des figures monstrueuses et les honorent en mangeant et buvant ; le festin est

(1) Leloyer, Hist. des spectres et apparitions des esprits, p. 370.

(2) De probatione spirituum, etc.

accompagné de tambours et de danses jusqu'au point du jour ; les images sont jetées alors sur les grands chemins, où elles reçoivent les coups et épuisent la colère des démons malintentionnés.

GERMANICUS, général romain qui fut empoisonné par Plancine. On ne dit pas si ce fut par des parfums ou par un poison plus direct, ou par des maléfices ; mais ce qui est certain, dit Tacite, c'est que l'on trouva dans sa demeure des ossements et des cendres de morts arrachés aux tombeaux, et le nom de Germanicus écrit sur une lame de plomb qu'on avait dévouée à l'enfer (1).

GERSON (**JEAN CHARLIER DE**), chancelier, pieux et savant, de l'université de Paris, mort en 1429, auteur de l'*Examen des esprits* (2), où l'on trouve des règles pour discerner les fausses révélations des véritables ; et de l'*Astrologie réformée*, qui eut un grand succès. Nous ne parlons pas ici de ses ouvrages de piété.

GERT (**BERTHOMINE DE**), sorcière de la ville de Préchac en Gascogne, qui confessa vers 1608 que lorsqu'une sorcière revenant du sabbat était tuée dans le chemin, le diable avait l'habitude de prendre sa figure, et de la faire reparaître et mourir dans son logis pour la tenir en bonne réputation. Mais si celui qui l'a tuée a quelque bougie ou chandelle de cire sur lui, et qu'il en fasse une croix sur la morte, le diable ne peut, malgré toute sa puissance, la tirer de là, et par conséquent est forcé de l'y laisser (3).

GERVAIS, archevêque de Reims, mort en 1067, dont on conte cette aventure. Un chevalier normand qui le connaissait voulant, pour le besoin de son âme, aller à Rome visiter les tombeaux des saints apôtres, passa par Reims, où il demanda à l'archevêque sa bénédiction, puis il reprit son chemin, dont il s'était écarté. Il arriva à Rome, et fit ses oraisons.

Il voulut ensuite aller au mont Saint-Ange. Dans son chemin, il rencontra un ermite qui lui demanda s'il connaissait Gervais, archevêque de Reims ; à quoi le voyageur répondit qu'il le connaissait.

— Gervais est mort, reprit l'ermite.

Le Normand demeura stupéfait ; il pria l'inconnu de lui dire comment il savait cette nouvelle.

L'ermite lui répondit, qu'ayant passé la nuit en prière dans sa cellule, il avait entendu le bruit d'une foule de gens qui marchaient le long de son corridor en faisant beaucoup de bruit ; qu'il avait ouvert sa fenêtre, et demandé où ils allaient ; que l'un d'eux lui avait répondu : Nous sommes les anges de Satan ; nous venons de Reims. Nous emportons l'âme de Gervais ; mais à cause de ses bonnes œuvres, on vient de nous l'enlever, ce qui nous fâche rudement.

Le pèlerin remarqua le temps et le jour où il avait appris tout cela, et de retour à Reims,

(3) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., p. 435.

il trouva que l'archevêque Gervais était mort à la même heure (1).

GEYSERIC, démoniaque goth, dont l'âme fut emportée par le diable en enfer, après que son corps eut crevé, comme ceux de Bucer et d'Arius pendant qu'il était au lit (2).

GHILCUL ou GILGUL. Chez les Juifs modernes, c'est la métempsychose ou transmigration des âmes en d'autres corps, doctrine reçue dans quelques-unes de leurs sectes.

GHIRARDELLI (CORNEILLE), franciscain, né à Bologne vers la fin du seizième siècle. Il étudia l'astrologie et la météoposcopia; on connaît de lui des discours astrologiques, des almanachs comme celui de Mathieu Lænsberg, enfin, la Céphalonie physionomique, avec cent têtes dessinées, et des jugements sur chaque figure, lesquels jugements sont renfermés en un sonnet rehaussé d'un distique; in-4°, 1630.

GHOLES. La croyance aux vampires, aux gholes, aux lamies, qui sont à peu près le même genre de spectres, est répandue de temps immémorial chez les Arabes, chez les Perses, dans la Grèce moderne et dans tout l'Orient. *Les Mille et une Nuits*, et plusieurs autres contes arabes, roulent sur cette matière, et maintenant encore, cette terrible superstition porte l'épouvante dans plusieurs contrées de la Grèce moderne et de l'Arabie.

Les Gholes sont du sexe féminin. On en cite des histoires qui remontent jusqu'au dixième siècle et même jusqu'au règne d'Harroun al Raschid. Elles mangent la chair et boivent le sang comme les loups-garous plutôt que comme les vampires, car elles n'ont pas toujours besoin d'être mortes pour se livrer à leurs festins funèbres.

Dans un faubourg de Bagdad vivait, dit-on, au commencement du quinzième siècle, un vieux marchand qui avait amassé une fortune considérable et qui n'avait pour héritier de ses biens, qu'un fils qu'il aimait tendrement. Il avait résolu de le marier à la fille d'un de ses confrères, marchand comme lui, et avec qui il avait lié un commerce d'amitié dans ses fréquents voyages. — Cette jeune fille était riche, mais laide; et Abdul (c'est le nom du jeune homme), à qui on montra son portrait, demanda du temps pour se décider à ce mariage.

Un soir qu'il se promenait seul, à la clarté de la lune, dans les campagnes voisines de Bagdad, il entendit une voix fraîche qui chantait quelque versets du Koran en s'accompagnant d'une guitare. Il traversa le bosquet qui lui cachait la chanteuse, et se trouva au pied d'une maisonnette où il vit, sur un balcon ombragé d'herbes traînantes, une belle jeune femme. — Il n'osa se faire remarquer que par des signes de respect; la fenêtre s'étant refermée, il regagna la maison paternelle, sans savoir si seulement il avait été vu.

Le lendemain matin, après la prière du lever du soleil, il revint dans les mêmes lieux, fit d'ardentes recherches, et découvrit, non

sans peine, que celle qui l'avait frappé était fille d'un sage qui n'avait point d'or à lui donner, mais qui l'avait élevée dans toutes les sciences sublimes : ces nouvelles achevèrent de l'enflammer. — Dès lors, le mariage projeté par son père devint impossible. Il alla trouver le vieillard et lui dit :

— Mon père, vous savez que jusqu'ici je n'ai su que vous obéir : aujourd'hui je viens vous supplier de m'accorder une épouse de mon choix.

Il exposa sa répugnance pour la femme qu'on lui proposait, et son amour pour l'inconnue. — Le vieillard fit quelques objections, mais, voyant que son fils était entraîné par ce que les musulmans regardent comme une fatalité irrésistible, il ne mit plus d'obstacle à son désir : il alla trouver le vieux sage et lui demanda sa fille.

Le mariage se fit, dit le conte.

Au bout de trois mois, Abdul s'étant éveillé une certaine nuit, s'aperçut que sa jeune épouse avait quitté la couche nuptiale. Il crut d'abord qu'un accident imprévu ou une indisposition subite avait causé cette absence : il résolut toutefois d'attendre ; mais Nadila (c'était la jeune femme) ne revint qu'une heure avant le jour. Abdul remarquant qu'elle rentrait avec l'air effaré et la démarche mystérieuse, fit semblant de dormir, et ne témoigna rien de ses inquiétudes, résolu de s'éclaircir un peu plus tard.

Nadila ne lui parla point de son absence nocturne; la nuit suivante, elle s'échappa de nouveau, croyant Abdul endormi, et sortit selon sa coutume. — Abdul se hâta de s'habiller, il la suivit de loin par de longs détours.

Il la vit entrer enfin dans un cimetière; il y entra pareillement.

Nadila s'enfonça sous un grand tombeau éclairé de trois lampes. — Quelle fut la surprise d'Abdul, lorsqu'il vit sa jeune et belle épouse, qu'il chérissait si tendrement, entourée de plusieurs gholes, qui se réunissaient là toutes les nuits pour leurs festins effroyables !

Il avait remarqué, depuis son mariage, que sa femme ne mangeait rien le soir; mais il n'avait tiré de cette observation aucune conséquence fâcheuse.

Il vit bientôt une de ces gholes apportant un cadavre encore frais, autour duquel toutes les autres se rangèrent. L'idée lui vint de se montrer, de dissiper ces hideuses sorcières; mais il n'eût pas été le plus fort : il se décida à dévorer son indignation. — Le cadavre fut coupé en pièces, et les gholes le mangèrent en chantant des chansons infernales. Ensuite, elles enterrèrent les os, et se séparèrent après s'être embrassées.

Abdul, qui ne voulait pas être vu, se hâta de regagner son lit, où il feignit de dormir jusqu'au matin. De toute la journée, il ne témoigna rien de ce qu'il avait vu; mais, la nuit venue, il engagea sa jeune épouse à prendre sa part d'une légère collation. Na-

(1) Manuscrit de la Bibliothèque royale, rapporté par Lenglet-Dufresnoy, Dissertations, t. I^{er}.

(2) Delaure, Tableau de l'inconstance des démons, etc., p. 5.

dila s'excusa selon sa coutume; il insista longtemps et s'écria enfin avec colère: Vous aimez mieux aller souper avec les gholes! Nadila ne répondit rien, pâlit, trembla de fureur, et alla en silence se mettre au lit avec son époux.

Au milieu de la nuit, lorsqu'elle le crut plongé dans un profond sommeil, elle lui dit d'une voix sombre: Tiens, expie ta curiosité.

En même temps elle se mit à genoux sur sa poitrine, le saisit à la gorge, lui ouvrit une veine, et se disposa à boire son sang. Tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Le jeune homme qui ne dormait point, s'échappa avec violence des bras de la furie, et la frappa d'un coup de poignard qui la laissa mourante à ses côtés. Aussitôt il appela du secours, on pansa la plaie qu'il avait à la gorge, et le lendemain, on porta en terre la jeune ghole.

Trois jours après, au milieu de la nuit, elle apparut à son époux, se jeta sur lui, et voulut l'étouffer de nouveau. Le poignard d'Abdul fut inutile dans ses mains; il ne trouva de salut que dans une prompte fuite.—Il fit ouvrir le tombeau de Nadila qu'on trouva comme vivante, et qui semblait respirer dans son cercueil. On alla à la maison du sage qui passait pour le père de cette malheureuse. Il avoua que sa fille, mariée deux ans auparavant à un officier du Calife, avait été tuée par son mari; mais qu'elle avait retrouvé la vie dans son sépulcre, qu'elle était revenue chez son père; en un mot, que c'était une femme vampire. On exhuma le corps; on le brûla sur un bûcher de bois de senteur; on jeta ses cendres dans le Tigre, et le pauvre époux fut délivré.

On sent bien que cette histoire n'est qu'un pur conte; mais il peut donner une idée des croyances des Arabes.

On voit dans certains contes orientaux une espèce de vampire qui ne peut conserver son odieuse vie qu'en avalant de temps en temps le cœur d'un jeune homme. On pourrait citer une foule de traits de même sorte dans les contes traduits de l'arabe: ces contes prouvent que les horribles idées du vampirisme sont anciennes en Arabie.

GHOOLEÉ-BEENBAN, vampire, ou lamie, ou ghole. Les Afghans croient que chaque solitude, chaque désert de leur pays, est habitée par un démon, qu'ils appellent le Ghoolé-Beenban, ou le spectre de la solitude. Ils désignent souvent la férocité d'une tribu en disant qu'elle est sauvage comme le démon du désert.

GIALL, fleuve des enfers scandinaves; on le passe sur un pont appelé *Giallar*.

GIAN-BEN-GIAN, voy. GÉNIES.

GIBEL, montagne volcanique, au sommet de laquelle se trouve un cratère d'où l'on entend, lorsqu'on prête l'oreille, des gémissements et un bouillonnement effroyable. Les Grecs jetaient, dans ce soupirail, des vases d'or et d'argent, et regardaient comme un

(1) Leloyer, Histoire des spectres ou apparitions des esprits, p. 50.

bon présage lorsque la flamme ne les repoussait pas; car ils pensaient apaiser par là les dieux de l'enfer, dont ils croyaient que cette ouverture était l'entrée (1).

GILBERT, démon dont parle Olaus Magnus. Il se montrait chez les Ostrogoths, et il avait enchaîné dans une caverne le savant Catillus, nécromancien suédois qui l'avait insulté (2).

GILO, voy. GELLO.

GIMI ou GIMIN, génies que les musulmans croient d'une nature mitoyenne entre l'ange et l'homme. Ce sont nos esprits follets.

GINGUÉRERS, cinquième tribu des géants ou génies malfaisants, chez les Orientaux.

GINNES, génies femelles chez les Persans, qui les disent maudites par Salomon, et formées d'un feu liquide et bouillonnant, avant la création de l'homme.

GINNISTAN, pays imaginaire, où les génies soumis à Salomon font leur résidence, selon les opinions populaires des Persans. Voy. GÉNIES.

GINNUNGAGAP, nom de l'abîme, partie de l'enfer, chez les Scandinaves.

GIOERNINCA-VEDUR. Les Islandais appellent de ce nom le pouvoir magique d'exciter des orages et des tempêtes, et de faire périr des barques et des bâtiments en mer. Cette idée superstitieuse appartient autant à la magie moderne qu'à l'ancienne. Les ustensiles que les initiés emploient sont très-simples: par exemple, une bajoue de tête de poisson, sur laquelle ils peignent ou gravent différents caractères magiques, entre autres la tête du dieu Thor, de qui ils ont emprunté cette espèce de magie. Le grand art consiste à n'employer qu'un ou deux caractères, et tout leur secret est que les mots *Thor*, *hafot* ou *hafut* puissent être lus devant eux ou en leur absence sans être compris de ceux qui ne sont pas admis à la connaissance de ces mystères.

GIOURTASCH, pierre mystérieuse que les Turcs orientaux croient avoir reçue de main en main de leurs ancêtres, en remontant jusqu'à Japhet, fils de Noé, et qu'ils prétendent avoir la vertu de leur procurer de la pluie, quand ils en ont besoin.

GIRARD, (JEAN-BAPTISTE), jésuite né à Dôle en 1680. Les ennemis de la société de Jésus n'ont négligé aucun effort pour le présenter comme un homme de scandale. Ils l'ont accusé d'avoir séduit une fille nommée Catherine Cadière; et sur ce thème, ils ont bâti tous les plus hideux romans. Cette fille, folle ou malade, sembla possédée dans les idées du temps, ou le fut peut-être, et on dut l'enfermer aux Ursulines de Brest. Sur quelques divagations qu'elle débita, un procès fut intenté par le parlement d'Aix. Mais toutes choses examinées et pesées, il fallut se borner à rendre Catherine Cadière à sa famille. On ne put pas même trouver moyen d'impliquer le père Girard dans cette affaire, comme coupable, quoiqu'on eût ameuté trois

(2) Wierus, de Præst., p. 466.

partis violents contre lui, les jansénistes, le parlement et les philosophes. — Ce qui n'a pas empêché les écrivains anti-religieux de faire revivre sur son compte des calomnies condamnées.

GIRTANNER, docteur de Gottingue, qui a annoncé que dans le dix-neuvième siècle tout le monde aurait le secret de la transmutation des métaux; que chaque chimiste saurait faire de l'or; que les instruments de cuisine seraient d'or et d'argent; ce qui contribuera beaucoup, dit-il, à prolonger la vie, qui se trouve aujourd'hui compromise par les oxydes de cuivre, de plomb et de fer que nous avalons avec notre nourriture (1). Les bons chimistes actuels partagent cet avis.

GITANOS, mot espagnol, qui veut dire Egyptiens. Voy. **BOHÉMIENS**.

GIWON, esprit japonais. Les habitants croient qu'il veille particulièrement à la conservation de leur vie, et qu'il peut les préserver de tout accident fâcheux, comme des chutes, des mauvaises rencontres, des maladies, et surtout de la petite vérole. Aussi ont-ils coutume de placer sur la porte de leurs maisons l'image de Giwon.

GRANVILLE, curé anglican d'Abbey-Church à Bath, mort en 1680. On lui attribue un traité *des Visions et apparitions*, in-8°, Londres, 1700; mais il est certainement auteur d'un ouvrage intitulé : *Considérations philosophiques touchant l'existence des sorciers et la sorcellerie*, 1666, in-4°.

GLAPHYRA, épouse d'Alexandre, fils de cet effroyable Hérode, qu'on a appelé Hérode le Grand. Cette princesse ayant perdu Alexandre, se maria avec Archélaüs, son beau-frère, et mourut la nuit même de ses noces, l'imagination troublée par la vision de son premier époux, qui semblait lui reprocher ses secondes noces avec son frère (2).

GLASIALABOLAS, Voy. **CAACRINOLAAAS**.

GLOCESTER. Sous Henri VI, les ennemis de la duchesse de Gloucester voulant la perdre, l'accusèrent d'être sorcière. On prétendit qu'elle avait eu des entretiens secrets avec Roger Bolingbrocke, soupçonné de nécromancie, et Marie Gardemain, réputée sorcière. On déclara que ces trois personnes réunies avaient, à l'aide de cérémonies diaboliques, placé sur un feu lent une effigie du roi, faite en cire, dans l'idée que les forces de ce prince s'épuiserait à mesure que la cire fondrait, et qu'à sa totale dissolution, la vie de Henri VI serait terminée. Une telle accusation devait s'accréditer sans peine dans ce siècle crédule; plus elle s'éloignait du bon sens, plus elle semblait digne de foi. Tous trois furent déclarés coupables, et ni le rang ni l'innocence ne purent les sauver. La duchesse fut condamnée à un emprisonnement perpétuel, Roger Bolingbrocke pendu, et Marie Gardemain brûlée dans Smitfield (3).

GLUBBDUBDRIB. Si le fragment de Cy-

rano-Bergerac sur Agrippa présente l'idée qu'on avait des sorciers en France sous Louis XIII, le passage que Swift leur a consacré au siècle suivant ne mérite pas moins d'être mis sous les yeux du lecteur. On le trouve aux chapitres VII et VIII du troisième Voyage de Gulliver.

« Glubbudrib, si j'interprète exactement le mot, signifie l'île des sorciers ou des magiciens. Elle a trois fois l'étendue de l'île de Wight; elle est très-fertile. Cette île est sous la puissance d'un chef d'une tribu toute composée de sorciers, qui ne s'allient qu'entre eux, et dont le prince est toujours le plus ancien de la tribu.

« Ce prince ou gouverneur a un palais magnifique et un parc d'environ trois mille acres, entouré d'un mur de pierres de taille haut de vingt pieds. Ce parc renferme d'autres petits enclos pour les bestiaux, le blé et les jardins. — Le gouverneur et sa famille sont servis par des domestiques d'une espèce assez extraordinaire. Par la connaissance qu'il a de la nécromancie, il possède le pouvoir d'évoquer les morts et de les obliger à le servir pendant vingt-quatre heures, jamais plus longtemps; et il ne peut évoquer le même esprit qu'à trois mois d'intervalle, à moins que ce ne soit pour quelque grande occasion.

« Lorsque nous abordâmes à l'île, il était environ onze heures du matin. Un de mes deux compagnons alla trouver le gouverneur, et lui dit qu'un étranger souhaitait avoir l'honneur de saluer son altesse. Ce compliment fut bien reçu. Nous entrâmes tous trois dans la cour du palais, et nous passâmes au milieu d'une haie de gardes armés et habillés d'une manière très-ancienne, et dont la physionomie avait quelque chose qui me causait une horreur indécible. Nous traversâmes les appartements, et rencontrâmes une foule de domestiques de la même sorte, avant de parvenir jusqu'à la chambre du gouverneur.

« Après que nous eûmes fait trois révérences profondes, il nous fit asseoir sur de petits tabourets au pied de son trône. Il m'adressa différentes questions au sujet de mes voyages; et, pour marquer qu'il voulait en agir avec moi sans cérémonie, il fit signe avec le doigt à tous ses gens de se retirer; et en un instant, ce qui m'étonna beaucoup, ils disparurent comme les visions d'un rêve.

« J'eus de la peine à me rassurer. Mais le gouverneur m'ayant dit que je n'avais rien à craindre, et voyant mes deux compagnons parfaitement tranquilles, parce qu'ils étaient faits à ce spectacle, je commençai à prendre courage, et racontai à son altesse les différentes aventures de mes voyages, non sans un peu d'hésitation, ni sans regarder plus d'une fois derrière moi la place où j'avais vu les fantômes disparaître.

« J'eus l'honneur de dîner avec le gouverneur, qui nous fit servir par une nouvelle

esprits, chap. 23, p. 436.

(3) Goldsmith, Histoire d'Angleterre

(1) Philosophie magique, t. VI, p. 383, citée dans les Curiosités de la littérature, t. I^{er}, p. 262.

(2) Leloyer, Hist. des spectres et des apparitions des

troupe de spectres. Je remarquai que ma frayeur était moins grande à cette seconde apparition. Nous fûmes à table jusqu'au coucher du soleil. Je priai son altesse de permettre que je ne couchasse pas dans son palais, comme il avait la bonté de m'y engager; et mes deux amis et moi nous allâmes chercher un lit dans la ville voisine, capitale de la petite île.

« Le lendemain matin, nous revînmes rendre nos devoirs au gouverneur, comme il avait bien voulu nous le recommander; et nous passâmes de cette manière une dizaine de jours dans cette île, demeurant la plus grande partie de la journée avec le gouverneur, et la nuit à notre auberge. Je parvins à me familiariser tellement avec les esprits, que je n'en eus plus peur du tout, ou du moins, s'il m'en restait encore un peu, elle cédait à ma curiosité.

« Son altesse me dit un jour de lui nommer tels morts qu'il me plairait, qu'il me les ferait venir et les obligerait de répondre à toutes les questions que je leur voudrais faire, à condition toutefois que je ne les interrogerais que sur ce qui s'était passé de leur temps, et que je pourrais être bien assuré qu'ils me diraient toujours vrai; car le mensonge est un talent inutile dans l'autre monde. — J'acceptai avec de très-humbles actions de grâces l'offre de son altesse.

« Nous étions dans une pièce d'où l'on avait une très-belle vue sur le parc; et, comme mon premier souhait fut de voir des scènes pompeuses et magnifiques, je demandai à voir Alexandre le Grand à la tête de son armée, tel qu'il était à la bataille d'Arbelles. Aussitôt, sur un signe du gouverneur, le prince grec parut sur un vaste champ au-dessous de la fenêtre où nous étions.

« Alexandre fut invité à monter dans la chambre. J'eus beaucoup de peine à entendre son grec, n'étant pas moi-même très-versé dans cette langue. Il m'assura, sur son honneur, qu'il n'avait pas été empoisonné, mais qu'il était mort d'une fièvre causée par un excès de boisson.

« Je vis ensuite Annibal passant les Alpes; et il me dit qu'il n'avait pas une seule goutte de vinaigre dans son camp.

« Je vis César et Pompée à la tête de leurs troupes prêtes à se charger. Je vis le premier dans son grand triomphe. Je voulus voir le sénat romain dans une grande salle, avec une assemblée législative moderne rangée de l'autre côté. Le sénat me sembla une réunion de héros et de demi-dieux; l'autre assemblée m'avait l'air d'un tas de porteballes, de filous, de voleurs de grand chemin et de matamores.

« Je fatiguerais le lecteur si je citais le grand nombre de personnages illustres qui fut évoqué pour satisfaire au désir insatiable que j'avais de voir toutes les périodes de l'antiquité, mises sous mes yeux. Je les réjouis principalement par la contemplation des destructeurs, des tyrans, des usurpateurs et des libérateurs des nations oppri-

mées. Mais il me serait impossible d'exprimer la satisfaction que j'éprouvai, de manière à la faire partager à ceux qui liront ces pages.

« Désirant voir les anciens les plus renommés pour l'esprit et la science, je voulus leur consacrer un jour. Je demandai que l'on fit apparaître Homère et Aristote à la tête de leurs commentateurs; mais ceux-ci étaient tellement nombreux, qu'il y en eut plusieurs centaines qui furent obligés d'attendre dans les antichambres et dans les cours du palais. Au premier coup d'œil, je reconnus ces deux grands hommes, et les distinguai non-seulement de la foule, mais aussi l'un de l'autre. Homère était le plus grand et avait meilleure mine qu'Aristote. Il se tenait très-droit pour son âge, et ses yeux étaient les plus vifs, les plus perçants que j'eusse jamais vus. Aristote se courbait beaucoup et il se servait d'une canne. Son visage était maigre, ses cheveux rares et lisses, sa voix creuse. Je m'aperçus bientôt qu'ils étaient l'un et l'autre parfaitement étrangers au reste de la compagnie, et n'en avaient pas entendu parler auparavant.

« Un spectre, que je ne nommerai point, me dit à l'oreille que ces commentateurs se tenaient toujours le plus loin qu'ils pouvaient de leurs auteurs dans le monde souterrain, parce qu'ils étaient honteux d'avoir si indignement représenté à la postérité les pensées de ces grands écrivains.

« Je priai le gouverneur d'évoquer Descartes et Gassendi, et j'engageai ceux-ci à expliquer leurs systèmes à Aristote. Ce grand philosophe reconnut ses erreurs dans la physique, lesquelles provenaient de ce qu'il avait raisonné d'après des conjectures, comme tous les hommes doivent le faire; et il nous fit remarquer que Gassendi et les tourbillons de Descartes avaient été à leur tour rejetés. Il prédit le même sort à l'attraction, que les savants de nos jours soutiennent avec tant d'ardeur. Il disait que tout système nouveau sur les choses naturelles n'était qu'une mode nouvelle et devait varier à chaque siècle, et que ceux qui prétendaient les appuyer sur des démonstrations mathématiques, auraient de même une vogue momentanée et tomberaient ensuite dans l'oubli.

« Je passai cinq jours à converser avec d'autres savants hommes de l'antiquité. Je vis la plupart des empereurs romains. Le gouverneur eut la complaisance d'évoquer les cuisiniers d'Héliogabale pour apprêter notre dîner; mais ils ne purent nous montrer toute leur habileté, faute de matériaux. Un ilote d'Agésilas nous fit un plat de brouet noir lacédémonien, et nous ne pûmes avaler la seconde cuillerée de ce mets....

« Mes découvertes sur l'histoire moderne furent mortifiantes. Je reconnus que des historiens ont transformé des guerriers imbéciles et lâches en grands capitaines, des insensés et de petits génies en grands politiques, des flatteurs et des courtisans en gens de bien, des athées en hommes pleins de re-

ligion, d'infâmes débauchés en gens chastes, et des délateurs de profession en hommes vrais et sincères. Un général d'armée m'avoua qu'il avait une fois remporté une victoire par sa poltronnerie et son imprudence; et un amiral me dit qu'il avait battu malgré lui une flotte ennemie, lorsqu'il avait envie de laisser battre la sienne.

« Comme chacun des personnages qu'on évoquait paraissait tel qu'il avait été dans le monde, je vis avec douleur combien le genre humain avait dégénéré... »

GNOMES, esprits élémentaires amis de l'homme, composés des plus subtiles parties de la terre, dont ils habitent les entrailles, selon les cabalistes. — La terre, disent-ils, est presque jusqu'au centre remplie de gnomes, gens de petite stature, gardiens des trésors, des mines et des pierreries. Ils aiment les hommes, sont ingénieux et faciles à gouverner. Ils fournissent aux cabalistes tout l'argent qui leur est nécessaire, et ne demandent guère, pour prix de leurs services, que la gloire d'être commandés. Les gnomides, leurs femmes sont petites, mais agréables, et vêtues d'une manière fort curieuse (1).

Les gnomes vivent et meurent à peu près comme les hommes; ils ont des villes et se rassemblent en sociétés. Les cabalistes prétendent que ces bruits qu'on entendait, au rapport d'Aristote, dans certaines îles, où pourtant on ne voyait personne, n'étaient autre chose que les réjouissances et les fêtes de noces de quelque gnome. Ils ont une âme mortelle; mais ils peuvent se procurer l'immortalité en contractant des alliances avec les hommes. Voy. **CABALE**, **PYGMÉES**, **NAINS**, **GOBELINS**, **KOBOLD**, etc.

GNOSTIQUES, hérétiques qui admettaient une foule de génies producteurs de tout dans le monde. Leur nom signifie illuminés; ils l'avaient pris parce qu'ils se croyaient plus éclairés que les autres hommes. Ils parurent au premier et au second siècle, principalement dans l'Orient. Ils honoraient, parmi les génies, ceux qu'ils croyaient avoir rendu au genre humain les bons offices les plus importants. Ils disaient que le génie qui avait appris aux hommes à manger le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal avait fait pour nous quelque chose de très-signalé.... Ils l'honoraient sous la figure qu'il avait prise, et tenaient un serpent enfermé dans une cage : lorsqu'ils célébraient leurs mystères, ils ouvraient la cage et appelaient le serpent, qui montait sur une table où étaient les pains, et s'entortillait alentour. C'est ce qu'ils appelaient leur eucharistie...

Les gnostiques, auxquels se rattachaient les basilidiens, les ophites, les simoniens, les carpocratiens, etc., tentèrent contre le catholicisme de grands efforts. Leur serpent, non plus que les autres, n'y put faire qu'user ses dents. Voy. **TÊTE DE BOPHOMET**, **ÉONS**, etc.

(1) Il y a apparence que ces contes de gnomes doivent leur origine aux relations de quelques anciens voyageurs en Laponie.

GOAP, roi des démons de midi. On peut l'évoquer de trois heures du matin à midi, et de neuf heures du soir à minuit (2).

GOBBINO, Voy. **IMAGINATION**.

GOBELINS, espèce de lutins domestiques qui se retirent dans les endroits cachés de la maison, sous des tas de bois. On les nourrit des mets les plus délicats, parce qu'ils apportent à leurs maîtres du blé volé dans les greniers d'autrui.

On dit que la manufacture des Gobelins à Paris doit son nom à quelques follets qui, dans l'origine, venaient travailler avec les ouvriers et leur apprendre à faire de beaux tapis. C'est d'eux, ajoute-t-on, qu'on tient le secret des riches couleurs.

On appelait Gobelin ce démon d'Evreux que saint Taurin expulsa, mais qui, ayant montré un respect particulier au saint exorciste, obtint la permission de ne pas retourner en enfer, et continua de hanter la ville sous diverses formes, à condition qu'il se contenterait de jouer des tours innocents aux bons chrétiens de l'Eure.

Le Gobelin d'Evreux semble s'être ennuyé de ses espiègleries depuis quelques années, et il a rompu son ban pour aller tourmenter les habitants de Caen. L'un de ces derniers hivers, les bourgeois de la bonne ville de Guillaume le Bâtard furent souvent effrayés de ses apparitions. Il s'était affublé d'une armure blanche, et se grandissait jusqu'à pouvoir regarder à travers les fenêtres des étages les plus élevés. Un vieux général rencontra ce diable importun dans un impasse et le défia, mais Gobelin lui répondit : — Ce n'est pas de toi que j'ai reçu ma mission, ce n'est pas à toi que je dois en rendre compte. Le général ayant insisté, six diables blancs de la même taille sortirent tout à coup de terre, et le général jugea prudent de battre en retraite devant le nombre. Le journal du département rendit justice à son courage : mais le général n'eut pas moins besoin de se faire saigner par le docteur Vastel. Voy. **LUTINS**, **FOLLETS**, **KOBOLD**, etc.

GOBES. On appelle gobes, dans la campagne, des boules sphériques que l'on trouve quelquefois dans l'estomac des animaux ruminants, et qui sont formées de poils avalés spontanément, mêlés de fourrages et agglutinés par les sucs gastriques. On persuaderait difficilement à la plupart des gens de la campagne, que ces boules ne sont pas l'effet d'un sort (3).

GODESLAS. Lorsqu'on prêcha la première croisade dans le diocèse de Maëstricht, une bulle permettant aux vieillards et aux infirmes de s'exempter du voyage de Terre-Sainte moyennant une certaine contribution, un meunier, nommé Godeslas, qui était en même temps riche, vieux et usurier, s'arrangea de manière qu'il ne donna que cinq marcs d'argent pour avoir la liberté de rester à son moulin. Ses voisins rapportèrent à celui qui levait l'impôt que le meunier Godeslas

(2) Wierus, In Pseudomonarchia dæmon.

(3) Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. II, p. 14.

pouvait donner quarante marcs sans se gêner, et sans diminuer l'héritage de ses enfants; mais il soutint le contraire, et persuada si bien le dispensateur, qu'on le laissa tranquille. Son imposture, dit la légende, fut punie.

Un soir que, dans le cabaret, il avait raillé les pèlerins qui faisaient le saint voyage, leur disant : — Il faut convenir que vous êtes fous d'aller traverser les mers et risquer votre vie, tandis que, pour cinq marcs d'argent, je reste dans ma maison, et que j'aurai autant de mérite que vous; — il advint ce qui suit :

De retour en son logis, le meunier s'étant couché, entendit tourner la meule de son moulin, et toute la machine se mettre en mouvement d'elle-même, avec le bruit accoutumé. Il appela le garçon, et lui dit d'aller voir qui faisait tourner le moulin. Celui-ci y alla, mais il fut si effrayé, qu'il rentra sans trop savoir ce qu'il avait vu. — Ce qui se passe dans votre moulin m'a tellement épouvanté, répondit-il, que, quand on m'assommerait, je n'y retournerais point.

— Fût-ce le diable, s'écria le meunier, j'irai et je le verrai.

Il saute donc à bas du lit; il met ses chausses, il ouvre la porte de son moulin, il entre et voit deux grands chevaux noirs gardés par un nègre, qui lui dit : — Monte ce cheval, il est préparé pour toi.

Le meunier, tremblant, cherchait à s'esquiver; le diable lui cria d'une voix terrible : — Plus de retard ! ôte ta robe, et suis-moi...

Or, Godeslas portait une petite croix attachée à sa robe; il ne réfléchit point que ce signe le garantissait; il fit ce qu'on lui commandait, et grimpa sur le cheval noir, ou plutôt sur le démon qu'on lui disait de monter. Le diable se jeta sur l'autre cheval, et ces quatre personnages s'éloignèrent, allant aux enfers. Là on fit voir au meunier une chaise enflammée, où l'on ne pouvait attendre ni tranquillité, ni repos, et on lui dit : — Tu vas retourner dans ta maison, tu mourras dans trois jours, et tu reviendras ici pour y passer l'éternité tout entière sur cette chaise brûlante.

A ces paroles, le diable reconduisit, Godeslas à son moulin. Sa femme, qui trouvait son absence longue, se leva enfin, et fut étonnée de le voir étendu sur le carreau, mourant de peur. Comme il parlait de l'enfer, du diable, de la mort, d'une chaise ardente, on envoya chercher un prêtre pour le rassurer. — Je n'ai pas besoin de me confesser, dit-il au prêtre, mon sort est fixé. Ma chaise est prête, ma mort arrive dans trois jours; ma peine est inévitable. — Et ce malheureux mourut sans vouloir se reconnaître (1).

GODWIN, — écrivain anglais qui a publié la *Vie des Nécromanciens*, ou histoire des personnages les plus célèbres auxquels

(1) Cæsarii Heisterbach. de Contritione, lib. 2 Mirac., rap. 7.

(2) Leloyer, Hist. des spectres ou appar. des esprits, ch. II, p. 336

on a attribué, dans les différents âges, une puissance surnaturelle.

GOETHE, auteur du drame de *Faust*. Voy. FAUST.

GOËTIE, art d'évoquer les esprits malfaisants, pendant la nuit obscure, dans des cavernes souterraines à la proximité des tombeaux et des ossements des morts, avec sacrifice de victimes noires, herbes magiques, lamentations, gémissements et offrande de jeunes enfants dans les entrailles desquels on cherchait l'avenir. Voy. THÉURGIE.

GOGUIS, démons de forme humaine qui accompagnent les pèlerins du Japon dans leurs voyages, les font entrer dans une balance et les contraignent de dire leurs péchés. Si les pèlerins taisent une de leurs fautes dans cet examen, les diables font pencher la balance de sorte qu'ils ne peuvent éviter de tomber dans un précipice où ils se rompent tous les membres (2).

GOHORRY (JACQUES), écrivain alchimiste. Voy. FLAMEL.

GOITRES. Les Arabes prétendent guérir cette infirmité avec des amulettes. Le docteur Abernethy, que l'on consultait sur la manière de dissiper un gôtre, répondit : « Je crois que le meilleur topique serait de siffler... »

GOMORY, fort et puissant duc des enfers; il apparaît sous la forme d'une femme, une couronne ducale sur la tête, et monté sur un chameau; il répond sur le présent, le passé et l'avenir; il fait découvrir les trésors cachés; il commande à vingt-six légions (3).

GONDERIC, roi des Vandales, qui fut, à l'exemple de Geyseric et de Bucer, éventré par le diable, et dont l'âme, selon les chroniqueurs, fut conduite en enfer (4).

GONIN. Les Français d'autrefois donnaient le nom de maître-gonin à leurs petits sorciers, charmeurs, escamoteurs et faiseurs de tours de passe-passe (5).

GONTRAN. Helinand conte qu'un soldat nommé Gontran, de la suite de Henry, archevêque de Reims, s'étant endormi en pleine campagne, après le dîner, comme il dormait la bouche ouverte, ceux qui l'accompagnaient, et qui étaient éveillés, virent sortir de sa bouche une bête blanche semblable à une petite belette, qui s'en alla droit à un ruisseau assez près de là. Un homme d'armes la voyant monter et descendre le bord du ruisseau pour trouver un passage, tira son épée et en fit un petit pont sur lequel elle passa et courut plus loin....

Peu après, on la vit revenir, et le même homme d'armes lui fit de nouveau un pont de son épée. La bête passa une seconde fois et s'en retourna à la bouche du dormeur, où elle rentra....

Il se réveilla alors; et comme on lui demandait s'il n'avait point rêvé pendant son sommeil, il répondit qu'il se trouvait fatigué et pesant, ayant fait une longue course et passé deux fois sur un pont de fer.

(3) Wierus, In Pseudomon. dæmonum.

(4) Delancre, Tabl. de l'inconstance des démons, etc., p. 5.

(5) Bodin, Démonomanie, p. 148.

Mais ce qui est plus merveilleux, c'est qu'il alla par le chemin qu'avait suivi la belette; qu'il bêcha au pied d'une petite colline et qu'il déterra un trésor que son âme avait vu en songe.

Le diable, dit Wierus, se sert souvent de ces machinations pour tromper les hommes et leur faire croire que l'âme, quoique invisible, est corporelle et meurt avec le corps; car beaucoup de gens ont cru que cette bête blanche était l'âme de ce soldat, tandis que c'était une imposture du diable....

GOO, épreuve par le moyen de pilules de papier que les *jammabos*, fakirs du Japon, font avaler aux personnes soupçonnées d'un vol ou de quelque autre délit. Ce papier est rempli de caractères magiques et de représentations d'oiseaux noirs; le Jammabos y met ordinairement son cachet. Le peuple est persuadé que si celui qui prend cette pilule est coupable, il ne peut la digérer et souffre cruellement jusqu'à ce qu'il confesse son crime. Voy. KHUMANO-GOO.

GORSON, l'un des principaux démons, roi de l'Occident; il est visible le matin à neuf heures (1).

GOUFFRES, on en a souvent fait des objets d'effroi. Sur une montagne voisine de Villefranche, on trouve trois gouffres ou étangs considérables, qui sont toujours le théâtre des orages; les habitants du pays croient que le diable est au fond, et qu'il ne faut qu'y jeter une pierre pour qu'il s'élève aussitôt sur ces étangs une tempête.

GOUL, espèce de larves ou sorcières-vampires qui répondent aux empuses des anciens. C'est la même chose que *ghole*.

GOULEHO, génie de la mort chez les habitants des *îles des Amis*. Il gouverne une sorte de royaume sombre où se rendent les âmes.

GRAA, sorte d'immortelle (plante) que les Islandais employaient autrefois à la magie, et qui servait aussi à écarter les sorciers.

GRAINS BÉNITS. On se sert encore dans les campagnes (et cette coutume est désapprouvée par l'Eglise comme superstitieuse) de certains grains bénits qui ont la propriété de délivrer les possédés par l'attouchement, d'éteindre les incendies et les embrasements, de garantir du tonnerre, d'apaiser les tempêtes, de guérir la peste, la fièvre, la paralysie, de délivrer des scrupules, des inquiétudes d'esprit, des tentations contre la foi, du désespoir, des magiciens et des sorciers (2).

GRAINS DE BLE, divination du jour de Noël. Dans plusieurs provinces du Nord, on fait, le jour de Noël, une cérémonie qui ne doit pas manquer d'apprendre au juste combien on aura de peine à vivre dans le courant de l'année. Les paysans surtout pratiquent cette divination. On se rassemble auprès d'un grand feu, on fait rougir une plaque de fer ronde, et, lorsqu'elle est brûlante, on y place douze grains de blé sur douze points marqués à la craie, auxquels on a donné les noms des douze mois de l'année. Chaque

grain qui brûle annonce disette et cherté dans le mois qu'il désigne; et si tous les grains disparaissent, c'est le signe assuré d'une année de misères. Triste divination!

GRAISSE DES SORCIERS. On assure que le diable se sert de graisse humaine pour ses maléfices. Les sorcières se frottent de cette graisse pour aller au sabbat par la cheminée; mais celles de France croient qu'en se mettant un balai entre les jambes, elles sont transportées sans graisse ni onguents. Celles d'Italie ont toujours un bouc à la porte pour les transporter.

GRALON, Voy. Is.

GRANDIER (URBAIN). L'histoire d'Urbain Grandier est encore une de ces tristes intrigues dont nous n'avions pas eu jusqu'ici la clef. La relation des possessions où il fut impliqué a été entreprise par plusieurs écrivains, presque tous ignorants ou malintentionnés, surtout le calviniste Saint-Aubin, dont l'*Histoire des diables de Loudun* a trompé beaucoup de monde. Heureusement aujourd'hui nous avons d'autres guides. On a publié en 1839, du bon et pieux père Surin, un livre jusque-là resté inédit (3), et qui, laissé par un témoin irréprochable, nous permettra d'être plus véridique.

Un couvent d'Ursulines avait été établi à Loudun en 1626. Sept ans après, il y éclata de sinistres symptômes. Il y avait eu de grands procès entre deux chanoines de la collégiale de Sainte-Croix de Loudun. L'un était M. Mignon, homme sage et vertueux, et l'autre Urbain Grandier, homme lettré, spirituel, caustique et plus dissipé que ne comportait sa condition, comme disent les écrits du temps. Il se répandait dans le monde, n'affectait pas des mœurs fort rigoureuses, et faisait sous le voile de l'anonyme des chansons et des pamphlets; ce qui convient assez peu à un prêtre. On lui attribue la brochure politique intitulée *la Cordonnière de Loudun*, petit écrit dirigé contre Richelieu.

Mignon, généralement reconnu pour un homme de bien, fut choisi par les religieuses pour la direction de leurs consciences. Grandier, qui eût voulu avoir accès auprès de ces dames, échoua dans tous ses efforts: aucune ne voulut même le voir. La haine qu'il portait à Mignon et le dépit qu'il conçut dès lors contre les Ursulines l'entraînèrent dans une manœuvre dont on ne le croyait pas capable. Le procès qui survint l'en convainquit, bien qu'il n'ait jamais avoué que son fait fût une œuvre de magie noire.

Citons ici une réflexion de l'éditeur du livre que nous suivons (4): « Le principal motif qui faisait nier la possession de Loudun, était l'impossibilité ou l'absurdité prétendue des phénomènes allégués en preuve. Cette impossibilité ou cette absurdité peut-elle être légitimement opposée, maintenant que les plus incrédules reconnaissent, ou du moins n'osent pas contester la réalité de tant d'autres phénomènes analogues, tout aussi extraor-

l'enfer. Avignon, Seguin aîné, 1839. 1 vol. in-12.

(4) Triomphe de l'Amour divin, etc. Avis de l'éditeur, p. xi.

(1) Wierus, Pseudom. dæm., p. 931.

(2) Lebrun, Hist. des superstitions, t. I^{er}, p. 397.

(3) Triomphe de l'Amour divin sur les puissances de

dinaires, tout aussi bizarres, tout aussi prodigieux, qui, dit-on, se produisent chaque jour par le moyen du magnétisme ? »

Donc, pour trancher le mot, Urbain Grandier résolut, non pas de magnétiser les Ursulines (le mot n'existait pas encore), mais de les ensorceler, de leur donner des diables, de les rendre possédées, de les livrer à des convulsions, et d'amener surtout cet effet qu'elles devinssent éprises de lui, quoiqu'elles ne le connussent pas. Il exécuta son dessein de cette sorte : une branche de rosier chargée de plusieurs roses charmées (les magnétiseurs comprendront parfaitement ce fait) fut jetée dans le couvent. Toutes celles qui les flairèrent furent saisies d'esprits malins, et livrées à un ensorcellement qu'elles faisait soupirer après Urbain Grandier, qu'elles n'avaient jamais vu, — Dieu permettant ainsi cette plaie et cette perturbation de leurs sens, pour des raisons que nous n'avons ni le droit ni le besoin d'approfondir. Elles étaient comme en démente, se retiraient dans les lieux écartés, appelaient Grandier; et lorsque, soit par une hallucination, soit par un acte de Satan, la figure imaginaire ou réelle de Grandier paraissait devant elles subitement, elles le fuyaient avec horreur; car le cœur de ces pauvres filles restait pur; leurs sens étaient seuls assiégés.

Aucune d'elles ne consentit jamais aux suggestions qui les éprouvaient.

Mignon, assisté d'un sage curé, exorcisa la prieure, qui était en proie à d'étranges crises, et dont le corps parfois restait élevé de terre par une puissance occulte. La chose fit bientôt tant de bruit, qu'on dut la déférer aux magistrats ordinaires. Le roi même, instruit de ce qui se passait, ordonna à Martin de Laubardemont, intendant de la justice dans la province, de prendre la conduite du procès.

Cet homme, trop noirci, mit dans l'instruction la lenteur et la modération la plus louable. Il assembla pour juger un cas si grave quatorze juges de divers présidiaux voisins, Poitiers, Angers, Tours, Orléans, Chinon, La Flèche, etc. Un bon religieux récollet, le père Lactance, exorcisait les possédées en présence de l'évêque de Poitiers et d'un grand concours d'hommes éclairés, pendant que les juges recueillaient les dépositions à la charge de Grandier. On trouva sur son corps, chose singulière ! les marques dont les sorciers ne manquaient jamais d'être tatoués. Il fut démontré qu'il était l'auteur de la possession des pauvres sœurs; et quand même il n'eût pas été sorcier, l'enquête eût prouvé du moins sa mauvaise vie et ses mauvaises mœurs. On saisit dans ses papiers un livre scandaleux qu'il écrivait contre le célibat des prêtres. Mais on n'y trouva pas, comme l'ont dit de mauvais plaisants, l'original du pacte qu'il avait pu faire avec le diable; et les pièces qu'on a publiées dans ce genre ont été fabriquées après coup.

Grandier fredonnait dans sa prison une chanson du temps : *L'heureux séjour de Parthénice et d'Alidor*, lorsqu'on vint lui annon-

cer qu'il était condamné au feu; ce qui fut exécuté sur le grand marché de Loudun.

Une bande de corbeaux, dont quelques-uns ont fait une troupe de pigeons, voltigeait autour du bûcher. Il paraît qu'il mourut mal.

Après sa mort, la possession n'étant pas vaincue, les exorcismes continuèrent. Les démons qu'il fallait chasser sont nommés : Asmodée, Léviathan, Béhémoth, Elimi, Grésil, Aman, Easas, Astaroth, Zabulon, etc. Le père Lactance mourut de fatigue; il fut remplacé par le père Dupin; et enfin le roi chargea des jésuites de dompter cette hydre. Un très-saint homme et très-instruit, le père Surin, qui prêchait avec grands succès à Marennes, fut délégué à cette opération difficile. C'était un homme frêle et maladif, mais d'une grande piété. Il finit par obtenir une victoire complète. Toutefois il ne sortit pas de cette lutte sans en porter de rudes cicatrices; car pendant longues années, par la permission de Dieu, dont les secrets ne nous sont pas tous connus, le père Surin vécut obsédé et souffrit des peines qui ont fait de sa vie un martyre. Voy. son livre que nous avons indiqué.

GRANGE DU DIABLE. On voit encore, à la ferme d'Hamelghem, qui appartient à M. d'Hoogsvorth, et qui est tenue par M. Sterckx, frère de l'archevêque de Malines, ferme dépendante de la commune d'Osselt, entre Meysse et Ophem, à une bonne lieue de Vilvorde, à trois lieues de Bruxelles; en allant par Laeken, on voit, dis-je, dans cette ferme une grange, qui passe pour la plus vaste du pays; mais qui en est assurément la plus remarquable, et qu'on appelle la Grange du Diable (*Duyvel's dak*).

Voici l'histoire de cette grange, qui n'est appuyée au reste que sur des récits populaires. Il est vrai que ces récits ont été peu contestés, et que la tradition orale, qui a conservé l'origine et le nom de la Grange du Diable, est une croyance à peu près universelle dans la contrée.

Il y a longtemps que cette grange est debout; ceux qui l'ont vu construire ne sont plus de ce monde. Il ne nous a pas été possible de découvrir l'époque précise où elle fut bâtie. Alors la ferme d'Hamelghem était occupée par un homme laborieux et actif, qui se nommait Jean Meulens. Il vivait heureux, du produit de sa ferme, qu'il cultivait avec ses frères dont il était l'appui. Il avait épousé une jeune femme qu'il aimait, et qui pour la seconde fois était enceinte; les moissons étaient venues riches et abondantes; rarement il s'était présenté une année aussi belle; les récoltes étaient splendides; la situation de Jean était prospère, et son sort digne d'envie, lorsque par une cruelle nuit du mois d'août, le tonnerre tomba sur sa grange, et la réduisit en cendres, sans laisser un débris de chevron.

C'était le moment où l'on allait rentrer les grains; de belles moissons, fruits heureux d'une année de travaux, d'un ciel indulgent, d'une saison magnifique, étaient amoncelées dans les champs dépouillés. Et tout à coup il

leur manquait un abri. Jean Meulens ; qui s'était couché heureux et opulent, se levait avec la cruelle perspective d'une ruine complète ; car toute sa fortune était là, exposée aux pluies et à l'orage ; il n'était riche que de ses récoltes. Il n'avait pas d'argent pour refaire une construction assez vaste. Et quand même il eût tenu une bourse bien garnie, il n'avait plus le temps de faire bâtir. Le mois de septembre approchait à grands pas, amenant la saison des pluies. Jean ne savait à qui recourir, à quel saint se vouer, ni quelle résolution prendre.

Trois jours après l'incendie de sa grange, n'ayant pu jusque-là que se désoler, sans aviser un parti, Jean se promenait seul, à l'entrée de la nuit, sur un chemin croisé, à quelque distance de sa maison, rêvant tristement à la situation embarrassante où il se trouvait, lorsqu'il vit venir à lui un homme de moyenne taille, vêtu de velours gris de fer, avec un chapeau à cornes galonné d'argent, les pieds courts, difformes, emboîtés dans de légères bottines, les mains couvertes de gants noirs, et marchant si lestement que, dans l'ombre du crépuscule, il paraissait glisser sur le chemin de traverse.

Il s'approcha de Jean, le salua avec politesse et lui demanda le chemin de Meyse.

— Nous n'en sommes pas loin, dit le fermier en sortant de sa rêverie ; je vais vous y conduire.

L'inconnu remercia vivement ; il fit à son guide diverses questions qui témoignaient de l'intérêt pour lui. Jean répondait assez vaguement. Il y avait quelque chose qui le glaçait dans l'extrême pâleur de l'étranger, et dans ses regards fixes et ardents. Il semblait pourtant s'apercevoir si bien des inquiétudes du fermier, que s'arrêtant tout à coup au pied d'un vieux noyer séculaire, en s'appuyant sur sa canne pesante, il lui demanda d'une manière formelle, le sujet des soucis qui paraissaient le dévorer. Jean, subjugué en quelque sorte, n'hésita plus. Il conta à l'inconnu toute sa peine.

— N'est-ce que cela ? dit lentement l'homme vêtu de gris. Il fallait le dire plus tôt. Je suis riche et puissant ; je puis vous tirer du pas fâcheux où vous êtes.

— Oh ! soyez béni, si vous le faites, répliqua le fermier, à ces paroles consolantes, je ne l'oublierai de ma vie ; et Dieu vous verra.

L'inconnu tressaillit ; il baissa les yeux, garda un moment le silence. Puis reprenant la parole, comme s'il eût fait un effort : — Je puis fournir aux frais de la construction de votre grange, dit-il, et vous la faire même si belle, qu'elle sera la plus grande du pays.

— J'aurais besoin qu'elle fût grande en effet, répliqua Jean ; mais le temps presse. Comment avoir fini assez tôt ?

— J'ai des ouvriers en nombre suffisant. S'il le faut, elle sera terminée demain matin, avant le lever de l'aurore, avant le premier chant du coq.

Le fermier recula de surprise. Il se demanda en lui-même qui pouvait être cet homme ? Il avait ouï parler d'entrepreneurs

habiles. Jamais une activité comme celle qu'on lui offrait ne lui avait semblé possible.

— Et quel prix mettez-vous à ce service ? demanda-t-il ; car je dois aller selon mes forces.

— Un prix assez modeste, répondit l'étranger. Je suis un original, et j'ai mes idées. Vous me donnerez votre second fils, qui va bientôt naître.

— Vous donner mon fils ! dites-vous, et qu'en voulez-vous faire ?

— Il sera sous mes ordres, j'en prendrai soin. Que pouvez-vous craindre, en le confiant à un seigneur puissant qui vous enrichit ?

— Pardon, interrompit le fermier. Où peuvent être vos domaines ?

— Nous y serions en moins d'une heure, si nous allions un peu vite.

Le fermier garda de nouveau le silence. Puis il dit : — Je ne puis donner mon enfant.

— Réfléchissez, répliqua froidement l'inconnu ; et revenez ici dans trois jours.

Jean rentra chez lui, excessivement préoccupé. Il ne dit rien à sa femme, rien à personne ; mais il ne dormit pas de toute la nuit. Il se creusa la tête à chercher qui pouvait être cet homme extraordinaire. Était-ce un prince ? un riche négociant ? un sorcier ? un démon ? Il repoussa ces dernières suppositions, pour s'attacher à l'idée qu'il avait affaire à quelque seigneur capricieux. Il se sentait de trop tendres entrailles de père pour livrer cependant ainsi son fils au hasard ; il se promit de ne pas retourner au rendez-vous.

Mais le second jour, un grand orage vint encore. Des torrents de pluie fondirent sur la terre. Les récoltes qui restaient sans abri en souffrirent cruellement. Jean pleura de douleur ; et songeant que sa femme et son fils premier-né allaient bientôt languir dans la misère, il vit avec moins d'effroi le sacrifice de son second enfant ; il pensa que peut-être l'étranger, qui l'achetait si cher, voulait faire son bonheur, sa fortune ; qu'il avait tort de le repousser ; et il arriva au rendez-vous le premier.

Ses réflexions étaient amères. Il était presque nuit sombre, lorsqu'il entendit un léger bruit ; les feuilles du vieux noyer s'agitèrent brusquement, comme s'il eût fait un vent de tempête, quoique l'air fût tout à fait calme ; et aussitôt Jean vit venir à lui l'homme au chapeau galonné d'argent.

— Je n'ai qu'un instant à vous donner, dit-il, je retourne à Vilvorde. Que décidez-vous ?

— Je ne suis pas encore maître de mon étonnement, dit le fermier. Vous pourriez rebâtir ma grange ; et la faire la plus vaste du Brabant, et l'avoir finie dans la nuit ?

— Avant le premier chant du coq, je le répète. Si la grange n'est pas parfaite, et si je manque à quelque une de mes conventions, je n'exigerai pas l'exécution des vôtres.

— Et mes blés, que les pluies viennent de gâter, vous pourriez les faire étendre, les sécher, les rentrer ?

— Tout se fera en même temps. De plus, voici une bourse qui renferme en or 1000 flo-

rins. Suffira-t-elle à payer les dégâts de l'orage d'hier?

—Oh! certainement, dit le fermier avec des palpitations.

—Acceptez donc et finissons-en

—Mais, mon fils! encore qu'en voulez-vous faire?

—Ce que je fais de ceux qui vivent sous mes ordres et qui vont construire pour vous.

Il se fit un silence nouveau; après quoi, Jean Meulens reprit:

—Quand faudra-t-il vous le remettre?

—Je viendrai vous le demander.

—Je.... je consens, dit enfin Jean, avec un long soupir.

—Signez ceci; et tout sera fait, répliqua l'homme, en sortant de sa poche une petite feuille de parchemin, dont l'extrême blancheur faisait ressortir l'écriture; dans l'obscurité qui commençait à devenir profonde.

—Il n'y a là que ce que nous avons dit? demanda Meulens d'une voix tremblante.

—Pas autre chose... Le fermier lut cependant; les caractères étaient rouges et brillants. En même temps l'inconnu présentait une petite plume de fer.

—Mais nous n'avons pas d'encre, dit Jean Meulens.

—C'est vrai. Nous y suppléerons.

Aussitôt, par un mouvement si vif qu'on eut pu à grand'peine le remarquer, l'inconnu, de la pointe de sa plume de fer, piqua la main gauche du fermier sous le doigt annulaire; un peu de sang en jaillit. Il le recueillit dans le bec de la plume: et le fermier signa d'une main tremblante.

Dès qu'il eut fini, l'étranger serra le parchemin et disparut, comme s'il se fût envolé.

Le fermier se croyait le jouet d'un prestige. Il redevint convaincu que son aventure était réelle, en sentant sous sa main la bourse de mille florins. Il retourna à sa maison, moitié craignant, moitié espérant, et sentant dans son cœur ce trouble inexprimable que doit éprouver un homme qui, sans savoir pourquoi, n'est pas content de lui.

Il était nuit noire lorsqu'il rentra dans la cour de sa ferme. Il la trouva déjà remplie d'une foule de petits êtres, minces et fluets, mais singulièrement agiles, qui portaient des poutres, des briques, du chaume, du mortier, des planches. Ils travaillaient avec une ardeur incroyable, et dans un silence si prodigieux, qu'on les voyait scier, fendre, frapper, sans entendre le moindre bruit. Le ciment des briques se séchait aussitôt qu'il était posé. On apercevait leurs travaux, qui montaient à vue d'œil, à la lumière que jetaient leurs visages, d'où semblaient jaillir des lueurs de feu.

Jean Meulens s'épouvanta. Il crut remarquer de petites cornes sur le front des ouvriers lestes qui travaillaient à sa grange. Il lui sembla qu'ils avaient des griffes au lieu de mains, et qu'ils voltigeaient plutôt qu'ils ne montaient à l'échelle.

—Aurais-je fait pacte avec le démon? dit-il en lui-même, le cœur navré.

La rapidité de la besogne qui se faisait sous

ses yeux, et mille petites circonstances inouïes ne lui permirent bientôt plus d'en douter. Frémissant à cette pensée, désespéré de l'horreur d'avoir vendu son fils, il ouvrit hors de lui la porte de sa maison, où sa femme l'attendait pour souper.

Il avait les traits si décomposés, qu'elle lui demanda pourquoi il ne montrait pas plus de courage; car elle attribuait encore sa douleur aux fléaux dont il était victime. Il ne répondit rien; sinon qu'il était malade et qu'il ne pouvait rien prendre. La pauvre jeune femme l'imita; elle pleura des peines de son mari, et après une demi-heure de silence pénible, l'époux et la femme se mirent au lit.

Le fermier ressentait des angoisses qui l'étouffaient; en songeant à son fils qui n'était pas né et qui devait être la proie du démon, il s'arrachait les cheveux et frappait sa poitrine pleine de sanglots. Sa douleur était si énergique, que sa femme ne pouvant en soutenir plus longtemps le spectacle, lui dit:

—Jean, il y a quelque chose que tu me caches. Tout n'est-il plus commun entre nous?

Le fermier hésita à répondre. Mais enfin, il conta tout à sa femme, la rencontre de l'inconnu, le pacte signé, et la grange qui s'élevait. La fermière tressaillit d'horreur. Elle se leva et fit lever son mari. Minuit venait de sonner dans les paroisses voisines. En mettant le pied dans leur cour, Jean et sa femme virent avec terreur leur vaste grange achevée, les grains rangés, et cent ouvriers agiles occupés à couvrir le toit de chaume avec une vitesse effrayante. Sans perdre un instant, la jeune femme, heureusement inspirée, courut à la porte du poulailler et frappa dans ses mains. Il ne restait plus au haut du toit qu'un trou d'une aune à fermer. La botte de chaume qui devait le clore s'élançait, portée par un agent actif, quand aussitôt le coq chanta....

Toute la bande infernale disparut en hurlant....

Le jour vint; la grange était complètement terminée, sauf le trou de deux pieds de diamètre; et le diable avait perdu.

On a essayé vainement jusqu'à ce jour de fermer l'ouverture, laissée au haut de cette grange. Tout ce qu'on y met le jour disparaît la nuit. Mais cette imperfection n'a rien d'incommode; si ce qu'on ajoute est bien exact, que la grêle, la neige et la pluie s'y arrêtent, comme si la grange était close par une glace, et que rien ne pût passer à travers.

Il n'y a presque pas de province où l'on ne montre dans quelque ferme écartée une grange mal famée, qu'on appelle la Grange du diable. Par suite d'un pacte avec un paysan dans l'embarras, c'est toujours le diable qui l'a bâtie en une nuit, et partout le chant du coq l'a fait fuir, avant qu'il n'eût gagné son pari; car il y a un trou qui n'est pas couvert, ou quelque autre chose qui manque à toutes ces granges.

Voici une autre version de la même légende (et nous pourrions en citer un grand

nombre) ; nous empruntons celle-ci aux *proménades d'un antiquaire dans l'ancien duché de Brabant*, par M. Eugène Gens.

« Il y a à Bierbeeck, et dans tous les villages environnants, dans un rayon très-étendu, une locution qui dit, quand un travail s'est exécuté avec une grande rapidité : « Ils ont travaillé comme les diables à la Grange-Bleue. » Or, c'est à Bierbeeck que s'est passée l'histoire qui a donné lieu à ce proverbe. Le conte fantastique de la *Grange-Bleue* est populaire dans tout le Brabant ; il a bercé l'enfance de tous nos campagnards, et la terreur que me causait son récit est demeurée avec la complainte de Malborough, parmi les plus vives impressions de mes premières années. Cette tradition se reproduit, avec de légères variantes, dans beaucoup de pays ; mais un fait remarquable, c'est que la *Grange-Bleue* de Bierbeeck est célèbre en Allemagne ; les paysans de Bierbeeck furent très-étonnés, lors de l'invasion des alliés, en 1814, de voir accourir par bandes, chez eux, des soldats autrichiens et prussiens qui venaient rendre visite à leur Grange-Bleue. Il est probable que ce furent les Autrichiens qui emportèrent cette tradition dans leur pays, quand ils évacuèrent la Belgique. Le génie mystique de l'Allemagne s'en est emparé, comme d'une réverie d'Hoffmann ou de Jean-Paul. La voici telle qu'elle charma plus d'une fois les veillées de notre enfance :

La Grange-Bleue.

« Il y avait une fois un paysan, très-riche et très-avare, qui s'appelait Walter. Il avait un caractère dur et bourru qui le faisait détester de tous ses voisins ; jamais il n'avait donné une aumône aux pauvres : quand ils s'adressaient à lui, il ne les accueillait qu'avec des blasphèmes, et les chassait avec dureté. Quand on lui disait que cela lui porterait malheur, qu'il pourrait bien un jour trouver sa ferme en flammes, et qu'à chaque jurement qu'il faisait, le diable était là qui guettait son âme, il ne faisait que rire de ces propos, et quant au diable, disait-il, il s'en moquait. Il fallut bien cependant qu'il reconnût la vérité de ces sages discours : son avarice faillit occasionner sa perte, si la sainte Vierge n'avait eu pitié de sa femme et de ses enfants.

« Il arriva qu'une année ses champs furent couverts d'une moisson si abondante, que le temps de la récolte étant arrivé, il ne sut où placer tout son grain. Déjà sa maison, ses greniers et sa grange étaient encombrés, et une bonne partie restait encore dans la campagne. Cependant la saison des pluies allait approcher, et il fallait bien prendre une résolution. Laisser pourrir son grain dans les champs était chose impossible ; donner son superflu aux pauvres était un acte au-dessus de ses forces, et bâtir une nouvelle grange répugnait à son avarice ; et d'ailleurs, avant qu'elle n'eût été faite, les pluies auraient détruit son blé ; aller demander à un voisin de pouvoir le placer chez lui, c'eût été s'exposer à un refus cer-

tain, car il n'ignorait pas que tout le monde le détestait. Il était donc dans une grande perplexité, et ne savait plus où donner de la tête.

« Un soir qu'il s'en revenait seul vers le village, plus sombre encore que de coutume, il repassait tristement dans sa tête toutes les causes de son chagrin, et tout à coup il se tordit les poings avec rage, frappa la terre avec violence et laissa échapper un épouvantable blasphème. Alors il entendit un éclat de rire qui retentit derrière lui ; il se retourna, et il vit un étranger qui avait de fort beaux habits. Celui-ci l'aborda en riant et lui dit :

« — Camarade, il paraît que tu as du chagrin et que ta patience n'est pas longue.

« — Elle l'est si peu, répondit Walter avec colère, que je n'ai jamais souffert qu'on se moquât de moi. — Et déjà il serrait son bâton en signe de menace ; mais quand il eut rencontré les yeux de l'étranger, son bâton lui tomba des mains. Il continua d'un ton brusque : — Passez votre chemin ; si j'ai du chagrin, cela ne regarde que moi seul.

« — Allons, allons, camarade, tu n'as pas plus de raison qu'un poulain qu'on veut ferrer. Calme-toi et conte-moi plutôt tes embarras ; nous aviserons ensemble au moyen d'y remédier.

« — Ce serait inutile ; mon malheur est tel que personne ne pourrait y remédier, et vous pas plus que moi.

« — Voilà la première fois qu'on me dit cela. Je peux tout.

« — Tout ? dit Walter en riant à son tour.

« — Tout, reprit gravement l'étranger.

« — Eh bien ! si vous pouvez tout, voyons si vous sauverez mon grain !

« — Pour sauver ton grain, il ne te faut qu'une grange, et je puis t'en faire une.

« — Oui, mais il m'en faudrait une pour demain.

« — Tu l'auras.

« — Pour demain matin ?

« — Pour demain matin, mais à une condition : il me faut ton âme.

« — Mon âme ! s'écria Walter qui ne riait plus, mais qui donc êtes-vous ?

« — Satan.

« Et alors Walter le regarda avec terreur, et il vit que les yeux de l'étranger luisaient dans l'ombre comme deux charbons ardents, et qu'au lieu de pieds, il avait de grandes griffes d'oiseau. Un moment son avarice fut balancée par la peur, mais ce fut l'avarice qui l'emporta.

« Eh bien ! dit-il, après un moment de silence, j'accepte ton marché, Satan ! mais il faut que ma grange soit faite demain, avant le premier chant du coq ; alors je te livrerai mon âme. Dis-moi ce qu'il faut faire pour conclure notre pacte.

« — Revenez ici ce soir, à l'endroit où ces deux chemins se croisent ; tracez un cercle dont le centre se trouve au milieu des deux chemins ; faites trois fois le tour du cercle à reculons, en récitant le *Pater* à rebours ; tuez une poule noire, et répétez à haute voix les

termes et les conditions de notre marché.
« A l'instant même, l'étranger disparut, et une odeur de fumée se répandit dans les environs.

« Walter fit ce que Satan lui avait ordonné; il retourna au carrefour, traça un cercle, le parcourut trois fois à reculons et récita le *Pater* à rebours. Il tua une poule noire, et répéta les termes du marché.

« Mais la nuit venue, Walter ne pouvait dormir; le fatal marché lui revenait sans cesse à la mémoire. Encore quelques heures, pensait-il, et il allait être damné sans remission; plus de joie, plus de repos pour lui; sa pauvre âme était perdue! Et pourquoi? pour quelques misérables gerbes de blé! Que fera-t-il désormais de sa richesse? pourra-t-il en jouir encore quand il aura toujours devant lui Satan prêt à saisir sa proie? Et il se retournait dans son lit, ne pouvant demeurer un instant dans la même position, et il gémissait douloureusement. Sa femme qui s'aperçut de son agitation, lui demanda ce qu'il avait, et pourquoi il soupirait ainsi. Il conta alors à sa femme tout ce qui était arrivé. En entendant ce récit, elle fit un grand signe de croix, et elle dit à son mari :

« — Comment, Walter, tu as vendu ton âme pour avoir une grange!

« — Oui, femme; au premier chant du coq ma grange sera faite, mais je serai damné!

« — Malheureux! dit-elle, je vais prier pour toi.

« Alors elle récita une courte prière, et la sainte Vierge (comme elle l'a avoué) lui inspira un projet qui lui donna l'espoir de sauver l'âme de son mari. Elle s'habilla et descendit dans la cour, tenant d'une main une lanterne et de l'autre un tablier. Elle vit de loin dans le jardin la grange qui s'élevait, et les ouvriers infernaux qui travaillaient avec une ardeur incroyable, dans un silence de mort. Elle marcha droit au poulailler, tenant sa lanterne derrière le tablier, et, comme elle l'avait prévu, le coq, trompé par cette lumière qu'il prit pour celle de l'aurore, se mit à chanter. Aussitôt on entendit un bruit épouvantable; tout le jardin parut en feu; les démons descendirent précipitamment de la grange en se renversant les uns les autres et en poussant des clameurs de rage, parce qu'ils n'avaient pu achever la grange avant le premier chant du coq. La terre s'entr'ouvrit et les démons s'y engloutirent.

« Ainsi fut sauvée l'âme de Walter.

« Sa grange était sur le point d'être achevée; il ne restait plus qu'une ouverture près du toit et personne n'a jamais pu boucher cette ouverture. Si vous allez à Bierbeek, vous la verrez vous-même.

« Telle est l'histoire de la Grange-Bleue.

« La Grange-Bleue existe encore à Bierbeek; elle est située près d'une ferme sur le chemin d'Opvelp. C'est une construction fort surprenante. La charpente est formée d'arbres entiers, employés avec leurs branches et leurs racines; tous les angles, même ceux de la jonction du toit et des murs, sont

arrondis. Vers le haut est une ouverture, et les paysans affirment gravement qu'il est impossible de la fermer; que chaque fois qu'on l'a essayé, ils ont trouvé détruit le lendemain l'ouvrage de la veille. J'ai vu la grange et l'ouverture, mais je n'ai pas essayé de vérifier cette dernière assertion.

« Un fait qui paraît certain, c'est que cette grange fut élevée dans l'espace d'une nuit. J'avoue que je serais fort embarrassé d'assigner à cette étrange construction une origine plus raisonnable que celle que la tradition lui assigne.

« Mais pourquoi cette grange s'appelle-t-elle *la Grange-Bleue*? » C'est ce que personne n'a pu me dire. »

GRANSON. Paul Diacre (*Hist. Longob.*) fait ce conte : Deux seigneurs lombards, nommés Aldon et Granson, ayant déplu à Cunibert, roi de Lombardie, ce prince résolut de les faire mourir. Il s'entretenait de ce projet avec son favori, lorsqu'une grosse mouche vint se planter sur son front et le piqua vivement; Cunibert chassa l'insecte, qui revint à la charge, et qui l'importuna jusqu'à le mettre dans une grande colère. Le favori, voyant son maître irrité, ferma la fenêtre pour empêcher l'ennemi de sortir, et se mit à poursuivre la mouche, pendant que le roi tira son poignard pour la tuer. Après avoir sué bien longtemps, Cunibert joignit l'insecte fugitif, le frappa; mais il ne lui coupa qu'une patte, et la mouche disparut. — Au même instant Aldon et Granson, qui étaient ensemble, virent apparaître devant eux une espèce d'homme qui semblait épuisé de fatigue et qui avait une jambe de bois. Cet homme les avertit du projet du roi Cunibert, leur conseilla de fuir, et s'évanouit tout aussitôt. Les deux seigneurs rendirent grâces à l'esprit de ce qu'il faisait pour eux; après quoi ils s'éloignèrent comme l'exigeaient les circonstances.

GRATAROLE (GUILLAUME), médecin du seizième siècle, mort en 1568. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Observations des différentes parties du corps de l'homme pour juger de ses facultés morales* (1). Bâle, 1554, in 8°. Il a composé aussi sur l'Antechrist un ouvrage que nous ne connaissons pas; enfin des traités sur l'alchimie et sur l'art de faire des almanachs.

GRATIANNE (JEANNETTE), habitante de Sibour ou Siboro, au commencement du dix-septième siècle; accusée de sorcellerie à l'âge de seize ans, elle déposa qu'elle avait été menée au sabbat; qu'un jour le diable lui avait arraché un bijou de cuivre qu'elle portait au cou; ce bijou avait la forme d'un poing serré, le pouce passé entre les doigts, ce que les femmes du pays regardaient comme un préservatif contre toute fascination et sortilège. Aussi le diable ne le put emporter, mais le laissa près de la porte. Elle assura aussi qu'en revenant un jour du sabbat, elle avait vu le diable en forme d'homme noir, avec six cornes sur la tête, une queue au der-

(1) De prædicatione morum naturarumque hominum facili ex inspectione partium corporis.

rière, deux visages, etc.; qu'ayant été présentée à lui; elle en avait reçu une grosse poignée d'or; qu'il l'avait fait renoncer à son Créateur, à la sainte Vierge, à tous les saints et à tous ses parents (1)....

GRATIDIA, devineresse qui trompa Pompée, comme le rapporte Horace: car lui ayant demandé l'issue de la guerre de Pharsale, elle l'assura qu'il serait victorieux; néanmoins il fut vaincu (2).

GRATOULET, insigne sorcier qui apprenait le secret d'embarrer ou nouer l'aiguillette, et qui s'était vendu à Belzebuth. Il donna des leçons de sorcellerie à Pierre Aupetit, condamné en 1598.

GREATRAKES (VALENTIN), empirique qui fit du bruit en Angleterre dans le dix-septième siècle; il était né en Irlande en 1628. On ignore la date de sa mort. Il remplit de brillants emplois, mais il avait la tête dérangée. En 1662, il lui sembla entendre une voix lui dire qu'il avait le don de guérir les écrouelles; il voulut en user et se crut même appelé à traiter toutes les maladies: ce qui lui attira une grande célébrité. Cependant une sentence de la cour de l'évêque de Lismore lui défendit de guérir.

Sa méthode consistait à appliquer les mains sur la partie malade et à faire de légères frictions de haut en bas; était-ce du magnétisme? Il touchait même les possédés, qui tombaient dans des convulsions aussitôt qu'ils le voyaient ou l'entendaient parler. Plusieurs écrivains se moquèrent de lui. Saint-Evremont écrivit contre la crédulité qu'on lui accordait. Mais Greatrakes a eu des défenseurs, et Deleuze, dans son *Histoire du magnétisme animal*, l'a présenté sous un jour qui fait voir que c'était en effet un magnétiseur.

GRÉGOIRE VII (saint), l'un des plus grands papes, sauva l'Europe au onzième siècle. Comme il fit de grandes choses pour l'unité, il eut des ennemis dans tous les hérétiques, et en dernier lieu dans les protestants, qui l'accusèrent de magie et même de commerce avec le diable. Leurs mensonges furent stupidement répétés par les catholiques. Ce saint pape vient d'être bien vengé; car l'histoire qui lui rend justice enfin est écrite par un protestant (Voigt).

GRÊLE. Chez les Romains, lorsqu'une nuée paraissait disposée à se résoudre en grêle, on immolait des agneaux; ou par quelque incision à un doigt on en faisait sortir du sang, dont la vapeur, montant jusqu'à la nuée, l'écartait ou la dissipait entièrement: ce que Sénèque réfute comme une folie (3).

GRENIER (JEAN), loup-garou qui florissait vers l'an 1600. Accusé d'avoir mangé des enfants, par Jeanne Garibaut et par d'autres, quoiqu'il eût à peine quinze ans, il avoua qu'il était fils d'un prêtre noir

(1) Delancre, Tabl. de l'inconstance des démons, etc., liv. iv, p. 132.

(2) Idem, ibid., liv. ii, p. 53.

(3) Lebrun, t. I^{er}, p. 576.

(4) M. Jules Garinet, Histoire de la magie en France,

(prêtre du sabbat), qui portait une peau de loup (4), et qui lui avait appris le métier. On ne sait ce que devint ce jeune homme; Voy. POIRIER et PIERRE LABOURANT.

GRENOUILLE. On n'ignore pas cet admirable secret des paysans, que la grenouille des buissons, coupée et mise sur les reins, fait tellement uriner, que les hydropiques en sont guéris. . . . Voy. MESSIE DES JUIFS, TREMBLEMENT DE TERRE, etc.

Mais il y a sur les grenouilles d'autres curiosités. Nous allons exposer ici les singulières excentricités qu'elles ont inspirées à des philosophes allemands (5).

On sait qu'en général ces philosophes qui repoussent la révélation ne repoussent jamais aucune réverie.

« Lavater a calculé d'instinct, disent-ils, lorsqu'il a fait voir combien peu de transitions deviennent nécessaires pour conduire un profil de grenouille au profil magnifique de l'Apollon du Belvédère qui est, dit-on, le beau idéal. Vingt-quatre générations qui se perfectionneraient avec persévérance arriveraient en effet du type crapaud au type Apollon; et l'on voit tous les jours, à l'appui de cette assertion, des villages où l'espèce est laide, s'embellir progressivement, dès qu'il arrive quelques circonstances favorables qui pressent le résultat.

« Il est vrai que l'étude de Lavater eût pu se faire sur un chien ou sur un canard, aussi bien que sur une grenouille; mais suivons nos philosophes.

« Ainsi en y réfléchissant, pour peu que vous soyez disposé à admettre la nouvelle doctrine d'un grand savant de l'Allemagne, vous pourrez bien supposer avec lui que le monde autrefois était couvert par les eaux; qu'il n'avait que des habitants aquatiques, et qu'après qu'il se fut un peu séché, les premiers hôtes de l'élément solide furent des grenouilles. Il raisonne très-curieusement là-dessus; et les suppositions sont un champ vaste et commode.

« Ainsi, il ne faut plus que nous soyons surpris de voir tant de nos frères ressembler à des crapauds. La figure s'est un peu arrondie; mais nous avons encore les bras et les jambes de notre origine; nous nageons comme la grenouille; nous avons pris pour l'agilité un juste milieu entre la grenouille et le crapaud; nous avons fait des idiomes; inventé l'imprimerie et les voitures à vapeur; mais nous avons perdu l'habitude de la vie amphibie. Voilà du moins ce que dit le docte allemand.

« Un autre savant, Christian-Emmanuel Hoppius, nous assignait, au dernier siècle, une origine différente. Dans une dissertation que ce savant lut à l'Académie d'Upsal, le 6 septembre 1766, Académie où présidait alors Charles Linné, Hoppius démontra que nous descendions du singe.... Notre devoir

p. 173.

(5) Le morceau qui suit est détaché d'un préambule du nouveau dictionnaire des athées et des philosophes, publié par l'auteur de cet ouvrage.

d'impartialité, dans la recherche des belles choses, nous oblige à faire connaître les idées profondes du penseur Hoppius.

« Il appelle anthropomorphes, de deux mots grecs qui veulent dire *figure d'homme*, les singes qui nous ressemblent, c'est-à-dire, selon lui, les singes sans queue. De tous les êtres qui existent sur la terre, dit-il, aucun genre ne se rapproche plus de l'homme que celui des singes. Leur face, leurs mains, leurs pieds, leurs bras, leurs jambes, leur poitrine, leur intérieur, ont une grande similitude avec les nôtres. Leurs mœurs, les tours et les espiègleries qu'ils inventent, surtout leur penchant à l'imitation, tout concourt à les présenter si semblables à nous, qu'il serait difficile en certain cas d'établir la différence entre l'homme et le singe...

« Quelques personnes ne seront pas de mon avis, poursuit le savant. Si ces hommes difficiles veulent comparer les jeunes élégants de l'Europe aux Hottentots qui habitent le cap de Bonne-Espérance, s'ils mettent une belle dame de la cour auprès d'une hideuse sauvage, ils trouveront dans ces deux espèces plus de différence qu'entre l'homme et le singe pris généralement. Une poire des bois, âcre et piquante, ce fruit horrible qui vous étrangle, ressemble-t-il à la succulente poire de St-Germain, à la poire sucrée de Messire-Jean? C'est pourtant le même arbre.

« Venons en aide au savant profond, puisqu'on dit que les Allemands le sont. On a trouvé en Hongrie, il y a peu d'années, une jeune fille élevée par une ourse. Nous espérons des nouvelles qui ont manqué. Mais un semblable cas eut lieu en 1661, dans une forêt de la Lithuanie, et Valmont-de-Bomare (article homme sauvage) dit qu'on ne put jamais apprivoiser le féroce petit Lithuanien pris parmi les ours. Beaucoup de faits pareils prouvent que l'homme, dans l'état brut, est quelque chose comme le singe de mauvaise espèce (nous continuons à ne pas raisonner de nous-même). Philippe Camérarius raconte qu'en 1551, on trouva dans la Hesse, parmi les loups, un petit garçon que les loups avaient élevé. Ils le nourrissaient, dit-il, des meilleurs morceaux de leur proie; ils l'avaient naturellement laissé marcher à quatre pattes; il courait avec eux, les suivait au trot et faisait les sauts les plus légers: il se couchait dans un trou avec ses camarades les loups. On le prit, on le mena à la cour du landgrave de Hesse; mais il préféra toujours la manière de vivre des loups à celle des hommes. On ne put pas l'accoutumer à marcher sur deux pieds, et on ne le forçait à se tenir debout, qu'en lui liant des morceaux de bois autour du corps...

« Le même Camérarius parle d'un autre enfant, trouvé à Bamberg, parmi des bœufs sauvages, à la fin du seizième siècle; il ne marchait qu'à quatre pattes. Dans cette attitude, il se battait à coups de dents avec les plus grands chiens, et les mettait en fuite. Nicolas Tulp cite un autre enfant, élevé par des brebis sauvages, et trouvé dans une contrée déserte de l'Islande. Il mangeait de

l'herbe et du foin qu'il choisissait à l'odorat; au lieu de parler, il bêlait, comme les petits Egyptiens que Psamméticus avait fait nourrir par des chèvres. On ne l'apprivoisa que difficilement et fort tard. Tulp dit l'avoir vu, à seize ans, à Amsterdam.

« Nous citerions une foule d'histoires semblables. Tout le monde a lu, dans Racine fils, le récit de la jeune fille sauvage, trouvée en 1731, à Châlons-sur-Marne; elle avait dix ans: elle grimpait aux arbres, sautait de branches en branches, comme un écureuil, se nourrissait de fruits, de grenouilles et de poissons qu'elle attrapait: on put la civiliser un peu, et elle apprit le français.

« On a tiré grand parti de cette dernière circonstance, poursuivent nos savants. On a soutenu qu'un singe n'aurait jamais pu parler: cela n'est pas démontré complètement... Linné dit avoir connu un chien qui parlait. Assurément ce chien en progrès n'aurait pas fait des discours de tribune, et n'aurait pas pu jouer la comédie. Il ne devinait pas de charades et ne faisait pas de calembourgs; mais il demandait du café, du chocolat, du pain.... (c'est-à-dire, qu'il faisait entendre quelques sons qu'on voulait bien interpréter).

« Des renseignements que des doctes ont pris là-dessus, avec assez de peine; leur ont fait connaître que ce chien-parleur, qu'ils n'ont pas entendu, avait la bouche petite; et c'est là, disent-ils, tout le secret. Coupez la bouche trop grande d'un chien, et soyez sûr qu'il parlera; fendez la bouche d'un homme, jusqu'aux oreilles, et vous verrez s'il peut faire autre chose qu'aboyer. Les singes ont, comme les chiens, la bouche faite de manière à perdre les sons et à n'exhaler que des cris...

« On voit que les savants de la Germanie vont un peu devant eux. Ils ne songent pas que, chez les hommes, les sourds-muets parlent sans le secours de la bouche.

« Revenons à nos petits sauvages. Il est constant que tous ceux qu'on trouva étaient velus, qu'ils marchaient à quatre pattes, qu'ils se servaient également bien des pieds et des mains, pour courir; qu'ils grimpaient aux arbres avec une agilité singulière; qu'ils étaient stupéfaits d'étonnement, à l'aspect des hommes, et qu'il était difficile de les distinguer des singes. On voit qu'ici nous ne raisonnons avec nos doctes que matière et physique. Des naturalistes ont voulu trouver des différences, en disant que dans les singes, les mains et les pieds se ressemblaient, et ils ont appelé des singes quadrumanes; mais il en était à peu près ainsi des enfants trouvés dans les bois. L'à peu près est naïf.

« Et de même qu'il y a dans l'espèce humaine plusieurs degrés, depuis l'homme de cour jusqu'au Hottentot, comme nous avons dit, il y a dans les singes plusieurs classes dont les dernières sont plus éloignées de nous ressembler. Nous ne voulons pas encore comparer les hommes au singe à grande queue;

mais les singes sans queue n'ont qu'un pas à faire pour être des hommes sauvages, et les hommes sauvages ont de grands échelons à monter pour devenir fashionables. Seulement il est singulier que les singes sans queue ne fassent point le seul pas qu'ils ont à faire pour être des hommes.

« On jugera par des détails de la ressemblance physique qui se trouve entre le singe et l'homme. Le singe a les épaules partagées par des clavicules, les mains divisées en doigts armés d'ongles arrondis; il marche fréquemment sur ses seuls pieds de derrière; il prend sa nourriture avec les mains, et la porte à sa bouche. Il est, comme nous, carnivore, hardi, voleur, effronté, rancunier, méchant : comparaison flatteuse dans le fond et dans la forme.

« A l'encontre des autres bêtes, les singes connaissent et chérissent leurs enfants, quand leurs enfants n'ont plus besoin d'eux (l'exception est fautive).

« Nicolas Tulp décrit une guenon de la classe dite des satyres, qui fut amenée en Hollande à la fin du seizième siècle : elle avait près de cinq pieds de haut; elle prenait un vase à boire d'une main, soulevait le couvercle de l'autre, et s'essuyait la bouche, après avoir bu. En s'allant coucher, elle posait sa tête sur l'oreiller, s'enveloppait d'une couverture, et dormait tranquille, comme une femme bien élevée...

« Une autre famille de singes, les troglodytes, ne nous ressemblent pas moins. Dans plusieurs contrées des Indes orientales, on s'en sert comme de demi-domestiques (1). Kopping dit en avoir vu un qui suivait comme un laquais un capitaine de vaisseau; il levait les pieds très-haut en marchant, parce qu'il venait des montagnes, il n'avait pas l'habitude de marcher sur un pavé plat. Rumphius raconte qu'il a possédé huit ans un de ces singes; mais les observations qu'il avait écrites sur ces animaux sont perdues.

« Buffon parle d'un orang-outang qui se tenait gravement sur ses deux pieds et vivait à Paris. Je l'ai vu, dit-il, s'asseoir à table, déployer sa serviette, s'en essuyer les lèvres, se servir de la cuiller et de la fourchette pour porter les mets à sa bouche, verser lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lorsqu'il y était invité, aller prendre une tasse et une soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, y verser du thé, le laisser refroidir pour le boire, et tout cela sans autre instigation que les signes et la parole de son maître, et souvent de lui-même. J'ai vu cet animal présenter sa main pour reconduire les gens qui venaient le visiter, se promener gravement avec eux et comme de compagnie : il ne faisait de mal à personne; s'approchait même avec circonspection, et se présentait comme pour demander des caresses. Il aimait prodigieusement les bonbons; tout le monde lui en donnait, et comme il avait une toux fréquente et la poitrine attaquée, cette grande quantité de

(1) Les Kangourous font le même office à la Nouvelle Zélande.

choses sucrées contribua sans doute à abrégier sa vie. Il ne vécut à Paris qu'un été, et mourut l'hiver suivant à Londres.

« Leguat cite une guenon qu'il connut et qui, lorsqu'elle avait mal à la tête, se la serrait d'un mouchoir et s'allait coucher dans son lit, qu'elle faisait elle-même...

« On citerait des volumes de ces anecdotes exagérées. Il n'y avait pas longtemps qu'on voyait dans les rues de Paris un singe de deux pieds et demi, connu sous le nom de Jean-Bonhomme. Il balayait les pavés, brossait les habits, cirait les bottes, sollicitait une pièce de monnaie, envoyait un baiser pour remerciement, saluait en ôtant sa toque, présentait son passeport quand on lui demandait ses papiers, et le remettait soigneusement dans sa poche, car il était habillé. Ce singe a même fait, par ses gentilleses, la joie de plusieurs bals. On n'a pas pensé en France que ce fût un homme. Les penseurs allemands se fussent extasiés.

« Il est surprenant, disent-ils, qu'on ne se soit pas plus occupé d'étudier ce qui fait l'objet de cet article. Ce n'est qu'aux Indes qu'on peut observer les troglodytes; il serait facile à un roi à qui tant d'hommes cherchent à plaire, de posséder quelques familles de cette espèce de singes, et d'ordonner là-dessus des élucubrations; mais on les a faites, et on a trouvé qu'il fallait renvoyer les philosophes de Germanie aux Javanais, lesquels disent que les singes pourraient parler, mais qu'ils ne le veulent pas, de peur d'être obligés à travailler...

« Nous avons cité Hoppius, qui a de très larges épaules. C'est au lecteur à se faire sur lui une opinion. Nous n'avons ajouté à la doctrine du savant que des anecdotes.

« Nous pourrions être bien plus longs si nous voulions suivre complètement et dans tous leurs détails les raisonnements de Hoppius. Millin s'était proposé de lui répondre. Persuadé que l'élève de Linné avait une manière de voir très-arrière, Millin comptait à son tour prouver que l'homme perfectionné ne ressemble pas le moins du monde au singe.

« Mais voici que M. Schneitz, un autre Allemand, adoptant le système qui nous fait descendre des grenouilles, épouse en même temps l'opinion de Hoppius. Seulement, à l'exemple du conciliateur dans la querelle des deux frères, de Collin d'Harleville :

Allons chez le notaire en passant par le mail,

« M. Schneitz nous fait descendre de la grenouille en passant par le singe, qui est, dit-il, le crapaud un peu avancé, comme nous sommes, nous autres, des singes très-améliorés.

« Les pauvres savants, en rejetant la révélation, n'ont pas vu qu'ils ne pouvaient que déraisonner. La parole les arrêtera toujours. Dans les premières années du dix-neuvième siècle, M. de Bonald émit sur le langage une théorie qui posait admirablement la question en faveur de la tradition chrétienne.

« Cette question du langage avait été, dit M. Camille Baxton, un grand embarras pour les philosophes matérialistes du dix-huitième

siècle qui, bien que très-différents de Descartes, relevaient de lui cependant en ce qu'ils prenaient pour point de départ de tous leurs systèmes la faculté qu'à l'individu de trouver la vérité par lui-même et sans secours extérieur (1). Dans leurs tentatives pour prouver que l'homme était né du limon de la terre, comme en naissent encore aujourd'hui les plus vils des reptiles et des insectes, qu'il avait passé par un état d'animalité absolue, et de cet état s'était élevé par de lents degrés jusqu'à son état présent, ils ne purent réussir à expliquer comment il avait inventé le langage; ce fut comme une impasse où tous leurs efforts ne purent leur faire découvrir une issue.

« M. de Bonald, les reprenant par ce côté faible, posa comme un point incontestable l'impossibilité de l'invention du langage, et comme conséquence nécessaire la révélation de la parole. Mais ce ne fut pas tout. Après avoir ainsi remis aux mains de Dieu et à celles de la société, héritière des traditions que Dieu a déposées dans son sein, cette belle faculté du langage parlé, qui distingue extérieurement l'homme de la brute, et qui est, on le savait déjà, l'élément le plus indispensable du progrès, M. de Bonald lui donna encore une valeur bien supérieure. Il l'identifia complètement avec la pensée. Celle-ci, selon lui, sommeillerait éternellement, si elle n'était éveillée par la parole extérieure; et une fois éveillée, ce n'est encore qu'à l'aide de cette parole apprise qu'elle peut se produire, même dans l'homme intérieur, qui n'a d'idées qu'à condition de se parler à lui-même. On connaît la phrase de M. de Bonald : « L'homme pense sa parole avant de parler sa pensée. » Ainsi par cette théorie l'homme se trouva dépendant, non-seulement pour l'expression de la pensée, mais pour la pensée même, de la société. Sans son secours il resterait toujours dans un état de torpeur, d'immobilité; il serait enfin comme s'il n'était pas. M. de Bonald ne niait pourtant pas les idées innées. « Notre entendement, dit-il dans un des plus beaux passages de son livre, est un lieu obscur où nous n'apercevons aucune idée, pas même celle de notre intelligence, jusqu'à ce que la parole, pénétrant par les sens de l'ouïe et de la vue, porte la lumière dans les ténèbres, et appelle pour ainsi dire chaque idée qui répond, comme les étoiles dans Job : Me voilà ! »

« Mais sur ses traces apparut bientôt un autre esprit doué d'une faculté d'expression supérieure, d'une dialectique encore plus pressante, d'une originalité de pensée égale peut-être, l'abbé de Lamennais. Celui-ci fit l'*Essai sur l'indifférence*, pour prouver que la règle de la certitude est dans le sens commun, c'est-à-dire, dans les croyances universelles,

(1) Il y a deux siècles que René Descartes, mettant de côté toutes les doctrines de l'école, toute autorité, toute tradition, tout enseignement extérieur, toute notion reçue du dehors, posa en principe que chaque individu trouvait, dans la conscience de sa faculté de penser, la puissance de conclure à la réalité de son existence, puis de celle-ci aux existences extérieures, puis des existences exté-

dans les croyances de la société, en donnant à ce mot son acception la plus étendue. « Appelons vérité, dit-il, ce à quoi l'esprit de la généralité adhère partout et toujours. » Ce n'était là que poser la conséquence immédiate et nécessaire du système de M. de Bonald; mais celui qui la posait agit avec une bien plus grande audace que ne l'avaient fait ses devanciers. M. de Bonald avait respecté Descartes; l'abbé de Lamennais le saisit corps à corps et engagea avec lui une lutte dont il ne se reposa que quand il crut l'avoir terrassé. M. de Bonald avait reconnu dans l'individu, en la paralysant, il est vrai, la faculté innée de penser. L'abbé de Lamennais nia, pour l'individu, la réalité de la sensation, du sentiment, de la pensée, ou ce qui revient au même, la possibilité de se convaincre de cette réalité (2). » Vous avouerez que le singe et la grenouille sont un peu loin de tout cela.

GRIFFON. Brown assure qu'il y a des griffons, c'est-à-dire, des animaux mixtes, qui par devant ressemblent à l'aigle et par derrière au lion, avec des oreilles droites, quatre pieds et une large queue.

GRIGRI. Démon familier que l'on voit chez les Américains, et surtout dans les forêts du Canada et de la Guinée.

GRILLANDUS (PAUL), Castellan, auteur d'un traité des Maléfices (*De maleficiis*), publié à Lyon en 1555, d'un traité des Sortilèges, des Lamies, de la Torture, etc., Lyon, 1536, et de quelques autres ouvrages de ce genre. Il conte quelque part qu'un avocat ayant été noué par un puissant maléfice, que nul art de médecine ne pouvait secourir, eut recours à un magicien qui lui fit prendre, avant de dormir, une certaine potion; et lui dit de ne s'effrayer de rien. A onze heures et demie de la nuit survint un violent orage accompagné d'éclairs; l'avocat crut d'abord que la maison lui tombait sur le dos; il entendit bientôt de grands cris, des gémissements, et vit dans sa chambre une multitude de personnes qui se meurtrissaient à coups de poing et à coups de pied, et se déchiraient avec les ongles et les dents; il reconnut une certaine femme d'un village voisin, qui avait la réputation de sorcière, et qu'il soupçonnait de lui avoir donné son mal; elle se plaignait plus que tous et s'était elle-même déchiré la face et arraché les cheveux. Ce mystère dura jusqu'à minuit, après quoi le maître sorcier entra; tout disparut; il déclara au malade qu'il était guéri : ce qui fut vrai (3).

GRILLON. Dans beaucoup de villages et surtout en Angleterre, on regarde les grillons qui animent le foyer à la campagne et qui chantent si joyeusement la nuit, comme de petits esprits familiers d'une nature bienveillante, qui empruntent leur forme exigüe pour échapper aux malices humaines. Beau-

rieures à celle de Dieu. Descartes arrivait ainsi à la possession de toute certitude et de toute vérité.

(Note de M. Baxton.)

(2) M. Camille Baxton, des nouvelles publications religieuses. Revue de Paris, décembre 1840.

(3) Delancre, Tab. de l'inconstance des démons, etc., p. 356.

coup de villageois se figurent que leur présence porte bonheur dans la famille, et qu'on ne les tue pas impunément. Aussi, en général, ne voit-on point d'un bon œil le pied brutal qui les écrase.

« Toute la tribu des grillons se compose de puissants esprits, bien que cela soit ignoré des gens qui ont affaire à eux ; et il n'est pas dans le monde invisible de voix plus gentilles et plus sincères, à qui on puisse se fier davantage ou dont les conseils soient plus dévoués et plus sûrs que les voix qu'empruntent ces esprits de l'âtre et du foyer pour s'adresser à l'espèce humaine (1). »

GRIMALDI. Sous le règne de Louis le Débonnaire, il y eut dans toute l'Europe une maladie épidémique qui s'étendit sur les troupeaux. Le bruit se répandit dans le peuple que Grimaldi, duc de Bénévent, ennemi de Charlemagne, avait occasionné ce dégât en faisant répandre de tous côtés une poudre meurtrière par ses affidés. On arrêta un grand nombre de malheureux, soupçonnés de ce crime ; la crainte et la torture leur firent confesser qu'ils avaient en effet répandu cette poudre qui faisait mourir les troupeaux. Saint Agobard, archevêque de Lyon, prit leur défense et démontra que nulle poudre n'avait la vertu d'infecter l'air ; et qu'en supposant même que tous les habitants de Bénévent, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards et enfants, se fussent dispersés dans toute l'Europe, chacun suivi de trois chariots de cette poudre, ils n'auraient jamais pu causer le mal qu'on leur attribuait (2).

GRIMOIRE. — Tout le monde sait qu'on fait venir le diable en lisant le *Grimoire* ; mais il faut avoir soin, dès qu'il paraît, de lui jeter quelque chose à la tête, une savate, une souris, un chiffon ; autrement on risque d'avoir le cou tordu.

Le terrible petit volume, connu sous le nom de *Grimoire*, autrefois tenu secret, était brûlé très-justement dès qu'il était saisi. Nous donnerons ici quelques notes sur les trois *Grimoires* les plus connus.

Grémoire (sic) du pape Honorius, avec un recueil des plus rares secrets ; sous la rubrique de Rome, 1670, in-16, orné de figures et de cercles. Les cinquante premières pages ne contiennent que des conjurations. Voy. **CONJURATIONS** et **EVOCATIONS**.

Dans le *Recueil des plus rares secrets*, on trouve celui qui force trois demoiselles à venir danser le soir dans une chambre. Il faut que tout soit lavé dans cette chambre ; qu'on n'y remarque rien d'accroché ni de pendu, qu'on mette sur la table une nappe blanche, trois pains de froment, trois sièges, trois verres d'eau ; on récite ensuite une certaine formule de conjuration (3), et les trois personnes qu'on veut voir viennent, se mettent à table et dansent, mais au coup de minuit tout disparaît.

(1) M. Ch. Dyckens, *le Grillon du foyer*, conte de Noël.

(2) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. I, p. 298.

(3) Voici les paroles de cette conjuration : « Besticium consolation, viens à moi. Vertu créon, créon,

On trouve dans le même livre beaucoup de bêtises de ce genre, que nous rapportons en leur lieu.

Grimorium verum, vel probatissimæ Salomonis claviculæ rabbini Hebraici, in quibus tum naturalia, tum supernaturalia secreta, licet abditissima, in promptu apparent, modo operator pernecessaria et contenta faciat ; sciat tamen oportet dæmonum potentia dumtaxat peragantur : traduit de l'hébreu, par Plaingière, avec un recueil de secrets curieux. A. Memphis, chez Alibeck l'Egyptien, 1517, in-16 (sic omnia), et sur le revers du titre : *Les véritables clavicules de Salomon*, à Memphis, chez Alibeck l'Egyptien, 1517.

Le grand Grimoire avec la grande clavicule de Salomon, et la magie noire ou les forces infernales du grand Agrippa, pour découvrir les trésors cachés et se faire obéir à tous les esprits ; suivis de tous les arts magiques, in-18, sans date ni nom de lieu.

Ces deux grimoires contiennent, comme l'autre, des secrets que nous donnons ici aux divers articles qu'ils concernent.

Voici une anecdote sur le grimoire : — Un petit seigneur de village venait d'emprunter à son berger le livre du grimoire, avec lequel celui-ci se vantait de forcer le diable à paraître. Le seigneur, curieux de voir le diable, se retira dans sa chambre et se mit à lire les paroles qui obligent l'esprit de ténèbres à se montrer. Au moment où il prononçait, avec agitation, ces syllabes niaises qu'il croyait puissantes, la porte, qui était mal fermée, s'ouvre brusquement : le diable paraît, armé de ses longues cornes et tout couvert de poils noirs... Le curieux seigneur perd connaissance et tombe mourant de peur sur le carreau, en faisant le signe de la croix.

Il resta longtemps sans que personne vînt le relever. Enfin il rouvrit les yeux et se retrouva avec surprise dans sa chambre. Il visita les meubles pour voir s'il n'y avait rien de dégradé : un grand miroir qui était sur une chaise se trouvait brisé ; c'était l'œuvre du diable. Malheureusement pour la beauté du conte, on vint dire un instant après à ce pauvre seigneur que son bouc s'était échappé, et qu'on l'avait repris devant la porte de cette même pièce où il avait si bien représenté le diable. Il avait vu dans le miroir un bouc semblable à lui et avait brisé la glace en voulant combattre son ombre (4).

GRISGRIS, nom de certains fétiches chez les Maures d'Afrique, qui les regardent comme des puissances subalternes. Ce sont de petits billets sur lesquels sont tracées des figures magiques ou des pages du Koran en caractères arabes ; ces billets sont vendus assez cher, et les habitants les croient des préservatifs assurés contre tous les maux. Chaque grisgris a sa forme et sa propriété. Voy. **GOO**.

GRISOU. Le feu Grisou est un gaz qui

créon... Je ne ments pas ; je suis maître du parchemin ; par ta louange, prince de la montagne, fais taire mes ennemis et donne-moi ce que tu sais. »

(4) Histoire des fantômes et des démons, p. 214.

s'enflamme spontanément ou par occasion dans les mines de houille, et qui produit souvent de grands désastres. — Beaucoup de mineurs regardent le grisou comme un lutin de méchante espèce.

GROENJETTE. Il y a, sur les côtes de la Baltique, comme dans la plupart des contrées montagneuses de l'Europe, des chasseurs défunts, condamnés pour leurs méfaits à courir éternellement à travers les marais et les taillis. Les habitants du Sternsklint entendent souvent le soir les aboiements des chiens de Groenjetie; ils le voient passer dans la vallée, le chasseur réprouvé, la pique à la main; et ils déposent devant leur porte un peu d'avoine pour son cheval, afin que dans ses courses il ne foule pas aux pieds leurs moissons (1). Voy. VENEUR.

GROSSESSE. On a cru longtemps à Paris qu'une femme enceinte qui se regarde dans un miroir, croit voir le diable: fable autorisée par la peur qu'eut de son ombre une femme grosse, dans le temps qu'elle s'y mirait, et persuadée par son accoucheur qui lui dit qu'il était toujours dangereux de se regarder enceinte.

On assure aussi qu'une femme grosse qui regarde un cadavre, aura un enfant pâle et livide (2).

Dans certains cantons du Brésil, aucun mari ne tue d'animal pendant la grossesse de sa femme, dans l'opinion que le fruit qu'elle porte s'en ressentirait. Voy. IMAGINATION.

On ignore encore le motif pour lequel certaines églises particulières refusèrent longtemps la sépulture aux femmes qui mouraient enceintes; c'était sans doute pour engager les femmes à redoubler de soins envers leurs enfants. Un concile tenu à Rouen en 1074, a ordonné que la sépulture en terre sainte ne fût nulle part refusée aux femmes enceintes ou mortes pendant l'accouchement.

GROSSE-TÊTE (ROBERT), évêque de Lincoln, auquel Gouverus donne une androïde comme celle d'Albert le Grand.

GUACHARO. Dans la montagne de Tumérequiri, située à quelque distance de Cumana, se trouve la caverne de Guacharo, fameuse parmi les Indiens. Elle est immense et sert d'habitation à des milliers d'oiseaux nocturnes dont la graisse donne l'huile de guacharo. Il en sort une assez grande rivière; on entend dans l'intérieur le cri lugubre de ces oiseaux, cri que les Indiens attribuent aux âmes, qu'ils croient forcées d'entrer dans cette caverne, pour passer dans l'autre monde. Ce séjour ténébreux, disent-ils, leur arrache les gémissements plaintifs qu'on entend au dehors. Les Indiens du gouvernement de Cumana, non convertis à la foi, ont encore du respect pour cette opinion. Parmi ces peuples, jusqu'à deux cents lieues de la caverne, descendre au Guacharo est synonyme de mourir.

GUAYOTTA, mauvais génie que les habitants de l'île Ténériffe opposent à Achguaya-

(1) Marmier, Trad. de la Baltique.

Xérac, qui est chez eux le principe du bien. **GUECUBA,** esprit du mal chez les Araucans. Voy. TOQUI.

GUELDRE. On trouve ce récit dans les historiens hollandais: « Un monstre affreux d'une grandeur prodigieuse ravageait la campagne, dévorant les bestiaux et les hommes même; il empoisonnait le pays de son souffle empesté. Deux braves gens, Wichard et Lupold, entreprirent de délivrer la contrée d'un fléau si terrible, et y réussirent. Le monstre, en mourant, jeta plusieurs fois un soupir qui semblait exprimer le mot *ghelre*. Les deux vainqueurs voulurent qu'en mémoire de leur triomphe, la ville qu'ils bâtirent prît le nom de Ghelre, dont nous avons fait *Guel-dre*. »

GUI DE CHÊNE, plante parasite qui s'attache au chêne, et qui était regardée comme sacrée chez les druides. Au mois de décembre, qu'on appelait le mois sacré, ils allaient la cueillir en grande cérémonie. Les devins marchaient les premiers en chantant, puis le héraut venait, suivi de trois druides portant les choses nécessaires pour le sacrifice. Enfin paraissait le chef des druides, accompagné de tout le peuple; il montait sur le chêne, coupait le gui avec une faucille d'or, le plongeait dans l'eau lustrale et criait: « Au gui de l'an neuf (ou du nouvel an). » On croyait que l'eau charmée ainsi par le gui de chêne était très-efficace contre le sortilège et guérissait de plusieurs maladies. Voyez GUTHEYL.

Dans plusieurs provinces, on est persuadé que si on pend le gui de chêne à un arbre avec une aile d'hirondelle, tous les oiseaux s'y rassembleront de deux lieues et demie.

GUIDO. Un seigneur, nommé Guido, blessé à mort dans un combat, apparut autrefois tout armé à un prêtre nommé Etienne, quelque temps après son décès, et le pria de dire à son frère Anselme de rendre un bœuf que lui Guido avait pris à un paysan, et de réparer le dommage qu'il avait fait à un village qui ne lui appartenait pas, ajoutant qu'il avait oublié de déclarer ces deux péchés dans sa dernière confession, et qu'il en était tourmenté. — Pour assurance de ce que je vous dis, continua-t-il, quand vous serez retourné à votre logis, vous trouverez qu'on vous a volé l'argent que vous destiniez à faire le pèlerinage de Saint-Jacques.

Etienne, de retour, trouva en effet son coffre forcé et son argent enlevé; mais il ne put s'acquitter de sa commission, parce qu'Anselme était absent.

Peu de jours après, le même Guido lui apparut de nouveau et lui reprocha sa négligence. Etienne s'excusa comme il put, et il alla trouver Anselme, qui lui répondit durement qu'il n'était pas obligé de faire pénitence pour les péchés de son frère.

Le mort apparut une troisième fois au prêtre, et lui témoigna son déplaisir du peu de compassion que son frère avait de lui; puis il le pria de le secourir lui-même dans cette extrémité. Etienne restitua le prix du

(2) Brown, Essai sur les erreurs popul., p. 101.

bœuf, dit des prières, fit des aumônes, recommanda l'âme aux gens de bien de sa connaissance ; et Guido ne reparut plus (1).

GUILLAUME, domestique de Mynheer Clatz, gentilhomme du duché de Juliers, au quinzième siècle. Ce Guillaume fut possédé du diable, et demanda pour exorciste un pasteur hérétique, nommé Bartholomée Panen, homme qui se faisait payer pour chasser le diable, et qui, dans cette circonstance, fut penaud.

Comme le démoniaque pâlissait, que son gosier enflait, et qu'on craignait qu'il ne fût suffoqué entièrement, l'épouse du seigneur Clatz, dame pieuse, ainsi que toute sa famille, se mit à réciter la prière de Judith. Guillaume alors se prit à vomir, entre autres débris, la ceinture d'un bouvier, des pierres, des pelotons de fil, du sel, des aiguilles, des lambeaux de l'habit d'un enfant, des plumes de paon que huit jours auparavant il avait arrachées de la queue du paon même.

On lui demanda la cause de son mal. Il répondit que, passant sur un chemin, il avait rencontré une femme inconnue qui lui avait soufflé au visage, et que tout son mal datait de ce moment. Cependant, lorsqu'il fut rétabli, il nia le fait, et ajouta que le démon l'avait forcé à faire cet aveu, et que toutes ces matières n'étaient pas dans son corps ; mais qu'à mesure qu'il vomissait, le démon changeait ce qui sortait de sa bouche (2)....

GUILLAUME DE CARPENTRAS, astrologue qui fit pour le roi René de Sicile, et pour le duc de Milan, des sphères astrologiques sur lesquelles on tirait les horoscopes. Il en fit une pour le roi Charles VIII, qui lui coûta douze cents écus ; cette sphère contenait plusieurs utilités, et était fabriquée de telle manière que tous les mouvements des planètes, à toutes heures de jour et de nuit, s'y pouvaient trouver ; il l'a depuis rédigée par écrit en tables astrologiques (3).

GUILLAUME LE ROUX, fils de Guillaume le Conquérant, et tyran de l'Angleterre dans le onzième siècle. C'était un prince abominable, sans foi, sans mœurs, blasphémateur et cruel. Il fit beaucoup de mal à l'Eglise en Angleterre ; il chassa l'archevêque de Cantorbéry, et ne voulut point que ce siège fût rempli de son vivant, afin de profiter des revenus qui y étaient attachés. Il laissa les prêtres dans la misère et condamna les moines à la dernière pauvreté. Il entreprit des guerres injustes et se fit généralement détester.

Un jour qu'il était à la chasse (en l'année 1100, dans la quarante-quatrième de son âge et la treizième de son règne), il fut tué d'une flèche lancée par une main invisible. Pendant qu'il rendait le dernier soupir, le comte de Cornouailles, qui s'était un peu écarté de la chasse, vit un grand bouc noir et velu, qui emportait un homme défiguré et percé d'un

trait de part en part.... Le comte, troublé de ce spectacle, cria-pourtant au bouc de s'arrêter, et lui demanda qui il était, qui il portait, où il allait ? Le bouc répondit : — « Je suis le diable ; j'emporte Guillaume le Roux, et je vais le présenter au tribunal de Dieu, où il sera condamné pour sa tyrannie ; et il viendra avec nous (4). »

GUILLAUME DE PARIS. Il est cité par les démonographes pour avoir fait des statues parlantes, à l'exemple de Roger Bacon, chose qui ne peut être faite que par les opérations diaboliques (5).

GUINEFORT. Tout le monde connaît le fabliau intéressant du chien et du serpent (6). Il est fondé sur une anecdote qui a produit de graves superstitions. Legrand d'Aussy, qui a publié ces détails, les doit au père Etienne Bourbon, dominicain, mort en 1262 (*Traité des différentes matières de sermons, divisées selon les sept dons du Saint-Esprit, avec les causes, effets, raisons et exemples pour édifier*. (Scriptores ordinis prædicatorum, tome 1^{er}, page 193).

Le P. Bourbon raconte que, prêchant et confessant dans le diocèse de Lyon, plusieurs femmes vinrent à lui s'accuser d'avoir porté leurs enfants à saint Guinefort. Curieux de connaître quel était ce saint dont le culte devenait un objet de confession, il fit des informations, examina et découvrit que c'était un chien. Voici, selon lui, comment arriva l'événement.

« Ce chien appartenait au seigneur de Villar. Un jour que ce gentilhomme était sorti avec sa femme, la nourrice qui allaitait leur fils ayant quitté un instant son nourrisson, un serpent entra dans la chambre pour le dévorer. Le chien l'attaqua et le tua. La nourrice, à son retour croit l'enfant étranglé. A ses cris, le père et la mère accourent ; et celui-ci, sans rien examiner, tue son chien. Mais bientôt, convaincu de son injustice, il ensevelit par reconnaissance l'animal dans un puits, qui était devant la porte du château : il le couvre de pierres ; et, pour éterniser sa mémoire, il fait planter un arbre auprès de ce monument.

« Peu de temps après, le château ayant été détruit de fond en comble, le lieu devint désert ; mais les paysans des environs, instruits de l'aventure et de la mort malheureuse du chien, l'honorèrent comme martyr, sous le nom de saint Guinefort ; et, séduits par le diable, ils vinrent à son tombeau l'invoquer dans leurs infortunes et leurs infirmités.

« Les femmes surtout y apportaient leurs enfants quand ils étaient malades. Elles s'y faisaient conduire par une vieille sorcière qui habitait à une lieue de là, et qui était habile dans l'art d'évoquer les démons. D'abord la mère et la sorcière offraient à Guinefort du sel ou quelque autre don ; et toutes deux enfonçaient des aiguilles dans les ar-

(1) Pierre le Vénérable, Livre des Miracles.

(2) Wierus, de Præst., lib. III, cap. vi.

(3) Extrait d'un ancien manuscrit, cité à la fin des Remarques de Joly sur Bayle.

(4) Matthæi Tymptii Præmia virtutum. — Matthieu Paris.

Historia major, t. II.

(5) Naudé, Apol. pour les grands personnages accusés de magie, ch. xvii, p. 493.

(6) Voyez les Fabliaux du moyen âge, recueillis par J. Loyseau, chez Perisse, 1846, p. 26.

bres du lieu. Puis, après avoir dépouillé l'enfant et posé ses drapeaux sur les buissons voisins, elles se le jetaient l'une à l'autre, en le faisant passer entre deux arbres. Pendant ce temps, elles invoquaient les démons et surtout les faunes de la forêt Rimate, qu'elles conjuraient de prendre cet enfant malade qui leur appartenait, et de leur rendre le leur, qui naguère était sain et bien portant. L'enfant, après cet exercice meurtrier, était posé nu au pied d'un arbre, sur la paille de son berceau. Les deux femmes alors allumaient deux cierges, gros comme le pouce, qu'elles posaient, à sa tête et à ses pieds, sur une des branches de l'arbre. Puis elles se retiraient, ne s'arrêtant et ne cessant de marcher que quand elles ne pouvaient plus le voir ni entendre ses cris. Lorsque les cierges étaient consumés, elles se rapprochaient. Mais souvent il arrivait qu'en tombant, les cierges mettaient le feu à la paille, et l'enfant alors se trouvait brûlé. J'ai même ouï dire à une mère, continue le bon dominicain, que, tandis qu'elles se retiraient en invoquant les faunes, un loup sorti de la forêt, était accouru et aurait infailliblement dévoré son fils, si elle n'était venue au secours.

« Enfin, quand les femmes, à leur retour, retrouvaient l'enfant vivant, elles le portaient à un ruisseau voisin, nommé Chalarone, et là elles le plongeaient dans l'eau neuf fois de suite. Peu d'enfants étaient capables de résister à tant d'épreuves meurtrières, et ordinairement ils périssaient à l'endroit même, ou peu d'heures après.

« Je me suis rendu sur le lieu, poursuit le père Bourbon; j'y ai assemblé le peuple, et j'ai prêché contre cette superstition. Par mon ordre, on a détruit le bois, on a exhumé le mort, on a brûlé ses os, et le seigneur a rendu une ordonnance qui défendait de venir là pour pareil motif, sous peine d'une confiscation générale de tous les biens. »

Il y a un autre récit, assez semblable à ce qu'on vient de lire; seulement l'aventure a lieu en Auvergne, sous le règne de Louis le Débonnaire; le chien périt dans le combat avec le serpent. Ce chien s'appelait Ganelon. Son maître, par reconnaissance, lui fait élever un tombeau près d'une fontaine. Deux ou trois siècles ayant aboli la mémoire de l'événement, et la fontaine s'étant trouvée médicinale, les guérisons qu'opérèrent ses eaux furent attribuées à la vertu du tombeau, et l'on y bâtit, sous l'invocation de saint Ganelon, une sorte de chapelle que longtemps le concours des peuples rendit célèbre. Enfin un évêque, après bien des recherches, découvrit dans les archives du château l'anecdote du chien, et il abolit la superstition.

Cette dernière histoire se trouve citée dans un ouvrage imprimé en 1713, sur la vénération rendue aux reliques des saints selon l'esprit de l'Eglise, et purgée de toute superstition

(1) Le Journal de Paris, 26 octobre 1786, donne l'histoire d'un interprète grec à Constantinople, dont la maison était devenue la proie des flammes, et dont le fils fut sauvé de l'incendie par un chien qui l'emporta dans sa gueule. Cet homme, dit l'auteur cité par le journaliste, tua son

populaire. En 1714, les Mémoires de Trévoux ayant rendu compte du livre, ils citèrent l'histoire de Ganelon; et depuis, le P. Feijoo bénédictin espagnol, l'a rapportée dans son Théâtre critique des erreurs communes (1).

GULLETS ou BONASSES, démons qui servent les hommes dans la Norwège, et qui se louent pour peu de chose. Ils pansent les chevaux, les étrillent, les frottent, les bident, les sellent, dressent leurs crins et leurs queues, comme le meilleur palefrenier: ils font même les plus viles fonctions de la maison. Voy. BÉARTH, HECKEKIN, etc.

GURME, chien redoutable, espèce de Cerbère de l'enfer des Celtes. Pendant l'existence du monde, ce chien est attaché à l'entrée d'une caverne; mais au dernier jour il doit être lâché, attaquer le dieu Tyr ou Thor, et le tuer.

GUSOYN, grand-duc aux enfers. Il apparaît sous la forme d'un chameau. Il répond sur le présent, le passé, l'avenir, et découvre les choses cachées. Il augmente les dignités et affermit les honneurs. Il commande à quarante-cinq légions (2).

GUSTAPH. Voy. ZOROASTRE

GUTHEYL ou GÜTHYL, nom sous lequel les Germains vénéraient le gui de chêne. Ils lui attribuaient des vertus merveilleuses, particulièrement contre l'épilepsie, et le cueillaient avec les mêmes cérémonies que les Gaulois.

Dans certains endroits de la Haute-Allemagne, cette superstition s'est conservée, et les habitants sont encore aujourd'hui dans l'usage de courir de maison en maison et de ville en ville, en criant: « Gutheyl! Gutheyl!

Des Septentrionaux s'imaginaient qu'un homme, muni de gui de chêne, non-seulement ne pouvait être blessé, mais était sûr de blesser tous ceux contre lesquels il lançait une flèche. C'est à cause de ces vertus magiques, attribuées au gui de chêne, qu'on l'appelle en Alsace *Marentakein*, c'est-à-dire arbrisseau des spectres.

GUYPOND DE LA TOUCHE. Le règne de Voltaire, en 1757, brillait de toute sa fausse splendeur. Des souverains philosophes ou indifférents l'encourageaient, sans prévoir, dans leurs vues bornées, ce qui sortirait de ces doctrines. La société, tombée dans un grand relâchement de mœurs, applaudissait une philosophie qui mettait les consciences à l'aise. Une morale facile, vague, arbitraire, toujours pliée aux passions humaines, remplaçait les grands enseignements de la religion. On n'allait plus guère au sermon; mais il y avait des prêches au théâtre. Voltaire avait mis à la mode les tirades philosophiques sur la scène; et dans toutes les tragédies si froides de ce temps-là, on était sûr de rencontrer, parmi les personnages, un prédicant qui débitait des axiomes à tort et à travers. Tous les jeunes poètes fourvoyés avaient soin

chien en reconnaissance de ce bienfait, et le fit manger par ses amis, prétendant qu'un pareil animal ne devait pas être, à sa mort, la proie des vers.

(2) Wierus, in Pseudonouarchia dæm.

de moraliser ainsi, quelquefois de la manière la plus grottesque.

On représenta en 1757, le 4 juin, une tragédie intitulée : *Iphigénie en Tauride*, imitation des anciens. Ceux qui connaissent la littérature dramatique, savent que dans cette pièce, Iphigénie, devenue vieille, rompue au métier de bourrelle, comme prêtresse de Diane, immolait de sa main, dans d'horribles sacrifices, tous les étrangers que la mer jetait sur son affreux rivage. Eh bien ! l'auteur lui faisait faire à cette femme un discours moral, le couperet sanglant au poing. Et quel était le thème de ce hors-d'œuvre si singulièrement placé ? l'éloge de la loi naturelle, qu'elle violait tous les jours. C'est, disait-elle,

C'est la première loi, c'est la seule peut-être...

C'est la seule du moins qui se fasse connaître,

Qui soit de tous les temps, qui soit de tous les lieux,

Et qui règle à la fois les hommes et les dieux...

et malgré la critique de Gilbert, qui s'écriait indigné :

La muse de Sophocle, en robe doctorale,

Sur des tréteaux sanglants professe la morale...

malgré la spirituelle parodie de Favart et Voisenon (les *Réveries renouvelées des Grecs*), qui est une si bonne critique, malgré le sens commun, le public d'alors applaudissait ; et de nos jours, car il n'y a pas longtemps qu'on jouait encore cette pièce, ceux qui vont au théâtre ont vu de tels vers accueillis dans une telle bouche et dans une telle situation.

L'auteur de cette tragédie était Guymond de la Touche, poète de 38 ans, né à Châteauroux en 1719. Comme il n'a fait que cette pièce, et que le jour de la représentation un avocat au parlement de Paris, nommé Vaubertrand, fit vendre tout imprimé une tragédie de lui, intitulée pareillement *Iphigénie en Tauride*, laquelle n'a pas été jouée, on a voulu contester à Guymond l'invention de sa fable. Mais il n'y avait invention pour personne, puisque c'était, comme nous l'avons dit, une imitation. Les sorties philosophiques seules étaient nouvelles et sont bien de Guymond de la Touche. Cet homme qui, d'abord plein d'un zèle ardent et peut-être mal réglé, était entré dans une maison religieuse, voulant se faire missionnaire, avait ensuite rencontré dans le monde des philosophes dont il avait trouvé la condition plus douce ; et il s'était laissé entraîner dans leur tourbillon. Il leur avait donné un de ces gages qu'ils demandent souvent à ceux de qui ils s'emparent ; il avait publié une mauvaise épître intitulée *les Soupîrs du cloître*, ou le Triomphe du fanatisme, fruit d'une colère aveugle et injuste, dit un biographe. Lié avec les incrédules, il y avait quinze ans qu'il s'était rayé lui-même de la liste des chrétiens. Il n'avait plus de joug, disait-il, que la loi naturelle, qui n'est ni un joug ni un frein, puisqu'elle permet tout, qu'elle se plie à tout, et qu'elle est la licence. Il vivait donc en esprit fort, ne croyant à rien, méprisant les préjugés, raillant la foi, se moquant de la foule, au-dessus, disait-il, de la superstition, des faiblesses et de l'erreur,

ferme dans ses convictions philosophiques, niant sans réserve tout ce qu'il ne comprenait pas, prétendant tout expliquer par la seule puissance de la raison humaine, et se promettant bien de mourir enveloppé dans sa philosophie, — manteau un peu troué. — Mais hélas ! ainsi raisonnait l'anglais Johnson, qui avait peur des revenants.

Dans ces stoïques dispositions, le 11 février 1760, tout préoccupé d'une tragédie de Régulus, dont il venait de terminer le plan, Guymond s'en alla rendre ses devoirs à une très-grande dame qui l'accueillait à ses soirées. Au lieu d'arriver dans une société nombreuse, comme il s'y était attendu, il ne trouva que la princesse, laquelle, en compagnie de deux de ses amies, se disposait à se rendre incognito chez une sorcière. Telles étaient les mœurs d'alors ; on n'avait pas de religion, et on consultait les devineresses. Des femmes qui repoussaient le catéchisme, ouvraient les livres qui expliquent les songes. Qu'on se rappelle, un peu plus tard, les succès de Cagliostro ; et, sous l'Empire, l'impératrice Joséphine se faisant tirer les cartes par mademoiselle Lenormand.

La sagesse philosophique de Guymond se révolta d'abord. Malgré son respect pour la grande dame, il osa dire : — Quoi ! votre esprit élevé, madame, peut-il croire aux sorcières ?

— C'est fort curieux, répondit la princesse ; et puis nous ne vous mettons point dans nos secrets pour subir votre critique.

— Mais vous n'ignorez pas, madame, qu'un vain charlatanisme est toute la science de ces femmes.

— Que vous importe ? les philosophes sont des charlatans aussi.

— Mais nous sommes sous le règne de la raison, dans le siècle des lumières.

— Notre sorcière travaille la nuit ; et pour vous punir de vos observations, vous allez venir avec nous.

— Ce sera toujours un grand honneur pour moi. Mais au moins, madame, me sera-t-il permis de rire des choses que je verrai ?

— Tant qu'il vous plaira, si vous pouvez.

— Je suis donc à vos ordres.

Il partit avec les dames, et se promit, en y réfléchissant plus mûrement, une soirée amusante. Toutefois, il ne pouvait se tenir en lui-même d'avoir orgueilleusement pitié de la princesse à l'esprit faible.

On arriva chez la sorcière. C'était une devineresse de haute société. Les salons, mystérieusement décorés, avaient quelque chose de solennel et d'imposant. La tenture était une étoffe brune, sur laquelle on avait brodé en gris des chauves-souris, des scarabées et des hiéroglyphes. Une seule lampe, dont la clarté était fort vive, éclairait la salle d'audience. Cette lampe reposait sur une table carrée, couverte d'un tapis de serge noire qui traînait jusqu'à terre. Tout auprès était assise, sur un trépied de fer, la sorcière en vogue. Elle était vêtue d'une robe pourpre, avec son capuchon, bordée de bandes blan-

ches et semée d'étoiles ; des bandelettes égyptiennes encadraient son visage sérieux et régulier. Cette femme avait cinquante ans ; elle était forte et puissante, relevée encore par une haute taille et par un grand air de dignité.

Les ricanements de Guymond de la Touche expirèrent un peu sur ses lèvres, à ce spectacle qu'il n'avait pas prévu. Venu pour railler, il ne sentait plus dans son esprit qu'une curiosité vivement excitée. Se reprochant cette sorte de concession, il détourna les yeux de la sorcière, cherchant à sourire au moins des assistants, qui étaient nombreux. C'était une séance de cette maçonnerie égyptienne que des Juifs vagabonds avaient depuis peu importée à Paris. Mais tous les spectateurs étaient immobiles et gardaient le plus profond silence.

Une manière de Cophte entra, sans dire un mot, vêtu d'une longue robe blanche, le front ceint d'une banderole d'argent. Il opérait avec la devineresse. Ce personnage ne s'annonça qu'en traçant dans l'air un alpha avec une baguette noire. Il amenait une jeune fille vêtue de noir et couronnée de fougère, de trèfle et de verveine, laquelle s'arrêta devant la table. Un des assistants déposa un papier, qui sans doute contenait une question ; la princesse, que le poète dramatique accompagnait, en déposa un autre. Aucun bruit, aucun mot ne rompait le silence.

Le Cophte, qui procédait avec une extrême gravité, se mit à enfoncer des épingles dans le cou de la jeune fille, dont le visage n'exprimait pas la moindre sensibilité. Parmi les spectateurs, les uns témoignaient une terreur muette, les autres une singulière vénération ; la princesse et ses amies demeuraient calmes.

Guymond cherchait une figure qui du moins échangeât avec lui un regard ; mais personne n'était distrait du spectacle extraordinaire de la jeune fille piquée.

Quand les épingles qu'on lui enfonçait dans le cou eurent formé un triangle enfermé dans un cercle, elle prit sur une console qui était derrière la sorcière une cloche de verre parfaitement transparent, et la posa sur les deux papiers pliés qui étaient déposés devant la lampe. Tout le monde redoubla d'attention. Le Cophte se retira pendant qu'on admirait le phénomène des deux billets agités d'un léger mouvement. Guymond frappé s'approcha davantage. Il voulait chercher des ressorts à cette magie qu'il voyait.

La sorcière alors ouvrit enfin la bouche et prononça sourdement, mais distinctement, ces paroles en s'adressant au poète :

— Vous êtes bien empressé à vous éclaircir de ce qu'on fait ici !

Guymond releva la tête. Personne ne détourna les yeux de la cloche de verre qu'un nuage gris remplissait. On voyait à travers les deux billets danser. Le nuage s'épaissit ; un moment on ne vit plus rien. La lumière de la lampe devint plus rouge et plus concentrée.

Le poète, surpris de l'insolence de la devi-

neresse, ne savait s'il devait la recevoir au sérieux ou s'il devait en rire. Elle reprit sur le même ton théâtral :

— Curieux étranger, qui voulez pénétrer des mystères fermés pour vous, et qui ne voyez pas ce qui vous touche, je vais vous apprendre un avenir que vous ne veniez pas chercher ici....

La cloche était redevenue transparente ; le nuage s'était évanoui. A la place des deux billets qu'elle couvrait, et qu'on avait mis là pliés en carré, se trouvaient deux autres billets pliés en triangle. C'étaient les réponses demandées.

La jeune fille, qui devait les prendre, resta immobile, respectant l'action de la sorcière. Celle-ci fixait sur Guymond un œil ardent ; et tous les regards s'étaient arrêtés sur lui.

— Vous portez au front, poursuivit-elle, un signe qui ne me trompera point. Vous ne reviendrez pas deux fois devant le trépied de fer...

Le poète fit un mouvement.

— Apprenez, dit-elle enfin, que vous mourrez dans trois jours.

Un cri étouffé sortit de la poitrine de Guymond. A ce cri, la cloche bondit sur la table et se brisa en retombant. Ce fait acheva de l'épouvanter ; et cet homme, qui ne croyait à rien, qui niait tout, qui voulait tout comprendre, s'affaissa sur lui-même et chercha un siège où il tomba.

Le Cophte, reparaissant subitement alors, pour rappeler aux autres assistants la nécessité du silence, avait tracé en l'air un losange avec sa baguette. Tous les habitués savaient qu'un mot, un cri prononcé par un profane pendant les expériences, détruisait les charmes.

La jeune fille remit au Cophte les deux billets ; celui-ci les rendit à leur adresse. La demande de la princesse était :

— Qu'est devenu un ami bien cher que j'ai perdu ?

La réponse se formulait ainsi :

— Il vous attend, plein de tendresse, dans votre salon.

Une grande joie se manifesta sur le visage de la haute dame. Sans attendre autre chose, elle glissa dans la main de la jeune fille aux épingles une riche récompense, fit un signe au poète, qui se leva chancelant, et sortit avec ses deux amies. Guymond était tombé dans une si profonde rêverie et dans un si sombre abattement, qu'il fut impossible aux trois dames de le ramener à d'autres idées, et qu'il se tint comme un malade dans un coin de la voiture.

En vain la princesse fit un appel à sa philosophie, à son esprit fort ; il était la preuve encore vivante de la faiblesse des sophistes.

La dame avait hâte de revoir son cher Lauzun. Dès qu'elle entra dans son salon, sa femme de chambre le lui remit entre les bras. C'était un joli épagueul anglais, qui s'était perdu et qui, disait-on à sa louange, était revenu seul, depuis un quart d'heure.

Cet incident acheva de confondre le philo-

sophe ; il fit ses révérences et se retira chez lui. Il se mit au lit. La révolution que la dernière parole de la sorcière avait opérée dans son cerveau lui donna une fièvre telle que le troisième jour en effet, — 14 février 1760, — Guymond de la Touche mourut de terreur. — Nous ignorons dans quels sentiments il rendit l'esprit. Mais s'il y avait une porte au cerveau des incrédules, on y verrait ainsi de surprenantes pusillanimités.

Vous seriez mal satisfaits, si nous vous laissions dans le doute sur les merveilles auxquelles nous vous avons fait assister, quand nous en avons la clef et l'explication.

Quinze jours après la visite dont nous venons de voir les conséquences, le lieutenant de police découvrit l'autre de la sibylle, qui exerçait sans permission une profession prohibée. On l'arrêta, avec le Cophte, la jeune fille aux piqûres et un petit nain très-futé qui les servait. C'était une famille de Bohémiens d'Alsace, qui gagnait beaucoup d'argent. On reconnut que la table au tapis noir était adroitement percée au milieu ; que le nain se tenait dessous pendant les séances ; qu'il introduisait par un tube une fumigation dans la cloche, au moyen de laquelle il établissait l'obscurité ; qu'il enlevait alors la bonde parfaitement ajustée, retirait les billets et les passait, au moyen d'une coulisse, dans le réduit voisin où le Cophte faisait les courtes réponses. Quand ces réponses étaient remises sous la cloche, le nain remplaçait la bonde et par une petite machine aspirante retirait la fumée. Il produisait par les mêmes agents des commotions et d'autres prodiges. Ces opérations se faisaient avec une grande habileté.

On apprit aussi le secret des épingles. Elles étaient disposées sur une large pelote. Le Cophte, n'ayant l'air d'en prendre qu'une, les prenait deux par deux, une très-grande que les assistants voyaient fort bien, une très-petite que l'on ne voyait pas. Il laissait couler la grande dans sa manche, disposée pour la recevoir, et n'enfonçait que la petite,

qui n'avait qu'une ligne de longueur et qui était tellement fine avec une très-grosse tête, qu'elle entrait dans la peau sans y causer aucun dégât.

Enfin on sut que les nouvelles données sur le tendre ami à quatre pattes de la princesse n'avaient rien non plus de surprenant ; c'était le Cophte lui-même qui l'avait volé, sachant bien ce qu'il faisait, et qui l'avait fait reporter à l'heure convenable. On découvrit bien d'autres choses ; et il s'agissait de faire le procès à cette petite bande d'imposteurs. Mais comme les grandes dames, qui ne sont jamais les dernières à fréquenter les galelas où se fabriquent des singeries mystérieuses, craignaient de se voir compromises, on obtint du lieutenant de police qu'il se contentât de chasser de Paris la sorcière et ses aides, qui allèrent ailleurs faire d'autres dupes.

On eût pu éclairer Guymond de la Touche et le faire rougir de sa petitesse d'esprit. Mais il n'était plus temps.

GYMNOSOPHISTES, philosophes ainsi nommés parce qu'ils allaient nus ou sans habits. Chez les démonomanes, les gymnosophistes sont des magiciens qui obligeaient les arbres à s'incliner et à parler aux gens comme des créatures raisonnables. Thespion, l'un de ces sages, ayant commandé à un arbre de saluer Apollonius, il s'inclina, et, rabaissant le sommet de sa tête et ses branches les plus hautes, il lui fit des compliments d'une voix distincte, mais féminine, ce qui surpasse la magie naturelle (1).

GYROMANCIE, sorte de divination qui se pratiquait en marchant en rond, ou en tournant autour d'un cercle, sur la circonférence duquel étaient tracées des lettres. A force de tourner on s'étourdissait jusqu'à se laisser tomber, et de l'assemblage des caractères qui se rencontraient aux divers endroits où l'on avait fait des chutes, on tirait des présages pour l'avenir. Voy. **ALECTRYOMANCIE**.

H

HAAGENTI, grand-président aux enfers. Il paraît sous la figure d'un taureau avec des ailes de griffon. Lorsqu'il se montre portant face humaine, il rend l'homme habile à toutes choses ; il enseigne en perfection l'art de transmuter tous les métaux en or, et de faire d'excellent vin avec de l'eau claire. Il commande trente-trois légions.

HABONDIA, reine des fées, des femmes blanches, des bonnes, des sorcières, des larves, des furies et des harpies, comme l'assure Pierre Delancre en son livre de l'Inconstance des démons.

HABORYM, démon des incendies, appelé aussi Aym. Il porte aux enfers le titre de

(1) Delancre, *Incredulité et mécréance du sorilège pleinement convaincue* p. 55.

duc ; il se montre à cheval sur une vipère, avec trois têtes, l'une de serpent, l'autre d'homme, la troisième de chat. Il tient à la main une torche allumée. Il commande vingt-six légions. Quelques-uns disent que c'est le même que Raum ; ce qui nous paraît douteux.

HACELDAMA ou **HAKELDAMA**, qui signifie *héritage* ou *portion de sang*. Ce mot est devenu commun à toutes les langues du christianisme, depuis le récit sacré qui nous apprend qu'après que Judas se fut pendu, les prêtres juifs achetèrent, des trente pièces d'argent qu'ils lui avaient données pour trahir Notre-Seigneur, un champ qui fut destiné à la sépulture des étrangers, et qui porta le nom d'Haceldama. On montre encore

ce champ aux étrangers. Il est petit et couvert d'une voûte, sous laquelle on prétend que les corps qu'on y dépose sont consumés dans l'espace de trois ou quatre heures.

HAKELBERG. « L'origine du nom de *Woden* ou *Odin* se révèle par la racine étymologique de l'anglo-saxon *Woodin*, qui signifie le *férocé* ou le *furieux*. Aussi l'appelle-t-on dans le Nord le *chasseur férocé*, et en Allemagne *Groden's heer* ou *Woden's heer*. *Woden*, dans le duché de Brunswick, se retrouve sous le nom du *chasseur Hakelberg*. *Hakelberg*, seigneur de *Rodenstein*, était un chevalier pervers qui renonça à sa part des joies du paradis, pourvu qu'il lui fût permis de chasser toute sa vie en ce monde : le diable lui promit qu'il chasserait jusqu'au jour du jugement dernier. On montre son tombeau dans la forêt d'*Usslar* : c'est une énorme pierre brute, un de ces vieux monuments appelés vulgairement pierres druidiques ; nouvelle circonstance qui servirait encore à confirmer l'alliance des traditions populaires avec l'ancienne religion du pays. Selon les paysans, cette pierre est gardée par les chiens de l'enfer, qui y restent sans cesse accroupis. En l'an 1538, *Hans Kirchof* eut le malheur de la rencontrer par hasard ; car il faut dire que personne ne la trouve en se rendant exprès dans la forêt avec l'intention de la chercher. *Hans* raconte qu'à son extrême surprise, il ne vit pas les chiens, quoiqu'il avoue que ses cheveux se dressèrent sur sa tête lorsqu'il aperçut le mystérieux mausolée de ce chasseur félon.

« Le silence règne autour de la pierre de la forêt d'*Usslar* ; mais l'esprit agité du chevalier *Hakelberg*, ou du démon qui a pris ce nom, est aujourd'hui tout-puissant dans le voisinage d'*Oden-Wald*, ou forêt d'*Odin*, au milieu des ruines du manoir de *Rodenstein*. Son apparition est un pronostic de guerre. C'est à minuit qu'il sort de la tour gardée par son armée : les trompettes sonnent, les tambours battent ; on distingue les paroles de commandement adressées par le chef à ses soldats fantastiques ; et, si le vent souffle, on entend le frôlement des bannières ; mais, dès que la paix doit se conclure, *Rodenstein* retourne aux ruines de son château, sans bruit, ou à pas mesurés, et aux sons d'une musique harmonieuse.

« *Rodenstein* peut être évoqué, si on veut lui parler. Il y a quelques années, un garde forestier passait près de la tour à minuit ; il venait d'une orgie et avait une dose plus qu'ordinaire d'intrépidité : *Rodenstein, ziche heraus!* s'écria-t-il ; *Rodenstein* parut avec son armée : hélas ! telle fut la violence du choc dans l'air, que le garde tomba par terre comme si un coup de vent l'avait frappé : il se releva plein d'effroi et n'osa plus répéter : *Rodenstein, ziche heraus!* (1) »

HALEINE. Une haleine forte et violente est la marque d'un grand esprit, dit un savant, et au contraire, ajoute-t-il, une haleine

(1) Traditions populaires. Quarterly Review.

faible est la marque d'un tempérament usé et d'un esprit faible.

HALLUCINATION. *Walter Scott*, dans sa démonologie, voit la plupart des apparitions comme de véritables hallucinations. Il a raison en général. Mais il ne faut pas faire de cette explication un système, à la manière des esprits qui veulent tout comprendre, dans un monde où nous sommes environnés de tant de choses que nous ne comprenons pas.

C'est une hallucination épidémique que l'exemple qu'il cite de l'Écossais *Patrick Walker*, si, en effet, il n'y avait là que les phénomènes d'une aurore boréale. — « En l'année 1686, aux mois de juin et de juillet, dit l'honnête *Walker*, plusieurs personnages encore vivants peuvent attester que, près le bac de *Crosford*, à deux milles au-dessous de *Lanark*, et particulièrement aux *Mains*, sur la rivière de la *Clyde*, une grande foule de curieux se rassembla plusieurs fois après midi pour voir une pluie de bonnets, de chapeaux, de fusils et d'épées ; les arbres et le terrain en étaient couverts ; des compagnies d'hommes armés marchaient en l'air le long de la rivière, se ruaient les uns contre les autres, et disparaissaient pour faire place à d'autres bandes aériennes. Je suis allé là trois fois consécutivement dans l'après-midi, et j'ai observé que les deux tiers des témoins avaient vu, et que l'autre tiers n'avait rien vu.

« Quoique je n'eusse rien vu moi-même, ceux qui voyaient avaient une telle frayeur et un tel tremblement, que ceux qui ne voyaient pas s'en apercevaient bien. Un gentilhomme, tout près de moi, disait : — Ces damnés sorciers ont une *seconde vue* ; car le diable m'emporte si je vois quelque chose ! — Et sur le champ il s'opéra un changement dans sa physionomie. Il voyait...

« Plus effrayé que les autres, il s'écria : — Vous tous qui ne voyez rien, ne dites rien ; car je vous assure que c'est un fait visible pour tous ceux qui ne sont pas aveugles. — Ceux qui voyaient ces choses-là pouvaient décrire les espèces de batterie des fusils, leur longueur et leur largeur, et la poignée des épées, les ganses des bonnets, etc. »

Ce phénomène singulier, auquel la multitude croit, bien que seulement les deux tiers eussent vu, peut se comparer, ajoute *Walter Scott*, à l'action de ce plaisant qui, se posant dans l'attitude de l'étonnement, les yeux fixés sur le lion de bronze bien connu qui orne la façade de l'hôtel de *Northumberland* dans le *Strand* (à Londres), attira l'attention de ceux qui le regardaient en disant : — Par le ciel, il remue !... il remue de nouveau ! — et réussit ainsi, en peu de minutes, à faire obstruer la rue par une foule immense ; les uns s'imaginant avoir effectivement aperçu le lion de *Percy* remuer la queue ; les autres attendant pour admirer la même merveille.

De véritables hallucinations sont enfantées par une funeste maladie, que diverses causes peuvent faire naître. La source la plus fréquente est produite par les habitudes

d'intempérance de ceux qui, à la suite d'excès de boissons, contractent ce que le peuple nomme les *diabes bleus*, sorte de spleen ou désorganisation mentale. Les joyeuses illusions que, dans les commencements, enfante l'ivresse, s'évanouissent avec le temps, et dégénèrent en impression d'effroi. Le fait qui va suivre fut raconté à l'auteur par un ami du patient.

Un jeune homme riche, qui avait mené une vie de nature à compromettre à la fois sa santé et sa fortune, se vit obligé de consulter un médecin. Une des choses dont il se plaignait le plus, était la présence habituelle d'une suite de fantômes habillés de vert, exécutant dans sa chambre une danse bizarre, dont il était forcé de supporter la vue, quoique bien convaincu que tout le *corps de ballet* n'existait que dans son cerveau. — Le médecin lui prescrivit un régime; il lui recommanda de se retirer à la campagne, d'y observer une diète calmante, de se lever de bonne heure, de faire un exercice modéré, d'éviter une trop grande fatigue. Le malade se conforma à cette prescription et se rétablit.

Un autre exemple d'hallucinations est celui de M. Nicolaï, célèbre libraire de Berlin. Cet homme ne se bornait pas à vendre des livres, c'était encore un littérateur; il eut le courage moral d'exposer à la Société philosophique de Berlin le récit de ses souffrances, et d'avouer qu'il était sujet à une suite d'illusions fantastiques. Les circonstances de ce fait peuvent être exposées très-brièvement, comme elles l'ont été au public, attestées par les docteurs Ferriar, Hibbert et autres qui ont écrit sur la démonologie. Nicolaï fait remonter sa maladie à une série de désagréments qui lui arrivèrent au commencement de 1791. L'affaiblissement d'esprit occasionné par ces événements, fut encore aggravé par ce fait, qu'il négligea l'usage de saignées périodiques auxquelles il était accoutumé; un tel état de santé créa en lui la disposition à voir des groupes de fantômes qui se mouvaient et agissaient devant lui, et quelquefois même lui parlaient. Ces fantômes n'offraient rien de désagréable à son imagination, soit par leur forme, soit par leurs actions; et le visionnaire possédait trop de force d'âme pour être saisi, à leur présence, d'un sentiment autre que celui de la curiosité, convaincu qu'il était, pendant toute la durée de l'accès, que ce singulier effet n'était que la conséquence de sa mauvaise santé, et ne devait sous aucun autre rapport être considéré comme sujet de frayeur. Au bout d'un certain temps, les fantômes parurent moins distincts dans leurs formes, prirent des couleurs moins vives, s'affaiblirent aux yeux du malade, et finirent par disparaître entièrement.

Un malade du docteur Gregory d'Edimbourg, l'ayant fait appeler, lui raconta, dans les termes suivants, ses singulières souffrances: — J'ai l'habitude, dit-il, de dîner à cinq heures; et lorsque six heures précises arrivent, je suis sujet à une visite fantasti-

que. La porte de la chambre, même lorsque j'ai eu la faiblesse de la verrouiller, ce qui m'est arrivé souvent, s'ouvre tout à coup. une vieille sorcière, semblable à celles qui hantaient les bruyères de Forrès, entre d'un air menaçant, s'approche, se jette sur moi, mais si brusquement, que je ne puis l'éviter, et alors me donne un violent coup de sa béquille; je tombe de ma chaise sans connaissance, et je reste ainsi plus ou moins longtemps. Je suis tous les jours sous la puissance de cette apparition...

Le docteur demanda au malade s'il avait jamais invité quelqu'un à être avec lui témoin d'une semblable visite. Il répondit que non. Son mal était si particulier, on devait si naturellement l'imputer à un dérangement mental, qu'il lui avait toujours répugné d'en parler à qui que ce fût. — Si vous le permettez, dit le docteur, je dînerai avec vous aujourd'hui tête à tête, et nous verrons si votre méchante vieille viendra troubler notre société.

Le malade accepta avec gratitude. Ils dînèrent, et le docteur, qui supposait l'existence de quelque maladie nerveuse, employa le charme de sa brillante conversation à captiver l'attention de son hôte, pour l'empêcher de penser à l'heure fatale qu'il avait coutume d'attendre avec terreur. Il réussit d'abord. Six heures arrivèrent sans qu'on y fit attention. Mais à peine quelques minutes étaient-elles écoulées, que le monomane s'écria d'une voix troublée: — Voici la sorcière! — et, se renversant sur sa chaise, il perdit connaissance.

Le médecin lui tira un peu de sang, et se convainquit que cet accident périodique, dont se plaignait le malade, était une tendance à l'apoplexie. Le fantôme à la béquille était simplement une sorte de combinaison analogue à celle dont la fantaisie produit le dérangement appelé éphialte, ou cauchemar, ou toute autre impression extérieure exercée sur nos organes pendant le sommeil.

Un autre exemple encore me fut cité, dit Walter Scott, par le médecin qui avait été dans le cas de l'observer. Le malade était un honorable magistrat, lequel avait conservé entière sa réputation d'intégrité, d'assiduité et de bon sens. — Au moment des visites du médecin, il en était réduit à garder la chambre, quelquefois le lit; cependant, de temps à autre, appliqué aux affaires, de manière que rien n'indiquait à un observateur superficiel la moindre altération dans ses facultés morales; aucun symptôme ne faisait craindre une maladie aiguë ou alarmante; mais la faiblesse du poulx, l'absence de l'appétit, le constant affaiblissement des esprits, semblaient prendre leur origine dans une cause cachée que le malade était résolu à taire. Le sens obscur des paroles de cet infortuné, la brièveté et la contrainte de ses réponses aux questions du médecin, le déterminèrent à une sorte d'enquête. Il eut recours à la famille: personne ne devinait la cause du mal.

L'état des affaires du patient était prospère ; aucune perte n'avait pu lui occasionner un chagrin ; aucun désappointement dans ses affections ne pouvait se supposer à son âge ; aucune idée de remords ne s'alliait à son caractère.

Le médecin eut donc recours avec le monomane à une explication ; il lui parla de la folie qu'il y avait à se vouer à une mort triste et lente, plutôt que de dévoiler la douleur qui le minait. Il insista sur l'atteinte qu'il portait à sa réputation, en laissant soupçonner que son abattement pût provenir d'une cause scandaleuse, peut-être même trop déshonorante pour être pénétrée ; il lui fit voir qu'ainsi il léguerait à sa famille un nom suspect et terni. Le malade frappé exprima le désir de s'expliquer franchement avec le docteur, et, la porte de la chambre fermée, il entreprit sa confession en ces termes :

— Vous ne pouvez comprendre la nature de mes souffrances, et votre zèle ni votre habileté ne peuvent m'apporter de soulagement. La situation où je me trouve n'est pourtant pas nouvelle, puisqu'on la retrouve dans le célèbre roman de Lesage. Vous vous souvenez sans doute de la maladie dont il y est dit que mourut le duc d'Olivarès : l'idée qu'il était visité par une apparition, à l'existence de laquelle il n'ajoutait aucunement foi ; mais il en mourut néanmoins, vaincu et terrassé par son imagination. — Je suis dans la même position ; la vision acharnée qui me poursuit est si pénible et si odieuse, que ma raison ne suffit pas à combattre mon cerveau affecté : bref, je suis victime d'une maladie imaginaire.

Le médecin écoutait avec anxiété.

— Mes visions, reprit le malade, ont commencé il y a deux ou trois ans. Je me trouvais de temps en temps troublé par la présence d'un gros chat qui entraît et sortait sans que je pusse dire comment, jusqu'à ce qu'enfin la vérité me fût démontrée, et que je me visse forcé à ne plus le regarder comme un animal domestique, mais bien comme un jeu, qui n'avait d'existence que dans mes organes visuels en désordre, ou dans mon imagination dérégulée. Jusque-là, je n'avais nullement pour cet animal l'aversion absolue de ce brave chef écossais, qu'on a vu passer par les différentes couleurs de son plaid, lorsque par hasard un chat se trouvait dans un appartement avec lui. Au contraire, je suis ami des chats, et je supportais avec tranquillité la présence de mon visiteur imaginaire, lorsqu'un spectre d'une grande importance lui succéda. Ce n'était autre chose que l'apparition d'un huissier de la cour.

Ce personnage, avec la bourse et l'épée, une veste brodée et le chapeau sous le bras, se glissait à mes côtés, et, chez moi ou chez les autres, montait l'escalier devant moi, comme pour m'annoncer dans un salon, puis se mêlait à la société, quoiqu'il fût évident que personne ne remarquât sa présence, et que seul je fusse sensible aux chimériques honneurs qu'il me voulait rendre. Cette bi-

zarrerrie ne produisit pas beaucoup d'effet sur moi ; cependant elle m' alarma, à cause de l'influence qu'elle pouvait avoir sur mes facultés.

Après quelques mois, je n'aperçus plus le fantôme de l'huissier. Il fut remplacé par un autre, horrible à la vue, puisque ce n'est autre chose que l'image de la mort elle-même, un squelette. Seul ou en compagnie, la présence de ce fantôme ne m'abandonne jamais. En vain je me suis répété cent fois que ce n'est qu'une image équivoque et l'effet d'un dérangement dans l'organe de ma vue ; lorsque je me vois, en idée à la vérité, le compagnon d'un tel fantôme, rien n'a de pouvoir contre un pareil malheur, et je sens que je dois mourir victime d'une affection aussi mélancolique, bien que je ne croie pas à la réalité du spectre qui est devant mes yeux.

Le médecin affligé fit au malade, alors au lit, plusieurs questions. Ce squelette, dit-il, semble donc toujours là ?

— Mon malheureux destin est de le voir toujours.

— Je comprends ; il est, à l'instant même, présent à votre imagination ?

— Il est présent à l'instant même.

— Et dans quelle partie de votre chambre le voyez-vous ?

— Au pied de mon lit ; lorsque les rideaux sont entr'ouverts, il se place entre eux, et remplit l'espace vide.

— Aurez-vous assez de courage pour vous lever et pour vous placer à l'endroit qui vous semble occupé, afin de vous convaincre de la déception ?

Le pauvre homme soupira et secoua la tête d'une manière négative.

— Eh bien ! dit le docteur, nous ferons l'expérience une autre fois.

Alors il quitta sa chaise aux côtés du lit ; et se plaçant entre les deux rideaux entr'ouverts, indiqués comme la place occupée par le fantôme, il demanda si le spectre était encore visible.

— Non entièrement, dit le malade, parce que votre personne est entre lui et moi ; mais j'aperçois sa tête par-dessus vos épaules.

Le docteur tressaillit un moment, malgré sa philosophie, à une réponse qui affirmait d'une manière si précise que le spectre le touchait de si près. Il recourut à d'autres moyens d'investigation, mais sans succès. Le malade tomba dans un marasme encore plus profond ; il en mourut, et son histoire laissa un douloureux exemple du pouvoir que le moral a sur le physique, lors même que les terreurs fantastiques ne parviennent pas à absorber l'intelligence de la personne qu'elles tourmentent.

Rapportons encore, comme fait attribué à l'hallucination, la célèbre apparition de Maupertuis à un de ses confrères, professeur de Berlin. Elle est décrite dans les Actes de la Société royale de Berlin, et se trouve rapportée par M. Thiébaud dans ses *Souvenirs de Frédéric le Grand*. Il est essentiel de

prévenir que M. Gleditch, à qui elle est arrivée, était un botaniste distingué, professeur de philosophie naturelle, et regardé comme un homme d'un caractère sérieux, simple et tranquille.

Peu de temps après la mort de Maupertuis, M. Gleditch, obligé de traverser la salle dans laquelle l'académie tenait ses séances, ayant quelques arrangements à faire dans le cabinet d'histoire naturelle, qui était de son ressort, aperçut, en entrant dans la salle, l'ombre de M. de Maupertuis, debout et fixe dans le premier angle à main gauche, et ses yeux braqués sur lui.

Il était trois heures de l'après-midi. Le professeur de philosophie en savait trop sur sa physique pour supposer que son président, mort à Bâle dans la famille de Bernouilli, serait revenu à Berlin en personne. Il ne regarda la chose que comme une illusion provenant d'un dérangement de ses organes. Il continua de s'occuper de ses affaires, sans s'arrêter plus longtemps à cet objet. Mais il raconta cette vision à ses confrères, les assurant qu'il avait vu une figure aussi bien formée et aussi parfaite que M. de Maupertuis lui-même aurait pu la présenter.

Après avoir montré par ces récits les illusions que la vue peut causer, Walter Scott s'occupe des déceptions que produit quelquefois l'organe de l'ouïe. Le docteur Johnson conserva, dit-il, une impression profonde de ce que, un jour qu'il ouvrait les portes de son collège, il entendit la voix de sa mère, à plusieurs milles de distance, l'appeler par son nom; et il parait surpris de ce qu'aucun événement de quelque importance n'ait suivi cet avertissement.

Le fait que voici fera connaître encore par quels incidents futiles l'oreille humaine peut être abusée. Walter Scott lui-même marchait dans un lieu solitaire et sauvage, avec un jeune homme frappé de surdité, lorsqu'il entendit ce qu'il crut être les aboiements d'une meute, répétés par intervalles. C'était dans la saison de l'été; ce qui, après une courte réflexion, persuada l'illustre écrivain que ce ne pouvait être le bruit d'une chasse. Cependant ses oreilles lui reproduisaient continuellement les mêmes sons. Il rappela ses chiens, dont deux ou trois le suivaient; ils s'approchèrent parfaitement tranquilles, et ne paraissant évidemment point frappés des sons qui attiraient l'attention de leur maître, au point qu'il ne put s'empêcher de dire à son compagnon : J'éprouve en ce moment un double chagrin de votre infirmité, car elle vous empêche d'entendre le cri du chasseur sauvage.

Comme ce jeune homme faisait usage d'un cornet acoustique, il l'ajusta pendant que je lui parlais, poursuit le narrateur; et dans ce mouvement, je vis la cause du phénomène. Ces aboiements n'existant pas, c'était simplement le sifflement de l'air dans l'instrument dont se servait le jeune homme, mais qui, pour la première fois, produisait cet effet à mon oreille.

Les autres sens trompent aussi, mais surtout dans le sommeil ou dans la folie.

La vision du suicide

Ceci est un conte fantastique extrait de *Nicolas Nickleby*, de M. Charles Dickens.

Le baron von Koeldwethout de Grogzwig (Allemagne) était au désespoir : sa femme venait de lui donner son treizième enfant, et à chaque nouveau-né elle était plus grondeuse. De plus, il venait de reconnaître que ses coffres étaient vides. Le baron ne chassait plus, ne riait plus : — Je ne sais qu'à faire, dit-il, j'ai envie de me tuer.

C'était une brillante idée !

Le baron prit dans une armoire un vieux couteau de chasse, et l'ayant repassé sur sa botte, il fit mine de l'approcher de sa gorge.

— Hem ! dit-il, s'arrêtant tout court, il n'est peut-être pas assez affilé.

Le baron le repassa de nouveau; et il faisait une seconde tentative, quand il fut interrompu par les clameurs bruyantes des jeunes barons et des petites baronnes; car leur chambre était dans une tour voisine, dont les fenêtres étaient garnies de barres de fer, pour les empêcher de tomber dans le fossé. — O délices du célibat ! s'écria-t-il en soupirant, si j'avais été garçon, j'aurais pu me tuer cinquante fois sans être dérangé. Holà ! mettez un flacon de vin et la plus grande de mes pipes dans la petite chambre voûtée, derrière la salle d'armes.

Un valet, qui s'appelait Jean, exécuta l'ordre du baron dans l'espace d'une demi-heure ou à peu près; et le sire de Grogzwig, informé que tout était prêt, passa dans la chambre voûtée, dont les boiseries sombres étincelaient à la lueur des bûches amoncelées dans le foyer.

La bouteille et la pipe étaient prêtes, et, somme toute, la pièce avait un air confortable.

— Laisse la lampe, dit le baron.

— Vous faut-il encore autre chose, monseigneur ? demanda le valet.

— Va-t'en.

Jean obéit et le baron ferma la porte.

— Je vais fumer une dernière pipe, dit-il, et tout sera fini.

Mettant de côté le couteau de chasse en attendant qu'il en eût besoin, et se versant un grand verre de vin, le sire de Grogzwig s'étendit sur son fauteuil, allongea les jambes sur les chenets et se mit à fumer.

Le baron eût été certainement romantique, si le romantisme eût été inventé à cette époque; mais il était doublement disposé à la rêverie, par sa qualité d'Allemand et de fumeur. Rien n'est plus favorable que la pipe aux hallucinations. La monotonie du mouvement d'aspiration et d'expiration jette l'esprit et les sens dans une espèce de somnolence. Les vapeurs narcotiques du tabac surexcitent et exaltent l'imagination. Il semble que du foyer de la pipe s'échappe une multitude d'êtres aériens qui flottent et tourbillonnent avec la fumée, se cherchent et se

saisissent au milieu du nuage azuré, et montent au ciel en dansant.

Le baron songea à une foule de choses, à ses peines présentes, à ses jours de célibat et aux gentilshommes vert-pomme, depuis longtemps dispersés dans le pays, sans qu'on sût ce qu'ils étaient devenus, à l'exception de deux qui avaient eu le malheur d'être décapités, et de quatre autres qui s'étaient tués à force de boire. Son esprit errait au milieu des ours et des sangliers, lorsque, en vidant son verre jusqu'au fond, il leva les yeux et crut s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

A travers l'atmosphère brumeuse dont il s'était entouré, le baron distingua un être hideux et ridé, avec des yeux creux et sanglants, une figure cadavéreuse et d'une longueur démesurée, ombragée de boucles éparpillées de cheveux noirs. Ce personnage fantastique était assis de l'autre côté du feu, et, plus le baron le regarda, plus il demeura convaincu de la réalité de sa présence. L'apparition était affublée d'une espèce de tunique de couleur bleuâtre, qui parut au baron décorée d'os en croix. En guise de cuissards, ses jambes étaient encaissées dans des planches de cercueil, et sur son épaule gauche, était jeté un manteau court et poudreux, qui semblait fabriqué d'un morceau de linceul. Elle ne faisait aucune attention au baron, mais contemplait fixement le feu.

—Ohé! s'écria le baron, frappant du pied pour attirer les regards de l'inconnu.

—Ohé! répéta celui-ci, levant les yeux vers le baron, mais sans bouger.

—Qu'est-ce? dit le baron sans s'effrayer de cette voix creuse et de ces yeux mornes, je dois vous adresser une question. Comment êtes-vous entré ici?

—Par la porte.

—Qui êtes-vous?

—Un homme.

—Je ne le crois pas.

—Comme vous voudrez.

L'intrus regarda quelque temps le hardi baron de Grogzwig, et lui dit familièrement:

—Il n'y a pas moyen de vous tromper, à ce que je vois. Je ne suis pas un homme.

—Qui êtes-vous donc?

—Un génie.

—Vous n'en avez pas l'air, repartit dédaigneusement le baron.

—Je suis le génie du désespoir et du suicide, dit l'apparition; vous me connaissez à présent.

A ces mots, l'apparition se tourna vers le baron, comme si elle se fût préparée à agir; et ce qu'il y eut de remarquable, ce fut de la voir mettre de côté son manteau, exhiber un pieu ferré qui lui traversait le milieu du corps, l'arracher brusquement et le poser sur la table aussi tranquillement que si c'eût été une canne de voyage.

—Maintenant, dit le génie, jetant un coup d'œil sur le couteau de chasse, êtes-vous prêt?

—Pas encore, il faut que j'achève ma pipe.

—Dépêchez-vous.

—Vous semblez pressé.

—Mais oui, je le suis; par ces temps de misère et d'ennui, j'ai beaucoup à faire en Angleterre et en France où je vais de ce pas, et tout mon temps est pris.

—Buvez-vous? dit le baron, touchant la bouteille avec la tête de sa pipe.

—Neuf fois sur dix et largement, reprit le génie d'un ton sec.

—Jamais avec modération?

—Jamais, répliqua le génie en risonnant, cela engendre la gaieté.

Le baron examina encore son nouvel hôte qu'il regardait comme un visiteur extraordinairement fantasque, et lui demanda enfin s'il prenait une part active à tous les simples arrangements du genre de ceux dont il s'agissait en ce moment. —Non, répondit évasivement le génie; mais je suis toujours présent.

—Pour voir si l'affaire va bien? je suppose.

—Précisément, répondit le génie en jouant avec son pieu dont il examinait le fer. Ne perdez pas une minute, je vous prie, car je suis mandé par un jeune homme affligé de trop de loisir et de trop d'argent.

—Se tuer parce qu'on a trop d'argent! s'écria le baron, en se laissant aller à une violente envie de rire. Ah! ah! ah! voilà qui est bon!

C'était la première fois que le baron riait depuis longtemps.

—Dites donc, reprit le génie d'un ton suppliant et d'un air d'anxiété; ne recommencez pas, s'il vous plaît.

—Pourquoi?

—Vos rires me font mal. Soupirez tant que vous voudrez, je m'en trouverai bien.

Le baron soupira machinalement, et le génie, reprenant son courage, lui tendit le couteau de chasse avec la plus séduisante politesse.

—Ah! ce n'est pas une mauvaise idée, dit le baron, sentant la froide pointe de l'acier, se tuer parce qu'on a trop d'argent!

—Bah! dit l'apparition avec pétulance, est-ce une meilleure idée de se tuer parce qu'on n'en a pas assez?

Je ne sais si le génie s'était compromis par mégarde en prononçant ces mots, ou s'il croyait la résolution du baron assez bien arrêtée pour n'avoir pas besoin de faire attention à ce qu'il disait; je sais seulement que le sire de Grogzwig s'arrêta tout à coup, ouvrit de grands yeux, et parut envisager l'affaire sous un jour complètement nouveau. —Mais, en effet, dit-il, rien n'est encore désespéré.

—Vos coffres sont vides, s'écria le génie.

—On peut les remplir.

—Votre femme gronde.

—On la fera taire.

—Vous avez treize enfants.

—Ils ne peuvent tous mal tourner.

Le génie s'irritait évidemment des opinions avancées par le baron; mais il affecta d'en rire, et le pria de lui faire savoir quand il aurait fini de plaisanter. —Mais je ne plaisante pas, au contraire, reprit le baron.

—Eh bien! j'en suis charmé, dit le génie,

parce que, je l'avoue franchement, toute plaisanterie est mortelle pour moi. Allons, quittez ce monde de misères.

— J'hésite, dit le baron, jouant avec le couteau de chasse; ce monde ne vaut pas grand'chose, mais....

— Dépêchez-vous! s'écria le génie en grinçant des dents.

— Laissez-moi, dit le baron; je cesserai de broyer du noir, je prendrai gaiement les choses, je respirerai le frais, j'irai à la chasse aux ours, et, si l'on me contrarie, j'enverrai promener les gens.

A ces mots, le baron tomba en arrière dans son fauteuil, et partit d'un éclat de rire si désordonné, que la chambre en retentit.

Le génie recula de deux pas, regarda le baron avec une expression de terreur, reprit son pieu ferré, se l'enfonça violemment au travers du corps, poussa un hurlement d'effroi et disparut.

Le sire de Grogzwig, comme le bûcheron de la fable, ne revit plus le génie de mort. Conformant ses actions à ses paroles, il vécut longtemps après sans beaucoup de fortune, mais heureux, laissant une nombreuse famille exercée sous ses yeux à la chasse aux ours.

Bonnes gens, si de semblables motifs vous rendent jamais hypocondres et mélancoliques, je vous conseille d'examiner les deux faces de la question, en appliquant à la meilleure un verre grossissant. Voy. VISIONS.

HALPHAS, grand comte des enfers. Il paraît sous la forme d'une cigogne, avec une voix bruyante. Il bâtit des villes, ordonne les guerres et commande vingt-six légions (1). C'est peut-être le même que Malphas..

HALTIAS. Les Lapons donnent ce nom aux vapeurs qui s'élèvent des lacs, et qu'ils prennent pour les esprits auxquels est commise la garde des montagnes.

HAMELN. Voy. MAGICIENS.

HAMLET, prince de Danemark, à qui apparut le spectre de son père, pour demander une vengeance dont il se chargea. Shakespeare a illustré cette sombre histoire. On montre toujours sur une colline voisine d'Elseneur la tombe d'Hamlet, que des croyances peureuses entourent et protègent.

HANDEL, célèbre musicien saxon. Se trouvant en 1700 à Venise, dans le temps du carnaval, il joua de la harpe dans une mascarade. Il n'avait alors que seize ans, mais son nom dans la musique était déjà très-connu. Dominique Scarlati, habile musicien d'alors sur cet instrument, l'entendit et s'écria: Il n'y a que le Saxon Handel, ou le diable, qui puisse jouer ainsi....

HANNETON. Il y a, dans la Cafrerie, une sorte de hanneton qui porte bonheur quand il entre dans une hutte. On lui sacrifie des brebis. S'il se pose sur un nègre, le nègre en devient tout fier.

HANNON, général carthaginois, distingué

(1) Wierus in Pseudomonarchia dem.

par cette fourberie: il nourrissait des oiseaux à qui il apprenait à dire: *Hannon est un dieu*. Puis il leur donnait la liberté.

HAQUIN. Les anciennes histoires scandinaves font mention d'un vieux roi de Suède, nommé Haquin, qui commença à régner au troisième siècle, et ne mourut qu'au cinquième, âgé de deux cent dix ans, dont cent quatre-vingt-dix de règne. Il avait déjà cent ans, lorsque ses sujets s'étant révoltés contre lui, il consulta l'oracle d'Odin qu'on révérait auprès d'Upsal. Il lui fut répondu que s'il voulait sacrifier le seul fils qui lui restait, il vivrait et régnerait encore soixante ans. Il y consentit, et ses dieux lui tinrent parole. Bien plus, sa vigueur se ranima à l'âge de cent cinquante ans; il eut un fils et successivement cinq autres, depuis cent cinquante ans jusqu'à cent soixante.

Se voyant près d'arriver à son terme, il tâcha encore de le prolonger; et les oracles lui répondirent que s'il sacrifiait l'aîné de ses enfants, il régnerait encore dix ans; il le fit. Le second lui valut dix autres années de règne, et ainsi de suite jusqu'au cinquième. Enfin il ne lui restait plus que celui-là; il était d'une caducité extrême, mais il vivait toujours; lorsqu'ayant voulu sacrifier ce dernier rejeton de sa race, le peuple, lassé du monarque et de sa barbarie, le chassa du trône; il mourut, et son fils lui succéda.

Delancré dit que ce monarque était grand sorcier, et qu'il combattait ses ennemis à l'aide des éléments. Par exemple, il leur envoyait de la pluie ou de la grêle.

HARIDI, serpent honoré à Akhmin, ville de la Haute-Egypte. Il y a quelques siècles qu'un derviche, nommé Haridi, y mourut; on lui éleva un tombeau, surmonté d'une coupole, au pied de la montagne; les peuples vinrent lui adresser des prières. Un autre derviche profita de la crédulité des bonnes gens, et leur dit que Dieu avait fait passer l'esprit du défunt dans le corps d'un serpent. Il en avait apprivoisé un de ceux qui sont communs dans la Thébaidé et qui ne font point de mal; ce reptile obéissait à sa voix. Le derviche mit à l'apparition de son serpent tout l'appareil du charlatanisme, éblouit le vulgaire, et prétendit guérir toutes les maladies. Quelques succès lui donnèrent la vogue. Ses successeurs n'eurent pas de peine à soutenir une imposture lucrative; ils enchérent en donnant à leur serpent l'immortalité, et poussèrent l'impudence jusqu'à en faire un essai public; le serpent fut coupé en morceaux en présence de l'émir, et déposé sous un vase pendant deux heures. A l'instant où le vase fut levé, les serviteurs du derviche eurent sans doute l'adresse d'en substituer un semblable; on cria au prodige, et l'immortel Haridi acquit un nouveau degré de considération.

Paul Lucas raconte que, voulant s'assurer des choses merveilleuses que l'on racontait de cet animal, il fit pour le voir le voyage d'Akhmin; qu'il s'adressa à Assan-Bey, lequel fit venir le derviche avec le serpent ou l'ange, car tel est le nom qu'on lui donnait;

et que ce derviche tira de son sein, en sa présence, l'animal merveilleux. C'était, ajoutait-il, une couleuvre de médiocre grosseur, et qui paraissait fort douce.

HARO. Le diable a souvent fait parler de lui en Espagne comme partout; citons la légende relative à l'origine démoniaque de la noble famille de Haro.

Don Diégo Lopez, seigneur de Biscaye, était à l'affût du sanglier, lorsqu'il entendit les accords d'une délicieuse voix de femme. Il regarda et il aperçoit la chanteuse debout sur un rocher. Il en devint épris et lui proposa de l'épouser.

J'accepte votre main, répondit-elle, beau chevalier, car ma naissance est noble; mais à une condition: jurez-moi que vous ne prononcerez jamais devant moi un nom sacré.

Le chevalier le jura; et, quand le mariage fut consommé, il s'aperçut que sa fiancée avait un pied de chèvre. Heureusement c'était son seul défaut. Personne n'est parfait. Par une convention tacite, le pied de chèvre ne fut bientôt qu'un pied de biche, ce qui était plus poétique. Don Diégo n'en eut pas moins d'attachement pour sa femme, qui devint mère de deux enfants, une fille et un fils nommé Iniguez Guerra.

Or, un jour qu'ils étaient à table, le seigneur de Biscaye jeta un os à ses chiens: un mâtin et un épagneul se prirent de querelle; l'épagueul saisit le mâtin à la gorge et l'étrangla: «*Sainte vierge Marie!* s'écria don Diégo; qui a jamais vu chose pareille?»

La dame au pied de biche saisit aussitôt les mains de ses enfants. Diégo retint le garçon, mais la mère s'échappa à travers les airs avec la fille...

Par la suite, don Diégo Lopez envahit les terres des Maures: il fut malheureux dans un combat et fait prisonnier; les vainqueurs lui lièrent les mains et l'emmenèrent à Tolède. Iniguez Guerra était triste de la captivité de son père. Quelqu'un lui dit alors: — Pourquoi n'iriez-vous pas invoquer la fée qui vous a donné le jour? elle seule peut vous indiquer un moyen de délivrer don Diégo.

Iniguez monta à cheval, se rendit à la montagne; la fée était sur le rocher. Elle reconnut son fils: — Viens à moi, lui dit-elle; je sais ce qui t'amène et je te promets aide et protection. Laisse là ton cheval, il ne te serait d'aucun service. Je veux le remplacer par un autre qui en quelques heures le portera à Tolède; mais tu ne lui mettras pas de bride; tu ne le feras pas ferrer; tu ne lui donneras ni nourriture ni eau. La fée Pied-de-Biche appela Pardalo; c'était le nom de ce coursier extraordinaire.

Iniguez s'élança sur sa croupe, et ramena bientôt son père.

La fée Pied-de-Biche était si bien un démon; que la conclusion de la légende, en mentionnant ses autres apparitions en Biscaye, nous dit qu'elle se montre sous les traits qui caractérisent le diable (1).

HAROLD. Comme tous les anciens peuples, les Scandinaves croyaient volontiers à l'exi-

(1) Traditions populaires. Quarterly Review.

stence de démons tutélaires; et les Islandais leur avaient voué une reconnaissance particulière pour avoir fait avorter les noirs desseins du roi Harold-Germson. Ce roi de Norwège, dit la *Saga*, désirant connaître la situation intérieure de l'île, qu'il avait l'intention de punir, chargea un habile trolldman ou magicien de s'y rendre, sous la forme qu'il voudrait prendre.

Pour mieux se déguiser, le trolldman se changea en baleine et nagea jusqu'à l'île; mais les rochers et les montagnes étaient couverts de *ladwaiturs* ou génies propices qui faisaient bonne garde.

Sans en avoir peur, l'espion d'Harold nagea vers le golfe de Vapna, et essaya de débarquer; mais un énorme dragon déroula les longs anneaux de sa queue sur les rochers, et, suivi d'une armée innombrable de serpents, descendit dans le détroit, arrosant la baleine d'une trombe de venin.

Là baleine ne put leur résister, et nagea à l'ouest vers la baie d'Ove; mais là elle trouva un immense oiseau qui étendit ses ailes comme un rideau sur le rivage, et l'armée des esprits s'abattit à ses côtés sous la même forme.

Le trolldman voulut alors pénétrer par Bridaford, au sud. Un taureau vint à sa rencontre et se précipita dans les flots, escorté d'un troupeau qui mugit autour de son chef d'une manière épouvantable.

Cette nouvelle rencontre ne découragea pas l'ennemi, qui se dirigea vers Urekarskinda; mais là, un géant se présenta, un géant dont la tête dépassait le sommet de la plus haute montagne, un géant armé d'une massue de fer, et accompagné d'une troupe de géants de la même taille.

Cette tradition est remarquable, parce qu'elle nous fait voir que les Scandinaves classaient leurs esprits élémentaires d'après la doctrine cabalistique de Paracelse. La terre envoie ses génies sous la forme de géants; les sylphes apparaissent en oiseaux; le taureau est le type de l'eau; le dragon procède de la sphère du feu.

Le mont Hécla fait partie, en quelque sorte, de la mythologie des Skaldes. Les hommes du Nord furent convertis peu de temps après qu'ils eurent fait connaissance avec ses terreurs; et, lorsqu'ils devinrent chrétiens, ils en firent la bouche de l'enfer. L'Hécla ne pouvait manquer surtout d'être le refuge des esprits du feu, que la tradition avait probablement connus en Scandinavie et à Asgard. Leur grand ennemi était Luridan. On lit dans le livre de Vanagastus, le Norvégien, que Luridan, l'esprit de l'air, « voyage par ordre du magicien en Laponie, en Finlande, en Skrikfinlande et jusqu'à la mer Glaciale. — C'est sa nature d'être toujours en opposition avec le feu et de faire une guerre continuelle aux esprits du mont Hécla. Dans cette guerre à mort, les deux partis se déchirent l'un l'autre, heurtant leurs bataillons à travers les airs. Luridan cherche à livrer le combat au-dessus de l'Océan où les blessés de l'armée contraire tombent sans

ressource; mais si l'action a lieu sur la montagne, l'avantage est souvent aux esprits du feu, et l'on entend de grandes lamentations en Islande, en Russie, en Norwège (1), etc.»

HARPE. Chez les Calédoniens, lorsqu'un guerrier célèbre était exposé à un grand péril, les harpes rendaient d'elles-mêmes un son lugubre et prophétique; souvent les ombres des aïeux du guerrier en pinçaient les cordes. Les bardes alors commençaient un chant de mort, sans lequel aucun guerrier n'était admis dans le palais de nuages, et dont l'effet était si salubre que les fantômes retournaient dans leur demeure pour y recevoir avec empressement et revêtir de ses armes fantastiques le héros décédé.

HARPPE. Thomas Bartholin, qui écrivait au dix-septième siècle, raconte, après une ancienne magicienne nommée Landela, dont l'ouvrage n'a jamais été imprimé, un trait qui doit être du treizième siècle ou du quatorzième.

Un homme du nord, qui se nommait Harppe, étant à l'article de la mort, ordonna à sa femme de le faire enterrer tout debout devant la porte de sa cuisine, afin qu'il ne perdît pas tout à fait l'odeur des ragoûts qui lui étaient chers, et qu'il pût voir à son aise ce qui se passerait dans sa maison.

La veuve exécuta docilement et fidèlement ce que son mari lui avait commandé.

Quelques semaines après la mort de Harppe, on le vit souvent apparaître, sous la forme d'un fantôme hideux, qui tuait les ouvriers et molestait tellement les voisins, que personne n'osait plus demeurer dans le village. Un paysan, nommé Olaus Pa, fut assez hardi pour attaquer ce vampire, car c'en était un; il lui porta un grand coup de lance, et laissa la lance dans la plaie. Le spectre disparut.

Le lendemain, Olaus fit ouvrir le tombeau du mort; il trouva sa lance dans le corps de Harppe, au même endroit où il avait frappé le fantôme. Le cadavre n'était pas corrompu; on le tira de terre; on le brûla, on jeta ses cendres à la mer, et on fut délivré de ses funestes apparitions (2).

« Le corps de Harppe, dit ici Dom Calmet (si l'on admet la vérité de ce fait), était donc réellement sorti de terre lorsqu'il apparaissait. Ce corps devait être palpable et vulnérable, puisqu'on trouva la lance dans la plaie. Comment sortit-il de son tombeau, et comment y rentra-t-il? C'est la difficulté; car qu'on ait trouvé la lance et la blessure sur son corps, cela ne doit pas surprendre, puisqu'on assure que les sorciers, qui se métamorphosent en chiens, en loups-garous, en chats, etc., portent dans leurs corps humains les blessures qu'ils ont reçues aux mêmes parties des corps dont ils se sont revêtus, et dans lesquels ils apparaissent. » Le plus croyable sur cette histoire peu avérée est probablement que c'est un conte. Voy. **VAMPIRES.**

HARVILLIERS (JEANNE), sorcière des en-

(1) Traditions populaires. *Quarterly Review*.

(2) Bartholini, de *Causa contemptus mortis*, etc., lib II,

virons de Compiègne, au commencement du seizième siècle. Dans son procès, elle raconta que sa mère l'avait présentée au diable dès l'âge de douze ans; que c'était un grand nègre vêtu de noir; qu'il arrivait quand elle le voulait, botté, éperonné et ceint d'une épée; qu'elle seule le voyait, ainsi que son cheval, qu'il laissait à la porte.

La mère de Jeanne avait été brûlée comme sorcière. Elle, qui du reste avait commis d'autres crimes, fut également brûlée, à l'âge de cinquante ans, le dernier jour d'avril de l'année 1578 (3). Voy. **SORCIERS.**

HARVIS. C'est le nom qu'on donne aux sorciers de l'Égypte moderne.

« De tout temps, dit M. Théodore Pavie, l'Égypte a eu des sorciers. Les devins qui luttèrent contre Moïse firent tant de prodiges, qu'il fallut au législateur des Hébreux la puissance invincible dont Jéhovah l'avait doué, pour triompher de ses ennemis. La cabalistique, la magie, les sciences occultes, importées par les Arabes en Espagne, puis dans toute l'Europe, où déjà elles avaient paru sous d'autres formes à la suite des barbares venus d'Orient par le Nord, n'étaient que des tentatives pour retrouver ces pouvoirs surnaturels, premier apanage de l'homme, alors qu'il commandait aux choses de la création en les appelant du nom que la voix de l'Éternel leur avait imposé.

« Désormais, soit que les lumières de la vérité, plus répandues, rendent moins faciles les expériences des sorciers dégénérés, soit que l'homme en avançant dans les siècles perde peu à peu ce reste d'empire sur la matière, qu'il cherche aujourd'hui à dompter par l'analyse des lois auxquelles elle obéit, toujours est-il que la magie est une science perdue ou considérée comme telle.

« L'Égypte cependant prétend en avoir conservé la tradition; et les devins du Caire jouissent encore, sur les bords du Nil, d'une réputation colossale. Il ne s'agit pas pour eux précisément de jeter des sorts, de prédire des malheurs; ils n'ont pas la *seconde vue* du Tyrol ou de l'Ecosse; leur science consiste à évoquer, dans le creux de la main d'un enfant pris au hasard, telle personne éloignée dont le nom est prononcé dans l'assemblée, et de la faire dépeindre par ce même enfant, sans qu'il l'ait jamais vue, sous des traits impossibles à méconnaître.

« Le plus célèbre des *harvis* a eu l'honneur de travailler devant plusieurs voyageurs européens; dont les écrits ont été lus avec avidité, et il a généralement assez bien réussi pour que sa gloire n'ait eu rien à souffrir de ces rencontres périlleuses. Voir cet homme, assister à une séance de magie, juger par mes propres yeux de l'état de la sorcellerie en Orient, trois choses qui me tentaient violemment: l'occasion s'en présenta.

« C'était au Caire, dans une des hôtelleries de cette capitale de l'Égypte. A la suite de quelques discussions qui s'étaient élevées entre nous au sujet du grand harvi, il fut

cap. 2.

(3) Histoire de la magie en France, p. 153.

unanimentement résolu de le faire appeler. La table était presque toute composée d'Anglais.

« Vers la fin du dîner, le sorcier arriva. Il entre, fait un léger signe de tête, et va s'asseoir au coin du divan, dans le fond du salon. Bientôt, après avoir accepté le café et la pipe, comme chose due à son importance, il se recueille, tout en parcourant l'assemblée d'un regard scrutateur. Le devin est né à Alger; sa physionomie n'a rien de gracieux, son œil est perçant et peu ouvert; sa barbe grisonnante laisse voir une bouche petite, à lèvres minces et serrées; ses traits, plus fins que ceux d'un Egyptien, n'ont pas non plus le calme impassible et sauvage du Bédouin; il est grand, fier, dédaigneux, et se pose en homme supérieur.

« Tandis que nous achevions de fumer, celui-ci son chibouk, celui-là son narguilé, le harvi, immobile dans son coin, cherchait à lire sur nos visages le degré de croyance que nous étions disposés à lui accorder; puis tout à coup il tira de sa poche un *calam* (sorte de plume) et de l'encre, demanda un réchaud, et se mit à écrire ligne à ligne, sur un long morceau de papier, de mystérieuses sentences. Dès qu'il eut jeté dans le feu quelques-unes de ces lignes, déchirées successivement, le charme commençant à opérer, un enfant fut introduit. C'était un Nubien de sept à huit ans, esclave au service de l'un de nos convives, récemment arrivé de son pays, noir comme l'encre du harvi, et affublé du plus ample costume turc. Le sorcier prit la main de l'enfant, y laissa tomber une goutte du liquide magique, l'étendit avec sa plume de roseau, et abaissant la tête du patient sur ses doigts, de manière à ce qu'il ne pût rien voir, il le plaça dans un coin de l'appartement, près de lui, le dos tourné à l'assemblée.

« Lady K... s'écria le plus impétueux des spectateurs. — Et l'enfant, après avoir hésité quelques instants, prit la parole d'une voix faible. — Que vois-tu? lui demanda son maître, tandis que le harvi, de plus en plus sérieux, marmottait des vers magiques, tout en brûlant ses papiers, dont il tira une grande poignée de dessous sa robe.

« — Je vois, répondit le petit Nubien; je vois des bannières, des mosquées, des chevaux, des cavaliers, des musiciens, des chameaux...

« — Toutes choses qui n'ont rien à faire avec lady K..., me dit tout bas un esprit fort.

« — *Shoufta' ib! Shoufta' ib!* regarde bien! criait le spectateur qui voulait évoquer lady K...

« L'enfant se taisait, balbutiait; puis il déclara qu'il voyait une personne.

« — Est-ce une dame, un monsieur?

« — Une dame!

« — Le harvi s'aperçut à nos regards qu'il avait déjà converti à moitié les plus incrédules.

« — Et comment est cette dame?

« — Elle est belle, reprit l'enfant, bien vêtue et bien blanche; elle a un bouquet à la main; elle est près d'un balcon, et regarde un beau jardin.

« — On dirait que ce négriillon a vu quelquefois les portraits de Lawrence, dit le maître de l'esclave à son voisin; il a deviné juste, et pourtant jamais rien de semblable ne s'est présenté à ses yeux.

« — Et puis, reprit l'enfant après quelques secondes, car il parlait lentement et par mots entrecoupés, cette belle dame a *trois jambes!*

« L'effort que fit le harvi pour ne pas anéantir le négriillon d'un coup de poing se tradit par un sourire forcé. Il lui répéta avec une douceur contrainte, une grâce pleine de rage: — *Shoufta' ib!* regarde bien!

« L'enfant tremblait; toutefois il affirma que le personnage évoqué dans le creux de sa main avait trois jambes.

« Aucun de nous ne put se rendre compte de l'illusion; mais on fit retirer le petit nègre, qui fut remplacé par un autre en tout semblable. Durant cette interruption, le sorcier avait marmotté bon nombre de phrases magiques et brûlé force papiers. L'assemblée fumait, le café circulait sans cesse: l'animation allait croissant. On convint d'évoquer cette fois sir F. S..., facile à reconnaître, puisqu'il a perdu un bras. Le nouveau négriillon prit la place du premier, abaissa de même sa tête sur la goutte d'encre, et l'on fit silence.

« — Sir F. S...! dit une voix dans l'assemblée, et l'enfant répéta, syllabe par syllabe, ce nom tout à fait barbare pour lui. Ainsi que son prédécesseur, il déclara voir des chevaux, des chameaux, des bannières et des troupes de musiciens: c'est le prélude ordinaire, le chaos qui se débrouille avant que la lumière magique de la goutte d'encre éclaire le personnage demandé.

« — Le harvi ne comprend ni le français, ni l'anglais, ni l'italien; mais, habitué à lire dans les regards du public, il devina qu'on lui proposait un *sujet* marqué par quelque signe particulier. Jadis on lui avait demandé de faire paraître Nelson, à qui, comme chacun sait, il manquait un bras et une jambe, et il avait rencontré juste, grâce à la célébrité du héros. Cette fois, il eut vent de quelque tour de ce genre; aussi, après bien des réponses confuses, l'enfant s'écria:

« — Je vois un monsieur! c'est un chrétien, il n'a pas de turban; son habit est vert... Je ne vois qu'un bras!

« A ces mots, nous échangeâmes un sourire, comme des gens qui s'avouent vaincus: il fallait croire à la magie... Mais mon voisin l'esprit fort, après avoir fait bouillonner l'eau de son narguilé avec un bruit effroyable, regarda le harvi. Je remarquai que notre pensée avait été mal interprétée par le devin, et qu'il chancelait dans son affirmation, supposant que nous avions ri de pitié. Il demanda donc à l'enfant:

« — Tu ne vois qu'un bras? Et l'autre?

« L'enfant ne répondit pas, et il se fit un grand silence. On entendit les petits papiers s'enflammer plus vivement sur le réchaud.

« — L'autre bras, reprit le négriillon... je le vois: ce monsieur le met devant son dos, et il tient un gant de cette main!...

Ainsi le harvi qui opéra devant M. Th. Pavie ne fut pas heureux ou ne fut pas adroit (1). M. Léon de Laborde avait été plus favorisé; car voici un fragment curieux qu'il a publié en 1833 dans la *Revue des deux Mondes*, et qu'on retrouve dans ses *Commentaires géographiques* sur la Genèse.

« L'Orient, cet antique pays, ce vieux berceau de tous les arts et de toutes les sciences, fut aussi et de tout temps le domaine du savoir occulte et des secrets puissants qui frappent l'imagination des peuples.

« J'étais établi au Caire depuis plusieurs mois (1827), quand je fus averti un matin par lord Prudhoe qu'un Algérien (2), sorcier de son métier, devait venir chez lui pour lui montrer un tour de magie qu'on disait extraordinaire. Bien que j'eusse alors peu de confiance dans la magie orientale, j'acceptai l'invitation; c'était d'ailleurs une occasion de me trouver en compagnie fort agréable. Lord Prudhoe me reçut avec sa bonté ordinaire et cette humeur enjouée qu'il avait su conserver au milieu de ses connaissances si variées et de ses recherches assidues dans les contrées les plus difficiles à parcourir.

« Un homme grand et beau, portant turban vert et benisch de même couleur, entra: c'était l'Algérien. Il laissa ses souliers sur le bout du tapis, alla s'asseoir sur un divan et nous salua tous, à tour de rôle, de la formule en usage en Egypte. Il avait une physionomie douce et affable, un regard vif, perçant; j'en dirai même accablant, et qu'il semblait éviter de fixer, dirigeant ses yeux à droite et à gauche plutôt que sur la personne à laquelle il parlait; du reste, n'ayant rien de ces airs étranges qui dénotent des talents surnaturels et le métier de magicien. Habillé comme les écrivains ou les hommes de loi, il parlait fort simplement de toutes choses et même de sa science, sans emphase ni mystère, surtout de ses expériences, qu'il faisait ainsi en public et qui semblaient à ses yeux plutôt un jeu, à côté de ses autres secrets qu'il ne faisait qu'indiquer dans la conversation. On lui apporta la pipe et le café, et pendant qu'il parlait, on fit venir deux enfants sur lesquels il devait opérer.

« Le spectacle alors commença. Toute la société se rangea en cercle autour de l'Algérien, qui fit asseoir un des enfants près de lui, lui prit la main et sembla le regarder attentivement. Cet enfant, fils d'un Européen, était âgé de onze ans et parlait facilement l'arabe. Achmed, voyant son inquiétude au moment où il tirait de son écritoire sa plume de jonc, lui dit: -- N'aie pas peur, enfant, je vais t'écrire quelques mots dans la main, tu y regarderas et voilà tout.

L'enfant se remit de sa frayeur, et l'Algérien lui traça dans la main un carré, entremêlé bizarrement de lettres et de chiffres, versa au milieu une encre épaisse et lui dit de chercher le reflet de son visage. L'enfant répondit qu'il le voyait. Le magicien demanda un réchaud qui fut apporté sur-le-champ;

(1) L'extrait qu'on vient de lire de M. Théodore Pavie a vu le jour en 1839.

puis il déroula trois petits cornets de papier qui contenaient différents ingrédients, qu'il jeta en proportion calculée sur le feu. Il l'engagea de nouveau à chercher dans l'encre le reflet de ses yeux, à regarder bien attentivement, et à l'avertir dès qu'il verrait paraître un soldat turc balayant une place.

« L'enfant baissa la tête; les parfums pétillèrent au milieu des charbons: et le magicien, d'abord à voix basse, puis l'élevant davantage, prononça une kyrielle de mots dont à peine quelques-uns arrivèrent distinctement à nos oreilles. — Le silence était profond; l'enfant avait les yeux fixés sur sa main; la fumée s'éleva en larges flocons, répandant une odeur forte et aromatique. Achmed, impassible, semblait vouloir stimuler de sa voix, qui de douce devenait saccadée, une apparition trop tardive, quand tout à coup, jetant sa tête en arrière, poussant des cris et pleurant amèrement, l'enfant nous dit, à travers les sanglots qui le suffoquaient, qu'il ne voulait plus regarder, qu'il avait vu une figure affreuse; il semblait terrifié. L'Algérien n'en parut point étonné, il dit simplement: — Cet enfant a eu peur, laissez-le; en le forçant, on pourrait lui frapper trop vivement l'imagination.

On amena un petit arabe au service de la maison et qui n'avait jamais vu ni rencontré le magicien; peu intimidé de tout ce qui venait de se passer, il se préla gaiement aux préparatifs et fixa bientôt ses regards dans le creux de sa main, sur le reflet de sa figure, qu'on apercevait même de côté, vacillant dans l'encre. — Les parfums recommencèrent à s'élever en fumée épaisse, et les formules parlées en un chant monotone, se renforçant et diminuant par intervalles, semblaient devoir soutenir son attention: — Le voilà, s'écria-t-il, et nous remarquâmes l'émotion soudaine avec laquelle il porta ses regards sur le centre des signes magiques.

— Comment est-il habillé?

— Il a une veste rouge brodée d'argent, un turban et des pistolets à sa ceinture.

— Que fait-il?

— Il balaie une place devant une grande tente riche et belle; elle est rayée de rouge et de vert avec des boules d'or en haut.

— Regarde qui vient à présent?

— C'est le sultan suivi de tout son monde. Oh! que c'est beau!...

« Et l'enfant regardait à droite et à gauche, comme dans les verres d'une optique dont on cherche à étendre l'espace.

— Comment est son cheval?

— Blanc, avec des plumes sur la tête.

— Et le sultan?

— Il a une barbe noire, un benisch vert.

Ensuite l'Algérien nous dit: Maintenant, messieurs, nommez la personne que vous désirez faire paraître; ayez soin seulement de bien articuler les noms, afin qu'il ne puisse pas y avoir d'erreur.

« Nous nous regardâmes tous, et comme

(2) Ce n'était pas celui qui vit plus tard M. Pavie.

toujours dans ce moment personne ne retrouva un nom dans sa mémoire.

« —Shakspeare, dit enfin le major Félix, compagnon de voyage de lord Prudhoe.

« —Ordonnez au soldat d'amener Shakspeare, dit l'Algérien.

« —Amène Shakspeare ! cria l'enfant d'une voix de maître.

« —Le voilà ! » ajouta-t-il après le temps nécessaire pour écouter quelques-unes des formules inintelligibles du sorcier. Notre étonnement serait difficile à décrire, aussi bien que la fixité de notre attention aux réponses de l'enfant.

« —Comment est-il ?

« —Il porte un benisch noir ; il est tout habillé de noir, il a une barbe.

« —Est-ce lui ? nous demanda le magicien d'un air fort naturel, vous pouvez d'ailleurs vous informer de son pays, de son âge.

« —Eh bien ! où est-il né ? dis-je.

« —Dans un pays tout entouré d'eau.

« Cette réponse nous étonna encore davantage.

« —Faites venir Cradock, ajouta lord Prudhoe, avec cette impatience d'un homme qui craint de se fier trop facilement à une supercherie.

—Le Caouas (soldat turc) l'amena.

« —Comment est-il habillé ?

« —Il a un habit rouge, sur sa tête un grand tarbousch noir, et quelles drôles de bottes ! je n'en ai jamais vu de pareilles : elles sont noires et lui viennent par-dessus les jambes.

« Toutes ces réponses dont on retrouvait la vérité sous un embarras naturel d'expressions qu'il aurait été impossible de feindre, étaient d'autant plus extraordinaires qu'elles indiquaient d'une manière évidente que l'enfant avait sous les yeux des choses entièrement neuves pour lui. Ainsi, Shakspeare avait le petit manteau noir de l'époque, qu'on appelait benisch, et tout le costume de couleur noir qui ne pouvait se rapporter qu'à un Européen, puisque le noir ne se porte pas en Orient, et en y ajoutant une barbe que les Européens ne portent pas avec le costume franc, c'était une nouveauté aux yeux de l'enfant. Le lieu de sa naissance, expliqué par un pays tout entouré d'eau, est à lui seul surprenant. Quant à l'apparition de M. Cradock, qui était alors en mission diplomatique près du pacha, elle est encore plus singulière ; car le grand tarbousch noir, qui est le chapeau militaire à trois cornes, et ces bottes noires qui se portent par-dessus la culotte, étaient des choses que l'enfant avait n'avoir jamais vues auparavant ; et pourtant elles lui apparaissaient.

« Nous fîmes encore apparaître plusieurs personnes ; et chaque réponse, au milieu de son irrégularité, nous laissait toujours une profonde impression. Enfin le magicien nous avertit que l'enfant se fatiguait ; il lui releva la tête, en lui appliquant ses pouces sur les yeux et en prononçant des paroles mystérieuses ; puis il le laissa.

« L'enfant était comme ivre : ses yeux

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. I.

n'avaient point une direction fixe, son front était couvert de sueur ; tout son être semblait violemment attaqué. Cependant il se remit peu à peu, devint gai, content de ce qu'il avait vu ; il se plaisait à le raconter, à en rappeler toutes les circonstances, et y ajoutait des détails comme à un événement qui se serait réellement passé sous ses yeux.

« Mon étonnement avait surpassé mon attente ; mais j'y joignais une appréhension plus grande encore : je craignais une mystification et je résolus d'examiner par moi-même ce qui, dans ces apparitions en apparence si réelles et certainement si faciles à obtenir, appartenait au métier de charlatan, et ce qui pouvait résulter d'une influence *magnétique* quelconque. Je me retirai dans le fond de la chambre et j'appelai Bellier, mon drogman. Je lui dis de prendre à part Achmed et de lui demander si pour une somme d'argent, qu'il fixerait, il voulait me dévoiler son secret ; à la condition, bien entendu, que je m'engagerais à le tenir caché de son vivant. —Le spectacle terminé, Achmed, tout en fumant, s'était mis à causer avec quelques-uns des spectateurs, encore surpris de son talent ; puis après il partit. J'étais à peine seul avec Bellier, que je m'informai de la réponse qu'il avait obtenue. Achmed lui avait dit qu'il consentait à m'apprendre son secret.

« Le lendemain nous arrivâmes à la grande mosquée El-Ahzar, près de laquelle demeurait Achmed l'Algérien. Le magicien nous reçut poliment et avec une gaîté affable ; un enfant jouait près de lui : c'était son fils. Peu d'instants après, un petit noir d'une bizarre tournure nous apporta les pipes.

« La conversation s'engagea. Achmed nous apprit qu'il tenait sa science de deux cheicks célèbres de son pays, et ajouta qu'il ne nous avait montré que bien peu de ce qu'il pouvait faire.

« —Je puis, dit-il, endormir quelqu'un sur-le-champ, le faire tomber, rouler, entrer en rage, et au milieu de ses accès le forcer de répondre à mes demandes et de me dévoiler tous les secrets. Quand je veux aussi, je fais asseoir la personne sur un tabouret isolé, et, tournant autour avec des gestes particuliers, je l'endors immédiatement ; mais elle reste les yeux ouverts, parle et gesticule comme dans l'état de veille.

« Nous réglâmes nos conditions ; il demanda quarante piastres d'Espagne et le serment sur le Koran de ne révéler ce secret à personne. La somme fut réduite à trente piastres ; et le serment fait ou plutôt chanté, il fit monter son petit garçon et prépara, pendant que nous fumions, tous les ingrédients nécessaires à son opération. Après avoir coupé dans un grand rouleau un petit morceau de papier, il traça dessus les signes à dessiner dans la main et les lettres qui y ont rapport ; puis, après un moment d'hésitation, il me le donna.

« J'écrivis la prière que voici sous sa dictée : « Anzilou-Aiouha-el-Djenni-Aiouha-el-Djennoun-Anzilou-Betakki-Matalahoutou »

hou-Aleikoum-Taricki, Anzilou, Taricki.»
— Les trois parfums sont : « Takeh-Mabachi,
— Ambar-Indi. — Kousonbra-Djaou. »

« L'Algérien opéra sur son enfant devant moi. Ce petit garçon en avait une telle habitude que les apparitions se succédaient sans difficulté. Il nous raconta des choses fort extraordinaires, et dans lesquelles on remarquait une originalité qui ôtait toute crainte de supercherie.

« J'opérai le lendemain devant Achmed avec beaucoup de succès, et avec toute l'émotion que peut donner le pouvoir étrange qu'il venait de me communiquer. A Alexandrie je fis de nouvelles expériences, pensant bien qu'à cette distance je ne pourrais avoir de doute sur l'absence d'intelligence entre le magicien et les enfants que j'employais, et, pour en être encore plus sûr, je les allai chercher dans les quartiers les plus reculés ou sur les routes, au moment où ils arrivaient de la campagne. J'obtins des révélations surprenantes, qui toutes avaient un caractère d'originalité encore plus extraordinaire que l'eût été celui d'une vérité abstraite. Une fois entre autres, je fis apparaître lord Prudhoe, qui était au Caire, et l'enfant, dans la description de son costume, se mit à dire : — Tiens, c'est fort drôle, il a un sabre d'argent.

« Or, lord Prudhoe était le seul peut-être en Egypte qui portât un sabre avec un fourreau de ce métal.

« De retour au Caire, je sus qu'on parlait déjà de ma science, et un matin, à mon grand étonnement, les domestiques de M. Msarra, drogman du consulat de France, vinrent chez moi pour me prier de leur faire retrouver un manteau qui avait été volé à l'un d'eux. Je ne commençai cette opération qu'avec une certaine crainte. J'étais aussi inquiet des réponses de l'enfant que les Arabes qui attendaient le recouvrement de leur bien. Pour comble de malheur, le caouas ne voulait pas paraître, malgré force parfums que je précipitais dans le feu, et les violentes aspirations de mes invocations aux génies les plus favorables; enfin il arriva, et après les préliminaires nécessaires, nous évoquâmes le voleur. Il parut.

« Il fallait voir les têtes tendues, les bouches ouvertes, les yeux fixes de mes spectateurs, attendant la réponse de l'oracle, qui en effet nous donna une description de sa figure, de son turban, de sa barbe : — C'est Ibrahim, oui, c'est lui, bien sûr ! — s'écriait-on de tous côtés; et je vis que je n'avais plus qu'à appuyer mes pouces sur les yeux de mon patient; car ils m'avaient tous quitté pour courir après Ibrahim. Je souhaite qu'il ait été coupable; car j'ai entendu vaguement parler de quelques coups de bâton qu'il reçut à cette occasion. »

HASARD. Le hasard, que les anciens appelaient la Fortune, a toujours eu un culte étendu, quoiqu'il ne soit rien par lui-même. Les joueurs, les guerriers, les coureurs d'aventures, ceux qui cherchent la fortune dans

les roues de la loterie, dans l'ordre des cartes, dans la chute des dés, dans un tour de roulette, ne soupirent qu'après le hasard. Qu'est-ce donc que le hasard? Un événement fortuit amené par l'occasion ou par des causes qu'on n'a pas su prévoir, heureux pour les uns, malheureux pour les autres. — Un Allemand sautant en la ville d'Agen sur le gravier, l'an 1597, au saut de l'Allemand, mourut tout roide au troisième saut. Admirez le hasard, la bizarrerie et la rencontre du nom, du saut et du sauteur, dit gravement Delancre : *Un Allemand saute au saut de l'Allemand, et la mort, au troisième saut, lui fait faire le saut de la mort...* On voit qu'au seizième siècle même, on trouvait aussi des hasards merveilleux dans des jeux de mots.

HATTON II, surnommé Bonose, usurpateur du siège archiepiscopal de Mayence, qui vécut en 1074. Il avait refusé de nourrir les pauvres dans un temps de famine, et avait même fait brûler une grange pleine de gens qui lui demandaient du pain : il périt misérablement. On rapporte que cet intrus, étant tombé malade dans une tour qui est située en une petite île sur les bords du Rhin, y avait été visité de tant de rats, qu'il fut impossible de les chasser. Il se fit transporter ailleurs, dans l'espoir d'en être délivré, mais les rats s'étant multipliés, passèrent à la nage, le joignirent et le dévorèrent.

Poppiel II, roi de Pologne, souillé de crimes, fut pareillement dévoré par les rats.

HAUSSY (MARIE DE), sorcière du seizième siècle, qu'une autre sorcière déclara dans sa confession avoir vue danser au sabbat avec un sorcier de la paroisse de Faks, lequel adorait le diable (1).

HÉCATE, diablesse qui préside aux rues et aux carrefours. Elle est chargée, aux enfers, de la police des chemins et de la voie publique. Elle a trois visages : le droit de cheval, le gauche de chien, le mitoyen de femme. Delrio dit : « Sa présence fait trembler la terre, éclater les feux, et aboyer les chiens. »

Hécate, chez les anciens, était aussi la triple Hécate : Diane sur la terre, Proserpine aux enfers, la Lune dans le ciel. Ce sont, au dire des astronomes, les trois phases de la lune.

HÉCLA. Les Islandais prétendaient autrefois que l'enfer était dans leur île, et le plaçaient dans le gouffre du mont Hécla. Ils croyaient aussi que le bruit produit par les glaces, quand elles se choquent et s'amoncellent sur leurs rivages, vient des cris des damnés tourmentés par un froid excessif, et qu'il y a des âmes condamnées à geler éternellement, comme il y en a qui brûlent dans des feux éternels.

Cardan dit que cette montagne est célèbre par l'apparition des spectres et des esprits. Il pense avec Leloyer (2) que c'est dans cette montagne d'Hécla que les âmes des sorciers sont punies après leur mort. Voy. **HAROLD**.

HECDEKIN. En l'année 1130, un démon

(1) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, p. 144.

(2) Histoire des spectres, p. 519.

que les Saxons appelaient Hecdekin, ou Hodeken, c'est-à-dire l'esprit au bonnet, à cause du bonnet dont il était coiffé, vint passer quelques mois dans la ville d'Hildesheim, en Basse-Saxe. L'évêque d'Hildesheim en était aussi le souverain. En raison de ces deux titres, le démon crut devoir s'attacher à sa maison. Il se posta donc dans le palais et s'y fit bientôt connaître avantageusement, soit en se montrant avec complaisance à ceux qui avaient besoin de lui, soit en disparaissant avec prudence lorsqu'il devenait importun, soit en faisant des choses remarquables et difficiles. — Il donnait de bons conseils dans les affaires diplomatiques, portait de l'eau à la cuisine et servait les cuisiniers. La chose s'est passée dans le douzième siècle : les mœurs étaient alors plus simples qu'aujourd'hui.

Il fréquentait donc la cuisine et le salon ; et les marmitons, le voyant de jour en jour plus familier, se divertissaient en sa compagnie. — Mais un soir, un d'eux se porta contre lui aux injures, quelques-uns disent même aux voies de fait. Le démon en colère s'alla plaindre au maître d'hôtel, de qui il ne reçut aucune satisfaction ; alors il crut pouvoir se venger. Il étouffa le marmiton, en assomma quelques autres, rossa le maître d'hôtel, et sortit de la maison pour n'y plus reparaitre (1).

HÉRODIADÉ. On dit en Catalogne que la danseuse homicide d'Hérode, l'infâme Hérodiane, ayant longtemps couru le monde, se noya dans le Ségré, fleuve qui passe à Lérida, et cause de temps en temps des dévastations. Les bonnes femmes ajoutent qu'Hérode y est enseveli avec elle.

D'autres traditions noient Hérodiane dans un lac glacé sur lequel elle dansait ; ce qu'elle n'avait cessé de faire depuis son affreuse aventure. La glace se creva sous ses pieds, et, se refermant pendant qu'elle s'enfonçait, lui trancha la tête. Ce lac est en Suisse, et cette tête danse toujours. Mais peu de gens la peuvent voir.

HÉHUGASTE, sylphide qui se familiarisait avec l'empereur Auguste. Les cabalistes disent qu'Ovide fut relégué à Tomes pour avoir surpris Auguste en tête à tête avec elle ; que la sylphide fut si piquée de ce que ce prince n'avait pas donné d'assez bons ordres pour qu'on ne la vît point, qu'elle l'abandonna pour toujours (2).

HÉKACONTALITHOS. Pierre qui en renferme soixante autres diverses, que les Troglodytes offraient au diable dans leurs sorcelleries (3).

HÉLA, reine des trépassés chez les anciens Germains. Son gosier toujours ouvert ne se remplissait jamais. Elle avait le même nom que l'enfer. Voy. **ANGERBODE**.

La mythologie scandinave donne le pouvoir de la mort à *Héla*, qui gouverne les neuf mondes de Nifleheim. Ce nom signifie mystère, secret, abîme. Selon la croyance populaire des paysans de l'antique Cimbrie, *Héla*

(1) Trithème, Chronique d'Hirsange.

(2) Lettres cabalistiques, t. I^{er}, p. 64.

(3) Delaunoy, Tableau de l'inconstance des démons, etc.,

répand au loin la peste et laisse tomber tous les fléaux de ses terribles mains en voyageant, la nuit, sur le cheval à trois pieds de l'enfer (*Helhest*). Héla et les loups de la guerre ont longtemps exercé leur empire en Normandie. Cependant, lorsque les *hommes du Nord* de Hastings devinrent les *Normands* de Rollon, ils semblent avoir perdu le souvenir de leurs vieilles superstitions aussi rapidement que celui de leur langue maternelle.

D'Héla naquit Hellequin, nom dans lequel il est facile de reconnaître Hela-Kion, la race d'Héla déguisée sous l'orthographe romaine. Ce fut le fils d'Héla que Richard sans Peur, fils de Robert le Diable, duc de Normandie, rencontra chassant dans la forêt. Le roman raconte qu'Hellequin était un cavalier qui avait dépensé toute sa fortune dans les guerres de Charles Martel contre les Sarrasins païens. La guerre finie, Hellequin et ses fils, n'ayant plus de quoi soutenir leur rang, se jetèrent dans de mauvaises voies. Devenus de vrais bandits, ils n'épargnaient rien ; leurs victimes demandèrent vengeance au ciel, et leurs cris furent entendus. Hellequin tomba malade et mourut ; ses péchés l'avaient mis en danger de damnation éternelle : heureusement ses mérites, comme champion de la foi contre les païens, lui servirent. Son bon ange plaida pour lui, et obtint qu'en expiation de ses derniers crimes, la famille d'Hellequin errerait après sa mort, gémissante et malheureuse, tantôt dans une forêt, tantôt dans une autre, n'ayant d'autres distractions que la chasse au sanglier, mais souvent poursuivie elle-même par une meute d'enfer ; punition qui durera jusqu'au jugement dernier.

HÉLÈNE, reine des Adiabénites, dont le tombeau se voyait à Jérusalem, non sans artifice, car on ne pouvait l'ouvrir et le fermer qu'à certain jour de l'année. Si on l'essayait dans un autre temps, tout était rompu (4).

HÉLÉNÉION, plante que Plin fait naître des larmes d'Hélène auprès du chêne où elle fut pendue, et qui avait la vertu d'embellir les femmes et de rendre gais ceux qui en mettaient dans leur vin.

HELGAFFEL, montagne et canton d'Islande, qui a joui longtemps d'une grande réputation dans l'esprit des Islandais. Lorsque des parties plaidaient sur des objets douteux, et qu'elles ne pouvaient s'accorder, elles s'en allaient à Helgafell pour y prendre conseil ; on s'imaginait que tout ce qui s'y décidait devait avoir une pleine réussite. Certaines familles avaient aussi la persuasion qu'après leur mort elles devaient revenir habiter ce canton. La montagne passait pour un lieu saint. Personne n'osait la regarder qu'il ne se fût lavé le visage et les mains.

HELIAS. « Apparition admirable et prodigieuse arrivée à Jean Hélias, le premier jour de l'an 1623, au faubourg Saint-Germain

à Paris. » — C'est un gentilhomme qui conte (1) :

Etant allé le dimanche, premier jour de l'année 1623, sur les quatre heures après midi, à Notre-Dame, pour parler à M. le grand-pénitencier sur la conversion de Jean Hélias, mon laquais, ayant décidé d'une heure pour le faire instruire, parce qu'il quittait son hérésie pour embrasser la vraie religion, je m'en fus passer le reste du jour chez M. de Sainte-Foy, docteur en Sorbonne, et me retirai sur les six heures. Lorsque je rentrai, j'appelai mon laquais avant de monter dans ma chambre; il ne me répondit point. Je demandai s'il n'était pas à l'écurie; on ne m'en sut rien dire. Je montai, éclairé d'une servante, je trouvai les deux portes fermées, les clefs sur les serrures. En entrant dans la première chambre, j'appelai encore mon laquais, qui ne répondit point; je le trouvai à demi couché auprès du feu, la tête appuyée contre la muraille, les yeux et la bouche ouverts; je crus qu'il avait du vin dans la tête; et le poussant du pied, je lui dis : Levez-vous, ivrogne !

Lui, tournant les yeux sur moi : — Monsieur, me dit-il, je suis perdu; je suis mort; le diable tout à l'heure voulait m'emporter. Il poursuivit qu'étant entré dans la chambre, ayant fermé les portes sur lui et allumé le feu, il s'assit auprès, tira son chapelet de sa poche et vit tomber de la cheminée un gros charbon ardent entre les chenets. Aussitôt on lui dit : — Eh bien, vous voulez donc me quitter ?

Croyant d'abord que c'était moi qui parlais, il répondit : — Pardonnez-moi, monsieur, qui vous a dit cela ?

— Je l'ai bien vu, dit le diable; vous êtes allé tantôt à l'église. Pourquoi voulez-vous me quitter? je suis bon maître; tenez, voilà de l'argent : prenez-en tant qu'il vous plaira.

— Je n'en veux point, répondit Hélias.

Le diable, voyant qu'il refusait son argent, voulut lui faire donner son chapelet.

Donnez-moi ces grains que vous avez dans la main, dit-il, ou bien jetez-les au feu.

Mon laquais répondit : — Dieu ne commande point cela; je ne veux pas vous obéir.

Alors le diable se montra à lui; et voyant qu'il était tout noir, Hélias lui dit : Vous n'êtes pas mon maître; car il porte une fraise blanche et du clinquant à ses habits.

Au même instant, il fit le signe de la croix et le diable incontinent disparut.

HELIOGABALE, empereur de Rome; il s'occupait de nécromancie, quoiqu'il méprisât toute religion. Bodin assure qu'il allait au sabbat et qu'il y adorait le diable.

HELIOTROPE. On donnait ce nom à une pierre précieuse, verte et tachetée ou veinée de rouge, à laquelle les anciens ont attribué un grand nombre de vertus fabuleuses, comme de rendre invisibles ceux qui la portaient.

L'héliotrope, plante qui suit, dit-on, le cours du soleil, a été aussi l'objet de plusieurs contes populaires.

(1) Recueil de Dissertations de Lenglet-Dufresnoy, t. II, p. 159.

HELLEQUIN. — Voy. ELA.

HENOCH. Les rabbins croient qu'Hénoch, transporté au ciel, fut reçu au nombre des anges, et que c'est lui qui est connu sous le nom de Métraton et de Michel, l'un des premiers princes du ciel, lequel tient registre des mérites et des péchés des Israélites. Ils ajoutent qu'il eut Dieu et Adam pour maîtres.

Saint Jude, dans son Epître, parlant de plusieurs chrétiens mal convertis, dit : « C'est d'eux qu'Hénoch, qui a été le septième depuis Adam, a prophétisé en ces termes : Voilà le Seigneur qui va venir avec la multitude de ses saints pour exercer son jugement sur tous les hommes, et pour convaincre tous les impies. » Ces paroles de Saint Jude ont donné lieu de forger, dans le deuxième siècle, un prétendu *Livre d'Hénoch*, rempli de visions et de fables touchant la chute des anges (2). Voy. EDRIS.

HENRI III. Fils de Catherine de Médicis; il était infatué des superstitions de sa mère. Ses contemporains le représentent comme sorcier. Dans un des pamphlets qu'on répandit contre lui, on lui reproche d'avoir tenu au Louvre des écoles de magie et d'avoir reçu, en présent, des magiciens, un esprit familier, nommé Terragon, du nombre des soixante esprits nourris en l'école de Soliman. Cette accusation de sorcellerie est, dit-on, ce qui mit le poignard dans les mains de Jacques Clément. Les ennemis de ce mauvais prince avaient tenté auparavant de le faire mourir en piquant ses images en cire, ce qui s'appelait *envoûter*.

Voici l'extrait d'un pamphlet intitulé : *Les sorcelleries de Henri de Valois, et les oblations qu'il faisait au diable dans le bois de Vincennes* (Didier-Millot, 1589), pamphlet qui parut quelques mois avant l'assassinat de Henri III.

« Henri de Valois, d'Epéron, et les autres mignons, faisaient quasi publiquement profession de sorcellerie, étant commune à la cour entre iceux et plusieurs personnes dévoyées de la sainte religion catholique; on a trouvé chez d'Epéron un coffre plein de papiers de sorcellerie, auxquels il y avait divers mots hébreux, chaldaïques, latins, et plusieurs caractères inconnus, des rondeaux ou cernes, desquels alentour il y avait diverses figures et écritures, même des miroirs, onguents ou drogues, avec des verges blanches, lesquelles semblaient être de coudrier, quel'on a incontinent brûlés pour l'horreur qu'on en avait.

« On a encore trouvé dernièrement au bois de Vincennes deux sâtyres d'argent, de la hauteur de quatre pieds. Ils étaient au-devant d'une croix d'or, au milieu de laquelle on avait enchâssé du bois de la vraie croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les politiques disent que c'étaient des chandeliers. Ce qui fait croire le contraire, c'est que, dans ces vases, il n'y avait point d'aiguille qui passât pour y mettre un cierge ou une petite chan-

(2) Bergier, Dictionnaire théologique.

delle. Ces monstres diaboliques ont été vus par messieurs de la ville.

« Outre ces deux diables, on a trouvé une peau d'enfant, laquelle avait été corroyée, et sur icelle y avait aussi plusieurs mots de sorcellerie et divers caractères..... »

Le fait est que les Valois s'occupaient de sciences occultes. Voy. TERRAGON.

On fit l'anagramme du nom de Henri III. — *Henri de Valois*, où l'on trouve *Vilain Hérode*.

HENRI III, empereur d'Allemagne. Etant encore très-jeune, Henri III obtint d'un clerc une petite canule d'argent avec laquelle les enfants s'amusaient à jeter de l'eau. Pour l'engager à lui faire ce modique présent, il avait promis à ce clerc que, dès qu'il serait monté sur le trône, il ne manquerait pas de le faire évêque. C'était à une époque où le Saint-Siège ne cessait de travailler à éteindre la Simonie, fréquente surtout en Allemagne. Henri devint empereur en 1139; il se souvint de sa parole et l'exécuta. Mais il ne tarda guère à tomber dans une fâcheuse maladie; il fut trois jours à l'extrémité sans aucun sentiment. Un faible mouvement du poulx fit juger seulement qu'il y avait encore quelque lueur d'espérance de le ramener à la vie. Le prince recouvra en effet la santé. Aussitôt il fit appeler ce prélat, qu'il avait fait si précipitamment évêque, et, de l'avis de son conseil, il le déposa. Afin de justifier un jugement aussi bizarre, il assura que, pendant les trois jours de sa léthargie, les démons se servaient de cette même canule d'argent, qui avait été le prix de l'évêché, pour lui souffler un feu si violent que notre feu élémentaire ne saurait lui être comparé.

Ce fait singulier est rapporté par Guillaume de Malmesbury, historien du douzième siècle.

HENRI IV, roi d'Angleterre. Il poursuivit les sorciers, mais il encouragea d'autres philosophes. Au rapport d'Evelyn, dans ses *Numismata*, Henri IV fut réduit à un tel degré de besoin par ses folles dépenses, qu'il chercha à remplir ses coffres avec les secours de l'alchimie. L'enregistrement de ce singulier projet contient les protestations les plus solennelles et les plus sérieuses de l'existence et des vertus de la pierre philosophale, avec des encouragements à ceux qui s'occuperont de sa recherche, et leur affranchissement de toute espèce de contrariétés de la part des statuts et prohibitions antérieures.

On avait prédit à ce roi Henri IV qu'il mourrait à Jérusalem. Il se garda bien d'y aller. Mais il tomba malade subitement dans l'abbaye de Westminster et y mourut dans une chambre appelée *Jérusalem*....

HENRI IV, roi de France. On fit une recherche assez curieuse sur le nombre quatorze relativement à Henri IV. Il naquit quatorze siècles, quatorze décades, et quatorze ans après l'ère chrétienne. Il vint au monde le 14 décembre et mourut le 14 mai. Il a vécu quatre fois quatorze ans, quatorze semaines, quatorze jours. Enfin, dans son nom de

(1) C'est ainsi que commença l'aventure d'Androclès, qui trouva, comme le duc de Brunswick, un ami dans son

Henri de Bourbon, il y a quatorze lettres.

HENRI LE LION. Nous empruntons sa légende à Musæus, dont les contes populaires sont riches de tant de traditions merveilleuses.

Pendant que la croisade de Frédéric Barberousse occupait le monde chrétien, il y eut grand bruit dans toute l'Allemagne de l'aventure merveilleuse arrivée au duc Henri de Brunswick. — Il s'était embarqué pour la Terre-Sainte. Une tempête le jeta sur la côte d'Afrique. Echappé seul du naufrage, il trouva un asile dans l'ancre d'un lion. L'animal, couché à terre, lui témoigna tant de douceur qu'il osa s'en approcher; il reconnut que cette humeur hospitalière du redoutable animal provenait de l'extrême douleur qu'il ressentait à la patte gauche de derrière; il s'y était enfoncé une grosse épine, et la douleur le faisait souffrir à un tel point qu'il ne pouvait se lever et qu'il avait complètement perdu l'appétit. La première connaissance faite et la confiance réciproque établie, le duc remplit auprès du roi des animaux les fonctions de chirurgien; il lui arracha l'épine et lui pansa le pied (1).

Le lion guérit. Reconnaisant du service que lui avait rendu son hôte, il le nourrit abondamment de sa chasse, et le combla de toutes les caresses qu'un chien a coutume de faire à son maître.

C'était fort bien. Mais le duc ne tarda pas à se lasser de l'ordinaire du lion, qui, avec toute sa bonne volonté, ne lui servait pas la venaison aussi bien apprêtée que le faisait son cuisinier. Il désirait ardemment de retourner dans sa résidence; la maladie du pays le tourmentait nuit et jour; mais il ne voyait aucun moyen de pouvoir jamais regagner ses états.

Le tentateur s'approcha alors du duc, que la tristesse accablait. Il avait pris la forme d'un petit homme noir. Henri d'abord crut voir un orang-outang; mais c'était bien Satan en personne qui lui rendait visite. — Duc Henri, lui dit-il, pourquoi te lamentes-tu? Si tu veux prendre confiance en moi, je mettrai fin à tes peines, je te ramènerai près de ton épouse. Aujourd'hui même, tu souperas à Brunswick, où l'on prépare ce soir un grand festin; car la duchesse, qui te croit mort, donne sa main à un nouvel époux.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le duc: la fureur étincelait dans ses yeux, son cœur était en proie au désespoir. Il aurait pu songer que, depuis trois ans qu'on avait annoncé son naufrage et sa mort, il était bien permis à la duchesse de se croire veuve. Il ne s'arrêta qu'à l'idée qu'il était outragé.

— Si le ciel m'abandonne, pensa-t-il, je prendrai conseil de l'enfer.

Il était dans une de ces situations dont le diable sait profiter. Sans perdre le temps en délibérations, il chaussa ses éperons, ceignit son épée, et s'écria: — En route, camarade.

lion.

— A l'instant, répliqua le démon; mais convenons des frais de transport.

— Demande ce que tu voudras, dit le duc, je te le donnerai, sur ma parole.

— Eh bien! il faut que ton âme m'appartienne dans l'autre monde.

— Soit, répondit le duc, dominé par la colère; et il toucha la main du petit homme noir.

Le marché se trouva donc conclu entre les parties intéressées. Satan prit la forme d'un griffon, saisit dans une de ses serres le duc Henri, dans l'autre, le fidèle lion, et les transporta, des côtes de la Libye, dans la ville de Brunswick, où il les déposa sur la place du marché, au moment où le guet venait de crier l'heure de minuit. Puis il disparut.

Le palais ducal et la ville entière étaient illuminés; toutes les rues fourmillaient d'habitants qui se livraient à une bruyante gaîté, et couraient au château, pour y voir la fiancée, et pour être spectateurs de la danse des flambeaux, qui devait terminer les fêtes du jour.

Le voyageur aérien, ne ressentant pas la moindre fatigue, se glissa à travers la foule, sous le portail du palais, et, accompagné de son lion fidèle, il fit retentir ses éperons d'or sur l'escalier, entra dans la salle du festin, tira son épée, et s'écria : — A moi ceux qui sont fidèles au duc Henri! mort et malédiction aux traîtres.

En même temps, le lion rugit, secouant sa crinière et agitant sa queue. On croyait entendre les éclats du tonnerre. Les trompettes et les trombones se turent; mais les voûtes antiques retentirent du fracas des armes, et les murs du château en tremblèrent. — Le fiancé aux boucles d'or, et la troupe bigarrée de ses courtisans tombèrent sous l'épée de Henri. Ceux qui échappaient au glaive étaient déchirés par le lion.

Après que le pauvre fiancé, ses chevaliers et ses valets eurent mordu la poussière, et que le duc se fut montré le maître de la maison d'une manière aussi énergique que jadis Ulysse avec les prétendants de Pénélope, il prit place à table, à côté de son épouse. Elle commençait à peine à se remettre de la frayeur mortelle que lui avaient causée ces massacres.

Tout en mangeant avec grand appétit des mets que son cuisinier avait apprêtés pour d'autres convives, et en régaland son compagnon de ragoûts qui ne paraissaient pas non plus lui déplaire, Henri jetait les yeux de temps en temps sur sa femme, qu'il voyait baignée de larmes. Ces pleurs pouvaient s'expliquer de deux manières; mais, en homme qui sait vivre, le duc leur donna l'interprétation la plus favorable. Il adressa à la dame, d'un ton affectueux, quelques reproches sur sa précipitation à former de nouveaux nœuds, et il reprit ses vieilles habitudes.

Henri le Lion, surnommé ainsi à cause de son aventure, disparut, ajoute-t-on, en 1195, emporté par le petit homme noir.

HEPATOSCOPIE ou **HIEROSCOPIE**, divination qui avait lieu par l'inspection du foie des victimes dans les sacrifices, chez les Romains.

Quelques sorciers modernes cherchaient aussi l'avenir dans les entrailles des animaux. Ces animaux étaient ordinairement ou un chat, ou une taupe, ou un lézard, ou une chauve-souris, ou un crapaud, ou une poule noire. Voy. **ARUSPICES**.

HÉRAIDE. Voy. **HERMAPHRODITES**.

HERBADILLA. Autrefois, il y avait à la place du lac de Grand-Lieu en Bretagne, un vallon délicieux et fertile, qu'ombrageait la forêt de Vertave ou Vertou. Ce fut là que se réfugièrent les plus riches citoyens de Nantes, et qu'ils sauvèrent leurs trésors de la rapacité des légions de César. Ils y bâtirent une cité qu'on nomma *Herbadilla*, à cause de la beauté des prairies qui l'environnaient. Le commerce centupla leurs richesses; mais en même temps le luxe charria jusqu'au sein de leurs murs les vices des Romains. Ils provoquèrent le courroux du ciel. Un jour que saint Martin de Vertou, fatigué de ses courses apostoliques, se reposait près d'Herbadilla, à l'ombre d'un chêne, une voix lui cria : *Fidèle confesseur de la foi, éloigne-toi de la cité pécheresse*.

Saint Martin s'éloigna, et soudain jaillissent, avec un bruit affreux, des eaux jusqu'alors inaperçues, et qui faisaient irruption d'une caverne profonde. Le vallon où s'élevait la Babylone des Bretons fut tout à coup submergé. A la surface de cette onde sépulcrale vinrent aboutir par milliers des bulles d'air, derniers soupirs de ceux qui expiraient dans l'abîme.

Pour perpétuer le souvenir du châtimement, Dieu permet que l'on entende encore au fond de cet abîme les cloches de la ville engloutie, et que l'orage y vive familièrement. Auprès est une île au milieu de laquelle s'élève une pierre en forme d'obélisque. Cette pierre ferme l'entrée du gouffre qui a vomi les eaux du lac, et ce gouffre est la prison d'un géant formidable qui pousse d'horribles rugissements.

A quatre lieues de cet endroit, vers l'est, on trouve une grande pierre qu'on appelle *la vieille de saint Martin*; car il est bon de savoir que cette pierre, qui pour bonne raison garde figure humaine, fut jadis une femme véritable, laquelle, s'étant retournée malgré la défense en sortant de la ville d'Herbadilla, fut transformée en statue (1). Voy. **IS**.

HERBE MAUDITE. Les paysans normands croient qu'il existe une fleur qu'on appelle *l'herbe maudite*: celui qui marche dessus ne cesse de tourner dans un même cercle, et il s'imagine qu'il continue son chemin sans avancer d'un pas au-delà du lieu où l'herbe magique l'a enchaîné.

HERBE QUI EGARE. Il y a, dit-on aussi, dans le Périgord, une certaine herbe qu'on ne peut fouler sans s'égarer ensuite de manière à ne plus retrouver son chemin. Cette

(1) M. de Marchangy, *Tristan le voyageur*, tom. I, p. 115.

herbe qui n'est pas connue, se trouvait abondamment aux environs du château de Lusignan, bâti par Mélusine; ceux qui marchaient dessus erraient dans de longs circuits, s'efforçaient en vain de s'éloigner, et se retrouvaient dans l'enceinte redoutée jusqu'à ce qu'un guide préservé de l'enchantement les remit dans la bonne voie.

HERBE DE COQ. Les habitants de Panama vantent beaucoup une herbe qu'ils appellent herbe de coq, et dont ils prétendent que l'application est capable de guérir sur-le-champ un poulet à qui l'on aurait coupé la tête, en respectant une seule vertèbre du cou. Des voyageurs sollicitèrent en vain ceux qui faisaient cercil de leur montrer l'herbe; ils ne purent l'obtenir, quoiqu'on leur assurât qu'elle était commune: d'où l'on doit conclure que ce n'est qu'un conte populaire (1).

HÉRENBERG (JEAN-CHRISTOPHE), auteur de *Pensées philosophiques et chrétiennes sur les Vampires*, 1733. Voy. **VAMPIRES**.

HERMAPHRODITES. Longtemps avant Antoinette Bourignon, qui soutint cette singulière thèse au dix-septième siècle, il s'était élevé, sous le pontificat d'Innocent III, une secte de novateurs qui enseignait qu'Adam était à sa naissance homme et femme tout à la fois.

Pline assure qu'il existait en Afrique, au delà du désert de Zara, un peuple d'androgynes.

Les lois romaines mettaient les hermaphrodites au nombre des monstres, et les condamnaient à mort.

Tite Live et Eutrope rapportent qu'il naquit auprès de Rome, sous le consulat de Claudius Néron, un enfant pourvu de deux sexes; que le sénat, effrayé de ce prodige, décréta qu'il fallait le noyer. On enferma l'enfant dans un coffre; on l'embarqua sur un bâtiment et on le jeta en pleine mer.

Leloyer parle longuement d'une femme de Macédoine, nommée Héraïde, qui se maria comme femme, et devint homme ensuite dans une absence de son mari. C'était, dans les vieilles opinions, un hermaphrodite. Mais on ne voit plus d'hermaphrodites aujourd'hui.

Les hermaphrodites, dans les contes plus anciens, avaient les deux sexes, deux têtes, quatre bras et quatre pieds. Les dieux, dit Platon, avaient d'abord formé l'homme avec deux corps et les deux sexes. Ces hommes doubles étaient d'une force si extraordinaire qu'ils résolurent de faire la guerre aux dieux. Jupiter irrité les partagea pour les affaiblir, et Apollon seconda le père des dieux dans l'exécution de ses volontés. Voy. **POLYCRITE**.

HERMELINE, démon familier qui s'appelait aussi Hermione et Hermeline, et qui fréquenta quarante ans Benedetto Berna, dont François Pic de la Mirandole rapporte lui-même l'histoire. « Cet homme, dit-il, buvait, mangeait, parlait avec son démon, qui l'accompagnait partout sans qu'on le vît; de

sorte que le vulgaire ne pouvant comprendre le mystère de ces choses, se persuadait qu'il était fou. » Le vulgaire n'avait peut-être pas tort.

HERMÈS. On vous dira qu'il a laissé beaucoup de livres merveilleux; qu'il a écrit sur les démons et sur l'astrologie. C'est lui qui a décidé que, comme il y a sept trous à la tête, il y aussi sept planètes qui président à ces trous, savoir: Saturne et Jupiter aux deux oreilles, Mars et Vénus aux deux narines, le soleil et la lune aux deux yeux, et Mercure à la bouche.

HERMIALITES, ou Hermiens, disciples d'un hérétique du deuxième siècle, nommé Hermas; ils honoraient l'Univers-Dieu, disant à la fois que ce monde est Dieu et que ce monde est l'enfer.

HERMIONE, voy. **HERMELINE**.

HERMOTIME. On sait que Cardan et une foule d'autres se vantaient de faire voyager leur âme sans que le corps fût de la partie. L'âme d'Hermotime de Clazomène s'absentait de son corps lorsqu'il le voulait, parcourait des pays éloignés, et racontait à son retour des choses surprenantes. Apparemment que Hermotime eut des ennemis. Un jour que son âme était allée en course, et que son corps était comme de coutume semblable à un cadavre, ses ennemis le brûlèrent et ôtèrent ainsi à l'âme le moyen de rentrer dans son étui.

Mais, dans d'autres versions, Hermotime est un vampire. Voy. **HUET**.

HÉRON, ermite qui, après avoir passé plus de cinquante ans dans les déserts de la Thébaïde, se laissa persuader par le diable, sous la figure d'un ange, de se jeter dans un puits, attendu que, comme il était en bonne grâce avec Dieu, il ne se ferait point de mal. Il ajouta foi, dit Leloyer, aux paroles du diable, et, se précipitant d'un lieu élevé, dans la persuasion que les anges le soutiendraient, il tomba dans le puits, d'où on le retira disloqué; il mourut trois jours après (2).

HERVILLIERS (JEANNE). C'est la même que Jeanne Harvilliers.

HÈSE (JEAN de), voyageur du quinzième siècle, qui a écrit de singulières choses. M. de Reiffenberg a consacré à ses récits un article curieux, dans le *Recueil encyclopédique Belge*. Nous en rapporterons quelques passages. Jean de Hèse débute à peu près en ces termes:

« L'an du seigneur 1489, moi, Jean de Hèse, du diocèse d'Utrecht, j'ai été à Jérusalem au mois de mai, visitant les lieux saints. Et, dans la mer Rouge, j'ai vu des poissons volant aussi loin qu'une baliste aurait pu les lancer. Ces poissons-là sont rouges, longs de plus de deux pieds; ils ont la tête ronde comme des chats, avec un bec comme l'aigle; desquels poissons moi, Jean de Hèse susdit, j'ai mangé... Et attendu que ces poissons sont gros, il faut les faire bouillir pendant longtemps.

tom. I^{er}, p. 159, et Bodin, *Démonomanie des sorciers*, p. 279.

(1) La Harpe, *Abrégé de l'Hist. générale des Voyages*, t. XVI, p. 106 de l'édition in-12.

(2) Lenglet-Dufresnoy, *Dissertations sur les apparit.*,

« De la ville d'Hermopolis, il y a huit jours de marche jusqu'à la ville appelée Amra, qui est assise sur la mer Rouge que l'on y traverse; et en sept jours on arrive à pied au mont Sinaï, où le corps de sainte Catherine est conservé dans un couvent de chanoines réguliers, vivant fort dévotement et ne mangeant qu'une fois dans la journée. Ces chanoines sont au nombre de treize; et dans leur église, il y a treize lampes ardentes, qu'on ne peut éteindre et qui brûlent toujours, quoique sans aliments. Mais lorsqu'un des chanoines vient à mourir, une des lampes cesse de briller, jusqu'à ce qu'il soit remplacé; et alors elle se rallume d'elle-même....

« Du mont Sinaï, on arrive en quatre jours au camp d'Helym, duquel les animaux venimeux ne peuvent approcher. Dans le voisinage est la rivière Marath, dont les eaux ayant été frappées par la baguette de Moïse devinrent douces, de très-amères qu'elles étaient. Et aujourd'hui, tous les matins, après le lever du soleil, vient une licorne (*unicornus*) qui exprime dans l'eau le poison que sa corne contient; ce que j'ai vu moi-même....

« Après trois mois de navigation dans la mer Océane, nous arrivâmes en Ethiopie, dite l'Inde intérieure, où prêchait saint Barthélemi. Là habitent les nègres. Plus loin on pénètre parmi les Pygmées, qui n'ont qu'une coudée de haut; ils sont difformes, n'ont point de maisons, et habitent dans les grottes, cavernes et conches marines, et l'on raconte dans ce lieu que les Pygmées combattent souvent contre les cigognes qui tuent quelquefois leurs enfants. Ces nains vivent au plus douze ans...

« Passant de la mer d'Ethiopie dans la mer de Jécór (*mare Jecoreum*), et dans la mer de sable, on parvient au bout de quatre jours dans le pays de Monocules (qui n'ont qu'un œil). La mer de Jécór a la propriété d'attirer les vaisseaux dans ses abîmes, à cause de leur ferrure, et parce que son fond est pavé d'aimant qui attire le fer. De l'autre côté est la mer de sable. Et c'est un sable qui coule comme l'eau, et qui a son flux et son reflux. Les Monocules, qui y entrent à pied, y prennent des poissons...

« Les susdits Monocules sont gros, forts, anthropophages; ils ont au milieu du front un œil unique, étincelant comme une escarboucle, et ne vaquent à leurs affaires que la nuit. »

Ici M. de Reiffenberg cesse de traduire pour résumer. (Ce voyage, écrit en latin, a été publié en 1499, imprimé à Deventer.)

« De là notre véridique voyageur vient à Andrinople, ville où il y a plus de cinq cents ponts de pierre. Après huit semaines de captivité chez le roi Brandican, de Hèse et ses compagnons s'embarquèrent de nouveau; en dix jours ils furent en vue d'une montagne de pierre, très-haute, sortant de la mer, et percée d'un trou de trois milles de longueur, à travers lequel il leur fallut passer. Ce trou était si noir qu'ils eurent continuellement besoin de chandelle. Au sortir du trou, force

fut de descendre le navire d'environ vingt coudées, parce que la mer était plus basse...

« Après un mois de navigation, et vingt-quatre jours de marche, ils arrivèrent à Edesse, où le prêtre Jean fait sa résidence. Cette ville est la capitale de tout l'empire et plus grande que vingt-quatre villes comme Cologne... Au milieu est le palais du prêtre Jean, lequel a environ deux milles d'Allemagne en longueur. Il est soutenu par neuf cents colonnes; et à celles du milieu sont adossés quatre géants de pierres précieuses dorées, qui semblent soutenir le palais sur leur front incliné....

« Les merveilles se multiplient; on n'a que le choix des prodiges. Tels sont une horloge, qui rend un son effrayant lorsqu'il s'introduit dans le palais quelqu'un de suspect; une table de pierres précieuses et dorée, aussi légère que si elle était de bois, et qui paralyse les effets des mets empoisonnés que l'on pourrait poser dessus; une cloche que fit fondre saint Thomas et dont le son guérit les possédés; des appartements tournant comme une roue; une chapelle où le prêtre Jean, qui est chrétien, entend la messe, et qui suit tous les mouvements du ciel; un miroir orné de trois pierres précieuses, dont l'une fortifie la vue, l'autre rend plus exquise la sensibilité, et la troisième augmente l'expérience; miroir que quatre docteurs choisis *ad hoc* regardent sans cesse, pour savoir tout ce qui se passe dans le monde. Ces raretés et beaucoup d'autres sont répandues dans sept palais différents, aussi riches que celui du soleil décrit par Ovide.

« Et remarquez bien que de Hèse a été dans ces lieux en personne. Il visite ensuite une île où Gog et Magog étaient enfermés, disait-on, entre deux montagnes. Les insulaires étaient singulièrement conformés, car ils avaient deux visages sur une seule tête, l'un devant et l'autre derrière.

« Après cet itinéraire vient une lettre du prêtre Jean à son ami Emmanuel, gouverneur de Rome. Il lui fait un détail de sa puissance, et se met à conter de nouvelles merveilles: une pierre qui guérit tous les malades pourvu qu'ils soient chrétiens; des vers qui ne vivent que dans le feu; une table toujours couverte pour trente mille personnes, sans compter les survenants, etc...

« Ce livre est terminé par un petit traité sur la vie et les mœurs du prêtre Jean et par trois chapitres sur les curiosités de l'Inde. J'ignore, dit M. de Reiffenberg, si ces fables ont été recueillies par de Hèse; du moins l'auteur ne se met plus en scène; il ne dit plus: « J'ai vu; j'ai été là. » Le phénix, des poissons de forme humaine, des hommes à tête de chiens, des satyres, des peuples exempts de vieillesse et de décrépitude sont mis sous la garantie de Plin le naturaliste. C'est peut-être là que notre voyageur les aura prises, ou plutôt dans quelques-unes de ces compilations du moyen âge où l'antiquité était ridiculement travestie, et dont l'auteur de la chronique Margaritique, Julien Hossetier, d'Ath, extrayait encore, vers 1508,

les contes puérils dont il a farci son ouvrage. »

HEURE. Voy. MINUIT. Anges ou démons des heures. Voy. PIERRE D'APONE.

HIBOU, oiseau de mauvais augure. On le regarde vulgairement comme le messenger de la mort; et les personnes superstitieuses, qui perdent quelque parent ou quelque ami, se ressouvient toujours d'avoir entendu le cri du hibou. Sa présence, selon Plin, présage la stérilité. Son œuf, mangé en omelette, guérit un ivrogne de l'ivrognerie.

Cet oiseau est mystérieux, parce qu'il recherche la solitude, qu'il hante les clochers, les tours et les cimetières. On redoute son cri, parce qu'on ne l'entend que dans les ténèbres; et, si on l'a vu quelquefois sur la maison d'un mourant, il y était peut-être attiré par l'odeur cadavéreuse, ou par le silence qui régnait dans cette maison.

Un philosophe arabe, se promenant dans la campagne avec un de ses disciples, entendit une voix détestable qui chantait un air plus détestable encore. — Les gens superstitieux, dit-il, prétendent que le chant du hibou annonce la mort d'un homme; si cela était vrai, le chant de cet homme annoncerait la mort d'un hibou.

Cependant si le hibou est regardé comme un mauvais présage chez les gens de la campagne, quand on le voit perché sur le haut d'une maison, il est aussi regardé comme d'un bon augure quand il vient se réfugier dans un colombier. Les anciens Francs condamnaient à une forte amende quiconque tuait ou volait le hibou qui s'était réfugié dans le colombier de son voisin (1).

On ne peut passer sous silence les vertus surprenantes de cet oiseau. Si l'on met son cœur avec son pied droit sur une personne endormie, elle dira aussitôt ce qu'elle aura fait et répondra aux demandes qu'on lui adressera; de plus, si on met les mêmes parties de cet oiseau sous les aisselles, les chiens ne pourront aboyer après la personne qui les portera; et enfin, si on pend le foie à un arbre, tous les oiseaux se rassembleront dessus (2).

HIERARCHIE. Agrippa disait qu'il y avait autant de mauvais anges que de bons, qu'il y en avait neuf hiérarchies de bons et neuf de mauvais. Wierus, son disciple, a fait l'inventaire de la monarchie de Satan, avec les noms et surnoms de soixante-douze princes et de plusieurs millions de diables, nombres fantastiques, qui ne sont appuyés sur d'autres raisons que sur la révélation de Satan même. Voy. COUR INFERNALE.

HIEROGLYPHES. Les Egyptiens avaient beaucoup d'idées superstitieuses, s'il faut les juger par leurs hiéroglyphes. Ils expriment le sexe masculin par un vautour, dit un ancien, parce que tous les vautours sont femelles, et que le vent seul féconde leurs œufs; ils représentaient le cœur par deux drachmes, parce que le cœur d'un enfant d'un an ne

pèse que deux gros. Une femme qui n'avait qu'un enfant, ils la figuraient par une lionne, parce que cet animal ne fait qu'un petit (du moins ils le croyaient de la sorte). Ils figuraient l'avortement par un cheval qui donne un coup de pied à un loup, parce que, disaient-ils, une cavale avorte si elle marche sur les traces d'un loup (3), etc. M. Champollion donne d'autres explications.

HIEROMNENON, pierre que les anciens employaient dans leurs divinations, mais dont ils ne nous ont laissé aucune description.

HIEROSCOPIE. Voy. HÉPATOSCOPIE.

HIPOKINDO, mot qui, prononcé d'une certaine façon, charme les serpents et les empêche de nuire. Paracelse en parle.

HIPPARCHUS. On lui attribue un ouvrage intitulé : *le Livre des Esprits*.

HIPPOCRATE, père de la médecine. Les légendes du moyen âge font de lui un grand magicien, et lui prêtent des aventures dans le genre de celles qu'elles attribuent à Virgile. On met sous son nom un *Traité des songes*, dont on recherche les éditions accompagnées des commentaires de Jules-César Scaliger; in-8°, Gnesne, 1610; et un autre livre intitulé *les Aspects des étoiles*.

Légende d'Hippocrate.

Du temps que César-Auguste était empereur de Rome, son neveu Gatus, qu'il aimait par-dessus toutes choses et qui devait hériter de l'empire, tomba malade. Les médecins ne purent le guérir. Il y avait trois jours et trois nuits qu'il ne parlait plus; toute la cour était dans une grande tristesse. Sur ces entrefaites, Hippocrate entra dans Rome, qu'il fut surpris de trouver en deuil. Il avait beau interroger les passants, personne ne lui parlait. Il monta au palais de l'empereur, pour savoir la cause de cette douleur publique. Il se fraya passage jusqu'à la chambre où le malade était couché, comprit alors la douleur publique, mit la main sur le cœur de Gatus, et dit à César-Auguste : Quelle faveur m'accorderez-vous, si je rends la vie à ce malade? L'empereur promit tout; et le savant médecin, prenant dans son aumônière une herbe et un breuvage, en composa une potion qu'il fit avaler au malade, en lui ouvrant doucement la bouche. L'enfant ouvrit les yeux aussitôt, dit quelques paroles. En moins de trente jours, Hippocrate le remit en bonne santé.

Auguste combla de biens l'habile docteur et fit élever deux piliers, sur lesquels il mit la statue d'Hippocrate et celle de Gatus. Il admit le savant à sa table et lui donna place dans son amitié.

Peu de temps après, des habitants du pays de Galles vinrent s'établir à Rome. Il y avait parmi eux une dame d'une grande beauté. Un jour que de la fenêtre du palais elle regardait la statue d'Hippocrate, comme on lui vantait le philosophe : — Tout philosophe

(1) M. Salgues, Des erreurs et des préjugés, etc., t. I^{er}, p. 459.

(2) Des admirables Secrets d'Albert le Grand, p. 107.

(3) Brown, Essai sur les erreurs populaires; tom. II, p. 69.

qu'il est, dit-elle, je gage qu'en un jour je le ferai tenir pour le plus grand fou du monde.

Le savant médecin, ayant appris ce propos, voulut connaître la belle Galloise. A sa vue, il en devint si épris, qu'il tomba malade. L'empereur, inquiet, envoya toute sa cour auprès de lui; la Galloise y vint, reçut les aveux du philosophe, s'y montra sensible, et Hippocrate recouvra la santé.

Mais la belle dame, qu'il croyait épouser, était une malicieuse. Comme Hippocrate la pressait : — Venez cette nuit sous ma fenêtre, lui dit-elle; je descendrai une corbeille attachée à une corde, et avec l'aide de ma servante, je vous monterai dans la tour, où je vous ferai savoir mes conditions.

Le savant fut exact : au milieu de la nuit il se plaça dans la corbeille, que la Galloise et sa servante élevèrent au sommet de la tour, beaucoup plus haut que leur fenêtre; puis, attachant la corde à un croc, elles laissèrent le malheureux Hippocrate suspendu au milieu des airs.

Or, cette corbeille était à Rome une espèce de pilori où l'on exposait les malfaiteurs. Quand il fut jour et que l'on vit là Hippocrate, tout le monde chercha quel pouvait être son crime. L'empereur était à la chasse, d'où il ne revint que le soir : et ainsi la corbeille ne fut descendue qu'à la nuit.

Le savant, dont le cœur n'était pas guéri, ne voulut pas faire connaître l'auteur de son triste accident, de peur d'exposer celle qu'il aimait à la colère de l'empereur et sa passion à la risée des courtisans. La Galloise lui fit donc d'autres mauvais tours; si bien que, pour se venger alors, il la rendit éprise, au moyen d'un philtre, d'un vieux nain bossu et contrefait, avec lequel on fut bien surpris de la voir se marier.

Quelque temps après, un chevalier vint à Rome annoncer à César-Auguste qu'un homme de Nazareth, appelé Jésus, guérissait tous les malades, ressuscitait les morts et faisait d'autres merveilles. Hippocrate aussitôt quitta Rome, en disant qu'il allait chercher Jésus et apprendre de lui ce qu'il ne savait pas.

En cheminant, guérissant partout les malades, mais ne ressuscitant pas les morts, il arriva chez Antoine, roi de Perse, dont il rendit le fils à la santé. Antoine, pour récompense, lui fit épouser la fille du roi de Syrie.

Pour recevoir dignement la belle princesse, le philosophe, qui était magicien, comme vous voyez, fit construire un palais magnifique, où éclataient l'or, l'argent et les pierreries; son art, d'ailleurs, l'avait rendu puissamment riche. Il construisit aussi un lit qui guérissait de toutes maladies ceux qu'il y faisait coucher.

Cependant la princesse ne l'aimait point, parce qu'il n'était pas de race royale. Hippocrate s'en aperçut, et il se fit une coupe d'or, à laquelle il fixa des pierres précieuses qui neutralisaient l'effet des poisons. Plusieurs fois la méchante femme essaya de l'empoisonner, mais inutilement : le charme de la coupe était supérieur à la puissance des ve-

nins. Irritée de cet obstacle, la princesse déroba la coupe et la jeta dans la mer.

Hippocrate s'aperçut donc de ses mauvais desseins : aussi refit-il, au plus vite, une autre coupe moins belle, mais qui avait la même vertu. Cependant il oubliait d'aller chercher Jésus de Nazareth, et pour ses passions, comme tant d'autres, il se perdait.

Sur ces entrefaites, le roi Antoine tint une cour plénière, à laquelle Hippocrate s'empressa de se rendre avec la princesse sa femme. Un soir, après souper, le roi, le philosophe et la méchante femme étaient à une fenêtre qui donnait sur la cour du château. Ils virent dans cette cour une jeune truie qui mangeait un grand ver. Hippocrate s'écria :

— Celui qui mangerait la tête de cet animal périrait sur-le-champ, nul remède ne pourrait le sauver.

— Nul remède? demanda la princesse.

— Nul remède, répéta le philosophe, excepté s'il buvait l'eau dans laquelle cette tête aurait été cuite.

— Cela est bien étrange, ajouta la femme; puis elle parut s'occuper de tout autre sujet.

Mais, aussitôt qu'elle fut libre, elle alla trouver le cuisinier du palais et lui ordonna de servir à Hippocrate la tête de cette truie, qu'elle désigna, et elle recommanda de jeter l'eau qui aurait servi à faire cuire l'animal. Le cuisinier exécuta ponctuellement les ordres qu'il avait reçus; et à peine le philosophe eut-il mangé une partie de la tête de la truie, que, devinant la trahison de sa femme, il s'écria :

— Hélas! je suis mort

Il s'empressa d'aller aux cuisines demander l'eau dans laquelle avait été cuite la tête de l'animal venimeux; on lui indiqua le fumier sur lequel cette eau avait été jetée. Il s'y coucha, mais inutilement : le poison était plus fort et le brûlait peu à peu.

La princesse qui l'avait trahi ne put jouir de sa mort; car malgré les prières de son mari, qui lui pardonnait et demandait grâce pour elle, le roi Antoine la fit exposer sur un rocher du rivage. Elle y resta trois jours et y mourut.

Hippocrate cherchait à force de soins à prolonger son existence; mais la vie le quittait d'heure en heure. Il fit creuser sa tombe sous un rocher; et avant de mourir, il fit une chose qui étonna beaucoup tous ceux qui la virent : il prit un panier de jonc et le remplit d'herbes; puis il jeta dessus beaucoup d'eau, qu'il fit sortir par un seul jet, sans laisser une goutte s'échapper d'un autre côté. On eût dit qu'elle coulait d'un tonneau bien fermé. On lui demanda pourquoi il agissait ainsi.

— Je le fais, dit-il, pour vous montrer combien c'est une grande chose que la mort d'un homme, quand elle est résolue. Aucune médecine ne peut l'empêcher; car, si je devais guérir, je pourrais arrêter la dysenterie qui me travaille, comme j'ai ôté de ce panier l'eau qui s'y trouvait.

Après avoir ainsi parlé, le fils d'Esculape ne tarda pas à mourir; il expira le quin-

zième jour de septembre, quinze années avant la mort de Notre-Seigneur...

Nous avons emprunté cette notice à un extrait plus étendu que M. Leroux de Lincy a publié. Ce savant y ajoute un fragment du roman des *Sept sages de Rome*, où Hippocrate joue un rôle peu glorieux :

Hippocrate, dit l'une des histoires de ce livre, fut le plus savant médecin de la terre. De toute sa famille, il ne lui resta qu'un neveu, auquel il se garda bien de découvrir la science qu'il possédait. Malgré tout, le jeune homme étudia en silence, et devint aussi habile que son oncle, qui, ayant reconnu son talent, n'en parut nullement contrarié. Il arriva que le fils du roi de Hongrie tomba malade. Hippocrate fut mandé aussitôt; mais d'importantes affaires l'empêchaient d'entreprendre un aussi long voyage. Il répondit au roi que ne pouvant obéir à ses ordres, il lui enverrait un sien neveu. Ce dernier se rendit à la cour de Hongrie.

Le roi et la reine présentèrent le malade au jeune médecin, qui regarda l'enfant, regarda le père, regarda la mère, puis demanda à voir leurs urines : on les lui montra. Après avoir longtemps réfléchi, le jeune médecin dit : — Donnez à manger à cet enfant de la chair de bœuf. On obéit à la prescription, et le fils du roi de Hongrie guérit aussitôt. Le jeune médecin, richement payé par le roi, retourna près de son oncle. Hippocrate lui demanda : As-tu guéri l'enfant ?

— Oui, sire.

— Que lui as-tu donné ?

— Chair de bœuf.

— Tu es bien savant, dit Hippocrate; — et de ce moment il roula dans son esprit des pensées de mort et de trahison à l'égard de son neveu.

Il l'appela un jour et l'emmena avec lui dans un jardin. Je vois une belle herbe, dit le jeune homme; et il s'empressa de la cueillir et de la présenter à son oncle.

— C'est vrai, répliqua Hippocrate, mais je crois en sentir une autre meilleure.

Le neveu s'agenouilla pour la cueillir; aussitôt Hippocrate tira un couteau qu'il avait caché sous sa robe, s'approcha du jeune homme, le frappa et le tua. Il fit plus; rentré chez lui, il prit tous les livres qui étaient en sa possession et les brûla.

Hippocrate, dit le même livre, sentant qu'il allait bientôt mourir, se fit apporter une tonne remplie d'eau pure, qu'il fit percer en divers endroits, et qu'il boucha hermétiquement. Puis, ayant séché l'eau de la tonne avec une poudre, il appela ses amis : — Voici une tonne, leur dit-il, que j'ai remplie d'eau claire; or, débouchez-la.

Les amis d'Hippocrate tirèrent les chevilles; mais l'eau ne coula pas : — J'ai pu étancher toute l'eau de cette tonne, reprit le médecin; mais je ne puis arrêter celle qui coule de mon corps : c'est pourquoi je vais mourir. Et il ne se trompait pas; il ne tarda pas à rendre le dernier soupir.

Legrand d'Aussy, dans ses *fabliaux*, où il

(1) Manuel lexique de l'abbé Prévost.

ménage si peu la délicatesse de son lecteur, a donné aussi d'Hippocrate l'aventure de la corbeille, qui du reste est copiée de la légende de Virgile.

HIPPOGRIFFE, animal fabuleux, composé du cheval et du griffon, que l'Arioste et les autres romanciers donnent quelquefois pour monture aux héros des romans de chevalerie.

HIPPOMANE, excroissance charnue que les poulains apportent à la tête en naissant, et que la mère mange aussitôt.

Les anciens donnaient le nom d'*hippomane* à certains philtres, parce qu'on prétend qu'il y entrait de cette excroissance.

Hippomane est aussi le nom d'une herbe qui fait entrer les chevaux en fureur lorsqu'ils la broutent (1). — On raconte qu'une cavale de bronze, placée auprès du temple de Jupiter olympien, faisait hennir les chevaux comme si elle eût été vivante, vertu qui lui était communiquée par l'hippomane qu'on avait mêlée avec le cuivre en la fondant. Voy. **PHILTRES**.

HIPPOMANCIE, divination des Celtes. Ils formaient leurs pronostics sur le hennissement et le tremoussement de certains chevaux blancs, nourris aux dépens du public dans des forêts consacrées, où ils n'avaient d'autre couvert que les arbres. On les faisait marcher immédiatement après le char sacré. Le prêtre et le roi ou chef du canton observaient tous leurs mouvements, et en tiraient des augures auxquels ils donnaient une ferme confiance, persuadés que ces animaux étaient confidents du secret des dieux, tandis qu'ils n'étaient eux-mêmes que leurs ministres.

Les Saxons tiraient aussi des pronostics d'un cheval sacré, nourri dans le temple de leurs dieux, et qu'ils en faisaient sortir avant de déclarer la guerre à leurs ennemis. Quand le cheval avançait d'abord le pied droit, l'augure était favorable; sinon, le présage était mauvais, et ils renonçaient à leur entreprise.

HIPPOMYRMECES, peuple imaginaire, placé par Lucien dans le globe du soleil. C'étaient des hommes montés sur des fourmis ailées, qui couvraient deux arpents de leur ombre, et qui combattaient de leurs cornes.

HIPPOPODES, peuple fabuleux qui avait des pieds de cheval, et que les anciens géographes placent au nord de l'Europe.

HIRIGOYEN, sorcier du commencement du dix-septième siècle, que l'on a vu danser au sabbat avec le diable, qu'il adorait (2).

HIRONDELLES. Plutarque cite l'histoire d'un nommé Bessus qui avait tué son père et dont on ignorait le crime. Etant un jour près d'aller à un souper, il prit une perche avec laquelle il abattit un nid d'hirondelles. Ceux qui le virent en furent indignés, et lui demandèrent pourquoi il maltraitait ainsi ces pauvres oiseaux. Il leur répondit qu'il y avait assez longtemps qu'elles lui criaient qu'il avait tué son père. Toutes stupéfaites de cette réponse, ces personnes la rapportèrent au juge, qui ordonna de prendre Bessus et

(2) De l'inconstance des démons, etc., p. 144.

de le mettre à la torture. Il avoua son crime et fut pendu (1).

Brown, dans son *Essai sur les erreurs populaires*, dit que l'on craint de tuer les hirondelles quoiqu'elles soient incommodes, parce qu'on est persuadé qu'il en résulterait quelque malheur. Elien nous apprend que les hirondelles étaient consacrées aux dieux Pénates, et que par cette raison on s'abstenait de les tuer. On les honorait, dit-il, comme les hérauts du printemps; et, à Rhodes, on avait une espèce de chant pour célébrer le retour des hirondelles.

HISTOIRE. Il y a, dans la bibliographie infernale, beaucoup d'histoires prodigieuses publiées sans nom d'auteur. Nous n'en citerons que quelques-unes :

Histoire d'une apparition, avec des réflexions qui prouvent la difficulté de savoir la vérité sur le retour des esprits, in-8°; Paris, chez Saugrin, 1722, brochure de 24 pages.

Histoire prodigieuse nouvellement arrivée à Paris, d'une jeune fille agitée d'un esprit fantastique, in-8°.

Histoire du diable, in-12, Amsterdam, 1729, 2 vol.; et Rouen, 1730, 2 vol.

Histoire miraculeuse advenue en La Rochette, ville de Maurienne en Savoie, d'une jeune fille ayant été enterrée dans un jardin en temps de peste, l'espace de quinze ans, par lequel son esprit est venu rechercher ses os par plusieurs évidents signes miraculeux; in-8°. Lyon.

Histoire remarquable d'une femme décédée depuis cinq ans, laquelle est revenue trouver son mari, et parler à lui au faubourg Saint-Marcel, Paris, 1618, etc. Voy. APPARITIONS.

Histoires à faire peur.

Les lecteurs qui aiment les violentes émotions recherchent beaucoup les histoires; et on en a fait plusieurs recueils. Voici deux histoires à faire peur, racontées par Desforges, l'auteur du *Sourd ou l'Auberge pleine*, et encadrées dans un des jolis récits que M. Henri Berthoud a semés si abondamment sur la presse périodique :

Encore enfant, dit le lugubre narrateur, j'habitais avec mon père une maison de campagne dans les environs de Paris, et il se trouvait dans cette maison de campagne un bon gros réjoui Champenois, nommé Antoine. Il avait dix-huit ans à l'époque que je cite. Ce garçon était extrêmement robuste pour son âge. On l'employait aux commissions et aux transports de provisions de Paris à la campagne et de la campagne à Paris. Il travaillait au jardin, avait soin du cheval et de la basse-cour; enfin, c'était un trésor pour l'utilité; ajoutez à cela qu'il était doux, complaisant, toujours de la meilleure humeur du monde; nous nous aimions, dans toute la force du terme, comme deux frères. Le bon jeune homme se serait vraiment mis au feu pour moi, et malgré mon extrême familiarité avec lui, jamais il n'oublia que j'étais le fils de son maître.

(1) Taillepié, Apparitions des esprits, p. 40.

Depuis quelques semaines, Antoine, tourmenté de ce qu'on appelle la maladie du pays, m'avait confié le désir ardent qu'il éprouvait d'aller passer quelques jours dans sa famille. Il n'osait pas en demander la permission à mon père; je m'en chargeai, sur la promesse qu'il me fit de revenir bien vite, et je n'eus pas de peine à obtenir la grâce désirée. Antoine était absent depuis une vingtaine de jours et je commençais à m'impatienter un peu de ne pas le voir revenir. Il n'avait pas même écrit, et je me sentais fâché contre lui.

A quelques nuits de là, à peine étais-je endormi, que je crus entendre du bruit. J'écoutai et n'entendis qu'un murmure confus. Puis je crus sentir quelque chose de pesant qui s'appuyait sur mon estomac. Cela ressemblait à un coude plié, avec lequel on me pressait très-fort... Je me mets à crier, ou plutôt je veux crier :

— Qui est là ?

— C'est moi, me répond très-distinctement une voix basse qui semblait s'approcher de mon oreille; c'est le pauvre Antoine qui vient vous dire adieu, et border votre lit pour la dernière fois !

Et au même instant je me sens soulevé de tous les côtés de mon lit, comme si effectivement on le bordait, et je vois très-distinctement, avec son chapeau rabattu, son gilet rouge et sa veste grise, Antoine dont le visage s'approchait du mien. Cela fait, il s'arrêta devant moi les bras croisés, fixa un instant sur mes yeux ses yeux pleins de larmes, et s'évanouit comme la fumée d'une lampe qui s'éteint.

Tout trempé d'une sueur froide, je tirai mes rideaux d'une main tremblante et glacée. La lune pénétrait dans ma chambre; sa lueur mate donnait aux objets sur lesquels elle portait, une clarté fixe et immobile qui avait quelque chose d'effrayant. Je referme mes rideaux; mais tout à coup j'entends, assez près de notre corps de logis, de ces gémissements plaintifs qui souvent retentissent la nuit dans les bois, et que je ne savais point alors être les cris de certains oiseaux nocturnes. Cela mit le comble à mon effroi; la terreur enchaîna mes facultés; je n'osais ni respirer, ni rester dans mon lit, ni en sortir, ni faire le moindre mouvement, et je demeurai quelques heures ainsi, douloureusement suspendu entre l'existence et le néant.

Ce n'est pas sans raison que je raconte les événements fantastiques de cette nuit, une des plus pénibles de ma vie : c'était la nuit du 9 au 10 septembre, et du vendredi au samedi, l'an 1760; il était à peu près une heure et demie du matin, lorsqu'il me sembla qu'Antoine venait me rendre le dernier service que je viens de décrire. Je voudrais bien savoir maintenant quel sera le génie supérieur qui m'expliquera ce qui va suivre.

Tout plein de ma nocturne frayeur, je ne manquai pas, aux premiers rayons du jour, de fuir le théâtre des scènes qui m'avaient tant épouvanté, et d'aller courant conter non pas mon rêve, mais ma vision, à ceux

qui, par état, se levaient dans la maison avec le soleil, tels que le jardinier et sa femme. Ces bonnes gens, comme on sait, qui nourrissent une foule de petits préjugés superstitieux, parce qu'on les en a nourris, ne manquèrent pas de me dire que c'était mauvais signe; et moi de les croire, et moi de pleurer par anticipation mon pauvre Antoine.

Ma mère s'éveille. Je vais tout triste l'embrasser à son chevet. Elle m'interroge; je réponds, je raconte, et je fonde en larmes volontaires. On me console, on cherche à me désabuser. La douleur d'un enfant de quatorze ans ne saurait être longue; et dans la matinée même, un autre événement la dissipa.

Le dimanche suivant, dix jours après ma vision, mon père reçut une lettre de Champagne. Il l'ouvrit et la lut devant moi à voix basse.

— Oh ! dit-il, voilà qui est particulier.

— Qu'est-ce donc ? dit ma mère.

« De Chaumont, en Bassigny, le 14 septembre 1760.

« Mes chers monsieur et dame,

« Je vous écris ces lignes pour vous annoncer que notre pauvre Antoine est mort d'une fluxion de poitrine, la nuit du 9 au 10 de ce mois, entre une et deux heures du matin, en se recommandant à votre bon souvenir et à vos prières. »

Un frisson mortel me saisit, je pensai tomber à la renverse; ma mère me soutint dans ses bras.

« Le pauvre garçon n'avait qu'un regret en mourant; c'était de ne plus vous voir, mes chers monsieur et dame, et surtout, bien pardon, excuse, monsieur votre petit bonhomme, auquel il n'a décessé de penser jusqu'à son dernier soupir. »

Mon cœur alors se gonfla de telle façon, qu'inafailliblement j'aurais étouffé sans un cri terrible qui m'échappa, et avec lequel sortirent mes sanglots et mes larmes, ce qui me soulagea et me sauva. Je laisse aux plus savants le soin d'expliquer ce fait; je me contente de l'attester....

Quand il eut fait son récit, le conteur porta les yeux autour de lui, et vit avec satisfaction l'impression vive qu'il avait produite sur son auditoire. Les femmes surtout étaient pâles et agitées. Il reprit sans leur laisser le temps de respirer.

— Quelque extraordinaire que soit cette aventure, il en est une encore non moins étrange et dont j'ai été pour ainsi dire également le témoin. Je l'ai apprise l'année qui suivit l'apparition d'Antoine. J'étais au collège et nous avions depuis quelque temps parmi nos camarades un fort aimable garçon d'une très-bonne famille de Versailles, nommé Pierret. Sorti de pension et maître d'une grande fortune, son premier soin fut de venir à Paris pour y acheter un cheval de main; il aimait beaucoup cet exercice. N'ayant pu faire affaire, il quitta le marché, et s'enfonça seul dans les sentiers écartés et déserts qui se trouvent derrière. Il était, selon sa coutume plongé dans une profonde rêverie,

lorsqu'il en fut distrait par des cris redoublés : *Au secours, à moi ! au secours, on m'assassine !* Il tire son épée et court de toute sa force vers l'endroit d'où les cris semblent partir. Il arrive et voit un infortuné que trois scélérats poignardaient. Ceux-ci prennent la fuite à la vue de Pierret. Le jeune homme, que cet affreux spectacle avait mis hors de lui, se précipite sur leurs traces, et, tenant son épée comme on tient un poignard, il en atteint un des voleurs et le renverse mort à ses pieds. Sans ralentir sa course, il arrive au second assassin et le punit de même; il était près du troisième, lorsque la maréchaussée, accourue enfin aux cris de la malheureuse victime des trois bandits, arrive au grand galop. Le scélérat, poursuivi par Pierret, se retourne alors vers la maréchaussée, et supplie les cavaliers de le prendre sous leur protection contre la fureur de ce jeune homme, qui venait déjà, disait-il, d'assassiner trois de ses camarades. On se saisit de tous les deux : Pierret, sans dire un mot, rend son épée sanglante, se laisse mettre les menottes, et suit paisiblement la cavalcade, qui s'arrête auprès de celui qu'il avait secouru. La quantité de sang que cet homme avait perdu lui avait absolument ôté toute connaissance. On fit venir des brancards, et les vivants, ainsi que les morts, furent tous, ou conduits ou portés dans la prison. Pierret et le misérable furent placés dans la chambre de l'assassiné, que les chirurgiens avaient avoué n'être qu'évanoui.

Pierret, interrogé, avait naïvement raconté les faits comme ils s'étaient passés; il avait dit son nom, et avait demandé qu'on donnât avis à sa famille de sa malheureuse affaire, ce qui lui avait été accordé sur-le-champ.

Cependant le blessé, percé ou pour mieux dire criblé de coups de couteau, ne donnait encore aucun signe de vie. De lui seul on pouvait attendre quelque lumière sur cet événement; et s'il périssait sans avoir donné aucun éclaircissement, que devenait son libérateur, toujours effrontément accusé par l'exécration de l'assassin ? La figure douce et honnête de Pierret, son maintien assuré, son air distingué, ses discours sages et sensés, son calme, sa résignation héroïque à son sort, tout cela avait beau parler en sa faveur, et intéresser à lui tous ceux qui l'environnaient, il n'en était pas moins dans un péril effrayant, si le blessé mourait sans pouvoir parler.

Enfin le ciel, qui le réservait à d'autres destinées sans doute, le ciel permit qu'un profond soupir de la victime annonçât son retour à la vie. Les gens de l'art aidèrent cette lueur d'espérance à se changer en certitude : tous les secours, tous les soins furent prodigués. Le malade commença à rouvrir les yeux faiblement; ensuite il en retrouva plus complètement l'usage et parvint à pouvoir les tourner sur les objets qui l'environnaient et qu'on avait entourés d'une lumière suffisante. Tous les assistants attendaient, sans oser respirer, le premier geste, le premier mouvement, le premier mot de l'infor-

tuné..... D'abord il promène des regards égarés et incertains autour de lui. Peu à peu sa vue se raffermir, le premier objet qu'il distingue est son assassin aux pieds de son lit. Il fait un geste d'horreur, jette un cri d'effroi, et referme les yeux pour un instant. On redouble les secours, on parvient à le ressusciter encore, on lui parle doucement; on le console; on l'exhorte au courage; on l'assure qu'il est sauvé; en un mot, on parvient à lui rendre du calme et quelques forces. Il recommence à faire la revue de tout ce qui l'entourait; et, rencontrant enfin des yeux le jeune Pierret, assis au chevet de son lit, il s'écrie : *Ah ! le voilà ! c'est lui !* et en même temps il le serre dans ses bras autant que ses forces peuvent le lui permettre. Un témoignage aussi authentique, aussi irrécusable, devait, ce me semble, suffire pour attester l'innocence de notre ami et lui faire rendre sur-le-champ la liberté; mais ce n'est pas ainsi que marche la justice, qui ne veut rien faire avec précipitation, et ne lâche ce qu'elle tient que quand il ne lui est plus possible de le retenir.

Sur ces entrefaites, la mère de Pierret était accourue sans délai au secours de son fils. Bien informée du fait, munie d'une grande quantité de lettres de recommandation, elle sollicite et obtient que le blessé soit transporté chez elle à sa maison de Paris, et que son fils ne quitte pas sa chambre qui sera soigneusement gardée.

De jour en jour le malade reprenait ses forces, et la connaissance avec elles. Quand les chirurgiens eurent déclaré qu'il était en état de parler, il se fit une assemblée nombreuse de juges, et de tous les intéressés à l'affaire dans la chambre de l'assassiné. Le meurtrier, resté vivant, fut amené chargé de fers, les cadavres de ses complices avec leurs mêmes habits furent apportés aussi; on avait eu soin de les mettre à l'abri de la corruption par des moyens connus. Quand tout fut dans l'état convenable, le blessé, se soulevant sur son coude, prit la parole et déposa :

« Que tel jour, à telle heure du matin, il avait rencontré au marché aux chevaux ces trois hommes avec lesquels il était lié d'intérêts de commerce; qu'ils lui avaient vu faire de très-bonnes affaires, et recevoir beaucoup d'or et beaucoup de billets au porteur, qu'ils l'avaient invité à dîner; que lui, ne se doutant de rien, et ne se méfiant pas d'eux, avait accepté: qu'ils avaient essayé de le faire boire, mais qu'il n'avait pas soupçonné leur dessein; qu'après le dîner, où en effet il avait un peu passé les bornes, ils l'avaient invité à faire un tour de promenade, et l'avaient conduit à l'endroit écarté où on avait dû le trouver; que là ils s'étaient jetés sur lui armés de couteaux, l'avaient dépouillé de son or, de son argent, de ses billets; qu'il leur avait demandé au moins la vie, que les scélérats pour réponse l'avaient criblé de coups de couteau; que ses cris redoublés avaient attiré ce jeune homme qui l'avait délivré et dont les traits s'étaient sur-le-champ gravés dans sa mémoire d'une manière ineffaçable; qu'ensuite il avait perdu

connaissance, et ne se souvenait plus de rien jusqu'à son retour à la vie.

Une déposition aussi claire et aussi précise ne laissait plus aucun nuage sur l'innocence de Pierret, et l'environnait même de tout l'éclat attaché au courage: le jeune homme fut déchargé de l'accusation, les procès-verbaux firent de sa belle action la mention la plus honorable, et il revint en triomphe avec sa mère au sein de sa famille. Ce ne furent que fêtes et réjouissances à Versailles pendant quelques jours parmi ses parents et leurs nombreuses connaissances.

Au milieu de cet enthousiasme universel et de tous ces transports d'allégresse, lui seul conservait un fond de mélancolie dont rien ne pouvait le tirer, et que la tendresse de sa mère combattait en vain. Un jour qu'elle le pressait plus vivement que de coutume de lui ouvrir son cœur et de lui confier la peine secrète dont il semblait dévoré, il lui dit en l'embrassant avec tendresse :

— O ma bonne mère ! pardonne à ton pauvre fils dont la tête faible nourrit des idées noires que rien ne peut dissiper et qui reviennent sans cesse agiter son âme. Je ne sais si elles sont la suite de la funeste aventure à laquelle je viens d'échapper; mais j'ai le pressentiment que cette année ne se passera pas sans qu'il m'arrive quelque chose de fatal.

Sa mère employa tout ce que la tendresse et la raison ont de plus efficace pour détruire cette chimère, si funeste à son repos et à celui de son fils. Elle ne put y parvenir. Elle fut réduite à compter les jours de cette dangereuse année, à ne pas quitter son fils d'un instant, ni d'un pas; à l'entourer jour et nuit de tous les soins de la surveillance maternelle, et en un mot, à jouer le rôle de ces mères dont les enfants, dans les contes des fées, se trouvent menacés d'un grand danger jusqu'à une certaine époque. L'année fatale arrivait enfin à son dernier terme; la tendre mère avait rassemblé toute la famille pour célébrer un si grand jour, quoiqu'elle et son fils fussent seuls dans la confidence de ces craintes malheureuses. Quand le dîner fut fini, comme il faisait un temps superbe, et qu'on pouvait disposer encore de quelques heures, on proposa de mettre les chevaux aux voitures et d'aller faire un tour à la chasse dans le parc jusqu'à la nuit. La proposition est accueillie; hommes et femmes partent tous, et laissent le jeune Pierret peu ami de ces plaisirs bruyants, dans la compagnie de sa mère.

— Eh bien ! lui disait la vieille dame, la voilà enfin révolue cette terrible année que tu craignais tant, et que tu m'as tant fait craindre ! Elle sera finie, elle l'est...

— Bientôt, mais pas encore, répondit-il sérieusement.

Madame Pierret se mit à rire et haussa les épaules. Cependant, peu à peu le jour tombait, et la compagnie, dont le rendez-vous était à la maison, se rassemblait insensiblement. Ils arrivaient les uns après les autres, et se trouvèrent bientôt en nombre assez

considérable pour essayer des jeux de société. On proposa la *main chaude* : aussitôt acceptée que proposée. On commence, on frappe tour à tour ; très peu occupé du jeu, et n'y trouvant de plaisir que celui que sa complaisance pouvait faire aux autres, Pierret, bientôt la tête cachée sur les genoux de sa mère, se trompait à tous les coups et ne devinait jamais. Il y avait une apparence qu'il ne quitterait pas la place de la soirée, lorsqu'un de ses beaux-frères, arrivé de la chasse avec son fusil à la main, s'approche du jeune homme et le chatouille dans le creux de la main avec le bout du fusil.... Le coup éclate aussitôt, par je ne sais quelle fatalité, et brise les reins du malheureux Pierret, sur le sein de sa mère plus malheureuse encore. Je n'entreprendrai pas de vous décrire cette scène d'horreur à laquelle j'assistai. Je ne dirai pas non plus que les derniers mots de l'infortuné furent cette exclamation murmurée avec douceur :

— Eh bien ! ma mère !

Et il retomba mourant à ses pieds.

HOCQUE. Après l'édit de 1682 pour la punition des maléfices, la race des sorciers mal-faisants diminua sensiblement en France. Mais il restait encore, dans la Brie, aux environs de Paris, une cabale de bergers qui faisaient mourir les bestiaux, attentaient à la vie des hommes, commettaient plusieurs autres crimes, et s'étaient rendus formidables à la province. Il y en eut enfin d'arrêtés ; le juge de Pacy instruisit le procès ; et par les preuves, il parut évident que tous ces maux étaient commis par maléfices et sortilèges.

Les sorts et les poisons dont ces bandits se servaient pour faire mourir les bestiaux consistaient dans une composition qu'ils avouèrent au procès, et qui est rapportée dans les factums, mais remplie de sacrilèges, d'impiétés, d'abominations et d'horreurs, en même temps que de poisons. Ils mettaient cette composition dans un pot de terre, et l'enterraient, ou sous le seuil de la porte des étables aux bestiaux, ou dans le chemin par où ils passaient ; et tant que ce sort demeurait en ce lieu, ou que celui qui l'avait posé était en vie, la mortalité ne cessait point ; c'est ainsi qu'ils s'en expliquèrent dans leurs interrogatoires.

Une circonstance singulière de leur procès fit croire qu'il y avait un vrai pacte entre eux et le diable, pour commettre tous ces maléfices. Ils avouèrent qu'ils avaient jeté les sorts sur les bestiaux du fermier de la terre de Pacy, près de Brie-Comte-Robert, pour venger l'un d'eux que ce fermier avait chassé et mis hors de son service. Ils firent le récit exact de leur composition, mais jamais aucun d'eux ne voulut découvrir le lieu où ils avaient enterré le sort, et on ne savait, après de semblables aveux, d'où pouvait venir leur réticence sur ce dernier fait. Le juge les pressa de s'en expliquer ; ils dirent que s'ils découvraient ce lieu, et qu'on levât le sort, celui qui l'avait posé mourrait à l'instant.

L'un de leurs complices, nommé Etienne

Hocque, moins coupable que les autres, et qui n'avait été condamné qu'aux galères, était à la chaîne dans les prisons de la Tournelle. On gagna un autre forçat nommé Béatrix, qui était attaché avec lui. Ce dernier, à qui le seigneur de Pacy avait fait tenir de l'argent, fit un jour tant boire Hocque qu'il l'enivra et en cet état le mit sur le chapitre du sort de Pacy. Il tira de lui le secret qu'il n'y avait qu'un berger nommé Bras-de-Fer, qui demeurait près de Sens, qui pût lever le sort par ses conjurations.

Béatrix, profitant de ce commencement de confiance, engagea le vieux berger à écrire à son fils une lettre par laquelle il lui mandait d'aller trouver Bras-de-Fer, pour le prier de lever ce sort, et lui défendait surtout de dire à Bras-de-Fer qu'il fût condamné et emprisonné, ni que c'était lui, Hocque, qui avait posé le sort.

Cette lettre écrite, Hocque s'endormit. Mais à son réveil, les fumées du vin étant dissipées, et réfléchissant sur ce qu'il avait fait, il poussa des cris et des hurlements épouvantables, se plaignant que Béatrix l'avait trompé, et qu'il serait cause de sa mort. Il se jeta en même temps sur lui, et voulut l'étrangler, ce qui excita les autres forçats contre Béatrix, en sorte qu'il fallut que le commandant de la Tournelle vînt avec ses gardes pour apaiser ce désordre, et tirer Béatrix de leurs mains.

Cependant la lettre fut envoyée au seigneur, qui la fit remettre à son adresse. Bras-de-Fer vint à Pacy, entra dans les écuries, et, après avoir fait des figures et des imprécations, il trouva effectivement le sort qui avait été jeté sur les chevaux et les vaches ; il le leva et le jeta au feu, en présence du fermier et de ses domestiques. Mais à l'instant il parut chagrin, témoigna du regret de ce qu'il venait de faire, et dit que le diable lui avait révélé que c'était Hocque, son ami, qui avait posé le sort en cet endroit, et qu'il était mort à six lieues de Pacy, au moment que ce sort venait d'être levé...

En effet, par les observations qui furent faites au château de la Tournelle, il y a preuve qu'au même jour et à la même heure que Bras-de-Fer avait commencé à lever le sort, Hocque, qui était un homme des plus forts et des plus robustes, était mort en un instant dans des convulsions étranges, et se tourmentant comme un possédé, sans vouloir entendre parler de Dieu ni de confession.....

Bras-de-Fer avait été pressé de lever aussi le sort jeté sur les moutons, mais il dit qu'il n'en ferait rien, parce qu'il venait d'apprendre que ce sort avait été posé par les enfants de Hocque, et qu'il ne voulait pas les faire mourir comme leur père. Sur ce refus, le fermier eut recours aux juges du lieu. Bras-de-Fer, les deux fils et la fille de Hocque furent arrêtés avec deux autres bergers, leurs complices, nommés Jardin et le Petit-Pierre ; leur procès instruit, Bras-de-Fer, Jardin et le Petit-Pierre furent condamnés

à être pendus et brûlés, et les trois enfants de Hocque bannis pour neuf ans (1)...

On lira ici avec plaisir la légende suivante de M. Edouard d'Anglemont :

LE BERGER DE LA BRIE.—1230.

Aux temps peu reculés de la sorcellerie,
Ah ! qu'ils étaient puissants les bergers de la Brie !
Il n'était point prudent d'allumer leur courroux !
Tantôt on les voyait, changés en loups-garoux,
Rôder dans les hameaux, y chercher aventure,
Enlever les enfants, en faire leur pâture ;
Tantôt de flots de grêle ils frappaient les moissons
Ou dans les tas de blé semaient des charançons.
Avaient-ils à franchir un immense intervalle,
Le manche d'un balai leur servait de cavale ;
Leur regard rendait pâle un visage vermeil ;
Avec un œil de pie ils ôtaient le sommeil....
Pour répandre l'effroi, pour troubler les esprits,
Leur fallait-il un spectre, une chauve-souris
Leur baguette aussitôt les faisait apparaître ;
Voulaient-ils mettre obstacle au sermon d'un saint prêtre,
D'un pécheur repentant arrêter les aveux,
Ils jetaient sous leurs pieds des crins ou des cheveux.
Mais s'ils étaient connus par de noirs maléfices
Ils rendaient quelquefois aussi de bons offices ;
Souvent avec une herbe, un signe, quelques mots,
Mieux que tout l'art d'un mire, ils guérissaient les maux.
En ces champs où, parmi les glayeuls et les aunes,
La Marne vers Lagny roule ses ondes jaunes,
Atteint d'un mal sans nom et qui semblait mortel,
Un baron languissait au sein de son castel.
Soudain la renommée apporte à son oreille
Le bruit d'une science à nulle autre pareille ;
Aussitôt par son ordre un varlet va chercher
Celui qui la possède, au fond de son rocher.
Il accourt au manoir ; il entre ; la rosée
Luit sur ses longs sourcils, sur sa barbe frisée.
Et sur ses cheveux roux au hasard ondoyants :
Ses yeux sont tour à tour ternes ou flamboyants :
Il porte sur son front et verveine et sélage (2),
Sur son dos une peau d'un noirâtre pelage ;
Un sarreau de lin gris couvre ses reins pressés
De rameaux de fougère en ceinture tressés ;
Il tient de la main droite une baguette blanche :
Un coffret de fer-blanc, qui sonne sur sa hanche,
Contient l'herbe qui tue et l'herbe qui guérit,
Un livre en traits de sang par Lucifer écrit.
Autour de son cou brille un carcan planétaire ;
Et ses pieds, tout fangeux, sont empreints d'une terre,
Qu'on ne peut rencontrer ailleurs qu'en un grand bois,
D'où partent nuit et jour des cris et des abois ;
On est mort, si l'on ose en passer les barrières !

LE BARON.

Approche. N'es-tu pas le berger des carrières ?

LE BERGER.

Oui. Que demandez-vous de moi ?

LE BARON.

De me guérir.

LE BERGER.

Vous êtes en effet en danger de mourir.

LE BARON.

Ton art n'aurait-il point de ressources ?

LE BERGER.

J'y pense.

LE BARON.

Sauve-moi ; tout cet or sera ta récompense

LE BERGER.

Oui, je puis vous sauver, mais si vous consentez

A remettre en mes mains....

LE BARON.

Eh ! quoi donc ?

LE BERGER.

Écoutez :

Vous avez, monseigneur, un enfant en bas-âge.
Eh bien ! comme l'enfer ne veut aucun dommage,
Il faudrait que le sort que l'on vous a jeté
Sur cet être innocent fût par moi transporté.

LE BARON.

Que me proposes-tu ? retire-toi.

LE BERGER.

Je reste.

Vous sentez, je le vois, s'accroître un mal funeste

(1) Le commissaire Delamarre, Traité de la police.

(2) Le sélage est une plante dont se paraient autrefois les druidesses et dont les sorciers ont fait depuis le même

LE BARON.

Quel feu dans ma poitrine ! Ah ! quels déchirements !
On ne peut supporter de semblables tourments !
Ah ! je me meurs ! l'enfer !... Sauve-moi ; je le livre....

LE BERGER.

Monseigneur, hâtez-vous : jurez-le sur ce livre.
Et le baron, en proie à son égarement,
Sur le livre magique en fait l'affreux serment.
Et le berger dans l'air agite sa houssine
Dont le signe infernal lentement se dessine
En s'écriant : « Alpha, Rello, Jaldérichell ! »

LE BARON.

Je me sens bien.

LE BERGER.

Tenez votre serment

LE BARON.

Lequel ?

LE BERGER.

Livrez-moi votre enfant, car je ne puis attendre.

LE BARON.

Tu me perces le cœur, je ne saurais t'entendre.
Prends cet or, fuis, mets fin à ces cruels débats.

LE BERGER.

L'enfant de monseigneur !

UN VARLET entrant.

Le voyez-vous là-bas ?

Sur la blanche jument sa nourrice l'emporte ;
Elle a, m'a-t-elle dit, écouté de la porte ;
Courez ; si vous voulez les atteindre, il est temps !
Et roulant des regards de colère éclatants,
Le berger aussitôt avec des cris de rage :
« Devais-je retirer ce fruit de mon ouvrage ?
Belzébut de ses droits ne peut être frustré !
Il faut que quelqu'un meure, et c'est moi qui mourrai
Déjà des doigts de plomb pèsent sur ma paupière ;
Ah ! femme de malheur ! » Et, froid comme la pierre,
Il s'enfuit de la salle ; il veut franchir le pas,
Et tombe consumé d'un feu qu'on ne voit pas.

HODEKEN. Voy. HECDEKIN. Voy. aussi
DIABLE.

HOFFMANN. Célèbre auteur allemand de
contes fantastiques, où le surnaturel occupe,
d'une manière très-originale, la plus grande
place.

HOLDA. La holda était, chez les anciens
Gaulois, une espèce de sabbat nocturne, où
des sorciers faisaient leurs orgies avec des
démons transformés en danseuses. Voy. BEN-
SOZIA.

On parle encore en Allemagne de *holda*,
la bonne fileuse (sorte de fée qui remplace,
dans les opinions populaires, une divinité
antique). Elle visite sans être vue la maison
du laboureur, elle charge de laine les fu-
seaux des ménagères diligentes, et répand
l'abondance autour d'elle (3).

HOLGER-DANSVRE, ou Ogier le Danois.
Voy. FRÉDÉRIC.

HOLLANDAIS ERRANT. C'est un vaisseau
fantastique qui apparaît, dit-on, dans les para-
ges du cap de Bonne-Espérance. Ce vaisseau
déploie toutes ses voiles lorsque aucun navire
n'oserait en risquer une seule. On est par-
tagé d'opinions sur la cause de ce prodige ;
d'après la version la plus répandue, c'était,
dans l'origine, un navire richement chargé
à bord duquel se commit un horrible forfait.
La peste s'y déclara, et les coupables errè-
rent vainement de port en port, offrant leur
riche cargaison pour prix d'un asile. On les
repoussait partout, de peur de la contagion.
Les matelots disent que la Providence, pour
perpétuer le souvenir de ce châtement, per-

usage.

(3) M. Ozanam, De l'établissement du Christianisme en
Allemagne.

met que le *Hollandais errant* apparaisse encore dans ces mers où la catastrophe eut lieu. Cette apparition est considérée comme un mauvais augure par les navigateurs (1).

Le *Hollandais errant*, sujet de beaucoup de traditions, s'appelle aussi le *Voltigeur hollandais*. Voyez ce mot.

HOLLERE. Magicien danois qui s'était acquis, au treizième siècle, la réputation d'un homme à miracles, et qui n'était qu'un sorcier adroit. Pour passer la mer, il se servait d'un os gigantesque marqué de quelques charmes et caractères magiques. Sur ce singulier esquif il traversait l'océan comme s'il eût été aidé de voiles et poussé par les vents. Il fut maltraité par les autres sorciers, ses envieux, qui l'obligèrent à quitter le pays (2).

HOLZHAUSER (BARTHÉLEMY), visionnaire allemand, né en 1613. Le diable apparut à sa naissance, sous la forme d'un laid chien noir; le nouveau-né s'écria qu'il ne le craignait point, et le diable décampa.

En étudiant le latin, il fut attaqué de la peste qui régnait à Cologne. Comme il était sur son lit, il sentit quelqu'un lui donner un soufflet. Il se tourna, ne vit personne, mais le soufflet l'avait guéri; il retourna en classe.

Il alla faire sa philosophie à Ingolstadt, eut des visions sans nombre, fut vexé par les démons, pourchassé par des spectres. Il délivra des possédés, prophétisa et publia ses visions.

Et d'abord il mit au jour son *Voyage aux enfers*. — Il fit paraître ensuite un recueil de diverses petites visions peu remarquables, et son *Explication de l'Apocalypse*, dont il trouva toutes les prédictions entrain de s'accomplir. Il mourut en 1658.

Ses visions sont très-bizarres. Il vit un jour sept animaux : un crapaud qui chantait comme un perroquet; un chameau qui portait des reliques; un être qui tenait du cheval hennissant et du chien aboyant; un grand serpent plein de fiel, qui avalait des âmes; un pourceau énorme qui se vautrait dans la fange et qui allait de travers; un sanglier qui exérait, et enfin une septième bête, morte et sans nom.

Barthélemy vit ensuite une monarchie, deux sièges et un archange qui se promenait entre plusieurs fauteuils; il vit un roi à cheval sur le Danube, puis plusieurs petits vers qui allaient en manger un grand, lorsqu'un chat vint qui chassa tous les petits vers et délivra le grand (3)...

Nous ne pouvons rien prononcer sur ces visions.

HOMMES. Il paraît qu'il n'y a que l'homme à qui la nature ait donné une figure droite et la faculté de contempler les cieux. Seul parmi les animaux il a l'épine du dos et l'os de la cuisse en ligne droite. C'est un fait, dit Aristote, que si l'homme est le seul à qui

il arrive des illusions nocturnes, c'est parce qu'il n'y a proprement que lui qui se couche sur le dos, c'est-à-dire de manière que l'épine et la cuisse fassent une ligne droite, et que l'une et l'autre, avec les bras, soient parallèles à l'horizon. Or les animaux ne peuvent pas se coucher ainsi; quoique leur épine soit parallèle à l'horizon, leurs épaules sont détournées et forment deux angles.

Lisez Xénophon, Hérodote, Plutarque et autres historiens, vous verrez qu'il existe des contrées fabuleuses où les hommes ont une tête de dogue ou de bichon, des pays où ils n'ont qu'un œil, d'autres où ils n'ont qu'un pied, sur lequel ils sautent, de sorte que quand ils veulent courir, ils sont obligés de se mettre deux et de se tenir par le bras; d'autres enfin où ils n'ont point de tête, etc. (4). Voyez HÈSE.

HOMME NOIR. L'homme noir qui promet aux pauvres de les faire riches s'ils veulent se donner à lui, n'est autre que le diable. — On lit ce qui suit dans la légende dorée : — Un chevalier qui jouissait d'une grande fortune, et qui la dépensait en libéralités, devint bientôt si pauvre, qu'il manquait du nécessaire. Comme il n'avait pas le courage de recourir à ses amis, et que ses amis ne paraissaient pas disposés à se souvenir de lui, il tomba dans une grande tristesse, qui redoubla encore à l'approche de son jour natal, où il avait coutume de faire le magnifique. Occupé de ses chagrins, il s'égara dans une solitude; il y vit bientôt paraître devant lui un homme vêtu de noir, d'une taille haute, monté sur un cheval superbe. Ce cavalier qu'il ne connaissait pas lui demanda la cause de sa douleur. Après qu'il l'eut apprise, il ajouta : — Si vous voulez me rendre hommage, je vous donnerai plus de richesses que vous n'en avez perdu.

— Cette proposition n'avait rien d'extraordinaire dans un temps où la féodalité était en usage. Le chevalier promit à l'étranger de faire ce qu'il exigerait, s'il pouvait lui rendre sa fortune. — Eh bien ! reprit le diable (car c'était lui), retournez à votre maison, vous trouverez dans tel endroit de grandes sommes d'or et une quantité de pierres précieuses. Quant à l'hommage que j'attends de vous, c'est que vous ameniez votre femme ici dans un an.

— Le chevalier s'engagea, regagna sa maison, trouva les trésors indiqués, et reprit son habitude de largesses qui lui ramena ses bons amis.

— A la fin de l'année, il songea à tenir sa promesse. Il appela sa femme. — Vous allez monter à cheval et venir avec moi, lui dit-il, car nous avons un petit voyage à faire.

C'était une dame pieuse, qui avait grande dévotion à la sainte Vierge. Elle fit sa prière, et suivit son mari sans demander où il la conduisait.

venerabilis servi Dei Bartholomæi Holzhauser, etc., digna ævi nostri memoria ad ejus Biographiam appendix, Bambergæ, 1793, in-8°.

(4) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. I^{er}; p. 10.

(1) Walter Scott, Mathilde de Rokeby, chant 2°.

(2) Jugements de Dieu, de Chassignon, p. 114.

(3) Biographia venerabilis servi Dei Bartholomæi Holzhauser, etc., Bambergæ, 1784, in-8°. Accedunt ejusdem in Apocalypsin commentarii plane admirabiles. — Visiones

— Après avoir marché plus d'une heure, les deux époux rencontrèrent une église. La dame voulant y entrer, descendit de cheval; son mari l'attendit à la porte. A peine fut-elle entrée dans l'église qu'elle s'endormit en commençant à prier; la sainte Vierge ayant pris sa figure, rejoignit le chevalier et partit avec lui au rendez-vous.

— Lorsqu'ils arrivèrent au lieu désigné, le prince des démons y parut avec fracas. Mais dès qu'il aperçut la dame que le chevalier lui amenait, il commença à trembler de tous ses membres, et ne trouva plus de force pour s'avancer au-devant d'elle. — Homme perfide, s'écria-t-il, est-ce ainsi que tu devais reconnaître mes bienfaits? Je t'avais prié de m'amener ta femme, et tu viens ici avec la mère de Dieu, qui va me renvoyer aux enfers!...

Le chevalier, stupéfait, ne savait quelle contenance garder; la sainte Vierge dit au diable: — Méchant esprit, oserais-tu bien faire du mal à une femme que je protège? Rentre dans l'abîme, et souviens-toi de ne jamais chercher à nuire à ceux qui mettent en moi leur confiance...

Le diable se retira. Le chevalier éperdu se jeta à genoux devant Notre-Dame, qui, après lui avoir reproché son égarement indigne, le reconduisit à l'église où sa femme dormait encore. Les deux époux rentrèrent chez eux; ils se dépouillèrent des richesses qu'ils tenaient du diable; mais ils n'en furent pas plus pauvres, parce qu'ils reconnurent que les biens matériels ne sont pas les vraies richesses (1).

Le père Abram rapporte l'anecdote suivante, dans son histoire manuscrite de l'université de Pont-à-Mousson :

« Un jeune garçon de bonne famille, mais peu fourni d'argent, se mit à servir dans l'armée parmi les valets. De là ses parents l'envoyèrent aux écoles; mais ne s'accommodant pas de l'assujettissement que demandent les études, il résolut de retourner à son premier genre de vie. En chemin il rencontra un homme vêtu d'un habit de soie noire, au reste de mauvaise mine, qui lui demanda où il allait, et pourquoi il avait l'air si triste? — Je suis, ajouta-t-il, en état de vous mettre à votre aise, si vous voulez vous donner à moi.

Le jeune homme, croyant qu'il parlait de l'engager à son service, lui demanda un moment pour y penser. Mais, commençant à se défier des magnifiques promesses que l'étranger lui faisait, il le considéra de plus près, et ayant remarqué qu'il avait le pied gauche fendu comme celui d'un bœuf, il fut saisi de frayeur, fit le signe de la croix et invoqua le nom de Jésus. Aussitôt le spectre s'évanouit.

« Trois jours après, la même figure lui apparut de nouveau, et lui demanda s'il avait pris sa résolution? le jeune homme répondit qu'il n'avait pas besoin de maître. L'homme noir jeta à ses pieds une bourse pleine d'é-

(1) Voyez cette légende curieuse plus développée dans les *légendes de la sainte Vierge*, où elle est intitulée: le

cus, dont quelques-uns paraissaient d'or et nouvellement frappés. Dans la même bourse il y avait une poudre que le spectre disait très-subtile. Il lui donna ensuite des conseils abominables, et l'exhorta à renoncer à l'usage de l'eau bénite et à l'adoration de l'hostie. Le jeune homme eut horreur de ces propositions; il fit le signe de la croix sur son cœur, et en même temps il se sentit jeté si rudement contre terre, qu'il y demeura une demi-heure. S'étant relevé, il retourna chez ses parents, fit pénitence et changea de conduite. Les pièces qui paraissaient d'or et nouvellement frappées, ayant été mises au feu, ne se trouvèrent être que du cuivre. » Ainsi, bonnes gens, défiez-vous de l'homme noir. *Voy. ARGENT. Voy. aussi HUGUES.*

HOMME ROUGE, — démon des tempêtes. « La nuit, dans les affreux déserts des côtes de la Bretagne, près Saint-Paul-de-Léon (2), des fantômes hurlants parcourent le rivage. L'homme rouge en fureur commande aux éléments et précipite dans les ondes le voyageur qui trouble ses secrets et la solitude qu'il aime. »

On croit dans le peuple qu'un petit *homme rouge* mystérieux apparut à Napoléon pour lui annoncer ses revers.

HONGROIS, *Voy. OGRES.*

HONORIUS, *Voy. GRIMOIRE.*

HOREY, nom que les nègres de la côte occidentale d'Afrique donnent au diable, qui n'est sans doute qu'un nègre aposté par les marabouts. Les cérémonies de la circoncision ne manquent jamais d'être accompagnées des mugissements du Horey. Ce bruit ressemble au son le plus bas de la voix humaine. Il se fait entendre à peu de distance, et cause une frayeur extrême aux jeunes gens. Dès qu'il commence, les nègres préparent des aliments pour le diable, et les lui portent sous un arbre. Tout ce qu'on lui présente est dévoré, dit-on, sur-le-champ, sans qu'il en reste un os. Si la provision ne lui suffit pas, il trouve le moyen d'enlever quelque jeune homme non encore circoncis. Les nègres prétendent qu'il garde sa proie dans son ventre, et que plusieurs jeunes gens y ont passé jusqu'à dix ou douze jours. Après sa délivrance, la victime qui a été avalée demeure muette autant de jours qu'elle en a passé dans le ventre du diable.

Les nègres parlent avec effroi de cet esprit malin; et l'on ne peut qu'être surpris de la confiance avec laquelle ils assurent avoir été non-seulement enlevés, mais avalés par ce monstre.

HOROSCOPES. Un maréchal ferrant de Beauvais avait fait tirer l'horoscope de son fils. L'astrologue, après avoir examiné les divers aspects des astres, découvrit que l'enfant était menacé de mourir à quinze ans d'un coup de tonnerre. Il désigna en même temps le mois, le jour et l'heure où l'événement devait avoir lieu; mais il ajouta qu'une cage de fer sauverait le jeune homme.

Quand le temps arriva, le père chercha Sire de Champ-Fleury

(2) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. I.

comment la cage de fer pourrait éviter à son fils une mort si prématurée; il pensa que le sens de l'oracle était probablement d'enfermer ce jour-là son enfant dans une cage de fer bien fermée. Il se mit à travailler à la construction de cette cage sans en parler à personne. Le moment arriva. Une nuée paraissait se former dans le ciel, et justifiait jusqu'alors le dire de l'astrologue. Il appelle donc son fils et lui annonce que son étoile le condamnait à être tué du tonnerre, un peu avant midi, s'il n'avait heureusement trouvé le moyen de le soustraire à sa mauvaise planète; il le pria d'entrer dans la cage de fer.

Le fils, un peu plus instruit que son père, pensa que, loin de le garantir du tonnerre, cette cage ne servirait au contraire qu'à l'attirer; il s'obstina à rester dans sa chambre, où il se mit à réciter l'Evangile de saint Jean. Cependant les nuages s'amoncelèrent, le temps se couvrit, le tonnerre gronde, l'éclair brille, la foudre tombe sur la cage de fer et la réduit en poudre. Le maréchal surpris bénit pour la première fois le ciel d'avoir rendu son fils désobéissant, et vit toutefois l'oracle accompli. Du moins tel est le conte. Voy. ASTROLOGIE.

Horoscopes tout faits, ou moyen de connaître sa destinée par les constellations de la naissance.

Nous empruntons ces plaisanteries, qui ont été si sérieuses pour nos pères, et que l'Eglise a toujours combattues, aux divers livres sur la matière, traitée par Jacques de Hagen et par cent autres; du ton le plus grave.

Les auteurs qui ont écrit sur les horoscopes ont établi plusieurs systèmes semblables à celui-ci pour la forme, et tout différents pour les choses. Les personnes qui se trouvent ici nées avec le plus heureux naturel, seront ailleurs des êtres abominables. Les astrologues ont fondé leurs oracles sur le caprice de leur imagination, et chacun d'eux nous a donné les passions qui se sont rencontrées sous sa plume au moment qu'il écrivait. Qui croira aux présages de sa constellation, devra croire aussi à tous les pronostics de l'almanach journalier, et avec plus de raison encore, puisque les astres ont sur la température une influence qu'ils n'ont pas tant sur nous. Enfin, si la divination qu'on va lire était fondée, il n'y aurait dans les hommes et dans les femmes que douze sortes de naturels, dès lors que tous ceux qui naissent sous le même signe ont les mêmes passions et doivent subir les mêmes accidents; et tout le monde sait si dans les millions de mortels qui habitent la surface du globe, il s'en trouve souvent deux dont les destinées et les caractères se ressemblent.

1° *La Balance*. (C'est la balance de Thémis qu'on a mise au nombre des constellations. Elle donne les procès.) La Balance domine dans le ciel depuis le 22 septembre jusqu'au 21 octobre.

Les hommes qui naissent dans cet espace de temps, naissent sous le signe de la Balance. — Ils sont ordinairement querelleurs.

Ils aiment les plaisirs, réussissent dans le commerce, principalement sur les mers, et feront de grands voyages. Ils ont en partage la beauté, des manières aisées, des talents pour la parole; cependant ils manquent à leurs promesses, et ont plus de bonheur que de soin. Ils auront de grands héritages.

Ils seront veufs de leur première femme, et n'auront pas beaucoup d'enfants. Qu'ils se défient des incendies et de l'eau chaude.

La femme qui naît sous cette constellation sera aimable, gaie, agréable, enjouée, assez heureuse. Elle aimera les fleurs: elle aura de bonnes manières; la douce persuasion coulera de ses lèvres. Elle sera cependant susceptible et querelleuse. — Elle se mariera à dix-sept ou à vingt-trois ans. Qu'elle se défie du feu et de l'eau chaude.

2° *Le Scorpion*. (C'est Orion, que Diane changea en cet animal, et qu'on a mis au nombre des constellations. Il donne la malice et la fourberie.) Le Scorpion domine dans le ciel du 22 octobre au 21 novembre.

Ceux qui naissent sous cette constellation seront hardis, effrontés, flatteurs, fourbes et cachant la méchanceté sous une aimable apparence. On les entendra dire une chose, tandis qu'ils en penseront une autre. Ils seront généralement secrets et dissimulés. Leur naturel emporté les rendra inconstants. Ils jugeront mal des autres, conserveront rancune, parleront beaucoup, et auront des accès de mélancolie. Ils n'aimeront à rire qu'aux dépens d'autrui, auront quelques amis, et l'emporteront sur leurs ennemis. — Ils seront sujets aux coliques, et peuvent s'attendre à de grands héritages.

La femme qui naît sous cette constellation sera adroite et trompeuse. Elle se conduira moins bien avec son premier mari qu'avec son second. Elle aura les paroles plus douces que le cœur. Elle sera enjouée, gaie, aimant à rire, mais aussi aux dépens des autres. Elle fera des inconséquences, parlera beaucoup, pensera mal de tout le monde. Elle deviendra mélancolique avec l'âge. — Elle aura un cautère aux épaules à la suite d'une maladie d'humeurs.

3° *Le Sagittaire*. (C'est Chiron le Centaure, qui apprit à Achille à tirer de l'arc, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne l'amour de la chasse et des voyages.) Le Sagittaire domine dans le ciel, du 22 novembre au 21 décembre.

L'homme qui naît sous cette constellation aimera les voyages et s'enrichira sur les mers. Il sera d'un tempérament robuste, aura de l'agilité et se montrera d'un esprit attentif. Il se fera des amis dont il dépensera l'argent. Il aura un goût déterminé pour l'équitation, la chasse, les courses, les jeux de force et d'adresse, et les combats. Il sera juste, secret, fidèle, laborieux, sociable, et aura autant d'amour-propre que d'esprit.

La femme qui naît sous cette constellation sera d'un esprit inquiet et remuant; elle aimera le travail. Son âme s'ouvrira aisément à la pitié; elle aura du goût pour les voyages, et ne pourra rester longtemps dans le

même pays. Elle sera présomptueuse et douée de quelques qualités tant de l'esprit que du cœur. — Elle se mariera à dix-neuf ou à vingt-quatre ans. Elle sera bonne mère.

4° *Le Capricorne*. (C'est la chèvre Amalthée qui allaita Jupiter, et qui fut mise au nombre des constellations. Elle donne l'étourderie.) Le Capricorne domine dans le ciel du 22 décembre au 21 janvier.

Celui qui naît sous cette constellation sera d'un naturel irascible, léger, soupçonneux, ami des procès et des querelles; il aimera le travail, mais il hantera de mauvaises sociétés. Ses excès le rendront malade. Rien n'est plus inconstant que cet homme, s'il est né dans la nuit. Il sera enjoué, actif et fera quelquefois du bien. Son étoile le rendra heureux sur mer. Il parlera modérément, aura la tête petite et les yeux enfoncés.

Il deviendra riche et avare dans les dernières années de sa vie. Les bains, dans ses maladies, pourront lui rendre la santé.

La femme qui naît sous cette constellation sera vive, légère, et cependant tellement timide dans ses jeunes années, qu'un rien pourra la faire rougir. Mais son caractère deviendra plus ferme et plus hardi dans l'âge plus avancé. Elle se montrera jalouse, tout en voulant cacher sa jalousie. Elle parlera beaucoup, et fera des inconséquences. Elle aimera à voyager. Elle ne sera pas d'une grande beauté.

5° *Le Verseau*. (C'est Ganymède, fils de Tros, que Jupiter enleva pour verser le nectar aux dieux, et qu'on a mis au nombre des constellations. Il donne la gaîté.) Le Verseau domine dans le ciel du 22 janvier au 21 février.

L'homme qui naît sous cette constellation sera aimable, spirituel, ami de la joie, curieux, sujet à la fièvre, facile aux projets, pauvre dans la première partie de sa vie, riche ensuite, mais modérément. Il sera bavard et léger, quoique discret. Il fera des maladies, courra des dangers. Il aimera la gloire; il vivra longtemps. Il aura peu d'enfants.

La femme qui naît sous cette constellation sera constante, généreuse, sincère et libérale. Elle aura des chagrins, sera en butte aux adversités, et fera de longs voyages. Elle sera fidèle, sage et enjouée.

6° *Les Poissons*. (Les dauphins qui amenèrent Amphitrite à Neptune furent mis au nombre des constellations. Ils donnent la douceur.) Les Poissons dominent dans le ciel du 22 février au 22 mars.

Celui qui naît sous cette constellation sera officieux, gai, aimant à jouer, d'un bon naturel, heureux hors de sa maison. Il ne sera pas riche dans sa jeunesse. Devenu plus aisé, il prendra peu de soin de sa fortune, et ne profitera pas des leçons de l'expérience. Des paroles indiscrettes lui attireront quelques désagréments. Il sera présomptueux.

La femme qui naît sous cette constellation sera belle. Elle éprouvera des ennuis et des peines dans sa jeunesse. Elle aimera à faire du bien. Elle sera sensée, discrète, économe,

médiocrement sensible, et fuira le monde. Sa santé, faible jusqu'à vingt-huit ans, deviendra alors plus robuste. Elle aura cependant de temps en temps des coliques.

7° *Le Bélier*. (C'est le bélier qui portait la toison d'or, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne les emportements.) Le bélier domine dans le ciel du 23 mars au 21 avril.

Ceux qui naissent sous cette constellation sont irascibles, prompts, vifs, éloquents, studieux, violents, menteurs, enclins à l'inconstance. Ils tiennent rarement leur parole et oublient leurs promesses. Ils courront des dangers avec les chevaux. Ils aimeront la pêche et la chasse.

La femme qui naît sous cette constellation sera jolie, vive et curieuse. Elle aimera les nouvelles, aura un grand penchant pour le mensonge, et ne sera pas ennemie de la bonne chère. Elle aura des colères, sera médisante dans sa vieillesse et jugera sévèrement les femmes. Elle se mariera de bonne heure et aura beaucoup d'enfants.

8° *Le Taureau*. (C'est le taureau dont Jupiter prit la forme pour enlever Europe, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne la hardiesse et la force.) Le Taureau domine dans le ciel du 22 avril au 21 mai.

L'homme qui naît sous cette constellation est audacieux; il aura des ennemis qu'il saura mettre hors d'état de lui nuire. Le bonheur ne lui sera pas étranger. Il voyagera dans des pays lointains. Sa vie sera longue et peu sujette aux maladies.

La femme qui naît sous cette constellation est douée de force et d'énergie. Elle aura du courage; mais elle sera violente et emportée. Néanmoins elle saura se plier à son devoir et obéir à son mari. On trouvera dans cette femme un fonds de raison et de bon sens. Elle parlera pourtant un peu trop. Elle sera plusieurs fois veuve et aura quelques enfants, à qui elle laissera des richesses.

9° *Les Gémeaux*. (Les Gémeaux sont Castor et Pollux qu'on a mis au nombre des constellations. Ils donnent l'amitié.) Les Gémeaux dominent dans le ciel du 22 mai au 21 juin.

Celui qui naît sous cette constellation aura un bon cœur, une belle figure, de l'esprit, de la prudence et de la générosité. Il sera présomptueux, aimera les courses et les voyages, et ne cherchera pas beaucoup à augmenter sa fortune; cependant il ne s'appauvrira point. Il sera rusé, gai, enjoué; il aura des dispositions pour les arts.

La femme qui naît sous cette constellation est aimante et belle. Elle aura le cœur doux et simple. Elle négligera peut-être un peu trop ses affaires. Les beaux-arts, principalement le dessin et la musique, auront beaucoup de charmes pour elle.

10° *L'Ecrevisse*. (C'est le cancre ou l'écrevisse qui piqua Hercule tandis qu'il tuait l'hydre du marais de Lerne, et qui fut mise au nombre des constellations. Elle donne les désagréments.) L'Ecrevisse domine dans le ciel du 22 juin au 21 juillet.

Les hommes qui naissent sous cette constellation sont sensuels. Ils auront des procès et des querelles, dont ils sortiront souvent à leur avantage; ils éprouveront de grands périls sur mer. Cet horoscope donne ordinairement un penchant à la gourmandise; quelquefois aussi de la prudence, de l'esprit, une certaine dose de modestie.

La femme qui naît sous cette constellation est assez belle, active, emportée, mais facile à apaiser. Elle ne deviendra jamais très-grasse; elle aimera à rendre service, sera timide et un peu trompeuse.

11° *Le Lion*. (C'est le lion de la forêt de Némée, qu'Hercule parvint à étouffer, et qui fut mis au nombre des constellations. Il donne le courage.) Le Lion domine dans le ciel du 22 juillet au 21 août.

Celui qui naît sous cette constellation est brave, hardi, magnanime, fier, éloquent et orgueilleux. Il aime la raillerie. Il sera souvent entouré de dangers; ses enfants feront sa consolation et son bonheur. Il s'abandonnera à sa colère et s'en repentira toujours. Les honneurs et les dignités viendront le trouver; mais auparavant il les aura cherchés longtemps. Il aura de gros mollets.

La femme qui naît sous cette constellation sera vive, colère et hardie. Elle gardera rancune. Elle parlera beaucoup, et ses paroles seront souvent amères. Au reste, elle sera belle; elle aura la tête grosse. — Qu'elle se tienne en garde contre l'eau bouillante et le feu. Elle sera sujette aux coliques d'estomac. Elle aura peu d'enfants.

12° *La Vierge*. (C'est Astrée qu'on a mise au nombre des constellations. Elle donne la pudeur.) La Vierge domine dans le ciel du 22 août au 21 septembre.

L'homme qui naît sous cette constellation est bien fait, sincère, généreux, spirituel, aimant les honneurs. Il sera volé. Il ne saura garder le secret des autres ni le sien. Il aura de l'orgueil, sera décent dans son maintien, dans son langage, et fera du bien à ses amis. Il sera compatissant aux maux des autres. Il aimera la propreté et la toilette.

La femme qui naît sous cette constellation sera chaste, honnête, timide, prévoyante et spirituelle. Elle aimera à faire et à dire du bien. Elle rendra service toutes les fois qu'elle le pourra; mais elle sera un peu irascible. Cependant sa colère ne sera ni dangereuse ni de longue durée....

On peut espérer que le lecteur ne s'arrêtera à cette ridicule prescience, que pour se divertir un instant.

HORTILOPITS (JEANNE), sorcière du pays de Labour, arrêtée comme telle en 1603, dès l'âge de 14 ans, et châtiée pour avoir été au sabbat.

HOTELS DE VILLE. Plusieurs hôtels de ville, plusieurs cathédrales et beaucoup d'autres monuments qui surprennent, (sans parler de divers ponts), passent pour avoir été faits avec l'aide du diable. Nous donnerons ici la légende de l'hôtel de ville de Bruxelles.

Regnard, le poète comique, n'était connu dans le monde à l'âge de trente-quatre ans,

époque où il vint à Bruxelles, que par ses dissipations et ses folies. Un immense besoin d'activité le portait aux voyages. Fils d'un riche marchand, qui lui avait laissé de la fortune, il avait visité l'Italie, jouant partout gros jeu, et préparant déjà, du fruit de ses observations et de ses sensations propres, sa comédie du *Joueur*. Revenant par mer en France, avec une dame dont il faisait grande estime, il fut pris par des corsaires algériens, emmené à Constantinople, où une circonstance le vexa beaucoup, c'est que la dame, dont il faisait tant de cas, fut vendue cinq cents francs moins que lui. Esclave avec elle chez le même patron, il sut adoucir les rigueurs de la captivité par les talents qu'il possédait dans l'art culinaire. Enfin une somme de douze mille francs, que lui envoya sa famille, lui rendit la liberté, ainsi qu'à la dame, sa compagne, qu'il voulait épouser en arrivant en France, quand le mari de cette dame, qu'on croyait mort, reparut tout à coup, pour lui inspirer la comédie du *Retour imprévu*.

Reprenant alors ses voyages, il se dirigea vers les Pays-Bas, et arriva à Bruxelles, le 12 mai 1681.

Il visitait les monuments, les édifices publics, les objets curieux. Il alla voir Sainte-Gudule, l'église du Sablon, Notre-Dame de la Chapelle, le palais de l'ancienne cour, qui fut brûlé cinquante ans plus tard; il s'arrêta devant le Manneken-Pis; mais la plus grande part de son admiration fut donnée à l'hôtel de ville de Bruxelles, ce chef-d'œuvre lombard-gothique, d'une architecture que rien ne semble pouvoir reproduire aujourd'hui.

Regnard s'était présenté avec des lettres de recommandation chez maître Simon de Fierlant, chancelier de Brabant, chez maître Jean Locquet, président au grand conseil, et chez messire Mathias de Crumpippen, conseiller du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas pour Charles II. Ces trois graves personnages faisaient au poète voyageur les honneurs de Bruxelles.

Pendant qu'il considérait les quatre-vingts lucarnes du toit de l'hôtel-de-ville, les quarante fenêtres de la façade, séparées par des niches qui attendent encore leurs hommes illustres, les deux lions du perron qui gardent l'écusson du sénat et du peuple bruxellois, les six tourelles exagones qui décorent l'édifice, Jean Locquet lui demanda s'il n'était pas étonné de la pompeuse tour de Saint-Michel, haute de trois cent soixante-quatre pieds, percée à jour dans toute son élévation avec tant de hardiesse et de grâce, surmontée de la statue dorée de saint Michel, girouette gigantesque de dix-sept pieds, jetée dans les airs, sur une pierre-plate de douze pieds de diamètre, au désespoir de tous les architectes à venir?

— C'est admirable, dit Regnard; et l'hôtel de ville de Bruxelles est le plus beau monument de ce genre que j'aie vu jamais. Pourquoi faut-il que sa prodigieuse tour soit placée de travers?

— Oh ! c'est toute une histoire, dit Simon de Fierlant.

— Cela tient à l'aventure de l'architecte, ajouta Jean Locquet. Cette belle place où nous sommes était autrefois un étang. Lorsqu'en 1380 on l'eut desséché et comblé par des remblais successifs, on décida que cet endroit, comme point central, serait la Grande-Place. Elle était précédemment au Marché-aux-Herbes. On ne commença l'hôtel de Ville qu'en 1400. On amenait les matériaux par une rue qui est ici près, et qui depuis s'est toujours appelée la rue des Pierres, parce que durant quarante ans elle en fut constamment obstruée. Un bâtiment comme celui-ci en absorbe !

— Par monseigneur de Parme ! s'écria Mathias de Crumpippen, vous n'arrivez pas à l'aventure de l'architecte.

— N'était-ce pas un Italien, demanda Jean Locquet ?

— L'architecte de ceci, riposta vivement Simon de Fierlant ! Pour un président au grand conseil, vous êtes merveilleux ! Oubliez-vous que ce grand homme était Jean de Ruysbroeck, notre compatriote ? Lorsqu'il voulut placer sa tour, où l'on devait, selon le vœu du bon duc Henri I^{er}, élever l'effigie du saint archange qui est le patron de notre ville, un religieux proposa de s'en rapporter au saint lui-même. On jeta une plume au vent ; elle s'arrêta à l'endroit où vous admirez l'élégant obélisque.

— Je voudrais savoir si c'est à la chancellerie que vous avez pris cela, interrompit Jean Locquet. Il n'en fut pas ainsi ; mais Jean de Ruysbroeck, étant allé consulter une sainte femme, qui vivait en recluse près de Saint-Nicolas, paroisse de l'hôtel de ville, elle lui dit de fouiller ses fondations et de poser sa tour, comme centre parfait de la ville, à l'endroit où il trouverait, vers une profondeur de 27 pieds, deux petits lions de pierres, emblèmes de Bruxelles et du Brabant. Vous pouvez les voir dans la rue de l'Ami, où ils jettent de l'eau sur des coquilles. On les déterra à 27 pieds 6 pouces du sol, à l'endroit où vous contemplez la magnifique tour.

— Mille pardons, messieurs, dit alors Crumpippen, en saisissant brusquement la parole. Mais vous défigurez complètement les faits. Par Marie-Louise d'Orléans, notre digne reine ! C'est, comme l'a dit maître Simon de Fierlant, toute une grande histoire. Je puis heureusement la conter à notre jeune ami, car je descends par ma mère de Jean de Ruysbroeck.

— Je vous entendrai avec plaisir, dit Regnard, tout enfoncé dans la contemplation du chef-d'œuvre qu'il avait devant les yeux.

— Or donc, reprit Mathias, vous saurez que Jean de Ruysbroeck, jeune architecte qui avait visité le monde, fut chargé en 1400 de faire le plan de l'hôtel de ville de Bruxelles et d'en diriger les travaux. Ayez maintenant l'extrême bonté de diviser l'édifice en deux parties ; la première comprend la façade qui est devant nous, depuis la tourelle

où vous voyez une vieille horloge placée là en 1441, jusqu'à la grande tour de Saint-Michel inclusivement. Si vous en ôtiez cette tour, l'escalier des lions ferait tout juste le milieu de cette façade, qui a, comme vous voyez, onze cintres au rez-de-chaussée et dix fenêtres en ligne au premier étage. L'autre partie qui est à droite, ayant six arcades seulement surmontées de huit fenêtres, n'est plus de lui. Jean de Ruysbroeck commençait à la rue de l'Etoile et s'arrêtait à sa bonne tour.

Néanmoins, comme il voulait élever son monument et le rendre durable, il s'aperçut bientôt que la ville ne lui donnait pas assez de fonds, et reconnut qu'il ne viendrait jamais à bout de son œuvre. Il ne se découragea pourtant point : il avait coutume de dire (ce qui est un propos blâmable) qu'il se donnerait au diable, plutôt que de laisser l'édifice inachevé.

Un jour qu'il manquait tout à fait d'argent, et qu'il ne savait plus que devenir, il vit entrer dans sa maison un frère Sachet, qui descendait la rue de la Madeleine...

— Qu'est-ce qu'un frère Sachet, demanda le poète ?

— C'étaient, dit le président Locquet, de bons petits religieux auxquels on avait donné la maison des Templiers, après leur suppression, maison située rue de la Madeleine, auprès de la chapelle, et qui s'appelaient Sachets, parce que leur habit avait la forme d'un sac.

— Mais celui-là, reprit vivement Crumpippen, était un faux frère sachet ; il est même constant que ce n'était pas autre chose qu'un démon véritable, mon cher monsieur. Il dit à Jean : — Vous avez faute d'argent, et moi j'ai besoin d'un serviteur dévoué. Si vous voulez être à moi, signez ce contrat sur parchemin rouge, et voici de l'or.

Le prétendu frère portait sous sa vaste robe une valise plus grosse que lui, une valise que dix hommes n'eussent pas soulevée. Jean vit tout de suite à qui il avait affaire ; il leva la main pour se munir d'un signe de croix, car il était encore bon chrétien, et n'avait tenu le propos malavisé que j'ai dit, que dans un de ces moments de légèreté malheureusement fréquents chez les artistes. Mais il ne fit pas bon jouer avec le diable ; on y est souvent pris. Le malin qui était là, avec sa lourde sacoche, arrêta la main qui l'allait éconduire, et demandant à l'architecte s'il était fou, il le railla si ingénieusement et toucha si bien dans son cœur les cordes de l'amour-propre et de la vanité, que le pauvre Jean succomba à la tentation et tomba dans le piège.

— Le marché va, dit-il brusquement, si vous me donnez le moyen de faire l'autre aile et de compléter mon édifice, de manière que la tour soit au milieu.

— Non pas, répliqua le Sachet ; puisque tu me reconnais, tu dois savoir que nous ne pouvons rien faire de régulier. Mais tu élèveras la tour bien haut dans les airs, et ton nom vivra.

Les yeux du faux moine brillaient sur son visage pâle, comme deux charbons ardents sur un monceau de cendres.

Jean de Ruysbroeck signa le pacte ; et tout alla si bien qu'en 1420, pendant qu'on n'avait plus à élever que la tour, à laquelle il voulait donner cinq cents pieds, il fit faire les fondations de la seconde partie de l'hôtel de ville, malgré les formelles défenses du Sachet. Mais il ne trouva qu'un sol marécageux et des fondrières qui se remplissaient d'eau toutes les nuits. Il fit pourtant commencer la base, qu'on assit sur des sablières enveloppées de cuirs de bœufs, mais qu'on ne put pousser plus loin que ce que vous voyez : car un gouffre se trouvait au bout, à l'endroit où vous avez maintenant une rue.

Le démon, craignant qu'il ne parvint à le combler, quoique le terme du pacte ne fût pas échu, s'empara de Jean de Ruysbroeck, et le remplit d'un désespoir de vanité si violent, que le pauvre architecte se pendit à sa porte. Sa maison était là, dans la rue de l'Etoile, qui devrait s'appeler rue de l'Étole. Mais on dénatura tout, ainsi que vous allez en juger. Un bon frère Bogard vint à passer ; il était religieux du tiers ordre de Saint-François et venait dire la sainte messe aux ouvriers. Il aperçut l'architecte, le détacha, lui mit son étole autour du cou et l'exorcisa, voyant bien que le diable l'avait envahi. Jean revint à la vie et se mit à hurler, mais le digne moine ne se rebuta point ; d'autres saints religieux étaient accourus. Le diable, solidement assiégé, délogea enfin et s'alla précipiter dans le gouffre dont nous parlions. L'architecte délivré tomba à genoux plein de repentance ; il alla finir ses jours au couvent des Bogards ; et son fils continua ses travaux.

On fouilla le gouffre où le démon s'était jeté ; on en retira une immense tête dorée, qu'on apporta sur la place, et qui fit faire bien des contes ; d'autant plus que le lendemain elle avait perdu sa dorure et n'était plus qu'un bronze très-compact. On en fit la grande effigie du diable, qui est là haut, aux pieds de l'archange.

Le nouvel architecte, pour laisser à son père toute sa gloire, ne poussa pas les travaux plus loin sur l'aile droite, qu'il acheva ainsi irrégulière et différente dans plusieurs détails de la première construction. Il perça sur le gouffre qu'on parvint à remplir, une rue qui s'appelle encore rue de la Tête-d'Or. Jean de Ruysbroeck était mort en 1440 ; l'hôtel de ville fut achevé, tel que vous le voyez, avec sa tour, en 1442 ; en 1445, le jour de l'Ascension, on plaça au sommet de la flèche la statue dorée de saint Michel terrassant le diable, en bronze vert antique, sur une base de pierre, de trente-six pieds de circonférence, taillée à l'endroit qu'on nomme rue de la Pierre-Plate. En 1448 on érigea dans l'hôtel une chapelle, où l'on dit encore la messe tous les jours, pour le repos de l'âme de Jean de Ruysbroeck. Et voilà l'histoire.

Regnard, qui fut lui-même le type de son *Joueur*, se peignit sans doute aussi dans le *Distrait* ; car il entendit ce récit tellement de

travers, que dans la relation de son Voyage en Flandre, il se borne à dire que « l'hôtel de ville de Bruxelles fut fait par un Italien, qui se pendit de dépit d'avoir manqué à mettre la tour au milieu, comme son épitaphe le fait connaître... » Cette épitaphe n'existe pas.

HOUILLE. Le charbon de terre qui se trouve dans le Hainaut et dans le pays de Liège, et que l'on y brûle communément, porte le nom de houille, à cause d'un certain maréchal nommé *Prudhomme-le-Houilleux*, qui, dit-on, en fit la première découverte au onzième siècle ; et des doctes assurent qu'un fantôme, sous la figure d'un vieillard habillé de blanc, ou d'un ange, lui montra la première mine et disparut.

D'autres contes populaires font intervenir un gnome ou un goblin dans la découverte de la houille, qui eut lieu au douzième siècle, selon les uns, au onzième, selon d'autres, mais qui est beaucoup plus ancienne.

La Légende du houilleur.

Il y avait cinquante-cinq ans que le pieux Ansfride, dernier comte de Huy, avait donné ses domaines à l'évêque de Liège, lorsque le pauvre Tiel, son petit-fils et son dernier descendant, parvint à sa vingt-deuxième année, vers la fin de l'été de l'année 1040. Il se fêta tout seul d'un petit esturgeon, qu'il avait pêché dans la Meuse. Le brave garçon, se trouvant sans fortune, habitait solitairement, dans le village de Plenevaux, une petite cabane où il ne possédait qu'un arc, une cognée, une pioche et quelques instruments de pêche. Il gagnait sa vie au métier de maréchal ferrant, qu'un vieux forgeron du village avait eu la compassion de lui apprendre. Il était si sage et si doux, que tout le monde l'aimait et qu'on ne l'appelait pas autrement que Tiel le Prud'homme. Les vieillards l'estimaient pour sa bonne conduite ; toutes les jeunes filles du village, des hameaux voisins et de tout le Condros l'eussent volontiers pris pour mari, malgré sa pauvreté. Mais Tiel ne se pressait pas de donner son cœur.

Un beau soir du 17 de septembre 1042, qu'il revenait de faire ses dévotions à Seraing, devant la sainte châsse de l'abbaye du Val-Saint-Lambert, il s'égarait parmi les bois de Plenevaux et de Brion. La nuit était belle ; il chercha longtemps son chemin avec patience ; il éprouva enfin une singulière émotion de joie, en apercevant une lumière assez vive à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui le Champ de Boeur. Il s'en approcha ; et peu à peu il découvrit que cette lumière, qui s'élevait par une petite cheminée comme une gerbe de flamme, au-dessus de la cime des vieux chênes, partait d'une cabane isolée, laquelle paraissait construite à peine depuis quelques jours. Il n'y trouva point de porte ; mais la vaste baie qui servait de fenêtre et qui descendait fort bas n'étant fermée ni par vitrail, ni par rideaux, il put voir tout à son aise ce qui se passait dans l'intérieur.

L'ameublement n'était pas considérable.

Il consistait en deux tabourets noirs, une petite table d'ardoise, et deux lits de feuillage. La lumière, que Tiel avait aperçue, était produite par un grand feu, qui flambait et pétillait joyeusement dans le foyer, mais dont le jeune prud'homme ne put reconnaître l'aliment, car il n'y avait dans l'âtre, bois, paille, ni rameaux. C'était une masse de feu de nature inconnue, qui lançait une vive lumière, et jetait jusqu'au dehors une chaleur suave et confortante.

Les reflets de ce feu surnaturel (alors on ne connaissait pas l'usage du charbon de terre) éclairaient assez pour laisser voir parfaitement les deux seuls habitants de la cabane; c'étaient un vieillard et sa fille. Le vieillard n'avait pas quatre pieds de haut; ses jambes étaient contournées; sa tête profondément enfoncée dans ses solides épaules; ses yeux étincelants; sa figure extrêmement grave. Ses cheveux épais devenaient gris. Il était vêtu d'un hoqueton rouge bariolé de bandes noires. Tiel le vit tout entier, d'un seul coup d'œil; et cet aspect lui inspira un tel sentiment d'embarras ou de crainte, qu'il n'osait avancer, lorsque ses regards distinguèrent la jeune fille.

Elle paraissait avoir dix-huit ans. Un instant Tiel se crut en présence d'un ange. Il n'avait d'abord remarqué qu'une jolie main, blanche comme la neige, sortant d'une robe de soie noire. Bientôt elle se tourna vers la baie, et Tiel le Prud'homme perdit le repos, en contemplant une jeune tête, éblouissante de fraîcheur, une longue chevelure noire relevée en nattes par derrière, une peau comme l'albâtre, des yeux grands et doux, un sourire capable de réveiller le monde éteint.

Oui, le cœur de Tiel s'ébranla avec violence; un grand amour se saisit de lui. Mais la sorte de gêne que lui inspirait le vieillard, le tumulte de ses idées, et peut-être la pensée de sa misère, pensée qui rend si timide, ne lui laissèrent pas la force d'entrer dans la cabane.

Le nain et sa fille ne parlaient point. Tiel le Prud'homme était depuis longtemps contre un arbre dans l'extase, quand le vieillard se levant, prit par le bras la jeune fille, qui le dépassait de la tête, et s'avança vers la baie comme pour sortir.

Tiel, effrayé, s'enfonça rapidement dans un taillis. Pour tout au monde, par une de ces inexplicables faiblesses de l'esprit humain, il n'eût voulu être vu en ce moment.

Après avoir couru quelques minutes, il se retourna, n'entendant et ne voyant plus rien; il écouta un moment; il hésita; et ne distinguant, dans le silence qui l'entourait, que les palpitations de son cœur, qui lui semblait prêt à s'échapper de sa poitrine, il se hâsarda à revenir sur ses pas; mais il s'égarait de nouveau, et il eut beau marcher jusqu'au jour, il ne put retrouver ni la cabane, ni sa lumière, ni ses hôtes.

Il revint à Plenevaux, harassé de fatigue et gonflé d'un sentiment qui devait désormais le dominer. Le soir venu, à demi reposé, il retourna dans le bois. Il y alla tous les jours

suivants. Jamais il ne put revoir la chaumière, et personne ne sut lui en apprendre aucune nouvelle; car lui seul, sans doute, l'avait vue.

De vieilles femmes et de pauvres bûcherons lui dirent pourtant que parfois, en traversant les bois de Brion, ils avaient entendu des chants sauvages, aperçu des lueurs, et cru voir des follets; mais qu'ils n'avaient eu garde de s'en approcher, parce que le bruit courait que des lutins et des démons faisaient leur sabbat dans les bruyères de ces bois.

Tiel ne se rebuta point et continua ses recherches.

Cependant les seigneurs du pays se faisaient alors de ces guerres de destruction, si fréquentes au moyen âge. En 1044, presque tous les villages qui n'étaient pas fortifiés furent détruits, et beaucoup de forêts brûlées. La désolation était grande sur les bords de la Meuse. Un hiver s'avancait, que l'on présumait devoir être rigoureux; les bonnes gens se voyaient forcées d'aller chercher le bois, alors seul moyen de chauffage, jusqu'à la forêt des Ardennes. Tiel le Prud'homme ne méritait plus guère ce surnom; car il paraissait vivre isolé au milieu de ses voisins, ne rêvant qu'à sa vision, et oubliant tout le reste. Néanmoins, le 17 septembre 1044, jour de la fête du saint prélat de Maestricht, il se souvint que c'était à pareil jour, en revenant d'honorer la châsse miraculeuse de saint Lambert, qu'il avait fait son heureuse rencontre. Il partit donc pour Seraing, s'agenouilla humblement devant l'autel de l'abbaye, et pria avec tendresse jusqu'à la nuit.

Il s'en revint, comme la première fois, prenant son chemin à d'aventure, dans la direction des bois de Brion et de Plenevaux, qui avaient été brûlés. Ceux qui ont ressenti les angoisses d'un grand sentiment que d'épaisses ténèbres environnent; comprendront seuls l'immense battement de cœur qui l'assailit, lorsqu'en traversant cette campagne de cendres, il aperçut, de l'autre côté d'une masse sombre qui était devant lui, une lueur vive, qui s'allongeait sur le Champ de Boeur. Cette masse était la cabane. Il la tourna en prenant le large, dans un tremblement extrême. Dès qu'il fut en face de la baie, il revit le même feu que la première fois, le même vieillard un peu plus gris, la même jeune fille un peu plus radieuse. Il se mit à genoux, leva les mains au ciel, et rendit grâce à saint Lambert.

Après qu'il eut prié, il se leva; il s'acheminait, décidé à franchir la baie de la cabane, à se jeter aux genoux du vieillard, à obtenir la main de sa fille. Il n'était plus qu'à quelques pas, lorsqu'il entendit le nain commencer une chanson, tout en remuant la braise pétillante avec un crochet de fer; la jeune fille, dont la voix seule l'eût ravi, accompagnait les accents bizarres de son père; ils chantaient en vieux langage wallon, ces couplets, que nous avons cru devoir traduire :

LE CHANT DES HOUILLEURS.

Avec ardeur vous cherchez la fortune,
Disait la terre, aux manants du bassin,

Mais cherchez mieux, car son poids m'importune ;
Cherchez toujours, car elle est dans mon sein.

Pour vous je me dépouille
De mes feux les plus chers ;
Tirez, tirez la houille :
Réchauffez l'univers.

La terre seule est mère de largesse,
Disait la houille, en prenant son essor ;
Venez à moi, car je suis la richesse,
Et mon teint noir cache un vaste trésor.

Que le pic se dérouille,
Frappez, lancez vos fers ;
Tirez, tirez la houille :
Ranimez l'univers.

Triomphez donc, peuples de la vallée,
Houilleurs constants, votre travail est bon,
Dit la fortune, au grand jour étalée,
En se montrant sur la fosse au charbon
Houilleur, fouille et refouille ;
Et répète ces vers :
Tirons, tirons la houille ;
Éclairons l'univers.

Dès que les chants eurent cessé, et que la cabane fut retombée dans le silence, Tiel le Prud'homme, qui n'avait rien compris à la chanson, s'élança vers la baie. Mais il s'arrêta encore au moment de la franchir :

— Seigneur et noble demoiselle, dit-il d'une voix émue, m'accorderez-vous de m'arrêter un instant à votre foyer ?

La jeune fille sourit et rougit, avec la plus gracieuse expression de bienveillance. Elle indiqua du doigt au pauvre Tiel un troisième siège qu'il n'avait pas aperçu, pendant que le nain lui disait doucement :

— Soyez le bien venu, si vous nous aimez.

Tiel sentit son cœur se relever à ces paroles.

— Si je vous aime ! dit-il...

La jeune fille reposait sur lui un regard si bon, qu'il s'affermir ; il osa se lancer tout d'un coup ; et se jetant à genoux entre le nain et sa fille :

— Si je vous aime ! reprit-il. Il y a deux ans que j'eus le bonheur de vous voir, ici même. Depuis deux ans je ne vis que de mon souvenir. Je suis venu ici pour y mourir, si je ne puis obtenir la main de l'ange, dont sans doute vous êtes le père.

Le cœur du jeune homme bondit ; car, en finissant ces mots, il ne vit pas le front de la jeune fille se rembrunir. Le nain le releva en disant :

— Asseyez-vous. Ce que vous demandez est possible...

Peut-être faut-il ici nous arrêter un instant ; car vous devez éprouver de la surprise. En effet, les mœurs que nous essayons de décrire ne sont pas habituelles. On procède avec moins d'abandon parmi les hommes. Mais la naïveté du nain et de sa fille, leur empressement à accueillir Tiel, ont fait soupçonner aux savants que ce mystérieux personnage était de l'espèce aujourd'hui peu connue, que les anciens appelaient Gnômes, ou habitants de l'intérieur de la terre, et gardiens de ses mines, petits êtres qui tenaient à grand honneur d'être recherchés par les hommes.

Quoi qu'il en soit, Tiel baisa avec transport la main du vieillard ; après quoi il saisit celle de la jeune fille.

C'est possible, reprit le vieillard ; car je vois que Florine vous aimera.

La jeune fille rougit de nouveau, comme pour ne pas démentir son père. Le pauvre garçon eut besoin de toutes ses forces pour ne pas extravaguer de joie.

— Mais qui êtes-vous, dit le nain ?

— Je suis le petit-fils du comte Ansfride. On m'appelle Tiel le Prud'homme.

— C'était un noble et digne seigneur que le comte Ansfride. Mais ma fille aura de moi une riche dot. Et n'est-il pas vrai, Florine, que lorsqu'il sera votre époux, il faudra qu'il s'appelle Tiel le Houilleur ?

Florine répondit par un signe de tête. Tiel ne s'était pas attendu à un tel accueil. Mais ces mots : « Ma fille aura une riche dot » vinrent le troubler. Le nain s'en aperçut.

— Ce nom de Tiel le Houilleur vous déplairait-il, mon fils, dit le vieillard ?

Alors, comme nous l'avons dit, la houille n'était pas connue. Tiel ne comprenait pas ce nom, qui lui devenait cher s'il plaisait à Florine. Il expliqua donc la cause de son embarras, qui était sa pauvreté. Le vieillard lui dit :

— L'homme est fait de chair et d'os ; tous naissent également pauvres ; et aucun n'a dans lui-même la mine d'or. Mais la fortune est là (il frappa la terre du pied), dans le sein de leur mère commune. Il faut la conquérir. Voici l'immense trésor qui sera votre présent de nocces, ajouta-t-il, en remuant avec son crochet un gros morceau de houille, que Tiel n'avait pas remarqué dans un coin de la cheminée, et dont il était loin de soupçonner les propriétés.

Tiel ouvrait de grands yeux, sans oser faire de questions. Le vieillard reprit :

— Ceci, mon fils, vous enrichira, vous, vos enfants et les enfants de vos enfants, vos parents, vos amis et vos concitoyens ; c'est une fortune inépuisable, qui doublera un jour la prospérité de ces contrées ; elle répandra ses bienfaits sur le reste du monde. Quand la civilisation aura détruit les forêts, dans les cruels hivers, on demandera à la terre la houille bienfaisante.

— Mais qu'est-ce que ce trésor ? demanda en tremblant Tiel le Prud'homme.

— C'est le feu et la lumière, dit le nain. En même temps il brisa le morceau de houille qui était devant lui ; il en jeta une partie dans la flamme qui devint plus pétillante et plus vive. Tiel comprit que la houille pouvait remplacer le bois, et qu'elle avait bien plus de chaleur.

Après cela, le nain mit l'autre morceau enflammé dans un alambic ; il l'arrosa d'un peu d'eau, qui rendit son ardeur plus active ; il le distilla ; il en tira une sorte de bitume babylonien, un cock ou charbon qui pouvait brûler longtemps encore, et dans un tube il recueillit un léger gaz auquel il mit le feu. Une lumière immense éclaira la cabane. Tiel se croyait dans un pays de prestiges.

— Cette lumière, dit le nain, viendra plus tard. Ne vous occupez maintenant que de tirer la houille et de remplacer le bois qui

manqué. Je vais vous conduire à la mine.

Le nain, portant à la main le tube enflammé, se mit en marche. Tiel, au comble du bonheur, donna le bras à la belle Florine, et le suivit. Arrivés au bord de la Meuse, le vieillard siffla; une barque descendit, conduite par six hommes trapus, hauts de quatre pieds, qui ramèrent en silence et déposèrent nos trois personnages dans un endroit que le nain leur indiquait. La lumière et le vieillard marchaient devant. Tiel suivait toujours avec Florine. Quand le nain s'arrêta, Tiel s'aperçut que les six petits hommes du bateau, dont il n'avait point entendu les pas, étaient avec eux. La terre en cet endroit était couverte de quelques grès tachetés de noir. Les six hommes de quatre pieds se mirent à piocher avec une vitesse surhumaine; la terre s'ouvrait, et on les y voyait descendre, comme des masses pesantes qui s'enfonceraient dans la neige. Bientôt ils découvrirent la houille.

— Voici, dit le nain, ce que je vous ai promis. Amenez ici demain des hommes, et devenez heureux. Vous n'aurez à redouter dans l'exploitation de la houille que deux sortes d'ennemis formidables. D'abord la Meuhaigne, le Hoyoux, la Meuse et plusieurs autres fluents qui, sans doute irrités de vous voir au-dessous de leur lit, chercheront à s'infiltrer dans vos galeries, à détruire vos mines, à étouffer vos ouvriers. Prévoyez ces affreux désastres. Craignez ensuite le Grizou, démon mauvais, rapide comme l'éclair, irritable et funeste, que l'on dit gardien de certains métaux et qui, dès qu'il croit qu'on en approche, vomit la flamme dans les gaz, produit d'épouvantables détonations, ébranle les conduits souterrains et tue les mineurs. Veillez à ce que la lumière qui éclairera vos travaux ne soit pas en contact avec le gaz inflammatoire. Adieu; que le Très-Haut vous protège! Et vous, ma fille, maintenant que vous avez un époux, embrassez votre père et me faites vos adieux.

La jolie fille du nain se mit alors à pleurer. Tiel la consolait encore, lorsqu'il s'aperçut que tout avait disparu autour de lui. Le nain et ses compagnons étaient partis.

Tiel emmena à sa chaumière la fille du mystérieux vieillard, qu'il ne revit plus. Il épousa Florine le lendemain, à l'abbaye du Val-Saint-Lambert; et le même jour il mit des ouvriers à la fosse. Il devint bientôt riche. Il établit des usines et de hauts-fourneaux. Il laissa des enfants dans la splendeur.

Le commerce de la houille devint si considérable, qu'au quatorzième siècle les houilleurs formaient une très-grande partie de la puissante armée liégeoise.

Il serait inutile d'énumérer tout ce qu'on doit aujourd'hui à cette grande et précieuse découverte. Tiel le Houilleur fut avec Florine le plus heureux, et avec sa dot le plus opulent des hommes de son siècle. Son bonheur le préserva, tant qu'il vécut, des inondations et du feu grizou. Fasse le bon saint Lambert

(1) Lenglet-Dufresnoy, Dissertat., tom. I.

(2) In-12, Paris, 1722.

que ces deux fléaux horribles épargnent toujours désormais les braves houilleurs!

HOUMANI, génie femelle qui gouverne la région des astres chez les Orientaux. Voy. SCHADA-SCHIVAOUN.

HOURIS, vierges merveilleuses du paradis de Mahomet; elles naîtront des pepins de toutes les oranges servies aux fidèles croyants dans ce séjour fabuleux. Il y en aura de blanches, de jaunes, de vertes et de rouges. Leur crachat sera nécessairement parfumé.

HUBNER (ETIENNE), revenant de Bohême. Plusieurs auteurs ont dit qu'il parut, quelque temps après sa mort, dans sa ville, et qu'il embrassa même de ses amis qu'il rencontra (1).

HUET (Pierre-Daniel), célèbre évêque d'Avranches, mort en 1721. — On trouve ce qui suit dans le *Huetiana*, ou Pensées diverses de M. Huet, évêque d'Avranches (2), touchant les broucolaques et les tympanites des îles de l'Archipel.

« C'est une chose assez étrange que ce qu'on rapporte des broucolaques des îles de l'Archipel. On dit que ceux qui, après une méchante vie, sont morts dans le péché, paraissent en divers lieux avec la même figure qu'ils portaient pendant leur vie; qu'ils font souvent du désordre parmi les vivants, frappant les uns, tuant les autres; rendant quelquefois des services utiles, et donnant toujours beaucoup d'effroi. Ils croient que ces corps sont abandonnés à la puissance du démon qui les conserve, les anime et s'en sert pour la vexation des hommes. Le Père Richard, jésuite, employé aux missions de ces îles, il y a environ cinquante ans, donna au public une relation de l'île de Sant-Erini ou de Sainte-Irène, qui était la *Thera* des anciens, dont la fameuse Cyrène fut une colonie. Il a fait un grand chapitre de l'histoire des broucolaques. Il dit que, lorsque le peuple est infesté de ces apparitions, on va déterrer le corps, qu'on trouve entier et sans corruption, qu'on le brûle, ou qu'on le met en pièces, principalement le (3) cœur; après quoi les apparitions cessent et le corps se corrompt. Le mot de *Broucolaques* vient du Grec moderne *Bourcos* qui signifie *de la boue*, et de *Laukos* qui signifie *fosse, cloaque*, parce qu'on trouve ordinairement, comme on l'assure, les tombeaux où l'on a mis ces corps, pleins de boue.

« J'examine point si les faits que l'on rapporte sont véritables, ou si c'est une erreur populaire; mais il est certain qu'ils sont rapportés par tant d'auteurs habiles et dignes de foi, et par tant de témoins oculaires, qu'on ne doit pas prendre parti sans beaucoup d'attention. Il est certain aussi que cette opinion, vraie ou fausse, est fort ancienne, et les auteurs en sont pleins. Lorsqu'on avait tué quelqu'un frauduleusement et par surprise, les anciens habitants croyaient ôter au mort le moyen de s'en venger en lui coupant les pieds, les mains, le

(3) Relation de l'île Santerini, par le P. Richard, c. 18.

nez et les oreilles. Cela s'appelait *Acroteriazein*. Ils pendaient tout cela au cou des défunts, ou ils le plaçaient sous leurs aisselles, d'où s'est formé le mot *Mascalizein* qui signifie la même chose. On en lit un témoignage exprès dans les Scholies grecques (1) de Sophocle. C'est ainsi que fut traité par Ménélas Déiphobe, mari d'Hélène, et ce fut en cet état qu'il fut vu d'Enée dans les enfers.

Atque hic Priamidem laniatum corpore toto
Deiphobum vidit, lacerum crudeliter ora,
Ora, manusque ambas, populataque tempora raptis
Auribus, et truncas inhoneste vulnere nates.

« Les anciens ont traité de fable l'histoire d'Hermotime de Clazomènes, dont on dit que l'âme sortait souvent de son corps pour voyager dans les régions éloignées, et s'instruire de ce qui s'y passait et de ce qui s'y préparait; qu'à son retour il instruisait ses compagnons de l'avenir. Mais qu'enfin ses ennemis ayant obtenu de sa femme la liberté de brûler son corps, l'âme, à son retour, se trouvant privée de sa retraite ordinaire, s'était retirée pour ne plus revenir.

« Suétone écrit qu'après la mort violente de Caligula, son corps n'ayant été brûlé qu'à moitié et enterré fort superficiellement, la maison où on l'avait tué et les jardins où il était mis en terre, furent inquiétés de spectres toutes les nuits, jusqu'à ce que cette maison fût brûlée, et que les sœurs du défunt eussent rendu plus régulièrement à son corps les derniers devoirs. Servius (2) marque expressément que les âmes des morts (dans l'opinion des anciens) ne trouvaient le lieu de leur repos qu'après que le corps était entièrement consumé. Les Grecs aujourd'hui sont encore persuadés que les corps des excommuniés ne se corrompent point, mais s'enflent comme un tambour et expriment le bruit quand on les frappe ou qu'on les roule sur le pavé. C'est ce qui les fait appeler *toupi* ou *tympanites*. »

HUGON, espèce de fantôme malfaisant, à l'existence duquel le peuple de Tours croit très-fermement. Il servait d'épouvantail aux petits enfants, pour qui il était une manière de Croquemitaine. C'est de lui, dit-on, que les *réformés* sont appelés *huguenots*, à cause du mal qu'ils faisaient et de l'effroi que semait leur passage au seizième siècle, qu'ils ont ensanglanté et couvert de débris.

HUGUES, bourgeois d'Epinal. Voy. Esprits.

HUGUES LE GRAND, chef des Français, père de Hugues Capet. Gualbert Radulphe rapporte qu'il était guetté par le diable à l'heure de la mort. Une grande troupe d'hommes noirs se présentant à lui, le plus apparent lui dit : Me connais-tu ?

— Non, répondit Hugues; qui peux-tu être ?

— Je suis, dit l'homme noir, le puissant des puissants, le riche des riches; si tu veux croire en moi, je te ferai vivre. »

(1) Vide Electr. v. 448; Meursium in Lycophonem, pag. 309; Stanleyum in Æschil. Cœph. v. 437.

(2) In Æneid., liv. iv, vers. 418.

(3) Leloyer, Histoire des spectres ou apparitions des esprits, liv. iii, p. 273.

Quoique ce capitaine eût été assez dérangé dans sa vie, il fit le signe de la croix. Aussitôt cette bande de diables se dissipa en fumée (3).

HUILE BOUILLANTE. Les habitants de Ceylan et des côtes de Malabar emploient l'huile bouillante comme épreuve. Les premiers ne s'en servent que dans les affaires de grande importance, comme lorsqu'ils ont des procès pour leurs terres, et qu'il n'y a point de témoins.

On se servait autrefois en Europe de l'épreuve par l'huile bouillante pour les causes obscures. L'accusé mettait le poing dans la chaudière; s'il le retirait sans brûlure, il était acquitté.

HUILE DE BAUME. L'huile de baume, extraite du marc de l'eau céleste, dissipera la surdité, si on en met dans les oreilles trois gouttes de temps en temps, en bouchant les dites oreilles avec du coton imbibé de ce baume. Il guérit toute sorte de gale et de teigne les plus invétérées, apostèmes, plaies, cicatrices, ulcères vieux et nouveaux, de morsures venimeuses de serpents, de scorpions, etc., fistules, crampe et érysipèles, palpitation de cœur et des autres membres, le tout par fomentation et emplâtre. Crollius en fait tant d'estime, qu'il le nomme par excellence *huile mère de baume* (4).

HUILE DE TALC. Le talc est la pierre philosophale fixée au blanc. Les anciens ont beaucoup parlé de l'huile de talc, à laquelle ils attribuaient tant de vertus, que presque tous les alchimistes ont mis en œuvre tout leur savoir pour la composer. Ils ont calciné, purifié, sublimé le talc, et n'en ont jamais pu extraire cette huile précieuse.

Quelques-uns entendent, sous ce nom, l'Élixir des philosophes hermétiques.

HU-JUM-SIN, célèbre alchimiste chinois qui trouva, dit-on, la pierre philosophale. Ayant tué un horrible dragon qui ravageait le pays, Hu-Jum-Sin attachait ce monstre à une colonne qui se voit encore aujourd'hui, et s'éleva ensuite dans le ciel. Les Chinois, par reconnaissance, lui érigèrent un temple dans l'endroit même où il avait tué le dragon.

HULIN, petit marchand de bois d'Orléans; étant ensorcelé à mort, il envoya chercher un sorcier qui se vantait d'enlever toutes les maladies. Le sorcier répondit qu'il ne pouvait le guérir, s'il ne donnait la maladie à son fils qui était encore à la mamelle. Le père y consentit. La nourrice, ayant entendu cela, s'enfuit avec l'enfant pendant que le sorcier touchait le père pour lui ôter le mal. Quand il eut fait, il demanda où était l'enfant. Ne le trouvant pas, il commença à s'écrier : — Je suis mort, où est l'enfant ? — Puis il s'en alla très-piteux : mais il n'eut pas plutôt mis les pieds hors la porte, que le diable le tua soudain. Il devint aussi noir que si on l'eût noirci de propos délibéré; car la maladie était restée sur lui (5).

(4) Le Petit Albert, p. 112.

(5) Bodin, Démonomanie, p. 330. C'est le trait du berger de Brie. Voyez les vers cités à la fin de l'article Hocque.

HUMMA, dieu souverain des Cafres, qui fait tomber la pluie, souffler les vents, et qui donne le froid et le chaud. Ils ne croient pas qu'on soit obligé de lui rendre hommage, parce que, disent-ils, il les brûle de chaleur et de sécheresse sans garder la moindre proportion.

HUNERIC. Avant la persécution d'Hunéric, fils de Genseric, roi des Vandales, qui fut si violente contre les catholiques d'Afrique, plusieurs signes annoncèrent, dit-on, cet orage. On aperçut sur le mont Ziquen un homme de haute stature, qui criait à droite et à gauche : « Sortez, sortez. » On vit aussi à Carthage, dans l'église de Saint-Fauste, une grande troupe d'Éthiopiens qui chassaient les saints comme le berger chasse ses brebis. Il n'y eut guère de persécution d'hérétiques contre les catholiques plus forte que celle-là (1).

HUNS. Les anciens historiens donnent à ces peuples l'origine la plus monstrueuse. Jornandès raconte (2) que Philimer, roi des Goths, entrant dans les terres gétiques, n'y trouva que des sorcières d'une laideur affreuse; qu'il les repoussa loin de son armée; qu'elles errèrent seules dans les déserts, où des démons s'unirent avec elles. C'est de ce commerce infernal que naquirent les Huns, si souvent appelés *les enfants du diable*. Ils étaient d'une difformité horrible. Les historiens disent qu'à leurs yeux louches et sauvages, à leur figure torse, à leur barbe de bouc, on ne pouvait s'empêcher de les reconnaître pour enfants de démons. Besoldus prétend, après Servin, que le nom de *Huns* vient d'un mot tudesque, ou celtique, ou barbare, qui signifie *puissants par la magie, grands magiciens*. De Bonnaire dit, dans son *Histoire de France*, que les Huns, venant faire la guerre à Chérèbert, ou Caribert, furent attaqués près de la rivière d'Elbe par Sigebert, roi de Metz, et que les Francs furent obligés de combattre contre les Huns et contre les spectres dont ces barbares avaient rempli l'air, par un effet de la magie; ce qui rendit leur victoire plus distinguée. Voy. **OGRES**.

HUPPE, oiseau commun, nommé par les Chaldéens *Bori*, et par les Grecs *Isan*. Celui qui le regarde devient gros; si on porte les yeux de la huppe sur l'estomac, on se réconciliera avec tous ses ennemis. Enfin, c'est de peur d'être trompé par quelque marchand, qu'un homme de précaution a sa tête dans une bourse (3).

HUTGIN, démon qui trouve du plaisir à obliger les hommes, se plaisant en leur société, répondant à leurs questions, et leur rendant service quand il le peut, selon les traditions de la Saxe. Voici une des nombreuses complaisances qu'on lui attribue : — Un Saxon partant pour un voyage, et se trouvant fort inquiet sur la conduite de sa femme, dit à Hutgin : — Compagnon, je te recommande ma femme; aie soin de la garder jusqu'à mon retour.

La femme, aussitôt que son mari fut parti,

voulut se donner des licences; mais le démon l'en empêcha. Enfin le mari revint; Hutgin courut au-devant de lui et lui dit :

— Tu fais bien de revenir, car je commence à me lasser de la commission que tu m'as donnée. Je l'ai remplie avec toutes les peines du monde; et je te prie de ne plus t'absenter, parce que j'aimerais mieux garder tous les pourceaux de la Saxe que ta femme (4).

On voit que ce démon ne ressemble guère aux autres.

HVERGELMER, fontaine infernale. Voy. **NIFLBEIM**.

HYACINTHE, pierre précieuse que l'on pendait au cou pour se défendre de la peste. De plus, elle fortifiait le cœur, garantissait de la foudre, et augmentait les richesses et les honneurs.

HYDRAOTH, magicien célébré par le Tasse; il était père du soudan de Damas, et oncle d'Armide, qu'il instruisit dans les arts magiques (5).

HYDROMANCIE ou **HYDROSCOPIE**, art de prédire l'avenir par le moyen de l'eau; on en attribue l'invention aux Perses. Les doctes en distinguent plusieurs espèces :

1° Lorsqu'à la suite des invocations et autres cérémonies magiques, on voyait écrits sur l'eau les noms des personnes ou des choses qu'on désirait connaître; et ces noms se trouvaient écrits à rebours;

2° On se servait d'un vase plein d'eau et d'un anneau suspendu à un fil, avec lequel on frappait un certain nombre de fois les côtés du vase;

3° On jetait successivement et à de courts intervalles, trois petites pierres dans une eau tranquille et dormante; et des cercles qu'en formait la surface, ainsi que de leur intersection, on tirait des présages;

4° On examinait attentivement les divers mouvements et l'agitation des flots de la mer. Les Siciliens et les Eubéens étaient fort adonnés à cette superstition;

5° On tirait des présages de la couleur de l'eau et des figures qu'on croyait y voir. C'est ainsi, selon Varron, qu'on apprit à Rome quelle serait l'issue de la guerre contre Mithridate. Certaines rivières ou fontaines passaient chez les anciens pour être plus propres que d'autres à ces opérations;

6° C'était encore par une espèce d'hydromancie que les anciens Germains éclaircissaient leurs soupçons sur la fidélité des femmes : ils jetaient dans le Rhin, sur un bouclier, les enfants dont elles venaient d'accoucher; s'ils surnageaient, ils les tenaient pour légitimes, et pour bâtards s'ils allaient au fond (6);

7° On remplissait d'eau une coupe ou une tasse, et, après avoir prononcé dessus certaines paroles, on examinait si l'eau bouillonnait et se répandait par-dessus les bords;

8° On mettait de l'eau dans un bassin de verre ou de cristal; puis on y jetait une goutte

(1) Leloyer, Hist. des spectres, p. 272

(2) De rebus gothicis.

(3) Secrets d'Albert le Grand, p. 111.

(4) Wierus, De Præstigiis dæm., etc.

(5) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. 1, p. 57.

(6) Voyez, dans les légendes de l'histoire de France, une famille gauloise avant César.

d'huile, et l'on s'imaginait voir dans cette eau, comme dans un miroir, ce dont on désirait d'être instruit;

9° Les femmes des Germains pratiquaient une neuvième sorte d'hydromancie, en examinant, pour y deviner l'avenir, les tours et détours, et le bruit que faisaient les eaux des fleuves dans les gouffres ou tourbillons qu'ils formaient;

10° Enfin, on peut rapporter à l'hydromancie une superstition qui a longtemps été en usage en Italie. Lorsqu'on soupçonnait des personnes d'un vol, on écrivait leurs noms sur autant de petits cailloux qu'on jetait dans l'eau. Le nom du voleur ne s'effaçait pas. *Voy. OOMANCIE, CAGLIOSTRO, etc.*

HYÈNE. Les Égyptiens croyaient que la hyène changeait de sexe chaque année.

On donnait le nom de pierres de la hyène à des pierres qui, au rapport de Pline, se trouvent dans le corps de la hyène, lesquelles, placées sous la langue, attribuaient à celui qui les portait le don de prédire l'avenir.

IALYSIENS, peuple dont parle Ovide, et dont les regards avaient la vertu magique de gâter tout ce qu'ils fixaient. Jupiter les changea en rochers et les exposa aux fureurs des flots.

IAMEN, dieu de la mort chez les Indiens.

IBIS, oiseau d'Égypte, qui ressemble à la cigogne. Quand il met sa tête et son cou sous ses ailes, dit Elien, sa figure est à peu près celle du cœur humain.

On dit que cet oiseau a introduit l'usage des lavements, honneur qui est réclamé aussi par les cigognes. Les Égyptiens autrefois lui rendaient les honneurs divins, et il y avait peine de mort pour ceux qui tuaient un ibis, même par mégarde. De nos jours, les Égyptiens regardent encore comme sacrilège celui qui tue l'ibis blanc, dont la présence bénit, disent-ils, les travaux champêtres, et qu'ils révèrent comme un symbole d'innocence.

IBLIS, le même qu'Eblis. Voyez ce mot. Voyez aussi ALEXANDRE LE GRAND.

ICHNEUMON, rat du Nil, auquel les Égyptiens rendaient un culte particulier; il avait ses prêtres et ses autels. Buffon dit qu'il vit dans l'état de domesticité, et qu'il sert comme les chats à prendre les souris. Il est plus fort que le chat, s'accommode de tout, chasse aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux serpents et aux lézards.

Pline conte qu'il fait la guerre au crocodile, qu'il l'épie pendant son sommeil, et que, si ce vaste reptile était assez imprudent pour dormir la gueule ouverte, l'ichneumon s'introduirait dans son estomac et lui rongerait les entrailles. M. Denon assure que c'est

(1) Valère-Maxime.

(2) M. Salgues, Des Erreurs, etc., t. III, p. 361.

HYMÉRA. — Une femme de Syracuse, nommée Hyméra, eut un songe, pendant lequel elle crut monter au ciel, conduite par un jeune homme qu'elle ne connaissait point. Après qu'elle eut vu tous les dieux et admiré les beautés de leur séjour, elle aperçut, attachée avec des chaînes de fer, sous le trône de Jupiter, un homme robuste, d'un teint roux, le visage tacheté de lentilles. Elle demanda à son guide quel était cet homme ainsi enchaîné? Il lui fut répondu que c'était le *mauvais destin* de l'Italie et de la Sicile, et que, lorsqu'il serait délivré de ses fers, il causerait de grands maux. Hyméra s'éveilla là-dessus, et le lendemain elle divulgua son rêve.

Quelque temps après, quand Denys le Tyran se fut emparé du trône de la Sicile, Hyméra le vit entrer à Syracuse, et s'écria que c'était l'homme qu'elle avait remarqué si bien enchaîné dans le ciel. Le tyran ayant appris cette singulière circonstance, fit mourir la songeuse (1).

HYPHIALTES. — Voyez EPHIALTES.

I

une fable. Ces deux animaux n'ont jamais rien à démêler ensemble, ajoute-il, puisqu'ils n'habitent pas les mêmes parages. On ne voit pas de crocodiles dans la basse Égypte : on ne voit pas non plus d'ichneumons dans la haute (2).

ICHTHYOMANCIE, divination très-ancienne qui se pratique par l'inspection des entrailles des poissons. Polydamas, pendant la guerre de Troie, et Tirésias s'en sont servis.

On dit que les poissons de la fontaine d'Apollon à Miré, étaient prophètes, et Apulée fut aussi accusé de s'en être servi (3).

IDA. On voit dans la légende de la bienheureuse Ida de Louvain quelques pâles apparitions du diable, qui cherche à la troubler et qui n'y parvient pas. (*Bollandistes*, 13 avril.)

IDIOT. En Écosse, les gens du peuple ne voient pas comme un malheur un enfant idiot dans une famille. Ils voient là, au contraire, un signe de bénédiction. Cette opinion est partagée par plusieurs peuples de l'Orient. Nous nous bornons à la mentionner sans la juger.

IDOLE. L'idole est une image, une figure, une représentation d'un être imaginaire ou réel. Le culte d'adoration rendu à quelque idole s'appelle idolâtrie.

Si les idoles ont fait chez les païens des choses qu'on pouvait appeler prodiges, ces prodiges n'ont eu lieu que par le pouvoir des démons ou par le charlatanisme.

Saint Grégoire le thaumaturge, se rendant à Néocésarée, fut surpris par la nuit et par une pluie violente qui l'obligea d'entrer dans

(3) Delancre, Incrédulité et mécréance, etc., p. 267.

un temple d'idoles, fameux dans le pays à cause des oracles qui s'y rendaient. Il invoqua le nom de Jésus-Christ, fit le signe de la croix pour purifier le temple, et passa une partie de la nuit à chanter les louanges de Dieu, suivant son habitude. Après qu'il fut parti, le prêtre des idoles vint au temple, se disposant à faire les cérémonies de son culte. Les démons, dit-on, lui apparurent aussitôt, et lui dirent qu'ils ne pouvaient plus habiter ce lieu, depuis qu'un saint évêque y avait séjourné. Il promit bien des sacrifices pour les engager à tenir ferme sur leurs autels; mais la puissance de Satan s'était éclipsée devant Grégoire. Le prêtre, furieux, poursuivit l'évêque de Néocésarée, et le menaça de le faire punir juridiquement s'il ne réparait le mal qu'il venait de causer. Grégoire, qui l'écoutait sans s'émouvoir, lui répondit : — Avec l'aide de Dieu, qui chasse les démons, ils pourront revenir s'il le permet.

Il prit alors un papier sur lequel il écrivit : — Grégoire à Satan. Rentre.

Le sacrificateur étonné porta ce billet dans son temple, fit ses sacrifices, et les démons y revinrent. Réfléchissant alors à la puissance de Grégoire, il retourna vers lui à la hâte, se fit instruire dans la religion chrétienne, et convaincu par un nouveau miracle du saint thaumaturge, il devint son disciple.

Porphyre avoue que les démons s'enfermaient dans les idoles pour recevoir le culte des gentils. « Parmi les idoles, dit-il, il y a des esprits impurs, trompeurs et malfaisants, qui veulent passer pour des dieux et se faire adorer par les hommes; il faut les apaiser, de peur qu'ils ne nous nuisent. Les uns, gais et enjoués, se laissent gagner par des spectacles et des jeux; l'humeur sombre des autres veut l'odeur de la graisse et se repaît des sacrifices sanglants. »

IFURIN, enfer des Gaulois. C'était une région sombre et terrible, inaccessible aux rayons du soleil, infectée d'insectes venimeux, de reptiles, de lions rugissants et de loups carnassiers.

Les grands criminels étaient enchaînés dans des cavernes encore plus horribles, plongés dans un étang plein de couleuvres et brûlés par les poisons qui distillaient sans cesse de la voûte. Les gens inutiles, ceux qui n'avaient fait ni bien ni mal, résidaient au milieu des vapeurs épaisses et pénétrantes, élevées au-dessus de ces hideuses prisons. Le plus grand supplice était un froid très-rigoureux.

IGNORANCE. Ceux qui enseignèrent que l'Océan était salé de peur qu'il ne se corrompît, et que les marées étaient faites pour conduire nos vaisseaux dans les ports, ne savaient sûrement pas que la Méditerranée a des ports et point de reflux. Voy. **ERREURS**, **MERVEILLES**, **PRODIGES**, etc., etc., etc.

ILES. Il y a, dans la Baltique, des îles rapprochées que les pêcheurs croient avoir été faites par des enchanteurs, qui voulaient s'en aller plus facilement d'un lieu à un autre, et

qui établissaient ainsi des stations sur leur route (1).

ILLUMINÉS, sorte de francs-maçons d'Allemagne, qui croient avoir la seconde vue et qui prophétisent. On connaît peu leur doctrine, qui est vague et libre; mais ils ont eu des prédécesseurs. En 1575, Jean de Valpando et un carmélite, nommée Catherine de Jésus, établirent une secte d'illuminés, que l'inquisition de Cordoue dispersa. Pierre Guérin les ramena en France en 1634. Ils prétendaient que Dieu avait révélé à l'un d'entre eux, le frère Antoine Bocquet, une pratique de vie et de foi suréminente, au moyen de laquelle on devenait tellement saint, qu'on ne faisait plus qu'un avec Dieu, et qu'alors on pouvait sans péché se livrer à toutes ses passions. Ils se flattaient d'en remonter aux apôtres, à tous les saints et à toute l'Eglise. Louis XIII dissipa cette secte de fous. Voy. **BLOEMARDINE**.

IMAGES DE CIRE. Voy. **ENVOUTEMENT**.

IMAGINATION. Les rêves, les songes, les chimères, les terreurs paniques, les superstitions, les préjugés, les prodiges, les châteaux en Espagne, le bonheur, la gloire et tous ces contes d'esprits et de revenants, de sorciers et de diables, sont ordinairement les enfantements de l'imagination. Son domaine est immense, son empire est despotique; une grande force d'esprit peut seule en réprimer les écarts. Un Athénien, ayant rêvé qu'il était devenu fou, en eut l'imagination tellement frappée, qu'à son réveil il fit des folies comme il croyait devoir en faire, et perdit en effet la raison.

On connaît l'origine de la fièvre de Saint-Vallier. A cette occasion Pasquier parle de la mort d'un bouffon du marquis de Ferrare, nommé Gonelle, qui, ayant entendu dire qu'une grande peur guérissait de la fièvre, voulut guérir de la fièvre quarte le prince son maître, qui en était tourmenté. Pour cet effet, passant avec lui sur un pont assez étroit, il le poussa et le fit tomber dans l'eau au péril de sa vie. On repêcha le souverain, et il fut guéri. Mais, jugeant que l'indiscrétion de Gonelle méritait quelque punition, il le condamna à avoir la tête coupée, bien résolu cependant de ne pas le faire mourir. Le jour de l'exécution, il lui fit bander les yeux, et ordonna qu'au lieu d'un coup de sabre on ne lui donnât qu'un petit coup de serviette mouillée; l'ordre fut exécuté et Gonelle délié aussitôt après; mais le malheureux bouffon était mort de peur. Est-ce vrai? Ce Pasquier a fait tant de contes!

Héquet parle d'un homme qui, s'étant couché avec les cheveux noirs, se leva le matin avec les cheveux blancs, parce qu'il avait rêvé qu'il était condamné à un supplice cruel et infamant. Dans le *Dictionnaire de police* de Des Essarts, on trouve l'histoire d'une jeune fille à qui une sorcière prédit qu'elle serait pendue; ce qui produisit un tel effet sur son esprit, qu'elle mourut suffoquée la nuit suivante.

Athénée raconte que quelques jeunes gens

(1) Marmier, Tradition de la mer Baltique.

d'Agrigente étant ivres, dans une chambre de cabaret, se crurent sur une galère, au milieu de la mer en furie, et jetèrent par les fenêtres tous les meubles de la maison, pour soulager le bâtiment.

Il y avait à Athènes, un fou qui se croyait maître de tous les navires qui entraient dans le Pirée, et donnait ses ordres en conséquence. Horace parle d'un autre fou, qui croyait toujours assister à un spectacle, et qui, suivi d'une troupe de comédiens imaginaires, portait un théâtre dans sa tête, où il était tout à la fois et l'acteur et le spectateur.

On voit, dans les maniaques, des choses aussi singulières ; tel s'imagine être un moineau, un vase de terre, un serpent ; tel autre se croit un dieu, un orateur, un Hercule. Et parmi les gens qu'on dit sensés, en est-il beaucoup qui maîtrisent leur imagination, et se montrent exempts de faiblesses et d'erreurs ?

Plusieurs personnes mordues par des chiens ont été très-malades parce que, les supposant atteints de la rage, elles se croyaient menacées ou déjà affectées du même mal. La Société royale des sciences de Montpellier rapporte, dans un mémoire publié en 1730, que deux frères ayant été mordus par un chien enragé, l'un d'eux partit pour la Hollande, d'où il ne revint qu'au bout de dix ans. Ayant appris, à son retour, que son frère, depuis longtemps, était mort hydrophobe, il se sentit malade et mourut lui-même enragé par la crainte de l'être.

Voici un fait qui n'est pas moins extraordinaire : un jardinier rêva qu'un grand chien noir l'avait mordu. Il ne pouvait montrer aucune trace de morsure ; sa femme, qui s'était levée au premier cri, lui assura que toutes les portes étaient bien fermées et qu'aucun chien n'avait pu entrer. Ce fut en vain ; l'idée du gros chien noir restait toujours présente à son imagination ; il croyait le voir sans cesse : il en perdit le sommeil et l'appétit, devint triste, rêveur, languissant. Sa femme, qui, raisonnable au commencement, avait fait tous ses efforts pour le calmer et le guérir de son illusion, finit par s'imaginer que, puisqu'elle n'avait pas réussi, il y avait quelque chose de réel dans l'idée de son mari, et qu'ayant été couchée à côté de lui, il était fort possible qu'elle eût été aussi mordue. Cette disposition d'esprit développa chez elle les mêmes symptômes que chez son mari, abattement, lassitude, frayeur, insomnie. Le médecin, voyant échouer toutes les ressources ordinaires de son art contre cette maladie de l'imagination, leur conseilla d'aller en pèlerinage à Saint-Hubert. Dès ce moment les deux malades furent plus tranquilles : ils allèrent à Saint-Hubert, y subirent le traitement usité, et revinrent guéris (1).

Un homme pauvre et malheureux s'était tellement frappé l'imagination de l'idée des richesses, qu'il avait fini par se croire dans

(1) Cette anecdote ne doit infirmer en rien la juste réputation du pèlerinage de Saint-Hubert, où il est avéré

la plus grande opulence. Un médecin le guérit, et il regretta sa folie.

On a vu, en Angleterre, un homme qui voulait absolument que rien ne l'affligeât dans ce monde. En vain on lui annonçait un événement fâcheux ; il s'obstinait à le nier. Sa femme étant morte, il n'en voulut rien croire. Il faisait mettre à table le couvert de la défunte, et s'entretenait avec elle, comme si elle eût été présente ; il en agissait de même lorsque son fils était absent. Près de sa dernière heure, il soutint qu'il n'était pas malade, et mourut avant d'en avoir eu le démenti.

Voici une autre anecdote : Un maçon, sous l'empire d'une monomanie qui pouvait dégénérer en folie absolue, croyait avoir avalé une couleuvre ; il disait la sentir remuer dans son ventre. M. Jules Clôquet, chirurgien de l'hôpital Saint-Louis, à qui il fut amené, pensa que le meilleur, peut-être le seul moyen pour guérir ce monomane, était de se prêter à sa folie. Il offrit en conséquence d'extraire la couleuvre par une opération chirurgicale. Le maçon y consent ; une incision longue, mais superficielle, est faite à la région de l'estomac, des linges, des compresses, des bandages rougis par le sang sont appliqués. La tête d'une couleuvre dont on s'était précautionné est passée avec adresse entre les bandes et la plaie. « Nous la tenons enfin », s'écrie l'adroit chirurgien ; la voici. » En même temps, le patient arrache son bandeau ; il veut voir le reptile qu'il a nourri dans son sein. Quelque temps après une nouvelle mélancolie s'empare de lui ; il gémit, il soupire ; le médecin est rappelé : « Monsieur, lui dit-il avec anxiété, si elle avait fait des petits ? — Impossible ! c'est un mâle. »

On attribue ordinairement à l'imagination des femmes la production des fœtus monstrueux. M. Saigues a voulu prouver que l'imagination n'y avait aucune part, en citant quelques animaux qui ont produit des monstres, et par d'autres preuves insuffisantes. Plessman, dans sa *Médecine puerpérale* ; Harting, dans une thèse ; Demangeon, dans ses *Considérations physiologiques sur le pouvoir de l'imagination maternelle dans la grossesse*, soutiennent l'opinion générale. Les femmes enceintes défigurent leurs enfants, quoique déjà formés, lorsque leur imagination est violemment frappée. Malebranche parle d'une femme qui, ayant assisté à l'exécution d'un malheureux condamné à la roue, en fut si affectée, qu'elle mit au monde un enfant dont les bras, les cuisses et les jambes étaient rompus à l'endroit où la barre de l'exécuteur avait frappé le condamné. Le peintre Jean-Baptiste Rossi fut surnommé Gobbino parce qu'il était agréablement gobbino, c'est-à-dire bossu. Sa mère était enceinte de lui lorsque son père sculptait le gobbo, bénitier devenu célèbre, et qui a fait le pendant du pasquino, autre bénitier de Gabriel Cagliari.

Une femme enceinte jouait aux cartes. En (comme il est facile aux curieux de s'en convaincre) qu'aucun malade n'est allé sans trouver la guérison.

relevant son jeu, elle voit que, pour faire un grand coup, il lui manque l'as de pique. La dernière carte qui lui rentre était effectivement celle qu'elle attendait. Une joie immodérée s'empare de son esprit, se communique, comme un choc électrique, à toute son existence; et l'enfant qu'elle mit au monde porta dans la prunelle de l'œil la forme d'un as de pique, sans que l'organe de la vue fût d'ailleurs offensé par cette conformation extraordinaire.

« Le trait suivant est encore plus étonnant, dit Lavater. Un de mes amis m'en a garanti l'authenticité. Une dame de condition du Rhinthal voulut assister, dans sa grossesse, au supplice d'un criminel qui avait été condamné à avoir la tête tranchée et la main droite coupée. Le coup qui abattit la main effraya tellement la femme enceinte, qu'elle détourna la tête avec un mouvement d'horreur, et se retira sans attendre la fin de l'exécution. Elle accoucha d'une fille qui n'eut qu'une main, et qui vivait encore lorsque mon ami me fit part de cette anecdote; l'autre main sortit séparément, d'abord après l'enfantement. »

Il y a du reste, sur les accouchements prodigieux, bien des contes. « J'ai lu, dans un recueil de faits merveilleux, dit M. Salgues (*Des erreurs et des préjugés répandus dans la société*), qu'en 1778, un chat, né à Stap en Normandie, devint épris d'une poule du voisinage et qu'il lui fit une cour assidue. La fermière ayant mis sous les ailes de la poule des œufs de cane qu'elle voulait faire couvrir, le chat s'associa à ses travaux maternels. Il détourna une partie des œufs et les couva si tendrement, qu'au bout de vingt-cinq jours il en sortit de petits êtres amphibies, participant de la cane et du chat, tandis que ceux de la poule étaient des canards ordinaires. Le docteur Vimond atteste qu'il a vu, connu, tenu le père et la mère de cette singulière famille, et les petits eux-mêmes. Mais on dit au docteur Vimond : « Aviez-vous la vue bien nette quand vous avez examiné vos canards amphibies? vous avez trouvé l'animal vêtu d'un poil noirâtre, touffu et soyeux; mais ne savez-vous pas que c'est le premier duvet des canards? Cröyez-vous que l'incubation d'un chat puisse dénaturer le germe renfermé dans l'œuf? Alors pourquoi l'incubation de la poule aurait-elle été moins efficace et n'aurait-elle pas produit des êtres moitié poules et moitié canards? »

On rit aujourd'hui de ces contes, on n'oserait plus écrire ce que publiaient les journaux de Paris, il y a soixante ans, qu'une chienne du faubourg Saint-Honoré venait de mettre au jour quatre chats et trois chiens. — Elien, dans le vieux temps, a pu parler d'une truie qui mit bas un cochon ayant une tête d'éléphant, et d'une brebis qui mit bas un lion. Nous le rangerons à côté de Torquémada, qui rapporte, dans la sixième journée de son *Examéron*, qu'en un lieu d'Espagne, qu'il ne nomme pas, une jument

(1) Bayle, République des lettres, 1684, t. III, p. 472, cité par M. Salgues.

était tellement pleine, qu'au temps de mettre bas son fruit, elle creva, et qu'il sortit d'elle une mule qui mourut incontinent, ayant comme sa mère le ventre si gros et si enflé, que le maître voulut voir ce qui était dedans. On l'ouvrit et on y trouva une autre mule de laquelle elle était pleine....

Autre anecdote. Un duc de Mantoue avait dans ses écuries une cavale pleine qui mit bas un mulet. Il envoya aussitôt aux plus célèbres astrologues d'Italie l'heure de la naissance de cette bête, les priant de lui faire l'horoscope d'un bâtard né dans son palais sous les conditions qu'il indiquait. Il prit bien soin qu'ils ne sussent pas que c'était d'un mulet qu'il voulait parler. Les devins firent de leur mieux pour flatter le prince, ne doutant pas que ce bâtard ne fût du prince. Les uns dirent qu'il serait général d'armée; les autres en firent mieux encore, et tous le comblèrent de dignités. — Mais rentrons dans les accouchements prodigieux.

On publia au seizième siècle qu'une femme ensorcelée venait d'enfanter plusieurs grenouilles. De telles nouveautés étaient reçues alors sans opposition. Au commencement du dix-huitième siècle, les gazettes d'Angleterre annoncèrent, d'après le certificat du chirurgien accoucheur, appuyé de l'anatomiste du roi, qu'une paysanne venait d'accoucher de beaucoup de lapins; et le public le crut, jusqu'au moment où l'anatomiste avoua qu'il s'était prêté à une mystification.

On fit courir le bruit, en 1471, qu'une femme, à Pavie, avait mis bas un chien; on cita la Suisse qui, en 1278, avait donné le jour à un lion, et la femme que Pline dit avoir été mère d'un éléphant. — On voit dans d'autres conteurs anciens qu'une autre Suisse se délivra d'un lièvre; une Thuringienne, d'un crapaud; que d'autres femmes mirent bas des poulets (1).

Ambroise Paré cite, sur ouï-dire, un jeune cochon napolitain qui portait une tête d'homme sur son corps de cochon.

Boguet assure, dans ses *Discours des excrables sorciers*, qu'une femme maléficiée mit au jour à la fois, en 1531, une tête d'homme, un serpent à deux pieds et un petit pourceau. Bayle parle d'une femme qui passa pour être accouchée d'un chat noir; le chat fut brûlé comme produit d'un démon (2).

Le même Torquémada que nous avons cité, énumère beaucoup d'accouchements extraordinaires : une femme qui mit au monde sept enfants à la fois, à Médina del Campo; une autre femme de Salamanque qui en eut neuf d'une seule couche; puis une Italienne qui donna le jour à soixante-dix enfants d'une même portée. Et comme on pourrait être surpris du nombre, il rappelle ce que conte Albert le Grand, qu'une Allemande enfanta, d'une seule couche, cent cinquante enfants, grands comme le doigt, très-bien

(2) Bayle, République des lettres, 1686, tom. III, pag. 4018.

formés et tous enveloppés dans une pellicule. On ne dit pas ce que devint cette petite famille. Mais avouez qu'il n'y a que l'Allemagne pour ces choses-là. — Une Hollandaise pourtant fit plus encore. Voy. MARGUERITE.

Ces faits sont difficiles à croire à qui ne les a pas vus, » dit Torquémada; et il parle *de visu*, d'un enfant né en Italie avec une barbe de bouc; comment a-t-il reconnu que cette barbe était précisément une barbe de bouc? — Volaterranus se préoccupe d'un enfant qui naquit homme jusqu'à la ceinture, et chien dans la partie inférieure du corps. Un autre enfant monstrueux vint au monde sous le règne de Constance, avec deux bouches, quatre yeux, deux petites oreilles et de la barbe.

Un savant professeur de Louvain, Cornélius Gemma, écrivant à une époque où l'on admettait beaucoup de choses, rapporte qu'en 1545 une dame de noble lignée mit au monde, dans la Belgique, un garçon qui avait, au dire des experts, la tête d'un démon avec une trompe d'éléphant au lieu de nez, des pattes d'oie au lieu de mains, des yeux de chat au milieu du ventre, une tête de chien à chaque genou, deux visages de singe sur l'estomac et une queue de scorpion longue d'une demi-aune de Brabant (trente-cinq centimètres). Ce petit monstre ne vécut que quatre heures; et poussa des cris en mourant par les deux gueules de chien qu'il avait aux genoux (1).

Nous pourrions multiplier ces contes ridicules, fondés sur quelques phénomènes naturels que l'imagination des femmes enceintes a produits. Arrêtons-nous un moment aux faits prodigieux plus réels. Tels sont les enfants nés sans tête, ou plutôt dont la tête n'est pas distincte des épaules. Un de ces enfants vint au monde au village de Schmechten, près de Paderborn, le 16 mai 1565; il avait la bouche à l'épaule gauche et une seule oreille à l'épaule droite. Mais en compensation de ces enfants sans tête, une Normande accoucha, le 20 juillet 1684, d'un enfant mâle dont la tête semblait double. Il avait quatre yeux, deux nez crochus, deux bouches, deux langues et seulement deux oreilles. L'intérieur renfermait deux cerveaux, deux cervelets et trois cœurs; les autres viscères étaient simples. Ce garçon vécut une heure; et peut-être eût-il vécu plus longtemps, si la sage-femme qui en avait peur ne l'eût laissé tomber.

Le phénomène des êtres bicéphales est moins rare que celui des acéphales. On présenta en 1779, à l'Académie des sciences de Paris, un lézard à deux têtes, qui se servait également bien de toutes les deux. Le Journal de médecine du mois de février 1808 donne des détails curieux sur un enfant né avec deux têtes, mais placées l'une au-dessus de l'autre, de sorte que la première en portait une seconde; cet enfant était né au Bengale. A son entrée dans le monde, il effraya tellement la sage-femme que, croyant tenir le diable dans les mains, elle le jeta au feu. On

(1) Corneli Gemmæ cosmocriticæ, lib. I, cap. 8.

se hâta de l'en retirer, mais il eut les oreilles endommagées. Ce qui rendait le cas encore plus singulier, c'est que la seconde tête était renversée, le front en bas et le menton en haut. Lorsque l'enfant eut atteint l'âge de six mois, les deux têtes se couvrirent d'une quantité à peu près égale de cheveux noirs. On remarqua que la tête supérieure ne s'accordait pas avec l'inférieure; qu'elle fermait les yeux quand l'autre les ouvrait, et s'éveillait quand la tête principale était endormie; elle avait alternativement des mouvements indépendants et des mouvements sympathiques. Le rire de la bonne tête s'épanouissait sur la tête d'en haut; mais la douleur de cette dernière ne passait pas à l'autre, de sorte qu'on pouvait la pincer sans occasionner la moindre sensation à la tête d'en bas. Cet enfant mourut d'un accident à sa quatrième année.

Ce que nous venons de rapporter n'est peut-être pas impossible. Mais remarquez que ces merveilles viennent toujours de très-loin. Cependant nous avons vu de nos jours Ritta-Christina, cette jeune fille à deux têtes, ou plutôt ces deux jeunes filles accouplées. Nous avons vu aussi les jumeaux Siamois, deux hommes qu'une partie du ventre rendait inséparables et semblait réunir en un seul être. Pour le reste, le plus sûr est de rejeter en ces matières ce qui n'est pas certifié par de suffisants témoignages.

Dans ce genre de faits, on attribuait autrefois au diable tout ce qui sortait du cours ordinaire de la nature.

Il est certain qu'on exagère ordinairement ces phénomènes. On a vu des fœtus monstrueux, à qui on donnait gratuitement la forme d'un mouton, et qui étaient aussi bien un chien, un cochon, un lièvre, etc., puisqu'ils n'avaient aucune figure distincte. On prend souvent pour une cerise, ou pour une fraise, ou pour un bouton de rose, ce qui n'est qu'un seing plus large et plus coloré qu'ils ne le sont ordinairement. Voy. FRAYEURS, HALLUCINATIONS, etc.

IME, géant. Voy. NAINS.

IMMORTALITÉ. Ménandre, disciple de Simon le Magicien, se vantait de donner un baptême qui rendait immortel. On fut bien vite détrompé.

Les Chinois sont persuadés qu'il y a quelque part une eau qui empêche de mourir; et ils cherchent toujours ce breuvage d'immortalité, qui n'est pas trouvé encore.

Les Strulldbruggs, ou immortels de Gulliver, sont fort malheureux de leur immortalité. La même pensée se retrouve dans cette légende des bords de la Baltique: — A Falster, il y avait autrefois une femme fort riche qui n'avait point d'enfants. Elle voulut faire un pieux usage de sa fortune, et elle bâtit une église. L'édifice achevé, elle le trouva si bien, qu'elle se crut en droit de demander à Dieu une récompense. Elle le pria donc de la laisser vivre aussi longtemps que son église subsisterait. Son vœu fut exaucé. La mort passa devant sa porte sans entrer; la mort frappa autour d'elle voisins, parents, amis, et ne lui

montra pas seulement le bout de sa faux. Elle vécut au milieu de toutes les guerres, de toutes les pestes, de tous les fléaux qui traversèrent le pays. Elle vécut si longtemps, qu'elle ne trouva plus un ami avec qui elle pût s'entretenir. Elle parlait toujours d'une époque si ancienne, que personne ne la comprenait. Elle avait bien demandé une vie perpétuelle; mais elle avait oublié de demander aussi la jeunesse; le ciel ne lui donna que juste ce qu'elle voulait avoir, et la pauvre femme vieillit; elle perdit ses forces, puis la vue, et l'ouïe et la parole. Alors elle se fit enfermer dans une caisse de chêne et porter dans l'église. Chaque année, à Noël, elle recouvre, pendant une heure, l'usage de ses sens; et chaque année, à cette heure-là, le prêtre s'approche d'elle pour prendre ses ordres. La malheureuse se lève à demi dans son cercueil, et s'écrie: — Mon église subsiste-t-elle encore?

— Oui, répond le prêtre.

— Hélas! dit-elle. Et elle s'affaisse en poussant un profond soupir, et le coffre de chêne se referme sur elle (1).

IMPAIR. Une crédulité superstitieuse a attribué, dans tous les temps, bien des prérogatives au nombre impair (2). Le nombre pair passait, chez les Romains, pour mauvais, parce que ce nombre, pouvant être divisé également, est le symbole de la mortalité et de la destruction; c'est pourquoi Numa, corrigeant l'année de Romulus, y ajouta un jour, afin de rendre impair le nombre de ceux qu'elle contenait. C'est en nombre impair que les livres magiques prescrivent leurs opérations les plus mystérieuses. L'alchimiste d'Espagnet, dans sa Description du Jardin des Sages, place à l'entrée une fontaine qui a sept sources. Il faut, dit-il, y faire boire le dragon par le nombre magique de trois fois sept, et l'on doit y chercher trois sortes de fleurs, qu'il faut y trouver nécessairement pour réussir au grand œuvre. Le crédit du nombre impair s'est établi jusque dans la médecine: l'année climatérique est, dans la vie humaine, une année impaire.

IMPOSTURES. On lit dans Leloyer qu'un valet, par le moyen d'une sarbacane, engagea une veuve d'Angers à l'épouser, en le lui conseillant de la part de son mari défunt. Plus d'un imposteur a employé ce stratagème.

Un roi d'Ecosse, voyant que ses troupes ne voulaient point combattre contre les Pictes, suborna des gens habillés d'écailles brillantes, ayant en main des bâtons de bois luisant, qui les excitèrent à combattre, comme s'ils avaient été des anges, ce qui eut le succès qu'il souhaitait (3).

Nous aurions un gros volume à faire, si nous voulions citer ici toutes les impostures de l'histoire. On y pourrait joindre maints stratagèmes et ruses de guerre. Voy. APPARITIONS, FANTOMES, BOHÉMIENS, JETZER, etc.

IMPRECATIONS. Ce qui va suivre est de

(1) Marmier, Tradition de la Baltique.

(2) Numero Deus impare gaudet.

Chassanion, huguenot, en ses *Grands jugements de Dieu*: « Quant à ceux qui sont adonnés à maugréer, et qui, comme des gueules d'enfer, à tout propos dépitent Dieu par d'horribles exécutions, et sont si forcés que de le renier pour se donner au diable, ils méritent bien d'être abandonnés de Dieu et d'être livrés entre les mains de Satan pour aller avec lui en perdition; ce qui est advenu visiblement à certains malheureux de notre temps, qui ont été emportés par le diable, auquel ils s'étaient donnés.

« Il y a quelque temps qu'en Allemagne un homme de mauvaise vie était si mal embouché, que jamais il ne parlait sans nommer les diables. Si en cheminant il lui advenait de faire quelque faux pas ou de se heurter, aussitôt il avait les diables dans sa gueule. De quoi, combien que plusieurs fois il eût été repris par ses voisins, et admonesté de se châtier d'un si méchant et détestable vice, toutefois ce fut en vain. Continuant dans cette mauvaise et damnable coutume, il advint un jour qu'en passant sur un pont il trébucha et, étant tombé du haut en bas, proféra ces paroles: — Lève-toi par tous les cent diables.

« Soudain, voici celui qu'il avait tant de fois appelé qui le vint étrangler, et l'emporta.

« L'an mil cinq cent cinquante et un, près Mégaloïpole, joignant Voilstadt, il advint encore, durant les fêtes de la Pentecôte, ainsi que le peuple s'amusait à boire, qu'une femme, qui était de la campagne, nommait ordinairement le diable parmi ses jurements: lequel, à cette heure, en la présence d'un chacun, l'enleva par la porte de la maison, et l'emporta en l'air. Ceux qui étaient présents sortirent incontinent, tout étonnés, pour voir où cette femme était ainsi transportée: laquelle ils virent, hors du village, pendue quelque temps en l'air bien haut, dont elle tomba en bas, et la trouvèrent à peu près morte au milieu d'un champ.

« Environ ce temps-là, il y eut un grand jureur en une ville de Savoie, homme fort vicieux et qui donnait beaucoup de peine aux gens de bien, qui, pour le devoir de leur charge, s'employèrent à le reprendre et l'admonestèrent bien souvent, afin qu'il s'amendât: à quoi il ne voulut oncques entendre. Or, advint que, la peste étant en la ville, il en fut frappé et se retira en un sien jardin, avec sa femme et quelques parents. Là, les ministres de l'Eglise ne cessèrent de l'exhorter à repentance, lui remontrant ses fautes et péchés pour le réduire au bon chemin. Mais tant s'en fallut qu'il fût touché par tant de bonnes et saintes remontrances, qu'au contraire il ne fit que s'endurcir davantage en ses péchés. Avancé donc son malheur, un jour, comme ce méchant reniait Dieu et se donnait au diable et l'appelait tant qu'il pouvait, voilà le diable qui le ravit soudainement et l'emporta en l'air; sa femme et sa parente le virent passer par-dessus leurs

(3) Hector de Boèce.

têtes. Etant ainsi transporté, son bonnet lui tomba de dessus la tête, et fut trouvé auprès du Rhône. Le magistrat, averti de cela, vint sur le lieu, et s'informa du fait, prenant attestation de ces deux femmes de ce qu'elles avaient vu.

« Voilà des événements terribles, épouvantables, pour donner crainte et frayeur à tels ou semblables jureurs et renieurs de Dieu, desquels le monde n'est que trop rempli aujourd'hui. Refrénez donc, misérables que vous êtes, vos langues infernales; déparcez-vous de toutes méchantes paroles et exécutions, et vous accoutumez à louer et glorifier Dieu tant de bouche que de fait » (1).

Quand les femmes grecques entendent des imprécations, comme il s'en fait dans les chaudes colères de leur pays, elles se hâtent de mouiller leurs seins avec leur salive, de peur qu'une partie de ces malédictions ne tombent sur elles (2). Voy. JUREMENTS.

INCENDIE. En 1807, un professeur de Brunswick annonça qu'il vendait de la poudre aux incendies, comme un apothicaire vend de la poudre aux vers; il ne s'agissait, pour sauver un édifice, que de le saupoudrer de quelques pincées de cette poudre; deux onces suffisaient par pied carré: et comme la livre ne coûtait que sept à huit sous, et qu'un homme n'a que quatorze pieds de superficie, on pouvait, pour 17 sous ou six deniers (vieux style), se rendre incombustible. Quelques gens crédules achetèrent la poudre du docteur. Les gens raisonnables crurent qu'il voulait attraper le public, et se moquèrent de lui (3).

INCOMBUSTIBLES. Il y avait jadis en Espagne des hommes d'une trempe supérieure qu'on appelait *Saludadores*, *Santiguadores*, *Ensalmdadores*. Ils avaient non-seulement la vertu de guérir toutes les maladies avec leur salive, mais ils maniaient le feu impunément; ils pouvaient avaler de l'huile bouillante, marcher sur les charbons ardents, se promener à l'aise au milieu des bûchers enflammés. Ils se disaient parents de sainte Catherine, et montraient sur leur chair l'empreinte d'une roue, signe manifeste de leur glorieuse origine.

Il existe aujourd'hui en France, en Allemagne et dans presque toute l'Europe, des hommes qui ont les mêmes privilèges, et qui pourtant évitent avec soin l'examen des savants et des docteurs. Léonard Vair conte qu'un de ces hommes incombustibles ayant été sérieusement enfermé dans un four très-chaud, on le trouva calciné quand on rouvrit le four. Il y a quelques années qu'on vit à Paris un Espagnol marcher pieds nus sur des barres de fer rougies au feu, promener des lames ardentes sur ses bras et sur sa langue, se laver les mains avec du plomb fondu, etc.; on publia ces merveilles. Dans un autre temps, l'Espagnol eût passé pour un homme qui avait des relations avec le démon; alors, on se contenta de citer Virgile, qui dit que les prêtres d'Apollon, au mont

(1) Chassanlon, Jugements de Dieu, p. 169.

(2) Mac-Farlane, Souvenirs du Levant.

Soracte, marchaient sur des charbons ardents; on cita Varron, qui affirme que ces prêtres avaient le secret d'une composition qui les rendait pour quelques instants inaccessibles à l'action du feu.

Le P. Regnault, qui a fait quelques recherches pour découvrir les secrets de ces procédés, en a publié un dans ses *Entretiens sur la physique expérimentale*.

Ceux qui font métier, dit-il, de manier le feu et d'en tenir à la bouche, emploient quelquefois un mélange égal d'esprit de soufre, de sel ammoniac, d'essence de romarin et de suc d'oignon. L'oignon est, en effet, regardé, par les gens de la campagne, comme un préservatif contre la brûlure.

Dans le temps où le P. Regnault s'occupait de ces recherches, un chimiste anglais, nommé Richardson, remplissait toute l'Europe du bruit de ses expériences merveilleuses. Il mâchait des charbons ardents sans se brûler; il faisait fondre du soufre, le plaçait tout animé sur sa main, et le reportait sur sa langue, où il achevait de se consumer; il mettait aussi sur sa langue des charbons embrasés, y faisait cuire un morceau de viande ou une huître, et souffrait, sans sourciller, qu'on excitât le feu avec un soufflet; il tenait un fer rouge dans ses mains, sans qu'il y restât aucune trace de brûlure, prenait ce fer dans ses dents, et le lançait au loin avec une force étonnante; il avalait de la poix et du verre fondus, du soufre et de la cire mêlés ensemble et tout ardents, de sorte que la flamme sortait de sa bouche comme d'une fournaise. Jamais, dans toutes ces épreuves, il ne donnait le moindre signe de douleur.

Depuis le chimiste Richardson, plusieurs hommes ont essayé comme lui de manier le feu impunément. En 1774, on vit à la forge de Laune un homme qui marchait sans se brûler, sur des barres de fer ardentes, tenait sur sa main des charbons, et les soufflait avec sa bouche; sa peau était épaisse et enduite d'une sueur grasse, onctueuse, mais il n'employait aucun spécifique. Tant d'exemples prouvent qu'il n'est pas nécessaire d'être parent de sainte Catherine pour braver les effets du feu. Mais il fallait que quelqu'un prît la peine de prouver, par des expériences décisives, qu'on peut aisément opérer tous les prodiges dont l'Espagnol incombustible a grossi sa réputation; ce physicien s'est trouvé à Naples.

M. Sementini, premier professeur de chimie à l'université de cette ville, a publié à ce sujet des recherches qui ne laissent rien à désirer. Ses premières tentatives ne furent pas heureuses; mais il ne se découragea point. Il conçut que ses chairs ne pouvaient acquérir subitement les mêmes facultés que celles du fameux Lionetti, qui était alors incombustible; qu'il était nécessaire de répéter longtemps les mêmes tentatives, et que, pour obtenir les résultats qu'il cherchait, il fallait beaucoup de constance. A force de

(3) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. III, p. 213.

soins, il réussit. Il se fit sur le corps des frictions sulfureuses, et les répéta si souvent, qu'enfin il put y promener impunément une lame de fer rouge. Il essaya de produire le même effet avec une dissolution d'alun, l'une des substances les plus propres à repousser l'action du feu : le succès fut encore plus complet.

Mais quand M. Sementini avait lavé la partie incombustible, il perdait aussitôt tous ses avantages, et devenait aussi périssable que le commun des mortels. Il fallut donc tenter de nouvelles expériences.

Le hasard servit à souhait M. Sementini. En cherchant jusqu'à quel point l'énergie du spécifique qu'il avait employé pouvait se conserver, il passa sur la partie frottée un morceau de savon dur, et l'essuya avec un linge : il y porta ensuite une lame de fer. Quel fut son étonnement de voir que sa peau avait non-seulement conservé sa première insensibilité, mais qu'elle en avait acquis une bien plus grande encore ! Quand on est heureux, on devient entreprenant : M. Sementini tenta sur sa langue ce qu'il venait d'éprouver sur son bras, et sa langue répondit parfaitement à son attente ; elle soutint l'épreuve sans murmurer ; un fer étincelant n'y laissa pas la moindre empreinte de brûlure. — Voilà donc les prodiges de l'incombustibilité réduits à des actes naturels et vulgaires (1). Voy. FER.

INCREDULES. On a remarqué, par de tristes expériences, que les incrédules, qui nient les faits de la religion, croient aux fables superstitieuses, aux songes, aux cartes, aux présages, aux plus vains pronostics, — comme pour montrer que l'esprit fort est surtout un esprit faible.

INCUBES, démons qui séduisaient les femmes. Servius Tullius, qui fut roi des Romains, était le fils d'une esclave et de Vulcain, selon d'anciens auteurs ; d'un salamandre, selon les cabalistes ; d'un démon incube, selon les démonographes.

INCUBO, génie gardien des trésors de la terre. Le petit peuple de l'ancienne Rome croyait que les trésors cachés dans les entrailles de la terre étaient gardés par des esprits nommés *Incubones*, qui avaient de petits chapeaux dont il fallait d'abord se saisir. Si on avait ce bonheur, on devenait leur maître, et on les contraignait à déclarer et à découvrir où étaient ces trésors. Ces esprits sont nos gnomes et nos lutins.

INFERNAUX. On nomma ainsi, dans le seizième siècle, les partisans de Nicolas Gallus et de Jacques Smidelin, qui soutenaient que, pendant les trois jours de la sépulture de Notre-Seigneur, son âme, descendue dans le lieu où les damnés souffrent, y avait été tourmentée avec ces malheureux (2).

INFIDELITE. Quand les hommes de certaines peuplades d'Egypte soupçonnaient leurs femmes d'infidélité, ils leur faisaient avaler de l'eau soufrée, dans laquelle ils

mettaient de la poussière et de l'huile de lampe, prétendant que, si elles étaient coupables, ce breuvage leur ferait souffrir des douleurs insupportables : espèce d'épreuve connue sous le nom de *calice du soupçon*.

INFLUENCE DES ASTRES. Le Taureau domine sur le cou ; les Gémeaux sur les épaules ; l'Ecrevisse sur les bras et sur les mains ; le Lion sur la poitrine, le cœur et le diaphragme ; la Vierge sur l'estomac, les intestins, les côtes et les muscles ; la Balance sur les reins ; le Scorpion sur les parties secrètes ; le Sagittaire sur le nez et les excréments ; le Capricorne sur les genoux ; le Verseau sur les cuisses ; le Poisson sur les pieds.

Voilà en peu de mots ce qui regarde les douze signes du Zodiaque touchant les différentes parties du corps. Il est donc très-dangereux d'offenser quelque membre, lorsque la lune est dans le signe qui le domine, parce que la lune en augmente l'humidité, comme on le verra si on expose de la chair fraîche pendant la nuit aux rayons de la lune : il s'y engendrera des vers, et surtout dans la pleine lune (3). Voy. ASTROLOGIE.

INIS-FAIL, nom d'une pierre fameuse attachée encore aujourd'hui sous le siège où l'on couronnait, dans l'église de Westminster, les rois de la Grande-Bretagne. Cette pierre du destin, que dans la légende héroïque de ces peuples les anciens Ecossais avaient apportée d'Irlande, au quatrième siècle, devait les faire régner partout où elle serait placée au milieu d'eux.

INQUISITION. Ce fut vers l'an 1200 que le pape Innocent III établit le tribunal de l'inquisition pour procéder contre les Albigeois, hérétiques perfides, qui bouleversaient la société. Déjà, en 1184, le concile de Vérone avait ordonné aux évêques de Lombardie de rechercher les hérétiques rebelles, et de livrer au magistrat civil ceux qui seraient opiniâtres. Le comte de Toulouse adopta ce tribunal en 1229 ; Grégoire IX, en 1233, le confia aux dominicains. Les écrivains qui ont dit que saint Dominique fut le premier inquisiteur général, ont dit là chose qui n'est pas. Saint Dominique ne fut jamais inquisiteur ; il était mort en 1221. Le premier inquisiteur général fut le pieux légat Pierre de Castelnau, que les Albigeois assassinèrent.

Le pape Innocent IV étendit l'inquisition dans toute l'Italie, à l'exception de Naples. L'Espagne y fut soumise de 1480 à 1484, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; le Portugal l'établit en 1557. L'inquisition parut depuis dans les pays où ces puissances dominèrent ; mais elle ne s'est exercée dans aucun royaume que du consentement et le plus souvent à la demande des souverains (4). Elle a été repoussée en France et en Belgique.

« Si l'on excepte un très-petit nombre d'hommes instruits, dit Joseph de Maistre, il ne vous arrivera guère de parler de l'inquisition sans rencontrer dans chaque tête

(1) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés, t. II, p. 186 et suiv.

(2) Bergier, Dict. théolog.

(3) Admirables secrets d'Albert le Grand, p. 18.

(4) Bergier, Dict. théolog.

trois erreurs capitales, plantées et comme rivées dans les esprits, au point qu'elles cèdent à peine aux démonstrations les plus évidentes.

« On croit que l'inquisition est un tribunal purement ecclésiastique : cela est faux. On croit que les ecclésiastiques qui siègent dans ce tribunal condamnent certains accusés à la peine de mort : cela est faux. On croit qu'ils les condamnent pour de simples opinions : cela est faux.

« Le tribunal espagnol de l'inquisition était purement royal. C'était le roi qui désignait l'inquisiteur général, et celui-ci nommait à son tour les inquisiteurs particuliers, avec l'agrément du roi. Le règlement constitutif de ce tribunal fut publié en l'année 1484 par le cardinal Torquemada, de concert avec le roi (1).

« Doux, tolérant, charitable, consolateur dans tous les pays du monde, par quelle magie le gouvernement ecclésiastique sévirait-il en Espagne, au milieu d'une nation éminemment noble et généreuse ? Dans l'examen de toutes les questions possibles, il n'y a rien de si essentiel que d'éviter la confusion des idées. Séparons donc et distinguons bien exactement, lorsque nous raisonnons sur l'inquisition, la part du gouvernement de celle de l'Eglise. Tout ce que le tribunal montre de sévère et d'effrayant, et la peine de mort surtout, appartient au gouvernement ; c'est son affaire ; c'est à lui, et c'est à lui seul qu'il faut en demander compte. Toute la clémence, au contraire, qui joue un si grand rôle dans le tribunal de l'inquisition, est l'action de l'Eglise, qui ne se mêle de supplices que pour les supprimer ou les adoucir. Ce caractère indélébile n'a jamais varié. Aujourd'hui, ce n'est plus une erreur, c'est un crime de soutenir, d'imaginer seulement que des prêtres puissent prononcer des jugements de mort.

« Il y a dans l'histoire de France un grand fait qui n'est pas assez observé, c'est celui des templiers ; ces infortunés, coupables ou non (ce n'est point de quoi il s'agit ici), demandèrent expressément d'être jugés par le tribunal de l'inquisition ; car ils savaient bien, disent les historiens, que s'ils obtenaient de tels juges, ils ne pouvaient plus être condamnés à mort....

« Le tribunal de l'inquisition était composé d'un chef nommé grand inquisiteur, qui était toujours archevêque ou évêque ; de huit conseillers ecclésiastiques, dont six étaient toujours séculiers, et de deux réguliers, dont l'un était toujours dominicain, en vertu d'un privilège accordé par le roi Philippe III » (2).

Ainsi les dominicains ne dirigeaient donc pas l'inquisition, puisque l'un d'eux seulement en faisait partie par privilège.

« On ne voit pas bien précisément, dit encore Joseph de Maistre, à quelle époque le tribunal de l'inquisition commença à pro-

(1) Voyez le rapport officiel en vertu duquel l'inquisition fut supprimée par les cortès de 1812.

(2) Joseph de Maistre, Lettres à un gentilhomme russe

noncer la peine de mort. Mais peu nous importe ; il nous suffit de savoir, ce qui est incontestable, qu'il ne put acquérir ce droit qu'en devenant royal, et que tout jugement de mort demeure, par sa nature, étranger au sacerdoce.

« La teneur des jugements établit ensuite que les confiscations étaient faites au profit de la chambre royale et du fisc de Sa Majesté.

« Ainsi, encore un coup, ce tribunal était purement royal, malgré la fiction ecclésiastique ; et toutes les belles phrases sur l'avidité sacerdotale tombent à terre (3). Ainsi l'inquisition religieuse n'était, dans le fond, comme dit Garnier, qu'une inquisition politique (4). Le rapport des cortès de 1812 appuie ce jugement.

« Philippe II, le plus absurde des princes, dit ce rapport, fut le véritable fondateur de l'inquisition. Ce fut sa politique raffinée qui la porta à ce point de hauteur où elle était montée. Les rois ont toujours repoussé les avis qui leur étaient adressés contre ce tribunal, parce qu'ils sont, dans tous les cas, maîtres absolus de nommer, de suspendre ou de renvoyer les inquisiteurs, et qu'ils n'ont, d'ailleurs, rien à craindre de l'inquisition, qui n'est terrible que pour leurs sujets.... »

Ainsi tombent ces contes bleus de rois d'Espagne qui s'apitoyaient sur des condamnés sans pouvoir leur faire grâce, quand il est démontré que c'étaient ces rois eux-mêmes qui condamnaient.

On a dit que depuis trois siècles l'histoire était une vaste conspiration contre le catholicisme. On ferait un volume effrayant du catalogue des mensonges qui ont été prodigués dans ce cens par les historiens. La plupart viennent de la réforme ; mais les écrivains catholiques les copient tous les jours sans réflexion. C'est la réforme qui la première a écrit l'histoire de l'inquisition ; on a trouvé commode de transcrire son odieux roman, qui épargnait des recherches. Vous trouverez donc partout des faits inventés qui se présentent avec une effronterie incroyable. Nous en citerons deux ou trois.

« Si l'on en croit quelques historiens, Philippe III, roi d'Espagne, obligé d'assister à un auto-da-fé (c'est le nom qu'on donne aux exécutions des inquisiteurs), frémit, et ne put retenir ses larmes en voyant une jeune Juive et une jeune Maure de quinze à seize ans qu'on livrait aux flammes, et qui n'étaient coupables que d'avoir été élevées dans la religion de leurs pères et d'y croire. Ces historiens ajoutent que l'inquisition fit un crime à ce prince d'une compassion si naturelle ; que le grand inquisiteur osa lui dire que pour l'expier il fallait qu'il lui en coûtât du sang ; que Philippe III se laissa saigner, et que le sang qu'on lui tira fut brûlé par la main du bourreau....

sur l'inquisition espagnole.

(3) Id., ibid.

(4) Hist. de François I^{er}, t. II, chap. 3

C'est Saint-Foix qui rapporte ce tissu d'absurdes faussetés, dans ses *Essais sur Paris*, sans songer qu'aucun historien n'est là pour appuyer ces faits ; qu'ils ont été imaginés quatre-vingts ans après la mort de Philippe III ; que Philippe III était maître de faire grâce et de condamner ; que l'inquisition ne brûlait pas les Juifs et les Maures, coupables seulement d'avoir été élevés dans la religion de leurs pères et d'y croire ; qu'elle se contentait de les bannir pour raisons politiques, etc.

Vous lirez ailleurs que le cardinal Torquemada, qui remplit dix-huit ans les fonctions de grand inquisiteur, condamnait dix mille victimes par an, ce qui ferait cent quatre-vingt mille victimes. Mais vous verrez pourtant ensuite qu'il mourut ayant fait dans sa vie six mille poursuites, ce qui n'est pas cent quatre-vingt mille ; que le pape lui fit trois fois des représentations pour arrêter sa sévérité ; vous trouverez dans les jugements assez peu de condamnations à mort. Les auto-da-fé ne se faisaient que tous les deux ans ; les condamnés à mort attendaient longuement leur exécution, parce qu'on espérait toujours leur conversion ; et vous regretterez de rencontrer si rarement la vérité dans les livres.

Un gros ouvrage qui vient de paraître (le Dictionnaire universel de la Géographie et de l'Histoire) porte à cinq millions le nombre des personnes que l'inquisition a fait périr en Espagne.... C'est, de plus de quatre millions et neuf cent mille, une erreur, — pour ne pas dire plus.

Rapportons maintenant quelque procédure de l'inquisition. Le fait qui va suivre est tiré de l'histoire de l'inquisition d'Espagne, faite à Paris sur les matériaux fournis par D. Llorente, matériaux qu'on n'a pas toujours employés comme Llorente l'eût voulu ; car on a fait de son livre un pamphlet.

« L'inquisition faisait naturellement la guerre aux francs-maçons et aux sorciers. A la fin du dernier siècle, un artisan fut arrêté au nom du saint-office pour avoir dit dans quelques entretiens qu'il n'y avait ni diables, ni aucune autre espèce d'esprits infernaux capables de se rendre maîtres des âmes humaines. Il avoua, dans la première audience, tout ce qui lui était imputé, ajouta qu'il en était alors persuadé pour les raisons qu'il exposa, et déclara qu'il était prêt à détester de bonne foi son erreur, à en recevoir l'absolution, et à faire la pénitence qui lui serait imposée.

« J'avais vu (dit-il en se justifiant) un si grand nombre de malheurs, dans ma personne, ma famille, mes biens et mes affaires, que j'en perdis patience, et que, dans un moment de désespoir, j'appelai le diable à mon secours : je lui offris en retour ma personne et mon âme. Je renouvelai plusieurs fois mon invocation dans l'espace de quelques jours, mais inutilement, car le diable ne vint point. Je m'adressai à un pauvre homme qui passait pour sorcier ; je lui fis part de ma situation. Il me condui-

sit chez une femme, qu'il disait beaucoup plus habile que lui dans les opérations de la sorcellerie. Cette femme me conseilla de me rendre, trois nuits de suite, sur la colline des *Vistillas* de saint François, et d'appeler à grands cris Lucifer, sous le nom d'*ange de lumière*, en reniant Dieu et la religion chrétienne, et en lui offrant mon âme. Je fis tout ce que cette femme m'avait conseillé, mais je ne vis rien : alors elle me dit de quitter le rosaire, le scapulaire et les autres signes de chrétien que j'avais coutume de porter sur moi, et de renoncer franchement et de toute mon âme à la foi de Dieu, pour embrasser le parti de Lucifer, en déclarant que je reconnaissais sa divinité et sa puissance pour supérieures à celles de Dieu même ; et après m'être assuré que j'étais véritablement dans ces dispositions, de répéter, pendant trois autres nuits, ce que j'avais fait la première fois.

J'exécutai ponctuellement ce que cette femme venait de me prescrire ; cependant l'*ange de lumière* ne m'apparut point. La vieille me recommanda de prendre de mon sang, et de m'en servir pour écrire sur du papier que j'engageais mon âme à Lucifer, comme à son maître et à son souverain ; de porter cet écrit au lieu où j'avais fait mes invocations, et, pendant que je le tiendrais à la main, de répéter mes anciennes paroles : je fis tout ce qui m'avait été recommandé, mais toujours sans résultat.

« Me rappelant alors tout ce qui venait de se passer, je raisonnai ainsi : S'il y avait des diables, et s'il était vrai qu'ils désirassent de s'emparer des âmes humaines, il serait impossible de leur en offrir une plus belle occasion que celle-ci, puisque j'ai véritablement désiré de leur donner la mienne. Il n'est donc pas vrai qu'il y ait des démons ; le sorcier et la sorcière n'ont donc fait aucun pacte avec le diable, et ils ne peuvent être que des fourbes et des charlatans l'un et l'autre. »

Telles étaient en substance les raisons qui avaient fait apostasier l'artisan Jean Pérez. Il les exposa, en confessant sincèrement son péché. On entreprit de lui prouver que tout ce qui s'était passé ne prouvait rien contre l'existence des démons, mais faisait voir seulement que le diable avait manqué de se rendre à l'appel, Dieu le lui défendant quelquefois, pour récompenser le coupable de quelques bonnes œuvres qu'il a pu faire avant de tomber dans l'apostasie. Il se soumit, reçut l'absolution et fut condamné à une année de prison, à se confesser et à communier aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, pendant le reste de ses jours, sous la conduite d'un prêtre qui lui serait donné pour directeur spirituel ; à réciter une partie du rosaire et à faire tous les jours des actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, etc. Tel fut son châtiment.

Voici maintenant l'histoire d'un autre épouvantable auto-da-fé, extraite du Voyage fait en Espagne pendant les années 1786 et

1787, par Joseph Fownsend, recteur de Pewsey :

« Un mendiant, nommé Ignazio Rodriguez, fut mis en jugement au tribunal de l'inquisition pour avoir distribué des philtres amoureux, dont les ingrédients étaient tels que *l'honnêteté ne permet pas de les désigner*. En administrant le *ridicule* remède (il paraît que le prédicant anglais n'est pas sévère), il prononçait quelques paroles de nécromancie. Il fut bien constaté que la poudre avait été administrée à des personnes de tout rang. Rodriguez fut condamné à être conduit dans les rues de Madrid, monté sur un âne, et à être fouetté. On lui imposa de plus quelques pratiques de religion et l'exil de la capitale pour cinq ans. La lecture de la sentence fut souvent interrompue par de grands éclats de rire, auxquels se joignait le mendiant lui-même. Le coupable fut, en effet, promené par les rues, mais non fouetté; et pendant la route, on lui offrait du vin et des biscuits pour se rafraîchir.... »

Nous pourrions rassembler beaucoup de traits pareils, qui peindraient l'inquisition tout autrement que ne la montrent des livres infiniment trop menteurs. Voy. TRIBUNAL SECRET.

INSENSIBILITE. On prétendait que le diable rendait les sorciers insensibles à la question ou torture. Mais ce fait ne s'est jamais vu, ou du moins avec certitude.

INTERDIT, censure de l'Eglise qui suspend les ecclésiastiques de leurs fonctions, et qui prive le peuple de l'usage des sacrements, du service divin et de la sépulture en terre sainte. L'objet de l'interdit n'était, dans son origine, que de punir ceux qui avaient causé quelque scandale public, et de les ramener au devoir en les obligeant à demander la levée de l'interdit.

Ordinairement l'interdit arrêtait les dérèglements des monastères, empêchait les hérésies de s'étendre, mettait un frein aux excès des seigneurs tyranniques, des criminels puissants, des perturbateurs de la paix publique. Ainsi, après le massacre des vèpres siciliennes, le pape Martin IV mit en interdit la Sicile et les Etats de Pierre d'Aragon. Grégoire VII, qui fit grand usage de l'interdit, sauva plus d'une fois par cette mesure la cause de l'humanité, qui sans lui périssait de toutes parts.

L'interdit doit être prononcé dans les mêmes formes que l'excommunication, par écrit, nommément, avec l'expression de la cause et après trois monitions. La peine de ceux qui violent l'interdit est de tomber dans l'excommunication.

INVISIBLETE. Pour être invisible, il ne faut que mettre devant soi le contraire de la lumière; un mur, par exemple (1).

Mais le Petit Albert et les Clavicules de Salomon nous découvrent des secrets plus rares et plus importants pour l'invisibilité. On se rend invisible, par exemple, en portant sous son bras droit le cœur d'une chauve-souris, celui d'une poule noire ou celui d'une

(1) Le comte de Gabalis.

grenouille. Ou bien, disent ces infâmes petits livres de secrets stupides, volez un chat noir, achetez un pot neuf, un miroir, un briquet, une pierre d'agate, du charbon et de l'amadou, observant d'aller prendre de l'eau au coup de minuit à une fontaine; après quoi allumez votre feu, mettez le chat dans le pot, et tenez-le couvert de la main gauche sans jamais bouger ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez; et après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, toujours sans bouger, sans regarder derrière vous, sans boire ni manger, mettez-le dans un plat neuf, prenez la viande et la jetez par-dessus l'épaule gauche, en disant ces paroles : *Accipe quod tibi do et nihil amplius*; puis mettez les os l'un après l'autre sous les dents, du côté gauche, en vous regardant dans le miroir; et si l'os que vous tenez n'est pas le bon, jetez-le successivement, en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé; sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons. La possession de cet os vous rendra invisible toutes les fois que vous le prendrez entre les dents.

On peut encore, pour se rendre invisible, faire cette opération que l'on commence un mercredi, avant le soleil levé. On se munit de sept fèves noires; puis on prend une tête de mort; on met une fève dans la bouche, deux dans les narines, deux dans les yeux et deux dans les oreilles; on fait ensuite sur cette tête la figure d'un triangle, puis on l'enterre la face vers le ciel; on l'arrose pendant neuf jours avec d'excellente eau-de-vie, de bon matin, avant le soleil levé. Au huitième jour, vous y trouverez un esprit ou démon qui vous demandera : — Que fais-tu là ?

Vous lui répondrez : — J'arrose ma plante.

Il vous dira : — Donne-moi cette bouteille, je l'arroserai moi-même.

Vous lui répondrez que vous ne le voulez pas. Il vous la demandera encore; vous la lui refuserez jusqu'à ce qu'il tende la main, où vous verrez une figure semblable à celle que vous avez faite sur la tête; vous devez être assuré dès lors que c'est l'esprit véritable de la tête.

N'ayant plus de surprise à craindre, vous lui donnerez votre fiole, il arrosera lui-même, et vous vous en irez.

Le lendemain, qui est le neuvième jour, vous y retournerez; vous y trouverez vos fèves mûres, vous les prendrez, vous en mettrez une dans votre bouche, puis vous regarderez dans un miroir : si vous ne vous y voyez pas, elle sera bonne. Vous en ferez de même de toutes les autres; celles qui ne vaudront rien doivent être enterrées au lieu où est la tête. — Pour cette expérience, ayez toutes les choses bien préparées avec diligence et avec toutes les solennités requises...

Il y a encore de malheureux niais qui croient à ces procédés. Voy. ANNEAU.

INVOCATIONS. Agrippa dit que, pour invoquer le diable et l'obliger à paraître, on

se sert des paroles magiques : *Dies mies, jesquet benedo efet douvema enitemaïs!* Mais Pierre Leloyer dit que ceux qui ont des rousseurs au visage ne peuvent faire venir les démons, quoiqu'ils les invoquent. Voy. **EVOCATIONS** et **CONJURATIONS**.

IO. Cette femme que Junon changea en genisse est traitée de sorcière dans les démonographes. Delancre assure (1) que c'était une magicienne qui se faisait voir tantôt sous les traits d'une femme, tantôt sous ceux d'une vache avec ses cornes.

IPÈS ou **AYPEROS**, prince et comte de l'enfer; il apparaît sous la forme d'un ange, quelquefois sous celle d'un lion, avec la tête et les pattes d'une oie et une queue de lièvre, ce qui est un peu court; il connaît le passé et l'avenir, donne du génie et de l'audace aux hommes, et commande trente-six légions (2).

IRLANDE. Parmi beaucoup d'opinions poétiques ou bizarres, les Irlandais croient qu'une personne qui doit mourir naturellement ou par accident, se montre la nuit à quelqu'un, ou plutôt son image, dans un drap mortuaire. Cette apparition a lieu dans les trois jours qui précèdent la mort annoncée.

IS. Ville bretonne, gouvernée par le roi Gralon; toute espèce de luxe et de débauche régnait dans cette opulente cité. Les plus saints personnages y prêchaient en vain les mœurs et la réforme. La princesse Dahut, fille du roi, oubliant la pudeur et la modération naturelle à son sexe, y donnait l'exemple de tout genre de dépravation. L'heure de la vengeance approchait : le calme qui précède les plus horribles tempêtes, les chants, la musique le vin, toute espèce de spectacle et de débauche enivraient, endormaient les habitants endurcis de la grande ville. Le roi Gralon seul n'était pas insensible à la voix du ciel; un jour le prophète Guénolé prononça d'une voix sombre ces mots devant le roi Gralon :

— Prince, le désordre est au comble, le bras de l'Eternel se lève, la mer se gonfle, la cité d'Is va disparaître : partons.

Gralon monte aussitôt à cheval et s'éloigne à toute bride; sa fille Dahut le suit en croupe..... La main de l'Eternel s'abaisse; les plus hautes tours de la ville sont englouties, les flots pressent en grondant le coursier du

saint roi, qui ne peut s'en dégager; une voix terrible se fait entendre : — *Prince, si tu veux te sauver, renvoie le diable qui te suit en croupe.*

La belle Dahut perdit la vie, elle se noya près du lieu qu'on nomme Poul-Dahut. La tempête cessa, l'air devint calme, le ciel serain; mais depuis ce moment le vaste bassin sur lequel s'étendait une partie de la ville d'Is fut couvert d'eau. C'est maintenant la baie de Douarnenez (3).

ISAACARUM, l'un des adjoints de Leviathan dans la possession de Loudun.

ISLANDAIS. Les Islandais sont si experts dans l'art magique, dit un voyageur du dernier siècle, qu'ils font voir aux étrangers ce qui se passe dans leurs maisons, même leurs pères, mères, parents et amis, vivants ou morts (4).

ISLE EN JOURDAIN (**MAINFROY DE L'**), habile devin qui découvrit par l'astrologie l'horrible conduite de deux chevaliers, Philippe et Gauthier d'Aunoy, lesquels étaient amants, l'un de Marguerite de Navarre, femme de Louis le Hutin, et l'autre de Blanche, femme de Charles le Bel; on prouva encore qu'ils envoûtaient les maris de ces deux dames. C'étaient les deux frères de Philippe de Valois. Le roi Philippe en fit justice : les deux chevaliers furent écorchés vifs et pendus, et les deux dames périrent en prison (5).

ISPARETTA, idole principale des habitants de la côte du Malabar. Antérieurement à toute création, Isparetta se changea en un œuf d'où sortirent le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. On le représente avec trois yeux et huit mains, une sonnette pendue au cou, une demi-lune et des serpents sur le front.

ISRAFIL, ou **ASRAFIL**. Voy. **ASRAFIL**.

ITHYPHALLE, nom d'une espèce d'amulettes que l'on pendait au cou des enfants et des vestales; on lui attribuait de grandes vertus. Plin dit que c'était un préservatif pour les empereurs mêmes, qu'il protégeait contre les effets de l'envie.

IWAN-BASILOWITZ. Voy. **JEAN**.

IWANGIS, sorciers des îles Moluques, qui font aussi le métier d'empoisonneurs. On prétend qu'ils déterrent les corps morts et s'en nourrissent, ce qui oblige les Moluquois à monter la garde auprès des sépultures, jusqu'à ce que les cadavres soient pourris.

J

JABAMIAH, mot puissant de la cabale élémentaire, lequel, prononcé par un sage cabaliste, restitue les membres tronqués.

JACOB. Voy. **ETERNEMENT**.

JACOBINS DE BERNE. Voy. **JETZER**.

JACK. Parmi les démons inférieurs de la

(1) Tableau de l'inconstance des démons, p. 48.

(2) Wierus, in *Pseudomonarchia dæm.*

(3) M. Cambry, Voyage dans le Finistère, tom. II, pag. 284.

(4) Nouv. voyage vers le septent., 1708. chap. 66

sphère du feu, nous ne saurions oublier le follet appelé vulgairement en Angleterre *Jack with the lantern*, Jack à la lanterne, que Milton nomme aussi *le moine des marais* (6). Selon la chronique de l'abbaye de Corweg, ce moine en séduisit un autre, frère Sébas-

(5) Manuscrit de la Bibliothèque, cité par Joly dans ses *Remarques sur Bayle*.

(6) Un romancier américain a fait un volume sur Jack à la lanterne.

rien, qui, revenant de prêcher la fête de saint Jean, se laissa conduire à travers champs par la fatale lanterne jusqu'au bord d'un précipice où il périt. C'était en l'année 1034; nous ne saurions vérifier le fait.

Les paysans allemands regardent ce diable de feu comme très-irritable; pourtant ils ont quelquefois la malice de lui chanter un couplet qui le met en fureur. — Il n'y a pas trente ans qu'une fille du village de Lorsch eut l'imprudence de chanter ce refrain, au moment où le follet dansait sur une prairie marécageuse: aussitôt il poursuivit la chanteuse; celle-ci se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes; elle se croyait déjà sauvée en apercevant sa maison, mais à peine franchissait-elle le seuil que Jack à la lanterne le franchit aussi, et frappa si violemment de ses ailes tous ceux qui étaient présents qu'ils en furent éblouis. Quant à la pauvre fille, elle en perdit la vue; elle ne chanta plus que sur le banc de sa porte, lorsqu'on lui assurait que le ciel était pur. Telle est du moins la légende.

Il ne faut pas être un très-fort chimiste pour deviner la nature de ce démon électrique; mais on peut le classer avec les démons du feu qui dénoncent les trésors cachés par les flammes livides qu'ils font exhaler de la terre, et avec ceux qui parcourent les cimetières par un temps d'orage. Maintes fois, autour des sources sulfureuses où les petites maîtresses vont chaque année reconforter leurs poitrines délicates, le montagnard des Pyrénées voit voltiger des gobelins de la même famille: ils agitent leurs aigrettes bleuâtres pendant la nuit, et font même entendre de légères détonations.

Le plus terrible de ces démons est celui qui fond son essence vivante dans les liqueurs fermentées, qui s'introduit sous cette forme liquide dans les veines d'un buveur, et y allume à la longue un incendie qui le dévore, en fournissant aux médecins un exemple de plus de ce qu'ils appellent scientifiquement une *combustion spontanée* (1).

JACQUES I^{er}. Le roi d'Angleterre Jacques premier, que Henri IV appelait si plaisamment maître Jacques, ne se contentait pas de faire brûler les sorciers: il a produit encore, sous le titre de *Démonologie*, un gros volume pour prouver que les sorciers entretiennent un commerce exécrable avec le diable. On trouve dans ce livre toutes les idées de son temps, dont quelques-unes sont assez étroites.

JADE. Pierre à laquelle les Indiens attribuaient, entre autres propriétés merveilleuses, celles de soulager les douleurs de reins, quand on l'y appliquait, et de faire écouler le sable de la vessie. Ils la regardaient aussi comme un remède souverain contre l'épilepsie, et s'étaient persuadé que, portée en amulette, elle était un préservatif contre les morsures des bêtes venimeuses. Ces prétendues propriétés lui avaient donné la vogue à

(1) Traditions populaires. *Quarterly Review*.

(2) Eros et Antéros.

(3) Hist. des spectres ou apparitions des esprits, IV. IV,

Paris, il y a quelques années; mais cette pierre prodigieuse a perdu sa réputation, et ses grandes vertus sont mises au rang des fables.

JAKISES, esprits malins répandus dans l'air chez les Japonais. On célèbre des fêtes pour obtenir leurs bonnes grâces.

JAMAMBUXES, ou JAMMABOS, espèce de fanatiques japonais, du genre des fakirs, qui errent dans les campagnes et prétendent converser familièrement avec le diable. Quand ils vont aux enterrements, ils enlèvent, dit-on, le corps sans qu'on s'en aperçoive, et ressuscitent les morts. Après s'être meurtris de coups de bâton pendant trois mois, ils entrent en nombre dans une barque, s'avancent en pleine mer, font un trou à la barque et se noient en l'honneur de leurs dieux.

Cette sorte de fakirs fait sa profession, à ce qu'on assure, entre les mains du diable même, qui se montre à eux sous une forme terrible. Ils découvrent les objets perdus ou dérobés; pour cela, ils font asseoir un petit garçon à terre, les deux pieds croisés; ensuite ils conjurent le diable d'entrer dans le corps du jeune homme, qui écume, tourne les yeux, et fait des contorsions effrayantes. Le jamambuxe, après l'avoir laissé se débattre, lui recommande de s'arrêter et de dire où est ce qu'on cherche; le jeune homme obéit: il prononce d'une voix enrouée le nom du voleur, le lieu où il a mis l'objet volé, le temps où il l'a pris, et la manière dont on peut le faire rendre. Voy. Goo.

JAMBLIQUE, philosophe platonicien du quatrième siècle, né en Syrie sous le règne de Constantin le Grand. Il fut disciple d'Anatole et de Porphyre. Il admettait l'existence d'une classe de démons ou esprits d'un ordre inférieur, médiateurs entre Dieu et les hommes. Il s'occupait des divinations, et on a vu, à l'article *Alectryomancie*, que c'est lui qui prédit par cette divination l'avènement au trône de Théodose. On ignore où, quand et comment il mourut; mais Bodin assure qu'il s'empoisonna lui-même pour éviter le supplice que Valens réservait aux magiciens.

On conte qu'étant un jour dans la ville de Gadare en Syrie, pour faire voir sa science magique, il fit sortir en présence du peuple deux génies ou démons d'une fontaine; il les nommait Amour et Contre-Amour (2); l'Amour avait les cheveux dorés, tressés et flottants sur les épaules; ils paraissaient éclatants comme les rayons du soleil; l'autre était moins brillant; ce qui attira l'admiration de toute la populace.

Leloyer dit (3) encore que c'est Jamblique et Maximus qui ont perdu Julien l'Apostat. — On recherche de Jamblique le traité des *Mystères des Egyptiens, des Chaldéens et des Assyriens* (4). Il s'y montre crédule pour toutes les rêveries des astrologues.

JAMBRES et JAMNES, sorciers égyptiens les plus anciens que les saints livres nous

p. 312.

(4) Jamblichus, De mysteriis Ægyptiorum, Chaldeorum, Assyriorum, avec d'autres opuscules. In-16, 1607.

fassent connaître par leur nom après Cham. Ils faisaient apparaître des grenouilles, des serpents; ils changeaient l'eau du Nil en sang, et tâchaient d'anéantir par leurs prestiges la vérité des miracles que Dieu faisait par l'organe de Moïse (1).

JAMMA-LOCON, enfer indien d'où, après un certain temps de peines et de souffrances, les âmes reviennent en ce monde pour y animer le premier corps où elles peuvent entrer.

JARRETIÈRE. *Secret de la jarretière pour les voyageurs.* Vous cueillerez de l'herbe que l'on appelle armoise, dans le temps que le soleil fait son entrée au premier signe du Capricorne; vous la laisserez un peu sécher à l'ombre, et en ferez des jarretières avec la peau d'un jeune lièvre, c'est-à-dire qu'ayant coupé la peau du lièvre en courroie de la largeur de deux pouces, vous en ferez un redoublé dans lequel vous coudrez ladite herbe, et les porterez aux jambes. Il n'y a point de cheval qui puisse suivre longtemps un homme de pied qui est muni de ces jarretières.

Ou bien vous prendrez un morceau de cuir de la peau d'un jeune loup, dont vous ferez deux jarretières, sur lesquelles vous écrirez avec votre sang les paroles suivantes : *Abumalith cados*; vous serez étonné de la vitesse avec laquelle vous cheminerez, étant muni de ces jarretières à vos jambes. De peur que les caractères écrits ne s'effacent, il sera bon de doubler la jarretière d'un padoue de fil blanc du côté de l'écriture.

« Il y a encore une manière de faire la jarretière, que j'ai lue dans un vieux manuscrit en lettres gothiques. En voici la recette. Vous aurez les cheveux d'un larron pendu, desquels vous ferez des tresses dont vous formerez des jarretières que vous coudrez entre deux toiles de telle couleur qu'il vous plaira; vous les attacherez aux jambes de derrière d'un jeune poulain; puis vous laisserez échapper le poulain, le ferez courir à perte d'haleine, et vous vous servirez avec plaisir de ces jarretières » (2).

On prétendait autrefois que les magiciens pouvaient donner une jarretière enchantée, avec laquelle on faisait beaucoup de chemin en peu de temps. C'est là peut-être l'origine des bottes de sept lieues.

JAUNISSE. Les rois de Hongrie croyaient avoir le privilège de guérir la jaunisse par l'attouchement (3).

JAYET d'ISLANDE. Les anciens Islandais attribuaient des vertus surnaturelles à ce jayet, qu'ils regardaient comme un ambre noir. Sa principale qualité était de préserver de tout sortilège celui qui en portait sur soi. En second lieu, ils le croyaient un antidote contre le poison. Sa troisième propriété était de chasser les esprits et les fantômes, lorsqu'on en brûlait dans une maison; la quatrième, de préserver de maladies épidémiques les appartements qui en étaient parfumés.

(1) Leloyer, Hist. des spectres ou apparit. des esprits, liv II, p. 129.

(2) Secrets du Petit Albert, p. 90.

La plupart de ces idées superstitieuses subsistent encore.

JEAN (EVANGILE DE SAINT). Voy. BIBLIOMANCIE.

JEAN, magicien sectateur d'Apollonius de Tyane. Il courait de ville en ville, faisant le métier de charlatan, et portait une chaîne de fer au cou. Après avoir séjourné quelque temps à Lyon, il acquit une si grande célébrité par ses cures merveilleuses, que le souverain du pays l'admit en sa présence. Jean donna à ce prince une superbe épée enchantée; elle s'entourait merveilleusement, dans le combat, de cent quatre-vingts couteaux tirés. Il lui donna aussi un bouclier portant un miroir, qu'il disait avoir la vertu de divulguer les plus grands secrets. Ces armes disparurent un jour ou furent volées; sur quoi Delancre conclut (4) que si les rois de France dressaient, comme les ducs d'Italie, des arsenaux de vieilleries (ce qu'ils font à présent), on y trouverait de ces armes enchantées et fabriquées par quelque magicien ou sorcier.

JEAN, patriarche schismatique de Constantinople. Zonaras conte que l'empereur grec Théophile, se voyant obligé de mettre à la raison une province révoltée sous la conduite de trois capitaines, consulta le patriarche Jean, habile enchanteur. Celui-ci fit faire trois gros marteaux d'airain, les mit entre les mains de trois hommes robustes, et conduisit ces hommes au milieu du cirque, devant une statue de bronze à trois têtes. Ils abattirent deux de ces têtes avec leurs marteaux, et firent pencher le cou à la troisième sans l'abattre. Peu après, une bataille se donna entre Théophile et les rebelles: deux des capitaines furent tués, le troisième fut blessé et mis hors de combat, et tout rentra dans l'ordre.

JEAN XXII, pape, mort en 1334, après un pontificat de dix-huit ans. On lui attribue les *Taxes de la chambre apostolique*, traduites en français sous le titre de *Taxes des parties casuelles de la boutique du pape*. Ce texte, presque partout, est une supposition d'un protestant faussaire. On donne encore à Jean XXII l'*Elixir des philosophes* ou *Art transmutatoire des métaux*, livre qu'il n'a pas fait. Ce livre a été traduit du latin en français; in-12, Lyon, 1557.

On dit enfin que Jean XXII ou Jean XXI s'occupait d'astrologie et s'amusait à supprimer les changements de temps. On a fait là-dessus de petits contes assez dépourvus de sel.

JEAN ou IWAN BASILOWITZ, grand-duc de Moscovie, au quatorzième siècle, tyran cruel. A l'article de la mort, il tomba, dit-on, dans des pamoisons terribles, et son âme fit de pénibles voyages. Dans le premier, il fut tourmenté en un lieu obscur, pour avoir tenu au cachot des prisonniers innocents; dans la seconde excursion, il fut encore plus tourmenté pour avoir accablé le peuple

(3) Salgues, Des erreurs et des préjugés, t. I, p. 272.

(4) Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv V, p. 343.

d'impôts; et son successeur Théodore eut soin de l'en décharger en partie. Iwan mourut à son troisième voyage; son corps jeta une puanteur si infecte qu'on ne pouvait l'approcher; ce qui fit penser que son âme avait été emportée par le diable; d'autant plus que son cadavre avait disparu, quand vint le jour fixé pour l'enterrement (1).

JEAN-BAPTISTE. Il y a des paysans qui croient, on ne sait sur quelle autorité, que saint Jean-Baptiste est né dans un chameau...

JEAN d'ARRAS, écrivain français du quatorzième siècle, qui compila le roman de *Mélusine*. Voy. ce mot.

JEAN d'ESTAMPES. D'anciennes chroniques rapportent que Jean d'Estampes, l'un des gardes de Charlemagne, mourut en 1139, après avoir vécu 336 ans; mais d'autres disent qu'il ne vécut que 250 ans: malheureusement son secret de longévité n'est connu de personne (2).

JEAN DE MEUNG, astrologue qui composa le roman de la *Rose*, où il montre bien son savoir, quoiqu'il ne fût âgé que de dix-neuf ans lorsqu'il le fit. Il est aussi l'auteur d'un livre intitulé: *Traité sur la direction des nati- vités et révolutions des ans*; il traduisit le livre des *Merveilles d'Irlande*.

On prétend que c'est lui qui a prédit les hauts faits d'armes du connétable de France Bertrand du Guesclin (3).

JEAN DE MILAN, astrologue du quinzième siècle, qui prédit à Velasquez, gouverneur d'Hispaniola ou Saint-Domingue, l'heureuse issue de la guerre du Pérou, entreprise par Fernand Cortez.

JEAN DE SICILE, habile astrologue et théologien qui prédit le couronnement de l'empereur Sigismond. C'est encore lui qui annonça à Boucicault ce qui lui devait advenir, et qui l'avertit de la trahison que firent aux Français le marquis de Montferrat et le comte Francisque, trahison qu'il évita en fuyant (4).

JEANNE d'ARC, dite la *Pucelle d'Orléans*, née en Champagne, à Domrémy près de Vaucouleurs sur la lisière de la Lorraine, en 1410. Jamais la France ne fut accablée de calamités aussi grandes que durant le demi-siècle qui précéda l'année mémorable où l'on vit le courage abattu de ses guerriers près de subir complètement le joug de l'étranger, se ranimer à la voix d'une jeune fille de dix-huit ans.

Charles VII était sur le point de céder Chinon, sa dernière place, à l'ennemi, lorsque Jeanne d'Arc parut vers la fin de février 1429. Ce n'était qu'une simple paysanne. Son père se nommait Jacques d'Arc; sa mère, Isabelle Romée. Dès sa plus tendre enfance elle avait montré une timidité sans exemple et fuyait le plaisir pour se livrer tout entière à Dieu; mais en même temps elle s'exerçait, dit-on, à manier les chevaux, et l'on remarquait déjà en elle l'ardeur martiale qui devait si-

gnaler la libératrice des Français. A l'âge de seize ans, le cœur de Jeanne s'exalta. Vers l'heure de midi, elle vit un jour (était-ce en imagination ou en réalité?) dans le jardin de son père, l'archange Michel, l'ange Gabriel, sainte Catherine et sainte Marguerite, resplendissants de lumière. Ces saints, depuis, la guidèrent dans ses actions. Les *voix* (car elle s'exprimait ainsi) lui ordonnèrent d'aller en aide au roi de France, et de faire lever le siège d'Orléans. Malgré les avis contraires, elle obéit aux *voix* et se rendit d'abord à Vaucouleurs. Jean de Metz, frappé de ce qu'elle lui dit, se chargea de la présenter au roi.

Ils arrivèrent tous deux, le 24 février 1429, à Chinon, où Charles tenait sa petite cour. Jeanne s'agenouilla devant lui.

— Je ne suis pas le roi, lui dit-il pour l'éprouver; le voici, ajouta-t-il en lui montrant un des seigneurs de sa suite.

— Gentil prince, répliqua la jeune vierge, c'est vous et non un autre. Je suis envoyée, de la part de Dieu, pour prêter secours à vous et à votre royaume; et vous mande le Roi des cieux par moi que vous serez sauvé, et couronné en la ville de Reims, et serez lieutenant du Roi des cieux, qui est le vrai roi de France.

Charles surpris tira Jeanne à l'écart; et, après un court entretien, il déclara qu'elle lui avait dit des choses si secrètes, que nul ne pouvait les savoir que Dieu et lui: ce qui attira sur-le-champ à la mystérieuse jeune fille la confiance de la cour. Cependant un doute restait à éclaircir, c'était de savoir si elle était pure: ce qui fut reconnu; si elle était inspirée du ciel ou de l'enfer: ce qui sembla devoir être interprété en faveur du ciel.

Après plusieurs consultations, on lui donna des chevaux et des hommes; on l'arma d'une épée que, sur sa révélation, on trouva enterrée dans l'Eglise de Sainte-Catherine de Fierbois. Elle se rendit aussitôt sous les murs d'Orléans, et combattit dès le premier jour avec un courage qui éclipsa celui des plus grands capitaines. Elle chassa les Anglais d'Orléans, fit ensuite, selon l'ordre qu'elle avait reçu, sacrer son roi à Reims, lui rendit Troyes, Châlons, Auxerre, et la plus grande partie de son royaume. Après quoi, elle voulut se retirer, disant formellement que sa mission était accomplie.

Mais elle avait donné trop de preuves de sa vaillance, et l'armée avait trop de confiance en elle, pour qu'on voulût sitôt lui accorder sa liberté. Ce fut la cause de ses malheurs: elle les prévint, les annonça en pleurant; et bientôt, s'étant jetée dans Compiègne pour défendre cette place contre le duc de Bourgogne, elle fut prise par un gentilhomme picard qui la vendit à Jean de Luxembourg, lequel la revendit aux Anglais.

Pour se venger de ce qu'elle les avait trop

(1) Leloyer, Hist. des spectres et des apparitions des esprits, liv. iv, p. 301.

(2) Legall, Calend. véritab., p. 140.

(3) Manuscrit de la Bibliothèque du roi, cité dans les

Remarques sur Bayle.

(4) Manuscrit de la Bibliothèque du roi; extrait du livre de Joly.

souvent vaincus, ceux-ci l'accusèrent d'avoir employé les sortilèges et la magie à ses triomphes. On la traduisit devant un tribunal corrompu, qui la déclara fanatique et sorcière. Ce procès serait ridicule s'il n'était atroce. Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que l'ingrat monarque qui lui devait sa couronne l'abandonna; il crut n'avoir plus besoin d'elle.

Le procès se poursuivit avec activité; à la treizième séance, on voulut lui faire comprendre la différence qui existait entre l'église triomphante et l'église militante. On lui demanda ce qu'elle en pensait. — Je me soumetts au jugement du Saint-Siège, répondit-elle.

On lui demanda si, dès son enfance, les saints qui lui apparaissaient parlaient anglais ou français? s'ils avaient des boucles d'oreilles? des bagues? etc. — Vous m'en avez pris une, dit-elle pour toute réponse, rendez-la moi.

— Les saints sont-ils nus ou habillés?

— Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi les vêtir?

Comme on insistait sur la chevelure de saint Michel, elle dit : — Pourquoi la lui aurait-on coupée?

— Avez-vous vu des fées?

— Je n'en ai point vu, j'en ai entendu parler; mais je n'y ajoute aucune foi.

— Avez-vous une mandragore? qu'en avez-vous fait?

— Je n'en ai point eu; je ne sais ce que c'est. On dit que c'est une chose dangereuse et criminelle.

Quelquefois plusieurs juges l'interrogeaient à la fois. — Beaux pères, disait-elle, l'un après l'autre, s'il vous plaît.

Durant l'instruction, Ligny-Luxembourg vint la voir, accompagné de Warwick et de Straffort : — Je sais bien, leur dit-elle, que ces Anglais me feront mourir, croyant qu'après ma mort ils gagneront le royaume de France. Mais, seraient-ils cent mille, avec ce qu'ils sont à présent, ils n'auront pas ce royaume.

Fatiguée de mauvais traitements, elle tomba dangereusement malade. Bedford, Winchester, Warwick chargèrent deux médecins d'en avoir soin, et leur enjoignirent de prendre bien garde qu'elle ne mourût de sa mort naturelle, le roi d'Angleterre l'avait trop cher achetée pour être privé de la joie de la faire brûler.

Le 24 mai, on la conduisit à la place du cimetière de l'abbaye de Rouen. Guillaume Erard déclama contre le roi de France et contre les Français; puis, s'adressant à la Pucelle : — C'est à toi, Jeanne, que je parle, et te dis que ton roi est hérétique et schismatique.

L'exécuteur attendait la victime à l'extrémité de la place, avec une charrette, pour la conduire au bûcher. Mais tout cet effrayant appareil n'avait pour but que de lui arracher des aveux. On lui lut une formule par laquelle elle promettait de ne jamais monter à cheval, de laisser croître ses cheveux, de

ne plus porter les armes à l'avenir. Il fallait mourir ou signer cet écrit. Elle signa. Mais on avait substitué une cédula, par laquelle elle se reconnaissait dissolue, hérétique, séditieuse, invocatrice des démons et sorcière. Cette supercherie servit de base au jugement. Elle fut condamnée à passer le reste de ses jours dans une prison perpétuelle, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse.

Les juges, après l'arrêt, furent poursuivis à coups de pierres par le peuple qui aimait Jeanne; en même temps, les Anglais voulaient les exterminer, les accusant de n'avoir reçu l'argent du roi d'Angleterre que pour le tromper.

— Ne vous embarrassez pas, dit l'un d'eux; nous la rattraperons bien.

Jeanne avait promis de ne plus porter d'habits d'homme; elle avait repris ceux de son sexe. La nuit, les gardes de sa prison enlevèrent ses vêtements, et y substituèrent des habits d'homme. Lorsque le jour vint, elle demanda qu'on la déferrât, c'est-à-dire qu'on relâchât la chaîne qui l'attachait par le milieu du corps. Puis, voyant des habits d'homme, elle supplia qu'on lui rendît ses vêtements du jour précédent : on les lui refusa; elle resta couchée jusqu'à midi. Alors elle fut forcée de s'habiller avec les seuls vêtements qu'elle eût à sa disposition. Des témoins apostés entrèrent pour constater sa désobéissance; les juges accoururent. Incontinent elle fut condamnée comme relapse, hérétique, sorcière, excommuniée, rejetée du sein de l'Eglise.

On lui lut sa sentence de mort, qu'elle entendit avec constance. Elle demanda qu'il lui fût permis de s'approcher de l'eucharistie; ce qui lui fut accordé. Massieu, curé de Saint-Claude de Rouen, qui avait la charge de la conduire devant ses juges, lui permettait de faire sa prière devant la chapelle. Cette indulgence lui attira de sanglants reproches.

Jeanne alla au supplice le 30 mai, sous l'escorte de cent vingt hommes. On l'avait revêtue d'un habit de femme; sa tête était chargée d'une mitre en carton, sur laquelle étaient écrits ces mots : Hérétique, relapse, apostate, idolâtre. Deux pères dominicains la soutenaient; elle s'écriait sur la route : Ah! Rouen, Rouen, seras-tu ma dernière demeure?

On avait élevé deux échafauds sur la place du Vieux-Marché. Les juges attendaient leur victime chargée de fers. Son visage était baigné de larmes : on la fit monter sur le bûcher, qui était fort élevé, pour que le peuple entier pût la voir.

Lorsqu'elle sentit que la flamme approchait, elle avertit les deux religieux de se retirer. Tant qu'elle conserva un reste de vie, au milieu des gémissements que lui arrachait la douleur, on l'entendit prononcer le nom de Jésus, en baisant une croix de bois qu'elle tenait de ses mains enchaînées. Un dernier soupir, longuement prolongé, avertit qu'elle venait d'expirer.

Alors le cardinal de Winchester fit rassembler ses cendres, et ordonna qu'elles fussent

jetées dans la Seine. Son cœur, dit-on, fut respecté par les flammes : on le trouva sain et entier.

En face du bûcher, se trouvait un tableau portant une inscription qui qualifiait Jeanne de meurderesse, invocatrice des démons, apostate et mal créante de la foi de Jésus-Christ (1).

Louis XI fit réhabiliter la mémoire de Jeanne d'Arc. Deux de ses juges furent brûlés vifs, deux autres exhumés, pour expier aussi dans les flammes leur jugement inique. Mais le procès de la Pucelle n'en sera pas moins à jamais un sujet d'opprobre pour les Anglais et aussi pour le roi Charles VII.

JEANNE DIBISSON, sorcière, arrêtée à l'âge de vingt-neuf ans. On l'avait vue plusieurs fois danser au sabbat ; elle disait que ceux qui y vont trouvent le temps si court, qu'ils n'en peuvent sortir sans regret. Il ne paraît pas qu'elle ait été brûlée (2).

JEANNE DU HARD, sorcière, saisie à l'âge de cinquante-six ans. On la trouve impliquée dans l'affaire de Marie Chorropique, pour lui avoir touché le bras, lequel devint comme mort. Nous ne dirons pas si elle fut brûlée (3).

JEANNE (MÈRE). Une vieille fille vénitienne, connue sous le nom de mère Jeanne, infatua tellement Guillaume Postel de ses rêveries, qu'il soutint, dans un livre écrit à son sujet, que la rédemption des femmes n'avait pas encore été achevée, et que cette Vénitienne devait accomplir le grand ouvrage. C'était la mère que cherchent aujourd'hui les saints-simoniens.

JEANNE SOUTHCOTE. Voy. **SOUTHCOTE**.

JÉCHIEL, rabbin et cabaliste. Voy. **LAMPE MERVEILLEUSE**.

JEHOVAH. Ce nom auguste est employé souvent chez les cabalistes juifs. On le trouve dans les odieuses et absurdes conjurations de la magie noire.

JENNÈS, célèbre enchanteur de l'Égypte, un de ceux que Moïse confondit par ses miracles (4).

JENOUNES. Quelques Arabes nomment ainsi une sorte de génies intermédiaires entre les anges et les diables : ils fréquentent les bosquets et les fontaines, cachés sous la forme de divers reptiles, exposés à être foulés sous les pieds des passants. La plupart des maladies sont le résultat de leurs vengeances. Lorsqu'un Arabe est indisposé, il s' imagine avoir outragé un de ces agents invisibles ; il a aussitôt recours à une magicienne qui se rend à quelque source voisine, y brûle de l'encens, et sacrifie un coq ou une poule, un bélier ou une brebis, suivant le sexe, la qualité du malade, ou la nature de la maladie.

JEROME (SAINT). On a eu le front de lui attribuer des livres de nécromancie, et particulièrement l'*Art notoire*. Voy. ce mot.

(1) Voyez dans les légendes de l'histoire de France les *noces d'Arlon*.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., liv. II, p. 127.

(3) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc.,

JÉRUSALEM. Avant la destruction de Jérusalem par Titus, fils de Vespasien, on distingua, dit-on, une éclipse de lune qui se répéta douze nuits de suite. Un soir, vers le coucher du soleil, on aperçut dans l'air des chariots de guerre, des cavaliers, des cohortes de gens armés, qui, mêlés aux nuages, couvraient toute la ville et l'environnaient de leurs bataillons. Pendant le siège, et peu de jours avant la ruine de la ville, on vit tout à coup paraître un homme absolument inconnu, qui se mit à parcourir les rues et les places publiques, criant sans cesse : « Malheur à toi, Jérusalem ! » On le fit battre de verges ; on le déchira de coups, pour lui faire dire d'où il sortait ; mais sans pousser une seule plainte, sans répondre un seul mot, sans donner le moindre témoignage de souffrance, il criait toujours et sans relâche : « Malheur à toi, Jérusalem ! » Enfin, un jour qu'il se trouvait sur le rempart, il s'écria : « Malheur à moi-même ! » et un instant après, il fut écrasé par une pierre que lançaient les assiégeants (5).

JÉSABEL, reine des Israélites, que Jéhu fit manger aux chiens après l'avoir fait précipiter du haut d'une tour, et que Bodin met au nombre des sorcières.

JETZER. Cette affaire des jacobins de Berne a fait un grand bruit ; et les ennemis de la religion l'ont travestie avec une insigne mauvaise foi. Voici toute l'histoire :

Les dominicains ou jacobins ne s'accordaient pas entièrement avec les cordeliers sur le fait auguste de l'immaculée conception de la très-sainte Vierge. Les dominicains ne l'admettaient pas absolument. Or, au commencement du seizième siècle, il y avait, au couvent des dominicains de Berne, alors fort relâché, quatre mauvais moines, qui imaginèrent une affreuse jonglerie, pour faire croire que la sainte Vierge se prononçait contre les cordeliers, qui défendaient une de ses plus belles prérogatives. Ils avaient parmi eux un jeune moine, simple et crédule, nommé Jetzer ; ils lui firent apparaître pendant la nuit des âmes du purgatoire, et lui persuadèrent qu'il les délivrerait en restant couché en croix dans une chapelle, pendant le temps qu'on célébrerait la sainte messe. On lui fit voir ensuite sainte Barbe, à laquelle il avait beaucoup de dévotion, et qui lui annonça qu'il était destiné à de grandes choses. Par une nouvelle imposture sacrilège, le sous-prieur, qui était un des quatre moines criminels, fit le personnage de la sainte Vierge, s'approcha la nuit de Jetzer et lui donna trois gouttes de sang, disant que c'étaient trois larmes que Jésus-Christ avaient répandues sur Jérusalem. Ces trois larmes signifiaient que la sainte Vierge était restée trois heures dans le péché originel.... Cette explication était rehaussée de diatribes contre les cordeliers. Jetzer, qui

liv. II, p. 107.

(4) Saint Paul. II Tim. chap. 3, v. 8.

(5) Voyez Josèphe, Hist. de la guerre de Judée. Bosuet, Discours sur l'hist. universelle, 2^e part., chap. 8.

était de bonne foi et qui avait l'âme droite, s'inquiétait de la passion qui perçait dans cette affaire, et se troublait surtout de reconnaître la voix du sous-prieur dans la voix de la sainte Vierge. Pour le raffermir, on l'endormit avec un breuvage et on voulut le stigmatiser; puis, comme il ne répondait pas à l'espoir qu'on avait mis en lui, on chercha, dit-on, à l'empoisonner, et on l'enferma; mais il trouva moyen de s'échapper; il s'enfuit à Rome, où il révéla toute l'intrigue. Le Saint-Siège fit poursuivre les moines scélérats et les fit livrer au bras séculier. Les quatre dominicains coupables furent brûlés le 31 mars 1509, à la porte de Berne. Mais le malheur de ces grandes profanations, c'est que les ennemis de l'Eglise oublient la réparation ou la taisent, et n'en gardent que le scandale.

JEUDI. Les sorciers font ce jour-là un de leurs plus abominables sabbats, s'il faut en croire les démonomanes.

JEU. Prenez une anguille morte par faute d'eau; prenez le fiel d'un taureau qui aura été tué par la fureur des chiens; mettez-le dans la peau de cette anguille, joignez-y un drachme de sang de vautour; liez la peau d'anguille par les deux bouts avec de la corde de pendu, et cachez cela dans du fumier chaud l'espace de quinze jours; puis vous le ferez sécher dans un four chauffé avec de la fougère cueillie la veille de la Saint-Jean; puis vous en ferez un bracelet, sur lequel vous écrirez avec une plume de corbeau et de votre propre sang ces quatre lettres HVTV, et, portant ce bracelet autour de votre bras, vous ferez fortune dans tous les jeux (1). Voy. ROITELET.

JOACHIM, abbé de Flore, en Calabre, passa pour prophète pendant sa vie, et laissa des livres de prédictions qui ont été condamnés en 1215, par le concile de Latran. On lui attribue aussi l'ouvrage intitulé : *l'Evangile éternel*.

JOB. Des alchimistes disent que Job, après son affliction, connut le secret de la pierre philosophale, et devint si puissant, qu'il pleuvait chez lui du sel d'or : idée analogue à celle des Arabes, qui tiennent que la neige et les pluies qui tombaient chez lui étaient précieuses.

Isidore place dans l'Idumée la fontaine de Job, claire trois mois de l'année, trouble trois mois, verte trois mois, et rouge trois autres mois. C'est peut-être cette fontaine que, selon les musulmans, l'ange Gabriel fit sortir en frappant du pied, et dont il lava Job et le guérit.

JOCABA. Voy. CINCINNATULUS.

JOHNSON (SAMUEL). Johnson, incrédule pour tout ce qui n'était qu'extraordinaire, adoptait avec plus de confiance tout ce qui sentait le miracle, traitant de fable, par exemple, un phénomène de la nature, et écoutant volontiers le récit d'un songe; doutant du tremblement de terre de Lisbonne

pendant six mois, et allant à la chasse du revenant de Cock-Lane; rejetant les généalogies et les poèmes celtiques, et se déclarant prêt à ajouter foi à la *seconde vue* des montagnards d'Ecosse. En religion, plusieurs de ses opinions étaient plus que libérales, et en même temps il vivait sous la tyrannie de certaines pratiques superstitieuses (2). Voy. HALLUCINATION.

JOLI-BOIS. Voy. VERDELET

JONGLEURS. « Faisant route de Bombay à Pounah (en 1839), dit M. Théodore Pavie (3), je m'arrêtai à Karli, pour visiter le temple souterrain creusé dans la colline qui fait face au village; et, pendant la chaleur du jour, je me reposais sous l'ombrage des cocotiers, si beaux en ce lieu, quand je vis s'avancer, au bruit d'instruments discordants, une bande d'Hindous. L'un d'eux tenait dans chaque main une *cobra-capella*, la plus terrible espèce de serpents dont l'Inde puisse se vanter, et en outre il portait en sautoir un énorme *boa*.

« Arrivé près de moi, le *jongleur* jeta ses serpents à terre, les fit courir, irrita les cobras, qui déroulaient leurs anneaux d'une manière effrayante, embrassa son *boa*; puis il se prit à les faire danser tous les trois au son d'un flageolet singulier, qui se touchait comme une vielle, bien qu'il fût formé d'unealebasse. Pendant ce temps, ses acolytes avaient disposé tout leur établissement sur la poussière; le tambourin rassemblait les enfants du village, et bientôt se forma un cercle considérable de spectateurs de dix ans et au-dessous : les plus petits nus, les autres portant une ceinture, et tous accroupis, dans l'attente des grandes choses qui se préparaient.

« Ce *jongleur* avait toute la volubilité d'expressions d'un saltimbanque européen. Il s'exprimait très-clairement, en bon hindoustani, bien qu'il se trouvât en pays maharatte; mais le public semblait n'y rien perdre, tant ses gestes et ses gambades étaient intelligibles.

« D'abord il posa par terre une marionnette, soldat portant le sabre et l'arc. A l'entendre, c'était un *sipahi*, un grand chasseur, un tueur de lions, de tigres, de gazelles... Bientôt, à son commandement, la marionnette lança une flèche et renversa le but disposé devant elle, non pas une fois, mais à plusieurs reprises, à la satisfaction évidente de la jeune assemblée.

« Ce n'était là qu'un préambule, les *bagatelles de la porte*! Le *jongleur* prit une poignée de blé noir (*djouari*), la mit dans un manteau; puis, quand on eut bien secoué le manteau, bien vanné le grain, il se trouva changé en un beau riz blanc, pur, prêt à faire un *karry*.

« Je n'y avais rien compris, et je commençais à rentrer dans mes habitudes de crédulité, lorsque l'escamoteur ambulante étala une seconde marionnette, longue de six pou-

(1) Admirables secrets du Petit Albert, p. 25.

(2) J. Macaulay, Samuel Johnson et ses contemporains.

(3) Les harvis et les jongleurs, écrit daté de Pounah, chez les Mahrattes, le 23 décembre 1839., publié par la Revue des deux-mondes.

ces au plus et de la grosseur du poignet. Cette informe poupée épouvanta grandement la partie la plus naïve du public; mais quelle ne fut pas la surprise générale, quand de ce morceau de bois, caché sous un mouchoir, sortirent successivement jusqu'à quatre gros pigeons! Ils devaient y être contenus d'avance, à moins de sortilège... Quant à moi, j'aurais eu peine à y introduire quatre moineaux.

« Notre jongleur accompagnait ses tours de *mantras* (prières magiques), et traçait des cercles avec sa baguette. Mais il avait sur ses confrères d'Europe un avantage, ou plutôt une supériorité bien marquée; car il opérait sur le sol, sans table ni gobelets, et complètement nu, sauf le turban et la ceinture, que les Hindous ne quittent jamais: donc, pas de manches, pas de gibecière. Son cabinet consistait en quelques mauvais paniers de bambou, destinés à porter les serpents, qu'il escamotait aussi et faisait paraître et disparaître avec une telle adresse, que le plus fin n'y eût rien compris. Ainsi, d'un mouchoir déroulé, secoué et mis au vent comme un pavillon, je le vis faire sortir une de ces cobras, laissée dans un panier près de moi, à une très-grande distance du lieu où il se trouvait; en sorte que, voyant le nid de l'animal entièrement vide, je soupçonnai qu'il s'était frayé un chemin sous terre.

« Ce qui donnait à cette représentation un caractère pittoresque et animé, c'étaient les physionomies enfantines de ces petits groupes si franchement effrayés et si franchement réjouis; puis ici une jeune fille, revenant de puiser de l'eau au pied de la pagode, s'arrêtait, la cruche sur la tête, et, après avoir prêté un instant d'attention au spectacle, reprenait sa route vers le village; là un vieux Mahratte, le bouclier sur l'épaule, la lance au poing, se levait sur l'étrier, et bientôt retombait dédaigneusement sur sa selle; plus loin, de jeunes enfants attardés accouraient si vite, que quelques-uns tombaient en chemin. L'ainé plaçait le plus jeune sur sa hanche, à la manière des Hindous, et, pliant sous le faix, traînait par la main le reste de la famille.

« C'était une scène de nature, sans manière ni affectation; et en vérité je ne sais rien de si gracieux que ces figures plus ou moins brunes penchées en avant, ces têtes étranges chargées de pendants d'oreilles et d'anneaux passés dans le nez, appuyées sur deux petites mains couvertes de bracelets, ces genoux pliés sous le menton et ces pieds ornés de *gougouroux* sonores: car tel est le vêtement des habitants de l'Inde, jusqu'à ce que l'âge leur apprenne à porter quelque chose de plus que des ornements.

« Cependant les tours de magie continuaient sans interruption. Le jongleur tenait à la main une cruche aussi impossible à vider que le tonneau des Danaïdes l'était à remplir: il versait l'eau à terre, la jetait dans son oreille et la rendait par la bouche, s'administrait des douches sur la tête, et toujours le vase était plein jusqu'au bord.

« Ensuite il tira de son sac une paire de pantoufles de bois plus larges que la plante de ses pieds. Après bien des discours et des charges, il finit par faire adhérer à ses talons nus ces semelles très-polies, et fit plus de gambades avec de telles chaussures que n'en pourraient faire à l'Opéra de jolis petits pieds chaussés d'élégants escarpins. Tantôt il s'élevait en l'air; tantôt il frappait la pantoufle sur la terre, de manière à la faire tomber, mais jamais elle ne glissait. Ce fut encore là une chose inexplicable pour moi; car il n'avait appliqué à ses pieds aucune substance collante, et il pouvait à volonté lâcher ces pantoufles unies comme la glace.

« Enfin la séance se termina par une expérience plus surprenante encore, que, par cette raison sans doute, notre magicien gardait pour la dernière. L'un des joueurs de tambourins, grand garçon d'une belle taille, se laissa attacher les pieds, lier les mains derrière le cou, et enfermer dans un filet à poissons bien serré par une douzaine de nœuds. Dans cet état, après l'avoir promené autour du cercle des spectateurs, on le conduisit près d'un panier de deux pieds de haut sur quatorze pouces de large.

« — Voulez-vous que je le jette dans l'étang? demanda le chef de bande. C'est un vaurien; le voilà bien lié; l'occasion est bonne: j'ai envie de m'en débarrasser!

« Et l'auditoire crédule se tournait déjà du côté de cette pièce d'eau, ombragée d'arbres magnifiques et creusée au bas de la pagode pour les ablutions et les besoins du village.

« — Non, dit en s'interrompant le jongleur, après une minute de réflexion; je vais l'escamoter, l'envoyer... où vous voudrez: à Pounah, à Delhi, à Ahmed-Nagar, à Bénarès!

« Et sur-le-champ il enleva le patient, toujours incarcéré dans son filet, et le plaça au fond du panier, en rabattant le couvercle sur sa tête; il s'en fallait de plus de trois pieds que les bords se joignissent. On jeta un manteau sur le tout.

« Insensiblement le volume diminua, s'affaissa; on vit voler en l'air le filet et les cordes qui attachaient le jeune Hindou; puis le panier se ferma de lui-même, et une voix qui semblait sortir des nues cria: Adieu!

« — Il est parti pour Ahmed-Nagar, il est envolé: *Our-Gaya! Our-Gaya!* répéta le jongleur avec transport; il ne saurait tenir dans un aussi petit espace (et cela paraissait physiquement impossible). Je vais donc attacher le panier et prendre congé de l'assemblée.

« Le paquet fut ficelé; il ne restait plus qu'à le mettre sur le dos du buffle destiné à porter les bagages de la troupe.

« — Un instant! reprit subitement le jongleur; si pourtant il était dans le panier! Qui sait?

« Et là-dessus, tirant un long sabre, il traversa le panier presque par le milieu... Le sang coula en abondance... l'anxiété était à son comble... lorsque tout à coup le couvercle se lève de nouveau, et d'un bond le grand garçon saute hors de sa niche, frais et dispos, sans la moindre égratignure!

« Ce tour est simple, très-simple, dira-t-on ; mais se débarrasser des cordes et du filet, se cacher dans un si petit espace, y rester un quart d'heure sans broncher, et de telle façon que le sabre ne puisse rencontrer quelque membre à entamer, ce sont là des prodiges de dextérité, de souplesse et de patience que l'on ne peut concevoir, surtout quand on les a vus.

« Après ce *nec plus ultra* de la science, les jongleurs firent leurs paquets et se mirent en marche vers Nagapour, leur patrie. Je les vis se perdre dans la foule de bœufs chargés que des troupes de mahrattes, tribus ambulantes traînant avec eux armes et bagages, femmes et enfants, conduisent dans l'intérieur.

« La foule se dispersa peu à peu. Le soleil déclinait derrière les montagnes, le peuple se rendait à l'étang pour les ablutions, et le gros oiseau pêcheur, hôte de ces eaux tranquilles, était si sérieux à la pointe de la pagode, qu'on l'eût pris pour le dieu de ce temple idolâtre.

« Pour moi, je remontai sur mon petit cheval, et, tout en trotant au milieu des nuages d'une poussière dorée par les derniers feux du jour, je ne pus m'empêcher de reconnaître que ces jongleurs errants battaient complètement non-seulement les harvis du Caire, mais encore les plus fameux escamoteurs de l'Europe, et que, si la magie n'est pas morte, c'est dans l'Inde qu'il faut la chercher. »

JOURS. Les magiciens et sorciers ne peuvent rien deviner le vendredi ni le dimanche. Quelques-uns disent même que le diable ne fait pas ordinairement ses orgies et ses assemblées ces jours-là ; mais ce sentiment n'est pas général.

Si on rogne ses ongles les jours de la semaine qui ont un r, comme le mardi, le mercredi et le vendredi, il viendra des envies aux doigts. Il n'est pas facile d'en donner la raison.

Suivant une autre croyance, en ne coupant ses ongles que le vendredi, on n'a jamais mal aux dents.

On a fait des tables des jours heureux et malheureux pour chaque mois. Mais comme elles varient toutes, le jour heureux de l'une étant malheureux dans l'autre, nous laissons aux amateurs le soin de dresser ces tables à leur gré pour leur usage.

JOSUE BEN-LEVI, rabbin si rusé et si sage, qu'il trompa le ciel et l'enfer tout ensemble. Comme il était près de trépasser, il gagna si bien le diable, qu'il lui fit promettre de le porter jusqu'à l'entrée du paradis, lui disant qu'il ne voulait que voir le lieu de l'habitation divine, et qu'il sortirait du monde plus content. Le diable, ne voulant pas lui refuser cette satisfaction, le porta jusqu'au guichet du paradis ; mais Josué s'en voyant si près se jeta dedans avec vitesse, laissant le diable derrière, et jura par le Dieu vivant qu'il n'en sortirait point. Dieu, disent les rabbins, fit conscience que le rabbin se parjurât, et consentit qu'il demeurât avec les justes.

Voy. MESSIE DES JUIFS, et à la suite de l'article FAUST, la légende du maréchal de Tamine.

JUDAS ISCARIOTE. Après sa trahison infâme, il fut possédé du diable et se pendit à un sureau. Les Flamands appellent encore les excroissances parasites de l'écorce du sureau sueur de Judas.

Dans le *Mystère de la Passion*, recueilli par Jean Miéhel et joué à Angers en 1486, on trouve réunies les traditions les plus célèbres relatives à Judas. Suivant les légendaires, l'affreux Judas avait épousé sa mère et tué son père. Au moment du grand sacrifice qui rachète le genre humain sur le Calvaire, les auteurs des *Mystères de la Passion* nous montrent Judas, saisi de rage et de désespoir, errant autour du gibet où étaient exposés les cadavres des suppliciés, dans un lieu souillé d'immondices et de décombres. Il entend de loin les cris de la multitude autour du Christ qu'il a livré. En proie à des tortures effroyables, courant çà et là comme un insensé, il invoque l'enfer. Le démon, sous une forme hideuse, sort aussitôt de l'abîme.

LE DÉMON.

Méchant, que veux-tu qu'on te fasse ?
A quel mort veux-tu aborder ?

JUDAS.

Je ne sais ; je n'ay œil en face,
Qui daigne les cieux regarder.
Qui es-tu ?

LE DÉMON.

Sans plus demander,
Je suis pour venger ton offense.

JUDAS.

D'où viens-tu ?

LE DÉMON.

Je viens de l'enfer.

JUDAS

Ton nom ?

LE DÉMON.

Mon nom ? Désespérance.

JUDAS.

Approche et me donne allégeance.

LE DÉMON.

Oui ; mais il nous faut abréger...

Cet infernal dialogue continue. Judas hésite encore. Il voudrait invoquer Dieu, Jésus et la Vierge Marie. Mais la présence de son impitoyable compagnon l'arrête. Le démon le presse d'en finir ; il lui présente alternativement une dague, une corde à nœud coulant, et ne lui laisse que le choix de la mort. Un arbre peu élevé croît près d'eux dans les fentes d'un rocher. Désespérance le montre à Judas, le pousse, l'aide à y monter. Une légion de démons apparaît alors sur la scène. Ils forment au pied de l'arbre une ronde effroyable. Désormais le traître leur appartient ; du haut de ce nouveau gibet, il hurle son exécration testament.

Moi Judas, jadis traître apôtre
Me donne à vous comme le vôtre,
Et ne veux point requérir grâce,
Ni que Dieu vrai pardon me fasse.
Mais renonce Dieu et les anges,
Et saint Michel et les archanges ;
Je renie la Vierge Marie,
Et Jésus et sa compagnie...
Item recommande mon âme
À Lucifer ord et infâme.
Et veux que mon corps soit ravi
En enfer au plus près de lui...
Bref, me donne âme, corps et bien.
Sans jamais en excepter rien.

En dépit de Dieu qui me fit,
A tous les diables.

LUCIFER.

Il suffit.

Tu renonces à tout pardon.

Le dernier crime est consommé. Judas a devancé la justice de Dieu ; mais son âme immonde s'arrête sur ses lèvres, chaudes encore du baiser du Sauveur. Lucifer s'étonne de cette circonstance :

Que diable est l'âme devenue ?
Il n'est donc pas mort ?

Si est, si est, répondent les démons. Et une odeur infecte s'exhale du cadavre du réprouvé. Ses entrailles se répandent sur le sol ; l'âme s'échappe avec elles ;

Car par sa bouche orde et maligne
Qui baises son maître tant digne,
Elle ne peut, ni doit passer.

Avant que les diables emportent l'âme, elle dit :

Ah ! maudite âme malheuree,
Enragée et désespérée !...
Le ver de dur et vif remord.
Sans fin me poingt et mord,
Et je reste obstinée ;
Mais en mon dolent tort
Je ne quiers reconfort,
Puisque je suis damnée....

JUGEMENT DE DIEU. Voy. EPREUVES.

JUIF ERRANT. On voit dans la légende du Juif errant que ce personnage était cordonnier de sa profession et qu'il se nommait Ahassvérus ; mais la complainte l'appelle Isaac Laquedem. A l'âge de dix ans, il avait entendu dire que trois rois cherchaient le nouveau roi d'Israël ; il les suivit et visita avec eux la sainte étable de Bethléem. Il allait souvent entendre Notre-Seigneur. Lorsque Judas eut vendu son maître, Ahassvérus abandonna aussi celui qu'on trahissait.

Comme on conduisait Jésus au Calvaire chargé de l'instrument de sa mort, le bon Sauveur voulut se reposer un instant devant la boutique du cordonnier, qui, craignant de se compromettre, lui dit : — Allez plus loin, je ne veux pas qu'un criminel se repose à ma porte.

Jésus le regarda et lui répondit : — Je vais, et reposerais ; mais vous marcherez et vous ne reposerez pas ; vous marcherez tant que le monde durera ; et au jugement dernier vous me verrez assis à la droite de mon Père.

Le cordonnier prit aussitôt un bâton à la main et se mit à marcher sans pouvoir s'arrêter nulle part. Depuis dix-huit siècles il a parcouru toutes les contrées du globe, sous le nom du Juif errant. Il a affronté les combats, les naufrages, les incendies. Il a cherché partout la mort et ne l'a pas trouvée.

Il a toujours cinq sous dans sa bourse. Personne ne peut se vanter de l'avoir vu ; mais nos grands-pères nous disent que leurs grands-pères l'ont connu, et qu'il a paru, il y a plus de cent ans, dans certaines villes. Les aïeux de nos grands-pères en disaient autant, et les bonnes gens croient à l'existence personnelle du Juif errant.

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. I,

Ce n'est pourtant qu'une allégorie ingénieuse, qui représente toute la nation juive, errante et dispersée depuis l'anathème tombé sur elle. Leur race ne se perd point, quoique confondue avec les nations diverses, et leurs richesses sont à peu près les mêmes dans tous les temps aussi bien que leurs forces. La religion qu'ils professent les a jusqu'ici distingués des autres hommes, et en fera toujours un peuple isolé au milieu du monde.

JUIFS. Indépendamment de ce coup de foudre qui marque partout les Juifs et les fait partout reconnaître ; il y a sur eux plusieurs signes de l'abandon où les a jetés la malédiction de Dieu. Tant qu'ils ont été le peuple fidèle, ils ont conservé intact le dépôt des saintes Ecritures. Depuis leur crime, les enseignements de Moïse sont étouffés chez eux par les incroyables absurdités du Talmud, et le sens n'est plus avec eux.

La Terre-Sainte, qui était le plus fertile et le plus beau pays du monde, maudite avec la nation qu'elle portait, est devenue si horrible, qu'elle ne nourrit plus ses rares habitants.

Partout en exécution, les Juifs, qui avaient massacré et torturé les chrétiens toutes les fois qu'ils avaient été les plus forts, se sont vus en tous lieux haïs et mal tolérés. On vous dira que souvent on les poursuit pour des crimes imaginaires ; mais on ne prête qu'aux riches, et leur histoire est sérieusement pleine de crimes trop réels. On les chassa violemment de l'Espagne, qu'ils voulaient dominer ; mais sans les mesures violentes des rois chrétiens la Péninsule serait aujourd'hui la proie des Juifs et des Maures.

Quelquefois, sans doute, on mit peu d'humanité dans les poursuites exercées contre eux ; mais on ne les bannissait pas sans leur donner trois mois pour s'expatrier, et ils s'obstinaient à demeurer dans les pays où leurs têtes étaient prosrites.

Parmi les moyens que l'on employait pour les découvrir il en est un singulier que rapporte Tostat dans son livre des Démons ; c'était une tête d'airain, une androïde, qui, en Espagne, dit-il, révélait les Juifs cachés....

Ils faisaient l'usure et dépouillaient largement les chrétiens dans les contrées où ils étaient soufferts ; puis, quand ils avaient tout ravi, les princes qui avaient besoin d'argent les faisaient regorger avec violence. Dans de tels cas, ils essayèrent surtout de grandes vexations chez les Anglais. Le roi Jean fit un jour emprisonner les riches Juifs de son royaume pour les forcer à lui donner de l'argent ; un d'eux, à qui on arracha sept dents l'une après l'autre, en l'engageant de la sorte à contribuer, paya mille marcs d'argent à la huitième. Henri III tira d'Aaron, Juif d'York, quatorze mille marcs d'argent, et dix mille pour la reine. Il vendit les autres Juifs de son pays à son frère Richard pour le terme d'une année, afin que ce comte éviscérât ceux qu'il avait déjà écorchés, comme dit Matthieu Paris....

En général, lorsqu'on tolérait les Juifs, on

les distinguait des autres habitants par des marques infamantes. Philippe III les obligea en France à porter une corne sur la tête : il leur était défendu de se baigner dans la Seine ; et, quand on les pendait, c'était entre deux chiens.

Le jour de la fête de Pâques, c'était un vieil usage à Toulouse de donner un soufflet à un Juif de la ville. On raconte qu'Aymeric, vicomte de Rochechouart, accompagné de Hugues son chapelain, se trouvant à Toulouse le dimanche de Pâques, les chanoines chargèrent Hugues de cette cérémonie ; que le chapelain donna un coup si violent au Juif, qu'il lui fit sauter la cervelle ; que ce malheureux tomba mort. Mais il paraît que ce conte est faux. Les Juifs de Toulouse enlevèrent leur mort de la cathédrale, et l'inhumèrent dans le cimetière de leur synagogue sans oser se plaindre, ajoute Dulaure (1), qui était un menteur. Le vrai de ce fait, et nous sommes loin de l'excuser, c'est que le soufflet renversa le Juif. Voy. BOHÉMIENS.

« Avant de quitter Jaffa, je vous parlerai d'une coutume que vous ignorez peut-être et qui est établie chez les Grecs de cette ville. Chaque soir, pendant le carême, les petits enfants des familles grecques vont à la porte des maisons chrétiennes, et demandent avec des cris monotones, qu'on prendrait pour une complainte, du bois ou des paras (liards) pour acheter du bois. — Donnez, donnez, disent-ils ; et l'an prochain vos enfants seront mariés ; et leurs jours seront heureux ; et vous jouirez longtemps de leur bonheur.

« Le bois que sollicitent ces enfants est destiné à brûler les Juifs. C'est le soir du jeudi saint des Grecs qu'on allume les feux ; chaque petite troupe allume le sien. On fabrique un homme de paille avec le costume juif, et la victime en effigie est ainsi conduite devant le feu, au milieu des clameurs et des huées. Les enfants délibèrent gravement sur le genre de supplice auquel il faut condamner l'Israélite ; les uns disent : Crucifions-le, il a crucifié Jésus-Christ ; les autres : Coupons-lui la barbe et les bras, puis la tête ; d'autres enfin : Fendons-le, déchirons-lui les entrailles, car il a tué notre Dieu. Le chef de la troupe, prenant alors la parole : — Qu'est-il besoin, dit-il, de recourir à tous ces supplices ? Il y a là un feu tout allumé ; brûlons le Juif.

« Et le Juif est jeté dans les flammes. — Feu, feu, s'écrient les enfants, ne l'épargne pas, dévore-le ; il a souffleté Jésus-Christ ; il lui a cloué les pieds et les mains. — Les enfants énumèrent ainsi toutes les souffrances que les Juifs firent endurer au Sauveur.

« Quand la victime est consumée, on jette au vent ses cendres avec des imprécations ; et puis chacun se retire, satisfait d'avoir puni le bourreau du Christ. — De semblables coutumes portent avec elles leur caractère, et n'ont pas besoin d'être accompagnées de réflexions (2). »

Les diverses religions sont plus ou moins

(1) Dulaure, Principaux Lieux de France, tom. II, page 258.

tolérées dans les Etats des Turcs et des Persans. Des Juifs, à Constantinople, s'avisèrent de dire, en conversation, qu'ils seraient les seuls qui entreraient dans le paradis. — Où serons-nous donc, nous autres ? leur demandèrent quelques Turcs avec qui ils s'entretenaient. — Les Juifs, n'osant pas leur dire ouvertement qu'ils en seraient exclus, leur répondirent qu'ils seraient dans les cours. Le grand vizir, informé de cette dispute, envoya chercher les chefs de la synagogue, et leur dit que, puisqu'ils plaçaient les musulmans dans les cours du paradis, il était juste qu'ils leur fournissent des tentes, afin qu'ils ne fussent pas éternellement exposés aux injures de l'air. On prétend que c'est depuis ce temps-là que les Juifs, outre le tribut ordinaire, payent une somme considérable pour les tentes du grand-seigneur et de toute sa maison, quand il va à l'armée (3).

Nous ne réveillerons pas ici les accusations portées contre les Juifs à propos de l'assassinat commis à Damas, le 5 février 1840, contre le père Thomas et son domestique. Ceux qui ont lu les pièces officielles de ce triste procès savent ce qu'ils doivent en penser. Mais nous extrairons du savant *Journal historique et littéraire de Liège* (janvier 1841) un passage relatif à la doctrine des Juifs sur le meurtre :

Le célèbre rabbin Maimonides, mort en 1205, écrivait à l'époque où les Juifs furent le plus accusés de meurtres sur les chrétiens. Un de ses principaux ouvrages est le *Jad Chazakah* ou la *Main forte*, qui est un abrégé substantiel du Talmud. Voici ce qu'il dit :

« Il nous est ordonné de tuer les hérétiques (*minim*), c'est-à-dire ceux des Israélites qui se livrent à l'idolâtrie, ou celui qui pèche pour irriter le Seigneur, et les épicuriens, c'est-à-dire ceux des Israélites qui n'ajoutent pas foi à la loi et à la prophétie. Si quelqu'un a la puissance de les tuer publiquement par le duel, qu'il les tue de cette manière. S'il ne peut faire ainsi, qu'il tâche de les circonvenir par fraude jusqu'à ce qu'il leur ait donné la mort. Mais de quelle manière ? Je réponds : S'il voit l'un d'eux tombé au fond d'un puits dans lequel une échelle avait été placée auparavant, qu'il la retire et dise : Je suis obligé de faire descendre du toit mon fils qui est en danger ; quand je l'aurai sauvé, je vous remettrai l'échelle. Et ainsi des autres circonstances. »

Ce passage n'est qu'une paraphrase du texte talmudique de l'*Avoda-Sara*, chap. 2, qui prescrit les mêmes manœuvres pour faire périr les hérétiques. Il ajoute un autre expédient ; celui de fermer le puits au moyen d'une pierre, et de dire qu'on l'a couvert de crainte que le bétail n'y tombât. L'objet de ces homicides est moins déterminé dans le Talmud que dans le passage de Maimonides ; il laisse plus de latitude aux coups meurtriers. Tous les *minim* sont désignés au fer assassin ; et il est notoire que les chrétiens sont appelés de ce nom. Le Talmud appelle les Évangiles le

(2) Michaud et Poujoulat, Correspondance de l'Orient, (3) Saint-Foix, Essais, t. II.

livre des *minim*. Maimonides compte parmi les hérétiques (*minim*) ceux qui prétendent que Dieu a pris un corps et qui adorent, outre le Seigneur, un médiateur entre lui et nous, c'est-à-dire les chrétiens.

La haine des Juifs contre les chrétiens est ancienne. Sans remonter au premier siècle, tout plein d'exemples sanglants, Chosroès, roi de Perse, fit, en 615, une irruption sur la Palestine; il comptait sur les Juifs pour se défaire des chrétiens. Il prit Jérusalem, et fit une multitude de prisonniers chrétiens qu'il abandonna aux Juifs. Ceux-ci les massacrèrent, dit-on, au nombre de quatre-vingt-dix mille. L'empressement des Juifs fut tel, que chacun consacrait une partie de son patrimoine à l'achat des prisonniers chrétiens, qu'il massacrait aussitôt. Basnage, dans son Histoire des Juifs, raconte ces massacres sans élever le moindre doute sur leur authenticité.

Des Juifs convertis ont avoué plusieurs fois que chez eux on massacrait des enfants volés ou achetés, sous prétexte qu'en les tuant on empêchait toute une race idolâtre de naître. On peut aller loin avec ce principe.

Leurs rabbins disent que le précepte du Décalogue : *Non occides*, vous ne tuerez point, n'oblige qu'à l'égard des Israélites. Lévi ben Gersom, dans son commentaire sur le Pentateuque, dit : « Les paroles *Vous ne tuerez point* signifient : vous ne tuerez point parmi les Israélites; car il nous est permis de tuer les animaux; il nous est aussi ordonné de tuer une partie des nations, comme Amalech et les autres nations à qui il nous est commandé de ne pas laisser la vie. Il est donc clair que le commandement défend seulement de tuer les Israélites. »

Maimonides dit aussi qu'on viole ce commandement lorsqu'on tue un Israélite, laissant assez entendre qu'on ne le viole pas en tuant un chrétien ou un gentil. « Un Israélite qui a tué un étranger habitant parmi nous, dit-il ailleurs, ne peut d'aucune manière être condamné à mort. » Dans le *Bava mezia*, il est encore dit que les Juifs sont des hommes et que les autres peuples du monde sont des brutes. Les rabbins enseignent que les autres peuples du monde n'ont pas d'âme humaine; et ils les traitent, surtout les chrétiens, de porcs, de bœufs, de chiens, d'ânes et de sangliers. Dès lors le précepte : *Vous ne tuerez point*, n'obligeant pas envers les animaux, n'oblige pas envers les chrétiens.

Ces doctrines ne sont ni celles de Moïse, ni celles des autres livres saints. Ce sont les doctrines des talmudistes, rabbins ou scribes. Mais Buxtorf assure (*in Synagoga Judaica*) que cet axiome est vulgaire : Mon fils, faites plus attention aux paroles des scribes (ou rabbins) qu'à celles de la loi. Salomon Jarchi, un des plus fameux docteurs juifs, écrit dans ses commentaires sur le Deutéronome : « Vous ne vous écarterez pas des paroles des rabbins, quand même ils vous diraient que votre main droite est votre main gauche, ou que votre gauche est votre droite.

Vous le ferez donc bien moins lorsqu'ils appelleront votre droite, droite, et votre gauche, gauche. »

JULIEN L'APOSTAT, né en 331, empereur romain, mort en 363. Variable dans sa philosophie, inconstant dans sa manière de penser, après avoir été chrétien, il retomba dans le paganisme. Les ennemis seuls de l'Eglise ont trouvé, dans quelques qualités apparentes, des prétextes pour faire son éloge. Ce sage consultait Apollon et sacrifiait aux dieux de pierre, quoiqu'il connût la vérité. Les déomanes l'ont mis au nombre des magiciens; et il est vrai qu'il croyait fermement à la magie, qu'il attribuait à cette puissance les miracles de Notre-Seigneur, dont il n'était pas assez stupide pour nier l'évidence; et il expliquait de la même manière les prodiges que Dieu accordait alors encore à la foi ferme des chrétiens. Enfin avec Maximus et Jamblique il évoquait les esprits et recherchait l'avenir parla nécromancie.

Il avait des visions : Ammien Marcellin rapporte que peu avant sa mort, comme il écrivait dans sa tente, à l'imitation de Jules César, il vit paraître devant lui le génie de Rome avec un visage blême.

Il fut tué par un trait que personne ne vit venir, à l'âge de trente-deux ans. Ennemi acharné de Jésus-Christ, il recueillit, dit-on, en tombant un peu de son sang dans sa main et le lança vers le ciel, en disant : — Tu as vaincu, Galiléen!

Après sa mort, on trouva, dans le palais qu'il habitait, des charniers et des cercueils pleins de têtes et de corps morts. En la ville de Carres de Mésopotamie, dans un temple d'idoles, on trouva une femme morte pendue par les cheveux, les bras étendus, le ventre ouvert et vide. On prétend que Julien l'avait immolée pour apaiser les dieux infernaux auxquels il s'était voué, et pour apprendre par l'inspection du foie de cette femme le résultat de la guerre qu'il faisait alors contre les Perses.

La mort de l'Apostat fut signifiée, dit-on, dans plusieurs lieux à la fois, et au même moment qu'elle advint. Un de ses domestiques, qui allait le trouver en Perse, ayant été surpris par la nuit, et obligé de s'arrêter dans une église faute d'auberge, vit en songe des apôtres et des prophètes assemblés qui déploraient les calamités de l'Eglise sous un prince aussi impie que Julien; et un d'entre eux s'étant levé assura les autres qu'il allait y porter remède. La nuit suivante, ce valet, ayant vu dans son sommeil la même assemblée, vit venir l'homme de la veille qui annonça la mort de Julien.

Le philosophe Didyme d'Alexandrie vit aussi en songe des hommes montés sur des chevaux blancs, et courant dans les airs en disant : — Annoncez à Didyme qu'à cette heure Julien l'Apostat est tué.

JUNG, auteur allemand, vivant encore sans doute : il a écrit sur les esprits un ouvrage intitulé : *Théorie de Geister-Kunder*, Nuremberg, 1808, in-8°.

JUPITER AMMON. Les Egyptiens portaient

sur le cœur, comme un puissant préservatif, une amulette ou philactère, qui était une lame sur laquelle ils écrivaient le nom de Jupiter Ammon. Ce nom était si grand dans leur esprit, et même chez les Romains, qu'on en croyait l'invocation suffisante pour obtenir toutes sortes de biens.

On sait que Jupiter Ammon avait des cornes de bélier. Sa statue, adorée à Thèbes, dans la haute Egypte, était un automate qui faisait des signes de tête.

JUREMENT. « C'est une chose honteuse, dit un bon légendaire, que d'entendre si souvent répéter le nom du diable sans nécessité. Un père en colère dit à ses enfants : — Venez ici, mauvais diables ! Un autre s'écrie : — Te voilà, bon diable ! Celui-ci, qui a froid, vous l'apprend en disant : — Diable ! le temps est rude. Celui-là, qui soupire après la table, dit qu'il a une faim de diable. Un autre, qui s'impatiente, souhaite que le diable l'emporte. Un savant de société, quand il a proposé une énigme, s'écrie bravement : — Je me donne au diable si vous devinez cela. Une chose paraît-elle embrouillée ; on vous avertit que le diable s'en mêle. Une bagatelle est-elle perdue, on dit qu'elle est à tous les diables. Un homme laborieux prend-il quelque sommeil, un plaisant vient vous dire que le diable le berce. — Ce qu'il y a de pis, c'est que des gens emploient le nom du diable en bonne part ; ainsi on vous dira d'une chose médiocre : — Ce n'est pas le diable. Un homme fait-il plus qu'on ne demande, on dit qu'il travaille comme le valet du diable. Que l'on voie passer un grenadier de cinq pieds dix pouces, on s'écrie : — Quel grand diable ! D'un qui vous étonne par son esprit, par son adresse ou par ses talents, vous dites : — Quel diable d'homme ! On dit encore : — Une force de diable, un esprit de diable, un courage de diable ; un homme franc est un bon diable ; un homme qu'on plaint, un pauvre diable ; un homme divertissant a de l'esprit en diable, etc., et une foule de mots semblables. Ce sont de grandes aberrations. »

Un père en colère dit un jour à son fils : — Va-t'en au diable ! Le fils étant sorti peu après, rencontra le diable, qui l'emmena ; et on ne le revit plus (1).

Un autre homme, irrité contre sa fille qui mangeait trop avidement une écuelle de lait, eut l'imprudence de lui dire : — Puisses-tu avaler le diable dans ton ventre ! La jeune fille sentit aussitôt la présence du démon, et elle fut possédée plusieurs mois (2).

Un mari de mauvaise humeur donna sa femme au diable ; au même instant, comme s'il fût sorti de la bouche de l'époux, le démon entra par l'oreille dans le corps de cette

pauvre dame. Ces contes vous font rire ; puissent-ils vous corriger (3) !

Un avocat gascon avait recours aux grandes figures, pour émouvoir ses juges. Il plaidait au quinzième siècle, dans ces temps où les jugements de Dieu étaient encore en usage. Un jour qu'il défendait la cause d'un Manceau cité en justice pour une somme d'argent dont il niait la dette, comme il n'y avait aucun témoin pour éclaircir l'affaire, les juges déclarèrent qu'on aurait recours à une épreuve judiciaire. L'avocat de la partie adverse, connaissant l'humeur peu belliqueuse du Gascon, demanda que les avocats subissent l'épreuve, aussi bien que leurs clients ; le Gascon n'y consentit qu'à condition que l'épreuve fût à son choix. — La chose se passait au Mans.

Le jour venu, l'avocat gascon ayant longuement réfléchi sur les moyens qu'il avait à prendre pour ne courir aucun péril, s'avança devant les juges, et demanda qu'avant de recourir à une plus violente ordalie, on lui permit d'abord d'essayer celle-ci, c'est-à-dire qu'il se donnât hautement et fermement au diable, lui et sa partie, s'ils avaient touché l'argent dont ils niaient la dette. Les juges, étonnés de l'audace du Gascon, se persuadèrent là-dessus qu'il était nécessairement fort de son innocence et se disposaient à l'absoudre ; mais auparavant ils ordonnèrent à l'avocat de la partie adverse de prononcer le même dévouement que venait de faire l'avocat gascon.

— Il n'en est pas besoin, s'écria aussitôt du fond de la salle une voix rauque.

En même temps on vit paraître un monstre noir, hideux, ayant des cornes au front, des ailes de chauve-souris aux épaules, et avançant les griffes sur l'avocat gascon.... Le champion, tremblant, se hâta de révoquer sa parole, en suppliant les juges et les assistants de le tirer des griffes de l'ange de ténèbres.

— Je ne céderai, répondit le diable, que quand le crime sera révélé...

Disant ces mots, il s'avança encore sur le plaideur manceau et sur l'avocat gascon. Les deux menteurs, interdits, se hâtèrent d'avouer, l'un, qu'il devait la somme qu'on lui demandait ; l'autre, qu'il soutenait sciemment une mauvaise cause. Alors le diable se retira, mais on sut par la suite que le second avocat, sachant combien le Gascon était peureux, avait été instruit de son idée ; qu'il avait en conséquence affublé son domestique d'un habit noir bizarrement taillé, et l'avait équipé d'ailes et de cornes, pour découvrir la vérité par ce ministère.

K

KAABA. Ce lieu célèbre à La Mecque, dans l'enceinte du temple, est, dit-on, la

(1) *Cæsarii Heisterb. miracul., lib. 5, cap. 12.*

(2) *Ejusdem, cap. 2, ibid.*

(3) *Ejusdem, cap. 2, ibid.*

maison d'Abraham, bâtie par lui, selon les croyances musulmanes. Le seuil est un bloc de pierre qui a été, disent les Arabes, la statue de Saturne, autrefois élevée sur la Kaaba même, et renversée par un prodige, ainsi que toutes les autres idoles du lieu, au moment de la naissance de Mahomet.

La Kaaba est un petit édifice d'une quinzaine de pieds. Les musulmans l'appellent la maison carrée et la maison de Dieu; dans le Koran elle est désignée comme le lieu le plus saint de la terre: aussi les bons musulmans se tournent-ils toujours dans leurs prières vers la Kaaba; et il faut être peu dévot pour n'en pas faire au moins une fois en sa vie le pèlerinage. On y révère la fameuse pierre noire qui servait d'échafaud à Abraham lorsqu'il maçonnait la maison carrée. On conte qu'elle se haussait et se baissait d'elle-même, selon les désirs du patriarche. Elle lui avait été apportée par l'ange Gabriel: et on ajoute que cette pierre, se voyant abandonnée après qu'on n'eut plus besoin d'elle, se mit à pleurer; Abraham la consola en lui promettant qu'elle serait extrêmement vénérée des musulmans; et il la plaça en effet près de la porte, où elle est baisée par tous les pèlerins.

KABOTERMANNEKENS, petits lutins flamands qui font des niches aux femmes de la campagne, surtout en ce qui touche le laitage et le beurre.

KACHER, vieux magicien qui, dans l'histoire fabuleuse des anciens rois de Kachemire, transforma le lac qui occupait ce beau pays en un vallon délicieux, et donna aux eaux une issue miraculeuse en coupant une montagne nommée Baraboulé.

KAF, montagne prodigieuse qui entoure l'horizon de tous côtés, à ce que disent les musulmans. La terre se trouve au milieu de cette montagne, ajoutent-ils, comme le doigt au milieu de l'anneau. Elle a pour fondement la pierre Sakhrat, dont le moindre fragment opère les plus grands miracles. C'est cette pierre, faite d'une seule émeraude, qui excite les tremblements de terre, en s'agitant selon que Dieu le lui ordonne.

Pour arriver à la montagne de Kaf, il faut traverser de vastes régions ténébreuses, ce qu'on ne peut faire que sous la conduite d'un être supérieur. C'est, dit-on, la demeure des génies. Il est souvent parlé de cette montagne dans les contes orientaux. Voy. SAKHRAT.

KAHA, maléfice employé aux îles Marquises. Les habitants attribuent au Kaha la plupart de leurs maladies. Voici comment il se pratique: « Quelque sorcier aura attrapé de votre salive, et puis il vous a lié du terrible Kaha ou maléfice du pays, en enveloppant cette salive dans un morceau de feuille d'arbre et la conservant en sa puissance. Il tient là votre âme et votre vie enchaînées. — A ce mal voici le remède: ceux qui ont eu le pouvoir de vous jeter le charme ont aussi le pouvoir de vous l'ôter, moyennant quelque présent. Le sorcier vient donc se coucher près de vous; il voit ou il entend le gé-

nie du mal ou de la maladie quand il entre en vous et quand il en sort, car il paraît que ces génies se promènent souvent; et il l'attrape comme au vol, ou bien il le saisit en vous frottant le bras, et il l'enferme à son tour dans une feuille, où il peut le détruire (1). »

KAIDMORDS, nom du premier homme qui sortit de la jambe de devant d'un taureau, selon la doctrine des mages; il fut tué par les Dives; mais il ressuscitera le jour du jugement. On invoque son âme chez les Guébres. Voy. BOUNDSCHESCH.

KAIOMERS, le premier roi de l'antique dynastie des Pichadiens; il était, suivant les historiens persans, le petit-fils de Noé. C'est lui qui vainquit les Dives ou mauvais génies à la puissance desquels le pays était soumis.

KAKOS, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

KALMOUCKS. Les Kalmoucks rendent hommage à deux êtres puissants: au génie du bien et au génie du mal, sacrifiant sur le sommet des montagnes, sur les bords des rivières, ou dans l'intérieur des cabanes, à l'un comme à l'autre, mais le plus souvent à la divinité malfaisante, parce qu'ils jugent nécessaire de la fléchir et d'en apaiser le courroux.

Le soleil, ou comme ils l'appellent, l'œil de Dieu, est pour eux l'objet d'un culte particulier. Quelque dégénérée que soit cette fausse religion, on voit cependant le rapport qui existe entre elle et l'une des plus anciennes, celle des disciples de Zoroastre, qui avait étendu son influence non-seulement sur l'Inde et la Perse, mais encore sur les peuples nomades des steppes mongoles; et nous voyons encore de nos jours des tribus, telles que les Kalmoucks, qui en ont conservé le souvenir pendant une suite de siècles.

Aujourd'hui, comme au moyen âge, les Kalmoucks ont des *schamanes* qui, abusant de leur crédulité, leur persuadent qu'ils possèdent un empire magique sur une foule de génies invisibles dont ils se disent accompagnés et qui leur révèlent l'avenir et les choses secrètes. Comme au moyen âge, le mort et même le malade leur inspirent une horreur qu'ils n'ont garde de cacher. Après avoir placé près de lui tout ce dont il peut avoir besoin à leur avis, ils s'éloignent du malade, fût-ce leur père; la couche du mourant, s'il est riche, est gardée tout au plus par un schamane; la famille se contente d'envoyer de temps en temps demander de ses nouvelles.

Cette indifférence inhumaine ne les empêche pas de rendre après la mort tous les honneurs possibles à celui qu'ils viennent de perdre. Le défunt, vêtu de ses plus beaux habits, est quelquefois enterré au fond des bois, avec son arc et ses flèches, sa pipe, sa selle et son fouet. D'autres suspendent leurs morts dans des couvertures de feutre au

(1) Lettres du P. Mathias Gracia sur les îles Marquises; lettre 6^e.

haut des arbres les plus élevés; d'autres enfin en brûlent les restes mortels sur un bûcher pour garder leurs cendres. Dans ce cas le cheval favori du défunt est brûlé avec lui.

Ce sont encore les mœurs dont parlent les chroniques et les voyageurs du moyen âge. En général cette peuplade offre jusqu'à présent l'image fidèle de ce qu'étaient les Mongols à une époque malheureusement trop glorieuse pour cette nation; lorsque, conduits par Tchinguis-Khan, ils portèrent de victoire en victoire la terreur et la désolation jusqu'au centre de l'Europe, jusque dans les plaines riantes de la Silésie.

KALPA-TAROU, arbre fabuleux sur lequel les Indiens d'autrefois cueillaient tout ce qu'ils pouvaient désirer.

KAMLAT, opération magique en usage chez les Tartares de Sibérie, et qui consiste à évoquer le diable au moyen d'un tambour magique ayant la forme d'un tamis ou plutôt d'un tambour de basque. Le sorcier qui fait le kamlat marimotte quelques mots tartares, court de côté et d'autre, s'assied, se relève, fait d'épouvantables grimaces et d'horribles contorsions, roulant les yeux, les fermant, et gesticulant comme un insensé. Au bout d'un quart d'heure, il fait croire que, par ses conjurations, il évoque le diable, qui vient toujours du côté de l'occident en forme d'ours, pour lui révéler ce qu'il doit répondre; il fait entendre qu'il est quelquefois maltraité cruellement par le démon, et tourmenté jusque dans le sommeil. Pour en convaincre ses auditeurs, il feint de s'éveiller en sursaut en criant comme un possédé.

KAMOSCH et **KEMOSCH**. — Voy. **CHAMOS**.

KANTIUS LE SILÉSIEN. L'histoire de Jean Kantius, racontée au docteur More par un médecin de la Silésie, est un des exemples les plus frappants de cette croyance aux vampires, qui a régné en souveraine sur certains esprits au dernier siècle. — On dit que Kantius, sortant du tombeau, apparut dans la ville qui l'a vu naître; mais ce qui est positif, c'est que de nombreuses rumeurs, relatives à ce même fait, jetèrent une agitation violente et une terreur profonde parmi ses concitoyens et dans toute l'étendue de la Silésie.

Jean Kantius était un des échevins de la ville de Pesth; sa réputation de probité et son jugement droit lui avaient acquis une grande considération. Un jour le maire l'envoya chercher pour l'aider à terminer une affaire qui venait de s'élever entre des voituriers et un négociant pannonien. L'affaire arrangée, le maire invita Kantius, et l'invitation fut acceptée. Or le repas était excellent, et cette circonstance n'était pas d'un médiocre intérêt pour Kantius, qui savait jouir en connaisseur des plaisirs de la table; aussi était-il de très-bonne humeur.

Cependant sa gaieté paraissait ce soir-là plus folle que réelle; tout en sablant un grand verre de vieux vin du Rhin, il prononça ces mots : — Plongeons-nous dans les joies de ce monde, car un malheur peut ar-

river à tout moment. — Ce qui était d'une morale médiocre.

Kantius fut obligé de quitter la société de bonne heure, pour veiller aux préparatifs d'un voyage. Arrivé chez lui, il alla à l'écurie, examina son cheval, qui lui sembla avoir perdu le fer de l'un des pieds de derrière; il voulut lui prendre la jambe pour voir le sabot, et reçut une violente ruade dans l'estomac. Il s'écria sur-le-champ : — C'est fait de moi.

On le porta au lit; bientôt sa situation fut désespérée. Pendant son agonie, il fut en proie à une grande tourmente d'esprit; il répétait souvent : — Mes péchés sont tels, que le Tout-Puissant ne me les pardonnera jamais ! — Cet aveu était si étrangement contraire à l'opinion qu'on avait de lui, que les assistants ne savaient comment s'en rendre compte. On en vint à soupçonner qu'il s'était vendu au prince des ténèbres, et ce soupçon subit ne laissait pas d'être appuyé sur quelques faits auxquels on n'avait pas encore songé, entre autres sur ceux-ci. qu'il avait acquis ses immenses richesses avec une soudaineté inconcevable, et qu'il possédait dans son logis un chat noir d'une grosseur extraordinaire.

L'heure de la mort de Kantius fut signalée par un orage qui ne cessa qu'après ses funérailles. Aussitôt que le cadavre se trouva déposé dans la fosse, les éléments rentrèrent dans le calme, comme si la terre eût été délivrée de la présence de quelque démon.

Bientôt le bruit courut qu'un spectre se promenait dans les appartements du défunt. Le garde de nuit du quartier avait, disait-il, entendu un étrange tumulte dans la maison de Kantius; il lui avait semblé qu'on jetait ça et là sur le parquet les glaces et les meubles, en riant aux éclats d'un rire aigu et satanique. Des grilles de fer, qui chaque soir étaient fermées aux verrous, se trouvaient ouvertes le lendemain sans que personne eût passé par là. — Ce bouleversement surnaturel s'étendit même aux écuries de l'échevin défunt : tous les matins les chevaux étaient couverts d'écume, comme s'ils eussent fait une excursion dans de lointaines contrées; et cependant, à entendre les trépignements extraordinaires dont toute la nuit ils ébranlaient le sol, on pouvait être assuré qu'ils n'avaient pas quitté l'écurie. Les chiens ne cessaient d'aboyer et de hurler de la manière la plus pitoyable. Les habitants de Pesth ne pouvaient fermer l'œil de la nuit.

Une vieille domestique, qui prêtait une grande attention à tout ce qui se passait, jura avoir ouï quelqu'un monter et descendre les escaliers à cheval, et parcourir les appartements au galop. L'acquéreur de la maison de Kantius, épouvanté de tout ce vacarme, se promenait un jour dans les environs de la ville; il vit distinctement sur la terre couverte de neige l'empreinte de pas qui n'appartenaient à aucune créature humaine, à aucun animal terrestre.

L'inquiétude devint inexprimable ; lorsqu'on acquit la certitude, par le témoignage de personnes dignes de foi, que Kantius se promenait à cheval non-seulement dans la cour de son ancienne maison, mais encore dans les rues de la ville, dans les vallées et sur les collines des environs, courant avec la rapidité de l'éclair, comme si quelque chasseur infernal eût été à sa poursuite.

Un Juif prétendit que Kantius avait engagé une lutte avec lui et lui avait fait souffrir une torture inouïe. Un charretier déclara qu'en approchant de Pesth il avait rencontré Kantius, qui lui avait vomi à la figure de longues flammes bleues et rouges.

Mais voici qui est plus surprenant. Tous les soirs, lorsque le pasteur se mettait au lit, Kantius venait le rouler dans les draps en avant et en arrière, jusqu'à ce que l'uniformité du mouvement et la fatigue le fissent succomber au sommeil. Il se glissait auprès de lui sous la forme d'un nain à travers les fentes de la cloison.

Il arriva encore que les lèvres d'un enfant furent tellement collées ensemble, qu'on ne put les séparer : c'était l'œuvre de Kantius. A certaines heures de la soirée, la lumière des flambeaux devenait tout à coup blanche et triste : c'était le signe infailible de la visite de Kantius. — Des vases qui contenaient du lait la veille furent trouvés le lendemain vides ou remplis de sang. L'eau des fontaines devint insalubre et corrompue ; des vieillards furent étranglés dans leurs lits sans que l'on parvint à découvrir les auteurs de ces crimes répétés. Tous ces événements irréguliers, et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, ne devaient-ils pas être attribués à Kantius ?

Qu'il nous suffise, pour dernier trait, de dire qu'à la funèbre clarté de la lune apparaissait, à la lucarne d'une vieille tour, une tête aux yeux étincelants, qui tout à coup prenait la forme d'un manche à balai ou d'une chauve-souris. Cette tête était celle de Kantius, et ne pouvait être celle d'un autre.

Enfin la frayeur et le désespoir des habitants de Pesth furent poussés au dernier point. Les voyageurs évitaient la ville ; le commerce s'anéantissait : les citoyens finirent par chercher un remède à cet état de choses ; il fut résolu en conseil de commune que l'on commencerait par s'assurer si l'échevin était bien mort. — En conséquence les plus courageux des habitants se mirent en route pour le cimetière, où ils ouvrirent plusieurs fosses avec précaution. Ils remarquèrent, non sans surprise, que les voisins de Kantius, qui avaient été enterrés avant ou après lui, étaient tous réduits en poussière, tandis que sa peau à lui était tendue et vermeille. On lui mit un bâton dans la main, il le saisit fortement, ouvrit les yeux et les referma aussitôt. On lui piqua une veine de la jambe, et le sang coula en abondance. Cependant il y avait six mois qu'il avait été mis en terre. Le maire fit sur son compte une en-

(1) Nous avons recueilli cette histoire dans un feuilleton de la presse périodique. Nous regrettons de n'être pas en

quête en règle. Le tribunal condamna Jean Kantius, échevin de Pesth, à être brûlé comme vampire.

Mais l'exécution rencontra un obstacle étonnant. On ne put tirer le corps de la fosse, tant il était pesant.

Enfin les citoyens de Pesth, bien inspirés, cherchèrent et découvrirent le cheval dont la ruade avait tué Kantius ; ce cheval parvint à grand-peine à amener hors de terre les restes de son ancien maître. Mais lorsqu'il s'agit d'anéantir ces restes, une autre difficulté se présenta. On mit le corps sur un bûcher allumé, et il ne se consuma pas.... On fut obligé de le couper en morceaux que l'on réduisit partiellement en cendres, et depuis lors l'échevin Jean Kantius cessa de faire des apparitions dans sa ville natale (1).

KARCIST, nom qu'on donne, dans le *Dragon rouge*, à l'adepte ou sorcier qui parle avec les esprits.

KARRA-KALF, le plus haut degré de la magie en Islande. Dans les temps modernes, lorsqu'on pratiquait le karra-kalf, le diable paraissait sous la forme d'un veau nouvellement né et non encore nettoyé par sa mère. Celui qui désirait d'être initié parmi les magiciens était obligé de nettoyer le veau avec sa langue ; par ce moyen, il parvenait à la connaissance des plus grands mystères.

KATAKHANÈS. C'est le nom que les habitants de l'île de Candie donnent à leurs vampires. En aucune contrée du Levant la croyance aux vampires ou katakhanès n'est aussi générale que dans cette île, où l'on croit aussi aux démons des montagnes, de l'air et des eaux. Voici un récit fait il n'y a pas longtemps à un voyageur anglais, M. Pashley, qui le rapporte comme il lui a été raconté. Nous l'empruntons à la *Revue britannique* (mars 1837) :

« Un jour le village de Kalikrati, dans le district de Sfakia, fut visité par un katakhanès ; les habitants s'efforcèrent de découvrir qui il était et d'où il venait. Ce katakhanès tuait non-seulement les enfants, mais encore les adultes, et il étendait ses ravages jusqu'aux villages des environs. Il avait été enterré dans l'église de Saint-Georges à Kalikrati, et une arche avait été construite au-dessus de sa tombe. Un berger, gardant ses moutons et ses chèvres auprès de l'église, fut surpris par une averse, et vint se réfugier sous cette arche. Après avoir ôté ses armes pour prendre du repos, il les posa en croix à côté de la pierre qui lui tenait lieu d'oreiller. — La nuit vint. Le katakhanès, sentant alors le besoin de sortir pour faire du mal aux hommes, dit au berger :

Compère, lève-toi de là, car j'ai des affaires qui m'obligent de sortir.

Le berger ne répondit ni la première fois, ni la seconde, ni la troisième ; il supposa que le mort inhumé dans cette tombe était le katakhanès auteur de tous les meurtres commis dans la contrée. En conséquence, la mesure de citer l'auteur.

trième fois qu'il lui adressa la parole, le berger répondit :

Je ne me lèverai point de là, compère, car je crains que tu ne vailles pas grand'chose, et tu pourrais me faire du mal; mais s'il faut que je me lève, jure par ton linceul que tu ne me toucheras pas; alors je me lèverai.

Le katakhanès ne prononça pas d'abord les paroles qu'on lui demandait; mais le berger persistant à ne point se lever, il finit par faire le serment exigé. Sur cela le berger se leva et ôta ses armes du tombeau; le katakhanès sortit aussitôt; après avoir salué le berger, il lui dit :

— Compère, il ne faut pas que tu t'en ailles; reste assis là; j'ai des affaires dont il est nécessaire que je m'occupe; mais je reviendrai dans une heure, et je te dirai quelque chose.

Le berger donc attendit; le katakhanès s'en alla à environ dix milles de là, où vivaient deux jeunes époux nouvellement mariés; il les égorga tous deux. A son retour, le berger s'aperçut que les mains du vampire étaient souillées de sang, et qu'il rapportait un foie dans lequel il soufflait, comme font les bouchers, pour le faire paraître plus grand.

Asseyons-nous, compère, lui dit le katakhanès, et mangeons le foie que j'apporte.

Mais le berger fit semblant de manger; il n'avalait que le pain et laissait tomber les morceaux de foie sur ses genoux.

Or, quand le moment de se séparer fut venu, le katakhanès dit au berger :

Compère, ce que tu as vu, il ne faut point en parler; car, si tu le fais, mes vingt ongles se fixeront dans ta figure et dans celles de tes enfants.

Malgré cela, le berger ne perdit point de temps; il alla sur-le-champ tout déclarer à des prêtres et à d'autres personnes; et on se rendit au tombeau, dans lequel on trouva le corps du katakhanès précisément dans l'état où il était quand on l'avait enterré: tout le monde fut convaincu que c'était lui qui était cause des maux qui pesaient sur le pays. On rassembla une grande quantité de bois que l'on jeta dans la tombe, et on brûla le cadavre. Le berger n'était pas présent; mais, quand le katakhanès fut à moitié consumé, il arriva pour voir la fin de la cérémonie, et alors le vampire lança un crachat: c'était une goutte de sang qui tomba sur le pied du berger; ce pied se dessécha comme s'il eût été consumé par le feu.

Quand on vit cela, on fouilla avec soin dans les cendres; on y trouva encore l'ongle du petit doigt du katakhanès; on le réduisit en poussière.

Telle est la terrible histoire du vampire de Kalikatri. C'est sans doute au goût qu'on suppose à ces êtres malfaisants pour le foie humain qu'il faut attribuer cette exclamation que Tavernier attribue à une femme canadiote: — J'aimerais mieux manger le foie de mon enfant! Voy. VAMPIRES.

KATMIR — Voy. DORMANTS, à la fin.

KAYBORA, esprit des forêts, à l'existence duquel croient encore les Américains; ils di-

(1) Voyage au Brésil, par le père Neuwied, t. II, c. 12

sent que cet esprit enlève les enfants, les cache dans les creux des arbres et les y nourrit (1).

KELBY, esprit qu'une superstition écossaise suppose habiter les rivières sous différentes formes, mais plus fréquemment sous celle du cheval. Il est regardé comme malfaisant et porte quelquefois une torche. On attribue aussi à ses regards un pouvoir de fascination.

KELEN et NYSROCK, démons que les démonographes font présider aux débauches, aux danses, aux orgies.

KENNE, pierre fabuleuse qui se forme dans l'œil d'un cerf, et à laquelle on attribue des vertus contre les venins.

KEPHALONOMANCIE, divination qui se pratiquait en faisant diverses cérémonies sur la tête cuite d'un âne. Elle était familière aux Germains. Les Lombards y substituèrent une tête de chèvre.

Delrio soupçonne que ce genre de divination, en usage chez les Juifs infidèles, donna lieu à l'imputation qui leur fut faite d'adorer un âne. Les anciens la pratiquaient en mettant sur des charbons allumés la tête d'un âne, en récitant des prières superstitieuses, en prononçant les noms de ceux qu'on soupçonnait d'un crime, et en observant le moment où les mâchoires se rapprochaient avec un léger craquement. Le nom prononcé en cet instant désignait le coupable.

Le diable arrivait aussi quelquefois sans se montrer pour répondre aux questions qu'on avait à lui faire.

KHUMANO-GOO, sorte d'épreuve en usage au Japon. On appelle goo un petit papier rempli de caractères magiques, de figures de corbeau et d'autres oiseaux noirs. On prétend que ce papier est un préservatif assuré contre la puissance des esprits malins; et les Japonais ont soin d'en acheter pour les exposer à l'entrée de leurs maisons. Mais parmi ces goos, ceux qui ont la plus grande vertu viennent d'un certain endroit nommé Khumano; ce qui fait qu'on les appelle Khumano-goos.

Lorsque quelqu'un est accusé d'un crime et qu'il n'y a pas de preuves suffisantes pour le condamner, on le force à boire une certaine quantité d'eau dans laquelle on met un morceau de khumano-goo. Si l'accusé est innocent, cette boisson ne produit sur lui aucun effet; mais s'il est coupable, il se sent attaqué de coliques qui le forcent à avouer. Quelquefois on fait avaler le Goo. Voy. ce mot.

KIJOUN, nom d'une idole que les Israélites honorèrent dans le désert, et qui paraît avoir été le soleil. Le prophète Amos en parle au chap. V.

KIONES, idoles communes en Grèce, qui ne consistaient qu'en pierres oblongues en forme de colonnes; d'où vient leur nom.

KIRGHIS. Les Kirghis, voisins des Kal-moucks, sont d'une taille médiocre, ont presque tous les jambes cagneuses, présentant une physionomie assez agréable lorsqu'ils sont jeunes; ils ne portent alors que la moustache,

mais en vieillissant ils laissent croître leur barbe à partir de la pointe du menton, et l'embonpoint effrayant qu'ils atteignent, par suite d'une constante oisiveté, leur donne un aspect hideux.

Les Kirghis sont mahométans; ils ont un grand prêtre appelé *Achoun*, qui réside près du khan; ignorants et superstitieux, ils croient aux sortilèges et possèdent cinq classes de magiciens: les uns font leurs prédictions avec des livres, d'autres se servent de l'omoplate d'une brebis, dépouillée avec un couteau, car elle serait sans vertu si quelqu'un y avait porté les dents; une troisième classe, pour lire dans l'avenir, sacrifie un cheval, un mouton ou un bouc sans défaut; la quatrième enfin consulte la flamme qui s'élève du beurre ou de la graisse jetée dans le feu. Enfin il y a des sorcières qui ensorcelent les esclaves, persuadent aux maîtres que si l'esclave ensorcelé venait à désertir, il s'égarerait indubitablement dans sa fuite et retomberait dans les mains de son maître; que s'il s'échappait, il rentrerait au moins dans l'esclavage du même peuple.

Pallas rapporte, d'après le récit même qu'il en a entendu faire par les Kirghis, un fait assez ingénieusement inventé:

Un parti de Kirghis se mit un jour en campagne avec un des devins de la seconde classe pour attaquer les Kalmoucks; ceux-ci avaient également un devin qui, employant toute sa science, avertit ses compatriotes de l'arrivée des Kirghis, et les engagea à s'éloigner à mesure que ceux-ci avançaient. Le devin kirghis, voyant que son frère le Kalmouck allait faire échouer l'entreprise, employa la ruse; il dit aux Kirghis de seller leurs chevaux à reculons et de monter dessus. Le Kalmouck, ainsi induit en erreur, vit sur son os que les Kirghis retrogradaient; il conseilla donc à son parti de revenir sur ses pas. Les Kirghis joignirent par ce moyen les Kalmoucks et les firent prisonniers (1).

KLEUDDE (2). Kleudde, tout barbare, tout cacophonique que doit vous paraître ce nom, est un lutin, et un lutin national, un lutin vivant des brouillards de la Flandre et du Brabant, un lutin belge en un mot. — Si vous avez quelque feu dans l'imagination, sans doute qu'à ce seul nom de lutin vous vous formez déjà toute une cour fantastique, idéale, surnaturelle, composée de gnomes aux yeux malins, de sylphes aux ailes d'azur, aux cheveux d'or, de salamandres aux pieds de feu. — Poètes, jeunes filles, enfants, Kleudde, avec son enveloppe sombre, avec son nom aussi affreux que son être; Kleudde doit d'un seul mot tuer l'échafaudage de vos songes. Kleudde est un lutin malfaisant, qui a les regards du basilic et la bouche du vampire, l'agilité du follet et la *hideur* du griffon.

Kleudde aime les nuits froides et brumeuses, les prairies désertes et arides, les champs incultes et blanchis par des os de morts, les arbres frappés de la foudre, l'if et le cyprès;

il se plaît au milieu des ruines couvertes de mousse; il fuit les saints lieux où reposent des chrétiens, l'aspect d'une croix l'éblouit et le torture; il ne boit qu'une eau verte croupissant au fond d'un étang desséché: le pain n'approche jamais de ses lèvres.

Kleudde évite la foule; la lumière du grand jour lui brûle les yeux; il n'apparaît qu'aux heures où le hibou gémit dans la tour abandonnée; une caverne souterraine est sa demeure; ses pieds n'ont jamais souillé le seuil d'une habitation humaine; le mystère et l'horreur entourent son existence maudite. Vagues comme les atomes de l'air, ses formes échappent aux doigts et ne laissent aux mains de l'imprudent qui essayerait de les étreindre qu'une ligne noire et douloureuse comme une brûlure.

Son rire est semblable à celui des damnés; son cri, rauque et indéfinissable, fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles; Kleudde a du sang de démon dans les veines. Malheur à qui, le soir, dans sa route, rencontre Kleudde, le lutin noir!

Dans certains villages du Brabant le nom seul de Kleudde exerce sur l'esprit des paysans un empire si redoutable, qu'il serait impossible de les faire sortir de leur maison à une heure avancée de la nuit pour les envoyer dans un champ, un bois, une prairie où la croyance populaire place ce lutin. Les enfants en ont une grande peur; on les menace de la présence de Kleudde lorsqu'ils font mal. La frayeur des jeunes filles n'est pas moins enracinée pour cette espèce de loup-garou; plus d'une le soir arrive essoufflée au foyer paternel raconter en tremblant qu'elle a aperçu Kleudde agitant ses chaînes dans l'ombre.

Au dire des campagnards, ce lutin est un véritable protéé, prenant les formes les plus diverses, les plus bizarres. Tantôt c'est un arbre d'abord très-petit, ensuite s'allongeant peu à peu à une hauteur prodigieuse; puis, se mouvant tout à coup, il s'élève de terre et disparaît dans les nuages. Le seul mal que Kleudde fasse réellement sous cette forme, c'est de déraciner et de renverser les autres arbres qu'il rencontre sur son passage.

Tantôt il se revêt de la peau d'un chien noir; il marche sur ses pattes de derrière, agite une chaîne qu'il porte au cou et saute à l'improviste sur les épaules de celui qu'il voit la nuit dans un sentier isolé, l'étreint, le jette par terre et s'enfuit.

Souvent Kleudde est un cheval maigre et efflanqué; alors il devient l'épouvantail des garçons d'écurie. On sait que c'est l'usage dans les grandes fermes de mettre pendant la nuit les chevaux en pâture dans les prairies; les domestiques rapportent avec une bonne foi rustique qu'il leur arrive parfois, lorsqu'ils croient monter sur une de leurs juments, d'enfourcher Kleudde, qui aussitôt se met à courir de toutes ses forces, jusqu'à ce que, arrivé près d'un étang ou d'un ruisseau, il se câble et y précipite son cavalier: ensuite,

nois, qui l'a donnée, il y a quelques années, dans le *Journal des Flandres*.

(1) La Russie pittoresque.

(2) Cette notice est de M. le baron Jules de Saint-Ge-

pendant que la victime se débat dans l'eau, il se couche un instant à plat ventre, pousse un éclat de rire et disparaît au moment où le cavalier sort de son bain.

Selon les circonstances, Kleudde se change en chat, en crapaud, en chauve-souris, en tout autre animal. Les paysans prétendent pouvoir reconnaître son approche à deux petites flammes bleues qui vacillent et s'avancent en sautillant, mais toujours en ligne droite; ces petites flammes sont les prunelles de ses deux yeux. Le seul moyen alors d'éviter Kleudde, c'est de s'enfuir en zigzag, comme ferait celui que poursuit un serpent.

Il y a de cela trois mois, je logeais par hasard dans une ferme à Ternath, aux environs de Bruxelles. C'était le soir; je me trouvais en compagnie avec tout le personnel de la ferme, réuni autour d'un large foyer d'hiver. En société de ces bons et simples paysans, c'était pour moi une nouveauté d'autant plus piquante que je comptais mettre la soirée à profit pour recueillir quelques renseignements sur Kleudde. J'amenai la causerie sur ce sujet, sur les lutins, sur les kabotermannekens et autres follets dont le nom m'échappe.

— Monsieur, savez-vous l'origine de Kleudde? me dit un vieux domestique.

— Non, lui répondis-je, ravi de son interpellation.

— C'est affreux à entendre, continua le vieillard. Voici comme on le raconte dans notre endroit. Il y a bien cent ans, on voyait au bout du bois qui borde la partie nord du village une petite et chétive maison habitée par une femme si décrépète, si hideuse, qu'on songea plus d'une fois à s'emparer d'elle afin de la brûler comme sorcière; car tout le monde disait qu'elle avait des rapports avec le diable et que sa baraque servait de lieu de réunion pour le sabbat. Un soir qu'un orage, tel qu'on n'en avait entendu de mémoire d'homme, ébranlait toutes les habitations, le feu du ciel tomba sur laasure suspecte et la consuma ainsi que la vieille femme, dont on aperçut le lendemain le corps noirci gisant dans les cendres. Pendant trois jours personne n'osa approcher du lieu de l'incendie; mais enfin comme le propriétaire du bois voulait utiliser cette portion de son terrain, il prit avec lui quelques-uns de ses plus courageux domestiques munis de longs crochets pour retirer la sorcière des décombres. Les valets de ferme se mirent en tremblant à l'ouvrage; à peine eurent-ils touché la sorcière de leurs crocs, qu'ils entendirent un grand bruit et reçurent dans tous les membres une violente commotion; ils virent un petit homme noir sortir du corps de la vieille, grandir tout à coup et s'échapper des ruines, en criant: *Kleudde, Kleudde, Kleudde!* Tous les domestiques perdirent connaissance, et lorsqu'ils revinrent à eux, ils n'aperçurent plus rien sur le théâtre de l'incendie qu'un étang rempli d'une eau

croupissante dont l'odeur soulevait le cœur.

L'âme damnée de la sorcière était passée dans le corps de cet homme noir, ou, pour mieux dire, dans le corps de ce diable, qui depuis, n'ayant plus aucun repos, parcourt les campagnes et les plaines cherchant à nuire à tout ce qu'il rencontre...

KOBAL, démon perfide qui mord en riant, directeur général des farces de l'enfer, qui doit être peu joyeuses; patron des comédiens.

KOBOLD, esprit de la classe des lutins. « C'est un petit nain étrange, de forme rabougrie, avec des habits bariolés, un bonnet rouge sur la tête. Honoré par les valets, les servantes et les cuisinières de l'Allemagne, il leur rend de bons offices; il étrille leurs chevaux, il lave la maison, tient la cuisine en bon ordre et veille à tout. Qu'on ne s'avise pas de le négliger. Si c'est une cuisinière, rien ne lui réussit; elle se brûle dans l'eau bouillante; elle brise la vaisselle; elle renverse ou gâte les sauces; et quand le maître du logis la gronde, elle entend le Kobold rire aux éclats derrière elle. S'il a reçu quelque insulte, la scène devient plus tragique, il verse dans les plats du poison ou du sang de vipère; quelquefois même il tord le cou à l'imprudent valet qui l'a harcelé (1) » — Il est de la famille des *Cobales* et des *Coboli*; peut-être leur tige. — Voy. ces mots.

KORAN. Voy. MAORIDATH.

KOUGHAS, démons ou esprits malfaisants, redoutés des Aléotes, insulaires voisins du Kamtschatka. Ils attribuent leur état d'asservissement et leur détresse à la supériorité des koughas russes sur les leurs; ils s'imaginent aussi que les étrangers, qui paraissent curieux de voir leurs cérémonies, n'ont d'autre intention que d'insulter à leurs koughas, et de les engager à retirer leur protection aux gens du pays.

KRATIM ou KATMIR. C'est le nom qu'on donne au chien des sept Dormants. Voy. DORMANTS.

KUHLMANN (QUIRINUS), l'un des visionnaires du dix-septième siècle, né à Breslau en 1651. Il était doué d'un esprit vif; étant tombé malade à l'âge de huit ans, il éprouva un dérangement dans ses organes, et crut avoir des visions. Une fois il s'imagina voir le diable, escorté d'une foule de démons subalternes; un autre jour il se persuada que Dieu lui avait apparu: dès ce moment il ne cessa de voir à côté de lui une auréole éclatante de lumière. Il parcourut le Nord escorté d'une très-mauvaise réputation. Il escroquait de l'argent à ceux qui lui montraient quelque confiance, pour l'employer, disait-il, à l'avancement du royaume de Dieu.

Il fut chassé de Hollande au commencement de l'année 1675, et voulut se lier avec Antoinette Bourguignon, qui rejeta ses avances. Il fut arrêté en Russie pour des prédications séditieuses, et brûlé à Moscou le 3 octobre 1689. Il a publié à Lubeck un *Traité de la sagesse infuse d'Adam et de Salomon* (2);

nii mirabilis. In-8°; Leyde, 1674. On n'a qu'un volume de cet ouvrage, qui devait en avoir trois et contenir cent mille inventions curieuses, etc.

(1) Extrait d'un article signé XX. dans l'*Ami de la religion*, n° du 29 octobre 1844.

(2) *De Sapientia infusa Adamea Salomoneaque*. — *Arcaum microcosmicum*; Paris, 1681. — *Prodromus quinque-*

on lui doit une quarantaine d'opuscules qui n'ont d'autre mérite que leur rareté.

KUPAY, nom qui chez les Péruviens désignait le diable. Quand ils prononçaient ce nom, ils crachaient par terre en signe d'exécration. On l'écrit aussi Cupai, etc est encore le nom que les Floridiens donnent au souverain de l'enfer.

KURDES, habitants de l'Asie qui adorent le diable.

KUTUKTUS. Les Tartares Kalkas croient que leur souverain pontife, le kutuktus, est immortel; et, dans le dernier siècle, leurs fakirs firent déterrer et jeter à la voirie le corps d'un savant qui dans ses écrits avait paru en douter.

L

LABADIE (JEAN), fanatique du dix-septième siècle, né en 1610 à Bourg sur la Dordogne. Il se crut un nouveau Jean-Baptiste, envoyé pour annoncer la seconde venue du Messie, et s'imagina qu'il avait des révélations. Il assurait que Jésus-Christ lui avait déclaré qu'il l'envoyait sur la terre comme son prophète. Il poussa bientôt la suffisance jusqu'à se dire revêtu de la divinité et participant du nom et de la substance de Notre-Seigneur. Mais il joignit à l'ambition d'un sectaire le goût des plaisirs; il faisait servir à ses odieux projets le masque de la religion, et il ne fut qu'un détestable hypocrite. Il mourut en 1674.

Voici quelques-unes de ses productions : *Le Hérauld du grand roi Jésus*, Amsterdam, 1667, in-12. *Le Véritable Exorcisme, ou l'unique moyen de chasser le diable du monde chrétien*. — *Le Chant royal du roi Jésus-Christ*. Ces ouvrages sont condamnés.

LABOUR, pays de Gascogne dont les habitants s'adonnaient au commerce et entreprenaient de longs voyages, où ils croyaient que le diable les protégeait. Pendant que les hommes étaient absents, Delancré dit que les femmes devenaient d'habiles sorcières. Henri IV envoya en 1609 ledit Pierre Delancré, conseiller au parlement de Bordeaux, pour purger le pays de ces sorciers, qui, instruits de son arrivée, s'enfuirent en Espagne. Il en fit toutefois brûler quelques-uns.

LABOURANT. Voy. PIERRE LABOURANT.

LAC. Grégoire de Tours rapporte que dans le Gévaudan il y avait une montagne appelée Hélanie, au pied de laquelle était un grand lac; à certaines époques de l'année les villageois s'y rendaient de toutes parts pour y faire des festins, offrir des sacrifices, et jeter dans le lac, pendant trois jours, une infinité d'offrandes de toute espèce. Quand ce temps était expiré, selon la tradition que rapporte Grégoire de Tours, un orage mêlé d'éclairs et de tonnerre s'élevait; il était suivi d'un déluge d'eau et de pierres. Ces scènes durèrent jusqu'à la fin du quatrième siècle.

Cent ans avant l'ère chrétienne il y avait aussi à Toulouse un lac célèbre, consacré au dieu du jour, et dans lequel les Tectosages jetaient en offrandes de l'or et de l'argent en profusion, tant en lingots et monnayé que mis en œuvre et façonné.

On lit dans la Vie de saint Sulpice, évêque

de Bourges, qu'il y avait de son temps dans le Berry un lac de mauvaise renommée, qu'on appelait le lac des Démon. Voy. PILATE, HERBADILLA, Is, etc.

LACAILLE (DENYSE DE). En 1612 la ville de Beauvais fut le théâtre d'un exorcisme sur lequel on n'a écrit que des facéties sans autorité. La possédée était une vieille, nommée Denyse de Lacaille. Nous donnons de cette affaire la pièce suivante en résumé; nous la croyons supposée par quelque farceur.

Extrait de la sentence donnée contre les démons qui sont sortis du corps de Denyse de Lacaille.

« Nous, étant dûment informés que plusieurs démons et malins esprits vexaient et tourmentaient une certaine femme, nommée Denyse de Lacaille, de la Landelle, nous avons donné à Laurent Lepot toute puissance de conjurer lesdits malins esprits. Ledit Lepot, ayant pris la charge, a fait plusieurs exorcismes et conjurations, desquels plusieurs démons sont sortis, comme le procès-verbal le démontre. Voyant que, de jour en jour, plusieurs diables se présentaient; comme il est certain qu'un certain démon, nommé Lissi, a dit posséder ladite Denyse, nous commandons, voulons, mandons, ordonnons audit Lissi de descendre aux enfers, sortir hors du corps de ladite Denyse, sans jamais y rentrer; et, pour obvier à la revenue des autres démons, nous commandons, voulons, mandons et ordonnons que Belzébuth, Satan, Motelu et Briffault, les quatre chefs, et aussi les quatre légions qui sont sous leur puissance, et tous les autres, tant ceux qui sont de l'air, de l'eau, du feu, de la terre et autres lieux, qui ont encore quelque puissance de ladite Denyse de Lacaille, comparaissent maintenant et sans délai, qu'ils aient à parler les uns après les autres, à dire leurs noms de façon qu'on les puisse entendre, pour les faire mettre par écrit.

« Et à défaut de comparoir, nous les mettons et les jetons en la puissance de l'enfer, pour être tourmentés davantage que de coutume; et faute de nous obéir, après les avoir appelés par trois fois, commandons, voulons, mandons que chacun d'eux reçoive les peines imposées ci-dessus, défendant au même Lissi, et à tous ceux qui auraient possédé le corps de ladite Denyse de Lacaille, d'entrer jamais dans aucun corps, tant de créatures raisonnables que d'autres.

« Suivant quoi ledit Lissi, malin esprit,

prêt à sortir, a signé ces présentes. Belzébuth paraissant, Lissi s'est retiré au bras droit; lequel Belzébuth a signé; pareillement Belzébuth s'étant retiré, Satan apparut, et a signé pour sa légion, se retirant au bras gauche; Motelu, paraissant, a signé pour toute la sienne, s'étant retiré à l'oreille droite; incontinent Briffault est comparu, et a signé ces présentes. — Signé LISSI; BELZÉBUTH; SATAN; MOTELU; BRIFFAULT.

« Le signe et la marque de ces cinq démons sont apposés à l'original du procès-verbal.

« Beauvais, le 12 décembre 1612. »

LACHANOPTERES, animaux imaginaires que Lucien place dans le globe de la lune. C'étaient de grands oiseaux couverts d'herbes au lieu de plumes.

LACHUS, génie céleste; dont les Basilidiens gravaient le nom sur leurs pierres d'aimant magique; ce talisman préservait des enchantements.

LACI (JEAN), auteur d'un ouvrage intitulé *Avertissements prophétiques*, publié en 1708, un vol. in-8°; il parut différents ouvrages de cette sorte à l'occasion des prétendus prophètes des Cévennes.

LAENSBERGH (MATHIEU), Liégeois célèbre qui passe parmi le peuple pour le plus grand mathématicien, astrologue et prophète des temps modernes. Ses prédictions trouvent encore, dans les campagnes, de bonnes gens qui se feraient scrupule d'en douter, et qui, quand son almanach prédit de la pluie pour un jour de beau temps, se contentent de dire: « Il pleut ailleurs. » Le premier almanach de Mathieu Laensbergh a paru en 1636.

LAFIN (JACQUES), sorcier qui fut accusé d'envoûtement; on dit même qu'on trouva sur lui des images de cire qu'il faisait parler (1).

LAICA. Nom de fées chez les Péruviens. Les laicas étaient ordinairement bienfaites, au lieu que la plupart des autres magiciennes mettaient leur plaisir à faire du mal.

LAMIA, reine de Libye, qui fendait le ventre des femmes grosses pour dévorer leurs fruits. Elle a donné son nom aux lamies.

LAMIES, démons mauvais, qu'on trouve dans les déserts sous des figures de femmes, ayant des têtes de dragon au bout des pieds. Elles hantent aussi les cimetières, y déterrèrent les cadavres, les mangent, et ne laissent des morts que les ossements.

A la suite d'une longue guerre, on aperçut dans la Syrie, pendant plusieurs nuits, des troupes de lamies qui dévoraient les cadavres des soldats inhumés à fleur de terre. On s'avisait de leur donner la chasse, et quelques jeunes gens en tuèrent plusieurs à coups d'arquebuse; il se trouva le lendemain que ces lamies n'étaient plus que des loups et des hyènes.

Il se rencontre des lamies, très-agiles à la course, dans l'ancienne Libye; leur voix est

un sifflement de serpent. Quelle que soit leur demeure, il est certain, ajoute Leloyer, qu'il en existe, « puisque cette croyance était en vigueur chez les anciens.... » Le philosophe Ménippe fut épris d'une lamie. Elle l'attirait à elle; heureusement qu'il fut averti de s'en défier, sans quoi il eût été dévoré.

Semblables aux sorcières, dit encore Leloyer (2), ces démons sont très-friands du sang des petits enfants.

Tous les démonomanes ne sont pas d'accord sur la forme des lamies: Torquemada, dans son *Hexameron*, dit qu'elles ont une figure de femme et des pieds de cheval; qu'on les nomme aussi chevesches, à cause du cri et de la friandise de ces oiseaux pour la chair fraîche. Ce sont des espèces de sirènes selon les uns; d'autres les comparent aux gholes de l'Arabie.

On a dit bien des bizarreries sur ces femmes singulières. Quelques-uns prétendent qu'elles ne voient qu'à travers une lunette (3). Wierus parle beaucoup de ces monstres dans le troisième livre de son ouvrage sur les *Prestiges*. Il a même consacré aux lamies un traité particulier (4).

LAMOTTE LE VAYER (FRANÇOIS), littérateur, né à Paris en 1588, et mort en 1672. C'était, selon Naudé, le Plutarque de la France, ressemblant aux anciens par ses opinions et ses mœurs. Il a laissé des *Opuscules sur le Sommeil et les Songes*, in-8°, Paris, 1643.

LAMPADOMANCIE, divination dans laquelle on observait la forme, la couleur et les divers mouvements de la lumière d'une lampe, afin d'en tirer des présages pour l'avenir.

LAMPE MERVEILLEUSE. Il y avait à Paris, du temps de saint Louis, un rabbin fameux, nommé Jéchiel, grand faiseur de prodiges, et si habile à fasciner les yeux par les illusions de la magie ou de la physique, que les Juifs le regardaient comme un de leurs saints, et les Parisiens comme un sorcier. La nuit, quand tout le monde était couché, il travaillait à la clarté d'une lampe merveilleuse, qui répandait dans sa chambre une lumière aussi pure que celle du jour. Il n'y mettait point d'huile; elle éclairait continuellement, sans jamais s'éteindre, et sans avoir besoin d'aucun aliment.

On disait que le diable entretenait cette lampe et venait passer la nuit avec Jéchiel. Aussi tous les passants heurtaient à sa porte pour l'interrompre. Quand des seigneurs ou d'honnêtes gens frappaient, la lampe jetait une lueur éclatante, et le rabbin allait ouvrir; mais toutes les fois que des importuns faisaient du bruit pour le troubler dans son travail, la lampe pâlissait; le rabbin, averti, donnait un coup de marteau sur un grand clou fiché au milieu de la chambre; aussitôt la terre s'entr'ouvrait et engloutissait les mauvais plaisants (5).

(1) M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 173.

(2) *Hist. des spectres, ou Apparit. des esprits*, liv. III, p. 199.

(3) Naudé, *Apol. pour les grands personnages*, etc.,

chap. 8.

(4) J. Wier de *Lamiis liber*. In-4°; Bale, 1577.

(5) Sauval, *Antiquités de Paris*, etc.

Les miracles de la lampe inextinguible étonnaient tout Paris. Saint Louis, en ayant entendu parler, fit venir Jéchiél, afin de le voir; il fut content, disent les Juifs, de la science étonnante de ce rabbin.

LAMPES PERPETUELLES. En ouvrant quelques anciens tombeaux, tels que celui de la fille de Cicéron, on trouva des lampes qui répandirent un peu de lumière pendant quelques moments, et même pendant quelques heures; d'où l'on a prétendu que ces lampes avaient toujours brûlé dans les tombeaux.

Mais comment le prouver? dit le père Lebrun; on n'a vu paraître des lueurs qu'après que les sépulcres ont été ouverts et qu'on leur a donné de l'air. Or il n'est pas surprenant que dans les urnes qu'on a prises pour des lampes il y eût une matière qui, étant exposée à l'air, devint lumineuse comme les phosphores. On sait qu'il s'excite quelquefois des flammes dans les caves, dans les cimetières et dans tous les endroits où il y a beaucoup de sel et de salpêtre. L'eau de la mer, l'urine et certains bois produisent de la lumière et même des flammes, et l'on ne doute pas que cet effet ne vienne des sels qui sont en abondance dans ces sortes de corps.

Mais d'ailleurs Ferrari a montré clairement, dans une savante dissertation, que ce qu'on débitait sur ces lampes éternelles n'était appuyé que sur des contes et des histoires fabuleuses.

LAMPON, devin d'Athènes. On apporta un jour à Périclès, de sa maison de campagne, un bélier qui n'avait qu'une corne très-forte au milieu du front; sur quoi Lampon pronostiqua (ce que tout le monde prévoyait) que la puissance, jusqu'alors partagée en deux factions, celle de Thucydide et celle de Périclès; se réunirait dans la personne de celui chez qui ce prodige était arrivé.

LAMPROIES, poisson à qui on a donné neuf yeux; mais on a reconnu que c'était une erreur populaire, fondée sur ce que les lamproies ont sur le côté de la tête des cavités, qui n'ont aucune communication avec le cerveau (1).

LANCINET. Les rois de France ont de temps immémorial revendiqué l'honneur de guérir les écrouelles. Le premier qui fut guéri fut un chevalier nommé Lancinet. Voici comment le fait est conté :

Il était un chevalier nommé Lancinet, de l'avis duquel le roi Clovis se servait ordinairement lorsqu'il était question de faire la guerre à ses ennemis. Etant affligé de cette maladie des écrouelles, et s'étant voulu servir de la recette dont parle Cornélius Celsus, qui dit que les écrouelles se guérissent si l'on mange un serpent, l'ayant essayée par deux fois, et ce remède ne lui ayant point réussi,

(1) Brown, Des Erreurs popul., tom. I^{er}, liv. III, pag. 349.

(2) Delancré, Traité de l'attouchement, p. 159; Forcadel, De Imper. et philosop. gall.

(3) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés, etc., tom. I^{er}, p. 273.

un jour, comme le roi Clovis sommeillait, il lui fut avis qu'il touchait doucement le cou à Lancinet, et qu'au même instant ledit Lancinet se trouva guéri sans que même il parût aucune cicatrice.

Le roi, s'étant levé plus joyeux qu'à l'ordinaire, tout aussitôt qu'il fit jour, manda Lancinet et essaya de le guérir en le touchant, ce qui fut fait; et toujours depuis cette vertu et faculté a été comme héréditaire aux rois de France, et s'est transmise à leur postérité (2).

Voilà, sans contredit, un prodige : mais on représentera que personne ne se nommait Lancinet du temps de Clovis; que ni Clovis, ni Clotaire, ni le roi Dagobert, ni aucun des Mérovingiens ne se vantèrent de guérir les humeurs froides; que ce secret fut également inconnu aux Carlovingiens, et qu'il faut descendre aux Capétiens pour en trouver l'origine (3).

LANDELA, magicienne. Voy. HARPE.

LANGÉAC, ministre de France, qui employait beaucoup d'espions, et qui fut souvent accusé de communiquer avec le diable (4).

LANGUE. On lit dans Diodore de Sicile que les anciens peuples de la Taprobane avaient une langue double, fendue jusqu'à la racine, ce qui animait singulièrement leur conversation et leur facilitait le plaisir de parler à deux personnes en même temps (5).

Mahomet vit dans son paradis des anges bien plus merveilleux; car ils avaient chacun soixante-dix mille têtes, à chaque tête soixante-dix mille bouches, et dans chaque bouche soixante-dix mille langues qui parlaient chacune soixante-dix mille idiomes différents.

LANGUE PRIMITIVE. On a cru autrefois que si on abandonnait les enfants à l'instruction de la nature ils apprendraient d'eux-mêmes la langue primitive, c'est-à-dire celle que parlait Adam, que l'on croit être l'hébreu. Mais malheureusement l'expérience a prouvé que cette assertion n'était qu'une erreur populaire (6). Les enfants élevés par des chèvres parlent l'idiome des boucs, et il est impossible d'établir que le langage n'a pas été révélé.

LANGUET, curé de Saint-Sulpice, qui avait un talent tout particulier pour l'expulsion de certains esprits malins. Quand on lui amenait une de ces prétendues possédées que les convulsionnaires ont produites, et qui ont donné matière à tant de scandales, il accourait avec un grand bénitier plein d'eau commune, qu'il lui versait sur la tête, en disant : — Je t'adjure de te rendre tout à l'heure à la Salpêtrière, sans quoi je t'y ferai conduire à l'instant. — La possédée ne reparaissait plus.

(4) Bertin, Curiosités de la littérature, t. I^{er}, p. 51.

(5) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés, tom. III, p. 119.

(6) Thomas Brown, Essais sur les erreurs, t. II, ch. 23, p. 95.

LANTHILA, nom que les habitants des Moluques donnent à un être supérieur qui commande à tous les Nétos ou génies malfaisants.

LAPALUD. Voy. **PALUD**.

LAPONS. Les Lapons se distinguent un peu des autres peuples : la hauteur des plus grands n'excède pas un mètre et demi ; ils ont la tête grosse, le visage plat, le nez écrasé, les yeux petits, la bouche large, une barbe épaisse qui leur pend sur l'estomac. Leur habit d'hiver est une peau de renne, taillée comme un sac, descendant sur les genoux, et relevée sur les hanches avec une ceinture ornée de plaques d'argent ; ce qui a donné lieu à plusieurs historiens de dire qu'il y avait des hommes vers le Nord velus comme des bêtes, et qui ne se servaient point d'autres habits que ceux que la nature leur avait donnés.

On dit qu'il y a chez eux une école de magie où les pères envoient leurs enfants, persuadés que la magie leur est nécessaire pour éviter les embûches de leurs ennemis, qui sont eux-mêmes grands magiciens. Ils font passer les démons familiers dont ils se servent en héritage à leurs enfants, afin qu'ils les emploient à surmonter les démons des autres familles qui leur sont contraires.

Ils se servent souvent du tambour pour les opérations de leur magie. Quand ils ont envie d'apprendre ce qui se passe en pays étranger, un d'entre eux bat ce tambour, mettant dessus, à l'endroit où l'image du soleil est dessinée, des anneaux de laiton attachés ensemble par une chaîne de même métal. Il frappe sur ce tambour avec un marteau fourchu, fait d'un os, de telle sorte, que ces anneaux se remuent. Le curieux chante en même temps d'une voix distincte une chanson que les Lapons nomment jonk ; tous ceux qui sont présents, hommes et femmes, y ajoutent chacun son couplet, exprimant de temps en temps le nom du lieu dont ils désirent savoir quelque chose. Le Lapon qui frappe le tambour le met ensuite sur sa tête d'une certaine façon, et tombe aussitôt par terre, immobile, sans donner aucune marque de vie ; les assistants continuent de chanter jusqu'à ce qu'il soit revenu à lui, car si on cesse de chanter, l'homme meurt, disent-ils, ce qui lui arrive également si quelqu'un essaye de l'éveiller en le touchant de la main ou du pied. On éloigne même de lui les mouches et les autres animaux qui pourraient le faire revenir.

Quand il reprend ses sens de lui-même, il répond aux questions qu'on lui fait sur le lieu où il a été envoyé. Quelquefois il ne se réveille qu'au bout de vingt-quatre heures, selon que le chemin qu'il lui a fallu parcourir a été long ou court ; et, pour ne laisser aucun doute sur la vérité de ce qu'il raconte, il se vante d'avoir rapporté du pays où il a été la marque qu'on lui a demandée, comme un couteau, un anneau, un soulier ou quelque autre chose.

Les Lapons se servent aussi du même tambour pour savoir la cause d'une maladie, ou

pour faire perdre la vie ou la santé à leurs ennemis.

Parmi ces peuples, certains magiciens ont une espèce de gibecière de cuir, dans laquelle ils tiennent des mouches magiques ou des démons, qu'ils lâchent de temps en temps contre leurs ennemis, ou contre le bétail, ou simplement pour exciter des tempêtes et faire lever des vents orageux. Enfin ils ont une sorte de dard qu'ils jettent en l'air, et qui, dans leur opinion, cause la mort à tout ce qu'il rencontre. Ils se servent encore, pour ce même effet, d'une pelote nommée tyre, de la grosseur d'une noix, fort légère, presque ronde, qu'ils envoient contre leurs ennemis pour les faire périr ; si par malheur cette pelote rencontre en chemin quelque autre personne ou quelque animal, elle ne manque pas de leur causer la mort (1). Voy. **FINNES**.

LARES. Les lares étaient, chez les anciens, des démons ou des génies gardiens du foyer. Cicéron, traduisant le *Timée* de Platon, appelle lares ce que Platon nomme démons. Festus les appelle dieux ou démons inférieurs, gardiens des toits et des maisons. Apulée dit que les lares n'étaient autre chose que les âmes de ceux qui avaient bien vécu et bien rempli leur carrière. Au contraire ceux qui avaient mal vécu erraient vagabonds et épouvantaient les hommes.

Selon Servius, le culte des dieux lares est venu de ce qu'on avait coutume autrefois d'enterrer les corps dans les maisons, ce qui donna occasion au peuple crédule de s'imaginer que leurs âmes y demeuraient aussi, comme des génies secourables et propices, et de les honorer en cette qualité.

On peut ajouter que la coutume s'étant introduite plus tard d'inhumer les morts sur les grands chemins, ce pouvait bien être de là qu'on prit occasion de les regarder comme les dieux des chemins. C'était le sentiment des platoniciens, qui des âmes des bons faisaient les lares, et des lémures des âmes des méchants. On plaçait leurs statues dans un oratoire que l'on avait soin de tenir proprement. Cependant quelquefois on perdait le respect à leur égard, comme à la mort de quelques personnes chères ; on les accusait de n'avoir pas bien veillé à leur conservation, et de s'être laissé surprendre par les esprits malfaisants. Caligula fit jeter les siens par la fenêtre, parce que, disait-il, il était mécontent de leurs services.

Quand les jeunes garçons étaient devenus assez grands pour quitter les bulles qu'on ne portait que dans la première jeunesse, ils les pendaient au cou des dieux lares. Les esclaves y pendaient aussi leurs chaînes, lorsqu'ils recevaient la liberté. Voy. **LARVES**.

LARMES. Les femmes accusées de sorcellerie étaient regardées comme véritablement sorcières lorsqu'elles voulaient pleurer et qu'elles ne le pouvaient. Une sorcière dont parle Boguet dans son premier avis ne put jeter aucune larme, bien qu'elle se fût plu-

(1) Dom Calmet, Sur les Vampires.

sieurs fois efforcée devant son juge : « Car il a été reconnu par expérience que les sorciers ne jettent point de larmes : ce qui a donné occasion à Spranger, Grilland et Bodin de dire que l'une des plus fortes présomptions que l'on puisse élever contre le sorcier est qu'il ne larmoie point (1). »

LARRIVEY (PIERRE), ancien poète dramatique du seizième siècle, né à Troyes en 1596. Il s'est fait connaître par un *Almanach avec grandes prédictions*, le tout diligemment calculé, qu'il publia de 1618 à 1647. Il précéda ainsi Mathieu Laensbergh. Il ne mangeait point de poisson, parce que, selon son horoscope, il devait mourir étranglé par une arête, prédiction qui ne fut pas accomplie.

Les almanachs qui continuent de porter son nom sont encore très-estimés dans le midi de la France, comme ceux de Mathieu Laensbergh dans le nord.

LARVES, âmes des méchants que l'on dit errer çà et là pour épouvanter les vivants ; on les confond souvent avec les lémures, mais les larves ont quelque chose de plus effrayant.

Lorsque Caligula fut assassiné, on dit que son palais devint inhabitable, à cause des larves qui l'occupaient, jusqu'à ce qu'on lui eût décerné une pompe funèbre. Voy. FANTOMES, SPECTRES, etc.

LAUNAY (JEAN), célèbre docteur de Sorbonne, né le 21 décembre 1603 à Valdéric, diocèse de Coutances. Il a laissé une dissertation pédantesque sur la vision de saint Simon Stock, qu'il n'a pas su comprendre, étant un peu janséniste ; un vol. in-8° ; Paris, 1653 et 1663.

LAURIER, arbre qu'Apulée met au rang des plantes qui préservent les hommes des esprits malins. On croyait aussi chez les anciens qu'il garantissait de la foudre.

LAUTHU, magicien tunquois, qui prétendait avoir été porté soixante-dix ans dans le sein de sa mère. Ses disciples le regardaient comme le créateur de toutes choses. Sa morale est très-relâchée ; c'est celle que suit le peuple, tandis que la cour suit celle de Confucius.

LAVATER (LOUIS), théologien protestant, né à Kibourg en 1527, auteur d'un traité sur les spectres, les lémures (2), etc., Zurich, 1570, in-12, plusieurs fois réimprimé.

LAVATER (JEAN-GASPARD), né à Zurich en 1741, mort en 1801, auteur célèbre de l'Art de juger les hommes par la physiognomie. Voy. PHYSIOGNOMIE.

LAVISARI. Cardan écrit qu'un Italien nommé Lavisari, conseiller et secrétaire d'un prince, se trouvant une nuit seul dans un sentier, le long d'une rivière, et ne sachant où était le gué pour la passer, poussa un cri, dans l'espoir d'être entendu des environs. Son cri ayant été répété par une voix de l'autre côté de l'eau, il se persuada que quelqu'un lui répondait, et demanda : — *Dois-je passer ici ?*

La voix lui répondit : — *Ici.*

(1) Bôguet, Premier avis, n° 60, p. 26.

(2) De spectris, lemuriibus et magnis atque insolitis

Il vit alors qu'il était sur le bord d'un gouffre où l'eau se jetait en tournoyant. Épouvané du danger que ce gouffre lui présentait, il s'écrie encore une fois : — *Faut-il que je passe ici ?*

La voix lui répondit : — *Passe ici.*

Il n'osa s'y hasarder, et, prenant l'écho pour le diable, il crut qu'il voulait le faire périr et retourna sur ses pas (3).

LAZARE, — tzar des Serviens dans leurs temps héroïques. On lit sur ce prince, dans les chants populaires des Serviens (ces barbares qui seront opprimés tant qu'ils outrageront les femmes, tant qu'ils diront grossièrement qu'elles ont les cheveux longs et le jugement court, tant qu'ils les écarteront de leurs conseils et les traiteront en esclaves,) on lit sur lui de singulières légendes.

Leur grand cycle poétique, c'est l'ère fatale de la conquête, c'est la bataille de Kossowo, où périt le roi Lazare, trahi par son gendre Wuk et par ses douze mille guerriers. A cette bataille, le poète, c'est-à-dire, le peuple (car le poète qui l'a chantée ne fait que poser une tradition) le peuple fait assister et mourir, par un touchant anachronisme, les héros serviens qui naquirent plus tard, comme s'il manquait à leur gloire d'avoir sanctifié de leur présence et de leur mort cette mémorable défaite des Serviens que n'eût pu détourner tout le courage des temps passés, rassemblé dans ce moment triste et solennel de leur histoire. Dans un premier récit du poète intitulé les *Appréts religieux*, le saint prophète Elie vient annoncer au tzar la volonté de Dieu, et l'avertir qu'il est temps de choisir entre le royaume du ciel et celui de la terre.

« Lazare mande le patriarche de Servie et les douze grands archevêques, pour qu'ils donnent la sainte communion à ses braves, et que purifiés ils se préparent à la mort.... »

« Comme il mène la bataille, le vaillant Lazare ! et avec lui périt l'armée entière des Serviens ; soixante dix-sept mille vaillants guerriers ! maintenant tous pleins d'honneur et de sainteté, ils sont admis auprès du Tout-Puissant ! »

Voilà le christianisme dans sa mâle austérité, et le paradis chrétien dans son plus beau contraste, avec les joies sauvages du Walhalla et le paradis de Mahomet.

Dans un second récit, au moment où les troupes défilent en bon ordre pour aller mourir aux champs de Kossowo, la tzarine Militza demande à son noble époux qu'au moins un de ses frères, un des neuf Jugowitz, reste avec elle dans la forteresse de Kruschwatz. C'est bien le moment de tenir compagnie aux femmes ! Ils refusent tous de se déshonorer. Golabun, le serviteur, reçoit l'ordre de rester près de Militza, et des larmes ruissellent sur ses joues. Dès que l'aube du matin paraît, deux corbeaux messagers, comme dans les chants populaires de la Grèce moderne, arrivent auprès de la tzarine qui se

frigoribus et præsagitionibus quæ obitum hominum clades, mutationesque imperiorum præcedunt, etc.

(3) Lenglet-Du Fresnoy, Dissert., t. 1, p. 169.

trouble ; puis le guerrier Milutine, couvert de dix-sept blessures et portant sa main gauche dans sa droite, vient conter à Milutza comment l'illustre tzar, son époux, est tombé, comment est tombé le vieux Iug, son père, comment sont tombés les neuf Iugowitz (1), et comment est tombé Milosch le waiwode.

« Que Dieu bénisse Milosch et tous les siens ! Son nom vivra dans les cœurs serviens, dans les chants des femmes, dans les récits des vieillards. »

Et comme le refrain lugubre de la chanson, la malédiction tombe, avec le son monotone de la gusla (2), sur l'infâme Wuk. Dans le troisième récit, une jeune fille d'Amsel, le dimanche au matin, parcourt à pas lents le champ de carnage, le Waterloo de la Servie, lave avec de l'eau fraîche le visage des blessés, et leur verse dans la bouche quelques gouttes de vin. Sous cette main charitable, Paul Orlowitz, le jeune porte-étendard des princes de Servie, reprend assez de force pour dire à la jeune fille d'Amsel où est tombé son fiancé, entre le waiwode Milosch et le kossantschitz Iwan :

« Chère sœur, jeune vierge d'Amsel, vois-tu là-bas cet amas de lances de bataille ? Là où elles sont plus hautes et plus pressées, là ruisselait à grands flots le sang des héros. Les coursiers en avaient jusqu'aux étriers et aux sangles. Mais les héros en avaient jusqu'à la ceinture ; c'est là que tous trois sont tombés, les braves ! Pour toi, retourne à ta blanche demeure, et ne souille pas ta robe dans le sang. »

On n'avait pu retrouver sur la sanglante plaine la tête de Lazare. Un jeune Turc, né d'une Servienne, l'avait jetée dans une source d'eau vive ; elle y resta quarante ans, et elle brillait comme la lune sur l'eau. Tirée de là enfin et jetée sur le gazon, elle va rejoindre son corps, qui fut déposé par les douze grands archevêques dans le beau monastère de Rawanitza en Macédoine, « fondé par Lazare de son propre argent, sans qu'il en coûtât un para ou une larme à son pauvre peuple (3). »

LAZARE (DENYS), prince de Servie, qui vivait en l'année de l'hégire 788. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *les Songes*, publié en 1686, 1 vol. in-8°. Il prétend avoir eu des visions nocturnes dans les royaumes de Stéphan, de Mélisch et de Prague.

LEAUPARTIE, seigneur normand d'un esprit épais, qui fit paraître en 1735 un mémoire pour établir la possession et l'obsession de ses enfants et de quelques autres filles qui avaient copié les extravagances de ces jeunes demoiselles. — Il envoya à la Sorbonne et à la faculté de médecine de Paris des observations pour savoir si l'état des possédées pouvait s'expliquer naturellement. Il exposa que les possédées entendaient le latin ; qu'elles étaient malicieuses ; qu'elles

parlaient en hérétiques ; qu'elles n'aimaient pas le son des cloches ; qu'elles aboyaient comme des chiennes ; que l'aboïement de l'une d'elles ressemblait à celui d'un dogue ; que leur servante Anne Néel, quoique fortement liée, s'était dégagée pour se jeter dans le puits : ce qu'elle ne put exécuter, parce qu'une personne la suivait ; mais que, pour échapper à cette poursuite, elle s'élança contre une porte fermée et passa au travers, etc. — Le bruit s'étant répandu que les demoiselles de Leupartie étaient possédées, un curé nommé Heurtin, faible ou intrigant, s'empara de l'affaire, causa du scandale, fit des extravagances. Mais M. de Luynes, évêque de Bayeux, le fit renfermer dans un séminaire ; et les demoiselles, ayant été placées dans des communautés religieuses, se trouvèrent immédiatement paisibles.

LEBRUN (CHARLES), célèbre peintre, né à Paris en 1619, mort en 1690. On lui doit un *Traité sur la physionomie humaine comparée avec celle des animaux*, 1 vol. in-folio.

LEBRUN (PIERRE), oratorien, né à Brignolles en 1661, mort en 1729. On a de lui : 1° *Lettres qui découvrent l'illusion des philosophes sur la baguette, et qui détruisent leurs systèmes*, 1693, in-12 ; 2° *Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants*, 1702, 3 vol. in-12, avec un supplément, 1737, in-12.

Nous avons occasion de le citer souvent.

LÉCANOMANCIE, divination par le moyen de l'eau. On écrivait des paroles magiques sur des lames de cuivre, qu'on mettait dans un vase plein d'eau, et une vierge qui regardait dans cette eau y voyait ce qu'on voulait savoir, ou ce qu'elle voulait y voir.

Ou bien on remplissait d'eau un vase d'argent pendant un beau clair de lune ; ensuite on réfléchissait la lumière d'une chandelle dans le vase avec la lame d'un couteau, et l'on y voyait ce qu'on cherchait à connaître.

C'est encore par la lécanomancie que chez les anciens on mettait dans un bassin plein d'eau des pierres précieuses et des lames d'or et d'argent, gravées de certains caractères, dont on faisait offrande aux démons. Après les avoir conjurés par certaines paroles, on leur proposait la question à laquelle on désirait une réponse. Alors il sortait du fond de l'eau une voix basse, semblable à un sifflement de serpent, qui donnait la solution désirée. Glycas rapporte que Nectanébus, roi d'Egypte, connu par ce moyen qu'il serait détrôné ; et Delrio ajoute que de son temps cette divination était encore en vogue parmi les Turcs.

Elle était anciennement familière aux Chaldéens, aux Assyriens et aux Egyptiens. Vigenère dit qu'on jetait aussi du plomb fondu tout bouillant dans un bassin plein d'eau ; et par les figures qui s'en formaient on avait la réponse à ce qu'on demandait (4).

(4) Delancre, *Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincus*, p. 268.

(1) Iugowitz, enfants de Iug.

(2) Guitare à une seule corde.

(3) Extraits des comptes rendus par la presse périodique sur les légendes de la Servie.

LECHIES, démons des bois, espèces de satyres chez les Russes, qui leur donnent un corps humain, depuis la partie supérieure jusqu'à la ceinture, avec des cornes, des oreilles, une barbe de chèvre; et, de la ceinture en bas, des formes de bouc. Quand ils marchent dans les champs, ils se rapetissent au niveau des herbages; mais lorsqu'ils courent dans les forêts, ils égalent en hauteur les arbres les plus élevés. Leurs cris sont effroyables. Ils errent sans cesse autour des promeneurs, empruntent une voix qui leur est connue, et les égarent vers leurs cavernes, où ils prennent plaisir à les chatouiller jusqu'à la mort.

LECOQ, sorcier qui fut exécuté à Saumur, au xvi^e siècle, pour avoir composé des vénéfices et poisons exécrables contre les enfants. Le bruit courait dans ce temps-là que, lui et d'autres sorciers ayant jeté leurs sorts diaboliques sur les lits de plume, il devait s'y engendrer certains serpents qui piqueraient et tueraient les bonnes gens endormis; si bien qu'on n'osait plus se coucher. On attrapa Lecoq, et on le brûla, après quoi on alla dormir (1) : ce que vous pouvez faire aussi.

LEDOUX (Mademoiselle), tireuse de cartes, dont on fit le procès à Paris le 14 juillet 1818. Elle fut condamnée à deux ans d'emprisonnement et à douze francs d'amende, pour avoir prescrit à une jeune demoiselle d'aller la nuit en pèlerinage au Calvaire du Mont-Valérien, près Paris, et d'y porter quatre queues de morue enveloppées dans quatre morceaux d'un drap coupé en quatre, afin de détacher, par ce moyen cabalistique, le cœur d'un jeune homme riche, de neuf veuves et demoiselles qui le poursuivaient en mariage (2).

LÉGENDES. Nous avons rapporté plusieurs légendes qui tiennent aux sciences occultes et aux croyances merveilleuses. Nous pourrions ici en réunir un grand nombre qui sont sur plusieurs points à la fois de ces croyances. Nous nous contenterons de celles qui suivent.

La Montagne-du-Géant.

Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible cela se fera.

LE DUC DE BUCKINGHAM.

Il est fâcheux que les hommes ne sachent garder aucune mesure dans leurs opinions et leurs croyances. Autrefois on croyait tout; maintenant on ne croit plus rien. Personne chez nos pères ne doutait des géants, que vous regardez à tort aujourd'hui comme une chimère. Il y a eu des géants, et même de très-grands géants.

Madelcine de Niquezza, pauvre Espagnole de Carthagène, prise par les Chiquitos, tomba successivement des mains de divers peuples sauvages dans une tribu de géants qui avaient neuf pieds de haut. Le doute s'est emparé de cette aventure; cependant l'empereur Maximin avait huit pieds. Guillaume de Malmesbury dit qu'Odorwpa, fils du comte

(1) Nynauld, Discours de la Lycanthropie, p. 5.

de Devon, dont il mesura le tombeau, faisait des enjambées de cinq aunes. Lecat découvrit en 1754, dans un cimetière de Bordeaux, des os de géants qui avaient plus de neuf pieds; et il est constant qu'on a trouvé en Sicile des squelettes d'hommes qui ont eu douze coudées; c'est la mesure que donnent au géant Ferragus les chroniques de Charlemagne.

Nous ne prétendons pas croire qu'il y ait en, depuis le déluge, des géants beaucoup plus hauts que ceux-là. Nous ne pensons pas avec les musulmans que notre premier père ait porté une lieue de hauteur; nous serions trop dégénérés. Nous trouvons de l'exagération dans le peuple de Douai qui donne à Gayant, l'un de ses aïeux, un taille de vingt mètres; mais nous admettons les géants; et nos pères étaient plus grands que nous.

Dans les cavalcades de fêtes que les provinces du Nord ont toujours aimées, on voit partout des géants. A Douai, c'est donc le brave Gayant, avec sa famille colossale; à Lille, c'était Lyderick et sa femme, fondateurs de cette ville, hauts de soixante pieds. A Bruges, à Anvers, à Liège, à Malines, à Mons, à Bruxelles, on promène ainsi des géants populaires. Charles-Quint trouvait du grandiose dans ces usages qu'il favorisait; comme lui, la plupart des souverains les encouragèrent.

Mais abordons notre chronique, qui s'appuie sur un géant, et qui nous reporte à des jours un peu éloignés.

Il y avait, en 860, auprès de Bruxelles, une sorte de petit château bâti en bois, situé à l'endroit même que l'on gravit encore par les ruelles escarpées, qui se nomment toujours la Montagne-du-Géant; il occupait les lieux où le dernier siècle a encore vu la *Steenpoort*, et s'étendait de la rue des Alexiens à l'allée des Trois-Perdrix, tout en haut de la voie rapide dite rue de l'Escalier. Ce petit château était occupé par un géant dont le vrai nom n'a pas été conservé, mais que l'on appelait l'Omméganck, d'un mot du pays qui voulait dire alors protecteur des chemins, et qui signifie aujourd'hui quelque chose comme procession par les rues. Les langues ont aussi leurs changements. Il n'avait que neuf pieds de haut.

Son manoir, bâti sur une colline plus élevée de quatre-vingts pieds que le sol environnant, était alors inabordable; la montagne était de tous côtés abrupte, taillée à pic; le géant n'y remontait qu'à l'aide d'un rude escalier tourné vers la rue à laquelle il a donné son nom. Il s'y plaisait néanmoins. Il y était respecté. On conte qu'il était bizarre, sauvage, ne parlant point, brusque en ses manières, mais ne faisant mal à personne, comme c'est l'ordinaire des gens forts et braves. Il n'employait sa puissance et sa bonne armure qu'à redresser les torts dans le pays, pourchassant les voleurs, défendant les marchands et purgeant la contrée des brigands vagabonds qui infestaient les routes.

(2) M. J. Garinet, Hist. de la Magie en France, p. 291.

Or, ce géant n'avait plus de femme, mais il avait une fille qui lui ressemblait peu, car elle était petite, gracieuse, ravissante. Il la tenait enfermée pendant toutes ses excursions, et jamais elle n'était descendue dans la vallée de Rollebeck (aujourd'hui comblée).

Un vaillant chevalier, qui s'était couvert de gloire en repoussant les Normands, était revenu depuis peu dans le pays. Il avait trente ans. Il succédait à son père qui avait occupé de nombreux ouvriers dans ses mines de cuivre de la forêt de Soigne. On le nommait Hans de Huysteen.

Un jour que le géant, sorti pour ses courses, avait laissé seule au manoir sa fille Hélène, la jeune beauté mit la tête à une petite fenêtre qui donnait sur Bruxelles alors naissante. Le chevalier de Huysteen passait en ce moment au pied de la montagne; il aperçut la charmante fille; un éclair n'est pas plus rapide que le trait violent qui se jeta dans son cœur. Hors d'état de l'arracher, il monta l'escalier du géant; mais au moment où il entra dans le château, l'Ommeganck parut. Sa fille courut au-devant de lui, le front beau de rougeur; après quoi elle salua l'étranger. Le géant fronça le sourcil:

— Qui t'a rendu assez téméraire pour mettre les pieds dans ce manoir? dit-il.

— Seigneur, répondit Huysteen, excusez-moi. J'ai vu votre fille, et l'admiration m'a mené à ses genoux.

Hélène tremblait.

— Qui es-tu? dit le géant.

Son ton brusque et mécontent fit frémir la demoiselle.

— Je suis Hans de Huysteen, répondit le jeune homme. Lothaire m'a fait chevalier.

— Tu n'es pas indigne de nous, reprit le géant, avec un sourire qui annonçait quelque chose de bizarre. Mais j'ai fait un vœu: tu ne seras l'époux de ma fille, que si tu peux, demain, à la première heure du jour, venir ici la chercher à cheval, à travers un portique de pierres, pour la conduire à l'église de Saint-Géry.

Là-dessus le géant rentra, ferma sa porte, et laissa le pauvre jeune homme sur le plateau de la petite montagne. Un regard qu'Hélène ne lui avait pu refuser en s'éloignant lui mettait au cœur un bon courage. Mais lorsqu'ens'approchant de l'escalier il vit ce qu'on lui avait prescrit, quand il y songea, quand il réfléchit qu'on lui donnait la nuit seulement pour une entreprise immense; quand il eut mesuré les quatre-vingts pieds d'escarpement sur lesquels il fallait faire une route, et l'impossibilité de monter des pierres pour bâtir là un portique, il vit bien que le géant l'avait raillé. Et tout le monde savait qu'il ne revenait jamais sur une parole dite.

Cependant le cœur touché voit rarement un obstacle insurmontable. Hans courut à ses mines, où travaillaient six cents ouvriers. Il appela leurs chefs et leur demanda s'ils ne pourraient pas en une nuit construi-

re un chemin qui, de Bruxelles, dont la limite était alors vers la Grande-Place, conduisit à la montagne du géant. Les maîtres mineurs lui répondirent qu'il fallait plus d'une année pour de si vastes travaux.

Hans n'ajouta rien, et se mit à soupirer. Comme il errait, pensif et désolé, dans les sombres galeries, il vit un petit homme à cheveux blancs, haut de quatre pieds, qui le regardait d'un œil fixe et ardent:

— Vous êtes dans la douleur, dit-il; si vous le voulez, je vous tirerai de peine.

— Oh! je serai tout au monde, dit le chevalier. Mais qui êtes-vous?

— Vos gens, dit le petit homme, m'appellent le lutin. Mais moi et les miens, quels que nous soyons, nous habitons ces demeures souterraines que vos fouilles viennent troubler. Si vous me jurez de fermer cette mine et de nous y laisser, sire de Huysteen, nous ferons cette nuit le chemin; nous bâtirons la porte de pierre; et demain, au point du jour, vous serez l'époux d'Hélène.

Pour ne pas nuire à votre fortune, poursuivait le lutin, je vous indiquerai ailleurs une autre mine plus abondante, et je vous donnerai le secret d'étamer le cuivre.

Le chevalier promit tout, bondissant d'allégresse.

Pendant ce temps-là, le géant, voyant venir la nuit, s'entretenait avec sa fille. Il riait de toutes ses forces, aux dépens du sire de Huysteen. Mais Hélène soupirait.

Vers minuit, il se fit une grande tempête. Les vents ébranlaient le manoir; les arbres voisins se rompaient en criant; des tonnerres lointains faisaient entendre sans relâche leur grondement formidable. Hélène eut peur; le géant ouvrit la fenêtre:

— C'est sans doute, dit-il, le démon de la chasse qui sort de la forêt.

Mais la nuit était si noire qu'il ne vit rien; seulement il entendait le bruit des marteaux, le cliquetis des pioches, le roulement des brouettes et les voix confuses des travailleurs. C'était un vacarme sourd et un immense bourdonnement, comme si cent mille hommes actifs, pressés, haletants, eussent été rassemblés là.

Il poussa un nouvel éclat de rire:—Huysteen est fou, s'écria-t-il; il a entrepris le chemin.

Il referma la fenêtre, car le vent venait d'éteindre la lampe. Hélène ne put prendre aucun repos. Aux premiers rayons de l'aurore, elle courut à la verrière. Quelle fut sa surprise et sa joie, en voyant devant le manoir une magnifique porte de pierres (*Steenpoort*)! elle poussa un cri si retentissant que le géant accourut.

En ce moment, le chevalier Hans de Huysteen parut à cheval sous le portique, conduisant à la main un élégant palefroi pour Hélène. Tout ce que le géant avait demandé était fait.

Il embrassa le chevalier qui, ce jour-là même, heureux époux d'Hélène, tint fidèlement parole au petit homme à cheveux blancs. Il devint puissamment riche. Cent ans

plus tard, un de ses descendants, sire Rodolphe de Huysteen, qui fut chef des deux grandes familles patriciennes de Huysteen et de Steenhuys, établit pour la première fois, en l'honneur du commerce, la procession de l'Omméganck, que Jean I^{er}, duc de Brabant, remit en vogue au treizième siècle.

Les légendes, dans le Nord et dans le Midi, à l'Est et à l'Ouest, contiennent tant de traditions piquantes, que l'on pourrait en citer ici un grand nombre. Nous donnerons d'abord quelques-unes de celles que Schreiber et ses amis ont publiées à Heidelberg, il y a une trentaine d'années. On a publié celles de Grimm et de Musæus, qu'il faudrait toutes reproduire, mais souvent elles sont trop longues.

Le burg d'Eppstein.

On trouve dans les montagnes du Taunus quatre charmants vallons que le printemps orne annuellement de ses plus belles fleurs, de ses plantes les plus salutaires; sur ces vallons domine tristement une roche escarpée où fut le burg (forteresse) solitaire d'Eppstein. Eppo l'a bâti dans un temps dont il ne reste plus de traces. Un jour il s'y était égaré à la chasse; car alors toute la contrée était sauvage et n'inspirait que de l'horreur. Eppo fatigué se couche négligemment au pied du rocher sur un tapis de verdure arrosé d'une source qui sort de la fente de cette masse informe. Il s'endort, se réveille, et reposé il se relève pour chercher son chemin, lorsqu'il entend la voix mélodieuse d'une femme; l'air et les paroles étaient mélancoliques et paraissaient sortir du sein des rochers. Le chevalier se met en marche à travers les ronces et les buissons, et se fraye un sentier vers le lieu d'où part la voix qui l'a charmé. Il se trouve enfin à l'entrée d'une grotte où est assise une demoiselle d'une éblouissante beauté. La romance plaintive était achevée; des larmes amères inondaient son visage qu'elle essuyait avec les boucles des longs cheveux châains qui flottaient sur son cou. Elle voit le chevalier, et implore son secours d'une voix faible et tremblante.

Eppo lui demande qui elle est et ce qui l'a conduite dans ce désert.

Je ne puis vous en dire qu'un mot, dit-elle, car bientôt l'heure qui retient mon tyran dans un sommeil léthargique est écoulée. Je suis Bertha, née au Bremthal, burg qui est là-bas. Le géant qui domine dans ces contrées, a tué mon père et mes frères et me retient prisonnière dans ces lieux où il me veut contraindre à l'épouser. Heureusement dès que je me mets à prier à haute voix, il perd ses forces et il est hors d'état de me faire aucun mal. Tous les jours à midi il est surpris d'un sommeil dont aucune puissance humaine ne peut le tirer. C'est à ce moment qu'il repose sur cette pointe de rocher.

Eppo tire son sabre; — Je vais, dit-il, envoyer ce monstre dans les abîmes infernaux.

— Ah! reprit Bertha, nul fer n'a de pouvoir sur lui.

— Je vais le précipiter du rocher.

— C'est impossible; s'il dort, mille bras ne peuvent le tirer de sa place.

— Fuyez avec moi!

— Ne voyez-vous pas que je suis enchaînée (son pied était attaché aux parois de la roche)? Chaque fois qu'il va dormir, il me retient ainsi sous son odieux joug.

— Je vous délivrerai, belle inconnue, dût-il m'en coûter la vie.

Un regard de reconnaissance exprime les sentiments de Bertha. — Si vous y êtes déterminé, dit-elle, allez au burg de mon père. Le châtelain vous donnera le filet en mailles de fer que mon père a rapporté en trophée de la Palestine. Il est tissu d'un art merveilleux; nous y prendrons le monstre qui me persécute.

Ils convinrent encore d'autres mesures. Eppo courut au burg de Bremthal, et en rapporta le filet le lendemain, au lieu du rendez-vous indiqué par Bertha. Il n'avait pas attendu l'espace d'une heure dans le bosquet que Bertha lui cria de l'entrée de la caverne: — Dieu nous envoie le moment favorable, le voilà vers la montagne qui se fait un châteaumeau; vite le filet, et ne bougez que je ne vous appelle.

Le chevalier passe à travers la grille qui enfermait Bertha le filet souple; il se prête à toutes sortes de formes. Bertha grimpe promptement sur la haute roche, et l'étend sur la place où le monstre a coutume de prendre son repos. Elle a soin de le couvrir de mousse, elle le jonche encore des fleurs champêtres qui y croissent abondamment.

Midi approche; le géant à demi endormi s'avance vers le lit parfumé et croit voir là les douces attentions de sa captive. La joie qu'il en a lui fait oublier de l'attacher comme d'ordinaire; il chancelle et tombe endormi sur la couche traîtreusement apprêtée.

A peine est-il endormi, que Bertha accourt replier sur lui tous les pans du filet; elle appelle Eppo, qui n'arrive qu'après beaucoup de fatigues, car le vrai chemin passait par la grotte fermée; il lui faut se faire voie à travers les ronces et les épines; enfin il arrive.

Bertha le prie de la ramener au burg de son père dans le Bremthal.

Volontiers, dit Eppo, mais vous n'y seriez pas en sûreté contre le monstre, qui enfin parviendra à briser son filet. Qui pourrait lui résister? Qu'il meure! Bertha craint tout. Mais Eppo la conduit au pied de la montagne, la prie de l'attendre, sans se livrer aux inquiétudes, remonte et s'efforce en vain de précipiter le monstre dans l'abîme, sur le penchant duquel il était couché. Ses efforts étaient sans succès. L'affreux colosse immobile ouvre les yeux, et se voyant dans les lacets, hurle des cris effroyables dont tous les vallons retentissent. Comme il fait un mouvement pour tâcher de rompre les mailles, Eppo en profite, et le lance avec tant de vigueur vers les bords du rocher, que le poids du monstre l'entraîne en roulant jusqu'au fond du valon. Tous ses membres sont brisés et suspendus aux poin-

tes des rochers; longtemps il lutte contre la mort, qui enfin délivre la terre de son pouvoir tyrannique. Les oiseaux de proie se précipitent en foule sur ses membres palpitants, et mêlent les cris funèbres de leur voracité à ses accents de mort.

Eppo conduisit la captive au burg de ses pères. Après quelques semaines elle est son épouse. Il bâtit le château d'Eppstein, et suspend à ses chaînes les mains du géant, comme un éternel souvenir.

Le chevalier Bræmser de Rudesheim.

Comme saint Bernard prêchait la croisade à Spire, Jean Bræmser de Rudesheim prit la croix avec beaucoup d'autres gentilshommes et alla en Palestine. Là il fit de grands traits de valeur; son nom y fut honoré des Français et redouté des Sarrasins.

Il y avait dans un vallon sauvage et pierreux un dragon, qui s'était rendu redoutable à toute l'armée chrétienne; il égorgeait les bonnes gens qu'on envoyait pour faire du bois et de l'eau; de sorte que personne ne voulait plus se rendre dans le voisinage de ce monstre. Bræmser met son casque, prend l'écu et l'épée, se rend au repaire du dragon et le tue, comme il rampait hors de sa caverne.

Le brave chevalier fut assailli dans ce moment par des infidèles qui étaient en embuscade et qui le firent prisonnier. Il languit longtemps dans les fers. Se voyant sans aucune espérance d'être racheté, il fit vœu que, s'il revenait au beau Rhin, il consacrerait au ciel Gisèle, sa fille unique, et lui donnerait le voile. Bientôt après la ville où Bræmser était prisonnier fut prise par ses compatriotes. Libre alors, il échangea ses armes contre le bourdon et la calabasse du pèlerin; il parcourut la France, aborda en Allemagne, et parvint à Rudesheim sans éprouver aucun accident. Les larmes coulèrent de ses yeux en entrant dans le burg; sa fille venait au-devant de lui, avec les serviteurs de la maison, et il ne pouvait exprimer que par des regards levés au ciel ce qui se passait dans son âme. La belle Gisèle avait, pendant les trois années qu'avait duré son absence, acquis la force de la jeunesse; la joie de son retour l'embellissait encore.

Lorsque le vieux Bræmser lui parla de son vœu, Gisèle, comme frappée du coup de la mort, pâlit, et tous ses traits s'altérèrent. Sans nouvelles de son père, elle avait depuis quelques mois promis sa main à un jeune chevalier du voisinage, parfaitement digne de son choix. En revoyant son père, elle avait espéré le voir approuver par lui. Elle se jeta à ses pieds, embrassa ses genoux, et les arrosa de ses larmes; elle lui représenta qu'elle voulait bien renoncer à ce mariage, mais qu'elle le priait de ne pas la repousser de la maison où elle était née, promettant qu'elle se ferait un devoir bien doux de soigner sa vieillesse et d'adoucir ses infirmités. Elle lui rappelait le temps où il la portait, encore enfant, dans ses bras; elle lui par-

lait de sa mère qu'ils avaient perdue, et dont le souvenir était toujours si cher au chevalier. Mais ni larmes ni paroles ne purent fléchir le vieux guerrier; il menaça Gisèle de maudire les cendres de sa mère, si elle n'obéissait pas. Le cœur de la jeune fille se brisa, ses sens se troublèrent; elle se lève, ouvre la porte de la salle bâtie sur le Rhin; la tempête mugit dans l'enceinte du vallon; la malédiction de son père la trouble comme un spectre. Voulant s'en délivrer, dans un transport de démence, elle se précipite.

On trouva le lendemain le corps de Gisèle rejeté par le Rhin, près de la tour d'Hatton; et, disent encore les bateliers allemands, souvent le nautonnier voit dans le calme de la soirée son ombre planer sur les vieux murs du burg; il entend des accents plaintifs se mêler aux sifflements des vents.

Le vieux Bræmser, inconsolable, fit vœu alors de bâtir une église pour le repos de l'âme de sa fille, car il espérait qu'avant d'expirer elle avait pu se repentir et mériter le pardon d'un crime commis dans un accès de folie; mais il oublia bientôt cet autre vœu.

Un soir à minuit il fut éveillé par un songe horrible; le dragon qu'il avait tué autrefois en Palestine lui apparut ouvrant la gueule et menaçant de le dévorer; mais tout à coup il vint une figure pâle et jeune, qu'il reconnaît pour sa Gisèle. A son aspect le monstre s'éloigna, et au moment même les chaînes qu'il avait portées en Palestine tombèrent du mur avec fracas, et le réveillèrent tremblant de frayeur. Le matin du même jour, un valet arriva de la campagne avec une image de la sainte Vierge: un bœuf l'avait déterrée en labourant, et l'image avait fait entendre, disait-on, un cri d'appel. Aussitôt Bræmser prit ses mesures pour l'accomplissement de son vœu. Il fit bâtir à l'endroit où l'image avait été trouvée une église et un couvent qu'on nomme encore *Nothgott* (secours de Dieu). On montre dans cette église les chaînes de Bræmser et la langue du dragon qu'il avait vaincu. Son burg, que possède aujourd'hui le comte de Metternich, garde encore des monuments de cette vieille époque. La grande salle d'honneur est ornée des tableaux de famille des Bræmser, hommes et femmes, peints sur une seule pièce de bois avec les noms, l'année, les armoiries et quelques rimes. Dans la chapelle on voit les cornes du bœuf qui a déterré la sainte image. La chambre à coucher est décorée de toutes sortes de figures, et le lit, qui est très-ample, a des sculptures peintes qui retracent des sujets de l'Ancien Testament, et qui font allusion à la foi conjugale. Près du lit se trouvent divers meubles, chaises, marchepieds, etc., tous fort simples et sans apprêt, mais faits pour une longue durée, comme l'était encore alors la vie des hommes.

L'échelle du diable.

On voit à Lorch, sur les confins du Rhin-gau, quelques débris d'un vieux burg. C

fut la demeure de Sibö de Lorch, forte épée, d'une humeur bizarre et peu sociable. On frappa à sa porte pendant une nuit fort orageuse. C'était un petit vieux bonhomme qui demandait l'hospitalité. Le chevalier refusa brutalement de recevoir l'étranger sans apparence. — Tu me le payeras, rumine dans sa barbe le petit bonhomme, et il se retire.

Le sire de Sibö oublie bientôt cette insignifiante visite; mais le lendemain, lorsqu'on sonne le dîner, sa fille, dont les beaux traits commençaient à se développer, son unique enfant, qui n'a que douze ans, a disparu. Il la fait chercher partout; lui-même se fatigue en inutiles perquisitions. Il rencontre enfin un jeune pâtre qui lui raconte qu'il a vu le matin une petite fille cueillant des fleurs là-bas au pied de la montagne escarpée de l'inaccessible Kedrich; que tout à coup étaient venus de petits hommes bien vieux, qui avaient pris la jeune fille par les bras et l'avaient emportée en grimpant en haut de la montagne aussi facilement qu'un autre aurait couru dans les prés. — Ah! mon Dieu! ajouta-t-il, faisant un signe de croix, ce sont sûrement les terribles lutins qui tiennent leur sabbat là-haut sur le Kedrich, et qu'il est si aisé de fâcher. Le chevalier regarde avec effroi la montagne; il lève les yeux jusqu'en haut, et voit effectivement sa fille Garlinde, qui, tout au faite, semblait lui tendre les bras.

Il rassemble aussitôt ses gens, espérant en trouver un qui saura grimper à la cime, mais inutilement. Il leur fait apporter des outils pour pratiquer un chemin. Ils s'empressent d'y travailler; mais à peine se sont-ils mis à l'œuvre qu'une énorme roche roule du haut en bas, les force de prendre la fuite, et une grosse voix se fait entendre : — C'est ainsi que se venge le refus d'hospitalité.

Le sire de Sibö se mord les lèvres, mais il ne renonce pas à l'espoir de tirer sa fille des mains de ces esprits malfaisants. Il fait des vœux; il répand à pleines mains des aumônes, donne aux pauvres, aux couvents, et ne sait plus que faire encore. Les jours, cependant, les semaines, les mois s'écoulaient; sa seule consolation est de savoir que sa fille vit encore; car le matin et le soir, ses premiers et ses derniers regards sont fixés sur le Kedrich, et toujours il la voit; elle est là, regardant au fond du vallon.

Dans le fait, les lutins n'épargnent rien de ce qui peut conserver sa fraîcheur et sa santé. Un petit pavillon tapissé de coquilles, de cristaux, de pierres brillantes, lui sert de demeure. Elle a des robes, des colliers de corail et toutes sortes de bijoux. Des chants mélodieux, des contes agréables, une table abondamment pourvue de laitage et de fruits, rien n'est négligé pour rendre doux les jours de sa captivité. Une sorte de vieille petite fée surtout prend à tâche de lui plaire, et lui dit souvent à l'oreille : — Courage, ma fille, nous vous marierons avec un des nôtres. Je vous prépare un bon trousseau; une reine n'en donne pas tant à sa fille.

Il y avait déjà quatre ans que la pauvre

Garlinde avait été enlevée, et son père commençait à perdre toute espérance de la revoir de près, lorsque Ruthelm, jeune et brave chevalier, revint de Hongrie, où il avait acquis beaucoup de gloire en combattant contre les infidèles. Son burg n'était qu'à une demi-lieue de Lorch. Dès qu'il apprit le malheureux sort de Garlinde, sa grande âme conçut le dessein de la délivrer. Il vint donc trouver le père désolé, et lui fit part de son projet.

Sibö lui présente la main. — Je suis riche, dit-il, je n'ai que cette enfant; si tu peux me la rendre, elle est à toi.

Aussitôt Ruthelm va sonder les alentours du rocher; il examine s'il y a moyen d'y parvenir, mais ce n'était qu'un mur uni comme une planche et qui ne présentait aucun accès. Pensif et consterné, il se tient là debout jusqu'à l'entrée de la nuit; déjà il reprenait le chemin de son burg, lorsqu'un petit nain l'aborde et lui dit :

— N'est-ce pas, beau sire, que vous avez aussi ouï parler de la belle Garlinde qui est là-haut sur cette roche? C'est ma pupille; si vous la voulez pour épouse, je vous l'accorderai.

— Tôpe! dit le chevalier en lui tendant la main.

— Je ne suis qu'un nain à vos yeux, reprit le petit bonhomme, mais je tiens parole de géant. La belle enfant est à vous, si le chemin qui conduit à elle ne vous paraît pas trop difficile. Mais vraiment, le prix vaut le travail; car, foi de nain! pas une fille du Rhingau ne la vaudrait pour la beauté, pour l'esprit, la gentillesse et la retenue.

Le petit vieillard sourit et disparaît dans le bois. Cela donna bien à Ruthelm sujet de penser qu'il se moquait de lui. Il jette encore les yeux sur le rocher, murmurant à demi-voix : — Ah! si l'on avait des ailes pour planer jusqu'à la cime!

— On peut y parvenir sans ailes, dit une voix.

Le chevalier stupéfait regarde autour de lui, et voit une petite vieille qui lui frappe familièrement sur l'épaule.

— C'est mon frère qui vient de vous parler, j'ai entendu tout ce qu'il vous a dit. Le père de Garlinde l'a offensé, mais il en est bien puni depuis quatre ans, et la pauvre fille n'y peut rien. C'est une belle et bonne petite enfant, douce et compatissante, qui ne serait pas capable de refuser le couvert. Je l'aime comme ma fille, et je ne souhaiterais rien tant que de savoir un bon chevalier qui en ferait son épouse. Mon frère vous a donné sa parole, et nous ne manquons jamais à nos promesses. Prenez cette clochette, descendez au Wisperthal. Vous trouverez là l'entrée d'une mine ombragée d'un hêtre et d'un sapin qui croissent du même tronc. Entrez-y sans crainte, et sonnez trois fois la clochette. Mon frère le jeune y demeure, et vient dès qu'il entend ce signal. Vous lui direz, pour vous faire connaître, que c'est moi qui vous envoie. Priez-le de vous faire une échelle aussi haute que le Kedrich, et vous pourrez parvenir au sommet sans danger.

Ruthelm suivit ponctuellement ce conseil, courut au Wisperthal, trouva la mine abandonnée et donna trois coups de sonnette. Au troisième parut du fond de la mine un petit nain vieux et grison, une lampe de mineur à la main; il demanda à Ruthelm ce qu'il voulait. Le chevalier lui exposa le sujet de sa visite; il fut bien accueilli et reçut l'ordre de se trouver le lendemain matin au point du jour au pied du Kedrich: le nain en même temps tire un sifflet du fond de sa gibecière, siffle trois fois; et voilà que toute la vallée fourmilla de gnomes armés de cognées, de scies, de marteaux. Le chevalier entend encore dans l'éloignement le fracas des arbres renversés, le bruit des haches qui taillent et équarissent, le choc des marteaux qui rassemblent les pièces et enfoncent les chevilles; son cœur palpite d'espérance et de joie. Dès qu'il entend le chant du coq, il se rend au Kedrich; il y trouve l'échelle posée et bien affermie. Il frémit aux premiers échelons; mais il prend courage à mesure qu'il avance. Enfin il est à la cime, au moment où l'aurore commence à dorer les montagnes; Garlinde est là couchée sur un lit de mousse que l'églantine épineuse environne et que parfument les fleurs les plus éclatantes de la montagne. Elle était profondément assoupie. Elle se réveille et voit le chevalier: — Je suis venu, lui dit-il, pour vous reconduire à votre père.

Garlinde verse des larmes de joie. Et alors paraît le vieux nain qui l'avait enlevée, et derrière lui la bonne vieille qui a voulu lui servir de mère. Le nain fronce un peu le sourcil à la vue du chevalier; mais il voit l'échelle; il devine tout, rit aux éclats et dit: — Ce sont sûrement ces vieux cœurs amollis qui ont tout comploté. Prends celle que tu cherches, et sois plus hospitalier que son père; mais il faut que de nouveaux périls payent sa rançon. Va-t'en par où tu es venu; et pour la jeune fille nous saurons bien te la renvoyer par un chemin plus commode.

Ruthelm ne se le fait pas dire deux fois, il descend vaillamment sa périlleuse échelle, pendant que le vieillard et sa sœur conduisent Garlinde par un souterrain jusqu'au pied du roc où est ménagée une secrète sortie; en quittant sa protégée la vieille lui remet une cassette de pierreries et lui dit: Prends, mon enfant, voilà ta dot que je t'ai amassée. — Garlinde la remercia, les larmes aux yeux.

Ruthelm, trouvant la jeune fille au pied du roc, la mena au burg. Qui pourrait décrire la joie et les transports de son heureux père en la revoyant? Corrigé par cette longue épreuve, son cœur s'ouvrit au plaisir d'obliger ses semblables; depuis ce temps, tout étranger qui se présentait à Lorch y était reçu et bien traité pendant huit jours.

Ruthelm obtint la main de Garlinde et vécut longtemps avec elle dans un bonheur non interrompu; à chaque enfant que le ciel leur donnait, la bonne vieille apportait un présent au nouveau-né.

L'échelle merveilleuse subsista longtemps au rocher impénétrable. Les voisins la regardaient comme l'ouvrage d'un esprit mal-faisant. C'est ce qui fait qu'ils ont donné le nom d'échelle du diable au rocher de Kedrich.

Le Wisperthal

Il y a derrière Lorch un vallon sauvage et solitaire où ne se rencontrent que quelques pauvres chaumières: longtemps ce n'était qu'un désert; car si quelquefois les voisins venaient à y pénétrer, ils y éprouvaient des angoisses et se trouvaient tellement harcelés par des lutins qu'ils s'enfuyaient au plus vite. On dit même que plusieurs y firent une malheureuse fin.

Dans un siècle qui est déjà loin de nous, trois jeunes garçons de Nuremberg faisaient en partie de plaisir un voyage du Rhin; leurs pères étaient de riches marchands. Arrivés à Lorch, ils entendirent parler de la vallée merveilleuse: ils se déterminèrent à en tenter la visite. Ils franchirent en moins d'une demi-heure un chemin qui y conduisait. Couvert de ronces et d'épines, ce chemin avait à peine des traces. Ils virent bientôt devant eux une énorme masse de roche qui avait presque la figure d'un château; de grandes ouvertures, semblables de loin aux croisées gothiques d'un vieux dôme, achevaient l'illusion. A l'une de ces prétendues fenêtres parurent en un groupe trois têtes de femmes. Des *bstl bstl* bien prononcés partirent de là, comme un signe d'appel. — Oh! oh! dirent les jeunes gens, ce manoir n'est pas si effrayant qu'on nous l'avait annoncé. Ces dames s'ennuient sans doute, allons leur demander l'hospitalité. Ils aperçoivent une porte étroite. Ils entrent et ne craignent pas de traverser une longue allée qui les conduit à un vaste et grand vestibule. Tout à coup ils se trouvent enveloppés de ténèbres si épaisses, qu'ils ne voient plus leur main quoiqu'ils l'approchent de leurs yeux. A force de tâtonner, l'un d'eux rencontre une porte qu'il s'empresse d'ouvrir. La lumière de mille bougies les éblouit; c'était l'entrée d'une magnifique salle dont les parois étaient couvertes de glaces depuis le plafond jusqu'à terre. Chaque trumeau n'était séparé de l'autre que par des girandoles qui portaient d'innombrables flambeaux. — Soyez les bienvenus, s'écrient les trois jeunes filles. Mais elles ne sont plus trois seulement; elles se multiplient en un clin d'œil; elles circulent par centaines, répétées dans les glaces limpides, et rient aux éclats de leur étonnement.

Enfin s'ouvre une porte à glaces placée dans une niche. Il en sort un grand vieillard vêtu de noir, la barbe plus blanche que la neige. — Soyez les bienvenus, dit-il; vous venez sans doute épouser mes trois filles? Je ne marchanderai pas avec vous, car je ne suis pas avare; je leur donne à chacune mille livres pesant d'or.

Et toutes les filles de rire avec plus de bruit; et nos trois compagnons de ne savoir

que penser de tout cela. — Eh bien ! que chacun de vous choisisse celle qui lui convient pour épouse, dit d'une voix de tonnerre le vieillard impérieux.

Les trois voyageurs s'avancent en tremblant ; chacun d'eux présente la main à la figure qui lui plaît et ne touche que l'informe superficie d'une glace inanimée.

Le vieillard se prit à rire, comme toutes les nymphes ; sa voix faisait trembler la salle. — J'oubliais une condition, dit-il, avant de pouvoir être mes gendres, il faut que vous le méritiez. Mes filles ont perdu leurs oiseaux favoris : c'est un étourneau, un corbeau, une pie. Ils sont sûrement là-bas dans le bois et très-faciles à reconnaître. L'étourneau propose des énigmes, le corbeau croasse sa chanson, la pie jase l'histoire de sa grand-mère, aussitôt qu'on les fait parler. Allez, braves prétendants, et nous rapportez ces bons amis emplumés, qui sont dociles et se laissent facilement saisir.

Les trois compagnons s'empressent d'obéir aux ordres du vieillard. Ils s'avancent dans le bois et trouvent en effet les trois oiseaux perchés sur les branches d'un chêne à demi desséché.

— Etourneau, dit l'un d'eux, propose-moi ton énigme.

L'étourneau vole sur son épaule et lui dit :

Quelle chose imprimée en ton ignoble face
Ne peut pourtant se voir dans la meilleure glace ?

— Corbeau ! corbeau ! la petite chanson ! dit le second jeune homme ; et le corbeau de chanter d'un ton enroué :

Sur un cheval du pays de Cocagne
Trois jeunes gens visitent la campagne.
Force ortolans volent de toute part,
Bien potelés et rôtis avec art.
Mais aucun d'eux des trois Nurembergeois
Ne peut franchir les gosiers trop étroits.
Mourant de faim, les trois gaillards s'en vont
En leurs pays, et peu contents ils sont.
Ils se disaient : Ce pays que l'on vante
Mérite mal le renom qu'on lui chante ;
Ils sont trop gros ses friands ortolans,
Ou nos gosiers ne sont pas assez grands.

Le corbeau n'a pas plutôt fini sa chanson ingénieuse, qu'il s'élance de l'arbre et vient se percher sur l'épaule du second compagnon.

— Margot ! margot ! raconte-moi l'histoire de ta grand-mère, dit le troisième. La pie se rengorge et se met à conter :

« Ma grand-mère était une pie qui pondait des œufs d'où
[sortaient des pies,
« Et si elle n'était pas morte, elle serait encore en vie... »

En parlant sans s'arrêter, elle bat des ailes et vase jucher sur l'épaule du troisième.

Quelle joie pour nos jeunes marchands d'avoir mis si heureusement fin à leur tentative ! Ils courent à toutes jambes au château-rocher qu'ils atteignent encore avant la fin de la nuit.

Mais, ô surprise ! ce n'était plus ce salon magnifique tapissé de glaces, resplendissant de lumière ; ce n'étaient plus ces enchanteresses qui devaient couronner leur périlleuse aventure. Les vieux murs gris, les piliers mas-

sifs de l'énorme voûte sont d'une horrible nudité. Trois tables étaient couvertes, richement fournies de vins et de mets de toute espèce. Trois vieilles tout édentées viennent au-devant d'eux. — Ah ! voici nos chers amants, criaient-elles toutes ensemble. Et les voilà à nasillonner, à gazouiller, à marmonner entre leurs dents ; et l'étourneau de les accompagner de son énigme, le corbeau de son vau-deville, la pie de son conte de grand-mère. C'était une jaserie, une piaillerie, un gazouillement, un bavardage tels que personne ne s'entendait. Les oiseaux croassaient, jasaient, volaient d'épaule à épaule, et ne faisaient pas la partie la moins bruyante de ce tintamarre infernal. Car les trois vieilles étaient trois sorcières. Nos trois coureurs d'aventures n'avaient plus ni faim ni soif.

Cependant il leur fallut décemment prendre un doigt de vin ; le verre vidé, ils tombèrent dans un sommeil léthargique.

Lorsqu'ils se réveillèrent le soleil était en son midi. Ils se trouvèrent couchés dans d'épaisses broussailles, au pied d'une roche silhouetée par les ouragans, les jambes si pesantes qu'ils eurent peine à gagner un terrain découvert. Honteux, épuisés, ils reprennent le chemin du vallon ; mais de nouveau le maudit bst ! bst ! se fait entendre de tous les côtés de la cime touffue de tous les arbres ; et il leur semblait voir percer à travers toutes les branches la tête d'une des vieilles guenons. Les trois oiseaux perchés sur un vieil orme à la lisière du bois, escortèrent le retour de cette glorieuse caravane. L'étourneau disait son énigme, le corbeau croassait sa chanson, la pie récitait son conte de grand-mère.

Un des compagnons plus éveillé que les autres, et dont le grand air avait ranimé le courage, demanda à un paysan que le hasard amenait : — L'ami, que penses-tu que veuillent dire sérieusement ces maudits oiseaux ? — Je vous le dirai, mais ne vous fâchez pas, dit le villageois. L'énigme signifie un pied de nez qu'on a reçu et dont personne ne s'aperçoit. Le corbeau vous avertit de prendre les oiseaux à la main au lieu de les attendre la bouche béante, et la pie fait un conte tel que vos arrière-neveux en feront peut-être un de vous.

Ce qu'on vient de lire est, comme on voit, un de ces contes de village que les Allemands admirent beaucoup.

Le Drachenfels.

Le Drachenfels est un des sept monts ; ses ruines dominant avec le plus de hardiesse sur les contrées du Rhin qui l'avoisinent. Dans les vieux temps, dit une ancienne tradition, la caverne qu'on y voit servait de retraite à un monstrueux dragon, auquel les habitants du voisinage rendaient les honneurs divins et offraient des victimes humaines. On choisissait à cet effet les prisonniers dont la guerre avait forgé les chaînes ; c'était, au dire des habitants, le culte le plus cher à l'horrible divinité.

Un jour il se trouva parmi les captifs une

jeune fille des meilleures maisons du pays ; elle avait été élevée dans le christianisme ; elle était d'une si rare beauté que deux des chefs se la disputèrent. Les anciens les mirent d'accord en décidant qu'ils ne l'épouseraient ni l'un ni l'autre, mais qu'elle serait offerte au dragon, puisque sa beauté devenait une pomme de discorde.

Vêtue de blanc, couronnée de fleurs, la belle captive fut conduite à la cime de la montagne où gisait le monstre, et liée à un arbre auprès duquel était une pierre qui tenait lieu d'autel. Un nombreux peuple s'était rassemblé à peu de distance pour être témoin de l'affreux spectacle. Tous les cœurs sensibles à la pitié plaignaient le sort de la malheureuse jeune fille. Elle cependant, calme et résignée, fixait ses pieux regards vers le ciel.

Le soleil lançait ses premiers rayons derrière les sommets des montagnes ; et ces avant-coureurs d'un beau jour traversaient l'obscur entrée de la caverne. Bientôt, les ailes déployées, le monstre rampe hors de son repaire ; il redouble l'active lourdeur de ses replis tortueux dès qu'il s'approche davantage du lieu où il a coutume d'assouvir sa voracité. La jeune fille n'est pas émue ; elle tire de son sein le crucifix, l'unique objet de sa confiance ; elle l'oppose à son effroyable ennemi. Le dragon recule avec épouvante ; et, poussant d'horribles sifflements, il se précipite dans l'abîme profond des bois voisins ; jamais depuis, dit la tradition, personne ne le revit.

Le peuple, stupéfait de cette miraculeuse délivrance, s'empresse de rompre les liens de la jeune chrétienne ; la foule voit avec étonnement le petit crucifix qui a produit cette grande merveille. La captive alors les instruit de sa sainte croyance et du pouvoir de celui qu'elle adore.

Ils se prosternent à ses pieds, la supplient de retourner chez les siens, et de leur envoyer un prêtre qui les instruisse et les baptise au nom de ce Dieu tout-puissant. Ainsi le Drachenfels fut le berceau de la foi dans ces cantons, et une chapelle fut érigée dans le lieu où la pierre avait servi d'autel.

La vierge de Lurley.

Dans les vieux temps il apparaissait quelquefois sur le Lurley, au déclin du jour et au clair de la lune, une jeune fille qui chantait d'une voix si agréable que tous ceux qui l'entendaient en étaient ravis. Plus d'un batelier, en descendant le Rhin, allait se briser contre les écueils, ou se perdre dans le gouffre, parce que, tout absorbé dans l'admiration de ces sons divins, il devenait incapable de mouvement et négligeait la conduite de son navire. Personne n'avait encore vu la nymphe de près, sinon quelques jeunes pêcheurs qu'elle favorisait et à qui elle montrait, aux rapides instants du crépuscule, le lieu où ils devaient jeter leurs filets. Ils faisaient bonne capture lorsqu'ils suivaient son conseil. Ils avaient tant vanté partout l'inconnue, que le fils d'un comte palatin, qui

tenait sa cour dans la contrée, voulut la voir. Prétextant une course à Wesel, il monte dans un batelet et se fait descendre jusqu'au lieu où se montrait l'ondine, car c'en était une sans doute. Il y arriva au coucher du soleil, et l'étoile du berger dépassait l'horizon lorsqu'il se trouva au Lurley.

— La voyez-vous, la maudite magicienne ? dirent en ramant les bateliers : la voilà.

Le jeune comte l'aperçoit effectivement, assise sur le revers de la roche ; les boucles de ses cheveux plus éclatants que l'or, étaient retenues par une couronne de fleurs. Il entend ses mélodieux accents ; il n'est plus maître de lui-même ; il force les matelots à s'approcher du rivage, et veut franchir l'espace pour courir à la nymphe. Mais son pied mal assuré glisse, et il disparaît dans les flots écumants qui l'enveloppent de toutes parts.

La nouvelle de l'événement funeste ne tarde pas à se répandre, elle arrive aux oreilles du malheureux père. La douleur et la colère déchirent son cœur ; il ordonne aussitôt qu'on s'empare de la sorcière et qu'on la lui livre morte ou vive.

Le plus hardi de ses capitaines est chargé de la dangereuse expédition ; il ne demande que la permission de précipiter dans les flots la magicienne, aussitôt qu'il l'aura saisie ; il craint que dans le trajet elle n'emploie la ruse ou la magie pour briser ses fers et se mettre en liberté. Le comte permet tout. A l'entrée de la nuit, la roche est environnée d'un nombreux corps de cavaliers qui forment un demi-cerle jusqu'à la rive du fleuve. Trois des plus courageux accompagnent le capitaine au sommet du Lurley. L'ondine malfaisante est à la cime, ses mains se jouent avec une ceinture de coraux ; elle voit arriver les ravisseurs et leur demande ce qu'ils cherchent.

— C'est toi, magicienne empestée ; viens faire le saut périlleux dans les larges bords du Rhin.

— Eh bien ! que le capitaine vienne lui-même à moi, dit la jeune fille en souriant.

En disant ces mots, elle jette sa ceinture dans le fleuve et chante d'un ton formidable : « Entends ma voix, père des eaux : lance tes coursiers rapides ; qu'ils emmènent la fille dans les grottes profondes.... »

Sa voix est étouffée aussitôt par les mugissements d'un violent ouragan. Le Rhin bouillonne ; des flots écumants couvrent la plaine et les hauteurs de leur blanche écume. Deux vagues qui ont la forme d'un beau couple de chevaux blancs, s'élèvent à la cime du rocher et entraînent dans l'abîme des eaux la nymphe qui disparaît à jamais.

A cet aspect, le capitaine reconnaît que la magicienne est vraiment une de ces puissantes ondines sur lesquelles aucun homme n'a de puissance.

Depuis ce temps, l'ondine de Lurley ne s'est plus montrée ; mais elle continue de fréquenter la montagne et de se jouer des bateliers dont elle s'amuse à contrefaire la voix, absolument comme un écho.

Sur une haute montagne de la Forêt-Noire, non loin de Bade, il y a un lac dont on ne trouve pas le fond. Si l'on noue dans un linge des pois, de petites pierres ou d'autres choses pareilles en nombre impair, et qu'on suspende ce linge au-dessus du lac, ce qui est impair devient pair, et ce qu'on met pair devient impair. Telle est la croyance du lieu. Si l'on jette dans ce lac une pierre ou deux, le ciel se trouble ; il se fait un orage avec des grêlons et un grand vent de tempête.

Un jour que des pâtres gardaient leurs troupeaux autour du lac, il en sortit un taureau brun qui vint se mêler aux troupeaux. Un petit homme inconnu parut peu après (sortait-il aussi du lac ? on l'ignore ; mais personne ne l'avait jamais vu). Il voulut remmener son taureau ; et comme l'animal refusa de le suivre, il le laissa, le maudit, et retournant au lac, il y disparut. C'est là un des contes du Mummelsee. On ne dit rien de plus de ce taureau ; mais il y a bien d'autres récits.

Un paysan passa un jour sur le lac alors glacé ; il menait ses bœufs qui conduisaient quelques troncs d'arbres. Il n'y courut aucun danger : mais son petit chien, qui suivait son lourd chariot vit la glace se rompre sous ses pattes, et se noya.

Un chasseur, passant près du lac en hiver, aperçut un homme des bois qui, assis sur la glace du lac, s'amusait à jouer tout seul avec une grande sacoche de pièces d'or étincelantes. Le chasseur avide coucha le bon homme en joue pour le tuer et avoir son argent. L'homme des bois plongea aussitôt avec sa sacoche ; puis il releva la tête sur le lac et cria au chasseur que s'il l'en avait prié, il aurait eu bientôt fait de le rendre riche, mais qu'il resterait pauvre, lui et toute sa postérité.

Un jour un petit homme vint demander à coucher dans la ferme d'un paysan, voisine du Mummelsee. Le paysan n'ayant pas de lit lui offrit un banc de bois et une jonchée de paille dans la grange. Mais le petit homme voulait coucher dans la fosse au chanvre. — Comme tu voudras, répondit le paysan ; si cela te fait plaisir, tu pourras même coucher dans le réservoir ou dans l'auge de la fontaine. Voyant que le paysan y consentait, le petit homme alla se coucher dans les joncs bourbeux où était le chanvre et s'y enfonça comme dans un lit de bon foin pour s'y réchauffer. Le lendemain il se leva avec des habits tout secs. Comme le paysan marquait sa surprise, le petit homme lui dit qu'il se pouvait bien qu'aucun de ses pareils ne revînt coucher dans la ferme avant des centaines d'années. Il lui confia alors qu'il était un homme des eaux ; qu'il allait chercher sa femme dans le Mummelsee, et il le pria de l'accompagner. Il lui raconta en chemin bien des merveilles, comment déjà il avait cherché sa femme dans plusieurs lacs, et comment tout était fait dans ces demeures-là.

Arrivé au Mummelsee il s'y plongea ;

priant le paysan d'attendre qu'il revînt, ou au moins qu'il lui fit un signal. Au bout de deux heures, le villageois vit le bâton du petit homme surnager, avec deux poignées de pièces d'or, au-dessus du lac, et venir à lui. Il comprit que c'était là le signal promis, prit les pièces d'or et s'en alla.

Un duc de Wurtemberg fit construire un radeau pour aller sur le lac et en sonder la profondeur. Ayant jeté la sonde à neuf pelotons de fil sans trouver le fond, il remarqua que le radeau, quoiqu'il fût de bois, commençait à s'enfoncer ; il se hâta de renoncer à son entreprise, lâcha sa sonde et ne pensa plus qu'à se sauver. On montre encore au bord du Mummelsee quelques débris de ce radeau.

L'origine du monastère de Frauenalb.

Le comte d'Erchingen habitait son château de Magenheim ou Monheim dans le Zaberngau, canton voisin de ceux de Craich et du Nècre. Il reçut un jour la visite de Frédéric, duc de Souabe, d'Albert de Suïnnern, de Bertold d'Eberstein et d'autres seigneurs qui venaient se divertir avec lui. La forêt de Stromberg, pleine de gibier, n'est pas éloignée du château. Il y paraissait de temps en temps un grand cerf, que ni le comte ni ses gens n'avaient jamais pu forcer. Le comte était à table avec ses convives, lorsqu'un serviteur vint annoncer que le cerf venait de paraître. Toute la compagnie fut ravie, et tous les seigneurs avec leurs gens accoururent pour prendre le cerf mort ou vif. Albert de Suïnnern poussait son cheval plus que les autres dans la direction qu'on lui désignait comme celle que sa proie avait suivie. En avant de tout le monde, il aperçut tout à coup le grand cerf : il était tel qu'il n'en avait de sa vie vu un pareil. Il redouble son galop, le poursuit longtemps, et tout à coup le perd de vue sans pouvoir deviner ses errances. Au même instant paraît devant lui un homme qui portait une figure effrayante. Albert frémit à son aspect, quoiqu'il fût bien le moins peureux des chevaliers. Il fit le signe de la croix. Sans se troubler de ce signe, l'homme l'aborde et lui dit : Ne craignez point, mais suivez-moi. Je suis envoyé pour vous faire voir des choses surprenantes. — Marche donc, dit Albert sans peur. Et l'homme alla devant lui jusqu'au sortir de la forêt ; le chevalier se vit alors dans une prairie émaillée de fleurs ; devant lui s'élevait un château magnifique qu'il n'avait vu de sa vie. Il suivit son guide jusqu'à la porte d'honneur. Plusieurs domestiques venaient au-devant d'eux, et aucun ne disait mot ; mais ils prirent en silence la bride du cheval. Le guide laid dit à Albert de ne pas s'étonner de la taciturnité de ces gens, de ne pas leur parler, mais de le suivre et de faire ce qu'il lui dirait. Ils furent introduits dans une grande salle où siégeait un grand seigneur au milieu de ses courtisans. Tous se levèrent à la vue d'Albert, le saluèrent, se rassirent, et se mirent à boire et à manger. Albert avait l'épée à la main et ne voulait pas la remettre dans le fourreau. Il consi-

dérait avec admiration les vases d'argent précieusement travaillés, et contemplait le mouvement du festin qui se dévorait, mais toujours en silence.

Après qu'il fut resté là longtemps sans que les convives parussent s'inquiéter davantage de lui, son guide lui fit signe de se retirer. Albert salua la compagnie qui lui rendit le salut; il suivit l'homme affreux jusqu'à la cour d'honneur, où les domestiques muets, qui gardaient son cheval, lui tinrent les éperons. Ils rentrèrent sans ouvrir la bouche, dès qu'il eut piqué.

L'homme étrange qui avait conduit Albert le ramena par le même chemin à la forêt de Stromberg, et lui confia alors le mot de ce mystère qui excitait si vivement sa curiosité. — Le seigneur que vous avez vu à table, dit-il, est votre oncle Frédéric, qui a vaillamment combattu les infidèles. Mais comme il opprimait ses vassaux, et que nous, ses serviteurs, nous l'aidions servilement dans ses exactions, nous souffrons avec lui une juste peine jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous accorder pardon. Je vous fais connaître ces choses, afin que vous ne souilliez pas votre cœur généreux des mêmes vices. Rejoignez vos amis : mais regardez encore un peu en arrière, et voyez l'état vrai du château que vous venez de visiter.

En disant ces mots, le fantôme s'évanouit. Albert se retourne, et ne voit que des tourbillons de flammes, à la place qu'il avait vue occupée par un château splendide; il y entend de longs gémissements qui paraissent sortir du sein de l'embrasement. Saisi d'effroi, il galope jusqu'à Monheim; mais il ne fut reconnu qu'avec peine par le duc Frédéric, son oncle, tant sa barbe et ses cheveux avaient blanchi. Il raconta son aventure, et demanda au comte d'Erchingen la permission de bâtir une église à la place où il avait vu l'apparition. Il y consentit, et Bertold d'Eberstein, qui était présent, fit aussitôt vœu de fonder un couvent de femmes dans la vallée, qui s'appelait la vallée de l'Alb. Telle fut l'origine du monastère de Frauenalb.

La légende de messire Pierre de Stauffenberg.

Pierre d'Irminger, qui habitait son burg de Stauffen dans l'Ortenau, et se nommait messire de Stauffen, revenait un jour de la chasse, au coucher du soleil, lorsque, arrivé au village de Nussbach, il se trouva accablé de soif et épuisé de fatigues. Il descendit à une source qui était sur le chemin, ombragée de beaux chênes. Il y trouva une jeune fille assise : elle avait l'air noble et royal; elle lui rendit modestement son salut, en le nommant par son nom. Le chevalier, stupéfait, demande à l'inconnue qui elle est et d'où elle vient. Je demeure près d'ici, répondit-elle; je vous ai vu plusieurs fois venir avec vos chasseurs à cette fontaine; c'est ce qui m'a fait connaître votre nom.

Stauffen, encore sans engagement, fut émerveillé; son cœur se préoccupa, et les jours suivants, à la même heure, il revint à la source agreste; mais l'inconnue n'y était

pas. Le soir du quatrième jour, comme il était là, livré à des pensées inquiètes, seul, appuyé contre un chêne, il entendit subitement une voix mélodieuse qui chantait et qui semblait venir du fond de l'eau. Il s'approche doucement, regarde partout avec une impatiente curiosité, ne peut rien découvrir, et bientôt la voix cesse de se faire entendre. Il s'en retournait à son chêne, avec l'espoir que peut-être la voix reprendrait ses chants. Tout à coup il voit l'inconnue, assise sur la pierre qu'il venait de quitter; elle paraissait d'une humeur enjouée. A chaque question qu'il lui adressait, elle ne faisait, tout en riant, que des réponses évasives, qui l'embarrassaient. Il en obtint cependant un rendez-vous pour le lendemain, au même endroit. Le chevalier s'y trouva de bonne heure. L'inconnue sortit du taillis, si gracieuse, que le chevalier crut voir une fée : les boucles de ses beaux cheveux blonds paraissaient humides; une tresse de bleuets éclatants, mêlés de roses, entourait sa tête. Ebloui, il lui prit la main, et lui avoua la passion qu'elle avait fait naître en son cœur.

Je ne suis pas une enfant des hommes, lui dit-elle; les eaux m'ont donné naissance. Je suis une nymphe, une ondine, une fée des eaux, ou tout ce que vous voudrez bien m'appeler. Nous n'accordons notre cœur qu'avec notre main. Pensez-y, sire chevalier. Si vous me donnez votre foi, votre fidélité doit être pure comme cette eau limpide, et ferme comme l'acier de votre épée. Une seule inconstance causerait votre mort et à moi des regrets éternels; car et nos affections et nos douleurs n'ont point de terme.

Le chevalier confirma par serment ce qu'il avait déjà dit, qu'il lui était impossible de vivre sans elle, et que jamais il ne pourrait l'offenser sans mourir. L'ondine lui donna alors un anneau précieux. Il lui parle de la charmante situation de son burg, lui dépeint le bonheur qu'elle aura à y vivre dans la paix; il fixe avec elle le lendemain pour la conduire à l'autel.

Le lendemain matin, au point du jour, le chevalier, entrant dans la salle d'honneur de son manoir que l'on s'était hâté de parer, vit sur la table trois corbeilles artistement tressées. L'une était pleine d'or, l'autre pleine d'argent, et la troisième pleine de pierreries de toutes valeurs : c'était la dot de l'épouse. Elle parut bientôt elle-même suivie de nombreuses compagnes, inconnues comme elle dans la contrée. Avant la célébration du mariage, elle voulut encore parler au chevalier. Elle le pria de songer une dernière fois à ce qu'il allait faire; elle lui rappela ce qu'elle lui avait déjà dit, que si jamais il devenait inconstant, il serait perdu : qu'il aurait alors un signe de sa mort prochaine; qu'il serait à jamais séparé d'elle, son épouse; et, ajouta-t-elle, vous ne verrez plus rien de toute ma personne que ce pied droit que voilà.

Le chevalier renouvela ses serments sans hésiter, et le mariage se fit. Ce jour et les suivants, et beaucoup d'autres, s'écoulèrent dans les plaisirs et la sérénité. La jeune

épouse était une fleur qui se développait toujours avec de nouvelles grâces. L'année n'était pas encore révolue lorsqu'elle donna un fils au chevalier.

Mais bientôt après une guerre terrible eut lieu vers les frontières du pays des Francs. Pierre était brave et il aimait la gloire. L'ambition l'entraîna. La mystérieuse comtesse ne crut pas convenable de s'opposer aux nobles désirs de son époux; elle le laissa partir, mais en le conjurant de n'oublier ni sa femme ni le gage chéri de leur tendresse.

Pierre passa le Rhin à la tête d'une troupe d'élite, et alla combattre sous les enseignes de Charles Martel, duc des Francs. Dès la première affaire il montra sa valeur, sa force et son intelligence. Le duc le remarqua, et dans une forte mêlée, ce fut au chevalier Pierre qu'il fut redevable de la vie. Ce fut aussi la bravoure du chevalier qui décida la victoire. Le duc, plein de reconnaissance, crut ne pas trop faire en lui proposant la plus jeune de ses filles; c'était aussi la plus belle. Pierre en fut frappé, et se montra sensible à l'honneur d'une alliance aussi illustre; mais il n'était pas assez vil pour dissimuler son mariage: il raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé. Le duc l'entendit en secouant la tête, dit que l'esprit malin s'en mêlait, que le chevalier n'était pas tenu de garder parole à des fantômes, et que pour le bien de son âme il désirerait le voir dégagé d'une si dangereuse liaison. On consulta des hommes habiles, qui assurèrent que le chapelain qui avait uni Pierre à la fée des eaux s'était trouvé abusé par une puissance occulte, et que dès qu'il aurait reçu d'un saint prêtre la bénédiction de l'Eglise, cette illusion magique s'évanouirait. L'infidèle Pierre n'eut pas de peine à se laisser persuader, et l'on fit les fiançailles. La noce fut remise à la quinzaine.

La veille du jour fixé, il arriva un des gens de Stauffenberg, apportant au chevalier la nouvelle que son enfant et sa femme avaient disparu du burg. Pierre s'informa des circonstances, et il apprit que c'avait été justement à l'instant des fiançailles. Ce rapport le confirma dans le soupçon de magie qu'on lui avait inspiré. Il alla donc, le cœur assez dégagé, célébrer son nouveau mariage.

Comme on était gaiement à table, le chevalier, alors en joyeuse humeur, jeta par hasard les yeux devant lui, sur le mur de la salle. Il y vit paraître, comme sortant de la muraille, un joli petit pied de femme. Il se frotte les yeux, mais reconnaît clairement et longtemps ce funeste signe. Saisi de trouble, il boit coup sur coup pour dissiper de noirs pressentiments; il y réussit en quelque sorte. Le soir on rentre au château. Il fallait traverser un petit pont; Pierre, qui se défiait, aima mieux faire passer son cheval à gué. A peine était-il au milieu de l'eau qu'elle s'agite, écume et bouillonne, comme s'il y eût eu une tempête; les flots se soulèvent; le cheval s'effraye, se cabre, renverse le chevalier et gagne le rivage. La tempête augmente, à l'instant se calme; les eaux reprennent leur limpidité et leur paisible cours.

Mais le chevalier avait disparu; et jamais on ne put retrouver son corps. — Ce qui fait bien voir que les ondines et autres esprits élémentaires sont des démons et rien plus.

La grotte de Sainte-Odille près de Fribourg.

Odille était fille d'Attich, duc d'Alsace. Elle avait été élevée au couvent de Mayenfeld et s'était promis dans son cœur de prendre le voile. Un jour qu'elle vint du couvent à la cour du duc son père, tous les jeunes seigneurs furent épris de ses grâces. Un prince allemand demanda sa main. Le duc, approuvant cette riche alliance, ordonna à sa fille de considérer le prince comme son époux, et de se préparer à le suivre à l'autel. Mais Odille pensait à son vœu; ne sachant d'autre moyen que la fuite pour être libre de le remplir, elle se dépouilla de ses précieux vêtements, prit des habits pauvres et gagna le Rhin. Une nacelle la passa heureusement à l'autre rivage. Sa fuite fut bientôt découverte. Le duc envoya partout ses gens à sa recherche. Il monta lui-même à cheval et prit par hasard le même chemin que la jeune princesse avait suivi. Le batelier qui l'avait passée la dépeignit si bien, qu'il ne laissa point de doute; le père traversa le fleuve avec toute sa suite.

Odille était déjà arrivée à mi-côte de la montagne qui domine le Rhin; fatiguée d'une route à laquelle elle était si peu accoutumée, elle s'était assise sur une roche; les yeux levés au ciel et les mains jointes, elle priait. Tout à coup elle entend du bruit; elle voit une troupe de cavaliers; elle reconnaît les couleurs de son père. Elle se lève et s'enfonce dans les épais buissons pour s'y cacher. La crainte, d'abord, lui donnait des ailes; mais bientôt elle perdit ses forces, et tomba tout épuisée derrière une roche qui la déroba aux yeux de ceux qui la cherchaient. Odille tremblante étend les mains vers le ciel, implorant sa délivrance; la roche s'ouvre subitement; Odille s'y jette, et la pierre se referme.

Au même instant, le trot des chevaux frappe la roche. Odille entend la voix de son père qui l'appelle par son nom. — Mon père, répond-elle. — Attich, surpris de reconnaître la parole de sa fille résonnant à travers la roche sans ouverture, crie de nouveau. — Odille! — et frémit en entendant une seconde fois la voix de sa fille percer le rocher.

— Vous persécutez celui qui me protège, dit la princesse. Je ne puis être l'épouse d'un homme.

Attich comprend la généreuse résolution de sa fille timide. Il révere dans ce qui se passe la main de Dieu; il jure de respecter le vœu de la pieuse Odille, et de lui bâtir un couvent à Hohenbourg.

La roche se rouvre alors. La jeune fille reparait. Elle semble rayonnante d'une lumière céleste en tombant dans les bras de son père.

La roche de sainte Odille est restée ouverte jusqu'à ce jour. Dans la grotte qui l'avait cachée jaillit une source, qui rend la lumière aux yeux malades. Les pèlerins y vont en grand nombre.

Légende du Vieux Chasseur.

On voit encore dans une contrée sauvage et déserte du Schwarzwald (champ noir) les ruines d'un burg dont le nom même est ignoré. Mais on en raconte l'histoire suivante :

Le dernier seigneur qui l'habita était un comte fort riche qui passait sa vie à la chasse. Il ménageait tellement son gibier que les terres de ses vassaux en étaient dévastées, et que ces pauvres gens mouraient de faim.

Une veille de fête qu'il chassait à son ordinaire, il s'égarait dans la forêt sans pouvoir retrouver son chemin. En vain espère-t-il reconnaître un sentier : les bois, à mesure qu'il marche, deviennent plus épais et plus sombres. Bientôt il n'a plus qu'à grande peine la force de se retirer des buissons et des ronces qui couvrent la terre. Enfin, à minuit, il parvient à une clairière qu'il n'a jamais vue au milieu des bois où il se sent étranger. Il se jette par terre pour reprendre haleine. Il entend remuer alors dans les feuillages ; il prend son javelot pour se défendre, mais ses chiens se mettent à gémir d'un ton douloureux. Le bruit croissant, il est pris de peur ; il rentre dans les buissons épais. Tout intrépide qu'il était, le comte se sent trembler en voyant apparaître un homme de haute taille, l'arc en main et le cor à la ceinture, accourant, hors d'haleine et haletant, du fond du bois. Derrière lui venait avec ardeur une grande troupe de squelettes, tous montés sur de vieux cerfs seize cors.

L'homme cherchait à leur échapper, mais de quelque côté qu'il tournât sa course, il était assailli par ses redoutables poursuivants. Le comte, éperdu, fit le signe de la croix et se mit à invoquer le nom du Sauveur. Tous les fantômes montés sur les cerfs disparurent aussitôt. L'homme traqué s'approcha alors du chasseur égaré : — Que ma rencontre te profite, lui dit-il ; je suis un de tes ancêtres. Comme toi j'ai aimé passionnément le brutal plaisir de la chasse ; comme toi j'ai tyrannisé mes vassaux. J'ai fait enchaîner sur des cerfs plus de cent de ces malheureux que j'appelais braconniers ; je les ai fait poursuivre par mes chiens jusqu'à ce qu'ils tombassent quelque part, et que le malheureux qu'ils portaient rendît l'âme au milieu des tortures. C'est en punition de cette longue barbarie que j'erre maintenant dans mes forêts ; et chaque nuit la troupe de ceux que j'ai fait périr me poursuit et me fait subir mille fois ce que je leur ai fait endurer. Rentrez dans votre manoir et que mon exemple soit votre leçon.

A ces mots le malheureux disparut. Le comte, saisi d'effroi, ne pouvait plus se mouvoir. Ses gens le trouvèrent le lendemain, mais si défiguré qu'ils ne le reconnaissaient pas. Ils voulurent le ramener au burg ; il leur déclara la résolution qu'il avait prise de bâtir une cellule en cet endroit, et de se retirer dans la plus proche caverne jusqu'à ce qu'elle fût achevée. Il distribua ses meubles aux pauvres, fit murer toutes les avenues du

burg, afin que jamais créature humaine n'y pût pénétrer, et que le nom de sa race fût à jamais effacé de la mémoire des hommes. Et c'est ce qui arriva, et ce qui fait que personne ne sait plus le nom de ce burg.

La cloche de Wunnenstein.

L'appel aux nobles guerres de la terre sainte pour la délivrance du saint sépulcre avait retenti dans toutes les contrées de l'Allemagne. Maint chevalier aux cheveux gris reprenait son armure et voulait donner de nouvelles preuves de valeur dans les combats sacrés qui allaient se livrer en l'honneur de la croix.

Le chevalier de Stein aperçut de son donjon de Wunnenstein un convoi de chevaliers et d'écuyers, qui remontaient la vallée du Nècre. Il leur envoya demander le sujet de leur marche ; il apprend que tous n'avaient qu'un but, le but gravé dans les cœurs de tous les vrais fidèles, celui de venger l'ignominie où se trouvait le sépulcre du Sauveur.

A ces mots, il selle son cheval, et va se joindre aux héroïques pèlerins qui se rendent à la terre sainte. Ce ne fut qu'après un long et pénible voyage, qu'avec ses compagnons il aborde en Palestine. Chacun se prosterne spontanément ; toutes les bouches des hommes de cœur supplient humblement et avec larmes le Tout-Puissant de daigner couronner l'œuvre difficile qu'ils entreprennent pour sa gloire. Ce ne fut qu'au mois de mai de l'an 1099, après bien des combats et bien des peines, qu'ils aperçurent dans le lointain les créneaux de la sainte cité. Ils pressent leur marche ; un cri général remplit les airs ; des torrents de larmes de joie inondent tous les visages. Mais il leur restait à fournir de grands coups de lance avant de jouir de la conquête tant désirée. Maint valeureux chevalier, et surtout le pieux sire de Stein, malgré toute l'ardeur avec laquelle il se prépare au combat, ne manque pas de faire le vœu solennel de bâtir une église dans le burg qu'il a hérité de ses ancêtres, si Dieu lui fait la faveur de couronner ses fatigues par le succès et de le ramener à sa terre, où il remerciera tous les jours l'auteur de tout bien.

Enfin commencèrent les combats décisifs autour des murs de Jérusalem, et ce fut une horrible effusion de sang. Quand l'étendard de la croix fut arboré sur les créneaux, le glaive du vainqueur immola tout ce qui avait vie parmi les Sarrasins. Ce ne fut qu'après que l'effervescence des premiers moments de la victoire fut un peu calmée, que les croisés et notre chevalier avec eux pensèrent à purifier leurs épées souillées du sang infidèle. Puis, la tête découverte et les pieds nus, ils s'approchèrent du saint sépulcre ; et cette ville où venaient de se faire entendre les cris du désespoir et les hurlements du massacre retentit de ferventes prières et de pieux cantiques.

Quelques mois encore s'écoulèrent avant

que le chevalier de Stein fût de retour dans sa patrie ; mais pourtant il rentra un jour dans Wunnenstein, le burg de ses pères, et son premier soin fut d'élever le saint édifice dont il avait fait vœu. L'église dédiée à saint Michel fut bientôt célèbre par les miracles qui s'y opéraient. Le puissant archange protégeait la contrée contre les ravages du tonnerre. La foudre épargnait les campagnes voisines au son de la cloche d'une grandeur démesurée suspendue dans la tour de son église.

Souvent, pendant un temps calme, ses sons harmonieux se faisaient entendre aux habitants d'Heilbronn, mais leur bénédiction ne s'étendait pas sur tous les nobles de Wunnenstein, qui souvent offensaient le ciel. Aussi les bonnes gens d'Heilbronn cherchèrent-ils tous les moyens de se rendre maîtres de la cloche. Mais toutes leurs démarches furent inutiles, jusqu'à ce qu'enfin les chanoinesses d'Obristenfeld, auxquelles l'église et la commune appartinrent pendant un certain temps, la cédèrent à ceux d'Heilbronn pour une grosse somme d'argent.

Tous les villages qui environnaient Wunnenstein furent plongés dans la tristesse, quand ils n'entendirent plus le son de leur cloche protectrice, pendant que les habitants d'Heilbronn l'introduisaient en triomphe dans leur ville. Ils la reçurent avec la plus grande solennité, la firent bénir derechef et la placèrent dans leur grande église. Le sénat et la bourgeoisie s'étaient rassemblés pour entendre les premiers sons qu'elle rendrait parmi eux, mais inutilement : elle resta muette. En vain les exorcistes prononcèrent-ils les formules les plus puissantes, la cloche persista dans son silence. Confus et repentants, les bourgeois, saisis de crainte, ramenèrent eux-mêmes la cloche dans son sanctuaire favori. Des troupes nombreuses de campagnards, comblés de joie, l'attendaient aux limites de Wunnenstein, et la reçurent comme s'ils avaient retrouvé la plus tendre des mères. Pour ne point perdre de temps, un laboureur qui revenait des champs la prit sur son chariot ; et comme si le ciel eût voulu mettre le comble à la joie commune, il permit que deux bœufs franchissent à pas précipités la montagne escarpée, conduisant une masse que douze des meilleurs chevaux d'Heilbronn n'avaient pu faire avancer d'un pas.

Dès que la cloche fut replacée sur son beffroi, elle reprit ses sons puissants ; le peuple se prosterna en chantant des cantiques d'actions de grâces. Et depuis ce temps la cloche de Wunnenstein n'a jamais cessé d'annoncer harmonieusement aux campagnes l'abondance des bénédictions que le pieux chevalier avait rapportées de son pèlerinage.

Le chevalier de Rodenstein.

Le burg de Rodenstein dans l'Odenwald était occupé, à l'une des plus rudes époques du droit féodal, par le vaillant chevalier qui portait son nom. Sa figure était gracieuse et

belle, et pourtant il était redouté de tous ses voisins. C'est qu'il n'aimait que la guerre et la chasse, et que, disait-on, son cœur n'avait pas battu encore d'un sentiment tendre.

Il vint à un tournoi où le comte palatin avait invité tous les barons du voisinage. Sa fière jeunesse et sa figure brillante fixèrent tous les yeux sur lui ; dans les joutes il démonta tous ses adversaires comme il l'avait fait en mille autres occasions ; et il reçut le prix du tournoi des belles mains de Marie, fille du comte de Hochberg.

Rodenstein, comblé de gloire, fut frappé en même temps des grâces de l'aimable personne qui l'avait couronné publiquement. Né avec des passions impétueuses, il n'était pas de caractère à cacher sa passion. Il la déclara à la jeune comtesse. Bien fait et renommé, il se vit accueilli. Il épousa Marie, et la conduisit en triomphe à son burg, à Rodenstein. Ce fut une joie générale dans la contrée, que de voir le chevalier au cœur de fer subjugué enfin. Les premiers mois de son mariage furent pleins de bonheur. Marie paraissait avoir adouci l'humeur sauvage et turbulente de son époux : on ne le voyait plus rêver sans cesse à la chasse et à la guerre ; mais ses passions bouillantes reprirent bientôt le dessus ; une querelle avec un baron voisin, par qui il se croyait offensé, lui fit reprendre les armes, et il se prépara à l'attaque.

Sa jeune épouse pria, pleura, se désola, mais en vain. Le chevalier emporté lui imposa le plus strict silence, alléguant qu'il s'agissait là de son honneur. Il partit donc armé, et Marie, éperdue, s'étant couchée, pour le retenir, à travers la porte du burg, en l'assurant qu'un pressentiment l'avait avertie qu'il ne reverrait pas le seuil de sa porte, il la saisit, furieux, la repoussa brutalement, monta à cheval, et s'éloigna. La pauvre épouse cependant, tombée évanouie, accoucha, avant terme, d'un enfant mort, et succomba elle-même, suivant son premier né au cercueil.

Rodenstein ne savait pas cette double perte. Il se met en embuscade dans les épais taillis du burg de Schnellert, son ennemi ; burg infesté d'esprits qui, la nuit, faisaient des rondes infernales, avec grand fracas. Là, couché sur la mousse, Rodenstein passe sans sommeil une nuit redoutable. Tout à coup il voit venir de Rodenstein au-devant des esprits de Schnellert, un fantôme noir, qui tient un enfant dans ses bras. Jusqu'alors inaccessible à la peur, il sent ses cheveux se dresser sur sa tête ; car il reconnaît sa femme dans le fantôme. Elle est à l'instant devant lui, avec les pâleurs de la mort ; mais il reconnaît bien ses traits. Elle se redresse avec lenteur, et prononce ces mots, d'une voix sépulcrale : — Ma tendresse n'a pu qu'exciter votre fureur. Vous avez oublié ces droits sacrés qui me rendaient respectable à vos yeux ! Avec la mère, vous avez conduit au tombeau notre enfant, doux espoir d'un bon père. Vous serez puni, et vous n'aurez point de repos, même après votre

mort. Jusqu'à la fin des temps, vous errerez de montagne en montagne, et votre spectre sera, dans ces villages, l'annonce de la guerre et de la désolation. »

Elle dit, et disparaît, et bientôt le sort du chevalier est accompli. Il est blessé à mort dans le premier choc de l'ennemi qu'il guettait. On le porte mourant chez le châtelain de Schnellert; il expire.

Il fut, il est vrai, inhumé en terre sainte, mais la prédiction de Marie s'accomplit en lui : son esprit errant est condamné à précéder les fléaux cruels; et jusqu'à nos jours, dès que la guerre doit se lever, l'esprit de Rodenstein, qui semble avoir l'odoriat du sang, six mois avant les hostilités, sort de son tombeau de Schnellert, à la tête d'une troupe guerrière et nombreuse, que les cris des soldats, le bruit des chariots, le galop des chevaux ardents, le son des tambours et des fifres, des cors et des fouets accompagne toujours; ce tumulte mystérieux remplit toute la contrée, fait frissonner le cultivateur qui rentre chez lui à la hâte. Rodenstein, dit-on, traversant les vallées et les forêts, se rend à son burg où il veille à la garde de ses trésors enfouis, et séjourne là jusqu'à ce que les prières des peuples aient ramené la paix. Six mois avant les traités, il rentre avec le même vacarme dans son repos du Schnellert.

On montre dans le hameau d'Oberkriesbach une grange par laquelle le chasseur sauvage, comme l'appellent les gens du pays, passe toujours quand il se rend à Rodenstein.

La Fosse à la poule.

Au temps où le grand doyen de Strasbourg était étroitement resserré dans le château de Windeck, une cabane couverte de mousse au Wolshag était habitée par une bonne vieille que les voisins appelaient la *petite femme des bois*. Elle avait une profonde connaissance des choses cachées, ainsi que de la vertu des plantes et des racines. Les bêtes féroces de la forêt, loin de lui faire aucun mal, paraissaient au contraire obéir à sa voix. Son unique avoir consistait en quelques poules blanches d'une taille peu commune, qui allaient à la picorée dans les taillis.

Un jour qu'elle était assise devant sa hutte, elle vit s'avancer deux jeunes garçons d'une beauté remarquable. Ils étaient égarés et venaient lui demander le chemin du burg; elle les accueillit avec bienveillance, les fit reposer dans sa cabane, leur offrit de son pain et des fruits. Le plus jeune, qui n'avait que treize ans, mangeait de bon appétit; l'autre, qui pouvait en avoir dix-huit, tenait négligemment sa pomme à la main et laissait échapper quelques larmes, que cependant il cherchait à cacher. Il alla même se laver les yeux à la fontaine fraîche et limpide qui coulait de la roche voisine : ce rafraîchissement rendit à son visage tout l'incarnat de la jeunesse. La femme des bois prit plaisir à le voir et lui dit : — Vous n'êtes pas un garçon, mon enfant; vous êtes assurément une jeune

fillette déguisée; prenez confiance en moi, mes enfants : dites-moi où demeurent vos parents et ce que vous voulez faire à Windeck.

Les jeunes pèlerins se mirent à pleurer; l'aîné répondit : — il est vrai que je suis une fille; on m'appelle Emma d'Erstein, et l'enfant qui m'accompagne est mon frère. Le grand doyen de Strasbourg, notre oncle, a eu pour nous les soins d'un père; il languit là-haut dans les fers; nous venons implorer sa délivrance auprès du seigneur du château.

— Apportez-vous donc une rançon? dit la bonne vieille.

— Hélas! répondit Emma en tirant une croix de diamants de sa poitrine, voilà tout ce que je possède, mais nous prierons tant ce seigneur, qu'il nous prendra pour otages, jusqu'à ce que mon oncle ait pu fournir sa rançon.

— Eh bien! dit la vieille, en caressant les cheveux bouclés de la jeune fille, c'est moi qui payerai la rançon. Tenez, mes enfants, ceux de Strasbourg se préparent au siège du château; j'ai vu cette nuit deux espions qui se tenaient cachés dans l'épaisseur du bois. Ils avaient soigneusement observé les issues du château et bien reconnu le côté faible, au bois des sapins, devant la croix sépulcrale. Allez vite au manoir; dites à sire Renaud, le jeune chevalier de Windeck, qu'il y fasse creuser un fossé profond dès aujourd'hui; car je crains que l'ennemi ne vienne le surprendre à la chute du jour.

— Mais le chevalier nous rendra-t-il notre oncle? dirent les enfants.

— Je vais aussi vous donner de quoi payer la rançon.

Elle fit claquer ses doigts; et aussitôt ses poules blanches accoururent de toutes parts. Elle en prit une et la donna à Emma : — Portez-la, dit-elle, au chevalier Renaud de Windeck, afin qu'il relâche le grand doyen, sire d'Oxenstein.

Les enfants, très-surpris, la regardaient avec de grands yeux.

— Faites ce que je vous dis, continuait-elle; vous lui recommanderez qu'au coucher du soleil il ait soin de poser la poule à la croix, où les ennemis ont médité l'attaque; car, j'y réfléchis, il n'a pas assez de gens au château pour creuser si vite un fossé large et profond.

A ces mots la bonne femme se mit à gratter la poule, en chantant à voix basse et peu intelligible :

M'entends-tu bien, poule blanchette?
Ce soir, au cri de la chouette,
Que le fossé soit prolongé
Jusqu'au fer que rien n'a rongé.
Gratte et creuse de long en large,
Jusqu'au charnier. Moi qui l'en charge,
Je te sais capable du fait,
Et qu'à minuit tout soit parfait.

Emma prit la poule, non sans frémir un peu; mais la bonne vieille était si caressante, si engageante, qu'enfin elle lui inspira de la confiance. Le petit frère n'avait pas peur; il se réjouissait au contraire de voir le spec-

tacle si merveilleux d'une poule creusant un large fossé.

A peine furent-ils à mi-chemin de la montagne, qu'ils rencontrèrent le jeune chevalier. C'était un guerrier d'un port noble. Quoique d'abord la jeune demoiselle fût inquiète de la gravité de ses manières, le ton de douceur avec lequel il lui parla l'eut bientôt rassurée.

Il leur demanda qui ils étaient, ce qu'ils venaient faire dans son burg.

Emma répondit : — Noble seigneur, vous reprenez prisonnier le grand doyen de Strasbourg. C'est notre oncle. Il nous tient lieu de père, car nous sommes orphelins. C'est pourquoi nous venons vous supplier de lui rendre la liberté; et vous nous retiendrez en otages.

Le chevalier ne put dissimuler son émotion. Il considérait avec attention l'un et l'autre enfant, et sans qu'il y pensât ses yeux se fixèrent spontanément sur la poule blanche que tenait Emma. Celle-ci était là toute confuse, et elle ne put lui expliquer qu'avec des paroles entrecoupées ce à quoi il pourrait s'en servir.

Le chevalier prêtait une oreille attentive : il pensait, il réfléchissait, il tâchait de pénétrer jusqu'au fond le secret de la poule, de lire les pensées les plus intimes d'Emma, dont les discours étaient sans liaison. Son frère enfin crut devoir s'en mêler. — Emma, interrompit-il, ce n'est pas ainsi qu'a dit la bonne vieille.

A ces mots Emma devint brûlante comme si le feu lui eût monté au visage. — Mes beaux enfants, dit Windeck, c'est Dieu qui vous a conduits ici, jouissez-y de toute ma protection. Entrez dans mon burg, dont vous sortirez quand il vous plaira; venez et faites à votre oncle la plus agréable surprise.

Le chevalier les laisse dans les bras du doyen et se hâte de faire les préparatifs de la plus vigoureuse défense. Il n'ignorait pas que le côté de la sapinière était le moins bien à couvert d'une attaque, et depuis quelques jours il employait ses gens à y faire un fossé, mais c'était un travail de longue haleine auquel ils n'auraient pu suffire. Aussi savait-il bon gré de sa mission imprévue à la vieille des bois, en qui il avait confiance. Dès que parut l'étoile du berger, il alla porter la poule à la croix des morts où son aïeul avait succombé vaillamment dans un combat et où reposaient ses cendres. Il y revint à minuit sonnant, et quelle fut sa surprise d'y trouver un profond et large fossé, garni de son parapet, et d'apercevoir à la lueur des étoiles l'épée resplendissante qu'on avait ensevelie avec le héros ! La poule blanche avait disparu.

Avant l'aurore on vit s'avancer les courageuses bandes de la garnison de Strasbourg. Elles montaient hardiment à l'assaut, mais le fossé leur opposa un obstacle insurmontable. Le merveilleux travail de la poule avait déconcerté leurs projets; elles furent repoussées avec une grande perte.

Cependant Emma avait fait impression sur

le cœur du chevalier. Le doyen ne consentit à leur union qu'après un traité avantageux qui rétablit la concorde entre les familles; lui-même leur donna la bénédiction nuptiale, et libre désormais il demeura pourtant avec eux pour jouir de leur bonheur. — Le nom de la *Fosse à la poule* s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Hohenrechberg.

A une lieue de Schwæbich-Gemund, ville du Wurtemberg, et à une lieue de Hohenstaufen, berceau des illustres empereurs de la maison de Souabe, est le célèbre burg de Hohenrechberg, qui a donné naissance au comte de Rechberg et à ceux de Rothen-Löwen. C'est un des sites les plus élevés des Alpes de Souabe, isolé des hauteurs de l'Albach, auquel il ne tient que par ses racines et par un rideau d'une lieue qui le met en liaison avec Hohenstaufen. Il a 2167 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Ce vieux burg, dont les possesseurs sont connus dans l'histoire dès le temps de Charlemagne, domine donc une des plus belles contrées de la Souabe. Mais ce qui fait surtout sa réputation, c'est la petite chapelle, où demeura autrefois un ermite qui apporta là une miraculeuse image de la vierge Marie, but révérend de grands pèlerinages. D'autres traditions s'y rattachent : entre autres celle du Klopferlé et celle de l'esprit du Stauf.

Le Klopferlé est un grand mystère. On entend frapper comme du heurtoir lorsque la mort va choisir une proie dans la famille de Rechberg. Ce bruit inconnu commence aussitôt que le malade ne donne plus d'espérance de guérison, et dure jusqu'à sa mort. Il a lieu non-seulement dans le burg, mais encore dans toutes les maisons des Rechberg, même dans celles qu'ils ont aliénées. Et voici comme on raconte l'origine de ce heurtement.

Ulrich de Rechberg, celui qui a établi le *fidéi-commis* de la famille, eut un grand chien, tellement dressé que lorsqu'il faisait quelque absence, il s'en servait comme d'un courrier, lui attachant au cou une bourse de cuir qui contenait ses lettres à sa femme, restée dans le burg. On voyait autrefois ce chien intelligent, peint, dans ses fonctions de messenger, sur un vieux lambris du château de Weissenstein. Il arriva qu'Ulrich, étant en voyage en 1496, fut longtemps sans envoyer de lettres à sa femme, Anne de Venningen. Elle eut de vives inquiétudes, et tous les jours elle allait prier pieusement à la chapelle. Un jour qu'elle répandait ainsi ses larmes devant le Seigneur, elle entendit frapper à la porte de l'humble sanctuaire. Elle se fâcha de cette importunité, croyant que c'était le fait d'un domestique, et tous savaient qu'elle n'aimait pas à être interrompue dans ses pieux exercices. Le bruit ne cessant pas, elle se leva de son prie-dieu, et dit cette parole répréhensible : — Puisses-tu à jamais frapper ainsi ! — Elle ouvrit en même temps la porte pour réprimander le domestique. Quel fut son effroi de n'y trouver que le chien, revenu sans lettre, et s'approchant tristement pour la

caresser ! — Elle reçut peu après la fatale nouvelle de la mort du comte, et depuis ce temps on entend ainsi frapper dans le burg chaque fois que la mort enlève un Rechberg. Le fait est rapporté ainsi depuis plus de trois cents ans ; il est enregistré dans les papiers de la famille, et confirmé par les officiers du château.

Un autre récit des gens du pays explique la tradition du Stauf, *Staufengeist* ; en voici le résumé fidèle. L'esprit du Stauf est une lumière qui, aux temps d'orage, paraît poindre du Staufen dans la direction opposée au Rechberg. On la voit, après le repos de la cloche qui sonne l'*Angelus* du soir, sur le château d'Hohenstaufen ; elle a tout l'aspect de la bouche d'un four embrasé. Tout à coup l'esprit (les bonnes gens du pays lui donnent ce nom) s'élève et s'avance au-dessus du rideau qui sépare les deux châteaux, tantôt planant lentement, tantôt sautillant sur la cime des sapins ; puis, laissant à gauche le Rechberg, il se porte jusqu'au Herge, reprend ensuite son chemin vers le Staufen, où il cesse d'être visible à l'*Angelus* du matin.

Ce phénomène ne paraît pas tous les jours, mais de temps à autre, surtout en automne. Le nom d'*esprit* que lui donnent les habitants indique qu'ils y trouvent quelque chose de surnaturel. C'est au reste un esprit bien-faisant, qui ne fait de mal à personne.

Passons à d'autres légendes. Celle qui suit est empruntée au *Bentley's Miscellany*.

L'île de Saint-Brandan.

« Il y a ici-bas plus de choses que n'en a rêvé notre philosophie, » comme dit Hamlet. Parmi ces choses inconnues il faut placer l'île de Saint-Brandan, la merveille et le mystère des mers. Tout le monde connaît les Canaries, les îles Fortunées des anciens, fragment, dit-on, et débris de cette immense Atlantide engloutie par l'Océan, comme nous le voyons dans Platon. Ceux qui ont lu l'histoire de ces îles se rappelleront les récits prodigieux d'une autre plus belle encore, dont on aperçoit de temps en temps, de leurs rivages, les longs promontoires brumeux et les pics dorés par les feux du soleil. Que de navigateurs sont partis des Canaries à la découverte de cette île ! Mais à mesure qu'ils avançaient, les montagnes et les promontoires s'évanouissaient peu à peu, et enfin rien ne frappait plus les regards des navigateurs, si ce n'est le ciel d'azur au-dessus de leurs têtes, et le bleu sombre des flots sous leurs pieds. Aussi les anciens géographes ont-ils appelé cette terre fantastique l'Inaccessible ; les modernes ont révoqué en doute son existence, et l'ont traitée d'illusion, comme les *Fana morgana* du détroit de Messine, le *Cap fugitif* et la *Terre des Nuages*.

Pourtant son existence a été très-gravement attestée par les poètes, race douée d'une espèce de seconde vue, pour qui c'est l'île où fleurissait jadis et où fleurit encore sans doute le jardin des Hespérides, avec les fruits d'or ; c'est là aussi que s'épanouissait le jardin enchanté d'Armide.

On voit sur ses rives l'énorme Kraken soulever la masse de son corps, et couvrir, en se vautrant, un espace immense ; là est aussi le serpent de mer, replié sur lui-même dans l'intervalle de ses apparitions, si mal à propos contestées ; là enfin le pélage bleu trouve un port, jette son ancre, déroule sa voile vaporeuse, et se repose un moment de sa course éternelle.

Là sont conservés les trésors engloutis par la mer, des lingots d'or, des caisses de perles, de riches ballots d'étoffes orientales ; on y voit scintiller le diamant et briller l'escarboucle ; là mouillent dans des baies profondes des vaisseaux enchaînés par un charme, et depuis longtemps oubliés.

On raconte de cette île bien d'autres merveilles ; ce que nous en avons dit répandra au moins quelque lumière sur la légende qui va suivre :

Au commencement du *xv^e* siècle, lorsque le prince Henri de Portugal, de digne mémoire, poursuivait le cours de ses explorations le long de la côte occidentale d'Afrique, et que le monde entier retentissait des récits de continents tout semés d'or et d'îles récemment découvertes, il arriva à Lisbonne un vieux pilote égaré, que des tempêtes avaient poussé hors de toute voie, et qui, fort éloigné dans les mers, avait trouvé une île inconnue, habitée par des chrétiens et couronnée de nobles villes.

Les habitants, qui n'avaient jamais eu la moindre visite d'un vaisseau européen, s'étaient, disait-il, rassemblés autour de lui, et ils lui avaient dit être les descendants de quelques chrétiens qui s'étaient enfuis d'Espagne à l'époque de la conquête de ce pays par les Maures. Ils avaient demandé des nouvelles de leur patrie, et s'étaient fort affligés en apprenant que le royaume de Grenade appartenait encore à leurs ennemis. Ils avaient voulu mener le vieux marin à leur église, pour le bien convaincre de leur foi ; mais il avait cru devoir retourner immédiatement à son bord. Il en avait été puni : une tempête furieuse s'était élevée, l'avait fait chasser sur son ancre, l'avait jeté au large, et il n'avait plus vu l'île inconnue.

Cet étrange récit causa une grande surprise. Les hommes instruits se rappelaient en effet qu'ils avaient lu, dans une ancienne chronique, qu'à l'époque du *viii^e* siècle, où la croix sainte fut, en Espagne, renversée par le croissant, et les églises chrétiennes transformées en mosquées, sept évêques, à la tête de pieux exilés, s'étaient enfuis de la Péninsule, et mis en mer à la recherche de quelque île de l'Océan, où ils pourraient fonder sept villes chrétiennes.

Le sort de ces pieux aventuriers était ignoré depuis. Le récit du vieux loup de mer ressuscita ce souvenir. On en conclut que l'île, ainsi découverte par le hasard, était certainement la retraite des évêques errants et de leur fidèle troupeau. L'île des Sept-Villes excita alors autant d'intérêt parmi les chrétiens qu'en souleva la fameuse cité de Tombouctou parmi les touristes mo-

dernes. Mais personne ne prit la chose à cœur autant que don Fernand de Ulmo, jeune cavalier portugais, d'un esprit ardent et romanesque. L'île des Sept-Villes devint l'unique objet de ses pensées pendant le jour et de ses rêves pendant la nuit. Elle balançait même sa passion pour une riche Lisbonnaise à laquelle il était fiancé. Il s'enflamma tellement, qu'il résolut de faire une expédition à la recherche de cette ville sainte. Ce ne pouvait pas être une excursion bien longue, puisque, sur les calculs du pilote, l'île en question devait être dans les parages des Canaries; à cette époque où le nouveau monde n'était pas encore découvert, les Canaries étaient la limite des navigateurs sur l'Océan. Fernand réclama pour son projet la protection royale; comme il était aimé, il obtint du roi don Juan II une commission qui l'instituait *adelantado* ou gouverneur militaire des pays qu'il pourrait découvrir, à la seule condition que tous les frais de son entreprise seraient à sa charge, et qu'il abandonnerait à la couronne un dixième de ses bénéfices.

Don Fernand se mit à l'œuvre, vendit ses terres et en convertit le produit en navires, en canons, en munitions et en vivres. Beaucoup de chercheurs d'aventures s'engagèrent dans sa troupe.

Un seul homme désapprouvait le projet : c'était don Ramire Alvarez, le père de Sérafina, la fiancée de don Fernand, vieillard positif. Il ne croyait pas à l'île des Sept-Villes; il voyait avec colère son gendre futur vendre de bonnes terres pour des châteaux en l'air, et il l'avait baptisé du sobriquet d'*Adelantado* du pays des niais.

L'engagement de Fernand avec Sérafina le jeta quelque temps dans un embarras extrême. Il était très-attaché à la jeune dame; mais il était plus épris encore de son projet. Comment concilier ces deux passions? Une facile combinaison se présentait : épouser Sérafina avant son départ. Il proposa cet arrangement à don Ramire; mais alors le vieux cavalier laissa éclater la tempête de sa mauvaise humeur, et reprocha à Fernand ce qu'il appelait sa sotte crédulité; Fernand était trop jeune pour écouter paisiblement un tel langage. Une querelle s'ensuivit; don Ramire le traita de fou, et lui interdit sa maison jusqu'à ce qu'il ait prouvé son retour à des idées plus raisonnables. Le jeune homme sortit plus obstiné que jamais dans sa résolution.

Les apprêts de l'expédition se terminèrent. Deux élégantes caravelles étaient à l'ancre dans le Tage, prêtes à mettre à la voile dès l'aurore. Le jeune homme écrivit à Sérafina : « Quelques mois, et je reviens triomphant. Votre père rougira alors de son incrédulité, et m'appellera le bienvenu chez lui, lorsque je franchirai le seuil de sa porte, riche comme un puissant monarque et *adelantado* des Sept-Villes. » Et au point du jour les caravelles gagnèrent la mer. Elles gouvernèrent vers les Canaries.

A peine avaient-elles atteint ces parages,

DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES. I.

qu'il s'éleva une violente tempête qui les sépara. Fernand, sur le seul navire qui lui restait, fut plusieurs jours et plusieurs nuits le jouet des éléments; un soir enfin la tempête se calma, les nuages se dissipèrent comme si un rideau placé devant le ciel s'était écarté tout à coup; le soleil couchant brilla sur une belle île montueuse. Les matelots, se frottant les yeux, contemplaient, sans savoir encore si ce n'était pas une hallucination, cette terre si soudainement sortie des ténèbres profondes. Mais elle était là, avec ses ravissants points de vue, ses villages, ses tours et ses clochers; et la mer calmée roulait ses flots paisibles jusque sur le rivage. A une lieue environ l'œil distinguait fort bien, baignée par une rivière, une superbe ville, avec des tours et des murailles élevées, un fort qui la protégeait. Fernand jeta l'ancre à l'embouchure de la rivière, qui paraissait former un port spacieux. Bientôt on vit s'avancer une embarcation d'apparat; elle était ornée de dorures fort riches, quoique bizarres. Une bannière qui portait l'emblème sacré de la croix flottait au vent. Cette chaloupe, montée par seize rameurs qui marquaient avec leurs avirons la cadence d'un vieux chant espagnol, était commandée par un cavalier vêtu d'un pourpoint très-riche, de forme ancienne, et coiffé d'un vaste sombrero, qu'une plume légère décorait.

Lorsque le canot eut abordé la caravelle, le cavalier monta à bord. Il était grand; il portait une longue figure espagnole avec une gravité fière; ses moustaches frisées se relevaient jusqu'aux oreilles; sa barbe était régulière et partagée en deux, ses gantelets lui montaient jusqu'aux coudes, et il laissait traîner derrière lui une lame de Tolède dont l'énorme poignée était faite en corbeille. Il salua Fernand par son nom et lui souhaita sa bienvenue avec l'antique courtoisie castillane. Étonné de s'entendre appeler par son nom dans un pays étranger, Fernand demanda en quelles régions il était arrivé.

— Dans l'île des Sept-Villes.

La tempête l'avait ainsi poussé vers la terre même qu'il cherchait. Son autre caravelle, dont la tempête l'avait séparé, était entrée dans un port voisin, et avait annoncé l'expédition qui venait réunir ce pays à la grande unité chrétienne. L'île entière célébrait cet événement par des réjouissances; et on n'attendait que sa présence pour jurer fidélité à la couronne de Portugal et le saluer *adelantado* des Sept-Villes.

Un grand festin devait avoir lieu le soir même au palais de l'alcade ou gouverneur, qui avait envoyé son grand chambellan dans sa chaloupe d'honneur pour conduire l'*adelantado* à la cérémonie.

Fernand se crut bercé par un rêve. Il fixa un œil scrutateur sur le grand chambellan, qui, son message accompli, restait debout, dans une grande dignité. Le jeune homme, voyant bien que ce qui se passait ne pouvait être une fiction, revêtit ses plus

beaux habits. Il voulait mettre son canot à la mer et débarquer avec ses hommes; mais on lui dit que la chaloupe avait été disposée pour lui; qu'après la fête on le ramènerait à son navire et que le jour suivant il ferait, dans l'appareil convenable, son entrée au port. Il se jeta donc dans l'embarcation. Le grand chambellan s'assit sur un coussin en face de lui, et les rameurs se penchèrent sur leurs avirons.

La nuit vint avant qu'ils entrassent dans la rivière. Ils doublèrent le promontoire défendu par une tour; et les sentinelles crièrent : Qui va là ?

— L'adelantado des Sept-Villes.

— Il est le bienvenu. Passez.

En entrant dans le port, ils ramèrent le long d'une galère d'un modèle fort ancien. Des soldats armés d'arbalètes étaient en faction sur le pont.

— Qui va là ? demanda-t-on de nouveau.

— L'adelantado des Sept-Villes.

— Il est le bienvenu. Passez.

Ils abordèrent à un escalier de pierre conduisant, entre deux tours massives, à une porte où ils frappèrent. Une sentinelle cria : Qui est là ?

— L'adalantado des Sept-Villes.

La porte tourna sur ses gonds.

Ils entrèrent entre deux rangs de guerriers, cuirassés de fer battu, portant des arbalètes, des haches d'armes, et des masses. Ils firent le salut militaire en silence. La ville était illuminée, mais sombre; on voyait dans les rues des feux de joie autour desquels se groupaient des costumes qui rappelaient le carnaval; les dames très-parées, que l'on apercevait aux balcons tendus de vieilles tapisseries, ressemblaient plutôt à des figures bénites qu'à des femmes en toilette. Tout portait l'empreinte des anciens temps, ou plutôt c'était le monde espagnol rétrogradé de plusieurs siècles. On avait surtout conservé dans l'île des Sept-Villes la vieille gravité castillane : quoiqu'on célébrait des réjouissances publiques et que Fernand fût l'objet de leurs félicitations, partout où il se montrait, au lieu d'acclamations, ce n'étaient que révérences officielles et sombreros silencieusement agités dans les airs.

En arrivant au palais de l'alcade, on répéta la formalité ordinaire :

— Qui est là ?

— L'adelantado des Sept-Villes.

Il est le bienvenu. Passez.

On entra dans un salon magnifique, illuminé aux flambeaux. L'alcade et les dignitaires de la ville attendaient leur hôte illustre; ils le reçurent avec l'étiquette officielle remarquée partout.

Le banquet se composait de mets inconnus, de friandises oubliées; un paon fut servi dans son plumage, sur un plat d'or, au haut bout de la table.

La fille de l'alcade était assise à côté de Fernand. Sa toilette à la vérité avait pu être de mode huit ou neuf cents ans auparavant; mais elle avait de beaux yeux noirs, une charmante figure andalouse, et une voix

pleine de douceur. Le jeune homme, à qui la brusque et complète réalisation de ses espérances avait presque tourné la tête, et qui avait plusieurs fois vidé la coupe que des pages attentifs lui présentaient à chaque instant, n'était pas arrivé à la moitié du banquet, que, très-épris, il sollicita l'honneur de sa main. La demoiselle baissa la tête d'une manière qui signifiait un consentement, et Fernand allait la demander à son père sans se ressouvenir de Sérafina, lorsque le chambellan vint lui annoncer que la chaloupe l'attendait pour le conduire à sa caravelle. Don Fernand prit congé de la noble compagnie dans toutes les règles du cérémonial, dit un tendre adieu jusqu'au lendemain à la fille de l'alcade, et fut reconduit à son vaisseau. Rentré dans sa chambre, et pris d'une sorte de vertige causé par tout ce qu'il avait vu, il se jeta sur son lit, et tomba bien vite dans un sommeil fiévreux, agité de rêves vagues et sans suite. Combien dura ce sommeil ? il ne le sut jamais. En se réveillant, il se trouva dans une cabine inconnue, entouré de personnes qu'il n'avait vues de sa vie. Dormait-il encore ? Il se frotta les yeux. En réponse à ses questions, on lui apprit qu'il était sur un navire portugais faisant voile pour Lisbonne, et qu'il avait été recueilli sans connaissance sur un débris de navire flottant à la merci des vagues au milieu de l'Océan.

Fernand fut fort étonné; il se rappelait parfaitement tout ce qui lui était arrivé dans l'île des Sept-Villes et ce qu'il y avait vu. On prit ses discours pour des divagations; et, dans leur sollicitude, les gens du navire lui administrèrent des remèdes si violents, qu'il se crut obligé de garder le silence. Le vaisseau entra dans le Tage, et jeta l'ancre devant Lisbonne. Fernand, s'élançant sur le rivage, courut au manoir de ses ancêtres. A sa grande stupéfaction, il le trouva habité par des étrangers; et lorsqu'il demanda des nouvelles de sa famille, personne ne put lui en donner.

Il se dirigea alors vers la demeure de don Ramire, car sa passion pour Sérafina s'était ranimée. Il s'approcha du balcon sous lequel il lui avait donné tant de sérénades. Sérafina elle-même était au balcon. Il poussa un cri de ravissement en tendant les bras vers elle. Elle lui lança un regard d'indignation, se retira et ferma la fenêtre. La porte était ouverte. Il franchit rapidement l'escalier, et en entrant dans la chambre il se jeta à ses pieds; elle recula avec effroi. Un jeune cavalier qui était présent s'avança :

— M'expliquerez-vous, monsieur, ce que vous venez faire ici ? dit-il.

— De quel droit, demanda Fernand, me faites-vous cette question ?

— Du droit d'un fiancé.

Fernand tressaillit et pâlit. — O Sérafina ! Sérafina ! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, est-ce là la foi que vous m'aviez promise ? — Sérafina ! Que voulez-vous dire ? Cette jeune dame s'appelle Maria.

— N'est-elle pas Sérafina Alvarez? et ne vois-je pas là son portrait?

— Sainte Vierge, s'écria la jeune fille, il parle de ma bisaïeule!

Le malheureux Fernand se trouvait dans un embarras nouveau : s'il s'en rapportait au témoignage de ses yeux, il voyait devant lui Sérafina; s'il en croyait ses oreilles, ce n'étaient que ses traits héréditaires, perpétués dans la personne de sa petite-fille. Sa cervelle commença à s'embrouiller. Il sortit brusquement; il courut au bureau du ministre de la marine, et fit un rapport sur son expédition et sur l'île des Sept-Villes. Personne n'avait entendu parler de rien de semblable. Il déclara qu'il avait formé cette entreprise après avoir reçu une commission officielle qui le constituait *adelantado*. Ces paroles attirèrent l'attention d'un vieil employé à cheveux blancs, dont la mémoire n'était qu'un catalogue de faits officiels et de documents. Après avoir regardé quelque temps le navigateur du haut de son tabouret, il se mit la plume derrière l'oreille et descendit. Il se souvenait d'avoir entendu son prédécesseur parler d'une expédition semblable à celle dont il était question. Mais elle était partie sous le règne de Juan II, mort depuis plus de cent ans. Pour éclaircir la chose, il fit d'actives recherches dans les archives, il y trouva l'indication d'un contrat entre la couronne et un certain Fernand de Ulmo pour la découverte de l'île des Sept-Villes, ainsi que d'une commission qui lui avait été donnée comme *adelantado* du pays qu'il pouvait découvrir.

— Eh bien ! s'écria Fernand triomphant, vous avez sous les yeux la preuve de ce que j'ai dit. Je suis ce Fernand de Ulmo nommé dans cette pièce, j'ai découvert l'île des Sept-Villes, et j'ai droit d'en être *adelantado*.

Le récit de don Fernand avait la meilleure autorité historique, le témoignage des documents. Mais comment un homme à la fleur de la jeunesse parlait-il d'événements qui dataient de plus d'un siècle? On le regarda comme un fou.

Le vieux commis haussa les épaules et se gratta le menton, remonta sur son tabouret et se remit à copier. Ainsi abandonné, Fernand s'élança hors du bureau la tête égarée. Dans son trouble il se dirigea de nouveau vers la demeure d'Alvarez; mais elle lui fut fermée. Pour le convaincre que Sérafina était vraiment morte, on le conduisit à sa tombe, qui portait l'empreinte du temps; car les mains du cavalier son époux avaient perdu leurs doigts, et la figure de la belle Sérafina n'avait plus de nez. Il fit réparer par un habile statuaire le nez de Sérafina, et dit adieu à ce monument.

Il ne pouvait plus douter désormais qu'il n'eût franchi un siècle pendant la nuit qu'il avait passée dans l'île des Sept-Villes. Il se trouvait aussi étranger au milieu de sa patrie que s'il n'y eût jamais été. Il souhaita de se retrouver dans ces vieilles salles où il avait reçu un accueil si courtois; et il aurait bien voulu entreprendre une autre expédi-

tion à la recherche de l'île; mais il n'avait plus aucunes ressources, et personne ne voulait ajouter foi à ses récits, que l'on regardait comme les rêves d'un naufragé.

Il s'embarqua pour les Canaries, parce qu'elles étaient dans la latitude de son ancienne principauté, et que les habitants aimaient assez à courir les aventures. Il trouva là de dociles auditeurs; les vieux pilotes et les vieux marins étaient là des chercheurs d'îles, et croyaient à toutes les merveilles des mers. Tous regardèrent ce qui lui était arrivé comme une circonstance ordinaire et se dirent en branlant la tête : « Il a été à l'île de Saint-Brandan. »

Ils lui parlèrent alors de cette énigme de l'Océan, de ses apparitions fréquentes et des nombreuses expéditions parties vainement à sa recherche. Ils le menèrent à un promontoire d'où l'on avait le plus souvent aperçu l'île mystérieuse.

Fernand ne doutait plus que ce ne fût là le port où une influence surnaturelle avait agi sur lui pour resserrer dans l'espace d'une nuit l'événement d'un siècle. Il ne réussit pas à engager les insulaires dans une nouvelle tentative de découverte; ils avaient renoncé tous à l'île inaccessible. Fernand néanmoins ne se décourageait pas. Assis au promontoire de Palma, il y restait de longues journées, s'attendant toujours à voir poindre les magiques montagnes de Saint-Brandan; puis il s'en revenait désappointé, mais il retournait à son poste le lendemain. Ses cheveux y blanchirent; et un jour on l'y trouva mort.

AUTRES LÉGENDES.

Il y aurait une foule de légendes bizarres à rassembler dans les mythologies anciennes. Voici par exemple la fable que les Egyptiens racontaient au sujet de Rhéa, la fille du Ciel et de la Terre; pour expliquer les changements qu'ils avaient dû faire à leur année, qui n'avait d'abord que 360 jours.

Rhéa étant devenue grosse de Saturne, le Soleil, irrité, la chargea de malédictions et jura qu'elle n'accoucherait dans aucun des douze mois de l'année. Elle fit part de son embarras à Mercure, qui entreprit de la garantir des fureurs du Soleil. La souplesse d'esprit qui le caractérisait lui fournit pour y parvenir un expédient. Un jour qu'il jouait aux dés avec la Lune, il lui proposa de jouer la soixante-douzième partie de chaque jour de l'année. Il gagna, et, profitant de son gain, il en composa cinq jours qu'il ajouta aux douze mois. Ce fut pendant ces cinq jours que Rhéa accoucha; elle mit au monde Isis, Osiris, Orus, Typhon et Nephthé. Ainsi l'année égyptienne, qui n'était d'abord que de trois cent soixante jours, reçut les cinq jours complémentaires qui lui manquaient.

C'est aussi une légende que l'histoire de Cadmus et de son dragon. Cadmus, fils d'Agénor et de Téléphassa, avant d'offrir un sacrifice à Pallas, envoya ses compagnons puiser de l'eau dans un bois consacré à Mars; mais un dragon, fils de ce dieu et de Vénus,

les dévora. Cadmus vengea leur mort en tuant le monstre, et en sema les dents, par le conseil de Minerve. Il en sortit dix hommes tout armés, qui l'assaillirent d'abord, mais tournèrent bientôt leur fureur contre eux-mêmes et s'entre-tuèrent, à l'exception de cinq, qui lui aidèrent à bâtir la ville que l'oracle de Delphes avait ordonné de construire.

En voici une autre :

Anius, roi de Délos, et grand prêtre d'Apolon, eut de Dorippe trois filles, qui avaient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles touchaient, l'une en vin, l'autre en blé, et la troisième en huile. La première se nommait Oëno; la deuxième Spermo; et la troisième Elaïs. Agamemnon, allant au siège de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur secours il pourrait se passer de provisions. Mais Bacchus, qu'elles implorèrent, les changea en colombes.

Il y en aurait mille.

Laodamie, fille d'Acaste, épousa Protésilas. Son mari ayant été tué par Hector, Laodamie fit faire une statue qui lui ressemblait : un valet l'ayant vue devant cette statue, alla dire à Acaste que sa fille était avec un homme; il y courut. Ayant trouvé la statue, il la fit brûler pour ôter à sa fille ce triste souvenir. Mais Léodamie, s'étant approchée du bûcher, s'y jeta et y périt. C'est là ce qui a fait dire aux poètes que les dieux avaient rendu la vie à Protésilas pour trois heures seulement, et que se voyant obligé de rentrer dans le royaume de Pluton, il avait persuadé à sa femme de le suivre.

On voit en Provence, entre Arles et Marseille, une très-grande plaine couverte de pierres d'égale grosseur dont chacune peut remplir la main. C'est aujourd'hui la Crau, petit pays de Provence, à l'embouchure du Rhône. Voici la fable que les anciens ont imaginée pour expliquer comment cette plaine avait pris un tel aspect. Albion et Bergion, géants, enfants de Neptune, eurent l'audace d'attaquer Hercule, et voulurent l'empêcher de passer le Rhône. Ce héros ayant épuisé ses flèches contre eux, Jupiter les accabla d'une grêle de pierres, et le champ où les pierres tombèrent fut appelé *campus lapideus*.

Mais laissons les vieilles fables. Le sujet d'Hamzah, dans l'Orient, a donné lieu aux plus curieux récits.

Hamzah, prophète d'Harem, divinité des Druses, est, disent-ils, descendu sept fois sur la terre. Dans l'âge d'Adam, il a paru sous le nom de Chatnil; dans l'âge de Noé, sous celui de Pythagore; dans l'âge d'Abraham, sous celui de David; dans l'âge de Moïse, sous celui de Chaïl; dans l'âge de Notre-Seigneur, sous celui de Messie ou d'Hélias; dans l'âge de Mahomet, sous celui de Selman et de Farsi; et dans l'âge de Saïd, sous celui de Salih. Les livres des Druses l'appellent le plus grand de tous les prophètes, et la cause des causes.

Le bogaha est un arbre de l'île de Ceylan,

que les Européens ont nommé l'arbre Dieu, en raison du culte qu'ils lui ont vu rendre. Le bogaha le plus renommé se trouve à Annarodgburro, ville ruinée dans la partie septentrionale des Etats du roi de Candy, dont les sujets ont seuls la faculté de s'approcher de ce sanctuaire. Selon la tradition reçue, le bogaha traversa les airs pour se rendre à Ceylan de quelque pays éloigné, et enfonça lui-même ses racines en terre à la place qu'il occupe actuellement. Il fit ce voyage pour servir d'abri au dieu Bouddha, qui se reposa à son ombre tout le temps qu'il demeura sur la terre. Quatre vingt-dix-neuf rois, qui, par les temples et les images qu'ils ont dédiés à Bouddha, ont mérité que leur âme fût reçue dans le séjour de la félicité, ont été enterrés sous l'arbre sacré. Transformés en bons génies, ils sont chargés de veiller à la sûreté des adorateurs de ce dieu, et surtout de les préserver du joug des Européens.

Cambadaxus était un bonze dont les Japonais racontent l'anecdote suivante : A huit ans, il fit construire un temple magnifique, et, se prétendant las de la vie, il annonça qu'il voulait se retirer dans une caverne, et y dormir dix mille millions d'années. En conséquence il entra dans une caverne dont l'issue fut scellée sur-le-champ. Les Japonais le croient encore vivant, et l'invoquent comme un dieu. C'est bien plus hardi que nos sept dormants.

Voici comme le Shastah indien trace l'origine de la métempsycose ou de la transmigration des âmes. Les debtahs ou anges rebelles ayant encouru la disgrâce de l'Eternel, l'univers fut créé pour leur servir de séjour. Le dieu forma des corps qui devaient leur tenir lieu de prison et de demeure, assujettit ces corps au changement, à la décadence, à la mort, et soumit les debtahs coupables à quatre-vingt-neuf transmigrations. Les quatre-vingt-sept premières transmigrations devaient être leur châtiment; à la quatre-vingt-huitième ils devaient animer le corps d'une vache, et enfin à la quatre-vingt-neuvième celui de l'homme; et cette dernière épreuve devait être la plus forte de toutes.

Lauthu était un magicien tunquinois qui prétendait avoir été formé et porté soixante et dix ans dans le sein de sa mère; ses disciples le regardaient comme le créateur de toutes choses; c'est cette religion que suit le peuple, tandis que la cour suit celle de Confutée.

Mais le philosophe Tao-Kium, auquel les Chinois ont décerné les honneurs divins, est encore plus surprenant. Porté quatre-vingt-dix ans dans les flancs de sa mère, il s'ouvrit un passage par le côté gauche, et causa la mort de celle qui l'avait conçu : « Tao, ou la raison et plutôt le raisonnement, disent-ils, produisit un, un produisit deux, deux produisirent trois, et trois ont produit toutes choses... » Voyez la plupart des récits de ce dictionnaire.

LEGENDRE (GILBERT-CHARLES), marquis de Saint-Aubin-sur-Loire, né à Paris en

1688, mort en 1746. On a de lui un *Traité de l'opinion, ou Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain*, Paris, 1733, 6 vol. in-12 : ouvrage dont M. Salgues a tiré très-grand parti pour son livre *Des erreurs et des préjugés répandus dans la société*.

LÉGIONS. Il y a aux enfers six mille six cent soixante-six légions de démons. Chaque légion de l'enfer se compose de six mille six cent soixante-six diables, ce qui porte le nombre de tous ces démons à quarante-quatre millions quatre cent trente-cinq mille cinq cent cinquante-six, à la tête desquels se trouvent soixante-douze chefs, selon le calcul de Wierus. Mais d'autres doctes mieux informés élèvent bien plus haut le nombre des démons.

LELEU (Augustin), contrôleur des droits du duc de Chaulnes sur la chaîne de Piquigny, qui demeurait à Amiens, rue de l'Aventure, et dont la maison fut infestée de démons pendant quatorze ans. Après s'être plaint, il avait obtenu qu'on fît la bénédiction des maisons infestées ; ce qui força les diables à détalier (1).

LEMIA, sorcière d'Athènes, qui fut punie du dernier supplice, au rapport de Démosthène, pour avoir enchanté, charmé et fait périr le bétail ; car dans cette république on avait établi une chambre de justice destinée à poursuivre les sorciers (2).

LEMNIUS ou **LEMMENS (LIEVIN)**, né en 1505 à Ziricée en Zélande, médecin et théologien, publia un livre sur ce qu'il y a de vrai et de faux en astrologie, et un autre sur les merveilles occultes de la nature (3).

LÉMURES, génies malfaisants ou âmes des morts damnés qui (selon les croyances superstitieuses) reviennent tourmenter les vivants, et dans la classe desquels il faut mettre les vampires. On prétend que le nom de Lémure est une corruption de Rémure, qui vient à son tour du nom de Rémus, tué par Romulus, fondateur de Rome ; car après sa mort les esprits malfaisants se répandirent dans Rome (4). Voy. **LARES**, **LARVES**, **SPECTRES**, **VAMPIRES**, etc.

LENGLET-DUFRESNOY (NICOLAS), né à Beauvais en 1674, et mort en 1755. On lui doit, 1° une *Histoire de la philosophie hermétique, accompagnée d'un catalogue raisonné des écrivains de cette science, avec le véritable philalète, revu sur les originaux*, 1742, 3 vol. in-12 ;

2° Un *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, visions et révélations particulières*, avec des observations sur les dissertations du R. P. Dom Calmet sur les apparitions et les revenants, 1751, 2. vol. in-12 ;

3° Un *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes*, avec une préface historique et un catalogue des auteurs qui ont écrit sur les

(1) Lenglet-Dufresnoy, Dissertations sur les apparit., t. III, p. 213.

(2) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 14.

(3) De Astrologia liber unus, in quo obiter indicatur quid illa veri, quid ficti falsique habeat, et quatenus arti sit ha-

esprits, les visions, les apparitions, les songes et les sortilèges ; 1752, 4 vol. in-12.

Nous avons puisé constamment dans ces ouvrages.

Nous donnerons une idée de ses compilations, en empruntant à son *Traité historique et dogmatique sur les apparitions et les visions* un assez curieux morceau qui termine le tome second. C'est la reproduction, avec observations critiques, d'un opuscule intitulé : *Le retour des morts*, ou *Traité qui prouve, par plusieurs histoires authentiques, que les âmes des trépassés reviennent quelquefois par la permission de Dieu. Sur l'imprimé à Toulouse en 1694*.

LE RETOUR DES MORTS.

Première apparition. Drithelme. (Beda lib. V Gentis Anglor. cap. 13.)

Entre les choses extraordinaires qui sont arrivées en Angleterre, l'une des plus mémorables est l'aventure d'un nommé Drithelme, dont le vénérable Bède nous a laissé l'histoire. Il la rapporte comme un fait dont il était très-bien informé, et qui arriva de son temps avec l'étonnement de tout le monde ; il le raconte ainsi dans le cinquième livre de l'Histoire d'Angleterre.

De notre temps, dit-il, il y eut en Angleterre un miracle des plus mémorables, et qui sans doute est pareil à ceux qui se faisaient anciennement ; car pour la résurrection de l'âme de plusieurs personnes mortes par le péché, l'on a vu ressusciter un homme mort de la vie du corps. Cet homme rendu à la vie raconta plusieurs choses très-considérables, et j'ai cru en devoir citer quelques-unes en cet endroit.

Il y avait un homme dans le pays de Northumberland qui vivait fort saintement avec toute sa famille ; il fut atteint d'une maladie qui augmenta toujours de plus en plus et le mit si bas, qu'il mourut vers l'entrée de la nuit. Mais sur le point du jour ressuscitant et se levant tout à coup, il remplit de frayeur l'esprit de ceux qui, avec beaucoup de larmes, avaient veillé auprès de son corps, si bien qu'ils s'enfuirent tous, à la réserve de femme, qui, l'aimant beaucoup, resta seule, quoique tout effrayée. Le défunt pour la rassurer lui dit : — Ne craignez rien, je suis vraiment ressuscité, et l'on m'a permis de vivre encore une fois parmi les hommes, non pas néanmoins ainsi que j'avais accoutumé, mais d'une bien différente manière.

Ayant dit ce peu de paroles, il se retira soudain dans une petite chapelle qu'il avait à sa métairie, où sans cesse il s'occupait à la prière ; et peu de temps après il divisa tout ce qu'il avait de bien en trois parties, dont il donna l'une à sa femme, l'autre à ses enfants, et la troisième il la distribua aussitôt aux pauvres. Ainsi délivré de l'embarras et des inquiétudes du siècle, il s'en vint au mo-

benda fides ; Anvers, 1554, in-8°. — De occultis naturæ miraculis libri II ; Anvers, 1539, in-12. Réimprimé chez Planchin en quatre livres ; Anvers, 1564.

(4) Leclercq, Hist. des spectres ou appar. des esprits, ch. 5.

nastère de Mailros, où il se fit raser, et se logea dans une petite cellule que l'abbé lui marqua, et où il passa le reste de ses jours dans un si grand regret de ses offenses passées, qu'il était aisé de juger par la vie qu'il menait, plus que par ses paroles, qu'assurément il avait vu d'étranges choses capables de réveiller nos désirs, ou d'exciter nos craintes.

Il racontait donc ainsi ce qu'il avait vu. — Mon conducteur; disait-il, était merveilleusement éclatant en son visage et en ses habits. Nous arrivâmes d'abord dans une vallée également large et profonde, et d'une longueur presque infinie; le côté gauche était horrible à voir, à cause des flammes dévorantes qui en sortaient, et le droit ne l'était pas moins par la grêle dont il était incessamment battu, par des neiges continuelles, et un vent froid et piquant qui y règne toujours : l'un et l'autre de ces deux lieux était tout rempli d'âmes, emportées comme par un tourbillon, qui se lançaient tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre; car ne pouvant d'une part souffrir l'ardeur et la violence des flammes qui les dévoraient, elles se jetaient au milieu de ces froids cuisants; et de l'autre n'y trouvant pas le soulagement qu'elles en avaient espéré, elles s'élançaient dans des feux qui ne s'éteindront jamais.

Voyant une multitude incroyable d'esprits tourmentés sans relâche, je n'hésitai pas à croire que c'était là cet enfer, dont j'avais ouï dire des choses si effroyables. Mais mon guide, qui s'aperçut assez de ma pensée, me dit aussitôt : — Non, ce n'est pas l'enfer, et savez-vous bien ce que c'est que vous avez vu ? — Non vraiment, dis-je. — Eh bien ! répliqua-t-il, cette vallée, que vous avez vue si terrible par les flammes dévorantes qui en sortent et par le froid si rude qu'on y sent, est justement le lieu où sont punis ceux qui ont toujours différé la confession de leurs péchés et l'amendement de leur vie, et qui enfin à l'heure de la mort ont eu recours au sacrement de pénitence ; ces gens-là, parce qu'ils se sont confessés de leurs péchés, du moins à l'instant de leur mort, seront reçus dans le ciel au jour du jugement ; il est vrai que, par des prières, des jeûnes et des aumônes, et surtout par le sacrifice auguste de l'autel, les personnes qui vivent encore dans le monde peuvent leur abrégier ce temps.

Le vénérable Bède ajoute que, comme ce saint homme ne cessait de se tourmenter par de grandes austérités, que souvent il priait Dieu et chantait ses louanges plongé dans des fleuves tout glacés, ses confrères, surpris d'une si étrange conduite, lui dirent : — C'est merveille, frère Drithelme, que vous puissiez endurer la rigueur de ce froid ; il ne répondait autre chose sinon : — Le froid que j'ai vu est encore plus grand ; et comme on lui répétait souvent : C'est merveille que vous ayez entrepris de mener une vie si austère, il ne disait autre chose sinon : J'ai vu de plus grandes austérités ; et il persista jusqu'à la mort dans la pratique de ces pénibles exercices, et dans un très-ardent désir de

posséder un jour les biens éternels. Il maintenait son corps par des jeûnes continuels, quoiqu'il fût déjà cassé de vieillesse : enfin par ses paroles et par ses exemples, il contribua beaucoup au salut de plusieurs personnes.

Observation.

Ce fait, raconté avec tant d'assurance par le vénérable Bède, caractérise sa crédulité. Peut-on regarder comme une résurrection la syncope d'un homme qui s'évanouit le soir, et qui le matin revient à lui ? N'est-ce pas donner dans l'excès que de qualifier ce réveil du nom de résurrection ? Eh ! que raconte cet homme ? Il ne fait que rapporter ce qu'une pieuse imagination lui a conservé des récits journaliers du purgatoire. Que l'on examine toutes les peintures que ces prétendus revenants ou ressuscités font du purgatoire, on n'en verra pas deux qui se ressemblent ; parce qu'elles sont, non les portraits de la chose, mais de l'imagination de ceux qui en font le récit. Or les imaginations ne sont pas moins variées que les physionomies. Cependant le purgatoire est toujours le même pour toutes les âmes que la justice divine y envoie. Pourquoi donc le peindre si différemment ? Il ne saurait l'être que d'une seule manière. Je n'en veux pas davantage pour réfuter une historiette si mal appuyée. D'ailleurs la conduite de ce prétendu ressuscité n'est pas conforme à son devoir. Dieu l'avait appelé à l'état de mariage, et l'y avait fait prospérer ; il devait en suivant la loi, et non pas son imagination, rester dans le monde pour y sanctifier sa femme et ses enfants, et il aurait agi conformément à sa première vocation. Satisfaire aux devoirs généraux est la voie de la sanctification, sans s'aller précipiter dans des abîmes d'imaginaires scrupuleuses, qui ne sont pas de l'ordre de Dieu.

Deuxième apparition. Adelhard, religieux de Fulde. (Joannes Trithemius in Vita B. Rabani Mauri, archiepiscopi Moguntini, lib. II, cap. 3.)

L'histoire de Raban Maur, premièrement abbé de Fulde, et ensuite archevêque de Mayence, raconte que ce saint prélat avait beaucoup de charité pour les pauvres ; en sorte que la bonté avec laquelle il tâchait de les secourir, et même de prévenir leurs nécessités, lui avait acquis à juste titre la qualité de père et protecteur des misérables. Il est vrai que ses largesses passèrent dans l'esprit de quelques-uns de ses religieux pour prodigalité, et qu'il s'en trouva d'assez avaricieux pour plaindre ce qu'on donnait aux membres de Jésus-Christ. On remarque que ceux-ci n'étaient pas les studieux, mais ceux qui avaient soin du temporel. Le chef de cette troupe fut un certain Adelhard, cellérier et économiste du monastère ; mais Dieu fit de sa personne un exemple formidable, qui apprit aux autres à ne pas regretter le pain qu'on donne aux pauvres.

Le saint abbé avait fait une ordonnance qui n'était pas moins avantageuse pour les religieux décédés que pour les indigents :

elle portait qu'après la mort de chaque religieux on donnât, l'espace de trente jours, sa portion tout entière aux pauvres. Il arriva que, plusieurs de ces religieux étant morts en même temps, l'abbé, qui connaissait l'humeur trop ménagère de son cellérier, commanda très-expressément; en présence des autres, d'accomplir ce qu'il avait ordonné. Adelhard l'assura qu'il n'y manquerait pas; cependant son avarice prévalut sur l'obéissance; de sorte qu'il retrancha plus de la moitié des aumônes, et enfin il n'en donna plus du tout.

Un soir, étant occupé fort tard à son office, et la communauté étant retirée, comme il passait devant le chapitre pour aller au dortoir, il aperçut, à la faveur de la lumière qu'il portait, quantité de religieux assis aux deux côtés du chapitre; ce qui le surprit d'autant plus, que c'était pendant la nuit. Regardant d'un peu plus près, il reconnut que c'étaient tous ceux dont il avait retenu les aumônes. Alors saisi de crainte, il aurait bien voulu prendre la fuite; mais sa frayeur était si grande qu'il demeura immobile sans pouvoir avancer un pas. Dans ce moment, toutes ces ombres s'approchant de lui, le renversèrent par terre, et l'ayant dépouillé : — Voici, lui dirent-elles, le commencement des peines préparées à votre cruauté : dans trois jours, vous serez des nôtres, et vous apprendrez par une funeste expérience qu'il n'y a point de miséricorde pour ceux qui la refusent au prochain. Ils lui donnèrent ensuite la discipline jusqu'au sang, et le laissèrent évanoui sur la place, où il demeura jusqu'à minuit, que les religieux s'étant rassemblés pour matines, le trouvèrent en ce pitoyable état. Il fut porté à l'infirmerie, où, par les soins des religieux étant revenu à soi, il leur exposa ce qui lui était arrivé, et l'arrêt irrévocable de la mort qu'il devait subir dans trois jours.

Toute la communauté fut fort touchée de l'infortune du cellérier, mais surtout le très-saint abbé. Il essaya de fortifier ce malade et de le disposer à une sérieuse pénitence, l'assurant que Dieu lui serait propice, quoiqu'il le châtiât, et qu'il importait peu qu'il ne fût point de miséricorde en cette vie au corps, pourvu qu'il ne la refusât pas éternellement à l'âme. Enfin, ayant reçu les derniers sacrements, il décéda avec des marques d'une véritable contrition.

Le saint père Raban ne termina pas ses inquiétudes à sa mort; au contraire, comme il jugeait bien que ses peines étaient extrêmes dans le purgatoire, il offrit beaucoup plus de sacrifices et d'aumônes pour son soulagement qu'il n'avait fait pour les autres qui l'avaient précédé. Il ordonna des jeûnes et des oraisons plus longues et plus fréquentes, et n'oublia rien de ce qui pouvait fléchir la justice de Dieu en sa faveur.

Trente jours après son décès, le vénérable abbé étant en oraison pour lui après matines, le défunt lui apparut triste, défiguré, portant même jusque sur son habit les signes de son tourment. Le saint homme ne

s'épouvanta point de cette apparition; mais, rempli de confiance en Dieu, il interrogea ce frère sur son état, et si les pénitences et les oraisons qu'on avait faites pour lui l'avaient soulagé. Mon père, répond le mort, vos bonnes œuvres sont aussi agréables à Notre-Seigneur qu'utiles aux âmes du purgatoire. Hé! plutôt à Dieu que mon avarice n'en eût point retardé l'effet pour moi! Mais vous saurez, mon père, que j'endure des tourments inexplicables, et que Dieu, par un juste jugement, me fera souffrir jusqu'à l'entière délivrance de tous nos frères, dont mon avarice a retardé le bonheur, en sorte que le mérite des aumônes qu'on fait pour moi leur est appliqué : je vous demande donc la grâce de les redoubler, puisque c'est l'unique moyen de me tirer de ces brasiers ardents, où je suis tourmenté plus qu'on ne peut jamais se l'imaginer. Le bon père lui promit tout ce qu'il désirait, et l'exécuta avec une fidélité nonpareille. Trente jours depuis cette apparition, le même se présenta une seconde fois à son abbé; mais dans un état bien différent; car il témoignait sur son visage autant de joie et de gloire qu'il avait auparavant fait paraître de douleur et de tristesse. Il l'assura de sa béatitude et lui rendit grâces de lui en avoir procuré l'avancement par ses charitables soins. Il n'est pas besoin d'expliquer combien cette rencontre opéra de fruit dans ce monastère, ni si l'on donnait libéralement l'aumône aux pauvres. Chaque religieux se retranchait tous les jours une partie de sa nourriture pour ce sujet, et leur saint abbé avait plus de peine à modérer leur ferveur en ce point qu'à l'exciter.

Observation.

Cette seconde apparition n'est pas moins singulière que la première. Trithème, quoique habile, vivait dans un temps où ces sortes de merveilles étaient à la mode. Et quand la rapporte-t-il? Près de 700 ans après Raban Maur, abbé de Fulde. Raban Maur vivait au milieu du neuvième siècle, et Trithème sur la fin du quinzisième. Or, sur un fait de cette nature, je croirais difficilement Raban lui-même. Voici la raison que j'ai de rejeter cette apparition. Il est certain que ceux que l'on suppose en purgatoire sont morts dans la grâce de Dieu et avec la charité dans le cœur, ainsi, avec la douceur et la modération qui convient au vrai chrétien. Il leur reste seulement quelque temps de pénitence à accomplir. Au lieu qu'on nous représente dans les moines de cette apparition des furieux qui se jettent sur ce pauvre cellérier et qui le réduisent à la mort. Il avait fait mal à la vérité; mais ce n'est point par des coups mortels que les âmes prédestinées corrigent ou doivent corriger les défauts d'autrui. C'est par de sages et utiles instructions. Ce seul manque de charité me fait voir que cette apparition est fautive : le cellérier se sera sans doute livré à quelque excès; cela arrivait quelquefois chez les moines allemands de ces anciens temps. Pour couvrir sa turpitude, il aura feint cette apparition :

ou peut-être quelque moine mécontent de son cellérier aura imaginé ce conte. C'était le caractère du temps. Voulait-on prouver une vérité de morale, ou établir une règle de conduite, on apportait, quand on le pouvait, les témoignages de l'Écriture et des Pères, que l'on accompagnait de faits historiques ; si l'on ne trouvait pas de traits d'histoire propres à prouver ce qu'on voulait, on inventait ou l'on copiait une historiette, qui pouvait s'y rapporter. C'est ce qui nous en a produit un si grand nombre. Mais dans de si graves questions, nous voulons du vrai, et du vrai solidement appuyé.

Troisième apparition. Arnould, prêtre. (Ex actis sancti Ramberti, archiepiscopi Hamburgensis, apud Henschenium, cap. 3.)

L'auteur de la Vie de saint Rambert, archevêque de Hambourg, rapporte qu'un prêtre, nommé Arnould, étant décédé depuis déjà longtemps, apparut à saint Rambert, lorsqu'il était encore sous la discipline de saint Anschaire, son prédécesseur. Dans cette apparition, Rambert interrogea Arnould sur l'état de son âme en l'autre vie ; il répondit en soupirant : Pendant que j'étais au monde, j'ai vécu dans une grande négligence de mon salut, et sans application à ce que Dieu demandait de moi dans l'état sacerdotal ; au lieu d'aspirer à la sainteté et de pratiquer les bonnes œuvres, qui en sont le chemin, j'ai passé ma vie dans l'oisiveté et souvent dans le désordre, jusqu'à rompre l'abstinence aux jours défendus : c'est ce qui m'a empêché de voir Dieu, et ce qui me retient dans une prison de feu, où j'expie avec des tourments inexplicables mes fautes passées. Si vous voulez, ajouta-t-il, entreprendre un jeûne de quarante jours pour moi, ne mangeant que du pain et du sel, et ne buvant que de l'eau, je crois que Dieu me fera miséricorde et me délivrera du purgatoire.

Le saint lui promit d'accomplir sa prière ; et en ayant conféré avec saint Anschaire, son maître, il commença ce rigoureux carême, pendant lequel il fut tourmenté d'un mal de dents si violent, qu'il ne pouvait pas seulement manger son pain, ce qui rendait sa pénitence encore plus longue et plus difficile : de sorte qu'il était contraint de le tremper dans l'eau pour pouvoir prendre sa nourriture.

Son jeûne expiré, le prêtre apparut à une sainte femme, paralytique depuis plusieurs années, laquelle endurait son mal avec tant d'égalité d'esprit, qu'il ne l'empêchait pas de se faire porter tous les jours à l'église pour participer aux saints sacrements et entendre la parole de Dieu. Elle apprit dans cette vision que la pénitence de saint Rambert avait délivré l'âme de ce prêtre du purgatoire, et qu'il la priait de l'en remercier de sa part, ajoutant qu'il était du nombre des justes dont parle le Sage, qui portent le feu et la lumière partout où ils se rencontrent, et qu'il avançait tous les jours notablement dans les voies de la grâce.

Observation.

Cette historiette conduirait à l'impénitence, en nous représentant un prêtre qui néglige ses devoirs, sans que l'on aperçoive qu'il en ait fait une pénitence commencée. Il se contente de la faire faire à saint Rambert. C'était pourtant la moindre chose que le crédule auteur nous dit quelques mots de la conversion d'Arnould. On le suppose, je le veux croire ; mais ce ne sont point là des choses seulement à supposer. Il faut, pour l'instruction et l'édification des lecteurs, en donner sinon le détail, du moins le principe et l'idée générale.

Autre peinture du purgatoire : c'est ici une prison de feu. Apparemment que celui qui a écrit cette apparition était un homme sombre, à qui l'imagination représentait des prisons. Enfin, Arnould devait-il faire connaître à d'autres qu'à saint Rambert, son bienfaiteur, l'état de félicité où il avait été élevé par la pénitence du saint ? N'était-ce pas lui qu'il devait remercier en personne, puisque c'était à lui qu'il s'était personnellement adressé pour faire en son lieu et place une pénitence volontaire ?

Quatrième apparition. Saint Odilon, abbé de Cluny. (B. Petrus Damianus, in Vita sancti Odilonis, cap. 10 et 11.)

Nous lisons dans la Vie de saint Odilon, abbé de Cluny, qui a été écrite par le B. Pierre Damien, cardinal de l'Eglise romaine, personnage très-grave et digne de foi, qu'un religieux français venant du voyage de Jérusalem, fut jeté par une tempête dans une île proche de la Sicile, où il fit rencontre d'un ermite, qui passait là ses jours dans une austère pénitence au-dessous d'une caverne. Ce solitaire le reçut fort charitablement dans sa cellule, en attendant que la mer fût calme et les vents propres à la navigation ; et ayant appris qu'il était Français de nation, il lui demanda s'il connaissait l'abbé Odilon et le monastère de Cluny. Le religieux français lui ayant dit qu'il connaissait l'un et l'autre, il ajouta que proche de sa retraite il y avait un certain lieu où, dit-il, j'ai vu souvent des flammes effroyables et des feux qui semblent être capables de dévorer tout ce pays ; sortant des abîmes de la terre, ils élèvent avec eux un million d'âmes tout ardentes, qui endurent des tourments insupportables, et purgent leurs péchés dans cet embrasement avec des cris lamentables, parmi lesquels j'ai encore entendu les hurlements horribles des démons exécuteurs de la divine justice : je les ai vus sous des figures affreuses ; transportés de rage, ils se plaignent de ce que plusieurs de ces âmes leur sont ravies avant le temps, et sont conduites au ciel en triomphe par les prières, sacrifices et pénitences de tous les fidèles, et spécialement par les continuelles mortifications, les sacrifices et les prières de l'abbé de Cluny et de ses religieux, qui s'emploient à cette œuvre de charité avec beaucoup de zèle et de ferveur.

Cela dit, il conjura le religieux, au nom de Dieu, d'aller trouver Odilon de sa part,

aussitôt qu'il serait de retour en France, de lui rapporter fidèlement tout ce qu'il venait de lui dire, et de le supplier, au nom de toutes les âmes du purgatoire, de redoubler sa ferveur à les secourir, puisque ses prières et ses bonnes œuvres leur étaient si efficaces, ce qui paraissait visiblement par la rage de l'enfer contre eux.

Le religieux s'acquitta fidèlement d'une commission si importante; et, après avoir expliqué à saint Odilon son aventure, ce saint tâcha autant qu'il put de soulager encore davantage les âmes souffrantes. Il n'eut pas grande peine à se laisser persuader une chose à laquelle il avait déjà une vive inclination. Ainsi, depuis cette rencontre, son zèle parut encore plus ardent, afin que l'embrasement de sa charité éteignît celui du purgatoire; car dès ce jour-là il fit un décret qu'il envoya par toutes les maisons dépendantes de Cluny, et dans lequel il ordonne que tous les ans on ferait la commémoration des fidèles trépassés, commençant leur office après les vêpres du jour de la fête de tous les saints; qu'en ce même jour le doyen et le cellérier du monastère donneraient l'aumône générale à tous les pauvres, de pain et de vin, selon la pratique du jeudi saint, et que l'aumônier aurait soin de distribuer les restes des frères, sans rien réserver pour le lendemain; que les prêtres offriraient le saint sacrifice de la messe à leur intention, et qu'on donnerait à manger à douze pauvres.

Il promet à ceux qui voudront imiter sa charité de participer aux bonnes œuvres faites par tous les religieux de la congrégation de Cluny, et conclut en exhortant ses disciples d'avoir un soin particulier de soulager par leurs prières et par leurs pénitences les enfants de Saint-Benoît, puisqu'on est plus obligé aux domestiques qu'aux étrangers. Il recommande aussi l'empereur Henri, insigne bienfaiteur de l'ordre, et marque quelques prières qu'on doit dire à son intention.

Voyons, dans un exemple très-illustre, l'effet des prières de ce saint.

Le pape Benoît VIII étant décédé, saint Odilon, qui lui avait des obligations infinies, ressentit vivement sa perte, et ne manqua pas de lui rendre devant Dieu tout le secours que la nécessité de ce pape mort et son zèle lui inspirèrent. Il offrit quantité de sacrifices, veilla et pria pour lui; il fit des aumônes extraordinaires, et intéressa ses enfants dans le soulagement du pontife universel de l'Eglise. Benoît connu, par la permission de Dieu, au milieu de ses peines (car il était en purgatoire), les pénitences et les oraisons que saint Odilon faisait pour en accourcir la durée. Il apparut ensuite à trois personnes différentes, desquelles le nom est supprimé, excepté celui de Jean, évêque de Porto. Il leur déclara la violence de ses tourments, dont il espérait néanmoins être délivré par les prières de l'abbé Odilon, selon les promesses que Dieu lui en avait faites: il les conjura instamment d'envoyer en diligence à Cluny, pour prier le saint homme

de sa part, de ne rien épargner pour avancer sa béatitude; qu'il attendait ce dernier témoignage de son amitié, et que sa reconnaissance en serait éternelle.

Je ne prétends pas expliquer de quelle manière notre saint s'employa pour procurer la délivrance du pape. On le peut bien penser, mais non pas écrire. Je dis seulement qu'il ne se donna pas un moment de repos, et qu'essayant d'animer ses religieux du même zèle dont il brûlait, c'était à qui s'imposerait à soi-même de plus sévères pénitences. Bientôt après, Dieu délivra le pape du purgatoire, et alors il en vint remercier son libérateur. Un des religieux le vit entrer dans le chapitre, suivi d'une grande multitude de personnes vêtues de blanc qui portaient, dans la joie imprimée sur leurs fronts, les marques assurées de leur béatitude. Le principal de cette heureuse troupe fit une inclination profonde à l'abbé, le remerciant des grâces qu'il avait reçues par son moyen. Le religieux s'étant informé de son nom par un de la compagnie, il apprit que c'était l'âme du pape Benoît que saint Odilon avait délivrée du purgatoire, et qu'il était venu exprès pour lui en témoigner sa reconnaissance, et l'avertir qu'il entrait dans la gloire. On peut connaître par cet exemple combien les prières, les aumônes et le saint sacrifice de la messe sont utiles à ces âmes qui payent au milieu des feux allumés la peine due à leurs péchés.

Observation.

Pierre Damien, bon chrétien, et même sage et vertueux ecclésiastique, était très-crédule, mais il vivait dans un siècle où l'on aimait les choses merveilleuses. Il nous en donne ici deux preuves: celle de l'ermite des environs de la Sicile est formée sur les flammes du mont Etna, que les païens aussi bien que le bon ermite regardaient comme une des bouches de l'enfer; et le bruit des flammes de ce volcan, qui varie souvent de diverses manières, lui représentait les plaintes de tant de personnes dans la peine et dans les souffrances. C'est encore une autre peinture du purgatoire. Mais qui avait dit à ce bon ermite que c'étaient les diables qui châtiaient les âmes détenues dans ce lieu d'attente et de souffrances? N'est-ce pas une imagination?

L'apparition du pape Benoît VIII n'est pas mieux imaginée, puisque la fête des Trépassés, que l'on en regarde comme une suite, fut fondée en 998, ainsi 26 ans avant la mort de Benoît VIII, qui mourut seulement en 1024, et qui fut pape l'an 1012, ainsi 14 ans après l'établissement de cette fête.

Cinquième apparition. Pierre d'Engebert. (Petr. Cluniac. lib. II de Miraculis, cap. 28.)

Pierre de Cluny, surnommé le Vénérable, fut regardé de son temps comme l'oracle de la France; c'était un homme qui procédait en toutes choses avec considération, sans avancer rien de frivole ni de léger. Voilà pourquoi je me servirai volontiers de son autorité. Il raconte qu'en une bourgade d'Espagne nommée Estella il y avait un personnage de condition appelé Pierre d'En-

gebert, qui était fort estimé dans le monde pour ses belles qualités et ses grandes richesses. Néanmoins, l'esprit de Dieu lui ayant fait reconnaître la vanité de toutes les choses humaines, lorsqu'il était dans un âge mûr, il se rendit dans un monastère de l'ordre de Cluny, pour y passer le reste de ses jours plus saintement, comme on dit que le meilleur encens vient des vieux arbres. Il parlait assez souvent avec ses frères d'une vision qui lui était arrivée étant encore dans le monde, et qui n'avait pas peu servi à sa conversion. Ce bruit vint aux oreilles du vénérable Pierre, qui était son général, et qui pour les affaires de son ordre, s'était alors transporté en Espagne : voilà pourquoi, comme il ne permettait jamais qu'on avançât des discours de choses extraordinaires, s'ils n'étaient bien vérifiés, il prit la peine d'aller jusqu'en un petit monastère de Navarre où était Engebert, et l'interrogea en présence des évêques d'Oleron et d'Osma, le conjurant en vertu de la sainte obéissance, toute puissante dans l'état monastique, de dire exactement la vérité touchant cette vision qu'il avait eue étant encore dans la vie séculière.

Il parla ainsi : Du temps qu'Alphonse le Jeune, héritier du grand Alphonse, faisait la guerre en Castille contre quelques factieux, qui s'étaient soustraits à son obéissance, il porta un édit qui obligeait chaque maison de son royaume de lui fournir un homme de guerre. Pour obéir à ce commandement, j'envoyai à l'armée un de mes domestiques, qui se nommait Sanche. Depuis, la paix étant faite et les troupes congédiées, il revint dans ma maison où, après avoir séjourné quelque temps, il fut atteint d'une maladie qui l'emporta en peu de jours. Nous lui rendîmes les devoirs qu'on a coutume de rendre aux morts ; et quatre mois étaient déjà passés, que nous n'avions appris aucune nouvelle de l'état de son âme, quand voici qu'une nuit d'hiver, étant dans mon lit bien éveillé, j'aperçois un homme qui, remuant les cendres de mon foyer, découvrit les braises ardentes, à la lueur desquelles je le vis. Quoique je me sentisse un peu surpris à la vue de ce spectre, Dieu me donna cependant la hardiesse de lui demander qui il était, et à quel dessein il venait découvrir mon feu. Il me répond d'une voix assez basse : — Mon maître, ne craignez point, je suis Sanche, votre pauvre serviteur. Je m'en vais en Castille, avec bonne compagnie de soldats pour expier mes péchés au lieu même où je les ai commis.

Je lui répliquai d'une voix assurée : — Si le commandement de Dieu vous appelle là, à quel propos êtes-vous venu ici ? — Mon maître, dit-il, ne le trouvez pas mauvais ; cela ne se fait point sans la permission divine. Je suis dans un état qui n'est point désespéré, et où vous pouvez me secourir, si vous avez encore quelque bonté pour moi.

Sur cela, je m'informe quelle était sa nécessité, et quel secours il prétendait de moi. Vous savez, répondit-il, mon maître, que peu avant ma mort vous m'aviez envoyé en

un lieu où l'on n'a pas coutume de se sanctifier (à la guerre) ; la liberté, le mauvais exemple, la jeunesse et la témérité, tout conspirait à perdre l'âme d'un soldat qui n'a point de conduite. J'ai fait des excès à la guerre dernière, volant et pillant jusqu'aux biens des églises, pour lesquels je suis à présent grièvement tourmenté : mais mon bon maître, si vous m'avez aimé pendant ma vie, comme vous appartenant, ne m'oubliez point après la mort. Je ne vous demande rien de vos grandes richesses, mais seulement vos prières et quelques aumônes en ma considération, qui aideront beaucoup à soulager mes peines. Ma maîtresse me doit encore environ huit francs du reste d'un compte qu'elle fit avec moi ; qu'elle emploie cela, non pour le corps, qui n'en a aucun besoin, mais au soulagement de mon âme, qui attend cela de votre charité.

Je ne sais comment je me trouvais encouragé par ce discours ; mais j'avais plus de désir de m'entretenir que je n'avais de crainte de cette apparition. Je lui demandai s'il ne savait point de nouvelles d'un de mes compatriotes nommé Pierre Dejaca, qui était mort depuis peu de temps. A quoi il fit réponse que je n'avais que faire de m'en mettre en peine et qu'il était déjà au nombre des bienheureux, vu les grandes aumônes qu'il avait faites en la famine dernière, et qui lui avaient acquis le ciel. De là j'entrai en une autre question, curieux de savoir ce qui était arrivé à un certain juge que je connaissais fort bien, et qui était passé depuis peu en l'autre vie. Il me répliqua là-dessus :

— Mon maître, ne parlez point de ce misérable, car l'enfer le possède pour les corruptions de la justice qu'il a exercées par de damnables pratiques, ayant l'honneur et l'âme vénale au préjudice de sa conscience.

Ma curiosité monta plus haut et je m'enquis de ce qu'était devenue l'âme du roi Alphonse le Grand. Alors j'entendis une autre voix qui venait d'une fenêtre derrière ma tête, qui dit assez intelligiblement : — Ce n'est pas à Sanche que vous devez demander cela, d'autant qu'il ne peut rien savoir encore de l'état de ce prince ; mais j'en puis avoir plus d'expérience que lui, étant mort depuis cinq ans, et m'étant trouvé à une rencontre qui m'a donné quelque éclaircissement là-dessus.

Je fus surpris d'entendre inopinément cette voix ; et me tournant, je vis à la clarté de la lune, qui donnait dans ma chambre, un homme appuyé sur ma fenêtre ; je le suppliai de me dire où était donc le roi Alphonse. Sur quoi il repartit qu'il savait bien qu'au sortir de la vie il avait été fort tourmenté, et que les prières des bons religieux lui avaient bien servi ; mais qu'il ne pouvait pas dire à présent en quel état il était. Et après qu'il eut dit cela, il se tourna vers Sanche, qui s'était assis auprès du feu, et lui dit : — Allons, il est temps de partir. A quoi Sanche, sans lui rien répondre, se leva promptement et redoubla ses plaintes d'une voix pitoyable, disant : — Mon maître, je vous en supplie

pour la dernière fois, souvenez-vous de moi, et que ma maîtresse exécute la requête que je vous ai faite.

Le lendemain, Engebert apprit à sa femme ce que cet esprit lui avait dit, et se mit en devoir de satisfaire promptement et charitablement à tout ce qu'il avait demandé.

Observation.

Nous avons maintenant affaire à Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, homme très-distingué dans l'Eglise, tant par sa haute naissance que par ses talents dans le gouvernement. Cet illustre abbé était de la maison de Montboissier, dont il subsistait encore plusieurs branches avec dignité; mais s'il primait dans le gouvernement d'un ordre célèbre et fort étendu, il vivait dans le douzième siècle, siècle éclairé pour la doctrine, mais où l'on se laissait aisément séduire sur des faits réputés miraculeux. Examinons celui de Pierre Engebert.

Sanche, qui paraît si bien instruit sur quelques âmes ou bienheureuses ou damnées, ne l'est nullement sur ce qui regarde celle du roi Alphonse. Cependant ce dernier fait était de plus grande importance que les autres. Mais Pierre de Cluny devait savoir que les âmes séparées du corps sont autant d'êtres indépendants les uns des autres, qui ne savent que ce que la Divinité leur découvre; elle ne le fait même qu'en ce qui leur est nécessaire de ne pas ignorer; et de quelle utilité était à Sanche de savoir la damnation du juge dont il est ici question?

Sixième apparition. Eusèbe, duc de Sardaigne. (Roa, Pinelli, et alii.)

Quelques auteurs célèbres rapportent que deux ducs se faisaient la guerre avec des succès fort différents; l'un était Eusèbe, duc de Sardaigne; l'autre Ostorge, duc de Silésie. Eusèbe avait une dévotion incomparable au secours des âmes des défunts: il faisait offrir pour elles tous les jours des sacrifices, il donnait d'amples aumônes, et ne manquait point à faire payer la dîme de tous ses biens pour leur soulagement.

Il fut jusqu'à cet excès de piété, qu'il voua à Dieu la plus grosse et la plus riche de ses villes pour la délivrance de ces âmes, n'en voulant rien tirer pour son usage, et destinant tout le revenu qu'il en recevait à procurer les moyens de les aider. Il y nourrissait et entretenait une grande multitude de pauvres à ce dessein; il y faisait dire tous les jours dans toutes les églises un grand nombre de messes, de sorte que cette ville se nommait communément la ville de Dieu.

Ostorge, son ennemi, s'attachant à cette ville, la prit et s'en rendit maître; de quoi Eusèbe eut un si sensible déplaisir, qu'il protestait qu'il lui eût été plus supportable d'avoir perdu la moitié de ses Etats que cette seule ville de Dieu.

Il amasse des troupes, il se met en campagne contre le victorieux; son armée campe, et ceux qui faisaient la garde du camp regardaient de tous côtés pour découvrir ce qui se passait. Alors une armée leur appa-

rait de loin; elle était composée d'hommes tous vêtus de blanc, qui s'avançaient à grands pas vers eux sur des chevaux blancs, avec des armes blanches et des drapeaux tout blancs; ce que les sentinelles coururent dire au prince.

Il ne sait que penser et que faire à cette étrange nouvelle; il craint et espère tout ensemble; il tient conseil, et de l'avis de ses gens, il dépêche quatre hommes vers cette armée pour demander s'ils viennent comme ennemis ou comme amis. A la demande des ambassadeurs, les chefs de l'armée répondent: — Nous sommes de la maison du Roi des rois, et nous venons offrir notre service à votre maître contre son ennemi.

Eusèbe n'eut pas sitôt appris une si favorable réponse, qu'il marche en assurance contre Ostorge, dont l'armée était trois fois plus grosse que la sienne; mais son armée cependant ne laissait pas de paraître égale à l'autre, parce que l'armée blanche, qui lui servait d'avant-garde ou de troupes avancées, paraissait de quarante mille hommes.

Ostorge se trouva fort effrayé; ces cavaliers blancs l'épouvantaient terriblement par leurs postures et leurs menaces. Il demande la paix, il s'offre à donner toute satisfaction à Eusèbe. La paix se conclut, il rend et paye au double tout ce qu'il avait pris, et se soumet avec tous ses Etats au duc de Sardaigne.

Alors l'armée blanche voulant contenter la curiosité d'Eusèbe, qui demandait à ces troupes qui elles étaient, on lui répondit: — Nous sommes les âmes de ces défunts que par vos bienfaits et par vos aumônes vous avez mises dans le repos éternel. Travaillez incessamment à ce que toutes les autres, que vous racheterez de leurs peines reposent en paix avec nous, afin que tant de bons amis que vous aurez délivrés vous gagnent la faveur du grand Juge et l'obligent à vous faire miséricorde. Et cela dit, ils parurent tous s'en aller dans le chemin par où ils étaient venus.

Nous savons que cette histoire a été avérée dans les deux provinces, et sur la relation d'un saint abbé de grande autorité, qui, dans la guerre de ces deux princes, fut prisonnier, pendant qu'il visitait quelques abbayes qui étaient sur les confins de leurs terres. Et vraiment si cet abbé ou celui qui le fait auteur de cette aventure, eût voulu mentir ou faire un conte, il est croyable qu'il n'eût pas pris autant de témoins de son mensonge qu'il y avait de soldats dans les deux armées, et d'habitants dans la Silésie et dans la Sardaigne. Car une chose si merveilleuse n'a pu arriver sans que ces provinces en eussent la connaissance.

Observation.

Voici une historiette qu'il ne sera pas difficile de détruire: la géographie seule en va montrer la fausseté. On y fait paraître comme voisins un duc de Sardaigne et un duc de Silésie; et entre les deux, il y a non-seulement un peu plus de trois cents lieues de distance; mais outre l'éloignement, on y trouve encore de terribles barrières, savoir:

toute la Bohême, l'Autriche, les Alpes, l'Apennin, l'Italie et une partie de la mer Méditerranée, et l'on appelle cela des princes voisins et limitrophes! Et puis, où l'auteur a-t-il pris un Eusèbe, duc de Sardaigne, et un Ostorge, duc de Silésie? La Sardaigne a passé des Sarrasins aux Génois, puis fut gouvernée par des juges, et enfin elle eut des rois; mais dans tout cela point de duc. A moins que les écrivains qui ont traduit *Sardaigne*, aient mal traduit, et qu'il s'agisse d'une autre contrée.

Septième apparition. Sainte Christine. (Thom. Cantapritanus in Vita sanctæ Christinæ.)

Sainte Christine, qui a mérité le surnom d'Admirable, pour la vie tout à fait merveilleuse qu'elle mena en faveur des âmes du purgatoire, raconte d'elle-même qu'étant morte son âme fut aussitôt portée, par le ministère des anges, en un lieu obscur, horrible et rempli d'âmes. Or les tourments, dit-elle, qu'on faisait endurer à ces pauvres âmes me parurent si effroyables, que je ne pense pas qu'on en puisse jamais donner une juste idée. Je vis dans ce lieu les âmes de plusieurs personnes que j'avais connues durant leur vie. Etant donc touchée d'une extrême compassion à l'égard de ces pauvres infortunées, je demandai quel était ce lieu, dans la pensée que ce ne pouvait être que l'enfer. Mais mes conducteurs me dirent d'abord que c'était le lieu du purgatoire, où les pécheurs, qui à la vérité se sont repentis durant leur vie de leurs offenses, mais qui n'ont pas encore satisfait à la justice de Dieu par des peines proportionnées à l'énormité de leurs crimes, achèvent d'expier leurs fautes. De là ils me conduisirent dans l'enfer, où je vis encore quelques personnes que j'avais connues autrefois. Ensuite je fus portée dans le paradis, devant le trône de la divine majesté, où, me voyant bien accueillie du Seigneur, j'en conçus une incroyable joie, dans la créance où j'étais que je demeurerais éternellement avec lui en ce lieu de délices.

Mais Dieu, qui voyait les désirs de mon cœur, me dit aussitôt : — Il est vrai, ma chère fille, que vous serez un jour éternellement avec moi; mais avant cela, je veux vous donner le choix de deux choses bien différentes, ou de demeurer ici avec moi durant toute l'éternité, ou de vous en retourner en terre, pour y endurer de grandes peines en un corps mortel, et par ce moyen délivrer ces pauvres âmes, dont vous regrettiez si fort le malheur, et pour qui vous aviez tant de compassion; en même temps aussi, par les exemples de votre vie pénitente, vous porterez les pécheurs à abandonner leurs crimes et à se convertir sincèrement à moi; ensuite vous reviendrez, après avoir accru vos mérites jusqu'à l'infini.

A cette proposition, je ne balançai pas un moment, et dis d'abord que je voulais bien reprendre mon corps. Le Seigneur, après m'avoir félicitée de m'être si promptement offerte, commanda qu'on remît mon âme

dans son corps; et on ne saurait assez admirer l'extrême vitesse avec laquelle ces esprits bienheureux exécutèrent cet ordre; car comme on prononçait pour la première fois l'*Agnus Dei* de la messe qu'on offrait pour moi, je fus présentée devant le trône de Dieu, et quand on le dit pour la troisième fois, mon âme se trouva réunie à mon corps.

C'est ainsi que les choses se sont passées dans ma mort et dans ma résurrection. Je suis donc revenue pour l'amendement des hommes; ainsi je vous conjure de n'être pas surpris des choses que vous verrez en moi, quoiqu'on n'ait jamais rien vu de pareil dans le monde.

C'est ainsi qu'elle parla. L'auteur de sa Vie ajoute que pour lors elle commença à exécuter les choses pour lesquelles Dieu l'avait renvoyée. On la voyait tout d'un coup se lancer dans des fournaises ardentes; et quoiqu'elle fût horriblement tourmentée au milieu de ces brasiers, ce qui paraissait par les cris pitoyables qu'elle jetait, néanmoins étant sortie de là, il ne paraissait sur son corps aucune marque de brûlure. Ensuite elle se plongeait dans les eaux toutes glacées de la Meuse, et y demeurait l'espace de six jours et quelquefois davantage.

Un peu plus bas il ajoute que, priant au milieu des eaux, elle en était entraînée jusque dans les moulins, où, étant froissée par les roues; elle en sortait sans qu'il en parût rien sur sa personne. Elle se levait quelquefois à minuit, et parcourant toutes les rues de la ville de Saint-Trond, elle agaçait les chiens, qui la déchiraient avec leurs dents comme une bête féroce; quelquefois elle courait parmi les épines et les ronces, et en était tellement percée, qu'il n'y avait point de partie en tout son corps qui n'en fût ensanglantée. Cependant après avoir répandu bien du sang, on ne voyait en elle nulle apparence de blessure.

Observation.

Voilà des choses merveilleuses. N'y voit-on pas l'effet d'une léthargie de vingt-quatre heures ou environ? Il s'en trouve encore de plus longues, et la sainte, dont on peint ici l'imagination, était frappée des peintures que l'on fait et des discours que l'on tient et que l'on a raison de tenir sur les peines des âmes du purgatoire, et encore plus sur celles des damnés: elle en est attendrie. Cela était de sa charité; mais après avoir été promenée en songe dans ces endroits de tristesse et de peines, on lui fait apercevoir enfin ce lieu de délices et de repos où doivent aspirer tous les chrétiens, et où elle aspirait elle-même. Revenue de sa léthargie, elle raconte tout ce qu'elle a imaginé, ou plutôt tous les tableaux que lui a présentés son imagination. Elle les raconte vraisemblablement comme des songes, et l'enthousiasme de ses auditeurs va si loin, que l'on réalise en histoire tout ce qu'elle a pieusement imaginé dans le sommeil. Il en est beaucoup d'autres de la même espèce. Je ne crois pas non plus tous les tourments

que l'on prétend qu'elle s'imposa volontairement.

Huitième apparition. Frère Pelerin d'Osma. (Petrus Montrab. et alii in Vita S. Nicolai de Tolentino.)

Pendant que saint Nicolas de Tolentino demeurait au monastère de Valmanant, étant un samedi bien avant dans la nuit couché sur son grabat, il ouït une voix qui semblait être arrachée des plus profondes entrailles de quelque personne réduite à l'extrémité, qui se plaignait amèrement, et disait : — Père Nicolas, ayez pitié de moi ; grand serviteur de Dieu, écoutez-moi. Le saint, qui ne reconnaissait pas la voix, voulut savoir qui l'appelait. — Je suis, dit cette même voix, l'âme de frère Pelerin d'Osma, qui expie dans les flammes du purgatoire les lâchetés que j'ai commises en l'observance de mes règles : je vous conjure, par l'amour que vous portez à Dieu et la sainte amitié que vous m'avez autrefois témoignée, d'offrir vos sacrifices à Notre-Seigneur, afin qu'il plaise à sa bonté de me retirer de ces brasiers et de me conduire en un lieu de rafraîchissement.

Saint Nicolas, qui devait cette semaine-là dire chaque jour la messe conventuelle, voulant s'en excuser, — Eh ! mon père, répliqua cette âme, ne m'abandonnez point en la nécessité, et ne fermez pas à une pauvre âme qui n'espère du soulagement que par la vertu de vos suffrages, les entrailles de votre charité, que vous tenez toujours ouvertes à tous ceux qui implorent votre secours ; et afin que vous voyiez combien ma requête est juste et civile, prenez la peine de venir avec moi ; vous verrez un spectacle qui sans doute arrachera les larmes de vos yeux et la pitié de votre cœur.

Le saint suivit cette âme, et vint à une vallée située à l'autre côté du désert, où il découvrit un grand nombre d'âmes toutes couvertes de flammes, et lesquelles, d'aussi loin qu'elles l'eurent aperçu, se prirent à crier à haute voix : — Père Nicolas, père Nicolas, ayez pitié de nous, puisque c'est en vous seul que gît l'espoir de notre délivrance.

A ce piteux spectacle, le cœur du saint se trouva touché d'un si intime sentiment, qu'il passa le reste de la nuit fondant en larmes, et priant Notre-Seigneur pour le soulagement de ces pauvres âmes. Le jour venu, du consentement de son supérieur, il commit son office à un autre, pour octroyer à ces âmes ce qu'elles lui avaient demandé ; il redoubla la rigueur de ses exercices religieux, jeûnant, pleurant, priant, et surtout offrant avec une extraordinaire ferveur le saint sacrifice de la messe ; si bien qu'au bout de huit jours l'âme de frère Pelerin lui apparaissant derechef, le vint remercier de la part de toutes les autres, de la grâce que Dieu leur avait faite par l'oblation de ses sacrifices, les ayant retirées du purgatoire et logées dans le ciel, pour jouir dans ce bienheureux séjour d'un repos à jamais durable.

Observation.

Je serai moins long sur ce récit que sur les précédents. Celui qui l'a imaginé ne connaissait pas l'efficacité du saint sacrifice de la messe. Il représente saint Nicolas de Tolentino, qui refuse d'en être le ministre actuel, parce qu'il veut faire quelque acte particulier de pénitence, pour retirer une âme du purgatoire. Mais en est-il un plus efficace que celui de la prière, qui se fait à la vue et en vertu de Jésus crucifié ; prière même qui est soutenue des vœux ardents de toute une pieuse communauté ? Elle n'assiste aux divins offices que pour y offrir conjointement avec le prêtre les prières des fidèles, pour la gloire de Dieu et pour les besoins de toute l'Eglise, dont les âmes du purgatoire font une des plus nobles parties. C'est même la seule manière de bien et réellement assister à ce redoutable sacrifice, que de s'unir au célébrant qui prie, et avant et après la consécration, pour les fidèles qui sont décédés dans la foi et dans la charité, afin que Dieu abrège le temps de leur pénitence. Jésus-Christ est mort pour le salut de tous les hommes nés et à naître ; il nous a ordonné de renouveler continuellement son même sacrifice, et de le faire dans les mêmes vues. Ce serait donc s'écarter, que de substituer des pénitences particulières et arbitraires à ce sacrifice, si nécessaire aux âmes de tous les fidèles, et qui n'a été institué que pour leur bien spirituel, et pour leur procurer les secours dont ils ont besoin.

A la suite de ce traité, l'auteur donne une curieuse pièce que voici :

Lettre de M. Mollinger, premier secrétaire du sérénissime électeur palatin, à M. Schæpfelin, de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, historiographe du roi, professeur d'histoire et de belles-lettres à Strasbourg.

Les bontés infinies que vous m'avez toujours prodiguées depuis que j'ai le bonheur d'être connu de vous, Monsieur, me font espérer que vous daignerez recevoir les vœux que je fais pour vous au sujet du renouvellement de l'année. Vous devez assez connaître la source d'où ils partent, pour être convaincu, Monsieur, que personne au monde n'en forme ni de plus ardents, ni de plus sincères que moi.

A l'exemple des anciens, qui avaient coutume d'entretenir leur amitié par de petits présents, j'ose prendre la liberté, Monsieur, de vous joindre ici un échantillon du petit trésor, que je tiens sans doute de la main de la Providence ou du hasard, suivant les dogmes des esprits forts de notre siècle. Heureux ! si vous vouliez bien lui accorder une place dans votre cabinet.

Comme nous avons la permission de creuser aussi longtemps que nous le jugerons à propos, et que suivant les apparences, il y a encore bien des choses cachées par ici, je compte que nous n'en resterons pas là, et que ce n'est que le commencement d'une espèce de fortune. L'histoire de ce trésor s'est passée fort uniment. Il y a plus d'un

an que M. Cavallari, premier musicien de mon sérénissime maître, et Vénitien de nation, avait envie de faire creuser à Rothenkirchen à une demi-lieue d'ici, qui était autrefois une abbaye ou couvent fort renommé, et qui fut ruiné du temps de la réformation. L'occasion lui en fut fournie par une apparition que la femme du ensier dudit Rothenkirchen avait eue plus d'une fois en plein midi, et surtout le 7 mai, pendant deux ans consécutifs. Elle jure et veut prêter serment d'avoir vu un prêtre vénérable en habits pontificaux, brodés en or, qui jeta devant lui un grand tas de pierres. Et quoiqu'elle soit luthérienne, par conséquent peu crédule sur ces sortes de choses-là, elle croit pourtant, que si elle avait eu la présence d'esprit d'y mettre un mouchoir ou un tablier, toutes ces pierres seraient devenues de l'argent. Quelle folie ! M. Cavallari demanda donc la permission de creuser. C'est ce qui lui fut d'autant plus facilement accordé, moyennant le dixième qui en est dû au souverain, qu'on le traita de visionnaire, et qu'on regarda l'affaire des trésors comme une chose inouïe. Cependant il se moqua du qu'en dira-t-on et me demanda si je voulais être de moitié avec lui. Passionné que je suis pour les antiquités, je n'ai pas hésité un moment à accepter cette proposition : mais j'ai été bien surpris de trouver, au lieu des urnes avec de la cendre, de petits pots de terre remplis d'or. Toutes ces pièces, plus fines que les ducats, sont pour la plupart du xiv^e et du xv^e siècle, à ce que je crois. Il m'en est échu pour ma part six cent soixante-six, trouvées à trois différentes reprises. Il y en a des archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne ; des villes d'Oppenheim, de Bacharach, de Bingen, de Coblenz. Il y en a aussi de Rupert palatin, de Frédéric, burgrave de Nuremberg, quelques-unes de Wenceslas, et une de l'empereur Charles IV, etc.

Je me propose d'en faire une petite description, et je ferai graver en taille-douce une de chaque espèce. Je me regarderais comme sacrilège envers le monde savant, si je ne faisais pas cette petite opération. Oserai-je me flatter, Monsieur, que vous voudriez bien m'indiquer l'auteur le plus convenable qui me pourrait servir de guide en cette carrière ? J'aurais déjà pu faire la vente de plusieurs de ces pièces dont on m'a offert neuf à dix florins. d'Allemagne. Mais je ne veux pas m'en défaire séparément. J'en tirerai peut-être davantage.

J'ai l'honneur d'être avec un respect infini, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

J.-F. MOLLINGER.

A Kirchheim, ce 1^{er} janvier 1747.

LENORMAND (Marie-Anne), née en 1772 à Alençon, morte à Paris en 1843, dite la sibylle du faubourg Saint-Germain.

C'est toujours une spéculation productive que celle qui s'attache aux faiblesses de l'esprit humain ; et les devineresses qui savent

exploiter les passions plus ou moins cachées, ont toujours prospéré lorsqu'on les a laissées faire. Mademoiselle Lenormand, qui est morte depuis peu, est une preuve de cette vérité peu flatteuse pour les lumières du siècle.

Ceux qui ne connaissent la sibylle parisienne que par les réclames des journaux, les canards et les poufs qui se sont propagés sur son compte, les mystérieux prospectus qu'elle a publiés en forme de mémoires, ne seront peut-être pas fâchés d'avoir sur cette femme une notice plus complète. Elle a mis au jour des souvenirs prophétiques et des mémoires qu'elle n'a pourtant guère vendus qu'à ceux qui allaient la consulter ; et d'après ces autorités sans garanties on a écrit et arrangé sur elle des anecdotes que nous réduirons à leur juste valeur.

Ce qui a fait la célébrité de mademoiselle Lenormand, c'est qu'elle tirait les cartes à l'impératrice Joséphine, comme nous le dirons.

Mais on vous contera qu'étant petite elle fut illuminée et douée de bonne heure de l'art divinatoire ; qu'elle prédit aux bonnes religieuses qui lui apprenaient à lire le déplacement de leur supérieure, et d'autres particularités merveilleuses ; qu'en 1793 elle tenait déjà, à vingt-deux ans, un antre de sibylle ; qu'elle reçut trois hommes qui vinrent savoir chez elle leur destinée ; qu'elle prédit à tous trois une mort violente, avec des funérailles éclatantes pour l'un, et pour les deux autres les insultes de la populace ; que ces trois hommes étaient Marat, Robespierre et Saint-Just ; qu'elle osa dire à d'autres terroristes des choses aussi formidables ; que ses imprudences la firent mettre en prison, et que la réaction thermidorienne la sauva. Tous ces récits, faits après coup, sont des contes sans ombre de fondement. Mademoiselle Lenormand n'était pas connue encore sous le Directoire.

C'était en 1796 une grosse fille d'une éducation très-négligée, d'une fortune assise sur les brouillards de la mer, qui, voulant un mari pour avoir une position quelconque, le cherchait dans les cartes, comme font à Paris, aujourd'hui encore, tant de jeunes filles incomprises.

A force de remuer le jeu de piquet, de lire nuit et jour les livres variés qui expliquent le jeu de cartes, les horoscopes et les songes, d'étudier les rêveries publiées par Alliette sous l'anagramme d'Elteila, concernant la cartomancie et l'art de trouver les choses cachées dans les tarots, elle était parvenue à se faire un babil qui en imposait.

Elle était reçue dans une de ces maisons très-mêlées que fréquentait la veuve Beauharnais, créole citoyenne, à qui une vieille négresse avait promis aux colonies, comme le promettent toutes les vieilles négresses, qu'elle monterait sur un trône. La citoyenne Beauharnais venait d'épouser un simple officier, le jeune Bonaparte, dont on ne prévoyait guère alors la splendeur future ; car lui-même cherchait du service en Corse. Curieuse et crédule, elle se tirait les cartes elle-même. Elle n'eut pas plutôt appris que

mademoiselle Lenormand avait dans cet art un talent de société de quelque force, qu'elle la pria de lui faire le jeu. La grosse fille, sachant le prix que madame Bonaparte attachait, tout en riant, à son horoscope de la négresse, rencontra intrépidement le même horoscope dans le jeu de piquet, et protesta fermement que la dame de trèfle porterait la couronne. Bonaparte, qui était le roi de trèfle, rit beaucoup du pronostic. Mais il avait si bien pris que la devineresse promit depuis des royaumes à tout le monde. Si tous ces royaumes n'arrivèrent pas, Bonaparte devint premier consul; et quand sa femme fut l'impératrice Joséphine, comme elle n'avait cessé de cultiver mademoiselle Lenormand, et qu'elle la consultait tous les mois, la sibylle se trouva à la mode.

Elle n'attrapait toujours point de mari, quoiqu'elle en vit sans cesse dans ses cartes. Elle s'en consola de son mieux, en établissant, à la rue de Tournon (à Paris), un salon où elle disait la bonne aventure, sous le nom un peu classique de *sibylle du faubourg Saint-Germain*. Dix ans d'études l'avaient préparée; et c'était un état...

1° Elle tirait les cartes. Ce qui consiste à extraire, suivant diverses méthodes, d'un jeu de piquet, sept, treize ou dix-sept cartes, qui font le petit, le moyen et le grand jeu, et à juger leur signification.

Les cœurs sont excellents et les trèfles fort bons; les carreaux et les piques sont dangereux. Puis les combinaisons amènent des nuances. Chaque carte sait ce qu'elle veut dire: un dix de trèfle est la campagne, un sept de carreau un voyage, un huit de pique une querelle, un as de carreau une lettre, un as de pique un chagrin; et autres belles choses.

Puis encore, pour ne pas se borner à la première disposition des cartes étalées, on les mêle; on les relève deux ou trois fois dans d'autres arrangements, on y voit encore tout ce qu'on veut.

2° Elle faisait les tarots; c'est le jeu de cartes allemand, avec des coupes, des épées, des fleurs et des bâtons, au lieu de nos cœurs, de nos piques, de nos carreaux et de nos trèfles. Mais comme il y a dans ce jeu soixante-dix-huit cartes, contenant beaucoup de figures, il offre un grimoire qui donne à la devineresse plus de latitude.

3° Elle disait la bonne aventure par le marc de café. Voici le procédé. On verse le marc d'une once de café sur une grande assiette blanche très-plâtrée, percée au milieu d'un seul petit trou par lequel l'eau s'en va. On laisse le marc s'assécher un quart d'heure. Il s'est formé alors des figures capricieuses, qui, à vos yeux, peut-être, ne diraient rien, mais qui sont tout un livre pour les personnes dressées à lire dans les assiettes sales.

4° Elle pronostiquait par le blanc d'œuf, autre recette qu'elle disait tenir de Cagliostro. Elle prenait un œuf frais, le cassait, en séparait le jaune, laissait tomber ce jaune dans un grand verre d'eau; s'il ne se divisait pas dans la chute, c'était signe de succès.

Elle le remuait ensuite, et voyait, dans la forme des ondulations, ce qu'on ne soupçonnerait jamais dans un jaune d'œuf.

5° Elle donnait des horoscopes, c'est-à-dire des thèmes tout faits, suivant les enseignements des vieux astrologues, qui ont trouvé tant de lumières dans les douze signes du zodiaque. Ils déclarent que ceux qui sont nés sous le Sagittaire (du 22 novembre au 21 décembre) feront des voyages maritimes, tandis que ceux qui ont vu le jour sous le Capricorne (du 22 décembre au 21 janvier) auront de petits yeux, et que les personnes venues au monde sous le Verseau (du 22 janvier au 21 février) vivront longtemps. Il y en a ainsi pour toute l'année.

Si votre acte de naissance vous place sous les Poissons (du 22 février au 21 mars), vous serez présomptueux. Sous le Bélier (du 22 mars au 21 avril) naissent les gens qui ont la migraine. Sous le Taureau (du 22 avril au 21 mai) on ne se marie qu'à vingt-quatre ans.

Soyez né sous les Gémeaux (du 22 mai au 21 juin), vous négligerez vos affaires et vous pourrez bien être artiste. Mais si l'Ecrevisse a présidé à votre première heure (du 22 juin au 21 juillet), vous risquez d'être gourmand; et si c'est le Lion (du 22 juillet au 21 août), vous n'aurez pas de mollets.

Sous la Vierge (du 22 août au 21 septembre) on naît discret; mais on aura la chance d'être volé dans sa poche. Sous la Balance (du 22 septembre au 21 octobre) vous aurez le don de dire la bonne aventure. Sous le Scorpion enfin (du 22 octobre au 21 novembre) on sera goguenard, sournois, et on gagnera un ventre ballonné. Voilà. — Nous ne donnons ici qu'un sommaire.

Avec toutes ces cordes à son arc, mademoiselle Lenormand pouvait contenter les plus difficiles. Elle travaillait pour cinq francs, pour dix francs, pour vingt francs, pour quatre cents francs. Moyennant cette somme on avait un horoscope écrit. Beaucoup de têtes faibles vinrent la consulter en effet. De grands personnages, grands par leur position, mais petits du reste, lui demandèrent leur bonne aventure. Comme elle était très-fine, lorsqu'elle avait à répondre à des gens de bonne mine qu'elle ne connaissait pas, elle les remettait au lendemain, les faisait suivre et savait ainsi ce qu'elle devait dire.

Voici deux anecdotes qui feront apprécier la hauteur de son talent. Un banquier qui en doutait lui mena son fils, âgé de quinze ans et habillé en jeune fille. La sibylle y fut trompée, comme l'avait été le docteur Gall en pareille occasion, et promit un époux merveilleux avec toutes sortes de choses qui convenaient au sexe dont le déguisement l'abusait.

Une dame, voulant savoir si les cartes disaient la vérité, déjeuna parfaitement; puis, désignant sous le nom d'une opération le repas qu'elle venait de faire, elle alla demander à la sibylle si l'opération dont elle s'était occupée tout à l'heure avait été menée à fin; les cartes dirent que non. On

citerait mille faits pareils. Mais le public bénin des niais ne les remarquait pas plus que les prédictions d'une grande fortune aux gens qui se ruinaient le mois suivant, et d'une longue vie aux infortunés qui se hâtaient de mourir pour lui donner un démenti.

Cependant elle assaisonnait ses consultations d'accessoires et de précautions qui auraient dû la rendre plus heureuse.

Elle avait soin de demander au consultant : Quel âge avez-vous ? Quelle couleur préférez-vous ? Quel est la fleur que vous aimez ? Quel est l'animal que vous ne pouvez souffrir ? Mangez-vous des ognons ? et d'autres questions bizarres qui lui fournissaient matière à des inductions, et qu'elle faisait d'un air nonchalant, tout en recommandant de couper les cartes de la main gauche et de garder telle ou telle position.

Si l'on s'étonne de l'espèce de renommée où s'est vue sous l'empire mademoiselle Lenormand, si l'on est surpris de la voir visiter par de grandes dames et par des personnages notables, il faut en dire les deux raisons. La première est dans la petitesse de l'esprit humain, qui lui amena Talma, madame de Staël elle-même, en dépit de sa superbe philosophie, et le peintre David qui faisait l'incrédule, et qui se battait les flancs pour l'être. La seconde raison était une idée de l'empereur, qui en tirait très-grand parti pour sa police. Tous les mois, et plus souvent au besoin l'impératrice Joséphine, qui pouvait bien être de concert avec son illustre époux et jouer un jeu en simulant une grande confiance dans la sibylle, savait d'elle les visites qu'elle avait reçues et les secrets qu'elle avait dépistés. C'est ce qui explique la protection intéressée que Napoléon donnait à ces jongleries.

Mais en même temps qu'il employait mademoiselle Lenormand à l'éclaircir sur une foule de détails, il la faisait espionner elle-même. Lorsqu'il projeta son divorce avec Joséphine, ce projet fut longtemps connu avant que Napoléon voulût l'annoncer à sa femme. Il était formellement recommandé à ceux qui approchaient l'impératrice de ne rien  venter d'une telle intention. Napoléon ne songeait pas à la sibylle ; elle ne manqua pas de dévoiler le fait à Joséphine comme une prophétie. Le lendemain, Fouché, qui dirigeait la police, fit venir mademoiselle Lenormand.

— Savez-vous, lui dit-il, pourquoi je vous ai demandée ?

— Pour une consultation, sans doute, répondit-elle. J'ai apporté le grand jeu.

Fouché et Talleyrand l'appelaient quelquefois ainsi, sous prétexte de son art, mais pour la faire parler d'autre chose que des cartes.

— Vous n'avez pas regardé dans votre main, ou vos tarots sont embrouillés, reprit Fouché, car vous êtes arrêtée ; et de ce pas vous allez en prison. Vous ne l'aviez pas prévu ?

— Mais pourquoi en prison ? demanda-t-elle.

— Vous qui savez tant de choses, vous ne savez pas cela ? Cherchez dans vos cartes.

Au bout de peu de jours, comme on ne voulait donner qu'une leçon à la sorcière, et qu'on avait besoin d'elle, on la remit en liberté. Mais plus tard, quand vinrent pour Napoléon les jours de revers, la sibylle ayant caressé quelques espérances des légitimistes, fut emprisonnée de nouveau, toujours sans l'avoir prévu.

Après la chute de l'empereur, elle fut visit e par Alexandre et par le duc de Berry, qui croyaient ramasser dans son entretien quelques piquantes anecdotes. Mais ce qu'elle savait de détails conservait peu d'intérêt. Ils n'y retournèrent pas. Ces visites toutefois lui firent tirer beaucoup d'argent des Russes, des Prussiens et des Anglais.

Quand Joséphine fut morte et Napoléon   Sainte-Hélène, elle se mit à rédiger ses souvenirs et ses mémoires, où elle débita tout ce qu'elle voulut. Elle écrivit même, ou fit écrire, une réponse à Hoffmann, qui s'était moqué d'elle dans le *Journal des Débats*. Et comme dans la suite la police ne pouvait guère souffrir une devineresse exerçant publiquement, elle prit une patente de librairie, et donna son adresse en mettant sur sa porte : *Mademoiselle Lenormand, libraire*. On ne trouvait chez elle que ses brochures. Mais ce n'était pas pour se meubler l'esprit qu'on y allait.

Son astro pâlissait dans le calme de quinze ans qui suivit les cent jours. Pour ramener sur elle l'intérêt public, elle fit quelques voyages à l'étranger. On se rappelle son arrivée à Bruxelles, où elle se proposait de tirer l'horoscope du prince d'Orange. Elle avait fait des progrès ; elle joignait depuis longtemps déjà à ses anciens procédés la chiromancie, ou l'art de lire les destinées dans les lignes de la main gauche. Elle prétendait savoir que le prince d'Orange avait dans la main une ligne de fortune qui se développait avec de beaux accroissements ; elle se proposait de lui annoncer des conquêtes.

Pour seconde ressource, elle faisait un peu la contrebande ; et les douaniers belges, plus fins que son jeu de cartes, ayant saisi, dans ses boîtes à double fond, des montres qu'elle fraudait, la sibylle fit dans les Pays-Bas son entrée triomphante en prison. Elle n'avait pas compté là-dessus. Elle en sortit pour dire la bonne aventure au prince d'Orange, qui en effet l'accueillit, dit-on ; et elle ne vit pas que la ligne de fortune du prince était rompue en un certain point.

Depuis 1830, Mlle Lenormand était presque oubliée, lorsque les journaux ont annoncé sa mort, arrivée le 25 juin 1843. Elle n'avait que soixante-douze ans, quoiqu'elle e t prophétisé qu'elle en vivrait cent et un. Elle a laissé une fortune assez ronde. On dit qu'avant de mourir elle a reconnu les vanités stupides et condamnées de son charlatanisme dangereux, et qu'elle a terminé sa vie dans les sentiments chrétiens. Il

paraît même que cent pauvres femmes qui ont suivi son convoi, un cierge à la main, de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas au cimetière du Père-Lachaise, sont des informées à qui elle a laissé de petits legs.

Quant à ce qu'ont dit les journaux parisiens qu'on voyait aussi à la suite du corbillard les élèves de la devineresse, c'est une plaisanterie; elle n'avait rien à apprendre à personne, et depuis plusieurs années ne pratiquait plus.

C'était, dans ses derniers temps, une courtée et grosse femme, à l'air commun, qui parlait du nez, qui débitait ses oracles avec la volubilité d'une actrice répétant un rôle, et qui se coiffait d'un vieux turban sur une perruque blonde, mise du reste comme une femme de chambre.

Si les Parisiens ont de l'esprit, la vogue de Mlle Lenormand fait voir qu'ils n'en ont pas toujours.

LE NORMANT (MARTIN), astrologue qui fut apprécié par le roi Jean, auquel il prédit la victoire qu'il gagna contre les Flamands (1).

LÉON III, élu pape en 795. On a eu l'effronterie de lui attribuer un recueil de platitudes et de choses ridicules, embrouillées dans des figures et des mots mystiques et inintelligibles, composé par un visionnaire, plus de trois cents ans après lui, sous le titre d'*Enchiridion Leonis papæ* (2). On a ajouté qu'il avait envoyé ce livre à Charlemagne.

Voici le titre exact de cet ouvrage : *Enchiridion du pape Léon*, donné comme un présent précieux au sérénissime empereur Charlemagne; récemment purgé de toutes ses fautes. Rome, 1670, in-12 long, avec un cercle coupé d'un triangle pour vignette, et à l'entour ces mots en légende : *Formation, réformation, transformation*. Après un avis aux sages cabalistes, le livre commence par l'Evangile de saint Jean, que suivent les secrets et oraisons pour conjurer le diable. Voy. CONJURATIONS, etc.

LÉONARD, démon du premier ordre, grand maître des sabbats, chef des démons subalternes, inspecteur général de la sorcellerie, de la magie noire et des sorciers. On l'appelle souvent le *Grand Nègre*. Il préside au sabbat sous la figure d'un bouc de haute taille; il a trois cornes sur la tête, deux oreilles de renard, les cheveux hérissés, les yeux ronds, enflammés et fort ouverts, une barbe de chèvre et un visage au derrière. Les sorciers l'adorent en lui baisant ce visage inférieur avec une chandelle verte à la main.

Quelquefois il ressemble à un lévrier ou à un bœuf, ou à un grand oiseau noir, ou à un tronc d'arbre surmonté d'un visage ténébreux. Ses pieds, quand il en porte au sabbat, sont toujours des pattes d'oie. Cependant les experts qui ont vu le diable au sabbat obser-

(1) Manuscrit cité à la fin des rem. de Joly sur Bayle.

(2) *Enchiridion Leonis papæ serenissimo imperatori Carolo Magno in munus pretiosum datum, nuperrime mendis*

vent qu'il n'a pas de pieds quand il prend la forme d'un tronc d'arbre, et dans d'autres circonstances extraordinaires.

Léonard est taciturne et mélancolique; mais dans toutes les assemblées de sorciers et de diables où il est obligé de figurer, il se montre avantageusement et déploie une gravité superbe (3).

LÉOPOLD, fils naturel de l'empereur Rodolphe II. Il embrassa la magie et étudia les arts du diable, qui lui apparut plus d'une fois. Il arriva que son frère Frédéric fut pris en bataille en combattant contre Louis de Bavière. Léopold, voulant lui envoyer un magicien pour le délivrer de la prison de Louis sans payer rançon, s'enferma avec ce magicien dans une chambre, en conjurant et appelant le diable, qui se présenta à eux sous forme et costume d'un messenger de pied, ayant ses souliers usés et rompus, le chapeyron en tête; quant au visage, il avait les yeux chassieux.

Il leur promit, sans que le magicien se dérangeât, de tirer Frédéric d'embarras, pourvu qu'il y consentit. Il se transporta de suite dans la prison, changea d'habit et de forme, prit celle d'un écolier, avec une nappe autour du cou, et invita Frédéric à entrer dans la nappe, ce qu'il refusa en faisant le signe de la croix.

Le diable s'en retourna confus chez Léopold, qui ne le quitta point pour cela; car, pendant la maladie à la suite de laquelle il mourut, s'étant levé un jour sur son séant, il commanda à son magicien, qu'il tenait à gages, d'appeler le diable, lequel se montra sous la forme d'un homme noir et hideux; Léopold ne l'eut pas plutôt vu, qu'il dit : — C'est assez, — et il demanda qu'on le recouchât dans son lit, où il trépassa (4).

LESAGE. Voy. LUXEMBOURG.

LESCORIÈRE (MARIE), vieille sorcière arrêtée au seizième siècle, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Elle répondit dans son interrogatoire qu'elle passait pour sorcière sans l'être; qu'elle croyait en Dieu, l'avait prié journellement, et avait quitté le diable depuis longtemps; qu'il y avait quarante ans qu'elle n'avait été au sabbat. Interrogée sur le sabbat, elle dit qu'elle avait vu le diable en forme d'homme et de bouc, qu'elle lui avait cédé les galons dont elle liait ses cheveux, que le diable lui avait donné un écu qu'elle avait mis dans sa bourse; que le diable lui avait surtout recommandé de ne pas prier Dieu, de nuire aux gens de bien, et lui avait donné pour cela de la poudre dans une boîte; qu'il était venu la trouver en forme de chat, et que, parce qu'elle avait cessé d'aller au sabbat, il l'avait meurtrie à coups de pierres; que quand elle appelait le diable, il venait à elle en figure de chien pendant le jour et en figure de chat pendant la nuit; qu'une fois elle l'avait prié de faire mourir une voisine, ce qu'il avait fait; qu'une autre fois passant par omnibus purgatum, etc.

(3) Delrio, Delancre, Bodin, etc.

(4) Leloyer, Hist. des spectres, p. 304.

un village, les chiens l'avaient suivie et mordue; que dans l'instant elle avait appelé le diable, qui les avait tués. Elle dit aussi qu'il ne se faisait autre chose au sabbat sinon honneur au diable, qui promettait ce qu'on lui demandait; qu'on lui faisait offrande le baisant au derrière, ayant chacun une chandelle à la main (1).

LESCOT devin de Parme qui disait indifféremment à tout homme qui en voulait faire l'essai: «Pensez ce que vous voudrez, et je devinerai ce que vous pensez,» parce qu'il était servi par un démon (2).

LESPECE, Italien qui fut avalé pendant le séjour de la flotte française au port de Zante, sous le règne de Louis XII. Il était dans le brigandin de François de Grammont. Un jour, après avoir bien bu, il se mit à jouer aux dés, et perdit tout son argent. Il maugréa Dieu, les saints, la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, et invoqua le diable à son aide. La nuit venue, comme l'impie commençait à ronfler, un gros et horrible monstre, aux yeux étincelants, approcha du brigandin. Quelques matelots prirent cette bête pour un monstre marin, et voulurent l'éloigner; mais elle aborda le navire, et alla droit à l'hérétique, qui fuyait de tous côtés. Dans sa fuite il trébucha, et tomba dans la gueule de cet horrible serpent (3).

LÉTHÉ, fleuve qui arrosait une partie du Tartare, et allait jusqu'à l'Elysée. Ses ondes faisaient oublier aux ombres, forcées d'en boire, les plaisirs et les peines de la vie qu'elles avaient quittée.

On surnommait le Léthé le fleuve d'Huile, parce que son cours était paisible, et par la même raison Lucain l'appelle *deus Tacitus*, le dieu du silence; car il ne faisait entendre aucun murmure.

C'était aux bords du Léthé que les âmes des méchants, après avoir expié leurs crimes par de longs tourments, venaient perdre le souvenir de leurs maux et puiser une nouvelle vie. Sur ses rives, comme sur celles du Coccyte, on voyait une porte qui communiquait au Tartare (4).

LETTRES sur les diverses apparitions d'un *bénédictin de Toulouse*, in-4°, 1679. Ces apparitions étaient, dit-on, des supercheries de quelques novices de la congrégation de Saint-Maur, qui voulaient tromper leurs supérieurs. On les fit sortir de l'ordre.

LETTRES INFERNALES, ou *Lettres des campagnes infernales*, publiées en 1734. Ce n'est qu'une satire contre les fermiers généraux.

LEUCE-CARIN, hérétique du second siècle, auteur apocryphe d'un livre intitulé: *Voyages des apôtres*. Il y conte des absurdités.

LEUCOPHYLLE, plante fabuleuse qui, selon les anciens, croissait dans le Phase, fleuve de la Colchide. On lui attribuait la vertu d'empêcher les infidélités; mais il fallait la

cueillir avec de certaines précautions, et on ne la trouvait qu'au point du jour, vers le commencement du printemps, lorsqu'on célébrait les mystères d'Hécate.

LÉVIATHAN, grand amiral de l'enfer, selon les démonomanes. Wierus l'appelle le grand menteur. Il s'est mêlé de posséder, de tous temps, les gens qui courent le monde. Il leur apprend à mentir et à en imposer. Il est tenace, ferme à son poste et difficile à exorciser.

On donne aussi le nom de Léviathan à un poisson immense que les rabbins disent destiné au repas du Messie. Ce poisson est si monstrueux, qu'il en avale d'un coup un autre lequel, pour être moins grand que lui, ne laisse pas d'avoir trois lieues de long. Toute la masse des eaux est portée sur Léviathan. Dieu, au commencement, en créa deux, l'un mâle et l'autre femelle; mais de peur qu'ils ne renversassent la terre et qu'ils ne remplissent l'univers de leurs semblables, Dieu, disent encore les rabbins, tua la femelle, et la sala pour le repas du Messie qui doit venir.

En hébreu, Léviathan veut dire monstre des eaux. Il paraît que c'est le nom de la baleine dans le livre de Job, chap. xxi. Samuel Bochart croit que c'est aussi le nom du crocodile.

LEWIS (MATHIEU-GRÉGOIRE), auteur de romans et de pièces de théâtre, né en 1773 et mort en 1818. On a de lui *le Moine*, 1795, 3 vol. in-12, production effroyable et dangereuse, qui fit plus de bruit qu'elle ne mérite; *le Spectre du château*, opéra ou drame en musique, etc.

LÉZARDS. Les Kamtschadales en ont une crainte superstitieuse. Ce sont, disent-ils, les espions de Gaeth (dieu des morts), qui viennent leur prédire la fin de leurs jours. Si on les attrape, on les coupe en petits morceaux pour qu'ils n'aillent rien dire au dieu des morts. Si un lézard échappe, l'homme qui l'a vu tombe dans la tristesse, et meurt quelquefois de la peur qu'il a de mourir.

Les nègres qui habitent les deux bords du Sénégal ne veulent pas souffrir au contraire qu'on tue les lézards autour de leurs maisons. Ils sont persuadés que ce sont les âmes de leurs pères, de leurs mères et de leurs proches parents, qui viennent faire le folgar, c'est-à-dire se réjouir avec eux (5).

LIBANIUS, magicien né en Asie, qui, pendant le siège de Rayenne par Constance, envoyait des moyens magiques en place d'armes pour vaincre les ennemis (6).

LIBANOMANCIE, divination qui se faisait par le moyen de l'encens. Voici, selon Dion Cassius, les cérémonies que les anciens pratiquaient dans la libanomancie. On prend, dit-il, de l'encens, et, après avoir fait des prières relatives aux choses que l'on demande, on jette cet encens dans le feu, afin que sa fumée porte les prières jusqu'au ciel. Si

(1) Discours des sortilèges et vénéfices, tirés des procès criminels, p. 32.

(2) Delandre, Incrédulité et mécréance de la divination, du sortilège, p. 304.

(3) D'Auton, Histoire de Louis XII.

(4) Delandine, l'Enfer des anciens, p. 281.

(5) Abrégé des voyages, par de Labarpe, t. II, p. 131.

(6) Leloyer, Hist. et Disc. des spectres, etc., p. 726.

ce qu'on souhaite doit arriver, l'encens s'allume sur-le-champ, quand même il serait tombé hors du feu ; le feu semble l'aller chercher pour le consumer. Mais si les vœux qu'on a formés ne doivent pas être remplis, ou l'encens ne tombe pas dans le feu, ou le feu s'en éloigne et ne le consomme pas. Cet oracle, ajoute-t-il, prédit tout, excepté ce qui regarde la mort et le mariage.

LIBERTINS, fanatiques qui s'élevèrent en Flandre au milieu du seizième siècle et qui se répandirent en France, où ils eurent pour chef un tailleur picard nommé Quintin. Ils professaient exactement le panthéisme des philosophes de nos jours, et les rêveurs allemands les copiaient. Ils regardaient le paradis et l'enfer comme des illusions, et se livraient à leurs sens. Le nom qu'ils se donnaient, comme affranchis, est devenu une injure.

LICORNE. La corne de licorne préserve des sortilèges. Le cardinal Torquemada, dit-on, en avait toujours une sur sa table. Les licornes du cap de Bonne-Espérance sont décrites avec des têtes de cheval, d'autres avec des têtes de cerf. On dit que le puits du palais de Saint-Maré ne peut être empoisonné, parce qu'on y a jeté des cornes de licornes. On est d'ailleurs indécis sur ce qui concerne ces animaux, dont la race semble perdue. Voy. **CORNES**.

LIÈRE. Nous ne savons pourquoi les Flamands appellent le lierre *fil du diable* (Duivels-Naaigaren).

LIÈVRE. On raconte des choses merveilleuses du lièvre. Evax et Aaron disent que si l'on joint ses pieds avec la tête d'un merle, ils rendront l'homme qui les portera si hardi, qu'il ne craindra pas même la mort.

Celui qui se les attachera au bras ira partout où il voudra, et s'en retournera sans danger.

Que si on en fait manger à un chien, avec le cœur d'une belette, il est sûr qu'il n'obéira jamais, quand même on le tuerait (1).

Si des vieillards aperçoivent un lièvre traversant un grand chemin, ils ne manquent guère d'en augurer quelque mal. Ce n'est pourtant, au fond, qu'une menace des anciens augures exprimée en ces termes : *Inauspicatum dat iter oblitus lepus*. Cette idée n'avait apparemment d'autre fondement, si ce n'est que nous devons craindre quand un animal timide passe devant nous ; comme un renard, s'il y passe aussi, nous présage quelque imposture.

Ces observations superstitieuses étaient défendues aux Juifs, comme on le voit dans Maimonide, qui les rapporte à l'art de ceux qui abusent des événements pour les convertir en signes heureux ou sinistres.

Chez les Grecs modernes, si un lièvre croise le chemin d'une caravane, elle fera halte jusqu'à ce qu'un passant qui ne l'ait pas vu coupe le charme en traversant la même route (2).

A l'honneur des lièvres, voyez encore **SARKIMOUNI**.

(1) Secrets d'Albert le Grand, p. 108.

(2) Brown, Erreurs populaires.

LIÈVRE (LE GRAND). Les Chipioutyans, peuplade sauvage qui habite l'intérieur de l'Amérique septentrionale, croient que le Grand Lièvre, nom qu'ils donnent à l'Etre suprême, étant porté sur les eaux avec tous les quadrupèdes qui composaient sa cour, forma la terre d'un grain de sable tiré de l'Océan, et tira les hommes des corps des animaux. Mais le Grand Tigre, dieu des eaux, s'opposa aux desseins du Grand Lièvre. Voilà, suivant eux, les principes qui se combattent perpétuellement.

LIGATURE. On donne ce nom à un maléfice spécial, par lequel on liait et on paralysait quelque faculté physique de l'homme ou de la femme.

On appelait chevillage le sortilège qui fermait un conduit et empêchait par exemple les déjections naturelles. On appelait embarrer l'empêchement magique qui empêchait un mouvement. On appelait plus spécialement ligaturé le maléfice qui affectait d'impuissance un bras, un pied ou tout autre membre.

Le plus fameux de ces sortilèges est celui qui est appelé dans tous les livres où il s'agit de superstitions, dans le curé Thiers, dans le père Lebrun et dans tous les autres, *le nouement de l'aiguillette* ou l'aiguillette nouée, désignation honnête d'une chose honteuse. C'est au reste le terme populaire.

Cette matière si délicate, que nous aurions voulu pouvoir éviter, tient trop de place dans les abominations superstitieuses pour être passée sous silence.

Les rabbins attribuent à Cham l'invention du nouement de l'aiguillette. Les Grecs connaissent ce maléfice. Platon conseille à ceux qui se marient de prendre garde à ces charmes ou ligatures qui troublent la paix des ménages (3). On nouait aussi l'aiguillette chez les Romains ; cet usage passa des magiciens du paganisme aux sorciers modernes. On nouait surtout beaucoup au moyen âge. Plusieurs conciles frappèrent d'anathème les noueurs d'aiguillettes ; le cardinal du Perron fit même insérer dans le rituel d'Evreux des prières contre l'aiguillette nouée ; car jamais ce maléfice ne fut plus fréquent qu'au seizième siècle.

« Le nouement de l'aiguillette devient si commun, dit Pierre Delancre, qu'il n'y a guère d'hommes qui s'osent marier, sinon à la dérobée. On se trouve lié sans savoir par qui, et de tant de façons, que le plus rusé n'y comprend rien. Tantôt le maléfice est pour l'homme, tantôt pour la femme, ou pour tous les deux. Il dure un jour, un mois, un an. L'un aime et n'est pas aimé ; les époux se mordent, s'égratignent et se repoussent ; ou bien le diable interpose entre eux un fantôme, etc. »

Le démonologue expose tous les cas bizarres et embarrassants d'une si fâcheuse circonstance.

Mais l'imagination, frappée de la peur du sortilège, faisait le plus souvent tout le mal.

(3) Platon, Des lois, liv. II.

On attribuait aux sorciers les accidents qu'on ne comprenait point, sans se donner la peine d'en chercher la véritable cause. L'impuissance n'était donc généralement occasionnée que par la peur du maléfice, qui frappait les esprits et affaiblissait les organes; et cet état ne cessait que lorsque la sorcière soupçonnée voulait bien guérir l'imagination du malade en lui disant qu'elle le restituait.

Une nouvelle épousée de Niort, dit Bodin (1), accusa sa voisine de l'avoir liée. Le juge fit mettre la voisine au cachot. Au bout de deux jours, elle commença à s'y ennuyer, et s'avisa de faire dire aux mariés qu'ils étaient déliés; et dès lors ils furent déliés.

Les détails de ce désordre sont presque toujours si ignobles, qu'on ne peut mettre sous les yeux d'un lecteur honnête cet enchevêtrement, comme l'appelle Delancre (2).

Les mariages ont rarement lieu en Russie sans quelque frayeur de ce genre. « J'ai vu un jeune homme, dit un voyageur (3), sortir comme un furieux de la chambre de sa femme, s'arracher les cheveux et crier qu'il était ensorcelé. On eut recours au remède employé chez les Russes, qui est de s'adresser à des magiciennes blanches, lesquelles, pour un peu d'argent, rompent le charme et dénouent l'aiguillette; ce qui était la cause de l'état où je vis ce jeune homme. »

Nouement de l'aiguillette.

Nous croyons devoir rapporter comme spécimen des bêtises de l'homme la stupide formule suivante, qu'on lit au chapitre premier des *Admirables secrets du Petit Albert* :

« Qu'on prenne la verge d'un loup nouvellement tué; qu'on aille à la porte de celui qu'on veut lier, et qu'on l'appelle par son propre nom. Aussitôt qu'il aura répondu, on liera la verge avec un lacet de fil blanc, et le pauvre homme sera impuissant aussitôt. »

Ce qui est surprenant, c'est que les gens de village croient à de telles formules, qu'ils les emploient, et qu'on laisse vendre publiquement des livres qui les donnent avec de scandaleux détails.

On trouve dans Ovide et dans Virgile les procédés employés par les noueurs d'aiguillette de leur temps. Ils prenaient une petite figure de cire qu'ils entouraient de rubans ou de cordons; ils prononçaient sur sa tête des conjurations, en serrant les cordons l'un après l'autre; ils lui enfonçaient ensuite, à la place du foie, des aiguilles ou des clous, et le charme était achevé.

Bodin assure qu'il y a plus de cinquante moyens de nouer l'aiguillette. Le curé Thiers rapporte plusieurs de ces sortes de moyens, qui sont encore usités dans les villages.

Contre l'aiguillette nouée.

On prévient ce maléfice en portant un anneau dans lequel soit enchâssé l'œil droit d'une belette; ou en mettant du sel dans sa poche, ou dessous marqués dans ses souliers, lorsqu'on sort du lit; ou, selon Pline, en frottant de graisse de loup le seuil et les poteaux

de la porte qui ferme la chambre à coucher.

Hincmar, archevêque de Reims, conseille avec raison aux époux qui se croient maléficiés du nouement de l'aiguillette, la pratique des sacrements comme un remède efficace; d'autres ordonnaient le jeûne et l'aumône.

Le *Petit Albert* conseille contre l'aiguillette nouée de manger un piver rôti avec du sel bénit, ou de respirer la fumée de la dent d'un mort jetée dans un réchaud.

Dans quelques pays on se flatte de dénouer l'aiguillette en mettant deux chemises à l'envers l'une sur l'autre. Ailleurs, on perce un tonneau de vin blanc, dont on fait passer le premier jet par la bague de la mariée. Ou bien, pendant neuf jours, avant le soleil levé, on écrit sur du parchemin vierge le mot *avizirtor*. Il n'y a, comme on voit, aucune extravagance qui n'ait été imaginée.

Voici, avant de finir, un exemple curieux d'une manière peu usitée de nouer l'aiguillette : « Une sorcière, voulant exciter une haine mortelle entre deux futurs époux, écrivit sur deux billets des caractères inconnus, et les leur fit porter sur eux. Comme ce charme ne produisait pas assez vite l'effet qu'elle désirait, elle écrivit les mêmes caractères sur du fromage qu'elle leur fit manger; puis elle prit un poulet noir qu'elle coupa par le milieu, en offrit une partie au diable, et leur donna l'autre, dont ils firent leur souper. Cela les anima tellement, qu'ils ne pouvaient plus se regarder l'un l'autre. — Y a-t-il rien de si ridicule? ajoute Delancre, persuadé pourtant de la vérité du fait, et peut-on reconnaître en cela quelque chose qui puisse forcer deux personnes qui s'entraiment à se haïr à mort? »

On dit que les sorciers ont coutume d'enterrer des têtes et des peaux de serpent sous le seuil de la porte des mariés, ou dans les coins de leur maison, afin d'y semer la haine et les dissensions. Mais ce ne sont que les marques visibles des conventions qu'ils ont faites avec Satan, lequel est le maître et l'auteur du maléfice de la haine.

Parfois, continue Delancre, le diable ne va pas si avant, et se contente, au lieu de la haine, d'apporter seulement de l'oubli, mettant les maris en tel oubli de leurs femmes, qu'ils en perdent tout à fait la mémoire, comme s'ils ne s'étaient jamais connus. Un jeune homme d'Etrurie devint si épris d'une sorcière, qu'il abandonna sa femme et ses enfants pour venir demeurer avec elle, et il continua ce triste genre de vie jusqu'à ce que sa femme, avertie du maléfice, l'étant venue trouver, fureta si exactement dans la maison de la sorcière, qu'elle découvrit sous son lit le sortilège, qui était un crapaud enfermé dans un pot, ayant les yeux cousus et bouchés, lequel elle prit, et, lui ayant ouvert les yeux, elle le fit brûler. Aussitôt l'amour et l'affection qu'il avait autrefois pour sa femme

(1) *Démonomanie des sorciers*, liv. IV, ch. 5.

(2) *L'Incrédulité et le mécréance*, etc., tr. 6.

(3) *Nouveau voyage vers le Septentrion*, 1708. ch. 2.

et ses enfants revinrent tout à coup dans la mémoire du jeune homme, qui s'en retourna chez lui honteux et repentant, et passa dans de bons sentiments le reste de ses jours.

Delancre cite d'autres exemples bizarres des effets de ce charme, comme des époux qui se détestaient de près et qui se chérissaient de loin. Ce sont de ces choses qui se voient aussi de nos jours, sans qu'on pense à y trouver du maléfice.

Le P. Lebrun ne semble pas croire aux noueurs d'aiguillette; cependant il rapporte le trait de l'abbé Guilbert de Nogent, qui raconte (1) que son père et sa mère avaient eu l'aiguillette nouée pendant sept ans, et qu'après cet intervalle pénible une vieille femme rompit le maléfice et leur rendit l'usage du mariage.

Nous le répétons, la peur de ce mal, qui n'a guère pu exister que dans les imaginations faibles, était autrefois très-répandue. Personne aujourd'hui ne s'en plaint dans les villes; mais on noue encore l'aiguillette dans les villages; bien plus, on se sert encore des procédés que nous rapportons ici, car la superstition n'est pas progressive. Et tandis qu'on nous vante à grand bruit l'avancement des lumières, nous vivons à quelques lieues de pauvres paysans qui ont leurs devins, leurs sorciers, leurs présages, qui ne se marient qu'en tremblant, et qui ont la tête obsédée de terreurs infernales. Voy. CHEVILLEMENT, GRILLANDUS, IMAGINATIONS, MALÉFICES, etc.

LILITH. Wierus et plusieurs autres démonomanes font de Lilith le prince ou la princesse des démons succubes. — Les démons soumis à Lilith portent le même nom que leur chef, et, comme les Lamies, cherchent à faire périr les nouveau-nés; ce qui fait que les Juifs, pour les écarter, ont coutume d'écrire aux quatre coins de la chambre d'une femme nouvellement accouchée : « Adam, Eve, hors d'ici Lilith (2). »

LILLY (WILLIAM), astrologue anglais du dix-septième siècle qui se fit une réputation en publiant l'horoscope de Charles I^{er}. Il mourut en 1681. Sa Vie, écrite par lui-même, contient des détails si naïfs et en même temps une imposture si palpable, qu'il est impossible de distinguer ce qu'il croit vrai de ce qu'il croit faux. C'est lui qui a fourni la partie la plus considérable de l'ouvrage intitulé *Folie des astrologues*. Les opinions de Lilly et sa prétendue science avaient tant de vogue dans son siècle, que Gataker fut obligé d'écrire contre cette déception populaire.

Parmi un grand nombre d'écrits ridicules dont le titre indique assez le sujet, nous citerons de Lilly : 1^o *le Jeune Anglais Merlin*, Londres, 1664; 2^o *le Messenger des étoiles*, 1645; 3^o *Recueil de prophéties*, 1646.

LIMAÇONS. Les limaçons ont de grandes propriétés pour le corps humain, dit l'auteur

des *Secrets* d'Albert le Grand, et il indique de suite quelques jocrissades.

Beaucoup de personnes doutent si les limaçons ont des yeux. On s'est guéri de ce doute par le secours des microscopes : les points ronds et noirs de leurs cornes sont leurs yeux, et il est certain qu'ils en ont quatre.

LIMBES. C'est le mot consacré parmi les théologiens pour signifier le lieu où les âmes des saints patriarches étaient détenues en attendant la venue de Jésus-Christ. On donne aussi le nom de Limbes aux lieux où vont les âmes des enfants morts sans baptême.

LIMYRE, fontaine de Lycie qui rendait des oracles par le moyen de ses poissons. Les consultants leur présentaient à manger; si les poissons se jetaient dessus, le présage était favorable; s'ils le refusaient, surtout s'ils le rejetaient avec leurs queues, c'était un mauvais indice.

LINURGUS, pierre fabuleuse qui se trouvait, dit-on, dans le fleuve Achéloüs. Les anciens l'appelaient *lapis lineus*. On l'enveloppait dans un linge, et lorsqu'elle devenait blanche, on se promettait bon succès dans ses projets de mariage.

LION. Si on fait des courroies de sa peau, celui qui s'en ceindra ne craindra point ses ennemis; si on mange de sa chair, ou qu'on boive de son urine pendant trois jours, on guérira de la fièvre quarte.... Si vous portez les yeux de cet animal sous l'aisselle, toutes les bêtes s'enfuiront devant vous en baissant la tête (3).

Le Lion est un des signes du zodiaque. Voy. HOROSCOPES.

Le diable s'est montré quelquefois sous la forme d'un lion, disent les démonographes. Un des démons qui possédèrent Elisabeth Blanchard est désigné sous le nom du *lion d'enfer*. Voy. MESSIE DES JUIFS.

LISSI, démon peu connu qui posséda Denise de La Caille, et signa le procès-verbal d'expulsion.

LITANIES DU SABBAT. Les mercredis et vendredis on chantait au sabbat les litanies suivantes, s'il faut en croire les relations :

Lucifer, Belzébuth, Léviathan, prenez pitié de nous.

Baal, prince des séraphins; Baalbérith, prince des chérubins; Astaroth, prince des trônes; Rosier, prince des dominations; Carreau, prince des puissances; Bélias, prince des vertus, Perrier, prince des principautés, Olivier, prince des archanges; Junier, prince des anges; Sarcueil, Fume-Bouche, Pierre-de-Feu, Carniveau, Terrier, Coutellier, Candelier, Béhémouth, Oilette, Belphégor, Sabathan, Garandier, Dolers, Pierre-Fort, Axaphat, Prisier, Kakos, Lucsme, priez pour nous (4).

Il faut remarquer que Satan n'est pas invoqué dans ces litanies, non plus qu'une foule d'autres.

(1) De Vita sua, lib I, cap. 11.

(2) D. Calmet, Dissertation sur les apparit., tom. II, p. 74.

(3) Admirables secrets d'Albert le Grand, p. 109.

(4) M. Garinet, Hist. de la magie en France.

LITHOMANCIE, divination par les pierres. Elle se faisait au moyen de plusieurs cailloux qu'on poussait l'un contre l'autre, et dont le son plus ou moins clair ou aigu donnait à connaître la volonté des dieux.

On rapporte encore à cette divination la superstition de ceux qui croient que l'améthyste a la vertu de faire connaître à ceux qui la possèdent les événements futurs par les songes.

On disait aussi que, si on arrose l'améthyste avec de l'eau, et qu'on l'approche de l'aimant, elle répondra aux questions qu'on lui fera, mais d'une voix faible comme celle d'un enfant (1)...

LITUUS, baguette d'augure, recourbée dans le bout le plus fort et le plus épais. Le lituus dont on fit usage à l'élection de Numa, second roi de Rome, était conservé dans le temple de Mars. On conte qu'il fut trouvé entier après l'incendie général de Rome (2).

LIVRES. Presque tous les livres qui contiennent les secrets merveilleux et les manières d'évoquer le diable ont été attribués à de grands personnages. Abel, Adam, Alexandre, Albert le Grand, Daniel, Hippocrate, Galien, Léon III, Hermès, Platon, saint Thomas, saint Jérôme, passent, dans l'idée des imbéciles, pour auteurs de livres magiques.

La plupart de ces livres sont inintelligibles, et d'autant plus admirés des sots qu'ils en sont moins entendus. Voyez à leurs noms les grands hommes auxquels on attribue les livres magiques.

Le Livre des prodiges, ou Histoires et Aventures merveilleuses et remarquables de spectres, revenants, esprits, fantômes, démons, etc., rapportées par des personnes dignes de foi. 1 vol. in-12, 5^e édition, Paris, 1821; — compilation sans objet. Voy. **MIRABILIS LIBER**.

LIZABET, démon. Voy. **COLAS**.

LOCKI. Chez les Scandinaves, les tremblements de terre étaient personnifiés dans un dieu, un dieu mauvais, un démon nommé Locki. Après avoir répandu le mal dans toute la Scandinavie, comme un semeur une graine, Locki fut à la fin enchaîné sur des roches aiguës. Lorsqu'il se retourne, ainsi qu'un malade, sur son lit de pierres coupantes, la terre tremble; lorsqu'il écume et répand sur ses membres sa bave, qui est un poison, ses nerfs entrent en convulsion, et la terre s'agite (3).

LOFARDE, sorcière qui fut accusée, en 1582 par sa compagne, la femme Gantière, de l'avoir menée au sabbat, où le diable l'avait marquée, lequel était vêtu d'un hilairet jaune.

LOKMAN, fabuliste célèbre de l'Orient qui vivait, dit-on, vers le temps de David, ce qui n'est pas certain; il fut surnommé *le Sage*. Les Perses disent qu'il trouva le secret de faire revivre les morts, et qu'il usa de ce secret pour lui-même; ils lui accordent une longévité de trois cents ans; quelques-uns prétendent qu'il en vécut mille.

(1) Brown, Erreurs populaires, t. I^{er}, p. 162.

(2) Lebrun, Traité des superstitions, t. II, p. 594.

Il a laissé un grand nombre d'apologues qui jouissent d'une grande célébrité. Les écrivains de l'Asie réclament pour lui la plupart des actions que les Grecs attribuent à Esope.

LOLLARD (GAUTHIER), hérétique qui commença en 1315 à semer ses erreurs, qu'il avait prises des Albigeois. Il enseignait que les démons avaient été chassés du ciel injustement, qu'ils y seraient un jour rétablis, et que saint Michel et les autres anges seraient alors éternellement damnés. Il prêchait des mœurs corrompues. Ses disciples firent beaucoup de mal; pour lui, il fut brûlé à Cologne en 1322.

LONGÉVITÉ. On a vu, surtout dans les pays du nord, des hommes qui ont prolongé leur vie au delà des termes ordinaires. Cette longévité ne peut s'attribuer qu'à une constitution robuste, à une vie sobre et active, à un air vif et pur. Il n'y a pas cinquante ans que Kotzebue rencontra en Sibérie un vieillard bien portant, marchant et travaillant encore, dans sa cent trente-deuxième année.

Des voyageurs, dans le Nord, trouvèrent au coin d'un bois un vieillard à barbe grise qui pleurait à chaudes larmes. Ils lui demandèrent le sujet de sa douleur: le vieillard répondit que son père l'avait battu. Les voyageurs surpris le reconduisirent à la maison paternelle, et intercédèrent pour lui. Après quoi, ils demandèrent au père le motif de la punition qu'il avait infligée à son fils. — Il a manqué de respect à son grand-père, répondit le vieux bonhomme.

Les chercheurs de merveilles ont ajouté les leurs à celles de la nature. Torquemada conte qu'en 1531 un vieillard de Trente, âgé de cent ans, rajeunit et vécut encore cinquante ans; et Langius dit que les habitants de l'île de Bonica en Amérique peuvent aisément s'empêcher de vieillir, parce qu'il y a dans cette île une fontaine qui rajeunit pleinement. Voy. **HAQUIN**.

Lorsque l'empereur Charles Quint envoya une armée navale en Barbarie, le général qui commandait cette expédition passa par un village de la Calabre où presque tous les paysans étaient âgés de cent trente-deux ans, et tous aussi sains et dispos que s'ils n'en avaient eu que trente. C'était, disent les relations, un sorcier qui les rajeunissait.

En 1773 mourut, près de Copenhague, un matelot nommé Drakenberg, âgé de cent quarante-six ans: la dernière fois qu'il se maria il avait cent onze ans, et il en avait cent trente quand sa femme mourut. Il devint épris d'une jeune fille de dix-huit ans qui le refusa; de dépit, il jura de vivre garçon désormais, et il tint parole.

En 1670, sous Charles II, mourut dans l'Yorkshire Henri Jenkins, né en 1501, sous Henri VII. Il se rappelait à merveille d'avoir été de l'expédition de Flandre sous Henri VIII, en 1513. Il mourut à cent soixante-neuf ans révolus, après avoir vécu sous huit rois, sans compter le règne de Cromwell. Son der-

(3) M. Didron, Histoire du diable.

nier métier était celui de pêcheur. Agé de plus de cent ans, il traversait la rivière à la nage. Sa petite-fille mourut à Cork à cent treize ans. Voy. ARTHEPHIUS, DORMANTS, FLAMEL, JEAN D'ESTAMPES, LOKMAN, ZOIROASTRE, etc.

EXTRAIT D'UN LIVRE INTITULÉ : *Histoire des personnes qui ont vécu plus d'un siècle, et de celles qui ont rajeuni, avec le secret du rajeunissement, tiré d'Arnauld de Villeneuve, par M. de Longeville-Harcourt (nous ne connaissons pas cet écrivain). Vol. petit in-12, Paris, 1716.*

I.

Dieu, qui s'était occupé de lui-même durant l'éternité, résolut de tirer du néant des créatures capables de le louer. Il forma l'homme à cet effet, et ce vaste univers destiné pour son apanage fut aussitôt soumis à ses lois. L'homme, dès l'instant de sa création, fut doué d'une immortalité qui répondait à l'avantage d'être sorti de la main de Dieu. C'était le moyen de posséder pleinement les biens dont il était comblé, pourvu qu'il restât fidèle à ses devoirs.

Cette immortalité dépendait de l'innocence où notre premier père devait demeurer. L'arbre de vie, qui était au milieu du paradis terrestre, la devait conserver ; il avait la force de réparer les dégâts du temps qui use tout.

Dans l'état d'innocence, l'homme ne laissait donc pas d'être composé de parties dont les qualités contraires lui pouvaient nuire. La chaleur naturelle qui le faisait vivre dévorait son humide radical ; en vain usait-il d'aliments plus nourrissants que les nôtres, il avait besoin de réparer les désordres que causait ce feu qui le consumait intérieurement ; et comme la Providence n'abandonne pas même l'homme criminel, elle avait préparé pour l'homme innocent l'arbre de vie.

Dans cette situation fortunée, où l'homme n'était occupé qu'à louer Dieu, quelque temps qu'elle eût duré, cet homme toujours jeune avait en même temps les avantages de la vieillesse sans en éprouver les disgrâces ; sa raison possédait les lumières qu'il lui fallait pour se bien conduire, et il n'avait pas besoin d'affaiblir son corps par l'application à l'étude, afin de rendre son esprit supérieur : ces deux parties de lui-même, également innocentes, ne formaient, à l'envi l'une de l'autre, aucuns desirs opposés ; toutes deux semblaient agir de concert pour la félicité de la créature.

L'une des principales merveilles de l'arbre de vie était donc de préserver l'homme de la mort. Il unissait si étroitement l'âme avec le corps, que le nombre des années ne les eût pu séparer, si l'innocence eût toujours soutenu leur intelligence et prévenu leur division.

Division funeste que causa l'égarement du premier homme ; dès ce moment son crime le rendit mortel ; ses yeux s'ouvrirent sur son infortune ; sa nudité, jusqu'alors innocente, lui fit sentir qu'il était devenu

coupable en mangeant du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; il en perdit le rare privilège de l'immortalité ; l'arbre de vie lui fut ravi.

Comme Adam n'était pas tant immortel par sa propre constitution que par un secours emprunté, afin que la nécessité de l'employer lui apprît qu'il en devait l'avantage à la pure libéralité de son Créateur, sitôt que ce secours manqua, il fut trop faible pour se soutenir par lui-même ; l'innocence l'ayant abandonné, tout concourut à sa destruction : sa perte fut arrêtée, l'ange exterminateur le chassa du paradis terrestre ; il perdit son autorité sur tout ce qui était créé ; les bêtes qu'il avait nommées lui-même le méconnurent. Sa désobéissance lui avait fait perdre la sainteté et la justice, dans lesquelles il avait été formé ; son corps fut soumis à la mort ; mais par la bonté de Dieu son âme resta immortelle.

L'homme ne connut sans doute le prix de l'immortalité qu'après l'avoir perdue ; et comme la privation excite les desirs, cette perte lui donna l'envie d'en recouvrer au moins quelque chose.

La crainte de mourir et le désir de vivre furent, depuis cette sensible perte, les passions les plus naturelles à l'homme ; il tremble de finir avant d'avoir à peine commencé d'être. Il désire de perpétuer ses jours sans en comprendre le peu de durée, et désespérant d'y réussir par lui-même, on le voit appliqué à s'en dédommager, essayant au moins d'immortaliser son nom par la célébrité de ses actions.

Ainsi les pères souhaitent des enfants pour revivre dans les temps futurs par leur postérité ; les savants écrivent pour tromper l'oubli par la réputation de leurs ouvrages ; les princes élèvent des palais et bâtissent des villes, pour être encore célèbres après la mort par leur magnificence ; et les conquérants ne désolent l'univers que pour s'établir une renommée jusque dans le sein même de l'horreur et du carnage.

C'est la pensée de Tertullien, lorsqu'il a traité des desirs que nous ressentons pour l'immortalité. Il dit que cette passion qui nous est restée pour une durée sans fin est une preuve certaine de notre origine immortelle.

Les physiciens ajoutent que l'homme ayant été créé pour l'immortalité, il lui en est resté un principe qui ne saurait être détruit. Cette opinion les persuade que le corps humain renferme une source inépuisable d'un baume capable de faire recouvrer cette longue vie ; ils disent qu'il est dans le sang, dans le lait, dans la graisse, dans les os, dans la cervelle, dans le crâne, dans le fiel.

Beker, fameux médecin, soutient que Dieu ayant mis dans la plupart des bêtes une infinité d'excellents antidotes, comme dans le cerf, la vipère, le loup, le lièvre, le renard, et même dans les pierres où nous éprouvons des vertus amuletiques, telles que le jaspe qui arrête le sang, le saphir qui préserve la vue dans la petite vérole, et la pierre néphré-

tique qui soulage les reins, il a plu à sa bonté d'en répandre aussi dans le corps humain. Elles les surpassent même autant que la créature raisonnable surpasse par sa dignité tous les êtres créés.

L'homme en effet fut destiné pour être le roi de la nature. Son âme, la plus noble partie de lui-même, restée immortelle et l'égalant aux anges, communique à son corps cette majesté qui brille encore sur son visage. C'est ce qui fait croire que le corps humain doit avoir mille vertus qui lui sont restées de ses anciennes prérogatives. Les théologiens conviennent qu'il renferme un principe de vie, parce qu'il était originairement immortel : le péché, qui l'a depuis assujéti à la mort, l'a privé de ce premier avantage à l'égard du corps, sans néanmoins anéantir sa nature, et sans donner atteinte à l'immortalité de son âme.

Ce n'est pas que le corps de l'homme eût toujours subsisté sur la terre; Dieu ne l'avait mis dans le jardin de délices que pour le cultiver et pour le garder. Le premier homme y devait travailler à sa sanctification par sa fidélité et par ses adorations. Alors, confirmé dans son innocence et pénétré du désir de posséder son Dieu, une douce extase l'eût ravi au ciel. Dans ce brillant séjour que notre esprit, selon saint Paul, ne saurait comprendre, l'âme, aidée d'une faveur surabondante, eût glorifié son corps; bonheur différé pour nous jusqu'après la résurrection. Il y a là une preuve que cette immortalité n'est pas absolument perdue; les miséricordes divines l'ont seulement suspendue pour ceux qui seront fidèles. Ainsi la prérogative d'une durée éternelle n'a été qu'interrompue et non pas éteinte; les sacrements de l'Eglise font chaque jour renaître l'homme à la grâce pour le faire véritablement revivre dans toute l'éternité.

Mais il faut avouer que l'homme a beau désirer aujourd'hui cette immortalité égarée, tout fuit et tout passe avec lui; la perte de son innocence fut le terme de son bonheur. Le péché originel, qui depuis a infecté toute la masse du genre humain, n'est effacé que par le secours inespéré du baptême.

La mort toutefois ne fut pas si prompte à enlever les premiers hommes qui habitèrent la terre, puisqu'il s'en trouva qui l'habitèrent neuf siècles et au delà.

On peut dire, à la vérité, que la terre, alors toute nouvelle, se ressentant de la bénédiction de son créateur, était animée par des esprits plus vifs et remplie de sucs bien plus nourrissants qu'après le déluge. Les principes de sa fécondité étaient encore entiers, rien n'en avait altéré la bonté; les racines et les fruits, qui faisaient les seuls aliments de l'homme, renfermaient toute la vertu de leur espèce.

Après le déluge, la terre trop imbibée, ses sels plus détremés qu'il ne convenait, et les plantes ne tirant leur substance que d'un fonds altéré par le trop long séjour des eaux, n'eurent ni d'égales saveurs, ni de semblables qualités; l'homme, n'y trouvant plus

une nourriture solide, dut avoir recours aux animaux. Noé en immola sur l'autel qu'il éleva au vrai Dieu en sortant de l'arche, et son sacrifice fut agréable.

Alors, par l'ordre du Seigneur, l'homme commença à vivre de la chair des bêtes. *Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement*, dit le Seigneur. Peut-être cette sorte d'aliments composés de chair et de sang, fut moins salubre aux corps accoutumés aux fruits et aux racines. C'est l'avis des physiologistes. Qui sait si la vie n'en fut pas abrégée? La diversité des viandes est dangereuse à la santé, leurs différents sucs nuisent à leur digestion et portent dans les veines un principe de corruption qui devient aisément le levain des maladies aiguës. C'est peut-être ce qui engagea bien des nations à s'en priver : les Perses, les Grecs, les Romains, et jusqu'aux Gaulois, nos ancêtres, issus de Japhet, fils de Noé, en fournissent des exemples certains. La plupart des peuples de l'Orient ne se servent que de riz; les Ecossais, les Islandais et les Irlandais ne vivent presque que de laitages.

On sait que le paradis terrestre ayant été planté d'arbres dont les fruits devaient nourrir l'homme pendant qu'il n'avait pas appris à vivre pour manger, mais à manger pour vivre, ce serait se déclarer contre cette sage abstinence, dans laquelle on employait seulement les fruits de la terre, son lait, son miel et son huile, que d'en manger sans nécessité les animaux. Les hommes trop carnassiers en tirent leur force, disons en même temps cette férocité qu'une pareille nourriture pourrait bien communiquer à ceux qui ont tant d'appétit pour s'en engraisser. Pythagore, qui vivait 534 ans avant Jésus-Christ, défendait aux disciples de son école, à Samos et à Tarente, l'usage de toutes sortes de viandes : l'immortalité de l'âme, qu'il enseignait par la métempsycose, fut l'origine de cette défense; c'est pour la soutenir que ces vers furent composés :

*Heu! quantum scelus est, in viscere viscera condi,
Congestoque avidum pinguescere corpore corpus;
Alteriusque animantem, animantis vivere letho.*

Quel crime d'enfermer des viscères dans d'autres viscères, d'engraisser un corps affamé en y entassant les morceaux d'un autre corps, et de faire vivre une chose animée, au prix d'une autre à qui on a donné la mort.

II. — *Durée de la vie des hommes dans le premier âge du monde, depuis la création jusqu'au déluge.*

Il est certain que depuis la création du monde jusqu'au déluge, qui abîma la nature, et que les chronologistes marquent vers l'an 1656 de la création, 2307 ans avant Jésus-Christ, et la 600^e de Noé, les hommes vivaient très-longtemps par rapport à ce qu'ils ont vécu depuis.

Où la nature est devenue plus faible, où Dieu avait jugé qu'une longue vie était nécessaire pour peupler l'univers, et pour trouver les sciences et les arts : c'est ce qui pour-

rait avoir été cause que les premiers hommes ont vécu plusieurs siècles.

Adam, le chef de la race humaine, a vécu 930 ans, Seth 912, Enos 905, Caïn 919, Malaleel 895, Jared 962, Enoch 365.

On nous laisse douter si ce patriarche est mort; Dieu, selon quelques auteurs, le réserve pour rassembler les justes lorsqu'ils seront dispersés par l'Antechrist.

Le 24^e verset du chapitre v de la Genèse porte que ce patriarche ne parut plus, parce que Dieu l'enleva.

Mathusalem a vécu 969 ans.

C'est celui des hommes dont la Providence a le plus étendu les jours.

Sur la fin de ce premier âge, Dieu résolut d'exterminer la race des hommes, devenue criminelle et infâme. Alors la vie humaine fut abrégée. Dieu se repentit en quelque façon d'avoir créé l'homme; son amour outragé par l'ingratitude, selon Hugues de Saint-Victor, ne donna que 120 ans à la créature, pour sortir de ses crimes, ou se disposer à un déluge universel.

Ces 120 ans jettent dans l'erreur ceux qui veulent qu'ils aient été marqués pour le terme de la vie de tous les hommes en général, au lieu de l'avoir été seulement pour la durée du monde d'alors, à qui ce peu d'années était donné. Noé les employa, par ordre du Seigneur, à bâtir l'arche qui devait conserver le genre humain épuré. Des huit personnes renfermées dans cette arche sont également sortis tous les hommes, les monarques et les bergers, les riches et les pauvres.

Noé, le restaurateur de la nature, ainsi que l'appellent des interprètes sacrés, avait 600 ans lorsque le déluge arriva; il en vécut depuis 350, preuve certaine que les 120 ans tombaient absolument sur le terme donné à la créature pour sortir de ses égarements, et non pas sur l'homme innocent, ou sur celui qui n'était pas encore né. En effet nous apprenons de la Genèse que plusieurs de ceux qui vécurent après le déluge ont passé bien plus de 120 ans sur la terre. Le chapitre suivant l'exposera.

III. — *Durée de la vie des hommes dans le second âge du monde, depuis le déluge jusqu'à Abraham.*

Les eaux du déluge, qui purifièrent le monde l'an 1656 de la création, tombèrent quarante jours et quarante nuits sur la terre; elles s'y conservèrent 150 jours, après lesquels elles commencèrent à diminuer; et la terre ensuite devint sèche: ces eaux avaient surmonté de quinze coudées les plus hautes montagnes, et toute la nature en avait été bouleversée. La terre parut depuis avoir moins de force dans ses productions; il n'est donc pas surprenant que l'homme en ait senti l'altération, et que le cours de sa vie en ait été abrégé. Malgré toutefois cette révolution de l'univers, nous ne laissons pas de trouver que les jours de l'homme passèrent encore bien au delà des 120 ans.

Sem, fils aîné de Noé, a depuis vécu 600 ans,

Arphaxat 338, Salé 433, Héber 464, Phaleg 239, Ren 239, Sarug 230, Nachor 148, et Tharé 205.

Il semble qu'à mesure que le monde vieillissait la terre perdait peu à peu de sa vigueur.

Le troisième âge du monde ne donne à l'homme que des années toujours plus courtes.

IV. — *Durée de la vie des hommes dans le troisième âge du monde, depuis Abraham.*

Abraham, le père des croyants, fils de Tharé, ne vécut que 175 ans; Sara, sa femme, 127; Ismaël, fils d'Agar, servante de Sara, 137.

Isaac vécut 180 ans, Josèphe dit 185; Jacob, fils d'Isaac, 147; Joseph, fils de Jacob et de la belle Rachel, 110. Il gouvernait l'Egypte l'an 1750 avant Jésus-Christ.

Enfin la vie de Job, cet homme d'une patience admirable, s'étendit jusqu'à 217 ans, 1500 ans avant l'incarnation du Verbe.

V. — *Des rois et des princes qui ont vécu plus d'un siècle.*

Fohi, fondateur de l'empire de la Chine, 1000 ans environ avant Jésus-Christ, quoi qu'en disent les chronologies fabuleuses de l'empire du Milieu, régna, dit-on, 115 ans. C'est lui qui prit un dragon dans ses étendards.

Zénung, qui établit dans ce pays l'agriculture et la médecine, régna 140 ans.

Hoamti régna 110 ans; c'est lui qui prit le jaune pour la couleur des empereurs chinois.

Yao régna 100 ans, il fut pieux et libéral; son empire fut affligé sous lui d'un déluge partiel qui dura neuf ans, et ruina presque toute la Chine. Dans toutes ces chroniques incertaines on voit des souvenirs altérés de l'Ecriture sainte.

Apaphus le Grand, roi de Thèbes aux cent portes, dans la basse Egypte, régna 100 ans, l'an 2248 du monde.

Phiops, roi de Memphis, dans la basse Egypte, régna aussi 100 ans; il en avait six lorsqu'il monta sur le trône.

Antiochus IV, surnommé Epiphane, mourut à 149 ans.

Homère vante Nestor, fils de Néléc et de Chloris, lequel avait (si vous voulez bien le croire) 300 ans au siège de Troie en Phrygie, l'an 2810 ans du monde, et 1184 avant Jésus-Christ.

Tarquin le Superbe, dernier roi de Rome, vécut en parfaite santé 90 ans, selon Lucien.

Agathocle, roi de Sicile, vécut 95 ans.

Hiéron, roi de Syracuse, 92 ans.

Antheas, roi de Scythie, 90 ans, et fut tué dans une bataille contre Philippe, père d'Alexandre.

Bardyles, roi des Illyriens, vécut le même âge, et mourut de la même manière.

Terée, roi des Odrysiens, 92 ans.

Antigonos, roi de Macédoine, surnommé le Borgne, 81 ans; il mourut dans un combat contre Séleucus et Lysimachus en Phrygie.

Ptolomée, fils de Lagus, vécut 80 ans.

Attalus, son successeur, 82.

Mithridate, roi de Pont, 84.

Ariarates, roi de Cappadoce, 82; Perdiccas, qui l'avait pris dans un combat, le fit pendre à cet âge.

Artaxerxès Mnemon vécut 94 ans.

Synarthocle, roi des Parthes, vint au trône à 80 ans, et mourut à 87.

Tigrannes, roi d'Arménie, à qui Lucullus fit la guerre, vécut 85 ans.

Hispasme, roi des Caraciens, vers la mer Rouge, aussi 85 ans. Terée, son successeur, 92, et Artabaze, successeur de Terée, commença son règne à 86.

Mnascire, roi des Parthes, parvint à 96 ans.

Massinissa, roi de Numidie, à 90; il eut un fils à l'âge de 86 ans, tant sa santé était robuste.

Azandre, qu'Auguste nomma roi du Bosphore, combattit à pied et à cheval à 90 ans; il se laissa mourir de faim du déplaisir d'avoir déplu à Auguste.

Goëse, roi des Ommaniens, dans l'Arabie Heureuse, mourut à 115 ans; tout cela suivant ce que rapporte le même Lucien.

Tuisco, premier roi des Germains, selon Tacite, parvint à l'âge de 173 ans.

Juvénal dans sa dixième satire parle d'un prince nommé Pélus qui a vécu plusieurs siècles.

Plinè assure qu'un roi d'Illyrie nommé Daddon avait vécu 500 ans; il ajoute qu'il n'éprouvait aucune des incommodités de la vieillesse, peut-être par ses attentions à les prévenir.

Xénophon est encore plus libéral, donnant 800 ans à l'un des rois latins, au père duquel il en assure 600.

Cyrus le Grand, roi de Perse, vécut un siècle.

Anacréon rapporte que Cyniras, roi de Chypre, qui ruina ses Etats pour s'enrichir, a vécu 160 ans, et qu'Arganthonius, roi des Tartasses en Espagne, en a vécu 150. Silius Italicus lui en donne 300.

Gordien l'Africain fut salué empereur après l'âge de 80 ans, l'an 241 de notre salut.

Bonfinius écrit qu'Attila, qui vivait dans le cinquième siècle, parvint à 124 ans, et qu'il mourut d'excès aux fêtes de ses secondes noces. Il se nommait le Fléau de Dieu, à la différence de Cosroès, roi des Perses, qui se qualifiait le Salut des hommes.

Primislas, villageois ou paysan qui, marié par le sort à Libussa, fille de Crocus, duc de Bohême, vers l'an 620, succéda à ce duché qu'il gouverna sagement près de 50 ans, vécut un siècle, et fut le premier roi de ce pays.

Piast, paysan de la Crusvie en Pologne, et qui en fut élu prince en 824, après que Poppiel II eut été mangé par les rats avec sa femme et ses enfants, vécut 120 ans; il gouverna ses sujets avec une douceur extrême. La postérité de Piast n'a fini que dans la personne de Casimir II dit le Grand.

Alphonse I^{er}, fils du comte Henri, issu de Robert, roi de France, a vécu 91 ans; il en régna 46 dans le onzième siècle, en qualité de premier roi de Portugal.

VI. — Chefs des peuples et généraux d'armées qui ont vécu plus d'un siècle.

Amram, père de Moïse et d'Aaron, vécut 137 ans.

Moïse, selon qu'il est rapporté au chapitre xxxi du Deutéronome, ne mourut qu'à 120 ans.

Aaron, fils de Nun, à 110.

Joadà, à 130.

Tobie, à 102.

Mardochee, oncle d'Esther, à 197.

Lucius Metellus, à 105.

Marcus Perpenna remplit un siècle entier.

Valère Maxime nous offre Marcus Valerius Corvinus, âgé de 100 ans, pour un grand consul, un habile républicain, un laboureur expérimenté, un excellent citoyen; et ce qui comble tous les éloges, pour le meilleur père de famille, selon Caton.

Xénophon, le capitaine et l'historien de la retraite des dix mille Grecs (qu'il ramena de Perse en Grèce après la mort du jeune Cyrus, tué par son frère Artaxerxès 400 ans avant notre rédemption), passa l'âge de 99 ans, malgré les fatigues de la guerre et l'application à l'étude.

Pour nous rapprocher de notre temps, Albert, duc de Saxe, a vécu 102 ans.

François-Albert, comte de Vignacourt, envoyé de France à Vienne en Autriche, y mourut à 103 ans, le 6 juin 1700, sur la paroisse des Ecosais, suivant son extrait funéraire. Ce seigneur remplissait encore son ministère avec toute la dextérité qu'on pouvait attendre du génie le plus élevé dans la négociation.

VII. — Des savants qui sont parvenus à de très-grands âges.

Epiménide, de l'île de Crète, selon Théopompe, a vécu 157 ans. D'autres disent 299.

Hippocrate, prince des médecins, 104 ans.

Orbilius, du temps de Cicéron, avait 100 ans.

Euphranor enseignait ses écoliers à 100 ans.

Demonax, sous Adrien, mourut à 100 ans.

Gallien, le médecin célèbre, a vécu dans une parfaite santé 104 ans. Il ne mangeait rien qui ne fût cuit, et ne satisfait jamais entièrement sa faim, ni sa soif; d'où son haleine se conserva toujours très-douce. Il a donné un traité de la manière de se conserver en santé; et il l'observa si précisément, qu'il n'eut aucune infirmité dans toute sa vie.

Eginus a passé jusqu'à 200 ans.

Démocrite mourut d'abstinence mal réglée à 104 ans. Interrogé de quelle manière il était parvenu à cet âge avec une bonne santé, il répondit que c'était en mangeant du miel, et en se frottant le corps d'huile.

Solon, Thalès et Pittacus, trois sages de la Grèce, vécurent chacun 100 ans.

Zénon, chef des stoïciens, vécut 98 ans.

Cléante, son disciple, 99.

Diogène arriva à l'âge de 88 ans.

Platon, à 81.

Athénodore, précepteur d'Auguste, à 82.

Nestor, précepteur de Tibère, à 92.

Ctesibius, historien, mourut en se promenant, à 124 ans.

Hiéronyme, capitaine sous Antigonus le Borgne, mourut à 104 ans.

Timée Tauroémnite, à 96.

Aristobule de Macédoine, à 90. Il avait commencé son Histoire à l'âge de 84 ans, comme il le dit dans sa préface.

Polémon, poète, cessa de vivre à 97 ans ; et il mourut à force de rire, pour avoir vu un âne manger des figues qu'on avait servies sur sa table.

Sophocle, poète tragique d'Athènes, fut étranglé par un grain de raisin à 130 ans.

L'un de ses enfants qui en avait 85, l'ayant accusé de démence, Sophocle lut devant les juges des vers qu'il avait composés depuis peu, et ensuite leur dit :

Si je suis Sophocle, je ne suis pas en délire ; ou si je suis en délire, je ne suis pas Sophocle. (Erasm., l. VIII Apoph.).

Socrate l'orateur parvint à 106 ans, et Gorgias Leontinus à 108.

Asclépiade, médecin de Pruse, était si vivace, qu'il serait peut-être encore en vie, sans une chute qui termina ses jours à 150 ans. Il était si certain, dit-on, des principes de la science par laquelle il prolongeait sa vie (quoique appuyée sur les conjectures et sur l'expérience), qu'il consentit à passer pour un ignorant, s'il était attaqué de la plus légère indisposition. C'est lui qui le premier employa le vin comme remède pour la santé, au contraire d'Androcide : ce dernier écrivait à Alexandre que le vin était le sang de la terre, mais le poison de l'homme lorsqu'il en usait au delà de ses besoins. Ce conquérant en fit la triste épreuve un vingt-deuxième de mai, 303 ans avant notre salut. Les astronomes chaldéens lui avaient en vain prédit d'éviter Babylone, il y mourut à 33 ans, n'y faisant que manger, boire et dormir. Sortant un jour d'un festin où il avait excessivement bu (car Alexandre était un fameux prince, et l'un des plus grands ivrognes), un médecin l'invita à lui faire l'honneur d'entrer chez lui goûter son vin. Le vainqueur de l'Asie y défia avec une coupe de vin tenant quatre litres, un certain Prothéas, grand buveur, quoiqu'il ne fût ni Allemand ni Suisse. Cet homme, charmé de la préférence que lui donnait Alexandre sur toute la compagnie, lui fit à l'instant raison ; et, remplissant aussitôt le même verre, défia le roi de redoubler. Le monarque voulait partout vaincre ; il but : mais son estomac ne pouvant garder le vin dont il le noyait par une vanité hors de saison, la coupe fatale tomba de ses mains, une violente fièvre le saisit et l'emporta le douzième jour. Ainsi le vin l'empoisonna pour en avoir trop pris, comme lui avait écrit Androcide.

Juvénal, poète latin du premier siècle, vécut plus de 100 ans ; il en avait 50 lorsqu'il composa sa seizième satire contre Pâris, l'un des comédiens de Néron.

Cratinus, autre poète fameux, selon la

quatrième satire du premier livre d'Horace, était âgé de près d'un siècle, lorsqu'il expira de douleur en voyant un tonneau rompu, et le vin qui s'en répandait.

Aristarque, poète de Tégée en Arcadie, sous Ptolomée Philadelphie, passa l'âge de 100 ans. C'est lui qui disait : Je ne puis écrire ce que je voudrais, et je ne veux pas écrire ce que je pourrais.

Pacuvius, neveu d'Ennius, mourut dans Tarente à près de 100 ans.

Varron, le plus savant des Romains, et l'intime de Cicéron, à qui il dédia son livre de la langue latine, et que l'on dit avoir composé plus de 500 volumes, vécut aussi près d'un siècle.

Carnéades d'Athènes, que Cicéron et Caton estimaient l'homme du monde le plus éloquent, s'empoisonna à 90 ans, du chagrin qu'il eut de la mort d'Antipater. C'est ce Carnéades qui étonna si fort le sénat de Rome, à qui il parlait comme ambassadeur d'Athènes, qu'on le renvoya au plus tôt, tant son éloquence éblouissait les esprits par la subtilité de ses raisons.

VIII.—Prélats et gens d'église, dont les jours ont été très-longes.

L'histoire des Machabées nous instruit de la mort de Mathathias, à 146 ans ; il soutenait la religion de ses pères et l'honneur de sa patrie : ce vieillard intègre refusait de manger des viandes défendues, et même de faire semblant d'en manger.

Saint Jean l'Evangéliste vécut plus de 100 ans.

Saint Siméon, successeur de saint Jacques, deuxième évêque de Jérusalem, fut mis en croix sous Trajan, à 120 ans. La conformité de sa mort avec celle du Fils de Dieu lui donna des forces pour la souffrir en jeune athlète.

Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de saint Jean, fut brûlé à 99 ans.

Narcisse, successeur de saint Siméon, mourut à 166 ans, sous Septime-Sévère.

Olaüs Magnus parle d'un évêque d'Angleterre, nommé David, qui mourut âgé de 170 ans.

Osius, évêque de Cordoue, vécut, selon Ellies Dupin, 101 ans, étant né en 257, et mort en 358. Tillemont prétend qu'il a vécu 104 ans. A 100 ans il tomba dans l'arianisme, pour avoir, par faiblesse, souscrit en 357 la formule arienne de Sirmium. Mais saint Athanase, son ami, déclare qu'en mourant il protesta contre cet égarement, et condamna formellement l'hérésie d'Arius, dans laquelle l'empereur Constance l'avait forcé d'entrer.

Pierre de Natalibus assure que saint Severin, évêque de Tongres, vécut 175 ans.

Saint Kenigern, dont Bollandus parle au 15 janvier, parvint à 185 ans.

Saint Paul l'Ermite, le premier des hommes que l'Esprit de Dieu porta dans une sainte retraite. Ce chef des anachorètes, qui préféra le silence des rochers et la tranquillité des forêts à la société des hommes, ne

cessa de vivre qu'à 113 ans : il parvint à cet âge malgré ses macérations et son jeûne continuel. Sa retraite était un désert, où de l'eau et quelques dattes, avec la moitié d'un petit pain que depuis l'âge de 63 ans la Providence lui envoyait chaque jour, ont suffi à sustenter sa vie. Mais l'amour de Dieu est un grand aliment.

Saint Antoine, cet autre solitaire que l'Egypte aima comme son enfant, l'Afrique et l'Asie comme leur citoyen, l'univers entier comme son protecteur, ce grand serviteur de Dieu vécut jusqu'à 105 ans.

Daniel le prophète parvint à l'âge de 110 ans.

Pietro della Valle écrit au quatrième tome de ses Relations qu'en 1626 le Père Gaspard Dragonetti, jésuite, âgé de près de 120 ans, était encore frais et robuste; il avait toujours ses dents, lisait sans lunettes et faisait journellement ses leçons dans l'un des collèges de Rome, avec cette éloquence vive et persuasive qui ne trouve rien d'impossible et qui sera toujours l'apanage des enfants de saint Ignace.

Saint Samson, abbé de Dôle, avait vu trois siècles; il naquit en 495 de Jésus-Christ, vécut le cinquième siècle entier, et mourut en 607, le 28 juillet, âgé de 112 ans.

Sous Thuatalus, quatrième roi d'Hibernie, qui régnait l'an 540 de notre rédemption, saint Mochée cessa de vivre, dit-on, à 300 ans.

Dom Félibien a laissé des mémoires sur son ordre, où l'on trouve, pag. 502, que Turquetule, cousin germain d'Edouard I^{er}, dit le Vieux, après avoir été longtemps chancelier d'Angleterre sans être marié, se fit moine, et fut nommé abbé du monastère de Croyland, que les Normands avaient ruiné vers l'an 820, en sorte qu'à peine cinq religieux y pouvaient subsister. — Turquetule le fit rebâtir, et dota cette abbaye de six terres qu'il possédait. Avant sa retraite, par cri public dans Londres il en avait fait avertir ses créanciers et tous ceux à qui il pouvait avoir fait quelque tort, injustice ou violence, dans le dessein de les réparer au triple. — Il s'adonna ensuite tout entier à rétablir son couvent, qui devint plus florissant que jadis. Il y fit renaître l'ancienne ferveur; il divisa les moines en trois classes : la première, composée des jeunes, jusqu'à la vingt-quatrième année de profession, portait tout le poids des offices, du chœur et de la maison; la seconde, jusqu'à la quarantième année, avait beaucoup moins d'obligations publiques à remplir; la troisième classe, jusqu'à la cinquantième année de profession, comprenait uniquement les anciens, nommés *Sympectæ*; ils avaient la liberté de vivre en tranquillité, sans même qu'on leur parlât jamais d'affaires temporelles. Les cinq moines trouvés dans l'abbaye vécurent tous au delà d'un siècle. L'un, nommé Clérambaut, parvint à l'âge de 148 ans; Swarlinge arriva à sa 142^e année; Turgar mourut à 115 ans. Turquetule leur rendit les devoirs funèbres, et vécut lui-même 88 ans.

Etienne Mabilion, père du célèbre bénédictin, avait passé l'âge de 108 ans lorsqu'il mourut. Il était fils d'un homme qui en avait vécu 116. Ils étaient de Pierremont en Champagne.

Saint Simon Stock vécut 100 ans.

IX. — *Personnages de diverses conditions qui ont vécu plus d'un siècle.*

Pierre Mafféi rapporte que, dans le Bengala, un paysan avait vécu 335 ans, s'il n'y a pas erreur dans les chiffres.

Guy Donatus remarque qu'en 1223 il connut un certain Richard à qui on donnait plus de 400 ans; il était soldat de profession, et pouvait avoir porté les armes sous Charlemagne.

Jean d'Etampes, écuyer de Charlemagne, parvint à un âge semblable à celui de Richard. Il mourut sous Louis VII, dit le Jeune, en 1146.

Sous l'empereur Claude II on vérifia qu'un citoyen de Bologne, nommé Fullonius, avait 152 ans.

Lucius Térentius, de la même ville, prouva qu'il avait 150 ans sous Vespasien.

Bucchanan en donne 170 à Laurent Hutland.

Ovide parle de son père, frais et vigoureux à 90 ans.

Pline nous entretient avec étonnement de l'heureuse et agréable vieillesse du musicien Xénophile. A 130 ans il en paraissait avoir 50, exemple cité comme miraculeux.

La vieillesse n'était apparemment pas si difficile à supporter chez les anciens que chez nous, quoique le poète Euripide, dans son Hercule furieux, assure qu'elle est plus lourde que tout le mont Athos.

C'est dans ce sens que saint Grégoire, évêque de Nazianze, écrivait qu'il était accablé d'une vieillesse plus pesante que toutes les montagnes de Sicile.

Si ces grands hommes eussent connu le traité que Cicéron en a adressé à Atticus, ils eussent changé de sentiments. Caton le Censeur y prouve si agréablement à Scipion et à Lélius que la vieillesse n'affaiblit ni l'esprit ni le corps, qu'elle n'ôte nullement le goût ni l'usage des agréments de la vie, et qu'elle n'est pas plus que la jeunesse menacée d'une mort prochaine, que je ne sais trop si l'âge florissant lui est préférable.

Lorsque les empereurs Vespasien et Titus, son fils, firent le dénombrement de l'Italie, on trouva à Vellejadium, près de Plaisance, 63 hommes âgés chacun de 110 ans, quatre qui en avaient chacun 120, deux qui en avaient 125, quatre 130, autant qui en comptaient 137, et trois vieillards de 140 ans.

A Parme, on en trouva trois âgés chacun de 120 ans, et deux de 130; à Plaisance, un de 131; et enfin, à Bologne, Lucius Térentius, fils de Marcus, et à Rimini, Marcus Apponius, qui avaient 150 ans chacun.

Vincent Coquelin, maître chapelier, mourut à Paris, sur la paroisse de Saint-Sulpice, vers 1664, à 112 ans.

L'Ordinaire de Hollande du 3 avril 1687

faisait mention d'un homme nommé Galdo, passant alors par Venise; il avait son portrait avec lui : les maîtres de l'art le reconnaissaient pour être du Titien, qui vivait 130 ans auparavant. Galdo pouvait en avoir 30 lorsqu'on l'avait peint; le tout revenait à 160 ans sans ce que Galdo aura pu vivre depuis 1687.

Guillaume Rouillé, dans la troisième partie de sa Préexcellence de la Gaule, rapporte que dans la paroisse d'Ancines, près d'Alençon en Normandie, il mourut de son temps un homme âgé de sept-vingt-dix ou 150 ans.

Le même auteur dit encore que Philippe Joannès, père d'un de ses beaux-frères, avait 124 ans lorsqu'il écrivait son livre.

Alexandre Benoît et Cardan, après Albert le Grand, remarquent qu'un homme de Samothrace était frais et vigoureux à plus de 104 ans.

Jacques II, roi d'Angleterre (à qui la France, asile ordinaire des princes, a servi de retraite lors de l'invasion de l'Angleterre en 1688); a eu la bonté de dire à l'auteur de ceci, en présence de Monsieur, frère de Louis le Grand, que, le 9 octobre 1635, Thomas Parke, Anglais, âgé de 152 ans et quelques mois, avait été présenté au roi Charles I^{er}, père de Jacques II et de feu Charles II, son frère aîné.

Ce vieillard, de la paroisse d'Alberbury, était né l'an 1483; il avait vu dix rois, ses souverains : Edouard IV, Edouard V, Richard III, Henri VII, Henri VIII, qui commença le schisme, Edouard VI, Marie, qui rétablit la religion orthodoxe, Elisabeth, qui la renversa; Jacques VI, roi d'Ecosse et premier d'Angleterre, de la maison des Stuarts; et Charles I^{er}, son fils, à qui on le présentait. Parke mourut seize ans après, à Londres, le 24 novembre 1651, sans douleur, à 169 ans. L'ouverture de son corps présenta des viscères fort sains; les seuls poumons étaient noyés dans le sang; les médecins attribuèrent sa mort prompte à l'air grossier de Londres.

Presque au même temps la comtesse d'Arondel présenta à la reine, épouse de Charles I^{er}, une sage-femme âgée de 123 ans, laquelle deux ans avant exerçait encore sa profession.

Dans la province de Northampton, en Angleterre, Jean James, sur la fin de juillet 1705, cessa de vivre à 122 ans, encore assez fort et d'assez bon sens.

François Secardi Hongo, surnommé Huppazzoli, mourut à 114 ans 10 mois et 12 jours, de la gravelle accompagnée d'un rhume, le 27 janvier 1702, dans la ville de Smyrne, où il était consul pour les Vénitiens; il n'avait jamais été malade, sans doute par la diète qu'il avait toujours observée avec exactitude. Sa vue, son ouïe, sa mémoire et son agilité, étaient surprenantes; il faisait à pied quatre lieues par jour; à 100 ans ses cheveux blancs redevinrent noirs, ainsi que ses sourcils et sa barbe; et ce qui est de plus admirable, toutes ses dents étant tombées, il lui en perça deux grosses à la mâchoire d'en

haut, un an avant son décès. Il usait d'eau de scorsonère pour toute boisson, sans prendre vin, liqueur, sorbet, café ni tabac; il vivait d'un peu de potage, de gibier rôti, et de fruits qu'il prenait avec le pain; il ne mangeait jamais hors de chez lui, pour ne pas interrompre son régime; il était catholique, homme d'honneur, d'esprit et de mérite.

Le 19 novembre de la même année 1702 mourut au village de Vendeuille en Lorraine Mathieu Littard, dit la Ronce, âgé de 118 ans; il avait servi dans la dernière guerre d'Italie, du règne de Henri IV.

Lefèvre de Lezeau, oncle de d'Ormesson, entra au conseil du roi à 100 ans passés.

La marquise de Luxembourg mourut à 101 ans.

En 1708 Catherine de la Croix en Lyonnais mourut à 113 ans.

En 1709 Jeanne Carrière, près de Langres, à 116 ans.

Augustin Galand, de Savignac en Auvergne, à 115 ans.

Le curé de Sassetot, pays de Caux, à 116 ans, plein de connaissance et de bon sens.

Nicolas de Bezanes, à 106 ans.

Claude Baranger, près d'Issoudun, à 107 ans.

La femme de Sagonne, notaire à Margaux, dans le Médoc, à 116 ans.

Anne Mama, à Paris, chez madame la présidente de Bretonvilliers, à 102 ans.

En 1710 Jean Mensard cessa de vivre à 110 ans, avec bon sens et jugement. Il avait épousé dix femmes; celle qui lui a survécu avait dix-huit ans lorsqu'il l'épousa âgé de 99 ans.

Le sieur de Roque, avocat, près d'Agen, mourut à 111 ans.

Michel de Gourgues, seigneur de la Buge, à 105 ans et 8 mois, dans la ville de Saintes; six jours avant il avait été à la chasse.

Guillaume Delabat, à la Flèche, à 111 ans.

Le sieur Castra, avocat à Bordeaux, à 111 ans 10 mois et 10 jours.

Jeanne Tiberge, veuve, paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris, à 104 ans.

Michel Fortin, de Vimoutier en Normandie, à 116 ans et 4 mois.

Louis Amiot, de Geay, près de Charente en Aunis, à 107 ans et 3 mois. Il avait eu sept femmes, et cherchait la huitième; il avait vu sa cinquième génération.

Jean Guichard, de Sainte-Aulaye, à 108 ans.

Catherine Petiglau, de Grès près de Beauvais, mourut fille le 10 octobre 1710, à 113 ans. Elle était née pendant que Henri le Grand assiégeait Amiens, que les Espagnols avaient surpris avec des noix au mois de mars 1597.

Rachel du Bichois cessa de vivre, la même année, dans la ville de la Rochelle à 107 ans 3 mois et 8 jours. Elle avait été vingt-deux fois mère. Le cardinal de Richelieu l'avait ramenée de la religion prétendue réformée au bercail de Jésus-Christ pendant le siège de cette ville en 1628. Louis XIII, de glorieuse mémoire, lui avait fait l'honneur de manger deux fois chez elle dans

une maison de plaisance qu'elle avait à deux lieues de la Rochelle et dans laquelle les incommodités du siège l'avaient obligée de se retirer.

La veuve Lemoine, paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet à Paris, acheva sa carrière le 15 novembre 1710 à 106 ans.

La veuve Faveja, à Carman, diocèse de Toulouse, mourut le 3 décembre suivant, à 113 ans. Elle n'avait jamais usé de remèdes.

En 1711 Benoît Chaumont de Saint-Bonnet en Auvergne, mourut à 110 ans 2 mois et 5 jours.

Henri le Boucher, de la ville de Caen, seigneur de Verdun, à 115 ans; il n'avait jamais été malade; son père avait vécu 108 ans, son fils en avait 73.

La dame Coupper présenta alors à la reine d'Angleterre, Anne Stuart, une femme âgée de 128 ans.

Lucrèce Jovin, du diocèse d'Autun, passa à une meilleure vie, le 21 avril 1711, à 108 ans. Elle avait toujours lu et écrit sans lunettes.

Guillaume Crevin, doyen des avocats de Pont-l'Évêque en Normandie, mourut le 6 mai, à 107 ans.

La dame de Couserans, près de Tourniac, au diocèse de Cahors, mourut dans son château de Casoul à 111 ans. La veille de son décès elle était allée à pied à sa paroisse faire une confession générale de sa vie depuis l'âge de cinq ans, avec mémoire et bon sens.

Jacques Thévenot, laboureur, à Château-Vilain en Champagne, mourut le 11 septembre, à 114 ans. Le mois précédent il avait fauché des prés : trois épouses successives lui avaient donné trente-neuf enfants.

Le chevalier Bulstrade à Saint-Germain-en-Laye, près de Paris, décéda le 3 octobre, à 105 ans; il laissait dix-sept enfants, dont l'aîné avait 72 ans, et le dernier 14.

En 1712 Angélique Boursaut de Vientais, fondatrice et supérieure des religieuses de Beaulieu, près de Loches en Touraine, passa de cette vallée de misères à la céteste Jérusalem, le 15 mars, à l'âge de 112 ans.

François Drouin, de Chaumont en Lyonnais, mourut le 9 novembre, à 109 ans.

Anne d'Aleçon, veuve du sieur Manueville, mourut âgée de 106 ans, le 15 du même mois, à Abbeville.

Alain des Croches, curé de Saint-Pierre-de-la-Rivière, au diocèse de Lisieux, passa au mois de décembre, âgé de 113 ans; il était curé de sa paroisse depuis 81 ans, et célébrait encore la sainte messe peu de mois avant son décès.

La dame de la Chassagne mourut la même année, à 108 ans.

Madelaine le Cas, religieuse de Notre-Dame de Soissons, y décéda le 3 janvier 1713, à 107 ans.

La demoiselle Jeanne Boor, au village de Peunnetier, près de Trémolat en Périgord, mourut le 12 août de la même année, à 108 ans. A l'âge de 90 ans une fièvre avait fait tomber ses cheveux blancs, qui avaient repoussé noirs; lesquels blanchirent de nou-

veau à 100 ans, et peu après retombèrent, et revinrent encore noirs.

Jacques Link, archevêque de Tuam en Irlande, et aumônier d'honneur de Charles II, roi d'Espagne, mourut à Paris, le 29 octobre 1713, à 105 ans.

Dans le cours de cette année 1713 fut célébré le mariage du nommé Earcher, jardinier de la paroisse Saint-Hippolyte, faubourg Saint-Marcel, à Paris; il épousait (en juillet), à l'âge de 103 ans, une femme de 76. Ces époux faisaient ensemble 179 ans.

On avait vu deux ans auparavant, en 1711, un mariage non moins surprenant : celui de Jeanne Serimphan, Anglaise, de la paroisse de Bow, née le 3 avril 1584; elle épousait à 127 ans Edouard Korkains, dont nous ignorons l'âge.

Jean Guillot, de la ville de Dun-sur-Meuse, au diocèse de Reims, finit sa vie le 8 décembre 1713, à l'âge de 109 ans; il n'avait pas un seul cheveu blanc. Son ami Jean Juvin, manoeuvre de Briecule près de Dun, l'avait précédé de peu de jours, à 114 ans.

Le 28 décembre 1713 la princesse Ulrique Eléonore, sœur de Charles XII, roi de Suède, et régente du royaume pendant son absence, ayant assemblé les états, le nommé Danne-mau, député du quatrième ordre, qui est celui des paysans, y parla avec applaudissements, quoique âgé de plus de 100 ans.

Charles Pasquot, major des bourgeois de Joinville, mourut à 111 ans, en 1714; il avait peu de jours avant tiré le papeguay avec les chevaliers de l'arquebuse.

Le 29 mars 1714, jeudi saint, la cérémonie du lavement des pieds que l'empereur Charles VI et les trois impératrices, la régnante et les deux douairières, firent à Vienne en Autriche, était composée de quarante-huit personnes faisant ensemble 3695 années.

L'empereur lava les pieds à douze vieillards qui comptaient ensemble 976 ans.

L'impératrice régnante fit la même cérémonie à douze vieilles faisant 833 années.

L'impératrice mère fit la même chose à douze autres femmes composant 916 ans.

Et l'impératrice Amélie à douze encore, dont les années revenaient à 970.

Phlégon, dans son opuscule sur ceux qui ont longtemps vécu, y parle d'une quantité de personnes arrivées à 100, à 120, à 130 et à 150 ans; il ajoute que la sibylle Erythrée avait vécu dix âges, faisant 1000 ans, un âge étant composé de 100 ans. Il parle bien encore d'un Macroseris qui avait vécu 5000 ans; mais ce fait n'est pas vérifié.

L'abbé Dupin nous a aussi donné quelque chose des macrobies, ou gens qui ont longtemps vécu; il dérive le nom des termes grecs *macros*, long, et *bios*, vie; il dit que ce nom a été donné à certains peuples d'Afrique, que Pomponius Méla place dans l'île de Méroé : Plin les met dans l'Ethiopie, près des peuples anthropophages ou mangeurs d'hommes, comme les Lestrigons, dont parlent Homère et Ovide; mais les habitants de ces terres barbares ne donnaient pas le temps à la nature

de produire des macrobies ; le roi du pays faisait tuer chaque jour dans son palais de Monsol (capitale de ses Etats) deux cents criminels ou esclaves, dont on apprêtait la chair pour sa table et pour celle de ses courtisans.

La femme de charge du vicomte de Mortain, au diocèse d'Avranches, mourut en juillet 1712, à 102 ans. Elle travaillait à faire du linge la veille de son décès ; et cinq femmes qui faisaient ensemble 525 ans la portèrent en terre.

Louis Jouan, laboureur à Bervillé, pays de Caux, décéda le 18 septembre 1714, à 108 ans et demi, ayant conduit sa charrue la veille de sa mort.

A ces macrobies qui ne sont plus on en joindra qui subsistent aujourd'hui (année 1715) ; tels que le sieur de la Tour-Gory, âgé de 108 ans ; il est filleul du premier président Jay, décédé en 1640 (il y a 76 ans). Ce vieillard va presque toutes les semaines, de la rue de Richelieu, où il demeure, dîner chez M. Pelletier de Souzy, conseiller d'Etat ordinaire, rue de la Couture-Sainte-Catherine.

M. Durand, curé de Hombourg-la-Forteresse, m'a envoyé par M. de la Tour, commissaire des guerres, un certificat du 30 juillet dernier, par lequel il atteste que les nommés Jean Diedrick et Anne Schel, ses paroissiens, ont chacun 105 ans, et paraissent par leur bonne santé en devoir vivre bien davantage : il ajoute qu'Anne Durand, sa grand'mère, était décédée depuis peu, après avoir achevé 108 années.

Philippe Herbelot, demeurant à Paris, cloître Saint-Nicolas du Louvre, est un autre macrobie vivant ; son extrait baptistère, dûment légalisé, prouve qu'il a 112 ans accomplis, étant né le 1^{er} janvier 1602 à Doulevant, près Joinville en Champagne.

On assure qu'il y a dans les Cévennes un macrobie de 140 ans ; qui, par son grand âge, s'est cru exempt de toute imposition ; on ajoute que les traitants n'ont pas eu l'inhumanité de faire persécuter une aussi respectable vieillesse.

X. — Femmes de l'antiquité qui ont beaucoup vécu.

Les sibylles, suivant le quatrième livre des Métamorphoses, vécurent chacune au moins sept siècles ; nous avons dit que celle d'Erythrée avait été plus loin.

La sibylle de Samos, qui vivait en l'an 3306 du monde, n'avait que 500 ans au temps de Numa, second roi de Rome.

Terentia, fille de Cicéron, parvint à l'âge de 103 ans.

Claudia, fille d'Ofilius, après avoir été quinze fois honorée du titre de mère, ne finit sa carrière qu'à 115 ans.

Galeria Copiola Embolaria à 104 ans.

Samnilla vécut 110 ans.

Luceya, comédienne, jouait encore à 100 ans avec applaudissements.

Pausanias dit que Tanagra, femme de Pémander, vécut si vieille, qu'on l'appelait grand'mère par excellence.

Julia Modestina vit l'âge de 120 ans.

Lors du dénombrement dont nous avons parlé sous Vespasien et sous Titus on trouva à Rimini une femme nommée Tertulla, âgée de 137 ans, et une autre à Faventia, qui en avait 132.

Judith, cette veuve sainte dont l'Ecriture a si glorieusement célébré la victoire sur Holopherne, général de Nabuchodonosor, l'an du monde 3348, demeura 105 ans dans la maison de Manassès, son mari ; elle avait au moins 20 ans à son mariage.

XI. — La tempérance contribue à la longue vie.

Les anachorètes des déserts n'ont dû leurs longues années qu'à la tempérance. Saint Simeon Stylite mourut près d'Antioche âgé de plus de 100 ans. On voit dans saint Jérôme qu'il en avait passé 47 au haut d'une colonne dans la pratique d'une oraison continue et dans des jeûnes extraordinaires.

Les philosophes païens ont connu l'excellence et les avantages de la tempérance ; elle contribuait, selon eux, à former les grands génies ; ils estimaient qu'elle était le premier effet de l'étude de la sagesse ; ils croyaient que la justice, la prudence et la force ne pouvaient subsister sans la tempérance.

Apollonius de Tyane se conserva, dit-on, dans une brillante jeunesse, par la tempérance et la sobriété, jusqu'au delà de 130 ans.

Démocrite dut aux mêmes vertus de se voir à 109 ans dans une santé parfaite. Diogène Laërce rapporte une circonstance particulière de sa fin ; savoir, qu'à la prière de sa sœur il se conserva les trois derniers jours de sa vie, ne se nourrissant que par la seule odeur des pains chauds.

Polydamas, ce fameux athlète de Thessalie qui arrêta un char tiré par des chevaux lancés, et qui étrangla un lion sur le mont Olympe ; Milon de Crétone, qui portait un bœuf sur son dos ; Théagène, qui courait, tenant une statue de bronze de sa hauteur ; tous ces hommes robustes n'avaient d'autre secret que la tempérance pour se conserver dans une force capable de les conduire à la plus longue vie. Ils se préparaient à jouir des honneurs d'un misérable triomphe en s'abstenant de tous les plaisirs ; ils se condamnaient au régime le plus austère pour se procurer des forces ; ceux qui courent dans la lice s'abstiennent de tout, dit saint Paul. Tertullien ajoutait que ces athlètes, pour redoubler leur vigueur, étaient continents et sobres jusqu'à la contrainte, à la violence et aux tourments ; ils ne mangeaient que des choses sèches, insipides, dures, et s'imposaient une abstinence qui allait jusqu'à la macération.

Guillaume Postel, de Normandie, fut si tempérant, qu'il porta sa vie au delà de 100 ans : on le surnomma l'Abîme de science du xv^e ou du xvi^e siècle ; il possédait les langues si éminemment, qu'il pouvait faire le tour du monde sans interprète. Sa réputation fut ternie par les absurdités et les hérésies qu'il soutint ; car il était orgueilleux. C'est lui qui avança que les femmes n'avaient pas

été rachetées du précieux sang de Jésus-Christ.

De Thou fait mention, sous l'an 1566, de Louis Cornaro, ayant plus de 104 ans, sain de corps et d'esprit, lorsqu'il mourut à Padoue, le 26 avril de cette année, dans son fauteuil, sans douleur, par la seule défaillance de la nature. Peu de mois auparavant il avait perdu son épouse, qui n'était guère moins âgée.

Sa tempérance et sa sobriété étaient telles, qu'en vingt-quatre heures il ne prenait que douze onces de nourriture solide et quatorze de toute boisson.

A mesure que son âge avançait, il diminuait insensiblement ce peu d'aliments, jusqu'à ne prendre à chacun de ses deux repas qu'un jaune d'œuf, encore le partageait-il en deux sur la fin de sa vie, trouvant sa chaleur moins forte; à mesure qu'il avançait vers son terme : tant il est vrai que la nature est simple; qu'il lui faut peu de choses pour la soutenir; et que la perfection qu'elle donne à ses ouvrages ne dépend que d'un fonds de sagesse, qui, par une même conduite, remplit une infinité de vues.

Par une attention aussi sage, il se conserva toujours sain et vigoureux; son esprit n'éprouva aucune diminution; ses yeux et ses oreilles restèrent sans altération; et ce qui semblera hors d'apparence, sa voix s'entretint si nette, si étendue, si sonore et si belle, qu'il chantait à cent ans avec une douceur pleine d'harmonie. Il vérifiait les paroles de l'Ecclésiastique; le Saint-Esprit y a dit, que *l'abstinence prolonge ses jours*. Il faut entendre l'abstinence qui se gouverne avec prudence, les maladies provenant d'une diète outrée n'étant pas moins dangereuses que celles qui sont causées par la réplétion.

Cornaro, à 83, à 86, 91 et à 98 ans, écrivit quatre traités sur la sobriété et sur le jeûne volontaire qu'il pratiquait depuis l'âge de 36 ans; on n'y trouve que de la clarté, de la force et du bon sens; tout y suit l'opinion de saint Jérôme, lorsqu'il a dit que le jeûne était non-seulement une vertu parfaite, mais encore la base de toutes les vertus.

Cet illustre Vénitien disait que la nature se contentait de peu; que ce qui excédait le nécessaire n'était qu'une source de maladies qui nous rendait vieux avant d'avoir eu le plaisir d'être jeunes; et qu'à peine un siècle donnait des rides et de la caducité aux personnes sobres; que la chair des animaux était inutile à la santé; et qu'un ou deux repas en vingt-quatre heures, de pain, de fruits, d'herbes, de racines, de légumes et de laitages, avec de l'eau ou très-peu de vin, suivant le conseil de l'Ecclésiastique, suffisaient à ceux qui ne comptaient pas leur ventre au nombre des fausses divinités; qu'il avait peine à concevoir que des personnes, abusant de leurs richesses, s'exposassent à mourir de trop manger, pendant qu'une multitude d'infortunés tombaient chaque jour dans l'affreuse nécessité de mourir de faim.

Il nommait la sobriété une inclination di-

vine, agréable à Dieu, amie de la nature; il l'appelait fille de la raison, mère de toutes les vertus, compagne de la chasteté; il disait qu'elle était gaie sans évaporation, modeste sans contrainte, sage sans artifice, et réglée dans toutes ses entreprises; il la publiait l'appui de la vie, la conservatrice de la santé et le plus puissant secours d'une bonne constitution; il lui donnait pour fondement les lois les plus saintes; il assurait que son usage chassait les intempéries de la réplétion, la véritable cause de tous nos maux.

Il remarquait enfin que le bonheur et le repos qui suivent la sobriété nous invitaient à l'acquiescer; que sa beauté nous y engageait, parce qu'elle nous offrait la durée de notre être, et conservait notre vie.

En effet cette vertu si rare enseigne au riche à se servir modestement de son opulence; au pauvre à couler sans murmure les temps durs de la nécessité; aux vieillards l'art de vivre; aux jeunes celui de jouir de la vie. Elle épure les sens, fortifie le corps, illumine l'esprit, redouble la mémoire, éclaire la raison, embellit l'âme; elle nous dégage des liens qui nous attachent trop à la terre, et, nous élevant au-dessus de nous-mêmes, nous rend de nouveaux hommes à mesure qu'elle nous procure de nouveaux jours de travail pour mériter la vie nouvelle de l'éternité.

Lessius, en vue de sa santé, s'imposa une aussi sévère abstinence; le succès lui parut si favorable, qu'il entreprit de montrer qu'à l'aide de cette vertu on avait vu, dans tous les temps et dans toutes les conditions, nombre de personnes vivre leur siècle; elles n'imitaient pas apparemment l'athlète Buthus, qu'Hésychius de Milet rapporte, qui mangeait un bœuf dans un repas.

Ce Buthus était bien éloigné du sentiment de Plutarque, que Trajan fit consul; ce Béo-tien dans son livre de la conservation de la santé désapprouve les viandes, parce qu'elles causent des crudités qui fournissent un levain assuré aux maladies; opinion que Gallien a confirmée dans son ouvrage sur les aliments du bon ou du mauvais suc; il y écrit que l'on jouira d'une santé parfaite tant qu'on aura soin d'éviter les crudités, ajoutant que le grand remède contre tous les maux est la sobriété, la tempérance et la tranquillité.

Cardan nous assure que le jurisconsulte Panygarole, différent de celui qui fut évêque d'Asti, se conserva sans incommodités plus de 90 ans par la sobriété et par un travail modéré; il prenait seulement 28 onces de nourriture par jour; 2 onces au delà de Cornaro, qui vécut néanmoins davantage, bien qu'il prit moins d'aliments; il avait lu ces mots dans l'Epydimion d'Hippocrate : Le plus sûr moyen de préserver la santé est de manger sans se rassasier et de travailler avec modération, comme font les pauvres; ces gens-là sont moins malades de disette que les riches ne le sont d'abondance.

Les solitaires de la Thébaine dans la basse Egypte vivaient de 4 et 5 dattes en 24 heu-

res, bien que les arbres de leurs retraites les fournissent avec profusion.

Ces modèles en austérités n'avaient peut-être pas étudié saint Basile : il nous apprend qu'il ne faut pas accabler le corps de manière qu'on lui ôte les forces nécessaires à remplir ses devoirs ; la Providence veut qu'on satisfasse ses justes besoins pour l'entretenir et le ménager.

C'est ce qui obligea l'Eglise, dans le second siècle, à condamner les montanistes ; ils voulaient qu'on observât trois carêmes, avec les xérophagies de la semaine sainte ; c'étaient des jours où l'on jeûnait avec du pain et du sel, et où l'on ne buvait que de l'eau ; on y ajouta peu après des légumes, des herbes, ou quelques fruits ; les esséens, au rapport de Philon, se contentaient de joindre de l'hyssope à leur pain.

Et pour faire voir que le jeûne n'est pas si nuisible que nous le pensons, même accompagné d'une retraite, d'un silence et d'une macération continuelle, tels que l'observent les chartreux et les chartreuses, on trouve par les mémoires de cet ordre qu'en 1524 dom Jean Briselance, profès du Val-Dieu au Perche, après 78 ans de profession, y mourut à 101 ans ;

Qu'en 1559 dom Jean-Edmond Clavel, profès de Bonnefoi en Vivarais, y demeura 90 ans, et ne cessa de vivre qu'à 111 ans ;

Qu'en 1593 dom Corneille, profès de Sainte-Sophie près Bois-le-Duc, y vécut 96 ans, et ne finit ses jours qu'à 118 ans ;

Que vers 1610 dom Percheron, profès du Mont-Dieu près Sedan, parvint à 105 ans ;

Qu'en 1516 domne Michelle de Montorsier, professe de Gannay près Béthune, y arriva à 118 ans ;

Qu'en 1574 domne de Marsonnas, professe de Salette, fondée pour des filles nobles vers 1291, par Humbert I^{er} du nom, prince du Dauphiné, et par Anne son épouse, mourut à 103 ans, après 85 ans de religion ;

Et enfin qu'en 1625 domne Isabelle de Bergues, professe de la même chartreuse de Gannay, y mourut à 101 ans, dont elle en avait passé 83 dans les saintes austérités de sa règle.

XII. — *Climats où l'on parvient à une extrême vieillesse.*

L'Inde orientale, selon Pline et Solin, nourrit des peuples qui vivent 400 ans, parce qu'ils se nourrissent de vipères ; ce reptile, qui sort entier du ventre de sa mère, et non en œuf, comme les autres reptiles, est souverain pour substituer des esprits dans les corps affaiblis, ou qui en sont dénués ; la vipère effectivement est remplie de sels volatils, qui sont alkalis raréfiant, sudorifiques et apéritifs ; c'est l'un des sels les plus salutaires, les plus subtils, et les plus propres à purifier le sang ; Charas a écrit de ses propriétés spécifiques, et avant lui Francesco Reddi, et Pandolphe Collenuccio : ces auteurs remarquent que l'essence de ce reptile, ou 1 once de son eau prise chaque matin à jeun pendant 15 jours, tous les ans, surtout au mois

d'avril et de mai, perfectionne tellement la nature par son baume vital, qu'elle peut réparer les tempéraments usés, rappeler la fécondité, et rendre en quelque manière la jeunesse.

Lucien, déjà cité, dit que les Sères du Cathaï, par la bonté du climat, et parce qu'ils ne boivent que de l'eau, vivent 300 ans, et les Athotes de Grèce 130 ; les Chaldéens un peu moins : ces derniers mangent du pain d'orge ; Lucien prétend qu'il éclaircit la vue et rend les sens plus vigoureux.

Antoine Pigafetta, remarque qu'au Brésil, dans le territoire de Verzine, on y arrive à 140 ans.

Louis Barthema assure que, dans l'Arabie Heureuse, on y voit ordinairement l'âge de 120 ans.

Onésicrite d'Egine, historien oculaire des guerres d'Alexandre vers l'an 400 de Rome, rapporte que, sous la zone torride il y a des peuples dans ces mêmes Indes orientales, qui sont hauts de 5 coudées, faisant 7 pieds et demi, lesquels vivent 130 ans sans vieillir.

Ctésias raconte que ceux des Pandores qui habitent les vallons, vivent 200 ans ; ils ont cela de contraire aux autres hommes, que leurs cheveux sont blancs dans leur jeunesse et noirs dans leur vieillesse.

Pomponius Méla écrit comme Lucien, que ceux qui demeurent près le mont Athos, que Xerxès fit couper, pour s'ouvrir un passage en Grèce du côté de la Macédoine, vivaient deux fois plus que les autres peuples de la terre.

Dans les montagnes de Yucatan vers le Mexique, la vie est très-longue, ainsi que dans celles de l'Arabie, où l'âge centenaire est commun : il en est ainsi dans celles de la Laponie et de la Norvège, où la plus extrême vieillesse porte toujours les cheveux noirs.

A l'occident d'Ecosse, dans les îles Hébrides, la vie des insulaires est d'une si longue durée, qu'on assure que les habitants ont la cruauté d'y faire mourir ceux qu'ils estiment, après 150 et 200 ans, inutiles au monde par leur extrême caducité.

Les lieux d'une élévation raisonnable, et dans une exposition où l'air est pur, avec l'eau claire et légère, sont très-salutaires pour la longue vie ; les situations des maisons royales de Saint-Germain, de Meudon et de Saint-Cloud, sont si heureuses, qu'à peine y voit-on des malades quand les environs en sont remplis.

L'abbé de Vertot, de l'académie royale des Inscriptions, a fait le plaisir à l'auteur de ceci, de lui communiquer ses lumières sur l'Atlantica du fameux Rudbeck.

Cet auteur, qui professait dans l'université d'Upsal, en Suède, nous apprend que les descendants de Japhet, troisième fils de Noé, passèrent dans cette contrée septentrionale ; que l'air y est si favorable, que les hommes y arrivent ordinairement à la plus extrême vieillesse.

Il assure qu'outre la fécondité qui permet d'y voir 20 et 30 enfants d'une même mère, on a connu par les extraits baptistaires et

mortuaires, envoyés à Rudbeck par l'évêque d'Arosen, ou de Westeras, son frère, contenant seulement les 73 premières années du XVII^e siècle, que dans l'étendue de 12 paroisses, il s'était trouvé 232 hommes, dont plusieurs avaient 140 ans, et les autres 90.

Que deux particuliers y étaient parvenus, l'un à 156 ans et l'autre à 160; que ce dernier avait vu la septième génération; et que dans ces mêmes paroisses il y avait eu plus de 860 personnes âgées de 70 et de 80 ans; qu'il n'était pas surprenant en Suède de voir des gens de 100 ans; et que dans la seule ville d'Upsal, le gouverneur et l'aïeul maternel de Rudbeck approchaient de ce terme, lorsqu'ils cessèrent d'y vivre à 98 et à 99 ans.

XIII. — *La vie de l'homme n'a jamais été bornée à 70, 80, ni 120 ans, selon les théologiens*

Les exemples de tant de personnes qui ont vécu au-delà de 100 ans, et qui même ont passé plus de 2 siècles, font voir que le décret des 120 ans ne tirait à aucune conséquence pour le terme de la vie de tous les hommes en général, en dépit de toutes les disputes et de tous les écrits que cette matière a fait naître en Hollande.

Ce point fatal de nos jours avait autrefois fait dire à saint Thomas d'Aquin, que Dieu ne trouble jamais l'ordre naturel des choses que lui-même a établies, qu'il les veut et les voit de la même manière qu'elles doivent être selon la nature qu'il leur a donnée; les choses contingentes, contingemment; les choses nécessaires, nécessairement.

Le sixième chapitre de l'Apocalypse déclare que Dieu a donné pouvoir à la mort de moissonner le genre humain : les uns sont enlevés par le glaive; 1,100,000 âmes périrent dans Jérusalem assiégée et prise par Titus, le 8 septembre de la seconde année de l'empire de Vespasien. On dit que Jules César tailla en pièces 1,200,000 Gaulois avant de subjuguier leur patrie.

La mort tue par la famine. On pria l'empereur Honorius de permettre d'égorger les vieillards, les femmes et les enfants, et de mettre le prix sur leur chair exposée dans les boucheries de Rome, pour essayer d'effacer l'opprobre de la faim, comme dit Ezéchiel.

Lorsque Bénadab, roi de Syrie, assiégeait Samarie, capitale de Joram, roi d'Israël, du temps d'Elisée, 901 ans avant Jésus-Christ, on y vendait la tête d'un âne 80 sicles, faisant 120 livres de nos monnaies; et deux femmes convinrent de manger leurs enfants, et en mangèrent un en effet. Une aussi désolante extrémité se fit éprouver au siège de Jérusalem dont ont vient de parler.

La mort enfin enlève une multitude de créatures par les maladies et par les bêtes qui dévorent ou qui blessent.

On meurt encore par l'usage immodéré de certains aliments, ainsi qu'il arriva à Albert d'Autriche, à Frédéric III, et à Henri VII, empereurs, pour avoir trop mangé de me-

lons : Philibert second, dit le Beau, comte de Brescia, et premier duc de Savoie, mourut pour avoir bu trop frais, l'an 1504. Il est donc certain que les 120 ans de la prétendue restriction de nos jours, ne tombaient précisément que sur la durée du monde jusqu'au déluge, et non pas également sur la vie de tous les hommes.

XIV. — *Sentiments de Salomon sur la mort.*

La mort est une suite du péché : le Christ a été envoyé pour en être le destructeur et la mort de la mort même : elle doit marcher devant lui pour justifier ce qu'en a dit le prophète Habacuc au chapitre troisième de son cantique : l'auteur de la vie ne se réjouit véritablement pas dans la destruction de son ouvrage.

Salomon pour marquer combien la longue vie est précieuse devant Dieu, ajoute que la vieillesse est la couronne du grand âge; elle rend les cheveux blancs vénérables, ils donnent du poids à nos avis, de la confiance à nos desseins, de l'espoir à nos entreprises et de la préférence à nos actions : levez-vous, dit le Dieu d'Israël, devant ceux qui ont les cheveux blancs, et honorez la personne du vieillard.

Si nous en croyons les anciens, la mort était une divinité qu'ils adoraient, comme la plus implacable des déesses : ils la faisaient fille de la nuit et sœur du sommeil; quelques-uns l'estimaient l'une des trois Parques : on l'honorait à Lacédémone; les Phéniciens lui avaient élevé un temple dans l'île de Gadira, aujourd'hui Cadix; on lui sacrifiait un coq; sa robe était semée d'étoiles, et ses ailes étaient noires.

On la représentait sans yeux, pour ne pas voir la beauté, les richesses et la gloire, qui eussent pu la fléchir, la corrompre et la séduire; on la dépeignait sans oreilles, afin qu'elle fût sourde aux vœux, aux prières et aux soupirs; on la faisait paraître sans entrailles, pour être insensible à la douleur, aux souffrances et à l'affliction; et l'on armait ses cruelles mains d'une longue faux, avec ces paroles qu'elle prononçait : *Je n'épargne personne.*

Les chrétiens sont ceux pour qui la dureté de ce terrible arrêt n'eut jamais rien de trop effrayant : pénétrés des vérités qui leur ont appris que la vie passe aussi vite qu'une fleur, coule ainsi qu'une ombre, et s'évanouit comme la fumée; ils savent que la seule mort les fera jouir de l'immortalité, pour laquelle l'homme avait été créé. Quelle différence entre la fin des païens qui terminait tout leur bonheur, et celle des chrétiens qui commence toute leur félicité!

XV. — *Du rajeunissement, et s'il est possible.*

Rajeunir, c'est rentrer dans cette belle saison qui nous donne les agréments et les forces de la jeunesse.

Il est inutile de traiter ici la question que tant de savants ont agitée, pour savoir si l'art pourrait être porté jusqu'à ce point d'excellence, de rajeunir un vieillard : on

sait combien Paracelse s'est vanté que par son *mercure de vie*, il lui était possible de métamorphoser une vieille en jeune, aussi bien que de changer le fer en or; lui-même cependant qui promettait aux autres les années des sibylles, la longue vie des cerfs, ou tout au moins les 300 ans de Nestor, cessa de vivre âgé d'un peu plus de 37 ans.

Regarderons-nous cependant la nature, si admirable dans ses ouvrages, comme une marâtre, et ne la croirons-nous capable que d'étouffer ses productions presque au moment qu'elle les aura mises au jour? Cet instinct qu'elle donne à toutes les créatures pour leur conservation lui manquera-t-il? et, serait-il possible qu'elle pût refuser à l'homme, pour qui tout a été créé, ce qu'elle accorde aux cerfs (1), aux aigles, et aux serpents? On leur voit en effet quitter tous les ans les tristes apanages de leur caducité, pour se revêtir des agréments de la jeunesse la plus vive, la plus gracieuse et la plus brillante.

Dieux cruels! s'écriait Tibulle, qui dépouillez les serpents de leurs vieilles années, qui, arrêtant la fluide rapidité de leurs jours, retardez leur fin, et leur restituez les tendres charmes du plus bel âge, pourquoi nous refusez-vous la même faveur?

Sentiment que Rimer a soutenu dans la même idée de Tibulle; il se plaignait avec lui que la condition de l'homme fût moins favorable que celle de plusieurs animaux: ils portaient tous deux envie au rajeunissement des serpents.

Effectivement, on ne trouve pas que l'art soit encore parvenu à ce degré de perfection capable de rajeunir l'homme; mais ce que le passé n'a point vu, l'avenir le pourrait trouver: ce prodige serait d'autant plus à espérer, que la nature l'a opéré plusieurs fois dans nombre de personnes que l'histoire rapporte.

Il n'y aurait ainsi qu'à observer la manière dont elle fait de si étonnants miracles, pour exécuter ensuite avec succès une aussi agréable métamorphose; l'art, par ce moyen, parviendrait certainement à ce que l'on a vu de temps en temps arriver à plusieurs. Le premier moyen est un bon tempérament, comme Moïse, dont il est dit que, pendant cent vingt ans qu'il vécut, sa vue ne baissa point.

Le cerf, l'aigle, l'épervier et le serpent rajeunissent; Aldrovandus traite du renouvellement de l'aigle. Des oiseaux du ciel, entre lesquels Plin dit que le corbeau et le phénix vivent chacun six cents ans, ce renouvellement a passé aux animaux de la terre; personne ne doute que le cerf ne répare sa caducité par l'usage des vipères et des serpents. Le même Plin assure que, plus de cent ans après Alexandre de Macédoine, on prit des cerfs auxquels ce prince avait fait mettre des colliers d'or, qui se trouvèrent recouverts de leur peau.

(1) C'est une opinion que chaque année le cerf rajeunit en quittant son bois, l'aigle ses plumes, et le serpent sa

Il y a des singes dans le mont Caucase qui vivent de poivre, dont ils font la récolte pour les habitants; la chair de ces animaux est un médicament souverain pour le lion, qui s'en guérit et qui rajeunit lorsqu'il en mange.

Le cerf que l'histoire de nos rois marque avoir été pris dans les forêts vers Senlis, sous Louis VI, dit le Gros, mort en 1037, avait éprouvé plusieurs rajeunissements depuis Jules César. Cet empereur régnait environ quarante ans avant la naissance de Jésus-Christ. Il n'est pas impossible qu'en passant à la conquête d'Angleterre, alors dite Albion, il eût fait donner un collier à cet animal. Ces mots y furent trouvés, d'un caractère assez conforme au temps de la république: *César m'a fait ce présent*. On y voyait, par la supputation des années, que ce cerf avait vécu près de douze cents ans (si ce n'était pas un autre César).

Ceux qui ont écrit sur l'éléphant avancent qu'il va jusqu'à trois siècles. Le Ceylan, le royaume de Siam (2), où se trouve le fameux éléphant blanc qu'on y sert dans des vases d'or, et le royaume d'Achem, dans l'île de Sumatra, produisent les plus renommés. Le roi d'Achem fait rendre à ces animaux des honneurs incroyables; on assure qu'ils ont assez d'esprit pour y être sensibles. Leur docilité à l'instruction égale leur génie; on en amène un nombre devant le trône de diamants du Mogol, les cinq jours que dure sa fête, qui commence à celui de sa naissance: ces éléphants, superbement parés, saluent profondément l'empereur, baissant trois fois leur trompe et la relevant sur leur tête, poussant en même temps un grand cri d'allégresse.

Passant de l'éléphant au cheval, l'histoire nous apprend que, dans le commencement du neuvième siècle, Raoul, roi de Bourgogne, qui avait usurpé la couronne de France sur Charles le Simple, fils de Louis le Bègue, roi et empereur, reçut l'hommage d'un duc de Gascogne, lequel était monté sur un cheval âgé de cent ans, qui était encore assez vigoureux. Disons en passant que le cheval est le seul des animaux de la terre dont la perfection consiste à participer de l'homme, du lion, du bœuf, du mouton, du mulet, du cerf, du loup, du renard, du serpent et du lièvre, prenant trois qualités de chaque: de l'homme la poitrine, la coupe et les crins; du lion le maintien, la hardiesse, la fureur; du bœuf l'œil, la narine, la jointure; du mouton le nez, la douceur, la patience; du mulet la force, la constance au travail, et le pied; du cerf la tête, la jambe, le poil court; du loup la gorge, le col et l'ouïe; du renard l'oreille, la queue, le trot; du serpent la mémoire, la vue, le contournement; et enfin du lièvre ou du chat la course, le pas et la souplesse.

Et pour venir des animaux terrestres aux aquatiques, l'an 1497, dans un étang de Souabe, près d'Huilprin en Allemagne, on pécha un brochet d'une grandeur prodigieuse; ce poisson portait à l'une de ses

peau.

(2) Relation du chevalier de Chaumont, ambassadeur de France à Siam, en 1687

oreilles un anneau de cuivre; ces caractères latins s'y lisaient :

Je suis le premier poisson mis dans cet étang par les mains de Frédéric II, gouverneur du monde, le 5 octobre 1230.

Ce brochet paraissait avoir vécu 269 ans, sans ce qu'il eût pu vivre s'il n'eût pas été pêché, et si ce récit est sincère.

Le crocodile, selon Marmol, est encore un animal aquatique qui vit très-longtemps. On en juge par ses forces, un seul s'étant défendu contre trente hommes; par sa grandeur : on en a vu de trente-trois pieds de longueur : par sa grosseur, on en a trouvé dans la gueule desquels un homme eût pu se tenir debout. On ajoutera que sa chair odoriférante parfume les lieux où l'on en fait la dissection : ce qui pourrait encore contribuer à sa longue vie.

Des animaux de la terre le rajeunissement est descendu jusqu'aux reptiles; le serpent qui renouvelle le cerf se renouvelle en quittant sa vieille peau : on en peut déduire que, la nature se rajeunissant dans l'ordre inférieur des productions de Dieu, il n'est pas hors d'apparence que le même prodige se puisse trouver dans l'ordre supérieur de ces mêmes productions d'où l'homme a été tiré; car enfin l'homme n'est pas de pire condition que les bêtes qu'il devait dominer.

Il est certain que le secret du rajeunissement serait l'art de trouver au moins la longue vie; il faut pourtant convenir qu'elle pourrait s'acquérir sans son secours; la nature peut donner à un seul homme autant de jours qu'elle en donne à plusieurs, ainsi qu'elle a donné, par exemple, à des géants autant de stature qu'il en eût fallu pour former les corps de trois hommes raisonnables.

Moïse rapporte que de son temps on voyait le lit de fer d'un géant, lequel avait neuf coudées de longueur, ou treize pieds et demi, sur six de largeur; cette taille était bien différente de celle de ces pygmées du détroit de Magellan, ou de ces Lapons de Suède qui n'ont guère de haut que trois pieds et demi.

De semblables nains eussent pris pour un colosse cette Secundilla, qui vivait sous Auguste. Solin, dans son recueil des choses mémorables, remarque qu'elle avait dix pieds de hauteur; et l'Hercule thébain, que ses trente-sept travaux ont rendu si célèbre, n'avait que sept pieds de taille, selon le même écrivain.

XVI. — *Des hommes et des femmes que l'on croit avoir été rajeunies.*

Ovide conte le rajeunissement du vieil Eson, qui était père de Jason, roi de Thessalie, que Médée aimait. A sa prière, elle employa sa science à ce rajeunissement. Eson fut enveloppé dans une quantité d'aromates et d'herbes chaudes, arrosées de liqueurs spécifiques; et ce fut par le moyen de leurs sucs que Médée lui fit recouvrer sa première jeunesse.

Le quatrième livre d'Hérodote fait men-

tion d'une fontaine qui rétablissait les vieillards dans leur vigueur.

Pierre Chieza rapporte de semblables miracles d'une fontaine située à Lucaya dans l'Amérique; c'est peut-être sur les admirables vertus de pareilles eaux qu'a paru le proverbe d'aller à la fontaine de Jouvence.

Le *Campus Elysus* d'Arejes cite André Baccius, liv. VI, chap. 28 de *Thermis*, qui rapporte que l'île d'Euboé, aujourd'hui Négrepont, dans l'archipel de la Grèce, avait une fontaine qui changeait la vieillesse en jeunesse.

Au nord de Napoléon de Romanie, dans la Morée, près des ruines de l'ancienne Nauplion, voisine d'Argos, on voyait autrefois la célèbre fontaine nommée Canathus. Pausanias dit que la déesse Junon s'y baignait tous les ans; il assure que les eaux de cette source rétablissaient, dans cette épouse de Jupiter, ce que le temps, qui use tout, pouvait apporter de dommages à sa jeunesse. Ce fut ce qui engagea les femmes du pays à y aller en pèlerinage, supposé que Pausanias ne nous en veuille pas faire accroire.

Valescus Tarentatius parle d'une abbesse de Morvédre, autrefois Sagonte, au royaume de Valence en Espagne; sa décrépitude fut convertie en brillante jeunesse, ses dents redevinrent blanches, ses cheveux noircirent et s'épaissirent, les rides de son front disparurent; elle fut une seconde fois jeune.

Ferdinand Castenade et Mafféi assurent unanimement qu'un noble Indien rajeunit trois fois pendant trois cent quarante ans qu'il vécut.

Torquemada montre qu'en 1531, à Tarente, ville du royaume de Naples, un vieillard âgé de cent ans rajeunit; un reste de mauvais cheveux tomba, et il lui revint une tête naissante, en sorte qu'il se sentit renouvelé, et vécut encore cinquante ans.

Pierre Martyr cite un autre vieillard, qui, pour se procurer une longue vie, se baignait dans une fontaine, dont, ayant bu quelque temps, il parut jeune et frais, se maria, et eut des enfants.

Le roi de Cambaye, aux Indes orientales, prit dans ses troupes un habitant de Bengala, âgé de trois cent trente-cinq ans, qui avait un fils très-vieux, s'il faut en croire la physique curieuse de Gaspar Scot.

Lorichius nous apprend qu'un homme, dans une maladie, perdit ses cheveux blancs, sa barbe, et jusqu'à sa vieille peau. Sa surprise fut très-agréable quelques mois après, voyant renaître sa chevelure blonde, et une légère barbe, avec une peau de la plus vive fraîcheur.

Aulu-Gelle dit qu'une femme nommée Victoria, à l'âge de quatre-vingts ans, perdit ses mauvaises dents avec ses cheveux blancs; dans la suite, les plus belles dents et les plus beaux cheveux lui revinrent : il est à souhaiter que ces auteurs ne nous trompent pas en écrivant des événements si flatteurs.

Pline a remarqué plusieurs personnes très-âgées, à qui les dents étaient revenues; il

ajoute que sur leurs têtes les cheveux blancs avaient aussi cédé la place aux plus beaux cheveux noirs.

Postel, dont nous avons parlé, étant parvenu à la plus grande vieillesse, vit ses cheveux et sa barbe changer du blanc au noir.

Ces exemples prouvent le rajeunissement possible, d'où l'on pourrait espérer de très-longues années, pour qui découvrirait la rare invention : heureux en même temps ceux qui jouiraient avec sagesse des choses de la vie.

Les gens, à la vérité, qui tranchent sur toutes choses, qui font les génies sublimes et qui ne trouvent rien sans le contester, affectent d'être incrédules sur de pareils prodiges de la nature ; ils lui disputent son pouvoir et ne veulent pas qu'elle puisse opérer des choses si surprenantes.

XVII. — *Méthode d'Arnaud de Villeneuve, pour opérer le grand œuvre du rajeunissement.*

Arnaud de Villeneuve, médecin en France, vers la fin du XIII^e siècle, avait apparemment vu les rajeunissements dont nous venons de parler ; ils lui donnèrent envie d'inventer une méthode pour parvenir à de tels prodiges, sans aller dans les pays éloignés, où se sont trouvées les heureuses et favorables fontaines qui y ont le plus contribué. Pour cet effet il a laissé à ses plus intimes le secret du grand œuvre qu'il avait imaginé.

Il veut qu'on renouvelle cette œuvre admirable tous les sept ans sur les corps naturellement sains et bien organisés ; quant à ceux qui sont trop ou trop peu resserrés, il ordonne qu'on les tempère par l'usage d'une once de moelle de la meilleure casse, prise en entrant à table une fois par semaine, et trois fois avant de commencer sa méthode ; la casse étant favorable, suivant ce médecin, contre toutes les humeurs viciées.

Dès le premier jour de l'opération on mettra sur le cœur, pendant le sommeil, un emplâtre d'une once de safran oriental, d'une demi-once de roses rouges, de deux gros de santal de pareille couleur, d'un gros de bois d'aloès, et d'autant de bon ambre ; ces drogues très-pulvérisées s'incorporeront avec une demi-livre de cire blanche, et se malaxeront dans une quantité suffisante d'huile rosat. Au réveil on lèvera cet emplâtre pour le rouler, afin de l'enfermer dans une boîte de plomb jusqu'au moment de s'en resservir en entrant au lit.

Cette œuvre consiste ensuite à vivre quelque temps de poules préparées d'une certaine manière ; les tempéraments sanguins pendant 16 jours, les flegmatiques durant 25, et les mélancoliques pendant 30.

Par cette raison on aura autant de poules que le tempérament l'indiquera ; on les mettra dans un lieu spacieux où l'air soit pur et l'eau claire, et dans lequel il n'y ait ni herbes ni autres choses à manger ; pour qu'elles ne puissent être nourries que de l'aliment destiné.

Cet aliment se fera avec autant de bonnes vipères qu'il y aura de poules ; on fouettera

ces reptiles dans un tonneau à l'effet de leur couper aussitôt la tête et la queue ; puis les ayant écorchés, on les trempera dans du vinaigre, et on les frottera de sel avec une étoffe rude ; ensuite les ayant mis par morceaux, on les jettera dans une grande marmite avec une demi-livre de fleurs de romarin, de fenouil, de calamanthe et d'anet, autant des unes que des autres, et l'on y ajoutera une demi-livre d'herbes de cumin ; la marmite étant aux deux tiers pleine d'eau pure, on la fera doucement bouillir jusqu'à la cuisson des vipères.

Alors on y versera une quantité de froment bien nettoyé, et suffisante à la nourriture des poules pendant les jours arrêtés : on fera cuire ce blé jusqu'à ce qu'il se soit rempli de la qualité de ces reptiles, couvrant la marmite pour y mieux conserver leurs esprits, et la tenant élevée sur un trépied où elle agira également à feu doux jusqu'à ce que tout s'épaississe ; en cas de besoin on y pourra remettre de l'eau.

La marmite ôtée de dessus le feu, on étendra ce blé pour le sécher dans un lieu bien aéré, crainte de corruption, et quoique chaud on en donnera aux poules, leur en faisant de petites pelotes avec du son que l'on pétrira dans le bouillon.

Ces poules ainsi engraisées pendant un ou deux mois, la personne en mangera tous les jours une ; on la fera cuire seule dans une quantité d'eau nécessaire à faire deux assiettes de potage. On fera ce potage avec un pain de farine pure de froment, bien fait et de deux jours au plus.

A souper, on ne prendra qu'un potage, comme à dîner, avec le reste de la poule, ou deux ou trois œufs frais bouillis dans l'eau, à l'ordinaire, que l'on mangera avec un peu de ce pain, buvant du vin blanc ou du clair, à cause de leur légèreté.

Cette opération est plus salutaire aux mois d'avril et de mai, à cause du renouvellement de la nature. Lorsque les jours en seront achevés, on se baignera trois fois dans une semaine, de deux jours l'un, dans une eau claire et tiède, où l'on aura mêlé une décoction de fleurs de romarin, de sureau, des deux stécas, de camomille, de mélilot, de roses rouges et de nénuphar, de chacune une livre ; on y joindra des racines de bistorte, de brionne, de couleuvrée, d'aulnée, de patience et d'iris, de chacune une poignée, nette et concassée, le tout mis dans un sac de toile de lin, et bouilli une ou deux onces dans un grand chaudron plein d'eau de rivière.

Le bain se prendra à jeun et jusqu'au cou, et l'on s'y assiera sur le sac de fleurs pour y rester une heure au moins ; ce sac servira seul aux trois bains.

Sortant de l'eau, on avalera un gros de bonne thériaque dans six cuillerées de vin infusé de fleurs de romarin et de cumin, et l'on se mettra dans un lit tiède pour y reposer et dormir.

S'il survenait une sueur, on la soutiendra comme l'effet favorable de ce remède ; et

après avoir reposé, sué et dormi, on mangera modérément selon l'appétit.

Pour achever cette opération, on usera au moins pendant douze jours de la confection qui suit, après s'être baigné.

Ayez quatre onces de chaux d'or, dissous philosophiquement, bois d'aloès, bois des trois santoux, semences de perles, saphirs, hyacinthes, émeraudes, rubis, topazes, corail blanc et rouge, baume très-pur, rapure d'ivoire, des os du cœur du cerf, de chacun un demi gros; ambre et musc des meilleurs, six grains de l'un et autant de l'autre.

Pulvériser le tout d'une manière impalpable, et l'incorporez avec conserves de citrons, de bourrache et de romarin, de chacune une once; ajoutez-y une livre de sucre fin pour former ce condiment avec du sucre rosat, autant qu'il en faudra pour mettre cette confection dans un vase de porcelaine ou de fayence que l'on couvrira bien.

Il en faut prendre les matins à jeun et les soirs en se couchant environ une demi-cuillerée, et l'on connaîtra dans peu le prix de cette œuvre rare pour réparer la caducité la plus décrépite.

Cet art merveilleux de rétablir la nature, n'est pas dans le volume in-folio des ouvrages du célèbre Arnaud de Villeneuve, imprimés à Lyon et à Bâle au quinzième siècle; il est dans un ancien manuscrit latin, tombé dans le dix-septième à M. du Poirier, premier médecin de l'hôpital général de Tours; qui le prêta à M. l'abbé de Vallemont, au château de la Bourdaissière, en Touraine, lequel l'a communiqué à l'auteur de ce traité.

XVIII. *Des choses qui peuvent prolonger notre vie.*

Ces choses sont des quintessences qui se tirent des animaux, des minéraux et des végétaux.

La perfection de ces quintessences consiste dans leur préparation; elle est si différente dans les opérations, que souvent ces essences ne semblent pas être une même chose tirée du même principe.

L'essence, par exemple, des vipères conserverait la santé bien des années, si elle était véritablement travaillée selon l'art; cette essence est bien plus salutaire que la poudre des mêmes vipères, qui renferme toute leur matière terrestre.

L'essence de myrte préserve de corruption jusqu'aux choses inanimées.

L'huile balsamique du soufre, laquelle, au dire de Paracelse, ne laisse corrompre aucune chose morte ou vivante; elle fait toujours du bien et jamais de mal, selon Fioramenti : lorsqu'on a philosophiquement extrait le sel, la teinture et l'huile essentielle de ce soufre, on procède ensuite à l'opération de son huile balsamique.

L'huile de mars ou de vitriol, extraite de son sel et de son huile, rectifiées et cuites ensemble, produisent l'huile fixe de mars, dont les vertus ne sont pas connues de tout le monde.

La vraie teinture de corail, tirée par les

rayons du soleil et l'eau-de-vie céleste, ou par le jus de citron.

La quintessence des perles, si utile à fortifier le principe de vie contre les venins.

La quintessence de l'ambre gris pour la santé (et non pour les parfums), laquelle augmente notre chaleur sans l'enflammer, et la fomente sans la résoudre; elle relève les forces abattues des vieillards par l'esprit universel dont elle est remplie.

La quintessence du sucre (dont Isaac, hollandais, nous a laissé la pratique), et qui est si favorable à tous les tempéraments; il la prétend souveraine contre l'hydropisie, la phthisie et la consommation, ainsi que dans l'épilepsie et les accouchements.

La quintessence de miel composé de fleurs et de rosée, laquelle renferme en elle un esprit véritablement céleste.

La teinture de l'or naturel, réduit par cette opération à l'huile véritable ou teinture d'or.

De toutes ces essences ou teintures, on compose ensuite le diaphoron, dont parle Barthélemy Korodorfer dans ces termes :

« Il serait difficile d'expliquer les vertus du diaphoron contre toutes sortes de maux.

« Si l'on en mêle par dose avec notre eau dorée, on aura une très-vigoureuse santé.

« Il est le baume de la vie, et a fait des miracles.

« Un roi des gentils en a conservé ses jours jusqu'à trois cents ans.

« Je m'en suis rétabli moi-même, et aussi un mien ami, âgé de 89 ans, si bien, que nous étions comme à vingt ans.

« J'en ai donné à des mourants une demi-cuillerée; ils sont revenus et se sont bien portés. »

Le savant M. de Comiers d'Ambrun nous a donné des règles pour la longue vie; on en pourrait joindre la pratique aux secrets dont on vient de parler.

Règles pour la longue vie

Il faut qu'une bonne constitution puisse donner lieu à de très-longes jours.

Que l'humeur radicale et la chaleur naturelle soient d'accord : d'où naît le tempérament sanguin, le plus favorable de tous.

Que dans un corps bien organisé il se trouve un esprit sain, gai et sage.

Que l'on ne mange que pour vivre, et jamais jusqu'à être rassasié.

Qu'on agisse médiocrement, pour tenir le corps dans une activité raisonnable.

Que l'on vive chastement, si l'on veut vivre longtemps.

Que l'on s'abstienne de manger diverses viandes et de boire différentes boissons dans un même repas, de crainte que les sucs hétérogènes ne se nuisent dans l'estomac par leurs qualités contraires.

Que l'on brise parfaitement ce que l'on mange. La mastication est une première digestion; elle se fait par l'humeur acide qui sort des glandes salivales, proche les dents oculaires : la mastication, la digestion et la distribution des aliments font en nous une

espece de chimie imperceptible, sans laquelle nous ne pourrions subsister.

Que dans les repas on mange alternativement les choses humides après les sèches, les grasses après les maigres, les douces après les aigres, et les froides après les chaudes, afin que l'une puisse être le correctif de l'autre.

Qu'après avoir bu plus qu'on ne doit on mange du pain sec et que l'on prenne du jus de citron, pour se délivrer dans le moment du hoquet, que la réplétion engendre aussi bien que l'inanition; qu'alors on se garde de boire de l'eau-de-vie ni d'autres liqueurs chaudes : elles sont pernicieuses après avoir bu trop de vin.

Que l'on ne fasse aucun exercice violent, mais seulement jusqu'à la rougeur : jamais jusqu'à la sueur.

Que dans une sueur extraordinaire on ne se découvre en aucune manière, et que l'on marche modérément, de crainte de se refroidir, buvant un peu de vin pur et non de l'eau, si elle n'est tiède, et goutte à goutte, pour éviter la pleurésie ou quelque rhumatisme.

Qu'en sortant du lit on ne s'expose pas à la fenêtre, non plus qu'au feu quand on vient du froid, parce que tout changement trop prompt est dangereux.

Que dans les nouveaux fruits on en mange peu, afin que l'estomac s'y puisse accoutumer et soit ainsi délivré des fermentations, d'où proviennent tant de fièvres périlleuses.

Que la boisson soit d'un peu de vin : l'eau, prise dans le besoin, serait plus salutaire; la bonne est limpide, légère, sans odeur ni saveur; elle provoque un sommeil doux; les idées y sont nettes, à la différence des illusions et des rêveries causées par les chaleurs et les fumées du vin.

On doit à Néron l'invention de boire l'eau épurée après la distillation et rafraîchie par la glace. Cette liqueur naturelle, pure et simple, dont nos premiers pères ont usé pendant près de dix-sept cents ans, est capable de détruire cette pépinière de vers qu'une corruption engendre dans l'estomac de ceux qui mangent sans choix et sans mesure, bien souvent sans goût ni délicatesse. M. Perrault, de l'académie des Sciences, délivra par cet innocent remède une religieuse tourmentée d'un pareil accident : tant il est vrai qu'il n'est pas nécessaire d'être médecin pour guérir un malade.

Le dormir se trouvant une tendre invention de la miséricorde divine pour réparer la nature épuisée, M. de Comiers veut (comme disait Apollonius de Thiane à Phraortes, roi de l'Inde) que l'on ne dorme pas du bout des paupières, mais bien de la pensée : c'est ce qui n'arrive guère à ceux qui usent immodérément du vin et des liqueurs où entre l'eau-de-vie, et, qui pis est, de l'esprit-de-vin. Quoique deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie puissent fortifier l'estomac et aider la digestion de ceux qui s'oublient jusqu'à trop manger, et qu'elle soit en certaines rencontres un topique excellent, on a remarqué

que son usage en boisson ayant été introduit en Amérique, les peuples y ont, ainsi que nous, abrégé leur longue vie.

Si, après le dormir, les forces, qui doivent en être rétablies, se trouvent abattues, on aura recours à la sueur, pour soulager la pesanteur que causera trop de suc nutritif. Pour cet effet, on se tiendra immobile sur les reins, dans des draps blancs et chauds, entre deux lits de plumes, n'ayant que le visage découvert, et l'on ne sortira du lit qu'une heure après avoir sué.

On suera trois fois l'année : dans l'automne, dans l'hiver et dans le printemps, et l'on se fera frotter deux fois par semaine, au moins, avec des linges chauds, pour exciter la transpiration, si nécessaire à la vie.

Si l'on était dégoûté, on fera diète pendant vingt-quatre heures et l'on se promènera doucement au grand air, pour ranimer la chaleur naturelle; accablée par trop de suc nutritif.

Ce trop de suc nutritif, poussant avec violence le sang au cerveau, y cause une pesanteur qui souvent est l'avant-coureur de l'apoplexie. Les plus tendres rameaux des veines se rompent, et ce suc, en s'épanchant, presse les nerfs et empêche la distribution des esprits. Fernel prétend qu'ils sont le véhicule de la chaleur naturelle; son extinction donne la mort. On remédiera à cet inconvénient en ouvrant la veine sans différer, pour diminuer la cause, et faisant suer dans le lit : les veines du cerveau s'amolliront et s'étendront sans se rompre. Changer de lieu dans ces instants n'est pas indifférent, surtout si l'on fait passer le malade dans un air plus doux et raisonnablement frais.

La diète et la sueur sont ainsi une espèce de médecine universelle, capable de préserver nos corps et de leur acquérir une longue vie.

La diète ramène l'appétit; l'appétit, médiocrement contenté, augmente les forces; les forces contribuent à la santé, et la santé donne la vie.

La sueur dégage des mauvaises humeurs et soulage les obstructions, d'où procèdent toutes nos maladies.

Les plus violentes sont guéries par la sueur répétée; elle n'est pas même inutile contre le tremblement des nerfs. On le guérit aussi buvant pendant trois mois, entre les repas, de l'eau dans laquelle on aura fait infuser à froid de la petite sauge verte passée sur le feu, à cause des reptiles qui vont y chercher leur guérison : par exemple, une poignée de cette plante dans deux pintes d'eau de rivière bien épurée et froide, où les sels ne se fixent pas et où ils restent volatils, à la différence de l'eau chaude, où les sels se fixent et se soutiennent.

A cette manière prompte et simple de guérir, M. de Comiers veut que l'on joigne une nourriture de très-facile digestion pour les malades; elle se fait de bonnes viandes coupées par petits morceaux, avec les os moelleux cassés très-menus, et pilés dans un mortier de marbre : ces viandes cuites à feu

lent seront passées dans un linge blanc, et de cette espèce de panade les malades useront pour aliment et boisson, en la rendant à leur gré plus ou moins liquide.

Ceux qui voudront dans les bouillons faire retenir les sels volatils des viandes, qui en font la meilleure partie, se serviront de la machine de M. Papin, pour amollir les os : l'utilité en est parfaitement démontrée dans l'impression de 1682 faite chez Michallet.

XIX. — *De la médecine universelle.*

La diète et la sueur, que M. de Comiers a pensé des remèdes certains, lui ont fait inventer une médecine universelle qui les aidât et même les perfectionnât.

Dans cette vue, son étude nous a découvert la teinture orifique de l'antimoine, qui est le premier être de l'or; il le prétend si homogène à nos corps, que si le secret n'en est pas infaillible, au moins lui sera-t-on obligé d'avoir essayé de nous procurer une santé capable de nous faire arriver à la plus longue vie, après notre immortalité perdue.

Composition de la médecine universelle.

Prenez sel de nitre raffiné; fondez-le lentement dans un vaisseau de fer; étant fondu, jetez dessus une légère quantité de charbon de bois doux (comme du saule) bien pilé; ce charbon se consumera d'abord, ce qui obligera d'en remettre peu à peu, jusqu'à ce que le sel de nitre, après la détonation, soit fixe, et qu'il ait une couleur un peu verdâtre; c'est ce qui arrive lorsque le charbon ne se soulève pas comme il faisait auparavant: alors versez votre sel de nitre fondu dans un mortier de marbre bien chaud; étant refroidi, il restera blanc comme pierre d'albâtre, et cassant comme verre; pilez-le incontinent, et étendez la poudre sur une assiette de fayence, et l'ayant couverte contre la poussière, exposez-la un peu penchée à l'air, mais dans un endroit où le soleil, la pluie ni la rosée ne puissent pénétrer; mettez au-dessous un vase de terre, pour recevoir la liqueur huileuse qui en coulera; car l'humidité de l'air résolvant le sel de nitre en quelques jours, on trouvera deux fois plus pesant d'huile qu'il n'y avait de sel, si l'opération se fait dans un temps doux, tempéré et humide.

Cette huile étant rectifiée est un très-puissant dissolvant pour extraire l'essence de toutes sortes de mixtes.

Ainsi prenez quatre ou cinq parties de cette huile rectifiée, avec une partie du meilleur antimoine, que l'on reconnaît par certaines rousseurs qu'il tire de l'or, près de la mine duquel il se forme; l'antimoine étant réduit sur le marbre en poussière très-fine, mettez-le dans un grand matras de verre, et versez l'huile de nitre par-dessus; il faut que les deux tiers du matras restent vides; bouchez si bien le matras, qu'il ne transpire point; mettez-le en digestion à feu doux, ou à feu de lampe, jusqu'à ce que l'huile, qui surnage l'antimoine, paraisse de couleur d'or ou de rubis; alors tirez votre huile, et

(1) Voyages de Cook.

l'ayant filtrée par le papier, versez-la dans un autre matras de verre à col long, et mettez par-dessus autant de bon esprit de vin bien rectifié; les deux tiers du matras restent vides, bouchez-le bien, mettez-le ensuite en digestion à chaleur lente pendant quelques jours, jusqu'à ce que l'esprit de vin ait tiré toute la couleur de l'huile en teinture de l'antimoine, de manière que l'huile de nitre restera au fond très-claire et blanche, sur laquelle surnagera l'esprit de vin, et séparez-le par décantation; l'huile de nitre servira toujours à d'autres opérations pour tirer l'essence de l'antimoine autant que l'on voudra.

Mettez votre esprit de vin dans un alambic de verre, distillez-le doucement jusqu'à ce qu'il n'en reste au fond que la cinquième partie qui retiendra la teinture de l'antimoine, ou bien distillez tout l'esprit de vin, ne laissant au fond que l'essence de l'antimoine.

Vous aurez ainsi en liqueur la médecine universelle, qui guérira ou préservera de tout mal.

La dose est de cinq à six gouttes dans du vin ou du bouillon, selon l'indisposition.

Une dose plus forte ne peut nuire; les maladies se guérissent dans la troisième prise; si le mal se rendait opiniâtre, on redoublera la dose, et l'on en prendra trois fois par semaine.

Cette médecine guérit les maux internes et externes, comme plaies et gangrènes, l'appliquant dessus en forme de baume; elle conforte la tête et l'estomac, étant un véritable or potable; elle opère par l'insensible transpiration, souvent par les sueurs et les urines, rarement par ailleurs, et presque jamais par le vomissement: son effet est naturel et sans violence, ce qui fait qu'on en peut user à tout âge, pour toutes complexions, et dans tous les temps.

A cette médecine universelle, nous en joindrons une pour réparer les forces abattues, et guérir toute lassitude.

Pour rappeler les forces.

Mettez un coq sous une geole; nourrissez-le 15 jours de bon froment, et laissez promener autour six poules avec un autre coq très-jeune: il excitera celui qui sera renfermé, en sorte qu'il mangera de colère et de jalousie, ce qui l'enflammera; après les 15 jours tuez le coq ancien, distillez-en le sang, versant trois fois l'eau qui sortira sur les lies; prenez cette eau distillée, mettez-y trois gouttes d'ambre gris, et en avalez une cuillerée à jeun les matins pendant 15 jours.

Voyez SECRET.

LOOTA, oiseau qui, dans l'opinion des habitants des îles des Amis, mange à l'instant de la mort les âmes des gens du peuple, et qui, pour cet effet, se promène sur leurs tombes (1).

LORAY. Voy. ORAY.

LOTÉRIE. La loterie doit son origine à un Génois. Elle fut établie à Gênes en 1720, en France en 1758. Elle est supprimée depuis peu.

Entre plusieurs moyens imaginés par les

visionnaires pour gagner à la loterie, le plus commun était celui des songes. Un rêve, sans que l'on en sache la raison, indiquait à celui qui l'avait fait les numéros qui devaient sortir au prochain tour de roue. Si l'on voit en songe un aigle, disent les livres qui enseignent cette science, il donne 8, 20, 46. Un ange, 20, 46, 56. Un bouc, 10, 13, 90. Des brigands, 4, 19, 33. Un champignon, 70, 80, 90. Un chat-huant, 13, 85. Un crapaud, 4, 46. Le diable, 4, 70, 80. Un dindon, 8, 40, 66. Un dragon, 8, 12, 43, 60. Des fantômes, 1, 22, 52. Une femme, 4, 9, 22. Une fille, 20, 35, 58. Une grenouille, 3, 19, 27. La lune, 9, 46, 79, 80. Un moulin, 15, 49, 62. Un ours, 21, 50, 63. Un pendu, 17, 71. Des puces, 45, 57, 83. Des rats, 9, 40, 56. Un spectre, 31, 43, 74, etc.

Or, dans cent mille personnes qui mettaient à la loterie, il y avait cent mille rêves différents, et il ne sortait que cinq numéros ; de plus, aucun système ne se ressemblait. Si Cagliostro donnait pour tel rêve les numéros 11, 27, 82, un autre indiquait des numéros tout opposés.

Secret pour gagner à la loterie

Croirait-on que les livres de secrets merveilleux donnent gravement ce procédé ? Il faut avant de vous coucher réciter trois fois la formule qui va suivre ; après quoi vous la mettrez sous votre oreiller, écrite sur un parchemin vierge ; et pendant votre sommeil le génie de votre planète vient vous dire l'heure où vous devez prendre votre billet, et vous révéler en songe les numéros. Voici la formule :

« Seigneur, montrez-moi donc un mort mangeant de bonnes viandes, un beau pommier ou de l'eau courante, tous bons signes ; et envoyez-moi les anges Uriel, Rubiel ou Barachiel, qui m'instruisent des nombres que je dois prendre pour gagner ; par celui qui viendra juger les vivants et les morts et le siècle par le feu. »

Dites alors trois *Pater* et trois *Ave* pour les âmes du purgatoire.....

LOUDUN. Pour la possession de Loudun, voyez GRANDIER. L'histoire des diables de Loudun est l'ouvrage d'un calviniste très-partial, pour ne pas dire très-menteur.

LOUIS I^{er}, surnommé le *Débonnaire*, fils de Charlemagne, né en 778, mort en 840. Les astrologues jouirent, dit-on, d'une grande faveur à sa cour.

A l'article de la mort, on raconte qu'au moment où il recevait la dernière bénédiction, il se tourna du côté gauche, roula les yeux comme une personne fâchée, et proféra ces mots allemands : hutz, hutz (dehors, dehors) ! Ce qui fit conclure qu'il s'adressait au diable, dont il redoutait les approches (1).

LOUIS XI, roi de France, né en 1423, mort en 1483. Un astrologue ayant prédit la mort d'une personne qu'il aimait, et cette personne étant morte en effet, il crut que la

prédiction de l'astrologue en était la cause. Il le fit venir devant lui avec le dessein de le faire jeter par la fenêtre. — Toi qui prétends être né si habile homme, lui dit-il, apprends-moi quel sera ton sort ?

— Le prophète qui se doutait du projet du prince, lui répondit : Sire, je prévois que je mourrai trois jours avant votre majesté.

Le roi le crut, et se garda bien de le faire mourir. Du moins tel est le conte ; et on en a prêté beaucoup à ce roi si bizarre.

LOUIS XIII, roi de France, né en 1601, mort en 1641, surnommé le Juste parce qu'il était né sous le signe de la Balance ; mais il mérita ce surnom. Lorsqu'il épousa l'infante Anne d'Autriche, on prouva, dit Saint-Foix, qu'il y avait entre eux une merveilleuse et très-héroïque correspondance. Le nom de *Loys de Bourbon* contient treize lettres. Ce prince avait treize ans quand le mariage fut résolu ; il était le treizième roi de France du nom de Loys. Anne d'Autriche avait aussi treize lettres en son nom ; son âge était de treize ans, et treize infantes du même nom se trouvaient dans la maison d'Espagne. Anne et Loys étaient de la même taille ; leur condition était égale ; il étaient nés la même année et le même mois.

LOUIS XIV. Voy. ANAGRAMMES.

LOUIS DE HONGRIE. Peu de temps avant la mort de ce prince, arrivée en 1526, comme il dînait, enfermé dans la citadelle de Bude, on vit paraître à sa porte un boiteux mal vêtu, qui demandait avec grande instance à parler au roi. Il assurait qu'il avait des choses de la dernière importance à lui communiquer. On le méprisa d'abord, et l'on ne daigna pas l'annoncer. Il cria plus haut et protesta qu'il ne pouvait découvrir qu'au roi seul ce dont il était chargé. On alla dire à Louis ce qui se passait. Le prince envoya le plus apparent des seigneurs qui étaient auprès de lui, et qui feignit d'être le roi : il demanda à cet homme ce qu'il avait à lui dire. Il répondit : — Je sais que vous n'êtes pas le roi ; mais puisqu'il méprise de m'entendre, dites-lui qu'il mourra certainement bientôt. Ayant dit cela, il disparut, et le roi mourut en effet peu après (2).

LOUISE DE SAVOIE, duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, morte en 1532. Elle avait quelques préjugés superstitieux ; et redoutait surtout les comètes. Brantôme raconte que trois jours avant sa mort, ayant aperçu pendant la nuit une grande clarté dans sa chambre, elle fit tirer son rideau, et fut frappée de la vue d'une comète. — Ah ! dit-elle alors, voilà un signe qui ne paraît pas pour une personne de basse qualité ; refermez la fenêtre. C'est une comète qui m'annonce la mort ; il faut donc s'y préparer.

Les médecins l'assuraient néanmoins qu'elle n'en était pas là. — Si je n'avais vu, dit-elle, le signe de ma mort, je le croirais, car je ne me sens point si bas.

(1) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 41.

(2) Leunclavius, Pandectæ hist. turcicæ et sicicæ, p. 59.

Cette comète n'est pas la seule qui ait épouvanté Louise de Savoie. Comme elle se promenait dans le bois de Romorantin, la nuit du 28 août 1514, elle en vit une vers l'occident, et s'écria : — Les Suisses ! les Suisses !

Elle resta persuadée que c'était un avertissement que le roi serait en grande affaire contre eux (1).

LOUP. Chez les anciens Germains et chez les Scandinaves, le diable ou le mauvais principe était représenté par un loup énorme et béant.

A Quimper, en Bretagne, les habitants mettent dans leurs champs un trépied ou un couteau fourchu, pour garantir le bétail des loups et autres bêtes féroces (2).

Pline dit que si un loup aperçoit un homme avant qu'il en soit vu, cet homme deviendra enroué et perdra la voix ; fable qui est restée en vigueur dans toute l'Italie.

En Espagne, on parle souvent de sorciers qui vont faire des courses à cheval sur des loups, le dos tourné vers la tête de la bête, parce qu'ils ne sauraient aller autrement à cause de la rapidité. Ils font cent lieues par heure ; car ces loups sont des démons. La queue de ces loups est raide comme un bâton, et il y a au bout une chandelle qui éclaire la route.

Il n'y a pas un homme à la campagne qui ne vous assure que les moutons devinent à l'odorat la présence du loup ; qu'un troupeau ne franchira jamais le lieu où l'on aura enterré quelque portion des entrailles d'un loup ; qu'un violon monté avec des cordes tirées des intestins d'un loup mettrait en fuite tout le bercaïl. Des hommes instruits et sans préjugés ont vérifié toutes ces croyances et en ont reconnu l'absurdité. Kirker a répété à ce sujet des expériences démonstratives ; il a même poussé l'épreuve jusqu'à suspendre un cœur de loup au cou d'un mouton, et le pacifique animal n'en a pas moins brouté l'herbe (3). Voy. ORAISON DU LOUP, ERREURS POPULAIRES, etc.

LOUP - GAROU, ou LYCANTHROPE, homme ou femme métamorphosé en loup par enchantement ou sorcellerie. Voy. LYCANTHROPIE.

LOUVIERS (POSSESSION DE). Voy. PICARD.

LOYER (PIERRE LE), sieur de la Brosse, conseiller du roi au siège présidial d'Angers, et démonographe, né à Huillé dans l'Anjou, en 1550, auteur d'un ouvrage intitulé : *Discours et histoires des spectres, visions et apparitions des esprits, anges, démons et âmes se montrant visibles aux hommes* ; divisé en huit livres, desquels, par les visions merveilleuses et prodigieuses apparitions venues en tous les siècles, tirées et recueillies des plus célèbres auteurs tant sacrés que profanes, est manifestée la certitude des spectres et visions des esprits, et sont baillées les causes des différentes sortes d'apparitions d'iceux, leurs effets, leurs différences,

les moyens pour reconnaître les bons et les mauvais et chasser les démons ; aussi est traité des extases et ravissements ; de l'essence, nature et origine des âmes, et de leur état après le décès de leur corps ; plus des magiciens et sorciers ; de leur communication avec les malins esprits ; ensemble des remèdes pour se préserver des illusions et impostures diaboliques. Paris, chez Nicolas Buon, 1605, 1 vol. in-4°.

Ce volume singulier est dédié *Deo optimo maximo* ; il est divisé en huit livres, comme l'annonce le titre qu'on vient de lire. Le premier contient la définition du spectre, la réfutation des saducéens, qui nient les apparitions et les esprits ; la réfutation des épicuriens, qui tiennent les esprits corporels, etc.

Le livre second traite, avec la physique du temps, des illusions de nos sens, des prestiges, des extases et métamorphoses des sorciers, des philtres.

Le troisième livre établit les degrés, charges, grades et honneurs des esprits ; les histoires de Philinnion et de Polycrite, et diverses aventures de spectres et de démons.

Dans le livre suivant, on apprend à quelles personnes les spectres apparaissent ; on y parle des démoniaques, des pays où les spectres et démons se montrent plus volontiers. Le démon de Socrate, les voix prodigieuses, les signes merveilleux, les songes diaboliques ; les voyages de certaines âmes hors de leur corps tiennent place dans ce livre.

Le cinquième traite de l'essence de l'âme, de son origine, de sa nature, de son état après la mort, des revenants.

Le livre sixième roule tout entier sur l'apparition des âmes ; on y démontre que les âmes des damnés et des bienheureux ne reviennent pas ; mais seulement les âmes qui souffrent en purgatoire.

Dans le septième livre, on établit que la pythonisse d'Endor fit paraître un démon sous la figure de l'âme de Samuel. Il est traité en ce livre de la magie, de l'évocation des démons, des sorciers, etc.

Le dernier livre est employé à l'indication des exorcismes, fumigations, prières et autres moyens anti-diaboliques. L'auteur, qui a rempli son ouvrage de recherches et de science indigérée, combat le sentiment ordinaire qu'il faut donner quelque chose au diable pour le renvoyer.

« Quant à ce qui est de donner quelque chose au diable, dit-il, l'exorciste ne le peut faire, non pas jusqu'à un cheveu de la tête, non pas jusqu'à un brin d'herbe d'un pré ; car la terre et tout ce qui habite en elle appartient à Dieu. »

LUBIN. C'est le poisson dont le fiel servit au jeune Tobie pour rendre la vue à son père. On dit qu'il a contre l'ophtalmie une grande puissance, et que son cœur sert à chasser les démons (4).

(4) Leloyer, Hist. des spectres ou apparit. des esprits, liv. VIII, p. 833.

(1) M. Weiss, Biographie universelle.

(2) Voyage au Finistère, t. III, p. 35.

(3) Saigues, Des Erreurs et des préjugés, t. I^{er}, p. 9.

LUCESME, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

LUCIEN, écrivain grec dont on ignore l'époque de la vie et de la mort. On a dit qu'il fut changé en âne, ainsi qu'Apulée, par les sorciers de Larisse, qu'il était allé voir pour essayer si leur art magique était visible; de sorte qu'il devint sorcier.

LUCIFER, nom de l'esprit qui préside à l'orient, selon l'opinion des magiciens. Lucifer était évoqué le lundi, dans un cercle au milieu duquel était son nom. Il se contentait d'une souris pour prix de ses complaisances. On le prend souvent pour le roi des enfers. Lucifer commande aux Européens et aux Asiatiques. Il apparaît sous la forme et la figure du plus bel enfant. Quand il est en colère, il a le visage enflammé, mais cependant rien de monstrueux. C'est, selon quelques démonographes, le grand justicier des enfers. Il est invoqué le premier dans les litanies du sabbat.

LUCIFERIENS, nom donné aux partisans de Lucifer, évêque schismatique de Cagliari, au quatrième siècle.

LUCUMORIENS, sujets du czar de Moscovie, qui, à l'instar de la marmotte, depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin du mois d'avril suivant, demeurent comme morts, au dire de Leloyer (1).

LUDLAM, sorcière, fée ou magicienne très-fameuse, dont les habitants du comté de Surrey, en Angleterre, placent l'habitation dans une caverne voisine du château de Farnham, connu dans le pays sous le nom de Ludlam's Hole, *caverne de la mère Ludlam*. La tradition populaire porte que cette sorcière n'était point un de ces êtres malfaisants qui tiennent une place distinguée dans la démonologie; au contraire, elle faisait du bien à tous ceux qui imploraient sa protection d'une manière convenable. Les pauvres habitants du voisinage, manquant d'ustensiles de cuisine ou d'instruments de labourage, n'avaient qu'à lui manifester leurs besoins, ils la trouvaient disposée à leur prêter ce qui leur était nécessaire. L'homme qui voulait avoir un de ces meubles se rendait à la caverne à minuit, en faisait trois fois le tour, et disait ensuite : — Bonne mère Ludlam, ayez la bonté de m'envoyer telle chose; je vous promets de vous la rendre dans deux jours.

Cette prière faite, on se retirait; le lendemain, de grand matin, on retournait à la caverne, à l'entrée de laquelle on trouvait la chose demandée.

Ceux qui invoquaient la mère Ludlam ne se montrèrent pas toujours aussi honnêtes qu'elle : un paysan vint la prier une fois de lui prêter une grande chaudière, et la garda plus longtemps qu'il ne l'avait promis. La mère Ludlam, offensée de ce manque d'exactitude, refusa de recevoir sa chaudière lorsqu'on la lui rapporta, et depuis ce temps elle se venge en ne se prêtant plus à aucune des demandes qu'on lui fait (2).

LUGUBRE, oiseau du Brésil, dont le cri

(1) Leloyer, Hist. des spectres ou apparit. des esprits, liv. IV, p. 455.

funèbre ne se fait entendre que la nuit; ce qui le fait respecter des naturels, qui sont persuadés qu'il est chargé de leur apporter des nouvelles des morts. Léry, voyageur français, raconte que, traversant un village, il en scandalisa les habitants pour avoir ri de l'attention avec laquelle ils écoutaient le cri de cet oiseau. — Tais-toi, lui dit rudement un vieillard, ne nous empêche pas d'entendre les nouvelles que nos grands-pères nous envoient.

LULLE (RAYMOND), l'un des maîtres le plus souvent cité de la philosophie hermétique, et l'un des savants les moins connus du moyen âge. Nous emprunterons ce que nous allons en dire à un travail très-remarquable de M. E.-J. Delécluze.

« Raymond Lulle, dit-il, fut le dernier des grands chimistes du treizième siècle qui étudia la science avec bonne foi et désintéressement. A compter de 1330 à peu près, les dupes et les fripons commencèrent à se mêler de la transmutation des métaux, les uns dans l'espérance de produire de l'or, les autres pour faire accroître qu'ils possédaient le secret du grand œuvre, et bientôt l'alchimie devint à la mode dans toutes les classes de la société. Cependant l'engouement général cessa peu à peu, et la chimie, qu'Arnaud de Villeneuve et Raymond Lulle avaient lancée dans une si bonne voie, ne fit plus de progrès jusqu'au commencement du xvii^e siècle. Entré Raymond Lulle et Bernard Palissy, cette science resta à peu près stationnaire...

« Raymond Lulle naquit à Palma, capitale de l'île Majorque. Lorsqu'en 1231 le roi d'Aragon Jean ou Jayme I^{er} rassembla les cortès et fit connaître à ses vassaux le dessein qu'il avait de chasser les Maures de l'île de Majorque, un certain Raymond Lulle, père du chimiste, du *docteur illuminé*, qui nous occupe, se présenta pour faire partie de cette expédition, pendant laquelle il se distingua en effet par sa bravoure. Après la conquête et l'expulsion des Maures, Jean d'Aragon fit la vente des terres. Raymond Lulle en acheta une assez grande quantité et s'y établit. Revêtu d'emplois honorables et lucratifs, il ne tarda pas à se créer des revenus considérables, ce qui l'engagea à faire venir d'Espagne sa femme, dont la couche avait été jusque-là stérile, et dont il eut un fils en 1235.

« L'éducation de cet enfant se ressentit de la position où se trouvaient son père et toute sa famille. Quoique spirituel et fort intelligent, il apprit peu de choses, et céda de bonne heure à toutes les fantaisies et aux désordres que pouvait se permettre impunément le fils d'un des conquérants de l'île, à qui des dépenses folles ne coûtaient rien. Cette vie oisive et désordonnée inspira des inquiétudes à son père, qui lui fit contracter un mariage brillant dans l'espoir de l'amener à une conduite plus régulière. Le jeune Raymond, qui, en raison des services rendus à Jean d'Aragon par son père, avait été fait sénéchal de l'île et majordome du roi, épousa

(2) M. Noël, Dictionnaire de la Fable.

une noble et riche-héritière, nommée Catherine Labots, dont il eut trois enfants, deux fils et une fille. Malheureusement les soins de la famille n'apportèrent aucun changement dans la conduite de Raymond Lulle, et il n'en passait pas moins son temps à dissiper une partie de sa fortune en bals, en fêtes et en banquets.

« Converti (à la suite d'une vision qui le frappa dans son sommeil), il se sépara de sa femme et de ses enfants; après avoir disposé d'une partie de ses biens pour l'entretien de sa famille, il en distribua le reste aux pauvres, et prit le parti de renoncer au monde. Ce grand événement dans la vie de Raymond Lulle eut lieu en 1267, lorsqu'il avait atteint sa trente-deuxième année.

« Près des maisons élégantes dans lesquelles il avait mené jusque-là sa vie dissipée, était la montagne de Randa, dont il avait conservé la propriété, et au sommet de laquelle il se proposait de se retirer; mais, avant de se livrer à la retraite et à la pénitence, il fit d'abord un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle en Galice. A son retour, et lorsqu'il se retira effectivement sur le mont Randa, vêtu de l'habit des frères mineurs, et abrité seulement par une cabane qu'il avait construite lui-même, toute la ville de Majorque, sans en excepter les personnes de sa famille, jugea qu'il était devenu fou, et l'on ne fit bientôt plus guère attention à son nouveau genre de vie, auquel il se conforma rigoureusement pendant neuf ans.

« Quoique dans cette retraite il eût de fréquentes visions et qu'une bonne partie de son temps fût consacrée à des devoirs religieux et à des actes de pénitence, cependant c'est du fond de cette cellule de Randa que Raymond forma le projet de travailler activement à la conversion des infidèles, et surtout des sectateurs de Mahomet; c'est alors qu'il commença à se livrer aux études grammaticales et scientifiques qu'il regardait comme indispensables à l'accomplissement de son vaste et hardi projet. En lisant les livres des Arabes, les seuls où l'on puisât alors la plupart des connaissances scientifiques sur tous les sujets, Raymond Lulle se familiarisa avec leur idiome, et acquit une érudition immense qui prépara son esprit à s'occuper de toutes les matières, et le disposa à embrasser l'ensemble des connaissances que l'homme peut acquérir.

« Après neuf ans de retraite et d'études, Raymond Lulle, sentant sa foi religieuse et ses connaissances scientifiques solidement afferries, crut qu'il était temps de se rendre agréable à Dieu et utile au monde en cherchant à mettre en pratique tout ce qu'il avait appris, tout ce qu'il avait conçu. Son idée dominante, comme celle de tous les hommes distingués de cette époque, était de convertir les infidèles, de réfuter et de détruire les principes de l'Alcoran, et de répandre la foi chrétienne en opposant les vérités théologiques, soutenues par la démonstration scientifique, aux erreurs des enfants de Mahomet.

« Il est vraisemblable que, pendant les

neuf années qu'il passa sur la montagne de Randa, il s'était déjà livré à la composition de plusieurs ouvrages importants, puisque après avoir fait un court séjour à Montpellier, il vint, à l'âge de trente-neuf ans, à Paris, où il publia différents traités de philosophie, de médecine, d'astronomie et d'autres sciences....

« Raymond Lulle, dans sa cinquante-septième année, avait atteint un âge où le corps et l'esprit de la plupart des hommes deviennent ordinairement paresseux et stériles. Cependant, grâce à l'énergie de son âme, et, il faut bien le supposer, à la force de son tempérament, ce ne fut qu'à dater de cette époque qu'il entra réellement dans la double carrière de missionnaire et de savant qu'il parcourut toujours avec tant de courage, et souvent avec supériorité.

« Gênes paraît avoir été pour lui le point central de ses opérations et de ses voyages. En quittant Tunis, il revint dans cette ville, d'où, après quelques mois de repos employés à perfectionner sa méthode, il partit pour Naples et y enseigna publiquement sa *nouvelle introduction aux sciences*, autre forme de son *grand art*.

« Cette époque (1263) fut marquée par un événement très-important dans la vie scientifique de Raymond Lulle. A Naples, où il n'était venu que dans l'intention de répandre ses doctrines, il retrouva un homme fort célèbre, avec lequel il avait eu déjà des relations à Montpellier et à Paris, Arnaud de Villeneuve, le plus savant chimiste de ce temps. Il s'en fallait bien que Raymond Lulle fût précisément étranger à l'art de la transmutation des métaux : en lisant les auteurs arabes dans sa solitude de Randa, il avait nécessairement acquis des connaissances théoriques sur cette matière; mais il lui manquait la pratique, il n'était pas encore *artiste*, lorsqu'en se trouvant avec Arnaud de Villeneuve à Naples, il prit goût à cette science, se lia d'amitié avec le savant chimiste, reçut de lui des conseils, et même, à ce que l'on dit, le secret de la transmutation des métaux et l'art de *faire de l'or*. Quelles que soient l'importance et la réalité de ces prodigieuses confidences, le résultat des entretiens scientifiques d'Arnaud de Villeneuve avec Raymond Lulle à Naples fut que le missionnaire devint aussi habile chimiste que son maître.

« On n'a sans doute pas oublié la distinction que j'ai établie en commençant entre les alchimistes et les chimistes. Raymond Lulle était de ces derniers, et sans m'engager ici dans une histoire de la science hermetique, je dois cependant, pour faire connaître le rang que notre missionnaire y occupe, indiquer les noms et les travaux des hommes les plus distingués qui l'ont précédé dans les études chimiques depuis le VIII^e siècle.

« Cette science, déjà connue dans l'antiquité, fut transmise aux Européens par les Arabes. Le plus ancien chimiste de cette nation, parmi les véritables savants, est Geber,

qui vivait vers l'an 730 de notre ère. Il reste de lui un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants sont : 1° Somme de la perfection du grand œuvre, *Summa perfectionis magisterii*; 2° Livres de la recherche du grand œuvre, *Libri investigationis magisterii*; 3° enfin le Testament de Geber, philosophe et roi de l'Inde, *Testamentum Gebri philosophi et Indiæ regis*. Le premier ouvrage traite de l'essence, des espèces diverses, de la sublimation et calcination des minéraux, des préparations qu'on peut leur faire subir et de l'emploi de ces corps dans les opérations chimiques. Le second donne une suite de recettes pour obtenir les sels de toutes les substances minérales qui en contiennent ou en produisent. Le troisième traite encore des sels, mais plus particulièrement de la calcination des métaux (1).

« Rhazès, médecin, chirurgien et anatomiste, arabe de naissance, mort en 922 de notre ère, tient encore une place éminente parmi les chimistes de son pays et de son temps. Il passe pour être le premier qui ait fait mention de l'eau-de-vie, *arak*. Son livre intitulé : *Préparation du sel ammoniac*, est cité par les savants comme une œuvre très-remarquable; et dans le cours de ses traités sur la médecine, on peut acquérir la conviction que ce célèbre praticien avait fait de fréquentes applications de ses connaissances chimiques à la pharmacologie. La nature de ses études l'avait également conduit à s'occuper de la transmutation des métaux.

« Vient ensuite, mais près de deux siècles plus tard, Albert le Grand, issu d'une très-noble famille, et né à Lawingen, dans le duché de Neubourg, en Souabe, l'an 1193. Dès l'âge de vingt-deux ans, il était entré dans l'ordre des dominicains; sa piété et sa vertu le firent nommer évêque de Ratisbonne en 1260. Cet homme, dont les traditions populaires ont fait jusqu'à nos jours une espèce de thaumaturge et de sorcier, fut remarquable au contraire par la profondeur de sa science et le calme de sa raison. Conformément à la disposition de tous les esprits élevés de son temps, il s'appliqua aux études encyclopédiques, et ne négligea pas la transmutation des métaux. Cependant son principal ouvrage : *Des minéraux et des substances minérales (De Mineralibus et rebus metallicis)*, forme un traité dans lequel le savant expose et discute les opinions des chimistes de l'antiquité et de l'école arabe avec une précision de critique et un calme scientifique qui ne justifient guère les légendes absurdes recueillies par ses biographes. Loin de se donner comme ayant des ressources surnaturelles et pour un inventeur de secrets, Albert le Grand, guidé par l'observation et esclave des expériences qu'il avait eu souvent l'occasion de faire dans son pays si riche en mines, fut au contraire un savant plein de discrétion et de prudence, un philosophe vraiment sage. Sa piété, d'ail-

(1) Ces trois ouvrages se trouvent dans la *Bibliotheca chimica curiosa*, de Mauget, tom. I^{er}, pag. 519-564.

(2) Il se trouve dans la *Bibliothèque* de Mauget, tom. I^{er},

leurs, comme celle qui anima Roger Bacon et Raymond Lulle, lui faisait voir dans l'étude des sciences physiques un moyen d'affermir les bases sur lesquelles devait reposer la théologie, et une occasion d'augmenter et de perfectionner les armes intellectuelles destinées à combattre et à détruire les erreurs de Mahomet.

« C'est donc sans étonnement que l'on doit voir le nom de saint Thomas d'Aquin adjoint à celui du chimiste Albert le Grand, dont il devint l'élève favori, lorsqu'il lui fut confié à Cologne par Jean le Teutonique, quatrième général de l'ordre des dominicains. Sous ce maître, Thomas apprit non-seulement la théologie, mais parcourut le cercle des sciences, et se garda bien d'omettre la chimie.

« Roger Bacon, le moine anglais, contemporain d'Albert, de Thomas et de Raymond Lulle, suivit la même direction qu'eux, et au nombre de ses écrits, tous destinés à consolider la théologie et à combattre les doctrines mahométanes, se trouve un traité de chimie, *Speculum alchemiæ* (2).

« Alain, natif de l'Isle, dans les Pays-Bas, moine de Clairvaux et évêque d'Auxerre en 1154, surnommé *le docteur universel*, à cause de la variété de ses connaissances, cultiva également la chimie et s'occupa de la transmutation des métaux dans des intentions pieuses.

« Un seul homme en ce temps semble s'être écarté du principe exclusivement religieux qui servit de règle à tous les autres savants. Arnaud de Villeneuve, né en Provence, mérita plus d'une fois les censures de l'Eglise, et risqua même d'être frappé de ses foudres.

« Le peu de détails que l'on ait sur les relations scientifiques qui s'établirent entre ces deux hommes, se trouvent épars dans les écrits de Raymond Lulle. Il dit, par exemple, dans celui de ses livres intitulé : *Mon Codicille* : « Je crus témérairement qu'il me serait possible de pénétrer cette science (la chimie) sans le secours de personne, jusqu'au jour où Arnaud de Villeneuve, mon maître, me la fit connaître en me prodiguant tous les trésors de son esprit. » Dans le livre des *Expériences*, on trouve encore ce passage : « Je n'ai pu fixer ces huiles, jusqu'à ce que mon ami Villeneuve m'eût enseigné à faire cette expérience. » Mais le document de ce genre le plus curieux est la treizième expérience du livre intitulé : *Experimenta*. On lit en tête du chapitre : *Expérience treizième d'Arnaud de Villeneuve, qu'il me fit connaître à Naples*, et le chapitre contient toutes les opérations chimiques au moyen desquelles on obtient d'abord la pierre philosophale, puis de l'or (3)...

« Mais revenons au récit de la vie de Raymond Lulle. Raymond avait obtenu, en 1311, deux succès importants, D'abord le pape Clément V, Philippe le Bel et Jayme II avaient

pag. 615.

(3) Voyez *Bibliotheca chimica* de Mauget, tom. I^{er}, pag. 552 et suiv.

établi des écoles pour les langues orientales; puis l'Université de Paris, par un acte authentique, adoptait et recommandait l'usage de sa méthode et de ses doctrines. Aussi l'espoir de ruiner les doctrines de Mahomet et d'y substituer celles du christianisme était-il devenu plus vif que jamais dans son cœur.

« A partir de cette époque, son existence déjà si aventureuse, va le devenir encore davantage. Le théologien, le philosophe va nous apparaître pendant dix-huit mois (mars 1312 — octobre 1313), comme un adepte de la science hermétique, exclusivement occupé de chimie et de métallurgie.

« L'Université de Paris, arbitre suprême alors par toute l'Europe en matière de science, avait accru singulièrement la célébrité du docteur illuminé, en approuvant ses doctrines. Tous les souverains désiraient le voir et l'entretenir. Comme il était encore à Vienne, où se tenait le concile, il reçut des lettres d'Edouard II ou V (1), roi d'Angleterre, et de Robert Bruce, roi d'Ecosse, par lesquelles chacun de ces souverains l'invitait à se rendre près de lui. Raymond Lulle, dont l'idée fixe était la conquête de la terre sainte et la ruine de la loi de Mahomet, se persuada, en recevant les lettres flatteuses de ces deux princes, qu'ils voulaient se servir de lui pour combiner et entreprendre quelque nouveau projet contre les infidèles de la Palestine. Malgré ses soixante dix-sept ans, il passa donc en Angleterre et se mit à la discrétion d'Edouard. La réalité de ce voyage a été contestée par les auteurs Espagnols, qui, en écrivant la vie de Raymond, se sont efforcés de faire croire qu'il ne s'était jamais occupé de chimie; on ne peut cependant, à ce sujet, concevoir aucun doute (2). Outre les lettres du savant sur les opérations du grand œuvre, adressées au roi Edouard en 1312 (3), il y a un passage d'un de ses livres intitulé *Compendium transmutationis animæ*, où, en parlant de certaines coquilles qu'il eut occasion d'observer, il dit: *Vidimus ista omnia dum ad Angliam transimus propter intercessionem domini regis Edoardi illustrissimi*. — J'ai vu ces choses lorsque je passais en Angleterre, d'après la prière que m'en avait faite le très-illustre roi Edouard.

« Si le fait du voyage est avéré, il faut convenir que le peu que l'on sait sur son séjour à Londres est enveloppé d'un assez grand mystère. D'après le témoignage de quelques écrivains anglais, il paraîtrait que Raymond Lulle fut employé à faire de l'or et à surveiller la fabrication de la monnaie en Angleterre. On dit que, toujours préoccupé de l'idée de reconquérir la terre sainte, Raymond se fit illusion sur les véritables motifs qui donnaient à Edouard le désir de posséder de grandes richesses. Il s'imagina que ce

prince ne voulait en faire usage que pour la cause sainte, tandis qu'au contraire Edouard, gouverné par des favoris, et passant ses jours dans l'oisiveté et les délices, ne prétendait user de la science du chimiste que pour faire face à ses profusions. Dans ce conflit de passions si contraires, le zèle du missionnaire et la cupidité du roi, il est difficile de déterminer lequel des deux a été le plus dupe; mais ce que l'histoire rapporte, et ce que Raymond affirme dans son *Dernier Testament*, c'est le succès d'une expérience qui tendait à convertir en une seule fois en or cinquante mille pesants de mercure, de plomb et d'étain: *Converti in una vice, in aurum, ad L millia pondo argenti-vivi plumbi et stanni*.

« Edouard, beaucoup plus curieux de voir le résultat des opérations du chimiste que préoccupé de l'emploi sacré que le missionnaire prétendait que l'on en fit, reçut Raymond Lulle en le comblant de caresses et d'honneurs. Jean Cremer, abbé de Westminster, contemporain de Lulle, et qui, comme lui, s'adonnait à l'étude de la chimie, a laissé dans son *Testament* des détails sur cette réception (4). « J'introduisis, dit-il, cet homme unique en présence du roi Edouard, qui le reçut d'une manière aussi honorable que polie. Après être convenus ensemble de ce qui devait être fait, Raymond Lulle se montra extrêmement satisfait de ce que la divine Providence l'avait rendu savant dans un art qui lui permettait d'enrichir le roi. Il promit donc au prince de lui donner toutes les richesses qu'il désirerait, sous la condition seulement que le roi irait en personne faire la guerre aux Turcs, que les trésors ne seraient employés qu'aux frais qu'occasionnerait cette entreprise, et que sans égard pour aucun orgueil humain, cet argent ne servirait jamais à intenter des querelles aux princes chrétiens. Mais, ô douleur! ajoute le pieux abbé, qui ne fut pas moins dupe que son ami Lulle en cette occasion, toutes ces promesses furent indignement violées.

« Jean Cremer donna d'abord une cellule à Raymond, dans le cloître de l'abbaye de Westminster, d'où, dit-on, il ne se retira pas en hôte ingrat; car long-temps après sa mort, en faisant des réparations à la cellule qu'il avait habitée, l'architecte chargé de ce travail y trouva beaucoup de poudre d'or, dont il tira un grand profit.

« Mais son royal patron, impatient de voir les résultats de la science de Raymond, lui donna un logement dans la Tour de Londres. La simplicité d'âme du missionnaire ne lui permit pas d'abord de s'apercevoir de la précaution maligne qui couvrait cette politesse royale, et il se mit à faire de l'or, dont on battit monnaie. Jean Cremer affirme le fait, et Camden, dans ses *Antiquités ecclésiasti-*

de Mauget.

(4) Cet ouvrage, *Cremeri abbatiss Westmonasteriensis Testamentum*, se trouve dans le *Museum hermeticum*, in-4° Francfort, 1677-78. — Camden, dans ses *Monuments ecclésiastiques*, donne aussi des détails sur le séjour de Raymond Lulle en Angleterre.

(1) Voyez, dans l'*Art de vérifier les dates*, la double manière de compter les Edouard d'Angleterre.

(2) *Vida y hechos del admirable doctor y martyr Ramon Lull de Mallorca*, por el doctor Juan Seguy, canonigo de Mallorca; en Mallorca, año 1606.

(3) Voy. tom. I^{er}, pag. 863, de la *Bibliothèque chimiques*

ques, dit précisément que les pièces d'or nommées *nobles à la rose*, et fabriquées au temps d'Edouard, sont le produit des opérations chimiques que Raymond Lulle fit dans la Tour de Londres.

« Lorsque cet important travail fut terminé, et que Raymond put reprendre le cours de ses études habituelles, il ne tarda pas à s'apercevoir que son logement à la Tour était une prison, et que le roi le retenait pour satisfaire sa cupidité. Malgré ses soixante-dix-huit ans, il rassembla tout son courage, et au moyen d'une barque s'étant échappé par la Tamise, il parvint à s'embarquer sur un bâtiment qui le conduisit à Messine. C'est en cette ville qu'il composa son livre des *Expériences (Experimenta)*, où se trouve ce passage, faisant allusion à sa captivité et à la mauvaise foi du prince anglais : « Nous avons opéré cela pour le roi d'Angleterre, qui feignit de vouloir combattre contre les Turcs, et qui combattit ensuite contre le roi de France. Il me mit en prison ; cependant je m'évadai. Gardez-vous d'eux, mon fils ! »

« Il ne restait plus à cet homme extraordinaire qu'une année à vivre ; voici comment il l'employa : de Messine il revint à Majorque sa patrie, où, ayant pris le seul genre de repos qui lui convint, c'est-à-dire ayant composé plusieurs ouvrages, il forma la résolution d'entreprendre encore un grand voyage en Afrique, pour prêcher les doctrines chrétiennes, visiter ceux de ses disciples qu'il avait laissés en Palestine et sur le littoral de l'Afrique, et enfin pour travailler de nouveau à la conversion des Turcs. Ce fut un spectacle bizarre et attendrissant tout à la fois que de voir ce vieillard de soixante-dix-neuf ans résistant aux prières et aux larmes de ses amis, de ses parents et de ses compatriotes, qui tous, en le voyant partir sans espérance de retour, se réunissaient pour le conjurer de mourir aux milieu d'eux. Rien ne put ébranler sa volonté ni son courage, et il partit.

« Il ne faut rien moins que l'attestation de plusieurs écrivains recommandables pour ajouter foi à ce que l'on dit de sa dernière mission apostolique. Il débarqua en Egypte, alla jusqu'à Jérusalem, puis revint à Tunis. Là, toujours sous le poids d'une condamnation à mort, il visita les amis, les disciples qu'il avait précédemment instruits dans la religion chrétienne, les exhortant à persévérer dans leur croyance, et leur enseignant par son exemple à braver les fatigues et la mort même, pour la gloire de Dieu et le triomphe de la foi chrétienne. Dès qu'il crut être certain d'avoir affermi le courage des nouveaux chrétiens de Tunis, il se dirigea vers Bougie pour prendre les mêmes soins auprès des disciples qu'il avait formés. Dans cette ville ainsi que dans l'autre, sa tête était mise à prix. Cependant, après s'être conformé pendant quelques jours aux précautions d'une pieuse prudence, afin de s'assurer que les chrétiens de Bougie étaient demeurés fermes dans leur foi, purs dans leur ins-

truction, il sortit tout à coup des retraites qu'on lui ménageait, et se mit à prêcher publiquement l'Evangile.

« Par cet acte de témérité, Raymond Lulle espéra-t-il entraîner la population de Bougie à lui, ou son but en cette occasion ne fut-il, comme le disent ses panégyristes, que de terminer sa carrière apostolique en méritant la palme du martyr ? C'est ce que Dieu seul peut savoir. Quoi qu'il en soit, aussitôt que la populace le vit et l'entendit prêcher à haute voix la foi chrétienne, elle le chargea d'injures et bientôt de coups. Environné par une multitude dont le cercle, en s'avancant sur lui, se rétrécissait de plus en plus, Raymond Lulle recula pas à pas jusqu'au rivage, contenant encore la fureur des musulmans par son aspect vénérable, par la fermeté de sa parole et surtout par l'insouciance qu'il montrait pour le danger. Mais le souverain du pays n'apprit pas sans inquiétude avec quel calme héroïque Raymond parlait à la populace furieuse. Il anima ceux des habitants qui étaient restés étrangers à cette scène, en leur représentant l'injure que l'on faisait à la loi de Mahomet, et bientôt tout ce qu'il y avait de pieux musulmans à Bougie se porta sur la plage vers laquelle le missionnaire était toujours repoussé. Enfin, plusieurs pierres jetées à Raymond Lulle au même moment le forcèrent de fléchir, et il tomba sur la grève, où cependant il fit un dernier effort pour se relever et dire quelques mots. Alors la populace furieuse se jeta sur lui, l'accabla de coups et le laissa pour mort.

« La nuit tombait, et son corps resta sur le rivage. Pendant toute la durée de cette scène terrible, aucun des convertis, et encore moins les chrétiens d'Europe qui se trouvaient à Bougie, n'avaient osé défendre Raymond Lulle, ou même intercéder en sa faveur. Cependant quelques marchands génois, désirant donner à son corps les honneurs de la sépulture, vinrent dans une barque, pendant la nuit, pour l'enlever du rivage. Comme ils se disposaient à remplir ce pieux devoir ils s'aperçurent que Raymond Lulle respirait encore. Au lieu d'aller prendre terre pour faire l'inhumation, ils se dirigèrent aussitôt vers leur navire, et mirent à la voile pour Majorque, dans l'intention de reconduire le saint martyr dans sa patrie. Mais le reste de vie que conservait Raymond dura peu, et, comme le vaisseau était en vue de l'île, le saint et savant homme rendit l'esprit, le 29 juin 1315, à l'âge de quatre-vingts ans. »

Le savant auteur de la belle et curieuse notice qui nous a fourni ces fragments la termine ainsi :

« Les chimistes des XI^e, XII^e et XIII^e siècles étaient-ils des fous, et la transmutation des métaux est-elle une opération impossible ?

« Il ne m'appartient pas de traiter une pareille question, et je me bornerai à rapporter à ce sujet les paroles d'un des chimistes les plus éclairés de nos jours : — S'il ne sort de

ces rapprochements, dit M. Dumas (1), aucune preuve de la possibilité d'opérer des transmutations dans les corps simples, du moins s'opposent-ils à ce qu'on repousse cette idée comme une absurdité qui serait démontrée par l'état actuel de nos connaissances. »

LUMIÈRE MERVEILLEUSE. — Prenez quatre onces d'herbe appelée serpentinettes, mettez-la dans un pot de terre bouché, puis faites-la digérer au ventre de cheval, c'est-à-dire dans le fumier chaud, quinze jours ; elle se changera en de petits vers rouges, desquels vous tirerez une huile selon les principes de l'art ; de cette huile vous garnirez une lampe, et lorsqu'elle sera allumée dans une chambre, elle provoquera au sommeil et endormira si profondément ceux qui seront dans la dite chambre, que l'on ne pourra en éveiller aucun tant que la lampe brûlera (2).

LUNE, la plus grande divinité du sabéisme après le soleil. Pindare l'appelle l'œil de la nuit, et Horace la reine du silence. Une partie des Orientaux l'honoraient sous le titre d'Uranie. C'est l'Isis des Egyptiens, l'Astarté des Phéniciens, la Mylitta des Perses, l'Alilat des Arabes, la Séléné des Grecs, et la Diane, la Vénus, la Junon des Romains. César ne donne point d'autres divinités aux peuples du Nord et aux anciens Germains que le feu, le soleil et la lune.

Le culte de la lune passa dans les Gaules, où la lune avait un oracle desservi par des druidesses dans l'île de Sein, sur la côte méridionale de la Basse-Bretagne. Elle avait un autel à Arlon (*Ara Lunæ*).

Les magiciennes de Thessalie se vantaient d'avoir un grand commerce avec la lune, et de pouvoir, par leurs enchantements, la délivrer du dragon qui voulait la dévorer (lorsqu'elle était éclipsée), ou la faire à leur gré descendre sur la terre.

L'idée que cet astre pouvait être habité a donné lieu à des fictions ingénieuses : telles sont entre autres les voyages de Lucien, de Cyrano de Bergerac, et la fable de l'Arioste, qui place dans la lune un vaste magasin rempli de fioles étiquetées, où le bon sens de chaque individu est renfermé.

On a publié en 1835, sous le chaperon du savant astronome Herschell, qui sans doute ne soupçonnait pas l'honneur qu'on lui faisait, la plaisanterie que voici :

« On sait que le célèbre John Herschell fut envoyé en 1834 au cap de Bonne-Espérance pour observer le passage de Mercure sur le disque du soleil. Un M. Grant a publié ses observations et les a enrichies de détails très-plaisants sur des découvertes qu'il a faites dans la lune. Malheureusement nous ne connaissons pas les moyens qu'il a employés pour obtenir des résultats semblables aux siens et qui détruiraient toutes les notions d'optique admises jusqu'à ce jour. Nous ne savons quel peut avoir été son but. Les voyages de Gulliver et ceux de Micromégas

(1) *Leçons sur la philosophie chimique*, neuvième leçon pag. 320

étaient satiriques ; peut-être plus tard nous donnera-t-on quelques détails de mœurs sur les habitants de la lune qu'on vient de découvrir et de décrire.

« Après être entré dans quelques détails sur la topographie de la lune, et avoir décrit une belle vallée dans laquelle se trouvent des moutons semblables aux nôtres, l'auteur arrive à la description des êtres qui habitent cet astre. Ils avaient, dit M. Grant, taille moyenne, quatre pieds de haut ; ils étaient couverts, excepté à la face, de longs poils touffus comme des cheveux, mais brillants et couleur de cuivre ; ils avaient des ailes composées d'une membrane très-mince qui pendaient derrière leur dos très-confortablement, depuis le haut des épaules jusqu'au mollet. Leur figure, d'une couleur de chair jaunâtre, était un peu mieux conformée que celle de l'orang-outang. Ils avaient une expression plus ouverte, plus intelligente, et leurs fronts beaucoup plus larges. Cependant la bouche était très-proéminente, quoiqu'elle fût un peu cachée par une épaisse barbe à la mâchoire inférieure et par des lèvres beaucoup plus humaines que celles de toutes les espèces de la famille des singes. En général la symétrie de leurs corps était infiniment supérieure à celle des membres de l'orang-outang. Le lieutenant Drummont disait que sans leurs longues ailes ils paraîtraient aussi bien sur un terrain de parade que la plupart de nos anciens conscrits. Les cheveux étaient d'une couleur plus foncée que le poil du corps ; ils étaient très-frisés, mais moins laineux, au moins autant que nous pûmes juger ; ils étaient arrangés sur les tempes en deux demi-cercles très-singuliers. Nous ne pûmes voir les pieds de ces êtres que lorsqu'ils les levaient en marchant ; cependant nous remarquâmes qu'ils étaient minces au bout et très-protubérants au talon.

« A mesure que leurs groupes passèrent sur le canevas, il était évident qu'ils étaient engagés dans une conversation. Leurs gestes particulièrement, les actions variées de leurs mains et de leurs bras, paraissaient passionnés et emphatiques. Nous conclûmes de là que c'étaient des êtres intelligents, quoique peut-être pas d'un ordre aussi élevé que d'autres que nous découvrîmes le mois suivant sur le bord de la baie des *Arcs-en-ciel*, et qui étaient capables de produire des œuvres d'art.

« La seconde fois que nous les vîmes nous pûmes les observer bien mieux encore : c'était sur les bords d'un petit lac ou grande rivière que nous aperçûmes coulant vers la vallée du grand lac et ayant sur ses rives orientales un joli petit bois. Quelques-uns de ces êtres avaient traversé d'un bord à l'autre, et y était étendus comme des aigles. Nous pûmes alors remarquer que leurs ailes avaient une énorme étendue, et étaient semblables pour leur structure à celles de la chauve-souris ; elles étaient formées d'une membrane demi-transparente qui pou-

(2) Le Petit Albert, p. 152.

vait se déployer en divisions courbes par le moyen de rayons droits liés au dos par des téguments dorsaux. Ce qui nous étonna le plus, ce fut de voir que cette membrane continuait depuis les épaules jusqu'aux jambes, liée au corps, et diminuant graduellement de largeur. Ces ailes semblaient entièrement soumises à la volonté de ces êtres, car nous les vîmes se baigner, et les étendre aussitôt dans toute leur dimension, les secouer en sortant de l'eau, comme font les canards, et les refermer en une forme compacte. Les observations que nous fîmes sur les habitudes de ces créatures, qui étaient des deux sexes, nous conduisirent à des résultats si remarquables, que je préfère les voir livrer au public dans l'ouvrage du docteur Herschel, où je sais qu'ils sont détaillés avec une consciencieuse vérité, quelle que soit l'incrédulité avec laquelle on les lira.

« Au bout de quelques instants les trois familles étendirent leurs ailes presque simultanément et se perdirent dans les sombres confins du canevas, avant que nous pussions revenir de notre étonnement. Nous appelâmes scientifiquement ces êtres hommes-chauves-souris (*vespertilio homo*). Ces sont sûrement des êtres innocents et heureux.

« Nous nommâmes la vallée où ils vivent le Colisée de rubis, à cause des magnifiques montagnes qui l'entourent. La nuit étant très-avancée, nous remîmes à une autre occasion la suite de nos études. »

Ce canard, qui venait des Etats-Unis où il s'en fait tant, fut pris au sérieux par plusieurs journaux.

Les Péruviens regardaient la lune comme la sœur et la femme du soleil, et comme la mère de leurs incas; ils l'appelaient mère universelle de toutes choses, et avaient pour elle la plus grande vénération. Cependant ils ne lui avaient point élevé de temple, et ne lui offraient point de sacrifices. Ils prétendaient aussi que les marques noires qu'on aperçoit dans la lune avaient été faites par un renard qui, ayant monté au ciel, l'avait embrassée si étroitement, qu'il lui avait fait ces taches à force de la serrer.

Suivant les Taïtiens, les taches que nous

(1) Voyages de Cook.

(2) Des Erreurs et des préjugés, etc., t. I^{er}, p. 210.

(3) Ceux qui ont observé les phénomènes que présente le climat des régions intertropicales n'ont pas prêté une assez grande attention à l'influence que la lune y exerce. Si l'on s'accorde à reconnaître que la pression ou l'attraction lunaire agit fortement sur les marées, on ne doit pas craindre d'affirmer que l'atmosphère est soumise à une action semblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans les basses terres des régions intertropicales, un observateur attentif de la nature est frappé du pouvoir que la lune exerce sur les saisons aussi bien que sur le règne animal et sur le végétal. A Démérara, il y a chaque année treize printemps et treize automnes; car il est constaté que la sève des arbres y monte aux branches et redescend aux racines treize fois alternativement.

Le vallaba, arbre résineux assez commun dans les bois de Démérara, et qui ressemble à l'acajou, fournit un exemple très-curieux en ce genre. Si on le coupe la nuit, quelques jours avant la nouvelle lune, son bois est excellent pour les charpentes et toute espèce de constructions, et la dureté en est telle qu'on ne le peut fendre qu'avec beaucoup de peine, et encore inégalement. Abattez-le pendant la pleine lune, vous le partagez en une infinité de planches aussi minces et aussi droites qu'il vous plaît avec

voyons à la lune sont des bosquets d'une espèce d'arbres qui croissaient autrefois à Taïti; un accident ayant détruit ces arbres, les graines furent portées par des pigeons à la lune, où elles ont prospéré (1).

Les mahométans ont une grande vénération pour la lune; ils la saluent dès qu'elle paraît, lui présentent leurs bourses ouvertes, et la prient d'y faire multiplier les espèces à mesure qu'elle croîtra.

La lune est la divinité des Nicaborins, habitants de Java. Lorsqu'il arrive une éclipse de lune, les Chinois idolâtres, voisins de la Sibérie, poussent des cris et des hurlements horribles, sonnent les cloches, frappent contre du bois ou des chaudrons, et touchent à coups redoublés sur les timbales de la grande pagode. Ils croient que le méchant esprit de l'air Arachula attaque la lune, et que leurs clameurs doivent l'effrayer.

Il y a des gens qui prétendent que la lune est douée d'un appétit extraordinaire; que son estomac, comme celui de l'autruche, digère des pierres. En voyant un bâtiment vermoulu, ils disent que la lune l'a mutilé, et qu'elle peut ronger le marbre.

Combien de personnes n'osent couper leurs cheveux dans le décours de la lune dit M. Salgues (2). Mais les médecins sont convenus enfin que la lune influe sur le corps humain, comme sur bien d'autres choses (3).

La plupart des peuples ont cru encore que le lever de la lune était un signal mystérieux auquel les spectres sortaient de leurs tombeaux. Les Orientaux content que les lamies et les gholes déterrèrent les morts dans les cimetières, et font leurs festins au clair de la lune. Dans certains cantons de l'Orient de l'Allemagne, on prétendait que les vampires ne commençaient leurs infestations qu'au lever de la lune, et qu'ils étaient obligés de rentrer en terre au chant du coq.

L'idée la plus extraordinaire, adoptée dans quelques villages, c'est que la lune ranimait les vampires. Lorsqu'un de ces spectres, poursuivi dans ses courses nocturnes, était frappé d'une balle ou d'un coup de lance, on pensait qu'il pouvait mourir une seconde fois, mais qu'exposé aux rayons de la lune il re-

la plus grande facilité: mais alors il ne vaut rien pour les constructions, et se détériore bientôt. Faites des pieux avec des bambous de la grosseur d'un bras; si vous les avez coupés à la nouvelle lune, ils dureront dix ou douze années; mais si c'est pendant qu'elle était dans son plein, ils seront pourris en moins de deux ans.

Les effets de la lune sur la vie animale sont prouvés aussi par un grand nombre d'exemples. J'ai vu en Afrique des animaux, nouveau-nés périr en quelques heures après de leur mère pour être restés exposés aux rayons de la pleine lune. S'ils en sont frappés, les poissons fraîchement pêchés se corrompent, et la viande ne se peut plus conserver, même au moyen du sel.

Le marinier qui dort sans précaution la nuit sur le tillac, la face tournée vers la lune, est atteint de nictalopie ou cécité nocturne, et quelquefois sa tête enfle d'une manière prodigieuse. Les paroxismes des fous redoublent d'une manière effrayante à la nouvelle et à la pleine lune; les frissons humides de la fièvre intermittente se font sentir au lever de cet astre, dont la douce lueur semble à peine effleurer la terre. Mais qu'on ne s'y méprenne pas, ses effets sont puissants, et, parmi les agents qui règnent sur l'atmosphère on peut affirmer qu'elle ne tient pas le dernier rang. (Martin's history of the British colonies.)

prenait ses forces et pouvait sucer de nouveau les vivants.

LUNDI. En Russie, le lundi passe pour un jour malheureux. Parmi le peuple et les personnes superstitieuses, la répugnance à entreprendre ce jour-là quelque chose, surtout un voyage, est si universelle, que le petit nombre de gens qui ne la partagent pas s'y soumet par égard pour l'opinion générale.

LURE (GUILLAUME), docteur en théologie, qui fut condamné comme sorcier, à Poitiers, en 1433, convaincu par son propre aveu, par témoins et pour avoir été trouvé saisi d'un pacte fait avec le diable, par lequel il renonçait à Dieu et se donnait à icelui diable (1).

LURIDAN, esprit de l'air en Norwège et en Laponie. Voy. **HAROLD**.

LUSIGNAN. On prétend que la maison de Lusignan descend en ligne directe de Mélusine. Voy. **MÉLUSINE**.

LUTHER (MARTIN), le plus fameux novateur religieux du xvi^e siècle, né en 1484 en Saxe, mort en 1546. Il dut son éducation à la charité des moines, et entra chez les Augustins d'Erfurt. Devenu professeur de théologie, il s'irrita de ne pas être le Judas des indulgences, c'est-à-dire de n'en pas tenir la bourse; il écrivit contre le pape et prêcha contre l'Eglise romaine. Devenu épris de Catherine Bore, religieuse, il l'enleva de son couvent avec huit autres sœurs, se hâta de l'épouser, et publia un écrit où il comparait ce rapt à celui que Jésus-Christ fit, le jour de la passion, lorsqu'il arracha les âmes de la tyrannie de Satan...

Nous ne pouvons ici faire sa vie, mais sa mort nous revient. Ses ennemis ont assuré que le diable l'avait étranglé; d'autres qu'il mourut subitement en allant à la garde-robe, comme Arius, après avoir trop soupé; que, son tombeau ayant été ouvert le lendemain de son enterrement, on n'y avait pu trouver son corps, et qu'il en était sorti une odeur de soufre insupportable. — George Lapôte le dit fils d'un démon et d'une sorcière.

A la mort de Luther, disent les relations répandues chez ses contemporains, les démons en deuil, habillés en corbeaux, vinrent chercher cet ami de l'enfer. Ils assistèrent invisiblement aux funérailles; et Thyraeus ajoute qu'ils l'emportèrent ensuite loin de ce monde, où il ne devait que passer. — On conte encore que le jour de sa mort tous les démons qui se trouvaient en une certaine ville de Brabant (à Malines) sortirent des corps qu'ils possédaient et y revinrent le lendemain; et comme on leur demandait où ils avaient passé la journée précédente, ils répondirent que, par l'ordre de leur prince, ils s'étaient rendus à l'enterrement de Luther. Le valet de Luther, qui l'assistait à sa mort, déclara, ce qui est très-singulier, en conformité de ceci, qu'ayant mis la tête à la fenêtre pour prendre l'air au moment du trépas de son maître, il avait vu plusieurs esprits horribles qui dansaient autour de la maison, et ensuite des corbeaux maigres qui accom-

pagnèrent le corps en croissant jusqu'à Wittemberg.....

La dispute de Luther avec le diable a fait beaucoup de bruit. Un religieux vint un jour frapper rudement à sa porte, en demandant à lui parler. Le renégat ouvre; le prétendu moine regarde un moment le réformateur, et lui dit: — J'ai découvert dans vos opinions certaines erreurs papistiques sur lesquelles je voudrais conférer avec vous. — Parlez, répond Luther.

L'inconnu proposa d'abord quelques discussions assez simples, que Luther résolut aisément. Mais chaque question nouvelle était plus difficile que la précédente, et le moine supposé exposa bientôt des syllogismes très-embarrassants. Luther, offensé, lui dit brusquement: — Vos questions sont trop embrouillées; j'ai pour le moment autre chose à faire que de vous répondre.

Cependant il se levait pour argumenter encore, lorsqu'il remarqua que le religieux avait le pied fendu, et les mains armées de griffes. — N'es-tu pas, lui dit-il, celui dont la naissance du Christ a dû briser la tête?

Et le diable, qui s'attendait avec son ami à un combat d'esprit et non à un assaut d'injures, reçut dans la figure l'encrier de Luther, qui était de plomb (2): il dut en rire à pleine gorge. On montre encore sur la muraille, à Wittemberg, les éclaboussures de l'encre.

On trouve ce fait rapporté, avec quelque différence de détails, dans le livre de Luther lui-même sur la messe privée, sous le titre de *Conférence de Luther avec le diable* (3). Il conte que, s'étant éveillé un jour, vers minuit, Satan disputa avec lui, l'éclaira sur les erreurs du catholicisme, et l'engagea à se séparer du pape. C'est donner à sa secte une assez triste origine. L'abbé Cordemoy pense, avec beaucoup d'apparence de raison, que certains critiques ont tort de prétendre que cette pièce n'est pas de Luther. Il est constant qu'il était très-visionnaire, ce qui doit suffire aux incrédules; et que pour les croyants il était très en état de voir le diable. Il est même possible que la bravade de l'encrier soit une vanterie.

LUTINS. Les lutins sont du nombre des démons qui ont plus de malice que de méchanceté. Ils se plaisent à tourmenter les gens, et se contentent de faire plus de peur que de mal. Cardan parle d'un de ses amis qui, couchant dans une chambre que hantaient les lutins, sentit une main froide et molle comme du coton passer sur son cou et son visage, et chercher à lui ouvrir la bouche. Il se garda bien de bâiller; mais, s'éveillant en sursaut, il entendit de grands éclats de rire sans rien voir autour de lui.

Leloyer raconte que de son temps il y avait de mauvais garnements qui faisaient leurs sabbats dans les cimetières pour établir leur réputation et se faire craindre, et que, quand ils y étaient parvenus, ils allaient dans les maisons buffeter le bon vin.

Les lutins s'appelaient ainsi parce qu'ils

(1) Delancre, Inconstance des démons, l. VI, p. 495.

(2) Melancthon, de Examin. theolog. operum, t. 1^{er}

(3) Colloquium Lutherum inter et diabolum, ab ipso Luthero conscriptum, in ejus libro de Missa privata, etc.

prenaient quelquefois plaisir à lutter avec les hommes. Il y en avait un à Thermesse qui se battait avec tous ceux qui arrivaient dans cette ville. Au reste, disent de bons légendaires, les lutins ne mettent ni dureté ni violence dans leurs jeux.....

LUTSCHIN. Au pied du Lutschin, rocher gigantesque de la Suisse, coule un torrent où se noya un fraticide en voulant laver son poignard ensanglanté. La nuit, à l'heure où le meurtre fut commis, on entend encore près du torrent des soupirs et comme le râle d'un homme qui se meurt. On dit aussi que l'âme du meurtrier rôde dans les environs, cherchant un repos qu'elle ne peut trouver.

LUTTEURS, démons qui aiment la lutte et les petits jeux de mains. C'est de leur nom qu'on a nommé les lutins.

LUXEMBOURG (FRANÇOIS DE MONTMORENCY), maréchal de France, né en 1628, mort en 1695. On l'accusa de s'être donné au diable.

Un de ses gens, nommé Bonard, voulant retrouver des papiers qui étaient égarés, s'adressa à un certain Lesage pour les recouvrer. Ce Lesage était un homme dérangé, qui se mêlait de sorcellerie et de divinations. Il lui ordonna d'aller visiter les églises, de réciter des psaumes ; Bonard se soumit à tout ce qu'on exigeait de lui, et les papiers ne se retrouvèrent pas. Une fille, nommée la Dupin, les retenait. Bonard, sous les yeux de Lesage, fit une conjuration au nom du maréchal de Luxembourg ; la Dupin ne rendit rien. Désespéré, Bonard fit signer un pacte au maréchal qui se donnait au diable. A la suite de ces menées, la Dupin fut trouvée assassinée. On en accusa le maréchal. Le pacte fut produit au procès. Lesage déposa que le maréchal s'était adressé au diable et à lui pour faire mourir la Dupin. Les assassins de cette fille avouèrent qu'ils l'avaient découpée en quartiers, et jetée dans la rivière par les ordres du maréchal. La cour des pairs devait le juger ; mais Louvois, qui ne l'aimait pas, le fit enfermer dans un cachot. On mit de la négligence à instruire son procès ; enfin on lui confronta Lesage et un autre sorcier, nommé Davaux, avec lesquels on l'accusa d'avoir fait des sortilèges pour faire mourir plus d'une personne. — Parmi les imputations horribles qui faisaient la base du procès, Lesage dit que le maréchal avait fait un pacte avec le diable, pour pouvoir allier un de ses fils avec la famille de Louvois. Le procès dura quatorze mois. Il n'y eut de jugement ni pour ni contre. La Voisin, la Vigoureux et Lesage, compromis dans ces crimes, furent brûlés à la Grève. Le maréchal de Luxembourg fut élargi, passa quelques jours à la campagne, puis revint à la cour, et reprit ses fonctions de capitaine des gardes.

LUXEMBOURG (LA MARÉCHALE DE). Madame la maréchale de Luxembourg avait pour valet de chambre un vieillard qui la servait depuis longtemps, et auquel elle était attachée. Ce vieillard tomba tout à coup dangereusement malade. La maréchale était dans l'inquiétude. Elle ne cessait d'envoyer demander des nouvelles de cet homme, et

souvent allait elle-même en savoir. Se portant très-bien, elle s'éveille au milieu de la nuit avec une agitation singulière ; elle veut sonner pour demander ce que fait son valet de chambre ; elle ouvre les rideaux de son lit ; à l'instant, l'imagination fortement frappée, elle croit apercevoir dans son appartement un fantôme couvert d'un linceul blanc ; elle croit entendre ces paroles : — Ne vous inquiétez point de moi, je ne suis plus de ce monde, et avant la Pentecôte vous viendrez me rejoindre. « La fièvre s'empara d'elle ; elle fut bientôt à toute extrémité. Ce qui contribua le plus à augmenter sa terreur, c'est qu'à l'instant même où elle fut frappée de cette vision, l'homme en question venait effectivement d'expirer. La maréchale a cependant survécu à la prédiction du fantôme imaginaire, et cette résurrection fait furieusement de tort aux spectres pour l'avenir (1). »

LYCANTHROPIE, transformation d'un homme en loup. Le lycanthrope s'appelle communément loup-garou.

Les loups-garous ont été bien longtemps la terreur des campagnes, parce qu'on savait que les sorciers ne pouvaient se faire loups que par le secours du diable. Dans les idées des démonographes, un loup-garou est un sorcier que le diable lui-même transmue en loup, et qu'il oblige à errer dans les campagnes en poussant d'affreux hurlements.

L'existence de loups-garous est attestée par Virgile, Solin, Strabon, Pomponius Méla, Dionysius Afer, Varron, et par tous les jurisconsultes et démonomanes des derniers siècles. A peine commençait-on à en douter sous Louis XIV.

L'empereur Sigismond fit débattre devant lui la question des loups-garous, et il fut unanimement résolu que la transformation des loups-garous était un fait positif et constant.

Un garnement qui voulait faire des friponneries mettait aisément les gens en fuite en se faisant passer pour un loup-garou. Il n'avait pas besoin pour cela d'avoir la figure d'un loup, puisque les loups-garous de réputation étaient arrêtés comme tels, quoique sous leur figure humaine. On croyait alors qu'ils portaient le poil de loup-garou entre cuir et chair.

Peucer conte qu'en Livonie, sur la fin du mois de décembre, il se trouve tous les ans un belître qui va sommer les sorciers de se rendre en certain lieu ; et s'ils y manquent le diable les y mène de force, à coups si rudement appliqués, que les marques y demeurent. Leur chef passe devant, et quelques milliers le suivent, traversant une rivière, laquelle passée ils changent leur figure en celle d'un loup, se jettent sur les hommes et sur les troupeaux, et font mille dommages. Douze jours après ils retournent au même fleuve et redeviennent hommes.

On attrapa un jour un loup-garou qui courait dans les rues de Padoue ; on lui coupa ses pattes de loup, et il reprit au même instant la forme d'homme, mais avec les

(1) Histoire des revenants ou prétendus tels, tom. I, p. 174.

bras et les pieds coupés, à ce que dit Fincel.

L'an 1588, en un village distant de deux lieues d'Apchon, dans les montagnes d'Auvergne, un gentilhomme, étant sur le soir à sa fenêtre, aperçut un chasseur de sa connaissance, et le pria de lui rapporter de sa chasse. Le chasseur promit, et, s'étant avancé dans la plaine, il vit un gros loup qui venait à sa rencontre. Il lui lâcha un coup d'arquebuse et le manqua. Le loup se jeta sur lui et l'attaqua vivement. Mais l'autre, en se défendant, lui ayant coupé la patte droite avec son couteau de chasse, le loup estropié s'enfuit et ne revint plus. Comme la nuit approchait, le chasseur gagna la maison de son ami, qui lui demanda s'il avait fait bonne chasse. Il tira de sa gibecière la patte coupée au prétendu loup, mais il fut bien étonné de la voir convertie en main de femme, et à l'un des doigts un anneau d'or que le gentilhomme reconnut être celui de son épouse. Il alla aussitôt la trouver. Elle était auprès du feu, cachant son bras droit sous son tablier. Comme elle refusait de l'en tirer, il lui montra la main que le chasseur avait rapportée; cette malheureuse, éperdue, avoua que c'était elle en effet qu'on avait poursuivie sous la figure d'un loup-garou; ce qui se vérifia encore en confrontant la main avec le bras dont elle faisait partie. Le mari courroucé livra sa femme à la justice; elle fut brûlée.

Que penser d'une telle histoire, racontée par Bogner comme étant de son temps? Était-ce une trame d'un mari qui voulait, comme disent les Wallons, être quitte de sa femme?

Les loups-garous étaient fort communs dans le Poitou; on les y appelait *la bête bigourne qui court la galipode*. Quand les bonnes gens entendent les hurlements du loup-garou, ce qui n'arrive qu'au milieu de la nuit, ils se gardent de mettre la tête à la fenêtre, parce qu'ils auraient le cou tordu. — On assure, dans cette province, qu'on peut forcer le loup-garou à quitter sa forme d'emprunt en lui donnant un coup de fourche entre les deux yeux.

On sait que la qualité distinctive des loups garous est un grand goût pour la chair fraîche. Delancre assure qu'ils étranglent les chiens et les enfants; qu'ils les mangent de bon appétit; qu'ils marchent à quatre pattes; qu'ils hurlent comme de vrais loups, avec de grandes gueules, des yeux étincelants et des dents crochues.

Rodin raconte sans rougir qu'en 1542 on vit un matin 150 loups-garous sur une place de Constantinople. — On trouve dans le roman de *Persiles et Sigismonde*, dernier ouvrage de Cervantès, des îles de loups-garous et des sorcières qui se changent en louves pour enlever leur proie, comme on trouve dans *Gulliver* une île de sorciers. Mais au moins ces livres sont des romans. — Delancre propose (1) comme un bel exemple ce trait d'un duc de Russie. Averti qu'un sien sujet se changeait en toutes sortes de bêtes, il l'envoya chercher, le fit enchaîner, et lui commanda de donner une preuve de son art; ce qu'il fit, se transformant en loup; mais ce duc, ayant préparé deux dogues, les fit lancer contre ce misérable, qui aussitôt fut mis en pièces. — On amena au médecin Pomponace un paysan atteint de lycanthropie, qui criait à ses voisins de s'enfuir s'ils ne voulaient pas qu'il les mangeât. Comme ce pauvre homme n'avait rien de la forme d'un loup, les villageois, persuadés pourtant qu'il l'était, avaient commencé à l'écorcher, pour voir s'il ne portait pas le poil sous la peau. Pomponace le guérit; ce n'était qu'un hypochondre. — J. de Nynauld a publié en 1615 un traité complet de la *Lycanthropie*, qu'il appelle aussi *Folie louvière* et *ly-*

caonie, mais dont il admet incontestablement la réalité. — Un sieur de Beauvoys-de-Chauvincourt, gentilhomme angevin, a fait imprimer en 1599 (Paris, petit in-12) un volume intitulé : *Discours de la lycanthropie, ou de la transmutation des hommes en loups*. — Claude, prieur de Laval, avait publié quelques années auparavant un autre livre sur la même matière, intitulé : *Dioloques de la lycanthropie*. Ils affirment tous qu'il y a certainement des loups-garous.

Ce qui est plus singulier, c'est qu'il n'y a peut-être pas de village qui n'ait encore ses loups-garous; il est possible que celui dont on va parler soit encore aux galères. Il se faisait appeler Maréchal, et demeurait en 1804 au village de Longueville, à deux lieues de Méry-sur-Seine. Il était bûcheron, faisait des fossés, et s'occupait de divers métiers qui s'exercent dans la solitude, et sont par conséquent propres à la sorcellerie. Avec l'aide du diable, il se changeait toutes les nuits en loup ou en ours, et faisait de grandes peurs aux bonnes gens. Un jeune paysan s'arma d'un fusil et l'attendit une nuit. Il vit un monstre à quatre pattes qui venait lourdement à lui. Il le coucha en joue et le manqua. Le loup-garou, qui avait aussi un fusil, tira à son tour sur le paysan et le blessa à la jambe. Celui-ci, stupéfait de se trouver en face d'un loup qui tirait des coups de fusil, se mit à fuir. A la fin, la justice informée s'empara de l'homme. On ne trouva dans le prétendu sorcier qu'un vaurien coupable de vols et de brigandages qu'il exerçait dans ses courses nocturnes. On le condamna aux galères perpétuelles.

Le lecteur fera sans doute ici une réflexion toute naturelle : comment se peut-il qu'un loup-garou épouvante une contrée pendant trois ou quatre ans, sans que la justice l'arrête? C'est encore une des misères de nos paysans. Comme il y a chez eux beaucoup de méchants, ils se craignent entre eux; ils ont un discernement et une expérience qui leur apprennent que la justice n'est pas toujours juste; et ils disent : Si nous dénonçons un coupable et qu'il ne soit pas mis hors d'état de nuire, c'est un ennemi implacable que nous allons nous faire. Les paysans sont vindicatifs. Après dix ans de galères, ils reviennent se venger de leurs dénonciateurs. Il faudrait peut-être qu'un coupable qui sort des galères n'eût pas le droit de repaître dans la contrée qui a été le théâtre de ses crimes. Voy. CYNANTHROPIE, BOUSANTHROPIE, RAOLLET, BISCLAVARET, etc.

LYCAON, fils de Phoronée, roi d'Arcadie, à laquelle il donna le nom de Lycaonie. Il bâtit sur les montagnes la ville de Lycosure, la plus ancienne de toute la Grèce, et y éleva un autel à Jupiter Lycæus, auquel il commençait à sacrifier des victimes humaines. Il faisait mourir, pour les manger, tous les étrangers qui passaient dans ses Etats. Jupiter étant allé loger chez lui, Lycaon se prépara à ôter la vie à son hôte pendant qu'il serait endormi; mais auparavant il voulut s'assurer si ce n'était pas un dieu, et lui fit servir à souper les membres d'un de ses hôtes, d'autres disent d'un esclave. Un feu vengeur, allumé par l'ordre de Jupiter, consuma bientôt le palais, et Lycaon fut changé en loup. C'est le plus ancien loup-garou.

LYCAS, démon de Thémèse, chassé par le champion Euthymius, et qui fut en grande renommée chez les Grecs. Il était très-noir, avait le visage et tout le corps hideux, et portait une peau de loup pour vêtement (2).

LYCHNOMANCIE, divination qui se faisait par l'inspection de la flamme d'une lampe; il en reste quelques traces. Lorsqu'une étincelle se détache de la mèche, elle annonce une nouvelle et la direction de cette nouvelle. Voy. LAMPADOMANCIE.

LYNX. Les anciens disent des merveilles du lynx. Non-seulement ils lui attribuent la faculté de voir à travers les murs, mais encore la vertu de produire des pierres précieuses. Pline raconte sérieusement que les filets de son urine se transforment en ambre, en rubis et en escarboucles. Mais il ajoute que, par un sentiment de jalousie, cet animal avare a soin de nous dérober ces richesses, en couvrant de terre ses précieuses évacuations. Sans cela nous aurions pour rien l'ambre, les rubis et les escarboucles (3).

LYSIMACHIE, plante ainsi nommée parce que, posée sur le joug auquel les bœufs et autres animaux étaient attelés, elle avait la vertu de les empêcher de se battre.

LYSIMAQUE, devin dont parle Démétrius de Phalère dans son livre de Socrate. Il gagnait sa vie à interpréter des songes au moyen de certaines tables astrologiques. Il se tenait auprès du temple de Bacchus (4).

(1) Inconstance des mauvais anges, liv. IV, p. 304.

(2) Leloyer, Hist. des spectres, p. 198.

(3) M. de Salgues, Des Erreurs, etc., t. II, p. 105.

(4) Plutarque, Vie d'Aristide, § LXVI.

ENCYCLOPÉDIE THÉOLOGIQUE,

OU

SÉRIE DE DICTIONNAIRES SUR TOUTES LES PARTIES DE LA SCIENCE RELIGIEUSE,

OFFRANT EN FRANÇAIS

LA PLUS CLAIRE, LA PLUS FACILE, LA PLUS COMMUNE, LA PLUS VARIÉE
ET LA PLUS COMPLÈTE DES THÉOLOGIES.

CES DICTIONNAIRES SONT :

D'ÉCRITURE SAINTE, DE PHILOGIE SACRÉE, DE LITURGIE, DE DROIT CANON, D'HÉRÉSIES ET
DE SCHISMES, DES LIVRES JANSÉNISTES, MIS A L'INDEX ET CONDAMNÉS, DES PROPOSITIONS
CONDAMNÉES, DE CONCILES, DE CÉRÉMONIES ET DE RITES, DE CAS DE CONSCIENCE,
D'ORDRES RELIGIEUX (HOMMES ET FEMMES), DE LÉGISLATION RELIGIEUSE, DE
THÉOLOGIE DOGMATIQUE ET MORALE, DES PASSIONS, DES VERTUS ET DES VICES,
D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, D'ARCHÉOLOGIE SACRÉE, DE MUSIQUE RELI-
GIEUSE, DE GÉOGRAPHIE SACRÉE ET ECCLÉSIASTIQUE, D'HÉRALDIQUE
ET DE NUMISMATIQUE RELIGIEUSES, DES DIVERSES RELIGIONS,
DE PHILOSOPHIE, DE DIPLOMATIQUE CHRÉTIENNE
ET DES SCIENCES OCCULTES.

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ.

50 VOLUMES IN-4°.

PRIX : 6 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE, 7 FR., 8 FR., ET MÊME 10 FR. POUR LE
SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL DICTIONNAIRE PARTICULIER.

TOME QUARANTE-NEUVIÈME.

DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES.

TOME SECOND.

2 VOL. PRIX : 16 FRANCS.

CHEZ L'ÉDITEUR,

AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
RUE D'AMBOISE, BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1848

DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES

SAVOIR,

DE : AÉROMANCIE, ALCIMIE, ALECTRYOMANCIE, ALEUROMANCIE,
ALFRIDARIE, ALOMANCIE, ALOPÉCIE, ALPHITOMANCIE, AMNIO-
MANCIE, ANTHROPOMANCIE, APANTOMANCIE, ARITHMANCIE, ARMOMANCIE, ASPIDO-
MANCIE, ASTRAGALOMANCIE, BASCANIE, BÉLOMANCIE, BIBLIOMANCIE, BOTA-
NOMANCIE, BOUSANTHROPIE, BRIZOMANCIE, CABALOMANCIE, CAPNOMANCIE, CARTOMANCIE,
CATOPTROMANCIE, CAUSIMANCIE, CÉPHALONOMANCIE, CÉRAUNOSCOPIE, CÉROMANCIE,
CHIMIE, CHIROMANCIE, CLÉDONISMANCIE, CLÉIDOMANCIE, CLÉROMANCIE, COSQUINOMANCIE, CRISTA-
LOMANCIE, CRITOMANCIE, CROMNIOMANCIE, CUBOMANCIE, CYNANTHROPIE, DACTYLOMANCIE,
DAPHNOMANCIE, DÉMONOCRATIE, DÉMONOGRAPHIE, DÉMONOMANCIE, ENGASTRIMISME, FANTASMAGORIE, FATA-
LISME, GASTROMANCIE, GÉLOSCOPIE, GÉMATRIE, GÉOMANCIE, GYROMANCIE, HÉPATOSCOPIE, HIPPOMANCIE,
HYDROMANCIE, ICHTHYOMANCIE, ILLUMINISME, LAMPADOMANCIE, LÉCANOMANCIE, LIBANOMANCIE, LITHOMANCIE, LYCAN-
THROPIE, LYSIMACHIE, MAGIE, MAGNÉTISME, MARGARITOMANCIE, MATRIMONANCIE, MÉCANOMANCIE, MÉGA-
LANTHROPOGÉNÉSIE, MÉTOSCOPIE, MIMIQUE, MONARCHIE INFERNALE, MYOMANCIE, NAIRANCIE, NÉCROMANCIE,
NIGROMANCIE, OCULOMANCIE, OENOMANCIE, OLOLYGMANCIE, OMOMANCIE, OMPHALOMANCIE,
ONÉIROCRITIQUE, ONOMANCIE, ONYCHOMANCIE, OOMANCIE, OPHIOMANCIE, OPHTHALMOSCOPIE, ORDA-
LIE, ORNITHOMANCIE, PALINGÉNÉSIE, PALMOSCOPIE, PARTHÉNOMANCIE, PÉGOMANCIE,
PETCHIMANCIE, PETTIMANCIE, PHARMACIE, PHRÉNOLOGIE, PHYLLORHODOMANCIE, PHYSIO-
GNOMONIE, PIERRE PHILOSOPHALE, PYROMANCIE, RABDOMANCIE, RIAP-
SODOMANCIE, SCIAMANCIE, SEXOMANCIE, SIDÉROMANCIE, SOMNAMBULISME,
SPODOMANCIE, STÉGANOGRAPHIE, STERNOMANCIE, STOÏCHÉO-
MANCIE, STOLISOMANCIE, SUPERSTITIONS, SYCOMANCIE, SYMPATHIE,
TACITURNOMANCIE, TAUPOMANCIE, TÉPHRAMANCIE,
TÉRATOSCOPIE, THALMUDANCIE, THIÉOMANCIE, THIÉURGIE,
THURIFUMIE, TIROMANCIE, UROTOPÉGNE,
UTÉSÉTURE, VAMPIRISME, VENTRILOQUIE, VISIO-
MANCIE, XYLOMANCIE, ZAIRAGIE ;

OU

RÉPERTOIRE UNIVERSEL

DES ÊTRES, DES PERSONNAGES, DES LIVRES, DES FAITS ET DES CHOSSES QUI TIENNENT AUX APPARITIONS, AUX DIVINATIONS, A LA MAGIE,
AU COMMERCE DE L'ENFER, AUX DÉMONS, AUX SORCIERS, AUX SCIENCES OCCULTES, AUX GRIMOIRES,
A LA CABALE, AUX ESPRITS ÉLÉMENTAIRES, AU GRAND ŒUVRE, AUX PRODIGES, AUX ERREURS, AUX PRÉJUGÉS,
AUX IMPOSTURES, AUX ARTS DES BOHÉMIENS, AUX SUPERSTITIONS DIVERSES, AUX CONTES POPULAIRES, AUX PRONOSTICS,
ET GÉNÉRALEMENT A TOUTES LES FAUSSES CROYANCES, MERVEILLEUSES, SURPRENANTES,
MYSTÉRIEUSES OU SURNATURELLES ;

SUIVI DU TRAITÉ HISTORIQUE DES DIEUX ET DES DÉMONS DU PAGANISME, PAR BINET ; ET DE LA RÉPONSE A
L'HISTOIRE DES ORACLES DE FONTENELLE, PAR BALTUS.

Publié par M. l'abbé Migne,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ.



TOME SECOND.



2 VOL. PRIX : 16 FRANCS.

CHEZ L'ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES DU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1848

Paris.— Imprimerie de VRAYET DE SURCY, rue de Sèvres, 37.

DICTIONNAIRE

DES

SCIENCES OCCULTES

ET DES

IDÉES SUPERSTITIEUSES.

M

MA, nom japonais qui signifie esprit malin ; on le donne au renard, qui cause de grands ravages au Japon, où des sectaires n'admettent qu'une espèce de démons, qui sont les âmes des méchants, lesquelles, après la mort, sont uniquement destinées à animer les renards.

MAB, reine des fées, dans Shakspeare.

MABERTHE. On lit dans *l'Histoire des possédés de Flandre*, tome II, pag. 275, qu'il y avait, en quelque royaume de l'Europe, une jeune fille nommée Maberthe, menant une vie qui semblait céleste ; qu'elle fut reçue en pitié dans la maison du seigneur de Swert, l'an 1618. Elle se faisait passer pour sainte et se vantait que son Dieu lui parlait souvent. Mais elle refusa de conférer de ces merveilles avec un évêque, ce qui parut suspect ; et comme on disait qu'un jour le diable l'avait prise par la main et s'était promené avec elle, le seigneur de Swert insista pour qu'elle en parlât audit évêque, ce qu'enfin elle accorda. Après la conférence, qui embarrassa tout le monde, sans rien éclaircir, elle s'en alla de la maison en disant : « S'ils savaient que je sais ce que je sais, ils diraient que je suis une sorcière. » On finit par découvrir de grandes abominations dans cette fille. Mais elle était effrontée ; et lorsqu'on lui parlait de se convertir, elle répondait : « J'y penserai ; il y a vingt-quatre heures au jour. » On croit qu'elle finit par être brûlée.

MACHA-HALLA ou **MESSA-HALA**, astrologue arabe du VIII^e siècle de notre ère. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans Casiri. Les principaux ont été traduits en latin : 1^o *Un traité des Eléments et des choses célestes* ; 2^o un autre, *De la Révolution des années du monde* ; 3^o un troisième, *De la Signification des planètes pour les natiuités*, Nuremberg, 1549. La bibliothèque Bodléienne a parmi ses manuscrits une traduction hébraïque de ses *Problèmes astrologiques*, faite par Aben-Ezra.

MACHINES. Des savants ont produit par la mécanique des machines compliquées où

de bonnes gens ont vu de la magie parce qu'ils ne savaient pas. Voy. **ALBERT LE GRAND**.

Descartes avait fait, dit-on, avec beaucoup d'industrie, une machine automate pour prouver démonstrativement que les bêtes n'ont point d'âme, et que ce ne sont que des machines très-composées qui se remuent à l'occasion des corps étrangers qui les frappent et leur communiquent une partie de leur mouvement. Ce philosophe ayant mis cette machine sur un vaisseau, le capitaine eut la curiosité d'ouvrir la caisse dans laquelle elle était enfermée ; surpris des mouvements qu'il remarqua dans cette machine, qui agissait comme si elle eût été animée, il la jeta dans la mer croyant que c'était le diable.

Les androïdes, par exemple, comme celui d'Albert le Grand, sont des figures à formes humaines qui, au moyen d'un mécanisme intérieur, imitent les mouvements, les gestes, quelquefois même la parole de l'homme, et exécutent des actions souvent si compliquées, qu'elles paraissent ne pouvoir être que le résultat de l'intelligence. La mécanique invente tous les jours et inventera sans doute encore bien des choses nouvelles, plus ou moins utiles, plus ou moins ingénieuses ; mais de plus merveilleuses, il ne semble pas que la chose soit possible. On a exposé, il y a dix ans, à la curiosité publique, dans plusieurs capitales, une société de trois jeunes artistes qui possédaient tous trois un talent différent : d'abord un jeune écrivain de deux ans et demi, nommé Pierre Droz, qui écrivait d'une main ferme l'écriture de grosseur moyenne, qui en prenant de l'encre secouait proprement sa plume sur son écritoire pour ne point salir ses doigts ou son papier ; qui suivait de l'œil la ligne que sa main traçait sans se permettre la moindre distraction ; ce qu'il y avait de plus joli encore, c'est qu'il savait parfaitement son orthographe ; quelque phrase qu'on lui dictât, il la rendait correctement. Son jeune cousin Henri paraissait à peu près du même

âge et promettait de devenir un grand dessinateur; imaginez-vous que, tout jeune qu'il semblait (deux ans et demi), il faisait des esquisses hardies; il commençait même à ombrer. Il dessinait les portraits de Louis XV, de Georges III d'Angleterre et de la reine Charlotte sa femme, et faisait de petits amours. Il tenait ses dessins très-propres, et s'il venait à tomber dessus quelques grains de poussière de crayon, il ne manquait pas de la souffler. Le troisième phénomène de cette intéressante famille, mademoiselle Henriette Droz, jeune personne de sept à huit ans, sœur du dessinateur, était une organiste qui mettait dans son jeu beaucoup d'aplomb. Elle n'improvisait pas si jeune! Quoiqu'elle sût par cœur différents morceaux, elle aimait cependant à les avoir sous les yeux et à suivre la musique pour les exécuter avec plus de précision. L'expression avec laquelle elle jouait communiquait à ses sens une agitation remarquable. Quand les applaudissements venaient à la fin couronner son beau talent musical, elle se levait modestement et saluait l'assemblée. Quelques critiques trouvaient sa musique peu piquante de nouveauté, car parmi les morceaux exécutés par elle, on reconnaissait des motifs tirés du menuet de *Fischer*, et l'air tant soit peu suranné de *la Garde passe*; mais ce qui explique cette circonstance particulière, c'est que la jeune personne avait appris ces airs lorsqu'ils étaient nouveaux, c'est-à-dire il y avait quelque *soixante* ans. Le lecteur devine qu'il s'agit ici de trois androïdes. Ce sont ceux de deux célèbres mécaniciens suisses, Pierre et Henri Droz.

Pierre-Jacques Droz, disent les biographes, naquit à la *Chaux-de-Fonds*, dans le comté de Neuchâtel, en 1721. Ses études achevées, il revint sous le toit paternel, et là, trouvant une de ses sœurs occupée d'horlogerie, il prit du goût pour la mécanique, et se fit bientôt dans cet art une réputation européenne par ses travaux ingénieux. Quelques-uns de ses ouvrages pénétrèrent même jusqu'en Chine. Il est auteur du petit écrivain automate. Son fils, Henri-Louis, né en 1752, devint aussi bientôt, sous ses yeux, un habile mécanicien. A l'âge de 23 ans, il vint à Paris, et exposa, aux yeux de la cour et de la ville émerveillées, son dessinateur et sa jeune organiste. Droz le père mourut à Bienne (Suisse), l'an 1790, et son fils, l'année suivante, à Naples. Depuis lors, leurs androïdes sont passés en différentes mains.

« J'avoue, dit un écrivain qui les a visités, que si j'ai été émerveillé de l'effet produit par ces machines ingénieuses, je le fus bien davantage à la vue de la multitude de rouages de toutes les dimensions, de mouvements de toutes les vitesses, de leviers de toutes les formes, agissant dans toutes les directions; et tout cela mû par un principe unique, la rotation régulière du cylindre à ressort, et aboutissant à un point unique, le doigt du dessinateur ou de l'écrivain; car c'est là le mouvement principalement remarquable. Rien n'égale la simplicité avec

laquelle on communique à l'écrivain les phrases qu'on veut lui dicter; car on conçoit qu'il ne les écrit pas à la simple audition. (Autrefois il écrivait bien de lui-même quelques phrases, mais le cylindre qui les contenait a été brisé et n'a pu être encore remplacé.)

« Au centre de la machine est un cadran, c'est pour ainsi dire le cerveau où aboutissent toutes les sensations de l'androïde, et d'où partent les esprits vitaux qui portent l'impulsion à ses membres. Autour de ce cadran sont écrites toutes les lettres de l'alphabet, et vous n'avez qu'à porter successivement l'aiguille du cadran sur toutes les lettres que vous voulez faire écrire, et l'automate exprime fidèlement votre pensée. Quelle infinité de calculs n'a-t-il pas fallu à l'auteur pour arriver à une si admirable simplicité! Je ne conçois pas comment des machines si ingénieuses, destinées à immortaliser le génie de l'homme, ne sont pas acquises par les gouvernements, et précieusement conservées dans les musées nationaux. »

« La fameuse statue de Memnon peut passer, dit un autre écrivain, pour le plus ancien des automates musiciens. Tout le monde sait que cette figure colossale faisait entendre quelques sons lorsqu'elle était frappée des premiers rayons du soleil levant. Des inscriptions latines et grecques attestent qu'au III^e siècle de notre ère le phénomène se produisait encore. Plusieurs écrivains ont révoqué en doute l'existence de ce fait; d'autres ont cherché à l'expliquer par le moyen de mécaniques de leur invention. Ces derniers nous semblent être plutôt dans le vrai. Les Egyptiens étaient assez habiles dans les arts manuels pour inventer une machine capable de produire un pareil résultat.

« On trouve dans le moyen âge plusieurs automates exécutant différentes fonctions. Le plus célèbre est celui d'Albert le Grand. Les conteurs crédules assurent qu'il lui servait d'oracle et lui expliquait les mystères des choses. De plus, ce personnage mécanique allait ouvrir la porte de la cellule d'Albert lorsqu'on y venait frapper, et adressait des paroles distinctes à la personne qui entrait.

« Des auteurs qui ont parlé de l'automate d'Albert le Grand disent que cet homme célèbre y travailla trente ans sans relâche, se réglant pour ses opérations sur la marche des constellations. Ainsi, lorsque le soleil se trouvait à un certain signe du zodiaque, il fit un mélange de métaux marqués de l'image de ce signe pour en former une partie quelconque du corps; puis, quand chaque membre fut terminé séparément, il réunit le tout en une figure entière à laquelle il donna la vie. Saint Thomas d'Aquin, son disciple, aurait brisé la statue à cause de l'ennui que lui causait son bavardage. Barthélemy Sibille assure qu'elle était composée de chair et d'os, *mais par art, non par nature*. Naudé le réfute et suppose que l'androïde d'Albert le Grand (*androïde* et *automate* sont une

seule et même chose) était composée de métal; il affirme qu'il ne pouvait ni entendre, ni parler, ni servir d'instrument au diable pour la parole. D'après lui, Albert, qui était fort instruit dans les sciences mathématiques, et qui avait déjà inventé plusieurs machines ingénieuses, aura pu composer, au moyen d'une certaine combinaison de ressorts, une tête ou un personnage tout entier capable d'exécuter des mouvements et de proférer des paroles. Maintenant, jusqu'à quel point de perfection cette machine était-elle portée? C'est ce qu'on ne saurait dire. Il ne fallait pas qu'elle fût irréprochable pour exciter l'admiration, dans un temps où l'on était si peu avancé en mécanique. Le père Théophile Raynaud dit seulement que la tête-automate d'Albert était si artistiquement composée, que l'air qu'on y soufflait pouvait prendre les modifications requises pour former la voix humaine. Du reste, aucun détail sur la composition du mécanisme.

« Jean Muller, plus connu sous le nom de *Regiomontanus*, célèbre astronome du xv^e siècle, passe pour avoir exécuté deux automates qui n'ont point de rapport avec les androïdes musiciens, mais que l'on croit pouvoir signaler ici. L'un était un aigle (nous ne parlons que sur la foi de certains écrivains), un aigle qui avait la faculté de voler et de se diriger dans l'air. La perfection du mécanisme qui faisait agir cet oiseau était telle, qu'on le vit aller à la rencontre de l'empereur, lors de son entrée à Ratisbonne, et revenir jusqu'à la ville en planant au-dessus de sa tête. L'autre automate était une mouche de fer, que *Regiomontanus* s'amusait souvent à laisser s'envoler lorsqu'il était assis à une table nombreuse, qui faisait le tour de la chambre en bourdonnant à l'oreille des convives et revenait se poser sur sa main. On comprend l'homme-automate marchant par des moyens mécaniques; on croirait peut-être à l'histoire de l'aigle, si l'écrivain auquel on en doit le récit ne lui prêtait l'intelligence d'aller se placer au-dessus de la tête de l'empereur; mais le phénomène de cette mouche de fer ne saurait être admis que par des gens doués d'une crédulité robuste.

« Aulu-Gelle nous apprend qu'Architas avait construit un pigeon de bois qui pouvait voler au moyen d'une puissance cachée, par laquelle il contre-balançait la force d'attraction qui tendait à le rapprocher de la terre.

« Une opinion fortement accréditée attribuée aussi à Roger Bacon la création d'une tête d'airain qui parlait, et qui même avait le don de prophétiser. L'historien Macyer nous apprend que, suivant le sentiment public, ce moine illustre et son frère de religion, Thomas Bungey, travaillèrent sept ans à forger cette tête pour savoir d'elle s'il n'y aurait pas moyen d'entourer toute l'Angleterre d'un gros mur. Le naïf écrivain ajoute qu'ils ne purent pas bien saisir la réponse de l'oracle, parce que, n'étant pas

préparés à la recevoir si tôt, ils s'étaient occupés d'autre chose que de prêter l'oreille à son discours. Quoi qu'il en soit, il est certain que Roger Bacon passait pour communiquer avec les puissances occultes, et que dans des comédies on l'a souvent représenté comme un grand magicien. Sa tête d'airain était probablement, ainsi que l'androïde d'Albert le Grand, une pièce de mécanique ingénieusement conçue.

« Il paraît que la construction des automates fut négligée pendant une longue période de temps, et que le goût de ces sortes de machines s'éteignit insensiblement, car on n'en voit point de cités depuis le xv^e jusqu'au xviii^e siècle. Les plus célèbres de cette époque furent ceux imaginés par Vaucanson. On ne saurait nier que le joueur de flûte de ce dernier ne fût une création dans la pratique des arts mécaniques. La description qu'il en fit à l'académie des sciences de Paris, dans le courant de l'année 1738, reçut de ce corps savant une éclatante approbation, et les expositions publiques, où il parut, eurent du retentissement dans toute l'Europe. La grandeur de la figure était de cinq pieds et demi environ : elle était assise sur un fragment de rocher supporté par un piédestal carré de quatre pieds et demi de haut sur trois et demi de large. Au moyen d'un mécanisme dont la description serait trop étendue, l'automate jouait douze airs différents en donnant au son toutes les variétés de force et de douceur, ainsi qu'eût pu le faire un habile artiste. Six soufflets marchant alternativement envoyaient l'air à un réservoir commun d'où il était poussé par un tube jusqu'aux lèvres sur lesquelles était appuyée l'embouchure de la flûte. Les doigts, mus par un mécanisme ingénieux, ouvraient et fermaient les trous de l'instrument avec une précision parfaite et suivant qu'il fallait produire tel ou tel son. L'inventeur de cette belle machine était fort jeune lorsqu'il en conçut le plan; elle fut imaginée tout d'un jet et exécutée sans changement notable, tant ses différentes parties avaient été bien ordonnées. Le jour où Vaucanson l'essaya pour la première fois, son domestique pensa perdre la tête dès les premiers sons qu'elle fit entendre, et lui sauta au cou en pleurant, lui-même ne put retenir ses larmes.

« Le second automate de Vaucanson fut une figure habillée en berger d'opéra, qui jouait une vingtaine d'airs, de menuets, de rigodons et de contredanses. On pensait généralement que les obstacles avaient été moindres pour cette mécanique que pour celle du joueur de flûte, mais il paraît au contraire qu'ils furent si grands, que Vaucanson fut mainte fois sur le point de l'abandonner. L'automate soufflait dans un flageolet provençal, tout en frappant, au moyen d'une baguette, sur un tambourin de Marseille. Ce flageolet provençal, instrument ingrat s'il en fut, n'était percé que de trois trous; il fatiguait excessivement le musicien, parce qu'il nécessitait une dépense

de souffle très-considérable. On jugera de la difficulté qu'il y avait eu à faire la division exacte de l'émission du vent pour chaque note, lorsqu'on saura que les muscles de la poitrine faisaient un effort égal à un poids de cinquante-six livres pour faire sonner le si d'en haut, tandis qu'une force d'une once suffisait pour la note la plus grave. L'instrument n'étant supportable que dans les mouvements rapides, il fallait que l'automate jouât tous les airs en doubles croches et qu'il donnât un coup de langue à chaque note ; et l'on doit dire qu'en cela il était plus habile que la plupart des musiciens de chair et d'os. Ce n'est pas tout encore. Il frappait en même temps sur son tambour des coups alternativement simples et doubles, variés suivant les airs.

« Tout le monde a entendu parler d'un autre automate construit par Vaucanson ; c'est le canard qui exécutait tous les mouvements d'un hôte de la basse-cour avec la vérité de la nature même. On le voyait se lever sur les pattes, allonger le cou pour saisir le grain qu'on lui présentait, et l'avaler, en y mettant tous les gestes d'un oiseau qui mange avec précipitation, puis rendre la nourriture par les voies naturelles, après lui avoir fait subir une sorte de trituration. Il buvait ensuite, barbotait dans l'eau, et faisait entendre un cri très-bien imité. Toute la machine fonctionnait sans qu'on la touchât, et après avoir été montée une seule fois. »

Nous avons parlé des frères Droz.

« L'abbé Mical, homme savant et ingénieux, exécuta deux têtes de bronze qui prononçaient des mots et même des phrases entières. Leur mécanisme se composait de deux claviers, l'un en forme de cylindre par lequel on n'obtenait qu'un nombre déterminé de phrases, mais qui indiquait clairement les intervalles des mots et leur prosodie ; l'autre clavier contenait tous les sons et toutes les inflexions de la langue française, réduits à un petit nombre par une méthode particulière à l'auteur. Avec un peu d'habitude, on eût parlé avec les doigts comme avec la langue ; mais le gouvernement, sur le rapport du lieutenant de police, M. Lenoir, ayant refusé d'acheter les têtes parlantes de l'abbé Mical, ce malheureux artiste, accablé de dettes, brisa son chef-d'œuvre, et mourut pauvre, en 1789.

« Rivarol, dans une des notes de son Discours sur l'universalité de la langue française, observe qu'une pareille machine pourrait servir à retracer aux siècles futurs l'accent et la prononciation d'une langue vivante, qui tôt ou tard finissent par s'altérer ou se perdre absolument, ainsi qu'il est arrivé du grec et du latin, auxquels Démosthènes et Cicéron ne comprendraient rien à coup sûr, en nous entendant parler ces langues. Si l'abbé Mical était allé jusqu'à faire prononcer purement des phrases entières par ses têtes de bronze, il est permis de croire qu'en poussant un peu plus loin ses recherches, il eût pu former un automate

chantant. On se figure aisément quels auraient été les avantages de cette invention ; ils sont de la même nature que ceux dont Rivarol fait une application à la langue.

« Le baron de Kempelen, auteur d'un excellent ouvrage sur le mécanisme de la parole, et du fameux automate joueur d'échecs, que l'on vit à Paris, vers la fin du XVIII^e siècle, fut conduit par ses recherches à la construction d'une machine parlante, susceptible d'être appliquée indifféremment aux langues latine, française et italienne. Il a laissé une explication de sa mécanique, et assure qu'en moins de trois semaines, on pouvait apprendre à la faire parler couramment, au moyen du clavier. Il faisait prononcer sur-le-champ chaque mot qu'on lui demandait ; mais il avance qu'il ne pouvait pas dépasser les phrases d'une certaine longueur, comme par exemple celles-ci : *Vous êtes mon ami*, — *Je vous aime de tout mon cœur*, ou, en latin : *Leopoldus secundus*, — *Romanorum imperator* ; — *semper augustus*. Cependant, comme d'après ce qu'il dit, la difficulté ne venait que de la petite quantité de vent fournie par le soufflet, il était facile de la faire disparaître. Depuis longtemps déjà, le célèbre Euler avait annoncé l'importance et la possibilité d'une semblable machine.

« La machine parlante de M. de Kempelen avait la forme d'une petite caisse de la grandeur d'une cage moyenne : l'inventeur se proposait de lui donner, après l'avoir perfectionnée, celle d'un enfant de six à sept ans, parce que les sons qu'elle rendait ressemblaient à la voix d'un enfant de cet âge. Cette voix était douce et agréable ; il n'y avait que l'R qu'elle prononçât en grasseyant et avec un certain ronflement pénible. Lorsqu'on n'avait pas bien compris sa réponse, elle la répétait, mais sur le ton d'une impatience enfantine.

« Nous avons dit que l'inventeur de la machine parlante avait également construit l'automate joueur d'échecs, qu'il fit voir à Paris, à la fin du siècle dernier. La création de cette mécanique prodigieuse fut en quelque sorte due au hasard. Le baron de Kempelen, gentilhomme hongrois et conseiller aulique de la chambre royale des domaines de Hongrie, se trouvant à Vienne, fut appelé à la cour, pour assister à une séance de jeux magnétiques qu'un Français, nommé Peltier, devait donner devant l'impératrice. Il était connu comme amateur ingénieux de mécanique, et les personnes présentes lui ayant demandé son opinion sur les expériences auxquelles il assistait, il lui arriva de dire qu'il se croyait en état de faire une machine beaucoup plus étonnante que tout ce qu'on venait de voir. L'impératrice, qui l'avait entendu, le prit au mot et lui exprima le désir qu'il se mît à l'œuvre. En moins de six mois, M. de Kempelen avait entièrement exécuté son joueur d'échecs. On chercha vainement à découvrir son secret en Allemagne, et les mécaniciens de Paris ne furent pas plus heureux.

« L'automate de M. de Kempelen était un

personnage de grandeur naturelle, habillé à la turque, et assis sur une chaise de bois, fixée à une armoire de trois pieds et demi de large sur deux et demi de haut. L'inventeur ouvrait cette armoire, et montrait les rouages, cylindres et leviers dont se composait le mécanisme; il détachait ensuite les vêtements de l'automate dont le corps était également rempli par des pièces d'horlogerie. Ensuite les portes de l'armoire étaient refermées, les vêtements remis en place, et la partie d'échec s'engageait avec le premier venu. Comme c'était au moment où Mesmer donnait à Paris des épreuves publiques de sa science, on ne manqua pas d'attribuer au magnétisme ce nouveau prodige. Combien de curieux auraient cessé de s'étonner, s'ils avaient su qu'en dépit du soin qu'ils avaient mis à bien examiner, un homme se trouvait caché dans l'armoire qui servait de piédestal à la figure! Cependant la machine en était-elle moins admirable? Comment supposer, avec un peu de réflexion, qu'une combinaison de ressorts, quelque ingénieuse qu'elle soit, pût produire l'intelligence? N'était-ce point assez que la mécanique exécutât environ quinze cents mouvements différents, sans confusion, sans embarras et avec l'apparence d'une extrême facilité? Le joueur, caché dans le piédestal, déterminait les coups, mais l'automate les exécutait, et cela suffisait pour la gloire du baron de Kempelen.

« Maelzel, artiste très-habile, montra en même temps un trompette-automate, non moins extraordinaire que le joueur d'échecs. Cette figure était établie sur de plus petites proportions; elle n'avait guère que deux pieds et demi de haut. Au premier abord, en lui entendant exécuter des fanfares sur une trompette proportionnée à sa taille, on n'imaginait pas de quelle complication de ressorts elle était le résultat. Il semblait qu'une fois l'embouchure prise, il n'était pas aussi difficile de souffler dans un instrument de cuivre que de fermer et d'ouvrir alternativement avec les doigts les trous de la flûte. En y réfléchissant, on voit que les obstacles ont dû être au contraire beaucoup plus difficiles à surmonter. Ce n'est pas le plus ou moins d'air introduit par l'embouchure d'un cor ou d'une trompette qui fait monter ou baisser l'intonation, c'est par la position des lèvres que sont déterminées les modifications de la gamme. On voit qu'une prodigieuse rectitude dans les ressorts qui réglaient les mouvements de la bouche était nécessaire pour obtenir invariablement l'intonation voulue.

« Un autre automate de Maelzel fut exposé avec le trompette et le joueur d'échecs. C'était un danseur de cordes haut de deux pieds, qui exécutait dans leur vérité absolue tous les mouvements d'un acrobate exercé. Il s'enlevait, retombait dans des positions variées, se pendait par les pieds, etc. Un tube flexible, de la grosseur d'une plume, était attaché à ses reins; c'était le seul point par lequel il tint à la machine. On ne pouvait

(1) Traduit en français par la Revue Britannique.

donc chercher ailleurs que dans cet espace infiniment petit le mécanisme qui le faisait fonctionner.

« Bruxelles a vu fonctionner, il y a dix ans, un automate joueur de clarinette. L'inventeur de ce nouvel androïde est M. Van Oeckelen, facteur d'instruments de Breda, qui a passé deux années à le concevoir et à l'exécuter.

« L'androïde hollandais ne le cède point à ses confrères d'Allemagne et de France. Les difficultés d'une pareille construction ont été vaincues chez lui, et l'ensemble qu'il présente est très-satisfaisant. Les doigts ont à exécuter des mouvements compliqués; ils doivent non-seulement se lever et s'abaisser, mais aussi se porter de haut en bas et de bas en haut, pour saisir les clefs qui sont au nombre de seize, et qui, au moyen d'un mécanisme particulier, donnent trente-deux notes. Il porte l'instrument à sa bouche, lorsqu'il doit jouer, et le quitte dans les ritournelles; il se penche, remue les bras, la tête et les yeux, sans trop de roideur. Nous ne lui reprocherons qu'une chose, c'est de ne pas jouer de la clarinette ainsi qu'il l'annonce ou du moins qu'on l'annonce pour lui. Il tient à la vérité un instrument qui ressemble assez à celui-ci; mais la nature du son fait immédiatement connaître qu'il renferme de petites lames métalliques, dans le genre de celles dont se compose la gamme des *accordeons*. On comprend que la difficulté n'était pas la même. Pour mettre en vibration l'anche de la clarinette, il est nécessaire de bien régler l'emploi des lèvres qui doivent appuyer ou moins ou plus, suivant que l'intonation s'élève ou descend, ou seulement d'après le degré d'intensité du son. Au lieu de cela, un souffle continu, régulier, suffit pour faire résonner les lames métalliques. La machine n'en est pas moins fort intéressante; elle nécessite, telle qu'elle est, l'emploi de procédés mécaniques assez ingénieux pour que son auteur puisse en tirer vanité. »

Il y a aussi des merveilles de mécanique qu'on a attribuées à la magie blanche, laquelle, il est vrai, ne consiste guère qu'en choses d'adresse.

« Pendant mon séjour en Sicile, dit un rédacteur du *Métropolitan* (1), j'eus occasion de connaître un personnage singulier; il se nommait Calabressa: nez pointu, menton allongé, ventre énorme, physionomie mobile, contorsions variées, c'était une figure toute sicilienne. Il ne savait rien, il parlait de tout; il était bon, complaisant, spirituel.

« Excellence, me disait-il un soir, voici les ruines d'une tour de Sarrasins. Vous savez que les Musulmans ont occupé la Sicile; c'est ici qu'on a découvert les ossements des géants.

« Rien n'est plus bizarre dans le monde que le contraste des beautés de la nature et d'un personnage grotesque. Cette contradiction commença par me choquer. Je m'y habituai ensuite.

« Vous n'avez plus de roman, me disait-il

un autre jour, vous autres peuples d'industrie bien réglée et de commerce attentif. Ce que les peuples civilisés nomment roman, ce qui les amuse et leur plaît sous ce titre, grands coups d'épée, bizarres déguisements, comiques inventions, aventures extraordinaires, extravagances surnaturelles, tout cela est la vie même des peuples sauvages ou à-demi civilisés. Grâce à Dieu, le cordeau de votre civilisation rectiligne n'a pas encore tout nivelé ; nous ne vivons pas tous encore comme des castors dans nos tanières, et le pittoresque, l'émotion, l'étrangeté, l'élan des passions, la nouveauté des couleurs, ne sont pas bannis du monde. Lorsque toutes les rues et toutes les villes du globe seront soumises à un alignement inexorable, quand le cadastre de l'humanité sera fait et accompli, quand l'univers ne sera plus qu'une vaste maison de commerce, lorsque l'on aura détruit, pour en faire des moellons, les vieux clochers de Westminster et les vieilles maisons chancelantes de Cologne, d'Augsbourg, de Wittemberg, je ne sais si les hommes dormiront plus doucement, si la somme de leurs jouissances sera augmentée ; mais le poète et le peintre n'auront plus qu'à renoncer à ce qui fait leur vie, aux premiers éléments du génie et de l'art.

« Quant à moi, ajoutait-il, dans mes longues excursions à travers ce globe dont toutes les latitudes me sont connues, si j'ai recueilli quelques souvenirs qui m'amuse encore, je les dois à l'Italie endormie, à l'Espagne enfiévrée, au Mexique livré à ses éternelles fureurs politiques. La Sicile où nous sommes, par exemple, est un des pays du monde les plus remarquables, même aujourd'hui, par l'originalité des mœurs et des actions.

« À Palerme, il y a peu d'années, un marquis voulut donner à sa sœur, qui venait d'épouser le prince de V..., une fête splendide. Le frère était mécontent du prince qui, ayant reçu de sa fiancée une dot considérable, avait trompé la famille par les dehors d'une fortune plus brillante que réelle. Quelle vengeance tirer de cette duperie ? Le marquis, homme fort original, imagina de transformer le repas et le bal en une longue mystification, d'assez mauvais goût, si l'on veut, mais étrangement dramatique.

« Le palais du marquis resplendissait de lumières, des orangers en fleurs étaient placés sur les degrés, on voyait dans le vestibule une longue file de domestiques, revêtus de costumes brillants, tenant des torches allumées : l'encens des fleurs et des parfums circulait sous les voûtes de marbre. Cet enchantement ne tarda pas à disparaître et à faire place à une magie funèbre. Les domestiques, armés de leurs flambeaux, s'évanouirent, et un rideau, qui retomba devant eux, n'offrit aux regards surpris des assistants qu'une fantasmagorie lugubre. C'étaient des personnages étranges, dont une illusion d'optique simulait la vie : Cupidon, assis sur un coffre-fort qui lui servait de char, le portrait en caricature du noble prince, une

série de scènes qui rappelaient la danse des morts, et quelques figures singulières qui offraient les ressemblances burlesques des personnages les plus connus de Palerme. Il fallait voir l'étonnement des femmes, leur effroi, la colère de certains seigneurs qui ne pouvaient échapper à leur propre image. Le rideau se releva, et la voûte s'éclaira de nouveau. Autre changement de décoration : une lumière azurée se répand au loin ; des gazes transparentes laissent apercevoir une perspective aérienne de groupes nuageux ; que le propriétaire habile avait empruntés à l'Opéra palermitain ; une foule d'amours vêtus de leur nudité classique rappellent les fantaisies de la mythologie païenne. Un peuple de nymphes accueille la fiancée, un char couvert de fleurs, ombragé de pampres, la reçoit comme une triomphatrice ; elle s'avance ainsi, escortée d'un essaim de petits enfants qui sèment des roses. C'était un tableau de Boucher.

« Le bal s'ouvrit dans la grande salle, sous ces riants auspices. Une dépense extraordinaire et qui avait absorbé plusieurs années du revenu du marquis pouvait seule expliquer ces bizarres et magnifiques folies. On n'apercevait pas les bougies qui éclairaient le salon circulaire, théâtre du bal : cachées dans l'intérieur des colonnes de cristal qui soutenaient le plafond, elles versaient une lueur magique sur les groupes. Puis tout à coup, comme si le mystificateur eût voulu faire succéder la triste réalité à l'illusion riante, et les spectacles les plus disgracieux aux scènes joyeuses, tout le parquet s'abaissa à la fois, à un seul signal, au milieu du fracas, des gémissements, des murmures, qui émanaient des instruments de cuivre et des instruments de percussion : on vit descendre les danseurs effrayés dans un obscur caveau, où le même artifice avait simulé les forges de Vulcain. Là, le fer retentissait sous le marteau, les Cyclopes bronzés faisaient mugir le soufflet gigantesque, Vulcain lui-même, athlète difforme, saisissait de ses mains nerveuses les ardentes tenailles ; les femmes effrayées poussaient des cris ; mais toutes les issues étaient fermées, et quelques minutes après l'exécution de ce changement à vue, une évolution nouvelle vint calmer le mécontentement des convives. Les compagnons de Vulcain s'éclipsent, le sol s'exhausse, la salle souterraine et ceux qui l'occupent se trouvent emportés doucement jusqu'à une galerie supérieure, ombragée de ces immenses vignes siciliennes, dont les pampres servent de rideaux transparents. On s'assit autour des tables disposées sur la terrasse. Le repas était servi avec élégance ; déjà l'on pardonnait à l'hôte le caprice de ces transformations. Les mets les plus rares et les plus exquis couvraient les tables de marbre : tous les sens étaient flattés, et le sourire renaissait sur les lèvres. Lorsqu'il fut question d'attaquer chacun des plats, la bonne humeur et l'espérance se transformèrent en étonnement. Un superbe pâté, auquel le couteau commençait à faire une

profonde blessure, effraya les convives par une explosion semblable à celle d'un coup de pistolet; puis se réduisit à rien. Une gelée, dont la couleur appétissante avait conquis l'admiration générale, prit feu et se dévora elle-même, lorsque la cuiller essaya de l'entamer. Une jeune personne, qui trouvait dans sa surprise une cause de gaieté pétulante, voulut saisir une pêche dont le coloris la séduisait. Cette pêche était creuse; elle en vit sortir ce reptile innocent, le lézard, qui a conservé le droit d'épouvanter un si grand nombre de femmes. Au beau milieu de la table, un immense édifice de pâtisserie répandait au loin un fumet délicieux, qui semblait attester sa réalité. A peine une de ses murailles fut-elle démolie, une volée de petits oiseaux, que l'on avait enfermés dans cette singulière cage, s'échappa en battant des ailes.

« Longue serait l'énumération de toutes les subtilités de magie blanche que le maître de la maison avait inventées pour désappointer ses convives; quelques-uns de ces tours étaient barbares. La plupart des pièces de volailles, dont le couteau ou la fourchette sollicitaient les flancs, et qui, couvertes de la gelée ou de la sauce convenables, paraissaient bien mortes, étaient vivantes. Le pauvre animal, qui se sentait blessé, poussait un faible cri, se débattait, sautillait sur la table avec effort, et de ses ailes étendues, qu'il agitait dans sa douleur, faisait voler sur les convives l'assaisonnement qui lui avait servi de cuirasse. Un narcotique, sans doute quelques gouttes d'opium, l'avait plongé dans cet état de stupeur; et de légers ligaments l'avaient maintenu sur le plat qui le contenait. A ce repas illusoire succéda un repas véritable qui dédommagea un peu les convives, sans faire oublier aux hommes leurs manchettes souillées, aux femmes leurs parures flétries. On avait fini par accepter une mystification qui s'était présentée sous tant de formes diverses, et par s'attacher à la curiosité du spectacle. On vit apparaître tour à tour ce que les illusions d'optique peuvent créer de monstres effroyables et de riantes chimères. Il y eut un moment où toutes les femmes apparurent livides comme des cadavres; un autre, où chacune d'elles se trouva parée tout à coup d'une couronne et d'un bouquet de fleurs magnifiques. »

Ces plaisanteries excentriques se terminèrent mal. Le lendemain matin, le marquis reçut une douzaine de provocations. Il crut devoir y répondre et fut tué au troisième duel. Voy. ENCHANTEMENTS.

MACHLYES, peuple fabuleux d'Afrique, que Pline prétend avoir eu les deux sexes et deux mamelles, la droite semblable à celle d'un homme, et la gauche à celle d'une femme.

MACREUSES, oiseaux de la famille des canards, qui sont très-communs sur les côtes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande.

Ils ont été le sujet de bien des contes. Plusieurs auteurs ont assuré que ces oiseaux sont produits sans œufs : les uns les font venir des coquilles qui se trouvent dans la mer; d'autres ont avancé qu'il y a des arbres semblables à des saules, dont le fruit se change en macreuses, et que les feuilles de ces arbres qui tombent sur la terre produisent des oiseaux, pendant que celles qui tombent dans l'eau deviennent des poissons.

Il est surprenant, dit le P. Lebrun, que ces pauvretés aient été si souvent répétées, quoique divers auteurs aient remarqué et assuré que les macreuses étaient engendrées de la même manière que les autres oiseaux. Albert le Grand l'avait déclaré en termes précis; et depuis un voyageur a trouvé, au nord de l'Ecosse, de grandes troupes de macreuses et les œufs qu'elles devaient couvrir, dont il mangea.

« Il n'y a pas trois ans qu'un journal de Normandie nous racontait sérieusement, dit M. Salgues (1), qu'on venait de pêcher, sur les côtes de Granville, un mâle de vaisseau qui dormait depuis plus de vingt ans sous les eaux; que l'on fut fort étonné de le trouver enveloppé d'une espèce de poisson fort singulier, que les Normands nomment *bernacle* ou *bernache*. Or, ce *bernache* ou *bernacle* est un long boyau rempli d'eau jaunâtre, au bout duquel se trouve une coquille qui renferme un oiseau, lequel produit une macreuse. Cette absurde nouvelle se répandit, et les Parisiens, ajoute M. Salgues, furent bien étonnés d'apprendre qu'il y avait des oies qui naissaient au bout d'un boyau, dans une petite coquille. »

Johnston, dans sa *Thaumato-graphie naturelle*, rapporte que les macreuses se forment dans le bois pourri, que le bois pourri se change en ver et le ver en oiseau.

Boëtius est celui dont l'autorité lui paraît la plus imposante. Or ce savant rapporte qu'en 1490 on pêcha sur les côtes d'Ecosse une pièce de bois pourri, qu'on l'ouvrit en la présence du seigneur du lieu, et qu'on y trouva une quantité énorme de vers; mais ce qui surprit singulièrement l'honorable baronnet et les spectateurs, c'est que plusieurs de ces vers commençaient à prendre la forme d'oiseau, que les uns avaient des plumes, et que les autres étaient encore tout rouges. Ce phénomène parut si étonnant, que l'on déposa la pièce de bois dans l'église voisine, où elle fut conservée. Boëtius ajoute à ce conte, et pour le faire tenir debout, qu'il fut lui-même témoin d'un prodige semblable; que le ministre d'une paroisse voisine des bords de la mer ayant pêché une grande quantité d'algues et de roseaux, il aperçut, à l'extrémité de leurs racines des coquillages singuliers, qu'il les ouvrit et y trouva au lieu de poissons des oiseaux. L'auteur assure que le pasteur lui fit part de cette merveille, et il répète qu'il fut lui-même témoin de la vérité du fait.....

(1) Des Erreurs et des préjugés, t. I^{er}, p. 448.

MACRODOR, médecin écossais dont voici l'aventure : « En l'année 1574, un nommé Trois-Rieux s'obligea envers un médecin écossais, nommé Macrodor (tous deux habitants de Bordeaux), de lui servir de démon après sa mort ; c'est-à-dire que son esprit viendrait lui obéir en toutes choses et lui faire connaître ce qui était caché aux hommes. Pour parvenir à ces fins, ils signèrent un pacte en lettres de sang sur un parchemin vierge.

« Ce Macrodor était regardé comme sorcier et magicien ; il eut une fin misérable, ainsi que toute sa famille. On surprit chez lui l'obligation que nous venons de mentionner, avec une platine de cuivre ronde, de médiocre grandeur, sur laquelle étaient gravés les sept noms de Dieu, sept anges, sept planètes et plusieurs autres figures, caractères, lignes, points, tous inconnus (1). »

MACZOCHA. Un jeune écrivain (2) a rapporté sur ce gouffre une tradition polonaise que nous transcrivons ici.

Du temps des Hussites, un brigand nommé Obesslik se rendit à la justice qui le poursuivait depuis longtemps, mais il se rendit à condition qu'on épargnât son sang. Il fut donc condamné à mourir de faim et descendu dans le gouffre de Maczocha avec une cruche d'eau et un seul pain. Le pain fut bientôt dévoré, la cruche d'eau bientôt vidée. Alors commença pour lui cette horrible agonie dont on peut se faire une idée après avoir lu l'épisode d'Ugolin dans le Dante. La mort lente s'approchait avec le désespoir, lorsque tout à coup le condamné entendit un sifflement étrange dans l'air et vit, en levant les yeux, un dragon ailé qui plongea à grands coups d'aile dans le précipice. Obesslik, qu'épouvantait l'idée que ce dragon le dévorerait, ramassa le reste de ses forces, se recula dans une crevasse de la paroi, prit une pierre et la jeta vers le dragon qui fut atteint, sous le ventre, au seul endroit qui n'était pas protégé par des écailles comme tout le reste de son corps. Un sang noir sortit de la blessure du monstre qui s'abattit sur une saillie du cratère où il se reposa quelque temps ; une demi-heure s'écoula ainsi, et, quand il eut repris quelques forces par le repos, il se releva et sortit. Ainsi délivré de son hôte monstrueux, Obesslik pensa ceci :

Ne pourrais-je pas me sauver par son secours, s'il revenait ?

Le lendemain, à la même heure, le dragon redescendit dans le gouffre et se mit à fouiller la vase avec son bec immense pour y chercher des vipères d'eau dont il se nourrissait. Obesslik se glissa derrière lui et se plaça sur son dos écaillé. Quand le monstre se fut bien repu, il reprit son vol sans s'apercevoir qu'un homme était placé sur son dos et sortit du précipice. Il s'éleva bien haut dans l'air, portant toujours son cavalier qui attendait un moment favorable pour descen-

dre de son étrange coursier. Ses ailes bruisaient dans le vent ; et il s'abattit dans une forêt voisine où il se coucha sous un grand chêne et s'endormit.

Obesslik sauvé reprit son ancien métier de dévaliseur, et plus d'une fois l'effroi se répandit dans la contrée au récit des crimes de celui que l'on croyait mort dans la Maczocha. Les montagnes de Hradi étaient surtout le théâtre de ses sanguinaires exploits. Mais il fut repris et décapité à Olmütz.

MAGARES, sorciers de Mingrélie, fort redoutés des gens du pays, parce qu'ils nouaient l'aiguillette. Aussi la cérémonie du mariage, en ce pays, se faisait toujours en secret, et sans qu'on en sût le jour, de peur que ces prétendus sorciers ne jetassent quelques sortilèges fâcheux sur les époux.

MAGES, sectateurs de Zoroastre, adorateurs du feu et grands magiciens. C'est d'eux, disent les démonomanes, que la magie ou science des mages tire son nom. Ils prêchaient la métempsychose astronomique ; c'est-à-dire que, selon leur doctrine, les âmes, au sortir de ce monde, allaient habiter successivement toutes les planètes avant de revenir sur la terre.

MAGIE ET MAGICIENS. La magie est l'art de produire dans la nature des choses au-dessus du pouvoir des hommes, par le secours des démons, ou en employant certaines cérémonies que la religion interdit. Celui qui exerce cet art est appelé magicien. On distingue la magie noire, la magie naturelle, la célestialis, c'est-à-dire l'astrologie judiciaire, et la cæremonialis ; cette dernière consiste dans l'invocation des démons, en conséquence d'un pacte formel ou tacite fait avec les puissances infernales. Ses diverses branches sont la cabale, l'enchantement, le sortilège, l'évocation des morts et des esprits malfaisants, la découverte des trésors cachés et des plus grands secrets ; la divination, le don de prophétie, celui de guérir par des termes magiques et par des pratiques mystérieuses les maladies les plus opiniâtres, de préserver de tous maux, de tous dangers, au moyen d'amulettes, de talismans ; la fréquentation du sabbat, etc.

La magie naturelle, selon les démonographes, est l'art de connaître l'avenir et de produire des effets merveilleux par des moyens naturels, mais au-dessus de la portée du commun des hommes. La magie artificielle est l'art de fasciner les yeux et d'étonner les hommes, ou par des automates, ou par des escamotages, ou par des tours de physique. La magie blanche est l'art de faire des opérations surprenantes par l'évocation des bons anges, ou simplement par adresse et sans aucune évocation. Dans le premier cas, on prétend que Salomon en est l'inventeur ; dans le second, la magie blanche est la même chose que la magie naturelle, confondue avec la magie artificielle. La magie noire ou diabolique, enseignée par le diable,

(1) Delancre, Tableau de l'inconstance des dém., etc. liv. II, p. 174.

(2) M. Henri Van Hasselt

et pratiquée sous son influence, est l'art de commercer avec les démons, en conséquence d'un pacte fait avec eux, et de se servir de leur ministère pour faire des choses au-dessus de la nature. C'est de cette magie que sont accusés ceux qu'on appelle proprement magiciens. Cham en a été, dit-on, l'inventeur ou plutôt le conservateur; car Dieu n'envoya le déluge, disent les démonomanes, que pour nettoyer la terre des magiciens et des sorciers qui la souillaient. Cham enseigna la magie et la sorcellerie à son fils Misraïm, qui, pour les grandes merveilles qu'il faisait, fut appelé Zoroastre. On a dit qu'il avait composé cent mille vers sur ce sujet, et qu'il fut emporté par le diable en présence de ses disciples.

Il n'est pas nécessaire d'établir ici la vérité des faits rapportés dans l'Écriture sainte sur la magie et les magiciens. Ils ne sont contestés que par la mauvaise foi des incrédules qui ont leur parti pris de nier. C'est plus tôt fait. Tous les peuples ont reconnu l'existence de la magie, et les plus forts des esprits forts ne la nieront pas, s'ils ont vu quelques-unes des merveilles du magnétisme. Nous ne parlons ici que des faits et non de la manière de les interpréter. Et puis on a attribué à cet art noir bien des accidents qui n'en ont pas été le produit; aussi il est constant que les écrivains des siècles passés ont entouré les historiens magiques d'une crédulité trop étendue. La magie, disent-ils, donne à ceux qui la possèdent une puissance à laquelle rien ne peut résister : d'un coup de baguette, d'un mot, d'un signe, ils bouleversent les éléments, changent l'ordre immuable de la nature, livrent le monde aux puissances infernales, déchaînent les tempêtes, les vents et les orages; en un mot, font le froid et le chaud. Les magiciens et sorciers, dit Vecker, sont portés par l'air d'un très-léger mouvement, vont où ils veulent, et cheminent sur les eaux, comme Oddon le pirate, lequel voltigeait çà et là en haute mer, sans esquif ni navire....

On conte qu'un magicien coupa la tête d'un valet en présence de plusieurs personnes qu'il voulait divertir; toutefois il coupait cette tête avec le dessein de la remettre; mais pendant qu'il se disposait à la rétablir, il vit un autre magicien qui s'obstinait à le contrecarrer, quelque prière qu'il lui adressât; il fit naître tout d'un coup un lis sur une table, et en ayant abattu la tête, son ennemi tomba par terre sans tête et sans vie. Puis il rétablit celle du valet, et s'enfuit.

Mais voici un fait moins grotesque : Les habitants d'Hamel sur le Wésér, en basse Saxe, étant, en l'année 1284, tourmentés d'une quantité surprenante de rats et de souris, jusque-là qu'il ne leur restait pas un grain qui ne fût endommagé, et plusieurs d'entre eux songeant aux moyens de se délivrer de ce fléau, il apparut tout d'un coup, au milieu de la ville, un homme étranger, d'une taille extraordinaire, qui entreprit, moyennant une somme d'argent dont on

convint, de chasser sur l'heure toutes les souris hors du territoire. Après que le marché fut conclu, il tira une flûte de sa gibecière et se mit à en jouer. Tous les rats aussitôt, qui se trouvaient dans les maisons, sous les toits, dans les planchers, sortirent par bandes, en plein jour, et suivirent le joueur de flûte jusqu'au Wésér, où ayant relevé ses habits il entra dans la rivière, et les rats qu'il entraînait s'y noyèrent. Lorsqu'il eut ainsi exécuté sa promesse, il vint demander l'argent dont on était convenu avec lui; mais il ne trouva plus les bourgeois dans la disposition de le lui compter. Cette mauvaise foi le rendit furieux; il les menaça d'une vengeance terrible s'ils ne le satisfaisaient sur-le-champ. Les stupides bourgeois se moquèrent de lui et de ses menaces. Mais, le lendemain, le magicien reparut, avec une mine effrayante, sous la figure d'un chasseur; il avait un chapeau de pourpre sur la tête. Il joua d'une autre flûte différente de la première, et tous les enfants de la ville, depuis quatre ans jusqu'à douze, le suivirent spontanément. Il les mena dans une caverne, sous une montagne qui est hors de la ville, sans que depuis ce temps-là on en ait jamais revu un seul, et sans qu'on ait pu apprendre ce que tous ces enfants étaient devenus. Depuis cette surprenante aventure, on a pris, dans Hamel, la coutume de compter les années *depuis la sortie des enfants*, en mémoire de ceux qui furent perdus de cette manière; et d'un autre côté les annales transylvaines disent que, vers ce temps-là, il arriva en Transylvanie quelques enfants dont on n'entendait pas la langue, et que ces enfants s'y étant établis y perpétuèrent aussi leur langage, tellement qu'encore aujourd'hui on y parle allemand-saxon. La première preuve de cette histoire singulière, qu'on n'a pu expliquer, consiste dans la vitre d'une église d'Hamel, sur laquelle elle est peinte, avec quelques lettres que le temps n'a pas encore effacées. La seconde preuve était sur la porte appelée la Neuve, où l'on voyait des vers latins qui apprenaient qu'en 1284, un magicien avait enlevé aux habitants tant trente enfants, et les avait emmenés sous le mont Coppenberg.

Mouchemberg, dans la suite de l'Argenis; raconte les aventures bizarres du magicien Lexilis. Ce magicien ayant été mis en prison par ordre du souverain de Tunis (le fait a eu lieu quelque temps avant la splendeur de Rome, et quoique roman il expose des idées reçues il y a deux cents ans), il arriva dans ces entrefaites une chose étrange au fils du geôlier de la prison où Lexilis était détenu. Ce jeune homme venait de se marier, et les parents célébraient les noces hors de la ville. Le soir venu, on joua au ballon. Pour avoir la main plus libre, le jeune marié ôta de son doigt l'anneau nuptial; il le mit au doigt d'une statue qui était près de là. Après avoir bien joué, il retourne vers la statue pour reprendre son anneau; mais la main s'était fermée, et il lui fut impossible de le retirer. Ce fait se retrace dans plusieurs légendes

du moyen âge. Le jeune homme ne dit rien d'un tel prodige; mais quand tout le monde fut rentré dans la ville, il revint seul devant la statue, trouva la main ouverte et étendue comme auparavant, toutefois sans la bague qu'il y avait laissée. Ce second événement le jeta dans une grande surprise. Il n'en alla pas moins rejoindre sa famille. Mais il voulut inutilement se rapprocher de sa femme. Un corps solide se plaçait continuellement devant lui. « C'est moi que tu dois embrasser, lui dit-on enfin, puisque tu m'as épousée aujourd'hui : je suis la statue au doigt de laquelle tu as mis ton anneau. » Le jeune époux effrayé révéla la chose à ses parents. Son père lui conseilla d'aller trouver Lexilis dans son cachot; il lui en remit la clef. Le jeune homme s'y rendit et trouva le magicien endormi sur une table. Après avoir attendu longtemps sans qu'il s'éveillât, il le tira doucement par le pied; le pied avec la jambe lui demeura dans les mains.... Lexilis, s'éveillant alors, poussa un cri : la porte du cachot se referma d'elle-même. Le marié tremblant se jeta aux genoux du magicien, lui demanda pardon de sa maladresse et implora son assistance. Le magicien promit de le débarrasser de la statue, moyennant qu'on le mît en liberté. Le marché fait, il rajusta sa jambe à sa place, et sortit. Quand il fut libre, Lexilis écrivit une lettre qu'il donna au jeune homme : — Va-t'en à minuit, lui dit-il, dans le carrefour voisin où aboutissent quatre rues; attends debout et en silence ce que le hasard t'amènera. Tu n'y seras pas longtemps sans voir passer plusieurs personnages, chevaliers, piétons, laquais, gentilshommes : les uns armés, les autres sans armes; les uns tristes, les autres gais. Quoi que tu voies et que tu entendes, garde-toi de parler ni de remuer. Après cette troupe, suivra *un certain*, puissant de taille, assis sur un char; tu lui remettras ta lettre, sans dire un mot, et tout ce que tu désires arrivera. Le jeune homme fit ce qui lui était prescrit, et vit passer un grand cortège. Le maître de la compagnie venait le dernier, monté sur un char triomphal. Il passa devant le fils du geôlier, et, jetant sur lui des regards terribles, il lui demanda de quel front il osait se trouver à sa rencontre? Le jeune homme, mourant de peur, eut pourtant le courage d'avancer la main et de présenter sa lettre. L'esprit, reconnaissant le cachet, la lut aussitôt et s'écria : Ce Lexilis sera-t-il longtemps encore sur la terre!... Un instant après, il envoya un de ses gens ôter l'anneau du doigt de la statue, et le jeune époux cessa d'être troublé. Cependant le geôlier fit annoncer au souverain de Tunis que Lexilis s'était échappé. Tandis qu'on le cherchait de toutes parts, le magicien entra dans le palais, suivi d'une vingtaine de jeunes filles qui portaient des mets choisis pour le prince. Mais, tout en avouant qu'il n'avait rien mangé de si délicieux, le roi de Tunis n'en renouvela pas moins l'ordre d'arrêter Lexilis. Les gardes voulant s'emparer de lui ne trouvèrent à sa place qu'un

chien mort, sur le ventre duquel ils avaient tous la main,... prestige qui excita la risée générale. Après qu'on se fut calmé, on alla à la maison du magicien; il était à sa fenêtre, regardant venir son monde. Aussitôt que les soldats le virent, ils coururent à sa porte qui se ferma incontinent. *De par le roi*, le capitaine des gardes lui commanda de se rendre, le menaçant d'enfoncer la porte s'il refusait d'obéir. — Et si je me rends, dit Lexilis, que ferez-vous de moi?

— Nous vous conduirons courtoisement au prince.

— Je vous remercie de votre courtoisie; mais par où irons-nous au palais?

— Par cette rue, reprit le capitaine, en la montrant du doigt.

En même temps il aperçut un grand fleuve qui venait à lui en grossissant ses eaux, et remplissait la rue qu'il venait de désigner, tellement qu'en moins de rien ils en eurent jusqu'à la gorge. Lexilis, riant, leur criait :

— Retournez au palais, car pour moi je ne me soucie pas d'y aller en barbet.

Le prince ayant appris ceci résolut de perdre la couronne plutôt que de laisser le magicien impuni : il s'arma lui-même pour aller à sa poursuite, et le trouva dans la campagne qui se promenait paisiblement. Les soldats l'entourèrent pour le saisir; mais Lexilis faisant un geste, chaque soldat se trouva la tête engagée entre deux piquets, avec deux cornes de cerf qui l'empêchaient de se retirer. Ils restèrent longtemps dans cette posture, pendant que des enfants leur donnaient de grands coups de houssine sur les cornes... Le magicien sautait d'aise à ce spectacle, et le prince était furieux. Ayant aperçu à terre, aux pieds de Lexilis, un morceau de parchemin carré, sur lequel étaient tracés des caractères, le roi de Tunis se baissa et le ramassa sans être vu du magicien. Dès qu'il eut ces caractères dans la main, les soldats perdirent leurs cornes, les piquets s'évanouirent, Lexilis fut pris, enchaîné, mené en prison, et de là sur l'échafaud *pour y être rompu*. Mais ici il joua encore un tour de son métier; car, comme le bourreau déchargeait la barre de fer sur lui, le coup tomba sur un tambour plein de vin, qui se répandit sur la place, et Lexilis ne reparut plus à Tunis...

Voici une autre histoire contée par Wierus. Un magicien de Magdebourg gagnait sa vie en faisant des tours de son métier, des enchantements, des fascinations et des prestiges, sur un théâtre public. Un jour qu'il montrait, pour quelque monnaie, un petit cheval à qui il faisait exécuter, par la force de sa magie, des choses incroyables; après qu'il eut fini son jeu, il s'écria qu'il gagnait trop peu d'argent avec les hommes et qu'il allait monter au ciel... Ayant donc jeté son fouet en l'air, ce fouet commença de s'enlever. Le petit cheval ayant saisi avec sa mâchoire l'extrémité du fouet, s'enleva pareillement. L'enchanteur, comme s'il eût voulu retenir son bidet, le prit par la queue et fut

emporté de même. La femme de cet habile magicien empoigna à son tour les jambes de son mari qu'elle suivit; enfin la servante s'accrocha aux pieds de sa maîtresse, le valet aux jupes de la servante, et bientôt le fouet, le petit cheval, le sorcier, la femme, la cuisinière, le laquais, s'enlevèrent si haut qu'on ne les vit plus. Pendant que tous les assistants demeuraient stupéfaits d'admiration, il survint un homme qui leur demanda pourquoi ils bâillaient aux corneilles, et quand il le sut : — Soyez en paix, leur dit-il, votre sorcier n'est pas perdu, je viens de le voir à l'autre bout de la ville, qui descendait à son auberge avec tout son monde....(1). *Voy. HOQUE, AGRIPPA, FAUST, etc.*

On raconte qu'Hemmingius, théologien célèbre, cita un jour deux vers barbares dans une de ses leçons, et ajouta, pour se divertir, qu'ils pouvaient chasser la fièvre, parce qu'ils étaient magiques. L'un de ses auditeurs en fit l'essai sur son valet, et le guérit. Puis après on fit courir le remède, et il arriva que plusieurs fébricitants s'en trouvèrent bien. Hemmingius, après cela, se crut obligé de dire qu'il n'avait parlé de la sorte qu'en riant, et que ce n'était qu'un jeu d'esprit. Dès lors le remède tomba; mais il y en eut beaucoup qui ne voulurent point se dédire de la confiance qu'ils y avaient ajoutée.

Les maladies n'existent souvent que dans l'imagination : telle personne guérira avec un charlatan en qui elle a confiance; telle autre ne guérira point avec un excellent médecin de qui elle se défie.

Il y a eu de tous temps, chez tous les peuples peu éclairés, grand nombre de magiciens, et on a beaucoup écrit contre eux. Nous citerons ici quelques-uns des mille et un volumes qui traitent de cette matière *ex professo*.

1° *Le Traité de la magie blanche, ou de l'escamotage*, de Decremps.

2° *La Magie naturelle* de Porta

3° *La Véritable magie noire, ou le Secret des secrets*, manuscrit trouvé à Jérusalem dans le sépulcre de Salomon, contenant quarante-cinq talismans, avec la manière de s'en servir et leurs merveilleuses propriétés; plus, tous les caractères magiques connus jusqu'à ce jour, traduit de l'hébreu du mage Iroé-Grego, Rome, 1750. Cet ouvrage stupide est donné comme un écrit de Salomon. On y trouve surtout des conjurations.

4° *Trinum magicum, ou Traité des secrets magiques*, contenant des recherches sur la magie naturelle, artificielle et superstitieuse; les talismans, les oracles de Zoroastre, les mystères des Egyptiens, Hébreux, Chaldéens, etc., in-8°, Francfort, 1673.

5° *Lettres de Saint-André*, conseiller-médecin ordinaire du roi, à quelques-uns de ses amis, au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers, etc., Paris, in-12, 1725.

6° *Traité sur la magie*, le sortilège, les possessions, obsessions et maléfices, etc.; par M. Daugis; Paris, in-12, 1732. — *Voy. Bo-*

DIN, DELANCHE, LOYER, SAINT-ANDRÉ, WIERUS, etc.

MAGIE ISLANDAISE. La première magie de ces peuples, devenus aujourd'hui plus sensés, consistait autrefois à évoquer des esprits aériens, et à les faire descendre sur la terre pour s'en servir. Elle était regardée comme la magie des grands. Cependant ces derniers en avaient une seconde, qui consistait à interpréter le chant des oiseaux, surtout des corneilles, les oiseaux les plus instruits dans la connaissance des affaires d'Etat et les plus capables de prédire l'avenir; mais comme il n'en existe point en Islande, les corbeaux remplissaient cet office: les rois ne faisaient pas même scrupule de se servir de cette magie.

MAGNETISME. Voici ce qu'écrivait à Bruxelles, en 1839, dans un recueil périodique intitulé *Le Magnétophile*, un écrivain qui pouvait être M. Jobard ou M. Victor Idgiez :

« Le nom de magnétisme ne désignait autrefois que quelques mesmeriens ou illuminés et quelques songe-creux. Aujourd'hui le magnétisme a fraternisé avec les sciences physiques, qui seules pouvaient éclairer ses données; il forme la souche principale dont les autres sciences ne sont que les rameaux... Ses progrès sont liés plus immédiatement au profit de la société, qu'elle ne semble le penser, dans la préoccupation de ses mesquines passions, de sa vie tumultueuse et agitée. Sous quelque point de vue qu'on le considère, son importance éclate et grandit chaque jour; mais son immensité nuit encore à ses progrès, parce que personne, isolément, n'a encore le pouvoir d'embrasser son étendue. Le magnétisme est un problème qui se débat depuis près d'un siècle en Europe, dont l'académie de médecine, en France, a ranimé l'énergie sans en donner la solution, et qui se complique, au contraire, chaque jour davantage par des conversions nouvelles ou des phénomènes plus merveilleux. On l'a vu concentré d'abord entre les mains de quelques adeptes ignorants ou fanatiques; de grandes expériences ont été faites ensuite, appuyées sur des noms qui ont porté la conviction dans quelques esprits. Aujourd'hui des savants le rejettent encore, il est vrai; mais un savant se décide si difficilement à désapprendre! Une innovation l'épouvante, car elle l'humilie et le détrône. Les doctrines cartésiennes ont lutté longtemps en France contre les vieilles universités avant d'obtenir leur droit de cité; plus tard elles repoussèrent elles-mêmes les principes de la philosophie newtonienne; celle-ci rejetait les découvertes d'Huygens; Beaumé et Lesage niaient les belles théories de la chimie moderne; Romé-Delisle persifflait l'interprète des phénomènes électro-magnétiques. D'ailleurs, le tabac, le café, l'émétique, la vaccine et jusqu'aux pommes de terre, n'ont-ils pas éprouvé leur temps de persé-

(1) Wierus, De præst., lib. II, cap. 7.

cution? L'académie de médecine ne se constitua-t-elle pas formellement opposée à ce que la chimie, cette corne d'abondance des sociétés modernes, fût enseignée dans Paris, *comme étant, pour bonnes causes et considérations, défendue et censurée par arrêt du parlement?* L'établissement des banques, des écoles, des voitures publiques, ne rencontra-t-il pas également une opposition formidable dans ce même parlement? Jacquart ne vit-il pas brûler en place publique, par ordre des prud'hommes de Lyon, ses métiers qui devaient faire cependant la prospérité et la fortune de cette seconde capitale de la France? Franklin ne fut-il pas tourné en ridicule quand il apprit aux campagnards l'art de fertiliser les champs stériles avec du plâtre? Christophe Colomb ne fut-il pas chassé de toutes les cours quand son génie lui fit apparaître un monde dont il voulait doter sa patrie (1)... Pitheas, Wedel, Cook, Billingham, Biscoé et autres voyageurs célèbres, ne furent-ils pas taxés d'imposture? Averroès, Volta, Fulton, Salomon-de-Caus, Davy, Arkwright, Gall, Lavater et tous ceux qui se sont présentés, une découverte à la main, à la porte de ce vaste *Charenton*, qu'on appelle le monde, n'ont-ils pas été reçus à coups de sifflets?...

« Cependant le magnétisme voit aussi son triomphe. Déjà il a détruit les doctrines impies de l'école médicale physiologique de Broussais, qui prétendait ramener aux seuls organes matériels du corps les nobles facultés de l'intelligence; mission d'autant plus grande, que là sont les bases de toute société, la clef de voûte et le ciment de tout édifice social. Le premier et le plus bel apanage du magnétisme est donc de devenir une arme toute-puissante contre les partisans de la matière, une preuve irrésistible, irréfragable, évidente, palpable, de l'existence de l'âme indépendante du secours des sens... »

Sans oser juger ici le magnétisme, et sans pouvoir nier ses effets qui sont évidents, bornons-nous à dire que le magnétisme existe; que c'est une nouvelle branche de merveilles plus incompréhensible encore que le galvanisme; qu'on n'en pourra jamais sans doute établir les éléments; mais qu'on en doit tirer un immense parti en médecine. L'Académie des sciences, qui s'obstinait à le nier lorsqu'elle n'était composée en majorité que de matérialistes, le reconnaît aujourd'hui. Les juges religieux n'ont condamné que ses abus. *Voy. SOMNAMBULISME. Voy. aussi MESMER.*

Les plus sûrs ouvrages à consulter pour connaître impartialement le magnétisme sont les livres spéciaux de M. Aubin Gauthier, surtout son *Traité pratique du magnétisme*, in-8°, Paris 1845. On peut voir aussi le livre de M. l'abbé Loubers. Nous citerons quelques fragments de M. Aubin Gauthier, ne pouvant ici analyser son vaste travail :

« Le magnétisme est un agent répandu dans la nature, et dont tous les corps sont

imprégnés. Il échappe à nos sens, on ne le voit pas. Les anciens lui avaient donné le nom d'esprit caché; les modernes l'ont appelé esprit vital, fluide nerveux; on le nomme aujourd'hui fluide magnétique. Si on ne le voit pas, on ressent et on peut observer ses effets; ce qui déjà suffirait pour établir son existence. Mais l'homme, en état de somnambulisme, voit le fluide sous la forme d'un feu brillant, qui sort particulièrement des mains du magnétiseur; ce qui explique pourquoi l'antiquité représentait les dieux avec des flammes au bout des doigts, et comment Mesmer a pu dire : « Le magnétisme animal, considéré comme agent, est un feu invisible. » L'homme étant une intelligence liée à des organes, mais servie par eux, il fait principalement usage de ses mains pour magnétiser; ce qui explique encore pourquoi les statues des dieux païens avaient plusieurs bras, et comment on disait de la main qu'elle était médicale. Pour agir magnétiquement, l'homme n'a besoin que de vouloir. Du moment où il veut, sa volonté se réduit en acte visible ou sensible.

« Le corps humain est comme une éponge, toujours prêt à recevoir et à rendre. Le magnétisme est la communication des forces vitales d'un homme à un autre homme. Toute action magnétique comporte deux êtres, l'un actif, l'autre passif; le premier plus fort que le second; celui-ci reçoit, celui-là donne. Il s'opère alors chez le magnétisé un changement sensible; son mouvement ne lui appartient plus; de simple, il est devenu composé; peu à peu il se rapproche de celui du magnétiseur, il prend son ton. Avec le temps, il y a uniformité de mouvement; les deux corps sont aussi forts l'un que l'autre; l'action cesse.

« Lorsque le docteur Mesmer appliqua le magnétisme à la guérison des maladies, il imagina une théorie et indiqua les procédés; plus tard, M. de Puységur s'occupant uniquement de somnambulisme, apprit de ses malades l'étendue du pouvoir de la volonté; enfin M. Deleuze, quarante ans après Mesmer, mettant à profit les leçons de ce grand génie, les observations de MM. de Puységur, de Bruno, de Lutzembourg, Roullier, Fournel, Tardy de Montravel, et de beaucoup d'autres savants magnétiseurs, ainsi que les résultats de sa propre expérience, publia une instruction pratique à l'usage des personnes qui voudraient magnétiser. Dans cet ouvrage, il posa des principes invariables, indiqua des procédés impératifs et facultatifs, et, à partir de ce moment, la science magnétique a pu se réduire en art.

« Le magnétisme est un moyen de régulariser et de diriger les forces vitales; mais plus la marche de la nature est dérangée, plus il est difficile au magnétiseur de rétablir l'équilibre. Le magnétisme est par lui-même un agent très-actif, dont la principale propriété est d'entraîner hors du corps, et particulièrement par les extrémités, tout ce

(1) Cet écrivain cite ici les persécutions subies par Galilée. Il se trompe. *Voy. l'article GALILÉE.*

qui dérange l'harmonie naturelle. Presque toujours, lorsque le magnétisme agit, le pouls devient régulier, la transpiration reprend son cours. Il est calmant, en ce qu'il rétablit l'équilibre, tonique, en ce qu'il facilite la circulation et qu'il augmente les forces vitales. Il hâte la marche des maladies, réveille les douleurs anciennes, accélère les crises qui doivent amener la guérison, et prouve sa puissance curative en cessant de produire des effets sur un corps rendu à la santé.

« Il y a trois manières de magnétiser : directement, indirectement ou par des corps intermédiaires. La magnétisation directe est celle qui s'exerce individuellement par le magnétiseur lui-même.

« La magnétisation indirecte est celle que le magnétiseur emploie en transmettant son action à une autre personne qui le supplée auprès du malade. La magnétisation intermédiaire est celle par laquelle le magnétiseur imprègne de son fluide des animaux, des végétaux, certains corps matériels, tels que l'eau, les aliments, les remèdes, des tissus, des métaux. Ainsi magnétisés, ces corps deviennent les dépositaires de la force vitale et la communiquent au malade, lorsqu'il se met en contact avec eux. Il y a des procédés pour magnétiser directement, comme pour transmettre son action à des corps intermédiaires, animés ou inanimés.

« La magnétisation directe a lieu selon les cas : 1° par le contact ; 2° par l'attouchement ; 3° par le regard ; 4° par le souffle ; 5° par la voix. L'existence d'un fluide magnétique n'étant plus aujourd'hui contestée, on reconnaît l'exactitude de cette proposition de Mesmer : « On observe, à l'expérience, l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps, sans perdre notablement de son activité. » Les corps matériels étant sensibles ou invisibles, Mesmer admet deux manières de toucher, immédiatement ou à distance, par un corps intermédiaire. « La nature du fluide magnétique est inconnue, disait en 1825 M. Deleuze ; son existence n'est pas même démontrée, mais tout se passe comme s'il existait. » C'est en effet dans le contact et l'attouchement que consiste principalement le magnétisme ; ils produisent chacun des effets particuliers que j'indiquerai plus loin ; je vais d'abord rappeler quelle différence il faut faire entre eux.

« A la renaissance des arts, on parlait beaucoup de la médecine d'attouchement ; en 1600, van Helmont et Maxwell changèrent son nom en celui de magnétisme ; Mesmer vint dire ensuite : « Le toucher à distance est plus fort, parce qu'il existe un courant entre la main ou le conducteur et le malade ; le magnétisme à distance produit plus d'effet que lorsqu'il est appliqué immédiatement. » Il en résulte les différences suivantes entre le contact et l'attouchement magnétiques. Il y a contact quand on prend les pouces du malade, son bras ou toute autre partie de son corps. Il y a aussi contact quand on pose la main sur une par-

tie du corps ; il y a encore contact quand on touche du doigt ou du bout du doigt le corps du magnétisé. Mais il n'y a plus qu'attouchement lorsque l'on touche à distance à l'aide d'un corps invisible et intermédiaire. En d'autres termes, on magnétise en touchant ou sans toucher. Quand on touche, il y a union visible de deux corps ; quand on ne touche pas, ces corps ne s'en unissent pas moins par leurs effluves ou fluides. On verra plus loin la différence qui existe entre les effets de l'imposition et de l'application, et ceux des frictions et des passes

« J'ai reconnu, dit Mesmer, que, bien qu'il existât une influence générale entre les corps, il est néanmoins des modes, des tons particuliers et divers, des mouvements par lesquels cette influence peut s'effectuer. » De là des procédés variés et toujours rationnels. La magnétisation par le contact et celle par l'attouchement sont corporelles ou manuelles ; ainsi on magnétise avec le corps entier ou une partie du corps, avec une main ou deux mains, un, deux ou plusieurs doigts. Il y a des différences notables dans le résultat des actions magnétiques ainsi exercées ; il y en a surtout une très-grande entre ceux produits par le contact considéré comme union d'un corps à un autre, et ceux dus à l'attouchement. Le contact est utile pour concentrer l'action sur une partie quelconque du corps ; il est quelquefois indispensable entre personnes qui ne se connaissent pas, et entre lesquelles il n'y a point de rapports habituels : il faut, pour magnétiser, que les deux fluides s'unissent par le contact. L'un reçoit le mouvement de l'autre. Au premier moment, on peut croire qu'il doit être beaucoup plus facile d'agir sur le malade en le touchant qu'en ne le touchant pas ; cela est vrai, généralement parlant, et surtout au commencement d'une action ; c'est pourquoi presque toutes les séances magnétiques commencent par l'établissement du rapport. Cependant il est évident que si le magnétiseur ne touche pas immédiatement le malade, son action lui est transmise par un corps intermédiaire. Il n'y a donc ici qu'une question de temps, sous un rapport, et d'intensité sous un autre : on voit des magnétiseurs agir très-promptement à distance, et aussi vite que par le contact. La pratique est là pour beaucoup. Il y a des hommes qui font du bien par le seul contact, il y en a d'autres qui ne font pas moins de bien, et qui n'ont pas besoin de toucher. Cela tient à leur nature qui se trouve supérieure à celle des autres, ou en harmonie parfaite avec le malade. Dans ces cas divers, les procédés se modifient selon le tempérament et l'organisation des magnétiseurs et des malades.

« J'ai dit, dans l'introduction au Magnétisme, que la main du magnétiseur répandait le fluide sur le corps, comme la pomme d'un arrosoir distribue l'eau sur les plates-bandes d'un parterre. Cette image s'applique particulièrement aux frictions e

aux passes, mais surtout aux passes faites à distance, et qu'on appelle grands courants; j'en parlerai tout à l'heure. L'expérience démontre encore que les extrémités ont plus d'action que le corps entier, et que la puissance d'un corps est particulièrement sensible aux extrémités, surtout aux extrémités terminées en pointe. Lorsqu'un tuyau amène l'eau au centre d'un bassin, si l'on veut plusieurs jets, la force d'ascension se divise entre tous; elle est au contraire bien plus grande quand il n'y a qu'un seul jet. De même, lorsque les cinq doigts de la main sont dirigés sur un corps, le fluide sort par tous les doigts, et la paume de la main leur cède son action; puis, lorsque quatre doigts sont repliés, toute la force magnétique réside dans le cinquième. Il résulte de cet examen qu'il faut mettre à profit chaque genre de magnétisation et les employer selon leur vertu.

« On appelle passes l'action de passer la main au devant du corps ou de la partie malade, sans toucher. Les passes sont longitudinales, transversales ou perpendiculaires.

« Les passes longitudinales se font en avançant les deux mains ou une main, et en les étendant ensuite, à partir de la tête du magnétisé jusqu'au bout de ses pieds, ou seulement jusqu'au bout des doigts des mains, ou encore de la tête au bas du tronc. Pour faire des passes, il ne faut employer aucune force musculaire; il faut, en quelque sorte, présenter plutôt que tendre la main. Elle doit être à plat, la paume en dessous, et comme soutenue en l'air; puis on la laisse descendre, absolument comme si, avec des crayons blancs, on voulait tracer très-légèrement sur une étoffe cinq lignes perpendiculaires. Les doigts doivent être écartés les uns des autres, mais naturellement et sans aucune espèce de tension. Une passe faite depuis la tête jusqu'aux pieds emploie environ trente secondes. On y met ensuite plus ou moins de temps, selon ses propres sensations ou celles du malade. Lorsqu'on est arrivé jusqu'aux pieds ou aux genoux, ou seulement au bout des doigts, selon l'effet que l'on veut produire, lorsque enfin la passe est finie et que l'on veut en faire une autre, il ne faut pas relever les mains de la même manière qu'elles ont été descendues; on les écarte, en les éloignant un peu du corps, et les tournant de manière que la surface intérieure soit en dehors.

« Les passes transversales sont presque toujours l'opposé des passes longitudinales; elles ne s'emploient qu'à la fin des séances et pour les terminer. La passe longitudinale se fait, comme on vient de le voir, avec les mains ouvertes, les doigts présentés au corps, la paume en dessous et à plat; mais la passe transversale se fait avec les mains ouvertes, présentant respectivement leurs paumes ou leurs dos, les cinq doigts se trouvant ainsi au-dessus les uns des autres. Dans cette position, chaque main fait l'office d'un éventail, et chaque mouvement, fait à droite et à gauche, constitue la passe trans-

versale, dont les effets sont autres que ceux de la passe longitudinale, ainsi qu'on le verra.

« La passe perpendiculaire ne s'emploie qu'à la fin des séances et après les passes transversales. On prie le malade de se tenir debout, ou se met à son côté, et, plaçant les mains au-dessus de sa tête, l'une devant, l'autre derrière, on descend tout le long du corps jusqu'au plancher; on fait ainsi six à huit passes, en prenant la précaution d'écarter les mains en remontant, pour ne point ramener sur soi-même le fluide et les humeurs entraînées.

« La passe ou friction à distance a un effet plus doux, plus calmant que la passe en touchant, ou friction. Dans un grand nombre de cas, le malade ne supporte pas l'atouchement immédiat. Quand on s'en aperçoit, on cesse aussitôt; on magnétise d'abord à une distance de dix à vingt-cinq centimètres; si l'agitation du malade continue, on s'éloigne à cinquante centimètres, à un mètre, et même beaucoup plus loin: peu à peu l'action devient moins vive et l'on se replace à la première distance. La passe, comme la friction, a la vertu d'entraîner les humeurs, de rétablir la circulation; elle produit en outre chez le malade un sentiment indéfinissable de bien-être, du calme et de la fraîcheur. Lorsque l'on a magnétisé par imposition, c'est-à-dire en posant la paume et les doigts de la main sur une partie souffrante, si l'on fait une passe, le fluide que l'on accumule en tenant les mains immobiles descend aussitôt et entraîne avec lui tout ou partie de la cause morbifique. D'où il résulte que la magnétisation par frictions a plus d'intensité que celle par les passes, et que si l'imposition des mains a la vertu de concentration, les passes ont particulièrement celle de l'entraînement.

« Les frictions, comme les passes longitudinales, établissent une circulation nouvelle, en d'autres termes, constituent l'action intérieure; mais une portion du fluide du magnétiseur se répand toujours à la sortie du corps de ce dernier, et forme autour du malade une atmosphère particulière à laquelle se joignent les émanations et les humeurs qui abandonnent le magnétisé à la fin de la passe ou de la friction; cette atmosphère pourrait lui être nuisible, et il faut l'en délivrer. Pour y parvenir on fait, à la fin de chaque séance, sept ou huit passes transversales, avec une et plutôt deux mains, en commençant au-dessus de la tête, et finissant au plancher. Ce procédé dégage la tête, rétablit l'équilibre, et ajoute de nouvelles forces. Il y a des cas où la passe transversale prend le caractère de la passe longitudinale et en produit les effets: ainsi, dans les maladies des yeux, indépendamment des passes ordinaires, on entraîne encore le mal en faisant des passes transversales depuis le nez jusqu'à l'oreille. Si enfin on croit que l'on a émis trop de fluide, et que le magnétisé s'en trouve incommodé, on l'en délivre par des passes transversales, et l'effet ne tarde pas à

être manifeste; car le malade compare le bien qu'on lui fait à celui qui résulte de l'ouverture d'une fenêtre pour quiconque est enfermé dans une pièce trop chauffée et remplie de différents fluides.

« La passe perpendiculaire, comme la passe transversale, dégage la tête, rétablit l'équilibre et donne des forces; de plus il arrive très-souvent qu'à la fin d'une séance les jambes du malade sont lourdes; il a des mouvements difficiles et peut à peine marcher; quelques passes perpendiculaires, depuis les reins jusqu'aux pieds, suffisent pour faire cesser ce malaise...

« Les yeux ont une puissance magnétique. La magnétisation oculaire s'emploie pour guérir et pour déterminer ou accélérer une crise. Assis en face du malade, le magnétiseur le fixe et tient les yeux immobiles.

« Les yeux sont considérés comme des extrémités du corps, et ils lancent abondamment le fluide; mais ces organes sont si faibles, que leur action n'est qu'accessoire et de peu de durée. On s'en sert dans la pratique pour déterminer le somnambulisme, lorsqu'il est utile de le provoquer. En fixant fortement le malade, on lui envoie un courant fluide qui agit sur son cerveau et ensuite sur le reste du corps.

« En fixant doucement, tranquillement et longtemps des yeux affaiblis ou affectés, on leur communique la force et la santé dont ils sont privés...

« Tous les corps animés ou inanimés: hommes, animaux, végétaux ou minéraux, qui approchent ou peuvent, par circonstance, approcher un malade, doivent être magnétisés pour être en harmonie avec lui. Parmi les animaux domestiques, le chat est un de ceux qui paraît le plus contraire à l'action magnétique. Les somnambules n'en souffrent pas l'approche; ils sont assurés de sa présence, quand il pénètre dans un appartement ou qu'il passe à côté d'eux. On a vu la présence ou la rencontre d'un chat produire de très-mauvais effets sur les somnambules; il faut avoir soin de les éloigner. Les chiens font éprouver une sensation moins fâcheuse; mais les somnambules ne les supportent pas; surtout les chiens à long poil. Les serins, suivant M. Bruno, portent une action désagréable, mais faible. Parmi les métaux, le fer aimanté, le zinc causent aux somnambules des sensations très-vives et qu'ils ont beaucoup de peine à vaincre; d'autres peuvent être dangereux: le cuivre, par exemple, surtout lorsqu'il est porté par le somnambule, par le magnétiseur ou les assistants, en boutons, boucles et faux bijoux. La soie paraît être un obstacle au passage du fluide. Les couleurs ne conviennent pas toutes, comme, par exemple: le noir, le rouge, le violet. La plume, le poil de certains animaux, réduits en fourrure, occasionnent des crises. Parmi les végétaux, le figuier, l'if, le laurier rose, le laurier cerise, le sumac sont nuisibles...

« Après l'homme et les animaux, a dit Mesmer, ce sont les végétaux, et surtout les

arbres, qui sont le plus susceptibles du magnétisme animal. De tous les moyens auxiliaires qu'un magnétiseur puisse employer, le traitement par les arbres est celui qui présente le plus d'avantages. Il s'est opéré des cures merveilleuses à l'aide des arbres magnétisés. C'est sous des arbres, à Buzancy, à Beaubourg, à Bayonne, qu'on a vu les effets magnétiques les plus étonnants. « J'opère des effets bien salutaires sur les malades des environs, disait M. de Puységur; ils affluent autour de mon arbre; il y en avait ce matin plus de cent trente. » Des arbres déjà pleins de force et de vie, auxquels on communique son propre fluide, deviennent de grands réservoirs où plusieurs malades peuvent venir se remplir d'un fluide bienfaisant que le magnétiseur a su mettre en mouvement, et dont ils se trouvent imprégnés en se rendant sous leur ombre. « Mon arbre est le meilleur baquet possible, disait encore M. de Puységur, il n'y a pas une feuille qui ne communique de la santé. » L'action des arbres magnétisés est presque toujours très-douce; elle donne du calme et procure souvent un sommeil salutaire; elle augmente les forces et régularise quelquefois la circulation du sang, aussi bien que les passes du magnétiseur. Les arbres magnétisés préparent, entretiennent et soutiennent les effets de la magnétisation directe; ils sont préférables aux réservoirs matériels. D'abord la force vitale est bien plus en harmonie avec le corps humain; puis ensuite un concours de malades, au grand air, établit une circulation telle, que le réservoir devient immense et ses effets surprenants. L'arbre jouit alors, dit Mesmer, de toutes les vertus du magnétisme. Les personnes saines, en restant quelque temps auprès, ou en le touchant, pourront en ressentir l'effet, et les malades, surtout ceux déjà magnétisés, les ressentiront violemment et éprouveront des crises comme au baquet, même bien plus douces. Le traitement par les arbres magnétisés n'a point d'inconvénients; mais il exige des précautions, et l'on ne peut en faire usage en tous temps, ni avec toute espèce d'arbres.

« En hiver, quand la végétation est arrêtée dans son cours, et à l'automne quand sa force expire, il y aurait peu de secours vital à puiser dans les arbres. Il est donc évident que ce genre de traitement magnétique ne peut avoir lieu que du printemps à l'automne. En tous cas, les effets seraient beaucoup moins curatifs. L'expérience a prouvé que le choix des arbres n'était pas indifférent: ainsi, il faut rejeter tous ceux dont le suc est caustique et vénéneux, tels sont: le figuier, le laurier rose, le laurier cerise, le sumac; leur action serait nuisible. L'orme, le chêne, le tilleul, le frêne, l'oranger, sont ceux dont jusqu'à présent on a fait le plus d'usage et dont on a éprouvé les meilleurs effets. Suivant les expériences du docteur Rouillier, le noyer, malgré un préjugé vulgaire, n'a point été nuisible dans ses traitements.

« Pour magnétiser un arbre, on commence par le tenir embrassé pendant quelques minutes. On s'éloigne ensuite, et l'on dirige le fluide vers le sommet et du sommet vers le tronc en suivant la direction des grosses branches. Quand on est arrivé à la réunion des branches, on descend jusqu'à la base du tronc, et l'on termine en magnétisant l'espace de terre qu'occupe l'arbre extérieurement et intérieurement; ce qui suppose que les racines s'étendent de trois à six pieds de distance environ. On fait donc le tour de l'arbre en magnétisant, de manière à répandre le fluide sur les racines et en le ramenant ensuite de l'extrémité des racines au pied de l'arbre. Quand on a fini d'un côté, on fait la même chose en se plaçant du côté opposé. On attache ensuite aux branches les plus commodes et les mieux situées, surtout à celles qui partent du tronc, des cordes ou cordons de chanvre ou de laine, qui descendent jusqu'à la terre sans la toucher, afin de ne point les exposer à salir et tacher les vêtements. Ces cordes ou cordons servent de conducteurs fluidiques; les malades les prennent dans leurs mains ou s'en entourent le corps. Lorsque les choses sont ainsi disposées, on peut faire venir les malades; mais il faut continuer la magnétisation de l'arbre pendant quatre ou cinq jours. Ensuite, si le traitement se trouvait peu suivi, on magnétiserait tous les mois. S'il y a constamment des malades, leur présence et celle du magnétisme rendent leur magnétisation presque inutile. « L'effet curatif des arbres magnétisés, dit Mesmer, est bien plus prompt et plus actif, en proportion du nombre des malades, qui en augmente l'énergie en multipliant les courants, les forces et les contacts. » — « La réunion des malades autour de l'arbre, ajoute M. Deleuze, entretient la circulation du fluide. Cependant il est à propos que le magnétiseur vienne de temps en temps renouveler et régulariser l'action; il lui suffit pour cela de toucher l'arbre pendant quelques moments. »

MAGOA, l'un des plus puissants démons, roi de l'Orient; on l'évoque par l'oraison suivante prononcée au milieu d'un cercle. Elle peut servir tous les jours et à toute heure, dit un grimoire : « Je te conjure et invoque, ô puissant Magoa, roi de l'Orient, je te fais commandement d'obéir à ce que tu aies à venir ou m'envoyer sans retardement Massayel, Asiel, Satiel, Arduel, Acorib, et sans aucun délai, pour répondre à tout ce que je veux savoir et faire, etc. »

MAGOG. Schradéus, dans son lexique scandinave, fait le géant Magog chef des anciens Scythes, inventeur des runes, espèces d'hiéroglyphes ou caractères dont se sont servis les peuples septentrionaux, et dont l'usage a précédé en Europe celui des lettres grecques. Voy. OG.

MAILLAT (LOUISE), petite démoniaque, qui vivait en 1598 : elle perdit l'usage de ses

membres; on la trouva possédée de cinq démons qui s'appelaient *loup*, *chat*, *chien*, *joly*, *griffon*. Deux de ces démons sortirent d'abord par sa bouche en forme de pelotes de la grosseur du poing; la première rouge comme du feu, la seconde, qui était le chat, sortit toute noire; les autres partirent avec moins de violence. Tous ces démons étant hors du corps de la jeune personne firent plusieurs tours devant le foyer et disparurent. On a su que c'était Françoise Secrétain qui avait fait avaler ces diables à cette petite fille dans une croûte de pain de couleur de fumier (1).

MAIMON, chef de la neuvième hiérarchie des démons, capitaine de ceux qui sont tentateurs, insidiateurs, dresseurs de pièges, lesquels se tortillent autour de chaque personne pour contrecarrer le bon ange (2).

MAIN. On s'est moqué avec raison des borborites, secte hérétique des premiers siècles de l'Eglise, qui avaient des idées absurdes en théologie, et qui disaient que la main est toute la civilisation de l'homme; que, sans la main, l'homme ne serait qu'un cheval ou un bœuf; que l'esprit ne serait bon à rien avec des pieds fourchus, ou des mains de corne ou des pattes à longues griffes. Ils faisaient un système d'origines; ils contaient que l'homme, dans le commencement, n'avait que des pattes comme les chiens; que tant qu'ils n'eurent que des pattes, les hommes, comme des brutes, vécurent dans la paix, l'heureuse ignorance et la concorde; mais, ajoutaient-ils, un génie prit les hommes en affection et leur donna des mains. Dès lors nos pères se trouvèrent adroits; ils se firent des armes; ils subjuguèrent les autres animaux; ils imaginèrent, ils produisirent avec leurs mains des choses surprenantes, bâtirent des maisons, taillèrent des habits et firent des peintures. Otez à l'homme ses mains, disaient-ils, et avec tout son esprit, vous verrez ce qu'il deviendra.

Mais nous avons les mains, et c'est Dieu qui nous les a données; quoique nous n'en possédions que deux, la loi de l'égalité si vantée, cette loi impossible, a échoué aussi dans nos mains. Il y a de l'aristocratie jusque-là. La main droite se croit bien au-dessus de la main gauche; c'est un vieux préjugé qu'elle a de temps immémorial. Aristote cite l'écrevisse comme un être privilégié, parce qu'il a la patte droite beaucoup plus grosse que la gauche. Dans les temps anciens, les Perses et les Mèdes faisaient comme nous leurs serments de la main droite. Les nègres regardent la main gauche comme la servante de l'autre; elle est, disent-ils, faite pour le travail; et la droite seule a le droit de porter les morceaux à la bouche et de toucher le visage. Un habitant du Malabar ne mangerait pas d'aliments que quelqu'un aurait touchés de la main gauche. Les Romains donnaient une si haute préférence à la droite,

(1) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 162.

(2) Delaunoy, Tableau de l'inconstance des dém., etc., liv. 1, p. 22.

que lorsqu'ils se mettaient à table, ils se couchaient toujours sur le côté gauche pour avoir l'autre entièrement libre. Ils se défiaient tellement de la main gauche, qu'ils ne représentaient jamais l'amitié qu'en la figurant par deux mains droites réunies.

Chez nous, toutes ces opinions ont survécu. Les gens superstitieux prétendent même qu'un signe de croix fait de la main gauche n'a aucune valeur. Aussi on habitue les enfants à tout faire de la main droite et à regarder la gauche comme nulle, tandis que peut-être il y aurait avantage à se servir également des deux mains.

Puisqu'on attache à la main une si juste importance, on doit voir sans surprise que des savants y aient cherché tout le sort des hommes. On a écrit d'énormes volumes sous le titre de *Chiromancie* ou divination par la main. Cette science bizarre présente une foule d'indices qui sont au moins curieux ; c'est toute la science des bohémiennes, que nos pères regardaient ordinairement comme des prophétesses et que l'on écoute encore dans les campagnes.

De tout temps, dit-on, l'homme fut de glace pour les vérités et de feu pour les mensonges ; il est surtout ami du merveilleux ; si *Peau d'Ane* m'était conté, a dit Lafontaine, j'y prendrais un plaisir extrême. Voilà la cause de la crédulité que nos bons aïeux accordaient aux bohémiennes ; et voici les principes de *l'art de dire la bonne aventure dans la main*, science célèbre parmi les sciences mystérieuses, appelée par les adeptes *chiromancie*, *xeiromancie* et *chiroscopie*.

Il y a dans la main plusieurs parties qu'il est important de distinguer : la paume ou dedans de la main ; le poing ou dehors de la main lorsqu'elle est fermée ; les doigts, les ongles, les jointures, les lignes et les montagnes. — Il y a cinq doigts : le pouce, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire, l'auriculaire ou petit doigt. Il y a quinze jointures : trois au petit doigt, trois à l'annulaire, trois au doigt du milieu, trois à l'index, deux au pouce, et une entre la main et le bras. Il y a quatre lignes principales. La ligne de la vie, qui est la plus importante, commence au haut de la main, entre le pouce et l'index, et se prolonge au bas de la racine du pouce, jusqu'au milieu de la jointure qui sépare la main du bras ; la ligne de la santé et de l'esprit, qui a la même origine que la ligne de vie, entre le pouce et l'index, coupe la main en deux et finit au milieu de la base de la main, entre la jointure du poignet et l'origine du petit doigt ; la ligne de la fortune ou du bonheur, qui commence à l'origine de l'index, finit sous la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt ; enfin la ligne de la jointure, qui est la moins importante, se trouve sous le bras, dans le passage du bras à la main ; c'est plutôt un pli qu'une ligne. On remarque une cinquième ligne qui ne se trouve pas dans toutes les mains ; elle se nomme ligne du triangle, parce que, commençant au milieu de la jointure, sous la racine du pouce,

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

elle finit sous la racine du petit doigt. Il y a aussi sept tubérosités ou montagnes, qui portent le nom des sept planètes. Nous les désignerons tout à l'heure. Pour la chiromancie, on se sert toujours de la main gauche, parce que la droite étant plus fatiguée, quoique plus noble, présente quelquefois dans les lignes des irrégularités qui ne sont point naturelles. On prend donc la main gauche lorsqu'elle est reposée, un peu fraîche et sans aucune agitation, pour voir au juste la couleur des lignes et la forme des traits qui s'y trouvent. La figure de la main peut déjà donner une idée, sinon du sort futur des personnes, au moins de leur naturel et de leur esprit. En général, une grosse main annonce un esprit bouché, à moins que les doigts ne soient longs et un peu déliés. Une main potelée, avec des doigts qui se terminent en fuseaux, comme on se plaît à en souhaiter aux femmes, n'annonce pas un esprit très-étendu. Des doigts qui rentrent dans la main sont le signe non équivoque d'un esprit lent, quelquefois d'un naturel enclin à la fourberie. Des doigts qui se relèvent au-dessus de la main annoncent des qualités contraires. Des doigts aussi gros à l'extrémité qu'à la racine n'annoncent rien de mauvais. Des doigts plus gros à la jointure du milieu qu'à la racine n'annoncent rien que de bon.

Nous donnons sérieusement ces détails, ne pensant pas qu'il soit nécessaire de les réfuter.

Une main large vaut mieux qu'une main trop étroite. Pour qu'une main soit belle, il faut qu'elle porte en largeur la longueur du doigt du milieu. Si la *ligne de la jointure*, qui est quelquefois double, est vive et colorée, elle annonce un heureux tempérament. Si elle est droite, également marquée dans toute sa longueur, elle promet des richesses et du bonheur. Si la jointure présentait quatre lignes visibles, égales et droites, on peut s'attendre à des honneurs, à des dignités, à de riches successions. Si elle est traversée de trois petites lignes perpendiculaires, ou marquée de quelques points bien visibles, c'est le signe certain qu'on sera trahi. Des lignes qui partent de la jointure et se perdent le long du bras annoncent qu'on sera exilé. Si ces lignes se perdent dans la paume de la main, elles présagent de longs voyages sur terre et sur mer. Une femme qui porte la figure d'une croix sur la ligne de la jointure est chaste, douce, remplie d'honneur et de sagesse, elle fera le bonheur de son époux. Si la *ligne de vie*, qui se nomme aussi ligne du cœur, est longue, marquée, égale, vivement colorée, elle présage une vie exempte de maux et une belle vieillesse. Si cette ligne est sans couleur, tortueuse, courte, peu apparente, séparée par de petites lignes transversales, elle annonce une vie courte, une mauvaise santé. Si cette ligne est étroite, mais longue et bien colorée, elle désigne la sagesse, l'esprit ingénieux. Si elle est large et pâle, c'est le signe quelquefois de la sottise. Si elle est profonde et d'une couleur inégale, elle dénote la malice, le ba-

bil, la jalousie, la présomption. Lorsqu'à son origine, entre le pouce et l'index, la ligne de vie se sépare en deux, de manière à former la fourche, c'est le signe de l'inconstance. Si cette ligne est coupée vers le milieu par deux petites lignes transversales bien apparentes, c'est le signe d'une mort prochaine. Si la ligne de vie est entourée de petites rides qui lui donnent la forme d'une branche chargée de rameaux, pourvu que ces rides s'élèvent vers le haut de la main, c'est le présage des richesses. Si ces rides sont tournées vers le bas de la main, elles annoncent la pauvreté. Toutes les fois que la ligne de vie est interrompue, brisée, c'est autant de maladies. La *ligne de la santé et de l'esprit* est aussi appelée ligne du milieu. Lorsqu'elle est droite, bien marquée, d'une couleur naturelle, elle donne la santé et l'esprit, le jugement sain, une heureuse mémoire et une conception vive. Si elle est longue, on jouira d'une santé parfaite. Si elle est tellement courte qu'elle n'occupe que la moitié de la main, elle dénote la timidité, la faiblesse, l'avarice. Si la ligne de santé est tortueuse, elle donne le goût du vol; droite, au contraire, c'est la marque d'une conscience pure et d'un cœur juste. Si cette ligne s'interrompt vers le milieu pour former une espèce de demi-cercle, c'est le présage qu'on sera exposé à de grands périls avec les bêtes féroces. La *ligne de la fortune ou du bonheur* commence, comme nous l'avons dit, sous la racine de l'index, et se termine à la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt : elle est presque parallèle à la ligne de santé. Si la ligne de la fortune est égale, droite, assez longue et bien marquée, elle annonce un excellent naturel, la force, la modestie et la constance dans le bien. Si, au lieu de commencer sous la racine de l'index, entre l'index et le doigt du milieu, elle commence presque au haut de la main, c'est le signe de l'orgueil. Si elle est très-rouge dans sa partie supérieure, elle dénote l'envie. Si la ligne de la fortune est chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle présage les dignités, le bonheur, la puissance et les richesses; mais si cette ligne est absolument nue, unie, sans rameaux, elle prépare la misère et l'infortune. S'il se trouve une petite croix sur la ligne de la fortune, c'est la marque d'un cœur libéral, ami de la vérité, bon, affable, orné de toutes les vertus. Si la ligne du bonheur ou de la fortune, au lieu de naître où nous l'avons dit, prend racine entre le pouce et l'index, au même lieu que la ligne de santé, de façon que les deux lignes forment ensemble un angle aigu, on doit s'attendre à de grands périls, à des chagrins. Si la ligne de santé ne se trouvait pas au milieu de la main, et qu'il n'y eût que la ligne de vie et la ligne de la fortune ou du bonheur, réunies à leur origine, de manière à former un angle, c'est le présage qu'on perdra la tête à la bataille, ou qu'on sera blessé mortellement dans quelque affaire. Si la ligne de la fortune est droite et

déliée dans sa partie supérieure, elle donne le talent de gouverner sa maison et de faire une face honnête à ses affaires. Si cette ligne est interrompue vers le milieu par de petites lignes transversales, elle indique la duplicité. Si la ligne de la fortune est pâle dans toute sa longueur, elle promet la pudeur et la chasteté. La ligne du triangle manque dans beaucoup de mains, sans qu'on en soit plus malheureux. Si la ligne du triangle est droite, apparente (car ordinairement elle paraît peu), et qu'elle s'avance jusqu'à la ligne de la santé, elle promet de grandes richesses. Si elle se prolonge jusque vers la racine du doigt du milieu, elle donne les plus heureux succès. Mais si elle se perd au-dessous de la racine du petit doigt, vers le bas de la main, elle amène des rivalités. Si elle est tortueuse, inégale, de quelque côté qu'elle se dirige, elle annonce que l'on ne sortira pas de la pauvreté. L'éminence ou gonflement charnu qui se trouve à la racine du pouce et s'étend jusqu'à la ligne de la vie se nomme *la montagne de Vénus*. Quand cette tubérosité est douce, unie, sans rides, c'est l'indice d'un heureux tempérament. Si cette montagne est ornée d'une petite ligne parallèle à la ligne de vie, et voisine de cette ligne, c'est le présage des richesses. Si le pouce est traversé dans sa longueur de petites lignes qui se rendent de l'ongle à la jointure, ces lignes promettent un grand héritage. Mais si le pouce est coupé de lignes transversales, comme le pli des jointures, c'est le signe qu'on fera des voyages longs et périlleux. Si le pouce ou la racine du pouce présentent des points ou des étoiles, c'est la gaieté. L'éminence qui se trouve à la racine de l'index se nomme *la montagne de Jupiter*. Quand cette tubérosité est unie et agréablement colorée, c'est le signe d'un heureux naturel et d'un cœur porté à la vertu. Si elle est chargée de petites lignes doucement marquées, on recevra des honneurs et des dignités importantes. La tubérosité qui s'élève dans la paume de la main, à la racine du doigt du milieu, se nomme *la montagne de Saturne*. Si cette éminence est unie et naturellement colorée, elle marque la simplicité et l'amour du travail; mais si elle est chargée de petites rides, c'est le signe de l'inquiétude, c'est l'indice d'un esprit prompt à se chagriner. Si la jointure qui sépare la main du doigt du milieu présente des plis tortueux, elle désigne un jugement lent, un esprit paresseux, une conception dure. Une femme qui aurait sous le doigt du milieu, entre la seconde jointure et la jointure voisine de l'ongle, la figure d'une petite croix, porterait là un signe heureux pour l'avenir. La tubérosité qui se trouve à la racine du doigt annulaire se nomme *la montagne du Soleil*. Si cette montagne est chargée de petites lignes naturellement marquées, elle annonce un esprit vif et heureux, de l'éloquence, des talents pour les emplois, un peu d'orgueil. Si ces lignes ne sont qu'au nombre de deux, elles donnent moins d'éloquence, mais aussi plus de modestie. Si la racine du doigt annulaire est chargée de li-

gnes croisées les unes sur les autres, celui qui porte ce signe sera victorieux sur ses ennemis et l'emportera sur ses rivaux. L'éminence qui s'élève dans la main à la racine du petit doigt se nomme *la montagne de Mercure*. Si cette éminence est unie, sans rides, on aura un heureux tempérament, de la constance dans l'esprit et dans le cœur; pour les hommes, de la modestie; pour les femmes, de la pudeur. Si cette éminence est traversée par deux lignes légères qui se dirigent vers le petit doigt, c'est la marque de la libéralité. L'espace qui se trouve sur le bord inférieur de la main au-dessous de la montagne de Mercure, depuis la ligne du bonheur jusqu'à l'extrémité de la ligne de l'esprit, se nomme *la montagne de la Lune*. — Quand cet espace est uni, doux, net, il indique la paix de l'âme et un esprit naturellement tranquille. Lorsqu'il est fort coloré, c'est le signe de la tristesse, d'un esprit chagrin et morose, et d'un tempérament mélancolique. Si cet espace est chargé de rides, il annonce des voyages et des dangers sur mer. L'espace qui se trouve sur le bord inférieur de la main, en deçà de la montagne de la Lune, depuis l'extrémité de la ligne de l'esprit, jusqu'à l'extrémité inférieure de la ligne de la jointure, se nomme *la montagne de Mars*. Quand cet espace est uni, doux et net, il est le caractère du vrai courage et de cette bravoure que la prudence accompagne toujours. S'il est fortement coloré, il désigne l'audace, la témérité. Lorsque la montagne de Mars est chargée de grosses rides, ces rides sont autant de dangers plus ou moins grands, suivant leur profondeur et leur longueur; c'est aussi le présage d'une mort possible entre les mains des brigands, si les lignes sont livides; elles sont l'indice d'un trépas funeste si elles sont fort rouges; d'une mort glorieuse au champ de bataille si elles sont droites. Des croix sur la montagne de Mars promettent des dignités et des commandements. N'oublions pas les signes des ongles. De petits signes blanchâtres sur les ongles présagent des craintes; s'ils sont noirs, ils annoncent des frayeurs et des dangers; s'ils sont rouges, ce qui est plus rare, des malheurs et des injustices; s'ils sont d'un blanc pur, des espérances et du bonheur. Quand ces signes se trouvent à la racine de l'ongle, l'accomplissement de ce qu'ils présagent est éloigné. Ils se rapprochent avec le temps, et se trouvent à la sommité de l'ongle quand les craintes et les espérances se justifient par l'événement. Pour qu'une main soit parfaitement heureuse, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, qu'elle soit un peu longue, que les doigts ne soient pas trop arrondis, que l'on distingue les nœuds des jointures. La couleur en sera fraîche et douce, les ongles plus longs que larges; la ligne de la vie, bien marquée, égale, fraîche, ne sera point interrompue et s'éteindra dans la ligne de la jointure. La ligne de la santé occupera les trois quarts de l'étendue de la main. La ligne de la fortune sera chargée de rameaux et vivement colorée.

(1) Hexameron de Torquemada, 4^e journée.

On voit, dans tous les livres qui traitent de la chiromancie, que les doctes en cette matière reconnaissent deux sortes de divinations par le moyen de la main : la *chiromancie physique*, qui, par la simple inspection de la main, devine le caractère et les destinées des personnes; et la *chiromancie astrologique*, qui examine les influences des planètes sur les lignes de la main, et croit pouvoir déterminer le caractère et prédire ce qui doit arriver en calculant ces influences. Nous nous sommes plus appesantis sur les principes de la chiromancie physique, parce que c'est la seule qui soit encore en usage. C'est aussi la plus claire et la plus ancienne.

Aristote regarde la chiromancie comme une science certaine; Auguste disait lui-même la bonne aventure dans la main. Mais les démonomanes pensent qu'on ne peut pas être chiromancien sans avoir aussi un peu de nécromancie, et que ceux qui devinent juste, en vertu de cette science, sont inspirés souvent par quelque mauvais esprit (1).

« Gardez-vous, en chiromancie, dit M. Salgues (2), des lignes circulaires qui embrasseraient la totalité du pouce; les cabalistes les nomment l'anneau de Gygès, et Adrien Sicler nous prévient que ceux qui les portent courent risque qu'un jour un lacet fatal ne leur serre la jugulaire. Pour le prouver, il cite Jacquin Caumont, enseigne de vaisseau, qui fut pendu, ne s'étant pas assez mêlé de cette funeste figure. Ce serait bien pis si ce cercle était double en dehors et simple en dedans : alors nul doute que votre triste carrière ne se terminât sur une roue. Le même Adrien Sicler a connu à Nîmes un fameux impie qui fut roué en 1559, et qui portait ce signe mortel à la première phalange.

« Il n'est pas possible de vous tracer toutes les lignes décrites et indiquées par les plus illustres chiromanciens pour découvrir la destinée et fixer l'horoscope de chaque individu; mais il est bon que vous sachiez qu'Isaac Kim-Ker a donné soixante-dix figures de mains au public; le docte Mélémpus, douze; le profond Compotus, huit; Jean de Hagen, trente-sept; le subtil Romphilus, six; l'érudit Corvæus, cent cinquante; Jean Cirus, vingt; Patrice Tricassus, quatre-vingts; Jean Belot, quatre; Traisnerus, quarante, et Perrucho, six; ce qui fait de bon compte quatre cent vingt-trois mains sur lesquelles votre sagacité peut s'exercer. Mais, dites-vous, l'expérience et les faits parlent en faveur de la chiromancie. Un Grec prédit à Alexandre de Médicis, duc de Toscane, sur l'inspection de sa main, qu'il mourrait d'une mort violente; et il fut en effet assassiné par Laurent de Médicis, son cousin. De tels faits ne prouvent rien; car, si un chiromancien rencontra juste une fois ou deux, il se trompa mille fois. A quel homme raisonnable persuadera-t-on en effet que le soleil se mêle de régler le mouvement de son index (comme le disent les maîtres en chiromancie astrologique)? que Vénus a soin de son pouce, et Mercure de son petit doigt? Quoi! Jupiter est

(2) Des erreurs et des préjugés, etc., t. II, p. 49 et suiv.

éloigné de vous immensément; il est quatre-vingt-cinq fois plus gros que le petit globe que vous habitez, et décrit dans son orbite des années de douze ans, et vous voulez qu'il s'occupe de votre doigt médius!...

« Le docteur Bruhier, dans son ouvrage des *Caprices de l'imagination*, rapporte qu'un homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontra en société une femme qu'on avait fait venir pour tirer des horoscopes. Il présenta sa main; la vieille le regarda en soupirant :

« — Quel dommage qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre !

« Quelque temps après, il s'échauffa à la chasse, la fièvre le saisit, son imagination s'alluma, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre. » Voy. aussi DINSCH, DOIGTS; aux Légendes, MARTE, etc.

MAIN DE GLOIRE. Ce que les sorciers appellent *main de gloire* est la main d'un pendu, qu'on prépare de la sorte : on l'enveloppe dans un morceau de drap mortuaire, en la pressant bien, pour lui faire rendre le peu de sang qui pourrait y être resté; puis on la met dans un vase de terre, avec du sel, du salpêtre, du zimat et du poivre long, le tout bien pulvérisé. On la laisse dans ce pot l'espace de quinze jours; après quoi on l'expose au grand soleil de la canicule, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement desséchée; si le soleil ne suffit pas, on la met dans un four chauffé de fougère et de verveine. On compose ensuite une espèce de chandelle avec de la graisse de pendu, de la cire vierge et du sésame de Laponie; et on se sert de la main de gloire, comme d'un chandelier, pour tenir cette merveilleuse chandelle allumée. Dans tous les lieux où l'on va avec ce funeste instrument, ceux qui y sont demeurent immobiles, et ne peuvent non plus remuer que s'ils étaient morts. Il y a diverses manières de se servir de la main de gloire; les scélérats les connaissent bien; mais, depuis qu'on ne pend plus chez nous, ce doit être chose rare.

Deux magiciens, étant venus loger dans un cabaret pour y voler, demandèrent à passer la nuit auprès du feu, ce qu'ils obtinrent. Lorsque tout le monde fut couché, la servante, qui se défiait de la mine des deux voyageurs, alla regarder par un trou de la porte pour voir ce qu'ils faisaient. Elle vit qu'ils tiraient d'un sac la main d'un corps mort, qu'ils en oignaient les doigts de je ne sais quel onguent, et les allumaient, à l'exception d'un seul qu'ils ne purent allumer, quelques efforts qu'ils fissent, et cela parce que, comme elle le comprit, il n'y avait qu'elle des gens de la maison qui ne dormit point; car les autres doigts étaient allumés pour plonger dans le plus profond sommeil ceux qui étaient déjà endormis. Elle alla aussitôt à son maître pour l'éveiller, mais elle ne put en venir à bout, non plus que des autres personnes du logis, qu'après avoir éteint les doigts allumés, pendant que les deux voleurs commençaient

à faire leur coup dans une chambre voisine. Les deux magiciens, se voyant découverts, s'enfuirent au plus vite, et on ne les trouva plus (1).

Les voleurs ne peuvent se servir de la main de gloire, quand on a eu la précaution de frotter le seuil de la porte avec un onguent composé de fiel de chat noir, de graisse de poule blanche et de sang de chouette, lequel onguent doit être fait dans la canicule (2).

MAIN INVISIBLE. Gaspard Schotter, dans sa *Magie universelle*, livre iv, page 407, rapporte le fait suivant, dont il a été témoin dans son enfance, et qu'il a entendu raconter à des témoins plus âgés que lui. Deux compagnons sortaient d'une ville armés et portant leur bagage, pour aller travailler dans une autre contrée. L'un d'eux ayant trop bu attaque l'autre, qui refuse de se battre avec un homme ivre; mais il reçoit un coup à la tête. Voyant couler son sang, il riposte et perce de part en part le malheureux ivrogne. On accourt aussitôt de la ville, et parmi les assistants se trouve la femme même du mort. Dans le moment qu'elle donnait des soins à son époux, le meurtrier, qui s'enfuyait, se sentit saisi par une main invisible et fut entraîné auprès du magistrat, lequel le fit mettre en prison. Qu'était-ce que cette main invisible? Celle du mort qui revenait dégrisé.

MAINFROI ou **MANFRED**, roi de Naples, qui régna dans les Deux-Siciles de 1254 à 1266, fils naturel de l'empereur Frédéric II. Lorsqu'il fut excommunié pour ses crimes, il s'occupa, dit-on, de magie. Pic de La Mirandole conte que Mainfroi, étant en guerre contre Charles d'Anjou, voulut savoir du diable l'événement de la bataille qu'il allait lui livrer, et que le démon, pour le tromper, ne lui répondit qu'en paroles ambiguës, quoique cependant il lui prédit sa mort; et en effet, malgré les secours qu'il reçut des Sarrasins, ses alliés, il fut tué dans le combat par un soldat. On remarque que Charles d'Anjou écrivit à Mainfroi, avant la bataille, ces singulières paroles : « Aujourd'hui je t'enverrai en enfer si tu ne m'envoies pas en paradis. »

On a attribué à Manfred un livre latin intitulé : *la Pomme philosophique*, où il traite de la science de l'alchimie, qu'il dit être la sœur germaine de la magie (3).

MAISON ENSORCELÉE. A la fin de nivôse an xiii (1805), il s'est passé à Paris, rue Notre-Dame de Nazareth, dans une ancienne maison dont on avait dépouillé des religieuses cordelières, une scène qui fit quelque bruit. On vit tout à coup voler en l'air des bouteilles depuis la cave jusqu'au grenier; plusieurs personnes furent blessées; les débris de bouteilles restèrent entassés dans le jardin, sans que la foule des curieux pût découvrir d'où provenait ce phénomène. On consulta des physiciens et des chimistes, ils ne purent pas même dire de quelle manufacture venaient les bouteilles qu'on leur montra. Les gens du

(1) Delrio, *Disquisitiones magiques*,
(2) Le Solide trésor du Petit-Albert.

(3) Leloyer, *Hist. des spectres et apparitions des esprits*, liv. iv, p. 303.

peuple se persuadèrent qu'elles venaient de la manufacture du diable, et que cette aventure ne pouvait être que l'ouvrage des sorciers ou des revenants; les personnes plus instruites, tout aussi crédules, ne surent que penser. La police découvrit enfin que ces revenants n'étaient que des habitants de la maison voisine, aidés d'un physicien de leurs amis, qui, au moyen de l'électricité et d'un trou imperceptible pratiqué dans le mur, parvenaient à faire mouvoir à leur gré les meubles de la maison prétendue ensorcelée. Ils avaient pour objet d'empêcher le nouveau propriétaire de la vendre; ils se vengeaient en même temps d'une personne dont ils croyaient avoir à se plaindre (1). *Voy. ALESSANDRO, ATHÉNODE, AYOLA, BOLACRÉ, CHAMBRES INFESTÉES, REVENANTS, etc.*

MALADE. « Divers sont les jugements qui se font d'aucuns; si un malade doit vivre ou mourir; mais je publierai ce présent signe infailible, duquel se pourra servir un chacun, et en faire un ferme jugement : Prenez une ortie et la mettez dans l'urine du malade incontinent après que le malade l'aura faite, et avant qu'elle soit corrompue; laissez l'ortie dans ladite urine l'espace de vingt-quatre heures; et après, si l'ortie se trouve verte, c'est un signe de vie (2). »

Delancre (3) nous conseille de ne pas admettre l'opinion des gnostiques, qui disent que chaque maladie a son démon, et d'éviter l'erreur populaire qui prétend que tous ceux qui tombent du haut-mal sont possédés. Les maladies ont souvent causé de grands désordres. Le P. Lebrun rapporte l'exemple d'une femme attaquée d'une maladie de l'œil qui lui faisait voir une foule d'images bizarres et effrayantes; elle se crut ensorcelée : un habile oculiste l'opéra, et guérit en même temps son œil et son imagination. Plusieurs des sorciers, loups-garous et possédés n'étaient que des malades. *Voy. HALLUCINATION.*

MALAFAR. *Voy. VALAFAR.*

MALAINGHA, nom général des anges du premier ordre chez les habitants de Madagascar. Ces anges font mouvoir les cieux, les étoiles, les planètes, et sont chargés du gouvernement des saisons : les hommes sont confiés à leur garde; ils veillent sur leurs jours, détournent les dangers qui les menacent et écartent les démons.

MAL CADUC. Pour guérir ce mal on se sert d'un anneau dont voici la recette : « Vous ferez un anneau de pur argent, dans le chaton duquel vous enchâsserez un morceau de corne de pied d'élan; puis vous choisirez un lundi du printemps auquel la lune sera en aspect bénin ou en conjonction avec Jupiter ou Vénus, et à l'heure favorable de la constellation vous graverez en dedans de l'anneau ce qui suit : ✕ *Dabi*, ✕ *Habi*, ✕ *Haber*, ✕ *Habi*. Soyez assuré qu'en portant habituellement cet anneau au doigt du

milieu de la main, il vous garantira du mal caduc (4). » Si vous n'y croyez pas, moi non plus.

MALDONAT, célèbre jésuite, né en 1534, à Casas de la Reina dans l'Estramadure. Il étudia à Salamanque et entra chez les jésuites de Rome en 1562. Deux ans après, il ouvrit, au collège de Clermont, à Paris, un cours de philosophie, dans lequel il obtint les plus brillants succès, quoiqu'il n'eût encore que trente ans. Ayant formé le dessein de travailler à un commentaire sur les quatre évangélistes, il crut voir, pendant quelques nuits, un homme qui l'exhortait à finir promptement cet ouvrage, et qui l'assurait qu'il l'achèverait, mais qu'il survivrait peu de jours à sa conclusion; cet homme lui marquait en même temps un certain endroit du ventre, qui fut le même où Maldonat sentit les vives douleurs dont il mourut en 1583, peu de temps après avoir achevé son ouvrage.

MALE-BÊTE, monstre qui passait autrefois, dans l'opinion du peuple de Toulouse, pour courir les rues la nuit. La superstition avait fait croire que tous ceux qui rencontraient ou envisageaient la male-bête, mouraient le lendemain.

MALEBRANCHE (NICOLAS), savant prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1638, mort en 1715. On trouve dans sa *Recherche de la Vérité* d'assez bonnes choses sur la sorcellerie, qu'il regarde comme une maladie d'imagination : ce qui est vrai le plus souvent. On dit qu'il n'osait pas se moucher, parce qu'il était persuadé qu'il lui pendait un gigot de mouton au bout du nez. On ne le guérit de cette hallucination qu'en faisant semblant de couper le gigot avec un rasoir : c'est du moins ce qui a été raconté. *Voy. MALLEBRANCHE.*

MALÉFICES. On appelle maléfices toutes pratiques superstitieuses employées dans le dessein de nuire aux hommes, aux animaux ou aux fruits de la terre. On appelle encore maléfices les maladies et autres accidents malheureux causés par un art infernal, et qui ne peuvent s'enlever que par un pouvoir surnaturel.

Il y a sept principales sortes de maléfices employés par les sorciers : 1° ils mettent dans le cœur une passion criminelle; 2° ils inspirent des sentiments de haine ou d'envie à une personne contre une autre; 3° ils jettent des ligatures; 4° ils donnent des maladies; 5° ils font mourir les gens; 6° ils ôtent l'usage de la raison; 7° ils nuisent dans les biens et appauvrissent leurs ennemis. Les anciens se préservaient des maléfices à venir en crachant dans leur sein.

En Allemagne, quand une sorcière avait rendu un homme ou un cheval impotent et maléficié, on prenait les boyaux d'un autre homme ou d'un cheval mort, on les traînait jusqu'à quelque logis, sans entrer par la

(1) M. Salgues, Des erreurs et des préjugés.

(2) Le Petit-Albert, p. 172.

(3) Tableau de l'inconstance des dém., sorc. et magic.,

liv. iv, p. 284.

(4) Le Petit-Albert, page 136.

porte commune, mais par le soupirail de la cave, ou par-dessous terre, et on y brûlait ces intestins. Alors la sorcière qui avait jeté le maléfice sentait dans les entrailles une violente douleur, et s'en allait droit à la maison où l'on brûlait les intestins pour y prendre un charbon ardent, ce qui faisait cesser le mal. Si on ne lui ouvrait promptement la porte, la maison se remplissait de ténèbres avec un tonnerre effroyable, et ceux qui étaient dedans étaient contraints d'ouvrir pour conserver leur vie (1). Les sorciers, en ôtant un sort ou maléfice, sont obligés de le donner à quelque chose de plus considérable que l'être ou l'objet à qui ils l'ôtent : sinon, le maléfice retombe sur eux. Mais un sorcier ne peut ôter un maléfice s'il est entre les mains de la justice : il faut pour cela qu'il soit pleinement libre. *Voy. HOCQUE.*

On a regardé souvent les épidémies comme des maléfices. Les sorciers, disait-on, mettent quelquefois, sous le seuil de la bergerie ou de l'étable qu'ils veulent ruiner, une touffe de cheveux, ou un crapaud, avec trois maudissons, pour faire mourir étiques les moutons et les bestiaux qui passent dessus : on n'arrête le mal qu'en ôtant le maléfice. Delancre dit qu'un boulanger de Limoges, voulant faire du pain blanc suivant sa coutume, sa pâte fut tellement charmée et maléficiée par une sorcière, qu'il fit du pain noir, insipide et infect.

Une magicienne ou sorcière, pour gagner le cœur d'un jeune homme marié, mit sous son lit, dans un pot bien bouché, un crapaud qui avait les yeux fermés ; le jeune homme quitta sa femme et ses enfants pour s'attacher à la sorcière ; mais la femme trouva le maléfice, le fit brûler, et son mari revint à elle (2).

Un pauvre jeune homme ayant quitté ses sabots pour monter à une échelle, une sorcière y mit *quelque poison* sans qu'il s'en aperçût, et le jeune homme, en descendant, s'étant donné une entorse, fut boiteux toute sa vie (3).

Une femme ensorcelée devint si grasse, dit Delrio, que c'était une boule dont on ne voyait plus le visage, ce qui ne laissait pas d'être considérable. De plus, on entendait dans ses entrailles le même bruit que font les poules, les coqs, les canards, les moutons, les bœufs, les chiens, les cochons et les chevaux, de façon qu'on aurait pu la prendre pour une basse-cour ambulante.

Une sorcière avait rendu un maçon impotent et tellement courbé, qu'il avait presque la tête entre les jambes. Il accusa la sorcière du maléfice qu'il éprouvait ; on l'arrêta, et le juge lui dit qu'elle ne se sauverait qu'en guérissant le maçon. Elle se fit apporter par sa fille un petit paquet de sa maison, et, après avoir adoré le diable, la face en terre, en marmottant quelques charmes, elle donna

le paquet au maçon, lui commanda de se baigner et de le mettre dans son bain, en disant : *Va de par le diable !* Le maçon le fit, et guérit. Avant de mettre le paquet dans le bain, on voulut savoir ce qu'il contenait ; on y trouva trois petits lézards vifs ; et quand le maçon fut dans le bain, il sentit sous lui comme trois grosses carpes, qu'on chercha un moment après sans rien trouver (4).

Les sorciers mettent parfois le diable dans des noix, et les donnent aux petits enfants, qui deviennent maléficiés. Un de nos démonographes (c'est, je pense, Boguet) rapporte que, dans je ne sais quelle ville, un sorcier avait mis sur le parapet d'un pont une pomme maléficiée, pour un de ses ennemis, qui était gourmand de tout ce qu'il pouvait trouver sans desserrer la bourse. Heureusement le sorcier fut aperçu par des gens expérimentés, qui défendirent prudemment à qui que ce fût d'oser porter la main à la pomme, sous peine d'avaler le diable. Il fallait pourtant l'ôter, à moins qu'on ne voulût lui donner des gardes. On fut longtemps à délibérer, sans trouver aucun moyen de s'en défaire ; enfin il se présenta un champion qui, muni d'une perche, s'avança à une distance de la pomme et la poussa dans la rivière, où étant tombée, on en vit sortir plusieurs petits diables en forme de poissons. Les spectateurs prirent des pierres et les jetèrent à la tête de ces petits démons, qui ne se montrèrent plus...

Boguet conte encore qu'une jeune fille ensorcelée rendit de petits lézards, lesquels s'envolèrent par un trou qui se fit au plancher. *Voy. CHARMES, ENCHANTEMENTS, MAGICIENS, SORCIERS, etc.*

MALICES DU DEMON. On trouve sur ce chapitre des légendes bien naïves. Il y avait à Bonn, dit Césaire d'Heisterbach, un prêtre remarquable par sa pureté, sa bonté et sa dévotion. Le diable se plaisait à lui jouer de petits tours de laquais ; lorsqu'il lisait son breviaire, l'esprit malin s'approchait sans se laisser voir, mettait sa griffe sur la leçon du bon curé et l'empêchait de finir ; une autre fois il fermait le livre, ou tournait le feuillet à contre-temps. Si c'était la nuit, il soufflait la chandelle. Le diable espérait se donner la joie de mettre sa victime en colère ; mais le bon prêtre recevait tout cela si bien et résistait si constamment à l'impatience, que l'importun esprit fut obligé de chercher une autre dupe (5).

Cassien parle de plusieurs esprits ou démons de la même trempe qui se plaisaient à tromper les passants, à les détourner de leur chemin et à leur indiquer de fausses routes, le tout par malicieux divertissement (6).

Un baladin avait un démon familier, qui jouait avec lui et se plaisait à lui faire des espiègleries. Le matin il le réveillait en tirant les couvertures, quelque froid qu'il fût ; et quand le baladin dormait trop profondé-

(1) Bodin, *Démonomanie*, liv. iv.

(2) Delrio, *Disquisitiones magiques*.

(3) Delancre, *De l'Inconstance*, etc.

(4) Bodin, *Démonomanie*.

(5) Cæsarii Heisterb. *Miracul. lib. v, cap. 53.*

(6) Cassiani collat. 7, cap. 52.

ment, son démon l'emportait hors du lit et le déposait au milieu de la chambre (1). Pline parle de quelques jeunes gens qui furent tondus par le diable. Pendant que ces jeunes gens dormaient, des esprits familiers, vêtus de blanc, entraient dans leurs chambres, se posaient sur leur lit, leur coupaient les cheveux proprement, et s'en allaient après les avoir répandus sur le plancher (2).

MALIN. C'est une des épithètes qu'on donne volontiers au démon, appelé souvent l'esprit malin : elle est prise dans son plus mauvais sens.

MALLEBRANCHE, marqueur de jeu de paume, demeurant en la rue Sainte-Geneviève, à Paris, lequel fut, le 11 décembre 1618, visité par un revenant. C'était sa femme, morte depuis cinq ans. Elle lui donna de bons conseils qui redressèrent sa mauvaise vie, mais parla sans se montrer. On a fait là-dessus une brochure in-12, que voici :

Histoire nouvelle et remarquable de l'esprit d'une femme qui s'est apparue au faubourg Saint-Marcel après qu'elle a demeuré cinq ans entiers ensevelie : elle a parlé à son mari, lui a commandé de faire prier pour elle, ayant commencé de parler le mardi 11 décembre 1618. Paris, in-12, 1618.

Le mardi 11 décembre 1618, en la rue Sainte-Geneviève de Paris, hors de la porte Saint-Marceau, un nommé Mallebranche, marqueur de jeu de paume, ayant le matin, environ vers les quatre ou cinq heures, entendu quelque bruit, et ne sachant qui heurtait à sa porte, demanda qui c'était. Une voix faible et débile lui répondit que c'était sa femme, décédée depuis cinq ans, qui désirait parler à lui, et lui dire chose qui le touchait, tant pour le salut de son âme, que pour le bien de son ménage ; dont cet homme, tout étonné, et ne sachant que répondre, demeura sans répartie. La voix reprit et lui dit :

— Eh quoi ! ne connais-tu pas que je suis ta femme, qui parle à toi, et qui t'avertis que tu aies à faire pénitence ; autrement tu périras ?

Comme ces choses sont extraordinaires et ne peuvent guère arriver sans que l'esprit se trouble, aussi celui-ci ne sut ce qu'il devint pour l'heure, et demeura fort étonné. Néanmoins, après quelque intervalle, il entendit une voix qui lui parlait en cette sorte :

— Il ne faut point s'étonner pour cela ; c'est ta femme qui te parle, qui est décédée depuis cinq ans, trois mois et six jours, qui t'avertit qu'elle est en quelque peine, dont tu as moyen de la tirer, si tu l'as jamais aimée ; car elle est en grande peine. Mais si tu vas à Saint-Cloud, et là fais prière pour elle et offre cinq chandelles pour le salut de son âme, tu l'allégeras de beaucoup.

L'étonnement fut si grand à cet homme, qu'il ne faut pas le demander ; néanmoins, après quelques contrastes qu'il en eut en son âme, comme un homme qui est bien

ne et qui ne tâche en toutes choses qu'à procurer le repos de l'âme de sa femme, il se porta à Saint-Cloud, où il fit les offrandes que sa défunte femme lui avait recommandées. Etant de retour le soir, et pensant être en repos pour avoir satisfait à ce qui lui avait été ordonné pour la satisfaction de cette âme, il entendit frapper à sa porte ; et au même instant, ayant demandé qui c'était, il entendit la même voix qui lui dit qu'à la vérité elle avait reconnu qu'il l'aimait et faisait état d'elle, puisqu'il avait été à Saint-Cloud à son intention, mais que ce n'était pas assez, et qu'il y fallait retourner encore une autre fois, et puis qu'elle serait en repos.

Le bruit de cette affaire s'écoula par la ville, et de telle façon, que le vendredi on y fit venir deux bons capucins. Eux voient, considèrent, regardent de près ce qui pouvait en être ; mais n'ayant autre certitude pour ce fait, ils conseillèrent à cet homme de ne plus retourner à Saint-Cloud, s'il n'avait d'autres avertissements plus grands, et que les âmes faibles pouvaient être trompées là-dessus.

Cela ne laissa pas de continuer pourtant, et tous les matins cet homme ne manquait point d'entendre frapper à sa porte, jusqu'à ce qu'enfin, le dimanche suivant, faisant le sourd, il ouït une voix qui appelait et qui demandait qui était au logis. Lui ne veut point répondre ; mais le bruit ne cessant pas d'importuner à la porte, la femme de ce marqueur (qui était marié en secondes noces) demanda : — Qui est là ?

La voix répondit : — C'est moi qui veux parler à mon mari ; je sais bien que vous êtes sa femme de présent, mais je l'ai été avant vous, et ne suis pas mariée qu'après ma mort il vous ait prise ; mais, au reste, je veux lui dire qu'il ait à se châtier et à se reconnaître, et surtout à corriger ses mauvaises habitudes, s'empêcher de jurer le nom saint et sacré de Dieu, comme il a coutume de le faire ; qu'il vive en bon ménage avec toute sa famille et tous ses bons voisins, mais surtout qu'il ne tourmente point ses enfants, et ne batte point sa femme, puisque Dieu a permis qu'il en ait une autre après moi ; et outre ce, je lui recommande une chose, c'est qu'avant le jour des Rois, qui sera bientôt, il fasse faire un gâteau, et qu'il assemble tous les voisins pour en venir avoir leur part, et qu'on me laisse la mienne, parce que j'avais promis à mes voisins et voisines, avant ma mort, de faire les Rois avec eux, mais je ne pus, étant morte. Je désire qu'il le fasse maintenant, et après tout cela, je serai en repos. Enfin, que mon mari prie pour moi, et je prierai pour lui, car je suis en grande peine.

Le dimanche suivant, le soir, un de MM. les aumôniers du cardinal-évêque de Paris y voulut aller pour considérer l'affaire et prendre garde qu'il n'y eût point d'imposture. Mais quoi ! comme la curiosité porte coutumièrement les hommes et surtout les Français

(1) Guillelmi Parisiensis, partis 2 princip., cap. 8.

(2) Pline, lib. xvi, epist. 27.

à vouloir voir toutes choses nouvelles, la maison se trouva toute pleine de gens qui abordèrent alors, et néanmoins n'entendirent rien, parce que la voix se tut cette nuit-là, ou à cause de l'abondance du monde qui y était, ou autrement; sinon que le matin on ouït battre le tambour à la biscayenne, sans savoir d'où en venait le bruit; et depuis, on n'a rien ouï.

MALPHAS, grand président des enfers, qui apparaît sous la forme d'un corbeau. Quand il se montre avec la figure humaine, le son de sa voix est rauque: il bâtit des citadelles et des tours inexpugnables, renverse les remparts ennemis, fait trouver de bons ouvriers, donne des esprits familiers, reçoit des sacrifices, et trompe les sacrificateurs: quarante légions obéissent à ses commandements (1).

MAMBRÉ, célèbre enchanteur de l'Egypte, un de ceux que Moïse confondit par ses miracles (2).

MAMMON, démon de l'avarice: c'est lui, dit Milton, qui, le premier, apprit aux hommes à déchirer le sein de la terre pour en arracher les trésors.

MAMMOUTH, animal dont la race est perdue; il est un sujet de vénération parmi les peuples de la Sibérie, qui lui donnent quatre ou cinq mètres de longueur; sa couleur est grisâtre, sa tête fort longue et son front large; il lui sort des deux côtés, au-dessus des yeux, des cornes qu'il remue et croise à son gré, disent les Sibériens; ils ajoutent qu'il a la faculté de s'étendre considérablement en marchant, et de se rétrécir en plus petit volume. Ses pattes ressemblent à des pattes d'ours.

LA CAVERNE DU MAMMOUTH.

La caverne du Mammoth, ou grande grotte américaine, est un immense souterrain dans la prairie sud de l'Etat de Kentucky. La description qui suit est due à la plume d'un gentleman instruit, qui est demeuré tout récemment quelque temps sur les lieux.

La caverne a été explorée, suivant l'estimation du guide, sur une étendue de quatorze milles (22 kilomètres 1/2, 5 lieues 1/2) en ligne droite. Cette limite des explorations aboutit à une entrée au delà des montagnes Rocheuses: Jusqu'où peuvent-elles s'étendre encore? On l'ignore.

Il paraît que la caverne a été habitée dans des temps reculés, mais probablement par des races éteintes aujourd'hui. On a examiné en 1813 un corps humain trouvé dans cette caverne, et la nombreuse garde-robe conservée auprès de lui, dont on a fait un inventaire exact que l'on possède encore. Le corps était celui d'une femme de taille gigantesque; il avait à peu près 5 pieds 10 pouces. Il était accroupi dans un trou de trois pieds carrés d'ouverture, sur lequel était une pierre plate. Les poignets étaient liés d'une corde

et pliés contre la poitrine; les genoux en étaient rapprochés. Le corps était entouré de deux peaux de cerf à moitié préparées et sans poils, sur lesquelles étaient dessinées en blanc des souches et des feuilles de vigne. Sur ces peaux était un drap de deux yards carrés; aux pieds une paire de mocassins et une espèce de havresac entièrement rempli des objets qui suivent: sept parures de tête en plume d'aigle et d'un autre oiseau de proie, assemblées comme on fait aujourd'hui pour les éventails de plumes: ces parures, fort élégantes, sont placées debout sur le haut de la tête d'une oreille à l'autre, attachées avec des cordons; une mâchoire d'ours arrangée pour être portée par une corde autour du cou; une serre d'aigle destinée à être portée de la même manière; plusieurs sabots de faons arrangés en chapelet; environ deux cents tours de chapelet en graines de l'intérieur du pays, un peu plus petites que la graine de chanvre; des sifflets liés ensemble et d'environ six pouces de long, faits en canne, avec une ajoutée du tiers de la longueur: une ouverture d'environ 9 lignes s'étend de chaque côté du joint où se trouve un roseau fendu; deux grandes peaux de serpents à sonnettes, dont l'une a quatorze anneaux sonores; un peloton de nerf de chamois pour coudre, ressemblant à des cordes de violon; quelques bouts de gros fil à deux ou trois brins; une poche en filet en forme de valise, s'ouvrant en long et par le haut, avec des ganses de chaque côté et deux cordes fixées à l'une des extrémités passant à travers ces ganses pour la fermer. Cette espèce de valise était d'un bon modèle et fort ingénieusement faite.

Telle était la garde-robe trouvée avec le corps de cette femme. Le drap, les mocassins, le havresac, la poche en filet, le fil, les cordons étaient en écorce, travaillés soit en tresse, soit en espèce de tricot. Le havresac avait une double bordure de trois pouces, qui lui donnait plus de force. Je ne pense pas que le travail de tous ces objets soit plus parfait que celui des objets semblables que l'on rencontre dans les différentes tribus indiennes; mais ils avaient tous un cachet particulier, un style, un caractère que je n'ai trouvé nulle autre part. Le corps avait été conservé, par le desséchement des chairs, dans une atmosphère sans variations, où ne peut s'opérer la décomposition animale. La chevelure était rouge et longue de quelques lignes seulement; sur les côtés il existait une blessure. A quelle date du monde remonte le dépôt de ce corps dans la caverne?

On a publié, dans les *Annales de la Propagation de la foi*, la description suivante de cette caverne-monstre.

L'aspect grandiose et presque terrible que prennent les collines et les vallons au fond desquels se trouve l'entrée de *Mammoth-Cave* dispose l'âme aux émotions qu'elle doit bientôt éprouver. Des arbres gigantes-

(1) Wierus, In Pseudomonarchia dæm.

(2) Saint Paul, II Tim., ch. iii, vers. 8.

(3) Laharpe, Hist. des Voyages, t. II, p. 151.

ques, des roches entassées, l'obscurité croissante, tout saisit vivement l'imagination. Le soleil pénètre à peine dans le fond de la vallée. On semble quitter le séjour brillant de la lumière pour entrer dans le sombre empire que les Grecs peuplèrent de fantômes et d'esprits errants.

Nous en approchions déjà; le premier sentiment est celui de la stupeur et d'une sorte d'effroi. Une grotte de 35 pieds de large, de 20 de haut, et profonde de 50 à peu près, est terminée intérieurement par une porte étroite qui joint la limite de la lumière et des ténèbres. Avant d'en franchir le seuil, on se retourne par un mouvement spontané et invincible; on jette un dernier regard sur le ciel bleu que Dieu étendit pour en faire le pavillon de l'homme. Oh ! comme elle paraît alors brillante, la lumière qui joue à l'entrée de la grotte, dans les larges feuilles des balsamines sauvages, ou sur les rameaux flexibles des ronces ! Cependant il faut passer. Le nègre qui vous sert de guide rirait de votre simplicité, si vous lui disiez un mot des sentiments qui remplissent votre âme. Le seuil est franchi; nous sommes dans la branche principale du souterrain.

Une nef sans supports, de 100 toises de long, de 80 à 110 pieds de haut, et large d'une cinquantaine, forme le prodigieux sarcophage où vous êtes momentanément enseveli. La lumière des lampes que les voyageurs tiennent à la main va se perdre dans la profondeur du gouffre. Vous les voyez, à quelques pas, lutter contre les ténèbres qui s'épaississent. Pour fixer un objet, il faut s'arrêter, élargir la prunelle et approcher la lampe. Cependant la lumière empruntée d'un flambeau, disséminée dans un espace beaucoup trop vaste pour en être totalement éclairé, donne plus de grandeur aux objets. Aux extrémités de cette longue avenue, plusieurs branches du souterrain débouchent dans diverses directions. On trouve alors quelque ressemblance avec les catacombes de Rome....

On nous fit traverser une suite de grottes et d'avenues telles qu'on en voit partout où la nature a creusé des cavités souterraines. La seule chose qui frappe ici, c'est le peu de respect que les voyageurs ont pour cette merveilleuse curiosité du nouveau monde. Les incrustations calcaires qui décoraient jadis l'*Avenue gothique*, la *Chapelle*, le *Temple*, jonchent maintenant le sol; quelques débris seulement restent suspendus aux murailles et aux voûtes pour exciter les regrets du voyageur; en même temps des milliers de noms se voient dessinés de toutes parts, comme si les auteurs de ces dévastations avaient craint de n'être pas connus.

Nous nous arrêtâmes cependant dans la petite chambre appelée *Haunted-Chamber*, où les premiers qui pénétrèrent dans le souterrain trouvèrent des momies que l'on dit être maintenant dans le Muséum de Peale. Entre plusieurs autres, le cadavre d'une femme emmaillottée et serrée de bandelettes, comme les momies égyptiennes, méritait de fixer

l'attention : à son bras était suspendu un petit sac rempli d'aiguilles et de bijoux; elle était assise et de petite taille: ses traits annonçaient une variété humaine différente de l'homme rouge.

Un espace circulaire, que les guides disent être de huit acres, et que les visiteurs les plus modérés réduisent à quatre, se présente sous terre, sans piliers naturels pour supporter une voûte immense. L'action des eaux qui la creusa jadis a festonné tout à l'entour des draperies, des contours bizarres ou gracieux, comme dans les églises gothiques le ciseau des architectes a dessiné des arabesques, des feuillages, d'élégantes guirlandes. Le Panthéon d'Agrippa revint alors à ma pensée, comme le diminutif sublime de la voûte colossale que j'avais sous les yeux. Mille autres objets dignes d'être décrits trouveraient ici naturellement leur place, si je voulais parler en détail de tous les dômes curieux, de toutes les salles ou avenues pittoresques que le guide nous fit voir, en leur donnant des noms bien ou mal appliqués. Ainsi, *les forges du diable* se montrent à côté des *colonnes d'Hercule* et de *Pompée*, le *parapet de Napoléon* est voisin du *fauteuil de Vulcain*, la *femme de Loth* fait le pendant d'une *tête d'éléphant*.....

Nous étions entrés dans la caverne à quatre heures du soir; nous en sortîmes à la nuit tombante. Le lendemain, avant que le soleil eût encore paru à l'orient, nous redescendîmes dans la grotte, et, sans nous arrêter aux curiosités de détail, nous nous dirigeâmes à grands pas vers la rivière, dont nous nous proposons d'étudier le cours. Avant d'y parvenir, il faut faire à peu près quatre milles, tantôt dans le roc vif, ou sur des pierres amoncelées; tombées autrefois de la voûte, tantôt sur un sable fin rempli de petits cailloux. Dans plusieurs endroits, surtout dans le *labyrinthe*, près du *dôme de Gorni*, on trouve des agates, des calcédoines, des opales, communes pour la plupart et de peu de valeur. Avant d'arriver à la rivière, on passe sur le gouffre appelé *Bottomless dit*. Il y a deux ans, c'était le terme de toutes les excursions : un abîme que l'on croyait sans fond se présentait au travers de l'unique sentier du souterrain. Le bruit lointain des eaux du fleuve qui, répété par les eaux des cavernes, ressemble au sourd mugissement d'une cascade, la vue de rochers entassés sans ordre, le rétrécissement presque subit de la voûte et du sentier, tout faisait craindre de trouver la mort, si on osait faire un pas de plus. Mais un voyageur eut plus d'audace que ses devanciers : il prit une montre à secondes, s'assit sur le bord de l'abîme, y jeta une pierre, et remarqua qu'après avoir rebondi contre les parois du gouffre, elle s'arrêtait enfin, en faisant entendre un bruit plus fort que ceux qui avaient précédé. Le calcul, après plusieurs expériences, lui donna une profondeur approximative de 140 pieds anglais. Le bruit des eaux lui annonçait, d'ailleurs, qu'au delà du précipice il trouverait, en dépit du rétrécissement mo-

mentané du souterrain, d'autres voûtes et d'autres avenues, plus larges peut-être que celles qu'il venait de voir. Il s'arma donc de courage, jeta une échelle transversale sur la bouche du gouffre et s'y cramponna des pieds et des mains. Un seul nègre l'accompagnait et, frappé d'une superstitieuse terreur, lui annonçait solennellement qu'il allait périr. La prédiction faillit se trouver vraie. L'échelle, à peine assez longue, était faiblement soutenue de l'autre côté; aussi, au moment où l'aventurier croyait toucher l'autre bord, elle glissa et le nègre poussa un cri d'effroi, s'imaginant que l'hydre de l'abîme punissait l'homme blanc de son audace sacrilège. Mais le voyageur intrépide, au moment du plus grand danger, conserva sa présence d'esprit; il étendit la main en tombant, saisit une pointe de rocher qui, par bonheur, ne céda pas, et se trouva bientôt, hors de crainte, à l'entrée d'une nouvelle caverne. Le nègre même, dit-on, encouragé par le succès d'une tentative si téméraire, alla chercher une échelle plus longue, passa à la suite de l'homme blanc, et revint avec lui par la même route, après avoir vu la rive du fleuve souterrain vers lequel nous allions nous diriger.

Actuellement, un pont en bois, jeté à travers le gouffre, offre aux visiteurs toute facilité de passer sans la moindre crainte, et tout le monde s'étonne aujourd'hui que l'on ait été pendant longtemps arrêté par si peu de chose. Il est surprenant, sans doute, de trouver une rivière si loin du jour; c'est une merveille de voir une vallée ténébreuse entourée de collines, de gorges, de ravins, peuplée d'êtres vivants, présentant, à la lumière près, tous les caractères des vallons où nous aimons tant à errer.

Après avoir descendu un coteau couvert de sable et de rochers épars, on se trouve sur les bords d'un nouveau Styx. La rivière peut avoir en cet endroit vingt pieds de large; on lui en donne autant de profondeur. Elle coule sur un lit de sable fin et de jolis cailloux. Quand elle devient moins profonde et que ses rives sont recouvertes seulement de quelques pouces d'eau, on y trouve un grand nombre d'écrevisses, pour la plupart de petite taille, rabougries, entièrement blanches; quelquefois, pourtant, on en trouve de taille ordinaire, presque noires et mieux nourries. Mais le caractère le plus frappant dans les deux espèces, c'est l'absence d'yeux, causée sans doute par leur inutilité. La cécité la plus complète est aussi le caractère le plus remarquable des poissons qui peuplent la rivière souterraine. On n'en connaît encore qu'une espèce du genre *cottus*. Le plus gros qui y ait jamais été pêché pouvait avoir six pouces; leur taille ordinaire est de trois à quatre pouces. Il serait facile de se les procurer vivants. Pour terminer la liste des animaux qui habitent *Mammoth-Cave*, je dois ajouter aux poissons et aux écrevisses plusieurs espèces d'insectes, entre autres des arachnides phalangiennes et des grillons. Mais il est temps

de continuer notre route; un canot nous attend sur le rivage; hâtons-nous d'y entrer.

Nous étions trop nombreux pour entrer tous à la fois dans la barque; les dames s'y placèrent d'abord avec leurs maris. Chacun, sa lampe à la main, se tenait assis et tranquille; deux nègres seuls frappaient l'eau de leurs avirons. Pour nous, assis sur la rive, nous vîmes l'esquif voguer majestueusement vers la partie obscure du gouffre. Le premier trajet est à peine de dix minutes; la barque revint nous prendre, et bientôt nous nous trouvâmes de nouveau réunis sur un banc de terre calcaire compacte, au-dessous duquel le fleuve se perd comme par enchantement dans le sable. On peut éviter ce premier passage en se glissant à travers les rochers jusqu'au sommet des hautes collines qui bordent le fleuve; alors on marche quelque temps sur le bord d'un précipice. On voit à cent pieds de profondeur une immense vallée de forme elliptique, au fond de laquelle un murmure sourd indique la présence des eaux. Mais à la suite d'un second passage le fleuve prend un aspect grandiose et effrayant; quelquefois son lit est resserré entre des rochers minés par les eaux; quelquefois il s'élargit et présente la forme d'un lac. Je l'ai plusieurs fois traversé, et c'était toujours avec un nouveau sentiment de terreur. Dans le troisième trajet, on passe au moins vingt minutes sur la rivière. Une baie s'en détache dans cet endroit; mais on peut la traverser quelques pas plus loin, en sautant d'un rocher sur l'autre.

Plusieurs d'entre nous n'avaient pas osé risquer leur vie sur un aussi frêle esquif, et il n'est pas possible de disconvenir qu'il y avait danger réel. On parvint cependant à les faire passer de la rive droite sur la rive gauche. Ils gravirent de nouveau la chaîne de collines qui bordent aussi le fleuve de ce côté, et le seul passage qui se présenta alors devant eux était une espèce de grotte étroite et basse, dont les dimensions vont toujours en s'amointrissant; bientôt ce n'est plus qu'un trou d'un pied et demi de haut, où il faut se glisser tout de son long, et pendant près de dix minutes on est ainsi obligé de ramper. Enfin on arrive au revers opposé de la chaîne, et on retrouve encore la rivière, qui a fait cependant un long circuit.

Un des points de vue les plus pittoresques dont il soit possible de jouir se présente au voyageur du haut de ce dernier versant: tout autour se forment rapidement des incrustations calcaires; la nature pétrit là des colonnes, des draperies, des groupes de rochers et de statues en profusion. Le sommet des collines touche la voûte, qui dans cet endroit est percée d'excavations et ornée de festons calcaires à grands plis. Au-dessous coule le fleuve, où l'on pourrait se jeter d'un saut.

A la branche principale du souterrain, d'autres cavernes plus étroites viennent se

rattacher et divergent dans plusieurs directions. Si l'on s'aventure dans quelque une d'entre elles, on trouve souvent des chambres brillantes, des boudoirs gracieux, tendus d'une belle draperie blanche, épaisse, veloutée; j'en ai point entendu dire que nulle part ailleurs on eût encore trouvé des formations modernes de gypse aussi puissantes. Ce n'est encore que l'antichambre d'un immense palais; cinq milles au delà de la rivière, on en trouve la singulière entrée. Ceux qui me liront me croiront à peine, et je suis bien loin de rendre tout ce que j'ai senti.

La galerie souterraine où l'on a marché jusque-là finit enfin. Ce sentier devient d'abord plus étroit; on monte graduellement sur le roc vif, et l'on se trouve arrêté par un mur noir comme du basalte. Mais c'est le commencement des merveilles. Si l'on élève la tête, on voit un trou festonné d'incrustations calcaires: ce sont comme des grappes de raisin pendantes et gracieusement amoncelées. En s'aidant des pieds et des mains, on y monte, quoique difficilement, et le spectacle le plus magique se présente aussitôt aux regards. On se trouve transporté sur des guirlandes et des amas de raisins noirs et blancs.

Les masses de ce beau fruit tombent jusqu'à terre; tout le sol en est jonché. Une eau pure, que l'on prendrait pour leur jus, s'échappe le long des guirlandes, suit les contours de leurs draperies, et tombe enfin dans un bassin de roc découpé. Hélas! encore un petit nombre d'années, et cette salle magnifique n'existera plus. Elle fut découverte quinze jours seulement avant notre visite, et déjà j'ai vu les marques brutales des premiers coups donnés aux belles guirlandes. Ce superbe jeu de la nature sera bientôt ce qu'est aujourd'hui l'*Avenue gothique*, quelques débris revêtus d'un beau nom. On l'appelle aujourd'hui le *Cabinet de Cleveland*. C'est l'entrée d'un nouveau souterrain qui est loin d'avoir encore été entièrement exploré. Le sol est recouvert d'une fine poussière de plâtre provenant de la décomposition des incrustations de gypse: les murailles en sont partout tapissées. Les formes ne sont plus seulement des colonnes et des draperies, mais aussi des feuilles, des fleurs, des rosaces, des étoiles, mille images bizarres, naturelles, gracieuses.

Arrivés à une distance de près de seize milles de l'entrée de la grotte, nous ne jugeâmes pas à propos d'aller plus avant. Un autre monde reste encore à découvrir. Qui sait si, par des galeries encore inconnues, on n'arrivera pas à trouver une autre branche de la rivière? qui sait tout ce que recèle, pour la science et la curiosité, ce merveilleux royaume des ténèbres?

MAN, ennemi de Sommona-Codom. Les Siamois le représentent comme une espèce de monstre, avec une tête hérissée de serpents, un visage fort large et des dents horriblement grandes.

(1) Delrio, Disquisitions magiques.

MANCANAS, imposteur qui, dans les îles Mariannes, s'attribuait le pouvoir de commander aux éléments, de rendre la santé aux malades, de changer les saisons et de procurer une récolte abondante ou d'heureuses pêches.

MANCHE A BALAI. Quand les sorciers et les démons faisaient le sabbat, les sorcières s'y rendaient à cheval sur un manche à balai.

MANDRAGORES, démons familiers assez débonnaires; ils apparaissent sous la figure de petits hommes sans barbe, avec les cheveux épars. Un jour qu'une mandragore osa se montrer à la requête d'un sorcier qu'on tenait en justice, le juge ne craignit pas de lui arracher les bras et de les jeter dans le feu (1). Ce qui explique ce fait, c'est qu'on appelle aussi mandragores de petites poupées dans lesquelles le diable se loge, et que les sorciers consultent en cas d'embarras. On lit dans le Petit-Albert que, voyageant en Flandre et passant par Lille, l'auteur de cet ouvrage fut invité par un de ses amis à l'accompagner chez une vieille femme qui passait pour une grande devineresse, et dont il découvrit la fourberie. Cette vieille conduisit les deux amis dans un cabinet obscur, éclairé seulement d'une lampe, à la lueur de laquelle on voyait, sur une table couverte d'une nappe, une espèce de petite statue ou mandragore, assise sur un trépied, ayant la main gauche étendue et tenant de cette main un cordon de soie très-délié, au bout duquel pendait une petite mouche de fer bien poli. On avait placé au-dessous un verre de cristal, en sorte que la mouche se trouvait suspendue au-dessus de ce verre. Le mystère de la vieille consistait à commander à la mandragore de frapper la mouche contre le verre, pour rendre témoignage de ce que l'on voulait savoir. Ainsi elle disait, en s'adressant à la statue: « Je t'ordonne, mandragore, au nom de celui à qui tu dois obéir, que si monsieur doit être heureux dans le voyage qu'il va faire, tu fasses frapper trois fois la mouche contre le verre. » La mouche frappait aussitôt les trois coups demandés, quoique la vieille ne touchât aucunement ni au verre, ni au cordon de soie, ni à la mouche, ni à la statue; ce qui surprenait les spectateurs. Et afin de mieux duper les gens par la diversité de ses oracles, la vieille faisait de nouvelles questions à la mandragore, et lui défendait de frapper si telle ou telle chose devait ou ne devait pas arriver; alors la mouche restait immobile. Voici en quoi consistait tout l'artifice de la vieille: la mouche de fer, qui était suspendue dans le verre, étant fort légère et bien aimantée, quand la vieille voulait qu'elle frappât contre le verre, elle mettait à un de ses doigts une bague dans laquelle était enchâssé un gros morceau d'aimant. On sait que la pierre d'aimant a la vertu d'attirer le fer: l'anneau de la vieille mettait en mouvement la mouche aimantée, et la faisait

frapper autant de fois qu'on voulait contre le verre. Lorsqu'elle désirait que la mouche ne frappât point, elle ôtait la bague de son doigt, sans qu'on s'en aperçût. Ceux qui étaient d'intelligence avec elle avaient soin de s'informer des affaires de ceux qu'ils lui menaient, et c'est ainsi que tant de personnes furent trompées.

Les anciens Germains avaient aussi des mandragores qu'ils nommaient Alrunes : c'étaient des figures de bois qu'ils révéraient, comme les Romains leurs dieux Lares, et comme les nègres leurs fétiches. Ces figures prenaient soin des maisons et des personnes qui les habitaient. On les faisait des racines les plus dures, surtout de la mandragore. On les habillait proprement, on les couchait mollement dans de petits coffrets ; toutes les semaines on les lavait avec du vin et de l'eau, et à chaque repas on leur servait à boire et à manger, sans quoi elles auraient jeté des cris comme des enfants qui souffriraient la faim et la soif, ce qui eût attiré des malheurs ; enfin on les tenait renfermées dans un lieu secret, d'où on ne les retirait que pour les consulter. Dès qu'on avait le bonheur d'avoir chez soi de pareilles figures (hautes de huit à neuf pouces), on se croyait heureux ; on ne craignait plus aucun danger, on en attendait toutes sortes de biens, surtout la santé et la guérison des maladies les plus rebelles. Mais ce qui était encore plus admirable, c'est qu'elles faisaient connaître l'avenir : on les agitait pour cela, et on croyait attraper leurs réponses dans des hochements de tête que le mouvement leur imprimait. On dit que cette superstition des anciens Germains subsiste encore aujourd'hui parmi le peuple de la basse Allemagne, du Danemark et de la Suède.

Les anciens attribuaient de grandes vertus à la plante appelée mandragore. Les plus merveilleuses de ces racines étaient celles qui avaient pu être arrosées de l'urine d'un pendu ; mais on ne pouvait l'arracher sans mourir. Pour éviter ce malheur, on creusait la terre tout autour, on y fixait une corde attachée par l'autre extrémité au cou d'un chien ; ensuite, ce chien étant chassé, arrachait la racine en s'enfuyant ; il succombait à l'opération, mais l'heureux mortel qui ramassait alors cette racine ne courait plus le moindre danger, et possédait un trésor inestimable contre les malélices. Voy. BOUCHEY, BRIOCHÉ, etc.

MANÉ-RAJA. C'est le Noé de la mythologie indienne, qui n'est qu'une tradition horriblement altérée de l'Écriture sainte. Il fut sauvé au jour du déluge universel, en récompense des vertus qu'il avait seul pratiquées au milieu de la corruption de son temps. Un jour qu'il se baignait, Dieu se présenta à lui sous la forme d'un petit poisson, et lui dit de le prendre : Mané l'ayant fait, et le voyant grossir dans sa main, le mit dans un vase où il grossit encore avec tant de promptitude, que le raja fut contraint de le

porter dans un grand bassin, de là dans un étang, puis dans le Gange, et enfin dans la mer. Alors le poisson lui apprit que tous les hommes allaient être noyés dans les eaux du déluge, à l'exception de lui, Mané. Il lui ordonna en conséquence de prendre une barque qui se trouvait attachée au rivage, de l'amarrer à ses nageoires, et de se mettre dedans à sa remorque. Mané ayant obéi, fut sauvé de la sorte, et le poisson disparut, quand les eaux se retirèrent. Le déluge indien ne dura que sept jours.

MANES, dieux des morts, qui présidaient aux tombeaux chez les anciens ; plus souvent encore les Mânes sont les âmes des morts. Le nom de Mânes en Italie était particulièrement attribué aux génies bienfaisants et secourables. Les mânes pouvaient sortir des enfers, avec la permission de Summanus, leur souverain. Ovide rapporte que, dans une peste violente, on vit les Mânes se lever de leurs tombeaux et errer dans la ville et les champs en jetant des hurlements affreux. Ces apparitions ne cessèrent avec la peste, suivant ce poète, que quand on eut rétabli les fêtes *férales*, instituées par Numa, et qu'on eut rendu aux ombres le culte ordinaire qu'on avait depuis quelque temps interrompu.

Lorsque les Mânes étaient nommés *Lémures* ou *Rémures*, on les regardait comme des génies irrités, malfaisants et ardents à nuire. Leloyer (1) dit que les Mânes n'étaient que des démons noirs et hideux, comme les diables et les ombres infernales. Voy. LÉMURES.

MANFRED. Voy. MAINFROI.

MANG-TAAR, espèce d'enfer des Yakouts, habité par huit tribus d'esprits malfaisants : ces esprits ont un chef, dont le nom est *Acharai Rioho*, le puissant. Le bétail dont le poil est entièrement blanc est sacré pour les Yakouts, comme dévoué au grand Acharai. Les Yakouts croient que dès que leurs chamans meurent, ils se réunissent à ces esprits. Ces chamans sont des sorciers ou prétendus tels, qui font auprès de leurs idoles l'office de prêtres.

MANICHÉENS, sectateurs de l'hérésiarque Manès, né dans la Perse en 240. Ils reconnaissaient deux principes également puissants, également éternels, Dieu, auteur du bien, et le diable, auteur du mal.

MANIE. Il y a des manies féroces qu'on n'explique plus. Nos pères y voyaient une possession, et peut-être n'avaient-ils pas si tort. Le 24 octobre 1833, un fermier de Habershausen (Bavière), nommé Joseph Raas, sans doute possédé, tua sa femme par fanatisme ; il la croyait elle-même possédée du démon, il voulait le chasser du corps de cette malheureuse ; à cet effet il la frappa à coups redoublés d'une croix de métal qui lui ôta la vie. Pendant cette affreuse opération, quatre de ses enfants étaient présents et priaient, par son ordre, pour l'heureuse délivrance de leur mère. Aux cris de la victime, les voisins accoururent ; mais malheu-

(1) Hist. des spectres, etc.

reusement il était trop tard : l'infortunée venait d'expirer.

MANITOU. C'est le nom que les nègres donnent au diable. Voy. MATCHI-MANITOU.

MANTO, sibylle thessalienne, à qui on attribue cette prophétie, appliquée à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Celui qui est grand viendra ; il traversera les montagnes et les eaux du ciel ; il régnera dans la pauvreté et dominera dans le silence, et il naîtra d'une vierge (1). »

MANY, faux prophète et peintre célèbre parmi les Orientaux, qui fonda en Perse une secte, dont l'existence des deux principes éternels du bien et du mal, la métempsy-cose, l'abstinence des viandes, la prohibition du meurtre de tout animal, sont les dogmes principaux.

MAORIDATH, préservatif contre les enchantements. C'est le nom que les musulmans donnent aux deux derniers chapitres du Koran, qu'ils récitent souvent pour se garantir des sortilèges et de toutes autres mauvaises rencontres.

MARAIS. Dans le Pallène, contrée du Septentrion que nous ne connaissons pas, les conteurs anciens signalent un marais non moins ignoré, où ceux qui se baignaient neuf fois recevaient le plumage d'un cygne et la faculté de voler.

MARBAS ou BARBAS, grand président des enfers ; il se montre sous la forme d'un lion furieux. Lorsqu'il est en présence d'un exorciste, il prend la figure humaine et répond sur les choses cachées. Il envoie les maladies ; il donne la connaissance des arts mécaniques ; il change l'homme en différentes métamorphoses ; il commande trente-six légions (2).

MARC. L'hérésiarque Valentin eut entre autres disciples un nommé Marc, qui exerçait une espèce de magnétisme par lequel il prétendait communiquer le don de prophétie. Quand une femme à qui il avait promis ce don lui disait : Mais je ne suis pas prophétesse, il faisait sur elle des invocations afin de l'étonner, et il ajoutait : Ouvre la bouche à présent et dis tout ce qui te viendra, tu prophétiseras. La pauvre femme se hasardait et se croyait prophétesse. Il donnait dans la cabale ; et sans doute ses sectateurs tenaient de lui cette doctrine, que les vingt-quatre lettres de l'alphabet sont vingt-quatre éons ou esprits qui dirigent toutes choses. On ajoute que dans ses prestiges, car il faisait aussi de la magie, il était secondé par le démon Azazel.

MARC DE CAFÉ (ART DE DIRE LA BONNE AVENTURE PAR LE). Les préparatifs de l'art de lire les choses futures dans le marc de café sont fort simples. Vous laisserez dans la cafetière le marc que le café y a déposé ; qu'il soit vieux ou frais, il a des résultats, pourvu qu'il soit à peu près sec quand vous voudrez

l'employer. Vous jetterez un verre d'eau sur ce marc ; vous le ferez chauffer jusqu'à ce qu'il se délaye. Vous aurez une assiette blanche, sans tache, essuyée et séchée. Vous remuerez d'abord le marc avec une cuiller, vous le verserez sur l'assiette, mais en petite quantité et de façon qu'il n'emplisse l'assiette qu'à moitié. Vous l'agiterez en tous sens, avec légèreté, pendant une minute ; ensuite vous répandrez doucement tout le liquide dans un autre vase. Par ce moyen il ne reste dans l'assiette que des particules de marc de café disposées de mille manières, et formant une foule de dessins hiéroglyphiques. Si ces dessins sont trop brouillés, que le marc soit trop épais, quel'assiette ne ressemble à rien, vous recommencerez l'opération. On ne peut lire les secrets de la destinée que si les dessins de l'assiette sont clairs et distincts, quoique pressés. Les bords sont ordinairement plus épais ; il y a même souvent des parties embrouillées dans le milieu ; mais on ne s'en inquiète point ; on peut deviner quand la majeure partie de l'assiette est déchiffrable. Des sibylles prétendent qu'on doit dire certaines paroles mystérieuses (3) en versant l'eau dans la cafetière, en remuant le marc avec la cuiller devant le feu, en le répandant sur l'assiette. C'est peut-être une supercherie. Les paroles n'ont pas ici vertu. Si on les ajoute, ce n'est que pour donner à l'œuvre quelque solennité et pour contenter les gens qui veulent que tout se fasse en cérémonie.

Le marc de café, après qu'on l'a versé dans l'assiette, y laisse donc diverses figures. Il s'agit de les démêler ; car il y a des courbes, des ondulations, des ronds, des ovales, des carrés, des triangles, etc., etc. Si le nombre des ronds ou cercles, plus ou moins parfaits, l'emporte sur la quantité des autres figures, ce signe annonce qu'on recevra de l'argent. S'il y a peu de ronds, il y a de la gêne dans les finances de la personne qui consulte. Des figures carrées annoncent des désagréments, en raison de leur nombre. Des figures ovales promettent du succès dans les affaires, quand elles sont nombreuses ou distinctement marquées. Des lignes grandes ou petites, pourvu qu'elles soient saillantes ou multipliées, présagent une vieillesse heureuse. Les ondulations ou lignes qui serpentent annoncent des revers et des succès entremêlés. Une croix au milieu des dessins de l'assiette promet une mort douce. Trois croix présagent des honneurs. S'il se trouve dans l'assiette un grand nombre de croix, on reviendra à Dieu après la fougue des passions : il eût été mieux de ne pas le quitter. Un triangle promet un emploi honorable. Trois triangles à peu de distance l'un de l'autre sont un signe heureux ; en général, cette figure est de bon présage. Une figure qui aurait la forme d'un H annonce un empoison-

(1) Magnus veniet, et transibit montes et aquas coeli, et regnabit in paupertate et in silentio dominabitur, nasceturque ex utero virginis.

(2) Wierus, in Pseudomonarchia daemon.

(3) Les voici. En jetant l'eau sur le marc : *Aqua boraxit*

venias carajos ; en remuant le marc avec la cuiller : *Fixatur et patricam explinabit tornare* ; en répandant le marc sur l'assiette : *Hax verticaline, pax fantas marobum, max destinatus, veida porot*. Ces paroles ne signifiant rien, ne s'adressant à personne, pourraient bien être sans utilité

nement. Un carré long bien distinct promet des discordes dans le ménage. Si vous apercevez au milieu des dessins de l'assiette une raie dégagée, c'est un chemin qui annonce un voyage. Il sera long, si ce chemin s'étend ; facile si le chemin est net ; embarrassé si le chemin est chargé de points ou de petites lignes. Un rond dans lequel on trouve quatre points promet un enfant. Deux ronds de cette sorte en promettent deux, et ainsi de suite. Vous découvrez dans l'assiette la figure d'une maison à côté d'un cercle ? Attendez-vous à posséder cette maison. Elle sera à la ville, car vous voyez un X dans le voisinage. Elle serait à la campagne si vous distinguiez auprès de ce signe la forme d'un arbre, d'un arbuste, ou d'une plante quelconque. Cette maison vous sera donnée, ou du moins vous l'aurez par héritage, lorsqu'elle est accompagnée de triangles. Vous y mourrez si elle est surmontée d'une croix. Vous trouverez peut-être la forme d'une couronne, elle vous promet des succès à la cour. On rencontre souvent la figure d'un ou de plusieurs petits poissons ; ils annoncent qu'on sera invité à quelque bon dîner. La figure d'un animal à quatre pattes promet des peines. La figure d'un oiseau présage un coup de bonheur. Si l'oiseau semble pris dans un filet, c'est un procès. La figure d'un reptile annonce une trahison. La figure d'une rose donne la santé ; la forme d'un saule pleureur, une mélancolie ; la figure d'un buisson, des retards. La forme d'une roue est le signe d'un accident. Une fenêtre ou plusieurs carrés joints ensemble de manière à former une espèce de croisée vous avertissent que vous serez volé. C'est bon à savoir. Si vous voyez une tête ou une forme de chien à côté d'une figure humaine, vous avez un ami. Si vous voyez un homme monté sur un cheval ou sur tout autre quadrupède, un homme estimable fait pour vous de grandes démarches. Quand vous apercevez trois figures l'une auprès de l'autre, attendez quelque emploi honorable. Si vous distinguez une couronne de croix, un homme de vos parents mourra dans l'année. Une couronne de triangles ou de carrés annonce la mort d'une de vos parentes également dans l'année qui court. Un bouquet composé de quatre fleurs ou d'un plus grand nombre est le plus heureux de tous les présages. — Voilà.

MARCHOCIAS, grand marquis des enfers. Il se montre sous la figure d'une louve féroce, avec des ailes de griffon et une queue de serpent ; sous ce gracieux aspect le marquis vomit des flammes. Lorsqu'il prend la figure humaine, on croit voir un grand soldat. Il obéit aux exorcistes ; est de l'ordre des dominations, et commande trente légions (1).

MARCIONITES, hérétiques du v^e siècle, qui avaient pour chef Marcion. Ils étaient dualistes et disaient que Dieu avait créé nos âmes, mais que le diable jaloux avait aussitôt créé nos corps, dans lesquels il avait emprisonné lesdites âmes.

(1) Wierus, In Pseudomonarchia dæm.

(2) Delaunoy, Incrédulité et mécréance du sortilège pleinement convaincue, p. 270.

MARDI. Si on rogne ses ongles les jours de la semaine qui ont un R, comme le mardi, le mercredi et le vendredi, les bonnes gens disent qu'il viendra des envies aux doigts.

MARENDAKEIN, arbrisseau des spectres, Voy. GUTHRYL.

MARGARITOMANCIE, divination par les perles. On en pose une auprès du feu, on la couvre d'un vase renversé, on l'enchanté en récitant les noms de ceux qui sont suspects. Si quelque chose a été dérobé, au moment où le nom du larron est prononcé, la perle bondit en haut et perce le fond du vase pour sortir ; c'est ainsi qu'on reconnaît le coupable (2).

MARGUERITE, princesse hollandaise qui vivait au xiii^e siècle. Ayant refusé brutalement l'aumône à une pauvre femme qui avait plusieurs enfants, et lui ayant reproché sa fécondité, cette pauvre femme lui prédit qu'elle-même aurait autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'an. Elle accoucha en effet de trois cent soixante-cinq enfants, qui furent présentés au baptême, tous les garçons gros comme le doigt, avec le nom de Jean, et toutes les filles, aussi mignonnes, avec le nom de Marie, sur deux grands plats que l'on garde toujours à Loosduynen, près de La Haye, où cette histoire n'est pas mise en doute. Avec les deux plats bien conservés, on montre le tombeau des trois cent soixante-cinq enfants, morts tous aussitôt après leur baptême.

MARGUERITE, Italienne, qui avait un esprit familier. Lenglet-Dufresnoy rapporte ainsi son histoire, sur le témoignage de Cardan :

« Il y avait à Milan une femme nommée Marguerite, qui publiait partout qu'elle avait un diable ou esprit familier, qui la suivait et l'accompagnait partout, mais qui pourtant s'absentait deux ou trois mois de l'année. Elle trafiquait de cet esprit ; car souvent elle était appelée en beaucoup de maisons, et incontinent qu'on lui avait fait commandement d'évoquer son esprit, elle courbait la tête ou l'enveloppait de son tablier, et commençait à l'appeler et adjurer en sa langue italienne. Il se présentait soudain à elle et répondait à son évocation ; la voix de cet esprit ne s'entendait pas auprès d'elle, mais loin, comme si elle fût sortie de quelque trou de muraille ; et si quelqu'un se voulait approcher du lieu où la voix de cet esprit résonnait, il était étonné qu'il ne l'entendait plus en cet endroit, mais en quelque autre coin de la maison.

« Quant à la voix de l'esprit, elle n'était point articulée ni formée de manière qu'on la pût bien entendre ; elle était grêle et faible, de sorte qu'elle se pouvait dire plutôt un murmure qu'un son de voix. Après que cet esprit avait sifflé ainsi et murmuré, la vieille lui servait de truchement, et faisait entendre aux autres ce qu'il avait dit.

« Elle a demeuré en quelques maisons où des femmes, qui ont observé ses façons de faire, disent qu'elle enferme quelquefois cet

esprit en un linceul, et qu'il a coutume de lui mordre la bouche tellement qu'elle a presque toujours les lèvres ulcérées. Cette misérable femme est en si grande horreur à tout le monde, à cause de cet esprit, qu'elle ne trouve personne qui la veuille loger ni qui consente à fréquenter avec elle (1). »

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'était là un tour de ventriloquie.

MARIACHO DE MOLÈRES, insigne sorcière qui fut accusée par une jeune fille nommée Marie Aspiculette, âgée de dix-neuf ans, de l'avoir menée au sabbat, l'emportant sur son cou après s'être frottée d'une eau épaisse et verdâtre, dont elle se graissait les mains, les hanches et les genoux (2).

MARIAGE. On a plusieurs moyens de connaître quand et avec qui on se mariera. M. Chopin conte qu'en Russie les jeunes filles curieuses de connaître si elles seront mariées dans l'année forment un cercle dans lequel chacune répand devant soi une pincée de grains d'avoine. Cela fait, une femme placée au centre, et tenant un coq enveloppé, tourne plusieurs fois sur elle-même en fermant les yeux et lâche l'animal, qu'on a eu soin d'affamer; il ne manque pas d'aller picoter le grain. Celle dont l'avoine a été la première entamée peut compter sur un prochain mariage. Plus le coq y met d'avidité, et plus promptement l'union pronostiquée doit se conclure.

S'il est naturel à une jeune fille russe de désirer le mariage, il ne l'est pas moins qu'elle souhaite de connaître celui qui sera son époux. Le moyen suivant satisfait sa curiosité. Elle se rend à minuit dans une chambre écartée où sont préparés deux miroirs placés parallèlement vis-à-vis l'un de l'autre et éclairés de deux flambeaux. Elle s'assied et prononce par trois fois (3) ces mots : *Kto moy soujnoy kto moy riainoy, tot pokajetsia mnie*. « Que celui qui sera mon époux m'apparaisse ! » Après quoi elle porte ses regards sur l'un des miroirs, et la réflexion lui présente une longue suite de glaces ; sa vue doit se fixer sur un espace éloigné et plus obscur, où l'on prétend que se fait l'apparition. On conçoit que plus le lieu observé paraît éloigné, plus il est facile à l'imagination déjà préoccupée de se faire une illusion. On se sert du même procédé pour savoir ce que font des personnes absentes.

Ceux qui désirent apprendre (toujours chez les Russes) si une jeune fille se mariera bientôt, font un treillage en forme de pont avec de petites branches entrêlacées, et le mettent sous son chevet sans qu'elle s'en aperçoive. Le lendemain on lui demande ce qu'elle a vu en songe ; si elle raconte avoir passé un pont avec un jeune homme, c'est un signe infail-
lible qu'elle lui sera unie la même année. Cette divination s'appelle en russe *most mas-tite* (4).

(1) Recueil de Dissertat. de Lenglet-Dufresnoy, t. I^{er}, p. 156.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des dém., etc., liv. II, p. 116.

(3) Les Russes supposent au nombre trois une vertu

On lit dans les admirables secrets du *Petit-Albert*, cette manière de connaître avec qui on s'unira. Il faut avoir du corail pulvérisé et de la poudre d'aimant, les délayer ensemble avec du sang de pigeon blanc ; on fera un petit peloton de pâte qu'on enveloppera dans un morceau de taffetas bleu, on se le pendra au cou ; on mettra sous son chevet une branche de myrte vert, et on verra en songe la personne qu'on doit épouser. Les filles ou veuves obtiennent le même résultat, en liant une branche de peuplier avec leurs chausses sous leur chevet, et se frottant les tempes, avant de dormir, d'un peu de sang de huppe. On croit aussi, dans plusieurs provinces, et on le croit sur nombre d'exemples, que les époux qui mangent ou boivent avant la célébration de leur mariage ont des enfants muets.

Les coutumes superstitieuses qui, en Écosse, précèdent et suivent les mariages sont innombrables ; le peuple croit que des évocations, accompagnées de certaines paroles magiques, ont la puissance de faire apparaître l'ombre des futurs époux, et que des noisettes jetées au feu indiquent, par les divers pétilllements de la flamme, si leur union sera heureuse. Un savant regrette de n'avoir pu découvrir l'origine certaine et la signification des présents échangés entre les fiancés. L'anneau est le symbole de l'esclavage qui pèse sur la femme, et on a cru qu'il était placé au quatrième doigt de la main gauche, parce qu'une veine conduit de ce doigt au cœur. Cette opinion était répandue chez les Égyptiens et chez les Grecs. Un anneau de mariage avec un diamant présageait une union malheureuse, parce que l'interruption du cercle annonçait que l'attachement des époux ne serait pas de durée ; on a donc adopté un cercle d'or.

On entend dire encore, de nos jours, que quand deux mariages se font à la même messe, l'un des deux n'est pas heureux.

MARIAGRANE (MARIE), sorcière qui dit avoir vu souvent le diable, et qui se trouve citée dans Delancre.

MARIGNY (ENGUERRAND DE), ministre de Louis X, roi de France. Alix de Mons, femme d'Enguerrand, et la dame de Canteleu, sa sœur, furent accusées d'avoir eu recours aux sortilèges pour envoûter le roi, messire Charles son frère et autres barons, et d'avoir fait des maléfices pour faire évader Enguerrand qui était emprisonné. On fit arrêter les deux dames. Jacques Dulot, magicien, qui était censé les avoir aidées de ses sortilèges, fut mis en prison ; sa femme fut brûlée et son valet pendu. Tous ces gens étaient des bandits. Dulot, craignant pareil supplice, se tua dans son cachot. Le comte de Valois, oncle du roi, fit considérer à ce prince que la mort volontaire du magicien était une grande preuve contre Marigny. On montra

particulière. *Bog tionbit troitzon* est un dicton populaire qui signifie : Dieu aime le nombre trois.

(4) M. Chopin, de l'Etat actuel de la Russie, ou Coup d'œil sur Saint-Petersbourg, p. 82.

au monarque les images de cire ; il se laissa persuader et déclara qu'il ôta sa main de Marigny et qu'il l'abandonnait à son oncle. On assembla aussitôt quelques juges ; la délibération ne fut pas longue : Marigny fut condamné, malgré sa qualité de gentilhomme, à être pendu comme sorcier ; l'arrêt fut exécuté la veille de l'Ascension, et son corps fut attaché au gibet de Montfaucon, qu'il avait fait relever durant son ministère. Le peuple, que l'insolence du ministre avait irrité, se montra touché de son malheur. Les juges n'osèrent condamner sa femme et sa sœur ; le roi lui-même se repentit d'avoir abandonné Marigny à ses ennemis ; dans son testament il laissa une somme considérable à sa famille, en considération, dit-il, de la grande infortune qui lui était arrivée (1).

MARIONNETTES. On croyait autrefois que dans les marionnettes logeaient de petits démons. Voy. BRIOCHÉ, BOUCHER, MANDRAGORES, etc.

MARISSANE. Un jeune homme de quinze ou seize ans, nommé Christoval de la Garrade, fut enlevé, sans graisse ni onguent, par Marissane de Tartras, sorcière, laquelle le porta si loin et si haut à travers les airs, qu'il ne put reconnaître le lieu du sabbat ; mais il avoua qu'il avait été bien étrillé, pour n'avoir pas voulu prendre part audit sabbat, et sa déposition fut une des preuves qui firent brûler la sorcière ; pourtant il pouvait n'avoir fait qu'un rêve. Voy. RALDE.

MARIUS. Il menait avec lui une sorcière scythe qui lui pronostiquait le succès de ses entreprises.

MARLE (THOMAS DE), comte d'Amiens et sire de Coucy, dont on peut lire les crimes dans les chroniques du règne de Louis le Gros. A sa mort, il recula sur ses forfaits et voulut se réconcilier avec Dieu. Mais comme il refusait de réparer une des plus sombres actions de sa vie (2), lorsqu'il se souleva pour recevoir la sainte communion, qu'il avait demandée, Suger atteste qu'une main invisible lui tordit le cou.

MAROT. Mahomet cite l'histoire des deux anges Arot et Marot, pour justifier la défense qu'il fait de boire du vin.

Dieu, dit-il, chargea Arot et Marot d'une commission sur la terre. Une jeune dame les invita à dîner, et ils trouvèrent le vin si bon qu'ils s'enivrèrent. Ils remarquèrent alors que leur hôtesse était belle, s'éprirent d'amour et se déclarèrent. Cette dame, qui était sage, répondit qu'elle ne les écouterait que quand ils lui auraient appris les mots dont ils se servaient pour monter au ciel. Dès qu'elle les sut, elle s'éleva jusqu'au trône de Dieu, qui la transforma, pour prix de sa vertu, en une étoile brillante (c'est l'étoile du matin), et qui condamna les deux anges ivrognes à demeurer jusqu'au jour du jugement suspendus par les pieds dans le puits

de Babel, que les pèlerins musulmans vont visiter encore auprès de Bagdad.

MARQUE DU DIABLE. On sait que les sorcières qui vont au sabbat sont marquées par le diable, et ont particulièrement un endroit insensible, que les juges ont fait quelquefois sonder avec de longues épingles. Lorsque les prévenues ne jettent aucun cri et ne laissent voir aucune souffrance, elles sont réputées sorcières et condamnées comme telles, parce que c'est une preuve évidente de leur transport au sabbat. Delancre (3) ajoute que toutes celles qui ont passé par ses mains ont avoué toutes ces choses lorsqu'elles furent jetées au feu. Bodin prétend que le diable ne marque point celles qui se donnent à lui volontairement et qu'il croit fidèles ; mais Delancre réfute cette assertion, en disant que toutes les plus grandes sorcières qu'il a vues avaient une ou plusieurs marques, soit à l'œil, soit ailleurs. Ces marques ont d'ordinaire la forme d'un petit croissant ou d'une griffe, ou d'une paire de cornes qui font la fourche.

MARQUIS DE L'ENFER. Les marquis de l'enfer, comme Phoenix, Cimeriès, Andras, sont, ainsi que chez nous, un peu supérieurs aux comtes. On les évoque avec fruit (dans le sens diabolique), depuis trois heures du soir jusqu'à la chute du jour (4).

MARTHYM ou BATHYM, duc aux enfers, grand et fort : il a l'apparence d'un homme robuste, et au derrière une queue de serpent. Il monte un cheval d'une blancheur livide. Il connaît les vertus des herbes et des pierres précieuses. Il transporte les hommes d'un pays dans un autre avec une vitesse incroyable. Trente légions lui obéissent.

MARTIN. Un jour que saint Martin de Tours disait la messe, le diable entra dans l'église avec l'espoir de le distraire. C'est une naïve historiette de la *Légende dorée* ; elle est représentée dans une église de Brest. Elle parut à Grosnet un trait si joli qu'il le mit en vers. Le diable était, selon cet ancien poète, dans un coin de l'église, écrivant sur un parchemin les caquets des femmes et les propos inconvenants qu'on tenait à ses oreilles pendant les saints offices. Quand sa feuille fut remplie, comme il avait encore bien des notes à prendre, il mit le parchemin entre ses dents et le tira de toutes ses forces pour l'allonger ; mais la feuille se déchira, et la tête du diable alla frapper contre un pilier qui se trouvait derrière lui. Saint Martin, qui se retournait alors pour le *Dominus vobiscum*, se mit à rire de la grimace du diable, et perdit ainsi le mérite de sa messe, au jugement du moins de l'esprit malin, qui se hâta de fuir...

MARTIN (MARIE), sorcière du bourg de La Neuville-le-Roi, en Picardie, qui fut arrêtée pour avoir fait mourir des bêtes et des hommes par sortilège, ou plutôt par maléfice, car au moins ce mot veut dire mauvaise

(1) M. Garinet, Hist. de la magie en France.

(2) Il tenait sa belle-mère enfermée dans un cachot ignoré de tous, connu de lui seul ; il s'obstina en mourant

à ne pas révéler cet affreux secret....

(3) Tableau de l'inconstance des démons, p. 103.

(4) Wierus, in Pseudomon. dæm.

action. Un magicien qui passait par là la reconnut; et, sur son avis, la sorcière fut rasée. On lui trouva la marque du diable, ayant l'empreinte d'une patte de chat. Elle dit au juge qu'elle se reconnaissait coupable. Traduite à la prévôté, elle avoua qu'elle était sorcière, qu'elle jetait des sorts au moyen d'une poudre composée d'ossements de trépassés; que le diable Cerbérus lui parlait ordinairement. Elle nomma les personnes qu'elle avait ensorcelées et les chevaux qu'elle avait maléficiés. Elle dit encore que, pour plaire à Cerbérus, elle n'allait pas à la messe, deux jours avant de jeter ses sorts; elle conta qu'elle était allée au chapitre tenu par Cerbérus; et qu'elle y avait été conduite la première fois par Louise Morel, sa tante. Dans son second interrogatoire, elle déclara que la dernière fois qu'elle était allée au sabbat, c'était à Varipon, près Noyon; que Cerbérus, vêtu d'une courterobe noire, ayant une barbe noire, coiffé d'un chapeau à forme haute, tenait son chapitre près des haies dudit Varipon, et qu'il appelait là par leurs noms les sorciers et les sorcières. Elle fut condamnée par le conseil de la ville de Montdidier à être pendue, le 2 juin 1586. Elle en appela au parlement de Paris, qui rejeta le pourvoi. Son exécution eut lieu le 25 juillet même année (1).

MARTINET, démon familier, qui accompagnait les magiciens et leur défendait de rien entreprendre sans sa permission, ni de sortir d'un lieu sans le congé de maître Martinet. Quelquefois aussi il rendait service aux voyageurs, en leur indiquant les chemins les plus courts; ce qui était de la complaisance.

MASCARADES. Les Gaulois croyaient que Mythras présidait aux constellations; ils l'adoraient comme le principe de la chaleur, de la fécondité et des bonnes et mauvaises influences. Les initiés à ses mystères étaient partagés en plusieurs confréries, dont chacune avait pour symbole une constellation; les confrères célébraient leurs fêtes et faisaient leurs processions et leurs festins, déguisés en lions, en béliers, en ours, en chiens, etc., c'est-à-dire sous les figures qu'on suppose à ces constellations. Voilà sans doute, selon Saint-Foix, l'origine de nos mascarades.

Un savant belge, J.-J. Raepsaet, a publié, en 1827, à Bruxelles, sous le titre d'*Anecdote sur l'origine et la nature du carnaval*, une brochure, dont nous donnerons ici quelques extraits.

« Le carnaval, dit-il, appartient peut-être à ces sortes d'institutions dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Il se peut que le carnaval soit antérieur à la mythologie, qu'il soit une fête religieuse des temps où les hommes menaient la vie pastorale. A sa naissance il peut avoir été simple et innocent comme les mœurs de ses fondateurs, dépravé dans son adolescence et corrompu dans sa maturité. Nous sommes, ce me semble, à tous ces égards, encore aux conjectures; je vais pro-

poser les miennes, car je ne prétends rien décider; elles porteront sur les points suivants.

« Dans quel pays, dans quel but et à quelle époque la fête que nous appelons *Carnaval* a-t-elle été instituée? Était-ce une fête religieuse ou profane? Quelles en étaient les cérémonies? Comment a-t-elle été introduite à Rome? Sous quel nom? Y a-t-elle conservé ce nom? A-t-elle été fondue en d'autres fêtes et en quelles? Après cette fusion a-t-elle conservé la simplicité et le caractère religieux de son institution? Quand et comment a-t-elle été connue et pratiquée dans les Gaules? Sous quel nom fut-elle originairement connue, spécialement dans les provinces du Nord? Quand et comment les cérémonies en ont-elles été corrompues? Les conciles des Gaules ont-ils aboli ou condamné le carnaval.

« Le lecteur décidera du plus ou moins de probabilité de ces conjectures?

« C'était anciennement une tradition, que les peuples de l'Arcadie ont existé avant Jupiter (2); ne connaissant ni arts, ni labour, ils n'avaient d'autres richesses que leurs troupeaux, et vivaient dans l'état de nature, marchant tout nus. Leur culte était analogue à leur genre de vie; le satyre Pan était le dieu de leurs troupeaux; il se faisait, tous les ans, en son honneur, une fête solennelle et générale à un jour fixe, qui revenait au 15 février (xv kalendæ martii); elle consistait dans une *lustration* des hommes et du sol pour obtenir de leur dieu le *piamen* ou le pardon du mal commis dans l'année qui venait de finir; car alors le mois de février était le dernier de l'année.

« Quel fut le nom particulier, que portait cette *lustration* en Arcadie? c'est ce que nous examinerons dans la suite. Mais à l'époque où cette espèce particulière de lustration fut apportée à Rome, les Romains lui ont donné le nom de *Februa*, et à l'exercice de ce culte, celui de *Februalia*. Ovide en donne la raison: c'est, dit-il, qu'avant que nos aïeux fussent policés, ils donnaient à tous leurs actes expiatoires le nom de *Februa*. Quel qu'ait été le nom que portait cette lustration en Arcadie, fût-ce même un nom grec ancien, ce nom dut avoir été, pour les anciens Romains, un nom barbare avant la conquête de la Grèce; car si, du temps de Tacite, les Romains furent encore obligés, pour se faire comprendre en Italie, de donner des noms latins aux divinités gauloises, ils ont à plus forte raison dû se servir de cet expédient du temps de Romulus. Ce mot *Februa* a donné le nom au mois de février. Ce fut Evandre qui transféra cette fête de l'Arcadie à Rome avant Romulus.

« Les prêtres de ce culte semblent avoir été appelés *Luperci*, car Ovide croit que ce nom est emprunté du mont *Lupercus* en Arcadie. La cérémonie commençait par immoler une chèvre, dont ces *Luperci* découpaient la peau en lambeaux; après quoi toute la troupe se mettait en course, pour lustrer tout le

(1) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 146.

(2) Ovid., *Fast.*, xlvi, 2.

pays en courant tout nus, et c'est en quoi consistait le *piamen*.

Il semble que les prêtres qui célébraient cette lustration se servaient de lambeaux de peau de chèvre pour battre ceux qui désiraient être *fébruarisés* (car on appelait *februare* ceux qu'on lustrait ainsi); et comme la lustration ne se faisait pas seulement pour obtenir le pardon, mais pour impétrer l'accomplissement de certains vœux pour l'année suivante, on appelait *februatæ mulieres* celles qui, pour obtenir la fécondité, se laissaient légèrement battre avec ces lambeaux sur le dos.

Cependant il est douteux que cette dernière pratique appartienne aux cérémonies primitives de la lustration arcadienne, elle est plutôt postérieure à son introduction à Rome. Ovide même fait naître ce doute; car il dit qu'il n'y a pas encore longtemps, *nuper*, qu'elle a été introduite par un devin exilé de la Toscane dont il ne se rappelle plus le nom, tandis qu'il avait déjà dit que ce culte avait été apporté à Rome, avant sa fondation, par l'Arcadien Evandre, et qu'il consistait en une lustration des hommes et des champs, après avoir découpé en lambeaux la peau d'une chèvre, sans dire à quel usage; c'est en quoi, ajoute-t-il, consiste le *piamen*: *id-que piamen habet*.

« Comme les Romains aimaient à trouver l'origine et l'organisation de leurs institutions dans leur mythologie, ils ont cherché l'origine des *Februalia* dans la naissance fabuleuse de Romulus et Rémus. En mémoire de la louve qui les avait allaités, ils donnèrent au temple des *Februalia* le titre de *Lupercal*, et au jour où la fête se célébrait, le nom de *Lupercalia*. Mais cela n'empêche pas, dit Ovide, que ce soit originairement la fête des *Februalia*, qui nous est venue de l'Arcadie, car le Faune ou le dieu Pan avait aussi des temples en Arcadie; de là vint que l'on donnait indifféremment à cette fête le nom de *Februalia* et celui de *Lupercalia*, et l'Arcadien Evandre pour fondateur. Néanmoins, les deux noms se sont confondus à la longue, et celui de *Lupercalia* a prévalu parmi les Romains, comme se rattachant à la mémoire de leur fondateur.

« Valère Maxime et Plutarque nous ont transmis le détail des cérémonies des *Lupercalia* telles qu'elles se pratiquaient à Rome; il est aisé de voir que ce sont celles des *Februalia*, mais défigurées. Si l'on examine, dit Valère Maxime, les *Lupercalia* sous le rapport de leur origine, ils ont été institués pour cause de lustration, et leur introduction est attribuée à Evandre qui avait apporté les *Februalia* à Rome. « Voici, continue-t-il, comme on les pratiquait : « On commençait par immoler des chèvres, venait ensuite le repas; et lorsque toutes les têtes étaient échauffées par le vin, les convives, travestis en bergers, ceints des peaux des victimes, se partageant en bandes, parcouraient les rues, tourmentant et agaçant tous ceux qu'ils rencontraient. »

« Plutarque y ajoute d'autres détails et

s'exprime d'une manière plus précise encore. « Après l'immolation des chèvres, dit-il, ils en dissèquent les peaux et s'en font des ceintures et des férules, avec lesquelles ils parcourent tout nus les rues, battant, par plaisanterie, ceux qu'ils rencontrent; on appelait cette plaisanterie *catomediare*, qui signifiait *battre sur les épaules*, comme on l'appelait anciennement *februare*. »

« Voilà, ce me semble, la fusion des *Februalia* dans les *Lupercalia* et leur identité bien évidemment attestées par Valère Maxime et Plutarque, conformément à ce que nous en apprennent Ovide, Denys, Justin, Varron et d'autres rapportés par Lalénus, *Antiq. Rom. lib. iii, c. 2*. En prouvant maintenant l'identité des *Februalia*, avant et après leur fusion et corruption, avec notre *carnaval*, la probabilité de nos conjectures sera parvenue à ce degré de vérité historique, reçue dans l'histoire véritable des temps fabuleux.

« C'est donc une erreur vulgaire que de donner à notre *carnaval* le nom de *Bacchanalia*; car les Bacchanales se célébraient en automne, et les *Februalia Lupercalia*, le 15 de février; les membres des *Bacchanalia* étaient formés et constitués en *sodalités*; les *Februalia* étaient une fête nationale; les assemblées ou réunions de ceux-là se tenaient jusqu'à cinq fois par mois, ceux-ci une fois par année; ceux-là étaient nocturnes, ceux-ci en plein jour. Je me dispense de classer ici les autres différences, qui sont telles, qu'elles ne présentent aucune analogie ni avec les *Februalia*, ni avec les *Lupercalia*, ni avec notre *Carnaval*, comme on peut les lire dans les Antiquités romaines de Rosinus et de Nieuport.

« Toutefois, les Romains avaient si scandaleusement défiguré et corrompu l'innocence pastorale des *Februalia* par leur fusion dans les *Lupercalia*, que l'empereur Anastase s'est vu obligé de les abolir en 518. « Mais, à cette époque, la domination romaine avait déjà cessé dans les Gaules depuis la moitié du siècle précédent, et il n'est pas douteux qu'ils y aient introduit l'origine des *Lupercalia*, avec toutes ses pratiques, puisque nous la verrons tantôt proscrite par tous les conciles des Gaules.

« Ces orgies des Romains, bien que différenciées entre elles par le nom et les nuances dans le mode, s'accordaient sur le fond. Les unes se nommaient *Kalendæ*, d'autres *Bru-malia*, d'autres encore *Bacchanalia*, *Vota*, et ainsi du reste; or, dans les motifs de condamnation, les conciles désignent spécialement les déguisements et les travestissements tels que ceux « des hommes en habits de femme, des femmes en habits d'homme; les uns et les autres en costume tragique, comique ou de bêtes fauves, comme de satyres et autres; » de sorte que le débordement des mœurs avait enfin confondu dans la débauche les noms de presque toutes les anciennes institutions religieuses.

« Cette confusion de noms s'est opérée à Rome; mais s'était-elle opérée en Arcadie et dans

les autres pays où les *Februalia* étaient connus sous un nom vulgaire? Je ne le pense pas, et je crois que, partout ailleurs, ce culte a conservé son nom primitif; mais que le nom de *Februa* et de *Februalia* sont des noms latins que les Romains auront appliqués, *interpretatione romana*, à cette fête arcadienne, parce que l'époque de sa célébration coïncidait avec celle de leurs *Lupercalia*, au 15 février. Quel était donc le nom primitif et national des *Februalia* en Arcadie? Je l'ignore; mais le concile de Leptines, tenu en 743, près de Binche en Hainaut, condamne trente espèces de superstitions païennes, entre lesquelles la troisième est ainsi conçue : de *Spurcalibus in Februareo*. Or, anciennement en flamand, comme encore en Italie, en Hongrie et en Allemagne, l'u se prononçait comme l'o; de sorte que *spurcalibus* se prononçait *sporcalibus*. Or le mois de février s'appelle et s'écrit encore en flamand *sporkel mand* (mois du *sporkel*), et il n'y a pas bien longtemps que j'ai lu dans un titre le nom d'un champ situé dans le pays d'Alost, qui s'appelait le *sporkel veld* (champ du *sporkel*). Mais que signifie donc le mot *sporkel*? C'est ce que je n'ai encore pu trouver dans aucun glossaire. Je connais l'explication qu'a donnée Des Roches du mot *spurcalia*; cette explication, très-vague d'ailleurs, s'approprie mal au renouvellement de la nature et au sacrifice d'un pourceau, qui n'appartiennent qu'à la fête qu'on célébrait en l'honneur de Cérès, à l'ouverture de la moisson, et nullement au dieu Pan, qui était le dieu des bergers. Donc, sans rien avancer de positif sur la signification du *sporkel* et du *sporcalia*, il est permis, ce me semble, de soupçonner, de cette ignorance générale de la signification du mot *sporkel*, que c'est un mot barbare qui nous est venu d'un pays lointain. Cette supposition admise, existe-t-il des motifs qui empêchent de croire que ce mot nous soit venu de l'Arcadie? je n'en aperçois aucun; au contraire, je trouve une certaine probabilité à cette supposition, car les *sporcalia* étaient originaires de l'Arcadie, où ils étaient communs aux pays circonvoisins. Au premier cas, il n'a pas été plus difficile de transférer ce culte sur l'embouchure du Dniester, que de le transférer à Rome; et, au second, il aura été indigène aux peuples du Pont-Euxin. Or, c'est précisément de ces contrées que la plupart des premiers Belges sont originaires, et c'est de ces mêmes contrées que sont venus ces Germains qui se sont établis dans les Gaules sous le nom collectif de Francs; leur idiome était le tudesque, et la langue flamande en dérive, ou plutôt c'est encore la même, au dialecte près. Si cette conjecture est reçue, il s'ensuit que les *Februalia* de l'Arcadie s'appelaient dans leur pays originaire *sporkel*, ou portaient un nom synonyme au mot tudesque *sporkel*; que ces Teutons les ont apportés en Belgique, qu'elles y ont conservé et y conservent encore leur nom primitif de *sporkel*; et attendu que les *sporkels* de l'Arcadie sont les *Februalia* des Romains, dont la conformité avec notre *carnaval* vient d'être

établie, il s'ensuit que notre *carnaval* nous vient de la Grèce ou du Pont-Euxin.

« Quant au mot *sporkel*, je crois que c'est le mot d'un nom, et que c'est le nom sous lequel la course expiatoire, c'est-à-dire la lustration était connue; qu'ainsi *sporkel maend*, signifie le mois de la course expiatoire, ou le mois de la lustration.

« La plupart des noms flamands des mois de l'année viennent appuyer notre conjecture sur la signification que nous supposons au mot *sporkel*; ils ne sont autre chose que des composés du mot générique *maend*, et du travail et de l'œuvre, qui les distingue des autres mois. Le mois de juillet est appelé *hocy-maend*, qui est le mois de la fenaison; le mois d'août, *ougst-maend*, mois où l'on fauche les grains; le mois d'octobre, *wyn-maend*, ou le mois des vendanges; le mois de novembre, *slayh-maend*, ou le mois du tuage du bétail, etc. Ajoutons-y que les Flamands, en parlant du *carnaval*, se rappellent encore, sans s'en douter, cette course. Ils ne disent pas, comme ils disent de la célébration de toute autre fête religieuse : *gaet gy vasten-avond* VIEREN? allez-vous FÊTER ou CÉLÉBRER le *carnaval*? Au lieu de VIEREN, fêter ou célébrer, ils se servent du mot LOOPEN, courir; ils vous demandent : *hebt gy*, ou *gaet gy vasten-avond-sut* LOOPEN? Ils attachent même au mot LOOPEN une signification tellement relative et propre au *carnaval*, qu'ils sous-entendent le nom de *carnaval* et n'emploient que le mot *loopen* tout seul, en disant : *hebt gy of gaet gy* LOOPEN?

« Ces vieilles locutions ne sont pas à négliger en histoire, parce qu'elles rappellent très-souvent d'anciens usages ignorés. Qui est-ce, par exemple, qui soupçonne aujourd'hui que la locution de *riendschap breken*, rompre l'amitié, nous vienne de la forme symbolique et légale de la loi salique, qui, pour renoncer à sa famille, exigeait qu'on rompît et cassât un petit bâton qu'on tenait levé sur la tête; que de *bruydt loven*, c'était demander la fille en mariage; car *loven* en flamand signifie marchander; et chez les Francs Germaniques, le mariage se concluait par forme de marché, etc. ? »

Partout il y a eu des mascarades; car il y a dans tous les hommes abandonnés à leur nature la fibre de la folie.

En Egypte, il fallait paraître à la grande fête d'Osiris, déguisé en daim, en tigre, en taureau, en chat, en oignon; c'était honorer la métamorphose des dieux. On offrait une coupe de vin et une corbeille de figues; on dansait autour d'un bouc que l'on immolait ensuite. Aujourd'hui, c'est encore le bœuf gras que l'on assomme à Paris, que l'on décapite à Venise; ou bien c'est un homme de paille que l'on appelle *Mardi-Gras* sous son costume bizarre, que l'on juge en due forme, que l'on condamne comme coupable de tous les excès commis pendant le *carnaval*. A Lille, dans la Flandre, dans tous les pays aquatiques on le noie à grands cris de joie; ailleurs on le brûle.

Chez les Romains, dans les bacchanales, on prenait un gros garçon pour représenter Bacchus, un plus gros pour faire Silène. Le dieu des vignes était assis sur un char que traînaient des hommes déguisés en tigres, et autour duquel gambadaient d'autres personnages avec des masques de boucs et de satyres; le cortège était fort long; Silène fermait la marche. Dans la plupart de nos départements de la France, on promène encore sur un char ridicule un homme qui fait le rôle de Mardi-Gras, et que l'on fait boire continuellement au son des tambours de basque. Dans certains lieux la marche est ornée des maris qui ont été battus par leurs femmes; ils sont montés sur des ânes, la face tournée vers la queue, le visage peint, avec des vessies gonflées en guise de pendants d'oreilles.

Les anciens ne se travestissaient pas seulement aux bacchanales, mais encore dans la plupart de leurs cérémonies (1). On se masquait généralement aux saturnales. Les esclaves mangeaient avec leurs maîtres, qui, dans certains pays, étaient même obligés de les servir.

Le peuple païen aimait tellement ces sortes de fêtes, que Néron, Domitien et quelques autres tyrans, tout exécrables qu'ils étaient, furent regrettés à cause de leurs spectacles. C'est peut-être par les licences du carnaval que le sénat de Venise faisait supporter sa tyrannie du reste de l'année. Ce carnaval était fort long. Les mascarades commençaient le lendemain de Noël; toute la ville était bientôt déguisée, et la place Saint-Marc se remplissait de gens travestis, qui étaient obligés de soutenir leurs rôles. Les arlequins s'accrochaient par des bouffonneries, les docteurs disputaient, les pantalons disaient des platitudes, les fanfarons des gasconnades; de même qu'à Paris ceux qui s'habillent en poissardes sont obligés de s'aborder par des injures.

Le plus grave tort du carnaval, chez nous qui sommes chrétiens, c'est d'envahir insolument le carême. Le premier dimanche de la sainte quarantaine est surtout indignement profané en beaucoup de lieux. On l'appelle assez généralement le *Dimanche des brandons*, à cause des feux de joie qui en font la clôture. A Gand on jette en l'air des torches allumées; à Marseille et dans d'autres ports on brûle des planches goudronnées; ailleurs, de la paille seulement.

Dans les Ardennes, le premier dimanche de carême est appelé *Dimanche des bourres*, parce qu'il est d'usage de brûler ce jour-là de la bourre ou des étoupes, à la porte de ceux qui ont des garçons ou des filles à marier. Dans plusieurs districts du pays wallon, de la Champagne et de la Picardie, le soir du dimanche des brandons, les enfants brûlent dans les rues des flambeaux de paille, avec la persuasion qu'ils attirent

ainsi de plus abondantes moissons. Quoique ces usages semblent puérils, il n'est pas inutile de les connaître, puisqu'ils servent de date à d'anciens titres : *Le lundi d'après les brandons*, etc.

Les masques sont le principe du carnaval. Ils étaient connus dans une antiquité très-reculée. On lit dans Diodore de Sicile que les anciens rois d'Egypte ne paraissaient pas en public sans avoir sur leurs têtes des figures de lion, de léopard ou de loup. Les officiers qui donnaient la nourriture aux animaux sacrés avaient des masques à la ressemblance de ces animaux. A Rome, durant les proscriptions des triumvirs, l'édile Volusius, sachant que sa tête venait d'être mise à prix, demanda à un de ses amis, qui était prêtre d'Isis, sa longue robe et son masque à tête de chien, pour se déguiser dans sa fuite. Dans cet équipage, dit Valère-Maxime, Volusius sortit de Rome en plein jour. Il fallait que les yeux fussent accoutumés à voir ces sortes de masques, autrement rien n'était plus propre à faire remarquer le proscrit fugitif.

On se servait de masques dans les triomphes. Comme il était permis aux soldats de chançonner le triomphateur, ceux qui prenaient cette licence avaient soin de se masquer en Momus, en cyclopes, en satyres.

Le lendemain du carnaval, qu'on appelle le mercredi des Cendres, est un jour d'expiation et de pénitence que les orgies profanent trop souvent. Dans les pays simples on croit se purifier du contact avec le Mardi-Gras en le brûlant. Dans quelques contrées de la Bretagne, le mercredi des Cendres on brûle sur les montagnes un gros homme de paille couvert de haillons, après l'avoir longtemps promené et baffoué. Cet homme n'est pas Mardi-Gras; car le Mardi-Gras, bien distinct, vient derrière lui, repentant, humblement soumis au carême, vêtu de sardines et de queues de morues. Dans la Flandre maritime, quelques villages présentent encore des cérémonies de ce genre.

Disons un mot du carnaval à Montevideo : un détail curieux plaît toujours. Nous empruntons ce passage à un spirituel voyageur qui a récemment publié ses impressions dans quelques journaux.

« C'est du haut des terrasses qu'on se livre, à Montevideo, pendant les trois jours du carnaval, à une lutte aquatique des plus divertissantes, au moins pour celui qui en sort vainqueur, c'est-à-dire pas trop mouillé, car il est difficile d'échapper complètement aux attaques des voisins. Ce jeu consiste à jeter de l'eau sur les passants et à se lancer d'un côté à l'autre de la rue, de bas en haut, de haut en bas, à travers et par-dessus les terrasses, des œufs remplis d'eau et dont l'ouverture a été bouchée avec de la cire. Malheur à l'imprudent étranger que l'on n'a pas charitablement averti de cette singulière coutume ! Plus sa toilette est recher-

mascarades, en banquets, etc. C'est ce qu'elle appelle aller au-devant de la nouvelle année.

(1) Dans le duché de Posen, un usage immémorial fait de la nuit où s'opère le renouvellement de l'année une nuit de réjouissances bruyantes, que la population passe en

chée, plus on sera heureux de le mouiller des pieds à la tête, et plus il sera hué, s'il a le mauvais goût de se fâcher. Mouillé ne serait rien, s'il ne recevait dans les yeux ou dans le cou que cette légère aspersion d'eau de Cologne ou d'eau de rose, avec laquelle le salueraient les jolies mains, tant à Montevideo qu'à Buenos-Ayres ; mais quelquefois le liquide dont on l'inonde est équivoque ; quelquefois une porte traîtresse s'ouvre inopinément à son passage, et, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, la vigoureuse main de quelque grosse mulâtresse lui aura lancé avec force un seau d'eau qui l'aveuglera et mettra le dehors et le dedans de son costume dans l'état le plus déplorable et le plus risible, tandis que de la terrasse voisine une autre douche défoncera son chapeau ; et que, pour compléter sa déroute, deux ou trois œufs, dirigés d'une main sûre, lui viendront éclater au beau milieu de la figure. Et l'assistance de rire, et le pauvre inondé de regagner sa maison à toutes jambes en riant aussi, car il n'a rien de mieux à faire.

« Qu'on ne croie pas que ce soient là des exagérations de voyageur ; nous sommes plutôt resté au-dessous de la vérité dans cette peinture d'une folie qui est sans doute nécessaire aux nations civilisées, puisque c'est une espèce de vertige dont elles sont toutes atteintes au même instant, et qui se manifeste, selon les degrés de latitude, par des symptômes différents. A Buenos-Ayres et à Montevideo, cette façon de célébrer le carnaval par une grande dépense d'eau froide n'a guère d'inconvénients au mois de février qui, par les 34 ou 35 degrés de latitude méridionale, répond à notre mois d'août. En vain les gouvernements, quelque peu honteux de cette mode américaine, ont-ils essayé de la combattre ; ils n'ont réussi tout au plus qu'à la régler et à réprimer les excès. Nous avons vu des soldats de police, envoyés en patrouille pour veiller à l'exécution des ordonnances, recevoir gravement les projectiles et les seaux d'eau qu'on leur lance d'autant plus commodément que leur marche est plus lente. Toutes les terrasses se couvrent de femmes et d'enfants armés de parapluies, et dont la toilette est à dessein très-négligée pour engager le combat. Les domestiques s'en mêlent librement ; ce sont des saturnales. Dans la rue, des hommes à cheval ou à pied, vêtus pour la circonstance, passent avec des paniers d'œufs qu'ils épuisent vite, et mettent leur gloire à passer au galop, sans être atteints sous une grêle de projectiles qui vont salir les portes, les murailles et les trottoirs du côté opposé. Le général Rosas, gouverneur de Buenos-Ayres, prenait autrefois une part très-active à ces jeux. On le voyait, il y a quelques années, parcourir la ville en costume qui ne sentait rien moins que l'étiquette, mouillant et mouillé, avec un entrain et une verve de jeune homme, et avec

une de ces bonhomies à l'espagnole qui s'allient d'une façon étrange au plus terrible exercice d'un pouvoir sans borne. Maintenant sa famille, qui aime beaucoup à se divertir, et dont les goûts naturels ne sont point gênés par des délicatesses d'emprunt, se livre avec une sorte de fureur à ces jeux du carnaval. Il l'y encourage, il applaudit de tout son cœur aux bons tours qu'elle a joués aux passants et aux voisins, et à l'énorme consommation d'œufs qu'elle a faite. Cela lui plaît, non-seulement parce que cela lui plaît, mais parce que cela est du pays, parce que cela est populaire, américain et *porteno*. Quelque chose de plus raffiné, de moins bruyant, ne lui plairait pas au même degré. Chez cet homme singulier, l'instinct du pouvoir, le génie national et populaire, se manifestent en tout ; il serait à désirer pour sa gloire que ce ne fût pas quelquefois avec excès, et que ce fût toujours aussi innocent. »

On lit, sur les mascarades, cette plaisanterie ingénieuse dans Montesquieu :

On demandait à un Turc, revenu d'Europe, ce qu'il y avait vu de remarquable. « A Venise, répondit-il, ils deviennent fous pendant un temps de l'année ; ils courent déguisés par les rues, et cette extravagance augmente au point que les ecclésiastiques sont obligés de l'arrêter ; de savants exorcistes font venir les malades un certain jour (le mercredi des Cendres), et, aussitôt qu'ils leur ont répandu un peu de cendres sur la tête, le bon sens leur revient, et ils retournent à leurs affaires. »

MASSALIENS ou MESSALIENS, illuminés des premiers siècles, qui croyaient que chaque homme tire de ses parents et apporte en lui un démon qui ne le quitte pas. Ils faisaient de longues prières pour le dompter ; après quoi ils dansaient et se livraient à des contorsions et à des gambades, en disant qu'ils sautaient sur le diable. Une autre secte de massaliens, au x^e siècle, admettait deux dieux, nés d'un premier être ; le plus jeune gouvernait le ciel, l'aîné présidait à la terre ; ils nommaient le dernier Sathan, et supposaient que les deux frères se faisaient une guerre continuelle, mais qu'un jour ils devaient se réconcilier (1).

MASTICATION. Les anciens croyaient que les morts mangeaient dans leurs tombeaux. On ne sait pas s'ils les entendaient mâcher ; mais il est certain qu'il faut attribuer à l'idée qui conservait aux morts la faculté de manger l'habitude des repas funèbres qu'on servait de temps immémorial, et chez tous les peuples, sur la tombe du défunt.

L'opinion que les spectres se nourrissent est encore répandue dans le Levant. Il y a longtemps que les Allemands sont persuadés que les morts *mâchent comme des porcs* dans leurs tombeaux, et qu'il est facile de les entendre grogner en broyant ce qu'ils dévorent. Philippe Rherius, au xvii^e siècle, et Michel Raufft, au commencement du

(1) Dictionnaire théolog. de Bergier.

xviii^e, ont même publié des *Traité sur les morts qui mâchent dans leurs sépulcres* (1). Ils disent qu'en quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met dans le cercueil une motte de terre sous le menton; ailleurs on leur fourre dans la bouche une petite pièce d'argent, et d'autres leur serrent fortement la gorge avec un mouchoir. Ils citent ensuite plusieurs morts qui ont dévoré leur propre chair dans leur sépulcre. On doit s'étonner de voir des savants trouver quelque chose de prodigieux dans des faits aussi naturels. Pendant la nuit qui suivit les funérailles du comte Henri de Salm, on entendit dans l'église de l'abbaye de Haute-Seille, où il était enterré, des cris sourds que les Allemands auraient sans doute pris pour le grognement d'une personne qui mâche; et le lendemain, le tombeau du comte ayant été ouvert, on le trouva mort, mais renversé et le visage en bas, au lieu qu'il avait été inhumé sur le dos. On l'avait enterré vivant, comme on en a enterré tant d'autres. On doit attribuer à une cause semblable l'histoire rapportée par Raufft, d'une femme de Bohême, qui, en 1345, mangea, dans sa fosse, la moitié de son linceul sépulcral. Dans le dernier siècle, un pauvre homme ayant été inhumé précipitamment dans le cimetière, on entendit pendant la nuit du bruit dans son tombeau: on l'ouvrit le lendemain, et on trouva qu'il s'était mangé les chairs des bras. Cét homme ayant bu de l'eau-de-vie avec excès, avait été enterré vivant. Une demoiselle d'Augsbourg étant tombée en léthargie, on la crut morte, et son corps fut mis dans un caveau profond, sans être couvert de terre. On entendit bientôt quelque bruit dans son tombeau; mais on n'y fit pas attention. Deux ou trois ans après, quelqu'un de la famille mourut: on ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la demoiselle auprès de la pierre qui en fermait l'entrée. Elle avait inutilement tenté de déranger cette pierre, et elle n'avait plus de doigts à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir. Voy. VAMPIRE.

MASTIPHAL. C'est le nom qu'on donne au prince des démons, dans un livre apocryphe cité par Cédreus et qui a pour titre: *la Petite Genèse*.

MATCHI-MANITOU, esprit malfaisant, auquel les sauvages de l'Amérique septentrionale attribuent tous les maux qui leur arrivent. Ce mauvais génie n'est autre que la lune. Plusieurs de ces sauvages s'imaginent que les orages sont causés par l'esprit de la lune. Ils jettent à la mer ce qu'ils ont de plus précieux dans leurs canots, espérant apaiser par ces offrandes l'esprit irrité.

MATIERE. C'est le culte de la matière qui a donné naissance à la cabale et à toutes les sciences occultes.

MATIGNON (JACQUES GOYON DE), gentilhomme, qui servit Henri III et Henri IV. Ses envieux, apparemment pour le décrier, di-

saient que l'esprit, l'habileté, la prudence, le courage, n'étaient point naturellement en lui, mais qu'ils lui venaient d'un pacte qu'il avait fait avec le diable. Il fallait que ce diable fût une bonne créature, dit Saint-Foix, puisque Matignon donna, dans toutes les occasions, des marques d'un caractère plein de douceur et d'humanité (2).

MATZOU, divinité chinoise. C'était, suivant quelques auteurs, une magicienne.

MAUPERTUIS. Voy. HALLUCINATION.

MAURY (JEAN-SIFFREIN). Un colporteur, en 1792, pour mieux piquer la curiosité du peuple de Paris, criait, en vendant ses pamphlets: *Mort de l'abbé Maury! L'abbé passe, s'en approche; lui donne un soufflet et lui dit: «Tiens, si je suis mort, au moins tu croiras aux revenants.»*

MECANIQUE. Ainsi que toutes les sciences compliquées, la mécanique a produit des combinaisons surprenantes qui ont été reçues autrefois comme des prodiges. Ce qui a le plus étonné les esprits, c'est l'automate qu'on appelait aussi androïde. Nous avons parlé de l'androïde d'Albert le Grand, qui passa aux yeux de ses contemporains pour une œuvre de magie. Jean Müller, savant du x^v^e siècle, plus connu sous le nom de Regiomontanus, fit, dit-on, un aigle automate qui avait la faculté de se diriger dans les airs; il devançait le canard automate de Vaucanson, qui barbotait, voltigeait, cancanait et digérait. Aulu-Gelle rapporte qu'Architas, dans l'antiquité, avait construit un pigeon qui prenait son vol, s'élevait à une certaine hauteur et revenait à sa place. On attribue à Roger Bacon une tête qui prononçait quelques paroles. Vaucanson fit un joueur de flûte qui exécutait plusieurs airs. Jacques Droz, son contemporain, fit au dernier siècle un automate qui dessinait et un autre qui jouait du clavecin. Dans le même temps, l'abbé Mical construisit deux têtes de bronze qui, comme l'androïde de Roger Bacon, prononçaient des paroles. Mais ce qui fit plus d'effet encore, ce fut le joueur d'échecs du baron de Kempelen. C'était un automate mu par des ressorts, qui jouait aux échecs contre les plus forts joueurs et les gagnait quelquefois. On ignorait, il est vrai, que le mécanisme était dirigé par un homme caché dans l'armoire à laquelle l'automate était adossé. Mais ce n'en était pas moins un travail admirable.

Autrefois, nous le répétons, on ne voyait dans les androïdes que l'œuvre d'une science occulte. Aujourd'hui, par un revirement inconcevable, on semble faire peu de cas de ces efforts du génie de la mécanique. On a laissé périr tous les automates célèbres, et nos musées et nos conservatoires, qui sont encombrés de tant de futilités, ne possèdent pas d'androïdes. Voy. MACHINES.

MECASPHINS, sorciers chaldéens, qui usaient d'herbes, de drogues particulières et d'os de morts, pour leurs opérations superstitieuses.

MECHANT. Le diable est appelé souvent

(1) De Masticatione mortuorum in tumulis.

(2) Hist. de l'ordre du Saint-Esprit, promotion de 1579.

le méchant, le mauvais et le malin. Il est le principe en effet et le père de la méchanceté.

MECHTILDE (SAINTE). Elle parut environ cent ans après sainte Hildegarde. Elle était sœur de sainte Gertrude. Ses visions et révélations ont été imprimées en 1513. C'est un recueil assez curieux et assez rare, qui contient le livre du *Pasteur* et les *Visions* du moine Vêlin, réimprimées depuis par le père Mabillon, au quatrième livre de ses *Actes de saint Benoît*, partie première. On y trouve aussi les révélations de sainte Elisabeth de Schönau; qui contiennent cinq livres, aussi bien que celles de sainte Mechtilde. Celles de sainte Gertrude viennent ensuite, et sont suivies des visions du frère Robert, dominicain, qui vivait en 1330. Sainte Mechtilde est morte en l'an 1284 ou 1286 (1). On trouve dans ce recueil beaucoup de descriptions de l'enfer.

MÉDECINE. Si la médecine et la chirurgie ont fait quelque progrès en Turquie et en Égypte, lisait-on, il y a six ou sept ans, dans la Revue Britannique, c'est grâce aux efforts de quelques Européens actifs et éclairés; les Persans en sont encore réduits, dans toutes les maladies graves, aux prédictions des astrologues et aux incantations mystiques de leurs hakims; souvent l'infortuné patient meurt faute de soins, lorsque l'emploi des moyens convenables lui aurait facilement conservé la vie.

Celui qui ferait en ce pays des expériences chimiques passerait pour être en correspondance avec le diable, et serait immédiatement regardé comme un magicien; ainsi les préjugés des Persans s'opposent à toute espèce de progrès.

La profession de la médecine en Perse est divisée en trois classes: les droguistes, les barbiers et les docteurs (*hakims*). Les premiers ont presque tous de petites boutiques dans les bazars; où sont exposées leurs drogues pour le détail. La plus grande partie de leurs provisions consiste en herbes sèches et en plantes pour les fomentations, les décoctions et les infusions, qui sont les trois branches les plus lucratives de leur commerce.

La partie dans laquelle ils ont le plus de connaissances est celle des poisons, dont le plus grand nombre paraît appartenir au règne végétal, bien qu'ils sachent employer les poisons métalliques; tels que l'arsenic et le deutoclaurure de mercure; ils se procurent ce dernier à Tiflis, en Géorgie. Ils sont renommés dans tout l'Orient pour leur habileté dans les combinaisons chimiques et la dextérité avec laquelle ils les emploient; car ils sont généralement les agents passifs de leurs princes, qui les payent bien pour cette espèce de service. Quelques-uns d'entre eux prétendent avoir le pouvoir d'ôter la vie dans un temps donné, parce que, pour mieux cacher leurs procédés, ils joignent les prédictions astrologiques. Dans ce cas, cependant, ils n'oublient pas le point important de leur mission, et ils ont soin de mêler de temps en

temps, aux aliments de la victime qui leur est désignée, une quantité de poison assez considérable pour être assurés d'obtenir l'effet qu'ils désirent, et que le malheureux est porté à attribuer à l'action terrible et extraordinaire de certaines conjonctions défavorables des étoiles, qui exercent sur lui une influence funeste et graduellement destructive.

La partie la plus curieuse de la boutique du droguiste persan est celle où sont les prophylactiques ou moyens propres à prévenir les maladies. Ce sont généralement des bézoards ou des pierres saintes de la Mecque qui ont été consacrés par les mollahs ou les derviches. « Le padzecher, disent les Persans, est le roi des médicaments; c'est le plus puissant protecteur de la vie; jamais un insecte venimeux n'ose attaquer l'être fortuné qui possède un tel bézoard; les scorpions l'évitent avec soin, et regardent, quand il est passé, s'ils conservent leur queue; les mouches de Miaina fuient loin de lui; les serpents ne traversent jamais le chemin qu'il a suivi. Il est inutile, disent les princes, de chercher à empoisonner un tel homme; car un charme préserve sa vie. » Les Persans font dériver le mot de *padér-i-zcher*, le père ou le maître du poison. Les droguistes les tirent de Bockara, dans l'Inde, et de quelques autres endroits, et en donnent souvent des prix considérables. J'en ai vu un sur le bras d'une dame persane que l'on estima de 20 à 30 tomanis (de 10 à 15 liv. st.); dans les cas d'épidémie, le prix s'en élève encore beaucoup plus haut. Les calculs urinaires appartiennent à cette classe de médicaments; mais on pense qu'ils sont souvent fraudés par les droguistes: aussi leur préfère-t-on le vrai bézoard des Perses. « J'eus un jour l'occasion, dit un écrivain anglais, de voir administrer ce puissant spécifique à un malade qui avait été mordu par un scorpion. Le droguiste, qui avait en sa possession ce trésor inestimable, tira le bézoard de sa poitrine, et, après l'avoir échauffé du souffle de sa respiration et l'avoir trempé dans du lait frais, il l'appliqua sur la piqure. La solennité de cette action fut encore relevée par la pompe avec laquelle il répéta sa prière supplicatoire. *Bizinellah, el rahman, el rāhecam, la illa, il hulla* (au nom de Dieu tout-puissant et tout miséricordieux, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu). Je ne vis cependant aucun changement dans l'état du malade après l'application et l'emploi de ce que les Persans considèrent comme la substance et le complément de leurs croyances médicales. »

MÉDÉE, enchanteresse de Colchide, qui rendit Jason victorieux de tous les monstres, et guérit Hercule de sa fureur par certains remèdes magiques. Elle n'est pas moins célèbre par ses vastes connaissances en magie que par le meurtre de ses enfants. Les démonographes remarquent qu'elle pouvait bien être grande magicienne, parce qu'elle avait appris la sorcellerie de sa mère, Hécate. Les songe-creux lui attribuent un livre

(1) Lenglet-Dufresnoy, Traité des apparitions, 274.

de conjuration qui porte en effet son nom. Voy. MÉLYE.

MÉDIE. On trouvait, dit-on, chez les Mèdes, des pierres merveilleuses, noires ou vertes, qui rendaient la vue aux aveugles et guérissaient la goutte, appliquées sur le mal dans une compresse de lait de brebis.

MEERMAN, homme de mer. Les habitants des bords de la mer Baltique croient à l'existence de ces hommes de mer ou esprits des eaux, qui ont la barbe verte et les cheveux tombant sur les épaules comme des tiges de nénuphar (1). Ils chantent le soir parmi les vagues, appelant les pêcheurs. Mais malheur à qui se laisse séduire par eux; leur chant précède les tempêtes.

MÉGALANTHROPOGÉNÉSIE, moyen d'avoir de beaux enfants et des enfants d'esprit.

On sait quels sont les effets de l'imagination sur les esprits qui s'y laissent emporter; ces effets sont surtout remarquables dans les femmes enceintes, puisque souvent l'enfant qu'elles portent dans leur sein est marqué de quelqu'un des objets dont l'imagination de la mère a été fortement occupée pendant sa grossesse. Quand Jacob voulut avoir des moutons de diverses couleurs, il présenta aux yeux des brebis des choses bigarrées, qui les frappèrent assez pour amener le résultat qu'il en espérait. L'effet que l'imagination d'une brebis a pu produire doit agir plus sûrement encore sur l'imagination incomparablement plus vive d'une femme. Aussi voyons-nous bien plus de variété dans les enfants des hommes que dans les petits des animaux. On a vu des femmes mettre au monde des enfants noirs et velus; et lorsque l'on a cherché la cause de ces effets, on a découvert que, pendant sa grossesse, la femme avait l'esprit occupé de quelque tableau monstrueux. Les statues de marbre et d'albâtre sont quelquefois dangereuses. Une jeune épouse admira une petite statue de l'amour en marbre blanc. Cet Amour était si gracieux, qu'elle en demeura frappée; elle conserva plusieurs jours les mêmes impressions, et accoucha d'un enfant plein de grâces, parfaitement semblable à l'amour de marbre, mais pâle et blanc comme lui. Torquemada rapporte qu'une Italienne des environs de Florence, s'étant frappé l'esprit d'une image de Moïse, mit au monde un fils qui avait une longue barbe blanche. On peut se rappeler, sur le même sujet, une foule d'anecdotes non moins singulières; peut-être quelques-unes sont-elles exagérées. Voy. ACCOUCHEMENTS.

En 1802, une paysanne enceinte, arrivant à Paris pour la première fois, fut menée au spectacle par une sœur qu'elle avait dans la capitale. Un acteur qui jouait le rôle d'un niais la frappa si fortement, que son fils fut idiot, stupide et semblable au personnage forcé que la mère avait vu avec trop d'attention.

(1) M. Marmier, Traditions de la Baltique.

Puisque l'imagination des femmes est si puissante sur leur fruit, c'est de cette puissance qu'il faut profiter, disent les professeurs de mégalanthropogénésie. Ornez la chambre des femmes de belles peintures durant toute la grossesse, n'occupez leurs regards que de beaux anges et de sujets gracieux; évitez de les conduire aux spectacles de monstres, etc. A Paris, où les salons de peinture occupent les dames, les enfants sont plus jolis que dans les villages, où l'on voit rarement des choses qui puissent donner une idée de la beauté. Chez les Cosaques, où tout est grossier, tous les enfants sont hideux comme leurs pères. Pour obtenir des enfants d'esprit, il n'est pas nécessaire que les parents en aient, mais qu'ils en désirent, qu'ils admirent ceux qui en ont, qu'ils lisent de bons livres, que la mère se frappe des avantages que donnent l'esprit, la science, le génie; qu'on parle souvent de ces choses, qu'on s'occupe peu de sottises. Voy. IMAGINATION.

On a publié il y a quelques années un traité de *Mégalanthropogénésie* qui est un peu oublié, et qui mérite de l'être davantage, 2 vol. in-8°.

MEHDI. Les journaux d'avril 1841 annonçaient l'apparition en Arabie d'un nouveau prophète appelé Mehdi. « Ceux qui croient en lui (disaient ces journaux), et ils sont nombreux, comptent la nouvelle ère mahométane du jour de son apparition. Ils disent qu'il entrera à la Mecque dans sa quarantième année, que de là il ira à Jérusalem et régnera avec puissance et grandeur jusqu'à ce que *Dedschail*, le démon du mal, se soit levé contre lui et l'ait vaincu. Alors Jésus, le prophète des chrétiens, viendra à son secours avec soixante-dix mille anges. Toute la terre reconnaîtra Mehdi, et après la conversion des païens, des juifs et des chrétiens à l'islamisme, commencera l'empire des mille et mille années. Ce prophète a fait battre des monnaies, sur lesquelles il s'intitule : *Iman des deux continents et des deux mers.* » Toutefois, on ne parla de ce Mehdi qu'un moment. C'était ce qu'on appelle un *canard* de journal; et voici l'origine de celui-là : Les persans disent qu'il y a eu douze grands imans ou guides. Ali fut le premier; ses successeurs furent les enfants qu'il eut de Fatimé, sa glorieuse épouse, fille de Mahomet. Le dernier a été retiré par Dieu de ce monde corrompu; et les hommes sont restés sans iman visible. Il s'appelle *le Mehdi*, c'est-à-dire celui qui est conduit et dirigé par Dieu. Il doit reparaitre sur la terre à la fin du monde.

MÉLAMPUS, auteur d'un Traité de l'art de juger les inclinations et le sort futur des hommes par l'inspection des *seings* ou grains de beauté. Voy. SEINGS.

MÉLANCHTHON, disciple de Luther, mort en 1568. Il croyait aux revenants comme son maître, et ne croyait pas à l'Eglise. Il rapporte, dans un de ses écrits, que sa tante

ayant perdu son mari lorsqu'elle était enceinte et près de son terme, vit un soir, étant assise auprès de son feu, deux personnes entrer dans sa chambre, l'une ayant la figure de son époux défunt, l'autre celle d'un franciscain de la ville. D'abord elle en fut effrayée; mais son défunt mari la rassura, et lui dit qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer. Ensuite il fit signe au franciscain de passer un moment dans la pièce voisine, en attendant qu'il eût fait connaître ses volontés à sa femme; alors il la pria de lui faire dire des messes, et l'engagea à lui donner la main sans crainte; elle donna donc la main à son mari, et elle la retira sans douleur, mais brûlée, de sorte qu'elle en demeura noire tout le reste de ses jours. Après cela, le spectre rappela le franciscain, et tous deux disparurent....

MÉLANCOLIE. Les anciens appelaient la mélancolie le bain du diable, à ce que disent quelques démonomanes. Les personnes mélancoliques étaient au moins maléficiées, quand elles n'étaient pas démoniaques; et les choses qui dissipaient l'humeur mélancolique, comme faisait la musique sur l'esprit de Saül, passaient pour des moyens sûrs de soulager les possédés.

MELCHISÉDECH. plusieurs sectes d'hérétiques, qu'on appela melchisédechians, tombèrent dans de singulières erreurs à propos de ce patriarche. Les uns crurent qu'il n'était pas un homme, mais la grande vertu de Dieu, et supérieur à Jésus-Christ; les autres dirent qu'il était le Saint-Esprit. Il y en eut qui soutinrent qu'il était Jésus-Christ même. Une de ces sectes avait soin de ne toucher personne, de peur de se souiller.

MELCHOM, démon qui porte la bourse; il est aux enfers le payeur des employés publics.

MELEC-EL-MOUT. C'est le nom que les anciens Persans donnent à l'ange de la mort. Les Persans modernes l'appellent aussi l'ange aux vingt mains, pour faire entendre comment il peut suffire à expédier toutes les âmes. Il paraît être l'ange Azraël des juifs, et le Mordad des mages, appelé encore Asuman.

MÉLUSINE. Jean d'Arras ayant recueilli, sur la fin du ^{xiv}^e siècle, tous les contes qu'on faisait sur Mélusine, en composa ce qu'il appelle la chronique de cette princesse. Nous en donnerons le précis.

Mélusine fut l'aînée de trois filles, que sa mère, Pressine, femme d'Élinas, roi d'Albanie, eut d'une seule couche. Pressine avait exigé d'Élinas qu'il n'entrerait point dans sa chambre jusqu'à ce qu'elle fût relevée. Le désir de voir ses enfants le fit manquer à sa promesse. Pressine, qui était une sylphide ou une fée, fut donc forcée de le quitter; ce qu'elle fit, ayant emmené avec elle ses trois filles, auxquelles d'une haute montagne elle montrait le pays albanais, où elles eussent régné sans la fatale curiosité de leur père. Les trois sœurs, pour s'en venger, enfermè-

rent leur père dans la montagne de Brundelois. Pressine toutefois aimait encore son mari; elle fut irritée du trait de ses filles, et les punit par différents châtiments; celui de Mélusine fut d'être moitié serpent tous les samedis, et fée jusqu'au jour du jugement, à moins qu'elle ne trouvât un chevalier qui voulût être son mari, et qui ne vît jamais sa forme de serpent. Raimondin, fils du comte de Forez, ayant, quelque temps après, rencontré Mélusine dans un bois, l'épousa; et ce fut cette princesse qui bâtit le château de Lusignan. Son premier enfant fut un fils nommé Vriam, en tout bien formé, excepté qu'il avait le *visage court et large en travers*; il avait un œil rouge et l'autre bleu, et les oreilles aussi grandes que les manilles d'un van. Le second fut Odon, qui était beau et bien formé; mais il avait une oreille plus grande que l'autre. Le troisième fut Guion, qui fut bel enfant; mais il eut un œil plus haut que l'autre. Le quatrième fut Antoine: nul plus bel enfant ne fut vu; mais il avait apporté en naissant une griffe de lion sur la joue. Le cinquième fut Regnault; il fut bel enfant aussi, mais il n'eut qu'un œil, dont il voyait si bien, qu'il distinguait tout de vingt et une lieues. Le sixième fut Geoffroi; il naquit avec une grande dent qui lui sortait de la bouche de plus d'un pouce, d'où il fut nommé Geoffroi à la grande dent. Le septième fut Froimond, assez beau, qui eut sur le nez une petite tache velue comme la peau d'une taupe. Le huitième fut grand à merveille; il avait trois yeux, desquels il s'en trouvait un au milieu du front. Ainsi les enfants des fées, ces êtres matériels, ne pouvaient jamais être parfaits.

Vriam et Guion étant allés avec une armée secourir le roi de Chypre contre les Sarrasins et les ayant taillés en pièces, Vriam épousa Hermine, fille et héritière du roi de Chypre, et Guion, la belle Florie, fille du roi d'Arménie. Antoine et Regnault étant allés au secours du duc de Luxembourg, Antoine épousa Christine, fille de ce prince, et Regnault, Aiglantine, fille et héritière du roi de Bohême. Des quatre autres fils de Mélusine, un fut roi de Bretagne, l'autre seigneur de Lusignan, le troisième comte de Parthenay; le dernier, qu'on ne nomme pas, se fit religieux.

Raimondin cependant ne tint pas avec constance la promesse qu'il avait faite à Mélusine de ne jamais la voir le samedi. Il fit une ouverture avec son épée dans la porte de la chambre où elle se baignait, et il la vit dans sa forme de serpent. Mélusine ne put dès lors demeurer avec lui davantage; elle s'envola par une fenêtre sous la forme qu'elle subissait alors, et elle demeurera fée jusqu'au jour du jugement. Lorsque Lusignan change de seigneur, ou qu'il doit mourir quelqu'un de cette lignée, elle paraît trois jours avant sur les tours du château, et y pousse de grands cris (1).

Selon quelques démonomanes, Mélusine

(1) Bullet, Dissertations sur la mythologie française.

était un démon de la mer. Paracelse prétend que c'était une nymphe cabalistique ; le plus grand nombre en fait une fée puissante. Le beau château de Lusignan passa dans le domaine royal. Hugues le Brun avait fait à Philippe le Bel des legs considérables ; Guy, son frère, irrité, jeta le testament au feu. Le roi le fit accuser de conspiration et confisqua le château de Lusignan. A cette occasion, l'ombre de Mélusine se lamenta sur la plate-forme du château pendant douze nuits consécutives (1). On dit ailleurs que cette Mélusine ou Merline, ou encore Mère Lusine, comme dit le peuple (2), était une dame fort absolue, et commandait avec une telle autorité que, lorsqu'elle envoyait des lettres ou patentes scellées de son sceau ou cachet, sur lequel était gravée une sirène, il ne fallait plus songer qu'à obéir aveuglément. C'est de là qu'on a pris sujet de dire qu'elle était magicienne, et qu'elle se changeait quelquefois en sirène.

MELYE. Il y avait, chez les fées comme chez les hommes, une inégalité de moyens et de puissance. On voit dans les romans de chevalerie et dans les contes merveilleux, que souvent une fée bienfaisante était gênée dans ses bonnes intentions par une méchante fée dont le pouvoir était plus étendu.

La célèbre fée Urgande, qui protégeait si généreusement Amadis, avait donné au jeune Esplandian, fils de ce héros, une épée enchantée, qui devait rompre tous les charmes. Un jour qu'Esplandian et les chevaliers chrétiens se battaient en Galatie, aidés de la fée Urgande, ils aperçurent la fée Mélye, leur ennemie implacable, sous la figure la plus hideuse. Elle était assise à la pointe d'un rocher, d'où elle protégeait les armes des Sarrasins. Esplandian courut à elle pour purger la terre de cette furie (car, bien qu'immortelles de leur nature, jusqu'au jugement dernier, les fées n'étaient pas à l'épreuve d'un bon coup d'épée, et pouvaient, comme d'autres, recevoir la mort, pourvu qu'elle fût violente). Mélye évita le coup en changeant de place avec la plus grande agilité ; et comme elle se vit pressée, elle parut s'abîmer dans un antre qui vomit aussitôt des flammes. Urgande reconnut Mélye au portrait que les chevaliers lui en firent ; elle voulut la voir ; elle conduisit donc Esplandian et quelques chevaliers dans une prairie, au bout de laquelle ils trouvèrent Mélye assise sur ses talons et absorbée dans une profonde rêverie. Cette fée possédait un livre magique dont Urgande désirait depuis longtemps la possession. Mélye, apercevant Urgande, composa son visage, accueillit la fée, sa rivale, avec aménité, et la fit entrer dans sa grotte. Mais à peine y avait-elle pénétré qu'elle s'élançant sur elle, la méchante fée la renversa par terre, en lui serrant la gorge avec violence. Les chevaliers, les entendant

se débattre, entrèrent dans la grotte : le pouvoir des enchantements les fit tomber sans connaissance ; le seul Esplandian, que son épée charmée garantissait de tous les pièges magiques, courut sur Mélye et retira Urgande de ses mains. Au même instant Mélye prit celui de ses livres qui portait le nom de *Médée*, et forma une conjuration ; le ciel s'obscurcit aussitôt : il sortit d'un nuage noir un chariot attelé de deux dragons qui vomissaient des flammes. Enlevant lestement Urgande, Mélye la plaça dans le chariot et disparut avec elle. Elle l'emmena dans Thésyphante et l'enferma dans une grosse tour d'où Esplandian parvint à la tirer quelque temps après.

MENAH. C'est une vallée mystérieuse à quatre lieues de la Mecque. Les pèlerins qui la parcourent doivent y jeter sept pierres par-dessus leur épaule. On en trouve trois raisons chez les docteurs musulmans : c'est, selon les uns, pour renoncer au diable et le rejeter, à l'imitation d'Ismaël, qu'il voulut tenter au moment où son père Abraham allait le sacrifier (car ils confondent Ismaël avec Isaac). Ismaël, disent-ils, fit fuir le démon en lui jetant des pierres.

Mais d'autres docteurs disent que le diable tenta Abraham lui-même, voulant l'empêcher d'égorger Ismaël. Il ne put rien gagner, ni sur le patriarche, ni sur Ismaël, ni même sur Agar : ces trois personnages l'éloignèrent à coups de pierres. Le troisième sentiment diffère : cette cérémonie aurait lieu en mémoire des pierres qu'Adam jeta au diable lorsqu'il vint l'aborder effrontément après lui avoir fait commettre le péché originel.

MENANDRE, disciple de Simon le Magicien ; il profita des leçons de son maître, et enseigna la même doctrine que lui. Il professait la magie. Simon se faisait appeler la *grande vertu*. Ménandre dit que, quant à lui, il était envoyé sur la terre par les puissances invisibles pour opérer le salut des hommes. Ainsi Ménandre et Simon doivent être mis au nombre des faux messies plutôt qu'au rang des hérétiques. L'un et l'autre enseignaient que la suprême intelligence, qu'ils nommaient Ennoia, avait donné l'être à un grand nombre de génies qui avaient formé le monde et la race des hommes. Valentin, qui vint plus tard, trouva là ses éons (3). Ménandre donnait un baptême qui devait rendre immortel....

MENASSEH BEN ISRAEL, savant juif portugais, né vers 1604. Il a beaucoup écrit sur le Talmud. Il y a quelques faits merveilleux dans ses trois livres de la *Résurrection des morts* (4). Son ouvrage de l'*Espérance d'Israël* (5) est curieux.

Un juif renégat de Villafior en Portugal, Antoine Montesini, étant venu à Amsterdam vers 1649, publia qu'il avait vu dans l'Amérique méridionale de nombreuses traces des

(1) En Belgique, Mélusine passe pour être la protectrice de la maison de Gavre. On croyait qu'elle ne quittait jamais le château d'Enghien. (M. Jules de Saint-Genois, La Cour de Jean IV, t. 1^{er}, p. 82.)

(2) Mère Lusine, mère des Lusignan.

(3) Bergier, Dictionn. théologique.

(4) Libri tres de Resurrectione mortuorum. Amsterdam, 1636, in-8°. Typis et sumptibus auctoris.

(5) Spes Israelis, Amsterdam, 1680, in-12.

anciens Israélites. Ménasseh ben Israël s'imagina là-dessus (avait-il tort ?), que les dix tribus enlevées par Salmannasar étaient allées s'établir dans ce pays-là, et que telle était l'origine des habitants de l'Amérique ; il publia son *Spes Israelis* pour le prouver. Dans la III^e partie de son livre *Souffle de vie* (1), il traite des esprits et des démons, selon les idées des rabbins de son temps, et, dans la IV^e partie, de la mélempsycose, qui est pour beaucoup de juifs une croyance. Il avait commencé un traité de la science des thalimudistes et un autre de la philosophie rabbinique, qui n'ont pas été achevés.

MENESTRIER (CLAUDE-FRANÇOIS), jésuite, auteur d'un livre intitulé : *La Philosophie des Images énigmatiques*, où il traite des énigmes, hiéroglyphes, oracles, prophéties, sorts, divinations, loteries, talismans, songes, cénuries de Nostradamus et baguette divinatoire, in-12, Lyon, 1694.

MENEURS DE LOUPS. Près du château de Lusignan, ancienne demeure de Mélusine, on rencontre de vieux bergers, maigres et hideux comme des spectres : on dit qu'ils mènent des troupeaux de loups. Cette superstition est encore accréditée dans quelques pays, entre autres dans le Nivernais (2).

MENIPPE, compagnon d'Apollonius de Tyane. Visité d'une lamie ou démon succube, il en fut délivré par Apollonius (3).

MENJOIN. Voy. CHORROPIQUE.

MENSONGE. Le diable est appelé dans l'Evangile le père du mensonge.

MEPHISTOPHÉLÈS, démon de Faust ; on le reconnaît à sa froide méchanceté, à ce rire amer qui insulte aux larmes, à la joie féroce que lui cause l'aspect des douleurs. C'est lui qui, par la raillerie, attaque les vertus, abreuve de mépris les talents, fait mordre sur l'éclat de la gloire la rouille de la calomnie. Il n'était pas inconnu à Voltaire, à Parny et à quelques autres. C'est, après Satan, le plus redoutable meneur de l'enfer (4). Voy. FAUST.

MERCATI (MICHEL). Voy. FICINO.

MERCIER, auteur d'un *Tableau de Paris*, qui a fait quelque bruit, et de *Songes philosophiques*, où l'on trouve deux ou trois songes qui roulent sur les vampires et les revenants.

MERCREDI. Ce jour est celui où les sorciers jouent au sabbat leurs mystères et chantent leurs litanies. Voy. LITANIES DU SABBAT.

Les Persans regardent le mercredi comme un jour blanc, c'est-à-dire heureux, parce que la lumière fut créée ce jour-là ; pourtant ils exceptent le dernier mercredi du mois de séphar, qui répond à février ; ils appellent celui-là le mercredi du malheur ; c'est le plus redouté de leurs jours noirs.

MERCURE. Il est chargé, dans l'ancienne mythologie, de conduire les âmes des morts à leur destination dernière.

(1) En hébreu, Amsterdam, 5412 (1652), in-4^o.

(2) M. de Marchadgny, *Tristan le Voyageur*, ou la France au quatorzième siècle, t. 1^{er}.

(3) Leloyer, *Histoire des spectres et des apparitions des*

MERLE, oiseau commun, dont la vertu est admirable. Si l'on pend les plumes de son aile droite avec un fil rouge au milieu d'une maison où l'on n'aura pas encore habité, personne n'y pourra sommeiller tant qu'elles y seront pendues. Si l'on met son cœur sous la tête d'une personne endormie et qu'on l'interroge, elle dira tout haut ce qu'elle aura fait dans la journée. Si on le jette dans l'eau de puits, avec le sang d'une huppe, et qu'on frotte de ce mélange les tempes de quelqu'un, il tombera malade et en danger de mort. On se sert de ces secrets sous une planète favorable et propre, comme celles de Jupiter et de Vénus, et, quand on veut faire du mal, celles de Saturne et de Mars (5). Le diable s'est quelquefois montré sous la forme de cet oiseau. On sait aussi qu'il y a des merles blancs.

MERLIN. Merlin n'est pas né en Angleterre, comme on le dit communément, mais en basse Bretagne, dans l'île de Sein. Il était fils d'un démon et d'une druidesse, fille d'un roi des bas Bretons. Les cabalistes disent que le père de Merlin était un sylphe. Quoique ce fût un sylphe ou un démon, il éleva son fils dans toutes les sciences et le rendit habile à opérer des prodiges. Ce qui a fait croire à quelques-uns que Merlin était Anglais, c'est qu'il fut porté dans ce pays quelques jours après sa naissance. Voici l'occasion de ce voyage.

Wortigern, roi d'Angleterre, avait résolu de faire bâtir une tour inexpugnable où il pût se mettre en sûreté contre les bandes de pirates qui dévastaient ses États. Lorsqu'on en jeta les fondements, la terre engloutit pendant la nuit tous les travaux de la journée. Ce phénomène se répéta tant de fois, que le roi rassembla les magiciens pour les consulter. Ceux-ci déclarèrent qu'il fallait affermir les fondements de la tour avec le sang d'un petit enfant qui fût né sans père. Après beaucoup de recherches, dans le pays et hors le pays, on apprit qu'il venait de naître dans l'île de Sein un petit enfant d'une druidesse, qui n'avait point de père connu. C'était Merlin. Il présentait les qualités requises par les magiciens ; on l'enleva et on l'amena devant le roi Wortigern. Merlin n'avait que seize jours. Cependant il n'eut pas plutôt entendu la décision des magiciens, qu'il se mit à disputer contre eux avec une sagesse qui consterna tout l'auditoire. Il annonça ensuite que, sous les fondements de la tour que l'on voulait bâtir, il y avait un grand lac, et dans ce lac deux dragons furieux. On creusa ; les deux dragons parurent : l'un, qui était rouge, représentait les Anglais ; l'autre, qui était blanc, représentait les Saxons. Ces deux peuples étaient alors en guerre, et les deux dragons étaient leurs génies protecteurs. Ils commencèrent, à la vue du roi et de sa cour, un combat terrible, sur lequel Merlin se mit à

esprits, liv. IV, p. 310.

(4) MM. Desaur et de Saint-Geniès, *les Aventures de Faust*, t. 1^{er}.

(5) Albert le Grand, *Admirables secrets*, p. 115.

prophétiser l'avenir des Anglais. On pense bien qu'après ce qui venait de se passer, il ne fut plus question de tuer le petit enfant. On se disposa à le reconduire dans son pays et on l'invita à visiter quelquefois l'Angleterre. Merlin pria qu'on ne s'occupât point de lui ; il frappa la terre, et il en sortit un grand oiseau sur lequel il se plaça ; il fut en moins d'une heure dans les bras de sa mère, qui l'attendait sans inquiétude, parce qu'elle savait ce qui se passait. Merlin fut donc élevé dans les sciences et dans l'art des prodiges par son père et par les conseils de sa mère, qui était prophétesse ; on croit même qu'elle était fée. Quand il fut devenu grand, il se lia d'amitié avec Ambrosius, autre roi des Anglais. Pour rendre plus solennelle l'entrée de ce prince dans sa capitale, il fit venir d'Irlande en Angleterre plusieurs rochers qui accompagnèrent en dansant le cortégeroyal, et formèrent en s'arrêtant une espèce de trophée à la gloire du monarque. On voit encore ces rochers à quelques lieues de Londres, et on assure qu'il y a des temps où ils s'agitent par suite du prodige de Merlin ; on dit même que pour ce roi, son ami, il bâtit un palais de fées en moins de temps que Satan ne construisit le Pandémonium des enfers.

Après une foule de choses semblables, Merlin, jouissant de la réputation la plus étendue et de l'admiration universelle, pouvait étonner le monde et s'abandonner aux douceurs de la gloire ; il aima mieux agrandir ses connaissances et sa sagesse. Il se retira dans une forêt de la Bretagne, s'enferma dans une grotte, et s'appliqua sans relâche à l'étude des sciences mystérieuses. Son père le visitait tous les sept jours et sa mère plus fréquemment encore ; il fit, sous eux, des progrès étonnants et les surpassa bientôt l'un et l'autre. On a lu, dans les histoires de la chevalerie héroïque, les innombrables aventures de Merlin. Il purgea l'Europe de plusieurs tyrans ; il protégea les dames ; et bien souvent les chevaliers errants bénirent ses heureux secours. Las de parcourir le monde, il se condamna à passer sept ans dans l'île de Sein. C'est là qu'il composa ses prophéties, dont quelques-unes ont été publiées. On sait qu'il avait donné à l'un des chevaliers errants qui firent la gloire de la France une épée enchantée avec laquelle on était invincible ; un autre avait reçu un cheval indomptable à la course. Le sage enchanteur avait aussi composé pour le roi Arthus une chambre magique, où ne pouvaient entrer que les braves, une couronne transparente qui se trouvait sur la tête d'une coquette, et une épée qui jetait des étincelles dans les mains des guerriers intrépides.

Quelques-uns ont dit que Merlin mourut dans une extrême vieillesse ; d'autres, qu'il fut emporté par le diable ; mais l'opinion la plus répandue aujourd'hui en Bretagne, c'est que Merlin n'est pas mort, qu'il a su se mettre à l'abri de la fatalité commune, et qu'il est toujours plein de vie dans une forêt du Finistère nommée Brocéliande, où il est en-

clos et invisible à l'ombre d'un bois d'aubépine. On assure que messire Gauvain et quelques chevaliers de la Table - Ronde cherchèrent vainement partout ce magicien célèbre ; Gauvain, seul, l'entendit, mais ne put le voir, dans la forêt de Brocéliande. *Voy. GARGANTUA.*

MEROVEE, troisième roi des Francs, dont la naissance doit être placée vers l'an 410 ; il monta sur le trône en 440 et mourut en 458. Il siégeait dans les provinces belgiques. Des chroniqueurs rapportent ainsi sa naissance.

« La femme de Clodion le Chevelu, se promenant un jour au bord de la mer, fut surprise par un monstre qui sortit des flots ; elle en eut un fils qui fut nommé Mérovée, et qui succéda à Clodion. »

Sauval croit que cette fable fut inventée par Mérovée lui-même, pour imprimer du respect dans l'esprit des siens en s'attribuant une origine si extraordinaire. Des chroniqueurs ont dit que son nom Mer-Wech signifie *veau marin*...

MERVEILLES. Pline assure que les insulaires de Minorque demandèrent un secours de troupes à l'empereur Auguste contre les lapins qui renversaient leurs maisons et leurs arbres. Aujourd'hui, dit un critique moderne, on demanderait à peine un secours de chiens.

Un vieux chroniqueur conte qu'il y avait à Cambaya, dans l'Indoustan, un roi qui se nourrissait de venin, et qui devint si parfaitement vénéneux, qu'il tuait de son haleine ceux qu'il voulait faire mourir.

On lit dans Pausanias que, quatre cents ans après la bataille de Marathon, on entendait toutes les nuits, dans l'endroit où cette grande lutte avait eu lieu, des hennissements de chevaux et des bruits de gens d'armes qui se battaient. Et ce qui est admirable, c'est que ceux qui y venaient exprès n'entendaient rien de ces bruits : ils n'étaient entendus que de ceux que le hasard conduisait là.

Albert le Grand assure qu'il y avait en Allemagne deux enfants jumeaux, dont l'un ouvrait les portes les mieux fermées en les touchant avec son bras droit ; l'autre les fermait en les touchant avec son bras gauche.

Paracelse dit qu'il a vu beaucoup de sages passer vingt années sans manger quoi que ce fût. Si on veut se donner cette satisfaction, qu'on enferme, dit-il, de la terre dans un globe de verre, qu'on l'expose au soleil jusqu'à ce qu'elle soit pétrifiée, qu'on se l'applique sur le nombril, et qu'on la renouvelle quand elle sera trop sèche, on se passera de manger et de boire sans aucune peine. Paracelse assure intrépidement avoir fait lui-même cette expérience pendant six mois. *Voy. la plupart des articles de ce Dictionnaire.*

MESMER (ANTOINE), médecin allemand, fameux par la doctrine du magnétisme animal, né à Mersburg en 1734, mort en 1815. Il a laissé plusieurs ouvrages dans lesquels il soutient que les corps célestes, en vertu de la même force qui produit leurs attractions

mutuelles, exercent une influence sur les corps animés, et principalement sur le système nerveux, par l'intermédiaire d'un fluide subtil qui pénètre tous les corps et remplit tout l'univers. Il alla s'établir à Vienne, et tenta de guérir par le magnétisme minéral, en appliquant des aimants sur les parties malades. Ayant trouvé un rival dans cet art, il se restreignit au magnétisme animal, c'est-à-dire à l'application des mains seulement sur le corps, ce qui le fit regarder à tort comme un fou et un visionnaire par les différentes académies de médecine où il présenta ses découvertes. Mais les académies nous prouvent tous les jours qu'elles ne sont pas infailibles. Il vint à Paris : le peuple et la cour furent surpris de ce nouveau genre de cures. On nomma des docteurs pour examiner le magnétisme animal, et on publia des écrits si violents contre Mesmer, qu'il fut contraint de quitter la France. Il alla vivre incognito en Angleterre, ensuite en Allemagne, où il mourut. Il reste de lui : 1° *De l'influence des planètes*, Vienne, 1766, in-12 ; 2° *Mémoire sur la découverte du magnétisme animal*, Paris, 1779, in-12 ; 3° *Précis historique des faits relatifs au magnétisme animal, jusqu'en avril 1781*, Londres, 1781, in-8° ; 4° *Histoire abrégée du magnétisme animal*, Paris, 1783, in-8° ; 5° *Mémoire de F.-A. Mesmer sur ses découvertes*, Paris, an VII (1799), in-8°.

On a jugé Mesmer bien diversement, et l'instruction de sa cause n'est pas mûre encore ; elle ne le sera que quand la doctrine du magnétisme se trouvera assise. Nous rapporterons, en attendant, quelques opinions plus ou moins savantes émises de nos jours sur cet homme, dont le nom se relève. S'il y a du pour et du contre, c'est que nous ne sommes pas en position de prendre parti.

Un écrivain fort spirituel, que nous regrettons de ne pouvoir nommer, ne le connaissant pas, a publié dans *le Siècle*, il y a huit ou dix ans, une série de piquants articles sur cette matière. Nous en citons des fragments curieux :

« Entre les absurdités de la magie et le scepticisme des encyclopédistes, dit-il, Mesmer crût voir une lacune facile à combler par les hardiesses de la physique expérimentale. Ses rêves le conduisirent à puiser dans l'étude des philosophies anciennes ce qu'elles ont toujours vénéré comme des secrets inabornables de la nature, pour en faire un corps de doctrines et de résultats qui fût la base de l'école audacieuse qu'il prétendait fonder. A peine eut-il jeté les yeux dans l'histoire, que les événements les plus inexplicables, les lumières les plus surprenantes jaillirent de toutes parts à sa vue ; mais au lieu d'y reconnaître une preuve de la faiblesse humaine, il les compulsa, il s'en éclaira témérairement, et découvrit des mystères où ne se trouvent peut-être encore que des ténèbres. Sa retraite fut encombrée de bouquins, de plantes et de fourneaux ; l'alchimie, la botanique et la médecine pas-

saient successivement sous ses regards tous les matins comme un panorama.

« C'étaient d'abord, dans l'antiquité égyptienne, les cérémonies du temple de Sérapis, à Memphis, où les prêtres guérissaient les malades par l'attouchement et déterminaient la cure en les plongeant dans une léthargie complète. Le savant professeur Kluge a voulu démontrer que les gestes des hiérophantes de l'Egypte se rapportaient aux pratiques actuelles du magnétisme. Rien ne prouve que les prêtres gesticulaient dans l'intérêt du fluide ; mais il y a parité dans les mouvements, c'est un fait historique ou du moins graphique. Les hiéroglyphes des momies et des obélisques présentent même encore des figures humaines dans l'attitude des magnétiseurs et de leurs patients ; et la pose ordinaire des statuettes et des colosses qui servaient, ou de pénates, ou de nécropoles à la race des Pharaons, le torse droit, les genoux joints et collés, les mains placées à plat sur les cuisses ou levées en croix ; cette pose est précisément la situation élémentaire dans l'œuvre de Mesmer.

« En sortant des épreuves du nome de Memphis, l'empirique invoquait avec Schelling les empoisonneuses romaines, qui connaissaient l'art de provoquer le sommeil par une imposition des mains ; il était d'ailleurs tourmenté au souvenir des paroles que Plaute prête à Mercure, dans son *Amphitryon* : *Quid si ego illum tractim tangam, ut dormiat?* paroles que Molière s'est bien gardé de traduire, ne pensant guère au fluide nerveux. Et quand Mesmer relisait Pline, à ce passage où le naturaliste raconte que certains loups d'Italie paralysaient l'usage de la voix dans l'homme, par leur seule approche, avant même de s'être montrés, le médecin allemand frissonnait d'épouvante, comme si les loups de la Forêt-Noire refluaient par le Wurtemberg jusque sur les fraîches métaïries du lac de Constance.

« Des Romains Mesmer remontait aux Grecs ; il s'arrêtait avec Pythagore au bord du fleuve Nessus, que le philosophe aimait beaucoup comme promenade, et lui entendait réciter les vers dorés où il a chanté la sagesse. Le fleuve, charmé d'ouïr la poésie de Pythagore et surtout de voir cet homme divin, répondait devant Mesmer : *Salut, Pythagore!* Cette singulière réponse, que le fleuve adressait devant tous les voyageurs qui prenaient Pythagore pour guide, était un premier avertissement sur les propriétés magiques de l'eau. Mesmer en fit plus tard, à Meudon, une épreuve incroyable, et que Thouret n'en a pas moins consignée dans son livre. Il était près du grand bassin ; il proposa à deux personnes qui l'accompagnaient de passer de l'autre côté du bassin, tandis qu'il resterait à sa place. Il leur fit plonger une canne dans l'eau et y plongea la sienne. A cette distance, les deux personnes éprouvèrent, dit-il, la secousse du rapport que l'eau mettait entre les cannes : l'une ressentit une attaque d'asthme, l'autre une douleur au foie.

« En quittant les rives du Nessus, Mesmer se dirigeait vers Claros et surprenait le prêtre colophonien se disposant à rendre l'oracle en buvant une coupe d'eau des sources de la grotte ; ou bien il vérifiait dans Pindare que la Pythie mâchait du laurier avant de monter sur le trépied de Delphes, comme les négresses mâchent du tabac avant de faire leurs prières à la lune ; ou encore, il croyait à ces parfums secrets, perdus comme des langues et des races, et dont les anciens usaient en fumigations pour se procurer des songes révélateurs de l'avenir. Souvent il se perdait au milieu des forêts des druides et ne regardait pas sans étonnement les prophétesses de la Germanie trouver leur extase dans le voisinage des sources, des torrents et des cascades. Cet emploi répété de l'eau pour les merveilles de l'épilepsie le plongeait dans les ardeurs d'une curiosité insatiable. Quand ce n'était pas l'eau, le feu, c'était le son, la musique des corybantes de Crète et des darvas de l'Hindoustan. Alors il se plaçait en face de la statue de Memnon, vis-à-vis d'un monument si extraordinaire, dont la fabuleuse immortalité tient à une espièglerie de l'acoustique.

« Mesmer était excusable de rapporter la vocalité de Memnon à des prodiges de l'air atmosphérique transformé en agent inconnu, en fluide supérieur. Plus tard, il est vrai, M. de Humboldt constata qu'en passant la nuit près des rochers de granit de l'Orénoque, on entendait distinctement, aux premiers rayons du soleil, un bruit souterrain analogue aux vibrations d'un instrument à cordes. MM. Jollois et Derilliers, ingénieurs particuliers du général Bonaparte pendant l'expédition d'Égypte, ont entendu le même bruit près d'un monument de granit situé dans le palais de Karnac, à Thèbes ; et tout récemment M. Cray, de l'université d'Oxford, a saisi sur les bords de la mer Rouge, dans les environs de Naikero, le battement d'une cloche souterraine : fantaisies de la nature qui s'expliquent, selon M. de Humboldt, par la différence de température de l'air extérieur et de l'air renfermé dans les crevasses du granit. Mesmer ignorait ces recherches de la science moderne, et son imagination brûlante appliquait aux caprices d'un élément un pouvoir divin sur les sens de l'homme.

« C'est ici qu'il se passionna pour un instrument de musique dont la limpidité pénétrante et chatouilleuse devait un jour produire des effets irrésistibles sur le système nerveux de ses malades, et dans lequel il acquit bientôt une étonnante supériorité. L'harmonica précédait sous ses doigts la baguette magnétique. D'ailleurs, tous les phénomènes inexplicables de l'eau, du son, de la lumière, relatés dans les annales du monde, et dont les sciences physiques ne nous rendent compte aujourd'hui même que par l'intermédiaire d'un fluide, ces phénomènes que Cornélius Agrippa rapporte si habilement dans sa *Philosophie occulte*, Mesmer les groupait dans son esprit autour d'un principe

unique, *l'âme de l'univers*. « ... Si vous réfléchissez l'esprit du monde, agent du magnétisme, comme on réfléchit la lumière par une glace, il sera possible de diriger sa puissance comme vous vous rendez maître des rayons du soleil.... C'est ainsi que le basilic se tue lui-même, que les femmes imprégnées de poison, en se regardant trop souvent dans une glace, le renvoient à leur propre corps et le réfléchissent sur leurs yeux et sur leur visage. » En lisant ces pages étranges, il sentit ses cheveux se dresser d'horreur à la pensée du fameux miroir d'Agrippa.

« Mais quel n'était pas son espoir caché lorsqu'il rencontrait dans Santanelli et dans Van Helmont cette anecdote extravagante, bien digne de Nicolas Flamel !

« ... Un homme de Bruxelles s'étant fait faire un nez artificiel par l'opération de Taliacot, s'en retourna, ainsi réparé dans ses traits, au lieu de son séjour ordinaire, où il continua de vivre bien portant, l'opération ayant parfaitement réussi. Mais tout à coup, dit-on, la partie factice qu'il s'était procurée devint froide, pâle, livide, se pourrit et tomba. On ne savait à quelle cause tenait ce changement imprévu, lorsqu'on apprit que le jour même de la chute du nez factice à Bruxelles, un crocheteur de Boulogne, qui, pour de l'argent, avait fourni une portion de chair prise à son bras, était mort dans cette ville, où l'opération avait eu lieu... » Les alchimistes s'étaient emparés de ce fait bizarre ; c'est alors qu'ils préparèrent *le sel du sang*, dont ils prétendaient sérieusement que la couleur changeait et se ternissait à la mort de la personne qui en avait tiré la matière de ses veines. Au sel du sang on ajouta la *lampe de vie*, dont la lumière, disait-on, s'affaiblissait ou s'éteignait absolument dans le cas de mort ou de maladie.

« Ainsi s'ouvrait à Mesmer une route que l'Anglais Digby seul, du temps de Louis XIII, avait parcourue ; il s'y lança hardiment. Les émanations, dit Maxwell dans ses aphorismes de médecine magnétique, s'étendent fort loin, et c'est par leur effet que nous sommes souvent pris de maladies dont les causes restent ignorées. Les philosophes du xvi^e siècle tiraient partie des émanations pour faire converser en tête à tête les personnes les plus éloignées, au moyen d'un alphabet magnétique empreint sur le bras. Bostius de Boodt nous en a transmis le procédé. Il consistait à enlever de l'un des bras de chacune de ces personnes un petit lambeau de chair de forme égale, d'appliquer le lambeau de l'un au bras de l'autre, et réciproquement. Sur ces lambeaux qui faisaient bientôt corps avec l'individu, on gravait en rond les lettres de l'alphabet, et quand une de ces personnes, ainsi préparées, touchait avec un stylet les différentes lettres, l'autre en était instruite par un sentiment de douleur et de piqure à l'endroit où se trouvait la lettre désignée.

« D'une santé débile dans sa jeunesse, un prêtre (Gassner) avait lu pour son compte des ouvrages de médecine ; mais ne retirant aucun fruit de cette lecture, ni même des mé-

decins qu'il avait consultés, il soupçonna que sa maladie avait une cause occulte et provenait de la puissance du diable. Sa conjecture fut vérifiée, dit-il, par le succès qu'il obtint en chassant le diable de son corps au nom de Jésus-Christ. Un pareil essai l'entraîna à connaître tous les auteurs qui ont écrit sur l'exorcisme. Il se confirma par la lecture de leurs ouvrages dans l'opinion que plusieurs maladies sont produites par le démon. Il fit d'abord des cures sur ses paroissiens, et sa réputation s'accrut tellement en Suisse et dans le Tyrol, que chacune des deux dernières années, plus de quatre à cinq cents malades accoururent à son presbytère. Il quitta sa paroisse; après avoir parcouru différents cantons, il vint à Ratisbonne. Il distingua les maladies en deux classes, les naturelles et les démoniaques; ces dernières, selon lui, étaient beaucoup plus nombreuses, et il prétendait les guérir toutes. C'était au nom de Jésus-Christ qu'il opérait ces cures. Si la foi manquait, la guérison manquait aussi.

« Gassner avait été précédé, il y a cent cinquante ans, par un jardinier, Leyret, qui passait pour avoir guéri par attouchement même les princes; le docteur Streper imita son imposture spirituelle avec profit. Mais le plus surprenant fut un gentilhomme irlandais, Greatrakes.

« Valentin Greatrakes voulait guérir toutes les maladies en touchant. On raconte qu'il sentait un jour comme une espèce de révolution organique et qu'il entendit une voix secrète lui crier : *Je te donne la faculté de guérir*. Importuné par ce bruit dont on ne pouvait le distraire, il résolut d'éprouver ce qu'il en devait croire. Il guérit successivement des écouelles, des fièvres et des épidémies tous ceux qui ajoutèrent foi au caractère divin du bruit dont nous parlons. Greatrakes était d'un extérieur simple; ses traitements n'offraient aucun appareil; mais il rapportait tout à Dieu et faisait un usage particulier et très-étendu du toucher. Le mal fuyait en quelque sorte devant sa main; il pouvait, disait-on, le déplacer en le portant vers les parties moins utiles à la vie. C'était du magnétisme. Gassner, au contraire, étalait une pompe religieuse susceptible de frapper l'imagination des malades. Il avait un crucifix à sa droite et prenait soin de tourner la gauche de son corps vers une fenêtre; son visage regardait les assistants, car il opérait en public. Il portait à son cou une étole, *stola rubella*, de couleur rouge, nuance de la cabale, et une croix suspendue par une chaîne d'argent. Elle contenait, suivant lui, un fragment de la croix de Jésus-Christ. Une ceinture noire entourait ses reins; il gardait ce costume dans sa chambre, même quand le public n'y était pas.

« Ce qui égara plus complètement la raison de Mesmer, c'était peut-être la fortune inouïe du baron de Vesins, dont je vais vous raconter l'histoire, sans la garantir plus que tout le reste. Lorsque le comte de Latour-Landré était à Londres en qualité d'ambassadeur de la cour de France, sous le règne

de Louis XIII, un jeune cordonnier vint lui prendre mesure de souliers, et fut saisi à ses pieds d'une agitation soudaine accompagnée d'une violente hémorrhagie. On traita ce fait d'accident; mais l'enfant étant revenu avec les souliers, quelques jours après, la même scène se renouvela. La doctrine des sympathies était alors dans toute sa vogue, et le chevalier Digby, son auteur, tellement à la mode à Saint-James, comme au Louvre, qu'on ne fut pas surpris du régime auquel il avait soumis sa femme, Venetra Anastasia, la plus belle personne du siècle. Pour prolonger la vie de cette incomparable dame, il lui faisait manger, dit-on, aux applaudissements de Paris et de Londres, des chapons nourris avec des vipères, qu'elle avalait sans difficulté et même avec reconnaissance. Or, le comte de Latour-Landré, admirateur de Digby, rêva à son petit cordonnier et ordonna des recherches actives sur l'histoire de cet enfant. Il apprit que, né en France, il avait été conduit dans un âge tendre en Bohême, d'où il avait plus tard passé en Angleterre. Le comte avait eu une sœur morte en donnant le jour à un enfant qui avait disparu sans laisser de trace. Frappé de l'impression que le cordonnier éprouvait à son approche, il prit de nouvelles informations et acquit la preuve que ce jeune artisan était son neveu. Rétabli dans les titres et dans les propriétés du baron de Vesins, mari de la sœur du comte de Latour-Landré, le cordonnier devint pour le chevalier Digby un argument vivant en faveur de la doctrine des sympathies.

« Tels sont les antécédents les plus célèbres, dans les derniers siècles, du fluide auquel le médecin hadois voulait emprunter des moyens de renommée... »

Voyons maintenant Mesmer à Paris.

« L'hôtel Bourret, dont il avait fait son temple dans cette capitale, était rempli de trépieds grecs et de caisses de fleurs, d'où s'exhalaient de doux parfums, cette première séduction des sens. Un demi-jour augmentait le mystère et faisait rêver. On se parlait à voix basse; on se regardait avec curiosité. Dans la grande salle était une cuve en bois de chêne, de quatre à cinq pieds de diamètre, d'un pied de profondeur, fermée par un couvercle en deux pièces et s'enchâssant dans la cuve ou *baquet*. Au fond se plaçaient des bouteilles en rayons convergents, et de manière que le goulot se tournait vers le centre de la cuve. D'autres bouteilles partaient en sens contraire ou en rayons divergents, toutes remplies d'eau, bouchées et magnétisées. On mettait souvent plusieurs lits de bouteilles; la machine était alors à *haute pression*. La cuve renfermait de l'eau qui baignait les bouteilles; quelquefois on y ajoutait du verre pilé et de la limaille de fer. Il y avait aussi des baquets à sec. Le couvercle était percé de trous pour la sortie de tringles en fer coudées, mobiles, plus ou moins longues, afin de pouvoir être dirigées, appliquées vers différentes régions du corps des malades qui s'approchaient du baquet. D'un anneau du couvercle partait

une corde très-longue, dont les patients entouraient leurs membres infirmes sans la nouer. On n'admettait pas du reste les affections pénibles à la vue, telles que les plaies, les loupes et les difformités. Enfin les malades se rapprochaient pour se toucher par les bras, les mains, les genoux et les pieds. Les plus robustes magnétiseurs tenaient, par-dessus le marché, une baguette de fer dont ils touchaient les retardataires et les indociles. Comme le baquet, les bouteilles, les tringles et les cordes étaient *préparées*, les passions entraient bientôt en crise. Les femmes éprouvaient d'abord des bâillements ; leurs yeux se fermaient, leurs jambes ne les soutenaient plus ; elles étaient menacées de suffocation. En vain les sons de l'harmonica, les roucoulements du piano et des chœurs de voix se faisaient entendre : ces secours paraissaient accroître les convulsions des malades. Des éclats de rire sardoniques, des gémissements douloureux, des torrents de pleurs éclataient de toutes parts. Les corps se renversaient en des mouvements tétaniques ; la respiration devenait râleuse ; les hoquets des mourants, la face hippocratique, le collapsus, tous les symptômes les plus effrayants se manifestaient. A ce moment, les acteurs d'une scène si étrange couraient les uns au-devant des autres, éperdus, délirants ; ils se félicitaient, s'embrassaient avec joie ou se repoussaient avec horreur. On emportait les plus fous dans la *salle des crises*, où les femmes battaient de leurs têtes les murailles ouatées ou se roulaient sur un parquet en coussins avec des serremments à la gorge. Au milieu de cette foule palpitante, Mesmer se promenait en habit lilas, étendant sur les moins souffrantes une baguette magique, s'arrêtant devant les plus agitées, enfonçant ses regards dans leurs yeux, tenant leurs mains appliquées dans les sienes avec les quatre pouces et les doigts majeurs en correspondance immédiate, pour se *mettre en rapport*, tantôt opérant par un mouvement à distance avec les mains ouvertes et les doigts écartés, à *grand courant*, tantôt croisant et décroisant les bras avec une rapidité extraordinaire pour les *passes en définitive*. Souvent le geste du magnétiseur, effleurant les articulations les plus sensibles, tirait subitement de la malade un éclair brillant, pareil à ceux qu'on observe à la suite des journées très-chaudes. Ce phénomène frappait de terreur la cohue des femmes échevelées qui se pressaient haletantes sur les pas de Mesmer, et le thaumaturge lui-même, épouvanté de sa puissance, reculait devant l'étincelle du fluide.

« Il manquait pourtant aux représentations de la place Vendôme un élément : c'est le somnambulisme. Le marquis de Puységur, disciple de Mesmer, inventa ce troisième degré de l'extase et de la catalepsie : on sait combien le magnétisme ainsi varié a fait son chemin dans le monde. A force de solliciter par des *passes en définitive* le système nerveux d'une jeune fille, il plongea sa victime dans une léthargie imprévue. Le marquis

crut avoir tué la malheureuse enfant ; son désespoir était inexprimable. Quel ne fut pas ensuite son étonnement, lorsqu'il s'aperçut de l'obéissance involontaire qui unissait la patiente à son magnétiseur, et enfin de la faculté merveilleuse qui permet aux somnambules magnétiques de parler comme dans l'état de veille ! Cette découverte couronna les mystères de la place Vendôme, mais la cuve en souffrit un peu.

« Thouret, qui a écrit *contre* le magnétisme, rapporte un fait singulier.

« Un soir, M. Mesmer descendit avec six personnes dans le jardin de monseigneur le prince de Soubise. Il *prépara* un arbre, et, peu de temps après, madame la maréchale de..., mesdemoiselles de Pr..., tombèrent sans connaissance. Madame la duchesse de C... se tenait à l'arbre sans pouvoir le quitter. M. de Mons... fut obligé de s'asseoir sur un banc, faute de pouvoir se tenir sur ses jambes. Je ne me rappelle plus quel effet éprouva M. Ang..., homme très-vigoureux ; mais il fut terrible. Alors M. Mesmer appela son domestique pour enlever les corps ; mais je ne sais par quelles dispositions celui-ci, malgré son habitude, se trouva hors d'état d'agir. Il fallut assez longtemps pour que chacun pût retourner chez soi. » (*Recherches sur le Magnétisme*, p. 67.)

« C'est que l'on raconte des livres dont il magnétisait une ligne, un mot, un passage, et que des femmes ne pouvaient lire ensuite sans se trouver mal à l'endroit désigné, ne paraît pas moins incroyable. Lorsque Mesmer touchait un malade pour la première fois, il le touchait au plus grand point de réunion d'influences vitales, par exemple à l'épigastre. Dans ce moment avait lieu, disait-il, la sympathie électrique. Cela fait, il retirait sa main, et il prétendait qu'en levant le doigt, une trainée de fluide se formait entre le sujet traité et lui-même, trainée par laquelle se maintenait le rapport établi. Il nommait ce rapport *concaténation*.

« L'influence magnétique du docteur semblait durer plusieurs jours. On disait que pendant ce temps-là, si la personne était susceptible, il opérât sur cette victime, par l'intermédiaire du fluide, à distance et au travers des murs. Quelquefois il réfléchissait le fluide sur les patients au moyen d'une glace vers laquelle se dirigeait ou son doigt, ou sa baguette. Devant une maison des boulevards, où le docteur avait établi une succursale du baquet, s'élevait un arbre dont l'ombrage protégeait les curieux qui attendaient l'entrée et la sortie de Mesmer ; il magnétisa cet arbre, qui vraisemblablement existe encore aux abords de la rue Caumartin : les mémoires de l'époque nous affirment que les feuilles s'y conservaient mieux que dans les autres, et qu'il verdissait le premier de tous au printemps.

« Lorsque les réunions de l'hôtel Bourret eurent enfin une célébrité incontestable, Mesmer publia une sorte d'almanach magnétique, contenant la liste des cent pre-

miers membres fondateurs de la *Société de l'harmonie*, depuis le 1^{er} octobre 1783 jusqu'au 5 avril 1784. En quelques jours cet almanach, qui renfermait les noms les plus illustres de France, fut répandu scandaleusement dans toute l'Europe. Il y avait un grand maître et des chefs d'ordre, absolument comme dans la franc-maçonnerie. On y comptait Montesquieu, Lafayette, MM. de Noailles, de Choiseul-Gouffier, de Chastellux, de Puységur, etc. Des baquets s'établissaient partout. Les candidatures n'étaient pas toujours heureuses. Berthollet, le fameux chimiste, avait donné ses 100 louis, mais en se réservant le droit de critique. Il vint un soir à l'hôtel Bourret avec de méchantes dispositions. Le piano, l'harmonica, les chants invisibles se firent entendre, et le novice ne semblait pas ému. Mais quand Mesmer, appliquant la branche de fer au chimiste, éleva gravement la voix et traita le récipiendaire comme un infidèle, Berthollet se fâcha tout rouge, culbuta le baquet, apostropha ironiquement les malades qui entraient en crise et sortit furieux. On lui rappela son serment; il répondit qu'il n'avait pas juré le secret à une mascarade. Ce fut la première, la plus périlleuse indiscretion. On se représenterait avec peine la surprise des incrédules.

« L'enthousiasme cependant ne se modérant plus, des colonies magnétiques se formèrent. La *Société de l'harmonie* eut des succursales qui relevaient toutes de la métropole. Lenghman, médecin suisse, admirateur et compatriote de Mesmer, établit un club à Berne. Ostende, malgré ses traditions flamandes, avait un club de magnétisme où le chevalier de Barbarin endormait les populations fiévreuses de Nieupoort, de Bruges et de Furnes. A Strasbourg, on magnétisait la garnison. M. de Puységur avait une terre magnifique à Busancy, près de Soissons. Les paysans et les jeunes filles de son domaine se réunissaient sous un orme séculaire du parc, le dimanche, pour y danser : le seigneur de Busancy magnétisa l'orme; les scènes du baquet de la place Vendôme se répétèrent sous cet ombrage, et le violon ne fut plus indispensable : les villageois sautèrent comme des torpilles. Le comte de Rouvre améliora beaucoup l'invention du marquis de Puységur. Il avait, à six lieues de Paris, à Beaubourg, un château dont il ne savait que faire; on y prépara un arbre comme était préparé l'arbre de Busancy. L'arbre de Beaubourg servait de pivot à un nombre infini de cordes et de ficelles qui partaient de son tronc et de ses branches, et s'étendaient fort loin dans la campagne. Cet arbre était public, accessible comme un hôpital qu'il eût pu remplacer. Les infirmes y venaient à la ronde, saisissaient un bout de corde, et, lorsqu'ils étaient suffisamment rompus par le fluide, on les transportait dans le château, où ils recevaient tous les soins imaginables, gratuitement, pour l'honneur du magnétisme. Il n'était question à la cour que de l'humanité du jeune comte de Rouvre et de

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

la singulière corvée qu'il imposait à ses vassaux.

« A cette époque, Paris possédait dans ses murs le prince Henri de Prusse. En sa qualité de Prussien, Henri aimait les innovations militaires. Le maréchal de Biron crut devoir lui montrer un officier qui employait ses loisirs de garnison à magnétiser les pauvres; cet exemple de philanthropie rentrait au besoin dans la perfectibilité du soldat. On emmena le prince à Beaubourg. Mesmer, prévenu, se trouvait au château avec sa plus puissante baguette; mais le héros fut insensible même aux *grands courants*, et la baguette magique resta sans vertu à l'égard du vieux conquérant de la Bohême. On conduisit le prince à l'arbre, et il voulut bien se mettre en rapport avec une ficelle. Le résultat ne fut pas plus heureux. Alors on prétendit sérieusement à Versailles que les hommes de race royale étaient garantis du fluide par l'excellence de leur sang et la nature choisie de leur organisation.

« Forcé de respecter les dynasties, le magnétisme se rejeta sur l'océan. On fut sur le point de voir des flottes entières en somnambulisme et des escadres gouvernées à la baguette. Le marquis de Puységur avait un frère, le comte de Chastenay, homme d'une imagination très-vive, qui, ne pouvant écrire des romans maritimes, puisqu'ils n'étaient pas inventés, résolut d'illustrer la marine française, dont il était officier, par une crise. Il embarqua sa femme, qui lui servait de somnambule, contre les règlements de la discipline; il se mit en rapport avec les mâts, les canons, les vergues de son navire; il fit un immense baquet du vaisseau; n'ayant pas de villageois, il magnétisait ses matelots. Tout l'équipage obéissait au même fluide; ses manœuvres avaient quelque chose de surnaturel, et les curieux qui visitaient son bord tombaient en spasme. Louis XVI fut obligé de rendre une ordonnance pour prévenir les convulsions de la marine française.... »

L'écrivain donne aussi des détails intéressants sur les phénomènes de la prévision du somnambulisme.

« Ce serait le moment de rappeler, dit-il, que tous les hommes d'une haute intelligence furent superstitieux. Pour nous restreindre à l'époque, il faut uniquement, et comme prélude, rapporter ces lignes de Cabanis :

« Nous avons quelquefois en songe des idées que nous n'avons jamais eues. Nous croyons converser, par exemple, avec un homme qui nous dit des choses que nous ne savions pas. On ne doit pas s'étonner que, dans le temps d'ignorance, les esprits crédules aient attribué ces phénomènes singuliers à des causes surnaturelles. J'ai connu un homme très-sage et très-éclairé, l'illustre Benjamin Franklin, qui croyait avoir été plusieurs fois instruit en songe sur des affaires qui l'occupaient dans le moment. Sa tête forte, et d'ailleurs entièrement libre de préjugés, n'avait pu se garantir de toute idée superstitieuse, par

rapport a ces avertissements intérieurs... »
(*Considérations sur la vie animale.*)

« Ainsi, l'esprit le plus positif du XVIII^e siècle, Francklin lui-même, ne s'est pas défendu des pressentiments. Cabanis connaissait les phénomènes du somnambulisme, bien qu'il ait jugé à propos de n'en rien dire; il n'en fut pas moins des premiers élèves de Mesmer, et il est inscrit sous le numéro 10 dans le catalogue de l'ancienne *Société de l'harmonie*.

« Ce qu'on aura peine à croire, et pourtant ce qui est authentique, c'est que la révolution française a été non-seulement prévue dans ses causes, mais aussi prédite dans ses effets. Depuis l'épître dédicatoire de Nostradamus au roi de France jusqu'au sermon du père Beauregard, depuis les vers d'un anonyme destinés au fronton de Sainte-Geneviève jusqu'à la chanson de M. de Lille, jamais tempête sociale ne fut plus clairement annoncée. Cette prévision extraordinaire, répandue dans toutes les classes, constituait un état magnétique permanent. On ne saurait expliquer autrement que par une contagion sympathique la terreur dont furent saisies, à Notre-Dame, treize années avant la révolution, les personnes qui entendirent le père Beauregard jeter du haut de la chaire ces incompréhensibles paroles :

« Oui, Seigneur ! vos temples seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit ! Aux saints cantiques qui faisaient retentir les voûtes sacrées en votre honneur succèdent des chants lubriques et profanes ! Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici même prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des saints, et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs. »

« Il y avait inspiration, cela est évident. D'après les doctrines du magnétisme, le père Beauregard représentait ici un somnambule au premier degré. Nous ne discuterons pas cette étrange interprétation de son prône. En 1789, il paraît que le somnambulisme du prédicateur durait encore ; dans la chapelle de Versailles, en présence de la cour, il dénonça, comme un nouveau Jérémie, les secousses prochaines de la France.

« A peu près dans le temps où ce religieux célèbre ébranlait de sa voix prophétique les piliers de Notre-Dame, un officier au régiment de Champagne, M. de Lille, à la suite d'un souper, tomba dans une surexcitation morale dont tous ses camarades furent épouvantés. Il rentra dans sa chambre, s'enferma à double tour et griffonna sur un bout de table, une chansonnette fameuse dont nous copierons les plus étonnants couplets.

On verra tous les états
Entre eux se confondre ;
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre.
Des biens on fera des lots.
Qui rendront les gens égaux.
Le bel œuf à pondre,
O gai !
Le bel œuf à pondre !

De même pas marcheront
Noblesse et roture ;
Les Français retourneront
Au droit de nature.
Adieu, parlements et lois,
Adieu, ducs, princes et rois.
La bonne aventure,
O gai !
La bonne aventure !

Puis, devenus vertueux,
Par philosophie,
Les Français auront des dieux
A leur fantaisie.
Nous reverrons un oignon
A Jésus damer le pion.
Ah ! quelle harmonie,
O gai !
Ah ! quelle harmonie !
A qui devons-nous le plus ?
C'est à notre maître,
Qui, se croyant un abus,
Ne voudra plus l'être.
Ah ! qu'il faut aimer le bien
Pour de roi n'être plus rien !
J'enverrais tout pâtre,
O gai !
J'enverrais tout pâtre.

« On peut lire cette incroyable chanson dans les *Mémoires* de l'abbé George, tome II, pag. 267. Elle fut appelée, en 1778, la *prophétie turgotine*. Consultez les articles philosophiques de M. Hoffman sur le magnétisme dans le *Journal des Débats* du mois de décembre 1814, vous y verrez qu'une somnambule de Normandie avait exactement prédit les quatre états politiques par où la révolution a passé. Dans sa *Lettre au peuple français*, datée de Londres, 1786, Gagliostro annonce que la Bastille sera détruite et deviendra un lieu de promenade. On n'accusera pas M. Hoffman de superstition, non plus que nous qui transcrivons, sans y rien comprendre, ces passages de l'épître dédicatoire de Nostradamus au roi Henri II, 14 mars 1547 :

« Mes nocturnes et prophétiques supputations ont été composées plutôt d'un naturel instinct, accompagné d'une fureur poétique, que par règle de poésie. »

« Plus loin, il annonce une persécution chrétienne pour l'an mil sept cent nonante deux, que l'on cuidera être une rénovation du siècle. Cette phrase est assurément fort remarquable, puisque l'ère de la république commença le 22 septembre 1792. La fureur, l'instinct naturel de Nostradamus doit-il être pris comme un somnambulisme involontaire, irrésistible, spontané, et le pressentiment en toute chose rangé au nombre des prodiges élémentaires opérés par le fluide magnétique ? Telle est la controverse qui divise les adeptes depuis trente ans.

« Mais le cheval de bataille des magnétiseurs, c'est la prédiction de Cazotte, et il faut avouer que ce fait irrécusable plaide éloquemment leur cause. Nous renvoyons les sceptiques aux œuvres posthumes de La Harpe, Paris, 1806, tom. I^{er}, et au mémoire de M. de Leuze.

« Il me semble que c'était hier, dit La Harpe ; on se trouvait au commencement de 1788. Les membres de l'Académie française soupaient chez le duc de Nivernois, qui leur avait lu son proverbe, *Une hirondelle ne*

fait pas le printemps, dernier acte littéraire de ce chansonnier célèbre. Dans la bonne compagnie, le proverbe du duc avait éclipsé l'assemblée des notables. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance étaient prodigués; on en venait alors dans le monde au point où tout est permis pour provoquer le rire. Champfort avait récité ses contes impies et libertins; et les grandes dames avaient écouté sans même recourir à l'éventail. A ce mot fameux de son coiffeur : *Voyez-vous, monsieur de Champfort, quoique je ne sois qu'un misérable perruquier, je n'ai pas plus de religion qu'un autre*, les convives s'étaient livrés à des éclats d'ivresse et de joie si bruyants, qu'un homme de bon sens, nullement somnambule, mais à jeun, eût facilement prophétisé, rien qu'à voir cette folie, l'imminence de la révolution.

« Cazotte seul ne riait pas. Cazotte était un littérateur singulier, dont la vie présente un roman bien supérieur aux romans ennuyeux qu'il a inventés. Planteur à la Martinique, après avoir fait beaucoup de sucre, il voulut se retirer en France, vendit ses possessions, se fit homme de lettres et publia le *Diabte amoureux*.

« — Buvez, lui cria Condorcet, buvez; un philosophe n'est pas fâché de trinquer avec un prophète.

« On attendait le résultat de la plaisanterie; Cazotte aima mieux boire. La coupe étant vide, il se leva.

« — M. de Condorcet, fit-il en étendant la main vers l'académicien goguenard, vous mourrez sur le pavé d'un cachot, du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, et que vous porterez toujours dans vos poches.

« Cazotte était donc un original, et d'autant plus original pour les convives du duc de Nivernois, qu'il appartenait à la secte des Illuminés de Lyon. On se regarda dans la salle avec une surprise mêlée de terreur et de moquerie. Champfort saisit la bouteille, et, à son tour, versa une rasade au prophète, Cazotte but froidement.

« — M. de Champfort, dit-il, d'une voix plus ferme, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez pas sur-le-champ.

« On riait déjà moins, on ne rit bientôt plus du tout. La bouteille passa dans les mains de Vicq-d'Azir, et le prophète but un troisième coup.

« — M. Vicq-d'Azir, continua-t-il en regardant le médecin, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais vous vous les ferez ouvrir six fois dans un jour, au milieu d'un accès de goutte, et vous mourrez dans la nuit.

« — Et moi?

« — M. de Nicolaï, à l'échafaud.

« — Et moi?

« — M. Bailly, à l'échafaud.

« — Et moi?

« — M. de Malesherbes, à l'échafaud.

« Bailly, Nicolaï et Malesherbes pâlirent; le maître de la maison devenait soucieux.

La Harpe chercha une plaisanterie qui dissipât ce nuage.

« — Il paraît, dit-il, en regardant Cazotte, que vous me réservez pour faire l'oraison funèbre de ces messieurs.

« — Justement, car vous serez chrétien.

« — Oh! oh! ceci est trop fort! s'écrièrent les encyclopédistes.

« Un mouvement très-pénible se manifesta parmi les convives; la figure du duc de Nivernois se rembrunissait toujours, il ne chantait aucune chanson. Tout le monde commençait à trouver que la facétie allait trop loin. Ce fut madame de Grammont qui brisa la glace.

« — Vous verrez qu'il ne nous laissera pas même un confesseur.

« — Vous l'avez dit, madame, reprit Cazotte d'un ton ému, un seul homme aura cette grâce...

« Des explications désespérées et ironiques s'élevèrent; on entoura précipitamment l'oracle. Toutes les inquiétudes croissaient d'heure en heure; on attendait la dernière parole de Cazotte avec autant d'impatience et d'effroi que les habitants de Babylone l'explication des paroles flamboyantes du palais de Balthasar. La bouche du prophète enfin s'ouvrit.

« — Le roi de France.

« A ces mots, M. de Nivernois se leva brusquement, ses convives l'imitèrent. Un profond silence avait succédé aux premières folies. Le duc, s'adressant au personnage qui jouissait d'une faculté en même temps si rare et si lugubre, lui représenta à voix basse qu'il se compromettait inutilement. Cazotte prit son chapeau et se retira. Comme il sortait, madame de Grammont lui dit :

« — Mais vous n'avez point parlé de vous?

« — Madame, répondit le prophète tenant ses yeux baissés, avez-vous lu le siège de Jérusalem dans l'historien Josèphe?

« — Quelle question! je l'ai peut être lu. Eh bien?

« — Eh bien, madame, pendant ce siège un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, criant incessamment d'une voix tonnante et sinistre : *Malheur à Jérusalem!* et le septième jour il cria : *Malheur à Jérusalem! Malheur à moi-même!* Dans ce moment une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, le frappa et le mit en pièces.

« Après cette réponse, Cazotte disparut. Quatre années plus tard, le 22 septembre 1792, il fut arrêté; sa fille parvint à le sauver. Au lieu de partager la joie qu'elle en ressentait, il annonça que dans trois jours on l'arrêterait de nouveau et que cette fois il n'en réchapperait pas. Effectivement, Cazotte fut massacré le 25 septembre, à l'âge de soixante-douze ans.»

« La Harpe, Deleuze, madame de Genlis, madame de Beauharnais, la famille de Vicq-d'Azir et une foule d'autres personnes garantissent l'authenticité de cette prédiction au moins remarquable. Si vous consultez là-dessus les magnétiseurs un peu avancés,

ils vous répliqueront sans hésiter que Cazotte était somnambule au premier chef.

« Une paysanne, Susanne Labrousse, du Périgord, se présenta un jour, en 1784, au séminaire de Périgueux, se jeta au pied de la croix, annonça les états généraux, en fixa l'époque, et depuis ce moment jusqu'à l'ouverture de l'assemblée, récita tous les matins un *Ave Maria* solennel dans les couvents de la ville. Si vous lisez d'ailleurs une brochure de 1789, attribuée au comte de Lameth et plus tard à M. de Veines, vous y verrez avec surprise le portrait d'une femme de la haute noblesse, la comtesse de T..., qui, en proie à des attaques de catalepsie, d'un corps faible, d'une poitrine allumée, et n'ayant plus que des nerfs misérables, prédit les circonstances de la révolution française, dont elle partageait les principes sans doute par somnambulisme. C'est en parlant d'un voyage de cette dame au mont Vésuve que le chevalier de Boufflers disait : « Voilà ce qui s'appelle une politesse de volcan à volcan. »

« On établit maintenant, d'après le professeur Kluge, six degrés dans l'état magnétique : dans le premier, on participe encore aux impressions extérieures ; le second est le demi-sommeil, ou la crise imparfaite ; le troisième, le sommeil magnétique, ou le *somnambulisme* ; le quatrième est la crise parfaite ; le cinquième, la clairvoyance et la prévision ; le sixième, la vision magnétique ou l'extase. Ce n'est qu'au troisième degré, à ce qu'il paraît, que les phénomènes se manifestent aujourd'hui d'une manière scientifique. Vous trouverez dans Pézold, Nasse, Gmelin, des histoires merveilleuses et des expériences incroyables. Caullet de Vaumorel soutient, dans ses aphorismes, que les somnambules distinguent les objets au travers de corps opaques, tels que des meules de moulins, pourvu que ces corps ne soient point électriques, comme la soie et la cire à cacheter. Le *Courrier de Strasbourg* de 1817 raconte la maladie d'une dame cataleptique qui tombait à des époques fixes dans l'état de somnambulisme et avait le pouvoir de lire dans un livre placé à une fort grande distance. Enfin, Potelin connaissait un somnambule qui voyait et nommait tout ce qu'il tenait dans sa main fermée, dès qu'il la plaçait sur le creux de son estomac. Les magnétiseurs de Paris prétendent que leurs somnambules habituelles jouissent de la même faculté ; mais comme ces prodiges apparaissent rarement et sont indépendants de la volonté des patientes et de l'agent, leur évidence demeure toujours une question de principe où les sceptiques auront longtemps beau jeu avec justice.

« Les phénomènes du cinquième et du sixième degré sont encore plus singuliers ; ici, nous revenons au pressentiment. Kluge, Heineckens et Fischer parlent de somnambules qui décrivaient le jeu de leurs viscères sans connaître l'anatomie. Le docteur Chapelain, à Paris, a guéri des malades sur les indications données par une somnambule :

l'esprit et la probité de cet habile médecin sont pourtant incontestables. Suivant ces magnétiseurs, on a vu des personnes connaître les événements qui se passaient dans des endroits fort éloignés et prédire l'avenir. Une dame d'Exeter vint à Londres et se fit magnétiser : un gentilhomme, inquiet sur le sort d'un ami absent, lui demanda ce qu'il était devenu, et reçut cette réponse : « Je l'aperçois sous les eaux. » Quelques jours après, on renouvela la même question, et elle répondit de nouveau qu'elle le voyait au milieu de poissons nageant autour de lui. Bientôt on apprit que la personne avait péri dans un naufrage. Il faudrait des volumes pour rapporter tous les exemples de prévision et de lucidité dont s'appuient les praticiens. A Göttingue, dans le Hanovre, on ne vous a pas parlé sans terreur superstitieuse de l'histoire de mademoiselle Julie de Strombeck, qui s'est guérie elle-même, en 1810, par le magnétisme. En 1793, pendant le siège de Lyon, une somnambule prédit au docteur Pététin la journée sanglante du 29 septembre, la reddition de la ville pour le 7 octobre, l'entrée des troupes le 8, et les proscriptions qui suivirent les promesses trompeuses dont on berça la crédulité des habitants. Tels sont les monuments les plus authentiques et les plus curieux du somnambulisme moderne. »

Rapportons maintenant un fait qui a eu beaucoup de retentissement en 1837. Nous ne saurions mieux l'exposer qu'en reproduisant le rapport de M. Dubois d'Amiens à l'Académie royale de médecine :

Messieurs,

Quelques discussions élevées dans le sein de l'Académie royale de médecine, au commencement de cette année, avaient reporté de nouveau l'attention des médecins sur le magnétisme. Votre confrère, M. Oudet, bien que se plaçant en dehors de toute question de doctrine, avait confirmé en pleine séance un fait inséré dans quelques feuilles publiques, et qui plus tard l'a été dans le bulletin de l'Académie, savoir : qu'un magnétiseur était venu le chercher le 14 novembre 1830, pour le conduire chez une jeune dame, en état, disait-on, de somnambulisme ; qu'arrivé près d'elle, le magnétiseur l'avait piquée fortement et à plusieurs reprises, qu'il lui avait plongé un doigt pendant quelques secondes dans la flamme d'une bougie, le tout pour explorer sa sensibilité, et puis que lui, M. Oudet, avait déplié sa trousse, arraché à la jeune dame une grosse dent molaire ; qu'au moment de l'évulsion la jeune dame avait retiré un peu la tête et poussé un léger cri. Ces deux signes de douleur avaient eu, ajoutait-on, la rapidité de l'éclair. Toutefois, après une demi-heure de sommeil, le magnétiseur avait procédé au réveil de sa somnambule, et lui avait appris ou du moins lui avait dit ce qu'il venait de faire pour lui épargner des terreurs et de la souffrance.

C'est le 24 janvier dernier que, sur l'interpellation de M. Capuron, ces explications ayant été ainsi données à l'Académie, provoquèrent une discussion animée. Cette discus-

sion eut quelque retentissement dans le public médical, principalement sans doute chez ceux qui s'occupaient alors du magnétisme animal; aussi, peu de jours après, c'est-à-dire le 12 février, un jeune médecin, docteur de la faculté de Paris, M. Berna, adressa à l'Académie une lettre dans laquelle il se faisait fort de donner à ceux pour qui, disait-il, l'autorité n'est rien, l'expérience personnelle comme moyen de conviction. L'Académie, ainsi mise en demeure, prit en considération la demande toute spontanée de M. Berna.

C'est le 27 février 1837 que la commission nommée par l'Académie s'est réunie pour la première fois; le rendez-vous avait été assigné dans le domicile même de M. Berna. La commission, composée de MM. Bouillaud, Cloquet, Caventon, Cornac, Dubois (d'Amiens), Emery, Oudet, Pelletier et Roux, a dû commencer par se constituer et soumettre à une discussion préalable l'ordre de ses travaux. M. Roux, à l'unanimité, a été élu président, puis M. Dubois, secrétaire-rapporteur. Après plusieurs explications amiablement données de part et d'autre, il resta convenu entre vos commissaires et M. Berna : 1° que les expériences auraient lieu non chez M. Berna, mais chez M. Roux, président de la commission ; 2° que M. Berna ne pourrait amener avec lui d'autres personnes que les sujets destinés aux expériences ; 3° que, d'un autre côté, vos commissaires ne pourraient introduire aucune personne étrangère dans le lieu des séances.

Les conventions une fois arrêtées, M. Berna quitta vos commissaires pour aller chercher une somnambule qui l'attendait dans les environs. Peu de minutes après, à huit heures moins un quart environ, il introduit en présence de vos commissaires une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, d'une constitution en apparence nerveuse et délicate, mais d'un air assez dégagé et résolu. La jeune fille, introduite au milieu des commissaires, dans le salon de M. Roux, y est accueillie avec prévenance et affabilité ; on s'entretient avec elle de choses indifférentes ; dans le but de constater, avant tout essai de magnétisation, jusqu'à quel point, dans l'état ordinaire, elle est sensible aux piqûres, on lui a enfoncé à la profondeur d'une demi-ligne environ des aiguilles de force moyenne que M. Berna avait apportées lui-même. On fit pénétrer leurs pointes à la main et au cou de cette jeune personne ; interrogée par quelques-uns des commissaires, et avec l'air de doute, si elle sent les piqûres, elle répond positivement à MM. Roux et Caventon qu'elle ne sent rien ; sa figure n'exprime du reste aucune douleur. Rappelons à l'Académie qu'elle était bien et dûment éveillée, de l'aveu même de son magnétiseur. Ceci ne concordait guère avec le programme, car l'insensibilité ne devait être accusée que dans l'état dit de somnambulisme, ou après et par l'injonction mentale du magnétiseur, injonction qui elle-même ne pouvait être faite que dans cet état.

Vos commissaires étaient donc un peu surpris de ce singulier début. — Comment ! vous ne sentez rien ? lui dit-on, mais vous êtes donc absolument insensible ? Alors elle finit par avouer qu'elle sentait un *petit peu* de douleur.

Ces préliminaires terminés, M. Berna fit asseoir près de lui celle que nous nommons désormais sa somnambule, pour parler son langage. Penché tête à tête vers elle, il paraît d'abord la contempler en silence, sans pratiquer aucun des mouvements qu'on nomme des *passes* ; après une ou deux minutes environ, il dit à vos commissaires que le sujet est en *somnambulisme*. Les yeux de la jeune fille sont garnis de coton et recouverts d'un bandeau. M. Berna n'a d'autres preuves à donner aux commissaires de ce prétendu état de somnambulisme, que du reste il ne définit pas théoriquement, que les expériences comprises dans son programme. Ainsi, après avoir de nouveau contemplé sa somnambule, et à une distance très-rapprochée, il annonce aux commissaires qu'elle est frappée d'une *insensibilité générale*. Quelques-uns de vos commissaires, armés d'aiguilles, entre autres M. Bouillaud, M. Emery et M. Dubois, se mirent à piquer cette pauvre fille ; elle n'accusa verbalement aucune douleur ; sa figure, autant que nous avons pu en juger, n'exprimait aucun sentiment douloureux ; nous disons autant que nous avons pu en juger, car ses yeux étant couverts d'un large bandeau, la moitié de sa figure nous était cachée ; il ne nous restait guère à observer que le front, la bouche et le menton. M. Bouillaud n'allait pas, dans sa tentative, au delà des limites convenues ; mais le rapporteur ayant enfoncé la pointe de son aiguille sous le menton avec plus de force, la somnambule exécuta au moment même et avec vivacité, un mouvement de déglutition ; M. Berna s'en aperçut, se récria et fit de nouvelles recommandations. Touchée du bout du doigt par M. Cloquet, à la surface de sa main, la somnambule dut sentir cette impression, de sorte qu'indépendamment de la perception des températures, elle aurait encore conservé celle des attouchements, ce qui, dans le système de M. Berna, aurait ajouté de nouvelles restrictions à cette prétendue perte générale de la sensibilité. Néanmoins le magnétiseur, poursuivant le cours de ses expériences, prévint les commissaires qu'il allait, par la seule et tacite intervention de sa volonté, paralyser, soit de la sensibilité, soit du mouvement, telle partie du corps de la demoiselle qu'on voudra bien lui désigner. M. Bouillaud demande par écrit à M. Berna de vouloir bien paralyser du mouvement le bras *droit seulement* de la somnambule ; alors que le fait aura lieu, de le lui indiquer en fermant les yeux. Vous voyez, Messieurs, que nous allions jusqu'à adopter le langage de M. Berna. M. Berna, de son côté, adopta nos formalités. Assis près de son sujet, il abaissa la tête vers ses mains (les mains de la jeune fille) ; elle les tenait sur son giron. Le rapporteur, fondé

sur ce que M. Berna avait dit, savoir : qu'il n'aurait aucun contact immédiat avec sa somnambule, interposa une feuille de papier entre la figure de M. Berna et les mains de la jeune fille. Bientôt M. Berna fait le signe convenu, ce qui voulait dire que sa volonté tacite avait été assez puissante pour paralyser le bras droit *seulement* de sa somnambule. M. Bouillaud procède à la vérification du fait, et pour cela il prie la demoiselle, il n'y avait pas d'autre moyen, de remuer successivement tel ou tel membre : arrivé à la jambe droite, par voie d'élimination, comme l'on dit, il obtient d'elle cette réponse, qu'elle ne peut remuer *ni la jambe droite ni le bras droit*.

Mais le magnétiseur, dès les premiers moments de ses rapports avec nous, nous avait parlé de ces merveilleux faits de vision sans le secours des yeux, de ces fameuses transpositions des sens, dont il est tant parlé dans les archives du magnétisme animal ; vous devez présumer combien nous étions désireux de voir de semblables expériences ; jamais rien de pareil n'avait été fait devant une commission académique. Le 3, vos commissaires se réunirent de nouveau et furent témoins des faits suivants :

Sur les instances de M. Berna, qui avait demandé que les nouvelles expériences fussent faites chez lui, on n'hésita pas à se transporter dans son domicile. Les commissaires crurent devoir faire cette concession, bien qu'ils eussent arrêté primitivement que toutes les expériences seraient faites chez l'un d'eux. Comme on leur présentait des faits de vision sans le secours des yeux, ils pensèrent que les dispositions du local, quelles qu'elles fussent, n'auraient plus la même influence sur des faits de cette nature. Suivant la recommandation de M. Berna, ils se firent précéder de MM. Roux et Cornac ; à huit heures moins un quart, tous étaient chez le magnétiseur. M. Berna était placé à côté d'une femme âgée d'une trentaine d'années environ ; après notre arrivée seulement il lui a couvert les yeux d'un bandeau ; puis il nous a dit qu'elle était en état de somnambulisme, et s'est mis à s'entretenir avec elle à haute voix. Interrogée par son magnétiseur (car nul de nous ne parlait dans cette séance) si elle voyait ce qui se passait autour d'elle, cette femme déclare que, pour mieux distinguer les objets, elle a besoin de se tourner en face de lui ; M. Berna s'approche d'elle, et tellement que leurs jambes s'entretouchaient, malgré ce qui avait été dit au programme. Vos commissaires, attentifs à ce qui allait se passer, étaient cependant pénétrés de l'idée que, dans cette séance, il y aurait deux sortes de faits : 1° des faits dont la situation serait proposée à la femme dite en état de somnambulisme, mais qui seraient connus de M. Berna ; 2° des faits dont la solution serait également proposée au jury d'expériences, mais qui seraient ignorés de M. Berna et qui seraient en partie arrangés à son insu.

Cette distinction, Messieurs, est très-im-

portante : les uns devaient avoir une haute valeur, une valeur absolue, indépendante des localités, indépendante de tout degré de moralité des acteurs ; ce qui devait emporter avec eux la conviction ; les autres resteraient sujets à des interprétations diverses, à des objections plus ou moins fondées, et dès lors ils devaient laisser des doutes dans l'esprit ; ainsi, pour en citer un premier exemple, le magnétiseur a commencé par demander à cette femme combien il y avait de personnes présentes ?

— Plusieurs Messieurs, au moins cinq.

Nous étions sept en comprenant son magnétiseur. Ce fait était aussi bien connu de M. Berna que de nous ; ajoutons qu'approximativement elle-même devait savoir à quoi s'en tenir, puisqu'on ne lui avait couvert les yeux qu'après notre arrivée.

D'après l'invitation du magnétiseur, qui dirigeait tout dans cette séance solennelle, M. Dubois devait écrire sur une carte un ou plusieurs mots, afin de les faire lire à la somnambule. Ce commissaire, grâce aux soins officieux de M. Berna, avait à sa disposition, sur une table, deux paquets de cartes, l'un de cartes entièrement blanches, l'autre de cartes à jouer. Ainsi, comme on le voit, l'ordre de la séance avait été obligeamment réglé par le magnétiseur ; il n'y existait plus de ces hésitations, de ces incertitudes qui avaient quelque peu troublé les autres somnambules ; ici tout était coordonné à l'avance, matériel et personnel, succession de faits, demandes, interpellations ; bref nous étions déchargés de tout. Quoi qu'il en soit, le rapporteur écrit sur une carte blanche le mot *Pantagruel* en lettres moulées et parfaitement distinctes ; puis, se plaçant derrière la somnambule, il présente cette carte tout près de l'occiput du sujet. Le magnétiseur, assis à l'apposite de M. Dubois, c'est-à-dire en face de la somnambule, ne pouvait voir lui-même les caractères tracés sur la carte ; c'était un fait de second ordre, c'est-à-dire décisif en lui-même. La somnambule interrogée *uniquement* par son magnétiseur sur ce qu'on lui présente ainsi derrière la tête, répond après quelque hésitation que c'est quelque chose de *blanc*, quelque chose qui ressemble à une carte, à une carte de visite.

Jusque-là, comme vous le pensez bien, Messieurs, il n'y avait pas de quoi émerveiller vos commissaires ; M. Berna avait dit à haute voix au rapporteur de prendre une carte et d'écrire quelque chose sur cette carte ; la somnambule pouvait donc dire qu'elle voyait quelque chose de blanc, quelque chose qui ressemblait à une carte. Mais on ne tarda pas à lui demander si elle pouvait distinguer ce qu'il y avait sur cette carte.

— Oui, répondit-elle, il y a de l'écriture ; réponse qui ne nous surprit pas alors.

— Est-elle grande ou petite, cette écriture ?

— Assez grande, répliqua-t-elle ; ici comme vous le voyez, commencent les diffi-

cultés sérieuses ; aussi la somnambule se retranche dans les approximations.

— Attendez, je ne vois pas bien. Ah ! il y a d'abord un M., ou c'est un mot qui commence par un M ; telles ont été les premières réponses de la somnambule.

M. Cornac, à l'insu du magnétiseur Berna qui, seul pendant toute cette séance, pose la question à sa somnambule, M. Cornac fait alors passer à M. Dubois une carte entièrement blanche ; celui-ci la substitue aussitôt à celle qui portait le mot *Pantagruel* ; et sur cette carte blanche la somnambule n'en persiste pas à moins à dire qu'elle voit un mot qui commence par un M. Cependant, M. Berna, qui ne se doute en aucune manière de notre manège, la presse toujours de questions ; elle est invariable ; elle ne peut, dit-elle, distinguer qu'une seule lettre, un M enfin. Après quelques efforts, elle ajoute, mais sous la forme du doute, qu'elle voit deux lignes d'écriture.

MM. Oudet et Cornac se trouvaient alors placés derrière la somnambule ; celle-ci donne à entendre qu'elle distingue l'un de ces messieurs, M. Cornac. On lui demande si ce monsieur est grand.

— Pas trop grand, dit-elle, pas aussi grand que vous.

C'était à M. Berna qu'elle répliquait, car elle ne s'entretenait qu'avec lui.

M. Cornac, avec le consentement du magnétiseur, présente à son tour à l'occiput du sujet une carte sur laquelle il a écrit le mot *aimé* ; elle distingue, dit-elle, quelque chose d'écrit ; mais elle ne saurait dire ce que c'est, ce que cela signifie ; M. Cornac tire une longue bourse de sa poche ; C'est quelque chose de *rond*, lui dit-elle. Ce commissaire, après avoir remis la bourse dans sa poche, lui présente sa main seule ; elle dit qu'elle voit toujours quelque chose de *rond*.

Après ces premiers travaux, la somnambule se plaint d'être éblouie ; elle est, dit-elle, gênée par des *clartés*. Oui, répond le magnétiseur, par des *brouillards* ; attendez. Et au moyen de quelques *passes* transversales, il lui dit qu'il la débarrasse. Le rapporteur, chargé de prendre des notes, écrivait en ce moment à deux pas de la somnambule ; on entendait le bec de sa plume courir sur le papier ; la somnambule se tourne de son côté et lève la tête, comme pour chercher à le voir sous le bord inférieur de son bandeau. Son magnétiseur lui demande bien vite si elle voit le jour : — Oui, dit-elle, il tient quelque chose de *blanc* et de *long*. Le rapporteur écrivait debout sur un papier plus long que large.

Le rapporteur se rapproche alors de la somnambule, se place derrière elle, et met, cessant d'écrire, sa plume à la bouche. M. Berna s'empresse encore d'interroger sa somnambule dans le même sens, c'est-à-dire sur des faits dont lui a connaissance aussi bien que nous.

Voyez-vous toujours, lui dit-il, le monsieur placé derrière vous ?

— Oui, dit-elle.

— Voyez-vous sa *bouche* ?

— Pas trop bien.

— Pourquoi ?

— Il y a quelque chose de *blanc* et de *long* en travers.

Le magnétiseur jette sur nous un coup d'œil de satisfaction, et recommande au rapporteur de bien noter ce fait.

Ce fait, messieurs, nous n'avons eu garde de l'oublier ; mais quelle est sa valeur, quelle est son importance sous le rapport de la doctrine du magnétisme animal ? D'une part, la somnambule savait qu'elle venait de se tourner vers quelqu'un qui écrivait ; le bruit très-distinct de la plume sur le papier aurait suffi pour lui donner cette certitude ; en admettant même qu'elle n'ait pu voir le rapporteur au-dessous de son bandeau, tentative à laquelle elle venait de se livrer sans obstacle de notre part, parce que, nous l'avons déjà dit, dans cette séance, nous voulions laisser le magnétiseur agir sans la moindre apparence de contrainte. Le rapporteur, toujours écrivant, se place derrière cette femme, alors seulement il cesse d'écrire, et met sa plume entre ses dents ; le magnétiseur ne prend pas pour objet de ses questions un autre commissaire ; la somnambule venait de répondre, suivant lui, d'une manière assez satisfaisante ; il ne quitte donc pas l'écrivain de la commission, et il adresse à sa somnambule, sans le vouloir assurément, une question trop significative, trop spécialisée : Voyez-vous toujours bien ; mais pourquoi dire : Voyez-vous sa *bouche* ? Qu'est-ce qu'il y a donc à sa bouche ? pouvait aussi se demander la somnambule. Il vient d'écrire, il vient de se placer derrière moi en écrivant, il n'écrit plus. Serait-ce la plume qu'il a placée dans sa bouche ? c'est quelque chose de *blanc* et de *long*.

Ces réflexions, Messieurs, nous sont venues tout aussitôt à l'esprit, et ont enlevé à ce fait la valeur qu'il aurait pu avoir peut-être. Dans ces circonstances, la commission aurait désiré que M. Berna, qui ne sentait pas sans doute toute la portée de sa question, lui eût donné un sens plus général.

Maintenant, Messieurs, nous allons arriver à des faits plus décisifs, plus curieux, et dans lesquels la lucidité de la somnambule devait apparaître dans toute son évidence.

La transposition du sens de la vue devait nous être prouvée d'une manière péremptoire, non plus à l'aide de ces questions vagues ! — Voyez-vous ce mot ? Est-il grand ? Est-il petit ? — Pas trop grand, pas trop petit ; — toutes choses bonnes, comme l'on dit, pour amuser le tapis, pour intermède obligé. Nous allons passer à des faits qui devaient étonner le monde médical. Nous vous avons déjà prévenu que M. Berna avait préparé sur un des meubles de son salon un paquet de cartes à jouer. S'adressant cette fois encore au rapporteur, il le prie à haute voix, et sans quitter ses rapports intimes avec sa somnambule, il le prie maintenant de prendre une carte, et de la placer à l'occiput de

la somnambule. Est-ce une carte avec figures ? lui demande le rapporteur. — Comme vous voudrez, répond M. Berna.

Cette question toute naturelle, le rapporteur l'avait faite d'abord sans arrière-pensée, tout simplement ; mais en se dirigeant vers la table sur laquelle était tout préparé d'avance le paquet de cartes à jouer, l'idée lui vint de ne prendre dans le paquet ni une carte avec figure, ni une carte avec des points, mais bien, tout en feignant de prendre réellement une carte à jouer, de rapporter une carte entièrement blanche et de même dimension ; ce qui fut fait toujours à l'insu de M. Berna, nous n'avons pas besoin d'ajouter, et à l'insu de sa somnambule, puisque celle-ci ne s'apercevait pas des substitutions faites à un pouce de son occiput, là où, pour elle, le sens de la vue devait être transposé.

Ainsi muni de sa carte blanche, le rapporteur vient la placer à l'occiput du sujet et se tient derrière lui : le magnétiseur, assis en avant, magnétisait de toutes ses forces. La somnambule est interrogée ; elle hésite, elle fait des efforts, et dit qu'elle voit une carte. Mais le magnétiseur, pas plus que nous, ne voulait se contenter de si peu de chose ; il lui demande ce qu'elle remarque sur cette carte ; elle hésite encore, puis elle dit qu'il y a du *rouge* et du *noir*. La commission impassible laisse M. Berna continuer ses manœuvres, afin d'amener à bien ce qui paraissait encore très-confus devant le sens transposé de la somnambule, ce qui ne consistait encore qu'en un peu de *rouge* et un peu de *noir*. Après quelques essais infructueux, le magnétiseur, peu satisfait sans doute des fonctions du sens visuel ainsi transposé, invite le rapporteur à faire passer sa carte en avant de la tête de la somnambule, tout près du bandeau qui lui couvre les yeux. C'était, dira-t-on, changer les termes de la question, et même de la doctrine du magnétisme ; c'était remonter à la transposition des sens pour la clairvoyance à travers un bandeau. Peu importe, c'était déjà assez remarquable pour être constaté.

Le rapporteur fit donc passer la carte comme le désignait le magnétiseur, mais il eut soin de la placer rapidement et de telle sorte que M. Berna pouvait et devait même supposer qu'il ne voyait que le revers naturellement blanc de ladite carte, tandis que la partie colorée était tournée vers le bandeau de la somnambule. Une fois la carte dans cette nouvelle position, le magnétiseur continue ses manœuvres et sollicite de nouveau la somnambule. Celle-ci avoue qu'elle voit mieux la carte, puis elle ajoute en hésitant qu'elle voit comme une figure. Nouvelles instances de M. Berna, nouvelles sollicitations ; la somnambule, de son côté, paraît faire bien des efforts, et après quelques tentatives, elle déclare nettement qu'elle voit un *valet* ! Mais ce n'est pas tout encore ; restait à dire quel valet, car il y a quatre valets. Procédant sans doute par voie d'élimination, elle répond à son magnétiseur que c'est du *noir* qu'il y a à côté de son va-

let. Ce n'était pas tout encore ; il y a deux valets qui ont du noir à côté d'eux. Nouvelles instances de la part du magnétiseur, nouveaux efforts de la part de la somnambule, nouvelle profonde attention de la part des commissaires. Enfin elle tient ; *c'est le valet de trèfle* ! M. Berna, ayant ainsi terminé cette expérience, prend la carte des mains du rapporteur, et en présence de tous les commissaires il voit, il s'assure qu'elle est entièrement blanche.

Pour dernière expérience, laissant là les cartes écrites et les cartes à jouer, M. Berna demande à M. Cornac un objet qu'il ait apporté avec lui, ajoutant qu'il se chargera de le présenter dans sa main fermée devant le bandeau de la somnambule. Cet objet, que nous ne voulons pas vous indiquer d'avance, est remis par M. Cornac au magnétiseur. Celui-ci, d'une main, le présente tout près du bandeau de sa somnambule ; de l'autre, il cherche à agir magnétiquement sur elle. Et alors recommencent les interpellations, les sollicitations ordinaires ; la somnambule, qui n'a pas perdu courage encore, paraît se livrer à de grandes recherches ; son magnétiseur lui demande si elle peut distinguer ce qu'il tient dans la main : Attendez, dit-elle ; puis après des incertitudes feintes ou réelles, elle dit que c'est quelque chose de *rond* ; puis, toujours pressée de questions, elle ajoute que c'est couleur de *chair*, que c'est *jaune* et enfin que c'est *couleur d'or*. Sur de nouvelles et incessantes questions, elle ajoute que c'est *épais* à peu près comme un *ognon*, que c'est *jaune* d'un côté, *blanc* de l'autre, et qu'enfin il y a du *noir* dessus.

Ici la somnambule se plaint ; elle voudrait, dit-elle, que son magnétiseur finît et qu'il la réveillât ; elle le demande avec instance. Pas encore, répond M. Berna, quand vous aurez répondu à mes questions ; et alors le magnétiseur agite les mains devant elle, disant qu'il chasse des obscurités, des brouillards. Pressée de nouveau d'indiquer le nom de l'objet qu'on lui présente, elle répète que c'est *jaune* et *blanc*.

— Vous dites que c'est *blanc* ? reprend M. Berna.

Ici la commission fait incidemment remarquer que M. Berna a peut-être eu tort de rappeler seulement le mot *blanc*. Il y avait en cela, comme vous le verrez tout à l'heure, quelque chose de trop indicatif encore, de trop spécial ; mais la somnambule disait positivement, *jaune* d'un côté, *blanc* de l'autre, avec du *noir* dessus.

— Possédez-vous, lui dit le magnétiseur, un objet semblable ?

— Non, dit-elle.

— Et moi ?

— Oh ! oui, vous avez cela.

Mais, reprit le magnétiseur, si vous aviez cela, qu'en feriez-vous ?

— Je le placerais à mon *cou*.

Sollicitée, pour la dernière fois, de mieux s'expliquer, de dire au moins l'*usage* de cet objet, si elle ne peut en retrouver le *nom*, la somnambule paraît rassembler toutes ses

forces, puis elle fait entendre seule le mot *heure*, puis enfin, comme soudainement illuminée, elle s'écrie que c'est pour *voir l'heure*.

M. Berna rend à M. Cornac ce mystérieux objet; c'était une médaille d'argent du poids et de la grandeur d'une pièce qui vaudrait 3 francs; sur l'une des faces on remarquait un caducée; sur l'autre deux lettres majuscules.

Ainsi s'est terminée cette dernière séance.

Concluons cet article par une facétie empruntée à un petit livre intitulé : *Physiologie du médecin*.

Voici comment se donne une consultation *médico-somnambulo-charlatano-magnétique* :

Vous allez chez le docteur auquel vous avez résolu de donner toute votre confiance et 10 francs. La bonne pour tout faire vient vous ouvrir la porte; vous annoncez l'objet de votre visite, et la bonne pour tout faire vous fait passer dans le cabinet du docteur. Après quelques minutes d'entretien, que fait le docteur? Il sonne à son tour, et la même personne pour tout faire vient dans le cabinet et se place dans le grand fauteuil où se passe invariablement la même scène de comédie, non, je veux dire de haute médecine. Après une douzaine de passes, la somnambule ferme l'œil, s'endort et roule comme une contre-basse. C'est l'instant! c'est le moment!

Le docteur (à la dame qui a les yeux fermés). — Voyez-vous monsieur?

La dame. — Oui, je le vois.

Le docteur. — Comment le trouvez-vous?

La dame. — Bien laid.

Le docteur. — Non, ce n'est pas cela que je vous demande... Je vous parle de sa santé.

La dame. — Ah!... il est malade...

Le docteur. — Où est le siège du mal?

La dame (murmurant entre ses dents). — Eu... eu... eu... eu...

Le docteur. — Vous dites?...

La dame (même jeu). — Eu... eu... eu... eu...

Le docteur. — Elle dit que vous avez mal à l'estomac.

Le monsieur. — Pardon, monsieur..., mais c'est dans l'épaule droite que je croyais souffrir.

Le docteur. — Voilà où était votre erreur... C'est l'estomac qui chez vous est malade..., fort malade même. (A la somnambule :) Quel remède doit-on faire prendre à monsieur?

La dame. — Je ne sais pas.

Le docteur. — Voici qui vous prouve combien le magnétisme est exempt de charlatanisme... Madame ne connaît pas un seul terme de pharmacie... Quand elle dit : Je ne sais pas, cela veut dire qu'elle ne sait pas la dénomination que les conventions pharmaceutiques ont donnée à ce remède... Et cependant elle connaît parfaitement ce remède lui-même... Elle va nous l'indiquer d'une autre manière. Comment est ce remède?

La dame. — Brun.

Le docteur. — Où est-il situé?

La dame. — Dans une petite bouteille pla-

cée sur la deuxième planche de votre armoire... Je le vois d'ici... Monsieur devra en prendre trois cuillerées matin et soir... pendant trois ans... pour commencer.

Le docteur. — C'est admirable... C'est bien effectivement le remède qui convient à votre genre de maladie!

Le monsieur. — Vous croyez?

Le docteur. — Comment, monsieur!... mais j'en suis sûr..., et je vois avec peine que vous n'avez pas l'air d'avoir une confiance entière dans le magnétisme..., et pourtant il n'y a pas de guérison possible sans cela... : bien plus même..., si du jour où je vous dis : Vous êtes guéri, vous ne vous croyez pas guéri..., eh bien! j'en suis fâché pour vous, mais vous ne serez pas guéri!

Le monsieur. — Diable..., diable!

Le docteur. — Mais, pour peu que vous doutiez des admirables phénomènes produits par le sommeil magnétique, je puis vous faire assister à une expérience concluante... : je vais faire lire madame par l'épigastre...; tenez, je lui applique mon journal sur l'estomac. Que lisez-vous?

La dame. — Le *Constitutionnel*.

Le docteur. — Vous le voyez, c'est admirable...; le sens de la vue s'est déplacé... : madame vient de lire par l'épigastre...; et pour que rien ne manque au prodige..., tenez, il se trouve que j'avais mis le journal à l'envers...

La dame. — J'ai soif...

Le docteur (faisant un verre d'eau sucrée). — Je vais la désaltérer... (Il boit le verre d'eau sucrée.) Car, par suite du courant magnétique établi entre nous, nous sommes assimilés l'un à l'autre...; ce que je bois la désaltère parfaitement.

La dame. — Je boirais encore bien quelque chose.

Le docteur. — Non, ma bonne..., c'est assez pour le moment... : ça pourrait vous faire du mal.

Le monsieur. — C'est admirable.

Le docteur. — Monsieur, quand vous désirerez une seconde consultation, je suis à votre disposition... Si vous n'êtes pas à Paris, envoyez-moi tout simplement une mèche de vos cheveux... : cela suffira pour vous mettre en communication avec ma somnambule.

Le monsieur. — C'est que je porte perruque...

Le docteur. — En ce cas, monsieur, un léger fragment de votre perruque... : cela reviendra absolument au même, je vous prie.

Le monsieur. — Au plaisir! monsieur.

Le docteur. — A l'avantage! monsieur.

Mais ce n'est pourtant ni sur cette farce, ni même sur le rapport académique qui précède, qu'il faut juger le magnétisme.

MESSA-HALA. Voy. MACHA-HALLA.

MESSE DU DIABLE. On a vu, par différentes confessions de sorciers, que le diable fait aussi dire des messes au sabbat. Pierre Aupetit, prêtre apostat du village de Fossas, en Limousin, fut brûlé pour y avoir célébré

les mystères. Au lieu de dire les saintes paroles de la consécration, on dit au sabbat : *Belzébuth, Belzébuth, Belzébuth*. Le diable vole sous la forme d'un papillon autour de celui qui dit la messe et qui mange une hostie noire, qu'il faut mâcher pour l'avaler (1).

MESSIE DES JUIFS. Quand le Messie viendra sur la terre (disent les rabbins dans le *Talmud*), comme ce prince sera revêtu de la force toute-puissante de Dieu, aucun tyran ne pourra lui résister. Il remportera de grandes victoires sur tous ceux qui régneront dans le monde, et tirera d'entre leurs mains tous les Israélites qui gémissent sous leur domination. Après les avoir rassemblés, il les mènera en triomphe à la terre de Chanaan, où ils trouveront les habits les plus précieux, qui se feront d'eux-mêmes et s'ajusteront à toutes sortes de grandeurs et de tailles; ils y auront aussi toutes les viandes qu'on peut souhaiter; le pays les produira cuites et bien apprêtées; un air pur et tempéré les conservera dans une santé robuste, et prolongera leur vie au delà de celle qui a été accordée aux premiers patriarches. Mais tout cela n'est rien, en comparaison du festin que leur fera le Messie : là, entre autres viandes, seront servis le bœuf Béhémot, qui s'engraisse depuis le commencement du monde et mange chaque jour toute l'herbe qui croît sur mille montagnes; le poisson Leviathan, qui occupe une mer tout entière; et l'oiseau fameux qui, en étendant seulement ses ailes, obscurcit le soleil. On raconte qu'un jour cet oiseau ayant laissé tomber un de ses œufs, cet œuf abattit par sa chute trois cents gros cédres, et inonda, en se crevant, soixante villages. Avant de mettre ces animaux à la broche, le Messie les fera battre ensemble, pour donner à son peuple un plaisir agréable et nouveau : car, outre la monstrueuse grosseur de ces animaux qui s'entre-choqueront, il est rare de voir le combat d'un animal terrestre, d'un poisson et d'un oiseau. Mais aussi faut-il que toutes les actions de ce Messie soient extraordinaires. Il tiendra dans son palais, pour marque de sa grandeur, un corbeau et un lion qui sont des plus rares. Le corbeau est d'une force prodigieuse : une grenouille, grosse comme un village de soixante maisons, ayant été dévorée par un serpent, le corbeau du Messie mangea l'un et l'autre aussi aisément qu'un renard avale une poire, comme dit le rabbin Bahba, présumé témoin oculaire du fait. Le lion n'est pas moins surprenant : un empereur romain en ayant ouï parler, et prenant ce qu'on en disait pour une fable, commanda au rabbin Josué de le lui faire voir. Le rabbin, ne pouvant désobéir à de pareils ordres, se mit en prières; et Dieu lui ayant accordé la permission de montrer cette bête, il alla la chercher dans le bois d'Ela, où elle se tenait. Mais quand elle fut à quatorze cents pas de Rome, elle se mit à rugir si furieuse-

ment, que toutes les femmes enceintes avortèrent et que les murs de la ville furent renversés. Quand elle en fut à mille pas, elle rugit une seconde fois, ce qui fit tomber les dents à tous les citoyens; et l'empereur, ayant été jeté à bas de son trône, fit prier Josué de reconduire au plus tôt le lion dans son bois.

Voilà les croyances des Juifs sur le Messie qu'ils attendent; mais ils en ont déjà salué plusieurs qui étaient moins merveilleux : tel était Dosithée, magicien de Samarie, qui se disait le Messie attendu. Regardé comme un des premiers hérésiarques, il s'appliquait toutes les prophéties de Jésus-Christ. Il avait à sa suite trente disciples, autant qu'il y avait de jours au mois, et n'en voulait pas davantage. Il avait admis parmi eux une femme qu'il appelait la Lune. Pour persuader qu'il était monté au ciel, il se retira dans une caverne, où il se laissa mourir de faim.

Barkokébas, au ¹¹e siècle, et Zabathai-Sévi, au ^{xvii}e, sont encore plus singuliers. Vanderviel rapporte qu'en 1684 un fou s'imaginait, en Hollande, qu'il était le Messie des Juifs. Voulant surpasser le jeûne miraculeux de Notre-Seigneur, il s'abstint pendant soixante et onze jours de tout aliment; il ne but même pas d'eau : il ne fit que fumer et se laver la bouche. Pendant cette longue abstinence, sa santé ne sembla éprouver aucune altération, mais pourtant il fit peu de prosélytes.

MÉTAMORPHOSES. La mythologie des païens avait ses métamorphoses variées; nous avons aussi les transformations gracieuses des fées et les transformations plus graves des sorciers.

Les sorciers qu'on brûla à Vernon, en 1566, s'assemblaient dans un vieux château, sous des formes de chats. Quatre ou cinq hommes; un peu plus hardis qu'on ne l'était alors, résolurent d'y passer la nuit; mais ils se trouvèrent assaillis d'un si grand nombre de chats, que l'un d'eux fut tué et les autres grièvement blessés. Les chats, de leur côté, n'étaient pas invulnérables; et on en vit plusieurs le lendemain qui, ayant repris leur figure d'hommes et de femmes, portaient les marques du combat qu'ils avaient soutenu. *Voy. LOUPS-GAROUS.*

Spranger conte qu'un jeune homme de l'île de Chypre fut changé en âne par une sorcière, parce qu'il avait un penchant pour l'indiscrétion. Si les sorcières étaient encore puissantes, bien des jeunes gens d'aujourd'hui auraient les oreilles longues. On lit quelque part qu'une sorcière métamorphosa en grenouille un cabaretier qui mettait de l'eau dans son vin. *Voy. FÉES, MÉLYE, etc.*

MÉTÉMPYCOSE. La mort, suivant cette doctrine, n'était autre chose que le passage de l'âme dans un autre corps. Ceux qui croyaient à la métempsychose disaient que les âmes, étant sorties des corps, s'envolaient, sous la conduite de Mercure, dans un lieu souterrain où étaient d'un côté le Tartare et de l'autre les champs Elysées. Là,

(1) Delancre, Incrédulité et mécréance, etc., p. 506.

celles qui avaient mené une vie pure étaient heureuses, tandis que les âmes des méchants se voyaient tourmentées par les furies. Mais, après un certain temps, les unes et les autres quittaient ce séjour pour habiter de nouveaux corps, même ceux des animaux; et afin d'oublier entièrement tout le passé, elles buvaient de l'eau du fleuve Léthé. On peut regarder les Egyptiens comme les premiers auteurs de cette ancienne opinion de la métempsycose, que Pythagore a répandue dans la suite. Les manichéens croient à la métempsycose, tellement que les âmes, selon eux, passent dans des corps de pareille espèce à ceux qu'elles ont le plus aimés dans leur vie précédente ou qu'elles ont le plus maltraités. Celui qui a tué un rat ou une mouche sera contraint, par punition, de laisser passer son âme dans le corps d'un rat ou d'une mouche. L'état où l'on sera mis après sa mort sera pareillement opposé à l'état où l'on est pendant la vie : celui qui est riche sera pauvre, et celui qui est pauvre deviendra riche. C'est cette dernière croyance qui, dans le temps, multiplia un peu le parti des manichéens. Voy. GILCUL et TRANSMIGRATION.

METOPOSCOPIE. Art de connaître les hommes par les rides du front.

Cardan publia au xvi^e siècle un traité de *Métoposcopie*, dans lequel il fait connaître au public une foule de découvertes curieuses. Le front, dit-il, est de toutes les parties du visage la plus importante et la plus caractéristique; un physionomiste habile peut, sur l'inspection du front seul, deviner les moindres nuances du caractère d'un homme. En général un front très-élevé, avec un visage long et un menton qui se termine en pointe, est l'indice de la nullité des moyens. Un front très-osseux annonce un naturel opiniâtre et querelleur. Si ce front est aussi très-charnu, il est le signe de la grossièreté. Un front carré, large, avec un œil franc sans effronterie, indique du courage uni à la sagesse. Un front arrondi et saillant par le haut, qui descend ensuite perpendiculairement sur l'œil, et qui paraît plus large qu'élevé, annonce du jugement, de la mémoire, de la vivacité, mais un cœur froid. Des rides obliques au front, surtout si elles se trouvent parallèles, annoncent un esprit soupçonneux. Si ces rides parallèles sont presque droites, régulières, pas très-profondes, elles promettent du jugement, de la sagesse, un esprit net. Un front qui serait bien ridé dans sa moitié supérieure, et sans rides dans sa moitié inférieure, serait l'indice de quelque stupidité. Les rides ne se prononcent qu'avec les années. Mais avant de paraître, elles existent dans la conformation du front; le travail quelquefois les marque dans l'âge tendre. Il y a au front sept rides ou lignes principales qui le traversent d'une tempe à l'autre. La planète de Saturne préside à la première, c'est-à-dire la plus haute; Jupiter préside à la seconde, Mars préside à la troisième; le Soleil à la quatrième; Vénus à la cinquième; Mercure à la sixième; la Lune à

la septième, qui est la dernière, la plus basse et la plus voisine des sourcils. Si ces lignes sont petites, tortueuses, faibles, elles annoncent un homme débile et dont la vie sera courte. Si elles sont interrompues, brisées, inégales, elles amènent des maladies, des chagrins, des misères; également marquées, disposées avec grâce ou prononcées fortement, c'est l'indice d'un esprit juste et l'assurance d'une vie longue et heureuse. Remarquons cependant que chez un homme à qui le travail ou des revers ont sillonné le front de rides profondes, on ne peut plus tirer de ce signe les mêmes conséquences; car alors ces lignes étant forcées, ce n'est plus que l'indice de la constance. Quand la ligne de Saturne n'est pas marquée, on peut s'attendre à des malheurs que l'on s'attirera par imprudence. Si elle se brise au milieu du front, c'est une vie agitée. Prononcée fortement, c'est une heureuse mémoire, une patience sage. La ride de Jupiter, quand elle est brisée, présage qu'on fera des sottises. Si elle n'est pas marquée, esprit faible, inconsequent, qui restera dans la médiocrité. Si elle se prononce bien, on peut espérer les honneurs et la fortune. La ligne de Mars brisée promet un caractère inégal. Si elle ne paraît point, c'est un homme doux, timide et modeste. Fortement prononcée, elle contient de l'audace, de la colère, de l'emportement. Quand la ligne du Soleil manque tout à fait, c'est le signe de l'avarice. Brisée et inégale, elle dénote un bourru maussade et avare, mais qui a de meilleurs moments. Fortement prononcée, elle annonce de la modération, de l'urbanité, du savoir-vivre, un penchant à la magnificence. La ride de Vénus fortement prononcée est le signe d'un homme porté aux plaisirs. Brisée et inégale, cette ride promet des retours sur soi-même. Si elle n'est presque pas marquée, la complexion est froide. La ride de Mercure bien prononcée donne l'imagination, les inspirations poétiques, l'éloquence. Brisée, elle n'amène plus que l'esprit de conversation, le ton de la société. Si elle ne paraît pas du tout, caractère nul. Enfin la ride de la Lune, lorsqu'elle est très-apparente, indique un tempérament froid, mélancolique. Inégale et brisée, elle promet des moments de gaieté entremêlés de tristesse. Si elle manque tout à fait, c'est l'enjouement et la bonne humeur. L'homme qui a une croix sur la ride de Mercure se consacrera aux lettres et aux sciences. Deux lignes parallèles et perpendiculaires sur le front annoncent qu'on se mariera deux fois, trois fois si ces lignes sont au nombre de trois, quatre fois si elles sont au nombre de quatre, et toujours ainsi. Une figure qui aura la forme d'un C, placée au haut du front sur la ligne de Saturne, annonce une grande mémoire. Ce signe était évident sur le front d'un jeune Corse dont parle Muret, qui pouvait retenir en un jour et répéter sans effort dix-huit mille mots barbares qu'il n'entendait pas. Un C sur la ligne de Mars présage la force du corps. Ce signe était remarquable sur le front du ma-

réchal de Saxe, qui était si robuste, qu'il cassait des barres de fer aussi aisément qu'un paysan ordinaire casse une branche d'arbre ou un bâton de bois blanc. Un *C* sur la ligne de Vénus promet de mauvaises affaires. Un *C* sur la ligne de Mercure annonce un esprit mal fait, un jugement timbré. Un *C* entre les deux sourcils, au-dessous de la ride de la Lune, annonce un naturel prompt à s'emporter, une humeur vindicative. Les hommes qui portent cette figure sont ordinairement des duellistes, des boxeurs. Les époux qui ont le front chargé de ce signe se battent en ménage....

Ces aphorismes sont bien hardis. Celui qui aura entre les deux sourcils, sur la ligne de la Lune, la figure d'un *X*, est exposé à mourir au champ d'honneur dans une grande bataille. Celui qui porte au milieu du front, sur la ligne du Soleil, une petite figure carrée ou un triangle, fera fortune sans peine. Si ce signe est à droite, il promet une succession. S'il est à gauche, il annonce des biens mal acquis. Deux lignes partant du nez et se recourbant des deux côtés sur le front, au-dessus des yeux, annoncent des procès. Si ces lignes sont au nombre de quatre et qu'elles se recourbent deux à deux sur le front, on peut craindre d'être un jour prisonnier de guerre et de gémir captif sur un sol étranger.... Les figures rondes sur la ligne de la Lune annoncent des maladies aux yeux. Si vous avez dans la partie droite du front, sur la ligne de Mars, quelque figure qui ressemble à un *Y*, vous aurez des rhumatismes. Si cette figure est au milieu du front, craignez la goutte. Si elle est à gauche, toujours sur la ligne de Mars, vous pourrez bien mourir d'une goutte remontée. La figure du chiffre 3 sur la ligne de Saturne annonce des coups de bâton. Sur la ligne de Jupiter, un emploi lucratif. Sur la ligne de Mars, commandement d'un corps d'armée dans une bataille, mais le commandant sera fait prisonnier dans le combat. Sur la ligne du Soleil; ce signe annonce quelque accident qui vous fera perdre le tiers de votre fortune. Sur la ride de Vénus, disgrâces dans le ménage. Sur la ligne de Mercure, elle fait un avocat. Enfin, sur la ligne de la Lune, la figure du chiffre 3 annonce à celui qui la porte qu'il mourra malheureusement, s'il ne réprime sa passion pour le vol. La figure d'un *V* sur la ligne de Mars annonce qu'on sera soldat et qu'on mourra caporal. La figure d'un *H* sur la ligne du Soleil ou sur celle de Saturne est le présage qu'on sera persécuté pour des opinions politiques. La figure d'un *P* est le signe, partout où elle paraît, d'un penchant à la gourmandise qui pourra faire faire de grandes fautes. Nous terminerons ce petit traité par la révélation du signe le plus flatteur : c'est celui qui a une ressemblance plus ou moins marquée avec la lettre *M*. En quelque partie du front, sur quelque ride

que cette figure paraisse, elle annonce le bonheur, les talents, une conscience calme, la paix du cœur, une heureuse aisance, l'estime générale et une bonne mort. Toutes bénédictions que je vous souhaite.

MEURTRE. « Dans la nuit qui suivit l'en-sevelissement du comte de Flandre Charles le Bon, ses meurtriers, selon la coutume des païens et des sorciers, firent apporter du pain et un vase plein de cervoise. Ils s'assirent autour du cadavre, placèrent la boisson et le pain sur le linceul, comme sur une table, buvant et mangeant sur le mort, dans la confiance que par cette action ils empêcheraient qu'il ne vengât le meurtre commis (1). » Année 1127. *Voy. THUGISME.*

MEYER, professeur de philosophie à l'université de Halle, auteur d'un *Essai sur les apparitions*, traduit de l'allemand par F. Ch. de Bær. 1748, in-12. L'auteur convient qu'on est sur un mauvais terrain lorsqu'on écrit sur les spectres. Il avoue qu'il n'en a jamais vu et n'a pas grande envie d'en voir. Il observe ensuite que l'imagination est pour beaucoup dans les aventures d'apparitions.

« Supposons, dit-il, un homme dont la mémoire est remplie d'histoires de revenants; car les nourrices, les vieilles et les premiers maîtres ne manquent pas de nous en apprendre; que cet homme pendant la nuit soit couché seul dans sa chambre, s'il entend devant sa porte une démarche mesurée, lourde et traînante, ce qui marche est peut-être un chien, mais il est loin d'y songer, et il a entendu un revenant, qu'il pourra même avoir vu dans un moment de trouble. » L'auteur termine en donnant cette recette contre les apparitions : 1° qu'on tâche d'améliorer son imagination et d'éviter ce qui pourrait la faire extravaguer; 2° qu'on ne lise point d'histoires de spectres; car un homme qui n'en a jamais lu ni entendu n'a guère d'apparitions. « Qu'un spectre soit ce qu'il voudra, ajoute Meyer, Dieu est le maître, et il nous sera toujours plus favorable que contraire. »

MICHAEL (ELIACIM). Jean Desmarets, sieur de Saint-Sorlin, avait publié des *Avis du Saint-Esprit au roi*. Mais le plus éclatant et le plus important des avis de cette sorte est celui qui fut apporté un peu plus tard par le grand prophète Eliacim Michael. Il nous avertissait, dit Baillet, que dans peu de temps on verrait une armée de cent quarante-quatre mille hommes de troupes sacrées sous les ordres du roi, qui aurait pour lieutenants les quatre princes des anges. Il ajoutait que Louis XIV, avec cette armée, exterminerait absolument tous les hérétiques et tous les mahométans, mais que tous ses soldats merveilleux seraient immolés (2).

MICHEL (MONT SAINT-). Il y a sur le mont Saint-Michel en Bretagne, cette croyance que les démons chassés du corps des hommes sont enchaînés dans un cercle magique au

visionnaires; Baillet, Jugem. des savants, Préjugés des titres des livres.

(1) Gualbert, Vie de Charles le Bon, chap. 18, dans la collection des Bollandistes, 2 mars.

(2) P. Nicole, sous le nom de Damvilliers, Lettres des

haut de cette montagne. Ceux qui mettent le pied dans ce cercle courent toute la nuit sans pouvoir s'arrêter : aussi la nuit on n'ose traverser le mont Saint-Michel (1).

MICHEL, maréchal-ferrant de Salon en Provence, eut une singulière aventure en 1697. Un spectre, disait-on, s'était montré à un bourgeois de la ville et lui avait ordonné d'aller parler à Louis XIV, qui était alors à Versailles, en lui recommandant le secret envers tout autre que l'intendant de la province, sous peine de mort. Ce bourgeois effrayé conta sa vision à sa femme et paya son indiscretion de sa vie. Quelque temps après, la même apparition s'étant adressée à un autre habitant de Salon, il eut l'indiscrétion à son tour d'en faire part à son père, et il mourut comme le premier. Tous les alentours furent épouvantés de ces deux tragédies. Le spectre se montra alors à Michel, le maréchal-ferrant ; celui-ci se rendit aussitôt chez l'intendant, où il fut d'abord traité de fou ; mais ensuite on lui accorda des dépêches pour le marquis de Barbezieux, lequel lui facilita les moyens de se présenter au premier ministre du roi. Le ministre voulut savoir les motifs qui engageaient ce bonhomme à parler au prince en secret. Michel, à qui le spectre apparut de nouveau à Versailles, assura qu'au risque de sa vie il ne pouvait rien divulguer, et, comme il était néanmoins pressé de parler, il dit au ministre que, pour lui prouver qu'il ne s'agissait pas de chimères, il pouvait demander à Sa Majesté si, à sa dernière chasse de Fontainebleau, elle-même n'avait pas vu un fantôme ? si son cheval n'en avait pas été troublé ? s'il n'avait pas pris un écart ? et si Sa Majesté, persuadée que ce n'était qu'une illusion, n'avait pas évité d'en parler à personne ? Le marquis et le ministre ayant informé le roi de ces particularités, Louis XIV voulut voir secrètement Michel, le jour même. Personne n'a jamais pu savoir ce qui eut lieu dans cette entrevue. Mais Michel, après avoir passé trois jours à la cour, s'en revint dans sa province, chargé d'une bonne somme d'argent que lui avait donnée Louis XIV, avec l'ordre de garder le secret le plus rigoureux sur le sujet de sa mission. On ajoute que, le roi étant un jour à la chasse, le duc de Duras, capitaine des gardes du corps, ayant dit qu'il n'aurait jamais laissé approcher Michel de la personne du roi, s'il n'en avait reçu l'ordre, Louis XIV répondit : « Il n'est pas fou, comme vous le pensez, et voilà comme on juge mal. » Mais on n'a pu découvrir autre chose de ce mystère.

MICHEL DE SAHOUSPE, sorcier du pays

(1) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. I^{er}, p. 242.

(2) Cette noix contenait une araignée. Outre le serpent, Michel Boémus faisait cas de plusieurs animaux, « ayant soin de mettre en bonne odeur les plus horribles de nature, par exemple, le crapaud, qui, étant percé tout vif par la supérieure partie de la tête avec un bâton pointu, et étant séché, s'applique avec grande vertu sur les morsures venimeuses ; pareillement l'araignée, qui est un singulier remède contre la fièvre quarte, si celui qui est malade la porte quatre jours, sans le savoir, dans les coquilles d'une noix ; de même la salamandre (avec laquelle plusieurs ont

de Saxe, qui déclara qu'il avait vu au sabbat un grand et un petit diable ; que le grand se servait du petit comme d'un aide de camp ; et que le derrière du grand maître des sabbats était un visage.

MICHEL L'ECOSSAIS, astrologue du xvi^e siècle. Il prédit qu'il mourrait dans une église ; ce qui arriva, dit Granger. Comme il était un jour à l'office, il lui tomba sur la tête une pierre qui le tua.

MICHEL BOEMIUS, ou Michel le bohémien, charlatan, qui, en l'année 1536, s'établit dans la ville de Clermont en Beauvaisis et y exerça la médecine empyrique. Il suivait la doctrine de Paracelse, et prétendait que tous les ingrédients de curation se trouvaient dans le serpent, surtout dans le serpent d'Allemagne. (Il était de ce pays.) Il tua beaucoup de monde ; mais son audace intrépide le maintint. Il gagna tant d'argent que, malgré sa laideur et ses quarante ans, un bonhomme qui l'admirait lui donna sa fille, un notable parti, âgée de seize années. Le mariage se fit donc. « Le soir il y eut grand festin, et l'on conte que, sans la gravité de son état, Michel Boémus eût ouvert le bal avec son épouse. On dansait, et l'harmonie des instruments, qui retentissait au loin, allait donner des crampes aux pauvres filles qui n'étaient pas de la fête, quand on sonna un coup très-fort à la porte du beau-père.

« Un valet fut ouvrir ; un personnage caché dans un manteau demanda à parler à Michel Boémus. Comme on lui eut dit qu'il était occupé à son bal de noces, l'étranger reprit qu'un médecin se devait le jour et la nuit aux malades, et qu'il lui fallait Michel de nécessité. On le fit entrer dans un parloir proche la porte de la maison, et l'on fut querir Michel, qui vint sans se faire prier. Quand le valet eut fermé la porte derrière lui, Michel dit à l'étranger de s'asseoir, afin qu'ils pussent causer plus à l'aise de son cas ; mais l'autre faisant signe que cela était inutile, dit à Michel : Vous ne me reconnaissez pas ? Michel l'ayant remarqué au visage, ne le reconnut pas ; seulement, il fit la réflexion qu'il avait une figure grandement pâle, et qu'il fallait qu'il fût bien mal accommodé. Alors l'étranger ajouta : Je suis cependant de votre connaissance, car j'ai eu une fièvre quarte ; — je suis venu vous consulter ; vous m'avez donné une noix (2), me disant de la porter quatre jours en me gardant de l'ouvrir. — Eh bien ! reprit Michel. — Eh bien ! je ne l'ai pas portée quatre jours, car le troisième j'étais mort. — Vous voulez rire, dit Boémus. — Demandez à Etienne le fossoyeur, qui m'a jeté de la terre sur la tête, et tâtez vous-même.

assuré qu'ils avaient été tout près de trouver l'art de faire de l'or) était, selon l'opinion dudit Michel Boémus, d'une très-bonne curation. Et que diriez-vous si je vous contais tout ce qu'il professa encore touchant la vertu du ver de terre ou pluvial, contre le panaris, touchant la vertu du rat sauvage contre les convulsions, et celle infinie des écrevisses qui guérissent la fièvre et l'hydropisie, si seulement, sans approcher le malade, lesdites écrevisses ayant eu les bras liés sur le dos, sont dans cet état rejetées dans le fleuve. »

L'étranger força Michel de mettre sa main sur ses côtes, entre lesquelles on ne sentait pas de chair.—Mais je ne suis pas venu vous le reprocher, ajouta-t-il, seulement ayant ouï dire que vous vous mariez, nous avons résolu de venir vous féliciter. Moi je suis le premier, et les autres vont venir. Adieu donc ! Et quand il fut sorti, il resta dans la chambre une odeur terreuse et une senteur de putréfaction à se pâmer.

« Michel ne se vanta pas trop de ce qui venait d'arriver ; il ne s'en rendait pas bien compte. Pourtant il voulut bien penser que quelque mauvais plaisant lui avait joué ce tour, et il donna ordre aux valets de ne le déranger pour personne, si encore on venait à le demander. Mais il n'avait pas plutôt fait ce commandement, que la sonnette tinta plus fort qu'elle n'avait fait, et un valet fut encore ouvrir. Cette fois, ce fut une femme qui demanda à parler au docteur. Mais comme on lui eût dit qu'elle ne pouvait avoir une consultation à cette heure.—Ne me reconnais-tu, Claude ? dit-elle au valet ; je suis l'âme de Laurence Pasquier, morte il y a trois semaines. Le valet, la reconnaissant, poussa un grand cri, laissa la porte ouverte en se sauvant, et elle le suivit.

« Le bruit de la danse, qui sait toujours bien mener une femme, conduisit la visitante au salon où se donnait le bal. Elle y entra presque en même temps que le valet, qui s'écriait qu'il y avait un fantôme à la porte de la rue. Le visage pâle de Laurence Pasquier ayant aussitôt été reconnu de plusieurs, qui l'avaient vu de leurs yeux porter en terre, tout fut dans une grande épouvante : les musiciens n'eurent plus de bras pour râcler les cordes de leurs violes et plus de souffle pour souffler dans leurs hautbois.

« Michel Boëmius, voyant que cela était sérieux, et que c'était bien un vrai fantôme, cherchait à se cacher derrière une tapisserie ; mais la morte l'aperçut, fut à lui et lui dit : — J'avais une hydropisie qui me tourmentait fort et je fus vous consulter ; vous me dîtes de prendre des écrevisses, de leur attacher les ongles, de les lier sur leur dos et de les rejeter dans le fleuve, ce que je fis : je ne sais ce qui advint des cancre ; mais pour moi je mourus après huit jours. Je ne suis pas venue vous le reprocher ; seulement ayant ouï dire que vous vous mariez, nous avons résolu de venir vous féliciter ; moi, je suis la seconde, et les autres vont venir. Adieu donc, bon Michel, recevez mon compliment ; et là-dessus s'en fut. Je ne sais si d'autres penseront ainsi que moi, mais il me semble que ces paroles froides et goguenardes, que ces gens auxquels il avait fait perdre la vie disaient à Michel l'un après l'autre, étaient plus horribles et plus menaçantes que s'ils lui eussent ensemble adressé force injures, car on devait croire que quelque méchant dessein était caché dessous.

« Quand le fantôme se fut éloigné, laissant après lui son parfum de cimetière, il n'y eut plus de jambes pour danser, et le marié, au-

quel un quart d'heure avant chacun faisait bonne mine, perdit bien de sa considération, tellement qu'un vieillard qu'il avait par hasard guéri de quelque mal et qui avait été un de ses plus dévoués, se mit à dire tout haut : Le fait est que *ce Michel a tué bien du monde !* A ce moment la sonnette tinta pour la troisième fois ; ce qui n'était pas étonnant, puisque ces paroles *les autres vont venir* annonçaient assez que toutes les pratiques de Michel y passeraient, et je ne crois pas, fussent-elles venues à une par minute, que la nuit eût suffi à les recevoir ; mais on se garda bien d'ouvrir, quoique la sonnette allât toujours, et qu'à la fin, ennuyés de ce que sans doute on ne les introduisait pas, ils se fussent mis à la tinter comme font les cloches aux enterrements. Le petit point du jour qui se faisait en cette saison à trois heures mit fin à tous les enchantements, et telle fut la première nuit de noces de Michel Boëmius, qui se passa presque toute en *pater* et en *oremus*, la noce ayant jugé plus prudent de penser à Dieu que de danser. Le fâcheux était qu'un valet qui s'était risqué à regarder dans la rue un peu avant que les sonneurs ne s'éloignassent, disait qu'il en avait compté plus de 740 (la peur sans doute lui en avait fait voir un peu plus), et il assurait les avoir entendus dire de mauvaise humeur : Nous saurons bien revenir une autre fois.

« On conseilla à Michel huit jours de pénitence, dans la prière, l'aumône, le jeûne et les pieuses lectures. Il s'y soumit, et ne voyant plus rien, il reprit courage. Il vint le neuvième jour chez son beau-père, disant qu'il voulait emmener sa femme en son logis.

« Il y avait fait préparer un bon souper, où il convia toute la parenté ; il engageait tout le monde à boire et à être gai ; mais on ne l'était guère ; la mère de la mariée couvait sa fille des yeux, et pensant que dans une heure elle la laisserait seule avec un homme auquel de telles choses étaient arrivées, elle sentait son cœur prêt à défaillir. Si elle eût été près de son enfant chéri, elle lui eût dit tout bas : Viens avec moi, et se levant elle l'eût emmenée en quelque lieu où le mari maudit ne l'eût point su découvrir ; mais cela n'était pas possible. Quand l'heure fut venue de se séparer, elle ne put que l'embrasser nombre de fois en l'arrosant de ses larmes et en recommandant bien à Michel d'avoir dans leur chambre un grand vase d'eau bénite, laquelle était un excellent préservatif contre tous les enchantements ; ensuite elle s'en fut avec toute la parenté, grondant fort son mari, qui la laissait faire, car lui aussi avait le cœur triste, quoiqu'il n'en dit rien.

« Michel ne fut pas plutôt seul avec sa femme, que voilà sous sa fenêtre un tumulte épouvantable de poêles, chaudrons, casseroles, marmites, sonnettes, cornes à bouquin, sifflets, crecelles, et plusieurs autres instruments sans nom, le tout accompagné de cris et de huées, au milieu desquelles il entend bien retentir son nom : il se lève et

va pour dire à la fenêtre aux musiciens qu'ils se trompent, qu'on ne donne le charivari qu'aux secondes nocces, et que lui n'en est qu'à ses premières; mais il n'eut plus envie de rire quand, à la lueur de la lune, il vit quels gens étaient sous sa fenêtre, et qu'une voix lui cria : — C'est nous, Michel; nous avons bien dit que nous reviendrions! Il voulut prendre de l'eau bénite et en asperger l'assemblée; mais ils répondirent : — Nous sommes là par l'ordre du ciel et non de l'enfer, et nous ne craignons l'eau sainte, au contraire.

« Le magistrat de la ville, sachant ces choses, cherchait les moyens de se débarrasser d'un tel homme, et on allait lui signifier de sortir de Clermont sous trois jours. Il n'y eut pas besoin d'attendre ce terme, Michel étant avec son valet à faire ses paquets; il entendit un cheval s'arrêter à sa porte; un paysan entra, qui lui dit qu'il venait le chercher pour la femme de son maître, un métayer, à trois lieues de là; qu'elle était si malade, qu'il n'y avait que lui, entre tous les autres médecins, qui y pût quelque chose. Michel d'abord s'en défendit : mais le valet lui montra une grosse somme et lui dit qu'il y avait le double s'il venait. Alors il monta sur le cheval avec le paysan en croupe et dit à son valet de l'attendre pour le soir. Quand il fut sur le cheval, celui-ci partit d'un pas lesté, et en peu de temps ils furent loin de la ville; les champs, les vallons et les coteaux passaient à côté d'eux sans qu'on eût seulement le temps de les regarder. De temps à autre, Michel disait à son compagnon : N'arrivons-nous pas? — Tout à l'heure, répondait le paysan, et le cheval allait toujours. A la fin, voyant qu'on ne s'arrêtait pas, Michel dit au paysan : Vous m'avez trompé, nous allons à plus de trois lieues. — Oui, dit le paysan, j'ai dit trois lieues pour vous faire venir avec moi : mais n'ayez aucune crainte, vous serez bien payé et bien couché, et dix lieues sont bientôt faites. — Dix lieues! reprit Michel, y pensez-vous? Ce cheval ne les fera jamais à ce train : il sera mort poussif avant. — N'ayez de garde, dit le paysan, c'est un bon cheval. Là-dessus il le piqua, et le cheval prit une course si forte, que le docteur en perdait la respiration. Ils allèrent toute la journée, de manière qu'ils avaient fait au moins trente lieues. Quand le soleil fut tout près de descendre à l'horizon, que le vent du soir commença à se lever, le cheval ralentit sa course, et Michel, tout en colère, dit : Arrivons-nous enfin? — Oui, certes, reprit le paysan, car voilà le clocher. De fait on voyait tout près une église avec son cimetière verdoyant. Le cheval fit trois fois le tour de l'église, puis entrant d'un saut par-dessus le mur, qui était bas, dans le champ des morts, il s'y abattit, et renversa Michel Boëmius dans une fosse fraîchement faite, où il resta étourdi de la chute et du coup.

(1) M. Ch. Rabou, *Le châtiement des pipeurs et charlatans*.
(2) Valère-Maxime.

Quand il se réveilla, la nuit était venue : on n'entendait rien que le bruit du vent qui soufflait tristement à travers les grandes herbes des tombes, et le murmure d'une eau qui coulait dans le voisinage. Michel voulut aller de ce côté, car son gosier le brûlait, il pensa que la fraîcheur de l'onde le remettrait; mais ce fut la plus mauvaise pensée de sa vie, car s'étant approché du bord du fleuve, qui était élevé et à pic, il sentit la terre lui manquer, il tomba dans les flots, où il but jusqu'à se noyer; son corps fut retrouvé dans le fil de l'eau le lendemain.

« Ainsi finit cet homme qui démontra que quand on dit aux médecins : Vous avez un bon métier et sûr, car ceux que vous tuez sont discrets et ne disent rien, on se trompe : car ils disent et font, comme on a vu. Ce sera donc chose sage aux jeunes gens qui se livrent à l'étude de la médecine, de ne pas songer aux sortilèges et charlataneries dont on finit par mal se trouver : c'est le conseil que je leur donne en priant Dieu qu'il me garde et eux de toute mauvaise fièvre, de toute dysenterie, et encore de toutes pleurésies qui sont bien mauvaises; surtout dans les années pluvieuses comme celle-ci (1). »

MIDAS. Lorsque Midas, qui fut depuis roi de Phrygie, était encore enfant, un jour qu'il dormait dans son berceau, des fourmis emplirent sa bouche de grains de froment. Ses parents voulurent savoir ce que signifiait ce prodige : les devins consultés répondirent que ce prince serait le plus riche des hommes (2). Ce qui n'a été écrit qu'après qu'il l'était devenu.

MIDI. Voy. DÉMON DE MIDI.

MIGALENA, sorcier du pays de Labour, qui fut arrêté à l'âge de soixante ans et traduit devant les tribunaux, en même temps que Bocal, autre sorcier du même terroir. Migalena avoua qu'il avait été au sabbat, qu'il y avait fait des sacrifices abominables, qu'il y avait célébré les mystères en présence de deux cents sorciers. Pressé par son confesseur de prier Dieu, il ne put réciter une prière couramment : il commençait le *Pater* ou l'*Ave*, sans les achever, comme si le diable qu'il servait l'en eût empêché formellement (3).

MILAN, oiseau qui a des propriétés admirables. Albert le Grand dit que si on prend sa tête et qu'on la porte devant son estomac, on se fera aimer de tout le monde. Si on l'attache au cou d'une poule, elle courra sans relâche jusqu'à ce qu'elle l'ait déposée; si on frotte de son sang la crête d'un coq, il ne chantera plus. Il se trouve une pierre dans ses rognons, laquelle, mise dans la casserole où cuit la viande que doivent manger deux ennemis, les rend bons amis et les fait vivre en bonne intelligence...

MILLENAIRES. On a donné ce nom, 1^o à des gens qui croyaient que Notre Seigneur,

(3) Delancre, *Tableau de l'inconstance des démons*, liv. vi, p. 423.

à la fin du monde, régnera mille ans sur la terre; 2° à d'autres qui pensaient que la fin du monde arriverait en l'an mil; 3° à d'aucuns encore qui avaient imaginé que, de mille ans en mille ans, il y avait pour les damnés une cessation des peines de l'enfer.

MILLO, vampire de Hongrie au XVIII^e siècle. Une jeune fille, nommée Stanoska, s'étant couchée un soir en parfaite santé, se réveilla au milieu de la nuit toute tremblante, jetant des cris affreux, et disant que le jeune Millo, enterré depuis neuf semaines, avait failli l'étrangler. Cette fille mourut au bout de trois jours. On pensa que Millo pouvait être un vampire; il fut déterré, reconnu pour tel, et décapité après avoir eu le cœur percé d'un clou. Ses restes furent brûlés et jetés dans la rivière. Voy. VAMPIRES.

MILON, athlète grec, dont on a beaucoup vanté la force prodigieuse. Galien, Mercurialis et d'autres disent qu'il se tenait si ferme sur une planche huilée, que trois hommes ne pouvaient la lui faire abandonner. Athénée ajoute qu'aux jeux olympiques il porta longtemps sur ses épaules un bœuf de quatre ans, qu'il mangea le même jour tout entier; fait aussi vrai que le trait de Gargantua, lequel avala six pèlerins dans une bouchée de salade (1).

MIMER. En face de Kullan, on aperçoit une colline couverte de verdure, qu'on appelle la colline d'Odin. C'est là, dit-on, que le dieu scandinave a été enterré. Mais on n'y voit que le tombeau du conseiller d'état Schimmelmänn, qui était un homme fort paisible, très-peu soucieux, je crois, de monter au Valhalla et de boire le *miæd* avec les valkyries. Cependant une enceinte d'arbres protège l'endroit où les restes du dieu suprême ont été déposés; une source d'eau limpide y coule avec un doux murmure. Les jeunes filles des environs, qui connaissent leur mythologie, disent que c'est la vraie source de la sagesse, la source de Mimer, pour laquelle Odin sacrifia un de ses yeux. Dans les beaux jours d'été, elles y viennent boire (2).

MIMI. Voy. Zozo.

MIMIQUE, art de connaître les hommes par leurs gestes, leurs habitudes. C'est la partie la moins douteuse peut-être de la physiognomonie. La figure est souvent trompeuse, mais les gestes et les mouvements d'une personne qui ne se croit pas observée peuvent donner une idée plus ou moins parfaite de son caractère. Rien n'est plus significatif, dit Lavater, que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, uniforme ou varié, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou roide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de mille manières. L'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, se dément rarement. Mais pour démêler le fourbe,

il faudrait le surprendre au moment où, se croyant seul, il est encore lui-même, et n'a pas eu le temps de faire prendre à son visage l'expression qu'il sait lui donner. Découvrir l'hypocrisie est la chose la plus difficile et en même temps la plus aisée; difficile tant que l'hypocrite se croit observé, facile dès qu'il oublie qu'on l'observe. Cependant on voit tous les jours que la gravité et la timidité donnent à la physionomie la plus honnête un aperçu de malhonnêteté. Souvent c'est parce qu'il est timide, et non point parce qu'il est faux, que celui qui vous fait un récit ou une confidence n'ose vous regarder en face. N'attendez jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence; et en général ne craignez ni emportement ni excès de quelqu'un dont le maintien est toujours sage et posé. Avec une démarche alerte, on ne peut guère être lent et paresseux; et celui qui se traîne nonchalamment à pas comptés n'annonce pas cet esprit d'activité qui ne craint ni dangers ni obstacles pour arriver au but. Une bouche béante et fanée, une attitude insipide, les bras pendants et la main gauche tournée en dehors, sans qu'on en devine le motif, annoncent la stupidité naturelle, la nullité, le vide, une curiosité hébétée. La démarche d'un sage est différente de celle d'un idiot, et un idiot est assis autrement qu'un homme sensé. L'attitude du sage annonce la méditation, le recueillement ou le repos. L'imbécille reste sur sa chaise sans savoir pourquoi; il semble fixer quelque chose, et son regard ne porte sur rien; son assiette est isolée comme lui-même. La prétention suppose un fond de sottise. Attendez-vous à rencontrer l'une et l'autre dans toute physionomie disproportionnée et grossière, qui affecte un air de solennité et d'autorité. Jamais l'homme sensé ne se donnera des airs, ni ne prendra l'attitude d'une tête éventée. Si son attention excitée l'oblige à lever la tête, il ne croisera pourtant pas les bras sur le dos; ce maintien suppose de l'affectation, surtout avec une physionomie qui n'a rien de désagréable, mais qui n'est pas celle d'un penseur. Un air d'incertitude dans l'ensemble, un visage qui, dans son immobilité, ne dit rien du tout, ne sont pas des signes de sagesse. Un homme qui, réduit à son néant, s'applaudit encore lui-même avec joie, qui rit comme un sot sans savoir pourquoi, ne parviendra jamais à former ou à suivre une idée raisonnable. La crainte d'être distrait se remarque dans la bouche. Dans l'attention elle n'ose respirer. Un homme vide de sens, et qui veut se donner des airs, met la main droite dans son sein et la gauche dans la poche de sa culotte, avec un maintien affecté et théâtral. Une personne qui est toujours aux écoutes ne promet rien de bien distingué. Quiconque sourit sans sujet avec une lèvre de travers, quiconque se tient souvent isolé sans aucune direction, sans aucune tendance déterminée,

(1) Brown, Essai sur les erreurs popul., l. vii, ch. 48, p. 534.

(2) Marmier, Souvenirs danois.

quiconque salue le corps roide, n'inclinant que la tête en avant ; est un fou. Si la démarche d'une femme est sinistre, non-seulement désagréable, mais gauche, impétueuse, sans dignité, se précipitant en avant et de côté d'un air dédaigneux, soyez sur vos gardes. Ne vous laissez éblouir ni par le charme de la beauté, ni par les grâces de son esprit, ni même par l'attrait de la confiance qu'elle pourra vous témoigner ; sa bouche aura les mêmes caractères que sa démarche, et ses procédés seront durs et faux comme sa bouche ; elle sera peu touchée de tout ce que vous ferez pour elle, et se vengera de la moindre chose que vous aurez négligée. Comparez sa démarche avec les lignes de son front et les plis qui se trouvent autour de sa bouche, vous serez étonné du merveilleux accord de tous ces signes caractéristiques. Ayez le plus de réserve possible en présence de l'homme gras et d'un tempérament colère qui semble toujours mâcher, roule sans cesse les yeux autour de soi, ne parle jamais de sens rassis, s'est donné cependant l'habitude d'une politesse affectée, mais traite tout avec une espèce de désordre et d'impropreté. Dans son nez rond, court, retroussé, dans sa bouche béante, dans les mouvements irréguliers de sa lèvre inférieure, de son front saillant et plein d'excroissances, dans sa démarche qui se fait entendre de loin, vous reconnaîtrez l'expression du mépris et de la dureté, des demi-talents avec la prétention d'un talent accompli, de la méchanceté sous une gauche apparence de bonhomie. Fuyez tout homme dont la voix toujours tendue, toujours montée, toujours haute et sonore, ne cesse de décider ; dont les yeux, tandis qu'il décide, s'agrandissent, sortent de leur orbite ; dont les sourcils se hérissent, les veines se gonflent, la lèvre inférieure se pousse en avant, dont les mains se tournent en poings, mais qui se calme tout à coup, qui reprend le ton d'une politesse froide, qui fait rentrer dans un calme apparent ses yeux et ses lèvres, s'il est interrompu par la présence imprévue d'un personnage important qui se trouve être votre ami. L'homme dont les traits et la couleur du visage changent subitement, qui cherche avec soin à cacher cette altération soudaine, et sait reprendre aussitôt un air calme ; celui qui possède l'art de tendre et détendre les muscles de sa bouche, de les tenir pour ainsi dire en bride, particulièrement lorsque l'œil observateur se dirige sur lui : cet homme a moins de probité que de prudence ; il est plus courtisan que sage et modéré. Rappelez-vous les gens qui glissent plutôt qu'ils ne marchent, qui reculent en s'avancant, qui disent des grossièretés d'une voix basse et d'un air timide, qui vous fixent hardiment dès que vous ne les voyez plus, et n'osent jamais vous regarder tranquillement en face, qui ne disent du bien de personne, sinon des méchants, qui trouvent des exceptions à tout et paraissent avoir toujours contre l'assertion la plus simple une contradiction toute prête ;

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

fuyez l'atmosphère où ces gens respirent. Celui qui relève la tête et la porte en arrière (que cette tête soit grosse ou singulièrement petite) ; celui qui se mire dans ses pieds mignons de manière à les faire remarquer ; celui qui, voulant montrer de grands yeux encore plus grands qu'ils ne sont, les tourne exprès de côté comme pour regarder tout par-dessus l'épaule ; celui qui, après vous avoir prêté longtemps un silence orgueilleux, vous fait ensuite une réponse courte, sèche et tranchante, qu'il accompagne d'un froid sourire ; qui, du moment qu'il aperçoit la réplique sur vos lèvres, prend un air sourcilieux et murmure tout bas d'un ton propre à vous ordonner le silence : cet homme a pour le moins trois qualités haïssables, avec tous leurs symptômes, l'entêtement, l'orgueil, la dureté ; très-probablement il y joint encore la fausseté, la fourberie et l'avarice. Le corps penché en avant annonce un homme prudent et laborieux. Le corps penché en arrière annonce un homme vain, médiocre et orgueilleux. Les borgnes, les boiteux et surtout les bossus, dit Albert le Grand, sont rusés, spirituels, un peu malins, et passablement méchants. L'homme sage ne rit aux éclats que rarement et peu. Il se contente ordinairement de sourire. Quelle différence entre le rire affectueux de l'humanité et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui ! Il est des larmes qui pénètrent les cieux ; il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris. Remarquez aussi la voix (comme les Italiens font dans leurs passe-ports et dans leurs signalements) ; distinguez si elle est haute ou basse, forte ou faible, claire ou sourde, douce ou rude, juste ou fausse. Le son de la voix, son articulation, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique. Le cri des animaux les plus courageux est simple, dit Aristote, et ils le poussent sans effort marqué. Celui des animaux timides est beaucoup plus perçant. Comparez à cet égard le lion, le bœuf, le coq qui chante son triomphe, avec le cerf et le lièvre ; ceci peut s'appliquer aux hommes. La voix grosse et forte annonce un homme robuste ; la voix faible, un homme timide. La voix claire et sonante dénote quelquefois un menteur ; la voix habituellement tremblante indique souvent un naturel soupçonneux. L'effronté et l'insolent ont la voix haute. La voix rude est un signe de grossièreté. La voix douce et pleine, agréable à l'oreille, annonce un heureux naturel. Un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat ; une femme pieuse, autrement qu'une coquette. La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte : voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul. La couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore et nous caractérise. Le sage est simple et uni dans son

extérieur ; la simplicité lui est naturelle. On reconnaît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller, et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser.

Il y aurait aussi des remarques à faire sur le choix et l'arrangement des meubles, dit Lavater. Souvent d'après ces bagatelles on peut juger l'esprit et le caractère du propriétaire ; mais on ne doit pas tout dire. *Voy. PHYSIOGNOMONIE.*

MINEURS (DÉMONS). Il y a de malins esprits qui, sous les formes de satyres, de boucs et de chèvres, vont tourmenter les mineurs ; on dit qu'ils apparaissent souvent aux mines métalliques et battent ceux qui tirent les métaux. Cependant ces démons ne sont pas tous mauvais, puisqu'on en cite qui, au contraire, aident les ouvriers. *Olaüs Magnus* dit que ces derniers se laissent voir sous la forme de nains, grands d'un demi-mètre ; qu'ils aident à scier les pierres, à creuser la terre ; mais que malgré cela ils ont toujours une tendance aux tours malicieux, et que les malheureux mineurs sont souvent victimes de leurs mauvais traitements. Au reste on a distingué six sortes d'esprits qui fréquentent les mines et sont plus ou moins méchants. Quelques-uns disent qu'ils en ont vu dans les mines d'Allemagne, pays où les démons semblent assez se complaire, et que ces malins esprits ne laissent aucun repos aux travailleurs, tellement qu'ils étaient contraints d'abandonner le métier. Entre autres exemples qu'ils donnent de la malignité de cette engeance infernale, nous ne signalerons qu'un démon mineur qui tua douze artisans à la fois : ce qui fit délaissier une mine d'argent très-productive (1). *Voy. ANNEBERG, MONTAGNARDS, etc.*

MINGRÉLIE. Le christianisme dans ce pays de schisme grec est très-corrompu. On y voit des prêtres baptiser les enfants distingués avec du vin. Lorsqu'un malade demande des secours spirituels, le prêtre ne lui parle pas de confession ; mais il cherche dans un livre la cause de sa maladie et l'attribue à la colère de quelqu'une de leurs images, qu'il faut apaiser par des offrandes.

MINOSON, démon qui fait gagner à toutes sortes de jeux ; il dépend de Haël, l'un des plus puissants chefs de l'enfer (2).

MINUIT. C'est à cette heure-là que se fait généralement le sabbat des sorciers, et que les spectres et les démons apparaissent. Cependant le diable n'aime pas uniquement l'heure de minuit, car il peut tenir sabbat à midi, comme l'ont avoué plusieurs sorcières, telles que Jeannette d'Abadie et Cathérine de Naguille (3).

MIRABEL (HONORÉ), fripon qui fut con-

damné aux galères perpétuelles, après avoir été appliqué à la question, par arrêt du 18 février 1729. Il avait promis à un de ses amis, nommé Auguier, de lui faire trouver des trésors par le moyen du diable. Il fouilla, après maintes conjurations, dans un jardin près de Marseille, et dit qu'il y avait là un sac de pièces portugaises que lui avait indiqué un spectre. Il tira, en présence de plusieurs personnes et d'un valet nommé Bernard, un paquet enveloppé d'une serviette ; l'ayant emporté chez lui, il le délia et y trouva un peu d'or, qu'il donna à Auguier, lui en promettant davantage et le priant de lui prêter quarante francs ; ce qui doit sembler assez singulier. L'ami lui prêta cette somme, lui passa un billet par lequel il reconnaissait lui devoir vingt mille livres, et lui remettait les quarante francs. Le billet fut signé le 27 septembre 1726. Quelque temps après, Mirabel demanda le paiement du billet ; comme on le refusa, parce que le sorcier n'avait donné que des espérances qui ne s'étaient pas réalisées, il eut la hardiesse d'intenter un procès ; mais en fin de cause il se vit, comme on l'a dit, condamné aux galères, par messieurs du parlement d'Aix (4).

MIRABILIS LIBER. On attribue la plus grande part de ce livre à saint Césaire. C'est un recueil de prédictions dues à des saints et à des sibylles. Ce qui peut surprendre les esprits forts, c'est que dans l'édition de 1522 on voit annoncés les événements qui ont clos si tragiquement le dernier siècle, l'expulsion et l'abolition de la noblesse, les persécutions contre le clergé, la suppression des couvents, le mariage des prêtres, le pillage des églises, la mort violente du roi et de la reine, etc. On y lit ensuite que l'aigle venant des pays lointains rétablira l'ordre en France (5)...

MIRACLES. Un certain enchanteur abattit une bosse en y passant la main ; on cria au miracle !... La bosse était une vessie enflée (6). Tels sont les miracles des charlatans. Mais parce que les charlatans font des tours de passe-passe qui singent les faits surnaturels proprement appelés miracles (et il n'y a de miracles que ceux qui viennent de Dieu), il est absurde de les nier. Nous vivons entourés de miracles qui ne se peuvent expliquer, quoiqu'ils soient constants. Nous ne pouvons parler ici que des faux miracles, œuvre de Satan, ou fourberie des imposteurs qui servent ainsi la cause de l'esprit du mal. Ce qui est affligeant, c'est que les jongleries ont souvent plus de crédit chez les hommes fourvoyés que les faits extraordinaires dont la vérité est établie, comme les superstitions ont plus de racines que les croyances religieuses dans les têtes détraquées (7).

On raconte l'anecdote suivante, pour

(1) Lenglet-Dufresnoy, Recueil de dissert., tom. I^{er}, p. 162.

(2) Clavicules de Salomon, p. 20.

(3) Delancre, Tabl. de l'inconstance des démons, etc., liv. II, p. 66.

(4) D. Calmet, Dissertat. sur les apparitions, p. 145.

(5) Mirabilis liber qui prophetias revelationesque, necnon res mirandas, præteritas, præsentis et futuras aperte demonstrat. In-4° ; Paris, 1522.

(6) Voyez, dans les légendes des sept péchés capitaux, la légende de Tanchelm.

(7) On contait devant M. de Mayran, qu'il y avait une

prouver que les plus grandes absurdités trouvent des partisans. Deux charlatans débataient dans une petite ville de province, au temps où Cagliostro et d'autres personnages importants venaient de se présenter à Paris à titre de docteurs qui guérissaient toutes les maladies. Ils pensèrent qu'il fallait quelque chose de plus relevé pour accréditer leur savoir-faire. Ils s'annoncèrent donc comme ayant le pouvoir de ressusciter les morts; et, afin qu'on n'en pût douter, ils déclarèrent qu'au bout de trois semaines, jour pour jour, ils rappelleraient à la vie, publiquement, dans le cimetière indiqué, le mort dont on leur montrerait la sépulture, fût-il enterré depuis dix ans. Ils demandent au juge du lieu qu'on les garde à vue pour s'assurer qu'ils ne s'échapperont pas, mais qu'on leur permette en attendant de vendre des drogues et d'exercer leurs talents. La proposition paraît si belle, qu'on n'hésite pas à les consulter. Tout le monde assiège leur maison; tout le monde trouve de l'argent pour payer de tels médecins. Le grand jour approchait. Le plus jeune des deux charlatans, qui avait moins d'audace, témoigna ses craintes à l'autre, et lui dit :

— Malgré toute votre habileté, je crois que vous nous exposez à être lapidés; car enfin vous n'avez pas le talent de ressusciter les morts.

— Vous ne connaissez pas les hommes, lui répliqua le docteur; je suis tranquille.

L'événement justifia sa présomption. Il reçut d'abord une lettre d'un gentilhomme du lieu; elle était ainsi conçue :

« Monsieur, j'ai appris que vous deviez faire une grande opération qui me fait trembler. J'avais une méchante femme; Dieu m'en a délivré; et je serais le plus malheureux des hommes si vous la ressuscitez. Je vous conjure donc de ne point faire usage de votre secret dans notre ville, et d'accepter un petit dédommagement que je vous envoie, etc. »

Une heure après, les charlatans virent arriver chez eux deux jeunes gens qui leur présentèrent une autre gratification, sous la condition de ne point employer leur talent à la résurrection d'un vieux parent dont ils venaient d'hériter. Ceux-ci furent suivis par d'autres, qui apportèrent aussi leur argent pour de pareilles craintes, en faisant la même supplication. Enfin le juge du lieu vint lui-même dire aux deux charlatans qu'il ne doutait nullement de leur pouvoir miraculeux, qu'ils en avaient donné des preuves par une foule de guérisons; mais que l'expérience qu'ils devaient faire le lendemain dans le cimetière avait mis d'avance toute la ville en combustion; que l'on craignait de voir ressusciter un mort dont le retour pourrait causer des révolutions dans les fortunes, qu'il les priait de partir, et qu'il allait leur donner une attestation

boucherie à Troyes où jamais la viande ne se gâtait, quelque chaleur qu'il fût. Il demanda si, dans le pays, on n'attribuait pas cette conservation à quelque chose de particulier. On lui dit qu'on l'attribuait à la puissance d'un saint

comme quoi ils ressuscitaient réellement les morts. Le certificat fut signé, paraphé, légalisé, dit le conte; et les deux compagnons parcoururent les provinces, montrant partout la preuve légale de leur talent surnaturel...

MIRAGE. Nous empruntons au *Dublin quarterly Review*, en nous aidant de la traduction publiée par la *Revue britannique*, avril 1838, les notes suivantes sur les déceptions de nos sens, auxquelles on a donné le nom de *mirage*.

« Un illustre physicien de mes amis s'est amusé à recueillir en un volume toutes les déceptions qui trompent nos sens; il y en a qui ont duré des siècles. Croirait-on qu'une île imaginaire, située à peu de distance des îles Canaries, a trouvé et gardé sa place, non-seulement dans les cartes géographiques, mais dans l'imagination des habitants de ces dernières îles? On aperçoit cette île prétendue, l'île de Saint-Brandan, non-seulement sur le globe géographique de Martin Behme, mais sur une carte française publiée en 1704. Peut-être aujourd'hui même le bon peuple des îles Canaries est-il encore persuadé que l'île existe, mais qu'elle se cache. Il s'agit d'une étendue de terrain de cent, de quarante, de vingt lieues, selon les diverses supputations. Facile à découvrir dans les beaux jours, disparaissant sous les brouillards, l'île chimérique, couverte de montagnes, s'étendait vers l'ouest. Toutes les fois qu'on essayait de faire voile vers ses parages, on ne trouvait rien: elle avait disparu. Cependant un si grand nombre de personnes attestaient son existence, qu'on n'osait pas la rayer des cartes. A la même époque où Colomb adressait sa proposition à la cour de Portugal, un habitant des Canaries priait Jean II de lui confier un vaisseau pour se mettre à la recherche de l'île fantastique.

« D'où vient le nom de Saint-Brandan donné à cette île? A quelle époque l'île fut-elle baptisée ainsi? On l'ignore. Un abbé écossais nommé Brandan vivait, dit-on, au VI^e siècle. Mais pourquoi son nom s'est-il attaché à cette île? Frère Diégo-Philippo, dans son livre de *l'Incarnation du Christ*, assure que les anciens avaient la même croyance ou les mêmes préjugés; qu'ils regardaient cette île comme très-réelle, mais comme inaccessible; que l'île Aprosité de Ptolémée n'est pas autre chose. Quoi qu'il en soit, du XVI^e au XVII^e siècle, on n'a pas cessé de la voir, mais toujours de loin, toujours à la même place, toujours sous les mêmes formes. En 1526, l'expédition de Troja et de Ferdinand Alvarès fit voile vers l'île fantôme, revint sans avoir touché aucune terre, mais ne put convaincre la population des Canaries, toujours persuadée que l'île existait. Plus de cent témoins allèrent déposer chez le gouverneur de l'île, Don Alonzo Espinosa, que la certitude la plus complète ne leur permettait pas de douter de

révéré dans l'histoire. — Eh bien! dit M. de Mayran, je me range du côté du miracle, pour ne pas compromettre ma physique.

l'existence de l'île, aperçue par eux, au nord-ouest : ils avaient vu, disaient-ils, le soleil se coucher derrière un de ses pics, ils l'avaient contemplé longtemps et patiemment. Aussi, en 1570, d'après des témoignages si valables et si graves, une expédition nouvelle fit-elle voile du côté de Saint-Brandan. Elle avait pour chef Ferdinand de Villosa, gouverneur de Palma, qui n'eut pas plus de succès que les autres, et qui, comme eux, fut condamné au supplice de Tantale, par cette île toujours prête à se montrer, toujours prête à fuir. Trente-quatre années s'écoulaient. Un moine et un pilote, Lorenzo Pinedo et Gaspardo d'Acosta, tentent encore l'aventure, profitent d'un beau temps, font voile dans toutes les directions, recueillent une foule d'observations astronomiques et nautiques, mais ne trouvent point d'île. Sans doute les fées qui l'habitent la dérobent à tous les yeux. D'où viennent les oranges, les fruits, les fleurs, qui, apportés par les flots maritimes, jonchent les rivages de Gomarra et de Feroë ? On ne peut en douter, Saint-Brandan leur envoie ces dépouilles des forêts enchantées. L'imagination du peuple s'allume, les cerveaux bouillonnent ; une image splendide de cette île imaginaire surgit dans toutes les pensées. Enfin, en 1721, une quatrième expédition part, ayant à sa tête Gaspar Dominique, homme de probité et de talent. Comme il s'agissait d'une grande affaire, d'une affaire mystérieuse et solennelle, il se fit escorter par deux chapelains. Vers la fin d'octobre, la population de l'île de Tenerif, livrée à la plus vive anxiété, les vit partir pour ces régions fantastiques qu'ils ne parvinrent pas à découvrir.

« La curiosité s'était fatiguée ; elle reploya ses ailes, et ne permit à Saint-Brandan de dérouler que par intervalles, aux regards surpris et charmés, ses lointaines déceptions. Dans une lettre écrite en 1759, et datée de l'île de Gomarra, un moine franciscain raconte à un de ses amis que, le 3 mai au matin, il a distinctement aperçu Saint-Brandan. Il se trouvait alors dans le village d'Anaxerro, et, au moyen d'un télescope, il a très-distinctement reconnu deux hautes montagnes séparées par une vallée.

« Lasse de chercher l'île de Saint-Brandan, l'imagination populaire se réfugia dans la magie. C'était, selon les uns, les jardins d'Armide ; selon d'autres, le paradis terrestre. Quelques Espagnols y voyaient les sept cités habitées par les citoyens de sept villages de l'Andalousie, détruits par les Maures ; d'autres, l'endroit où Enoch et Elisée furent séquestrés par l'ordre de Dieu. Pour les partisans de la dynastie gothique, c'était la retraite de Roderick, dernier roi des Goths ; pour les Portugais, celle de Sébastien, leur roi perdu. Enfin les bons philosophes, et à leur tête le savant Père Feyjoo, expliquaient l'apparition de l'île prétendue par un phénomène semblable à celui du mirage, et spécialement à celui de la célèbre *fée Morgane*. On sait que les eaux du golfe de Messine, recevant comme un miroir le portrait de Reggio et du

paysage environnant, font rejailir dans certains jours, sur un fond de nuages qui les reflète et qui les présente ainsi dans l'éloignement, l'image d'une seconde ville de Reggio en face de la véritable ville.

« Nos propres sens nous trompent donc. Tous les voyageurs qui ont visité l'Arabie et la Perse ont admiré cette illusion d'optique que les Français nomment *mirage*, et les Orientaux *seraieb* (eau du désert). « Le soir et le matin, dit Monge, dans la *Décade égyptienne*, l'aspect du terrain est tel qu'il doit être ; entre vous et les derniers villages qui s'offrent à votre vue, vous n'apercevez que la terre ; mais, dès que la surface du sol est suffisamment échauffée par la présence du soleil, et jusqu'à ce que, vers le soir, elle commence à se refroidir, le terrain ne paraît plus avoir la même extension : on le dirait terminé à une lieue environ par une inondation générale. Les villages qui sont placés au delà de cette distance paraissent comme des îles situées au milieu d'un grand lac, et dont on serait séparé par une étendue d'eau plus ou moins considérable. Sous chacun de ces villages, on voit son image renversée, telle qu'on la verrait effectivement s'il y avait en avant une surface d'eau réfléchissante. »

Ce phénomène ne reflète pas seulement les grandes masses, mais les moindres détails des arbres et des édifices, un peu tremblant toutefois, comme la surface d'un lac quand le souffle du vent la ride. Écoutons, à ce sujet, le voyageur Clark, qui a le mieux expliqué ce phénomène.

« Nous allons à Rosette, et nous traversons le désert. *Raschid, Raschid!* s'écrient tout à coup nos Arabes. Un immense lac étend ses eaux devant nous, et répète les dômes, les minarets pointus, les bouquets de dattiers et de sycomores de la ville. C'était un magnifique spectacle. « Comment passerons-nous l'eau ? » demandâmes-nous à nos guides. Nous ne pouvions douter que ce ne fût de l'eau, tant nous distinguions avec netteté les plus petits détails de l'architecture et du paysage.

— « Ce n'est pas de l'eau, nous répondirent les Arabes, et dans une heure nous serons à Rosette, en suivant en ligne directe la route à travers les sables qui sont devant nous. »

« Un Grec, qui ne pouvait croire que le témoignage de ses sens fût menteur, s'irrita contre la réponse des guides. « Me prenez-vous donc pour un idiot, s'écria-t-il, et voulez-vous que je ne croie pas voir ce que mes yeux voient ? »

— « Au lieu de vous fâcher, répliquèrent ceux-ci, retournez-vous et regardez l'espace que vous avez parcouru. »

« Cet espace, en effet, présentait le même phénomène que nous avions devant nous, et paraissait une nappe d'eau servant de miroir au paysage.

« Les Arabes eux-mêmes sont quelquefois trompés par cette illusion ; combien elle doit être douloureuse pour l'infortuné voyageur mourant de soif, *tantalisé* sans cesse par la

chimère verdoyante qui rafraîchit son regard et le berce d'une espérance vaine ! Souvent il périt de soif en face de cette oasis enchantée.

« En Arabie, dit Burkhardt, la couleur du mirage est de l'azur le plus pur et le plus doux, tandis qu'en Syrie et en Egypte il consiste en une espèce de vapeur blanchâtre, ondulante et vacillant sur la plaine, et dont la vibration perpétuelle brise les contours des objets reflétés. En Arabie, au contraire, le bleu de cette grande nappe d'eau est si pur, que toutes les découpures des montagnes s'y reproduisent avec une précision et une netteté merveilleuses. Souvent une douzaine de ces faux lacs apparaissent tout à coup, séparés du voyageur par une distance de deux ou trois cents pas seulement, tandis qu'en Egypte et en Syrie, la distance apparente est toujours d'un demi-mille au moins.

« Cette illusion d'optique, causée par la réfraction extraordinaire des rayons du soleil, traversant des masses d'air en contact avec une surface très-échauffée, subit des modifications nombreuses, dont l'île chimérique de Saint-Brandan n'est sans doute qu'un exemple. Tantôt le voyageur s'aperçoit lui-même sur une montagne ou dans un nuage. Tantôt le grand arbre découvert par lui à distance, et dont le vaste feuillage lui a fait espérer le repos et la fraîcheur, se réduit aux dimensions d'un pauvre petit arbrisseau rabougri, qui n'a pas d'ombre et à peine des feuilles.

« Dans l'Amérique du Sud, dit Humboldt, souvent il m'arrivait, quand l'air était très-sec, d'apercevoir dans les nuages des troupeaux de bœufs suspendus, les uns plus bas, les autres plus haut, suivant les ondulations des courants aériens qui composaient ce miroir naturel. Le véritable troupeau ne se montrait que plus tard. J'ai vu aussi l'image d'un animal ou d'un homme, la tête en bas et les pieds en haut, répété dans les nuages.

« Niebuhr parle de tourelles et de fortifications apparentes qui se montrent aux voyageurs dans certains cantons de l'Arabie, et qui ne sont que les contours mal arrêtés de certaines collines de sable, dont cette réfraction terrestre altère la forme véritable.

« D'après toutes ces preuves, le philosophe n'a-t-il pas raison de se défier des préjugés des sens, comme de ceux de l'esprit ? Les premiers, dit Herschell, opposent à la raison et à l'analyse une résistance bien plus acharnée que les autres. C'est une tyrannie absurde, à ce qu'il semble au premier abord, de nous empêcher de croire à l'évidence de nos sens ; il faut bien cependant que nous nous rendions à une autre évidence, et que nous confessions, en mille circonstances, l'erreur dont nous sommes dupes. Faisons tomber les rayons du soleil sur un objet de quelque couleur qu'il soit, il prendra successivement toutes les couleurs prismatiques. Un papier réellement jaune, par exemple, nous semblera tour à tour rouge, vert ou bleu, selon la nuance des rayons qui tomberont sur lui. N'était-il pas rationnel de croire que la couleur véritable de l'objet soumis à cette expé-

rience se mêlerait du moins à la couleur du prisme ? Il n'en est rien : la couleur apparente, la seule que l'œil saisisse, remplace la couleur véritable. Il faut que le raisonnement ou le témoignage d'un autre sens vienne rectifier notre erreur. Les exemples de cette hallucination sont nombreux. Ainsi la lune, quand elle se lève et se couche, paraît d'un diamètre beaucoup plus large qu'à son zénith. Le ventriloquisme nous fait croire que des sons articulés sortent d'un buffet, d'une chaise ou d'une table. Plongez vos deux mains, la droite dans de l'eau glacée, la gauche dans de l'eau bouillante ; laissez-les y tremper un peu, puis replacez-les toutes deux dans un vase d'eau tiède ; la main droite éprouvera une sensation de chaleur, et la gauche une sensation de froid. Un pois placé entre nos deux doigts, croisés l'un sur l'autre, et roulant sur la table, nous fera l'effet de deux pois au lieu d'un seul. En mangeant de la cannelle, si nous fermons nos narines, nous perdons toute espèce de saveur, et la cannelle n'exerce pas sur notre goût plus d'influence qu'un morceau de bois ordinaire. Le voyageur Jacob dit que, lorsque l'on s'arrête sur le pont de Ronda, on croit voir le torrent sur lequel l'arche est jetée remonter vers la colline, au lieu de la descendre. Le docteur Chandler, en entrant dans la Méditerranée, observa les modifications les plus étranges subies par le disque du soleil. « D'abord, environné d'une gloire d'or, il lançait à la surface de la mer une longue traînée de rayons éclatants. Bientôt la partie inférieure du disque se perdit sous l'horizon, et la partie supérieure resta éblouissante. Un petit disque séparé vint se dessiner dans l'intérieur de l'hémicycle. Ces deux figures, changeant par degrés, s'unirent et prirent la forme d'un bol de punch renversé qui resta suspendu à l'horizon, puis se transforma lentement en une espèce de parasol ou plutôt de champignon gigantesque, dont la tête était ronde et la tige très-fine. Un grand chaudron enflammé nous apparut ensuite, et son couvercle, s'élevant par degrés, affecta une forme circulaire et finit par s'évanouir tout à fait. Bientôt après, toutes les fractions de l'ancien disque sebrisèrent, et leurs fragments, qui paraissaient embrasés, se dispersèrent pour s'éteindre l'un après l'autre. »

« Ajoutons à ces preuves de la mystification que nos sens peuvent nous faire subir, un récit curieux du docteur Brewster : « J'étais dans mon cabinet d'étude, le soir, avec deux bougies devant moi. Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçois à une très-grande distance, presque au-dessus de ma tête et brillant à travers mes cheveux, l'image la plus exacte de l'une des bougies et de son chandelier. Même position, même lumière, l'image était reproduite comme par un miroir ; il est évident que la surface du réflecteur était on ne peut plus polie et brillante. Mais où pouvait se trouver ce réflecteur, où était-il logé ? Je me livrai, mais en vain, à une longue recherche à ce sujet, et, après avoir tout examiné avec attention, je finis par

croire, ce qui n'était pas gai, qu'une cristallisation s'était formée dans mon œil, et que ce dernier contenait ce miroir que je cherchais. Péniblement affecté par cette prétendue découverte, je soumis le phénomène à une multitude d'expériences. Si j'inclinais le chandelier, l'image répétait mon mouvement; si je remuais la tête ou la prunelle, l'image changeait de place. En approchant un corps opaque de mon œil, et le plaçant entre moi et la bougie, je parvins à éclipser, totalement ou partiellement, le spectre dont je cherchais la cause. Enfin, à force de répéter ces mouvements dans toutes les directions, je m'aperçus que l'image disparaissait lorsque l'ombre de l'objet interposé tombait sur un certain endroit de mon œil gauche. J'en conclus que le réflecteur se trouvait là, et qu'il avait pris position dans les cils de la paupière. A force de tourmenter cette paupière, je dérangeai la position de ce petit miroir inconnu, de manière à ce qu'il me présentât le chandelier horizontal quand il était perpendiculaire, et perpendiculaire lorsqu'il était horizontal. Je m'approchai d'une glace, et j'étudiai cette paupière à la loupe; vains efforts: je ne trouvais rien. Enfin ma femme, qui, comme tous les myopes, est douée de la vue la plus délicatement fine, parvint à découvrir entre deux cils un atome infiniment petit qu'elle eut grand'peine à déloger. C'était une fraction minime de cire à cacheter rouge, ayant à peu près le diamètre de la centième partie d'un pouce, et qui, polie sans doute par la pression du cachet, avait sauté jusqu'à mon œil au moment où j'ouvrais une lettre.

« Le phénomène de la double réfraction, que les philosophes n'ont pas encore pu expliquer, produit une multitude d'apparences trompeuses. Les coquilles d'huîtres, les nacrés, etc., semblent colorées, vernies, argentées ou iridescentes: leur éclat chatoyant est dû, non à la couleur interne et réelle de ces matières, mais à la disposition des lamelles, disposition semblable à peu près à celle des tuiles sur un toit, et réfractant d'une façon extraordinaire et complexe les rayons du soleil. C'est à cette disposition qu'est dû le rayonnement de la perle, amas concentrique de lames de la même substance alternant avec du carbonate de chaux. »

« Compléterons-nous la liste de ces prestiges? La fée Morgane est trop connue pour que nous en parlions de nouveau. Le Cumberland a aussi ses spectres aériens. En 1743, pendant une soirée d'été, un gentilhomme de cette province se trouvait assis à la porte de sa maison avec son domestique, lorsque, sur le penchant d'une colline assez éloignée, nommée Souterfell, l'un et l'autre aperçurent un homme, un chien et des chevaux courant avec une extrême célérité. Le penchant de cette colline était tellement rapide qu'ils s'étonnèrent beaucoup d'une telle apparition, et ne doutèrent pas de retrouver le lendemain les membres en débris des acteurs de cette scène. Rien de tel cependant. On ne découvrit pas même sur le gazon une seule trace de la cavalcade fantastique. Ceux qui

racontèrent la chasse aux fantômes dont ils avaient été témoins passèrent pour des visionnaires, et personne ne voulut ajouter foi à leurs paroles. Un an se passa. Le 23 juin 1744, le même domestique, Daniel Strikett, alors au service de M. Lancastre, aperçoit encore, au moment où il rentre chez lui, une troupe de cavaliers poussant leurs chevaux au galop le long de la même déclivité de Souterfell, qui jamais n'avait été descendue, même au pas, par un homme et un cheval. Il se souvient qu'on s'est moqué de son récit, reste longtemps en admiration devant le spectacle bizarre qui s'offre à lui, va chercher son maître, l'amène avec toute sa famille en face de Souterfell, et lui indique l'apparition qu'il a découverte et que dans le même instant plusieurs habitants du même canton admiraient de divers autres points environnants. Les cavaliers, dont les rangs serrés composaient cette étrange escorte, suivaient une route curviligne et prenaient tantôt le galop, tantôt le trot. On voyait souvent un de ces personnages se détacher de l'arrière-garde, s'avancer au grand galop jusqu'au premier rang, et là se mettre en ligne avec les autres. Trente-six personnes attestèrent et signèrent le procès-verbal qui rendit compte de cette procession magique, galopant le long d'un sentier à pic qui ne pouvait soutenir ni cavalier ni cheval. Le phénomène de la réfraction ne l'explique même pas aisément; car les environs de Souterfell n'offrent pas de grandes routes par lesquelles des troupes aient passé à cette époque. Il paraît que les évolutions répétées par une illusion d'optique sur une des pentes de Souterfell appartenaient au creux des vallons voisins qui servaient de théâtre à des évolutions réelles. La révolte de 1745 allait éclater, et les troupes qui devaient y prendre part s'exerçaient silencieusement à l'ombre des montagnes presque désertes qui environnent ces vallées perdues.

« Le 26 juillet 1798, vers cinq heures du soir, les habitants d'Hastings, ville située, comme on sait, sur la côte de Sussex, s'étonnèrent de découvrir à l'œil nu les collines de la côte de France, séparée de l'Angleterre par un espace de plus de cinquante milles. Cela semblait non-seulement extraordinaire, mais impossible; car la convexité de la terre plaçait la côte de France bien au-dessous de l'horizon, relativement à la côte d'Angleterre. La foule accourait sur la rive pour contempler ce mirage. Les vieux matelots ne pouvaient en croire leurs yeux; en effet, des profondeurs de la mer s'élevait progressivement toute la côte française qui se dessinait avec netteté et bordait l'horizon. Tantôt cette illusion d'optique les présentait comme rapprochées et distinctes, tantôt comme éloignées et vagues. Un habitant nommé Latham, gravissant alors un coteau voisin très-élevé, jeta les yeux sur le panorama singulier qui l'environnait. Voici le récit qu'il en fit: Cette scène de féerie qui rapprochait la France de l'Angleterre lui montrait, dans une juxtaposition merveilleuse, Douvres et

Calais, Boulogne et Dungeness. Ce dernier endroit, situé sur la pointe d'un cap, est à une distance de seize milles d'Hastings. Malgré cette distance, toutes les embarcations qui naviguaient entre Hastings et Dungeness, prodigieusement grossies, semblaient toutes voisines du spectateur. Barques de pêcheurs amarrées sur la côte de France, habitations, clochers d'église, diverses nuances du terrain, tout apparaissait nettement, clairement. Un nuage venant à voiler le soleil, la scène prit un caractère plus extraordinaire encore : l'obscurité totale du ciel fit ressortir le fond du tableau avec ses vives couleurs, son mouvement et son éclat.

« Un de ces spectres aériens déplaça, le 6 août 1806, les quatre tourelles du château de Douvres, que les habitants de Ramsgate aperçurent avec surprise du côté de la colline où ce château n'a jamais été construit. Le docteur Brewster explique ainsi ce phénomène : « Le jour était brumeux et le vent ne soufflait pas. L'air étant plus dense près de la terre et au-dessus de la mer qu'à une certaine élévation, les rayons du château atteignaient l'œil en formant des lignes courbes, ce qui arrivait aussi aux rayons qui partaient de la colline. Si Ramsgate eût été plus éloigné de Douvres, les rayons partant du sommet et de la base du château auraient eu le temps de se croiser, et le spectateur eût aperçu renversée l'image des quatre tourelles. »

« On n'en finirait pas si l'on voulait recueillir tous les exemples de discordance qui existent entre nos perceptions et leurs causes, entre nos sensations et les objets qui nous sont offerts. Ainsi le galvanisme, en agissant sur les nerfs, développe plusieurs sensations chimériques dans les organes du goût, de l'ouïe et de l'odorat : on croit voir jaillir des gerbes de lumière qui n'existent point. La couleur apparente des corps est souvent modifiée par le voisinage d'un objet coloré qui influe sur la sensibilité générale de la rétine. Placez un objet gris ou blanc, de petite dimension, sur un fond coloré, vous verrez cet objet emprunter une des nuances complémentaires de la couleur du fond. En Chine, les lettres de cérémonie ne s'écrivent que sur du papier écarlate de la teinte la plus éclatante. Toute l'encre dont on se sert pour tracer des caractères sur ce papier paraît verte, bien qu'elle soit réellement noire; c'est que la rétine, frappée vivement par la couleur rouge du papier, conserve une impression qui la conduit à la nuance complémentaire du rouge au vert. Cette même loi de continuité dans les sensations fait qu'un charbon ardent, agité en cercle, produit à l'œil une roue lumineuse, et qu'un météore ardent qui traverse le ciel paraît laisser sur son passage une longue queue enflammée qui n'existe pas.

« La fantasmagorie et la prestidigitation ont profité de ces illusions de nos sens, bien plus nombreuses qu'on ne le croit, et qui se reproduisent à tous les moments de notre vie. L'idée que nous nous formons de la con-

cavité ou de la convexité d'une surface d'après son apparence visible, dépend principalement de la direction opposée de la lumière qui tombe sur elle et qui arrive jusqu'à nos yeux. Si nous nous trompons sous ce dernier rapport, nous nous trompons sur tout le reste. Un cachet gravé en creux, et aperçu à une certaine distance à travers une lentille convexe, paraît sculpté en bosse. La disposition de l'ombre et de la lumière peut faire prendre une surface convexe pour une concave, et *vice versa*. Causes extérieures, causes intérieures, raisonnements faux, impressions mensongères, tout nous environne de fantômes. Que serait-ce donc si nous parlions des univers inconnus qui nous échappent, et des profondeurs dans lesquelles l'imperfection de nos organes nous empêche de descendre ! L'œil d'un seul poisson, ou plutôt le cristallin de cet œil, petit corps sphérique de la grosseur d'un pois, est composé de 5 millions de fibres qui se rattachent l'une à l'autre par plus de 62,500 millions de dents. Le professeur Ehrenberg a prouvé qu'il existe des monades égales à la vingt-quatrième millième fraction d'un pouce, et qu'elles se pressent dans le fluide de manière à ne pas laisser entre elles un espace plus grand que leur propre dimension. Chaque ligne cubique ou une seule goutte du fluide contient 500 millions de monades, nombre presque égal à celui des habitants de notre globe. Le même observateur a distingué des traces d'un système nerveux musculaire et même vasculaire dans les infusoires de grande espèce. Il a découvert que la *leucophra patula* possédait deux cents estomacs, et que dans les *vorticellæ* les intestins forment une spirale complète, finissant où elle a commencé. Pour découvrir l'appareil digestif de ces animaux invisibles, dont le microscope solaire peut seul apprécier les formes, on emploie une solution d'indigo pur, qui, en parcourant les cavités des organes digestifs, en a prouvé l'existence pendant l'observation. Les *lépidoptères* diurnes ont des yeux composés de 17,325 lentilles ou facettes, dont chacune possède toutes les qualités d'un œil complet. Ainsi, chacun de ces insectes qui voltigent sur nos têtes porte avec soi 34,650 yeux.

« Nous sommes entourés de miracles, et la science elle-même ne peut que les observer, suppléer à l'imperfection des sens et attester, soit leur mensonge, soit leur impuissance. Le développement du tissu cellulaire des végétaux a souvent quelque chose d'extraordinaire dans sa rapidité. On a vu le *lupinus polyphyllus* grandir d'un pouce et demi par jour; la feuille de l'*urania speciosa*, de quatre à cinq pouces par jour; développement qui équivaut à quatre ou cinq mille cellules par heure. Le champignon nommé *bovista giganteum*, n'a besoin que d'une nuit pour percer la terre et devenir gros comme une gourde. Supposez cette gourde composée de 17 milliards de cellules, chacune d'un 200^e de pouce de diamètre, ce qui est le moins que l'on puisse supposer, vous trou-

verez que dans l'espace d'une nuit ce champignon aura développé 4 milliards de cellules par heure, ou 66 millions par minute.

« Chacune des feuilles du *coryfolia elata*, ou palmier de l'Inde, a 30 pieds de circonférence et une tige de 12 pieds, ce qui donne à cette feuille une élévation quatre fois plus considérable que celle de l'homme le plus grand. Il faut étudier l'anatomie végétale dans cette immense machine, dont les myriades de ramifications, de veines et de fibres, rejettent dans l'ombre la métropole de l'Angleterre, avec ses allées, ses rues, ses places publiques, ses fontaines et ses réservoirs. L'araignée fileuse a cinq ou six mille petits trous par où s'échappe la liqueur dont elle fait son tissu. Cette poussière brillante qui vous semble répandue sur les ailes du papillon, compose une immense mosaïque naturelle formée d'une multitude d'écailles superposées et fixées dans l'aile par un pédicule étroit, à peu près comme des tuiles sur une maison. Enlevez-les, vous ne trouverez plus qu'une membrane élastique, fine et transparente, avec de petites lignes de dents ou de trous destinés à recevoir les pédicules. Leuwenhoeck en a compté plus de 400,000 sur les ailes du petit papillon du ver à soie. Une mosaïque moderne peut contenir 800 *tesserulae* ou fragments colorés dans une surface d'un pouce carré; la mosaïque des ailes d'un papillon peut en contenir 100,736 dans le même espace.

« Nos sens, nous le répétons et nous l'avons prouvé, sont des guides incompetents et inadmissibles; les apparences les plus fausses nous pressent de tous côtés, et, sans l'examen le plus attentif, nous courons risque de passer notre vie sous le nuage d'une mystification éternelle. »

MIROIR. Lorsque François I^{er} faisait la guerre à Charles-Quint, on conte qu'un magicien apprenait aux Parisiens ce qui se passait à Milan, en écrivant sur un miroir les nouvelles de cette ville et l'exposant à la lune, de sorte que les Parisiens lisaient dans cet astre ce que portait le miroir. Ce secret est perdu comme tant d'autres. *Voy. PYTHAGORE.* Pour la divination par le miroir, *voy. CRISTALLOMANCIE.*

MISRAIM, fils de Cham. *Voy. MAGIE.*

MOENSKLINT. Les riverains de la mer Baltique vous montrent avec orgueil une grande masse de roc, toute blanche, taillée à pic, surmontée de quelques flèches aiguës et couronnée d'arbustes. Mais voyez, ce que le géologue appelle de la pierre calcaire, ce n'est pas la pierre calcaire, et ce qui s'élève au haut de cette montagne sous la forme d'un massif d'arbres, ce n'est pas un massif d'arbres. Il y a là une jeune fée très-belle qui règne sur les eaux et sur l'île. Ce roc nu, c'est sa robe blanche qui tombe à grands replis dans les vagues et se diapre aux rayons du soleil; cette pyramide aiguë qui le surmonte, c'est son sceptre; et ces rameaux de chêne, c'est sa couronne. Elle est assise au

haut du pic qu'on appelle le *Dronnings Stol* (Le Siège de la Reine). De là elle veille sur son empire, elle protège la barque du pêcheur et le navire du marchand. Souvent la nuit on a entendu sur cette côte des voix harmonieuses, des voix étranges qui ne ressemblent pas à celles qu'on entend dans le monde. Ce sont les jeunes fées qui chantent et dansent autour de leur reine, et la reine est là qui les regarde et leur sourit. Oh! le peuple est le plus grand de tous les poètes. Là où la science analyse et discute, il invente, il donne la vie à la nature animée, il divinise les êtres que le physicien regarde comme une matière brute. Il passe le long d'un lac, et il y voit des esprits; il passe au pied d'un roc de craie, et il y voit une reine; et il l'appelle le *Mœnsklint* (le rocher de la Jeune Fille) (1). »

MOG. De ce nom peut-être est venu le mot *magus*, magicien. On retrouve encore dans l'Arménie l'ancienne région des Mogs. « Le nom de *Mog*, dit M. Eugène Boré (2), est un mot zend et pehlvi qui a passé dans la langue chaldéenne à l'époque où le symbole religieux de la Perse fut adopté par le peuple de Babylone. Il représentait la classe pontificale, initiée sans doute à des doctrines secrètes dont l'abus et l'imposture firent tomber ensuite ce titre en discrédit. Les prêtres ainsi désignés étaient ces anciens desservants du temple de Bélus, qu'avait visités et entretenus Hérodote, et qu'il nomme Chaldéens aussi bien que le prophète Daniel. Ils avaient encore le nom de sages ou philosophes, de voyants et d'astronomes. Lorsqu'ils mêlèrent aux principes élevés de la science et de la sagesse les superstitions de l'idolâtrie et toutes les erreurs de l'astrologie et de la divination, ils furent appelés enchanteurs, interprètes de songes, sorciers, en un mot *magiciens*. » Mais au x^e siècle, Thomas Ardzérouni, cité par M. Boré, appelle encore la contrée qu'ils habitaient le pays des Mogs. Les Mogols viendraient-ils des Mogs?

MOGOL. Delancre dit qu'un empereur mogol guérissait certaines maladies avec l'eau dans laquelle il lavait ses pieds.

MOINE BOURRU. *Voy. BOURRU.*

MOINES. On lit partout ce petit conte. Un moine, qu'une trop longue abstinence faisait souffrir, s'avisait un jour dans sa cellule de faire cuire un œuf à la lumière de sa lampe. L'abbé qui faisait sa ronde, ayant vu le moine occupé à sa petite cuisine, l'en reprit; de quoi le bon religieux s'excusant, dit que c'était le diable qui l'avait tenté et lui avait inspiré cette ruse. Tout aussitôt parut le diable lui-même, lequel était caché sous la table, et s'écria en s'adressant au moine: « Tu en as menti par ta barbe; ce tour n'est pas de mon invention, et c'est toi qui viens de me l'apprendre. » Césaire d'Heisterbach donne cet autre petit fait. « Le moine Herman, comparant la rigoureuse abstinence de son ordre aux bons ragoûts que

(1) Marmier. Traditions de la mer Baltique.

(2) De la Chaldée et des Chaldéens.

l'on mange dans le monde, vit entrer dans sa cellule un inconnu de bonne mine qui lui offrit un plat de poisson. Il reçut ce présent, et lorsqu'il voulut accommoder son poisson, il ne trouva plus sous sa main qu'un plat de fiente de cheval. Il comprit qu'il venait de recevoir une leçon, et fut plus sobre (1). »

LE MOINE DE LA MER.

Tradition écossaise, traduite de l'allemand, du baron de Sternberg.

I. Vers la pointe la plus septentrionale de l'Ecosse se trouve une baie resserrée entre de hauts rochers; elle est bordée d'un village habité par des pêcheurs. A une petite distance dans les terres s'étend la petite ville de Gleenarvon, à laquelle les historiens accordent une haute antiquité. Quand le temps est calme, on entend retentir à une portée de canon dans la mer un son extraordinaire, tantôt sourd et se perdant peu à peu dans les airs, tantôt clair et aigu, qui semble venir de fort loin. Ce phénomène est bien connu des gens de la contrée, qui ont habitude de l'appeler « le chant des moines de Gleenarvon. » Les voyageurs expliquent ces sons extraordinaires par la structure toute particulière des rochers, dans les crevasses raboteuses desquels le vent produit ces murmures, quand un temps calme fait taire le mugissement des vagues contre les écueils. Il est vrai qu'ils font une impression qui bouleverse l'âme de celui qui, sans y être préparé, les entend pour la première fois.

Sir Patrick Blaston, qui visita cette contrée au commencement du XVIII^e siècle, s'exprime ainsi à ce sujet :

« Je l'ai entendue cette surprenante musique de la mer, que les habitants de la contrée méprisent comme une chose insignifiante et journalière; elle a produit sur moi une impression véritablement magique. Cette voix de la mer est un son qui pénètre directement jusqu'au fond du cœur, et qui ne peut être comparé à nulle autre musique, si ce n'est peut-être à une messe solennelle. Mais cette messe n'est pas exécutée par des voix humaines, ce sont des esprits saints qui la chantent à la louange du Seigneur, et d'une façon qui ferait succomber le cœur des mortels à la douleur et au ravissement. Les sons arrivent, s'élèvent, tombent et s'évanouissent, et on ne sait pas s'ils sortent des profondeurs de la mer ou s'ils descendent du haut des cieux; on croit entendre la voix immédiate de Dieu qui dit à l'homme souillé de péchés de se convertir par la pénitence. »

II. Or quel habitant de Gleenarvon ne connaît le vieux et savant docteur Jonathan Oldinby? Il est toujours de mauvaise humeur, parce que toutes les histoires folles lui trottent constamment dans la tête; et il marche courbé, parce que le fardeau de son savoir l'accable. On ne saurait dire quel respect le manteau gris rapé du docteur Jonathan Oldinby suffit déjà pour inspirer; ce respect domine la rue où il demeure et la maison

dont il occupe la chambre la plus élevée. Mais qui a vu le visage du docteur, sec, pâle, maudit, ne peut s'empêcher d'exprimer sa frayeur et son étonnement. Aucun étranger ne manque de chercher sa rue étroite et sa maison, et pas un ne s'en retourne de là sans hausser les épaules sur son savoir. Ses entretiens avec les visiteurs sont d'une espèce particulière. Une carte d'Ecosse, représentant le pays tel qu'il était il y a environ trois cents ans, est constamment étendue sur une table en chêne éclairée par une lampe. C'est dans ce champ que le docteur a l'habitude d'entreprendre avec son visiteur ses excursions aventureuses, et on ne peut lui refuser la gloire d'être un vigoureux promeneur. Ajoutez à cela que sa carte n'est pas une carte ordinaire comme on en voit dans les boutiques des libraires; elle renferme en soi une vie mystérieuse. Il n'est pas rare, par exemple, que, quand l'index décharné du docteur la parcourt, les petits traits et les points indiquant les fleuves et les villes deviennent réellement des villes et des fleuves; les vallées et les montagnes s'élèvent et s'abaissent, et l'on voit même souvent, quand il parle du temps des guerres civiles en Ecosse, d'infiniment petites troupes armées sortir des forteresses et des châteaux, et marcher à la bataille dans la plaine, où alors la lumière se transforme de la manière la plus plaisante en des milliers de petits casques et de petites pointes de lances. Voilà qui est extraordinaire; bien des gens ne peuvent s'empêcher d'y porter leurs doigts grossiers; alors tout disparaît aussitôt. Et le docteur de s'écrier, en gonflant ses joues creuses et se penchant sur la carte : « La sottise servante! En nettoyant la chambre, elle a encore répandu sur la carte du sable dont les grains brillent maintenant à la lumière. Le cabinet d'un savant doit être tenu fermé comme la cellule d'un moine. » A ces mots l'œil du docteur devient humide, ce qui arrive toujours quand il parle de la vie du cloître. Il reste l'index fixé sur un endroit de la carte dans le voisinage de Gleenarvon, où l'on ne voit plus aujourd'hui que la mer; si on lui demande une explication, il ne répond que ces mots à voix basse : « Ici vivaient autrefois les moines de Gleenarvon, qui jouissent aujourd'hui de la faveur de servir Dieu dans la solitude et les profondeurs de la mer. »

Parmi les visiteurs du docteur, il y en avait peu que ces paroles n'ébranlassent pas et qui ne désirassent connaître la chose à fond; mais la bouche de Jonathan restait muette.

Par une soirée d'automne, obscure et orageuse, un étranger arriva par la voiture ordinaire à une heure avancée, et descendit dans l'unique hôtellerie de la petite ville. C'était un homme taciturne, un de ceux qui, en voyage, n'aiment ni à parler eux-mêmes ni à entendre parler; sa seule question fut où demeurait le docteur Jonathan. Le garçon de l'auberge lui ayant déclaré qu'il était prêt à lui montrer le chemin, il disparut avec lui dans l'obscurité de la nuit.

(1) Cæsarii Heisterbach. De tentat., lib. IV; Miracul., cap. 87.

Assis au coin du feu dans sa petite chambre, le docteur écoutait le bruit d'un vent d'orage qui résonnait à son oreille comme des voix du bon vieux temps, lorsque l'étranger entra. Leur conversation ne tarda pas à tomber sur la vieille carte d'Ecosse. Il fallait qu'il y eût dans le nouveau venu quelque chose qui bannît toute timidité et toute défiance de l'âme de Jonathan Oldinby, car il s'entretint avec lui comme il ne le faisait avec personne : il lui parla du temps où les moines de Gleenarvon vivaient en paix dans leur cloître sur la pointe du rocher au bord de la mer, avant les novateurs rapaces qui se déchaînèrent contre l'autel catholique. Puis il s'approcha de la carte et dit à l'étranger avec sa manière habituelle : « Ne voyez-vous donc pas le cloître tel qu'il était aux jours de sa splendeur ? » Et ce fut une apparition surprenante ; l'écueil solitaire du rivage s'éleva sur le papier, surmonté du cloître avec ses tours et ses murailles sacrées ; une troupe d'hommes pieux, en costume de pèlerins et en froc, s'agitait lentement au fond de la vallée. Ils gravissaient la montagne en chantant ; le son de la petite cloche de matines se faisait entendre : le calme religieux du dimanche planait sur la terre et sur la mer, comme aux jours qui ne sont plus.

L'étranger jeta des yeux avides sur la carte, puis il tira un rouleau de sa poche, avec une lenteur mêlée d'hésitation, et, l'ouvrant avec gravité :

— Vous ne me racontez là rien que je ne sache, dit-il au docteur. Lorsque, après la mort de Jacques V, les autels furent profanés par l'hérésie, lorsque déjà les pieux moines de Kinnairhead, contraints par les menaces et le martyre, avaient abandonné Dieu et ses saints, les frères de Gleenarvon priaient encore dans leurs cellules, car Dieu tenait leurs yeux fermés, afin qu'ils ne vissent pas les flammes qui dévoraient autour d'eux le monde souillé de péchés. Cependant le prieur n'ignorait pas le danger qui menaçait, son âme tremblait que le redoutable incendie n'atteignît aussi la maison du Seigneur, bâtie sur la pointe la plus déserte, la plus cachée et la plus éloignée de l'île. Inondé des larmes de la piété fervente, il pria le ciel d'éloigner un pareil malheur. Il vit en songe un ange qui s'élevait du fond de la mer, le visage empreint d'effroi. Sa poitrine n'était pas encore sortie de l'eau, et déjà sa tête atteignait les nues ; les tempêtes déchaînées dans les airs agitaient sa chevelure en désordre. Son haleine ressemblait au bruissement des vagues contre les écueils voisins ; il déploya deux ailes immenses qui ombragèrent la surface des eaux à perte de vue, et, s'avancant plus près, il couvrit de ses ailes la petite église de la pointe du rocher, comme une poule cache ses poussins aux serres de l'aigle qui fond sur eux avec impétuosité du haut des airs. Après cette apparition, le calme descendit dans le cœur du vieux prieur ; il ordonna une prière qui dura quarante jours, et, ce temps

écoulé, le cloître de Gleenarvon disparut de la surface de la terre ; nul mortel ne l'a revu.

— Nul mortel ne l'a revu ? reprit le docteur à voix basse ; cependant, cependant je l'ai vu !

L'étranger se croisa les bras.

— Le Seigneur a préparé pour lui et pour les siens, dit-il, une place qu'aucun pied indiscret ne doit fouler, qu'aucune main rapace ne doit toucher !

Il montra le rouleau qu'il avait déployé sur la table. La carte de Jonathan était étrange et merveilleuse, mais celle de l'étranger plus merveilleuse encore. On pouvait à peine comprendre comment il se faisait que, plus on considérait la surface bleu foncé qui paraissait peinte sur le parchemin et représentait la mer, plus elle devenait claire et transparente ; à tel point que l'œil finissait par pénétrer, avec surprise, jusqu'au fond des flots, dont le lit antique laissait apercevoir ses merveilles perdues et les trésors qui y sont ensevelis depuis des siècles.

Non loin de la baie de Gleenarvon, se trouvait un bois sombre formé de roseaux et de grands arbustes de mer. Une seule lumière brillait dans la solitude de cette forêt marine. Elle sortait des lucarnes d'une chapelle : là était le cloître submergé, là priaient les frères miraculeusement sauvés, de là un son léger parcourait toute l'étendue de la mer et s'élevait jusqu'à la surface : c'était le chant des moines de Gleenarvon. Le docteur et l'étranger regardaient fixement ces merveilles. Un silence religieux régnait dans la chambre ; puis il sembla que ce chant plaintif et miraculeux s'élevait. Il devenait clair et plaintif, au point que les habitants de la rue étroite l'entendirent aussi ; au bout d'un instant il se perdit peu à peu dans les airs, les lumières s'éteignirent. Le garde criait minuit....

III. Il n'était pas facile de voir une créature plus misérable que Tibb Rothhaar. C'était un gaillard d'une crue démesurée en longueur, qui portait une veste de marinier en lambeaux, un pantalon dans le même état et un chapeau déchiré. La nature n'avait placé dans son cerveau étroit que la dose de raison rigoureusement nécessaire pour qu'il pût se distinguer des chiens de mer. Les pêcheurs de la rive voyaient dans Tibb un être à qui il était permis de se montrer stupide au delà de toutes les bornes. On lui passait tout, car on savait que son apport d'intelligence dans l'examen des choses était déterminé d'une manière fixe et invariable.

De même que les héros ne peuvent se dispenser d'accomplir des faits dignes d'admiration, de même Tibb était contraint de faire tous les jours une infinité de culbutes sur le rivage, et de s'endormir le soir, accablé de fatigue. Il n'avait ni occupation ni vie régulière ; mais, se tenait-il caché quelques jours, il semblait qu'il manquât quelque chose à tout le monde.

Le lendemain du jour où l'étranger avait rendu visite au docteur Jonathan Oldinby, à Gleenarvon, Tibb sortit en rampant de la caverne qui était le lieu ordinaire de son sé-

jour; il s'esquiva avec circonspection et se rendit à l'habitation du pasteur, où il raconta comment il avait vu, pendant la nuit, le docteur et un étranger (qui ne pouvait être que le moine de la mer) se promener sur le rivage et descendre enfin dans l'eau, d'où ils n'étaient pas encore sortis. Cette nouvelle circula; le pasteur ne négligea rien pour la répandre le plus possible. Depuis longtemps le docteur était pour lui un objet d'envie. Depuis que le savoir de M. Jonathan était devenu si célèbre dans la contrée, personne ne paraissait plus chez lui pour admirer sa collection de produits marins; la susceptibilité de l'honorable pasteur était telle qu'il allait jusqu'à suspecter les sentiments de M. Oldinby et qu'il le déclarait partisan secret du papisme et de la sorcellerie.

La tradition généralement répandue du cloître submergé, du moine qui se promenait autour, et qui avait habitude d'apparaître une fois l'an, lui servait tout particulièrement à prouver ce qu'il avançait. Il conseillait donc aux jeunes gens de se boucher les oreilles quand, par un temps calme, les chants de la messe du diable s'élevaient jusqu'à la surface de l'eau pour tromper les âmes. Il était dans l'usage de terminer ses exhortations en ces termes :

— Il viendra, le jour où la vraie foi disparaîtra de nouveau de notre île, alors le diable fera ressortir son cloître du fond de la mer et le rétablira impudemment sous les yeux de tout le monde. Priez avec moi, afin que ce jour soit éloigné, et tenez-vous en garde contre les brebis perdues, qui sont déjà à moitié dans les griffes de Satan.

Malgré son respect pour tout ce qui sortait de la bouche de son maître, Anna, la ménagère, ne l'entendait pas volontiers tenir ces discours, fermement convaincue que le moine de la mer se vengerait un jour des calomnies lancées contre le cloître. Maintenant surtout il fallait user de précaution, car c'était le temps où le frère revenant faisait sa tournée. La nouvelle de Tibb ne laissait pas que de la tranquilliser un peu : elle espérait qu'on en serait quitte pour l'enlèvement du docteur, et que, cette fois, son maître serait à l'abri de toute persécution; mais, par contre, elle portait un œil d'autant plus sévère sur tout ce qui arrivait à la cuisine ou dans le ménage.

Un pot se brisait-il ou un rôti tombait-il au feu, c'était nécessairement la faute du moine; car quelle maison, dans le village et dans la ville de Gleenarvon, le diable devait-il voir avec plus de dépit qu'il ne voyait la sienne? Aussi n'y avait-il nulle part autant de souris que dans l'office d'Anna, et ne se montraient-elles nulle part aussi effrontées. Aussi ne voyait-on nulle part autant d'araignées filer leurs lacs que dans les coins des fenêtres du cabinet d'étude du pasteur, et enfin c'était la seule raison qui faisait écarter si vite à la ménagère une paire de pantoufles toutes neuves. Tout cela n'arrivait que parce que son maître était sur un mauvais pied avec les moines de Gleenarvon. Souvent, en

effet, elle désirait que cet homme honorable se relâchât un peu, rien qu'à cause des araignées et des souris, de la sévérité avec laquelle il poursuivait le cloître et le docteur Jonathan Oldinby; mais elle n'osait jamais le lui témoigner tout haut.

Cependant le docteur n'avait pas disparu pour toujours; il reparut à Gleenarvon au bout de quelque temps, et rien n'était changé à sa manière accoutumée. On ne remarquait en lui rien, absolument rien d'extraordinaire; au contraire, ses yeux, ombragés par son large chapeau à bords retroussés, lançaient des regards plus sereins, plus gracieux qu'autrefois; la promenade au fond de la mer paraissait l'avoir rafraîchi, comme un tour hors des portes de la ville rafraîchit d'autres personnes. Les étrangers accouraient de nouveau pour le visiter, et la chambre du pasteur était délaissée derechef; on traitait même ce dernier de calomniateur qui avait voulu ravalier la réputation bien méritée du docteur. L'inquiétude et la colère d'Anna allaient toujours croissant, car le pasteur tonait plus vivement que jamais; l'on disait en même temps que le moine redoutable s'était montré dans le voisinage de la maison pastorale, et, pour surcroît, Tibb Rothhaar disparut tout à coup.

IV. Trois lunes s'étaient écoulées depuis la disparition de Tibb lorsqu'on frappa un matin à la porte de l'habitation du pasteur. Anna ouvrit; un jeune homme richement vêtu et de la plus noble contenance entra. La ménagère voulut appeler le pasteur, mais l'étranger lui fit signe de rester; en même temps il lui saisit la main avec un sourire mystérieux d'une nature toute particulière. Anna, lui dit-il après un instant de silence, pourquoi cet air étrange? Ne voulez-vous pas recevoir les coquillages que, suivant ma coutume, j'ai ramassés pour vous sur le rivage?

Anna tomba à genoux; elle se couvrit le visage de ses deux mains et balbutia: — Dieu me soit propice! c'est Tibb Rothhaar qui, tout changé, est maintenant devant moi!

— Pardon, monsieur! reprit-elle; mais comment pouvez-vous savoir qu'autrefois vivait ici un jeune mendiant qui apportait tous les jours à mon maître des coquillages du bord de la mer?

— Anna, dit l'étranger, soyez discrète, et je vous dirai que je suis ce même Tibb Rothhaar qui disparut, il y a trois lunes. J'ai passé ce temps chez les moines de Gleenarvon; et ils m'ont rendu aussi sage, aussi prudent, aussi riche que j'étais précédemment imbécile, fou et misérable. — Dieu les en récompense!

Dès les premiers mots de ce discours, Anna avait poussé un cri et voulait fuir; mais Tibb la retint. Il tira un petit coffret de sa poche, et, lorsqu'il l'ouvrit, les plus belles perles et les plus magnifiques coraux brillèrent aux yeux de la ménagère.

— Prenez cela, lui dit-il, cette fois les coquillages que j'apporte sont plus précieux qu'à l'ordinaire; gardez-les pour vous. Quit-

tez le pasteur envieux et gardez-vous de parler mal des moines de Gleenarvon, car, bien qu'ils aient le cœur rempli de douceur et de patience, ils finissent cependant à la longue par punir.

A l'aspect du cadeau, des larmes brillèrent dans les yeux de cette femme.

— Qui que vous soyez, s'écria-t-elle, vous portez le bon cœur de Tibb. Oui, Tibb Rothhaar avait un excellent cœur; les gens ici l'ont traité comme un chien, mais je disais toujours : Soyez raisonnables et laissez ce garçon en repos; on peut encore attendre quelque chose de lui, car il a un bon cœur. Voilà, monsieur, quels furent toujours mes sentiments à l'égard de Tibb : ils sont encore les mêmes aujourd'hui. Maintenant, dites-moi, de grâce, où vous avez vu ce bon jeune homme et comment vous l'avez trouvé.

— Anna, s'écria l'étranger d'un ton sérieux, quand je vous jure que Tibb Rothhaar est devant vous, ne soyez pas assez folle pour douter plus longtemps de mes paroles.

— Hélas ! reprit la ménagère, ainsi il est donc vrai ? Vous êtes tombé dans les griffes du moine de la mer, et c'est l'or de l'esprit malin que vous m'offrez ? Allez, je ne vous aurais pas cru si méchant.

Tibb eut de la peine à la tranquilliser. Lorsqu'il y fut parvenu, elle le questionna longuement sur l'état des choses au fond de la mer, mais Tibb, contrairement à son habitude de raconter tout ce qui lui passait par la tête, se posa les doigts sur la bouche.

— Je vois bien, Rothhaar, poursuivit Anna, que vous êtes devenu sage, prudent et riche. Si ce n'est pas l'ouvrage du démon, louons-en donc les pieux moines de Gleenarvon; mais dites-moi seulement : n'y a-t-il pas de femmes là-bas ?

Tibb la menaça du doigt, et elle tourna la tête avec effroi, craignant déjà que le moine de la mer, avec sa longue barbe couleur d'eau, ne la regardât par-dessus les épaules.

Le changement merveilleux qui s'était opéré dans le garçon imbécile ne pouvait pas demeurer longtemps un secret. Anna, qui affirmait n'avoir jamais caqueté de sa vie, caqueta pour la première fois en cette circonstance, car la chose était réellement trop importante. On se chuchotait à l'oreille que c'était Tibb Rothhaar : mais Anna ne parlait que de sir Tobias, et elle racontait qu'il avait déjà acheté dans le voisinage la belle propriété du baronet endetté, et que ce ne serait pour lui qu'une bagatelle d'acquérir la ville de Gleenarvon tout entière, s'il en avait la fantaisie.

Cet événement valut un crédit tout particulier aux moines de la mer. Dans le village, toute famille qui comptait dans son sein un gaillard à peu près capable de rivaliser en stupidité avec le Tibb Rothhaar d'autrefois, croyait déjà avoir les moines pour amis. L'instant où le jour et la nuit se disputent la domination, où le brouillard enveloppe la mer et les rochers voisins, où les vagues restent muettes au pied des écueils, fut consi-

déré de tout temps comme le moment le plus favorable pour adresser ses demandes au moins de la mer. Il était dans l'usage de se montrer alors dans un coin retiré de la baie et de recevoir, pour ainsi dire, des visites.

Autant cette partie du rivage était ordinairement déserte, autant on voyait fréquemment aujourd'hui s'y promener des groupes silencieux qu'un même but y réunissait et dont chacun tâchait d'obtenir des moines bienveillants quelque chose pour soi et pour les siens. Mais les moines restaient sourds à toutes ces démarches; peut-être attendaient-ils que le disciple à qui ils devaient une leçon se présentât. En effet, ce disciple ne se fit pas attendre longtemps.

Le pasteur, bien changé, ne se déchaînait plus comme auparavant contre les moines et contre le docteur Jonathan; il déclarait même que le pauvre Rothhaar n'était redevable de son esprit et de ses trésors qu'à la seule puissance des bons esprits. Du reste, les sentiments qu'il affichait n'étaient nullement sérieux chez lui. Les richesses de Tibb avaient gagné son cœur; il lui importait peu qu'il les dût au diable ou au ciel, elles étaient à lui et il pouvait maintenant mener la vie la plus commode et la plus délicate.

— Hé, hé, se disait l'honorable pasteur, si les moines ne veulent autre chose qu'un homme qui les débarrasse d'une partie des vieux trésors dont ils ne tirent aucun parti, je puis les accommoder. Je n'aurais pas cru qu'ils fussent aussi braves gens, ces habitants de là-bas !

Sous l'influence de ces réflexions, il se prépara à faire sa visite aux moines de Gleenarvon. Il ne doutait nullement qu'ils ne le reçussent bien, car il avait rétracté de la manière la plus solennelle tout le mal qu'il avait dit d'eux antérieurement; cependant il sentit un petit frisson courir par tous ses membres lorsqu'arriva le jour fixé qu'il considérait comme le plus favorable pour l'exécution de son entreprise.

Sans même dire un seul mot d'adieu à Anna, qui était précisément occupée dans le corridor, il passa à côté d'elle, gagna la porte et sortit. Il atteignit d'un pas inquiet le rivage entièrement désert ce soir-là; la mer était couverte de brouillards; on ne voyait plus à dix pas devant soi, les vagues mugissaient sourdement de l'autre côté des rochers dont elles battaient les pieds, les eaux étaient calmes au milieu de la baie, et les accords des voix qu'à travers l'obscurité on entendait s'élever dans leur sein faisaient frissonner. Le pasteur s'était assis sur une pierre au bord de la mer; le vent enflait son manteau et faisait voler ses cheveux rares et en désordre par-dessus les bords de son chapeau profondément enfoncé. Dans cette solitude, loin de tout voisinage humain, il sentait le découragement se glisser dans son cœur; il regrettait presque sa résolution précipitée, et il était sur le point d'y renoncer, lorsqu'il entendit derrière lui un bruit qui le porta à se lever rapidement. L'effroi s'em-

para de lui quand il se vit face à face avec un immense corps nébuleux semblable à un moine et enveloppé dans un froc gris. La tête du géant surpassait les rochers du rivage ; sa barbe, semblable à la chute d'un torrent fougueux, descendait jusque dans la mer, l'eau cachait encore ses pieds et une partie de son froc. Une voix aussi étrange et aussi effroyable que l'apparition tout entière prononça ces mots :

— Je t'ai déjà entendu trois nuits successives ; sois le bienvenu ; donne-moi la main, que je te conduise chez nous.

Le pasteur tremblant de tous ses membres était tombé à genoux. Il aurait volontiers pris la fuite, mais il était trop tard, il voyait la main de l'esprit au-dessus de sa tête. Une pensée le consolait pourtant, c'est qu'il ne paraissait rien d'hostile ni dans sa mine ni dans ses paroles. Quelques instants après il se sentit saisir par le corps ; il jeta encore un regard sur la rive paisible et sûre, puis il disparut dans le brouillard de la nuit.

On n'était pas encore tellement accoutumé au merveilleux que la circonstance de voir le pasteur enlevé par les esprits n'excitât une grande surprise. Car Anna ne douta pas un instant qu'il n'en eût été ainsi ; on avait d'ailleurs trouvé le chapeau de l'honorable pasteur sur le rivage dans un endroit solitaire de la baie, et que pouvait-on en conclure, si ce n'est que les esprits vindicatifs avaient enfin saisi leur victime ? Mais qu'ils pussent avoir de l'empire sur un homme qui méprisait si cordialement toutes les richesses du monde ! voilà ce qui surpassait la conception d'Anna. Elle fit ce qu'il y avait de plus sage en pareille occurrence, elle attendit patiemment ce qui s'en suivrait. Trois lunes s'étaient écoulées, lorsque veillant la nuit, dans la maison déserte du pasteur, elle entendit un faible coup sur la porte, et une voix bien connue qui lui dit :

— Ouvrez, Anna ! la nuit est fraîche et j'ai froid !

— Que tous les bons esprits soient loués ! s'écria Anna en ouvrant la petite fenêtre et en apercevant dehors le pasteur sans chapeau et les genoux tremblants. Vous voici donc enfin de retour ? Hélas ! pendant les trois lunes de votre absence, je suis presque morte d'inquiétude pour vous !

Le pasteur la considéra avec de grands yeux : — Que parlez-vous de trois lunes, sottise ? Engourdi par le brouillard malfaisant, j'ai dormi une heure, une petite heure sur le rivage.

— Hélas ! monsieur, que dites-vous ? vous êtes bien resté trois lunes ; les moines vous ont retenu trois lunes chez eux, comme ils avaient retenu Tibb Rothhaar !

— Eh bien, s'écria le pasteur, puisqu'il en est ainsi, je l'avouerai ; j'ai été chez eux là-bas ; mais silence absolu !

— Hélas ! mon cher maître, vous voulez donc vous taire aussi, vous voulez donc, à l'exemple de ce surnois de Tibb, ne rien dire à votre fidèle servante ? S'il en est ainsi,

montrez-moi au moins les trésors que vous avez reçus.

Le pasteur trépigna de colère et de dépit.

— Des trésors ? s'écria-t-il, je voudrais que tu les eusses, vieille sorcière, et que tu fusses avec eux au fond de la mer, d'où je viens d'arriver.

Anna se couvrit le visage de ses deux mains. Au même instant on frappa à la fenêtre, et le moine de la mer apparut dans l'appartement. Le pasteur et sa ménagère s'enfuirent dans un coin de la chambre. — Songe à ton serment, ou je te change en poisson muet ! dit une voix sourde.

Pas une parole ne sortit des lèvres du pasteur, de la nuit ni de tout le jour suivant.

Sa position était misérable. Les gens trouvaient qu'il s'était opéré en lui un changement diamétralement opposé à celui qu'avait subi Tibb Rothhaar. Celui-ci ne disait pas non plus comment les moines s'étaient conduits à son égard ; mais il était devenu un homme spirituel et sensé, de fort stupide qu'il était auparavant, tandis que le pasteur semblait avoir laissé au fond de l'eau sa sagesse d'autrefois. Il ne faisait plus que se promener d'un air rêveur, et on finit par le destituer de sa place, à cause de ses étranges discours et de sa conduite inconcevable. Anna était si chagrine de ce changement qu'elle prit la résolution de ne négliger aucun moyen d'apprendre ce qui était arrivé à son pauvre maître dans le cloître des moines de Gleenarvon.

Un jour elle entra dans le cabinet de travail du pasteur ; l'infortuné était tellement enfoncé dans ses rêveries qu'il ne l'aperçut pas. Elle portait des poissons dans un baquet qu'elle posa à terre. A peine le pasteur eut-il remarqué les poissons, qu'il se leva avec précipitation en s'écriant :

— Emportez-les, Anna ! ne voyez-vous donc pas comme ils dressent leurs têtes vers moi, comme ils me regardent ? Ils veulent m'avoir au milieu d'eux, comme au fond de la mer, afin que je leur chante encore la messe !

— Eh ! mon cher maître, s'écria Anna, vous avez donc chanté la messe là-bas, et même à de misérables poissons ?

— Hélas ! oui, reprit le pasteur en gémissant ; la cupidité m'a fait descendre chez les esprits ; ô quels êtres hideux mon œil a vus !

— Dites, poursuivit Anna, mon cher maître !

Le pasteur voulut parler, lorsque tous les poissons ensemble s'agitèrent vivement dans le baquet et que l'un d'eux sauta en l'air. Le visage du pasteur devint pâle ; ses yeux roulèrent dans leur orbite, sa langue balbutia, et, semblable à un possédé, il s'écria, en s'adressant aux poissons :

— Eh bonjour ! frère ministre ; viens-tu me mettre la chape ? Donne ! donne ! il est temps, car le public est dans l'attente !

A ces mots il s'était penché sur le baquet. Un coup assez fort contre la fenêtre se fit entendre, et au même instant le pasteur dis-

parut, et Anna vit avec effroi un poisson de plus nager dans le baquet. Elle tomba à genoux, joignit les mains et sanglota tout haut :

— Ainsi, monsieur, vous êtes devenu poisson ! Hélas ! que diront les gens du village ! Paraissez, mon cher maître, paraissez et redevenez ce que vous étiez auparavant.

Mais aucune réponse aux lamentations d'Anna ne sortit du baquet ; seulement un poisson plus gros que les autres leva la tête et la considéra avec des yeux remplis de tristesse. Elle voulut le prendre, mais il lui glissa rapidement des mains. Sa couleur différait un peu de celle des autres ; on l'aurait dit enveloppé dans un froc gris. Huit jours durant, Anna garda le baquet jour et nuit, espérant toujours que son maître en sortirait ; cependant, comme les poissons paraissaient languir tous ensemble, elle prit enfin la résolution de les reporter à la mer. Elle resta longtemps sur le rivage, sans pouvoir se décider à laisser le malheureux pasteur métamorphosé glisser dans l'immensité, où probablement elle ne le reverrait de sa vie ; enfin elle renversa le vase d'un coup rapide ; et les poissons partirent et disparurent sans laisser la moindre trace.

On se racontait encore, après de longues années, la tradition de Tibb Rothhaar, que les moines de Gleenarvon ont rendu sage et riche, et du mauvais pasteur qu'ils ont changé en poisson. Mais Anna n'a jamais mangé de poisson depuis, dans la crainte qu'un hasard malheureux ne lui fit manger son ancien maître.

Tous ces événements n'altérèrent en rien la tranquillité habituelle du docteur Jonathan Oldinby. La fin tragique de son ennemi le plus acharné ne fit même aucune impression sur son âme. On dit que le mystérieux étranger l'a encore visité souvent ; que tous deux sont restés des heures entières devant leurs cartes magiques déroulées ; qu'ils ont encore eu souvent des entretiens étranges sur les merveilles du fond de la mer, et qu'ils ont pensé aux temps où le service divin régnait pur de toute profanation, et où les moines de Gleenarvon priaient encore dans leur cloître sur la pointe du rocher.

MOÏS. Divinités de chaque mois chez les païens. — Junon présidait au mois de janvier ; Neptune, à février ; Mars, au mois qui porte son nom ; Vénus, au mois d'avril ; Phébus, au mois de mai ; Mercure, au mois de juin ; Jupiter, à juillet ; Cérès, au mois d'août ; Vulcain, à septembre ; Pallas, au mois d'octobre ; Diane, à novembre ; Vesta, à décembre.

Anges de chaque mois, selon les cabalistes. Janvier est le mois de Gabriel ; février, le mois de Barchiel ; mars, le mois de Machiel ; avril, le mois d'Asmodel ; mai, le mois d'Ambriel ; juin, le mois de Muriel ; juillet, le mois de Verchiel ; août, le mois d'Hamaïel ; septembre, le mois d'Uriel ; octobre, le mois de Barbiel ; novembre, le mois d'Adnaïchiel ; décembre, le mois d'Hanaël.

Démons de chaque mois. Janvier est le mois de Bélial ; février, le mois de Léviathan ;

mars, le mois de Satan ; avril, le mois d'As-tarté ; mai, le mois de Lucifer ; juin, le mois de Baalberith ; juillet, le mois de Belzébuth ; août, le mois d'Astaroth ; septembre, le mois de Thamuz ; octobre, le mois de Baal ; novembre, le mois d'Hécate ; décembre, le mois de Moloch.

Animaux de chaque mois. La brebis est consacrée au mois de janvier ; le cheval, au mois de février ; la chèvre, au mois de mars ; le bouc, au mois d'avril ; le taureau, au mois de mai ; le chien, au mois de juin ; le cerf, au mois de juillet ; le sanglier, au mois d'août ; l'âne, au mois de septembre ; le loup, au mois d'octobre ; la biche, au mois de novembre ; le lion, au mois de décembre.

Oiseaux de chaque mois. Le paon est consacré au mois de janvier ; le cygne, au mois de février ; le pivoine, au mois de mars ; la colombe, au mois d'avril ; le coq, au mois de mai ; l'ibis, au mois de juin ; l'aigle, au mois de juillet ; le moineau, au mois d'août ; l'oie, au mois de septembre ; la chouette, au mois d'octobre ; la corneille, au mois de novembre ; l'hirondelle, au mois de décembre.

Arbres de chaque mois. Le peuplier est l'arbre de janvier ; l'orme, de février ; le noisetier, de mars ; le myrte d'avril ; le laurier, de mai ; le coudrier, de juin ; le chêne, de juillet ; le pommier, d'août ; le buis, de septembre ; l'olivier, d'octobre ; le palmier, de novembre ; le pin, de décembre.

MOÏSE. Le diable, selon les uns, un imposteur, selon les autres, pour induire en erreur le peuple juif, prit la figure de Moïse en 434. Il se présenta aux Israélites de l'île de Candie, leur disant qu'il était leur ancien libérateur, ressuscité pour les conduire une seconde fois dans la terre promise. Les Israélites donnèrent tête baissée dans le piège ; ils se rassemblèrent des diverses contrées. Quand tout fut prêt pour le départ de l'île, l'armée du peuple juif se rendit au bord de la mer, dans la persuasion qu'on allait la passer à pied sec. Le diable, riant sous cape, conduisit les cohortes jusqu'au rivage. La confiance de ces gens était si grande, qu'ils n'attendirent pas que leur conducteur eût fait signe à la mer de se fendre : ils se jetèrent en masse au milieu des flots, certains que les flots se retireraient sous leurs pas ; malheureusement la verge de Moïse n'était pas là ; plus de vingt mille Juifs se noyèrent, dit-on, en plein jour, et le faux Moïse ne se trouva plus.

Les Orientaux ont fait beaucoup de contes singuliers sur Moïse.

Cent trente ans après l'établissement des Juifs en Egypte, le roi Pharaon, disent-ils, ayant vu en songe une balance et une main qui pesait tous les Egyptiens dans un des bassins, et dans l'autre un petit enfant juif qui se trouvait plus pesant que tout son royaume, en conclut qu'il devait craindre pour sa puissance ; et, sur la foi des devins du pays, il ordonna aux sages-femmes d'exterminer tous les enfants mâles ; mais Dieu permit que Moïse fût soustrait à cet ordre barbare. Sa mère l'exposa sur les bords du

Nil, où il fut découvert par la fille du roi qui se baignait dans ce fleuve : elle le fit nourrir et l'adopta pour son fils, quoiqu'elle ne fût point mariée.

Pharaon ayant pris une seconde femme, le petit Moïse, qui se trouvait à la noce, mit la couronne du roi sur sa tête ; ce qu'un magicien nommé Balaam ayant vu, il avertit le roi de se garder de cet enfant, qui pourrait bien être celui qu'il avait vu en songe. C'est pourquoi on allait le tuer, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel, qui se déguisa en courtisan et sauva le petit Moïse, en disant qu'il ne fallait pas faire périr un innocent qui n'était pas encore dans l'âge de discrétion.

On l'épargna donc cette fois ; mais à quinze ans il fut obligé de fuir la colère du roi, qui avait encore ordonné de lui trancher la tête : le bourreau le frappa, mais Dieu changea sur-le-champ le cou de Moïse en colonne de marbre, et l'ange Michel le conduisit hors des frontières de l'Égypte. Après avoir parcouru l'Éthiopie et le pays de Madian, Dieu ordonna à Moïse d'aller faire des miracles à la cour (1). Il partit donc : arrivé en Égypte avec son frère Aaron, ils entrèrent dans le palais de Pharaon, dont la porte était gardée par deux énormes lions : Moïse les toucha de sa verge, et les deux lions humblement prosternés léchèrent ses pieds. Le roi étonné fit venir ces étrangers en présence de ses magiciens, et ce fut à qui ferait le plus de miracles. Ce fut alors que Moïse couvrit toute l'Égypte de poux jusqu'à la hauteur d'une coudée, et qu'il envoya chez les habitants des lions, des loups, des ours, des tigres, qui mangeaient les enfants ; on connaît par les saintes Écritures les autres plaies de l'Égypte, qui sont les vraies. Moïse passa ensuite la mer Rouge à pied sec. Dieu l'avertit à l'âge de cent-vingt ans, de se préparer à la mort. Alors le mauvais ange Samaël l'assista, se réjouissant de pouvoir emporter son âme en enfer ; mais Michel le bon ange accourut aussitôt et se mit à pleurer : « Ne te réjouis pas tant, méchante bête, dit le bon ange au mauvais ; Moïse va mourir, mais nous avons Josué à sa place. » Bientôt il mourut, et son âme fut enlevée pour le ciel, malgré les efforts des mauvais anges.

On a donné aussi chez les rabbins une taille de six aunes à Moïse : il était petit cependant, disent-ils, à côté d'Og, qu'il combattit. Og, roi de Basan, était un de ces anciens géants qui avaient vécu avant le déluge ; il s'en sauva en montant sur le toit de l'arche où étaient Noé et ses fils. Noé lui fournit de quoi se nourrir, non par compassion, mais pour faire voir aux hommes qui viendraient après le déluge quelle avait été la puissance de Dieu en exterminant de pareils monstres. Dans la guerre qu'il fit aux Israélites, il avait enlevé une montagne large de six mille pas pour la jeter sur le camp d'Israël, et pour écraser toute l'armée d'un seul coup ; mais

(1) Voltaire, Quest. sur l'Encycl.

Dieu permit que des fourmis creussent la montagne dans l'endroit où elle posait sur sa tête, en sorte qu'elle tomba sur le cou du géant, et lui servait comme de collier. Ensuite ses dents s'étant accrues extraordinairement, s'enfoncèrent dans la montagne et l'empêchèrent de s'en débarrasser ; de sorte que Moïse, l'ayant frappé au pied, le tua sans peine. Si l'on en croit les rabbins, ce géant était d'une si énorme stature, que Moïse, haut de six aunes, prit une hache de la même hauteur, et encore fallut-il qu'il fit un saut de six aunes de haut, pour parvenir à frapper la cheville du pied de Og.

MOKISSOS, génies révérés des habitants de Loango, mais subordonnés au Dieu suprême. Ils pensent que ces génies peuvent les châtier et même leur ôter la vie s'ils ne sont pas fidèles à leurs obligations. Lorsqu'un homme est heureux et bien portant, il est dans les bonnes grâces de son mokisso. Est-il malade ou éprouve-t-il des revers, il attribue cette calamité à la colère de son génie. Ces peuples donnent le même nom à leur souverain, auquel ils croient une puissance divine et surnaturelle, comme de pouvoir faire tomber la pluie et d'exterminer en un instant des milliers d'hommes, etc. Les mokissos sont des figures de bois qui représentent ou des hommes grossièrement faits, ou des quadrupèdes, ou des oiseaux. On leur offre des vœux et des sacrifices pour les apaiser. *Voy. FÉTICHES.*

MOLOCH, prince du pays des larmes, membre du conseil infernal. Il était adoré par les Ammonites, sous la figure d'une statue de bronze assise dans un trône de même métal, ayant une tête de veau surmontée d'une couronne royale. Ses bras étaient étendus pour recevoir les victimes humaines : on lui sacrifiait des enfants. Dans Milton, Moloch est un démon affreux et terrible *couverter des pleurs des mères et du sang des enfants.*

Les rabbins prétendent que, dans l'intérieur de la statue du fameux Moloch, dieu des Ammonites, on avait ménagé sept espèces d'armoires. On en ouvrait une pour la farine, une autre pour les tourterelles, une troisième pour une brebis, une quatrième pour un bélier, la cinquième pour un veau, la sixième pour un bœuf, la septième pour un enfant. C'est ce qui a donné lieu de confondre Moloch avec Mithras, et ses sept portes mystérieuses avec les sept chambres. Lorsqu'on voulait sacrifier des enfants à Moloch, on allumait un grand feu dans l'intérieur de cette statue. Mais afin qu'on n'entendît pas leurs cris plaintifs, les prêtres faisaient un grand bruit de tambours et d'autres instruments autour de l'idole. *Voy. MYSTÈRES.*

MOMIES. Le prince de Radziville, dans son *Voyage de Jérusalem*, raconte une chose singulière dont il a été le témoin. Il avait acheté en Égypte deux momies, l'une d'homme et l'autre de femme, et les avait enfermées secrètement en des caisses qu'il fit mettre

dans son vaisseau lorsqu'il partit d'Alexandrie pour revenir en Europe. Il n'y avait que lui et ses deux domestiques qui fussent ce que contenaient les caisses, parce que les Turcs alors permettaient difficilement qu'on emportât les momies, croyant que les chrétiens s'en servaient pour des opérations magiques. Lorsqu'on fut en mer, il s'éleva une tempête qui revint à plusieurs reprises avec tant de violence, que le pilote désespérait de sauver le navire. Tout le monde était dans l'attente d'un naufrage prochain et inévitable. Un bon prêtre polonais, qui accompagnait le prince de Radzivil, récitait les prières convenables à une telle circonstance; le prince et sa suite y répondaient. Mais le prêtre était tourmenté, disait-il, par deux spectres (un homme et une femme) noirs et hideux, qui le harcelaient et le menaçaient. On crut d'abord que la frayeur et le danger du naufrage lui avaient troublé l'imagination. Le calme étant revenu, il parut tranquille; mais le tumulte des éléments reparut bientôt; alors ces fantômes le tourmentèrent plus fort qu'auparavant, et il n'en fut délivré que quand on eut jeté les deux momies à la mer, ce qui fit en même temps cesser la tempête (1). »

Ajoutons que de nos jours les marins du Levant conservent cette opinion que les momies attirent les tempêtes, et on ne peut les embarquer qu'à leur insu.

On a fait des momies un médicament. Au XII^e siècle (nous empruntons ce passage à une notice publiée dans *le Bien Public*), un juif nommé Umazar, natif d'Alexandrie, recommandait la momie dans les cas de blessures graves. On assure que le bitume et l'asphalte contenus dans les momies remédiaient activement au relâchement des nerfs, et que, dans les maladies, ils faisaient sortir du corps le sang vicié. Le succès grandissant outre mesure, il se rencontra des Juifs qui résolurent de mettre à profit cette bizarre circonstance. Ils faisaient rassembler de tous les cadavres qu'ils pouvaient trouver, suppliciés, pestiférés, noyés et tous autres; leur remplissaient d'asphalte la tête et les entrailles, leur faisaient des incisions aux membres, et les liaient étroitement. Cela fait, ils les exposaient à un brûlant soleil, et, après quelques jours de dessèchement, ces cadavres devenaient de superbes momies qui auraient mis en défaut l'œil le plus expert. Ils en eurent un débit considérable.

Guy de la Fontaine, médecin du roi de Navarre, voyageant en Egypte, rencontra celui de tous les juifs qui faisait ce commerce le plus en grand, et demanda à voir sa collection de momies. Celui-ci accéda sans peine à sa prière et le mena voir une série de corps entassés les uns sur les autres. Le digne médecin lui adressa alors une foule de questions, pour savoir quel degré de confiance il pouvait ajouter à ce que les anciens avaient écrit sur le mode de traitement et de sépulture des corps qui étaient réduits à l'état de

momies, sur quoi le juif lui avoua que ces momies, au nombre de trente ou quarante, avaient été préparées par lui, et ne dataient pas de plus de quatre ans.

Ce fut la France qui fit la plus grande consommation de momies. Au rapport de Belon, François I^{er} en portait toujours sur lui un fragment mêlé à de la poudre de rhubarbe, dans la prévision d'une chute ou de toute autre blessure. Avec cette panacée, il se croyait à l'abri de tout danger.

Du reste, les propriétés médicinales des momies sont attestées par plus d'un écrivain. Bacon, Bayle et Ambroise Paré s'en sont le plus occupés; d'autres autorités ne nous manqueraient pas, et toutes s'accordent assez à dire que la poudre des momies active singulièrement la sécrétion du sang. Voici quelle a été la cause de la cessation de ce trafic.

Un juif de Damiette, qui s'était acquis un grand renom dans la fabrication des fausses momies, avait un esclave de l'âme duquel il prenait un soin extrême; voulant le convertir à sa religion, celui-ci résistait, et sa résistance l'exposait aux mauvais traitements de son maître. L'indignation du juif étant trop expressive, l'esclave s'enfuit et vint, pour se venger, révéler au pacha le genre de commerce que faisait son maître. Incontinent le malheureux fut jeté en prison et n'en sortit qu'en payant pour sa rançon la somme exorbitante de 300 sultanins d'or. Lorsque cette nouvelle arriva aux gouverneurs d'Alexandrie, de Rosette et autres villes d'Egypte, ils ne manquèrent pas d'en tirer parti en emprisonnant tous les juifs soupçonnés de trafiquer de momies. Ce commerce ne valait plus rien depuis que l'on exploitait ainsi les trafiquants; il fallut y renoncer.

On voit que ce ne fut pas par cause d'inefficacité, mais bien par une force majeure, que ce remède fut abandonné. S'il était bon du temps des croisades, il doit l'être encore aujourd'hui. Les cadavres égarés dans le désert et brûlés sous le sable avaient la même vertu. De nos jours, les Arabes se servent d'une poudre de momies. Ils la mêlent au beurre et appellent ce mélange *mantey*. C'est un remède qu'ils disent souverain contre les douleurs internes et externes.

MONARCHIE INFERNALE. Elle se compose, selon Wierus, d'un empereur, qui est Belzébut; de sept rois, qui règnent aux quatre points cardinaux, et qui sont Baël, Pursan, Byleth, Paymon, Belial, Asmoday, Zapan; de vingt-trois ducs, savoir, Agarès, Busas, Gusoy, Bathym, Eligor, Valefar, Zepar, Sytry, Bune, Berith, Astaroth, Vepar, Chax, Pricel, Murmur, Focalor, Gomory, Amdusias, Aym, Orobas, Vapula, Hauros, Alocer; de treize marquis, Aamon, Loray, Naberus, Forneus, Roneve, Marchocias, Sabnac, Gamigyn, Arias, Andras, Androalphus, Cimeries, Phœnix; de dix comtes, Barbatos, Botis, Morax, Ipès, Furfur, Raym, Halphas, Vine, Decarabia, Zalcos; de onze

(1) Dom Calmet, Dissertation sur les apparitions.

présidents, Marbas, Buer, Glasialabolas, Forcas, Malphas, Gaap, Caym, Volac, Oze, Amy, Haagenti ; et de plusieurs chevaliers, comme Furcas, Bifrons, etc.

Les forces de la monarchie infernale se composent de 6666 légions, chacune de 6666 démons ; ce qui ne fait que 44,35,556 combattants. Mais chacun de ces démons a sous lui des bandes. *Voy. COUR.*

MONDE. Tout s'accorde pour reconnaître au monde une origine peu éloignée. L'histoire, aussi bien que la sainte Bible, ne nous permet guère de donner au monde plus de six mille ans ; et rien dans les arts, dans les monuments, dans la civilisation des anciens peuples, ne contredit cette époque de la création. Quelques sophistes ont voulu établir le stupide système de l'éternité du monde ; d'autres ont prétendu que le monde était fait par le hasard ; mais, indépendamment de la foi, la main de Dieu paraît trop clairement dans les chefs-d'œuvre de la nature pour qu'on puisse croire que le monde se soit fait de lui-même.

Racontons toutefois les rêveries des conteurs païens. Sanchoniaton présente ainsi l'origine du monde. Le Très-Haut et sa femme habitaient le sein de la lumière. Ils eurent un fils beau comme le Ciel, dont il porta le nom, et une fille belle comme la Terre, dont elle porta le nom. Le Très-Haut mourut, tué par des bêtes féroces, et ses enfants le déifièrent. Le Ciel, maître de l'empire de son père, épousa alors la Terre, sa sœur, et en eut plusieurs enfants, entre autres Ilus ou Saturne. Il prit encore soin de sa postérité avec quelques autres femmes ; mais la Terre en témoigna tant de jalousie qu'ils se séparèrent. Néanmoins le Ciel revenait quelquefois à elle, et l'abandonnait ensuite de nouveau, ou cherchait à détruire les enfants qu'elle lui avait donnés. Quand Saturne fut grand, il prit le parti de sa mère et la protégea contre son père, avec le secours d'Hermès, son secrétaire. Saturne chassa son père et régna en sa place. Ensuite il bâtit une ville, et se défiant de *Sadid*, l'un de ses fils, il le tua, et coupa la tête à sa fille, au grand étonnement des dieux. Cependant le Ciel, toujours fugitif, envoya trois de ses filles à Saturne pour le faire périr ; ce prince les fit prisonnières et les épousa. A cette nouvelle, le père en détacha deux autres que Saturne épousa pareillement. Quelque temps après, Saturne ayant tendu des embûches à son père, l'estropia, et l'honora ensuite comme un dieu.

Tels sont les divins exploits de Saturne ; tel fut l'âge d'or. Astarté la Grande régna alors dans le pays, par le consentement de Saturne ; elle porta sur sa tête une tête de taureau, pour marque de sa royauté, etc. (1).

Au commencement, dit Hésiode, était le Chaos, ensuite la Terre, le Tartare, l'Amour, le plus beau des dieux. Le Chaos engendra l'Erèbe et la Nuit, de l'union desquels naquirent le Jour et la Lumière. La Terre produi-

(1) L'auteur du *Monde primitif* trouve la clef de ce morceau dans l'agriculture....; d'autres en cherchent l'explication dans l'astronomie, ce qui n'est pas moins ingénieux ;

sit alors les étoiles, les montagnes et la mer. Bientôt, unie au Ciel, elle enfanta l'Océan, Hypérion, Japhet, Rhéa, Phœbé, Thétis. Mnémosyne, Thémis et Saturne, ainsi que les cyclopes et les géants Briarée et Gygès, qui avaient cinquante têtes et cent bras. A mesure que ses enfants naissaient, le Ciel les enfermait dans le sein de la Terre. La Terre, irritée, fabriqua une faux qu'elle donna à Saturne. Celui-ci en frappa son père, et du sang qui sortit de cette blessure naquirent les géants et les furies. Saturne eut de Rhéa, son épouse et sa sœur, Vesta, Cérès, Junon, Pluton, Neptune et Jupiter. Ce dernier, sauvé de la dent de son père, qui mangeait ses enfants, fut élevé dans une caverne, et par la suite fit rendre à Saturne ses oncles qu'il tenait en prison, ses frères qu'il avait avalés, le chassa du ciel, et, la foudre à la main, devint le maître des dieux et des hommes.

Les Egyptiens faisaient naître l'homme et les animaux du limon échauffé par le Soleil. Les Phéniciens disaient que le Soleil, la Lune et les astres ayant paru, le Limon, fils de l'Air et du Feu, enfanta tous les animaux ; que les premiers hommes habitaient la Phénicie ; qu'ils furent d'une grandeur démesurée et donnèrent leur nom aux montagnes du pays ; que bientôt ils adorèrent deux pierres, l'une consacrée au Vent, l'autre au Feu, et leur immolèrent des victimes. Mais le Soleil fut toujours le premier et le plus grand de leurs dieux.

Tous les peuples anciens faisaient ainsi remonter très-haut leur origine, et chaque nation se croyait la première sur la terre. Quelques nations modernes ont la même ambition : les Chinois se disent antérieurs au déluge ; les Japonais soutiennent que les dieux dont ils sont descendus ont habité leur pays plusieurs millions d'années avant le règne de *Sin-Mu*, fondateur de leur monarchie. C'est ainsi que les vieux chroniqueurs français font remonter la généalogie de nos rois plus loin que Noé. Une seule découverte dans ces prétentions explique toutes les autres. Nos chroniqueurs ont mis à la file soixante petits rois qui régnaient ensemble, dans le même temps, chacun en sa ville. Telle est la vérité des dynasties chinoises, égyptiennes et japonaises.

Origène prétend que Dieu a toujours créé, par succession, des mondes infinis, et les a ruinés au temps déterminé par sa sagesse ; à savoir : le monde élémentaire, de sept en sept mille ans ; et le monde céleste, de quarante-neuf en quarante-neuf mille ans, réunissant auprès de lui tous les esprits bienheureux, et laissant reposer la matière l'espace de mille ans, puis renouvelant toutes choses. Le monde élémentaire doit durer six mille ans, ayant été fait en six jours, et se reposer le septième millénaire, pour le repos du septième jour ; et comme la cinquantième année était le grand jubilé chez les Hébreux, le cinquantième millénaire doit être le millé-

ceux-ci n'y voient que les opinions religieuses des Phéniciens touchant l'origine du monde ; ceux-là y croient voir l'histoire dénaturée des premiers princes du pays, etc.

naire du repos pour le monde céleste. Il n'est point parlé dans la Bible de la création des anges, parce qu'ils étaient restés immortels après la ruine des mondes précédents.

Les Parsis ou Guèbres prétendent que, pour peupler plus promptement le monde nouvellement créé, Dieu permit qu'Eve, notre mère commune, mît au monde chaque jour deux enfants jumeaux; ils ajoutent que durant mille ans la mort respecta les hommes, et leur laissa le temps de se multiplier. Les Lapons, qui ne sont pas très-forts, s'imaginent que le monde existe de toute éternité, et qu'il n'aura jamais de fin. Les hommes tirent plus de vanité d'une noble origine et d'une naissance illustre que d'un noble cœur et d'un mérite personnel. Les peuples de la Côte-d'Or, en Afrique, croient que le premier homme fût produit par une araignée. Les Athéniens se disaient descendus des fourmis d'une forêt de l'Attique. Parmi les sauvages du Canada, il y a trois familles principales : l'une prétend descendre d'un lièvre, l'autre dit qu'elle descend d'une très-belle et très-courageuse femme, qui eut pour mère une carpe, dont l'œuf fut échauffé par les rayons du soleil; la troisième famille se donne pour premier ancêtre un ours (1). Les rois des Goths étaient pareillement nés d'un ours. Les Pégusiens sont nés d'un chien. Les Suédois et les Lapons sont issus de deux frères, dont le courage était bien différent, s'il faut en croire les Lapons. Un jour qu'il s'était élevé une tempête horrible, l'un des deux frères (ils se trouvaient ensemble) fut si épouvanté, qu'il se glissa sous une planche que Dieu, par pitié, convertit en maison. De ce poltron sont nés tous les Suédois. L'autre, plus courageux, brava la furie de la tempête, sans chercher même à se cacher : ce brave fut le père des Lapons, qui vivent encore aujourd'hui sans s'abriter.

Les Syriens disent que notre planète n'était pas faite pour être habitée originairement par des gens raisonnables, mais que, parmi les citoyens du ciel, il se trouva deux gourmands, le mari et la femme, qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empire où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit : Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues de nous ? C'est là. Ils y allèrent, et on les y laissa pour les punir.

Des doctes fixent à six mille ans la durée du monde; et voici sur quels fondements : 1° Le nom de Dieu (en hébreu *Jehova*) est composé de six lettres, dont chacune marque un millénaire; 2° la lettre M est répétée six fois dans le premier chapitre de la Genèse; 3° le patriarche Enoch fut enlevé au ciel après six générations; 4° Dieu employa six jours à créer le monde; 5° le nombre six étant composé de trois binaires, le premier, ou les premiers deux mille ans ont été pour

la loi de nature, le deuxième pour la loi écrite, et les deux derniers mille ans pour la loi de grâce.

Selon les Indiens, huit éléphants soutiennent le monde; ils les appellent Achtequedjams.

MONKIR ET NEKIR, anges qui, selon la croyance des musulmans, interrogent le mort aussitôt qu'il est dans le sépulcre, et commencent leur interrogatoire par cette demande : — Qui est votre seigneur ? et qui est votre prophète ? — Leurs fonctions sont aussi de tourmenter les réprouvés. Ces anges ont un aspect hideux et une voix aussi terrible que le tonnerre. Après qu'ils ont reconnu que le mort est dévoué à l'enfer, ils le fouettent avec un fouet, moitié fer et moitié feu (2).

Les mahométans ont tiré cette idée du Talmud.

MONSIEUR DE LAFORET. C'est le nom qu'on donnait autrefois au fantôme, plus connu sous le titre de grand Veneur, de la forêt de Fontainebleau. Voy. VENEUR.

Sa résidence ordinaire était dans cette forêt; mais il s'en écartait quelquefois. Delancré rapporte qu'un enfant qui vivait en Allemagne fut trouvé vêtu d'une peau de loup, et courant comme un petit loup-garou; il dit que c'était M. de Laforêt qui lui avait donné sa peau; que son père s'en servait aussi. Dans un interrogatoire, cet enfant avoua que si M. de Laforêt lui apparaissait, il pouvait le mettre en fuite par des signes de croix. Il ajouta que M. de Laforêt lui demandait quelquefois s'il voulait être à lui, et qu'il lui offrait pour cela de grandes richesses.

MONSTRES. Méry, célèbre anatomiste et chirurgien-major des Invalides, vit et disséqua, en 1720, un petit monstre né à six mois de terme, sans tête, sans bras, sans cœur, sans poumons, sans estomac, sans reins, sans foie, sans rate, sans pancréas, et pourtant né vivant. Cette production extraordinaire fut suivie d'une fille bien organisée, qui tenait au petit monstre par un cordon ombilical commun. Son observation est consignée dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Comment la circulation du sang s'opérait-elle dans cet individu dépourvu de cœur ? Méry essaya de l'expliquer dans une dissertation (3). En d'autres temps, on eût tout mis sur le compte du diable. Voy. IMAGINATION.

Il y a beaucoup de monstres dans les historiens des siècles passés. Torquemada rapporte qu'Alexandre, faisant la guerre des Indes, vit plus de cent trente mille hommes ensemble qui avaient des têtes de chiens et aboyaient comme eux. Il dit aussi que certains habitants du mont Milo avaient huit doigts aux pieds et les pieds tournés en arrière, ce qui rendait ces hommes extrêmement légers à la course.

On voit dans des vieilles chroniques qu'il

(1) Saint-Foix, Essais, t. II.

(2) Delancré, Tableau de l'inconstance des démons, etc., iv. iv, p. 318.

(3) M. Salgues, Des erreurs et des préjugés, etc., t. III, p. 116.

y avait au nord des hommes qui n'avaient qu'un œil au milieu du front ; en Albanie, des hommes dont les cheveux devenaient blancs dès l'enfance, et qui voyaient mieux la nuit que le jour (conte produit par les Albinois) ; des Indiens qui avaient des têtes de chien ; d'autres sans cou et sans tête, ayant les yeux aux épaules ; et, ce qui surpasse toute admiration, un peuple dont le corps était velu et couvert de plumes comme les oiseaux, et qui se nourrissait seulement de l'odeur des fleurs. On a pourtant ajouté foi à ces fables.

N'oublions pas celles qui se trouvent consignées dans le *Journal des voyages* de Jean Struys, qui dit avoir vu de ses propres yeux les habitants de l'île de Formose, ayant une queue au derrière, comme les bœufs. Il parle aussi d'une espèce de concombre, qui se nourrit, dit-on, des plantes voisines. Cet auteur ajoute que ce fruit surprenant a la figure d'un agneau, avec les pieds, la tête et la queue de cet animal distinctement formés ; d'où on l'appelle, en langage du pays, *banaret* ou *bonarez*, qui signifie agneau. Sa peau est couverte d'un duvet fond blanc, aussi délié que de la soie. Les Tartares en font grand cas, et la plupart le gardent avec soin dans leurs maisons, où cet auteur en a vu plusieurs. Il croît sur une tige d'environ trois pieds de haut. L'endroit par où il tient à sa tige est une espèce de nombril, sur lequel il se tourne et se baisse vers les herbes qui lui servent de nourriture, se séchant et se flétrissant aussitôt que ces herbes lui manquent. Les loups l'aiment et le dévorent avec avidité, parce qu'il a le goût de la chair d'agneau ; et l'auteur ajoute qu'on lui a assuré que cette plante a effectivement des os, du sang et de la chair : d'où vient qu'on l'appelle encore dans le pays *zoaphité*, c'est-à-dire plante animale (1).

MONTAGNARDS, démons qui font leur séjour dans les mines sous les montagnes, et tourmentent les mineurs. Ils ont trois pieds de haut, un visage horrible, un air de vieillesse, une camisole et un tablier de cuir, comme les ouvriers dont ils prennent souvent la figure. On dit que ces démons autrefois n'étaient pas malfaisants, qu'ils entendaient même la plaisanterie ; mais une insulte leur était sensible, et ils la souffraient rarement sans se venger. Un mineur eut l'audace de dire des injures à un de ces démons. Le démon indigné sauta sur le mineur et lui tordit le cou. L'infortuné n'en mourut pas, mais il eut le cou renversé et le visage tourné par derrière tout le reste de sa vie. Il y a eu des gens qui l'ont vu en cet état, dit le narrateur... Ils avaient de bons yeux. Voy. MINEURS.

LA MONTAGNE MAGIQUE, BALLADE ALLEMANDE.

I. Devant la grotte du Horseelberg un vieillard est assis. Il tient un bâton blanc à la main. Ses yeux étincellent d'un éclat plein de tristesse, et les longues boucles de ses

cheveux blancs ruissellent le long de ses tempes, comme la neige sur le penchant des Alpes. Il est assis là, morne et rêveur, et il attend toujours à l'entrée de la grotte ténébreuse. Il a passé bien des siècles ainsi ; et il ne connaît plus le sommeil.

Autrefois, quand un voyageur curieux se hasardait à gravir la crête de la montagne, le vieillard apparaissait à ses yeux, et d'une voix creuse et cassée par l'âge il lui disait : — Va ton chemin, voyageur ; va, que Dieu conduise ailleurs tes pas. Et avec son bâton blanc il lui montrait le sentier. Des bruits étranges couraient sur la grotte du Horseelberg et sur le mystérieux vieillard qui en gardait l'entrée ; on se disait tout bas à la veillée, quand le sapin brûlait gaiement sous la haute cheminée : « La grotte du Horseelberg conduit aux enfers. » Maintenant le vieillard, toujours assis sur la pierre mousseuse, regarde, plein de tristesse, dans la caverne obscure, pour savoir s'il pourra bientôt goûter enfin, après tant de siècles, les douceurs du repos. Mais tout vit et remue encore dans la montagne ; les esprits qui l'habitent y mènent leur vie folle et bruyante ; et plus d'une fois les échos de la terre s'effrayent en entendant résonner dans les vallées des vivants quelque note perdue du concert des démons. Ces harmonies souterraines montent et roulent à travers les rochers. Elles vont retentir dans le cœur du pâtre qu'elles remplissent d'effroi. C'est comme la rumeur d'une chasse qui court à travers les montagnes et les forêts. Et la chasse sort de la caverne, et le vieillard quitte son siège de pierre et marche devant elle. Tous ceux qu'il rencontre, laboureurs ou bergers, il les avertit de faire place à la chasse qui s'avance. Plus d'un le remercie de son avis et regarde avec terreur, en faisant le signe de la croix, le cortège étrange qui hurle, qui crie et sonne de la trompe, et qui se précipite, comme s'il volait sur les ailes des vents, autour des pans chauves de la montagne. Plus d'un tombe à genoux, quand les monstres inconnus vont prenant leur course sur les collines herbeuses et dans les vallées fleuries, comme si l'évocation d'un enchanteur les eût fait sortir de l'empire des ténèbres. Puis, quand tout est rentré, quand la chasse est finie et que les échos, remis de leur effroi, ne gémissent plus au son des cors, le vieillard se rassied, silencieux et morne, à l'entrée de la grotte ; en soupirant, il confie un nom à la brise qui souffle à travers les feuillages ; et il l'écoute longtemps qui se perd, revient, se glisse dans le granit, et s'éteint de nouveau pour ne plus revenir. Alors il sent circuler autour de lui le parfum mélancolique du souvenir.

Pourquoi depuis tant de siècles cet homme a vieilli assis à l'entrée de la grotte, et pourquoi il a laissé blanchir ses cheveux et ses membres se roidir, à veiller assis sur la pierre couverte de mousse, c'est ce que vous allez apprendre.

(1) Lebrun, Hist. des superstitions, t. I^{er}, p. 112.

II. Quel est, dites-moi, ce jeune homme vêtu de blanc ? où va-t-il ? la joie s'épanouit sur son passage. Le plaisir sourit, les portes s'ouvrent devant lui et lui offrent l'hospitalité. Avant même qu'il ait frappé, on lui souhaite la bienvenue. Quel est ce jeune homme, dites-le-moi ?

C'est un noble chevalier ; il sort des murs superbes de son château, il quitte son donjon aux fortes murailles, il délaisse sa tour crénelée, il descend la montagne. C'est un ménestrel inspiré. Il porte une couronne sur sa tête. Sa guitare est attachée à un ruban vert. Et à peine a-t-il chanté une chanson qu'elle retentit de pays en pays. Il est paré de tout l'éclat d'un chevalier. Les éperons d'or étincellent à ses talons ; à son côté pend une grande épée dont la poignée est une croix. Mais il n'aspire qu'à la gloire du poète. Tous les triomphes qu'il recherche ce sont ceux de la poésie. Mais ses chansons, ses éloges, ne sont consacrés qu'à Dieu, et sa musique est pleine de ces soupirs qui sortent de la poitrine des anges en présence de la sainte Vierge, pleine de ces mélodies qui vibrent sur les harpes d'or des séraphins.

Cependant elle resta fière et froide à ses chants, la belle dame qu'il avait choisie. Rien ne put la toucher, ni le noble nom du chevalier, ni la voix si douce du pieux chanteur. C'est pourquoi il a quitté la demeure paternelle, le donjon et la tour crénelée. Une puissance irrésistible l'a poussé vers les lointains rivages qu'habitent les étrangers. Il a voulu chercher l'oubli. Un écuyer fidèle et souvent éprouvé accompagne le ménestrel. Ils ont parcouru le monde, ils en ont vu la magnificence, et ils reprennent le chemin du pays natal. Tout ce qu'ils ont vu, les hommes et les choses, tout ce qu'ils ont entendu, les histoires d'autrefois, les antiques traditions, les légendes des saints et des martyrs, le noble ménestrel va chanter tout cela dans ses vers.

Un soir ils marchaient au pied du Horseelberg, tandis que les ombres commençaient à descendre ; tous deux furent surpris tout à coup par un merveilleux chant. Ils s'arrêtèrent, les oreilles tendues. Des chants suaves sortaient du fond de la grotte, des chants doux comme ceux qu'on rêve ; c'étaient ceux que le ménestrel chantait le plus volontiers. Il ne put comprendre comment cette musique sortait ainsi des entrailles du granit.

— Passons, messire, passons vite ! s'écrie l'écuyer fidèle.

Mais le chevalier n'entend pas sa voix. Il est tout à cette musique mystérieuse, et des larmes roulent sur ses joues ; jamais des mélodies aussi belles n'ont réjoui son âme. Il écoute, il écoute toujours.

— Oh ! quelle bouche chante ainsi ? quelle âme me parle ainsi et réveille en moi mille espérances presque éteintes ? Quels doigts merveilleux touchent ainsi les cordes de la harpe ?

Tandis qu'il est là immobile, comme si la baguette d'une fée l'eût touché, et que l'é-

cuyer, rempli de crainte, recule et s'écrie de nouveau :

— Passons, messire, passons vite !

Une porte de pierre s'ouvre devant eux ; une dame vêtue d'une robe de soie rose s'avance, une femme de seize ans, belle comme la rose de juin.

Elle s'approche, dans toute la puissance de ses charmes, lève doucement le doigt, fait signe au ménestrel, et l'entraîne dans la grotte.

— Je suivrai vos pas, messire, dit l'écuyer, dussé-je aller dans un abîme.

Il s'avance pour suivre le chevalier et sa compagne, et tout à coup devant lui la porte se referme avec grand bruit ; son maître a disparu ; longtemps il écoute son pas ; il l'appelle à haute voix, mais rien ne lui répond que l'écho des rochers.

III. Longtemps le chevalier demeura dans ces lieux enchantés ; mais voilà qu'un matin il voit une ride sur le visage de la dame, et le lendemain une ride encore, et chaque jour une ride de plus.

— Oh ! laissez-moi sortir d'ici. J'aspire à revoir la lumière du jour.

— Tu veux donc me quitter ? demanda-t-elle en pleurant. Que faut-il pour te retenir ici ?

— Laissez-moi sortir, je vous en supplie, reprit le ménestrel. J'ai besoin de respirer l'air que respirent les vivants. Je le jure par mon blason de chevalier, je reviendrai. Prenez pitié de moi, ici j'étouffe ; prenez pitié de moi au nom de la sainte Vierge Marie.

A peine le chevalier eut-il laissé tomber de ses lèvres le nom de la mère du Sauveur, que la dame s'évanouit comme une vision, comme un nuage qui se dissout en pluie.

Le chevalier sortit de la grotte obscure, et à l'entrée il retrouva son écuyer fidèle qui l'attendait toujours.

IV. Quand le chevalier put respirer l'air que respirent les vivants, il crut qu'il avait rêvé et il se dit : — Quel rêve étrange !

Puis il tomba à genoux pour prier. Au loin les nuages étaient dorés des rayons du soleil couchant, à travers la vallée flottaient les sons aériens des cloches. La montagne de Horseel par tous ses échos répondait à cette musique sainte, et au loin retentissait un chant pieux. Le chevalier et son écuyer écoutèrent.

— Oh ! quelle harpe céleste résonne aussi doucement dans mon âme, et m'attire ainsi vers le ciel ? Je sens quelque chose gémir dans mon cœur. Ma voix a longtemps gardé le silence ; longtemps ma lyre s'est tue là-bas, dans le vertige du faux plaisir. Maintenant que ma voix éclate et chante le printemps et le Seigneur qui nous le donne ! Et en chantant, le chevalier s'en va de là, pieds nus comme un pèlerin. Plein de joie et de repentir, il va, car il a foi dans la miséricorde de Dieu. Son écuyer fidèle l'accompagne, ils marchent à travers les montagnes ou dans les capricieuses sinuosités des vallées. Ils vont toujours ; ils traversent ainsi les neiges glacées des Alpes et saluent les rivages embaumés de l'Italie.

Déjà le chevalier se croit délié du serment qu'il a fait à la dame de la montagne; de plus en plus il espère son pardon, à mesure qu'il approche de la ville sainte d'où vient le pardon, à mesure qu'il approche de Rome. Là il marche toujours avec plus d'ardeur, car il veut confesser l'horrible péché qui pèse sur son âme comme du plomb, le péché qui ne lui laisse de repos ni le jour, ni la nuit. Déjà le voilà qui secoue ses pieds à la porte de Saint-Pierre; il tombe aux genoux d'un sévère prélat. Plein de repentir, il dit : — Je suis un grand pécheur, j'ai passé une année tout entière dans la montagne d'Horseel, une année tout entière sans penser à Dieu, sans penser au ciel ni à l'enfer, sans penser à mon âme! Mais Dieu a mis le pardon dans vos mains, j'implore votre miséricorde et la sienne!

En entendant son récit, le prélat se lève avec terreur : — Vous êtes maudit! s'écrie-t-il!

— Pitié, au nom du ciel! pitié! Ne me damnez pas dans tous les siècles! Au nom de celui qui vit et qui voit, laissez une année à mon repentir, une année avant de lancer l'anathème sur moi!

— Quand cette crosse verdira et poussera des fleurs, dit le prélat, vous serez pardonné de Dieu.

Tandis que le prélat sévère plante sa crosse en terre, le chevalier attristé s'en va en se frappant la poitrine, ne désespérant pas de la miséricorde de Dieu, de la bonté du Christ qui a versé son sang divin pour l'humanité sur le bois de la croix. Suivi de son fidèle compagnon, il va sans repos, comme si des puissances infernales le poussaient. Son serment, sa parole dont il n'a pu se dégager, l'entraîne vers la montagne magique.

Trois jours s'étaient écoulés; le prélat sévère reposait dans les liens du sommeil et des rêves. Plein d'effroi il contemplait de loin le jugement du Seigneur, et dans les ténèbres de la nuit il trembla. Son oreille frémit à l'éclat sonore des clairons qui faisaient retentir le ciel et la terre. Il vit la mer se tarir, les tombeaux s'ouvrir et les morts reparaître à la lumière du jour, au bruit de mille coups de tonnerre. Le soleil pâlit; les étoiles s'éteignirent comme des flambeaux qu'on souffle. Un grand silence régnait; et dans ce grand silence une voix s'écriait: « Apparaissent devant le tribunal de ma justice! » Les chérubins eux-mêmes tressaillirent au son de cette voix; le monde en reçut une secousse. Un glaive passait dans l'air avec la rapidité d'un éclair dans l'orage. Il jetait un reflet rouge comme le sang; et une grande terreur s'emparait des générations réunies devant le trône de Dieu.

Mais au milieu des rayons qui traversent l'éther, apparaît un calice porté par les anges; dans le vase sacré brille du sang, et le monde refléurit; le ciel reprend son éclat comme si une aurore nouvelle venait de naître; le glaive disparaît, les ténèbres s'effacent.

— C'est le sang du Christ! le sang qui a sauvé le monde!

Ainsi chantaient les voix des séraphins.

— Le Christ a donné son sang pour racheter le péché des hommes. Il est pardonné! que tous bénissent son nom!

Au prélat qui rêve ainsi, il semble voir pleurer un séraphin qui lui montre une crosse plantée en terre et toute fleurie, et qui lui répète les paroles dites au chevalier :

— Quand cette crosse verdira et poussera des fleurs, tu seras pardonné de Dieu.

Le prélat en éprouve une terreur plus grande encore. Car il voit la crosse entourée de feuilles vertes et garnie de fleurs épanouies. Cette image obstinée resta devant lui jusqu'à ce que le sommeil eut cessé. Et quand le jour commença à briller à travers les carreaux, il se demanda tout bas :

— Le Seigneur veut-il ainsi m'apprendre ses desseins? Ses yeux se reportent vers la crosse; il voit toujours le bois aride revêtu de feuilles et de fleurs; il est là muet d'épouvante.

— Malheur à moi! dit-il, j'ai fait plus que Dieu ne fait! j'ai repoussé le repentir. J'ai maudit au lieu de délier. De toutes parts il envoie des messagers pour rappeler le chevalier; de toutes parts il fait chercher le ménestrel qui porte sa guitare à un ruban vert et qui a des éperons d'or à ses talons. Mais on ne le trouve plus; car il est enfermé dans la montagne magique, dans les flancs de Horseelberg. Il y restera jusqu'au jour du jugement dernier. Son fidèle écuyer l'attend toujours, assis sur une pierre moussue à l'entrée de la grotte. C'est le vieillard aux cheveux blancs, qui pleure, parce que son maître ne revient pas.

MONTALEMBERT (ADRIEN DE), aumônier de François I^{er}, auteur d'un ouvrage intitulé : *La merveilleuse Histoire de l'esprit qui depuis naguère s'est apparu au monastère des religieuses de Saint-Pierre de Lyon*. Paris, 1528, in-4°; Rouen, 1529; Paris, 1580, in-12.

MONTAN, chef des hérétiques montanistes au II^e siècle. C'était un eunuque phrygien. Il avait des attaques d'épilepsie, il les fit passer pour des extases où il s'entretenait avec Dieu. Il reconnaissait que le Saint-Esprit était venu, mais il le distinguait du Paraclet et il disait : C'est moi qui suis le Paraclet. Les montanistes admettaient les femmes à la prêtrise.

MONTANAY, sorcier. Voy. GALIGAI.

MONTÉZUMA. Voy. PRÉSAGES.

MOPSUS, devin de l'antiquité, qui fit mourir Calchas de jalousie.

MORAIL, démon qui a la puissance de rendre invisible, selon les *Clavicules de Salomon*.

MORAX ou FORAI, capitaine, comte et président de plusieurs bandes infernales; il se fait voir sous la forme d'un taureau. Lorsqu'il prend la figure humaine, il instruit l'homme dans l'astronomie et dans tous les arts libéraux. Il est le prince des esprits fa-

miliers qui sont doux et sages. Il a sous ses ordres trente-six légions (1).

MOREAU, chiromancien du **xix^e** siècle, qui, dit-on, prédit à Napoléon sa chute et ses malheurs. Bien d'autres furent aussi sorciers que lui. Il exerçait à Paris, où il est mort en 1825.

MOREL (**LOUISE**), sorcière, tante de Marie-Martin. *Voy. MARTIN.*

MORGANE, sœur du roi Arthus, élève de Merlin, qui lui enseigna la magie; elle est fameuse dans les romans de chevalerie par ses enchantements et par les tours qu'elle joua à Genièvre, sa belle-sœur. C'est dans la Bretagne une grande fée, l'une des prophétesses de l'île de Sein, et la plus puissante des neuf sœurs druidesses. *Voy. aussi MIRAGE.*

MORIN (**LOUIS**), médecin de mademoiselle de Guise, né au Mans en 1615, et mort en 1705. Il pronostiquait, comme Luc Gauric. On dit qu'il annonça le sort de Gustave-Adolphe et du jeune Cinq-Mars, et qu'il fixa, à quelques légères différences près, le jour et l'heure où moururent le cardinal de Richelieu et le connétable de Lesdiguières. On lui attribue à tort la réponse adroite de cet astrologue qui, interrogé par Louis XI s'il connaissait lui-même l'époque de sa propre mort, répondit :

— Oui, prince, trois jours avant la vôtre.

Sous le règne de Louis XIII, on était très-infatué de l'astrologie judiciaire. Morin ayant prédit que tel jour le roi était menacé de quelque malheur, on respecta assez sa prédiction pour recommander au roi de ne pas sortir. Il garda effectivement l'appartement toute la matinée; mais s'ennuyant l'après-midi, il voulut prendre l'air et tomba.

— Qu'on ne parle pas de cela à Morin, dit le prince; cet accident le rendrait trop glorieux.

MORIN (**SIMON**), visionnaire fanatique du **xvii^e** siècle, né vers 1623, qui voulut rétablir la secte des illuminés. Il fit quelques prosélytes; mais à la suite de plusieurs détentions à la Bastille, il fut condamné à être brûlé, après avoir fait amende honorable comme accusé de conspiration contre le roi; il monta sur le bûcher le 14 mars 1663. C'était un agitateur qui eût bien voulu une petite révolution.

MORT. « La mort, si poétique parce qu'elle touche aux choses immortelles, si mystérieuse à cause de son silence, devait avoir mille manières de s'énoncer pour le peuple. Tantôt un trépas se faisait prévoir par le tintement d'une cloche qui sonnait d'elle-même, tantôt l'homme qui devait mourir entendait frapper trois coups sur le plancher de sa chambre. Une religieuse de Saint-Benoît, près de quitter la terre, trouvait une couronne d'épines blanches sur le seuil de sa cellule. Une mère perdait-elle son fils dans un pays lointain, elle en était instruite à l'instant par ses songes. Ceux qui nient les pressentiments ne connaîtront jamais les

routes secrètes par où deux cœurs qui s'aiment communiquent d'un bout du monde à l'autre. Souvent le mort chéri, sortant du tombeau, se présentait à son ami, lui recommandait de dire des prières pour le racheter des flammes et le conduire à la félicité des élus (2). »

De tous les spectres de ce monde, la mort est le plus effrayant. Dans une année d'indigence, un paysan se trouve au milieu de quatre petits enfants qui portent leurs mains à leur bouche, qui demandent du pain, et à qui il n'a rien à donner.... La démence s'empare de lui; il saisit un couteau; il égorge les trois aînés; le plus jeune, qu'il allait frapper aussi, se jette à ses pieds et lui crie : — Ne me tuez pas, je n'ai plus faim.

Dans les armées des Perses, quand un simple soldat était malade à l'extrémité, on le portait en quelque forêt prochaine, avec un morceau de pain, un peu d'eau et un bâton, pour se défendre contre les bêtes sauvages tant qu'il en aurait la force. Ces malheureux étaient ordinairement dévorés. S'il en échappait quelqu'un qui revint chez lui, tout le monde le fuyait comme si c'eût été un démon ou un fantôme; on ne lui permettait de communiquer avec personne qu'il n'eût été purifié. On était persuadé qu'il devait avoir eu de grandes liaisons avec les démons, puisque les bêtes ne l'avaient pas mangé, et qu'il avait recouvré ses forces sans aucun secours.

Les anciens attachaient tant d'importance aux cérémonies funèbres, qu'ils inventèrent les dieux mânes pour veiller aux sépultures. On trouve, dans la plupart de leurs écrits, des traits frappants qui nous prouvent combien était sacré, parmi eux, ce dernier devoir que l'homme puisse rendre à l'homme. Pausanias conte que, certains peuples de l'Arcadie ayant tué inhumainement quelques jeunes garçons qui ne leur faisaient aucun mal, sans leur donner d'autre sépulture que les pierres avec lesquelles ils les avaient assommés, et leurs femmes, quelque temps après, se trouvant atteintes d'une maladie qui les faisait toutes avorter, on consulta les oracles, qui commandèrent d'enterrer au plus vite les enfants si cruellement privés de funérailles.

Les Egyptiens rendaient de grands honneurs aux morts. Un de leurs rois, se voyant privé d'héritiers par la mort de sa fille unique, n'épargna rien pour lui rendre les derniers devoirs, et tâcha d'immortaliser son nom par la plus riche sépulture qu'il pût imaginer. Au lieu d'un mausolée, il lui fit bâtir un palais; et on ensevelit le corps de la jeune princesse dans un bois incorruptible, qui représentait une génisse couverte de lames d'or et revêtue de pourpre. Cette figure était à genoux, portant entre ses cornes un soleil d'or massif, au milieu d'une saie magnifique et entourée de cassolettes où brûlaient continuellement des parfums odoriférants. Les Egyptiens embaumaient les

(1) Taillepied, Apparitions des esprits, p. 136.

(2) M. de Châteaubriand, Génie du christianisme.

corps et les conservaient précieusement ; les Grecs et les Romains les brûlaient. Cette coutume de brûler les morts est fort ancienne. Les Égyptiens, avant de rendre à leurs rois les honneurs funèbres, les jugeaient devant le peuple, et les privaient de sépulture s'ils s'étaient conduits en tyrans.

Quand le roi des Tartares mourait, on mettait son corps embaumé dans un chariot, et on le promenait dans toutes ses provinces. Il était permis à chaque gouverneur de lui faire quelque outrage, pour se venger du tort qu'il en avait reçu. Par exemple, ceux qui n'avaient pu obtenir audience maltrai- taient les oreilles, qui leur avaient été fer- mées ; ceux qui avaient été indignés contre ses débauches, s'en prenaient aux cheveux, qui étaient sa principale beauté, et lui fai- saient mille huées, après l'avoir rasé, pour le rendre laid et ridicule. Ceux qui se plai- gnaient de sa trop grande délicatesse lui déchiraient le nez, croyant qu'il n'était de- venu efféminé que parce qu'il avait trop aimé les parfums. Ceux qui décriaient son gouvernement lui brisaient le front, d'où étaient sorties toutes ses ordonnances tyran- niques ; ceux qui en avaient reçu quelque violence lui mettaient les bras en pièces. Après qu'on l'avait ramené au lieu où il était mort, on le brûlait avec une de ses femmes, un échanson, un cuisinier, un écuyer, un palefrenier, quelques chevaux et cinquante esclaves (1).

Quand un Romain mourait, on lui fermait les yeux pour qu'il ne vît point l'affliction de ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il était sur le bûcher, on les lui rouvrait pour qu'il pût voir la beauté des cieux qu'on lui souhaitait pour demeure. On faisait faire ordinairement la figure du mort, ou en cire, ou en marbre, ou en pierre ; et cette figure accompagnait le cortège funèbre, entouré de pleureuses à gages.

Chez plusieurs peuples de l'Asie et de l'Afrique, aux funérailles d'un homme riche et de quelque distinction, on égorge et on enterre avec lui cinq ou six de ses esclaves. Chez les Romains, dit Saint-Foix, on égor- geait aussi des vivants pour honorer les morts ; on faisait combattre des gladiateurs devant le bûcher, et on donnait à ces mas- sacres le nom de jeux funéraires.

En Egypte et au Mexique, dit le même auteur, on faisait toujours marcher un chien à la tête du convoi funèbre. En Europe, sur les anciens tombeaux des princes et des chevaliers, on voit communément des chiens à leurs pieds.

Les Parthes, les Mèdes et les Ibériens ex- posaient les corps, ainsi que chez les Per- ses, pour qu'ils fussent au plus tôt dévorés par les bêtes sauvages, ne trouvant rien de plus indigne de l'homme que la putréfaction. Les Bactriens nourrissaient, pour ce sujet, de grands chiens dont ils avaient un soin extrême. Ils se faisaient autant de gloire de les nourrir grasement, que les autres

peuples de se bâtir de superbes tombeaux. Un Bactrien faisait beaucoup d'estime du chien qui avait mangé son père. Les Bar- céens faisaient consister le plus grand hon- neur de la sépulture à être dévorés par les vautours ; de sorte que toutes les personnes de mérite et ceux qui mouraient en combat- tant pour la patrie étaient aussitôt exposés dans des lieux où les vautours pouvaient en faire curée. Quant à la populace, on l'en- fermait dans des tombeaux, ne la jugeant pas digne d'avoir pour sépulture le ventre des oiseaux sacrés.

Plusieurs peuples de l'Asie eussent cru se rendre coupables d'une grande impiété en laissant pourrir les corps ; c'est pourquoi, aussitôt que quelqu'un était mort parmi eux, ils le mettaient en pièces et le mangeaient en grande dévotion avec les parents et les amis. C'était lui rendre honorablement les derniers devoirs. Pythagore enseigna la mé- tempsychose des âmes ; ceux-ci pratiquaient la métempsychose des corps, en faisant passer le corps des morts dans celui des vivants. D'autres peuples, tels que les anciens Hiber- niens, les Bretons et quelque nations asia- tiques, faisaient encore plus pour les vieil- lards : ils les égorgeaient dès qu'ils étaient septuagénaires, et en faisaient pareillement un festin. C'est ce qui se pratique encore chez quelques peuplades sauvages.

Les Chinois font publier le convoi, pour que le concours du peuple soit plus nom- breux. On fait marcher devant le mort des drapeaux et des bannières, puis des joueurs d'instruments, suivis de danseurs revêtus d'habits fort bizarres, qui sautent tout le long du chemin avec des gestes ridicules. Après cette troupe, viennent des gens armés de boucliers et de sabres, ou de gros bâtons noueux. Derrière eux, d'autres portent des armes à feu dont ils font incessamment des décharges. Enfin, les prêtres, criant de toutes leurs forces, marchent avec les parents, qui mêlent à ces cris des lamentations épouvan- tables ; le cortège est fermé par le peuple. Cette musique enragée et ce mélange bur- lesque de joueurs, de danseurs, de soldats, de chanteuses et de pleureurs, donnent beau- coup de gravité à la cérémonie. On ensevelit le mort dans un cercueil précieux, et on en- terre avec lui, entre plusieurs objets, de pe- tites figures horribles, pour faire sentinelle près de lui et effrayer les démons ; après quoi on célèbre le festin funèbre, où l'on in- vite de temps en temps le défunt à manger et à boire avec les convives. Les Chinois croient que les morts reviennent en leur maison, une fois tous les ans, la dernière nuit de l'année. Pendant toute cette nuit, ils laissent leur porte ouverte, afin que les âmes de leurs parents trépassés puissent entrer ; ils leur préparent des lits et mettent dans la chambre un bassin plein d'eau pour qu'ils puissent se laver les pieds. Ils attendent jus- qu'à minuit. Alors, supposant les morts ar- rivés, ils leur font compliment, allument des

(1) Muret, Des cérémonies funèbres.

cierges, brûlent des odeurs, et les prient, en leur faisant de profondes révérences, de ne pas oublier leurs enfants et de leur obtenir des dieux la force, la santé, les biens et une longue vie.

Les Siamois brûlent les corps et mettent autour du bûcher beaucoup de papiers où sont peints des jardins, des maisons, des animaux, des fruits, en un mot, tout ce qui peut être utile et agréable dans l'autre vie. Ils croient que ces papiers brûlés deviennent réellement ce qu'ils représentent. Ils croient aussi que tout être, dans la nature, quel qu'il soit, un habit, une flèche, une hache, un chaudron, etc., a une âme, et que cette âme suit dans l'autre monde le maître à qui la chose appartenait dans ce monde-ci. On aurait dit sérieusement pour eux ces vers burlesques :

J'aperçus l'ombre d'un cocher
Qui, tenant l'ombre d'une brosse,
En frottait l'ombre d'un carrosse (1).

Le gibet, qui nous inspire tant d'horreur, a passé chez quelques peuples pour une telle marque d'honneur, que souvent on ne l'accordait qu'aux grands seigneurs et aux souverains. Les Tibaréniens, les Suédois, les Goths, suspendaient les corps à des arbres et les laissaient se défigurer ainsi peu à peu, et servir de jouet aux vents. D'autres emportaient dans leurs maisons ces corps desséchés, et les pendaient au plancher comme des pièces de cabinet (2). Les Groënländais, habitant le pays du monde le plus froid, ne prennent pas d'autres soins des morts que de les exposer nus à l'air, où ils se gèlent et se durcissent aussitôt comme des pierres; puis, de peur qu'en les laissant au milieu des champs ils ne soient dévorés par les ours, les parents les enferment dans de grands paniers qu'il suspendent aux arbres. Les Troglodites exposaient les corps morts sur une éminence, le derrière tourné vers les assistants; de sorte qu'excitant, par cette posture, le rire de toute l'assemblée, on se moquait du mort au lieu de le pleurer; chacun lui jetait des pierres, et quand il en était couvert, on plantait au-dessus une corne de chèvre et on se retirait. Les habitants des îles Baléares dépeçaient le corps en petits morceaux, et croyaient honorer infiniment le défunt en l'ensevelissant dans une cruche. Dans certains pays de l'Inde, la femme se brûle sur le bûcher de son mari. Lorsqu'elle a dit adieu à sa famille, on lui apporte des lettres pour le défunt, des pièces de toile, des bonnets, des souliers, etc. Quand les présents cessent de venir, elle demande jusqu'à trois fois à l'assemblée si l'on n'a plus rien à lui apporter et à lui recommander, ensuite elle fait un paquet de tout et l'on met le feu au bûcher. Dans le royaume de Tonquin, il est d'usage, parmi les personnes riches, de remplir la bouche du mort de pièces d'or et d'argent, pour ses besoins dans l'autre monde. On revêt l'homme de sept de ses meilleurs habits, et la femme de neuf robes.

(1) De Ch. Perrault, attribués mal à propos à Scarron.

Les Galates mettaient dans la main du mort un certificat de bonne conduite.

Chez les Turcs, on loue des pleureuses qui accompagnent le convoi, et on porte des rafraîchissements auprès du tombeau, pour régaler les passants, qu'on invite à pleurer et à pousser des cris lamentables. Les Gaulois brûlaient, avec le corps mort, ses armes, ses habits, ses animaux, et même ceux de ses esclaves qu'il avait paru le plus chérir. Quand on découvrit le tombeau de Childéric, père de Clovis, à Tournay, on y trouva des pièces d'or et d'argent, des boucles, des agrafes, des filaments d'habits, la poignée d'une épée, le tout d'or; la figure en or d'une tête de bœuf, qui était, dit-on, l'idole qu'il adorait; les os, le mors, un fer et quelques restes du harnais d'un cheval, un globe de cristal dont il se servait pour deviner, une pique, une hache d'armes, un squelette d'homme en entier, une autre tête moins grosse, qui paraissait avoir été celle d'un jeune homme, et apparemment de l'écuyer qu'on avait tué, selon la coutume, pour accompagner et aller servir là-bas son maître. On voit qu'on avait eu soin d'enterrer avec lui ses habits, ses armes, de l'argent, un cheval, un domestique, des tablettes pour écrire, en un mot, tout ce qu'on croyait pouvoir lui être nécessaire dans l'autre monde. Quelquefois même on enterrait avec les grands personnages leur médecin. La belle Austregilde obtint en mourant, du roi Gontran, son mari, qu'il ferait tuer et enterrer avec elle les deux médecins qui l'avaient soignée pendant sa maladie. « Ce sont, je crois, les seuls, dit Saint-Foix, qu'on ait inhumés dans le tombeau des rois; mais je ne doute pas que plusieurs autres n'aient mérité le même honneur. »

On observait anciennement, en France, une coutume singulière aux enterrements des nobles : on faisait coucher dans le lit de parade qui se portait aux enterrements un homme armé de pied en cap pour représenter le défunt. On trouva dans les comptes de la maison de Polignac : *Donné cinq sous à Blaise, pour avoir fait le chevalier mort, à la sépulture de Jean, fils de Randonnet-Armand, vicomte de Polignac.*

Quelques peuples de l'Amérique enterraient leurs morts assis et entourés de pain, d'eau, de fruits et d'armes. A Panuco, dans le Mexique, on regardait les médecins comme de petites divinités, à cause qu'ils procuraient la santé, qui est le plus précieux de tous les biens. Quand ils mouraient, on ne les enterrait pas comme les autres; on les brûlait avec des réjouissances publiques; les hommes et les femmes dansaient pélemêle autour du bûcher. Dès que les os étaient réduits en cendres, chacun tâchait d'en emporter dans sa maison, et les buvait ensuite avec du vin, comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Quand on brûlait le corps de quelque empereur du Mexique, on égorgeait d'abord sur son bûcher

(2) Muret, Des cérémonies funèbres, etc.

l'esclave qui avait eu soin, pendant sa vie, d'allumer ses lampes, afin qu'il lui allât rendre les mêmes devoirs dans l'autre monde. Ensuite on sacrifiait deux cents esclaves, tant hommes que femmes, et, parmi eux, quelques nains et quelques bouffons pour son divertissement. Le lendemain, on enfermait les cendres dans une petite grotte voûtée, toute peinte en dedans, et on mettait au-dessus la figure du prince, à qui l'on faisait encore de temps en temps de pareils sacrifices, car le quatrième jour après qu'il avait été brûlé, on lui envoyait quinze esclaves en l'honneur des quatre saisons, afin qu'il les eût toujours belles ; on en sacrifiait cinq le vingtième jour, afin qu'il eût, toute l'éternité, une vigueur pareille à celle de vingt ans ; le soixantième, on en immolait trois autres, afin qu'il ne sentît aucune des trois principales incommodités de la vieillesse, qui sont la langueur, le froid et l'humidité. Enfin, au bout de l'année, on lui en sacrifiait encore neuf, qui est le nombre le plus propre à exprimer l'éternité, pour lui souhaiter une éternité de plaisir.

Quand les Indiens supposent qu'un de leurs chefs est près de rendre le dernier soupir, les savants de la nation se rassemblent. Le grand prêtre et le médecin apportent et consultent chacun la figure de la divinité, c'est-à-dire de l'esprit bienfaisant de l'air et de celui du feu. Ces figures sont en bois, artistement taillées, et représentent un cheval, un cerf, un castor, un cygne, un poisson, etc. Tout autour sont suspendues des dents de castor, des griffes d'ours et d'aigles. Leurs maîtres se placent avec elles dans un coin écarté de la cabane pour les consulter ; il existe ordinairement entre eux une rivalité de réputation, d'autorité, de crédit ; s'ils ne tombent pas d'accord sur la nature de la maladie, ils frappent violemment ces idoles les unes contre les autres, jusqu'à ce qu'une dent ou une griffe en tombe. Cette perte prouve la défaite de l'idole qui l'a éprouvée, et assure par conséquent une obéissance formelle à l'ordonnance de son compétiteur.

Aux funérailles du roi de Méchoacan, le corps était porté par le prince que le défunt avait choisi pour son successeur ; la noblesse et le peuple le suivaient avec de grandes lamentations. Le convoi ne se mettait en marche qu'à minuit, à la lueur des torches. Quand il était arrivé au temple, on faisait quatre fois le tour du bûcher ; après quoi on y déposait le corps et on amenait les officiers destinés à le servir dans l'autre monde ; entre autres, sept jeunes filles, l'une pour serrer ses bijoux, l'autre pour lui présenter sa coupe, la troisième pour lui laver les mains, la quatrième pour lui donner la serviette, la cinquième pour faire sa cuisine, la sixième pour mettre son couvert, la septième pour laver son linge. On mettait le feu au bûcher, et toutes ces malheureuses victimes, couronnées de fleurs, étaient as-

sommées à grands coups de massue et jetées dans les flammes.

Chez les sauvages de la Louisiane, après les cérémonies des obsèques, quelque homme notable de la nation, mais qui doit n'être pas de la famille du mort, fait son éloge funèbre. Quand il a fini, les assistants vont tout nus, les uns après les autres, se présenter devant l'orateur, qui leur applique à chacun, d'un bras vigoureux, trois coups d'une lanière large de deux doigts, en disant : — Souvenez-vous que pour être un bon guerrier comme l'était le défunt, il faut savoir souffrir.

Les protestants luthériens n'ont point de cimetière et enterrent indistinctement les morts dans un champ, dans un bois, dans un jardin. « Parmi nous, dit Simon de Paul, l'un de leurs prédicants, il est fort indifférent d'être enterré dans les cimetières ou dans les lieux où l'on écorche les ânes. »

« Hélas ! disait un vieillard du Palatinat, faudra-t-il donc qu'après avoir vécu avec honneur, j'aie à demeurer après ma mort parmi les raves, pour en être éternellement le gardien ? »

Les Circassiens lavent les corps des morts, à moins que le défunt ne soit mort loyalement dans une bataille pour la défense du pays, auquel cas on l'enterre dans son harnais, sans le laver, supposant qu'il sera reçu d'emblée en paradis (1).

Les Japonais témoignent la plus grande tristesse pendant la maladie d'un des leurs ; et la plus grande joie à sa mort. Ils s'imaginent que les maladies sont des démons invisibles ; et souvent ils présentent requête contre elles dans les temples. Ces mêmes Japonais poussent quelquefois si loin la vengeance, qu'ils ne se contentent pas de faire périr leur ennemi ; mais ils se donnent encore la mort pour aller l'accuser devant leur dieu et le prier d'embrasser leur querelle ; on conte même que des veuves, non contentes d'avoir bien tourmenté leur mari pendant sa vie, se poignardent pour avoir encore le plaisir de le faire enrager après sa mort.

Quand un Caraïbe est mort, ses compagnons viennent visiter le corps et lui font mille questions bizarres, accompagnées de reproches sur ce qu'il s'est laissé mourir, comme s'il eût dépendu de lui de vivre plus longtemps : « Tu pouvais faire si bonne chère ! il ne te manquait ni manioc, ni patates, ni ananas ; d'où vient donc que tu es mort ? Tu étais si considéré ! chacun avait de l'estime pour toi, chacun t'honorait, pourquoi donc es-tu mort ?... Tes parents t'accablaient de caresses ; ils ne te laissaient manquer de rien ; dis-nous donc pourquoi tu es mort ? Tu étais si nécessaire au pays ! tu t'étais signalé dans tant de combats ! tu nous mettais à couvert des insultes de nos ennemis ; d'où vient donc que tu es mort ? » Ensuite on l'assied dans une fosse ronde ; on l'y laisse pendant dix jours sans l'enterrer ;

(1) Stanislas Bell., Voyage en Circassie.

ses compagnons lui apportent tous les matins à manger et à boire; mais enfin, voyant qu'il ne veut point revenir à la vie, ni toucher à ces viandes, ils les lui jettent sur la tête, et, comblant la fosse, ils font un grand feu, autour duquel ils dansent, avec des hurlements.

Les Turcs, en enterrant les morts, leur laissent les jambes libres, pour qu'ils puissent se mettre à genoux quand les anges viendront les examiner, ils croient qu'aussitôt que le mort est dans la fosse, son âme revient dans son corps et que deux anges horribles se présentent à lui et lui demandent : « Quel est ton dieu, ta religion et ton prophète ? » S'il a bien vécu, il répond : « Mon dieu est le vrai Dieu, ma religion est la vraie religion, et mon prophète est Mahomet. » Alors on lui amène une belle figure, qui n'est autre chose que ses bonnes actions, pour le divertir jusqu'au jour du jugement, où il entre en paradis. Mais si le défunt est coupable, il tremble de peur et ne peut répondre juste. Les anges noirs le frappent aussitôt avec une massue de feu, et l'enfoncent si rudement dans la terre, que tout le sang qu'il a pris de sa nourrice s'écoule par le nez. Là-dessus vient une figure très-vilaine (ses mauvaises actions) qui le tourmente jusqu'au jour du jugement, où il entre en enfer. C'est pour délivrer le mort de ces anges noirs que les parents lui crient sans cesse : « N'ayez pas peur et répondez bravement. » Ils font une autre distinction des bons et des méchants, qui n'est pas moins absurde. Ils disent qu'au jour du jugement Mahomet viendra dans la vallée de Josaphat, pour voir si Jésus-Christ jugera bien les hommes; qu'après le jugement il prendra la forme d'un mouton blanc, que tous les Turcs se cacheront dans sa toison, changés en petite vermine, qu'il se secouera alors, et que tous ceux qui tomberont seront damnés, tandis que tous ceux qui resteront seront sauvés, parce qu'il les mènera en paradis. Des docteurs musulmans exposent encore autrement la chose : Au jugement dernier, Mahomet se trouvera à côté de Dieu, monté sur le Borak et couvert d'un manteau fait des peaux de tous les chameaux qui auront porté à la Mecque le présent que chaque sultan y envoie à son avènement à l'empire. Les âmes des bienheureux musulmans se transformeront en puces qui s'attacheront aux poils du manteau du prophète, et Mahomet les emportera dans son paradis avec une rapidité prodigieuse; il ne sera plus question alors que de se bien tenir, car les âmes qui s'échapperont, soit par la rapidité du vol, soit autrement, tomberont dans la mer où elles nageront éternellement.

Parmi les juifs modernes, aussitôt que le malade est abandonné des médecins, on fait venir un rabbin, accompagné, pour le moins, de dix personnes. Le juif répare le mal qu'il a pu faire; puis il change de nom, pour que l'ange de la mort, qui doit le punir, ne

le reconnaisse plus; ensuite il donne sa bénédiction à ses enfants, s'il en a, et reçoit celle de son père, s'il ne l'a pas encore perdu. De ce moment on n'ose plus le laisser seul, de peur que l'ange de la mort, qui est dans sa chambre, ne lui fasse quelque violence. Ce méchant esprit, disent-ils, avec l'épée qu'il a dans sa main, paraît si effroyable, que le malade en est tout épouvanté. De cette épée, qu'il tient toujours nue sur lui, découlent trois gouttes d'une liqueur funeste : la première qui tombe lui donne la mort, la seconde le rend pâle et difforme, la dernière le corrompt et le fait devenir puant et infect. Aussitôt que le malade expire, les assistants jettent par la fenêtre toute l'eau qui se trouve dans la maison; ils la croient empoisonnée, parce que l'ange de la mort, après avoir tué le malade, y a trempé son épée pour en ôter le sang. Tous les voisins, dans la même crainte, en font autant. Les juifs racontent que cet ange de la mort était bien plus méchant autrefois; mais que, par la force du grand nom de Dieu, des rabbins le lièrent un jour et lui crevèrent l'œil gauche; d'où vient que, ne voyant plus si clair, il ne saurait plus faire tant de mal. Dans leurs cérémonies funèbres, les juifs sont persuadés que, si on omettait une seule des observations et des prières prescrites, l'âme ne saurait être portée par les anges jusqu'au lit de Dieu, pour s'y reposer éternellement; mais que, tristement obligée d'errer çà et là, elle serait rencontrée par des troupes de démons qui lui feraient souffrir mille peines. Ils disent qu'avant d'entrer en paradis ou en enfer, l'âme revient pour la dernière fois dans le corps et le fait lever sur ses pieds; qu'alors l'ange de la mort s'approche avec une chaîne dont la moitié est de fer et l'autre moitié de feu, et lui en donne trois coups : au premier, il disjoint tous les os et les fait tomber confusément à terre; au second, il les brise et les éparpille, et au dernier, il les réduit en poudre. Les bons anges viennent ensuite et ensevelissent les cendres. Les juifs croient que ceux qui ne sont pas enterrés dans la terre promise ne pourront point ressusciter; mais que toute la grâce que Dieu leur fera, ce sera de leur ouvrir de petites fentes, au travers desquelles ils verront le séjour des bienheureux. Cependant, le rabbin Juda, pour consoler les vrais Israélites, assure que les âmes des justes enterrés loin du pays de Chanaan rouleront par de profondes cavernes qui leur seront pratiquées sous terre, jusqu'à la montagne des Oliviers, d'où elles entreront en paradis.

En Bretagne, on croit que tous les morts ouvrent la paupière à minuit (1). Et à Plouerdren, près Landernau, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parents est menacé sous peu de cesser d'être (2). On dit ailleurs que tout le monde voit les démons en mourant, et que la sainte Vierge fut seule exemptée de cette vision.

(1) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. II, p. 15.

(2) *Idem, ibid.*, t. II, p. 170.

Les Arméniens frottent les morts d'huile, parce qu'ils s'imaginent qu'ils doivent lutter corps à corps avec de mauvais génies. Chez les chrétiens schismatiques de l'Archipel grec, si le corps d'un mort n'est pas bien roide, c'est un signe que le diable y est entré, et on le met en pièces pour empêcher les fredaines. Les Tonquinois de la secte des lettrés rendent un culte religieux à ceux qui sont morts de faim; les premiers jours de chaque semaine, ils leur présentent du riz cuit qu'ils ont été mendier par la ville.

Disons encore que chez les anciens celui qui rencontrait un cadavre était obligé de jeter sur lui, par trois fois, de la poussière, sous peine d'immoler à Cérès la victime que l'on nommait *porca præcidanea*; on regardait même comme maudits ceux qui passaient devant un cadavre sans lui rendre ce dernier devoir.

Voici sur les morts des anecdotes d'un autre genre.

Méhémet Almédi, roi de Fez, prince ambitieux, rusé, hypocrite, eut une longue guerre à soutenir contre des peuples voisins, qui refusaient de se soumettre à lui. Il remporta sur eux quelques victoires; mais ayant perdu une bataille, où il avait exposé ses troupes avec une fureur aveugle, elles refusèrent de retourner à l'ennemi. Pour les ranimer il employa un stratagème. Il offrit à un certain nombre de ses officiers, ceux qui lui étaient le plus affectionnés, des récompenses considérables, s'ils voulaient se laisser enfermer quelques heures dans des tombeaux, comme s'ils fussent morts à la bataille.

— J'ai fait pratiquer à ces tombeaux, leur dit-il, des ouvertures par lesquelles vous pourrez respirer et vous faire entendre; car je disposerai les esprits; et quand l'armée passera, je vous interrogerai; vous répondrez que vous avez trouvé ce que je vous avais promis, c'est-à-dire une félicité entière et parfaite, récompense de votre dévouement, bonheur réservé à tous ceux qui combattront avec vaillance.

Le tout s'exécuta comme l'avait proposé Méhémet Almédi. Il cacha parmi les morts ses plus fidèles serviteurs, les couvrit de terre, leur laissant un petit soupirail pour respirer et se faire entendre. Ensuite il rentra au camp, et faisant assembler les principaux chefs au milieu de la nuit: — Vous êtes, leur dit-il, les soldats de Dieu, les défenseurs de la loi et les protecteurs de la vérité. Disposez-vous à exterminer nos ennemis, qui sont aussi ceux du Très-Haut; comptez que vous ne retrouverez jamais une occasion aussi certaine de lui plaire. Mais comme il pourrait se trouver parmi vous des cœurs pusillanimes qui ne s'en rapporteraient pas à mes paroles, je veux les convaincre par un grand prodige. Allez au champ de bataille; interrogez ceux de nos frères qui ont été tués aujourd'hui; ils vous assureront qu'ils jouissent du plus parfait bonheur, pour avoir perdu la vie dans la guerre sainte.

Il conduisit alors ses guerriers sur le

champ de bataille, où il cria de toute sa force: — Assemblée des fidèles martyrs, faites-nous savoir ce que vous avez vu des merveilles du Dieu Très-Haut.

Les compères enfouis répondirent: Nous avons reçu du Tout-Puissant des récompenses infinies et qui ne peuvent être comprises par les vivants. Les chefs, surpris du prodige de cette réponse, coururent la publier dans l'armée, et réveillèrent le courage dans le cœur de tous les soldats. Pendant que le camp s'agitait, le roi, feignant une extase occasionnée par le miracle qui venait d'avoir lieu, était demeuré près des tombeaux où ses serviteurs ensevelis attendaient leur délivrance. Mais il boucha les soupirails par lesquels ils respiraient, et les envoya recueillir, par ce barbare stratagème, les récompenses qu'il venait d'annoncer à leurs frères.

Disons un mot de la peur que tous les hommes ont pour les morts.

Trois mauvais sujets de musiciens, au retour d'une partie de débauche, passaient devant un cimetière; ils y entrent; après s'être permis, pour s'encourager, de mauvaises plaisanteries sur les morts qui habitaient là, une idée folle leur vint. Ils portaient avec eux leurs instruments de musique. Ils trouvèrent original de donner un concert à un tas d'ossements rassemblés en faisceau dans l'une des extrémités de ce champ du repos. Ils n'ont pas plutôt commencé leur affreuse sérénade, qu'un cri part du fond de l'ossuaire; tous les ossements qui le composent se meuvent, s'agitent, s'entrechoquent avec bruit, semblent se réunir et se ranimer pour punir les audacieux qui bravent ainsi l'empire de la mort. Les concertants sont tellement effrayés, que deux d'entre eux tombent morts à l'instant, et l'autre, à demi écrasé, reste longtemps sans connaissance. En reprenant ses sens il demeura si vivement frappé, qu'il se fit ermite.

Il faut dire maintenant le secret de l'aventure. Un pauvre mendiant, qui n'avait pas d'asile, s'était réfugié derrière le monceau d'ossements, pour y passer la nuit; cette musique inattendue lui avait fait une telle frayeur en le réveillant en sursaut, qu'il s'était enfui et qu'en se sauvant il avait fait crouler la pyramide fatale.

Voy. NÉCROMANCIE, VAMPIRES REVENANTS, etc., etc.

LE Credo DES MORTS.

Nous croyons que le fragment qui va suivre, signé V. et publié dans les journaux consacrés aux artistes, est de M. Van Hasselt.

Un vieillard, maître de chapelle, avec ses deux amis, écoutait à Vienne une messe en musique, qu'il trouvait déplorable et qu'on lui avait dit être de Palestrina. Cependant un magnifique *Credo* l'avait électrisé.

Quand la messe fut finie et que la foule se fut écoulée, Pamphile serra la main du maître de chapelle et lui dit avec un enthousiasme tout germanique:

— Palestrina est un homme incomparable.

—Cela n'est pas à mettre en doute; mais j'ignore si la musique que nous avons entendue est réellement de lui, répondit Anatole. Il nous sera facile de nous en instruire; montons aux orgues, l'abbé Vogler pourra nous dire quel est l'auteur de ce morceau.

Tous trois descendirent la nef et gravirent les marches de pierre de l'escalier en spirale qui s'élevait à la galerie des musiciens. Malheureusement l'abbé Vogler était déjà parti.

—J'en suis fâché, dit le vieillard au poète; mais ce n'est rien, car voilà le Regens qui pourra, tout aussi bien que M. Vogler, nous éclaircir la chose.

Après avoir respectueusement salué une figure longue, sèche et maigre, qui avait une queue poudrée et un visage de parchemin, le maître de chapelle lui demanda :

—Pourriez-vous me dire, révérendissime monsieur, quel est l'auteur du *Credo* que vous nous avez fait entendre aujourd'hui?

—L'auteur de ce *Credo*? repartit le Regens. Ah! mon cher, c'est toute une histoire, mais une histoire qui ressemble presque à un roman.

A ces mots il s'arrêta, déploya un immense mouchoir rouge à carreaux blancs, se moucha avec un bruit pareil à celui d'un tuyau de basse d'orgue, tira de la poche de sa veste de satin noir sa tabatière d'argent où il puisa une énorme prise qu'il renifla en renouvelant le même bruit. Quand il eut achevé tous ces préparatifs de conteur :

—Eh bien! lui demanda maître Anatole. Et cette histoire que vous avez à nous raconter?

—Elle est des plus étranges, répliqua l'homme à la queue poudrée. Mais, comme je suis fort enrôlé, grâce à ma messe qu'il m'a fallu diriger et chanter à demi moi-même...

—Cette messe était donc de vous, monsieur? interrompit le maître de chapelle qui oublia d'ajouter cette fois, au mot monsieur, la qualification de révérendissime.

—De moi-même, reprit avec orgueil le Regens, excepté toutefois le *Credo*. Or donc, enrôlé comme je le suis, je ne puis vous raconter cette histoire en ce moment. Qu'il vous suffise de savoir que ce *Credo* un peu excentrique fut écrit par P. Anselme, moine du couvent des dominicains, de Vienne, lequel vivait à la fin du XVIII^e siècle. Quant à l'histoire elle-même de P. Anselme, vous la lirez dans le codex que voici. Maître Anatole, prenez cette partition. Vous pouvez la garder trois jours, et vous y apprendrez ce que vous désirez de savoir.

Le maître de chapelle reçut le vieux manuscrit avec respect, prit congé du Regens, et se retira avec ses deux compagnons. Une demi-heure après, les trois amis se trouvaient réunis dans la petite chambre du vieillard, autour d'une table sur laquelle s'élevait, au milieu de trois verres de couleur émeraude, une bouteille effilée qui vous eût accusé du vin du Rhin.

—Amis, leur dit le maître de chapelle, en

voici une du clos particulier de monseigneur de Metternich...

—Der Teufel! du vin de Johannisberg! exclama le poète.

Les trois verres remplis furent vidés aussitôt, et le vieux Anatole ouvrit solennellement le précieux manuscrit. Il trouva la partition précédée de deux feuillets de papier presque jaune, sur lesquels il lut ce qui suit :

« Anno Domini MDCCLXXX.

« Quand j'étais mort depuis cinquante-cinq ans, le vingt-quatrième jour du mois de décembre, veille de la sainte fête de Noël, il arriva qu'après m'être échappé de mon cercueil, je me trouvai assis dans ma stalle accoutumée et tout seul dans notre église. La lune brillait à travers les vitraux et jetait de grandes flaque de lumière blanche le long des piliers et sur les anges et les saints de pierre qui étaient déjà depuis longtemps endormis. Au milieu du sanctuaire la lampe étincelait comme un ver luisant dans la nuit. J'avais froid et je craignais d'être contraint à m'en retourner dans ma fosse sans que Dieu m'eût jugé (car on avait oublié depuis cinquante-cinq ans de m'appeler devant le tribunal de Dieu), quand soudain l'horloge de la tour du couvent sonna minuit. Les douze coups retentirent sourdement sous les voûtes, et aussitôt tout devint vivant autour de moi. Les dalles se soulevèrent et tous les morts sortirent de leurs tombeaux. D'autres entrèrent dans l'église par les murs, par les fenêtres, de tous côtés, en sorte que bientôt les nefs se trouvèrent remplies d'une foule innombrable. Les saints eux-mêmes et les anges de pierre se frottèrent les yeux, s'éveillèrent de leur sommeil et se mirent à marcher vers le chœur où ils se réunirent dans les stalles et devant l'autel. D'abord vous n'eussiez rien entendu, pas même le plus léger souffle, pas même le plus léger soupir. Mais, peu après, les orgues commencèrent à chanter en accords graves et soutenus. J'écoutais avec une attention profonde, quand tout à coup Allegri et Palestrina, qui se trouvaient parmi les morts, me demandèrent :

« — Eh bien?

« — Mais voilà une chose singulière! me dis-je en moi-même. Allegri et Palestrina que viennent-ils faire ici?

« A peine eus-je pensé ces paroles, que les morts se mirent à chanter en un choral majestueux et solennel :

Credo in unum Deum,
Patrem omnipotentem,
Factorem cœli et terræ,
Visibilium omnium et invisibilium.

« Des trompettes invisibles accompagnaient à demi-voix ce choral, et peu à peu il s'y mêla un bruit de timbales comme un tonnerre lointain. Je me sentis devenir froid à cette harmonie sublime. Mais, un instant après, des larmes s'échappèrent de mes yeux, et j'éprouvai je ne sais quelle jouissance inexprimable; la foi rayonnait dans mon âme; elle y était devenue une musique que j'y lisais note à note. Je me mis à chan-

ter avec le choral. Les larmes me roulaient des yeux en abondance, quand toute la masse de voix prononça, en s'affaiblissant par degrés, ce vers dont les dernières syllabes moururent comme un soupir :

Et in unum Dominum Jesum Christum.

« A ces paroles, les saints de pierre eux-mêmes se courbèrent jusqu'à terre, et je sentis descendre sur moi la rosée de la vie éternelle. Voilà que la vierge Marie nous apparut ; et plus douce encore que la voix du rossignol qui chante au printemps, parmi les fleurs des acacias et dans les rayons du soleil, la mère du Sauveur nous chanta sa sainte vocation, jusqu'à ce que le déchirant *Crucifixus* vint frapper d'angoisse toute l'assistance, et que les mots *sepultus est* mourussent comme un écho funèbre dans la multitude.

« Tout était morne. Les morts étaient redevenus des morts. Le silence le plus terrible avait succédé à ces mots terribles ; mais, presque au même moment, l'horloge de l'église sonna une heure du matin. Aussitôt les statues des saints se relevèrent et se mirent à chanter ces paroles :

Et resurrexit tertia die.

« Un son de trompette éclata et les mille voix de la foule entonnèrent en chœur le même vers, avec une joie infinie. Mais, quand elles furent parvenues à ces mots :

Et iterum venturus est,

tous ces crânes sans yeux se tournèrent vers le ciel, où un long tonnerre annonça le Seigneur assistant dans sa gloire à la résurrection des morts. Puis une fugue, sur un mode éclatant et joyeux, annonça la vie éternelle promise aux élus, et répandit les trésors de l'espérance sur cette vaste multitude qui, avec le dernier *amen*, s'effaça et s'évanouit par degrés, jusqu'à ce qu'enfin tout eût disparu comme un rêve. Les saints et les anges de pierre avaient repris leur place et étaient redevenus immobiles dans leurs poses inspirées, tandis qu'Allegri et Palestrina se mirent à gravir les marches de l'autel qui se prolongeaient sans fin, comme l'échelle mystérieuse de Jacob, et montaient aux demeures rayonnantes de la gloire éternelle. Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent entièrement disparu dans les nuages. Alors je quittai aussi ma stalle, et je montai les marches de l'autel jusqu'au ciel ; et c'est là maintenant que j'habite parmi les élus, et que ma main a retracé cette musique profonde et merveilleuse. »

Telles étaient les lignes bizarres que maître Anatole lut en tête de la partition.

— Voilà un sujet de ballade singulièrement trouvé, dit Pamphile, en vidant de nouveau un verre de Johannisberg.

— En vérité, répliqua le maître de cha-

pelle. Mais peut-être cette histoire est-elle la clef de l'admirable composition qui nous a si étrangement émus.

Trois jours après, le vieux Anatole, en remettant le cahier au Régens de Saint-Etienne, lui demanda quel était ce P. Anselme.

— C'était un excellent musicien, répondit le révérendissime à la queue poudrée. Mais il mourut fou, il y a quinze ans (1).

MORTEMART. Un seigneur de cette famille célèbre perdit sa femme, qu'il chérissait. Tandis qu'il se livrait à son désespoir, le diable lui apparut et lui offrit de ranimer la défunte, s'il voulait se donner à lui. Le mari, dit-on, y consentit ; la femme revécut. Mais un jour qu'on prononça devant elle le nom de Jésus, elle retomba morte, et ce fut tout de bon.

MOST-MASTITE. Voy. MARIAGE.

MOTELU, démon que l'on trouve cité dans le procès intenté à Denise de Lacaille.

MOUCHE. Le diable apparaît quelquefois en forme de mouche ou de papillon. On le vit sortir sous cette forme de la bouche d'un démoniaque de Laon (2). Les démonomanes appellent Belzébuth *seigneur des mouches* ; les habitants de Ceylan appellent le diable *Achor*, qui signifie en leur langue dieu des mouches ou chasse-mouches ; ils lui offrent des sacrifices pour être délivrés de ces insectes, qui causent quelquefois dans leur pays des maladies contagieuses ; ils disent qu'elles meurent aussitôt qu'on a sacrifié à Achor (3). M. Eméric David, à propos de Jupiter, dit que les ailes de mouches qui, dans quelques monuments, forment (à ce qu'on prétend) la barbe de Jupiter, sont un hommage au feu générateur, les mouches étant produites par la canicule... Voy. GRANSON, MYIAGORUS, etc.

MOULT (THOMAS-JOSEPH), astrologue napolitain, inférieur à Matthieu Laensberg, qui a laissé des prédictions populaires.

MOUNI, esprits que reconnaissent les Indiens, quoique aucun de leurs livres sacrés n'en fasse mention ; ils leur attribuent les qualités que les Européens accordent aux esprits follets. Ces esprits n'ont point de corps, mais ils prennent la forme qui leur plaît ; ils rôdent la nuit pour faire mal aux hommes, tâchent de conduire les voyageurs égarés dans des précipices, des puits ou des rivières, se transformant en lumière et cachant le péril où ils les entraînent. C'est pour se les rendre propices que les Indiens élèvent en leur honneur de grossières statues colossales, auxquelles ils vont adresser des prières.

MOUTON. Le diable s'est montré plusieurs fois sous la forme d'un mouton. Le sorcier Aupetit, qui fut condamné à être brûlé vif,

aux mouches, dans la persuasion où l'on était que, rassasiées de son sang, elles s'envolaient et ne revenaient plus. Auguste, vainqueur de Marc-Antoine, renouvela les jeux actiatiques ; on ne les célébra d'abord qu'à Actium, et tous les trois ans ; mais ce prince en transporta la célébration à Rome, et en fixa le retour tous les cinq ans.

(1) *La Renaissance*, chronique des arts. Bruxelles, 1840.

(2) Leloyer, Histoire et discours des spectres.

(3) Les Actiatiques étaient des fêtes qui se célébraient tous les trois ans en l'honneur d'Apollon. Elles avaient pris leur nom du promontoire d'Actium. Ces fêtes consistaient en jeux et danses : on y tuait un bœuf qu'on abandonnait

avoua qu'il s'était présenté à lui sous la figure d'un mouton plus noir que blanc, et qu'il lui avait dit que toutes les fois qu'il verrait dans les nuages un mouton, ce serait le signal du sabbat (1). Quand vous rencontrez dans un voyage des moutons qui viennent à vous, c'est un signe que vous serez bien reçu ; s'ils fuient devant vous, ils présagent un triste accueil. *Voy. Morts.*

MOUZOUKO, nom que les habitants du Monomotapa donnent au diable, qu'ils représentent comme fort méchant (2). Il n'est bon nulle part.

MOZART. Un jour que Mozart était plongé dans ses rêveries mélancoliques, devenues habituelles par l'idée de sa mort prochaine, dont il était frappé, il entendit un carrosse s'arrêter à sa porte ; on lui annonce un inconnu qui demande à lui parler.

— Un grand personnage m'a chargé de venir vous trouver, dit l'inconnu.

— Quel est cet homme ? interrompt Mozart.

— Il ne veut pas être nommé.

— Que désire-t-il ?

— Il vous demande un *Requiem* pour un service solennel.

Mozart se sentit ému de ces paroles, du ton dont elles étaient prononcées, de l'air mystérieux qui semblait répandu sur cette aventure. La disposition de son âme fortifiait encore ces impressions. Il promit de faire le *Requiem*.

— Mettez à cet ouvrage tout votre génie ; vous travaillez pour un connaisseur.

— Tant mieux.

— Combien de temps demandez-vous ?

— Quatre semaines.

— Eh bien, je reviendrai dans quatre semaines. Quel prix mettez-vous à votre travail ?

— Cent ducats.

L'inconnu les compta sur la table et disparut. Mozart resta plongé quelques moments dans de profondes réflexions ; puis tout à coup il se met à écrire. Cette fougue de travail continua pendant plusieurs jours. Il travailla jour et nuit avec une ardeur qui semblait augmenter en avançant ; mais son corps ne put résister à cette fatigue. Il tomba un jour sans connaissance. Peu de temps après, sa femme cherchant à le distraire des sombres pensées qui l'assiégeaient, Mozart lui dit brusquement :

— Cela est certain ; ce sera pour moi que je ferai ce *Requiem*, il servira à mes funérailles.

Rien ne put le détourner de cette idée. Il continua de travailler à son *Requiem*, comme Raphaël travaillait à son tableau de la Transfiguration, frappé aussi de l'idée de sa mort. Mozart sentait ses forces diminuer chaque jour, et son travail avançait lentement. Les quatre semaines qu'il avait demandées s'étaient écoulées, il vit entrer l'inconnu.

— Il m'a été impossible, dit Mozart, de tenir ma parole.

(1) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc., p. 505.

— Ne vous gênez pas, répondit l'étranger ; quel temps vous faut-il encore ?

— Quatre semaines ; l'ouvrage m'a inspiré plus d'intérêt que je ne croyais, et je l'ai étendu au delà de ce que je voulais d'abord.

— En ce cas, dit l'inconnu, il est juste d'augmenter les honoraires. Voici cinquante ducats de plus.

— Monsieur, reprit Mozart, toujours plus étonné, qui êtes-vous donc ?

— Cela ne fait rien à la chose. Je reviendrai dans quatre semaines.

Mozart envoya sur-le-champ sa servante à la suite de cet homme extraordinaire, pour savoir où il s'arrêterait ; mais la servante vint rapporter qu'elle n'avait pu retrouver sa trace.

L'artiste se mit dans la tête que cet inconnu n'était pas un être ordinaire ; qu'il avait sûrement des relations avec l'autre monde ; qu'il lui était envoyé pour lui annoncer sa fin prochaine. Il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur à son *Requiem*, qu'il regarda comme le monument le plus durable de son talent. Pendant ce travail, il tomba plusieurs fois dans des évanouissements alarmants. Enfin l'ouvrage fut achevé avant les quatre semaines. L'inconnu revint au terme convenu... Mozart n'était plus. Saliéri, en mourant, avoua que c'était lui qui avait joué le personnage de l'inconnu, et s'accusa de la mort de Mozart, dont il était envieux.

MUHAZIMIM, nom que les Africains donnent à leurs possédés. Ils font des cercles, impriment des caractères sur le front de ces muhazimim, et le diable qui les possède déluge aussitôt (3).

MULLER (JEAN), astronome et astrologue, plus connu sous le nom de Regiomontanus, né en 1436, en Franconie, mort à Rome en 1476. Il paraît qu'il prophétisait aussi, puisqu'on dit qu'il annonça la fin du monde en même temps que Stoffler. Ces deux hommes firent tant de bruit, que les esprits faibles crurent que le monde finirait infailliblement en 1588. On dit qu'il construisit deux automates merveilleux : 1° un aigle qui volait et qui alla au-devant de l'empereur, lors de son entrée à Ratisbonne ; 2° une mouche de fer, qui faisait le tour d'une table en bourdonnant à l'oreille de chaque convive, et revenait se poser sur sa main. Ses contemporains voyaient dans ces deux objets, dont on exagère la perfection, des œuvres de magie.

MULLIN, démon d'un ordre inférieur, premier valet de chambre de Belzébuth. Il y a aussi dans quelques procès de sorciers un certain maître Jean Mullin, qui est le lieutenant du grand maître des sabbats.

MUMMOL. En 578, Frédégonde perdit un de ses fils, qui mourut de la dysenterie. On accusa le général Mummol, qu'elle haïssait, de l'avoir fait périr par des charmes et des maléfices. Il avait eu l'imprudence de dire à quelques personnes qu'il connaissait une herbe d'une efficacité absolue contre la dys-

(2) *Abrégé des Voyages*, par La Harpe

(3) Bodin, *Démonomanie*, p. 596.

senterie. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il fût soupçonné d'être sorcier. La reine fit arrêter plusieurs femmes de Paris, qui confessèrent qu'elles étaient sorcières, qu'elles avaient tué plusieurs personnes, que Mummol devait périr, et que le prince avait été sacrifié pour sauver Mummol. De ces sorcières, qui étaient coupables de meurtres, les unes furent brûlées, d'autres noyées; quelques-unes expirèrent sur la roue. Après ces exécutions, Frédégonde partit pour Compiègne et accusa Mummol auprès du roi (1). Ce prince le fit venir; on lui lia les mains derrière le dos; on lui demanda quel maléfice il avait employé pour tuer le prince; il ne voulut rien avouer de ce qu'avaient déposé les sorcières, mais il convint qu'il avait souvent charmé des onguents et des breuvages, pour gagner la faveur du roi et de la reine. Quand il fut retiré de la torture, il appela un sergent et lui commanda d'aller dire au roi qu'il n'avait éprouvé aucun mal. Chilpéric, entendant ce rapport, s'écria: « Il faut vraiment qu'il soit sorcier, pour n'avoir pas souffert de la question!... » En même temps il fit reprendre Mummol; on l'appliqua de nouveau à la torture; mais quand on se préparait à lui trancher la tête, la reine lui fit grâce de la vie, se contentant de prendre ses biens. On le plaça sur une charrette qui devait le conduire à Bordeaux, où il était né; il ne devait point y mourir, tout son sang se perdit pendant la route, et il expira d'épuisement. On brûla tout ce qui avait appartenu au jeune prince, autant à cause des tristes souvenirs qui s'y attachaient que pour anéantir tout ce qui portait avec soi l'idée du sortilège (2).

MUNSTER. « Si l'on en croit le témoignage de quelques contemporains, des signes précurseurs avaient annoncé les calamités qui frappèrent Munster (de 1531 à 1535, sous la domination des anabaptistes). Dès 1517, la veille des ides de janvier, on vit trois soleils à la fois que perçaient d'outre en outre des glaives lumineux. Quelques jours après trois lunes; on ne dit pas qu'elles aient été traitées aussi cruellement que les soleils. Mais les étoiles ne furent point épargnées. De petites épées qu'on apercevait çà et là dans les nues semblaient les poignarder : *In nubibus sparsim gladiosi, quasi stellas transfigentes*. N'oublions point un bras qui ne tenait à rien, étendu vers le nord et armé d'un sabre nu, ni des éclipses de soleil et de lune, ni une comète, ni des feux errants pendant la nuit. Ajoutons à ces prodiges des enfantements monstrueux. En plein jour, un homme céleste traversa les airs; il avait une couronne d'or sur la tête, un glaive dans une main, une verge dans l'autre. Mais qu'était-ce, en comparaison d'un spectre hideux, vu pareillement en l'air, tenant dans ses mains décharnées des entrailles palpitantes, qu'il comorimait si réellement,

que le sang en dégoutta sur le toit de plusieurs maisons ?

« L'auteur que je suis est trop sage pour garantir ces tristes merveilles, et je me borne comme lui à les donner pour ce qu'elles valent. Il en est une cependant qui mérite plus d'attention, parce que l'historien assure qu'il en fut témoin, *présente me*, dit-il. La fille d'un tailleur, nommé Tomberg, âgée de quinze à seize ans, timide et parlant difficilement, fut tout à coup saisie d'un enthousiasme terrible, parla trois heures de suite avec une sorte de fureur, annonçant à la ville les malheurs dont elle était menacée. Sa prédiction finie, elle tomba morte. Ce trait ressemble assez au juif du siège de Jérusalem (3). »

MURAILLE DU DIABLE. C'est cette fameuse muraille qui séparait autrefois l'Angleterre de l'Ecosse, et dont il subsiste encore diverses parties que le temps n'a pas trop altérées. La force du ciment et la dureté des pierres ont persuadé aux habitants des lieux voisins qu'elle a été faite de la main du diable; et les plus superstitieux ont grand soin d'en recueillir jusqu'aux moindres débris, qu'ils mêlent dans les fondements de leurs maisons, pour leur communiquer la même solidité. Elle a été bâtie par l'empereur Adrien. Un jardinier écossais, ouvrant la terre dans son jardin, trouva une pierre d'une grosseur considérable, sur laquelle on lisait, en caractères du pays, qu'elle était là pour la sûreté des murs du château et du jardin, et qu'elle y avait été apportée de la grande muraille dont elle avait fait autrefois partie; mais qu'il serait aussi dangereux de la remuer qu'il y aurait d'avantage à la laisser à sa place. Le seigneur de la maison, moins crédule que ses ancêtres, voulut la faire transporter dans un autre endroit, pour l'exposer à la vue, comme un ancien monument. On entreprit de la faire sortir de terre à force de machines, et on en vint à bout, comme on l'aurait fait d'une pierre ordinaire. Elle demeura sur le bord du trou, pendant que la curiosité y fit descendre le jardinier, plusieurs domestiques, les deux fils du gentilhomme, qui s'amusèrent quelques moments à creuser encore le fond. La pierre fatale, qu'on avait négligé apparemment de placer dans un juste équilibre, prit ce temps pour retomber au fond du trou, et écrasa tous ceux qui s'y trouvaient. Ce n'était là que le prélude des malheurs que devait causer cette pierre. La jeune épouse de l'ainé des deux frères apprit ce qui venait d'arriver. Elle courut au jardin; elle y arriva dans le temps que les ouvriers s'empressaient de lever la pierre, avec quelque espérance de trouver un reste de vie aux infortunés qu'elle couvrait. Ils l'avaient levée à demi, et l'on s'aperçut en effet qu'ils respiraient encore, lorsque l'imprudente épouse, perdant tout soin d'elle-même, se jeta si rapidement sur le corps de

(1) Chilpéric I^{er}.

(2) Grégoire de Tours, liv. iv de l'Hist. de France.

(3) M. Baston, *Jean Bockelson*, Fragment historique tiré d'un manuscrit contemporain (de la prévôté de Varlard).

son mari, que les ouvriers, saisis de son action, lâchèrent malheureusement les machines qui soutenaient la pierre et l'ensevelirent ainsi avec les autres. Cet accident confirma plus que jamais la superstitieuse opinion des Ecossais : on ne manqua pas de l'attribuer à quelque pouvoir établi pour la conservation du mur d'Ecosse et de toutes les pierres qui en sont détachées.

MURMUR, grand-duc et comte de l'empire infernal, démon de la musique. Il paraît sous la forme d'un soldat monté sur un vautour et accompagné d'une multitude de trompettes ; sa tête est ceinte d'une couronne ducale ; il marche précédé du bruit des clairons. Il est de l'ordre des anges et de celui des trônes (1).

MUSIQUE CÉLESTE. Entre plusieurs découvertes surprenantes que fit Pythagore, on admire surtout cette musique céleste que lui seul entendait. Il trouvait les sept tons de la musique dans la distance qui est entre les planètes : de la terre à la lune, un ton ; de la lune à Mercure, un demi-ton ; de Mercure à Vénus, un demi-ton ; de Vénus au soleil, un ton et demi ; du soleil à Mars, un ton ; de Mars à Jupiter, un demi-ton ; de Jupiter à Saturne, un demi-ton, et de Saturne au zodiaque, un ton et demi. C'est à cette musique des corps célestes qu'est attachée l'harmonie de toutes les parties qui composent l'univers. Nous autres, dit Léon l'Hébreu, nous ne pouvons entendre cette musique, parce que nous en sommes trop éloignés, ou bien parce que l'habitude continuelle de l'entendre fait que nous ne nous en apercevons point, comme ceux qui habitent près de la mer ne s'aperçoivent plus du bruit des vagues, parce qu'ils y sont accoutumés.

MUSPELHEIM. Les Scandinaves nomment ainsi un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers. Surtout le Noir y tient son empire ; dans ses mains brille une épée flamboyante. Il viendra à la fin du monde, vaincra tous les dieux et livrera l'univers aux flammes.

MUSUCCA, nom du diable chez quelques peuples de l'Afrique. Ils en ont une très-grande peur et le regardent comme l'ennemi du genre humain ; mais ils ne lui rendent aucun hommage. C'est le même que Mouzoûko.

MYCALE, magicienne, qui faisait descendre la lune par la force de ses charmes. Elle

fut mère de deux célèbres Lapithes, Brotéas et Orion.

MYIAGORUS, génie imaginaire auquel on attribuait la vertu de chasser les mouches pendant les sacrifices. Les Arcadiens avaient des jours d'assemblée, et commençaient par invoquer ce dieu et le prier de les préserver des mouches. Les Eléens encensaient avec constance les autels de Myiagorus, persuadés qu'autrement des essaims de mouches viendraient infecter leur pays sur la fin de l'été et y porter la peste. *Voy.* ACHOR, BÉLZÉBUTH.

MYOAM, génie invoqué par les basilidiens.

MYOMANCIE, divination par les rats ou les souris ; on tirait des présages malheureux ou de leur cri, ou de leur voracité. Elien raconte que le cri aigu d'une souris suffit à Fabius Maximus pour l'engager à se démettre de la dictature ; et, selon Varron, Cassius Flaminius, sur un pareil présage, quitta la charge de général de cavalerie. Plutarque dit qu'on augura mal de la dernière campagne de Marcellus, parce que des rats avaient rongé quelques dorures du temple de Jupiter. Un Romain vint un jour, fort effrayé, consulter Caton, parce que les rats avaient rongé un de ses souliers. Caton lui répondit que c'eût été un tout autre prodige si le soulier avait rongé un rat.

MYRICÆUS, surnom donné à Apollon, comme présidant à la divination par les branches de bruyère, à laquelle on donnait l'épithète de prophétique. On lui mettait alors à la main une branche de cette plante.

MYSTÈRES. Nonnus dit que, chez les Romains, il fallait passer par quatre-vingts épreuves différentes, pour être initié dans les mystères de Mithras ou du Soleil. D'abord on faisait baigner le candidat, puis on l'obligeait à se jeter dans le feu ; ensuite on le reléguait dans un désert, où il était soumis à un jeûne rigoureux de cinquante jours ; après quoi on le fustigeait durant deux jours ; on le mettait vingt autres jours dans la neige. Ce n'était qu'après ces épreuves, sur l'observation rigoureuse desquelles veillait un prêtre, et dans lesquelles le récipiendaire succombait souvent, qu'on était admis aux mystères. Il y avait d'autres cérémonies très-bizarres aux mystères d'Eleusis, de Trophonius, de la grande déesse, etc.

N

NABAM, démon que l'on conjure le samedi. *Voy.* CONJURATIONS.

NABERUS, autrement CERRÈRE, appelé aussi NÉBIROS, marquis du sombre empire, maréchal de camp et inspecteur général des armées. Il se montre sous la figure d'un corbeau ; sa voix est rauque ; il donne l'éloquence, l'amabilité, et enseigne les arts libéraux. Il fait trouver la main de gloire ; il

indique les qualités des métaux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs ; l'un des chefs des nécromanciens, il prédit l'avenir. Il commande à dix-neuf légions (2).

NABUCHODONOSOR, roi de Babylone, qui crut pouvoir exiger des peuples le culte et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu, et qui fut pendant sept ans changé en bœuf. Les paradistes croient faire une grande plai-

(1) Wierus, in Pseudomonarchia dæm.

(2) Wierus, in Pseudomon. dæmonum.

sauterie en annonçant qu'on verra chez eux l'ongle de Nabuchodonosor (1), parmi d'autres bagatelles ; mais l'ongle de Nabuchodonosor est dans le cabinet de curiosités du roi de Danemark...

« Entre les Pères de l'Eglise, les uns, dit Chevreau, ont cru certaine la réprobation de Nebuchadnetzar, les autres n'ont douté nullement de son salut. On a fait encore des questions assez inutiles sur le texte de Daniel, où il est dit que « Nabuchodonosor fut banni sept ans de la compagnie des hommes ; qu'il demeurerait avec les bêtes des champs ; qu'il mangeait l'herbe comme les bœufs ; que son poil devint long comme les plumes des aigles, et ses ongles comme ceux des oiseaux. » Saint Cyrille de Jérusalem, Cédren, etc., ont été persuadés qu'il avait été changé en bœuf ; et notre Bodin y aurait souscrit, lui qui a cru la Lycanthropie. Je ne pousserai point cette question, et je me contente de dire ici, après beaucoup d'autres, qu'il perdit l'usage de la raison ; qu'il fut tellement changé par les injures de l'air, par la longueur de son poil et de ses ongles, et par sa manière de vivre avec les bêtes, qu'il s'imaginait qu'il en était une. Tertullien dit qu'en cet état il fut frénétique ; saint Thomas, qu'il eut l'imagination blessée ; et les paroles de saint Jérôme sont remarquables : *Quando autem dixit sensum sibi redditum, ostendit non formam se amisisse, sed mentem* (2). »

NACHTMANNETJE, ou petit homme de nuit, nom que les Flamands donnent aux incubes.

NACHTVROUWTJE, ou petite femme de nuit, nom que les Flamands donnent aux succubes.

NAGATES, astrologues de Ceylan. Des voyageurs crédules vantent beaucoup le savoir de ces devins, qui, disent-ils, font souvent des prédictions que l'événement accomplit. Ils décident du sort des enfants. S'ils déclarent qu'un astre malin a présidé à leur naissance, les pères, en qui la superstition étouffe la nature, leur ôtent une vie qui doit être malheureuse. Cependant, si l'enfant qui voit le jour sous l'aspect d'une planète contraire est un premier-né, le père le garde, en dépit des prédictions ; ce qui prouve que l'astrologie n'est qu'un prétexte dont les pères trop chargés d'enfants se servent pour en débarrasser leur maison. Ces nagates se vantent encore de prédire, par l'inspection des astres, si un mariage sera heureux, si une maladie est mortelle, etc.

NAGLEFARE, vaisseau fatal chez les Celtes. Il est fait des ongles des hommes morts ; il ne doit être achevé qu'à la fin du monde, et son apparition fera trembler les hommes et les dieux. C'est sur ce vaisseau que l'armée des mauvais génies doit arriver d'Orient.

(1) Et plus exactement Nebuchadnetzar, nom qui signifie *Nebo le dieu prince*, et Nebo serait le nom chaldéen de la planète de Mercure (M. Eugène Boré, *De la Chaldée et des Chaldéens*).

(2) Chevreau, tome I^{er}, p. 249.

(3) Delancre, Tabl. de l'inconstance des démons, etc.,

NAGUILLE (CATHERINE), petite sorcière âgée de onze ans, qui fut accusée d'aller au sabbat en plein midi (3).

NAGUILLE (MARIE), jeune sorcière, sœur de la précédente. Arrêtée à seize ans, elle avoua que sa mère l'avait conduite au sabbat. Lorsqu'elles devaient y aller ensemble, le diable venait ouvrir la fenêtre de leur chambre et les attendait à la porte. La mère tirait un peu de graisse d'un pot, s'en oignait la tête, excepté la figure, prenait sa fille sous le bras, et elles s'en allaient en l'air au sabbat. Pour revenir à la maison, le diable leur servait de porteur. Elle avoua encore que le sabbat se tenait à Pagole, près d'un petit bois (4).

NAHAMA, sœur de Tubalcain. On lit dans le Talmud que c'est une des quatre mères des diables. Elle est devenue elle-même, selon les démonomanes, un démon succube.

NAINS. Aux noces d'un certain roi de Bavière, on vit un nain si petit, qu'on l'enferma dans un pâté, armé d'une lance et d'une épée. Il en sortit au milieu du repas, sauta sur la table, la lance en arrêt, et excita l'admiration de tout le monde (5). La fable dit que les pygmées n'avaient que deux pieds de haut et qu'ils étaient toujours en guerre avec les grues. Les Grecs, qui reconnaissent des géants, pour faire le contraste parfait, imaginèrent ces petits hommes, qu'ils appelèrent pygmées. L'idée leur en vint peut-être de certains peuples d'Ethiopie, appelés *Péchinies*, qui étaient d'une petite taille. Et comme les grues se retiraient tous les hivers dans leur pays, ils s'assemblaient pour leur faire peur et les empêcher de s'arrêter dans leurs champs : voilà le combat des pygmées contre les grues. Swift fait trouver à son Gulliver des hommes hauts d'un demi-pied dans l'île de Lilliput. Avant lui, Cyrano de Bergerac, dans son Voyage au soleil, avait vu de petits nains *pas plus hauts que le pouce*. Les Celtes pensaient que les nains étaient des espèces de créatures formées du corps du géant Ime, c'est-à-dire de la poudre de la terre. Ils n'étaient d'abord que des vers ; mais, par l'ordre des dieux, ils participèrent à la raison et à la figure humaine, habitant toujours cependant entre la terre et les rochers. « On a découvert sur les bords de la rivière Merri-mak, à vingt milles de l'île Saint-Louis, dans les Etats-Unis, des tombeaux en pierres, construits avec une sorte d'art et rangés en ordre symétrique, mais dont aucun n'avait plus de quatre pieds de long. Les squelettes humains n'excèdent pas trois pieds en longueur. Cependant les dents prouvent qu'ils étaient des individus d'un âge mûr. Les crânes sont hors de proportion avec le reste du corps. » Voilà donc les pygmées retrouvés (6). Voy. PYGMÉE.

Laissons passer une anecdote de nain.

liv. II, p. 66.

(4) Delancre, Tabl. de l'inconstance des démons, etc., liv. II, p. 118.

(5) Johnston, Thaumatrographia naturalis.

(6) Journal des Débats du 23 janvier 1819.

On montre dans le château d'Umbres, à une lieue d'Innsbruck, le tombeau d'Haymon, géant né dans le Tyrol au xv^e siècle. Il avait seize pieds de haut et assez de force, dit-on, pour porter un bœuf d'une main. A côté du squelette d'Haymon est celui d'un nain qui fut cause de sa mort. Ce nain ayant délié le cordon du soulier du géant, celui-ci se baissa pour le renouer; le nain profita de ce moment pour lui donner un soufflet. Cette scène se passa devant l'archiduc Ferdinand et sa cour; on en rit : ce qui fit tant de peine au géant, que peu de jours après il en mourut de chagrin.

NAIRANCIE. Espèce de divination usitée parmi les Arabes, et fondée sur plusieurs phénomènes du soleil et de la lune.

NAKARONKIR, esprit que Mahomet envoie dans leur sommeil aux musulmans coupables, pour les pousser au repentir.

NAMBROTH, démon que l'on conjure le mardi. *Voy.* CONJURATIONS.

NAN, mouches assez communes en Laponie. Les Lapons les regardent comme des esprits et les portent avec eux dans des sacs de cuir, bien persuadés que par ce moyen ils seront préservés de toute espèce de maladies.

NAPOLÉON, empereur des Français. On a prétendu qu'il avait un génie familial, comme Socrate et tous les grands hommes dont les actions ont excité l'admiration de leurs contemporains. On l'a fait visiter par un petit homme rouge, espèce de génie mystérieux. On a vu aussi dans Napoléon un des terribles précurseurs de l'Antechrist. Qui sait?

NARAC, enfer des Indiens; on y sera tourmenté par des serpents.

NASTRANDE, partie de l'enfer des Scandinaves. Là sera un bâtiment vaste et infâme; la porte, tournée vers le nord, ne sera construite que de cadavres, de serpents, dont toutes les têtes, tendues à l'intérieur, vomiront des flots de venin. Il s'en formera un fleuve empoisonné, dans les ondes rapides duquel flotteront les parjures, les assassins et les adultères. Dans une autre région, la condition des damnés sera pire encore; car un loup dévorant y déchirera sans cesse les corps qui y seront envoyés.

NATHAN. *Voy.* BOUER, à la fin.

NAUDÉ (GABRIEL), l'un des savants distingués de son temps, né à Paris en 1600. Il fut d'abord bibliothécaire du cardinal Mazarin, ensuite de la reine Christine, et mourut à Abbeville en 1653. Il a laissé une *Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, 1623, in-4^o et in-8^o; rare. Naudé y prouve que les prétendus frères de la Rose-Croix n'étaient que des fourbes qui cherchaient à trouver des dupes, en se vantant d'enseigner l'art de faire de l'or, et d'autres secrets non moins merveilleux. Ce curieux opuscule est ordinairement réuni à une autre brochure intitulée : *Avertissement au sujet des frères de la Rose-Croix*. On a encore de lui : *Apologie pour les grands*

hommes faussement soupçonnés de magie, 1625, in-8^o. Cet ouvrage, peut-être un peu trop systématique, a eu plusieurs éditions. Il y prend la défense des sages anciens et modernes accusés d'avoir eu des génies familiers, tels que Socrate, Aristote, Plotin, etc., ou d'avoir acquis par la magie des connaissances au-dessus du vulgaire.

NAURAUSE (PIERRES DE), *Voy.* FIN DU MONDE.

NAVIUS (ACCIVS). Ce Navius, étant jeune, dit Cicéron, fut réduit par la pauvreté à garder les pourceaux. En ayant perdu un, il fit vœu que, s'il le retrouvait, il offrirait aux dieux la plus belle grappe de raisin qu'il y aurait dans l'année. Lorsqu'il eut retrouvé son pourceau, il se tourna vers le midi, s'arrêta au milieu d'une vigne, partagea l'horizon en quatre parties; et après avoir eu dans les trois premières des présages contraires, il trouva une grappe de raisin d'une admirable grosseur. Ce fut le récit de cette aventure qui donna à Tarquin la curiosité de mettre à l'épreuve son talent de divination. Il coupa un jour un caillou avec un rasoir, pour prouver qu'il devinait bien.

NAYLOR (JAMES), imposteur du xvi^e siècle, né dans le diocèse d'York, en Angleterre. Après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal des logis dans le régiment du colonel Lambert, il se retira parmi les trembleurs, et s'acquitta tant de réputation par ses discours, qu'on le regardait comme un saint homme. Voulant profiter de la bonne opinion qu'on avait de lui, et se donner en quelque sorte pour un dieu, il résolut, en 1656, d'entrer dans Bristol en plein jour, monté sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rênes, suivi de quelques autres qui chantaient tous : *Saint, saint, saint le dieu de Sabaoth* (1). Les magistrats l'arrêtèrent et l'envoyèrent au parlement, où son procès ayant été instruit, il fut condamné, le 25 janvier 1657, comme blasphémateur et séducteur du peuple, à avoir la langue percée avec un fer chaud et le front marqué de la lettre B (blasphémateur), à être ensuite reconduit à Bristol, où il rentrerait à cheval, ayant le visage tourné vers la queue : ce qui fut exécuté à la lettre, quoique ce fou misérable eût désiré paraître sur un âne. Naylor fut ensuite renfermé pour le reste de ses jours; mais on l'élargit un peu plus tard, et il ne cessa de prêcher ceux de sa secte jusqu'à sa mort.

NAXAC, séjour de peines où les habitants du Pégu font arriver les âmes après plusieurs transmigrations.

NEBIROS. *Voy.* NABERUS.

NECROMANCIE, art d'évoquer les morts ou de deviner les choses futures par l'inspection des cadavres. *Voy.* ANTHROPOMANCIE, ERICHTO, etc.

Il y avait à Séville, à Tolède et à Salamanque, des écoles publiques de nécromancie dans de profondes cavernes, dont la

(1) Nous traduisons *le Dieu des armées*; mais *Deus Sabaoth* veut dire *le Dieu des phalanges célestes*.

grande Isabelle fit murer l'entrée. Pour prévenir les superstitions de l'évocation des mânes et de tout ce qui a pris le nom de nécromancie, Moïse avait fait de sages défenses aux Juifs. Isaïe condamne également ceux qui demandent aux morts ce qui intéresse les vivants et ceux qui dorment sur les tombeaux pour avoir des rêves. C'est même pour obvier aux abus de la nécromancie, répandue en Orient, que chez le peuple israélite celui qui avait touché un mort était censé impur. Cette divination était en usage chez les Grecs, et surtout chez les Thessaliens; ils arrosaient de sang chaud un cadavre, et ils prétendaient ensuite en recevoir des réponses certaines sur l'avenir. Ceux qui consultaient le mort devaient auparavant avoir fait les expiations prescrites par le magicien qui présidait à cette cérémonie, et surtout avoir apaisé par quelques sacrifices les mânes du défunt : sans ces préparatifs, le défunt demeurerait sourd à toutes les questions. Les Syriens se servaient aussi de cette divination, et voici comment ils s'y prenaient : Ils tuaient de jeunes enfants en leur tordant le cou, leur coupaient la tête, qu'ils salaient et embaumaient, puis gravaient, sur une lame ou sur une plaque d'or, le nom de l'esprit malin pour lequel ils avaient fait ce sacrifice; ils plaçaient la tête sur cette plaque, l'entouraient de cierges, adoraient cette sorte d'idole et en tiraient des réponses (1). *Voy. MAGIE.*

Les rois idolâtres d'Israël et de Juda se livrèrent à la nécromancie. Saül y eut recours lorsqu'il voulut consulter l'ombre de Samuel. L'Eglise a toujours condamné ces abominations. Lorsque Constantin, devenu chrétien, permit encore aux païens de consulter leurs augures, pourvu que ce fût au grand jour, il ne toléra ni la magie noire ni la nécromancie. Julien se livrait à cette pratique exécrable. Il restait, au moyen âge, quelque trace de la nécromancie dans l'épreuve du cercueil.

NEFFESOLIENS, secte de mahométans qui prétendent être nés du Saint-Esprit, c'est-à-dire sans opération d'homme : ce qui les fait tellement révéler, qu'on ne s'approche d'eux qu'avec réserve. On prétend qu'un malade guérit pour peu qu'il puisse toucher un de leurs cheveux. Mais Delancre dit que ces saints hommes sont au contraire des enfants du diable, qui tâchent de lui faire des prosélytes (2) : et c'est le plus probable.

NÉGA. « Tu as fait un vœu à sainte Nega. » Expression des bandits corses. Cette sainte n'est pas dans le calendrier; mais, chez ces bandits, se vouer à sainte Nega, c'est nier tout de parti pris (3).

NÈGRES. Il est démontré que les nègres ne sont pas d'une race différente des blancs, comme l'ont voulu dire quelques songe-cœurs; qu'ils ne sont pas non plus la postérité de Caïn, laquelle a péri dans le déluge.

(1) Leloyer, Histoire des spectres ou appar. des esprits, liv. v, p. 544.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc.,

Les hommes, cuivrés en Asie, sont devenus noirs en Afrique et blancs dans le Septentrion; et tous descendent d'un seul couple. Les erreurs plus ou moins innocentes des philosophes à ce sujet ne sont plus admises que par les ignorants. Les sorciers appelaient quelquefois le diable le grand nègre. Un jurisconsulte dont on n'a conservé ni le nom ni le pays, ayant envie de voir le diable, se fit conduire par un magicien dans un carrefour peu fréquenté, où les démons avaient coutume de se réunir. Il aperçut un grand nègre sur un trône élevé, entouré de plusieurs soldats noirs armés de lances et de bâtons. *Le grand nègre*, qui était le diable, demanda au magicien qui il lui amenait.

— Seigneur, répondit le magicien, c'est un serviteur fidèle.

— Si tu veux me servir et m'adorer, dit le diable au jurisconsulte, je te ferai asseoir à ma droite.

Mais le prosélyte, trouvant la cour infernale plus triste qu'il ne l'avait espéré, fit un signe de la croix, et les démons s'évanouirent (4). Les nègres, comme de juste, font le diable blanc.

ÉTUDES DU CERVEAU DU NÈGRE.

C'est une opinion qui paraît avoir prévalu bien longtemps parmi les naturalistes, que la race nègre est inférieure à l'européenne, et sous le rapport de son organisation, et sous celui de ses facultés intellectuelles. Dans tous les points où elle diffère de la race blanche, elle se rapprocherait ainsi de la tribu des singes. Un célèbre physiologiste, M. Tiedmann, voulant vérifier de telles assertions, a examiné un très-grand nombre de cerveaux d'individus de sexes différents, d'âges divers, et appartenant à plusieurs variétés de l'espèce humaine. Il s'est assuré de leur poids exact, et par des mesures prises avec soin, il a déterminé la capacité de la cavité du crâne. D'après ces recherches, présentées à la Société royale de Londres, le cerveau d'un Européen adulte, du sexe masculin, varie de trois livres trois onces à quatre livres onze onces, et celui des individus du sexe féminin a de quatre à huit onces en moins que celui des hommes. Il atteint ordinairement ses dimensions complètes à l'âge de sept à huit ans, et décroît en volume dans la vieillesse. Au moment de la naissance, le rapport des dimensions du cerveau à celles des autres parties du corps est plus grand qu'à aucune autre époque postérieure de la vie. Son poids s'élève alors au sixième du poids total du corps; à deux ans, il n'est plus que le quinzième; à trois ans, le dix-huitième; à quinze ans, le vingt-quatrième; de vingt à soixante-dix ans, il est généralement renfermé dans les limites d'un trente-sixième à un quarante-sixième. Au reste, chez l'adulte, ce rapport est déterminé en grande partie par l'état de corpulence du sujet. Le cerveau a été trouvé d'un volume

liv. m, p. 231.

(3) P. Mérimée, Colomba.

(4) Legenda aurea Jacobi de Voragine, leg. 64.

considérable chez quelques hommes doués d'une grande capacité intellectuelle (Cuvier, par exemple).

Il n'existe aucune différence appréciable dans le poids moyen et les dimensions moyennes du cerveau du nègre et de l'Européen. La très-légère différence qu'on remarque dans sa forme extérieure disparaît dans la structure interne; et cet organe, chez le nègre, n'a pas plus de ressemblance avec celui du singe que celui de l'Européen, excepté peut-être dans la disposition plus symétrique des circonvolutions.

L'auteur attribue les notions erronées qui se sont accréditées jusqu'ici sur l'infériorité des nègres, au peu d'amplitude de leur angle facial, circonstance qui, d'après le préjugé vulgaire, les rapprochait des singes, où cet angle est généralement plus petit encore. Si l'on ne peut prouver qu'il existe de différence innée dans les facultés intellectuelles des races humaines, l'infériorité apparente du nègre ne serait donc que le résultat de l'influence démoralisante de l'esclavage, de l'oppression continue et de la cruauté exercée envers cette malheureuse portion de l'espèce humaine par ceux qui l'ont précédée dans la civilisation (1).

NEKIR. *Voy.* MONKIR.

NEMBROTH, un des esprits que les magiciens consultent. Le mardi lui est consacré et on l'évoque ce jour-là : il faut, pour le renvoyer, lui jeter une pierre, ce qui est facile.

NEMROD, roi d'Assyrie. Ayant fait bâtir la tour de Babel, et voyant, disent les auteurs arabes, que cette tour, à quelque hauteur qu'il l'eût fait élever, était encore loin d'atteindre au ciel, il imagina de s'y faire transporter dans un panier, par quatre énormes vautours. Les oiseaux l'emportèrent en effet lui et son panier, mais si haut et si loin, que depuis on n'entendit plus parler de lui.

NENUFAR, plante aquatique froide, dont voici un effet : Un couvreur travaillait en été sur une maison, à l'une des fenêtres de laquelle le maître avait un flacon d'eau de fleurs de nénufar à purifier au soleil. Comme il était échauffé et altéré, il prit le flacon et but de cette eau ; il retourna chez lui avec les sens glacés. Au bout de quelques jours, surpris de son refroidissement, il se crut ensorcelé. Il se plaint du maléfice qu'on lui a fait. Le maître de la maison examine son flacon et le trouve vide. Il reconnaît aussitôt d'où vient le maléfice, console le couvreur en lui faisant boire du vin de gingembre confit et toutes choses propres à le réchauffer. Il le rétablit enfin et fit cesser ses plaintes (2).

NEPHELM, nom qui signifie également géants ou brigands. Aussi est-ce celui que l'Écriture donne aux enfants nés du commerce des anges avec les filles des hommes. Selon l'auteur du livre d'Enoch, les néphélim étaient fils des géants et pères des éliuds.

NEQUAM, prétendu prince des magiciens, à qui les chroniques mayençaises attribuent la fondation de Mayence.

NERGAL, démon du second ordre, chef de la police du ténébreux empire, premier espion de Belzébuth, sous la surveillance du grand justicier Lucifer. Ainsi le disent les démonomanes. Toutefois Nergal ou Nergel fut une idole des Assyriens ; il paraît que dans cette idole ils adoraient le feu.

NÉRON, empereur romain, dont le nom odieux est devenu la plus cruelle injure pour les mauvais princes. Il portait avec lui une petite statue ou mandragore qui lui prédisait l'avenir. On rapporte qu'en ordonnant aux magiciens de quitter l'Italie, il comprit sous le nom de magiciens les philosophes, parce que, disait-il, la philosophie favorisait l'art magique. Cependant il est certain, disent les démonomanes, qu'il évoqua lui-même les mânes de sa mère Agrippine (3).

NETLA. *Voy.* ORTIE.

NETOS, génies malfaisants aux Moluques.

NEUF. Ce nombre est sacré chez différents peuples. Les Chinois se prosternent neuf fois devant leur empereur. En Afrique, on a vu des princes, supérieurs aux autres en puissance, exiger des rois leurs vassaux de baiser neuf fois la poussière avant de leur parler. Pallas observe que les Mogols regardent aussi ce nombre comme très-auguste, et l'Europe n'est pas exempte de cette idée.

NEUHAUS. (FEMME BLANCHE DE) *Voy.* FEMMES BLANCHES.

NEURES ou NEURIENS, peuples de la Sarmatie européenne, qui prétendaient avoir le pouvoir de se métamorphoser en loups une fois tous les ans, et de reprendre ensuite leur première forme.

NEW-HAVEN. La barque de la fée de New-Haven apparaît, dit-on, sur les mers avant les naufrages au nouveau monde. Cette tradition prend sa source dans une de ces apparitions merveilleuses et inexplicables, qu'on suppose être occasionnées par la réfraction de l'atmosphère, comme le palais de la fée Morgane, qui brille au-dessus des eaux dans la baie de Messine.

NICKAR. *Voy.* ODIN.

NICKAR. D'après la mythologie scandinave, source principale de toutes les croyances populaires de l'Allemagne et de l'Angleterre, Odin prend le nom de Nickar ou Hnickar, lorsqu'il agit comme principe destructeur ou mauvais génie. Sous ce nom et sous la forme de *kelpic*, cheval-diable d'Ecosse, il habite les lacs et les rivières de la Scandinavie, où il soulève des tempêtes et des ouragans. Il y a, dans l'île de Rugen, un lac sombre dont les eaux sont troubles et les rives couvertes de bois épais. C'est là qu'il aime à tourmenter les pêcheurs en faisant chavirer leurs bateaux et en les lançant quelquefois jusqu'au sommet des plus hauts sapins. Du Nickar scandinave sont provenus

(1) Annales de philosophie chrétienne, 1842.

(2) Saint-André, Lettres sur la Magie.

(3) Suétone, Vie de Néron, chap. 24.

les *hommes d'eau* et les *femmes d'eau*, les nixes des Teutons. Il n'en est pas de plus célèbres que les nymphes de l'Elbe et de la Gaal. Avant l'établissement du christianisme, les Saxons qui habitaient le voisinage de ces deux fleuves adoraient une divinité du sexe féminin, dont le temple était dans la ville de Magdebourg ou Megdeburch (ville de la jeune fille), et qui inspira toujours depuis une certaine crainte commela naïade de l'Elbe. Elle apparaissait à Magdebourg, où elle avait coutume d'aller au marché avec un panier sous le bras : elle était pleine de grâce, propre, et au premier abord on l'aurait prise pour la fille d'un bon bourgeois ; mais les malins la reconnaissaient à un petit coin de son tablier, toujours humide, en souvenir de son origine aquatique.

Prélorius, auteur estimable du xvi^e siècle, raconte que la nymphe de l'Elbe s'assied quelquefois sur les bords du fleuve, peignant ses cheveux à la manière des sirènes. Une tradition semblable à celle que Walter Scott a mise en scène dans la *Fiancée de Lammermoor* avait cours au sujet de la sirène de l'Elbe ; elle est rapportée tout au long par les frères Grimm, dans leur Recueil de légendes germaniques. Quelque belles que paraissent les ondines ou nixes, le principe diabolique fait toujours partie de leur essence : l'esprit du mal n'est couvert que d'un voile plus ou moins transparent, et tôt ou tard la parenté de ces beautés mystérieuses avec Satan devient manifeste. Une mort inévitable est le partage de quiconque se laisse séduire par elles. Des auteurs prétendent que les dernières inondations du Valais furent causées par des démons, qui, s'ils ne sont pas des nickars ou des nixes, sont du moins de nature amphibie. Il y a près de la vallée de Bagnes, une montagne fatale où les démons font le sabbat. En l'année 1818, deux frères mendiants de Sion, prévenus de cette assemblée illégale, gravirent la montagne pour vérifier le nombre et les intentions des délinquants. Un diable, l'orateur de la troupe, s'avança. — Révérends frères, dit-il, nous sommes ici une armée telle que si on divisait entre nous à parts égales tous les glaciers et tous les rochers des Alpes, nous n'en aurions pas chacun une livre pesant.

De temps immémorial, quand les glaciers se fondent, on voit le diable descendre le Rhône à la nage, une épée nue d'une main, un globe d'or de l'autre. Il s'arrêta un jour devant la ville de Martigny, et cria en patois : *Aïgou, haoïssou !* (Fleuve, soulève-toi.) Aussitôt le Rhône obéit en franchissant ses rives, et détruisit une partie de la ville qui est encore en ruines. Ce fut en philosophant sur la mythologie populaire, que Paracelse créa ses fameuses nymphes ou ondines. Ce grand architecte, cet érudit des érudits, qui joignait à sa folie une imagination poétique et romanesque, a jugé convenable et utile de donner ses avis à ceux qui deviennent les époux des ondines. La mo-

rale de son apologue peut profiter à plus d'un mari de femme mortelle. Discretion et constance sont surtout recommandées par la nymphe, et ses ordres doivent être exécutés à la lettre, sous peine de se perdre à jamais. A la moindre infraction, l'épouse mystérieuse se replonge dans l'abîme des eaux et ne reparait plus (1).

NICOLAI. Voy. HALLUCINATION.

NID, degré supérieur de magie que les Islandais comparaient à leur seïdur ou magie noire. Cette espèce de magie consistait à chanter un charme de malédictions contre un ennemi.

NIFLHEIM, nom d'un double enfer chez les Scandinaves. Ils le plaçaient dans le neuvième monde ; suivant eux, la formation en avait précédé de quelques hivers celle de la terre. Au milieu de cet enfer, dit l'Edda, il y a une fontaine nommée Hvergelmer. De là coulent les fleuves suivants : l'Angoisse, l'Ennemi de la Joie, le Séjour de la Mort, la Perdition, le Gouffre, la Tempête, le Tourbillon, le Rugissement, le Hurllement, le Vaste ; celui qui s'appelle le Bruyant coule près des grilles du séjour de la mort. Cet enfer est une espèce d'hôtellerie, ou, si l'on veut, une prison dans laquelle sont détenus les hommes lâches ou pacifiques qui ne peuvent défendre les dieux inférieurs en cas d'attaque imprévue. Mais les habitants doivent en sortir au dernier jour pour être condamnés ou absous. C'est une idée très-imparfaite du purgatoire.

NIGROMANCIE, art de connaître les choses cachées dans les endroits noirs, ténébreux, comme les mines, les pétrifications souterraines, etc. Ceux qui faisaient des découvertes de ce genre évoquaient les démons et leur commandaient d'apporter les trésors cachés. La nuit était particulièrement destinée à ces évocations, et c'est aussi durant ce temps que les démons exécutaient les commissions dont ils étaient chargés.

NINON DE LENCLOS. On conte que, seule un jour devant son miroir, à l'âge de dix-huit ans, cette femme philosophe s'admirait avec une expression de tristesse. Une voix tout à coup répond à sa pensée et lui dit : « N'est-il pas vrai qu'il est bien dur d'être si jolie et de vieillir ? » Elle se tourne vivement et voit avec surprise auprès d'elle un vieux petit nain noir, qui reprend : « Vous me devinez sans doute ? si vous voulez vous donner à moi, je conserverai vos charmes ; à quatre-vingts ans vous serez belle encore. » Ninon réfléchit un instant, passa le marché, qui fut bien tenu ; et quelques instants avant sa mort elle vit au pied de son lit le petit nain noir qui l'attendait..... Nous empruntons aux recueils d'historiettes le récit détaillé de ce singulier fait :

L'Histoire du Noctambule, ou du petit homme noir, qui vint trouver mademoiselle de Lenclos à l'âge de dix-huit ans, pour lui offrir la beauté inaltérable, est pour plusieurs un conte dénué de vraisemblance et de

(1) Traditions populaires du Nord. *Revue Britann.* 1837.

réalité. Cependant, comme elle eut un cours prodigieux, et que la vie de Ninon pouvait très-bien faire supposer que le diable était de ses amis, voici cette histoire, telle qu'on la racontait à sa mort.

Mademoiselle de Lenclos, à l'âge de dix-huit ans, étant un jour seule dans sa chambre, on vint lui annoncer un inconnu qui demandait à lui parler et qui ne voulait point dire son nom. D'abord elle lui fit répondre qu'elle était en compagnie et qu'elle ne pouvait le voir.

— Je sais, dit-il, que mademoiselle est seule et c'est ce qui m'a fait choisir ce moment pour lui rendre visite. Retournez lui dire que j'ai des choses de la dernière importance à lui communiquer et qu'il faut absolument que je lui parle.

Cette réponse singulière donna une sorte de curiosité à mademoiselle de Lenclos. Elle ordonna qu'on fit entrer l'inconnu : c'était un petit homme âgé, vêtu de noir, sans épée et d'assez mauvaise mine ; il avait une calotte et des cheveux blancs, une petite canne légère à la main et une grande mouche sur le front, ses yeux étaient pleins de feu et sa physionomie assez spirituelle.

— Mademoiselle, dit-il en entrant, ayez la bonté de renvoyer votre femme de chambre ; car personne ne doit entendre ce que j'ai à vous révéler.

A ce début, mademoiselle de Lenclos ne put se défendre d'un certain mouvement de frayeur ; mais, faisant réflexion qu'elle n'avait devant elle qu'un petit vieillard décrépit, elle se rassura et fit sortir sa femme de chambre.

— Que ma visite, reprit alors l'inconnu, ne vous effraye pas, mademoiselle. Il est vrai que je n'ai pas coutume de faire cet honneur à tout le monde ; mais vous, vous n'avez rien à craindre ; soyez tranquille et écoutez-moi avec attention.

Vous voyez devant vous un être à qui toute la terre obéit et qui possède tous les biens de la nature : j'ai présidé à votre naissance. Je dispose assez souvent du sort des humains, et je viens savoir de vous de quelle manière vous voulez que j'arrange le vôtre. Vos beaux jours ne sont encore qu'à leur aurore ; vous entrez dans l'âge où les portes du monde vont s'ouvrir devant vous ; il ne dépend que de vous d'être la personne de votre siècle la plus illustre et la plus heureuse. Je vous apporte la grandeur suprême, des richesses immenses, ou une beauté éternelle. Choisissez de ces trois choses celle qui vous touche le plus, et soyez convaincue qu'il n'est point de mortel sur la terre qui soit en état de vous en offrir autant.

— Vraiment, monsieur, lui dit Ninon, en éclatant de rire, j'en suis bien persuadée, et la magnificence de vos dons est si grande.....

— Mademoiselle, vous avez trop d'esprit pour vous moquer d'un homme que vous ne connaissez pas, choisissez, vous dis-je, ce que vous aimez le mieux, des grandeurs, des richesses ou de la beauté inaltérable. Mais déterminez-vous promptement ; je ne vous

accorde qu'un instant pour vous décider ; car mes instants sont précieux.

— Ah ! monsieur, reprit Ninon, il n'y a pas à balancer sur ce que vous avez la bonté de m'offrir. Puisque vous m'en laissez le choix, je choisis la beauté inaltérable. Mais, dites-moi, que faut-il faire pour posséder un bien de si grand prix ?

— Mademoiselle, il faut seulement écrire votre nom sur mes tablettes, et me jurer un secret inviolable ; je ne vous demande rien de plus.

Ninon de Lenclos promit tout ce que l'homme noir voulut ; elle écrivit son nom sur de vieilles tablettes noires à feuillets rouges, qu'il lui présenta, en lui donnant un petit coup de sa baguette sur l'épaule gauche.

— C'en est assez, dit-il, comptez sur une beauté qui ne se fanera point, et sur la conquête de tous les cœurs. Je vous donne le pouvoir de tout charmer. C'est le plus beau privilège dont une mortelle puisse jouir ici-bas. Depuis bientôt six mille ans que je parcours l'univers d'un bout à l'autre, je n'ai encore trouvé sur la terre que quatre jeunes dames qui en aient été dignes : Sémiramis, Hélène, Cléopâtre et Diane de Poitiers. Vous êtes la cinquième et la dernière à qui j'ai résolu de faire un tel don. Vous paraîtrez toujours jeune et toujours fraîche ; vous serez toujours charmante et toujours adorée, aucun homme ne pourra vous voir sans devenir épris de vous ; vous serez aimée de tous. Vous jouirez d'une santé parfaite et durable ; vous vivrez longtemps et ne vieillirez jamais. Il y a des femmes qui semblent être nées pour le plaisir des yeux, il y en a d'autres qui semblent n'être faites que pour le charme des cœurs ; vous réunirez en vous ces deux qualités si rares. Vous ferez des passions dans un âge où les autres ne sont environnées que des horreurs de la décrépitude ; et on parlera longtemps de vous. Tout ce que je viens de vous dire, mademoiselle, doit vous paraître un enchantement. Mais ne me faites point de questions ; je n'ai rien à vous répondre ; vous ne me verrez plus qu'une seule fois, dans toute votre vie, et ce sera dans moins de quatre-vingts ans. Tremblez alors ; quand vous me verrez, vous n'aurez plus que trois jours à vivre ; souvenez-vous seulement que je m'appelle Noctambule.

Il disparut à ces mots, et laissa mademoiselle de Lenclos dans une frayeur mortelle.

Les auteurs de ce récit le terminent en faisant revenir le petit homme noir chez mademoiselle de Lenclos trois jours avant sa mort. Malgré ses domestiques, il pénétra dans sa chambre, s'approcha du pied de son lit, en ouvre les rideaux. Mademoiselle de Lenclos le reconnaît, pâlit et jette un grand cri. Le petit homme, après lui avoir annoncé qu'elle n'a plus que trois jours à vivre, lui montre sa signature, et disparaît de nouveau en prononçant ces mots d'une voix terrible : Tremble, c'en est fait, tu vas tomber en ma puissance.

Cette histoire, ou du moins une toute semblable, avait déjà été débitée, un siècle au-

paravant, sur le compte de Louise de Budes, seconde femme de Henri I^{er}, connétable de Montmorency, laquelle mourut soupçonnée de poison en 1599. Cette dame avait été extrêmement belle; elle devint, un moment avant sa mort, si noire et si hideuse, qu'on ne la pouvait regarder qu'avec horreur; ce qui donna lieu à divers jugements sur la cause de sa fin, et fit conclure que le diable, avec qui l'on suppose qu'elle avait fait un pacte dans sa jeunesse, était entré dans sa chambre sous la figure d'un petit vieillard habillé de noir, et l'avait étranglée dans son lit.

NIRUDY, roi des démons malfaisants chez les Indiens. On le représente porté sur les épaules d'un géant et tenant un sabre à la main.

NISSE ET NISSEGODRENG, lutin. *Voy. DIABLE.*

NITOËS, démons ou génies que les habitants des îles Moluques consultent dans les affaires importantes. On se rassemble; on appelle les démons au son d'un petit tambour, on allume des flambeaux, et l'esprit paraît, ou plutôt un de ses ministres; on l'invite à boire et à manger; et, sa réponse faite, l'assemblée dévore les restes du festin.

NIXES. *Voy. NICKAR.*

NOALS (JEANNE), sorcière qui fut brûlée par arrêt du parlement de Bordeaux, le 20 mars 1619, pour avoir chevillé le moulin de Las-Coudourleiras, de la paroisse de Végennes. Ayant porté un jour du blé à moudre à ce moulin avec deux autres femmes, le meunier, Jean Destrade, les pria d'attendre que le blé qu'il avait déjà depuis plusieurs jours fût moulu; mais elles s'en allèrent mécontentes, et aussitôt le moulin se trouva chevillé, de façon que le meunier ni sa femme n'en surent trouver le défaut. Le maître du moulin ayant été appelé, il s'avisa d'y amener ladite sorcière, qui, s'étant mise à genoux sur l'engin avec lequel le meunier avait coutume d'arrêter l'eau, fit en sorte qu'un quart-d'heure après le moulin se remit à moudre avec plus de vitesse qu'il n'avait jamais fait (1).

NOCTAMBULE. *Voy. NINON.*

NODIER (CHARLES), spirituel auteur de *Trilby* ou *le lutin d'Argail* (Argyle), et de beaucoup d'écrits charmants où les fées et les follets tiennent poétiquement leur personnage.

NOËL (JACQUES), prétendu possédé et peut-être obsédé, qui fit quelque bruit en 1667. Il était neveu d'un professeur de philosophie au collège d'Harcourt à Paris. Il s'imaginait sans cesse voir des spectres. Il était sujet aux convulsions épileptiques, faisait des grimaces, des contorsions, des cris et des mouvements extraordinaires. On le crut démoniaque, on l'examina; il prétendit qu'on l'avait maléficié, parce qu'il n'avait pas voulu aller au sabbat. Il assura avoir vu le diable plusieurs fois en différentes

formes (2). On finit par découvrir qu'il était fou.

NOH, nom du premier homme selon les Hottentots. Ils prétendent que leurs premiers parents entrèrent dans le pays par une porte ou par une fenêtre; qu'ils furent envoyés de Dieu même, et qu'ils communiquèrent à leurs enfants l'art de nourrir les bestiaux avec quantité d'autres connaissances.

NOIX. « Un grand secret est renfermé dans les noix; car si on les fait brûler, qu'on les pile et qu'on les mêle avec du vin et de l'huile, elles entretiennent les cheveux et les empêchent de tomber (3). »

NOMBRE DEUX. Depuis Pythagore, qui avait regardé le nombre deux comme représentant le mauvais principe, ce nombre était aux yeux de l'Italie le plus malheureux de tous; Platon, imbu de cette doctrine, comparait le nombre deux à Diane, toujours stérile, et partant peu honorée. C'est d'après le même principe que les Romains avaient dédié à Pluton le deuxième mois de l'année et le deuxième jour du mois; parce que tout ce qui était de mauvais augure lui était spécialement consacré.

Diverses croyances s'attachaient à quelques autres nombres. *Voy. NEUF*, etc.

NONO, génies malfaisants que les Indiens des îles Philippines placent dans des sites extraordinaires entourés d'eau; ils ne passent jamais dans ces lieux, qui remplissent leur imagination d'effroi, sans leur en demander permission. Quand ils sont attaqués de quelque infirmité ou maladie, ils portent à ces génies, en forme d'offrande, du riz, du vin, du coco, et le cochon qu'on donne ensuite à manger aux malades.

NORNES, fées ou parques chez les Celtes. Elles dispensaient les âges des hommes, et se nommaient Urda (le passé), Verandi (le présent), et Skalda (l'avenir).

NOSTRADAMUS (MICHEL), médecin et astrologue, né en 1503 à Saint-Remi en Provence, mort à Salon en 1566. Les talents qu'il déploya pour la guérison de plusieurs maladies qui affligeaient la Provence lui attirèrent la jalousie de ses collègues; il se retira de la société. Vivant seul avec ses livres, son esprit s'exalta au point qu'il crut avoir le don de connaître l'avenir. Il écrivit ses prédictions dans un style énigmatique; et pour leur donner plus de poids, il les mit en vers. Il en composa autant de quatrains, dont il publia sept *centuries* à Lyon en 1555. Ce recueil eut une vogue inconcevable; on prit parti pour le nouveau-devin; les plus raisonnables le regardèrent comme un visionnaire, les autres imaginèrent qu'il avait commerce avec le diable, d'autres qu'il était véritablement prophète. Le plus grand nombre des gens sensés ne virent en lui qu'un charlatan qui, n'ayant pas fait fortune à son métier de médecin, cherchait à mettre à profit la crédulité du peuple. La meilleure de ses visions

(1) Delancré, *Incrédulité et mécréance de la divination, du sortilège, etc.*, tr. 6, p. 518.

(2) Lettres de Saint-André sur la magie, etc.

(3) Albert le Grand, p. 199.

est celle qui lui annonça qu'il s'enrichirait à ce métier. Il fut comblé de biens et d'honneurs par Catherine de Médicis, par Charles IX et par le peuple des petits esprits. Le poète Jodelle fit ce jeu de mots sur son nom :

*Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est ;
Et cum falsa damus, nil nisi nostra damus.*

Ce n'est point merveille, dit Naudé, si, parmi le nombre de mille quatrains, dont chacun parle toujours de cinq ou six choses différentes, et surtout de celles qui arrivent ordinairement, on rencontre quelquefois un hémistiche qui fera mention d'une ville prise en France, de la mort d'un grand en Italie, d'une peste en Espagne, d'un monstre, d'un embrasement, d'une victoire ou de quelque chose semblable. Ces prophéties ne ressemblent à rien mieux qu'à ce soulier de Théramène, qui se chaussait indifféremment par toutes sortes de personnes. Et quoique Chavigny, qui a tant rêvé là-dessus, ait prouvé, dans son *Janus français*, que la plupart des prédictions de Nostradamus étaient accomplies au commencement du XVII^e siècle, on ne laisse pas néanmoins de les remettre encore sur le tapis. Il en est des prophéties comme des almanachs ; les idiots croient à tout ce qu'ils y lisent, parce que sur mille mensonges ils ont rencontré une fois la vérité. Nostradamus est enterré à Salon ; il avait prédit de son vivant que son tombeau changerait de place après sa mort. On l'enterra dans l'église des Cordeliers, qui fut détruite. Alors le tombeau se trouva dans un champ, et le peuple est persuadé plus que jamais qu'un homme qui prédit si juste mérite au moins qu'on le croie (1).

« Un livre publié en 1688, à Lille, par un nommé Lefèvre, prévôt et théologal de l'église d'Arras, prouve qu'il y a eu des prophètes aujourd'hui oubliés, et qui ont rencontré assez juste. Ce livre rare est intitulé : *Du destin*, et traite de toutes les prédictions qui se sont réalisées. L'auteur place en première ligne la prédiction des guerres malheureuses de François I^{er}, et la prophétie de la réforme protestante, contenue, dit-il, dans le *Mirabilis liber*, souvent réimprimé au commencement du XVI^e siècle. Il prétend que le *Mirabilis liber* annonce la naissance de Luther et les malheurs de l'Eglise catholique. Au surplus, l'ouvrage en question, quoiqu'il n'ait rien de miraculeux, a été remis en lumière au commencement de la révolution française, et l'on a tenté d'en faire l'application prophétique aux événements de 1789.

« La puissance ottomane, si longtemps redoutable, aujourd'hui abattue et presque détruite, a commencé à faiblir sous Louis XIV, à la même époque où les Pyrénées s'effaçaient et où la maison de Bourbon réunissait sous sa loi l'Espagne et la France. L'auteur du livre *du Destin* vous apporte la pro-

phétie suivante, extraite du *Chant du cocq français*, où sont rapportées les prophéties d'un ermite, Allemand de nation, lequel vivait il y a six vingts ans : « Quand l'Espagne, dit ce *Cocq gaulois*, sera réunie à la France, alors sera détruite la puissance ottomane. » Du moins, ces paroles sont claires : or, celles de Nostredame ne l'étaient pas. Mais voici une pronostication plus bizarre encore dans sa justesse. Le théologal Lefèvre ne pouvait pas en deviner l'application. C'est M. Charles Nodier qui l'a déterrée, lui, dont l'érudition ingénieuse a recueilli dans ses *Mélanges* tant de curiosités antiques : artiste habile qui enchâsse dans la nacre et dans l'or de vieux débris qu'il fait valoir. Cette prophétie est extraite de la *Pronostication de Lichtemberg*, livre rare, imprimé à Cologne en 1528, aux frais de Pierre Quentel. Nous traduisons littéralement, sur la foi des paroles latines rapportés par M. Nodier.

« Une aigle (*Napoléon*) viendra de l'Orient, étendant ses ailes et cachera le soleil.... La terreur sera grande dans le monde.... Le *lis* (*la famille des Bourbons*) perdra la couronne, et l'*aigle* la recevra.... »

« Telles sont les paroles expresses de Lichtemberg. Dans un autre ouvrage, non moins rare que le précédent, qui a pour titre : *Présage de la décadence des empires* (Meckelbourg, 1687), et que M. Nodier ne cite pas, se trouve une autre prophétie plus philosophique. L'auteur affirme que « d'après toutes les suppositions, les plus grands empires ne peuvent durer plus de quatorze siècles ; et que par conséquent le terme total et le dernier âge de la monarchie française est marqué de 1700 à 1800. » A ces faits et à ces dates remarquables par leur précision, ajoutons un oracle plus précis encore. « Il court de notre temps, dit le sieur Covillard du Pavillon, dans ses *contredits* dirigés contre Nostradamus (Paris, Abel Langelier, 1560), une prophétie, d'après laquelle le monde planétaire, emblème du monde politique et social, est menacé d'une immense révolution qui doit commencer en 1789 et cesser vingt-cinq ans après. » Remarquons bien que le sieur du Pavillon se moque de cette prophétie. Celle-là s'est accomplie avec une exactitude assez singulière.

« Qu'on ne regarde pas la réputation de Nostredame comme la faute du XVI^e siècle, où le chancelier Bacon écrivait sur les sympathies, et où tout le monde raffolait d'astrologie judiciaire ! Erreur ; c'est que l'espèce humaine est faite ainsi, c'est qu'elle ne va jamais sans cet alliage. La puissance des Turcs n'est pas abolie ; j'ai vu toute la haute société de Londres en mouvement à propos d'un second Nostredame qui demeurait dans Pall-Mall, et tous les salons de France s'entretenaient en 1815 de mademoiselle Le-

(1) De Thou rapporte que le fils de Nostradamus se disait héritier du don de son père, et se mêlait de prédire comme lui. Lorsqu'on assiégeait le Pousin, en Dauphiné, interrogé par Saint-Luc sur le sort qui attendait le Pousin, il lui répondit : — « Il périra par le feu. » — Pendant que

les soldats pillaient la place, continue l'historien, le fils du prophète y mit lui-même le feu en plusieurs endroits, afin que sa prédiction fût accomplie. Mais Saint-Luc, irrité de cette action, poussa son cheval contre le jeune astrologue qui en fut foulé aux pieds.

normand. La grande roue de la philosophie moderne passait sur les institutions pour les broyer, quand nous avions Mesmer et Cagliostro. Au milieu des lumières rayonnantes du xviii^e siècle, Swedenborg, homme de bonne foi et homme savant, n'a-t-il pas vu le ciel et les anges, et l'enfer et les limbes, aussi nettement que je vois la chambre où je suis assis? Swedenborg, était un illuminé, Mesmer un empirique, Cagliostro un charlatan. Soit, mais j'ai quelque chose de plus curieux à vous raconter.

« Saint-Simon, le seul Tacite du xviii^e siècle, et Philippe d'Orléans, régent de France, méritent assurément une place entre les hommes spirituels et désabusés de leur temps. Philippe était quelque chose de plus qu'un philosophe; tout le monde connaît ses reparties si vives et si brillantes, sa nonchalance, sa finesse d'esprit et son dédain pour toute superstition. Quant à Saint-Simon, où trouver un homme plus minutieux, un courtisan plus difficile à tromper, un satirique moins prêt à pardonner aucun vice; l'œil toujours ouvert sur les sottises d'autrui; intelligence perçante, mordante, taquine; serrant dans les tenailles de son anecdocte jusqu'aux folies de ses amis, jusqu'aux fautes des prélats et du roi; écrivain scrupuleux dans ses récits; celui-là, vous ne l'accuserez pas de crédulité sotte, pas plus que vous n'attribuerez à faiblesse d'esprit et à bêtise les fantaisies théurgiques du prince son ami. Écoutez donc ce que dit Saint-Simon.

« Entre autres fripons de curiosités cachées dont M. le duc d'Orléans avait beaucoup vu en sa vie, on lui en produisit un qui prétendait faire voir dans un verre rempli d'eau tout ce qu'on voudrait savoir. Il demanda quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder, et une certaine petite fille s'y trouva propre. Ils s'amuserent donc à vouloir savoir ce qui se passait alors même dans les lieux éloignés, et la petite fille voyait et rendait ce qu'elle voyait à mesure. Cet homme prononçait tout bas quelque chose sur ce verre rempli d'eau, et aussitôt on y regardait avec succès... « Les duperies que M. le duc d'Orléans avait souvent essayées l'engagèrent à une nouvelle épreuve qui pût le rassurer. »

« Saint-Simon décrit la scène, la scène de l'épreuve, scène d'ailleurs fort intéressante, mais beaucoup trop longue pour que nous la rapportions, et il continue :

« M. le duc d'Orléans voulut savoir ce qu'il deviendrait. Alors ce ne fut plus dans le verre. L'homme qui était là lui offrait de le lui montrer comme peint sur la muraille de la chambre, pourvu qu'il n'eût point peur de s'y voir; et au bout d'un quart d'heure de quelques simagrées devant eux tous, la figure de M. le duc d'Orléans, vêtu comme il l'était alors, et dans sa grandeur naturelle, parut tout à coup sur la muraille comme en peinture, avec une couronne fermée sur la

tête. Elle n'était ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale. M. le duc d'Orléans, qui la considéra de tous ses yeux, ne put jamais la deviner; il n'en avait jamais vu de semblable. Elle n'avait que quatre cercles, et rien au sommet. Cette couronne lui couvrait la tête. Il était assurément alors bien éloigné d'être régent du royaume et de l'imaginer. C'était peut-être ce que cette couronne singulière lui annonçait. Tout cela s'était passé à Paris en présence de leur plus étroit intrinsèque, la veille du jour qu'il me le raconta, et je l'ai trouvé si extraordinaire, que je lui ai donné place ici. »

« Dupe, comme le régent, de quelque fantasmagorie, et ne sachant comment l'expliquer au moyen de sa philosophie et de son jansénisme, Saint-Simon attribue cette illusion aux ruses du diable, chef général et grand maître universel de tous les escamoteurs, sorciers et prophètes.

« Ce que j'admire en Nostredame, c'est qu'il sait toujours esquiver les écueils et se mettre parfaitement en règle. Il ne prétend pas que le démon l'inspire; il ne veut pas être brûlé ou pendu. « Moi (dit-il dans son incroyable dédicace à Henri II), je ne prétends pas à tel titre; je ne m'attribue rien de tel, j'à, à Dieu ne plaise! Je confesse bien que tout vient de Dieu simplement, et lui en rends grâce, honneur et louange immortelle. Je n'y mêle rien de la divination qui provient *a fato*. Cela vient *a Deo*, *a natura*, et la plupart du temps accompagné du mouvement du cours céleste; tellement que voyant comme dans un miroir ardent, comme par vision obnubilée, les graves événements tristes, prodigieux et les principales aventures qui s'approchent... »

« Entourez Nostradamus d'un cadre romanesque, de personnages mystérieux et passionnés, de ces paysages âpres et ardents de la Provence; donnez-lui une jeunesse malheureuse et une richesse prophétique (à lui, qui a si tranquillement vécu de son métier de charlatan); adoptez la tradition populaire selon laquelle il s'est enfermé avec une lampe dans son propre tombeau; profitez de cette fiction pour créer dans ce sanctuaire lugubre une scène de fureur et de mort, de terreur et de rage dans le genre des scènes que l'Irlandais Mathurin a prodiguées; répandez sur le tout un coloris assez vigoureux et assez éclatant, et vous parviendrez à vous représenter le vrai Nostredame au xvi^e siècle, que je vois d'ici, dans son grand fauteuil à bras, buvant à longs traits dans son hanap historié que lui a donné Catherine, jetant un coup d'œil de sarcasme et de ruse sur les momies, les cornues et les sphères de son laboratoire, et recevant à bras ouverts le niais Chavigny, qui, le feutre à la main, marchant d'un pied léger, entr'ouvrant la porte, craint de troubler la noble rêverie et la féconde méditation du prophète (1). »

NOTARIQUE, une des trois divisions de

(1) Cs. Nous ne connaissons ce morceau que signé de ces deux lettres.

la cabale chez les Juifs. Elle consiste à prendre, ou chaque lettre d'un mot pour en faire une phrase entière, ou les premières lettres d'une sentence pour en former un seul mot.

NOYÉS. Les marins anglais et américains croient que retirer un noyé et l'amener sur le pont d'un navire qui va appareiller, c'est, si le noyé y meurt, un mauvais présage, qui annonce des malheurs et le danger de périr. Superstition inhumaine. Aussi laissent-ils les noyés à l'eau.

Voici une légende qui a été racontée par le poète OEhlenschlæger. Ce n'est point une légende, c'est un drame de la vie réelle. Un pauvre matelot a perdu un fils dans un naufrage, et la douleur l'a rendu fou. Chaque jour il monte sur sa barque et s'en va en pleine mer; là, il frappe à grands coups sur un tambour, et il appelle son fils à haute voix: — Viens, lui dit-il, viens! sors de ta retraite! nage jusqu'ici! je te placerai à côté de moi dans mon bateau; et si tu es mort, je te donnerai une tombe dans le cimetière, une tombe entre des fleurs et des arbustes; tu dormiras mieux là que dans les vagues. Mais le malheureux appelle en vain et regarde en vain. Quand la nuit descend, il s'en retourne en disant: — J'irai demain plus loin, mon pauvre fils ne m'a pas entendu (1).

NUIT DES TRÉPASSÉS. De tous les jours de l'année, il n'en est point que l'imagination superstitieuse des Flamands ait entouré de plus grandes terreurs que le 1^{er} novembre. Les morts sortent à minuit de leurs tombes, pour venir, en longs suaires, rappeler les prières dont ils ont besoin, aux vivants qui les oublient. La sorcière et le vieux berger choisissent cette soirée pour exercer leurs redoutables maléfices. L'ange Gabriel soulève alors pour douze heures le pied sous lequel il retient le démon captif, et rend à cet infernal ennemi des hommes le pouvoir momentané de les faire souffrir... D'ordinaire la désolation de la nature vient encore ajouter aux terreurs de ces croyances; la tempête mugit, la neige tombe avec abondance, les torrents se gonflent et débordent; enfin la souffrance et la mort menacent de toutes parts le voyageur (2).

NUMA-POMPILIUS, second roi de Rome. Il donna à son peuple des lois assez sages, qu'il disait tenir de la nymphe Egérie. Il marqua les jours heureux et les jours malheureux, etc. (3).

Les démonomanes font de Numa un insigne enchanteur et un profond magicien. Cette nymphe, qui se nommait Egérie, n'était autre chose qu'un démon qu'il s'était rendu familier, comme étant un des plus versés et mieux entendus qui aient jamais existé en l'évocation des diables. Aussi tient-

on pour certain, dit Leloyer, que ce fut par l'assistance et l'industrie de ce démon qu'il fit beaucoup de choses curieuses, pour se mettre en crédit parmi le peuple de Rome, qu'il voulait gouverner à sa fantaisie. A ce propos, Denys d'Halicarnasse raconte qu'un jour, ayant invité à souper bon nombre de citoyens, il leur fit servir des viandes simples et communes en vaisselle peu somptueuse; mais dès qu'il eut dit un mot, sa diablesse le vint trouver, et tout incontinent la salle devint pleine de meubles précieux, et les tables furent couvertes de toutes sortes de viandes exquis et délicieuses. Il était si habile dans ses conjurations, qu'il forçait Jupiter à quitter son séjour et à venir causer avec lui. Numa Pompilius fut le plus grand sorcier et le plus fort magicien de tous ceux qui ont porté couronne, dit Delancré; il avait encore plus de pouvoir sur les diables que sur les hommes. Il composa des livres de magie qu'on brûla quatre cents ans après sa mort... *Voy. EGÉRIE.*

NYBBAS, démon d'un ordre inférieur, grand paradiste de la cour infernale. Il a aussi l'intendance des visions et des songes. On le traite avec assez peu d'égards, le regardant comme bateleur et charlatan.

NYMPHES, démons femelles. Leur nom vient de la beauté des formes sous lesquelles ils se montrent. Chez les Grecs, les nymphes, très-honorées, étaient partagées en plusieurs classes: les mélies suivaient les personnes qu'elles voulaient favoriser ou tromper; elles couraient avec une vitesse inconcevable. Les nymphes genetyllides présidaient à la naissance, assistaient les enfants au berceau, faisaient les fonctions de sages-femmes, et leur donnaient même la nourriture. Ainsi Jupiter fut nourri par la nymphe Mélisse, etc. Ce qui prouve que ce sont bien des démons, c'est que les Grecs disaient qu'une personne était remplie de nymphes pour dire qu'elle était possédée des démons. Du reste, les cabalistes pensent que ces démons habitent les eaux, ainsi que les salamandres habitent le feu; les sylphes l'air, et les gnômes ou pygmées la terre. *Voy. ONDINS.* — Pour la nymphe de Magdebourg et la nymphe de l'Elbe, *voy. NICKAR.*

NYNAULD (J. DE), auteur d'un traité *De la Lycanthropie*, publié en 1615.

NYOL, vicomte de Brosse, poursuivi comme sorcier à la fin du xvi^e siècle. Il confessa qu'ayant entendu dire qu'on brûlait les sorciers, il avait quitté sa maison et en était demeuré longtemps absent. Ses voisins l'ayant suivi l'avaient trouvé dans une étable de pourceaux; ils l'interrogèrent sur différents maléfices dont il était accusé; il reconnut qu'il était allé une fois au sabbat, à la croix

(1) Marmier, Traditions des bords de la Baltique.

(2) H. Berthoud, La Nuit de la Toussaint.

(3) Entre autres choses il présenta aux Romains, un jour, un certain bouclier (qu'on nomma ancile ou ancilie) et qu'il dit être tombé du ciel durant une peste qui ravageait l'Italie; il prétendit qu'à la conservation de ce bouclier étaient attachées les destinées de l'empire romain, important secret qui lui avait été révélé par Egérie et les Muses. De peur qu'on n'enlevât ce bouclier sacré, il en fit

faire onze autres, si parfaitement semblables, qu'il était impossible de les distinguer du véritable, et que Numa lui-même fut dans l'impossibilité de le reconnaître. Les douze boucliers étaient échancrés des deux côtés, Numa en confia la garde à douze prêtres qu'il institua pour cet effet, et qu'il nomma Saliens ou Agonaux. Mamurius, qui avait fait les onze copies si habilement, ne voulut d'autre récompense de son travail que la gloire de l'avoir convenablement exécuté.

de la Motte, où il avait vu le diable en forme de chèvre noire; qu'il s'était donné audit diable, sous promesse qu'il aurait des richesses et serait bien heureux au monde; « et lui bailla pour gage sa ceinture, partie de ses cheveux, et après sa mort un de ses pouces. Ensuite le diable le marqua sur l'épaule; il lui commanda de donner des maladies, de faire mourir les hommes et les bestiaux, de faire périr les fruits par des poudres qu'il jetterait au nom de Satan. Il avoua encore que le diable l'avait fait danser au sabbat avec les autres sorciers, ayant chacun une chandelle; et que quand le dia-



OANNÈS ou **OÈS**, monstre moitié homme et moitié poisson, dans les vieilles mythologies de l'Orient; venu de la mer égyptienne, il sortait de l'œuf primitif, d'où tous les autres êtres avaient été tirés. Il parut, dit Béroze, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avait une tête d'homme sous une tête de poisson. A sa queue étaient joints des pieds d'homme, et il en avait la voix et la parole. Ce monstre demeurait parmi les hommes sans manger, leur donnait la connaissance des lettres et des sciences, leur enseignait les arts, l'arithmétique, l'agriculture; en un mot, tout ce qui pouvait contribuer à adoucir les mœurs. Au soleil couchant, il se retirait dans la mer et passait la nuit sous les eaux. C'était un poisson comme on n'en voit guère.

OB, démon des Syriens, qui était, à ce qu'il paraît, ventriloque. Il donnait ses oracles par le derrière, organe qui n'est pas ordinairement destiné à la parole, et toujours d'une voix basse et sépulcrale, en sorte que celui qui le consultait ne l'entendait souvent pas du tout, ou plutôt entendait tout ce qu'il voulait.

OBEREIT (**JACQUES HERMANN**), alchimiste et mystique, né en 1725, à Arbon en Suisse, et mort en 1798. Son père avait eu le même goût pour l'alchimie, qu'il appelait l'art de perfectionner les métaux par la grâce de Dieu. Le fils voulut profiter des leçons que lui avait laissées le vieillard; comme sa famille était réduite à l'indigence, il travailla sans relâche dans son laboratoire; mais l'autorité vint le fermer, comme dangereux pour la sûreté publique. Cependant il réussit à prouver que ses opérations ne pouvaient nuire, et il s'établit chez un frère de Lavater. Depuis dix-huit ans, Jacques (qui était fou) connaissait, disait-il, une personne qu'il nomme *Théantis*, bergère séraphique; il l'épousa dans un château, sur une montagne entourée de nuages. « Notre mariage, dit-il, n'était ni platonique ni épicurien, c'était un état dont le monde n'a aucune idée. » Elle mourut au bout de trente-six jours, et le veuf se souvenant que

ble se retirait enfin, eux tous se trouvaient transportés dans leurs maisons. » Vingt-huit témoins confrontés soutinrent que le vicomte de Brosse avait la réputation de sorcier, et qu'il avait fait mourir quatre hommes et beaucoup de bestiaux (1); il fut condamné.

NYPHO (**AUGUSTIN**), sorcier italien, qui avait un démon familier et barbu, dit *De-lancré* (2), lequel démon lui apprenait toutes choses.

NYSROCK, démon du second ordre, chef de cuisine de Belzébuth, seigneur de la délicate tentation et des plaisirs de la table.

Marsay, grand mystique de ce temps, avait entonné un cantique de reconnaissance à la mort de sa femme, il chanta à gorge déployée durant toute la nuit du décès de la sienne. Il a publié, en 1776, à Augsbourg, un traité de la *Connexion originaires des esprits et des corps, d'après les principes de Newton*. On lui doit aussi les *Promenades de Gamaliel, juif philosophe*, 1780.

OBÉRON, roi des fées et des fantômes aériens. Il joue un grand rôle dans la poésie anglaise; c'est l'époux de Titania. Ils habitent l'Inde; la nuit, ils franchissent les mers et viennent dans nos climats danser au clair de la lune; ils redoutent le grand jour et fuient au premier rayon du soleil, ou se cachent dans les bourgeons des arbres jusqu'au retour de l'obscurité. Obéron est le sujet d'un poème célèbre de Wieland.

OBOLÉ, pièce de monnaie que les Romains et les Grecs mettaient dans la bouche des morts, pour payer leur passage dans la barque à Caron.

OBSÉDÉS. Dom Calmet fait cette distinction entre les *possédés* et les *obsédés*. Dans les possessions, dit-il, le diable parle, pense, agit pour le possédé. Dans les obsessions, il se tient au dehors, il assiège, il tourmente, il harcèle. Saül était *possédé*, le diable le rendit sombre; Sara, qui épousa le jeune Tobie, n'était qu'*obsédée*, le diable n'agissait qu'autour d'elle. Voy. *Possédés*.

OCCULTES. On appelle sciences occultes la magie, la nécromancie, la cabale, l'alchimie et toutes les sciences secrètes.

OCHOSIAS, roi d'Israël, mort 896 ans avant Jésus-Christ. Il s'occupait de magie et consultait Belzébuth, honoré à Accaron. Il eut une fin misérable.

OCULOMANCIE, divination dont le but était de découvrir un larron, en examinant la manière dont il tournait l'œil, après certaines cérémonies superstitieuses.

ODDON, pirate flamand des temps anciens, qui voguait en haute mer par magie, sans esquif ni navire.

ODIN, dieu des Scandinaves. Deux corbeaux sont toujours placés sur ses épaules

(1) Rikius, Disc. sommaire des sortilèges, vénéfices, idolâtries, etc.

(2) Tableau de l'inconstance des mauvais anges, etc., liv. v, p. 414.

et lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont vu ou entendu de nouveau. Odin les lâche tous les jours; et, après qu'ils ont parcouru le monde, ils reviennent le soir à l'heure du repas. C'est pour cela que ce dieu sait tant de choses, et qu'on l'appelle le *dieu des corbeaux*. A la fin des siècles, il sera mangé par un loup. Il en a toujours deux à ses pieds; beau cortège! Les savants vous diront que l'un des corbeaux est l'emblème de la pensée; quelle pensée! et l'autre le symbole de la mémoire. Les deux loups figuraient la puissance. Il y a des gens qui ont admiré ce *mythe*.

Odin, à la fois pontife, conquérant, monarque, orateur et poète, parut dans le Nord, environ soixante-dix ans avant Notre-Seigneur. Le théâtre de ses exploits fut principalement le Danemark. Il avait la réputation de prédire l'avenir et de ressusciter les morts. Quand il eut fini ses expéditions glorieuses, il retourna en Suède, et, se sentant près du tombeau, il ne voulut pas que la maladie tranchât le fil de ses jours, après avoir si souvent bravé la mort dans les combats. Il convoqua tous ses amis, les compagnons de ses exploits; il se fit, sous leurs yeux, avec la pointe d'une lance, neuf blessures en forme de cercle; et au moment d'expirer, il déclara qu'il allait dans la Scythie prendre place parmi les dieux, promettant d'accueillir un jour avec honneur dans son paradis tous ceux qui s'exposeraient courageusement dans les batailles ou qui mourraient les armes à la main. Toute la mythologie des Islandais a Odin pour principe, comme le prouve l'Edda, traduit par Mallet, à la tête de son Histoire de Danemark (1).

ODONTOTYRANNUS. Voy. SERPENT.

ODORAT. Cardan dit, au livre XIII de la *Subtilité*, qu'un odorat excellent est une marque d'esprit, parce que la qualité chaude et sèche du cerveau est propre à rendre l'odorat plus subtil, et que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive et plus féconde. Rien n'est moins sûr que cette assertion; il n'y a point de peuple qui ait si bon nez que les habitants de Nigaragua, les Abaquis, les Iroquois; et on sait qu'ils n'en sont pas plus spirituels. Mamurra, selon Martial, ne consultait que son nez pour savoir si le cuivre qu'on lui présentait *était de Corinthe*.

OEIL. Les Gorgones avaient un seul œil, dont elles se servaient tour à tour pour changer en pierres tous ceux qui les regardaient.

Les anciens font mention des Arimaspes, comme de peuples qui n'avaient qu'un œil, et qui étaient souvent aux prises avec les griffons, pour ravir l'or confié à la garde de ces monstres. Voy. YEUX.

(1) Le Livre unique, numéro neuf.

(2) M. Salgues, Des Erreurs et des préjugés, etc., t. I^{er}, p. 416.

(3) Des Erreurs et des préjugés, t. I^{er}, p. 592.

(4) Cicéron rapporte qu'un homme ayant rêvé qu'il mangeait un œuf frais, alla consulter l'interprète des songes qui lui dit que le blanc d'œuf signifiait qu'il aurait

OENOMANCIE, divination par le vin, dont on considère la couleur en le buvant, et dont on remarque les moindres circonstances pour en tirer des présages. Les Perses étaient fort attachés à cette divination.

OENOTHÈRE, géant de l'armée de Charlemagne, qui d'un revers de son épée fauchait des bataillons ennemis comme on fauche l'herbe d'un pré (2).

OEONISTICE, divination par le vol des oiseaux. Voy. AUGURES.

OËS. Voy. OANNÈS.

OEUF. On doit briser la coque des œufs frais, quand on les a mangés, par pure civilité; aussi cet usage est-il pratiqué par les gens bien élevés, dit M. Salgues (3); cependant il y a des personnes qui n'ont pas coutume d'en agir ainsi. Quoi qu'il en soit, cette loi remonte à une très-haute antiquité. On voit, par un passage de Pline, que les Romains y attachaient une grande importance. L'œuf était regardé comme l'emblème de la nature, comme une substance mystérieuse et sacrée. On était persuadé que les magiciens s'en servaient dans leurs conjurations, qu'ils le vidaient et traçaient dans l'intérieur des caractères magiques dont la puissance pouvait opérer beaucoup de mal. On en brisait les coques pour détruire les charmes. Les anciens se contentaient quelquefois de le percer avec un couteau, et dans d'autres moments de frapper trois coups dessus. Les œufs leur servaient aussi d'augure. Julie, fille d'Auguste, étant grosse de Tibère, désirait ardemment un fils. Pour savoir si ses vœux seraient accomplis, elle prit un œuf, le mit dans son sein, l'échauffa; quand elle était obligée de le quitter, elle le donnait à une nourrice pour lui conserver sa chaleur. L'augure fut heureux, dit Pline: elle eut un coq de son œuf et mit au monde un garçon (4).

Les druides pratiquaient, dit-on, cette superstition étrange; ils vantaient fort une espèce d'œuf inconnu à tout le monde, formé en été par une quantité prodigieuse de serpents entortillés ensemble, qui y contribuaient tous de leur bave et de l'écume qui sortait de leur corps. Aux sifflements des serpents, l'œuf s'élevait en air; il fallait s'en emparer alors, avant qu'il ne touchât la terre: celui qui l'avait reçu devait fuir; les serpents couraient tous après lui jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière qui coupât leur chemin (5). Ils faisaient ensuite des prodiges avec cet œuf. Aujourd'hui on n'est pas exempt de bien des superstitions sur l'œuf. Celui qui en mange tous les matins sans boire meurt, dit-on, au bout de l'an. Il ne faut pas brûler les coques des œufs, suivant une croyance populaire superstitieuse, de peur de brûler une seconde fois saint Laurent, qui a été brûlé avec de

bientôt de l'argent, et le jaune, de l'or. Il eut effectivement peu après une succession où il y avait de l'un et de l'autre. Il alla remercier l'interprète, et lui donna une pièce d'argent. L'interprète, en le reconduisant, lui dit: — Et pour le jaune n'y a-t-il rien? *Nihilne de vitello?*

(5) Pline, liv. xxix, ch. 3

pareilles coques (1). Albert le Grand nous apprend, dans ses secrets, que la coque d'œuf, broyée avec du vin blanc et bue, rompt les pierres tant des reins que de la vessie.

Pour la divination par les blancs d'œufs, voy. OOMANCIE, GARUDA, etc.

OG, roi de Basan. Og, selon les rabbins, était un de ces géants qui ont vécu avant le déluge. Il s'en sauva, en montant sur le toit de l'arche où étaient Noé et ses fils. Il était si pesant, qu'on fut obligé de mettre dehors le rhinocéros, qui suivit l'arche à la nage. Noé cependant fournit à Og de quoi se nourrir, non par compassion, mais pour faire voir aux hommes qui viendraient après le déluge quelle avait été la puissance du Dieu qui avait exterminé de pareils monstres. Les géants vivaient longtemps. Og était encore du monde, quand les Israélites, sous la conduite de Moïse, campèrent dans le désert. Le roi de Basan leur fit la guerre. Voulant d'un seul coup détruire le camp d'Israël, il enleva une montagne large de six mille pas, dont il se proposait d'écraser l'armée de Moïse. Mais Dieu permit que des fourmis creussent la montagne, à l'endroit où elle posait sur la tête du géant, de sorte qu'elle tomba sur son cou en manière de collier. Ensuite ses dents s'étant accrues extraordinairement, s'enfoncèrent dans le roc et l'empêchèrent de s'en débarrasser. Moïse alors le tua, mais non sans peine; car le roi Og était d'une si énorme stature, que Moïse, qui était haut de six aunes, prit une hache de la même hauteur; et encore fallut-il qu'il fit un saut de six aunes, pour parvenir à frapper la cheville du pied d'Og.

OGIER LE DANOIS. Voy. FRÉDÉRIC-BARBEROUSSE.

OGRES. Sauf le nom, ces monstres étaient connus des anciens. Polyphème, dans l'*Odyssée*, n'est autre chose qu'un ogre; on trouve des ogres dans les *Voyages de Sindbad le marin*; et un autre passage des *Mille et une nuits* prouve que les ogres ne sont pas étrangers aux Orientaux. Dans le conte du *Visir puni*, un jeune prince égaré rencontre une dame qui le conduit à sa mesure: elle dit en entrant: — Réjouissez-vous, mes fils, je vous amène un garçon bien fait et fort gras.

— Maman, répondent les enfants, où est-il, que nous le mangions? car nous avons bon appétit.

Le prince reconnaît alors que la femme, qui se disait fille du roi des Indes, est une ogresse, femme de ces démons sauvages qui se retirent dans les lieux abandonnés et se servent de mille ruses pour surprendre et dévorer les passants, comme les sirènes, qui, selon quelques mythologues, étaient certainement des ogresses. C'est à peu près l'idée que nous nous faisons de ces êtres effroyables; les ogres, dans nos opinions, tenaient des trois natures: humaine, animale et infernale. Ils n'aiment rien tant que la

chair fraîche; et les petits enfants étaient leur plus délicieuse pâture. Le Drac, si redouté dans le Midi, était un ogre qui avait son repaire aux bords du Rhône, où il se nourrissait de chair humaine. Il paraît que cette anthropophagie est ancienne dans nos contrées, car le chapitre 67 de la loi salique prononce une amende de deux cents écus contre tout sorcier ou stryge qui aura mangé un homme.

Quelques-uns font remonter l'existence des ogres jusqu'à Lycaon, ou du moins à la croyance où l'on était que certains sorciers se changeaient en loups dans leurs orgies nocturnes, et mangeaient, au sabbat, la chair des petits enfants qu'ils pouvaient y conduire. On ajoutait que, quand ils en avaient mangé une fois, ils en devenaient extrêmement friands et saisissaient ardemment toutes les occasions de s'en repaître: ce qui est bien le naturel qu'on donne à l'ogre. On voit une multitude d'horreurs de ce genre dans les procès des sorciers; on appelait ces ogres des loups-garous; et le loup du petit Chaperon-Rouge n'est pas autre chose. Quant à l'origine du nom des ogres, l'auteur des *Lettres sur les contes des fées* de Ch. Perrault l'a trouvée sans doute. Ce sont les féroces Huns ou Hongrois du moyen âge, qu'on appelait Hunnigours, Oïgours, et ensuite par corruption *Ogres*. Voy. FÉES, LOUPS-GAROUS, OMESTÈS.

OIAROU, objet du culte des Iroquois. C'est la première bagatelle qu'ils auront vue en songe, un calumet, une peau d'ours, un couteau, une plante, un animal, etc. Ils croient pouvoir, par la vertu de cet objet, opérer ce qui leur plaît, même se transporter et se métamorphoser.

OIGOURS. Voy. OGRES.

OILETTE, démon sans renommée, invoqué dans les litanies du sabbat.

OISEAUX. Naudé conte que l'archevêque Laurent expliquait le chant des oiseaux, comme il en fit un jour l'expérience à Rome devant quelques prélats; car il entendit un petit moineau qui avertissait les autres par son chant qu'un chariot de blé venait de verser à la porte Majeure, et qu'ils trouveraient là de quoi faire leur profit (2).

A la côte du Croizic, en Bretagne, sur un rocher au fond de la mer, les femmes du pays vont, parées avec recherche, les cheveux épars, ornées d'un beau bouquet de fleurs nouvelles; elles se placent sur le rocher, les yeux élevés vers le ciel, et demandent avec un chant sentimental aux oiseaux, de leur ramener leurs époux et leurs amants (3). Voy. CORNEILLE, HIBOU, AUGURES, etc.

OKKISIK, nom sous lequel les Hurons désignent des génies ou esprits, bienfaisants ou malfaisants, attachés à chaque homme.

OLDENBOURG. « Je ne puis m'empêcher, dit Balthasar Bekker, dans le tome IV, chapitre 17, du *Monde enchanté*, de rapporter une fable dont j'ai cherché aussi exactement

(1) Thiers, *Traité des superst.*, etc.

(2) Apol. pour les grands personnages accusés de magie.

(3) Cambry, *Voyage dans le Finistère*.

les détails qu'il m'a été possible ; c'est celle du fameux cornet d'Oldenbourg.

« On dit que le comte Otton d'Oldenbourg étant allé un jour à la chasse sur la montagne d'Osseberg, fut atteint d'une soif qu'il ne pouvait étancher ; il se mit à jurer d'une manière indigne, en disant qu'il ne se souciait pas de ce qui pourrait lui arriver, pourvu que quelqu'un lui donnât à boire. Le diable lui apparut aussitôt sous la forme d'une femme ; elle semblait sortir de terre ; elle lui présenta à boire dans un cornet fort riche, d'une matière inconnue, et qui ressemblait au vermeil. Le comte, se doutant de quelque chose, ne voulut pas boire, et renversa ce qui était dans le cornet sur la croupe de son cheval. La force de ce breuvage emporta tout le poil aux endroits qu'il avait touchés. Le comte frémit ; mais il garda le cornet qui subsiste encore, dit-on, et que plusieurs se sont vantés d'avoir vu. On le trouve représenté dans plusieurs hôtelleries : c'est un grand cornet recourbé, comme un cornet à bouquin, et chargé d'ornements bizarres. »

OLD GENTLEMAN. Le peuple en Angleterre appelle le diable le vieux gentleman.

OLIVÉ (ROBERT), sorcier qui fut brûlé à Falaise en 1556. On établit à son procès que le diable le transportait d'un lieu à un autre ; que ce diable s'appelait Chrysopole, et que c'était à l'instigation dudit Chrysopole que Robert Olive tuait les petits enfants et les jetait au feu (1).

OLIVIER, démon invoqué comme prince des archanges dans les litanies du sabbat.

OLOLYGMANCIE, divination tirée du hurlement des chiens. Dans la guerre de Messénie, le roi Aristodème apprit que les chiens hurlaient comme des loups, et que du chien-dent avait poussé autour d'un autel. Désespérant du succès, d'après cet indice et d'autres encore (Voyez **OPHIONEUS**), quoiqu'il eût déjà immolé sa fille pour apaiser les dieux, il se tua sur la foi des devins qui virent dans ces signes de sinistres présages.

OLYS, talisman que les prêtres de Madagascar donnent aux peuples pour les préserver de plusieurs malheurs, et notamment pour enchaîner la puissance du diable.

OMBRE. Dans le système de la mythologie païenne, ce qu'on nommait ombre n'appartenait ni au corps ni à l'âme, mais à un état mitoyen. C'était cette ombre qui descendait aux enfers. On croyait que les animaux voyaient les ombres des morts. Aujourd'hui même, dans les montagnes d'Ecosse, lorsqu'un animal tressaille subitement, sans aucune cause apparente, le peuple attribue ce mouvement à l'apparition d'un fantôme.

En Bretagne, les portes des maisons ne se ferment qu'aux approches de la tempête. Des feux follets, des sifflements l'annoncent. Quand on entendait ce murmure éloigné qui précède l'orage, les anciens s'écriaient : — Fermons les portes, écoutez les criériens ; le

tourbillon les suit. Ces criériens sont les ombres, les ossements des naufragés qui demandent la sépulture, désespérés d'être depuis leur mort ballottés par les éléments (2). On dit encore que celui qui vend son âme au diable n'a plus d'ombre au soleil ; cette tradition, très-répandue en Allemagne, est le fondement de plusieurs légendes.

OMBRIEL, génie vieux et rechigné, à l'aile pesante, à l'air refrogné. Il joue un rôle dans la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope.

OMESTES, surnom de Bacchus, considéré comme chef des ogres ou loups-garous qui mangent la chair fraîche.

OMOMANCIE, divination par les épaules chez les rabbins. Les Arabes devinent par les épaules du mouton, lesquelles, au moyen de certains points dont elles sont marquées, représentent diverses figures de géomancie.

OMPHALOMANCIE, divination par le nombril. Les sages-femmes, par les nœuds inhérents au nombril de l'enfant premier-né, devinaient combien la mère en aurait encore après celui-là.

OMPHALOPHYSIQUES, fanatiques de Bulgarie que l'on trouve du ^x^e au ^{xiv}^e siècle, et qui, par une singulière illusion, croyaient voir la lumière du Thabor à leur nombril.

ON, mot magique, comme tétragrammaton, dont on se sert dans les formules de conjurations.

ONDINS ou **NYMPHES,** esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties de l'eau qu'ils habitent. Les mers et les fleuves sont peuplés, disent les cabalistes, de même que le feu, l'air et la terre. Les anciens sages ont nommé *Ondins* ou *Nymphes* cette espèce de peuple. Il y a peu de mâles, mais les femmes y sont en grand nombre ; leur beauté est extrême, et les filles des hommes n'ont rien de comparable (3). Voy. **CABALE**.

En Allemagne, le peuple croit encore aux *Ondines*, esprits des eaux, qui ont une assez mauvaise réputation. Du fond de leurs humides demeures, elles épient le pêcheur qui rêve au bord des ondes, et l'attirent dans un gouffre où il disparaît pour toujours. Voy. **NYMPHES**, **NICTAR**, etc.

Voici, sur les hommes marins, une histoire assez curieuse :

« En 1674, au mois de juin, quelques jeunes gens de Bilbao étant à se promener au bord de la mer, un d'entre eux, nommé François de la Véga, âgé alors d'environ quinze ans, s'enfonça volontairement dans les flots, et ne reparut plus ; ses camarades, après l'avoir attendu fort longtemps, se persuadèrent qu'il était noyé. Ils rendirent cet accident public, et on le fit savoir à la mère de François de la Véga, qui demeurait à Liérganès, dans l'archevêché de Burgos. Elle n'eut pas lieu d'en douter, puisque son fils ne reparut plus, ni chez elle, ni dans la ville qu'il habitait avant son malheur. Cinq ans après, quelques pêcheurs, des environs de Cadix, aperçurent en plein jour une figure d'homme,

(1) Bodin, *Démonomanie*, p. 108.

(2) Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. II, p. 253.

(3) L'abbé de Villars, dans le *Comté de Gabalis*

qui tantôt nageait sur la surface des eaux, tantôt s'y enfonçait volontairement. Ils virent la même chose le lendemain et parlèrent à différentes personnes de cette singularité. On tendit des filets, on amorça le nageur, en lui jetant des morceaux de pain; en un mot, on réussit à le prendre, et l'on trouva que c'était un homme bien conformé. On le questionna en plusieurs langues, sans qu'il répondit à aucune, on eut recours à un autre moyen, ce fut de le conduire au couvent de Saint-François, où il fut conjuré, comme pouvant être possédé de l'esprit malin. L'exorcisme fut aussi inutile que les autres questions. Enfin, quelques jours après, il prononça le mot de Lierganès. Il y avait alors auprès de lui quelqu'un qui était de ce bourg même. Le secrétaire de l'inquisition en était aussi. Il écrivit à ses parents, pour tâcher de tirer d'eux quelques éclaircissements relatifs à cet homme singulier. On lui répondit qu'un jeune homme de Lierganès avait effectivement disparu sur la côte de Bilbao, sans qu'on eût entendu parler de lui depuis ce temps-là. Il fut décidé que l'homme marin serait envoyé à Lierganès; et un religieux franciscain, que d'autres affaires y conduisaient, se chargea de l'accompagner; cela ne put cependant s'effectuer que l'année d'après. Lorsqu'ils furent l'un et l'autre à un quart de lieue du village, le religieux ordonna au jeune homme de prendre les devants et de lui montrer le chemin de sa maison. Ce dernier, sans rien répondre, le conduisit directement chez sa mère. Elle le reconnut à l'instant même, et elle s'écria en l'embrassant ! Voilà mon fils que j'ai perdu à Bilbao ! Deux de ses frères qui étaient là le reconnurent également et l'embrassèrent avec la même tendresse. Quant à lui, il ne témoigna ni surprise, ni sensibilité. Il ne parla pas plus à Lierganès qu'il n'avait fait à Cadix, et l'on ne put tirer de lui aucun éclaircissement sur son aventure. Il avait entièrement oublié sa langue naturelle, excepté ces mots, pain, vin, tabac, qu'il ne prononçait pas même à propos. Lui demandait-on s'il voulait l'une ou l'autre de ces choses, il était hors d'état de répondre. Il mangeait avec excès du pain pendant quelques jours, et en passait ensuite un pareil nombre sans prendre aucune sorte de nourriture; il s'acquittait fort bien des commissions où il ne fallait point parler. Il remettait exactement une lettre à son adresse et en rapportait la réponse par écrit. On l'envoya un jour en porter une à Saint-André; il fallait, pour y arriver, passer à Padrenna une rivière qui a plus d'une lieue de largeur en cet endroit; François de la Véga ne trouvant pas de barque pour la traverser, s'y jeta à la nage, et remplit parfaitement sa commission.

Ce jeune homme avait environ six pieds de haut, le corps bien formé, le teint blanc, les cheveux roux et aussi courts qu'un enfant qui vient de naître. Il allait toujours nu-pieds, et n'avait presque point d'ongles ni aux pieds ni aux mains. Il ne s'habillait

que lorsqu'on l'en faisait souvenir, et il ne lui en coûtait pas plus d'aller sans aucuns vêtements. Il en était de même pour le manger. Lui en offrait-on, il l'acceptait et n'en demandait point. Ce fut ainsi qu'il resta encore neuf ans chez sa mère. Au bout de ce temps, il disparut de nouveau, sans qu'on ait su ni comment, ni pourquoi. Il est à croire que les mêmes raisons qui avaient causé sa première disparition influèrent sur la seconde. On publia qu'un habitant de Lierganès avait revu depuis François de la Véga dans un port des Asturies; mais ce fait paraît moins attesté que les précédents. On assure aussi que, lorsqu'on retira cet homme singulier de la mer de Cadix, il avait le corps tout couvert d'écailles; mais elles tombèrent par la suite. On ajoute que divers endroits de son corps étaient aussi durs que du chagrin.

Le père Feijoo joint à ce récit beaucoup de réflexions philosophiques sur un tel phénomène et sur les moyens qui ont pu rendre un homme capable de vivre au fond des mers. Il observe que si François de la Véga eût conservé sa raison et l'usage de la parole, il aurait pu mieux instruire sur cet objet que ne pourront le faire toutes les recherches des physiciens. Il aurait pu nous apprendre une foule de détails qui seront toujours ignorés des plus habiles naturalistes; par exemple, sur la génération des poissons, leur façon de vivre, etc. Il aurait pu y joindre d'amples éclaircissements sur le fond de la mer, sur les plantes qui y naissent, etc., etc. On eût appris de lui-même comment il avait pu y subsister longtemps et s'y accoutumer si subitement; s'il y dormait par intervalles, combien de temps il supportait le défaut de respiration, comment il échappait à la voracité des monstres marins, et peut-être quelles sont les différentes espèces de ces monstres.

ONEIROCRITIQUE, art d'expliquer les songes. Voy. SONGES.

ONGLES. Les Madécasses ont grand soin de se couper les ongles une ou deux fois la semaine; ils s'imaginent que le diable s'y cache quand ils sont longs. C'était une impiété chez les Romains que de se couper les ongles tous les neuf jours. Cardan assure dans son traité de *Varietate rerum* qu'il avait prévu par les taches de ses ongles, tout ce qu'il lui était arrivé de singulier. Voy. CHIROMANCIE.

On sait qu'il pousse des envies aux doigts, quand on coupe ses ongles les jours qui ont un R, comme mardi, mercredi et vendredi... Enfin, quelques personnes croient en Hollande qu'on se met à l'abri du mal de dents en coupant régulièrement ses ongles le vendredi. Voy. ONYCHOMANCIE.

ONGUENTS. Il y a plusieurs espèces d'onguents, qui ont tous leur propriété particulière. On sait que le diable en compose de différentes façons, lesquels il emploie à nuire au genre humain. Pour endormir, on en fait un avec de la racine de belladone, de la morelle furieuse, du sang de

chauve-souris, du sang de huppe, de l'aconit, de la suie, du persil, de l'opium et de la ciguë. *Voy.* GRAISSE.

ONOMANCIE ou **ONOMATOMANCIE**, divination par les noms. Elle était fort en usage chez les anciens. Les pythagoriciens prétendaient que les esprits, les actions et les succès des hommes étaient conformes à leur destin, à leur génie et à leur nom. On remarquait qu'Hippolyte avait été déchiré par ses chevaux, comme son nom le portait. De même on disait d'Agamemnon, que, suivant son nom, il devait rester longtemps devant Troie; et de Priam, qu'il devait être racheté d'esclavage. Une des règles de l'onomancie, parmi les pythagoriciens, était qu'un nombre pair de voyelles, dans le nom d'une personne, signifiait quelque imperfection au côté gauche, et un nombre impair quelque imperfection au côté droit. Ils avaient encore pour adage que de deux personnes, celle-là était la plus heureuse dans le nom de laquelle les lettres numérales jointes ensemble formaient la plus grande somme. Ainsi, disaient-ils, Achille devait vaincre Hector, parce que les lettres numérales comprises dans le nom d'Achille formaient une somme plus grande que celles du nom d'Hector. C'était sans doute d'après un principe semblable que, dans les parties de plaisir, les Romains buvaient à la santé de leurs belles autant de coups qu'il y avait de lettres dans leur nom. Enfin, on peut rapporter à l'onomancie tous les présages qu'on prétendait tirer des noms, soit considérés dans leur ordre naturel, soit décomposés et réduits en anagrammes; folie trop souvent renouvelée chez les modernes. *Voy.* ANAGRAMMES.

Cœlius Rhodiginus a donné la description d'une singulière espèce d'onomancie; Théodat, roi des Goths, voulant connaître le succès de la guerre qu'il projetait contre les Romains, un devin juif lui conseilla de faire enfermer un certain nombre de porcs dans de petites étables, de donner aux uns des noms goths, avec des marques pour les distinguer, et de les garder jusqu'à un certain jour. Ce jour étant arrivé, on ouvrit les étables, et l'on trouva morts les cochons désignés par des noms goths, ce qui fit prédire au juif que les Romains seraient vainqueurs (1).

ONYCHOMANCIE, divination par les ongles. Elle se pratiquait en frottant avec de la suie les ongles d'un jeune garçon, qui les présentait au soleil, et l'on s'imaginait y voir des figures qui faisaient connaître ce qu'on souhaitait de savoir. On se servait aussi d'huile et de cire.

OOMANCIE ou **OOSCOPIE**, divination par les œufs. Les devins des anciens jours voyaient dans la forme extérieure et dans les figures intérieures d'un œuf les secrets les plus impénétrables de l'avenir. Suidas prétend que cette divination fut inventée par Orphée.

On devine à présent par l'inspection des blancs d'œufs; et des sibylles modernes (entre autres mademoiselle Lenôrmant) ont rendu cette divination célèbre. Il faut prendre pour cela un verre d'eau, casser dessus un œuf frais et l'y laisser tomber doucement. On voit par les figures que le blanc forme dans l'eau divers présages. Quelques-uns cassent l'œuf dans de l'eau bouillante; on explique alors les signes comme pour le marc de café. Au reste cette divination n'est pas nouvelle; elle est même indiquée par le Grimoire. « L'opération de l'œuf, dit ce livre, est pour savoir ce qui doit arriver à quelqu'un qui est présent lors de l'opération. On prend un œuf d'une poule noire, pondu du jour; on le casse, on en tire le germe; il faut avoir un grand verre bien fin et bien net, l'emplir d'eau claire et y mettre le germe de l'œuf; on met ce verre au soleil de midi dans l'été, en récitant des oraisons et des conjurations, et avec le doigt on remue l'eau du verre pour faire tourner le germe; on le laisse ensuite reposer un instant et on regarde sans toucher. On voit ce qui aura rapport à celui ou à celle pour qui l'opération se fait. Il faut tâcher que ce soit un jour de travail, parce qu'alors les objets s'y présentent dans leurs occupations ordinaires. *Voy.* ŒUFS (2).

OPALE. Cette pierre récrée le cœur, préserve de tout venin et contagion de l'air, chasse la tristesse, empêche les syncopes, les maux de cœur et les affections malignes...

OPALSKI, sources d'eaux chaudes dans le Kamtschatka. Les habitants s'imaginent que c'est la demeure de quelque démon, et ont soin de lui apporter de légères offrandes pour apaiser sa colère. Sans cela, disent-ils, il soulèverait contre eux de terribles tempêtes.

OPHIOMANCIE, divination par les serpents. Elle était fort usitée chez les anciens, et consistait à tirer des présages des divers mouvements qu'on voyait faire aux serpents. On avait tant de foi à ces oracles, qu'on nourrissait exprès des serpents pour connaître ainsi l'avenir. *Voy.* SERPENTS.

OPHIONÉE, chef des démons ou mauvais génies qui se révoltèrent contre Jupiter, selon Phérécyde le Syrien.

OPHIONEUS, célèbre devin de Messénie, aveugle de naissance, qui demandait à ceux qui venaient le consulter comment ils s'étaient conduits jusqu'alors, et, d'après leur réponse, prédisait ce qui leur devait arriver. Ce n'était pas si bête. Aristodème, roi des Messéniens, ayant consulté l'oracle de Delphes sur le succès de la guerre contre les Lacédémoniens, il lui fut répondu que quand deux yeux s'ouvriraient à la lumière et se refermeraient peu après, c'en serait fait des Messéniens. Ophioneus se plaignit de violents maux de tête qui durèrent quelques jours, au bout desquels ses yeux s'ouvrirent pour se refermer bientôt. Aristodème, en apprenant cette double nouvelle, désespéra du

(1) M. Noël, Dictionnaire de la Fable.

(2) Les trois Grimoires, p. 55.

succès et se tua pour ne pas survivre à sa défaite. *Voy. OLYGMANCIE.*

OPHITES, hérétiques du II^e siècle, qui rendaient un culte superstitieux au serpent. Ils enseignaient que le serpent avait rendu un grand service aux hommes en leur faisant connaître le bien et le mal; ils maudissaient Jésus-Christ, parce qu'il est écrit qu'il est venu dans le monde pour écraser la tête du serpent. Aussi Origène ne les regardait-il pas comme chrétiens. Leur secte était peu nombreuse.

OPHTHALMIUS, pierre fabuleuse qui rendait, dit-on, invisible celui qui la portait.

OPHTHALMOSCOPIE, art de connaître le caractère ou le tempérament d'une personne par l'inspection de ses yeux. *Voy. PHYSIOGNOMONIE.*

OPTIMISME. On parle d'une secte de philosophes optimistes qui existaient jadis dans l'Arabie, et qui employaient tout leur esprit à ne rien trouver de mal. Un docteur de cette secte avait une femme acariâtre, qu'il supporta longtemps, mais qu'enfin il étrangla de son mieux; et il trouva que tout était bien. Le calife fit empaler le coupable, qui souffrit sans se plaindre. Comme les assistants s'étonnaient de sa tranquillité :

— Eh mais ! leur dit-il, ne suis-je pas bien empalé ?

On fait aussi ce conte : Le diable emportait un philosophe de la même secte, et celui-ci se laissait emporter tranquillement.

— Il faut bien que nous arrivions quelque part, disait-il, et tout est pour le mieux (1).

OR POTABLE, OR ARTIFICIEL. *Voy. ALCHIMIE.*

ORACLES. Les oracles étaient chez les anciens ce que sont les devins parmi nous. Toute la différence qu'il y a entre ces deux espèces, c'est que les gens qui rendaient les oracles se disaient les interprètes des dieux, et que les sorciers ne peuvent relever que du diable. On honorait les premiers; on méprise les seconds.

Le P. Kirker, dans le dessein de détromper les gens superstitieux sur les prodiges attribués à l'oracle de Delphes, avait imaginé un tuyau adapté avec tant d'art à une figure automate, que quand quelqu'un parlait, un autre entendait dans une chambre éloignée ce qu'on venait de dire, et répondait par ce même tuyau, qui faisait ouvrir la bouche et remuer les lèvres de l'automate. Il supposa en conséquence que les prêtres du paganisme, en se servant de ces tuyaux, faisaient accroire aux sots que l'idole satisfaisait à leurs questions.

(1) Un jeune homme était bossu; il se consacrait aux arts et ne rêvait que la gloire. Un savant chirurgien le redressa; devenu un homme bien fait, il se jeta dans le monde et y fut englouti sans laisser de nom. M. Eugène Guinot, qui cite ce fait, ajoute :

Espece n'aurait peut-être pas composé ses fables, si l'orthopédie avait été inventée de son temps. Le même écrivain cite d'autres victimes de la science. Un homme du monde était bègue, on lui trouvait de l'esprit; l'hésitation prêtait de l'originalité à ses discours; il avait le temps de réfléchir en parlant; il s'arrêtait quelquefois d'une manière heureuse au milieu d'une phrase; il avait

L'oracle de Delphes est le plus fameux de tous. Il était situé sur un côté du Parnasse, coupé de sentiers taillés dans le roc, entouré de rochers qui répétaient plusieurs fois le son d'une seule trompette. Un berger le découvrit en remarquant que ses chèvres étaient enivrées de la vapeur que produisait une grotte autour de laquelle elles paissaient. La prêtresse rendait ses oracles, assise sur un trépied d'or, au-dessus de cette cavité; la vapeur qui en sortait la faisait entrer dans une sorte de délire effrayant, qu'on prenait pour un enthousiasme divin.

Les oracles de la Pythie n'étaient autre chose qu'une inspiration démoniaque, dit Leloyer, et ne procédaient point d'une voix humaine. Dès qu'elle entrait en fonction, son visage s'altérait, sa gorge s'enflait, « sa poitrine pantoisait et haletait sans cesse; elle ne ressentait rien que rage; elle remuait la tête, faisait la roue du cou, pour parler comme le poète Stace, agitait tout le corps et rendait ainsi ses réponses. »

Les prêtres de Dodone disaient que deux colombes étaient venues d'Egypte dans leur forêt, parlant le langage des hommes, et qu'elles avaient commandé d'y bâtir un temple à Jupiter, qui promettait de s'y trouver et d'y rendre des oracles. Pausanias conte que des filles merveilleuses se changeaient en colombes, et sous cette forme rendaient les célèbres oracles de Dodone. Les chênes parlaient dans cette forêt enchantée (*Voy. ARBRES*), et on y voyait une statue qui répondait à tous ceux qui la consultaient, en frappant avec une verge sur des chaudrons d'airain, laissant à ses prêtres le soin d'expliquer les sons prophétiques qu'elle produisait.

Le bœuf Apis, dans lequel l'âme du grand Osiris s'était retirée, était regardé chez les Egyptiens comme un oracle. En le consultant, on se mettait les mains sur les oreilles et on les tenait bouchées jusqu'à ce qu'on fût sorti de l'enceinte du temple; alors on prenait pour réponse du dieu la première parole qu'on entendait.

Ceux qui allaient consulter en Achaïe l'oracle d'Hercule, après avoir fait leur prière dans le temple, jetaient au hasard quatre dés, sur les faces desquels étaient gravées quelques figures; ils allaient ensuite à un tableau où ces hiéroglyphes étaient expliqués, et prenaient pour la réponse du dieu l'interprétation qui répondait à la chance qu'ils avaient amenée.

Les oracles présentaient ordinairement un double sens, qui sauvait l'honneur du dieu

des demi-mots qui faisaient fortune. Un opérateur lui rend le libre exercice de sa langue; il parle net et on trouve qu'il n'est plus qu'un sot. Un pauvre aveugle, commodément installé sur le Pont-Neuf, recevait d'abondantes aumônes. Un savant docteur lui rend la vue. Il retourne à son poste; mais bientôt un sergent de ville le prend au collet en vertu des ordonnances qui régissent la mendicité. — Je suis en règle, dit le mendiant, voici mon autorisation. — Vous vous moquez, reprit le sergent de ville, cette permission est pour un aveugle, et vous jouissez d'une fort bonne vue. Vous irez en prison.

et leur donnait un air de vérité, mais de vérité cachée au milieu du mensonge, que peu de gens avaient l'esprit de voir.

Théagènes de Thase avait remporté quatorze cents couronnes en différents jeux : de sorte qu'après sa mort on lui éleva une statue en mémoire de ses victoires. Un de ses ennemis allait souvent insulter cette statue, qui tomba sur lui et l'écrasa. Ses enfants, conformément aux lois de Dracon, qui permettaient d'avoir action même contre les choses inanimées, quand il s'agissait de punir l'homicide, poursuivirent la statue de Théagènes pour le meurtre de leur père; elle fut condamnée à être jetée dans la mer. Les Thasiens furent peu après affligés d'une peste. L'oracle consulté répondit : *Rappelez vos exilés*. Ils rappelèrent en conséquence quelques-uns de leurs concitoyens; mais la calamité ne cessant point, ils renvoyèrent à l'oracle, qui leur dit alors plus clairement : *Vous avez détruit les honneurs du grand Théagènes !...* La statue fut remise à sa place; on lui sacrifia comme à un dieu, et la peste s'apaisa (1).

Philippe, roi de Macédoine, fut averti par l'oracle d'Apollon qu'il serait tué d'une charrette : c'est pourquoi il commanda aussitôt qu'on fit sortir toutes les charrettes et tous les chariots de son royaume. Toutefois il ne put échapper au sort que l'oracle avait si bien prévu : Pausanias, qui lui donna la mort, portait une charrette gravée à la garde de l'épée dont il le perça. Ce même Philippe désirant savoir s'il pourrait vaincre les Athéniens, l'oracle qu'il consultait lui répondit :

Avec lances d'argent quand tu feras la guerre,
Tu pourras terrasser les peuples de la terre.

Ce moyen lui réussit merveilleusement, et il disait quelquefois qu'il était maître d'une place s'il pouvait y faire entrer un mulet chargé d'or.

L'ambiguïté était un des caractères les plus ordinaires des oracles, et le double sens ne pouvait que leur être favorable. Ainsi, quand la Pythie dit à Néron : « Garde-toi des soixante-treize ans, » ce prince crut que les dieux lui annonçaient par là une longue vie. Mais il fut bien étonné quand il vit que cette réponse indiquait Galba, vieillard de soixante-treize ans, qui le détrôna.

Quelquefois les oracles ont dit des vérités. Qui les y contraignait? On est surpris de lire dans Porphyre que l'oracle de Delphes répondit un jour à des gens qui lui demandaient ce que c'était que Dieu : « Dieu est la source de la vie, le principe de toutes choses, le conservateur de tous les êtres. Tout est plein de Dieu : il est partout. Personne ne l'a engendré : il est sans mère. Il sait tout, et on ne peut rien lui apprendre. Il est

inébranlable dans ses desseins, et son nom est ineffable. Voilà ce que je sais de Dieu, ne cherche pas à en savoir davantage : ta raison ne saurait le comprendre, quelque sage que tu sois. Le méchant et l'injuste ne peuvent se cacher devant lui; l'adresse et l'excuse ne peuvent rien déguiser à ses regards perçants. »

Dans Suidas, l'oracle de Sérapis dit à Thulis, roi d'Égypte : « Dieu, le Verbe, et l'Esprit qui les unit, tous ces trois ne sont qu'un : c'est le Dieu dont la force est éternelle. Mortel, adore et tremble, où tu es plus à plaindre que l'animal dépourvu de raison. »

Le comte de Gabalis, en attribuant les oracles aux esprits élémentaires, ajoute qu'avant Jésus-Christ ces esprits prenaient plaisir à expliquer aux hommes ce qu'ils savaient de Dieu et à leur donner de sages conseils; mais qu'ils se retirèrent quand Dieu vint lui-même instruire les hommes, et que dès lors les oracles se turent.

« On pensera des oracles des païens ce que l'on voudra, dit dom Calmet dans ses Dissertations sur les apparitions, je n'ai nul intérêt à les défendre, je ne ferai pas même difficulté d'avouer qu'il y a eu de la part des prêtres et des prêtresses qui rendaient ces oracles beaucoup de supercheries et d'illusions. Mais s'ensuit-il que le démon ne s'en soit jamais mêlé? On ne peut disconvenir que depuis le christianisme les oracles ne soient tombés insensiblement dans le mépris et n'aient été réduits au silence, et que les prêtres, qui se mêlaient de prédire les choses cachées et futures, n'aient été souvent forcés d'avouer que la présence des chrétiens leur imposait silence. »

ORAGES. Voy. CRIÉRIENS, TONNERRE, etc.

ORAISON DU LOUP. Quand on l'a prononcée pendant cinq jours au soleil levant, on peut défier les loups les plus affamés et mettre les chiens à la porte. La voici, cette oraison fameuse :

« Viens, bête à laine, c'est l'agneau d'humilité; je te garde. Va droit, bête grise, à gris gripense; va chercher ta proie, loups et louve et louveteaux : tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. *Vade retro, o Satana!* » Voy. GARDES.

ORAY ou LORAY, grand marquis des enfers, qui se montre sous la forme d'un superbe archer portant un arc et des flèches; il anime les combats, empire les blessures faites par les archers, lance les javelines les plus meurtrières. Trente légions le reconnaissent pour dominateur et souverain (2).

ORCAVELLE, magicienne célèbre dans les romans de chevalerie. Elle opérait des enchantements extraordinaires.

(1) On consultait l'oracle sur toutes choses. Euchidas, jeune Platéen, périt victime de son zèle pour son pays. Après la bataille de Platée, l'oracle de Delphes ordonna à ses compatriotes d'éteindre tout le feu qui était dans le pays, parce qu'il avait été profané par les barbares, et d'en venir prendre un plus pur à Delphes. Le feu fut éteint dans toute la contrée. Euchidas se chargea d'aller chercher celui de Delphes avec toute la diligence possible. En

effet, il partit en courant et revint de même, après avoir fait mille stades dans un jour. En arrivant, il salua ses compatriotes, leur remit le feu sacré, et tomba mort de lassitude. Les Platéens lui élevèrent un tombeau avec cette épitaphe : « Ci-gît Euchidas, mort pour être allé à Delphes et en être revenu en un seul jour. »

(2) Wierus, in Pseudom. dæm.

ORDALIE. On donnait le nom d'*ordalie* à une série d'épreuves par les éléments. Elles consistaient à marcher les yeux bandés parmi des socs de charrue rougis au feu, à traverser des brasiers enflammés, à plonger le bras dans l'eau bouillante, à tenir à la main une barre de fer rouge, à avaler un morceau de pain mystérieux, à être plongé les mains liées aux jambes dans une grande cuve d'eau, enfin à étendre pendant assez longtemps les bras devant une croix. *Voy.* CROIX, EAU, FEU, etc.

OREILLE. On dit que nos amis parlent de nous quand l'oreille gauche nous tinte, et nos ennemis quand c'est la droite.

ORESME (GUILLAUME), astrologue du XIV^e siècle, dont on sait peu de chose.

ORIAS, démon des astrologues et des devins, grand marquis de l'empire infernal. Il se montre sous les traits d'un lion furieux, assis sur un cheval qui a la queue d'un serpent. Il porte dans chaque main une vipère. Il connaît l'astronomie et enseigne l'astrologie. Il métamorphose les hommes à leur volonté, leur fait obtenir des dignités et des titres, et commande trente légions (1).

ORIGINEL (PÉCHÉ), la source de tous les maux qui affligent l'humanité, réparé par le baptême dans ses conséquences éternelles. Ceux qui nient le péché originel n'ont pourtant jamais pu expliquer leur négation. *Voy.* PÉCHÉ.

ORIGINES. *Voy.* MONDE.

ORNITHOMANCIE, divination qu'on tirait de la langue, du vol, du cri et du chant des oiseaux. *Voy.* AUGURES.

OROBAS, grand prince du sombre empire. On le voit sous la forme d'un beau cheval. Quand il paraît sous la figure d'un homme, il parle de l'essence divine. Consulté, il donne des réponses sur le passé, le présent et l'avenir. Il découvre le mensonge, accorde des dignités et des emplois, réconcilie les ennemis, et a sous ses ordres vingt légions (2).

OROMASIS, salamandre distingué que les cabalistes donnent pour compagnon de Noé dans l'arche.

OROMAZE. La mythologie persane dit que le dieu Oromaze fit vingt-quatre dieux, et les mit tous dans un œuf. Arimane, son ennemi, en ayant aussi fait un pareil nombre, ceux-ci percèrent l'œuf, et le mal se trouva alors mêlé avec le bien. *Voy.* ARIMANE.

ORONTE. Pausanias raconte qu'un empereur romain, voulant transporter ses troupes depuis la mer jusqu'à Antioche, entreprit de rendre l'Oronte navigable, afin que rien n'arrêtât ses vaisseaux. Ayant donc fait creuser un canal, avec beaucoup de peines et de frais, il détourna le fleuve et lui fit changer de lit. Quand le premier canal fut à sec, on y trouva un tombeau de briques long de onze coudées, qui renfermait un cadavre de pareille grandeur et de figure humaine dans toutes ses parties. Les Syriens ayant

consulté l'oracle d'Apollon, à Claros, pour savoir ce que c'était, il leur fut répondu que c'était Oronte, Indien de nation.

ORPHÉE, époux d'Eurydice; qu'il perdit le jour de ses nocces, qu'il pleura si longtemps, et qu'il alla enfin redemander aux enfers. Pluton la lui rendit, à condition qu'il ne regarderait point derrière lui jusqu'à ce qu'il fût hors du sombre empire. Orphée ne put résister à son impatience : il se retourna et perdit Eurydice une seconde fois et sans retour. Il s'enfonça alors dans un désert, jura de ne plus aimer; et chanta ses douleurs d'un ton si touchant, qu'il attendrit les bêtes féroces. Les bacchantes furent moins sensibles, car sa tristesse le fit mettre en pièces par ces furieuses.

Les anciens voyaient dans Orphée un musicien habile, à qui rien ne pouvait résister. Les compilateurs du moyen âge l'ont regardé comme un magicien insigne, et ont attribué aux charmes de la magie les merveilles que la mythologie attribue au charme de sa voix.

Orphée fut le plus grand sorcier et le plus grand nécromancien qui jamais ait vécu, dit Pierre Leloyer. Ses écrits ne sont farcis que des louanges des diables. Il savait les évoquer. Il institua l'ordre des *Orphéotélestes*, espèces de sorciers, parmi lesquels Bacchus tenait anciennement pareil lieu que le diable tient aujourd'hui aux assemblées du sabbat. Bacchus, qui n'était qu'un diable déguisé, s'y nommait *Sabasius* : c'est de là que le sabbat a tiré son nom. Après la mort d'Orphée, sa tête rendit des oracles dans l'île de Lesbos. Tzetzes dit qu'Orphée apprit en Egypte la funeste science de la magie, qui y était en grand crédit, et surtout l'art de charmer les serpents. Pausanias explique sa descente aux enfers par un voyage en Thesprotide, où l'on évoquait par des enchantements les âmes des morts. L'époux d'Eurydice, trompé par un fantôme qu'on lui fit voir pendant quelques instants, mourut de regret, ou du moins renonça pour jamais à la société des hommes et se retira sur les montagnes de Thrace.

Leclerc prétend qu'Orphée était un grand magicien; que ses hymnes sont des évocations infernales; et que, si l'on en croit Apollodore et Lucien, c'est lui qui a mis en vogue dans la Grèce la magie, l'art de lire dans les astres et l'évocation des mânes.

ORPHEOTELESTES, gens qui faisaient le sabbat institué par Orphée, comme on vient de le dire.

ORTHON LE FARFADÉT (3). Le voyageur qui parcourt aujourd'hui la France ne peut guère se faire une idée de la physionomie variée qu'elle présentait au moyen âge. La centralisation du pouvoir a relié tant bien que mal les éléments hétérogènes dont elle se composait; une teinte uniforme part de Paris, et tend à absorber de plus en plus les individualités tranchées des provinces. C'est

ditions populaires de la France, publiées par M. le comte Amédée de Beaufort.

(1) Wierus in Pseudom. dæm.

(2) *Idem, ibid.*

(3) Cette légende est empruntée aux Légendes et tra-

là peut-être pour l'économiste un résultat heureux, un louable progrès; mais, à coup sûr, l'artiste déplore ce nivellement monotone; il revient avec amour vers cette France du temps passé, si pleine de passions ardentes et colorées, de croyances naïves, où chaque province était un centre autour duquel venaient quelquefois se grouper les plus grands intérêts. Il importe de se reporter à ces idées pour le récit qui va suivre.

Orthez, qui n'est plus qu'une petite ville sans importance, était au moyen âge le siège d'une cour brillante, la résidence des comtes de Foix. Le ^{xiv}^e siècle a vu l'apogée de sa gloire : Gaston III en était alors le suzerain. Surnommé Phœbus, soit à cause de sa beauté, soit à cause du soleil qu'il plaça dans son écusson, Gaston ne resta pas au-dessous de cet emblème glorieux. L'illustration des armes, celle des richesses et l'habileté politique si nécessaire pour se maintenir au faite d'une haute position, tout concourut à le placer à la tête de ces grands vassaux de la couronne, féodales grandeurs qui devaient s'abaisser sous la main puissante de Richelieu et de Mazarin. Plus d'une fois les intérêts de la France entière se concentrèrent autour de lui dans cette petite cour. Pendant que les ambassadeurs des puissances voisines venaient s'y disputer son appui, les savants, les troubadours et les jongleurs accouraient y briguer les faveurs et les encouragements de cette main quasi royale. On aurait en vain cherché ailleurs, même à la cour du roi de France, un modèle plus accompli de cette chevalerie qui brillait d'un lustre si éclatant, alors qu'il allait s'éclipser.

Les chants du *gai-savoir*, les nobles *déduits* de la chasse trouvaient auprès de Gaston un amateur aussi éclairé que magnifique. La chasse était alors une passion, une affaire sérieuse, qui exigeait des études approfondies. Plus un seigneur était puissant et riche, plus il y déployait de luxe. Gaston y excellait, et il en a laissé le traité le plus complet du temps.

« Ses équipages pour ce plaisir, dit l'historien de sa vie, surpassaient en magnificence ceux des princes les plus riches (1); ses écuries ne nourrissaient pas moins de deux cents chevaux, la plupart destinés à cet usage, et il avait de douze à seize cents chiens. Ses lévriers étaient les plus légers et les plus beaux de l'Europe, et ses chiens pour le cerf, le daim, le rangier, pour les grands ours des Pyrénées, pour le loup et le sanglier, les plus forts et les plus courageux... Tous les oiseaux de fauconnerie étaient aussi élevés avec grand soin chez le comte de Foix.

« Rien n'était noble à voir comme la compagnie du châtelain d'Orthez partant pour une

chasse à la *volerie* : les chevaliers, sur de beaux palefrois, escortant galamment les dames montées sur d'élégantes haquenées, et portant sur le poing chacune un bel oiseau qu'elles caressaient de temps en temps avec leur blanche main. Et puis les écuyers et pages aux couleurs de Foix et de Béarn, vêtus de vair en été et de fourrure de gris en hiver; et les gens de service, si nombreux et si bien mis, qui apportaient tous les engins et filets *les plus ingénieux* qu'il soit possible d'imaginer. Gaston aimait à un tel point tous ces divertissements de chasse, qu'il en avait fait une étude particulière, et qu'il se plaisait à en enseigner les préceptes aux hommes qu'il y destinait. »

Mais ces nobles plaisirs ne lui faisaient point oublier de régler avec une admirable sagesse l'administration de ses Etats. C'est peut-être le seul exemple d'un haut et puissant seigneur de cette époque qui n'ait pas tout sacrifié à la passion de la guerre. Aussi sa réputation était immense, et les populations de Béarn le bénissaient. Un tel personnage devait être entouré de cette auréole de merveilleux qui ne manque jamais aux héros du moyen âge. Il était trop aimé des troubadours et des jongleurs pour qu'on ne célébrât pas sa gloire avec l'exagération mythique de quelque merveilleuse légende. Froissart, le crédule et naïf chroniqueur, nous en a conservé le plus précieux document. C'est en 1388 qu'il visita la cour brillante d'Orthez. Curieux et questionneur, il se passionna pour les récits des vaillants chevaliers qu'il y rencontra. Là, un écuyer lui apprit que le sire comte savait tout ce qui se passait avant personne, et que cette science lui devait venir *par aucune voie de nécromancie* : puis, comme le chroniqueur lui demanda avec instance des détails, l'écuyer le tira à part en un anglet de la chapelle du château d'Orthez, et commença ainsi :

Il peut y avoir environ vingt ans qu'il régnait en ce pays un baron qui s'appelait de son nom Raymond. Il était seigneur de Coarasse (c'est une petite ville à sept lieues d'Orthez). A cette époque dont je vous parle, le sire de Coarasse avait un procès à Avignon devant le pape, contre un clerc de Catalogne, au sujet des dîmes de l'église de Coarasse. Ces dîmes valaient bien cent florins de revenu par an, et le clerc disait qu'il y avait droit. Or, comme il était bien appuyé dans le clergé, il montra et prouva son droit, et le pape Urbain V, séant en consistoire général, condamna le chevalier à payer. Lorsque le clerc eut levé les bulles du pape, il chevaucha à grandes journées vers le Béarn pour venir prendre possession de son dîmage. Mais la décision du pape avait grandement irrité le

(1) Et pourtant, sans compter le roi de France et les rois étrangers, bien d'autres seigneurs et princes poussaient alors l'amour de la chasse à un point extrême et rivalisaient de dépenses entre eux. Le duc de Bourgogne avait un équipage de chasse dans lequel on comptait : six pages de chiens courants, six de lévriers, douze sous-pages de chiens, six valets de chiens limiers, douze valets de chiens courants, six valets d'épagneuls, six valets de petits chiens,

six valets de chiens anglais et de chiens d'Artois. Quelle dut être la surprise du duc, lorsque, fait prisonnier à Nicopolis, il vit que Bajazet avait sept mille fauconniers et autant de veneurs ! A la même époque, le comte de Sancerre signala sa passion pour la chasse d'une façon particulière ; il fonda un ordre de chevalerie sous le titre de *l'Ordre du Lévrier*. (Note de l'historien.)

sire de Coarasse; il s'avança vers le clerc, et lui dit :

— Or ça, maître Pierre ou maître Martin, suivant son nom, pensez-vous que par vos lettres je doive perdre mon héritage? Ne soyez pas assez hardi pour toucher à ce qui m'appartient; car, si vous le faites, c'est votre vie que vous y laisserez. Allez ailleurs obtenir bénéfice, car vous n'aurez rien de mon héritage; et une fois pour toutes, je vous le défends.

Le chevalier était cruel, le clerc eut peur et n'osa poursuivre. Il se décida donc à retourner à Avignon. Mais avant de partir il voulut protester contre cette violence. Il vint trouver le sire de Coarasse, et lui parla ainsi :

— Sire, c'est votre force et non le droit qui m'enlève les biens de mon église; vous m'avez fait grandement en conscience : je ne suis pas aussi puissant que vous ici, mais sachez que je vous enverrai tel champion que vous redouterez plus que moi.

Raymond ne tint aucun compte de ses menaces.

— Va, lui dit-il, fais ce que tu pourras, je ne te crains pas plus mort que vif. Tes paroles ne me feront rien abandonner de mon héritage.

Le clerc partit donc : retourna-t-il en Catalogne ou en Avignon? point ne le sais-je; toujours est-il qu'il n'oublia pas ses menaces. Trois mois après, alors que le chevalier y pensait le moins, des messagers invisibles vinrent le trouver. Ils commencèrent à heurter et à bouleverser tout ce qu'il y avait dans le château, de telle façon qu'on eût dit qu'ils allaient l'abattre. La porte de la chambre de monseigneur en était tout ébranlée, et la dame qui se couchait se mourait de frayeur. Quant au chevalier, il entendait bien tout ce tapage, mais il ne disait mot, car il ne voulait pas montrer un cœur susceptible de faiblesse; d'ailleurs il était assez brave pour attendre l'issue de toutes sortes d'aventures. Ce tapage dura toute la nuit. Au matin, les serviteurs du château se réunirent et vinrent trouver le baron qui était encore couché.

— Monseigneur, lui dirent-ils, n'avez-vous rien ouï cette nuit comme nous?

Le sire de Coarasse fit l'étonné.

— Et qu'avez-vous ouï? leur répondit-il.

Alors les serviteurs lui racontèrent comment on avait bouleversé le château et cassé toute la vaisselle de la cuisine. Le chevalier se mit à rire, en disant qu'ils l'avaient songé, et que ce n'avait été que vent.

— Mon Dieu! dit la dame à demi-voix, je l'ai bien entendu.

« La nuit suivante, le même vacarme se renouvela, mais cette fois plus violent encore; les portes et les fenêtres tremblaient sous les coups, les chaises dansaient dans la chambre. Le chevalier n'y put tenir, il se leva sur son séant.

— Or ça, s'écria-t-il, qu'est-ce qui heurte ainsi à ma chambre à cette heure?

— C'est moi, lui fut-il répondu, c'est moi.

— Qui t'envoie? reprit le seigneur.

— Le clerc de Catalogne, à qui tu fais grand tort, car tu lui ravis les droits de son bénéfice. Aussi ne te laisserai-je en paix que quand tu lui auras rendu justice et qu'il sera content.

— Et comment te nomme-t-on, toi, si bon messenger?

— On me nomme Orthon.

— Eh bien, Orthon, le service d'un clerc ne te vaut rien, il te donnera trop de peine. Abandonne-le, je te prie, pour me servir, je t'en saurai gré.

Cette proposition tenta Orthon; le courage du chevalier lui plut.

— Le veux-tu? lui dit-il.

— Oui, et pourvu que tu ne fasses mal à personne céans, je m'attacherai à toi, et nous serons bien d'accord.

— Sois tranquille, je n'ai d'autre puissance que celle de t'empêcher de dormir, toi et les autres.

— Eh bien donc, laisse ce méchant clerc, et viens me servir.

Lors Orthon s'éprit tellement du seigneur de Coarasse, qu'il le visitait souvent pendant la nuit, et quand il le trouvait endormi, il soulevait son oreiller et heurtait de grands coups aux portes et aux fenêtres. Le chevalier avait beau dire :

— Orthon, laisse-moi dormir, je t'en prie.

— Je n'en ferai rien, reprenait l'autre, avant de t'avoir conté des nouvelles.

Cependant la femme du sire de Coarasse avait une telle frayeur, que les cheveux lui dressaient sur la tête, et qu'elle s'enfonçait bien avant sous sa couverture. Une fois réveillé, le châtelain demandait au messenger quelles nouvelles il avait à lui dire et de quel pays il venait. Celui-ci répondait :

— Je viens d'Angleterre, ou d'Allemagne, ou de Hongrie; j'en suis parti hier, et telles et telles choses y sont advenues.

Ainsi, le sire de Coarasse savait à merveille tout ce qui se passait de par le monde. Cela dura environ cinq ans. Mais comme le comte de Foix s'émerveillait de ce que le sire de Coarasse était toujours si bien informé, le chevalier, après beaucoup d'instances, lui parla de son gentil messenger.

— Sire de Coarasse, dit le comte, je voudrais bien en avoir un semblable; il ne vous coûte rien, et vous savez véritablement tout ce qu'il advient de par le monde. Vous plairait-il, messire, me communiquer les nouvelles d'Orthon?

— Monseigneur, répondit le chevalier, ainsi ferai-je pour l'amour de vous.

Donc, toutes les fois qu'Orthon avait apporté des nouvelles, Raymond en écrivait au comte de Foix. Un jour celui-ci lui demanda s'il n'avait jamais vu son messenger.

— Par ma foi, monseigneur, je n'y ai jamais pensé.

— Eh bien, à votre place, point n'y aurais manqué; je l'aurais prié de se montrer à moi. Veuillez vous mettre en peine, et me direz de quelle forme et de quelle façon il est. Vous

m'avez dit qu'il parle le gascon comme vous et moi.

— C'est vérité, répondit le sire, et puisque vous me le conseillez, je me mettrai en peine de le voir.

Quelques jours après, arrive Orthon, lequel, selon sa coutume, se met à secouer l'oreiller du sire de Coarasse qui fort dormait; quant à sa femme, elle y était accoutumée et n'en avait plus peur.

— Qui est là? dit le chevalier en se réveillant.

— C'est moi, Orthon.

— Et d'où viens-tu?

— Je viens de Prague en Bohême; l'Empereur est mort.

— Et quand est-il mort?

— Avant-hier.

— Combien y a-t-il d'ici à Prague?

— Il y a soixante journées.

— Et tu es déjà révenu?

— Oui vraiment; je vais plus vite que le vent.

— Tu as donc des ailes?

— Nenni, point.

— Et comment donc peux-tu aller si vite?

— Vous n'avez que faire de le savoir.

— Il est vrai, mais je te verrais volontiers pour savoir de quelle forme tu es.

— Que vous importe, pourvu que je vous dise des nouvelles véritables?

— C'est que, Orthon, je t'aimerais mieux si je t'avais vu.

— Puisque vous avez ce désir, la première chose que vous verrez demain matin en quittant votre lit, ce sera moi.

— Il suffit. Or, va, je te donne congé pour cette nuit.

Le lendemain matin, voilà le sire qui se lève. La dame avait une telle frayeur qu'elle fit la malade, disant qu'elle ne se lèverait point ce jour-là. Et comme son seigneur insistait :

— Vraiment, dit-elle, je verrais Orthon; et je ne veux ni le voir, ni le rencontrer, s'il plaît à Dieu.

— Eh bien, dit le chevalier, je veux le voir, moi.

Et aussitôt il sauta résolument hors de son lit et s'assit sur le bord; il croyait se trouver face à face avec Orthon, mais il ne vit rien. Il courut ouvrir les fenêtres pour y voir plus clair, mais il n'aperçut rien qui pût lui faire dire :

— Voici Orthon.

Le jour se passe, la nuit vient. A peine est-il couché, voici Orthon qui se met à causer avec lui comme à l'ordinaire.

— Va, lui dit le chevalier, tu n'es qu'un trompeur; tu te devais hier montrer à moi, et tu n'en as rien fait.

— Mais si, je me suis montré.

— Mais non.

— Comment? n'avez-vous rien vu quand vous avez sauté hors de votre lit?

Le sire de Coarasse réfléchit un instant.

— Ma foi, dit-il, comme je pensais à toi, j'ai aperçu sur le pavé deux longs fétus qui tournoyaient et jouaient ensemble,

— C'était moi, dit l'esprit; j'avais pris cette forme.

— Cela ne me suffit point; prends une forme à laquelle je puisse clairement te reconnaître.

— Vous ferez tant, reprit Orthon, que vous me perdrez et que je me lasserai de vous; car vous êtes trop exigeant.

Tu ne te lasserai point de moi, car si je te vois une seule fois, cela me suffira.

— Eh bien, vous me verrez demain. Prenez bien garde à la première chose que vous apercevrez en sortant de votre chambre, ce sera moi.

— C'est bien, dit le sire, va-t'en donc, car je veux dormir.

Le lendemain, à l'heure de tierce, le sire de Coarasse se lève et s'apprête comme il convient à son rang. Il sort de sa chambre et vient dans une galerie qui avait vue sur le milieu de la cour du château. Il jette les yeux autour de lui, et la première chose qui frappe ses regards, c'est une énorme truie, la plus grande qu'on eût jamais vue; elle était si maigre, qu'elle ne montrait que les os et la peau; son museau était aigu et affamé. Le sire de Coarasse ne vit point volontiers cet affreux animal; il appela ses gens.

— Or, tôt, leur dit-il, faites sortir les chiens; je veux que cette truie soit pillée.

Les valets obéirent et lâchèrent les chiens sur la truie. Elle poussa un grand cri, jeta un long regard sur le sire de Coarasse, et s'évanouit comme une fumée, sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue. Comme le sire rentrait tout pensif dans sa chambre, il vint à se souvenir d'Orthon.

— Las! dit-il, je crois que j'ai vu mon messenger; combien je me repens d'avoir lancé mes chiens sur lui! Ce sera un grand hasard si je le revois; car il m'a dit que dès que je l'irriterais il ne reviendrait plus.

Ce fut la vérité: Orthon ne revint plus, et le sire de Coarasse mourut l'année suivante. On dit que le gentil messenger est passé au service du comte de Foix, car on ne fait rien ici ou ailleurs qu'il n'en soit très-bien informé, même quand on s'en défie le plus. Et c'est la ferme croyance de presque tous les habitants du Béarn.

Ainsi parla l'écuyer, et Froissart ne manqua pas de bien mettre en mémoire un conte aussi merveilleux.

ORTIE BRULANTE. Les Islandais, qui appellent cette plante *Netla*, croient qu'elle a une vertu singulière pour écarter les sortilèges. Selon eux, il faut en faire des poignées de verges et en fouetter les sorciers à nu.

OS DES MORTS. Certains habitants de la Mauritanie ne mettent jamais deux corps dans la même sépulture, de peur qu'ils ne s'escamotent mutuellement leurs os au jour de la résurrection.

OTHON. Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tirait hors du lit, l'épouvantait et lui causait mille tourments. C'était peut-être le remords.

OTIS ou BOTIS, grand président des enfers. Il apparaît sous la forme d'une vipère; quand il prend la figure humaine, il a de grandes dents, deux cornes sur la tête et un glaive à la main; il répond effrontément sur le présent, le passé et l'avenir. Il a autant d'amis que d'ennemis. Il commande soixante légions (1).

OUAHICHE, génie ou démon, dont les jongleurs iroquois se prétendent inspirés. C'est lui qui leur révèle les choses futures.

OUIKKA, mauvais génie qui, chez les Esquimaux, fait naître les tempêtes et renverse les barques.

OULON-TOYON, chef des vingt-sept tribus d'esprits malfaisants, que les Yakouts supposent répandus dans l'air et acharnés à leur nuire. Il a une femme et beaucoup d'enfants.

OUIPIRES, *Voy.* VAMPIRES.

OURAN ET OURAN-SOANGUE (HOMME EN-DIABLE), sorte de magiciens de l'île Grombocanore, dans les Indes orientales. Ils ont la réputation de se rendre invisibles quand il leur plaît, et de se transporter où ils veulent. Le peuple les craint et les hait mortellement; quand on peut en attraper quelqu'un, on le tue sans miséricorde.

OURS. Quand les Ostiacks ont tué un ours, ils l'écorchent et mettent sa peau sur un arbre auprès d'une de leurs idoles; après quoi ils lui rendent leurs hommages, lui font de très-humbles excuses de lui avoir donné la mort, et lui représentent que dans le fond ce n'est pas à eux qu'il doit s'en prendre, puisqu'ils n'ont pas forgé le fer qui l'a percé, et que la plume qui a hâté le vol de la flèche appartient à un oiseau étranger.

Au Canada, lorsque des chasseurs tuent un ours, un d'eux s'en approche, lui met entre les dents le tuyau de sa pipe, souffle dans le fourneau, et, lui remplissant ainsi de fumée la gueule et le gosier, il conjure l'esprit de cet animal de ne pas s'offenser de sa mort. Mais comme l'esprit ne fait aucune réponse, le chasseur, pour savoir si sa

prière est exaucée, coupe le filet qui est sous la langue de l'ours et le garde jusqu'à la fin de la chasse. Alors on fait un grand feu dans toute la bourgade, et toute la troupe y jette ces filets avec cérémonie: s'ils y pétillent et se retirent, comme il doit naturellement arriver, c'est une marque certaine que les esprits des ours sont apaisés; autrement on se persuade qu'ils sont irrités et que la chasse ne sera point heureuse l'année d'après, à moins qu'on ne prenne soin de se les réconcilier par des présents et des invocations (2).

Le diable prend quelquefois la forme de cet animal. Un choriste de Cîteaux, s'étant légèrement endormi aux malines, s'éveilla en sursaut et aperçut un ours qui sortait du chœur. Cette vision commença à l'effrayer, quand il vit l'ours reparaitre et considérer attentivement tous les novices, comme un officier de police qui fait sa ronde.... Enfin le monstre sortit de nouveau en disant: «Ils sont bien éveillés; je reviendrai tout à l'heure voir s'ils dorment...» Le naïf légendaire ajoute que c'était le diable, qu'on avait envoyé pour contenir les frères dans leur devoir (3).

On croyait autrefois que ceux qui avaient mangé la cervelle d'un ours étaient frappés de vertiges, durant lesquels ils se croyaient transformés en ours et en prenaient les manières.

OVIDE. On lui attribue un ouvrage de magie intitulé *le Livre de la Vieille*, que nous ne connaissons pas.

OXYONES, peuples imaginaires de Germanie, qui avaient, dit-on, la tête d'un homme et le reste du corps d'une bête.

OZE, grand président des enfers. Il se présente sous la forme d'un léopard ou sous celle d'un homme. Il rend ses adeptes habiles dans les arts libéraux. Il répond sur les choses divines et abstraites, métamorphose l'homme, le rend insensé au point de lui faire croire qu'il est roi ou empereur. Oze porte une couronne; mais son règne ne dure qu'une heure par jour (4).

P

PA (OLAUS). *Voy.* HARPE.

PACTE. Il y a plusieurs manières de faire pacte avec le diable. Les gens qui donnent dans les croyances superstitieuses pensent le faire venir en lisant le Grimoire à l'endroit des évocations, en récitant les formules de *conjuración* rapportées dans ce Dictionnaire, ou bien en saignant une poule noire dans un grand chemin croisé, et l'enterrant avec des paroles magiques. Quand le diable veut bien se montrer, on fait alors le marché, que l'on signe de son sang. Au reste, on dit l'ange des ténèbres accommodant, sauf la condition accoutumée de se donner à lui.

Le comte de Gabalis, qui ôte aux diables

leur antique pouvoir, prétend que ces pactes se font avec les gnômes, qui achètent l'âme des hommes pour les trésors qu'ils donnent largement; en cela, cependant, conseillés par les hôtes du sombre empire.

Un pacte, dit Bergier, est une convention, expresse ou tacite, faite avec le démon, dans l'espérance d'obtenir, par son entremise, des choses qui passent les forces de la nature. Un pacte peut donc être exprès et formel, ou tacite et équivalent. Il est censé exprès et formel, 1° lorsque par soi-même on invoque expressément le démon et que l'on demande son secours, soit que l'on voie réellement cet esprit de ténèbres, soit que l'on croie le voir; 2° quand on l'invoque par le ministère

(1) Wierus, in Pseudom. dæm.

(2) La Harpe. Hist. des Voyages, t. XVIII, p. 396.

(3) Cæsarii Heisterb. Miracul. illustrium lib. v, cap. 49.

(4) Wierus, in Pseudom. dæmon.

de ceux que l'on croit être en relation et en commerce avec lui; 3° quand on fait quelque chose dont on attend l'effet de lui. Le pacte est seulement tacite ou équivalent, lorsque l'on se borne à faire une chose de laquelle on espère un effet qu'elle ne peut produire naturellement, ni surnaturellement et par l'opération de Dieu, parce qu'alors on ne peut espérer cet effet que par l'intervention du démon. Ceux, par exemple, qui prétendent guérir les maladies par des paroles, doivent comprendre que les paroles n'ont pas naturellement cette vertu. Dieu n'y a pas attaché non plus cette efficacité. Si donc elles produisaient cet effet; ce ne pourrait être que par l'opération de l'esprit infernal. De là, les théologiens concluent que non-seulement toute espèce de magie, mais encore toute espèce de superstition, renferme un pacte au moins tacite ou équivalent avec le démon, puisque aucune pratique superstitieuse ne peut rien produire, à moins qu'il ne s'en mêle. C'est le sentiment de saint Augustin, de saint Thomas et de tous ceux qui ont traité cette matière (1).

Voici l'histoire d'un pacte formel. Plusieurs autres se trouvent dans ce Dictionnaire.

Un gentilhomme allemand, Michel-Louis de Boubenhoren, envoyé assez jeune à la cour du duc de Lorraine, perdit au jeu tout son argent. Dans son désespoir, il résolut de se vendre au diable, s'il voulait l'acheter un peu cher. Comme il se livrait à cette pensée, tout d'un coup il vit paraître devant lui un jeune homme de son âge, élégamment vêtu, qui lui donna une bourse pleine d'or et lui promit de revenir le lendemain. Louis courut retrouver ses amis, regagna ce qu'il avait perdu, et emporta même l'argent des autres. Le jeune homme mystérieux parut de nouveau, lui demanda, pour récompense du service qu'il lui avait rendu, trois gouttes de son sang, qu'il reçut dans une coquille de gland; puis, offrant une plume au jeune seigneur, il lui dicta quelques mots barbares que Louis écrivit sur deux billets différents. L'un demeura au pouvoir de l'inconnu, l'autre fut enfoncé, par un pouvoir magique, dans le bras de Louis, à l'endroit où il s'était piqué pour tirer les trois gouttes de sang. La plaie se referma sans laisser de cicatrice.

— Je m'engage, dit alors l'étranger, à vous servir sept ans, au bout desquels vous m'appartiendrez.

Le jeune homme y consentit, quoique avec une certaine horreur; depuis ce jour, le démon ne manqua pas de lui apparaître sous diverses formes, et de l'aider en toute occasion. Il s'empara peu à peu de son esprit; il lui inspirait des idées neuves et curieuses, qui le séduisaient; le plus souvent il le poussait à de mauvaises actions. Le terme des sept années vint vite. Le jeune homme, qui avait alors vingt-cinq ans, rentra à la maison paternelle. Le démon auquel il s'était donné lui conseilla et parvint à lui persuader d'em-

poisonner son père et sa mère, de mettre le feu à leur château et de se tuer lui-même après. Il essaya de commettre tous ces crimes: Dieu, qui sans doute avait encore pitié de lui, ne permit pas qu'il réussît; le poison n'opéra point sur ses parents. Inquiet et troublé, Louis eut des remords; il découvrit à quelques domestiques fidèles l'état où il se trouvait, les priant de lui porter secours. Aussitôt qu'il eut fait cette démarche, le démon le saisit, quoique la dernière heure ne fût pas venue, lui tourna le corps en arrière, et tenta de lui rompre les os. Sa mère, qui était hérétique aussi bien que lui, fut contrainte, malgré son manque de foi, de recourir aux exorcismes. Le diable parut, dit-on, avec les traits d'un sauvage hideux et velu, et jeta à terre un pacte différent de celui qu'il avait extorqué du jeune homme, pour donner à croire qu'il abandonnait sa proie. Mais on ne tomba point dans le panneau; et enfin, le 20 octobre 1603, on força le démon à rapporter la véritable cédule, contenant le pacte fait entre lui et Louis de Boubenhoren. Le jeune homme renonça alors au démon, abjura l'hérésie, fit sa confession générale; et on vit sortir aussitôt de son bras gauche, presque sans douleur et sans laisser de cicatrice, le pacte secret, qui roula aux pieds de l'exorciste.

On voyait, dans une chapelle de Molsheim, une inscription célèbre qui contenait toute l'aventure de ce gentilhomme. Voy. FAUSTE.

M. Jules du Vernay a donné, sous ce titre: *Comment l'abbé Duncanus perdit son âme*, le récit piquant que voici d'un pacte tacite:

Vers la fin du XIII^e siècle on voyait encore à Liebenthal, en Silésie, les ruines d'une église abandonnée: le voyageur et le pâtre n'approchaient jamais la nuit de ces décombres qu'avec une espèce de terreur. Les pierres qui se détachaient une à une de ces murs délabrés paraissaient être maudites, et le signe de la rédemption des hommes, qui avait été dès l'origine placé sur le sommet de l'édifice, avait disparu. Un chroniqueur a laissé le dessin de ces ruines, dessin recueilli par Caylus dans un voyage en Allemagne; ce dernier désigne ces restes de l'église sous le nom de *Moustier du palefroi blanc* (*albi equi ecclesia*).

En 1156, vivait à Liebenthal un certain abbé, du nom de Duncanus. Il dirigeait avec une sagesse qui lui valait dans le pays un grand renom de sainteté les moines confiés à son autorité. C'était à lui que l'on avait recours dans les positions difficiles de la vie, et l'on venait à son église, presque autant pour bénir l'abbé Duncanus que pour implorer les reliques de saint Florent que l'on gardait précieusement dans une châsse d'argent massif. En peu de temps l'affluence des pèlerins devint même si considérable, qu'il fallut élever des tentes et bâtir des huttes

(1) Bergier, Dictionn. théologique.

dans le voisinage de l'abbaye, afin d'abriter tant de fidèles.

Un soir de décembre, après les derniers offices, comme l'abbé se disposait à rentrer dans sa cellule et à y prendre un repos que lui rendaient nécessaire les rudes travaux apostoliques auxquels il s'était livré durant le jour, il aperçut dans la nef solitaire un pèlerin vêtu de noir, qui, malgré les efforts des frères convers, s'obstinait à rester dans l'église, sous le prétexte qu'il avait d'importants secrets dont l'abbé seul devait être dépositaire.

Voyant cette persistance au moins étrange, l'abbé Duncanus dit aux frères de lui amener l'inconnu. Une fois l'homme noir conduit devant lui, l'abbé prit la parole.

— Vous avez demandé à me parler, mon frère, lui dit-il. Que voulez-vous de moi, et pourquoi, de même que les autres pèlerins, n'avez-vous point tantôt employé la voie de la confession pour venir jusqu'à moi ?

— Je ne suis point ton frère, Duncanus, répondit l'homme noir. Je ne me confesse point. Je ne me montre que le soir.

S'il en est ainsi, je vous plains sans vous maudire, répartit le pieux abbé. Et pourtant quoi de plus condamnable devant Dieu qu'un pécheur qui persiste dans le péché ?

Je me flatte de ne savoir point ce que veulent dire ces mots extravagants : bénir et maudire, ajouta le pèlerin. J'en sais un plus grand ; c'est pouvoir (*potere*). Duncanus, je te l'apprendrai, si tu veux.

— Que voulez-vous dire ?

— Écoute, abbé. Faut-il, pour que tu me comprennes, que je quitte cette apparence ridicule et cette forme humaine ? faut-il me montrer à toi tel que je suis dans mon empire, la couronne en tête, les ailes aux épaules, la fourche au poing ?

— Que signifient ces paroles ?

— Regarde donc.

Et en même temps, au lieu d'un mendiant, d'un pèlerin humble et suppliant, Duncanus, atterré, vit debout devant lui un esprit infernal. Son premier mouvement fut d'éloigner, par un signe de croix, l'ennemi du genre humain. Mais l'ange maudit lui arrêta le bras.

— Fou que tu es ! s'écria Satan. Ne brise pas le bonheur qui se présente à toi. Qu'as-tu recueilli jusqu'à présent de tes sévères complaisances pour un Dieu ingrat ? Tes nuits passées à genoux sur les dalles glacées de ta cellule, les privations du jeûne, les tortures de la macération ; dis-moi qu'est-ce que cela t'a valu ? Pas même le pouvoir de faire le plus petit miracle ! pas même mon éloignement ! Non, pas même l'éloignement de l'ennemi de ton culte, car depuis un an je n'ai pas quitté ta cellule ; je suis demeuré là, troublant ta prière, te fustigeant de tentations sans cesse renaissantes, te privant de repos la nuit, de repos le jour. Voilà, Duncanus, ce que t'a valu l'amour de ton Dieu. Eh bien, sans que tu aies jamais rien fait pour moi, je t'offre la puissance de changer l'ordre de la nature. A ta voix, si tu veux

m'obeir, les morts parleront ; rien qu'à un signe de ta main l'orage grondera ; tu auras des duchés, de la puissance, des armées ; ton cheval bondira fougueusement au milieu d'un champ de bataille. Et crois-tu que ces offres soient intéressées et que je te demande ton âme pour cela ? Non, détrompe-toi ; je ne te demande rien. Je te trouve trop supérieur pour continuer le métier de dupe que tu fais : voilà tout. En combattant sans relâche contre toi, j'ai su t'apprécier.

Le religieux était devenu pâle et tremblant de surprise.

— Tiens, ajouta le démon, prends ce livre. Use des secrets qu'une puissance magique y révèle. Jette là ton froc et connais enfin les plaisirs du monde.

En disant ces mots, Satan disparut, et le moine trouva un livre rouge à ses pieds.

Que pouvait être ce livre rouge apporté par l'enfer ? Un réceptacle de sacrilèges et de blasphèmes, sans aucun doute. L'abbé se le dit, et d'abord il ne voulut pas y toucher ; mais peu à peu il s'enhardit, il le ramassa et il le lut. Alors les caractères se mirent à briller comme du feu sur les pages du volume. Bien plus, à mesure que Duncanus prononçait les paroles magiques, mille figures bizarres, étranges et fantasques, mille formes inconnues se jouaient dans l'obscurité. Ces figures et ces formes lui montraient des châteaux, des armures, des couronnes, de l'or, des combats et toutes les choses enviées des autres hommes, dont lui avait parlé le faux pèlerin.

Au même instant des génies se prosternaient aux genoux du moine, et ils lui disaient :

— Ordonne, ordonne, ô Duncanus, nous sommes prêts ! Ordonne, car nous sommes tes esclaves ; car notre devoir est d'obéir rien qu'à un signe de ta main, rien qu'à un mouvement de ta tête, rien qu'à un clignement de ta paupière. Ordonne donc !

— Au fait, se demanda Duncanus, puisque je ne m'engage à rien, puisque je ne fais qu'user d'un pouvoir dont le salut de mon âme n'a rien à redouter, ordonnons et servons-nous du livre magique pour la plus grande gloire de Dieu tout-puissant, mon maître. Ainsi le démon sera dupe de ses propres ruses, et le tenté, grâce au ciel, triomphera des embûches dressées par la main du tentateur.

Après s'être parlé de la sorte, Duncanus prit le livre rouge, l'ouvrit et s'écria à voix haute, en s'adressant aux apparitions qui tourbillonnaient tumultueusement autour de lui :

— Esprit des châteaux et des édifices, au nom de votre maître et des paroles redoutables que je vais prononcer, venez !

— Me voici, dit une voix. Que faut-il faire ? Je suis prêt à tout, Duncanus.

— Achevez de bâtir avec vos aides l'aile de l'abbaye de Saint-Florent, qui, faute d'argent, reste inachevée depuis deux ans et demi.

A cet ordre de l'abbé, les démons se relevèrent par groupes, en jetant des cris de

joie. Un bruit sourd se fit entendre, et l'aile de l'abbaye apparut bientôt achevée, brillante d'ogives de marbre, de colonnettes pleines d'élégance et de vitraux aux mille couleurs. On voyait l'image d'un *cheval blanc* sur le seuil, et l'œil pouvait lire en caractères profondément gravés dans la pierre, les mots que voici :

CETTE AILE DE L'ABBAYE A ÉTÉ BATIE PAR
UNE PAROLE DE L'ABBÉ DUNCANIUS.

La nouvelle d'un si grand miracle se répandit rapidement dans tous les pays. Duncanus, honoré comme un saint, ne tarda point à sentir la vanité pénétrer dans son cœur. Plein de superbe, il ne pouvait se défendre d'une sorte de tristesse, quand par hasard se trouvait moins nombreuse l'affluence des fidèles qui venaient le visiter et lui demander son intercession près de Dieu, ou bien une parole de sa bouche, pour les guérir des maux qu'ils éprouvaient. En revanche, si quelque prince d'une cour voisine, ou quelque dame de haut lignage arrivait à l'abbaye avec une suite nombreuse de varlets et de pages, la joie éclatait dans ses yeux, et son cœur battait orgueilleusement. Néanmoins, il n'avait point osé recourir de nouveau à la puissance du livre magique que lui avait envoyé l'enfer, par une soirée de décembre de l'année 1156.

Un jour cependant il arriva qu'un seigneur voisin fort puissant vint mettre le siège devant Liebenthal, et que l'abbé fut obligé, suivant la coutume de ces temps-là, de monter à cheval et de combattre l'ennemi à la tête des vassaux de Saint-Florent. Malgré des prodiges de valeur, les habitants de Liebenthal furent repoussés avec perte dans une sortie qu'ils avaient faite. Ils fuyaient en désordre, lorsque Duncanus saute à bas de son cheval, tue sa propre monture, en fait autant pour les destriers des plus pressés fuyards, et leur crie en brandissant son épée :

— Mort au premier qui fuira !

A cette action héroïque, à cette voix menaçante, les fuyards s'arrêtent et recommencent le combat. Hélas ! le sort trahit encore leur courage. L'abbé désespéré se souvient alors du livre magique. Il le tire de son sein ; il lit les paroles qu'il contient, et l'ennemi, frappé d'une terreur subite, se disperse et se livre sans défense aux coups des habitants de Liebenthal, étonnés à l'aspect de ce nouveau miracle de Duncanus. La bataille finie et la victoire remportée, ils ramenèrent l'abbé en triomphe dans la ville, en le bénissant et en répétant son nom comme celui d'un saint.

Duncanus devint bientôt plus puissant que les princes et les seigneurs du pays. Il s'entoura de faste, il se livra à la fougue de ses passions et ne mit pas plus de frein à ses desirs qu'au pouvoir de les accomplir que lui donnait le livre magique.

Quinze années, jour pour jour, heure pour heure, après la visite faite à Duncanus par le pèlerin mystérieux, l'abbé se livrait un

soir, dans sa chambre, à mille projets d'ambition, quand un léger bruit se fit entendre à sa porte.

— Qui va là ? demanda Duncanus.

— Ouvrez, ajouta la voix.

— Mais encore, qui êtes-vous ?

— Celui auquel il faut payer la dette d'il y a quinze ans, la dette du livre rouge.

— La dette du livre rouge ! dit Duncanus surpris ; quel sens faut-il attacher à ces paroles ?

— Un sens fort simple et fort clair. Cela signifie que ton heure est venue, ô abbé, et qu'il faut que tu me suives, car tu es mon bien.

Duncanus reconnut en même temps le pèlerin de la soirée de décembre 1156, qui étendait sur lui des mains redoutables et armées de griffes. L'homme noir répéta sa phrase menaçante.

— Oui, ton heure est venue, Duncanus, suis-moi, car tu es mon bien ! Viens vite ; l'enfer t'attend !

— Ton bien, ennemi des hommes ! Non, je ne le suis point ; car jamais je n'ai signé ni consenti le pacte que tu m'as proposé.

— Cela est vrai, tu n'as rien signé, rien consenti ; mais grâce à ce livre et aux desirs qu'il a fait naître en toi, tu t'es roulé dans la fange des sept péchés capitaux ; tu as commis des crimes ; tu as perdu ton âme à jamais par ta superbe et par ta vanité. Le fou ! il a cru pouvoir se servir de la puissance du diable sans appartenir au diable ! Mais fais trêve à tes projets d'ambition, Duncanus, finis-en avec tous tes rêves d'ici-bas, et viens avec moi, car tu es mon bien !

Et comme il disait ces mots, il enlaça l'abbé de ses deux bras crispés, et il l'emporta dans le sombre royaume. Aussitôt le feu du ciel tomba sur l'abbaye, et de tout l'édifice il ne resta que des ruines où la nuit dansaient des démons, et dont on n'approchait qu'avec terreur. Bien des années après, des moines de l'ordre de Cîteaux obtinrent le terrain de l'ancienne abbaye de Saint-Florent, et après avoir purifié les lieux par des prières publiques, ils y bâtirent une église que l'on voyait encore en 1640.

Donnons ici une pièce curieuse des Grimoires. C'est ce qu'ils appellent « le *sanctum regnum* de la clavicule, ou la véritable manière de faire les pactes ; avec les noms, puissances et talents de tous les grands esprits supérieurs, comme aussi la manière de les faire paraître par la force de la grande appellation du chapitre des pactes de la grande clavicule, qui les force d'obéir à quelque opération que l'on souhaite. »

Le véritable *sanctum regnum* de la grande clavicule, autrement dit le *pacta conventa demoniorum* dont on parle depuis si longtemps, est une chose fort nécessaire à établir ici pour l'intelligence de ceux qui, voulant forcer les esprits, n'ont point la qualité requise pour composer la verge foudroyante et le cercle cabalistique. Ils ne peuvent venir à bout de forcer aucun esprit de paraître, s'ils n'exécutent de point en point tout ce qui est

décrit ci-après, touchant la manière de faire des pactes avec quelque esprit que ce puisse être, soit pour avoir des trésors, soit pour découvrir les secrets les plus cachés, soit pour faire travailler un esprit pendant la nuit à son ouvrage, ou pour faire tomber une grêle ou la tempête partout où l'on souhaite; soit pour se rendre invisible, pour se faire transporter partout où l'on veut, pour ouvrir toutes les serrures, voir tout ce qui se passe dans les maisons, et apprendre tous les tours et finesses des bergers; soit pour acquérir la main de gloire et pour connaître les qualités et les vertus des métaux et des minéraux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs; pour faire, en un mot, des choses si merveilleuses, qu'il n'y a aucun homme qui n'en soit dans la dernière surprise. C'est par la grande clavicule de Salomon que l'on a découvert la véritable manière de faire les pactes; il s'en est servi lui-même pour acquérir de grandes richesses, et pour connaître les plus impénétrables secrets de la nature.

Nous commencerons par décrire les noms des principaux esprits avec leur puissance et pouvoir, et ensuite nous expliquerons le *pacta dæmoniorum*, ou la véritable manière de faire les pactes avec quelque esprit que ce soit. Voici les noms des principaux :

LUCIFER, empereur. — BELZÉBUT, prince. — ASTAROT, grand-duc.

Ensuite viennent les esprits supérieurs qui sont subordonnés aux trois nommés ci-devant :

LUCIFUGE, premier ministre. — SATANACHIA, grand général. — FLEURETY, lieutenant général. — NEBIROS, maréchal de camp. — AGALIAREPT, grand sénéchal. — SARGATANAS, brigadier chef.

Les six grands esprits que je viens de nommer ci-devant dirigent, par leur pouvoir, toute la puissance infernale qui est donnée aux autres esprits. Ils ont à leur service dix-huit autres esprits qui leur sont subordonnés, savoir :

Baël, Agares, Marbas, Pruslas, Aamon, Barbatos, Buer, Gusoy, Botis, Bathim, Pursan, Abigar, Loray, Valefar, Forau, Ayperos, Naberus, Glasyalabolas.

Après vous avoir indiqué les noms des dix-huit esprits ci-devant, qui sont inférieurs aux six premiers, il est bon de vous prévenir de ce qui suit, savoir :

Que LUCIFUGE commande sur les trois premiers qui se nomment Baël, Agares et Marbas; SATANACHIA sur Pruslas, Aamon et Barbatos; AGALIAREPT sur Buer, Gusoy et Botis; FLEURETY sur Bathim, Pursan et Abigar; SARGATANAS sur Loray, Valefar et Forau; NEBIROS sur Ayperos, Naberus et Glasyalabolas.

Et, quoiqu'il y ait encore des millions d'esprits qui sont tous subordonnés à ceux-là, il est très-inutile de les nommer, à cause que l'on ne s'en sert que quand il plaît aux esprits supérieurs de les faire travailler à leur place, parce qu'ils se servent de tous ces esprits inférieurs comme s'ils étaient leurs esclaves. Ainsi, en faisant le pacte avec un

des six principaux dont vous avez besoin, il n'importe quel esprit vous serve; néanmoins demandez toujours, à l'esprit avec lequel vous faites votre pacte, que ce soit un des trois principaux qui lui sont subordonnés.

Voici précisément les puissances, sciences, arts et talents des esprits susnommés, afin que celui qui veut faire un pacte puisse trouver dans chacun des talents des six esprits supérieurs ce dont il aura besoin.

Le premier est le grand LUCIFUGE ROFOCALE, premier ministre infernal; il a la puissance que Lucifer lui a donnée sur toutes les richesses et sur tous les trésors du monde.

Le second est SATANACHIA, grand général; il a la puissance de soumettre toutes les femmes et commande la grande légion des esprits.

AGALIAREPT, aussi général, a la puissance de découvrir les secrets les plus cachés dans toutes les cours et dans tous les cabinets du monde; il dévoile les plus grands mystères; il commande la seconde légion des esprits.

FLEURETY, lieutenant général, a la puissance de faire tel ouvrage que l'on souhaite pendant la nuit; il fait aussi tomber la grêle partout où il veut. Il commande un corps très-considérable d'esprits.

SARGATANAS, brigadier, a la puissance de vous rendre invisible, de vous transporter partout, d'ouvrir toutes les serrures, de vous faire voir tout ce qui se passe dans les maisons, de vous apprendre tous les tours et finesses des bergers; il commande plusieurs brigades d'esprits.

NEBIROS, maréchal de camp et inspecteur général, a la puissance de donner du mal à qui il veut; il fait trouver la main de gloire, il enseigne toutes les qualités des métaux, des minéraux, des végétaux et de tous les animaux purs et impurs; c'est lui qui a aussi l'art de prédire l'avenir, étant un des plus grands nécromanciens de tous les esprits infernaux: il va partout; il a inspection sur toutes les malices infernales.

Quand vous voudrez faire votre pacte avec un des principaux esprits que je viens de nommer, l'avant-veille du pacte vous irez couper, avec un couteau neuf qui n'ait jamais servi, une baguette de noisetier sauvage qui n'ait jamais porté et qui soit semblable à la *verge foudroyante*; vous la couperez positivement au moment où le soleil paraît sur l'horizon. Cela fait, vous vous munirez d'une pierre *ématille* et de deux cierges bénits, et vous choisirez ensuite pour l'exécution un endroit où personne ne vous incommode. Vous pouvez même faire le pacte dans une chambre écartée ou dans quelque mesure de vieux château ruiné, parce que l'esprit a le pouvoir d'y transporter tel trésor qui lui plaît. Vous tracerez un triangle avec votre pierre *ématille*, et cela seulement la première fois que vous faites le pacte; ensuite vous placerez les deux cierges bénits à côté; vous écrirez autour le saint nom de Jésus, afin que les esprits ne vous puissent faire aucun mal. Ensuite vous vous poserez au milieu du triangle, ayant en main la ba-

guette mystérieuse, avec la grande appellation à l'esprit, la demande que vous voulez lui faire, le pacte et le renvoi de l'esprit.

Vous commencerez à réciter l'appellation suivante avec fermeté.

Grande appellation des esprits avec lesquels l'on veut faire pacte, tirée de la grande clavicule.

« Empereur LUCIFER, maître de tous les esprits rebelles, je te prie de m'être favorable dans l'appellation que je fais à ton grand ministre LUCIFUGE ROFOCALE, ayant envie de faire pacte avec lui. Je te prie aussi, prince Belzébut, de me protéger dans mon entreprise. Comte Astarot ! sois-moi propice, et fais que dans cette nuit le grand LUCIFUGE m'apparaisse sous une forme humaine, sans aucune mauvaise odeur, et qu'il m'accorde, par le moyen du pacte que je vais lui présenter, toutes les richesses dont j'ai besoin. O grand *Lucifuge* ! je te prie de quitter ta demeure, dans quelque partie du monde qu'elle soit, pour venir me parler; sinon je t'y contraindrai par la force du grand Dieu vivant, de son cher Fils et du Saint-Esprit; obéis promptement, ou tu vas être éternellement tourmenté par la force des puissantes paroles de la grande clavicule de Salomon, paroles dont il se servait pour obliger les esprits rebelles à recevoir son pacte. Ainsi paraîs au plus tôt, ou je te vais continuellement tourmenter par la force de ces puissantes paroles de la clavicule : Agion, Tetagram, vaycheon stimulamaton yezpares retragrammaton oryoram irion esytion existion eryona onera brasim moym messias soler Emanuel Sabaot Adonay, te adoro et invoco. »

Vous êtes sûr que, d'abord que vous aurez lu ces puissantes paroles, l'esprit paraîtra et vous dira ce qui suit :

« Me voici : que me demandes-tu ? Pourquoi troubles-tu mon repos ? Réponds-moi. »

Demande à l'esprit.

« Je te demande pour faire pacte avec toi, et enfin que tu m'enrichisses au plus tôt; sinon je te tourmenterai par les puissantes paroles de la clavicule. »

Réponse de l'esprit.

« Je ne puis t'accorder ta demande qu'à condition que tu le donnes à moi dans vingt ans, pour faire de ton corps et de ton âme ce qu'il me plaira. »

Alors vous lui jetterez votre pacte, qui doit être écrit de votre propre main sur un petit morceau de parchemin vierge; il consiste en ce peu de mots auxquels vous mettez votre signature avec votre véritable sang.

Pacte.

« Je promets au grand Lucifuge de le récompenser dans vingt ans de tous les trésors qu'il me donnera. En foi de quoi je me suis signé. »

L'esprit vous répondra :

« Je ne puis accorder ta demande. »

Alors, pour le forcer à vous obéir, vous

retirez la grande interpellation avec les terribles paroles de la clavicule, jusqu'à ce que l'esprit reparaisse et vous dise ce qui suit :

« Pourquoi me tourmentes-tu davantage ? Si tu me laisses en repos, je te donnerai le plus prochain trésor, à condition que tu me consacreras une pièce tous les premiers lundis de chaque mois, et que tu ne m'appelleras qu'un jour de chaque semaine, de dix heures du soir à deux heures après minuit. Ramasse ton pacte, je l'ai signé; et, si tu ne tiens pas ta parole, tu seras à moi dans vingt ans. »

Réponse.

« J'acquiesce à ta demande, à condition que tu me feras paraître le plus prochain trésor que je pourrai emporter tout de suite. »

L'esprit dira :

« Suis-moi et prends le trésor que je vais te montrer. »

Vous le suivrez sans vous épouvanter; vous jetterez votre pacte tout signé sur le trésor, en le touchant avec votre baguette; vous en prendrez tant que vous pourrez, et vous vous en retournerez dans le triangle en marchant à reculons; vous y poserez votre trésor devant vous, et vous commencerez tout de suite à lire le renvoi de l'esprit.

Conjuration et renvoi de l'esprit avec lequel on a fait pacte.

« O grand Lucifuge ! je suis content de toi pour le présent; je te laisse en repos et te permets de te retirer où bon te semblera, sans faire aucun bruit ni laisser aucune mauvaise odeur. Pense aussi à ton engagement de mon pacte, car, si tu y manques d'un instant, tu peux être sûr que je te tourmenterai éternellement avec les grandes et puissantes paroles de la clavicule de Salomon, par lequel on force tous les esprits rebelles à obéir. »

PAIN (ÉPREUVE DU). C'était un pain fait de farine d'orge, béni ou plutôt maudit par les imprécations d'un prêtre. Les Anglo-Saxons le faisaient manger à un accusé non convaincu, persuadés que, s'il était innocent, ce pain ne lui ferait point de mal; que s'il était coupable, il ne pourrait l'avaler, ou que s'il l'avalait, il étoufferait. Le prêtre qui faisait cette cérémonie demandait, par une prière composée exprès, que les mâchoires du criminel restassent roides, que son gosier se rétrécît, qu'il ne pût avaler, qu'il rejetât le pain de sa bouche. C'était une profanation des prières de l'Eglise (1). La seule chose qui fût réelle dans cette épreuve, qu'on appelait souvent l'épreuve du pain conjuré, c'est que, de toutes les espèces de pain, le pain d'orge moulue un peu gros est le plus difficile à avaler. Voy. CORSNED, ALPHITOMANCIE, etc.

PAIN BÉNIT. Du côté de Guingamp en Bretagne, et dans beaucoup d'autres lieux, quand on ne peut découvrir le corps d'un noyé, on met un petit cierge allumé sur un pain que l'on a fait bénir et qu'on abandonne au cours de l'eau; on trouve le cadavre dans l'endroit où le pain s'arrête (2),

(1) Bergier, Dictionn. théologique.

(2) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. III, p. 159.

et ce qui peut surprendre les curieux, c'est que ce miracle s'est fait très-souvent. Comment l'expliquer? On a le même usage en Champagne et ailleurs.

PAJOT (MARGUERITE), sorcière qui fut exécutée à Tonnerre en 1576, pour avoir été aux assemblées nocturnes des démons et des sorciers. Elle composait des maléfices et faisait mourir les hommes et les animaux. Elle avait de plus tué un sorcier qui n'avait pas voulu lui prêter un lopin de bois avec lequel il faisait des sortilèges. Une remarque singulière qu'on avait notée, c'est qu'elle revenait du sabbat toujours toute froide (1).

PALINGENESIE. Ce mot veut dire renaissance. Duchêne dit avoir vu à Cracovie un médecin polonais qui conservait dans des fioles la cendre de plusieurs plantes; lorsqu'on voulait voir une rose dans ces fioles, il prenait celle où se trouvait la cendre du rosier, et la mettait sur une chandelle allumée: après qu'elle avait un peu senti la chaleur, on commençait à voir remuer la cendre; puis on remarquait comme une petite nue obscure qui, se divisant en plusieurs parties, venait enfin à représenter une rose si belle, si fraîche et si parfaite, qu'on l'eût jugée palpable et odorante, comme celle qui vient du rosier. Cette nouveauté fut poussée plus loin. On assura que les morts pouvaient revivre naturellement, et qu'on avait des moyens de les ressusciter en quelque façon. Van der Beek, surtout, a donné ces opinions pour des vérités incontestables; et dans le système qu'il a composé pour expliquer de si étranges merveilles, il prétend qu'il y a dans le sang des idées séminales, c'est-à-dire des corpuscules qui contiennent en petit tout l'animal. Quelques personnes, dit-il, ont distillé du sang humain nouvellement tiré, et elles y ont vu, au grand étonnement des assistants saisis de frayeur, un spectre humain qui poussait des gémissements. C'est pour ces causes, ajoute-t-il, que Dieu a défendu aux Juifs de manger le sang des animaux, de peur que les esprits ou idées de leurs espèces qui y sont contenues ne produisissent de funestes effets. Ainsi, en conservant les cendres de nos ancêtres, nous pourrions en tirer des fantômes qui nous en représenteront la figure. Quelle consolation, dit le P. Lebrun, que de passer en revue son père et ses aïeux, sans le secours du démon, et par une nécromancie très-permise! Quelle satisfaction pour les savants que de ressusciter en quelque manière les Romains, les Grecs, les Hébreux et toute l'antiquité! Rien d'impossible à cela, il suffit d'avoir les cendres de ceux qu'on veut faire paraître. Ce système eut, comme toutes les rêveries, beaucoup de partisans. On prétendait qu'après avoir mis un moineau en cendres, et en avoir extrait le sel, on avait obtenu, par une chaleur modérée, le résultat désiré. L'académie royale d'Angleterre essaya, dit-on, cette expérience sur un homme. Je ne sais pas qu'elle ait réussi. Mais cette découverte,

(1) Bodin, Démonomanie.

qui n'aurait pas dû occuper un seul instant les esprits, ne tomba que quand un grand nombre de tentatives inutiles eut prouvé que ce n'était non plus qu'une ridicule chimère. Voy. CENDRES. La *palingénésie philosophique* de Bonnet est un système publié au dernier siècle et condamné; il est plus du ressort des théologiens que du nôtre.

PALMOSCOPIE, augure qui s'appelait aussi palmicum, et qui se tirait de la palpitation des parties du corps de la victime, calculées à la main.

PALUD (MADELEINE DE MENDOZ DE LA), fille d'un gentilhomme de Marseille, et sœur du couvent des ursulines, qui fut ensorcelée par Gaufridi, à l'âge de dix-neuf ans. Voy. GAUFRIDI.

Cette femme, quarante ans après le procès de Gaufridi, ayant voulu se mêler encore de sorcellerie, fut condamnée, par arrêt du parlement de Provence, à la prison perpétuelle, en 1653.

PAMILIUS. Pamilus de Phères, tué dans un combat, resta dix jours au nombre des morts; on l'enleva ensuite du champ de bataille pour le porter sur le bûcher; mais il revint à la vie et raconta des histoires surprenantes de ce qu'il avait vu pendant que son corps était resté sans sentiment (2).

PAN, l'un des huit grands dieux, ou dieux de la première classe chez les Egyptiens. On le représentait sous les traits d'un homme dans la partie supérieure de son corps, et sous la forme d'un bouc dans la partie inférieure.

Dans les démonographies, c'est le prince des démons incubes.

PANDÆMONIUM, capitale de l'empire infernal, selon Milton.

PANEN, exorciste protestant. Voy. GUILLAUME.

PANEROS. Pline cite une pierre précieuse de ce nom qui rendait les femmes fécondes.

PANIERS. Les rabbins racontent une fable assez plaisante sur l'étymologie du mot Eve.

Eve, disent-ils, dérive d'un mot qui signifie causer; la première femme prit ce nom parce que, lorsque Dieu créa le monde, il tomba du ciel douze paniers remplis de caquets, et qu'elle en ramassa neuf, tandis que son mari n'eut le temps de ramasser que les trois autres.

PANJACARTAGUEL. Ce mot, qui chez les Indiens désigne les cinq dieux, exprimait aussi les cinq éléments qui, engendrés par le Créateur, concoururent à la formation de l'univers. Dieu, disent-ils, tira l'air du néant. L'action de l'air forma le vent. Du choc de l'air et du vent naquit le feu. A sa retraite celui-ci laissa une humidité, d'où l'eau tire son origine. De l'union de ces puissances résulta une écume; la chaleur du feu en composa une masse qui fut la terre.

PANJANGAM, almanach des bramines, où sont marqués les jours heureux et les jours

(2) Leloyer, Hist. des spectres ou appar. des esprits.

malheureux, et les heures du jour et de la nuit heureuses ou malheureuses.

PANTACLES, espèces de talismans magiques. Toute la science de la clavicule dépend de l'usage des pantacles, qui contiennent les noms ineffables de Dieu. Les pantacles doivent être faits le mercredi, au premier quartier de la lune; à trois heures du matin, dans une chambre aérée, nouvellement blanchie, où l'on habite seul. On y brûle des plantes odoriférantes. On a du parchemin vierge, sur lequel on décrit trois cercles l'un dans l'autre, avec les trois principales couleurs : or, cinabre et vert; la plume et les couleurs doivent être exorcisées. On écrit alors les noms sacrés; puis on met le tout dans un drap de soie. On prend un pot de terre où l'on allume du charbon neuf, de l'encens mâle et du bois d'aloès, le tout exorcisé et purifié; puis, la face tournée vers l'orient, on parfume encore les pantacles avec les espèces odoriférantes, et on les remet dans le drap de soie consacré, pour s'en servir au besoin.

On ne peut faire aucune opération magique pour exorciser les esprits, sans avoir ce sceau qui contient les noms de Dieu. Le pantacle n'est parfait qu'après qu'on a renfermé un triangle dans les cercles; on lit dans le triangle ces trois mots : *formatio*, *reformatio*, *transformatio*. A côté du triangle est le mot *agla*, qui est très-puissant pour arrêter la malice des esprits. Il faut que la peau sur laquelle on applique le sceau soit exorcisée et bénite; on exorcise aussi l'encre et la plume dont on se sert pour écrire les noms dont on vient de parler.

PANTARBE, pierre fabuleuse à laquelle quelques docteurs ont attribué la propriété d'attirer l'or, comme l'aimant attire le fer. Philostrate, dans la *Vie d'Apollonius*, en raconte des merveilles : L'éclat en est si vif, dit-il, qu'elle ramène le jour au milieu de la nuit. Mais, ce qui est plus étonnant encore, cette lumière est un esprit qui se répand dans la terre et attire insensiblement les pierres précieuses; plus cette vertu s'étend, plus elle a de force; et toutes ces pierres dont la pantarbe se fait une ceinture ressemblent à un essaim d'abeilles qui environnent leur roi. De peur qu'un si riche trésor ne devînt trop vil, non-seulement la nature l'a caché dans la terre profonde, mais elle lui a donné la faculté de s'échapper des mains de ceux qui voudraient la prendre sans précaution. On la trouve dans cette partie des Indes où s'engendre l'or.

Suivant l'auteur des *Amours de Théagène et de Chariclée*, elle garantit du feu ceux qui la portent.

PAOUAOUCI, enchantements ou conjurations au moyen desquels les naturels de la Virginie prétendent faire paraître des nuages et tomber de la pluie.

PAPE. Les huguenots ont dit que le pape était l'Antechrist. C'est ainsi que les filous crient au voleur pour détourner l'attention.

Le conte absurde de la *papesse Jeanne*, inventé par les précurseurs de Luther, est maintenant reconnu si évidemment faux, qu'il ne peut nous arrêter un instant (1).

PAPILLON. L'image matérielle de l'âme la plus généralement adoptée est le papillon. Les artistes anciens donnent à Platon une tête avec des ailes de papillon, parce que c'est le premier philosophe grec qui ait écrit dignement sur l'immortalité de l'âme.

PARACELSE, né dans le canton de Zurich en 1493. Il voyagea, vit les médecins de presque toute l'Europe, et conféra avec eux. Il se donnait pour le réformateur de la médecine; et voulant en arracher le sceptre à Hippocrate et à Galien, il décria leurs principes et leur méthode. On lui doit la découverte de l'opium et du mercure, dont il enseigna l'usage. Paracelse est surtout le héros de ceux qui croient à la pierre philosophale, et qui lui attribuent hautement l'avantage de l'avoir possédée, s'appuyant en cela de sa propre autorité. C'était quelquefois un homme étonnant et un grand charlatan. Quand il était ivre, dit Wetternus, qui a demeuré vingt-sept mois avec lui, il menaçait de faire venir un million de diables, pour montrer quel empire et quelle puissance il avait sur eux. Mais il ne disait pas de si grandes extravagances quand il était à jeun. Il avait, selon les démonomanes, un démon familier renfermé dans le pommeau de son épée. Il disait que Dieu lui avait révélé le secret de faire de l'or; et il se vantait de pouvoir, soit par le moyen de la pierre philosophale, soit par la vertu de ses remèdes, conserver la vie aux hommes pendant plusieurs siècles. Néanmoins il mourut à quarante-huit ans, en 1541, à Salzbourg.

Les médecins, ses rivaux, n'ont pas peu contribué à le décrier. « Ce fut le diable (dit le docteur Louis de Fontenettes, dans la préface de son *Hippocrate dépaycé*), qui suscita Paracelse, auteur de la plus damnable hérésie qui ait jamais été tramée contre le corps humain. »

PARCHEMIN VIERGE. Il est employé dans la magie en plusieurs manières. On appelle parchemin vierge celui qui est fait de peaux de bêtes n'ayant jamais engendré. Pour le faire, on met l'animal qui doit le fournir dans un lieu secret où personne n'habite, on prend un bâton vierge, ou de la sève de l'année; on le taille en forme de couteau; puis on écorche l'animal avec ce couteau de bois, et avec le sel on sale ladite peau, que l'on met au soleil pendant quinze jours. On prendra alors un pot de terre vernissé, autour duquel on écrira des caractères magiques. Dans ce pot on mettra une grosse pierre de chaux vive, avec de l'eau bénite et ladite peau; on l'y laissera neuf jours entiers. On la tirera enfin, et avec le couteau de bois, on la ratissera pour en ôter le poil; on la mettra sécher pendant huit jours à l'ombre, après l'avoir aspergée; on la serrera ensuite dans un drap de soie, avec tous

(1) Voyez Bergier, Dict. théologique, au mot *Papesse Jeanne*.

les instruments de l'art. Qu'aucune femme ne voie ce parchemin, parce qu'il perdrait sa vertu. C'est sur ce parchemin qu'on écrit ensuite les pantacles, talismans, figures magiques, pactes et autres pièces.

PARDALO, cheval-fée. Voy. **HARO**.

PARFUMS. On dit que si l'on se parfume avec de la semence de lin et de psellium, ou avec les racines de violette et d'ache, on connaîtra les choses futures, et que pour chasser les mauvais esprits et fantômes nuisibles, il faut faire un parfum avec calament, pivoine, menthe et palma-christi. On peut assembler les serpents par le parfum des os de l'extrémité du gosier de cerf, et, au contraire, on les peut chasser et mettre en fuite si on allume la corne du même cerf. La corne du pied droit d'un cheval ou d'une mule, allumée dans une maison, chasse les souris, et celle du pied gauche, les mouches. Si on fait un parfum avec le fiel de seiche, du thymiamas, des roses et du bois d'aloès, et qu'on jette sur ce parfum allumé de l'eau ou du sang, la maison semblera pleine d'eau ou de sang; et si on jette dessus de la terre labourée, il semblera que le sol tremble (1).

PARIS. Une prédiction avait annoncé que Paris serait détruit par une pluie de feu le 6 janvier 1840. Mais la catastrophe a été remise au cinquième mois de l'année 1900.

PARLEMENTS. Le clergé n'a jamais demandé la mort des sorciers. Ce sont les parlements qui les ont toujours poursuivis avec chaleur. A la fin du *xvii^e* siècle, le clergé réclamait contre l'exécution de plusieurs sorcières convaincues d'avoir fait le sabbat avec maître Verdelet; le parlement de Rouen pria très-humblement le roi de permettre qu'on brûlât incontinent lesdites sorcières. On citerait mille exemples pareils.

PAROLES MAGIQUES. On peut charmer les dés ou les cartes de manière à gagner continuellement au jeu, en les bénissant en même temps que l'on récite ces paroles : *Contra me ad incarte cla, a filii a Eniol, Lieber, Braya, Braguesca*. On n'est point mordu des puces si l'on dit en se couchant : *Och och*. On fait tomber les verrues des mains en les saluant d'un bonsoir le matin et d'un bonjour le soir. On fait filer le diable avec ces mots : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso*. Qu'on dise : *Sista, pista, rista, xista*, pour n'avoir plus mal à la cuisse. Qu'on prononce trois fois : *Onasages*, pour guérir le mal de dents. On prévient les suites funestes de la morsure des chiens enragés en disant : *Hax, pax, max*. Voy. **BEURRE**, **CHARMES**, **SABBAT**, **ÉLÉAZAR**, **ANANISAPTA**, **AMULETTES**, etc.

PARQUES, divinités que les anciens croyaient présider à la vie et à la mort; maîtresses du sort des hommes, elles en réglaient les destinées. La vie était un fil qu'elles filaient : l'une tenait la quenouille, l'autre le fuseau, la troisième avec ses grands

(1) Nynauld, p. 72 de la Lycanthropie.

ciseaux coupait le fil. On les nomme *Clotho*, *Lachésis* et *Atropos*. On les fait naître de la Nuit, sans le secours d'aucun dieu; Orphée, dans l'hymne qu'il leur adresse, les appelle les filles de l'Erèbe.

PARTHÉNOMANCIE, divination ridicule pour connaître la présence ou l'absence de la virginité. On mesurait le cou d'une fille avec un fil, et en répétant l'épreuve avec le même fil, on tirait mauvais présage du grossissement du cou.

PASÉTÈS, magicien qui achetait les choses sans les marchander; mais l'argent qu'il avait donné n'enrichissait que les yeux, car il retournait toujours dans sa bourse. Voy. **PISTOLE VOLANTE**.

PASSALORYNCHITES, hérétiques des premiers siècles, ainsi nommés de deux mots grecs qui veulent dire pieu dans le nez. Ils croyaient qu'on ne pouvait prier convenablement qu'en se mettant deux doigts, comme deux pieux, dans les deux narines.

PATALA, nom de l'enfer des Indiens.

PATINIAC, superstition particulière aux Indiens des îles Philippines. C'est un sortilège qu'ils prétendent attaché au fruit d'une femme, dont l'effet est de prolonger les douleurs de l'enfantement et même de l'empêcher. Pour lever le charme, le mari ferme bien la porte de la case, fait un grand feu tout à l'entour, quitte le peu de vêtements dont il est ordinairement couvert, prend une lance ou un sabre, et s'en escrime avec fureur contre les esprits invisibles jusqu'à ce que sa femme soit délivrée.

PATRIS (PIERRE), poète, né à Caen en 1583. Il fut premier maréchal des logis de Gaston de France, duc d'Orléans. L'esprit de plaisanterie lui valut sa fortune et la confiance dont il jouissait auprès du prince. Il mourut à Paris en 1671. On raconte qu'étant au château d'Égmond, dans une chambre où un esprit venait de se montrer, il ouvrit la porte de cette chambre qui donnait sur une longue galerie, au bout de laquelle se trouvait une grande chaise de bois si pesante, que deux hommes avaient peine à la soulever. Il vit cette chaise matérielle se remuer, quitter sa place et venir à lui comme soutenue en l'air. Il s'écria :

— Monsieur le diable, les intérêts de Dieu à part, je suis bien votre serviteur; mais je vous prie de ne me pas faire peur davantage.

La chaise s'en retourna à sa place comme elle était venue. Cette vision, dit-on, fit une forte impression sur l'esprit de Patris, et ne contribua pas peu à le faire rentrer dans son devoir.

Cet homme a fait une petite pièce de vers, qui est restée célèbre et que voici :

Je rêvais l'autre jour que, de mal consumé,
Côte à côte d'un gueux on m'avait inhumé.
Moi, ne pouvant souffrir un pareil voisinage,
En mort de qualité je lui tins ce langage :
— Retire-toi, coquin; va pourrir loin d'ici.
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
— Coquin! (ce me dit-il d'une arrogance extrême)
Va chercher tes coquins, ailleurs, coquin toi-même!
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

PATROUS. Jupiter avait, sous le nom de Patroüs, à Argos, une statue de bois, qui le représentait avec trois yeux, pour marquer qu'il voyait ce qui se passait dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Les Argiens disaient que c'était le Jupiter Patroüs, qui était dans le palais de Priam, et que ce fut au pied de son autel que ce prince fut tué par Pyrrhus.

PAUL (ARNOLD), paysan de Médroïga, village de Hongrie, qui fut écrasé par la chute d'un chariot chargé de foin, vers l'an 1728. Trente jours après sa mort, quatre personnes moururent subitement et de la même manière que meurent ceux qui sont molestés des vampires. On se ressouvint alors qu'Arnold avait souvent raconté qu'aux environs de Cassova, sur les frontières de la Turquie, il avait été tourmenté longtemps par un vampire turc; mais que, sachant que ceux qui étaient victimes d'un vampire le devenaient après leur mort, il avait trouvé le moyen de se guérir en mangeant de la terre du tombeau du défunt et en se frottant de son sang. On présuma que si ce remède avait guéri Arnold (Paul), il ne l'avait pas empêché de devenir vampire à son tour; en conséquence on le déterra pour s'en assurer, et, quoiqu'il fût inhumé depuis quarante jours, on lui trouva le corps vermeil; on s'aperçut que ses cheveux, ses ongles, sa barbe, s'étaient renouvelés, et que ses veines étaient remplies d'un sang fluide. Le bailli du lieu, en présence de qui se fit l'exhumation, et qui était un homme expert, ordonna d'enfoncer dans le cœur de ce cadavre un pieu fort aigu et de le percer de part en part; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Le corps du vampire jeta un cri et fit des mouvements; après quoi on lui coupa la tête et on le brûla dans un grand bûcher. On fit subir ensuite le même traitement aux quatre morts qu'Arnold (Paul) avait tués, de peur qu'ils ne devinssent vampires à leur tour, et il y eut un peu de calme. *Voy. VAMPIRES.*

PAULE. Il y avait, au couvent des cordeliers de Toulouse, un caveau qui servait de catacombes; les morts s'y conservaient. Dans ce caveau était enterrée, depuis la fin du xvi^e siècle, une femme célèbre dans le pays, sous le nom de la belle Paule. Il était d'usage de visiter son tombeau le jour anniversaire de sa mort. Un jeune cordelier, la tête un peu échauffée, s'était un jour engagé à descendre dans ces catacombes sans lumière et sans témoin, et à enfoncer un clou sur le cercueil de Paule. Il y descendit en effet; mais il attacha par mégarde au cercueil un pan de sa robe. Lorsqu'il voulut remonter, il se crut retenu par la défunte; ce qui lui causa une telle frayeur qu'il tomba mort sur la place.

PAUSANIAS. Quelques écrivains ont prétendu que les Lacédémoniens n'avaient point de sorciers, parce que, quand ils voulurent apaiser les mânes de Pausanias, qu'on avait laissé mourir de faim dans un temple, et qui

s'était montré depuis à certaines personnes, on fut obligé de faire venir des sorciers d'Italie pour chasser le spectre du défunt. Mais ce trait ne prouve rien, sinon que les sorciers de Lacédémone n'étaient pas aussi habiles que ceux de l'Italie.

PAYMON, l'un des rois de l'enfer. S'il se montre aux exorcistes, c'est sous la forme d'un homme à cheval sur un dromadaire, couronné d'un diadème étincelant de pierres, avec un visage de femme. Deux cents légions, partie de l'ordre des anges, partie de l'ordre des puissances, lui obéissent. Si Paymon est évoqué par quelque sacrifice ou libation, il paraît accompagné des deux grands princes Bébal et Abalam (1).

PÉANITE, pierre fabuleuse, que les anciens croyaient douée du privilège de faciliter les accouchements.

PEAU. Pour guérir les taches de la peau et les verrues, il suffit, selon certaines croyances populaires, de toucher un cadavre ou de se frotter les mains au clair de la lune. *Voy. VERRUES (2).*

PÉCHÉ, chemin de l'enfer.

PÉCHÉ ORIGINEL. « Un enfant, dites-vous, ne peut naître responsable de la faute d'un père. En êtes-vous bien sûr? Au sein de l'humanité un sentiment universel se manifesta; la vie de tous les peuples exprime par les faits les plus significatifs l'existence d'une loi terrible et mystérieuse, de la loi d'hérédité et de solidarité pour le crime et la peine entre les hommes. Interrogez les nations qui furent les plus voisines des traditions primitives. En Chine, le fils est puni pour le père; une famille et même une ville entière répondent pour le crime d'un seul. Dans l'Inde, les parents, l'instituteur, l'ami du coupable, doivent être punis. Tout l'Orient jugeait ainsi. Il en est de même encore parmi les peuplades sauvages. De là aussi ces chants lugubres des poètes qui, voyant Rome désolée par les guerres civiles, en donnent instinctivement pour raison qu'elle expiait les parjures de Laomédon, les parjures des Troyens, le parricide de Romulus, c'est-à-dire les crimes commis par ses aïeux.

« Alexandre meurt au milieu de ses plus belles années; après lui de sanglantes divisions se déclarent; des maux sans nombre accablent les parents du conquérant; les historiens païens attribuent sans hésiter tous ces malheurs à la vengeance divine, qui punissait les impiétés et les parjures du père d'Alexandre sur sa famille. Thésée, dans Euripide, troublé de l'attentat dont il croit son fils coupable, s'écrie: « Quel est donc celui de nos pères qui a commis un crime digne de m'attirer un tel opprobre? » J'omets à dessein une foule d'autres monuments, et je m'abstiens même de citer les livres de l'Ancien Testament, fort explicites sur ce point. Mais parmi ces témoignages et ces faits, une loi est écrite évidemment; elle est écrite en caractères de sang dans les annales de tous les peuples; c'est la loi de l'hérédité du crime

(1) Wierus, in Pseudomon. dæm.

(2) Brown, Erreurs populaires, t. II.

et de la peine. Un sentiment profond et universel la proclame. Ce cri des peuples ne saurait être ni la fausseté ni l'injustice (1). »

PEDASIENS. Chez les Pédasiens, peuples de Carie, toutes les fois qu'eux ou leurs voisins étaient menacés de quelque malheur, une longue barbe poussait à la prêtresse de Minerve. Hérodote remarque que ce prodige arriva trois fois.

PEGOMANCIE, divination par les sources. Elle se pratiquait, soit en y jetant un certain nombre de pierres dont on observait les divers mouvements, soit en y plongeant des vases de verre, et en examinant les efforts que faisait l'eau pour y entrer et chasser l'air qui les remplissait. La plus célèbre des pégomancies est la divination par le sort des dés, qui se pratiquait à la fontaine d'Abano, près de Padoue ; on jetait les dés dans l'eau pour voir s'ils surnageaient ou s'ils s'enfonçaient, et quels numéros ils donnaient ; sur quoi un devin expliquait l'avenir.

PEGU. Kiak-Kiak, dieu des dieux, ou plutôt démon des démons, idole principale du Pégu, est représenté sous une figure humaine, qui a vingt aunes de longueur, couchée dans l'attitude d'un homme endormi. Cette idole est placée dans un temple magnifique, dont les portes et les fenêtres sont toujours ouvertes et dont l'entrée est permise à tout le monde.

PENDUS. On sait qu'on gagne à tous les jeux, quand on a dans sa poche de la corde de pendu.

Un soldat de belle corpulence ayant été pendu, quelques jeunes chirurgiens demandèrent la permission d'anatomiser son corps. On la leur accorda, et ils allèrent, à dix heures du soir, prier le bourreau de le leur remettre. Le bourreau était déjà couché ; il leur répondit qu'il ne se souciait pas de se lever, et qu'ils pouvaient aller eux-mêmes dépendre le mort. Pendant qu'ils s'y décidaient, le plus éveillé d'entre eux se détacha sans être remarqué, courut devant, se mit en chemise et se cacha sous son manteau au pied de la potence en attendant les autres. Quand ils furent arrivés, le plus hardi de la bande monta à l'échelle et se mit à couper la corde pour faire tomber le corps ; mais aussitôt le camarade caché se montra et dit :

— Qui êtes-vous ? et pourquoi venez-vous enlever mon corps ?

A ces mots, et à la vue du fantôme blanc qui gardait la potence, les jeunes gens prennent la fuite épouvantés ; celui qui était sur l'échelle saute à bas sans compter les échelons, pensant que l'esprit du pendu le tenait déjà. « Et ne furent ces pauvres chirurgiens de longtemps rassurés (2). »

LE PENDU DE SCHENDELBEKE.

Le village de Schendelbeke, à une petite lieue de Grammont sur la Dendre, a aussi ses souvenirs ; car l'histoire populaire a laissé partout quelques traces. Si nous cherchions bien, il n'y a pas de hameau, pas de champ

(1) Le P. de Ravignan, Conférences de 1843 à Notre-Dame de Paris.

peut-être, dans ces Gaules que tant de guerres ont parcourues, qui ne présenterait sa chronique. Et partout, avec des Plutarque et des Cornélius-Népos, nous relèverions, à côté des traditions plus ou moins singulières, de grands hommes endormis, d'héroïques actions oubliées, qui nous permettraient d'établir un parallèle à notre avantage entre les Grecs et nous.

Vous avez lu au collège, par exemple, l'histoire de ce soldat grec si vanté, de ce Cynégire, frère du poète Eschyle, qui, voulant retenir une galère sur laquelle des Perses fuyaient, saisit le câble de la main droite, et, comme on la lui coupa, il le prit de la gauche qui fut abattue aussi ; alors il le saisit dans ses dents et périt sans le lâcher.

Comparez à Cynégire Corneille Sneyssen, ce vaillant Flamand qui, en 1542, combattait si courageusement sous les murs de Gand, luttant avec une poignée d'hommes contre l'armée de Philippe le Bon, qui venait d'enlever Audenarde. Corneille portait la bannière du métier des bouchers. Déchirée de cent coups de lance, il en défendait les lambeaux de sa vaillante épée ; et sa main gauche agitait le glorieux étendard, pendant que sa droite frappait sans relâche. Il avait étendu à ses pieds plusieurs braves. Un coup de hache lui brisa la jambe droite. Il s'appuya sur la lance de sa bannière et continua de combattre. Un autre coup lui cassa l'autre jambe ; il tomba à genoux aussitôt et refusa de se rendre. Un chevalier lui abattit la main qui tenait l'étendard ; il la saisit dans la jointure du bras qu'il replia sur sa poitrine, et ne cessa encore d'agiter son épée.

Les seigneurs, ayant regret de tuer un si vaillant homme, lui offrirent la vie qu'il dédaigna ; il acheva de la vendre et tomba entouré de morts.

Le trait que nous allons rapporter est d'un autre genre ; c'est un courage moins exalté : mais ceux qui aiment les prodigieux faits d'armes ne repousseront pas celui-là.

Philippe le Bon, en 1453, continuant sa guerre contre les Gantois, vint assiéger la petite forteresse de Schendelbeke, défendue par deux cents rebelles. En avant du fort était une petite tour très-haute, où vingt hommes décidés s'étaient enfermés seuls, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. L'armée du bon duc s'empara assez promptement des fossés et des approches de la tour ; mais il fallait enlever la tour elle-même, et les vingt Gantois qui la défendaient s'étaient abondamment munis de pierres et de pavés. On avait alors peu d'artillerie de campagne ; les canons étaient si lourds, dans des routes partout enfoncées, qu'on assiégeait toutes les petites places par l'ancienne méthode, laquelle n'employait que de l'intrépidité et de l'audace. Parmi les assiégeants, le sire de Montaigu, Jacques de Fallérans, Jean de Florey, Etienne de Saint-Moris, ne manquaient ni d'ardeur ni de té-

(2) Lefoyer, Histoire des spectres.

mérité. Ils ordonnèrent aux archers de tirer sur la tour, et les flèches volèrent bientôt si serrées, que les vingt assiégés n'y purent tenir et qu'ils furent obligés de se cacher dans leur asile. Ils cessèrent donc de se montrer et poussèrent leur cri de détresse, espérant d'être secourus par leurs amis du fort, et comptant sur la hauteur de leur tour et sur l'épaisseur de ses murailles. Il n'y avait à la tour qu'une porte qui était fort élevée au-dessus du fossé. Comme ils avaient brisé le pont-levis, ils comptaient que les assiégeants ne parviendraient pas facilement à la forcer. D'ailleurs, ils en confièrent la garde à un enfant de Gand, dont ils savaient l'habileté, le sang-froid et le courage; c'était Michel de Jung. Ce jeune homme s'était posté derrière la porte avec sa pique noire, et, à travers un très-petit guichet, il observait les mouvements de l'ennemi. Il aperçut bientôt qu'on apportait une échelle dans le fossé, et qu'on se décidait à monter pour rompre la porte. Il prit ses mesures. Jacques de Fallérans, en effet, venait de mettre le pied sur le premier échelon, et, faisant le signe de la croix, il avait pris une hache et montait. Mais comme il étendait le bras pour frapper, Michel de Jung, passant sa pique par le guichet, lui porta un grand coup et le fit rouler dans le fossé. Ce coup muet produisit sur les chevaliers une sensation de colère. Etienne de Saint-Moris, cousin du déconfit, jura qu'il aurait raison du vilain.

— Ne montez pas, cria aussitôt le sire de Montaigu, qui avait des prétentions au talent de deviner. J'ai prévision que ce Gantois vous fera mauvaise aventure.

— Bah! bah! répondit Saint-Moris, je suis moins lourd que ce pauvre Fallérans, et d'un coup de ma bonne hache d'armes je suis sûr de couper la pique noire.

Il monta aussitôt, avisant les moyens de Michel de Jung et s'apprêtant à couper tout ce qui sortirait du guichet. Mais le Gantois prit son temps et lança sa pique si adroitement, qu'elle entra dans la visière du casque de Saint-Moris, lui creva l'œil gauche et le jeta à terre en mauvais cas. Il se releva pourtant et voulut retourner à la charge. Montaigu l'en empêcha.

— Vous n'avez perdu qu'un œil, dit-il; rendez grâces au ciel, car votre horoscope annonce que le fer d'une lance vous percera les deux yeux. N'y retournez donc plus.

Pendant qu'il disait ces mots, dix autres hommes d'armes montèrent successivement et furent pareillement renversés par l'infatigable Gantois. Alors le sire de Montaigu défendit formellement qu'on montât davantage à cette échelle. Il la fit ôter, et Jean de Florey, s'en emparant, alla la planter de l'autre côté contre la muraille, et y fit avec sa hache une large brèche, tandis qu'on appliquait à la porte des fascines allumées, que les hommes d'armes soutenaient au bout de leurs lances. La porte prit feu; après trois heures de siège, les vingt assiégés déclarèrent qu'ils se rendaient. Suivant les usages de cette guerre, devenue guerre d'extermination, on

les pendit aussitôt aux arbres voisins; le brave Michel de Jung, malgré ses faits hardis, ne fut pas plus épargné que les autres.

— Je suis bien aise qu'il en arrive ainsi, dit le sire de Montaigu, en s'adressant à Saint-Moris, dont on venait de panser la blessure; car les dangers de votre horoscope finissent ici, et c'est de la main du même homme que vous deviez perdre les deux yeux, mais le voilà pendu.

— J'en suis pourtant fâché, dit Saint-Moris; c'était un rude jouteur, et j'aurais voulu lui donner une mort plus digne d'un si vaillant champion. Pour le distinguer de ses camarades, lui qui a si chaudement renversé une douzaine d'entre nous, je demande qu'on lui donne un signe, afin que les passants l'honorent. Qu'on lui rende sa pique noire!

— Bonne idée! s'écria Jacques de Fallérans, en frottant ses côtes meurtries.

Et tous ceux que Michel avait abattus ayant appuyé cette proposition, Jean de Florey appliqua son échelle à l'arbre où était pendu Michel. Il y monta, lui remit sa pique dans la main. Le pendu, qui ressentait les dernières convulsions de la mort, saisit avec vigueur le manche de la pique, et, le penchant vers la terre, il fit reculer les chevaliers. La contraction nerveuse qui lui avait fait reprendre son arme fut si violente, que par la suite on ne put la lui ôter.

Les hommes de Philippe le Bon mirent ensuite cinq jours pour enlever le petit fort de Schendelbeke, dont ils pendirent également toute la garnison; après quoi ils allèrent à d'autres exploits. Michel de Jung resta à son arbre avec sa pique.

Un mois après, un soir qu'Etienne de Saint-Moris, après avoir largement diné à Grammont, s'en allait rejoindre le bon duc, en paix enfin avec les Gantois, comme il passait, un peu échauffé par le vin, devant Schendelbeke, il aperçut les pendus dont il gardait un bon souvenir. On les laissait pourrir en plein air suivant la coutume.

— Vous allez voir, dit-il à ses compagnons, l'homme qui m'a crevé l'œil gauche, et qui, si Montaigu ne m'eût préservé, m'aurait, dit-on, rendu aveugle. C'était un solide batailleur, et j'ai regret de l'avoir laissé pendre. Mais puisque le voilà, je veux lui rendre quelque honneur, et s'il vous plaît, mes amis, nous allons le mettre en terre. Il n'est pas bien que les corbeaux se nourrissent des entrailles d'un si vaillant soldat.

— Mais qui le décrochera de là-haut? dit un écuyer. Il doit puer en diable.

— C'est vrai, riposta Saint-Moris. Aussi je veux purifier son gibet, en faisant avec lui une passe d'armes. Vous voyez qu'il tient toujours sa pique noire. C'est l'arme qui nous a renversés, douze étourdis que nous étions. Nous la lui avons laissée par distinction.

En achevant ces mots, Saint-Moris se trouvait tout juste en face du pendu. Il tourna son cheval vers lui, et, levant gaiement sa lance, il courut sur le cadavre desséché de Michel et le frappa. Ce mouvement fit tom-

ber la pique noire si malheureusement, qu'elle creva l'autre œil du jeune fou.

—Puisque c'était mon horoscope, dit tristement Saint-Moris, je ne pouvais pas l'échapper.....

Car en ce temps-là on croyait aux horoscopes.

PÉNITENCE. Le Kari-Chang est le temps de pénitence des idolâtres de l'île Formose, et chez les peuples que les ténèbres couvrent encore, les pénitences sont bien autrement dures que chez les chrétiens. Le Kari-Chang les oblige à vingt-sept articles qu'ils doivent observer exactement, sous peine d'être sévèrement châtiés. Entre autres choses, il leur est défendu, pendant ce temps, de construire des huttes, de se marier, de vendre des peaux, de semer, de forger des armes, de faire rien de neuf, de tuer des cochons, de nommer un enfant nouveau-né, etc.

Les Formosans prétendent que ces lois leur ont été imposées par un de leurs compatriotes, qui, se voyant exposé au mépris, parce qu'il était difforme et hideux, conjura les dieux de l'admettre dans le ciel, la première fois qu'il recevrait quelque insulte. Ses vœux furent entendus. Ce Formosan, qui avait à peine figure d'homme, devint donc un dieu, et, comme il était laid, un dieu redoutable. Il ne tarda pas à se venger des railleries de ses compatriotes : il descendit dans l'île de Formose et leur apporta les vingt-sept articles du Kari-Chang, leur faisant les plus terribles menaces, s'ils en négligeaient un seul.

PENOTE. Un alchimiste, réduit à l'hôpital (c'était Penote), avait coutume de dire qu'il ne souhaitait rien à ses plus mortels ennemis qu'un peu de goût pour l'alchimie.

PENTEMAN. Le peintre Penteman, né à Rotterdam, vers l'an 1650, fut chargé de représenter dans un tableau des têtes de morts et plusieurs autres objets capables d'inspirer du mépris pour les amusements et les vanités du siècle. Afin d'avoir sous les yeux des modèles, il entra dans un cabinet d'anatomie, qui devait lui servir d'atelier. En dessinant les tristes objets qui l'entouraient, l'artiste s'assoupit malgré lui et céda bientôt aux charmes du sommeil. Il en goûtait à peine les douceurs, qu'il fut réveillé par un bruit extraordinaire. Quelle dut être sa frayeur, en voyant remuer les têtes des squelettes qui l'environnaient, et en apercevant les corps suspendus au plancher s'agiter et se heurter avec violence. Saisi d'effroi, Penteman sort de ce lieu terrible, se précipite du haut de l'escalier et tombe dans la rue à demi-mort. Lorsqu'il eut repris connaissance, il fut facile de s'assurer que le spectacle dont il venait d'être épouvanté n'était que trop naturel, puisqu'il avait été occasionné par un tremblement de terre. Mais la terreur avait tellement glacé son sang qu'il mourut peu de jours après.

PERATOSCOPIE, divination par l'inspec-

tion des phénomènes et choses extraordinaires qui apparaissent dans les airs.

PERDRIX. On dit qu'un malade ne peut mourir lorsqu'il est couché sur un lit de plumes d'ailes de perdrix (1).

PEREZ (JUAN). Voy. **INQUISITION.**

PERICLES, général athénien qui, se défiant de l'issue d'une bataille, pour rassurer les siens, fit entrer dans un bois consacré à Pluton un homme d'une taille haute, chaussé de longs brodequins, ayant les cheveux épars, vêtu de pourpre, et assis sur un char traîné de quatre chevaux blancs, qui parut au moment de la bataille, appela Périclès par son nom, et lui commanda de combattre, l'assurant que les dieux donnaient la victoire aux Athéniens. Cette voix fut entendue des ennemis, comme venant de Pluton, et ils en eurent une telle peur qu'ils s'enfuirent sans tirer l'épée.

PERIS, génies femelles des Persans, d'une beauté extraordinaire ; elles sont bienfaites, habitent le Ginnistan, se nourrissent d'odeurs exquises, et ressemblent un peu à nos fées. Elles ont pour ennemis les dives. Voy. **DIVES.**

PERITHE, pierre jaune qui avait, dit-on, la vertu de guérir la goutte et qui brûlait la main quand on la serrait fortement.

PERLIMPINPIN. V. **SECRETS MERVEILLEUX.**

PERRIER, démon invoqué comme prince des principautés, dans les litanies du sabbat.

PERSIL (MAITRE). Voy. **VERDELET.**

PERTEMAN. Une jeune fille de la commune d'Uccle (près de Bruxelles) avait dit à plusieurs personnes qu'elle était ensorcelée ; que la nuit des spectres et des revenants, vêtus de longues robes jaunes, se présentaient devant son lit et venaient lui causer de grandes frayeurs, au point que sa santé en était altérée. Les frères de cette jeune fille, croyant que leur sœur était réellement ensorcelée, eurent recours à un individu de la commune surnommé le *perteman* (le joueur de mauvais tours), qui avait la réputation de posséder le moyen de conjurer les spectres et les esprits malins. Cet homme s'attendait probablement et pour cause à être consulté par les parents de la jeune fille ; il se mit donc en devoir d'employer, moyennant salaire bien entendu, ses talents surnaturels, comme il les appelait, pour combattre les œuvres des nombreuses sorcières, dont il prétendait que la jeune fille était la victime. Presque tous les soirs il se rendait, muni d'un gros livre, au domicile de la fille, y allumait des chandelles et restait souvent là toute la nuit ; cependant le revenant reparissait toujours lorsque l'exorciseur ne venait pas ; enfin, le *perteman* vint annoncer qu'il était parvenu à reconnaître la cause du malheur et le remède à employer ; ce remède était une somme de 15 francs à répartir entre les trente sorcières qui assiégeaient la malheureuse jeune fille ; on les calmait donc à raison de 50 centimes par tête.

(1) Thiers, Traité des superstitions.

Le frère de cette infortunée, ne possédant pas la somme de quinze francs, alla consulter le bourgmestre, et l'on conçoit qu'il n'en fallut pas davantage pour mettre un terme aux manœuvres du sorcier. L'autorité communale envoya, le soir même où le *perteman* devait venir opérer le désenchantement définitif, deux gardes forestiers chargés de vérifier ce qui se passait; ceux-ci trouvèrent le *perteman* dans la maison. Ils s'occupaient à feuilleter son gros volume, à jeter de l'eau bénite et à marmotter certaines paroles; vers minuit, ils virent approcher de la maison une femme habillée de jaune, qui alla écouter à la porte; un instant après, le *perteman* sortit, disposé à lier conversation avec le revenant; il aperçut alors les gardes, prit la fuite, ainsi que la femme, et dans son trouble il laissa tomber son volume mystérieux, qui, vérification faite, fut trouvé être un ouvrage de Mirabeau intitulé : *De la monarchie prussienne, sous Frédéric le Grand*.

Le *perteman* fut arrêté, et depuis le revenant n'a plus été vu ni par la jeune fille ni par personne. Ce fait s'est passé il y a moins de dix ans.

PERTINAX. Trois ou quatre jours avant que l'empereur Pertinax fût massacré par les soldats de sa garde, on conte qu'il vit dans un étang, je ne sais quelle figure qui le menaçait l'épée au poing.

PESTÉ. Les rois de Hongrie se vantaient de guérir la jaunisse, comme les rois de France guérissaient les écrouelles, et ceux de Bourgogne dissipaient la peste.

PET. Qui pète en mangeant voit le diable en mourant. Axiome populaire répandu pour enseigner la bienséance aux enfants dans les contrées où l'on mange beaucoup de choux et de navets.

PETCHIMANCIE, divination par les broses ou vergettes. Quand un habit ne peut pas se vergeter, c'est un signe qu'il y aura de la pluie.

PETIT MONDE. On appelait *petit monde* une société secrète qui conspirait en Angleterre au dernier siècle pour le rétablissement des Stuarts. On débitait beaucoup de contes sur cette société : par exemple, on disait que le diable en personne, assis dans un grand fauteuil, présidait aux assemblées. C'étaient des francs-maçons.

PETIT-PIERRE. Les contes populaires de l'Allemagne donnent ce nom au démon qui achète les âmes et avec qui on fait pacte. Il vient au lit de mort sous la forme d'un nain chercher ceux qu'il a achetés.

PETPAYATONS. Les Siamois appellent ainsi les mauvais esprits répandus dans l'air. S'ils préparent une médecine, ils attachent au vase plusieurs papiers, où sont écrites des paroles mystérieuses pour empêcher que les *Petpayatons* n'emportent la vertu du remède.

PETROBUSIENS, disciples de Pierre de Bruys, hérétique du Dauphiné, contemporain de la première croisade. Ils reconnais-

saient deux créateurs : Dieu et le diable. Ils disaient que les prières sont aussi bonnes dans un cabaret que dans une église, dans une étable que sur un autel; en conséquence, ils détruisaient les édifices sacrés et brûlaient les croix et les images.

PETTIMANCIE, divination par le jet des dés. Voy. **ASTRAGALOMANCIE** et **CUBOMANCIE**.

PEUPLIER. Les anciens regardaient le peuplier comme un arbre dédié aux enfers et aux démons.

PEUR. On prétend que pour se préserver de la peur il faut porter sur soi une épingle qui ait été fichée dans le linceul d'un mort.

Un officier logé en chambre garnie, et sur le point de rejoindre son régiment, était encore dans son lit au petit point du jour, lorsqu'un menuisier, qui portait un cercueil pour un homme qui venait de mourir dans la pièce voisine, entra, croyant ouvrir la porte de la chambre du mort.

Voilà, dit-il, une bonne redingote pour l'hiver.

L'officier ne douta pas qu'on ne vînt pour le voler. Aussitôt il saute à bas du lit et s'élançe contre le prétendu voleur.... Le menuisier, voyant quelque chose de blanc, laisse tomber son cercueil, et s'enfuit à toutes jambes, criant que le mort était à ses trousses.... On dit qu'il en fut malade.

Un marchand de la rue Saint-Victor, à Paris, donnant un grand souper, la servante de la maison fut obligée de descendre à la cave à dix heures du soir. Elle était peureuse; elle ne fut pas plutôt descendue, qu'elle remonta tout épouvantée, en criant qu'il y avait un fantôme entre deux tonneaux!... L'effroi se répandit dans la maison, les domestiques les plus hardis descendirent à la cave, les maîtres suivirent, et l'on reconnut que le spectre était un mort qui y avait glissé de la charrette de l'Hôtel-Dieu, et était tombé dans la cave par le soupirail.

Un provincial venu à Paris dans le temps du carnaval, fit la partie, comme tant d'autres idiots, d'aller au bal masqué avec un de ses amis, et il se déguisa en diable; c'était très-ingénieux.

Les deux amis se retirèrent avant le jour. Comme le carrosse qui les remmenait passait dans le quartier où logeait le provincial, il fut le premier qui descendit, et son ami le laissa devant sa porte, où il frappa vivement parce qu'il faisait grand froid. Il fut obligé de redoubler les coups avant de pouvoir éveiller une vieille servante de son auberge, qui vint enfin à moitié endormie lui ouvrir, mais qui, dès qu'elle le vit, referma sa porte au plus vite et s'enfuit en criant. Le provincial ne pensait pas à son costume; et, ne sachant ce que pouvait avoir la servante, il se remit à frapper, mais inutilement, personne ne revint. Mourant de froid, il prit le parti de chercher gîte ailleurs. En marchant le long de la rue, il aperçut de la lumière dans une maison; pour comble de bonheur, la porte n'était pas fermée tout à fait.

Il vit en entrant un cercueil avec des cierges autour, et un bon homme qui, en gardant le mort, s'était endormi auprès d'un bon brasier. Le provincial, sans faire de bruit, s'approcha le plus qu'il put du brasier, s'y installa et s'endormit aussi fort tranquillement sur un siège.

Cependant le gardien s'éveilla ; voyant la figure qui lui faisait compagnie, avec ses cornes et le reste, il ne douta pas que ce ne fût le diable qui venait prendre le mort. Il poussa des cris si épouvantables, que le provincial, s'éveillant en sursaut, fut tout effrayé, croyant de son côté voir le défunt à ses trousses. Quand il fut revenu de sa frayeur, il fit réflexion sur son habillement et comprit que c'était ce qui avait causé ses embarras. Comme le jour commençait à paraître, il alla changer de mise dans une friperie, et retourna à son auberge, où il n'eut pas de peine cette fois à se faire ouvrir la porte. Il apprit en entrant que la servante était malade, et que c'était une visite que le diable lui avait rendue qui causait son mal. Il n'eut garde de dire que lui-même était le diable. Il sut ensuite que l'on publiait dans le quartier que le diable était venu pour enlever un voisin. La servante attestait la chose ; et ce qui y donnait le plus de croyance, c'est que le pauvre défunt avait été usurier.

Les recueils d'anecdotes rapportent aussi ce petit fait :

Un cochon, fort gras et fort méchant, désolait un charcutier de Paris, qui résolut de s'en débarrasser en le tuant. En conséquence de son projet, il attacha l'animal à l'un des barreaux du soupirail de sa cave, et alla chercher son grand couteau pour lui couper le cou. Pendant ce temps-là le cochon rompit le lien qui le retenait, se sauva dans une rue voisine, entra dans une allée et monta jusqu'au troisième étage ; il trouva la porte d'une chambre ouverte, dans laquelle demeurait une vieille femme qui venait d'en sortir pour aller chercher du feu chez sa voisine. Le cochon pénétra dans cette chambre, découvrit derrière la porte un panier plein d'ordures, et, comme il s'amusa à y fouiller, en se démenant il poussa la porte qui se ferma. La bonne femme, revenant sur ces entrefaites, fut très-surprise de trouver sa porte fermée ; ce qui aggravait l'inconvénient, c'est qu'elle avait laissé la clef sur sa table. Comme elle entendait un certain bruit, elle cria qu'on lui ouvrît : le cochon se mit alors à grogner ; elle crut qu'on lui répondait non. Saisie de frayeur, elle s'imagina qu'il y avait un voleur dans son appartement, et courut chercher le commissaire et la garde. L'officier de police demanda à son tour qu'on lui ouvrît. Le cochon recommença à grogner, et tous les auditeurs crurent qu'on leur répondait non. Aussitôt la porte est enfoncée de par le roi ; le cochon effrayé veut se sauver, passe entre les jambes du commissaire, s'embarrasse dans sa robe et roule avec lui tous les escaliers ; il se dépêtré enfin de la longue robe

et s'enfuit à toutes jambes dans la rue, en jetant des cris affreux, laissant l'officier de police persuadé qu'un million de diables venaient de lui faire faire une furieuse culbute.

Un bourgeois de Tarascon en Provence, ayant fait creuser dans sa cave qui était tout proche du Rhône, trouva un mur avec une porte de fer qu'il fit ouvrir. C'était l'entrée d'un caveau très-profond, dans lequel il pénétra. Il entendit bientôt un bruit si effroyable, qu'il n'osa porter sa curiosité plus loin. Les magistrats de la ville, ayant eu connaissance de ce fait, promirent la liberté à un galérien, s'il voulait se résoudre à parcourir le souterrain jusqu'au bout. Muni de tout ce qui pouvait le rassurer, cet homme y entra ; mais à peine avait-il traversé la moitié du souterrain, qu'il revint pâle et tremblant, criant qu'on le pendît plutôt que de le condamner à mourir d'une mort inconnue. Il disait avoir entendu des coups redoublés, avec des roulis si étonnants, qu'il s'imaginait à chaque instant que tout tombait en dissolution autour de lui. On lui laissa reprendre ses esprits jusqu'au lendemain ; on lui offrit de nouveau son pardon et même de l'argent, afin qu'il tentât encore l'aventure. Il descendit donc une seconde fois et eut le courage de pousser jusqu'au fond, où se rencontra une seconde porte de fer, à laquelle il heurta sans qu'on lui fit de réponse. Enfin la curiosité des magistrats les porta à offrir une somme considérable à quiconque irait ouvrir cette nouvelle porte. Six ouvriers de bonne volonté s'ensevelissent dans cette espèce d'abîme, enfoncent la porte et trouvent qu'elle conduisait dans la ville de Beaucaire. Ce caveau n'était autre chose qu'une communication d'une ville à l'autre, ignorée depuis longtemps. A l'égard du bruit qui avait tant effrayé d'abord, il était causé par les eaux du Rhône, qui dans son extrême rapidité roulait, en passant sur cette voûte qui le traversait, des cailloux et des pierres. C'est par cette galerie, creusée dans le roc, sous le Rhône, qu'on prétend que Charles Martel fit passer son armée pour aller vaincre les Sarrasins.

Un nègre d'une trentaine d'années, au service d'un riche Lyonnais, s'en revenant un soir au château de son maître, rencontra un paysan qui sanglotait auprès d'une haie. Il s'approche et lui demande le sujet de ses pleurs.

— Hélas ! j'allais à la foire de Montluel acheter du bétail, dit le paysan. Deux voleurs m'ont pris mon argent et ma tasse.

— Y a-t-il longtemps ? dit vivement le nègre. Sont-ils loin d'ici ? De quel côté ont-ils tourné ?

Le bon homme répond qu'ils peuvent être à peine à deux portées de fusil ; il indique la traverse qu'ils ont prise. Le nègre se dépouille en un clin d'œil de ses vêtements.

— Gardez tout ceci, dit-il au villageois ; je suis à vous dans une minute.

Il part comme un éclair et atteint les voleurs.

— Coquins, leur crie-t-il d'une voix me-

naçante, rendez l'habit, l'argent, la tasse; que vous venez de voler à un malheureux, ou je vous entraîne dans les enfers.

Il faisait nuit. A ce terrible accent, à la vue de cette noire effigie, les brigands, peu aguerris, croyent voir le diable; ils le prient en tremblant de ne pas approcher, vident leurs poches, jettent à terre leur bagage et se sauvent à toutes jambes. Le nègre les laisse courir, ramasse les effets abandonnés et les rapporte au villageois qui, en ayant fait l'inventaire, y trouva plusieurs écus en sus de ce qui lui avait été volé.

Du temps que Lee, le poète, était renfermé à Bedlam, un de ses amis alla le voir. Comme Lee avait des moments lucides, l'autre s'imagina qu'il était absolument guéri et se promena avec lui dans l'enceinte de la maison. Ils montèrent même ensemble jusqu'à la coupole du bâtiment. Comme ils en regardaient tous deux la hauteur prodigieuse, Lee saisit son ami par le bras et lui dit :

— Immortalisons-nous; sautons du parapet à terre.

— Tout le monde peut sauter en bas, et nous ne nous immortaliserons pas par là, reprit l'ami d'un grand sang-froid; mais descendons et essayons de sauter de bas en haut.

Le fou, flatté d'une idée qui lui présentait un saut plus étonnant que celui qu'il avait proposé, accepta la proposition; le visiteur s'échappa ainsi. Mais depuis ce fut l'idée fixe de Lee, auquel la passion de la célébrité avait fait perdre la tête, de s'immortaliser par un saut de bas en haut, jusqu'au dôme de Bedlam.

LA COQUETTE D'ARLON.

Dans des temps extrêmement anciens, les habitants d'Arlon rendaient un culte à la lune, et les doctes soutiennent que le nom d'Arlon vient de là (*ara lunæ*). C'est pour cela, ajoute-t-on, que les jeunes dames de cette ville antique ont encore parfois des idées. A ce propos, voici une histoire qu'on aura certainement racontée à M. Adolphe Déchamps, lorsqu'il était gouverneur du Luxembourg, car c'est un souvenir de la province; tous les Arlonnais la savent, et je vais vous la dire à vous, lecteurs, qui n'avez pas le culte de la lune dans vos ancêtres et qui n'êtes pas gouverneurs de provinces.

On ne parlait dans Arlon, il y a cent ans, que d'une jeune fille en possession de dix-huit belles années, gaie, bonne, franche, toujours souriante, toujours heureuse, mais qui semblait peu facile à fixer, tant elle était vive, rieuse et alerte. Elle se nommait Gertrude. Elle était fille de Charles Stock, propriétaire aisé de la petite ville, généralement désigné par le nom de Stock fils; on le distinguait ainsi de son père et de son grand-père, qui vivaient encore. On durait vieux dans cette famille-là, selon une expression locale. Arlon au reste n'avait pas subi alors son triste incendie de 1785. Tous les jeunes gens faisaient la cour à Gertrude; mais aucun ne parvenait à la captiver. A cause de

cette circonstance et de ses manières avenantes on l'appelait la coquette d'Arlon. Ne prenez pas ce mot dans un sens farouche. Son père et sa mère la laissaient rire, ayant en elle une confiance méritée.

Parmi ceux qui la recherchaient, on remarquait surtout quatre jeunes bourgeois de la ville, Sigismond de Vletter, Gilles Collin, Wenceslas Stroobant et Lambert Van Moll. Le premier était si calme qu'il n'inspirait point d'ombrage aux trois autres; et les trois autres étaient si ardents, qu'on n'attendait que le choix de la jeune fille. Certainement, disait-on, il y a dans ceux-là un mari. Comme ils la pressaient tous les quatre, chacun de son côté et chacun à sa manière, de prendre une bonne résolution, un jour du mois de septembre de l'année 1743, elle s'avisa d'un stratagème qui devait les éprouver. Son père et sa mère encore une fois la laissaient faire; car elle ne faisait rien qu'elle ne les en eût consultés; ce qui permet de supposer qu'ils n'étaient pas gens moroses comme on gémit d'en rencontrer ici bas.

Dans un champ qui appartenait à son père, à un quart de lieue d'Arlon, Gertrude avait remarqué une vieille tombe romaine, dont personne n'osait s'approcher, parce qu'on en racontait toutes sortes de choses mystérieuses. Ce monument a disparu, nous ne saurions dire comment. Elle en fit le centre de ses batteries.

Gilles Collin étant venu, selon son usage de chaque jour, se montrait passionné et protestait plus que jamais qu'il marcherait sur des charbons ardents pour lui plaire.

— Je suis moins exigeante, dit-elle. Toutes réflexions faites, je ne dis pas que je vous refuserais pour époux. Mais je veux une marque de dévouement et à la fois de courage.

— Voilà qui est bien parlé, répondit Gilles. On vous en donnera des marques; dites seulement ce que vous voulez.

— Vous connaissez, reprit-elle, la tombe romaine qui est là, sur le petit tertre, à un quart de lieue de la ville?

— Je la connais, dit l'Arlonnais intrigué, je la connais de loin. Ce n'est pas curieux.

— Eh bien! je désire que ce soir, à neuf heures, sans avoir rien dit de nos conventions à personne au monde, vous alliez vous coucher dans cette tombe...

— Dans le trou aux sorcières! Quel caprice!

— Et que vous y restiez immobile jusqu'à minuit.

— Mais, Gertrude, à quoi pensez-vous? dans quel but?

— Vous êtes un poltron; vous tremblez déjà. C'est un caprice peut-être. J'ai mon projet; je veux vous mettre à l'épreuve. Si vous faites ce que je dis, je m'assurerai de la chose; et pourvu que vous restiez là, de neuf heures à minuit, mon cœur est à vous. Dites non; j'en épouse un autre.

Gilles, frappé du ton décidé de la jeune fille, n'osa plus objecter les récits glaçants qu'on faisait dans les veillées à l'occasion de

cette tombe, les revenants qu'on disait avoir vus dans les alentours, les sorcières qui y déposaient leurs graisses et leurs onguents, le sabbat qui s'y tenait. On avait aperçu là en effet des feux allumés pendant la nuit, et des groupes de visages sinistres ou grotesques. C'étaient sans doute des Bohémiens, dont le Luxembourg et le Limbourg étaient encore infestés à cette époque. Mais on y voyait des êtres plus surnaturels, et on en racontait mille choses prodigieuses. Depuis un an pourtant, rien ne s'y était montré, Quoique Gilles fût passablement peureux, comme il était encore plus épris, il accepta la condition et promit de s'y soumettre, sans en parler à qui que ce fût.

Un quart d'heure après, Wenceslas Stroobant vint à son tour. Gertrude lui fit pareillement un accueil très-gracieux. Il était beau, il était riche, et vain de ces deux avantages, il ne manquait pas de suffisance.

— Ce n'est pas votre fortune qui me tente, lui dit-elle.

Wenceslas salua, tout gonflé, en homme qui se dit : Je comprends ; nous avons encore d'autres attrâits.

— J'ai l'âme peu intéressée, poursuivit Gertrude ; et je vous donnerai ma main volontiers, si vous vous prêtez à me rendre un service, qui me prouvera ce que vous valez.

— Parlez, dit le beau jeune homme, en toutes choses je suis à vos ordres.

— En ce cas vous saurez qu'un de nos parents vient d'être tué en duel. Il est dans le bois. On fait d'actives démarches pour lui obtenir une sépulture honorable. Mais en attendant on le déposera ce soir, à neuf heures, dans la tombe romaine. Comme cette tombe est une espèce d'auge qui n'est ni couverte, ni fermée, et que nous craignons mille choses, je vous prie de vous y rendre à neuf heures et demie...

— Au trou du sabbat ? quelle fantaisie !

— Avez-vous déjà peur ? Mon Dieu ! que ces jeunes gens sont faibles.

— Je n'ai pas peur. Mais c'est une drôle de commission que vous me donnez-là.

— Une fantaisie peut-être, comme vous dites. Cependant je ne puis me confier qu'à quelqu'un de très-dévoué. Personne absolument ne doit savoir ce mystère. Vous irez donc là, à neuf heures et demie, exactement ; vous serez vêtu en manière d'ange de lumière, avec une torche à la main. Les contes dont la tombe est l'objet vous serviront. En vous voyant assis au pied du tombeau et tenant un flambeau allumé, ceux qui projetaient d'enlever ou de dépouiller le mort seront effrayés, et personne n'approchera. A minuit, vous pourrez rentrer en ville... Acceptez-vous !

— J'accepte, répondit Wenceslas, terrassé par la peur de déplaire.

— Je saurai m'assurer de ce que vous ferez. Mais pas un mot. A ce prix ma main est à vous.

Wenceslas se remit de son mieux, étouffant tant qu'il pouvait ces terreurs nocturnes qui affligent les plus forts esprits. Il jura qu'il

serait soumis et discret, qu'à neuf heures et demie très-précises il se trouverait à son poste, et qu'il veillerait si exactement le mort, que les chauves-souris mêmes n'en approcheraient pas. Il s'en alla faire ses préparatifs.

Au bout d'un moment, Lambert Van Moll parut, fidèle aussi à présenter son hommage. C'était un avocat auquel toute la ville présageait de l'avenir.

— S'il est vrai que vous m'aimiez, dit la coquette, je vais en avoir la preuve. Des voisins que vous connaissez et qui sont nos ennemis veulent nous nuire. Pour cela, ils ont placé tout à l'heure un corps mort dans la tombe romaine qui appartient à ma famille. Je veux tout tenter pour faire enlever ce mort ; ce qui vous sera facile....

— A moi ? interrompit Lambert.

— A vous. Je sais que vous êtes au-dessus des vaines frayeurs.

— C'est vrai. Mais vous me donnez là une commission ridicule.

— Il n'y aura sans doute que des enfants qui garderont le mort cette nuit. Pour les écarter, il ne faut que vous barbouiller le visage de noir, vous rendre aussi laid que vous êtes agréable, vous travestir enfin en démon. C'est une commission ridicule, si vous voulez. Mais allez à la tombe, à dix heures précises ; enlevez le mort, apportez-le ici, et attendez tout de ma reconnaissance.

Lambert Van Moll, en y réfléchissant, ne trouva pas que ce fût acheter trop cher le cœur de Gertrude ; il promit, comme les deux autres, exactitude et discrétion. Il se retira pour s'occuper de ses dispositions.

Sigismond de Vletter vint alors rendre ses devoirs à M. et à Madame Stock ; il souhaita le bonsoir à la jeune fille et causa quelques instants avec elle, en faisant un tour de jardin. L'ayant pris à l'écart, Gertrude, qui avait ses projets, lui proposa à son tour un personnage dans la comédie qu'elle se donnait. Mais Sigismond répondit qu'il était à ses ordres pour les choses sérieuses et non pour les choses absurdes, et que les enfantillages ne convenaient qu'aux enfants. Car malgré le ton grave dont elle assaisonnait la fable qu'elle débitait pour lui, il découvrait dessous quelque malice. La coquette le trouva peu complaisant et le laissa. Cependant, à neuf heures bien précises, par une nuit déjà froide, Gilles Collin arriva à la tombe romaine. Il s'était muni d'une petite lanterne, n'étant pas très-rassuré. Il fit sa ronde autour de la tombe, visita minutieusement les buissons et tous les lieux où l'on aurait pu s'être caché pour lui jouer quelque tour ; et mal raffermi par le silence et la solitude qui l'entouraient, il souffla pourtant sa lanterne ; puis il se couvrit des pieds à la tête d'un long drap blanc qu'il avait apporté, caché sous ses habits, le fixa autour de son cou et autour de ses reins avec deux serviettes, s'étendit de son long au fond de la tombe, et devint bientôt aussi triste et aussi immobile que le personnage qu'il représentait. Il faisait là d'assez lugubres réflexions dans son suaire.

Au bout d'un grand quart-d'heure, les cris de la chouette le firent tressaillir. Il souleva le drap qui lui couvrait les yeux ; mais il ne vit rien, sinon quelques vagues lueurs qui se marquaient à peine dans l'air, du côté de la ville. Bientôt il entendit, dans le silence de la nuit, des pas qui venaient évidemment de son côté. Il se souleva ; des reflets de lumière le frappèrent, et il vit paraître, à peu de distance, un mystérieux fantôme, vêtu d'une longue robe de toile d'argent, avec une ceinture bleue, la tête couronnée d'étoiles sans doute en papier doré, et les épaules chargées de deux pièces de mousseline qui flottaient comme des ailes. Cette apparition tenait à la main un gros flambeau de résine allumé. Le pauvre Gilles, qui n'avait pas prévu un tel incident, se blottit sous son drap, ne sachant comment s'expliquer ce qu'il voyait.

— Est-ce un ange ? disait-il en lui-même. Mais l'ange toussa.

— Ce n'est pas un habitant du ciel, reprit-il à part lui. Si c'est un des gens du sabbat, me voilà mal placé.

L'ange, de son côté, ne paraissait pas à son aise. Il s'était contenté d'un regard oblique jeté sur le suaire qui enveloppait le mort, et ne se montrait pas très-ardent à le dévisager de près. Tenant sa torche à la main, Wenceslas Stroobant, docilement transformé en ange, parut faire un grand effort pour s'asseoir au pied de la tombe ; et si le mort n'eût pas été si troublé, il eût pu remarquer que l'ange tremblait, de froid ou d'autre chose. Le rhume, qui s'était manifesté chez le nouveau venu par un petit accès de toux, monta cependant au cerveau. Wenceslas éternua deux fois ; et ne pouvant sous sa robe attraper son mouchoir, il se moucha avec une de ses ailes.

— Décidément, pensa le mort, ce n'est pas un ange, et c'est un sorcier. Qui sait s'il n'est pas le maître des cérémonies ? il est là, avec sa lumière, pour appeler les autres. Je vais me trouver au milieu du sabbat ; et si le diable y préside, que ferai-je ?

Comme il faisait ces réflexions peu agréables, il fut frappé de l'agitation dans laquelle tomba tout à coup l'ange au flambeau. Il semblait observer quelque spectacle effrayant. C'était le troisième personnage qui arrivait.

Ce dernier (Lambert Van Moll) chemina en costume de spectre sombre. A mesure qu'il s'approchait, la torche l'éclairait par intervalles d'une teinte lugubre. Il avançait sans paraître trop effarouché ; mais par prudence probablement il venait en zigzag, poussant à droite et à gauche, s'arrêtant parfois comme préoccupé d'apercevoir ce qu'il n'attendait pas.

La robe de toile d'argent brillait à la lueur du flambeau ; et Lambert ne se rendait pas compte non plus de ce singulier costume.

Comme l'ange, dont les jambes flageolaient, demeurait cloué à sa place, Lambert

se décida à tourner la position ; et il arriva à la tombe par l'autre bout.

Sa mise était effroyable ; il s'était affublé en démon, coiffé d'une peau de vache munie de ses longues cornes et de ses oreilles pendantes, le visage noirci et tout le bas de la figure caché par une immense barbe de laine rouge. Il tenait à la main une de ces fourches de bois avec lesquelles on fane les foin.

Wenceslas, qui ne le perdait pas de vue, se signala par le plus grand effort de courage qu'il eût produit de sa vie ; il s'avança d'un pas brusque, et avec sa torche il fit reculer le spectre. Mais ce mouvement mit le feu à la grande barbe que Lambert s'était accrochée aux oreilles ; il l'arracha vivement et se jeta sur l'ange, dont la torche tomba et s'éteignit. Les deux gaillards aussitôt se prirent aux cheveux, étonnés peut-être mutuellement de se trouver palpables.

Le mort cependant, qui avait tout vu et qui commençait à douter que ce fût là une scène de sorciers, prenant alors Wenceslas et Lambert pour un bon et un mauvais ange qui se disputaient sa possession, fut dominé d'une telle épouvante, qu'il s'élança de la tombe avec son suaire et prit la fuite à travers champs. Les deux champions, voyant bondir le mort, furent saisis de la même terreur, et, se lâchant par une commotion réciproque, se mirent à courir aussi comme des fous. Les trois amants rentrèrent malades au logis ; et le lendemain tous les trois étaient au lit.

Pour clore l'aventure, Gertrude leur fit dire qu'ils l'estimaient donc bien peu, pour rechercher sa main par des extravagances, et elle épousa Sigismond.

PHARMACIE, divination employée par les magiciens et enchanteurs, lesquels devinent, à l'aide du commerce qu'ils ont avec les démons, qu'ils évoquent pour cela au moyen de fumigations faites sur un réchaud.

PHENIX, grand marquis des enfers. Il paraît sous la forme d'un phénix avec la voix d'un enfant ; avant de se montrer à l'exorciste, il rend des sons mélodieux. Il faut au contraire se boucher les oreilles quand on lui commande de prendre la forme humaine. Il répond sur toutes les sciences. C'est un bon poète, qui satisfait en vers à toutes les demandes. Après mille ans, il espère retourner au septième ordre des trônes. Vingt légions lui obéissent (1).

PHENIX. Il y a, dit Hérodote, un oiseau sacré qu'on appelle phénix. Je ne l'ai jamais vu qu'en peinture. Il est grand comme un aigle ; son plumage est doré et entremêlé de rouge. Il se nourrit d'aromates et vient tous les cinq cents ans en Egypte, chargé du cadavre de son père enveloppé de myrrhe, qu'il enterre dans le temple du Soleil.

Solin dit que le phénix naît en Arabie ; que sa gorge est entourée d'aigrettes, son cou brillant comme l'or, son corps pourpre, sa queue mêlée d'azur et de rose ; qu'il vit cinq cent quarante ans. Certains historiens lui ont

(1) Wierus, in *Pseudomonarchia dæmon.*

donné jusqu'à douze mille neuf cent cinquante-quatre ans de vie.

Saint Clément le Romain rapporte qu'on croit que le phénix naît en Arabie, qu'il est unique dans son espèce, qu'il vit cinq ans ; que, lorsqu'il est près de mourir, il se fait, avec de l'encens, de la myrrhe et d'autres aromates, un cercueil où il entre à temps marqué, et il y meurt ; que sa chair corrompue produit un ver qui se nourrit de l'humeur de l'animal mort et se revêt de plumes ; qu'ensuite, devenu plus fort, il prend le cercueil de son père et le porte en Egypte, sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Outre que tous ceux qui parlent de cet oiseau mystérieux ne l'ont point vu, et n'en parlent que par ouï-dire, qui peut être sûr qu'il a vécu cinq cents ans ? qui peut assurer qu'il soit seul de son espèce ?

Le P. Martini rapporte, dans son *Histoire de la Chine*, qu'au commencement du règne de l'empereur Xao-Hao IV, on vit paraître l'oiseau du soleil, dont les Chinois regardent l'arrivée comme un heureux présage pour le royaume. Sa forme, dit-il, le ferait prendre pour un aigle, sans la beauté et la variété de son plumage. Il ajoute que sa rareté lui fait croire que cet oiseau est le même que le phénix (1).

PHENOMENES. — Une négresse de Carthagène, dans le nouveau royaume de Grenade, mit au monde un enfant tel qu'on n'en a jamais vu ; c'était une fille qui naquit en 1738, et vécut environ six mois. Elle était tachetée de blanc et de noir, depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, avec tant de symétrie et de variété, qu'il semblait que ce fût l'ouvrage du compas et du pinceau. Sa tête était couverte de cheveux noirs bouclés, d'entre lesquels s'élevait une pyramide de poil crépu, qui du sommet de la tête descendait, en élargissant ses deux lignes latérales, jusqu'au milieu des sourcils, avec tant de régularité dans la division des couleurs, que les deux moitiés des sourcils qui servaient de base aux deux angles de la pyramide, étaient d'un poil blanc et bouclé, au lieu que les deux autres moitiés, du côté des oreilles, étaient d'un poil noir et crépu. Pour relever encore l'espace blanc que formait la pyramide dans le milieu du front, la nature y avait placé une tache noire qui dominait le reste du visage. Une autre pyramide blanche, s'appuyant sur la partie inférieure du cou, s'élevait avec proportion, et, partageant le menton, venait aboutir au-dessus de la lèvre inférieure.

Depuis l'extrémité des doigts jusqu'au-dessus du poignet, et depuis les pieds jusqu'à la moitié des jambes, la jeune fille paraissait avoir des bottines et des gants naturels, d'un noir clair, tirant sur le cendré, mais parsemées d'un grand nombre de mouches aussi noires que du jais. De l'extrémité inférieure du cou descendait une espèce de pèlerine noire sur la poitrine et les

(1) Des critiques pensent que le phénix était le symbole de la chasteté et de la tempérance chez les païens ; ils comptaient quatre apparitions de cet oiseau merveilleux,

épaules ; elle se terminait en trois pointes, dont deux étaient placées sur les gros muscles des bras ; la troisième, qui était la plus large, sur la poitrine. Les épaules étaient d'un noir clair, tacheté comme celui des pieds et des mains. Les autres parties du corps étaient tachetées de blanc et de noir dans une agréable variété ; deux taches noires couvraient les deux genoux.

Toutes les personnes du pays voulurent voir ce phénomène, comblèrent cette petite fille de présents ; et on offrit de l'acheter à grand prix.

L'auteur à qui nous empruntons cette description assure que la mère avait une petite chienne noire et blanche qui ne la quittait jamais, et qu'ayant examiné en détail les taches de sa fille et de la chienne, il y trouva une ressemblance totale, non-seulement par la forme des couleurs, mais encore par rapport aux lieux où les nuances étaient placées. Il en conclut que la vue continuelle de cet animal avait été plus que suffisante pour tracer dans l'imagination de la mère cette variété de teintes et l'imprimer à la fille qu'elle portait dans son sein.

On dit que le peuple anglais est un peuple de philosophes ; ce qui n'empêcha pas, en 1726, une femme de Londres d'accoucher, disait-elle, d'un lapereau chaque jour ; le chirurgien qui l'accouchait nommé Saint-André, assurait que rien n'était plus positif, et le peuple philosophe le croyait.

Marguerite Daniel, femme de René Roudreau, du bourg du Plessé, dépendant du marquisat de Blin, devint grosse en 1685, vers la mi-octobre. Elle sentit remuer son enfant le jour de la Chandeleur et entendit le vendredi saint suivant trois cris sortir de son ventre. Depuis, son enfant continua de faire les mêmes cris trois ou quatre fois le jour, à chaque fois quatre, cinq cris, et même jusqu'à huit et neuf fort distincts, semblables à ceux d'un enfant nouvellement né ; mais quelquefois avec de tels efforts, qu'on voyait l'estomac de cette femme s'enfler comme si elle eût dû étouffer.... *Voy. MERVEILLES, PRODIGES, VISIONS, IMAGINATIONS, APPARITIONS, etc.*

PHILINNION. Voici un trait rapporté par Phlégon, et qu'on présume être arrivé à Hypate en Thessalie. Philinnion, fille unique de Démocrate et de Charito, mourut en âge nubile ; ses parents inconsolables firent enterrer avec le corps mort les bijoux et les atours que la jeune fille avait le plus aimés pendant sa vie. Quelque temps après, un jeune seigneur, nommé Machates, vint loger chez Démocrate, qui était son ami. Le soir, comme il était dans sa chambre, Philinnion lui apparut, lui déclare qu'elle l'aime ; ignorant sa mort, il l'épouse en secret. Machates, pour gage de son amour, donne à Philinnion une coupe d'or et se laisse tirer un anneau de fer qu'il avait au doigt. Philinnion, de son côté, lui fait présent de son col-

la première sous le roi Sésostris, la seconde sous Amasis, la troisième sous le troisième des Ptolémées, la quatrième sous Tibère

lier et d'un anneau d'or, et se retire avant le jour. Le lendemain, elle revint à la même heure. Pendant qu'ils étaient ensemble, Charito envoya une vieille servante dans la chambre de Machates pour voir s'il ne lui manquait rien. Cette femme retourna bientôt éperdue vers sa maîtresse et lui annonça que Philinnion était avec Machates. On la traita de visionnaire ; mais comme elle s'obstinait à soutenir ce qu'elle disait, quand le matin fut venu, Charito alla trouver son hôte et lui demanda si la vieille ne l'avait point trompée. Machates avoua qu'elle n'avait pas fait un mensonge, raconta les circonstances de ce qui lui était arrivé, et montra le collier et l'anneau d'or que la mère reconnut pour ceux de sa fille. Cette vue réveilla la douleur de la perte qu'elle avait faite ; elle jeta des cris épouvantables et supplia Machates de l'avertir quand sa fille reviendrait, ce qu'il exécuta. Le père et la mère la virent et coururent à elle pour l'embrasser. Mais Philinnion, baissant les yeux, leur dit avec une contenance morne :

— Hélas ! mon père, et vous, ma mère, vous détruisez ma félicité, en m'empêchant, par votre présence importune, de vivre seulement trois jours. Votre curiosité vous sera funeste, car je m'en retourne au séjour de la mort, et vous me pleurez autant que quand je fus portée en terre pour la première fois. Mais je vous avertis que je ne suis pas venue ici sans la volonté des dieux.

Après ces mots, elle retomba morte, et son corps fut exposé sur un lit à la vue de tous ceux de la maison. On alla visiter le tombeau qu'on trouva vide et ne contenant seulement que l'anneau de fer et la coupe que Machates lui avait donnés.

PHILOSOPHIE HERMETIQUE, V. PIERRE PHILOSOPHALE.

PHILOTANUS, démon d'ordre inférieur, soumis à Bélial.

PHILTRE, breuvage ou drogue, dont l'effet prétendu est de donner de l'amour. Les anciens, qui en connaissaient l'usage, invoquaient dans la confection des philtres les divinités infernales. Il y entraient différents animaux, herbes ou matières, tels que le poisson appelé remore, certains os de grenouilles, la pierre astroïte et surtout l'hippomane. Delrio, qui met les philtres au rang des maléfices, ajoute qu'on s'est aussi servi pour les composer de rognures d'ongles, de limailles de métaux, de reptiles, d'intestins de poissons et d'oiseaux, et qu'on y a mêlé quelquefois des fragments d'ornements d'église.

Les philtres s'expliquent comme les poisons par la pharmacie.

L'hippomane est le plus fameux de tous les philtres ; c'est un morceau de chair noirâtre et de forme ronde, de la grosseur d'une figue sèche, que le poulain apporte quelquefois sur le front en naissant. Suivant les livres de secrets magiques, ce mystérieux morceau de chair fait naître une passion ardente, quand, étant mis en poudre, il est pris avec le sang de celui qui veut se faire

aimer. Jean-Baptiste Porta détaille au long les surprenantes propriétés de l'hippomane ; il est fâcheux qu'on n'ait jamais pu le trouver tel qu'il le décrit, ni au front du poulain naissant, ni ailleurs. *Voy. HIPPOMANE.*

Les philtres sont en grand nombre et plus ridicules les uns que les autres. Les anciens les connaissaient autant que nous, et chez eux on rejetait sur les charmes magiques les causes d'une passion violente, un amour disproportionné, le rapprochement de deux cœurs entre qui la fortune avait mis une barrière, ou que les parents ne voulaient point unir.

Il y a de certains toniques qui enflamment les intestins, causent la démence ou la mort, et inspirent une ardeur qu'on a prise pour de l'amour. Telles sont les mouches cantharides avalées dans un breuvage. Un Lyonnais, voulant se faire aimer de sa femme qui le repoussait, lui fit avaler quatre de ces insectes pulvérisés dans un verre de vin du Rhône ; il s'attendait à être heureux, il fut veuf le lendemain. A ces moyens violents on a donné le nom de philtres.

Rien n'est plus curieux, dit un contemporain, que la superstition qui en Ecosse préside aux moyens employés pour faire naître l'amour ou vaincre la résistance de l'objet aimé. Sir John Colquhoun avait épousé depuis peu de mois lady Lilia Graham, fille aînée de Jean, quatrième comte de Montrose, lorsque Lady Catherine, sa belle-sœur, vint passer quelque temps chez lui. Bientôt il en devint épris, et, pour vaincre l'indifférence qu'elle lui témoignait, il eut recours à un nécromancien habile, qui composa un bouquet formé de diamants, de rubis et de saphirs montés en or, et le donna de la propriété de livrer à la personne qui le donnait le corps et l'âme de celle qui le recevait. Il paraît que sir John fit un usage immédiat de ce talisman. Les chroniques de cette époque disent qu'il partit avec lady Catherine pour Londres, après qu'il eut criminellement abandonné son épouse, et qu'il fut obligé d'y rester caché pour échapper à la sentence de mort qui avait été prononcée contre lui dans sa patrie.

Mais on comprend très-bien l'effet, sur une femme mondaine et vaniteuse, d'un philtre composé de riches diamants.

PHLEGETON, fleuve d'enfer, qui roulait des torrents de flamme et environnait de toutes parts la prison des méchants. On lui attribuait les qualités les plus nuisibles. Après un cours assez long en sens contraire du Cocyte, il se jetait comme lui dans l'Achéron.

PHRENOLOGIE ou **CRANOLOGIE**, art ou science qui donne les moyens de juger les hommes par les protubérances du crâne.

Nous ne voyons pas, comme quelques-uns l'ont dit, que la crânologie consacre le matérialisme, ni qu'elle consolide les funestes principes de la fatalité. Nous sommes persuadés au contraire que les dispositions prétendues innées se modifient par l'éducation religieuse, surtout par rapport aux

mœurs. Dans les arts on dit bien que le génie est inné : c'est peut-être vrai en partie seulement, car il n'y a pas de génie brut qui ait produit des chefs-d'œuvre. Les grands poètes et les grands peintres ne sont pourtant devenus grands qu'à force de travail. Le génie, a dit Buffon, c'est la patience ; et Socrate, né vicieux, est devenu homme de bien.

Avant Gall et Spurzheim, les vieux physiologistes n'avaient jeté que des idées vagues sur la crânologie, ou crânoscopie, ou phrénologie, qui est l'art de juger les hommes au moral par la conformation du crâne et ses protubérances. Gall et Spurzheim en firent un système qui, à son apparition, divisa le public en deux camps, comme c'est l'usage ; les uns admirèrent et applaudirent ; les autres doutèrent et firent de l'opposition. Peu à peu on reconnut des vérités dans les inductions crânologiques des deux Allemands. Le système devint une science ; la médecine légale y recourut ; aujourd'hui il y a des chaires de crânologie, et peut-être que cette science, dont on avait commencé par rire, deviendra un auxiliaire de la procédure criminelle.

On a soutenu fréquemment que l'âme a son siège dans le cerveau. Dans toute l'échelle de la création, la masse du cerveau et des nerfs augmente en raison de la capacité pour une éducation plus élevée. La gradation, pour ne parler ici que matériellement, a lieu jusqu'à l'homme, qui, parmi tous les êtres créés, roi de la création, est susceptible du plus haut degré d'ennoblissement, et à qui Dieu a donné le cerveau le plus parfait et proportionnellement le plus grand. Il y a dans certains animaux certaines dispositions innées. Il y a immensément de ces dispositions dans l'homme, que peut-être on n'aurait jamais dû comparer à ce qui n'a pas comme lui la raison. L'histoire nous offre plusieurs grands hommes qui, dès leur tendre jeunesse, ont eu un penchant décidé pour tel art ou telle science. La plupart des grands peintres et des poètes distingués se sont livrés aux beaux-arts par cette inclination, et sont devenus fameux quelquefois malgré leurs parents. Ces dispositions peuvent être développées et perfectionnées par l'éducation ; mais elle n'en donne pas le germe, car les premiers indices de ces talents commencent à se montrer quand les enfants ne sont pas encore propres à une éducation proprement dite.

Dans le règne animal, toutes les espèces ont des inclinations qui leur sont particulières : la cruauté du tigre, l'industrie du castor, l'adresse de l'éléphant, sont dans chaque individu de ces espèces, sauf quelques variations accidentelles. L'homme n'est pas ainsi restreint dans une spécialité.

De même donc qu'il y a des dispositions innées, de même il existe autant d'organes rassemblés et placés les uns près des autres dans le cerveau, qui est le mobile des fonctions supérieures de la vie. Ces organes s'expriment sur la surface du cerveau par des

protubérances. Plus ces protubérances sont grandes, plus on doit s'attendre à de grandes dispositions. Ces organes, exprimés à la surface du cerveau, produisent nécessairement des protubérances à la surface extérieure du crâne, enveloppe du cerveau depuis sa première existence dans le sein maternel. Cette thèse au reste n'est applicable qu'aux cerveaux sains en général, les maladies pouvant faire des exceptions. Mais il ne faut pas, comme a fait Gall, l'appliquer aux vertus et aux vices, qui seraient sans mérite si les bosses du crâne les donnaient. Ce serait admettre une fatalité matérielle. S'il est vrai qu'un voleur ait la protubérance du vol, c'est son mauvais penchant qui, peu à peu, a fait croître la protubérance en agissant sur le cerveau. Mais la protubérance antérieure n'est pas vraie.

Voici une notice rapide de tout ce système : L'instinct de *propagation* se manifeste par deux éminences placées derrière l'oreille immédiatement au-dessus du cou. Cet organe est plus fortement développé chez les mâles que chez les femelles.

L'*amour des enfants* est dans la plus étroite union avec ces organes. Aussi la protubérance qui le donne est-elle placée auprès de celle qui indique l'instinct de la propagation. Elle s'annonce par deux éminences sensibles derrière la tête, au-dessus de la nuque, à l'endroit où se termine la fosse du cou. Elle est plus forte chez les femelles que chez les mâles ; et si on compare les crânes des animaux, on le trouvera plus prononcé dans celui du singe que dans tout autre. L'organe de l'*amitié* et de la *fidélité* est placé dans la proximité de celui des enfants ; il se présente des deux côtés par deux protubérances arrondies, dirigées vers l'oreille. On le trouve dans les chiens, surtout dans le barbet et le basset. L'organe de l'*humeur querelleuse* se manifeste de chaque côté par une protubérance demi-globulaire, derrière et au-dessus de l'oreille. On le trouve bien prononcé chez les duellistes. L'organe du *meurtre* s'annonce de chaque côté par une protubérance placée au-dessus de l'organe de l'humeur querelleuse, en se rapprochant vers les tempes. On le trouve chez les animaux carnivores et chez les assassins. L'organe de la *ruse* est indiqué de chaque côté par une éminence qui s'élève au-dessus du conduit extérieur de l'oreille, entre les tempes et l'organe du meurtre. On le rencontre chez les fripons, chez les hypocrites, chez les gens dissimulés. On le voit aussi chez de sages généraux, d'habiles ministres et chez des auteurs de romans ou de comédies, qui conduisent finement les intrigues de leurs fictions. L'organe du *vol* se manifeste de chaque côté par une protubérance placée au haut de la tempe, de manière à former un triangle avec le coin de l'œil et le bas de l'oreille. On le remarque dans les voleurs et dans quelques animaux. Il est très-prononcé au crâne de la pie. L'organe des *arts* forme une voûte arrondie à côté de l'os frontal, au-dessous de l'organe du vol ; il est pro-

éminent sur les crânes de Raphaël, de Michel-Ange et de Rubens. L'organe des *tons* et de la *musique* s'exprime par une protubérance à chaque angle du front, au-dessous de l'organe des arts. On trouve ces deux protubérances aux crânes du perroquet, de la pivoine, du corbeau et de tous les oiseaux mâles chantants ; on ne les rencontre ni chez les oiseaux et les animaux à qui ce sens manque, ni même chez les hommes qui entendent la musique avec répugnance. Cet organe est d'une grandeur sensible chez les grands musiciens, tels que Mozart, Gluck, Haydn, Viotti, Boïeldieu, Rossini, Meyerbeer, etc. L'organe de l'*éducation* se manifeste par une protubérance au bas du front, sur la racine du nez, entre les deux sourcils. Les animaux qui ont le crâne droit, depuis l'occiput jusqu'aux yeux, comme le blaireau, sont incapables d'aucune éducation ; et cet organe se développe de plus en plus dans le renard, le levrier, le caniche, l'éléphant et l'orang-outang, dont le crâne approche un peu des têtes humaines mal organisées. L'organe du *sens des lieux* se manifeste extérieurement par deux protubérances placées au-dessus de la racine du nez, à l'os intérieur des sourcils. Il indique en général la capacité de concevoir les distances, le penchant pour toutes les sciences et arts où il faut observer, mesurer et établir des rapports d'espace : par exemple, le goût pour la géographie. Tous les voyageurs distingués ont cet organe, comme le prouvent les bustes de Cook, de Colomb et d'autres. On le trouve aussi chez les animaux errants. Les oiseaux de passage l'ont plus ou moins, selon le terme plus ou moins éloigné de leurs migrations. Il est très-sensible au crâne de la cigogne. C'est par la disposition de cet organe que la cigogne retrouve l'endroit où elle s'est arrêtée l'année précédente, et que, comme l'hirondelle, elle bâtit tous les ans son nid sur la même cheminée.

L'organe du *sens des couleurs* forme de chaque côté une protubérance au milieu de l'arc des sourcils, immédiatement à côté du sens des lieux. Lorsqu'il est porté à un haut degré, il forme une voûte particulière. C'est pour cela que les peintres ont toujours le visage plus jovial, plus réjoui, que les autres hommes, parce que leurs sourcils sont plus arqués vers le haut. Cet organe donne la manie des fleurs et le penchant à réjouir l'œil par la diversité des couleurs qu'elles offrent. S'il est lié avec l'organe du sens des lieux, il forme le paysagiste. Il paraît que ce sens manque aux animaux, et que leur sensibilité à l'égard de certaines couleurs ne provient que de l'irritation des yeux. L'organe du *sens des nombres* est placé également au-dessus de la cavité des yeux, à côté du sens des couleurs, dans l'angle extérieur de l'os des yeux. Quand il existe à un haut degré, il s'élève vers les tempes un gonflement qui donne à la tête une apparence carrée. Cet organe est fortement exprimé sur un buste de Newton ; et en général il est visible chez les grands mathématiciens. Il est ordinaire-

ment lié aux têtes des astronomes avec l'organe du sens des lieux. L'organe de la *mémoire* a son siège au-dessus de la partie supérieure et postérieure de la cavité des yeux. Il presse les yeux en bas et en avant. Beaucoup de comédiens célèbres ont les yeux saillants par la disposition de cet organe. Le *sens de la méditation* se manifeste par un renflement du crâne, environ un demi-pouce sous le bord supérieur du front. On le trouve au buste de Socrate et à plusieurs penseurs. L'organe de la *sagacité* se manifeste par un renflement oblong au milieu du front. L'organe de la *force de l'esprit* se manifeste par deux protubérances demi-circulaires, placées au-dessous du renflement de la méditation et séparées par l'organe de la sagacité. On le trouve dans Lesage, Boileau, Cervantès, etc. L'organe de la *bonhomie* se manifeste par une élévation oblongue partant de la courbure du front vers le sommet de la tête, au-dessus de l'organe de la sagacité. On le trouve au mouton, au chevreuil et à plusieurs races de chiens. L'organe de la *piété vraie* ou *fausse* se manifeste par un gonflement au-dessus de l'organe de la bonhomie. L'organe de l'*orgueil* et de la *ferté* se manifeste par une protubérance ovale au haut de l'occiput. L'organe de l'*ambition* et de la *vanité* se manifeste par deux protubérances placées au sommet de la tête et séparées par l'organe de la fierté. L'organe de la *prudence* se manifeste par deux protubérances placées à côté des protubérances de l'ambition, sur les angles postérieurs du crâne. Enfin, l'organe de la *constance* et de la *fermeté* se manifeste par une protubérance placée derrière la tête, au-dessous de l'organe de la fierté.

Ce système du docteur Gall a eu, comme on l'a dit, de nombreux partisans, mais il n'a guère eu moins d'ennemis. Quelques-uns l'ont comparé aux rêveries de certains physionomistes, quoiqu'il ait, en apparence du moins, un fondement moins chimérique. On a vu cent fois le grand homme et l'homme ordinaire se ressembler par les traits du visage, et jamais, dit-on, le crâne du génie ne ressemble à celui de l'idiot. Peut-être le docteur Gall a-t-il voulu pousser trop loin sa doctrine, et on peut s'abuser en donnant des règles invariables sur des choses qui ne sont pas toujours constantes. Un savant de nos jours a soutenu, contre le sentiment du docteur Gall, que les inclinations innées n'existaient pas dans les protubérances du crâne, puisqu'il dépendrait alors du bon plaisir des sages-femmes de déformer les enfants, et de les modeler, dès leur naissance, en idiots ou en génies ; mais le docteur Gall trouve cette objection risible, parce que, quand même on enfoncerait le crâne par exemple à un endroit où se trouve un organe précieux, cet organe comprimé se rétablirait peu à peu de lui-même, et parce que le cerveau résiste à toute pression extérieure par l'élasticité des tendres filets, et qu'aussi long-temps qu'il n'a pas été écrasé ou totalement détruit, il fait une répression suffisante. Cependant Blumenbach écrit que les Caraïbes pressent

le crâne de leurs enfants avec une certaine machine, et donnent à la tête la forme propre à ce peuple. Les naturalistes placent aussi les qualités de l'esprit, non dans les protubérances, mais dans la conformation du crâne, et plusieurs prétendent qu'un soufflet ou une pression au crâne de Cornille venant de naître en eût pu faire un imbécile. On voit d'ailleurs des gens qui perdent la raison ou la mémoire par un coup reçu à la tête. Au surplus, le docteur Fodéré parle dans sa *Médecine légale* de voleurs et de fous, sur le crâne desquels on n'a point remarqué les protubérances du vol ni celles de la folie. Ajoutons que le crâne de Napoléon avait de très-mauvaises bosses qui ont fort intrigué les phrénologistes.

Voici quelques notes d'un compte rendu, signé A. T., sur une séance de la société phrénologique de Paris, le 22 août 1839.

« La phrénologie s'annonce comme ayant pour but de révéler les principes des actions des hommes, le secret de leurs vices et de leurs vertus ; elle se fonde sur cette vérité, que les phénomènes moraux et intellectuels ne peuvent se manifester qu'avec certaines conditions d'organisation physique ; sur cette autre vérité, que l'absence du cerveau fait cesser tous ces phénomènes. Son intention est de rechercher à quelles modifications du cerveau se rapportent les nuances immenses de l'intelligence. Pour cela elle commence par écarter l'opinion suivant laquelle le cerveau ne serait qu'une masse unique, et par proclamer le grand principe de la pluralité des organes cérébraux : la doctrine phrénologique a pour créateur le célèbre Gall ; elle s'est ensuite propagée par les soins de Spurzheim. Maintenant, harcelée par de nombreuses critiques, plus vivement blessée encore par l'indifférence de beaucoup de savants, mais alimentée aussi par des conversions sinon éclatantes, au moins assez nombreuses, elle a pour interprète et pour appui la société qui tenait aujourd'hui sa troisième séance annuelle. Les membres de cette société ne dissimulent point que Napoléon et Cuvier n'avaient pas de goût pour la phrénologie : Cuvier trouvait trop frêle la base de l'édifice de Gall, et Napoléon, que le fantôme de l'idéologie a toujours poursuivi, voyait dans les phrénologues quelque chose de non moins effrayant, une secte de grossiers matérialistes.....

« Quoi qu'il en soit, la phrénologie, par l'importance même de ses prétentions, par la gravité des résultats qu'elle produira, si elle fait triompher son système, a droit d'être examinée et connue. La publicité doit être appelée sur ses travaux ; par cela même d'ailleurs qu'elle est jusqu'à présent plus conjecturale que positive, elle parle à l'imagination et excite l'intérêt. Nous allons indiquer rapidement les objets qui ont été traités dans la séance de jeudi.

« M. Casimir Broussais, secrétaire général de la société, a pris la parole pour rendre compte des travaux dont elle s'était occupée depuis un an. Parmi les faits qu'il a cités,

nous indiquerons celui d'un individu atteint d'une inflammation viscérale et chez qui l'on remarquait un développement considérable de l'organe cervical des tons. Cet individu se livrait, pendant sa maladie, à des chants d'une force et d'une justesse étonnantes, tandis que, pour toute autre chose, il était dans un état de complète prostration ; il ne gardait aucun souvenir d'avoir chanté, et même le niait.

« Plusieurs têtes moulées en plâtre ont été données à la société ; soixante au moins, dont moitié d'une affreuse difformité, étaient étalées sur le bureau ; la plupart ont été l'objet d'explications et ont servi de justification à la doctrine. Dans la tête de Saint-Amand Bazard, l'un des chefs du saint-simonisme, M. Broussais a vu tous les caractères d'un homme d'action : persévérance, intelligence, estime de soi. Le nègre Eustache, mort à l'âge de 60 ans, après avoir obtenu le premier prix de vertu, présente, dans tout le cours de sa vie, la réunion la plus remarquable d'actes de dévouement ; l'organe de la bienveillance est plus prononcé chez lui que sur aucun autre crâne observé par les phrénologues ; il indique une vraie monomanie de bienveillance, ou, comme on l'a dit à l'Institut, une *générosité incorrigible*. Chez le fameux Carême, M. Broussais a reconnu comme très-prononcés les organes de l'idéalité, de l'estime de soi et du désir de l'approbation. Ce même organe de l'idéalité s'est retrouvé chez Maria de Weber, le célèbre compositeur ; celui de la persévérance chez l'ingénieux arrangeur Hérold.

« Deux têtes de criminels ont fourni matière à des observations assez curieuses. Benoît, exécuté le 30 août 1832, à l'âge de vingt ans, comme assassin de sa mère et de son ami le jeune Formage, était rusé, froid, soupçonneux ; il a profité du sommeil de ses deux victimes pour les faire périr ; son cerveau était remarquable par une base très-large, indice de la prédominance des passions sur l'intelligence ; chez lui l'organe de la fermeté et celui de la circonspection ont été trouvés énormes. Régez, l'assassin de Ramus, était un spadassin de profession, à ce qu'a dit M. Broussais, et nous le devons croire, quoique le procès devant les assises n'ait rien appris à cet égard : il se battait, il tuait pour de l'argent ; il allait provoquer par un soufflet l'homme qu'on lui avait désigné, et son adresse faisait que le nombre de ses victimes égalait celui de ses duels ; il en avait eu huit déjà, c'est-à-dire qu'il avait déjà commis huit assassinats, quand Ramus disparut. Le lendemain du crime, Régez quitta Paris et gagna la frontière. Là il apprit que son fils était en prison, inquiet, soupçonné : aussitôt il revient pour disculper son fils ; c'est ainsi que la justice a pu le saisir. Quel est l'état de son cerveau ? Bienveillance nulle, intelligence écrasée par les masses instinctives, désir d'avoir, ruse, fermeté, circonspection, et quoi encore ? Organe de *l'amour des enfants* très-prononcé.

« Neuf crânes de suicidés ont été examinés

par la société phrénologique : celui de Saint-Simon, celui d'un étudiant en médecine ; saint-simonien, ceux de trois femmes, et enfin ceux de trois hommes qui se sont tués par défaut volontaire de nourriture. L'un avait déjà plusieurs fois voulu attenter à ses jours ; il a repoussé tous les aliments qu'on voulait lui faire prendre *de force* ; après une lutte prolongée de douze jours, il a succombé. Le second, craignant qu'un crime qu'il avait commis ne le fit périr sur l'échafaud, endura, pendant *soixante-neuf* jours, la faim et la soif, et ne mourut qu'après cette agonie de plus de deux mois. Le troisième était un soldat qui fut plus de trente jours à souffrir. Chez ces neuf sujets on a remarqué, comme très-prononcés, les organes de la fermeté, de la destruction, du courage, du désir de l'approbation ; l'amour de la vie et l'espérance étaient presque effacés ; cependant l'organe de l'amour de la vie chez l'homme qui a supporté soixante-neuf jours d'angoisses était dans l'état ordinaire : c'est qu'il ne s'était pas tué par désespoir, mais dans la crainte que, s'il était condamné à mort, ses enfants ne fussent privés de sa succession.....

« M. Foissac a pris la parole après M. Broussais ; le programme annonçait qu'il devait faire une revue phrénologique de divers personnages politiques. En effet, il a successivement entretenu l'assemblée de Casimir Périer, de Lamarque et de Cuvier. Son discours a obtenu des applaudissements, et, comme il s'est distingué par plusieurs aperçus fins et par un style élégant, nous supposons que ces applaudissements étaient de bon aloi. M. Foissac a signalé sur le crâne de Périer l'organe de la philogéniture, dont le développement était en rapport avec le soin qu'il avait toujours pris de l'éducation de ses enfants ; l'organe du courage, celui du désir de l'approbation, celui de la circonspection, étaient assez peu développés ; celui de la ruse était nul.

« La comparaison et la causalité se sont montrées très-proéminentes chez Périer, et nous ne savons trop si cela vient à l'appui du système phrénologique ; M. Foissac l'a cru, car il y a vu les indices de l'esprit réfléchi, profond et juste, qui, selon lui, caractérisait l'ancien président du conseil.

« Quant à la *vénération* qui s'entend surtout des croyances religieuses, M. Foissac s'est appliqué à faire comprendre qu'elle était chez M. Périer un témoignage, sinon de sa dévotion, puisqu'il n'était pas dévot, au moins de son amour de la *légalité* et de la *royauté*, attendu que l'organe de la vénération s'appliquait à ces deux choses terrestres aussi bien qu'à la Divinité elle-même.....

« Le crâne de Lamarque a présenté toutes les qualités d'un grand capitaine : courage, circonspection, ruse, fermeté inébranlable, désir de l'approbation. En même temps on y a remarqué l'organe de l'idéalité et du talent politique, indices de sa brillante éloquence ; Toujours, a dit M. Foissac, les paroles de Lamarque, député, étaient empreintes des sou-

venirs du général ; à travers les plus pacifiques discours du législateur, on voyait la pointe de l'épée de l'homme de guerre..... »

Quelques assistants trouvèrent que ces découvertes ressemblaient un peu à certaines prophéties faites après coup.

PHYLACTÈRES, préservatifs. Les Juifs portaient à leurs manches et à leur bonnet des bandes de parchemin, sur lesquelles étaient écrits des passages de la loi ; ce que Notre-Seigneur leur reproche dans saint Matthieu, chap. xxiii. Leurs descendants suivent la même pratique et se persuadent que ces bandes ou phylactères sont des amulettes qui les préservent de tout danger, et surtout qui les gardent contre l'esprit malin.

Des chrétiens ont fait usage aussi de paroles écrites ou gravées, comme de phylactères et préservatifs. L'Eglise a toujours condamné cet abus. Voy. AMULETTES.

PHYLLORHODOMANCIE, divination par les feuilles de roses. Les Grecs faisaient claquer sur la main une feuille de rose, et jugeaient par le son du succès de leurs vœux.

PHYSIOGNOMONIE, art de juger les hommes par les traits du visage, ou talent de connaître l'intérieur de l'homme par son extérieur.

Cette science a eu plus d'ennemis que de partisans ; elle ne paraît pourtant ridicule que quand on veut la pousser trop loin. Tous les visages, toutes les formes, tous les êtres créés diffèrent entre eux, non-seulement dans leurs classes, dans leurs genres, dans leurs espèces, mais aussi dans leur individualité. Pourquoi cette diversité de formes ne serait-elle pas la conséquence de la diversité des caractères, ou pourquoi la diversité des caractères ne serait-elle pas liée à cette diversité de formes ? Chaque passion, chaque sens, chaque qualité prend sa place dans le corps de tout être créé ; la colère enfle les muscles : les muscles enflés sont donc un signe de colère ?..... Des yeux pleins de feu, un regard aussi prompt que l'éclair et un esprit vif et pénétrant se retrouvent cent fois ensemble. Un œil ouvert et serein se rencontre mille fois avec un cœur franc et honnête. Pourquoi ne pas chercher à connaître les hommes par leur physionomie ? On juge tous les jours le ciel sur sa physionomie. Un marchand apprécie ce qu'il achète par son extérieur, par sa physionomie..... Tels sont les raisonnements des physionomistes pour prouver la sûreté de leur science. Il est vrai, ajoutent-ils, qu'on peut quelquefois s'y tromper ; mais une exception ne doit pas nuire aux règles.

J'ai vu, dit Lavater, un criminel condamné à la roue pour avoir assassiné son bienfaiteur, et ce monstre avait le visage ouvert et gracieux comme l'ange du Guide. Il ne serait pas impossible de trouver aux galères des têtes de Régulus et des physionomies de vestales dans une maison de force. Cependant le physionomiste habile distinguera les traits, souvent presque imperceptibles, qui annoncent le vice et la dégradation.

Quoi qu'il en soit de la physiognomonie,

en voici les principes, tantôt raisonnables, tantôt forcés; le lecteur saura choisir.

La beauté morale est ordinairement en harmonie avec la beauté physique. (Socrate et mille et mille autres prouvent le contraire.) Beaucoup de personnes gagnent à mesure qu'on apprend à les connaître, quoiqu'elles vous aient déplu au premier aspect. Il faut qu'il y ait entre elles et vous quelque point de dissonance, puisque, du premier abord, ce qui devait vous rapprocher ne vous a point frappé. Il faut aussi qu'il y ait entre vous quelque rapport secret, puisque plus vous vous voyez, plus vous vous convenez. Cependant faites attention au premier mouvement d'instinct que vous inspire une nouvelle liaison. Tout homme dont la figure, dont la bouche, dont la démarche, dont l'écriture est de travers, aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans ses procédés, du louche, de l'inconséquence, de la partialité, du sophistique, de la fausseté, de la ruse, du caprice, des contradictions, de la fourberie, une imbécillité dure et froide. Voy. MIMIQUE, ECRITURE, etc.

DE LA TÊTE.

La tête est la plus noble partie du corps humain, le siège de l'esprit et des facultés intellectuelles. (Le docteur Van Helmont plaçait les facultés intellectuelles dans l'estomac.) Une tête qui est en proportion avec le reste du corps, qui paraît telle au premier abord, qui n'est ni trop grande ni trop petite, annonce un caractère d'esprit plus parfait qu'on n'en oserait attendre d'une tête disproportionnée. Trop volumineuse, elle indique presque toujours la grossièreté; trop petite, elle est un signe de faiblesse. Quelque proportionnée que soit la tête au corps, il faut encore qu'elle ne soit ni trop arrondie ni trop allongée: plus elle est régulière, et plus elle est parfaite. On peut appeler bien organisée celle dont la hauteur perpendiculaire, prise depuis l'extrémité de l'occiput jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale. Une tête trop longue annonce un homme de peu de sens, vain, curieux, envieux et crédule. La tête penchée vers la terre est la marque d'un homme sage, constant dans ses entreprises. Une tête qui tourne de tous côtés annonce la présomption, la médiocrité, le mensonge, un esprit pervers, léger, et un jugement faible.

DU VISAGE.

On peut diviser le visage en trois parties, dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils; la seconde depuis les sourcils jusqu'au bas du nez; la troisième depuis le bas du nez jusqu'à l'extrémité de l'os du menton. Plus ces trois étages sont symétriques, plus on peut compter sur la justesse de l'esprit et sur la régularité du caractère en général. Quand il s'agit d'un visage dont l'organisation est extrêmement forte ou extrêmement délicate, le caractère peut être apprécié plus facilement par le profil que par la face. Sans compter que le profil se

prête moins à la dissimulation, il offre des lignes plus vigoureusement prononcées, plus précises, plus simples, plus pures; par conséquent la signification en est aisée à saisir; au lieu que souvent les lignes de la face en plein sont assez difficiles à démêler.

Un beau profil suppose toujours l'analogie d'un caractère distingué. Mais on trouve mille profils qui, sans être beaux, peuvent admettre la supériorité du caractère. Un visage charnu annonce une personne timide, enjouée, crédule et présomptueuse. Un homme laborieux a souvent le visage maigre. Un visage qui sue à la moindre agitation annonce un tempérament chaud, un esprit vain et grossier, un penchant à la gourmandise.

DES CHEVEUX.

Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et aussi de ses facultés spirituelles. Ils n'admettent pas la moindre dissimulation; ils répondent à notre constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit. Je suis sûr, dit Lavater, que par l'élasticité des cheveux on pourrait juger de l'élasticité du caractère. Les cheveux longs, plats, disgracieux, n'annoncent rien que d'ordinaire.

Les chevelures d'un jaune doré, ou d'un blond tirant sur le brun, qui reluisent doucement, qui se roulent facilement et agréablement, sont les *chevelures nobles* (en Suisse, patrie de Lavater).

Des cheveux noirs, plats, épais et gros dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et de l'amour de l'ordre. Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin-sémitique. Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme souverainement bon, ou souverainement méchant. Les cheveux fins marquent la timidité; rudes, ils annoncent le courage (Napoléon les avait fins, dit-on): ce signe caractéristique est du nombre de ceux qui sont communs à l'homme et aux animaux. Parmi les quadrupèdes, le cerf, le lièvre, la brebis, qui sont au rang des plus timides, se distinguent particulièrement des autres par la douceur de leur poil, tandis que la rudesse de celui du lion et du sanglier répond au courage qui fait leur caractère.

Mais que dire du chat et du tigre, qui ont le poil fin?

En appliquant ces remarques à l'espèce humaine, les habitants du Nord sont ordinairement très-courageux, et ils ont la chevelure rude; les Orientaux sont beaucoup plus timides, et leurs cheveux sont plus doux.

Les cheveux crépus marquent un homme de dure conception. Ceux qui ont beaucoup de cheveux sur les tempes et sur le front sont grossiers et orgueilleux.

DE LA BARBE.

Une barbe fournie et bien rangée annonce un homme d'un bon naturel et d'un tempé-

rament raisonnable. Celui qui a la barbe claire et mal disposée tient plus du naturel et des inclinations de la femme que de celles de l'homme. Si la couleur de la barbe diffère de celle des cheveux, elle n'annonce rien de bon. De même, un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils peut inspirer quelque défiance.

DU FRONT.

Le front, de toutes les parties du visage, est la plus importante et la plus caractéristique. Les fronts, vus de profil, peuvent se réduire à trois classes générales. Ils sont ou *penchés en arrière*, ou *perpendiculaires*, ou *proéminents*. Les fronts penchés en arrière indiquent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse. Une perpendicularité complète, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils, est le signe d'un manque total d'esprit. Une forme perpendiculaire, qui se voûte insensiblement par le haut, annonce un esprit capable de beaucoup de réflexion, un penseur rassis et profond. Les fronts proéminents appartiennent à des esprits faibles et bornés et qui ne parviendront jamais à une certaine maturité. Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort. Plus il est serré, court et compact, plus le caractère est concentré, ferme et solide.... Pour qu'un front soit heureux, parfaitement beau et d'une expression qui annonce à la fois la richesse du jugement et la noblesse du caractère, il doit se trouver dans la plus exacte proportion avec le reste du visage. Exempt de toute espèce d'inégalités et de rides permanentes, il doit pourtant en être susceptible. Mais alors il ne se plissera que dans les moments d'une méditation sérieuse, dans un mouvement de douleur ou d'indignation. Il doit reculer par le haut. La couleur de la peau doit en être plus claire que celle des autres parties du visage. Si l'os de l'œil est saillant, c'est le signe d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises. Mais sans cet angle saillant, il y a des têtes excellentes, qui n'en ont que plus de solidité lorsque le bas du front s'affaisse, comme un mur perpendiculaire, sur des sourcils placés horizontalement, et qu'il s'arrondit et se voûte imperceptiblement, des deux côtés, vers les tempes. Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés d'un côté, échanrés, ou qui se plissent toujours différemment, ne sont pas une bonne recommandation, et ne doivent pas inspirer beaucoup de confiance. Les fronts carrés, dont les marges latérales sont encore assez spacieuses, et dont l'os de l'œil est en même temps bien solide, supposent un grand fonds de sagesse et de courage. Tous les physionomistes s'accordent sur ce point. Un front très-osseux et garni de beaucoup de peau annonce un naturel acariâtre et querelleur. Un front élevé, avec un visage long et pointu vers le menton, est un signe de faiblesse.

Des fronts allongés, avec une peau fortement tendue et très-unie, sur lesquels on n'aperçoit, même à l'occasion d'une joie peu commune, aucun pli doucement animé, sont toujours l'indice d'un caractère froid, soupçonneux, caustique, opiniâtre, fâcheux, rempli de prétentions, rampant et vindicatif. Un front qui du haut penche en avant et s'enfonce vers l'œil est, dans un homme fait, l'indice d'une imbécillité sans ressource. Voy. MÉTOPOSCOPIE.

DES SOURCILS.

Au-dessous du front commence sa belle frontière, le sourcil, arc-en-ciel de paix dans sa douceur, arc tendu de la discorde lorsqu'il exprime le courroux. Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité. Placés en ligne droite et horizontalement, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux. Lorsque leur forme est moitié horizontale et moitié courbée, la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils rudes et en désordre sont toujours le signe d'une vivacité intraitable ; mais cette même confusion annonce un feu modéré, si le poil est fin. Lorsqu'ils sont épais et compacts, que les poils sont couchés parallèlement, et pour ainsi dire tirés au cordeau, ils promettent un jugement mûr et solide, un sens droit et rassis.

Des sourcils qui se joignent passaient pour un trait de beauté chez les Arabes, tandis que les anciens physionomistes y attachaient l'idée d'un caractère sournois. La première de ces deux opinions est fautive, la seconde exagérée, car on trouve souvent ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables. Les sourcils minces sont une marque infailible de flegme et de faiblesse ; ils diminuent la force et la vivacité du caractère dans un homme énergique. Anguleux et entrecoupés, les sourcils dénotent l'activité d'un esprit productif. Plus les sourcils s'approchent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide. Une grande distance de l'un à l'autre annonce une âme calme et tranquille. Le mouvement des sourcils est d'une expression infinie ; il sert principalement à marquer les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain. Un homme *sourcilieux* est un être méprisant et souventes fois méprisable.

DES YEUX.

C'est surtout dans les yeux, dit Buffon, que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître. L'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe ; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements ; il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les sentiments les plus délicats. Il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître ; il les transmet par des traits rapides. Les yeux bleus annoncent plus de faiblesse que les yeux bruns ou noirs. Ce

n'est pas qu'il n'y ait des gens très-énergiques avec des yeux bleus ; mais, sur la totalité, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle ; tout comme le génie, proprement dit, s'associe presque toujours des yeux d'un jaune tirant sur le brun. Les gens colères ont des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière nuance sont en quelque sorte un signe distinctif de vivacité et de courage. On ne voit presque jamais des yeux bleu clair à des personnes colères. Des yeux qui forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez, appartiennent à des personnes, ou très-judicieuses, ou très-fines. Lorsque la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide. Quand la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil et coupe diamétralement la prunelle, elle annonce souvent un homme très-adroit, très-rusé ; mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil détruise la droiture du cœur. Des yeux très-grands, d'un bleu fort clair, et vus de profil presque transparents, annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention. De petits yeux noirs, étincelants, sous des sourcils noirs et touffus, qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient malignement, annoncent de la ruse, des aperçus profonds, un esprit d'intrigue et de chicane. Si de pareils yeux ne sont pas accompagnés d'une bouche moqueuse, ils désignent un esprit froid et pénétrant, beaucoup de goût, de l'élégance, de la précision, plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité. Des yeux grands, ouverts, d'une clarté transparente, et dont le feu brille avec une mobilité rapide dans des paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées, réunissent ces caractères : une pénétration vive, de l'élégance et du goût, un tempérament colère, de l'orgueil. Des yeux qui laissent voir la prunelle tout entière, et sous la prunelle encore plus ou moins de blanc, sont dans un état de tension qui n'est pas naturel, ou n'appartiennent qu'à ces hommes inquiets, passionnés, à moitié fous, jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr, précis, et qui méritent confiance. Certains yeux sont très-ouverts, très-luisants, avec des physionomies fades ; ils annoncent de l'entêtement, de la bêtise unie à des prétentions.

Les gens soupçonneux, emportés, violents, ont souvent les yeux enfoncés dans la tête et la vue longue et étendue. Le fou, l'étourdi, ont souvent les yeux hors de la tête. Le fourbe a, en parlant, les paupières penchées et le regard en dessous. Les gens fins et rusés ont coutume de tenir un œil et quelquefois les deux yeux à demi fermés. C'est un signe de faiblesse. En effet, on voit bien rarement un homme bien énergique qui soit rusé : notre méfiance envers les autres naît du peu de confiance que nous avons en nous.

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

DU NEZ.

Les anciens avaient raison d'appeler le nez *honestamentum faciei*. Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux ; mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits ; aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté, et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère distingué : *Non cuiquam datum est habere nasum*.

Voici, d'après les physionomistes, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau : sa longueur doit être égale à celle du front ; il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine. Vue par devant, l'épine du nez doit être large et presque parallèle des deux côtés ; mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu. Le bout ou la pomme du nez ne sera ni dure ni charnue. De face, il faut que les ailes du nez se présentent distinctement et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous. Dans le profil, le bas du nez n'aura d'étendue qu'un tiers de sa hauteur. Vers le haut, il joindra de près l'arc de l'os de l'œil, et sa largeur, du côté de l'œil, doit être au moins d'un demi-pouce. Un nez qui rassemble toutes ces perfections exprime tout ce qui peut s'exprimer. Cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme ; mais il faut différencier aussi l'espèce de mérite qui les distingue. Un petit nez, échancré en profil, n'empêche pas d'être honnête et judicieux, mais ne donne point le génie. Des nez qui se courbent au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardents à les poursuivre. Les nez perpendiculaires (c'est-à-dire qui approchent de cette forme, car, dans toutes ses productions, la nature abhorre les lignes complètement droites) tiennent le milieu entre les nez échancrés et les nez arqués ; ils supposent une âme qui sait *agir et souffrir tranquillement et avec énergie*. Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures. Mais cette forme est très-rare. La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise. Lorsque les ailes du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment, qui peut dégénérer en sensualité. Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de grandeur. Les hommes, dont le nez penche extrêmement vers la bouche ne sont jamais ni vraiment bons, ni vraiment gais, ni grands, ni nobles : leur pensée s'attache toujours aux choses de la terre ; ils sont réservés, froids, insensibles, peu communicatifs ; ils ont ordinairement l'esprit malin ; ils sont hypocondres ou mélancoliques. Les peuples tartares

ont généralement le nez plat et enfoncé ; les nègres d'Afrique l'ont camard ; les Juifs, pour la plupart, aquilin ; les Anglais, cartilagineux et rarement pointu. S'il faut en juger par les tableaux et les portraits, les beaux nez ne sont pas communs parmi les Hollandais. Chez les Italiens, au contraire, ce trait est distinctif. Enfin, il est absolument caractéristique pour les hommes célèbres de la France et de la Belgique.

DES JOUES.

Des joues charnues indiquent l'humidité du tempérament. Maigres et rétrécies, elles annoncent la sécheresse des humeurs. Le chagrin les creuse ; la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers ; la sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées. Certains enfoncements, plus ou moins triangulaires, qui se remarquent quelquefois dans les joues, sont le signe infail-
lible de l'envie ou de la jalousie. Une joue naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible. Si, sur la joue qui sourit, on voit se former trois lignes parallèles et circulaires, comptez dans ce caractère sur un fond de folie.

DES OREILLES.

L'oreille, aussi bien que les autres parties du corps humain, a sa signification déterminée ; elle n'admet pas le moindre déguisement ; elle a ses convenances et une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient. Quand le bout de l'oreille est dégagé, c'est un bon augure pour les facultés intellectuelles. Les oreilles larges et dépliées annoncent l'effronterie, la vanité, la faiblesse du jugement. Les oreilles grandes et grosses marquent un homme simple, grossier, stupide. Les oreilles petites dénotent la timidité. Les oreilles trop repliées et entourées d'un bourrelet mal dessiné n'annoncent rien de bon quant à l'esprit et aux talents.

Une oreille moyenne, d'un contour bien arrondi, ni trop épaisse, ni excessivement mince, ne se trouve guère que chez des personnes spirituelles, judicieuses, sages et distinguées.

DE LA BOUCHE.

La bouche est l'interprète de l'esprit et du cœur ; elle réunit, dans son état de repos et dans la variété infinie de ses mouvements, un monde de caractères. Elle est éloquente jusque dans son silence. On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le naturel. Qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue. De grosses lèvres bien prononcées et bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée et facile à reproduire au dessin, de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse, elles répugnent aussi à la fausseté et à la méchanceté. La lèvre supérieure caractérise le goût. L'orgueil et la co-

lère la courbent ; la finesse l'aiguise ; la bonté l'arrondit ; le libertinage l'énervé et la flétrit. L'usage de la lèvre inférieure est de lui servir de support.

Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, de l'exactitude et de la propreté, mais aussi de la sécheresse de cœur. Si elle remonte en même temps aux deux extrémités, elle suppose un fond d'affectation et de vanité. Des lèvres rognées inclinent à la timidité et à l'avarice. Une lèvre de dessus, qui déborde un peu, est la marque distinctive de la bonté ; non qu'on puisse refuser absolument cette qualité à la lèvre d'en bas qui avance ; mais, dans ce cas, on doit s'attendre plutôt à une froide et sincère bonhomie qu'au sentiment d'une vive tendresse. Une lèvre inférieure, qui se creuse au milieu, n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu. Une bouche bien close, si toutefois elle n'est pas affectée et pointue, annonce le courage ; et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes mêmes, qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte, la ferment ordinairement. Une bouche béante est plaintive ; une bouche fermée souffre avec patience. La bouche, dit le Brun, dans son *Traité des passions*, est la partie qui, de tout le visage, marque le plus particulièrement les mouvements du cœur. Lorsqu'il se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés ; lorsqu'il est content, les coins de la bouche s'élèvent en haut ; lorsqu'il a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu. Toute bouche qui a deux fois la largeur de l'œil est la bouche d'un sot ; j'entends la largeur de l'œil prise de son extrémité vers le nez jusqu'au bout intérieur de son orbite, les deux largeurs mesurées sur le même plan. Si la lèvre inférieure, avec les dents, dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche vue de profil, comptez, suivant l'indication des autres nuances de physionomie, sur un de ces quatre caractères isolés, ou sur tous les quatre réunis, bêtise, rudesse, avarice, malignité. De trop grandes lèvres, quoique bien proportionnées, annoncent toujours un homme peu délicat, sordide ou sensuel, quelquefois même un homme stupide ou méchant. Une bouche, pour ainsi dire, sans lèvres, dont la ligne du milieu est fortement tracée, qui se retire vers le haut, aux deux extrémités, et dont la lèvre supérieure, vue de profil depuis le nez, paraît arquée ; une pareille bouche ne se voit guère qu'à des avares rusés, actifs, industriels, froids, durs, flatteurs et polis, mais atterrants dans leurs refus. Une petite bouche, étroite, sous de petites narines, et un front elliptique, est toujours peureuse, timide à l'excès, d'une vanité puérile, et s'énonce avec difficulté. S'il se joint à cette bouche de grands yeux saillants, troubles, un menton osseux,

oblong, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte, soyez encore plus sûr de l'imbécillité d'une pareille tête.

DES DENTS.

Les dents petites et courtes sont regardées, par les anciens physionomistes, comme le signe d'une constitution faible. De longues dents sont un indice de timidité. Les dents blanches, propres et bien rangées, qui, au moment où la bouche s'ouvre, paraissent s'avancer sans déborder, et qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert, annoncent dans l'homme fait un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête. Ce n'est pas qu'on ne puisse avoir un caractère très-estimable avec des dents gâtées, laides ou inégales ; mais ce dérangement physique provient, la plupart du temps, de maladie ou de quelque mélange d'imperfection morale. Celui qui a les dents inégales est envieux. Les dents grosses, larges et fortes, sont la marque d'un tempérament fort, et promettent une longue vie, si l'on en croit Aristote.

DU MENTON.

Pour être en belle proportion, dit Herder, le menton ne doit être ni pointu, ni creux, mais uni. Un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif, au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative. Souvent le caractère de l'énergie ou de la non-énergie de l'individu se manifeste uniquement par le menton. Il y a trois principales sortes de mentons : les mentons qui reculent, ceux qui, dans le profil, sont en perpendicularité avec la lèvre inférieure, et ceux qui débordent la lèvre d'en bas, ou, en d'autres termes, les mentons pointus. Le menton reculé, qu'on pourrait appeler hardiment le menton féminin, puisqu'on le retrouve presque à toutes les personnes de l'autre sexe, fait toujours soupçonner quelque côté faible. Les mentons de la seconde classe inspirent la confiance. Ceux de la troisième dénotent un esprit actif et délié, pourvu qu'ils ne fassent pas anse, car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice. Une forte incision au milieu du menton semble indiquer un homme judicieux, rassis et résolu, à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres traits contradictoires. Un menton pointu passe ordinairement pour le signe de la ruse. Cependant on trouve cette forme chez les personnes les plus honnêtes ; la ruse n'est alors qu'une bonté raffinée.

DU COU.

Cet entre-deux de la tête et de la poitrine, qui tient de l'une et de l'autre, est significatif comme tout ce qui a rapport à l'homme. Nous connaissons certaines espèces de goîtres qui sont le signe infailible de la stupidité, tandis qu'un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable pour la solidité du caractère. Le cou long et la tête haute sont quelquefois le signe de l'orgueil et de la vanité. Un cou raisonnablement épais

et un peu court ne s'associe guère à la tête d'un fat ou d'un sot. Ceux qui ont le cou mince, délicat et allongé, sont timides comme le cerf, au sentiment d'Aristote, et ceux qui ont le cou épais et court ont de l'analogie avec le taureau irrité. Mais les analogies sont fausses pour la plupart, dit Lavater, et jetées sur le papier sans que l'esprit d'observation les ait dictées.

DES MAINS.

Il y a autant de diversité et de dissemblance entre les formes des mains qu'il y en a entre les physionomies. Deux visages parfaitement ressemblants n'existent nulle part ; de même vous ne rencontrerez pas, chez deux personnes différentes, deux mains qui se ressemblent.

Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire abstraction faite des accidents extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec les corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps. Le même sang circule dans le cœur, dans la tête et dans la main. La main contribue donc, pour sa part, à faire connaître le caractère de l'individu ; elle est, aussi bien que les autres membres du corps, un objet de physiognomonie, objet d'autant plus significatif et d'autant plus frappant, que la main ne peut pas *dissimuler*, et que sa mobilité la trahit à chaque instant. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles, ses flexions nos actions et nos passions. Dans tous ses mouvements, elle suit l'impulsion que lui donne le reste du corps. Voy. MAIN.

DU CORPS.

Tout le monde sait que des épaules larges, qui descendent insensiblement et qui ne remontent pas en pointes, sont un signe de santé et de force. Des épaules de travers influent ordinairement aussi sur la délicatesse de la complexion ; mais on dirait qu'elles favorisent la finesse et l'activité de l'esprit, l'amour de l'exactitude et de l'ordre. Une poitrine large et carrée, ni trop convexe, ni trop concave, suppose toujours des épaules bien constituées, et fournit les mêmes indices. Une poitrine plate, et pour ainsi dire creuse, dénote la faiblesse du tempérament. Un ventre gros et proéminent incline bien plus à la sensualité et à la paresse qu'un ventre plat et rétréci.

On doit attendre plus d'énergie et d'activité, plus de flexibilité d'esprit et de finesse, d'un tempérament sec, que d'un corps surchargé d'embonpoint. Il se trouve cependant des gens d'une taille effilée, qui sont excessivement lents et paresseux ; mais alors le caractère de leur indolence reparait dans le bas du visage. Les gens d'un mérite supérieur ont ordinairement les cuisses maigres. Les pieds plats s'associent rarement avec le génie.

DES RESSEMBLANCES ENTRE L'HOMME ET LES ANIMAUX.

Quoiqu'il n'y ait aucune ressemblance proprement dite entre l'homme et les animaux, selon la remarque d'Aristote, il peut arriver néanmoins que certains traits du visage humain nous rappellent l'idée de quelque animal.

Porta a été plus loin, puisqu'il a trouvé dans chaque figure humaine la figure d'un animal ou d'un oiseau, et qu'il juge les hommes par le naturel de l'animal dont ils simulent un peu les traits.

Le singe, le cheval et l'éléphant sont les animaux qui ressemblent le plus à l'espèce humaine, par le contour de leurs profils et de leur face. Les plus belles ressemblances sont celles du cheval, du lion, du chien, de l'éléphant et de l'aigle. Ceux qui ressemblent au singe sont habiles, actifs, adroits, rusés, malins, avares et quelquefois méchants. La ressemblance du cheval donne le courage et la noblesse de l'âme. Un front comme celui de l'éléphant annonce la prudence et l'énergie. Un homme qui, par le nez et le front, ressemblerait au profil du lion, ne serait certainement pas un homme ordinaire (la face du lion porte l'empreinte de l'énergie, du calme et de la force); mais il est bien rare que ce caractère puisse se trouver en plein sur une face humaine. La ressemblance du chien annonce la fidélité, la droiture et un grand appétit (1); celle du loup, qui en diffère si peu, dénote un homme violent, dur, lâche, féroce, passionné, traître et sanguinaire; celle du renard indique la petitesse, la faiblesse, la ruse et la violence. La ligne qui partage le museau de l'hyène porte le caractère d'une dureté inexorable. La ressemblance du tigre annonce une férocité gloutonne. Dans les yeux et le museau du tigre, quelle expression de perfidie! La ligne que forme la bouche du lynx et du tigre est l'expression de la cruauté. Le chat : hypocrisie, attention et friandise. Les chats sont des tigres en petit, apprivoisés par une éducation domestique. La ressemblance de l'ours indique la fureur, le pouvoir de déchirer, une humeur misanthrope (2); celle du sanglier ou du cochon annonce un naturel lourd, vorace et brutal. Le blaireau est ignoble, méfiant et glouton. Le bœuf est patient, opiniâtre, pesant, d'un appétit grossier. La ligne que forme la bouche de la vache et du bœuf est l'expression de l'insouciance, de la stupidité et de l'entêtement. Le cerf et la biche : timidité craintive, agilité, attention, douce et paisible innocence. La ressem-

blance de l'aigle annonce une force victorieuse; son œil étincelant a tout le feu de l'éclair. Le vautour a plus de souplesse, et en même temps quelque chose de moins noble. Le hibou est plus faible, plus timide que le vautour. Le perroquet : affectation de force, aigreur et babil, etc. Toutes ces sortes de ressemblances varient à l'infini, mais elles sont difficiles à trouver.

Tels sont les principes de physiognomonie, d'après Aristote, Albert le Grand, Porta, etc., mais principalement d'après Lavater, qui a le plus écrit sur cette matière, et qui du moins a mis quelquefois un grain de bon sens dans ses essais. Il parle avec sagesse lorsqu'il traite des mouvements du corps et du visage, des gestes et des parties mobiles, qui expriment, sur la figure de l'homme, ce qu'il sent intérieurement et au moment où il le sent. Mais combien il extravague aussi lorsqu'il veut décidément trouver du génie dans la main! Il juge les femmes avec une injustice extrême.

Tant que la physiognomonie apprendra à l'homme à connaître la dignité de l'être que Dieu lui a donné, cette science, quoique en grande partie hasardeuse, méritera pourtant quelques éloges, puisqu'elle aura un but utile et louable. Mais lorsqu'elle dira qu'une personne constituée de telle sorte est vicieuse de sa nature; qu'il faut la fuir et s'en défier; que, quoique cette personne présente un extérieur séduisant et un air plein de bonté et de candeur, il faut toujours l'éviter, parce que son *naturel* est affreux, que son visage l'annonce et que le signe en est certain, immuable, la physiognomonie sera une science abominable, qui établit le fatalisme.

On a vu des gens assez infatués de cette science pour se donner les défauts que leur visage portait nécessairement, et devenir vicieux, en quelque sorte, parce que la *fatalité de leur physionomie* les y condamnait : semblables à ceux-là qui abandonnaient la vertu parce que la *fatalité de leur étoile* les empêchait d'être vertueux.

Les pensées suivantes, publiées par le *Journal de Santé*, sont extraites d'un petit traité de la *Physiognomonie*, par M. Bourdon :

La douleur physique, les souffrances, donnent souvent à la physionomie une expression analogue à celle du génie. J'ai vu une femme du peuple, affectée d'un cancer; qui ressemblait parfaitement à madame de Staël quant à l'expression profonde de la physionomie. Je dis la même chose des passions

(1) Dans la Physiognomonie de Porta, Platon ressemble à un chien de chasse.

(2) Beaucoup d'écrivains se sont exercés dans ces données. M. Alexis Dumesnil, dans ses *Mœurs Politiques*, divise les hommes en deux espèces sociales, l'espèce conservatrice et l'espèce destructive. Le mot n'est pas correct. Pour être conséquent en langage, l'auteur aurait dû dire : l'espèce destructrice. Destructif non plus ne s'applique pas rigoureusement aux êtres animés; et nous le sommes, nous que M. Dumesnil, détracteur du présent, juge en dernier ressort espèce *destructive*. Ce sont les anciens qui conservaient, si on veut l'en croire, eux qui

n'ont cessé de saccager et de renverser. Il va plus loin; il prétend qu'on peut reconnaître par la mimique et la physiognomonie les individus *destructifs*. « L'espèce destructive, dit-il, a sa forme de tête particulière, courte ordinairement et étroite du haut, quelquefois même terminée en pain de sucre, mais toujours remarquable par un très-grand développement du crâne vers les oreilles; ce qui lui donne l'apparence d'une poire. » Voilà qui passe la plaisanterie; une tête au contraire qui a la tournure d'un pain de sucre renversé ou d'un navet dénote l'espèce conservatrice....

contrariées, des violents chagrins, des fatigues de l'esprit et de l'abus des jouissances : tout ce qui remue vivement notre âme, tout ce qui porte coup à la sensibilité, a des effets à peu près semblables sur la figure.

Un grosse tête annonce de l'imagination par instant, de la pesanteur par habitude, de l'enthousiasme par éclairs, beaucoup de volonté et souvent du génie. Un front étroit indique de la vivacité; un front rond, de la colère.

Chaque homme a beaucoup de peine à se faire une juste idée de ses propres traits; les femmes elles-mêmes n'y parviennent que très-difficilement. Cela vient de ce qu'on ne peut voir les mouvements des yeux par qui la physionomie reçoit sa principale expression.

On peut, jusqu'à un certain point, juger de la respiration d'une personne d'après son style, d'après la coupe de ses phrases et sa ponctuation. Assurément J.-J. Rousseau ne ponctuait pas comme Voltaire, ni Bossuet comme Fénelon. Quand je dis qu'on peut, à l'aide du style, apprécier la respiration d'un individu, c'est dire qu'on peut aussi juger des passions qui l'agitent, de l'émotion qu'il éprouve; car les vives pensées ont pour effet de remuer le cœur, et les palpitations du cœur accélèrent la respiration et rendent la voix tremblante. Voilà d'où vient le pouvoir qu'une voix émue est toujours sûre d'exercer sur nous : elle attire l'attention, elle indique un orateur ou inspiré, ou timide, ou consciencieux. Les orateurs froids et médiocres simulent cette émotion vraie, qui vient du cœur, à l'aide de l'agitation oscillatoire et saccadée des bras.

La même émotion morale qui hâte la respiration, qui fait palpiter le cœur et rend la voix tremblante, rend de même tous les mouvements du corps vacillants et incertains, tant que dure l'inspiration morale, et quelquefois même longtemps après que l'agitation de l'esprit a cessé. Voilà pourquoi l'écriture de nos grands écrivains est généralement si illisible; et comme il est écrit que toujours l'incapacité singera jusqu'aux défauts inséparables du vrai mérite, voilà pourquoi beaucoup d'hommes médiocres se sont crus engagés d'honneur à graver en caractères indéchiffrables les stériles pensées qu'une verve engourdie leur suggérait.

L'extrême laideur est presque toujours un signe d'esclavage, de souffrances morales ou de durs travaux. Il est certain que l'oisiveté, qu'une douce incurie sont favorables à la beauté corporelle : il y avait donc plus de vrai qu'on ne pense dans ce titre de *gentilhomme* dont on gratifiait jadis tout heureux fainéant.

Il n'est pas d'homme peut-être qui ne consentit très-volontiers à échanger, à son choix et selon son goût, quelque trait de sa physionomie, une partie quelconque de son corps. On n'est jamais aussi complètement satisfait de sa figure que de son esprit. Jugez combien la perfection corporelle doit être rare chez les peuples actuels de l'Eu-

rope, puisque la Vénus de Tornwalsden lui a nécessité trente différents modèles ! J'observe toutefois que la démoralisation des villes capitales, mais surtout les bienfaits récents de la vaccine, sont des causes qui doivent puissamment seconder le génie des peintres et des sculpteurs de nos jours.

Un homme qui a le malheur de loucher, doit se montrer beaucoup plus réservé qu'un autre dans ses actions et ses discours; car la malignité humaine est naturellement disposée à augurer mal de la symétrie de tout édifice dont les issues sont désordonnées.

De profondes rides aux côtés de la bouche font conjecturer qu'on est ou moqueur, ou naturellement gai, ou soumis aux caprices d'un maître mauvais plaisant.

Le rire (je ne parle pas du sourire) est un caractère d'ineptie plutôt que d'intelligence : les hommes supérieurs sont généralement graves. L'habitude des grandes pensées rend presque toujours indifférent aux petites choses qui sont en possession d'exciter le rire.

Plus sont profondes celles des rides qui dépendent des muscles, et plus il est permis de croire à une longue vie, à une santé durable. En effet, l'énergie des muscles indique toujours une heureuse organisation, des fonctions régulières. Voilà sur quel principe vrai l'art de la *chiromancie* est fondé : s'il ne conduit si souvent qu'à des mensonges, cela vient de ce qu'on lui fait dire autre chose que ce qu'il dit en effet...

Terminons ce long article par une anecdote.

Louis XIV était si persuadé du talent que la Chambre, médecin et académicien français, s'attribuait de juger, sur la seule physionomie des gens, quel était non-seulement leur caractère, mais encore à quelle place et à quels emplois chacun d'eux pouvait être propre, que ce prince ne se déterminait, soit en bien, soit en mal, sur les choix qu'il avait à faire qu'après avoir consulté ce singulier oracle.

Si je meurs avant Sa Majesté, disait la Chambre, elle court grand risque de faire à l'avenir beaucoup de mauvais choix.

La Chambre mourut en effet avant le roi, et sa prédiction parut plus d'une fois justifiée.

Ce médecin a laissé des ouvrages dont le genre dénote assez le penchant qu'il avait à étudier les physionomies.

PIACHES, prêtres idolâtres de la côte de Cumana en Amérique. Pour être admis dans leur ordre, il faut passer par une espèce de noviciat qui consiste à errer deux ans dans les forêts. Ils persuadent au peuple qu'ils reçoivent là des instructions de certains esprits qui prennent une forme humaine pour leur enseigner leurs devoirs et les dogmes de leur religion. Ils disent que le soleil et la lune sont le mari et la femme. Pendant les éclipses, les femmes se tirent du sang et s'égratignent les bras, parce qu'elles croient la lune en querelle avec son mari.

Les Piaches donnent un talisman en for-

me de X comme préservatif contre les fantômes. Ils se mêlent de prédire, et il s'est trouvé des Espagnols assez crédules pour ajouter foi à leurs prédictions. Ils disent que les échos sont les voix des trépassés.

PICARD (MATHURIN), directeur d'un couvent de Louviers, qui fut accusé d'être sorcier et d'avoir conduit au sabbat Madeleine Bavan, tourière de ce couvent. Comme il était mort lorsqu'on arrêta Madeleine, et qu'on lui fit son procès, où il fut condamné ainsi qu'elle, son corps fut délivré à l'exécuteur des sentences criminelles, traîné sur des claies par les rues et lieux publics, puis conduit en la place du Vieux-Marché; là brûlé et les cendres jetées au vent, 1647.

PICATRIX, médecin ou charlatan arabe, qui vivait en Espagne vers le xiii^e siècle. Il se livra de bonne heure à l'astrologie, et se rendit si recommandable dans cette science, que ses écrits devinrent célèbres parmi les amateurs des sciences occultes. On dit qu'Agrippa, étant allé en Espagne, eut connaissance de ses ouvrages, et y prit beaucoup d'idées creuses, notamment dans le traité que Picatrix avait laissé *De la philosophie occulte*.

PIC DE LA MIRANDOLE (JEAN), l'un des hommes les plus célèbres par la précocité et l'étendue de son savoir, né le 24 février 1463. Il avait une mémoire prodigieuse et un esprit très-pénétrant. Cependant un imposteur l'abusa en lui faisant voir soixante manuscrits qu'il assurait avoir été composés par l'ordre d'Esdras, et qui ne contenaient que les plus ridicules rêveries cabalistiques. L'obstination qu'il mit à les lire lui fit perdre un temps plus précieux que l'argent qu'il en avait donné et le remplit d'idées chimériques dont il ne fut jamais entièrement désabusé. Il mourut en 1494. On a recueilli de ses ouvrages, des *Conclusions philosophiques de cabale et de théologie*, Rome, Silbert, in-fol., extrêmement rare; c'est là le seul mérite de ce livre. Car, de l'aveu même de Tiraboschi, on ne peut que gémir, en le parcourant, de voir qu'un si beau génie, un esprit si étendu et si laborieux, se soit occupé de questions si frivoles. On a dit qu'il avait un démon familier.

PICHACHA, nom collectif des esprits follets chez les Indiens.

PICOLLUS, démon révéral par les anciens habitants de la Prusse, qui lui consacraient la tête d'un homme mort et brûlaient du suif en son honneur. Ce démon se faisait voir aux derniers jours des personnages importants. Si on ne l'apaisait pas, il se présentait une seconde fois; et lorsqu'on lui donnait la peine de paraître une troisième, on ne pouvait plus l'adoucir que par l'effusion du sang humain.

Lorsque Picollus était content, on l'entendait rire dans son temple; car il avait un temple.

PIE, oiseau de mauvais augure. En Bretagne, les tailleurs sont les entremetteurs des

mariages; ils se font nommer, dans cette fonction, *basvanals*; ces basvanals, pour réussir dans leurs demandes, portent un bas rouge et un bas bleu, et ils rentrent chez eux s'ils voient une pie, qu'ils regardent comme un funeste présage (1).

M. Berbiguier dit que la *pie voleuse*, dont on a fait un mélodrame, était un farfadet.

PIED. Les Romains distingués avaient dans leur vestibule un esclave qui avertissait les visiteurs d'entrer du pied droit. On tenait à mauvais augure d'entrer du pied gauche chez les dieux et chez les grands. On entrait du pied gauche lorsqu'on était dans le deuil ou dans le chagrin (2). Les anciens avaient pour règle de religion de construire en nombre impair les degrés des temples; d'où il résultait qu'après les avoir montés, on entrait nécessairement dans l'édifice auquel ces degrés conduisaient par le pied droit; ce que les païens regardaient comme un point essentiel et d'un augure aussi favorable que le contraire eût été funeste.

PIED FOURCHU. Le diable a toujours un pied fourchu quand il se montre en forme d'homme.

PIERRE A SOUHAITS. Voy. ASELLE.

PIERRE D'AIGLE, ainsi nommée parce qu'on a supposé qu'elle se trouvait dans les nids d'aigle. Dioscoride dit que cette pierre sert à découvrir les voleurs. Matthiole ajoute que les aigles vont chercher cette pierre jusqu'aux Indes pour faire éclore plus facilement leurs petits. C'est là-dessus qu'on a cru qu'elle accélérât les accouchements. Voyez à leur nom les autres pierres précieuses. Voy. aussi RUGNER et SAKHRAT.

PIERRE DU DIABLE. Il y a dans la vallée de Schellenen, en Suisse, des fragments de rocher de beau granit, qu'on appelle la *pierre du Diable*. Dans un démêlé qu'il y eut entre les gens du pays et le diable, celui-ci l'apporta là pour renverser un ouvrage qu'il avait eu, quelque temps auparavant, la complaisance de leur construire.

PIERRE PHILOSOPHALE. On regarde la pierre philosophale comme une chimère. Un mépris si mal raisonné, disent les philosophes hermétiques, est un effet du juste jugement de Dieu, qui ne permet pas qu'un secret si précieux soit connu des méchants et des ignorants. La science de la pierre philosophale ou la philosophie hermétique fait partie de la cabale, et ne s'enseigne que de bouche à bouche. Les alchimistes donnent une foule de noms à la pierre philosophale: c'est la *fille du grand secret*, le *soleil est son père*, la *lune est sa mère*, le *vent l'a portée dans son ventre*, etc.

Le secret plus ou moins chimérique de faire de l'or a été en vogue parmi les Chinois longtemps avant qu'on en eût les premières notions en Europe. Ils parlent dans leurs livres, en termes magiques, de la semence d'or et de la poudre de projection. Ils promettent de tirer de leurs creusets, non-seulement de l'or, mais encore un remède

(1) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. III, p. 47.

(2) M. Nisard, Stace.

spécifique et universel qui procure à ceux qui le prennent une espèce d'immortalité.

Zosime, qui vivait au commencement du ^v^e siècle, est un des premiers parmi nous qui aient écrit sur l'art de faire de l'or et de l'argent, ou la manière de fabriquer la pierre philosophale. Cette pierre est une poudre ou une liqueur formée de divers métaux en fusion sous une constellation favorable.

Gibbon remarque que les anciens ne connaissaient pas l'alchimie. Cependant on voit dans Pline que l'empereur Caligula entreprit de faire de l'or avec une préparation d'arsenic, et qu'il abandonna son projet, parce que les dépenses l'emportaient sur le profit.

Des partisans de cette science prétendent que les Egyptiens en connaissaient tous les mystères. Cette précieuse pierre philosophale, qu'on appelle aussi élixir universel, eau du soleil, poudre de projection, qu'on a tant cherchée, et que sans doute on n'a jamais pu découvrir (1), procurerait à celui qui aurait le bonheur de la posséder des richesses incompréhensibles, une santé toujours florissante, une vie exempte de toutes sortes de maladies, et même, au sentiment de plus d'un cabaliste, l'immortalité... Il ne trouverait rien qui pût lui résister, et serait sur la terre le plus glorieux, le plus puissant, le plus riche, et le plus heureux des mortels; il convertirait à son gré tout en or, et jouirait de tous les agréments. L'empereur Rodolphe n'avait rien plus à cœur que cette recherche. Le roi d'Espagne Philippe II employa, dit-on, de grandes sommes à faire travailler les chimistes aux conversions des métaux. Tous ceux qui ont marché sur leurs traces n'ont pas eu de grands succès. Quelques-uns donnent cette recette comme le véritable secret de faire l'œuvre hermétique : Mettez dans une fiole de verre fort, au feu de sable, de l'élixir d'aristée, avec du baume de mercure et une pareille pesanteur du plus pur or de vie ou précipité d'or, et la calcination qui restera au fond de la fiole se multipliera cent mille fois. Que si l'on ne sait comment se procurer de l'élixir d'aristée et du baume de mercure, on peut implorer les esprits cabalistiques, ou même, si on l'aime mieux, le démon barbu, dont nous avons parlé.

On a dit aussi que saint Jean l'évangéliste avait enseigné le secret de faire de l'or; et en effet, on chantait autrefois, dans quelques églises, une hymne en son honneur, où se trouve une allégorie que les alchimistes s'appliquent :

Inexhaustum fert thesaurum
Qui de virgis facit aurum,
Gemmae de lapidibus.

D'autres disent que, pour faire le grand œuvre, il faut de l'or, du plomb, du fer, de l'antimoine, du vitriol, du sublimé, de l'arsenic, du tartre, du mercure, de l'eau, de la terre et de l'air, auxquels on joint un œuf

(1) Voyez pourtant Raymond Lulle, quant à ce qui concerne l'or.

(2) *Traité de chimie philosophique et hermétique*, enri-

de coq, du crachat, de l'urine et des excréments humains. Aussi un philosophe a dit avec raison que la pierre philosophale était une salade, et qu'il y fallait du sel, de l'huile et du vinaigre.

Nous donnerons une plus ample idée de la matière et du raisonnement des adeptes, en présentant au lecteur quelques passages du *Traité de chimie philosophique et hermétique* publié à Paris en 1725 (2).

« Au commencement, dit l'auteur, les sages, ayant bien considéré, ont reconnu que l'or engendre l'or et l'argent, et qu'ils peuvent se multiplier dans leurs espèces.

« Les anciens philosophes, travaillant par la *voie sèche*, ont rendu une partie de leur or volatil, et l'ont réduit en sublimé blanc comme neige et luisant comme cristal; ils ont converti l'autre partie en sel fixe; et de la conjonction du volatil avec le fixe, ils ont fait leur *élixir*.

« Les philosophes modernes ont extrait de l'intérieur du mercure un esprit igné, minéral, végétal et multiplicatif, dans la concavité humide duquel est caché le *mercure primitif* ou *quintessence universelle*. Par le moyen de cet esprit, ils ont attiré la semence spirituelle contenue en l'or; et par cette voie, qu'ils ont appelée *voie humide*, leur soufre et leur mercure ont été faits : c'est le mercure des philosophes, qui n'est pas solide comme le métal, ni mou comme le vif-argent, mais entre les deux. Ils ont tenu longtemps ce secret caché, parce que c'est le commencement, le milieu et la fin de l'œuvre; nous l'allons découvrir pour le bien de tous. Il faut donc, pour faire l'œuvre : 1° purger le mercure avec du sel et du vinaigre (salade), 2° le sublimer avec du vitriol et du salpêtre; 3° le dissoudre dans l'eau-forte; 4° le sublimer derechef; 5° le calciner et le fixer; 6° en dissoudre une partie par défaillance à la cave, où il se résoudra en liqueur ou huile (salade); 7° distiller cette liqueur pour en séparer l'eau spirituelle, l'air et le feu; 8° mettre de ce corps mercuriel calciné et fixé dans l'eau spirituelle ou esprit liquide mercuriel distillé; 9° les putréfier ensemble jusqu'à la noirceur; puis il s'élèvera en superficie de l'esprit un soufre blanc non odorant, qui est aussi appelé *sel ammoniac*; 10° dissoudre ce sel ammoniac dans l'esprit mercuriel liquide, puis le distiller jusqu'à ce que tout passe en liqueur, et alors sera fait le *vinaigre des sages*; 11° cela parachevé, il faudra passer de l'or à l'antimoine par trois fois, et après le réduire en chaux; 12° mettre cette chaux d'or dans ce vinaigre très-aigre, les laisser putréfier; et en superficie du vinaigre, il s'élèvera une terre feuillée de la couleur des perles orientales; il faut sublimer de nouveau jusqu'à ce que cette terre soit très-pure; alors vous aurez fait la première opération du grand œuvre.

« Pour le second travail, prenez, au nom de Dieu, une part de cette chaux d'or et deux

chi des opérations les plus curieuses de l'art, sans nom d'auteur. Paris, 1725, in-12, avec approbation signée Audry, docteur en médecine, et privilège du roi.

parts de l'eau spirituelle chargée de son sel ammoniac; mettez cette noble confection dans un vase de cristal de la forme d'un œuf, scellez le tout du sceau d'Hermès; entretenez un feu doux et continu, l'eau ignée dissoudra peu à peu la chaux d'or; il se formera une liqueur qui est l'eau des sages et leur vrai *chaos*, contenant les qualités élémentaires, chaud, sec, froid et humide. Laissez putréfier cette composition jusqu'à ce qu'elle devienne noire: cette noirceur, qui est appelée la *tête de corbeau* et le *saturne des sages*, fait connaître à l'artiste qu'il est en bon chemin. Mais pour ôter cette noirceur, puante, qu'on appelle aussi *terre noire*, il faut faire bouillir de nouveau, jusqu'à ce que le vase ne présente plus qu'une substance blanche comme la neige. Ce degré de l'œuvre s'appelle le *cygne*. Il faut enfin fixer par le feu cette liqueur blanche qui se calcine et se divise en deux parts, l'une blanche pour l'argent, l'autre rouge pour l'or; alors vous aurez accompli les travaux et vous posséderez la pierre philosophale.

« Dans les diverses opérations, on peut tirer divers produits: d'abord le *lion vert*, qui est un liquide épais, qu'on nomme aussi l'*azot*, et qui fait sortir l'or caché dans les matières ignobles; le *lion rouge*, qui convertit les métaux en or: c'est une poudre d'un rouge vif; la *tête de corbeau* dite encore la *voile noire du navire de Thésée*, dépôt noir qui précède le lion vert et dont l'apparition, au bout de quarante jours, promet le succès de l'œuvre: il sert à la décomposition et putréfaction des objets dont on veut tirer l'or; la *poudre blanche* qui transmue les métaux blancs en argent fin; l'*élixir au rouge*, avec lequel on fait de l'or et on guérit toutes les plaies; l'*élixir au blanc*, avec lequel on fait de l'argent et on se procure une vie extrêmement longue: on l'appelle aussi la *fille blanche des philosophes*. Toutes ces variétés de la pierre philosophale végètent et se multiplient... »

Le reste du livre est sur le même ton. Il contient tous les secrets de l'alchimie. *Voy.* BAUME UNIVERSEL, ELIXIR DE VIE, OR PORTABLE, etc.

Les adeptes prétendent que Dieu enseigna l'alchimie à Adam, qui en apprit le secret à Enoch, duquel il descendit par degrés à Abraham, à Moïse, à Job, qui multiplia ses biens au septuple par le moyen de la pierre philosophale, à Paracelse, et surtout à Nicolas Flamel. Ils citent avec respect des livres de philosophie hermétique qu'ils attribuent à Marie, sœur de Moïse, à Hermès Trismégiste, à Démocrite, à Aristote, à saint Thomas d'Aquin, etc. La boîte de Pandore, la toison d'or de Jason, le caillou de Sisyphe, la cuisse d'or de Pythagore, ne sont, selon eux, que le grand œuvre (1). Ils trouvent tous leurs mystères dans la Genèse, dans l'*Apocalypse* surtout, dont ils font un poème à la louange de l'alchimie; dans l'*Odyssée*, dans les *Métamorphoses* d'Ovide. Les dra-

gons qui veillent, les laureaux qui soufflent du feu, sont des emblèmes des travaux hermétiques.

Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain, a même donné une explication extravagante des figures bizarres qui ornent la façade de Notre-Dame de Paris; il y voyait une histoire complète de la pierre philosophale. Le Père éternel étendant les bras, et tenant un ange dans chacune de ses mains, annonce assez, dit-il, la perfection de l'œuvre achevée.

D'autres assurent qu'on ne peut posséder le grand secret que par le secours de la magie; ils nomment *démon barbu* le démon qui se charge de l'enseigner; c'est, disent-ils, un très-vieux démon.

On trouve à l'appui de cette opinion, dans plusieurs livres de conjurations magiques, des formules qui évoquent les démons hermétiques. Cédrenus, qui donnait dans cette croyance, raconte qu'un alchimiste présenta à l'empereur Anastase, comme l'ouvrage de son art, un frein d'or et de pierreries pour son cheval. L'empereur accepta le présent et fit mettre l'alchimiste dans une prison où il mourut; après quoi le frein devint d'or, et on reconnut que l'or des alchimistes n'était qu'un prestige du diable. Beaucoup d'anecdotes prouvent que ce n'est qu'une friponnerie ordinaire.

Un rose-croix, passant à Sedan, donna à Henri I^{er}, prince de Bouillon, le secret de faire de l'or, qui consistait à faire fondre dans un creuset un grain d'une poudre rouge qu'il lui remit, avec quelques onces de litharge. Le prince fit l'opération devant le charlatan, et tira trois onces d'or pour trois grains de cette poudre; il fut encore plus ravi qu'étonné; et l'adepte, pour achever de le séduire, lui fit présent de toute sa poudre transmutante. Il y en avait trois cent mille grains. Le prince crut posséder trois cent mille onces d'or. Le philosophe était pressé de partir; il allait à Venise tenir la grande assemblée des philosophes hermétiques; il ne lui restait plus rien, mais il ne demandait que vingt mille écus; le duc de Bouillon les lui donna et le renvoya avec honneur. Comme en arrivant à Sedan le charlatan avait fait acheter toute la litharge qui se trouvait chez les apothicaires de cette ville, et l'avait fait revendre ensuite chargée de quelques onces d'or, quand cette litharge fut épuisée, le prince ne fit plus d'or, ne vit plus le rose-croix et en fut pour ses vingt mille écus.

Jérémie Médérus, cité par Delrio (2), raconte un tour absolument semblable qu'un autre adepte joua au marquis Ernest de Bade.

Tous les souverains s'occupaient autrefois de la pierre philosophale; la fameuse Elisabeth la chercha longtemps. Jean Gauthier, baron de Plumerolles, se vantait de savoir faire de l'or; Charles IX, trompé par ses promesses, lui fit donner cent vingt mille livres, et l'adepte se mit à l'ouvrage. Mais après

(1) Naudé, Apologie pour les grands personnages, etc.

(2) Disquisit. mag., lib. 1, cap. 5, quæst. 3.

avoir travaillé huit jours, il se sauva avec l'argent du monarque. On courut à sa poursuite, on l'attrapa et il fut pendu : mauvaise fin, même pour un alchimiste.

En 1616, la reine Marie de Médicis donna à Gui de Crusembourg vingt mille écus pour travailler dans la Bastille à faire de l'or. Il s'évada au bout de trois mois avec les vingt mille écus, et ne reparut plus en France.

Le pape Léon X fut moins dupe. Un homme qui se vantait de posséder le secret de la pierre philosophale lui demandait une récompense. Le protecteur des arts le pria de revenir le lendemain, et il lui fit donner un grand sac, en lui disant que puisqu'il savait faire de l'or il lui offrait de quoi le contenir (1). Mais il y eut des alchimistes plus fiers. L'empereur Rodolphe II, ayant entendu parler d'un chimiste franc-comtois qui passait pour être certainement un adepte lui envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Le commissionnaire n'épargna ni persuasion, ni promesse pour s'acquitter de sa commission ; mais le Franc-Comtois fut inébranlable, et se tint constamment à cette réponse : ou je suis adepte ou je ne le suis pas ; si je le suis, je n'ai pas besoin de l'empereur, et si je ne le suis pas, l'empereur n'a que faire de moi.

Un alchimiste anglais vint un jour rendre visite au peintre Rubens, auquel il proposa de partager avec lui les trésors du grand œuvre, s'il voulait construire un laboratoire et payer quelques petits frais. Rubens, après avoir écouté patiemment les extravagances du souffleur, le mena dans son atelier : Vous êtes venu, lui dit-il, vingt ans trop tard, car depuis ce temps j'ai trouvé la pierre philosophale avec cette palette et ces pinceaux.

Le roi d'Angleterre, Henri VI, fut réduit à un tel degré de besoin, qu'au rapport d'Evelyn (dans ses *Numismata*) il chercha à remplir ses coffres avec le secours de l'alchimie. L'enregistrement de ce singulier projet contient les protestations les plus solennelles et les plus sérieuses de l'existence et des vertus de la pierre philosophale, avec des encouragements à ceux qui s'en occuperaient. Il annule et condamne toutes les prohibitions antérieures. Aussitôt que cette patente royale fut publiée, il y eut tant de gens qui s'engagèrent à faire de l'or, selon l'attente du roi, que l'année suivante Henri VI publia un autre édit dans lequel il annonçait que l'heure était prochaine où, par le moyen de la pierre philosophale, il allait payer les dettes de l'Etat en or et en argent monnayés.

Charles II d'Angleterre s'occupait aussi de l'alchimie. Les personnes qu'il choisit pour opérer le grand œuvre formaient un assemblage aussi singulier que leur patente était ridicule. C'était une réunion d'épiciers, de merciers, et de marchands de poissons. Leur patente fut accordée *authoritate parliamenti*.

Les alchimistes étaient appelés autrefois multiplicateurs ; on le voit par un statut de Henri IV d'Angleterre, qui ne croyait pas à l'alchimie. Ce statut se trouve rapporté dans la patente de Charles II. Comme il est fort court, nous le citerons :

« Nul dorénavant ne s'avisera de multiplier l'or et l'argent, ou d'employer la supercherie de la multiplication, sous peine d'être traité et puni comme félon. »

On lit dans les *Curiosités de la littérature*, ouvrage traduit de l'anglais par Th. Bertin, qu'une princesse de la Grande-Bretagne, éprise de l'alchimie, fit rencontre d'un homme qui prétendait avoir la puissance de changer le plomb en or. Il ne demandait que les matériaux et le temps nécessaires pour exécuter la conversion. Il fut emmené à la campagne de sa protectrice, où l'on construisit un vaste laboratoire : et afin qu'il ne fût pas troublé, on défendit que personne n'y entrât. Il avait imaginé de faire tourner sa porte sur un pivot, et recevait à manger sans voir, sans être vu, sans que rien pût le distraire. Pendant deux ans il ne condescendit à parler à qui que ce fût, pas même à la princesse. Lorsqu'elle fut introduite enfin dans son laboratoire, elle vit des alambics, des chaudières, de longs tuyaux, des forges, des fourneaux, et trois ou quatre feux d'enfer allumés, elle ne contempla pas avec moins de vénération la figure enfumée de l'alchimiste, pâle, décharné, affaibli par ses veilles, qui lui révéla, dans un jargon inintelligible, les succès obtenus ; elle vit ou crut voir des monceaux d'or encore imparfait répandus dans le laboratoire. Cependant l'alchimiste demandait souvent un nouvel alambic et des quantités énormes de charbon. La princesse, malgré son zèle, voyant qu'elle avait dépensé une grande partie de sa fortune à fournir aux besoins du philosophe, commença à régler l'essor de son imagination sur les conseils de la sagesse. Elle découvrit sa façon de penser au physicien : celui-ci avoua qu'il était surpris de la lenteur de ses progrès ; mais il allait redoubler d'efforts et hasarder une opération de laquelle, jusqu'alors, il avait cru pouvoir se passer. La protectrice se retira ; les visions dorées reprirent leur premier empire. Un jour qu'elle était à dîner, un cri affreux, suivi d'une explosion semblable à celle d'un coup de canon, se fit entendre ; elle se rendit avec ses gens auprès du chimiste. On trouva deux larges retortes brisées, une grande partie du laboratoire en flamme, et le physicien grillé depuis les pieds jusqu'à la tête.

Elie Ashmole écrit dans sa *Quotidienne* du 13 mai 1655 : « Mon père Backouse (astrologue qui l'avait adopté pour son fils, méthode pratiquée par les gens de cette espèce) étant malade dans Fleet-Street, près de l'église de Saint-Dunstan, et se trouvant, sur les onze heures du soir, à l'article de

(1) La comte d'Oxenstiern attribue ce trait au pape Urbain VIII, à qui un adepte dédiait un traité d'alchimie. *Pensées*, t. 1^{er}, p. 172.

la mort, me révéla le secret de la pierre philosophale, et me le légua un instant avant d'expirer. »

Nous apprenons par là qu'un malheureux qui connaissait l'art de faire de l'or vivait cependant de charités, et qu'Ashmole croyait fermement être en possession d'une pareille recette.

Ashmole a néanmoins élevé un monument curieux des savantes folies de son siècle, dans son *Theatrum chemicum britannicum*, vol. in-4° dans lequel il a réuni les traités des alchimistes anglais. Ce recueil présente divers échantillons des mystères de la secte des Roses-Croix, et Ashmole raconte des anecdotes dont le merveilleux surpasse toutes les chimères des inventions arabes. Il dit de la pierre philosophale qu'il en sait assez pour se taire, et qu'il n'en sait pas assez pour en parler.

La chimie moderne n'est pourtant pas sans avoir l'espérance, pour ne pas dire la certitude, de voir un jour vérifiés les rêves dorés des alchimistes. Le docteur Girtanner de Gottingue a dernièrement hasardé cette prophétie que, dans le XIX^e siècle, la transmutation des métaux sera généralement connue; que chaque chimiste saura faire de l'or; que les instruments de cuisine seront d'or et d'argent, ce qui contribuera beaucoup à prolonger la vie, qui se trouve aujourd'hui compromise par les oxydes de cuivre, de fer et de plomb que nous avalons avec notre nourriture (1). C'est ce que surtout le galvanisme amènera.

LE COUPLE ALCHIMISTE.

Jean du Châtelet, baron de Beau-Soleil, Allemand, astrologue et philosophe hermétique du XVII^e siècle, épousa Martine Bertereau, attaquée de la même folie que lui, ils furent les premiers qui firent métier de la baguette divinatoire. Ils passèrent de Hongrie en France, cherchant des mines et annonçant des instruments merveilleux pour connaître ce qu'il y a dans la terre : le grand compas, la boussole à sept angles, l'astrolabe minéral, le râteau métallique, les sept verges métalliques et hydrauliques, etc., etc. Martine Bertereau ne recueillit de tous ces beaux secrets qu'une accusation de sortilège. En Bretagne on fit ouvrir ses coffres et enlever les grimoires et diverses baguettes préparées avec soin sous les constellations requises. Le baron finit par être enfermé à la Bastille, et la baronne à Vincennes, vers 1641.

LÉGENDE DE LA RUE DU BONHEUR A GAND.

L'anecdote que nous allons rapporter se trouve mentionnée dans de vieux recueils flamands; elle a été contée plus d'une fois à la cour de Philippe le Bon, pendant le séjour que fit dans les Pays-Bas le dauphin de France, depuis Louis XI; elle a été connue de quelques novellistes italiens à qui peut-

être Guicciardini l'a portée; ils l'ont arrangée à leur manière (2). Nous raconterons le fait dans sa simplicité.

En l'an 1398, il y avait à Gand, au fond de la rue Sainte-Catherine, qui alors du côté de la rue d'Or était un cul-de-sac, une petite maison qui appartenait à un juif nommé Haltrow. Plusieurs fois la commune de Gand avait voulu acheter cette maison pour la démolir et ouvrir ainsi une communication utile entre la rue d'Or et la rue du Bonheur. Mais l'avare n'avait pas voulu vendre. Il était si riche, disait-on, qu'il ne se souciait pas, dans un déménagement, d'exposer ses trésors aux regards du public. Il vivait seul et très-mesquinement; il n'avait point de domestique, parce qu'il eût fallu le payer, point de chien parce qu'il eût fallu le nourrir; personne ne pouvait se vanter d'avoir mis le pied dans sa retraite plus loin que la petite chambre d'entrée.

A côté de son avarice, Haltrow était dominé souvent par un autre défaut, la gourmandise. Mais il ne la satisfaisait jamais à ses dépens. C'était chez ceux avec qui il faisait des affaires que, lorsqu'il était invité, il se donnait ce qu'il appelait de la joie.

Or un soir, le 24 février, ayant soupé convenablement chez un patron de navire, il s'en revenait à 11 heures, seul, à pied, malgré la pluie qui tombait en abondance. Toutes les portes étaient fermées, toutes les lumières éteintes, toute la ville endormie. Il faisait un temps effroyable. Haltrow, qui n'allait jamais seul la nuit sans mourir de peur, descendait rapidement la rue des Raisins, lorsqu'après avoir traversé le petit pont du fossé d'Othon pour entrer dans la rue qui était devant lui, il vit un homme s'élançant de l'enfoncement d'une petite porte et se précipiter sur lui. Il se dégagea en un clin d'œil par un mouvement violent, courut encore quelques pas et se réfugia dans la boutique d'un orfèvre, dont par hasard la porte était restée entr'ouverte. Il se jeta sur une chaise, sentant qu'il avait reçu un coup de poignard, et s'écria : *Je suis assassiné !* L'orfèvre accourut : c'était un homme qui, comme le juif, courait après la fortune; mais il avait pris un autre chemin que l'usure; il cherchait la pierre philosophale. Comme il faisait ce soir-là une grande fonte dans son arrière-boutique, il avait laissé sa porte à demi ouverte, pour tempérer la chaleur de ses fourneaux. Liévin Doel (c'est le nom de l'orfèvre) reconnut le juif et lui demanda ce qu'il faisait dans la rue à une telle heure? Mais Haltrow ne répondit plus; il expirait. Liévin, effrayé, courut à sa porte, mit la tête dehors et ne vit personne. Cet incident le mettait dans un certain embarras. Il ferma sa boutique pour prendre conseil. Sa femme, ses enfants, sa servante étaient couchés; tout le monde dormait dans le voisinage; il était seul : il conçut tout à coup un projet hardi. Personne, excepté l'assassin qui avait

nière fort sombre; il place la scène à Pise, et son héros Liévin Doel se nomme Fazio. Le poète anglais Milman a fait du Fazio de Gazzino une tragédie.

(1) Philosophie magique. Vol. VI, p. 383.

(2) Gazzino, dit le Lasca, dans ses nouvelles, a fait de cette histoire un petit roman qui se termine d'une ma-

intérêt à se taire, n'avait vu le juif entrer chez lui.

En déclarant sa mort, il courait risque d'être soupçonné. Il imagina donc de changer en bien son malheur, comme il cherchait à changer le cuivre en or. Liévin Doel connaissait ou soupçonnait la grande fortune d'Haltrow. Il commença par le fouiller. Ayant trouvé dans ses poches, avec quelque monnaie, un gros paquet de clefs, il résolut d'aller les essayer aux serrures du défunt. Le juif n'avait point de parents, et l'alchimiste, qui avait la conscience large, ne voyait pas grand mal à s'instituer son héritier. Il s'arme donc d'une lanterne sourde et se met en route; il n'avait qu'une petite rue à parcourir. Il arrive, sans s'apercevoir du temps affreux qu'il faisait; il essaie les clefs, il entre dans l'appartement; il trouve le coffre-fort, et après bien des peines, il parvient à ouvrir toutes les serrures. Là il voit des bracelets, des chaînes d'or, des diamants et quatre sacs sur chacun desquels il lit : *cinq mille florins en or*. Il s'en empare en tressaillant de joie, referme tout, et revient chez lui sans être vu de personne. De retour dans sa maison, il serre d'abord ses richesses; après cela, il songe aux funérailles du défunt: il le prend entre ses bras, le descend dans sa cave, et ayant creusé à quatre pieds de profondeur, il l'enterre avec ses clefs et ses habits. Il recouvre la fosse avec tant de précaution, qu'on ne pouvait s'apercevoir que la terre eût été remuée en cet endroit. Il monte ensuite à sa chambre, ouvre ses sacs, compte son or et trouve les sommes parfaitement conformes aux étiquettes. Forcé de se sevrer un moment de la jouissance qu'il goûtait à les considérer, l'orfèvre cache le tout dans une armoire secrète et va se coucher, car le travail et la joie l'avaient fatigué rudement.

Quelques jours après, Haltrow ne paraissant plus, on ouvrit ses portes par ordre des magistrats. On ne fut pas peu surpris de ne trouver chez lui aucun argent comptant. On fit longtemps de vaines recherches; et ce ne fut que quand Liévin Doel vit que l'on commençait à n'en plus parler, qu'il hasarda quelques propos sur ses découvertes en alchimie. Bientôt même il parla de quelques lingots. On lui riait au nez; mais il soutenait de plus en plus ce qu'il avait avancé et graduait adroitement ses discours et sa joie. Enfin il parla d'un voyage en France pour aller vendre ses lingots; et afin de mieux jouer son jeu, il feignit d'avoir besoin d'argent pour ce voyage. Il emprunta cent florins sur une métairie qui n'avait pas encore passé par ses fourneaux. On le crut tout à fait fou: il n'en partit pas moins, en se moquant tout bas de ses voisins qui se moquaient de lui tout haut.

Cependant il arriva à Paris, changea son or contre des lettres de change sur de bons banquiers de Gand, et écrivit à sa femme

(1) Il y a, dans le village d'Abone, aujourd'hui Abano, une fontaine qui prêtait autrefois la parole aux muets, et qui donnait à ceux qui y buvaient le talent de dire la bonne

qu'il avait vendu ses lingots. Sa lettre jeta dans tous les esprits un étonnement qui durait encore lorsqu'il reparut dans la ville. Il prit un air triomphant en arrivant chez lui; et pour ajouter des preuves sonnantes à ce qu'il disait de sa fortune, il alla chercher 20,000 florins chez ses banquiers. Dès lors on exalta partout sa science; on raconta partout son histoire; considéré à la fois comme homme riche et comme savant homme, il jouit de sa fortune sans la gaspiller. On n'en connut la source que cinquante ans après, par son testament. On appela la rue où il demeurait la *rue du Bonheur*. La voie large qui lui est parallèle, sur laquelle donnaient les fenêtres de la maison du juif, fut appelée la *rue d'Or*. La ville ayant hérité du manoir d'Haltrow, le cul-de-sac Sainte-Catherine devint une rue.

PIERRE DE SANTÉ. A Genève et en Savoie on appelle ainsi une espèce de pyrite martiale très-dure et susceptible d'un beau poli. On taille ces pyrites en facettes comme le cristal, et l'on en fait des bagues, des boucles et d'autres ornements. Sa couleur est à peu près la même que celle de l'acier poli. On lui donne le nom de pierre de santé, d'après le préjugé où l'on est qu'elle pâlit lorsque la santé de la personne qui la porte est sur le point de s'altérer.

PIERRE-DE-FEU, démon invoqué qui est invoqué dans les litanies du sabbat.

PIERRE-FORT, démon invoqué dans les litanies du sabbat. Nous ne le connaissons pas autrement; et il se peut aussi que ce soit un des affreux saints des sorciers.

PIERRE D'APONE, philosophe, astrologue et médecin, né dans le village d'Abano ou Apono (1), près de Padoue, en 1250. C'était le plus habile magicien de son temps, disent les démonomanes; il s'acquittait la connaissance des sept arts libéraux, par le moyen de sept esprits familiers qu'il tenait enfermés dans des bouteilles ou dans des boîtes de cristal. Il avait de plus l'industrie de faire revenir dans sa bourse tout l'argent qu'il avait dépensé. Il fut poursuivi comme hérétique et magicien; et s'il eût vécu jusqu'à la fin du procès, il y a beaucoup d'apparence qu'il eût été brûlé vivant, comme il le fut en effigie après sa mort. Il mourut à l'âge de soixante-six ans. Cet homme avait, dit-on, une telle antipathie pour le lait, qu'il n'en pouvait sentir le goût ni l'odeur. Thomazo Garsoni dit, entre autres contes merveilleux sur Pierre d'Apone, que, n'ayant point de puits dans sa maison, il commanda au diable de porter dans la rue le puits de son voisin, parce qu'il refusait de l'eau à sa servante. Malheureusement pour ces belles histoires, il paraît prouvé que Pierre d'Apone était une sorte de pauvre esprit fort qui ne croyait pas aux démons, du reste homme de mauvais renom. Les amateurs de livres superstitieux recherchent sa *Géomancie*. (2). Mais ne lui

aventure. Voyez le septième chant de la *Pharsale* de Lucain.

(2) Geomantia, in-8°, Venise, 1549.

attribuons pas un petit livre qu'on met sur son compte et dont voici le titre : *les Oeuvres magiques de Henri-Corneille Agrippa, par Pierre d'Aban, latin et français, avec des secrets occultes*, in-24, réimprimé à Liège, 1788. On dit dans ce livre que Pierre d'Aban était disciple d'Agrippa. La partie principale est intitulée : *Heptaméron, ou les Eléments magiques*. On y trouve les sûrs moyens d'évoquer les esprits et de faire venir le diable. Pour cela il faut tracer trois cercles l'un dans l'autre, dont le plus grand ait neuf pieds de circonférence, et se tenir dans le plus petit, où l'on écrit le nom des anges qui président à l'heure, au jour, au mois, à la saison, etc.

Voici les anges qui président aux heures ; notez que les heures sont indiquées ici dans la langue infernale ; Yayn ou première heure, l'ange Michaël ; Ianor ou deuxième heure, Anaël ; Nasnia ou troisième heure, Raphaël ; Salla ou quatrième heure, Gabriel ; Sadedali ou cinquième heure, Cassiel ; Thamus ou sixième heure, Sachiel ; Ourer ou septième heure, Samaël ; Thanir ou huitième heure, Araël ; Néron ou neuvième heure, Cambiel ; Jaya ou dixième heure, Uriel ; Abaï ou onzième heure, Azaël, Natalon ou douzième heure, Sambaël. Les anges du printemps, cabalistiquement nommé Talvi, sont Spugliguel Caracasa, Commissoros et Amatiel ; le nom de la terre est alors Amadaï, le nom du soleil Abraïm, celui de la lune Agusita. Les anges de l'été, nommé Gasmaran, sont Tubiel, Gargatiel, Tariel et Gaviel. La terre s'appelle alors Festativi, le soleil Athémaï, et la lune Armatas. Les anges de l'automne, qui se nommera Ardaraël, sont Torquaret, Tarquam et Guabarel. La terre s'appelle Rahimara, le soleil Atragini, la lune Malafignaïs. Les anges de l'hiver, appelé Fallas, sont Altarib, Amabaël, Crarari. La terre se nomme Gérénia, le soleil Commutat et la lune Affaterim. Pour les anges des mois et des jours, voy. Mois et Jours. Après avoir écrit les noms dans le cercle, mettez les parfums dans un vase de terre neuf, et dites : « Je t'exorcise, parfum, pour que tout fantôme nuisible s'éloigne de moi. » Ayez une feuille de parchemin vierge sur laquelle vous écrirez des croix ; puis appelez des quatre coins du monde les anges qui président à l'air, les sommant de vous aider sur-le-champ, et dites : « Nous t'exorcisons par la mer flottante et transparente, par les quatre divins animaux qui vont et viennent devant le trône de la divine Majesté ; nous t'exorcisons ; et si tu ne parais aussitôt, ici, devant ce cercle, pour nous obéir en toutes choses, nous te maudissons et te privons de tout office, bien et joie ; nous te condamnons à brûler sans aucun relâche dans l'étang de feu et de soufre, etc. » Cela dit, on verra plusieurs fantômes qui rempliront l'air de clameurs. On ne s'en épouvantera point et on aura soin surtout de ne pas sortir du cercle. On apercevra des spectres qui paraîtront menaçants

et armés de flèches ; mais ils n'auront pas puissance de nuire. On soufflera ensuite vers les quatre parties du monde et on dira : « Pourquoi tardez-vous ? soumettez-vous à votre maître. » Alors paraîtra l'esprit en belle forme qui dira : « Ordonnez et demandez, me voici prêt à vous obéir en toutes choses. » Vous lui demanderez ce que vous voudrez ; il vous satisfera ; et après que vous n'aurez plus besoin de lui, vous le renverrez en disant : « Allez en paix chez vous, et soyez prêt à venir quand je vous appellerai. » Voilà ce que présentent de plus curieux les *Oeuvres magiques*. Et le lecteur qui s'y fiera sera du moins mystifié (1).

PIERRE LE BRABANÇON, charlatan né dans les Pays-Bas, M. Salgues rapporte de lui le fait suivant.

Etant devenu épris d'une Parisienne, riche héritière, le Brabançon contrefit aussitôt la voix du père défunt, et lui fit pousser du fond de sa tombe de longs gémissements ; le mort se plaignit des maux qu'il endurait au purgatoire, et reprocha à sa femme le refus qu'elle faisait de donner sa fille à un si galant homme. La femme effrayée n'hésita plus : le Brabançon obtint la main de la demoiselle, mangea la dot, s'évada de Paris et courut se réfugier à Lyon. Un gros financier venait d'y mourir, et son fils se trouvait possesseur d'une fortune opulente. Le Brabançon va le trouver, lie connaissance avec lui et le mène dans un lieu couvert et silencieux ; là, il fait entendre la voix plaintive du père, qui se reproche les malversations qu'il a commises dans ce monde, et conjure son fils de les expier par des prières et des aumônes ; il l'exhorte d'un ton pressant et pathétique à donner six mille francs au Brabançon pour racheter des captifs. Le fils hésite et remet l'affaire au lendemain. Mais le lendemain la même voix se fait entendre, et le père déclare nettement à son fils qu'il sera damné lui-même s'il tarde davantage à donner les six mille francs à ce brave homme que le ciel lui a envoyé. Le jeune traitant ne se le fit pas dire trois fois ; il compta les six mille francs au ventriloque, qui alla boire et rire à ses dépens.

PIERRE-LABOURANT, nom que des sorciers donnèrent au diable du sabbat. Jeanne Garibaut, sorcière, déclara que Pierre-Labourant porte une chaîne de fer qu'il ronge continuellement, qu'il habite une chambre enflammée où se trouvent des chaudières dans lesquelles on fait cuire des personnes pendant que d'autres rôtissent sur de larges chenets, etc.

PIERRE LE VENERABLE, abbé de Cluny, mort en 1156. Il a laissé un livre de miracles qui contient plusieurs légendes où le diable ne joue pas le beau rôle.

PIERRES D'ANATHÈMES. « Non loin de Patras, je vis des tas de pierres au milieu d'un champ, j'appris que c'était ce que les Grecs appellent pierres d'anathèmes, espèce de trophées qu'ils élèvent à la barbarie de

(1) Des erreurs et des préjugés, t. I^{er}, p. 515.

leurs oppresseurs. En dévouant leur tyran aux génies infernaux, ils le maudissent dans ses ancêtres, dans son âme et dans ses enfants ; car tel est le formulaire de leurs imprécations ; ils se rendent dans le champ qu'ils veulent vouer à l'anathème, et chacun jette sur le même coin de terre la pierre de réprobation. Les passants ne manquant pas dans la suite d'y joindre leur suffrage, il s'élève bientôt dans le lieu voué à la malédiction un tas de pierres assez semblable aux monceaux de cailloux qu'on rencontre sur le bord de nos grandes routes ; ce qui du reste nettoie le champ (1). »

PIGEONS. C'est une opinion accréditée dans le peuple que le pigeon n'a point de fiel. Cependant Aristote et de nos jours l'anatomie ont prouvé qu'il en avait un, sans compter que la fiente de cet oiseau contient un sel inflammable qui ne peut exister sans le fiel. On conte que le crâne d'un homme caché dans un colombier y attire tous les pigeons des environs.

PIJ, nom que les Siamois donnent aux lieux où les âmes des coupables sont punies ; elles y doivent renaître avant de revenir en ce monde.

PILAPIENS, peuples qui habitent une presqu'île sur les bords de la mer Glaciale, et qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les ombres. On allait autrefois les consulter. Leloyer rapporte que quand un étranger voulait savoir des nouvelles de son pays, il s'adressait à un Pilapien, qui tombait aussitôt en extase et invoquait le diable, lequel lui révélait les choses cachées.

PILATE (MONT), montagne de Suisse, au sommet de laquelle est un lac ou étang célèbre dans les légendes. On disait que Pilate s'y était jeté, que les diables y paraissaient souvent, que Pilate, en robe de juge, s'y faisait voir tous les ans, une fois, et que celui qui avait le malheur d'avoir cette vision mourait dans l'année. De plus, il passait pour certain que, quand on lançait quelque chose dans ce lac, cette imprudence excitait des tempêtes terribles qui causaient de grands ravages dans le pays, en sorte que, même au ^{xvi}^e siècle, on ne pouvait monter sur cette montagne, ni aller voir ce lac, sans une permission expresse du magistrat de Lucerne, et il était défendu, sous de fortes peines, d'y rien jeter. La même tradition se rattache au lac de Pilate, voisin de Vienne en Dauphiné.

PILLAL-KARRAS, exorcistes ou devins du Malabar, aux conjurations desquels les pêcheurs de perles ont recours, pour se mettre à l'abri des attaques du requin, lorsqu'ils plongent dans la mer. Ces conjurateurs se tiennent sur la côte, marmottent continuellement des prières et font mille contorsions bizarres.

PINET. Pic de la Mirandole parle d'un sor-

cier nommé Pinet, lequel eut commerce trente ans avec le démon Fiorina (2).

PIPI (MARIE), sorcière qui sert d'échanson au sabbat ; elle verse à boire dans le repas, non-seulement au roi de l'enfer, mais encore à ses officiers et à ses disciples, qui sont les sorciers et magiciens (3).

PIQUEUR. A Marsanne, village du Dauphiné, près de Montélimart, on entend toutes les nuits, vers les onze heures un bruit singulier que les gens du pays appellent *le piqueur* : il semble, en effet, que l'on donne plusieurs coups sous terre (4). M. Berbiguier, dans son tome III des Farfadets, nous apprend qu'en 1821 les piqueurs qui piquaient les femmes dans les rues de Paris n'étaient ni des filous, ni des méchants, mais des farfadets ou démons. « J'étais plus savant, dit-il, que le vulgaire, qui ignore que les farfadets ne font le mal que par plaisir. »

PIRIPIRIS, talismans en usage chez certains Indiens du Pérou. Ils sont composés de diverses plantes ; ils doivent faire réussir la chasse, assurer les moissons, amener de la pluie, provoquer des inondations, et défaire des armées ennemies.

PISON. Après la mort de Germanicus, le bruit courut qu'il avait été empoisonné par les maléfices de Pison. On fonda les soupçons sur les indices suivants : on trouva dans la demeure de Germanicus des ossements de morts, des charmes et des imprécations contre les parois des murs, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb, des cendres souillées de sang, et plusieurs autres maléfices par lesquels on croit que les hommes sont dévoués aux dieux infernaux (5).

PISTOLE VOLANTE. Quoique les sorciers de profession aient toujours vécu dans la misère, on prétendait qu'ils avaient cent moyens d'éviter l'indigence et le besoin. On cite entre autres *la pistole volante*, qui, lorsqu'elle était enchantée par certains charmes et paroles magiques, revenait toujours dans la poche de celui qui l'employait, au grand profit des magiciens qui achetaient, et au grand détriment des bonnes gens qui vendaient ainsi en pure perte. Voy. AGRIPPA, FAUST, PASÉTÈS, etc.

PIVERT. Nos anciens, dit *le Petit Albert*, assurent que le pivert est un souverain remède contre le sortilège de l'aiguillette nouée, si on le mange rôti à jeun avec du sel bénit ; c'était un oiseau d'augure. Elius, préteur romain, rendait la justice sur son tribunal, lorsqu'un pivert vint se reposer sur sa tête. Les augures, consultés sur ce fait, répondirent que tant qu'Elius prendrait soin de l'oiseau, sa famille prospérerait, mais que la république serait malheureuse ; qu'au contraire, lorsque le pivert périrait, la république prospérerait et la famille d'Elius serait à plaindre. Ce dernier, préférant l'intérêt public au sien, tua sur-le-champ l'oiseau en présence du sénat ; et quelque temps après,

(1) M. Mangeart, Souvenirs de la Morée, 1830.

(2) Leloyer, Hist. des spectres ou apparitions des esprits, liv. III, p. 215.

(3) Delancre, Tableau de l'inconstance des démons, etc.,

liv. II, p. 143.

(4) Bibliothèque de société, t. III.

(5) Tacite.

dix sept jeunes guerriers de sa maison furent tués à la bataille de Cannes. Mais cette bataille n'accomplit que la moitié de la prédiction, et démentit l'autre, puisqu'elle fut la plus-désastreuse de toutes celles que perdit la république.

PLANETES. Il y a maintenant plus de douze planètes : le Soleil, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Vesta, Junon, Cérès, Pallas, Jupiter, Saturne et Uranus sont obligés de compter dans leurs rangs la planète Leveyrier, qui en attend d'autres. Les anciens n'en connaissaient que sept, en comptant la Lune, qui n'est qu'un satellite de la Terre; ainsi les nouvelles découvertes détruisent tout le système de l'astrologie judiciaire. Les vieilles planètes sont : le Soleil, la Lune, Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne. Chaque planète gouverne un certain nombre d'années (1). Les années où Mercure préside sont bonnes au commerce, etc.; la connaissance de cette partie de l'astrologie judiciaire s'appelle *Alfridarie*.

PLATON, célèbre philosophe grec, né l'an 430 avant Jésus-Christ. On lui attribue un livre de nécromancie. Il y a vingt-cinq ans qu'on a publié de lui une *prophétie* contre les francs-maçons; des doctes l'ont expliquée comme celles de Nostradamus.

PLATS. Divination par les plats. Quinte-Curce dit que les prêtres égyptiens mettaient Jupiter Ammon sur une nacelle d'or, d'où pendaient des plats d'argent, par le mouvement desquels ils jugeaient de la volonté du dieu, et répondaient à ceux qui les consultaient.

PLINE. Les Orientaux en font un géomètre prodigieux. Voyez ALEXANDRE LE GRAND.

PLOGOJOWITS. (PIERRE), vampire qui répandit la terreur au dernier siècle dans le village de Kisolova en Hongrie, où il était enterré depuis dix semaines. Il apparut la nuit à quelques-uns des habitants du village pendant leur sommeil et leur serra tellement le gosier qu'en vingt-quatre heures ils en moururent. Il fit périr ainsi neuf personnes, tant vieilles que jeunes, dans l'espace de huit jours. La veuve de Plogojowits déclara elle-même que son mari lui était venu demander ses souliers; ce qui l'effraya tellement qu'elle quitta le village de Kisolova. Ces circonstances déterminèrent les habitants du village à tirer de terre le corps de Plogojowits et à le brûler pour se délivrer de ses infestations. Ils trouvèrent que son corps n'exhalait aucune mauvaise odeur; qu'il était entier et comme vivant, à l'exception du nez qui paraissait flétri; que ses cheveux et sa barbe avaient poussé, et qu'à la place de ses ongles, qui étaient tombés, il lui en était venu de nouveaux; que sous la première peau, qui paraissait comme morte et blanchâtre, il en croissait une nouvelle, saine et de couleur naturelle. Ils re-

marquèrent aussi dans sa bouche du sang tout frais, que le vampire avait certainement sucé aux gens qu'il avait fait mourir. On envoya chercher un pieu pointu, qu'on lui enfonça dans la poitrine, d'où il sortit quantité de sang frais et vermeil, de même que par le nez et par la bouche. Ensuite les paysans mirent le corps sur un bûcher, le réduisirent en cendres (2), et il ne suça plus.

PLUIES MERVEILLEUSES. Le peuple met les pluies de crapauds et de grenouilles au nombre des phénomènes de mauvais augure; et il n'y a pas encore longtemps qu'on les attribuait aux maléfices des sorciers. Elles ne sont pourtant pas difficiles à concevoir : les grenouilles et les crapauds déposent leur frai en grande quantité dans les eaux marécageuses. Si ce frai vient à être enlevé avec les vapeurs que la terre exhale, et qu'il reste longtemps exposé aux rayons du soleil, il en naît ces reptiles que nous voyons tomber avec la pluie. Les pluies de feu ne sont autre chose que la succession très-rapide des éclairs et des coups de tonnerre dans un temps orageux. Des savants ont avancé que les pluies de pierres nous venaient de la lune; et cette opinion a grossi la masse énorme des erreurs populaires. Ces pluies ne sont ordinairement que les matières volcaniques, les ponces, les sables et les terres brûlées qui sont portés par les vents impétueux à une très-grande distance. On a vu les cendres du Vésuve tomber jusque sur les côtes d'Afrique. La quantité de ces matières, la manière dont elles se répandent dans les campagnes, souvent si loin de leur origine, et les désastres qu'elles occasionnent quelquefois, les ont fait mettre au rang des pluies les plus formidables. Mais, de toutes les pluies prodigieuses, la pluie de sang a toujours été la plus effrayante aux yeux du peuple; et cependant elle est chimérique. Il n'y a jamais eu de vraie pluie de sang. Toutes celles qui ont paru rouges ou approchant de cette couleur ont été teintes par des terres, des poussières de minéraux ou d'autres matières emportées par les vents dans l'atmosphère, où elles se sont mêlées avec l'eau qui tombait des nuages. Plus souvent encore, ce phénomène, en apparence si extraordinaire, a été occasionné par une grande quantité de petits papillons qui répandent des gouttes d'un suc rouge sur les endroits où ils passent (3).

PLUTON, roi des enfers, selon les païens, et, selon les démonomanes, archidiabole, prince du feu, gouverneur général des pays enflammés, surintendant des travaux forcés du ténébreux empire.

PLUTUS, dieu des richesses. Il était mis au nombre des dieux infernaux, parce que les richesses se tirent du sein de la terre. Dans les sacrifices en son honneur, les signes ordinairement funestes qu'offraient les en-

(1) Les sept vieilles planètes président aussi aux sept jours de la semaine. Jarchas, Brachmane, avec lequel Apollonius de Thyane philosopha secrètement, reçut de lui en présent sept anneaux portant les noms des sept planètes; il les mettait à ses doigts les jours où ils régnaient,

et chacun avait une vertu particulière.

(2) Traité des visions et apparitions, t. II, p. 216.

(3) Voyez l'Histoire naturelle de l'air et des météores, par l'abbé Richard

traillles des victimes devaient toujours s'interpréter en bonne part.

POCEL, roi de l'enfer chez les Prussiens. Ils nomment aussi *Pocol* le chef des hordes d'esprits aériens, et *Porquet* celui qui garde les forêts. Ce dernier est le Pan des anciens (1). Voy. PICOLLUS et PUCEL.

POIRIER (MARGUERITE), petite fille de treize ans, qui déposa comme témoin contre Jean Grenier, jeune loup-garou. Elle déclara qu'un jour qu'elle gardait ses moutons dans la prairie, Grenier se jeta sur elle en forme de loup, et l'eût mangée si elle ne se fût défendue avec un bâton, dont elle lui donna un coup sur l'échine. Elle avoua qu'il lui avait dit qu'il se changeait en loup à volonté, qu'il aimait à boire le sang et à manger la chair des petits garçons et des petites filles; cependant qu'il ne mangeait pas les bras ni les épaules (2).

POISONS. On a souvent attribué à la magie des forfaits qui n'étaient dus qu'à la connaissance de l'art des poisons. « Il est certain que, pendant le *xvi^e* siècle, dans les années qui le précédèrent et le suivirent, l'empoisonnement était arrivé à une perfection inconnue à la chimie moderne et que l'histoire a constatée. L'Italie, berceau des sciences modernes, fut à cette époque inventrice et maîtresse de ces secrets, dont plusieurs se perdirent. De là vint cette réputation qui pesa, durant les deux siècles suivants, sur les Italiens. Les romanciers en ont si fort abusé, que partout où ils introduisent des Italiens, ils leur font jouer des rôles d'assassins et d'empoisonneurs. Si l'Italie avait alors l'entreprise des poisons subtils dont parlent quelques historiens, il faudrait seulement reconnaître sa suprématie en toxicologie comme dans toutes les connaissances humaines et dans les arts, où elle précédait l'Europe. Les crimes du temps n'étaient pas les siens, elle servait les passions du siècle comme elle bâtissait d'admirables édifices, commandait les armées, peignait de belles fresques, chantait des romances, aimait les reines, plaisait aux rois, dessinait des fêtes ou des ballets, et dirigeait la politique. A Florence, cet art horrible était à un si haut point, qu'une femme partageant une pêche avec un duc, en se servant d'une lame d'or dont un côté seulement était empoisonné, mangeait la moitié saine et donnait la mort avec l'autre. Une paire de gants parfumés infiltrait par les pores une maladie mortelle. On mettait le poison dans un bouquet de roses naturelles, dont la seule senteur, une fois respirée, donnait la mort. Don Juan d'Autriche fut, dit-on, empoisonné par une paire de bottes (3). »

POLKAN, centaure des Slavons, auquel on attribuait une force et une vitesse extraordinaires. Dans les anciens contes russes, on le dépeint homme depuis la tête jusqu'à la ceinture, et cheval ou chien depuis la ceinture.

POLYCRITE. Il y avait en Etolie un ci-

(1) Leloyer, Histoire des spectres, etc., liv. III, p. 212.

(2) Delaunoy, Tabl. de l'inconstance des démons, etc.,

toyen vénérable, nommé Polycrite, que le peuple avait élu gouverneur du pays, à cause de son rare mérite et de sa probité. Sa dignité lui fut prorogée jusqu'à trois ans, au bout desquels il se maria avec une femme de Locres. Mais il mourut la quatrième nuit de ses noces, et la laissa enceinte d'un hermaphrodite, dont elle accoucha neuf mois après. Les prêtres et les augures ayant été consultés sur ce prodige, conjecturèrent que les Etoliens et les Locriens auraient guerre ensemble, parce que ce monstre avait les deux sexes. On conclut enfin qu'il fallait mener la mère et l'enfant hors des limites d'Etolie et les brûler tous deux. Comme on était près de faire cette abominable exécution, le spectre de Polycrite apparut et se mit auprès de son enfant. Il était vêtu d'un habit noir. Les assistants effrayés voulaient s'enfuir, il les rappela, leur dit de ne rien craindre, et fit ensuite, d'une voix grêle et basse, un beau discours par lequel il leur montra que, s'ils brûlaient sa femme et son fils, ils tomberaient dans des calamités extrêmes. Mais, voyant que, malgré ses remontrances, les Etoliens étaient décidés à faire ce qu'ils avaient résolu, il prit son enfant, le mit en pièces et le dévora. Le peuple poussa des huées contre lui, et lui jeta des pierres pour le chasser; il fit peu d'attention à ces insultes et continua de manger son fils, dont il ne laissa que la tête, après quoi il disparut. Ce prodige sembla si effroyable qu'on prit le dessein d'aller consulter l'oracle de Delphes. Mais la tête de l'enfant, s'étant mise à parler, leur prédit, en vers, tous les malheurs qui devaient leur arriver dans la suite, et (disent les anciens conteurs) la prédiction s'accomplit. La tête de l'enfant de Polycrite, se trouvant exposée sur un marché public, prédit encore aux Etoliens, alors en guerre contre les Acarnaniens, qu'ils perdraient la bataille. — Ce Polycrite était un vampire ou un ogre.

POLYGLOSSOS, nom que les anciens donnaient à un chêne prophétique de la forêt de Dodone; ce chêne extraordinaire rendait des oracles dans la langue de ceux qui venaient le consulter.

POLYPHAGE. On a publié à Wittemberg, il y a vingt ou trente ans, une dissertation sous ce titre : *De Polyphago et alio triophago Wittembergensi dissertatio*, in-4°. C'est l'histoire d'un des plus grands mangeurs qui aient jamais existé. Cet homme, si distingué dans son espèce, dévorait quand il voulait (ce qu'il ne faisait toutefois que pour de l'argent) un mouton entier, ou un cochon, ou deux boisseaux de cerises avec leurs noyaux; il brisait avec les dents, mâchait et avalait des vases de terre et de verre, et même des pierres très-dures; il engloutissait des animaux vivants, oiseaux, souris, chenilles, etc. Enfin, ce qui surpasse toute croyance, on présenta un jour à cet *avale-tout* une écriture couverte de plaques de fer; il la mangea avec les plumes, le canif, l'encre et le

liv. IV, p. 237.

(3) M. de Balzac, le secret des Ruggieri.

sable. Ce fait si singulier, qui doit consterner nos hommes sauvages, nos mangeurs de cailloux et nos jongleurs de places publiques, a été attesté par sept témoins oculaires, devant le sénat de Wittemberg. Quoi qu'il en soit, ce terrible estomac jouissait d'une santé vigoureuse; il termina ses prouesses à l'âge de soixante ans. Alors il commença à mener une vie sobre et réglée, et vécut jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Son cadavre fut ouvert; en le trouva rempli de choses extraordinaires, dont l'auteur donne la description (1). La seconde partie de la dissertation renferme l'histoire de quelques hommes de cette trempe, et l'explication de ces singularités. Mais le tout nous semble un peu farci de ce que l'on appelle, en termes de journalisme, des *canards*; et il y en a beaucoup dans les récits de merveilles.

POLYPHÈME, géant qui n'avait qu'un œil au milieu du front, célèbre dans l'*Odyssée*, type effrayant de nos ogres.

POLYPHIDÉE, devin d'Hypérésie, pays d'Argos.

POLYTHÉISME. Un brame de Calcutta a publié, ces dernières années, une défense théologique du système des Indous, qui admettent trois cent cinquante millions de dieux et de déesses.

POMME D'ADAM. La légère protubérance qu'on appelle Pomme-d'Adam à la gorge des hommes, vient, dans les opinions populaires, d'un pépin qui s'est arrêté là quand notre premier père mangea si désastreusement le fruit défendu.

PONT. Les anciens Scandinaves disaient que les dieux avaient fait un pont qui communiquait du ciel à la terre, et qu'ils le montaient à cheval. Quand Satan se révolta contre Dieu, il fit bâtir un fameux pont qui allait de l'abîme au paradis. Il est rompu.

On appelle *Pont d'Adam* une suite de bancs de sable qui s'étendent presque en ligne directe entre l'île de Manaar et celle de Ceylan, où les indigènes placent le paradis terrestre. C'est, selon les Chingulais, le chemin par lequel Adam, chassé du paradis, se rendit sur le continent. Les Indiens disent que le golfe se referma pour empêcher son retour.

PONT DU DIABLE. Dans la vallée de Schellenen; en Suisse, l'imagination croit voir partout les traces d'un agent surnaturel. Le diable n'est point, aux yeux de ces montagnards, un ennemi malfaisant; il s'est même montré assez bonne personne, en perçant des rochers, en jetant des ponts sur les précipices, etc., que lui seul, selon les habitants, pouvait exécuter. On ne peut rien imaginer de plus hardi que la route qui parcourt la vallée de Schellenen. Après avoir suivi quelque temps les détours capricieux de cette route terrible, on arrive à cette œuvre de Satan, qu'on appelle le *Pont du Diable*. Cette construction imposante est moins merveilleuse encore que le site où elle est

placée. Le pont est jeté entre deux montagnes droites et élevées, sur un torrent furieux, dont les eaux tombent par cascades sur des rocs brisés et remplissent l'air de leur fracas et de leur écume (2). Le pont de Pont-à-Mousson était aussi l'ouvrage du diable, aussi bien que le pont de Saint-Cloud, le pont qu'on appelait à Bruxelles le *Pont du Diable*, et plusieurs autres.

PONT DE SAINT-CLOUD. L'autre jour, en revenant de Saint-Cloud, je m'occupais avec gravité à compter les arches du beau pont qu'on y traverse sur la Seine; une bonne femme s'approcha et me dit: — Faites-y attention, Monsieur, vous comptez une arche de trop. — Comment? répondis-je. — C'est que le pont est ensorcelé, répliqua-t-elle; n'en savez-vous pas l'histoire? — Non, lui dis-je, et vous m'obligeriez de me la conter. — Voici ce que c'est: D'abord vous saurez que le pont n'a pas toujours été là; on passait la Seine dans un bac, du temps du saint qui a donné son nom à notre pays. Dans la suite du temps on voulut faire un pont. Il le fallait beau, grand, solide, et on voulait de l'économie dans la dépense. Un architecte se chargea de tout avec la somme qu'on offrait pour cela. Il brûlait du désir de se faire un nom; il mit l'ouvrage en train. Quand le pont fut à moitié fait, il se trouva qu'il avait épuisé tout son argent. Voilà, comme vous jugez, un architecte embarrassé; il n'était pas assez riche pour achever l'œuvre à ses frais, et s'il ne l'achevait pas, c'était un homme perdu. Pendant qu'il rêvait dans le bois aux moyens qu'il pourrait employer, un homme habillé de noir l'accosta et lui demanda s'il n'avait pas quelque chagrin. L'architecte conta son embarras. — Eh bien, dit l'homme noir, si vous voulez me donner le premier être qui passera sur ce pont, je l'achèverai. L'architecte se hâta d'accepter une proposition aussi avantageuse. Dès qu'il fut nuit, il vit arriver au pont l'inconnu accompagné de cinq à six mille ouvriers, tous petits nains, rouges, contrefaits, et portant sur le front une espèce de petite paire de cornes. Il reconnut qu'il avait affaire avec le diable et il se souvint qu'il avait promis à sa femme l'honneur de passer la première sur le pont de Saint-Cloud. La jeune dame depuis longtemps s'en réjouissait d'avance. Le diable, comme vous voyez, se faisait une fête d'emporter quelque chose de bon. Le pont cependant avançait si vite, qu'il n'y avait plus qu'une arche à terminer. On avait prévenu la femme de l'architecte de ce qui se faisait; sans se douter que le diable y fût pour quelque chose, elle s'était habillée avec soin pour passer le pont en grand honneur. Il était quatre heures du matin. L'architecte, n'osant avouer à sa femme ses relations avec le diable ni lui refuser sans prétexte ce qu'il lui avait promis, alla trouver le curé, il lui exposa tout. Le bon prêtre se hâta de courir au pont; il arriva comme on allait poser la dernière pierre, et le diable fit

(1) Extrait de l'Almanach historique de l'an xi.

(2) Voyage en Suisse d'Hélène-Marie Williams.

la grimace en le voyant. Le curé ne perdit pas une minute ; il avait apporté un chat dans sa soutane ; il le lâcha, lui fit traverser le pont le premier ; le diable l'emporta de mauvaise humeur et disparut avec sa bande ; mais il laissa au pont un certain prestige qui fait que l'on compte toujours une arche de trop.

Au reste, l'architecte, sa femme et le bon curé le traversèrent ensuite avec assurance ; tout le monde y passe à présent sans danger, et c'est un pont qui a tout l'air de vouloir durer longtemps. *Voy. ТЕХУПТЕХУН.*

POPOGÜNO, enfer des Virginiens, dont le supplice consiste à être suspendu entre le ciel et la terre.

POPPIEL I^{er}, roi de Pologne au ix^e siècle. On rapporte qu'il jurait souvent et que son serment ordinaire était : *Que les rats me puissent manger !* Si ce serment ne lui fut pas funeste, il le fut du moins à sa postérité, comme on va le voir. Il mourut de maladie, dans un âge peu avancé. Poppiel II, son fils, fut comme lui un tyran. On lui avait donné pour tuteurs ses oncles, guerriers braves et expérimentés, qu'il n'écoula point. Il épousa une princesse qui s'empara de son esprit, lui rendit d'abord ses oncles suspects, ensuite odieux, et ses conseils le décidèrent à les faire empoisonner. La cour frémit et le peuple s'indigna à cette nouvelle. Poppiel, avec l'audace qui est le propre des grands criminels, accusa ses oncles de trahison et défendit qu'on leur accordât ni bûcher, ni sépulture.

Les Polonais, qui aimaient ces princes si lâchement assassinés, murmurèrent de nouveau ; mais on n'eût fait que les plaindre, si le ciel ne leur eût envoyé des vengeurs. Du milieu de leurs restes tombés en pourriture, il sortit une armée de rats que la Providence destinait à punir Poppiel. L'horreur qu'avait inspiré son crime avait fait fuir la plus grande partie de sa cour ; elle était presque réduite à la reine et à lui seul, lorsque ces bêtes les assiégèrent et vinrent à bout de les dévorer. *Voy. HATTON.*

POROM-HOUNGSE, sorte de fakirs chez les Indiens. Ils se vantent d'être descendus du ciel et de vivre des milliers d'années sans jamais prendre la moindre nourriture. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on ne voit jamais un porom-houngse manger ou boire en public.

PORPHYRE, visionnaire grec et philosophe creux du iii^e siècle, que quelques-uns de ses ouvrages ont fait mettre au rang des sorciers.

PORRICIÆ, entrailles de la victime que les prêtres jetaient dans le feu, après les avoir considérées pour en tirer de bons ou de mauvais présages.

PORTA (JEAN-BAPTISTE), physicien célèbre, qui a fait faire des pas à la science et qui a préparé les découvertes photographiques dont nous jouissons aujourd'hui, né à Naples vers 1550. On dit qu'il composa à

quinze ans les premiers livres de sa *Magie naturelle*, qui sont gâtés par les préjugés du siècle où il vécut. Il croyait à l'astrologie judiciaire, à la puissance indépendante des esprits, etc. On cite, comme le meilleur de ses ouvrages, la *Physiognomonie céleste*, 1661, in-4^o ; il s'y déclare contre les chimères de l'astrologie ; mais il continue néanmoins à attribuer une grande influence aux corps célestes. On lui doit encore un traité de *Physiognomonie*, où il compare les figures humaines aux figures des animaux, pour en tirer des inductions systématiques. *Voy. PHYSIOGNOMONIE*, à la fin.

PORTE. Les Tartares mantchoux révèrent un esprit gardien de la porte, sorte de divinité domestique qui écarte le malheur de leurs maisons.

PORTES DES SONGES. Dans Virgile, l'une est de corne, l'autre est d'ivoire. Par la porte de corne passent les songes véritables, et par la porte d'ivoire, les vaines illusions et les songes trompeurs.

POSSEDES. Le bourg de Teilly, à trois lieues d'Amiens, donna en 1816 le spectacle d'une fille qui voulait se faire passer pour possédée. Elle était, disait-elle, au pouvoir de trois démons, Mimi, Zozo et Crapoulet. Un honnête ecclésiastique prévint l'autorité, qui reconnut que cette fille était malade. On la fit entrer dans un hôpital, et il ne fut plus parlé de la possession. On trouve de la sorte dans le passé beaucoup de supercheries que la bonne foi de nos pères n'a pas su réprimer assez tôt. Cependant il y eut bien moins de scandales qu'on ne le conte, et les possessions n'étaient pas de si libre allure qu'on le croit. Une démoniaque commençait à faire du bruit sous Henri III ; le roi aussitôt envoya son chirurgien Pigray, avec deux autres médecins, pour examiner l'affaire. Quand la possédée fut amenée devant ces docteurs, on l'interrogea, et elle débita des sornettes. Le prieur des capucins lui fit des demandes en latin auxquelles elle répondit fort mal ; et enfin on trouva, dans certains papiers, qu'elle avait été déjà, quelques années précédemment, fouettée en place publique pour avoir voulu se faire passer pour démoniaque ; on la condamna à une réclusion perpétuelle. Du temps du même Henri III, une Picarde se disait possédée du diable, apparemment pour se rendre formidable. L'évêque d'Amiens, soupçonnant quelque imposture, la fit exorciser par un laïque déguisé en prêtre et lisant les épîtres de Cicéron. La démoniaque savait son rôle par cœur ; elle se tourmenta, fit des grimaces effroyables, des cabrioles et des cris, absolument comme si le diable, qu'elle disait chez elle, eût été en face d'un prêtre lisant le livre sacré (1). Elle fut ainsi démasquée.

Les vrais possédés ou démoniaques sont ceux dont le diable s'est emparé. Plusieurs aujourd'hui prétendent que toutes les possessions sont des monomanies, des folies plus ou moins furieuses, plus ou moins bizarres.

(1) Pigray, Traité de chirurgie.

Mais comment expliquer ce fait qu'à Gheel en Belgique, où l'on traite les fous colorisés, on guérit les fous furieux en les exorcisant ? Le savant docteur Moreau, dans la visite qu'il a faite Gheel en 1842, et qu'il a publiée, a reconnu ce fait, qui ne peut être contesté. Le diable serait-il donc pour quelque chose dans certaines folies ? et connaissons-nous bien tous les mystères au milieu desquels nous vivons ? Dans tous les cas, beaucoup de possessions, et la plupart, ont été soupçonnées de charlatanisme. Nous croyons que souvent le soupçon a été fondé.

On a beaucoup écrit sur les démoniaques, qui sont, disent les experts, plus ou moins agités, suivant le cours de la lune. L'historien Josèphe dit que ce ne sont pas les démons, mais les âmes des méchants, qui entrent dans les corps des possédés et les tourmentent.

On a vu des démoniaques à qui les diables arrachaient les ongles des pieds sans leur faire de mal. On en a vu marcher à quatre pattes, se traîner sur le dos, ramper sur le ventre, marcher sur la tête. Il y en eut qui se sentaient chatouiller les pieds sans savoir par qui ; d'autres parlaient des langues qu'ils n'avaient jamais apprises. Comment expliquera-t-on les convulsionnaires jansénistes du dernier siècle, si on en exclut le diable. En l'an 1556, il se trouva à Amsterdam trente enfants démoniaques, que les exorcismes ordinaires ne purent délivrer ; on publia qu'ils n'étaient en cet état que par maléfices et sortilèges ; ils vomissaient des ferrements, des lopins de verre, des cheveux, des aiguilles et autres choses semblables. On conte qu'à Rome, dans un hôpital, soixante-dix filles devinrent folles ou démoniaques en une seule nuit ; deux ans se passèrent sans qu'on les pût guérir. Cela peut être arrivé, dit Cardan, ou par le mauvais air du lieu, ou par la mauvaise eau, ou par la fourberie, ou par suite de mauvais déportements. C'est que la suite des mauvais déportements entraîne souvent les mauvais esprits contre lesquels nous luttons tous et sans cesse, si nous ne sommes à eux. On croyait reconnaître autrefois qu'une personne était démoniaque à plusieurs signes : 1° les contorsions ; 2° l'enflure du visage ; 3° l'insensibilité et la ladrerie ; 4° l'immobilité ; 5° les clameurs du ventre ; 6° le regard fixe ; 7° des réponses en français à des mots latins ; 8° les piqûres de lancette sans effusion de sang, etc. Mais les saltimbanques et les grimaciers font des contorsions, sans pour cela être possédés du diable. L'enflure du visage, de la gorge, de la langue, est souvent causée par des vapeurs ou par la respiration retenue. L'insensibilité peut bien être la suite de quelque maladie ou n'être que factice, si la personne insensible a beaucoup de force.

(1) La manie universelle est le spectacle le plus hideux et le plus terrible qu'on puisse voir. Le maniaque a les yeux fixes, sanglants, tantôt hors de l'orbite, tantôt enfoncés, le visage rouge, les vaisseaux engorgés, les traits altérés, tout le corps en contraction ; il ne reconnaît plus ni amis, ni parents, ni enfants, ni épouse. Sombre, fuyant, rêveur, cherchant la terre nue et l'obscurité, il

Un jeune Lacédémonien se laissa ronger le foie par un renard qu'il venait de voler, sans donner le moindre signe de douleur ; un enfant se laissa brûler la main dans un sacrifice que faisait Alexandre, sans faire aucun mouvement ; du moins les historiens le disent. Ceux qui se faisaient fouetter devant l'autel de Diane ne fronçaient pas le sourcil. L'immobilité est volontaire, aussi bien dans les gestes que dans les regards. On est libre de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, pour peu qu'on ait de fermeté dans les nerfs. Les *clameurs et jappements* que les possédés faisaient entendre dans leur ventre sont expliqués par nos ventriloques. On attribuait aussi à la présence du diable les piqûres d'aiguille ou de lancette sans effusion de sang ; mais dans les mélancoliques, le sang qui est épais et grossier ne peut souvent sortir par une petite ouverture, et les médecins disent que certaines personnes piquées de la lancette ne saignent point. On regardait encore comme possédés les gens d'un estomac faible, qui, ne digérant point, rendaient les choses telles qu'ils les avaient avalées. Les fous et les maniaques avaient la même réputation. Les symptômes de la manie sont si affreux (1) que nos ancêtres sont très-excusable de l'avoir mise sur le compte des esprits malins ; et qui pourra établir qu'ils se trompaient ? On a publié un traité sur les démoniaques intitulé : *Recherches sur ce qu'il faut entendre par les démoniaques dont il est parlé dans le Nouveau Testament*, par T. P. A. P. O. A. B. J. T. C. O. S., in-12, 1738, livre où la question n'est pas décidée. Il y a sur plusieurs possessions prétendues des explications naturelles, comme dans cette anecdote :

Dans une petite ville du Piémont, un abbé qui s'en revenait de la promenade, étant tout à coup tombé dans la rue, la populace l'environne, le porte dans une maison voisine, où tous les secours ordinaires ne peuvent le rappeler à la vie. Arrive un distillateur, qui lui remplit sans succès la bouche d'une liqueur très-spiritueuse. Quelques-uns des assistants courent donc à la paroisse la plus voisine, et reviennent avec un vicaire, qu'on prie, à tout hasard, de lui administrer les sacrements. Le jeune prêtre désire s'assurer d'abord de l'état du malade ; c'était le soir : il demande une lumière, et la portait à la bouche du patient. Un hoquet du prétendu mort en sort aussitôt, et cette vapeur s'enflamme à la chandelle ; les assistants fuient en criant que l'abbé a un diable dans le corps ; ils vont supplier le curé de venir l'exorciser. Pendant ce temps, le hoquet, auteur de l'esclandre, ayant été suivi d'une explosion d'humeurs qui étouffaient le pauvre abbé, les exorcistes, en arrivant, sont surpris de le trouver debout ; le

s'irrite du contact de ses vêtements, qu'il déchire avec les ongles et avec les dents, même de celui de l'air et de la lumière, contre lesquels il s'épuise en sputations et en vociférations. La faim, la soif, le chaud, le froid, deviennent souvent, pour le maniaque, des sensations inconnues, d'autres fois exaltées. (Le docteur Fodéré Médecine légale.)

distillateur rentre et éclaircit le prodige : ayant été forcé de quitter pour quelques instants le malade, après lui avoir rempli la bouche de son élixir, il n'avait pu expliquer que le hoquet, en repoussant au dehors la liqueur spiritueuse, avait naturellement produit la flamme dont l'assemblée avait été si vivement électrisée.

Voici une petite farce qui peut trouver place ici : elle est empruntée aux aventures de Tiel Ulenspiegel.

En la ville de Hanovre, où Tiel Ulenspiegel fit plusieurs choses merveilleuses, il y eut grand bruit du fait que nous allons conter.

Un jour, sortant à cheval de la ville pour se divertir, il rencontra par son chemin douze aveugles, auxquels il demanda où ils allaient. Les aveugles s'arrêtèrent tous devant Ulenspiegel, pensant que c'était un gentilhomme, à cause qu'ils entendaient qu'il était à cheval ; ils lui firent la révérence en disant : — Monseigneur, nous allons à la ville, car il y a un riche mort pour lequel on distribue quelque aumône. — Il fait grand froid, répliqua Ulenspiegel ; tenez, voilà vingt florins (ce disant, il ne leur donnait rien) ; allez à mon auberge (il la leur indiqua), et faites bonne chère jusqu'à ce que le temps soit moins rude. Les douze aveugles, croyant tous que l'un d'eux avait reçu les vingt florins, comblèrent Ulenspiegel de remerciements, et retournèrent joyeusement à la ville. Ils s'adressèrent à l'hôtellerie qui leur était recommandée et dirent à l'hôte : — Nous avons rencontré un gentilhomme, qui nous a donné vingt florins à dépenser, en attendant que le froid se soit adouci. L'hôte, qui était avare, reçut ces pauvres gens sans leur en demander davantage, et leur dit : — Je vous ferai au moins faire bonne chère tant que l'argent durera. Deux jours après, il leur enjoignit de lui compter les vingt florins, qui se trouvaient dépensés. Ils se dirent alors tristement l'un à l'autre : — Que celui qui a les vingt florins les donne et paye. Mais tous successivement déclarèrent qu'ils n'avaient rien ; ils reconnurent bientôt qu'ils avaient été trompés. Quoique certaines traditions rapportent qu'ils soupçonnèrent parmi eux un voleur, et qu'ils se gourmèrent durement à grands coups de poings, nos meilleures autorités n'admettant pas cette allégation, nous la devons repousser. L'hôte, voyant que ces pauvres gens se grattaient l'oreille tout penauds, se dit à part lui : Que ferai-je ? si je les mets dehors, je n'aurai rien de ce qu'ils me doivent ; si je les retiens, il faudra les nourrir ; et ils me dépenseront encore plus. Dans un tel embarras, il les enferma en son grenier pour se donner le temps de la réflexion et se mit en devoir de sortir pour aller consulter un de ses amis. En ce moment Ulenspiegel revint, et voyant les aveugles au grenier : — Quels gens avez-vous enfermés ici, dit-il ? — Ce sont de pauvres aveugles. Et quand l'hôte eut exposé son cas, le plaignant ajouta : — N'avez-vous pas compassion

de leur misère ? — Je voudrais, dit l'hôte, qu'ils fussent à l'eau, et moi payé. — Mais s'ils pouvaient avoir une caution. — Je serais content et je les renverrais. — Je vais donc vous en chercher une. Ulenspiegel fut chez un exorciste et lui dit : — Monsieur, je vous prie de faire une œuvre de charité. Mon hôte est devenu démoniaque, vexé du mauvais esprit. Veuillez l'en délivrer promptement, car il est fort tourmenté ; on vous donnera une couronne. — J'irai volontiers, dit l'exorciste ; mais attendez un jour ou deux ; il me faut mettre en état et je chasserai le diable. — C'est bien, répliqua Ulenspiegel ; je vais donc rassurer sa femme. — Qu'elle vienne, dit l'exorciste ; je lui confirmerai ce que je vous dis. Ulenspiegel retourna à l'hôtellerie. — J'ai trouvé et obtenu une bonne caution, dit-il à l'hôte ; que votre femme vienne avec moi ; vous aurez satisfaction. — Madame, dit l'exorciste, en voyant l'hôtesse, ayez patience un jour ou deux, j'irai vous satisfaire. La dame fort aise s'en retourna, et le mari tout joyeux mit dehors les douze aveugles. Ulenspiegel s'en alla d'un autre côté. Au bout de deux jours, comme l'exorciste ne venait pas, l'hôtesse retourna chez lui et demanda l'argent que les aveugles avaient dépensé. — Est-ce que votre mari vous a soufflé cela ? dit-il. — Oui, monsieur. — C'est le diable qui le fait ainsi parler d'argent. Amenez-le-moi, je le délivrerai. — Mauvais payeurs sont accoutumés à trouver de tels prétextes, dit l'hôtesse interdite ; il ne s'agit pas de diable, il s'agit de la dépense faite chez nous. Elle s'en alla, et l'hôte courroucé prit sa broche avec le rôti qui cuisait, et courant chez l'exorciste : — Il me payera, criait-il. — Mes amis, dit l'autre, en appelant ses voisins, cet homme est possédé, tenez-le bien. Les voisins s'interposant, tout s'expliqua.

POSSEDEES DE FLANDRE. L'affaire des possédées de Flandre, au dix-septième siècle, a fait trop de bruit pour que nous puissions nous dispenser d'en parler. Leur histoire a été écrite en deux volumes in-8°, par les Pères Domptius et Michaelis. Ces possédées étaient trois femmes, qu'on exorcisa à Douai. L'une était Didyme, qui répondait en vers et en prose, disait des mots latins et des mots hébreux, et faisait des impromptus. C'était une pauvre religieuse infectée d'hérésie et convaincue des mauvaises mœurs qui sont les compagnes de l'apostasie. La seconde était une fille, appelée Simone Dourlet, qui ne répugnait pas à passer pour sorcière. La troisième était Marie de Sains, qui allait au sabbat et prophétisait par l'esprit de Satan.... La presse du temps a publié un factum curieux intitulé : *les Confessions de Didyme, sorcière pénitente, avec les choses qu'elle a déposées touchant la synagogue de Satan. Plus, les instances que cette complice (qui depuis est rechutée) a faites pour rendre nulles ses premières confessions : véritable récit de tout ce qui s'est passé en cette affaire* Paris, 1623. On voit, dans cette pièce, que « Didyme n'était pas en réputation de sainteté,

mais suspecte au contraire, à cause de ses mœurs fâcheuses. » On la reconnut possédée et sorcière; on découvrit, le 29 mars 1617, qu'elle avait sur le dos une marque faite par le diable. Elle confessa avoir été à la synagogue (c'est ainsi qu'elle nommait le sabbat), y avoir eu commerce avec le diable et y avoir reçu ses marques. Elle s'accusa d'avoir fait des maléfices, d'avoir reçu du diable des poudres pour nuire, de les avoir employées avec certaine formule de paroles terribles. Elle avait, disait-elle, un démon familier de l'ordre de Belzébuth. Elle dit encore qu'elle avait entrepris d'ôter la dévotion à sa communauté pour la perdre; que, pour elle, elle avait mieux aimé le diable que son Dieu. Elle avait renoncé à Dieu, se livrant corps et âme au démon; ce qu'elle avait confirmé en donnant au diable quatre épingles: convention qu'elle avait signée de son sang, tiré de sa veine avec une petite lancette que le diable lui avait fournie. Elle se confessa encore de plusieurs abominations, et dit qu'elle avait entendu parler au sabbat d'un certain grand miracle par lequel Dieu exterminera la Synagogue; et alors ce sera fait de Belzébuth, qui sera plus puni que les autres. Elle parla de grands combats que lui livraient le diable et la princesse des enfers pour empêcher sa confession. Puis elle désavoua tout ce qu'elle avait confessé, s'écriant que le diable la perdait. Était-ce folie? dans tous les cas cette folie était affreuse. Marie de Sains disait de son côté qu'elle s'était aussi donnée au diable, qu'elle avait assisté au sabbat, qu'elle y avait adoré le diable, une chandelle noire à la main. Elle prétendit que l'Antechrist était venu, et elle expliquait l'Apocalypse. Simone Dourlet avait aussi fréquenté le sabbat. Mais comme elle témoignait du repentir, on la mit en liberté, car elle était arrêtée comme sorcière. Un jeune homme de Valenciennes, de ces jeunes gens dont la race n'est pas perdue, pour qui le scandale est un attrait, s'éprit alors de Simone Dourlet et voulut l'épouser. L'ex-sorcière y consentit. Mais le comte d'Estaires la fit remettre en prison, où elle fut retenue longtemps avec Marie de Sains. Didyme fut brûlée. *Voy. SABBAT.*

POSTEL (GUILLAUME), visionnaire du xvi^e siècle, né au diocèse d'Avranches. Il fut si précoce, qu'à l'âge de quatorze ans on le fit maître d'école. Il ne devint absurde que dans l'âge mûr. On dit qu'une lecture trop approfondie des ouvrages des rabbins et la vivacité de son imagination le précipitèrent dans des écarts qui semèrent sa vie de troubles, et lui causèrent de cuisants chagrins. Il crut qu'il était appelé de Dieu à réunir tous les hommes sous une même loi, par la parole ou par le glaive, voulant toutefois les soumettre à l'autorité du pape et du roi de France, à qui la monarchie universelle appartenait de droit, comme descendant en ligne directe du fils aîné de Noé. S'étant

donc fait nommer aumônier à l'hôpital de Venise, il se lia avec une femme timbrée, connue sous le nom de *mère Jeanne*, dont les visions achevèrent de lui tourner la tête. Postel se prétendit capable d'instruire et de convertir le monde entier. A la nouvelle des rêveries qu'il débitait, il fut dénoncé comme hérétique; mais on le mit hors de cause en considérant qu'il était fou. Après avoir parcouru l'Orient et fait paraître plusieurs ouvrages dans lesquels il parle des visions de la *mère Jeanne*, il rentra dans de meilleurs sentiments, se retira au prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, et y mourut en chrétien à quatre-vingt-seize ans, le 6 septembre 1581. On lui attribue à tort le livre des *Trois Imposteurs*. *Voy. JEANNE.*

POT A BEURRE. Un habile exorciste avait enfermé plusieurs démons dans un pot à beurre; après sa mort, comme les démons faisaient du bruit dans le pot, les héritiers le cassèrent, persuadés qu'ils allaient y surprendre quelque trésor; mais ils n'y trouvèrent que le diable assez mal logé. Il s'envola avec ses compagnons, et laissa le pot vide (1).

POU D'ARGENT. C'est la décoration que le diable donne aux sorciers. *Voy. SABBAT.*

POUDOT, savetier de Toulouse, dans la maison duquel le diable se cacha en 1557. Le malin jetait des pierres qu'il tenait enfermées dans un coffre que l'on trouva fermé à clef, et que l'on enfonça; mais, malgré qu'on le vidât, il se remplissait toujours. Cette circonstance fit beaucoup de bruit dans la ville, et le président de la cour de justice, M. Latomy, vint voir cette merveille. Le diable fit sauter son bonnet d'un coup de pierre au moment où il entra dans la chambre au coffre; il s'enfuit effrayé, et on ne délogea qu'avec peine cet esprit, qui faisait des tours de physique amusante (2).

POULE NOIRE. C'est en sacrifiant une poule noire à minuit, dans un carrefour isolé, qu'on engage le diable à venir faire pacte. Il faut prononcer une conjuration, ne se point retourner, faire un trou en terre, y répandre le sang de la poule et l'y enterrer. Le même jour, et plus ordinairement neuf jours après, le diable vient et donne de l'argent; ou bien il fait présent à celui qui a sacrifié d'une autre poule noire qui est une poule aux œufs d'or. Les doctes croient que ces sortes de poules, données par le diable, sont de vrais démons. Le juif Samuel Bernard, banquier de la cour de France, mort à quatre-vingt-dix ans en 1739, et dont on voyait la maison à la place des Victoires, à Paris, avait, disait-on, une poule noire qu'il soignait extrêmement; il mourut peu de jours après sa poule, laissant trente-trois millions. La superstition de la poule noire est encore très-répandue. On dit en Bretagne qu'on vend la poule noire au diable, qui l'achète à minuit, et paye le prix qu'on lui en demande (3). Il y a un mauvais et sot petit livre dont voici le

(1) *Legenda aurea* Jac. de Voragine, leg. 88.

(2) M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 124.

(3) Cambry, *Voyage dans le Finistère*, t. III, p. 16.

titre : « *La Poule Noire*, ou la poule aux œufs d'or, avec la science des talismans et des anneaux magiques, l'art de la nécromancie et de la cabale, pour conjurer les esprits infernaux, les sylphes, les ondins, les gnomes, acquérir la connaissance des sciences secrètes, découvrir les trésors et obtenir le pouvoir de commander à tous les êtres et déjouer tous les maléfices et sortilèges, etc. » En Egypte, 740, 1 vol. in-18. — Ce n'est qu'un fatras niais et incompréhensible.

POULETS. *Voy.* AUGURES.

POUPART. *Voy.* APPARITIONS.

POURANG, nom du premier homme, selon les Japonais, lequel sortit d'une citrouille échauffée par l'haleine d'un bœuf, après qu'il eut cassé l'œuf d'ou le monde était issu.

POU-SHA, dieu de la porcelaine chez les Chinois. Des ouvriers, dit-on, ne pouvant exécuter un dessin donné par un empereur, l'un d'eux, nommé Pou-sha, dans un moment de désespoir, s'élança dans le fourneau tout ardent. Il fut à l'instant consumé, et la porcelaine prit la forme que souhaitait le prince. Ce malheureux acquit à ce prix l'honneur de présider, en qualité de dieu, aux ouvrages de porcelaine.

PRA-ARIASERIA, personnage fameux qui vivait dans le royaume de Siam, du temps de Sommona-Codom. Les Siamois en font un colosse de quarante brasses et demie de circonférence, et de trois brasses et demie de diamètre, ce qui paraît peu compréhensible. Il est vrai que nous ne savons pas quelle était sa forme.

PRÉADAMITES. En 1655, Isaac de la Perreyre fit imprimer, en Hollande, un livre dans lequel il voulait établir qu'il y a eu des hommes avant Adam. Quoiqu'il n'eût pour appui que les fables des Egyptiens et des Chaldéens, ce paradoxe eut un moment des sectateurs, comme en ont toutes les absurdités. Desmarais, qui professait à Groningue, le combattit, et plus tard l'auteur même se rétracta.

PRECY. *Voy.* RAMBOUILLET.

PRÉDICTIONS. Pompée, César et Crassus avaient été assurés par d'habiles astrologues qu'ils mourraient chez eux comblés de gloire, de biens et d'années, et tous trois périrent misérablement. Charles-Quint, François I^{er} et Henri VIII, tous trois contemporains, furent menacés de mort violente, et leur mort ne fut que naturelle. Le Grand Seigneur Osman voulant déclarer la guerre à la Pologne en 1621, malgré les remontrances de ses ministres, un santou aborda le sultan et lui dit : — Dieu m'a révélé la nuit dernière, dans une vision, que si Ta Hautesse va plus loin, elle est en danger de perdre son empire; ton épée ne peut cette année faire de mal à qui que ce soit. — Voyons, dit Osman, si la prédiction est certaine. Et donnant son cimeterre à un janissaire, il lui commanda de couper la tête à ce prétendu prophète, ce qui fut exécuté sur-le-champ. Cependant Osman réussit mal dans son entreprise contre la Pologne, et perdit, peu de temps après,

la vie avec l'empire. On cite encore le fait suivant, comme exemple de prédiction accomplie : Un ancien coureur, nommé Languille, s'était retiré sur ses vieux jours à Aubagne, près de Marseille. Il se prit de querelle avec le bedeau de la paroisse, qui était en même temps fossoyeur; cette dispute avait produit une haine si vive, qu'il ne mourait jamais que par lui; de sorte que le pauvre bedeau effrayé l'évitait comme un ennemi formidable. Peu de temps après, Languille mourut, âgé de soixante-quinze ans. Il logeait dans une espèce de chambre haute, où l'on montait par un escalier étroit et très-roide. Quand il fut question de l'enterrer, le bedeau bien joyeux alla le chercher, et chargea sur ses épaules la bière dans laquelle était le corps de Languille, qui était devenu assez gros. Mais en le descendant d'un air triomphal, il fit un faux pas, glissa en avant; la bière tombant sur lui l'écrasa. Ainsi s'accomplit la menace de Languille, autrement sans doute qu'il ne l'avait entendu.

Alvaro de Luna, favori de Jean II, roi de Castille, fut mis à mort pour avoir gouverné l'Etat en despote. Après avoir consulté un astrologue sur sa destinée, il lui avait été répondu qu'il eût à se garder de Cadahalso. Il crut que c'était d'un village près de Tolède, qui portait ce nom; il s'abstint d'y aller. Mais ayant été condamné à perdre la tête sur un échafaud, que les Espagnols appellent aussi cadahalso, on dit qu'il s'était trompé sur le sens du mot.

En 1382, un astrologue anglais fit crier par la ville de Londres, que la veille de l'Ascension personne ne sortit de sa maison sans avoir dit cinq fois le *Pater noster*, et sans avoir déjeuné, à cause du brouillard pestilentiel qui arriverait ce jour-là; parce que ceux qui ne le feraient pas mourraient infailliblement. Plusieurs, se fiant à cette prédiction, firent ce que l'astrologue avait prescrit; mais comme on reconnut après qu'il avait trompé le peuple, on le mit sur un cheval à reculons, tenant la queue en place de bridé, avec deux marmites au cou, et on le promena ainsi par toute la ville.

La presse périodique a publié, avec la signature J. A. D. l'historiette d'une prédiction accomplie, qui nous semble un peu roman. Nous en donnons le résumé.

I. Trouville, chaque époque a eu sa sorcière ou son sorcier; mais parmi les familiers du diable aucun ne parvint jamais à une aussi redoutable renommée que la vieille Marguerite. Les cartes, le marc de café, les lignes de la main, tout lui était miroir pour expliquer l'avenir. Nul ne pouvait se vanter de l'avoir vu baptiser; personne ne pouvait dire au juste son âge. Les plus anciens racontaient qu'ils l'avaient toujours connue aussi vieille et aussi caduque; beaucoup assuraient l'avoir vue maintes fois au clair de la lune, dansant sur un manche à balai; d'autres attestaient qu'elle changeait de figure et de forme à vo-

lonté, et prétendaient l'avoir rencontrée, certain soir de novembre, avec les traits d'une vieille depuis longtemps décédée! ... Enfin, il n'était sorte d'histoires qui n'eût cours sur le compte de Marguerite, si bien qu'elle était la terreur de la contrée. Pourtant, ce qu'aucun n'avait osé jusque-là, Paul Grey, jeune garçon de dix-huit ans, marin de la tête aux pieds, l'osa un jour. C'était un esprit fort que Paul Grey! à seize ans, il avait fait la course contre les Anglais; et, depuis six mois qu'il était à terre, grand nombre d'actions extraordinaires lui avaient acquis une réputation; on racontait même qu'il avait été vu traversant le cimetière à minuit! Un soir, comme il se rendait chez Rose Lucas, sa fiancée, sa mauvaise étoile voulut qu'il rencontrât sur son chemin la vieille Marguerite. Hé! hé! sorcière du diable, lui dit-il, iras-tu bientôt te chauffer en enfer? A cette insulte inattendue, une étincelle électrique sembla faire frissonner tout le corps de la sorcière; elle se dressa comme un spectre devant l'étourdi, et répondit avec un son de voix étrange: — Ah! beau gars! beau fiancé de l'eau salée! tu ne vivras pas assez pour me voir m'en aller chez le diable, et ta maîtresse épousera Pierre Burdel, le jour même où tu reviendras d'un certain voyage, lavé comme un poisson. Paul Grey ne se sentit pas la force de répondre, il poursuivit donc sa route à pas lents, et, la tête baissée, entra chez le père Lucas. Mais à peine avait-il pris sa place accoutumée, qu'une voix du dehors se fit entendre; c'était quelqu'un qui demandait si l'on pouvait entrer. La porte s'ouvrit, et un gendarme de la marine pénétra dans la chaumière. — Paul Grey? demanda-t-il. Paul se leva. — C'est moi, monsieur. — Eh bien! mon brave, voilà ce qui vous regarde. En même temps il lui remit un papier décoré des armes de l'empire français. Paul regarda ce papier, fit une grimace et pria le gendarme de lui en lire le contenu. C'était un ordre de se rendre à Cherbourg dans un délai de huit jours, pour prendre du service à bord du vaisseau de l'empereur *le Victorieux*. L'ordre était bien et dûment adressé à Paul Grey, classé marin, âgé de dix-huit ans, domicilié à Trouville-sur-Mer. Dans ce temps-là, il n'y avait pas à badiner avec les ordres de service, et Paul ne se dissimula pas qu'il faudrait partir le lendemain pour arriver au temps fixé.

Quand le gendarme fut sorti, ce ne fut plus que larmes et désolation dans la chaumière. Au milieu d'une telle douleur, Rose laissa échapper ces mots: — Ah! maudite sorcière, tu m'avais annoncé ce malin même ce qui nous arrivait aujourd'hui! Ces paroles tirèrent Paul de sa torpeur. — Tu as été chez la sorcière ce matin? s'écria-t-il. — Hélas! oui, reprit Rose. — Et elle t'a annoncé que je recevrais un ordre de service ce soir? — Oui. — Et après? — Après... elle m'a dit qu'elle voyait bien quelque chose, mais qu'elle ne voulait pas me l'apprendre! ... C'était sans doute quelque chose d'heureux, ton retour et notre mariage; car si c'eût été quelque chose de triste,

le vieil oiseau de malheur aurait chanté. — Peut-être....., ajouta Paul tristement.... Le lendemain, avant le lever du soleil, Paul, le sac sur le dos, suivait la route de sable qui conduit de Trouville à Caen, praticable seulement pendant la basse marée. Huit jours après il était embarqué.

II. Trois ans s'étaient écoulés depuis, et Rose était assise auprès du feu entre son père et un jeune homme lourd et gauche, Pierre Burdel! C'était au commencement de ce terrible hiver de 1812, qui vit brûler Moscou et périr la grande armée. Pourquoi Rose Lucas était-elle assise auprès de Pierre Burdel? Rose était donc une jeune fille légère et oublieuse de ses serments! Non; mais Paul Grey, depuis trois ans qu'il était parti, n'avait jamais donné de ses nouvelles; personne ne pouvait dire ce qu'il était devenu; Rose avait déjà vingt ans, toutes ses camarades étaient déjà mariées. Or, comme Pierre Burdel l'aimait, qu'elle l'avait rebuté seulement parce qu'elle lui préférait Paul Grey, ce dernier n'étant plus là et ne donnant d'ailleurs aucun signe de vie, elle revenait à Pierre Burdel, comme un pis-aller; et Pierre Burdel, qui n'était pas fier, revenait aussi à elle. Le mariage de Rose avec le gros Pierre, comme on l'appelait dans le pays, fut fixé à la veille de Noël. Ce jour arriva, il marquait la troisième année depuis le départ de Paul; les noces eurent lieu le matin de ce jour-là même, et le soir Pierre Lucas réunit dans sa chaumière la famille de son gendre et la sienne, pour fêter les nouveaux époux. Le vent soufflait dans la cheminée, la mer mugissait au bord de la falaise et roulait d'énormes vagues sur les longues grèves qui s'étendent de Trouville à Dives. Il était déjà tard, et les convives étaient encore à table, lorsqu'au milieu des éclats d'une gaieté bruyante un coup de canon venant de la mer fit tressaillir la chaumière. Tout le monde est debout en même temps; on sort, on gravit la falaise pour s'assurer si c'est un navire en détresse qui demande du secours, ou un signal ami qui avertit la côte de quelque tentative des Anglais. Le coup de canon avait fait son effet, et le plateau de la falaise était couvert de toute la population du village. Le temps était affreux, le ciel sombre, la mer grise; il était impossible à l'œil de rien distinguer au large; mais un second coup a bientôt suivi le premier, et, à la lumière de l'amarce, les vieux loups de mer ont vu qu'il y avait là un navire de guerre, manœuvrant sous ses basses voiles, pour éviter la côte où le vent le poussait avec violence. Au second coup succèdent plusieurs autres, de deux minutes en deux minutes.

La tempête allait en augmentant, et la détresse toujours croissante du navire était à son comble. Enfin les coups de canon cessèrent; une grande clarté perça les ténèbres; c'était le dernier signal de détresse; le capitaine avait ordonné qu'on réunit sur le pont toute la paille qui pouvait se trouver à bord, et qu'on y mit le feu. Aux reflets de cette lumière, le corps entier du navire se

dessina aux yeux de la foule réunie sur le plateau ; c'était une corvette française, ainsi que l'indiquait son glorieux pavillon flottant comme un pâle météore au-dessus des flammes. Le pauvre trois-mâts courut encore quelques instants avec une effroyable rapidité ; enfin un grand bruit fut entendu, c'était la corvette qui touchait contre des rochers à pic, et le dernier effort des hommes qui là montaient pour demander du secours. En moins d'une heure, la carcasse du vaisseau avait été dispersée, et une fort petite partie de l'équipage s'était sauvée. Parmi ceux qu'on eut le regret de ne retirer des eaux qu'après leur dernier souffle, il y avait le corps d'un jeune homme de vingt-un ans. En le voyant, Rose Lucas, qui était restée sur le bord de la mer avec son époux, poussa un cri et s'évanouit ; elle avait reconnu Paul Grey. Ainsi la prédiction de la vieille Marguerite était accomplie, et la vieille Marguerite ne brûlait pas encore en enfer. Il était minuit. Pierre Burdel emmena Rose Lucas, et bientôt on n'eût plus entendu chez les jeunes époux que le vent qui sifflait dans la cheminée, que la mer qui mugissait au bord de la falaise, et roulait d'énormes vagues sur les longues grèves qui s'étendent de Trouville à Dives.

Manière de prédire l'avenir.

Qu'on brûle de la graine de lin, des racines de persil et de violette ; qu'on se mette dans cette fumée, on prédira les choses futures (1)... *Voy. ASTROLOGIE, PROPHÉTIES, BOHÉMIENS, etc.*

PRELATI, charlatan de magie. *Voyez RAIZ.*

PRÉSAGES. Cette faiblesse, qui consiste à regarder comme des indices de l'avenir les événements les plus simples et les plus naturels, est l'une des branches les plus considérables de la superstition. Il est à remarquer qu'on distinguait autrefois les présages des augures, en ce que ceux-ci s'entendaient des augures recherchés ou interprétés selon les règles de l'art augural, et que les présages qui s'offraient fortuitement étaient interprétés par chaque particulier d'une manière plus vague et plus arbitraire. De nos jours on regarde comme d'un très-mauvais augure de déchirer trois fois ses manchettes, de trouver sur une table des couteaux en croix, d'y voir des salières renversées, etc. Quand nous rencontrons en chemin quelqu'un qui nous demande où nous allons, il faut, selon les enseignements superstitieux, retourner sur nos pas, de peur que mal ne nous arrive. Si une personne à jeun raconte un mauvais songe à une personne qui ait déjeuné, le songe sera funeste à la première. Il sera funeste à la seconde, si elle est à jeun, et que la première ait déjeuné. Il sera funeste à toutes les deux, si toutes les deux sont à jeun. Il serait sans conséquence si toutes les deux avaient l'estomac garni.... Malheureux géné-

ralement qui rencontre le matin, ou un lièvre, ou un serpent, ou un lézard, ou un cerf, ou un chevreuil, ou un sanglier ! Heureux qui rencontre un loup, une cigale, une chèvre, un crapaud ! *Voy. AHAIGNÉE, CHASSE, PIE, HIBOU, etc., etc., etc.* Cécilia, femme de Métellus, consultait les dieux sur l'établissement de sa nièce, qui était nubile. Cette jeune fille, lasse de se tenir debout devant l'autel sans recevoir de réponse, pria sa tante de lui prêter la moitié de son siège. — De bon cœur, lui dit Cécilia, je vous cède même ma place tout entière. Sa bonté lui inspira ces mots, qui furent pourtant, dit Valère-Maxime, un présage de ce qui devait arriver ; car Cécilia mourut quelque temps après, et Métellus épousa sa nièce. Lorsque Paul-Emile faisait la guerre au roi Persée, il lui arriva quelque chose de remarquable. Un jour, rentrant à sa maison, il embrassa, selon sa coutume, la plus jeune de ses filles, nommée Tertia, et la voyant plus triste qu'à l'ordinaire, il lui demanda le sujet de son chagrin. Cette petite fille lui répondit que Persée était mort (un petit chien que l'enfant nommait ainsi venait de mourir). Paul saisit le présage ; et en effet, peu de temps après, il vainquit le roi Persée, et entra triomphant dans Rome (2).

Un peu avant l'invasion des Espagnols au Mexique, on prit au lac de Mexico un oiseau de la forme d'une grue, qu'on porta à l'empereur Montézuma, comme une chose prodigieuse. Cet oiseau, dit le conte, avait au haut de la tête une espèce de miroir où Montézuma vit les cieux parsemés d'étoiles, de quoi il s'étonna grandement. Puis, levant les yeux au ciel, et n'y voyant plus d'étoiles, il regarda une seconde fois dans le miroir, et aperçut un peuple qui venait de l'Orient, armé, combattant et tuant. Ses devins étant venus pour lui expliquer ce présage, l'oiseau disparut, les laissant en grand trouble. « C'était, à mon avis, dit Delancré, son mauvais démon qui venait lui annoncer sa fin, laquelle lui arriva bientôt. » Dans le royaume de Loango, en Afrique, on regarde comme le présage le plus funeste pour le roi que quelqu'un le voie boire et manger : ainsi il est absolument seul et sans domestiques quand il prend ses repas. Les voyageurs, en parlant de cette superstition, rapportent un trait barbare d'un roi de Loango : Un de ses fils, âgé de huit ou neuf ans, étant entré imprudemment dans la salle où il mangeait, et dans le moment qu'il buvait, il se leva de table, appela le grand prêtre, qui saisit cet enfant, le fit égorger, et frotta de son sang les bras du père, pour détourner les malheurs dont ce présage semblait le menacer. Un autre roi de Loango fit assembler un chien qu'il aimait beaucoup, et qui, l'ayant un jour suivi, avait assisté à son dîner (3). Les hurlements des bêtes sauvages, les cris des cerfs et des singes sont des présages sinistres pour les Siamois. S'ils rencontrent un serpent qui leur barre le chemin, c'est

(1) Wecker, des Secrets merveilleux.

(2) Valère-Maxime.

(3) Saint-Foix, Essais historiques.

pour eux une raison suffisante de s'en retourner sur leurs pas, persuadés que l'affaire pour laquelle ils sont sortis ne peut pas réussir. La chute de quelque meuble que le hasard renverse est aussi d'un très-mauvais augure. Que le tonnerre vienne à tomber, par un effet naturel et commun, voilà de quoi gâter la meilleure affaire. Plusieurs poussent encore plus loin la superstition et l'extravagance : dans une circonstance critique et embarrassante, ils prendront pour règle de leur conduite les premières paroles qui échapperont au hasard à un passant, et qu'ils interpréteront à leur manière. Dans le royaume de Benin, en Afrique, on regarde comme un augure très-favorable qu'une femme accouche de deux enfants jumeaux : le roi ne manque pas d'être aussitôt informé de cette importante nouvelle, et l'on célèbre par des concerts et des festins un événement si heureux. Le même présage est regardé comme très-sinistre dans le village d'Arebo, quoiqu'il soit situé dans le même royaume de Benin.

Un serpent s'était entortillé autour d'une clef à la porte d'une maison, et les devins annonçaient que c'était un présage. « Je ne le crois pas, dit un philosophe, mais c'en pourrait bien être un si la clef s'était entortillée autour du serpent. »

PRESCIENCE, connaissance certaine et infaillible de l'avenir. Elle n'appartient qu'à Dieu. Rappelons-nous ici la maxime d'Hervéy : « Mortel, qui que tu sois, examine et pèse tant que tu voudras; nul sur la terre ne sait quelle fin l'attend. »

PRÉSERVATIFS. Voy. AMULETTES, CORNES, PHYLACTÈRES, TROUPEAUX, etc.

PRESSENTIMENT. Suétone assure que Calpurnie fut tourmentée de noirs pressentiments peu d'heures avant la mort de César. Mais que sont les pressentiments? Est-ce une voix secrète et intérieure? Est-ce une inspiration céleste? Est-ce la présence d'un génie invisible qui veille sur nos destinées? Les anciens avaient fait du pressentiment une sorte de religion, et de nos jours on y ajoute foi. M. C. de R..., après s'être beaucoup amusé au bal de l'Opéra, mourut d'un coup de sang en rentrant chez lui. Madame de V..., sa sœur, qui l'avait quitté assez tard, fut tourmentée toute la nuit de songes affreux qui lui représentaient son frère dans un grand danger, l'appelant à son secours. Souvent réveillée en sursaut, et dans des agitations continuelles, quoiqu'elle sût que son frère était au bal de l'Opéra, elle n'eut rien de plus pressé, dès que le jour parut, que de demander sa voiture et de courir chez lui. Elle arriva au moment que le suisse avait reçu ordre de ne laisser entrer personne et de dire que M. C. de R... avait besoin de repos. Elle s'en retourna consolée et riant de sa frayeur. Ce ne fut que dans l'après-midi qu'elle apprit que ses noirs pressentiments ne l'avaient point trompée (1). Voy. SONGES.

(1) Spectriana, p. 64.

PRESSINE. Voy. MÉLUSINE.

PRESTANTIUS. Voy. EXTASES.

PRESTIGES. « Il y a eu de nos jours, dit Gaspard Peucer, en ses commentaires de *Divinatione*, une vierge bateleuse à Bologne, laquelle, pour l'excellence de son art, était fort renommée par toute l'Italie; néanmoins elle ne sut, avec toute sa science, si bien prolonger sa vie, qu'enfin, surprise de maladie, elle ne mourût. Quelque autre magicien, qui l'avait toujours accompagnée, sachant le profit qu'elle retirait de son art pendant sa vie, lui mit, par le secours des esprits, quelque charme ou poison sous les aisselles : de sorte qu'il semblait qu'elle eût vie; et elle commença à se retrouver aux assemblées, jouant de la harpe, chantant, sautant et dansant, comme elle avait accoutumé : de sorte qu'elle ne différait d'une personne vivante que par sa couleur, qui était excessivement pâle. Peu de jours après, il se trouva à Bologne un autre magicien, lequel, averti de l'excellence de l'art de cette fille, la voulut voir jouer comme les autres. Mais à peine l'eut-il vue, qu'il s'écria : Que faites-vous ici, messieurs? celle que vous voyez devant vos yeux, qui fait de si jolis soubresauts, n'est autre qu'une charogne morte. Et à l'instant elle tomba morte à terre : au moyen de quoi le prestige et l'enchantement furent découverts. »

Une jeune femme de la ville de Laon vit le diable sous la forme de son grand-père, puis sous celles d'une bête velue, d'un chat, d'un escarbot, d'une guêpe et d'une jeune fille (2). Voy. APPARITIONS, ENCHANTEMENTS, SÛCIDITES, MÉTAMORPHOSES, CHARMES, etc.

PRÊTRES NOIRS. C'est le nom que donnent les sorciers aux prêtres du sabbat.

PRIÈRES SUPERSTITIEUSES. Nous empruntons à l'abbé Thiers et à quelques autres ces petits chefs-d'œuvre de niaiserie ou de naïveté. « *Pour le mal de dents* : Sainte Apolline, qui êtes assise sur la pierre; sainte Apolline, que faites-vous là? — Je suis venue ici pour le mal de dents. Si c'est un ver, ça s'ôtera; si c'est une goutte, ça s'en ira. *Contre le tonnerre* : Sainte Barbe, sainte Fleur, la vraie croix de Notre-Seigneur. Partout où cette oraison se dira, jamais le tonnerre ne tombera. *Pour toutes les blessures* : Dieu me bénisse et me guérisse, moi pauvre créature, de toute espèce de blessure, quelle qu'elle soit, en l'honneur de Dieu et de la vierge Marie, et de messieurs saint Cosme et saint Damien. Amen. *Pour les maladies des yeux* : Monsieur saint Jean, passant par ici, trouva trois vierges en son chemin. Il leur dit : Vierges, que faites-vous ici? Nous guérissons de la maille. — Oh! guérissez, vierges, guérissez cet œil. *Pour arrêter le sang du nez* : Jésus-Christ est né en Bethléem et a souffert en Jérusalem. Son sang s'est troublé; je le dis et te commande, sang, que tu t'arrêtes par la puissance de Dieu, par l'aide de saint Fiacre et de tous les saints, tout ainsi que le Jourdain, dans le-

(1) Cornelii Gemmæ Cosmocríticae, lib. II, cap. 2.

quel saint Jean-Baptiste baptisa Notre-Seigneur, s'est arrêté. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » *Voy.* ORAISON DU LOUP, GARDES, BARBE-A-DIEU, etc.

PRISIER, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

PRODIGE, événement surprenant dont on ignore la cause, et que l'on est tenté de regarder comme surnaturel. C'est la définition de Bergier. Sous le consulat de Volumnius, on entendit parler un bœuf. Il tomba du ciel, en forme de pluie, des morceaux de chair, que les oiseaux dévorèrent en grande partie; le reste fut quelques jours sur la terre sans rendre de mauvaise odeur. Dans d'autres temps, on rapporta des événements aussi extraordinaires, qui ont néanmoins trouvé créance parmi les hommes. Un enfant de six mois cria victoire dans un marché de bœufs. Il plut des pierres à Picenne. Dans les Gaules, un loup s'approcha d'une sentinelle, lui tira l'épée du fourreau et l'emporta. Il parut en Sicile une sueur de sang sur deux boucliers, et pendant la seconde guerre punique, un taureau dit, en présence de Cnéus Domitius : *Rome, prends garde à toi* (1)! Dans la ville de Galène, sous le consulat de Lépide, on entendit parler un coq d'Inde, qui ne s'appelait pas alors un coq d'Inde; car c'était une pintade. Voilà des prodiges. Delancré parle d'un sorcier qui, de son temps, sauta du haut d'une montagne sur un rocher éloigné de deux lieues. Quel saut!... Un homme ayant bu du lait, Schenkius dit qu'il vomit deux petits chiens blancs aveugles. Vers la fin du mois d'août 1682, on montrait à Charenton une fille qui vomissait des chenilles, des limaçons, des araignées et beaucoup d'autres insectes. Les docteurs de Paris étaient émerveillés. Le fait semblait constant. Ce n'était pas en secret : c'était devant des assemblées nombreuses que ces singuliers vomissements avaient lieu. Déjà on préparait de toutes parts des dissertations pour expliquer ce phénomène, lorsque le lieutenant criminel entreprit de s'immiscer dans l'affaire. Il interrogea la maléficiée, lui fit peur du fouet et du carcan, et elle avoua que depuis sept ou huit mois elle s'était accoutumée à avaler des chenilles, des araignées et des insectes; qu'elle désirait depuis longtemps avaler des crapauds, mais qu'elle n'avait pu s'en procurer d'assez petits (2). On a pu lire, il y a vingt ans, un fait pareil rapporté dans les journaux : une femme vomissait des grenouilles et des crapauds; un médecin peu crédule, appelé pour vérifier le fait, pressa de questions la malade, et parvint à lui faire avouer qu'elle avait eu recours à cette jonglerie pour gagner un peu d'argent (3).

« Il y a, dit Chevreau, des choses historiques et qui ne sont presque pas vraisemblables. Il plut du sang sous l'empereur Louis II; de la laine sous l'empereur Jovien; des poissons, dont l'on ne put appro-

(1) Valère-Maxime.

(2) Dict. des merveilles de la nature, article *Estomac*.

cher pour leur puanteur, sous Othon III; et Valère-Maxime, dans le chapitre *des Prodiges*, de son premier livre, a parlé d'une pluie de pierres et d'une autre de pièces sanglantes de chair, qui furent mangées par les oiseaux. Louis, fils de Ladislas, roi de Hongrie et de Bohême, pour être venu avant terme, naquit sans peau, et les médecins trouvèrent moyen de lui en faire une. Une femme, dans le Péloponèse, comme le dit Pline, eut en quatre couches vingt enfants, cinq à la fois, dont la plupart vécurent; et selon Trogus, une autre, en Egypte, eut sept enfants d'une même couche. Saint Augustin, dans le chapitre 23 du livre XIV de la *Cité de Dieu*, dit qu'il a vu un homme qui suait, quand il voulait, sans faire aucun exercice violent, et qu'il y prenait un fort grand plaisir. Le bras d'un des capitaines de Brutus sua de l'huile rosat en telle abondance, que toute la peine qu'on se donna pour l'essuyer et pour le sécher fut inutile. Démophon, maître d'hôtel d'Alexandre, s'échauffait à l'ombre et se rafraîchissait au soleil. Il s'est trouvé une Athénienne qui a vécu de ciguë jusqu'à la vieillesse; et un certain Mahomet, roi de Cambaye, s'accoutuma si bien aux viandes empoisonnées, dans la peur qu'il eût d'être empoisonné, qu'il n'en eut plus d'autres dans ses repas. Il devint si venimeux, qu'une mouche qui le touchait tombait morte dans le même instant; il tuait de son haleine ceux qui passaient une heure avec lui. Pyrrhus, roi d'Épire, comme le disent Pline et Plutarque, guérissait avec le pouce de son pied droit tous les maux de rate, et, selon d'autres, tous les ulcères qui s'étaient formés dans la bouche; mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est que le corps de Pyrrhus étant brûlé et réduit en cendre, on trouva tout entier le même pouce, qui fut porté en cérémonie dans un temple, et là enchâssé comme une relique. C'en est assez pour justifier qu'il y a des choses historiques qui ne sont presque jamais vraisemblables (4). »

PROMÉTHÉE. Atlas et Prométhée, tous deux grands astrologues, vivaient du temps de Joseph. Quand Jupiter délivra Prométhée de l'aigle ou du vautour qui devait lui dévorer les entrailles pendant trente mille ans, le dieu, qui avait juré de ne le point détacher du Caucase, ne voulut pas fausser son serment, et lui ordonna de porter à son doigt un anneau où serait enchâssé un fragment de ce rocher. C'est là, selon Pline, l'origine des bagues enchantées.

PRONOSTICS POPULAIRES. Quand les chênes portent beaucoup de glands, ils pronostiquent un hiver long et rigoureux. Tel vendredi, tel dimanche. Le peuple croit qu'un vendredi pluvieux ne peut être suivi d'un dimanche serein. Racine a dit au contraire :

Ma foi, sur l'avenir bien fou qui se fiera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

(3) M. Salgues, *Des erreurs et des préjugés*, t. II, p. 94.

(4) Chevreau, t. I, p. 287.

Si la huppe chante avant que les vignes ne germent, c'est un signe d'abondance de vin :

De saint Paul la claire journée
Nous dénote une bonne année.
Si l'on voit épais les bronillards,
Mortalité de toutes parts.
S'il fait vent, nous aurons la guerre ;
S'il neige ou pleut, cherté sur terre ;
Si beaucoup d'eau tombe en ce mois,
Lors peu de vin croître tu vois.

Des étoiles en plein jour pronostiquent des incendies et des guerres. Sous le règne de Constance, il y eut un jour de ténèbres pendant lequel on vit les étoiles ; le soleil à son lever était aussi pâle que la lune : ce qui présageait la famine et la peste.

Du jour de saint Médard, en juin,
Le laboureur se donne soin ;
Car les anciens disent : S'il pleut,
Quarante jours pleuvoir il peut.
Et s'il fait beau, sois tout certain
D'avoir abondamment du grain (1).

Les tonnerres du soir amènent un orage ; les tonnerres du matin promettent des vents ; ceux qu'on entend vers midi annoncent la pluie. Les pluies de pierres pronostiquent des charges et des surcroîts d'impôts.

Quiconque en août dormira
Sur midi, s'en repentira.
Bref en tout temps je te prédis
Qu'il ne faut dormir à midi.

Trois soleils pronostiquent un triumvirat. On vit trois soleils, dit Cardan, après la mort de Jules César ; la même chose eut lieu un peu avant le règne de François I^{er}, Charles-Quint et Henri VIII. Si le soleil luit avant la messe le jour de la Chandeleur, c'est un signe que l'hiver sera encore bien long. Qui se couche avec les chiens se lève avec les puces.

Les paysans ont mille signes que nous n'avons pas, pour prévoir le beau ou le mauvais temps ; leurs baromètres naturels sont souvent plus infailibles que les nôtres ; leurs signes, en effet, sont fondés sur une constante observation. Newton, se promenant à la campagne, avec un livre à la main, passa devant un pâtre, à qui il entendit marmotter : — Ce gentleman ne lira pas tout le long de sa promenade, ou bien son livre sera mouillé ; et le philosophe ne tarda pas à voir tomber la pluie. Il repasse et demande au pâtre : — À quoi, mon ami, avez-vous donc jugé qu'il allait pleuvoir ? C'est, répondit-il, que mes vaches fourraient leurs museaux dans les haies... *Voyez PROPÉTIES.*

PROPÉTIES. Les Turcs reconnaissent plus de cent quarante mille prophètes ; les seuls que nous devons révéler comme vrais prophètes sont ceux des saintes Ecritures. Toutes les fausses religions en ont eu de faux comme elles. Voici quelques mots sur un prophète moderne, comme il s'en voit encore. Le lord juge Holt avait envoyé en

prison un soi-disant prophète qui se donnait à Londres les airs de passer pour un envoyé du ciel. Un particulier, partisan de cet inspiré, se rendit chez milord, et demanda à lui parler. On lui dit qu'il ne pouvait pas entrer, parce que milord était malade. — Dites à milord que je viens de la part de Dieu, répliqua le visiteur. Le domestique se rendit auprès de son maître, qui lui donna ordre de faire entrer. — Qu'y a-t-il pour votre service ? lui demanda le juge. — Je viens, lui dit l'aventurier, de la part du Seigneur, qui m'a envoyé vers toi pour t'ordonner de mettre en liberté John Atkins, son fidèle serviteur, que tu as fait mettre en prison. — Vous êtes un faux prophète et un insigne menteur, lui répondit le juge, car si le Seigneur vous avait chargé de cette mission, il vous aurait adressé au procureur général. Il sait qu'il n'est pas en mon pouvoir d'ordonner l'élargissement d'un prisonnier ; mais je puis lancer un décret de prise de corps contre vous, pour que vous lui teniez compagnie, et c'est ce que je vais faire.

PROPÉTIES. *Voyez PRÉDICTIONS, SYBILLES, DEVINS, LEHMAN, etc.*

Le peuple, dans les campagnes, est depuis des siècles fort attaché à un petit livre intitulé : *PROPÉTIES, ou prédictions perpétuelles, composées par Pythagoras (sic), Joseph le juste, Daniel le prophète, Michel Nostradamus et plusieurs autres philosophes.* Nous donnons ici cette singularité (2).

Pronostication des biens de la terre pour chaque année. — Si le premier jour de l'an se trouve au dimanche, l'hiver sera doux, le printemps humide, l'été et l'automne venteux. Le blé sera à bon marché, le miel et le bétail seront en suffisance, comme aussi les pois, fèves et autres légumes. Les vins seront bons, mais les fruits de jardin périront. Il y aura plusieurs désordres et beaucoup de larcins commis ; cependant les rois et les princes chrétiens vivront en paix. Si le premier jour de l'an se trouve au lundi, l'hiver sera commun et assez tempéré, le printemps et l'été humides, avec inondation d'eau en plusieurs endroits. Il régnera des maladies fort dangereuses, avec plusieurs altercations de maux, par subsides, taxes et gros impôts. Il y aura, vers la fin de l'année, des glaces prodigieuses ; la vendange ne sera pas bonne, les blés seront à juste prix, les mouches à miel mourront, et les dames de qualité se trouveront dans de grandes tristesses et inquiétudes. Si le premier jour de l'an est au mardi, l'hiver sera bien froid, avec neige et brouillards ; le printemps et l'été assez humides, l'automne sera sèche. Le froment sera cher, et la vendange médiocre. Sera peu de bétail, et les bateaux sur mer seront en grand danger. Le lin sera fort rare. On verra de grands feux. La peste ré-

S'il pleut le jour de saint Gervais,
Il pleuvra quinze jours après.

(2) Nous aurions pu donner aussi les prophéties de Thomas-Joseph Mout ; mais c'est un fatras qui se trouve partout aisément.

(1) On lit, dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, que les habitants de Salency ayant, dans un temps de sécheresse, invoqué particulièrement saint Médard, évêque de Noyon, pour obtenir de la pluie, il arriva qu'en effet cette sécheresse fut suivie d'une pluie de quarante jours. C'est là, dit-on, l'origine du pronostic attribué à saint Médard. On dit encore que :

gnera en Italie et autres lieux circonvoisins. Il sera suffisamment d'huile. Les grands seront troublés, et il y aura grande mortalité de femmes. Si le premier jour de l'an est au mercredi, l'hiver sera assez doux, le printemps humide, l'été beau, l'automne pluvieuse. Les blés seront beaux et à juste prix. Il y aura du vin en abondance. Discours parmi les gens de lettres, cependant ils profiteront et feront bon fruit de leurs études. Les fièvres malignes attaqueroient dangereusement le jeune sexe féminin; mais peu de miel. Si le premier jour de l'an est au jeudi, l'hiver sera tempéré, le printemps venteux, l'été beau, l'automne sera assez belle et peu pluvieuse. Il sera abondance de fruits. Le chanvre et le lin seront hors de prix. Il y aura peu de miel. Pour l'huile elle sera à bon prix. Il y aura peu de bétail, mais il sera du blé en abondance. Plusieurs rois et princes mourront, et sera paix partout. Si le premier jour de l'an est au vendredi, l'hiver s'avancera, le printemps sera bon, l'été et l'automne seront assez secs. Le blé et le vin seront à bon marché. Le mal des yeux régnera. La plupart des enfants mourront. Il y aura bataille et meurtre. On ira d'un royaume à un autre pour se narguer. Les bêtes et les mouches à miel périront. Si le premier jour de l'an se trouve le samedi, l'hiver sera venteux, le printemps beau, l'été variable et humide, l'automne sèche; le blé sera cher, la vendange médiocre. Il régnera beaucoup de fièvres tierces et quartes. Mortalité de vieilles gens: Il y aura beaucoup de bétail et de fruits; enfin les incendies seront très-communs, et causeront des pertes très-considérables à plusieurs provinces, ce qui plongera bien des gens dans l'affliction.

Règle pour connaître les biens qui croissent sur la terre. — La nuit du premier jour de janvier belle et sereine, c'est-à-dire sans pluie et vent, ou autre insigne commotion d'air, signifie bonne année et abondante de tout bien. Si elle est avec vent oriental, mortalité de bétail; avec l'occidental, grands troubles, guerres et dissensions entre les rois et princes; avec méridional, plusieurs personnes mourront; avec septentrional, cela signifie que la stérilité sera à craindre.

Présages de la pluie tirés du soleil. — Si le soleil est rouge au matin, il signifie pluie sur le soir; mais quand il est rouge le soir, il signifie le lendemain beau temps. Si le matin, quand le soleil se lève à longues raies par les nuées qui vont vers la terre, alors elles tirent l'eau, cela signifie qu'il ne demeurera pas longtemps beau. S'il paraît petit et rond comme une boule, marque de pluie ou tempête. Si le soleil pendant le jour paraît noir et obscur, marque de pluie et de tonnerre. Si en se couchant il est enveloppé d'une nuée noire, pluie, brouillard ou neige pour le lendemain suivant la saison.

Présages du beau temps tirés du soleil. —

Si l'on voit, avant que le soleil se lève, et dans le même endroit, un petit brouillard,

marque de beau temps. Si au point du jour le ciel est bordé d'un cercle blanc ou doré aux extrémités de l'horizon, et la basse région de l'air mouillée de rosée qui se fait voir dans les vitres de fenêtres, marque de beau temps. Lorsqu'il y a quantité de rosée le matin, et que le soleil est serein, beau temps. Si en se couchant il est clair et net, sans brouillard, et qu'on voie alentour de petites nuées rouges et séparées les unes des autres, marque de beau temps.

Présages de la pluie tirés de la lune. — Si la lune est bleue, elle signifie temps pluvieux, et si elle est rouge, elle signifie vent, et si elle est blanche, elle signifie beau temps. Remarquez que s'il fait beau temps le plus prochain mardi d'après la nouvelle lune, elle sera inclinée à beaux jours, et s'il est humide et pleut ce jour-là, la lune sera inclinée à humidité. Si le troisième ou quatrième jour qu'elle est nouvelle, elle a cornes rebroussées ou obscures, et que la corne d'en bas regarde au premier quartier, et celle d'en haut au dernier quartier, elle signifie pluie. Si le cercle de la lune est rouge, c'est marque de mauvais temps. Si elle est au plein, et qu'il y ait quelque chose alentour, pluie. Si, lorsque la lune se renouvelle, le temps est chargé et obscur, marque de pluie. Si la lune ne paraît point du tout vers le quatrième jour de son renouvellement, le temps sera obscur et pluvieux le reste de la lune. S'il pleut le premier mardi après la pleine lune, il continue de même tout le reste de la lune. Il en est de même s'il fait beau temps. Le même temps qui se fait trois jours après la pleine lune continue au moins pendant deux jours, et le dix-septième jour de la lune, qui est presque le second de sa plénitude, il pleut ordinairement, comme aussi deux jours devant ou après la nouvelle lune.

Présages du beau temps tirés de la lune. — Si la lune est claire quand elle se lève, beau temps en été, et en hiver froid rigoureux. Si trois jours avant ou après son quartier elle a une petite et pure lumière, cela dénote le beau temps. Si trois ou quatre jours après qu'elle est nouvelle, elle se montre nette, beau temps. Lorsqu'elle est dans son plein, si elle paraît claire et nette, beau temps. Si l'*halo*, c'est-à-dire le cercle qui paraît autour de la lune, se dissipe, beau temps. Lorsque la lune a un double *halo*, tempête.

Présages des étoiles. — Quand les étoiles paraissent plus grossières qu'à l'ordinaire, marque de pluie; lorsqu'elles paraissent nébuleuses ou obscures, et qu'il n'y a point de nuées au ciel, pluie ou neige, selon la saison; quand elles sont environnées de fumée ou de brouillards, marque de vent froid, et quand elles sont claires et étincelantes, froid en hiver et beau en été.

Règle pour connaître le temps. — Quand les corneilles sont sur un tas de pierres, ou près de l'eau, ou dedans, qu'elles jargonnent et crient, cela signifie qu'il doit pleuvoir.

Présages des blanches gelées. — Remarquez qu'autant de blanches gelées qui tomberont devant le jour saint Michel, et autant de jours après, le même nombre de blanches gelées tomberont devant la saint Georges, et autant de jours après.

Pour connaître la disposition de l'hiver. —

Prenez la poitrine d'un canard en automne ou après, et la regardez bien, car si elle est partout blanche, elle signifie que nous aurons un hiver chaud; et si elle est au commencement rouge et après blanche, elle signifie que nous aurons la froidure au commencement de décembre; et si elle est devant et derrière blanche et au milieu rouge, elle signifie grand froid au milieu de l'hiver, et si elle est rouge vers le bout du derrière, elle signifie que nous aurons l'hiver à la fin.

Pour connaître le temps qu'il fera chaque semaine de l'année. — Nos anciens laboureurs, pour se régler en leurs affaires pendant la semaine, observaient quel temps il faisait le dimanche depuis environ sept heures jusqu'à dix du matin; car si pendant ce temps il pleut, la plus grande partie de la semaine il pleuvra; et s'il fait beau, la semaine par conséquent s'en sentira aussi.

Remarque sur les pommes de chêne. — Prenez une pomme de chêne quand elles seront mûres (qui est après la Saint-Martin), et l'ouvrez; s'il y a un petit ver dedans, signifie abondance de biens; s'il y a une mouche, signifie guerre, et s'il y a une araignée, signifie mortalité l'année suivante.

Les anciens laboureurs disaient les vers suivants sur la fertilité de la terre.

Soigneux seras sur le printemps nouveau,
Quand le noyer produit fleurs au rameau,
Diligemment contempler et prévoir
Si nous pouvons de lui grands fruits avoir:
Car s'ensuivront les blés et labourages,
Produisant grains à tous nos avantages;
Mais si pour fruits tu lui vois feuille rendre,
Paille pour grain au vrai pourras attendre.

Remarques véritables sur les trois jours des Rogations. — Lundi, la fenaison; mardi, la moisson; mercredi les semailles et vendanges.

Remarque de la vigne.

Le vigneron me taille,
Le vigneron me lie,
Le vigneron me haille
En mars toute ma vie.

Sur l'abondance du vin.

Prends garde au jour saint Vincent,
Car si ce jour tu vois et sens
Que le soleil soit clair et beau,
Nous aurons du vin plus que d'eau.

Sur la cherté du froment et des autres biens de la terre.

Pour connaître combien vaudra
Le quart de blé, il te faudra
Tirer un grain germé de terre,
Et puis compter sans plus t'enquère
Combien de racine il aura,
Car autant de sous il vaudra.

Autre.

Tant que dure la rousse lune,
Les blés sont sujets à fortune.

Autre.

Si la pluie de Pâques continue,
Les fruits de la terre diminuent.

Autre.

Du jour de saint Jean la pluie
Fait la noisette pourrie.

Observation pour le pâturage des bêtes.

Selon que les anciens ont dit,
Si le soleil se montre et luit
A la Chandeleur, vous verrez
Qu'encore un hiver vous aurez;
Pourtant, gardez bien votre foin,
Car il vous sera de besoin.
Par cette règle se gouverne
L'ours qui retourne en sa caverne.

Sur les saignées.

Saignée du jour saint Valentin
Fait le sang net soir et matin,
Et la saignée du jour devant
Garde des fièvres en tout l'an.

Autre pour la saignée.

Le jour sainte Gertrude on doit
Se faire saigner au bras droit;
Celui ainsi qui le sera,
Les yeux clairs toute l'année aura.

Avertissement sur la saignée. — Celui qui sera saigné les 19, 24 et 26 mars, ou le dernier juillet et le 1^{er} août, même le 1^{er} décembre, soit homme ou femme, il mourra ou il aura une maladie longue et fort dangereuse; et les enfants qui naîtront en ces jours-là seront mal morigénés.

Remarques sur les naissances. — Tous ceux qui naîtront les jours et les nuits ci-dessus nommés, savoir: le jour saint Mathias, saint Hippolyte et le 3 janvier, on dit que ceux qui meurent ces jours-là ne seront point consommés jusqu'au jour du jugement.

Des mois où l'eau est nuisible à l'homme.

Boire eau point ne devez
Aux mois où R trouverez.

Présages des bonnes ou mauvaises années par la lune. — Quand le jour de Noël vient dans la lune croissante, l'an sera fort bon, et d'autant qu'il sera près de la lune nouvelle, d'autant l'an sera meilleur; mais s'il vient au décroissant de la lune, l'an sera âpre, rude, et tant plus proche sera du décroissant, tant pis sera.

Observation sur le mois de mai.

Regarde bien, si tu me crois,
Le lendemain de sainte Croix,
Si nous avons le temps serein.
Car on assure, pour certain,
Que quand cela est, Dieu nous donne
L'année ordinairement bonne;
Mais si le temps est pluvieux,
Nous aurons l'an infructueux.

Autre.

Si Jacques l'apôtre pleure,
Bien peu de grands il demeure.

Ou bien.

A saint Jacques si on voit la pluie,
Madame dit: *Adieu mes coins*;
Mais si le lendemain n'essuie,
Encore en cueillera-t-elle moins.

Autre.

Tel ne sait ce qu'est vendre vin,
Qui n'attend du mois de mai la fin.

Observation sur la canicule. — Dès le mois de juillet, le chien ardent; nommé la *canicule*, commence à se lever avec le soleil. Galien dit qu'il ne fait pas bon saigner un malade, quoiqu'il soit en âge vigoureux et la maladie longue; car on sent la force de cet astre sur tout autre; nous voyons par expérience que les chiens sont ordinairement malades durant le cours de cette étoile. Ainsi les anciens Romains tenaient ces jours si dangereux, qu'ils avaient institué une fête au commencement d'iceux, où l'on sacrifiait un chien pour apaiser sa fureur, comme dit Ovide en ses Fastes. De sorte qu'aujourd'hui les plus prudents médecins suivent la maxime de nos anciens pères.

Remarques. — On disait anciennement que quand il pleut le jour de l'Assomption de Notre-Dame, nous aurions une chétive vendange, et s'il fait beau, elle sera copieuse; on dit ainsi de saint Barthélemi. Si aux calendes (1) de janvier il tonne au ciel, c'est une marque qu'il y aura plusieurs vents chauds; il sera assez de blé, mais grande guerre à venir. S'il tonne aux calendes de février, il y aura maladies pestilentiellles, surtout entre les riches. S'il tonne aux calendes de mars, l'année sera abondante en blé et autres fruits de la terre. S'il tonne aux calendes d'avril, cette année sera fructueuse et agréable en toutes choses; pareillement une paix universelle et une abondance de tous biens. S'il tonne aux calendes de mai, cette année il y aura une grande pauvreté et famine; plusieurs guerres sanglantes et batailles ouvertes. S'il tonne aux calendes de juin, l'année sera sujette aux batailles et séditions. Il régnera des mortalités et d'autres maux. S'il tonne aux calendes de juillet, cette année sera abondante en blé et en vin; le bétail et les mouches à miel seront en danger de périr. S'il tonne aux calendes de septembre, cette année sera abondante en malice; il sera de sanglantes batailles, où sera occision d'hommes. S'il tonne aux calendes d'octobre, cette année sera beaucoup venteuse, les vivres bons, mais peu de fruits. S'il tonne aux calendes de novembre, cette année sera abondante de tous biens et fruits; sera joyeuse et paisible. S'il tonne aux calendes de décembre, cette année ressemblera à l'autre en tout. Par ces signes on connaît ce qui doit arriver pendant l'année, tant en bien qu'en mal.

Qui voit à Noël des moucheron,
À Pâques verra des glaçons.

Pour connaître quand commence le carême.

Laissez passer la Chandeleur
Et nouvelle lune sans peur,
Le mardi après en suivant,
Tu trouveras carême entrant

TRAITÉ FORT CURIEUX DE LA BONNE OU MAU-
VAISE FORTUNE DES ENFANTS, SUR LES DOUZE
SIGNES DU ZODIAQUE.

Janvier. — Le signe du Verseau domine depuis le 20 janvier jusqu'au 18 février. L'enfant qui naîtra en ce signe aura une

jambe plus grosse que l'autre, de tempérament sanguin, fort colérique et journalier. Ce signe lui donne l'avantage d'être fort discret, un esprit subtil, éloquent et avantage de la fortune, mais d'une santé fort délicate et sujette aux infirmités. Les années périlleuses sont 35, 42 et 80.

Février. — Le signe des Poissons domine depuis le 18 février jusqu'au 20 mars. L'enfant qui naîtra sous ce signe aura la poitrine large, la tête petite, le visage long, le teint blanc, les yeux ronds, le tempérament froid et humide, l'humeur sombre et flegmatique. Il aura dans sa jeunesse grands travaux, et dans sa vieillesse sera homme de bien, heureux et propre à gouverner. Les années périlleuses sont 15, 30 et 38.

Mars. — Le Bélier domine depuis le 20 mars jusqu'au 20 avril. L'enfant qui naîtra sous ce signe aura les cheveux crépus et noirs, un regard doux, petites oreilles, le cou long, ayant beaucoup de feu, sujet à se mettre en colère, de bon jugement et juste conseil, sera fort enclin à enseigner, à voyager et à pratiquer des mariages. Il est bon à ce signe de faire saigner et purger. Les années périlleuses sont 12, 30 et 35.

Avril. — Le Taureau domine depuis le 20 avril jusqu'au 20 mai. L'enfant qui naîtra sous ce signe aura le front large et élevé, la face longue, les cheveux châtain, d'humeur sombre et mélancolique, sensuel au boire et au manger, affable en toutes choses, facile à accorder les grâces qu'on lui demandera; il sera réservé dans sa vieillesse; il sera exposé à l'envie, et lent dans ses affaires. Il ne faut pas se faire saigner ni prendre médecine, mais les convalescents pourront changer d'air pour rétablir leur santé. Les années périlleuses sont 12, 22, 32, 50 et 74.

Mai. — Les Gémeaux dominant depuis le 20 mai jusqu'au 22 juin. L'enfant qui naîtra sous ce signe aura la poitrine large et une belle figure, le corps médiocre; il sera crédule et fidèle, de tempérament chaud et humide, rempli de bonnes grâces, aura une heureuse fortune, et fera volontiers plaisir aux autres; il se plaira à l'arithmétique et aux comptes des finances. Il faut seulement prendre médecine, et ne se pas faire saigner. Les années périlleuses sont 9, 10, 15, 25, 33 et 42.

Juin. — L'Ecrevisse domine depuis le 22 juin jusqu'au 22 juillet. L'enfant qui naîtra sous ce signe sera de stature courte et de gros membres, les épaules larges, les cheveux longs, les yeux petits, de tempérament froid et humide, efféminé, d'humeur sombre, fort dans les sentiments, fâcheux en conversation, sera riche, mais pas longtemps, sera dédaigneux, fier, avaricieux, et depuis 30 ans sera en bon état. Bon saigner et médeciner. Les années périlleuses sont 24, 37 et 71.

Juillet. — Le Lion domine depuis le 22 juillet jusqu'au 22 août. L'enfant qui naîtra sous ce signe aura bonne renommée, sera

(1) Quand il est parlé des calendes, il faut entendre les quatre premiers jours de chaque mois.

de bon jugement et d'une riche taille ; ses membres supérieurs seront plus gros que les inférieurs, la poitrine large, sera grand coureur, colérique, d'un regard perçant, les jambes déliées, le menton large, le tempérament chaud et sec. Il ne faut point se faire saigner ni médeciner, ni prendre aucun remède. Les années périlleuses sont 12, 22, 39, 47 et 70.

Avril. — La Vierge domine depuis le 22 août jusqu'au 22 septembre. L'enfant qui naîtra en ce signe sera doué de belles qualités, aura de beaux talents, bien fait de corps, amateur de la vérité, non trompeur, d'un tempérament triste et sombre, froid et sec ; mais, quoique efféminé, il sera prudent et miséricordieux, sincère dans ses paroles, et fidèle dans ses promesses, se conformant aux sentiments des personnes de bons avis. Il ne faut pas saigner ni prendre médecine sous ce signe. Les années périlleuses sont 16, 28, 42 et 65.

Septembre. — La Balance domine depuis le 23 septembre jusqu'au 23 octobre. L'enfant qui naîtra sous ce signe sera d'une belle figure, médiocre de corps, beau de visage, mais de couleur olivâtre, sera bon chanteur et fort éloquent, aimera la justice, et sera fâché du mal d'autrui. Il ne faut pas appliquer aucun remède aux cuisses ni aux reins pendant le cours de ce signe. Les années périlleuses sont 15, 28 et 83.

Octobre. — Le Scorpion domine depuis le 22 octobre jusqu'au 21 novembre. L'enfant qui naîtra en ce signe sera de stature basse et large, aura beaucoup de cheveux, beau de visage, grandes jambes et grands pieds, marchera vite, et sera grand railleur, d'un tempérament froid et humide, d'humeur sombre et frénétique, sera enclin aux noises et à la guerre, quelques-uns même déroberont ; il sera capricieux et luxurieux, colérique et fâcheux d'humeur. Il ne faut prendre aucun remède interne sous ce signe. Les années périlleuses sont 16, 28, 42 et 66.

Novembre. — Le Sagittaire domine depuis le 21 novembre jusqu'au 21 décembre. L'enfant qui naîtra sous ce signe sera de couleur pâle, aura de grosses jambes, la face et la barbe longues, la vue fort subtile, les cheveux déliés et blonds, de tempérament chaud et sec, facile à se mettre en colère. Il est bon de se faire saigner, mais il ne faut prendre aucun remède. Les années périlleuses sont 8, 9, 11, 28 et 89.

Décembre. — Le Capricorne domine depuis le 21 décembre jusqu'au 20 janvier. L'enfant qui naîtra sous ce signe aura les jambes menues, sec de corps, aura quelque ressemblance à la chèvre. Il sera mélancolique, et aura le visage maigre, la barbe épaisse et touffue, sera sujet aux douleurs de genoux et de tête ; il sera aussi d'humeur fâcheuse avec les siens. Il fait bon en ce signe prendre médecine et se purger. Les années périlleuses sont 8, 18, 32 et 77.

Sapiens dominabitur astris.

(1) Wierus, in *Pseudomarchia dæm.*

Avis nécessaires à toutes personnes pour faire de bonne heure la provision du ménage, observés par les anciens. — Fais provision de blé au mois de septembre. Fais provision de vin en novembre. Fais provision de bois et de beurre en mai. Fais provision de chair à saler en décembre. Fais provision de fruits en août. Fais provision de poisson mariné en janvier. Fais provision d'huile et suif en octobre. Fais provision de confitures en mai et août. Achète des habits portés en temps sans peste. Achète des chaussures au mois de juillet. Achète du fil au mois de mars. Achète bœufs, vaches et brebis en avril. Achète des chevaux en juin. Achète des armes en temps de paix. Achète des héritages en temps de famine. Achète des livres en tout temps, et ne plains point l'argent.

PROSERPINE, épouse de Pluton selon les païens, et reine de l'empire infernal. Selon les démonomanes, Proserpine est archiduchesse et souveraine princesse des esprits malins. Son nom vient de *proserpere*, ramper, serpenter ; les interprètes voient en elle le serpent funeste.

PROSTROPHES, esprits malfaisants qu'il fallait supplier avec ferveur, chez les anciens, pour éviter leur colère.

PRUFLAS ou **BUSAS**, grand prince et grand duc de l'empire infernal. Il régna dans Babylone, quoiqu'il eût la tête d'un hibou. Il excite les discordes, allume les guerres, les querelles, et réduit à la mendicité ; il répond avec profusion à tout ce qu'on lui demande, il a vingt-six légions sous ses ordres (1).

PSEPHOS, sorte de divination où l'on faisait usage de petits cailloux qu'on cachait dans du sable.

PSYCHOMANCIE, divination par les esprits, ou art d'évoquer les morts. *Voy.* **NÉCROMANCIE**.

PSYLLES, peuples de Libye, dont la présence seule charmaient le poison le plus subtil des serpents les plus redoutables. Ils prétendaient aussi guérir la morsure des serpents avec leur salive ou par leur simple attouchement. Hérodote prétend que les anciens Psylles périrent dans la guerre insensée qu'ils entreprirent contre le vent du midi, indignés qu'ils étaient de voir leurs sources desséchées.

PSYLOTOXOTES, peuple imaginaire de Lucien. Ils étaient montés sur des puces grosses comme des éléphants.

PUBLIUS. *Voy.* **TÊTE**.

PUCEL, grand et puissant duc de l'enfer ; il paraît sous la forme d'un ange obscur ; il répond sur les sciences occultes ; il apprend la géométrie et les arts libéraux ; il cause de grands bruits et fait entendre le mugissement des eaux dans les lieux où il n'y en a pas. Il commande quarante-huit légions (2). Il pourrait bien être le même que Pöcel.

PUCELLE D'ORLÉANS. *Voy.* **JEANNÉ D'ARC**.

PUCES. L'abbé Thiers, parmi les superstitions qu'il a recueillies, rapporte celle-ci :

(2) *Ibid.*

qu'on peut se prémunir contre la piqure des puces en disant : *Och, och.*

PUCK, démon familier, célèbre dans le Mecklembourg. *Voy.* DIABLE.

PUNAISES. Si on les boit avec du bon vinaigre, elles font sortir du corps les sangsues que l'on a avalées, sans y prendre garde, en buvant de l'eau de marais (1).

PURGATOIRE. Les juifs reconnaissent une sorte de purgatoire; il dure pendant toute la première année qui suit la mort de la personne décédée. L'âme, durant ces douze mois, a la liberté de venir visiter son corps et revoir les lieux et les personnes pour lesquels elle a eu pendant la vie quelque affection particulière. Le jour du sabbat est pour elle un jour de relâche. Les Kalmoucks croient que les Berrids, qui sont les habitants de leur purgatoire, ressemblent à des tisons ardents et souffrent surtout de la faim et de la soif. Veulent-ils boire, à l'instant ils se voient environnés de sabres, de lances, de couteaux; à l'aspect des aliments, leur bouche se rétrécit comme un trou d'aiguille, leur gosier ne conserve que le diamètre d'un fil, et leur ventre s'élargit et se déploie sur leurs cuisses comme un paquet d'allumettes. Leur nourriture ordinaire se compose d'étincelles. Ceux qui ont dit que le purgatoire n'est séparé de l'enfer que par une grande toile d'araignée ou par des murs de papier qui en forment l'enceinte et la voûte, ont dit des choses que les vivants ne savent pas. Le purgatoire, que rejettent les protestants, est pourtant indiqué suffisamment dans l'Evangile même. Jésus-Christ parle (saint Matthieu, ch. xii) de péchés qui ne sont remis ni dans le siècle présent, ni dans le siècle futur. Quel est ce siècle futur où les péchés ne peuvent être remis? *Voy.* dans le Dictionnaire de théologie de Bergier l'article *Purgatoire*. *Voy.* ENFER dans ce Dictionnaire.

PURRIKEH, épreuve par le moyen de l'eau et du feu, en usage chez les Indiens pour découvrir les choses cachées.

PURSAN ou **CURSON**, grand roi de l'enfer. Il apparaît sous la forme humaine avec une tête de lion; il porte une couleuvre toujours furieuse; il est monté sur un ours et précédé continuellement du son de la trompette. Il connaît à fond le présent, le passé, l'avenir, découvre les choses enfouies, comme les trésors. S'il prend la forme d'un homme, il est aérien; il est le père des bons esprits familiers. Vingt-deux légions reçoivent ses ordres (1).

PUTÉORITES, secte juive dont la superstition consistait à rendre des honneurs particuliers aux puits et aux fontaines.

PYGMÉES, peuple fabuleux qu'on disait avoir existé en Thrace. C'étaient des hommes qui n'avaient qu'une coudée de haut; leurs femmes accouchaient à trois ans et étaient vieilles à huit. Leurs villes et leurs maisons n'étaient bâties que de coquilles d'œufs; à la campagne ils se retiraient dans des trous

qu'ils faisaient sous terre. Ils coupaient leurs blés avec des cognées, comme s'il eût été question d'abattre une forêt. Une armée de ces petits hommes attaqua Hercule, qui s'était endormi après la défaite du géant Antée, et prit pour le vaincre les mêmes précautions qu'on prendrait pour former un siège. Les deux ailes de cette petite armée fondent sur la main du héros, et, pendant que le corps de bataille s'attache à la gauche et que les archers tiennent ses pieds assiégés, la reine, avec ses plus braves sujets, livre un assaut à la tête. Hercule se réveille, et, riant du projet de cette fourmilière, les enveloppe tous dans sa peau de lion et les porte à Eurysthée. Les Pygmées avaient guerre permanente contre les grues, qui tous les ans venaient de la Scythie les attaquer. Montés sur des perdrix, ou, selon d'autres, sur des chèvres et des bédouins d'une taille proportionnée à la leur, ils s'armaient de toutes pièces pour aller combattre leurs ennemis. Près du château de Morlaix, en Bretagne, il existe, dit-on, de petits hommes d'un pied de haut, vivant sous terre, marchant et frappant sur des bassins. Ils étalent leur or et le font sécher au soleil. L'homme qui tend la main modestement reçoit deux poignées de ce métal; celui qui vient avec un sac dans l'intention de le remplir est éconduit et maltraité, leçon de modération qui tient à des temps reculés (3). *Voy.* NAINS, GNOMES, etc.

PYRAMIDES. Les Arabes prétendent que les pyramides ont été bâties longtemps avant le déluge, par une nation de géants. Chacun d'eux apportait sous son bras une pierre de vingt-cinq aunes.

PYROMANCIE, divination par le feu. On jetait dans le feu quelques poignées de poix broyée; et, si elle s'allumait promptement, on en tirait un bon augure. Ou bien on brûlait une victime, et on prédisait l'avenir sur la couleur et la figure de la flamme. Les démonomanes regardent le devin Amphiaras comme l'inventeur de cette divination. Il y avait à Athènes un temple de Minerve Poliadé où se trouvaient des vierges occupées à examiner les mouvements de la flamme d'une lampe continuellement allumée. Delrio rapporte que de son temps les Lithuaniens pratiquaient une espèce de pyromancie qui consistait à mettre un malade devant un grand feu; et, si l'ombre formée par le corps était droite et directement opposée au feu, c'était signe de guérison; si l'ombre était de côté, c'était signe de mort.

PYRRHUS. Il avait forcé les habitants de Locres à remettre entre ses mains les trésors de Proserpine. Il chargea ses vaisseaux de ce butin sacrilège et mit à la voile; mais il fut surpris d'une tempête si furieuse, qu'il échoua sur la côte voisine du temple. On retrouva sur le rivage tout l'argent qui avait été enlevé, et on le remit dans le dépôt sacré (4).

PYTHAGORE, fils d'un sculpteur de Sa-

(1) Albert le Grand, p. 187.

(2) Wierus, Pseudom. dæm.

(3) Cambry, Voyage dans le Finistère, en 1794.

(4) Valère-Maxime.

mos. Il voyagea pour s'instruire : les prêtres d'Égypte l'initièrent à leurs mystères, les mages de Chaldée lui communiquèrent leurs sciences; les sages de Crète, leurs lumières. Il rapporta dans Samos tout ce que les peuples les plus instruits possédaient de sagesse et de connaissances utiles; mais, trouvant sa patrie sous le joug du tyran Polycrate, il passa à Crotone, où il éleva une école de philosophie dans la maison du fameux athlète Milon. C'était vers le règne de Tarquin le Superbe. Il enseignait la morale, l'arithmétique, la géométrie et la musique. On le fait inventeur de la métempsychose. Il paraît que, pour étendre l'empire qu'il exerçait sur les esprits, il ne dédaigna pas d'ajouter le secours des prestiges aux avantages que lui donnaient ses connaissances et ses lumières. Porphyre et Jamblique lui attribuent des prodiges; il se faisait entendre et obéir des bêtes mêmes. Une ourse faisait de grands ravages dans le pays des Dauniens; il lui ordonna de se retirer : elle disparut. Il se montra avec une cuisse d'or aux jeux Olympiques; il se fit saluer par le fleuve Nessus; il arrêta le vol d'un aigle; il fit mourir un serpent; il se fit voir, le même jour et à la même heure, à Crotone et à Métaponte. Il vit un jour, à Tarente, un bœuf qui broutait un champ de fèves; il lui dit à l'oreille quelques paroles mystérieuses qui le firent cesser pour toujours de manger des fèves (1). On n'appelait plus ce bœuf que le bœuf sacré, et, dans sa vieillesse, il ne se nourrissait que de ce que les passants lui donnaient. Enfin, Pythagore prédisait l'avenir et les tremblements de terre avec une adresse merveilleuse; il apaisait les tempêtes, dissipait la peste, guérissait les maladies d'un seul mot ou par l'attouchement. Il fit un voyage aux enfers, où il vit l'âme d'Hésiode attachée avec des chaînes à une colonne d'airain, et celle d'Homère pendue à un arbre au milieu d'une légion de serpents, pour toutes les fictions injurieuses à la divinité dont leurs poèmes sont remplis. Pythagore intéressa les femmes au succès de ses visions, en assurant qu'il avait vu dans les enfers beaucoup de maris très-rigoureusement punis pour avoir maltraité leurs femmes, et que c'était le genre de coupables le moins ménagé dans l'autre vie. Les femmes furent contentes, les maris eurent peur, et tout fut reçu. Il y eut encore une circonstance qui réussit merveilleusement : c'est que Pythagore, au moment de son retour des enfers, et portant encore sur le visage la pâleur et l'effroi qu'avait dû lui causer la vue de tant de supplices, savait parfaitement tout ce qui était arrivé sur la terre pendant son absence.

PYTHONISSE D'ENDOR. L'histoire de la pythonisse dont il est parlé dans le vingt-huitième chapitre du premier livre des Rois a exercé beaucoup de savants, et leurs opinions sont partagées. Les uns croient que cette femme évoqua véritablement l'âme de

Samuel, et les autres n'en sont nullement persuadés. Le cardinal Bellarmine, qui est de la première opinion, appuie fort sur les paroles de la pythonisse, qui dit « qu'elle a vu un homme haut, avec sa robe, et que par là Saül connut que ce devait être Samuel. » Il y a dans l'hébreu *Elohim*, qui, par quelques-uns a été traduit *des dieux, un dieu, un homme divin, un grand homme*; par Jonathan, *l'ange du Seigneur*; et ceux qui sont faits au style de l'Écriture se souviendront du vingt-deuxième chapitre de l'Exode : *Tu ne médieras point d'Elohim* ou de l'ange du Seigneur, c'est-à-dire des magistrats, des juges du peuple et des prophètes. Dans le verset douzième elle dit qu'elle a vu Samuel; et c'est une manière de parler dans toutes les langues, où l'on appelle du nom des choses la plupart de celles qui les représentent. Nicolas de Lyra dit à ce propos : *Rerum similitudines in sacra Scriptura frequenter nominantur nominibus ipsorum*. Quand Pharaon vit sept vaches grasses et sept vaches maigres, sept épis de blé qui étaient sortis d'un tuyau et sept autres qui étaient flétris, il ne vit ni ces épis, ni ces vaches, puisqu'il songea seulement qu'il les voyait. Où il est dit que Saül connut que ce devait être Samuel, le mot hébreu a été rendu par *crut, s'imagina, se mit dans l'esprit*; et l'opinion de saint Augustin est que Salan, qui se transforme quelquefois en ange de lumière, apparut sous la forme de Samuel à la pythonisse.

Rabby Ménassé Ben Israël qui, dans le deuxième livre de la Résurrection des morts, chap. 6, ne trouve point de fondement dans l'opinion de saint Augustin, établit pour une maxime indubitable qu'il y a certains esprits qui peuvent remettre dans le corps les âmes de ceux qui n'ont plus de vie, parce que l'âme n'est pas tout à fait absente du corps la première année qui suit la mort (2); que dans ce temps-là elle y peut rentrer et en sortir, et qu'après ce temps elle ne dépend plus de ces esprits. Mais il raisonne sur une fausseté, qu'il suppose comme une vérité indubitable, avec la plupart des talmudistes. Quoique Saül soit mort sept mois après Samuel, comme le croient quelques-uns, cela ne fait rien pour Ménassé, qui ne s'en rapporte qu'à ses rabbins, fort persuadés, avec l'auteur du Juchasin, qu'il y a eu deux années entières entre la mort de l'un et de l'autre. Si ces esprits dont il parle sont des démons, les âmes des bienheureux ne peuvent être de leur dépendance; et si ces esprits sont eux-mêmes bienheureux, ils n'envient point la félicité de leurs semblables et ne pourront pas les rendre sujets au pouvoir prétendu d'une pythonisse. *Quidam dicunt Samuelem vere revocatum esse*, dit Procope de Gaza, sur le verset : J'ai vu un grand homme qui montait : *Quid magis impium est, quam si dicamus dæmones incantamentis curiosorum, in animas potestatem habere, in quas, quoad homines vixerunt, potes-*

(1) Les Pythagoriciens respectaient tellement les fèves, que non-seulement ils n'en mangeaient point, mais même il ne leur était pas permis de passer dans un champ de

fèves, de peur d'écraser quelque parent dont elles pouvaient loger l'âme.

(2) Voyez PURGATOIRE.

tatem nullam habuerunt ? On peut cependant remarquer ici que Saül, qui auparavant avait tâché d'exterminer tous les devins, était persuadé du contraire, puisqu'il demande à cette femme qu'elle lui fasse voir Samuel ; et c'est de là qu'elle eut une occasion de le tromper, comme l'a remarqué Van Dale, dans son livre des Oracles, qu'il a donné au public.

En effet, quoiqu'elle feignît de ne point connaître ce premier roi des Israélites qui s'était déguisé et avait changé d'habit, il ne pouvait pas lui être inconnu ; son palais ne devait pas être fort éloigné de la maison de la pythonisse ; et il était assez remarquable par sa beauté, puisqu'il était le plus beau des Israélites, et par sa taille, puisqu'il surpassait les autres hommes de toute la tête. Ajoutez que toute cette pièce fut jouée par la pythonisse que Saül interrogea sans avoir rien vu ; il y avait peut-être quelque muraille ou quelque autre séparation entre lui et elle. Comme elle connaissait le trouble d'esprit où était le roi pour ce que Samuel lui avait prédit, et que les armées des Israélites et des Philistins étaient en présence, elle put lui dire fort sûrement : « Toi et ton fils serez demain avec moi, ou vous ne serez plus au monde. » Pour ne pas porter son

coup à faux, elle se servit du mot *machar*, demain, qui signifie un temps à venir indéfini, bientôt, comme on le peut voir dans le Deutéronome, chap. vi, vers. 20, et dans Josué, chap. iv, vers. 6. *Objicere aliquis posset*, ajoute Procope de Gaza, *ignorantiam mortis Saulis ; non enim postero die, sed diebus aliquot interjectis, videtur obiisse. Nisi dicamus*, etc. Ainsi la scène a pu se passer naturellement, sans le secours de la magie, par la seule adresse d'une femme qui devait être assez bien instruite dans son métier (1).

PYTHONS. Les Grecs nommaient ainsi, du nom d'Apollon Pythien, les esprits qui aidaient à prédire les choses futures, et les personnes qui en étaient possédées. La Vulgate se sert souvent de ce terme pour exprimer les devins, les magiciens, les nécromanciens. La sorcière qui fit apparaître devant Saül l'ombre de Samuel est appelée la Pythonisse d'Endor. *Voy.* l'art. précédent. On dit aussi esprit de Python pour esprit de devin. Les prêtresses de Delphes s'appelaient Pythonisses ou Pythées. Python, dans la mythologie grecque, est un serpent qui naquit du limon de la terre après le déluge. Il fut tué par Apollon, pour cela surnommé Pythien.



QUEIRAN (ISAAC), sorcier de Nérac, arrêté à Bordeaux où il était domestique, à l'âge de vingt-cinq ans. Interrogé comment il avait appris le métier de sorcier, il avoua qu'à l'âge de dix ou douze ans, étant au service d'un habitant de la Bastide d'Armagnac, un jour qu'il allait chercher du feu chez une vieille voisine, elle lui dit de se bien garder de renverser deux pots qui étaient devant la cheminée : ils étaient pleins de poison que Satan lui avait ordonné de faire. Cette circonstance ayant piqué sa curiosité, après plusieurs questions, la vieille lui demanda s'il voulait voir le grand maître des sabbats et son assemblée. Elle le suborna de sorte qu'après l'avoir oint d'une graisse dont il n'a pas vu la couleur ni senti l'odeur, il fut enlevé et porté dans les airs jusqu'au lieu où se tenait le sabbat. Des hommes et des femmes y criaient et y dansaient ; ce qui l'ayant épouvanté, il s'en retourna. Le lendemain, comme il passait par la métairie de son maître, un grand homme noir se présenta à lui et lui demanda pourquoi il avait quitté l'assemblée où il avait promis à la vieille de rester ? Il s'excusa sur ce qu'il n'y avait là rien à faire pour lui ; et il voulut continuer son chemin. Mais l'homme noir lui déchargea un coup de gaule sur l'épaule, en lui disant : — Demeure, je te baillerai bien chose qui t'y fera venir. Ce coup lui fit mal pendant deux jours, et il s'aperçut que ce grand homme noir l'avait marqué sur le

bras auprès de la main ; la peau en cet endroit paraissait noire et tannée. Un autre jour, comme il traversait le pont de la rivière qui est près de la Bastide, le même homme noir lui apparut de nouveau, lui demanda s'il se ressouvait des coups qu'il lui avait donnés, et s'il voulait le suivre. Il refusa. Le diable aussitôt l'ayant chargé sur son cou, voulut le noyer ; mais le pauvre garçon cria si fort, que les gens d'un moulin voisin de là étant accourus, le vilain noir fut obligé de fuir. Enfin le diable l'enleva un soir dans une vigne qui appartenait à son maître, et le conduisit, quoi qu'il en eût, au sabbat ; il y dansa et mangea comme les autres. Un petit démon frappait sur un tambour pendant les danses, jusqu'à ce que le diable, ayant entendu les coqs chanter, renvoya tout son monde. Interrogé s'il n'avait pas fait quelques maléfices, Queiran répondit qu'il avait maléficié un enfant dans la maison où il avait servi ; qu'il lui avait mis dans la bouche une boulette que le diable lui avait donnée, laquelle avait rendu cet enfant muet pendant trois mois. Après avoir été entendu en la chambre de la Tournelle, où il fut reconnu pour un bandit qui faisait l'ingénu, Queiran fut condamné au supplice le 8 mai 1609 (2).

QUESTION. *Voy.* **INSENSIBILITÉ.**

QUEYS, mauvais génies chez les Chinois.

QUINTILLIANISTES. Une femme de la secte des caïnites, nommée Quintille, vint

(1) Chevræana, tom. I^{er}, p. 284.

(2) Delandre, Tableau de l'inconstance des dém., etc., p. 145 et suiv.

en Afrique du temps de Tertullien et y pervertit plusieurs personnes. On appela quintillianistes les abominables sectateurs qu'elle forma. Il paraît qu'elle ajoutait encore d'horribles pratiques aux infamies des caïnites. *Voy. CAÏN.*

QUIRIM, pierre merveilleuse qui, suivant les démonographes, placée sur la tête d'un homme durant son sommeil, lui fait dire tout ce qu'il a dans l'esprit. — On l'appelle aussi *pierre des traîtres*.

R

RABBATS, lutins qui font du vacarme dans les maisons et empêchent les gens de dormir. On les nomme rabbats parce qu'ils portent une bavette à leur cravate, comme les gens qu'on appelle en Hollande *consolateurs des malades*, et qui ne consolent personne.

RABBINS, docteurs juifs qui furent longtemps soupçonnés d'être magiciens et d'avoir commerce avec les démons (1).

RABDOMANCIE, divination par les bâtons. C'est une des plus anciennes superstitions. Ezéchiel et Osée reprochent aux Juifs de s'y laisser tromper. On dépouillait, d'un côté et dans toute sa longueur, une baguette choisie; on la jetait en l'air; si en retombant elle présentait la partie dépouillée, et qu'en la jetant une seconde fois elle présentât le côté revêtu de l'écorce, on en tirait un heureux présage. Si au contraire elle tombait une seconde fois du côté pelé, c'était un augure fâcheux. Cette divination était connue chez les Perses, chez les Tartares et chez les Romains. La baguette divinatoire, qui a fait grand bruit sur la fin du XVII^e siècle, tient à la rabdomancie. *Voy. BAGUETTE.* Bodin dit qu'une sorte de rabdomancie était de son temps en vigueur à Toulouse; qu'on marionnettait quelques paroles; qu'on faisait baiser les deux parties d'un certain bâton fendu, et qu'on en prenait deux parcelles qu'on pendait au cou pour guérir la fièvre quarte.

RACHADERS, génies malfaisants des Indiens.

RADCLIFFE (ANNE), Anglaise qui publia, il y a quarante ans, des romans pleins de visions, de spectres et de terreurs, comme les *Mystères d'Udolphe*, etc.

RAGALOMANCIE, divination qui se faisait avec des bassinets, des osselets, de petites balles, des tablettes peintes, et que nul auteur n'a pu bien expliquer (2).

RAGE. Pour être guéri de la rage, des écrivains superstitieux donnent ce conseil: On mangera une pomme ou un morceau de pain dans lequel on enfermera ces mots: *Zioni, Kirioni Ezzeza*; ou bien on brûlera les poils d'un chien enragé, on en boira la cendre dans du vin, et on guérira (3).

RAGINIS, espèce de fées chez les Kalmouks. Elles habitent le séjour de la joie, d'où elles s'échappent quelquefois pour venir au secours des malheureux. Mais elles ne sont pas toutes bonnes; c'est comme chez nous.

RAHOUART, démon que nous ne connaissons pas. Dans la *Moralité* du mauvais riche et du ladre, imprimée à Rouen, sans date, chez Durzel, et jouée à la fin du quinzième siècle, Satan a pour compagnon le démon Rahouart. C'est dans la hotte de Rahouart qu'ils emportent l'âme du mauvais riche quand il est mort.

RAIZ (GILLES DE LAVAL DE), maréchal de France, qui fut exécuté comme convaincu de sorcellerie, d'abominations et surtout d'affreux brigandages, au quinzième siècle. Après avoir vainement cherché à faire de l'or par les secrets de l'alchimie, cet homme voulut commercer avec le diable. Deux charlatans abusèrent de sa crédulité; l'un se disait médecin du Poitou, l'autre était Italien. Le prétendu médecin lui vola son argent et disparut. Prélati était de Florence; il fut présenté au maréchal comme magicien et habile chimiste. Il n'était ni l'un ni l'autre, mais adroit fripon: il s'entendait avec Sillé, l'homme d'affaires du maréchal. Prélati fit une évocation; Sillé, habillé en diable, se présenta avec d'horribles grimaces. Le maréchal voulait avoir une conversation; la scène devint embarrassante, car Sillé n'osait parler. Pour gagner du temps, l'Italien imagina de faire signer un pacte au seigneur de Raiz; par ledit pacte, il promettait au diable de lui donner tout ce qu'il lui demanderait, excepté son âme et sa vie. Il s'engageait, et il le devait signer de son sang, à faire des encensements et des offrandes en l'honneur du diable; il s'obligeait à lui offrir en sacrifice le cœur, une main, les yeux et le sang d'un enfant. Le jour choisi pour ce contrat, le maréchal se rendit au lieu désigné, marmottant des formules, craignant et espérant de voir le diable. Prélati se fatigua en évocations solennelles; le maréchal, malgré sa bonne volonté, ne vit rien du tout. Il paraîtrait assez, par ce que dit Lobineau, que ce seigneur était devenu fou. Gilles de Raiz s'abandonnait aux plus infâmes débauches; et, par un dérèglement inconcevable, les victimes de ses affreuses passions n'avaient de charmes pour lui que dans le moment qu'elles expiraient. Cet homme effroyable se divertissait aux mouvements convulsifs que donnaient à ces malheureux les approches de la mort, qu'il leur faisait lui-même souffrir de sa propre main. Par les procès-verbaux qui furent dressés et par sa propre confession, le nombre des enfants qu'il fit mourir dans les châteaux de Machecoul et de Chantocé se

(1) Leloyer, Hist. des spectres ou apparit. des esprits, p. 291.

(2) Delancre, Incrédulité et mécréance du sortilège

pleinement convaincues, p. 278.

(3) Lemnius.

montait à plus de cent; et on ne compte pas dans ce nombre ceux qu'il avait immolés à Nantes, à Vannes et ailleurs. Sa hideuse folie est d'autant plus constatée, qu'on avéra qu'il était sorti un jour de son château pour aller voler des enfants à Nantes, au lieu de prendre le chemin de Jérusalem, comme il l'avait annoncé. Sur le cri public, le duc Jean V le fit prisonnier; les juges de l'Eglise se disposaient à le juger comme hérétique et comme sorcier; le parlement de Bretagne le décréta de prise de corps comme homicide. Il parut donc devant un tribunal composé de laïques et d'ecclésiastiques: il injuria ces derniers et voulut décliner leur juridiction: J'aimerais mieux être pendu par le cou, leur disait-il, que de vous répondre. Ce qui tenait à la religion donnait d'étranges convulsions à ce maudit. Mais la crainte d'être appliqué à la torture le fit tout confesser devant l'évêque de Saint-Brieuc et le président Pierre de l'Hôpital. Le président le pressa de dire par quel motif il avait fait périr tant d'innocents, et brûlé ensuite leurs corps; le maréchal impatienté lui dit: — Hélas! monseigneur, vous vous tourmentez, et moi avec; je vous en ai dit assez pour faire mourir dix mille hommes. Le lendemain, le maréchal en audience publique réitéra ses aveux. Il fut condamné à être brûlé vif, le 25 octobre 1440. L'arrêt fut exécuté dans le pré de la Madeleine, près de Nantes (1).

RALDE (MARIE DE LA), sorcière qu'on arrêta à l'âge de dix-huit ans, au commencement du dix-septième siècle. Elle avait débuté dans le métier à dix ans, conduite au sabbat pour la première fois par la sorcière Marissane. Après la mort de cette femme, le diable, selon la procédure, la mena lui-même à son assemblée, où elle avoua qu'il se tenait en forme de tronc d'arbre. Il semblait être dans une chaire, et avait quelque ombre humaine *fort ténébreuse*. Cependant elle l'avu aussi sous la figure d'un homme ordinaire, tantôt rouge, tantôt noir. Il s'approchait souvent des enfants, tenant un fer chaud à la main; mais elle ignore s'il les marquait. Elle n'avait jamais baisé le diable; mais elle avait vu comment on s'y prenait: le diable présentait sa figure ou son derrière, *le tout à sa discrétion et comme il lui plaisait*. Elle ajouta qu'elle aimait tellement le sabbat, qu'il lui semblait aller à la noce, « non pas tant par la liberté et licence qu'on y a, mais parce que le diable tenait tellement liés leur cœur et leurs volontés, qu'à peine y laissait-il entrer nul autre désir. » En outre, les sorcières y entendaient une musique harmonieuse, et le diable leur persuadait que l'enfer n'est qu'une *niaiserie*, que le feu qui brûle continuellement n'est qu'artificiel. Elle dit encore qu'elle ne croyait pas faire mal d'aller au sabbat, et que même elle avait bien du plaisir à la célébration de la messe qui s'y disait, où le diable se faisait passer pour le vrai Dieu. Cependant elle voyait à

l'élévation l'hostie noire (2). Il ne paraît pas que Marie de la Ralde ait été brûlée, mais on ignore ce que les tribunaux en firent.

RALEIGH (WALTER), courtisan célèbre de la reine Elisabeth. Il se vante d'avoir vu, dans l'Amérique du Sud, des sauvages trois fois aussi grands que les hommes ordinaires, des cyclopes qui avaient les yeux aux épaules, la bouche sur la poitrine et la chevelure au milieu du dos.

RAMBOUILLET. Le marquis de Rambouillet et le marquis de Précý, jeunes seigneurs de la cour de Louis XIV, tous deux âgés de vingt-cinq à trente ans, étaient intimes amis. Un jour qu'ils s'entretenaient des affaires de l'autre monde, après plusieurs discours qui témoignaient assez qu'ils n'étaient pas trop persuadés de tout ce qui s'en dit, ils se promirent l'un à l'autre que le premier qui mourrait en viendrait apporter des nouvelles à son compagnon. Au bout de trois mois, le marquis de Rambouillet partit pour la Flandre, où Louis XIV faisait alors la guerre. Le marquis de Précý, arrêté par une grosse fièvre, demeura à Paris. Six semaines après, Précý entendit, sur les six heures du matin, tirer les rideaux de son lit; et, se tournant pour voir qui c'était, il aperçut le marquis de Rambouillet, en buffle et en bottes. Il sortit de son lit, voulant sauter à son cou et lui témoigner la joie qu'il avait de son retour; mais Rambouillet, reculant de quelques pas, lui dit que ses caresses n'étaient plus de saison; qu'il ne venait que pour s'acquitter de la parole qu'il lui avait donnée; qu'il avait été tué la veille; que tout ce que l'on disait de l'autre monde était très-certain; qu'il devait songer à vivre d'une autre manière; et qu'il n'avait pas de temps à perdre, parce qu'il serait tué lui-même dans la première affaire où il se trouverait. On ne saurait exprimer la surprise où fut le marquis de Précý à ce discours. Ne pouvant croire ce qu'il entendait, il fit de nouveaux efforts pour embrasser son ami, qu'il croyait le vouloir abuser. Mais il n'embrassa que du vent; et Rambouillet, voyant qu'il était incrédule, lui montra l'endroit où il avait reçu le coup de la mort; il était dans les reins, et le sang paraissait encore couler. Après cela, le fantôme disparut, laissant Précý dans une frayeur plus aisée à comprendre qu'à décrire. Il appela son valet de chambre, et réveilla toute la maison par ses cris. Plusieurs personnes accoururent; il conta à tous ce qu'il venait de voir. tout le monde attribua cette vision à l'ardeur de la fièvre qui pouvait altérer son imagination; on le pria de se recoucher, lui remontrant qu'il fallait qu'il eût rêvé ce qu'il disait. Au désespoir de voir qu'on le prit pour un visionnaire, le marquis répéta toutes les circonstances qu'on vient de lire; mais il eut beau protester qu'il avait vu et entendu son ami, on demeura toujours dans la même pensée, jusqu'à ce que la poste de Flandre, par laquelle on apprit la mort du marquis de

(1) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 103.

(2) Delaure, Tableau de l'inconstance des dém., etc., liv. II, p. 127.

Rambouillet, fût arrivée. Cette première circonstance s'étant trouvée véritable, et de la manière que l'avait dit Précý, ceux à qui il avait conté l'aventure commencèrent à s'étonner; Rambouillet ayant été tué précisément la veille du jour qu'il avait dit, il était impossible qu'il l'eût appris naturellement. Dans la suite, Précý voulut aller, pendant les guerres civiles, au combat de Saint-Antoine; il y fut tué.....

RAOLLET (JACQUES), loup-garou de la paroisse de Maumusson, près de Nantes, qui fut arrêté et condamné à mort par le parlement d'Angers. Durant son interrogatoire, il demanda à un gentilhomme qui était présent s'il ne se souvenait pas d'avoir tiré de son arquebuse sur trois loups; celui-ci ayant répondu affirmativement, il avoua qu'il était l'un des trois loups, et que, sans l'obstacle qu'il avait eu en cette occasion, il aurait dévoré une femme qui était près du lieu. Rickius dit que, lorsque Raollet fut pris, il avait les cheveux flottants sur les épaules, les yeux enfoncés dans la tête, les sourcils refrognés, les ongles extrêmement longs; qu'il puait tellement qu'on ne pouvait s'en approcher. Quand il se vit condamné par la cour d'Angers, il ajouta à ses aveux qu'il avait mangé des charrettes ferrées, des moulins à vent, des avocats, procureurs et sergents, disant que cette dernière viande était tellement dure et si mal assaisonnée, qu'il n'avait pu la digérer (1)

RAT. Plinè dit que, de son temps, la rencontre d'un rat blanc était de bon augure. Les boucliers de Lavinium, rongés par les rats, présagèrent un événement funeste, et la guerre des Marses, qui survint bientôt après, donna un nouveau crédit à cette superstition. Le voile de Proserpine était parsemé de rats brodés. Les peuples de Bassora et de Cambaie se feraient un cas de conscience de nuire à ces animaux, qu'ils révèrent. Les matelots donnent aux rats une prescience remarquable: — Nous sommes condamnés, disent-ils par un calme plat ou par quelque autre accident; il n'y a pas un seul rat à bord!... Ils croient que les rats abandonnent un bâtiment qui est destiné à périr. *Voy. HATTON et POPPIEL.*

RAUM, grand comte du sombre empire; il se présente sous la forme d'un corbeau lorsqu'il est conjuré. Il détruit des villes, donne des dignités. Il est de l'ordre des trônes et commande trente légions (2).

RED CAP, lutin écossais. *Voy. DIABLE. Voy. aussi REID.*

REGARD. *Voy. YEUX.*

REGENSBERG. *Voy. DÉMONS FAMILIERS.*

REGIOMONTANUS. *Voy. MULLER.*

REID (THOMAS). Le 8 novembre 1576, Elisabeth ou Bessie Dunlop, épouse d'André Jack, demeurant à Lyne, au comté d'Ayr, fut accusée de magie, de sorcellerie et de déception pratiquées sur les gens du peuple. Ses réponses aux interrogatoires des juges furent curieuses. Comme on lui demandait par quel

art elle pouvait dire où se trouvaient certains objets perdus, et prophétiser l'issue d'une maladie, elle répliqua que, par elle-même, elle n'avait ni connaissance ni science aucune sur de telles matières; mais qu'elle avait l'habitude de s'adresser à un certain Thome Reid, mort à la bataille de Pinkie (le 10 septembre 1547), qui lui résolvait toutes les questions qu'elle lui faisait. Elle décrivait ce personnage comme un homme respectable, à barbe grise, portant un justaucorps gris, avec d'amples manches, suivant la vieille mode. Une culotte grise, des bas blancs attachés au-dessus des genoux, un bonnet noir, fermé par derrière et ouvert par devant, un bâton blanc à la main, complétaient sa mise. Interrogée sur sa première entrevue avec ce mystérieux Thome Reid, elle fit un exposé des malheurs qui l'avaient portée à se servir de lui. Elle conduisait ses vaches au pâturage, gémissant sur son mari et son fils malades, tandis qu'elle-même n'était pas bien portante, attendu qu'elle relevait de couches. Elle rencontra alors Thome Reid pour la première fois: il la salua. — Bessie, lui dit-il, comment pouvez-vous tant vous désoler pour les choses de ce monde? — N'ai-je pas raison de m'affliger, répondit-elle, puisque nos biens dépérissent, que mon mari est sur le point de mourir, que mon nouveau-né ne vivra point, et que je suis moi-même encore si faible? — Bessie, répliqua le revenant, le fantôme ou l'esprit, vous avez déplu à Dieu, en lui demandant une chose que vous n'auriez pas dû lui demander; et je vous conseille de réparer votre faute. Je vous le dis, votre enfant mourra avant que vous ne soyez rentrée à la maison; vos deux brebis mourront aussi, mais votre mari recouvrera la santé et sera aussi robuste que jamais. La pauvre femme, dans sa desolation, se soutint un peu en apprenant qu'au moins son mari serait épargné; mais elle fut très-alarmée de voir l'homme surnaturel qui l'avait accostée passer devant elle et disparaître par un petit trou dans le mur de l'enclos. Une autre fois, elle le rencontra à l'Epine de Dawmstarnik, et il lui offrit l'abondance de tous les biens, si elle abjurait le christianisme et la foi de son baptême. Elle répondit qu'elle aimerait mieux être traînée à quatre chevaux que d'en rien faire, mais qu'elle se conformerait à ses avis sur des points moins importants. Il la quitta avec déplaisir. Bientôt après il apparut vers l'heure de midi dans sa maison, où se trouvaient alors son mari et trois matelots. Ni André Jack, ni les trois matelots, ne remarquèrent la présence du fantôme tué à Pinkie; de sorte que, sans être aperçu d'eux, il emmena Bessie près du four. Là il lui montra une réunion de huit femmes et de quatre hommes. Les femmes, enveloppées dans leurs manteaux, avaient bonne mine. Ces étrangers la saluèrent en disant: Bonjour, Bessie, veux-tu venir avec nous? Elle garda le silence, comme Thome Reid le lui avait re-

(1) Rickius, Discours de la Lycanthropie, p. 18.

(2) Wierus, in Pseudom. dæm.

commandé. Elle vit leurs lèvres remuer ; mais elle ne comprit pas ce qu'ils disaient, et peu après ils s'éloignèrent avec le bruit d'une tempête. Thome lui expliqua que c'étaient les fées de la cour d'Elfland qui venaient l'inviter à aller avec elles. Bessie répliqua qu'avant de prendre ce parti elle avait besoin de réfléchir. — Ne vois-tu pas, repartit Thome, que je suis bien nourri, bien vêtu, et que j'ai bonne tournure ? Puis il l'assura qu'elle jouirait d'une aisance plus grande que jamais. Mais elle déclara qu'elle était à son mari et à sa religion, et qu'elle ne voulait pas les quitter. Quoiqu'ils fussent ainsi en désaccord, le fantôme continua cependant à la voir fréquemment et à l'aider de ses conseils : lorsqu'on la consultait sur les maladies des hommes ou des animaux, sur la manière de recouvrer des objets perdus ou volés, elle était, en prenant l'avis de Thome Reid, toujours capable de répondre aux questions. Elle disait que Thome lui avait, de sa propre main, remis les herbes dont elle s'était servie pour guérir les enfants de John Jack et de Wilson de Townhead. Elle avait aussi secouru efficacement une femme de chambre de la jeune lady Stanlie, dont la maladie était « un sang chaud qui se portait sur le cœur, » et qui lui causait des évanouissements fréquents. En cette circonstance, Thome composa un remède puissant : c'était de l'ale qu'il avait fait bouillir avec des épices et un peu de sucre blanc, le tout devant être bu chaque matin à jeun. Pour cette ordonnance, les honoraires de Bessie Dunlop furent une mesure de farine et un morceau de fromage. La jeune femme se rétablit. Mais la pauvre vieille lady Kilbowie ne put guérir sa jambe qui était torse depuis longues années, car Thome Reid dit que la moelle de l'os avait péri et que le sang s'était glacé. Ces opinions indiquent du moins de la prudence et du bon sens, que nous les attribuons à Thome Reid ou à l'accusée dont il était le patron. Les réponses faites en cas d'objets volés étaient pleines d'adresse, et quoiqu'elles servissent rarement à faire rentrer les gens dans leurs biens, elles donnaient généralement de bonnes raisons. Ainsi le manteau de Hugues Scott ne put être rattrapé, parce que les voleurs avaient eu le temps d'en faire un justaucorps. James Jamieson et James Baird eussent retrouvé leurs charrues de fer qu'on leur avait volées, sans la volonté du destin qui décida que William Dougal, officier du shériff, un de ceux qui faisaient des perquisitions, recevrait un présent de trois livres pour ne pas les retrouver. Bref, quoiqu'elle eût perdu un cordon que Thome Reid lui avait donné, et qui, attaché autour du cou des femmes en mal d'enfant, avait le pouvoir de mener leur délivrance à bien, la profession de sage-femme qu'elle exerçait semblait avoir prospéré jusqu'à l'heure où elle attira sur elle le mauvais œil de la loi. Interrogée plus minutieusement au sujet de son familier, elle déclara ne l'avoir jamais connu pendant qu'il était en ce monde ;

mais elle savait de science certaine que, durant sa vie sur la terre, Thome Reid avait été officier du laird de Blair, et qu'il était mort à Pinkie. Il l'envoyait chez son fils, qui lui avait succédé dans sa charge, et chez d'autres de ses parents, à qui il ordonnait de réparer certaines fautes qu'il avait commises sa vie durant ; et dans ces occasions il lui remettait toujours des signes auxquels on le reconnaissait. Une de ces commissions était assez remarquable. Bessie était chargée de rappeler à un voisin certaines particularités qui devaient lui revenir dans la mémoire, lorsqu'elle lui dirait que Thome Reid et lui étaient partis ensemble pour la bataille du samedi noir ; que l'individu à qui s'adressait le message inclinait pour prendre une direction différente, mais que Thome Reid l'avait menacé de poursuivre sa route seul ; qu'il l'avait mené à l'église de Dalry ; que là il avait acheté des figues, et qu'il lui en avait fait cadeau en les attachant dans son mouchoir ; qu'après cela ils étaient allés de compagnie au champ où se livra la bataille du fatal samedi noir, comme on appela longtemps la bataille de Pinkie. Quant aux habitudes de Thome, elle disait qu'il se conduisait toujours avec la plus stricte décence, sinon quand il la pressait de venir à Elfland avec lui, et qu'il la prenait par son tablier pour l'entraîner. Elle disait encore l'avoir vu dans des lieux publics, dans le cimetière de Dalry et dans les rues d'Edimbourg, où il se promenait, prenant les marchandises exposées en vente sans que personne s'en aperçût. Elle ne lui parlait pas alors, car il avait défendu de l'accoster en pareilles occasions, à moins qu'il n'adressât le premier la parole. Interrogée pourquoi cet être incompréhensible s'était attaché à elle plutôt qu'à d'autres, l'accusée répondit qu'un jour qu'elle était couchée dans son lit, prête à donner naissance à un de ses enfants, une grande femme était entrée dans sa cabane, s'était assise sur le bord de son lit, et que sur sa demande, on lui avait donné à boire. Cette visite avait précédé la rencontre de Thome Reid près du jardin de Montcastle ; car ce digne personnage lui avait expliqué que la grande visiteuse était la reine des fées ; et que, depuis, lui-même l'avait servie par ordre exprès de cette dame, sa reine et maîtresse. Thome apparaissait devant Bessie après trois sommations ; son commerce avec elle dura près de quatre ans. Il la pria souvent de venir avec lui lorsqu'il s'en retournait à Elfland ; et quand elle le refusait, il secouait la tête en disant qu'elle s'en repentirait. Bessie Dunlop déclara encore qu'un jour, allant mettre son bidet aux ceps près du lac Restalrig, à la porte orientale d'Edimbourg, elle avait entendu passer un corps de cavalerie qui faisait un tapage horrible ; que ce tapage s'était éloigné et avait paru se perdre dans le lac avec d'affreux retentissements. Pendant tout le vacarme elle n'avait rien vu. Mais Thome lui avait dit que le tapage était produit par une cavalcade des fées. L'intervention de Thome

Reid, comme associé dans son métier de sorcière, ne servit de rien à la pauvre Bessie Dunlop. Les terribles mots écrits sur la marge de l'arrêt : « Convaincue et brûlée, » indiquent suffisamment la fin tragique de l'héroïne de cette curieuse histoire (1).

RELIGION. Toutes les erreurs sont filles de la vérité, mais des filles perdues, qui ne savent plus reconnaître leur mère. Toutes les fausses religions ainsi n'ont d'autre source que la vraie religion. Brama est Abraham, prodigieusement travesti. Bacchus, Janus, Saturne, sont des charges grotesques dont le type est Noé; ses trois fils sont les trois grands dieux Jupiter, Neptune et Pluton. Ce n'est pas ici le lieu de le démontrer; la thèse a été savamment établie.

Le diable s'est un peu mêlé de la chose; et comme des lunes, des semaines et des jours on a fait des années et des siècles, pour donner à ces mythologies quelque antiquité granitique, on les a fortifiées dans leur essence, qui est l'erreur.

La religion de Bouddha, par exemple, est une singerie très-singulière du christianisme. Seulement née au II^e ou au III^e siècle, les savants chinois doublent son âge et la font remonter au voisinage du déluge; assertion aussi fondée que les généalogies merveilleuses de nos vieux chroniqueurs, qui posent à la tête des Francs quatre-vingts rois successifs avant Pharamond.

Mais puisque nous parlons du bouddhisme, si peu connu, laissons en dire quelques mots à M. J.-J. Ampère, dont on sait les savantes et profondes études :

« Le bouddhisme, dit-il, contient une métaphysique et une mythologie, la première très-abstraite, la seconde très-abondante et très-confuse. Les bouddhistes ne manqueraient certes pas de l'imagination nécessaire pour composer une mythologie. Cependant ils ont trouvé commode de s'emparer de la mythologie toute faite du brahmanisme, sans renoncer à y joindre leurs propres inventions : d'ailleurs c'est du brahmanisme qu'ils sont sortis; ils ont été d'abord une secte réformée qui, peu à peu, est devenue une religion indépendante et hostile. Aussi ils ne rejettent point Brahma, ils ne l'excluent point du panthéon bouddhique, mais ils lui assignent une place inférieure à Bouddha.

« Cette place varie dans les divers traités mythologiques. Tantôt on lui donne à gouverner la plus grande des trois agrégations de l'univers, qui contient, avec beaucoup d'autres choses, mille millions de soleils; c'est ce qu'on peut appeler un pis-aller assez consolant et une retraite fort honorable; tantôt il est un personnage beaucoup moins imposant, il est seulement « le premier des vingt dieux qui sont nommés comme ayant des fonctions et une protection à exercer à l'égard des autres êtres : on lui donne le titre de roi, faible dédommagement du rang de Dieu suprême; il est strict observateur des préceptes et sait gouverner la troupe des

brahmanes. » Ici l'arrogance du culte nouveau et triomphant perce à travers les hommages un peu dérisoires qu'elle accorde à l'ancienne divinité détrônée par Bouddha. C'est comme le pacifique royaume du Latium donné au bonhomme Saturne en dédommagement de l'Olympe où s'assied Jupiter.

« Ailleurs le bouddhisme a pactisé moins arrogamment avec le brahmanisme. Il a conservé à la trinité brahmanique son triple rôle de création, de conservation et de destruction; seulement il a fait émaner les trois grands dieux, Brahma, Vichnou et Siva, ainsi que les dieux inférieurs du suprême Bouddha....

« Mais arrivons aux légendes sur Bouddha.

« L'histoire réelle du personnage qui a fondé le bouddhisme et lui a donné son nom est impossible à retrouver... Il paraît que Bouddha est né aux environs d'Aoude, et, au sud, sa prédication n'a pas passé le Gange.

« Voilà à peu près tout ce que l'on peut dire historiquement de ce grand réformateur, dans lequel ses sectateurs ont vu une incarnation divine, incarnation qui a été précédée et sera suivie d'une infinité d'incarnations du même genre, de milliers d'autres Bouddhas.

« De plus, les nombreuses nations qui ont adopté le bouddhisme ont prêté à son fondateur des aventures plus extraordinaires les unes que les autres. L'imagination avait un champ presque illimité pour les produire; car Bouddha a parcouru une série incalculable d'existences. « Le nombre de mes naissances et de mes morts, dit-il, ne peut se comparer qu'à celui des arbres et des plantes de l'univers entier. On ne pourrait compter les corps que j'ai eus. Moi-même je ne puis énoncer les renouvellements et destructions du ciel et de la terre que j'ai vus... » Ainsi, on n'eut pas à rêver seulement une vie, mais des vies innombrables de Bouddha. Et la légende put se multiplier à l'infini comme le dieu lui-même.

« Bouddha a une biographie antérieure à sa naissance. Il a commencé par être un homme ordinaire cherchant la sagesse. Puis, de degrés en degrés, à travers des millions d'existences, il s'est élevé au rang de bodhisatva (uni à l'intelligence); il a été roi de l'univers; il est monté au ciel de Brahma; il a été Brahma; la durée de la vie d'un Brahma est de deux régénérations du monde, ou deux mille six cent quatre-vingt-huit millions d'années. Il était à la fois un dieu dans le ciel, et sur la terre un saint roi. Mais dans cet état de béatitude, Bouddha est saisi du désir de sauver les hommes.... Il veut témoigner sa commisération pour toutes les douleurs, et *faire tourner la roue* pour tous les êtres vivants...

« La légende a diversifié de plusieurs manières le sentiment de mélancolie sublime qui saisit Bouddha à la vue de la misère humaine, et lui fait prendre la résolution de sauver, d'affranchir l'homme de la douleur,

(1) Walter Scott, Histoire de la démonomanie et des sorciers.

c'est-à-dire, dans le point de vue du quiétisme bouddhique, de le tirer de la sujétion des existences changeantes et périssables, soumises aux troubles et à la souffrance, pour l'élever à l'état de repos immuable qui résulte de l'union de l'intelligence avec la substance infinie d'où elle émane.

« Bouddha dit, dans une légende citée par M. Rémusat : « Les animaux qui affligent tous les êtres, les erreurs auxquelles ils sont en proie et qui les écartent de la droite voie, leur chute dans le séjour des grandes ténèbres, les douleurs sans fin qui les tourmentent sans qu'ils aient un libérateur ou un protecteur, leur font invoquer ma puissance et mon nom. Mais leurs souffrances, que mon œil céleste me fait voir, que mon oreille céleste me fait entendre, et auxquelles je ne puis porter remède, me troublent au point de m'empêcher d'atteindre à l'état de pure intelligence (1). »

« Ailleurs, la légende raconte comment Sakya-Mouni, le dernier apparu des Bouddhas, le fondateur du bouddhisme actuel, a été amené à sa résolution d'affranchir l'homme et de sauver le monde.

Bouddha est fils d'un roi puissant qui, le voyant triste et rêveur, lui a donné trois épouses accomplies. Chacune d'elles a vingt mille vierges à son service, toutes d'une exquisite beauté et pareilles aux nymphes du ciel. Malgré ces soixante mille femmes, qui toutes s'occupent à le soigner et à l'amuser par leurs concerts, le jeune prince n'ouvre point son âme à la joie. Il est tourmenté du désir de connaître la vraie doctrine : les ministres de son père conseillent de faire voyager le prince pour le distraire de sa méditation. Mais un dieu qui veut l'y ramener se place quatre fois devant ses pas, sous un déguisement différent. C'est d'abord sous l'aspect d'un vieillard.

« Le prince demande : Qu'est-ce que cet homme ? et ses serviteurs lui répondent : C'est un homme vieux. Qu'est-ce que c'est que vieux ? demande-t-il encore, et on lui fait une peinture énergique et lugubre des misères de cet homme, « dont les organes sont usés, dont la forme est changée, qui a le teint flétri, la respiration faible, et dont les forces sont épuisées ; il ne digère plus ce qu'il mange ; ses articulations se disloquent ; s'il se couche ou s'assied, il a besoin des autres ; s'il parle, c'est pour regretter ou pour se plaindre ; le reste de sa vie n'est propre à rien. Voilà ce qu'on appelle un vieillard. » Le jeune prince, après avoir fait lui-même quelques réflexions sur la vieillesse qu'il compare à un char brisé, revient plus triste qu'il n'était parti. « La douleur qu'il avait eue, pensant que tous étaient soumis à cette grave infortune, ne lui permit de goûter aucune joie. »

« Le prince sort de nouveau. Son père avait défendu que rien de fétide ou d'im-

(1) Le Bouddha, qui se plaint avec tant de grandeur de la tristesse que lui causent les souffrances des êtres, a eu, dans les superstitions populaires de la Chine, une destinée misérable. Elles ont fait de lui une divinité femelle d'un

monde se trouvât sur la route. Mais le dieu, qui d'abord s'était déguisé en vieillard, prend cette fois la forme d'un malade gisant au bord du chemin. « Ses yeux ne voyaient pas les couleurs, ses oreilles n'entendaient pas les sons, ses pieds et ses mains cherchaient le vide ; il appelait son père et sa mère, et s'attachait douloureusement à sa femme et à son enfant. » Le prince demanda : Qu'est ceci ? Ses serviteurs lui répondirent : C'est un malade. Qu'est-ce qu'un malade ? reprit le prince. Ils répondirent : L'homme est formé de quatre éléments. Chaque élément a cent et une maladies qui se succèdent alternativement. Suit une peinture de l'état de maladie. Le prince réfléchit que lui-même peut être semblable à ce malheureux ; il pense à la triste condition des hommes, et il s'écrie : « Je regarde le corps comme une goutte de pluie ; quel plaisir peut-on goûter dans le monde ? »

« Un autre jour, le dieu se changea en un homme mort qu'on portait hors de la ville. Le prince demanda : Qu'est-ce que cela ? Les serviteurs lui répondirent : C'est un mort. Qu'est-ce qu'un mort ? reprit le prince. Ici, un horrible tableau des suites physiques de la mort. Le prince poussa un long soupir, prononça quelques vers mélancoliques, et s'en revint à son palais, considérant tristement que tous les êtres vivants étaient soumis aux tourments et aux douleurs de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Il en était tellement attristé, qu'il ne mangeait plus.

« Enfin, le dieu se déguise en religieux, et révèle au prince la vraie doctrine, par laquelle on s'élève au-dessus des misères de la vie et des vicissitudes de l'être, en supprimant les désirs, et en atteignant, par la quiétude, à la simplicité du cœur. Quand un homme est parvenu à ce point d'abnégation, les sons et les couleurs ne peuvent le souiller, les dignités ne peuvent le fléchir ; il est immobile comme la terre, il est délivré de l'affliction et de la douleur, et il obtient le salut par l'extinction.

« Telles sont les quatre initiations par lesquelles cette curieuse légende conduit le fondateur du bouddhisme à l'absorption suprême, morne refuge offert par cette religion contemplative et mélancolique contre l'agitation, la douleur, la mortalité, essence de la vie.

« Dans la suite de la légende, le dieu emploie un autre moyen pour éclairer Bouddha sur la misère des êtres vivants. Les ministres du roi, voulant toujours distraire le jeune prince, proposent de lui faire voir les travaux de l'agriculture. « Le prince considérerait ceux qui labouraient ; en creusant la terre, on en fit sortir des vers.... Le dieu fit aussitôt paraître un crapaud qui les poursuivit et les avala ; puis un serpent à replis tortueux sortit d'un trou et dévora le cra-

ordre subalterne ; et il a fini par donner son nom de Pousa à ces figures arrondies par la base, dont le balancement gracieux a eu parmi nous un succès de vogue, les années précédentes, à l'époque des étrennes.

paud; un paon s'abattit en volant et piqua le serpent; un faucon se saisit du paon et le dévora; un vautour fondit sur le faucon à son tour, et le mangea. » Bouddha est ému de compassion en voyant que tous les êtres vivants s'entre-dévorent ainsi, et ce mouvement de pitié l'élève à son premier degré de contemplation.

« De peur qu'il n'hésite encore à se séparer du monde, les dieux appellent l'esprit de satiété dans son palais. Tandis qu'on dormait, toutes les parties du palais furent changées en tombeaux; les femmes du prince et leurs suivantes changées en cadavres, dont les ossements étaient dispersés. Le prince, voyant les salles du palais changées en tombeaux, et, parmi ces tombeaux, les oiseaux de proie, les renards, les loups, les oiseaux qui volent et les bêtes qui marchent; voyant que tout ce qui existe est comme une illusion, un changement, un songe, une voix, que tout retourne au vide, et qu'il faut être insensé pour s'y attacher, fait sceller son cheval, et va dans la solitude et la contemplation s'affranchir des douleurs des trois mondes.

« Dans ces légendes poétiques et populaires respirent les deux sentiments qui ont inspiré le bouddhisme, une profonde commiseration pour la souffrance universelle des êtres, et par suite une aversion quiétiste pour la vie, un besoin immense d'échapper aux troubles de l'existence, de se plonger, de se noyer dans l'océan de l'infini, pour ne plus sentir à la surface l'agitation des flots...

« Tous les pays où le bouddhisme s'est établi offrent des traces de la présence de son fondateur et des merveilles qu'il a opérées. L'on montre l'empreinte de son pied dans une foule de lieux; la plus célèbre est celle de Ceylan, où des chrétiens ont cru voir un vestige de la présence d'Adam. Souvent ces traditions locales sont extrêmement puérielles (1); mais il en est aussi de touchantes, il en est qui expriment d'une manière naïve le sentiment d'humanité, qui est le plus beau trait de la morale bouddhique et de la vie légendaire de Bouddha.

« Ainsi on pourrait être ému en voyant le lieu où Bouddha, fuyant ses ennemis et abandonnant son royaume, trouva un pauvre brahmane qui demandait l'aumône. Ayant perdu son royaume et son rang, n'ayant plus rien, il commanda qu'on le liât lui-même et qu'on le livrât au roi son ennemi, afin que l'argent qu'on donnerait pour lui servît d'aumône...

« Une foule d'actes que la légende attribue à Bouddha expriment, sous une forme souvent bizarre, son dévouement universel, son inépuisable amour pour tous les êtres. Il fait l'aumône de ses yeux, l'aumône de sa tête, il livre son corps à un tigre qui mourait de faim pour lui sauver la vie.

« L'histoire du pot d'or de Foë, que « de pauvres gens parviennent à remplir avec quelques fleurs, tandis que des gens riches,

qui apporteraient des fleurs en offrandes, pourraient en mettre mille ou dix mille grandes mesures, sans jamais parvenir à le remplir; » cette histoire gracieuse est presque aussi touchante que notre vieille légende française du *Barizel*, ce baquet merveilleux que n'avaient pu remplir tous les fleuves, toutes les fontaines, toutes les mers, mais qu'une larme de repentir comble et fait déborder.

« En général, la morale bouddhique respire une mansuétude et une tendresse qui embrasse tous les hommes et s'étend jusqu'aux animaux. Cette charité peut-être extrême les considère aussi comme le prochain de l'homme. Grâce au bouddhisme, la peine de mort était abolie vers le temps d'Attila, dans le pays occupé aujourd'hui par les féroces Afghans. Le jugement de Dieu y était en vigueur, mais sous une forme bénigne. Il ne s'agissait point de saisir un fer rouge, ou de passer à travers la flamme d'un bûcher, comme dans les anciennes mœurs de l'Inde et de l'Europe. Quand deux personnes avaient une contestation, elles prenaient médecine, le crime avait infailliblement la colique, et l'innocence ne s'en portait que mieux...

« Plusieurs des pratiques de dévotion usitées dans les couvents bouddhiques rappellent des pratiques monacales ou ecclésiastiques de l'Europe. Chaque monastère a des reliques de Bouddha. Ici c'est une de ses dents, là un os de son crâne; c'est son bâton, son manteau, sa marmite; la plus étrange des reliques de Bouddha, c'est son ombre. Aucune des observances machinales qu'on a pu reprocher à l'ascétisme matériel de l'Espagne n'approche de l'usage singulier des roues de prière. On colle sur ces roues ou cylindres des morceaux de papier sur lesquels sont écrites diverses oraisons. Au lieu de réciter les oraisons, on tourne la roue, et cette opération compte aux assistants comme s'ils eussent récité la prière. C'est prier à tour de bras. Dans certains endroits, on a tellement simplifié le travail, que les roues en question tournent par l'effet d'un poids suspendu comme un tourne-broche, ou du vent, comme les moulins. Ces dévots sont pour la prière comme était pour la danse cet envoyé persan qui, dans un bal, s'émerveillait de ces gens qui dansaient eux-mêmes... Eux aussi ont trop de la superbe apathie orientale pour prier eux-mêmes. Il ne manque à cette sublime invention bouddhique que l'application de la machine à vapeur: mais les Anglais sont dans l'Inde, et il ne faut désespérer de rien. »

REMMON. Voy. RIMMON.

REMORDS. Voici sur ce sujet, qui a produit bien des spectres, une ballade populaire allemande, dont nous regrettons de ne pouvoir nommer le traducteur:

« La duchesse d'Orlamunde a deux enfants de son premier mari, qui l'a laissée veuve. Elle s'éprend du comte de Nuremberg; ce

(1) Telle est celle de l'ermite du grand arbre, qui maudit quatre-vingt-dix-neuf femmes, lesquelles au même moment devinrent toutes bossues.

dernier lui dit qu'il ne peut l'épouser ; il y a dans sa maison quatre yeux qui l'en empêchent ; ces yeux funestes sont ceux des enfants de la veuve. Poussée au crime par la passion, elle charge un de ses gens, nommé dans le conte, *le chasseur farouche*, de tuer les pauvres petits. La mauvaise mère détache de son voile de veuve les épingles que l'assassin doit enfoncer dans la cervelle des enfants, lorsqu'ils seront à jouer. Ainsi armé, il s'avance vers eux ; il les trouve jouant dans la grande salle du château. Aujourd'hui même on a conservé le souvenir des rimes puériles que prononcent les enfants de la duchesse au milieu de leurs jeux ; elles sont encore répétées par les petits garçons dans la haute Lusace. La scène de l'assassinat des enfants est aussi touchante que celle où Shakspeare montre le jeune Arthur priant Hubert de ne pas crever ses petits yeux.

« Le garçon promet au meurtrier son duché s'il veut lui laisser la vie. La petite fille lui offre toutes ses poupées, et enfin son oiseau favori. Il refuse. L'oiseau, devenu le persécuteur du meurtrier, le suit partout, en lui répétant le nom de l'enfant qu'il a égor-gée. « Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie-t-il, où fuirai-je cet oiseau qui me poursuit de tous côtés ! Il ne cesse de me redire le nom de cette enfant ! O mon Dieu ! où aller mourir ! »

« Dans son désespoir, il se brise le crâne, et « les deux enfants, dit la ballade, restent dans leurs cercueils de marbre, sans que la corruption défigure leurs petits corps innocents, dont la pureté défie la mort. »

RÉMORE, poisson sur lequel on a fait bien des contes. « Les rémores, dit Cyrano de Bergerac, qui était un plaisant, habitent vers l'extrémité du pôle, au plus profond de la mer Glaciale ; et c'est la froideur évaporée de ces poissons, à travers leurs écailles, qui fait geler en ces quartiers-là l'eau de la mer, quoique salée. La rémore contient si éminemment tous les principes de la froidure, que, passant par-dessous un vaisseau, le vaisseau se trouve saisi de froid, en sorte qu'il en demeure tout engourdi jusqu'à ne pouvoir démarrer de sa place. La rémore répand autour d'elle tous les frissons de l'hiver. Sa sueur forme un verglas glissant. C'est un préservatif contre la brûlure.... » Rien n'est plus singulier, dit le P. Lebrun, que ce qu'on raconte de la rémore. Aristote, Élian, Plin, assurent qu'elle arrête tout court un vaisseau voguant à pleines voiles. Mais ce fait est absurde et n'a jamais eu lieu ; cependant plusieurs auteurs l'ont soutenu, et ont donné, pour cause de cette merveille, une qualité occulte. Ce poisson, qu'on nomme à présent *succet*, est grand de deux ou trois pieds. Sa peau est gluante et visqueuse. Il s'attache et se colle aux requins, aux chiens de mer ; il s'attache aussi aux corps inanimés ; de sorte que, s'il s'en trouve un grand nombre collés à un navire, ils peuvent bien l'empêcher de couler légèrement sur les eaux, mais non l'arrêter.

REMURES. Voy. LÉVURES et MANES.

RENARDS. Les sintoïstes, secte du Japon, ne reconnaissent d'autres diables que les âmes des méchants, qu'ils logent dans le corps des renards, animaux qui font beaucoup de ravages en ce pays. Voy. LUNE.

RÉPARÉ. Un homme qui s'appelait Réparé, et un soldat qui se nommait Etienne, firent avant de mourir, et par une faveur spéciale, le voyage de l'autre monde ; du moins on en a écrit la légende, qui est peut-être tout simplement un petit conte moral. Ils virent, dans une caverne, quelques démons qui élevaient un bûcher pour y brûler un défunt dont la vie était impure. Ils aperçurent un peu plus loin une maison enflammée, où l'on jetait un grand nombre de coupables qui brûlaient comme du bois sec. Il y avait auprès de cette maison une place fermée de hautes murailles, où l'on était continuellement exposé au froid, au vent, à la pluie, à la neige, où les patients souffraient une faim et une soif perpétuelles, sans pouvoir rien avaler. On dit à l'homme qui se nommait Réparé, et au soldat qui s'appelait Etienne, que ce triste gîte était le purgatoire. A quelques pas de là, ils furent arrêtés par un feu qui s'élevait à perte de vue ; ils virent arriver un diable portant un cercueil sur ses épaules. Réparé demanda pour qui on allumait le grand feu. Mais le démon qui portait le cercueil déposa sa charge, et la jeta dans les flammes sans dire un mot. Les deux voyageurs passèrent. Après avoir parcouru divers autres lieux, où ils remarquèrent plusieurs scènes infernales, ils arrivèrent devant un pont qu'il fallut traverser. Ce pont était bâti sur un fleuve noir et bourbeux, dans lequel on voyait barboter des défunts d'un aspect effroyable. On l'appelait *le Pont des épreuves* ; celui qui le passait sans broncher était juste et entraît dans le ciel, au lieu que le pécheur tombait dans le fleuve. Quoique ce pont n'eût pas six pouces de largeur, Réparé le traversa heureusement ; mais le pied d'Etienne glissa au milieu du chemin ; ce pied fut empoigné aussitôt par des hommes noirs qui l'attirèrent à eux. Le pauvre soldat se croyait perdu ; des anges arrivèrent, le saisirent par les bras, le disputèrent aux hommes noirs, et après de longs débats, l'emportèrent de l'autre côté du pont. — Vous avez bronché, lui dirent-ils, parce que vous êtes trop mondain ; et nous sommes venus à votre secours, parce que vous faites des aumônes. Les deux voyageurs virent alors le paradis, dont les maisons étaient d'or et les campagnes couvertes de fleurs odorantes ; et les anges les renvoyèrent sur la terre, en leur recommandant de profiter de ce qu'ils avaient vu.

REPAS DU MORT, cérémonie funéraire en usage chez les anciens Hébreux et chez d'autres peuples. Dans l'origine, c'était simplement la coutume de faire un repas sur le tombeau de celui qu'on venait d'inhumer. Plus tard on y laissa des vivres, dans l'opinion que les morts venaient les manger.

RÉSURRECTION. Les Parsis ou Guèbres

pensent que les gens de bien, après avoir joui des délices de l'autre monde pendant un certain nombre de siècles, rentreront dans leurs corps et reviendront habiter la même terre où ils avaient fait leur séjour pendant leur première vie ; mais cette terre, purifiée et embellie, sera pour eux un nouveau paradis. Les habitants du royaume d'Ardrâ, sur la côte occidentale d'Afrique, s'imaginent que ceux qui sont tués à la guerre sortent de leurs tombeaux au bout de quelques jours et reprennent une vie nouvelle. Cette opinion est une invention de la politique pour animer le courage des soldats. Les amants, docteurs et philosophes du pays, croyaient la résurrection universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette vie animale pour laquelle ils disaient que nous devions ressusciter, et sans attendre ni gloire ni supplice. Ils avaient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sûreté les rognures de leurs ongles et de leurs cheveux, et de les cacher dans les fentes ou dans les trous de muraille. Si, par hasard, ces cheveux et ces ongles venaient à tomber à terre avec le temps, et qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquait pas de les relever de suite et de les serrer de nouveau. — Savez-vous bien, disaient-ils à ceux qui les questionnaient sur cette singularité, que nous devons revivre dans ce monde, et que les âmes sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles auront de leurs corps ? Pour empêcher donc que les nôtres ne soient en peine de chercher leurs ongles et leurs cheveux (car il y aura ce jour-là bien de la presse et bien du tumulte), nous les mettons ici ensemble, afin qu'on les trouve plus facilement.

Gaguin, dans sa description de la Moscovie, dit que, dans le nord de la Russie, les peuples meurent le 27 novembre, à cause du grand froid, et ressuscitent le 24 avril : ce qui est, à l'instar des marmottes, une manière commode de passer l'hiver. *Voy. GABINIUS, PAMILIUS DE PHÈRES, THESPÉSIUS, VAMPIRES, etc.*

RETZ. Le cardinal de Retz, n'étant encore qu'abbé, avait fait la partie de passer une soirée à Saint-Cloud, dans la maison de l'archevêque de Paris, son oncle, avec madame et mademoiselle de Vendôme, madame de Choisi, le vicomte de Turenne, l'évêque de Lisieux, et MM. de Brion et Voiture. On s'amusa tant, que la compagnie ne put s'en retourner que très-tard à Paris. La petite pointe du jour commençait à paraître (on était alors dans les plus grands jours d'été) quand on fut au bas de la descente des Bons-Hommes. Justement au pied, le carrosse s'arrêta tout court. « Comme j'étais à l'une des portières avec mademoiselle de Vendôme, dit le cardinal dans ses *Mémoires*, je demandai au cocher pourquoi il s'arrêtait ? Il me répondit, avec une voix tremblante : — Voulez-vous que je passe par-dessus tous les diables qui sont là devant moi ? Je mis la tête hors de la portière, et, comme j'ai toujours eu la vue

fort basse, je ne vis rien. Madame de Choisi, qui était à l'autre portière avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut du carrosse la cause de la frayeur du cocher ; je dis du carrosse, car cinq ou six laquais, qui étaient derrière, criaient : *Jesus, Maria !* et tremblaient déjà de peur. M. de Turenne se jeta en bas aux cris de madame de Choisi. Je crus que c'étaient des voleurs : je sautai aussitôt hors du carrosse ; je pris l'épée d'un laquais et j'allai joindre M. de Turenne que je trouvai regardant fixement quelque chose que je ne voyais point. Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit, en me poussant du bras et assez bas : — Je vous le dirai ; mais il ne faut pas épouvanter ces dames, qui, à la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un *oremus* ; madame de Choisi poussait des cris aigus ; mademoiselle de Vendôme disait son chapelet ; madame de Vendôme voulait se confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : — Ma fille, n'ayez point de peur, vous êtes en la main de Dieu. Le comte de Brion avait entonné bien tristement les litanies de la sainte Vierge. Tout cela se passa, comme on peut se l'imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et, après avoir un peu regardé, comme je l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût donné une bataille, et me dit ces paroles : — *Allons voir ces gens-là !* — Quelles gens ? lui repartis-je ; — et dans la vérité, je croyais que tout le monde avait perdu le sens. Il me répondit : — Effectivement je crois que ce pourraient bien être des diables. Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la Savonnerie, et que nous étions par conséquent plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotion qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne, mais qui, par la réflexion que je fis que j'avais longtemps cherché des esprits, et qu'apparemment j'en trouverais en ce lieu, me fit faire deux ou trois sauts vers la procession. Les pauvres augustins déchaussés, que l'on appelle capucins noirs, et qui étaient nos prétendus diables, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, eurent encore plus peur. L'un d'eux, se détachant de la troupe, nous cria : — Messieurs, nous sommes de pauvres religieux, qui ne faisons de mal à personne, et qui venons nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. Nous retournâmes au carrosse, M. de Turenne et moi, avec des éclats de rire que l'on peut s'imaginer. »

RÊVE. Au bon temps de la loterie royale, les bonnes femmes croyaient que, quand on dormait, le petit doigt de la main gauche dans la main droite, on était assuré de voir en rêve une multitude d'ambes, de ternes et de quaternes (1). Un homme rêvait qu'il mangeait la lune. Ce rêve le frappe ; il se

(1) Musnier des Closeaux, les Mères d'actrices.

lève encore à moitié endormi, il court à sa fenêtre ; regardant au ciel, il ne voit plus que la moitié de cet astre.... ; il s'écrie : -- Mon Dieu ! vous avez bien fait de me réveiller ; car, avec l'appétit que j'avais, la pauvre lune, je l'aurais mangée tout entière. Voy. SONGES.

RÉVEILLE-MATIN. Les Flamands appellent cette plante *le lait du diable* (Duivelsmelk).

RÉVÉLATIONS. Un citoyen d'Alexandrie vit, sur le minuit, des statues d'airain se remuer et crier à haute voix que l'on massacrait à Constantinople l'empereur Maurice et ses enfants ; ce qui se trouva vrai. Mais la révélation ne fut publiée qu'après que l'événement fut connu. L'archevêque Angelo-Catto (Philippe de Comines l'atteste) connut la mort de Charles le Téméraire, qu'il annonça au roi Louis XI, à la même heure qu'elle était arrivée. Les prodiges faux sont toujours des singeries de vrais miracles. Pareillement une foule de révélations supposées ont trouvé le moyen de se faire admettre, parce qu'il y a eu des révélations vraies. Nous ne parlons pas de la révélation, qui est un des fondements de notre foi, et sans laquelle rien ne peut s'expliquer dans l'homme.

REVENANTS. On débite, comme une chose assurée, qu'un revenant se trouve toujours froid quand on le touche. Cardan et Alessandro-Alessandri sont des témoins qui l'affirment. Cajetan en donne la raison, qu'il a apprise de la bouche d'un esprit, lequel, interrogé à ce sujet par une sorcière, lui répondit qu'il *fallait que la chose fût ainsi*. La réponse est satisfaisante. Elle nous apprend au moins que le diable se sauve quelquefois par le pont aux ânes. Dom Calmet raconte qu'une jeune fille, nommée Catherine, du pays des Itans, au Pérou, mourut à seize ans, coupable de plusieurs sacrilèges. Son corps, immédiatement après sa mort, se trouva si infect, qu'il fallut le mettre hors du logis. On entendit en même temps tous les chiens hurler ; un cheval, jusque-là fort doux, commença à ruer, à s'agiter, à frapper des pieds, à rompre ses liens. Un jeune homme couché fut tiré par le bras et jeté hors de son lit. Une servante reçut un coup de pied à l'épaule, sans voir qui le lui donnait ; elle en porta les marques plusieurs semaines. Tout ceci arriva avant que le corps de Catherine fût inhumé. Après son enterrement, plusieurs habitants du lieu virent quantité de briques et de tuiles renversées avec grand fracas dans la maison où elle était décédée. La servante fut traînée par le pied, sans qu'il parût personne qui la touchât, et cela en présence de sa maîtresse et de dix ou douze autres femmes. La même servante, entrant le lendemain dans une chambre, aperçut la défunte Catherine qui s'élevait sur la pointe du pied pour saisir un vase de terre posé sur une corniche ; elle était tout en feu et jetait des flammes par la bouche et par toutes les jointures du corps. Elle lui confessa qu'elle était damnée, et pria la servante de jeter par terre et d'éteindre un cierge bénit, qu'elle te-

nait à la main, disant qu'il augmentait son mal. La fille se sauva aussitôt ; mais le spectre prit le vase, la poursuivit et le lui jeta avec force. La maîtresse, ayant entendu le coup, accourut, vit la servante toute tremblante, le vase en mille pièces, et reçut pour sa part un coup de brique qui ne lui fit heureusement pas grand mal. Le lendemain, une image du crucifix, collée contre le mur, fut tout d'un coup arrachée en présence de tout le monde et brisée en trois pièces. On reconnut là que l'esprit était réellement damné : on le chassa par des exorcismes.... Mais tous les revenants n'ont pas de tels symptômes. — Un Italien, retournant à Rome après avoir fait enterrer son ami de voyage, s'arrêta le soir dans une hôtellerie où il coucha. Etant seul et bien éveillé, il lui sembla que son ami mort, tout pâle et décharné, lui apparaissait et s'approchait de lui. Il leva la tête pour le regarder et lui demanda en tremblant qui il était. Le mort ne répond rien, se dépouille, se met au lit et se serre contre le vivant, comme pour se réchauffer. L'autre, ne sachant de quel côté se tourner, s'agite et repousse le défunt. Celui-ci, se voyant ainsi rebuté, regarde de travers son ancien compagnon, se lève du lit, se rhabille, chausse ses souliers et sort de la chambre, sans plus apparaître. Le vivant a rapporté qu'ayant touché dans le lit un des pieds du mort, il l'avait trouvé plus froid que la glace. Cette anecdote peut n'être qu'un conte. En voici une autre qui est plus claire : Un aubergiste d'Italie, qui venait de perdre sa mère, étant monté le soir dans la chambre de la défunte, en sortit hors d'haleine, en criant à tous ceux qui logeaient chez lui que sa mère était revenue et couchée dans son lit ; qu'il l'avait vue, mais qu'il n'avait pas eu le courage de lui parler. Un ecclésiastique qui se trouvait là voulut y monter ; toute la maison se mit de la partie. On entra dans la chambre ; on tira les rideaux du lit, et on aperçut la figure d'une vieille femme, noire et ridée, coiffée d'un bonnet de nuit, et qui faisait des grimaces ridicules. On demanda au maître de la maison si c'était bien là sa mère ? — Oui, s'écria-t-il, oui, c'est elle ; ah ! ma pauvre mère ! Les valets la reconnurent de même. Alors le prêtre lui jeta de l'eau bénite sur le visage. L'esprit, se sentant mouillé, sauta à la figure de l'abbé. Tout le monde prit la fuite en poussant des cris. Mais la coiffure tomba et on reconnut que la vieille femme n'était qu'un singe. Cet animal avait vu sa maîtresse se coiffer, il l'avait imitée.

L'auteur de *Paris, Versailles et les provinces au dix-huitième siècle* raconte une histoire de revenant assez originale. M. Bodry, fils d'un riche négociant de Lyon, fut envoyé, à l'âge de vingt-deux ans, à Paris, avec des lettres de recommandation de ses parents, pour leur correspondant, dont il n'était pas personnellement connu. Muni d'une somme assez forte pour pouvoir vivre agréablement quelque temps dans la capitale, il s'associa pour ce voyage un de ses amis, extrêmement gai. Mais, en arrivant,

M. Bodry fut attaqué d'une fièvre violente ; son ami, qui resta près de lui la première journée, ne voulait pas le quitter, et se refusait d'autant plus aux instances qu'il lui faisait pour l'engager à se dissiper, que, n'ayant fait ce voyage que par complaisance pour lui, il n'avait aucune connaissance à Paris. M. Bodry l'engagea à se présenter sous son nom chez le correspondant de sa famille, et à lui remettre ses lettres de recommandation, sauf à éclaircir comme il le pourrait l'imbroglio qui résulterait de cette supposition lorsqu'il se porterait mieux. Une proposition aussi singulière ne pouvait que plaire au jeune homme ; elle fut acceptée : sous le nom de M. Bodry, il se rend chez le correspondant, lui présente les lettres apportées de Lyon, joue très-bien son rôle, et se voit parfaitement accueilli. Cependant, de retour au logis, il trouve son ami dans l'état le plus alarmant ; et, nonobstant tous les secours qu'il lui prodigue, il a le malheur de le perdre dans la nuit. Malgré le trouble que lui occasionnait ce cruel événement, il sentit qu'il n'était pas possible de le faire au correspondant de la maison Bodry : mais comment avouer une mauvaise plaisanterie dans une si triste circonstance ? N'ayant plus aucun moyen de la justifier, ne serait-ce pas s'exposer volontairement aux soupçons les plus injurieux, sans avoir, pour les écarter, que sa bonne foi, à laquelle on ne voudrait pas croire ?... Cependant il ne pouvait se dispenser de rester pour rendre les derniers devoirs à son ami ; et il était impossible de ne pas inviter le correspondant à cette lugubre cérémonie. Ces différentes réflexions, se mêlant avec le sentiment de la douleur, le tinrent dans la plus grande perplexité ; mais une idée originale vint tout à coup fixer son incertitude. Pâle, défait par les fatigues, accablé de tristesse, il se présente à dix heures du soir chez le correspondant, qu'il trouve au milieu de sa famille, et qui, frappé de cette visite à une heure indue, ainsi que du changement de sa figure, lui demande ce qu'il a, s'il lui est arrivé quelque malheur... Hélas ! monsieur, le plus grand de tous, répond le jeune homme, d'un ton solennel ; je suis mort ce matin, et je viens vous prier d'assister à mon enterrement, qui se fera demain. Profitant de la stupeur de la société, il s'échappe sans que personne fasse un mouvement pour l'arrêter ; on veut lui répondre ; il a disparu. On décide que le jeune homme est devenu fou, et le correspondant se charge d'aller le lendemain, avec son fils, lui porter les secours qu'exige sa situation. Arrivés en effet à son logement, ils sont troublés d'abord par les préparatifs funéraires ; ils demandent M. Bodry ; on leur répond qu'il est mort la veille et qu'il va être enterré ce matin... A ces mots, frappés de la plus grande terreur, ils ne doutèrent plus que ce ne fût l'âme du défunt qui leur avait apparu, et revinrent communiquer leur effroi à toute la famille, qui n'a jamais voulu revenir de cette idée.

On a pu lire ce qui suit dans plusieurs jour-

naux : Une superstition incroyable a causé récemment un double suicide dans la commune de Bussy-en-Oth, département de l'Aube. Voici les circonstances de ce singulier et déplorable événement (1841) : Un jeune homme des environs était allé à la pêche aux grenouilles, et en avait mis plusieurs toutes vivantes dans un sac. En s'en revenant il aperçoit un paysan qui cheminait à petits pas. Ce bonhomme portait une veste dont la poche était entrebâillée. Le pêcheur trouva plaisant de prendre une de ses grenouilles et de la glisser dans la poche de la veste du paysan. Ce dernier, nommé Joachim Jacquemin, rentre chez lui et se couche, après avoir mis sa veste sur son lit. Au milieu de la nuit il est réveillé par un corps étranger qu'il sent sur sa figure, et qui s'agitait en poussant de petits cris inarticulés. C'était la grenouille qui avait quitté sa retraite, et qui, cherchant sans doute une issue pour se sauver, était arrivée jusque sur le visage du dormeur et s'était mise à coasser. Le paysan n'ose remuer, et bientôt sa visiteuse nocturne disparaît. Mais le pauvre homme, dont l'esprit était d'une grande faiblesse, ne doute pas qu'il n'ait eu affaire à un revenant. Sur ces entrefaites, un de ses amis, voulant lui jouer un tour, vient le prévenir qu'un de ses oncles, qui habite Sens, est mort il y a peu de jours, et il l'engage à se rendre sur les lieux pour recueillir l'héritage. Jacquemin fait faire des vêtements de deuil pour lui et pour sa femme, et se met en route pour le chef-lieu du département de l'Yonne, distant de son domicile de huit lieues. Il se présente à la maison du défunt ; la première personne qu'il aperçoit en entrant, c'est son oncle, tranquillement assis dans un fauteuil, et qui témoigne à son neveu la surprise qu'il éprouve de le voir. Jacquemin saisit le bras de sa femme et se sauve, en proie à une terreur qu'il ne peut dissimuler, et sans donner à son oncle étonné aucune explication. Cependant la grenouille n'avait pas abandonné la demeure du paysan : elle avait trouvé une retraite dans une fente de plancher, et là elle poussait fréquemment des coassements qui jetaient Jacquemin dans des angoisses épouvantables, surtout depuis qu'il avait vu son oncle. Il était convaincu que c'était l'ombre de ce parent qu'il avait aperçue, et que les cris qu'il entendait étaient poussés par lui, qui revenait chaque nuit pour l'effrayer. Pour conjurer le maléfice, Jacquemin fit faire des conjurations, qui restaient inefficaces ; car les coassements n'en continuaient pas moins. Chaque nuit le malheureux se relevait, prenait sa couverture, qu'il mettait sur sa tête en guise de capuce, et chantait devant un bahut qu'il avait transformé en autel. Les coassements continuaient toujours !... Enfin, n'y pouvant plus tenir, le pauvre Jacquemin fit part à quelques personnes de l'intention où il était de se donner la mort, et les pria naïvement de l'y aider ; il acheta un collier en fer, se le mit au cou, et un de ses amis voulut bien serrer la vis pour l'étrangler ; mais il s'ar-

rêta quand il crut que la douleur aurait fait renoncer Jacquemin à son projet. Le paysan choisit un autre moyen et pria une autre personne de l'étouffer entre deux matelas ; cette personne feignit d'y consentir, et s'arrêta quand elle pensa que Jacquemin avait assez souffert et que ce serait pour lui une leçon. Mais l'esprit de Jacquemin était trop vivement impressionné, et un malheur était imminent. En effet, un jour, on fut étonné de ne pas l'apercevoir ; on fit des recherches dans la maison, et on le trouva pendu dans son grenier. Le lendemain, sa femme, au désespoir de la perte de son mari, se jeta dans une mare où elle trouva aussi la mort.

Et voilà les suites d'une de ces stupides plaisanteries comme les jeunes étourdis en font tant ! On conte qu'il y avait dans un village du Poitou un fermier nommé Hervias. Le valet de cet homme pensa qu'il lui serait avantageux d'épouser la fille de la maison, qui s'appelait Catherine et qui était riche. Comme il ne possédait rien, et que pour surcroît la main de la jeune fille était promise à un cousin qu'elle aimait, le valet imagina un stratagème. Un mois avant la noce, comme le fermier se trouvait une certaine nuit plongé dans son meilleur sommeil, il en fut tiré en sursaut par un bruit étrange qui se fit auprès de lui. Une main agita les rideaux de son lit ; et il vit au fond de sa chambre un fantôme couvert d'un drap noir sur une longue robe blanche. Le fantôme tenait une torche à demi éteinte à la main droite et une fourche à la gauche. Il traînait des chaînes ; il avait une tête de cheval lumineuse. Hervias poussa un gémissement, son sang se glaça ; et il eut à peine la force de demander au fantôme ce qu'il voulait. — Tu mourras dans trois jours, répondit brutalement l'esprit, si tu songes encore au mariage projeté entre ta fille et son jeune cousin ; tu dois la marier, dans ta maison, avec le premier homme que tu verras demain à ton lever. Garde le silence ; je viendrai la nuit prochaine savoir ta réponse. En achevant ces mots, le fantôme disparut. Hervias passa la nuit sans dormir. Au point du jour, quelqu'un entra pour lui demander des ordres ; c'était le valet. Le fermier fut consterné de la pensée qu'il fallait lui donner sa fille ; mais il ne témoigna rien, se leva, alla trouver Catherine et finit par lui raconter le tout. Catherine, désolée, ne sut que répondre. Son jeune cousin vint ce jour-là ; elle lui apprit la chose, mais il ne se troubla point. Il proposa à son futur beau-père de passer la nuit dans sa chambre, Hervias y consentit. Le jeune cousin feignit donc de partir le soir pour la ville, et rentra dans la ferme après la chute du jour. Il resta sur une chaise auprès du lit d'Hervias, et tous deux attendirent patiemment le spectre. La fenêtre s'ouvrit vers minuit ; comme la veille, on vit paraître le fantôme dans le même accoutrement, il répéta le même ordre. Hervias tremblait, le jeune cousin, qui ne craignait pas les apparitions, se leva et dit : — Voyons qui nous fait des menaces si précises. En même temps il sauta sur le spectre

qui voulait fuir ; il le saisit, et, sentant entre ses bras un corps solide, il s'écria : — Ce n'est pas un esprit. Il jeta le fantôme par la fenêtre, qui était élevée de douze pieds. On entendit un cri plaintif. — Le revenant n'osera plus revenir, dit le jeune cousin ; allons voir s'il se porte bien. Le fermier ranima son courage autant qu'il put, et descendit avec son gendre futur. On trouva que le prétendu démon était le valet de la maison... On n'eut pas besoin de lui donner des soins ; sa chute l'avait assommé, et il mourut au bout de quelques heures ; sort fâcheux dans tous les cas.

Dans le château d'Ardivilliers, près de Breteuil, en Picardie, du temps de la jeunesse de Louis XV, un esprit faisait un bruit effroyable. C'étaient toute la nuit des flammes qui faisaient paraître le château en feu, c'étaient des hurlements épouvantables. Mais cela n'arrivait qu'en certain temps de l'année, vers la Toussaint. Personne n'osait y demeurer que le fermier, avec qui l'esprit était apprivoisé. Si quelque malheureux passant y couchait une nuit, il était si bien étrillé qu'il en portait longtemps les marques. Les paysans d'alentour voyaient mille fantômes qui ajoutaient à l'effroi. Tantôt quelqu'un avait aperçu en l'air une douzaine d'esprits au-dessus du château ; ils étaient tous de feu et dansaient un branle à la paysanne ; un autre avait trouvé, dans une prairie, je ne sais combien de présidents et de conseillers en robe rouge, assis et jugeant à mort un gentilhomme du pays, qui avait eu la tête tranchée il y avait bien cent ans. Plusieurs autres avaient vu, ou tout au moins ouï dire, des merveilles du château d'Ardivilliers. Cette farce dura quatre ou cinq ans, et fit grand tort au maître du château, qui était obligé d'affermir sa terre à très-vil prix. Il résolut enfin de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances qu'il y avait de l'artifice en tout cela. Il se rend à sa terre vers la Toussaint, couche dans son château et fait demeurer dans sa chambre deux gentilshommes de ses amis, bien résolus, au premier bruit ou à la première apparition, de tirer sur les esprits avec de bons pistolets. Les esprits, qui savent tout, surent apparemment ces préparatifs ; pas un ne parut. Ils se contentèrent de traîner des chaînes dans une chambre du haut, au bruit desquelles la femme et les enfants du fermier vinrent au secours de leur seigneur, en se jetant à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. — Ah ! monseigneur, lui criaient-ils, qu'est-ce que la force humaine contre des gens de l'autre monde ? Tous ceux qui ont tenté avant vous la même entreprise en sont revenus disloqués. Ils firent tant d'histoires au maître du château, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât ; mais ils montèrent tous deux à cette grande et vaste chambre où se faisait le bruit, le pistolet dans une main, la chandelle dans l'autre. Ils ne virent d'abord qu'une épaisse fumée, que quelques flammes redoublaient par intervalles. Un

instant après, elle s'éclaircit et l'esprit parut confusément au milieu. C'était un grand diable tout noir qui faisait des gambades, et qu'un autre mélange de flammes, et de fumée déroba une seconde fois à la vue. Il avait des cornes, une longue queue. Son aspect épouvantable diminua un peu l'audace de l'un des deux champions : Il y a là quelque chose de surnaturel, dit-il à son compagnon ; retirons-nous. Non, non, répondit l'autre ; ce n'est que de la fumée de poudre à canon.... et l'esprit ne sait son métier qu'à demi de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles. Il avance à ces mots, poursuit le spectre, lui lâche un coup de pistolet, ne le manque pas ; mais au lieu de tomber, le spectre se retourne et le fixe. Il commence alors à s'effrayer à son tour. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne peut être un esprit ; et, voyant que le spectre évite de l'approcher, il se résout de le saisir, pour voir s'il sera palpable ou s'il fondra entre ses mains. L'esprit, trop pressé, sort de la chambre et s'enfuit par un petit escalier. Le gentilhomme descend après lui, ne le perd point de vue, traverse cours et jardins, et fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin le fantôme, étant parvenu à une grange qu'il trouve ouverte, se jette dedans et fond contre un mur au moment où le gentilhomme pensait l'arrêter. Celui-ci appelle du monde ; et dans l'endroit où le spectre s'était évanoui, il découvre une trappe qui se fermait d'un verrou après qu'on y était passé. Il descend, trouve le fantôme sur de bons matelas, qui l'empêchaient de se blesser quand il s'y jetait la tête la première. Il l'en fait sortir, et l'on reconnaît sous le masque du diable le malin fermier, qui avoua toutes ses souplesses et en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années sur le pied de ce que la terre était affermée avant les apparitions. Le caractère qui le rendait à l'épreuve du pistolet était une peau de buffle ajustée à tout son corps.... — Dans la Guinée, on croit que les âmes des trépassés reviennent sur la terre, et qu'elles prennent dans les maisons les choses dont elles ont besoin ; de sorte que, quand on a fait quelque perte, on en accuse les revenants ; opinion très-favorable aux voleurs. *Voy. APPARITIONS, FANTOMES, SPECTRES, ATHÉNAGORE, RAMBOUILLET, SANCHE, STEINLIN, etc.* — *L'esprit de Dourdans*, histoire tirée d'un manuscrit de M. Barré. M. Vidi, receveur des tailles de Dourdans, rapporte cette histoire d'esprit arrivée au temps de Pâques de l'année 1700. L'esprit commença par faire du bruit dans une chambre peu éloignée des autres, où M. Vidi mettait ses serviteurs malades. La servante entendit auprès d'elle pousser des soupirs semblables à ceux d'une personne qui souffre ; cependant elle ne vit rien. On l'envoya chez son père pour prendre l'air natal : elle y resta un mois. Etant revenue, on la mit coucher à part dans une autre chambre. Elle se plaignit encore d'avoir entendu un bruit extraordinaire, et deux ou trois jours après, étant dans le bûcher, elle se sentit tirer par

la jupe. L'après-dînée du même jour, on l'envoya au salut. Lorsqu'elle sortit de l'église, l'esprit la tira si fort par derrière, qu'elle dut s'arrêter. En rentrant au logis, elle fut si fort tirée, qu'on entendit le craquement de l'étoffe, et qu'on remarqua que les basques de son corps par derrière étaient hors de sa jupe ; une agrafe avait même été rompue. Madame Vidi frémit de peur. C'était un vendredi au soir. La nuit du dimanche au lundi, sitôt qu'elle fut couchée, la servante entendit marcher dans sa chambre, et quelque temps après l'esprit lui passa sur le visage une main froide comme pour lui faire des caresses. Elle prit son chapelet. On lui avait dit que si elle continuait à entendre quelque chose, elle conjurât l'esprit, de la part de Dieu, de s'expliquer : ce qu'elle fit mentalement, la peur lui ôtant l'usage de la parole. Elle entendit marmoter à son oreille ; mais rien n'était articulé. Vers trois heures du matin, l'esprit fit si grand bruit qu'il semblait que la maison tombât. On alla voir ce que c'était : on trouva la servante toute en eau ; on la fit habiller ; ses maîtres virent une fumée qui la suivait et qui disparut un moment après. On lui dit qu'il fallait aller à confesse et communier. Elle fut chercher ses chausses, qui étaient dans la ruelle du lit. Elle trouva ses souliers sur la fenêtre, les deux bouts se regardant, et remarqua qu'une des croisées était ouverte. A son retour de l'église, on lui demanda ce qu'elle avait fait. Elle dit que, sitôt qu'elle s'était mise à la sainte table, elle avait vu sa mère à son côté, quoiqu'il y eût onze ans qu'elle était morte ; qu'après la communion sa mère s'était mise à genoux devant elle et lui avait pris les mains en lui disant : — Ma fille, n'ayez point peur, je suis votre mère. Votre frère fut brûlé par accident près d'Etampes. J'allai trouver M. le curé de Garancières, pour lui demander une pénitence, croyant qu'il y avait de ma faute. Il ne voulut pas m'en donner, disant que je n'étais pas coupable ; il me renvoya à Chartres, au pénitencier, qui, voyant que je m'obstinais à vouloir une pénitence, m'imposa celle de porter pendant deux ans une ceinture de crin ; ce que je n'ai pu exécuter, à cause de mes grossesses et maladies. Ne voulez-vous pas bien, ma fille, accomplir pour moi cette pénitence ? La fille le lui promit. La mère la chargea ensuite de jeûner au pain et à l'eau pendant quatre vendredis et samedis qui restaient jusqu'à l'Ascension prochaine, de faire dire une messe à Gomerville, de payer au nommé Lanier, mercier, vingt-six sous qu'elle lui devait pour du fil qu'il lui avait vendu ; d'aller dans la cave de la maison où elle était morte, qu'elle y trouverait la somme de vingt-sept livres sous la troisième marche. Elle lui fit beaucoup de remontrances, lui disant surtout de prier toujours la sainte Vierge. Le lendemain, la servante fit dire une messe, et pendant deux jours elle vit sa mère à côté d'elle. Ses maîtres acquittèrent au plus tôt ce dont elle s'était chargée ; ensuite elle alla à Chartres, où elle fit dire

trois messes, se confessa et communia dans la chapelle basse. En sortant, sa mère lui apparut encore, en lui disant : — Ma fille, vous voulez donc faire tout ce que je vous ai dit ? — Oui, ma mère. — Eh bien ! je m'en décharge sur vous. Adieu, je vais à la gloire éternelle. Depuis ce temps, la fille ne vit, n'entendit plus rien. Elle porta la ceinture de crin nuit et jour pendant les deux ans que sa mère lui avait recommandé de le faire. — Et voilà comment s'est terminée l'histoire de l'esprit de Dourdans.

Nous empruntons le fait suivant à Walter Scott : Un tisserand de Berwick était marié à une femme qui, après avoir mis au monde trois enfants, mourut en couches du quatrième, dans de grandes convulsions. Comme elle était extrêmement défigurée après sa mort, les commères crurent que, par suite de quelque négligence de la part de ceux qui avaient gardé la malade, elle avait été emportée par les fées, et que ce cadavre défiguré avait été substitué à sa place. Le veuf donna peu d'attention à ces propos. Après avoir pleuré sa femme pendant l'année de deuil, il commença à regarder comme prudent de former un second mariage. Il ne tarda pas à trouver une voisine dont la bonne mine lui plut, et dont l'heureux caractère semblait promettre qu'elle traiterait bien ses enfants. Il se proposa, fut agréé, fit publier les bans, selon l'usage. Comme il avait aimé sa première femme, il est probable que le projet d'un changement capital dans sa situation reporta ses souvenirs sur le temps de leur union, et lui rappela les bruits extraordinaires qui avaient couru à l'époque de sa mort ; tout cela lui valut le rêve extraordinaire que voici : Etant couché dans son lit sans dormir, à ce qu'il lui semblait, il vit, à l'heure de minuit, si favorable aux apparitions, la figure d'une femme habillée de blanc, qui entra dans sa maison, se plaça à côté de son lit, et lui sembla l'image de sa défunte épouse. Il la conjura de parler : quel fut son étonnement de lui entendre dire qu'elle n'était pas morte, mais retenue contre son gré prisonnière par les mauvais esprits ! Elle ajouta que, si l'amour qu'il avait eu jadis pour elle n'était pas éteint, il lui restait un moyen de la rappeler ou de la *regagner*, comme on disait alors, de l'affreux royaume des fées. A un certain jour qu'elle désigna, il devait rassembler les plus respectables femmes de la ville et aller avec elles, le pasteur en tête, déterrer le cercueil dans lequel on la supposait enterrée. — Le pasteur, dit encore l'apparition, récitera certaines prières ; alors je m'élancerai du cercueil, et je fuirai avec une extrême légèreté autour de l'église ; vous aurez soin d'avoir avec vous le plus agile coureur de la paroisse (elle indiqua un homme renommé pour sa vitesse) ; il me poursuivra, et un autre, le forgeron (connu pour sa force), me saisira aussitôt que le premier m'aura atteinte : par ce moyen je reprendrai ma place dans la société des hommes.

Le lendemain matin le souvenir de ce rêve attrista le pauvre veuf ; mais, troublé par

ses scrupules, il ne fit rien. La nuit suivante la vision reparut, ce qui n'est pas étonnant. La troisième nuit elle se montra encore avec un visage sombre et irrité : elle lui reprocha son manque de tendresse ; elle le conjura pour la dernière fois de se conformer à ses instructions, ajoutant que, s'il les négligeait, elle n'aurait plus le pouvoir de revenir sur la terre et de s'entretenir avec lui.

Le mari épouvanté alla faire confidence de son embarras à son pasteur. Ce révérend personnage, plein de sagacité, n'essaya pas de révoquer en doute la réalité de la vision qui troublait son paroissien ; mais il prétendit que ce n'était qu'une illusion produite par le diable. Il expliqua au pauvre mari qu'aucun être créé n'avait la puissance de retenir captive une âme chrétienne ; il le conjura de croire que sa femme ne pouvait être que dans la situation où Dieu l'avait placée ; il lui fit comprendre que, comme membre de l'Eglise d'Ecosse, il ne pouvait autoriser l'ouverture d'un cercueil ni employer des prières dans des pratiques d'un caractère superstitieux. Le bonhomme, confondu, demanda à son pasteur ce qu'il devait faire. — Je vous conseillerai de mon mieux, répondit celui-ci. Obtenez le consentement de votre fiancée pour vous marier demain, ou aujourd'hui si vous pouvez ; je prendrai sur moi de vous dispenser du reste des bans, ou d'en faire trois publications en un jour. Vous aurez une nouvelle femme ; vous ne vous rappellerez plus la première, dont la mort vous a séparé. L'avis fut suivi, et le pauvre mari n'eut plus d'autres visites de sa première épouse.

UNE HISTOIRE DE REVENANT.

La belle église de Notre-Dame du Finistère n'a pas toujours été, comme aujourd'hui, un monument dans Bruxelles. Ce n'est qu'en 1618 que l'on commença la construction de cet édifice, où l'on remarque des traces du génie de la renaissance. Jusque-là, Notre-Dame du Finistère n'était qu'une grande chapelle de faubourg, ornée sans art, grossièrement bâtie, avec des voûtes en bois et des piliers en charpente. Elle était desservie par un digne prêtre dont nos pères ont longuement honoré le caractère. C'était un de ces anges que Dieu oublie de temps en temps ici-bas, pour nous donner une idée de la charité, de la force, du courage, de toutes ces vertus divines qui ne peuvent complètement habiter un cœur d'homme, que si cet homme est chrétien. Il était tout aux pauvres, recherchant les malheureux, consolant toutes les douleurs, affermissant les faibles, humain à la plainte, affable aux pécheurs. Il soutenait dans leurs peines ses pauvres paroissiens, les aidait de ses conseils dans leurs embarras, les éclairait de ses lumières, et s'efforçait à la fois d'exalter les enseignements religieux et de combattre les idées superstitieuses qui s'accrochent quelquefois aux bonnes doctrines. Il était l'appui de ceux qui chancelaient ; il relevait celui qui était tombé ; il accordait avant la prière, il pardonnait avant le repentir. Il n'avait cœur à

ses repas que lorsqu'il savait qu'aucun de ses paroissiens ne manquait de pain. Il partageait ses vêtements avec ceux qui étaient nus. Il ne possédait jamais rien dans sa maison toujours dépouillée, et sa main ne cessait de faire des aumônes. C'est que Dieu était là. Ce bon et saint prêtre habitait une petite rue qu'on a nommée depuis la rue du Curé-du-Finisterre; nous ne le connaissons lui-même que sous ce nom.

On conte de lui beaucoup d'anecdotes singulières, que peut-être il ne faut pas admettre toutes. Nous en citerons une. Un soir du mois de janvier, vers l'année 1614, un religieux allemand, venu en quête à Bruxelles, alla demander l'hospitalité au curé du Finisterre. Le saint homme l'accueillit gaiement, partagea avec lui son frugal souper; et, comme il n'avait qu'un lit, il en céda la moitié à son hôte. Le lendemain matin, à la pointe du jour, il se leva pour aller dire sa messe dans sa modeste église. Il trouva à la porte, presque ensevelie dans la neige, une pauvre vieille mendicante qui se ranima à son aspect, et d'une voix que le froid avait brisée, lui demanda l'aumône.

— Hélas ! dit-il, je n'ai rien à vous donner, ma bonne femme, sinon un morceau de pain et un verre de bière que vous viendrez prendre dans ma maison.

Et, quoiqu'il sût bien que sa poche était vide, soit par regret, soit par habitude, il y porta machinalement la main. Quelle fut sa surprise de trouver dans son gousset un petit paquet qu'il était sûr de n'y avoir pas mis ! Il le retira tout ému : c'étaient six escalins de Brabant, soigneusement enveloppés avec une petite image de la sainte Vierge. Le cœur du bon curé, que tout à l'heure la pitié déchirait, palpita d'allégresse. Ne doutant pas que cette modeste somme ne fût un secours du ciel, il la donna toute à la vieille femme qui lui baisait les mains ; puis, s'arrachant aux témoignages de sa reconnaissance, il s'enfuit au pied de l'autel et remercia avec effusion la mère de miséricorde. Mais à peine finissait-il sa prière que le religieux allemand vint le joindre. Le bon curé, en s'habillant dans les ténèbres, s'était trompé de haut-de-chausses ; c'était dans la poche de son hôte qu'il avait trouvé la petite aumône qu'il venait de faire.

— Homme vain que je suis ! s'écria-t-il, je me croyais déjà digne d'un miracle. Dieu vous le rendra, mon frère, ajouta-t-il après un moment de silence ; car la bonne femme avait disparu....

Cet homme charitable était doux et gai, comme tous ceux qui ont le cœur pur. Mais, dans l'exercice de ses fonctions sacrées, il comprenait toute la hauteur de son ministère. On en jugera au trait qui va suivre, et qui se rattache à un accident par suite duquel on rebâtit en 1618 l'église du Finisterre. Quelque temps avant cette date, à une époque qui est très-mal précisée, notre bon curé disait la messe dans son église tremblante. Un orage épouvantable survint ; le tonnerre tomba sur la flèche, couverte de planches peintes, et bientôt un vaste incendie se communiqua aux

voûtes, faites, comme on l'a dit, de menuiserie et de charpente depuis deux cents ans desséchées. La flamme marchait si rapide, que tous les paroissiens s'enfuirent épouvantés ; le curé, qui venait de prononcer les saintes paroles de la consécration, et qui sentait qu'en ce moment il se trouvait face à face avec Dieu, ne quitta point l'autel, et continua dans un recueillement impassible les prières sacrées. Les cris de ses paroissiens, l'horreur du danger, les flammes qui l'entouraient, le craquement des poutres qui tombaient embrasées autour de lui, rien ne put le distraire. Comme un être qui n'est plus de ce monde, et que les choses de la terre ne peuvent émouvoir, il acheva le saint sacrifice, seul au milieu de cette fournaise ardente ; et quand il eut fini, calme et sans peur, il traversa les flammes, qui ne l'offensèrent point, emportant avec lui les vases sacrés. Le feu s'éteignit au pied de l'autel, soit que les secours des habitants eussent obtenu ce résultat, soit que Dieu, par un regard, eût voulu montrer sa prédilection ; et pas un cheveu du saint homme ne lui tomba de la tête.

A côté de ce qu'on vient de lire, la petite histoire que nous allons conter paraîtra sans doute disparate. La voici pourtant, sans longues circonlocutions. Quelques mois après l'incendie que nous venons de rappeler, un bon homme d'Etterbeek, devenu rentier de Bruxelles, habitait, dans la rue du Curé-du-Finisterre, la maison qui fait le coin de la rue de la Fiancée, du côté de l'eau. Il se nommait Philippe Ghallot. Il avait épousé une villageoise assez jolie, qui, treize ans après les noces, mourut sans laisser d'enfants. Il lui fit rendre de son mieux les devoirs funèbres ; et le treizième jour qui suivit l'enterrement il la pleurait encore, lorsque, s'étant couché à l'angélus du soir (on était au mois de mars), il entendit tout à coup dans le grenier, au-dessus de sa tête, un roulement subit accompagné d'un bruit sourd, et interrompu de temps en temps par des cris lointains, grêles, extraordinaires, qu'il ne pouvait définir. Il commença à trembler ; il soupçonna dans ceci un revenant. Il lui semblait que son cœur allait défaillir. Il se sentit hors d'état de crier ni de descendre du lit pour aller dissiper ailleurs ce trouble qui le mettait à l'agonie ; il ne doutait pas, disent les récits, que l'âme de sa femme ne revînt faire quelque demande. Il passa la nuit dans des angoisses inexprimables, récitant le *De profundis*, recommandant son âme à Dieu et à Notre-Dame du Finisterre, et promettant tout haut de donner satisfaction à l'âme en peine. Le bruit qui se faisait dans le grenier cessa au point du jour ; Philippe alla déposer ses terreurs dans le sein de ses voisins, qui tous opinèrent comme lui que c'était nécessairement l'âme de la défunte qui voulait quelque chose. On lui conseilla de mettre au pied de son lit une feuille de papier avec une écritoire, pour que l'ombre errante pût écrire ce qu'elle souhaiterait sans être réduite à venir tirer les pieds de son mari, comme il s'en est vu des exemples.

— Il n'y a, dit-il, qu'un petit inconvénient : c'est que la défunte, si c'est elle, ne savait pas écrire. — N'importe ! répliqua un voisin, en grand renom d'intelligence, les esprits savent tout. Le veuf mit donc la feuille de papier, la plume et l'écritoire ; puis la nuit venue il se coucha, médiocrement rassuré. Le revenant ne prit pas la plume, et le bruit recommença plus animé que la veille. Philippe se releva cette fois ; il courut prier trois voisins de venir passer la nuit avec lui.

Ceux-ci firent les braves et l'accompagnèrent hardiment. Mais leurs mines s'allongèrent quand ils entendirent le roulement qui se faisait dans le grenier, les coups qu'on frappait sur les planches et les cris aigus que l'âme poussait dans les moments où le bruit venait à s'interrompre. Un quatrième voisin, plus curieux et plus hardi, survint, à la grande joie des trembleurs. C'était le gros père Deberck, marchand de laines. Il dit qu'il ne croyait guère aux revenants, à tort et à travers, comme semblait être celui-là, qu'il soupçonnait quelque malice ; il proposa de visiter les lieux et d'obliger l'esprit à déguerpir, dans le cas pourtant, ajoutait-il, où l'esprit serait une farce, comme je le crois. — Eh quoi ! voisin Deberck, dit un des premiers venus, que la peur avait troublé, vous oseriez affronter un revenant ? le seul parti, croyez-moi, c'est de savoir ce que veut la pauvre âme et de la renvoyer. — A la bonne heure, répondit le marchand de laines ; mais en attendant, montons toujours au grenier. Nous n'avons que des intentions honnêtes. Voilà du papier et une plume. Le revenant peut écrire. Si vous ne voulez pas me suivre, mes gaillards, j'y vais tout seul. Personne ne souffla mot. Deberck prit donc une chandelle d'une main, un vaillant gourdin de l'autre, et il monta bravement. Mais, loin de trouver du péril lorsqu'il entra dans le grenier, le bruit cessa entièrement. Il eut beau fureter dans tous les coins, l'esprit ne jugea pas à propos de se laisser voir ; le visiteur reconnut qu'il n'y avait aucune issue par laquelle l'âme eût pu s'être échappée. Il descendit un peu ébranlé ; il déposa sa chandelle, quitta son gourdin et déclara qu'il n'avait rien vu. Au même instant le vacarme recommença plus nourri que jamais.

— Voilà qui devient grave, dit Deberck en pâlisant. C'est une maison à désertir. En achevant ces mots il sortit. Les camarades le suivirent tout hors d'eux-mêmes, et Philippe alla passer la nuit chez ses voisins qui le plaignaient vivement. Les détails de ce prodige firent le lendemain la conversation de tout le quartier. Ils se grossirent, se modifièrent, s'étendirent, se multiplièrent à l'infini. Les plus avisés conseillèrent à Philippe Ghallot d'aller trouver le curé du Finistère. Il y fut. Le curé se fit raconter tout ce qui s'était passé ; et quand il eut réfléchi un instant : — Rassurez-vous, mon enfant, dit-il ; il y a quelque chose là-dessous. La volonté de Dieu ne se manifeste pas ainsi. J'irai ce

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

soir chez vous. Priez les voisins qui vous ont assisté hier de s'y trouver. Le curé vint donc à l'entrée de la nuit chez le bonhomme Ghallot ; les quatre voisins s'y rendirent de leur côté un peu raffermis. Après qu'on eut causé du revenant un petit quart d'heure, le même bruit des deux nuits précédentes recommença. Le prêtre fit une prière mentale et dit du ton le plus simple :

— Allons voir ce que c'est. Il prit la chandelle. Les cinq trembleurs de la veille, persuadés qu'un esprit ne peut rien contre un prêtre, le suivirent sans trop de crainte. Dès qu'ils parurent au grenier, le plus grand silence succéda au tumulte.

— C'est bien surprenant, dit le curé. Il faut que la lumière effraie l'être qui fait le bruit. Descendez tous avec la chandelle et laissez-moi seul. Vous m'éclairerez pour descendre quand je vous appellerai. Philippe et ses voisins n'osèrent pas ne point obéir ; ils descendirent dans une grande anxiété. Le curé, demeuré seul dans les ténèbres, se blottit contre un mur sans faire le moindre mouvement, et il écouta. Il n'y avait pas trois minutes qu'il se maintenait ainsi immobile, lorsque le bruit revint à ses pieds mêmes. Il n'apercevait rien. Il se baissa avec précaution, chercha en tâtonnant ce qui pouvait causer le vacarme, et sentit une espèce de grosse boule qui roulait sur le plancher. Il la saisit et s'écria :

— Je crois que je tiens l'esprit, mes enfants ; éclairez-moi. Les cinq braves faillirent perdre à ce cri la respiration et ce qui leur restait de force. Ils portèrent la chandelle au pied de l'escalier, se tenant tous par la main. Le courage leur revint un peu en jetant les yeux sur le fardeau du curé ; car ils reconnurent que le revenant (si c'était lui) était logé dans une grosse bouteille de grès, et que c'était en la faisant rouler qu'il avait causé tant d'effroi. Eh mon Dieu ! s'écria Philippe, c'est la bouteille où ma pauvre Mimi avait gardé de l'orge pour me faire de la tisane cet hiver...

Mais le curé ayant prié un des assistants de casser la bouteille dans laquelle il avait senti du mouvement, Deberck s'enhardit et asséna un rude coup de gourdin qui la mit en pièces. Il en sortit un rat, lequel s'enfuit dans un trou. La maison de Philippe fut tranquille depuis, et le bon curé lui expliqua que, comme cette bouteille était remplie d'orge et n'était point bouchée, le rat encore tout petit avait pu y pénétrer ; que trouvant une nourriture abondante, il était resté tant qu'il y avait eu du grain dans la dame-jeanne qui était fort grande ; qu'après avoir tout mangé, le rat devenu gros n'avait pu sortir comme il était entré, et qu'en cherchant à s'échapper il avait fait rouler la bouteille. — Mes enfants, ajouta-t-il, la peur est mauvaise conseillère. Souvenez-vous que Dieu est trop grand pour s'amuser à de petits prodiges, et que celui qui a si bien réglé la nature sait ce qu'il fait quand il permet que l'ordre en soit troublé.

AUTRE HISTOIRE DE REVENANT.

Celle-ci a été écrite par M. Jules Janin et nous lui en empruntons les détails spirituels :

« Nous étions réunis l'autre jour quelques amis français et étrangers qui ne nous étions jamais vus et qui cependant nous connaissions depuis longtemps. Poètes, écrivains, hommes politiques, hommes riches, tous gens qui se conviennent au premier abord et qui se comprennent tout de suite à la première poignée de main. Comme personne n'était là venu pour se mettre en scène, on ne parla de rien, c'est-à-dire qu'on parla de toutes choses, si bien qu'à force de déraisonner, et les imaginations s'échauffant à mesure que le vin de Champagne se frappait de glace, on en vint à parler de revenants. Un des nôtres, un Anglais, homme tout froid au dehors, un de ces heureux du monde qui savent boire sans être jamais ivres, et manger sans jamais engraisser, un Anglais nous entendant parler de revenants, nous déclara avec un grand sang-froid qu'il avait connu un homme qui était l'ami d'un autre homme qui avait vu un revenant. -- Toute la ville de Londres s'en souvient encore, ajoutait notre Anglais, et, aussi vrai que nous sommes d'honnêtes gens, j'ai foi en cette histoire dont le héros est bien connu.

« Vous sentez que tout de suite on s'écria : — L'histoire ! dites-nous l'histoire ! et lui ne demanda pas mieux que de nous dire l'histoire que voici : « Nous connaissions tous lord Littleton. C'était un honnête et noble gentilhomme, riche, heureux, sachant commander à ses passions ; il avait passé la première jeunesse et il était arrivé à cette belle trentième année où la passion raisonne, où le cœur ne bat plus qu'à certaines heures dans le jour ; lord Littleton était un esprit fort en un mot ; le malheur est qu'il voulut être trop fort, ce qui lui fit commettre une fort méchante action. »

« Cette méchante action fut l'abandon de Fanny, une femme qui avait compté sur ses serments. Après cela, « il s'habilla, il sortit ; il alla dîner au cercle ; le soir venu, il fit sa partie de wisk, il gagna ; rentré chez lui, il se déshabilla, il se mit au lit ; puis comme il avait encore à lire le quatrième volume d'un roman français, il ne voulut pas s'endormir avant d'avoir achevé cette très-lamentable histoire ; sa lecture le mena jusqu'à minuit, l'heure ordinaire de son sommeil. Il allait éteindre ses bougies et s'endormir, quand tout à coup, dans le grand fauteuil de cuir rouge, à la même place et dans ce même fauteuil où s'asseyait Fanny, il vit Fanny ou plutôt son ombre. Blanche et pâle, échevelée et triste, sa tête était appuyée sur ses mains ; son regard était solennel. Evidemment elle attendait que lord Littleton eût fini sa lecture avant de lui parler. Le lord Littleton, revoyant Fanny, pensa tout à coup qu'elle était morte ! (Et en effet elle s'était jetée le même soir dans la Tamise, par un épais brouillard, de

sept à neuf heures ; son corps n'était pas encore retrouvé.)

« — Mylord, lui dit Fanny, bonne nuit, mylord ! me voilà morte, tuée par vous. Vous êtes libre : profitez-en, mylord ! Et dans huit jours, à pareille heure, minuit pour minuit et vendredi pour vendredi, vous serez des nôtres ! Cela dit, elle se leva (c'était bien sa taille) et elle sortit. Elle n'eut pas un regard même pour la glace de la cheminée. Je vous dis qu'elle était morte. Le lord Littleton ne fut pas fâché de faire d'abord un peu d'héroïsme. C'est là une occupation si douce, faire de l'héroïsme, qu'on veut en faire à soi-même et pour soi tout seul, quand on ne peut pas en faire pour les autres. Le lord s'arrangea donc de son mieux pour dormir, et, bien qu'il n'eût pas fermé l'œil de la nuit, il se persuada qu'il dormait. Ainsi il atteignit le jour, toujours en se répétant à lui-même les paroles du fantôme : — *Bonne nuit, mylord !* Le même jour, mylord était à déjeuner lorsqu'on lui rapporta le cadavre de Fanny, si défiguré, hélas ! et si violet, et si contracté par la mort, et si horriblement petit, étroit, mort, difforme, qu'il ne l'aurait pas reconnu, si Fanny n'avait pas pris la précaution de venir la nuit passée lui annoncer qu'elle était morte : — *Tuée par vous, mylord !* Lord Littleton fit enterrer Fanny, il la suivit au tombeau ; on disait sur son chemin : — *Voilà l'homme pour qui elle s'est tuée !* Quant à elle, qui s'était tuée, elle n'avait pas un mot de souvenir. Elle fut donc jetée dans son asile de terre et recouverte de terre, et le fossoyeur foula du pied cette terre, et il y mit un cyprès, et rien ne manqua au tombeau de Fanny. Ce convoi prit tout un jour à lord Littleton.

« Un jour et une nuit ; car encore cette nuit-là il ne pouvait pas dormir ; et il se dit à lui-même qu'en effet il était triste de cette mort, et que c'était le moins qu'il devait aux mânes de Fanny, *passer une nuit sans dormir*. Le second jour, lord Littleton se leva de bonne heure ; il se mit à table, il monta à cheval, il se fatigua tant qu'il put, et le soir il fut très-étonné d'être encore si alerte et si dispos, que, s'il avait osé, il aurait envoyé chercher ses amis pour jouer avec eux toute la nuit. Mais ne portait-il pas le deuil de Fanny ? Le troisième jour Littleton se rappela involontairement les autres paroles de la morte. — Dans huit jours, heure pour heure, vendredi pour vendredi. Il ordonna qu'on enlevât le fauteuil rouge ; ce fauteuil lui rappelait trop cette *pauvre* Fanny. Et ainsi de jour en jour la terreur fit de si effrayants progrès, qu'on put lire au sixième jour sur son visage blanchi par la peur. Ce sixième jour, lord Littleton avait l'œil hagard, la voix creuse ; il était haletant ! il avait si peur, qu'il avouait sa peur. Sa mère et ses amis l'interrogeaient vainement, il ne répondit que par monosyllabes. A la fin cependant, quand vint le soir de l'avant-dernier jour, il avoua toutes ses terreurs. — *Demain, dit-il, demain vendredi, à minuit ! elle l'a dit : c'est fait de moi ! et*

ses dents claquaient l'une contre l'autre ! C'était affreux ! Sa mère et ses amis eurent en vain recours à ces paroles encourageantes et consolatrices que trouvent dans leur cœur tous ceux qui vous aiment, rien n'y fit : il était comme un homme condamné au dernier supplice. Il était sombre, immobile, il tressaillait toutes les fois qu'il entendait sonner les heures. Il prêtait une oreille attentive comme s'il eût entendu quelqu'un venir. Ses amis le voyant dans ce triste abattement voulurent au moins abrégier et tromper ses souffrances. Ils eurent soin qu'on avançât d'une demi-heure toutes les montres, toutes les pendules : on prévint même le watchman qui crie les heures. La nuit avançait ; lord Littleton, sur son lit, demanda à son valet de chambre : — Quelle heure est-il ?

« — Minuit, votre seigneurie, dit le valet de chambre. — Tu me trompes, John, dit le lord. Voyons la pendule.

« La pendule disait minuit ! — Et ma montre ? La montre du lord disait minuit ! On criait dans la rue : minuit ! Alors il se leva, il se sentit marcher, il se sentit vivre ; il venait, il allait, il était léger, il était brave, il était le jeune et beau Littleton d'autrefois ; il avait faim, il avait soif, il avait sommeil... »

« Ici notre narrateur s'arrête pour reprendre haleine. Quand il eut repris haleine, il but un verre de vin de Champagne. Quand il eut bu, il prit un fruit sur une assiette, et il allait manger ce fruit, quand nous lui criâmes tous : — Et lord Littleton ? lord Littleton ? — Lord Littleton ! nous dit l'Anglais, il se porte aussi bien que vous et moi, messieurs ; l'heure a passé sans emporter sa seigneurie ; à l'heure qu'il est, il mange, il boit, il dort, il monte à cheval. »

« On trouva généralement que cette histoire de lord Littleton n'avait pas le sens commun et je suis de l'avis général. »

RHAPSODOMANCIE, divination qui se faisait en ouvrant au hasard les ouvrages d'un poète, et prenant l'endroit sur lequel on tombait pour une prédiction de ce qu'on voulait savoir. C'était ordinairement Homère et Virgile que l'on choisissait. D'autres fois on écrivait des sentences ou des vers détachés du poète ; on les remuait dans une urne ; la sentence ou le vers qu'on en tirait déclarait le sort. On jetait encore des dés sur une planche où des vers étaient écrits, et ceux sur lesquels s'arrêtaient les dés passaient pour contenir la prédiction. Chez les modernes, on ouvrait le livre avec une épingle, et on interprétait le vers que l'épingle marquait.

RHOMBUS, instrument magique des Grecs, espèce de toupie dont on se servait dans les sortilèges. On l'entourait de lanières tressées, à l'aide desquelles on la faisait pirouetter. Les magiciens prétendaient que le mouvement de cette toupie avait la vertu de

donner aux hommes les passions et les mouvements qu'ils voulaient leur inspirer ; quand on l'avait fait tourner dans un sens, si l'on voulait corriger l'effet qu'elle avait produit et lui en donner un contraire, le magicien la reprenait et lui faisait décrire un cercle opposé à celui qu'elle avait déjà parcouru. Les amants malheureux la faisaient tourner en adressant à Némésis des imprécations contre l'objet de leur amour, dont ils étaient dédaignés.

RHOTOMAGO, magicien fameux au théâtre des ombres chinoises. M. Berbiguier en fait sérieusement une espèce de démon, qui serait le grand maître des sorciers (1).

RIBADIN (JEANNETTE), jeune personne de dix-huit ans, dont l'histoire a fait du bruit au xvi^e siècle. Elle était de la paroisse de Jouin de Cernes, aux environs de Bordeaux. Cueillant un dimanche des herbes dans la campagne, elle fut réprimandée par Jean d'Etoupe, prêtre, qui voulut qu'elle publiât sa faute en pleine assemblée, et la conduisit à la paroisse après lui avoir donné ses instructions. Un grand concours arriva ; la jeune fille annonça au peuple assemblé qu'elle avait eu grand mal pour avoir travaillé le dimanche ; ce qu'il fallait éviter pour ne pas s'attirer les mêmes maux de la part de Dieu ; ensuite elle eut des extases, se roula par terre, se releva et prononça d'un ton prophétique que Dieu ne voulait pas que les femmes portassent des manches froncées, ni les hommes des bonnets rouges. L'affaire parvint aux oreilles de l'archevêque de Bordeaux, qui la fit arrêter avec ses complices, reconnut la fraude, et fit avouer à la fille que l'argent que les fidèles lui donnaient pour ses prétendues révélations était partagé entre trois suborneurs qui l'avaient engagée à contrefaire la sainte. Le juge ecclésiastique la condamna à faire amende honorable en l'église métropolitaine de Saint-André, la torche au poing, et là demander pardon à Dieu. Cette sentence fut exécutée ; mais elle fut encore renvoyée en la cour, où, par arrêt donné à la tournelle, elle fut condamnée, comme criminelle d'imposture, de séduction, d'impiété, d'abus et de scandale public (1587). Ses complices furent condamnés à la réclusion perpétuelle, comme convaincus de séductions envers cette malheureuse fille (2). Ce qui fait voir que les fraudes pieuses n'étaient pas encouragées autrefois, comme le disent les menteurs qui attaquent la religion.

RIBENZAL, spectre dont le peuple en Silésie place la demeure au sommet du Risemberg. C'est lui, dans leur idée, qui couvre subitement cette montagne de nuages et qui excite les tempêtes. C'est le même que Rubenzahl. Voy. ce mot.

RICHARD SANS PEUR. Il fut jadis en Normandie un duc nommé Richard ; il était fils du vaillant duc Aubert et de Berthe, sa seconde femme, frère cadet par conséquent de

(1) Les farfadets, t. I^{er}, p. 275.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des dém., etc., liv. vi, p. 440.

Robert le Diable, qui ne régna point; si bien qu'il lui succéda. Il était si vaillant et si hardi, qu'il fut surnommé Richard sans Peur. Un diable nommé Brudemore s'était vanté de l'effrayer: sachant que Richard allait seul, de nuit, dans un bois, il mena avec lui dix mille huars; et dès qu'ils virent Richard, ils se mirent à crier et à huer, en lui disant de prendre garde à lui. Mais Richard n'en fut nullement épouvanté; au contraire, il se mit à crier avec eux. Les diables, consternés d'un tel courage et voyant qu'ils faisaient contre lui des efforts inutiles, s'enfuirent avec dépit. Une autre fois, trois grands chevaliers noirs, chassant dans ses terres avec des meutes de chiens, voulurent aussi l'épouvanter. Mais Richard, sans autre arme qu'une épée, courut sur eux et renversa un de ces champions, qui était encore un diable. Un autre jour, Richard passant par une forêt, vit un enfant nouveau-né qui venait de grimper sur un arbre; il y grimpa après lui et l'emporta. Il donna cet enfant à nourrir à la femme de son garde forestier; c'était une fille; on en prit soin, et on remarqua qu'elle grandit en sept ans plus que les autres enfants en quatorze. Comme elle était belle et que sans cesse il était prié par tous les barons de ses Etats de donner des héritiers à son nom, il se maria avec cette jeune fille qu'il avait fait élever. On célébra les noces à Rouen. Sept ans après ce mariage, l'épouse inconnue de Richard sans Peur mourut tout à coup. Peu de temps avant sa mort, elle avait prié Richard de la faire enterrer dans la forêt; ce qu'il fit, car il l'aimait beaucoup; il la pleura même toute la première nuit, qu'il passa devant la tombe. A minuit, le corps se raidit, la bière s'ouvrit, la morte poussa un cri qui retentit dans toute la forêt. Il n'en fut pas encore effrayé. La morte sauta ensuite à la gorge du chevalier qui accompagnait Richard et disparut: ce ne fut qu'alors que le prince reconnut que sa femme n'avait été qu'un démon succube. Selon plusieurs savants, c'était le démon Brudemore.

Vers ce temps, Charlemagne ayant donné un tournoi, Richard se rendit à la cour de ce prince, qui le fit son chambellan et l'admit au nombre de ses douze pairs, il vit peu après la fille du roi d'Angleterre, en devint épris, et ne put obtenir sa main; mais sa flamme ne s'éteignit point; de sorte qu'il jura de l'avoir pour épouse et il l'enleva. Le roi d'Angleterre vint ravager les terres de Richard pour se faire rendre sa fille; mais le démon Brudemore, qui avait pris Richard en affection, vint à son secours; les Anglais furent mis en fuite, et Richard épousa la fille de leur roi. Comme Brudemore avait aidé Richard dans cette guerre, il désira qu'il lui rendit le même service; car lui-même avait guerre contre Burgifer, autre démon jaloux de son pouvoir. Quand il eut persuadé Richard, ils se rendirent dans une forêt, où ils virent le roi de l'enfer assis sur une chaise noire, au pied d'un orme large et spacieux;

il était vêtu de velours noir, avec une figure terrible, au milieu d'un grand nombre d'esprits noirs, les uns armés et les autres sans armés. Le roi de l'enfer ordonna donc à Brudemore d'aller combattre avec Richard, et tous deux partirent. Burgifer se présenta bientôt; le duc le joignit; ils se mesurèrent: leurs lances se rompirent par la force du premier coup, et le feu jaillit de leurs écus; mais enfin Richard fut vainqueur, et le démon Burgifer, abattu par lui, lui cria *merci*. La paix ne se rétablit qu'à condition que Burgifer rendrait hommage à Brudemore. Charlemagne manda alors ses barons, ses chevaliers et sa noblesse pour une expédition en la terre sainte; le duc Richard s'y trouva; et ici la chronique populaire que nous suivons n'est pas achevée. Mais le livre des Chroniques et excellents faits des ducs de Normandie, imprimé à Paris en 1535, in-4° gothique, va compléter un peu cette biographie. Mais avant le voyage de Palestine, ce livre présente deux autres petits faits que nous ne pouvons omettre:

« Une fois, comme le duc Richard chevauchait d'un sien châtel à un manoir où demeurait une très-belle dame, le diable l'assaillit; Richard se combattit à lui et le vainquit. Après cette aventure le diable se déguisa en belle dame bien ornée et richement. Elle s'apparut à lui en un batelet sur un havre de mer où il était alors, il alla dans ce batelet qui fut aussitôt emporté en mer; et le diable l'emmena à l'île de Guernesey, où ses gens le retrouvèrent. Voulant aller au saint sépulchre rejoindre Charlemagne, le duc Richard se mit en chemin, et tant alla dans son pèlerinage qu'il vint à Constantinople. L'empereur sachant qu'il y avait un des douze pairs de France en sa terre, lui manda qu'il vint vers lui et lui fit grand honneur pour l'amour du roi Charlemagne: il aida l'empereur dans ses guerres et battit plusieurs soudans. De là il cingla à Saint-Jean d'Acre; les Turcs étant venus assiéger ce lieu, il les défit et prit leur amiral Baudac. Après cette victoire, il se rendit à Jérusalem pour parfaire son pèlerinage et là fit plusieurs biens en la terre sainte. Les Turcs avaient un géant avec eux, qui avait nom Ajaux, qui avait conquis la cité de Bérithé (1) et en avait été fait seigneur. Il avait une coutume que, devant qu'il mangeât, tous les jours, il tuait un chrétien. Ceux de Jérusalem, avec le duc Richard et leur compagnie, allèrent courir devant Bérithé; l'armée des chrétiens étant là assemblée, ce géant requit bataille contre un chrétien, par tel traité que s'il était vaincu, les Turcs videraient la cité de Bérithé, et si le chrétien était défait, les chrétiens rendraient et perdraient la ville de Jaffa. Le bon duc Richard requit au patriarche de Jérusalem de faire cette bataille, combattit le géant, le vainquit et lui coupa la tête, et fut ainsi la ville de Bérithé remise en la main des chrétiens. S'en retournant le duc Richard, les vents contraires le menè-

(1) Aujourd'hui Beyrouth.

rent en la terre d'Alexandrie où il fut pris des Sarrasins et mis en prison. Il y demeura sept ans et depuis fut délivré en échange de l'amiral Baudac. Il revint en France en 809, pendant que Charlemagne éprouvait son malheur de Roncevaux. Il vola au secours de Charles, fut blessé grièvement et mourut de ses blessures. Comme il n'avait pas eu d'enfants, non plus que Robert le Diable, ce fut son neveu, fils de sa sœur et du duc Samson d'Orléans qui recueillit son héritage. » Mais il n'en jouit pas longtemps; car Rolon le prit. Aussi les chroniques anciennes ne comptent pas ce duc, mettant premier chef du pays le duc Aubert, père de Robert le Diable et de Richard sans Peur; deuxième chef, Richard sans Peur, et troisième chef ou duc, Rol ou Rollon, appelé aussi Rolf le Marcheur. *Voyez HÉLA.*

RICHELIEU. Le maréchal de Richelieu, étant ambassadeur à Vienne, se fit initier dans la société de quelques nécromanciens, qui lui promirent de lui montrer Belzebuth, le prince des démons. Il donna dans cette chimère. Il y eut une assemblée nocturne, des évocations : en sorte que l'affaire éclata. Un jour que le maréchal disait à Louis XV que les Bourbons avaient peur du diable, le roi lui répondit : — C'est qu'ils ne l'ont pas vu comme vous.

RICKIUS (JACQUES), auteur d'une défense des épreuves par l'eau froide. Publié en latin (1) à Cologne, 1597.

RIGOUX. *Voy.* BACCHUS.

RIMMON, démon d'un ordre inférieur, peu considéré là-bas, quoique premier médecin de l'empereur infernal. Il était adoré à Damas sous le nom de Remmon ou Remnon, qui, selon les uns, est Saturne, et selon les autres, le soleil. On lui attribuait le pouvoir de guérir la lèpre.

RIVIÈRE (ROCH LE BAILLIF, SIEUR DE LA), médecin empirique et astrologue, né à Falaise, dans le xvi^e siècle. Il devint premier médecin de Henri IV, fut comblé des faveurs de la cour, et mourut le 5 novembre 1605. On dit que Henri eut la faiblesse de lui faire tirer l'horoscope de son fils, depuis Louis XIII. Il s'en défendit longtemps; mais enfin, forcé par le roi, dont sa résistance avait excité la curiosité, il lui prédit que ce jeune prince s'attacherait à ses opinions, et que cependant il s'abandonnerait à celles des autres; qu'il aurait beaucoup à souffrir des huguenots; qu'il ferait de grandes choses et vivrait âge d'homme. Henri IV fut affligé de cette prédiction, dont il aurait pu deviner aussi une partie. La Rivière a passé, de son temps, pour un grand amateur de philosophie naturelle, et curieux des secrets de cette science. On a de lui : *Discours sur la signification de la comète apparue en Occident au signe du Sagittaire, le 10 novembre. Rennes, 1577.*, in-4°, rare.

ROBERT. C'est le nom que la petite démo-

niaque Marie Clauzette donnait au maître des sabbats.

ROBERT LE DIABLE, frère aîné de Richard sans Peur. On dit qu'il avait pour père un démon. Ce fut un effroyable bandit. Après les excès les plus horribles, il se convertit, fit une longue pénitence et mourut ermite. On croit en Normandie que son spectre errant doit expier jusqu'au jugement dernier. *Voyez*, dans les Légendes de l'histoire de France, de J. Collin de Plancy, la chronique de Robert le Diable.

ROBERT, sorcier de l'Artois, qui fut condamné, en 1331, au bannissement et à la confiscation de ses biens. Il avait formé le dessein d'envoûter le roi, la reine et le duc de Normandie. Il avait montré à un prêtre une petite figure de cire mystérieusement enveloppée dans un écrin. Cette figure représentait Jean, duc de Normandie, fils du roi (2).

ROBERT, roi de France. Ce monarque avait épousé Berthe, sa cousine issue de germain. Le pape Grégoire V examina l'affaire dans un concile. Suivant la discipline du temps, le mariage fut déclaré incestueux, et le concile décréta que les époux seraient tenus de se séparer et de faire pénitence. Le roi Robert, refusant de se soumettre, fut excommunié et son royaume mis en interdit. Un jour qu'il était allé faire sa prière à la porte d'une église, on lui présenta un petit monstre qui avait le cou et le dessus de la tête d'un canard. — Voyez, lui dit-on, les effets de votre désobéissance : la reine Berthe vient d'accoucher de cet enfant. Le roi, à ce spectacle, répudia Berthe, et l'excommunication fut levée. C'est à cause de cet incident que la reine Berthe, femme de Robert, fut représentée dans ses statues avec un pied d'oie.

ROBIN HOOD, ou Robin des Bois, lutin. *Voy.* DIABLE.

RODERIK ou **RODRIGUE**. Roderik, dernier roi des Goths en Espagne, se rendit fameux par ses crimes et ses débauches, au commencement du viii^e siècle; mais il y eut une fin. Il était devenu épris de la fille du comte Julien, l'un des grands seigneurs de l'Espagne; il la déshonora et la renvoya ensuite de sa cour. Le comte Julien, qui était alors en ambassade chez les Maures d'Afrique, n'eut pas plutôt appris sa honte et le malheur de sa fille, qu'il forma la résolution de se venger. Il fit venir sa famille en Afrique, demanda aux Maures leur appui, et promit de leur livrer toute l'Espagne. Cette proposition fut avidement reçue. Une armée partit sous la conduite du prince Mousa et de Julien lui-même. Ils débarquèrent en Espagne et s'emparèrent de quelques villes avant que Roderik fût instruit de leur approche. Il y avait auprès de Tolède une vieille tour déserte, que l'on appelait la *Tour enchantée*. Personne n'avait osé y pénétrer, parce

(1) Defensio compendiosa certisque modis astricta probe ut loquuntur aquæ frigidæ qua in examinatione maleficorum judices hodie utuntur, omnibus scitu perquam neces-

saria, quatuor distincta capitibus; auctore Jacobo Rickio, in-12, Colonia Agrippinæ, 1597.

(2) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 87.

qu'elle était fermée de plusieurs portes de fer. Mais on disait qu'elle renfermait d'immenses trésors. Roderik, ayant besoin d'argent pour lever une armée contre les Maures, se décida à visiter cette tour, malgré les avis de tous ses conseillers. Après en avoir parcouru plusieurs pièces, il fit enfoncer une grande porte de fer battu, que mille verrous, dit-on, fermaient intérieurement. Il entra dans une galerie où il ne trouva qu'un étendard de plusieurs couleurs, sur lequel on lisait ces mots : *Lorsqu'on ouvrira cette tour, les barbares s'empareront de l'Espagne...* Aboulkacim-Tarista-Ben-Tarik, historien arabe, ajoute que, malgré son effroi, Roderik, ayant fait faire certains flambeaux que l'air de la cave ne pouvait éteindre, poursuivit sa recherche, suivi de beaucoup de personnes. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il se trouva dans une belle salle enrichie de sculpture, au milieu de laquelle on voyait une statue de bronze qui représentait le Temps, sur un piédestal de trois coudées de haut. Elle tenait de la main droite une masse d'armes, avec laquelle elle frappait la terre à certains moments réglés. Les coups, retentissant dans la cave, faisaient un bruit épouvantable. Roderik, loin de s'effrayer, s'approcha du fantôme, l'assura qu'il ne venait faire aucun désordre dans le lieu de sa demeure, et lui promit d'en sortir dès qu'il aurait vu les merveilles qui l'entouraient : alors la statue cessa de battre la terre. Encourageant les siens par son exemple, le roi fit une visite exacte de cette salle, à l'entrée de laquelle on voyait une cave ronde, d'où sortait un jet d'eau qui faisait un sourd murmure. Il se rapprocha ensuite de la statue du Temps, sur l'estomac de laquelle était écrit en arabe : *Je fais mon devoir*; et sur le dos : *A mon secours !* A gauche, on lisait ces mots sur la muraille : *Malheureux prince, ton mauvais destin t'a amené ici*; et ceux-ci à droite : *Tu seras détrôné par des nations étrangères, et tes sujets, aussi bien que toi, seront châtiés*. Roderik, ayant contenté sa curiosité, se retira. Dès qu'il eut tourné le dos, la statue recommença ses coups. Le prince sortit, fit refermer les portes et marcha à la rencontre des ennemis. La bataille se livra un dimanche, au pied de la Sierra-Moréna (1). Elle dura huit jours. L'armée espagnole fut taillée en pièces, et Roderik disparut du milieu des siens, sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu. On pensa qu'il avait été emporté par le diable, puisqu'il fut impossible de découvrir son corps après le combat, et qu'on ne retrouva que son cheval, ses vêtements et sa couronne au bord d'une petite rivière. Ce qui confirme encore cette opinion dans l'esprit du peuple espagnol, c'est que, le lendemain de la bataille, trois anachorètes, qui vivaient dans la pénitence à quelques lieues de Tolède, eurent

ensemble la vision suivante : Une heure avant le retour de l'aurore, ils aperçurent devant eux une grande lumière et plusieurs démons qui emmenaient Roderik en le traînant par les pieds. Malgré l'altération de sa figure, il leur fut aisé de le reconnaître à ses cris et aux reproches que lui faisaient les démons. Les trois ermites gardèrent le silence de l'effroi à ce spectacle. Tout à coup ils virent descendre du ciel la mère de Roderik, accompagnée d'un vénérable vieillard, qui cria aux démons de s'arrêter. — Que demandez-vous, répondit le plus grand diable de la troupe ? — Nous demandons grâce pour ce malheureux, répliqua la mère. — Il a commis trop de crimes pour qu'on l'ôte de nos mains, s'écrièrent les démons; et les saints ne peuvent l'avoir en leur compagnie. La mère de Roderik et le vieillard qui l'accompagnait reprenaient la parole, quand la fille du comte Julien parut et dit d'une voix haute : — Il ne mérite point de pitié; il m'a perdue; il a porté le désespoir dans ma famille et la désolation dans le royaume. Je viens de mourir précipitée du haut d'une tour, et ma mère expire écrasée sous un monceau de pierres. Que ce monstre soit jeté dans l'abîme, et qu'il se souvienne des maux qu'il a faits. — Qu'on le laisse vivre quelque temps encore, reprit la mère de Roderik, il fera pénitence. Alors on entendit dans les airs une voix éclatante qui prononça ces paroles : — Les jours de Roderik sont à leur terme; la mesure est comblée : que la justice éternelle s'accomplisse ! Et aussitôt ceux qui étaient descendus d'en haut y remontèrent; la terre s'entr'ouvrit, les démons s'engloutirent avec Roderik, au milieu d'une épaisse fumée, et les trois anachorètes ne trouvèrent plus, dans l'endroit où tout cela venait de se passer, qu'un sol aride et une végétation éteinte. Toute cette vision n'est rapportée que par un historien aujourd'hui peu connu (2), et bien des gens ne la regarderont que comme une vision. L'histoire ne parle de Roderik qu'avec blâme, et son nom est resté impur pour la postérité (3).

RODRIGUEZ (IGNAZIO). *Voy.* INQUISITION.

ROIS DE L'ENFER. Les rois de l'enfer sont au nombre de sept. On peut les lier depuis trois heures jusqu'à midi, et depuis neuf heures jusqu'au soir (4). *Voy.* MONARCHIE INFERNALE.

ROIS DE FRANCE. Il est rapporté dans quelques chroniques que les premiers rois de France portaient une queue comme les singes; qu'ils avaient du poil de sanglier tout le long de l'épine du dos, etc.

ROITELET. Une plume de cet oiseau portée en secret fait gagner à tous les jeux. On le croit au moins dans les villages.

ROLANDE DU Vernois. Boguet cite cette femme comme sorcière. Elle fut convaincue,

(1) On voyait encore, il n'y a pas deux siècles, plusieurs milliers de croix plantées en terre, à l'endroit où s'est livrée cette fameuse bataille. Lambertinus, *ubi infra*.

(2) Sanctii a Corduba historiarum Hispaniæ antiquarum, lib. III, sect. 12.

(3) Nomen ejus in æternum putrescet... (Lambertinus e Cruz-Howen, Theatrum regium Hispaniæ, ab anno 711, ad annum 717.)

(4) Wierus, in Pseudomon. dæmon.

au xvi^e siècle, tout à la fois d'être possédée, volceuse et ventriloque, et fut pendue et brûlée.

ROMANS.

ROMANS DE CHEVALERIE.

(La plupart des écrits classés sous ce titre sont, comme la chronique de Robert le Diable et celle de Richard sans Peur, que nous avons résumées, remplis d'aventures où figurent le diable, les esprits, les fées et d'autres merveilles. Nous donnerons ici en abrégé quelques-uns de ces récits qui charmaient nos pères.)

L'ES AMOURS DE MERLIN ET DE VIVIANE, AUTREMENT DITE LA DAME DU LAC.

Partie du grand roman de Merlin.

Du temps que le roi Ban régnait sur le pays de Benoît, qui faisait partie de la petite Bretagne, ce monarque était sous la protection d'une grande et habile magicienne, que l'on appelait la fée Diane. C'était la meilleure fée du monde; elle n'employait les secrets de son art, qu'à rendre heureux les honnêtes gens, et n'était redoutable que pour les mauvaises (1). Les preux chevaliers trouvaient en elle une amie toujours disposée à favoriser leurs justes entreprises. Elle leur indiquait les personnages auxquels ils pouvaient rendre service, et quand ils avaient été assez heureux pour y réussir, elle s'employait encore pour leur faire obtenir récompense.

Elle se plut à faire du bien au jeune Dionas, un des hauts barons du royaume de Benoît, et seigneur de la forêt de Brocéliande. Elle le conduisit à la gloire et à la fortune par des chemins semés de lauriers. Elle lui fit mériter et obtenir le grade de chevalier, remporter une infinité de prix dans les tournois, gagner des batailles, tuer des géants, dompter des monstres, et enfin s'emparer des trésors de plusieurs tyrans, qui le rendirent si riche, qu'il fut en état de faire bâtir un superbe château sur le bord d'un beau lac. Par les conseils et avec les secours de la fée, il rendit ce séjour le plus délicieux qu'il y eût à cent lieues à la ronde. Enfin, toujours aidé de la même protection, il épousa la nièce du duc de Bretagne, et vécut longtemps en bonne intelligence avec elle dans son magnifique château. Cependant ces deux époux n'eurent pour tout fruit de leur union qu'une fille. La bonne Diane assista à sa naissance, prit les plus grands soins de l'accouchée, et elle était prête à douer l'enfant nouveau-né de tous les avantages qui pouvaient contribuer à son bonheur et à la joie de ses parents, mais la nature avait déjà prévenu les dons de la fée; on s'aperçut bientôt que la jeune Viviane (c'est le nom qu'on lui avait donné) serait charmante et très-spirituelle. Diane fut quelque temps embarrassée à propos de ce qu'elle pouvait ajouter à de si heureuses dispositions. Après avoir consulté ses livres, elle promit de revenir lorsque l'enfant aurait atteint l'âge de sept ans, et alors de ne rien laisser à désirer sur les perfections qu'elle pourrait avoir, et sur les moyens de lui assurer la vie la plus heureuse.

(1) Nous empruntons ce travail au marquis de Paulmy.

Dionas et son illustre épouse s'en rapportèrent à cette bonne et sage protectrice qui revint au temps convenu. Alors embrassant la petite Viviane, en présence de ses parents :

— Mon enfant, lui dit-elle, je ne puis rien ajouter aux charmes et aux grâces naturelles dont vous êtes déjà abondamment pourvue; mon art et le pouvoir de ma baguette ne sauraient vous rendre plus belle. Vous aurez de l'esprit comme les génies; vous serez adroite comme toutes mes sœurs ensemble; vos parents vous donneront des maîtres habiles en tout genre; vous apprendrez tout ce que vous voudrez, et vous acquerrez tous les talents possibles. Vous serez recherchée; et c'est ici que je puis vous servir; vous gagnerez le cœur du plus sage des hommes; devenue sa compagne, vous serez bientôt plus puissante et plus savante que lui. Enfin vous serez une fée plus considérable que moi. Le seigneur et la dame de Brocéliande se confondirent en remerciements pour un si beau don, ou plutôt pour de si flatteuses espérances. La petite Viviane, en enfant bien élevée, se contenta de dire : — Ma marraine, je vous suis bien obligée, je vous aime de tout mon cœur, et si fort, que je ne pourrai jamais aimer autant que vous ce sage dont vous me parlez.

Viviane n'avait que douze ans, lorsqu'elle perdit sa mère; et elle n'avait pas atteint sa quinzième année, quand la mort du brave Dionas la rendit dame de la forêt de Brocéliande et du magnifique château du lac. Elle fut vivement affligée de ces pertes; et la bonne fée, qui partageait sincèrement ses regrets, accourut auprès d'elle pour la consoler et la guider dans les embarras qui sont nécessairement les suites d'une grande succession. Elle passa auprès d'elle un an, pendant lequel elle mit ses affaires dans le meilleur ordre, et acheva de lui former l'esprit et le cœur, et de perfectionner ses talents et ses principes. Au bout de ce temps, elle se disposa à la quitter.

— Ma fille, lui dit-elle, le ciel ordonne qu'à présent je vous laisse profiter toute seule des leçons et des dons que je vous ai accordés. Je finirai doucement et heureusement ma carrière, si j'apprends dans ma retraite que vous êtes parvenue au bonheur et à la gloire que je vous ai ménagés. En disant ces mots, Diane monta sur un char traîné par des dragons volants, et disparut.

Peu de jours après, Merlin, le plus fameux de tous les enchanteurs, revenant de la cour du grand roi Artus, pour qui il avait l'affection la plus tendre, et à qui il avait rendu des services immenses, traversa la forêt de Brocéliande. Il fut enchanté de la beauté et de la fraîcheur du bois; en arrivant au bord du lac, il fut émerveillé de la magnificence du château et de la limpidité des eaux. Il s'arrêta, et s'étant couché sur le gazon, il s'y endormit quelques moments; mais il fut bientôt réveillé par le bruit que fit en passant auprès de lui Viviane, qui se promenait avec une suite nombreuse de demoiselles et de domestiques.

En ouvrant les yeux, il fut frappé de la beauté de la jeune dame du lac; c'est ainsi que l'on appelait communément Viviane; celle-ci le fut également de la bonne grâce du voyageur. L'enchanteur, à qui il était aisé de prendre toutes sortes de formes, agréables ou terribles, n'avait pas jugé à propos dans ce voyage d'altérer sa figure naturelle; elle était plus faite pour intéresser que pour imposer. Il était jeune, et par un effet de son art il le paraissait encore davantage; les traits de son visage étaient nobles et beaux, sa physionomie riante et spirituelle, sa taille élégante, ses manières aisées, avec décence et honnêteté. Après avoir salué respectueusement la demoiselle, il lui fit des excuses de s'être arrêté sur ses terres, sans lui en avoir demandé la permission, alléguant que la fatigue d'une longue route l'avait forcé au sommeil.

— Gentil varlet (répondit Viviane), Dieu vous donne grâce de bien faire, et que de nul ne soyez grevé. Mon manoir est l'asile de tout voyageur loyal et bien né; il vous est loisible de m'y suivre, et je ferai pourvoir à votre repos et délassement. Merlin ne se fit pas prier pour accepter cette offre obligeante; il s'inclina profondément et suivit la dame. Elle chargea son sénéchal d'avoir soin de l'étranger; il le logea dans un pavillon du château, assez loin de l'appartement de sa maîtresse; et le soir, il fut invité à souper avec elle, ses demoiselles et le vieux sénéchal. Pendant ce repas, qui fut splendide, Merlin souvent regardait Viviane, et plus la regardait, plus en était épris. Mais il pensait en son cœur qu'il ne fallait pas qu'il perdît son sens pour la beauté d'une dame.

Après le souper, les demoiselles de Viviane formèrent un concert de voix et d'instruments. On proposa au voyageur de s'unir à elles, il ne se défendit pas de posséder le talent de la musique, qu'il avait, disait-il, cultivé à la cour du grand roi Artus; mais il avoua que pour ce soir il avait besoin de repos, ajoutant que si on voulait lui permettre de s'arrêter quelques jours à la cour de Viviane, il s'empresserait de contribuer à son amusement. On lui répondit que les chevaliers d'Artus étaient en particulière considération à la cour de Brocéliande, Dionas ayant été un des chevaliers de la Table-Ronde, aussi bien que le roi Ban, son seigneur. Il demeura donc; et trois jours ne se passèrent pas, qu'il n'apprît à la dame du lac qui il était. La belle dame fut d'abord effrayée de voir en son château un si redoutable enchanteur. Mais bientôt se rappelant la prédiction de la bonne fée Diane, elle se rassura et se douta qu'elle avait trouvé le sage de qui devait dépendre son bonheur. Elle commença donc par déclarer à Merlin, qui lui avouait sa flamme, qu'elle ne pourrait jamais se résoudre à épouser un homme plus puissant qu'elle.

— J'ai entendu ma marraine parler du pouvoir des enchanteurs, dit-elle; je sais que rien n'est si dangereux que ces hommes habiles. — Belle et noble dame, s'écria Merlin, ne croyez pas qu'astuce et faillace puissent

loger en mon cœur, jamais n'ai employé prestiges et artifices que pour mieux servir les bons et punir les méchants, juste droit soutenir, et grands torts réparer. Dorénavant donc je veux employer mon art uniquement à votre service, je vous serai plus sujet que ne me sont soumis les démons et les génies, auxquels je commande à la baguette.

Viviane paraissant toujours également craintive et réservée, le magicien se retrancha à obtenir la permission d'opérer, pendant le cours d'une année, toutes sortes de merveilles agréables, propres à la convaincre de l'étendue de son pouvoir et de sa tendresse constante. Bientôt le lac sur lequel était situé le château de Brocéliande fut encore embelli, les bords s'en trouvèrent garnis de toutes sortes de fleurs; et de distance en distance naquirent des bosquets délicieux de myrte, de jasmin et de chevrefeuille. On voyait se jouer dans ses ondes des poissons dorés ou marquetés des couleurs les plus éclatantes; des cygnes d'une parfaite blancheur se promenaient majestueusement sur l'eau claire et limpide. Leurs cous étaient ornés de colliers, dont le fond était d'azur, et sur lesquels on voyait ces mots tracés avec de petits diamants et de petites émeraudes : J'appartiens à Viviane.

L'extérieur et l'intérieur du château furent décorés de la manière la plus élégante. Des colonnes et des pilastres d'ordre corinthien soutenaient une plinthe chargée d'ornements, d'une sculpture légère et agréable; l'or et l'azur brillaient partout au dedans, et le fond de la plupart des ameublements était couleur de rose, chargé de différents genres de broderies. Les parterres du jardin étaient dessinés dans des goûts différents, conformément à la mode de divers pays éloignés. On arrivait par une longue suite de berceaux et d'allées couvertes, à un kiosque ou pavillon plus superbe et plus délicieux encore que tout le reste, sur la principale porte duquel on lisait : Repaire de liesse. C'est là que Merlin donnait tous les jours des fêtes à sa dame, toutes magnifiques, mais toujours diversifiées. Tantôt c'étaient des tournois, où Merlin lui-même combattait et remportait des prix qu'il recevait des mains de Viviane; tantôt des spectacles tragiques, comiques, lyriques; des concerts charmants, sur des théâtres élevés à l'instant d'un coup de baguette. Pendant plus de six mois, Merlin vint à bout de varier les amusements de Viviane, au point qu'elle ne s'ennuya pas un seul instant. Elle, de son côté, témoignait avec noblesse et modestie qu'elle était sensible à ces soins; mais elle protestait en même temps qu'elle n'accorderait jamais sa main à un mortel plus habile qu'elle-même. Quelquefois cependant, pour ne pas le rebuter, elle paraissait aussi satisfaite qu'étonnée de tout ce qu'il inventait pour la divertir; elle lui demandait comment il pouvait procurer de si douces illusions. Merlin lui communiquait alors quelques-unes de ses recettes, la laissait lire dans son livre magique, lui en expliquait même les caractères, prononçait

devant elle des paroles puissantes. L'adroite Viviane les retenait et les répétait souvent quand elle était seule.

Au bout de six mois, Merlin fut averti par ses génies que le roi Artus avait un pressant besoin de ses secours et de ses conseils : il résolut de voler à la cour de Logres. Il en prévint Viviane; celle-ci commençait à s'attacher à lui. Ce projet d'absence lui donna de l'humeur. Elle ne put s'empêcher de la laisser paraître au sage, qui au fond du cœur en fut flatté; mais il partit, après avoir donné des ordres à ses gens pour qu'ils s'occupassent du soin de distraire Viviane. La dame, qui savait déjà un peu de magie, s'en servit pour empêcher leur zèle d'éclater, et elle passa dans la solitude tout le temps que Merlin fut auprès d'Artus, ou du moins occupé des intérêts de ce prince. L'absence fut assez longue, quelque désir qu'eût le sage de l'abrégier. Pendant ce temps, la fée Diane rendit une visite à sa filleule, et la confirma dans la disposition où elle était d'employer toute son adresse pour soumettre l'enchantement.

Merlin revint plus épris que jamais, donna de nouvelles fêtes, encore plus brillantes et plus variées que les premières, et acheva ainsi l'année d'épreuve qui lui avait été prescrite. Mais la dame du lac avait assez profité de sa complaisance, pour tirer de lui tous ses secrets, et elle se trouvait en force pour lutter avec lui. Entre autres tours qu'elle lui avait surpris, elle possédait celui d'endormir un homme à point nommé, et de le laisser dans cet état autant qu'elle le jugeait à propos. Lorsque Merlin, ayant fini son temps d'épreuve, demanda sa main comme récompense, Viviane se servit contre lui de ses propres armes : elle l'endormait toujours si à propos, qu'il était forcé d'attendre. Cependant, ne soupçonnant pas qu'il entrât dans ces accidents aucunes opérations magiques, dans lesquelles il était si grand maître, il prenait patience, et achevait de se livrer lui-même au pouvoir de son élève dans la science des enchantements.

Enfin la dame ne lui cacha plus qu'elle voulait absolument être instruite comment un homme (si habile fût-il) pouvait être retenu dans un lieu circonscrit, par un charme si fort, qu'il n'en pût sortir. Une pareille question embarrassait beaucoup le plus savant des magiciens; il en sentit même d'abord la conséquence; mais perdant sa prévoyance et sa sagesse : — Hélas ! Damoiselle, dit-il, je vois bien que vous me voulez ôter ma liberté; mais je suis si surpris que, le veuillé-je ou non, il me convient de faire votre volonté. Il apprit donc à sa belle le dernier secret de son grimoire. Celle-ci se garda bien de lui dire qu'elle le mettrait promptement en pratique; c'est ce qu'elle fit cependant. Elle l'endormit, et pendant son sommeil elle suivit de point en point les instructions qu'elle avait lues dans son livre magique, elle enchantait si bien les environs de son château, qu'aucun mortel ni animal vivant ne pouvait traverser, sans sa permission, la

belle haie d'aubépine qui entourait son parc et son jardin. On ne pouvait pas même passer par-dessus, à quelque hauteur qu'on s'élevât dans les airs, ni pénétrer par-dessous, quoiqu'on s'enfonçât jusque dans les entrailles de la terre. Elle en fut certaine lorsqu'elle vit les oiseaux qui planaient sur le parc, obligés de revenir, lorsqu'ils voulaient voler sur les campagnes voisines, et les poissons qui avaient passé des rivières dans son lac, ne pouvoir plus en sortir.

Ayant achevé cette opération, elle se garda bien d'en faire part à Merlin; mais le lendemain, elle lui déclara qu'étant parfaitement satisfaite des preuves d'attachement et de docilité qu'elle avait eues de lui, elle était prête à lui donner sa main; elle lui jura une fidélité éternelle; des esprits follets furent dépêchés pour avertir Diane, et l'inviter à se rendre dans le château du lac. La fée arriva et fut reçue avec toute la distinction que méritait une généreuse protectrice, qui devait représenter seule toute la famille de la future épouse. Elle fut témoin des serments sacrés et inviolables que se firent Merlin et Viviane. On juge bien que jamais noces n'ont été plus brillantes et plus magnifiques. Merlin déploya toutes les ressources de son art, et fit usage de tout ce qu'il avait d'esprit, de talent et de goût. Viviane, imaginant à son tour de nouvelles fêtes, auxquelles il ne s'attendait pas, lui prouva qu'elle avait déjà profité de ses leçons plus qu'il ne croyait. Il sentit alors qu'il l'avait rendue maîtresse de son sort, et qu'il n'avait plus aucun avantage sur elle. Ce ne fut toutefois que quelque temps après le départ de la bonne fée Diane qu'il s'aperçut de l'impossibilité où il était de se soustraire, même pour quelques moments, au pouvoir de la dame du lac.

Le roi Artus se trouvait dans les circonstances les plus embarrassantes. Aux Romains, anciens ennemis de sa couronne, s'était joint, pour le combattre, le roi Claudas; il avait déjà vaincu une fois ce dernier, à l'aide des conseils de Merlin et de la bravoure de ses chevaliers. Mais ce roi venait de rentrer en campagne avec le secours de certains peuples du septentrion, que l'on nommait les Sesnes. Ainsi le grand Artus était obligé d'avoir deux armées sur pied pour défendre ses États; bien plus, il avait lieu de soupçonner que quelqu'un de ses sujets tramait une trahison contre lui. La sagesse et la science de Merlin lui étaient nécessaires pour découvrir quel était le traître. Il ignorait où l'on pouvait trouver l'enchantement; mais il était sûr que les esprits familiers qui lui étaient attachés, et dont la cour de la Grande-Bretagne était remplie, ne manqueraient pas de lui rendre compte du besoin qu'il avait de son secours, s'il en parlait publiquement; c'est ce qu'il fit. Effectivement Merlin en fut bientôt averti; il y avait longtemps qu'il négligeait les intérêts du plus cher de ses amis. Il prépara Viviane à permettre ce nouveau voyage à la cour de Logres. La dame du lac parut d'abord opposer une assez faible résistance; mais elle

finir par dire à son époux qu'il pouvait suivre son désir. Quand Merlin voulut user de cette permission, il en reconnut l'impossibilité. En vain il prétendit s'élever en l'air et passer par-dessus la haie d'aubépine, quelque forme qu'il prit, il ne put en venir à bout. Tout à fait convaincu qu'il s'était absolument mis au pouvoir de sa dame, il versa quelques larmes, puis se jetant aux pieds de Viviane : — Douce amie, lui dit-il, point ne me plaindrai, ni de vous, ni de la prison où me détenez, si vous demeurez avec moi, car si vous me délaissez, je ne puis plus vous aller chercher. — Ah ! répondit la dame, je y serai toujours avec vous. Depuis, Merlin ne sortit plus du lieu où Viviane l'avait fixé ; il ne pouvait franchir l'aubépine sur laquelle elle avait jeté ses sorts. Le roi Artus, ne voyant pas arriver Merlin, était dans la plus vive inquiétude. Il résolut de l'envoyer querir par ceux de ses chevaliers en qui il avait plus de confiance ; c'étaient le brave Yvain et le sage Gauvain. Ils prirent chacun une route différente, et se rendirent aux lieux le plus ordinairement fréquentés par l'enchanteur. Le premier prit le chemin de la forêt des Ardennes, qui séparait les Gaules de la Germanie, et l'autre se rendit dans celle de Brocéliande. Il en avait déjà parcouru la plus grande partie, lorsqu'il arriva à la haie d'aubépine qui entourait le parc, le lac et le château de Viviane. Il essaya inutilement, à plusieurs reprises, d'y pénétrer, il trouva partout la haie également épaisse. Enfin, fatigué de ses longues et pénibles recherches, il mit pied à terre et se coucha sur l'herbe, à l'ombre même de l'aubépine. Mais à peine commençait-il à s'endormir, qu'à son grand étonnement il s'entendit nommer par une voix qui ne lui était pas inconnue.

— Gauvain, Gauvain, lui dit-on, celui que tu cherches est près de toi, mais si tu veux parvenir jusqu'à lui, tes efforts seraient inutiles. — Qu'entends-je ? (dit Gauvain en se relevant) n'est-ce pas la voix de Merlin ? Ah ! cher et sage ami, n'es-tu donc plus qu'une ombre ? ou quel déguisement as-tu pris aujourd'hui, pour parler à moi ? Que ne te montres-tu sous ta figure naturelle au plus féal chevalier du grand Artus ? Ce noble roi te demande ; il a besoin de ton secours, viens promptement te joindre à notre chevalerie, pour défendre sa couronne ; viens t'asseoir avec lui et nous à cette Table-Ronde, dont les sages règlements sont dus à tes conseils. — Hélas ! répondit la voix de Merlin, je ne suis point transformé, mais retenu par un pouvoir supérieur au mien, je ne peux ni te voir ni te suivre, et tu ne peux venir jusqu'à moi. — Quoi donc, s'écria Gauvain, quel magicien peut être plus puissant que toi ? Mais après tout, nous autres chevaliers sommes accoutumés à vaincre les obstacles que la magie nous oppose. Dès ce moment, je vais remonter sur mon brave Gringalet ; la lance en arrêt et l'épée au poing, j'enfoncerai cette barrière ; s'il en sort des monstres ou des géants, je les combattrai, et j'en viendrai à bout. — Non, mon ami, répliqua Merlin, en-

core une fois n'espère ni me délivrer ni m'emmener avec toi ; tout ce que je peux te promettre, c'est de supplier la puissante fée qui me tient en esclavage de me permettre de voler au secours d'Artus, ou du moins de raisonner avec toi sur les affaires de ce prince, qui m'est si cher. O ! mon cher Gauvain, rends-toi, je te prie, dans ce lieu demain à pareille heure.

Le chevalier d'Artus le promit et fut exact. Il passa la nuit dans un hameau, dont les habitants lui apprirent que cette haie d'aubépine enfermait les domaines et le magnifique château de la dame du lac, mais que depuis quelques mois, l'abord en était défendu à tout être vivant. On peut bien penser que Merlin fit part à la belle Viviane de la rencontre qu'il avait faite de son cher et ancien ami Gauvain, et qu'il la pressa vivement de lui laisser la liberté d'aller au secours de l'empire breton ; mais la dame du lac savait trop bien qu'elle courait risque de perdre pour toujours son époux, si elle le laissait une fois s'éloigner d'elle. Ainsi tout ce qu'il put en obtenir fut l'arrangement dont nous allons rendre compte. Lorsque Gauvain se présenta au même lieu où il s'était trouvé la veille, la haie parut tout à coup s'ouvrir devant lui, et au bout d'une large, mais assez courte avenue, il aperçut une grotte brillante, composée de riches métaux et de prismes des pierres les plus précieuses. Il vit Merlin à l'entrée de la grotte, revêtu d'une robe à fond d'azur, semée d'étoiles d'or, de perles et de diamants ; à l'entrée même de l'avenue était Viviane, magnifiquement parée. Aussitôt qu'elle vit Gauvain armé de pied en cap, monté sur Gringalet, la lance en arrêt, et l'épée au poing ;

— Sire, lui dit-elle, déposez cet appareil militaire ; il vous est inutile dans un lieu où l'on ne veut vous faire aucune violence, et où ce serait vainement que vous tenteriez d'en faire vous-même. Chevalier de la cour du roi Artus, mon père était votre compagnon d'armes ; Merlin est l'ami de votre roi : à ces titres, Artus et vous-même m'êtes chers, entrez dans cette grotte, raisonnez avec un sage, qui vous aime, des intérêts d'une cour qu'il affectionne ; recevez ses instructions et profitez de ses conseils, mais n'espérez pas m'enlever mon époux. Gauvain se rendit à cette invitation, prononcée d'un air aussi noble que sincère. Il entra dans la grotte de Merlin, et passa la journée entière à le consulter. Viviane n'interrompit leur conversation que pour faire servir un excellent repas. Pendant ce temps, Gringalet broutait le foin le plus délicieux que, de mémoire de cheval, pareil animal eût jamais mangé, et Branor le Brun, fidèle écuyer de Gauvain, était promené par les esprits follets sur le haut de la haie d'aubépine, d'où il pouvait contempler les différentes beautés du parc, et juger de l'architecture du château et des principaux pavillons. De distance en distance, on le régala de quelques bouteilles d'un vin que l'on eût appelé vin des dieux, s'il n'eût été fourni par des démons, mais peu malicieux

et chargés du soin de l'amuser. A la fin de la journée, Gauvain étant obligé de quitter Merlin, celui-ci lui adressa cet adieu, que nous devons rendre dans les termes mêmes du romancier.

— Adieu vous dis, messire Gauvain, mon cher et doux ami, qui jadis m'avez vu le plus sage des hommes, et de maintenant me trouvez le plus fou. Recommandez-moi au roi Artus, à Genièvre la belle reine, à tous les compagnons de la Table-Ronde, à tous les hauts barons, et aux nobles et vertueuses dames et damoiselles de la Grande-Bretagne, car plus ne me verront, ni ne m'entendront parler. Adieu vous-même, mon seigneur Gauvain, comme le meilleur, le plus courtois et le plus noble chevalier du royaume de Logres.

En reconduisant Gauvain, Viviane lui déclara qu'il pourrait de temps en temps revenir dans le même lieu, et renouveler ses consultations; que pour cet effet, la magnifique grotte nouvellement élevée continuerait de subsister, et qu'à certains jours marqués elle serait ouverte à tous ceux qui voudraient interroger le sage enchanteur. Elle fit répandre dans les environs, et même dans des pays beaucoup plus éloignés, qu'elle ne voulait point priver l'univers des lumières et de la protection du sage Merlin; mais que quant à sa personne, elle ne pouvait se résoudre à s'en séparer. On s'accoutuma donc à venir consulter l'oracle dans la forêt de Brocéliande; et Merlin et Viviane y passèrent de longs jours, toujours d'accord l'un avec l'autre.

Voici un morceau d'un autre genre. Il est dû à M. Octave Delepière.

PÈLERINAGE DE CHARLEMAGNE EN TERRE SAINTE.

Poème anglo-normand du XII^e siècle.

Il est bien établi aujourd'hui qu'au nombre des héros du moyen âge que les Allemands ont voulu nous ravir, on doit compter en première ligne Charlemagne. D'intéressantes et curieuses publications ont récemment donné à ce sujet des éclaircissements suffisants. Nous ne remarquons ce fait que pour justifier l'intérêt qui se rattache pour nous au poème anglo-normand du XII^e siècle, sur les voyages de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, que M. Francisque Michel a édité à Londres, il y a peu d'années. Nous pensons donc intéresser le lecteur en examinant, d'après l'introduction de ce livre assez rare, ce qui concerne ce poème. Un des plus anciens auteurs qui aient parlé de la conquête de Jérusalem par Charlemagne est Moses Maïmonides (1) dans le passage suivant : « Le livre d'après lequel j'ai transcrit le Pentateuque est au nombre des plus célèbres de l'Égypte. Il était déjà à Jérusalem du temps des Tanaïtes; et lorsque Jérusalem

(1) Cet auteur, né à Cordoue vers 1131 ou 1139, mourut à Tibérias, en 1209.

(2) Le passage entier d'Hélinand est donné par Vincent de Beauvais dans le *Speculum historiale*, édit. de Douai, 1624.

fut prise par le roi Charles, ce livre fut emporté en Égypte avec le butin. »

Albéric de Trois-Fontaines, dont la chronique finit en 1242, avait réuni, sous l'année 801 et 802, les témoignages de quatre écrivains, ses prédécesseurs, qui parlent du voyage de Charlemagne à Jérusalem; à savoir Hélinand (2), Gui de Bazoches, Pierre Mangeard et Turpin. Hélinand, dont la chronique finit en 1204, vécut encore quelques années après cette époque. Gui de Bazoches, qui n'est connu que par les fragments que nous a conservés de lui Albéric, mourut en 1203, et Pierre Mangeard en 1178. Pour l'auteur qui, sous le nom supposé de l'archevêque de Reims, Turpin, écrivit une chronique romanesque sur Charlemagne, il paraît qu'il vécut au XI^e siècle. Hélinand raconte d'une manière assez détaillée les voyages de Charlemagne qui, dit-il, eurent lieu en l'année 802, du temps des empereurs Constantin et Léon; mais ensuite, s'apercevant que l'époque à laquelle régnèrent ces deux empereurs ne coïncide pas avec l'année 802, il suppose, pour éviter l'anachronisme, que peut-être il y eut d'autres empereurs qui s'appelèrent Constantin et Léon, ayant deux noms comme cela s'est vu.

Gui de Bazoches, plus heureux dans ses conjectures, ou plus instruit qu'Hélinand, place avec plus de probabilité les voyages de Charlemagne sous le règne de l'empereur Nicéphore. A l'année 1096, en parlant de la croisade de Godefroi de Bouillon, que l'on regarde généralement comme la première, Albéric dit encore : *Guido vero expeditionem istam Francorum in Turcos vocat secundam; quia Carolus Magnus fecit primam*. Pierre Mangeard fait allusion en termes exprès aux voyages de Charlemagne, et en rapporte des circonstances. Turpin est la quatrième autorité citée par Albéric; mais il ne rapporte que le titre du chapitre dans lequel le voyage est raconté, sans en donner le texte.

A ces quatre auteurs, dont le plus ancien mourut en 1178, nous devons ajouter la chronique latine, citée par les auteurs de la collection des historiens français, comme ayant été traduite dans les chroniques de Saint-Denis, d'où M. de Fonce-magne (3) conjecture que Hélinand, Gui de Bazoches et les autres ont emprunté ce qu'ils rapportent des voyages de Charlemagne. Au moins l'expression d'Hélinand, *legitur*, semble indiquer qu'il parlait d'après un auteur plus ancien, et rien n'empêche de faire cet honneur à la chronique latine dont l'auteur ne cite aucune source où il ait puisé ses renseignements. Voilà l'ordre chronologique des écrivains qui nous ont transmis les détails des voyages de Charlemagne à Jérusalem, tradition qui existait également en Orient. Nous venons de voir que la chronique latine, qui a été insérée dans les chroniques de Saint-Denis et

(3) Le travail de cet auteur, dont nous rapportons les principaux faits, a été analysé dans l'Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres, tome XXI, page 149-156.

qui ne peut guère remonter au delà du XI^e siècle, paraît être le premier monument écrit dans lequel il soit question de ces voyages. Il est très-probable que ce ne fut d'abord qu'une simple tradition fondée sur le récit des premiers pèlerins à Jérusalem. L'auteur de la chronique nous le fait clairement entendre, lorsqu'en faisant mention au chapitre 5 de l'oiseau merveilleux qui parla à Charlemagne et le remit dans le vrai chemin d'où il s'était écarté, il ajoute : « Et encore, disent les pèlerins qui, par cette voie, vont en Jérusalem, qu'ils entendent quelquefois les oiseaux du pays parler en telle manière; et de plus que les paysans et les gens du pays témoignent que, puisque Charlemagne est venu au pays, c'est sans doute pourquoi cette sorte d'oiseaux chante ce chant par accoutumance. »

M. de Fonce-magne fait encore mention de trois circonstances de l'histoire de Charlemagne, qui peuvent avoir donné naissance à cette tradition ou l'appuyer. 1^o Eginhart rapporte que la libéralité de ce prince s'étendait bien au delà de son empire, même par delà les mers, jusqu'en Syrie, en Egypte, en Afrique et à Jérusalem, où sa charité fit parvenir des secours aux chrétiens opprimés. 2^o Le même historien dit ailleurs que le roi de Perse (il veut dire le calife Haroun-al-Raschid) ayant reçu les messagers de Charlemagne, qui apportaient de la part de leur maître de riches présents, lui envoya les clefs du saint sépulcre, et lui céda tous ses droits sur ce lieu sacré. 3^o Finalement, tous les annalistes nous apprennent que Charlemagne, se trouvant à Rome, reçut les clefs de la ville sainte, que le patriarche de Jérusalem lui envoyait par deux moines. La première idée que suggèrent ces faits, c'est que le souverain de la Perse et le patriarche de Jérusalem traitèrent Charlemagne comme s'il eût été souverain des saints lieux, et que ce prince y exerça réellement des actes de souveraineté en y fondant des établissements pieux.

Passons maintenant à l'examen du poème dont il est question ici, et auquel les observations précédentes sont une espèce d'introduction. Le texte publié par M. Francisque Michel est copié d'un manuscrit sur vélin du musée britannique, écriture de différentes mains, qui porte le caractère du XIII^e siècle. Le volume in-8^o contient six autres ouvrages en français et en latin avant celui-ci intitulé : « Ci commence le livre comment Charles de France vint en Jérusalem, et pour paroles de sa femme, à Constantinople pour voir le roi Hugon. »

Le premier auteur qui fit connaître ce poème au public fut l'abbé de la Rue, dans un article sur les poètes anglo-normands (1). Il dit qu'il croit que ce poème fut écrit par un trouvère normand du XI^e siècle; que peut-être il contient la célèbre chanson de Roland, dont personne jusqu'à présent n'a trouvé aucune trace. M. de Roquefort, dans

son Etat de la poésie française, répète cette opinion. Plus tard, un noble espagnol, don Andrés Bello, dont on trouve le travail dans *El repertorio americano*, tome II, en publia vingt-quatre vers, avec une traduction espagnole en note. Au mois de février 1833, M. Raynouard, dans le Journal des Savants, fit quelques observations sur ce poème, dont il ne connaissait rien autre chose que la note publiée par l'abbé de la Rue et les vers mis au jour par don Andrés Bello. A la fin de la même année, le ministre de l'instruction publique en France envoya M. Francisque Michel en Angleterre pour examiner les bibliothèques de ce pays et prendre note des manuscrits qui sembleraient présenter de l'intérêt pour l'ancienne histoire de la France et l'étude de la littérature du moyen âge.

M. Francisque Michel copia aussitôt le poème français. Quelque temps après (août 1834), l'abbé de la Rue publia son ouvrage : *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères normands et anglo-normands*. Caen, chez Mancel, 1834, 3 vol. in-8^o. Il y parle longuement du poème consacré à Charlemagne. A la page 24 il dit : « La langue romane, dérivant de cette basse latinité, dut aussi adopter la rime; mais il arriva que nos premiers poètes français voulurent aussi, comme dans la bonne latinité, faire quelquefois des vers sans y admettre la rime; l'anonyme dont nous parlons travailla dans ce genre. » On peut trouver la réponse à cette assertion dans l'article de M. Raynouard, cité ci-dessus.

L'abbé de la Rue continue : « A en juger par le style, on croirait qu'il a écrit dans le XI^e siècle; les règles grammaticales qu'il observe, son orthographe, son langage en un mot, sont absolument les mêmes que ceux du Psautier traduit sous le règne de Guillaume le Conquérant. » M. Francisque Michel n'est pas d'accord avec le savant abbé sur l'opinion exprimée dans la première partie de ce passage, et pense que, pour savoir s'il a tort ou raison dans la seconde, il serait nécessaire de savoir avec exactitude à quelle traduction du Psautier il fait allusion, car il cite cinq manuscrits d'une traduction française de ce Psautier, faite par ordre de Guillaume le Conquérant.

L'abbé ajoute : « Mais l'auteur cite le faux Turpin; alors il a dû écrire dans les dix premières années du XII^e siècle. » Or, le faux Turpin n'est nullement cité dans le poème qui nous occupe, et quand cela serait, on ne pourrait en tirer aucune conséquence. Il contient 870 lignes ou vers, et non 992, comme l'énonce l'abbé de la Rue, ni 960, comme le dit M. Raynouard.

Au nombre des récits du voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, que le père Le Cointe réfute au long dans ses *Annales ecclésiastiques*, à l'année 800, il faut compter *Gallien Restauré*, dont voici la table des chapitres :

Comment il prit au roi Charlemagne dévo-

(1) Rapport sur les travaux de l'académie de Caen, cité par M. de Roquefort.

tion d'aller visiter le saint sépulcre de Jérusalem. — Comment Charlemagne et les douze pairs de France, eux étant dans les douze chaires, adorèrent la couronne de Notre-Seigneur et la lance et autres saintes reliques, lesquelles s'apparurent devant eux miraculeusement. — Comme le roi Charlemagne reçut les saintes reliques du patriarche de Jérusalem. — Comment le roi Charlemagne, après qu'il eut pris congé du patriarche, entra dans un bois où il trouva six mille Turcs qui le guettaient, et comment il fut sauvé par le moyen des reliques qu'il avait. — Comment le roi Charlemagne s'hébergea à un pavillon qui était la porcherie du roi Hugues. — Comment le roi Charlemagne trouva le roi Hugues menant la charrue, et la grande richesse du palais de Constantinople. — Comment Olivier fut épris de la belle Jacqueline, fille du roi Hugues de Constantinople, et comment il en perdit le boire et le manger (1). — Comment le roi Charlemagne commença le premier à gabber (railler), et chacun des douze pairs après. — Comment le roi Hugues fit armer trente mille hommes de la cité de Constantinople, et comment ils vinrent assaillir le roi Charlemagne et ses douze pairs. — Comment le roi Hugues revint à Charlemagne et aux douze pairs pour leur faire accomplir leurs gabs. — Comment le roi Hugues couronna Charlemagne empereur de Constantinople, et lui assit la couronne sur son chef et lui fit hommage.

Au musée britannique, il existe encore un autre roman en vers français, sur l'expédition supposée de Charlemagne à Jérusalem, dont M. Francisque Michel donne une analyse très-détaillée dans la préface de l'édition du poème anglo-normand, préface dont nous avons extrait et traduit les renseignements qu'on vient de lire. Voici maintenant l'analyse du rare poème édité par ce savant, qui donne encore, en regard du titre, un *fac-simile* du manuscrit.

Un jour que Charlemagne avait sa couronne sur le chef et son épée, dont la poignée était d'or pur, ceinte au côté, il conduisit sa femme dans ses jardins, sous un olivier, et lui dit : — Madame, avez-vous jamais vu sous le ciel un homme qui fût plus digne de porter la couronne et l'épée. Néanmoins je ne suis pas encore satisfait, et je veux conquérir de nouveaux royaumes. L'impératrice, d'une gaîté folâtre, répondit sans trop de réflexion : — Noble empereur, vous vous louez un peu trop. J'en connais un qui porte encore plus noblement les armes, et auquel elles siéent encore mieux qu'à vous. Ce discours fâcha grandement Charlemagne. — Madame, où se trouve cet homme, dit-il, afin que nous lui portions une couronne ? Mais si vous m'avez trompé, vous le payerez cher, car je vous trancherai la tête de mon épée d'acier. — Empereur, répondit la dame, ne vous emportez point. Il est vrai qu'il est plus riche en or et en biens ;

(1) De son mariage avec Jacqueline naquit Galien Rhétoré, ainsi nommé par la fée Galienne. Ses aventures sont

mais il n'est pas aussi vaillant chevalier, pour frapper ni poursuivre l'ennemi.

Voyant que, loin de l'apaiser, ces mots irritaient encore davantage son époux, elle se repentit de sa légèreté. — Pardonnez-moi pour l'amour de Dieu, ajouta-t-elle, je suis prête à jurer que jamais il ne m'est entré dans la tête une pensée qui pût vous offenser, et même, si vous le commandez, je me jetterai, pour preuve, du haut en bas de la plus haute tour de Paris. — Non, dit Charles ; mais nommez-moi le roi dont vous vouliez parler. — Je ne puis, en vérité, retrouver son nom, répondit-elle. — Par mon chef ! vous me le ferez connaître tout de suite, ou je vous fais trancher la tête !

La reine, voyant qu'elle ne pouvait plus détourner le coup qui la menaçait, reprit : — J'ai beaucoup entendu parler du roi Hugon le Fort, qui est empereur de la Grèce et de Constantinople. Il n'y a pareil chevalier d'ici à Antioche. — Par mon chef ! s'écria Charles, je veux savoir encore si vous avez dit vrai, sinon vous êtes morte. Vous m'avez très irrité ; vous avez perdu mes bonnes grâces. Je ne prendrai aucun repos que je n'aie vu ce miracle de chevalerie. A ces mots, il s'éloigne, accompagné des seigneurs de sa suite. Il fait venir Roland et Olivier, Guillaume d'Orange ; le vaillant Naimon, Ogier de Danemark, Berin et Béranger, l'archevêque Turpin, et une foule d'autres chevaliers français. — Seigneurs, dit l'empereur, écoutez-moi. S'il plaît à Dieu, nous allons partir pour un lointain voyage. Il faut que j'aille à Jérusalem adorer la croix et le sépulcre du Seigneur. Il y a aussi en ce pays un roi que je veux voir.

Aussitôt se font tous les préparatifs pour le départ. Le roi prend son écharpe à l'abbaye de Saint-Denis. L'archevêque Turpin lui donne la bénédiction, et monte sur sa mule, pour le suivre. L'empereur quitte Paris avec ses chevaliers. La reine demeure plongée dans la douleur et les larmes ; car elle est la cause de ce départ. Charles et les siens chevauchèrent si longtemps, qu'ils arrivèrent en une plaine appelée Berterarum, où une foule de pèlerins se joignirent à eux. Ils sortent de la terre des Francs, entrent au pays des Burgondes, traversent la Lorraine, la Bavière, la Hongrie, parviennent en Morée, et arrivent enfin en vue de Jérusalem. Il faisait un temps superbe. Après que toute la troupe a su trouver logis, ils se rendent à l'église, pour y présenter leurs offrandes : celles de Charles sont magnifiques. L'empereur s'y assied sur un trône, et les douze pairs l'entourent.

Un juif qui entrait là par hasard, frappé de la majesté de l'empereur et de la scène imposante qui s'offre à ses regards, annonce dans la ville ce qu'il vient de voir. Aussitôt le patriarche mande ses clercs ; tous mettent leurs plus beaux habits, et vont processionnellement à l'église. A leur approche, l'em-

racontées dans les autres chapitres du livre dont nous parlons.

pereur s'avance au-devant d'eux, et fait un profond salut. Le patriarche lui demande : — Sire, d'où êtes-vous venu ? Jamais personne n'osa entrer dans l'enceinte où vous vous êtes placé, à moins qu'on ne le lui permit et qu'on ne l'y autorisât. — Seigneur, répondit l'empereur, j'ai nom Charles, je suis né en France. J'ai vaincu douze rois par les armes, je viens chercher le treizième, dont j'ai beaucoup entendu parler ; mais auparavant je suis arrivé à Jérusalem, par amour et par dévotion pour mon Dieu, dont je veux révéler la croix et le saint sépulcre. Le patriarche répondit : — Sire, puisque vous avez nom Charlemagne, vous êtes digne d'occuper la place où vous êtes. — Donnez-moi, s'il vous plaît, des saintes reliques de ce temple, ajouta l'empereur ; je les porterai en France, où grands hommages leur seront rendus. — Vous en aurez, sire. Telle est la réponse du patriarche. Vous recevrez le bras de saint Siméon, le chef de saint Lazare, une part du corps de saint Etienne, le premier martyr, un des clous qui attachèrent les pieds du Seigneur, le calice dans lequel il but, à la dernière cène, et le plat où il mangea, lequel est enrichi d'or et orné de pierres précieuses, le couteau dont il se servit, des cheveux de sa tête, du lait dont il fut allaité par la Vierge très-sainte, et une de ses tuniques.

Charlemagne tressaille d'une pieuse joie à ces offres généreuses, remercie le patriarche, et lui offre son amitié. Il ordonne que l'on construise une châsse magnifique, du poids de mille marcs, de l'or le plus fin d'Arabie, pour y renfermer ces précieuses reliques, et il en confie la garde à l'archevêque Turpin. L'empereur demeura quatre mois à Jérusalem, avec ses douze pairs ; puis il prit congé du patriarche, qui lui dit que les Francs pouvaient emporter de ses trésors autant d'or qu'ils voudraient, et lui conseilla de se garder des Sarrasins et des païens sur sa route. — Oh ! ajouta-t-il, que ne pouvez-vous nous débarrasser de ces ennemis !

— Je le ferai volontiers, répondit Charles, je m'y engage. Je rassemblerai une armée dès mon retour, et j'irai les détruire en Espagne. (Il tint sa parole, et même ce fut dans cette guerre qu'il perdit Roland et plusieurs de ses pairs.) La caravane se remit donc en route, et les saintes reliques, entre plusieurs miracles qu'elles opérèrent durant le voyage, préservèrent les illustres voyageurs de tous les pièges des Sarrasins. Charles avait désiré revenir par Constantinople. Aux approches de cette grande ville, dans des vergers plantés de beaux arbres et de lauriers, émaillés de roses et de mille fleurs odorantes, la troupe rencontra mille

chevaliers vêtus de riches manteaux bordés d'hermine, avec de grandes peaux de martre qui traînaient jusqu'aux pieds. Ils se réjouissaient à table, en grande frairie.

L'empereur s'adresse à l'un des chevaliers. Ami, lui dit-il, où est votre roi que je désire voir. — Continuez à chevaucher, répond le chevalier, vous le trouverez assis devant la tente que vous apercevez là-bas. Charles s'avance vers la tente, et trouve le roi Hugon qui labourait la terre avec une charrue. Les clous, l'essieu et les roues étaient d'or fin. Il ne marchait pas à pied, un aiguillon à la main ; mais deux fortes mules le portaient, assis sur un siège recouvert d'un dais. Le coussin, rempli de plumes de loriot, était d'une riche étoffe écarlate. Ses pieds reposaient sur un escabeau niellé en argent. Il tenait à la main une baguette d'or, et dirigeait la charrue avec tant d'adresse, que les sillons étaient droits comme une corde tendue. Hugon, dès qu'il voit Charles, arrêta ses mules, et le salua courtoisement. — Sire, Dieu vous garde, dit-il. — Me connaissez-vous ? répond l'empereur ; je suis né en France, et j'ai nom Charlemagne (1). Je viens de Jérusalem, et m'en retourne en mon royaume ; mais auparavant j'ai voulu vous faire une visite, ainsi qu'à vos barons. Hugon le Fort répondit : — Il y a plusieurs années que j'ai entendu des soldats étrangers parler de vous et de votre cour, comme de choses merveilleuses et des plus grandes qu'il y eût sous le ciel. Je vous retiendrai ici un an, si vous voulez bien y rester. Au départ, les Francs qui vous accompagnent pourront se charger d'autant de richesses qu'ils en sauront emporter. Maintenant, je vais dételer mes bœufs, à cause de votre arrivée.

Le roi quitta sa charrue et laissa paître ses bœufs en liberté dans les prairies. — Seigneur, dit Charles, c'est là votre charrue ? Il s'y trouve une si grande quantité d'or fin, que je n'ai jamais rien vu de pareil. Si vous la laissez ici sans gardes, je crains qu'elle ne soit enlevée. — N'ayez nul souci à cet égard, répond le roi Hugon, il n'y eut jamais de voleurs dans mon royaume. Après que Guillaume d'Orange se fut récrié sur cette singularité, tous partirent ensemble pour gagner le palais du roi Hugon. Mille chevaliers, richement vêtus, y étaient rassemblés dans des salons aux colonnades de marbre blanc : les chaises, les tables et les bancs étaient d'or pur. On ne voyait de toutes parts que superbes peintures d'oiseaux, de serpents et d'autres animaux. A l'étage supérieur, il y avait cent colonnes niellées d'or et d'argent, entre lesquelles étaient placées des statues représentant de jeunes en-

(1) Peu à peu ce nom a fini par être considéré comme une corruption des mots latins *Carolus Magnus*. Cependant il est très-probable qu'il n'en est pas ainsi, et que ce nom n'est pas plus composé du latin que le nom german *Karloman*. *Karl* ou *Karel* dans l'anglo-saxon et les langues germaniques signifie *vir fortis*, *eximius*, d'où s'est formé *Karloman*, *Carlomanus*. « Appelé fut par son propre nom Charles ; mais après fut appelé Charlemagne, par la raison de ses merveilleux faits. Car Charlemagne vaut autant

comme *Grand Charles* (*Chron. de Saint-Denis*, liv. 1, ch. 4). » Charlemagne n'est qu'une corruption de *Carloman*, *Karl-Mann*, l'homme fort ; les chroniques de Saint-Denis disent elles-mêmes *Charles* et *Charlemagne*, pour *Charles* et *Karloman*. On trouve dans la chronique de Théophane un texte plus positif encore. Il appelle *Carloman* *Karoullomagnor* (*Recueil des historiens des Gaules et de la France*, vol. V, p. 187).

fants qui tenaient des cornets de l'ivoire le plus blanc. Lorsque le vent soufflait de la mer vers le palais, il les faisait tourner, et alors ces statues sonnaient du cor avec tant de force, qu'il en sortait un bruit semblable à celui du tonnerre.

A la vue de tant de richesses et de tant de merveilles, l'empereur Charles se souvient des menaces qu'il avait faites à son épouse, lorsqu'elle lui avait parlé d'Hugon le Fort. — Seigneur, lui dit-il, votre palais est magnifique. Ni Alexandre, ni Constantin, ni Trajan de Rome n'en ont eu de semblables. Tandis que l'empereur parlait, un grand vent se mit à souffler de la mer, le vaste palais commence à tourner sur lui-même, comme une meule de moulin; les statues sonnèrent de la trompette avec un bruit éclatant, en se souriant l'une à l'autre, comme si elles eussent été des êtres vivants. Les sons étaient si harmonieux, qu'on aurait pu penser que l'on entendait le chant des anges du paradis. Le vent redoubla, l'orage se leva et grossit; les fenêtres en cristal taillé, brillant comme le soleil au mois de mai, en étaient ébranlées. Charles sentit tourner le palais, et frémit; il ne se rendait pas compte de ce qui se passait, et ne pouvant se tenir davantage sur ses jambes, il s'assit sur le marbre. Les Francs, tous renversés, se disaient les uns aux autres : Nous sommes en fâcheuse position; les portes sont ouvertes, et cependant nous ne pouvons sortir. Charles regardait attentivement le palais tourner; mais ceux de sa suite se couvraient la tête et n'osaient jeter les yeux autour d'eux.

Le roi Hugon s'était retiré, en disant : — Ne vous inquiétez pas; attendez-moi un instant. Le soir approchait; l'orage se dissipa, les Francs se relevèrent. Tout était prêt pour le souper. Charles se mit à table avec ses barons. Le roi Hugon se plaça entre sa femme et sa fille qui avait une chevelure superbe et la peau aussi blanche qu'un lis en été. Olivier dit en la regardant :

— Plût à Dieu qu'elle fût en France, où je pourrais obtenir sa main !

Mais il prononça ces mots entre ses dents, afin qu'on ne pût l'entendre. Tout ce que les hôtes d'Hugon demandaient leur était accordé. La table était couverte de venaison : le cerf, le sanglier, la grue, l'oie sauvage s'y étalaient. On avait servi aussi des paons poivrés. Le vin était versé en abondance; les jongleurs chantaient et jouaient de la viole et de la rote. Lorsque la nappe fut enlevée par ordre du sénéchal, les écuyers se mirent en rang de toutes parts, et jouèrent l'un contre l'autre. Après cela, le roi Hugon mena Charlemagne et les douze pairs dans de splendides appartements où leurs lits étaient préparés. On voyait reluire dans la chambre destinée à l'empereur une étincellante escarboucle, enchâssée dans une pique du temps du roi Golias.

Le roi Hugon fit apporter du vin aux Francs et les laissa. Alors ils se mirent à causer joyeusement ensemble; et l'empereur

lui-même engagea ses pairs à dire quelque mot plaisant. Chacun se vanta bientôt d'exécuter une prouesse incroyable aux dépens du roi Hugon; et plusieurs donnèrent les détails de la manière dont ils s'y prendraient. Or, un garde avait été posté à l'entrée de l'appartement, il entendit tout et s'empressa d'aller rapporter ces entretiens au roi, qui s'irrita violemment : — Par ma croyance, s'écria-t-il, Charles a fait une folie en venant se jouer ici de moi avec autant de légèreté ! je leur trancherai à tous la tête, ou mon épée s'émoussera. Il commanda que cent mille hommes s'affublassent de chaperons et d'habillements de couleur sombre; qu'ils s'armassent d'épées au fourreau bruni; qu'ils vinssent ensuite dans le palais, et se placassent autour de lui, de manière à être prêts au premier signal.

Le lendemain, Charles revenait de la messe, accompagné de ses douze pairs. Il marchait en tête, portant à sa main un rameau d'olivier. Le roi Hugon, le voyant arriver, alla à sa rencontre : — Charles, lui cria-t-il, pourquoi vous êtes-vous raillé de moi, la nuit dernière ? Après vous avoir traité avec tant de courtoisie et d'hospitalité, je n'aurais pas dû m'attendre à autant d'outrage de votre part. Maintenant si vous et les vôtres n'accomplissez point les prouesses dont vous vous êtes vantés chacun, je vous ferai à tous trancher la tête. L'empereur fut stupéfait en entendant ces paroles; il regarda ses pairs et leur dit : — Hier, nous fûmes tous enivrés par les vins que l'on nous fit servir; je pense que le roi avait un espion dans l'appartement.

— Vous nous avez généreusement donné l'hospitalité, reprit-il, en s'adressant à Hugon : mais sachez que c'est la coutume en France, lorsque les guerriers sont couchés, qu'ils s'amuse à laisser aller les dires plaisants et les bons mots. Laissez-moi parler à mes barons; et je vous ferai connaître leur réponse. — Soit, dit Hugon; mais on ne me raille pas deux fois; je le jure par ma barbe blanche.

Charlemagne se retira donc avec ses douze pairs, pour tenir conseil. — Seigneurs, leur dit-il, mal nous est advenu d'avoir bu tant de vin hier soir, et d'avoir tenu des propos inconvenants. Il fit alors apporter les saintes reliques; tous se mirent en oraison devant la chässe, avec repentir, et priant Dieu de les garantir contre les violences du roi Hugon le Fort, irrité contre eux. Un ange apparut bientôt; il rassura l'empereur et lui dit : — Ce fut grande folie de parler, comme on a fait hier dans la soirée. Veillez à ne plus retomber en pareille faute. Mais, pour aujourd'hui, ordonnez de commencer l'exécution des choses exagérées qui ont été dites par vos pairs; toutes s'accompliront sans empêchement.

Ce discours remplit l'empereur d'allégresse, il se signa le front et dit à ses barons : — Soyez rassurés, et venez avec moi trouver le roi Hugon. — Seigneur, dit l'empereur, lorsqu'il fut en sa présence, vous

nous avez donné l'hospitalité, et nous ne l'oublions pas; mais le vin, hier, enivra quelques-uns des miens; et quand vous nous avez fait observer, ce fut grand outrage. Vous avez laissé dans notre appartement un espion; c'était félonie. Aussi mes pairs sont-ils prêts à accomplir ce qu'ils ont avancé hier au soir. — Soit, dit Hugon. Et, en effet, les pairs, au grand étonnement du roi, qui les prit pour des enchanteurs, accomplirent successivement les extravagantes prouesses et tours de force qu'ils avaient promis. Hugon, surpris de leur force, s'écria :

— Grand empereur, je me sou mets à vous, et veux tenir de vous mon royaume. Je vous donne mon trésor que vous emmènerez en France. — Seigneur, répondit Charlemagne, puisqu'il est ainsi, nous devons tenir grande fête, où nous porterons chacun la couronne d'or.

Il se fit une magnifique cavalcade suivie d'un festin non moins éclatant, où les jongleurs recommencèrent leur musique et leurs chants. Charlemagne s'en retourne en France, bien content d'avoir conquis un tel royaume, sans livrer bataille. Arrivé à Paris, il se rendit à Saint-Denis pour remercier Dieu. Il déposa sur l'autel une partie des saintes reliques qu'il rapportait, et distribua les autres dans son empire. L'impératrice arriva bientôt, tomba à ses pieds et reçut son pardon; car on ne peut garder de colère lorsqu'on a visité le saint sépulcre.

LE LIVRE DU PREUX ET VAILLANT JASON ET DE LA BELLE MÉDÉE (1).

Au temps jadis régnait en Myrmidonie le roi Eson, descendant de Jupiter; il avait épousé une très-belle dame. Mais il fut fort longtemps sans avoir de lignée, quoiqu'il le désirât ardemment. Il importuna tous les dieux, visita tous les temples, fit des vœux, des pèlerinages, et obtint enfin du ciel la grâce qu'il demandait. La reine devint enceinte et mit au monde un prince qui fut nommé Jason. Il était d'une beauté parfaite, et, dès ses premières années, il montra une force, une adresse et une vivacité d'esprit si merveilleuses, qu'on ne douta pas qu'il ne fût un héros. Il s'exerçait dans des joutes et de petits tournois, avec les jeunes gens de son âge, et s'y faisait toujours admirer. Le pays de la Béotie, dont Thèbes était la capitale, ne se trouvait pas éloigné de la Myrmidonie. Amphytrion, roi de cette contrée, ayant fait publier un magnifique tournoi, qui devait faire partie des fêtes préparées pour la réception de son fils Hercule dans l'ordre de la Chevalerie, Eson et son frère Péleus, qui le gouvernait absolument, y envoyèrent le jeune Jason, pour y faire ses premières armes. Celui-ci abattit tous ceux qui se présentèrent devant lui, fit des coups de lance merveilleux, et ne trouva que le nouveau chevalier Hercule qui pût lui ré-

sister. Mais loin de concevoir de la jalousie l'un contre l'autre, ils se lièrent de la plus tendre amitié. Il y avait entre eux une grande conformité d'âge et de courage; l'un et l'autre avaient une origine héroïque et même divine: mais Jason avait les traits plus délicats, la physionomie plus agréable, l'air plus insinuant, la conversation plus séduisante; au contraire, Hercule, quoique dans la première jeunesse, avait la figure martiale et terrible, les membres nerveux, et ne paraissait pas fait pour plaire. A la fin du tournoi, Pyrithoüs, roi des Lapithes, proposa à toute la noble chevalerie d'honorer de sa présence ses noces avec la belle Hippodamie. Jason et Hercule, devenus inséparables, en qualité de frères d'armes, s'y rendirent ensemble. Au milieu du festin de ces noces, la gaieté de la fête fut troublée par une irruption des Centaures, peuple féroce et barbare, moitié homme et moitié cheval, qui avait le double avantage de tirer des flèches par devant, et de lancer de dangereuses ruades par derrière. Un grand nombre de Lapithes succomba sous leurs traits et sous leurs pieds. Ils s'étaient déjà saisis d'Hippodamie, lorsque Jason et Hercule, se jetant sur cette troupe furieuse, la défirent entièrement et rendirent la belle reine à son époux.

Les deux amis étant retournés ensemble à Thèbes, ce fut de la main d'Hercule que Jason reçut l'ordre de la Chevalerie. Il revint ensuite triomphant auprès de son père; mais il éprouva bientôt les effets de la jalousie que son oncle Péleus conçut contre sa gloire naissante, et obéit sans murmurer à l'ordre qu'Eson lui donna d'aller courir le monde et d'y chercher des aventures capables d'exercer son courage. La première occasion qui se présenta fut celle de rendre service à la belle reine Mirro, souveraine de la cité d'Oliferne. Le roi d'Esclavonie voulait l'épouser malgré elle. Jason lui fut présenté comme un simple chevalier qui venait combattre pour sa défense; elle le reçut avec joie. Le roi d'Esclavonie bloquait la ville. En attendant qu'il l'assiégeât réellement, il donnait des joutes dans son camp. Jason y courut, accompagné de douze chevaliers de la reine; ils défirent tous ceux qui osèrent mesurer leurs lances avec eux et rentrèrent dans la ville à la grande honte des assiégeants. Le roi esclavon, furieux de ce que le prix de son tournoi avait été remporté par des étrangers qu'il avait reconnus pour être attachés à la reine d'Oliferne, envoya défier leur chef par un terrible géant nommé Corsus, qui était à son service et que l'on croyait invincible. Le preux Jason accepta le défi, quoique la reine voulût l'en empêcher, vu le danger que sa jeunesse lui ferait courir dans ce combat. Mais jour étant pris, les deux adversaires commencèrent, à la vue des Esclavons et des Oliferniens, la plus terrible bataille. Ils se portèrent, pendant plusieurs heures, des coups épouvantables, dont l'un et l'autre fu-

(1) Ce roman a été certainement composé au ^{xv}^e siècle, et la Bibliographie instructive en cite une édition de Lyon, 1491. L'auteur s'appelait Raoul le Fèvre; il

présenta son roman à Philippe le Bon, duc de Bourgogne, instituteur de l'ordre de la Toison d'or.

rent blessés. Enfin Corsus fut le premier las de cet exercice, et sollicita une petite trêve pour reprendre haleine. Ils en convinrent, et peu après le combat recommença de plus belle. Jason mena le géant si rudement, qu'il le renversa mort. Cette victoire ayant jeté la consternation et le désordre dans l'armée des Esclavons, Jason en profita : dès le lendemain, il fit une vigoureuse sortie à la tête des Oliferniens, poursuivit les ennemis jusque dans leur camp, et les obligea de s'éloigner des Etats de sa reine. Le vainqueur crut alors devoir chercher d'autres aventures, et il s'embarqua pour Athènes, où il fit connaissance avec un vieux et sage guerrier, nommé Mopse, qui lui conseilla de prendre part à l'expédition de la Colchide, laquelle se préparait à Athènes. Thésée, fils du roi Egée, était à la tête de cette entreprise, qui avait pour but la conquête de la toison d'or. Hercule, ami de Thésée, et qui reconnut bientôt Jason pour son frère d'armes, s'y était aussi engagé. Jason n'eut pas de peine à se déterminer ; il fut déclaré aussitôt l'un des chefs. Un grand navire se trouva prêt pour les recevoir ; celui qui en avait été le constructeur en était aussi le pilote ; il s'appelait Argo : il avait donné son nom au bâtiment, et de là tous ceux qui s'y embarquèrent prirent celui d'Argonautes. Les héros se rendirent d'abord dans la Myrmidonie. Eson y revit son fils avec plaisir, et Péleus fut enchanté de ce qu'il allait encore tenter des aventures périlleuses. On joignit aux Argonautes une assez grande quantité de Myrmidoniens et d'Epirotes leurs voisins, et, à la tête de cette armée, Jason se flatta de faire bien des conquêtes.

Le premier rivage sur lequel ils abordèrent fut celui de Troie. Laomédon régnait alors sur cette contrée. Il aperçut Hercule, que sa taille formidable faisait reconnaître sur le tillac du navire Argo ; il refusa donc de recevoir les Argonautes dans son port ; car il avait déjà eu avec Hercule une querelle vive. Le prince de Thèbes avait délivré la princesse de Troie, Hésione, des griffes d'un monstre marin prêt à la dévorer ; mais quand il l'avait, en récompense, demandée en mariage, on lui avait répondu que ce n'était pas la peine d'avoir enlevé cette beauté à un monstre pour la donner à un autre. Hercule, irrité, avait promis de revenir en force pour détruire la ville de l'ingrat Laomédon. Ce roi ne douta pas qu'il ne vînt en effet à dessein de tenir parole ; il retarda sa perte tant qu'il lui fut possible ; mais il ne put s'y dérober. Hercule et les Argonautes le punirent de sa franchise grossière. Continuant leur route, les Argonautes relâchèrent à l'île de Lemnos, où ils réparèrent leur navire. Ils parvinrent enfin au port de Jacoite, capitale de la Colchide. Le roi Oetas gouvernait ce pays, et comme il était d'origine grecque, il reçut avec amitié les princes, chevaliers et guerriers, à la tête desquels étaient le grand Hercule, le vaillant Thésée et le beau Jason ; il les présenta à ses deux filles. Ces princesses s'étaient pa-

.. DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

rées avec tout le soin possible pour les recevoir ; l'aînée surtout, qui s'appelait Médée, ne négligea rien pour plaire à Jason. Elle employa, pour s'en faire chérir, non-seulement les moyens ordinaires et naturels, mais encore l'art de la magie, dans laquelle elle avait été initiée dès sa plus tendre jeunesse par sa gouvernante. Aussitôt qu'elle avait vu le prince de Myrmidonie, elle en avait été éprise. Elle eut bientôt occasion de s'assurer de son cœur, en lui rendant un service important. Les Argonautes firent, en soupant, confidence au roi de Colchos du projet qu'ils avaient d'enlever la toison d'or. — Princes, leur répondit le monarque, je consentirais de tout mon cœur à vous laisser maîtres de ce riche trésor ; mais prenez garde à ne pas échouer dans les moyens que vous emploierez pour cet effet. La toison est défendue par une grande quantité de monstres épouvantables, et il faut les apaiser, les endormir ou les faire mourir. En vain la bravoure s'exercerait-elle contre eux ; on est obligé de céder à leur force ; à moins qu'on ne puisse remplir des conditions très-embarrassantes et qui ne sont pas même connues, puisque le secret en est caché à tous les hommes et n'est révélé qu'à une seule fille de la descendance d'Hellé, qui était mon aïeule. Hercule et Thésée eurent beau dire qu'aucun obstacle ne pourrait les arrêter : — Sires, leur répondit-on, épargnez-vous la peine de combattre des monstres indomptables, et attendez que le ciel ou l'enfer assure le succès de votre entreprise.

Le lendemain, le prince de Myrmidonie reçut de bonne heure la visite d'une vieille femme, qui lui demanda une audience particulière et l'obtint aisément. — Sire chevalier, lui dit-elle, je viens vous offrir tout ce qui peut flatter un héros tel que vous, la gloire la plus éclatante et la plus illustre alliance. Vous avez entendu hier à quels dangers on s'expose en voulant conquérir la toison ; la petite île dans laquelle est gardé ce précieux trésor est voisine de notre port, et on la peut voir du haut de nos murailles. Il ne tient qu'à vous de remarquer qu'elle est toujours entourée de tourbillons de flammes et de fumée ; ils sont vomis par les taureaux furieux qui en défendent l'entrée : gardez-vous d'en approcher ; votre vaillance et toute celle de vos compagnons ne pourraient vous dérober aux atteintes de ces monstres et de ces feux. Il n'est qu'un moyen de vous en préserver et de mettre heureusement à fin cette entreprise : c'est de mériter l'affection de ma maîtresse, la princesse Médée. Descendante d'Hellé, qu'Apollon lui-même amena dans cette île sur le mouton à la toison dorée, elle possède seule le secret d'écarter les monstres, d'arriver jusqu'au milieu du temple de Mars, et de se rendre maître de ce qui fait l'objet de l'ambition des plus grands princes de la Grèce et de l'Asie. S'il vous plaît d'être son époux, elle vous communiquera ce secret important, et vous serez plus tôt possesseur de la toison, que vos compagnons n'auront pris des mesures pour

en venir à bout. Mais Médée veut être assurée de votre reconnaissance et de votre attachement. Vous devrez lui jurer de lui être toujours fidèle et de ne la jamais abandonner. Vous savez que rien ne lui est caché dans l'art des enchantements, et ses attraits vous sont connus. Vous devez savoir aussi que sa jalousie avec vous sera sans bornes comme sa tendresse, et que sa puissance est grande, si un jour elle avait à se venger !

Cette déclaration, mêlée de douceur et de menace, eût été aussi capable de rebuter Jason que de le déterminer à s'engager avec Médée, si la vieille gouvernante sorcière n'eût, en commençant son discours, jeté en l'air une poudre dont l'effet était de troubler la raison de ceux sur qui elle tombait. Le fils d'Eson céda à ce charme : il accepta les offres qui lui étaient faites de la part de Médée, et promit tout ce qu'on voulut exiger de lui. Il fut aussitôt conduit aux pieds de la princesse, lui jura une reconnaissance et un attachement éternels, et, après avoir pris ses instructions, dès le même jour il demanda au roi Oetas la permission d'aller le premier, seul, tenter la conquête de la toison d'or.

Le bon roi de Colchos, qui n'était point dans la confiance de sa fille, ne vit partir qu'à regret, pour cette expédition périlleuse, un aussi digne chevalier. La cour et la ville serassemblèrent sur les murailles, qui avaient vue du côté de la mer. Jason entra dans un petit bateau qui le porta promptement jusqu'auprès de l'île enflammée. Le chevalier était couvert d'un vaste manteau, sous lequel il cachait l'écu et l'épée qui avaient autrefois servi à Apollon même, et que ce dieu avait transmis à la postérité d'Hellé, de femmes en femmes, jusqu'à ce que ces armes fussent parvenues aux mains de Médée. A sa ceinture était attachée une éponge remplie d'une liqueur capable d'éteindre tous les feux et toutes les flammes que les taureaux furieux jetaient par la bouche et par les narines, et un bouquet d'herbes dont la vertu soporative devait plonger ces monstres dans un sommeil léthargique. Avec de si puissants secours et la valeur dont il était naturellement doué, on juge bien que Jason vainquit tous les obstacles. Il pénétra dans le temple où était gardée la toison ; les prêtres d'Apollon la lui remirent eux-mêmes et l'accompagnèrent avec respect jusqu'à son bateau, dans lequel on le vit revenir avec autant d'admiration que d'étonnement. Il aborda à Jacoite, aux acclamations d'un peuple nombreux, et ses compagnons ne furent pas les moins empressés à le féliciter. Il se déclara publiquement alors le chevalier de Médée, et le roi Oetas conçut avec plaisir l'espérance de faire son gendre d'un héros qui avait enlevé à son pays un aussi riche trésor que la toison.

Mais les chevaliers argonautes ne pensaient pas ainsi. Après avoir mis à fin l'entreprise et avoir fait à Colchos un séjour assez long, ils voulaient revoir leur patrie et remettre leur frère d'armes Jason entre les bras du vieil Eson, son père. Le charme opé-

rait toujours, et Jason avait oublié tout. Ils lui persuadèrent pourtant de partir seul avec eux ; mais ils convinrent tous qu'il fallait dissimuler, et qu'il était à propos que Jason fit semblant de vouloir rester auprès d'Oetas et de Médée, jusqu'au moment où ils mettraient à la voile. Il leur promit de s'embarquer alors secrètement avec eux. La chose fut présentée ainsi à la cour de Colchos. Le bon monarque se détermina sans peine à accorder congé au reste des Grecs, espérant conserver son gendre et la toison avec lui. Médée ne s'y trompa pas. L'embaras et le trouble qu'elle remarqua sur le visage de Jason lui firent soupçonner qu'elle allait être trahie. Son art l'eut bientôt éclairée : — Vous me trompez, Jason, dit-elle ; mais souvenez-vous de ce que vous dit ma fidèle nourrice, lorsqu'elle vous proposa de devenir mon chevalier. Elle vous avertit que j'étais aussi vindicative que dévouée ; que j'exigeais avec hauteur une fidélité que je crois due aux services que je vous ai rendus. Vous m'avez toujours ce caractère. Si vous manquez à ce que vous me devez, mes vengeances seront terribles. Ce n'est pas sur vous-même que je les exercerai ; votre personne m'est chère, mais, imitant les démons avec lesquels je suis en relation, je tourmenterai votre âme par les endroits les plus sensibles. Il me serait aisé d'empêcher votre embarquement, ou d'exciter une tempête dans laquelle je ferais périr tous les Grecs avec vous. Mais, non ; vous voulez partir, je veux bien vous suivre ; vous voulez ravir à ce pays la précieuse toison d'or, c'est à moi que vous la devez ; j'emploierai mon art et mon courage à faire qu'elle ne vous soit jamais ravie ; mais je ne vous quitterai pas non plus. Mon père approuve notre union. Si vos compagnons vous en détournent, ils n'en seront pas instruits avant l'instant où je mettrai avec vous le pied dans leur navire.

Il n'était pas possible de résister. Jason se soumit aux dispositions de la princesse, qui devint sa femme, et, la veille du départ, les Argonautes prirent congé du roi de Colchos, feignant de laisser auprès de lui le fils d'Eson et son riche trésor. Mais ayant encore passé la nuit suivante dans le port, Jason les y joignit, et, à leur grand étonnement, ils le virent accompagné de Médée, qui menait par la main son petit frère Absyrte, cher au bon Oetas, puisque c'était le seul enfant mâle qu'il eût eu après de longues années de mariage. Quoique surpris, ils ne crurent pas devoir refuser cette nouvelle Argonaute ; et avant la pointe du jour on mit à la voile. Le lendemain, on s'aperçut à Jacoite de l'évasion du prince et de la princesse. Oetas n'en avait pas été prévenu, parce qu'il n'eût pas consenti au départ de Médée et de la toison. Irrité, il prit la résolution de poursuivre ses hôtes. Il avait dans son port plusieurs vaisseaux avec lesquels il pouvait aisément envelopper et combattre le navire Argo. Ses bâtiments furent bientôt prêts, mirent à la voile et joignirent promptement les fugitifs. Le père de Médée était sur l'avant de sa prin-

cipale galère ; il animait ses soldats à l'abordage. Il accablait de reproches sa fille, son époux qui la lui enlevait, et tous les Grecs. Hercule et Thésée, ne supportant pas patiemment ces injures, étaient prêts à livrer combat, lorsque Médée, prenant la parole : — Chevaliers, leur dit-elle, laissez-moi seule mettre fin à ces emportements indiscrets. En même temps, prenant dans ses bras le petit Absyrte, elle monte avec cet enfant sur le tillac du navire Argo, et adressant la parole à son père : — Roi de Colchos, lui dit-elle, viens-tu arracher ta fille des bras de son époux ? Viens-tu faire la guerre à ces héros grecs, à qui tu es lié par le sang, et qui, comme toi, doivent leur origine aux dieux ? Garde-toi de les attaquer, ni de permettre que tes gens tirent sur eux leurs flèches meurtrières. Du moins considère, pour les empêcher, quelle est la première victime que j'oppose à leurs coups : c'est ton fils.

En même temps, elle lui présentait son jeune frère, lorsqu'une flèche, que peut-être Oetas ne fut pas à temps d'arrêter, vole, frappe et perce le cœur de l'enfant. Médée à ce coup entre en fureur, et déchirant le corps du malheureux Absyrte, elle en jette les membres au loin dans la mer. Le père désespéré donne les ordres nécessaires pour empêcher qu'ils ne soient la proie des monstres marins ; on les lui rapporte, et il ordonne que ses galères reprennent le chemin de Colchos pour s'occuper du triste soin de donner la sépulture à son fils. Les Argonautes continuèrent leur route, frémissant de la scène horrible qui venait de se passer. Jason resta longtemps plongé dans la plus profonde rêverie. Cependant, au bout de quelques heures de navigation, les impressions noires qui le préoccupaient commençaient à se dissiper, lorsque le pilote Argo fit remarquer aux passagers une île à laquelle il les pressa d'aborder. Elle leur était connue, car c'était l'île de Lemnos. Depuis plus d'un an, la reine Ipsipile attendait le retour de Jason, qu'elle comptait épouser, ne sachant pas qu'il n'était plus libre. Médée, instruite de ces circonstances, se retira dans la chambre de poupe, à l'arrière du vaisseau, fit quelques conjurations, et aussitôt un vent furieux s'élève ; le vaisseau, prêt à entrer dans le port de Lemnos, est rejeté en pleine mer et forcé de s'éloigner de cette île. En vain les chevaliers voulurent-ils, à plusieurs reprises, s'en approcher ; les obstacles se renouvelaient avec une obstination qui leur parut surnaturelle. Enfin ils y renoncèrent, et le navire Argo revit les rives de Myrmidonie, et y débarqua Jason et Médée. Les Argonautes, retournant chacun dans leur patrie, se séparèrent du conquérant de la toison, en lui faisant les plus tendres adieux ; mais ils étaient loin de regretter pareillement la redoutable et sévère Médée.

On peut juger avec quelle satisfaction le bon roi Eson revit son fils couvert de gloire. Il s'était retiré, depuis quelque temps, dans un vieux château, accablé par les infirmités inséparables de l'âge. Il laissait à son frère

Péleus le soin des affaires et de l'administration du royaume. Mais le bruit de l'arrivée de Jason étant parvenu jusque dans sa retraite, il la quitta aussitôt pour rentrer dans sa ville d'Elsebé. Ses peuples et lui admirèrent encore moins la richesse de la toison que la beauté et l'air noble et fier de la princesse Médée. Eson embrassa, avec la tendresse la plus sincère, cette bru à laquelle son fils avait de si grandes obligations. Péleus fit aussi tous ses efforts pour persuader à Médée qu'il partageait la reconnaissance que devaient avoir pour elle son frère et son neveu. Les filles de celui-ci firent leur cour à l'enchanteresse ; elle reçut également bien les preuves d'attachement et d'affection des uns et des autres. Mais elle était trop grande magicienne pour ne pas être politique. Ayant eu, pendant la navigation, le temps de se mettre au fait des véritables intérêts de la cour de Myrmidonie, elle sentit parfaitement qu'elle devait répondre aux sentiments de son beau-père, qui étaient sincères, et se défier de ceux de l'oncle et des cousines de Jason. Voulant prouver que ses connaissances dans l'art des enchantements ne se bornaient pas seulement à faciliter la conquête d'une riche toison, mais qu'elle pouvait rendre des services plus essentiels, elle engagea le bon homme Eson, qui voulait retourner dans son vieux château, à ne pas se presser d'abandonner ainsi le monde et son royaume, puisqu'elle pouvait le remettre bientôt en état d'en jouir mieux qu'il n'avait jamais fait.

« La belle Médée (dit Raoul Lefèvre) regarda que, entre autres sciences, elle en avait une pour faire les vieilles gens devenir jeunes, spécialement les hommes, et puis aussi que le bon roi Eson était très-ancien ; pour laquelle cause elle considéra qu'elle pourrait acquérir une grande renommée, si elle lui renouvelait son âge. C'est pourquoi elle dit à son seigneur Jason que par ses sciences elle ferait tant, que son père recouvrerait jeunesse, si bien qu'il ne semblerait plus avoir que trente-deux ans.

« Quand Jason entendit cela, il fut très-ébahi, non sans cause ; il lui semblait chose impossible. Toutefois il lui répondit : — Certes, belle, je sais pour vrai que vous êtes fort sage et expérimentée, riche de hautes sciences, plus que toute autre dame et demoiselle. Mais ce me semble chose forte à faire ce que vous me dites, et plutôt aux dieux que le roi mon père en effet pût si longtemps vivre, qu'il me fit mettre en sépulture sans mon temps abrégé ! — Par tous mes dieux, sire, répondit la dame, pour rien au monde je ne voudrais vous abuser ni décevoir ; je vous déclare donc que, pour allonger la vie du roi votre père plus que les dieux et la nature ne l'ont ordonné, à cela je ne touche ; mais au regard de le relever tellement qu'il semblera, à lui et à tous autres, être en l'âge de trente-deux ans, je m'en fais bien fort, si c'est votre plaisir et le sien. Jason et Eson désiraient également ce rajeunissement. — Ma belle-fille, dit le bon homme, je suis sur

le bord de ma fosse, gisant la plupart du temps au lit, ombre de mort qui est très-amère : or, si vous pouvez orner mes derniers ans de fleurs printanières et rendre mes derniers jours brillants en vertu et en valeur, ainsi qu'ont été ceux de ma verte jeunesse, je vous serai grandement tenu. »

Médée employa huit jours à faire les plus grandes conjurations et à recueillir sur les montagnes et dans les vallons de la Myrmidonie les herbes nécessaires à son dessein. Enfin, ayant fait des sacrifices à Hébé, déesse de la jeunesse, à la triple Hécate et aux Parques, elle se renferma dans le château Pintaquo, retraite ordinaire du bon homme. Pendant trois jours, elle le médicamenta, le frotta, le baigna, et, après l'avoir plongé dans un sommeil léthargique, elle lui fit plusieurs piqûres, à travers lesquelles le suc des herbes s'insinua dans ses veines, se mêla avec son sang, le revivifia et fortifia son corps, en telle sorte qu'il se trouva à son réveil avoir recouvré tous les avantages dont il jouissait à l'âge de trente-deux ans.

Médée le reconduisit alors dans sa capitale, où l'on fut étonné de la vigueur qu'il fit paraître dans les joûtes, les chasses et tous les exercices auxquels il se livrait autrefois, et qu'il reprit avec ardeur. Il fit briller dans les conseils la même force d'esprit, jointe à une expérience de quinze à seize lustres. Tout le royaume applaudit au prodige qu'avait opéré Médée ; le seul Péleus et ses filles en conçurent de la jalousie ; mais ils la dissimulèrent. Les demoiselles ne s'en consolèrent que par l'espérance qu'elles pourraient obtenir la même grâce pour leur père. Quoiqu'il eût dix ans moins que son frère, il commençait aussi à ressentir les inconvénients de la vieillesse ; elles conjurèrent donc l'enchanteresse de rendre le même service au cadet qu'à l'ainé. Médée feignit de céder à leurs instances et à celles d'Eson et de Jason, qui la supplièrent également d'étendre ses bontés sur le reste de leur famille. Elle parut faire les mêmes préparatifs que la première fois : elle conduisit Péleus dans le château de Pintaquo. Mais quand ce vint aux dernières opérations, la cruelle magicienne dit aux filles qu'il n'appartenait qu'à elles de faire à leur père les blessures salutaires, par lesquelles le suc vivifiant devait s'insinuer dans ses veines. Elle leur donna de fausses instructions sur la manière dont elles pourraient achever d'opérer ce rajeunissement, et se retira. Elle n'avait point composé le bain comme il devait l'être pour opérer ce prodige, de sorte que les malheureuses filles de Péleus furent trompées dans leur attente ; au lieu de rendre à leur père le service qu'elles espéraient, elles le virent mourir sous leurs coups. Lorsqu'elles furent assurées du crime involontaire qu'elles venaient de commettre, elles coururent, tout échevelées, dans le dernier désespoir, se jeter aux pieds d'Eson et de Jason, et leur firent part du sujet de leur douleur. Le père et le fils frémissaient à ce récit ; ils sentirent combien une femme telle que Médée était

dangereuse dans une cour où son art pouvait être employé à la ruine des souverains aussi bien qu'à leur service. En effet, la perfidie de l'enchanteresse ne laissait aucun doute sur les horreurs dont elle était capable. Le roi prit la résolution de la bannir de ses Etats, tandis que Jason se décida à la fuir.

Le conquérant de la toison d'or prit donc aussitôt congé de son père, partit secrètement, et, n'osant d'abord se rendre à Olympe, de peur que Médée ne vint l'y chercher, il visita plusieurs royaumes de la Grèce et s'arrêta à Corinthe, où il fut reçu par le roi Créon avec les honneurs que méritaient ses exploits et la haute réputation qu'il s'était acquise. Créon, déjà vieux, crut ne pouvoir mieux faire que de proposer à ce héros d'épouser sa fille Créuse et de partager son trône avec elle après sa mort. Jason, toujours léger, avait admiré les grâces de la princesse ; il oublia qu'il était marié ; ce qui s'est vu plus d'une fois dans les temps héroïques du paganisme. Il épousa donc Créuse. D'ailleurs, les crimes de Médée lui avaient inspiré la plus grande horreur pour elle.

Cependant, lorsque Médée reçut de la bouche même d'Eson l'arrêt de son bannissement, elle entra dans une fureur difficile à concevoir. Elle reprocha au roi son ingratitude, après les services qu'elle lui avait rendus, au nombre desquels elle comptait le meurtre de Péleus, qui avait formé les plus cruels desseins contre sa vie et celle de Jason, dont il voulait usurper la couronne ; puis, ayant appris le départ de son infidèle époux, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer, tout ingrat qu'il était, elle refusa, avec un mépris insultant, les vaisseaux qu'Eson lui offrait pour sortir de ses Etats. D'un coup de sa baguette, faisant paraître quatre dragons ailés, dont les queues entrelacées formaient un char, elle monta dessus avec sa vieille nourrice, sorcière comme elle, qui ne la quitta jamais, et les deux enfants qu'elle avait eus de Jason. Elle s'éleva dans les airs à la vue de la cour d'Eson et de tous les Myrmidiens.

La fugitive magicienne plana longtemps sur la Grèce, sans pouvoir découvrir la route que Jason avait prise. Enfin, s'étant arrêtée au-dessus de la ville de Corinthe, elle aperçut les apprêts d'une grande fête. Elle abaissa son char dans l'obscurité de la nuit ; elle envoya sa vieille confidente à la découverte ; elle apprend que ces préparatifs sont ceux des noces de Jason et de Créuse. Elle médite aussitôt la plus terrible vengeance, mais elle en remet l'exécution au jour marqué pour la cérémonie. Déjà les sacrificateurs arrivent, précédés des torches nuptiales ; Créon, Créuse et Jason traversent la cour de leur palais pour aller au-devant d'eux, lorsqu'un nuage épais couvre la ville, et à travers les foudres et les éclairs Médée paraît, tenant le poignard levé sur ses deux enfants. Elle s'adresse à Jason : — Traître ! lui dit-elle, reconnais Médée, et tremble de la vengeance qu'elle va exercer, non sur toi-même, mais sur tes complices ; elle l'étendra même

sur ces deux innocents, qui n'ont d'autre tort que d'être nés de toi. En même temps elle égorge ses deux fils et jette leurs cadavres aux pieds de Jason. Les dragons ailés s'envolent ; mais en partant ils vomissent des flammes qui embrasent aussitôt le palais de Créon. Le malheureux roi et sa fille périrent dans ce terrible incendie, dont les feux ne purent rien sur le charme que Médée avait communiqué à Jason, pour le préserver des torrents de flammes que jetaient les taureaux de la toison d'or. Le héros désespéré s'éloigna avec précipitation du palais, sortit de Corinthe et parcourut différentes contrées de la Grèce, sans dessein et presque sans savoir où il portait ses pas. Le hasard ou le sort le conduisit aux portes d'Oliferne, où régnait encore Mirro. Ses longues courses, ses chagrins et les malheurs affreux qu'il venait d'éprouver, avaient tellement changé ses traits, qu'il crut pouvoir paraître dans la ville, sans crainte d'y être reconnu. Cependant il fit demander à la reine une audience, et se présenta devant elle sous le nom d'un chevalier égyptien, persécuté par de cruels ennemis, et qui sollicitait un asile. Mirro le reconnut, et comme elle l'avait toujours admiré, elle lui proposa de l'épouser, malgré sa détresse. Le faible héros y consentit, à condition que ce mariage demeurerait caché ; car il redoutait Médée.

Mais le secret ne put être si bien gardé qu'il ne vint à la connaissance de la magicienne. Un jour donc elle arriva, montée sur un de ses dragons, tomba comme la foudre sur la reine et lui plongea un poignard dans le cœur : — Traître ! s'écria-t-elle en s'adressant à Jason, rien ne peut te dérober à ma jalouse vengeance ; voici le quatrième forfait que tu me fais commettre ; le cours de mes crimes ne doit finir que lorsque, prosterné à mes pieds, tu me demanderas un pardon sincère de tes perfidies.

Elle s'enleva et continua à errer sur la Grèce. Jason, aussi malheureux qu'elle, en fit autant, mais par la voie de terre. Le vieux roi Egée régnait encore à Athènes ; son fils Thésée continuait à se signaler par les plus merveilleux exploits et se montrait le digne ami et le digne compagnon d'Hercule ; mais ses travaux l'éloignaient de sa patrie, et son père n'en avait aucune nouvelle. Médée arriva dans la cour de ce vieux roi ; elle le trouva dans un état de faiblesse qui l'exposait à toute espèce de séduction ; elle en profita et se fit annoncer comme une étrangère malheureuse et persécutée. Sans déguiser son nom et ses connaissances dans l'art des enchantements, ni sa beauté qu'elle releva au contraire pour mieux toucher le vieux monarque, elle employa l'éloquence et même le mensonge à tourner ses aventures de manière qu'on ne la trouvât pas coupable, mais qu'on la crût plutôt victime d'une affreuse ingratitude. Elle persuada si bien de son innocence le faible vieillard, qu'après s'être fait plaindre de lui, elle s'en fit chérir, au point qu'il lui proposa de partager son trône avec elle. Le jour de ce mariage était fixé et pro-

chain, lorsque Thésée revint de son expédition contre les Amazones. En mettant le pied dans la ville capitale de son père, le héros apprit que le vieux monarque était près de donner sa main à Médée. — Eh quoi ! s'écria-t-il, ne me suis-je donné tant de peines pour purger la terre des monstres qui la ravageaient, qu'afin de retrouver dans ma patrie le plus horrible de tous ?

Aussitôt il court auprès d'Egée, et, en présence de la princesse même de Colchos, il fait le récit le plus détaillé et le plus révoltant de ses crimes : il avait été témoin de quelques-uns ; il était parfaitement instruit des autres. La magicienne, humiliée et furieuse, après avoir tenté inutilement quelques prestiges qui ne purent nuire à Thésée, ni encore moins l'épouvanter, fut contrainte de fuir pour se dérober aux coups de sa terrible épée. Longtemps elle fut errante et désolée ; son art ne pouvait lui servir qu'à la déguiser aux yeux de ceux à qui sa personne ou son nom, dès qu'ils leur étaient connus, inspiraient la plus forte horreur. Jason, de son côté, errait aussi, comme nous l'avons dit. Après avoir passé plusieurs mois l'un et l'autre dans les plus cruelles agitations, le destin voulut qu'ils se retrouvassent au coin d'un bois, où tous deux étaient parvenus par des routes différentes. Quelques arbres les séparaient ; ils ne pouvaient se voir, mais ils pouvaient s'entendre. Chacun d'eux, se croyant seul, se mit à réfléchir tout haut sur le malheur de sa situation. — Hélas ! s'écria Médée, je le sens bien à présent, les motifs les plus justes, les plus intéressants, ne peuvent excuser les crimes qu'ils font commettre. J'ai trop aimé Jason ; c'est à lui que j'ai sacrifié ma gloire, mon honneur, l'amour filial, l'amour maternel, l'humanité, tous ces sentiments que la religion, la raison, la nature, ont gravés dans le cœur des mortels. Quel profit ai-je retiré de ces sacrifices ? je suis devenue un objet d'horreur pour la terre entière.....

Jason entendit ces lamentations et reconnut la voix de son épouse. Laissons parler l'auteur.

« Quand Jason, qui était bon prince, dit Raoul Lefèvre, eut entendu la dame et connu sa détresse, il lui prit à souvenir les bienfaits innombrables dont elle l'avait comblé : comme elle avait, pour son amour, abandonné son père et sa nation pour aller après lui ; il lui souvint aussi tant d'autres choses qu'elle avait faites, toutes pour la conservation de sa vie et son amour. Alors il se montra, la prit par la main et lui dit qu'il lui pardonnait tout ce qu'elle pouvait avoir méfait, qui n'était envers lui. Il ajouta que son désir était qu'elle fût encore sa femme comme auparavant. Incontinent que Médée eut entendu la bonne volonté de son seigneur, elle fut aussi joyeuse que si on lui eût donné le plus noble et le meilleur royaume du monde. Elle lui jura donc que jamais elle ne s'entre-mettrait plus de sorts ni d'enchantements dont il n'eût connaissance, et tellement se conduisit envers lui, qu'ils se réconcilièrent

parfaitement. Le lendemain matin, ils se remirent en chemin, et tant allèrent par journées, qu'ils arrivèrent en Myrmidonie et trouvèrent que de nouveau le roi Eson était allé de vie à trépas. Les peuples de Myrmidonie firent volontiers hommage à Jason, mais ils avaient peur de Médée. Jason les rassura et leur dit que, dorénavant, elle serait bonne et douce reine. Alors ils l'accueillirent honorablement, et Jason et Médée régnèrent en leur royaume et gouvernèrent hautement long temps, pendant lequel ils vécurent en grand amour et concorde, et eurent plusieurs enfants qui régnèrent après eux. »

C'est avec autant d'étonnement que de satisfaction, que l'on voit dans le dénouement de cet ancien roman la terrible Médée devenir *bonne femme* et mériter d'être proposée pour modèle à toutes celles qui, après être tombées au commencement dans quelque excès d'emportement, veulent être plus raisonnables et vivre dans leur ménage avec plus de douceur, de patience et de sagesse (1).

LE PRINCE LOUP-GAROU.

Histoire de Guillaume de Palerme et de la belle Mélior, extraite par le marquis de Paulmy d'un manuscrit du XIV^e siècle.

L'écrivain en prose de cette histoire nous apprend, ou plutôt veut nous donner à faire croire que le premier auteur du récit qui va suivre est Baudouin IX, comte de Flandre et de Hainaut, élu empereur de Grèce après la prise de Constantinople par les Latins, en 1203, et tué par les barbares dans une bataille; ce que l'auteur appelle avoir été martyrisé. Sa tante Yolande, qui épousa Pierre de Courtenay, qui fut aussi empereur de Constantinople, ayant trouvé cette histoire dans les papiers de son neveu, ce fut par l'ordre de cette princesse qu'elle fut donnée au public, et c'est ainsi qu'elle a passé à la postérité.

Ebron, roi de Sicile, duc de Calabre et seigneur de la Pouille, prince valeureux et vertueux, épousa la belle Félice, princesse de Constantinople, fille de l'empereur de Grèce. Ils vécurent longtemps en union et loyauté parfaite, mais sans avoir d'enfants. Enfin le ciel leur accorda un fils, qui fut nommé Guillaume et surnommé de Palerme, du lieu de sa naissance, belle et grande cité, opulente et riche de somptueux édifices et de lieux de plaisance. On prit tout le soin imaginable de cet enfant dans ses premières années; on avait confié son éducation à deux dames dont la fidélité fut ébranlée par les offres et les présents d'un prince ambitieux, frère cadet du roi Ebron, par conséquent oncle du jeune infant de Sicile. Il avait espéré longtemps qu'il succéderait à son frère aîné. La naissance de Guillaume était venue ruiner ses espérances; il ne négligea rien pour porter les gouvernantes à le défaire de son neveu.

Le crime était résolu et prêt à être exé-

cuté, lorsqu'un accident, que l'on crut d'abord terrible, mais qui dans la suite tourna le plus heureusement du monde, prévint ce coup odieux et funeste. Un jour que le roi, la reine et leur fils, âgé alors de trois à quatre ans, se promenaient dans le parc de leur palais, qui était contigu à une vaste forêt, un loup d'une taille énorme, un loup extraordinaire, de l'espèce de ceux que le vulgaire appelle loups-garous, sortit du bois et se jeta sur les dames qui conduisaient l'enfant et le tenaient cent pas en avant de son auguste père. L'une d'elles tomba, l'autre s'enfuit; le petit Guillaume, demeuré seul, fut enlevé par le loup et emporté dans le bois. Cependant le loup-garou ne fit aucun mal à l'enfant; il alla d'abord le cacher au fond de la forêt où, lui ayant fait un lit de mousse, il le nourrit quelques jours de gibier et de fruits qu'il allait lui chercher; ensuite, l'ayant mis sur son dos et lui ayant fait traverser la mer, il le transporta dans la Calabre. Après s'y être reposés, le loup et l'enfant se rendirent dans la Pouille propre, et enfin ils s'arrêtèrent assez près de Rome, auprès de la cabane d'un paysan qui était marié, mais qui n'avait pas d'enfants. Le bon homme et sa femme, assis dans leur chaumière, s'entretenaient du désir qu'ils avaient d'en trouver un qu'ils pussent élever comme s'il était à eux. Le loup, qui s'était approché sans qu'ils le vissent, les avait entendus prononcer leur souhait; il fit du bruit à leur porte, les obligea de sortir et leur causa d'abord une très-grande peur. Mais loin de leur mal faire, le bon loup-garou déposa à leurs pieds le petit Guillaume et s'enfuit honnêtement.

Le villageois et sa femme passèrent de la terreur et de la surprise à la satisfaction, en voyant que leurs souhaits pouvaient être accomplis; ils regardèrent comme une espèce de miracle la rencontre de cet enfant; ils le recueillirent, l'adoptèrent et l'élevèrent avec tout le soin dont ils pouvaient être capables, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de douze ans.

Mais, avant que de dire ce qui lui arriva à cet âge, il faut apprendre au lecteur ce que c'était que ce loup-garou si intelligent, si compatissant, si doux et si sage, et qui, s'il enlevait les petits enfants, était bien éloigné du désir brutal de les manger. C'était le prince d'Espagne, dont voici l'intéressante histoire dans les propres termes de l'auteur.

« Le roi d'Espagne avait un bel enfant, dont la mère était trépassée. Il fut par ses barons incité à se remarier, et lui fut donnée à femme une dame de grand renom, qui était fort subtile et cauteleuse. De leur mariage naquit un autre fils, et voyant ladite dame que le fils de la première épouse succéderait à la couronne et non le sien, elle fut émue et irritée; c'est pourquoi, une nuit qu'elle était couchée avec son mari, elle lui dit telle parole: — Sire, je considère que vous avez un fils de votre première femme, qui succédera à la couronne, si Dieu fait de

(1) Ces réflexions sont du marquis de Paulmy, qui a analysé le livre du preux Jason et de la belle Médée.

vous son commandement ; de manière que mon fils sera en grand danger de mendier sa vie ; ce qui vous tournerait, et à moi aussi, à grand déshonneur, scandale et ennui. Mais s'il vous plaisait me permettre d'y remédier, je ferais une chose dont vous ne seriez nullement courroucé ni marri, et n'en aurait l'enfant ni mal ni douleur. Le roi, de courage efféminé, aveuglé de ses nouvelles amours, octroya sa requête, disant qu'elle fût ce qu'elle voudrait, et qu'ainsi lui plairait. Or voyez comme telles faiblesses font oublier l'amour et charité que le père doit à son enfant. Pas ne dormit la dame ; et sitôt qu'elle fut levée, elle prit le pauvre enfant et l'emmena en une chambre secrète : là il fut par elle dépouillé et frotté d'un onguent qu'une magicienne avait fait, et que la reine avait chèrement acquis et gardé ; cet onguent était de telle force et vertu, que soudain la tendre et blanche chair de l'enfant fut changée en peau de bête ; et, perdant la parole, il eut toute sa figure en forme de loup-garou. Toutefois le maléfice ne put endommager l'esprit, mais lui demeura signe d'entendement et de raison, avec les gestes et façons de vivre d'un loup-garou ; tournant alors contre la reine sa gueule béante, soudain il l'eût occise, si elle n'eût été secourue hâtivement. Il fut donc tellement poursuivi, comme loup, qu'il se vit contraint à prendre les champs, et alla toujours courant, jusqu'à ce que finalement il arriva en Pouille, Calabre et Sicile... »

Retournons maintenant à notre jeune Guillaume. L'empereur de Rome s'étant un jour égaré à la chasse, le rencontra dans le bois ; il admira sa jolie figure, et l'esprit et la politesse naturelle avec laquelle il lui parla. Comme il était très-tard, le jeune homme proposa à l'empereur de se reposer dans la maison de son père d'adoption ; le monarque fut forcé d'y consentir. Le bon homme et sa femme furent troublés d'une pareille visite ; mais le jeune homme fit à merveille les honneurs de la cabane. L'empereur se prit donc à le raisonner, et lui trouva tant de bonne grâce, qu'il voulut l'emmenner à sa cour. Il sut alors du villageois comme il avait trouvé Guillaume, qui, lorsqu'il lui fut amené par le loup, était vêtu d'écarlate semée de paillettes d'or fin, et semblait bien être fils de roi ou de grand prince.

L'empereur rentra à Rome, conduisant le noble enfant ; et si bien savait se contenir ledit enfant à la cour, que, pour sa bonté, beauté et bonne grâce, il fut aimé de tous. Or avait l'empereur une fille unique nommée Mélior, la plus sage et la plus gracieuse qui fût pour ce temps-là dans le monde universel ; elle était de pareil âge que l'enfant, et Guillaume par l'empereur lui fut donné pour page. On le vêtit de drap de soie et de velours, et alors il faisait beau le voir, car en toute la cour on ne pouvait trouver si beau damoiseau ni si avenant. Sobre était à son manger et boire, et facilement fut appris à tous les exercices. Il était doux, serviable,

libéral de ce qu'il avait, et toujours délibéré ; principalement de tout son cœur servait-il sa jeune maîtresse Mélior, laquelle très-fort le prit en amitié. De même, il était fort chéri de l'empereur, qui voulait toujours l'avoir en sa compagnie. Telles étaient en ses jeunes ans les fortunes de Guillaume.

Mélior avait une cousine, fille du comte de Lombardie, nommée Alexandrine ; elle était bonne, sage et discrète. La princesse lui confia les sentiments de grande estime qu'elle avait pour Guillaume, et le désir qu'elle nourrissait de l'avoir pour époux. Quoiqu'elle sût que son père l'avait trouvée chez un villageois, elle croyait qu'il était de haut lignage, et se flattait que le secret de sa naissance se découvrirait quelque jour. La sage Alexandrine essaya par ses bons conseils de rappeler à la raison sa noble cousine. Elle ne trouva pas de meilleur moyen que de faire usage de la connaissance qu'elle avait des vertus des plantes et des simples. — Ah ! madame, ma bonne cousine, lui dit-elle, je vous supplie, faites cesser votre pensée de déconfort, l'empereur n'y voudra pas entendre ; mais je vous dirai ce qui est à faire. Je connais une herbe de laquelle le jus est savoureux ; si une fois en avez goûté, de votre folle idée vous serez saine et guérie. Mélior, pour la révérence qu'elle avait envers sa cousine, la pria de faire diligence pour trouver cette herbe.

Sur ces entrefaites, le duc des Saxons déclara la guerre à l'empereur de Rome ; pilla la Lombardie et la Toscane, et vint jusqu'aux portes de la capitale du monde. Dès que l'empereur en eut nouvelle, il leva une puissante armée, composée de ses plus valeureux chevaliers. Le damoiseau Guillaume, qui ne cherchait que les occasions de se signaler, pria l'empereur de l'armer chevalier. Le souverain, pour lui faire plus d'honneur, arma avec lui quatre-vingts damoisels de son âge, de sa taille, et tous fils de princes et hauts barons. Il en fit une petite troupe qui voulut combattre seule, et il en nomma chef Guillaume. L'empereur fit marcher son armée, et rencontra celle des Saxons, commandée par son duc. On se disposa à livrer bataille ; chaque chef exhorta ses officiers et soldats à se signaler. S'adressant à Guillaume, l'empereur le requit de se montrer valeureusement. — Ma vie, lui dit le nouveau chevalier, vous est abandonnée pour vous servir loyalement contre vos ennemis, sire empereur ; de rien ne veux me vanter, mais demain verra-t-on qui bon cœur aura.

Effectivement, Guillaume fit les plus belles prouesses. A la tête de sa petite troupe, il renversait les escadrons et mettait en déroute toute l'armée ennemie. Au fort de la mêlée, voulant rallier ses compagnons, il cria : Palerme ! Palerme ! se souvenant de ce surnom qu'il avait eu dans son enfance ; il porta ainsi le désordre dans l'armée saxonne. Mais le duc l'ayant atteint lui cria : — « Vassal, à cette heure payeras-tu les dommages que tu m'as faits, d'avoir mis mes plus braves chevaliers à mort ? Rends-toi à moi,

car échapper ne me pourrais : demain matin je te ferai pendre et étrangler par ton col. — Certes, dit Guillaume, encore suis-je ici ; prenez-moi si vous pouvez, et n'ayez de moi merci si vous ne voulez. Je sais que si une fois je suis en vos mains, à mauvais port suis-je arrivé ; mais j'ai confiance que tant que je tiendrai ma bonne épée, vous ne me prendrez, ni ne me ferez pendre. » Ils se battirent avec tout le courage et tout l'acharnement possible. Mais Guillaume fut le plus fort ou le plus heureux. Car il renversa le duc de son cheval, lui mit son écu en deux pièces ; et lui ayant enlevé son épée, le contraignit de se rendre son prisonnier. — Ah ! donc, lui dit-il, seigneur duc, maintenant vous êtes mon prisonnier, et je puis faire de vous tout ainsi que de moi vous vouliez faire ; toutefois, si vous voulez vous rendre, je vous ferai meilleure composition ; car ne veux ni vous faire mourir ni vous faire pendre.

Il conduisit le duc à la tente de l'empereur. L'armée saxonne, ayant perdu son chef, se débanda ; l'empereur reprit toutes les villes dont elle s'était emparée. Le duc, affligé de ces mauvais succès, en mourut de chagrin, et l'empereur s'en retourna triomphant dans Rome. Mélior fit bon accueil au jeune chevalier, et entendit avec plaisir louer ses prouesses. Sa joie ne fut pas longue. L'empereur de Grèce, oncle de Guillaume, mais qui ne le connaissait pas, envoya à l'empereur romain une ambassade chargée de lui demander sa fille Mélior en mariage pour son fils. Trente barons de Grèce, portant chacun un rameau d'olivier, en signe de paix, étaient montés sur chevaux richement parés de fine orfèvrerie, et si bien harnachés, que bon les faisait voir. Ils descendirent de leurs chevaux, et montèrent les degrés du palais de l'empereur, étant, à la mode de leur pays, garnis de chaînes d'or à leurs cous, d'anneaux d'or à leurs doigts, et leurs petits chapeaux enrichis de perles et de fines pierreries ; chacun portait sur soi le vaillant d'une comté ou baronnie. Le chef de l'ambassade dit à l'empereur : — Sire, nous sommes ici envoyés par l'empereur de toute la Grèce, qui est si riche et si puissant que ses richesses ne sauraient se nombrer. Il a un seul et unique fils, son héritier, le plus beau et le plus gentil prince qui soit au monde ; il a ouï parler de la bonté, beauté, sagesse et prudence de la princesse votre fille ; par quoi il désirerait le mariage de ces deux enfants, et vous en requiert instamment. Sachez, sire empereur, que plus aura votre fille d'or que vous n'avez d'argent, et plus aura de villes que vous n'avez de maisons ; et au monde il n'y aura plus riche, noble et puissante dame que l'impératrice de Constantinople. Sur ce, prenez conseil et nous rendez réponse.

L'empereur de Rome, ayant pris conseil de ses barons, accorda sa fille au fils de l'empereur de Constantinople, et on donna de belles fêtes aux ambassadeurs. Mais Guillaume était bien triste de se voir enle-

ver sa dame, qui de son côté n'avait pas reçu l'herbe qui devait la guérir de son affection. Les ambassadeurs cependant s'en retournèrent et reportèrent à leur maître la réponse satisfaisante qu'ils avaient reçue. L'empereur grec voulut se rendre lui-même à Rome avec son fils et une suite nombreuse et brillante. Ils y furent reçus magnifiquement, au grand chagrin de Mélior et de Guillaume, qui voyaient bien que leur mariage n'était plus guère possible. Alexandrine, les voyant ainsi chagrins et tristes, et n'ayant pu les secourir autrement, le jour du mariage étant proche, après avoir bien songé aux moyens qu'elle pouvait employer pour sauver Mélior et Guillaume de leur détresse, imagina de les coudre l'un et l'autre dans deux peaux d'ours blancs, espérant qu'ainsi ils pourraient sortir de Rome sans être connus. Ce projet fut exécuté la veille du jour fixé pour la cérémonie des noces. Guillaume et Mélior, pendant la nuit, quittèrent le palais et la ville, sans être aperçus de personne, que d'un seul domestique grec, qui les vit traverser le jardin par où ils sortirent. Ils cheminèrent longtemps, et s'enfoncèrent dans la forêt où avait été élevé Guillaume. Ils y endurèrent une horrible faim, qui sans doute eût terminé leur vie, sans le secours du généreux loup qui avait été déjà si utile au prince de Sicile. Ce bon animal faisait toujours sa résidence dans cette forêt, et de temps en temps se promenait dans les environs de Rome ; il avait entendu parler des prouesses de son protégé Guillaume. Caché dans un buisson, il voit arriver les deux ours blancs, s'approche d'eux, les entend parler, et à leurs discours reconnaît Guillaume et sans doute sa fiancée. Il conçoit le danger où ils sont s'il les abandonne. Résolu de les secourir, le bon loup court sur les grands chemins, effraye, sans leur faire de mal, les passagers qui pouvaient avoir des vivres, enlève leurs denrées, les porte à nos deux amants, puis se retire, comme s'il craignait de recevoir des preuves de leur reconnaissance.

Guillaume reconnut bien le généreux animal qui lui avait rendu autrefois de si grands services : il rassura Mélior ; et ayant trouvé une caverne qui leur parut une favorable retraite, ils y vécurent quelques jours, moyennant les secours du bon loup.

« Cependant, dit notre auteur, tout était prêt à Rome, où se devaient faire les épousailles. L'empereur de Rome portait une robe qui ne pouvait être usée ni gâtée, car était d'or massif. L'empereur de Grèce avait tant de richesses sur son vêtement, qu'il valait plus qu'une cité. » Cet étalage fut perdu ; on s'aperçut de l'évasion de Mélior, et on se douta qu'elle s'était enfuie avec Guillaume, qu'on ne découvrit plus. Enfin, le serviteur qui avait vu les deux ours traverser de nuit les jardins du palais, ayant fait son rapport, on présuma que c'était là le déguisement qu'ils avaient pris ; on ne douta pas qu'Alexandrine ne fût dans la confidence. On l'interrogea beaucoup, et toujours inutilement ;

enfin on donna des ordres dans tout l'empire, pour que tous les ours blancs fussent arrêtés et conduits à Rome. L'empereur de Grèce, voyant bien qu'il n'y avait plus moyen de penser à ce mariage pour son fils, s'en retourna avec lui à Constantinople.

Le bon loup-garou, qui allait toujours écoutant aux portes, pour savoir des nouvelles de ce qui pouvait intéresser ses protégés, apprit la proscription des ours blancs ; il comprit les risques où se trouvaient exposés les deux fugitifs. Il les en avertit autant qu'il put ; c'est-à-dire qu'il leur fit entendre par signes qu'il fallait s'éloigner de la forêt trop voisine de Rome. Ils marchèrent trois nuits, se cachant de jour, et arrivèrent près de Bénévent, ville encore de la dépendance de l'empire romain, mais située à l'extrémité de cette domination en Italie. A la pointe du jour ils voulurent se retirer dans une carrière, et furent malheureusement aperçus par quelques ouvriers, qui allèrent avertir le gouverneur de la ville qu'il y avait là deux ours blancs. Zélé pour l'exécution des ordres qu'il avait reçus de Rome, le gouverneur aussitôt se rendit à l'entrée de la caverne pour saisir les deux ours, les enchaîner et les envoyer à son maître. Le loup-garou, toujours aux aguets, vit venir cette troupe de loin, et en avertit le chevalier et la princesse. Leur perte paraissait inévitable, car ils ne pouvaient sortir de leur retraite sans être vus de la troupe qui accourait pour les prendre. Mélior se désolait ; Guillaume, ayant saisi un marteau qu'il avait trouvé par hasard dans la carrière, se préparait à vendre chèrement sa vie et la liberté de la princesse, lorsque le prince loup-garou s'avisait d'une ruse qui les tira d'affaire.

Le fils du gouverneur de Bénévent, enfant de neuf à dix ans, courait devant son père, qui marchait à la prise des ours comme à une conquête aisée. Tout à coup le loup-garou s'élance de la caverne, se saisit de l'enfant, le prend par le milieu du corps ; puis, d'une vitesse et d'une agilité surprenante, il s'enfuit rapidement et détourne l'attention du gouverneur et de toute sa troupe, en emportant sa proie du côté opposé à celui par lequel il avait fait signe aux deux amants de s'enfuir. Tous les Bénéventins suivent l'animal qui enlevait le fils de leur commandant ; on s'écarte de l'entrée de la carrière aux ours blancs ; on leur donne le temps de s'évader, de sortir des terres de l'empire et d'entrer dans la Pouille, rendant grâces au ciel de les avoir délivrés d'un si grand péril. Quand le loup-garou eut assez fait courir le gouverneur et sa troupe, il laissa l'enfant au milieu du chemin. Tous s'empressèrent à le ramasser et oublièrent l'animal, qui, à travers les bois et les montagnes, trouva moyen de gagner aussi la Pouille, où il savait que ses amis s'étaient retirés, et il les rejoignit.

Il était nécessaire qu'ils changeassent de déguisement pour éviter de nouveaux malheurs : le loup lui-même leur donna ce conseil par signes. Ayant éventré un cerf et une

biche, et en ayant enlevé la peau, il leur fit entendre qu'il valait mieux qu'ils adoptassent ce nouveau déguisement que celui sous lequel ils étaient venus de Rome jusque-là. Ils en convinrent, et suivirent son avis, en le remerciant : « — Ah ! ah ! franche et noble bête, lui disaient-ils, vous n'êtes pas engendré de loup-garou ; certes on peut voir à vos manières que vous avez sens et raison. Bien entendait le loup-garou ce que lui disaient Guillaume et Mélior, et leur baisait les mains, plorant de lamentable façon. »

Cependant le bon loup, voulant absolument sauver ses amis, leur fit traverser encore la Calabre. Ils arrivèrent au bord de la mer, et y trouvèrent un bateau dont les mariniers étaient allés coucher à terre, ayant laissé seulement dans leur bâtiment les rames et quelques vivres. Les trois prétendus animaux, à savoir un loup, un cerf et une biche, y entrèrent ; Guillaume et le loup-garou se saisirent des rames ; et, dans le cours d'une nuit, ils manœuvrèrent si bien, qu'ils abordèrent en Sicile, se cachèrent plusieurs jours dans les forêts, et enfin voyagèrent si heureusement, qu'ils arrivèrent près de la capitale. Le loup, ayant été aux informations, suivant son usage, apprit que le roi Ebron, père de Guillaume, était mort et n'avait laissé qu'une fille nommée Florence ; que la reine Félice était régente pendant la minorité de cette princesse ; mais que la mère et la fille ayant de concert refusé le fils du roi d'Espagne, frère du loup-garou, pour gendre et pour époux, parce qu'il était maussade et désagréable, le père de celui-ci avait porté la guerre dans le royaume de Sicile, et assiégeait la reine dans Palerme. Déjà la ville était pressée ; Félice, fort embarrassée de se défendre contre les Espagnols, haranguait elle-même ses troupes ; « et, dit notre auteur, il faisait bon entendre sa douce éloquence, et voir cette reine, qui avait le corps gent et allègre, qui était belle, haute et droite, et qui, sur les tours de la ville, exhortait les chevaliers à la défendre. » Les trois animaux avaient trouvé moyen d'entrer dans le parc du château de la reine : le loup s'y cachait soigneusement, de peur d'effrayer ; mais le cerf et la biche, comme animaux domestiques, se promenaient dans les allées et se reposaient sur le gazon.

Un jour qu'ils étaient couchés ainsi au pied d'une charmille, Guillaume et Mélior raisonnaient ensemble de leurs aventures, et ne se croyant entendus de personne, s'expliquaient assez clairement pour faire connaître qui ils étaient. La reine, les ayant très-bien entendus et compris, fut enchantée d'apprendre que le chevalier Guillaume était si près d'elle. Elle se mit à leur parler. — « Certes, beaux amis, leur dit-elle, bien vous ai entendus, et bien connois maintenant toute votre affaire ; ne me fuyez pas, mais je veux tenir votre compagnie, et devez en être grandement réjouis. » Les deux fugitifs furent fort étonnés d'avoir été entendus, et voulaient fuir ; la reine leur dit encore : — « Vous n'aurez aucun mal de

moi, car vous devez savoir que je suis biche comme vous; d'autres bêtes sont prêtes à me chasser hors de mon pâturage, et j'ai besoin de votre secours pour résister à leurs grands efforts. » Alors elle leur apprit qu'elle était la reine de Sicile, et le sujet de la guerre que lui faisaient les Espagnols. Guillaume promit de la servir. Ayant quitté leur peaux d'animaux, ils suivirent la reine dans son palais, où Félice fit faire des armes au chevalier. Celui-ci exigea que son écu fût à fond d'or, et qu'on y peignît un loup d'une physionomie fière et martiale, tel enfin que le prince loup-garou, auquel il avait de si grandes obligations, et il se fit appeler le *Chevalier du loup*.

La reine n'eut garde de se refuser à ce qu'il désirait; il fut question de lui procurer un cheval de bataille : Guillaume entendit parler d'un destrier, que le roi Ebron avait monté autrefois, et dont il faisait grand cas, mais qui, depuis la mort du monarque, n'avait voulu se laisser dompter par personne. Il demanda qu'on le lui amenât. « Le brillant coursier dont le nom était Brunissant, ne l'eut pas plutôt vu, qu'il commença à sauter, hennir, faire pennades en grand signe de joie, dont les assistants furent tout émerveillés, et il courut vers Guillaume, tout préparé à être monté. » Le nouveau défenseur des Siciliens sauta légèrement dessus; s'étant mis à la tête de ses sujets, qui ne le connaissaient pas, il marcha contre ses ennemis. « Lors eussiez vu le cheval ronfler et faire trogne furieuse, car ses narines commencèrent à émuvoir; il branla la tête, et les yeux avoient plus enflammés que torches ardentes. Le bon chevalier incontinent donna des éperons, et le cheval de bondir et feu des pierres faire issir, que c'étoit merveille. »

Guillaume exhortait ses troupes, et leur promettait la victoire. — Ce serait grande honte, disait-il aux chevaliers, de nous laisser gourmander par ces Espagnols! Hé quoi donc! comtes, barons et chevaliers en si grand nombre, n'osez-vous sortir pour empêcher votre terre d'être gâtée? L'armée sicilienne, ainsi encouragée, repoussa les Espagnols jusqu'à leur camp. Guillaume fit dans cette première action les plus grandes prouesses, et rentra triomphant dans la ville. Le bon loup-garou se présenta à lui, le caressant et semblant lui faire compliment, Guillaume l'embrassa en présence de toute la cour de Sicile, qui en fut très-étonnée. Mais il leur apprit qu'il avait les plus grandes obligations à cet animal, recommanda qu'il fût bien traité dans le palais, que nul n'osât lui faire le moindre mal; et ses intentions à cet égard furent bien remplies.

Dans une seconde affaire, Guillaume fit prisonnier le fils du roi d'Espagne; le monarque même, ayant voulu délivrer ce cher fils, s'avança vers le chevalier. Mais celui-ci s'étant retourné vers lui avec fureur, lui fit tant peur, qu'il voulut s'enfuir. Guillaume, prenant le cheval du roi par le frein : — « Sire roi, lui dit-il, trop lâchement fuyez; —

il convient de vous rendre ou de finir ici votre vie; il faut payer le dommage que vous avez fait dans ce pays. Vous étiez fier et orgueilleux; à présent vous devez être simple et doux, car à cette fois le loup a pris le chien. » Le roi d'Espagne et son fils étant ainsi prisonniers, leur armée fut bientôt entièrement défaite; Guillaume pénétra jusque dans leurs tentes, et y trouva la reine d'Espagne, qui fut forcée d'aller joindre son époux et son fils à Palerme. Quoique ces illustres prisonniers y fussent bien traités, « ils étoient, dit l'auteur, tristes, pensifs, blêmes et douloureux, tandis que Guillaume avoit une face resplendissante de joyeuse beauté, et ressembloit au feu roi Ebron, tellement que tous les Siciliens l'admiraient. »

Dès le lendemain il fut question de traiter de la paix entre la Sicile et l'Espagne. La reine fit assembler ses barons, et l'on juge bien que Guillaume assista à cette assemblée, au milieu de laquelle on fit venir le roi, la reine et le prince d'Espagne. Mais à peine eut-on ouvert la bouche pour parler d'affaires, que l'on vit entrer dans la salle le loup-garou. Après avoir salué respectueusement la reine de Sicile et le roi d'Espagne son père, il se jeta tout en fureur sur la reine d'Espagne sa belle-mère, et paraissait vouloir l'étrangler et la dévorer. On ne pouvait réussir à l'arracher de ses pattes; Guillaume seul en vint à bout. Il prit le loup entre ses bras, et l'embrassant tendrement, lui dit : — « Mon très-chier ami, cessez votre ire, et en moi veuillez vous fier comme en votre frère; faites-moi connaître en quoi cette dame vous a nui; et si elle ne veut vous guérir, soyez sûr qu'elle sera arse et brûlée en feu vif et charbons flambants, et ses cendres jetées au vent; non-seulement elle, mais le roi, le prince et tous leurs gardes qui sont prisonniers céans. » La reine d'Espagne avait reconnu le loup pour être le fils de son mari. Effrayée par les menaces du chevalier Guillaume, elle avoua son crime, et promit de rendre au jeune prince, qui se nommait Alphonse, la figure humaine.

On s'assura de sa bonne foi, et on veilla sur l'exécution de ses promesses. Elle connaissait les moyens d'opérer le désenchantement : elle fit faire un bain d'herbes dont elle connaissait la vertu. Le prince, y ayant été plongé, quitta sa peau de loup, et parut sous la forme qu'il avait quinze ans auparavant. La reine lui attacha au cou un anneau d'or enfilé avec de la soie vermeille. « La pierre qui étoit dans l'anneau étoit de telle vertu, que quiconque l'avoit en son doigt ou au col, ne pouvoit plus être ensorcelé ni de nul grevé. Alphonse ayant donc repris sa forme naturelle, bientôt furent perdus et annihilés tous ses labeurs, et toutes ses mélancolies mises en oubli et converties en gloire et liesse, jointes avec vigueur et bonne grâce. »

Il apprit alors à la reine de Sicile que Guillaume étoit son fils, et l'informa des

raisons qu'il avait eues de l'enlever. La tendre amitié et la reconnaissance que Guillaume ressentait pour son cher loup augmentèrent. La reine Félice partagea ses sentiments, et la princesse Florence en conçut de si tendres pour le prince d'Espagne, que leur mariage fut bientôt conclu. Florence fut ainsi dédommée de la perte de la couronne de Sicile par l'espoir de posséder celle d'Espagne. On ne fit aucun mal à la belle-mère d'Alphonse, ni au prince son frère; mais la tournure que prit cette affaire leur causa un si violent chagrin, qu'il les conduisit bientôt au tombeau. Le vieux roi d'Espagne retourna dans ses Etats avec son fils aîné et sa belle-fille. L'ambitieux et perfide oncle de Guillaume était mort, et les demoiselles qui avaient été ses gouvernantes étaient retirées dans des couvents. On envoya une ambassade solennelle à l'empereur de Rome, pour l'engager à consentir au mariage de sa fille avec le nouveau roi de Sicile. Guillaume ayant été reconnu en cette qualité, cette grâce ne fut pas difficile à obtenir; et comment d'ailleurs l'empereur pouvait-il refuser sa fille à un homme pour qui elle avait couru le monde en ourse blanche et en biche? *Voy. LYCANTHROPIE.*

ROMULUS, celui qui éleva la ville de Rome. Romulus était enfant du diable selon quelques-uns, et grand magicien selon tous les démonomanes. Mars, au fait, qui fut son père, n'était qu'un démon. Après qu'il eut bien établi son empire, un jour qu'il faisait la revue de son armée, il fut enlevé dans un tourbillon, à la vue de la multitude (1), et Bodin observe que le diable, à qui il devait le jour, l'emporta dans un autre royaume (2).

RONWE, marquis et comte de l'enfer, qui apparaît sous la forme d'un monstre; il donne à ses adeptes la connaissance des langues et la bienveillance de tout le monde. Dix-neuf cohortes infernales sont sous ses ordres (3).

ROSE-CROIX. Les Rose-Croix sont maintenant de hauts officiers dans les grades ridicules de la maçonnerie. Autrefois, c'étaient les conservateurs des secrets de la cabale.

Naudé a écrit sur les Rose-Croix un petit livre curieux. *Voy. NAUDÉ, ANDRÆ, etc.*

ROSE DE JERICHO. *Voy. BROWN.*

ROSEMBERG. *Voy. FEMMES BLANCHES.*

ROSIER, démon invoqué comme prince des dominations dans les litanies du sabbat.

ROUX. Il y a chez les modernes une antipathie assez générale contre les roux. On expliquait autrefois ainsi l'origine des barbes rousses. Lorsque Moïse surprit les Israélites adorant le veau d'or, il le fit mettre en poudre, mêla cette poudre dans de l'eau et la fit boire au peuple. L'or s'arrêta sur les barbes de ceux qui avaient adoré l'idole et les fit reconnaître; car toujours depuis ils eurent la barbe dorée (4).

(1) Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Plutarque, *in Romulo*, etc.

(2) Bodin, *Démonomanie*, liv. III, ch. 1^{re}, et dans la préface.

RUBEZAHL, prince des gnomes, fameux chez les habitants des monts Sudètes. Il est extrêmement malin, comme tous les êtres de son espèce, et joue mille tours aux montagnards. On a écrit des volumes sur son compte; il est même le héros de quelques romans; Musæus a conté longuement ses prouesses. Et toutefois on n'a pas encore suffisamment éclairci ce qui concerne ce lutin, qui probablement est un personnage de l'ancienne mythologie slave. Il paraît encore, dit-on, dans quelque coin éloigné; mais chaque année il perd de sa renommée et de sa considération. — C'est le même que Ribenzal.

RUBIS. Les anciens attribuaient à cette pierre précieuse la propriété de résister au venin, de préserver de la peste, de bannir la tristesse et de détourner les mauvaises pensées. S'il venait à changer de couleur, il annonçait les malheurs qui devaient arriver; il reprenait sa teinte aussitôt qu'ils étaient passés.

RUE D'ENFER. *Voy. VAUVERT.*

RUGGIERI (Cosme), sorcier florentin et courtisan de Catherine de Médicis; il fut appliqué à la question, en 1574, comme prévenu d'avoir attenté par ses charmes aux jours de Charles IX, qu'il voulait envoûter (5).

RUGNER, géant scandinave, dont la lance énorme était faite de pierre à aiguiser. Dans un duel, Thor la lui brisa d'un coup de sa massue, grosse comme un dôme, et en fit sauter les éclats si loin, que c'est de là que viennent toutes les pierres à aiguiser qu'on trouve dans le monde, et qui paraissent évidemment rompues par quelque effort.

RUNES, lettres ou caractères magiques, que les peuples du Nord croyaient d'une grande vertu dans les enchantements. Il y en avait de nuisibles, que l'on nommait *runes amères*; on les employait lorsqu'on voulait faire du mal. Les *runes secourables* détournaient les accidents; les *runes victorieuses* procuraient la victoire à ceux qui en faisaient usage; les *runes médicales* guérissaient des maladies; on les gravait sur des feuilles d'arbres. Enfin, il y avait des runes pour éviter les naufrages, pour soulager les femmes en travail, pour préserver des empoisonnements. Ces runes différaient par les cérémonies qu'on observait en les écrivant, par la matière sur laquelle on les traçait, par l'endroit où on les exposait, par la façon dont on arrangeait les lignes, soit en cercle, soit en ligne serpente, soit en triangle, etc. On trouve encore plusieurs de ces caractères tracés sur les rochers des mers du Nord.

RUSH, lutin suédois. *Voy. DIABLE.*

RYMER, géant, ennemi des dieux chez les Scandinaves; il doit à la fin du monde être le pilote du vaisseau Naglefare.

(3) Wierus, *in Pseudomon. dæm.*

(4) Jérémie de Pours, la Divine mélodie du saint Psalme, p. 829.

(5) M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 431.

S

SABAOTH. Les archontiques, secte du deuxième siècle, faisaient de Sabaoth un ange douteux qui était pour quelque chose dans les affaires de ce monde. Les mêmes disaient que la femme était l'ouvrage de Satan, galanterie digne des hérétiques.

SABASIUS, chef du sabbat, selon certains démonographes. C'était autrefois l'un des surnoms de Bacchus, grand-maître des sorciers dans l'antiquité païenne. C'est un gnome chez les cabalistes.

SABATHAN, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

SABBA, devineresse mise au nombre des sibylles. On croit que c'était celle de Cumæ.

SABBAT. C'est l'assemblée des démons, des sorciers et des sorcières, dans leurs orgies nocturnes. Nous devons donner ici les relations des démonomanes sur ce sujet. On s'occupe au sabbat, disent-ils, à faire ou à méditer le mal, à donner des craintes et des frayeurs, à préparer les maléfices, à accomplir des mystères abominables. Le sabbat se fait dans un carrefour ou dans quelque lieu désert et sauvage, auprès d'un lac, d'un étang, d'un marais, parce qu'on y produit la grêle et qu'on y fabrique des orages. Le lieu qui sert à ce rassemblement reçoit une telle malédiction, qu'il n'y peut croître ni herbe, ni autre chose. Strozzi dit avoir vu, autour d'un châtaignier, dans un champ du territoire de Vicence, un cercle dont la terre était aussi aride que les sables de la Libye, parce que les sorciers y dansaient et y faisaient le sabbat. Les nuits ordinaires de la convocation du sabbat sont celles du mercredi au jeudi, et du vendredi au samedi. Quelquefois le sabbat se fait en plein midi, mais c'est fort rare. Les sorciers et les sorcières portent une marque qui leur est imprimée par le diable; cette marque, par un certain mouvement intérieur qu'elle leur cause, les avertit de l'heure du ralliement. En cas d'urgence, le diable fait paraître un mouton dans une nuée (lequel mouton n'est vu que des sorciers), pour rassembler son monde en un instant. Dans les circonstances ordinaires, lorsque l'heure du départ est arrivée, après que les sorciers ont dormi, ou du moins fermé un œil, ce qui est d'obligation, ils se rendent au sabbat, montés sur des bâtons ou sur des manches à balai, oints de graisse d'enfant; ou bien des diables subalternes les transportent, sous des formes de boucs, de chevaux, d'ânes ou d'autres animaux. Ce voyage se fait toujours en l'air. Quand les sorcières s'oignent pour monter sur le manche à balai qui doit les porter au sabbat, elles répètent plusieurs fois ces mots : *Emen-hétan! emen-hétan!* qui signifient, dit Delancre : *Ici et là! ici et là!* Il y avait cependant en France des sorcières qui allaient au sabbat sans bâton, ni graisse, ni monture, seulement en prononçant quelques paroles. Mais celles d'Italie ont tou-

jours un bouc, qui les attend pour les emporter. Elles ont coutume, comme les nôtres, de sortir généralement par la cheminée. Ceux ou celles qui manquent au rendez-vous payent une amende; le diable aime la discipline. Les sorcières mènent souvent au sabbat, pour différents usages, des enfants qu'elles dérobent. Si une sorcière promet de présenter au diable, dans le sabbat prochain, le fils ou la fille de quelque gueux du voisinage, et qu'elle ne puisse venir à bout de l'attraper, elle est obligée de présenter son propre fils ou quelque autre enfant d'aussi haut prix. Les enfants qui plaisent au diable sont admis parmi ses sujets de cette manière : Maître Léonard, le grand nègre, président des sabbats, et le petit diable maître Jean Mullin, son lieutenant, donnent d'abord un parrain et une marraine à l'enfant; puis on le fait renoncer Dieu, la Vierge et les saints; et après qu'il a renié sur le grand livre, Léonard le marque d'une de ses cornes dans l'œil gauche. Il porte cette marque pendant tout son temps d'épreuves, à la suite duquel, s'il s'en est bien tiré, le diable lui administre un autre signe qui a la figure d'un petit lièvre, ou d'une patte de crapaud, ou d'un chat noir. Durant leur noviciat, on charge les enfants admis de garder les crapauds, avec une gaule blanche, sur le bord du lac, tous les jours de sabbat; quand ils ont reçu la seconde marque, qui est pour eux un brevet de sorcier, ils sont admis à la danse et au festin. Les sorciers, initiés aux mystères du sabbat, ont coutume de dire : *J'ai bu du tabourin, j'ai mangé du cymbale, et je suis fait profès.* Ce que Leloyer explique de la sorte : « Par le tabourin, on entend la peau de bouc enflée de laquelle ils tirent le jus et consommé, pour boire; et par le cymbale, le chaudron ou bassin dont ils usent pour cuire leurs ragoûts. » Les petits enfants qui ne promettent rien de convenable sont condamnés à être fricassés. Il y a là des sorcières qui les dépècent et les font cuire pour le banquet.

Lorsqu'on est arrivé au sabbat, le premier devoir est d'aller rendre hommage à maître Léonard. Il est assis sur un trône infernal; ordinairement il affecte la figure d'un grand bouc ayant trois cornes, dont celle du milieu jette une lumière qui éclaire l'assemblée; quelquefois il prend la forme d'un lévrier, ou d'un bœuf, ou d'un tronc d'arbre sans pied, avec une face humaine fort ténébreuse; ou bien il paraît en oiseau noir, ou en homme tantôt noir, tantôt rouge. Mais sa figure favorite est celle du bouc. C'est alors qu'il a sur la tête la corne lumineuse; les deux autres sont au cou. Il porte une couronne noire, les cheveux hérissés, le visage pâle et troublé, les yeux ronds, grands, fort ouverts, enflammés et hideux, une barbe de chèvre, les mains comme celles d'un homme, excepté que les doigts sont tous égaux;

courbés comme les griffes d'un oiseau de proie, et terminés en pointes; les pieds en pattes d'oie, la queue longue comme celle d'un âne; il a la voix effroyable et sans ton, tient une gravité superbe, avec la contenance d'une personne mélancolique, et porte toujours sous la queue un visage d'homme noir, visage que tous les sorciers baisent en arrivant au sabbat: c'est là ce qu'on appelle l'hommage. Léonard donne ensuite un peu d'argent à tous ses adeptes; puis il se lève pour le festin, où le maître des cérémonies place tout le monde, chacun selon son rang, mais toujours un diable à côté d'un sorcier. Quelques sorcières ont dit que la nappe du sabbat est dorée, et qu'on y sert toutes sortes de bons mets, avec du pain et du vin délicieux. Mais le plus grand nombre de ces femmes ont déclaré, au contraire, qu'on n'y sert que des crapauds, de la chair de pendus, de petits enfants non baptisés, et mille autres horreurs, et que le pain du diable est fait de millet noir. On chante pendant le repas des choses abominables; et après qu'on a mangé, on se lève de table, on adore le grand maître; puis chacun se divertit. Les uns dansent en rond, ayant chacun un chat pendu au derrière. D'autres rendent compte des maux qu'ils ont faits, et ceux qui n'en ont pas fait assez sont punis. Des sorcières répondent aux accusations des crapauds qui les servent; quand ils se plaignent de n'être pas bien nourris par leurs maîtresses, les maîtresses subissent un châtiment. Les correcteurs du sabbat sont de petits démons sans bras, qui allument un grand feu, y jettent les coupables, et les en retirent quand il le faut. Ici, on fait honneur à des crapauds, habillés de velours rouge ou noir, portant une sonnette au cou et une autre aux pieds. On les donne comme d'utiles serviteurs aux sorcières qui ont bien mérité des légions infernales. Là, une magicienne dit la messe du diable, pour ceux qui veulent l'entendre. Ailleurs, se commettent les plus révoltantes et les plus honteuses horreurs. Ceux et celles qui vont baiser le visage inférieur du maître tiennent une chandelle sombre à la main. Il en est qui forment des quadrilles avec des crapauds vêtus de velours et chargés de sonnettes. Ces divertissements durent jusqu'au chant du coq. Aussitôt qu'il se fait entendre, tout est forcé de disparaître. Alors le grand nègre leur donne congé, et chacun s'en retourne chez soi (1). On conte qu'un charbonnier, ayant été averti que sa femme allait au sabbat, résolut de l'épier. Une nuit qu'elle faisait semblant de dormir, elle se leva, se frotta d'une drogue et disparut. Le charbonnier, qui l'avait bien examinée, prit le pot à la graisse, s'en frotta comme elle, et fut aussitôt transporté, par la cheminée, dans la cave d'un comte, homme considéré au pays; il trouva là sa femme et tout le sabbat rassemblé pour une séance secrète. Celle-ci, l'ayant aperçu, fit un signe: au même instant tout

(1) Delancre, Bodin, Delrio, Maiol, Leloyer, Danæus, Boguet, Monstrelet, Torquemada, etc.

(2) Delrio, Disquisitiones magiques, et Bodin, p. 30.

s'envola; et il ne resta dans la cave que le pauvre charbonnier, qui, se voyant pris pour un voleur, avoua ce qui s'était passé à son égard, et ce qu'il avait vu dans cette cave (2). Un paysan se rencontrant de nuit dans un lieu où l'on faisait le sabbat, on lui offrit à boire. Il jeta la liqueur à terre et s'enfuit, emportant le vase, qui était d'une matière et d'une couleur inconnues. Il fut donné à Henri le Vieux, roi d'Angleterre, si l'on en croit le conte (3). Mais, malgré son prix et sa rareté, le vase est sans doute retourné à son premier maître. Pareillement, un boucher allemand entendit, en passant de nuit par une forêt, le bruit des danses du sabbat; il eut la hardiesse de s'en approcher, et tout s'évanouit. Il prit des coupes d'argent qu'il porta au magistrat, lequel fit arrêter et pendre toutes les personnes dont les coupes portaient le nom (4). Un sorcier mena son voisin au sabbat en lui promettant qu'il serait l'homme le plus heureux du monde. Il le transporta fort loin, dans un lieu où se trouvait rassemblée une nombreuse compagnie, au milieu de laquelle était un grand bouc. Le nouvel apprenti sorcier appela Dieu à son secours. Alors vint un tourbillon impétueux: tout disparut; il demeura seul et fut trois ans à retourner dans son pays (5).

« Le sabbat se fait, disent les cabalistes, quand les sages rassemblent les gnomes pour les engager à épouser les filles des hommes. Le grand Orphée fut le premier qui convoqua ces peuples souterrains. A sa première semonce, Sabasius, le plus ancien des gnomes, contracta alliance avec une femme. C'est de ce Sabasius qu'a pris son nom cette assemblée, sur laquelle on a fait mille contes impertinents. Les démonomanes prétendent aussi qu'Orphée fut le fondateur du sabbat, et que les premiers sorciers qui se rassemblèrent de la sorte se nommaient *orphéotélètes*. La véritable source de ces orgies sinistres a pu prendre naissance dans les bacchanales, où l'on invoquait Bacchus en criant : *Sabaoé !* »

Dans l'affaire de la possession de Louviers, Madeleine Bavan, tourière du couvent de cette ville, confessa des choses singulières sur le sabbat. Elle avoua qu'étant à Rouen, chez une couturière, un magicien l'avait engagée et conduite au sabbat; qu'elle fut mariée là à Dagon, diable d'enfer; que Mathurin Picard l'éleva à la dignité de princesse du sabbat quand elle eut promis d'ensorceler toute sa communauté; qu'elle composa des maléfices en se servant d'hosties consacrées; que dans une maladie qu'elle éprouva, Picard lui fit signer un pacte de grimoire; qu'elle vit accoucher quatre magiciennes au sabbat, qu'elle aida à égorger et à manger leurs enfants; que le jeudi saint on y fit la cène, en y mangeant un petit enfant; que dans la nuit du jeudi au vendredi, Picard et Boulé avaient percé une hostie par le milieu, et que l'hostie avait jeté du sang. De plus,

(5) Trinum Magicum.

(4) Joachim de Cambrai.

(3) Torquemada, dans l'Hexameron.

elle confessa avoir assisté à l'évocation de l'âme de Picard, faite par Thomas Boulé, dans une grange, pour confirmer les maléfices du diocèse d'Évreux. Elle ajouta à ces dépositions, devant le parlement de Rouen, que David, premier directeur du monastère, était magicien; qu'il avait donné à Picard une cassette pleine de sorcelleries, et qu'il lui avait délégué tous ses pouvoirs diaboliques; qu'un jour, dans le jardin, s'étant assise sous un mûrier, un horrible chat noir et puant lui mit ses pattes sur les épaules et approcha sa gueule de sa bouche; c'était un démon. Elle dit en outre qu'on faisait au sabbat la procession; que le diable, moitié homme et moitié bouc, assistait à ces cérémonies exécrables, et que sur l'autel il y avait des chandelles allumées qui étaient toutes noires. On trouve généralement le secret de ces horreurs dans des mœurs abominables.

Dans le Limbourg, au dernier siècle, il y avait encore beaucoup de bohémiens et de bandits qui faisaient le sabbat. Leurs initiations avaient lieu dans un carrefour solitaire, où végétait une mesure qu'on appelait la Chapelle des boucs. Celui qu'on recevait sorcier était enivré, puis mis à califourchon sur un bouc de bois qu'on agitait au moyen d'un pivot; on lui disait qu'il voyageait par les airs. Il le croyait d'autant plus qu'on le descendait de sa monture pour le jeter dans une orgie qui était pour lui le sabbat. *Voy. Boucs, SPÉE, BLOKULA*, etc. On sait, dit Mallebranche, que cette erreur du sabbat n'a quelquefois aucun fondement; que le prétendu sabbat des sorciers est quelquefois l'effet d'un délire et d'un dérèglement de l'imagination, causé par certaines drogues desquelles se servent les malheureux qui veulent se procurer ce délire. Ce qui entretient la crédulité populaire, ajoute Bergier, ce sont les récits de quelques peureux qui, se trouvant égarés la nuit dans les forêts, ont pris pour le sabbat des feux allumés par les bûcherons et les charbonniers, ou qui, s'étant endormis dans la peur, ont cru entendre et voir le sabbat, dont ils avaient l'imagination frappée. Il n'y a aucune notion du sabbat chez les anciens Pères de l'Eglise. Il est probable que c'est une imagination qui a pris naissance chez les barbares du Nord; que ce sont eux qui l'ont apportée dans nos climats, et qu'elle s'y est accréditée par des faits, comme la Chapelle des boucs, au milieu de l'ignorance dont leur irruption fut suivie. — Charles II, duc de Lorraine, voyageant incognito dans ses États, arriva un soir dans une ferme où il se décida à passer la nuit. Il fut surpris de voir qu'après son souper on préparait un second repas plus délicat que le sien, et servi avec un soin et une propreté admirables. Il demanda au fermier s'il attendait de la compagnie.

— Non, monsieur, répondit le paysan, mais c'est aujourd'hui jeudi; et toutes les semaines, à pareille heure, les démons se rassemblent dans la forêt voisine avec les sorciers des environs, pour y faire leur sabbat. Après qu'on a dansé le branle du diable, ils se divisent en quatre bandes. La première

vient souper ici; les autres se rendent dans des fermes peu éloignées.

— Et payent-ils ce qu'ils prennent? demanda Charles.

— Loin de payer, répondit le fermier, ils emportent encore ce qui leur convient; et s'ils ne se trouvent pas bien reçus, nous en passons de dures; mais que voulez-vous qu'on fasse contre des sorciers et des démons? Le prince étonné voulut approfondir ce mystère; il dit quelques mots à l'oreille d'un de ses écuyers, et celui-ci partit au grand galop pour la ville de Toul, qui n'était qu'à trois lieues. Vers deux heures du matin, une trentaine de sorciers, de sorcières et de démons entrèrent; les uns ressemblaient à des ours, les autres avaient des cornes et des griffes. A peine étaient-ils à table, que l'écuyer de Charles II reparut, suivi d'une troupe de gens d'armes. Le prince escorté entra dans la salle du souper: — Des diables ne mangent pas, dit-il; ainsi vous voudrez bien permettre que mes gens d'armes se mettent à table à votre place... Les sorciers voulurent répliquer, et les démons proférèrent des menaces. — Vous n'êtes point des démons, leur cria Charles: les habitants de l'enfer agissent plus qu'ils ne parlent, et si vous en sortiez, nous serions déjà tous fascinés par vos prestiges. Voyant ensuite que la bande infernale ne s'évanouissait pas, il ordonna à ses gens de faire main basse sur les sorciers et leurs patrons. On arrêta pareillement les autres membres du sabbat; et le matin, Charles II se vit maître de plus de cent vingt personnes. On les dépouilla, et on trouva des paysans, qui, sous ces accoutrements, se rassemblaient de nuit dans la forêt pour y faire des orgies abominables, et piller ensuite les riches fermiers. Le duc de Lorraine (qui avait généreusement payé son souper avant de quitter la ferme) fit punir ces prétendus sorciers et démons comme des coquins et des misérables. Le voisinage fut délivré pour le moment de ces craintes; mais la peur du sabbat ne s'affaiblit pas pour cela dans la Lorraine.

Doluc, dans ses Lettres sur l'histoire de la terre et de l'homme, tome IV, lettre 91, rapporte encore ce qui suit: « Il y a environ dix ans, vers 1769, qu'il s'était formé dans la Lorraine allemande et dans l'électorat de Trèves une association de gens de la campagne qui avaient secoué tout principe de religion et de morale. Ils s'étaient persuadé qu'en se mettant à l'abri des lois, ils pouvaient satisfaire sans scrupules toutes leurs passions. Pour se soustraire aux poursuites de la justice, ils se comportaient dans leurs villages avec la plus grande circonspection: l'on n'y voyait aucun désordre; mais ils s'assemblaient la nuit en grandes bandes, allaient à force ouverte dépouiller les habitations écartées, commettaient d'abominables excès et employaient les menaces les plus terribles pour forcer au silence les victimes de leur brutalité. Un de leurs complices ayant été saisi par hasard pour quelque délit isolé, on découvrit la trame de cette confédération

détestable, et l'on compte par centaines les scélérats qu'il a fallu faire périr sur l'échafaud. » C'était un rameau de la société des Boucs. *Voy.* ce mot. *Voy.* aussi LITANIES DU SABBAT.

SABBAT DES JUIFS. C'était chez les Juifs le jour du repos consacré au Seigneur. Les rabbins, qui ont substitué divers usages superstitieux aux vieilles observances, ont marqué avec leurs minuties ordinaires ce qu'il est défendu de faire le jour du sabbat. Ils portent ces prescriptions à trente-neuf chefs qui ont leurs dépendances. Il n'est pas permis, disent-ils, de labourer, de semer, de botteler, de lier des gerbes; de battre le grain, de vanner, de cribler, de moudre, de bluter, de pétrir, de cuire, de tordre, de blanchir, de peigner ou de carder, de filer, de retordre, d'ourdir, de traquer, de teindre, de lier, de délier, de coudre, de déchirer ou de mettre en morceaux, de bâtir, de détruire, de frapper avec le marteau, de chasser ou de pêcher, d'égorger, d'écorcher, de préparer et de racler la peau, de la couper pour quelque travail; d'écrire, de raturer, de régler pour écrire, d'allumer, d'éteindre, de porter quelque chose d'un lieu particulier à un lieu public. Ces différents chefs renferment leurs accessoires : par exemple, limer est une dépendance de moudre. Mais les rabbins offrent eux-mêmes les moyens d'éluder ces défenses. Ainsi on ne peut allumer de feu le jour du sabbat; mais on peut se servir, pour en allumer, de quelque serviteur qui ne soit pas juif. Il n'est pas permis non plus de parler d'affaires, de discuter le prix de quoi que ce soit, d'arrêter aucun marché, de donner, ni de recevoir. On ne peut enfin s'éloigner de plus d'un mille de la ville qu'on habite. Le sabbat commence la veille, à notre manière de parler, une demi-heure avant le coucher du soleil.

Il y a sur le sabbat d'autres singularités. Les rabbins appellent fleuve Sabbatique une prétendue rivière que les uns mettent dans la Palestine, que les autres placent ailleurs, mais dont personne n'a pu exactement désigner le lit. L'historien Josèphe en parle ainsi : « Titus rencontra en son chemin une rivière qui mérite assurément que nous en parlions. Elle passe entre les villes d'Arcé et de Raphanée, qui sont du royaume d'Agrippa, et elle a quelque chose de merveilleux; car, après avoir coulé six jours en grande abondance et d'un cours assez rapide, elle se sèche tout d'un coup le septième, et recommence le lendemain à couler six autres jours comme auparavant, pour se sécher périodiquement le septième jour, sans jamais sortir de cet ordre; ce qui lui a fait donner le nom de Sabbatique, parce qu'il semble qu'elle fête le septième jour, comme les juifs. »

Plinè a voulu apparemment parler du même fleuve, lorsqu'il dit qu'il y a dans la Judée un ruisseau qui demeure à sec pen-

dant tous les septièmes jours : *In Judæa rivus omnibus septem diebus siccatur*. C'est pourquoi il ne nous est guère possible de décider.

Dom Calmet donne de cette rivière une idée différente. Selon ce savant, Josèphe dit que Titus, allant en Syrie, vit entre la ville d'Arcé, qui était du royaume d'Agrippa, et la ville de Raphanée, le fleuve nommé Sabbatique, qui tombe du Liban dans la mer Méditerranée. Ce fleuve, ajoute-t-il, ne coule que le jour du sabbat, ou plutôt au bout de sept jours; tout le reste du temps son lit demeure à sec; mais le septième jour il coule avec abondance dans la mer. De là vient que les habitants du pays lui ont donné le nom de fleuve Sabbatique. »

SABÉISME, culte que l'on rend aux éléments et aux astres, et qui, selon quelques-uns, est l'origine de l'astrologie judiciaire.

SABELLICUS (GEORGES), farceur allemand qui parcourait l'Allemagne au commencement du dix-septième siècle, en se disant chef des nécromanciens, astrologues, magiciens, chiromanciens, pyromanciens, etc. Il gagna ainsi beaucoup d'argent, et fut très-révéré des vieilles femmes et des petits enfants (1).

SABIENUS. Dans la guerre de Sicile, entre César et Pompée, Sabienus, commandant la flotte de César, ayant été pris, fut décapité par ordre de Pompée. Il demeura tout le jour sur le bord de la mer, sa tête ne tenant plus au corps que par un filet. Sur le soir, il pria qu'on fit venir Pompée ou quelqu'un des siens, parce qu'il arrivait des enfers, et qu'il avait des choses importantes à communiquer. Pompée envoya plusieurs de ses amis, auxquels Sabienus déclara que la cause et le parti qu'ils servaient alors étaient agréables aux dieux des enfers, et que leur chef réussirait; qu'il avait ordre de le lui annoncer, et que, pour preuve de ce qu'il disait, il allait mourir aussitôt : ce qui eut lieu. Mais on ne voit pas que le parti de Pompée ait réussi, dans le sens naturel du mot.

SABINS, nom des astrologues turcs.

SABLE. Les Madécasses n'entreprennent jamais la guerre sans consulter leurs augures : ceux-ci ont une petitealebasse remplie d'un sable qui ne se trouve qu'en certains lieux; ils le répandent sur une planche et y marquent plusieurs figures. Ils prétendent connaître par là s'ils vaincront leurs ennemis (2).

SABNAC ou **SALMAC**, grand marquis infernal, démon des fortifications. Il a la forme d'un soldat armé, avec une tête de lion. Il est monté sur un cheval hideux. Il métamorphose les hommes en pierres, et bâtit des tours avec une adresse surprenante. Il a sous ses ordres cinquante légions (3).

SACARAS, anges du sixième ordre chez les Madécasses. Ils sont tous malfaisants.

SACCILAIRES, anciens charlatans qui se

(1) Salgues, des Erreurs et des préjugés.

(2) Voyage de Madagascar, en 1722.

(3) Wierus, in Pseudom. dæm.

servaient de la magie pour s'approprier l'argent d'autrui.

SACRIFICES. L'homme, partout où il a perdu les lumières de la révélation, s'est fait des dieux cruels, altérés de sang, avides de carnage. Hérodote dit que les Scythes immolaient la cinquième partie de leurs prisonniers à Mars Exterminateur. Autrefois les Sibériens se disputaient l'honneur de périr sous le couteau de leurs prêtres. Il y avait un temple, chez les Thraces, où l'on n'immolait que des victimes humaines; les prêtres de ce temple portaient un poignard pendu au cou, pour marquer qu'ils étaient toujours prêts à tuer. Dans le temple de Bacchus, en Arcadie, et dans celui de Minerve, à Lacédémone, on croyait honorer ces divinités en déchirant impitoyablement, à coups de verges, de jeunes filles sur leurs autels. Les Germains et les Cimbres ne sacrifiaient les hommes qu'après leur avoir fait endurer les plus cruels supplices. Il y avait, dans le Pégu, un temple où l'on renfermait les filles les plus belles et de la plus haute naissance; elles étaient servies avec respect; elles jouissaient des honneurs les plus distingués; mais tous les ans une d'elles était solennellement sacrifiée à l'idole de la nation. C'était ordinairement la plus éclatante qui avait l'honneur d'être choisie; et le jour de ce sacrifice était un jour de fête pour tout le peuple. Le prêtre dépouillait la victime, l'étranglait, fouillait dans son sein, en arrachait le cœur, et le jetait au nez de l'idole. Les Mexicains immolaient des milliers de victimes humaines au dieu du mal. Presque tous les peuples, hors le peuple de Dieu dans l'ère ancienne, et les chrétiens dans la nouvelle, ont exercé sans scrupule de pareilles barbaries.

C'est un usage établi à Benin, de sacrifier aux idoles les criminels; on les réserve dans cette vue. Ils doivent toujours être au nombre de vingt-cinq. Lorsque ce nombre n'est pas complet, les officiers du roi se répandent dans l'obscurité de la nuit, et saisissent indistinctement tous ceux qu'ils rencontrent; mais il ne faut pas qu'ils soient éclairés par le moindre rayon de lumière. Les victimes saisies sont remises entre les mains des prêtres, qui sont maîtres de leur sort. Les riches ont la liberté de se racheter, ainsi que leurs esclaves; les pauvres sont sacrifiés. Ce qu'on appelait l'hécatombe était le sacrifice de cent victimes, proprement de cent bœufs, mais qui s'appliqua dans la suite aux sacrifices de cent animaux de même espèce, même de cent lions ou de cent aigles; c'était le sacrifice impérial. Ce sacrifice se faisait en même temps sur cent autels de gazon par cent sacrificateurs. On accusait les sorciers de sacrifier au diable, dans leurs orgies, des crapauds, des poules noires et de petits enfants non baptisés.

SADIAL ou **SADIEL**, ange qui, selon les musulmans, gouverne le troisième ciel et qui est chargé d'affermir la terre, laquelle

serait dans un mouvement perpétuel, s'il n'avait le pied dessus.

SAIGNEMENT DE NEZ. Quand on perd par le nez trois gouttes de sang seulement, c'est un présage de mort pour quelqu'un de la famille.

SAINOKAVARA, endroit du lac Fakone où les Japonais croient que les âmes des enfants sont retenues comme dans une espèce de limbes.

SAINS (**MARIE DE**), sorcière et possédée. *Voy. POSSÉDÉES DE FLANDRE.*

SAINT-ANDRÉ. Ce docteur, qui a écrit contre les superstitions, fut appelé, en 1726, par une femme qui lui fit confidence qu'elle était accouchée d'un lapereau. Le docteur témoigna d'abord sa surprise, mais, quelques jours après, cette femme prétendit ressentir des tranchées; elle ne douta pas qu'elle n'eût encore quelque lapin à mettre au monde. Saint-André arrive, et, pour ne rien négliger, il délivre lui-même la malade. Elle accouche en effet d'un petit lapin encore vivant. Les voisines et le docteur de crier miracle. On donne de l'argent à la mère des lapins; elle prend goût au métier, et se met indiscrètement à accoucher tous les huit jours. La police, étonnée d'une si féconde maternité, croit devoir se mêler de cette affaire. On enferme la dame aux lapins, on la surveille exactement, et l'on s'assure bientôt qu'elle s'est moquée du public, et qu'elle a cru trouver une dupe dans le docteur Saint-André (1).

Il a laissé des lettres sur la magie, un vol. in-12. Son jugement n'est pas exact.

SAINT-AUBIN, auteur calviniste de l'Histoire des diables de Loudun, dans l'affaire d'Urbain Grandier. Un vol. in-12. Amsterdam, 1716. Ce livre est écrit avec une mauvaise foi insigne et plein de faussetés.

SAINT-GERMAIN (**LE COMTE DE**), charlatan célèbre du dernier siècle, qui se vantait de faire de l'or, de gonfler les diamants et d'opérer beaucoup de choses merveilleuses. Comme on ignorait son origine, il se disait immortel par la vertu de la pierre philosophale; et le bruit courait qu'il était âgé de deux mille ans. Il avait l'art d'envelopper ses dupes dans le tissu de ses étranges confidences. Contant un jour qu'il avait beaucoup connu Ponce-Pilate à Jérusalem, il décrivait minutieusement la maison de ce gouverneur romain et disait les plats qu'on avait servis sur sa table, un soir qu'il avait soupé chez lui. Le cardinal de Rohan, croyant n'entendre là que des rêveries, s'adressa au valet de chambre du comte de Saint-Germain, vieillard aux cheveux blancs, à la figure honnête: — Mon ami, lui dit-il, j'ai de la peine à croire ce que dit votre maître. Qu'il soit ventriloque, passe; qu'il fasse de l'or, j'y consens; mais qu'il ait deux mille ans et qu'il ait vu Ponce-Pilate, c'est trop fort. Etiez-vous là? — Oh! non, monseigneur, répondit ingénument le valet de chambre, c'est plus ancien que moi. Il n'y

(1) Salgues, des Erreurs et des préjugés, etc., tom. III, p. 111.

a guère que quatre cents ans que je suis au service de M. le comte...

Il y a encore des hommes de l'espèce du comte de Saint-Germain. Voici ce qu'on a pu lire en 1837 dans un feuilleton spirituel dont nous ne pouvons indiquer l'auteur :

LE NOUVEAU COMTE DE SAINT-GERMAIN.

M. L. partit pour Sceaux, il y a huit jours, à quatre heures après midi à peu près; il allait dîner chez madame de Mairan, vieille amie de sa famille, qui habite une des dernières maisons du village, du côté de la forêt... Il y avait peu de monde chez madame de Mairan; mais après le dîner le temps se brouilla. On entendit dans le lointain quelques coups de tonnerre, tristes messagers de la fin de l'été, et une pluie assez forte rendit les sentiers de la forêt impraticables. La maîtresse de la maison, frioleuse comme une douairière, fit allumer du feu, et les voisins arrivèrent. C'étaient des gens graves et âgés pour la plupart. Madame de Mairan se mit à une partie de wist, un groupe se forma, et M. L. qui fuyait le wist comme un avare fuit un emprunteur, se rapprocha des discoureurs, tous inconnus pour lui. On était à Sceaux, pris à l'improviste par une soirée pluvieuse, et une conversation entre gens qui ne s'étaient pas attendus à être rassemblés dans un salon devait se ressentir de cet accident imprévu, et se fixer au hasard sur le premier sujet venu.

— Avez-vous vu le tombeau de Florian? demanda quelqu'un. — Non, répondit un grand monsieur sec qui parut un diplomate à M. L...; non, quand je suis à Sceaux, je vous avoue que je ne pense ni au duc de Penthièvre, ni à son page, mais seulement à la duchesse et surtout au duc du Maine. — Bah! répondit un vieil ami de madame de Mairan, qui a été préfet sous la restauration, malgré mes opinions, je suis forcé d'avouer que c'était un pauvre homme que ce duc du Maine, et bien peu en état de lutter contre le régent, Stairs et Dubois. Un petit homme, à figure ridée, d'une complexion sèche et vigoureuse, et que M. L... avait remarqué assis dans une vaste bergère, caressant ses mollets absents, s'élança d'un bond au milieu du cercle. — Monseigneur le duc du Maine un pauvre homme! dit-il d'une voix aigre et criarde, monseigneur un pauvre homme! je voudrais bien savoir... L'ancien préfet se plaça comme fait un professeur d'histoire quand il donne une leçon: — Il est bon de vous dire, messieurs, que quand la mort eut ravagé la famille de Louis XIV et n'eut plus laissé d'intermédiaire entre un dauphin de quatre ans et un roi presque octogénaire, tout se prépara pour les événements d'une régence inévitable. — Je sais tout cela mieux que vous, s'écria le petit vieillard.

L'ex-préfet continua: — La tutelle du monarque orphelin était une proie que pouvaient disputer deux prétendants, dont l'un occupait sans gloire le trône d'Espagne, et l'autre végétait à la cour de France. — Ah! vous voulez parler du petit duc d'Anjou,

c'est-à-dire de Philippe V et de monseigneur le duc d'Orléans. L'ex-préfet continua, malgré cette interruption. — Le vieux monarque hésita longtemps entre le désir d'enlever tout à fait la couronne à son neveu et la précaution de ne lui laisser qu'un titre sans pouvoir... Mais le petit vieillard, que la discussion paraissait réveiller et mettre en haleine, s'empara vivement de la parole: « Un mémoire fut remis à Louis XIV, dit-il; on y établissait que les dispositions des régences ne se règlent en France ni par les droits du sang, ni par la volonté des rois, et on y rappelait le mépris qui avait couvert le testament de Louis XIII; la seule mesure convenable à Votre Majesté, y disait-on, consiste à faire, dès à présent, nommer un régent par les états généraux. Il est hors de doute qu'une telle assemblée, convoquée pour ce seul objet, aurait opéré sans troubles, se serait séparée sans résistance, et aurait fixé sur la tête la plus agréable au roi une qualité au-dessus de toute atteinte... Vous savez, messieurs, quel était l'homme que le roi aurait choisi le plus volontiers!... C'était le duc du Maine. » — Le projet était bon et ne venait pas d'un homme ordinaire, dit le diplomate. — Et savez-vous, dit encore le petit vieillard, quel était l'auteur de ce mémoire?... Monseigneur le duc du Maine! — Allons donc! s'écria le préfet. — Il fit plus, reprit le vieillard avec une ardeur nouvelle: quand il vit Louis XIV incertain, quand il craignit que les honneurs de la régence fussent réservés au duc d'Orléans, il chercha quelle digne on pourrait opposer à cet esprit audacieux, il proposa d'ériger le conseil de régence en une sorte de cour nationale, où serait admis un député de chaque parlement et un autre des états de chaque province. N'était-ce pas là une espèce de gouvernement constitutionnel présenté à la France bien avant celui de S. M. Louis XVIII? — A peu près, dit une voix. — Et vous êtes sûr, monsieur, de ce que vous avancez? demanda le préfet. — Parfaitement sûr, répondit le vieillard. M. le chevalier de Lilliers et moi écrivîmes le mémoire sous la dictée de monseigneur le duc du Maine. — Et vous! s'écria tout le monde. — Moi-même, répondit modestement le petit vieillard et en se courbant un peu pour saluer. — Mais, monsieur, dit un des assistants, songez donc que nous sommes aujourd'hui au 25 août 1837, et que vous parlez de... — Je parle, reprit le vieillard en regardant fixement son interlocuteur, de juillet 1714; car le testament de Louis XIV ne fut signé à Marly que le 2 août de la même année. J'étais fort jeune alors. — Alors, dit le préfet; mais il y a cent vingt-un ans de cela, et pour peu que vous comptassiez vingt printemps à cette époque, vous auriez, monsieur, aujourd'hui cent quarante et un ans. — Cent cinquante! cent cinquante à la Saint-Martin! dit le vieillard. L'ex-préfet s'avança d'un air grave vers son singulier interlocuteur. — Monsieur, lui dit-il, à qui ai-je l'honneur de parler? — Le marquis de Kergouët, gentilhomme

breton, un des gentilshommes de feu S. A. R. monseigneur le duc du Maine. — Vous voulez parler sans doute, M. le marquis, de Louis-Charles de Bourbon, comte d'Eu, petit-fils de Louis XIV. — Du tout, du tout, monsieur ! je parle de monseigneur du Maine, fils de sa majesté Louis XIV et de la marquise Athénaïs de Montespan. M. le marquis de Kergouët éleva tellement, en parlant ainsi, sa voix perçante et criarde, que tout le monde, dans le salon, s'approcha du cercle dont il était le centre. — Que dit-il, que dit M. le marquis ? — M. le marquis dit qu'il a cent cinquante ans, et qu'il a connu madame de Maintenon. — Parfaitement, répondit le vieillard, dont l'ouïe était encore très-fine ; j'avais même l'honneur d'être l'allié de madame de Clapion. Ces deux dames voulaient me marier avec une demoiselle de Saint-Cyr ; mais madame la duchesse du Maine ne voulut jamais le permettre. — Cette madame de Maintenon devait être bien vieille ? demanda une jeune demoiselle qui s'était avancée pour voir l'étonnant vieillard. — Du tout, du tout ! répondit le marquis ; elle n'avait que quatre-vingts ans à l'époque dont je vous parle, et je vous assure que si elle avait su se dérober aux remèdes dont l'infestait Fagon, elle aurait été fort bien. Le diable ne rompra donc jamais la baguette de cette vieille fée ? me dit un jour Saint-Simon, dans la galerie de Versailles. M. le duc, lui répondis-je, vous vous trompez de confident : je suis à M. du Maine... Et vraiment il me prenait pour Rocé, ce qui n'était pas flatteur, car Rocé était loin d'être un joli cavalier ; et, comme le disait plaisamment madame du Maine, il avait le teint vert-crapaud.

Tout le monde étonné regardait ce vieillard calme, sérieux, qui parlait de la meilleure foi du monde, et, au milieu de la surprise générale, tirait de sa poche une petite tabatière d'écaille dans laquelle il prenait du tabac d'Espagne, quand l'ex-préfet, qui est du comité de surveillance d'une caisse d'épargne, dit d'un air goguenard : — M. le marquis a connu Law, sans doute ? — Moi, monsieur, répondit dédaigneusement M. de Kergouët, je n'ai jamais vu la finance ; c'était bon pour M. de Fontenelle, mais moi ! Il tira sa montre et ajouta : — Il est dix heures, c'est l'heure où Louis XIV donnait à manger à ses chiennes de chasse ; un jour Sa Majesté, m'en voyant admirer une : — Prenez, Kergouët, me dit-il, prenez... Eh bien ! l'arrière-petite-fille de la chienne du grand roi jappe en m'attendant à l'heure qu'il est... Permettez, messieurs... Le marquis se tira doucement du cercle qui l'entourait, fit un geste d'adieu à la maîtresse de la maison et quitta le salon. — Voilà qui est bien étonnant ! — Cent cinquante ans, qui croirait cela ? — Et marche sans bâton, voit sans lunettes, entend sans cornet. — C'est un original qui a voulu s'amuser, dit l'ex-préfet ; vous voyez bien qu'il n'a su que répon-

dre quand je l'ai mis sur le compte de M. Law. M. L. s'approcha de madame de Mairan, qui achevait au moment même sa partie de wist. — Que faut-il croire, madame, de ce que nous vient de raconter M. le marquis de Kergouët ? — Ah ! le marquis, dit négligemment madame de Mairan en mêlant les cartes pour faire une patience, c'est un fort brave homme ; nous sommes un peu parents ; il était fort lié avec le grand-père de mon père, et je me souviens d'en avoir entendu faire l'éloge, par mon grand-père à moi, durant toute mon enfance... Quel dommage qu'il ne soit pas riche ! Il ferait rebâtir le château de Sceaux...

SAINT-GILLE, marchand épicier à Saint-Germain en Laye, qui fut présenté comme ventriloque à l'académie des sciences, le 22 décembre 1770. Il avait le talent d'articuler des paroles très-distinctes, la bouche bien fermée et les lèvres bien closes, ou la bouche grandement ouverte, en sorte que les spectateurs et auditeurs pouvaient y plonger. Il variait admirablement le timbre, la direction et le ton de sa voix qui semblait venir, tantôt du milieu des airs, tantôt du toit d'une maison opposée, de la voûte d'un temple, du haut d'un arbre, tantôt du sein de la terre, etc.

SAKHAR, génie infernal qui, suivant le Talmud, s'empara du trône de Salomon. Après avoir pris Sidon et tué le roi de cette ville, Salomon emmena sa fille Téréda ; comme elle ne cessait de déplorer la mort de son père, il ordonna au diable de lui en faire l'image pour la consoler. Mais cette statue, placée dans la chambre de la princesse, devint l'objet de son culte et de celui de ses femmes. Salomon, informé de cette idolâtrie par son visir Asaf, brisa la statue, châtia sa femme et se retira dans le désert, où il s'humilia devant Dieu. Ses larmes et son repentir ne le sauvèrent pas de la peine que méritait sa faute. Ce prince était dans l'usage de remettre, avant d'entrer dans le bain, son anneau, dont dépendait sa couronne, à une de ses femmes nommée Amina. Un jour, Sakhar vint à elle sous les traits du roi, et, recevant l'anneau de ses mains, prit, en vertu de ce talisman, possession du trône, et fit dans les lois tous les changements dont sa méchanceté s'avisait. En même temps Salomon, dont la figure n'était plus la même, méconnaissable aux yeux de ses sujets, fut obligé d'errer et de demander l'aumône. Enfin, au bout de quarante jours, espace de temps durant lequel l'idole avait été honorée dans son palais, le diable prit la fuite et jeta l'anneau dans la mer. Un poisson qui venait de l'avalier fut pris et servi devant Salomon, qui retrouva sa bague dans ses entrailles. Rentré en possession de son royaume, ce prince saisit Sakhar, lui chargea le cou d'une pierre, et le précipita dans le lac de Tibériade.

SAKHRAT. Il y a une montagne que les mahométans croient entourer tout le globe.

(1) Le ventriloque de l'abbé de La Chapelle, cité par M. Garinet, Hist. de la Magie en France, p. 278.

C'est la montagne de Kaf. Elle a pour fondement la pierre Sakhrat, dont Lokman disait que quiconque en aurait seulement le poids d'un grain ferait des miracles. Cette pierre est faite d'une seule émeraude, et c'est de sa réflexion que le ciel nous paraît azuré. Lorsque Dieu veut exciter un tremblement de terre, il commande à cette pierre de donner le mouvement à quelqu'une de ses racines. La terre se trouve au milieu de cette montagne, comme le doigt au milieu de l'anneau; sans cet appui, elle serait dans une perpétuelle agitation. Pour y arriver, il faut traverser un très-grand pays ténébreux; nul homme n'y peut pénétrer s'il n'est conduit par quelque intelligence. C'est là que les Dives ou mauvais génies ont été confinés, après avoir été subjugués par les premiers héros de la race des hommes; c'est là aussi que les Péris ou fées font leur demeure ordinaire.

SAKIMOUNI, génie ou dieu, dont les légendes des Kalmouks racontent qu'il habitait le corps d'un lièvre; il rencontra un homme qui mourait de faim, il se laissa prendre pour satisfaire l'appétit de ce malheureux. L'esprit de la terre, satisfait de cette belle action, plaça aussitôt l'âme de ce lièvre dans la lune, où les Kalmouks prétendent la découvrir encore (1).

SALAMANDRES. Selon les cabalistes, ce sont des esprits élémentaires, composés des plus subtiles parties du feu, qu'ils habitent. « Les salamandres, habitants enflammés de la région du feu, servent les sages, dit l'abbé de Villars; mais ils ne cherchent pas leur compagnie; leurs filles et leurs femmes se font voir rarement. De tous les hôtes des éléments, les salamandres sont ceux qui vivent le plus longtemps. » Les historiens disent que Romulus était fils de Mars. Les esprits forts ajoutent : c'est une fable; les démonomanes disent : il était fils d'un incube. Nous qui connaissons la nature, poursuivons le même auteur, nous savons que ce Mars prétendu était une salamandre. Voy. CABALE. Il y a un animal amphibie, de la classe des reptiles et du genre des lézards, qu'on nomme la salamandre. Sa peau est noire, parsemée de taches jaunes, sans écailles et presque toujours enduite d'une matière visqueuse qui en suinte continuellement. La salamandre ressemble, pour la forme, à un lézard. Les anciens croyaient que cet animal vivait dans le feu. « La Salamandre loge dans la terre, dit Bergerac, qui est toujours farceur, sous des montagnés de bitume allumé, comme l'Etna, le Vésuve et le cap Rouge. Elle sue de l'huile bouillante et crache de l'eau-forte, quand elle s'échauffe ou qu'elle se bat. Avec le corps de cet animal, on n'a qu'à faire du feu dans une cuisine. Pendu à la crémaillère, il fait bouillir et rôtir tout ce que l'on met devant la cheminée. Ses yeux éclairent la nuit comme de petits soleils; et, placés dans une cham-

(1) Voyages de Pallas.

bre obscure, ils y font l'effet d'une lampe perpétuelle... »

SALGUES (JEAN-BAPTISTE), auteur d'un livre intitulé : *Des erreurs et des préjugés répandus dans les diverses classes de la société*, 3 vol. in-8°, 3^e édit., Paris, 1818. Une quatrième édition a paru depuis; mais ce livre a maintenant peu de lecteurs.

SALIÈRE. Le sel, chez les anciens, était consacré à la sagesse; aussi n'oubliait-on jamais la salière dans les repas. Si l'on ne songeait pas à la servir, cet oubli était regardé comme un mauvais présage. Il était aussi regardé comme le symbole de l'amitié; les amis avaient coutume de s'en servir au commencement des repas, et si quelqu'un en répandait, c'était le signe de quelque brouillerie future. Aujourd'hui c'est encore un très-mauvais augure pour les personnes superstitieuses, lorsque les salières se renversent sur la table. Voy. SEL.

SALISATEURS, devins du moyen âge, qui formaient leurs prédictions sur le mouvement du premier membre de leur corps qui venait à se remuer, et en tiraient de bons ou mauvais présages.

SALIVE. Pline le Naturaliste rapporte, comme un ancien usage, celui de porter avec le doigt un peu de salive derrière l'oreille, pour bannir les soucis et les inquiétudes. Mais ce n'est pas là toute la vertu de la salive; elle tue les aspics et les serpents, les vipères et les autres reptiles venimeux. Albert le Grand dit qu'il faut qu'elle soit d'un homme à jeun et qui ait demeuré longtemps sans boire. Figuiier assure qu'il a tué plusieurs serpents d'un petit coup de bâton mouillé de sa salive. M. Salgues ajoute qu'il est possible de tuer les vipères avec un peu de salive, mais qu'il est à propos que le coup de bâton qui l'accompagne soit suffisant. Ce qui est certain, c'est que Redi a voulu vérifier les témoignages d'Aristote, de Galien, de Lucrèce, etc. Il s'est amusé à cracher, à jeun, sur une multitude de vipères que le grand duc de Toscane avait fait rassembler; mais, à la grande confusion de l'antiquité, les vipères ne sont pas mortes. Voy. CRACHAT.

SALOMON. Les philosophes, les botanistes, les devins, et les astrologues orientaux regardent Salomon ou Soliman comme leur patron. Selon eux, Dieu, lui ayant donné sa sagesse, lui avait communiqué en même temps toutes les connaissances naturelles et surnaturelles; et entre ces dernières, la science la plus sublime et la plus utile, celle d'évoquer les esprits et les génies et de leur commander. Salomon avait, disent-ils, un anneau chargé d'un talisman qui lui donnait un pouvoir absolu sur ces êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme. Cet anneau existe encore; il est renfermé dans le tombeau de Salomon, et quiconque le posséderait, deviendrait le maître du monde; mais on ne sait où trouver ce tombeau. Il ne reste que des formules, des pratiques et des figures, par lesquelles on peut acquérir, quoique im-

parfaitement, une petite partie du pouvoir que Salomon avait sur les esprits. Ces beaux secrets sont conservés dans les livres niais qu'on attribue à ce prince, et surtout dans ses Clavicules intitulées : les *Véritables Clavicules de Salomon*, in-18, à Memphis, chez Alibeck l'Égyptien. On y trouve des conjurations et des formules magiques. Agrippa, dit-on faussement, faisait grand cas de cet ouvrage. On attribue encore à Salomon un *Traité de la pierre philosophale*, les *Ombres des idées*, le *Livre des neuf anneaux*, le *Livre des neuf chandeliers*, le *Livre des trois figures des esprits*, des *Sceaux qui chassent les démons*, et un *Traité de nécromancie*, adressé à son fils Roboam. Voy. CONJURATIONS, SAKHAR, BÉLIAL, ASRAEL, ASMODÉE, ART NOIROIRE, etc.

Les auteurs de la *Revue britannique* ont publié, traduit de l'*Asiatic Journal*, une curieuse légende de Salomon. Nous la résumons ici :

SALOMON ET LA SIMORGUE.

La sagesse de Salomon offrait aux talmudistes une belle carrière. Ils s'y sont jetés et l'ont semée de merveilles. Les Arabes ont encore enchéri sur eux ; et l'histoire de Soliman-ben-David est devenue l'un des cycles les plus magnifiques de leurs poétiques créations. Il est des palais que l'on attribue à ce prince, quoique les ruines qui en restent encore debout embarrassent fort les archéologues, moins téméraires en matière d'authenticité que les naïfs musulmans. Son nom se lit sur des talismans qui se sont conservés jusqu'à nos jours. La table d'émeraude bordée de pierres précieuses, que Mouza prit à Tolède, lors de la première entrée des Arabes en Espagne, n'était autre que la table de Salomon ; ce sont aussi ses vases et son sceau, que ces vases d'airain où furent enfermés les génies rebelles, et ce sceau dont ils furent scellés avant d'être jetés à la mer.

Mais malgré sa souveraineté sur toute la nature et son empire sur les esprits, Salomon paya quelquefois cher cette supériorité. Un jour qu'il avait fait une question *illé-gale* à un esprit qui lui était soumis, celui-ci refusa de répondre. Mais il promit de le faire si on lui remettait le sceau du prince, c'est-à-dire son talisman. A peine le mauvais esprit l'eut-il en sa possession, qu'il chassa Salomon de son palais, et le roi, réduit à mendier, erra plusieurs mois, répétant ces mots, qui forment le commencement de l'Écriture sainte : « Moi, le précheur, j'ai été roi sur Israël. » Les rabbins rattachent ainsi les contes les plus étranges au texte de l'Écriture sainte. La répétition constante de cette phrase dans la bouche d'un mendiant ayant attiré l'attention des sages, le démon, qui avait usurpé la place de son maître, fut découvert, et Salomon remonta sur son trône. Depuis cet événement il vécut toujours dans la crainte ; il s'entourait chaque nuit d'une sorte de garde formée de *soixante vaillants hommes, des plus vaillants d'Israël, ayant chacun son épée sur sa cuisse, à cause des*

frayeurs de la nuit (Cant., III, 7, 8). La plus singulière fiction qui ait été imaginée sur ce monarque est celle qui le représente dirigeant la construction du temple, assisté non-seulement par les ouvriers juifs et par les Tyriens salariés, mais encore par les djinns (génies) soumis à son pouvoir magique. Le roi étant mort, disent les musulmans, pendant la construction de l'édifice, demeura debout appuyé sur son bâton, et les démons, ignorant que son âme avait quitté le corps, continuèrent de travailler, effrayés de la sévérité de l'œil qui les avait surveillés pendant sa vie. Mais quand l'édifice fut achevé, un ver sortit du bâton, le cadavre tomba sur la terre ; aussitôt les légions de démons travailleurs prirent la fuite en tumulte, pleins de colère de l'erreur qui les avait retenus si longtemps sous le joug d'un mort.

Le second acteur principal qui se trouve en scène avec le roi des hommes, dans la légende qu'on va lire, c'est le roi des airs, le ou la Simorgue, oiseau mâle ou femelle d'une immense grandeur, caché dans les montagnes de Kaf, qui entourent le monde comme d'un cercle de pierre, et qui meurt pour renaître après avoir vécu quinze cents ans. Dans sa vie et sa mort, la Simorgue a trop de ressemblance avec le phénix de la mythologie grecque pour ne pas leur attribuer une certaine parenté. Peut-être descendent-ils du *garuda* des Indiens, ainsi que l'*anka* des Arabes, qui à son tour a tant de similitude avec le merveilleux *roc*, si célèbre dans les contes de Sindbad et d'Aladin. Le *garuda*, ou porteur de Vichnou, naquit de l'un des œufs jumeaux où il fut couvé avec le cocher du soleil, le bel *aruna*, qu'on représente sans cuisses, parce que sa mère les lui supprima en écrasant la coquille pour le faire naître plus tôt. L'immense oiseau du conte de Sindbad et l'œuf qui lui fut enlevé pour en faire un dôme de palais sont en harmonie avec le grandiose de la mythologie sanscrite ; mais dans les contes mythologiques de l'Inde on ne trouve ni le style arabe, ni le moindre souvenir de la superstition populaire de l'ancienne Perse.

Mais voici la légende orientale :

Louange à Dieu, souverain Seigneur des deux mondes et de la vie future réservée aux vrais croyants ; honneur et gloire à son prophète Mahomet et à toute sa famille.

Apprenez qu'il a été rapporté ceci : Un jour Salomon (la paix soit avec lui), assis sur son trône, présidait un lever ; toutes les choses créées, les animaux sauvages, les pèris, les dives, les reptiles et les oiseaux, se tenaient chacun à son rang devant lui ; aucune créature n'osait lever la tête, ni respirer en sa présence. Cependant l'oiseau qu'on appelle étourneau ayant fait un mouvement pour lequel Salomon ordonna qu'il serait châtié, l'oiseau dit : O Salomon ! ce mouvement a été préordonné par la providence divine ; pourquoi donc me châtierais-tu ? la Simorgue, qui était présente, entendait l'étourneau parler ainsi, se tourna vers

Salomon et dit : O prophète de Dieu ! je n'ai pas foi en la prédestination ni en la Providence. Ce discours déplut souverainement à Salomon : — Ne répète jamais ce blasphème, dit-il, car qui nie la prédestination n'est pas dans la vraie foi, et sa religion n'est pas véritable. La Simorgue répondit : — O prophète de Dieu ! c'est pour leur propre satisfaction que les hommes ont dit : Ceci est la prédestination, ceci est la Providence ; mais en réalité l'une n'existe pas plus que l'autre. Salomon fut encore plus mécontent de cette réponse, et il répéta à la Simorgue : — C'est un devoir pour nous de croire que nos actions sont la nécessité du destin ou de la Providence. Pendant qu'ils parlaient ainsi, Dieu envoya l'ange Gabriel, qui dit à Salomon : — Que ton cœur ne soit point attristé par les paroles de la Simorgue ; le temps viendra qu'elle s'enfuira avec honte de ta cour et se cachera devant tout ce qui a vie dans le monde. Mais si tu désires confondre son incrédulité, sache que cette nuit même un fils est né au roi de l'Orient et une fille au roi de l'Occident, et que nous avons ordonné dans notre providence qu'ils s'uniront un jour et qu'un fils leur naîtra : or c'est là un décret dont l'accomplissement paraîtra impossible à tous les habitants du monde. Alors Salomon fit appeler la Simorgue : — Qu'as-tu à dire contre le destin ou la Providence ? La Simorgue répondit : — Tu es vraiment le prophète de Dieu, et néanmoins je ne puis croire au destin, ni mettre ma confiance en lui. — Eh bien donc, ô Simorgue ! le Dieu grand et glorieux m'a révélé ceci : Cette nuit même un fils est né au roi de l'Orient et une fille au roi de l'Occident, et il est décidé dans les décrets de la Providence qu'ils s'uniront un jour et qu'il leur naîtra un fils. Quand tous les hommes de sagesse et de science répandus sur la surface de la terre s'accorderaient pour changer ces décrets, ils n'y parviendraient point ; il faudra bien que toi-même tu croies aussi à cette Providence. La Simorgue répondit : — Par la toute-puissance divine, je crois fermement que Dieu est le suprême dispensateur de toutes choses, et cependant il m'est impossible de croire que le fils de l'Orient et la fille de l'Occident puissent jamais se rencontrer. — Ne parle point de la sorte, reprit Salomon, car c'est contre la loi ; et si ce n'était à cause du pouvoir que je t'ai conféré cette nuit sur les oiseaux, certainement je t'aurais dépouillée de la dignité dont tu es investie, et tu serais sévèrement châtiée ; mais je ne veux pas que ton honneur et ta dignité puissent périr. Maintenant donc repens-toi et ne répète jamais ces blasphèmes. — O envoyé de Dieu ! dit la Simorgue, je sais que tu es un vrai prophète : toutefois je ne puis croire au destin ; mais accorde-m'en la permission, et je traverserai les desseins que l'ange Gabriel t'a révélés, afin que tu saches que la vérité est de mon côté. Salomon choisit quatre oiseaux, la corneille, le chat-huant, l'étourneau et le moineau, pour rédiger une convention de quinze années ; le contrat fut écrit et signé :

Quand la Simorgue fut hors de la présence de Salomon, elle s'envola vers l'Occident et s'abattit dans la ville même où la fille du roi venait de naître. Il y avait dans cette ville un jardin, un lac et un arbre auquel était suspendu un berceau d'ivoire et d'ébène, tout orné de pierres précieuses ; l'enfant était dans ce berceau, entouré des nourrices et des servantes. Tout à coup la Simorgue, semblable à une montagne, fondit sur elles. Quand elles la virent, elles tombèrent de terreur à son approche ; puis, en poussant des cris, elles abandonnèrent le berceau et s'enfuirent tremblantes dans la maison du jardin. La Simorgue, enlevant le berceau et l'enfant, les emporta dans les airs. Les clameurs des femmes avaient fait grand bruit dans la ville ; le roi, apprenant ce qui était arrivé, donna l'ordre à des archers armés de poursuivre la Simorgue. Ils montèrent sur leurs chevaux, poussant des cris, lançant des flèches, faisant un grand bruit de cornets et de trompettes, et se mirent à suivre l'oiseau qu'on voyait dans les airs emportant le berceau dans son bec ; mais ce fut sans succès, la Simorgue disparut bientôt à tous les regards. Le roi de l'Occident rentra désolé, pleurant et se lamentant, et toute la ville fut dans l'affliction. La Simorgue cependant, ayant pris son vol au-dessus de l'Océan, traversa les sept mers. Sur le rivage de la septième il y avait une montagne si haute qu'elle perçait les nuages, et que les plus grands oiseaux ne pouvaient s'élever jusqu'à son sommet ; autour de cette montagne croissait un épais et sombre haller. La Simorgue plaça le berceau dans un arbre qui avait poussé sur la montagne ; elle apporta du lait pour nourrir l'enfant. Ce fut là qu'elle l'éleva ; nulle créature ne le vit. « Car, se disait-elle, j'élèverai cette fille jusqu'à quinze ans, sans qu'aucun être crée la connaissance, et dans quinze ans, quand l'époque fixée par Salomon sera venue, je la lui amènerai, afin qu'il puisse être convaincu qu'il n'existe rien de semblable à ce qu'on appelle destin, et que c'est une invention des hommes dans leurs heures de loisir. » Ainsi donc, revenant chaque matin, la Simorgue nourrit et soigna l'enfant jusqu'à ce qu'il eût quatre ans, lui apportant toutes sortes de friandises sèches ou liquides, ainsi que du beurre et du lait. La princesse, toujours dans la joie et le contentement, s'imagina qu'il n'y avait pas d'autre endroit que celui qu'elle habitait dans le monde ; et, persuadée que la Simorgue l'avait créée, elle vivait dans le bonheur et l'abondance. Le Tout-Puissant avait si bien disposé la Simorgue à la tendresse pour cette jeune princesse, qu'elle ne pouvait la perdre de vue un seul instant. A cinq ans, elle était gracieuse et jolie, et la Simorgue comptait avec impatience les jours et les heures, attendant l'époque fixée par Salomon pour se présenter devant lui. Alors Gabriel se rendit près de Salomon, et il lui apprit qu'aussitôt que le fils du roi de l'Orient avait eu cinq ans, le Tout-Puissant avait mis en son cœur un

si grand amour pour la chasse, qu'il voulait chasser tous les jours; le roi son père disait à ses omras: — Faites ce que mon fils désire, et ne le détournez pas de sa chasse.

Quand il eut six ans, il avait tant d'esprit, il était si beau et il se montrait si bon cavalier, que tous ses serviteurs remarquaient ses perfections et s'en étonnaient. Il faisait des parties de chasse qui duraient deux ou trois jours. Lorsqu'il revenait, il appelait autour de lui les sages de la cour, il leur demandait des histoires des anciens temps qu'il apprenait par cœur. Quand il eut sept ans, il eut le désir de chasser sur la mer, et il en demanda la permission à son père. Le roi, qui savait que toute opposition était vaine, fit préparer un navire avec des provisions pour un mois, et confiant son fils à un serviteur fidèle, non-seulement il lui donna des pages richement vêtus pour le servir, mais il fit mettre encore diverses espèces de grands et de petits faucons dans le navire. Le prince, ayant fait tous ses préparatifs, quitta la ville de son père, et tous les jours il chassait dans la traversée jusqu'à ce qu'on fût arrivé au rivage. Là il fit dresser les tentes, et pendant plusieurs jours il chassa sur les bords de la mer. Au dixième jour, après avoir donné l'ordre de tenir prêts les navires et les bateaux, il s'embarqua avec dix jours de provision. Ils naviguèrent entre les îles, chassant et fauconnant, et un jour ils débarquèrent le prince sur une île où se trouvaient des perdrix et des pigeons en abondance. Le prince aimait cette chasse avec tant de passion, qu'il ne sentait ni la faim ni la soif quand il y était engagé; en sorte qu'au bout de dix jours il ne restait pas un seul oiseau dans cette île: c'est pourquoi il ordonna aux matelots de le transporter dans une autre.

Lorsqu'ils eurent navigué un jour, il s'éleva tout à coup une tempête mêlée de vents, d'éclairs et de tonnerre; les bâtiments se heurtèrent si fort qu'ils coulèrent bas, et le prince se trouva seul sur une planche qui le porta pendant trois jours et trois nuits, et le jeta sur un rivage, qu'il se mit à parcourir, mangeant ce qu'il pouvait trouver. Au bout de deux jours il aperçut un navire sur lequel étaient des marchands: il les salua; ils lui rendirent le salut et lui demandèrent qui il était et ce qu'il faisait en ce lieu-là. Le prince répondit: — Je suis le fils d'un marchand, je me trouvais dans un navire avec beaucoup de marchandises quand le navire a péri avec tout ce que je possédais; au moyen d'une planche, seul j'ai pu me sauver. Si quelqu'un d'entre vous, pour l'amour de Dieu, veut me prendre sous sa protection, je le servirai, et certainement il sera récompensé dans ce monde ou dans l'autre. En parlant ainsi le prince pleurait; les passagers, émus de son discours, pleurèrent avec lui. Par une providence divine il y avait sur le navire un sage de la cour de Salomon; appelant le prince, il le consola en lui disant: — Désormais n'aie plus d'inquiétude. Le prince le remercia; puis, ayant ca-

ché dans le navire une ceinture d'or qu'il portait, il se revêtit d'un habit de serviteur et demeura auprès du sage, qui le traita avec bonté, et qui, l'ayant reconnu fidèle et prudent, remit entre ses mains ce qu'il possédait. Ils arrivèrent à une ville d'Egypte où ils restèrent deux ans. Un jour le sage dit au prince: — Tu m'as servi deux ans et je ne t'ai fait aucun bien; j'ai honte de paraître devant toi; c'est pourquoi demande-moi quelque récompense. — Mille fois mon âme soit le prix de la tienne, et dix mille fois sois-tu béni et heureux! dit le prince, car je ne t'ai point servi dans l'espoir d'un salaire. Cette réponse charma le sage, et alors le prince se rendit à la place du marché; ayant vendu sa ceinture d'or qu'il avait conservée, il en mit le prix dans sa bourse; chaque fois qu'il allait au bazar, il achetait pour le sage quelque chose qu'il lui apportait; une autre année se passa ainsi. De nouveau le sage eut honte devant son serviteur.

Un jour le prince dit: — Puisse la vie de mon seigneur être longue! Voici qu'un désir m'a pris de voir la source du Nil; accorde-moi la permission de te quitter. Son maître répondit: — Mon fils, tu n'es qu'un enfant; si la source du Nil est à l'extrémité de l'Occident, comment donc pourras-tu pénétrer jusque-là? Le prince reprit: — Telle est la volonté du Tout-Puissant. Le sage, voyant que ses avis étaient sans effet, alla à son trésor; il en rapporta quelque chose qui ressemblait à de la cire; il en donna une parcelle au prince en disant: — Mange cette drogue, cela te sera utile. Le prince le remercia; et après avoir mangé comme il lui était recommandé, il dit: — Fais-moi connaître, ô sage! l'utilité de cette drogue. Le sage répondit: — Cette substance a été prise du trésor de Salomon: je te l'ai donnée parce que j'étais honteux que tu m'eusses servi si longtemps sans récompense. En quelque lieu que tu sois, tu entendras le langage des oiseaux et des quadrupèdes, et tu comprendras leurs paroles. Le prince, rempli de joie, prit son chemin vers le Nil, résolu d'en suivre les bords. Il arriva à une ville dont l'aspect réjouissait le cœur; jamais il n'avait vu de lieu si agréable, et il se mit à manger des fruits. Il aperçut alors certains arbres dont le fruit semblait cousu dans de la fine toile; il en sortait une si vive lumière, que tout en était éclairé. Le prince se dit: « J'irai, et je verrai. » Mais il eut une autre pensée: « Je ne sais quel artifice est caché là-dessous; mon cœur est dans l'appréhension; je resterai donc ici un an, afin d'apprendre ce mystère. » Tandis qu'il faisait ces réflexions, il entendit le son de la musique; il aperçut une foule de peuple qui arrivait. Le roi vint aussi, et il s'assit sous l'arbre avec ses vizirs et tous les chefs de sa cour. — Je me tiendrai à peu de distance, dit le prince, et j'entendrai ce qu'ils diront. Les sept vizirs qui accompagnaient le roi émirent différentes opinions sur ces arbres resplendissants; aucun d'eux ne le satisfait; et il leur dit: — Il y a longtemps déjà que je vous ai demandé

l'explication de cette merveille ; vous ne me l'avez pas donnée encore : il faut que l'inquiétude soit ôtée de mon cœur. Maintenant donc, je vous ferai trancher la tête à tous. Les vizirs, saisis de crainte, se regardèrent les uns les autres, ne sachant quelle réponse faire ; enfin, l'un d'eux, baisant la terre en signe de soumission : — Longtemps, dit-il, nous avons été au service du roi ; longtemps aussi nos pères et nos aïeux ont été les conseillers du père du roi et de ses ancêtres, et toujours on a vu ces arbres resplendir ; mais personne n'a pu en expliquer la cause. Maintenant notre seigneur nous a exprimé son désir ; ses ordres sont justes ; qu'il nous congédie et nous accorde la permission d'aller faire des recherches à ce sujet, afin qu'ayant obtenu des informations, nous les présentions à notre seigneur.

Le roi se leva et dit : — Par la sainte foi de Salomon le prophète ! si avant un mois vous ne m'avez expliqué ce phénomène, je ne laisserai pas vivant un seul d'entre vous. Ayant dit ces mots, il monta à cheval et s'en alla. Les vizirs reconnurent qu'il ne leur restait qu'à voyager par le monde pour y chercher leur réponse. Au moment où ils allaient partir, ils aperçurent le prince d'Orient : ils lui demandèrent : — D'où es-tu ? et où vas-tu ? Il répondit : — Je viens de l'Orient et je vais à l'Occident. Les vizirs, étonnés de ces paroles, reprirent : — A un âge si tendre, pour quelle affaire voyages-tu ? — J'ai été tourmenté, répondit le prince, du désir de voir la source du Nil. — Ce n'est pas là une pensée que tu devais avoir à ton âge. — Je n'y puis rien maintenant ; il n'est pas en notre pouvoir de déranger les décrets de la Providence. Les vizirs dirent : — Venez donc avec nous. Ils suivirent les bords du Nil ; bientôt ils virent un homme qui arrachait des herbes ; les unes étaient mûres, les autres ne l'étaient pas encore, et il les jetait toutes dans l'eau. Un peu plus loin, ils virent un homme qui liait de jeunes branches ; quand il les avait liées, il ne pouvait les soulever pour les mettre sur sa tête ; cependant il continuait d'en lier davantage encore. Un peu plus loin ils virent un homme assis près d'un puits ; ayant mis de côté son propre seau, il remplissait les seaux des autres, et laissait le sien vide. Encore plus loin, ils virent un oiseau qui, à moitié sorti d'un trou, faisait tous ses efforts pour y rentrer, mais ne pouvait y parvenir. Plus loin, ils virent un serpent qui, endormi et couché sur le chemin, mordait tous les passants, et personne n'y prenait garde, chacun s'avancant avec la même indifférence téméraire. Encore plus loin, ils entendirent une portée de petits chiens qui jappaient dans le ventre de leur mère. Passant outre, ils virent un jeune veau tétant une vache grasse ; néanmoins ce veau devenait maigre à ce régime. Après cela ils virent deux bouchers dont les boutiques étaient en face l'une de l'autre : l'un vendait de la viande belle et fraîche, l'autre de la viande maigre et corrompue ; on laissait la viande belle et fraîche, et on achetait la

viande maigre et putréfiée. Plus loin ils virent un arbre couvert de morceaux de toile ; et chaque passant coupait un de ces morceaux et l'emportait. Plus loin ils virent un homme qui remplissait de nourriture la bouche des autres, et qui lui-même ne mangeait rien. Encore plus loin ils virent une antilope qui courait, et beaucoup de monde qui courait après elle ; quelques-uns posant les mains sur son cou, quelques autres la saisissant par les pieds, tous s'efforçant de l'attraper, mais ne pouvant y réussir. Quand ils eurent marché encore plus loin, ils virent un vieillard qui avait le corps courbé en deux et qui priait. Ils le saluèrent, il rendit leur salut ; et les faisant asseoir près de lui, il leur demanda quel était l'objet de leur recherche. — Nous avons vu sur notre chemin, dirent-ils, diverses merveilles ; nous ne sommes pas d'accord sur la solution des énigmes qu'elles renferment ; nous en souhaiterions la signification. — Je suis âgé de cent cinquante ans, dit le vieillard, et cependant je n'ai rien vu ni rien su de ces merveilles ; mais j'ai un frère plus âgé que moi ; allez vers lui, car il est sur votre route ; demandez-lui de vous expliquer ces choses.

Ils s'avancèrent plus loin, les sept vizirs et le jeune prince avec eux. Et ils trouvèrent un vieillard dont les cheveux étaient à moitié gris ; ils lui demandèrent le sens des mêmes merveilles. — Je suis âgé de cent soixante ans, dit-il, et je n'ai jamais entendu rien dire ni jamais rien su de ces choses. Mais quand vous serez plus loin, j'ai un frère plus âgé que moi, qui doit savoir la vérité de ces merveilles ; il vous la dira. Ils allèrent donc plus loin. Ils virent un homme entouré de sept jeunes garçons, au milieu desquels il paraissait lui-même comme un jeune homme plein de vigueur ; il avait une chevelure noire. Ils le saluèrent et s'assirent devant lui. — Quelle affaire vous amène ici ? dit-il, et que demandez-vous ? Ils lui dirent les choses étranges qu'ils avaient vues, et lui parlèrent aussi des arbres dont les fruits sont enfermés dans de la toile et brillent comme du feu. — Ecoutez, dit-il, et soyez attentifs. L'homme qui coupait de l'herbe en maturité et de l'herbe non encore mûre, et qui jetait l'une et l'autre à l'eau, c'est l'œuvre de la mort qui atteint les jeunes aussi bien que les vieux, et ne montre de pitié pour personne. Secondement, l'homme qui avait mis du bois sur sa tête, qui en était accablé, et qui néanmoins en mettait davantage, c'est l'emblème des fils d'Adam, qui, après avoir commis plus de péchés qu'ils ne peuvent en porter, continuent d'en commettre toujours. Troisièmement, l'homme qui tirait de l'eau d'un puits et remplissait les seaux des autres tandis qu'il laissait les siens vides, est celui qui, ayant acquis avec fatigue les biens de ce monde, les donne à des étrangers, et laisse sa famille dans le dénûment. Quatrièmement, l'oiseau sorti à demi de son trou et qui ne pouvait y rentrer, c'est la parole, qui, une fois échappée de la bouche, ne peut plus y retourner. Cinquièmement, le serpent

qui piquait tous les passants, et contre lequel personne ne se garantissait, est l'image de ce monde, où chacun trouve la destruction, et dont personne cependant ne se défie. Sixièmement, les petits chiens qui jappaient dans le ventre de leur mère sont les enfants de nos jours, où le fils a la présomption de donner des conseils à son père. Septièmement, le veau qui tétait le lait de sa mère et qui en devenait maigre représente les monarques de ce temps-ci, qui, bien qu'ils extorquent l'or et l'argent de leurs sujets, n'en sont pas moins toujours faibles. Huitièmement, ces deux bouchers, l'un vendant de la viande grasse et fraîche, l'autre de la viande maigre et corrompue, et le monde laissant la boutique du premier pour celle du dernier, sont une allusion aux hommes qui, laissant les compagnies vertueuses, courent après les sociétés sans honneur et sans honte. Neuvièmement, l'ornement de toile fine suspendu à un arbre et dont chacun arrachait un morceau, est l'allégorie de la vraie foi, dont chacun peut prendre sa part. Dixièmement, l'homme qui emplissait la bouche des autres et ne mangeait rien lui-même est la figure des sages de nos jours, qui donnent aux autres de bons avis dont ils auraient besoin pour eux-mêmes. Onzièmement, l'antilope à laquelle on se tenait, celui-ci par les pieds, celui-là par la tête, d'autres les mains sur son cou, est l'emblème de la cupidité des richesses, dont la possession est l'objet des ardentes poursuites de l'homme, bien qu'elles lui soient toujours devant lui. Telle est l'explication des choses que vous avez vues sur votre chemin.

Quant à mon histoire et à celle de mes frères, la voici : Le vieillard âgé de cent cinquante ans que vous avez vu le premier, est le plus jeune d'entre nous ; la cause de sa décrépitude, c'est qu'il a une femme méchante, éhontée, laide, malpropre et vicieuse. Ce qu'il apporte à la maison elle le dissipe. Le frère, dont les cheveux ne sont qu'à moitié gris, est plus âgé que le premier ; mais sa femme prend soin à moitié de sa maison. Moi, au contraire, que vous voyez en apparence si jeune, si vigoureux, et dont la chevelure est restée noire, j'ai une femme sage, modeste, économe ; tout ce que je lui donne, elle le conserve avec soin, en sorte que je suis toujours content. Quant à l'arbre dont le fruit est cousu dans de la toile et qui brille comme le feu, sachez ceci que j'ai appris de mon père. Il y avait autrefois dans cette ville un roi juste, d'un caractère généreux, chérissant ses peuples. Sous son règne tous étaient dans la joie, et personne n'avait à souffrir du besoin, ni à craindre l'infortune. Un de ses sujets, ayant acheté une pièce de terre, y trouva un trésor ; il alla chez l'ancien propriétaire du champ, qui lui dit : — Le champ est maintenant à vous ; je n'y ai plus aucun droit. L'acheteur ne voulant pas accepter cette offre, il s'éleva entre eux une discussion. On rapporta la chose au roi qui fit venir les parties. Celui qui avait fait la découverte avait un

fils, et celui qui avait fait la vente avait une fille ; le roi engagea les deux pères à marier ces jeunes gens, et il leur donna le trésor pour dot. A cause de l'équité de ce roi, il advint encore que de la graine semée par un certain fermier on vit croître des arbres, et que ces arbres, au lieu de fruit, produisirent des pierres précieuses. La nouvelle en fut portée au roi ; il vint voir cet étrange spectacle. Ayant examiné l'arbre, il reconnut que chaque branche portait des grappes de pierres qui jetaient une grande lumière. Frappé d'étonnement, il regarda ses vizirs, qui lui dirent : — Si on laisse ces bijoux sur les arbres, ils se perdront ; ordonnez qu'on les cueille et qu'on les porte au trésor. Mais le roi dit : — A Dieu ne plaise ! car je n'ai pas droit sur cette terre, ni sur ces bijoux. On appela le maître du champ ; le roi lui dit : — La graine que vous avez semée a produit des diamants, prenez-les. Mais le laboureur répondit : — Que la vie du roi soit longue ! je n'ai pas semé de la graine de diamants ; c'est donc là une récolte qu'il m'est défendu de toucher ; ces pierres précieuses ont germé à cause de la *floraison de l'équité* sous le gouvernement du roi ; je n'ai rien à y prétendre. Quand le roi vit cette détermination, ne voulant point prendre possession des pierres précieuses, il ordonna qu'elles seraient cousues dans de la toile fine, et laissées en cet état, afin d'être pour tout le monde un témoignage de la justice du prince et de l'intégrité de ses sujets.

Depuis ce temps, bien des événements ont eu lieu ; des milliers d'hommes qui étaient venus en ce monde ont passé dans l'autre, et cependant pas un n'a eu la témérité d'étendre la main jusqu'à cet arbre pour connaître ce qu'il y avait dessus. Quand les vizirs eurent entendu, ils remercièrent le sage, et s'en retournèrent. Le prince d'Orient le quitta aussi et reprit son chemin le long des rives du Nil. Les vizirs, arrivés dans leur pays, racontèrent au roi leur histoire et furent délivrés de leurs craintes.

Après cet épisode, qui tient peu à la Simgorgue, le conteur donne d'autres scènes qui n'ont pour but que de faire connaître le prince. Il revient enfin à l'oiseau géant.

Ayant suivi les bords du Nil deux ou trois jours encore, le prince arriva devant la cellule d'un ermite. Il le salua ; le vieillard lui rendit son salut et lui demanda où il allait ? Le prince dit : — Je suis venu de l'Orient et je vais à l'Occident. — A quelle fin et quel est ton dessein ?

— Je désire savoir où est la source du Nil. — Quel profit y a-t-il là pour toi ? qu'as-tu besoin de voir et de connaître cette source ? — Dieu, le maître tout-puissant de nos destinées, m'a rendu errant, et il m'envoie à travers le monde. — Quand tu seras arrivé à deux ou trois journées d'ici, dit le vieillard, la mer t'arrêtera ; tu l'assièras la tête sur les genoux, inquiet et pensif : alors un oiseau immense descendra tout à coup du haut des airs devant toi ; telle sera sa grandeur, que tu ne pourras point voir sa tête,

mais seulement ses pieds. Cours alors avec vitesse, et tiens-toi fortement au pied de l'oiseau. Il s'élèvera dans l'air, volera par-dessus toutes les mers, et te déposera dans une plaine unie; il a coutume de voler tous les jours, matin et soir, vers cette plaine. Quand il t'aura posé à terre, ne reste pas là, mais avance; tu verras le sol comme s'il était d'or; plus loin une montagne d'or, un dôme d'or sur le sommet, avec des galeries d'or; le tout rehaussé de jacinthes et d'émeraudes. De ce dôme descend une rivière qui, par quatre ouvertures, coule en quatre divisions: l'une coule vers la terre, c'est le Nil; les trois autres sont le Dijleh, le Jihon et l'Euphrate. Arrivé là, ôte tes vêtements, baigne-toi, purifie-toi, dis tes prières. Quand tu auras fait cela, retourne à la plaine unie par le chemin que tu auras suivi pour venir. Là encore tu verras l'oiseau; saisis son pied avec force, et tiens-le jusqu'à ce qu'il t'ait transporté par les airs au-dessus des mers; quand tu reviendras ici, tu me trouveras mort dans l'ermitage; lave mon corps et enterre-moi; puis toi-même va où il te plaira.

Le prince se leva, dit adieu au vieillard; et, après avoir suivi le cours du Nil, il s'assit, comme l'ermite le lui avait dit. Tout à coup il vit l'oiseau énorme; il le saisit par le pied, l'oiseau s'éleva avec lui dans les airs et le posa dans la plaine unie. Le prince fit ce que l'ermite lui avait dit. Il quitta cette plaine, se dirigea vers la montagne d'or, et il s'apprêtait à monter sur le dôme, quand il entendit une voix qui disait: — Fils d'Adam, tu ne peux demeurer ici; ne te donne aucune peine pour pénétrer plus loin; tu périrais dans ta tentative. Le prince répondit: Il me faut voir. La voix se fit entendre de nouveau, disant: — Au-dessus de ce dôme est la montagne du paradis; sur ce dôme reposent les cieux. Tu ne peux aller là. Le prince étonné se dépouilla de ses vêtements, se purifia, pria deux fois prosterné, et, fixant les yeux sur la terre, il demanda ce dont il avait besoin. Quand il releva la tête, il vit une grappe de raisin qui était descendue du dôme, et une voix dit: — Ceci est ta nourriture d'un jour; prends ce fruit du paradis; quand tu l'auras mangé, tu ne désireras plus aucune nourriture, ni les fruits, ni l'eau de la terre. Le prince prit le raisin, se retourna pour s'en revenir, et cria: — Quelle est cette eau qui tombe du haut du dôme? La voix répondit: — C'est l'eau du Tout-Puissant, l'eau envoyée du ciel; quatre divisions de cette eau coulent dans le paradis. L'une est le Nil, l'autre est l'Euphrate, la troisième le Dijleh, la quatrième le Jihon. Le prince pria pour l'ermite; il exécuta religieusement tout ce qu'il lui avait recommandé et descendit de nouveau dans la plaine unie. Là il vit encore l'oiseau et lui saisit le pied; l'oiseau l'enleva, s'envola avec lui au-dessus des sept mers et le déposa sur le rivage. Alors le prince alla dans l'ermitage, où il vit le vieillard étendu sans vie. Il le lava, le purifia et l'enterra. Aussitôt après, il se remit en voyage, marchant toujours en

avant. Quand il eut fait un peu de chemin, Eblis lui-même, venant à sa rencontre, lui apparut sous la figure du sofî; il le salua, et le prince rendit le salut. — Quelle a été, dit Eblis, la direction de ton voyage? As-tu trouvé, ou n'as-tu pas trouvé ce que tu cherchais? — Par la faveur du Tout-Puissant, répliqua le prince, mon voyage a été prospère, et j'ai atteint mon but. En voici une preuve; car j'ai rapporté cette branche de vigne. Eblis regarda et vit du raisin de quatre couleurs, vert, blanc, noir et rouge; il mit la main dans sa manche; il en tira une pomme superbe qu'il donna au prince en disant: — Un certain ermite m'a donné cela en me faisant cette recommandation: Donne cette pomme à manger à celui que tu rencontreras; car c'est un fruit du paradis. Le prince mit la pomme dans sa bouche; il en mordit la moitié. Quand il l'eut avalée, Eblis s'empara du raisin, et, se mettant à rire, il dit: — Je suis celui qui a tenté l'homme et amené son expulsion; je ne voulais pas que tu mangeasses du raisin du paradis; maintenant va-l'en où tu voudras. S'envolant dans l'air comme un oiseau, il disparut à la vue. Le prince fut amèrement affligé; mais son accablement ni ses regrets n'étaient pas un remède; aussi continua-t-il d'aller en avant jusqu'à ce qu'il rencontrât la mer. Là il chercha un endroit habité; mais il n'en trouva aucun. Il avait faim, et il mangea du poisson sec, des crabes morts, des herbes, puis il se mit à parcourir la plage.

Une semaine s'étant écoulée ainsi, un navire parut. Le prince fit des signaux au navire, et il parvint à se faire voir. Aussitôt qu'on l'aperçut, on lui envoya l'esquif et on le prit à bord. Il y avait dans ce navire des marchands qui demandèrent au prince ses aventures; il les leur raconta, et ils lui dirent: — O enfant! il n'y a que le fils du roi de l'Orient qui soit jamais venu jusqu'ici. Nous allons à l'île d'Oman; viens avec nous. — Je n'ai pas de marchandises pour trafiquer, répondit-il; j'irai cependant avec vous. — Nous te ferons une part de fret, dirent les marchands, et chacun lui fit un présent; le vaisseau partit. Mais le Tout-Puissant disposa tellement les choses, qu'après deux ou trois jours de navigation le vent devint contraire: le navire, ballotté pendant trois jours et trois nuits, le quatrième se brisa contre un roc. Les passagers se noyèrent; le prince seul, avec trois chevaux arabes, put se sauver et gagner le rivage. Une haute montagne était en vue. Les chevaux se dirigèrent vers cette montagne. Le prince sauta sur le plus beau, qui le transporta courageusement sur la grève. Là il vit la montagne abondamment couverte d'herbes, de roses et de tulipes, au milieu desquelles il erra quelques jours, mangeant des herbes et du poisson sec. Un soir, il arriva que l'un des trois chevaux étant tombé, se cassa les jambes. — Avant qu'il meure de lui-même, dit le prince, je vais le tuer et je mangerai sa chair, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu tout-puissant de faire quelque

chose pour moi. Il tua le cheval, et, l'ayant écorché, il étendit le cuir sur un bâton pour le faire sécher; puis il coupa et dépeça la chair, dont il prit un morceau qu'il posa sur des pierres chaudes, et il le mangea. Chaque jour il sortait, se promenait; et quand la nuit était venue, il s'enveloppait dans la peau du cheval pour dormir. Dix jours s'étaient passés de cette manière. Alors il se dit à lui-même: — Que puis-je faire pour me tirer d'ici? j'attends qu'il paraisse un navire: mais Dieu ne me montre point sa lumière. J'irai jusqu'au sommet de la montagne, où peut-être quelqu'un m'enseignera le chemin. Il se leva, et, après mille difficultés, il atteignit le haut de la montagne; il en vit une autre dont la tête était cachée dans les nuages: sur cette montagne était un arbre si grand, qu'on n'en a jamais vu de pareil; son ombre s'étendait à droite et à gauche sur les flancs de la montagne. Le prince regarda longtemps; il ne put en apercevoir la faite, et son imagination n'en comprit pas même l'étendue. S'étant assis à l'ombre de cet arbre, le sommeil s'empara de lui; tandis qu'il dormait, la jeune fille (la princesse d'Orient), regardant en bas, vit le prince. C'étaient là des formes qu'elle n'avait jamais vues; son jugement se troubla. Elle se dit: — Est-ce là un rêve? suis-je en proie à l'illusion? elle n'avait pas vu encore un enfant d'Adam, et s'imaginait que le monde était borné au lieu qu'elle habitait; qu'il n'y avait rien autre chose que la mer, la montagne et l'arbre, et que Dieu n'avait créé d'autre être que la Simorgue. Quand elle vit le prince si beau, elle fut éprise d'une vive tendresse pour lui, et elle faillit s'élancer du haut en bas de l'arbre. Elle jeta sur la terre quelques-uns des fruits que la Simorgue lui avait apportés. Le prince leva les yeux, regarda et vit au milieu des branches une fille belle comme la lune à sa dix-neuvième nuit. Il fut étonné et ravi. — Qui es-tu? lui dit-il; qu'es-tu et que fais-tu sur cet arbre? La jeune fille répondit: — Je suis la fille de la Simorgue. — Comment la Simorgue peut-elle avoir une fille? dit le prince en souriant. — Je sais que je suis la fille de la Simorgue. Et toi, qui es-tu? — Je suis un homme. — Qu'est-ce qu'un homme? — C'est ce que tu es toi-même, un enfant d'êtres humains; et la Simorgue est un oiseau; ne sais-tu pas cela? Tu ne ressembles nullement à la Simorgue; la Simorgue ne te ressemble nullement. — Quelles paroles m'as-tu fait entendre? Je sais que je suis la fille de la Simorgue; je ne sais pas ce que c'est qu'un être humain. — Si tu veux te convaincre que la Simorgue n'est pas ta mère; quand elle viendra, demande-lui un miroir. — Qu'est-ce qu'un miroir? — Tu verras ce qu'elle t'apportera. La jeune fille demanda encore: — Sais-tu quelque moyen pour venir sur cet arbre près de moi? — Entre moi et toi, répondit le prince, la distance est de trois cents lieues. Pendant qu'ils discourent ainsi, le temps du retour de la Simorgue était arrivé. La jeune princesse cria: — Va

et cache-toi sur le rivage de la mer, de crainte que la Simorgue ne te trouve et ne te tue. Elle lui jeta la moitié de ses fruits. Le prince, descendant de la montagne, regagna sa retraite et se cacha dans la peau du cheval. Quand la Simorgue s'approcha, la jeune fille lui dit: — Je suis triste et malade, car j'ai besoin de compagnie; apporte-moi un miroir. A l'instant même l'oiseau s'envola, et ayant rapporté un miroir, il le lui donna. Mais elle ne savait pas ce qu'elle en devait faire. Toute la nuit elle se lamenta et n'eut aucun repos. Le matin venu, la Simorgue repartit pour rendre ses devoirs, selon son usage, au roi Salomon. Le prince vola comme le vent à la montagne. La princesse avait les yeux sur le chemin par lequel il devait venir. Dès qu'elle le vit, elle eut une grande joie. Elle lui demanda ce qu'elle devait faire du miroir. — Regarde dedans, répondit le prince. Elle regarda et vit des yeux, une bouche, des oreilles, des sourcils, des dents. — Maintenant tu t'es vue toi-même, dit encore le prince; donc, regarde-moi, et remarque comme chaque chose a son semblable. Quand elle se fut bien regardée, et qu'ayant ensuite examiné le prince, elle reconnut qu'elle était en tout point pareille à lui, elle dit dans son cœur: — Tout ce que ce jeune homme m'a dit est vrai et juste. — Maintenant, reprit-elle, par quel moyen pourras-tu venir dans cet arbre, afin que nous soyons ensemble? — Quand la Simorgue viendra, répliqua le prince, il faut pleurer, te plaindre devant elle et lui dire: Je désire descendre sous cet arbre, car je m'ennuie d'être dessus continuellement. Si donc tu me descendais seulement une heure, afin que je pusse me distraire le long du rivage, peut-être mon cœur se sentirait-il récréé. Cela plut à la princesse, qui suivit le conseil du prince. Ils causèrent ensemble jusqu'au soir, et lorsque l'heure du retour de la Simorgue arriva, le prince s'éloigna sur le rivage. Quelques jours après, la jeune fille demanda à la Simorgue de lui apporter sur son arbre la peau du cheval. Le prince était caché dedans. Il proposa à la jeune fille de l'épouser, et son offre fut agréée. Un an après ce mariage, Salomon, qui par son esprit prophétique connaissait tout ce qui s'était passé, ordonne à la Simorgue de comparaître. Il lui demanda: — Qu'as-tu fait au sujet de notre convention? car voici l'époque arrivée à son terme. — J'ai si bien empêché l'exécution de ce que tu attendais, répondit la Simorgue, que tu confesseras toi-même qu'il n'y a point de prédestination. — Va, et apporte la princesse, répliqua Salomon, ainsi que la peau du cheval. La Simorgue les apporta. Or, le prince et son fils, âgé de trois mois, étaient tous deux dans la peau du cheval. Salomon donna ordre à tous les hommes, aux péris, aux dives, aux reptiles, aux bêtes sauvages et aux oiseaux, de se présenter à sa cour. S'asseyant sur son trône, il fit asseoir la Simorgue devant lui. La princesse et la peau du cheval étant également placées devant Salomon, il demanda

à la Simorgue : — Qu'as-tu fait au sujet du décret concernant le fils du roi de l'Orient et la fille du roi de l'Occident ? — O prophète de Dieu ! répondit l'oiseau, à l'heure même de l'engagement que j'ai contracté avec toi, et aussitôt que je me fus éloignée de ta présence, j'allai dans l'Occident où l'enfant venait de naître, j'emportai son berceau, et, m'envolant au-dessus des sept mers, je le plaçai sur une haute montagne et sur un arbre plus haut encore. — As-tu fait selon ta volonté ? reprit Salomon. — Oui, dit la Simorgue. — Maintenant donc ouvre la peau.

La Simorgue avec son bec ouvrit la peau et vit un jeune homme qui, tenant un enfant de trois mois dans ses bras, en sortit et vint saluer le roi. — Voilà, dit le roi, ce qui est advenu du décret de la Providence que tu as en vain voulu changer ! Par la gloire du Tout-Puissant je te châtierai de sorte que tous les habitants du monde en seront étonnés.

La Simorgue se prosterna saisie d'épouvante, et aussitôt se relevant, elle s'enfuit dans les airs et disparut vers la montagne de Kaf. Depuis ce temps nul être vivant n'a revu la Simorgue. Toutes les créatures présentes à cet événement restaient immobiles et étonnées ; Salomon donna l'ordre à douze mille oiseaux et génies d'aller de tous côtés à la recherche de la Simorgue ; mais en aucun temps, en aucun lieu du monde on n'a pu retrouver sa trace. Salomon confirma ensuite l'union de la fille du roi de l'Occident avec le fils du roi de l'Orient ; il leur fit lire le *Khotbah* et accomplir les rites du mariage ; puis il les renvoya chez les parents de l'époux. Tous les habitants de la terre célébrèrent la sagesse de Salomon ; les parents du prince vinrent recevoir leur fils et leur bru avec leur enfant sur le chemin ; et les familles des deux époux, s'étant rassemblées, firent grande fête.

SALUTADORES, gens qui se mêlent en Espagne de guérir certaines maladies, et qui tous ont, dit-on, de naissance, certaine marque sur le corps, en forme de demi-roue. Ils se disent descendants de sainte Catherine, qui n'eut pas de descendants. *Voy. HOMMES INCOMBUSTIBLES.*

SALVATION DE ROME. *Voy. VIRGILE.*

SALVERTE (EUSÈBE), auteur d'un Essai sur la magie, les prodiges, etc., un vol. in-12, Bruxelles, 1821 ; réimprimé à Paris. C'est un traité philosophique, dans le mauvais sens de ce mot.

SAMAEL, prince des démons, selon les rabbins. Ce fut lui qui, monté sur le serpent, séduisit Eve. C'est encore, chez plusieurs docteurs juifs, l'ange de la mort, qu'ils représentent tantôt avec une épée, tantôt avec un arc et des flèches. C'est enfin pour quelques-uns le même qu'Asmodée.

Voici sur Samaël un article curieux de Chevreau (1).

Entre les rabbins, quelques-uns assurent

qu'Adam a été créé hermaphrodite, c'est-à-dire, avec Eve attachée à ses épaules, fondés sur ces mots du psaume cxxxix : *Vous m'avez formé derrière et devant* ; et Menassé-ben-Israel, savant homme pour un visionnaire de profession, témoigne assez, dans son Conciliateur, qu'il est dans le même sentiment. Si on les en croit, Adam fut créé d'une poussière de quatre couleurs, qui était sur la montagne de Moriah, où le temple de Salomon fut depuis bâti : de la rouge pour faire le sang ; de la noire, dont les entrailles furent formées ; de la blanche pour les os et pour les nerfs ; et de la verte pour tout le corps. Comme il s'endormit après avoir été fait de ces quatre poussières colorées, Dieu ménagea cette occasion, selon quelques autres, pour en former Eve, qui, dans le besoin, devait lui être de quelque secours ; à son réveil, il ne manqua pas de s'écrier, en la regardant : Voici la chair de ma chair, les os de mes os. Les anges célébrèrent cette fête au bruit des trompettes et au son des flûtes, et Dieu, qui frisa les cheveux de cette femme pour la mieux parer, tailla d'une pierre précieuse leurs vêtements, et leur donna une éclatante nuée de gloire pour couvrir leurs têtes. Il fit, ajoutent-ils, six commandements à Adam ; de l'adorer, d'observer la justice dans la dernière exactitude ; d'éviter l'idolâtrie, l'homicide, le vol et tout ce qui aurait l'air d'impureté. Samaël, le prince des anges, et quelques autres de son parti, étonnés que Dieu prît tant de soin de ce premier homme, lui demandèrent de quel usage ce soin pourrait être, et quelle en serait l'utilité ? Il leur répondit que l'excellence d'Adam surpassait la leur. Puis, ayant fait venir quelques bêtes et quelques oiseaux, pour voir s'ils pourraient les nommer distinctement, ils avouèrent leur ignorance. Adam ne fut pas plutôt interrogé sur leurs noms, qu'il répondit : Celui-ci est un bœuf, ceux-là un âne, un lion, un chameau, un cerf ; cet autre, un corbeau, un rossignol, un pigeon, un aigle ; et ainsi du reste.

Le prince des anges et les autres de sa compagnie, jaloux de l'avantage qu'Adam avait sur eux, ne cherchèrent plus que les moyens de le ruiner. Comme Samaël savait bien que le serpent, qui avait alors la figure d'un chameau, était le plus propre et le plus rusé de tous les animaux pour l'exécution de son entreprise, il monta dessus afin de lui inspirer de près ce qu'il devait dire. Il jugea d'abord qu'il ne devait pas commencer par l'homme, trop sage pour être sa dupe, mais par la femme, qui n'était pas faite à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qui, n'ayant été tirée que de la côte d'Adam, ne pouvait avoir toutes ses lumières. Le serpent, inspiré par Samaël son guide et son truchement, s'approcha d'elle, s'enquit pourquoi Dieu lui avait défendu de goûter du fruit qui était au milieu du jardin d'Eden, et lui fit croire que cette défense n'était qu'un effet de la jalousie du Créateur ; que s'ils en goû-

(1) Chevreau, t. I, p. 15.

taient, leurs yeux s'ouvriraient; qu'ils ne mourraient point, qu'ils connaîtraient le bien et le mal comme Dieu même. La femme, aussi crédule que curieuse, tenta l'homme, qui n'eut pas la force de lui résister, et ils connurent leur nudité dont ils eurent honte, parce que la pierre précieuse qui couvrait leur corps s'évanouit. Samaël et les autres anges ses complices furent ensuite précipités du ciel dans l'abîme; le serpent, maudit entre toutes les bêtes de la campagne, rampa sur son ventre, après avoir eu les pieds coupés, et n'eut plus que la poussière de la terre pour se nourrir. Eve fut condamnée aux incommodités de la grossesse, aux grandes douleurs de l'enfantement, à la honte de ne pouvoir être appelée en témoignage, et eut l'oreille percée pour une marque perpétuelle de l'obéissance que la femme devait rendre à son mari. Dieu diminua la taille d'Adam; lui dit que la terre ne produirait plus que par le soin qu'il en pourrait prendre; qu'il en arracherait les méchantes herbes et les épines; que le pain qu'il devait manger lui coûterait beaucoup de sueurs, et qu'il retournerait en poussière comme il en avait été formé. Ils furent chassés dans le même temps du jardin d'Eden, où ils avaient demeuré vingtans, selon quelques-uns, quarante jours, douze heures, six ou huit, si l'on s'en rapporte à quelques autres. Après ce triste et honteux bannissement, ils ne s'arrêtèrent en aucun lieu fixe, si ce n'est peut-être sur la montagne de Moriah; et comme ils ne vécurent pas toujours ensemble, ils eurent un affreux commerce avec les esprits, dont il vint des spectres; car quoique Mosès-Maimonides n'ait pas cru que les esprits fussent corporels, les autres veulent qu'ils aient cela de commun avec les hommes, de croître, de manger, de boire, de multiplier, de mourir. Quelques rabbins ont même assuré que Caïn ne fut pas un fruit du mariage d'Adam et d'Eve, mais d'un égarement avec un esprit mauvais.

Je ne puis oublier, à la fin de cet article, que les Sabbéens, qui croyaient l'éternité du monde, étaient persuadés par cette raison qu'Adam avait été engendré comme le reste des autres hommes; que Jambuschar, Zaarit et Roane, étaient avant lui; que ce Jambuschar avait été précepteur d'Adam. On peut voir le Moreh Nebochim de Mosès-Maimonides, de la traduction de Buxtorf, à la page 422; le Cosri de la version du même, à la page 27, et l'Histoire Orientale de Hottinger, page 283.

SAMBETHE. Voy. SIBYLLES.

SAMUEL. Une nécromancienne, la pythonnisse d'Endor, fit voir au roi Saül l'ombre du prophète Samuel, qui lui prédit ses désastres. Menassé-ben-Israël, dans son second livre de la Résurrection des morts, dit que la pythonnisse ne pouvait pas forcer l'âme de Samuel à rentrer dans son corps, et que le fantôme qu'elle évoqua était un démon

revêtu de la forme du prophète. Cependant Samuel dit au roi : *Pourquoi troublez-vous mon repos, en me forçant à remonter sur la terre?* Les uns pensent que l'âme du prophète pouvait seule prononcer ces paroles; d'autres soutiennent que ces mots *remonter sur la terre* s'appliquent au corps seulement, que le diable avait pu emprunter. Le rabbin Meyer-Gabaï, qui est du sentiment des premiers, ajoute que Samuel seul pouvait dire à Saül, devant la sorcière qui le faisait venir : *Demain, toi et tes fils, vous viendrez me rejoindre. Cras tu et filii tui mecum erunt.* C'est aussi l'avis de la plupart des théologiens (1). Voyez cependant PYTHONISSE.

SANAVES. Amulettes que les femmes macedasses portent au cou et aux poignets; ce sont des morceaux d'un bois odorant, enveloppés dans une toile; ils préservent de l'atteinte des sorciers.

SANCHE, serviteur de Pierre d'Engelbert, qui l'avait envoyé à ses frais au secours d'Alphonse, roi d'Aragon, alors en guerre avec la Castille. Le serviteur revint sain et sauf, quand la guerre fut finie; mais bientôt il tomba malade et mourut. Quatre mois après sa mort, Pierre, son maître, couché dans sa chambre, vit entrer au clair de la lune un spectre à demi nu, qui s'approcha de la cheminée, découvrit le feu et se chauffa. Pierre lui demanda qui il était. — Je suis, répondit le fantôme d'une voix cassée, Sanche, votre serviteur. — Hé! que viens-tu faire ici? — Je vais en Castille, avec quelques autres, expier le mal que nous y avons fait. Moi en particulier, j'ai pillé les ornements d'une église; je suis condamné pour cela à faire ce voyage. Vous pouvez me soulager par vos bonnes œuvres; et votre femme, qui me doit huit sous, m'obligera de les donner aux pauvres en mon nom. Pierre lui demanda alors des nouvelles de quelques-uns de ses amis morts depuis peu; Sanche le satisfit là-dessus. — Et, où est maintenant le roi Alphonse? demanda Pierre. Alors un autre spectre, qu'il n'avait pas vu d'abord, et qu'il aperçut dans l'embrasure de la fenêtre, lui dit : — Sanche ne peut rien vous apprendre touchant le roi d'Aragon; il n'y a pas assez longtemps qu'il est dans notre bande, pour en savoir des nouvelles; moi, qui suis mort il y a cinq ans, je puis vous en dire quelque chose. Alphonse, après son trépas, a été quelque temps avec nous; mais les prières des bénédictins de Cluny l'en ont tiré, et je ne sais où il est à présent. Alors les deux revenants sortirent. Pierre éveilla sa femme et lui demanda si elle ne devait rien à Sanche. — Je lui dois encore huit sous, répondit-elle. Pierre ne douta plus, fit des prières et distribua des aumônes pour l'âme du défunt (2).

SANG. Les anciens regardaient le sang de taureau comme un poison; Plutarque rapporte que Thémistocle s'empoisonna avec ce sang; Pline conte que les prêtres d'Égine ne manquaient jamais d'en avaler avant de des-

(1) Voyez Bergier, Dict. de théologie, au mot *Pythonnisse*.

(2) Dom Calmet, Dissertation sur les apparitions.

cendre dans la grotte où l'esprit prophétique les attendait. Quoi qu'il en soit, le sang de taureau n'empoisonne pas, à moins qu'il ne soit vicié; tous les jours on en fait du bou-din (1). Pline assure que le sang de cheval tue aussi l'homme; mais il se contredit dans un autre passage, lorsqu'il dit que les Sarmates mélaient de la farine et du sang de cheval pour en faire des gâteaux fort délicats. Enfin les anciens, qui regardaient le sang de taureau comme un poison pour le corps, l'estimaient comme un remède pour l'âme; on expiait les crimes en se faisant asperger de sang de taureau. On immolait un taureau, on en recueillait le sang dans un vase dont le fond était percé de petits trous, le criminel se tenait dessous; après quoi il se retirait purifié.

SANTABARENUS. Basile, empereur de Constantinople, ayant perdu son fils Constantin, qu'il aimait uniquement, voulut le voir à quelque prix que ce fût. Il s'adressa à un moine hérétique, nommé Santabarenus, qui, après quelques conjurations, lui montra un spectre semblable à son fils (2).

SAPHIS, morceaux de papier sur lesquels sont écrits des passages du Koran, et que les Maures vendent aux nègres, comme ayant la propriété de rendre invulnérable celui qui les porte.

SAPONDOMAD, génie sous la protection duquel est la terre, et qui, selon les guèbres, fait des souhaits pour celui qui la cultive, et des imprécations contre celui qui la néglige.

SARCUEIL, démon que nous ne connaissons pas, invoqué dans les litanies du sabbat.

SARE (MARGUERITE). Prévenue de sorcellerie à seize ans, elle mourut en prison à Bordeaux, où elle avait été renfermée pour avoir fait un pacte avec le diable (3). Vers l'an 1600.

SARMENIUS-LAPIS, pierre à laquelle on attribuait la vertu de prévenir les avortements.

SAS, divination par le sas ou tamis. *Voy. COSQUINOMANCIE.*

SATAN, démon du premier ordre, chef des démons et de l'enfer, selon l'opinion générale; démon de la discorde, selon les démonomanes, prince révolutionnaire dans l'empire de Belzébuth. Quand les anges se révoltèrent contre Dieu, Satan, alors gouverneur d'une partie du nord dans le ciel, se mit à la tête des rebelles; il fut vaincu et précipité dans l'abîme. Le nom de Satan, en hébreu, veut dire ennemi, adversaire. Milton dit que Satan est semblable à une tour par sa taille, et, un peu plus loin il fixe sa hauteur à quarante mille pieds. Il n'est pas invoqué dans les litanies du sabbat. On a publié, il y a vingt ans, une *Lettre de Satan aux francs-maçons*; elle eût pu être plus piquante. On voit de nos jours, à Paris, un journal intitulé d'abord *Satan*, et depuis un peu de temps *le Corsaire-Satan*, comme il y en a un à Bruxelles, intitulé *Méphistophélès*. Ce ne sont pas des esprits bien spirituels qui se

(1) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés.

(2) Michel Glycas

mettent ainsi sous le couvert des esprits malins.

SATANALOGIE. Dans un tableau remarquable des écarts de l'école philosophique allemande, publié à Louvain il y a quelques années, le savant professeur Moeller a consacré un curieux chapitre à la satanalogie. Nous ne pouvons faire mieux que de le reproduire ici.

« La théorie du christianisme de Schelling serait incomplète s'il avait passé sous silence l'esprit puissant qui, depuis le commencement des choses, a joué un si grand rôle dans le monde. La Satanalogie, ou la théorie du démon, ne pouvait manquer de trouver place dans son système. Ce chapitre de sa philosophie actuelle est si remarquable, il renferme des idées sur la nature du démon tellement neuves, il présente sur cette puissance méconnue jusqu'ici des vues et des éclaircissements si extraordinaires, qu'il mérite de fixer toute l'attention des savants. Nous l'exposerons donc à nos lecteurs, espérant qu'ils parviendront à comprendre le vrai sens des idées du philosophe de Berlin.

« Satan, selon lui, était d'abord une puissance, un principe universel : tout le système repose, comme on sait, sur des puissances qui précèdent les réalités. Dieu lui-même débute comme puissance, et il en est de même du démon. Schelling avoue cependant que le mot hébreu *husatan*, avec l'article défini, signifie un adversaire déterminé, qu'on peut concevoir comme personne individuelle ou comme esprit général.

« Dans le Nouveau Testament, Satan est représenté comme l'adversaire du Christ, qui est venu pour détruire ses œuvres. Cette position du prince des ténèbres prouve sa dignité. S'il n'eût été qu'une simple créature, la lutte, qui ne peut avoir lieu qu'entre des puissances égales, n'aurait pas été possible entre le Christ et Satan. Le Christ n'aurait pas eu un adversaire digne de lui, s'il n'avait eu affaire qu'à une pauvre créature. Les grands préparatifs, les travaux et les souffrances du Sauveur ne pourraient alors se comprendre, dit-il. On a jusqu'ici regardé le diable comme une créature qui, bonne d'abord, devint méchante; mais, selon Schelling, c'est une erreur. Les bogomiles, secte hérétique du XI^e siècle, avaient mieux compris la nature du démon, dont ils faisaient le frère aîné du Christ.... Dans le Nouveau Testament, Satan est nommé le prince de ce monde : l'apôtre saint Paul l'appelle même le dieu de ce monde. Il a ses anges, ses ministres à lui : voilà des dignités auxquelles une simple créature ne peut aspirer. Il est donc évident, pour Schelling, que Satan est un principe ou une puissance; qu'il est reçu dans l'économie de Dieu, dans l'ensemble des puissances, et nous lui devons du respect comme à une puissance légitime.

« Il n'est pas permis, dit Schelling, de le méconnaître, de le mépriser, de s'en moquer. Témoin l'apôtre saint Jude, qui, par-

(3) Delancré, Tableau de l'inconstance des dém., etc., p. 95.

lant de lui, dit que l'archange Michel, dans la contestation qu'il eut avec le démon touchant le corps de Moïse, n'osa le condamner avec exécution, et se contenta de lui dire : « Que le Seigneur te réprime (*Epist.* v. 9) ! » Le même apôtre, continue Schelling, blâme ceux qui méconnaissent la dignité des démons, et dit d'eux : *Ces personnes méprisent la domination et blasphèment la majesté* (*Vers.* 8). L'apôtre nomme ici le démon la domination, s'il faut suivre l'interprétation de Schelling, comme on dit Sa Seigneurie en parlant d'un seigneur ; car c'est de la majesté du démon qu'il est question, dit-il. Saint Pierre, dans sa seconde Epître, se trouve d'accord avec saint Jude : car il parle également, en les blâmant, de ces personnes qui méprisent les puissances (*Vers.* 10). Dans ces puissances, le philosophe allemand voit encore les démons. Schelling nous explique aussi la cause de la lutte de saint Michel contre le démon : « Le corps de Moïse était le principe cosmique et païen, qui existait encore dans le judaïsme : voilà pourquoi le démon prétendit avoir un droit sur ce corps. » Si Satan n'avait été qu'une créature, comment, demande Schelling, aurait-il pu montrer au Christ tous les royaumes du monde, avec leur gloire, et lui dire : *Je vous donne tout cela, si vous voulez m'adorer* ? Satan est donc un principe cosmique.

« Sachant maintenant la haute dignité de Satan, il nous reste à comprendre quelle est son origine. Nous avons assigné, dit Schelling, au Christ une position intermédiaire entre Dieu et la créature. Son antagoniste, le démon, ne pouvait lui être inférieur, puisque le combat devait avoir lieu entre des personnes d'un rang égal. » Par conséquent, Satan n'est ni créateur ni créature, mais une puissance intermédiaire, fonctionnant dans l'économie de Dieu. Quelle est cette fonction ? L'Ecriture sainte lui donne plusieurs épithètes : elle le nomme accusateur, calomniateur, celui qui excite des soupçons et des doutes. Le vrai sens de ces dénominations se trouve dans le livre de Job. Dans l'introduction de ce livre, il est dit qu'un jour Satan se présenta hardiment parmi les enfants de Dieu, pour rendre suspectes les intentions de l'ancien émir. Dieu lui permit alors de dépouiller Job de sa fortune. Satan, incapable d'ébranler la fidélité du serviteur de Dieu, apparut une seconde fois devant le Seigneur pour l'accuser. Voilà, dit Schelling, la fonction du démon : d'accuser les hommes devant Dieu, de prévenir Dieu contre eux, d'éveiller des doutes et des soupçons sur leur conduite. Il est par conséquent le principe actif, qui travaille à la manifestation de ce qui est caché. Sous son influence, l'incertain devient certain, et ce qui est encore indécis parvient à être décidé.

« En vertu de ce principe, le mal, qui est caché au fond du cœur de l'homme, se manifeste, et Satan contribue ainsi à la gloire de Dieu ; car le mal, pour pouvoir être vaincu et repoussé, doit être mis à nu. C'est à cause de cela qu'il remplit de si importantes fonc-

tions lors de la chute de l'homme. Si l'homme eût soutenu l'épreuve à laquelle il fut soumis, la fonction de Satan aurait été terminée ; mais l'homme succomba, et ce fut au Christ de vaincre le démon. D'après Schelling, Satan était donc d'abord une puissance ayant pour fonction de révéler ce qui était caché au fond des cœurs ; et ce ne fut pas Satan qui corrompit l'homme, mais bien l'homme qui corrompit le démon. « L'homme, dans son état primitif d'innocence, fut, dit-il, un être indécis : il ne prit une décision que par sa chute. L'être aveugle, le principe de toute existence, même celle de Dieu, était caché et latent au fond de l'homme, et devait rester dans cet état pour toujours. Le principe aveugle était renfermé dans des limites qu'il n'aurait jamais dû franchir ; mais Satan, le principe incitatif, vint alors et remua l'homme. Celui-ci éveilla le principe aveugle, qui s'empara de lui et l'assujettit. Dès lors Satan devint méchant ; il devint une personne réelle et cosmique qui tend partout des pièges à l'homme. »

« Aucune notion, dit encore Schelling, n'est aussi dialectique que celle de Satan, qui varie à chaque époque de son existence. D'abord il n'est pas méchant du tout : il révèle seulement le mal caché dans l'homme ; mais insensiblement il s'envenime, il s'empire et devient méchant à la fin de la lutte, lorsque sa puissance lui a été enlevée par le Christ. Cependant il continue à exister ; et l'on doit toujours être sur ses gardes pour ne pas retomber sous sa puissance. Mais à la fin, lorsque le Fils aura assujéti toutes choses au Père, lorsque Dieu sera devenu tout en tous, Satan aura terminé sa carrière. » Schelling explique dans sa Satanalogie plusieurs autres passages du Nouveau Testament. « Satan, comme créature, n'aurait jamais eu, dit-il, de puissance sur l'homme ; mais comme principe universel et cosmique, il est le dieu du monde. Tous les hommes sont soumis à son pouvoir ; car chacun de nous sait que toute sa vie, quoi qu'il fasse, est mauvaise devant Dieu. C'est dans ce sens que l'Apôtre dit : « Nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances de l'air. »

« Dans la Genèse, continue-t-il, Satan est représenté comme un serpent. Le symbole est vrai et profond, car le démon s'insinue d'une manière imperceptible et empoisonne notre intérieur. Il est la Proserpine de la mythologie ancienne : ce nom, en effet, vient de *proserpere*, ramper. Ce qui se passa intérieurement dans l'homme est raconté dans la Genèse comme un fait extérieur. « C'est un mythe, si l'on veut, mais c'est un mythe nécessaire, puisque le principe latent sollicite continuellement l'homme pour arriver à une existence réelle. Il rôde autour de l'homme, comme un lion affamé, cherchant son repos dans l'homme, là où il trouve l'entrée ouverte ; et chassé d'un lieu, il se rend à un autre. Il est le principe mobile de l'histoire, qui sans lui arriverait bientôt à un état de

stagnation et de sommeil. Il dresse toujours des embûches à la conscience de l'homme; car la vie consiste dans la conscience du moi. »

« Comparons encore, continue Schelling, notre manière de voir avec d'autres passages de l'Ancien Testament. Nous lisons dans l'Apocalypse que Satan tomba du ciel sur la terre. Il ne s'agit pas ici d'un bon ange devenu méchant, mais d'un changement des relations du démon avec Dieu. Il perdit par le Christ sa fonction religieuse, et acquit en même temps une existence politique; son action se révéla sur les champs de batailles, arrosés de sang. C'est donc, selon Schelling, dans la politique que de nos jours le démon exerce son empire. Lorsque saint Jean dit : « Celui qui commet le péché est du diable, parce que le diable pèche dès le commencement, » on ne doit pas entendre par ces paroles le commencement de son existence, mais de son activité; car aussi longtemps qu'il resta dans un état latent, comme puissance inactive, il n'était pas encore question de lui. En dehors de cette fonction historique et politique, Satan est encore en rapport avec chaque homme. « Chacun de nous, dit Schelling, naît sous l'influence du principe satanique; et c'est là le vrai sens du péché originel, qui n'est nié que par une philosophie superficielle.... L'avènement du Christ fut le moment de la crise pour Satan. *C'est maintenant, dit saint Jean, que le prince du monde va être chassé dehors.* C'est-à-dire, selon Schelling, il perd son domaine dans la religion pour le regagner dans la politique. »

« Schelling ajoute quelques observations sur les anges tant bons que mauvais. Que les anges soient pour lui des puissances, cela va sans dire. « Les mauvais anges, dit-il, sont des puissances négatives; à chaque royaume et à chaque province de Satan préside une de ces puissances, dont il est le chef qui les gouverne toutes. Quant à leur naissance, elle est la même que celle de leur chef. Ce ne sont pas des êtres créés : ils doivent, comme lui, leur existence à la volonté de l'homme. La raison de leur existence est cependant posée par la création : ce sont des possibilités opposées à la création réelle. Aussitôt que la création fut terminée, les possibilités négatives devaient apparaître. Si un état, par exemple, se forme, tous les crimes deviennent possibles, dont la condition est l'existence de l'état. Les bons anges, comme les mauvais, sont des puissances, mais opposées à ceux-ci. » Ici se manifeste, selon Schelling, des relations très-intéressantes et très-remarquables : lorsque les mauvais anges deviennent des réalités, les bons anges deviennent des possibilités; et la réalité des bons anges réduit les mauvais à de pures possibilités. Les mauvais anges sortirent, par le péché de l'homme, de leur état purement potentiel, et devinrent des réalités : par conséquent les bons anges, les anges positifs, furent renfermés dans la simple potentialité. C'est là le sens de cette expression : Ils restaient dans le ciel, c'est-à-

dire, dans l'état potentiel. L'homme se sépara, par sa chute, de son bon ange, qui fut mis en dehors de lui et privé de son existence réelle. Les bons anges sont les idées positives, ce qui doit être. L'homme donc, ayant accueilli par sa volonté ce qui ne doit pas être, a chassé le contraire. Toutefois ces idées positives suivirent, comme des envoyés divins, l'homme même dans son plus grand éloignement de Dieu. C'est ainsi qu'on peut dire avec raison que chaque homme se trouve placé entre son bon et son mauvais ange.

« Tout homme et tout peuple a son ange. Aussi longtemps que l'homme ne s'était pas séparé de Dieu, les bons anges n'avaient pas besoin de le suivre. Voilà pourquoi le Christ dit des enfants que leurs anges voient toujours le visage du Père dans le ciel : ce qui veut dire que les enfants sont auprès de Dieu. A l'époque de la crise, vers la fin de la lutte décidée par le Christ, les anges reviennent plus souvent. Ils apparaissent alors plusieurs fois; car les bons anges sont les ministres du Christ. Ils échangent alors la possibilité avec la réalité, tandis que les mauvais anges rentrent de nouveau dans l'état de simple possibilité. Les mauvais anges sont, d'après l'Épître de saint Jude, retenus par des chaînes éternelles, dans les profondes ténèbres, jusqu'au grand jour du jugement.

« Les ténèbres signifient cet état de potentialité qui forme le lien éternel dont ils sont enchaînés. Lorsque, par la chute de l'homme, ils rentrèrent dans la réalité, ils ne conservèrent plus, comme dit le même apôtre, leur première dignité; ils quittèrent leur propre demeure. C'est un langage figuré, qui peut être ainsi traduit : *Non eo loco manebant, quo manere debebant.* Leur première dignité fut de n'être rien : ce qu'ils auraient dû rester éternellement. « Nous remarquons partout ici, dit Schelling, des traits mythologiques : la mythologie retentit souvent dans le Nouveau Testament. Les leçons sur la mythologie expliquent toutes ces analogies. »

« Cette autre partie du système de Schelling offre trop peu d'intérêt pour que nous en donnions une analyse. Les mêmes idées s'y retrouvent, avec la seule différence qu'elles sont représentées par des personnes mythologiques. Schelling croit que toutes les traditions mythologiques des peuples de l'antiquité retracent au fond les mêmes idées : ce qui est du reste très-probable. »

SATYRES. Les satyres étaient chez les païens des divinités champêtres qu'on représentait comme de petits hommes velus, avec des cornes et des oreilles de chèvre, la queue, les cuisses et les jambes du même animal.

Plin le Naturaliste croit que les satyres étaient une espèce de singes; et il assure que dans une montagne des Indes il se trouve des singes qu'on prendrait de loin pour des hommes : ces sortes de singes ont souvent épouventé les bergers. Les démonomanes disent que les satyres n'ont jamais

été autre chose que des démons, qui ont paru sous cette figure sauvage; les cabalistes n'y voient que des gnomes.

Saint Jérôme rapporte que saint Antoine rencontra dans son désert un satyre qui lui présenta des dattes, et l'assura qu'il était un de ces habitants des bois que les païens avaient honorés sous les noms de satyres et de faunes; il ajouta qu'il était venu vers lui comme député de toute sa nation, pour le conjurer de prier pour eux le Sauveur, qu'ils savaient bien être venu en ce monde. Les satyres ne seraient ainsi que des sauvages. Le maréchal de Beaumanoir, chassant dans une forêt du Maine en 1599, ses gens lui amenèrent un homme qu'ils avaient trouvé endormi dans un buisson, et dont la figure était très-singulière: il avait au haut du front deux cornes, faites et placées comme celles d'un bœuf; il était chauve, et avait au bas du menton une barbe rousse par flocons, telle qu'on peint celle des satyres. Il conçut tant de chagrin de se voir promener de foire en foire, qu'il en mourut à Paris, au bout de trois mois. On l'enterra dans le cimetière de Saint-Côme. « Sous le roi Etienne, dit Leloyer, en temps de moissons, sortirent en Angleterre deux jeunes enfants de couleur verte, ou plutôt deux satyres, mâle et femelle, qui, après avoir appris le langage du pays, se dirent être d'une terre d'antipodes, où le soleil ne luisait, et ne voyaient que par une lumière sombre qui précédait le soleil d'orient, ou suivait celui d'occident. Au surplus, étaient chrétiens et avaient des églises. » Enfin, un rabbin s'est imaginé que les satyres et les faunes des anciens étaient en effet des hommes; mais dont la structure était restée imparfaite, parce que Dieu, lorsqu'il les faisait, surpris par le soir du sabbat, avait interrompu son ouvrage.

SAUBADINE DE SUBIETTE, mère de Marie de Naguille, sorcière, que sa fille accusa de l'avoir menée au sabbat plusieurs fois (1).

SAUSINE, sorcière et prêtresse du sabbat. Elle est très-considérée des chefs de l'empire infernal. C'est la première des femmes de Satan. On l'a vue souvent dans les assemblées qui se tenaient au pays de Labour (2).

SAUTE-BUISSON. Voy. VERDELET.

SAUTERELLES. Pendant que Charles le Chauve assiégeait Angers, des sauterelles, grosses comme le pouce, ayant six ailes, vinrent assaillir les Français. Ces ennemis d'un nouveau genre volaient en ordre, rangés en bataille, et se faisaient éclairer par des piqueurs d'une forme élancée. On les exorcisa, suivant l'usage du temps, et le tourbillon, mis en déroute, s'alla précipiter dans la mer (3).

SAUVEURS D'ITALIE, charlatans qui se disent parents de saint Paul, et portent imprimée sur leur chair une figure de serpent qu'ils donnent pour naturelle. Ils se van-

tent de ne pouvoir être blessés par les serpents, ni par les scorpions, et de les manier sans danger.

SAVON. Dans l'île de Candie et dans la plupart des îles de la Turquie et de la Grèce, on évite d'offrir du savon à quelqu'un. On craindrait par là d'effacer l'amitié.

SAVONAROLE (JÉRÔME), célèbre dominicain ferrarais du xv^e siècle. Machiavel dit qu'il avait persuadé au peuple de Florence qu'il parlait avec Dieu. Nardin, dans son Histoire de Florence, livre II, dit que les partisans de Savonarole étaient appelés Pia-
gnoni, les pleureurs, et ses ennemis Arrabiati, les enragés ou les indisciplinables (4). Nous ne jugerons pas ici cet homme, qui put bien avoir des torts graves.

SCANDINAVES. Alfader est le plus ancien des dieux dans la Théogonie des Scandinaves. L'Edda lui donna douze noms; premièrement Alfader (père de tout); deuxièmement Héréon (seigneur ou plutôt guerrier); troisièmement Nikar (les sourcilleux) lorsqu'il est mécontent; quatrièmement Nikuder (dieu de la mer); cinquièmement Fiolner (savant universel); sixièmement Ome (le bruyant); septièmement Bifid (l'agile); huitièmement Vidrer (le magnifique); neuvièmement Svidrer (l'exterminateur); dixièmement Svider (l'incendiaire); onzièmement Oské (celui qui choisit les morts); douzièmement Falker (l'heureux); Alfader est le nom que l'Edda emploie le plus souvent. Voy. ODIN.

SCHADA-SCHIVAOUN, génies indiens qui régissent le monde. Ils ont des femmes; mais ce ne sont que des attributs personnifiés. La principale se nomme *Houmani*: c'est elle qui gouverne le ciel et la région des astres.

SCHADUKIAM, province du Ginnistan, que les romans orientaux disent peuplée de dives et de péris.

SCHAMANS, sorciers de la Sibérie, qui font des conjurations pour retrouver une vache perdue, pour guérir une maladie, et qui invoquent les esprits en faveur d'une entreprise ou d'un voyage. Ils sont très redoutés.

SCHERTZ (FERDINAND), auteur de la *Magia posthuma*, Olmutz, 1706. V. VAMPIRES.

SCHOUMNUS, fées malfaisantes très-redoutées des Kalmouks; elles se nourrissent de sang et de la chair des humains, prennent souvent la forme de femmes charmantes; mais un air sinistre, un regard perfide, dévoient leur âme infernale. Quatre dents de sanglier sortent ordinairement de leur bouche, qui se prolonge quelquefois en trompe d'éléphant.

SCHROTER (ULRICH). En 1553, à Willisaw, dans le canton de Lucerne, un joueur de profession, nommé Ulrich Schroter, se voyant malheureux au jeu, proférait des blasphèmes qui ne rendaient pas ses parties meilleures. Il jura que, s'il ne gagnait pas,

(1) Delancre, Tableau de l'inconstance des dém., sorc. et magic., liv. II, p. 119.

(2) Delancre, Tableau de l'inconstance des dém., etc.,

p. 141.

(3) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 48.

(4) Saint-Foix, t. III, p. 568.

dans la chance qui allait-tourner, il jetterait sa dague contre un crucifix qui était sur la cheminée. Les menaces d'Ulrich n'épouvantèrent point celui dont il outrageait l'image; Ulrich perdit encore. Furieux, il se lève, lance sa dague, qui n'atteignit pas son but sacrilège, et aussitôt, disent les chroniques du temps, une troupe de démons tombe sur lui et l'enlève, avec un bruit si épouvantable, que toute la ville en fut ébranlée (1).

SCIAMANCIE, divination qui consiste à évoquer les ombres des morts, pour apprendre les choses futures. Elle diffère de la nécromancie et de la psychomancie, en ce que ce n'était ni l'âme ni le corps du défunt qui paraissait, mais seulement un simulacre.

SCIENCES. Les musulmans attribuent la diffusion des sciences dans le monde, à Edris, qui n'est autre qu'Enoch. Ce nom Edris vient d'un mot arabe qui signifie méditation, étude. Edris, disent-ils, fut l'un des plus anciens prophètes. Dieu lui envoya trente volumes qui renfermaient les principes de toutes les sciences et de toutes les connaissances humaines. Il fit la guerre aux infidèles descendus de Caïn, et réduisit le premier en esclavage ses prisonniers de guerre; il inventa la plume et l'aiguille, l'arithmétique et l'astronomie. Edris vécut 375 ans, et fut enlevé au ciel.

SCIENCES OCCULTES, ou sciences secrètes. On donne ce nom à la magie, à la théurgie, au plus grand nombre des divinations, à la jurisprudence des pactes, à l'art notoire, à l'art des talismans, aux pratiques des grimoires, aux secrets et aux combinaisons des sorciers, aux procédés qui évoquent, dirigent ou renvoient les démons et les esprits; etc., etc., etc. Voyez tout ce Dictionnaire.

SCIMASAR, une des douze espèces d'augures que Michel Scot distingue dans son traité de la physionomie. Il l'appelle *Scimasar Nova*. Lorsque vous voyez, dit-il, un homme ou un oiseau derrière vous, qui vous joint et vous passe, s'il passe à votre droite, c'est bon augure, et mauvais s'il passe à votre gauche.

SCIOPODES, peuples fabuleux de l'Ethiopie, dont parle Pline, lesquels, n'ayant qu'un pied, s'en servaient pour se mettre à l'ombre du soleil, en se couchant par terre, et levant leur pied en l'air.

SCOPELISME, sorte de maléfice qu'on donnait par le moyen de quelques pierres charmées. On jetait une ou plusieurs pierres ensorcelées dans un jardin ou dans un champ: la personne qui les découvrait ou y trébuchait, en recevait le maléfice, qui faisait parfois mourir.

SCORPION. Les Persans croient que, par le moyen de certaines pierres merveilleuses, on peut ôter le venin aux scorpions, qui se trouvent chez eux en grand nombre.

Frey assure qu'il n'y a jamais eu ni de

(1) Bodin, *Démonomanie*, liv. III, ch. 1^{re}, après Job-Pincel et André-Muscul.

serpents ni de scorpions dans la ville de Hamps, à cause de la figure d'un scorpion gravée sur un talisman dans les murailles de cette ville.

SCOTOPITES. Voy. CIRCONCELLIONS.

SCOTT. Voy. WALTER SCOTT.

SCOX ou **CHAX**, duc et grand marquis des enfers. Il a la voix rauque, l'esprit porté au mensonge; il se présente sous la forme d'une cigogne. Il vole l'argent dans les maisons qui en possèdent, et ne restitue qu'au bout de douze cents ans, si toutefois il en reçoit l'ordre. Il enlève les chevaux. Il exécute tous les commandements qui lui sont donnés, lorsqu'on l'oblige d'agir de suite; et quoiqu'il promette d'obéir aux exorcistes, il ne le fait pas toujours. Il ment, s'il n'est pas dans un triangle; si au contraire il y est renfermé, il dit la vérité en parlant des choses surnaturelles. Il indique les trésors cachés qui ne sont pas gardés par les malins esprits. Il commande trente légions (2).

SCYLLA, nymphe dont Glaucus fut épris. N'ayant pu la rendre sensible, il eut recours à Circé, qui jeta un charme dans la fontaine où Scylla avait coutume de se baigner. A peine y fut-elle entrée, qu'elle se vit changée en un monstre qui avait douze griffes, six gueules et six têtes, une meute de chiens lui sortait de la ceinture. Effrayée d'elle-même, Scylla se jeta dans la mer à l'endroit où est le détroit qui porte son nom.

SEBHIL ou **SEBHAEEL**, génie qui, selon les musulmans, tient les livres où sont écrites les bonnes et mauvaises actions des hommes.

SECRETAINE (FRANÇOISE), sorcière qui fut brûlée à Saint-Claude, en Franche-Comté, sous Boguet. Elle avoua qu'elle avait vu le diable, tantôt en forme de chien, tantôt en forme de chat, tantôt en forme de poule (3). Elle le vit aussi sous les traits peu agréables d'un grand cadavre....

SECRETS MERVEILLEUX. Faites tremper une graine quelconque dans la lie de vin; puis jetez-la aux oiseaux; ceux qui en tâteront s'enivreront et se laisseront prendre à la main. Mangez à jeun quatre branches de rue, neuf grains de genièvre, une noix, une figue sèche et un peu de sel, pilés ensemble, vous vous maintiendrez en parfaite santé, dit le Petit Albert. Qu'on pile et qu'on prenne, dans du vin, une pierre qui se trouve dans la tête de quelques poissons, Avicenne dit qu'on guérira de la pierre. Mizaldus prétend que les grains d'aubépine, pris avec du vin blanc, guérissent de la gravelle. La grenouille des buissons, coupée et mise sur les reins, fait tellement uriner, si l'on en croit Cardan, que les hydropiques en sont souvent guéris. Qu'on plume, qu'on brûle et qu'on réduise en poudre la tête d'un milan, qu'on en avale dans de l'eau autant qu'on en peut prendre avec trois doigts, Mizaldus promet qu'on guérira de la goutte. Cardan assure encore qu'une décoction de l'écorce

(2) Wierus, in *Pseudomon. dæm.*

(3) Boguet, *Discours des exécrales sorciers*.

du peuplier blanc, appliquée sur les membres souffrants, guérit la goutte sciaticque. Wecker déclare qu'une tasse de thé guérit les morsures des vipères. On voit dans Thiers qu'on fait sortir les ordures des yeux en crachant trois fois. Ce ne sont là que des secrets de santé. Leloyer dit que, pour se garantir des enchantements, il faut cracher sur le soulier du pied droit, et qu'on se préserve des maléfices en crachant trois fois sur les cheveux qu'on s'arrache en se peignant, avant de les jeter à terre. Un ancien assure qu'une vierge arrête la grêle en en mettant trois grains dans son sein. Nous entrons là dans les secrets plus mystérieux. On empêche un mari de dormir en mettant dans son lit un œuf d'hirondelle. Mettez un œuf dans le vin : s'il descend de suite au fond, le vin est trempé ; s'il surnage, le vin est pur. Qu'on mêle l'herbe *centaurée* avec le sang d'une huppe femelle, et qu'on en mette dans une lampe, avec de l'huile, tous ceux qui se trouveront présents se verront les pieds en l'air et la tête en bas. Si on en met au nez de quelqu'un, il s'enfuira et courra de toutes ses forces. Celui-ci est d'Albert le Grand, ou du moins du livre de secrets merveilleux qu'on lui attribue. Qu'on mette pourrir la sauge dans une fiole, sous du fumier, il s'en formera un ver qu'on brûlera. En jetant sa cendre au feu elle produira un coup de tonnerre. Le même Albert le Grand ajoute que, si on en mêle à l'huile de la lampe, toute la chambre semblera pleine de serpents. La poudre admirable que les charlatans appellent poudre de perlimpinpin, et qui opère tant de prodiges, se fait avec un chat écorché, un crapaud, un lézard et un aspic, qu'on met sous de bonne braise jusqu'à ce que le tout soit pulvérisé (1). On pourrait citer une foule de secrets pareils, car nous en avons de toutes les couleurs ; mais ceux qu'on vient de lire donnent déjà une idée de la totalité. Voy. CHARMES, ENCHANTEMENTS, MALÉFICES, PAROLES MAGIQUES, SUPERSTITIONS, etc.

Plinie assure qu'un certain Babilus fit en six jours la traversée de la Sicile à Alexandrie, par la vertu d'une herbe dont il ne dit pas le nom. On cite d'autres voyageurs qui ont fait en un jour cent lieues à pied au moyen de la jarretière du bon voyageur. V. JARRETIÈRE.

Il y a des livres très-gros, uniquement consacrés aux formules des secrets dits naturels et des secrets dits magiques. Nous devons donner une idée textuelle de cette partie de l'encyclopédie infernale.

SECRETS DE L'ART MAGIQUE DU GRAND GRIMOIRE.

« *Composition de mort, ou la pierre philosophale.* — Prenez un pot de terre neuf, mettez-y une livre de cuivre rouge avec une demi-chopine d'eau forte que vous ferez bouillir pendant une demi-heure : après quoi vous y mettrez trois onces de vert-de-gris que vous ferez bouillir une heure ; puis vous met-

trez deux onces et demie d'arsenic que vous ferez bouillir une heure vous y mettrez trois onces d'écorce de chêne, bien pulvérisée, que vous laisserez bouillir une demi-heure, une potée d'eau rose bouillie douze minutes, trois onces de noir de fumée que vous laisserez bouillir jusqu'à ce que la composition soit bonne. Pour voir si elle est assez cuite, il faut y tremper un clou : si elle y prend, ôtez-la ; elle vous procurera une livre et demie de bon or ; et si elle ne prend point, c'est une preuve qu'elle n'est pas assez cuite ; la liqueur peut servir quatre fois.

« *Pour faire la baguette devinatoire et la faire tourner.* — Dès le moment que le soleil paraît sur l'horizon, vous prenez de la main gauche une baguette vierge de noisetier sauvage et la coupez de la droite en trois coups, en disant : *Je te ramasse au nom d'Eloim, Mutrathon, Adonai et Semiphoras*, afin que tu aies la vertu de la verge de Moïse et de Jacob, pour découvrir tout ce que je voudrai savoir ; et pour la faire tourner, il faut dire, la tenant serrée dans ses mains par les deux bouts qui font la fourche : *Je te recommande au nom d'Eloim, Matrathon, Adonai et Semiphoras, de me relever....*

« *Pour gagner toutes les fois qu'on met aux loteries.* — Il faut, avant de se coucher, réciter trois fois cette oraison, après quoi vous la mettrez sous l'oreiller, écrite sur du parchemin vierge, sur lequel vous aurez fait dire une messe du Saint-Esprit..., et pendant le sommeil le génie de votre planète vient vous dire l'heure que vous devez prendre votre billet : *Domine Jesu Christe, qui dixisti ego sum via, veritas et vita, ecce enim veritatem dilexisti, incerta et occulta sapientiae tuae manifestasti mihi, adhuc quæ reveles in hac nocte sicut ita revelatum fuit parvulis solis, incognita et ventura unaque alia modo doceas, ut possim omnia cognoscere, si et si sit ; ita monstra mihi montem ornatum omni vino bono, pulchrum et gratum pomarium, aut quamdam rem gratam, sin autem ministra mihi ignem ardentem, vel aquarum currentem, vel aliam quamcunque rem quæ Domino placeat, et vel Angeli Ariel, Rubiel et Barachiel sitis mihi multum amatores et factores ad opus istud obtinendum quod cupio scire, videre, cognoscere et prævidere per illum Deum qui venturus est judicare vivos et mortuos, et sæculum per ignem. Amen.* Vous direz trois *Pater* et trois *Ave Maria* pour les âmes du purgatoire....

« *Pour charmer les armes à feu.* — Il faut dire : — *Dieu y ait part et le diable la sortie,* — et lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe gauche sur la droite : — *Non tradas Dominum nostrum Jesum Christum. Mathon. Amen....*

« *Pour parler aux esprits la veille de la Saint-Jean-Baptiste.* — Il faut se transporter de onze heures à minuit près d'un pied de fougère, et dire : — Je prie Dieu que les esprits à qui je souhaite parler apparaissent à minuit précis ; — et aux trois quarts vous di-

(1) Kivasseau.

rez neuf fois ces cinq paroles : *Bar, Kirabar, Alli, Alla Tetragamaton.*

« *Pour se rendre invisible.* — Vous voulez un chat noir, et vous achèterez un pot neuf, un miroir, un briquet, une pierre d'agate, du charbon et de l'amadou, observant d'aller prendre de l'eau au coup de minuit à une fontaine ; après quoi allumez votre feu, mettez le chat dans le pot, et tenez le couvert de la main gauche sans bouger ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez ; et après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, vous le mettez dans un plat neuf ; prenez la viande et la jetez par-dessus l'épaule gauche, en disant ces paroles : *Accipe quod tibi do, et nihil amplius* (1) ; puis vous mettrez les os un à un sous les dents du côté gauche, en vous regardant dans le miroir ; et si ce n'est pas le bon os, vous le jetterez de même, en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé ; et sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons en disant : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*.....

« *Pour faire la jarretière de sept lieues par heure.* — Vous achèterez un jeune loup au dessous d'un an, que vous égorgeriez avec un couteau neuf, à l'heure de Mars, en prononçant ces paroles : *Adhumalis cados ambulavit in fortitudine cibi illius* ; puis vous coupez sa peau en jarretières larges d'un pouce, et y écrirez dessus les mêmes paroles que vous avez dites en l'égorgeant, savoir, la première lettre de votre sang, la seconde de celui du loup, et immédiatement de même jusqu'à la fin de la phrase. Après qu'elle est écrite et sèche, il faut la doubler avec un padoue de fil blanc, et attacher deux rubans violets aux deux bouts pour la nouer du dessus du genou au dessous ; il faut prendre garde qu'aucune femme ou fille ne la voie : comme aussi la quitter avant de passer une rivière, sans quoi elle ne serait plus si forte.

« *Composition de l'emplâtre pour faire dix lieues par heure.* — Prenez deux onces de graisse humaine, une once d'huile de cerf, une once d'huile de laurier, une once de graisse de cerf, une once de momie naturelle, une demi-chopine d'esprit de vin, et sept feuilles de verveine. Vous ferez bouillir le tout dans un pot neuf, jusqu'à demi-réduction, puis vous en formez les emplâtres sur de la peau neuve, et lorsque vous les appliquez sur la rate, vous allez comme le vent ; pour n'être point malade quand vous le quittez, il faut prendre trois gouttes de sang dans un verre de vin blanc.

« *Composition de l'encre pour écrire les pactes.* — Les pactes ne doivent point être écrits avec l'encre ordinaire. Chaque fois qu'on fait une appellation à l'esprit, on doit en changer. Mettez dans un pot de terre vernissé neuf, de l'eau de rivière et la poudre décrite ci-après. Alors prenez des branches de fougère cueillies la veille de la Saint-

Jean, du sarment coupé en pleine lune de mars ; allumez ce bois avec du papier vierge, et dès que votre eau bouillira, votre encre sera faite. Observez bien d'en changer à chaque nouvelle écriture que vous aurez à faire. Prenez dix onces de noix de galle, et trois onces de vitriol romain, ou couperose verte ; d'alun de roche ou de gomme arabique, deux onces de chaque ; mettez le tout en poudre impalpable, dont, lorsque vous voudrez faire de l'encre, vous préparerez comme il est dit ci-dessus.

« *Encre pour noter les sommes qu'on prendra dans les trésors cachés, et pour en demander de plus fortes à Lucifuge dans les nouveaux besoins.* — Prenez des noyaux de pêches, sans en ôter les amandes, mettez-les dans le feu pour les réduire en charbons bien brûlés, alors retirez-les, et lorsqu'ils sont bien noirs, prenez-en une partie que vous mêlerez avec autant de noir de fumée, ajoutez-y deux parties de noix de galle concassées ; faites dans l'huile desséchée, de gomme arabique quatre parties ; que le tout soit mis en poudre très-fine, et passé par le tamis. Mettez cette poudre dans de l'eau de rivière. Il est inutile de faire remarquer que tous les objets décrits ci-dessus doivent être absolument neufs.

« *En quels temps les arts se doivent accomplir et perfectionner.* — Nous dirons en quels jour et heure les choses se doivent perfectionner ; quoiqu'elles ne soient notées d'aucuns jour et heure, tu opéreras dans le jour et heure de ♂, et l'heure sera la première ou la huitième, quoique cela, il vaudrait mieux dans la quinzième ou vingt-deuxième de la même nuit (2), laquelle on appelle avant matin ; lors en cette heure-là tu pourras expérimenter tous les arts et expériences du même genre comme ci-dessus, soit pour le jour ou la nuit, pourvu que les choses soient préparées à l'heure désignée pour de semblables expériences. Mais quant aux expériences particulières, l'heure et le temps de la conjuration ne se spécifient pas ; le plus sûr est de la faire de nuit, à cause du silence qui règne alors, pourtant on doit observer inviolablement que certaine qualité de jour est également bonne. Mais l'endroit principal et important pour la faire, c'est un lieu obscur, congru à semblable art, où personne n'habite, ainsi on pourra accomplir tel art et le conduire à effet. Mais si tel art et expérience sont pour avoir la connaissance d'un vol quelconque, les choses préparées ou ordonnées, on doit les faire en l'heure de la ☽ et de son jour, s'il est possible, en ☽ croissante, depuis la première heure du jour jusqu'à la huitième du même jour, ou bien à dix heures de nuit ; mais il est mieux de jour que de nuit, parce que la lumière a plus de rapport au désir, et elle favorise l'inclination et la volonté de faire en toutes les œuvres magiques, car elles ont si grande vertu, qu'elles suppléent souvent au défaut

(1) On disait à Belphégor : *Accipe quod tibi do, stercus in ore tuo.*

(2) Ces choses ont été rédigées en Italie, où les heures se comptent de 1 à 24.

de ceux qui ont accoutumé de tomber dans les ouvrages, surtout l'observation des heures et planètes est de très-grande conséquence si vous voulez réussir : il est nécessaire de choisir un temps clair et sans vents. Il est vrai que les anges ont été créés de diverses natures, les uns ayant été de beauté et de froid, les autres de mouvement et de feu, et les autres de vent : ceux qui ont été faits de vent apparaissent avec une grande vitesse, ressemblant aux vents : ceux qui ont été créés de beauté, apparaissent en belle forme ; ceux qui ont été créés de mouvement de feu, viendront avec une grande impétuosité, mouvement de terre en forme de feu, de manière que la présence de chacun ressemble aux flammes de feu, et quand tu appelleras les êtres créés de l'eau, ils viendront avec une grande pluie, tonnerres et choses semblables ; et lorsque ce sera ceux créés de l'air, ils viendront en espèce de vent doux. Tu ne dois avoir aucune crainte dans l'appel que tu feras, parce que la crainte chasse la foi, et foi blessée empêche la réussite des choses qui seront dites ci-après. De plus, tu dois observer que les intelligences aériennes se doivent appeler dans un temps clair, serein, doux et tranquille. Celles des souterrains, dans un temps nocturne ou bien dans un jour nébuleux depuis midi jusqu'au coucher du soleil. Les esprits ignés habitent en Orient, les aquatiques dans le midi, les bruyants dans le septentrion : et surtout prends garde qu'il faut toujours pour plus grande sûreté, si l'on invoque les esprits créés de feu, être tourné du côté d'orient, en faisant toutes les choses nécessaires pour ce côté, et ainsi des autres esprits, dans les différentes parties du monde. Les expériences extraordinaires, savoir : celles d'amour, de grâce et d'imprécation seront plus efficaces, étant préparées du côté du septentrion ; de plus tu dois observer que toutes les fois que tu feras une expérience, sans l'heure ou bien la solennité prescrite, tu ne feras rien. Mais si tu prépares et accomplis les choses directement, tu en recevras l'effet, et si elles ne se succèdent pas, apprends que l'expérience sera fausse ou que tu auras manqué à quelque chose. Alors, pour l'accomplir, il faut la refaire de nouveau, et tu dois savoir de combien de chapitres elle dépend, et que la clef de tous arts dépend de son intelligence, sans quoi tu ne seras jamais rien.

« Les heures de Υ sont propres comme celles de σ , dans leurs jours où ils se joignent avec la \mathcal{D} . Et si tu as le regard de contraire ou de quadrat, elles sont bonnes pour faire les expériences de haines, de procès, inimitiés et discordes, ajoutant de plus les choses que nous dirons ci-après sur semblables matières. Les heures du \ominus , de Jupiter μ et de σ , spécialement l'heure de leur planète, sont bonnes à éprouver toutes les expériences, tant ordinaires qu'extraordinaires, lesquelles ne sont comprisés dans aucun genre ci-dessus marqué, joignant celles que nous dirons dans leur propre

chapitre, comme celles qui appartiennent à la \mathcal{D} , sont propres à la convocation des esprits, des ouvrages nécromanciens, comme pour trouver les choses dérobées, en prenant garde que la \mathcal{D} soit colloquée et en signe terrestre, c'est-à-dire de Mercure σ , pour l'amour, grâces et invisibilités ; la \mathcal{D} doit être en signe de feu ρ ϵ , pour la haine et discorde ; la lune doit être en signe aquatique, pour les expériences extraordinaires ; la lune doit être dans les signes d'air Π \approx \approx , après la conjonction et la sortie du \odot et de ses rayons, et aussitôt qu'elle commence à paraître ; mais si l'observation des choses ci-dessus te paraît si difficile, fais seulement ceci : observe la \ominus croissante jusqu'à son complément, qu'elle est au nombre pair avec le \odot ; elle est très-bonne pour faire les choses ci-dessus. La \ominus étant opposée au \odot et pleine de lumière, est bonne pour faire les expériences de guerre, bruits et discordes, et quand elle est à son dernier quartier, elle est bonne pour faire les choses directes qui sont à la destruction et ruine. La \ominus tenant de nouveau à la convention ou recevant ses derniers rayons, est bonne pour faire l'expérience de la mort, parce que, dans ce temps-là, elle est privée de lumière. De plus, observez inviolablement que la \mathcal{D} étant conjointe avec le \ominus rien ne doit être commencé, parce que ce temps-là est très-malheureux et que rien ne peut réussir. Mais que la \mathcal{D} étant au croissant et aiguë de lumière, tu pourras écrire, opérer et préparer toutes les expériences que tu voudras faire, principalement pour parler aux esprits ; il faut que ce soit le jour de ρ et dans son heure, la \odot étant au signe terrestre ou aéré comme il a été dit ci-dessus, et en pareil nombre avec le \ominus . Mais si ce sont choses et expériences d'amour, de grâce et impétration, tu opéreras de jour et heure du \ominus , à savoir depuis la première jusqu'à la huitième, pourvu que les choses soient préparées et ordonnées selon les jour et heure convenant à cette expérience et de la manière qu'elle se puisse faire.

« Les œuvres de la destruction, haine et désolation se doivent faire dans le jour et heure de Υ , depuis la première heure ou huitième de la nuit, le quinzième ou vingt-deuxième, et ainsi elles seront véritables. Mais les expériences burlesques et joyeuses se font dans la première heure de σ la huitième, la quinzième et la vingt-deuxième. Les expériences extraordinaires, de quelque nature qu'elles soient, doivent être préparées et accomplies dans les première et huitième heures de Υ et de la quinzième et de la vingt-deuxième de toutes les autres heures dans lesquelles les arts magiques doivent être accomplis ou expérimentés. Il est nécessaire que la \mathcal{D} soit de lumière et nombre avec le \ominus ; sous les rayons du soleil, c'est le meilleur depuis le premier quartier jusqu'à ce qu'il soit à l'opposite, ainsi la \mathcal{D} étant en signe de feu.

« Pour l'exécution des expériences du vol, de quelque manière qu'elle se fasse, elle

doit être perfectionnée quand la \mathfrak{D} est manifestée et illuminée ; mais afin que les expériences soient découvertes de l'invisibilité, les choses étant toutes préparées, que la \mathfrak{D} soit à l'heure dans laquelle elle se perfectionne.

« Il faut opérer avec grande foi.

« Lecteur bienveillant, dit pour sa conclusion l'auteur de ces fatras, dont nous ne donnons que le bouquet, pénètre-toi bien de tout ce que le grand Salomon vient de t'enseigner par mon organe. Sois sage comme lui, si tu veux que toutes les richesses que je viens de mettre en ton pouvoir puissent faire ta félicité. Sois humain envers tes semblables, soulage les malheureux ; vis content. Adieu. »

Il est triste de savoir que de tels livres se vendent en grand nombre dans nos campagnes. Les voltairiens, qui se plaignent de l'innocente diffusion de quelques petites brochures pieuses qui prêchent la paix, ne disent rien des grimoires et des clavicules.

SEGIN, septième partie de l'enfer chez les mahométans. On y jette les âmes des impies, sous un arbre noir et ténébreux, où l'on ne voit jamais aucune lumière : ce qui n'est pas gai.

SEIDUR, magie noire chez les Islandais. *Voy. NID.*

SEINGS. *Divination à l'aide des seings adressée par Mélampus au roi Ptolémée.* — Un seing ou grain de beauté, au front de l'homme ou de la femme, promet des richesses. Un seing auprès des sourcils d'une femme la rend à la fois bonne et belle : auprès des sourcils d'un homme, un seing le rend riche et beau. Un seing dans les sourcils promet à l'homme cinq femmes, et à la femme cinq maris. Celui qui porte un seing à la joue, deviendra opulent. Un seing à la langue promet le bonheur en ménage. Un seing aux lèvres indique la gourmandise. Un seing au menton annonce des trésors. Un seing aux oreilles donne une bonne réputation. Un seing au cou promet une grande fortune, mais pourtant celui qui porte un seing derrière le cou pourrait bien être décapité. Un seing aux reins caractérise un pauvre gueux. Un seing aux épaules annonce une captivité. Un seing à la poitrine ne donne pas de grandes richesses. Celui qui porte un seing sur le cœur est quelquefois méchant. Celui qui porte un seing au ventre aime la bonne chère. Ceux qui ont un seing aux mains auront beaucoup d'enfants. *Voy. CHIROMANCIE.*

SEL. Le sel, dit Boguet, est un antidote souverain contre la puissance de l'enfer. Le diable a tellement le sel en haine, qu'on ne mange rien de salé au sabbat. Un Italien, se trouvant par hasard à cette assemblée pendable, demanda du sel avec tant d'importunité, que le diable fut contraint d'en faire servir. Sur quoi l'Italien s'écria : — Dieu soit béni, puisqu'il m'envoie ce sel ! et tout délogea à l'instant. Quand du sel se répand sur la table, mauvais présage que l'on conjure en prenant une pincée du sel répandu, et le jetant derrière soi avec la main droite par-

dessus l'épaule gauche. Les Écossais attribuent une vertu extraordinaire à l'eau saturée de sel ; les habitants des Hébrides et des Orcades n'oublient jamais de placer un vase rempli d'eau et de sel sur la poitrine des morts, afin, disent-ils, de chasser les esprits infernaux. Le sel est le symbole de l'éternité et de la sagesse, parce qu'il ne se corrompt point. *Voy. SALIÈRE.*

SEPAR. *Voy. VÉPAR.*

SEPULTURE. Quelques philosophes qui voyageaient en Perse ayant trouvé un cadavre abandonné sur le sable, l'ensevelirent et le mirent en terre. La nuit suivante, un spectre apparut à l'un de ces philosophes et lui dit que ce mort était le corps d'un infâme qui avait commis un inceste, et que la terre lui refusait son sein. Les philosophes se rendirent le lendemain au même lieu pour déterrer le cadavre ; mais ils trouvèrent la besogne faite, et continuèrent leur route sans plus s'en occuper. *Voy. MORT et FUNÉRAILLES.*

Nous pouvons ajouter un trait de plus aux bizarreries des usages funèbres.

Jonas, l'un des rois Comans, mourut subitement avant d'être baptisé ; pour cette raison on l'enterra comme païen hors des murs de Constantinople. On permit à ses officiers de faire ses funérailles selon leurs pratiques barbares. Son monument fut dressé sur une éminence, et dans la fosse, autour de son cadavre, on pendit, à sa droite et à sa gauche plusieurs de ses écuyers qui s'offrirent volontairement à aller servir leur maître dans l'autre monde ; on y pendit aussi, pour le même usage, vingt-six chevaux vivants.

SERMONS. Le diable, qui affecte de singer tous les usages de l'Eglise, fait faire au sabbat des sermons auxquels doivent assister tous les sorciers. Asmodée est son prédicateur ordinaire ; et plusieurs sorcières ont rapporté lui avoir entendu prêcher des abominations.

SEROSCH, génie de la terre chez les Parisis. Il préserve l'homme des embûches du diable.

SERPENT. C'est sous cette figure redoutée que Satan fit sa première tentation. *Voy. SAMUEL.* Le serpent noir de Pensylvanie a le pouvoir de charmer ou de fasciner les oiseaux et les écureuils : s'il est couché sous un arbre et qu'il fixe ses regards sur l'oiseau ou l'écureuil qui se trouve au-dessus de lui, il le force à descendre et à se jeter directement dans sa gueule. Cette opinion est justement très-accréditée, et ceux qui la nient parce qu'elle tient du merveilleux ne connaissent pas les effets de la fascination naturelle. Il y a dans les royaumes de Juda et d'Ardrâ, en Afrique, des serpents très-doux, très-familiers, et qui n'ont aucun venin ; ils font une guerre continuelle aux serpents venimeux : voilà sans doute l'origine du culte qu'on commença et qu'on a continué de leur rendre dans ces contrées. Un marchand anglais, ayant trouvé un de ces serpents dans son magasin, le tua, et, n'ima-

ginant pas avoir commis une action abominable, le jeta devant sa porte. Quelques femmes passèrent, poussèrent des cris affreux, et coururent répandre dans le canton la nouvelle de ce sacrilège. Une grande fureur s'empara des esprits; on massacra les Anglais; on mit le feu à leurs comptoirs, et leurs marchandises furent consumées par les flammes. Il y a encore des chimistes qui soutiennent que le serpent, en muant et en se dépouillant de sa peau, rajeunit, croît, acquiert de nouvelles forces et qu'il ne meurt que par des accidents, et jamais de mort naturelle. On ne peut pas prouver par des expériences la fausseté de cette opinion; car si l'on nourrissait un serpent et qu'il vînt à mourir, les partisans de son espèce d'immortalité diraient qu'il est mort de chagrin de n'avoir pas sa liberté, ou parce que la nourriture qu'on lui donnait ne convenait point à son tempérament.

On dit qu'Ajax, roi des Locriens, avait apprivoisé un serpent de quinze pieds de long qui le suivait comme un chien et venait manger à table. *Voy. ALEXANDRE DE PAPHLAGONIE, ANE, HAROLD, HARIDI, etc.*

SERPENT DE MER (LE GRAND). On se rappelle le bruit que fit, en 1837, la découverte du grand serpent de mer, vu par le navire *le Havre*, à la hauteur des Açores. Tous les journaux s'en sont occupés; et, après s'en être montrée stupéfaite, la presse, faisant volte-face, a présenté ensuite le grand serpent marin comme un être imaginaire. M. B. de Xivrey a publié à ce propos, dans le *Journal des Débats*, des recherches curieuses que nous reproduisons en partie. « Les mers du Nord, dit-il, paraissent être aujourd'hui la demeure habituelle du grand serpent de mer, et son existence est en Norvège un fait de notoriété vulgaire. Ce pays a vu souvent échouer sur ses côtes des cadavres de ces animaux, sans que l'idée lui soit venue de mettre de l'importance à constater ces faits. Les souvenirs s'en sont mieux conservés lorsqu'il s'y joignait quelque autre incident plus grave, comme la corruption de l'air causée quelquefois par la putréfaction de ces corps. Pontoppidan en a cité des exemples, mais jamais on n'avait pensé à rédiger, à l'occasion de pareils faits, un procès-verbal. Celui qui fut rédigé à Stronza offre les notions les plus précises que l'on possède sur la figure du serpent de mer. Nous y voyons notamment ce signe remarquable de la crinière, dont les observateurs plus anciens et les récits des Norvégiens s'accordent à faire mention. Nous le trouvons dans une lettre datée de Bergen, 21 février 1751, où le capitaine Laurent Ferry termine ainsi sa description du serpent de mer qu'il rencontra : « Sa tête, qui s'élevait au-dessus des vagues les plus hautes, ressemblait à celle d'un cheval; il était de couleur grise, avec la bouche très-brune, les yeux noirs et une longue crinière qui flottait sur son cou. Outre la tête de ce

reptile, nous pûmes distinguer sept ou huit de ses replis, qui étaient très-gros et renaissaient à une toise l'un de l'autre. Ayant raconté cette aventure devant une personne qui désira une relation authentique, je la rédigeai et la lui remis avec les signatures des deux matelots, témoins oculaires, Nicolas Peterson Kopper et Nicolas Nicolson Angleweven, qui sont prêts à attester sous serment la description que j'en ai faite. » C'est probablement cette crinière que Paul Egède compare à des oreilles ou à des ailes dans sa description du serpent marin qu'il vit à son second voyage au Groënland : « Le 6 juillet, nous aperçûmes un monstre qui se dressa si haut sur les vagues, que sa tête atteignait la voile du grand mât. Au lieu de nageoires, il avait de grandes oreilles pendantes comme des ailes; des écailles lui couvraient tout le corps, qui se terminait comme celui d'un serpent. Lorsqu'il se reployait dans l'eau, il s'y jetait en arrière et, dans cette sorte de culbute, il relevait sa queue de toute la longueur du navire. » Olaus Magnus, archevêque d'Upsal au milieu du xvi^e siècle, fait une mention formelle de cette crinière, dans le portrait du serpent de deux cents pieds de long et de vingt de circonférence, dont il parle comme témoin oculaire : « Ce serpent a une crinière de deux pieds de long; il est couvert d'écailles et ses yeux brillent comme deux flammes; il attaque quelquefois un navire, dressant sa tête comme un mât et saisissant les matelots sur le tillac. » Les mêmes caractères, qui se reproduisent dans d'autres récits dont la réunion serait trop longue, se retrouvent dans les descriptions des poètes scandinaves. Avec une tête de cheval, avec une crinière blanche et des joues noires, ils attribuent au serpent marin six cents pieds de long. Ils ajoutent qu'il se dresse tout à coup comme un mât de vaisseau de ligne, et pousse des sifflements qui effrayent comme le cri d'une tempête. Ici nous apercevons bien les effets de l'exagération poétique, mais nous n'avons pas les données suffisantes pour marquer le point précis où elle abandonne la réalité.

« En comparant ces notions (1) avec ce que peuvent nous offrir d'analogues les traditions du moyen âge et de l'antiquité, je trouve des similitudes frappantes dans la description qu'Albert le Grand nous a laissée du grand serpent de l'Inde : « Avicenne en vit un, dit-il, dont le cou était garni dans toute sa longueur de poils longs et gros comme la crinière d'un cheval : *Et visus est unus ab Avicenna, in cujus collo secundum latitudinem colli, erant pili descendentes longi et grossi ad modum jubarum equi.* » Albert ajoute que ces serpents ont à chaque mâchoire trois dents longues et proéminentes. Cette dernière circonstance paraît une vague réminiscence de ce que Ctésias, dans ses *Indiques*, et d'après lui Elien, dans ses *Propriétés des animaux*, ont rapporté du ver du Gange. Pour la dimen-

(1) Fournies par l'auteur anglais d'un article de la *Retrospective Review*, traduit en 1835 dans la *Revue britannique*.

sion, ce ver est sans doute inférieur à la grandeur que peut atteindre le serpent marin, puisque ces auteurs grecs lui donnent sept coudées de long et une circonférence telle qu'un enfant de dix ans aurait de la peine à l'embrasser. Les deux dents dont ils le disent pourvu, une à chaque mâchoire, lui servent à saisir les bœufs, les chevaux ou les chameaux qu'il trouve sur la rive du fleuve, où il les entraîne et les dévore. Il est à propos de remarquer ici qu'un grand nombre de traits d'Hérodote et même de Ctésias, rejetés d'abord comme des contes ridicules, ont été plus tard repris pour ainsi dire en sous-œuvre par la science, qui souvent y a découvert des faits vrais et même peu altérés. Malte-Brun a plusieurs fois envisagé Ctésias sous ce point de vue. Nous arrivons naturellement à l'épouvantable animal appelé *Odontotyrannus*, dans les récits romanesques des merveilles qu'Alexandre rencontra dans l'Inde. Tous les romans du moyen âge sur ce conquérant, provenant des textes grecs désignés sous le nom de Pseudo-Callisthène, sont unanimes sur l'*Odontotyrannus*, dont parlent aussi plusieurs auteurs byzantins. Tous en font un animal amphibie, vivant dans le Gange et sur ses bords, d'une taille dont la grandeur dépasse toute vraisemblance. « Tel, dit Palladius, qu'il peut avaler un éléphant tout entier. » Quelque ridicule que soit cette dernière circonstance, on pourrait y voir une allusion hyperbolique à la manière dont les plus gros serpents terrestres dévorent les grands quadrupèdes, comme les chevaux et les bœufs; ils les avalent en effet sans les diviser, mais après les avoir broyés, allongés en une sorte de rouleau informe, par les puissantes étreintes et les secousses terribles de leurs replis. Il est vrai que M. Græfe, par une docte dissertation insérée dans les mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, a prétendu que l'*Odontotyrannus* des traditions du moyen âge devait être un souvenir du mammoth. Le savant russe ne peut guère fonder cette singulière interprétation que sur les versions latines du roman d'Alexandre, dont monsignor Mai a publié un texte en 1818, sous le nom de Julius Valérius. Il est dit que l'*Odontotyrannus* foula aux pieds (*conculcavit*) un certain nombre de soldats macédoniens. Le même récit se trouve dans une prétendue lettre d'Alexandre à Aristote, et dans un petit traité, *des Monstres et des Bêtes extraordinaires*, récemment publié. Mais dans les auteurs grecs que je viens d'indiquer, c'est-à-dire les divers textes grecs inédits du Pseudo-Callisthène, et Palladius, Cédrene, Glycas, Hamartolus, on n'ajoute aucun détail figuratif à l'expression d'une grandeur énorme et d'une nature amphibie.

« Pour la qualité d'amphibie, qui n'appartient certainement pas au mammoth, peut-elle s'appliquer au grand serpent de mer? Sir Everard Home, en proposant de placer parmi les squales celui qui avait échoué sur la place de Stronza, a prouvé par là qu'il le

regardait comme un véritable poisson. Mais si l'on en fait un reptile, on lui supposera par cela même une nature amphibie, avec la faculté de rester indéfiniment dans l'eau, et l'on pourra en même temps rapporter au même animal les exemples de serpents énormes vus sur terre et consignés de loin en loin dans la mémoire des hommes. Le serpent de mer dont Olaüs Magnus a conservé une description était, au rapport du même prélat, un serpent amphibie qui vivait de son temps dans les rochers aux environs de Bergen, dévorait les bestiaux du voisinage et se nourrissait aussi de crabes. Un siècle plus tard, Nicolas Grammius, ministre de l'Evangile à Londen en Norvège, citait un gros serpent d'eau qui des rivières Mios et Banz, s'était rendu à la mer le 6 janvier 1656. « On le vit s'avancer tel qu'un long mât de navire, renversant tout sur son passage, même les arbres et les cabanes. Ses sifflements, ou plutôt ses hurlements, faisaient frissonner tous ceux qui les entendaient. Sa tête était aussi grosse qu'un tonneau, et son corps, taillé en proportion, s'élevait au-dessus des ondes à une hauteur considérable. » En des temps plus anciens, nous citerons : le serpent de l'île de Rhodes, dont triompha au xiv^e siècle le chevalier Gozon qui, par suite de cet exploit, trop légèrement traité de fable, devint grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem; au vi^e siècle, celui que Grégoire de Tours rapporte avoir été vu à Rome dans une inondation du Tibre, et qu'il représente grand comme une forte poutre : *in modum trabis validæ*. Le mot *draco*, dont se sert là notre vieil historien, est le terme de la bonne latinité, où il signifie seulement un grand serpent. Dans l'antiquité proprement dite, Suétone nous apprend qu'Auguste publia aux comices, c'est-à-dire annonça officiellement, la découverte faite en Etrurie d'un serpent long de soixante-quinze pieds. Dion Cassius dit que sous le même prince on vit dans la même contrée un serpent de quatre-vingt-cinq pieds de long, qui causa de grands ravages et fut frappé de la foudre. Le plus célèbre de tous ceux dont ont parlé les auteurs anciens est celui qu'eut à combattre l'armée romaine près de Carthage, sur les bords du lac Bagrada, pendant le second consulat de Régulus, l'an de Rome 498, qui répond à l'année 256 avant Jésus-Christ. Ce serpent avait cent vingt pieds de long et causait de grands ravages dans l'armée romaine. Régulus fut obligé de diriger contre lui les balistes et les catapultes, jusqu'à ce qu'une pierre énorme lancée par une de ces machines l'écrasa. Le consul, pour prouver au peuple romain la nécessité où il se trouvait d'employer son armée à cette expédition extraordinaire, envoya à Rome la peau du monstre, et on la suspendit dans un temple où elle resta jusqu'à la guerre de Numance. Mais la dissolution du corps causa une telle infection, qu'elle força l'armée à déloger. Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de fait mieux attesté, plus circonstancié et raconté par un plus grand

nombre d'auteurs. Philostorge parle de peaux de serpents de soixante-huit pieds de long, qu'il avait vues à Rome. Diodore rapporte qu'un serpent de quarante-cinq pieds de long fut pris dans le Nil et envoyé vivant à Ptolémée Philadelphe à Alexandrie. Strabon, qui, d'après Agatharchides, parle d'autres serpents de la même grandeur, cite ailleurs Posidonius, qui vit dans la Cœlé-Syrie un serpent mort de cent vingt pieds de long et d'une circonférence telle que deux cavaliers séparés par son corps ne se voyaient pas.

« Alléguerons-nous ce que le même Strabon rapporte d'après Onésicrite, que, dans une contrée de l'Inde appelée Aposisares, on avait nourri deux serpents, l'un de cent vingt pieds, l'autre de deux cent dix, et qu'on désirait beaucoup les faire voir à Alexandre ! Si nous ajoutions le serpent que Maxime de Tyr prétend avoir été montré par Taxile au même conquérant, et qui avait cinq cents pieds de long, nous arriverions dans les traditions de l'Orient, presque au même degré d'extension où nous avons vu les traditions scandinaves, qui donnent six cents pieds à leur serpent de mer. Mais on peut juger par ces rapprochements que l'existence de cet animal, bien qu'entourée souvent de traits suspects, est loin d'être nouvelle ; qu'elle a été observée de bien des manières et depuis bien longtemps. Ce n'est pas, comme on le disait, un danger de plus pour les navigateurs ; car ce terrible monstre est déjà indiqué dans la Bible sous le nom de Léviathan, que l'Écriture applique à diverses bêtes énormes, ainsi que le remarque Bochart. Le prophète Isaïe l'applique ainsi : *Léviathan, ce serpent immense, Léviathan, ce serpent à divers plis et replis* (1). Dans ce siècle, la présence du serpent de mer a été signalée en 1808, en 1815, en 1817 et cette année. Il n'est pas présumable qu'on le rencontre plus fréquemment à l'avenir que par le passé ; du moins l'attention publique appelée sur ce phénomène par les organes de la presse portera à la publicité des faits du même genre qui pourraient survenir encore, et qui sans cela auraient peut-être passé inaperçus. L'auteur anglais qui le premier a publié ceux qu'il avait recueillis, et à qui nous devons toutes nos citations des témoignages modernes, fait aussi connaître le moyen que les pêcheurs norvégiens emploient pour se garantir du serpent de mer. Lorsqu'ils l'aperçoivent tout près d'eux, ils évitent surtout les vides que laisse sur l'eau l'alternative de ses plis et replis. Si le soleil brille, ils rament dans la direction de cet astre qui éblouit le serpent. Mais lorsqu'ils l'aperçoivent à distance, ils font toujours force de rames pour l'éviter. S'ils ne peuvent espérer d'y parvenir, ils se dirigent droit sur sa tête, après avoir arrosé le pont d'essence de musc. On a observé l'antipathie de l'animal pour ce parfum violent ; aussi les pêcheurs norvégiens en sont toujours pourvus quand ils se

mettent en mer pendant les mois calmes et chauds de l'été. Dans la rencontre faite en 1837, les personnes qui étaient à bord du *Havre* ont aperçu seulement les ondulations du corps de l'immense reptile, et ont évalué approximativement sa longueur à plusieurs fois celle du navire. »

SÉRUG, esprit malin. Voy. CHASSEN.

SERVIUS-TULLIUS. Leloyer et d'autres prétendent que le roi de Rome, Servius, était fils d'un démon. Les cabalistes soutiennent de leur côté qu'il fut fils d'un salamandre.

SETHIENS ou SETHITES, hérétiques du II^e siècle, qui honoraient particulièrement le patriarche Seth, fils d'Adam. Ils disaient que deux anges avaient créé Caïn et Abel, et débitaient beaucoup d'autres rêveries. Selon ces hérétiques, Jésus-Christ n'était autre que Seth, venu au monde une seconde fois. Ils forgèrent des livres sous le nom de Seth et des autres patriarches.

SETHUS. Il y avait à la suite de l'empereur Manuel un magicien, nommé Séthus, qui rendit une fille éprise de lui par le moyen d'une pêche qu'il lui donna, à ce que conte Nicétas.

SEVERE. Quelques historiens rapportent qu'à la sortie d'Antioche l'ombre de l'empereur Sévère apparut à Caracalla, et lui dit pendant son sommeil : Je te tuerai comme tu as tué ton frère.

SEXE. On prétend aussi reconnaître d'avance, à certains symptômes, le sexe d'un enfant qui n'est pas né. Si la mère est gaie dans sa grossesse, elle aura un garçon ; si elle est pesante du côté droit, elle aura un garçon. Si elle se sent lourde du côté gauche, elle aura une fille. Si elle est pâle et pensive, elle aura une fille. Albert le Grand donne à entendre qu'il naît des garçons dans un ménage où l'on mange du lièvre, et des filles dans une maison où l'on fait cas de la fressure de porc. Voici autre chose. Ems possède deux sources, la Rubenquelle et la Maegdenquelle, qui, selon les gens du pays, ont une vertu merveilleuse : en buvant de la première, on est sûr d'avoir des garçons, et en buvant de l'autre, d'avoir des filles. Croyez cela et buvez..... du Johannisberg ou du Champagne (2).

SHAMAVEDAM, l'un des quatre livres sacrés des Indiens. C'est celui qui contient la science des augures et des divinations.

SHELO. Voy. SOUTHCOTE.

SHOUPÉLINS. Les habitants des îles Schetland appelaient ainsi des tritons ou hommes marins, dont les anciennes traditions et la superstition populaire ont peuplé les mers du Nord.

SIBYLLES. Les sibylles étaient chez les anciens des femmes enthousiastes qui ont laissé une grande renommée, et les paroles de plusieurs ont eu un cachet respectable. Ou il faut admettre que quelques-unes ont été inspirées, ou il faut refuser à plusieurs des saints Pères un crédit qu'ils méritent as-

(1) Isaïe, ch. xxvi, verset 1, traduct. de Sacy.

(2) Jacquemin, Fragments d'un voyage en Allemagne.

surément. Leurs prophéties étaient en langage poétique. Malheureusement les originaux sont presque tous perdus, et les morceaux qui nous en restent passent pour supposés en grande partie. Les sibylles sont au nombre de dix selon Varron; d'autres en comptent jusqu'à douze. 1° La sibylle de Perse. Elle se nommait Sambethe; on la dit bru de Noé dans des vers sibyllins apocryphes. 2° La sibylle libyenne. Elle voyagea à Samos, à Delphes, à Claros et dans plusieurs autres pays. On lui attribue des vers contre l'idolâtrie: elle reproche aux hommes la sottise qu'ils font de placer leur espoir de salut dans un dieu de pierre ou d'airain, et d'adorer les ouvrages de leurs mains. 3° La sibylle de Delphes. Elle était fille du devin Tirésias. Après la seconde prise de Thèbes, elle fut consacrée au temple de Delphes par les Épigones, descendants des guerriers qui avaient pris Thèbes la première fois. Ce fut elle, selon Diodore, qui porta la première le nom de Sibylle. Elle a célébré dans ses vers la grandeur divine: et des savants prétendent qu'Homère a tiré parti de quelques-unes de ses pensées. 4° La sibylle d'Erythrée. Elle a prédit la guerre de Troie, dans le temps que les Grecs s'embarquaient pour cette expédition. Elle a prévu aussi qu'Homère chanterait cette guerre longue et cruelle. Si l'on en croit Eusèbe et saint Augustin, elle connaissait les livres de Moïse: elle a parlé en effet de l'attente de Jésus-Christ. On lui attribue même des vers dont les premières lettres expriment, par acrostiche, *Jésus-Christ, fils de Dieu*. On l'a quelquefois représentée avec un petit Jésus et deux anges à ses pieds. 5° La sibylle Cimmérienne a parlé de la sainte Vierge plus clairement encore que celle d'Erythrée, puisque, selon Suidas, elle la nomme par son propre nom. 6° La sibylle de Samos a prédit que les Juifs crucifieraient un juste qui serait le vrai Dieu. 7° La sibylle de Cumes, la plus célèbre de toutes, faisait sa résidence ordinaire à Cumes, en Italie. On l'appelait Déiphobe; elle était fille de Glaucus et prêtresse d'Apollon. Elle rendait ses oracles au fond d'un antre qui avait cent portes; d'où sortaient autant de voix qui faisaient entendre ses réponses. Ce fut elle qui offrit à Tarquin le Superbe un recueil de vers sibyllins, dont on sait qu'il ne reçut que la quatrième partie: ces vers furent soigneusement conservés dans les archives de l'empire, au Capitole. Cet édifice ayant été brûlé du temps de Sylla, Auguste fit ramasser tout ce qu'il put trouver de fragments détachés des vers sibyllins et les fit mettre dans des coffres d'or au pied de la statue d'Apollon Palatin (1), où l'on allait les consulter. Petit, dans son traité *De sibylla*, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'une sibylle, celle de Cumes, dont on a partagé les actions et les voyages. Ce qui a donné lieu, selon

(1) On appelait quindécemvirs les quinze magistrats préposés pour consulter les livres des sibylles. Mais ces livres, où l'on croyait contenues les destinées du peuple romain, ayant été brûlés, l'an 670, avec le Capitole où ils étaient gardés, on envoya de tous côtés des ambassadeurs faire la recherche des oracles des sibylles, et les quindé-

lui, à cette multiplicité, c'est que cette fille mystérieuse a prophétisé en divers pays, mais c'est là une idée de savant à système. 8° La sibylle Hellespontine. Elle naquit à Marpèse dans la Troade; elle prophétisa du temps de Solon et de Crésus. On lui attribue aussi des prophéties sur la naissance de Notre-Seigneur. 9° La sibylle Phrygienne. Elle rendait ses oracles à Ancyre en Galatie. Elle a prédit l'annonciation et la naissance du Sauveur. 10. La sibylle Tiburtine ou Albunée, qui fut honorée à Tibur comme une femme divine. Elle prédit que Jésus-Christ naîtrait d'une vierge à Bethléem et régnerait sur le monde. 11° La sibylle d'Épire. Elle a aussi prédit la naissance du Sauveur. 12° La sibylle Égyptienne a chanté également les mystères de la Passion et la trahison de Judas. Saint Jérôme pense que les sibylles avaient reçu du ciel le don de lire dans l'avenir en récompense de leur chasteté. Mais il paraît que les huit livres de vers sibyllins que nous avons aujourd'hui sont en effet douteux. Bergier, dans son savant Dictionnaire de théologie, les croit supposés et les attribue dans ce cas aux gnostiques du II^e siècle.

Les Persans ont un livre mystérieux appelé *Karajamea* (recueil des révolutions futures); il est pour eux ce qu'étaient autrefois les oracles des sibylles pour le peuple romain. On le consulte dans les affaires importantes, et surtout avant d'entreprendre une guerre; on le dit composé de neuf mille vers, chaque vers formant une ligne de cinquante lettres. Son auteur est le célèbre cheik Sephy, l'aïeul du prince qui régnait au temps du voyageur Chardin; et l'on croyait fortement en Perse qu'il contenait une partie des principales révélations d'Asie, jusqu'à la fin du monde. Il était alors gardé avec soin dans le trésor royal comme un original dont il n'y a point de double ni de copie, car la connaissance en était interdite au peuple.

SICIDITES. Leloyer conte que ce magicien, appuyé sur les fenêtres de l'empereur Manuel Comnène, avec les courtisans, regardait le port de Constantinople. Il arriva une petite chaloupe chargée de pots de terre. Sicidites offrit à ceux qui l'entouraient de leur faire voir le potier cassant ses pots; ce qu'il effectua à l'instant au grand divertissement des courtisans, qui se pâmaient de rire; mais ce rire se changea en compassion quand ils aperçurent ce pauvre homme qui se lamentait, en s'arrachant la barbe, à la vue de tous ses pots cassés. Et comme on lui demandait pourquoi il les avait brisés de la sorte, il répondit qu'il avait vu un serpent à crête rouge et étincelante, entortillé autour de ses pots, qui les regardait la gueule ouverte et la tête levée comme s'il eût voulu les dévorer, et qu'il n'avait disparu qu'après

cemvirs en composèrent d'autres livres qu'Auguste fit cacher sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin. Ils avaient été d'abord établis par Tarquin au nombre de deux, puis furent portés à dix, et enfin jusqu'à quinze par Sylla. On les créait de la même manière que les pontifes. (*Le Livre unique*, n. 15.)

tous les pots cassés. Un autre jour, pour se venger de quelques gens qui l'insultaient dans un bain, Sicidites se retira dans une chambre prochaine pour reprendre ses habits. Dès qu'il fut sorti, tous ceux qui étaient dans le bain détalèrent avec précipitation, parce que du fond de la cuve du bain il sortit des hommes noirs, qui les chassaient à coups de pied.

SIDÉROMANCIE, divination qui se pratiquait avec un fer rouge, sur lequel on plaçait avec art un certain nombre de petites paillettes qu'on brûlait et qui jetaient des reflets comme les étoiles.

SIDRAGASUM, démon qui a le pouvoir de faire danser les femmes mondaines.

SIFFLER LE VENT. « Cette coutume de siffler pour appeler le vent est une de nos superstitions nautiques, qui, malgré son absurdité, s'empare insensiblement aux heures de calme, des esprits les plus forts et les plus incrédules; autant vaudrait raisonner avec la brise capricieuse elle-même que d'essayer de convaincre le matelot anglais que, le vent soufflant où il lui plaît et quand il lui plaît, il ne sert à rien de l'invoquer. En dépit de la marche des intelligences, lorsque l'air manque à la voile, toujours le marin sifflera (1). »

SIGÉANI, esprit qui, dans le royaume d'Ava, préside à l'ordre des éléments et lance la foudre et les éclairs.

SIGNE DE CROIX. Un juif qui se rendait à Fondi, dans le royaume de Naples, fut surpris par la nuit, et ne trouva pas d'autre gîte qu'un temple d'idoles, où il se décida, faute de mieux, à attendre le matin. Il s'accommoda comme il put dans un coin, s'enveloppa dans son manteau et se disposa à dormir. Au moment où il allait fermer l'œil, il vit plusieurs démons tomber de la voûte dans le temple, et se disposer en cercle autour d'un autel. Le roi de l'enfer descendit aussi, se plaça sur un trône, et ordonna à tous les diables subalternes de lui rendre compte de leur conduite. Chacun fit valoir les services qu'il avait rendus à la chose publique; chacun fit l'exposé de ses bonnes actions. Le juif, qui ne jugeait pas comme le prince des démons, et qui trouvait leurs bonnes actions un peu mauvaises, fut si effrayé de la mine des démons et de leurs discours, qu'il se hâta de dire les prières et de faire les cérémonies que la synagogue met en usage pour chasser les esprits malins. Mais inutilement : les démons ne s'aperçurent pas qu'ils étaient vus par un homme. Ne sachant plus à quoi recourir, le juif s'avisa d'employer le signe de la croix. On lui avait dit que ce signe était formidable aux démons; il en eut la preuve, dit le légendaire, car les démons cessèrent de parler, aussitôt qu'il commença de se signer. Après avoir regardé autour de lui, le roi de l'enfer aperçut l'enfant d'Israël.

— Allez voir qui est là, dit-il à un de ses gens. Le démon obéit; lorsqu'il eut exam-

iné le voyageur, il retourna vers son maître. — C'est un vase de réprobation, dit-il; mais il vient de s'appuyer du signe de la croix.

Sortons, reprit le diable. Nous ne pourrions plus bientôt être tranquilles dans nos temples. — En disant ces paroles, le prince des démons s'envola; tous ses gens disparurent, et le juif se fit chrétien.

SILÈNES. On donnait ce nom aux satyres lorsqu'ils étaient vieux. On entendait aussi quelquefois par silènes des génies familiers, tels que celui dont Socrate se vantait d'être accompagné.

SIMAGORAD. Grimoire. Voy. CHARLES VI.

SIMON LE MAGICIEN. Ce Simon, qui n'est connu que pour avoir voulu acheter aux apôtres le don de faire des miracles, et pour avoir donné son nom maudit à la *Simonie*, joue un grand rôle dans les vieilles légendes et dans les livres des démonomanes. Voici quelques-uns des récits qu'on a faits de ses talents magiques; car n'ayant pu traiter avec les saints, il traita avec les démons. Il avait à sa porte un gros dogue qui dévorait ceux que son maître ne voulait pas laisser entrer. Saint Pierre, voulant parler à Simon, ordonna à ce chien de lui aller dire, en langage humain, que Pierre, serviteur de Dieu, le demandait; le chien s'acquitta de cette commission au grand étonnement de ceux qui étaient alors avec Simon. Mais Simon, pour leur faire voir qu'il n'en savait guère moins que saint Pierre, ordonna à son tour au chien d'aller lui dire qu'il entrât; ce que le chien, dit-on, exécuta aussitôt. Simon le Magicien disait que si on lui tranchait la tête, il ressusciterait trois jours après. L'empereur le fit décapiter; par ses prestiges il supposa la tête d'un mouton à la place de la sienne, et se remontra le troisième jour. Il commandait à une faux de faucher d'elle-même, et elle faisait autant d'ouvrage que le plus habile faucheur. Sous le règne de l'empereur Néron, Simon le Magicien parut un jour en l'air, comme un oiseau, assis sur un char de feu. Mais saint Pierre, plus puissant que lui, le fit tomber, et il se cassa les jambes. On a écrit cette aventure sous le titre de *Combat apostolique*; on a souvent mis cet écrit sous le nom d'Abdias de Babylone. Simon le Magicien n'était donc qu'un imposteur. Il eut des disciples; et on le croit le premier chef des gnostiques. Il attribuait la création aux Eons ou esprits; il affirmait que les plus parfaits des divins Eons résidaient dans sa personne; qu'un autre Eon très-distingué, quoique du sexe féminin, habitait dans sa maîtresse Hélène, dont il contait des choses prodigieuses; que lui, Simon, était envoyé de Dieu sur la terre pour détruire l'empire des esprits qui ont créé le monde matériel, et surtout pour délivrer Hélène de leur puissance. Saint Justin dit que Simon, après sa mort, fut honoré comme un dieu par les Romains, et qu'il eut une statue.

(1) Le capitaine Basil Hall.

SIMON DE PHARÈS, auteur d'un recueil d'histoires de quelques célèbres astrologues et hommes doctes, qu'il dédia au roi Charles VIII. Il ne paraît pas que ce livre ait été imprimé (1).

SIMONIDE. Un jour qu'il soupait chez un de ses amis, on vint l'avertir que deux jeunes gens étaient à la porte, qui voulaient lui parler d'une importante affaire. Il sort aussitôt, ne trouve personne ; et, dans l'instant qu'il veut rentrer à la maison, elle s'écroule et écrase les convives sous ses ruines. Il dut son salut à un hasard si singulier, qu'on le regarda, parmi le peuple, comme un trait de bienveillance de Castor et Pollux, qu'il avait chantés dans un de ses poèmes.

SIMORGUE, oiseau fabuleux que les Arabes nomment Anka, les rabbins Jukneh, et que les Perses disent habiter dans les montagnes de Kaf. Il est si grand qu'il consomme pour sa subsistance tout ce qui croît sur plusieurs montagnes. Il parle ; il a de la raison, en un mot c'est une fée qui a la figure d'un oiseau. Etant un jour interrogée sur son âge, la Simorgue répondit :

— Ce monde s'est trouvé sept fois rempli de créatures, et sept fois entièrement vide d'animaux. Le cycle d'Adam, dans lequel nous sommes, doit durer sept mille ans, qui font un grand cycle d'années : j'ai déjà vu douze de ces cycles, sans que je sache combien il m'en reste à voir. — La Simorgue joue un grand rôle dans les légendes de Salomon. *Voy. SALOMON.*

SINGES. Ces animaux étaient vénérés en Egypte. Chez les Romains, au contraire, c'était un mauvais présage de rencontrer un singe, en sortant de la maison.

SIRATH. C'est le nom que donnent les musulmans au pont que les âmes passent après leur mort, et au-dessous duquel est un feu éternel. Il est aussi mince que le tranchant d'un sabre ; les justes doivent le franchir avec la rapidité de l'éclair, pour entrer dans le paradis.

SIRCHADE, démon qui a tout pouvoir sur les animaux.

SISTRE, plante qui, selon Aristote, se trouvait dans le Scamandre, ressemblait au pois chiche, et avait la vertu de mettre à l'abri de la crainte des spectres et des fantômes ceux qui la tenaient à la main.

SITTIM, démon indien, qui habite les bois sous la forme humaine.

SKALDA. *Voy. NORNES.*

SMYRNE. On dit qu'antérieurement aux temps historiques, une amazone fonda la ville de Smyrne et lui donna son nom, qu'elle n'a jamais perdu.

SOCRATE. Les anciens, qui trouvaient les grandes qualités surhumaines, ne les croyaient pas étrangères à l'essence des démons. Il est vrai que les démons chez eux n'étaient pas pris tous en mauvaise part. Aussi disaient-ils que Socrate avait un dé-

mon familier ; et Proclus soutient qu'il lui dut toute sa sagesse (2). Peut-être les hommes trouvaient-ils leur compte à cet arrangement. Ils se consolait d'être moins vertueux que Socrate, en songeant qu'ils n'avaient pas un appui comme le sien.

SOLEIL. *Voy. DANSE DU SOLEIL.*

SOLIMAN. C'est le nom de Salomon chez les Musulmans. Ils entendent par ce nom quelque chose de très-grand ; et ils assurent qu'il y a eu quarante solimans ou monarques universels de la terre, qui ont régné successivement pendant le cours d'un grand nombre de siècles avant la création d'Adam. Tous ces monarques prétendus commandaient chacun à des créatures de leur espèce, différentes de l'espèce humaine actuelle, quoique raisonnables comme les hommes ; ce sont les génies.

SOMMEIL. Vanderviel rapporte qu'en 1684, un potier de terre de Londres dormit quinze jours de suite sans avoir été affaibli par le défaut de nourriture ; il lui semblait n'avoir dormi qu'un jour. Epiménide, philosophe de Crète, étant entré dans une caverne, y dormit, selon Diogène Laërce, cinquante-sept ans ; selon Plutarque cinquante, selon d'autres vingt-sept. On prétend qu'au sortir de là il ne reconnaissait plus personne. *Voy. DORMANTS.*

SOMNAMBULE. Des gens d'une imagination vive, d'un sang trop bouillant, font souvent en dormant ce que les plus hardis n'osent entreprendre éveillés. Barclai parle d'un professeur qui répétait la nuit les leçons qu'il avait données le jour, et qui grondait si haut, qu'il réveillait tous ses voisins. Johnston rapporte, dans sa *Thaumatographia naturalis*, qu'un jeune homme sortait toutes les nuits de son lit, vêtu seulement de sa chemise ; puis montant sur la fenêtre de sa chambre, il sautait à cheval sur le mur et le talonnait pour accélérer la course qu'il croyait faire. Un autre descendit dans un puits et s'éveilla aussitôt que son pied eut touché l'eau, qui était très-froide. Un autre monta sur une tour, enleva un nid d'oiseaux et se glissa à terre par une corde, sans s'éveiller. Un Parisien, de même endormi, se leva, prit son épée, traversa la Seine à la nage, tua un homme que la veille il s'était proposé d'assassiner ; et, après qu'il eut consommé son crime, il repassa la rivière, retourna à sa maison et se mit au lit, sans s'éveiller. On peut expliquer le somnambulisme comme une activité partielle de la vie animale, disent les philosophes. L'organe actif transmet ainsi l'incitation sur les organes voisins, et ceux-ci commencent également, par l'effet de leurs relations avec la représentation qui a été excitée, à devenir actifs et à coopérer (c'est très-clair). Par là l'idée de l'action représentée devient si animée que, même les instruments corporels nécessaires pour son opération, sont mis en activité par les nerfs qui agissent sur eux

(1) Singularités historiques et littéraires de D. Liron, t. 1^{er}, p. 313.

(2) Proclus, de Anima et dæmone. Naudé, Apologie.

(vous comprenez ?). Le somnambule commence même à agir corporellement, et remplit l'objet qu'il s'est proposé, avec la même exactitude que s'il était éveillé, avec cette différence néanmoins qu'il n'en a pas le sentiment général, parce que les autres organes de la vie animale qui n'ont pas participé à l'activité, reposent, et que, par conséquent, le sentiment n'y a pas été réveillé. Voilà. Gall a connu un prédicateur somnambule qui, très-souvent, ayant un sermon à faire, se levait la nuit en dormant, écrivait son texte ou en faisait la division, en travaillait des morceaux entiers, rayait ou corrigeait quelques passages, en un mot, qui se conduisait comme s'il eût été éveillé, et qui cependant en s'éveillant n'avait aucun sentiment de ce qu'il venait de faire. La Fontaine a composé, dit-on, sa fable des *deux Pigeons* en dormant; anecdote contestée.

Suivant le rapport de Frictsh, qui le tenait du père Del-Rio, un maître d'école, nommé Gondisalve, allait enseigner pendant la journée le catéchisme à des enfants, et venait coucher le soir dans un monastère, où la nuit, en dormant, il recommençait ses leçons, reprenait les enfants, et entonnait le chant de son école. Un moine, dans la chambre duquel il couchait, le menaça de l'étriller s'il ne restait pas tranquille. Le maître d'école se coucha sur cette menace et s'endormit. Dans la nuit, il se lève, prend de grands ciseaux et va au lit du moine, qui par bonheur, étant éveillé, le vit venir à la faveur d'un clair de lune; sur quoi il prit le parti de se glisser hors du lit et de se cacher dans la ruelle. Le maître d'école, arrivé au lit, hache le traversin de coups de ciseaux et va se recoucher. Le lendemain, quand on lui présenta le traversin par lambeaux, il dit que tout ce qu'il se rappelait c'était que, le moine l'ayant voulu rosser, il s'était défendu avec des ciseaux.

Il y a un grand nombre d'histoires de somnambules. Le remords a souvent produit cette crise, et, depuis la femme de Macbeth, la série des coupables qui se sont trahis dans leur sommeil serait longue. Voici un morceau publié dans *le Siècle* par M. A. Joanne; il est extrait du journal du ministre de saint Léonard.

Après que le laird de Dowiclé (Ecosse) a manqué de parole à la belle Lucie Olivier, fille d'un de ses fermiers, pour épouser sa riche cousine Amélie Gordon, la jeune villageoise, qui a promis de l'oublier, demande, comme une faveur, d'entrer au service d'Amélie; celle-ci, ne sachant rien du passé, est ravie des qualités de Lucie. Le mari continue son récit :

Ce qui m'étonnait par-dessus tout, dit-il, c'était la convenance de ses manières. Jamais, même lorsque nous nous trouvions seuls, elle ne reconnaissait en moi son futur de la Fontaine-Sainte; elle me traitait toujours comme le mari d'une femme qu'elle s'était engagée à servir, comme un maître dont elle attendait les ordres pour s'empres- ser de les exécuter. Sa conduite m'inspirait

une profonde reconnaissance. Peu de temps après, mon Amélie me donna un second gage d'une affection qui croissait de jour en jour. A cette époque, Lucie redoubla d'attentions et de soins pour sa maîtresse. Le troisième jour qui suivit son accouchement, ma femme eut la fièvre, et le médecin déclara que sa vie était en danger. Durant plusieurs jours et plusieurs nuits, je ne quittai pas la chambre de la malade un seul instant. Lucie, suivant mon exemple, montrait un zèle et un dévouement que je ne me lassais pas d'admirer. Elle priait Dieu avec moi; elle priait pour le salut de sa rivale préférée. Enfin le moment fatal arriva; la crise si redoutée se termina heureusement; je tombai à genoux devant le lit. Lucie m'imita, et nous remercîâmes tous deux la Providence de sa bonté. Mais nous nous étions trop hâtés d'espérer et de nous réjouir. Accablé de fatigue, je me jetai tout habillé sur le canapé pour prendre quelques heures de repos; ma femme eut une rechute pendant mon sommeil. Lucie me réveilla pour m'annoncer d'une voix entrecoupée de sanglots la triste nouvelle. Je me précipitai vers le lit; je saisis Amélie dans mes bras..... Je ne tenais plus qu'un cadavre. Je me rétablis, car il n'y a pas de douleurs éternelles. Pendant ma maladie, qui fut longue, ma maison peu à peu se trouva livrée entièrement à celle qui nous avait donné tant et de si grandes preuves d'attachement et de fidélité. Mes enfants la traitaient comme leur mère; elle leur était devenue nécessaire. Et n'était-elle pas aussi devenue nécessaire à leur père? A mesure que le temps adoucissait l'amertume de mon chagrin et me forçait à oublier la perte cruelle que j'avais faite, je sentais mon premier amour se ranimer en moi plus violent que jamais. Les motifs qui jadis s'étaient opposés à ma passion n'existaient plus. Les circonstances étaient changées. J'épousai Lucie Olivier à la fin de la seconde année qui suivit la mort de mon Amélie. Une fois encore je pus croire au bonheur; mais une pensée affreuse venait troubler continuellement mon repos. Instruit par l'expérience, je ne cessais de trembler pour la santé de celle qui était mon dernier comme elle avait été mon premier amour. Lorsqu'elle m'annonça sa grossesse, mes craintes redoublèrent et j'attendis avec la plus vive anxiété l'époque fatale qui devait décider de son sort et du mien. Lucie donna heureusement le jour à un fils; mais, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, dès ce moment elle ne recouvra plus la santé. Une extrême faiblesse l'obligeait à garder le lit, et des douleurs névralgiques lui arrachaient des cris perçants. La nuit, si elle parvenait à dormir, elle était presque aussitôt réveillée en sursaut par des rêves épouvantables, et en s'éveillant elle versait des larmes abondantes. Goûtait-elle un instant de sommeil, elle poussait à de courts intervalles de profonds soupirs; elle prononçait à haute voix des paroles vagues et incohérentes.

Une nuit, m'étant éveillé vers une heure

du matin, je fus très-surpris et très-alarmé de ne pas voir ma femme à mon côté. Sa maladie ne lui permettait même pas de se tenir sur ses jambes pendant le jour : comment donc avait-elle pu se lever et quitter son lit ? Je l'appelai, elle ne répondit pas. D'abord je ne voyais et je n'entendais rien dans l'appartement ; je finis cependant par apercevoir une ombre blanche qui se promenait lentement dans la chambre : c'était ma femme. Tout à coup elle s'arrêta devant une armoire, l'ouvrit, en retira une petite bouteille qu'elle serra contre son cœur. Puis, se tournant vers le lit, elle me regarda quelques minutes, en conservant la même attitude et tenant toujours la bouteille à la main. — Le danger est passé maintenant, murmura-t-elle d'une voix sourde ; la malade sera sauvée. Elle se tut et prêta l'oreille. — Lorsque la malade sera rétablie, reprit-elle au bout d'un moment, je continuerai à la parer pour ses yeux, à la servir..... Non, non. Elle a eu son temps ; c'est à mon tour..... Écoutons..... Il s'éveille dans la chambre voisine..... Elle prêta de nouveau l'oreille. — C'est le vent qui agite les arbres... Vite, vite... Elle ne refusera pas une potion que lui présentera Lucie Olivier ! En achevant ces mots elle s'avança vers le lit sur lequel j'étais retombé glacé d'horreur et ne pouvant plus ni remuer, ni penser, ni parler. Elle marcha sur la pointe du pied, retournant la tête avec effroi du côté de la porte, écoutant à chaque pas si elle n'entendait aucun bruit. Arrivée près du lit, elle se tint immobile devant moi et elle me dit : — Vous avez chaud, chère dame, mais votre front est couvert de sueur. C'est un bon signe ; vous respirez plus librement. Prenez cette potion que le médecin a prescrite. Je l'ai goûtée : ce qui est doux pour Lucie ne peut être amer pour celle que Lucie aime tant. Buvez, ma chère dame..... Vite, vite... Allons, il en reste une goutte..... Il faut tout prendre ; le médecin le veut ainsi ; cela vous fera dormir, et lorsque vous vous éveillerez, Dowicléa vous embrassera en vous félicitant de votre guérison.....

Elle retourna alors vers l'armoire, remit la petite bouteille à sa place et revint se coucher. J'essayais, mais en vain, de calmer mon esprit et de penser sans effroi à la scène étrange dont je venais d'être témoin. J'ignorais que ma femme eût pris une potion le matin de sa mort. Lucie lui en avait-elle présenté une ? Ses paroles ne signifiaient-elles rien de plus ? A cette question je n'osais pas répondre. Deux nuits après, ma femme se leva de nouveau. J'épiaï tous ses mouvements. Elle se dirigea vers l'armoire comme la première fois, l'ouvrit, prit la bouteille et s'avança vers le lit. Elle semblait encore plus agitée que la nuit précédente. Plusieurs fois elle s'approcha et recula épouvantée ; enfin elle s'arrêta au milieu de la chambre et elle prononça d'une voix distincte les paroles suivantes : — J'ai longtemps souffert..... J'ai souffert à la Fontaine-Sainte, j'ai souffert dans la chaumière de mon père, j'ai souffert sous la fenêtre de cette chambre à coucher,

la nuit de son mariage, tandis que je grelottais au vent froid du nord ; quand je voyais leur bonheur à l'un et à l'autre, je souffrais cruellement, et cependant alors il pensait que je l'avais oublié. L'oublier ! oh ! non, je l'aimais toujours..... Mais je ne puis attendre plus longtemps. Maintenant ou jamais, Lucie Olivier ou Amélie Gordon, l'une de nous deux, boira cette potion que l'apothicaire Watson refusait de me donner. Allons, allons, je n'ai que peu d'instant. Il va revenir.... Elle s'avança alors vers le lit, passa la main sur mon front et fit ensuite exactement ce qu'elle avait fait la nuit précédente. Puis elle se recoucha en tremblant de tous ses membres et en poussant de profonds soupirs. Je ne devinaï déjà que trop le sens de ces horribles paroles ; déjà la vérité m'apparaissait tout entière. Le lendemain je courus chez l'apothicaire Watson et lui demandai si depuis longtemps quelqu'un de mes domestiques ne lui avait pas acheté du poison. — Oui, me répondit-il, j'ai cédé aux sollicitations importunes de Lucie Olivier, et je lui ai vendu une once d'acide oxalique quelque temps avant la mort de votre première femme. Qu'avais-je besoin d'en savoir davantage ? Cependant je doutais encore. Lucie devinait la cause secrète de mon chagrin, car je remarquai qu'elle ne m'entretenait jamais de ses rêves, et nos bouches étaient muettes. Sa maladie faisait chaque jour de nouveaux progrès ; elle fut bientôt réduite à la dernière extrémité. Ne pouvant supporter l'affreux spectacle d'une telle agonie, je l'abandonnai aux soins de ses femmes. Une nuit on vint me dire qu'elle désirait me parler sans témoins. Lorsque je fus assis auprès de son lit, elle me regarda avec une tranquillité qui me surprit ; ses yeux étaient remplis de larmes ; — C'est vrai ! c'est vrai ! s'écria-t-elle, et elle expira. Ce que j'ai souffert depuis, il faudrait des années pour le dire.

Par fois aussi le chagrin a causé le somnambulisme. On cite dans ce sens, en Allemagne, un organiste habile, que rien ne pouvait consoler de la mort de sa femme. Le printemps était revenu radieux ; mais il ne lui rappelait que la perte cruelle qu'il avait faite une année auparavant.

Vers ce temps-là, dit la relation, les voisins de l'église entendirent à maintes reprises comme jouer de l'orgue au milieu de la nuit ; ce n'était pas seulement un son unique, saccadé, que l'on entendait, mais une mélodie convenablement suivie, bien exécutée, du plain-chant. On considéra d'abord les récits de ces gens comme faux ou comme le produit d'une imagination facile à tromper. Enfin, comme ces rapports se renouvelaient et qu'ils étaient confirmés par des personnes dignes de foi, la chose fit du bruit et on résolut de l'examiner. On était trop éclairé pour l'attribuer à une influence surnaturelle. Il devait y avoir à cela une cause simple. Il ne restait pas de doute sur la vérité du fait. L'organiste, commis à la garde des clefs, ne se rappelait pas qu'elles lui eussent manqué une seule fois, ou qu'il les eût laissées à la

disposition de personne ; lui-même, quoique le plus proche voisin de l'église, n'avait jamais entendu le jeu nocturne de l'orgue, et il accueillait ces récits avec un sourire d'incrédulité.

On convint que, si cela se faisait entendre de nouveau, il fallait éveiller M. le curé et l'organiste ; ils devaient ensemble déchirer le voile mystérieux qui couvrait cette affaire. Bientôt on entendit de nouveau le jeu de l'orgue à l'heure des spectres. On alla éveiller le curé qui vint de suite. Quant à l'organiste, on le crut plongé dans un profond sommeil, car il n'entendit ni les cris, ni les coups frappés à sa porte. Enfin sa servante parut et apporta la réponse que son maître n'était pas dans sa chambre à coucher et qu'elle ne trouvait pas les clefs de l'église. Que faire ? Il n'y avait pas de temps à perdre : on se rendit en hâte à l'église, on en trouva la porte ouverte. Le courageux organiste était-il venu le premier pour recueillir seul la gloire de la découverte ? Était-ce lui-même qui touchait l'orgue dans le but de mystifier le voisinage ? Lui était-il arrivé un malheur ? Était-il tombé entre les mains des esprits malins ? Quoi qu'il en puisse être, il faut que ce mystère s'éclaircisse. Le curé, homme au-dessus de toute superstition, entra accompagné de beaucoup de gens courageux et de beaucoup de curieux. Un beau clair de lune répandait la lumière dans toute l'église, et le grand tableau de l'autel semblait être devenu vivant ; de larges ombres et de vifs effets de lumière se partageaient l'intérieur de l'édifice. Du reste, l'église était déserte. Justement l'orgue commença à se faire entendre. Tous se tinrent coi et écoutèrent. C'était un plain-chant solennel ; les sons circulaient autour des colonnes comme des couronnes de fleurs et tombaient sur l'autel comme des fleurs printanières ; l'harmonie paraissait venir de haut en bas, et les murailles elles-mêmes semblaient rendre des sons harmonieux. Il y avait réellement, dans cette musique nocturne, quelque chose de surnaturel, dont l'impression était encore plus profonde à cause de la lumière de la lune, répandue fantastiquement sur les murs, et du calme et de la solennité de la nuit. Les auditeurs demeurèrent longtemps immobiles, et, aussitôt que les derniers accords se furent fait entendre, ils s'avancèrent plus près de l'orgue pour en venir au but qu'ils s'étaient proposé. Là était assis l'organiste, pâle et immobile comme une statue ; ses yeux étaient fermés. On ne l'éveilla point. Bientôt il se leva et reprit, les yeux toujours fermés, le chemin de son habitation. Ces scènes nocturnes se renouvelaient souvent et toujours de la même manière. L'organiste, miné intérieurement par un profond chagrin, était devenu somnambule et dépérissait visiblement. Le printemps avait rouvert toutes les blessures de son cœur, et avant que le marronnier du cimetière se recouvrit de fleurs, on l'avait déposé à côté du tombeau de sa femme. Depuis lors l'orgue nocturne demeura muet.

Nous avons à parler aussi du somnambu-

lisme magnétique. On prétend qu'une personne magnétisée s'endort profondément et parle aussitôt pour révéler les choses secrètes, prédire l'avenir et lire dans les cœurs, par un prodige jusqu'ici inexplicable. Le fait dans tous les cas est constant. Nous ne l'apprécierons ni ne le jugerons, nous contentant de citer des passages curieux de divers observateurs sur un sujet si mystérieux. Voici d'abord un article digne d'attention, publié, il y a une douzaine d'années, par la *Revue britannique* et répété dans plusieurs journaux ; il contredit les dénégations systématiques de certaines académies. Nous mentionnerons après cela le jugement de la cour de Rome sur certains usages du somnambulisme, que dans sa profonde sagesse elle ne condamne pas en fait, mais dont elle réproouve les abus et les procédés au moins dangereux. Ces pièces ont été recueillies par *l'Ami de la religion* et par *l'Union catholique*. Pour le surplus, nous renverrons aux articles MAGNÉTISME et MESMER.

« A différentes époques, dit l'auteur anglais, le magnétisme a donné lieu à des discussions si vives et si animées, que des deux côtés on arriva promptement aux extrêmes ; c'est presque dire à l'erreur. Les partisans du magnétisme prétendirent que l'homme possède, dans cet état, des facultés jusqu'alors inconnues. Pour quelques-uns d'entre eux, l'espace disparaissait devant les prodiges de leurs sujets magnétisés ; il n'en coûtait que le simple effort de la volonté pour la nature des choses les plus différentes, pour métamorphoser une tonne d'eau de la Tamise en vin de Champagne, ou pour répandre sur une population affamée les bienfaits d'une nourriture agréable et abondante. Pour eux, les sciences les plus problématiques, celles qui exigent les études les plus profondes et les plus sévères, s'apprennent en quelques instants. La femme nerveuse, qu'une pensée sérieuse de quelques minutes fatigue, devient, entre les mains des habiles du parti, plus savante et plus heureuse dans ses prescriptions qu'aucun de nos praticiens les plus expérimentés.

« De leur côté, les antagonistes du magnétisme ne veulent admettre aucun phénomène insolite, aucune exception aux règles ordinaires de la nature : pour eux, tout l'échafaudage du magnétisme ne repose que sur l'erreur des sens de quelques personnes et sur la fourberie de quelques autres. Le fait suivant, exemple remarquable de somnambulisme naturel, ne permet pas de douter que, dans cet état, l'homme ne possède quelquefois des facultés qui sont à peine appréciables dans l'état de veille. Au reste, ces phénomènes, quoique très-curieux, n'ont rien de surnaturel ; et il est facile d'expliquer ce qu'ils ont de surprenant par la concentration de toutes les forces de l'intelligence sur un seul objet et par l'exercice de quelques sens dans des circonstances particulières. Les faits rapportés dans la brochure américaine dont nous allons donner l'analyse, et sur la véracité desquels aucun praticien des États-Unis

n'a élevé de doute, présentent un haut degré d'intérêt, surtout si on les rapproche de ceux du même genre qui ont été offerts par l'infortuné Gaspard Hauser, quoique dans des circonstances différentes.

« Jeanne Rider est âgée de dix-sept ans, et fille de Vermont, artisan ; son éducation a été supérieure à celle que reçoivent ordinairement les personnes des classes moyennes de la société. Elle aime beaucoup la lecture, et fait surtout ses délices de celle des poètes. Bien que son extérieur annonce une bonne santé, cependant elle a toujours été sujette à de fréquents maux de tête, et il y a trois ans elle est restée pendant plusieurs mois affectée de chorée. Dans son enfance, il lui est arrivé plusieurs fois de se lever du lit au milieu de son sommeil ; mais elle n'avait jamais rien offert qui ressemblât aux phénomènes remarquables que depuis elle a éprouvés.

« Cette singulière affection a débuté chez elle subitement ; d'abord ses parents firent tous leurs efforts pour l'empêcher de se lever ; les secours de l'art furent même invoqués sans un grand succès ; car, au bout d'un mois, elle fut prise d'un nouveau paroxysme, pendant lequel on résolut de ne la soumettre à aucune contrainte, et de se contenter d'observer ses mouvements. Aussitôt qu'elle se sentit libre, elle s'habilla, descendit et fit tous les préparatifs du déjeuner. Elle mit la table, disposa avec la plus grande exactitude les divers objets dont elle devait être couverte, entra dans une chambre obscure, et de là dans un petit cabinet encore plus reculé, où elle prit les tasses à café ; les plaça sur un plateau qu'elle déposa sur la table, après beaucoup de précautions pour ne pas le heurter en l'apportant. Elle alla ensuite dans la laiterie dont les contrevents étaient fermés, et poussa la porte derrière elle ; après avoir écrémé le lait, elle versa la crème dans une coupe, et le lait dans une autre sans en épancher une seule goutte. Elle coupa ensuite le pain, qu'elle plaça sur la table ; enfin, quoique les yeux fermés, elle fit tous les préparatifs du déjeuner avec la même précision qu'elle eût pu y mettre en plein jour. Pendant tout ce temps, elle sembla ne faire aucune attention à ceux qui l'entouraient, à moins qu'ils ne se misent sur sa route ou qu'ils ne plaçassent des chaises ou d'autres obstacles devant elle ; alors elle les évitait, mais en témoignant un léger sentiment d'impatience.

« Enfin, elle retourna d'elle-même au lit ; et lorsque le lendemain, en se levant, elle trouva la table toute préparée pour le déjeuner, elle demanda pourquoi on l'avait laissé dormir pendant qu'une autre avait fait son travail. Aucune des actions de la nuit précédente n'avait laissé la plus légère impression dans son esprit. Un sentiment de fatigue, le jour suivant, fut le seul indice qu'elle reconnut à l'appui de ce qu'on lui rapportait.

« Les paroxysmes devinrent de plus en plus fréquents ; la malade ne passait pas de semaines sans en éprouver deux ou trois, mais avec des circonstances très-variées. Quelquefois elle ne sortait pas de sa chambre, et

s'amusait à examiner ses robes et les autres effets d'habillement renfermés dans sa malle. Il lui arrivait aussi de placer divers objets dans des endroits où elle n'allait plus les chercher éveillée, mais dont le souvenir lui revenait pendant le paroxysme. Ainsi, elle avait tellement caché son étui, qu'elle ne put le trouver pendant le jour, et l'on fut étonné de la voir la nuit suivante occupée à coudre avec une aiguille qu'elle avait dû certainement y prendre. Non-seulement elle cousait dans l'obscurité, mais encore elle enfilait son aiguille, les yeux fermés. Les idées de Jeanne Rider relatives au temps étaient ordinairement inexactes ; constamment elle supposait qu'il était jour ; aussi quand on lui répétait qu'il était temps d'aller se coucher : — Quoi ! disait-elle, aller au lit en plein jour ! Voyant une fois une lampe brûler dans l'appartement où elle était occupée à préparer le dîner, elle l'éteignit en disant qu'elle ne concevait pas pourquoi on voulait avoir une lampe pendant la journée. Elle avait le plus souvent les yeux fermés, quelquefois cependant elle les tenait grands ouverts, et alors la pupille offrait une dilatation considérable. Au reste, que l'œil fût ouvert ou fermé, il n'en résultait aucune différence dans la force de la vue. On lui présentait des écritures très-fines, des monnaies presque effacées ; elle les lisait très-facilement dans l'obscurité et les yeux fermés.

« Si les idées de la somnambule, par rapport au temps, étaient ordinairement erronées, il n'en était pas de même de celles qui étaient relatives aux lieux ; tous ses mouvements étaient toujours réglés par ses sens dont les rapports étaient le plus souvent exacts, et non par des notions préconçues. Sa chambre était contiguë à une allée, à l'extrémité de laquelle se trouvait l'escalier. Au haut de ce dernier était une porte qu'on laissait ordinairement ouverte, mais que l'on ferma un jour avec intention, après qu'elle fut couchée, et que l'on assura en plaçant la lame d'un couteau au-dessus du loquet. A peine levée, dans son accès de somnambulisme, elle sort avec rapidité de sa chambre, et, sans s'arrêter, elle tend la main d'avance pour enlever le couteau qu'elle jette avec indignation en demandant pourquoi on veut l'enfermer.

« On fit diverses tentatives pour l'éveiller, mais elles furent toutes également infructueuses ; elle entendait, sentait et voyait tout ce qui se passait autour d'elle ; mais les impressions qu'elle recevait par les sens étaient insuffisantes pour la tirer de cet état. Un jour qu'on jeta sur elle un sceau d'eau froide, elle s'écria : — Pourquoi voulez-vous me noyer ? Elle alla aussitôt dans sa chambre changer de vêtement, et redescendit de nouveau. On lui donnait quelquefois de fortes doses de laudanum pour diminuer la douleur de tête dont elle se plaignait habituellement, et alors elle ne tardait pas à s'éveiller. Les excitations de toute espèce et surtout les expériences que l'on faisait pour constater les phénomènes du somnambu-

lisme, prolongeaient invariablement les accès, et aggravaient habituellement sa douleur de tête.

« Les paroxysmes du somnambulisme étaient précédés, tantôt d'un sentiment désagréable de pesanteur à la tête, tantôt d'une véritable douleur, d'un tintement dans les oreilles, d'un sentiment de froid aux extrémités et d'une propension irrésistible à l'assoupissement. Ces paroxysmes, au commencement, ne venaient que la nuit et quelques instants seulement après qu'elle s'était mise au lit; mais à mesure que la maladie fit des progrès, ils commencèrent plus tôt. A une époque plus avancée, les attaques la prirent à toute heure de la journée, et quelquefois elle en eut jusqu'à deux dans le même jour. Lorsqu'elle en pressentait l'approche, elle pouvait les retarder de quelques heures en prenant un exercice violent. Le grand air surtout était le meilleur moyen qu'elle pût employer pour obtenir ce répit; mais aussitôt qu'elle se relâchait de cette précaution, ou même quelquefois au milieu de l'occupation la plus active, elle éprouvait une sensation qu'elle comparait à quelque chose qui lui aurait monté vers la tête, et perdait aussitôt le mouvement et la parole. Si alors on la transportait immédiatement en plein air, l'attaque était souvent arrêtée; mais, si l'on attendait trop longtemps, on ne pouvait plus se mettre en rapport avec elle, et il était tout à fait impossible de la tirer de cet état. On aurait cru qu'elle venait de s'endormir tranquillement; ses yeux étaient fermés, la respiration était longue et bruyante, et son attitude, ainsi que les mouvements de sa tête, ressemblaient à ceux d'une personne plongée dans un profond sommeil.

« Pendant les accès qui avaient lieu durant le jour, elle prit toujours le soin de se couvrir les yeux avec un mouchoir, et ne permettait jamais qu'on l'enlevât, à moins que la pièce où elle se trouvait ne fût très-obscure, et cependant elle lisait à travers ce bandeau des pages entières, distinguait l'heure de la montre; elle jouissait enfin d'une vision aussi parfaite que si elle eût eu les yeux libres et ouverts. Dans quelques expériences qui furent faites par le docteur Belden, on appliqua sur ses yeux un double mouchoir, et l'on garnit le vide qu'il laissait de chaque côté du nez avec de la ouate. Toutes ces précautions ne diminuèrent en rien la force de sa vue; mais un fait important, bien qu'il n'explique pas ce phénomène curieux, c'est que, de tout temps, elle a eu les yeux si sensibles à la lumière, qu'elle n'a pu jamais s'exposer au grand jour sans son voile. Cette sensibilité était encore bien plus vive pendant le somnambulisme, comme le docteur Belden le constata.

« Cependant toutes ces expériences fatiguaient considérablement la pauvre fille, dont l'état, au lieu de s'améliorer, allait au contraire en empirant. Cette circonstance et l'insuccès de tous les moyens employés jusqu'alors firent prendre la résolution de l'envoyer à l'hôpital de Worcester, où elle entra

le 5 décembre 1833. Les accès s'y répétèrent avec la même fréquence et la même intensité; mais on remarqua bientôt des changements importants dans les paroxysmes. D'abord la malade commença à rester les yeux ouverts, disant qu'elle n'y voyait pas clair lorsqu'ils étaient fermés; ensuite les accès se dessinèrent moins bien. Elle conservait, dans le somnambulisme, quelques souvenirs de ce qui lui était arrivé dans l'état de veille, et on avait de la peine à distinguer le moment exact où finissait l'accès de celui où elle était éveillée. Peu à peu ces accès eux-mêmes se sont éloignés, et, d'après le dernier rapport du docteur Woodward, médecin de l'hôpital de Worcester, on avait tout lieu d'espérer une guérison complète. »

Du magnétisme animal dans ses rapports avec la religion.

La sacrée pénitencerie à Rome a été saisie en 1841 de la question de savoir si le somnambulisme obtenu par les pratiques magnétiques, dans le but de guérir les maladies, était chose convenable et permise. A l'exposé rapide des procédés employés pour obtenir l'état de somnambulisme, ainsi que des résultats extraordinaires produits par les somnambules, la sacrée pénitencerie a répondu expressément que l'application du magnétisme animal, dans les termes de l'exposé en question, n'était pas chose licite. Voici la traduction de la consultation envoyée à Rome et du jugement laconique du saint-siège.

« Eminentissime Seigneur, vu l'insuffisance des réponses données jusqu'à ce jour sur le *magnétisme animal*, et comme il est grandement à désirer que l'on puisse décider plus sûrement et plus uniformément les cas qui se présentent assez souvent, le soussigné expose ce qui suit à Votre Eminence : Une personne magnétisée (on la choisit d'ordinaire dans le sexe féminin) entre dans un tel état de sommeil ou d'assoupissement, appelé *somnambulisme magnétique*, que ni le plus grand bruit fait à ses oreilles, ni la violence du fer ou du feu, ne sauraient l'en tirer. Le magnétiseur seul, qui a obtenu son consentement (car le consentement est nécessaire), la fait tomber dans cette espèce d'extase, soit par des attouchements et des gesticulations en divers sens, s'il est auprès d'elle, soit par un simple commandement intérieur, s'il en est éloigné, même de plusieurs lieues.

« Alors, interrogée de vive voix ou mentalement sur sa maladie et sur celles de personnes absentes, qui lui sont absolument inconnues, cette magnétisée, notoirement ignorante, se trouve à l'instant douée d'une science bien supérieure à celle des médecins : elle donne des descriptions anatomiques d'une parfaite exactitude; elle indique le siège, la cause, la nature des maladies internes du corps humain, les plus difficiles à connaître et à caractériser; elle en détaille les progrès, les variations et les complications, le tout dans les termes propres;

souvent elle en prédit la durée précise et en prescrit les remèdes les plus simples et les plus efficaces.

« Si la personne pour laquelle on consulte la magnétisée est présente, le magnétiseur la met en rapport avec celle-ci par le contact. Est-elle absente ? une boucle de ses cheveux la remplace et suffit. Aussitôt que cette boucle de cheveux est seulement approchée contre la main de la magnétisée, celle-ci dit ce que c'est, sans y regarder, de qui sont ces cheveux, où est actuellement la personne de qui ils viennent, ce qu'elle fait ; sur sa maladie elle donne tous les renseignements énoncés ci-dessus, et cela avec autant d'exactitude que si elle faisait l'autopsie du corps.

« Enfin la magnétisée ne voit pas par les yeux. On peut les lui bander, elle lira quoi que ce soit, même sans savoir lire, un livre ou un manuscrit qu'on aura placé ouvert ou fermé, soit sur sa tête, soit sur son ventre. C'est aussi de cette région que semblent sortir ses paroles. Tirée de cet état, soit par un commandement même intérieur du magnétiseur, soit comme spontanément à l'instant annoncé par elle, elle paraît complètement ignorer tout ce qui lui est arrivé pendant l'accès, quelque long qu'il ait été : ce qu'on lui a demandé, ce qu'elle a répondu, ce qu'elle a souffert ; rien de tout cela n'a laissé aucune idée dans son intelligence, ni dans sa mémoire la moindre trace.

« C'est pourquoi l'exposant, voyant de si fortes raisons de douter que de tels effets, produits par une cause occasionnelle manifestement si peu proportionnée, soient purement naturels, supplie très-instamment Votre Eminence de vouloir bien, dans sa sagesse, décider, pour la plus grande gloire de Dieu et pour le plus grand avantage des âmes si chèrement rachetées par Notre-Seigneur Jésus-Christ, si, supposé la vérité des faits énoncés, un confesseur ou un curé peut sans danger permettre à ses pénitents ou à ses paroissiens : 1° d'exercer le magnétisme animal ainsi caractérisé, comme s'il était un art auxiliaire et supplémentaire de la médecine ; 2° de consentir à être plongés dans cet état de somnambulisme magnétique ; 3° de consulter, soit pour eux-mêmes, soit pour d'autres, les personnes ainsi magnétisées ; 4° de faire l'une de ces trois choses, avec la précaution préalable de renoncer formellement dans leur cœur à tout pacte diabolique, explicite ou implicite, et même à toute intervention satanique, vu que nonobstant cela, quelques personnes ont obtenu du magnétisme, ou les mêmes effets, ou du moins quelques-uns.

« Eminentissime Seigneur, de Votre Excellence, par ordre du révérendissime évêque de Lausanne et Genève, le très-humble et très-obéissant serviteur, JAC.-XAVIER FONTANA, chancelier de la chancellerie épiscopale.

« Fribourg en Suisse, palais épiscopal, le 19 mai 1841. »

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

RÉPONSE.

« La sacrée pénitencerie, après une mûre délibération, se croit en droit de répondre que l'usage du magnétisme, dans les cas mentionnés par la précédente consultation, n'est pas chose licite.

« A Rome, dans la sacrée pénitencerie, le 1^{er} juillet 1841.

« C. Castracane, M. P. — Ph. Pomella, secrétaire de la sacrée pénitencerie. »

« Vu pour copie conforme à l'original ; Fribourg, le 26 juillet 1841.

« Par ordre : J. Perroulaz, secrétaire de l'archevêché.

« Pour les catholiques dévoués, ajoute l'écrivain distingué à qui nous empruntons ces réflexions, l'arrêt de la sacrée pénitencerie est un jugement sans appel qui n'a nul besoin d'explications ni de commentaires. Il n'en est pas ainsi en dehors des fidèles. La multitude des faibles d'esprit, dont les superstitions magnétiques dépravent le cœur en égarant l'imagination, s'est récriée contre une interdiction qu'elle ne comprend pas ou qu'elle comprend mal ; les intéressés qui font leur profit de la crédulité du vulgaire l'ont repoussée avec une feinte colère ou des semblants de dédain ; enfin les débris clairsemés de la vieille phalange voltairienne ont rabâché à cette occasion les reproches surannés de fanatisme, obscurantisme et despotisme à l'adresse de la cour de Rome.

« Nous n'aurions rien à gagner à relever les injures que quelques impies invétérés opposent, faute de bons arguments, à la sage résolution de la sacrée pénitencerie. Mais les âmes honnêtes, que l'amour du merveilleux, le feu caché des passions, le désir même de soulager les maux du prochain, détournent, quoique à regret, de se conformer à cette décision, ont besoin de savoir pourquoi et comment elle exige de leur part une pleine et entière soumission, ne serait-ce que pour leur ôter tout prétexte d'un coupable entraînement. Examinons dans cette vue ce qu'il faut entendre par somnambulisme magnétique, et sous quelles conditions on procure ce somnambulisme. La haute prévoyance de la défense formelle de la sacrée pénitencerie jaillira toute seule de la naïve interprétation des circonstances principales d'un si étrange sommeil.

« Mesmer ne connaissait pas ou n'a pas mentionné le somnambulisme magnétique. Ses pratiques ordinaires se réduisaient à traiter les maladies au moyen de crises accompagnées fréquemment de convulsions. Rien de plus prestigieux que les opérations de Mesmer. C'était autour d'un baquet, dans un appartement éclairé d'un demi-jour, que les malades allaient se soumettre aux influences magnétiques. Le baquet consistait dans une petite cuve de diverses figures, fermée par un couvercle à deux pièces ; au fond se plaçaient des bouteilles en rayons convergents, le goulot dirigé vers le centre de la cuve ; d'autres bouteilles disposées sur celles-ci, mais en rayons divergents, étaient

remplies d'eau comme les premières, bouchées et magnétisées également. La cuve recevait de l'eau, de manière à recouvrir les lits de bouteilles ; on y mêlait quelquefois diverses substances, telles que du verre pilé, de la limaille de fer, etc. ; d'autres fois Mesmer ne se servait que de baquets à sec. Le couvercle du baquet livrait passage à des baguettes de fer mobiles et d'une longueur suffisante pour être dirigées vers diverses régions du corps des malades. De l'une de ces tiges, ou d'un anneau scellé au couvercle du baquet, partait en outre une corde très-longue, destinée à toucher les parties souffrantes, ou à entourer le corps des malades sans la nouer. Les malades se formaient en cercle, en tenant chacun cette corde, et en appuyant le pouce droit sur le pouce gauche de son voisin. Il fallait de plus que tous les individus composant la chaîne se rapprochassent les uns des autres, au point de se toucher avec les pieds et les genoux. Au milieu de cet appareil, apparaissait tout à coup Mesmer vêtu d'un habit de soie, d'une couleur agréable, tenant en main une baguette qu'il promenait d'un air d'autorité au-dessus de la tête des magnétisés. Nous tenions à reproduire, au moins en abrégé, les traits principaux du spectacle magnétique, dont le premier magnétiseur avoué avait soin de s'environner, afin de mettre le lecteur en mesure de juger qui avait plus de part aux effets tant vantés du magnétisme animal de la fin du dix-huitième siècle, ou des jongleries de Mesmer, ou de l'imagination de malades irritables, ou de la sotte crédulité des mesméristes bien intentionnés. Les jongleries de Mesmer couvraient pourtant une puissance réelle ; car il est certain, comme nous l'expliquerons plus tard, que son regard, ses gestes, ses paroles, ses attouchements obtenaient maintes fois des résultats surprenants et des cures vraiment prodigieuses.

« Le somnambulisme magnétique ne fut découvert que par le marquis de Puységur. Lui seul commença à se servir de cet état pour traiter les maladies, soit chez les somnambules mêmes, soit chez les autres personnes. Alors s'ouvrit une nouvelle source de fraudes que la foi des magnétiseurs était incapable de dévoiler, et qui en imposait, à plus forte raison, à la masse du public. Beaucoup de magnétisés feignaient de succomber au sommeil magnétique, tout en restant très-éveillés, voyaient à leur aise, en apparence les yeux fermés, répondaient aux questions qui leur étaient adressées, obéissaient en un mot au moindre mouvement du magnétiseur abusé. C'était bien autre chose, ce qui ne manquait pas d'arriver, quand le magnétiseur et le somnambule, aidés de quelques compères avisés, se concentraient derrière les coulisses, et s'appliquaient de leur mieux, par cupidité ou par une vanité puérile, à mystifier les spectateurs.

« Le magnétisme d'aujourd'hui a renoncé sans retour aux pompes des séances du mes-

mérisme. Il n'a plus recours au baquet, à la chaîne mystérieuse, à la baguette magique, aux accords enivrants de la musique ; ces ressorts trop usés lui paraissent hors de service ; il déclare même, au mépris de la parole du maître, qui leur attribuait toute sa puissance magnétique, que de semblables ressources transforment le magnétisme en scènes de tréteaux, en jongleries de place publique ; qu'elles sont d'ailleurs insignifiantes et superflues. Son influence à lui, il la tient du magnétisme même. Elle git dans la seule volonté, volonté absolue et ferme. C'est par la volonté qu'il éteint la sensibilité ou qu'il l'exalte, qu'il donne ou ôte le mouvement, qu'il commande le sommeil ou la veille ; toutefois le somnambulisme est son principal agent. Or, voici comment il le procure.

« Le magnétiseur se place en face de son sujet, le touchant par le plus de points possibles, notamment par les pieds et les genoux ; il lui tient pendant quelque temps les pouces dans ses mains en le regardant fixement et appliquant énergiquement sa volonté au dessein de l'endormir ; bientôt après il promène ses mains de haut en bas sur tout le corps de ce sujet, les imposant de temps en temps pendant quelques minutes au-dessus de sa tête ; puis il recommence les mouvements déjà décrits, et qu'on appelle *passes*. La volonté du magnétiseur ne cesse pas un seul instant de rester tendue vers le dessein d'endormir son sujet, ce qui arrive au bout de quelques moments, d'un quart d'heure ou davantage, plus ou moins, selon les dispositions du magnétiseur et du magnétisé. Celui-ci éprouve d'abord des clignotements, bâille, se détire et cède enfin au sommeil. Le sommeil obtenu, le somnambule se trouve entièrement à la merci du magnétiseur ; il répond à des questions ; il voit à son ordre dans son propre corps, dans celui des personnes en rapport avec lui ; il dit la nature de leurs maladies, les organes qu'elles occupent ; il en prédit l'issue, il en détermine la marche, la méthode curative, les moyens de traitement.

« Ce n'est pas tout. Le somnambule peut voir et entendre autrement que par les yeux et les oreilles ; il voit et entend aussi à travers les murs les plus épais ; il obéit à la volonté du magnétiseur, quoiqu'elle ne se manifeste par aucune expression ; sa lucidité franchit quelquefois les distances, et lui permet de voir ce que font et disent, à plusieurs lieues et à plusieurs journées au loin, les personnes en rapport avec lui, rapport qui s'établit non-seulement par le contact immédiat, mais encore par le simple attouchement d'un objet appartenant à ces personnes, tels qu'une boucle de cheveux, une bague, une lettre.

« Le sommeil du somnambule dure autant que le veut le magnétiseur. Il y met un terme en le soumettant plus ou moins longtemps à des passes de bas en haut et de dedans en dehors, en sens inverse des passes précédentes, en appliquant pour lors la force

de sa volonté au dessein d'obtenir le réveil. Les passes décrites ne sont nécessaires qu'à l'égard de quelques sujets. Les plus dociles s'endorment ou se réveillent sans l'entremise de ces gestes, au premier signe ou par la seule volonté mentale du magnétiseur.

« Certes, le magnétisme moderne ne pouvait mieux faire que de rejeter tout l'attirail des expériences de Mesmer et de s'en tenir aux épreuves bien plus décisives de ses somnambules. Les cérémonies du mesmérisme trahissaient trop clairement ses accointances avec les tours d'adresse des joueurs de gobelets ; au lieu que le somnambulisme dissimule davantage les supercheries et prend souvent pour première dupe le magnétiseur même. Nous en connaissons beaucoup de ce genre, que de prétendus somnambules ont leurrés à leur profit deux ou trois ans de suite et jusqu'à douze ans et plus, rendant des oracles, voyant à distance, prédisant l'avenir, donnant des consultations médicales, guérissant les maladies à coup sûr, tout cela pendant un sommeil simulé, dont le pauvre magnétiseur trop prévenu de son influence n'aurait jamais suspecté la réalité.

« On ne saurait imaginer l'habileté des artifices à l'usage journalier de la plupart des somnambules, personnages très-déliés, fort peu scrupuleux dans le choix de leurs ressources, et encore moins soucieux des conséquences de leurs stratagèmes. Ils sont tels, ces artifices détestables, qu'ils parviennent à déjouer toutes les combinaisons de la science, et qu'après les avoir dûment convaincus d'impostures, on est souvent réduit à chercher comment ils nous ont trompés. Les preuves de cette assertion ne sont pas difficiles à trouver. Nous en devons quelques-unes à nos lecteurs. Elles leur tiendront lieu des autres et suffiront à les mettre en garde contre des tentatives beaucoup plus communes et beaucoup plus grossières. Les faits que nous allons citer ont toute l'authenticité requise ; ils sont d'ailleurs de date très-fraîche, condition précieuse, parce qu'elle est destinée à montrer que le magnétisme actuel, de même que l'ancien mesmérisme, ne se fait pas faute de charlatanisme.

« Tout le monde a connu de réputation mademoiselle Pigeaire. Cette jeune fille, âgée de douze ans, endormie par l'influence de sa mère ou de son père, jouissait pendant son sommeil de la faculté de lire les yeux fermés et recouverts d'un bandeau de soie noire parfaitement opaque ; la structure et l'application du bandeau ne laissaient aucun doute qu'il n'interceptât exactement l'exercice ordinaire de la vue. Quarante personnes, la plupart médecins de la plus haute renommée, s'étaient assurées plusieurs fois de la vision de la jeune fille, les yeux couverts par ce bandeau. On allait jusqu'à dire qu'elle avait pu lire dans un livre enfermé dans une boîte.

« Précédée d'une réputation de clairvoyance

si prononcée, la jeune fille arrive à Paris où elle est soumise à de nombreuses épreuves en présence d'une commission de l'académie de médecine. Le bandeau qu'on appliquait sur les yeux de la jeune fille se composait d'un morceau de toile, d'une couche épaisse de coton, de trois couches de velours ; le tout ayant une largeur de quatre travers de doigts et plusieurs pouces d'épaisseur. Le résultat de cette enquête, dont il serait trop long de décrire toutes les particularités, n'a pas justifié les espérances des magnétiseurs. Les commissaires en ont conclu au contraire que la supercherie de la jeune fille était plus claire que sa clairvoyance magnétique ; que celle-ci lisait avec le secours des yeux et de quelques faibles rayons de lumière que les mouvements incessants des muscles de la face laissaient pénétrer à travers le bandeau ; qu'à force d'habitude enfin elle lisait à une faible lumière comme un chat voit dans l'obscurité (1).

« Ainsi la supercherie et la fraude se glissent, on n'en saurait douter, dans les épreuves les plus décisives de l'action du magnétisme animal, soit que les artifices proviennent du magnétiseur seul ou assisté de compères, soit qu'ils proviennent des somnambules en connivence avec le magnétiseur, soit enfin que les somnambules trompent à la fois, et les magnétiseurs eux-mêmes, et les spectateurs. La sacrée pénitencerie a donc bien fait d'interdire des pratiques très-accessibles à l'imposture.

« Mais tout n'est pas illusion dans les résultats des pratiques magnétiques. Mesmer a obtenu des effets prodigieux et des guérisons incontestables ; les magnétiseurs d'aujourd'hui produisent à leur tour des phénomènes non moins étranges : ils fascinent en effet les personnes magnétisées, les soumettent réellement à l'empire de leur volonté, les endorment d'un sommeil surnaturel, leur transmettent pendant le sommeil des facultés dont elles ne sont pas douées, incompatibles à beaucoup d'égards avec l'exercice régulier de nos sens et de notre intelligence, les appliquent à déterminer et à guérir les maladies, leur infusent, en un mot, une manière d'être extraordinaire et incompréhensible. Que penser d'un si singulier pouvoir ; à quel titre se recommande-t-il ; et quelle en est l'origine ?

« Une fille de la campagne, bien épaisse et bien lourde, qui avait subi une seule fois le sommeil magnétique, refusant de se laisser magnétiser dans une autre occasion, le magnétiseur dirigea sur elle, à son insu, sa ferme volonté de l'endormir. Peu d'instants après, la pauvre fille tomba en somnambulisme. On enleva toutes les lumières de l'appartement, et dans l'obscurité profonde de la nuit, le magnétiseur appliqua sa montre sur le front de la somnambule, avec toutes les précautions requises pour qu'elle ne fût pas même aperçue de la patiente. —

(1) Relisez cependant l'anecdote anglaise qui précède, et qui permet de croire que l'académie des sciences, dans l'affaire de Mlle. Pigeaire, a pu être trop absolue.

Qu'avez-vous sur le front ? demande le magnétiseur. — Une montre, répond après un peu de réflexion la pauvre fille. — Voyez-vous l'heure ? — La grande aiguille est sur le 6 et la petite après le 7, répond encore la somnambule après une forte concentration. En effet, l'heure de la montre vérifiée dans l'appartement voisin qui était éclairé, il fut reconnu qu'elle marquait sept heures et demie. Rentré dans l'appartement non éclairé, on fit tourner plusieurs fois au hasard les aiguilles de la montre, puis on l'appliqua, toujours avec les mêmes précautions, sur l'occiput de la somnambule. Interrogée alors sur l'heure de la montre, elle resta longtemps concentrée, et dit enfin : « La plus grande aiguille est sur le 5 ; la plus petite est entre le 3 et le 4, mais plus près du 3. La montre vérifiée comme précédemment marquait en effet 3 heures 25 minutes. Plusieurs assistants répétèrent les mêmes expériences en plaçant leur montre sur l'estomac de la somnambule ; toujours celle-ci rencontra juste.

« Ces exemples de transposition des sens chez les magnétisés ne sont pas rares : il serait facile d'en alléguer une foule d'autres aussi peu suspects que le précédent. Nous n'ignorons pas que la plupart des médecins modernes ne veulent pas entendre parler de cette transposition des sens ; mais ils ne la nient que par des considérations fondées exclusivement sur leurs doctrines matérialistes. Nous aurons plus tard occasion de les combattre sur ce triste terrain ; pour le moment, déduisons des faits incontestables analogues à celui dont il est question, que le magnétisme peut contraindre la volonté de ceux qui ont déjà subi son action et les forcer à s'endormir en les influençant à distance ; que la puissance magnétique peut communiquer la faculté de voir, sans l'intervention de la lumière et par divers points du corps, à l'exclusion des yeux. Voici encore un autre fait. Il a l'avantage de rassembler presque tous les phénomènes du magnétisme animal.

« Une jeune fille de vingt-quatre ans, réputée sourde de naissance, fut mise en somnambulisme, dès la première séance, et elle fit preuve d'une grande lucidité dès la seconde. A la troisième, elle entendit parfaitement dans son sommeil magnétique, lors même qu'on lui parlait à voix très-basse, quoiqu'elle n'entendit pas du tout ni de l'une ni de l'autre oreille, à moins qu'on ne parlât très-haut, pendant l'état de veille. Dans la séance suivante, elle vit distinctement l'intérieur de son oreille et en donna une description anatomique très-exacte. Elle affirma qu'elle n'était point sourde de naissance, que sa surdité provenait des coups de pistolet et de fusil qu'on avait tirés en signe de réjouissance auprès de la femme qui la portait à l'église le jour de son baptême. Elle assura que l'action magnétique produirait spécialement sa guérison ; qu'elle guérirait au mois d'octobre suivant (on était en février), si elle était magnétisée par son magnétiseur actuel jusqu'à cette époque ; mais

elle ajouta qu'elle prévoyait que l'ennui de son éloignement de sa mère la ferait partir avant ce temps ; qu'elle n'en guérirait pas moins pour cela, seulement plus tard. Endormie, ce qui avait lieu presque tous les jours, elle fixait elle-même la durée de son sommeil, précisait le moment de son réveil, qui avait lieu exactement à la minute annoncée, bien qu'on cherchât à l'induire en erreur, en indiquant des heures fausses à la pendule de l'appartement. Pendant son sommeil, elle se prescrivait et prenait des médicaments contre sa surdité, entre autres trois grains d'émétique un jour et vingt-quatre grains d'ipécacua un autre jour : les médicaments opéraient comme à l'ordinaire, sans que son état de somnambulisme se troublât aucunement.

« Pendant les premières séances de somnambulisme, sa lucidité ne s'était concentrée que sur elle-même ; mais dans les séances suivantes, elle se prit à tout ce qui l'entourait. Ainsi elle découvrit chez son père une inflammation latente du pylore dont il ne se doutait point ; elle la décrivit fort bien, et prescrivit un traitement fort rationnel. Son attention se porta ensuite sur sa cousine, atteinte d'une irritation de l'estomac. Elle prenait quelquefois les symptômes qu'éprouvaient des personnes se trouvant dans la même pièce ; elle annonçait l'arrivée de quelques autres quand elles étaient encore loin de sa chambre ; elle nommait les médicaments qu'elle prescrivait par leur nom, et les lisait chez tel ou tel pharmacien qu'elle indiquait, sur le bocal ou la boîte qui les contenait. En attendant, sa surdité diminuait chaque jour davantage.

« A mesure qu'elle guérissait, son somnambulisme devenait de plus en plus lucide. Dormant à Paris, elle voyait sa mère à Arcis-sur-Aube, décrivait son occupation dans le moment, son attitude, ses pensées intimes, précisait, en entrant dans les plus grands détails, le moindre changement que sa mère y apportait ; prédisait pour une heure, un jour, plusieurs jours plus tard, la visite de telle ou telle personne à sa mère, leur entretien, la venue de telle ou telle lettre, l'effet que sa mère en ressentirait immédiatement, ses réflexions ultérieures. On prenait note de ce qu'elle prétendait voir ; et des lettres d'Arcis-sur-Aube, écrites par sa mère à son mari, lui racontaient ce qu'il savait déjà par sa fille ; elle vit un jour sa mère souffrante, et elle dicta pour elle une consultation, qui arrivait à Arcis-sur-Aube au moment où le père, à Paris, recevait la première nouvelle de la maladie de sa femme.

« C'était presque toujours spontanément que la somnambule se transportait auprès de sa mère à Arcis-sur-Aube ; mais le magnétiseur l'y envoyait quelquefois aussi pendant son sommeil, pour agir favorablement sur sa maladie. Alors elle semblait vivre avec sa mère qu'elle avait quittée pour la première fois de sa vie, et elle était heureuse. Le magnétiseur pouvait faire, en outre, par sa volonté, qu'elle conservât le sou-

venir de cette vue chérie après son réveil, et ce doux souvenir, qui durait alors assez longtemps, exerçait une influence salubre sur tout son être; il pouvait faire aussi qu'à son réveil elle continuât d'avoir conscience que c'était elle-même qui s'était prescrit tel ou tel médicament.

« Le magnétiseur changeait pour elle l'eau en vin, en lait, en un liquide quelconque; la somnambule ignorait que cette transmutation fût opérée; cependant elle ne manquait pas d'éprouver les impressions du genre de transformation; mais avec cette particularité rare qu'elle conservait l'indépendance de sa raison à côté de la pleine soumission de sa volonté. On l'entendait dire, en effet, à son magnétiseur, en prenant le liquide transformé : « cela a le goût du lait, du vin, etc., et cela en a la couleur parce que vous le voulez; mais je vois bien que ce n'est que de l'eau, et cependant je ne puis faire, même en le voulant, que ce ne soit pas du lait, du vin, etc., quand je le bois. » Le magnétiseur opérait aussi pour elle la transmutation des liquides, lors même qu'elle était éveillée; il pouvait encore lui faire voir dans cet état Arcis-sur-Aube qu'il n'avait jamais vu; il fit grossir indéfiniment à ses yeux une miette de pain dont il éleva lentement le volume.

« La jeune fille s'ennuyant à Paris, elle le quitta le 29 mars. Au moment de son départ, elle fut mise en rapport avec son père pour qu'il pût la magnétiser et l'endormir. Le magnétiseur leur donna une plaque de verre magnétisée par lui, qui, appliquée sur l'estomac ou le front de la jeune fille endormie par son père à Arcis-sur-Aube, lui permettait de dire, sans jamais se tromper, ce que son magnétiseur faisait à Paris. De retour à Paris vers la mi-septembre, elle annonça, dans la dernière séance de somnambulisme, qu'elle guérirait au printemps suivant, mais qu'elle ne dirait qu'alors ce qu'elle devait faire. Au commencement du mois d'avril de l'autre année, six mois environ après le second départ de la jeune fille pour Arcis-sur-Aube, son père vint annoncer tout joyeux à son magnétiseur, à Paris, qu'elle était complètement guérie.

« Cette histoire remarquable, dont j'ai supprimé beaucoup d'autres particularités de peur de la trop allonger, se présente à nos yeux avec toutes les conditions exigibles pour la crédibilité d'un fait. Elle n'est pas seule d'ailleurs, dans la science; nous l'avons choisie de préférence, comme une des plus authentiques et des plus complètes. Les réflexions qu'elle suggère en découlent d'elles-mêmes; on y voit quel empire un magnétiseur peut prendre sur ses magnétisés, empire si absolu, qu'ils perdent, à dire vrai, la possession d'eux-mêmes; qu'ils agissent, parlent et pensent conformément aux volontés de leurs magnétiseurs, et qu'alors même, ce qui est très-rare, ils conservent la conscience de leur dépendance, ils paraissent n'avoir aucun moyen de s'y soustraire, ou plutôt ils se sentent forcés de la subir. Un autre fait constaté par cette histoire, c'est

que la dépendance des magnétisés survit quelquefois, au moins à divers égards, après la cessation du sommeil magnétique; car on se souvient qu'ici le magnétiseur prolongeait quelques illusions de son sujet jusque dans l'état de veille, lui laissait la réminiscence de ce qu'elle avait fait et dit pendant son état de somnambulisme, lui faisait voir Arcis-sur-Aube, continuait la transmutation des liquides, grossissait à sa vue les dimensions de certains objets, la retenait, en un mot, sous sa puissance.

« L'histoire de cette somnambule rassemble, en outre, comme nous l'avons déjà remarqué, la presque totalité des effets de l'influence magnétique. Elle atteste la faculté acquise par les magnétisés de voir dans leur propre corps, d'y découvrir les lésions dont il peut être affecté, de les décrire avec une exactitude parfaite, d'en prévoir la durée, les phases, les vicissitudes, d'en fixer précisément le terme, d'en assigner les méthodes curatives, de voir aussi dans le corps des autres personnes et d'y apercevoir également les lésions existantes, le caractère, le progrès et l'issue de ces lésions, de découvrir si elles sont guérissables ou non, de quoi elles dépendent et quels en sont les remèdes.

« Ce n'est pas assez de pénétrer à travers leurs organes ou les organes des personnes présentes; notre magnétisée se transportait encore d'elle-même ou à l'ordre du magnétiseur, à Arcis-sur-Aube auprès de sa mère; elle voyait tout ce que cette mère disait et faisait, et jusqu'à ce qu'elle pensait, non-seulement au moment même, mais ce qu'elle penserait ultérieurement; elle la voyait souffrante, savait la nature de sa souffrance, lui dictait une consultation qui arrivait chez celle-ci au moment où le père, à Paris, recevait la première nouvelle de la maladie de sa femme. De retour à Arcis-sur-Aube, la jeune somnambule pouvait voir réciproquement ce que son magnétiseur faisait et disait à Paris, combien il avait de malades en consultation. A l'ordre du magnétiseur l'eau se changeait pour elle en lait, en vin ou en tout autre liquide, et ces transmutations s'opéraient en dépit de sa volonté, survivant même à l'heure de son réveil.

« Nous n'ignorons pas tout ce que ces faits vont soulever de doutes et de témoignages d'incrédulité; cependant, ils n'en sont pas moins tels que nous les avons rapportés, sans qu'on puisse découvrir la moindre trace de supercherie ou de prévention. Il y a plus, les préventions et la supercherie n'étaient pas possibles dans les circonstances de leur observation, et force est bien de les croire, quelque merveilleux qu'ils se présentent, à moins d'avoir le parti pris de nier les faits les plus avérés. Quant à nous, qui devons les admettre en conscience, il ne nous reste plus qu'à les interpréter. Les faits de cet ordre se produisent en général chez des individus d'une complexion délicate et mobile, spécialement chez des femmes nerveuses ou des hommes irritables, surtout

quand une maladie apparente ou occulte ajoute encore à la susceptibilité naturelle de leur système nerveux. Entre tous les sujets accessibles aux phénomènes du somnambulisme, les mieux disposés sans contredit, sont les personnes faibles, valétudinaires, d'un caractère facile à vaincre, flottant dans une indétermination habituelle, se pliant par tempérament ou par habitude aux exigences d'autrui. Les magnétiseurs au contraire sont doués relativement d'une complexion physique, et surtout morale, supérieure à celle des sujets de leurs expériences. Il n'y a guère moyen d'agir sur un individu qui oppose au magnétiseur une résistance soutenue et inflexible; l'influence magnétique exige, au moins, pour la première épreuve, une sorte d'abandon avoué ou tacite. Les magnétiseurs de profession s'élèveront tant qu'ils voudront contre la nécessité de cette condition; mais en jugeant leurs pratiques impartialement, on y reconnaîtra toujours, en commençant, que la condescendance du magnétisé inspirée par l'opinion de sa faiblesse, une crainte vague, l'espérance du succès, ouvre la voie à l'action magnétique; l'accession du sujet, acquise une fois pour toutes, le magnétiseur peut s'en passer dans les épreuves ultérieures; sa volonté le maîtrise et le subjugué désormais; nous ne doutons pas néanmoins qu'il ne rencontre à toutes les époques un obstacle infranchissable à l'exercice de sa puissance dans une opposition ferme et soutenue de son sujet. Les dispositions respectives du magnétiseur et du magnétisé attestent que l'action magnétique se réduit en définitive à l'empire de la force sur la faiblesse.

« Il est si vrai que le magnétisme n'est qu'une expression de cet empire, que la première loi de son exercice et même la seule loi réelle, c'est la volonté d'opérer. La volonté d'agir trouve un bon auxiliaire dans la croyance anticipée qu'on obtiendra les effets désirés; mais cette croyance n'est pas une condition rigoureuse, car beaucoup de personnes ont produit des résultats extraordinaires sans posséder cette condition accessoire, et lorsqu'ils n'y croyaient pas du tout. Du reste, ce n'est pas sans risques pour les patients que les incrédules de cette espèce pratiquent le magnétisme : il est bon de les avertir que la tension trop forte de la volonté, les sentiments pénibles, blessants ou haineux, et généralement les sentiments hostiles procurent des accidents graves. On cite pour exemple un magnétiseur inexpérimenté qui ne parvint à endormir son domestique qu'après une longue séance; mais le somnambule se trouva dans un état de fureur, menaçant d'assommer tous ceux qui voudraient s'approcher. Le cas était d'autant plus grave, que les forces de ce jeune homme paraissaient décuplées. D'autres magnétiseurs, plus ou moins défavorablement disposés, ont occasionné des convulsions, des maux de tête, des indigestions. On se prémunit contre ces inconvénients en se pé-

nétrant, avant de procéder, de sentiments affectueux et bienveillants.

« Les rapports établis entre les magnétiseurs et les magnétisés livrent à peu près à la merci des premiers le caractère, les opinions, les inclinations et jusqu'à la personne de leurs sujets. On en convient pour le caractère, les opinions et les inclinations; mais on le nie pour ce qui touche à la personne du magnétisé. Cependant les exemples d'abus de ce genre fourmillent dans les annales du magnétisme; aussi lorsque le marquis de Puységur eut constaté, dès 1784, la puissance qu'il acquérait sur les somnambules, s'effraya-t-il avec raison des conséquences funestes que cette puissance devait faire redouter. Qu'importe que ses malades et ceux de quelques autres magnétiseurs aient déclaré qu'ils conservaient pendant le somnambulisme leur jugement et leur raison, qu'ils apercevraient bien vite des intentions criminelles, et que cette découverte les porterait à s'éveiller. L'expérience prouve que, si les choses se passent ainsi à l'égard de quelques somnambules, chez le plus grand nombre les abus de confiance sont extrêmement faciles par l'état de paralysie de leur faculté d'agir et de parler. L'influence magnétique engendre d'ailleurs entre le magnétiseur et le magnétisé des sympathies si intimes, que les affections de celui-ci s'inspirent exclusivement des affections de l'autre, en sorte que le magnétiseur peut se concilier, quand il lui manque, l'acquiescement des somnambules à ses coupables volontés.

« Nous sommes en mesure à présent d'apprécier la nature de la puissance magnétique. Que signifie un pouvoir qui se fonde sur l'absorption du plus faible par le plus fort, qui suscite, par le seul fait d'une volonté étrangère, des pensées, des sentiments et des actes indépendants du libre arbitre; qui place le sujet des expériences dans une subordination absolue, entière, par rapport aux pensées, aux sentiments et aux actes du premier expérimentateur venu; qui communique aux sujets, soumis décidément aux prestiges de cette puissance, des facultés et des manières d'être étranges et surnaturelles, que les agents de l'ordre ordinaire de ce monde n'expliqueront jamais?

« Un semblable pouvoir n'est pas nouveau, nous l'avouons sans peine; il remonte, nous l'avouons encore, aux temps les plus reculés de l'antiquité païenne; il s'est propagé de là à travers le moyen âge, se déployant surtout après l'époque de la réforme, dans les xv^e et xvi^e siècles, et continuant à se reproduire avant et depuis Mesmer; mais c'est une erreur grave, disons mieux, un horrible blasphème, d'assimiler ce pouvoir au don de prédiction de nos anciens prophètes, aux miracles de Jésus-Christ et des apôtres, aux visions extatiques des pieux cénobites. Que peut-il y avoir de commun entre un magnétiseur irréligieux, entraîné ou tenté par toutes les séductions d'une vie mondaine, qui opère dans la foi de ses propres forces, en vue d'une vaine gloire ou

d'un misérable lucre, sur des êtres passionnés et superstitieux, et les saints de l'ancienne ou de la nouvelle loi, animés de l'amour de Dieu et de leurs semblables, éclairés par l'esprit divin, purifiés par la pénitence, dirigés par la prière, modèles d'abnégation et de vertus, qui ne se confient qu'en Dieu et ne comptent pour rien la puissance humaine ? On se rapproche bien plus de la vérité en assimilant les phénomènes magnétiques, tels qu'ils s'obtiennent aujourd'hui, aux divinations, incantations, charmes et guérisons des pythies, sibylles ou enchanteurs des temps passés. »

SONGES. Le cerveau est le siège de la pensée, du mouvement et du sentiment. Si le cerveau n'est pas troublé par une trop grande abondance de vapeurs crues, si le travail ne lui a pas ôté toutes ses forces, il engendre dans le sommeil des songes, excités ou par les images dont il s'est vivement frappé durant la veille, ou par des impressions toutes nouvelles, que produisent les affections naturelles ou accidentelles des nerfs ou la nature du tempérament. C'est aussi limpide que ce qu'on a lu sur le somnambulisme. Les songes naturels viennent des émotions de la journée et du tempérament. Les personnes d'un tempérament sanguin songent les festins, les danses, les divertissements, les plaisirs, les jardins et les fleurs. Les tempéraments bilieux songent les disputes, les querelles, les combats, les incendies, les couleurs jaunes, etc. Les mélancoliques songent l'obscurité, les ténèbres, la fumée, les promenades nocturnes, les spectres et les choses tristes. Les tempéraments pituiteux ou flegmatiques songent la mer, les rivières, les bains, les navigations, les naufrages, les fardeaux pesants, etc. Les tempéraments mêlés, comme les sanguins-mélancoliques, les sanguins-flegmatiques, les bilieux-mélancoliques, etc., ont des songes qui tiennent des deux tempéraments : ainsi le dit Peucer. Les anciens attachaient beaucoup d'importance aux rêves ; et l'autre de Trophonius était célèbre pour cette sorte de divination. Pausanias nous a laissé, d'après sa propre expérience, la description des cérémonies qui s'y observaient. « Le chercheur passait d'abord plusieurs jours dans le temple de la bonne fortune. Là il faisait ses expiations, observant d'aller deux fois par jour se laver. Quand les prêtres le déclaraient purifié, il immolait au dieu des victimes ; cette cérémonie finissait ordinairement par le sacrifice d'un bélier noir. Alors le curieux était frotté d'huile par deux enfants et conduit à la source du fleuve ; on lui présentait là une coupe d'eau du Léthé, qui bannissait de son esprit toute idée profane, et une coupe d'eau de Mnemosyne, qui disposait sa mémoire à conserver le souvenir de ce qui allait se passer. Les prêtres découvrèrent ensuite la statue de Trophonius, devant laquelle il fallait s'incliner et prier ; enfin, couvert d'une tunique de lin et le front ceint de bandelettes, on allait à l'oracle. Il était placé sur une montagne, au milieu

d'une enceinte de pierres qui cachait une profonde caverne, où l'on ne pouvait descendre que par une étroite ouverture. Quand, après beaucoup d'efforts et à l'aide de quelques échelles, on avait eu le bonheur de descendre par là sans se rompre le cou, il fallait passer encore de la même manière dans une seconde caverne, très-petite et très-obscur. Là on se couchait à terre, et on n'oubliait pas de prendre dans ses mains une espèce de pâte faite avec de la farine, du lait et du miel. On présentait les pieds à un trou qui était au milieu de la caverne : au même instant, on se sentait rapidement emporté dans l'autre ; on s'y trouvait couché sur des peaux de victimes récemment sacrifiées, enduites de certaines drogues dont les agents du dieu connaissaient seuls la vertu ; on ne tardait pas à s'endormir profondément ; et c'était alors qu'on avait d'admirables visions et que les temps à venir découvraient tous leurs secrets. »

Hippocrate dit que pour se soustraire à la malignité des songes, quand on voit en rêvant pâlir les étoiles, on doit courir en rond ; quand on voit pâlir la lune, on doit courir en long ; quand on voit pâlir le soleil, on doit courir tant en long qu'en rond... On rêve feu et flammes quand on a une bile jaune ; on rêve fumée et ténèbres quand on a une bile noire ; on rêve eau et humidité quand on a des glaires et des pituites, à ce que dit Galien. C'est le sentiment de Peucer. Songer à la mort, annonce mariage, selon Artémidore ; songer des fleurs, prospérité ; songer des trésors, peines et soucis ; songer qu'on devient aveugle, perte d'enfants... Ces secrets peuvent donner une idée de l'*Onéirocritique* d'Artémidore, ou explication des rêves. Songer des bonbons et des crèmes, dit un autre savant, annonce des chagrins et des amertumes ; songer des pleurs, annonce de la joie ; songer des laitues, annonce une maladie ; songer or et richesses, annonce la misère... Il y a eu des hommes assez superstitieux pour faire leur testament parce qu'ils avaient vu un médecin en songe. Ils croyaient que c'était un présage de mort.

Explication de quelques-uns des principaux songes, suivant les livres connus.

Aigle. Si on voit en songe voler un aigle, bon présage ; signe de mort s'il tombe sur la tête du songeur. **Âne.** Si on voit courir un âne, présage de malheur ; si on le voit en repos, caquets et méchancetés ; si on l'entend braire, inquiétudes et fatigues. **Arc-en-ciel.** Vu du côté de l'orient, signe de bonheur pour les pauvres ; du côté de l'occident, le présage est pour les riches. **Argent trouvé,** chagrin et pertes ; argent perdu, bonnes affaires.

Bain dans l'eau claire, bonne santé ; bain dans l'eau trouble, mort de parents et d'amis. **Belette.** Si on voit une belette en songe, signe qu'on aura ou qu'on a une méchante femme. **Boire** de l'eau fraîche, grandes richesses ; boire de l'eau chaude, maladie ;

boire de l'eau trouble, chagrins. *Bois*. Etre peint sur bois dénote longue vie. *Boudin*. Faire du boudin, présage de peines; manger du boudin, visite inattendue. *Brigands*. On est sûr de perdre quelques parents ou une partie de sa fortune si on songe qu'on est attaqué par des brigands.

Cervelas. Manger des cervelas, bonne santé. *Champignons*, signe d'une vie longue, par contraste, sans doute. *Chanter*. Un homme qui chante, espérance; une femme qui chante, pleurs et gémissements. *Charbons* éteints, mort; charbons allumés, embûches; manger des charbons, pertes et revers. *Chat-huant*, funérailles. *Cheveux* arrachés, pertes d'amis. *Corbeau* qui vole, péril de mort. *Couronne*. Une couronne d'or sur la tête présage des honneurs; une couronne d'argent, bonne santé; une couronne de verdure, dignités; une couronne d'os de morts annonce la mort. *Cygnés noirs*, tracas de ménage.

Dents. Chute de dents, présage de mort. *Dindon*. Voir ou posséder des dindons, folie de parents ou d'amis.

Enterrement. Si quelqu'un rêve qu'on l'enterre vivant, il peut s'attendre à une longue misère. Aller à l'enterrement de quelqu'un, heureux mariage. *Etoiles*. Voir des étoiles tomber du ciel, chutes, déplaisirs et revers.

Fantôme blanc, joie et honneurs; fantôme noir, peines et chagrins. *Femme*. Voir une femme, infirmité; une femme blanche, heureux événement; une femme noire, maladie; plusieurs femmes, caquet. *Fèves*. Manger des fèves, querelles et procès. *Filets*. Voir des filets, présage de pluie. *Flambeau* allumé, récompense; flambeau éteint, emprisonnement. *Fricassées*, caquets de femmes.

Gibet. Songer qu'on est condamné à être pendu, heureux succès. *Grenouilles*, indiscretions et babils.

Hannetons, importunités. *Homme* vêtu de blanc, bonheur; vêtu de noir, malheur; homme assassiné, sûreté.

Insensé. Si quelqu'un songe qu'il est devenu insensé, il recevra des bienfaits de son prince.

Jeu. Gain au jeu, perte d'amis.

Lait. Boire du lait, amitié. *Lapins* blancs, succès; lapins noirs, revers; manger du lapin, bonne santé; tuer un lapin, tromperie et perte. *Lard*. Manger du lard, victoire. *Li-maçon*, charges honorables. *Linge* blanc, mariage; linge sale, mort. *Lune*. Voir la lune, retard dans les affaires; la lune pâle, peines; la lune obscure, tourments.

Manger à terre, emportements. *Médecine*. Prendre médecine, misère; donner médecine à quelqu'un, profit. *Meurtre*. Voir un meurtre, sûreté. *Miroir*, trahison. *Moustaches*.

(1) Il y a des gens qui ne croient à rien et qui mettent à la loterie sur la signification des songes. Mais qui peut leur envoyer des songes, s'il n'y a pas de Dieu?... Comment songent-ils quand leur corps est assoupi, s'ils n'ont point d'âme! Deux savetiers s'entretenaient sous l'empire de matières de religion. L'un prétendait qu'on avait eu raison de rétablir le culte; l'autre, au contraire, qu'on

Songer qu'on a de grandes moustaches, augmentation de richesses.

Navets, vaines espérances. *Nuées*, discorde.

OEufs blancs, bonheur; œufs cassés, malheur. *Oies*. Qui voit des oies en songe peut s'attendre à être honoré des princes. *Ossements*, traverses et peines inévitables.

Palmier, *palmes*, succès et honneurs. *Paon*. L'homme qui voit un paon aura de beaux enfants. *Perroquet*, indiscretion, secret révélé.

Quenouille, pauvreté.

Rats, ennemis cachés. *Roses*, bonheur et plaisirs.

Sauter dans l'eau, persécutions. *Scorpions*, lézards, chenilles, scolopendres, etc., malheurs et trahisons. *Soufflet* donné, paix et union entre le mari et la femme. *Soufre*, présage d'empoisonnement.

Tempête, outrage et grand péril. *Tête* blanche, joie; tête tondue, tromperie; tête chevelue, dignité; tête coupée, infirmité; tête coiffée d'un agneau, heureux présage. *Tourterelles*, accord des gens mariés, mariage pour les célibataires.

Vendanger, santé et richesses. *Violette*, succès. *Violon*. Entendre jouer du violon et des autres instruments de musique, concorde et bonne intelligence entre le mari et la femme, etc., etc.

Telles sont les extravagances que débitent, avec étendue et complaisance, les interprètes des songes; et l'on sait combien ils trouvent de gens qui les croient! Le monde fourmille de petits esprits qui, pour avoir entendu dire que les grands hommes étaient au-dessus de la superstition, croient se mettre à leur niveau en refusant à l'âme son immortalité et à Dieu son pouvoir, et qui n'en sont pas moins les serviles esclaves des plus absurdes préjugés. On voit tous les jours d'ignorants esprits forts, de petits sophistes populaires, qui ne parlent que d'un ton railleur des saintes Ecritures, et qui passent les premières heures du jour à chercher l'explication d'un songe insignifiant, comme ils passent les moments du soir à interroger les cartes sur leurs plus minces projets (1). Il y a des songes, au reste, qui ont beaucoup embarrassé ceux qui ne veulent rien voir d'inexplicable. Nous ne pouvons passer sous silence le fameux songe des deux Arcadiens. Il est rapporté par Valère-Maxime et par Cicéron. Deux Arcadiens, voyageant ensemble, arrivèrent à Mégare. L'un se rendit chez un ami qu'il avait en cette ville, l'autre alla loger à l'auberge. Après que le premier fut couché, il vit en songe son compagnon, qui le suppliait de venir le tirer des mains de l'aubergiste, par qui ses jours étaient menacés.

avait eu tort. — Mais, dit le premier, je vois bien que tu n'es pas foncé dans la *politiquerie*; ce n'est pas pour moi qu'on a remis Dieu dans ses fonctions, ce n'est pas pour toi non plus; c'est pour le peuple. Ces deux savetiers, avec tout leur esprit, se faisaient tirer les cartes et se racontaient leurs songes.

Cette vision l'éveille en sursaut; il s'habille à la hâte, sort et se dirige vers l'auberge où était son ami. Chemin faisant, il réfléchit sur sa démarche, la trouve ridicule, condamne sa légèreté à agir ainsi sur la foi d'un songe; et après un moment d'incertitude, il retourne sur ses pas et se remet au lit. Mais à peine a-t-il de nouveau fermé l'œil, que son ami se présente de nouveau à son imagination, non tel qu'il l'avait vu d'abord, mais mourant, mais souillé de sang, couvert de blessures, et lui adressant ce discours : — Ami ingrat, puisque tu as négligé de me secourir vivant, ne refuse pas au moins de venger ma mort. J'ai succombé sous les coups du perfide aubergiste; et pour cacher les traces de son crime, il a enseveli mon corps, coupé en morceaux, dans un tombereau plein de fumier, qu'il conduit à la porte de la ville. Le songeur, troublé de cette nouvelle vision, plus effrayante que la première, épouvanté par le discours de son ami, se lève derechef, vole à la porte de la ville et y trouve le tombereau désigné, dans lequel il reconnaît les tristes restes de son compagnon de voyage. Il arrête aussitôt l'assassin et le livre à la justice. Cette aventure étonnante peut pourtant s'expliquer. Les deux amis étaient fort liés et naturellement inquiets l'un pour l'autre; l'auberge pouvait avoir un mauvais renom : dès lors, le premier songe n'a rien d'extraordinaire. Le second en est la conséquence dans l'imagination agitée du premier des deux voyageurs. Les détails du tombereau sont plus forts; il peut se faire qu'ils soient un effet des pressentiments, ou d'une anecdote du temps, ou une rencontre du hasard. Mais il y a des choses qui sont plus inexplicables encore et qu'on ne peut pourtant contester.

Alexander ab Alexandro raconte, chap. 11 du premier livre de ses Jours Géniaux, qu'un sien fidèle serviteur, homme sincère et vertueux, couché dans son lit, dormant profondément, commença à se plaindre, soupirer et lamenter si fort, qu'il éveilla tous ceux de la maison. Son maître, après l'avoir éveillé, lui demanda la cause de son cri. Le serviteur répondit : — Ces plaintes que vous avez entendues ne sont point vaines; car lorsque je m'agitais ainsi, il me semblait que je voyais le corps mort de ma mère passer devant mes yeux, par des gens qui la portaient en terre. On fit attention à l'heure, au jour, à la saison où cette vision était advenue, pour savoir si elle annonçait quelque désastre au garçon : et l'on fut tout étonné d'apprendre la mort de cette femme quelques jours après. S'étant informé des jour et heure, on trouva qu'elle était morte le même jour et à la même heure qu'elle s'était présentée morte à son fils.

Voy. RAMBOUILLET.

Saint Augustin, sur la Genèse, raconte l'histoire d'un frénétique qui revient un peu à ce songe. Quelques-uns étant dans la maison de ce frénétique, ils entrèrent en propos

d'une femme qu'ils connaissaient, laquelle était vivante et faisait bonne chère, sans aucune appréhension de mal. Le frénétique leur dit : — Comment parlez-vous de cette femme? Elle est morte; je l'ai vue passer comme on la portait en terre. Et un ou deux jours après, la prédiction fut confirmée (1).

Voy. CASSIUS, HYMERA, AMILCAR, DÉCIUS, etc.

Voici un songe plus singulier, publié par le *Metropolitan Magazine*.

« Mon grand-père avait un frère aîné dont il ne parlait jamais que dans les termes de la plus haute estime. J'avais connu ce parent dans mon enfance; mais, parvenu à un âge plus avancé, ma mémoire ne me retraçait guère à son sujet que deux circonstances bien propres en effet à laisser une impression plus durable sur l'esprit d'un enfant. Ces circonstances se rattachaient au jour où il m'avait fait présent d'une belle montre d'argent, et à celui où il m'avait raconté un événement singulier qui lui était arrivé dans sa jeunesse. Ce récit, toutefois, n'était resté dans mon esprit que d'une manière bien confuse, et je le considérais moins comme un fait réel que comme un de ces contes merveilleux dont on se plaît à bercer l'enfance. Il arriva cependant que me trouvant, il y a une douzaine d'années, réuni à mon grand-père, qui vécut jusqu'à la plus extrême vieillesse, je l'interrogeai sur ce souvenir de mon premier âge, en lui demandant si le récit de mon grand-oncle avait quelque fondement réel. Sa réponse affirmative ayant excité ma curiosité, je le priai de me rappeler toutes les circonstances de l'événement, si sa mémoire en avait conservé la trace, ce qu'il fit dans les termes suivants :

« Quoiqu'un laps de temps assez considérable se soit écoulé depuis que l'événement arrivé au frère dont vous me parlez a eu lieu, il n'est pas sorti de ma mémoire. De la même manière que votre oncle vous l'a raconté, il me l'a raconté à moi quand l'événement était encore récent, et qu'il commençait à se répandre dans le public. A cette époque, je venais de sortir du collège, et toutes les fois que je l'ai entretenu depuis de cette singulière aventure, il n'a jamais varié dans les circonstances matérielles de son récit. Votre oncle, comme vous ne l'ignorez pas, était un négociant aisé, jouissant de la réputation la plus honorable; mais associé d'abord dans une fabrique importante : c'est à cette époque de sa vie que se rapporte l'événement qu'il vous a raconté. Comme le plus jeune membre de la société dont il faisait partie, chaque année il faisait une tournée dans plusieurs comtés de l'Angleterre, et sa femme, par partie de plaisir, l'accompagnait ordinairement dans ses voyages. Il advint qu'à la chute d'un jour d'été, étant arrivé pour la première fois de sa vie dans une petite ville du comté de Suffolk, il descendit avec sa femme à l'hôtel du Commerce, situé sur la place de la ville.

(1) Boistuan, Visions prodigieuses.

Fatigué du voyage, et désirant vaquer le lendemain matin de bonne heure à ses affaires, il se fit servir promptement à souper pour se livrer ensuite au repos. Retiré dans sa chambre, il ne tarda pas à se mettre au lit et à jouir d'un profond sommeil, et ce fut pendant ce sommeil qu'il eut un songe, qui, bien que fort peu extraordinaire en lui-même, le devint par les événements étranges dont il fut suivi, et par sa singulière coïncidence avec ces événements.

« Il rêva donc qu'il était descendu au même hôtel vers le milieu du jour, et qu'au lieu d'y entrer pour se reposer, il était allé se promener dans la ville pour en visiter les curiosités. Il arriva au bout de la principale rue, et au moment où il se détournait pour entrer dans une autre, qui paraissait conduire hors la ville, il se trouva devant l'église paroissiale. Après s'être arrêté un moment pour en examiner l'architecture, il poursuivit son chemin par cette seconde rue, jusqu'à ce qu'elle le menât sur la grande route à l'autre bout de la ville, opposé à celui par lequel il y avait pénétré. Il continua sa promenade jusqu'à ce qu'il eût atteint un sentier; là il se sentit entraîné par une forte impulsion à s'engager dans l'étroit chemin qui se présentait à lui. Il céda à ce mouvement, et se trouva bientôt devant une chaumière d'un aspect misérable et désolé. Il entra dans le jardin, où il fut frappé de la vue d'un puits; il y jeta les yeux, et vit (spectacle affreux) quelque chose qui ressemblait à un squelette humain.

« Lorsqu'il se réveilla, il s'efforça d'écarter le souvenir pénible de ce rêve, en se retraçant à l'esprit les différentes affaires qu'il avait à traiter dans la ville. Quoiqu'il fût de très-bonne heure, sa chambre était éclairée par les rayons brillants d'un soleil d'été; il se leva, dans le dessein de faire un tour de promenade et de respirer la fraîcheur matinale avant l'heure des affaires. Il sortit donc; mais à peine avait-il traversé la place qu'il fut frappé de la forme de tous les objets qui l'environnaient. La rue dans laquelle il se trouvait, les maisons de cette rue, tout cela ne lui paraissait pas entièrement étranger, et plus il s'attachait à considérer ce qui l'entourait, plus le tableau qu'il avait sous les yeux semblait lui rappeler le souvenir confus d'une scène à peu près semblable. « Assurément, se dit-il à lui-même, il y a quelque chose de singulier dans tout ceci. C'est la première fois que je viens dans cette ville, et cependant elle réveille en moi des impressions antérieures.

« Dans ce moment, il avait atteint l'encoignure d'une nouvelle rue, il regarde, et l'église qui lui avait apparu en songe est devant lui. Alors le souvenir de son rêve lui revient clairement à la pensée, et il s'arrête frappé de cette coïncidence extraordinaire. Il avance encore, et chaque pas qu'il fait lui montre des objets semblables à ceux qu'il a vus pendant son sommeil. « Est-ce un rêve, ou l'affreux tableau que j'ai vu cette nuit va-t-il se présenter devant moi, se dit-il intérieure-

ment, non sans éprouver un léger mouvement de terreur? » Il se sentit alors comme entraîné par une puissance supérieure; et, cédant à cette impulsion, il marcha précipitamment jusqu'à ce qu'il eût atteint le fatal sentier. La nature déployait alors toute sa beauté; mais mon pauvre frère n'était guère en situation de s'arrêter à la contemplation de ce riche paysage; il était loin d'être superstitieux, et cependant, comme il l'a souvent répété, il lui semblait qu'il était sous l'influence d'un charme. Ainsi qu'il s'y attendait, il trouva, en faisant quelques pas dans le sentier, la chaumière qu'il avait vue en songe, et son aspect triste et misérable, qui se liait dans sa pensée avec la réalité d'un mystère affreux, lui fit éprouver d'abord un mouvement involontaire de répulsion. Ayant surmonté ce premier sentiment de frayeur, il entra dans le jardin et y chercha le puits qui devait confirmer ses appréhensions; mais il ne le trouva pas, et ce fut le seul objet dont la présence manqua pour l'accomplissement de sa vision prophétique.

« En s'en retournant à son hôtel, mille pensées étranges assaillirent son esprit. Il ne pouvait se résoudre à abandonner une aventure si singulièrement commencée, et le résultat de ses méditations fut qu'il devait chercher à pénétrer le mystère qui la couvrait.

« Pendant qu'ils étaient à déjeuner, sa femme ayant observé en lui une préoccupation extraordinaire lui en demanda la cause et il la lui fit connaître. Elle lui suggéra l'idée de faire venir leur hôte et de lui demander s'il pourrait leur fournir quelques informations sur la cabane et ses habitants. Celui-ci s'étant présenté à leur invitation, parut d'abord surpris des questions qui lui furent adressées et de l'intérêt que semblait exciter dans des étrangers une chaumière de si triste apparence. Il répondit cependant qu'il la croyait habitée par un vieillard et sa fille, mais que le genre de vie de ces deux individus et leur caractère insociable étaient tels qu'il y avait peu de personnes dans la ville qui les connussent ou s'en inquiétassent. Ce rapport servit plutôt à stimuler la curiosité de mon frère qu'à l'éteindre, et il résolut de se rendre, après son déjeuner, chez le magistrat pour lui demander son avis sur cette affaire. Il trouva le juge au moment où il sortait pour se rendre à la cour de justice, et lui demanda avec instance un moment d'audience; celui-ci consentit à l'entendre, lui témoignant toutefois le désir que la conférence fût courte, parce qu'en ce moment même il était attendu pour une affaire importante. Mon frère lui fit donc en peu de mots le récit de l'événement singulier qui le préoccupait, en lui faisant remarquer surtout qu'il se croyait engagé à en approfondir le mystère. Le magistrat, auquel le nom de mon frère n'était point inconnu, l'écouta avec attention et parut frappé de la singularité de l'aventure; il lui répondit qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir assister personnellement à une perquisition, mais

qu'il pouvait donner commission à deux constables de l'accompagner dans toutes les recherches qu'il jugerait à propos de faire. Mon frère s'empressa d'accepter cette proposition, et après avoir remercié le juge de l'attention qu'il avait bien voulu lui prêter, il partit accompagné des deux officiers de police auxquels le magistrat donna préalablement ses instructions.

« Ils se trouvèrent bientôt en vue de la chaumière, et se disposèrent à y pénétrer en traversant la pièce de terre qui l'entourait; mais là ils furent arrêtés par le vieillard, qui leur demanda d'un ton brusque où ils allaient. Les constables lui ayant justifié de leurs ordres, il leur répondit sans la moindre apparence d'émotion, qu'ils pouvaient se livrer à toutes les perquisitions qui leur conviendraient. Ils pénétrèrent donc dans l'intérieur de la maison, où tout portait l'empreinte de la plus profonde misère; ils en visitèrent avec soin toutes les parties, mais ils n'aperçurent rien d'une nature suspecte, et tous leurs efforts furent également inutiles pour découvrir dans le jardin la plus légère trace d'un puits. Les constables, au grand désappointement de mon frère, se disposaient à abandonner des recherches dont l'inutilité leur paraissait démontrée, quand ils virent qu'un groupe de peuple, dont leur apparition avait sans doute excité la curiosité, les avait suivis et considérait avec attention les recherches auxquelles ils se livraient pour découvrir un puits. Tout à coup une femme âgée, sortant de ce groupe, s'écrie : « Un puits ! un puits ! il y en avait un ici il y a quarante ans ; je me le rappelle fort bien, car nous étions encore enfants, la fille de Gildfer et moi ; nous prenions plaisir à y jeter des pierres et à écouter le bruit qu'elles faisaient en tombant. — Où était la place de ce puits ? dit vivement mon frère. — Où ? si mes souvenirs sont fidèles, vous êtes précisément sur son ouverture dans ce moment. » Aidés de cette information inattendue, les constables s'occupèrent de leurs recherches avec une nouvelle ardeur, et les spectateurs se mettant de la partie, le terrain fut bientôt déblayé, et l'on aperçut quelques planches et un ouvrage de maçonnerie en briques. On se procura une pioche, et après avoir écarté ces obstacles, on vit en effet distinctement l'ouverture d'un puits. On s'empressa d'envoyer chercher à la ville l'appareil nécessaire pour le sonder, et quand tout fut disposé pour cette opération, un silence profond régna au milieu de la foule qui s'accroissait à chaque instant. La corde et les grappins furent descendus, et l'on n'amena plusieurs fois que d'insignifiants débris, mais enfin l'on sentit quelque chose de plus lourd s'attacher à la sonde, et l'on souleva un coffre d'assez grande dimension, que son état d'humidité et de vétusté paraissait devoir faire tomber en morceaux. On le brisa facilement, et un spectacle d'étonnement et d'horreur vint frapper les assistants, le coffre renfermait un squelette d'enfant.

« On se figurerait difficilement quelles fu-

rent les sensations de mon frère quand il vit ses pressentiments se réaliser ainsi. Les constables commencèrent par s'assurer du vieillard, qui, malgré ses 80 ans, fit une résistance obstinée. On trouva sa fille, âgée de près de 60 ans, cachée dans un grenier et blottie derrière un amas de fagots ; on les conduisit devant le magistrat auquel mon frère s'était adressé le matin. Le vieillard conserva son air sombre et farouche, et l'on ne put en tirer aucun aveu, mais il n'en fut pas de même de sa fille qui, vaincue par ses remords et le sentiment de sa situation, avoua que l'enfant provenait d'un double crime qu'elle avait commis. Pour cacher au monde le malheureux fruit de sa honte, ils avaient pris dès sa naissance la résolution de s'en défaire, et ils avaient bientôt mis à exécution ce meurtre, en prenant toutes les précautions pour qu'il restât enseveli dans le plus profond mystère ; ils n'avaient rien trouvé de mieux pour cela que de renfermer le cadavre dans un coffre et de jeter le tout dans le puits de la maison, dont, pour plus de sûreté, ils avaient soigneusement bouché l'ouverture. La révélation d'un crime si odieux faite par un étranger avec des circonstances si extraordinaires et après que quarante années se furent écoulées depuis sa consommation, cette révélation fut considérée comme un exemple frappant de l'intervention divine, et fit une profonde sensation parmi les habitants de la ville. Les coupables furent livrés aux tribunaux, condamnés et exécutés dans le chef-lieu du comté, peu de mois après, et mon frère, que ses affaires appelèrent plusieurs fois dans la même ville depuis cette époque, y reçut constamment l'accueil le plus distingué tant de la part des magistrats que de toutes les classes de la population. »

Dans *la Quotidienne*, M. G. B. en traduisant ce fait, qui peut bien n'être pas exact, en a changé les lieux, altéré les mœurs et atténué les faits. Mais il cite à l'appui du mystérieux qu'on ne peut nier dans quelques songes, d'autres faits surprenants.

« Nous empruntons celui-ci, dit-il, à un écrit récent d'un docteur en médecine :

« Une mère était inquiète sur la santé de son enfant en nourrice, elle rêve qu'il a été enterré vivant. Cette horrible idée la réveille : le fait était trop affreux pour qu'elle n'en vérifiât pas l'exactitude ; elle se lève, elle s'habille avec précipitation ; elle se met en route ; il lui fallait se rendre dans un département voisin ; elle arrive au moment où la terre venait de recouvrir les restes de son fils. Cette mère désolée insiste pour qu'on rouvre la fosse, elle l'exige ; elle fait retirer le cercueil, elle en brise les planches, elle emporte l'enfant dans ses bras. Il respirait encore. Les soins maternels le rendirent promptement à l'existence.

« La vérité de cette anecdote nous a été garantie, l'on nous a montré l'enfant si miraculeusement sauvé ; c'est aujourd'hui un homme d'un âge mûr et dans une position brillante ; nous pourrions le nommer.... »

« Voici un autre fait, bien connu en Ecosse. Un propriétaire, logé à quelques milles d'Edimbourg, était venu à la ville ; au milieu de la nuit, dormant sur un lit d'auberge, il vint à rêver qu'un incendie détruit sa maison, qu'un de ses enfants est au milieu des flammes. Telle est l'impression que fait sur lui cette image, qu'il se lève aussitôt, selle, bride son cheval, retourne au galop chez lui. Il trouve son domicile en feu ; il arrive à temps pour sauver sa petite fille âgée de dix mois, oubliée dans une chambre que l'élément destructeur n'avait pas encore envahie ; mais il s'en fallait de peu.

« Le jésuite Malvenda, l'auteur d'un des meilleurs commentaires qu'il y ait sur la Bible, vit une nuit, en dormant, un homme qui lui annonça qu'il mourrait bientôt, et qui appuya en même temps sa main contre sa poitrine ; peu de temps après, on ensevelissait Malvenda ; il avait succombé à une inflammation pulmonaire. C'est, entr'autres écrivains, le sceptique Bayle qui rapporte ce fait, trop avéré pour que l'apôtre du pyrrhonisme le révoque en doute. Direz-vous que tant de traits authentiques, populaires, traditionnels, ne peuvent être admis sans discussion ? Eh bien ! nous vous citerons les rêves du plus illustre des chimistes modernes, du savant le plus froidement investigateur. Sir Humphrey Davy raconte une circonstance étrange, arrivée à lui-même. Il était en Angleterre, lorsqu'il rêva une nuit qu'il se trouvait malade en Italie, il habitait une chambre dont l'ameublement exotique le frappa, il était soigné par une jeune fille dont les traits, suaves et purs, se gravèrent dans sa mémoire. Quelques années s'écoulaient ; Davy voyagea en Italie, il y tombe malade ; il se revoit dans cette même chambre qu'il avait rêvée : la jeune personne qui lui avait apparu lui est rendue trait pour trait. Comment expliquer par les seules causes physiques ce fait irrécusable de certitude, lorsque l'on connaît la droiture et l'éminente intelligence de sir Davy ? »

Dion Chrysostome parle d'un certain Egyptien, joueur de luth, qui songea une nuit qu'il jouait de son luth aux oreilles d'un âne, il ne fit pas d'abord grandes réflexions sur un tel songe, mais quelque temps après, Antiochus, roi de Syrie, étant venu à Memphis pour voir son neveu Ptolomée, ce prince fit venir le joueur de luth, pour amuser Antiochus. Le roi de Syrie n'aimait pas la musique ; il écouta d'un air distrait et ordonna au musicien de se retirer. L'artiste alors se rappela le songe qu'il avait fait, et ne put s'empêcher de dire en sortant : — J'avais bien rêvé que je jouerais devant un âne. Antiochus l'entendit par malheur, commanda qu'on le liât, et lui fit donner les étrivières. Depuis ce moment le musicien perdit l'habitude de rêver, ou du moins de se vanter de ses rêves.

On raconte sur la mort de l'acteur Champmeslé une anecdote plus extraordinaire. Il avait perdu sa femme et sa mère. Frappé d'un songe où il avait vu sa mère et sa femme lui faire signe du doigt de venir les trou-

ver, il était allé chez les cordeliers demander deux messes des morts, l'une pour sa mère, l'autre pour sa femme. L'honoraire de ces messes était alors de dix sous. Champmeslé ayant donné au sacristain une pièce de trente sous, le religieux était embarrassé pour lui rendre les dix sous restants. — Gardez tout, dit l'acteur, et faites dire sur-le-champ une troisième messe des morts ; elle sera pour moi. En effet, il mourut subitement le même jour.

On conte d'un tailleur cette facétie, qui ne paraît pas être un fait réel, mais peut-être quelque apologue. Etant tombé dangereusement malade, il eut un rêve surprenant. Il voyait flotter dans les airs un drapeau d'une grandeur immense, composé de tous les morceaux de différentes étoffes qu'il avait volés à ses pratiques et qu'il avait mis de côté à son profit. L'ange de la mort portait ce drapeau d'une main ; de l'autre il menaçait le tailleur peu délicat de sa massue de fer. A son réveil, le tailleur effrayé fit vœu d'être à l'avenir plus honnête, en cas qu'il guérît. Il ne tarda pas à recouvrer la santé. Comme il se défiait de lui-même, il recommanda à l'un de ses garçons de lui rappeler le drapeau, toutes les fois qu'il taillerait un habit ; pendant quelque temps, il fut assez docile à la voix de son garçon, mais un seigneur l'ayant envoyé chercher pour lui faire un pourpoint d'une étoffe très-riche, sa vertu, mise à une épreuve trop forte, fit naufrage. En vain son garçon voulut, à plusieurs reprises, lui rappeler le drapeau : — Tu m'ennuies, avec ton drapeau, lui dit-il ; il n'y avait point d'étoffe comme celle-ci dans celui que j'ai vu en songe, et j'ai remarqué aussi qu'il y manquait le morceau que je prends et qui le complète.

LE JEUNE CISELEUR DE DORDRECHT.

(Vous verrez ici qu'un songe n'est pas toujours un mensonge. E. LENOBLE.)

Voici une légende qui a fait quelque bruit autrefois. Elle a fort embarrassé ceux qui veulent tout expliquer par les simples raisonnements naturels. On la trouve sommairement rapportée dans le livre des *Histoires mémorables* de Simon Goulard, et avec plus de détails dans divers récits hollandais contemporains. Elle a inspiré des poèmes et des complaints. Musæus, plus récemment, en a fait le sujet de l'*Amour muet*, l'un de ses contes populaires. Toutefois comme il a dénaturé les faits et la tradition, à la manière des conteurs allemands, nous rétablirons le tout dans sa naïveté primitive.

Il y avait en Hollande, au milieu du xvi^e siècle, un jeune ciseleur renommé qui s'appelait Frans Backer. Melchior Backer, son père, l'avait élevé, et il le surpassait déjà dans l'art alors très-estimé de la ciselure. Il habitait Dordrecht, sa patrie, ville importante et riche. Toutes les églises de Dordrecht, qui alors n'avait pas encore perdu sa foi, possédaient de lui ou de son père des vases précieux, de beaux ornements et des

reliefs estimés. Il ciselait les armées des chevaliers, et vivait dans une splendeur honorable. Son père faisait en Allemagne des voyages fréquents. La réforme vint, et Melchior fut tué un jour, dans une des batailles que soulevaient partout les nouvelles doctrines. Son vieux sang catholique s'était ému ; et il n'avait pu se défendre de prendre parti pour les fidèles enfants de l'Eglise. Frans, qui aimait son père, pleura amèrement sa mort, maudit la réforme, et de la vie de jeune homme quelque peu dissipée qu'il avait menée jusqu'alors, pensa qu'il lui fallait dorénavant entrer dans les bornes d'une conduite réglée, gouverner sa maison avec sagesse et ne plus compter après Dieu que sur lui-même. Ayant toujours vécu dans l'aisance, il avait pensé qu'il trouverait la caisse de son père bien garnie. Mais lorsqu'il l'ouvrit, il reconnut qu'elle était vide. Il n'en travailla qu'avec plus de courage, ne sortant qu'une heure chaque soir de sa petite maison de Gravenstraat, dessinant et ciselant sans relâche, et ne prenant de repos que les jours de dimanches et de fêtes.

Après qu'il eut passé l'année du deuil, il se maria sagement, épousant une honnête jeune fille, pieuse et bonne, fidèle catholique, et qu'il savait capable de bien conduire sa maison. Les travaux de la ville lui suffisant, il ne voyagea point, se trouvant heureux de l'état de ses affaires. Au bout de quatre ans de mariage, il lui était venu trois jolis enfants. Mais alors la réforme triompha dans les Pays-Bas ; et, comme elle faisait la guerre tout à la fois à la religion et aux arts, il pressentit rapidement qu'après lui avoir enlevé son père, l'hérésie allait encore lui ravir son travail. En effet, les églises furent saccagées, les tableaux brûlés, les sculptures et les ciselures brisées ; on ferma les sanctuaires, et, à côté des ministres de la religion qu'on poursuivait avec fureur, les artistes durent se taire et se cacher. Les réformateurs n'avaient besoin ni d'art ni de poésie ; ils ne parlaient que de la raison, et Dieu sait l'usage qu'ils en firent. Les travaux cessèrent donc pour le pauvre Frans. Dans ces jours de détresse, aucun seigneur ne faisait plus ciseler la poignée de son épée ni la garde de son poignard. Quant aux chefs des gueux, ils n'avaient pas besoin de recourir aux artistes, ils trouvaient tout ce qu'ils pouvaient souhaiter dans les pillages des villes et des monastères, et, s'ils détruisaient ce qui ne leur était pas d'un usage immédiat, ils savaient conserver les bonnes armes et les objets de prix dont ils s'enrichissaient sans bruit.

Frans se vit, plus promptement qu'il ne pensait, au bout de ses avances ; et bientôt, comme dit Simon Goulard, il ne sut plus de quel côté se tourner pour vivre.

Une nuit qu'il s'était endormi, après avoir longuement pesé les misères de sa situation présente, il fit ce songe singulier, qui donnerait à sa légende un certain air de mystère, si elle n'était pas attestée par de nombreux témoignages. Il rêva donc qué, se promenant seul hors de la ville de Dordrecht, dans les

abords de la porte de Cologne, il rencontrait un étranger à la mine bienveillante qu'il n'avait jamais vu. Était-ce son bon ange ? Cet étranger l'aborda : — Je sais, Frans, lui dit-il, le mauvais état de vos affaires. Si vous voulez suivre mon avis, je crois qu'il vous procurera le moyen de sortir des embarras où vous êtes. Allez à Kemper ; vous trouverez dans cette ville la fin de toutes vos peines.

L'étranger disparut sans spécifier autre chose, et Frans s'éveilla en sursaut. Vivement ému de son rêve, quoiqu'il ne lui accordât qu'une foi douteuse, il ne voulut pas avoir à se reprocher la négligence d'un avis qui pouvait être une planche de salut. D'ailleurs il n'avait rien à faire. Ainsi, dès qu'il fit jour, sans oser encore confier à sa femme qu'il se mettait en route poussé par un songe, il prétexta vaguement l'espoir de quelques demandes, et partit courageusement.

Il ne fut pas plutôt arrivé à Kemper que, refroidi par la fatigue du voyage, il commença à penser que sa course pouvait bien être une folie. Il était venu dans un pays où il ne connaissait personne, où il n'était pas connu. Il se promena jusqu'au soir dans Kemper sans que qui que ce fût prît attention à lui, sans dire ni recevoir une parole.

— Je suis le jouet de mon imagination, se dit-il enfin ; et je mérite ce qui m'arrive.

Comme il se disposait, l'air triste et la mine longue, à découvrir quelque gîte, un bonhomme enfin s'arrêta devant lui, parut touché de son inquiétude, et lui demanda ce qu'il cherchait et quelle pouvait être la cause du chagrin qui paraissait sur son visage ?

— Mon étourderie, répondit Frans ; et je dois m'en punir en en rougissant devant vous.

Alors il raconta ingénument son rêve. Le vieillard en rit de tout son cœur.

— Oh ! c'est très-réjouissant, dit-il ; oh bien ! mon brave jeune homme, vous êtes plus léger que moi ! Mais s'il fallait tenir compte de toutes les idées qui nous passent par la tête, s'il fallait écouter les songes, je devrais voyager aussi ; car moi aussi j'ai fait un rêve superbe. Dans ce rêve on m'a conseillé, si je voulais rétablir mes affaires que la réforme n'a pas arrangées, d'aller à Dordrecht ; on m'a déclaré que je trouverais là, dans le Gravenstraat, une maison de pierres à laquelle on monte par quatre marches dont deux sont rompues, derrière cette maison un jardin de forme irrégulière ; au fond de ce jardin, entre deux poiriers, un églantier à fleurs blanches, au pied duquel je pourrais déterrer un bon trésor. Vous voyez que le songe est bien détaillé, très-précis, fort engageant. Un autre y courrait ; mais moi, pas si bête ! Aller, sur la foi d'un rêve, à Dordrecht où je n'ai jamais mis le pied ! ah ! ah !

Le bonhomme pouvait rire et parler tout à son gré. Frans n'avait garde de l'interrompre. Frappé de stupéfaction, il reconnaissait, dans tous les détails que donnait si exacte-

ment ce vieillard, qui n'avait jamais mis le pied à Dordrecht, sa propre maison et son propre jardin, seuls biens que son père lui eût laissés. Il fut assez maître de lui pour ne pas faire paraître ce qui se passait en ce moment dans son cœur; il remercia le bonhomme de ses conseils, lui promit d'être plus sensé à l'avenir et de se conformer à sa manière de voir. Il passa, dans une mauvaise auberge, une nuit très-agitée, et retourna à Dordrecht le lendemain matin, avec l'empressement que le lecteur se figure. Il n'eut pas plutôt mis le pied dans sa maison, qu'il courut au jardin, creusa sous l'églatier, et y trouva dans une petite caisse cinquante mille florins en or que son père y avait cachés, et qu'une mort imprévue l'avait empêché de lui révéler.

Ce ne fut qu'en cet instant que, se voyant hors de peine, il raconta à sa femme toute sa bizarre aventure. Les récits du temps ajoutent que, revenu si merveilleusement à l'aisance, il n'oublia pas le bonhomme de Kemper, et que tout le reste de la vie de ce vieillard, laquelle se prolongea encore dix ans, il lui fit passer chaque année une petite pension qui adoucît ses derniers jours.

SORCIERS, gens qui, avec le secours des puissances infernales, peuvent opérer des choses surnaturelles, en conséquence d'un pacte fait avec le diable. Ce n'étaient en général que des imposteurs, des charlatans, des fourbes, des maniaques, des fous, des hypocondres ou des vauriens qui, désespérant de se donner quelque importance par leur propre mérite, se rendaient remarquables par les terreurs qu'ils inspiraient. Chez tous les peuples, on trouve des sorciers : on les appelle magiciens, lorsqu'ils opèrent des prodiges, et devins, lorsqu'ils devinent les choses cachées. Il y avait à Paris, du temps de Charles IX, trente mille sorciers, qu'on chassa de la ville. On en comptait plus de cent mille en France, sous le roi Henri III. Chaque ville, chaque bourg, chaque village, chaque hameau, avait les siens, et de nos jours en France, où la presse combat les choses religieuses, au lieu d'éclairer les esprits grossiers, il y a encore la moitié des villages où l'on croit aux sorciers. On les poursuivit sous Henri IV et sous Louis XIII; le nombre de ces misérables ne commença à diminuer que sous Louis XIV. L'Angleterre n'en était pas moins infestée. Le roi Jacques I^{er}, qui leur faisait la chasse très-durement, écrivit contre eux un gros livre, sans éclairer la question. Un fait est constant, c'est que presque tous les sorciers sont des bandits qui prennent un masque diabolique pour faire le mal; c'est que la plupart de leurs sortilèges sont des empoisonnements, et leurs sabbats d'affreuses orgies. Ces sorciers étaient encore des restes de bandes hérétiques, conduits d'aberrations en aberrations à l'adoration toute crue du démon. Les sorciers sont coupables de quinze crimes, dit Bodin : 1° ils

renient Dieu; 2° ils le blasphèment; 3° ils adorent le diable; 4° ils lui vouent leurs enfants; 5° ils les lui sacrifient souvent, avant qu'ils soient baptisés (1); 6° ils les consacrent à Satan, dès le ventre de leur mère; 7° ils lui promettent d'attirer tous ceux qu'ils pourront à son service; 8° ils jurent par le nom du diable, et s'en font honneur; 9° ils ne respectent plus aucune loi, et commettent des incestes; 10° ils tuent les personnes, les font bouillir et les mangent; 11° ils se nourrissent de chair humaine et même de pendus; 12° ils font mourir les gens par le poison et les sortilèges; 13° ils font crever le bétail; 14° ils font périr les fruits, et causent la stérilité; 15° ils se font en tout les esclaves du diable. On s'est moqué de ce passage de Bodin; il est pourtant vrai presque en tout. Sandoval, dans son *Histoire de Charles Quint*, raconte que deux jeunes filles, l'une de onze ans et l'autre de neuf, s'accusèrent elles-mêmes, comme sorcières, devant les membres du conseil royal de Navarre; elles avouèrent qu'elles s'étaient fait recevoir dans la secte des sorciers, et s'engagèrent à découvrir toutes les femmes qui en étaient, si on consentait à leur faire grâce. Les juges l'ayant promis, ces deux enfants déclarèrent qu'en voyant l'œil gauche d'une personne, elles pourraient dire si elle était sorcière ou non; elles indiquèrent l'endroit où l'on devait trouver un grand nombre de ces femmes, et où elles tenaient leurs assemblées. Le conseil chargea un commissaire de se transporter sur les lieux avec les deux enfants, escortés de cinquante cavaliers. En arrivant dans chaque bourg ou village, il devait enfermer les deux jeunes filles dans deux maisons séparées, et faire conduire devant elles les femmes suspectes de magie, afin d'éprouver le moyen qu'elles avaient indiqué. Il résulta de l'expérience que celles de ces femmes qui avaient été signalées par les deux filles comme sorcières l'étaient réellement. Lorsqu'elles se virent en prison, elles déclarèrent qu'elles étaient plus de cent cinquante; que quand une femme se présentait pour être reçue dans leur société, on lui faisait renier Jésus-Christ et sa religion. Le jour où cette cérémonie avait lieu, on voyait paraître au milieu d'un cercle un bouc noir qui en faisait plusieurs fois le tour. A peine avait-il fait entendre sa voix rauque, que toutes les sorcières accouraient et se mettaient à danser; après cela, elles venaient toutes baiser le bouc au derrière, et faisaient ensuite un repas avec du pain, du vin et du fromage.

Après que le festin était fini, chaque sorcière s'envolait dans les airs, pour se rendre aux lieux où elle voulait faire du mal. D'après leur propre confession, elles avaient empoisonné trois ou quatre personnes, pour obéir aux ordres de Satan, qui les introduisait dans les maisons, en leur ouvrant les portes et les fenêtres, qu'il avait soin de refermer quand le maléfice avait eu son effet.

(1) Spranger condamna à mort une sorcière qui avait fait mourir quarante et un petits enfants.

Toutes les nuits qui précédaient les grandes fêtes de l'année, elles avaient des assemblées générales, où elles faisaient des abominations et des impiétés. Lorsqu'elles assistaient à la messe, elles voyaient l'hostie noire; mais si elles avaient déjà formé le propos de renoncer à leurs pratiques diaboliques, elles la voyaient blanche. Sandoval ajoute que le commissaire, voulant s'assurer de la vérité des faits par sa propre expérience, fit prendre une vieille sorcière, et lui promit sa grâce, à condition qu'elle ferait devant lui toutes ses opérations de sorcellerie. La vieille, ayant accepté la proposition, demanda la boîte d'onguent qu'on avait trouvée sur elle, et monta dans une tour, avec le commissaire et un grand nombre de personnes. Elle se plaça devant une fenêtre, et se frotta d'onguent la paume de la main gauche, le poignet, le nœud du coude, le dessous du bras, l'aîne et le côté gauche; ensuite elle cria d'une voix forte : *Es-tu là?* Tous les spectateurs entendirent dans les airs une voix qui répondit : *Oui, me voici.* La sorcière se mit alors à descendre le long de la tour, la tête en bas, se servant de ses pieds et de ses mains à la manière des lézards. Arrivée au milieu de la hauteur, elle prit son vol dans les airs, devant les assistants, qui ne cessèrent de la voir que lorsqu'elle eut dépassé l'horizon. Dans l'étonnement où ce prodige avait plongé tout le monde, le commissaire fit publier qu'il donnerait une somme d'argent considérable à quiconque lui ramènerait la sorcière. On la lui présenta au bout de deux jours, qu'elle fut arrêtée par des bergers. Le commissaire lui demanda pourquoi elle n'avait pas volé assez loin pour échapper à ceux qui la cherchaient. A quoi elle répondit que son maître n'avait voulu la transporter qu'à la distance de trois lieues, et qu'il l'avait laissée dans le champ où les bergers l'avaient rencontrée.

Ce récit singulier, dû pourtant à un écrivain grave, n'est pas facile à expliquer. Le juge ordinaire ayant prononcé sur l'affaire des cent cinquante sorcières, ni l'onguent ni le diable ne purent leur donner des ailes pour éviter le châtimement de deux cents coups de fouet et de plusieurs années de prison qu'on leur fit subir. Boguet, qui avait tant de zèle pour l'extinction de la sorcellerie, a mis à la fin de son *Discours des sorcières* une instruction pour un juge en fait de sorcellerie. Cette pièce curieuse, publiée en 1601, est divisée en quatre-vingt-onze articles. On la connaît plus généralement sous le titre de *Code des sorcières*. En voici le précis : Le juge du ressort instruit l'affaire et la juge, sans suivre en cas pareil les formes ordinaires. La présomption de sorcellerie suffit pour faire arrêter le suspect; l'interrogatoire doit suivre l'arrestation, parce que le diable assiste les sorcières en prison. Le juge doit faire attention à la contenance de l'accusé, voir s'il ne jette point de larmes, s'il regarde à terre, s'il barbotte à part, s'il blasphème; tout cela est indice. Souvent la honte empêche le sorcier d'avouer; c'est pourquoi il

est bon que le juge soit seul, et que le greffier soit caché pour écrire les réponses. Si le sorcier a devant lui un compagnon du sabbat, il se trouble. On doit le raser, afin de mettre à découvert le sort de taciturnité. Il faut le visiter avec un chirurgien, pour chercher les marques. Si l'accusé n'avoue pas, il faut le mettre dans une dure prison, et avoir gens affidés qui tirent de lui la vérité. Il y a des juges qui veulent qu'on promette le pardon, et qui ne laissent pas de passer à l'exécution; mais cette coutume me paraît barbare. Le juge doit éviter la torture, elle ne fait rien sur le sorcier; néanmoins il est permis d'en user. Si le prévenu se trouve saisi de graisses, si le bruit public l'accuse de sorcellerie, ce sont de grandes présomptions qu'il est sorcier. Les indices légers sont les variations dans les réponses, les yeux fixés en terre, le regard effaré. Les indices graves sont la naissance, comme si, par exemple, le prévenu est enfant de sorcier, s'il est marqué, s'il blasphème. Le fils, en tels cas, est admis à déposer contre son père. Les témoins reprochables doivent être entendus comme les autres; on doit aussi entendre les enfants. Les variations, dans les réponses du témoin, ne peuvent faire présumer en faveur de l'innocence du prévenu, si tout l'accuse d'être sorcier. La peine est le supplice du feu: on doit étrangler les sorcières et les brûler après; les loups-garous doivent être brûlés vifs. On condamne justement sur des conjectures et présomptions; mais alors on ne brûle pas, on pend. Le juge doit assister aux exécutions, suivi de son greffier, pour recueillir les dépositions... Ce chef-d'œuvre de jurisprudence et d'humanité, ouvrage d'un avocat, reçut dans le temps les suffrages des barreaux français. Boguet le dédia à Daniel Romanez, avocat à Salins.

Notre siècle, comme nous l'avons remarqué, n'est pas encore exempt de sorcières. Il y en a dans tous les villages. On en trouve à Paris même, où le magicien Moreau faisait merveilles il y a vingt ans. Mais souvent on a pris pour sorcières des gens qui ne l'étaient pas. Mademoiselle Lorimier, à qui les arts doivent quelques tableaux remarquables, se trouvant à Saint-Flour en 1811 avec une autre dame artiste, prenait, de la plaine, le plan de la ville, située sur un rocher. Elle dessinait et faisait des gestes d'aplomb avec son crayon. Les paysans, qui voient encore partout la sorcellerie, jetèrent des pierres aux deux dames, les arrêrèrent et les conduisirent chez le maire, les prenant pour des sorcières qui faisaient des sorts et des charmes. Vers 1778, les Auvergnats prirent pour des sorcières les ingénieurs qui levaient le plan de la province, et les accablèrent de pierres. Le tribunal correctionnel de Marseille eut à prononcer, en 1820, sur une cause de sorcellerie. Une demoiselle, abandonnée par un homme qui devait l'épouser, recourut à un docteur qui passait pour sorcier, lui demandant s'il aurait un secret pour ramener un infidèle et nuire à une rivale. Le nécromancien commença

par se faire donner de l'argent, puis une poule noire, puis un cœur de bœuf, puis des clous. Il fallait que la poule, le cœur et les clous, fussent volés; pour l'argent il pouvait être légitimement acquis, le sorcier se chargeait du reste. Mais il arriva que, n'ayant pu rendre à la plaignante le cœur de son amant, celle-ci voulut au moins que son argent lui fût restitué; de là le procès, dont le dénouement a été ce qu'il devait être: le sorcier a été condamné à l'amende et à deux mois de prison comme *escroc*.

Voici encore ce qu'on écrivait de Valognes en 1841. On jugera des sorciers passés par les sorciers présents, sous le rapport de l'intérêt qu'ils sont dignes d'inspirer: « Notre tribunal correctionnel vient d'avoir à juger des sorciers de Brix. Les prévenus, au nombre de sept, se trouvent rangés dans l'ordre suivant: Anne-Marie, femme de Leblond, dit le *Marquis*, âgée de soixante-quinze ans (figure d'Atropos ou d'une sorcière de Macbeth); Leblond, son mari, âgé de soixante-onze ans; Charles Lemonnier, maçon, âgé de vingt-six ans; Drouet, maçon, âgé de quarante-quatre ans; Thérèse Leblond, dite la *Marquise*, âgée de quarante-huit ans (teint fiévreux ou animé par la colère); Jeanne Leblond, sa sœur, également surnommée la *Marquise*, âgée de trente-quatre ans, femme de Lemonnier, et Lemonnier, mari de la précédente, équarrisseur, âgé de trente-trois ans, né à Amfreville, tous demeurant à Brix. Divers délits d'escroquerie à l'aide de manœuvres frauduleuses leur sont imputés; les témoins, dont bon nombre figurent parmi les dupes qu'ils ont faites, comparaissent successivement et reçoivent une ovation particulière à chaque aveu de leur crédulité. Les époux Halley, dit Morbois, et leur frère et beau-frère Jacques Legouche, des Moitiers-en-Bauptois, se croyaient ensorcelés, et même encore ils ne savent trop aujourd'hui s'ils ne l'ont pas été. Or il n'était bruit à dix lieues à la ronde que des *Marquis* de Brix. On alla donc les supplier d'user de leur pouvoir en faveur de braves gens dont la maison, remplie de myriades de sorciers, n'était plus habitable. Le vieux *Marquis* se met aussitôt en route avec sa fille Thérèse, et commande des tisanes. Mais il en faut bientôt de plus actives, et la société, composée de ses deux filles et des frères Lemonnier, qui se sont entremis dans la guérison, apportent des bouteilles tellement puissantes que toute la famille les a vues danser dans le panier qui les contenait. Il faut en effet de bien grands remèdes pour lever le sort que le curé, le vicaire et le bedeau de la paroisse ont jeté sur eux, au dire des *Marquises*. Il faut en outre du temps et de l'argent. Deux ans se passent en opérations, et avec le temps s'écoule l'argent. Mais enfin une si longue attente, de si nombreux sacrifices auront un terme, et ce terme, c'est la nuit de Pâques fleuries, dans laquelle le grand-maître sorcier viendra débarrasser les époux Halley des maléfices qu'ils endurent. Ce qui avait été promis a

lieu; non pas précisément la guérison, mais l'arrivée de plusieurs membres de la compagnie de Brix. Que s'est-il passé dans la maison? c'est ce que des voisins assignés ne peuvent nous dire, parce qu'ils n'ont osé ni regarder ni entendre. Un seul rapporte avoir oui, lorsque les sorciers sont repartis, une voix s'écrier: — Il faut qu'ils soient plus bêtes que le cheval qui nous traîne! D'autres racontent la ruine de cette maison qui date des fréquents voyages de la compagnie. Les Halley et les Legouche étaient dans une parfaite aisance avant qu'il fût question de les désensorceler. Leurs meubles, leurs bestiaux, leur jardin, leur peu de terre, ils ont tout vendu; leurs hardes, parce qu'elles étaient ensorcelées comme leur personne, ils les ont données; ils ont arraché jusqu'à leur plant de pommiers pour en faire un peu d'argent et rassasier l'hydre insatiable qui les dévorait; 2,000 fr., tel est peut-être le chiffre des sommes que l'accusation reproche aux prévenus d'avoir escroquées à ces pauvres gens. Cependant ceux-ci avouent à peine 250 fr. qu'ils auraient pu remettre pour prix de médicaments qui les ont, disent-ils, radicalement guéris. Ils ne confessent aucuns détails, n'accusent personne. Ils rendent grâce au contraire du bien qu'on leur a fait. Les malheureux tremblent encore en présence de ceux qu'ils ont appelés auprès d'eux, et dont le regard semble toujours les fasciner! Un nommé Henri Lejuez, de Flottemanville-Hague (arrondissement de Cherbourg), vient ensuite raconter avec la même bonne foi et le même air de simplicité les tours subtils de magie dont il a été victime. Chevaux et porcs, chez lui tout mourait; ce n'était point naturel; mais aux grands maux les grands remèdes. Il se mit donc en recherche de les trouver. Un jour, dit-il, que j'étais à l'assemblée de Vasteville, je trouvai un homme qui me dit que je ferais bien d'aller à Brix, chez un nommé le *Marquis*. J'y allai; or, quand je lui eus dit mon affaire et qu'il eut lu deux pages dans un livre que sa femme alla lui chercher dans l'armoire, il me répondit: — Ce sont des jaloux; mais je vais vous *butter* ça; baillez-moi 5 fr. 50 c. pour deux bouteilles de drogues, et je ferai mourir le malfaiteur. — Nenni, que je lui dis, je n'en demande pas tant; comptez-le seulement de façon qu'il ne me fasse plus de mal, c'en est assez. Quinze jours après, j'y retournai, et j'apportai vingt-cinq kilogrammes de farine, deux pièces de 5 fr., et environ deux kilogrammes de filasse que sa bonne femme m'avait demandés. Il n'y avait point d'amendement chez mes *avers*, et je le lui dis en le priant de *travailler* comme il faut l'homme qui m'en voulait. Enfin, après un autre voyage que je fis encore, il fut convenu que sa fille Thérèse viendrait à la maison. Elle y vint donc et fit sa magie avec une poule qu'on *happa* sans lui ôter une plume du corps. Sur le coup elle la *saignit*, et quand elle eut ramassé son sang dans un petit pot avec le cœur, elle le fit porter à la porte de l'homme que nous soup-

connions. Pendant que le sang s'égoutterait, notre homme devait dessécher, à ce qu'elle disait. Après cela elle nous demanda vingt-cinq aiguilles neuves qu'elle mit dans une assiette et sur laquelle elle versa de l'eau. Autant il y en aurait qui s'affourcheraient les unes sur les autres, autant il y aurait d'ennemis qui nous en voudraient. Il s'en trouva trois. Tout cela fait, elle emporta la poule et revint quelques jours après avec Jeanne sa sœur. Mais il se trouva qu'il leur manquait quelque chose pour arriver à leur *dé-finition* : c'étaient des drogues qu'avec 25 fr. que je leur donnai et que j'empruntai en partie, elles allèrent querir à Cherbourg, et qu'elles devaient rapporter le soir, avec deux mouchoirs que ma femme leur prêta ; mais elles ne revinrent plus. Pour lors j'eus l'idée qu'elles n'étaient pas aussi savantes qu'on le disait. Pour m'en assurer, j'allai consulter une batteuse de cartes du Limousin, et je l'amenaï chez Thérèse. Là-dessus les deux femelles se prirent de langue : la Limousine traita la Marquise d'*agrippeuse* et le Marquis d'*agrippeur*. Ça fit une brouille et les affaires en restèrent là. A quelque temps de là cependant, ma femme la revit dans une boutique à la Pierre-Butée, avec Charles Lemonnier, qu'elle appelait son homme. Elle lui parla de ce qu'elle lui avait donné, de trois chemises que j'*oubliais*, de deux draps de lits, d'un canard et d'une poule que je lui avais portés moi-même ; elle lui demanda aussi ce qu'était devenue la poule qu'elle avait saignée pour sa magie. Sur-le-champ Thérèse répondit qu'après l'avoir fait rôtir elle s'était dressée sur table et avait chanté trois fois comme un coq. — C'est vrai, reprit Charles Lemonnier, car quand je l'ai vue, ça m'a fait un effet que je n'ai pas osé en manger.

« Les *Marquis* et compagnie n'appliquaient pas seulement leurs talents à la guérison des sorts, mais encore à la découverte des trésors. Tels sont les principaux faits qui amènent les différents prévenus devant le tribunal, et auxquels on pourrait ajouter le vol de deux pièces de fil et de deux livres de piété, imputé à la même Thérèse, lors de sa visite, au préjudice de la femme Helland, et le fait d'escroquerie reproché au vieux sorcier *Marquis*, à raison de ses sortilèges sur la fille d'un nommé Yves Adam, de Brix. M. le substitut Desmottiers rappelle les fâcheux antécédents, d'abord de Thérèse, condamnée par un premier jugement, pour vol, à un an et un jour d'emprisonnement, par un second jugement de la cour d'assises de la Manche, en sept années de travaux forcés ; de sa sœur ensuite, condamnée pareillement en six années de la même peine ; de Leblond père, dit le *Marquis*, qui a subi deux condamnations correctionnelles dont la durée de l'une a été de neuf ans ; de Drouet enfin, condamné à un an et un jour de prison.

« Le tribunal, après avoir renvoyé de

l'action la vieille femme Leblond, prononce son jugement, qui condamne aux peines qui suivent les co-prévenus : Thérèse Leblond, dix années d'emprisonnement ; Jeanne Leblond, femme Lemonnier, six ans ; Jacques Leblond, dit le *Marquis*, cinq ans ; Charles Lemonnier, un an et un jour ; Pierre-Amable Drouet, six mois ; Pierre Lemonnier, un mois ; les condamne chacun, en outre, en 50 fr. d'amende, et solidairement aux dépens, et dit qu'à l'expiration de leur peine ils resteront pendant dix ans sous la surveillance de la haute police. » *Voy. SICILITES, AGRIPPA, FAUST* et une foule de petits articles sur divers sorciers.

On trouve des sorciers dans les plus vieux récits. Les annales mythologiques vous diront qu'à Jalysie, ville située dans l'île de Rhodes, il y avait six hommes qui étaient si malfaisants, que leurs seuls regards ensorcelaient les objets de leur haine. Ils faisaient pleuvoir, neiger et grêler sur les héritages de ceux auxquels ils en voulaient. On dit que, pour cet effet, ils arrosaient la terre avec de l'eau du Styx, d'où provenaient les pestes, les famines et les autres calamités. Jupiter les changea en écueils.

Le voyageur Beaulieu conte qu'il rencontra un de ces sorciers ou escrocs qu'on a aussi appelés grecs, à la cour du roi d'Achem. C'était un jeune Portugais nommé Don Francisco Carnero ; il passait pour un joueur habile et si heureux, qu'il semblait avoir enchaîné la fortune. On découvrit néanmoins que la mauvaise foi n'avait pas moins de part que le bonheur et l'habileté aux avantages qu'il remportait continuellement. Après avoir gagné de grosses sommes à un ministre de cette cour, qui se dédommageait de ses pertes par les vexations qu'il exerçait sur les marchands, il jouait un jour contre une dame indienne, à laquelle il avait gagné une somme considérable, lorsqu'en frappant du poing sur la table, pour marquer son étonnement d'un coup extraordinaire, il rencontra un de ses dés qu'il brisa, et dont il sortit quelques gouttes de vif argent. Elles disparurent aussitôt, parce que la table avait quelque pente. Les Indiens, d'autant plus étonnés de cette aventure, que le Portugais se saisit promptement des pièces du dé, et qu'il refusa de les montrer, jugèrent qu'il y avait de l'enchantement. On publia qu'il en était sorti un esprit, que tout le monde avait vu sous une forme sensible, et qui s'était évaporé sans nuire à personne. Beaulieu pénétra facilement la vérité. Mais il laissa les Indiens dans leur erreur ; et, loin de rendre aucun mauvais office à Carnero, il l'exhorta fortement à renoncer au jeu dont il ne pouvait plus espérer les mêmes avantages à la cour d'Achem (1).

Sous le règne de Jacques 1^{er}, roi d'Angleterre, le nommé Lily fut accusé d'user de sortilège devant un juge peu éclairé, qui le condamna au feu. Lily n'était rien moins que sorcier, son crime consistait à abuser

(1) Histoire générale des voyages.

de l'ignorance et de la superstition de ses concitoyens. Il osa s'adresser au souverain, et lui faire présenter un placet écrit en grec. L'étude des sciences et des langues était alors fort négligée en Angleterre, comme dans toute l'Europe. Un semblable placet parut un phénomène au monarque. Non, dit-il, cet homme ne sera pas exécuté, je le jure, fût-il encore plus sorcier qu'on ne l'accuse de l'être. Ce que je vois, c'est qu'il est plus sorcier dans la langue grecque que tous mes prélats anglicans.

Un officier, d'un génie très-médiocre, envieux de la gloire d'un capitaine qui avait fait une belle action, écrivit à M. de Louvois que ce capitaine était sorcier. Le ministre lui répondit : « Monsieur, j'ai fait part au roi de l'avis que vous m'avez donné de la sorcellerie du capitaine en question. Sa Majesté m'a répondu qu'elle ignorait s'il était sorcier, mais qu'elle savait parfaitement que vous ne l'étiez pas. »

Il y eut à Salem, dans l'Amérique du Nord, en 1692, de singuliers symptômes qui tiennent à l'histoire de la sorcellerie. Beaucoup d'hypocondriaques voyaient des spectres ; d'autres subissaient des convulsions rebelles aux médecins ; on attribua tout à la nécromancie ; et Godwin, dans son histoire des nécromanciens, donne sur ces faits étranges des détails étendus. Plusieurs femmes furent pendues comme accusées et convaincues d'avoir donné des convulsions ou fait apparaître des fantômes.

« On voit constamment, dit Godwin, les accusations de ce genre suivre la marche d'une épidémie. Les vertiges et les convulsions se communiquent d'un sujet à un autre. Une apparition surnaturelle est un thème à l'usage de l'ignorance et de la vanité. L'amour de la renommée est une passion universelle. Quoique ordinairement placée hors de l'atteinte des hommes ordinaires, elle se trouve, dans certaines occasions, mise d'une manière inattendue à la portée des esprits les plus communs, et alors ils savent s'en saisir avec une avidité proportionnée au peu de chances qu'ils avaient d'y parvenir. Quand les diables et les esprits de l'enfer sont devenus les sujets ordinaires de la conversation, quand les récits d'apparition sont au nombre des nouvelles du jour, et que telle ou telle personne, entièrement ignorée jusqu'alors, devient tout à coup l'objet de la surprise générale, les imaginations sont vivement frappées, on en rêve la nuit et le jour, tout le monde, jeunes et vieux, devient sujet à des visions.

« Dans une ville comme Salem, la seconde en importance de la colonie, de semblables accusations se répandirent avec une merveilleuse rapidité. Beaucoup d'individus furent frappés de vertiges ; leurs visages et leurs membres furent contractés par d'effroyables contorsions, et ils devinrent un spectacle d'horreur pour ceux qui les approchaient. On leur demandait d'indiquer la cause de leurs souffrances, et leurs soupçons, ou leurs prétendus soupçons, se portaient

sur quelque voisin, déjà malheureux et abandonné, et pour cette cause, en butte aux mauvais traitements des habitants de la ville. Bientôt les personnes favorisées de l'apparition surnaturelle formèrent une classe à part, et furent envoyées, aux dépens du public, à la recherche des coupables, qu'eux seuls pouvaient découvrir. Les prisons se remplirent des individus accusés. On s'entretint avec horreur d'une calamité qui n'avait jamais régné avec un tel degré d'intensité dans cette partie du monde, et par une coïncidence malheureuse, il arriva qu'à cette même époque beaucoup d'exemplaires de l'ouvrage de Baxter, intitulé : *Certitude du Monde des esprits*, parvinrent dans la nouvelle Angleterre. Des hommes honorables donnèrent crédit à cette ridicule superstition et entretenirent même la violence populaire par la solennité et l'importance qu'ils donnèrent aux accusations, et par le zèle et l'ardeur qu'ils déployèrent dans les poursuites.

« On observa dans cette occasion toutes les formes de la justice ; on ne manqua ni de juges, ni de jurés, grands ou petits, ni d'exécuteurs, encore moins de persécuteurs et de témoins. Du 10 juin au 22 septembre 1692, dix-neuf accusés furent pendus ; bien des gens avouèrent qu'ils pratiquaient la sorcellerie ; car cet aveu paraissait la seule voie ouverte de salut. On vit des maris et des enfants supplier à genoux leur femme et leur mère de confesser qu'elles étaient coupables. On mit à la torture plusieurs de ces malheureuses en leur attachant les pieds au cou, jusqu'à ce qu'elles eussent avoué tout ce qu'on leur suggérerait.

« Dans cette douloureuse histoire, l'affaire la plus intéressante fut celle de Gilles Gory et de sa femme. Celle-ci fut jugée le 9 septembre et pendue le 22 ; dans cet intervalle on mit aussi le mari en jugement. Il affirma qu'il n'était point coupable. Quand on lui demanda comment il voulait être jugé, il refusa de répondre, selon la formule ordinaire, *par Dieu et mon pays*. Il observa qu'aucun de ceux qui avaient été précédemment jugés n'ayant été proclamé innocent, le même mode de procédure rendrait sa condamnation également certaine ; il refusa donc obstinément de s'y conformer. Le juge ordonna que, selon l'usage barbare prescrit en Angleterre, il fût conché sur le dos et mis à mort, au moyen de poids graduellement accumulés sur toute la surface de son corps, moyen qu'on n'avait point encore mis en pratique dans l'Amérique du Nord. Gilles Gory persista dans sa résolution et demeura muet pendant toute la durée de son supplice. Tout s'enchaîna par un lien étroit dans cette horrible tragédie. Pendant fort longtemps, les visionnaires n'étendirent leurs accusations que sur les gens mal famés ou qui ne tenaient qu'aux rangs inférieurs de la communauté. Bientôt cependant, perdant toute retenue, ils ne craignirent pas de porter leurs accusations de sorcellerie sur quelques personnes appartenant aux premières familles et du

caractère le moins suspect. Dès lors, tout changea de face. Les principaux habitants reconnurent combien il serait imprudent de mettre leur honneur et leur vie à la merci de si misérables accusateurs. De 56 actes d'accusations qui furent soumis au grand jury le 3 janvier 1693, on n'en trouva que 26 qui eussent quelque fondement, et on en écarta 30. Sur les 26 accusations auxquelles on donna suite, on ne trouva que trois coupables, et le gouvernement leur fit grâce. On ouvrit les prisons. 250 personnes, tant de celles qui avaient fait des aveux, que de celles qui étaient simplement accusées, furent mises en liberté, et on n'entendit plus parler d'accusations de ce genre. Les *affligés*, c'est ainsi qu'on nommait les visionnaires, furent rendus à la santé. Les apparitions de spectres disparurent complètement, et l'on ne s'étonna plus que d'une chose, ce fut d'avoir été victime d'une si horrible illusion. »

Dans le journal français très-connu et intitulé *le Droit*, on a publié sous le titre de la *sorcellerie en Angleterre* de curieuses recherches que nous reproduisons ici en partie :

« La croyance aux sorciers a été longtemps universelle, mais dans aucun pays elle n'a été plus générale qu'en Angleterre, ce qui s'explique facilement par une manière intelligente de lire et de comprendre la Bible. Aujourd'hui même encore, dans tous les collèges et pensions, on met entre les mains des enfants l'*Explication du catéchisme* de Lewis, où nous lisons à la page 16 : « Qu'entendez-vous par renoncer à Satan ? — J'entends renoncer à tout commerce familial, à tout pacte avec le démon ; ainsi les sorciers, les sorcières et tous ceux qui ont recours au diable, manquent aux promesses de leur baptême et se rendent coupables de péché mortel. »

« Dans son ouvrage intitulé *Religio medici*, sir Thomas Browne dit : « Pour ma part, j'ai toujours cru et je crois encore qu'il existe des sorcières ; ceux qui nient leur existence, nient implicitement celle des esprits supérieurs ; ainsi, ce ne sont pas seulement des infidèles, mais des athées. Ceux qui, pour confondre leur incrédulité, demandent à voir des apparitions, n'en verront certainement jamais et n'atteindront jamais la puissance des sorcières même les plus vulgaires. »

« John Bell, ministre du saint Evangile, prêchant sur ce sujet devant le roi Jacques I^{er}, dit : « Heureusement la Providence nous a donné deux moyens infailibles de découvrir ce crime ; d'abord toute sorcière arrêtée s'écrie invariablement : *Kyrie eleison, Seigneur, ayez pitié de moi !* ensuite les sorcières ne peuvent verser que trois larmes, et cela de l'œil gauche. »

« La reine Elisabeth fut ainsi apostrophée au milieu d'un sermon, par l'évêque anglican Jewel : « Quoi qu'en disent les incrédules et les impies, il est de mon devoir de dire à Votre Grâce que depuis quatre ans les

sorciers et les sorcières se sont merveilleusement accrus dans ce royaume. Vos sujets languissent jusqu'à la mort, leur teint s'appâlit, leurs chairs se dessèchent et se pourrissent, leur langue se glace et ils sont privés de leurs sens les plus précieux. Je prie sincèrement Dieu que leurs pratiques infâmes s'arrêtent à vos sujets et ne remontent pas jusqu'à Votre Altesse. »

« Un certain Matthew Hopkins fut nommé chercheur de sorcières (*witch finder*) pour quatre comtés, et dans l'espace d'un an, dans la seule ville d'Essex, il ne fit pas pendre moins de 60 malheureuses femmes. Ce misérable prétendait avoir acquis une expérience infailible pour les reconnaître à de certaines taches sur la peau, certains signes, certaines veines qu'il regardait comme autant de tétines pour allaiter de petits démons. Son épreuve favorite était celle de l'eau. Si les sorcières prétendues revenaient à la surface de l'eau et nageaient, il les déclarait coupables, les faisait retirer de l'eau et brûler ; si au contraire elles enfonçaient, elles étaient simplement noyées, mais leur innocence était reconnue. Cette épreuve venait peut-être d'une parole fort sage que sa Très-Sacrée Majesté le roi Jacques avait souvent à la bouche, à savoir que, comme quelques personnes avaient renoncé aux avantages de leur baptême par l'eau, de même l'eau refusait à son tour de les recevoir dans son sein.

« A la fin Hopkins, ce qui est assez original, devint lui-même suspect de sorcellerie ; on lui fit subir l'épreuve qu'il avait souvent fait subir aux autres ; il eut la maladresse de nager ; il fut tout naturellement déclaré coupable, pendu et brûlé vif.

« Il ne fut pas le seul chercheur de sorcières ; bien d'autres se mêlèrent de ce métier, qui ne laissait pas que d'être lucratif puisqu'il leur procurait 20 schellings (25 francs) par chaque exécution. Le docteur Grey, éditeur d'Hudibras, dit que de 1643 jusqu'à la restauration de Charles II (1660), trois à quatre mille personnes furent mises à mort pour crime de sorcellerie.

« Le 29 juillet 1699, il y avait dans les prisons d'Ecosse 52 sorcières dont quelques-unes l'étaient assez peu pour s'avouer coupables. Une certaine mistress Hicks et sa fille âgée de 9 ans furent pendues à Huntingdon. L'acte d'accusation leur reprocha d'avoir vendu leurs âmes au diable ; d'avoir tourmenté leurs voisins en leur procurant des vomissements d'épingles et de clous ; d'avoir suscité une tempête qui faillit faire périr un navire ; enfin, d'avoir ôté leurs bas et d'avoir fait mousser de l'eau sans y mettre de savon.

« En 1815, mistress Turner fut jugée comme complice du meurtre de sir Thomas Overbury. Le procureur général lui reprocha d'avoir été trouver un certain docteur Foreman, passé maître ès-sciences magiques, et d'en avoir obtenu des secrets pour se faire aimer de sir Arthur Manwaring. Le bureau de la cour était couvert de papiers, de portraits

et autres objets prétendus magiques. L'affluence était considérable. Tout à coup le plafond de la salle, prêt à céder sous le poids, fit entendre quelques craquements ; aussitôt, ne doutant pas que tous les diables d'enfer ne fussent venus au secours de leur sorcière bien-aimée, les spectateurs, les jurés, les soldats et les juges se sauvèrent pêle-mêle dans une horrible confusion. Plus d'un mois se passa avant qu'on eût le courage de reprendre le procès qui se termina, comme à l'ordinaire, par la confession et l'exécution de l'accusée.

« Quand la mère Munnings fut jugée en 1694, un témoin jura que, sortant du cabaret vers les neuf heures du soir, et regardant chez elle par la fenêtre, il l'avait vue tirer de son panier deux petits démons, l'un blanc et l'autre noir. La pauvre femme eut beau protester que le démon blanc était un fuseau de laine blanche qu'elle allait filer, et que le démon noir n'en était que l'ombre, elle n'en fut pas moins pendue bel et bon. Et c'est sur des preuves de cette force-là que beaucoup de ces malheureuses femmes perdirent la vie !

« Cependant quelquefois il se trouvait des juges plus éclairés que les accusateurs et les accusées elles-mêmes. Une nommée Jane Wenhan comparait devant sire John Powell ; des témoins étaient là, qui juraient l'avoir vue voler en l'air. Le juge lui demanda s'il était vrai qu'elle eût ce pouvoir-là, et la bonne femme en convint naïvement. Eh bien ! dit le juge, je ne vois rien dans la loi qui vous empêche de vous donner ce petit plaisir. Allez-vous-en à vos affaires. La pauvre Jane Wenhan fit tout au monde pour être pendue et sortit de l'audience, désespérée d'avoir sauvé sa vie aux dépens de sa réputation de sorcière.

« En 1664, il y eut deux exécutions à mort et sept en 1660. Enfin, en 1659, une nommée Susannah Loannokes fut accusée par une de ses voisines de lui avoir ensorcelé son rouet, en sorte qu'elle ne pouvait plus le faire tourner, et elle offrit de soutenir son dire par serment. Le mari de l'accusée nia la culpabilité de sa femme, sans nier la possibilité du crime, et pour la disculper il demanda qu'elle fût soumise à l'épreuve de la Bible. Les magistrats y consentirent, et c'est probablement la dernière fois que cette singulière épreuve eut lieu. L'accusée fut conduite nue, en chemise, à l'église de la paroisse, et placée dans un plateau de la balance, tandis qu'on mit dans l'autre la grande Bible de l'église. La femme fut plus lourde que le livre, et en conséquence honorablement acquittée ; car c'était un fait incontestable et incontesté jusqu'alors qu'une sorcière déshabillée ne pesait pas une Bible d'église.

« Dix ans plus tard, nous voyons un nommé John Kestin présenter au parlement d'Irlande une pétition contre l'une de ses voisines qu'il accusait de sorcellerie, et de cette singulière manœuvre que nos aïeux appelaient nouer l'aiguillette. L'accusée prit la fuite avant l'instruction du procès, n'étant

pas, à ce qu'il paraît, sans quelque inquiétude sur son issue.

« Les lois pénales contre la sorcellerie étaient datées des règnes de Henri VI, Edouard V et Jacques I^{er}. Elles furent révoquées par un *statute* de l'an IX de George II (1736) pour l'Angleterre et l'Ecosse. Toutefois, ce *statute* laissait encore subsister quelques dispositions, restes honteux d'une superstition ridicule. Enfin, le 23 mars 1821, fut lu, pour la troisième et dernière fois, le bill commun aux trois royaumes, qui révoque entièrement toutes les lois et ordonnances rendues contre la sorcellerie, et abolit jusqu'au nom de ce crime.

« Aujourd'hui, tous diseurs de bonne aventure, toutes personnes qui prétendent deviner l'avenir à l'aide de la chiromancie, de la cartomancie, ou essayent de toute autre manière que ce soit de se jouer de la crédulité des sujets de S. M., sont punis, comme mauvais sujets et vagabonds, d'un emprisonnement avec ou sans travaux forcés, pour un temps qui ne peut excéder trois mois. »

Dans une série remarquable de *procès historiques*, le même journal a publié celui du maréchal de Raiz. Il mérite d'être reproduit ici :

Gilles de Laval, baron de Raiz, avait épousé, jeune encore, Catherine de Thouars, dame de Tiffauges, Pousanges, Savenay, Château-Morand, etc. Par son père, il était possesseur des plus importantes seigneuries de la Bretagne, et par sa mère, Marie de Craon, d'un grand nombre de terres, places et châteaux dans le Maine, l'Anjou et le Poitou. On évaluait ses revenus les plus ordinaires au delà de 50,000 liv. de rente (plus d'un million de nos jours), et il jouissait encore d'une foule de droits éventuels qui lui produisaient des sommes immenses. Il avait pour parents la famille royale de France, la famille ducal de Bretagne, et la plupart des princes et des grands seigneurs des deux contrées. Comme tous ceux de sa naissance et de son rang, il embrassa la carrière des armes ; il se distingua par sa valeur, rendit d'éminents services à Charles VII, en lui menant de nombreuses compagnies de gens d'armes levées à ses frais : le bâton de maréchal fut sa récompense.

Une opinion exagérée du haut rang qu'il occupait l'égarait dès lors ; il se donna une compagnie de gardes du corps de deux cents hommes à cheval, dont il se fit suivre en tous lieux. Sa prodigalité devint extrême. Toutes les personnes qui l'approchaient, toutes celles qui faisaient partie de sa maison, vivaient avec un luxe seigneurial ; aussi ses revenus furent-ils bientôt loin de suffire à ses dépenses ; il emprunta et paya des intérêts exorbitants ; puis, dès qu'il reconnut l'insuffisance de ses revenus et des ressources que lui fournissaient les usuriers et lombards pour subvenir à sa magnificence et à ses largesses, il crut devoir s'adresser à Dieu qui, dans les idées de sa vanité, respectait trop la maison de Rohan et de Laval pour la laisser dans la pénurie. Il se composa, dans un de ses châteaux, une chapelle cathédrale

desservie par des moines, un doyen, des chantres, des archidiacres, des enfants de chœur, auxquels il adjoignit des musiciens qu'il fit venir à grands frais d'Italie. Un de ses chanoines portait le titre d'évêque et officiait avec toutes les cérémonies de l'épiscopat. Le maréchal envoya plusieurs fois à Rome et sollicita le pape de concéder à ce chef de son église le titre d'archevêque ; il demanda aussi que ses chantres fussent mis comme des prélats. Le pape se refusant à ces singulières propositions, Gilles de Raiz dédommagea son clergé des honneurs que lui déniait le saint-père, en le comblant de traitements et de pensions. Il fit revêtir ses chanoines de longues robes d'écarlate garnies de riches fourrures, de toques en velours et à galons d'or, et fit acheter au loin les draps les plus fins, les étoffes les plus précieuses, pour en couvrir tous les desservants de sa chapelle.

Mais Dieu n'exauçait pas cependant les vœux bizarres du maréchal. Il résolut d'obtenir par d'autres voies la puissance et les trésors qu'il ambitionnait. Il avait entendu vaguement parler de ces hommes qui, selon la croyance d'alors, par un grand sacrifice et le ressort d'une puissante volonté, s'étaient élancés hors des bornes du monde connu, avaient déchiré le voile qui sépare les êtres finis des formes incorporelles, et avaient assujéti les génies réprouvés à leur pouvoir, au point de les voir accourir soumis et rampants, à l'expression, même indécise de leur désir. De ce moment il changea de vues : des émissaires parcoururent l'Allemagne et l'Italie, pénétrèrent dans les solitudes, s'engagèrent dans les forêts, sondèrent les cavernes où la renommée plaçait les serviteurs abhorrés du prince des ténèbres. Des malfaiteurs, des fourbes, des impies, ne tardèrent pas à former la cour de Gilles de Raiz. Il eut des apparitions ; des voix horribles se firent entendre ; des conseils affreux s'échappèrent du sein de la terre pour l'entraîner à commettre des crimes impossibles à redire, et les souterrains de Tiffauges retentirent du cri des victimes de ses maléfices et de sa lubricité. Ainsi furent mises en œuvre les ressources les plus odieuses de l'imagination dépravée des alchimistes, pour obtenir la transmutation des métaux, pour découvrir l'art de faire de l'or, ou cette pierre philosophale qui procure à la fois la richesse et l'immortalité. Les fourneaux étaient allumés nuit et jour, et les seuls trésors qui s'en échappaient, produits de la vente des terres du maréchal, étaient loin de rassasier son ambition et la cupidité des imposteurs dont il était entouré. Aussi le découragement commençait-il à le saisir, lorsqu'ils lui présentèrent un savant indien pour qui, dirent-ils, la nature n'avait pu conserver de secrets. Ce sage lui fut amené par un prêtre apostat du diocèse de Saint-Malo, un de ses émissaires, qui assurait avoir rencontré l'inconnu près des sources de l'Euphrate, au moment où, par une terrible conjuration, il forçait le séraphin, chargé de la garde du paradis terrestre, de se montrer à

ses yeux et de lui livrer l'entrée de ce séjour d'éternelle félicité.

Une figure imposante et sévère, des yeux ardents, une voix mâle et pénétrante, une barbe touffue et d'une éclatante blancheur, distinguaient l'homme de l'Orient. Ses manières simples, mais élégantes, annonçaient qu'il avait vécu parmi les grands de la terre, dont les noms se rencontraient dans ses discours. Rien ne lui semblait étranger. Il gardait habituellement le silence ; mais quand il était forcé de prendre la parole, il racontait des événements extraordinaires, terribles ou merveilleux, toujours arrivés en sa présence, bien qu'ils remontassent parfois aux temps les plus reculés.

Un tel homme devait s'emparer facilement de toutes les facultés de Gilles de Raiz : bientôt les souterrains de Tiffauges retentirent de hurlements et furent arrosés de larmes. Le maréchal voulait évoquer le souverain des anges tombés, le contempteur de Dieu, Satan lui-même, et l'acier de la cuirasse qui seule, au dire de l'Indien, pouvait préserver l'imprudent évocateur des effets de sa colère, devait être trempé dans le sang humain. Il fallait que le maréchal lui-même enfonçât le poignard dans le sein de ses victimes et comptât les mouvements convulsifs qui devaient précéder leur mort. Le maréchal consentit à tout, et, par le plus sacrilège mélange de crédulité, de doute et de superstition, tandis qu'au fond de ses souterrains il se plongeait à la fois dans les infâmes raffinements d'une lubricité sans nom, dans les atroces combinaisons d'un crime sans modèle alors, comme il fut depuis sans imitateurs ; tandis qu'il appelait à lui les puissances de l'enfer, ses prêtres, mollement assis sur les stalles de sa brillante chapelle, adressaient des hymnes au roi du ciel, et priaient par son ordre pour des âmes qui s'envolaient pures vers l'éternité. Les meurtres consommés, l'inconnu voulut rester seul et fit placer le maréchal à l'extrémité d'une sombre galerie où se firent entendre bientôt des éclats de foudre et de bizarres et suppliantes voix ; puis le silence se rétablit et l'évocateur reparut : une lumière blanche et livide semblait s'échapper de son front et de ses cheveux, et depuis ce jour on aperçut constamment dans l'obscurité ce feu surnaturel. Ainsi, disait l'Indien, avait apparu Moïse au peuple hébreu.

Lucifer cependant ne s'était pas encore montré : il exigeait auparavant une cédule signée du sang du maréchal ; Gilles de Raiz l'écrivit sans hésiter, trouvant toutefois moyen, dans l'intention de tromper le diable, de promettre, en phrases ambiguës, tout ce qu'il demanderait, excepté sa vie et son âme. L'Indien ne reconnut pas la supercherie et fit ses préparatifs pour obtenir une entrevue fructueuse avec le démon qui ne l'avait mis sur la trace encore d'aucun trésor.

A peu de distance de Tiffauges s'élevait une antique forêt, au centre de laquelle une petite source, s'écoulant d'un rocher, formait un bassin et se perdait dans la terre.

Ce lieu sauvage n'était fréquenté ni des bûcherons, ni des bergers ; on en faisait d'effrayants récits, et les habitants du voisinage, qui avaient été assez hardis pour y conduire les troupeaux à la pâture, avaient disparu l'un après l'autre. Leurs corps, à ce qu'on disait, étaient inhumés autour de la fontaine, sous des tertres surmontés d'une petite croix de bois. Ce fut là que l'Indien se promit de dompter les esprits rebelles. Il s'y rendit à minuit, armé de toutes pièces, protégé par la cuirasse forgée dans le souterrain, et muni de la cédule de Gilles de Raiz, qui seul le suivit. Il creusa d'abord une fosse autour de laquelle il traça différents cercles qu'il entremêla de figures étranges, en y déposant des objets bizarres et de hideux débris. Un nouveau crime alors fut commis ; le sang d'un enfant coula dans la fosse, et le maréchal y trempa ses mains. Jusqu'à ce moment le théâtre de ce sacrifice impie n'avait reçu de lumière que celle de quelques rayons de la lune, égarés à travers le feuillage, et du feu sombre qui brillait au front de l'Indien. Mais comme il achevait de prononcer des paroles barbares, une épaisse fumée se manifesta sur la fosse et fut suivie d'un éclat bleuâtre et que l'œil avait peine à soutenir. Le magicien frappa fortement sur un bouclier ; un bruit épouvantable remplit la forêt et un être dont la forme horrible rappela au maréchal celle d'un énorme léopard s'avança lentement en poussant des rugissements que l'Indien expliqua d'une voix basse et troublée à Gilles de Raiz. — C'est Satan lui-même, lui dit-il ; il accepte votre hommage ; mais par l'enfer j'ai manqué un des faits de mes conjurations, et il ne peut vous parler. — Quel malheur ! répliqua le maréchal. — Paix au nom du diable ! dit l'Indien, en se penchant pour mieux écouter. — A Florence ?... Oui !... dans ce caveau si profond.... Vous faut-il aussi la mort de ?... — Juste ciel ! s'écria le maréchal ; que Dieu vous confonde ! n'ai-je pas tout promis ?... Il avait prononcé le saint nom de Dieu ! la vision s'évanouit, les échos retentirent de cris douloureux, et l'obscurité remplaça la lumière brillante qui éclairait la scène. L'Indien blâma vivement le maréchal ; mais Satan lui en avait assez dit pour le rendre possesseur de tous les trésors enfouis au sein de la terre. Le maréchal revint au château, remit à l'Indien des sommes considérables, le vit partir, et, pour attendre patiemment l'expiration de l'année que le fourbe avait marquée pour terme assuré de son retour, il continua de se plonger dans les sanglantes débauches où seulement il trouvait le plaisir.

Mais le ciel était las de tant d'horreurs. Les environs de Tiffauges s'étaient changés en une vaste solitude, et le cri public s'éleva comme un furieux orage contre le maréchal Gilles de Raiz. Privé de vassaux, il avait été contraint d'envoyer ravir au loin ses dernières victimes, et cinq ou six enfants avaient disparu de Nantes après avoir été caressés par les affidés du maréchal. Ses plus proches parents, au désespoir de sa prodigalité, mé-

contents du résultat d'une demande en interdiction qui n'avait amené que la confirmation des ventes par lui faites à des grands seigneurs, à des évêques et même au duc de Bretagne, firent retentir de leurs plaintes les tribunaux criminels et les cours ecclésiastiques. Ce furent celles-ci qui se chargèrent de venger Dieu et les hommes. L'évêque de Nantes, Jean de Malestroit, chancelier de Bretagne, assisté de frère Jean Blouyn, officier de Nantes, inquisiteur de la foi en France, et de Pierre de l'Hospital, sénéchal de Rennes, président de Bretagne, agissant pour le séculier, donnèrent l'ordre d'arrêter le maréchal de Raiz, accusé d'hérésie, de sorcellerie, d'enchantements, d'impureté anti-naturelle et d'homicide. Il était difficile de s'en emparer dans son château ; mais on lui dressa une embûche, il y tomba et fut à son tour plongé dans les cachots. Les recherches que l'on fit à Tiffauges amenèrent d'effrayantes découvertes. On y trouva les cadavres ou les ossements à demi consumés de plus de cent enfants sacrifiés à ses désirs brutaux et à ses magiques oblations. Quelques malheureuses filles furent rendues à la liberté ; la tombe garda le silence sur le reste.

Gilles de Laval, baron de Raiz, maréchal de France, comparut devant ses juges le 19 septembre 1440. Sur ces entrefaites on arrêta l'Indien prétendu ; c'était un Florentin nommé Prelati. Prelati, mis à la torture, avoua tout.

Gilles de Raiz continuait à garder un silence obstiné ; mais quand il vit à son tour l'appareil des supplices, il fit, en versant des larmes, le récit de sa vie entière.

— Vous vouliez voir le diable et en obtenir des richesses, lui dit le président ; mais quels motifs ont pu vous porter à faire mourir tant d'innocents et à brûler ensuite leurs corps ? — Vraiment, répondit le maréchal, il n'y a d'autre cause, et c'est assez pour faire mourir dix mille hommes !....

La confrontation avec Prelati, sans amener de déclaration nouvelle, fit connaître des détails atroces. L'évêque de Nantes prononça le jugement : Gilles de Laval, dit de Raiz, atteint et convaincu de violation des immunités ecclésiastiques, de crimes impurs commis sur des enfants des deux sexes, de sortilèges, d'invocation de diables et de démons, d'incantation et d'hérésie, fut déclaré excommunié et livré au bras séculier, entre les mains du sire de l'Hospital, président de Bretagne, avec prière de le traiter doucement et humainement.

Le sire de l'Hospital le condamna à être conduit sur-le-champ dans la prairie de Bière pour être, là, attaché à une potence, sur un bûcher, et brûlé vif. Suivant l'usage de la Bretagne, les pères et mères de famille, qui avaient entendu les dernières paroles de Gilles de Raiz, jeûnèrent trois jours pour lui mériter la miséricorde divine, et infligèrent à leurs enfants la peine du fouet, afin qu'ils gardassent dans leur mémoire le souvenir du châtiment terrible qui allait frapper un criminel. Quant au maréchal, il fut conduit au lieu du supplice, précédé des processions

générales des ordres monastiques, des congrégations séculières et du clergé de Nantes. Une foule immense était accourue des diverses parties de la Bretagne, du Poitou, du Maine et de l'Anjou. Toutes les cloches sonnaient le glas de mort, et le plus célèbre confesseur préparait le baron au dernier passage, tandis que, dans les églises, on récitait des prières pour lui obtenir la patience et l'esprit de contrition. Il montra peu de courage et semblait redouter les douleurs qu'il aurait à souffrir ; mais ses parents avaient obtenu qu'on l'étranglât, et il rendait le dernier soupir quand les flammes du bûcher commencent à peine à s'élever. Le duc de Bretagne permit, peu de temps après, qu'on l'inhumât en terre sainte. Ses obsèques se firent alors avec une grande magnificence, et l'on éleva une croix de pierre, qui subsiste encore, à l'endroit où il avait subi son arrêt.

LES ÉCOLIERS ET LA SORCIÈRE.

Nous devons cette petite historiette aux *Leçons à mon fils*, publiées sous le pseudonyme de madame J. Muirancourt.

Jules et Achille étaient inséparables. Achille avait douze ans, Jules n'en avait que dix ; mais leurs goûts étaient les mêmes, et ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Ils allaient à la même pension ; l'un prenait l'autre en partant, et ils s'en revenaient toujours ensemble, mais ils ne rentraient pas tous les jours immédiatement après la fin de leur classe. De leur intimité naquit le même attrait pour le plaisir. Le jeu de billard était une passion pour Achille ; il y en avait un chez ses parents, il s'y était souvent exercé, et il en fit un éloge si pompeux à son ami Jules, que celui-ci ne se fit pas beaucoup presser pour en essayer. Les parents d'Achille n'auraient sûrement pas permis que des enfants si jeunes passassent leur temps à jouer, lorsqu'ils avaient des thèmes ou des versions, et des leçons à apprendre. Achille persuada donc à Jules d'entrer dans un lieu public, où plusieurs billards étaient ouverts aux amateurs. Ils eurent la précaution de se placer dans une salle située sur le derrière de la maison, et qui se trouvait presque toujours déserte ; là les deux écoliers venaient fréquemment perdre quelques heures au jeu ; mauvais passe-temps, car il fallait payer. On réunissait alors les deux bourses ; on économisait ; les petits cadeaux qu'on recevait des parents, pour encouragement dans les progrès, s'en allaient ainsi dans le comptoir du propriétaire de l'estaminet.

Mais, comme dit un vieux proverbe : « Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle se casse ; » nos deux écoliers eurent bientôt épuisé leur bourse, et il fallut renoncer aux parties de billard. Quel chagrin ils éprouvaient en passant devant l'attrayant local qui renfermait ce jeu auquel ils avaient eu tant de plaisir ! Ils se concertèrent ; ils vendirent quelques livres ; mais bientôt leurs parents s'en étant aperçus, ils furent vivement réprimandés et cessèrent de recourir à cette faible ressource.

Cependant leur famille ignorait l'emploi blâmable qu'ils faisaient de leur argent ; ils pensaient qu'ils en achetaient des friandises ; ils leur adressaient des reproches là-dessus, car jamais il ne serait venu à leur pensée que de si jeunes enfants eussent déjà la passion du jeu ; et les coupables ne cherchaient pas à les détromper. Les jeunes gens en étaient donc réduits à la disette du jeu ; le manque de fonds leur en avait en quelque sorte fait perdre l'habitude, lorsqu'une circonstance fortuite vint faire croire à Achille qu'il trouverait moyen de se procurer de l'argent. Quel bonheur s'il pouvait en avoir assez pour jouer autant qu'il voudrait !

Comme presque tous les enfants de son âge, il croyait aux apparitions et aux sorciers. Un jour, il entendit un domestique de son père dire à un autre, qu'il connaissait une femme qui avait à ses ordres un esprit de qui elle tirait tout ce qu'elle désirait ; il lui indiquait les trésors cachés, lui révélait l'ordre des numéros qui devaient être heureux aux loteries, car les loteries existaient alors ; il lui procurait beaucoup d'autres avantages. On citait bien de petits inconvénients qu'il fallait braver pour parvenir à tout cela ; mais avec de l'adresse on pouvait s'en tirer, et quand on avait amassé assez de fortune, avec un peu de subtilité, on cédait l'esprit familier à un autre ; on parvenait à se soustraire ainsi à l'engagement pris avec lui.

Achille ne perdit pas un mot de cette précieuse conversation ; et vite il va la communiquer à Jules, avec les réflexions qu'elle lui a suggérées.

— Si nous pouvions nous procurer un talisman ou un esprit qui, toujours à nos ordres, nous donnerait tout ce que nous voudrions ! quel bonheur ! Oh ! que nous aurions de plaisir ! nous aurions un billard à nous, et nous jouerions tant qu'il nous plairait.

— Sans doute, dit Jules ; mais j'ai lu quelque part qu'on offensait Dieu en agissant ainsi ; on dit qu'il faut faire un marché avec le diable, et, pensez-y bien, nous serions perdus à jamais.

— Oh ! que non ; quand nous serons assez riches, nous nous en retirerons bien, va ; n'aie pas peur.

Jules fut indécis deux ou trois jours. Enfin il ne jouait plus, et en passant devant le lieu où il avait si bonne envie d'aller encore jouer, il se décida.

— Mais comment faire ? dit-il à Achille.

— Ah ! dame... allons voir la mère Marceline, on dit qu'elle est sorcière ; elle nous apprendra ce que nous avons à faire, et quand nous aurons de l'argent, nous lui en donnerons pour sa peine.

Marceline, la soi-disant sorcière, était une femme d'une cinquantaine d'années, qui, pour vivre, était obligée d'aller tous les jours travailler chez ceux qui voulaient bien l'employer à couler la lessive, à laver le linge ; son mari, à peu près du même âge, passait la journée dans une auberge, où son occupation était de soigner les chevaux. Certes,

si Marceline eût été sorcière, elle eût commencé par se procurer assez d'argent pour se tirer de l'état servile où elle se trouvait placée, ainsi que son mari; mais ses discours sur les loups-garoux, les spectres et mille histoires surnaturelles, avaient tellement établi sa réputation de sorcière, que toutes les vieilles femmes et les enfants y croyaient; d'autres étaient assez crédules pour ne pas être indifférents à ce qu'elle pouvait penser en bien ou en mal sur leur compte.

Enfin les deux étourdis vont trouver la sorcière, et la prier de leur enseigner la manière de faire un marché avec les esprits assez puissants pour leur procurer de l'argent; ils ne croyaient pas avoir rien à payer à l'avance pour ce service. Mais après.... oh! il faudra voir! leur générosité n'aura pas de bornes!

Il en était de la sorcière comme des donneurs d'emplois, qui s'affichent à Paris: de l'argent d'abord, et nous vous indiquerons la place! Et quand l'argent est reçu, ils vous remettent à un autre jour, pour le chapitre des renseignements; ce jour venu, l'emploi est déjà donné. La vieille donc leur dit bien qu'il n'y avait rien de plus facile que ce qu'ils demandaient; mais il lui fallait au préalable cinq francs, dépense inévitable pour parvenir à se procurer un esprit qui mettrait à leur disposition des trésors immenses. Ils voulurent faire des observations, des promesses; mais une gaule d'une certaine dimension, dirigée avec force par la vieille sur les épaules de ses deux disciples, les décida à la retraite. Toutefois, Marceline les assura que lorsqu'ils seraient munis de l'écu de cinq francs, ils seraient bien reçus; mais autrement qu'ils la trouveraient toujours disposée à leur administrer des coups de gaule.

A force d'économie, et aidés par la vente de deux ou trois volumes qui n'étaient plus à leur usage, ils parvinrent à parfaire cette chère pièce de cinq francs, qui leur eût fait passer bien des heures agréables à la salle de billard, mais qui devait les mettre à même de satisfaire tous leurs désirs. Munis de cette clef d'or, ils retournèrent chez la sibylle. Ils sont accueillis avec le plus grand empressement; la vieille leur passe même la main sous le menton, les embrasse, et tout en empochant leur argent, elle leur promet de mettre à leurs ordres le génie qu'ils désirent.

— Vous êtes bien décidés? leur dit-elle.

— Oui, madame.

— Eh bien, il viendra sans faute.

— Quand, s'il vous plaît?

— Ce soir même, à minuit.

— Ici?

— Non; à un quart de lieue de la ville, sur le carrefour de la Ramée, où quatre chemins se croisent. Rendez-vous-y; mais surtout n'oubliez pas d'y porter une poule noire.

— Comment, une poule noire?

— Oui, une poule noire, et surtout qu'elle soit bien grasse, parce que si elle n'était pas bien conditionnée, l'esprit vous servirait en

conséquence; et lorsque vous lui demanderiez de bons sacs de pièces d'or, il ne vous apporterait que des sacs de sous.

— Oh! bien, soyez tranquille, elle sera grasse; mais qu'en ferons-nous?

— Vous la remettrez à la personne qui vous la demandera, et tout ira bien.

— Mais quelle sera cette personne?

— Ah! vous demandez trop; si vous n'avez pas de courage, tant pis pour vous, vous n'aurez rien: ne faut-il pas que celui qui vous procurera un esprit pour exécuter vos ordres prenne ses précautions? Eh bien, la poule est une espèce de pot-de-vin indispensable; du reste, aussitôt que vous l'aurez donnée, on vous fournira tout ce qui vous sera utile pour passer le marché, encre, plumes et papier, soyez sans inquiétude pour le reste; vous trouverez tout prêt.

Avec quelle impatience les deux enfants attendirent la nuit! Comme les heures leur parurent longues! Enfin, bien avant le moment fixé, ils s'échappent de la maison, et les voilà sur le carrefour de la Ramée, où quatre chemins se croisent! Ils avaient une grosse poule noire, la plus grasse qu'Achille avait pu trouver parmi celles qui faisaient partie de la basse-cour de son père, où il l'avait volée.

Enfin minuit sonne; le marchand de génies se présente. Il fait un noir effrayant; cependant l'homme, le génie ou le démon qu'ils ont devant eux paraît habillé d'un costume qui n'a rien d'épouvantable; il a une veste, un gilet, un pantalon comme eux. Il n'a pas de cornes; mais sa grosse voix qui crie: La poule! la poule! ne laisse pas que de faire entrer dans leur cœur une certaine crainte. Ils lui présentent la fameuse poule; vite il s'en empare, la met dans une espèce de havresac qui pend à son cou, et tirant de dessous sa veste un petit fouet de poste, il leur distribue des faveurs bien différentes de celles qu'ils attendaient, et les accompagne ainsi, malgré leurs cris, jusqu'à leur demeure; il les laisse là, en emportant la poule grasse, sans penser à leur faire signer le marché qui devait leur procurer tant d'argent.

Ils apprirent par la suite que le génie qui les avait si bien houspillés n'était autre que le mari de la soi-disant sorcière, avec laquelle il ne manqua pas de manger la poule dès le lendemain; et la vieille Marceline ajouta cette histoire-là à toutes celles dont sa mémoire était déjà armée; les habitants de l'endroit ne la trouvaient pas la moins amusante.

Pour Achille et Jules, depuis cette aventure, ils ne crurent plus aux sorciers ni aux revenants; et comme ils ne pouvaient plus voir un billard sans penser à la gaule de la vieille et au fouet de son mari, ils perdirent le goût qu'ils avaient eu pour le jeu; ils s'adonnèrent d'autant plus à l'étude, firent de rapides progrès, et leurs parents n'eurent plus que des louanges à leur adresser. Si quelquefois on parlait devant eux de sorcière, de revenants ou de génies familiers,

ils souriaient, et sans nommer les héros de leur histoire, ils la contaient et détrompaient les jeunes gens qui, comme eux, auraient pu se laisser séduire.

LA CHASSE AUX SORCIÈRES.

Le vieux John Podgers vivait à Windsor, sous le règne de Jacques I^{er}. C'était alors une ville originale que Windsor ; c'était aussi un curieux personnage que John. Windsor et lui se convenaient et ne se quittaient guère. Gros et court et doué d'un vaste appétit, tel était John. Mangeur et dormeur, il faisait deux parts de son temps, s'endormant dès qu'il avait mangé, et mangeant dès qu'il s'éveillait. Quoi qu'il en soit ; la ville rendait hommage à sa prudence. Ce n'était pas tout à fait un homme très-vif ; mais c'était un homme solide et qui gardait en réserve, disait-on, plus d'esprit qu'il n'en montrait. Cette opinion était fortifiée par l'habitude qu'il avait de hocher la tête avec gravité lorsqu'on lui demandait son avis, et de ne jamais se prononcer avec une clarté qui eût pu le compromettre.

John Podgers semblait donc le plus heureux des hommes. Mais, hélas ! en dépit de son apathie, une inquiétude continuelle troublait son repos. Dans ce temps-là une foule de vieilles femmes, vulgairement connues sous le nom de sorcières, causaient à Windsor maints désordres et tourmentaient les bonnes gens par de rudes malices. Le roi, qui avait peu de sympathie pour elles, prit la peine de rédiger un édit où il indiquait divers moyens ingénieux de faire tourner leurs maléfices à leur confusion. Grâce à cet édit, il ne se passait guère de jour où quelque sorcière ne fût pendue, noyée ou brûlée dans quelque lieu des trois royaumes. La plupart des livres qui se publiaient alors traitaient de cette matière, et répandaient sur les sorcières et leurs victimes d'effrayantes rumeurs. La petite ville de Windsor n'échappa point à la contagion. Les habitants célébrèrent la fête du roi Jacques en brûlant une sorcière, et ils envoyèrent à la cour quelques-uns de ses restes, avec une respectueuse adresse qui exprimait leurs sentiments de fidélité. Le roi daigna répondre aux bourgeois de Windsor. Il leur traça des règles pour découvrir les sorcières ; et parmi les charmes puissants qu'il leur recommanda contre elles, il désigna surtout les fers à cheval, à cause de leur forme cabalistique. Plusieurs en conséquence crurent qu'ils mettraient leurs fils à l'abri de tout maléfice en les plaçant comme apprentis chez des maréchaux-ferrants, profession qui devint fort estimée. Au milieu de cette perturbation, on remarqua que John Podgers hochait la tête plus que par le passé. Il achetait tous les livres qu'on publiait contre la sorcellerie. Il s'instruisit à fond dans la science des charmes et des exorcismes. Il ne rêva plus que vieilles femmes courant la nuit à cheval sur un manche à balai ; ces images l'absorbèrent tout entier ; et comme il n'était pas embarrassé par le nombre de ses idées, celle-ci régna sans rivales dans sa tête. Dès

lors il s'appliqua à dresser dans les rues ce qu'on pourrait appeler des pièges à sorcières et à en épier l'effet. Les engins dont il se servait consistaient en brins de paille placés en croix au milieu du chemin, ou en petits lambeaux de quelque couverture de Bible, sur lesquels il mettait une pincée de sel. Il assurait que ces exorcismes possédaient une vertu souveraine. S'il arrivait à une vieille femme de trébucher en passant sur ces objets, John Podgers soudain arrêtait la coupable et appelait du secours. La sorcière découverte ainsi était entraînée et jetée à l'eau. La chasse opiniâtre qu'il ne cessait de faire à des êtres aussi malfaisants et la manière sommaire dont il les expédiait, lui acquirent une réputation extraordinaire. Une seule personne n'avait pas foi en son pouvoir : c'était son propre neveu, étourdi de vingt ans, qui plaignait son oncle, tout en lui lisant les livres de littérature satanique.

Les voisins s'assemblaient le soir sous le petit porche de la maison de John, et prenaient une oreille attentive aux histoires effrayantes que Will Marks lisait tout haut. Un soir d'été, Will Marks, assis au milieu d'un groupe d'auditeurs, et tous ses traits exprimant une gravité comique, lisait, avec maints ornements de sa façon, l'histoire véridique d'un gentleman du Northamptonshire, devenu la proie des sorciers et du diable. John Podgers s'était placé en face du lecteur, toute sa contenance annonçant l'horreur dont il était pénétré ; les autres assistants, le cou tendu, la bouche béante, écoutaient en tremblant et en souhaitant de trembler encore plus. Par intervalles, maître Will faisait une pause. Il promenait sur l'assemblée un regard dont il s'efforçait de cacher la raillerie malicieuse. Cependant le soleil s'était couché ; tout à coup Will s'interrompit et ses auditeurs levèrent la tête au bruit du trot d'un cheval : un cavalier s'arrêta devant le porche et demanda où demeurait Jean Podgers.

— Ici même, crièrent une douzaine de voix.

Le cavalier, descendant de cheval, s'approcha de John d'un air empressé.

— D'où viens-tu ? demanda John brusquement.

— De Kingston, monsieur.

— Et quelle affaire t'amène ici ?

— Une affaire importante ; une affaire de sorcellerie.

A ce mot de sorcellerie, chacun regarda le messenger avec consternation, Will seul resta calme.

Le messenger répéta sa réponse d'un ton encore plus solennel ; puis il raconta comment, depuis plusieurs nuits, les habitants de Kingston étaient réveillés par les cris affreux que poussaient les sorcières autour du gibet de la ville ; comment des voyageurs les avaient distinctement aperçues ; comment trois vieilles femmes des environs étaient véhémentement soupçonnées.....

Ici les assistants frissonnèrent. John Podgers hocha la tête d'un air qui parut singulièrement significatif. Le messenger continua :

Un conseil avait été tenu, dit-il; les magistrats avaient été d'avis que, pour constater l'identité de ces créatures, quelqu'un veillerait auprès du gibet. Mais il ne s'était présenté aucun homme de bonne volonté, et on l'avait dépêché vers John Podgers, comme vers un personnage de renom, qui bravait les sortilèges et les malélices.

John reçut cette communication avec un air digne. Il répondit en peu de mots qu'il serait heureux de pouvoir rendre service aux habitants de Kingston; mais que son penchant à s'endormir l'en rendait incapable. — Cependant, ajouta-t-il, il y a ici un homme qui passe sa vie à fabriquer des fers à cheval, et qui, par conséquent, n'a rien à craindre du pouvoir des sorcières. Je ne doute pas, d'après sa réputation de courage, qu'il ne se fasse un plaisir de me remplacer. — Le maréchal-ferrant interpellé remercia John Podgers de l'opinion flatteuse qu'il avait conçue de sa bravoure. — Mais pour ce qui regarde l'affaire en question, dit-il, je suis forcé de me récuser. Je ne m'appartiens pas; l'idée de me savoir engagé dans une aventure ferait mourir ma femme. Tous les gens mariés applaudirent, en déclarant aussi qu'ils se devaient à leur famille. Will, qui était garçon et qui s'était permis de rire plus d'une fois de la croyance aux sorcières, attira alors tous les regards; chacun chuchotait : — Pourquoi ne pas s'adresser à Will? — Le jeune homme se hâta de dire qu'il était prêt, et que dans cinq minutes il serait en selle, si personne ne lui disputait la gloire de se dévouer pour la ville de Kingston. Et sans attendre de réponse, il courut préparer son cheval.

John Podgers, devenu pensif, suivit son neveu, afin d'essayer quelques remontrances, qui restèrent inutiles. Pour lui, cette affaire l'intimidait; il avait cent fois affronté les sorcières à la face du soleil, mais jamais pendant la nuit; or, c'était partout dans les ténèbres qu'elles accomplissaient leurs plus redoutables enchantements. La circonstance du gibet n'était pas non plus faite pour rassurer. Enfin le vétéran ne voulait pas risquer une réputation acquise par tant de dangers. Mais il témoigna à son neveu plus d'intérêt qu'il ne lui en avait jamais montré, il lui donna les conseils que lui suggérait sa vieille expérience; Will, en ce moment, se grandissait à ses yeux de tout le courage que lui-même ne se sentait pas. Au bout de quelques minutes, Will reparut couvert d'un ample manteau et armé d'une longue rapière. — Maintenant, camarade, dit-il en s'adressant au messager, montrez-moi le chemin. Adieu, mes maîtres; adieu, mon oncle. Je présenterai vos compliments aux sorcières de Kingston. — Will et son compagnon s'éloignèrent au grand trot de leurs chevaux.

Les bourgeois de Kingston étaient déjà plongés dans leur premier sommeil, lorsque Will et son guide arrivèrent aux portes de la ville et se dirigèrent vers une maison où les principaux magistrats tenaient conseil. Quand ils virent entrer à la place de John, qu'ils attendaient, un jeune homme bien fait,

mais dont l'extérieur n'avait rien d'imposant, leur désappointement fut extrême. Ils l'acceptèrent pourtant faute de mieux. Les instructions qu'ils lui donnèrent consistaient à se cacher près du gibet, auquel était attaché le corps d'un malfaiteur inconnu, que des agents du gouvernement, munis d'ordres secrets, avaient exécuté l'avant-veille; à se montrer soudainement au milieu des sorcières et à les charger à grands coups d'épée. Les prudents magistrats avaient calculé que les meurtrissures et les estafilades feraient reconnaître le lendemain celles des vieilles femmes de la ville qui auraient couru le sabbat pendant la nuit. Will loua très-fort cette invention. Il fit son profit des conseils et des recommandations; mais il profita encore bien plus d'un bon souper qui lui fut offert. Il attendit devant une bonne table onze heures et demie; alors d'un pas insouciant il suivit les magistrats au lieu où il devait se placer en embuscade.

Il faisait une nuit sombre et menaçante; de gros nuages noirs étaient suspendus dans les airs et interceptaient la faible clarté des étoiles. Par intervalles, le roulement du tonnerre se mêlait aux sifflements d'un vent impétueux. Will, qui était sorti le dernier, se trouva, on ne sait comment, en tête de la petite troupe. Enveloppés de leurs manteaux et l'oreille tendue, les dignes bourgeois se serraient autour du hardi jeune homme. Ils marchaient sur ses talons et semblaient chercher un abri derrière sa personne. A la fin, ils s'arrêtèrent.

Une lande aride et désolée s'étendait devant eux; une ligne noire se dessinait dans les airs à quelque distance. C'était le gibet. Will reçut ses dernières instructions; après quoi ses conducteurs prirent congé de lui à la hâte. Il fut même tenté de croire qu'ils s'enfuyaient à toutes jambes; mais on sait que les illusions sont filles de la nuit. Il se dirigea résolument vers l'objet funèbre et reconnut avec satisfaction que les bras de la machine n'étaient chargés d'aucune dépouille humaine, et que nul être vivant ne se trouvait au pied. Qu'était devenu le corps du supplicié? Will ne s'occupa point d'expliquer ce mystère. On n'entendait d'autre bruit que le grincement des chaînes de fer, lorsque le souffle du vent les balançait dans le vide. Le jeune homme étudiait la disposition du terrain; et s'étant assuré que personne n'était caché dans les environs, il s'établit au pied même du gibet, choisissant le côté qui était tourné vers la ville, d'abord parce qu'il se mettait ainsi à l'abri du vent, ensuite parce qu'il pouvait apercevoir de là plus facilement les visiteurs qu'il attendait et qui viendraient sans doute dans cette direction. Il attendit ainsi, le corps enveloppé dans son manteau, la main droite libre et prête à saisir son épée.

Wil Marks était un garçon intrépide; cependant, lorsque l'humidité de la nuit eut rafraîchi son sang, après qu'il fut resté immobile deux longues heures sur ce théâtre de morts violentes, il commença à repasser

dans son esprit tout ce que l'on racontait des sorcières et de leurs courses nocturnes. Ces images lugubres, qu'il ne pouvait plus écarter, le troublèrent peu à peu. Ses yeux plongeaient dans l'obscurité pour en interroger les profondeurs ; son oreille saisissait tous les bruits que le vent lui apportait des divers points de l'horizon. Il aurait voulu marcher pour réveiller la circulation de son sang ; une vague appréhension le retenait cloué à ce poteau qui soutenait un gibet, et dont il s'était fait un rempart. Bientôt l'orage éclata dans toute sa fureur ; et des rafales de pluie, fouettées avec violence par le vent, ajoutèrent leurs ténèbres aux ombres déjà si épaisses de la nuit. Tout à coup Will Marks entendit une voix étouffée qui murmurait à son oreille : — Grand Dieu ! il est tombé à terre ; et le voilà debout comme s'il était en vie.

Le jeune homme aussitôt, écartant son manteau et tirant son épée, saisit par sa robe une femme, qui tomba presque défaillante à ses pieds. Une autre femme, vêtue de noir comme celle qu'il arrêta, se tenait immobile devant lui et le regardait d'un air effaré.

— Qui êtes-vous ? cria Will, en se remettant un peu de la surprise où l'avait jeté cette apparition inattendue, que venez-vous faire ici ?

— Qui êtes-vous vous-même ? demanda celle des deux femmes qui était restée debout ; comment troublez-vous de votre présence ce lieu funèbre ? qu'avez-vous fait du corps ?

— Du corps ? balbutia Will, inquiet de la tournure que prenait cet entretien.

— Oui, qu'est devenu le corps qui chargeait ce gibet ? répéta la femme d'une voix plus ferme. Vous ne portez pas la livrée des agents de la police et vous n'êtes pas un des nôtres. Pourquoi vous trouvez-vous ici ?

— Pourquoi je me trouve ici, répondit le jeune homme en se remettant assez vite d'un moment de frayeur, j'ai presque honte de le dire. Qu'il vous suffise de savoir que je ne suis ni un espion ni un homme malintentionné. Si je ne me trompe, c'est vous qu'on a entendues gémir et vous lamenter ici la nuit dernière.

— C'est nous en effet. L'infortunée que voilà pleure un mari, et moi je pleure un frère. La loi de sang qui a frappé celui que nous avons perdu ne fait pas de notre douleur un crime.

— Quelque affaire de rébellion, pensa Will, quelque attaque contre les sujets du roi. Poltrons de magistrats !

Il s'efforça alors de distinguer les traits des deux femmes, et malgré l'obscurité il y réussit. Celle à qui il parlait accusait déjà un certain âge ; mais l'autre lui parut jeune. Toutes deux portaient des habits de deuil ; leurs cheveux, trempés par la pluie, flottaient épars sur leurs épaules ; leur extérieur était celui de l'accablement. Il se sentit ému de compassion.

— Ecoutez, reprit-il après un moment de silence, je ne suis qu'un bourgeois de Windsor. J'étais venu ici pour défendre ce gibet

contre les esprits et les sorcières, sottises dont je suis honteux à présent. Mais si je puis vous être de quelque secours, parlez et comptez sur ma discrétion et mon dévouement.

Ce gibet, demanda encore la plus âgée des deux femmes, en cherchant à ranimer sa compagne, comment ne porte-t-il plus les restes de... ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, quand je suis venu il y a deux heures, il était comme vous le voyez. D'après vos questions, il paraît que le corps a été enlevé cette nuit même, avant mon arrivée et à l'insu des bourgeois de la ville. Cela est étrange en effet. Réfléchissez. N'avez-vous pas des amis qui aient pu exécuter cette entreprise ?

Les deux femmes commencèrent à s'entretenir à voix basse. Will les entendait gémir et sangloter. — Si c'étaient des bohémiennes ? se demanda-t-il. Les gens de cette race se secourent mutuellement. Mais le corps enlevé du gibet ! que diront les magistrats de Kingston ? — La plus jeune des deux femmes se rapprochant alors :

— Vous nous avez offert votre aide, dit-elle d'une voix douce et plaintive....

— Et je vous l'offre de nouveau, répondit Will avec résolution.

— Vous êtes prêt à nous accompagner ?

— Partout où il vous plaira de me conduire. Au diable les sorcières et les complots, et les fous qui m'ont placé en sentinelle !

— Eh bien ! suivez-nous donc, brave jeune homme.

Will, s'enveloppant de son manteau, marcha aussitôt sur les traces des deux femmes.

Après qu'il eut fait un mille environ dans l'obscurité, il se trouva, précédé de ses deux guides, devant une gorge sur laquelle plusieurs grands arbres étendaient leurs rameaux. Un homme s'y tenait caché avec trois chevaux de selle. Il se concerta quelques instants avec les deux femmes, offrit son cheval à Will, qui ne fit pas difficulté de l'accepter, et regarda partir ses compagnons au galop de leurs chevaux avec leur nouveau conducteur. Puis cet homme s'éloigna lui-même dans une direction opposée.

Will et les deux dames ne s'arrêtèrent qu'auprès de Putney, devant une grande maison isolée. Ils laissèrent leurs chevaux à un domestique qui semblait placé là pour les attendre, et ils entrèrent, en suivant un passage étroit, dans une petite chambre où Will fut laissé seul un moment. Il réfléchit à sa situation, lancé dans une aventure dont le commencement du moins était fort singulier ; et il songea qu'il valait mieux servir de protecteur à deux femmes malheureuses que de trembler auprès d'un gibet.

Pendant qu'il faisait mille conjectures sur ses taciturnes protégées, il se sentit un peu troublé en voyant entrer un homme dont le visage était couvert d'un masque noir. Il se tint sur ses gardes, examinant avec soin le personnage, qui paraissait avoir de quarante à cinquante ans, et dont l'extérieur annonçait une vigueur peu commune. Ses habits étaient

riches, élégants, mais souillés par la boue et la pluie. On voyait à ses éperons qu'il venait aussi de voyager à cheval. Ce fut lui qui rompit le silence.

— Vous êtes jeune et entreprenant, dit-il au neveu de John Podgers, et vous aimeriez sans doute à faire fortune.

— Je n'y ai pas encore songé, répliqua Will. Mais que voulez-vous en conclure ?

— Que l'occasion de vous enrichir se présente à vous.

— Eh bien ! je ne la repousserai pas. Mais il faut savoir de quoi il s'agit.

Le jeune homme commença à croire qu'il se trouvait engagé avec des fraudeurs.

— Apprenez d'abord, reprit l'homme masqué, que vous avez été attiré ici de peur que vous n'allassiez raconter trop tôt votre histoire à ceux qui vous avaient placé en sentinelle.

— Ah ! comme les dignes bourgeois de Kingston seront ébahis ce matin ! s'écria Will. La précaution est excellente ! Mais apprenez à votre tour que vous n'en aviez pas besoin, et que je sais me taire quand il le faut.

— C'est parfait. Maintenant, écoutez. Vous ne vous trompiez pas en conjecturant que le corps avait été enlevé du gibet avant votre arrivée.... Il est dans cette maison.

— Dans cette maison ? répéta Will, commençant à s'alarmer.

— Oui, reprit l'interlocuteur ; et il s'agit de le transporter plus loin. Celui qui s'en était chargé manque à la promesse qu'il nous avait faite. Etes-vous homme à le remplacer ?

L'aventure prenait un caractère grave. Mais il était difficile de reculer. Cependant Will ne put s'empêcher de porter autour de lui un œil défiant. — Vous êtes à ma discrétion, lui dit tranquillement l'homme masqué, qui semblait lire ses pensées dans ses yeux. Choisissez donc de transporter le corps dont il s'agit, par des moyens que je vous indiquerai, jusque dans l'église de Saint-Dunstan à Londres (et ce service sera richement récompensé), ou de... Mais vous saurez, quand il le faudra, l'alternative.

Permettez-moi, demanda Will, dont toutes les idées étaient de nouveau confondues, permettez-moi de vous adresser d'abord une petite question.

— Aucune. Vous voudriez apprendre quel était celui dont les restes vous seront confiés : cela ne vous regarde pas. Ne cherchez pas à le savoir ; je vous le répète, ne le cherchez pas. C'est un homme qui a péri sur un gibet comme tous ceux que la loi ou la politique condamnent. Que cela vous suffise.

— Le mystère d'une telle affaire en montre assez le danger. Quelle sera la récompense ?

— Deux mille guinées. Il n'y a pas de danger bien grand, pour vous surtout en qui l'on ne saurait découvrir le partisan d'une malheureuse cause. Cependant il y en a.

— Et si je refuse, dit Will, relevant la tête et fixant ses yeux perçants sur les yeux qui

le considéraient à travers le masque, quelle sera l'alternative ?

— Réfléchissez d'abord, avant de refuser.

C'était l'époque des entreprises hasardeuses. Les ressources bornées de la police favorisaient alors l'esprit aventureux. Will avait entendu parler de conspirations, de révoltes sanglantes ; il n'eût voulu pour rien au monde devenir sciemment le complice d'un crime de lèse-majesté. Mais ici il était obligé de s'avouer à lui-même qu'il ne savait rien. — Deux mille guinées, pensa-t-il ; avec cette somme j'épouserai Alix. Allons, allons, il était écrit que j'aurais la compagnie de ce pendu.

Lorsqu'il eut fait connaître au cavalier masqué sa résolution, celui-ci lui apprit qu'une voiture couverte avait déjà été préparée ; que le moment de son départ serait calculé de manière à ce qu'il arrivât au pont de Londres dans la soirée et qu'il traversât la cité au milieu de la nuit. Des gens apostés devaient recevoir le cercueil et le descendre immédiatement sous les dalles de l'église. Si quelques questions lui étaient adressées dans le trajet, il répondrait aux curieux que le corps était celui d'un homme qui s'était noyé dans la Tamise. En un mot, Will Marks reçut des indications si complètes et si précises, que le succès lui sembla assuré.

En ce moment un autre cavalier, également masqué, vint joindre ses recommandations à celles du premier ; et la plus jeune des deux dames, celle dont les larmes avaient produit quelque impression sur Will Marks, acheva de le décider par ses prières. Il ne songea donc plus qu'aux moyens de gagner la récompense qui lui était offerte.

Le lendemain, à l'heure où l'obscurité descendait sur la ville de Londres, une voiture s'avancait lentement à travers les rues de la Cité. Will, déguisé avec soin, tenait la bride du cheval et marchait d'un pas tranquille. Personne n'eût soupçonné, en le voyant, un homme parvenu au moment le plus critique d'une entreprise dangereuse. Il était huit heures du soir. Une heure plus tard les rues devenaient désertes, et l'on ne pouvait plus s'y hasarder sans un péril extrême. Il n'était bruit que de meurtres et de vols à main armée. Déjà on avait fermé les boutiques du pont. Will franchit sans accident le passage périlleux ; et il poursuivait péniblement sa marche, arrêté par un tapageur pris de vin qui prétendait monter de force dans sa voiture, par des bourgeois curieux qui voulaient savoir quelle marchandise il transportait si tard, par des gardes de la Cité, dont il fallait repousser les investigations au moyen d'histoires vraisemblables. A travers mille obstacles il gagna heureusement Fleet-street, et distingua enfin la masse sombre de l'édifice qui était le terme de son voyage.

Toutes les précautions qu'on lui avait annoncées étaient prises. A peine eut-il conduit sa voiture au pied des hautes murailles, que quatre hommes parurent tout à coup à ses côtés, en enlevèrent le cercueil, et le portè-

rent dans l'église. Un cinquième monta sur la voiture, et jetant à Will un petit paquet qui contenait son manteau et sa toque, fouetta le cheval, s'éloigna précipitamment et s'enfonça dans les rues obscures de la cité. Tout cela s'était fait à la hâte et sans qu'aucun mot fût échangé. Will, laissé à lui-même, suivit le corps et entra dans l'église, dont la porte fut aussitôt fermée. L'édifice n'était éclairé que par la lueur de deux torches que tenaient deux hommes masqués et couverts de longs manteaux. Chacun de ces hommes soutenait une femme dont les traits étaient cachés sous un voile noir ; les assistants gardaient un profond silence. Will s'approcha et vit qu'une des longues dalles de la nef avait été levée d'avance. On descendit le cadavre dans cette espèce de caveau funéraire. Toutes les têtes se découvrirent pour un dernier et solennel adieu. Après quoi la dalle fut scellée de nouveau.

Alors l'un des personnages mystérieux qui portaient les torches glissa dans la main de Will Marks une bourse pesante.

— Prends, lui dit une voix que le jeune homme crut avoir déjà entendue la veille, éloigne-toi et ne parle jamais de ce qui s'est passé.

— Que les bénédictions d'une veuve désolée vous conduisent, généreux jeune homme ; dit une voix dont Will Marks reconnut le timbre harmonieux. Que la sainte Vierge et les saints anges soient avec vous !

Will Marks fit un mouvement involontaire pour rendre la bourse. Mais les deux cavaliers éteignirent leurs torches et l'avertirent qu'il fallait se séparer sans retard. Il entendit en même temps le bruit de leurs pas sur les dalles de l'église ; lui-même se dirigea au milieu de l'obscurité vers la porte par où il était entré et qui était encore entr'ouverte. Au bout de quelques instants, il se trouva seul dans la rue. Ceux qu'il venait de voir s'étaient évanouis dans les ténèbres.

— Par mon patron, dit alors le neveu de John Podgers, ce sont là de bonnes sorcières. J'épouserai Alix.

Cependant les dignes magistrats de Kingston avaient jugé nécessaire de veiller toute la nuit. Maintes fois ils avaient cru entendre des cris sinistres apportés par le vent. Lorsque la pluie retentissait sur les volets extérieurs et que l'orage remplissait les airs de ses hurlements, faisant crier les enseignes des boutiques voisines, tressaillant de peur, ils s'étaient serrés les uns contre les autres, en se rapprochant du feu. Il est juste de dire qu'ils buvaient fréquemment à la santé du hardi jeune homme qui faisait sentinelle au pied du gibet dans l'intérêt de la bonne ville. La nuit s'était écoulée de la sorte, mais le lendemain matin, on attendit vainement Will Marks. On apprit bientôt que le corps suspendu au gibet avait disparu, aussi bien que la sentinelle. Toute la ville fut en rumeur. On multiplia les recherches ; on dépêcha des messagers dans différentes directions : tout fut inutile. Il semblait que le malheureux Will Marks eût été emporté à

travers les airs. Qu'on se figure les suppositions auxquelles les bourgeois de Kingston se livrèrent, lorsqu'ils virent la journée et la nuit suivante se passer sans en recevoir de nouvelles ! ils s'étaient tellement pénétrés de l'idée qu'il était devenu la proie des sorcières, tant de gens affirmaient qu'on n'en entendrait plus parler, qu'il y eut désappointement général lorsqu'il reparut.

C'était bien lui cependant, la mine riante, la démarche pleine d'aisance, la toque sur l'oreille. Les magistrats ouvraient des yeux émerveillés ; John Podgers, que l'on avait envoyé chercher à la hâte, n'était pas encore sorti de son étonnement. Will, qui avait embrassé son oncle, se vit alors accablé de tant de questions, que pour y répondre, pour être mieux entendu et mieux vu de la foule impatiente, il monta sur une table. Mais si son retour inattendu avait désappointé les amis du merveilleux, ils furent amplement dédommagés par l'histoire qu'il leur raconta, histoire véritablement surprenante et entremêlée de sauts et de pantomimes, car Will, pour mieux décrire à ses auditeurs la danse satanique des sorcières, ne dédaigna pas de leur donner une représentation, à l'aide d'un manche à balai qu'on lui tendit. Il dit ensuite comment elles avaient emporté le cadavre dans un chaudron de cuivre ; comment, par l'effet de leurs enchantements, il avait lui-même perdu les sens ; comment enfin il s'était trouvé sous une haie à dix milles de Kingston. Cette histoire, débitée avec une rare assurance, excita l'admiration générale. Le bruit s'en répandit jusqu'à Londres. Hopkins, l'homme de son temps qui découvrit le plus de sorcières, voulut interroger Will Marks ; et après s'être fait rendre compte de certaines particularités un peu obscures, il prononça que c'était l'histoire la plus extraordinaire et la plus digne de foi. Elle fut publiée sous le titre d'*Histoire surprenante et véritable*, à l'enseigne des Trois-Bibles, sur le pont de Londres, en petit in-4°, avec un dessin du chaudron d'après l'original.

Ajoutons que Will eut soin de décrire les sorcières qu'il prétendait avoir vues, sous des traits qu'il était impossible de rencontrer. Il sauva ainsi de la corde ou du feu non-seulement trois vieilles femmes que l'on soupçonnait, mais aussi toutes celles que l'on fit passer en revue devant lui, afin qu'il tâchât de reconnaître les coupables. Chose inconstante que la gloire et la popularité ! On oublia John Podgers pour ne parler que de son neveu. John lui-même se sentit dépassé. Mais, trop grand pour être jaloux, il conçut pour Will une sorte de respect et parut disposé à le doter convenablement.

Et maintenant, avons-nous besoin de décrire la joie d'Alix, en revoyant son fiancé qu'elle croyait perdu ? L'aventure dont il était le héros le lui rendait plus cher encore. Will s'efforça de la rassurer contre les suites qu'elle en redoutait pour lui. Mais il ne parvint jamais à dissiper entièrement la croyance qu'elle avait aux sorcières. Grâce

aux libéralités de son oncle, il l'épousa ; et l'argent qu'il avait gagné par son courage, et dont il se servait avec discrétion, entretenait dans son ménage une heureuse aisance.

Quant aux scènes mystérieuses où il avait joué un rôle, le voile qui les cachait ne fut point levé, et pour lui-même la prudence lui défendit de faire aucune recherche (1).

SORT. On appelle sort ou sortilège certaines paroles, caractères, drogues, etc., par lesquels les esprits crédules s'imaginent qu'on peut produire des effets extraordinaires, en vertu d'un pacte supposé fait avec le diable ; ce qu'ils appellent *jeter un sort*. La superstition populaire attribuait surtout cette faculté nuisible aux bergers ; et cette opinion était, sinon fondée, au moins excusée par la solitude et l'inaction où vivent ces sortes de gens. *Voy.* MALÉFICES, CHARMES, SCOPÉLISME, etc.

Les hommes ont de tout temps consulté le sort, ou, si l'on veut, le hasard. Cet usage n'a rien de ridicule lorsqu'il s'agit de déterminer un partage, de fixer un choix douteux, etc. Mais les anciens consultaient le sort comme un oracle ; et quelques modernes se sont montrés aussi insensés. Toutes les divinations donnent les prétendus moyens de consulter le sort.

SORTILEGES, *Voy.* SORT.

SOTRAY, nom que les Solognots et les Poitevins donnent à un lutin qui tresse les crinières des chevaux.

SOUAD, goutte noire, germe de péché, inhérente depuis la chute originelle, au cœur de l'homme, selon les musulmans, et dont Mahomet se vantait d'avoir été délivré par l'ange Gabriel.

SUGAI-TOYON, dieu du tonnerre chez les Yakouts ; il est mis par eux au rang des esprits malfaisants. C'est le ministre des vengeances d'Oulon-Toyon, chef des esprits.

SOLIE (FRÉDÉRIC). Dans les *Mémoires du Diable*, l'auteur a employé un très-beau talent à faire malheureusement un mauvais livre en morale.

SOURIS. Le cri d'une souris était chez les anciens de si mauvais augure, qu'il rompait les auspices. *Voy.* RATS.

SOUTERRAINS (DÉMONS), démons dont parle Psellus, qui du vent de leur haleine, rendent aux hommes le visage bouffi, de manière qu'ils sont méconnaissables. *Voy.* MINEURS, TERRESTRES, etc.

SOUTHCOTT (JEANNE), visionnaire anglaise du dernier siècle, qui se fit une secte avec des cérémonies bizarres. De temps à autre on entend encore parler de cette fanatique. Une centaine de sectaires se sont réunis dans un bois, il y a une trentaine d'années, auprès de Sydenham, et ont commencé leur culte superstitieux par le sacrifice d'un petit cochon noir, qu'ils ont brûlé pour répandre ses cendres sur leurs têtes. Ces fous disent et croient que Jeanne Southcott, qu'ils appellent la *filie de Sion*, est montée au ciel, et qu'elle reviendra avec le Messie. Elle avait

(1) Master humphry's clock.

annoncé qu'elle accoucherait d'un nouveau messie ; mais elle est morte sans avoir rempli sa promesse ; ce qui n'empêche pas ses crédules disciples d'attendre sa résurrection, qui sera suivie de l'accouchement tant désiré. Les sectateurs de cette prétendue prophétesse portent, dans leurs processions, des cocardes blanches et des étoles en ruban jaune sur la poitrine. Le ruban jaune est, selon eux, la couleur de Dieu ; leur messie se nommera le Shelo.

SOUVIGNY. Une tradition populaire attribue aux fées la construction de l'église de Souvigny. Au milieu de la délicieuse vallée qu'arrose la petite rivière appelée la Queune, une laitière vit surgir cette église d'un brouillard du matin, avec ses aiguilles dentelées, ses galeries festonnées, et son portail à jour, à une place où, la veille encore, s'élevaient de beaux arbres et coulait une fontaine. Frappée de stupeur, la pauvre femme devint pierre ; on montre encore sa tête placée à l'angle d'une des tours. Il y a bien, en effet, quelque chose de féérique dans l'église de Souvigny. Un jour qu'il allait s'y livrer à ses études, M. Achille Allier y découvrit un curieux support de nervure ogivative ; c'était une femme d'une délicatesse de formes presque grecque, qui se tordait et jouait avec une chimère ; il lui sembla voir l'intelligence de l'artiste créateur de ce temple fantastique aux prises avec son caprice (2).

SOVAS-MUNUSINS (empoisonneurs et suceurs de sang), espèce de vampires, chez les Quojas ; esprits ou revenants qui se plaisent à sucer le sang des hommes ou des animaux. Ce sont les broucolaques de l'Afrique.

SPECTRES, sorte de substance sans corps, qui se présente sensiblement aux hommes, contre l'ordre de la nature, et leur cause des frayeurs. La croyance aux spectres et aux revenants, aussi ancienne que les sociétés d'hommes, est une preuve de l'immortalité de l'âme, et en même temps un monument de la faiblesse de l'esprit humain, abandonné à lui-même. Olaus Magnus assure que, sur les confins de la mer Glaciale, il y a des peuples, appelés Pylapiens, qui boivent, mangent et conversent familièrement avec les spectres. Élien raconte qu'un vigneron ayant tué, d'un coup de bêche, un aspic fort long, était suivi en tous lieux par le spectre de sa victime !...

Suétone dit que le spectre de Galba poursuivait sans relâche Othon, son meurtrier, le tirait hors du lit l'épouvantait et lui causait mille tourments. *Voy.* APPARITIONS, FANTÔMES, FLAXBINDER, GLUBBUDBRID, PHILINNION, POLYCRITE, REVENANTS, VAMPIRES, etc.

SPECTRIANA, recueil mal fait d'histoires et d'aventures surprenantes, merveilleuses et remarquables de spectres, revenants, esprits, fantômes, diables et démons ; manuscrit trouvé dans les catacombes. Paris, 1817 ; 1 vol. in-18.

SPÉCULAIRES, nom que l'antiquité donnait aux magiciens ou devins qui faisaient voir

(2) Jules Duvernay, Excursion d'artiste en 1841.

dans un miroir les personnes ou les choses qu'on désirait connaître.

SPÉE. Leibnitz remarque que le P. Spée, jésuite allemand, auteur du livre intitulé : *Cautio criminalis circa processus contra sagas*, déclarait qu'il avait accompagné au supplice beaucoup de criminels condamnés comme sorciers ; mais qu'il n'en avait pas trouvé un seul duquel il pût croire qu'il fût véritablement sorcier, ni qu'il fût allé véritablement au sabbat. Il ne faut pas s'imaginer pour cela que ces gens fussent injustement punis : car ils avaient fait du mal. Seulement, on leur appliquait sans doute des peines trop sévères.

SPER, en patois de Liège, revenant ou plutôt esprit ; de *spiritus*.

SPHINX, monstre fabuleux, auquel les anciens donnaient ordinairement un visage de femme avec un corps de lion couché. Il devinait les énigmes.

SPINELLO, peintre né à Arezzo, dans la Toscane, au ^{xiv}^e siècle. A l'âge de soixante-dix-sept ans, il s'avisa de peindre la chute des mauvais anges. Il représenta Lucifer sous la forme d'un monstre tellement hideux, qu'il en fut lui-même frappé. Une nuit, dans un songe, il crut apercevoir le diable tel qu'il était dans son tableau, qui lui demanda, d'une voix menaçante, où il l'avait vu, pour le peindre si effroyable ? Spinello, interdit et tremblant, pensa mourir de frayeur, et eut toujours, depuis ce rêve, l'esprit troublé et la vue égarée.

SPIRINX (JEAN), astrologue belge du ^{xv}^e siècle, qui prédit à Charles le Téméraire que, s'il marchait contre les Suisses, il lui en arriverait mal ; à quoi le duc répondit que la force de son épée vaincrait les influences des astres : ce que lui, son épée et toute sa puissance ne purent pas faire, puisqu'il s'en suivit sa défaite et sa mort.

SPODOMANTIE ou SPODANOMANCIE, divination par les cendres des sacrifices, chez les anciens. Il en reste quelques vestiges en Allemagne. On écrit du bout du doigt, sur la cendre exposée à l'air, ce que l'on veut savoir ; on laisse la cendre ainsi chargée de lettres à l'air de la nuit, et le lendemain matin, on examine les caractères qui sont restés lisibles, et on en tire des oracles. Quelquefois le diable vient écrire la réponse. Voy. CENDRES.

SPUNKIE, démon qui protège en Ecosse les maraudeurs et les bandits. Sous les initiales A. M. un spirituel écrivain a publié un feuilleton de l'une des aventures du Spunkie :

JOHNY-MALCOLM LE MARAUDEUR.

Johny-Malcolm, de Lochmarsum, était bien le plus hardi maraudeur de tout le Border environnant, et il mettait à dépouiller les fermiers tant de grâce, de promptitude et d'adresse, qu'on l'offrait pour modèle inimitable à tous ceux qui se sentaient du goût pour cette dangereuse carrière. Chaque fois que sa mère, vieille habitante des montagnes, lui criait du fond de son taudis : Johny ! Johny ! la marmite se renverse ! — Johny

se levait, lesté comme un chevreuil, peignait ses cheveux blonds avec un peigne de cuivre qu'il tenait de sa sœur de lait, passait sa jaque de cuir, jetait sur ses épaules le plaid à larges carreaux rouges, et liait sous le menton les cordons de sa toque. Puis il mettait une belle plume blanche, laçait ses bottines éperonnées, ceignait sa large épée, sa dague effilée dans son fourreau de cuir, et ses pistolets chargés à double balle. Il amenait devant la porte son cheval noir, hennissant, et partait vite, afin que nul ne pût savoir dans quel troupeau il allait choisir des génisses et des béliers, dans quel manoir il allait chercher de l'argent et des habits.

Le soir, les jeunes hommes du Border se groupaient inquiets autour de la demeure de Johny. Mary venait d'y entrer, pour apprendre à sa mère comment, surpris par un laird puissant, il avait combattu avec vaillance, frappé plus d'un coup mortel, résisté jusqu'à l'épuisement de ses forces ; mais il était pris, on lui avait enlevé son épée et garrotté les mains, on lui avait ôté sa toque et son plaid, ses bottines fauves et son poignard ; et nu-pieds, nu-tête, il gémissait dans un cachot. Mary pleurait en racontant tout cela ; la vieille femme ne pleura pas. Seulement elle dit avec amertume :

— Après Johny, après mon fils, qui m'amènera une génisse tous les mois, et un beau cheval chaque année ?

Le cachot dans lequel était Johny n'avait de porte qu'une pierre qui se levait dans le cintre, de fenêtre qu'une baie de quatre doigts allant en s'élargissant vers l'extérieur, de lit qu'un peu de paille à moitié pourrie, sur laquelle s'étendait, il y a deux jours, un maraudeur pendu hier.

Johny s'y étendait maintenant, pendant qu'on lui dressait une potence neuve ; et il maugréait énergiquement le laird damné qui était venu troubler ses affaires. Il avait froid, il avait faim, il avait soif, et, ce qui était bien plus triste encore, il pensait à sa mère. Il inclina la tête sur sa poitrine, essuya deux grosses larmes qui filtraient le long de ses joues ; puis il se leva d'un bond et s'écria :

— Je donnerais ma main au Spunkie, si je pouvais sortir d'ici.

Au même instant, une figure inconnue se colla contre la baie étroite, et vint intercepter le seul rayon de lumière qui se glissait dans le cachot. Johny ferma les yeux, se retourna effrayé, et pensa défaillir quand il entendit le Spunkie chanter sur un air singulier :

Du fond de ma sombre tourêlle
Je protège tout maraudeur,
Et jamais sa voix ne m'appelle
Sans que j'accoure avec ardeur.
Mais, tu l'as dit, pour récompense
Ta main se livre à ma merci.
Beau montagnard, l'heure s'avance :
Allons, veux-tu sortir d'ici ?

La voix se tut un instant. Johny ne répondait pas, il s'était appuyé le front contre le mur humide ; une lutte intérieure s'était élevée en lui entre la peur de mourir et la peur du Spunkie. Cependant la figure de celui-ci

devenait moins apparente ; son regard, d'abord étincelant, était vague maintenant et mélancolique. Il reprit plus lentement et comme à regret :

Déjà sur la verte colline
S'élève le fatal poteau,
Le vieux laird sourit et s'incline
Du haut des murs de son château.
Il veut voir marcher au supplice
Un fils des clans de Comerci :
Beau montagnard, la corde est lisse,
Allons, veux-tu sortir d'ici ?

Johnny avait vu pendre déjà plusieurs de ses camarades qu'un malheur pareil au sien avait fait tomber entre les mains de l'inexorable laird. Il avait vu de près leur contenance morne et désespérée, les contorsions horribles de leur visage, quand l'échelle avait cessé de les soutenir et que le bourreau tombait de tout son poids sur leurs épaules. D'épouvantables pensées tourbillonnaient dans sa tête ; une invincible terreur faisait claquer ses dents et crisper ses nerfs ; il ne savait s'il rêvait ou si toute cette atroce perspective serait bientôt pour lui une réalité. — Puis c'était une autre crainte, aussi fiévreuse, aussi insupportable : des gouffres s'ouvraient sous ses pieds ; il errait au milieu d'une foule d'êtres plus monstrueux les uns que les autres, qui lui ricanaient au visage, qui l'entraînaient dans leur valse fantastique, dans leurs évolutions infernales, qui lui criaient à chaque seconde : A nous ta main, à nous ton âme !

Quand il revint à lui, quand il se retourna, le Spunkie avait disparu ; un rayon du soleil couchant dorait les bords grisâtres du soupirail.

Deux heures après, la foule se pressait autour d'une potence neuve, dressée sur une élévation toute verdissante sous les fenêtres de l'une des tours du château. Là haut se trouvaient le laird, son épouse et ses deux filles, qui venaient, comme à une fête, voir mourir Johnny.

Johnny s'avancait, la tête nue, les mains liées derrière le dos, escorté par un peloton d'archers ; car on le craignait, même sans armes et garrotté. La foule lui crachait des injures et lui jetait de la boue : celui-ci lui redemandait une belle vache ; celui-là les plus laineuses brebis du canton ; cet autre un bon cheval, ou un taureau superbe, ou un plaid tout neuf, ou une toque du meilleur drap gris. Johnny marchait et ne répondait rien ; il était comme tous ceux que l'on mène pendre.

Comme il montait l'élévation, il entendit une voix lui glisser à l'oreille :

Beau montagnard, l'heure s'avance,
Allons, veux-tu sortir d'ici ?

Il crut que c'était une dernière plaisanterie du bourreau, qui cheminait après lui, riant, se frottant les mains, relevant ses manches, et jetant à la cohue de grossiers bons mots qui faisaient rire aux éclats. Il leva la tête, vit les archers qui l'entouraient en silence, et le bourreau qui lui souriait d'un air goguenard. Au même instant, il entendit encore :

Beau montagnard, la corde est lisse,
Allons, veux-tu sortir d'ici ?

Cette fois, il était sûr que le Spunkie seul pouvait lui avoir parlé ; cette fois aussi il se hâta de répondre.

— Oui, oui, je veux sortir d'ici.

Le Spunkie reprit :

— J'aurai ta main ?

— Tu l'auras, reprit Johnny, sans hésiter.

On s'arrêtait au pied de l'échelle : une immense exclamation saluait le patient. Celui-ci avait repris une attitude si fière, si dédaigneuse, que le bourreau, interdit, eut besoin de plus d'une minute pour arranger son nœud coulant. Cependant il monta à l'échelle ; Johnny le suivit lestement et riant tout de bon : le bourreau le crut fou. Mais au moment qu'il passait le nœud au cou de Johnny, celui-ci s'éclipsa tout à coup ; un éclat de rire surnaturel fit trembler le vieux laird ; et à la place du maraudeur on vit un mannequin de paille, qui se tenait debout comme un homme.

Johnny, transporté avec la rapidité de la pensée sur les hauteurs de Lochmarsum, s'assit auprès d'une fontaine, et le Spunkie, reployant ses ailes, se tint debout devant lui. Le maraudeur était dévoré de soif, il but à longs traits ; puis il releva la manche de sa jaque et tendit la main à son libérateur. Celui-ci se prit à sourire :

— Je vois ce que tu veux, dit-il, mais ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Et comment donc ? demanda Johnny devenu plus familier.

— Écoute, fit le Spunkie. Je t'aime parce que tu manies bravement une lame d'Édimbourg. Je te protégerai : tu seras vainqueur dans toutes les rencontres où tu tireras l'épée, tu réussiras dans toutes les courses, quelque audacieuses qu'elles soient. Seulement tu ne feras jamais quartier, et j'aurai pendant une demi-heure ta main droite armée à ma disposition ?

— C'est bien, dit Johnny.

— Tu retrouveras chez ta mère tes armes et ton cheval, continua l'esprit.

Le Spunkie disparut, Johnny descendit la montagne.

Arrivé chez lui, il dit bonjour à sa mère ébahie, gagna sa petite chambre et se jeta sur son lit de peaux, non pour dormir, mais pour être seul, pour se remettre des émotions de la journée, et surtout pour penser à Mary, la blonde jeune fille de la vallée.

Six mois s'écoulèrent, six mois de courses, pleins de combats et de butin conquis. Vingt fois, dans ses excursions téméraires, Johnny avait eu à lutter contre une foule d'assailants ; toujours son épée lui avait été fidèle, toujours il s'en était tiré avec gloire, laissant le sentier de retraite souillé par le sang de ses ennemis. Scrupuleux à remplir sa promesse, quand la blessure lui semblait trop peu profonde, il sondait de nouveau la poitrine du mourant. Son plaid était criblé de coups qui n'avaient pu l'atteindre, et déjà il commençait à ne plus trouver qui combattre. On se rappelait avec terreur la ma-

nière dont il s'était sauvé de la corde; si des archers le rencontraient sur la route, ils se signaient et laissaient leur arc débandé à la selle; les femmes disaient en le voyant de loin : voilà Johny, voilà le sorcier qui passe.

Son cheval noir passait pour un esprit.

Une nuit cependant, Johny allait voir Mary, sa fiancée, à la ferme; il avait laissé son cheval dans le taillis où il le cachait d'habitude, et il s'avavançait doucement, sur la pointe des pieds, vers la petite fenêtre. Il s'arrêta à la voir faiblement éclairée par une petite lampe posée sur une table au fond de la pièce. Il eut d'abord une pensée de pitié, croyant qu'elle était indisposée, et l'état de la pauvre fille autorisait cette supposition. — Mais ce sentiment fit bientôt place à un tout autre, quand il entendit une voix mâle et sonore prononcer tendrement : — Mary, Mary, ma bien-aimée. — Johny proféra entre les dents une horrible imprécation, sa main toute frémissante chercha la garde de son épée; il l'arracha du fourreau avec une terrible rapidité. Son plaid tomba de ses épaules; il jeta loin de lui sa toque de velours noir. Quand il la vit se lever et tendre les bras à l'inconnu, quand il vit celui-ci, il ne se contint plus; il poussa un cri de rage et se précipita vers la porte. Il heurta violemment. Mary demanda ce qu'on voulait.

— Qu'on ouvre, cria Johny, qu'on ouvre ou je renverse cette muraille.

La ferme entière était en émoi, les valets se sauvaient à la terrible voix du maraudeur, les chiens aboyaient et hurlaient; il semblait que le vent grondât depuis une minute avec plus de violence. Mary ouvrit, toute joyeuse de reconnaître la voix de son ami. Elle ouvrit, la pauvre fille, et au même instant elle sentit quelque chose de froid, d'acéré, lui labourer le sein : c'était l'épée de Johny, l'épée toujours victorieuse; elle tomba, sans pousser un soupir, sans exhiler une syllabe, morte sur les joncs qui couvraient le parquet de glaise.

Johny ne s'arrêta point, il ne regarda pas même le cadavre, il se précipita vers son cheval, pour se mettre à la poursuite de son rival. — Arrivé dans le taillis, son cheval n'y était plus, et il entendit le même éclat de rire qui avait épouvanté le vieux laird.

C'était le Spunkie.

Johny ne le vit pas, il ne chercha pas à le voir; mais il sentit ses ailes lui effleurer la face, et la voix surnaturelle laissa tomber ces paroles :

— J'ai eu ta main, tu as tenu tes promesses : je tiendrai les miennes.

Johny roula sans connaissance au milieu des broussailles : il revint à lui que le jour avait déjà paru. La veille, un frère de Mary, habitant un autre clan et poursuivi de près par les archers du laird, était venu chercher un asile auprès d'elle : c'était lui que Johny avait vu. Il ne survécut pas longtemps à la pauvre Mary. Après avoir pleuré sur sa fos-

se, il reprit son épée et se jeta dans la plaine. Quelque temps après, un pâtre qui allait à la ville trouva son corps, à moitié dévoré par les corbeaux, dans un ravin, de l'autre côté des montagnes. Il reconnut Johny à sa toque de velours noir, fendue, ainsi que le crâne, d'un large coup de sabre. L'épée était dans le fourreau, la dague à la ceinture, les pistolets chargés : Johny n'avait pas voulu se défendre...

Jamais, depuis, le Spunkie n'a reparu dans la contrée.

SPURINA. Suétone assure que l'astrologue Spurina prédit à César que les ides de mars lui seraient funestes. César se moqua de lui, et fut assassiné dans la journée.

SQUELETTE. Un chirurgien qui était au service du czar Pierre le Grand avait un squelette qu'il pendait dans sa chambre auprès de sa fenêtre. Ce squelette se remuait toutes les fois qu'il faisait du vent. Un soir que le chirurgien jouait du luth à sa fenêtre, le charme de cette mélodie attira quelques strelitz, ou gardes du czar, qui passaient par là. Ils s'approchèrent pour mieux entendre; et, comme ils regardaient attentivement, ils virent que le squelette s'agitait. Cela les épouvanta si fort, que les uns prirent la fuite hors d'eux-mêmes, tandis que d'autres coururent à la cour, et rapportèrent à quelques favoris du czar qu'ils avaient vu les os d'un mort danser à la musique du chirurgien... La chose fut vérifiée par des gens que l'on envoya exprès pour examiner le fait, sur quoi le chirurgien fut condamné à mort comme sorcier. Il allait être exécuté, si un boyard qui le protégeait et qui était en faveur auprès du czar, n'eût intercédé pour lui, et représenté que ce chirurgien ne se servait de ce squelette et ne le conservait dans sa maison que pour s'instruire dans son art par l'étude des différentes parties qui composent le corps humain. Cependant, quoi que ce seigneur pût dire, le chirurgien fut obligé d'abandonner le pays, et le squelette fut traîné par les rues, et brûlé publiquement (1).

STADIUS, chiromancien qui, du temps de Henri III, exerçait son art en public. Ayant un jour été conduit devant le roi, il dit au prince que tous les pendus avaient une raie au pouce comme la marque d'une bague. Le roi voulut s'en assurer, et ordonna qu'on visitât la main d'un malheureux qui allait être exécuté; n'ayant trouvé aucune marque, le sorcier fut regardé comme un imposteur et logé en prison (2).

STAGIRUS, moine hérétique, qui était souvent possédé. On rapporte que le diable, qui occupait son corps, apparaissait sous la forme d'un pourceau couvert d'ordure et fort puant (3).

STANOSKA, jeune fille de Hongrie, dont on raconte ainsi l'histoire. Un défunt nommé Millo était devenu vampire; il reparaissait les nuits, et suçait les gens. La pauvre Sta-

(1) *Dæmoniana*, p. 195, après Perry.

(2) Delaure, *Tableau de l'inconstance des démons*, etc.,

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

liv. III, p. 187.

(3) Saint Jean Chrysostome.

noska, qui s'était couchée en bonne santé, se réveilla au milieu de la nuit en s'écriant que Millo, mort depuis neuf semaines, était venu pour l'étrangler. De ce moment elle languit et mourut au bout de trois jours. Ce vampirisme pouvait bien n'être que l'effet d'une imagination effrayée? Voy. VAMPIRES.

STAUFFENBERGER, famille allemande qui compte parmi ses grand'mères une ondine ou esprit des eaux, laquelle s'allia au ^{xiii}^e siècle à un Stauffenberger.

STEGANOGRAPHIE ou STENOGRAPHIE, art d'écrire en chiffres ou abréviations d'une manière qui ne puisse être devinée que par ceux qui en ont la clef. Trithème a fait un traité de stéganographie, que Charles de Bouelles prit pour un livre de magie, et l'auteur pour un nécromancien. On attribuait autrefois à la magie tous les caractères qu'on ne pouvait comprendre; et beaucoup de gens, à cause de son livre, ont mis le bon abbé Trithème au nombre des sorciers.

STEINLIN (JEAN). Le 9 septembre 1625, Jean Steinlin mourut à Altheim, dans le diocèse de Constance. C'était un conseiller de la ville. Quelques jours après sa mort, il se fit voir pendant la nuit à un tailleur nommé Simon Bauh, sous la forme d'un homme environné de flammes de soufre, allant et venant dans la maison, mais sans parler. Bauh, que ce spectacle inquiétait, lui demanda ce qu'on pouvait faire pour son service; et le 17 novembre suivant, comme il se reposait la nuit, dans son poêle, un peu après onze heures du soir, il vit entrer le spectre par la fenêtre, lequel dit d'une voix rauque : — Ne me promettez rien, si vous n'êtes pas résolu d'exécuter vos promesses. — Je les exécuterai si elles ne passent pas mon pouvoir, répondit le tailleur. — Je souhaite donc, reprit l'esprit, que vous fassiez dire une messe à la chapelle de la Vierge de Rotembourg; je l'ai vouée pendant ma vie, et ne l'ai pas fait acquitter; de plus, vous ferez dire deux messes à Altheim, l'une des défunts, et l'autre de la sainte Vierge; et comme je n'ai pas toujours exactement payé mes domestiques, je souhaite qu'on distribue aux pauvres un quarteron de blé.

Le tailleur promit de satisfaire à tout. L'esprit lui tendit la main, comme pour s'assurer de sa parole, mais Simon, craignant qu'il ne lui arrivât quelque chose, présenta le banc où il était assis, et le spectre, l'ayant touché, y imprima sa main, avec les cinq doigts et les jointures, comme si le feu y avait passé et y eût laissé une impression profonde. Après cela, il s'évanouit avec un si grand bruit, qu'on l'entendit trois maisons plus loin. Ce fait est rapporté dans plusieurs recueils.

STERNOMANCIE, divination par le ventre. Ainsi on savait les choses futures lorsque l'on contraignait un démon ou un esprit à parler dans le corps d'un possédé, pourvu qu'on entendît distinctement. C'était ordinairement de la ventriloquie.

STIFFEL. Nous empruntons cette anecdote à une publication anonyme, que les

petits journaux, d'ordinaire plus spirituels que les grands, ont mise en lumière :

« Il y avait, en 1544, un prédicant rogue et bourru, nommé Stiffel, fou de cabale, et croyant à la divination par la magie, qui se fourra dans la cervelle que le monde n'avait plus que pour un an à demeurer sur le globe, dont nous ne sommes après tout que les locataires. Il consulta les nombres, les étoiles et les virgules de la Bible; les astres et les chiffres s'entendirent pour le mystifier.

« Il monta donc en chaire et prêcha. Il annonça la septième trompette de l'Apocalypse et le triomphe de la bête à deux cornes : c'était visiblement Charles-Quint. La conviction se propagea dans les alentours : on se prépara pour la fin du monde. Ce devait être le 15 août 1545, à midi, midi sans faute.

« Alors toutes les passions éclatèrent à la fois. L'expectative de l'absolution, que les ministres protestants donnaient avec facilité, encouragea le désordre. Les villages de la Saxe devinrent une véritable kermesse, où l'on but au jugement dernier, au grand branlebas de l'univers, à l'espoir de se retrouver frais et vermeils dans le paradis.

« Les laboureurs brisèrent les charrues; les vigneron se chauffèrent avec les échalas; on avait assez de blé pour vivre jusque-là, assez de vin pour se griser au jour le jour. La propriété devint une chimère. Il n'y avait plus qu'à s'en donner jusque par-dessus les oreilles, sauf à se faire habilement absoudre au moment préfix. On s'en donna ferme.

« Cependant le jour arriva. On fit alors un feu de joie de ses meubles, on lâcha les bestiaux dans les plaines; et, sur la fin de cette dernière orgie, qui devait être suivie de ce qu'on appela depuis lors le grand quart-d'heure de Rabelais, on se précipita dans le temple, où Stiffel distribuait des bénédictions en masse.

« Au coup de midi, voilà de grands nuages qui se rassemblent de tous les points de l'horizon, sillonnés de pâles éclairs et de roulements sinistres. Le jour s'efface, les ténèbres gagnent. Il fait nuit. Une immobilité menaçante se répand sur tous les objets, ciel, terre, arbres; le vent tombe et se tait. L'air est allumé par des exhalaisons ardentes et souterraines qui se dégagent des entrailles du sol, comme des âmes échappées de la tombe. Pas une feuille ne bouge, pas un oiseau ne bat de l'aile, pas un souffle ne ride les eaux; tout est noir et tout est lumineux à la fois, car bientôt le firmament s'affaisse lui-même, comme une voûte que le reflet d'une étincelle embrase. Une psalmodie commence à la lueur des cierges qui flambent avec timidité. Stiffel seul a le courage d'élever la voix. A cette voix, des commotions effroyables répondent; c'est la foudre qui tonne de concert avec le glas des clochers qui tremblent et qui sonnent le tocsin sans que l'on y touche. Le vitrail de l'église assiégé par la grêle, plie et se brise avec fracas : des tourbillons de feuilles, de grêlons et de poussière éteignent les cierges,

veuglent les pêcheurs épouvantés ; leur foule tombe à genoux sous le vitrail que l'ouragan éparpille à travers le parvis, au milieu des femmes et des enfants qui se répandent en cris affreux. Le monde est à l'agonie !...

« Trois minutes après il faisait un temps magnifique :

« Un arc-en-ciel immense se dressa sur l'orage dont la colère parcourait la Saxe.

« A ce signe de la miséricorde céleste, les premiers paysans qui revinrent de leur frayeur, en reprenant leur incrédulité, demandèrent à Stiffel ce que cette mauvaise plaisanterie voulait dire. Le prédicateur essaya de leur démontrer que la cabale était formelle, le pronostic d'une certitude mathématique ; mais après avoir écouté en hochant la tête, furieux d'avoir gaspillé leur patrimoine, et de s'en être donné de façon à se trouver dans la misère la plus profonde, ils se mirent à vouloir pendre le démonstrateur qui ne voulait pas en avoir le démenti. Stiffel épouvanté se sauva de son mieux à Vittemberg : non sans gourmandises, il raconta l'histoire à Luther.

« — Ah ! lui dit Luther, s'il y avait quelque chose de certain, je ne serais pas fâché de l'apprendre moi-même. Prédire est bon, mais il faut prédire sans se compromettre. Pourquoi, d'avance, ne pas vous être porté fort d'essayer de désarmer la colère du ciel ? Vous avez gâté le métier, mon ami. Apprenez le fin du métier avant de vous mêler de prédire la fin du monde. — Stiffel trouva juste le raisonnement de l'hérétique, et mourut fou à l'hôpital. »

STOFFLER, mathématicien et astrologue allemand, qui florissait vers la fin du xv^e siècle. Il annonça qu'il y aurait un déluge universel au mois de février 1524 ; Saturne, Jupiter, Mars et les Poissons devaient être en conjonction. Cette nouvelle porta l'alarme dans l'Europe : tous les charpentiers furent requis pour construire galiotes, nacelles et bateaux ; chacun se munissait de provisions, lorsque le mois de février 1524 arriva. Il ne tomba pas une goutte d'eau ; jamais il n'y avait eu de mois plus sec. On se moqua de Stoffler ; mais on n'en fut pas plus raisonnable : on continua de croire aux charlatans, et Stoffler continua de prophétiser (1).

STOICHEOMANCIE, divination qui se pratiquait en ouvrant les livres d'Homère ou de Virgile, et prenant oracle du premier vers qui se présentait. C'est une branche de la rhapsodomancie.

STOLAS, grand prince des enfers, qui apparaît sous la forme d'un hibou ; lorsqu'il prend celle d'un homme, et qu'il se montre devant l'exorciste, il enseigne l'astronomie. Il connaît les propriétés des plantes et la valeur des pierres précieuses. Vingt-six légions le reconnaissent pour général (2).

STOLISOMANCIE, divination par la ma-

nière de s'habiller. Auguste se persuada qu'une sédition militaire lui avait été prédite le matin, par la faute de son valet, qui lui avait chaussé le soulier gauche au pied droit.

STRASITE, pierre fabuleuse à laquelle on attribuait la vertu de faciliter la digestion.

STRATAGEMES. On lit dans les Récréations mathématiques et philosophiques d'Ozanam (tom. IV, page 177), un trait qui prouve que l'usage du phosphore naturel ne fut pas entièrement inconnu aux anciens. Kenneth, deuxième roi d'Ecosse, monta, en 833, sur le trône de son père Alpin, qui fut tué indignement par les Pictes révoltés. Voulant soumettre ces montagnards farouches, ennemis de toute domination, il proposa à toute sa noblesse et à son armée de les combattre. La cruauté des Pictes et leur succès dans la dernière guerre épouvantaient les Ecossais, qui refusèrent de marcher contre eux. Pour parvenir à les résoudre, il fallut que Kenneth recourût à la ruse. Il fait inviter à des fêtes, qui devaient durer plusieurs jours, les principaux gentilshommes du royaume et les chefs de l'armée. Il les reçoit avec la plus grande bienveillance, les comble de caresses, leur prodigue les festins et les jeux, l'abondance et la délicatesse.

Un soir que la fête avait été plus brillante et le festin plus somptueux, le roi, par son exemple, invite ses convives aux douceurs du sommeil, après l'excès des vins les plus généreux. Déjà le silence régnait par tout le palais ; tous dormaient profondément, quand des hurlements épouvantables retentissent. Etourdis par le vin, le sommeil et par un bruit si étrange, tous sautent en bas du lit et chacun court à sa porte. Ils aperçoivent le long des corridors, des spectres imposants, affreux, tout en feu, armés de bâtons enflammés et soufflant dans une grande corne de bœuf, pour pousser des beuglements terribles et pour faire entendre ces paroles : Vengez sur les Pictes la mort du roi Alpin ; nous sommes envoyés du ciel pour vous annoncer que sa justice est prête à punir leurs crimes.

Comme il ne fut pas difficile d'en imposer à des gens assoupis par le sommeil, par le vin, épouvantés par un spectacle d'autant plus effrayant qu'il se présentait à des hommes qui n'étaient rien moins que physiciens, le stratagème eut tout l'effet que le roi s'en était promis. Le lendemain, dans le conseil, ces seigneurs se rendent compte de leur vision ; et, le roi assurant avoir entendu et vu la même chose, on convient d'une voix unanime d'obéir au ciel, de marcher contre les Pictes, qui, vaincus en effet trois fois de suite, sont passés au fil de l'épée : l'assurance de la victoire que l'on avait en marchant au combat eut beaucoup de part à ces succès. Ainsi Kenneth sut mettre à profit la connaissance qu'on lui avait donnée des phosphores naturels. Tout ce manège consistait à avoir

(1) M. Salgues, des Erreurs et des préjugés. etc., t. 1^{er}, p. 88.

(2) Wierus, in Pseudom. dæm.

choisi de grands hommes couverts de peaux de grands poissons dont les écailles lui-sent extraordinairement la nuit, et à les avoir munis de grands bâtons de bois pourri, appelés communément bois mort, lequel est resplendissant au milieu des ténèbres.

STRYGES. C'étaient de vieilles femmes chez les anciens. Chez les Francs, nos ancêtres, c'étaient des sorcières ou des spectres qui mangeaient les vivants. Il y a même, dans la loi salique, un article contre ces monstres : « Si une stryge a mangé un homme, et qu'elle en soit convaincue, elle payera une amende de huit mille deniers, qui font deux cents sous d'or. » Il paraît que les stryges étaient communes au v^e siècle, puisqu'un autre article de la même loi condamne à cent quatre-vingt-sept sous et demi celui qui appellera une femme libre *stryge* ou *prostituée*. Comme ces stryges sont punissables d'amende, on croit généralement que ce nom devait s'appliquer, non à des spectres insaisissables, mais exclusivement à des magiciennes. Il y eut, sous prétexte de poursuites contre les stryges, des excès qui frappèrent Charlemagne. Dans les Capitulaires qu'il composa pour les Saxons, ses sujets de conquête, il condamne à la peine de mort ceux qui auront fait brûler des hommes ou des femmes accusés d'être *stryges*. Le texte se sert des mots *stryga vel masca*; et l'on croit que ce dernier terme signifie, comme *larva*, un spectre, un fantôme, peut-être un loup-garou. On peut remarquer, dans ce passage des Capitulaires (1), que c'était une opinion reçue chez les Saxons, qu'il y avait des sorcières et des spectres (dans ce cas des vampires) qui mangeaient ou suçaient les hommes vivants; qu'on les brûlait, et que, pour se préserver désormais de leur voracité, on mangeait la chair de ces stryges ou vampires. Quelque chose de semblable s'est vu dans le traitement du vampirisme au xviii^e siècle. Ce qui doit prouver encore que les stryges des anciens étaient quelquefois des vampires, c'est que, chez les Russes, et dans quelques contrées de la Grèce moderne où le vampirisme a exercé ses ravages, on a conservé aux vampires le nom de stryges. Voy. VAMPIRES.

STUFFE (FRÉDÉRIC). Sous Rodolphe de Habsbourg, il y eut en Allemagne un magicien qui voulut se faire passer pour le prince Frédéric Stuffle. Avec le secours des diables, il avait tellement gagné les soldats, que les troupes le suivaient au moindre signal, et il s'était fait aimer en leur fascinant les yeux. On ne doutait plus que ce ne fût le vrai Frédéric, lorsque Rodolphe, fatigué des brigandages que ce sorcier exerçait, lui fit la guerre. Le sorcier avait pris la ville de Cologne; mais, ayant été contraint de se réfugier à Wetzlar, il y fut assiégé, et comme les choses étaient aux dernières extrémités, Rodolphe fit déclarer qu'on eût à lui livrer le faux prince pieds et poings liés, et qu'il accorderait la

paix. La proposition fut acceptée : l'imposteur fut conduit devant Rodolphe, qui le condamna à être brûlé comme sorcier (2).

STYX, fontaine célèbre dans les enfers des païens.

SUCCOR-BÉNOTH, chef des eunuques de Belzébuth, démon de la jalousie.

SUCCUBES, démons qui prennent des figures de femmes. On trouve dans quelques écrits, dit le rabbin Élias, que, pendant cent trente ans, Adam fut visité par des diables-ses, qui accouchèrent de démons, d'esprits, de lamies, de spectres, de lémures et de fantômes. Sous le règne de Roger, roi de Sicile, un jeune homme, se baignant au clair de la lune, avec plusieurs autres personnes, crut voir quelqu'un qui se noyait, courut à son secours, et ayant retiré de l'eau une femme, en devint épris, l'épousa et en eut un enfant. Dans la suite, elle disparut avec son enfant, sans qu'on en ait depuis entendu parler, ce qui a fait croire que cette femme était un démon succube. Hector de Boèce, dans son histoire d'Ecosse, rapporte qu'un jeune homme d'une extrême beauté était poursuivi par une jeune démonsse, qui passait à travers sa porte fermée et venait lui offrir de l'épouser. Il s'en plaignit à son évêque, qui le fit jeûner, prier et se confesser, et la beauté d'enfer cessa de lui rendre visite. Delancré dit qu'en Egypte, un honnête maréchal-ferrant étant occupé à forger pendant la nuit, il lui apparut un diable sous la forme d'une belle femme. Il jeta un fer chaud à la face du démon qui s'enfuit.

Les cabalistes ne voient dans les démons succubes que des esprits élémentaires. Voy. INCUBES, ABRAHEL, etc.

SUCRE. Les Grecs ont à la vérité connu le sucre, mais seulement comme un article rare et précieux, et Théophraste le premier en fait mention. On l'appelait le *sel indien*. Cependant les Chinois connaissaient déjà l'art de le raffiner. De la Chine le sucre fut porté vers l'Inde occidentale, où il reçut le nom qu'il porte encore aujourd'hui, *succar*. Parmi les peuples européens du moyen âge ce furent les Portugais qui connurent les premiers le sucre dans les ports de l'Inde.

Les Indiens racontaient des merveilles de la vertu du sucre; ils cherchèrent à induire les Portugais en erreur sur son origine. Mille contes fabuleux avaient couru à ce propos en Europe. Les savants l'appelaient *miel de l'Orient*. Cependant on objectait qu'on le découvrait dans le miel ordinaire. Les théoriciens répondaient qu'il ne fallait pas s'en laisser imposer par les praticiens, et que ce miel était une espèce de *manne* qui tombe du ciel en Inde. Il n'y avait rien à opposer à cet argument : la blancheur, la pureté, la suavité extraordinaire de ce remarquable produit, semblaient donner de l'appui à cette assertion.

La chimie s'occupa de l'analyse de la nouvelle manne, et conclut que c'était la résine

(1) Capitul. Caroli Mag. pro partibus Saxonie, cap. 6.

(2) Leloyer, Hist. des spectres ou appar. des esprits, p. 303.

qui s'écoule d'un tronc d'arbre à la manière de la résine du cerisier. C'est ainsi qu'on extravaguait sur l'origine du sucre ; le vulgaire ne manquait pas d'y ajouter du romanesque ; il regardait le sucre comme un ouvrage des sorcières indiennes, qui le tiraient des cornes de la lune pendant son premier quartier. Enfin Marco Polo vint étonner le monde européen lorsque, de retour de ses voyages, il entra dans Venise la canne à sucre en main, et expliqua le secret de préparer le sucre.

La culture de la canne à sucre fut introduite en Arabie ; de là, comme le café, on la transplanta dans les régions méridionales, en Egypte, en Sicile, à Madère, à Hispaniola, au Brésil, etc.

SUEUR. On dit qu'un morceau de pain placé sous l'aisselle d'une personne qui transpire, devient un poison mortel ; et que si on le donne à manger à un chien, il devient aussitôt enragé. C'est une erreur. La sueur de l'homme ne tue pas plus que sa salive.

SUMMANUS, souverain des mânes dans l'ancienne mythologie.

SUPERCHERIE. Henri Estienne raconte que, de son temps, un curé de village répandit pendant la nuit, dans le cimetière, des écrevisses sur le dos desquelles il avait attaché de petites bougies. A la vue de ces lumières errantes, tout le village fut effrayé et courut chez le pasteur. Il fit entendre que c'étaient sans doute les âmes du purgatoire qui demandaient des prières. Mais malheureusement on trouva le lendemain une des écrevisses que l'on avait oublié de retirer (1), et l'imposture fut découverte. Ce petit conte de Henri Estienne est une de ces malices calomnieuses que les protestants ont inventées en si grand nombre.

SUPERSTITIONS. Saint Thomas définit la superstition : un vice opposé par excès à la religion, un écart qui rend un honneur divin à qui il n'est pas dû ou d'une manière qui n'est pas licite. Une chose est superstitieuse : 1° lorsqu'elle est accompagnée de circonstances que l'on sait n'avoir aucune vertu naturelle pour produire les effets qu'on en espère ; 2° lorsque ces effets ne peuvent être raisonnablement attribués ni à Dieu, ni à la nature ; 3° lorsqu'elle n'a été instituée ni de Dieu, ni de l'Eglise ; 4° lorsqu'elle se fait en vertu d'un pacte avec le diable. La superstition s'étend si loin, que cette définition, qui est du curé Thiers, est très-incomplète. Il y a des gens qui jettent la crémaillère hors du logis pour avoir du beau temps ; d'autres mettent une épée nue sur le mât d'un vaisseau, pour apaiser la tempête ; les uns ne mangent point de têtes d'animaux, pour n'avoir jamais mal à la tête ; les autres touchent avec les dents une dent de pendu ou un os de mort, ou mettent du fer entre leurs dents, pendant qu'on sonne les cloches, le samedi saint, pour guérir le mal de dents. Il en est qui portent, contre la crampe, un

(1) Henri Estienne, Apol. pour Hérodote.

anneau fait pendant qu'on chante la Passion ; ceux-ci se mettent au cou deux noyaux d'avelines joints ensemble, contre la dislocation des membres ; ceux-là mettent du fil filé par une vierge, ou du plomb fondu dans l'eau, sur un enfant tourmenté par les vers. On en voit qui découvrent le toit de la maison d'une personne malade, lorsqu'elle ne meurt pas assez facilement, que son agonie est trop longue, et qu'on désire sa mort ; d'autres enfin chassent les mouches lorsqu'une femme est en travail d'enfant, de crainte qu'elle n'accouche d'une fille. Certains Juifs allaient à une rivière et s'y baignaient en disant quelques prières ; ils étaient persuadés que si l'âme de leur père ou de leur frère était en purgatoire, ce bain la rafraîchirait.

Voici diverses opinions superstitieuses : Malheureux qui chausse le pied droit le premier. Un couteau donné coupe l'amitié. Il ne faut pas mettre les couteaux en croix, ni marcher sur des fétus croisés. Semblablement, les fourchettes croisées sont d'un sinistre présage. Grand malheur encore qu'un miroir cassé, une salière répandue, un pain renversé, un tison dérangé !... Certaines gens trempent un balai dans l'eau, pour faire pleuvoir. La cendre de fiente de vache est sacrée chez les Indiens ; ils s'en mettent, tous les matins, au front et à la poitrine ; ils croient qu'elle purifie l'âme. Quand une femme est en travail d'enfant, on vous dira, dans quelques provinces, qu'elle accouchera sans douleur, si elle met la culotte de son mari. Pour empêcher que les renards ne viennent manger les poules d'une métairie, il faut faire, dans les environs, une asperision de bouillon d'andouille le jour du carnaval. Quand on travaille à l'aiguille les jeudis et les samedis après midi, on fait souffrir Jésus-Christ et pleurer la sainte Vierge. Les chemises qu'on fait le vendredi attirent les poux... Le fil filé le jour du carnaval est mangé des souris. On ne doit pas manger de choux le jour de saint Etienne, parce qu'il s'était caché dans des choux. Les loups ne peuvent faire aucun mal aux brebis et aux porcs, si le berger porte le nom de saint Basile écrit sur un billet et attaché au haut de sa houlette. A Madagascar, on remarque, comme on le faisait à Rome, les jours heureux et les jours malheureux. Une femme de Madagascar croirait avoir commis un crime impardonnable si, ayant eu le malheur d'accoucher dans un temps déclaré sinistre, elle avait négligé de faire dévorer son enfant par les bêtes féroces, ou de l'enterrer vivant, ou tout au moins de l'étouffer. On peut boire comme un trou, sans craindre de s'enivrer, quand on a récité ce vers :

Jupiter his alta sonuit elementa ab Ida.

La superstition est la mère de beaucoup d'erreurs. C'est cette faiblesse de l'esprit humain qui attache aux moindres choses une importance surnaturelle. Elle engendre les

terreurs, bouleverse les faibles têtes, sème les jours de vaines inquiétudes. La superstition amène partout les démons, les spectres, les fantômes; ses domaines sont les déserts, le silence et les ténèbres; elle apparaît aux hommes, entourée de tous les monstres imaginaires. Elle promet à ceux qui la suivent de leur dévoiler les impénétrables secrets de l'avenir. Elle a enfanté le fatalisme, les sectes, les hérésies.

Presque tous les articles de ce livre mentionnent quelque croyance superstitieuse. Nous citerons encore, avec un peu de désordre, plusieurs petits faits. Voici des notes de M. Marmier sur la Suède :

« Quand on enterre un mort, on répand, sur le sentier qui va de sa demeure au cimetière, des feuilles d'arbre et des rameaux de sapin. C'est l'idée de résurrection exprimée par un symbole. C'est le chrétien qui pare la route du tombeau. Quand vient le mois de mai, on plante à la porte des maisons des arbres ornés de rubans et de couronnes de fleurs, comme pour saluer le retour du printemps et le réveil de la nature. Quand vient Noël, on pose sur toutes les tables des sapins chargés d'œufs et de fruits, et entourés de lumières; image sans doute de cette lumière céleste qui est venue éclairer le monde. Cette fête dure quinze jours, et porte encore le nom de *jul*. Le *jul* était l'une des grandes solennités de la religion scandinave. A cette fête, toutes les habitations champêtres sont en mouvement. Les amis vont visiter leurs amis, et les parents leurs parents. Les traîneaux circulent sur les chemins. Les femmes se font des présents, les hommes s'assoient à la même table et boivent la bière préparée exprès pour la fête. Les enfants contemplent les étrennes qu'ils ont reçues. Tout le monde rit et chante et se réjouit, comme dans la nuit où les anges dirent aux bergers : Réjouissez-vous, il vous est né un sauveur. Alors aussi, on suspend une gerbe de blé en haut de la maison. C'est pour les petits oiseaux des champs qui ne trouvent plus de fruits sur les arbres, plus de graines dans les champs. Il y a une idée touchante à se souvenir, dans un temps de fête, des pauvres animaux privés de pâture, à ne pas vouloir se réjouir sans que tous les êtres qui souffrent se réjouissent aussi.

« Dans plusieurs provinces de la Suède, on croit encore aux elfes qui dansent le soir sur les collines, aux nymphes mystérieuses qui viennent chanter à la surface de l'eau, et séduisent, par leurs chants, l'oreille et l'âme du pêcheur. Dans quelques autres, on a une coutume singulière : Lorsque deux jeunes gens se fiancent, on les lie l'un à l'autre avec la corde des cloches, et on croit que cette cérémonie rend les mariages indissolubles. »

D'autres détails sur le Nord nous sont fournis par un fragment anonyme que la presse a donné :

« Au-dessous des rites publics et solennels, célébrés dans les temples, vivent et se ca-

chent dans la chaumière du pauvre, auprès du foyer domestique, d'autres croyances, d'autres mystères que le père transmet à ses enfants, et qui se perpétuent d'âge en âge. Les peuples chrétiens, et surtout les peuples du Nord, après avoir renoncé à leurs grands dieux à Thor, à Odin, etc., ont conservé une mythologie de second ordre, imaginée par le peuple et pour le peuple, et que le christianisme, religion exclusive, par cela même qu'elle est vraie, n'a pu autoriser, mais qu'il n'a pu non plus détruire entièrement. Pendant longtemps, au milieu des neiges de la Scandinavie, l'existence et le pouvoir des elfes, des nains, des koboldes, a été un article de foi non moins sacré que les mystères de l'Evangile; aujourd'hui même en Islande, en Norwège, en Ecosse, ces lutins vivent encore dans les souvenirs et dans l'imagination des montagnards; les paysans peuplent encore leurs rochers, leurs torrents, leurs grottes, leurs maisons de ces êtres fantastiques qui semblent tenir à la fois de l'ange et du démon. Cette mythologie de farfadets et de génies est sans doute moins solennelle, moins régulière, plus capricieuse que le majestueux conseil de l'Olympe homérique, mais cependant la poésie peut y chercher aussi et y a trouvé souvent d'heureuses inspirations.

« Les Norwégiens se représentent les elfes ou sylphes (*Alfen*), qu'ils nomment aussi les êtres souterrains, sous la forme de petits hommes nus, coiffés de chapeaux retroussés : ils croient généralement que leur souffle donne certaines maladies qu'ils appellent de leur nom, *alvugust* : quelques-uns cependant prétendent qu'il suffit pour les contracter de se trouver dans un lieu où un elfe a craché. Ils établissent, dit-on, leur demeure sous des collines, des arbres, des maisons. Du reste, si leur peau n'était bleue, ils ressembleraient entièrement aux hommes. Il leur arrive quelquefois de s'attaquer à un pauvre campagnard, de l'emmener bien loin, si loin même qu'il ne reparait jamais. Cependant on a revu quelques-unes de leurs victimes, quidans leur longue absence avaient perdu la raison, et ne pouvaient donner aucun renseignement sur l'être mystérieux qui les avait égarés. Lorsqu'un elfe affectionne un arbre, une maison, malheur à celui qui s'aviserait de l'arracher, de l'abattre, de planter ou de construire autre chose à la place ! On les a vus transporter à une distance de plusieurs milles des églises dont le voisinage leur déplaisait.

« Les Islandais ont aussi leurs elfes, mais bien plus poétiques et plus aimables. Ces petits génies forment une cité, un peuple souterrain semblable en tout point à l'Islande. Ils sont soumis à un gouverneur qui, tous les deux ans, accompagné de quelques-uns de ses sujets, se rend en Norwège, où réside le chef suprême de la nation. Le vice-roi lui rend compte de la fidélité et de la soumission du peuple; les sujets, de la conduite des autorités; s'il est prouvé que les magistrats aient abusé de leur pouvoir, ils reçoivent

sur-le-champ leur destitution. Il leur arrivait souvent autrefois de dérober des enfants nouveau-nés qui n'avaient pas encore reçu le baptême, et de mettre à la place un des leurs ; mais aujourd'hui les mères, les nourrices, les sages-femmes savent si bien prendre leurs précautions, que ces sortes d'accidents sont devenus bien rares. Ces lutins habitent dans des rochers, dans des collines ou même dans la mer. Leurs demeures sont d'une propreté éblouissante : leur vaisselle surtout brille du plus vif éclat. Ils ont de beaux troupeaux, moins nombreux, il est vrai, que les troupeaux des hommes, mais aussi plus riches en lait et en toisons. Ces détails ne sont pas de simples conjectures. Les elfes aiment les hommes, et invitent parfois leurs voisins à venir s'asseoir à leur table. On dit même que leurs sœurs et leurs filles qui, malgré leur teint d'azur, sont belles et ravissantes, préfèrent parfois des mortels à leurs amants souterrains. On citait autrefois des familles en Islande qui devaient leur origine à ces unions mystérieuses. Malheureusement ces petits génies n'ont point d'âme, ou du moins d'âme immortelle ; mais comme les enfants nés d'une elfe et d'un homme participent à la fois de la nature de leur père et de leur mère, il suffit de les baptiser par immersion, de les plonger tout entiers dans l'eau sainte, pour leur assurer à la fois et une âme et l'immortalité. Certaines traditions parlent donc de mariages et d'affections durables ; mais il paraît que ces unions, d'abord fortunées, ont toujours eu une fin malheureuse.

« Les elfes sont invisibles et ne se montrent que fort rarement aux regards des hommes. Cependant on les voit quelquefois s'ébattre aux rayons du soleil, dont la douce chaleur ne réjouit point leurs demeures souterraines. Ils aiment aussi à se promener sur terre et principalement dans les carrefours, la première nuit du nouvel an. Alors les devins, les sorciers se répandent dans les campagnes, attendent les génies au passage, et par certaines formules magiques les déterminent à leur révéler l'avenir. Les autres Islandais, qui ne sont pas initiés aux sciences mystérieuses et ne vont pas importuner les petits visiteurs nocturnes, recommandent à leurs gens sous des peines très-sévères de ne rien faire qui puisse offenser les hôtes invisibles qui pourraient s'arrêter dans leur demeure. D'autres, plus prévenants encore, ouvrent les portes et les fenêtres, font servir un repas, et laissent une lumière sur la table pour témoigner leur bonne volonté aux Elfes qui parcourent la contrée.

« Dans les îles Féroë, les elfes, semblables du reste à ceux de l'Islande, portent un habit gris et un chapeau noir. Leurs troupeaux invisibles paissent confondus avec ceux des habitants. Parfois, mais bien rarement, les bergers aperçoivent l'image confuse d'une de leurs génisses ou d'un de leurs chiens.

« En Suède, les elfes sont plus gracieux encore que dans l'Islande. Ils sont célèbres

par leurs danses et par les charmes de leur voix. Souvent ils se tiennent dans de petites pierres creuses, et là quand l'air est pur et la nuit silencieuse, ils chantent d'une voix douce et plaintive leurs chants d'amour et de douleur. Lorsque la nuit un voyageur entre par hasard dans un de ces cercles, les génies se dévoilent à ses yeux, et son sort est entre leurs mains. Mais ils n'abusent jamais de leur pouvoir ; tout au plus ils se permettent de lui jouer quelque tour bien plaisant et bien malin.

« L'île de Seeland ou de Seellan a aussi ses elfes, mais des elfes plus redoutés. Ce sont les lutins les plus espiègles et les plus malins du Nord. Les paysans connaissent un air magique, qu'ils appellent l'air du roi des elfes ou des elles, et qu'ils se gardent bien de jouer jamais. A peine en ont-ils laissé échapper les premières notes, que tous les assistants, jeunes et vieux, et même les objets inanimés, se mettent en mouvement et dansent à l'envi, sans pouvoir s'arrêter, à moins que le musicien ne soit capable de jouer l'air à rebours, sans se tromper d'une seule note, ou qu'un ami ne survienne par hasard et ne se hâte de couper les cordes du violon. Encore faut-il qu'il arrive par derrière.

« Une bonne partie des *fairies* d'Ecosse portait aussi jadis le nom d'elfes. Le mot se trouve dans Douglas, l'ancien traducteur de Virgile, et dans les composés *elfmill elfshoot*. Les Ecossais se représentent ces petits démons comme des êtres d'une nature mêlée et douteuse, capricieux et pleins de malice dans leur vengeance. Ils habitent l'intérieur des collines verdoyantes, surtout de celles qui ont une forme conique, et ils dansent au sommet, pendant la nuit, au clair de la lune. Ils laissent, comme en Suède, la trace de leurs pas sur le sol. Elle est tantôt d'une couleur jaune et flétrie, tantôt d'un vert foncé. Il y a du danger à se reposer sur ces tertres qu'ils honorent de leur présence, ou à s'y trouver après le coucher du soleil.

« Au sommet du Minchmuir est une source, nommée la *Source des Fromages*, dans laquelle les passants n'oublient jamais de jeter un morceau de fromage destiné aux elfes qui l'habitent. Ils aiment beaucoup le vin, le gibier et les chevaux des hommes, quoique rien ne leur manque dans leurs habitations souterraines ou aquatiques. Souvent le matin, lorsqu'on entre à l'écurie, on trouve les chevaux épuisés de fatigue, haletants, l'œil enflammé, la crinière hérissée, et on reconnaît, à je ne sais quel changement indéfinissable qui se fait remarquer dans tout leur extérieur, qu'ils ont servi de monture pendant la nuit aux elfes du voisinage. Souvent aussi dans les caves, surtout dans celles des riches, les bouteilles gisent çà et là débouchées et sans goulot, tantôt vides, tantôt pleines d'une liqueur qui n'est plus du vin, et dont ils ont extrait fort habilement toute l'essence et tout le parfum. Mais leur passion dominante, c'est la chasse. On raconte à ce sujet des histoires plus merveilleuses

les unes que les autres. Un jeune matelot voyageait une nuit dans l'île de Man. Tout à coup il entend un bruit de chevaux, des voix, des cors, des aboiements. Puis il aperçoit treize chasseurs montés sur d'élégants coursiers et qui tiraient de leurs cors des sons ravissants. Entraîné, séduit, il les suivit comme malgré lui, pendant plusieurs milles, et ce ne fut qu'en arrivant chez sa sœur qu'il apprit le danger qu'il avait couru.

« Les terres habitées par les Anglo-Saxons n'étaient pas moins peuplées de génies et de lutins que les autres contrées du Nord. Leur nature y était même, s'il est possible, mieux connue, mieux étudiée.

« J'écrirais un volume si je voulais énumérer toutes les espèces de démons, d'esprits, de farfadets dont les Scandinaves et les autres habitants du Nord ont peuplé leurs montagnes, leurs mers, leurs nuages, leurs glaces et leurs neiges. Je ne parlerai donc ni des nains, ni des koboldes ou esprits du foyer, ni des nisses, ni des brownies qui séjournent en Ecosse sous le seuil des portes, ni des shellycoats, ni des kelpies, etc. Ils ont tous beaucoup de rapports, sinon pour la forme et le vêtement, du moins pour les caractères et les habitudes, avec les elfes ; et les détails que je pourrais ajouter à ceux que j'ai donnés sur ce petit peuple, ne porteraient absolument que sur leurs couleurs, la coupe de leurs vestes et de leurs jaquettes, la forme de leurs chapeaux, de leurs bonnets, de leur nez, de leurs oreilles, enfin sur les proportions plus ou moins grotesques, plus ou moins bizarres, de leurs corps et de leurs membres. »

Dans le plan que ce travail nous impose, nous ne pouvons inventer ; il est donc convenable de choisir et d'extraire des faits. Ce qui suit est d'un écrivain flamand, qui est assez riche d'esprit et d'idées pour lever l'anonyme de ses initiales A. M.

Einard rapporte qu'un elve femelle, ayant eu un enfant d'un Islandais, demanda qu'il fût baptisé et le déposa à la porte d'une église avec une coupe d'or pour offrande.

« En Angleterre les elfes ou fées s'appellent fairies, de l'oriental *péri* ou *phéri*. L'idée que nous nous formons des fées répond assez à celle qu'avaient des péris les Arabes et d'autres peuples orientaux. Les péris sont représentées avec un contour vague et indéfini, un moelleux fantastique, une aérienne légèreté, pour laquelle nous n'avons pas d'expressions assez harmonieuses, d'idées assez douces, assez veloutées. L'indécis de leurs formes est la première chose qui frappe ; et à lire ces descriptions on croit voir des apparitions vaporeuses quoique distinctes, insaisissables quoique sublimes, qui s'élèvent lentement, tantôt visibles, tantôt cachées, ou rasant légèrement l'herbe humide de rosée ; elles vous sourient, vous font des signes, tressent des fleurs dans leurs cheveux, tantôt bleues et mornes comme un nuage du soir, tantôt blanches et scintillantes comme un rayon de lune, si belles, si pleines de grâce et de dignité céleste, qu'on

ne peut s'en faire qu'une idée incomplète, parce que la comparaison nous manque et que nous ne pouvons juger que par la comparaison. Elles habitent les rayons de la lune, et se nourrissent de l'ambrosie des roses et de l'oranger ; elles aiment à se balancer sur les nuages embaumés ou sur le calice des belles fleurs du tamarinier. Leur robe ressemble à celle de l'aurore, leurs longs cheveux châtain luisent comme l'or bruni et sont imprégnés des plus suaves odeurs. Elles embaument l'atmosphère où elles passent, l'eau dans laquelle elles se mirent : leur essence est de faire le bien.

« En face de ces créations sublimes et naïves tout à la fois, la mythologie persane a placé les dives, et celle des Arabes les djunes ou skines, esprits malfaisants et monstrueux, dont nos démons peuvent donner la mesure. C'est la théorie du bien et du mal.

« Il n'était pas rare de voir les fées épouser de simples mortels, lorsque ceux-ci attireraient leur attention par quelque grande action ou par une vertu extraordinaire. Godefroid Plantagenet, roi d'Angleterre, avait épousé une fée : de là le léopard qui figure dans les armes anglaises, le léopard étant le fruit monstrueux de l'union du lion et du tigre, comme la souche des rois anglais est sortie d'un homme et d'un esprit. — La fée Mélusine avait épousé Guy de Lusignan : il eut d'elle plusieurs enfants ; les plus grands trésors ne lui coûtaient qu'un désir. Mais un jour ayant épié son épouse, malgré sa défense expresse, au moment qu'elle se livrait à certaines opérations de magie, elle se métamorphosa en dragon et disparut en poussant des gémissements. Les chroniques assurent qu'elle protégea longtemps la descendance des Lusignan et qu'on l'entendait se lamenter autour de leur manoir chaque fois qu'un désastre les menaçait. — Espervel, seigneur écossais, avait pour femme une fée ; il remarqua que lorsqu'il la conduisait à la messe, elle sortait toujours de l'église avant qu'elle fût achevée. Un jour il la força de demeurer, et au moment de l'élévation elle disparut, passant au travers de la muraille, et emportant son mari et quelques-uns des assistants. — Dans le pays on soutient que ce n'était pas une fée, mais une *succube*.

« Chez nous, les elfes sont quelque peu distingués des fées ; ils ont une grande analogie avec les brownies de l'Ecosse : on en parle souvent dans nos plus anciennes ballades flamandes, sous des noms qu'à leur grande divergence je reconnais pour des noms de fantaisie. Cependant on les désigne généralement sous ceux de *scougeest*, *scouman*, *scoumin*, termes qui tous ont la même signification : *esprit du foyer*, — *esprit des cheminées*.

« Dans les campagnes, nos paysans les appellent tantôt *kab-outer*, *klabber* ou *roodemuts*. Ils descendent la nuit, quand il n'y a pas de clair de lune, par les cheminées des habitations, et viennent s'asseoir tranquillement devant le foyer qu'ils rallument, mais

qu'on ne peut voir brûler. Souvent, lorsque la ménagère se lève avant le jour, elle trouve que de la bûche qu'elle a laissée la veille dans un coin, il ne reste plus qu'un peu de menu bois autour des chenêts; et, chose singulière, ce menu bois brûle autant que toute une bûche et donne une chaleur bien plus considérable. Mais la ménagère doit se garder de maudire le klabber ou de faire un signe de croix; car dès lors le charme est rompu et le même bois se consume rapidement. On a souvent éprouvé la vengeance de ces esprits, quand on les provoquait, soit en les forçant à s'éloigner, soit en les désobligeant de quelque autre manière. Un pauvre paysan, dont la femme était malade, se leva pendant la nuit pour battre son lait; en entrant dans la place où les préparatifs avaient été faits la veille, — et où le lait avait été mis dans de grands vases auprès du feu, pour l'amener à se cailler légèrement, — il vit le feu flamber doucement, et devant le foyer un petit homme assis qui dormait à demi. Au bruit de ses pas, le petit homme s'éveilla, se mit debout et le regarda fixement sans prononcer une parole. Le bon paysan ne dit mot non plus, regarda à l'adrobée le klabber, tout habillé de rouge, ayant la figure et les mains vertes; il jeta une bûche à côté de lui et retourna se coucher. Le lendemain son lait était battu et le beurre prêt à être porté au marché; jamais le paysan n'en avait eu autant en deux battues. Cela dura au moins deux ans. La femme se rétablit et le ménage prospéra, à tel point que le paysan doubla le nombre de ses vaches, fit réparer ses étables et eut encore de quoi remplir, en bons écus, un vieux bas qu'il cacha soigneusement dans une armoire. Le klabber revenait régulièrement toutes les nuits, battait le lait, labourait les terrains du paysan et lui faisait plus de travail que deux bons valets n'auraient pu faire. Mais la prospérité gâta le paysan. Il se mit à fréquenter le cabaret, à jouer aux cartes durant les vêpres et à rentrer ivre chez lui. Le klabber lui en fit des reproches; d'abord le paysan y prêta l'oreille, mais ensuite il n'en tint plus compte, et une nuit qu'il trouva le génie devant le foyer, il répondit aux reproches par des invectives, prit la bûche que sa femme avait soigneusement préparée et la jeta dans une citerne. Le klabber disparut aussitôt. Au matin la femme du paysan était malade, son bas rempli de charbon, ses vaches mortes, ses étables délabrées et ses champs incultes. Le klabber s'était vengé, et la nuit suivante il vint rire à grands éclats autour de la ferme désolée, insensible aux lamentations de la malade et aux prières du malencontreux fermier.

« Les klabbers joignaient donc à une puissance fantastique une dextérité étonnante et un corps conformé et palpable comme le nôtre. — Leur habillement, nous l'avons vu dans le récit qui précède, était rouge de la tête aux pieds. — Leur visage et leurs mains étaient de couleur verte selon les uns, rouge selon les autres, naturelle, s'il faut en

croire les campagnards d'Axel et de Hulst. — Quelquefois ils portaient une aigrette sur leur bonnet: cette aigrette semble n'avoir appartenu qu'aux chefs de ces génies. Elle était de couleur diverse, suivant le titre sans doute; mais on n'est pas sûr de la couleur propre à chacun de ces titres, ni de quels grades se composait la hiérarchie des klabbers et kabouters. Dans les *Récits rimés* on ne fait mention que d'un roi ou chef, et d'une reine, *scouwif* ou klabberigge. La superstition relative aux klabbers ne règne pas seulement dans nos provinces: on la retrouve dans toute l'Europe, surtout dans ces contrées où les bardes avaient leur séjour; elle leur est évidemment due, et peut-être quelques-unes des ballades que nous avons recueillies à ce sujet ne sont-elles que la version plus ou moins exacte des chants de ces hommes étonnants; car on y remarque un caractère que l'on ne rencontre dans aucune autre de ces compositions traditionnelles.

« En Allemagne, les scouminkes portent le nom générique de stille-volk, peuple tranquille ou silencieux, que, d'après le génie de la langue tudesque, nous pourrions traduire aussi par peuple mystérieux. Ces génies s'attachent aux maisons nobles, dit le vulgaire, qui ne leur attribue cette prédilection qu'en raison de son respect pour la noblesse du pays. Chaque membre de ces familles héraldiques a son génie qui naît avec lui et qui l'accompagne dans l'éternité. Si un danger le menace, lui ou quelqu'un des siens, le génie emploie tous les moyens possibles pour lui en donner avis et pour le préserver. Si le malheur est inévitable, on l'entend sangloter et gémir la nuit autour du château de la famille menacée. Ses gémissements ressemblent aux hurlements d'un chien, et très-fréquemment ils avertissent le maître, en effrayant ses lévriers qui ne sont alors entendus que de lui seul. Le génie prend quelquefois une forme fantastique, et vient jusque dans l'appartement de l'individu qu'il veut avertir. — Un noble Allemand vit ainsi une spirale lumineuse qui s'approchait et s'éloignait alternativement de son lit. Il se leva et prit la poste: quelques heures après on frappait chez lui avec un ordre de l'arrêter et de le conduire dans une forteresse de l'Etat.

« Les waeter-elven (fées des eaux) se retrouvent chez les marins, qui croient se les rendre favorables en sifflant des airs tristes et monotones: j'ai vu cent fois les hommes du Vasco de Gama regarder en sifflant déferler les lames, quand la mer était courte et mauvaise. — Ils sifflent aussi pour appeler le vent, lorsque le calme se prolonge trop au gré de leur impatience; et si la brise trop forte menace de faire camper les écoutes, ils prononceront à voix basse, en y portant la main: Résiste, ou tiens bon.... — Tout le monde connaît l'histoire du brick hollandais, ce juif errant de la marine, que Basil-Hall a si supérieurement décrit dans ses Voyages.

« Une superstition défend de rien accepter d'une personne étrangère, surtout d'une femme âgée, soit friandise, soit pièce de monnaie, ni même une fleur; ce serait risquer de se voir soumis à la puissance des fées. De même on ne doit point dormir dans une prairie après le coucher du soleil, si l'on ne se veut mettre en danger d'être emporté par elles.

« La demeure des fées est le texte favori des ballades flamandes et des veillées d'hiver. S'il faut en croire une foule de descriptions traditionnelles, les fées habitent de beaux châteaux, bâtis d'or et de cristal, entourés de jardins magnifiques et de limpides pièces d'eau. Une musique délicieuse s'y fait toujours entendre; l'hiver y est sans rigueurs, ou plutôt il n'y règne qu'un printemps éternel. Ce qu'il y a de singulier c'est que ces châteaux nous semblent des chaumières, ces jardins des fumiers, et ces pièces d'eau des fossés bourbeux. La musique enchanteresse nous fait l'effet d'un coassement de grenouilles; la neige nous paraît tomber là comme ailleurs, et les ouragans y exercer leurs ravages. C'est ainsi que les fées habitent au milieu de nous, sous la forme de pauvres femmes, bien vieilles, bien décrépites; nous les voyons couvertes de guenilles, avec des yeux rouges et des cheveux gris, les jambes nues, le corps maigre et voûté, et toujours la fatale jupe rouge toute en lambeaux leur entoure les reins. — Eh bien, si après avoir communiqué on va, la veille de la Saint-Jean, à minuit précis, tenant à la main gauche une herbe que les paysans appellent ren-vaen, s'asseoir les jambes croisées devant la porte d'une fée, on la verra dans son état réel, c'est-à-dire jeune, belle, splendidement habillée, environnée de dames d'honneur, assise sur un trône éblouissant de pierreries. On verra le palais de cristal, les fontaines d'eau de rose, les cascades de lait, les fleurs ambrées et transparentes, et puis les personnes que la fée reçoit dans son intimité ou qu'elle a fait enlever. — Mais il en est de cela comme du magnétisme: il faut avant tout y croire.

« Les witte-vroukin, dames blanches, connues en Flandre depuis un temps immémorial, habitaient l'intérieur des rares collines qui rompent l'égalité de notre sol. C'était, dit Bekker quelque part, une classe de fées malfaisantes qui s'amusaient à épier les voyageurs et les entraînaient dans leurs demeures souterraines. Elles enlevaient aussi, mais plus rarement, des femmes et des enfants. Si l'on montait audacieusement sur la hauteur, on entendait des plaintes qui faisaient blanchir les cheveux. Un fermier me raconta qu'un soir, revenant de la ville par un chemin de traverse, il avait entendu ces gémissements et s'était pris d'une frayeur telle qu'en arrivant chez lui il se trouva tout le sommet de la tête blanc. Il me fit voir ses cheveux: en effet ils étaient d'un blanc parfait sur le sommet de la tête.

« Un procès, rapporté par sir Walter-Scott, donnera une idée de ces habitations

souterraines que choisissent parfois aussi des fées bienfaisantes. Un homme guérissait une foule de malades, au moyen d'une poudre plus efficace mille fois que tous les rakahout, les kaïffa, les allahtaim du monde, autrement dits farine de sarrasin et féoule de pommes de terre. — Il fut accusé d'avoir recours aux esprits infernaux. Devant les juges il donna l'explication suivante: — Un soir je revenais chez moi, désolé de me voir sans ressources, et repoussé de tous ceux auxquels je demandais du travail pour nourrir ma famille; je rencontrai une dame bien mise, étrangère au hameau; elle me demanda bien doucement le sujet de ma tristesse: je lui expliquai ma situation et je fus fort aise de l'entendre me dire de revenir le lendemain, à la même heure, au même endroit, si je voulais qu'elle me donnât les moyens de vivre sans rien demander à personne. Le lendemain, je fus exact et bientôt arriva la dame qui me dit de la suivre et d'avoir confiance en elle. Arrivés devant une colline fort verte et peu haute, elle frappa trois fois du pied et la colline s'ouvrit. Nous entrâmes dans une salle spacieuse et bien décorée, où se trouvait Fairy-Queen (la reine des fées) entourée d'une foule de personnes. Fairy-Queen me donna une boîte de poudre et m'enseigna à l'administrer. — Cette salle était faiblement éclairée. — Maintenant, lorsque j'ai besoin de poudre, je vais frapper trois fois à la colline: on m'ouvre aussitôt et on me donne de nouvelle poudre.

« Le pauvre homme fut acquitté: on l'épia; on le vit frapper les trois coups, disparaître, puis revenir subitement au même endroit. On ne vit point cependant s'ouvrir la colline.

« Ces fées n'ont rien de commun avec le démon, et de nos jours, dit Walter-Scott, les montagnards écossais parlent de leurs liaisons avec elles comme d'une chose innocente et avantageuse. Stroobant se vantait également d'avoir un commerce très-actif avec des esprits qu'il nommait goedegeesten.

« Les fées sont quelque peu coureuses; elles aiment à voyager la nuit, par un beau clair de lune, avec la rapidité du vent. — Souvent des bergers les entendent passer tout près d'eux, et sont avertis de leur approche par un sifflement fort aigu, pareil à celui des pipeaux d'écorce que les enfants se fabriquent au mois de mai. Il serait dangereux alors de leur adresser la parole, car on serait infailliblement emporté à une grande distance. Un pâtre de Carterhaugh fut emporté pendant qu'il dormait, et déposé sur le marché d'une ville populeuse qui lui était inconnue. Son habit était resté à Peallaw; son bonnet fut trouvé accroché à la croix de fer du clocher de Lanark. — Vous riez? Rien n'est plus vrai pourtant.

« Lorsque les elfes aquatiques veulent surprendre un enfant, ils font flotter à la surface de l'eau une de leurs coupes d'or, qu'ils ne rendent visible que pour celui qu'ils ont dessein d'attirer. Ses compagnons ne voient qu'une bulle ou une jolie fleur, et

lui-même dira : Voilà une fleur que je veux cueillir, au lieu de : Voilà une coupe d'or dont je veux m'emparer. Cette ruse réussit presque toujours aux elfes qui entraînent l'enfant, tandis que l'un d'eux prend sa forme, rejoint ses camarades et ne se sépare d'eux qu'au village, afin qu'on ne découvre point l'espièglerie.

« On reconnaît aisément les traces des fées sur l'herbe où elles ont passé. Quelquefois elle est comme fauchée avec une étonnante régularité et légèrement roussie ; d'autres fois jaune et comme brûlée à son extrémité, et l'on y voit les marques de fort petits pieds. Ces marques sont parfois aussi d'un vert plus foncé que celui de l'herbe sur laquelle elles se trouvent imprimées : alors elles sont attribuées aux veld-elfen (fées des champs).

« En quelques pays, notamment en Saxe et en Ecosse, les fées ont des armes, et l'on y appelle flèches de fées de petits silex triangulaires que l'on trouve dans les rochers rocaillieux. En Flandre, les fées, moins guerrières, ne portent ni flèches ni haches d'armes, mais de légères baguettes de coudrier, sur l'écorce desquelles elles ont tracé des caractères magiques, brillants comme le soleil. Ces baguettes sont bien autrement terribles que toutes les armes du monde ; rien qu'à les lever, les fées peuvent suspendre le cours des rivières, empêcher les nuages d'aller plus loin, changer l'homme en pierre, le plomb en or, un fumier en résidence royale, et le vieillard en jeune homme. Avec cette baguette elles suscitent l'orage, appellent la grêle et les vents destructeurs, brisent les navires comme des coques d'œuf et les rochers comme un bouton de rose. La foudre même leur obéit et se met, disent les campagnards, à genoux devant elles. A propos de ceci, que je cite une tradition répandue dans le pays de Waes. — Suivant cette tradition, nul ne sait, nul ne saura jamais ce que c'est que la foudre : c'est le secret de Dieu et du démon, secret horrible qui coûterait immédiatement la vie à qui le découvrirait. Un homme cependant, à force d'études et de vertus, eut la connaissance de cette chose, et Dieu l'épargna à condition qu'il ne dirait à personne ce qu'il savait. Le savant, voulant duper le bon Dieu, résolut de l'écrire et de communiquer ainsi sa découverte aux philosophes ses confrères. Mais au moment qu'il posait la majuscule du premier mot de la première ligne, la foudre elle-même, toute rugissante, vint lui tenir la main qu'elle brûla impitoyablement. Le philosophe en porta les marques toute sa vie.

« Si la foudre tombe sur un arbre, les campagnards s'efforcent d'y reconnaître les traces des griffes du diable, que leur imagination prévenue leur montre toujours dans la trace du courant électrique. Ce serait, selon eux, un grand crime que de fouiller au pied d'un arbre pour découvrir le carreau. — La tradition que nous venons de citer rappellera sans doute au lecteur que l'un des physiciens qui constatèrent l'électricité,

et dont le nom ne me revient pas en ce moment, fut frappé durant une de ses expériences et mourut.

« Les daonie-shie et les spi-ghen d'Ecosse, sans nom générique en Flandre, habitent les montagnes et sont toutes-puissantes le vendredi. On se garde bien alors de les irriter, soit en leur parlant, soit en s'approchant de leur demeure. Le ruisseau de Beaumont est habité par ces fées, aussi bien que le Minchmuir, dans le comté de Péables : à celles-ci il faut jeter un fromage en offrande pour les apaiser.

« Les fées de Flandre diffèrent de celles d'autres contrées en ce qu'elles n'aiment pas autant la chasse ; la raison de cette dissimilitude de goût est que nous n'avons pas chez nous de ces landes incultes, de ces grandes forêts, de ces chaînes de montagnes que l'on trouve ailleurs. Cependant elles aiment l'exercice du cheval, et il n'est pas rare qu'elles se servent des étalons des fermiers, qui les matins les trouvent à l'écurie épuisés de fatigue, écumants de sueur. — Dans les Ardennes néanmoins on entend parler de la *chasse des fées* ; les bûcherons qui traversent de nuit la forêt entendent parfois le son des cors, les aboiements des chiens et le bruit des chevaux qui passent au galop. Le lendemain on trouve un sanglier, un daim, un chevreuil morts çà et là, sans qu'il soit possible de voir où ils ont été blessés. — Un pauvre braconnier, qui s'était assis au tomber de la nuit au pied d'un chêne vieux et gros, se plaignait à soi-même de ce qu'il eût fait si mauvaise journée. Tout à coup le chêne s'ouvrit, et il en vit sortir un petit vieillard qui lui dit : Voulez-vous chasser avec moi ? Le braconnier, tout pâle et ébahi, lui répondit qu'il le voulait bien. Le petit vieillard prit alors un sifflet d'argent suspendu à son cou, et remplit la forêt de trois coups de sifflet si perçants, que le braconnier faillit en perdre l'ouïe. Aussitôt une foule d'hommes et de dames débouchèrent de tous les sentiers, suivis de nombreux piqueurs et d'une forte meute des meilleurs chiens. — On soupa d'abord ; il mangea de leur pain et but de leur vin qu'il trouva excellent ; il vit passer plusieurs de ses amis retournant de la chasse, qui traversèrent les rangs des chasseurs fantastiques sans apercevoir personne. La chasse commença ensuite et dura jusqu'à minuit. On tua tant de gibier que le braconnier fut quinze jours à saler les sangliers, sans compter la menue venaison : — assez pour vivre à son aise une année entière. Seulement il n'avait pas un seul cerf.

« Un gentleman de Ballafletcher raconta que ces excursions nocturnes des elfes lui avaient coûté trois ou quatre excellents coureurs. Parfois des elfes, plus honnêtes que leurs amis, achètent les chevaux dont ils font usage. Une personne avait envie de vendre un cheval, et fut accostée dans les montagnes par un étranger qui marchandait la bête, disputa sur le prix et finit par l'acheter. Il paya le prix convenu, monta le

cheval ; aussitôt la terre venant à s'ouvrir, cheval et cavalier disparurent aux yeux du vendeur épouvanté. — Il jeta loin de lui l'argent qu'il venait de recevoir, mais le retrouva le soir dans un tiroir de son garde-papiers.

« Il fut un temps où les enlèvements opérés par les fées étaient chose très-commune : celles qui s'en rendaient le plus souvent coupables étaient les dracques ou lamies, — en Flandre vaerwifkin, femmes terribles. Les draques sont des esprits aquatiques du genre des shellicoats écossais. Dans la Catalogne était une montagne, fameuse à cause des esprits qui habitaient un lac magique situé au sommet. Un jour ils enlevèrent la fille d'un nommé Cabinam de Junchera. Il alla la redemander longtemps après, sur la montagne, et elle lui fut rapportée dans un tourbillon de vent. Elle était d'une pâleur effrayante et ne recouvra jamais la raison, que la terreur et la brutalité des esprits lui avaient fait perdre.

« Les fées s'établissent parfois sous les maisons. Sir Godfried Mamelloch, rapporte Walter-Scott, prenait l'air auprès de sa demeure, quand il fut soudainement accosté par un vieillard vêtu de vert et monté sur un palefroi blanc. Après les compliments d'usage, le cavalier se plaignit à sir Godfried de ce que la gouttière venait se vider juste dans son salon d'apparat. Godfried se doutant à qui il avait affaire, lui répondit avec beaucoup de courtoisie, lui donnant l'assurance qu'il ferait changer la direction du conduit, et il tint parole. Quelques années après, Godfried eut le malheur de tuer, dans une dispute, un gentilhomme du voisinage ; il fut mis en prison, jugé et condamné à mort. L'échafaud sur lequel il devait avoir la tête tranchée avait été dressé sur la hauteur où s'élève le château d'Edimbourg. Déjà il touchait l'endroit fatal, lorsque le vieillard vert et son palefroi blanc fendirent la presse avec la rapidité de l'éclair. Godfried, par son ordre, s'élança en croupe, et le cheval blanc descendit au grand galop la pente presque à pic de la hauteur. Jamais depuis on n'entendit parler du criminel ni de son libérateur.

« A Leith, près d'Edimbourg, était un enfant que l'on appelait *le garçon des fées* : Voici comment Burton en parle dans son *Pandémonium*. — Quelque temps après, je fus abordé par cette femme, qui me dit que le garçon des fées était là, et me le montra dans la rue, jouant avec d'autres enfants. Je m'approchai et par de douces paroles, accompagnées d'une pièce d'argent, je l'engageai à entrer dans la maison avec moi. Là, en présence de plusieurs personnes, je lui fis quelques questions astrologiques, auxquelles il répondit avec beaucoup d'esprit ; d'ailleurs tous ses discours marquaient une finesse bien au-dessus de son âge, lequel paraissait ne pas excéder dix à douze ans. Comme il était toujours à tambouriner sur la table avec ses doigts, je lui demandai s'il savait battre du tambour, il me répondit :

« — Oh ! oui, monsieur, aussi bien que per-

sonne en Ecosse, car tous les jeudis je bats toutes les marches possibles, pour certaines personnes qui ont l'habitude de se réunir sous cette montagne là-bas. Et il me montra la grande montagne entre Edimbourg et Leith.

« — Comment ! lui dis-je, mon garçon, quelle compagnie avez-vous donc là ?

« — Une grande compagnie d'hommes et de femmes ; ils ont, pour se divertir, toute espèce de musique, outre mon tambour. Ils ont une grande quantité de vins et de viandes, et souvent, dans la même nuit, nous sommes transportés en France ou en Hollande, et rapportés ici en Ecosse.

« Je lui demandai comment il faisait pour entrer sous cette montagne. A quoi il me répondit qu'il y avait deux grandes portes, qui s'ouvriraient pour eux, bien qu'elles fussent invisibles pour tout autre. Je lui demandai à quoi je pourrais reconnaître qu'il disait la vérité. Là-dessus il me répondit qu'il allait me dire ma bonne aventure ; que j'aurais deux femmes, qu'il voyait leur *apparence* se reposer sur mes épaules, et que toutes deux seraient de très-jolies femmes. Comme il parlait de la sorte, une femme du voisinage entra dans la chambre, et lui demanda sa bonne aventure. Il lui dit qu'elle avait eu deux bâtards avant son mariage, ce qui la mit dans une telle colère, qu'elle ne voulut pas entendre le reste. La maîtresse de la maison me dit que toute l'Ecosse ensemble n'aurait pu empêcher *le garçon des fées* d'aller à son rendez-vous le jeudi soir ; sur quoi, en lui donnant encore un peu d'argent, je lui fis promettre de venir me trouver au même endroit dans l'après-dîner du jeudi suivant. Il revint effectivement au lieu et à l'heure désignés, et j'avais décidé quelques amis à me tenir compagnie, afin de le retenir, si cela était possible. Nous le plaçâmes au milieu de nous et nous lui fîmes force questions, auxquelles il répondit fort bien, jusqu'à près de onze heures, qu'il disparut tout à coup. Cependant je courus à la porte et parvins à le ramener ; nous avions tous les yeux fixés sur lui, cependant il nous échappa encore à l'improviste. Je le poursuivis de près et j'allais l'atteindre, quand il poussa un cri et disparut. Depuis lors je n'ai pu jamais l'engager à venir encore auprès de moi.

« Certains esprits habitent les tombeaux, dont ils ne sortent que pour enlever les hommes les plus sains et les plus forts ; ce sont les vampires. Il est des esprits guerriers qui se livrent très-volontiers à l'exercice des armes. Le camp nocturne qui assiégea Prague était formé par ces esprits, qui disparurent quand une vieille femme leur cria du haut des murailles : — Vézélé ! Vézélé !

« Chez nous, il n'y a pas d'exemples de ces esprits chevaliers, dont par conséquent nous ne ferons pas autrement mention. Nos elven se contentent de nous faire la guerre avec les éléments qui leur obéissent. Le grand elve Bobou préside aux vents tempétueux de l'automne ; il vient la nuit s'asseoir sur les arbres, principalement les tilleuls, dont il flétrit le feuillage et casse les branches.

Quand on trouve dans un buisson une branche aplatie et revêtue d'une écorce bourgeonneuse, on se garde bien d'y toucher, c'est la baguette des fées; de même si sur un arbre on trouve une branche cassée, tordue, éclatée d'une certaine manière, on dit: c'est la branche à Bobou, laissez-la sur l'arbre. Quand j'étais enfant, la pensée de cet esprit me faisait tressaillir de frayeur chaque fois qu'une nuit d'automne j'entendais le vent rugir dans les tilleuls qui se trouvaient devant notre maison.

« Une conviction, que j'ai longtemps partagée, c'est que les saules ont un esprit familier, qui cause avec ceux qui vont souvent se reposer sous son arbre, et surtout pendant une averse, ou bien une petite pluie mêlée de coups de vent.

« Les lamies écossaises enlèvent surtout des enfants, et c'est ce qui a rendu les fées en général si redoutables en nos contrées. Il y en avait en Flandre qui envoyaient de toutes parts des esprits inférieurs, qui conduisaient des voitures peintes en rouge, couvertes de toiles rouges, attelées d'un cheval noir. Les enfants qu'ils trouvaient isolés, ceux qu'ils pouvaient attirer par des promesses, ou en leur montrant des dragées et des joujoux, étaient emmenés par eux, et ils les jetaient dans la voiture avec un bâillon dans la bouche. Selon d'autres, ils les massacraient aussitôt; c'est pour que le sang ne se vît pas qu'ils avaient adopté la couleur rouge pour leurs voitures. Ces voitures s'appelaient *bloed-chies* et ceux qui les menaient *bloed-elven*. Dès qu'on les poursuivait ils disparaissaient, et l'on ne trouvait plus que de grandes taupinières, au beau milieu du pavé. — Cette croyance causait un effroi si grand aux enfants, que dès qu'une voiture de couleur rouge venait à passer, tous se sauvaient en grande hâte. Je me rappelle fort bien avoir partagé la terreur générale.

« Les lutins ou feux follets, en Ecosse *bogles*, en Flandre *stal-keerssen*, jouent un grand rôle dans les annales de la superstition. Ces clartés vagues et vacillantes, que l'on aperçoit le plus souvent au-dessus des tourbières, des prairies basses, des cimetières, et dont la physique donne l'explication: — sont, suivant les uns, des esprits qui cherchent à attirer les voyageurs dans les frondrières; suivant les autres, des enfants, morts sans baptême, qui doivent attendre sous cette forme que le jour dernier soit arrivé. Dans ces deux hypothèses, il serait également dangereux de les montrer du doigt; car dans le premier cas, le follet vous attirerait infailliblement, et dans le second l'âme en peine viendrait s'asseoir sur vos épaules, et vous devriez la porter à un prêtre pour lui faire administrer le baptême. — et les démons vous maltraiteraient tant, le long du chemin, que vous y risqueriez votre vie et votre salut éternel.

« Cependant le *stal-keers* s'amuse le plus souvent aux dépens du voyageur, en l'égarant, le faisant tomber, ou le faisant mar-

cher longtemps à travers un chemin difficile. Deux hommes qui pendant une nuit obscure suivaient le bord d'une rivière, entendirent une voix plaintive qui criait au secours. Ils se dirigèrent vers le lieu d'où parlait cette voix, qui semblait celle d'un homme qui se noyait, et à leur grand étonnement ils reconnurent qu'elle remontait le courant. Ils continuèrent, pendant toute la nuit, qui était fort mauvaise, à suivre le cri plaintif; mais arrivés aux sources mêmes de la rivière, ils entendirent la voix qui descendait l'autre pente de la montagne qu'ils venaient de gravir. Les voyageurs, harassés de fatigue, renoncèrent à leur poursuite. Au même instant ils entendirent l'esprit rire aux éclats du succès de sa malice.

« Un brag apparut en 1809 dans la cité d'York. Le brag est le même que notre *hennisseur*, *hoessaert*, dont les malices se terminent d'ordinaire par un hennissement gai et prolongé, qu'il pousse en se plongeant dans l'eau. Il s'annonce de loin par un bruit de grelots si fort, qu'on le prendrait d'abord pour un cheval de poste, arrivant au grand trot avec son collier tout garni de sonnettes en globe. Son grand amusement est de poser sur les épaules de son patient ses deux pattes de devant, et de se laisser traîner ainsi quelques centaines de pas.

« Une dame, croyable et pieuse, arrivant un soir dans une ville du pays de Waes, se rendit seule, tandis que l'on déchargeait ses bagages, à son hôtel, situé de l'autre côté de l'immense marché. Il était onze heures, la nuit était faiblement éclairée par une lune pâle et nuageuse. Au milieu de la place, elle vit un chien noir fort grand, qui se mit à la suivre doucement, sans faire aucune démonstration de méchanceté. La dame crut que c'était le chien de quelque boucher revenant de la campagne, et elle hâta le pas. Arrivée à la porte de l'hôtel, elle sonna avec force, car le chien noir ne l'avait pas quittée; comme tout le monde, dans l'hôtel, dormait profondément, elle fut obligée de sonner à plusieurs reprises. Enfin les domestiques descendirent, et l'un d'eux, ouvrant la porte, s'écria tout épouvanté: Jésus! c'est le lutin! — Cette imprudente exclamation ne causa heureusement aucune impression fâcheuse à la dame, qui tout le long du trajet avait récité l'Evangile de saint Jean, prière puissante contre toutes sortes de sorciers et d'esprits.

« Un vieux jardinier allant à la ville, un matin d'hiver, de fort bonne heure, vit le lutin venir droit à lui; pour l'éviter, il se jeta à droite de la route dans une prairie et se mit à prier. Le lutin disparut après s'être un instant arrêté à le regarder, et lorsqu'il voulut continuer sa marche, il lui fut impossible de retrouver une issue à la prairie, environnée de toutes parts d'un large et profond fossé. Impatient de ces retards, et s'imputant son embarras, il lâcha un gros juron. A peine l'eut-il prononcé, que le lutin se posa en hennissant sur ses épaules, et lui montra le plus large du fossé en lui disant

d'y passer hardiment. Après quelque hésitation, le jardinier fit ce qu'on lui disait, il trouva que ce qu'il croyait un fossé n'était autre que la route. En récompense de ce service, il porta le lutin la distance d'un gros quart de lieue, jusqu'à ce qu'il le vit se jeter dans la hotte d'une bonne femme qui s'étonna de trouver tout d'un coup sa charge si pesante. Le lutin rend quelquefois des visites d'ami à des personnes âgées. J'ai connu un homme de cent huit ans, qui avait la singulière habitude de ne coucher en été que dans son verger. Il disait que très-souvent le lutin venait l'entretenir et lui apprendre des choses intimes. En effet les habitants du village étaient étonnés de le voir instruit de bien des choses qu'ils croyaient ignorées. Il dit un jour à un riche avare, presque aussi vieux que lui : Hier vous avez touché mille couronnes, et vous vous êtes couché sans souper. — La chose se trouva vraie.

« Une femme se plaignait un soir à ses voisines de ce que son mari rentrait presque tous les jours ivre chez lui, et la battait cruellement. Le lutin, faut-il croire, entendit ces doléances ; car le même soir, comme l'ivrogne revenait du cabaret, le lutin le saisit et le jeta dans un fossé. La terreur dissipa l'ivresse du malheureux, qui se releva le mieux qu'il put, trempé et grelottant. Le lutin le prévint qu'à chaque fois qu'il reviendrait ivre, la même correction lui serait administrée. — L'homme ne s'enivra plus, et il n'y eut pas de meilleur ménage. Depuis lors les commères du pays tiennent le hennisseur en odeur de sainteté.

« Je fus une fois moi-même la dupe d'un feu follet.

« Etant à visiter les environs de Heyst-op-den-Berg, je poussai mes promenades fort loin, pour mieux jouir des contrastes d'un pays où la végétation luxuriante de la Flandre tranche avec les landes arides de la Campine. Un jour je me dirigeai vers cette partie du pays qu'on appelle le Moer, entre Heyst et Arschot, sables entassés en collines, coupés de mares et de terrains fangeux. Je chassais avec ardeur, m'arrêtant çà et là, pour entamer quelques provisions, ou considérer les pittoresques accidents du pays. La nuit vint que j'étais à plusieurs lieues de mon logement, ignorant le chemin qui devait m'y ramener, et ne trouvant personne pour m'en instruire. Mais je jugeai n'être qu'à une lieue environ d'Arshot, et je m'orientai de manière à marcher droit sur la ville. La nuit s'obscurcissait, pas d'étoiles et un vent très-violent, dont le bruit était superbe dans les forêts de sapin qui chantaient comme des orgues, dans les bruyères où il froissait les maigres végétaux avec un cliquetis semblable à celui des épées. Je marchais dans la plus parfaite sécurité, et bientôt j'aperçus le clocher d'Arshot, noir sur le ciel noir, et une petite clarté brilla un peu à droite que je pris pour celle d'une lampe allumée dans quelque chaumière. Le Démer qui arrose Arshot pouvait fort bien se trouver sur mon passage, et ne me souciait guère de me bai-

gner à l'heure qu'il était, j'avancai avec précaution du côté de la petite lumière afin de demander un guide. Préoccupé vivement de cette pensée, je ne m'aperçus pas que je marchais depuis longtemps dans cette direction, et que la lumière semblait toujours à la même distance. Enfin, elle parut se rapprocher et je fus bientôt jusqu'à la ceinture dans un terrain mouvant, dont j'eus toutes les peines du monde à me tirer. Il est vrai que je n'entendis pas d'éclats de rire ; mais en revanche, quand je me retournai, je vis Arschot à une grande distance. J'y arrivai vers l'aube, dans un état de fatigue que je n'ai pas besoin de décrire. Depuis, quand j'étais surpris par la nuit, je me couchais tout bonnement sous un bouleau, et j'attendais pour retourner que le jour me préservât des lutins et des terrains fangeux. »

Un nouveau voyage dans l'Inde nous fournirait sur les superstitions de ces contrées de nombreux passages, nous n'en citerons que quelques-uns :

« Lorsqu'un Indien touche à ses derniers moments, on le transporte au bord du Gange ; étendu sur la berge, les pieds dans l'eau, on lui remplit de limon la bouche et les narines ; le malheureux ne tarde pas à être suffoqué et à rendre le dernier soupir. Alors, ses parents, qui l'environnent, se livrent au plus frénétique désespoir ; l'air retentit de leurs cris ; ils s'arrachent les cheveux, déchirent leurs vêtements et poussent dans le fleuve ce cadavre encore chaud et presque palpitant, qui surnage à la surface jusqu'à ce qu'il devienne la proie des vautours et des chacals,

« Après avoir traversé plusieurs villes et villages, me voici devant Bénarès ! la ville sainte des Indous, le chef-lieu de leurs superstitions, où plusieurs princes ont des maisons habitées par leurs représentants, chargés de faire au nom de leurs maîtres les ablutions et les sacrifices prescrits par leur croyance.

« Le soleil n'est pas encore levé, que les degrés du large et magnifique escalier en pierre de taille qui se prolonge jusqu'à l'eau, et qui à lui seul est un monument remarquable, sont chargés d'Indous qui viennent prier et se baigner dans le Gange. Tous sont chargés de fleurs ; à chaque strophe de leurs prières, ils en jettent dans l'eau, dont la surface, au bout de quelques moments, est couverte de camélias, de roses, de mongris ; hommage que tous les sectateurs de Brahma rendent chaque jour au roi des fleuves.

« En parcourant les rues, qui sont toutes fort étroites, je vis une foule nombreuse se diriger vers une large avenue de manguiers, qui aboutissait à l'une des Payades. C'était un jour de grande solennité. Je parvins avec peine près de ce temple, où les plus étranges scènes s'offrirent à mes regards. Je me crus un moment entouré de malfaiteurs subissant la peine de leurs crimes, ou, bien certainement, de fous furieux ; les uns, véritables squelettes vivants, étaient depuis vingt années renfermés dans des cages de fer d'où ils n'étaient jamais sortis ;

d'autres, insensés, suspendus par les bras, avaient fait vœu de rester dans cette position jusqu'à ce que ces membres, privés de sentiment, eussent perdu leur jeu d'articulation. Un de ces fanatiques me frappa par son regard sombre et farouche, qui décelait l'horrible angoisse qu'il éprouvait en tenant son poing constamment fermé, pour que ses ongles, en croissant, entrassent dans les chairs et finissent par lui percer la main. Chez ce peuple idolâtre, il existe des préjugés, des superstitions plus affreuses encore; entre autres, l'horrible et barbare sacrifice des femmes sur le bûcher de leur mari défunt. Les lois sévères et l'influence morale des Anglais, à qui appartient une grande partie de cette immense contrée, diminuent peu à peu ces coutumes absurdes et révoltantes. Cependant ces sacrifices ont encore lieu en secret; et le préjugé est tel que la malheureuse victime qui s'arrache au bûcher est rejetée de sa caste, maudite de sa famille, et traîne les jours qu'elle a voulu sauver, dans l'ignominie, la misère et l'abandon.

« Chez tous les peuples qui n'ont pas reçu la lumière de l'Évangile et parmi les Indiens plus que partout ailleurs, une femme est regardée pour si peu de chose, que les plus durs traitements, les travaux les plus pénibles lui sont réservés. Aussi s'habituent-ils difficilement à voir les femmes européennes entourées d'hommages et de respect.

« Bénarès, comme toutes les villes indiennes, offre le singulier mélange de toutes les superstitions des divers peuples de l'Orient. A leurs traits beaux et réguliers, à leurs membres musculeux, à leurs turbans blancs et à leurs larges pantalons, on reconnaît les sectateurs d'Ali et de Mahomet. On distingue les brames, adorateurs de Vichnou, à leur démarche grave et hautaine, à leur tête nue, aux lignes blanches, jaunes et rouges qu'ils portent sur le front, et qu'ils renouvellent tous les matins à jeun; à leurs vêtements blancs drapés avec art sur leurs épaules; enfin, à la marque la plus distinctive de leurs fonctions de brames, le cordon en écharpe qu'ils portent de gauche à droite, et qui se compose d'un nombre déterminé de fils, que l'on observe scrupuleusement. Il est filé sans quenouille, et de la main même des brames. Le cordon des nouveaux initiés a trois brins avec un nœud; à l'âge de douze ans, on leur confère le pouvoir de remplir leurs fonctions; ils reçoivent alors le cordon composé de six brins avec deux nœuds.

« Les Indous sont divisés en quatre castes: la première est celle des brames ou prêtres; la seconde celle des guerriers; la troisième celle des agriculteurs; la quatrième celle des artisans. Ces castes ne peuvent manger ni s'allier ensemble. Vient ensuite la caste la plus basse, la plus méprisée, la plus en horreur à tous les Indous: c'est celle des parias, qui sont regardés comme des infâmes parce qu'ils ont été chassés, il y a des siècles peut-être des castes auxquelles ils appartenaient. Cette infamie se transmet de père en fils, de siècle en siècle. Quand un Indou de caste

permet à un paria de lui parler, celui-ci est obligé de tenir une main devant sa bouche, pour que son haleine ne souille pas le fier et orgueilleux Bengali.

« Le nombre des parias est si considérable, que s'ils voulaient sortir de l'opprobre où on les tient, ils pourraient devenir oppresseurs à leur tour.

« Vers le milieu de la journée, dit ailleurs l'écrivain que nous transcrivons, nous arrivâmes près d'une vaste plaine, où se trouvaient réunis un grand nombre d'Indous. Au centre s'élevait un mât ayant à son sommet une longue perche transversale fixée par le milieu. Quelques hommes, pesant sur l'un des bouts de la perche, la tenaient près du sol, tandis que l'autre extrémité s'élevait en proportion contraire. Un corps humain y était suspendu; il paraissait nager dans l'air. Nous nous approchâmes du cercle formé par les spectateurs, et je vis avec le plus grand étonnement que ce malheureux n'était retenu dans sa position que par deux crocs en fer.

« Cet homme ayant été descendu et décroché, il fut remplacé par un autre sunnyass; c'est sous ce nom qu'on désigne cette sorte de fanatiques. Loin de donner des signes de terreur, il s'avança gaiement et avec assurance au lieu du supplice. Un brame s'approcha de lui, marqua la place où il fallait enfoncer les pointes de fer; un autre, après avoir frappé le dos de la victime, avait introduit les crocs avec adresse, juste au-dessous de l'omoplate. Le sunnyass ne parut point en ressentir de douleur. Il plana bientôt au-dessus des têtes, prit dans sa ceinture des poignées de fleurs qu'il jeta à la foule en la saluant de gestes animés et de cris joyeux.

« Le fanatique paraissait heureux de sa position; il fit trois tours dans l'espace de cinq minutes. Après quoi on le descendit, et les cordes ayant été déliées, il fut ramené à la pagode au bruit des tamtams et aux acclamations du peuple.

« Que penser d'une religion qui veut de tels sacrifices! Quels préjugés! quel aveuglement! On éprouve un sentiment douloureux au milieu de ce peuple privé de ces vérités consolantes, de ces pratiques si douces et si sublimes de la religion du Christ. Hâtons de nos vœux le moment où celui qui a dit au soleil: « Sortez du néant et présidez au jour, » commandera à sa divine lumière d'éclairer ces peuples assis à l'ombre de la mort.

« Tous les riches habitants de Madras possèdent de charmantes maisons de campagne entourées de jardins d'une immense étendue; c'est un véritable inconvénient pour les visiteurs qui sont souvent obligés de parcourir un espace de trois milles pour aller d'une maison à l'autre. En revenant un soir d'une de ces délicieuses propriétés fort éloignée de la ville, j'entendis des cris déchirants partir d'une habitation indienne devant laquelle je passais; ils furent bientôt couverts par une musique assourdissante;

le son si triste du tamtam prévalait sur tout ce tumulte. Je sortis de mon palanquin, et montant sur une petite éminence qui se trouvait à quelques pas de la maison, je pus jouir tout à mon aise de l'étrange spectacle qui s'offrit à ma vue.

« Je vis sortir de cette habitation des musiciens deux à deux, et, dans le même ordre, suivaient une trentaine d'Indiens, tous coiffés d'un mouchoir en signe de deuil ; ils déroulèrent dans toute sa longueur une pièce d'étoffe blanche d'environ trente pieds, qu'ils étendirent avec soin sur le milieu de la route. Puis venait un groupe d'hommes paraissant chargés d'un lourd et précieux fardeau qu'ils portaient sur leurs épaules ; ils marchaient sur le tapis jonché de fleurs, que de jeunes filles jetaient à mesure qu'ils approchaient. » Le fardeau était une jeune fille morte, richement parée, que l'on conduisait à sa dernière demeure. Le voyageur eut le bonheur d'entendre les chants de l'Eglise sur la fosse ; car on rendait à la terre les restes d'une chrétienne malabare.

On voit, dans le même chapitre comment sont enterrés les Indiens sans honneur. Tippoo-Saïb dut sa perte surtout à la perfidie. « Son premier ministre, soupçonné d'avoir trahi sa cause, fut massacré par les soldats et enterré sous des babouches (souliers) ; ce qui, dans l'Orient, est la plus grande marque de mépris. »

La *Retrospective Review* a donné à la fin de 1840 une notice assez complète des superstitions du pays de Galles, article remarquable, que les éditeurs de la *Revue britannique* n'ont pas laissé échapper. On y retrouvera des traits d'affinité avec les croyances de l'Ecosse, de la Suède, de la Flandre, dont nous avons déjà parlé.

« De toutes les superstitions populaires admises par les Gallois, leur croyance aux fées est la plus poétique, peut-être ; dans tous les cas, c'est la plus ancienne. Ils reconnaissent des fées de deux espèces : les unes bonnes et bienveillantes pour l'homme, les autres d'une joyeuse malice, toujours prêtes à jouer un méchant tour, et à rire aux dépens de la victime.

« La première espèce de ces fées a pour nom générique celui de *tylwyth-teg*, ou la belle famille ; l'autre, celui d'*ellyllon*, qui signifie lutin, esprit. Les *tylwyth-teg* sont de petite taille : elles mènent une vie toute pastorale, protègent les femmes de ménage industrieuses et hospitalières, inspirent les rêves agréables, encouragent la vertu et la bienfaisance, ne manquent jamais de récompenser le serviteur fidèle ou l'enfant obéissant.

« Dans plusieurs parties de la principauté de Galles, l'opinion commune est que si le soir, au moment du coucher, l'âtre de la chaumière est nettoyé, le plancher balayé et les sceaux remplis d'eau, les fées viendront à minuit, à l'endroit préparé pour leur réception ; qu'elles continueront leurs innocents ébats jusqu'à l'aube, qu'elles chanteront l'air bien connu du *point du jour* ; qu'el-

les laisseront une pièce d'argent sur l'âtre et disparaîtront.

« Il est facile de reconnaître dans cette fiction les conseils d'une prévoyance sage et intelligente : l'absence du danger du feu dans la propreté de l'âtre, le moyen de l'éteindre dans les sceaux pleins, un motif de persévérance dans la récompense attendue. Comme dans les superstitions populaires de l'Allemagne, il y a toujours une idée morale dans les contes de fées gallois ; c'est ainsi que la narration curieuse, faite par Giraldus le Cambrien, était un véritable avertissement contre le vol ; elle donne aussi une juste idée de l'opinion populaire au XII^e siècle relative aux *tylwyth-teg*.

« Il y a peu de temps, dit ce chroniqueur, un événement digne de remarque a eu lieu dans ce pays (Neath, au comté de Glamorgan). Un prêtre nommé Elidorus en a été lui-même le principal acteur. Il était âgé de douze ans environ, quand, pour éviter la sévérité de son précepteur, il s'enfuit et se cacha sous le bord escarpé d'une rivière. Depuis deux jours il était dans cette retraite, lorsque deux petits hommes de la taille des pygmées lui apparurent et lui dirent : — Si tu veux nous accompagner, nous te mènerons dans un pays rempli de délices.

« Il y consentit, et suivit ses guides par un sentier souterrain et obscur, jusqu'à un très-beau pays, nébuleux cependant, où le soleil ne brillait jamais de tout son éclat. Il fut présenté au roi, qui était environné de toute sa cour : après l'avoir examiné longtemps, à la grande surprise de ses courtisans, le roi le remit entre les mains de son fils, qui n'était alors qu'un enfant. Ces gens étaient d'une très-petite taille, mais bien proportionnés ; ils avaient un beau teint, de longs cheveux, surtout les femmes, qui les portaient flottants sur les épaules. Leurs chevaux, leurs chiens de chasse étaient en rapport avec leur taille. Ils ne mangeaient ni poisson ni viande, et vivaient principalement de lait et de safran. Toutes les fois qu'ils revenaient de notre monde, ils blâmaient notre ambition, nos infidélités, et quoiqu'ils n'eussent aucune forme publique de culte, ils paraissaient porter un grand amour et un grand respect à la vérité ; personne chez eux n'excitait plus d'aversion qu'un menteur.

« L'enfant revint souvent dans notre monde, quelquefois par le chemin qu'il avait pris en partant, quelquefois par d'autres, d'abord accompagné, et ensuite seul, ne se faisant connaître qu'à sa mère, à laquelle il racontait ce qu'il avait vu. Prié par elle de lui apporter un cadeau en or, dont ce pays abondait, il déroba, tandis qu'il jouait avec le fils du roi, une balle d'or qui servait à leurs divertissements, et la porta à sa mère, mais non sans être poursuivi, car en entrant dans la maison il trébucha sur le seuil, et laissa tomber la balle, que deux esprits saisirent, et en s'en allant ils accablèrent l'enfant de toutes sortes de marques de mépris et de dérision.

« Pendant une année entière, l'enfant ne put retrouver, malgré toutes ses tentatives, le sentier qui conduisait au passage souterrain. Enfin, après avoir éprouvé bien des malheurs, il réussit à renouer quelques rapports avec cette race mystérieuse. Il avait appris leur langue, qui, selon Giraldus, avait quelque ressemblance avec le grec (1). »

« Nous passerons maintenant à la description des Ellyllon ou mauvais lutins. Si les Tylwyth-Teg choisissent le plus souvent leur résidence dans de vertes clairières et sur des monticules exposés au soleil, les Ellyllon fréquentent les cavernes et les montagnes. Malheur à l'infortuné qui rencontre ces joyeux et malicieux lutins dans un temps de brouillard ! Ils ont pour habitude de saisir l'imprudent voyageur et de l'emporter avec rapidité, lui donnant d'abord le choix de faire le voyage au-dessus de l'air, sur l'air ou sous l'air. De ces trois modes, s'il choisit le premier, il est tout à coup transporté dans les plus hautes régions ; s'il préfère, au contraire, le dernier, il périt misérablement, déchiré par les buissons et les ronces, sali par les marécages qui se trouvent sur son chemin. Aussi l'homme adroit a-t-il soin de se rappeler le conseil d'Apollon à Phaéton, et de faire choix de la route intermédiaire, qui lui assure un voyage agréable, également éloigné des ronces et des nuages.

« Il faut diviser les traditions relatives à tous les êtres merveilleux en deux espèces fort distinctes : les fées proprement dites, et les génies mystérieux de toute nature, qui reçurent le nom générique d'*Elves*.

« Il y en avait de deux espèces : les Elves champêtres, habitants des bois, des montagnes et des cavernes, et les Elves domestiques, appelés aussi *Hobgoblins* ou Robin bon compagnon (*Robin Goodfellows*). L'auteur des *Otia imperialia*, Gervais de Tilbury, cet Anglais, maréchal du royaume d'Arles, dans le XIII^e siècle, nous a conservé quelques détails à ce sujet :

« Il existe parmi nous, dit-il, certains esprits surnaturels qui peuvent aussi être appelés démons, auxquels on a donné, en France, le nom de *Neptunes*, et en Angleterre celui de *Portunes*. Ils ont pour habitude de vivre en bons fermiers. Après avoir travaillé tout le jour, quand vient la nuit, que tout repose autour d'eux, ils s'établissent auprès du feu, tirent de leur sein de petites grenouilles, les font rôtir et les mangent. Ils ont l'apparence d'hommes vieux et ridés ; leur taille, très-exiguë, ne s'élève pas au-dessus d'un pied ; leurs vêtements sont misérables. Si l'on apporte quelque chose dans la maison qu'ils habitent, ou si la besogne presse, ils y mettent la main et ont tout achevé en peu d'instants. Il est dans leur nature de pouvoir rendre service, mais non de faire beaucoup de mal. Quelquefois cependant ils se plaisent à jouer de malins tours. Ainsi, quand un cavalier se perd au milieu du brouillard, souvent un *Portune* monte à cheval avec lui,

s'empare des rênes, conduit l'animal dans quelque borbier, puis s'échappe en poussant un long éclat de rire.

« Il existe encore en Angleterre, dit le même chroniqueur, un autre genre de démons que les gens du pays appellent *Grant*. Il a l'apparence d'un jeune poulain à l'œil brillant comme l'éclair, à la course rapide et vagabonde. Souvent, au milieu de la nuit, ces démons rôdent autour des maisons, hennissant et provoquant les chiens à aboyer et à courir sur eux. Ils réveillent les habitants qui sont sur leurs gardes, et auxquels ils sauvent ainsi bien des dangers.

« Ces esprits, qu'on nommait *Elves* dans la vieille Angleterre, s'appelaient *Duergar*, *Nokke*, *Dwarfs*, *Kobolds* et *Nixs* chez les différents peuples du nord de l'Europe. Les uns et les autres, suivant les usages et les mœurs des pays qu'ils habitaient, avaient des goûts divers, et qui cependant se ressemblent quand on les compare : ce qui suffit pour établir la commune origine de la tradition populaire en Europe. Le naturel de ces êtres merveilleux est la douceur, et leur bienveillance à l'égard des humains est inépuisable ; seulement ils ne peuvent souffrir la familiarité ou l'indiscrétion, et l'ingratitude de quelques mortels à leur égard a été souvent punie. Ils habitent toujours, dans chaque pays, les lieux les plus déserts et les moins accessibles à l'homme. Ainsi, en Danemark, où ils sont appelés *Nokke*, ces esprits ont pour demeure les forêts et les eaux. Grands musiciens, on les voit assis au milieu des fleuves, touchant une harpe d'or qui a le pouvoir d'animer toute la nature. Veut-on étudier la musique avec de pareils maîtres, il faut se présenter à l'un d'eux avec un agneau noir, et lui promettre qu'au jour du jugement dernier Dieu le jugera comme les autres hommes. A ce sujet on raconte la légende qui suit :

« Deux enfants jouaient au bord d'une rivière qui coulait au pied de la maison de leur père. Un *Nokke* parut, et, s'étant assis sur les eaux, il commença à jouer de sa harpe d'or ; mais l'un des enfants lui dit : — Bon *Nokke*, à quoi ton chant peut-il te servir ? tu ne seras jamais sauvé !

« A ces paroles, le *Nokke* fondit en larmes, et de longs soupirs s'échappèrent de son sein. Les enfants revinrent dans la maison de leur père, qui était ministre de la paroisse, et lui racontèrent cette aventure. Le ministre blâma beaucoup la conduite de ses enfants ; il leur ordonna de retourner au bord de l'eau et de consoler le *Nokke* en lui promettant miséricorde. Les enfants obéirent. Ils trouvèrent l'habitant des ondes assis à la même place et pleurant toujours. — Bon *Nokke*, dirent-ils, ne pleure plus ; notre père assure que tu seras sauvé comme les autres.

« Aussitôt le *Nokke* reprit sa harpe d'or et en joua délicieusement jusqu'à la fin du jour.

(1) Giraldus Cambrensis, *Itinerarium Cambriæ*, lib. 1, cap. 8.

« Si l'on veut trouver sur l'origine des fées quelques documents remontant à une haute antiquité, c'est à la littérature, c'est à l'histoire du pays de Galles qu'il faut les demander. Chez les Bretons, la croyance aux fées est indigène; elle se lie aux plus vieilles traditions, et l'on en reconnaît la trace dans les premiers monuments de son histoire. L'un des plus anciens passages relatifs aux fées gauloises se trouve dans le géographe Pomponius Melas : « L'île de *Sein*, dit-il, est sur la côte des Osismiens. Ce qui la distingue, c'est l'oracle d'une divinité gauloise. Les prêtresses de ce dieu gardent une perpétuelle virginité; elles sont au nombre de neuf; les Gaulois les nomment *Sènes*. Ils croient qu'animés d'un génie particulier, elles peuvent, par leurs vers, exciter des tempêtes et dans les airs et sur la mer, prendre la forme de toute espèce d'animaux, guérir les maladies les plus invétérées, prédire l'avenir : elles exercent leur art surtout pour les navigateurs qui se mettent en mer dans le seul but de les consulter. »

« Tel est ce témoignage, qu'on peut considérer comme le premier qui nous soit parvenu sur les fées du pays de Galles. On sait en effet que le culte druidique, proscrit par la politique romaine, se réfugia dans la Grande-Bretagne, qui n'était pas encore conquise, et que les derniers vestiges de ce culte se retrouvèrent longtemps encore parmi les descendants de la race keltique. L'hypothèse qui rattache l'origine des fées à l'histoire des anciens druides n'est pas sans fondement. Les coutumes attribuées aux fées ont entre elles tant de liaison, tant de rapport, qu'elles indiquent évidemment les opérations d'un corps constitué, existant dans le royaume, distinct de ses propres habitants, agissant de concert, et forcé de vivre mystérieusement. Toutes leurs actions sont le résultat d'une politique conséquente et régulière, instituée pour empêcher la trahison aussi bien que pour inspirer la crainte de leur pouvoir et une haute idée de leur bienfaisance : aussi la tradition veut-elle que toute tentative faite pour les découvrir ait été suivie d'une mort certaine : *Ce sont des fées*, dit le vaillant Falstaff; *celui qui se mêle d'elles mourra*. Il ne fallait pas les arrêter dans leur entrée et leur sortie; il fallait mettre un bol de lait, le soir, sur l'âtre, pour elles. En récompense, elles laissaient un petit cadeau en argent si la maison était tenue proprement; sinon, elles infligeaient quelque punition aux négligents; et, comme ceux-ci ne pouvaient les regarder sans mourir, ils étaient forcés d'endurer cette punition.

« Le docteur Owen Pughe, à l'opinion duquel une connaissance étendue de la littérature galloise donne un si grand poids, observe que l'on considéra longtemps la race des fées comme les mânes des anciens druides qui n'étaient pas assez purs pour mériter le ciel, ni assez vicieux pour mériter l'enfer. Ils doivent rester ainsi jusqu'au jugement dernier, où ils recevront une meilleure existence. Si l'on interroge les anciens bardes

bretons au sujet des fées, on retrouve dans leurs poèmes les prêtresses de l'île de Sein; on y retrouve aussi les deux sortes de fées connues aujourd'hui encore dans le pays de Galles. Taliessin et Merdhin parlent de ces êtres mystérieux, les uns bons, les autres méchants. Les premiers avaient leurs demeures dans les clairières et les vertes prairies; les seconds, dans les montagnes et les bois épais. Ils avaient encore, bien loin vers le nord, au delà de la Grande-Bretagne, une terre qui leur appartenait. On l'appelait *l'île d'Avalon*, île eucharistique, où toutes les richesses de la nature se trouvaient en abondance. Là surtout croissaient ces herbes précieuses qui guérissent les blessures; c'est là aussi que fut porté Arthur après le terrible combat d'Eubelin : — Nous l'y avons déposé sur un lit d'or, dit le barde Taliessin, dans la chronique de Geoffroy de Monmouth. Mourgues la fée, après avoir considéré ses blessures, nous a promis de les guérir. Heureux de ce présage, nous lui avons laissé notre roi.

« Avalon est riche et belle, dit un romancier français du XIII^e siècle; le château est le plus magnifique qu'on puisse jamais rencontrer. Tout homme couvert de blessures qui se frotte à l'une des pierres de cette demeure est aussitôt guéri; elles sont brillantes comme le feu. Chaque porte est faite de l'ivoire le plus pur, et cinq cents fenêtres éclairent la tour, dont les murs sont d'or mêlé de pierreries. La couverture est aussi en or; au sommet brille un aigle d'or qui tient en son bec un gros diamant : là demeure le peuple des fées. »

« Ces fées, pendant tout le moyen âge, ont exercé beaucoup d'empire, et leur influence, bonne ou mauvaise, était fort redoutée. Aussi nous voyons dans le pays de Galles, en Ecosse, en Angleterre et en France, s'établir peu à peu la coutume de vouer aux fées les enfants nouveau-nés. C'est dans les romans de chevalerie qu'il faut chercher les preuves de cette ancienne coutume.

« Voici le commencement de l'une des plus anciennes versions du roman français d'Oger le Danois :

« La nuit où l'enfant vint au monde, les demoiselles du château le portèrent dans une chambre séparée; et quand il fut là, six belles fées se présentèrent. S'étant approchées de l'enfant, l'une d'elles, nommée Gloriette, le prit dans ses bras, et le voyant si beau, l'embrassa en disant : — Mon enfant, je te donne un don : c'est que toute ta vie tu seras le plus hardi des chevaliers.

« — J'ajoute à ce don, dit une autre fée, nommée Palestine, que jamais tournoi et bataille ne te manqueront.

« — Dame, reprit une troisième fée, nommée Pharamonde, ces dons ne sont pas sans péril : aussi je veux qu'Oger soit toujours vainqueur.

« — Je veux, dit alors Melior, qu'il soit le plus beau des chevaliers.

« — Et moi, dit Pressine, le plus heureux.

« Enfin Mourguet, la sixième et la plus puis-

sante, ajouta : — J'ai entendu tous les dons que vous avez faits à cet enfant : eh bien ! il en jouira seulement après avoir habité mon château d'Avalon. »

« La croyance au pouvoir des fées donna naissance à l'usage de placer dans la chambre des nouvelles accouchées un dressoir et une table chargés de vins exquis et de mets délicats. On lit à ce sujet dans le roman de Guillaume au court nez : « Il y avait alors dans plusieurs pays une coutume qui consistait à placer sur la table trois pains blancs, trois pots de vin et trois hanaps ou verres à côté. On mettait le nouveau-né au milieu, puis les dames reconnaissaient le sexe de l'enfant, qui ensuite était baptisé. »

« Le fils de Maillefer fut ainsi exposé ; puis quand la nuit vint, pendant que le ciel était pur, la lune brillante, trois fées parurent : elles prirent l'enfant, le réchauffèrent, le couvrirent et le placèrent dans son berceau ; ensuite elles soupèrent, puis chacune d'elles fit présent au nouveau-né d'un beau souhait.

« Souvent, et surtout en Bretagne, au lieu d'attendre les fées, on allait au-devant d'elles, et on portait l'enfant dans les endroits connus pour servir de demeure à ces divinités. Ces endroits étaient célèbres, comme on peut le penser, et dans beaucoup de pays ils ont gardé le nom de *grottes* ou de *roches aux fées*.

« Dans le pays de Galles, comme partout, les fées sont habillées de vert, afin qu'elles puissent mieux se cacher. Dans la crainte que les enfants, qu'elles ont toujours en grand nombre, ne viennent à trahir leur retraite, on ne leur permet pas de sortir, excepté la nuit. C'est alors que ces petits êtres mystérieux paraissent en grand nombre, et se plaisent à danser en rond au clair de la lune. Ils choisissent généralement une verte prairie ou bien un tertre ombragé d'arbres touffus, mais toujours un lieu voisin de la demeure de leur mère, afin de pouvoir s'y réfugier au premier bruit. Il est arrivé quelquefois que des mortels ont été témoins de ces danses et ont osé s'y mêler ; mais alors, malheur à eux ! car les fées entraînent ces imprudents dans un cercle rapide ; ils tournent, tournent sans cesse, et finissent par trouver la mort dans cette ronde surnaturelle.

« On pense que la montagne du comté de Merioneth appelée *Cader Idris* a été longtemps le théâtre de ces sortes de réunions. Le sommet est couronné par un enclos irrégulier de pierres : probablement ce sont les restes de quelque ancien tumulus ou *Carnedd*, et la tradition s'est plu à donner à ces ruines le nom de Cader Idris, ou le tombeau d'Idris, l'un des derniers maîtres de cette forteresse des rochers. Ce lieu solitaire est devenu doublement sacré dans la pensée des paysans gallois, qui le regardent encore comme fréquenté par les Tylwyth-Teg, dont les jeux nocturnes ont été vus de plusieurs personnes. Il y a quelque chose d'imposant dans cet enclos grossier et solitaire, situé au sommet d'une haute montagne. On attribue à ces lieux une vertu dont la réalité peut

être révoquée en doute. Beaucoup de Gallois croient encore que celui qui repose dans ce cercle sacré se réveille privé de la raison ou doué de grandes facultés poétiques.

« Les Tylwyth-Teg ont encore leur habitation au pied d'une montagne située sur la frontière du Brecknockshire. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans le *Mabinogion* :

« Autrefois une porte située au milieu des rochers qui bordent le lac s'ouvrait tout à coup pendant le premier jour de mai ; ceux qui avaient la curiosité ou le courage de franchir cette porte arrivaient, par un secret passage, dans une petite île située au milieu du lac ; ils se trouvaient bientôt dans un jardin orné des plus beaux fruits et des plus belles fleurs, habité par les Tylwyth-Teg, ou la belle famille, sorte de fées dont la beauté n'était surpassée que par la douceur et la grâce qu'elles déployaient à l'égard des mortels qui avaient su leur plaire. Elles offraient à tous ceux qui les visitaient des fleurs et des fruits, charmaient leurs sens avec une musique délicieuse, leur découvraient beaucoup de secrets à venir, et les invitaient à demeurer avec eux aussi longtemps qu'ils le voudraient. L'entrée de cette île est secrète, et aucun de ses produits ne peut en sortir. Ceux qui se tiennent au bord du lac ne peuvent la voir ; seulement on aperçoit au milieu des eaux une masse confuse, et de temps à autre le son vague et lointain d'une musique harmonieuse se mêle aux zéphirs qui rafraîchissent le rivage, ou vient animer la brise du matin.

« Il arriva, dans une de ces visites annuelles, qu'un malheureux, sur le point de quitter l'île enchantée, mit la fleur qu'on lui avait offerte dans sa poche. Ce larcin ne lui profita guère : à peine avait-il touché le rivage, que la fleur disparut et qu'il perdit le sens. La belle famille ne parut pas s'être aperçue de l'injure qui lui avait été faite ; elle continua à recevoir ses hôtes avec la même courtoisie, et à la fin du jour la porte se referma comme d'ordinaire. Mais aussitôt leur vengeance commença ; car, bien que les Tylwyth-Teg soient toujours dans leur île, bien qu'on entende encore assez souvent les sons harmonieux de leur musique, bien que les oiseaux continuent à respecter leur présence et n'osent pas s'aventurer sur le lac, la porte ne s'est jamais rouverte depuis le jour où le vol a été commis, et les habitants du pays de Galles n'ont pas cessé d'être malheureux.

« On raconte que, peu après cet événement, un audacieux ne craignit pas de se jeter à la nage et de chercher à découvrir l'île merveilleuse : tout à coup un personnage terrible se dressa au milieu des eaux et commanda à l'imprudent de s'arrêter, s'il ne voulait s'exposer à une vengeance effroyable.

« Autrefois les fées n'étaient soumises à aucune puissance terrestre ; mais plus tard l'influence des sorcières s'étendit jusqu'à elles. Dans le manuscrit ashmoléen on trouve une recette pour évoquer les fées ; elle rap-

pellera sans doute l'incantation employée par les sorcières. Un alchimiste qui voulait que la fée l'aidât dans le grand projet de la transmutation des métaux, s'en servit; nous ignorons si ce fut avec succès. »

Bonne recette pour faire venir une fée.

« Prenez d'abord un épais cristal carré, ou verre de Venise, de trois pouces de long et d'autant de large; placez ensuite ce verre ou cristal dans le sang d'une poule blanche, trois mercredis ou trois vendredis de suite; après cela, retirez-le et lavez-le avec de l'eau bénite, et faites une fumigation; ensuite prenez trois baguettes de noisetier de l'année, pelez-les blanches et belles, faites-les assez longues pour y pouvoir écrire le nom de l'esprit ou de la fée que vous appelez trois fois sur chaque baguette; après les avoir aplaties d'un côté, enterrez-les sous une colline que vous croyez fréquentée par les fées, le mercredi, avant que vous l'appeliez; et le vendredi suivant, retirez-les, et appelez la fée à huit, à dix ou à trois heures, qui sont très-favorables à cet objet. Mais, quand vous appellerez, que votre vie soit pure, et tournez le visage vers l'orient. Quand vous tiendrez la fée, attachez-la à cette pierre ou au verre. »

« Il existe au pays de Galles une espèce d'êtres surnaturels alliés de près aux fées; on les appelle *frappeurs*. Les mineurs gallois affirment qu'on les entend, sous terre, dans les mines, et que, par leurs coups, ils indiquent ordinairement aux ouvriers une riche veine de minerai. Dans le troisième volume du *Gentleman's Magazine*, on trouve deux lettres au sujet des *frappeurs* écrites par M. Louis Merris, homme estimé autant pour son savoir et sa bienfaisance que pour son bon sens et son intégrité.

« Des personnes, dit-il, qui ne connaissent pas les arts et les sciences, ou le pouvoir secret de la nature, se moqueront de nous autres, mineurs du Cardigan, qui soutenons l'existence des *frappeurs*. C'est une espèce de génies bons, mais insaisissables, qu'on ne voit pas, mais qu'on entend, et qui nous semblent travailler dans les mines; c'est-à-dire que le *frappeur* est le type ou le précurseur du travail dans les mines, comme les rêves le sont de certains accidents qui nous arrivent. Avant la découverte de la mine de *Esgair y myn*, les *frappeurs* y travaillèrent vigoureusement nuit et jour, et un grand nombre de personnes les ont entendus. Mais après la découverte de la grande mine, on ne les entendit plus. Lorsque je commençai à fouiller les mines de *Elwyn Elwyd*, les *frappeurs* travaillèrent si fort, pendant un temps considérable, qu'ils effrayèrent de jeunes ouvriers, qui s'enfuirent. Mais lorsque nous atteignîmes le minerai, ils cessèrent, et je ne les entendis plus. Ce sont là d'étranges assertions, cependant des faits bien réels, quoique nous ne puissions ni ne prétendions les expliquer. Nous avons maintenant (octobre 1754) du très-beau minerai à *Elwyn Elwyd*, où l'on entendit travailler les *frappeurs*. Mais ils ont

cédé leur place, et on ne les entend plus. On peut rire si l'on veut; nous avons tous sujet de nous réjouir et de remercier les frappeurs, ou plutôt Dieu, qui nous envoie ces avertissements. »

« Nous ne savons pas si la croyance dont nous allons parler a jamais pénétré au delà des Marches galloises: nous voulons parler de la lugubre apparition de *Canwyllau Cyrph*, ou chandelle des morts. Dans plusieurs endroits du pays de Galles, plus particulièrement à Saint-David, dans le comté de Pembroke, on suppose que la mort d'un individu est annoncée par l'apparition d'une lumière qui ressemble en quelque façon à une chandelle, et passe d'un endroit à un autre dans le voisinage de la maison dans laquelle la personne demeure; quelquefois elle va dans la direction du cimetière, et fréquemment elle paraît dans la main du spectre dont elle prédit le sort.

« On peut rendre compte de quelques-unes des apparitions, qu'on suppose ordinairement prédire la mort, par des principes purement physiques. On sait que les *Jean à la lanterne*, les *Guillots du bouchon de paille*, viennent d'un certain gaz ou d'un mélange de gaz qui s'élèvent de la terre, particulièrement quand il s'y trouve beaucoup de houille. Ces gaz phosphoriques s'enflamment à l'air atmosphérique, au contact de l'haleine. Dans ce dernier cas, le feu follet semble précéder la personne, étant entretenu par sa respiration. Les chandelles des corps morts paraissent s'allumer et se diriger dans leur course précisément de la même manière. Lorsque cette lumière paraît, il serait curieux de la suivre jusqu'à un corps en putréfaction, afin de juger de cet effet et de s'assurer qu'il a toujours lieu. Dans les cas de cancer, on a vu plus d'une fois un cercle rouge autour de la tête du patient sur le point de mourir; on peut l'attribuer à la même cause; d'autres phénomènes particuliers à de tels moments peuvent raisonnablement s'expliquer de la même manière: comme les oiseaux de proie frappant la croisée de leurs ailes, et les hurlements des chiens, ces animaux étant attirés par des exhalaisons particulières. Le mouvement spontané des sonnettes dans les maisons est probablement occasionné aussi par le dégagement de quelque fluide électrique lorsque la putréfaction commence.

« Un autre précurseur de la mort, qui a paru quelquefois dans le sud du pays de Galles avant le décès de quelques personnes d'un rang élevé, est un cercueil et un convoi funèbre se dirigeant vers le cimetière au milieu de la nuit, et venant de la maison. Quelquefois des corbillards et des voitures de deuil forment le cortège, qui s'avance dans un morne silence et dans l'ordre le plus méthodique. On ne peut entendre le bruit d'un seul pas à mesure que le convoi marche, et la frayeur des personnes qui l'aperçoivent par hasard se communique bientôt à tous les paysans du voisinage. L'idée que le poète prête au roi Léar, de garnir de feutre les pieds d'une troupe de chevaux, était-elle

suggérée par la connaissance de cette superstition? »

SUREAU. Quand on a reçu quelque maléfice de la part d'un sorcier qu'on ne connaît point, qu'on pend son habit à une cheville, et qu'on frappe dessus avec un bâton de sureau : tous les coups retomberont sur l'échine du sorcier coupable, qui sera forcé de venir, en toute hâte, ôter le maléfice.

SURTUR, génie qui doit, selon les Celtes, revenir, à la fin du monde, à la tête des génies du feu, précédé et suivi de tourbillons enflammés; il pénétrera par une ouverture du ciel, brisera le pont Bifrost, et, armé d'une épée plus étincelante que le soleil, combattra les dieux, lancera des feux sur toute la terre, et consumera le monde entier. Il aura pour antagoniste le dieu Frey, qui succombera.

Voy. BIFROST.

SUSTRUGIEL, démon qui, selon les Clavicules de Salomon, enseigne l'art magique et donne des esprits familiers.

SUTTEE. C'est le nom qu'on donne dans l'Inde au sacrifice d'une veuve par le feu. Ces sacrifices sont rarement volontaires. Un voyageur anglais écrivait en 1836 :

« Une tentative de *suttee* a eu lieu le mois dernier (avril) hors des murs de Jeypore. J'en ai été averti à temps, et je vis un grand concours de peuple qui se portait de la ville à Murda-Haida. J'appris que ces gens allaient voir une *suttee*. La femme était sur le bûcher. Dès que les flammes l'y gagnèrent, elle s'en élança et y fut rejetée. Elle s'y arracha une seconde fois. On la replongea de nouveau dans le feu; elle s'en sauva une troisième fois. La police de Jeypore intervint alors, et renvoya l'affaire au Rawul, qui ordonna de ne plus employer la force. La veuve fut sauvée en conséquence, et puis se réfugia dans un de nos hôpitaux; sans quoi elle eût été chassée du district. C'est, entre beaucoup d'autres preuves, une preuve nouvelle que le sacrifice est, dans un grand nombre de circonstances, un meurtre prémédité de la part des parents de la victime. »

SWEDENBORG (EMMANUEL), célèbre visionnaire suédois.

« Nous ne savons guère, en France, qu'une chose de Swedenborg (dit M. Emile Souvestre), c'est que, dînant un jour de bon appétit dans une taverne de Londres, il entendit la voix d'un ange qui lui criait : — Ne mange pas tant! et qu'à partir de cet instant il eut des extases qui l'emportèrent régulièrement au ciel plusieurs fois par semaine. Selon quelques auteurs, l'illuminé suédois fut un des savants les plus distingués des temps modernes, et celui qui, après Descartes, remua le plus d'idées nouvelles. Ce fut Swedenborg qui, dans un ouvrage intitulé : *Opera philosophica et mineralia*, publié en 1737, entrevit le premier la science à laquelle nous avons donné depuis le nom de géologie. La seconde partie de son livre contient un système complet de métallurgie, auquel l'académie des sciences a emprunté tout ce qui a rapport au

fer et à l'acier dans son *Histoire des arts et métiers*. Il composa aussi plusieurs ouvrages sur l'anatomie (ce qui est un nouveau trait de ressemblance entre lui et Descartes), et sembla même indiquer, dans un chapitre sur la pathologie du cerveau, le système phrénologique auquel le docteur Gall dut plus tard sa célébrité. Il publia enfin, sous le titre de *Dædalus hyperboreus*, des essais de mathématiques et de physique qui fixèrent l'attention de ses contemporains.

« Il parlait les langues anciennes, plusieurs langues modernes, les langues orientales, et passait pour le plus grand mécanicien de son siècle. Ce fut lui qui fit amener par terre, au siège de Frédérick-Hall, en se servant de machines de son invention, la grosse artillerie qui n'avait pu être transportée par les moyens ordinaires.

« Loin d'être écrits dans un langage mystique, comme on le croit communément, la plupart des traités religieux de Swedenborg se recommandent par la méthode, l'ordre et la sobriété. Ils peuvent se partager en quatre classes, que l'on n'aurait jamais dû confondre : la première renferme les livres d'enseignement et de doctrine; la seconde, les preuves tirées de l'Ecriture sainte; la troisième, les arguments empruntés à la métaphysique et à la morale religieuse; enfin, la quatrième, les révélations extatiques de l'auteur. Les ouvrages compris dans cette dernière catégorie sont les seuls qui affectent la forme apocalyptique, et dont l'extravagance puisse choquer. »

Swedenborg fit toutefois, dans sa mysticité, une religion, comme en font tous les illuminés. De même qu'il avait devancé les savants dans quelques découvertes mathématiques, il a été aussi le précurseur des philosophes d'aujourd'hui. Il a prétendu « réunir toutes les communions en un vaste catholicisme où toutes elles trouveront satisfaction. » D'après lui, « le principe de tout bien est dans un premier détachement de soi-même et du monde. Cet état constitue le bonheur présent et futur, c'est le ciel. L'amour exclusif de soi-même et du monde constitue au contraire la damnation, c'est l'enfer »

Il annonce une nouvelle révélation de l'Esprit, et se pose le Christ d'un christianisme régénéré, comme font présentement quelques professeurs de philosophie. En même temps, Swedenborg se disait en communication avec des intelligences supérieures et avec les âmes de certains morts de ses amis. Ceux qui le copient aujourd'hui ont-ils les mêmes avantages ?

LES VISIONS DE SWEDENBORG (1).

Chacun sait que le célèbre visionnaire qui va nous occuper un instant mena dans sa jeunesse une vie simple, paisible et sans éclat, et qu'il avait plus de quarante ans lorsque ses missions, ses correspondances célestes, ses entrevues avec les morts et ses visions pro-

(1) Traduit de l'allemand, par M. D....y

phétiques commencèrent. A partir d'un jour fixé, d'une heure précisée avec exactitude, il se considéra comme un être d'une espèce toute particulière, comme un instrument des révélations immédiates de Dieu. Le citoyen paisible, l'homme naïf et gai, l'ami fidèle et communicatif moururent, et firent place au prophète de Dieu, brûlant de la flamme mystérieuse, qui s'efforça aussitôt de communiquer son feu à son époque froide et vaniteuse. Ses écrits, très-nombreux et qui se succédèrent avec beaucoup de rapidité, datent de cette période, qu'il passa alternativement dans l'agitation des voyages et au milieu de ses amis à Stockholm et à la campagne. Ce n'est pas ici le lieu de nous occuper du système renfermé dans ces ouvrages ; notre époque a dirigé de ce côté des regards attentifs, et on a fait l'examen le plus spirituel des doctrines de cet homme remarquable. Il ne s'agit que d'un petit événement de sa vie, qui paraîtra même insignifiant à ceux qui sont accoutumés aux relations extravagantes qu'on fait aujourd'hui de cet empire ténébreux.

Lorsque Emmanuel Swedenborg quitta la Suède en 1746, pour aller faire imprimer un de ses traités en Angleterre, il laissa à Gothenbourg une dame qui vivait avec lui dans l'amitié intime, dans ce lien des âmes qui suffisait seul aux exigences du prophète enthousiaste. Le baron Silverhielm, parent de Swedenborg, nous a laissé un beau portrait de cette femme. Il ne la représente ni comme très-jeune, ni comme très-belle ; mais ce charme qui forme l'attrait le plus délicat et le plus constant était répandu sur toute sa personne. La sérénité intérieure d'une âme saine se refléchissait sur son visage pâle et souffrant. Chacune de ses paroles témoignait de la pureté de sa pensée. Pas la moindre trace de fanatisme ou d'enthousiasme mystique ne se montrait sur le miroir si lisse de cette conscience pure, et pourtant elle était l'amie de Swedenborg, la confidente d'un visionnaire ; elle prenait part aux mystères de l'enthousiaste fantastique, comme le monde l'appelait. Ne portons pas sur ce point un jugement précipité ; mais il paraît certain que c'étaient leurs esprits qui s'aimaient ; car nous allons voir tout à l'heure que la distance de cent milles qui séparaient leurs corps ne mettait pas d'obstacle à leurs entrevues.

On ne connaît pas précisément le nom de la comtesse ; mais c'était assurément un de ces antiques noms suédois qui finissent tous par *kron*, *hielm* ou *sparre*, *flycht* et *stjerna*, qui commencent ordinairement par *adler*, *loewe* ou *koenig*, et qui sonnent si pompeusement à l'oreille, qu'ils sont dignes de rappeler d'antiques et grands souvenirs historiques. Ses prénoms ne pouvaient guère être qu'Ulrique, Eléonore, deux noms qui ont quelque chose de fier et de mélancolique, et qui désignent presque avec précision une personne pâle et de haute stature, au maintien noble, quoique un peu froid. Telle paraissait précisément la comtesse à celui qui

la voyait pour la première fois dans son palais solitaire de Gothenbourg, sans parents, sans amis, sans société, entourée seulement des portraits de ses aïeux. Ceux-ci, du milieu des cadres dorés dont les salons étaient garnis, regardaient tout aussi fièrement qu'elle-même, tout aussi silencieusement et avec non moins d'assurance. L'essaim des domestiques se tenait dans un grand éloignement, afin de ne pas troubler le repos ni la solitude de la comtesse.

Mais pourquoi ce repos, cette solitude ? Pour raffiner peut-être sur les découvertes étranges de son ami, à qui les anges en faisaient parvenir tous les jours de nouvelles. Peut-être le visionnaire et la comtesse étaient-ils assis sur ce canapé de satin blanc parsemé d'étoiles d'argent, dans ce petit salon où des tapis moelleux empêchaient jusqu'au moindre bruit, même celui du craquement d'un soulier de soie ; peut-être l'entretenait-il, en retenant son haleine, avec ce ton prophétique qui sait toucher le nerf le plus secret ; peut-être l'entretenait-il de ses voyages dans les planètes, des créatures qu'il a vues dans Uranus et dans Saturne, et des habitants de la lune, qu'il a trouvés petits comme des enfants de six ans. La comtesse ne peut pas cacher un petit sourire profane quand son ami lui parle des palais de la Jérusalem céleste, brillants de pierres précieuses et de perles, et entourés de fleurs qui parlent. Mais elle ne sourit pas quand il lui dit que les anges s'intéressent encore humainement à ce qui concerne les cœurs ici-bas. Cette doctrine est trop consolante.

Le portrait d'un ange, tel que nous le donnent les livres saints, nous représente un messenger de la toute-puissance, beau, magnifique, exécutant sévèrement les ordres du maître, sans le moindre motif d'intérêt particulier. Le sort de l'humanité est à trop grande distance d'un tel esprit ; il ne doit déployer qu'avec une répugnance secrète le précieux ornement de ses ailes si pures, pour les plonger dans la mer orageuse des vapeurs fumantes et impures de la terre, d'une terre qu'il n'a jamais connue, où il n'a jamais souffert ni pleuré. L'ange qui chasse du paradis le couple infortuné de nos aïeux, et leur assigne pour séjour une terre froide et sombre, semble au rêveur suédois aussi inflexible et aussi impassible que son glaive de flamme. Swedenborg ne fut pas satisfait de ces anges. Il trouva que, quand la suprême sagesse jugeait nécessaire d'adresser des messages aux mortels, ces messages étaient bien positivement confiés aux cœurs aimants, et les anges qui nous viennent en aide furent, selon lui, des âmes d'hommes que la mort a moissonnés. Il entretenait la comtesse Ulrique Eléonore de ces nouveaux anges, de ces anges de sa fabrique, et peut-être se permettait-il l'allusion que cette doctrine lui plaisait surtout, parce que maintenant il pouvait être pour ainsi dire certain de la destination future de son amie.

Que le visionnaire et la comtesse s'entretenissent sur la nature des anges, cela n'avait

rien de surprenant ; mais ce qui pouvait paraître extraordinaire, c'est que ces entretiens continuassent régulièrement chaque soir dans le salon du palais de Gothenbourg, sur le même sofa à étoiles d'argent, quoique Swedenborg travaillât à Londres, à son traité sur *le vrai christianisme*, et que la comtesse s'ennuyât à un bal de la cour de Stockholm. Leurs esprits, affranchis des chaînes de la matière, enveloppés dans une image de leur corps, se réunissaient au lieu ordinaire de leurs confidences. Le vieux régisseur de la maison voyait régulièrement à la même heure les bougies s'allumer dans le salon, et le baron et la comtesse se présenter. Personne n'osait troubler cet entretien d'esprits, et très-peu de gens savaient pourquoi.

La comtesse mourut subitement, et les entretiens cessèrent. Le chagrin de Swedenborg fut extrême. Il s'enferma et demeura longtemps invisible même pour ses amis les plus intimes. La terre s'était vengée ; indignée de ce qu'il ne s'occupait toujours que du ciel, elle lui avait enlevé un de ses dons les plus beaux ; elle s'était résolue à briser une œuvre qui lui avait si heureusement réussi, mieux réussi que mille autres. On n'a pas besoin d'être visionnaire pour mesurer l'étendue d'une tristesse comme celle qu'éprouvait le pauvre Swedenborg.

Cependant la perte de l'apparition terrestre de son amie n'était pas le coup le plus terrible qui le frappât ; son chagrin le plus cuisant, c'était de ne pas savoir où elle était. A quoi bon toute sa théorie des anges, si la comtesse Ulrique Eléonore n'était pas allée grossir leur nombre ? Quel mortel pouvait espérer le devenir, si cette âme élevée et pure n'en avait pas été jugée digne ? Oh ! c'était inexplicable ! En vain interrogeait-il tous les messagers célestes qui le visitaient, aucun d'eux ne connaissait ce nouvel ange.

Serait-elle dans Saturne ? — Impossible, c'est la planète de l'épreuve ; pourquoi y serait-elle encore assujettie ? Dans Vénus ? — encore bien moins. Cette planète est habitée par des créatures grandes, corpulentes et ignares : que ferait-elle au milieu de pareils êtres, qui ne l'ont déjà que trop martyrisée ici-bas dans les soirées, aux promenades, aux tables de jeu et à la cour ? — Mais si elle n'était pas dans Jupiter, dans Saturne, dans Vénus, etc., ni parmi les anges, où était-elle donc ? — Cette question empoisonnait l'existence du visionnaire.

Après tout, la comtesse n'était morte que depuis cinq jours : on ne pouvait donc pas encore désespérer de recevoir de ses nouvelles. Dans la nuit du sixième jour, son ami veillait à Stockholm, en proie à ces doutes affreux qui menaçaient d'ébranler son système. L'heure sonna où l'entrevue dont nous avons parlé avait ordinairement lieu, et le son de la cloche ne s'était pas évanoui dans les airs que la comtesse parut dans la chambre avec son air habituel plein d'une douce amabilité. Elle était plus pâle encore que de coutume, et l'expression de ses regards était une espèce de faible reproche.

D'un geste très-significatif elle indiqua les régions du cœur et elle disparut. Ce fut l'ouvrage de quelques secondes.

Le visionnaire resta saisi de confusion et d'effroi. Autant il s'était d'abord estimé heureux de revoir celle qu'il avait perdue, autant l'aspect de son visage muet lui avait ensuite navré le cœur. Une espèce de fardeau pesant lui oppressait la conscience ; et la crainte d'avoir offensé par quelque méprise son amie vivante ou morte le tourmentait cruellement. Le signe qu'elle avait fait vers son cœur déchirait le sien. Son anxiété croissait tellement, qu'il partit en grande hâte pour Gothenbourg, où le corps de la comtesse avait été transporté.

Il arrive : on lui dit que, par ordre du médecin, l'enterrement n'a pas encore eu lieu, parce qu'aucun symptôme de mort réelle ne se manifeste jusqu'à présent sur le corps de la défunte. Le baron traverse la foule des domestiques consternés, entre d'un pas rapide dans la salle où la belle comtesse est étendue sur son lit de parade, dans le plus magnifique costume de cour, couverte de brillants et la poitrine ornée du large ruban amaranthe de l'ordre des chanoinesses de Sainte-Anne. Vingt-quatre chandeliers à branches versent leurs flots de lumière sur son port majestueux et sur son visage fin et pâle, où plane encore la même expression de tristesse. Sans dire un mot, Emmanuel Swedenborg détacha, sous le cordon de l'ordre, une chrysolithe de forme octogone que les femmes de chambre, en habillant le cadavre, avaient employée comme agrafe pour tenir le ruban. La pierre n'eut pas plutôt quitté la place qu'elle occupait sur le cœur de la comtesse, que son visage devint d'un calme parfait et d'une sérénité angélique ; toute trace de mélancolie et de reproche avait disparu. Cette chrysolithe était une pierre magique douée de la propriété de tenir le corps et l'esprit réunis, de sorte que la comtesse ne fut réellement morte qu'après que le talisman fut éloigné.

Tranquille sur le sort de son amie, Swedenborg retourna à Stockholm. On ne sait pas s'il l'a trouvée plus tard parmi les anges ; ce qui est néanmoins fort vraisemblable, puisque, à dater de cette époque, il défendit plus chaleureusement que jamais le système qu'il avait fondé.

SYCOMANCIE, divination par les feuilles de figuier. On écrivait sur ces feuilles les questions ou propositions sur lesquelles on voulait être éclairci : la feuille séchait-elle après la demande faite au devin par les curieux, c'était un mauvais présage ; et un heureux augure si elle tardait à sécher.

SYDONAY. Voy. *ASMODÉE*.

SYLLA. Comme il entra à main armée en Italie, on vit dans l'air, en plein jour, deux grands boucs noirs qui se battaient, et qui, après s'être élevés bien haut, s'abaissèrent à quelques pieds de terre, et disparurent en fumée. L'armée de Sylla s'épouvantait de ce prodige, quand on lui fit remarquer que ces prétendus boucs n'étaient

que des nuages épais formés par les exhalaisons de la terre. Ces nuages avaient une forme qu'on s'avisait de trouver semblable à celle du bouc, et qu'on aurait pu comparer également à celle de tout autre animal. On dit encore que Sylla avait une figure d'Apollon à laquelle il parlait en public pour savoir les choses futures.

SYLPHERS, esprits élémentaires, composés des plus purs atomes de l'air, qu'ils habitent.

L'air est plein d'une innombrable multitude de peuples, de figure humaine, un peu fiers en apparence, dit le comte de Gabalis, mais dociles en effet, grands amateurs des sciences, subtils, officieux aux sages, ennemis des sots et des ignorants. Leurs femmes et leurs filles sont des beautés mâles, telles qu'on dépeint les Amazones. Ces peuples sont les sylphes. On trouve sur eux beaucoup de contes. *Voy. CABALE.*

SYLVESTRE II. Gerbert, élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Sylvestre, en 999, fut l'un des plus grands papes. Ses connaissances l'avaient mis si fort au-dessus de son siècle, que des hérétiques, ne pouvant nier sa grandeur, attribuèrent l'étendue de son savoir à quelque pacte avec le diable. Il faisait sa principale étude, après les sciences sacrées, des sciences mathématiques : les lignes et triangles dont on le voyait occupé parurent à des yeux ignorants une espèce de grimoire et contribuèrent à le faire passer pour un nécromancien. Ce ne fut pas seulement le peuple qui donna dans cette idée absurde. Un auteur des vies des papes a dit sérieusement que Sylvestre, possédé du désir d'être pape, avait eu recours au diable, et avait consenti à lui appartenir après sa mort, pourvu qu'il lui fit obtenir cette dignité. Lorsque, par cette voie détestable, ajoute le même auteur stupide, il se vit élevé sur le trône apostolique, il demanda au diable combien de temps il jouirait de sa dignité ; le diable lui répondit par cette équivoque digne de l'ennemi du genre humain : — Tu en jouiras tant que tu ne mettras pas le pied dans Jérusalem. — La prédiction s'accomplit. Ce pape, après avoir occupé quatre ans le trône apostolique, au commencement de la cinquième année de son règne, célébra les divins mystères dans la basilique de Sainte-Croix, dite en Jérusalem, et se sentit attaqué aussitôt après d'un mal qu'il reconnut être mortel. Alors il avoua aux assistants le commerce qu'il avait eu avec le diable et la prédiction qui lui avait été faite, les avertissant de profiter de son exemple et de ne pas se laisser séduire par les artifices de cet esprit malin. Nous n'avons pas besoin de faire observer que nous rapportons des contes impudemment menteurs. Puis il demanda, poursuivent les calomnieux niais de ce grand pape, qu'après sa mort son corps fût coupé en quartiers, mis sur un chariot à deux chevaux, et inhumé dans l'endroit que

les chevaux désigneraient en s'arrêtant d'eux-mêmes. Ses dernières volontés furent ponctuellement exécutées. Sylvestre fut inhumé dans la basilique de Latran, parce que ce fut devant cette église que les chevaux s'arrêtèrent...

Martinus Polonus a conté encore que Sylvestre II avait un dragon qui tuait tous les jours six mille personnes... D'autres ajoutent qu'autrefois son tombeau prédisait la mort des papes par un bruit des os en dedans, et par une grande sueur et humidité de la pierre au dehors. On voit, par tous ces contes ridicules, qu'autrefois comme de nos jours, l'Eglise et ses plus illustres pontifes ont été en butte aux plus sottes calomnies.

SYMANDIUS, roi d'Egypte, possesseur du grand œuvre, qui, au dire des philosophes hermétiques, avait fait environner son monument d'un cercle d'or massif, dont la circonférence était de trois cent soixante-cinq coudées. Chaque coudée était un cube d'or. Sur un des côtés du péristyle d'un palais qui était proche du monument, on voyait Symandius offrir aux dieux l'or et l'argent qu'il faisait tous les ans. La somme en était marquée, et elle montait à 131,200,000,000 de mines (1).

SYMPATHIE. Les astrologues, qui rapportent tout aux astres, regardent la sympathie et l'accord parfait de deux personnes comme un effet produit par la ressemblance des horoscopes. Alors tous ceux qui naissent à la même heure sympathiseraient entre eux ; ce qui ne se voit point. Les gens superstitieux voient dans la sympathie un prodige dont on ne peut définir la cause. Les physionomistes attribuent ce rapprochement mutuel à un attrait réciproque des physionomies. Il y a des visages qui s'attirent les uns les autres, dit Lavater, tout comme il y en a qui se repoussent. La sympathie n'est pourtant quelquefois qu'un enfant de l'imagination. Telle personne vous plaît au premier coup d'œil, parce qu'elle a des traits que votre cœur a rêvés. Quoique les physionomistes ne conseillent pas aux visages longs de s'allier avec les visages arrondis, s'ils veulent éviter les malheurs qu'entraîne à sa suite la sympathie blessée, on voit pourtant tous les jours des unions de cette sorte aussi peu discordantes que les alliances les plus sympathiques en fait de physionomie.

Les philosophes sympathistes disent qu'il émane sans cesse des corpuscules de tous les corps, et que ces corpuscules, en frappant nos organes, font dans le cerveau des impressions plus ou moins sympathiques ou plus ou moins antipathiques.

Le mariage du prince de Condé avec Marie de Clèves se célébra au Louvre, le 13 août 1572. Marie de Clèves, âgée de seize ans, de la figure la plus charmante, après avoir dansé assez longtemps et se trouvant un peu incommodée de la chaleur du bal, passa dans une garde-robe, où une des femmes de la reine mère, voyant sa chemise

(1) Charlatans célèbres, de M. Gourel, t. I^{er}, p. 195.

toute trempée, lui en fit prendre une autre. Un moment après, le duc d'Anjou (depuis Henri III), qui avait aussi beaucoup dansé, y entra pour raccommode sa chevelure, et s'essuya le visage avec le premier linge qu'il trouva : c'était la chemise qu'elle venait de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur Marie de Clèves, la regarda avec autant de surprise que s'il ne l'eût jamais vue; son émotion, son trouble, ses transports, et tous les empressements qu'il commença de lui marquer, étaient d'autant plus étonnants, que, depuis six mois qu'elle était à la cour, il avait paru assez indifférent pour ces mêmes charmes qui, dans ce moment, faisaient sur son âme une impression si vive et qui dura si longtemps. Depuis ce jour, il devint insensible à tout ce qui n'avait pas de rapport à sa passion. Son élection à la couronne de Pologne, loin de le flatter, lui parut un exil; et quand il fut dans ce royaume, l'absence, au lieu de diminuer son amour, semblait l'augmenter; il se piquait un doigt toutes les fois qu'il écrivait à cette princesse, et ne lui écrivait jamais que de son sang. Le jour même qu'il apprit la nouvelle de la mort de Charles IX, il lui dépêcha un courrier pour l'assurer qu'elle serait bientôt reine de France; et lorsqu'il y fut de retour, il lui confirma cette promesse et ne pensa plus qu'à l'exécuter; mais, peu de temps après, cette princesse fut attaquée d'un mal violent qui l'emporta. Le désespoir de Henri III ne se peut exprimer; il passa plusieurs jours dans les pleurs et les gémissements, et il ne se montra en public que dans le plus grand deuil. Il y avait plus de quatre mois que la princesse de Condé était morte et enterrée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, lorsque Henri III, en entrant dans cette abbaye, où le cardinal de Bourbon l'avait convié à un grand souper, se sentit des saisissements de cœur si violents, qu'on fut obligé de transporter ailleurs le corps de cette princesse. Enfin il ne cessa de l'aimer, quelques efforts qu'il fit pour étouffer cette passion malheureuse (1). Quelques-uns virent là un sortilège.

On raconte qu'un roi et une reine d'Arracan (dans l'Asie, au delà du Gange) s'aimaient éperdument; qu'il n'y avait que six

mois qu'ils étaient mariés, lorsque ce roi vint à mourir; qu'on brûla son corps, qu'on en mit les cendres dans une urne, et que toutes les fois que la reine allait pleurer sur cette urne, ces cendres devenaient tièdes...

Il y a des sympathies d'un autre genre : ainsi Alexandre sympathisait avec Bucephale; Auguste chérissait les perroquets; Néron, les étourneaux; Virgile, les papillons; Commode sympathisait merveilleusement avec son singe; Héliogabale, avec un moineau; Honorius, avec une poule (2), etc. Voy. ANTIPATHIE, CLEF D'OR, etc.

SYRÈNES. Vous ne croyez peut-être pas plus aux syrènes qu'aux géants, qu'aux dragons. Cependant il est prouvé aujourd'hui qu'il y a eu des dragons et des géants; et dans un appendice très-attachant qui suit la légende de saint Oran (sixième siècle) dans le recueil de M. Amédée Pichot intitulé : *Le Perroquet de Walter Scott*, l'auteur prouve, par une multitude de faits et de monuments, qu'il y a eu des syrènes en Bretagne.

Les marins disent avoir entendu le sifflement de la syrène : ce mot, chez eux, indique cette faculté de la nature par laquelle l'air pressé rend un son; elle existe dans le ciel, sur la terre, dans les mers; elle produit l'harmonie des sphères, le sifflement des vents, le bruit des mers sur le rivage. Le peuple se représente la faculté dont il s'agit comme une espèce de divinité à laquelle il applique la forme d'une femme, d'une cantatrice habitante des airs, de la terre et des mers. De là les syrènes des anciens; ils leur donnaient la figure d'une femme, et le corps d'un oiseau ou d'un poisson. Zoroastre appelait l'âme syrène, mot qui en hébreu signifie chanteuse (3).

SYRROCHITE, pierre précieuse dont, au rapport de Plinè, les nécromanciens se servaient pour retenir les ombres évoquées.

SYTRY ou BITRU, grand prince aux enfers; il apparaît sous la forme d'un léopard, avec des ailes de griffon. Mais lorsqu'il prend la forme humaine, il est d'une grande beauté. C'est lui qui enflamme les passions. Il découvre, quand on le lui commande, les secrets des femmes, qu'il tourne volontiers en ridicule. Soixante-dix légions lui obéissent (4).

T

TABAC. Nicot, ambassadeur à Lisbonne, est le premier qui ait fait connaître le tabac en France; le cardinal de Sainte-Croix l'introduisit en Italie; le capitaine Drack en An-

gleterre. Jamais la nature n'a produit de végétaux dont l'usage se soit répandu aussi rapidement; mais il a eu ses adversaires. Un empereur turc, un czar de Russie, un roi de

(1) Saint-Foix, Essais.

(2) Les antipathies ne sont pas moins singulières en certains cas que les sympathies. On a vu à Calais un homme qui entra en fureur malgré lui lorsqu'il entendait crier des canards. Il les poursuivait l'épée à la main. Cependant il en mangeait avec plaisir; c'était son mets favori.

Helvétius raconte ce petit trait :

« Le duc de Lorraine donnait un grand repas à toute sa cour. On avait servi dans le vestibule, et le vestibule donnait sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée. La peur la saisit; elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin et tombe sur le ga-

zon. Au moment de sa chute, elle entend quelqu'un rouler à ses côtés; c'était le premier ministre du duc. — Ah! monsieur, que vous me rassurez et que j'ai de grâces à vous rendre! Je craignais d'avoir fait une impertinence. — Hé! madame, qui pourrait y tenir! Mais, dites-moi, était-elle bien grosse? — Ah! monsieur, elle était affreuse. — Volait-elle près de moi? — Que voulez-vous dire? — Elle araignée voler? — Hé quoi! reprend le ministre, pour une araignée vous faites ce train-là! Allez, madame, vous êtes folle; je croyais, moi, que c'était une chauve-souris. »

(3) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. II, p. 300.

(4) Wierus, Pseudom. dæm.

Perse, le défendirent à leurs sujets, sous peine de perdre le nez ou même la vie. Il ne fut pas permis, dans l'origine, d'en prendre à l'église; de même, à cause des étrennements qu'il provoque, on ne le prenait pas dans les réunions sérieuses de la cour. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, composa un gros livre pour en faire connaître les dangers. La faculté de médecine de Paris fit soutenir une thèse sur les mauvais effets de cette plante, prise en poudre ou en fumée; mais le docteur qui présidait ne cessa de prendre du tabac pendant toute la séance.

Les habitants de l'île de Saint-Vincent croient, dit-on, que le tabac était le fruit défendu du paradis terrestre.

TACITURNITÉ. Le diable jette souvent un sort sur ses suppôts, que l'on appelle le *sort de taciturnité*. Les sorciers qui en sont frappés ne peuvent répondre aux demandes qu'on leur fait dans leur procès. Ainsi Boullé garda le silence sur ce qu'on cherchait à savoir de lui, et il passa pour avoir reçu le sort de taciturnité (1).

TACOUINS, espèce de fées chez les mahométans; leurs fonctions répondent quelquefois à celles des Parques chez les anciens. Elles secourent plus habituellement les hommes contre les démons et leur révèlent l'avenir. Les romans orientaux leur donnent une grande beauté, avec des ailes comme celles des anges.

TAILLEPIED (NOËL), mort en 1589. On lui doit un *Traité de l'apparition des esprits*, à savoir, des âmes séparées, fantômes, etc., in-12, souvent réimprimé. Il admet dans ce livre beaucoup de contes de revenants. Il a laissé, de plus, les *Vies de Luther et de Carlostadt*, Paris, 1577, in-8°; un *Abrégé de la philosophie d'Aristote*, 1583, in-8°, une *Histoire de l'Etat et la république des Druides*, eubages, saronides, bardes, depuis le déluge jusqu'à Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1585, in-8°, livre plein de fables et d'idées singulières.

TAILLETROUX (JEANNE), femme de Pierre Bonnevault, sorcière que l'on accusa, à Montmorillon en Poitou (année 1599), d'avoir été au sabbat. Elle avoua dans son interrogatoire que son mari l'ayant contrainte de se rendre à l'assemblée infernale, elle y fut et continua d'y aller pendant vingt-cinq ans; que la première fois qu'elle vit le diable, il était en forme d'homme noir; qu'il lui dit en présence de l'assemblée : *Saute! saute!* qu'alors elle se mit à danser; que le diable lui demanda un lopin de sa robe et une poule, etc. Convaincue par témoins d'avoir, au moyen de charmes, maléficié et fait mourir des personnes et des bestiaux, elle fut condamnée à mort ainsi que son mari.

TAINGAIRI, esprits aériens chez les Kal-mouks. Ils animent les étoiles, qui passent pour autant de petits globes de verre. Ils sont des deux sexes.

TALAPOINS. Magiciens qui servent de

prêtres aux habitants du royaume de Lao, en Asie, et qui sont très-puissants.

Les Langiens (peuples de Lao) sont fort entêtés pour la magie et les sortilèges. Ils croient que le moyen le plus sûr de se rendre invincibles est de se frotter la tête d'une certaine liqueur composée de vin et de bile humaine. Ils en mouillent aussi les tempes et le front de leurs éléphants. Pour se procurer cette drogue, ils achètent des talapoins la permission de tuer. Puis ils chargent de cette commission des mercenaires qui en font leur métier. Ceux-ci se postent au coin d'un bois et tuent le premier qu'ils rencontrent, homme ou femme, lui fendent le ventre et en arrachent le fiel. Si l'assassin ne rencontre personne dans sa chasse, il est obligé de se tuer lui-même, ou sa femme, ou son enfant, afin que celui qui l'a payé ait de la bile humaine pour son argent.

Les talapoins profitent avec adresse de la crainte qu'on a de leurs sortilèges, qu'ils donnent et qu'ils ôtent à volonté, suivant les sommes qu'on leur offre.

On lit dans Marini beaucoup d'autres détails, mais la plupart imaginaires, l'auteur ayant voulu faire quelquefois assez méchamment, sous le manteau des talapoins, des allusions misérables aux moines chrétiens.

TALISMANS. Un talisman ordinaire est le sceau, la figure, le caractère ou l'image d'un signe céleste, faite, imprimée, gravée ou ciselée sur une pierre, par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté et attaché à l'ouvrage, sans être distrait ou dissipé par des pensées étrangères, au jour et à l'heure de la planète, en un lieu fortuné, par un temps beau et serein, et quand le ciel est en bonne disposition, afin d'attirer les influences.

Le talisman portant la figure ou le sceau du Soleil doit être composé d'or pur sous l'influence de cet astre, qui domine sur l'or. Le talisman de la Lune doit être composé d'argent pur, avec les mêmes circonstances. Le talisman de Mars doit être composé d'acier fin. Le talisman de Jupiter doit être composé du plus pur étain. Le talisman de Vénus doit être composé de cuivre poli et bien purifié. Le talisman de Saturne doit être composé de plomb raffiné. Le talisman de Mercure doit être composé de vif-argent fixé. Quant aux pierres, l'hyacinthe et la pierre d'aigle sont de nature solaire. L'émeraude est lunaire. L'aimant et l'améthyste sont propres à Mars. Le béryl est propre à Jupiter. La cornaline à Vénus. La chalcédoine et le jaspé à Saturne. La topaze et le porphyre à Mercure.

Les talismans furent imaginés, dit-on, par les Egyptiens, et les espèces en sont innombrables. Le plus célèbre de tous les talismans est le fameux anneau de Salomon, sur lequel était gravé le grand nom de Dieu. Rien n'était impossible à l'heureux possesseur de cet anneau, qui dominait sur tous les génies.

Apollonius de Tyane mit à Constantinople la figure d'une cigogne, qui en éloignait tous les oiseaux de cette espèce par une propriété

(1) M. Jules Garinet, Histoire de la magie en France, p. 245.

magique. En Egypte, une figure talismanique représentait Vénus couchée, et servait à détourner la grêle.

On faisait des talismans de toutes les matières ; les plus communs sont les talismans cabalistiques, qui sont aussi les plus faciles, puisqu'on n'a pas besoin pour les fabriquer de recourir au diable ; ce qui demande quelques réflexions.

Les talismans du Soleil, portés avec confiance et révérence, donnent les faveurs et la bienveillance des princes, les honneurs, les richesses et l'estime générale. Les talismans de la Lune garantissent des maladies populaires : ils devraient aussi garantir des superstitions. Ils préservent les voyageurs de tout péril. Les talismans de Mars ont la propriété de rendre invulnérables ceux qui les portent avec révérence. Ils leur donnent une force et une vigueur extraordinaires. Les talismans de Jupiter dissipent les chagrins, les terreurs paniques, et donnent le bonheur dans le commerce et dans toutes les entreprises. Les talismans de Vénus éteignent les haines et donnent des dispositions à la musique. Les talismans de Saturne font accoucher sans douleur ; ce qui a été éprouvé avec un heureux succès, disent des écrivains spéciaux, par des personnes de qualité qui étaient sujettes à faire de mauvaises couches. Ils multiplient les choses avec lesquelles on les met. Si un cavalier est botté et qu'il porte un de ces talismans dans sa botte gauche, son cheval ne pourra être blessé. Les talismans de Mercure rendent éloquentes et discrets ceux qui les portent révéremment. Ils donnent la science et la mémoire ; ils peuvent guérir toutes sortes de fièvres ; et si on les met sous le chevet de son lit, ils procurent des songes véritables, dans lesquels on voit ce que l'on souhaite de savoir : agrément qui n'est pas à dédaigner (1). *Voy. TALYS, THERAPHIM, THOMAS D'AQUIN, CROCODILES, PANTACLES, etc.*

TALISSENS, prêtres des Prussiens aux siècles de l'idolâtrie. Ils faisaient l'oraison funèbre du mort, puis, regardant au ciel, ils criaient qu'ils voyaient le mort voler en l'air à cheval, revêtu d'armes brillantes, et passer en l'autre monde avec une grande suite.

TALMUD. *Voy. THALMUD.*

TALYS, talismans employés dans les mariages chez les Indiens. Dans quelques castes, c'est une petite plaque d'or ronde, sans empreinte ni figure ; dans d'autres, c'est une dent de tigre ; il y en a qui sont des pièces d'orfèvrerie matérielles et informes.

TAMBOUR MAGIQUE. C'est le principal instrument de la magie chez les Lapons. Ce tambour est ordinairement fait d'un tronc creusé de pin ou de bouleau. La peau tendue sur ce tambour est couverte de figures symboliques que les Lapons y tracent avec du rouge. *Voy. LAPONS.*

TAMOUS, enfer général des Kalmouks. Des diables à tête de chèvre y tourmentent

les damnés, qui sont sans cesse coupés par morceaux, sciés, brisés sous des meules de moulin, puis rendus à la vie pour subir le même supplice. Les bêtes de somme y expient leurs fautes sous les plus pesants fardeaux, les animaux féroces se déchirent entre eux sans cesse, etc.

TANAQUIL, femme de Tarquin l'Ancien. Elle était habile dans la science des augures ; on conservait à Rome sa ceinture, à laquelle on attribuait de grandes vertus.

TANCHELM ou **TANCHELIN**. De 1105 à 1123, cet hérétique dissolu fut en si grande vénération à Anvers et dans les contrées voisines, qu'on recherchait ses excréments comme des préservatifs, charmes et phylactères (2).

TANIWOA, le Neptune des naturels de la Nouvelle-Zélande.

TANNER. Le cardinal Sfondrate raconte que le P. Tanner, pieux et savant jésuite, allant de Prague à Inspruck pour rétablir sa santé à l'air natal, mourut en chemin dans un village dont on ne dit pas le nom. Comme la justice du lieu faisait l'inventaire de son bagage, on y trouva une petite boîte que sa structure extraordinaire fit d'abord regarder comme suspecte, car elle était noire et composée de bois et de verre. Mais on fut bien plus surpris lorsque le premier qui regarda par le verre d'en haut se recula en disant qu'il y avait vu le diable. Tous ceux qui regardèrent après lui en firent autant. Effectivement ils voyaient dans cette boîte un être animé, de grande taille, noir, affreux, armé de cornes. Un jeune homme qui achevait son cours de philosophie fit observer à l'assemblée que la bête renfermée dans la boîte, étant infiniment plus grosse que la boîte elle-même, ne pouvait être un être matériel, mais bien un esprit comprimé sous la forme d'un animal. On concluait que celui qui portait la boîte avec lui ne pouvait être qu'un sorcier et un magicien. Un événement si diabolique fit grand bruit. Le juge qui présidait à l'inventaire condamna le mort à être privé de la sépulture ecclésiastique, et enjoignit au curé d'exorciser la boîte pour en faire sortir le démon. La multitude, sachant que le défunt était jésuite, décida de plus que tout jésuite commerçait avec le diable ; ce qui est la manière de juger des masses ignorantes. Pendant qu'on procédait en conséquence, un philosophe prussien, passant par ce village, entendit parler d'un jésuite sorcier et du diable enfermé dans une boîte. Il en rit beaucoup, alla voir le phénomène et reconnut que c'était un microscope, que les villageois ne connaissaient pas. Il ôta la lentille, et en fit sortir un cerf-volant qui se promena sur la table, et ruina ainsi tout le prodige. Cela n'empêcha pas que beaucoup de gens par la suite, parlant du P. Tanner, ne fassent mention que de l'impression produite d'à bord, et s'obstinaient à soutenir qu'ils avaient

(1) Le Petit-Albert.

(2) Voyez sa légende dans les légendes des sept péchés capitaux.

vu le diable, et qu'un jésuite est un sorcier (1).

TAP ou **GAAP**, grand président et grand prince aux enfers. Il se montre à midi lorsqu'il prend la forme humaine. Il commande à quatre des principaux rois de l'empire infernal. Il est aussi puissant que Byleth. Il y eut autrefois des nécromanciens qui lui offrirent des libations et des holocaustes; ils l'évoquaient au moyen d'artifices magiques qu'ils disaient composés par le très-sage roi Salomon; ce qui est faux, car ce fut Cham, fils de Noé, qui le premier commença à évoquer les esprits malins. Il se fit servir par Byleth et composa un art en son nom, et un livre qui est apprécié de beaucoup de mathématiciens. On cite un autre livre attribué aux prophètes Elie et Elisée, par lequel on conjure Gaap en vertu des saints noms de Dieu renfermés dans les Clavicules de Salomon.

Si quelque exorciste connaît l'art de Byleth, Gaap ou Tap ne pourra supporter la présence dudit exorciste. Gaap ou Tap excite à l'amour, à la haine. Il a l'empire sur les démons soumis à la puissance d'Amaymon. Il transporte très-promptement les hommes dans les différentes contrées qu'ils veulent parcourir. Il commande à soixante légions (2).

TARENTULE. On prétend qu'une seule piqure de la tarentule suffit pour faire danser. Un coq et une guêpe piqués de cette sorte d'araignée ont dansé, dit-on, au son du violon et ont battu la mesure. Si l'on en croit certains naturalistes, non-seulement la tarentule fait danser, mais elle danse elle-même assez élégamment. Le docteur Saint-André certifie qu'il a traité un soldat napolitain qui dansait tous les ans quatre ou cinq jours de suite, parce qu'une tarentule l'avait piqué. Ces merveilles ne sont pas encore bien expliquées.

TARNI, formules d'exorcisme usitées chez les Kalmouks. Ecrites sur du parchemin et suspendues au cou d'un malade, elles passent pour avoir la vertu de lui rendre la santé.

TAROTS ou **CARTES TAROTÉES**. C'est le nom qu'on donne aux cartes égyptiennes, italiennes et allemandes; le jeu se compose de soixante-dix-huit cartes, avec lesquelles on dit la bonne aventure d'une manière plus étendue que par nos cartes ordinaires. Il y a dans ce jeu vingt-deux tarots proprement dits. Dans les cartes italiennes, les tarots sont les quatre éléments (vieux style), l'Evangile, la mort, le jugement dernier, la prison, le feu, Judas Iscariote, etc.; dans les cartes allemandes, les tarots sont le fou, le magicien, l'ours, le loup, le renard, la licorne, etc. Il y a ensuite cinquante-six cartes, savoir: quatre rois, quatre dames, quatre cavaliers, quatre valets, dix cartes depuis l'as jusqu'au dix pour les bâtons (ou trèfles), dix pour les épées (ou piques), dix pour les coupes (ou carreaux), dix pour les pièces d'argent (ou cœurs).

Il serait trop long de détailler ici l'expli-

cation de toutes ces cartes. Elle ressemble beaucoup à la cartomancie ordinaire. Cependant elle donne infiniment plus d'oracles.

TARTARE, enfer des anciens. Ils le plaçaient sous la terre, qu'ils croyaient plate, à une telle profondeur, dit Homère, qu'il est aussi éloigné de la terre que la terre l'est du ciel. Virgile le dépeint vaste, fortifié de trois enceintes de murailles, et entouré du Phlééton. Une haute tour en défend l'entrée. Les portes en sont aussi dures que le diamant; tous les efforts des mortels et toute la puissance des dieux ne pourraient les briser. Tisiphone veille toujours à leur garde, et empêche que personne ne sorte, tandis que Rhadamanthe livre les criminels aux furies. L'opinion commune était qu'il n'y avait plus de retour pour ceux qui se trouvaient une fois précipités dans le Tartare. Platon est d'un autre avis: selon lui, après qu'ils y ont passé une année, un flot les en retire et les ramène dans un lieu moins douloureux.

TARTINI. Le célèbre musicien Tartini se couche ayant la tête échauffée d'idées musicales. Dans son sommeil lui apparaît le diable jouant une sonate sur le violon. Il lui dit: — Tartini, joues-tu comme moi? Le musicien, enchanté de cette délicieuse harmonie, se réveille, court à son piano et compose sa plus belle sonate, celle du diable.

TASSO (TORQUATO). Il croyait à l'astrologie judiciaire. « J'ai fait considérer ma naissance par trois astrologues, dit-il dans une de ses lettres; et, sans savoir qui j'étais, ils m'ont représenté d'une seule voix comme un grand homme dans les lettres, me promettant très-longue vie et très-haute fortune; et ils ont si bien deviné les qualités et les défauts que je me connais à moi-même, soit dans ma complexion, soit dans mes habitudes, que je commence à tenir pour certain que je deviendrai un grand homme. » Il écrivait cela en 1576. On sait quelle fut sa haute fortune et sa très-longue vie!

TATIEN, hérétique du deuxième siècle, chef des encratites, qui attribuaient au démon la plantation de la vigne et l'institution du mariage.

TAUPE. Elle jouait autrefois un rôle important dans la divination. Pline a dit que ses entrailles étaient consultées avec plus de confiance que celles d'aucun autre animal. Le vulgaire attribue encore à la taupe certaines vertus. Les plus merveilleuses sont celles de la main *taupée*, c'est-à-dire qui a serré une taupe vivante jusqu'à ce qu'elle soit étouffée. Le simple attouchement de cette main encore chaude guérit les douleurs de dents et même la colique. Si on enveloppe un des pieds de la taupe dans une feuille de laurier, et qu'on la mette dans la bouche d'un cheval, il prendra aussitôt la fuite, saisi de peur. Si on la met dans le nid de quelque oiseau, les œufs deviendront stériles.

De plus, si on frotte un cheval noir avec de

(1) Le P. Bonaventure Giraudeau.

(2) Wierus, Pseudom. dæm., p. 825.

l'eau où aura cuit une taupe, il deviendra blanc (1).....

TAVIDES, caractères que les insulaires des Maldives regardent comme propres à les garantir des maladies. Ils s'en servent aussi comme des philtres, et prétendent, par leur moyen, inspirer de l'amour.

TAYMURAL, roi de Perse qui relégua les génies dans les Ginnistan. *Voy. GÉNIES.*

TÉE, génie protecteur, que chaque famille otaitienne adore, et qui passe pour un des aïeux ou des parents défunts. On attribue à ces esprits le pouvoir de donner et de guérir les maladies.

TEHUPTEHUUH, génie auquel les Boutaniens attribuent la construction d'un pont de chaînes de fer qui se trouve dans les montagnes du Boutan. *Voy. PONT DU DIABLE.*

TELL. Dans une des montagnes sauvages de la Suisse, auprès du lac de Waldstœtten, il y a une grotte où les habitants croient que reposent les trois sauveurs de la Suisse, qu'ils appellent les *trois Tell*. Ils portent encore leurs anciens vêtements, et reviendront une seconde fois au secours de leur pays quand il en sera temps. L'entrée de leur grotte est très-difficile à trouver. Un jeune berger racontait à un voyageur qu'un jour son père, en cherchant à travers les rochers une chèvre qu'il avait perdue, était descendu par hasard dans cette grotte, et avait vu là dormir les trois hommes qu'il savait être les trois Tell. L'un d'eux, se levant tout à coup pendant qu'il le regardait, lui demanda : — A quelle époque en êtes-vous dans le monde? — Le berger tout effrayé lui répondit, sans savoir ce qu'il disait : — Il est midi. — Eh bien! s'écria Tell, il n'est pas temps encore que nous reparaissons; — et il se rendormit.

Plus tard, lorsque la Suisse se trouva engagée dans des guerres assez périlleuses, le vieux berger voulut aller réveiller les trois Tell; mais il ne put jamais retrouver la grotte.

TELLEZ (GABRIEL), plus connu sous le nom de Tirso de Molina, auteur du *Diable prédicateur*, drame dans le génie espagnol. A cinquante ans, ce poète dramatique renonça au théâtre et se fit religieux de l'ordre de la Merci. Nous faisons cette remarque parce qu'à propos de quelques plaisanteries un peu libres semées dans ses pièces, les critiques philosophes l'ont traité de moine licencieux, oubliant qu'il n'était pas moine quand il écrivait pour la scène.

TEMPÉRATURE. Les Grecs avaient des prêtres appelés Calazophylaces, dont les fonctions consistaient à observer les grêles et les orages, pour les détourner par le sacrifice d'un agneau ou d'un poulet. Au défaut de ces animaux, ou s'ils n'en tiraient pas un augure

(1) Les admirables secrets d'Albert le Grand, p. 114.

(2) Cette règle consistait en soixante-douze articles, qui disaient en substance que ces religieux militaires porteraient l'habit blanc; qu'ils entendraient tous les jours l'office divin; que lorsque le service militaire les en empêcherait, ils seraient tenus d'y suppléer par d'autres prières spécifiées dans les constitutions; qu'ils feraient maigre quatre jours de la semaine, et que l'exercice de

favorable, ils se découpaient le doigt avec un canif ou un poinçon, et croyaient ainsi apaiser les dieux par l'effusion de leur propre sang. Les Ethiopiens ont, dit-on, de semblables charlatans, qui se déchiquètent le corps à coups de couteau ou de rasoir pour obtenir la pluie ou le beau temps. Nous avons des almanachs qui prédisent la température pour tous les jours de l'année; prenez toutefois un manteau quand Matthieu Laensberg annonce plein soleil.

TEMPÊTES. On croit, sur les bords de la Baltique, qu'il y a des sorciers qui, par la force de leurs enchantements, attirent la tempête, soulèvent les flots et font chavirer la barque du pêcheur. *Voy. ERIC, FINNES, etc.*

TEMPLIERS. Vers l'an 1118, quelques pieux chevaliers se réunirent à Jérusalem pour la défense du saint sépulcre et pour la protection des pèlerins. Le roi Baudouin II leur donna une maison, bâtie aux lieux que l'on croyait avoir été occupés par le temple de Salomon; ils prirent de là le nom de templiers et appelèrent temple toute maison de leur ordre.

Dans l'origine ils ne vivaient que d'aumônes, et on les nommait aussi les pauvres de la sainte cité. Mais ils rendaient tant de services, que les rois et les grands s'empressèrent de leur donner des biens considérables. Ils firent les trois vœux de religion. En 1128, au concile de Troyes, saint Bernard leur donna une règle (2). En 1146, le pape Eugène III détermina leur habit, sur lequel ils portaient une croix.

Cet ordre se multiplia rapidement, fit de très-grandes choses et s'enrichit à tel point, qu'en 1312, après moins de deux siècles d'existence, il possédait en Europe neuf mille maisons ou seigneuries. Une si grande opulence amena la corruption parmi les templiers. Ils finirent par mépriser leur règle; ils se rendirent indépendants des puissances dont ils devaient être les soutiens; ils exercèrent des brigandages et se montrèrent presque partout insolents et séditions. On les accusait sourdement de former entre eux une société secrète pleine de mystères, qui se proposait l'envahissement de l'Europe. On disait que dans leur intimité ils abjuraient la religion chrétienne et pratiquaient un culte souillé de superstitions abominables. La magie, la sorcellerie, l'adoration du diable (3) leur étaient reprochées.

Philippe le Bel, qui voyait en eux des ennemis de la société et de l'Eglise, fit rechercher leur conduite. Sur les révélations de deux criminels détenus dans les prisons, et dont l'un était un templier apostat, Philippe fit arrêter et interroger à Paris plusieurs templiers; ils avouèrent les abominations dont on accusait l'ordre. C'était dans l'année

la chasse leur serait absolument interdit.

(3) Des aveux établirent que, dans un des chapitres de l'ordre tenu à Montpellier, et de nuit, suivant l'usage, on avait exposé une tête (*Voy. TÊTE DE BOPHOMET*); qu'aussitôt le diable avait paru sous la figure d'un chat; que ce chat, tandis qu'on l'adorait, avait parlé et répondu avec bonté aux uns et aux autres; qu'ensuite plusieurs démons étaient venus, etc.

1307. Ce commencement d'enquête jeta quelque alarme parmi les templiers. Au mois d'août, le grand maître et plusieurs des principaux chevaliers s'en plaignirent au pape, et, forts de leur puissance partout assise, ils demandèrent hardiment que, si on avait un procès à leur faire, on le fit régulièrement. Ils comptaient imposer silence aux clameurs par un ton si tranchant. Mais Philippe le Bel les prit au mot ; et le 13 octobre il fit arrêter dans ses Etats tous les templiers. Le 15, il assemble le clergé de Paris, fit convoquer le peuple et ordonna que l'on rendit compte publiquement des accusations portées contre les chevaliers du Temple. On ne pouvait procéder plus loyalement.

Les templiers étaient accusés : 1° de renier Jésus-Christ à leur réception dans l'ordre, et de cracher sur la croix ; 2° de commettre entre eux des impuretés abominables ; 3° d'adorer dans leurs chapitres généraux une idole à tête dorée et qui avait quatre pieds ; 4° de pratiquer la magie ; 5° de s'obliger à un secret impénétrable par les serments les plus affreux (1).

Les deux premiers articles furent avoués par cent quarante des accusés ; trois seulement nièrent tout. Le pape Clément V s'opposa d'abord aux poursuites commencées contre ces religieux militaires. Il n'autorisa leur continuation qu'après avoir interrogé lui-même, à Poitiers, soixante-douze chevaliers, et s'être convaincu par leurs aveux de la vérité des faits.

Il y eut dès lors des commissaires nommés ; des informations se firent dans toutes les grandes villes. Les bulles du pape furent envoyées à tous les souverains, pour les exhorter à faire chez eux ce qui se faisait en France. Quoique les templiers tinssent à tout ce qu'il y avait de plus grand dans les divers Etats, partout les accusations élevées contre eux devinrent si évidentes, que partout ils furent abandonnés. Jacques de Molai, leur grand maître, qui du reste était très-ignorant, avoua à Chinon, le 20 août 1308, les crimes déclarés, et les désavoua à Paris, le 26 décembre 1309. Mais le désaveu ne prouve rien. Les confessions avaient été faites librement et sans tortures.

Par toute l'Europe la vérité était reconnue de tous. Une bulle, publiée le 3 avril 1312, au concile de Vienne en Dauphiné, déclara l'ordre des templiers aboli et proscrit. Les chevaliers furent dispersés ; les principaux chefs condamnés à une prison perpétuelle, après qu'ils auraient fait leur confession publique. Un échafaud fut donc dressé à Paris devant les portes de Notre-Dame. C'est là que Jacques de Molai et un autre des hauts chevaliers devaient faire amende honorable. Jacques de Molai avait de nouveau confessé la vérité. Au lieu de réitérer l'aveu qu'on attendait en public, dès qu'il fut sur l'échafaud, il rétracta une seconde fois sa confession ; l'autre chevalier l'imita ; et c'est alors que Philippe le Bel indigné assemble son

conseil, qui condamna ces deux grands coupables à être brûlés. Leur supplice eut lieu ce même jour 18 mars 1314. On voit que leur procès avait duré sept ans. Si la passion s'en fût mêlée, comme on l'a tant écrit, il eût marché plus vite.

Il n'est pas vrai que Jacques de Molai ait ajourné le roi et le pape, comme on l'a dit aussi pour produire un effet de théâtre. Lui et ses compagnons infortunés se bornèrent à invoquer vainement une vengeance mystérieuse contre leurs juges.

Telle est la vérité sur les templiers. Ajoutons que ni le roi de France, ni le pape, ni les autres souverains ne profitèrent de leurs dépouilles.

Il reste dans la maçonnerie symbolique un ordre des templiers, qui prétendent remonter à l'ordre condamné. C'est une origine dont il est permis de n'être pas fier.

A propos des templiers modernes, que nous avons vus si singulièrement fonctionner à la Cour des Miracles à Paris, dans un magasin de bouteilles, en 1831, l'*Union catholique*, feuille réunie aujourd'hui à l'*Univers*, a donné des éclaircissements remarquables sur le procès des templiers au xiv^e siècle. Nous reproduisons ici ce fragment, signé des initiales E. F.

« Nous avons annoncé que le général Van Der Meer, un des chefs présumés de la conspiration récemment éventée par le gouvernement belge, s'occupait, vers l'époque de son arrestation, à constituer en Belgique une *société secrète de TEMPLIERS à l'instar de celle de Paris*.

« Cette nouvelle, dont nous indiquons d'ailleurs la source, était empruntée par nous au *Journal de Bruxelles*, et nos lecteurs concevront de reste que le caractère de l'*Union catholique* lui commandait de répandre, sous la responsabilité d'une feuille rédigée sur les lieux mêmes, un renseignement qui dénonçait l'usurpation du nom de templiers, si longtemps glorieux dans l'histoire du monde, surtout lorsque des opinions de parti semblaient avoir voulu s'entourer de ce vénérable prestige pour renverser l'ordre établi dans un Etat catholique, reconnu par les cabinets, et de plus allié de la France.

« Aujourd'hui, les informations ultérieures que nous avons obtenues, tant de nos correspondants de Belgique que par nos propres recherches, nous engagent à corriger la version du *Journal de Bruxelles*. Sans préjudice des *mystères* concentrés dans ses rangs supérieurs, comme cela se pratique parmi les francs-maçons, la société qui prend le nom de l'ordre du Temple dans les deux capitales n'est point une société secrète, si l'on veut réduire cette expression au sens convenu dans le langage politique. Elle n'est secrète qu'en dépit d'elle-même, et ne demanderait certes pas mieux que de conquérir une vaste notoriété. Nous lui rendons, à cet égard, pleine justice. Publications emportées par le torrent de la librairie ; assemblées

(1) Bergier, Dictionn. de théologie.

tenues dans le demi-jour d'un mystère transparent dont on multipliait comme à dessein les confidences; résurrection des noms splendides, des nobles formules et des gracieux costumes de l'ordre au moyen âge, les prétendus templiers du dix-neuvième siècle n'ont rien épargné pour saisir la curiosité de la foule.

« De loin en loin, quelques personnes qui vont partout se souviennent encore d'avoir vu, dans le temps où les saints-simoniens et l'abbé Châtel avaient donné l'exemple de ce genre de travestissements, un médecin et d'autres bourgeois, déguisés comme lui sous des costumes très-peu templiers, parodier en public la célébration des saints mystères du catholicisme. — Vaines tentatives! Ni le ridicule (1), ni le scandale, malgré l'excès de leur licence, n'ont pu faire événement dans les mémoires.

« Hâtons-nous de le dire, le *grand maître* qui se posait de la sorte en chef de religion, et sur lequel nous aurons à revenir, était presque seul; tous les hommes notables qui, trop légèrement sans doute, s'étaient fait admettre dans son ordre, l'avaient déclaré déchu; un régent avait été élu par les chevaliers qui professaient obéissance à la cour de Rome; et ce fut cette fraction de la société qui se recruta successivement de plusieurs centaines de noms honorables.

« Il n'est pas rare, dans le monde de Paris, qu'un membre distingué de la noblesse, de la magistrature, de l'administration, ou de quelque corporation de l'Etat, lorsqu'à travers le vagabondage d'une causerie intime vous l'interrogez sur ses titres, finisse par vous apprendre qu'il est templier. — Templier! vous écriez-vous: depuis quand donc, de grâce, et par quelle puissance cet ordre a-t-il été rétabli? — Sur quoi votre interlocuteur vous répond négligemment que l'ordre du Temple n'est pas mort avec Jacques de Molai; que la transmission de la grande maîtrise a persisté jusqu'à nos jours, d'abord dans le mystère, puis à ciel ouvert; qu'il a dans sa bibliothèque une publication templière où tout cela se trouve expliqué; qu'enfin il s'est fait recevoir dans l'ordre, parce que la beauté du costume, rétabli d'après l'histoire, le choix des banquets de cérémonie, et le prétexte des œuvres philanthropiques l'ont séduit.

« Si vous êtes en veine de malice, et si vous ne craignez pas de déplaire, d'autres questions s'échapperont tout naturellement

(1) Nous n'inventons rien. Voici le costume historique et le costume fantastique mis en regard:

TEMPLIERS DES CROISADES.

Chlamyde longue en laine blanche de Ségovie, à croix rouge sur la poitrine.

Manteau long à capuchon, en laine de Ségovie, à croix rouge sur l'épaule.

Hauts-de-chausses unis.

Large ceinturon à deux bélières, en cuir fauve.

TEMPLIERS DE LA COUR DES MIRACLES (1831).

Petite redingote en serge blanche, descendant jusqu'au genou.

Petit manteau à la Leicester, en serge, à petite croix; toque vénitienne de la renaissance, à plume droite.

Hauts-de-chausses espagnols.

Ceinturon en cuir verni blanc.

de vos lèvres: — Pour dîner ensemble, il suffit que des gens soient amis; pour faire des bonnes œuvres, la qualité d'homme et de chrétien est surabondante; dès lors, qu'exprime, dans votre société, le nom d'ordre du Temple? La règle que le premier grand maître reçut des mains de saint Bernard vous sert-elle de règle? Etes-vous moines et chevaliers? En outre du triple vœu spirituel de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, avez-vous prononcé le triple vœu temporel de fraternité, d'hospitalité et de service militaire? Avez-vous été successivement novice et servant dans un ordre religieux, page, écuyer, comme les aspirants de chevalerie? Quels infidèles allez-vous combattre par l'exemple, la vertu, les bonnes œuvres, et, s'il le faut, par l'épée?

« Il serait peut-être charitable de ne pas porter plus loin cette investigation, déjà trop embarrassante pour les chevaliers du Temple, et surtout de leur épargner la dernière et la plus terrible question: — Existe-t-il?

« L'histoire de l'ordre du Temple va nous répondre pour eux. Des monceaux immenses de volumes ont été publiés sur le grand événement qui signala l'ouverture du quatorzième siècle. Comme toujours, le choc des discussions a soulevé tant de poussière entre les yeux de l'esprit et la vérité, qu'après toute l'érudition dépensée, nous en sommes définitivement, en France, à connaître l'histoire des templiers par la tragédie de feu M. Raynouard.

« Nous ne faisons pas ici de la critique littéraire; et nous pourrions nous abstenir de juger la sincérité de M. Raynouard, ou la droiture de son jugement en matière d'histoire. Sous tous les points de vue, cela met à l'aise notre respect pour les morts. Mais nous demanderons la permission de remonter à des sources d'une meilleure authenticité que la tragédie de l'empire, et même que les historiens du dix-huitième siècle, auxquels l'auteur de cet ouvrage en avait emprunté la donnée.

« Les philosophes du dix-huitième siècle avaient sans doute beaucoup d'esprit, et surtout ils savaient le frapper comme une effigie frivole sur cette menue monnaie qui circule si vite et qui plaît tant à la multitude. Auxiliaires d'un penchant funeste, ils entrèrent dans le courant tracé par la régence et le favorisèrent. On sait ce que c'est que le journalisme belligérant de notre épo-

TEMPLIERS DES CROISADES.

Epée de combat de chevalier, à hauteur d'appui; poignée formant la croix de l'ordre et servant de sceau; fourreau garni de fer.

Eperons à grande étoile, et recourbés en col de cygne.

Chaîne à gros grains de chapelet, en or massif.

Gants de chevalier, en daim.

Anneau en or, aux armes du Temple.

TEMPLIERS DE LA COUR DES MIRACLES (1831).

Epée de cour très-courte; poignée dorée; fourreau garni de cuivre doré.

Eperons à molettes.

Ruban rouge et croix de l'ordre du Saint-Esprit.

Gants glacés.

que, et à quel monde il s'adresse ! La vogue du moment, funeste ou salutaire, y fait la loi, et le journalisme en est le page et le vassal. Le pamphlet d'alors fut le journal d'aujourd'hui, aux différences près. Les libraires étrangers y trouvaient leur compte et payaient le bel esprit au poids de l'or. Bayle, avec ses froides colères, était à la mode parmi les réfugiés hollandais, et Voltaire en devint le plagiaire élégant. Avec un meilleur ton (quoique pas toujours), et grâce au frein des convenances du temps qui forçaient l'impiété de se montrer jusqu'à certain point de bonne compagnie, les philosophes mettaient en relief, dans les cercles de leurs partisans émérites, ceux de leurs adversaires dont ils se flattaient d'avoir bon marché, sauf à passer les autres sous silence. Rien de plus facile que de montrer de l'esprit contre les gens qui n'en ont pas. Le jeu, pour lors, est sûr, s'il n'est pas magnanime. On ne s'attaquait pas, et pour cause, à l'abbé Guénée, aux conférences de la Sorbonne, aux mandements de Mgr de Beaumont, à Bergier. La victoire n'eût pas été si prompte, en dépit de l'étourderie des multitudes, et les conspirateurs ménageaient leur poudre. Qu'un pauvre écrivain comme il s'en trouve partout, même chez les philosophes, s'avisât d'imprudences et de zèle en défendant avec maladresse la sainte cause, vite on le prenait pour type et pour but ; la clameur le plaçait sur le pavois, et l'infortuné payait pour les illustrations de l'Eglise.

« Ainsi, d'une part, la défense ne se fit pas en aussi grande échelle que l'attaque, et, d'autre part, la volubilité des brouillons étouffa des voix graves, fatalité commune à tous les temps de débâcle. Et voilà comment peut s'expliquer l'engouement des générations qui nous précédèrent pour des arguments que, même à présent, on ne discute pas ; car, à moins d'excuser la sottise par le fanatisme des partis pris, on ne discerne pas fort clairement à quel prestige ils ont dû leur influence. L'Eglise ne fut certainement ni sotte ni muette, mais les mœurs travaillaient au profit des philosophes, et, sous le feu du respect humain, les rangs de son auditoire s'étaient singulièrement dégarnis.

« Ce n'est pas nous, ce sont les savants modernes, occupés en France à retourner le libre examen vers l'Encyclopédie elle-même ; ce sont principalement les auteurs protestants de l'Allemagne contemporaine, édifiés par leurs propres travaux sur les monuments littéraires du moyen âge, qui déclarent aujourd'hui, forts d'une science plus consciencieuse et plus profonde, que l'histoire, telle que le dix-huitième siècle l'a faite, et telle que la génération descendante la connaît encore, n'est qu'un mensonge ingrat, qu'une longue calomnie des enfants contre leurs pères.

« De pareils témoignages ne sauraient être suspects aux yeux du monde. Nous renonçons cependant à nous en prévaloir ; et cela d'autant plus volontiers que nous n'en avons pas besoin. Nos lecteurs aimeront mieux,

sans doute, interroger avec nous les événements connus de tous, pour les mettre en regard du droit et de la raison d'Etat, tels qu'ils ressortent de la constitution de l'ordre aboli par l'Eglise et par les souverains ; des attributions respectives de ces puissances ; enfin, de la situation de l'Europe à l'époque où se vida le fameux procès des templiers.

« Depuis les sanglantes persécutions qui refoulèrent les croyants dans les catacombes de Rome, sépulcres où descendaient vifs ces martyrs que la mort souvent ne tardait pas à relever du soin d'une migration nouvelle, jamais la chrétienté n'avait frémie d'aussi violentes appréhensions qu'à la fin du onzième siècle. Le vieux génie païen, réapparu sous une forme musulmane, présentait aux extrémités de l'Europe les deux cornes du croissant. A l'occident, l'islamisme pénétrait jusqu'au cœur du royaume très-chrétien ; à l'orient, ses armées couvraient la terre même où le Sauveur des hommes avait souffert pour eux la vie et la mort. L'Eglise répondit à l'Europe émue. Elle organisa la corporation militaire sur le modèle éternel de l'ordre pris en elle-même, et la chevalerie étonna le monde par le spectacle d'une vaste confraternité d'hommes qui ne se connaissaient et ne se comprenaient ni par leurs noms, ni par leurs langages, mais seulement dans l'unité de la commune pensée de sacrifice et d'amour.

« Déjà la grande apparition de la chevalerie européenne avait été devancée par des lazaristes, des frères de Saint-Jean, congrégations humbles et dévouées, qui se groupaient à l'entour du saint sépulcre pour y porter secours aux pèlerins dans leurs besoins, dans leurs maladies et dans les persécutions qu'ils souffraient sous l'empire des Sarrasins. A leur tour, entre les premiers, Hugues de Payens et ses huit compagnons s'installèrent à Jérusalem, au service du temple de Salomon et de la sûreté des chemins qui conduisaient les pieux voyageurs vers ce lieu vénérable. Pendant dix ans, leur petite confrérie se maintint à travers mille dangers sans gagner ni perdre un seul homme, vêtue et nourrie par la charité chrétienne ; si pauvre, qu'ils montaient à deux le même cheval, comme le rappelle encore l'emblème de leurs armes. Mais du jour où le pape Honoré II la convertit en ordre régulier au concile de Troyes (1128), et lui prescrivit une règle écrite par saint Bernard, la société des *pauvres frères du Temple* fit de nombreuses admissions, et devint propriétaire de biens considérables, en sa qualité de garde armée, d'infirmière et d'aumônier du monde chrétien.

« La participation des templiers au grand mouvement des croisades est universellement connue. Chacun sait que cette admirable corporation qui, suivant l'expression des chroniqueurs, *marchoit toujours la première à la rescousse et la dernière au recul*, sut encore conquérir une gloire supérieure au milieu des hauts faits par lesquels toutes les armées chrétiennes s'illustrèrent aux dépens

de l'ambition militaire des Sarrasins. Pendant deux siècles, la succession des grands maîtres, toujours choisis néanmoins dans les rangs des hommes jeunes et forts, offre une série de règnes courts et multipliés, semblables aux règnes de ces vieillards courbés sous le poids du sacerdoce, que la prudence inspirée du conclave élève à de si fréquentes reprises au trône pontifical. Dignes représentants d'un clergé qui transportait l'esprit de sacrifice dans la guerre, les chefs de l'ordre du Temple de Jérusalem tombaient presque tous sur les champs de bataille, après quelques années d'un ministère pénible et glorieux.

« La mission défensive de la croisade en Orient était accomplie : Rome désavoua les entreprises attardées des chrétiens qui s'obstinaient à guerroyer en Palestine. Boniface VIII, dans l'intérêt général, venait de repousser le projet d'une croisade nouvelle, exposé par Jacques de Molai dans un mémoire d'ailleurs plein de mérite. La plus urgente mesure à prendre en temps de paix, c'est le licenciement des troupes mises sur le pied de guerre; et l'Eglise devait désarmer, comme les souverains et les seigneurs du siècle, à la clôture de la grande expédition dont les besoins avaient absorbé la force des peuples au profit de la nécessité d'un jour.

« Tandis que la chrétienté se reconstituait pour réparer dans le travail ses forces épuisées par tout le sang qu'elle avait perdu; que la religion et la politique calmaient de concert les dernières effervescences d'une crise mourante; que le clergé, la noblesse et le peuple se retournaient vers les arts pacifiques, vingt mille chevaliers du Temple, dont chacun emmenait ses écuyers, tous nourris dans la liberté des camps, au contact des mœurs de l'Asie, soldats cousus d'or et revêtus d'un double pouvoir ecclésiastique et militaire, rentraient en Europe le même jour avec armes et bagages, prêts à se disperser comme les eaux de l'orage à travers les langues multiples de leur ordre, et prêts aussi, s'il en était besoin, à se rallier sur l'appel du grand maître.

« Ce retour menaçait la société d'un double péril. D'une part, il était notoire en haut lieu, et surtout à Rome, que le chapitre général de l'ordre servait de centre à la transmission d'une doctrine mystérieuse, empruntée à l'ancienne Egypte par l'intermédiaire des sectes secrètes d'Orient, et qui se cachait dans les degrés supérieurs de la hiérarchie templière, pour s'infiltrer inévitablement quelque jour au sein des croyances qui supportaient la constitution européenne. D'autre part, les souverains avaient tout à redouter d'une corporation mixte, plus puissante peut-être qu'aucun d'entre eux sous le point de vue militaire, indépendamment de ses prérogatives spirituelles; le roi de France, en particulier, ne pouvait voir sans appréhension, au cœur de ses Etats, la plus grande portion de ces quarante mille commanderies, dont les belliqueux habitants, s'il leur pre-

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II

nait fantaisie d'échapper au joug du saint-siège, pouvaient ébranler le trône de Philippe en se levant contre lui comme un seul homme.

« Bref, avec le changement des affaires, le plus grand secours de la veille était devenu le plus grand danger du lendemain. L'inutilité de l'institut pour l'avenir se montrait certaine autant que sa soumission volontaire paraissait douteuse; et la révolte des chevaliers de Prague et d'Aragon prouva depuis qu'on ne s'était point trompé.

« Analysons rapidement cette fameuse procédure que les contemporains ont unanimement approuvée, et qui, depuis le dix-septième siècle, excita tant de tardives clameurs. Par l'autorité de Philippe le Bel, les templiers de France furent tous arrêtés en un seul jour, le 13 octobre 1307.

« A peine Clément eut-il appris cette mesure, qu'il s'en plaignit, dans une bulle adressée au roi de France, comme d'une usurpation sur la liberté de l'Eglise, qui seule pouvait juger les ecclésiastiques. Il suspendit en même temps le pouvoir des archevêques, évêques, prélats et inquisiteurs de France, dans l'instruction du procès des templiers. Philippe se récria d'abord; mais, sur l'avis des docteurs de la couronne, il satisfait les cardinaux qui se présentèrent devant lui par l'ordre du pape, et les principaux templiers furent envoyés à Poitiers, où se trouvait alors le saint-père.

« Clément les interrogea, au nombre de soixante-douze, et reçut avec douleur les plus accablants aveux. Le reniement du Christ et les pratiques infâmes qui pesaient déjà sur la réputation de l'ordre sont des faits établis par les révélations presque unanimes des accusés.

« Convaincu dès lors que l'instruction suivait une marche régulière, le pape autorisa sur de nouveaux frais le clergé de France à la poursuivre, et permit aux ordinaires de procéder jusqu'à la sentence, qui serait donnée contre les chevaliers par les conciles provinciaux. Néanmoins il se réserva, comme au saint-siège, le jugement du grand maître et des principaux dignitaires du Temple.

« En conséquence, Philippe le Bel décerna commission à Guillaume de Paris, de l'ordre des frères prêcheurs, inquisiteur de la foi en France, et aux gentilshommes les plus notables dans les localités diverses, pour informer sur les chevaliers tenus en son pouvoir royal, au nom de l'Eglise, et sur la prière du pape et des prélats, pendant que Clément lui-même interrogeait le grand maître et les hauts officiers, qui répétèrent les aveux de leurs inférieurs.

« L'enquête générale marchait activement en France; mais la cour de Rome, toujours attentive à contre-balancer les préventions nationales par le poids de son impartialité suprême, chargea cette fois encore trois cardinaux de s'assurer par eux-mêmes de la réalité des réponses étranges que l'on obtenait des templiers. Enfin, ne voyant plus l'ombre d'un doute, le saint-père, en 1308,

invita par des bulles tous les souverains à suivre dans leurs Etats l'exemple du fils aîné de l'Eglise. Comme chefs d'enquête, il leur posa quatorze articles fondés sur les charges déjà connues. Dans cette année, le concile général de Vienne en Dauphiné fut aussi convoqué pour achever l'œuvre entreprise par les prélats, abbés, chapitres, villes et communes de France, dans plusieurs synodes provinciaux.

« Au bout d'une instruction de cinq ans, le concile général, composé de trois cents évêques, se réunit en 1313. Les témoins, les accusés et leurs procureurs entendus, l'abolition de l'ordre du Temple y fut prononcée, et le pape la confirma par une bulle célèbre.

« Lorsqu'on examine les révélations de deux cent quarante templiers, qui sont citées intégralement dans le grand ouvrage de l'historien Dupuis, et celles de deux mille témoins entendus contre eux dans toute la chrétienté, on est surpris, devant le poids des charges, de voir la multiplicité des acquittements. Les condamnations ne portent que sur des crimes plus sévèrement châtiés par la justice du temps, et dont la plupart entraînent, même aujourd'hui, des peines analogues. Ainsi, les complots contre la sûreté de l'Etat mènent encore à l'incarcération les modernes imitateurs des templiers qui les commirent, et le crime monstrueux dont plusieurs furent convaincus est puni de mort en Angleterre jusqu'à ce jour.

« Il faut tenir compte de l'esprit miséricordieux du catholicisme, qui tempéra, pour sa part, la sévérité des lois temporelles, en attachant le pardon au repentir, pour concevoir que, dans une immense corporation visiblement dépravée, sur tant de milliers d'hommes, soixante à quatre-vingts seulement aient subi la peine capitale. Jacques de Molai lui-même et trois autres chefs de l'ordre, convaincus comme lui, obtinrent la commutation de la peine du bûcher en prison perpétuelle, sous la condition d'une amende honorable, et la terrible sentence ne fut exécutée que lorsque, au mépris de leurs promesses, ils eurent protesté contre leurs juges à la face du peuple.

« Nous n'avons point qualité pour descendre dans les consciences; qu'il nous suffise d'enregistrer la régularité des jugements.

« Plus faibles dans les autres pays, les templiers s'y soumirent généralement aux censures ecclésiastiques. Le rhingrave Hugues parut devant le concile de Mayence, à la tête de six chevaliers sous les armes, et demanda le jugement de Dieu. Nul champion ne s'étant présenté contre eux, ils furent absous, suivant la loi civile. La presque totalité des templiers, soit absous, soit pénitents et reçus en grâce, passèrent, avec leurs dignités et leurs biens, dans les ordres militaires de l'Hôpital (dit de Saint-Jean ou de Malte), de Notre-Dame-de-Monteza et du Christ, chargés désormais de continuer la défense de l'Europe sur la Méditerranée, son nouveau théâ-

tre, où le génie du Temple, sous ces formes diverses, servit longtemps encore la cause de la chrétienté.

« On a parlé souvent de la confiscation que Clément V, Philippe le Bel et d'autres princes auraient exercée sur les possessions templières; ramenons d'un mot à ses véritables termes cette question si simple et si complaisamment obscurcie.

« Comme l'ordre lui-même, ses propriétés, par leur titre, étaient complexes. Elles provenaient de donations faites par des rois, des seigneurs ou de riches communautés à la langue, c'est-à-dire au préceptorat spécial de leur pays. Chaque propriété, château, temple, chapelle, forêt ou terre, était, de la sorte, tout à la fois ecclésiastique et nationale.

« De là, lors de l'abolition de l'ordre, nécessité d'une liquidation entre l'Eglise et les souverains. Les uns réclamèrent, de droit, soit pour eux, soit pour leurs sujets, les biens constitués sur la tête de l'ordre; les autres permirent que des richesses données au Temple par eux ou par leurs pères fussent transférées soit aux hospitaliers de l'ordre de Malte, soit à quelque autre institution pieuse, et ces richesses seules passèrent entre les mains de l'Eglise.

« Aussitôt après la bulle de condamnation, le pape déclara, par une autre bulle, qu'en décrétant l'union des biens des templiers à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, il avait entendu que ce fût sans préjudicier aux droits que les rois, princes, barons et autres seigneurs pourraient avoir sur ces biens lors de leur capture.

« On pourrait demander si Philippe le Bel, par exemple, en regard de l'épuisement des finances, n'avait pas de justes raisons pour réintégrer dans les possessions de la couronne une partie au moins des commanderies templières de France? Il ne toucha cependant qu'aux meubles et à quelque argent qui se trouvait alors dans les maisons de son royaume. Tous les biens immeubles qui formaient la principale richesse de l'ordre furent par lui cédés aux hospitaliers de Malte.

« Les dépenses du procès avaient été prodigieuses. On peut en juger par la mainlevée que Louis le Hutin donna, le 14 février 1315, à Foulques de Villaret, grand maître de l'Hôpital, en vertu de la restitution à la couronne de France, de 260,000 livres et de plusieurs autres sommes non exprimées, pour laquelle Philippe le Bel avait engagé tous les biens du Temple remis aux frères de Malte, comme il appert par le registre du trésor de l'an 1317, lettre 142.

« Terminons par le grand argument que les templiers modernes dont nous avons parlé dans le commencement de cet article, croient alléguer contre la décision par laquelle le souverain pontife, avec l'approbation du concile de Vienne, abolit l'institut qu'un autre pape et un autre concile avaient

fondé. « Clément lui-même, disent-ils (1), déclare, dans son décret d'abolition, qu'il n'a pas le droit de détruire l'ordre; » et, pour le prouver, ils citent une partie de la bulle de Vienne (6 non. maii, pont. nost. ann. 7, sive 2 maii 1312), qui déclare exactement le contraire.

« Voici comme s'exprime ce document, qui se trouve entre les mains de tout le monde :

« Ce n'est pas sans amertume de cœur et sans douleur qu'avec l'approbation du saint concile, ne pouvant, d'après les enquêtes et les procédures auxquelles il (l'ordre du Temple) a été soumis, prononcer en justice une sentence définitive, nous soumettons, non par une telle sentence, mais par voie de provision ou d'ordination apostolique, cet ordre à une prohibition perpétuelle, et le soustrayons à notre sanction irrévocable et perpétuellement valable, défendant expressément que personne n'entre dans ledit ordre, n'en prenne ou n'en porte l'habit, ou ne présume agir comme templier; que si quelqu'un faisait infraction à cette défense, il encourrait, par le fait même, la sentence d'excommunication. »

« L'assertion des templiers modernes, confrontée avec les termes de la bulle papale, nous dispense du moindre commentaire, car la difficulté qu'ils ont élevée contre le caractère perpétuel d'une sentence provisoire s'appuie simplement sur une interprétation vicieuse des mots. Personne, pas plus en bonne grammaire qu'en bonne jurisprudence, ne confondra *provisoire* avec *momentané*, ou *perpétuel* avec *éternel*. S'il restait une réflexion à faire sur l'acte apostolique, elle serait pour la modération de Clément V.

« Ainsi disparaît devant un solide examen cette fantasmagorie de persécutions et de vengeances que la petite histoire pamphlétaire a soulevée sans pudeur autour d'un acte légal et politique, dont la prudente et ferme exécution licencia partout une corporation surannée, transfigura ses éléments selon les besoins du temps, concourut à rétablir les finances de l'Europe, et sauva peut-être une guerre civile à la France. »

TENARE, soupirail des enfers chez les anciens; il était gardé par Cerbère.

TENEbres. On appelle les démons puissances des ténèbres, parce qu'ils ne souffrent pas la lumière. On comprend aussi pourquoi les enfers sont nommés le séjour ténébreux.

TENTATIONS. Voy. DÉMONS, PACTES, DÉVOUEMENT, etc. — Voici sur ce sujet un passage emprunté à *l'Esprit de Nicole* et composé d'extraits textuels de ses divers écrits :

« Les démons sont des anges qui ont été créés comme les bons, dans la vérité, mais qui, n'y ayant pas demeuré fermes, sont tombés par l'orgueil et ont été précipités dans l'enfer. Et quoique Dieu, par un secret jugement, permette qu'avant le jugement dernier ils n'y soient pas entièrement atta-

(1) Manuel des chevaliers de l'ordre du Temple, à Paris, chez le chevalier A. Guyot, imprimeur de la milice du Temple, 707 (*).

(*) Date templière qui prend pour ère la fondation de la

chés, et qu'ils en sortent pour tenter les hommes, ils portent néanmoins leur enfer partout.

« Les démons, quoique toujours disposés à nuire aux hommes, n'en ont néanmoins aucun pouvoir, à moins que Dieu ne le leur donne; et alors c'est, ou pour punir les hommes, ou pour les éprouver, ou pour les couronner.

« Les méchants sont proprement les esclaves du diable; il les tient assujettis à sa volonté; ils sont dans les pièges du diable, qui les tient captifs pour en faire ce qui lui plaît. Dieu règle néanmoins le pouvoir du démon, et ne lui permet pas d'en user toujours à sa volonté; mais il y a cette différence entre les méchants et les bons, qu'à l'égard des méchants il faut que Dieu borne le pouvoir que le diable a de lui-même sur eux, pour l'empêcher de les porter à toutes sortes d'excès, au lieu qu'à l'égard des bons il faut, afin que le diable puisse les tourmenter, que Dieu même lui en donne la puissance, qu'il n'aurait pas sans cela.

« Tout le monde est rempli de démons, qui, comme des lions invisibles, rôdent à l'entour de nous, et ne cherchent qu'à nous dévorer. Les hommes sont si vains dans leur aveuglement, qu'ils se font un honneur de ne pas les craindre, et presque de ne pas les croire.

« C'est une faiblesse d'esprit, selon plusieurs, d'attribuer aux démons quelque effet, comme s'ils étaient dans le monde pour n'y rien faire, et qu'il y eût quelque apparence que Dieu, les ayant autrefois laissés agir, il les ait maintenant réduits à une entière impuissance. Mais cette incrédulité est beaucoup plus supportable, quand il ne s'agit que des effets extérieurs. Le plus grand mal est qu'il y a peu de personnes qui croient sérieusement que le diable les tente, leur dresse des pièges, et rôde à l'entour d'eux pour les perdre, quoique ce soit ce qu'il y a de plus certain. Si on le croyait, on agirait autrement; on ne laisserait pas au démon toutes les portes de son âme ouvertes par la négligence et les distractions d'une vie relâchée, et l'on prendrait les voies nécessaires pour lui résister.

« Il est bien rare de trouver des gens frappés de la crainte des démons, et qui aient quelque soin de se garantir des pièges qu'ils leur tendent. C'est la chose du monde à quoi l'on pense le moins. Toute cette république invisible d'esprits mêlés parmi nous, qui nous voient et que nous ne voyons point, et qui sont toujours occupés à nous tenter, en excitant ou en enflammant nos passions, ne fait pas plus d'impression sur l'esprit de la plupart des chrétiens, que si c'était un conte et une chimère. Notre âme, plongée dans les sens, n'est touchée que par les choses sensibles. Ainsi elle ne craint point ce qu'elle ne voit point; mais ces ennemis n'en sont pas

chevalerie primitive du Temple à Jérusalem (1118), et qui par conséquent répond à l'an 1825 de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

moins à craindre, pour n'être pas craints. Il le sont au contraire beaucoup plus, parce que cette fausse sécurité fait leur force et favorise leurs desseins. C'est déjà pour eux avoir fait de grands progrès que d'avoir mis les hommes dans cette disposition.

« Comme ce sont des esprits de ténèbres, leur propre effet est de remplir l'âme de ténèbres et de s'y cacher. Hors un petit nombre d'âmes qui vivent de l'esprit de Jésus-Christ, les démons possèdent toutes les autres. Ils y règnent absolument, et ils réunissent tous leurs efforts contre ce petit nombre d'hommes qui sont encore vivants parmi ces cadavres qui les environnent et dont ils se servent pour les séduire.

« Le démon ne parle pas par lui-même, mais il parle par tous les hommes qu'il possède et à qui il inspire les sentiments qu'il voudrait faire passer dans notre cœur. Ces gens tracent dans notre esprit l'image de leurs pensées et de leurs mouvements ; et si nous ne sommes pas bien sur nos gardes, il est facile de se laisser aller à suivre ces sentiments par le consentement du cœur. Il nous parle par tous les objets du monde, qui ne frappent pas seulement nos sens, mais qui sont présentés à notre esprit sous une fausse image de grands biens et d'objets capables de nous rendre heureux. Il nous parle par nos propres sentiments et par ces mouvements qu'il excite dans notre âme, qui la portent à vouloir jouir de ces biens sensibles et à y chercher son bonheur. Ainsi nous sommes dans une épreuve continuelle de ces impressions des démons sur nous.

« Le démon, ne pouvant parler immédiatement au cœur, et ne devant pas se manifester à nous, emprunte le langage des créatures et celui de notre chair et de nos passions, et nous fait entendre par là tout ce qu'il désire. Il nous dit, par les discours d'un vindicatif, qu'il est bon de se venger ; par ceux d'un ambitieux, qu'il est bon de s'élever ; par ceux d'un avare, qu'il est bon de s'enrichir ; par ceux d'un voluptueux, qu'il est bon de jouir du monde.

« Il les fait parler, en agissant sur leur imagination et en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, et il joint en même temps à cette instruction extérieure le langage de nos désirs qu'il excite. Celui des exemples des personnes déréglées lui sert encore plus que celui de leurs paroles. Et enfin la seule vue muette des objets du monde qu'il nous présente lui sert encore d'un langage, pour nous dire que le monde est aimable et qu'il est digne d'être recherché.

« La malice et l'artifice du démon a bien plus pour but en cette vie de rendre les hommes criminels, que de les accabler de misères et de maux. Il espère bien se dédommager en l'autre vie de tous les ménagements dont il use en celle-ci. Mais, comme il sait qu'il n'a de force et d'empire sur eux qu'à proportion qu'ils sont coupables, il tâche de les rendre plus coupables, afin de pouvoir les dominer et tourmenter plus cruellement et plus à son aise. Il prend donc pour l'ordi-

naire, dans cette vie, le parti d'exciter et de féconder les passions. Il tâche de procurer aux siens des richesses et des plaisirs, et de les faire réussir dans leurs injustes desseins. Il s'applique particulièrement à empêcher qu'ils ne lui échappent, et à éloigner d'eux tout ce qui pourrait les réveiller de leur assoupissement. Il emploie toutes sortes d'adresses et d'artifices pour les retenir dans ses liens. Il les environne de gens qui les louent et qui les autorisent dans leurs dérèglements, qui leur en ôtent le scrupule, en leur proposant une infinité de mauvais exemples, qui les y confirment. Il les amuse et les entretient d'espérances trompeuses. Il les accable d'emplois, d'occupations, de desseins, de divertissements qui les empêchent de penser à eux.

« Et comme, selon les diverses personnes et dans les diverses circonstances, il a besoin de divers moyens, il se sert aussi quelquefois des calamités et des maux de la vie, pour les accabler de tristesse, les réduire au désespoir, et les empêcher, par la multitude de leurs maux, d'avoir le temps de penser à se convertir ; enfin, tout lui est bon pour se conserver l'empire de ceux qu'il tient en sa possession, se réservant en l'autre vie de leur faire sentir la dureté de son joug. »

TEPHRAMANCIE, divination par laquelle on se servait de la cendre du feu qui, dans les sacrifices, avait consumé les victimes.

TERATOSCOPIE, divination qui tire des présages de l'apparition de quelques spectres vus dans les airs, tels que des armées de cavaliers et autres prodiges, dont parlent les chroniqueurs.

TERRAGON. Dans un pamphlet contre Henri III, qui parut en 1589, sous le titre de Remontrances à Henri de Valois, sur les choses horribles envoyées par un enfant de Paris, on lisait ce qui suit : « Henri, lorsque vous donnâtes liberté à tous sorciers et enchanteurs et autres divinateurs, de tenir libres écoles aux chambres de votre Louvre et même dans votre cabinet, à chacun d'eux une heure le jour, pour mieux vous instruire, vous savez qu'ils vous ont donné un esprit familier, nommé Terragon. Vous savez qu'aussitôt que vous vîtes Terragon, vous l'appelâtes votre frère en l'accolant... » On ajoutait sur ce démon familier des choses détestables. « Vous savez, Henri, que Terragon vous donna un anneau, et que dans la pierre de cet anneau votre âme était figurée... »

Ces singularités ne viennent que d'un pamphlet. Mais toutefois Henri III était fort superstitieux, et s'occupait de magie. Voy. HENRI III.

TERRE. Félix Nogaret a exploité une opinion bizarre de quelques philosophes dans un petit ouvrage intitulé : *La terre est un animal*, in-16. Versailles, an III. Lyon possède un astronome qui met en avant une autre théorie. Il prétend que la terre est une éponge qui se soulève et qui s'abaisse chaque jour au dessus ou au-dessous du soleil, de manière à former les jours et les nuits. Les

éclipses sont impossibles, d'après son système, puisque les astres sont immobiles. Nous oublions de dire que, selon lui, la terre respire à la manière des éléphants : les volcans sont ses narines. Par le temps de professions de foi qui court, disait l'*Union catholique* (1), il ne serait peut-être pas déplacé que l'illustre auteur de cette belle découverte formulât son système de la terre-éponge.

TERRESTRES ou SOUTERRAINS, espèce de démons que les Chaldéens regardaient comme menteurs, parce qu'ils étaient les plus éloignés de la connaissance des choses divines.

TERREURS PANIQUES. Un cavalier paraissait qu'il irait, la nuit, donner la main à un pendu. Son camarade y court avant lui, pour s'en assurer. Le cavalier arrive bientôt, tremble, hésite; puis, s'encourageant, prend la main du pendu et le salue. L'autre, désespéré de perdre la gageure, lui donne un grand soufflet, tellement que celui-ci, se croyant frappé du pendu, tombe à la renverse et meurt sur la place. *Voy. RETZ, FRAYEUR, REVENANTS, etc.*

TERRIER, démon invoqué dans les litanies du sabbat.

TERVAGANT, démon fameux au moyen âge, comme protecteur des Sarrasins.

TERVILLES, démons qui habitent la Norwège avec les drolles. Ils sont méchants, fourbes, indiscrets, et font les prophétiseurs (2).

TESPESION, enchanteur qui, pour montrer qu'il pouvait enchanter les arbres, commanda à un orme de saluer Apollonius de Tyane; ce que l'orme fit d'une voix grêle (3).

TÊTE. M. Salgues cite Phlégon, qui rapporte qu'un poète nommé Publius ayant été dévoré par un loup qui ne lui laissa que la tête, cette tête, saisie d'un noble enthousiasme, articula vingt vers qui prédisaient la ruine de l'empire romain. Il cite encore Aristote, qui atteste qu'un prêtre de Jupiter ayant été tué, sa tête, séparée de son corps, nomma son meurtrier, lequel fut arrêté, jugé et condamné sur ce témoignage. *Voy. POLYCRITE.*

TÊTE DE BOPHOMET. M. de Hammer a publié, en 1818, une découverte intéressante pour l'histoire des sociétés secrètes. Il a trouvé, dans le cabinet des antiquités du musée impérial de Vienne, quelques-unes de ces idoles, nommées *têtes de Bophomet*, que les templiers adoraient. Ces têtes représentent la divinité des gnostiques, nommée *Mété* ou *la Sagesse*. On y retrouve la croix tronquée, ou la clef égyptienne de la vie et de la mort, le serpent, le soleil, la lune, l'étoile du sceau, le tablier, le flambeau à sept branches, et d'autres hiéroglyphes de la franc-maçonnerie. M. de Hammer prouve que les templiers, dans les hauts grades de leur ordre, abjuraient le christianisme et se livraient à des superstitions abominables.

(1) 16 juillet 1842.

(2) Leloyer, *Hist. des spectres ou appar., etc.*, liv. vi, p. 329.

Les templiers et les francs-maçons remontent, selon lui, jusqu'au gnosticisme, ou du moins certains usages ont été transmis par les gnostiques aux templiers, et par ceux-ci aux francs-maçons.

On garda longtemps à Marseille une de ces têtes dorées, saisie dans un retraits de templiers, lorsqu'on fit leur procès.

TÊTE DE MORT. Un roi chrétien, voulant connaître le moment et le genre de sa mort, fit venir un nécromancien qui, après avoir dit la *messe du diable*, fit couper la tête d'un jeune enfant de dix ans, préparé pour cet effet. Ensuite il mit cette tête sur l'hostie noire, et, après certaines conjurations, il lui commanda de répondre à la demande du prince; mais la tête ne prononça que ces mots : *Le ciel me vengera* (4)... Et aussitôt le roi entra en furie, criant sans cesse : *Otez-moi cette tête!* Peu après il mourut enragé (5).

TÊTE DE SAINT JEAN. Un devin s'était rendu fameux dans le dix-septième siècle, par la manière dont il rendait ses oracles. On entra dans une chambre éclairée par quelques flambeaux. On voyait sur une table une représentation qui figurait la tête de saint Jean-Baptiste dans un plat. Le devin affectait quelques cérémonies magiques; il conjurait ensuite cette tête de répondre sur ce qu'on voulait savoir, et la tête répondait d'une voix intelligible, quelquefois avec une certaine exactitude. Or, voici la clef de ce mystère : la table, qui se trouvait au milieu de la chambre, était soutenue de cinq colonnes, une à chaque coin et une dans le milieu. Celle du milieu était un tuyau de bois; la prétendue tête de saint Jean était de carton peint au naturel, avec la bouche ouverte, et correspondait, par un trou pratiqué dans le plat et dans la table, à la cavité de la colonne creuse. Dans la chambre qui se trouvait au-dessous, une personne, parlant par un porte-voix dans cette cavité, se faisait entendre très-distinctement : la bouche de la tête avait l'air de rendre ces réponses.

TÊTES DE SERPENT. Passant par Ham-bourg, Linné, encore fort jeune, donna une preuve de sa sagacité, en découvrant qu'un fameux serpent à sept têtes, qui appartenait au bourgmestre Spukelsen, et qu'on regardait comme un prodige, n'était qu'une pure supposition. A la première inspection, le docte naturaliste s'aperçut que six de ces têtes, malgré l'art avec lequel on les avait réunies, étaient des museaux de belettes, couverts d'une peau de serpent.

TETRAGRAMMATON, mot mystérieux employé dans la plupart des conjurations qui évoquent le diable.

TEUSARPOULIER, génie redouté des Bretons des environs de Morlaix. Il se présente sous la forme d'un chien, d'une vache ou d'un autre animal domestique.

TEUSS, génie bienfaisant, révéral dans le

(3) Jacques d'Autun, *l'Incrédulité savante*.

(4) L'original porte : *Vim patior*.

(5) Bodin, *Démonomanie des sorciers*.

Finistère ; il est vêtu de blanc et d'une taille gigantesque, qui croît quand on l'approche. On ne le voit que dans les carrefours, de minuit à deux heures. Quand vous avez besoin de son secours contre les esprits malfaisants, il vous sauve sous son manteau. Souvent, quand il vous tient enveloppé, vous entendez passer avec un bruit affreux le chariot du diable, qui fuit à sa vue, qui s'éloigne en poussant des hurlements épouvantables, en sillonnant d'un long trait de lumière l'air, la surface de la mer, en s'abîmant dans le sein de la terre ou dans les ondes (1).

TEUTATÈS, le Pluton des Gaulois. On l'adorait dans les forêts. Le peuple n'entrait dans ces forêts mystérieuses qu'avec un sentiment de terreur, fermement persuadé que les habitants de l'enfer s'y montraient, et que la seule présence d'un druide pouvait les empêcher de punir la profanation de leur demeure. Lorsqu'un Gaulois tombait à terre, dans une enceinte consacrée au culte, il devait se hâter d'en sortir, mais sans se relever et en se traînant à genoux, pour apaiser les êtres surnaturels qu'il croyait avoir irrités (2).

THALIE. Voici, à propos de ce nom, un des contes populaires de la vieille mythologie.

La nymphe Thalie, se voyant grosse de Jupiter, craignit la colère de Junon, et pria la Terre de l'engloutir. Sa prière fut exaucée et elle y accoucha de deux garçons jumeaux, qui furent appelés Palices, parce qu'ils naquirent deux fois : la première fois de Thalie, et la seconde, de la Terre, qui les rendit au jour. Il se forma deux lacs, formidables aux parjures et aux criminels, dans l'endroit où ils naquirent.

THALMUD, livre qui contient la doctrine, les contes merveilleux, la morale et les traditions des juifs modernes. Environ cent vingt ans après la destruction du temple, le rabbin Juda-Haccadosch, que les juifs appelaient *notre saint maître*, homme fort riche et fort estimé de l'empereur Antonin le Pieux, voyant avec douleur que les Juifs dispersés commençaient à perdre la mémoire de la loi qu'on nomme orale, ou de tradition, pour la distinguer de la loi écrite, composa un livre où il renferma les sentiments, les constitutions, les traditions de tous les rabbins qui avaient fleuri jusqu'à son temps. Ce recueil forme un volume in-folio ; on l'appelle spécialement la *Mischna* ou seconde loi. Cent rabbins y ont joint des commentaires dont la collection se nomme *Gémare*. Le tout embrasse douze volumes in-folio.

Les Juifs mettent tellement le Thalmud au-dessus de la Bible, qu'ils disent que Dieu étudie trois heures par jour dans la Bible, mais qu'il en étudie neuf dans le Thalmud.

THAMUZ, démon du second ordre, inventeur de l'artillerie. Ses domaines sont les flammes, les grils, les bûchers. Quelques démonomanes lui attribuent l'invention des bracelets que les dames portent.

THEAGÈNES. Voy. ORACLES.

THEANTIS, femme mystérieuse. Voy. OBÉREIT.

THÈME CELESTE. Ce terme d'astrologie se dit de la figure que dressent les astrologues lorsqu'ils tirent l'horoscope. Il représente l'état du ciel à un point fixe, c'est-à-dire le lieu où sont en ce moment les étoiles et les planètes. Il est composé de douze triangles enfermés entre deux carrés ; on les appelle les douze maisons du soleil. Voy. ASTROLOGIE.

THEMURA, l'une des trois divisions de la cabale rabbinique. Elle consiste : 1° dans la transposition et le changement des lettres ; 2° dans un changement de lettres que l'on fait en certaines combinaisons équivalentes.

THEOCLIMÈNE, devin qui descendait en ligne directe de Mélampus de Pylos, et qui devinait à Ithaque dans l'absence d'Ulysse.

THEODAT. Voy. ONOMANCIE.

THEODORIC, roi des Goths. Sous son règne, les deux plus illustres sénateurs, Symmaque et Boèce, son gendre, furent accusés de crimes d'Etat, et mis en prison ; Boèce était chrétien. Il fut mis à mort l'an 524, et son beau-père eut le même sort l'année suivante. Un jour, les officiers de Théodoric ayant servi sur sa table un gros poisson, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque, fraîchement coupée, qui le regardait d'un air furieux ; il en fut si épouvanté, qu'il en prit un frisson : il se mit au lit et mourut au désespoir.

THEOMANCIE, partie de la cabale des Juifs qui étudie les mystères de la divine majesté et recherche les noms sacrés. Celui qui possède cette science sait l'avenir, commande à la nature, a plein pouvoir sur les anges et les diables, et peut faire des prodiges. Des rabbins ont prétendu que c'est par ce moyen que Moïse a tant opéré de merveilles ; que Josué a pu arrêter le soleil ; qu'Elie a fait tomber le feu du ciel et ressuscité un mort ; que Daniel a fermé la gueule des lions ; que les trois enfants n'ont pas été consumés dans la fournaise, etc. Cependant, quoique très-experts aussi dans les noms divins, les rabbins juifs ne font plus rien des choses opérées chez leurs pères.

THERAPHIM. Selon rabbi Aben-Esra, les idoles, que les Hébreux appelaient téraphim, étaient des talismans d'airain, en forme de cadrans solaires, qui faisaient connaître les heures propres à la divination. Pour les faire on tuait le premier-né de la maison, on lui arrachait la tête, qu'on salait de sel mêlé d'huile : puis on écrivait sur une lame d'or le nom de quelques mauvais esprits ; on mettait cette lame sous la langue de l'enfant ; on attachait la tête coupée à la muraille, et, après avoir allumé des flambeaux devant elle, on lui rendait à genoux de grands respects. Cette figure répondait aux questions qu'on avait à lui faire ; on suivait ses avis, et on traçait sur ses indications les figurés du thé-

(1) Cambry, Voyage dans le Finistère.

(2) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 3.

raphim. Selon d'autres rabbins, les thérapeutes étaient des mandragores.

THERMOMETRE. L'abbé Chappe, né à Mauriac en Auvergne, en 1722, de l'académie des sciences, s'est immortalisé par ses deux voyages, l'un à Tobolsk, dans la Sibirie, en 1761, l'autre en 1769, en Californie, où il est mort. Dans le premier de ces voyages, il arriva un jour qu'après s'être livré au sommeil, auquel la fatigue l'avait fait succomber, il se trouva, en s'éveillant, au milieu de la nuit, abandonné par ses gens, seul dans son traîneau, dans un désert de glaces, sans vivres et loin de toute espèce d'habitation. Il ne perd point courage; il marche au hasard, s'abîme dans un trou rempli de neige, s'en tire par miracle, aperçoit dans le lointain une faible lumière, la suit, arrive, retrouve ses gens, les réveille, leur pardonne et poursuit sa route. Il approche enfin de Tobolsk; il ne restait que trois rivières à passer: mais tout annonçait le dégel; on voyait l'eau partout. Les postillons refusent le service. Il les enivre d'eau-de-vie, et traverse les deux premières.

A la dernière il n'éprouve que des refus insurmontables. Indigné, il entre chez le maître de poste, en tenant à la main son thermomètre, que la chaleur du poêle fait monter, au grand étonnement des spectateurs. L'abbé, qui s'en aperçoit, saisit la circonstance. Il leur fait dire par son interprète qu'il est un grand magicien, que l'instrument qu'il porte l'avertit de tous les dangers; que si le dégel était à craindre, l'animal qu'il renferme, étant exposé au grand air, ne descendrait pas, mais que si la glace était encore forte, il descendrait au-dessous d'une ligne qu'il marque avec le doigt. Il sort alors: tous le suivent en foule, et le thermomètre de descendre. Pleins de surprise et d'admiration, les postillons se hâtent d'obéir, et la rivière est traversée malgré la glace fléchissant sous le poids du traîneau, et menaçant à chaque instant de se rompre et de l'engloutir avec les voyageurs.

THESPESIUS. Citoyen de Cilicie, connu de Plutarque. C'était un mauvais sujet qui exerçait toutes sortes de friponneries, et se ruinait de jour en jour de fortune et de réputation. L'oracle lui avait prédit que ses affaires n'iraient bien qu'après sa mort. En conséquence, il tomba du haut de sa maison, se cassa le cou et mourut. Trois jours après, lorsqu'on allait faire ses funérailles, il revint à la vie et fut dès lors le plus juste, le plus pieux et le plus homme de bien de la Cilicie. Comme on lui demandait la raison d'un tel changement, il disait qu'au moment de sa chute son âme s'était élevée jusqu'aux étoiles, dont il avait admiré la grandeur immense et l'éclat surprenant; qu'il avait vu dans l'air un grand nombre d'âmes, les unes enfermées dans des tourbillons enflammés, les autres pirouettant en tout sens, celles-ci très-embarrassées et poussant des gémissements douloureux; celles-là, moins

nombreuses, s'élevant en haut avec rapidité et se réjouissant avec leurs semblables. Il racontait tous les supplices des scélérats dans l'autre vie; et il ajoutait que, pour lui, une âme de sa connaissance lui avait dit qu'il n'était pas encore mort, mais que, par la permission des dieux, son âme était venue faire ce petit voyage de faveur; et qu'après cela il était rentré dans son corps poussé par un souffle impétueux.

Mais vous, lecteur, croyez-moi, n'attendez pas la mort pour bien vivre.

THESSALIENNES. La Thessalie possédait un si grand nombre de sorciers, et surtout de sorcières, que le nom de *sorcière* et de *Thessaliennne* étaient synonymes.

THEURGIE, art de parvenir à des connaissances surnaturelles et d'opérer des miracles par le secours des esprits ou génies que les païens nommaient des dieux, et que les Pères de l'Eglise ont appelés avec raison des démons. Cet art imaginaire a été recherché et pratiqué par un grand nombre de philosophes. Mais ceux des troisième et quatrième siècles, qui prirent le nom d'éclectiques ou de nouveaux platoniciens, tels que Porphyre, Julien, Jamblique, Maxime, en furent principalement entêtés. Ils se persuadaient que, par des formules d'invocation, par certaines pratiques, on pouvait avoir un commerce familier avec les esprits, leur commander, connaître et opérer par leurs secours des choses supérieures aux forces de la nature. Ce n'était, dans le fond, rien autre chose que la magie, quoique ces philosophes en distinguassent deux espèces, savoir: la magie noire et malfaisante, qu'ils nommaient *goétie*, et dont ils attribuaient les effets aux mauvais démons, et la magie bienfaisante qu'ils appelaient *théurgie*, c'est-à-dire opération divine par laquelle on invoquait les bons esprits (1).

Comment savait-on, ajoute Bergier, que telles paroles ou telles pratiques avaient la vertu de subjuguier ces prétendus esprits et de les rendre obéissants? Les théurgistes supposaient que les mêmes esprits avaient révélé ce secret aux hommes. Plusieurs de ces pratiques étaient des crimes, tels que les sacrifices de sang humain; et il est établi que les théurgistes en offraient. *Voy.* JULIEN, MAGIE, ART NOTOIRE, etc.

THIERS (JEAN-BAPTISTE), savant bachelier de Sorbonne, professeur de l'Université de Paris, et ensuite curé de Vibraye dans le diocèse du Mans, né à Chartres en 1638, mort à Vibraye en 1703, auteur un peu janséniste de plusieurs ouvrages curieux, parmi lesquels on recherche toujours le *Traité des superstitions*, 4 vol. in-12. Il y rapporte une foule de petits faits singuliers.

THOMAS (SAINT). On lit dans les démonomanes que saint Thomas d'Aquin se trouvait incommodé dans ses études par le grand bruit des chevaux qui passaient tous les jours devant ses fenêtres pour aller boire: comme il était habile à faire des talismans, il fit une petite

(1) Bergier, Dictionn. de théologie.

figure de cheval qu'il enterra dans la rue, et depuis, les palefreniers furent contraints de chercher un autre chemin, ne pouvant plus à toute force faire passer aucun cheval dans cette rue enchantée.

C'est un conte comme un autre. V. ALBERT LE GRAND.

THOMAS. On lit dans plusieurs conteurs ce qui suit :

« Un moine, nommé Thomas, à la suite d'une querelle qu'il eut avec les religieux d'un monastère de Lucques, se retira tout troublé dans un bois, où il rencontra un homme qui avait la face horrible, le regard sinistre, la barbe noire et le vêtement long. Cet homme vint au moine et lui demanda pourquoi il allait seul dans ces lieux détournés. Le moine répondit qu'il avait perdu son cheval et qu'il le cherchait. — Je vous aiderai, dit l'inconnu.

« Comme ils allaient ensemble à la poursuite du prétendu cheval égaré, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau entouré de précipices. L'inconnu invita le moine, qui déjà se déchaussait, à monter sur ses épaules, disant qu'il lui était plus facile de passer à lui qui était plus grand. Thomas, fasciné par son compagnon, quoiqu'il en eût peur, y consentit; mais lorsqu'il fut sur le dos de l'inconnu, il s'aperçut qu'il avait les pieds difformes d'un démon; il commença à trembler et à se recommander à Dieu de tout son cœur. Le diable aussitôt se mit à murmurer et s'échappa avec un bruit affreux, en brisant un grand chêne qu'il arracha de terre. Quant au moine, il demeura étendu au bord du précipice et remercia son bon ange de l'avoir ainsi tiré des griffes de Satan (1). »

THOR, dieu de la foudre chez les anciennes races germaniques, qui l'armaient d'un marteau.

THOU. Il arriva en 1598 une aventure assez singulière au président de Thou. Il se trouvait depuis peu de temps dans la ville de Saumur. Une nuit qu'il était profondément endormi, il fut réveillé tout à coup par le poids d'une masse énorme qu'il sentit se poser sur ses pieds. Il secoua fortement ce poids et le fit tomber dans la chambre... Le président ne savait encore s'il était bien éveillé quand il entendit marcher tout auprès de lui. Il ouvrit les rideaux de son lit, et comme les volets de ses fenêtres n'étaient pas fermés et qu'il faisait clair de lune, il vit distinctement une grande figure blanche qui se promenait dans l'appartement... Il aperçut en même temps des hardes éparses sur des chaises auprès de la cheminée. Il s'imagina que des voleurs étaient entrés dans sa chambre; et voyant la figure blanche se rapprocher de son lit, il lui demanda d'une voix forte : — Qui êtes-vous ?

— Je suis la reine du ciel, — répondit le fantôme d'un ton solennel.

Le président, reconnaissant la voix d'une femme, se leva aussitôt; et, ayant appelé ses domestiques, il leur dit de la faire sortir, et

se recoucha sans demander d'éclaircissement. Le lendemain, il apprit que la femme qui lui avait rendu une visite nocturne était une folle qui, n'étant point renfermée, courait çà et là et servait de jouet au peuple. Elle était entrée dans la maison, qu'elle connaissait déjà, en cherchant un asile pour la nuit. Personne ne l'avait aperçue, et elle s'était glissée dans la chambre du président, dont elle avait trouvé la porte ouverte. Elle s'était déshabillée auprès du feu et avait étalé ses habits sur des chaises. Cette folle était connue dans la ville sous le nom de *la reine du ciel*, qu'elle se donnait elle-même.

THUGGISME, assassinat religieux dans l'Inde. La *Revue d'Edimbourg* a publié en 1837 un article des plus intéressants sur ce sujet singulier.

« Les annales des sociétés humaines n'ont pas conservé le souvenir d'un phénomène plus extraordinaire, dit le savant rédacteur. Ce phénomène date de plusieurs siècles : il dure encore. Il résiste à l'influence de la domination anglaise. Il s'est perpétué dans l'Inde, à travers toutes les variations des gouvernements et des coutumes; le mahométisme et la conquête sourde et silencieuse opérée par nos marchands ne l'ont pas détruit.

« Déjà l'Europe effrayée avait entendu parler de cette nation d'assassins, fraternité immense, répandue sur tous les points de l'Indoustan; respectée par les autorités, conforme aux coutumes, consacrée par la religion, fondée sur des principes philosophiques. Mais jusqu'ici on n'avait obtenu sur elle que des renseignements incomplets et partiels. L'organisation de cette société vouée à la destruction de l'humanité, se trouve enfin éclaircie, grâce aux efforts de sir William Bentinck, gouverneur des possessions anglaises dans l'Inde; et l'on n'a plus aucun doute sur son existence, sur ses ramifications, sur les profondes racines qu'elle a jetées dans les mœurs du pays. Les preuves sont abondantes, les mobiles qui la dirigent sont connus.

« Depuis le cap Comorin jusqu'aux monts Hymalaya, une vaste association couvrant le sol, répandue dans les forêts, habitant les villages, mêlée aux citoyens les plus respectables, soumise à un code de moralité d'ailleurs sévère, parcourant tout le territoire, n'a d'autres moyens d'existence, d'autre gloire, d'autre but avoué, d'autre religion que de tuer. Les philosophes occidentaux sont restés bouche béante, les yeux fixés sur ce phénomène : lorsque des faits avérés sont venus l'attester, ils n'ont pu ni le réfuter ni le comprendre. Quelle explication rationnelle donner d'une telle anomalie? La société repose sur le besoin de la conservation : voici des milliers d'hommes associés pour la destruction.

« Ils tuent sans scrupule, sans remords, d'après un système lié, logique, complet. Assurément ceci est un prodige. Les assas-

(1) Wierus, de Præst., etc.

sins ou thugs (1) sont non-seulement moralistes, mais artistes; leurs formules pour étrangler le voyageur sont savantes; ils recherchent l'élégance et la grâce dans le procédé même de l'assassinat.

« Nul d'entre eux n'oserait employer un nœud coulant grossièrement fabriqué. Ces démons se croient des anges; la justice britannique met-elle la main sur eux, ils se présentent sans crainte et meurent sans honte. Ils développent ingénument les principes de leur caste, en soutiennent l'excellence et en rapportent les actes les plus horribles à une nécessité supérieure, divine, dont ils ne sont que les instruments louables.....

« La pensée religieuse qui a présidé à la civilisation immémoriale de l'Inde, c'est la déification de toutes les forces, l'apothéose gigantesque de tout ce qui est puissance, faculté, penchant... A côté de la puissance de création représentée par Vishnou et adorée comme telle, se trouve la puissance de destruction qui a aussi ses autels. Siva c'est le *Rien*, la *Destruction*; par conséquent la *Mort*. La subtilité sagace des philosophes, trouvant la mort sans cesse associée à la vie, le monde toujours occupé à se dévorer lui-même, l'existence sans cesse renouvelée par l'anéantissement, a élevé des temples à la force qui détruit, et les a opposés à ceux de la force qui féconde et crée. Nous n'hésitons pas à regarder le panthéisme indien comme le père de tous les polythéismes. Dans son enceinte immense, il renferme toutes les religions païennes. Prakriti est adoré comme raison ordonnatrice des choses; Pourouche, comme âme du monde, comme esprit de Dieu; Siva, c'est le feu dévorant, ne rallumant la vie qu'au flambeau de la mort. Entrez dans le domaine de la mythologie sivaïte; lisez les odes, les hymnes, les traditions qui lui sont consacrés, vous n'y reconnaîtrez rien qui se rapproche de la simplicité patriarcale, de la contemplation pure, de l'élévation sublime qui respire dans les autres *vedas*. Un certain mysticisme y respire encore; mais c'est un infernal enthousiasme, un délire de sang et de voluptés, un culte de l'orgie, où ce qu'il y a de plus subtil se joint à ce qu'il y a de plus gigantesque. Vous vous rappelez les fureurs sanglantes des prêtres de Phrygie, la singularité atroce de ces croyances qui commandaient l'éviration; la fable des Titans qui mettent Bacchus en lambeaux; celle de la Ménade qui, échevelée, frénétique, va secouer son thyrses au milieu des tigres et des panthères se roulant sur les débris d'ossements humains. Religion redoutable qui révèle ses mystères avec féroce, dans un *pourana*, ou chant sacré, nommé le *markandya*, pourana consacré à Devi, femme de Siva.

« Devi représente l'instinct féroce, l'énergie de Siva; c'est à elle que se rattache la secte des assassins par système nommés Thugs.

C'est elle qu'ils invoquent; c'est à elle qu'ils demandent des augures et des auspices; divinité terrible, errante au milieu d'un cimetière, le cou chargé d'ossements humains, mêlant la volupté au meurtre, s'enfermant dans une grotte mystérieuse et sombre pour y chercher des plaisirs secrets, pendant que des victimes humaines périssent dans les bûchers...

« Est-il vrai qu'un rapport existe entre ces anciennes doctrines philosophiques et l'effroyable coutume de l'assassinat systématique? Ce rapport est-il réel et irrécusable? On ne peut en douter. Tous les interrogatoires des thugs arrêtés par les autorités anglaises donnent sur ce point curieux les explications les plus nettes. Chacun des assassinats qu'ils commettent est un acte religieux: le code renfermant les principes du thuggisme est inviolable dans ses maximes. Sanctionné d'un côté par le fanatisme et de l'autre par la soif du gain, il tient à la fois à la terre et au ciel. On ne peut effacer de l'esprit des thugs les axiomes fondamentaux des dogmes dictés par Devi. « J'en ai connu, dit le capitaine Sleeman, qui avaient vécu familièrement, pendant douze années, chez des Européens; ils savaient parfaitement l'anglais; ils demeuraient convaincus de l'origine divine du thuggisme. Ceux que nous tenions en prison à Joubelpore appartenaient à toutes les provinces de l'Inde; il y en avait qui venaient de la Karnatique, des bords de l'Indus et de ceux du Gange. La plupart comptaient dix ou quinze années d'exercice; ils parlaient de leurs fonctions comme de fonctions sacerdotales, honorablement remplies; de leurs victimes, comme un prêtre de Jupiter ou de Saturne eût parlé des bœufs et des génisses immolés sur les autels de son dieu. Toujours, quand on questionne un thug, le nom de Devi, sa patronne, la déesse du meurtre philosophique, explique et excuse tout. »

« Cette effroyable déesse Devi se nomme aussi Kalie, Dourga ou Bhowanie; elle a posé les bases et dicté les principes de l'affiliation. Tous les meurtriers la regardent comme leur protectrice; les sacrifices humains lui plaisent seuls. Pour la satisfaire, beaucoup de dévots se suicident; d'autres enlèvent des enfants dont ils versent le sang devant sa statue; mais si tous les assassins croient en elles, les thugs se regardent seuls comme ses enfants orthodoxes.

« — Vous croyez donc, demandait un juge au thug Saïb, qu'un homme qui commet l'homicide sans se conformer aux présages et aux rites, est puni dans ce monde et dans l'autre?

« — Puni rigoureusement; la famille d'un meurtrier périt et s'efface; son nom même disparaît de la terre. Le thug qui assassine sans formalités perd les enfants qu'il a: Dieu ne lui en donne plus d'autres.

(1) Prononcez *theugs*, avec l'aspiration du *th*. Ce mot, d'origine hindoue, signifie *séducteur*. (Traduction de la *Revue Britannique*.)

« — La même chose lui arriverait s'il tuait un thug ?

« — Oui, certes.

« — Et les formalités accomplies, vous ne craignez rien ?

« — Jamais.

« — Mais les fantômes de ceux que vous avez assassinés ne viennent-ils pas vous persécuter pendant le sommeil ?

« — Cela est impossible.

« — On prétend que les spectres des assassins viennent s'asseoir au chevet des assassins ? Vous échappez à cette punition ?

« — Sans doute ! Ceux qui meurent sous notre lacet ne sont pas tués par nous, mais par Devi.

« Quelle argumentation détruirait une croyance pareille, devenue la vie d'une race entière ? Tout ce que les hommes respectent, toutes les idées de morale et de piété se trouvent mêlées à leurs pensées d'assassinat et de destruction. Huit ou dix mille hommes, qui se croient des saints, ne pensent qu'à égorger ! Trouver une bonne victime, un augure favorable, une bourse bien garnie, c'est leur rêve, que souvent ils réalisent. Les bandes de thugs, composées de cinquante à cent hommes, traversent l'Inde dans tous les sens, et quelquefois expédient une trentaine de victimes dans une soirée. C'est un pays sans communication : les routes sont à peine tracées, les villes ont peu de rapports commerciaux entre elles ; on est heureux de se réunir en caravanes et de se diriger vers un même point. En général, on porte ou l'on envoie beaucoup de métaux précieux d'un lieu à l'autre ; le voyageur part avant le lever du soleil pour éviter la grande chaleur. Il est à pied, ou monté sur un petit poney : point d'auberges : on s'arrête sous un arbre, dans un lieu frais, dans le creux d'une vallée ; on prépare soi-même ses aliments et l'on s'endort. Chacun aime à rencontrer quelque autre voyageur à qui parler, un compagnon de pèlerinage, au milieu des steppes désertes, des ravins profonds, des vastes solitudes qu'il s'agit de parcourir. Surtout on est charmé de s'adjoindre à une caravane ; et souvent, chose étrange, elle n'est composée que de meurtriers. Toutes ces circonstances ont favorisé le développement du système des thugs, et rendu vraiment effroyable cette grande organisation du meurtre. Une armée entière s'est consacrée à cette profession, dont elle croit retrouver les vestiges sculptés dans les plus vieux temples de la Péninsule.

« — N'avez-vous pas assuré (demandait-on à Feringie, l'un des plus célèbres thugs) que les sculptures des caveaux sacrés d'Ellore représentent fidèlement les opérations de ce que vous appelez votre métier ?

« — Oui. Elles y sont toutes, l'une après l'autre ; l'une représente le mode de strangulation ; l'autre, l'ensevelissement des cadavres ; une troisième, la manière dont il faut consulter les augures. Il n'y a pas dans le thuggisme un seul acte dont les sculptures anciennes n'offrent le modèle.

« — Quelles sont, selon vous, les opérations représentées dans ces caveaux ?

« — Je les ai toutes détaillées ; j'ai vu le *sotha* ou le séducteur causer avec la victime, pour lui arracher ses secrets, gagner sa confiance et s'insinuer dans son affection. Plus loin, l'homme chargé de la strangulation jette le lacet sur le cou de celui qui doit tomber victime, pendant que le *choumsie* ou teneur de pieds l'empêche de bouger....

« — Mais sont-ce là les seules sculptures de ce genre que vous ayez remarquées ?

« — J'en ai vu deux autres qui faisaient suite aux premières : l'enlèvement du cadavre par les *loughas*, et la manière dont il faut creuser la fosse avec la pioche sacrée. Tout cela est d'une fidélité parfaite, et nous ne pratiquons pas autrement.

« — Quels ont été, selon vous, les auteurs de ces sculptures ?

« — Les dieux. Une main d'homme n'aurait rien créé de tel ; et il nous est défendu de révéler les secrets de la caste.

« Au *xvi^e* siècle, le thuggisme existait déjà. Le voyageur Thévenot parle de voleurs de grands chemins, les plus adroits du monde, dit-il, et qui lancent sur le voyageur un lacet préparé avec tant d'habileté, qu'ils l'étranglent en un clin d'œil et sans que ce dernier s'aperçoive de leur intention. Il raconte aussi que des femmes envoyées à la découverte du voyageur se tenaient sur son passage, tout échevelées, fondant en larmes, poussant de longs sanglots, essayaient d'attendrir le malheureux et saisissaient le moment favorable pour l'étrangler à loisir. Le thuggisme dédaigne aujourd'hui ces ressources ; tout se passe avec plus de simplicité et d'habileté. A peine entendrait-on parler des thugs, si les cadavres qu'ils ensevelissent par centaines dans les puits, dans le lit des rivières, à l'ombre des forêts, ne venaient révéler leur puissance et la silencieuse vigueur de leur association.

« Ils se divisent en *thugs* du nord et *thugs* du midi. Ces derniers, les thugs orthodoxes, méprisent leurs confrères du nord, qui n'ont pas maintenu la pureté de la tradition. Le thug véritablement dévot ne doit point assassiner de femme, de quelque rang ou de quelque âge qu'elle puisse être ; tout fakir, barde, musicien, danseur, balayeur, marchand d'huile, blanchisseur, serrurier, charpentier, meneur de vaches, est respecté par le thuggisme orthodoxe. On épargne aussi les mutilés, les lépreux et les porteurs d'eau du Gange lorsque leurs cruches sont pleines ; quand elles sont vides, on tue le porteur sans remords. Chacune de ces amnisties se rattache à un sentiment religieux qui couvre d'une vénération spéciale les professions dont nous avons parlé. Les thugs du midi ne manquent jamais à ces diverses prescriptions ; quant à ceux du nord, qui ne sont, selon leurs adversaires, que les descendants avilis des sept tribus musulmanes, jadis stationnées à Dehly, ils ont introduit dans leur système un relâchement funeste. La tradition rapporte qu'un empereur de Dehly chassa ces

tribus, pour les punir d'avoir assassiné l'un de ses serviteurs, et qu'elles se réfugièrent à Hydra, puis à Chouboum, et enfin à Kaliesinde. En 1812, c'était là en effet leur quartier général, d'où M. Halhed les débusqua.

« S'il fallait en croire l'orthodoxie thug, une transgression commise par les hérétiques septentrionaux aurait été cause de tous leurs malheurs et entraîné la décadence de cette religion, que les Anglais poursuivent aujourd'hui. Une dame riche et puissante nommée *Kalibbie* allait à Hyderabad, visiter la tombe d'un frère de Soulaboud-Khan. Elle portait une robe de tissu d'or qui tenta la cupidité de quelques thugs; ces derniers l'assassinèrent : depuis cette époque, tout a été mal pour eux : et la déesse les a servis avec beaucoup moins de zèle.

« Le thug orthodoxe considère la pitié comme un crime irrémissible quand l'augure commande le meurtre. Un juge adressa la question suivante à Dourga, thug musulman :

« — Je suppose que vous ayez consulté l'oracle et qu'il soit excellent, mais que le voyageur que vous vous proposez d'étrangler soit pauvre, et que la pitié vous touche, que ferez-vous ? le laisserez-vous aller ?

« — Le laisser aller ! jamais ! Il n'est pas permis de résister à l'oracle ! Une désobéissance criminelle nous exposerait à être abandonnés à jamais. Il faut toujours obéir. J'en ai vu des exemples mémorables. L'oracle était bon ; mais le voyageur semblait pauvre. Quand on ouvrit les poches, on trouva que l'oracle avait dit vrai, et qu'elles étaient convenablement remplies.

« Si l'on réfléchit que le culte de Devi, déesse hindoue, est la base de l'association, on s'étonnera de trouver un si grand nombre de musulmans parmi les thugs. C'est une des singularités de cette affiliation sans exemple. La déesse du sang, la femme de Siva a triomphé du Dieu unique des mahométans et de Mahomet, son prophète. En vain l'islamisme proscriit l'adoration des divinités secondaires, le culte des mages, l'adoration des saints, pour faire planer au-dessus du monde le seul Allah, universel, impérissable. Les musulmans thugs ont oublié leur foi sévère.

« — N'êtes-vous pas musulman, demanda le juge au thug Sahib ?

« — Oui, comme la plupart des thugs de ma province.

« — Le Koran est votre loi ?

« — Oui !

« — Vous vous conformez à ses préceptes, quant aux mariages, aux héritages, aux prières, aux repas ? Vous croyez au paradis promis par Mahomet ?

« — Oui.

« — Le Koran fait-il mention de la déesse Devi, Kalie ou Bhowanie ?

« — Non, nulle part.

« Ici un autre thug musulman s'avança et dit :

« — Bhowanie n'est autre que la propre fille de Mahomet, Fatima, femme d'Ali. Cette Fatima s'est servie du mouchoir sacré pour

étrangler le grand démon Roukout Bigdana : elle a pris le nom de Devi.

« Cette assertion fut suivie d'une longue discussion théologique. Les officiers mahométans niaient l'identité de Bhowanie et de la douce Fatima : les thugs affirmaient cette identité. Mais il demeura convenu qu'un bon musulman peut se conformer au code de Bhowanie, et lui sacrifier des hommes, sans offenser Mahomet et sans renier Allah ! !

« — N'est-elle pas la déesse universelle, demanda Féringie ? Le monde entier ne reconnaît-il pas Devi, déesse de la destruction ?

« — Non pas, répondit un colonel de l'armée anglaise ; en Europe nous ne la connaissons nullement.

« — Un bon disciple de Mahomet ne la connaît pas davantage, interrompit un officier mahométan.

« — Vous vous trompez, dit Féringie ; les mahométans adorent Devi ; et ce qui le prouve, c'est que, pendant la peste, les femmes des plus notables habitants de Joubelpore tombaient à genoux avec leurs enfants devant la déesse.

« — Les plus grands princes et nawabs du Dekan, continua Nazir, se prosternent fréquemment aux pieds de Devi, pour lui demander la santé de leurs proches.

« — Croit-on, en général, que vous, thugs, vous êtes sous la protection spéciale de Devi ?

« — Beaucoup le pensent : les princes n'osent pas nous poursuivre. Le prince ou nawab Dolhi Khan recevait les présents d'un chef thug, nommé Boura Sahib Gemadar, qui commandait à plusieurs centaines de thugs. Si ce dernier voulait renoncer à sa profession, on lui offrait des domaines considérables, des fonctions importantes et l'exemption de l'impôt. Le hasard voulut que des officiers de justice, envoyés à la recherche d'un autre coupable, s'emparassent de Boura Sahib : on l'attacha à la bouche d'un canon et on le fit sauter. Le nawab, qui en fut instruit, témoigna la plus vive douleur ; il joignit les mains en disant : « Dieu l'a voulu, mais ce n'est moi qui l'ai fait ! »

« Ainsi, les gouvernements indigènes, considérant le thuggisme comme une profession nécessaire et consacrée, reconnaissent les thugs membres de l'État, et leur assurent des droits en leur imposant des redevances. « Une taxe de 24 à 28 roupies est prélevée sur chacune des maisons habitées par les thugs (ainsi s'exprime un document officiel) ; en quelques mains que se trouve la direction du principal établissement thug, situé à la jonction du Choumboul et de la Djoumna, on exigera cet impôt, qui a été soldé par les thugs depuis un temps immémorial, et que les amis ou percepteurs de chaque village doivent verser dans les caisses du gouvernement. » Le thug qui fait son devoir et tue en respectant les augures n'inspire aucune horreur : c'est un genre de vie, un rôle nécessaire, une route tracée. Devi est puissante : persécuter ses sectateurs, c'est

impiété. D'ailleurs le thug est affable. Séducteur de grande route, il gagne son argent lestement et le dépense de même; citoyen très-considéré, il jouit de l'estime et même de l'affection générale. Tant qu'il n'enfoncé pas le poignard dans le sein des hommes de sa caste, qu'il épargne les habitants de son village, non-seulement on le laisse tranquille, mais on l'estime. Enfant chéri de cette déesse vénérée, dont le corps est, dit-on, enseveli à Calcutta, et dont le temple, qui s'élève dans la même ville, offre un perpétuel théâtre de miracles, il est élu de Dieu. Lorsque les cérémonies religieuses de cette divinité atroce attirent le concours des Européens qui n'en connaissent pas le but, lorsque les solennités du Dourga-Pourana sont honorées de la présence des autorités anglaises, les Hindous ne doivent-ils pas croire que nous partageons ce culte de sang? Dans ces occasions, un hymne célèbre, qui contient les vers suivants, fait retentir les airs : « O déesse noire, grande divinité de Calcutta, tes promesses ne sont jamais vaines; toi dont le nom favori est Koun-Kalie (la mangeuse d'hommes), toi qui bois sans cesse le sang des démons et des mortels ! »

« Les dévots qui embrassent son culte peuvent avoir toutes les autres vertus; on n'est méprisable parmi eux que si l'on s'enivre, si l'on vole autrement que dans l'exercice de sa profession, si l'on néglige le jeûne ou la prière. M. Maclead, qui a fait beaucoup de thugs prisonniers, parle d'eux avec intérêt :

« Bhimmie, dit-il, est un homme vénérable qui n'a nullement l'air destiné au gibet. Quant à la famille Laëk, je la vois de près depuis longtemps, et je ne lui connais aucun vice. L'autre jour Laëk le père, ayant appris que ses parents venaient d'être pendus, répéta les vers suivants d'un poète sanscrit : « J'étais autrefois une perle, et je dormais paisiblement dans le sein de l'Océan profond; aujourd'hui me voilà captif; la pauvre perle est enchaînée, percée d'un trou, suspendue à un fil, ballottée et misérable. » Dourga, dont la physionomie annonce une bienveillance naturelle, semblerait capable du suicide plutôt que de meurtre. » A ces attestations de Maclead, se joignent celles de beaucoup d'officiers anglais. « Makime le thug, dit l'un de ces officiers, est un des hommes les meilleurs que j'aie connus. Fiez-vous à lui dans toutes les circonstances, une seule exceptée, celle qui le place en face du voyageur condamné par la déesse. » Pour les thugs, le voyageur n'est qu'une proie; c'est un faisan, un cerf, un lièvre qu'il s'agit d'atteindre à force d'adresse.

« Entre le meurtre et l'action qu'ils commettent, il y a, selon eux, des abîmes. La vie humaine leur est livrée en holocauste par Devi; ils ont un dictionnaire à eux, que l'on vient de publier à Calcutta sous le titre de *Ramasina*. Ainsi toute leur organisation s'éclaire peu à peu. Mais le grand réseau d'assassinats qui couvre le pays ne s'est dévoilé que par degré. Le magistrat de Chistour,

M. Wright, MM. Halhed et Stockwell, dans l'Inde septentrionale, crurent avoir beaucoup fait pour la tranquillité publique lorsqu'ils eurent dispersé plusieurs bandes de thugs; mais les bandes éparses ne tardèrent pas à se réunir. On les tuait, ils renouvelaient leurs cadres par de nouvelles recrues; enfin le gouverneur général, épouvanté, prit des mesures pour extirper le fléau. Le centre des opérations fut placé à Joubelpore, et le capitaine Sleeman fut chargé de la poursuite des brigands. Bientôt une foule de prisonniers furent détenus à Joubelpore; de nombreux interrogatoires et des confessions de toute espèce, la confrontation des témoins, les aveux naïfs de la plupart des chefs révélèrent l'organisation que nous avons décrite. En octobre 1835, on avait mis la main sur 1562 thugs, tous coupables à peu près au même titre, parmi lesquels les plus criminels ou les plus influents, au nombre de 382, furent pendus, et 382 autres exportés ou condamnés à la prison perpétuelle.

« D'épouvantables tragédies avaient signalé la vie de ces thugs; cinq cents recrues chargées d'escorter une somme considérable qu'on envoyait à Gawilgour furent étranglées dans une seule nuit par une troupe de mille thugs habillés en cypayes. Dans le langage thug, ces grands coups de main portent une désignation spéciale; on se les rappelle avec orgueil : l'affaire des *cinq cents*, celle de *cent hommes tués* sont célèbres. Le *chalisrouh* (affaire des quarante), et le *soutrouh* (affaire des soixante), brillent d'un éclat particulier. Laissons le chef Dourga raconter l'affaire des soixante.

« Nous savions, dit-il, que le fils du commandant de la forteresse de Gawilgour, nommé Ghaian-Sing, devait se rendre avec sa suite dans la province d'Aoude pour y lever des troupes, et qu'il portait de l'argent avec lui. Sa troupe se composait de cinquante-deux hommes, de sept femmes et d'un petit enfant brahmane de quatre ans. Les thugs, apprenant cette expédition, députèrent à Joubelpore quelques-uns de leurs membres les plus habiles, et nous commençâmes nos opérations. D'abord on essaya de diviser et d'éparpiller l'escorte sur des routes différentes; mais la chose fut impossible. Aucun ne voulait quitter Ghaian-Sing. Nous finîmes par réunir nos bandes, résolus à conduire les victimes par des routes inconnues et désertes, et à saisir la première occasion de nous défaire d'eux tous.

« A Schora, nous leur persuadâmes de quitter la grande route et de passer par Choumdie, en traversant de grandes plaines désertes, couvertes de buissons, de bruyères et de forêts. Ils nous crurent aisément; leur confiance était gagnée. Arrivés à Simarie, nous n'avions pas encore trouvé le lieu propice que nous cherchions; quelques-uns de nos gens furent envoyés à la découverte et nous rapportèrent que non loin de là se trouvait un endroit favorable, isolé, sauvage et sans habitation. Nous invitâmes les voyageurs à partir après minuit, et l'on se mit en

marche; deux thugs servaient d'acolytes à chacun des voyageurs, et nous avions soin d'entretenir constamment la conversation avec eux. Nous primes les augures qui furent excellents. Le signal donné, chacun de nous lança le mouchoir chargé du nœud coulant, en commençant par l'arrière-garde et terminant par l'avant-garde. Tous furent étranglés, à l'exception de l'enfant. L'aurore naissait, le temps nous manquait pour ensevelir les cadavres; nous les déposâmes temporairement sur le rivage du fleuve, en les couvrant de sable. Nous emmenâmes l'enfant à Chitterkote. Le lendemain, quand nous voulûmes procéder aux funérailles, les eaux de fleuve avaient emporté les corps.

« — Que devint l'enfant ? »

« — Notre frère Mongoul-Mahkoul l'éleva et lui apprit le thuggisme : l'année dernière on l'a pendu à Sangor. »

« Les opérations des thugs se modifient au Bengale; les nombreuses rivières et les cours d'eau dont le pays est sillonné transportent la scène du drame sur les barques et les chaloupes. Le thug entre en conversation avec le voyageur, le capte, le séduit, devient maître de sa confiance et lui conseille de monter sur une nacelle dont le maître et les passagers sont membres de l'association. Au moment convenu, le voyageur est étranglé, son corps jeté à l'eau; cinq ou six de ces chaloupes se suivent, et, si vous avez échappé à l'une, vous n'échapperez pas à la seconde. Laissons parler encore un adepte.

« Les plus habiles d'entre nous, escortés d'un domestique qui porte leurs bagages, suivent ordinairement la rive d'un fleuve en se dirigeant vers l'endroit où leur bateau se trouve amarré : le voyageur se présente; le thug semble harassé; bientôt le voyageur convient qu'il serait plus agréable de monter en bateau et de se laisser mollement porter par les ondes. Du désir à l'acte il n'y a pas loin; on aperçoit une chaloupe et son patron, l'on marche; les stipulations sont arrêtées; on monte, le voyageur périt. Si le premier thug que le voyageur a rencontré excite sa défiance, un second arrive, semble partager ses sentiments, approuve sa prudence, l'encourage dans sa réserve, l'aide même à se débarrasser du premier acteur du drame et le dirige vers une seconde chaloupe meurtrière. De nombreuses familles se livrent à ce commerce. Les thugs de la plaine ne comptent que trente familles de Moutrhies et deux cents hommes de Lodehas; mais, parmi les thugs des rivières, les familles seules des Boungohs comptent quelques milliers d'individus. »

« Un chef célèbre parmi les thugs de rivières, Djaïpôle, tenait constamment deux chaloupes prêtes à tous les endroits où les voyageurs s'embarquent. Il avait soin de laisser entre elles trois ou quatre milles de distance. « Djaouliekhan, chargé de battre la campagne, nous en amena deux (raconte un thug) qui montèrent sur notre embarcation. Djaïpôle commandait en personne; le timonier remplissait les fonctions d'observateur (Bi-

koûrie). Quatre hommes qui tiraient à la corde et faisaient remonter la barque appartenaient à notre bande, ainsi que les sept hommes assis dans la chaloupe. Cette barque couverte avait deux fenêtres ouvrant sur l'eau. Bientôt Djaïpôle s'écrie dans la langue des thugs ou dialecte ramasie : *que les Bôras (thugs) se séparent des Bîtous (voyageurs) !* Nous obéîmes. La chaloupe marcha pendant un coss. Le timonier donna le signal de l'exécution : *Boujna Kôe Pawn Doe*, « livrez le gage du fils de ma sœur, » paroles sacramentelles qui furent suivies de la strangulation immédiate. Nous brisâmes, comme c'est la coutume, l'épine dorsale des victimes pour prévenir toute résurrection, puis nous glissâmes les cadavres à travers les fenêtres, et ils tombèrent dans l'eau. L'ordre autrefois était de poignarder les voyageurs sous les aisselles, méthode maladroite qui pouvait laisser des traces de sang sur la barque et dans les eaux. Nous y avons renoncé. »

« Ainsi tous les sentiments naturels, toutes les pensées d'humanité s'effacent et s'éteignent. On cite des exemples effroyables de cet endurcissement : Neouâllsing, djemadar ou colonel au service du Nizam, homme respectable, mutilé d'un bras, et qui par conséquent (selon les thugs orthodoxes du midi) devait être épargné par les assassins, eut le malheur de tomber entre les mains des thugs du nord. La question de savoir s'il périrait fut débattue vivement dans le sein même de l'honorable société, dont une fraction réclamait la mise en vigueur de toutes les traditions anciennes et religieuses. Pendant le voyage, certains membres de la caravane eurent des démêlés avec la douane; d'autres furent arrêtés comme incendiaires, d'autres enfin comme voleurs : il est vrai qu'ils faisaient la contrebande des soieries. Le djemadar eut la bonté de les protéger. Ses deux jeunes filles, l'une de douze et l'autre de treize ans, s'assirent, lorsque les officiers de justice vinrent visiter les ballots, sur les sacs remplis des soieries prohibées qui appartenaient aux thugs. Arrêtés et jetés en prison, le djemadar répondit pour eux. Comblés de ses faveurs, sauvés par lui, ils voyagèrent avec lui et ses filles pendant l'espace de deux cents milles, et ne discutèrent entre eux que sur un point : non pour savoir si la reconnaissance leur défendait d'attenter à ses jours, « mais si Devi leur permettait de tuer un manchot. » Les orthodoxes se séparèrent des hérétiques, et le malheureux djemadar fut étranglé avec ses filles !

« Les thugs de rivière n'exercent guère que sur des voyageurs isolés; les autres expédient des familles tout entières.

« L'apprentissage des thugs se fait méthodiquement. Les novices se nomment *kouboulas* : ce sont ceux qui n'ont pas encore pénétré dans les mystères du métier. Les *bourkas* sont les grands adeptes. Il est permis à un bourka d'instruire, d'élever et de discipliner tous ceux qui lui semblent propres à augmenter la confrérie. On n'arrive que par degré au rang de bourka. D'abord vous êtes

employé comme espion : on vous envoie en reconnaissance ; puis on devient fossoyeur, ensuite *choumsie* ou « teneur de mains et de pieds pendant la strangulation ; » et enfin *bourthod* ou étrangleur. Le novice qui prétend devenir *bourthod* se place sous le patronage spécial d'un vieux thug qui devient son *gourou* (précepteur sacré), et qui l'accepte pour *cheyla* (disciple). On attend l'arrivée de quelque voyageur dont la constitution soit peu robuste, et dont l'assassinat offre peu de danger. Pendant qu'il dort, le gourou, le cheyla, et quatre ou cinq des plus honorés de la troupe se dirigent vers un champ voisin, s'arrêtent au milieu du champ, se tournent vers le point de l'horizon opposé à la route que la troupe a suivie, et le gourou invoque la grande déesse :

« *O Kalie* (la noire), *Kounkalie* (mangeuse d'hommes), *Bhoudkalie* (la noire et la dévorante). — *O Kalie! Mahakalie* (la grande noire), *Calcutta-Walie* (divinité de Calcutta), si ta volonté est que le voyageur qui est entre nos mains soit tué par son esclave que voici, donne-nous le *thibaoû* (oracle favorable) ! »

« On attend une demi-heure : le premier *thibaoû* décide si le voyageur sera tué ; le second, si le nouvel adepte sera le sacrificateur. Le *thibaoû* doit se faire entendre à droite. Le *pilhaoû*, oracle défavorable, a lieu à gauche. Voici quelques détails donnés par les thugs eux-mêmes, sur le sens de ces oracles, qui offrent beaucoup de nuances à observer.

« Quand on arrive dans un lieu de station et que le *pilhaoû* se fait entendre à gauche, il faut le quitter au plus vite ; si c'est le *thibaoû* de droite, on s'arrête. Au moment du départ, c'est précisément le contraire ; alors si le bon augure se fait entendre immédiatement après le mauvais augure, on prend courage, on continue la route.

« Les prêtres de la secte comptent aussi parmi leurs augures les plus vénérés le *bouwaôk* ou oracle des loups, le *tchirrayak* ou oracle de hibou, le *dauhie* ou oracle du lièvre ; enfin le *dounterour*, oracle de l'âne. Le hurlement ou lamentation du loup (*tchimmame*) suffit pour détourner le thug d'une entreprise. Ces animaux traversent-ils la route de droite à gauche ? c'est bon signe ; de gauche à droite ? mauvais signe. Pendant le jour, si le loup hurle, on décampe. De minuit jusqu'à l'aurore, l'oracle est moins mauvais ; et du soir à minuit, il n'a pas de signification. Si le hibou pousse son cri funèbre, on renonce à toute expédition. Le soir même où un grand village habité par des thugs fut attaqué et mis à feu et à sang par l'officier anglais Halhed, le célèbre pronosticateur Joudaï entendit plusieurs fois le cri lugubre et sourd du hibou. « L'appel du lièvre est important, disait un thug ; quand nous avons méprisé cet oracle, la déesse nous a délaissés ; cet animal timide est venu ensuite boire l'eau du ciel dans le crâne de nos gens égorgés. Lorsque le général Doveton nous poursuivait, un lièvre traversa la route devant nous. L'animal

criait ; nous négligeâmes l'oracle. Le lendemain, dix-sept d'entre nous furent pris. »

« Mais au-dessus de tous les oracles, ils estiment celui de l'âne. *Soupoukher* ou *ekadounrou*, *dounterou* ; « un âne, en fait d'oracle, disent-ils, vaut un millier d'oiseaux. » Le capitaine Sleeman, qui a recueilli le vocabulaire du dialecte thug, et qui s'est fait donner tous les oracles par les chefs prisonniers, porte témoignage de la haute importance que les thugs du nord et du midi attachent aux augures. L'oracle est la voix de Devi.

« Une fois les oracles pris, on répète une prière à Devi, puis on retourne au camp ; le gourou prend un mouchoir, se tourne vers l'occident, noue une pièce d'or ou d'argent, et procède à la fabrication du nœud coulant classique (*gour-knat*), « lien scientifique, » que l'on n'a le droit de former qu'après avoir reçu les ordres sacrés. Le disciple ou cheyla le saisit avec respect dans sa main droite, et se dirige vers la victime accompagné du *choumsie* (teneur de mains). On éveille le voyageur sous un prétexte ; et, au moment où le chef donne le signal, l'élève fait son coup d'essai, aidé comme à l'ordinaire par le *choumsie*. L'œuvre accomplie, il s'agenouille devant le gourou, touche les pieds du maître de ses deux mains étendues, délie le mouchoir, en tire la pièce d'or, et la remet comme offrande (*nouzour*), avec tout l'argent qu'il possède, au gourou, qui emploie cette somme à l'achat de sucre, de pâtisseries et d'autres friandises. Ainsi se prépare le *touponie*, fête ou sacrifice qui ne peut avoir lieu qu'à l'ombre de certains arbres, du manguier, du figuier, du nîme ; mais jamais sous le néomja, le sirésa ou le babouïe. Les *bourthods*, ou strangulateurs, prennent place autour d'un tapis, et le nouvel adepte reçoit sa part du sucre consacré.

« C'est une grande affaire que le *touponie*. Les thugs prétendent qu'une fois qu'on en a goûté, il est impossible de ne pas s'attacher éternellement à la secte du thuggisme. « Il nous arrive bien quelquefois, disait un chef célèbre, d'éprouver de la pitié ; elle est naturelle à tous les hommes. Mais la miraculeuse influence du sucre consacré par le *touponie* nous métamorphose complètement : elle agirait sur une brute. Quant à moi, je n'aurais pas besoin d'être thug pour vivre ; ma mère était riche, j'ai eu de belles places ; on m'aimait partout où je me présentais. Eh bien ! toutes les fois que j'ai essayé de quitter le thuggisme, je ne l'ai pas pu : j'ai été rappelé par un irrésistible penchant. Dieu me ferait vivre cent années, que je ne pourrais embrasser aucune autre profession. Mon père, dès ma plus tendre enfance, m'a fait goûter le sucre fatal, et je crois qu'avec toutes les richesses du monde et la faculté de choisir entre tous les métiers, un thug préférerait toujours l'occupation commandée par Devi. »

« En effet, cette carrière d'indolence et d'entreprises, de voyages et de repos, de jouissances et d'aventures, exerce sur ses sectateurs un véritable prestige ; il n'y a pas

d'exemple d'un thug qui ait déserté sa profession. Ceux qui échappent à la vengeance des lois retournent bientôt, après avoir vu pendre leurs complices, à leurs occupations favorites.

« Pendant ce grand repas du touponie, la pioche sacrée, instrument singulièrement vénéré, est placée sur une nappe à côté du sucre bénit. On ne peut avoir droit au sucre, une fois consacré par la prière, que si l'on a étranglé un voyageur de sa propre main, et si l'on est de condition libre. La consécration se fait de la manière suivante. Le chef le plus estimé s'assied, la face tournée vers l'orient. A droite et à gauche se rangent les thugs les plus considérés, en nombre pair. Avant la prière, on met de côté des morceaux de sucre destinés à ceux qui n'ont pas encore tué leur homme. Puis le chef pratique un trou dans la terre, y dépose un peu de sucre, joint les mains, les élève vers le ciel, y fixe ses regards, et, dirigeant vers la déesse toutes ses pensées, s'écrie :

« Grande déesse, toi qui procuras jadis à Djoura Naïk et à Khodouk Bounwarie un lacs et soixante roupies, nous t'adressons notre prière, exauce nos vœux ! »

« Tous les thugs se joignent de cœur aux intentions de celui qui prononce cette prière. Il répand un peu d'eau sur la pioche, distribue le sucre à ses frères qui étendent leurs mains vers lui, et donne le signal convenu pour la strangulation. A ce signal, tous les thugs, dans un profond silence, mangent leur sucre, en ayant bien soin de ne pas en laisser tomber un seul fragment sur la terre, ce qui serait un très-mauvais signe. Ce serait bien pis s'il se passait quelque chose d'indécent ou d'irrespectueux pendant la cérémonie, si les thugs se prenaient de querelle, ou si un chien, un âne, un cheval, touchaient au sucre : ils se regarderaient alors comme frappés d'une complète défaveur. Quand un thug s'intéresse à un enfant, il a soin de lui donner de très-bonne heure un peu de ce sucre.

« Vous rencontrez des thugs sur toutes les routes et sous tous les déguisements ; par bandes de dix à douze hommes, quelquefois isolés ; habillés en cipayes, en pèlerins, en marchands, ou en princes environnés de leurs nombreux serviteurs : ces derniers sont des thugs. Leurs groupes se réunissent de temps à autre, et forment des armées de trois à quatre cents hommes. Quand le danger approche et qu'ils savent qu'on les poursuit, ils se séparent et se répandent à travers le pays ; ils ont des lieux de rendez-vous et des stations bien connues. Le thug le plus expérimenté, le plus propre, le moins adonné à l'ivrognerie et le plus soigneux, porte l'instrument sacré ou la pioche à creuser les fosses. On regarde cette pioche comme un présent de la divinité. Les thugs ont pour elle la vénération du soldat pour son drapeau : on jure par elle. Dans les campements, on prend soin de l'enterrer en dirigeant sa

pointe du côté vers lequel doit se diriger l'armée. Les thugs croient que si la déesse veut leur faire prendre une autre direction, elle déplacera elle-même la pointe de la pioche sacrée. Dans le Dekkan, où le thuggisme a conservé son ancienne vigueur, ils sont même persuadés que, pour observer tous les rites, on devrait jeter la pioche dans un puits, d'où elle sortirait d'elle-même au moment où il faudrait s'en servir. Ils ne doutent pas que Devi ne punisse tous les profanes qui toucheraient à la pioche... »

THURIFUMIE, divination par la fumée de l'encens.

THYMIAMATA, parfums d'encens qu'on employait chez les anciens pour délivrer ceux qui étaient possédés de quelque mauvais esprit.

THYRÉE (PIERRE), jésuite, auteur d'un livre sur les démoniaques, les maisons infestées et les frayeurs nocturnes (1).

TIBALANG, fantômes que les naturels des Philippines croient voir sur la cime de certains vieux arbres, dans lesquels ils sont persuadés que les âmes de leurs ancêtres ont leur résidence. Ils se les figurent d'une taille gigantesque ; de longs cheveux, de petits pieds, des ailes très-étendues et le corps peint.

TIBERE. Cet empereur romain voyait clair dans les ténèbres, selon Cardan, qui avait la même propriété. *Voy. TRASULLE*.

TICHO-BRAHÉ, astronome suédois. Il croyait que sa journée serait malheureuse, et s'en retournait promptement si, en sortant de son logis, la première personne qu'il rencontrait était une vieille, ou si un lièvre traversait son chemin.

TIGRE (LE GRAND). *Voy. LIÈVRE*.

TINTEMENT. Lorsque nous sentons une chaleur à la joue, dit Brown, ou que l'oreille nous tinte, nous disons ordinairement que quelqu'un parle de nous. Ce tintement d'oreille passait chez nos pères pour un très-mauvais augure.

TIPHAINÉ. Nos anciennes chroniques soupçonnaient de féerie ou de commerce avec les fées toutes les femmes dans l'histoire desquelles ils trouvaient du merveilleux. La Pucelle d'Orléans fut accusée d'avoir eu commerce avec les fées auprès d'une fontaine de son pays, que l'on appelle encore la fontaine des Fées ou des Dames. L'ancienne chronique de Duguesclin dit que dame Tiphaine, femme de ce héros, était regardée comme une fée, parce qu'elle était fort adroite, et qu'elle prédisait à son mari tout ce qui devait lui arriver.

TIROMANCIE, divination par le fromage. On la pratiquait de diverses manières que nous ne connaissons pas.

TITANIA, reine des fées. *Voy. OBERON*.

TITUS. On trouve raconté dans un vieux recueil de traditions juives, que Titus prétendit avoir vaincu le dieu des Juifs à Jérusalem. Alors une voix terrible se fit entendre, qui dit : Malheureux, c'est la plus pe-

(1) Dæmoniaci, cum locis infestis et terriculamentis nocturnis,

tite de mes créatures qui triomphera de toi. En effet, un moucheron se glissa dans le nez de l'empereur et parvint jusqu'à son cerveau. Là, pendant sept années, il se nourrit de cervelle d'empereur, sans qu'aucun médecin pût le déloger. Titus mourut après d'horribles souffrances. On ouvrit sa tête pour voir quel était ce mal contre lequel avaient échoué tous les efforts de la médecine, et on trouva le moucheron, mais fort engraisé. Il était devenu de la taille d'un pigeon. Il avait des pattes de fer et une bouche de cuivre (1).

TOIA, nom sous lequel les habitants de la Floride adorent le diable, c'est-à-dire l'auteur du mal.

TOMBEAUX. Chez plusieurs nations idolâtres de l'antiquité, l'usage était d'aller dormir sur les tombeaux, afin d'avoir des rêves de la part des morts, de les évoquer en quelque sorte et de les interroger. *Voy. MORTS.*

TOMTEGOBBE, le vieux du grenier, lutin. *Voy. DIABLE.*

TONDAL. Un soldat nommé Tondal, à la suite d'une vision ou d'un songe, raconte qu'il avait été conduit par un ange dans les enfers. Il avait vu et senti les tourments qu'on y éprouve. L'ange le conduisit, dit-il, en un grand pays ténébreux, couvert de charbons ardents. Le ciel de ce pays était une immense plaque de fer brûlant, qui avait neuf pieds d'épaisseur. Il vit d'abord le supplice de plusieurs âmes qu'on mettait dans des vases bien fermés et qu'on faisait fondre. Après cela il arriva auprès d'une montagne chargée de neige et de glaçons sur le flanc droit, couverte de flammes et de soufre bouillant sur le flanc gauche. Les âmes qui s'y trouvaient passaient alternativement des bains chauds aux bains glacés, et sortaient de la neige pour entrer dans la chaudière. Les démons de cette montagne avaient des fourches de fer et des tridents rougis au feu, avec lesquels ils emportaient les âmes d'un lieu à un autre. Tondal vit ensuite une multitude de pêcheurs plongés jusqu'au cou dans un lac de poix et de soufre. Un peu plus loin il se trouva devant une bête terrible, d'une grandeur extraordinaire. Cette bête se nommait l'*Achéron* (2), elle vomissait des flammes et puait considérablement. On entendait dans son ventre des cris et des hurlements d'hommes et de femmes. L'ange, qui avait sans doute ordre de donner à Tondal une leçon, se retira à l'écart sans qu'il s'en aperçût, et le laissa seul devant la bête. Aussitôt une meute de démons se précipita sur lui, le saisit et le jeta dans la gueule de la grosse bête, qui l'avalait comme une lentille. Il est impossible d'exprimer, dit-il, tout ce qu'il souffrit dans le ventre de ce monstre. Il s'y trouva dans une compagnie extrêmement triste, composée d'hommes, de chiens, d'ours, de lions, de serpents et d'une foule d'autres animaux inconnus, qui mordaient cruellement et qui n'épargnèrent point le passager.

(1) Alph. Karr, Voyage autour de mon jardin, lett. 11.

(2) Quæ Achæron appellabatur...

(3) Dionysii Carthusiani, art. 49.—Hæc proluxius descri-

Il éprouva les horreurs du froid, la puanteur du soufre brûlé ainsi que d'autres désagréments.

L'ange vint le tirer de là et lui dit : — Tu viens d'expier les petites fautes d'habitude; mais tu as autrefois volé une vache à un paysan, ton compère : la voilà, cette vache. Tu vas la conduire de l'autre côté du lac qui est devant nous. Tondal vit donc une vache indomptée à quelques pas de lui; il se trouvait sur le bord d'un étang bourbeux qui agitait ses flots avec fracas. On ne pouvait le traverser que sur un pont si étroit, qu'un homme en occupait toute la largeur avec ses pieds. — Hélas! dit en pleurant le pauvre soldat, comment pourrai-je traverser avec une vache ce pont où je n'oserais me hasarder seul?

— Il le faut, répliqua l'ange.

Tondal, après bien des peines, saisit la vache par les cornes et s'efforça de la conduire au pont. Mais il fut obligé de la traîner, car lorsque la vache était debout, en disposition de faire un pas, le soldat tombait de sa hauteur; et quand le soldat se relevait, la vache s'abattait à son tour. Ce fut avec bien des peines que l'homme et la vache arrivèrent au milieu du pont. Alors Tondal se trouva nez à nez avec un autre homme qui passait le pont comme lui : il était chargé de gerbes qu'il était condamné à porter sur l'autre bord du lac. Il pria le soldat de lui laisser le passage; Tondal le conjura de ne pas l'empêcher de finir une pénitence qui lui avait déjà donné tant de peines. Mais personne ne voulut reculer. Après qu'ils se furent disputés assez longtemps, ils s'aperçurent tous deux, à leur grande surprise, qu'ils avaient traversé le pont tout entier sans faire un pas. L'ange conduisit alors Tondal dans d'autres lieux non moins horribles, et le ramena ensuite dans son lit. Après cette vision, il se leva et se conduisit mieux depuis (3).

TONNERRE. Le tonnerre a été adoré en qualité de dieu. Les Egyptiens le regardaient comme le symbole de la voix éloignée, parce que de tous les bruits c'est celui qui se fait entendre le plus loin. Lorsqu'il tonne, les Chingulais se persuadent que le ciel veut leur infliger un châtement, et que les âmes des méchants sont chargées de diriger les coups pour les tourmenter et les punir de leurs péchés. En Bretagne on a l'usage, quand il tonne, de mettre un morceau de fer dans le nid des poules qui couvent (4), comme préservatif du tonnerre. *Voy. CLOCHES, ÉVANGILE DE SAINT-JEAN*, etc.

Le *Journal d'Indre-et-Loire* a publié en juin 1841 les détails suivants sur l'effet du coup de tonnerre dont M. Gatian de Clérambault, juge à Tours, faillit être victime : « M. Gatian, le meunier et le domestique, qui mesuraient du blé devant lui dans le grenier, furent les premiers atteints par la foudre. Le tonnerre descendit ensuite dans une

buntur in libello qui visio Tondali nuncupatur.

(4) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. II, p. 16

chambre inférieure, où se trouvaient trois dames, au nombre desquelles madame Gatian de Clérambault, et frappa successivement ces trois dames à la nuque, en les renversant l'une après l'autre.

« Madame Gatian, qui, dans cette circonstance, avait conservé le plus de sang-froid et qui se releva la première, put observer complètement ce qui se passait. Elle vit le tonnerre parcourir assez lentement la chambre, sous la forme d'un globe de feu de la grosseur d'un fauteuil, renverser les deux personnes qui étaient avec elle, et enfin sortir de l'appartement par la fenêtre, en brisant tous les carreaux. En descendant au rez-de-chaussée, la foudre tua un cheval dans la cour.

« Le premier soin de madame Gatian, après ce qui venait d'avoir lieu, fut de monter précipitamment au grenier; pour savoir si quelque accident n'était point arrivé à son mari. Elle l'aperçut étendu sans connaissance, auprès du domestique et du meunier. Le meunier était mort; le domestique, qui n'avait été qu'étourdi par le coup, aida à transporter M. Gatian dans son appartement, où il ne revint que tardivement de son évanouissement.

« Des phénomènes fort singuliers ont été observés sur la personne de M. Gatian. La foudre, en le frappant, sonda sa montre, qui était dans son gousset, suivit la chaîne d'or qui la retenait, la fondit et répandit l'or comme un semis sur le gilet; puis transporta une partie de l'or de la chaîne sur les lunettes que portait M. Gatian, et dont elle souda les jointures. Enfin, passant entre la chemise et le corps, la foudre descendit, en brûlant la peau du côté droit, et, laissant seulement, sans la détériorer, une trace noire sur la chemise, suivit la jambe droite et sortit par l'extrémité de la botte.

« Ce sont là des singularités intéressantes à ajouter aux phénomènes bizarres que l'observation a recueillis relativement aux accidents causés par le tonnerre. »

TOQUI (GRAND). Les Araucans, peuplades indépendantes du Chili, reconnaissent sous ce nom un grand esprit qui gouverne le monde. Ils lui donnent des ministres inférieurs, chargés des petits détails d'administration, tels que les saisons, les vents, les tempêtes, la pluie et le beau temps. Ils admettent aussi un mauvais génie qu'ils appellent Guécuba, qui se fait un malin plaisir de troubler l'ordre et de molester le grand Toqui.

TORNGARSUK. Les Groënlais ne font ni prières ni sacrifices, et ne pratiquent aucun rite; ils croient pourtant à l'existence de certains êtres surnaturels. Le chef et le plus puissant de ces êtres est *Torngarsuk*, qui habite selon eux sous la terre, et qu'ils représentent tantôt sous la forme d'un ours, tantôt sous celle d'un homme avec un bras, tantôt enfin sous celle d'une créature humaine; grande au plus comme un des doigts de la main.

C'est auprès de cette divinité que les anguekkoks sont obligés de se rendre pour lui

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

demander conseil, quand un Groënlais tombe malade ou qu'il se trouve dans quelque autre embarras. Indépendamment de ce bon génie, qui est invisible à tout le monde, excepté à l'anguiekkok, il en est plusieurs autres qui sont moins puissants; ce sont les génies du feu, de l'eau, de l'air, etc., qui, par l'entremise de l'anguiekkok, enseignent aux habitants ce qu'ils doivent faire ou ce qu'ils doivent éviter pour être heureux. Chaque anguekkok a en outre son esprit familier, qu'il évoque et qu'il consulte comme un oracle.

Nous empruntons ces détails à l'expédition du capitaine Graah dans le Groënlais. Il en donne d'autres fort curieux sur l'esprit de ces peuples. Ils croient, dit-il, que le soleil, la lune et quelques-unes des étoiles étaient, dans l'origine, des Groënlais qui ont pris leur vol vers le ciel. Quand il y a une éclipse de lune, ils s'imaginent que l'astre profite de ce moment pour descendre sur la terre, et entrer dans leurs maisons, dont il parcourt tous les coins et les recoins pour y chercher des peaux et des aliments; de sorte qu'ils cachent avec soin tout ce qu'ils possèdent, et font le plus de bruit possible, afin de faire peur à leur hôte importun, et de le chasser de chez eux.

S'ils prennent un veau marin dans un temps de disette, ils ne manquent pas de jeter dans la mer une partie de ses entrailles et tous ses os. Quand une personne meurt, ses parents s'abstiennent de certains aliments, et ne mangent rien en plein air.

Les jeunes personnes, avant d'être mariées, ont une foule de précautions fort gênantes à prendre pour ne pas offenser l'air ou la lune; la moindre omission de ce genre nuirait à leur réputation et mettrait leur vie en danger. Voici un fait qui caractérise bien l'état social de cette contrée.

Au commencement du mois de décembre, un des Groënlais de Nukarbik eut le malheur de se blesser au poignet avec un couteau. Il ne fit point attention à cet accident, se contenta de bander très-fortement le bras pour arrêter l'hémorragie, et retourna à son travail comme à l'ordinaire. Mais ce traitement empira le mal; une tumeur se forma au-dessus de l'artère; elle était large comme une tasse à thé; tout le bras enfla et le patient éprouva des douleurs très-vives. Un soir, comme il revenait d'une expédition de chasse, il consulta le capitaine Graah, qui fut fort embarrassé, ne voulant pas encourir de responsabilité en lui donnant des conseils qui auraient pu lui devenir plus nuisibles qu'utiles; mais on savait que le capitaine était en possession d'un emplâtre qu'il avait employé avec succès contre les clous; on le pria d'en essayer l'effet dans cette occasion, et comme on commençait à éprouver des craintes sérieuses pour la vie du malade, il finit par y consentir. Il lui remit donc un de ces emplâtres, en le prévenant que non-seulement il n'en garantissait pas l'efficacité, mais qu'il serait même possible qu'il lui fit du mal, ce qui n'empêcha pas le Groënlais

dais de l'appliquer sur-le-champ. Le lendemain, il s'était formé quelques petites cloches, mais la douleur fut si vive, que le malheureux perdit connaissance et parut être sur le point d'expirer. Instruit de cette circonstance, le capitaine se hâta d'aller le voir. En entrant dans la cabane, il le trouva dans un état alarmant; ses amis pleuraient et sanglotaient, les enfants criaient, et la seule personne qui montrait un peu de présence d'esprit était sa femme, qui le tenait dans ses bras. A l'aide d'une cuillerée de vin de Porto mêlé à du jus de citron, il revint bientôt à lui, mais il avait arraché l'emplâtre et ne voulait plus le remettre. Il resta pendant trois semaines dans cet état, souffrant des douleurs atroces. Une espèce de sorcière fut alors appelée; elle noua une ligature autour de la tête du patient, puis elle la souleva, et l'ayant trouvée lourde, elle déclara qu'il était impossible qu'il vécût. Le lendemain le malade refusa toute espèce de nourriture. Le capitaine, pour l'exciter, fit préparer un plat de gruau qu'il alla lui porter avec un morceau de pain; mais, à son grand étonnement, son protégé refusa, en disant que, sa situation étant désespérée, il avait pris la résolution de ne plus rien manger, afin de ne pas prolonger ses souffrances. Sa femme fut de son avis, et repoussa, même avec une sorte de colère, le gruau que le capitaine persistait à offrir. Du moment où le malade eut annoncé sa résolution, la femme et les enfants reprirent leur tranquillité ordinaire, et quoique leurs traits exprimassent un profond chagrin, pas un murmure, pas une plainte ne sortit de leur bouche. Mais la constance du pauvre malade ne fut pas mise à cette seule épreuve. Trois jours après, vers neuf heures du soir, plusieurs des habitants de la maison accoururent auprès du capitaine en criant : « Il est mourant ! Il perd tout son sang ! » M. Graah retourna aussitôt avec eux, et fut témoin d'un spectacle affreux.

En entrant dans la maison, il vit le patient assis sur sa couchette et étendant le bras, d'où le sang coulait à flots; il n'avait personne pour le soutenir. Mais pendant que les femmes s'occupaient, en pleurant et en sanglotant, à jeter hors de la maison les habits, les lits, les peaux, les provisions, etc., comme s'il se fût agi de les sauver d'un incendie, les hommes s'approchaient tour à tour du malade, le regardaient en face, et se retiraient en poussant des cris effroyables. Pendant ce tumulte, la femme du malade allait à lui de temps en temps et tâchait de le persuader à consentir qu'on l'enterrât vivant sous la neige, au lieu d'être traîné au rivage dans son traîneau, par son fils, et jeté à la mer comme il l'avait proposé. A la fin, le sang cessa de couler; le malade avait à peine la force de respirer, et tous ses membres étaient agités de convulsions. On s'attendait d'un instant à l'autre à le voir ex-

pirer. Il ne mourut pourtant pas. Au bout de quelques heures il reprit connaissance; la douleur et l'enflure du bras semblaient avoir disparu; le lendemain il se sentit beaucoup mieux. Il commença même à avoir quelque espérance de guérison et mangea volontiers le gruau qu'on lui présenta. Convaincu que l'artère avait été blessée, le capitaine pratiqua une espèce de tourniquet qu'il lui posa au bras au-dessus de l'épaule, et enseigna à sa femme la manière de le serrer dans le cas où l'hémorragie recommencerait. Cet accident arriva en effet le lendemain au soir, mais les instructions du capitaine n'ayant pas été assez promptement suivies, le malade perdit de nouveau beaucoup de sang, et se trouva si mal, que tout le monde crut qu'il ne passerait pas la nuit. Alors la scène que nous avons déjà décrite se renouvela, et sa femme recommença ses instances pour qu'il se laissât ensevelir sous la neige, au lieu de se faire jeter à la mer.

Quand un Groënlandais en est arrivé au point de ne plus savoir ce qui se passe autour de lui, on commence les préparatifs de ses funérailles. Aussi la femme de notre malade lui demandait-elle à chaque instant : « Entendez-vous ? comprenez-vous ? » s'attendant sans doute à ne pas recevoir de réponse. Mais comme toutes les fois qu'elle le questionnait, il répondait toujours d'une voix assez forte : « Oui, » elle finit par perdre patience; et quoique son mari eût évidemment toute sa connaissance et qu'il pût voir et entendre tout ce qui se passait dans la chambre, elle ordonna néanmoins à deux jeunes filles, ses enfants adoptifs, de décrocher la peau qui pendait au mur et qui devait lui servir de linceul, puis elle se mit à l'arranger (1). L'indifférence avec laquelle cet ordre fut donné et exécuté, et le sang-froid avec lequel le patient vit faire cette opération, étaient également surprenants. Il contempla pendant quelques instants, avec le calme le plus parfait, ces préparatifs pour son passage dans un autre monde; puis, sans prononcer une parole, sans faire le moindre signe qui indiquât la crainte de la mort, il retourna la tête et tomba en syncope. Quelques instants après on lui mit ses plus beaux habits; la peau dans laquelle il devait être enseveli était déjà étendue, la fenêtre par laquelle, selon l'usage, on devait le faire sortir, était ouverte; en un mot, tout était prêt quand le patient dit à ceux qui l'entouraient de ne pas continuer, parce qu'il se sentait mieux. Il appela après cela le capitaine, le remercia de ce qu'il avait fait pour lui, le pria de serrer la vis du tourniquet, et exprimant ses regrets de ce que l'on avait troublé son repos, il demanda un peu de jus de citron : on le lui donna mêlé avec une demi-once de vin et d'eau, et il s'en trouva si bien, qu'au bout de quelques heures tout semblait annoncer qu'il était hors de danger. En effet, la tumeur du poignet se détacha par degrés et finit par

plus. Ils enterrent même les malades vivants quand ils ont lutté trop longtemps avec la mort.

(1) Les Groënlandais ont un tel effroi pour les morts, qu'ils ont coutume d'ensevelir d'avance les moribonds, pour n'avoir pas besoin de les toucher quand ils ne seront

tomber en laissant un creux en forme de cône. Ce pauvre diable fut longtemps encore avant de recouvrer ses forces, et sept mois après il n'était pas encore en état de lancer un javelot de la main qui avait été blessée (1).

TORQUEMADA (ANTOINETTE), auteur espagnol de l'*Hexameron* ou six journées, contenant plusieurs doctes discours, etc ; avec maintes histoires notables et non encore ouïes, mises en français par Gabriel Chap-puys, Tourangeau. Lyon, 1582, in-8° ; ouvrage plein de choses prodigieuses et d'aventures de spectres et de fantômes.

TORREBLANCA (FRANÇOIS), jurisconsulte de Cordoue, auteur d'un livre curieux sur les crimes des sorciers (2).

TORTURE. Quand on employait la torture contre les sorciers, et que les tourments ne les faisaient pas avouer, on disait que le diable les rendait insensibles à la douleur.

TOTAM, esprit qui garde chaque sauvage de l'Amérique septentrionale. Ils se le représentent sous la forme de quelque bête ; et, en conséquence, jamais ils ne tuent, ni ne chassent, ni ne mangent l'animal dont ils pensent que leur totam a pris la figure.

TOUPAN, esprit malin qui préside au tonnerre chez les naturels brésiliens.

TOUR DE FORCE. Delrio rapporte cette histoire plaisante : Deux troupes de magiciens s'étaient réunies en Allemagne pour célébrer le mariage d'un grand prince. Les chefs de ces troupes étaient rivaux et voulaient chacun jouir sans partage de l'honneur d'amuser la cour. C'était le cas de combattre avec toutes les ressources de la sorcellerie. Que fit l'un des deux magiciens ? Il avala son confrère, le garda quelque temps dans son estomac, et le rendit ensuite par où vous savez. Cette espièglerie lui assura la victoire. Son rival, honteux et confus, décampa avec sa troupe et alla plus loin prendre un bain et se parfumer.

TOUR ENCHANTÉE. Voy. RODERIK.

TOUR DE MONTPELLIER. Il y a sans doute encore à Montpellier une vieille tour que le peuple de cette ville croit aussi ancienne que le monde ; sa chute doit précéder de quelques minutes la déconfiture de l'univers.

TOUR DE WIGLA, tour maudite de la Norvège, où le roi païen Vermund fit brûler les mamelles de sainte Ethelrède avec du bois de la vraie croix, apporté à Copenhague par Olaüs III. On dit que depuis on a essayé inutilement de faire une chapelle de cette tour maudite ; toutes les croix qu'on y a placées successivement ont été consumées par le feu du ciel (3).

TOURTERELLE. Si on porte le cœur de cet oiseau dans une peau de loup, il éteindra tous les sentiments. Si on pend ses pieds à un arbre, l'arbre ne portera jamais de fruit. Si on frotte de son sang, mêlé avec de l'eau dans laquelle on aura fait cuire une taupe,

(1) Revue Britannique.

(2) Epitome delictorum, sive de Magia, in qua aperta vel occulta invocatio dæmonis intervenit, etc., editio no-

un endroit couvert de poils, tous les poils noirs tomberont (4) !...

TRADITIONS POPULAIRES. « C'est sur la fatalité et l'antagonisme du bien et du mal, dit un habile écrivain, dans le *Quarterly Magazine*, que se fonde la philosophie des traditions du peuple. Cette base se retrouve dans le conte le plus trivial, où l'on introduit un pouvoir surnaturel ; et la nourrice, qui fait son récit au coin de la cheminée rustique, a la même science que les hiérophantes de la Grèce et les mages de la Perse. Le principe destructeur étant le plus actif dans ce bas monde, il reparait dans toutes les croyances superstitieuses, sous une variété infinie de formes, les unes sombres, les autres brillantes ; on retrouve partout les mêmes personnifications d'Oromase et d'Arimane, et l'hérésie des manichéens. La vague crédulité du villageois ignorant s'accorde avec la science mythologique des anciens sages. Des peuples que l'Océan sépare sont rapprochés par leurs fables ; les hamadryades de la Grèce et les lutins de la Scandinavie dansent une ronde fraternelle avec les fantômes évoqués par le sorcier moderne ; celui-ci compose ses philtres, comme Canidie, avec la mandragore, la ciguë, les langues de vipère et les autres ingrédients décrits par Virgile et Horace. A la voix des sorciers modernes, comme à celle des magiciens de Thessalie, on entend encore le hibou crier, le corbeau croasser, le serpent siffler, et les ailes noires des scarabées s'agiter. Toutefois, le Satan des légendes n'est jamais revêtu de la sombre dignité de l'ange déchu ; c'est le diable, l'ennemi, méchant par essence, de temps immémorial. Sa rage est souvent impuissante, à moins qu'il n'ait recours à la ruse : il inspire la peur encore plus que la crainte. De là vient cette continuelle succession de caprices bizarres et de malices grotesques qui le caractérise ; de là cette familiarité qui diminue la terreur causée par son nom. Les mêmes éléments entrent dans la composition de toutes les combinaisons variées du mauvais principe qui engendra la race nombreuse des lutins sortis de l'enfer. Si le rire n'est pas toujours méchant et perfide, il exprime assez bien du moins la malice et la perfidie. C'est de l'alliance du rire et de la malice que sont nés tous ces moqueurs placés par les mythologues au rang des divinités. Tel est le Momus des Grecs et le Loki des Scandinaves, l'un bouffon de l'Olympe, l'autre bouffon des banquets du Valhalla. » Les traditions populaires se conservent sous mille formes. Nous en donnerons sans ordre quelques-unes.

LA BALLADE D'AGNÈTE.

Traduite du danois d'Oehlenschläger par M. X. Marmier.

Cette ballade est le récit d'une tradition répandue dans tout le Nord. On la raconte encore à la veillée, on la chante dans les fa-

vissima, Lugduni, 1679, in-4°.

(3) Victor Hugo, Han d'Islande, chap. 12.

(4) Les admirables secrets d'Albert le Grand, p. 115.

milles. Je l'ai entendu chanter un soir sur une mélodie ancienne. C'était tout à la fois tendre comme un soupir d'amour, et triste comme un accent de deuil.

« Agnète est assise toute seule sur le bord de la mer, et les vagues tombent mollement sur le rivage. Tout à coup l'onde écume, se soulève, et le *trolle* de mer apparaît. Il porte une cuirasse d'écaille qui reluit au soleil comme de l'argent. Il a pour lance une rame, et son bouclier est fait avec une écaille de tortue. Une coquille d'escargot lui sert de casque. Ses cheveux sont verts comme les roseaux, et sa voix ressemble au chant de la mouette.

« — Oh ! dis-moi, s'écrie la jeune fille, dis-moi, homme de mer, quand viendra le beau jeune homme qui doit me prendre pour fiancée.

« — Ecoute, Agnète, répond le *trolle* de mer, c'est moi qu'il faut prendre pour ton fiancé. J'ai dans la mer un grand palais dont les murailles sont de cristal. A mon service j'ai sept cents jeunes filles moitié femme, moitié poisson. Je te donnerai un traîneau en nacre de perles, et le phoque t'emportera avec la rapidité du renne sur l'espace des eaux. Dans ma retraite tapissée de verdure, de grandes fleurs s'élèvent au milieu de l'onde, comme celles de la terre sous le ciel bleu...

« — Si ce que tu dis est vrai, répond Agnète, si ce que tu dis est vrai, je te prends pour mon fiancé.

« Agnète s'élance dans les vagues, l'homme de mer lui attache un lien de roseau au pied et l'emmène avec lui. Elle vécut avec lui huit années et enfanta sept fils.

« Un jour elle était assise sous sa tente de verdure, elle entend la vibration des cloches qui sonnent sur la terre. Elle s'approche de son mari et lui dit : Permits-moi d'aller à l'église et de communier.

« — Oui, lui dit-il, Agnète, j'y consens. Dans vingt-quatre heures tu peux partir.

« Agnète embrasse cordialement ses fils, et leur souhaite mille fois bonne nuit. Mais les aînés pleurent en la voyant partir, et les petits pleurent dans leur berceau. Agnète monte à la surface de l'onde. Depuis huit ans, elle n'avait pas vu le soleil. Elle s'en va auprès de ses amies, mais ses amies lui disent : Vilain *trolle*, nous ne te reconnaissons plus. Elle entre dans l'église au moment où les cloches sonnent, mais toutes les images des saints se tournent contre la muraille. Le soir, quand l'obscurité enveloppe la terre, elle retourne sur le rivage. Elle joint les mains, la malheureuse ! et s'écrie : « Que Dieu ait pitié de moi et me rappelle bientôt à lui ! » Elle tombe sur le gazon au milieu des tiges de violettes. Le pinson chante sur les rameaux verts, et dit : « Tu vas mourir, Agnète, je le sais. »

« A l'heure où le soleil abandonne l'horizon, elle sent son cœur frémir, elle ferme sa paupière. Les vagues s'approchent en gémissant et emportent son corps au fond de l'abîme.

« Elle resta trois jours au sein de la mer, puis elle reparut à la surface de l'eau. Un enfant qui gardait les chèvres trouva un matin le corps d'Agnète au bord de la grève. Elle fut enterrée dans le sable, derrière un roc couvert de mousse qui la protège. Chaque matin et chaque soir ce roc est humide. Les enfants du pays disent que le *trolle* de mer y vient pleurer. »

La presse périodique a publié, il y a dix ans, le conte populaire que voici :

LA REMORQUE DU DIABLE.

Connaissez-vous le *Saint-Marc*, qui fit en sept jours la traversée de Terre-Neuve à Granville ?

— Sept jours du banc de Terre-Neuve à Granville ! c'est une belle tournée ; la corvette la *Diligente*, notre plus fine voilière, ne l'aurait pas faite en sept semaines, surtout si comme le *Saint-Marc* elle avait eu à lutter contre une mer affreuse et une brise carabinée de vent d'est. — Et pourtant le *Saint-Marc* n'est pas taillé pour la marche ; c'est un gros brick, bien solide, peu coquet, étalant avec complaisance un large arrière aux formes callipyges ; jamais il n'avait dépassé six nœuds, son journal en fait foi. Il fut bien parlé dans Granville de cette miraculeuse traversée, quelques-uns l'admirent ; beaucoup en furent surpris ; d'autres, et c'étaient les plus vieux, gardaient à cet égard un silence significatif ; ou hochaient la tête d'un air mystérieux. Mais pourquoi le capitaine n'aimait-il pas qu'on entamât un sujet si flatteur pour lui ? Aux félicitations il se taisait ; aux questions il répondait avec brusquerie ; d'où lui venait donc cette tristesse inusitée ! quelle était la cause de cette réserve taciturne ? N'avait-il pas bien vendu son beau chargement de morue ? et huit jours après son arrivée, le branle des cloches n'annonçait-il pas le mariage du capitaine Jean Jouin avec la fraîche Marie Grainbeau ?...

La saison de la pêche tirait vers sa fin, déjà bon nombre de navires bien chargés avaient quitté le banc de Terre-Neuve, les plus tardifs se préparaient à débarquer à leur tour, et le *Saint-Marc* n'avait pas encore salé un seul baril de morue. C'était un sort, rien ne lui réussissait. Depuis qu'il était sur le fond il n'avait pas perdu un instant ; ses flottes, bien allongées, attestaient sa vigilance ; ses chaloupes n'étaient point paresseuses, et tandis que les navires qui l'entouraient faisaient une pêche abondante, lui ne prenait pas un morillon. Il avait beau virer de bord, changer la panne, quitter un mouillage pour un autre, le malheur lui donnait la chasse, le poisson semblait le fuir. Et pourtant ses aînés étaient bien aqués, chaque jour ses boîtes étaient soigneusement rafraîchies ; le saleur jurait ses grands saints que le navire était charmé ; l'équipage ne jurait plus, il faisait des vœux. Le capitaine Jean Jouin, l'esprit fort de Granville, n'envoyait pas une chaloupe sans faire un signe de croix ; peine inutile : il eut la

douleur de voir le dernier de ses compagnons pousser le hurra de départ, et faire voile pour la France sans avoir pu saler encore un baril de morue.

Et voyez comme cela se rencontrait mal pour ce pauvre Jean Jouin ; c'était son premier voyage de capitaine, sa réputation en dépendait et son mariage aussi !

— Dieu de Dieu ! s'écriait-il quand la chaloupe ramenait à bord les lignes toujours désertes, Dieu de Dieu ! pour un rien je vendrais mon âme !

L'extrême bonheur touche souvent à l'extrême infortune ; c'est vieux, mais c'est juste ; voyez Polycrate... Jean Jouin l'éprouva. Il y avait dix jours que la dernière voile avait disparu à l'orient, quand la chance tourna. Les chaloupes revenaient chargées à couler bas ; le pont du *Saint-Marc* ployait sous le poids du poisson, le saleur n'y pouvait suffire, les tonneliers se multipliaient, on travaillait le jour, on travaillait la nuit ; la joie reparut à bord ; la saison ne serait pas perdue ; on était en retard ; mais qu'importe ! on serait favorisé pour le retour ; les marins sont si confiants ! Si l'espérance était bannie de la terre, on la retrouverait à bord d'un navire.

En huit jours le brick eut son plein. Il appareilla le soir même. Jamais hurras ne furent poussés avec plus de ferveur ; la mer en frémit, et la corvette de station chercha pendant deux jours, croyant avoir entendu des coups de canon de détresse. Le lendemain matin ils avaient débanqué. Le temps se soutint beau toute la journée, le soir il mollit ; la nuit calme plat : ils espérèrent. Le lendemain, une faible brise d'est s'éleva, c'était vent debout ; ils jurèrent. Peu à peu la brise fraîchit, l'horizon prit une apparence menaçante : de gros nuages gris, poussés avec rapidité, obscurcirent le ciel ; la mer grossit, le *Saint-Marc* fatiguait : ils mirent à la cape. Plus de doute, c'était un coup de vent. Le premier jour ils avaient juré ; le second, ils prièrent ; le troisième, ils invoquèrent saint Marc ; saint Marc n'entendit point. Vœux et prières furent emportés par la tempête.

Depuis six jours ils étaient dans cette cruelle position, et rien n'annonçait la fin du mauvais temps. La nuit était venue, et jetait à travers l'ouragan les teintes lugubres de son obscurité ; le ciel, devenu invisible, était voilé par une brume épaisse qui, chargée d'eau salée, brûlait leurs yeux appesantis par la fatigue ; la mer, déployant ses énormes lames, tourmentait, roulait, ballotait dans tous les sens le bâtiment fragile, et le menaçait, à chaque instant, d'une dissolution immédiate. Livré sans défense à sa fureur, à moitié désemparé, le brick offrait le spectacle d'un fort vigoureusement canoné et dont chaque boulet emporte une pièce. L'équipage, entièrement démoralisé, s'était groupé auprès du couronnement, et, dans un engourdissement apathique, attendait. Mais qui pourrait peindre le désespoir de Jean Jouin ? Depuis le commencement de

la tourmente, ses yeux ne s'étaient pas fermés, il n'avait pas mangé ; il n'en avait pas eu l'idée ! debout près du gouvernail, serrant fortement dans ses doigts contractés la corde dont le bout entourait son corps, ses regards n'avaient pas quitté l'horizon, aucun ordre n'était sorti de sa bouche. Chaque fois que maître Calé venait lui annoncer quelque nouvelle avarie : « C'est bon, » disait-il, et il retombait dans son morne silence. C'est qu'aussi ce retard lui enlevait tout reste d'espoir. Il arriverait longtemps après les autres, sa cargaison n'aurait aucune valeur, il perdrait son commandement ; pas de mariage ; et il aimait tant cette bonne Marie Grainbeau !

Donc il était nuit, et la tempête était dans toute sa force, quand Jacques Grou, le tonnelier, mettant une chique neuve dans sa bouche, s'approcha de maître Calé, qui se tenait près du couronnement derrière le capitaine.

— Eh bien ! maître, lui dit-il, en serrant précieusement sa boîte à tabac, qu'est-ce que vous dites de ce temps-là ?

— Je dis que c'est un chien de temps, où on y voit clair comme dans un four.

— Et qui n'est pas fini encore, voyez-vous, il a pris avec la lune, il ne finira qu'avec.

— Que le diable t'emporte ! dit Jean Jouin qui l'entendit.

— Merci, capitaine ; mais pourtant ce n'est pas bien de parler du diable quand on ne voit pas qui est-ce qui peut vous écouter.

— Et quand on entend cette musique-là, murmura le saleur.

— Et quand, à tout moment on peut masquer son perroquet de fouque, ajouta Jacques Grou.

— Et quand... Oh ! voyez donc là-haut, capitaine !...

Jean Jouin jeta les yeux vers l'endroit que lui montrait le saleur : une légère flamme bleuâtre voltigeait autour du mât et des vergues, et se jouait à travers les cordages. — Le feu Saint-Elme ! dit-il, et il retomba dans son apathie.

— Le feu de Saint-Nicolas ! dirent les deux matelots.

— Bon Dieu du ciel ! ajouta Jacques Grou, nous sommes flambés ; je me suis laissé dire que lorsque la *Sophie* a sombré sous voiles...

La chute du petit mât de hune l'interrompit. Les deux matelots se regardèrent, en jetant un coup d'œil sur le capitaine, qui restait immobile.

— Il faut qu'il ait l'âme chevillée dans le ventre, dit Jacques Grou.

Et vraiment le pauvre brick offrait un triste tableau : ses mâts de hune pendant sous le vent, retenus par quelques manœuvres, suivaient les mouvements du roulis et frappaient les flancs du navire avec une force qui faisait craquer la membrure. Il fallait toute la solidité de sa construction bretonne pour qu'il pût résister à d'aussi

violentes secousses ; et pourrait-il résister longtemps ?

La tempête semblait redoubler de violence, le vent rugissait avec fureur, la mer déchaînée envahissait de toutes parts et battait en brèche la frêle machine. Les matelots, réveillés par l'imminence du danger, s'étaient levés, et, les yeux fixés sur le capitaine, faisaient des signes de croix.

— Grand saint Jacques, s'écria tout à coup Jacques Grou, si nous nous tirons de là, je fais vœu...

— Grand saint Nicolas, dit à son tour le saleur...

— Grand diable, interrompit Jean Jouin, si tu veux me donner la remorque, je fais vœu de t'envoyer un grelin.

— Navire ! cria une voix, navire derrière nous ! toutes les têtes se tournèrent vers le point indiqué, toutes restèrent immobiles, les regards fixés sur l'objet effrayant qui s'avavançait vers eux.

Malgré l'obscurité de la nuit et l'épaisseur de la brume, on voyait distinctement un beau navire courant toutes voiles dehors contre le vent et la mer. Mais ce qu'on ne pouvait concevoir ; ce qui fit dresser les cheveux sur la tête des plus hardis, il courait contre le vent et la mer, brassé carré, les bonnettes tribord et babord. Une lueur vague qui flottait autour de lui rendait visibles toutes les parties d'une mâture élancée et d'un gréement en bon état. Ses voiles, gracieusement arrondies, semblaient céder à la douce impulsion d'une brise légère. Sa guibre sculptée ne refoulait pas avec force devant lui la mer furieuse qui n'allait pas en grondant tourner à son gouvernail, insensible à la tourmente qui faisait rage autour de lui ; droit, tranquille, majestueux, il glissait rapidement sur la cime des vagues qui semblaient le respecter et ne conservaient aucune trace de son passage.

Mais personne ne se montrait sur le pont, personne à son gouvernail ; il glissait comme une ombre et s'approchait silencieusement.

Bientôt il passa bord à bord du *Saint-Marc*. Alors une voix éclatante au milieu du fracas de la tempête fit entendre ces mots : « Amarre à bord ! » et le bout d'un grelin tomba sur le pont du *Saint-Marc*.

— Tourne à la bitte ! cria Jean Jouin sortant de son engourdissement.

Mais pas un ne bougea ; tous étaient frappés de stupeur.

— Quand ce serait lui ! dit-il, et il s'élança devant.

Ce furent ses dernières paroles ; il resta immobile, une main appuyée sur la bitte, et l'autre tenant le bout du cordage qu'il venait d'amarrer.

Qui pourrait dire ce qui se passa pendant cette nuit terrible à bord du *Saint-Marc* ? Comment le bon brick résista-t-il aux efforts inouïs qu'il eut à soutenir... Le soleil venait de se lever à Granville, le ciel pur annonçait un beau jour, la mer commençait à monter, quand le garde du roc signala un navire à la vue,

Le vent était bon, il terrissait rapidement, et bientôt à ses mâts de perroquet à flèches, on reconnut dans le navire signalé le *Saint-Marc*, capitaine Jean Jouin.

Dès qu'il fut dans le port, le pont fut encombré d'une foule de curieux. Les uns félicitaient le capitaine d'être arrivé le premier, les autres le louaient du bon état de son navire, s'enquéraient des bâtiments qu'il avait laissés derrière lui. A toutes ces questions, Jean Jouin répondit par une autre question ; il demanda le quantième du mois.

Il y avait six jours qu'il avait débanqué.

Et voilà comme le *Saint-Marc* fit en sept jours la traversée du banc de Terre-Neuve à Granville.

LE LUTIN DE CHINY.

Peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas ?
GÉRARDI.

Marthe Koelberg était une bonne femme qui aimait Dieu et son prochain. Quoiqu'elle ne fût pas riche, elle ne manquait jamais d'assister les pauvres ; et sur les petits profits de son mari, honnête marchand forain qui trafiquait en Allemagne, en Flandre et en Champagne, elle mettait toujours de côté la dîme des malheureux. Aussi sa maison prospérait. Guy, son époux, déjà un peu vieux, avait acheté son affranchissement du seigneur de Chiny ; car ils demeuraient dans cette bourgade, arrosée par la Semoi. Ils n'avaient qu'une fille, qui était un parti d'autant meilleur qu'avec un peu d'argent Berthe avait le cœur le plus doux, l'âme la plus belle, l'esprit le mieux fait de tout le pays de Luxembourg. Elle comptait dix-huit ans. Sans être très-jolie, elle avait cette grâce pleine d'attraits, cette fraîcheur ravissante, que donnent la vertu et la sérénité de l'âme.

Or, un beau jour du mois de novembre de l'année 1296, Berthe et sa mère se trouvaient en proie à une surprise dont elles ne pouvaient se rendre compte. Il avait fait un temps sombre tout le jour ; elles en avaient passé la plus grande partie à rentrer leur lessive, qui séchait dans la grange ; et se croyant très-attardées, elles allaient, selon leur usage, soigner la vache et la chèvre, rentrer les poules et mettre tout en ordre dans la cour. Mais leur besogne se trouvait faite ; le râtelier de la vache était garni ainsi que la mangeoire des chèvres : une main empressée avait mis de la litière fraîche ; les poules étaient rentrées et le auchoir fermé.

Marthe et sa fille, n'ayant vu entrer personne, ne savaient à qui attribuer tant de complaisance. Elles visitèrent tous les réduits, tous les greniers, sans rien découvrir. Après avoir fait le signe de la croix, elles rentrèrent au logis, où leur étonnement redoubla ; tout le linge était plié, et le modeste souper qu'elles avaient mis dans le four du poêle était servi avec une propreté recherchée. Berthe commença à trembler en songeant qu'il y avait là du prodige. Marthe ne se montrait pas plus rassurée,

Sur ces entrefaites et fort heureusement pour les calmer, on frappa à la porte, dont le verrou de bois était poussé. La jeune fille reconnut la voix de son père ; elle courut ouvrir. C'était Guy en effet, qui revenait de l'autre côté du Rhin, avec son petit cheval, le fidèle compagnon de ses courses ; car Tik, c'est le nom qu'on donnait à l'animal, portait toujours dans deux caisses de bois blanc les marchandises de son maître, et quelquefois le bourgeois de Chiny au milieu.

Dès que le marchand forain l'eut déchargé, Tik, qui connaissait sa maison, se rendit tout droit à l'auge du puits où il trouva de l'eau. Après avoir bu, il entra dans l'écurie, se mit au râtelier, et mangea d'un air très-empressé une rasière d'avoine qu'il rencontra sous sa dent.

La nuit s'épaississait, Berthe et sa mère, ayant embrassé le bon marchand, lui contèrent leur aventure ; et comme Guy paraissait s'en réjouir, la jeune fille, un peu rassurée, alluma un éclat de sapin résineux dans une grosse lanterne de fer à petits trous ; elle alla avec son père à l'écurie pour soigner le cheval. Tout encore était fait ; Tik proprement étrillé, enfoncé dans la litière, hennissait de plaisir en expédiant son avoine. A son tour Guy fut stupéfait. — Voilà qui est particulier, dit-il ; et il retourna auprès de sa femme, précédé de Berthe qui de nouveau avait peur.

— Nous avons ici un lutin, dit-il, en s'asseyant gravement sur une escabelle.

— Un lutin, s'écria Marthe ; je m'en doutais.

— Mais, est-ce qu'il y a vraiment des lutins, mon père ? demanda Berthe.

— Assurément, répondit le marchand avec confiance ; et celui qui nous visite ne me paraît pas méchant.

— Oh ! mon Dieu, s'écria la jeune fille, je ne vais plus pouvoir dormir.

— Au contraire, reprit le bon homme. C'est un gardien et un bon serviteur qui nous vient en aide, si nous ne l'offensons pas.

— Mais, dit encore Berthe, comment peut-on offenser un être qu'on ne voit point ?

— C'est égal ; les lutins demandent des soins. Et puis d'ailleurs il se montrera.

— Et comment est-ce fait, mon père, un lutin ?

— C'est très-bien fait, mon enfant. Ordinairement ils sont petits. Ils ont trois pieds de haut ; ils portent un petit bonnet pointu et une jaquette verte. Mais voilà le souper ; j'ai faim, mettons-nous à table joyeusement, et, tout en buvant un coup de bière, je vais vous conter l'histoire d'un lutin qui hantait, il n'y a pas longtemps, le palais de monseigneur l'évêque, prince d'Hildesheim en basse Saxe.

La bonne famille se mit à table ; Berthe se rapprocha de sa mère, qui comme elle se disposait à écouter ; et bientôt le marchand reprit :

Le lutin se nommait Hecdekin, comme

qui dirait l'esprit au bonnet, à cause de son bonnet pointu, ainsi que je vous disais.

— Il se montrait donc, mon père ?

— Certainement, sachant que monseigneur l'évêque d'Hildesheim était un homme utile et charitable, il résolut de s'attacher à lui.

— Mais les lutins ne sont donc pas des démons ? interrompit Marthe.

— Ceux-là ne sont peut-être pas des démons. Il y a des savants qui disent que ce sont les âmes des enfants qui ont été tués ou noyés, ou qui sont morts par accident funeste. Hecdekin était beau à voir. Quand il se montrait, il portait un pourpoint de couleurs diverses. Il était très-poli. Seulement les domestiques du prince évêque lui reprochaient de ne pas saluer. Ils ignoraient que les lutins ne le peuvent pas.

— Et pourquoi donc ? demanda vivement Berthe.

— Parce qu'ils ont presque tous une barre d'acier dans le dos, répliqua Guy. (Il exprimait les croyances du temps.)

— Comme on apprend de belles choses dans les voyages ! s'écria Marthe.

— Dans le commencement, poursuivit le narrateur, le lutin d'Hildesheim se montra complaisant à l'excès. Il portait de l'eau dans la cuisine, il allait chercher de la bière, il nettoyait l'écurie, soignait les chevaux, tournait la broche, sans se laisser voir ; et quand il paraissait, c'était pour donner de sages avis aux conseillers de l'évêque, ou pour faire connaître au prince ce qu'on méditait contre lui dans les pays les plus éloignés. Tout allait bien ; on l'avait deviné dès le premier jour ; on le soignait, et tout prospérait autour de lui. Car le bétail se porte bien et la maison s'enrichit partout où se plaît le bon lutin.

— Mais, mon père, que faut-il faire pour le contenter ?

— Oh ! c'est bien simple, mon enfant. Ces bons serviteurs n'exigent pas trop. Il suffit de leur mettre tous les jours, à la même heure et à la même place, un petit ragoût bien apprêté. Avec cela, on est sûr que tout l'ouvrage de la maison sera fait. Mais ils n'aiment pas la curiosité. Si on n'a pas l'attention de s'éloigner du lieu où ils viennent prendre leur repas, si on cherche à les voir, on court le risque de les perdre. C'est ce qui arriva chez monseigneur le prince évêque d'Hildesheim. On avait chargé un marmiton de porter tous les soirs le petit plat du lutin dans un office où personne n'allait la nuit ; le marmiton se cacha sous la table et voulut voir manger Hecdekin. Le lutin ne vint pas ; il ne parut point le lendemain, et tous les domestiques, qui avaient pris l'habitude de ne plus rien faire, furent obligés de se remettre au travail.

— Est-ce que le lutin resta fâché ?

— Non pas ; on gronda sévèrement le marmiton, et le cuisinier se chargea lui-même de porter désormais tous les jours le plat de l'esprit au retrait. Hecdekin revint, oubliant tout, pendant encore une année.

— Et après ?

— Oh ! il y a des fautes qu'ils pardonnent moins que la curiosité. Ils sont très-susceptibles et très-réguliers. Ainsi ils se fâchent quand on les néglige. Un jour le cuisinier fut de noce ; il ne pensa pas au lutin et ne lui porta point son ragoût. Le lendemain, au lieu de trouver sa cuisine parée, ses fourneaux allumés, ses casseroles brillantes, tout était en désordre. Il lui fallut se mettre à la besogne sans assistance ; et pour surcroît, toutes sortes d'accidents semblèrent se conjurer contre lui. A chaque instant il se brûlait les doigts, il laissait tomber un plat, il cassait une assiette, il répandait les sauces ; il gâta son dîner et fut grondé. Sa mauvaise humeur s'augmenta encore lorsqu'il entendit autour de lui des éclats de rire moqueurs ; c'était le lutin qui se vengeait.

— Ah ! quelle histoire, mon père.

— Le cuisinier prit mal la leçon ; il se fâcha ; il porta au lutin un mauvais ragoût. Le lendemain matin, comme il venait reprendre son plat, le lutin, qui n'avait pu le manger, le lui jeta au visage ; et depuis ce jour on ne le revit plus à Hildesheim.

— Mon Dieu ! si c'était ce même lutin qui vient ici ?

— Ce n'est pas impossible.

— Oh ! j'en prendrai soin et je ne l'oublierai pas.

— Je croirais plutôt, dit Marthe, en paraissant sortir d'une profonde rêverie, que le lutin qui nous assiste est le vrai lutin de Chiny, dont on n'a plus de nouvelles depuis plus de cent ans. Mais mon père m'en a parlé. C'était un très-bon lutin : c'est lui qui prévint la comtesse de Hainaut, lorsqu'elle revenait du pèlerinage de la terre sainte, que le mauvais seigneur de Chiny voulait l'arrêter et l'enfermer dans son château ; il la conduisit par des chemins inconnus jusqu'à l'abbaye de Saint-Hubert, où elle se trouva en sûreté.

— Tant mieux, si c'est celui-là, reprit le marchand.

— D'ailleurs, mon père, il y a si loin d'ici jusqu'à Hildesheim !

— Les distances ne sont rien pour les esprits, mon enfant. Nous le verrons peut-être un jour ; et s'il nous prend en affection, nous le connaissons. Mais n'oublions pas son souper.

Berthe monta dans le grenier une petite table qu'elle couvrit d'une serviette ; elle y plaça, entre deux assiettes, un morceau de gâteau aux œufs, une tranche de jambon cuit au four, une tartine au beurre ; elle mit à côté une tasse de lait et un grand verre de bière. Le lendemain matin, tout était mangé, et le verre de bière était bu. Toute la famille fut ravie ; et pendant un an, les merveilles du premier jour se répétèrent sans qu'on vît l'esprit. Il n'avait laissé deviner sa présence que par quelques soupirs, que Berthe seule avait entendus.

Guy faisait tous les mois un voyage. A chaque retour il s'affligeait davantage de ne pouvoir pas connaître son bon serviteur. Un

jour qu'il voulait aller acheter à Gand quelques pièces de drap pour la foire de Cologne, il gémissait de n'être pas assez riche pour agrandir son commerce.

— Si j'avais seulement six marcs d'or, disait-il, je chargerais un bateau. Je ferais d'un seul coup suffisante fortune ; nous te marierions, mon enfant.

Berthe rougit ; l'innocente fille n'y avait pas encore songé.

Le lendemain, entre les deux plats du lutin, elle trouva les six marcs d'or. La surprise de Guy fut extrême.

— Eh ! mon Dieu, dit Berthe, si je demandais une chaîne d'or, le bon lutin me la donnerait donc ?

Elle l'eut quelques jours après. Elle en fut si émerveillée, qu'elle n'osait plus, de peur d'être indiscrete, exprimer un désir tout haut.

Quand le marchand revint, il avait effectivement gagné une grande somme. Comme il était modeste, il mit des bornes à son ambition et résolut de se reposer dans sa douce aisance.

Deux jours après qu'il eut formé cette résolution, Berthe trouva entre les deux plats un parchemin écrit. Personne dans la maison ne savait lire, pas même son père ; car en ce temps-là les transactions de commerce se faisaient encore généralement par témoins. Guy porta le parchemin au curé de Chiny. Il contenait ces mots : « Je me ferai connaître, si Berthe consent à m'épouser. »

Ce fut pour le bon curé lui-même un grand étonnement qu'une telle proposition. Alors, pas plus qu'aujourd'hui, on n'avait des idées bien nettes sur les lutins. Il écrivit une série de questions qu'on proposa à l'esprit :

— Etes-vous chrétien ? avez-vous reçu le baptême ? comment êtes-vous fait ? êtes-vous méchant ? etc.

Le lutin répondit qu'il était chrétien, qu'il avait reçu le baptême, qu'il était laid, mais bon, riche, et qu'il aimait Berthe. La perplexité augmenta.

Un seul mot effrayait Berthe. Le lutin disait qu'il était laid ; il fallait qu'il le fût beaucoup. A part cette disgrâce, elle s'était sentie touchée par ses soupirs ; elle l'aimait. Après huit jours d'hésitations et de combats, elle répondit qu'elle consentait à épouser le lutin, si son salut ne courait en cela aucun danger ; et le lutin parut. C'était le jeune seigneur de Chiny, qui n'était pas plus lutin que vous, mais qui était adroit. Maître d'une fortune considérable, aimable et bien fait, il avait fait le vœu de n'épouser qu'une femme qui l'aimerait pour lui-même, sans ambition et sans entraînement matériel.

Cette tradition du Luxembourg se termine, comme toutes les bonnes vieilles histoires de nos pères, par un mariage où tout le monde fut heureux.

LA RUE DE L'ESPRIT.

La rue de l'Esprit à Bruxelles a porté son nom avec des nuances diverses ; et plusieurs traditions s'y rattachent. On la trouve nom-

mée dans quelques occasions rue de la Maison-à-l'Esprit. C'est à notre avis une désignation estropiée. Dans quelques ouvrages, elle s'appelle rue de l'Esprit-Saint ou rue du Saint-Esprit, ce qui s'explique par ce fait qu'il y avait dans cette rue une maison où l'on faisait, sous le patronage du Saint-Esprit, des distributions aux pauvres.

Mais voici d'autres histoires, qui ont un peu l'air de contes, et que l'on donne pour appuyer la prétention au nom de rue de la Maison-à-l'Esprit. M. de Vaddère d'Anderlecht, sortant de l'église de la Chapelle à Bruxelles, le soir de la Toussaint de l'année 1660, à la nuit déjà noire, entendit, en traversant le cimetière, une voix qui disait aux morts : « Dormez en paix, bonnes gens, dormez dans le cercueil ; l'Eglise prie pour vous. » M. de Vaddère s'arrêta transi de peur.

La même voix s'étant fait entendre encore, il crut distinguer sous ses pieds d'autres sons, et parmi eux la voix d'une femme ensevelie depuis peu de jours, qui disait : Je ne puis dormir, car j'ai laissé un enfant sans appui.

L'habitant d'Anderlecht reconnut à l'organe une jeune femme de la rue de l'Esprit, qui, disait-on, revenait à minuit tous les jours. Mais vous voyez, comme nous l'avons remarqué, que cette histoire est un conte. Il est même probable que vous ferez pareil jugement de l'autre.

On rapporte donc aussi que, dans l'année 1750, époque plus rapprochée de nous, un comédien flamand, qui habitait cette rue, perdit son grand-père, qu'il n'avait jamais vu, et qui lui laissait par testament toutes ses hardes, tous ses meubles. Le comédien, peu flatté d'un legs si médiocre, vendit tout, à l'exception d'une culotte de panne rouge, dont il avait besoin pour un rôle-caricature. Il mit cette culotte, le soir même, joua fort bien dans sa société, et en se couchant jeta sur une chaise la culotte de panne rouge dont la forme bizarre avait fait rire. Aussitôt que sa lumière fut éteinte, il entendit un léger bruit et vit collé sur sa porte un vieillard coiffé d'un bonnet de laine, vêtu d'une longue robe à fleurs jaunes, et tenant à la main une petite lampe qui éclairait faiblement.

Le comédien soupçonna son grand-père. C'était en effet l'esprit du vieillard ; il prit la culotte, la retourna avec lenteur dans tous les sens, poussa un soupir et disparut sans dire un mot, dans la muraille. Le comédien était glacé d'effroi.

Mais dès que la chambre fut retombée dans les épaisses ténèbres, la culotte de panne rouge se mit à danser, fouettant les rideaux, battant les murs, cassant les vitres et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. — Ah ! s'écria le comédien, que vais-je devenir ?

Au même instant, la culotte courut à lui et le souffleta rudement. Ce fut en vain qu'il cacha sa tête sous la couverture. Il lui fallut quitter la place ; il descendit chez un de ses camarades, qui s'arma d'une lampe et vint

visiter les lieux. Mais lorsqu'il parut dans la chambre, tout était rentré dans l'ordre ; la culotte gisait paisible sur la flèche du lit. — Mon cher, dit le camarade en souriant, vous avez fait un mauvais rêve.

Or la rue de l'Esprit portait son nom avant cette aventure, trop stupide pour le lui donner.

AMINGAÏLT ET AJUT.

Légende groënlandaise, traduite de l'anglais par Letourneur.

Quand on se peint l'habitant des horribles climats du Nord, enfermé entre une terre aride et nue et un ciel toujours rigoureux, on croirait qu'il est impossible à ces infortunés de s'arrêter sur d'autres idées que celles de leurs besoins et de leur misère, et que le soin continu d'échapper à la mort, dont le froid et la faim les menacent à chaque instant, ne peut laisser place dans leurs cœurs pour d'autres passions. On croirait qu'ils emploient tous les instants d'un été rapide à amasser des provisions, et la longue nuit de l'hiver à soupirer après le retour de l'été.

Cependant la science même a pénétré dans ces ténébreux recoins du monde, et ces demeures de la détresse ont nourri des savants. La Laponie et les bords de la mer Glaciale ont leurs historiens, leurs critiques et leurs poètes. L'amour aussi a étendu son empire partout où l'on trouve des hommes ; et il règne peut-être avec autant de pouvoir sous la hutte du Groënlandais que sous les dômes de soie des sultans de l'Orient.

Dans un de ces vastes souterrains où les familles du Groënland se rassemblent l'hiver, retraites qu'on peut appeler leurs cités et leurs villages, il se trouva un jeune homme et une jeune fille de deux cantons différents, d'une beauté si peu commune dans ces contrées, que les autres habitants leur donnèrent les noms d'Amingaïlt et d'Ajut, sur la ressemblance qu'ils leur supposaient avec leurs ancêtres du même nom, qu'ils croient être devenus jadis, par une double métamorphose, l'un le soleil, et l'autre la lune.

Amingaïlt entendit d'abord vanter la beauté d'Ajut sans en être ému : à force pourtant de la voir, il sentit qu'elle faisait impression sur son cœur. Il ne tarda pas à le témoigner, et il invita la jeune fille avec ses parents à une fête, où il servit devant Ajut la queue d'une baleine. Ajut parut peu sensible à cette galanterie ; cependant depuis ce moment on ne la vit plus paraître que sous une fourrure de peau de renne blanche ; elle devint plus attentive à rafraîchir les couleurs dont elle peignait son front et ses mains, à orner ses bras de corail et de coquillages. On remarqua même que les tresses de ses cheveux étaient tressées avec plus d'art et de soin. L'élégance et le bon goût de sa parure firent tant d'effet sur le cœur d'Amingaïlt, qu'il ne put résister plus longtemps au désir de se déclarer. Il composa un poème à la louange d'Ajut. Il lui disait : « Qu'elle était aussi belle que le saule

du printemps ; que le thym des montagnes exhalait un parfum moins doux que son haleine ; que ses doigts avaient la blancheur des dents du veau marin ; que son sourire était aussi gracieux que le premier instant de la fonte des glaces ; qu'il la suivrait partout, dût-elle traverser toutes les montagnes de neiges, et chercher un abri dans les cavernes des cannibales de l'Orient ; qu'il l'arracherait des bras du sombre génie des rochers, et des flots du torrent d'Huscusa. » Il finissait par cette imprécation, que quiconque tenterait d'empêcher leur mariage, pût être enseveli dans la neige avec son arc et ses flèches, et que, dans la région des âmes (1), son crâne ne servît à d'autres usages qu'à recueillir les gouttes qui tomberaient des lampes étoilées.

L'ode fut applaudie, et l'on s'attendait qu'Ajut céderait bientôt à une si noble recherche. Mais elle avait de la fierté ; elle voulut attendre que le jeune homme lui eût fait la cour dans les formes, et qu'il eût subi quelques épreuves. Avant donc qu'elle accueillît sa demande, le soleil reparut, les glaces se fondirent ; la saison du travail rappela tous les habitants à leurs occupations.

Depuis quelque temps Amingaïlt et Ajut n'allaient plus que dans le même bateau et partageaient leur pêche ensemble. Amingaïlt, sous les yeux d'Ajut, saisissait toutes les occasions de signaler son courage ; il attaquait les chevaux de mer sur les glaçons ; il poursuivait les veaux marins au milieu des flots ; il s'élançait sur le dos de la baleine expirante, lorsqu'elle luttait encore contre les derniers assauts de la mort. Il amassait en abondance les provisions nécessaires pour passer l'hiver sans besoins ; il faisait sécher au soleil les œufs et la chair des poissons ; il tendait des pièges aux renards et aux rennes ; il apprêtait leurs peaux pour en faire des vêtements ; il apportait à Ajut les œufs que les oiseaux avaient déposés dans le creux des rochers, et semait dans sa tente les fleurs qu'il pouvait rencontrer.

Le temps de la pêche vint ; mais une tempête chassa les poissons vers une plage éloignée, avant qu'Amingaïlt eût complété ses provisions. Il pria Ajut de lui accorder sa main, afin de pouvoir l'accompagner sur les côtes où la nécessité le forçait de suivre le poisson. Ajut ne crut pas qu'il eût encore assez fait, et le remit au retour de l'hiver, lui donnant rendez-vous alors dans la caverne où ils s'étaient rencontrés. Alors elle promettait d'être son épouse.

O jeune fille ! belle comme le soleil lorsqu'il brille dans l'onde, réfléchissez, dit Amingaïlt, à ce que vous exigez de moi. Que savez-vous si je reviendrai jamais de cette pêche lointaine ? Il ne faut qu'une gelée soudaine et des frimas imprévus pour me fermer à jamais le retour. Alors il me faudra

passer seul la longue nuit de l'hiver. Nous ne vivons pas, songez-y, dans ces contrées fabuleuses, dont les étrangers menteurs nous font des descriptions si séduisantes, où l'année se partage entre des jours rapides et de courtes nuits ; où la même demeure sert pour l'hiver et pour l'été ; où les habitants se réunissent dans des maisons qui s'élèvent étages sur étages au-dessus de la terre ; où ils vivent agréablement ensemble, passent les années avec des troupeaux d'animaux doux et paisibles qui paissent le gazon autour d'eux ; où ils peuvent en tout temps aller d'un lieu à l'autre par des chemins bordés d'arbres, et franchir les eaux sur des routes élevées au-dessus de leur étendue ; où ils trouvent pour voyager aux contrées éloignées, des édifices placés de distance en distance, qui les guident et les empêchent de s'égarer longtemps. Ici, au milieu même de nos étés, il nous est impossible de traverser nos montagnes, que couvrent des neiges qui ne s'écoulent jamais. Le seul moyen que nous ayons de gagner des lieux un peu éloignés, c'est de côtoyer dans nos bateaux les bords de la mer. Considérez, ma chère Ajut, qu'au bout de quelques jours d'été et de quelques nuits d'hiver (2), la vie de l'homme est à son terme. La nuit de l'hiver est le temps du repos et de la gaieté, de nos plaisirs et de nos fêtes. Mais quel plaisir me donnera la lumière de ma lampe, le goût délicieux de mes poissons, et la douceur de leur huile, si je ne vois Ajut me sourire ?

Toute l'éloquence d'Amingaïlt ne persuada point Ajut. Sa fierté fut inexorable ; il fallut la quitter. Ils se séparèrent donc avec les promesses répétées de se rejoindre avant la nuit de l'hiver.

Amingaïlt, quoique affligé, voulut laisser à sa fiancée plus d'un gage de son affection. A son départ il lui fit présent de la dépouille de sept faons, du duvet de cinq cygnes, de onze veaux marins ; il lui donna encore un grand chaudron de cuivre, qu'il avait acheté d'un vaisseau étranger pour une moitié de baleine ; il y ajouta deux cornes de licornes de mer, trois lampes de marbre et dix vases d'huile.

Ajut fut si éblouie de la richesse de ces dons, qu'elle voulut accompagner le jeune homme jusqu'au bord de la mer. Lorsqu'elle le vit entrer dans son bateau, elle éleva la voix, et fit tout haut des vœux qu'il pouvait entendre, priant le ciel de le ramener chargé de peaux et d'huile, conjurant les sirènes et les monstres de la mer de ne pas l'entraîner au fond de leurs abîmes, et l'esprit malfaisant des rochers de ne pas l'emprisonner dans ses cavernes.

Elle resta quelque temps à suivre des yeux le bateau que les flots entraînaient loin d'elle. Ensuite elle quitta le rivage, et regagna sa cabane à pas lents, triste et silen-

(1) La région des âmes est le paradis des Groënlandais. Le soleil, disent-ils, ne s'y couche jamais ; l'huile s'y conserve toujours fraîche ; les provisions y sont toujours chau-

des. Telle est pour ces peuples la félicité de la vie future.

(2) L'été dans ces contrées est un jour de six mois ; une nuit de six mois est l'hiver.

cieuse. Depuis ce moment, elle mit de côté la fourrure de renne blanche ; négligea sa chevelure qu'elle laissa flotter à l'abandon, et ne se mêla plus aux jeux des jeunes filles. Elle tâcha de se distraire de ses pensées en s'appliquant aux ouvrages de son sexe, en ramassant de la mousse pour l'hiver, en séchant du gazon et des herbes pour fourrer les boîtes de son mari. Des peaux dont il lui avait fait présent, elle fit un habit de pêcheur, un petit bateau et une tente, et mit tout son art dans ces ouvrages destinés à Amingaïlt.

Tandis qu'elle occupait ses mains, elle charmait son travail par des chansons où elle exprimait ses vœux pour lui : « Puissent ses mains être plus fortes que les griffes de l'ours, ses pieds plus légers que les pieds du renne ! puisse sa flèche ne manquer jamais son but, et son bateau ne faire jamais eau ! puisse-t-il ne jamais tomber sur les glaçons, ou s'évanouir dans les flots ! que le veau marin vienne de lui-même se prendre à son harpon, et que la baleine blessée de son dard s'agite en vain dans les vagues ! »

Les grands bateaux dont se servent les Groënlandais pour transporter leur famille, sont toujours conduits par les femmes ; ce sont elles qui rament ; nul homme ne voudrait s'abaisser à toute espèce de travail qui ne demande ni adresse ni courage. Amingaïlt se trouvait obligé de ramer seul, et cette occupation oisive, n'employant que ses mains, laissait sa tête en proie à mille pensées. Mais il s'affermissait en se promettant d'employer les semaines de son absence à faire les provisions d'une nuit d'abondance. Il calma son agitation, et il exprima dans des vers sauvages ses espérances, ses chagrins et ses craintes.

« O vie fragile et incertaine ! les malheureux mortels peuvent-ils trouver quelque chose qui te ressemble mieux que le glaçon qui flotte sur l'étendue des mers ? Il paraît une montagne, il brille dans l'éloignement ; mais bientôt il est battu des vents et de la tempête, le soleil le dissout, les rochers le brisent en éclats.

« Qu'est-ce que le plaisir, sinon un rapide éclair, une aurore fugitive, qui brille au nord ? elle se joue un moment dans les airs, et réjouit l'œil du voyageur trompé ; O Ajut ! pourquoi mes yeux se sont-ils arrêtés sur toi ? Pourquoi t'ai-je invitée à ma fête ?.... Cependant sois fidèle ; souviens-toi d'Amingaïlt, et quand il retournera vers toi, reçois-le avec le sourire. Je vais poursuivre le renne et dompter la baleine ; je sens que rien ne pourra résister à la force de mon bras ; je serai invincible comme les frimas pénétrants de la nuit, infatigable comme le soleil d'été. Dans quelques semaines tu me verras revenir heureux et riche ; je régalerai tes parents des poissons les plus délicats : le renard et le lièvre te fourniront leurs fourrures ; le cuir impénétrable du bœuf marin te servira d'abri contre le froid ; la graisse de la baleine éclairera ta demeure. »

(1) Sorcier lapon. Voyez le mot ANGUEKKOK,

Amingaïlt consolait ses chagrins, et s'animait au travail par ces idées flatteuses. Bientôt il reconnut de loin une baleine à l'agitation des flots écumants. Il saute dans son bateau de pêche, distribue à ses compagnons leurs différents emplois, manie la rame et le harpon avec un courage et une adresse incroyables ; et partageant son temps entre la chasse et la pêche, il suspend les tourments de l'absence.

Cependant Ajut, occupée à faire sécher des peaux au soleil, malgré le négligé de sa parure, attira sur sa beauté les regards de Norgsuk, au moment qu'il revenait de la chasse. Norgsuk était sorti d'une des plus riches familles du pays ; son père, le plus habile pêcheur du Groenland, avait péri en poursuivant de trop près une baleine monstrueuse. Sa fortune était grande ; il avait quatre hommes à son service, deux bateaux de femmes, quatre-vingt-dix cuves d'huile dans sa demeure, vingt-cinq veaux marins enterrés dans la neige pour ses provisions.

Dès qu'il eut vu Ajut, il jeta à ses pieds la peau d'un renne qu'il venait de prendre, et lui fit présent d'une branche de corail. Ajut refusa ses dons. Se voyant rebuté, Norgsuk eut recours à un stratagème. Il savait qu'Ajut devait consulter un anguekkok (1) sur le bonheur de son mariage. Il s'adressa au sorcier, et par un présent de deux veaux marins et d'une chaudière de marbre, il en tira la promesse de déclarer à Ajut, quand elle viendrait le consulter, que son fiancé était dans la région des âmes. Ajut en effet vint bientôt après, apportant au devin un habit qu'elle avait fait elle-même. Après lui avoir remis son présent, elle lui demanda quels étaient les événements que l'avenir lui réservait, avec promesse d'une plus riche récompense au retour d'Amingaïlt, si sa prédiction répondait à ses desirs. Le devin savait son métier : en recevant les deux offrandes, il voulait en attirer d'autres ; il dit à la jeune fille qu'Amingaïlt avait déjà empli deux bateaux, et qu'il reviendrait bientôt la trouver, riche de provisions ; il lui recommanda en même temps de tenir cette prédiction secrète.

Norgsuk, qui croyait avoir été servi autrement, renouvela ses propositions avec plus d'assurance ; mais trouvant Ajut inflexible, il s'adressa à ses parents ; il n'épargna ni les dons, ni les promesses. Le stérile Groenland produit encore assez de richesse pour corrompre la vertu d'un pauvre habitant. Les parents d'Ajut oublièrent le mérite et les présents d'Amingaïlt, et destinèrent leur fille à Norgsuk. Ajut employa tout pour les fléchir, prières, raisons, pleurs, mais voyant que les richesses du rival de son fiancé étaient plus fortes, elle s'enfuit dans les montagnes, et se retira dans une grotte où elle vivait de graines sauvages et des oiseaux ou des lièvres qu'elle pouvait attraper dans ses filets. Souvent elle se rendait sur le rivage de la mer, afin que son fiancé pût la

trouver là à son retour. Enfin elle découvre sur les flots le grand bateau dans lequel Amingaïlt était parti : elle le voit s'approcher lentement chargé de provisions, et raser la côte. Elle court ; les bateliers, la voyant, s'approchent et lui apprennent qu'Amingaïlt, après la pêche finie, ne pouvant supporter la lenteur du grand bateau de charge, les avait devancés dans son léger bateau de pêche, et qu'ils étaient surpris de ne le pas trouver arrivé le premier.

A cette nouvelle, Ajut, désespérée, trouvant un bateau de pêche tout prêt, s'y jette sans hésiter et s'élance, disant qu'elle allait chercher Amingaïlt. Elle disparut bientôt ; et jamais depuis on n'eut de ses nouvelles, ni de celles d'Amingaïlt.

IDÉE DANOISE D'UN FANTÔME.

Traduit de l'anglais par Letourneur.

« Je montais lentement la colline. Le bruit des vents interrompait d'intervalle en intervalle le silence de la nuit. Le globe échancre de la lune ne jetait qu'une lueur obscure et rougeâtre, prêt à s'abîmer sous l'horizon. Je crois entendre la voix grêle et légère des fantômes. Je tire mon épée dans l'horreur de la nuit.

« Ombres de mes pères, m'écriai-je, venez me dévoiler l'avenir. Venez m'apprendre quels sont vos entretiens dans vos demeures profondes.

« Trenmor vint à la voix de son fils. Un nuage l'environne et le soutient dans l'air. Son épée n'est qu'une vapeur enflammée. Son visage n'est qu'une forme ténébreuse et sans physionomie. Il s'approche de moi ; il me dit plusieurs paroles : mais mon oreille n'entendit que des sons imparfaits et des mots informes, tels que durent être ceux des premiers hommes avant que le chant eût créé l'art de la parole. Bientôt il s'évanouit insensiblement, comme un brouillard qui se fond aux rayons du soleil. »

LA PRINCESSE ENCHANTÉE.

Légende polonaise.

I. Varsovie, capitale de la Pologne, est située sur une élévation aux bords de la Vistule. Au milieu de la ville, hérissée d'un grand nombre de coupes, sur une montagne non loin du pont de Praga, on aperçoit une vaste plaine déserte, dans laquelle se voient les ruines d'un vieux château. Les débris des colonnes en marbre, les restes des lambris dorés, la largeur des escaliers, la profondeur des souterrains, annoncent que jadis cette splendide demeure était celle d'un noble opulent. Les alentours offrent un magnifique tableau : d'un côté, la capitale, avec ses cent églises ; de l'autre, les longues plaines de Praga, avec des forêts sauvages, coupées par les flots de la Vistule, qui s'étendent à l'infini et qui se confondent avec les nuages. Malgré la beauté du site, tout le monde fuit ces contrées : le bourgeois n'ose pas y bâtir de maisons, le commerçant se garde bien d'y déposer des marchandises, même le paysan des campagnes aime mieux

allonger sa route que d'approcher de ces ruines. Pendant la nuit, on y entend les sifflements du vent, qui ébranle les fondements de ce sombre édifice. Les hiboux joignent leurs cris lugubres aux gémissements qui sortent des souterrains, et les hommes âgés racontent des choses horribles qu'ils ont vues de leurs propres yeux. Les spectres y arrivent à minuit, rient et dansent autour d'une femme habillée en blanc, dont les cheveux tombent en désordre et dont les mains sont chargées de fer. C'est la princesse de Nassau, qui, depuis plusieurs siècles, expie sa cruauté et ses crimes. Les poètes populaires ont conservé sa mémoire par des chants fantastiques ; et il n'y a pas à Varsovie un père de famille qui ne raconte à ses enfants les curieux détails de la vie de cette femme, célèbre par sa tyrannie plus encore que par la terrible expiation de sa vie coupable.

La princesse de Nassau était aussi riche que belle ; mais si la nature lui prodigua la beauté du corps, elle n'agit pas de même à l'égard de ses qualités morales : son cœur était froid, inhumain, cruel même. Aussi arrogante que riche, elle passait sa vie au milieu du luxe et des plaisirs. Son château effaçait les palais des princes ; ses banquets, ses fêtes étonnaient par leur somptuosité et leur magnificence. Elle ne regrettait pas de dissiper ses immenses trésors quand il s'agissait de satisfaire sa plus bizarre fantaisie ; mais si un pauvre vieillard lui demandait un secours, si un paysan malade sollicitait un jour de repos, si une veuve priait pour ses petits enfants, la princesse, dure, impitoyable, les chassait avec mépris et redoublait de rigueurs contre les malheureux vassaux qui faisaient appel à sa générosité.

Un jour il y avait fête au château de Nassau. L'élite de la noblesse s'y était donné rendez-vous pour faire sa cour à la princesse. Repas, danses, musique, rien ne manquait pour égayer les nobles hôtes. La joie et le festin se prolongèrent jusqu'à minuit. Les uns jouaient aux cartes, d'autres ne quittaient pas la table ; les plus jeunes se livraient au plaisir des danses nationales. Tout à coup le silence succède au brouhaha du festin. Tous les yeux se portent sur une vieille femme habillée en noir qui s'approche de la princesse pour lui demander l'aumône.

L'héritière de la maison de Nassau n'aimait pas à voir les pauvres quand elle était seule et sans témoins. On peut se faire une idée de sa colère et de son indignation quand elle aperçut une mendicante, le jour d'une fête et au milieu de la plus brillante réunion. En vain la pauvre femme lui raconte sa misère, la fatigue qui l'épuise, la faim qui la dévore, le désespoir qui la guide : la princesse donne l'ordre de la chasser de sa présence. Mais à un signe de la vieille femme, les domestiques restent immobiles ; la terreur se répand sur toutes les figures quand cette prétendue mendicante prononce ces paroles : Princesse de Nassau, je suis *Starka*, la fille des montagnes.

Les seigneurs avaient entendu parler de Starka, terrible fée, qui prenait les pauvres sous sa puissante protection. Si un maître impitoyable sévissait sur ses paysans, elle envoyait l'incendie, qui détruisait sa fortune. C'est elle qui, pendant la nuit, troublait le sommeil des riches inhumains ; c'est elle encore qui amenait la peste avec ses horribles ravages. Aussi le seul aspect de Starka a rendu muets les nobles hôtes de la princesse, ses paroles les ont saisis d'un frisson mortel. Quant à la châtelaine, elle était convaincue que son dernier moment venait d'arriver. Si elle eût pu prévoir le sort que la Fille des montagnes lui réservait, elle eût préféré mille morts en échange de sa destinée.

« Noble dame, lui dit Starka, tu fais chasser ceux qui implorent ta faveur, tu écrases ceux qui travaillent pour toi, tu danses quand tes vassaux meurent de faim et de misère : femme sans cœur, sois maudite !... Désormais tu n'auras plus ni palais, ni richesses ; transformée en un vilain canard, tu vivras dans l'eau croupie, tu n'auras pour compagnie que les crapauds et pour nourriture que les insectes. »

A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que la terre tremble, le château s'écroule, et au sein des ruines, au milieu des souterrains, il se forme un étang qui sert de séjour à la princesse enchantée.

La châtelaine seule expie sa dureté inhumaine : pas un des nobles invités n'est tombé victime. Quant à Starka, satisfaite de la punition qu'elle a infligée à la princesse, elle contemple avec dédain les seigneurs et leur montre les ruines, comme si elle voulait dire : Vous voyez ma puissance, tremblez ! Longtemps personne n'ose interrompre le silence ; cependant quelques seigneurs, plus courageux, s'adressent à la terrible Fille des montagnes et implorent le pardon pour l'héritière de Nassau.

Starka ne répond rien, elle réfléchit ; on voit qu'elle médite un projet. Enfin elle sourit avec malice, et dit : « S'il se trouve quelqu'un qui soit assez dévoué pour tenter la délivrance de la princesse enchantée, qu'il ait le courage de venir ici à minuit, le jour de l'équinoxe : il apprendra à quelles conditions la noble châtelaine reprendra ses charmes et ses richesses ; et son libérateur obtiendra sa main, sa fortune, serait-il le premier des nobles ou le dernier des mants. »

Les seigneurs voulaient bien intervenir pour solliciter la grâce de la châtelaine ; mais de la prière au dévouement il y a bien loin. Heureux d'avoir échappé à une mort presque certaine, ils s'éloignent de l'endroit maudit, bien résolus de ne plus mettre le pied dans ces lieux dangereux. Quant aux domestiques, aux paysans, aux vassaux, ils avaient trop souffert de la cruauté de leur maîtresse pour désirer son retour : ils imitaient les seigneurs et quittaient les ruines. Il ne resta près des débris du château qu'un jeune homme vêtu d'une blouse, une cas-

quette sur la tête, un filet à la main... : c'était Jacques le pêcheur.

II. Au bas des beaux domaines de Nassau, tout au bord de la Vistule, dans une pauvre cabane, demeurait une femme d'un âge avancé ; mère de deux garçons, dont l'un, de vingt-quatre ans, travaillait dans le jardin, et l'autre, âgé de dix-huit ans, continuait l'état de son père, qui était pêcheur : c'était Jacques, que nous avons laissé sur les ruines du château. Il existait une grande différence entre les deux frères. L'aîné, patient, d'un caractère égal, semait au printemps et attendait avec calme l'arrivée des fruits de l'automne ; c'était lui qui soutenait sa mère. Quant à Jacques, il maudissait son état ; vif, il aurait voulu que le succès couronnât tout de suite ses efforts ; souvent, quand il restait une demi-journée à attendre en vain la pêche fructueuse, il brisait ses filets et regrettait le jour de sa naissance. Ce qui le rendait encore plus sombre, c'est que la fille du jardinier se moquait de lui et lui avait déclaré que jamais elle ne donnerait sa main à un pauvre pêcheur sans fortune. Telle était la disposition d'esprit dans laquelle il se trouvait lorsqu'il se rendit au château pour porter les poissons qu'il venait de pêcher. C'est sous ses yeux que le château s'écroula ; c'est en sa présence que Starka promit la main et la fortune de la châtelaine à celui qui remplirait les conditions de sa délivrance.

— Qu'ai-je à perdre ? se dit-il : mourir aujourd'hui, ou mourir demain, cela m'est bien égal ; et si je devenais riche, héritier de vastes domaines, mari d'une princesse !... Je me mets sur les rangs ! — Il résolut de venir au château le jour de l'équinoxe.

Starka l'attendait. C'est toi, Jacques ? dit-elle. Tu es donc bien ambitieux, pour que tu quittes ton travail, ta cabane et ta mère ? Eloigne-toi de ces lieux, il en est temps encore ; tu n'as pas assez de forces pour remplir les conditions de la délivrance : va-t'en... Ce n'est pas à toi d'exposer ta vie pour sauver une femme qui n'est pas digne de ta compassion.

Vaines paroles... Jacques est décidé à tenter la fortune... Il sera riche ou il mourra... Il repousse les conseils, il n'écoute pas les avertissements, et demande avec instance de commencer l'épreuve.

— As-tu un ami ? demanda Starka.

— Quand j'allais à l'école, répliqua Jacques, j'avais un camarade qui partageait ma joie et mes peines ; nous avons prêté serment de nous aimer toujours.

— Aimes-tu ta mère ?

— Elle m'a élevé, et chaque jour je prie Dieu pour elle.

— As-tu une patrie ?

— Je suis né en Pologne, et je suis fier de faire partie de ma nation.

— Je te conjure, dit Starka, par amitié pour ton camarade, par amour pour ta mère et pour ton pays, renonce à ton projet.

— Non, répliqua Jacques, ma résolution est prise ; dites vos conditions, je suis prêt à les accepter.

Starka soupira : elle n'aimait pas à faire du mal aux hommes qui vivaient de leur travail ; elle prévoyait la chute de Jacques, et ce fut à contre-cœur qu'elle tira une bourse de sa poche...

— Tu veux te risquer, dit avec tristesse la Fille des montagnes : que ta volonté soit faite. Prends cette bourse, qui contient cent pièces d'or ; tu viendras ici chaque nuit, et chaque nuit tu recevras une somme pareille dont tu disposeras selon ta volonté, aux cartes, au vin, en banquets. Ne te refuse aucune jouissance, satisfais tous tes caprices : seulement, garde-toi d'en faire un noble usage. Sourd à la prière, tu n'accorderas rien aux pauvres ni aux malheureux ; et si, pendant une année, tu restes fidèle à cet ordre ; si, en marchant de plaisirs en plaisirs, ton cœur ne se laisse toucher par aucun mouvement généreux, la princesse sera délivrée et deviendra ta femme. Mais malheur à toi si tu te sers de cet or pour en faire une bonne action !

— Est-ce tout ? demande Jacques étonné.

— Oui, réplique Starka en contemplant le jeune homme avec compassion.

Jacques prend la bourse et rit de joie. Il est sûr de remplir des conditions qui lui semblent si faciles. Satisfait, heureux, il s'éloigne en courant et en chantant ; son esprit vit dans l'avenir, il se voit déjà le mari d'une princesse, il ne se possède pas de joie... Starka le suivait de ses regards en balançant tristement sa tête : « Cours à ta perte, pauvre fou, se disait-elle. Tu penses qu'il est permis à un homme de changer son cœur sensible en un cœur de marbre ; tu penses que les larmes d'un malheureux, les gémissements de ceux qui souffrent ne déchirent pas l'âme. Ebloui par la vue de l'or, tu te sauves avec joie : bientôt tu maudiras le métal qui te procurera les moyens d'obéir aux caprices de tes sens, et qui te refusera de satisfaire les besoins de ton cœur. »

III. Quelques mois sont déjà passés, et le prétendu bonheur de Jacques dure encore. Quel changement s'est opéré en lui ! Ce n'est plus un pauvre pêcheur courbé au bord du fleuve, contemplant son filet, mais bien un beau monsieur habillé à la dernière mode, entouré d'amis, suivi de domestiques, passant ses jours à mener joyeuse vie, voltigeant de plaisirs en plaisirs, parcourant les bals, les spectacles, jetant son or avec profusion, effaçant par son luxe les riches seigneurs de la capitale. Destiné à devenir le mari de la princesse de Nassau, il jouit d'avance des délices de la vie de prince. Souvent il se moque de Starka : « La sorcière voulait m'effrayer, pensait-il : rien n'est plus facile que de dépenser son or ; et si parfois je rencontre un mendiant, je lui tourne le dos, et voilà tout. »

Il rêvait un brillant avenir, lorsqu'un jour, au coin d'une rue, non loin de l'église de la Vierge-Marie, il aperçoit un jeune homme en blouse appuyé contre le mur d'une maison. Ses traits le frappent, sa figure ne lui est pas inconnue... Plus il le contemple, plus son

cœur se réjouit ; car il reconnaît Georges, son camarade d'école, son meilleur ami.

Entraîné par les plaisirs, étourdi par le tourbillon continu des fêtes et des banquets, Jacques a oublié et sa famille et sa maison. L'aspect de son ami lui rappelle sa mère chérie, ainsi que l'histoire de son passé. Il ne peut retenir des larmes de joie, et il se jette dans les bras de Georges. Dans la pâle figure de Georges se peint la tristesse ; ses vêtements modestes annoncent la misère ; sa tête baissée, une douleur qui approche de l'abattement. Aussi quelle fut sa joie, son bonheur, quand dans ce jeune homme richement habillé il a reconnu Jacques, Jacques qu'il aimait plus qu'un frère.

— Je suis riche, bien riche, s'écrie Jacques ; viens avec moi, je veux te régaler du meilleur vin de France, t'offrir un repas magnifique, et ensuite nous irons passer notre soirée au théâtre.

Georges ne répond pas, hésite un moment, puis se décide à rompre le silence.

— C'est Dieu qui t'envoie auprès de moi pour m'arracher à mon désespoir, pour mettre fin à mes souffrances. Avant d'accepter le repas que tu m'offres, je te dirai ce qui m'accable : mon père et ma mère sont morts ; il ne me reste qu'une petite sœur, dont je suis le seul soutien. Jusqu'à ce moment, grâce à mon travail, nous avons eu un morceau de pain ; mais depuis huit jours le travail manque ; ma pauvre sœur n'a pas encore mangé aujourd'hui, et l'impitoyable propriétaire veut nous expulser de sa maison, parce que nous lui devons dix florins. Je m'adresse à toi comme à mon seul ami : au lieu d'un dîner qui te coûterait beaucoup, aide-moi à sauver ma sœur, qui est privée de nourriture et qui cette nuit n'aura pas un toit pour abriter sa tête.

Déjà Jacques a tiré sa bourse, mais il se rappelle les conditions fatales ; son cœur veut secourir son unique ami, mais il ne le peut pas, car la fatale destinée de son or l'empêche de faire une bonne action : c'est la première fois qu'il maudit sa richesse, impuissante à sécher les larmes de son camarade. Plus il contemple Georges, plus il souffre : il lit dans ses regards et la souffrance et les reproches, son désespoir et sa condamnation. Enfin il s'excuse, s'empote, pleure ; Georges sourit avec mépris et s'éloigne de lui le cœur brisé de douleur. Jacques regarde son ami ; il tient encore l'or, qui lui brûle la main comme un fer rouge ; son âme est déchirée, car il aimait Georges, et pour épargner ses jours il aurait exposé les siens ; pour lui il se serait jeté au fond de la Vistule, au milieu des flammes, dans un précipice, et il lui refuse une pièce d'or ; il tient à l'estime de son ami, et celui-ci le méprise, le prend pour un misérable égoïste. Jacques ne s'attendait pas à de semblables tortures. Mais lorsque, pour remplir sa journée, il lui fallut encore jeter son or au bal, au café, il se rappela Georges et son désespoir, Starka et sa compassion : aussi ce fut la première

journée sans bonheur et la première nuit passée sans sommeil.

Dès ce moment, tout semble conspirer pour empoisonner l'existence de Jacques. Ce n'est plus cet étourdi qui passe de plaisirs en plaisirs, sans regarder autour de lui, indifférent pour la misère des autres. Presque à chaque instant, un nouvel incident lui rappelle le mépris de Georges et la dure condition de son engagement. Les amis que sa fortune et sa dissipation lui procuraient se laissaient aller de temps en temps aux mouvements généreux de leur cœur : tantôt ils jetaient l'aumône à un mendiant, tantôt ils secouraient un vieux militaire; quelquefois aussi, touchés par la douce voix d'une orpheline, ils faisaient une quête pour soulager sa misère. La main de Jacques ne s'ouvrait pas. En vain le pauvre le sollicitait, ses camarades l'excitaient à soulager l'infortune : il restait sourd à leurs prières. Prodigue au jeu, dissipateur, il passait, aux yeux de ceux qui le fréquentaient, pour un débauché sans cœur.

Un jour, Jacques était assis à une table de jeu; la fortune lui souriait : plus il risquait, plus son gain augmentait. Au même moment, des fanfares et une musique militaire se font entendre. La foule entoure un vénérable moine qui sollicite de modiques offrandes pour une cause nationale, pour les frais d'une guerre où il s'agit de la patrie et de la religion. Hommes, femmes, vieillards, enfants, riches et pauvres, tous déposent leur tribut. Le moine pénètre dans le salon de jeu; chacun des joueurs s'associe à une œuvre charitable et patriotique : le seul Jacques, qui a gagné le plus, n'offre rien.

En vain le prêtre invoque le nom de Dieu et de la nation; en vain il expose le dénûment de l'armée, le besoin des combattants : Jacques est insensible. La masse l'insulte, l'accable de malédictions et de mépris. Il se sauve avec son or, cacher sa honte, en maudissant le jour où il a pénétré dans les ruines de Nassau. Au commencement de son épreuve, le jeune pêcheur acceptait sa tâche comme un plaisir, mais à présent il la regarde comme un supplice; il ne comptait pas le temps : maintenant il jette souvent les yeux sur le calendrier, pour savoir quand le jour de sa délivrance arrivera.

Si la prospérité étourdit, éblouit, ferme le cœur, le malheur et l'isolement réveillent les plus nobles sentiments, les plus touchantes affections. Jacques, méprisé par son ami, délaissé par les compagnons de ses plaisirs, se rappelle sa pauvre mère, qu'il a abandonnée. Une force irrésistible le pousse à visiter sa demeure, à aller voir la cabane où il a passé son enfance. L'aspect de la chaumière qu'il méprisait jadis lui est bien cher aujourd'hui; il se souvient de ses travaux ingrats, mais aussi de sa tranquillité et de son repos. Maintenant il reconnaît que son ambition lui a fait contracter un pacte avec l'enfer, et un triste pressentiment lui dit qu'il succombera avant d'arriver au but. Il s'arrête devant la porte; il n'ose se présenter à sa

mère, qu'il a quittée; enfin il se résigne, il entre. Un douloureux spectacle s'offre à ses regards : sa mère, malade, est au lit; et son frère, les larmes aux yeux, veille auprès d'elle. Une vieille femme, une croix en main, fait des prières, comme s'il ne restait plus aucun espoir de conserver ses jours. L'arrivée de Jacques fait ouvrir les yeux à la mourante; la joie qu'elle éprouve à la vue de son fils ranime ses forces presque éteintes, et la vieille cesse ses prières, en assurant qu'avec des médicaments dont elle connaît la vertu on pourra rendre la santé à la malade. Jacques, à genoux devant le lit de sa mère, supplie la garde-malade d'aller chercher les remèdes qui doivent rendre la santé à sa pauvre mère. Pour se procurer les médicaments il fallait de l'argent, et la misère est au comble dans la cabane. La maladie de sa mère a épuisé toutes les ressources, et le travail de son frère ne suffit plus à satisfaire leurs besoins. Jacques s'en aperçoit. Il a de l'or..., de l'or fatal; il en a mille fois plus qu'il n'en faut pour sauver sa mère. Doit-il hésiter entre sa vie et la sienne?... Non... Il jette un regard sur la pauvre femme, qui semble implorer sa pitié...; il ne peut plus résister au mouvement généreux de son cœur : il donne sa bourse... Au même instant, Starka apparaît et s'empare de sa victime. Vingt autres prétendants, au jour de l'équinoxe, viennent s'inscrire pour délivrer la princesse et obtenir sa main. Toujours les mêmes conditions leur sont imposées, et le même dénouement suit leurs inutiles entreprises.

Telle est la tradition populaire dont nous avons fait le récit sans rien ajouter à son originalité piquante. « Ce qui nous frappe dans cette croyance superstitieuse (dit le journal auquel nous empruntons la *légende*), n'est pas le châtement de l'impitoyable châtelaine, mais cette vérité qui nous fait voir qu'il est impossible à un être humain de fermer son cœur à la compassion. L'homme a besoin d'aimer, de soulager les malheureux, de faire le bien : aussi est-ce le plus grand supplice, pour un être sensible, que d'être condamné à une froide cruauté. »

Maintenant on comprend la malice de la Fille des montagnes. Pas un homme ne tente plus de lutte contre les besoins de son cœur. Personne n'ose pénétrer dans les ruines maudites, excepté quelques jeunes gens qui y vont à minuit pour entendre les cris des spectres et les gémissements de la princesse, qui expie toujours son arrogance et sa cruauté.

Un récit de MM. Alfred de Musset et Stah dans le *Voyage où il vous plaira* contient la description d'une horloge qui présentait une petite circonstance merveilleuse. Est-ce un conte? est-ce une tradition? Nous ne saurions prononcer. Voici le passage :

« Il faut que je vous parle de cette horloge renommée pour sa grande beauté, et qu'on venait visiter de cent lieues et plus à la ronde.

« Elle se composait, comme toutes les hor-

loges, de rouages extrêmement compliqués, et marquait l'heure au temps vrai et au temps moyen avec une ponctualité qui eût fait honneur au soleil lui-même; mais ce chef-d'œuvre, enfermé dans son clocher, aurait pu traverser des siècles, si l'habile ouvrier, son auteur, n'y avait joint ce qui pouvait charmer les yeux de la multitude. Je ne parlerai ni des douze apôtres ni de l'histoire tout entière de la Passion qui s'y voyaient représentés; mais je dirai seulement que, sous le cadran de l'horloge et en face du soleil levant, se trouvait une niche taillée dans la pierre, et que deux volets richement dorés et ciselés fermaient hermétiquement. Dans cette niche habitait une gentille petite femme, haute de trois ou quatre coudées à peu près, et qui vivait là depuis que l'horloge avait été scellée dans le mur. Blandine était son nom. On lui avait donné ce nom parce qu'elle était blanche, parce qu'elle était douce, et surtout parce qu'elle était gracieuse. Une demi-minute avant l'heure, Blandine ouvrait elle-même les deux battants de la porte de sa petite demeure; elle s'avancait hardiment jusque sur la plate-forme, saluait les quatre parties du monde, puis, tenant d'une main un tympanon, et de l'autre un petit marteau d'un acier fin et brillant, elle regardait le ciel comme pour comprendre les ordres du soleil, et commençait de frapper à intervalles mesurés les coups qui marquaient l'heure. Après quoi, mettant le tympanon et le marteau dans sa poche, elle prenait une viole qu'elle portait suspendue à son cou par un beau cordon filé d'oret de soie, et en tirait des sons si célestes et si doux, pendant deux minutes au moins, qu'on eût dit sainte Cécile ressuscitée.

« On assurait qu'il ne s'était peut-être jamais commis de crime dans la ville de ..., dont presque tous les habitants passaient pour être bons et humains; et on l'attribuait à cette douce petite musique, qui se faisait régulièrement entendre d'heure en heure, et qui ne leur suggérait que d'honnêtes pensées.

« Lorsque Blandine avait donné sa sérénade, elle laissait retomber sa viole, saluait de nouveau et de la meilleure façon du monde, et rentrait dans sa cellule, dont elle fermait soigneusement les volets. Il y en avait alors pour une heure d'absence, et c'était bien long, car on ne se serait jamais lassé de la voir et de l'entendre, tant elle était avenante et habile musicienne. Ceux qui aimaient le merveilleux, — pourquoi faut-il qu'on ait tort d'aimer le merveilleux! — Ceux-là disaient qu'elle n'était pas ce qu'elle paraissait être, une simple figure de bois, et racontaient qu'elle avait été l'amie, la meilleure amie du mécanicien, pendant qu'il fabriquait son horloge, et qu'un jour, voyant son désespoir de ne pouvoir donner de la vie et du mouvement à cette petite figure sculptée avec tant d'art, et qui devait sonner les heures, elle avait vendu sa part de paradis au diable pour qu'il lui fût permis d'animer de son âme l'œuvre de son ami, et que son nom arrivât ainsi à la postérité tout couvert de gloire, pour

avoir fait un travail si miraculeux. Mais on dit bien des choses, et il ne faut pas tout croire. Pourtant, ce qui donnait quelque créance à cette histoire, c'est qu'on savait que la maîtresse de l'horloger s'était appelée Blandine comme la statue, et puis surtout parce que, à certains jours, la petite Blandine de bois paraissait être pour de bon une créature animée. Alors sa figure était plus riante, son sourire plus doux encore, et les sons de sa viole plus suaves et plus mélodieux. Aussi ces jours-là étaient des jours de fête dans le pays, et les bourgeois de la ville, en se promenant le matin sur la place de la cathédrale, disaient-ils : « Nous aurons une bonne journée, Blandine est de bonne humeur aujourd'hui, ses yeux sont plus bleus qu'à l'ordinaire, et elle a encore mieux joué que d'habitude. » Les plus âgés avaient remarqué que l'approche du beau temps exerçait une grande influence sur le caractère assez fantasque de Blandine, et que ses caprices, comme ceux de presque toutes les jolies personnes, avaient souvent une cause puérile, — je dis puérile, mais puérile en apparence seulement, car tout est sérieux, au fond, dans ce monde léger. »

Voici maintenant un beau récit de M. Th. Muret (le Château d'Yberg). Nous le ferons suivre d'une légende piquante et spirituelle publiée dans la *Quotidienne*, il y a cinq ou six ans, sans nom d'auteur (la Maison du diable).

LE CHATEAU D'YBERG.

Histoire populaire des bords du Rhin.

A trois lieues de Baden, sur le sommet d'une montagne, s'élève une tour solitaire, unique débris d'un château dont il serait difficile aujourd'hui de reconnaître exactement l'étendue primitive. Ce qu'il y a de positif, c'est que ce manoir était situé on ne peut mieux pour commander la contrée environnante et ne pas se laisser surprendre, double avantage que ses fondateurs appréciaient probablement beaucoup mieux que les magnificences du paysage. Et pourtant, autour d'eux se développait un admirable panorama : les vastes plaines où le Rhin se déroule avec ses îles nombreuses, pareilles à des émeraudes enchâssées dans l'argent; çà et là, des villes, des villages, s'épanouissant au milieu des vignobles, des abondantes moissons; et puis, à l'horizon, la Forêt-Noire, sombre rideau qui fait mieux ressortir les charmes riants de cette belle nature.

Ce qui reste du château d'Yberg prouve que l'on avait travaillé, en élevant ses murailles, bien plus en vue de la solidité que de l'agrément et des aises de la vie. Pour entamer et vaincre des constructions bâties sur un pareil modèle, il faut que la main des hommes ou que des événements extraordinaires aient aidé les siècles. Il semble que la tour sourcilleuse soit demeurée là toute seule pour transmettre à l'avenir quelque lugubre enseignement contenu dans l'histoire de ce castel, et qui se rattache à sa destruction. En effet, un mauvais renom environne

cette mesure, que nul ne songe à disputer aux hiboux, ses habitants ordinaires. On pourrait vous parler de bruits singuliers entendus pendant la nuit; de lueurs étranges qui ont brillé à travers les étroites et longues meurtrières. Quoique l'or, et même l'argent ait, dans toutes les contrées civilisées, un assez puissant attrait, vous auriez beau promettre à un paysan badois une douzaine de florins bien sonnants, pour qu'il allât, vers minuit, fumer sa pipe au pied de la tour d'Yberg.

Les propriétaires de ce manoir étaient, au moyen âge, de valeureux et robustes champions, pourfendant un homme du cimier jusqu'à la selle, perforant, d'un coup de lance, écu et cuirasse comme un simple carton. Ces agréables talents de société ont besoin, pour que les gens paisibles n'en prennent pas alarme, de recevoir toujours un légitime emploi. Or, à l'époque où nous transporte la légende, la race des sires d'Yberg n'était plus représentée que par un héritier médiocrement expert en morale et justice. On lui connaissait beaucoup de vices et très-peu de vertus. Il avait fort mauvaise tête : en revanche, on pouvait, avec quelque apparence de fondement, l'accuser d'avoir non moins mauvais cœur. Ce châtelain maudit semblait prendre à tâche d'amener, par tous les moyens, la ruine de sa fortune et la perdition de son âme. Heureux encore s'il se fût borné au premier de ces deux résultats, qui n'entraîne pas nécessairement le second; car enfin, on peut pousser très-loin la folie des meutes, des faucons, des équipages de chasse, des splendides ajustements, et ne pas avoir l'âme perverse et dégradée. Mais dans le château d'Yberg, c'était nuit et jour des orgies et des débauches dont le bruit aurait pu passer pour un écho de l'enfer en goguette. Tout ce qu'il y avait aux environs de mécréants et d'individus mal famés formait la société habituelle du baron : il est vrai qu'il aurait eu beaucoup de peine à faire accepter ses invitations par des gens de bonnes vie et mœurs. Dans ces réunions scandaleuses, on n'entendait retentir que d'immondes propos, que des blasphèmes impies. Et notez que le sire d'Yberg était marié, marié à un ange de grâce et de vertu, que l'on se fût bien gardé d'associer à sa destinée, si les inclinations vicieuses du baron s'étaient révélées avant cette union, formée par son père sous de meilleurs auspices.

Ne demandez pas si la châtelaine souffrait cruellement des désordres de son mari. Mais c'était moins encore à cause d'elle-même que pour le salut de cette âme qui se précipitait à si grands pas dans la voie de la damnation; puis aussi pour son fils Leuthold, blond et charmant enfant de six ans, qu'elle n'aurait voulu voir entouré que de bonnes leçons, de salutaires exemples. Tandis que le baron et ses dignes amis se livraient à leurs débauches, elle, la pauvre femme, prosternée dans son oratoire, pressant son fils entre ses bras, s'efforçant de repousser loin de lui les voix impures qui, par moment,

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

arrivaient jusqu'à cette sainte retraite, elle priait et pleurait.

Hélas! au lieu de céder à la douce intervention de la vertu, le sire d'Yberg ne fit que s'en irriter. Après les paroles dures vinrent les menaces, et enfin les mauvais traitements. Le père de la châtelaine, respectable seigneur des environs, qui avait épuisé vainement près de son gendre les avis et les remontrances, dut alors rappeler sa fille auprès de lui. La dame d'Yberg emmena le petit Leuthold avec elle. Mais bientôt le baron réclama impérieusement son fils, au nom de ses droits de père. Il fallut bien lui rendre cet enfant, le seul être envers lequel il parût capable de quelques sentiments affectueux. Parfois il le faisait sauter sur ses genoux, il passait sa rude main sur ce jeune front si pur, dans cette douce chevelure blonde; il trouvait quelques mots où perçait un fugitif éclair de tendresse. Plusieurs fois, il mit dans la petite main du pauvre enfant une coupe pleine de vin, l'excitant à suivre l'exemple qu'il lui donnait. C'était sa manière de traduire cette lueur d'amour paternel non encore éteinte dans son âme. Mais, comme si un ange, ou sa mère, l'eût conseillé tout bas, Leuthold refusait toujours.

Pour n'être pas séparée de son fils, pour veiller sur lui, la dame d'Yberg se fût résignée de nouveau à vivre auprès de son indigne époux. Ce fut le châtelain qui ne se soucia pas de la recevoir, se trouvant de la sorte encore plus libre dans ses goûts ignominieux.

Comme si Dieu avait voulu préserver de la contagion l'aimable et candide enfant en le rappelant à lui, Leuthold, enlevé à sa mère, ne tarda pas à languir et à s'incliner vers la tombe. Un soir, il ferma comme à l'ordinaire ses grands yeux bleus; mais ce fut dans le ciel qu'il se réveilla. Le châtelain donna à son fils quelques heures de regrets. C'était tout ce que l'on pouvait attendre de cette âme flétrie : puis, il se replongea plus avant que jamais dans sa coupable vie. Au lieu de puiser dans ce chagrin qui effleura son cœur quelques méditations salutaires, il sembla que le baron voulût s'étourdir en s'abrutissant tout à fait. Un vieux et bon prêtre, chapelain des seigneurs d'Yberg depuis deux ou trois générations, n'avait pu se résoudre à quitter le château, quoique sa messe n'eût plus guère d'assistants. Importuné par un timide reproche, le sire d'Yberg le renvoya comme un valet. Avec le pauvre prêtre, la religion elle-même quitta entièrement cette maison maudite.

Pour subvenir à ses désordres, le baron avait engagé et grevé toutes ses terres. Chaînes d'or, bijoux, vaisselle d'argent, tout cela était tombé aux mains des lombards et des juifs. Les dettes assiégeaient les portes du château : les dettes importunes, criardes, impitoyables. Le sire d'Yberg ne trouvait plus de crédit. Vous pensez bien que sa réputation n'aurait paru à aucun prêteur caution suffisante. Ne voulant pas renoncer à ses coûteuses habitudes, le sire d'Yberg, en

cette extrémité, s'avisa d'un autre moyen. Lui, baron et chevalier, il se fit voleur de grand chemin. La vaillante épée de ses pères, qui n'avait jamais servi que dans des combats loyaux, il n'eut pas honte de la prostituer à un vil brigandage. Accompagné de quelques-uns de ses camarades habituels, il se mit à battre les environs, pillant, dévalisant les voyageurs, et rapportant dans son manoir le fruit de ses rapines, que l'orgie ne tardait pas à dissiper. La spéculation, d'abord, n'alla pas trop mal. Toutefois, cet honnête métier a ses épines comme ses roses. Un jour, le sire d'Yberg fut averti qu'un riche israélite devait passer à deux milles de là, menant avec lui plusieurs mules chargées d'épicerie précieuses, de brocards d'or et autres marchandises appétissantes. Les dignes associés n'étaient pas gens à manquer une telle aubaine. Ils allèrent s'embusquer au coin d'un bois fait exprès pour ce genre de coups. Mais ce qu'ils ne savaient pas, c'est que le fils de Jacob s'était fait prudemment accompagner, moyennant finance, d'une escorte bien armée qui reçut nos malandrins d'une chaude façon. Le baron eut l'œil droit crevé d'une estocade, et fut trop heureux de regagner son manoir en très-mauvais équipage, laissant sur le carreau plusieurs de ses fidèles amis. Les survivants, après cette aventure, furent un peu dégoûtés de ce genre d'exploits, d'autant mieux que les seigneurs d'alentour, indignés de voir ainsi profaner le noble titre de chevalier, avaient résolu de donner la chasse à ces bandits comme à des loups, et de ne pas ménager même le chef de la bande. Dès lors la solitude et la tristesse s'emparèrent du manoir d'Yberg. Plus d'argent, par conséquent plus d'amis. Au lieu de se livrer aux joies des festins bruyants, il fallait que le châtelain fût resté seul avec sa misère, ses mornes ennuis et la rage de l'orgueil blessé. Quant au salutaire repentir, il n'entra pas dans son cœur.

Un soir que, triste et rêveur, le sire d'Yberg était assis à la porte de son château, un pèlerin l'aborda. C'était un homme maigre et sec, aux lèvres minces, qui semblaient avoir l'habitude d'un sourire sardonique, au regard brillant d'un feu étrange. Le baron ne vit pas sans étonnement un voyageur s'approcher de sa demeure, attendu l'étrange renom dont elle était entourée. Il est vrai que l'équipage du pèlerin n'était pas de nature à exciter grandes convoitises.

— Sire chevalier, dit ce personnage au baron sans plus de préambule, vous êtes pauvre et vous voudriez être riche.

— D'où le sais-tu ? répondit le sire d'Yberg, peu flatté qu'un étranger connût si bien l'état de ses affaires et de son esprit, et intervenant avec un tel sans-façon dans ce qui ne le regardait pas.

— Votre réponse, reprit l'étranger, montre que j'ai deviné juste. Je suis étonné que vous languissiez ainsi dans la misère, quand vous avez sous la main, dans votre maison même, tant de trésors.

— Comment ? s'écria le baron, dont les

yeux s'allumèrent à cette révélation imprévue.

— N'avez-vous pas entendu dire que votre bisaïeul, au moment de soutenir un assaut décisif, enterra tout son or, toutes ses richesses, dans un lieu connu de lui seul, et dont il emporta le secret en tombant mort sur la brèche ?

— Si tu n'as à me donner d'autres renseignements que cette tradition fort suspecte....

— Elle est parfaitement fondée ; et j'en sais quelque chose, moi qui étais là, moi qui fus le confident de votre bisaïeul.

— Pèlerin, te railles-tu de moi ? Il y a près d'un siècle que mon bisaïeul est couché dans sa sépulture.

— Je vous répète que j'ai vécu de son temps.

Il y avait tant d'assurance dans les paroles du pèlerin, une expression si singulière animait ses traits, que le baron, d'ailleurs disposé à croire aux choses surnaturelles, comme tout le monde y croyait alors, ne put s'empêcher de tressaillir : avec un tremblement convulsif, pareil au frisson de la fièvre, il attachait son regard effaré sur l'inconnu.

— Ecoutez, reprit celui-ci d'un ton d'intérêt et de familiarité ; j'ai de l'amitié pour vous, une véritable amitié. C'est elle qui m'inspire en ce moment. Mais aurez-vous le courage de mettre à profit le secret que je vais vous confier ?

— Personne de ma race n'a jamais manqué de courage, dit le chevalier en se redressant, avec une expression où reparut un éclair de cette noblesse et de cette dignité perdues dans les désordres de sa vie. Allons, pèlerin, dis ton secret.... Et quand tu viendrais de la part du diable....

— Vous ne reculerez pas ?

— Non, car ma pauvreté pèse trop lourdement sur moi. Achève ! où est enseveli le trésor dont tu parles ?

— Dans les tombeaux de vos pères. Il faut les ouvrir, prendre un à un leurs ossements, les étaler en cercle devant la porte de votre château, à minuit, quand la pleine lune répandra sa clarté sur le gazon. Justement c'est aujourd'hui que la lune est dans son plein. Voyez comme elle surgit belle et pure à l'horizon !

— Mais c'est un horrible sacrilège que tu me proposes ! Ou plutôt... je suis trop bon de prêter quelque attention aux paroles d'un vagabond comme toi.

— A la bonne heure, seigneur châtelain. Bonsoir... Restez pauvre et misérable, quand il ne s'agit, pour rouler sur l'or, que de déplacer quelques pierres, de remuer quelques ossements insensibles. Certes, vos aïeux n'ont rien de mieux à faire que de vous restituer des richesses bien inutiles à leur froid sommeil... des richesses qui vous appartiennent par droit d'héritage. Où voyez-vous là un sacrilège ? Dites plutôt que le cœur vous manque.

— Pèlerin, ne répète pas cette parole !

— Prouvez-moi donc que je me trompe?

— Au moins m'accompagneras-tu jusque dans la chapelle où sont ces tombeaux, pour m'aider à les ouvrir?

— Ces tombeaux ne sont pas ceux de mes ancêtres, à moi. Il ne m'est pas permis d'y toucher. D'ailleurs, l'air de cette chapelle ne me serait pas bon. Je crains la fraîcheur de ces endroits-là. Elle ne ferait qu'augmenter mon rhume.

Le pèlerin, en disant ces mots, toussa d'une manière si étrange, que le châtelain en frémit. Mais pressé tout à la fois par la soif de l'or et par la crainte d'avoir l'air de reculer, il alla se munir des outils nécessaires, et il se dirigea vers la chapelle, tandis que le pèlerin restait à l'attendre devant la porte du manoir.

Quand le sire d'Yberg entra dans le lieu saint, la nuit était close, mais les rayons de la lune, pénétrant par les grandes fenêtres gothiques, l'éclairaient assez pour l'œuvre sacrilège qui allait s'accomplir. Les statues couchées sur la pierre des tombeaux se dessinaient toutes blanches, semblables à des fantômes endormis. Le châtelain hésita un moment : ses cheveux se dressaient sur sa tête. Enfin, obéissant à une impulsion forcée, il s'avança rapidement, comme pour s'étourdir, la hache à la main. Les tombeaux retentirent en gémissant sous ses coups redoublés. Le sire d'Yberg prit l'un après l'autre tous les squelettes, dans l'asile lugubre où l'on croyait les avoir couchés pour toujours. Une fois lancé dans cet affreux travail, il ne s'arrêta pas qu'il n'eût porté tous les ossements de ses pères sur la pelouse où l'attendait le pèlerin.

— N'y a-t-il plus de tombes à ouvrir ? demanda ce dernier.

— Une encore ; mais.... celle-là, je puis sans doute la respecter, car ce n'est pas celle d'un de mes aïeux.

— Ouvre-la aussi, il le faut !

— Oh ! non ! non !

— Il le faut, te dis-je !

La voix et le regard du pèlerin tenaient le baron écrasé et fasciné. Il retourna donc à la chapelle ; il ouvrit la dernière tombe, qui était plus petite que les autres, et la plus récente. C'était celle de son fils. Le corps de l'enfant (ô merveille !) apparut encore intact, comme si la vie l'eût quitté tout à l'heure seulement. La corruption de la tombe l'avait respecté. Le châtelain le prit dans ses bras et le porta sur la pelouse, où déjà les ossements étaient rangés en rond. Arrivé là, au lieu de joindre le cadavre enfantin à cette exposition sacrilège, il se mit à le regarder, sous les pâles clartés de la lune, passa comme autrefois sa main dans les blonds cheveux de son fils, et serra contre son cœur le seul être qui eût jamais fait couler une larme sur son dur visage.

— Allons donc ! en finiras-tu ? dit le pèlerin.

Le châtelain, toujours sous le coup du même ascendant, allait obéir et placer le corps de l'enfant dans la ronde funèbre,

quand il le sentit remuer comme par un retour à la vie. Le sire d'Yberg s'arrêta stupéfait, doutant du témoignage de ses sens.

— Mets donc ton bambin par terre, dit le pèlerin d'une voix encore plus étrange. Viens, l'instant est arrivé, il n'y a pas une minute à perdre.

Et saisissant la main du sire d'Yberg, que son contact brûlait comme un fer ardent, il cherchait à l'entraîner au milieu du cercle. Cette fois, on vit l'enfant allonger son bras, et sa voix se fit entendre bien distinctement.

— Mon père, dit-il, ne le suivez pas ! Et toi, démon, va-t'en : ce reste d'affection sainte qui a survécu dans son cœur doit le soustraire à ton fatal empire !... Va-t'en, au nom du Dieu de miséricorde et de justice !

Subissant à son tour une puissance irrésistible, le pèlerin sembla se débattre un moment contre cet ordre souverain ; puis sa forme s'effaça comme une fumée, et il disparut dans les airs en jetant un cri qui ne ressemblait à rien d'humain, et où le râlement de l'agonie se mêlait à un rire infernal. En même temps, quoique le ciel fût serein, un coup de tonnerre épouvantable ébranla le sol : la foudre lumineuse traversa les airs, et vint frapper le château qui s'écroula en débris, excepté le donjon, resté seul, comme un monument de cette miraculeuse aventure.

Le sire d'Yberg était demeuré terrifié, tremblant, toujours à la même place. Lorsqu'il eut repris ses sens, il recueillit les ossements étendus sur l'herbe, les baisa pieusement, et les replaça dans leurs tombes qui, ouvertes et béantes au milieu des ruines, semblaient redemander les mornes dépouilles qu'on leur avait ravies. Dans cette nuit terrible, les cheveux du baron devinrent blancs. Quant à l'enfant, son corps, devançant le dernier jugement, avait sans doute rejoint son âme dans le ciel.

Le matin, au point du jour, le sire d'Yberg, le front nu, couvert d'un dur cilice, et remplaçant par un simple bâton son épée de chevalier, quitta pour jamais les débris de son château. Il gagna les montagnes de la Forêt-Noire, il se fit ermite, et pendant la longue vie qui lui fut laissée, il usa ses genoux sur la pierre, dans les rigueurs de la plus austère pénitence. Il y a lieu d'espérer qu'un repentir si profond désarma le souverain juge. Ce n'était pas pour rien, d'ailleurs, que Dieu avait permis la merveilleuse intervention de cet enfant, doux ange, venant se placer ainsi entre son coupable père et le démon.

LA MAISON DU DIABLE, A FROBELWITZ.

C'est un fait, c'est une vérité des plus vraies ; de Cadix à Drontheim, de Drogheda à Lemberg, il n'est pas une seule ville où ne s'élève dans un faubourg écarté quelque maison délabrée, ruinée, à l'air sombre et renfrogné, au signalement plus ou moins patibulaire, habitation où n'habite pas même un rat, et dont la voix publique accorde la propriété à Lucifer. Personne ne veut loger

en pareil lieu, même ceux que l'état de leurs finances oblige à ne loger nulle part.

J'ai recueilli bon nombre de légendes relatives à ces demeures maudites; il suffira d'en rapporter une seule : ce sera probablement une de trop.

A un demi-mille de Francfort, sur la route de Limburg et sur le territoire de la commune de Frobelwitz, on remarque une maison de campagne, jadis splendide, aujourd'hui lamentablement dégradée. Les toits sont défoncés, les fenêtres pourries, les vitres brisées; les oiseaux font leur nid dans les salons, de laids reptiles rampent sur les parquets, les débris de ferrure ne sont que rouille; l'herbe vient à travers les fentes des perrons, elle tapisse des allées où nul pas humain ne s'est approché de temps immémorial. Les arbres croissent au hasard, comme ils veulent; l'hiver, l'été, la pluie, le soleil, la neige, la lune, ont renversé des vases de marbre, détruit des plates-bandes, comblé des bassins d'où s'élançait l'eau en gerbes élevées, ravagé des charmillles, saccagé des terres. Un morne silence règne dans ces lieux déserts. L'entrée en est comme interdite par un gardien invisible. Les habitants du pays s'en écartent avec répugnance, et non sans quelque effroi.

Nous dirons, tels que nous les avons recueillis sur le terrain même, les motifs de l'abandon de cette maison réprouvée, qui n'est ni publique ni particulière, et qu'une main vengeresse démolit avec lenteur.

Il y a soixante-dix ans à peu près qu'un étranger arriva un jour à Francfort, en chaise de poste; il se nommait Starinski, il venait de Varsovie; son portefeuille était rempli d'excellentes lettres de change; les premiers banquiers de la Pologne lui avaient ouvert des crédits illimités sur leurs correspondants hébreux des bords du Mein.

Starinski et ses deux millions reçurent l'accueil cordial, dévoué, respectueux, toujours réservé à deux millions, aussitôt qu'ils se présentent.

Il acheta la maison de campagne dont nous venons de parler; il s'y installa, il la fit meubler avec la plus élégante somptuosité; il commanda, en montrant de l'or, qu'on lui fit un jardin délicieux.

Starinski était quadragénaire, il était célibataire; il reçut chez lui le meilleur monde. Il eut des domestiques empressés et nombreux, des amis sincères : on faisait chez lui une chère exquise; il ne se passait guère de jours qu'il ne réunît dans sa salle à manger des convives de fort bonne humeur et de meilleur appétit. Les vins étaient transcendants : on ne restait tout au plus que quatre heures à table, et l'on était servi dans de la vaisselle plate, ce qui ne gâte rien au mérite d'une entrée. Les savants dîners du Polonais devinrent célèbres : on en parla à Sans-Souci.

C'était le 27 juillet 1776, Starinski comptait parmi ses convives deux ambassadeurs et trois lords; l'élite de l'aristocratie francfortoise était là, dégustant les crus de France,

d'Italie et de Grèce, sans oublier ceux du Rhin : le festin eut fait honneur à feu Lucullus.

La chaleur était très-forte, l'air étouffant. L'amphitryon proposa d'aller savourer le dessert dans un bosquet d'arbres touffus, situé à quelque distance de la maison. Une table splendide y était déjà toute dressée; la motion passa à l'unanimité : on retrouva l'argent, les cristaux, la nacre, prodigués sous de nouvelles formes; c'était un tableau gastronomique que je renonce à décrire.

Les convives de se remettre à manger, de recommencer à parler, de revenir à boire, sans prendre garde au chiffre de bouteilles qu'ils avaient déjà vidées. Le temps était magnifique; il ne faisait pas assez de vent pour agiter l'extrémité de la plus petite feuille; le crépuscule survint, les dîneurs se mirent à chanter, sans interrompre leurs rasades. Les sages d'entre eux se racontaient à eux-mêmes des histoires que leurs voisins n'étaient plus en état d'entendre.

Starinski avait tenu tête au tourbillon général, afin de maintenir sa dignité de maître de la maison; mais il commençait à se laisser entraîner. Ma foi! s'écria-t-il, rien ne manque, je crois, à l'agrément de notre repas sur l'herbe; ici, le vin a plus de fougue, l'air est plus frais que dans la salle dont nous sommes sortis; je défie bien que l'on trouve au monde quelqu'un de plus heureux que moi. Il faut chanter en chœur quelque chose de gai, de fou. Je vais faire apporter des lumières, et je vais ordonner que l'on mette aux lieux et places de toutes ces bouteilles vides d'autres que je condamne à ne pas rester pleines. Vous serez les exécuteurs de leur sentence.

Un immense éclat de rire accueillit la plaisanterie du millionnaire; mais quoiqu'il s'efforçât de paraître radieux, les coins de sa bouche tremblaient, et parfois des teintes violâtres sillonnaient sa physionomie.

Un des domestiques s'en retournait avec un flambeau, après avoir allumé les bougies placées sur la table; il aperçut une femme qui s'avancait le long de l'avenue, dont la porte du jardin était le point de départ. Cette femme était d'une haute taille, son attitude imposante, sa figure pâle comme du marbre; elle était couverte de vêtements de deuil, une expression de courroux contractait ses sourcils, ses yeux roulaient continuellement de droite et de gauche, jetant une clarté livide du fond de l'orbite où ils étaient plongés. Elle portait dans ses bras quelque chose qui était peut-être un enfant endormi, peut-être un cadavre, et elle marchait d'un pas ferme, lent et résolu, vers le bosquet d'où partaient paroles avinées, chants et rires sans motif et sans fin, éclats de voix comme détonations de feu d'artifice.

Le valet eut un moment de surprise et d'effroi; il avait pris de plus d'une façon une part active à la fête, de sorte que, le premier mouvement passé, il se retrouva plein de courage; et accostant l'inconnue, il lui demanda ce qu'elle voulait.

— Je cherche ton maître, Ladislas Starinski.

— Mon maître est occupé ; ce n'est pas le moment de l'interrompre. D'ailleurs vous ne paraissez rien avoir d'amusant à lui dire.

— Tais-toi, imbécile ; il faut absolument que je le voie.

Et elle repoussa le domestique qui cherchait à la retenir. Sa main était froide et dure comme la pierre d'un tombeau. Le valet jeta son flambeau par terre, et, se sauvant à toutes jambes, il alla tomber dans la cuisine, où son récit incohérent répandit l'alarme. De son côté, l'inconnue s'approcha du bosquet où l'on banquetait et devisait au mieux. Se glissant derrière le Polonais, au moment où il ouvrait la bouche pour arroser d'une profonde coupe de Johannisberg un refrain qu'il chantait faux, elle le toucha sur l'épaule. Starinski se retourne ; sa figure se crispe d'une manière affreuse, ses cheveux se hérissent : un tremblement convulsif agite tous ses membres.

Les convives restèrent muets, pétrifiés, l'œil fixé sur leur hôte, sur l'étrange apparition si brusquement survenue. Je parle de ceux des convives qui avaient eu la force de demeurer assis ; car la plupart s'étaient laissé glisser sous la table, et ils ronflaient comme un juge à l'audience.

— Comment viens-tu ici ? s'écria le Polonais, et sa voix était entre coupée, haletante. — Qui t'a rendu la liberté ? Fuis, va-t'en, illusion de l'enfer. Tu es mortel ! Rentre sous la terre ; va-t'en, te dis-je....

L'inconnue se pencha vers lui, elle lui jeta à voix basse quelques mots à l'oreille ; il frémit plus que jamais. Elle se dirigea vers la maison, en lui faisant signe de la suivre, il obéit ; il cédait à une force irrésistible. La femme, l'enfant, le malheureux, s'avancant ainsi à travers des espaces peu éclairés, ressemblaient à trois spectres qui rôdent à la brune dans un cimetière.

Après un moment d'hésitation, ceux des convives qui n'avaient pas tout à fait perdu la tête prirent le parti d'aller savoir ce qu'était devenu leur hôte et ce que signifiait pareille visite. Ils se rendirent à la maison, où tout était en grand émoi ; la valetaille s'était enfuie ou barricadée ; on parvint cependant à former une colonne d'attaque, armée de broches et de couteaux de cuisine ; un major prussien, qui avait fait la guerre de sept ans, en prit le commandement ; il monta l'escalier en brandissant son sabre ; on le suivit, on arriva à la porte d'un salon où s'était retiré le Polonais, il n'était pas seul ; on entendit fort distinctement des sanglots, des cris, des exclamations décousues qu'interrompait une voix lugubre et ferme : « Souviens-toi de ce que je t'ai dit ; songe à mon époux dont le sang souille tes mains : — Une autre nuit viendra, t'amenant une visite plus terrible que la mienne, ta perte éternelle est irrévocable. »

Le major voulut ouvrir la porte ; elle était fermée en dedans ; il se mit à l'œuvre pour

l'enfoncer. Cela prit quelque temps et lorsqu'on en fut venu à bout, on trouva Starinski évanoui sur le parquet. De l'inconnue aucun vestige, rien qui indiquât par où elle s'était retirée. Le Polonais fut placé sur son lit, saigné, soigné. La faculté s'installa dans son logis ; il recouvra la santé ; mais sa vie fut un bien cruel supplice. On voulut l'interroger sur ce qui s'était passé ; mais il fit signe de ne jamais lui parler d'un sujet aussi pénible pour lui. L'appartement où la funeste entrevue avait eu lieu fut fermé ; depuis, il n'a plus été ouvert, on l'appelle la chambre du fantôme.

Plus de fêtes, plus de dîners ; Starinski ne sortit plus, ne reçut personne ; il renvoya son cuisinier, il céda à qui les voulut, et pour le prix qu'on lui en offrit, ses équipages, ses chevaux ; il n'écrivit plus aucune lettre ; celles qui arrivaient à son adresse restaient sans être ouvertes ; sa table devint l'opposé de ce qu'elle avait été ; il ne fit plus qu'un repas toutes les vingt-quatre heures ; encore peut-on appeler repas se laisser servir sans même regarder ce que l'on va porter à sa bouche, et prendre la dose strictement nécessaire pour ne pas expirer d'inanition. Ce régime fit évanouir comme des ombres tous les anciens commensaux de l'hôtel. Le malheureux exigea chez lui un silence absolu ; un vieux valet de chambre fut la seule personne dont il accepta les services. Ses cheveux avaient blanchi en un moment ; sa figure contractée, labourée, ridée, portait l'empreinte du désespoir et du remords. Il balbutiait sans cesse des mots entre coupés, des phrases interrompues ; si l'on avait écouté, recueilli, coordonné ces aveux échappés à une conscience bourrelée, on aurait obtenu les détails d'un forfait qu'il avait cru pour toujours dérobé à la connaissance des hommes. Il se reprochait des richesses mal acquises, il avait spolié la veuve et l'orphelin ; la soif de l'or l'avait rendu homicide. La justice ne se préoccupa nullement de ces confessions, du fond de la solitude où vivait Starinski, il n'en transpirait presque rien au dehors, cinq mois se passèrent de la sorte : le Polonais devint plus jaune, plus livide, plus maigre que jamais. Il finit par se mettre au lit ; il n'eut plus la force d'en sortir. Il y restait des jours entiers plongé dans un engourdissement complet, ou en proie à d'effrayantes convulsions. Son fidèle domestique Wilhelm se hasarda de lui parler de voir un ministre de la religion ; le malade répondit avec effort que c'était inutile, qu'il était réprouvé, et il éprouva une crise nerveuse plus terrible qu'aucune de celles qu'il avait subies jusqu'alors. Ce fut encors pis lorsqu'il lui fut fait la proposition d'appeler un médecin.

L'hiver était venu, le 27 décembre au soir, Starinski avait à peu près perdu connaissance ; Wilhelm se reprocha de laisser dépasser son maître sans avoir recours à la faculté ; il fit prévenir le docteur Schachtmeyer, le Boerhaave, l'Esculape de Francfort ; depuis vingt ans, tout homme un peu

comme il faut, sur les rives du Mein, était mort de la main du docteur. Schachtmeyer accourut avec empressement; il se désolait depuis longtemps de ne pouvoir approcher du Polonais; il espérait trouver là un cas rare, un objet d'étude intéressant; le docteur aimait la médecine comme un poète aime la poésie, comme un peintre chérit la peinture, il serait mort d'orgueil et de bonheur s'il avait pu découvrir quelque maladie nouvelle; il pensait de bonne foi qu'il n'y en avait pas assez et qu'une de plus ferait beaucoup pour sa gloire, sans faire grand mal à la race humaine.

Assis au chevet de Starinski, il resta longtemps à lui tâter le pouls, à considérer ces yeux éteints et enfoncés sous les os, où était la place des sourcils, à contempler ces traits épouvantables à voir. Il étudiait avec une ardeur passionnée, avec l'insatiable curiosité du savant, la lutte de la mort et du dernier et faible reste de l'existence; il penchait sa tête et sa pensée sur la bouche déjà froide de l'agonisant.

Le vent mugissait avec force, poussant des tourbillons de neige contre les croisées du vaste appartement qu'éclairait à peine une lampe placée non loin du lit où le Polonais était étendu; c'était un de ces immenses lits d'autrefois, avec un ciel démesuré, garni de lourds rideaux à ramages brodés; ils offraient un contraste bizarre, de gracieux épisodes empruntés aux riantes légendes de la mythologie grecque.

Minuit vint à sonner. Le douzième coup vibrait encore, lorsqu'un bruit étrange se fit entendre dans l'antichambre; il attira l'attention du docteur et du domestique. Ce bruit était celui des pas d'un homme qui marche avec rapidité et qui paraît livré à une vive impatience; c'était le retentissement d'un pied posé avec force sur le parquet, et ce pied paraissait de fer, tant le son qu'il produisait était net, métallique, sonore. Quel que fut celui qui se promenait de la sorte, sa marche indiquait une colère violente; il allait d'un bout à l'autre de l'antichambre sans s'arrêter un seul instant; il manifestait une irritation de plus en plus croissante. Le médecin, le valet de chambre se regardèrent avec stupeur.

— Qui est-ce qui peut ainsi se promener ? fit Wilhelm tremblant de tous ses membres.

— Quelqu'un de la maison est-il levé ?

— Non, d'ailleurs personne n'oserait faire un pareil tapage à la porte de l'appartement de monsieur.

Il finissait à peine; un coup violent fut frappé à cette même porte; un second suivit au bout d'une minute; un troisième, après une minute encore; ces coups de plus en plus forts ressemblaient à ceux d'un marteau de bronze qui tombe sur une cloche d'airain.

— Allez voir qui est là ? dit le docteur.

— Pour tous les trésors du monde, et me fit-on empereur, je n'irais point.

— Poltron ! eh bien ! j'y vais moi, répondit l'hippocrate, en saisissant la lampe.

— Je vous suis, s'écria Wilhelm, je ne veux pas rester dans l'obscurité.

Ils ouvrirent la porte, non sans un violent battement de cœur; ils regardèrent, et ils ne virent personne, le bruit avait cessé; le docteur fit le tour de la chambre, rien. Troublés et agités, ils revinrent dans l'appartement de Starinski, ils se replacèrent près de son lit; il était toujours comme privé de connaissance, il paraissait ne s'être nullement aperçu de ce qui s'était passé autour de lui.

Horreur ! Ce fut dans l'appartement même que le bruit de cette affreuse promenade se fit tout d'un coup entendre, avec plus d'énergie que jamais. Un pied de plus en plus rapide, de plus en plus colérique, résonnait dans la chambre du malade; il s'éloignait jusqu'à la croisée, il revenait, il s'éloignait de nouveau; l'emportement, l'irritation du marcheur paraissaient au comble. Schachtmeyer et Wilhelm regardaient avec effroi; ils n'apercevaient nulle créature humaine ou autre; mais ils voyaient bien distinctement les bondissements, les ondulations du parquet qui gémissait, qui semblait demander grâce sous ces coups répétés.

— Il se passe là, à notre côté, quelque chose d'effroyable, dit à voix basse le médecin au domestique; allez chercher quelqu'un, réunissez ici toute la maison.

— Je n'ose pas bouger, — ma tête se fend, — je deviens fou, — le diable est là, — fuyons. — Au secours, au secours, mon Dieu !

— Calmez-vous, imitez-moi, je me fais violence pour ne pas succomber moi aussi, à un effroi bien naturel. Ayons confiance en Dieu, il nous protégera. Juste ciel ! le bruit devient plus violent que jamais; ces enjambées sont de plus en plus rapides, il y a là de la frénésie. Mon devoir est cependant de ne pas désertier le chevet d'un mourant. Allez donc, amenez avec vous quelques figures humaines. Le domestique se lève, retombe, se lève encore, se glisse à pas précipités contre le mur et s'élance dans l'antichambre; il avait trouvé du courage dans l'excès de sa frayeur.

Resté seul, le docteur se trouva glacé d'épouvante; il y avait de quoi; mettez-vous à sa place. La promenade infernale ne discontinuait pas, il s'écrie d'une voix pareille au dernier cri d'un noyé : « Qui êtes-vous, être effroyable ? Pourquoi viens-tu ici auprès d'un mourant ? Parle, si tu peux, montre-toi si tu l'oses. »

Ces mots arrachèrent Starinski de la stupeur où il était depuis longtemps. Il ouvrit les yeux, il se dresse sur son séant, il ne peut s'y soutenir; il veut parler, prononcer quelques prières; sa langue se refuse à toute articulation, ses lèvres affreusement écartées laissent nues ses dents que contracte un grincement effroyable, il écarte les bras, comme s'il voulait repousser quelqu'un; ses cheveux, blancs comme des fils, étaient hérissés. L'invisible promeneur s'était rapproché du lit; les rideaux s'étaient ouverts comme d'eux-mêmes; le Polonais

s'agita convulsivement, parut chercher à se relever, ne le put ; il exhala un gémissement déchirant, et il se couvrit la figure de ses deux draps. Il était mort. Le bruit des pas avait cessé.

Lorsque Wilhelm revint, accompagné de plusieurs domestiques blêmes et effarés, il trouva le docteur étendu sans connaissance auprès du lit, le cadavre du Polonais portait tous les symptômes de la plus effroyable agonie. Le défunt fut enseveli sans éclat ; on ne lui connaissait aucun parent ; la ville de Francfort hérita de ses biens ; la maison où il avait rendu le dernier soupir d'une manière si tragique fut en vain annoncée comme étant à louer ; au bout de plus de soixante ans il ne s'est présenté personne qui se soit soucié d'en faire son domicile, on prétend que parfois, dans les nuits d'hiver, au milieu de la tourmente, il en part des gémissements horribles à entendre ; ces cris, je les ai entendus moi-même, mais je crois que ce sont ceux de deux vieilles girouettes rouillées ; le vent cherche à les faire tourner malgré elles, et il en vient à bout lorsqu'il y met beaucoup d'entêtement.

LES SOUVENIRS DE LA WARTBURG, *Traditions germaniques.*

L'origine de la Wartburg remonte au XI^e siècle. Louis II, comte de Thuringe, surnommé le *Sauteur*, parce que, étant retenu prisonnier par l'empereur germanique dans le château de Giebichenstein, il s'évada de sa prison en se précipitant d'une hauteur de cent vingt pieds dans la Saal, et en gagnant à la nage la rive opposée, où l'attendaient son fidèle serviteur et son coursier, Louis II en jeta les premiers fondements.

Un jour (voici maintenant la chronique qui parle), chassant dans les environs d'Eisenach, il fut attiré par le gibier qu'il poursuivait jusqu'à la montagne dont le sommet porte le célèbre château. Il voulut attendre que sa proie ressortît de la forêt, et, tout en admirant tantôt le beau pays qui se déroulait devant ses yeux, tantôt la montagne escarpée, il conçut l'idée de construire un château sur cette dernière. « Attends, montagne, dit-il à part lui, tu me deviendras un château. » *Warte Berg, du sollt mir eine Burg werden*, jeu de mots entre *Berg*, montagne, et *Burg*, château-fort, qui ne peut pas se rendre en français. Mais comment faire ? la montagne appartenait aux seigneurs de Frankenstein, qui avaient leur résidence au delà de la forêt, sur les bords de la Verra. Le comte, aidé de douze chevaliers, ses compagnons de plaisir, avisa l'expédient suivant : il fit apporter nuitamment, de son château de Schaumberg, de la terre dans des paniers et la répandit sur le point convoité. Cela fait, il y établit un retranchement derrière lequel il pût se défendre. Vainement les seigneurs de Frankenstein accoururent pour s'opposer à ses projets de construction ; ils furent repoussés. Dès lors ils adressèrent à l'empereur leur plainte de cette usurpation flagrante, et Louis

de Thuringe, interpellé par le tribunal impérial, répondit « qu'il avait fait sa construction sur son propre sol, et qu'il espérait bien que la loi et la justice l'y maintiendraient. »

Le tribunal reconnut que si le comte de Thuringe pouvait prouver par la déposition assermentée de douze hommes probes et loyaux que le terrain en question lui appartenait, il serait et demeurerait maintenu dans sa possession. C'est ce qu'il voulait. Ses douze témoins étaient tout prêts. Ils s'avancèrent sur la montagne, et là, enfonçant leurs épées dans la terre qui y avait été apportée, ils jurèrent que leur seigneur, le comte Louis, se trouvait sur sa propriété, et que ce sol avait appartenu de temps immémorial au territoire et au domaine des comtes de Thuringe. La montagne fut adjugée au comte. Le château terminé, Louis traça et éleva les murailles qui forment l'enceinte de la nouvelle ville d'Eisenach, et rapprocha ainsi de la Wartburg cet endroit qui, auparavant, en était beaucoup plus éloigné. Il avait l'intention d'abord de donner à son château une couverture en cuivre doré, mais l'empereur s'y opposa, et force fut au superbe comte de se contenter d'un métal moins précieux.

Le fils du comte Louis le Sauteur fut Louis le Cuirassé. Ce prince portait constamment une cuirasse de fer, pour se mettre à l'abri des assassins dont le menaçaient ses nombreux ennemis. Il était renommé pour son excessive sévérité envers ses vassaux, dont il faisait atteler à la charrue et travailler les plus rebelles comme des bêtes de somme.

Après sa mort, son fils, Louis le Clément, aurait bien voulu savoir ce qu'était devenue l'âme de son père. Pour cela, un chevalier de sa cour s'adressa à un sien frère, savant écolier qui avait fait ses études à Paris et qui était nécromancien, en le priant de lui avoir les nouvelles désirées. L'écolier évoqua le diable et fit avec lui un voyage en enfer, où il put voir l'âme en peine dans une fosse ardente et souffrant cruellement. Il lui exposa le but de son voyage en lui demandant s'il était possible de la sauver de là. « Il n'y a qu'un seul moyen, dit Louis le Cuirassé, c'est de restituer aux prieurés de Mayence, Fulda et Hersfeld, les terres et les biens que, de mon vivant, je leur ai enlevés publiquement ou clandestinement, sinon je devrai rester dans cet abîme jusqu'au dernier jugement. » Bien que l'écolier rapportât de son excursion infernale des preuves authentiques à l'appui de son rapport, les vassaux, qui tenaient en fief les biens injustement acquis, ne furent que médiocrement touchés de l'injonction du malheureux landgrave. Puisque vous avez hérité de ces biens par droit de succession, dirent-ils à leur seigneur suzerain, gardez-les, et quant au salut de l'âme de votre père, donnez l'aumône, c'est tout comme.

La légende de sainte Elisabeth joue un grand rôle dans l'histoire de la Wartburg. Les traces de cette princesse sont empreintes partout, et tout premier venu, chasseur, bûcheron ou autre, vous fera le récit de ses

actes et de ses gestes, et désignera les monuments qui en font témoignage. Sainte Elisabeth fut la fille du roi André de Hongrie. En 1207 ou 1208, le fameux poète et magicien Klinsor, de Hongrie, qui assistait à la guerre des poètes, célébrée à la Wartburg, avait lu dans les étoiles que le fils du landgrave Hermann de Thuringe aurait pour épouse la jeune fille du roi André. En effet ce mariage eut lieu avec pompe et magnificence. Sainte Elisabeth, dès sa première jeunesse, fut un miracle de dévotion. Elle fut élevée à la Wartburg même, avec son fiancé, et de bonne heure elle se livra tout entière aux œuvres pieuses. Un jour on annonça au landgrave, son époux, la visite de plusieurs voyageurs venant de la Hongrie. Elisabeth étant toujours vêtue très simplement, le landgrave craignit qu'on interprêtât mal cette grande modestie, et il s'en montra chagriné. Mais à peine les visiteurs furent-ils introduits dans l'intérieur du château, que l'habillement d'Elisabeth devint éclatant de beauté et de richesse. Elle donnait tout aux pauvres, jusqu'à son joli manteau de soie bleu d'azur, parsemé de petites images d'or. Lorsqu'un jour elle vint à table sans manteau, contrairement à l'usage d'alors, le landgrave lui demanda : — Qu'avez-vous fait de votre manteau, chère sœur ? — Seigneur, répondit-elle toute tremblante, il est dans mon appartement. — On y envoie, et le manteau qu'elle venait de donner se retrouve à la place accoutumée, personne ne sachant expliquer comment il était venu là. Ce manteau paraît avoir été d'une beauté et d'une finesse peu communes, car on en fit une chasuble qui fut très-longtemps conservée dans le couvent des carmes déchaussés, au pied de la Wartburg.

Sainte Elisabeth avait l'habitude de nourrir, de panser, d'habiller les pauvres malades et de les coucher, après le bain, dans son lit nuptial. Le landgrave en fut instruit par sa mère, qui, depuis longtemps, était indignée de la conduite humble et pieuse de sa bru. Cette fois elle espérait s'en venger. Quand le landgrave revint au château, elle le conduisit avec une joie rancuneuse au lit, en lui disant : « Vois donc, celui qui tient ta place est un lépreux, couché là par les soins charitables de ton épouse. » Le landgrave, offensé, arracha la couverture du lit, et y vit un Christ sur la croix. Une autre fois, au moment où le pays était désolé par la famine, sainte Elisabeth descendit du château, chargée de viande et de pain pour les pauvres qui l'attendaient au pied de la montagne. Chemin faisant, elle rencontra le landgrave, qui lui demanda : — Que portez-vous sous votre mante ? laissez voir. — Ce sont des roses, mon gracieux seigneur, répondit-elle, pleine de trouble et d'effroi. En effet, le landgrave ayant découvert le panier, le vit tout rempli de roses. En même temps il aperçut, ce qui lui avait échappé jusqu'alors, au-dessus du front de son épouse, un crucifix brillant comme une auréole. La mé-

moire de ces deux miracles fut perpétuée par la fondation d'un hôpital, et du couvent des carmes déchaussés, et par un tableau représentant sainte Elisabeth telle qu'elle apparut à son mari sur le chemin du château. Ce portrait existe encore aujourd'hui à la Wartburg, de même qu'une grotte sacrée dans la forêt voisine, qui servait d'habitation au vieux lépreux Elie, et qui porte son nom. Votre guide vous les indiquera, ainsi que la fontaine de Sainte-Elisabeth, où elle lavait, de ses propres mains, les vêtements des mendiants, et dans laquelle elle pêchait des poissons en quantité, bien que la source n'en ait jamais contenu, ni avant ni après elle (1).

TRADITIONS A PROPOS DE L'ÉTERNEMENT.

« Dans mon *Histoire du monde* sous Phocas, j'ai remarqué, dit Chevreau, qu'il y eut une peste si effroyable, que ceux qui assistaient aux processions que le pape Grégoire le Grand avait ordonnées pour la détourner, tombaient morts en éternuant. Polydore Virgile, Sigonius, etc., ont assuré que c'est de là qu'est venue la coutume de dire à ceux qui éternuent : *Dieu vous soit en aide*; et j'ai fait voir qu'ils se sont trompés, par l'histoire d'un certain galant que l'on trouvera dans Apulée; par celle de Gyton, dont parle Pétrone, et par ce que Pline a remarqué sur Tibère dans cette rencontre. Les docteurs juifs, sur la parole de Rabbi Eliézer, que l'on pourra voir dans son *Pirke*, croient que Jacob est le premier qui soit mort de maladie; qu'avant lui, les hommes expiraient en éternuant; et que les autres, ne mourant plus de cette manière, on n'a pas laissé de faire pour eux, en éternuant, quelque bon souhait, comme : *salut, santé, bonne vie*. Quelques-uns ont condamné cette affectation, comme le savant Perkins, Anglais, et le Hollandais Gisbert Voët, dont l'autorité ne peut être tirée à conséquence, parce que cette coutume nous est venue des Juifs et des gentils; comme si les chrétiens devaient rejeter généralement toutes les honnêtetés et les coutumes qui nous sont venues des uns et des autres. Ils ajoutent qu'elles doivent passer pour criminelles, puisque les Pères de l'Eglise les ont condamnées. On peut répondre, sans se tromper, qu'ils n'ont condamné que la superstition et les augures que l'on tirait d'éternuer le soir, le matin ou à minuit, à certaines heures, à droite ou à gauche, une fois ou deux, sous le signe du bélier, du taureau, du sagittaire, du capricorne, etc.; et il ne faut que le sens commun pour être assuré que cela ne présage ni bien ni mal. Mais si nous souhaitons charitablement quelque bonheur et de la santé à nos parents et à nos amis, quand ils s'embarquent pour un long voyage, ou qu'ils entreprennent une grande affaire, où est le mal de leur dire : *Dieu vous soit en aide*, quand ils éternuent, puisque l'éternement est une espèce de convulsion et d'épilepsie de courte durée; qu'il

(1) M. Savoye.

est nuisible quand il est violent et redoublé ; que nous savons des historiens et des médecins qu'il a été suivi de la mort en quelques rencontres, et qu'il en est même quelquefois un signe.

« Il est vrai, dit-on ; mais pourquoi ne pas faire le même souhait quand un certain bruit accompagne cet éternement et qu'il se fait quelquefois sans lui ? »

« Michel Montagne explique, avec sa liberté ordinaire, ce que j'ai voulu envelopper. « Me demandez-vous d'où vient cette coutume de bénir ceux qui éternuent ? Nous produisons trois sortes de vents : celui qui sort par en ... est trop sale ; celui qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise ; le troisième est l'éternement ; et parce qu'il vient de la tête et est sans blâme, nous lui faisons cet honnête recueil. Ne vous moquez pas de cette subtilité ; elle est, dit-on, d'Aristote. »

« La subtilité d'Aristote est ridicule, si elle est de lui, L'empereur Claude, selon Suétone étant informé qu'un homme était mort pour n'avoir pas osé prendre cette liberté, se résolut de faire un édit qui permettait même de la prendre à table. J'ai connu des gens qui, ne s'en faisant aucun scrupule, en trouvaient d'autres qui les savaient avec un *buon prò*, et il est certain que si la mode en était venue, on la suivrait, quelque répugnance qu'on y eût d'abord. C'est la coutume qui rend en effet honnête ou honteux ce qui est de soi-même indifférent, et pour donner cours à une chose, il suffit de dire qu'elle est à la mode. En ce cas-là, on pourrait détourner fort bien, à notre sujet, le mot de Sénèque : *Venter præcepta non audit*. »

PRENDS GARDE AU VIEUX ANDRÉ.

Légende de Souabe.

I.

Il y a quelques centaines d'années on célébrait un mariage dans une petite ville de Souabe. Les plus anciens habitants de la ville et même des contrées avoisinantes ne se rappelaient pas avoir jamais vu une fête aussi brillante. Des milliers de curieux se tenaient sur le seuil des portes, et toutes les fenêtres étaient garnies de spectateurs. Des enfants de tout âge couraient çà et là, remplissant l'air de leurs cris et imitant le son des tambours et des trompettes. Des flots de peuple, semblables aux vagues de la mer, se heurtaient se repoussaient et ouvraient de temps à autre quelque énorme gouffre, dans lequel se précipitait lourdement un vieux carrosse contenant toutes les notabilités de la ville, qui se rendaient de bonne heure au repas ou au bal de noces. Toutes les cloches étaient en mouvement, et leurs volées semblaient s'unir au bruit de la multitude pour honorer dignement une si belle fête. Le carillon lui-même lançait dans la voûte d'azur ses notes argentines, jaloux d'unir ses chants légers aux voix suaves des jeunes filles qui fredonnaient une vieille

ballade populaire. Les noires corneilles, éternelles habitantes du vieux clocher de la cathédrale, dessinaient dans les airs mille cercles capricieux, et prenaient leurs ébats sur les sculptures gothiques qui garnissaient le sommet de la vénérable église. Partout les arquebuses tonnaient. Partout retentissait la voix immense du plaisir, de la joie et de l'ivresse. Tout le monde était content ; chaque figure était épanouie.

— Il faut avouer, dit un vieux fabricant de chaises, que cet Adolphe Steiner a du bonheur ! épouser la plus belle fille de l'endroit.

— Ne voudrais-tu pas être à sa place, vieux féroce ? répondit une marchande de fruits. Il te faudrait peut-être ce joli minois à ton bras, n'est-ce pas, face antédiluvienne !

Et la foule riait à se tenir les côtes. Fière de son succès, la marchande continua :

— Au reste, Adolphe Steiner le mérite. C'est un joli garçon, brave, généreux et en tout point digne de sa jeune compagne, Clara Erfjen.

— Je le crois bien, fit un apothicaire.

Et, se reportant en souvenir vers des temps plus heureux, il ajouta mentalement : Ah ! si j'avais encore vingt ans ! — Puis il poussa un gros soupir, semblable à un grognement plaintif, et, par manière de consolation, s'enfonça gravement une demi-once de tabac dans le nez.

— Mauvais cerveau qui a besoin d'engrais ! s'écria une voix.

— Il y a des gens chez qui une prise de tabac correspond à une demi-idée, dit une autre.

Les épigrammes, les bons mots, les lazzi se croisaient, se confondaient, s'étouffaient mutuellement en chemin. C'était un bruit confus, un brouhaha général.

Peu à peu la nuit survint. La voix de la multitude cessa avec la clarté. La foule se dissipa lentement. Aux cris et aux chants succéda le silence.

II.

— Mon Dieu ! Adolphe, combien je me sens tranquille et inondée de bonheur... Maintenant tu m'appartiens à moi seule, et personne au monde ne te possédera que moi... n'est-ce pas ?

— Quel soupçon ! mais tu as raison peut-être, et prends garde ! car tu te rappelles ce que te disait le vieux André : Tu n'auras pas Adolphe !...

— Tais-toi ! tais-toi donc... Je ne sais pas... quand je pense à ce vieillard à mine triste et lugubre, je sens une tristesse, une terreur... le frisson s'emparer de tout mon être. Au moins ne va pas me quitter ce soir... reste toujours près de moi, je t'en prie.... car j'ai toujours peur de...

— Folle que tu es ! où veux-tu que j'aille ?... et puis le vieux André ne viendra pas, je l'espère, me chercher jusque dans ce salon. Au reste n'ai-je pas deux bons bras vigoureux pour me défendre ; et André.... mais

pourquoi nous occuper plus longtemps de lui?... Entends-tu les joyeux accents de la musique?

Clara sembla se tranquilliser. Mais au fond, elle était agitée de sombres pressentiments. L'image sinistre d'André se présentait sans cesse à elle. Et quoique le sourire vînt souvent se jouer sur ses lèvres, elle n'en avait pas moins l'âme remplie d'effroi.

Assis près l'un de l'autre, les deux époux s'entretenaient à voix basse; l'orchestre avait suspendu pour un instant la valse; danseurs et danseuses se promenaient autour de la salle; un domestique entra et s'adressant à Adolphe :

— Pardon, monsieur, dit-il : il y a là quelqu'un qui désire vous parler et...

— Eh! mon Dieu, c'est choisir bien mal son temps et le lieu pour venir m'entretenir d'affaires.

— N'y va pas ! fit Clara en pâlisant.

— Dites à cet étranger qu'il revienne demain...

Clara ne se sentait pas d'aise; car pour elle il était certain que son époux venait d'échapper à quelque grand péril. L'âme remplie de joie, elle souriait, lorsque tout à coup elle pâlit de nouveau. Le domestique venait de rentrer et se dirigeait de nouveau vers Adolphe :

— Cet étranger, dit-il, me prie avec tant d'instance, que je ne puis parvenir à le renvoyer.

— Voilà qui est incroyable... Allons! puisqu'il le faut.

— Oh! cher Adolphe, ne me quitte pas, je t'en prie...

— Mais enfin je ne puis pas refuser un moment d'entretien à cet inconnu.

Et s'adressant au domestique :

— A-t-il dit son nom?

— Il ne veut le dire qu'à vous-même.

— Eh bien, s'écria Clara, je veux aller avec toi.

— Non, non, reste, je t'en prie. Il fait froid. Et puis tu ne penses pas, je l'espère, que ce soit le vieux André qui vienne me chercher.

Il partit en riant. Clara lui jeta un dernier regard plein de crainte. Quand elle ne le vit plus, elle tomba sur sa chaise en murmurant ces mots : Mon Dieu! veillez sur lui.

Lorsqu'Adolphe s'arrêta au bas de l'escalier, et qu'il demanda où était l'étranger, le domestique lui montra, dans le coin du vestibule, un homme d'une haute stature, enveloppé dans les larges plis d'un manteau noir. Ses deux yeux brillaient comme deux escarboucles, et sa respiration faisait un bruit étrange. Il resta immobile, et abaissa sur sa figure les bords de son immense chapeau.

Adolphe eut un instant d'hésitation. Mais se reprochant bientôt le mouvement instinctif qui nous porte à nous arrêter et à reculer à l'approche de quelque danger, il s'avança vers l'inconnu et il allait lui adresser la parole lorsque l'étranger fit signe aux domestiques de se retirer.

A peine ceux-ci furent-ils sortis que l'homme au manteau s'approcha du jeune marié en le saisissant par le bras; il le regarda en face :

— André! s'écria Adolphe.

— Lui-même! murmura l'étranger d'une voix qui avait quelque chose de sépulcral.

— Laissez-moi... vous me faites mal, dit Adolphe en se débattant.

Mais son bras, pressé comme dans un étau de fer, ne bougeait pas.

— Au secours! au secours! s'écria Adolphe.

Un épouvantable blasphème et un horrible ricanement répondirent à ses cris. Au même instant trois coups violents retentirent sur la porte du salon où l'on dansait.

— Sauvez Adolphe! courez vite! — Et Clara s'évanouit sur le plancher. Tout le monde se précipita vers l'escalier, mais Adolphe et l'inconnu n'étaient plus là.

III.

Quelles sont ces deux ombres, semblables à deux fantômes, qui se suivent là bas dans les airs? Sont-ce deux démons sinistres? ou sont-ce deux sorcières cherchant un cimetière pour prendre leurs ébats? Pourquoi vont-ils si vite?

— Courez, spectres effroyables; courez, monstres abominables! allez où l'enfer vous attend! Voyez comme ce couple infernal traverse l'espace. Rien ne les arrête. Les barrières les plus insurmontables semblent tomber à l'approche de ces deux êtres surnaturels. Ils ne marchent pas, ils ne courent pas, ils volent!

Comme le ciel est beau! Quelle pure et douce soirée! Tout semble protéger l'enfer. Une longue traînée de feu se dessine sur leur passage. Le spectre couvert d'un manteau étend sa main droite en avant. Sa main gauche tient fortement une masse qui se débat et se tord dans d'inutiles convulsions. D'affreux blasphèmes, de diaboliques ricanements, des prières, des sanglots interrompent seuls le silence de la nuit. A la fin ils s'arrêtent sur un cimetière. En ce moment la lune se voile. Des squelettes sortent de leurs tombeaux. Les cris des chouettes et des chauves-souris se mêlent au bruit des ossements qui s'entrechoquent. Des cadavres livides dansent en ronde. Les linceuls s'agitent de toutes parts. Les dalles se lèvent. Un nuage immense s'abaisse, enveloppe André et Adolphe, s'élève ensuite et disparaît dans la voûte grise des cieux. Les étoiles s'obscurcissent, la foudre éclate, le tonnerre gronde.

— La vieille cloche fêlée d'un hameau voisin sonne.

Les voilà maintenant dans un immense salon. C'est l'antichambre de l'enfer. On y voit une multitude d'avocats, de philosophes, de rois, de soldats, de nobles et de médecins. Ces derniers surtout sont en grand nombre. Au bout de cette salle, se trouve une porte, et dans cette porte un immense guichet. A travers ce guichet, André montre à sa victime des milliards de démons. Du feu partout! Là,

un avocat est condamné à rôtir sur un bûcher de procédures. Ici, un homéopathe fait des globules pour tous les habitants de l'enfer. Plus loin, un broussaitiste est couché dans un bain rempli de sangsues. En un mot, chacun reçoit en ce lieu une juste punition de ses extravagances passées.

— Où sommes-nous donc ! murmura Adolphe d'une voix mourante.

— Dans la lune ! répondit André, en ricanant.

A ces mots une voix aigre et lamentable s'éleva dans l'antichambre.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! disait cette voix, si j'avais su que la lune était ainsi construite, je n'aurais pas passé ma vie à contempler cette maudite planète à travers un télescope. Pauvre astronome que je suis...

Adolphe était encore occupé à regarder l'enfer quand tout à coup le même nuage qui l'avait transporté dans la lune l'enveloppa de nouveau et le descendit à terre, à la même place où il l'avait pris ; avec cette seule différence qu'André n'était plus là, et que le soleil inondait la terre de ses rayons ardents.

IV.

Adolphe ne put en croire ses yeux. Le petit sentier, sale, inégal et boueux qui conduisait jadis au cimetière, était devenu une rue large, spacieuse, propre et bien parée. Des maisons la bordaient de chaque côté. L'église, jadis sans tour, élevait maintenant jusqu'aux nues une aiguille longue et effilée, sur laquelle tournait au gré du vent un coq doré. Adolphe entra en ville. Mais tout en marchant et s'arrêtant, la nuit était venue.

— Par ma foi, se disait-il, que vont penser ma femme et mes parents de ma disparition subite et de ma longue absence ?... Puis il se dirigea vers la maison, où il espérait trouver encore et sa femme et les gens de la noce. Mais cette maison n'existait plus ; et, à la place qu'elle occupait jadis, on voyait s'élever maintenant un riche et somptueux édifice. Il sonna. Une tête couverte d'un énorme bonnet de coton se montra à une fenêtre du 3^e étage :

— Hé ! que voulez-vous ! Pourquoi venez-vous interrompre le repos des gens ! Allez-vous-en, ivrogne que vous êtes.

— Que voulez-vous me dire ? je viens à ma noce, et...

— Qui êtes-vous donc ?

— C'est moi.

— Qui, moi ?

— Mais moi. Ne me reconnaissez-vous pas à ma voix ? Je suis Adolphe Steiner, fils de l'échevin.

A ce seul nom d'Adolphe Steiner, l'homme au bonnet de coton répondit : « Que Dieu me protège ! » Et la fenêtre se referma avec un fracas épouvantable.

— Cet homme est fou, murmura Adolphe.

Un hanteur de cabaret s'approcha en chancelant. Adolphe remarqua, non sans un grand étonnement, que ses habits avaient une

coupe tout à fait particulière. Arrivé près de lui, le vieil ivrogne envisagea Adolphe, fit tant bien que mal le signe de la croix, et s'enfuit aussi vite que le lui permirent ses jambes avinées.

— Est-ce que je rêve, ou suis-je éveillé, pensa le pauvre marié ? Que m'est-il donc arrivé ? — Et tout en colère, il se mit à marcher vers la maison de ses parents. A la place, s'élevait un palais magnifique. Il sonna. Personne ne vint ouvrir. Il sonna de nouveau. Personne. Furieux, il arracha la sonnette.

— Que voulez-vous ? hurla une voix criarde à travers un vasistas du premier étage.

— N'est-ce pas ici que reste Christian Steiner, l'échevin de la ville ?

— Oh ! la belle question ! Voilà quelques centaines d'années que ce Christian est mort. Mais que voulez-vous en faire ?

— Ce que je veux ? C'est mon père.

— Allez aux cent mille diables ! exclama la voix. Choisissez mieux votre temps et l'heure pour venir faire des questions saugrenues aux gens paisibles et tranquilles ! — Et sur ce la voix se tut, et le vasistas se referma.

Adolphe erra pendant toute la nuit dans la ville. Au point du jour, il rencontra le bedeau qui s'en allait à l'église. Adolphe l'interpella en ces termes.

— Holà ! mon cher Arnold ! N'y a-t-il pas deux jeunes gens qui se sont mariés hier ici, dans la matinée ?

— Quoi ? qu'est-ce ? Marié...

— Oui, Clara Erfjen et Adolphe Steiner. On me dit que...

— C'est le démon ! s'écria le bedeau. Et il voulut s'enfuir. Mais Adolphe l'arrêta et lui dit : Mon brave Arnold...

— Je ne me nomme pas Arnold. J'ai nom Frantz Brummelstein. Et pour vous obliger, que Dieu me le pardonne, je vous dirai que cet Adolphe Steiner et cette Clara Erfjen sont morts il y a juste aujourd'hui trois cents ans. Mon père me l'a raconté vingt fois et celui-ci le tenait de son grand-père, et son grand-père le tenait de...

— Comment morts ! Je suis donc mort !

— Vous !.... Vous seriez donc...

— Adolphe Steiner !

— Ayez pitié de moi, mon Dieu.

Le bedeau s'enfuit à toutes jambes.

— Dieu tout-puissant ! que m'est-il donc arrivé, pensa Adolphe, alarmé et triste. Tout le monde est-il fou ici ? ou est-ce moi qui suis insensé. Ah !.... ma tête brûle.... Je souffre. — Puis, il s'assit sur une pierre et posa sa tête fatiguée dans ses deux mains. Tout à coup il fut tiré de sa rêverie par quelqu'un qui lui frappa amicalement sur l'épaule. Le pauvre marié leva la tête et vit devant lui le curé, et non loin de là le bedeau qui marmottait toujours des prières. Adolphe se releva péniblement. Le malheureux était accablé par la souffrance. Il doutait de lui ; il doutait de tout.

— Tenez, dit-il, d'une voix faible, au curé, je sens que ma dernière heure approche. —

Il se laissa retomber sur la pierre. Le bon pasteur se hâta de le soutenir dans ses bras.

— Courage, mon fils, lui dit-il, Dieu est grand. Ne désespérez pas. Versez dans mon sein vos chagrins et vos peines, et votre fardeau sera moins lourd pour votre âme affligée.

A ces paroles, Adolphe sembla se ranimer, et il conta au curé tout ce qui lui était arrivé. Lorsqu'il eut fini, le pasteur répondit :

— C'est une histoire terrible ! Venez, mon enfant, la vérité sera affreuse pour vous ; mais, tôt ou tard, il faut que vous l'appreniez.

Alors ce dernier appela le bedeau, et tous deux, soutenant le pauvre marié, le conduisirent devant une pierre sépulcrale sur laquelle on lisait ces mots :

*Ci-gît Clara Erfjen.
Elle mourut de douleur
A la suite de la perte
D'un époux adoré.
1442, 26 octobris.*

A peine Adolphe eut-il lu ces mots, que sa tête se pencha sur sa poitrine et il rendit l'âme.

De retour chez lui, le bedeau se lava les mains avec de l'eau bénite, persuadé qu'il était d'avoir touché un revenant.

Trois jours après la triste fin d'Adolphe, une pierre sépulcrale fut mise à côté de celle de Clara Erfjen. On y lisait ces mots :

*Hic jacet Adolph. Steiner.
1742, 26 octobris.*

Or, lorsqu'en Souabe, on veut tourmenter les nouvelles mariées, on leur dit : *Prends garde au vieux André (1) !*

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

Le meilleur ou plutôt le plus abominable tour qu'ait joué l'esprit malin est celui qui nous prive encore de l'achèvement du plus bel édifice de l'art gothique, la cathédrale de Cologne.

Voici comment les choses se passèrent :

L'archevêque Conrad voulait faire bâtir une métropole qui surpassât en grandeur et en magnificence toutes les églises de France et d'Allemagne. De toutes les parties de l'Europe, des plans de cathédrale avaient été envoyés au chapitre de Cologne, mais pas un ne réalisait la sainte ambition du prélat, il les rejeta tous. Cette décision mortifia tellement un jeune architecte de la ville qui avait dépensé assez de temps à tracer des ogives et des rosaces, pour avoir cru faire un chef-d'œuvre, qu'il résolut de mettre fin à sa vie ; sur l'heure, il se rendit sur le bord du Rhin. Là, près du fleuve qui allait terminer ses rêves d'artiste, il voulut encore une fois essayer ses crayons. Assis sur une pierre, il traçait, rayait, puis recommençait tours gothiques et clochetons, mais désespérant d'arriver à réaliser sa pensée, il froissait son papier, le dé-

chirait, lorsqu'un éclat de rire lui fit tourner la tête. Il vit derrière lui la figure sardonique d'un vieillard.

— Enfant, lui dit l'inconnu, tu te désespères pour une chose bien légère, car ton œuvre est facile.

— Vraiment, reprit le jeune homme, je voudrais vous y voir.

— J'accepte le défi, répondit le vieillard. Tiens, regarde, incrédule... Et, de son bâton, il traça sur le sable une flèche d'une merveilleuse légèreté.

— Qui êtes vous donc, s'écria l'architecte tout tremblant, vous qui faites plus que les hommes n'auraient osé concevoir ?

— Rien, qu'un pauvre vieillard qui oublie vite les dédains de la jeunesse, car si tu veux mettre ton nom au bas de ce parchemin, je te donnerai ma cathédrale.

— Retire-toi, Satan, murmura l'artiste d'une voix étouffée par la peur, car, à cette proposition, il avait deviné le diable. Mais Satan, car c'était bien lui, vieil expert de la faiblesse humaine, ne s'en alla pas.

— Fou que tu es, lui dit-il, tu as peur de manquer ton salut, quand il s'agit d'une immortalité glorieuse. Cette merveilleuse cathédrale que je te bâtirais vaudrait les âmes de tout le chapitre de Cologne, et je ne demande que la tienne, à toi, pauvre hère !...

Au même instant s'élevaient, dans un cercle magique, des tours lumineuses avec leurs rosaces ciselées, leurs trèfles découpés, leurs statuettes pendantes, et leurs rampes à jour. Notre architecte ébloui par ce spectacle perdait la raison et était près de succomber, quand l'idée lui vint de jouer au plus fin avec l'esprit de malice.

— Satan, lui dit-il, tu me promets la gloire ; mais, pour y arriver, il faut que mon plan soit adopté par l'archevêque ; remets-moi le dessin, et demain, à cette place, je reviendrai. Si la construction de la cathédrale m'est confiée, je t'appartiendrai.

— Enfant, reprit le diable, n'espère pas me tromper, la signature d'abord, la cathédrale ensuite ; à demain, je te laisse, la nuit porte conseil. Et Satan disparut.

L'architecte alla incontinent raconter à l'archevêque l'apparition du diable et la merveilleuse église qu'il lui avait fait voir en vision ; sur quoi l'archevêque, grandement surpris, assembla le chapitre, afin qu'il fût avisé aux moyens d'arracher la cathédrale aux griffes de l'enfer. Il fut décidé que l'architecte irait au rendez-vous promis, mais protégé par un reliquaire de Sainte-Ursule, qu'il présenterait au malin esprit après en avoir reçu le plan si pieusement convoité. Le lendemain, l'artiste se rendit à la place où, la veille, l'esprit des ténèbres lui était apparu. Cette fois, le vieillard n'y était plus, mais l'ange déchu, aux ailes fauves, au sombre regard.

— Signe, dit-il à l'artiste, qui n'en pouvait de frayeur, et voici la cathédrale. A cet instant, s'armant de tout son courage, celui-

(1) J. W. Wolf, Souvenirs d'un médecin.

ci saisit d'une main convulsive le plan magique que lui présentait le diable, et le frappant au front du reliquaire béni :

— Retire-toi, Satan, s'écria-t-il, retire-toi ! L'esprit des ténèbres resta un moment immobile.

— Un prêtre t'a conseillé, dit-il furieux, c'est ruse d'Eglise ; mais la cathédrale que tu me voles ne s'achèvera pas, et ton nom restera inconnu parmi les hommes. Et Lucifer s'abîma, au milieu d'une fumée qui se traîna compacte sur le fleuve.

L'artiste courut en toute hâte à la chapelle de Sainte-Ursule, où tout le chapitre en prières l'attendait.

— Voici la cathédrale, s'écria-t-il tout haletant. Mais quelle fut sa douleur, lorsque déroulant le dessin, il y vit empreinte la griffe du diable qui en avait déchiré un fragment. Une tour manquait ; ce fut en vain que le pauvre architecte consuma ses veilles à la reconstruire ; aucunes lignes, aucunes combinaisons ne pouvaient s'harmoniser avec l'œuvre diabolique. C'était un échiquier dont une pièce était égarée. Le pauvre homme mourut à la peine.

Il était apparemment réservé au roi de Prusse, actuellement régnant, de conjurer le charme satanique ; il a solennellement promis de faire achever la cathédrale de Cologne (1).
Voyez SUPERSTITIONS, etc.

TRAIRE par charmes. — *Voyez BLOKULA.*

TRAJAN, empereur romain qui, selon Dion Cassius, se trouvant à Antioche lors de ce terrible tremblement de terre qui renversa presque toute la ville, fut sauvé par un démon, lequel se présenta subitement devant lui, le prit entre ses bras, sortit avec lui par une fenêtre et l'emporta hors de la ville.

TRANSMIGRATION DES AMES. Plusieurs anciens philosophes, comme Empédocle, Pythagore et Platon, avaient imaginé que les âmes après la mort passaient du corps qu'elles venaient de quitter dans un autre corps, afin d'y être purifiées avant de parvenir à l'état de béatitude. Les uns pensaient que ce passage se faisait seulement d'un corps humain dans un autre de même espèce. D'autres soutenaient que certaines âmes entraient dans les corps des animaux et même dans ceux des plantes. Cette transmigration était nommée par les Grecs *métempsychose* et *métensomatose*. C'est encore aujourd'hui un des principaux articles de la croyance des Indiens. Ce dogme absurde, enfanté par le panthéisme, leur fait considérer les maux de cette vie, non comme une épreuve utile à la vertu, mais comme la punition des crimes commis dans un autre corps. N'ayant aucun souvenir de ces crimes, leur croyance ne peut servir à leur en faire éviter aucun. Elle leur inspire de l'horreur pour la caste des parias, parce qu'ils supposent que ce sont des hommes qui ont commis des forfaits affreux dans une vie précédente. Elle leur donne plus de charité pour les animaux même nuisibles que pour les

hommes, et une aversion invincible pour les Européens, parce qu'ils tuent les animaux. Enfin, la multitude des transmigrations leur fait envisager les récompenses de la vertu dans un si grand éloignement, qu'ils n'ont plus le courage de les mériter (2).

TRASULLE. Tibère, étant à Rhodes, voulut satisfaire sa curiosité relativement à l'astrologie judiciaire. Il fit venir l'un après l'autre tous ceux qui se mélaient de prédire l'avenir ; il les attendait sur une terrasse élevée de sa maison au bord de la mer. Un de ses affranchis, d'une taille haute et d'une force extraordinaire, les lui amenait là à travers les précipices ; et si Tibère reconnaissait que l'astrologue n'était qu'un fourbe, l'affranchi ne manquait pas, à un signal convenu, de le précipiter dans la mer.

Il y avait alors à Rhodes un certain Trasulle, homme habile dans l'astrologie, disait-on, mais incontestablement d'un esprit très-adroit. Il fut conduit comme les autres à ce lieu écarté, assura Tibère qu'il serait empereur et lui prédit beaucoup de choses futures. Tibère lui demanda ensuite s'il connaissait ses propres destinées et s'il avait tiré son propre horoscope. Trasulle, qui avait eu quelques soupçons ; car il n'avait vu revenir aucun de ses confrères, et qui sentit redoubler ses craintes en considérant le visage de Tibère, l'homme qui l'avait amené et qui ne le quittait point, le lieu élevé où il se trouvait, le précipice qui était à ses pieds, regarda le ciel comme pour lire dans les astres ; bientôt il s'étonna, pâlit et s'écria épouvanté qu'il était menacé d'une mort instante. Tibère, ravi d'admiration, attribua à l'astrologie ce qui n'était que de la présence d'esprit et de l'adresse, rassura Trasulle en l'embrassant, et le regarda depuis comme un oracle.

TREFFLE A QUATRE FEUILLES. Herbe qui croît sous les gibets, arrosée du sang des pendus. Un joueur qui la cueille après minuit, le premier jour de la lune, et la porte sur soi avec révérence, est sûr de gagner à tous les jeux.

TRÉGITOURIE. Les nécromanciens du moyen âge devaient surtout leur renom d'habileté en magie à la faculté qu'ils possédaient de produire des illusions d'optique, faculté connue alors sous le nom de Trégitourie. Godwin, dans son Histoire des nécromanciens, donne de curieux exemples des effets merveilleux produits à l'aide de la trégitourie par Agrippa, le docteur Faust et d'autres hommes célèbres. La lanterne magique, devenue si triviale, était leur grand instrument ; et elle a conservé le nom qui la faisait regarder autrefois comme quelque chose de surhumain.

TREIZE. Nos anciens regardaient le nombre treize comme un nombre fatal, ayant remarqué que de treize personnes réunies à la même table, il en meurt une dans l'année ; ce qui n'arrive jamais quand on est quatorze.

(1) M. Eugène Briffault, *les Légendes du Rhin*.

(2) Bergier, Dictionn. de théologie.

Un premier président du parlement de Rouen ne pouvant se résoudre à se mettre à table, parce qu'il se trouvait le treizième, il fallut adhérer à sa superstition, et faire venir une autre personne, afin qu'on fût quatorze. Alors il soupa tranquillement; mais à peine sorti de table, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie dont il mourut sur-le-champ.

TREMBLEMENTS DE TERRE. Les Indiens des montagnes des Andes croient, quand la terre tremble, que Dieu quitte le ciel pour passer tous les mortels en revue. Dans cette persuasion, à peine sentent-ils la secousse la plus légère, qu'ils sortent tous de leurs huttes, courent, sautent et frappent du pied en s'écriant : Nous voici ! nous voici (1).

Certains docteurs musulmans prétendent que la terre est portée sur les cornes d'un grand bœuf; quand il baisse la tête, disent-ils, il cause les tremblements de terre (2).

Les lamas de Tartarie croient que Dieu, après avoir formé la terre, l'a posée sur le dos d'une immense grenouille jaune, et que toutes les fois que cet animal prodigieux secoue la tête ou allonge les pattes, il fait trembler la partie de la terre qui est dessus (3).

TREMBLEURS. Tout le monde sait quelque chose des *Amis* (quakers); mais nous connaissons un peu moins les *shakers* (trembleurs). Allons donc chez le Trembleur; là, nous verrons la rigidité de principes des Quakers poussée à l'extrême. Le Quaker se plaint et parfois il s'enhardit jusqu'à faire infraction à sa loi, en cultivant en silence la sculpture, la peinture et la musique (4). Mais chez l'autre, tout est austère, grave comme la mort. Le Trembleur doit, sur cette terre, toute son existence à Dieu et à l'infortune; et comme, à ses yeux, l'agriculture, l'horticulture, un peu de commerce et la prière suffisent pour arriver à ce but, il frappe d'anathème tout ce qui est hors de ce cercle. Chez lui, point de sciences, point de poésie, point de peinture; tous ces nobles travaux qui agrandissent le domaine de la pensée et qui donnent du ressort à l'intelligence, sont sévèrement défendus. Il tient aux formes des temps antiques, à la simplicité des premiers âges; le *yea*, le *nay* de l'ancien langage sont religieusement conservés, car il craint que la plus légère infraction aux règles sévères de son code n'amène la ruine de son culte.

Le Trembleur vit en communauté, mais avec une séparation rigoureuse entre les deux sexes; le Quaker, au contraire, a son chez-soi, son *sweet home*, comme il l'appelle. Le Trembleur n'a rien de cette sérénité de l'âme, de ce contentement de soi que l'on remarque sur le visage du Quaker. Triste, monotone et morose, sa figure est grave; jamais un sourire ne vient jouer sur ses lèvres; cependant tous deux se trouvent dans les mêmes conditions sous le rapport du

bonheur matériel. Allez chez l'un, vous allez chez l'autre. Un sentier bien tracé, bien sablé, où ne croît pas une seule mauvaise herbe, où l'on ne voit ni fumier, ni marécage, conduit à l'établissement du Trembleur. L'intérieur comme l'extérieur a je ne sais quelle apparence agréable qui fait du bien à la vue et rafraîchit le cœur : les vitres des fenêtres brillent comme des miroirs; les châssis avec leurs espagnolettes et leurs baguettes en cuivre poli reluisent, et les planchers bien lessivés ont la blancheur de la neige. Partout règnent l'abondance et l'ordre. Le costume du Trembleur est propre, mais grossier, original : il consiste, pour les hommes, en un chapeau à larges bords, une veste et un pantalon dont l'étoffe a été fabriquée dans l'établissement, et dont la coupe antifashionable se perd dans la nuit des temps; pour les femmes, une coiffe assez semblable aux bonnets de nuit de nos ménagères de campagne, et une robe étroite comme le fourreau d'une épée, faite avec la même étoffe que celle qui sert aux habits des hommes complètent leur ajustement. Qu'importe la coupe de l'habit; est-ce dans un frac plus ou moins élégant que consiste la civilisation? est-ce dans une paire de bottes plus ou moins fines que l'on peut trouver le bonheur et le bien-être?

Mais, étrange bizarrerie de l'homme ! voici des êtres, recueillis, silencieux, graves, et qui tout à coup se livrent avec ardeur à l'exercice le plus incompatible avec leurs mœurs. La danse, qui est odieuse au Quaker, est regardée par le Shaker comme l'une des cérémonies les plus importantes de son culte. Lorsque je fus témoin d'une de ces scènes, j'en éprouvai une impression si forte, que le souvenir m'en est resté dans le cœur, aussi vif que si j'en avais le tableau devant mes yeux. J'étais en Amérique depuis quelques semaines; j'avais visité un des établissements les plus considérables des Trembleurs, situé à deux milles du Nouveau-Liban, dans la province de Massachussets; et ce que j'y avais vu m'ayant engagé à poursuivre le cours de mes observations sur cette singulière contrée, j'allai à Hanwock, autre établissement peu éloigné du Nouveau-Liban (5). C'était un beau dimanche du mois de juin; la rosée avait humecté la terre, et tout respirait autour de moi un air de grandeur qui charmait les yeux. L'église à laquelle on arrive par une avenue plantée d'arbres magnifiques est située sur le versant d'un joli coteau, au milieu de champs bien cultivés, de belles prairies et de bouquets d'arbres aux rameaux chargés de fruits et de feuilles. Déjà régnaient le mouvement et la vie à l'entour de l'église; le moment du service approchait; les Trembleurs arrivaient par groupes silencieux, les uns en voiture, les autres à pied. Quand j'entrai, un des gardiens

(1) Voyages au Pérou faits en 1791, 1794, par les PP. Manuel Sobre Viela et Barcelo.

(2) Voyage à Constantinople, 1800.

(3) Voyage de J. Bell d'Antermoni, etc.

(4) Millard d'Edimbourg, l'un des meilleurs graveurs

du royaume britannique, appartient à la société des Amis.

(5) L'établissement du Nouveau-Liban compte 700 membres; il a 3000 acres d'étendue, qui sont cultivées en perfection.

me fit asseoir auprès de la porte, sur un banc destiné aux étrangers; les hommes que je vis défilér bientôt devant moi avaient en général assez bonne figure, mais au lieu de cette douce quiétude qui règne sur le visage des Quakers, je n'y trouvais que de la lourdeur et de l'hébètement. Les femmes toutes frêles, maigres, n'étaient point jolies; une pâleur mate, qui indiquait une souffrance secrète, couvrait leurs lèvres et leurs joues. Les petits garçons et les petites filles n'avaient pas non plus la grâce de leur âge, la contrainte régnait sur leur figure, ou si quelquefois il s'échappait de leurs yeux quelques rayons de ce feu sacré que Dieu a départi à leur jeune nature, ces rayons s'évanouissaient presque aussitôt sous le regard sévère d'une matrone. On s'assied; les femmes d'un côté, les hommes en face; et aussitôt le service commence par une hymne que chante en chœur toute la communauté. Ces chants étaient si aigres, si détestables, que, malgré ma curiosité, j'allais sortir, lorsque trois hommes que je vis se poser à l'extrémité de la ligne et battre des mains comme des claqueurs, me forcèrent malgré moi à conserver ma place. C'étaient les musiciens; les chants recommencèrent de nouveau. Les Trembleurs se lèvent, accrochent leurs habits; on recule les bancs pour donner plus d'espace aux danseurs; puis les hommes et les femmes, s'étant rangés sur plusieurs lignes de profondeur, le bal commença par six pas en avant, six pas sur la gauche, six pas en arrière et six pas sur la droite. Alors se formant en carré, les Trembleurs exécutèrent une gigue, accompagnée de contorsions et des gestes les plus furieux. La sueur ruisselait sur tous ces visages; les mouvements étaient brusques, saccadés, comme dans le plus beau galop; rudes, sauvages comme les chants des trois malheureux musiciens qui accompagnaient la bacchante. Mais, chose étrange! ces hommes si mouvants, ces femmes palpitantes conservaient leur impassibilité; dans leurs yeux, sur leurs joues, ne paraissait aucune émotion de plaisir, et, sans la rougeur qui couvrait leurs visages, on les eût pris pour des marionnettes ou des automates. Ce jour-là, je devais marcher de surprise en surprise; qu'on s'imagine en effet quel dut être mon étonnement lorsqu'à la suite de cette danse qui dura plus d'une demi-heure, je vis un de ces hommes se lever pour prêcher un sermon sur la liberté civile et religieuse, et développer dans sa thèse les vues les plus larges et les plus généreuses! Qu'on s'imagine cet homme que j'ai dit illettré et méprisant les sciences, s'élevant tout à coup à la hauteur des philosophes célèbres: je ne sais ce qui se passa dans mon esprit, toujours est-il qu'au lieu de le regarder comme un fou digne de Bedlam, ainsi que je l'avais fait l'instant d'avant, je sentis, par une révolu-

(1) Mahomet IV l'accueillit avec distinction et lui offrit une escorte pour la conduire à Constantinople, ce qu'elle refusa.

(2) La Pensylvanie.

tion soudaine, renaître pour lui mon estime et mes sympathies.

L'histoire de cette secte a plus d'un rapport avec celle des Amis. C'est à celle-ci qu'elle doit son origine. Ce fut Georges Fox qui posa les premières bases des doctrines de la société des Amis. Dès son berceau, le nouveau culte eut à lutter contre la persécution. Cromwell et Charles II le poursuivirent avec vigueur. Cependant, malgré ces violences, les doctrines nouvelles s'étendaient et s'enracinaient chaque jour. Ainsi Mary Fisher, faible femme, quitta l'Angleterre, parce qu'elle se croit une mission pour Mahomet IV, et se rend à travers mille dangers au camp du sultan devant Andrinople, pour lui délivrer son message (1). Les prosélytes n'étaient pas non plus des hommes ordinaires; Robert Barclay et Georges Keith, qui plus tard déserta la religion nouvelle, venaient de se convertir. William Penn, l'ami des hommes rouges et pour la mémoire duquel ceux-ci ont encore une grande vénération, s'était senti touché par l'éloquence de Thomas Loe, qui jouissait alors d'une grande réputation parmi les Quakers; dès ce jour il avait résolu de faire partie de la communion nouvelle. A ce sujet, il eut de grandes difficultés à surmonter de la part de l'amiral Penn, son père, qui le destinait à la carrière dans laquelle lui-même avait rendu de grands services à son pays. Forcé par une opiniâtre résistance, l'amiral consentit à pardonner à son fils, à la seule condition qu'il se découvrirait devant le roi et le duc d'York; mais cette action étant contraire aux doctrines du quakerisme, Penn refusa. Il consacra bientôt tous ses talents à soutenir la cause qu'il avait embrassée; il écrivit plusieurs ouvrages, défendit devant le roi les intérêts de ses coreligionnaires; et après avoir été jeté à diverses reprises dans la prison de Newgate, il partit avec Fox et Barclay pour la Hollande, et de là pour l'Amérique où il fonda la province qui lui doit aujourd'hui son nom (2). Les naturels qui habitaient cette partie de l'Amérique, en butte aux mauvais traitements des colons, exerçaient de terribles représailles: Penn par sa justice les rendit doux et sociables; il paya leurs terres, et fit avec eux un traité de paix dont le terme, pour parler le langage naïf des simples habitants de ces contrées, devait durer aussi longtemps que la lune et le soleil (3).

Ce fut vers le milieu du siècle suivant que les Trembleurs commencèrent à paraître. La nouvelle secte, qui a plusieurs points de ressemblance avec celle des Quakers, prit naissance dans le Lancashire. Anne Lee, native de Manchester, appartenant à une famille obscure, en fut la fondatrice. Ses prétentions étaient assez étranges: elle disait avoir reçu une mission semblable à celle de Jésus-Christ; aussi lui donna-t-on le sobri-

(3) Aujourd'hui encore les Indiens conservent pour la mémoire d'Onas (Penn) une profonde vénération, et manifestent pour ses enfants (les quakers) la plus vive amitié.

quet de *seconde mère*, nom qu'elle a conservé depuis parmi ses sectateurs. Poursuivie comme atteinte de folie, elle fut jetée en prison ; puis, plus tard, chassée du pays, elle partit de Liverpool pour New-York, d'où elle alla se fixer près de la rivière Hudson, à huit milles d'Albany. De là, les nouveaux religionnaires se répandirent dans l'Etat de New-York et celui de Massachussets, dans le Connecticut, le Nouveau-Hampshire et la province du Maine.

Mais cette secte ne peut pas espérer de grands développements ; l'observation du célibat dont elle s'est fait une règle des plus rigoureuses nuira toujours à ses progrès. Le célibat est pour les Trembleurs la base fondamentale de l'édifice, et tous les discours de leurs prédicateurs tendent à rendre cette base inébranlable. « En cela, disent-ils, nous imitons le Christ ; » ou bien ils citent divers passages des Apôtres, tels que ceux-ci : « Mon règne n'est pas de ce monde ; les enfants de ce monde (et sous cette dénomination ils désignent tout ce qui n'appartient pas à leur secte) se marient, mais ceux-là seuls seront dignes du royaume des cieux et de la résurrection des morts qui ne se marieront point. »

La Société-Unie, c'est le nom que les Trembleurs donnent à leur communion, est donc obligée de recourir au prosélytisme pour se soutenir. Ceci ne leur coûte pas de grands efforts, car les nouveaux venus sont en général de pauvres veuves chargées d'enfants, des infortunés de tous les pays, qui n'ont ni feu, ni lieu ; et qui, attirés par la perspective d'un avenir certain sans beaucoup de travail, viennent en assez grand nombre s'enrôler sous la bannière d'Anne Lee, certains d'y être bien reçus. Mais bientôt le joug se fait sentir, cette tyrannie sur les sens devient trop lourde pour les femmes et pour les hommes ; et alors ces sectateurs mal aguerris quittent de gré ou par ruse leurs nouveaux frères. Cependant il est une chose remarquable, c'est que tous les enfants qui entrent dans la société par suite de l'admission de leurs parents y restent jusqu'à leur mort, ou du moins quand ils s'échappent on les voit fréquemment revenir au bercail (comme s'ils étaient ensorcelés).

A l'époque où je visitai l'établissement de Lebanon, je fus témoin d'un pèlerinage de cette nature. Le fugitif ou plutôt la fugitive était une jeune fille d'environ seize ans. Mary était son nom. Ennuyée de la vie monotone de ses frères, Mary feignit un beau dimanche d'être malade pour ne point aller à l'office ; de la fenêtre de sa chambrette elle avait remarqué un joli poney qui paissait dans une belle prairie. Je ne sais quel désir vague s'empara du cœur de la fillette ; il faisait si beau, le ciel était si doux ! Toujours est-il que Mary, sans perdre de temps, sauta légèrement par la fenêtre, enfourcha l'animal et galopa à toute bride vers la ville. Alors Mary fut heureuse, et son cœur battit à l'aise : pour comble de bonheur, une personne distinguée, humaine et charitable, la

prit à son service. Tout souriait donc à Mary ; elle n'avait que de très-petits travaux de ménage à exécuter ; elle quitta sa vilaine coiffe pour un bonnet élégant, sa robe grossière pour une robe fraîche qui lui serrait la taille. Cependant après un mois on la vit triste et rêveuse, ses yeux étaient humides, des paroles de regrets et de profonds soupirs s'échappaient de ses lèvres. Enfin, après deux mois d'absence, la jeune Mary quitta ses robes de soie et son bonnet de dentelle pour reprendre son ancien costume ; et après avoir dit adieu à sa maîtresse, elle vint retrouver ses anciens compagnons.

Mais qu'on ne s'étonne point de ce singulier attachement à des règles aussi peu en harmonie avec le goût et le naturel des enfants ! Les jeunes gens qui font partie de la société y sont l'objet d'une surveillance rigide. On excite chez eux des idées d'enthousiasme et d'exaltation, et on parvient ainsi à les rendre souples et patients. Ainsi on leur apprend que tous les êtres qui les entourent, qu'eux-mêmes, depuis qu'ils ont le bonheur d'appartenir à la société, sont des êtres privilégiés auxquels le Créateur doit une protection spéciale, tandis qu'en dehors de ce cercle il n'y a que des êtres dégradés, avilis, qui ne méritent que leur pitié ; que tout ce qui est fait par la société est beau et bien, tandis que tout le reste est faux, impie ; puis, pour que ces principes poussent des racines profondes, on empêche que les jeunes gens aient le moindre contact avec des étrangers.

La religion des Amis est plus réservée. Dans leurs temples, point d'élections ni de levées de mains ; point de séminaires pour celui qui veut apprendre la morale aux autres ; hommes et femmes, quiconque se sent appelé à prêcher et à prier se lève, prêche et prie : voilà tout ce qui est nécessaire pour être ministre quaker. Cependant celui ou celle qui se lève ainsi ne doit prêcher qu'autant qu'il sent en lui l'influence immédiate de l'Esprit divin ; il ne doit avoir aucun discours apprêté ; le souffle de Dieu doit seul lui fournir les paroles qui sortiront de son cœur. C'est la loi fondamentale du culte ; à cette condition, il est reconnu ministre par la communauté, et alors il peut quitter son siège, traverser l'assemblée et prendre place dans une galerie élevée qui fait face aux assistants. Mais s'il est reconnu que cette condition n'est pas remplie, s'il est bien constaté que l'influence immédiate de l'Esprit-Saint n'agit pas sur lui, alors son ministère finit au bout de quelques sermons ; on lui dit d'abord en particulier, puis publiquement, s'il persiste, de cesser ses prédications. Reste à savoir comment on sait qu'un prédicateur reçoit ou non l'inspiration de l'Esprit divin. Cette question délicate est tranchée d'une manière souveraine par deux personnes influentes de la communauté, désignées sous le nom de *elders* ; ces deux personnes, auxquelles est en outre commis le droit de surveillance sur les fidèles, pour prononcer dans cette cause, doivent elles-

mêmes être inspirées par l'Esprit divin. Elles attendent donc que leur guide leur dicte ce qu'il faut faire, mais telle est la discrétion qu'elles apportent dans ces sortes d'affaires, ou plutôt leur guide les dirige d'une manière si fidèle, qu'à part le prédicateur, qui dans cette circonstance ressemble à un auteur tombé, tout le monde se montre satisfait de la décision.

Le grand Manitou des peaux rouges et le Brahma des Hindous ne jouent pas un plus beau rôle dans leur sphère, que l'Esprit divin dans la liturgie des Quakers. Vous l'avez vu tout à l'heure créer un ministre; eh bien! ce ministre, inspiré de nouveau par lui, va peut-être demander à voyager dans certains districts du royaume, à aller dans les pays d'outre-mer pour y tenir des réunions particulières ou publiques, ou bien pour y rendre des visites à la famille; ceci, dans la phraséologie des Amis, s'appelle exposer l'état des affaires de la famille. On s'assemble; la question est posée devant les Quakers réunis. Si l'Esprit ne trouve rien à dire à ce voyage, et que le voyage dont il s'agit soit dans les limites du *meeting* mensuel, la sanction de ce *meeting* suffit; si le district que l'inspiré se propose de visiter est plus éloigné, la sanction du *meeting* trimestriel devient alors nécessaire; si, enfin, le pèlerinage a lieu en dehors du royaume, le ministre ne peut avoir sa feuille de route (*clear way*), qu'autant que le *meeting* annuel a donné son assentiment au voyage.

Ces *meetings* ont chacun une attribution particulière. Le *meeting* mensuel, qui est composé de diverses congrégations vivant dans des limites rapprochées, a pour objet de pourvoir à la subsistance des pauvres et à l'éducation de leurs enfants; d'apprécier la sincérité des personnes qui paraissent pénétrées des principes religieux de la société et qui désirent en faire partie; de réprimander les membres qui se sont rendus coupables de quelques fautes, après avoir préalablement été chez les délinquants, et les avoir engagés à s'amender. Cette réprimande faite, on proclame que la personne coupable a donné satisfaction de sa faute, ou si elle s'y est refusée, on déclare qu'elle ne fait plus partie de la société. On y règle les différends par l'arbitrage, méthode prompte qui met les Quakers à l'abri des procédures et de tous les frais qui s'y rattachent; on y enregistre les naissances et les décès survenus pendant le mois; enfin, à cette assemblée appartient le droit de refuser ou d'accorder les permissions de mariage. Ceux qui ont l'intention de se marier se présentent devant le *meeting* et lui font part de leur intention; alors, celui-ci nomme une commission pour faire un rapport sur la conduite précédente des deux fiancés, et si le rapport est favorable, la permission est accordée. Dans le *meeting* trimestriel, on produit les réponses écrites à certaines demandes qui ont été faites aux *meetings* mensuels, réponses qui sont relatives à la conduite des membres. Ces réponses sont ensuite résumées en

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

une seule, qui est destinée à être reproduite au *meeting* annuel. Celui-ci jouit de privilèges plus étendus: il exerce un contrôle général sur la société tout entière, il rédige les règlements qu'il croit nécessaires, nomme des commissaires pour visiter telles ou telles assemblées qui lui paraissent avoir un plus grand besoin de conseils, et décide, en cour souveraine, des appels qui lui sont faits des *meetings* mensuels et trimestriels.

Revenons à notre ministre voyageur. Le voici avec son congé; il part, mais sans argent, à l'imitation des anciens apôtres, car ainsi le veulent les doctrines du culte. Toutefois, comme l'ouvrier doit recevoir le prix de sa peine, lorsque ce ministre arrive dans quelque ville, il va loger chez celui de ses coreligionnaires qui lui convient, ou plutôt chez celui qui convient à ses guides, car, d'une ville à l'autre, le ministre voyageur marche toujours accompagné d'un ou plusieurs guides qui sont chargés de payer ses dépenses. Parvenu au but de son voyage, il convoque une assemblée publique. A cet effet, les Quakers les plus influents proclament par toute la ville la réunion qui doit avoir lieu, en colportant de porte en porte un programme, où sont indiqués l'objet, l'heure et le lieu de la réunion. Cependant on se garde bien de dire dans ce programme qu'il sera prononcé un discours, car les Amis n'étant pas censés savoir qu'ils prononceront un discours, devant attendre que l'Esprit les agite pour savoir ce qu'ils auront à dire, il pourrait se faire qu'après avoir convoqué plusieurs milliers de personnes, l'Esprit saint leur faisant défaut, ils n'eussent rien à dire. Dans cette circonstance, rien de plus original qu'une pareille réunion. Vous vous rendez au lieu indiqué; vous y trouvez les Quakers assemblés, les hommes assis d'un côté, le chapeau sur la tête, et les femmes assises du côté opposé. Mêlé avec les étrangers que l'espoir d'entendre le prédicateur a conduits comme vous-même en ce lieu, vous attendez pendant plus d'une heure avec la plus vive impatience. Personne! Est-il venu? est-il parti? va-t-il arriver? La foule ébahie se regarde en silence et se demande des yeux si l'on va bientôt commencer, lorsque tout à coup les Quakers se lèvent, échangent des poignées de mains, et partent en laissant la place libre. « *Queer people!* Singuliers gens, » me disait un Irlandais que j'avais pour voisin, un jour que j'assistais à une pareille scène; « ils ne chantent ni ne prient. » La séance est en effet levée, l'Esprit-Saint, soit qu'il vous ait jugé indigne d'entendre les paroles du prédicateur, soit, au contraire, qu'il ait pensé que vous étiez dans un état assez confortable pour ne pas en avoir besoin, n'a pas exercé son influence sur celui que vous étiez venu entendre.

Mais l'étonnement des spectateurs n'est pas moins grand lorsqu'après avoir attendu en silence pendant plusieurs heures l'influence de l'Esprit-Saint, ils voient tout à coup se lever une femme, ou bien un simple artisan qui sort de son atelier, un campa-

gnard qui vient de dételé ses bœufs, ou bien encore un gentleman qui descend d'un boghey élégant; lorsqu'ils les voient, dis-je, tout à coup se lever et prononcer une longue harangue, qui, par la forme et le fond, n'a rien de commun avec nos sermons d'église. Cette fois l'Esprit-Saint vient d'agir, mais cette action se communique d'une manière si bizarre, si excentrique; point de texte, point d'ordre, c'est une confusion à s'y perdre; des phrases tordues, ampoulées, pleines d'images baroques, des lieux communs tant et plus, et le tout prononcé d'une voix psalmodiante qui, de la clef naturelle, s'élève jusqu'au diapason le plus élevé, et qui s'abaisse sans transition à l'*ut* pour remonter une seconde fois jusqu'au *si*. La veille vous n'aviez pas eu de sermon, aujourd'hui vous en avez trois, quatre, quelquefois six; chacun se lève à tour de rôle et débite sur le même ton le discours que lui inspire le souffle divin. Ce discours dure vingt minutes, une demi-heure, quelquefois davantage, suivant que l'influence de l'Esprit est plus ou moins intense.

Rien n'est plus curieux encore que la manière dont le ministre voyageur rend ses visites aux membres de la famille. Supposons que la ville qu'il se propose de visiter soit Londres; eh bien! grands et petits, pauvres et riches, tous les membres de la société des Amis qui habitent la métropole le verront alternativement dans leur demeure; là, il s'assiéra avec eux, cherchera par ses conseils à les distraire des affaires de ce monde pour ramener leurs pensées sur un monde meilleur; il pénétrera dans le fond de leurs âmes afin de sentir avec eux, d'apprécier leurs craintes et leurs espérances, et de gémir sur leur douleur. C'est là une entreprise difficile, ardue; cependant elle est accomplie avec autant de zèle que de bonheur. Pour cet objet, le ministre, après avoir élu son domicile chez un des membres de la communauté, fait annoncer par un messenger à la famille qu'il se propose de visiter qu'à telle heure il se rendra chez elle. A l'heure dite, il arrive; la famille le reçoit dans un salon dont l'entrée est interdite aux domestiques pendant tout le temps que durera la visite; après avoir échangé les salutations d'usage, et s'être mutuellement serré la main, on s'assied auprès du feu. Alors les bouches se tiennent fermées, pas une parole ne tombe des lèvres des assistants. Le silence est si profond, si solennel, qu'on entendrait la chute d'une épingle. La famille est censée se trouver en présence de l'Etre suprême, qui, agissant sur l'esprit de son ministre, va bientôt lui découvrir ses secrets les plus cachés. Après un quart d'heure de silence, le ministre prend la parole, et, d'une voix émue, il s'adresse à tous les membres de la famille, en commençant par le père et la mère et en continuant ainsi jusqu'à l'enfant qui dort dans son berceau. Ses paroles ne sont souvent rien moins qu'agréables par leur fran-

chise; par exemple: à un malade qu'il verra se débattre contre la mort, il lui dira sans aucune périphrase: « Ami, ton heure est venue, prépare-toi à mourir. » La visite étant finie, chaque membre peut prendre part à la conversation, mais cette conversation est toujours grave et sérieuse. Quelquefois le ministre s'arrête encore pour dîner avec la famille chez laquelle il se trouve; dans cette circonstance, il n'est pas rare de voir la conversation tout à coup rompue par un silence. Ce silence est général, personne ne dit mot, à moins pourtant que parmi les assistants il se trouve un étranger. Alors la scène est vraiment comique; celui-ci, pris à l'improviste, continue souvent la conversation sans s'occuper du silence qui règne autour de lui; lorsqu'il s'arrête, point de réponse; il recommence, adresse des questions directes, même silence; enfin, confondu, doutant s'il dort ou s'il est éveillé, il regarde et voit des figures graves et silencieuses, qui l'obligent à renfermer dans son sein son étonnement et sa curiosité.

Mais les yeux du ministre sont-ils choqués par un gilet tant soit peu fashionable, par un ruban du chapeau de la jeune fille dont la couleur est un peu trop voyante, en sortant, il jettera sur la table, avec une sorte d'indifférence, un petit papier écrit ou imprimé. Ses vastes poches sont toujours fournies de projectiles de cette nature qu'il lance chez l'un, chez l'autre, et toujours à propos. C'est souvent une lettre d'un membre de la famille de l'ouest (1), et dans laquelle celui-ci lui fait part de plusieurs observations qu'il a recueillies de la bouche de personnes étrangères au culte, relativement au bonheur qui rejailit sur elles de la stricte observance de ses lois; ou bien ce sont des extraits de livres, des manuscrits, le complément que fit l'empereur Alexandre, lorsqu'il vint à leur meeting, et qu'il alla visiter un des membres de la société. A lire tous ces témoignages, tous ces rapports sur l'extension que prend de jour en jour le culte des Amis, on croirait que toutes les nations, émerveillées, se rangent en foule sous la bannière des Quakers; et cependant les années s'écoulent, et la société reste au même point, sous le rapport moral comme sous celui du nombre.

Telle est l'histoire des Amis; tels sont les traits les plus saillants de leurs habitudes religieuses et domestiques. Comme on le voit, parmi ces usages, il y en a beaucoup qui sont incompatibles avec la civilisation dans laquelle nous vivons; mais, à tout prendre, le bien l'emporte tellement sur le mal, qu'on serait tenté de désirer que tous les hommes vécussent sous de pareilles lois (2).

TRESORS. On croit dans l'Ecosse qu'il y a sous les montagnes des trésors souterrains gardés par des géants et des fées; en Bretagne on croit qu'ils sont gardés par un vieillard, par une vieille, par un serpent, par un chien noir ou par de petits démons, hauts

(1) On désigne sous ce nom les quakers de l'Amérique. (2) Tait's Magazine, traduit dans la *Revue britannique*.

d'un pied. Pour se saisir de ces trésors, il faut, après quelques prières, faire un grand trou sans dire un mot. Le tonnerre gronde, l'éclair brille, des charrettes de feu s'élèvent dans les airs, un bruit de chaînes se fait entendre; bientôt on trouve une tonne d'or. Parvient-on à l'élever au bord du trou, un mot qui vous échappe la précipite dans l'abîme à mille pieds de profondeur. — Les Bretons ajoutent qu'au moment où l'on chante l'évangile des Rameaux, les démons sont forcés d'étaler leurs trésors, en les déguisant sous des formes de pierres, de charbons, de feuillages. Celui qui peut jeter sur eux des objets consacrés, les rend à leur première forme et s'en empare (1). *Voy. ARGENT.*

TRIBUNAL SECRET. C'est un de nos princes qui a fondé ce tribunal célèbre des francs-juges (des *frey graves*), qui retentit si puissamment dans tout le moyen âge, qui plane, si imposant et si mystérieux, sur la Germanie et le nord de la vieille Gaule, et dont l'institution, le but, les actes ont été appréciés jusqu'à présent d'une manière si incomplète et souvent si fautive.

Il est possible qu'on s'étonne du point de vue sous lequel nous considérons la cour *vehmique*; mais c'est après de mûres recherches que nous croyons avoir rencontré la vérité; et nous pensons que notre façon de voir jettera sur l'histoire un jour nouveau, sur cette histoire des siècles écoulés qui est tout entière à refaire, non plus avec les vaines théories de ces hommes qui parlent et ne savent pas faire autre chose, tristes eunuques du sérail dont nous sommes assaillis, mais avec l'étude profonde des faits à reproduire, si animés, si vivants, si variés, si dramatiques.

Le nom de tribunal secret se comprend; celui de cour *vehmique* est plus obscur; il vient du mot saxon *vehmen*, qui veut dire *condamneur*, et non de *væ mihi*, comme l'ont dit ceux qu'on appelle les doctes. Jamais une cour de justice ne s'est donné un nom injurieux ou absurde.

L'histoire, cette muse si pauvre et tant abusée, ne nous a conservé, sur le tribunal secret de Westphalie, que des notions peu satisfaisantes, parce que les francs-juges qui le composaient s'engageaient par un serment terrible au silence le plus absolu; qu'on osait à peine prononcer le nom de ce tribunal redouté; et que les écrivains se contentaient, comme aujourd'hui, de saisir les superficies.

On lit dans le tome III, page 624, du recueil des historiens de Brunswick publié par Leibnitz, que Charlemagne, vainqueur pour la dixième fois, en 779, des Saxons, peuples indomptables, qui n'avaient leur plaisir que dans le sang, leur richesse que dans le pillage, et qui honoraient leurs dieux avec des victimes humaines, envoya un ambassadeur au pape Léon III (qui ne régnait pas alors) pour lui demander ce qu'il devait faire de ces

rebelles qu'il ne pouvait soumettre, et quoiqu'il ne voulait pas exterminer. Le saint-père, ayant entendu le sujet de l'ambassade, se leva, sans répondre un mot et alla dans son jardin, où ayant ramassé des ronces et des mauvaises herbes, il les suspendit à un gibet qu'il venait de former avec des bâtons. L'ambassadeur à son retour raconta à Charlemagne ce qu'il avait vu; et le roi, car il n'était pas encore empereur, institua le tribunal secret, pour contraindre les païens du Nord à embrasser le christianisme.

Tous les historiens ont répété ce récit altéré. Bientôt, poursuivent-ils, toute la Germanie se remplit de délateurs, d'espions et d'exécuteurs. Le tribunal secret connut de tous les crimes, et même des moindres fautes, de la transgression du décalogue et des lois de l'Eglise, des irrévérences religieuses, de la violation du carême, des blasphèmes. Son autorité s'étendait sur tous les ordres de l'Etat; les électeurs, les princes, les évêques même y furent soumis, et ne pouvaient être relevés de cette juridiction, dans certains cas, que par le pape ou par l'empereur.

Néanmoins dès le XIII^e siècle, les ecclésiastiques et les femmes n'étaient plus recherchés par la cour *vehmique*.

Les francs-juges, c'est le nom qu'on donnait généralement aux membres du tribunal secret, étaient ordinairement inconnus. Ils avaient des usages particuliers et des formalités cachées pour juger les malfaiteurs, et jamais, dit Aeneas Sylvius, il ne s'est trouvé personne parmi eux à qui la crainte ou l'argent aient fait révéler le secret. Ils parcouraient les provinces pour connaître les criminels, dont ils prenaient les noms; ils les accusaient ensuite devant le tribunal invisible; on les citait; on les condamnait; on les inscrivait sur un livre de mort; et les plus jeunes étaient chargés d'exécuter la sentence.

Tous les membres faisaient cause commune; lors même qu'ils ne s'étaient jamais vus, ils avaient pour se reconnaître un moyen qui est encore pour nous un mystère. C'étaient des mots d'ordre en saxon: *stock*, *stein*, *grass*, *grein*, et quelques autres qui peuvent bien n'être que des conjectures. Du reste le secret se gardait si étroitement, que l'empereur lui-même ne savait pas, dit Mœser, pour quels motifs le tribunal *vehmique* faisait mourir un coupable.

Pour l'ordinaire, quand la cour *vehmique* avait proscrit un accusé, tous les francs-juges avaient ordre de le poursuivre; et celui qui le rencontrait devait le tuer. S'il était trop faible pour ce métier de bourreau, ses confrères, en vertu de leurs serments, étaient tenus de lui prêter secours.

Nous suivons toujours la masse des historiens, qui dans ces détails au moins sont exacts. Souvent, foulant aux pieds toutes les formes judiciaires, le tribunal secret condamnait un accusé sans le citer, sans l'en-

(1) Cambry, Voyage au Finistère, t. II, p. 15.

tendre, sans le convaincre. Mais quelquefois on le sommait de comparaître, par quatre citations. Ceux qui étaient chargés de citer l'accusé épiaient, dans les ténèbres, le moment favorable pour afficher à sa porte la sommation. Cette pièce portait d'abord le nom du coupable, écrit en grosses lettres ; puis le genre de ses crimes vrais ou prétendus, ensuite ces mots : « Nous, les secrets vengeurs de l'Eternel, les juges implacables des crimes, et les protecteurs de l'innocence, nous te citons d'ici à trois jours devant le tribunal de Dieu. Comparez ; comparez ! »

La personne citée se rendait à un carrefour où aboutissaient quatre chemins. Un franc-juge, masqué et couvert d'un manteau noir, s'approchait lentement en prononçant le nom du coupable qu'il cherchait, il l'emmenait en silence et lui jetait sur le visage un voile épais, pour l'empêcher de reconnaître le chemin qu'il parcourait. Les sentences se rendaient toujours à l'heure de minuit. Il n'était point de lieu qui ne pût servir aux séances du tribunal secret, pourvu qu'il fût caché et à l'abri de toute surprise : c'était souvent une caverne. L'accusé y descendait et on lui découvrait le visage ; il voyait alors ces justiciers qui étaient partout et nulle part, et dont les bras s'étendaient partout, comme la présence de l'Eternel. Mais tous ces juges étaient masqués, ils ne s'exprimaient que par signes, à la lueur des torches. Quand l'accusé avait parlé pour sa défense, et que l'heure du jugement était venue, on sonnait une cloche ; de vives lumières éclairaient l'assemblée, le prévenu se voyait au milieu d'un cercle nombreux de juges noirs. La cour qui condamna ainsi Conrad de Langen était composée de trois cents francs-juges, et un jour que l'empereur Sigismond, de la maison de Luxembourg, présidait le tribunal secret, mille juges siégeaient autour de lui.

Pour les crimes avérés, pour les longs brigandages, on ne citait point, parce que le coupable dès qu'il savait que la cour vehmique avait les yeux sur lui, se hâtait de fuir devant les poignards de cette justice inévitable ; il abandonnait pour jamais la terre rouge ; c'est le nom que les invisibles donnaient à la Westphalie, siège de leurs séances, centre de leurs pouvoirs.

Quand les juges chargés d'exécuter les sentences du tribunal secret avaient trouvé et saisi le condamné, ils le pendaient avec une corde faite de branches d'osier tordues et tressées, au premier arbre qui se rencontrait sur le grand chemin. S'ils le poignardaient, selon la teneur du jugement, ils attachaient le cadavre à un tronc d'arbre et laissaient dans la plaie le poignard, au manche duquel était attachée la sentence, afin que l'on sût que ce n'était pas là un meurtre, ni un assassinat, mais une justice des francs-juges.

On ne pouvait rien objecter aux sentences de ce tribunal ; il fallait sur-le-champ les exécuter avec la plus parfaite obéissance. Chaque juge s'était obligé par d'épouvan-

tables serments, à révéler tous les crimes qui viendraient à sa connaissance, dût-il dénoncer son père ou sa mère, son frère ou sa sœur, son ami ou ses parents sans exception. Il avait juré aussi de donner la mort à ce qu'il avait de plus cher, dès qu'il en recevrait l'ordre.

On cite ce mot du duc Guillaume de Brunswick, qui était initié au tribunal secret : il faudra bien, dit-il un jour tristement, que je fasse pendre le duc Adolphe de Sleswich, s'il vient me voir, puisqu'autrement mes confrères me feront pendre moi-même.

Un prince de la même famille, le duc Frédéric de Brunswick, qui fut élu empereur un instant, ayant été condamné par les invisibles, ne marchait plus qu'entouré d'une garde nombreuse. Mais un jour qu'une nécessité le força à s'éloigner de quelques pas de sa suite, le chef de ses gardes, le voyant tarder à reparaitre, l'alla joindre à l'entrée du petit bois où il s'était arrêté, le trouva assassiné avec la sentence pendue au poignard ; il vit le meurtrier qui se retirait gravement et n'osa pas le poursuivre.

C'était en l'année 1400. Il y avait alors cent mille francs-juges en Allemagne, et le tribunal vehmique était devenu si puissant, que tous les princes étaient contraints à s'y affilier. Sigismond, comme nous l'avons dit, le présida quelquefois. L'empereur Charles IV, pareillement de la maison de Luxembourg, trouva dans l'assistance des francs-juges une partie de sa force. Sans eux, l'odieux Venceslas n'eût pu être déposé ; et de graves chroniques leur attribuent la mort de Charles le Téméraire.

Nous avons rapporté sommairement tout ce qui peut donner une idée de la vieille cour vehmique en nous conformant aux récits de tous les historiens. Il paraît certain que cette institution est due à Charlemagne, mais non pas pour opprimer par la terreur, pour protéger au contraire le faible contre le fort. Lorsqu'il fonda ce tribunal tout-puissant, il établit à côté un refuge : la sentence était signifiée ; et tout criminel condamné par les *frey graves*, si c'était pour un délit religieux ou politique, pouvait, en vertu d'une loi formelle, éviter la mort en s'exilant. Le pays ainsi était délivré du coupable.

Dans la suite, toujours fidèles à leur mission de protéger la faiblesse et l'innocence, les francs-juges ne furent l'effroi que des hommes puissants. Un seigneur féodal qui tuait ou pillait ses sujets, tombait bientôt sous le poignard des francs-juges. Un brigand s'arrêtait devant le sentier du crime, parce qu'il savait qu'en le parcourant, il trouverait le tribunal des secrets vengeurs de l'Eternel. Les souverains, qui n'étaient pas exempts de la même crainte, repoussaient en tremblant les tentations de la tyrannie. Et, remarquez-le, dans les pays où le tribunal secret s'est étendu, les iniquités féodales sont bien plus rares. Vous ne trouverez ni en Allemagne, ni dans le nord des Gaules,

les sanglantes horreurs qui rendent l'histoire d'Angleterre si épouvantable au moyen âge. L'affreux despotisme seigneurial, qui pesait sur la France du milieu, fut généralement léger, au nord. Les communes se formèrent, le commerce s'établit parce qu'il y avait une puissance occulte qui protégeait le peuple et qui atteignait les nobles voleurs de grand chemin.

Pour frapper vivement les grossières imaginations des temps barbares, il fallait bien que cette puissance fût mystérieuse et terrible. Un baron guerroyeur n'eût pas craint une petite armée; il pâlisait au seul nom des francs-juges. Il savait qu'on n'évitait pas aisément leur sentence.

Quelquefois il arriva qu'un franc-juge, rencontrant un de ses amis condamné par le tribunal secret, l'avertit du danger qu'il courait, en lui disant: On mange ailleurs aussi bon pain qu'ici, mais dès lors les francs-juges, ses confrères, étaient tenus, par leurs serments, de pendre le traître sept pieds plus haut que tout autre criminel condamné au même supplice. C'est qu'il fallait, nous le répétons, que cette justice fût inévitable. Les foudres de Rome étaient le seul frein des hommes qui pensaient; le tribunal secret, la seule terreur des hommes matériels.

A la fin du xv^e siècle, les francs-juges devinrent moins nécessaires. La renaissance des lumières ramenait quelque civilisation et quelque justice; les lois se remettaient en vigueur. Le tribunal, dont la vaste étendue occupée par cent mille juges faisait ombrage aux souverains, car il pouvait être dangereux, attira leur attention. Ils cherchèrent à le supprimer. Celui qui seul y parvint fut l'époux de Marie de Bourgogne. Maximilien, élevé à l'empire, abolit à jamais en 1512, le tribunal vehmique. Charles-Quint, son petit-fils et son successeur, maintint cette abolition dont il ne resta que quelques vestiges impuissants.

Nous avons voulu, dans les notes qu'on vient de lire, mettre les savants sur une voie nouvelle, relativement à la cour vehmique. Peut-être un investigateur plus habile montrera-t-il dans l'histoire les services immenses qu'elle a rendus.

TRITHÈME (JEAN), savant abbé de l'ordre de Saint-Benoît, qui chercha à perfectionner la stéganographie ou l'art d'écrire en chiffres. On prit ses livres pour des ouvrages magiques; et Frédéric II, électeur palatin, fit brûler publiquement les manuscrits originaux qui se trouvaient dans sa bibliothèque. Mort en 1516.

M. Audin, à qui l'histoire vraie doit de si beaux, de si consciencieux et de si savants travaux, a publié, dans ses études sur les couvents, une étude très-remarquable de Trithème. Nous citerons cet heureux travail.

La réforme s'est montrée impitoyable envers les couvents. Après les avoir détruits au moyen âge, elle les a calomniés. Le cœur se serre en parcourant les rives de la Moselle, à la vue de toutes ces abbayes abat-

tues par les paysans, pour obéir à quelque illuminé du nom de Carlstadt ou de Münzer.

La réforme a brisé jusqu'à la croix de pierre qui s'élevait sur le chemin. En vain nous cherchions sous la mousse quelques restes du célèbre couvent de Westenbrül; plus rien. En 1570, des jésuites, partis de Trèves, cherchaient comme nous et n'étaient pas plus heureux: ils ne trouvaient qu'un *desolatum monasterium*. Quelque temps auparavant, un pauvre enfant, venu pour assister à l'office qu'on célébrait à l'abbaye, admirait le missel aux lettres d'or ouvert sur l'autel, et disait à Dieu dans sa prière: Mon Dieu! faites qu'un jour je puisse lire dans ce beau livre.

Cet enfant, c'était Johann Tritheim, si connu sous le nom de Trithemius. C'est en vain qu'il priait. Les moines se détournaient quand il les arrêtait pour leur demander de lui apprendre à lire dans le beau missel du monastère. Trithemius ne se décourageait pas. Or, par une belle nuit d'été, se réveillant tout à coup, il aperçut sa petite chambre resplendissante de lumière, et à travers ces lueurs fantastiques, un jeune homme aux blanches ailes qui tenait en main deux tablettes: l'une pleine d'images de toutes couleurs, l'autre de caractères graphiques.

— Que me voulez-vous, dit l'enfant au messager céleste?

— Choisis, mon petit, dit l'ange.

Et Trithemius étendant la main, prit l'alphabet. L'ange sourit et s'envola, dit la légende.

C'était un véritable grimoire pour Trithemius, que ces pages tombées du ciel et bariolées de figures semblables à celles qu'il avait vues dans le missel de Westenbrül.

Trithemius avait un ami qui faisait les commissions d'un monastère voisin, où il avait appris à décliner et à conjuguer. Il prit l'alphabet mystérieux et se mit à lire couramment. Huit jours après, Johann savait l'A, B, C, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, etc. Cependant il n'était pas content; il aurait voulu que son livre fût aussi gros que le missel de l'abbaye.

— Console-toi, dit Jacobus à Johann, nous irons ensemble au couvent où de bons frères m'ont appris à lire; ton ange nous conduira. — Et ils se mirent en chemin. Les voilà qui frappent à la porte du monastère. Or, dans cette sainte maison habitait un Père, Pierre de Heidenburg, qui savait lire, non-seulement dans les parchemins latins, mais aussi dans les codices grecs, et même, dit-on, un peu dans les manuscrits hébreux. Il fut émerveillé de l'accent de l'enfant, et il lui dit: « Sois béni, mon fils, c'est Dieu qui t'envoie; prie et aime le bon Dieu, il t'aidera..... »

— A quelque temps de là, nous trouvons Johann sur le chemin de Trèves, un livre d'heures sous le bras, le bâton de pèlerin à la main, la gourde de voyage pendue à la ceinture, s'arrêtant par intervalles devant

une maison de belle apparence, et chantant un vieux cantique rimé pour obtenir le pain du bon Dieu : *Panem propter Deum*.

Plus tard, un autre enfant du même âge à peu près, mendiait aussi son pain en chantant dans les rues de Magdebourg, et le seigneur appelait une femme pour distribuer deux ou trois grains de millet à l'oiseau voyageur : c'était Martin Luther....

Ainsi nourri par la charité, Trithemius arriva à Trèves, cette ville romaine remplie de collèges, de monastères, d'abbayes. Il alla droit au couvent le plus renommé. Le frère portier vint ouvrir.

— Que voulez-vous ?

— Apprendre les lettres humaines.

— Entrez, dit le religieux.

Là, pendant plusieurs années, Trithemius étudia la grammaire, la dialectique et la rhétorique, le trivium ou vestibule de la théologie, alors la maîtresse des sciences. Ses progrès tenaient du prodige. Quand les Pères lui eurent livré tous leurs trésors intellectuels, Johann s'en alla pour voyager de nouveau. Le voilà fréquentant les universités allemandes. A Louvain, dans la Germanie inférieure, il se prend aux maîtres de l'école, à saint Thomas surtout, son maître bien-aimé. Heidelberg lui enseigne les ruses du syllogisme aristotélicien, Mayence l'initie à la philosophie de Platon. Quand l'abeille a composé son miel de toutes les fleurs qu'elle trouve dans cet Eden de la science, elle s'envole de nouveau. Cette vie nomade convenait à l'imagination de Johann. Elle développait en lui les germes d'un mysticisme dont il devait faire plus tard une véritable poésie. Le soir venu, il aimait à poser sa tente au pied d'un arbre ; sa tente, c'est-à-dire les livres qu'il emportait avec lui. Là il ne tardait pas à s'endormir ; et dans ce sommeil des sens, où son corps reposait seul, son âme rêvait un monde invisible, dont il était alors l'architecte, et que bientôt il devait chanter en poète. Ces étoiles qui scintillaient comme autant de diamants au-dessus de sa tête avaient chacune un ange dont il écrivait le nom sur ses tablettes ; le torrent qui bruissait à ses côtés obéissait à un génie familier qu'il voyait dans le bleu ; la feuille qui tombait de l'arbre dans le ruisseau était détachée par un gnome dont il savait la forme ; les éclairs qui brillaient à l'horizon étaient allumés par Satan. C'était la voix du démon qu'il entendait dans le cri de l'orfraie, dans le vol strident de la chauve-souris, dans les hurlements des tempêtes. Alors il se demandait si quelques paroles magiques ne pourraient pas évoquer ces séraphins déchus, et il formulait des exorcismes qui, murmurés par une voix pieuse, peuplaient l'air de toutes sortes d'esprits dont il traçait, dans sa *stéganographie*, l'emploi, les attributs et le ministère. Il avait acquis des connaissances aussi variées qu'étendues. Il savait les langues orientales, la philosophie païenne et chrétienne, l'astronomie et l'alchimie. Il était théologien, poète, orateur et nécromancien. Un jour

l'image de son pays natal lui apparut dans sa cellule et il quitta ses livres pour revoir avant de mourir la cabane de son père. Il se mit en route, avec un clerc qu'il avait initié aux mystères de sa science cabalistique. Ils traversèrent Kreuznach, les hauteurs du Hunsrück, et vinrent demander à dîner au couvent de Spanheim. Au moyen âge le couvent était une véritable hôtellerie où le voyageur était sûr de trouver du pain, un lit et des aumônes. Le repas fini, ils prirent congé du supérieur, qui avait été aussi enchanté qu'édifié de la conversation des deux pèlerins.

— Que Dieu vous conduise, dit le Père, en leur donnant sa bénédiction, et qu'il vous ramène bientôt à Spanheim ! — *Amen*, dit le compagnon de Johann.

Ils n'avaient pas fait un mille que la neige tombait à flots ; un vent impétueux balayait les flocons sur la figure de nos voyageurs : la route était méconnaissable.

— Retournons au couvent, dit le clerc, c'est l'ange des tempêtes que Dieu envoie pour nous barrer le chemin.

Johann s'arrêta, en levant les yeux au ciel. Le frère continua. — Ce blanc suaire qu'il vient d'étendre sur les champs, c'est l'habit que tu dois revêtir. Johann regardait son compagnon.

— Ce soleil qui luit par intervalle à travers ce rideau de neige, c'est la lumière que tu feras briller dans le couvent.

— Que Dieu t'écoute, dit Trithemius. — Et ils sonnaient, et le supérieur ouvrait, en répétant :

— Je vous l'avais bien dit que Dieu vous ramènerait.

Or, ceci arrivait le 25 janvier 1482, le jour de la conversion de saint Paul. Le 1^{er} février suivant, Johann quittait l'habit séculier ; le 21 mars, il revêtait la robe de novice, et le 21 novembre il prononçait ses vœux. L'abbé qui avait deviné l'avenir de Trithemius se nommait Jean de Colhausen. Quand il partit de Spanheim pour Seligenstadt, où il avait été appelé par ordre des supérieurs, le chapitre se rassembla et élut Trithemius, qui fut sacré, au Jacobsberg, près de Mayence, le dimanche avant la Saint-Martin, en 1483.

Tout change à partir de cette époque. Le couvent devient un véritable atelier de peinture, de dessin, de calligraphie ; une école de théologie, un séminaire, une académie. Tout le monde prie ou travaille. Il y a des frères qui passent les jours à transcrire d'anciens manuscrits du Vieux Testament, en grec et en latin ; d'autres qui nettoient et blanchissent le parchemin ; d'autres qui taillent les plumes ou alignent les règles ; d'autres, venus d'Italie, qui enluminent les majuscules et colorient les miniatures ; d'autres qui préparent l'ocre, le minium, le cinabre, l'or et l'argent ; d'autres qui rassemblent les feuillets, encartent les gravures, relient les volumes et attachent les fermoirs. L'œuvre achevée, un moine reviseur confère les textes, ligne par ligne, lettre par lettre, et note les fautes échappées aux copistes. Durant ce

double travail de la main et du cerveau, en voici qui vont à la découverte d'un orphelin délaissé, d'un moribond qui attend le bon Dieu, d'une âme malade de doutes, portant avec eux du pain, des vêtements, des remèdes et des prières. En voici d'autres qui rôdent au loin, chassant aux manuscrits qu'ils dépistent admirablement, et qui rentrent au monastère au son des cloches, aux vivats de l'abbé; car c'est chose précieuse qu'un manuscrit. Sur les gardes de quelques-uns on lit : Acheté par le couvent de..... au prix de tant d'obit, de tant de *Pater* et d'*Ave Maria*. Trithemius est là qui assemble tous ces merveilleux feuillets, qui les classe et les catalogue. A son entrée au monastère, l'abbaye n'avait pas quarante-huit volumes; en 1502 elle en comptait près de deux mille, parmi lesquels il en était qu'on citait comme des chefs-d'œuvre de calligraphie. Beaux trésors graphiques, qu'êtes-vous devenus? demandions-nous en passant à Spanheim. Et la pierre nous répondait en nous montrant des colonnes, des chapiteaux, des statues tombées sous les coups de la réforme, et dont le lierre rongait les derniers restes : le feu avait dévoré les livres.....

Tant de travaux lui ont brûlé le sang. Il était en voyage : il se met au lit, apprête lui-même les remèdes qu'il faut employer pour sa guérison, et fait venir de son couvent le seul médecin auquel il ait confiance : un lexique grec imprimé par les Aldes.

Le monde ne pouvait comprendre tant de savoir : pour l'expliquer, il publia que Trithemius avait un commerce avec les puissances invisibles. Alors, les routes qui conduisent à l'abbaye se couvrent de curieux qui viennent demander ses secrets au supérieur. Le margrave Christophe de Bade fit, dans cette intention, deux fois le voyage de Spanheim, et Philippe du Palatinat s'y rendit avec une partie de sa cour.

Voici ce qu'on raconte encore dans le Rhingau :

L'empereur Maximilien ne pouvait se consoler de la perte de sa femme, Marie de Bourgogne. L'abbé eut pitié de la douleur du prince, auquel il offrit d'évoquer l'ombre de l'impératrice. La proposition est acceptée. Trithemius s'agenouille, prie, prononce quelques paroles, et Marie paraît avec ses vêtements de fiancée. L'empereur doute; sa main cherche sur le cou du fantôme une verrue que la jeune fille avait en naissant et que son doigt a découverte : et il s'éloigne épouvanté.....

C'est dans la solitude de Spanheim, enfermé dans une ceinture de montagnes bleuâtres, au bruit des torrents, au balancement des pins, qu'il rassembla les matériaux d'un livre qui fit beaucoup de bruit

(1) Un bénédictin allemand a publié une apologie de Trithème contre ceux qui l'accusaient de magie. Cet ouvrage ne nous est connu que de nom; cependant nous croyons qu'à cette aurore des sciences modernes, le mystère des lois physiques avait souvent dévoyé des esprits droits du reste, mais égarés par des traités juifs et arabes, où les ténèbres de la sorcellerie et d'un grave charlatanisme étaient venus s'ajouter aux obscurités de la

quand il parut, et dont on a oublié jusqu'au titre. Nous voulons parler de sa Stéganographie, ou l'art de s'entretenir avec les absents à l'aide d'une écriture occulte (1), livre curieux dont on a parlé sans le connaître.

« Tout ce qui se passe dans mon cerveau, dit l'auteur, je puis le communiquer à qui habite à cent milles de moi. Je n'ai besoin pour cela ni de paroles ni de signes, grâce seulement à une langue inintelligible que jamais je n'appris ni n'entendis. »

Voici en quoi consiste l'opération : Après avoir fait le signe de la croix, vous écrivez une lettre indifférente à un ami, en appelant un des esprits de l'air, en ces termes : Pamersiel, Oshurmy, Delmuson, Thafloyn, Peano, Charustea, Melany, Cyamintho, Colchan, Pavoy, Madyn, Moelay. L'esprit apparaît. Vous expédiez la lettre par un messager : dans cette missive est un signe auquel le correspondant reconnaît le génie que vous avez évoqué. Il se tourne alors vers l'orient et prononce la formule suivante : Lamaston, Anoyrbulon, Madriel, Tracson, Ebrhasothea. Et l'esprit est là, et les deux âmes sont en communication de pensées et de volontés.

Trithemius, dans ce singulier ouvrage, donne les noms des autres anges déchus, leur habitation, leurs formes diverses, leur signalement. Dans sa *Chronologia mystica*, il assigne les rangs des dominations planétaires : Orifiel est l'esprit de Saturne; Anael l'esprit de Vénus; l'ange de la lune doit gouverner le monde jusqu'en 1879. Pauvre âme! devenue folle à force de science, mais qui dans ses rêveries extatiques resta toujours soumise à l'Eglise catholique, dont elle fut une des gloires. Il disait en tête de sa Stéganographie : « Tout ce qui est écrit dans ce petit volume repose sur les vrais principes du catholicisme et de la physique; toutes mes incantations se font au nom de Dieu, sans tromperies, sans superstition, sans atteinte à la foi ou à l'autorité de l'Eglise (2). »

Le 16 août 1506, Trithemius quittait l'abbaye de Spanheim pour aller se charger de la direction du couvent des Ecossais, à Saint-Jacques de Wurzburg, où il avait été appelé par l'évêque Laurent de Bibra. Il avait oublié ses monades aériennes. Tout entier aux soins de l'abbaye, il répéta bientôt ces miracles de zèle évangélique, de charité et de science que Spanheim avait admirés.

C'est au couvent de Saint-Jacques qu'il acheva ses grandes œuvres historiques. Il employa six années à composer ses *Annalia Hirsauensis*, et son *Chronicon monasterii Spanheimensis sancto Martino consecrati*, deux ouvrages qu'il faut lire si l'on veut connaître les annales ecclésiastiques et profanes des rives rhénanes. Son *Breviarium*

science.

(2) Ces pauvretés mystico-empiriques où les protestations d'orthodoxie donnent lieu de croire que l'auteur se mystifiait lui-même, rappellent certaines recettes médicales de ces temps-là, que les incurables nous ont conservées, et qui donnent la mesure de ce qu'étaient certains docteurs en médecine, à une époque où leur influence était grande.

*primi voluminis chronicorum, de origine gentis et regum Francorum, per annos 1189, a Marcomiro ad Pepinum regem, — et son De origine gentis Francorum ex duodecim ultimis Hunibaldi libris de Francis, ne doivent être consultés qu'avec prudence : légende plutôt qu'histoire, où le démon paraît à chaque page; mais légende pleine de fraîcheur, naïve peinture des mœurs des premiers âges de notre monarchie, miroir où l'âme de notre moine se révèle avec ses superstitions, mais aussi avec son amour pour ses frères, son culte pour la chaire de saint Pierre, et son enthousiasme pour les lettres. Il faut lire dans sa correspondance avec Jacques, son frère, avec Nicolas Rémi de Spanheim, avec Roger le Sicambre, avec J. Cappellarius le mathématicien, avec l'électeur Hermann de Cologne, avec le pape Jules II, des détails curieux de vie cénobitique, charmants d'effusion poétique. Il y a là des hymnes à l'Écriture sainte qui révèlent à la fois le Père de l'Eglise et le rhéteur. Il dit quelque part : *Ignorantia Scripturarum, ignorantia Christi est*. Luther ! que faisiez-vous donc à votre auberge de Wittemberg, quand, en face d'un pot de bière de Thorgau, vous affirmiez qu'avant vous l'Écriture était un livre scellé à tout ce qui portait capuchon.*

Nous n'avons pas raconté tous les titres de Trithemius à la reconnaissance des catholiques. Dans son *Chronicon monasterii Sancti Jacobi majoris in suburbio Herbipolitano*, il a narré longuement l'histoire du couvent des Ecossais à Wurzburg; dans sa *Vita sanctæ Irminæ virginis*, il a glorifié Trèves, sa patrie d'adoption; ses *Polygraphiæ*, en six livres, imprimées à Oppenheim, en 1506, contiennent d'utiles notions sur l'art d'écrire en chiffres. William Roscoë a dit, dans la Vie de Léon X, que Bembo essaya le premier, à la renaissance, de faire revivre la sténographie antique : c'est une erreur, tous les éléments de cet art sont dans les polygraphies de Trithemius. Le jésuite Buscæus a réuni, en 1605, à Mayence, le recueil des *Opera spiritualia* de l'abbé..., ces œuvres renferment des sermons, des exégèses sur divers textes scripturaires, des écrits ascétiques. Il travaillait encore quand la mort vint le surprendre. Trithemius mourut, comme il avait vécu, en bon chrétien. Quelques jours avant sa dernière heure, il avait formulé une recette à l'usage de ceux qui veulent conserver, disait-il, « un

bon estomac, un cerveau libre, une mémoire docile, la vue et l'ouïe heureuses. » Ce fut pendant plus de deux siècles l'élixir de tous les lettrés (1).

Le jour de la Sainte-Lucie, 13 décembre 1516, le monde vit s'éteindre cette grande lumière du moyen âge.

Nous avons cherché vainement la tombe de Trithemius et l'inscription que Georges Flack, son quatrième successeur à la dignité abbatiale, y avait fait graver. La petite cabane où il naquit existe encore. Nous nous sommes assis sur un banc de bois où l'enfant aimait à rêver. Les gnomes qu'il apercevait de là à travers les arbres se sont enfuis ; mais le souvenir de sa science, de ses bienfaits, de sa piété, subsiste toujours, comme l'odeur du parfum quand le vase est brisé.

TROIS. Les anciens crachaient trois fois dans leur sein pour détourner les enchantements. En Bretagne, un bruit qui se fait entendre trois fois annonce un malheur. On sait aussi que trois flambeaux allumés dans la même chambre sont un mauvais présage.

TROIS-ÉCHELLES, sorcier de Charles IX, qui le fit brûler à la fin pour avoir joint aux sortilèges les empoisonnements et les meurtres. Il avoua dans son interrogatoire que le nombre de ceux de son temps qui s'occupaient de magie passait dix-huit mille. Bodin raconte le tour suivant de ce sorcier : — En présence du duc d'Anjou, depuis Henri III, il attira les chaînons d'une chaîne d'or d'assez loin, et les fit venir dans sa main ; après quoi la chaîne se trouva entière. Naudé parle de Trois-Echelles dans le chapitre 3 de son Apologie des grands personnages soupçonnés de magie. Il reconnaît que c'était un charlatan, un escamoteur et un fripon.

TROIS-RIEUX. Voy. MACRODOR.

TROLDMAN, magicien chez les Scandinaves. Voy. HAROLD.

TROLLEN, esprits follets qui, selon Leloyer, se louent comme domestiques dans le Nord, en habits de femme ou d'homme, et s'emploient aux services les plus honnêtes de la maison. Ce sont les mêmes que les drolles.

TRONC D'ARBRE. Le diable prend quelquefois cette forme au sabbat.

TROPHONIUS. Voy. SONGES.

TROU DU CHATEAU DE CARNOËT. J'ai visité, dit Cambry dans son Voyage du Finistère, les ruines massives de l'antique château de Carnoët, sur la rive droite du Laïta (c'est le nom que l'Isole et l'Ellé prennent

(1) Cette recette paraît s'être perdue, nous la donnons ici.

Pulvis medicinalis valde celebratus Trithemii.

Calami aromatici.	} 15 gram. 625 milligr. de chacune.
Gentianæ.	
Cimini.	
Sileris montani.	
Anisi.	
Carvi.	
Ameos.	
Sem. petroselini.	
Spicæ nardi.	
Coralli rub.	
Unionum sive perlarum non perforatorum.	} 156 gr. 250 milligr. de chacune.

Zingiberis albi.	} 19 gr. 331 milligr. de chacune.
Amari dulcis.	
Foliorum senæ.	
Tartari adusti.	

Macis.	} 7 gr. 813 milligr. de chacune.
Cubebæ.	
Cariophyllorum, 27 gr. 344 milligr.	

Fiat pulvis.

Dosis ejus 5 gr. 859 milligr., quæ mane sumatur et sero in brodio vel vino, per mensem primum; secundo mense mane tantum, tertio mense ter in heptomada, et sic deinceps continuetur ad vitam : stomachum confortat, cerebrum purgat, oculos et visum serenat, memoriam acuit, ab epilepsia et apoplexia conservat.

après leur réunion); les pans de murs, couverts de grands arbres, de ronces, d'épines, de plantes de toute nature, ne laissent apercevoir que leur grandeur; des fossés remplis d'une eau vive l'entouraient, des tours le protégeaient. C'était sans doute un objet de terreur pour le voisinage; il y paraît par les contes qu'on nous en rapporte.

Un de ses anciens propriétaires, type de la Barbe-Bleue, égorgeait ses femmes dès qu'elles étaient grosses. La sœur d'un saint devint son épouse. Convaincue, quand elle s'aperçut de son état, qu'il fallait cesser d'être, elle s'enfuit; son barbare époux la poursuit, l'atteint, lui tranche la tête et retourne dans son château. Le saint, son frère, instruit de cette barbarie, la ressuscite et s'approche de Carnoët: on lui refuse d'en baisser les ponts-levis. A la troisième supplication sans succès, il prend une poignée de poussière, la lance en l'air; le château tombe avec le prince, il s'abîme dans les enfers. Le trou par lequel il passa subsiste encore. Jamais, disent les bonnes gens, on n'essaya d'y pénétrer sans devenir la proie d'un énorme dragon.

TROUPE FURIEUSE. En Allemagne la superstition a fait donner ce nom à de certains chasseurs mystérieux qui sont censés peupler les forêts. *Voy. MONSIEUR DE LA FORÊT, VENEUR, etc.*

TROUPEAUX. *Garde des troupeaux.* Les bergers superstitieux donnent le nom de *gardes* à de certaines oraisons incompréhensibles accompagnées de formules. Ce qui va suivre nous fera comprendre. Le tout est textuellement transcrit des grimoires et autres mauvais livres de noirs mystères. Nous pensons que la stupidité de ces procédés les combat suffisamment. Les recueils ténébreux donnent ces *gardes* comme capables de tenir toute espèce de troupeau en vigueur et bon rapport.

Le château de Belle-Garde pour les chevaux.

— Prenez du sel sur une assiette; puis, ayant le dos tourné au lever du soleil et les animaux devant vous, prononcez, la tête nue, ce qui suit: « Sel qui es fait et formé au château de Belle, je te conjure au nom de Gloria, Dorianté et de Galliane, sa sœur; sel, je te conjure que tu aies à me tenir mes vifs chevaux de bêtes cavallines que voici présents, sains et nets, bien buvants, bien mangeants, gros et gras; qu'ils soient à ma volonté; sel dont sel, je te conjure par la puissance de gloire et par la vertu de gloire, et en toute mon intention toujours de gloire. » Ceci prononcé au coin du soleil levant, vous gagnez l'autre coin, suivant le cours de cet astre, vous y prononcez ce que dessus. Vous en faites de même aux autres coins; et étant de retour où vous avez commencé, vous y prononcez de nouveau les mêmes paroles. Observez, pendant toute la cérémonie, que les animaux soient toujours devant vous, parce que ceux qui traverseront sont autant de bêtes folles. Faites ensuite trois tours autour de vos chevaux, faisant des jets de votre sel sur les animaux, disant: « Sel, je te jette de la main que Dieu m'a donnée; Grapin, je te

prends, à toi je m'attends. » Dans le restant de votre sel, vous saignerez l'animal sur qui on monte, disant: « Bête cavalline, je te saigne de la main que Dieu m'a donnée; Grapin, je te prends, à toi je m'attends. » On doit saigner avec un morceau de bois dur, comme du buis ou poirier; on tire le sang de quelle partie on veut, quoi qu'en disent quelques capricieux qui affectent des vertus particulières à certaines parties de l'animal. Nous recommandons seulement, quand on tire le sang, que l'animal ait le cul derrière vous. Si c'est par exemple un mouton, vous lui tiendrez la tête dans vos jambes. Enfin, après avoir saigné l'animal, vous faites une levée de corne du pied droit, c'est-à-dire que vous lui coupez un petit morceau de corne du pied droit avec un couteau; vous le partagez en deux et en faites une croix. Vous mettez cette croisette dans un morceau de toile neuve, puis vous la couvrez de votre sel; vous prenez ensuite de la laine, si vous agissez sur les moutons; autrement vous prenez du crin, vous en faites aussi une croisette que vous mettez dans votre toile sur le sel; vous mettez sur cette laine ou crin une seconde couche de sel; vous faites encore une autre croisette de cire vierge pascalle ou chandelle bénite, puis vous mettez le restant de votre sel dessus, et nouez le tout en pelote avec une ficelle; frottez avec cette pelote les animaux au sortir de l'écurie, si ce sont des chevaux. Si ce sont des moutons, on les frottera au sortir de la bergerie ou du parc, prononçant les paroles qu'on aura employées pour le jet; on continue à frotter pendant un, deux, trois, sept, neuf ou onze jours de suite. Ceci dépend de la force et de la vigueur des animaux. Notez que vous ne devez faire vos jets qu'au dernier mot: quand vous opérez sur les chevaux, prononcez vivement; quand il s'agira de moutons, plus vous serez long à prononcer, mieux vous ferez. Toutes les *gardes* se commencent le matin du vendredi, au croissant de la lune; et, en cas pressant, on passe par-dessus ces observations. Il faut avoir soin que vos pelotes ne prennent pas d'humidité, parce que les animaux périeraient. On les porte ordinairement dans un gousset; mais, sans vous charger de ce soin inutile, faites ce que font les praticiens experts: placez-les chez vous en quelque lieu sec, et ne craignez rien. Nous avons dit ci-dessus de ne prendre de la corne que du pied droit pour faire la pelote; la plupart en prennent des quatre pieds, et en font conséquemment deux croisettes, puisqu'ils en ont quatre morceaux. Cela est superflu et ne produit rien de plus. Si vous faites toutes les cérémonies des quatre coins au seul coin du soleil levant, le troupeau sera moins dispersé. Remarquez qu'un berger mauvais, qui en veut à celui qui le remplace, peut lui causer bien des peines et même faire périr le troupeau: premièrement par le moyen de la pelote qu'il coupe en morceaux et qu'il disperse sur une table ou ailleurs; ensuite par le moyen d'une taupe ou d'une belette; enfin par le moyen d'une grenouille ou raine verte, ou queue de

morue qu'il met dans une fourmilière, disant : Maudition, perdition. Il l'y laisse durant neuf jours, après lesquels il la relève avec les mêmes paroles, la mettant en poudre et en semant où doit paître le troupeau. Il se sert encore de trois cailloux pris en différents cimetières, et, par le moyen de certaines paroles que nous ne voulons pas révéler, il donne des courantes, cause la gale et fait mourir autant d'animaux qu'il souhaite.

Autre garde. — « Astarin, Astarot qui es Bahol, je te donne mon troupeau à ta charge et à ta garde; et pour ton salaire je te donnerai bête blanche ou noire, telle qu'il me plaira. Je te conjure, Astarin, que tu me les gardes partout dans ces jardins, en disant hurlupapin. » Vous agirez suivant ce que nous avons dit au château de Belle, et ferez le jet, prononçant ce qui suit : « Gupin férant a failli le grand, c'est Caïn qui te fait chat. » (Vous les frotterez avec les mêmes paroles.)

Autre garde. — « Bête à laine, je prie Dieu que la saignerie que je vais faire prenne et profite à ma volonté. Je te conjure que tu casses et brises tous sorts et enchantements qui pourraient être passés dessus le corps de mon vif troupeau de bêtes à laine que voici présent devant Dieu et devant moi, qui sont à ma charge et à ma garde. » Voyez ci-dessus ce que nous avons dit pour opérer au château de Belle, et vous servez pour le jet et frottement des paroles qui suivent :

« Passe flori, tirlipipi. »

Garde contre la gale, rogne et clavelée. — « Ce fut par un lundi au matin que le Sauveur du monde passa, la sainte Vierge après lui, monsieur saint Jean, son pastoureau, son ami, qui cherche son divin troupeau. Mon troupeau sera sain et joli, qui est sujet à moi. Je prie madame sainte Geneviève qu'elle m'y puisse servir d'amie, dans ce malin claviau ici. Claviau banni de Dieu, je te commande que tu aies à sortir d'ici, et que tu aies à fondre et confondre devant Dieu et devant moi, comme fond la rosée devant le soleil. O sel! je te conjure de la part du grand Dieu vivant que tu me puisses servir à ce que je prétends, que tu me puisses préserver et garder mon troupeau de rogne, gale, pousse, de poussel, de gobes et de mauvaises eaux. » Avant toutes choses, à cette garde (rédigée, ainsi que les autres, par quelque paysan), ayez recours au château de Belle et faites le jet et les frottements, prononçant quelques formules.

Garde contre la gale. — « Quand Notre-Seigneur monta au ciel, sa sainte vertu en terre laissa. Pasle, Collet et Herve; tout ce que Dieu a dit a été bien dit. Bête rousse, blanche ou noire, de quelque couleur que tu sois, s'il y a quelque gale ou rogne sur toi, fût-elle mise et faite à neuf pieds dans terre, il est vrai qu'elle s'en ira et mourra. » Vous vous servirez pour le jet et pour les frottements des mots suivants, et aurez recours à ce que nous avons dit au château de Belle : « Sel, je te jette de la main que Dieu m'a donnée. *Volo et vono Baptista Sancta Acalatum est.* »

Garde pour empêcher les loups d'entrer sur le terrain où sont les moutons. — Placez-vous au coin du soleil levant et prononcez cinq fois ce qui va suivre. Si vous ne le souhaitez prononcer qu'une fois, vous en ferez autant cinq jours de suite. « Viens, bête à laine, je te garde. Va droit, bête grise, à gris agripeuse; va chercher ta proie, loups et louves et louveteaux; tu n'as point à venir à cette viande qui est ici. » Ceci prononcé au coin que nous avons dit, on continue de faire de même aux autres coins; et, de retour où l'on a commencé, on le répète de nouveau. Voyez pour le reste le château de Belle, puis faites le jet avec les paroles qui suivent : *Vanus vanes, attaquez sel soli.*

Garde pour les chevaux. — « Sel, qui es fait et formé de l'écume de la mer, je te conjure que tu fasses mon bonheur et le profit de mon maître; je te conjure au nom de Crouay, Rou et Rouvayet; viens ici, je te prends pour mon valet (en jetant le sel). (Gardez-vous de dire Rouvaye.) Ce que tu feras je le trouverai bien fait. » Cette garde est forte et quelquefois pénible, dit l'auteur. *Voy. ORAISON DU LOUP.*

TROWS, esprits qui, dans l'opinion des habitants des îles Shetland, résident dans les cavernes intérieures des collines. Ils sont habiles ouvriers en fer et en toutes sortes de métaux précieux. *Voy. MINEURS, MONTAGNARDS, etc.*

TRUIE. Les juges laïques de la prévôté de Paris, qui étaient très-ardents, firent brûler en 1466 Gillet-Soulart et sa truie, pauvre charlatan qui avait simplement appris à sa pauvre truie l'art de se redresser et de tenir une quenouille. On l'appelait *la truie qui file*, et une enseigne a conservé son souvenir. On voyait là une œuvre du diable. Mais il fallait qu'il y eût encore là-dessous quelque horreur.

« Rien de plus simple, dit alors M. Victor Hugo (*Notre-Dame de Paris*), qu'un procès de sorcellerie intenté à un animal. On trouve dans les comptes de la prévôté pour 1466 un curieux détail des frais du procès de Gillet-Soulart et de sa truie, exécutés pour leur démerites à Corbeil. Tout y est : le coût des fosses pour mettre la truie, les cinq cotrets pris sur le port de Morsang, les trois pintes de vin et le pain, dernier repas du patient, fraternellement partagé par le bourreau, jusqu'aux onze jours de garde et de nourriture de la truie, à huit deniers parisis chacun. »

La truie a ses fastes dans l'antiquité. Les Grundules étaient des espèces de dieux lares établis par Romulus en l'honneur d'une truie qui avait porté trente petits.

TSCHOUWASCHES. L'irich ou jerich est un faisceau sacré devant lequel les Tschouwashes, peuplade de Sibérie, font leurs prières. Ce faisceau est composé de jets choisis du rosier sauvage, au nombre de quinze, d'égale grosseur, et longs d'environ quatre pieds, qu'on lie par le milieu avec une bande d'écorce, à laquelle on pend un petit morceau d'étain. Chaque maison en a un pareil à soi. Il n'est permis à personne

de le toucher jusqu'en automne. Alors, lorsque toutes les feuilles sont tombées, on va en cueillir un nouveau et jeter dévotement l'ancien dans une eau courante.

TULLIE. Vers le milieu du ^{xvi}^e siècle, on découvrit un tombeau près de la voie Ap-pienne. On y trouva le corps d'une jeune fille nageant dans une liqueur inconnue. Elle avait les cheveux blonds, attachés avec une boucle d'or ; elle était aussi fraîche que si elle n'eût été qu'endormie. Au pied de ce corps, il y avait une lampe qui brûlait et qui s'éteignit d'abord que l'air s'y fut introduit. On reconnut à quelques inscriptions que ce cadavre était là depuis quinze cents ans, et on conjectura que c'était le corps de Tullie, fille de Cicéron. On le transporta à Rome ; on l'exposa au Capitole, où tout le monde courut en foule pour le voir. Comme le peuple imbecile commençait à rendre à ces restes les honneurs dus aux saints, on le fit jeter dans le Tibre. *Voy. LAMPES MER-VEILLEUSES.*

TURLUPINS, secte de libertins qui allaient tout nus, et qui renouvelaient en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas, au ^{xiv}^e siècle, les grossièretés des anciens cyniques. Ils disaient que la modestie et les mœurs étaient des marques de corruption, et que tous ceux qui avaient de la pudeur étaient possédés du diable.

TURPIN. *Voy. CHARLEMAGNE.* On met la vision qui suit sur le compte du bon Turpin.

« Moi, Turpin, archevêque de Reims, étant à Vienne (en Dauphiné), après avoir chanté la messe dans ma chapelle, et y avoir célébré les saintes mystères, comme j'étais resté seul pour réciter quelques psaumes, et que j'avais commencé le *Deus, in adiutorium meum intende*, j'ouïs passer une grande troupe d'esprits malins, qui marchaient avec beaucoup de bruit et de clameurs. Sur-le-champ je mis la tête à la fenêtre pour voir ce que c'était, et je remarquai une multitude de démons, mais si nombreux, qu'il n'était pas possible de les compter. Comme ils allaient tous à grands pas, j'en remarquai un moins haut que les autres, dont néanmoins la figure faisait horreur. Il était suivi d'une troupe qui venait après lui à quelque distance. Je le conjurai de me déclarer au plus tôt où ils couraient. — Nous allons, dit-il, nous saisir de l'âme de Charlemagne. Il venait de sortir de ce monde.

« — Allez, lui répondis-je, et, par le même ordre que j'ai déjà employé, je vous conjure de repasser ici pour me rapporter ce que vous aurez fait.

« Il s'en alla donc et suivit sa troupe. Dès qu'il fut parti, je me mis à réciter le premier psaume ; à peine l'avais-je fini, que j'entendis tous ces démons qui revenaient : le vacarme m'obligea de regarder par la même croisée, et je les trouvai tristes, inquiets et chagrins. Je demandai à celui qui m'avait déjà parlé de me déclarer ce qu'ils avaient fait et quel avait été le succès de leur entreprise ?

(1) Visio Turpini Remensis archiepiscopi, qualiter animam Karoli Magi demonibus abstulerunt dicto acephali,

« — Très-mauvaise, me répondit-il : à peine fûmes-nous arrivés à notre rendez-vous, que l'archange Michel vint avec la légion qui est sous ses ordres pour s'opposer à notre dessein ; et comme nous voulions nous saisir de l'âme du roi, il se présenta deux hommes sans tête, saint Jacques de Galice et saint Denis de France. Ils mirent dans une balance toutes les bonnes œuvres de ce prince. Ils y firent entrer tout le bois et les pierres employés aux bâtiments et ornements des églises construites par lui, et généralement tout ce qui contribue à la gloire de Dieu. Nous ne pûmes rassembler assez de maux et de péchés pour l'emporter. A l'instant ravis de nous voir honteux et confus, pleins de joie d'ailleurs de nous avoir enlevé l'âme du roi, ils nous ont fustigés si fort, qu'ils nous ont causé la tristesse et le chagrin où vous nous voyez, autant pour la perte que nous venons de faire que pour le mal que nous avons reçu.

« Ainsi moi, Turpin, je fus assuré que l'âme du roi, mon maître, avait été enlevée par les mains des anges bienheureux, par les mérites de ses bonnes œuvres et par la protection des saints qu'il a révéérés et servis pendant sa vie. Aussitôt je fis venir mes clercs ; j'ordonnai de faire sonner toutes les cloches de la ville, je fis dire des messes, je distribuai des aumônes aux pauvres ; enfin je fis prier pour l'âme du prince. Alors même je témoignai à tous ceux que je voyais que j'étais assuré de la mort de l'empereur. Au bout de dix jours, je reçus un courrier par lequel on m'en marquait tout le détail, et son corps fut inhumé dans l'église que lui-même avait fait bâtir à Aix-la-Chapelle (1). » *Voy. VERIN.*

Malheureusement pour le conte, il paraît que l'archevêque Turpin était mort en 794, et Charlemagne mourut en 814.

TYBILENUS, nom du mauvais génie chez les Saxons.

TYCHO-BRAHÉ. *Voy. TYCHO.*

TYMPANITES. *Voy. HUET.*

TYMPANON, peau de bouc dont les sorciers font des outres où ils conservent leur bouillon. *Voy. SABBAT.*

TYRE, sorte d'instrument dont les Lapons se servent pour leurs opérations magiques. Scheffer nous en fournit la description : Cette tyre n'est autre chose qu'une boule ronde, de la grosseur d'une noix ou d'une petite pomme, faite du plus tendre duvet, polie partout et si légère, qu'elle semble creuse. Elle est d'une couleur mêlée de jaune, de vert et de gris ; le jaune y domine. On assure que les Lapons vendent cette tyre ; qu'elle est comme animée, qu'elle a du mouvement ; en sorte que celui qui l'a achetée la peut envoyer en qualité de maléfica sur qui il lui plaît. La tyre va comme un tourbillon. S'il se rencontre en son chemin quelque chose d'animé, cette chose reçoit le mal qui était préparé pour une autre.

beatus scilicet Jacobus apostolus, et Macharius areopagita Dionysius. Manusc. Bibl. reg. n° 2147, v. 154.

U

UKOBACH, démon d'un ordre inférieur. Il se montre toujours avec un corps enflammé; on le dit inventeur des fritures et des feux d'artifice. Il est chargé par Belzébuth d'entretenir l'huile dans les chaudières infernales.

UNIVERSITÉS OCCULTES. « Il existait un homme à qui Catherine tenait plus qu'à ses enfants : cet homme était Cosme Ruggieri, qu'elle logeait à son hôtel de Soissons, et dont elle avait fait un conseiller suprême chargé de lui dire si les astres ratifiaient les avis et le bon sens de ses conseillers ordinaires. De curieux antécédents justifiaient l'empire que ce Ruggieri conserva sur sa maîtresse jusqu'au dernier moment. Un des plus savants hommes du xvi^e siècle fut certes le médecin de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, père de Catherine. Ce médecin fut appelé Ruggierile Vieux (*vecchio Ruggier*, et *Roger l'Ancien* chez les auteurs français qui se sont occupés d'alchimie), pour le distinguer de ses deux fils, Laurent Ruggieri, nommé *le grand* par les auteurs cabalistiques, et Cosme Ruggieri, l'astrologue de Catherine, également nommé Roger par plusieurs historiens français. Ruggieri le Vieux était si considéré dans la maison de Médicis, que les deux ducs Cosme et Laurent furent les parrains de ses deux enfants. Il dressa, de concert avec le fameux mathématicien Bazile, le thème de nativité de Catherine, en sa qualité de mathématicien, d'astrologue et de médecin de la maison de Médicis; trois qualités qui se confondaient souvent.

« A cette époque, les sciences occultes se cultivaient avec une ardeur qui peut surprendre les esprits incrédules de notre siècle si souverainement analyseur; mais peut-être verront-ils poindre dans ce croquis historique le germe des sciences positives, épanouies au xix^e siècle, sans la poétique grandeur qu'y portaient les audacieux chercheurs du xvi^e; lesquels, au lieu de faire de l'industrie, agrandissaient l'art et fertilisaient la pensée. L'universelle protection accordée à ces sciences par les souverains de ce temps était d'ailleurs justifiée par les admirables créations de tous les inventeurs qui partaient de la recherche du grand œuvre pour arriver à des résultats étonnants. Aussi jamais les souverains ne furent-ils plus avides de ces mystères. Les Fugger, en qui les Lucullus modernes reconnaîtront leurs princes, en qui les banquiers reconnaîtront leurs maîtres, étaient certes des calculateurs difficiles à surprendre; eh bien! ces hommes si positifs, qui prêtaient les capitaux de l'Europe aux souverains du xvi^e siècle endettés aussi bien que ceux d'aujourd'hui, ces illustres hôtes de Charles-Quint, commanditèrent les fourneaux de Paracelse.

« Au commencement du xvi^e siècle, Ruggieri le Vieux fut le chef de cette université

secrète, d'où sortirent les Nostradamus et les Agrippa, qui tour à tour furent médecins des Valois, enfin tous les astronomes, les astrologues, les alchimistes qui entourèrent à cette époque les princes de la chrétienté, et qui furent plus particulièrement accueillis et protégés en France par Catherine de Médicis. Dans le thème de nativité que dressèrent Bazile et Ruggieri le Vieux, les principaux événements de la vie de Catherine furent prédits avec une exactitude désespérante pour ceux qui nient les sciences occultes. Cet horoscope annonçait les malheurs qui, pendant le siège de Florence, signalèrent le commencement de sa vie, son mariage avec un fils de France; l'avènement inespéré de ce fils au trône, la naissance de ses enfants et leur nombre. Trois de ses fils devaient être rois chacun à leur tour, deux filles devaient être reines; tous devaient mourir sans postérité.

« Ce thème se réalisa si bien, que beaucoup d'historiens l'ont cru fait après coup. Mais chacun sait que Nostradamus produisit, au château de Chaumont, où Catherine se trouvait lors de la conspiration de la Renaudie, un homme qui possédait le don de lire dans l'avenir. Or, sous le règne de François II, quand la reine voyait ses quatre fils en bas âge et bien portants, avant le mariage d'Elisabeth de Valois avec Philippe II, roi d'Espagne, avant celui de Marguerite de Valois avec Henri de Bourbon, roi de Navarre, Nostradamus et son ami confirmèrent toutes les circonstances du fameux thème. Cet homme, doué sans doute de seconde vue, et qui appartenait à la grande école des infatigables chercheurs du grand œuvre, mais dont la vie secrète a échappé à l'histoire, affirma que le dernier enfant couronné mourrait assassiné.

« Après avoir placé la reine devant un miroir magique où se réfléchissait un rouet sur une des pointes duquel se dessina la figure de chaque enfant, l'astrologue imprimait un mouvement au rouet, et la reine comptait le nombre de tours qu'il faisait; chaque tour était pour un enfant une année de règne. Henri IV mis sur le rouet fit vingt-deux tours. L'astrologue dit à la reine effrayée que Henri de Bourbon serait en effet roi de France et régnerait tout ce temps; la reine Catherine lui voua une haine mortelle en apprenant qu'il succéderait au dernier des Valois assassiné.

« Curieuse de connaître son genre de mort, il lui fut dit de se défier de Saint-Germain. Dès ce jour, pensant qu'elle serait renfermée ou violente au château de Saint-Germain, elle n'y mit jamais le pied, quoique ce château fût infiniment plus convenable à ses desseins, par sa proximité de Paris, que tous ceux où elle alla se réfugier avec le roi durant les troubles. Quand elle tomba malade, quelques jours après l'assassinat du duc de Guise aux états de Blois, elle demanda

le nom du prélat qui vint l'assister; on lui dit qu'il se nommait Saint-Germain; *Je suis morte!* s'écria-t-elle. Elle mourut le lendemain, ayant d'ailleurs accompli le nombre d'années que lui accordaient tous ses horoscopes. Cette scène, connue du cardinal de Lorraine, qui la traita de sorcellerie, se réalisait aujourd'hui. François II n'avait régné que ses tours de rouet; Charles IX accomplissait en ce moment son dernier. Si Catherine a dit ces singulières paroles à son fils Henri parlant pour la Pologne: — *Vous reviendrez bientôt!* il faut les attribuer à sa foi dans les sciences occultes et non à son dessein d'empoisonner le roi. Marguerite de France était reine de Navarre, Elisabeth, reine d'Espagne, le duc d'Anjou était roi de Pologne.

« Beaucoup d'autres circonstances corroborèrent la foi de Catherine dans les sciences occultes. La veille du tournoi où Henri II fut blessé à mort, Catherine vit le coup fatal en songe. Son conseil d'astrologie judiciaire, composé de Nostradamus et des deux Ruggieri, lui avait prédit la mort du roi. L'histoire a enregistré les instances que fit Catherine pour engager Henri II à ne pas descendre en lice. Le pronostic et le songe engendré par le pronostic se réalisèrent.

« Les mémoires du temps rapportent un autre fait non moins étrange. Le courrier qui annonçait la victoire de Moncontour arriva la nuit, après être venu si rapidement qu'il avait crevé trois chevaux. On éveilla la reine-mère qui dit: *Je le savais.* En effet, la veille, dit Brantôme, elle avait raconté le triomphe de son fils et quelques circonstances de la bataille. L'astrologue de la maison de Bourbon déclara que le cadet de tant de princes issus de saint Louis, que le fils d'Antoine de Bourbon serait roi de France. Cette prédiction rapportée par Sully fut accomplie dans les termes mêmes de l'horoscope, ce qui fit dire à Henri IV qu'à force de mensonges, ces gens rencontraient le vrai. Quoi qu'il en soit, si la plupart des têtes fortes de ce temps croyaient à la vaste science appelée *magisme* par les maîtres de l'astrologie judiciaire, et *sorcellerie* par le public, ils étaient autorisés par le succès des horoscopes. Ce fut pour Cosme Ruggieri, son mathématicien, son astronome, son astrologue, son sorcier, si l'on veut, que Catherine fit élever la colonne adossée à la halle au blé, seul débris qui reste de l'hôtel de Soissons. Cosme Ruggieri possédait, comme les confesseurs, une mystérieuse influence dont il se contentait comme eux; d'ailleurs, il nourrissait une ambitieuse pensée supérieure à l'ambition vulgaire. Cet homme, que les romanciers ou les dramaturges dépeignent comme un bateleur, possédait la riche abbaye de Saint-Mahé, en Basse-Bretagne, et avait refusé de hautes dignités ecclésiastiques; l'or que les passions superstitieuses de cette époque lui apportaient abondamment suffisait à sa secrète entre-

prise, et la main de la reine, étendue sur sa tête, en préservait le moindre cheveu de tout mal (1). »

UPHIR, démon chimiste, très-versé dans la connaissance des simples. Il est responsable aux enfers de la santé de Belzébuth et des grands de sa cour. Les médecins l'ont pris pour leur patron, depuis le discrédit d'Esculape.

UPIERS. *Voy. VAMPIRES.*

URDA. *Voy. NORNES.*

URINE. L'urine a aussi des vertus admirables. Elle guérit la teigne et les ulcères des oreilles, pourvu qu'on la prenne en bonne santé. Elle guérit aussi de la piqure des serpents, des aspics et autres reptiles venimeux. Il paraît que les sorcières s'en servent pour faire tomber la pluie. Delrio conte que, dans le diocèse de Trèves, un paysan qui plantait des choux dans son jardin avec sa fille, âgée de huit ans, donnait des éloges à cet enfant sur son adresse à s'acquitter de sa petite fonction.

— Oh ! répondit l'enfant, j'en sais bien d'autres. Retirez-vous un peu, et je ferai descendre la pluie sur telle partie du jardin que vous désignerez.

— Fais, reprend le paysan surpris, je vais me retirer.

Alors la petite fille creuse un trou dans la terre, y répand de son urine, la mêle avec la terre, prononce quelques mots, et la pluie tombe par torrents sur le jardin.

— Qui t'a donc appris cela ? s'écrie le paysan étourdi.

— C'est ma mère, qui est très-habile dans cette science.

Le paysan effrayé fit monter sa fille et sa femme sur la charrette, les mena à la ville, et les livra toutes les deux à la justice.

Nous ne parlerons de la médecine des urines que pour remarquer qu'elle est un peu moins incertaine que les autres spécialités de la même science. Des railleurs présentaient une fiole d'urine de cheval à un docteur de ce genre qu'ils voulaient mystifier; il l'inspecta et la rendit en disant: Donnez de l'avoine et du foin au malade.

Les Egyptiens disaient qu'Hermès-Trismégiste avait divisé le jour en douze heures, et la nuit pareillement sur l'observation d'un animal consacré à Sérapis, le Cynocéphale, qui jetait son urine douze fois le jour, et autant la nuit, à des intervalles égaux.

UROTOPEGNIE, chevillement. Delancré dit qu'il y a un livre de ce nom dans lequel on voit que les moulins, les tonneaux, les fours, etc., peuvent être liés ainsi que les hommes. *Voy. LIGATURES.*

UTERPEN. *Voy. MERLIN.*

UTESETURE, espèce de magie pratiquée chez les Islandais; on en fait remonter l'usage jusqu'à Odin. Ceux qui se trouvent la nuit hors de leur logis s'imaginent converser avec des esprits qui, communément, leur conseillent de faire le mal.

(1) M. de Balzac, *le secret des Ruggieri*.

V

VACCINE. Quand l'inoculation s'introduisit à Londres, un ministre anglican la traita en chaire d'innovation infernale, de suggestion diabolique, et soutint que la maladie de Job n'était que la petite-vérole que lui avait inoculée le malin (1).

Des pasteurs anglais ont traité pareillement la vaccine, des médecins français ont écrit que la vaccine donnerait aux vaccinés quelque chose de la race bovine; que les femmes soumises à ce préservatif s'exposaient à devenir des vaches comme Io. *Voy.* les écrits des docteurs Vaume, Moulet, Chapon, etc.

VACHE. Cet animal est si respecté dans l'Indoustan, que tout ce qui passe par son corps a, pour les Indiens, une vertu sanctifiante et médicinale. Les brames donnent du riz aux vaches, puis ils en cherchent les grains entiers dans leurs excréments, et font avaler ces grains aux malades, persuadés qu'ils sont propres à guérir le corps et à purifier l'âme. Ils ont une vénération singulière pour les cendres de bouse de vache. Les souverains ont à leur cour des officiers qui n'ont point d'autre fonction que de présenter le matin, à ceux qui viennent saluer le prince, un plat de ces cendres détrempées dans un peu d'eau. Le courtisan trempe le bout du doigt dans ce mortier, et se fait, sur différentes parties du corps, une onction qu'il regarde comme salutaire. *Voy.* VAÏCARANI.

Chez les Hébreux, on sacrifiait une vache rousse pour faire de ses cendres une eau d'expiation destinée à purifier ceux qui s'étaient souillés par l'attouchement d'un mort. C'est de là sans doute que vient, dans le midi, l'opinion qu'une vache rousse est mauvaise.

VADE. La légende de Vade ou Wade et de son fils Veland, le forgeron, est célèbre dans la littérature scandinave. La voici telle que MM. Depping et Francisque Michel, guidés par les monuments de la Suède et de l'Islande, l'ont exposée dans leur *Dissertation sur une tradition du moyen âge*, publiée à Paris en 1833 :

« Le roi danois Wilkin ayant rencontré dans une forêt, au bord de la mer, une belle femme qui était une *haffru* ou femme de mer, espèce d'êtres marins qui, sur terre, prennent la forme d'une femme, s'unit avec elle, et le fruit de cette union fut un fils géant, qui fut appelé Vade. Wilkin lui donna douze terres en Seelande. Vade eut à son tour un fils appelé *Veland* ou *Vanlund*. Quand ce dernier eut atteint l'âge de neuf ans, son père le conduisit chez un habile forgeron du Hunaland, appelé Mimer, pour qu'il apprit à forger, tremper et façonner le fer. Après l'avoir laissé trois hivers dans le Hunaland, le géant Vade se rendit avec lui à une montagne appelée *Kalloya*, dont l'intérieur était habité par deux nains qui passaient pour

savoir mieux forger le fer que les autres nains et que les hommes ordinaires. Ils fabriquaient des épées, des casques et des cuirasses; ils savaient aussi travailler l'or et l'argent, et en faire toute sorte de bijoux. Pour un marc d'or, ils rendirent Veland le plus habile forgeron de la terre. Néanmoins ce dernier tua ses maîtres, qui voulaient profiter d'une tempête dans laquelle Vade avait péri pour mettre à mort leur élève. Veland s'empara alors des outils, chargea un cheval d'autant d'or et d'argent qu'il pouvait en porter, et reprit le chemin du Danemark. Il arriva près d'un fleuve nommé *Visara* ou *Viser-Aa*; il s'arrêta sur la rive, y abattit un arbre, le creusa, y déposa ses trésors et ses vivres, et s'y pratiqua une demeure tellement fermée, que l'eau ne pouvait y pénétrer. Après y être entré, il se laissa flotter vers la mer.

« Un jour, un roi de Jutland nommé *Nidung* pêchait avec sa cour, quand les pêcheurs retirèrent de leur filet un gros tronc d'arbre singulièrement taillé. Pour savoir ce qu'il pouvait contenir, on voulut le mettre en pièces; mais tout à coup une voix, sortant du tronc, ordonna aux ouvriers de cesser. A cette voix, tous les assistants prirent la fuite, croyant qu'un sorcier était caché dans l'arbre. Veland en sortit; il dit au roi qu'il n'était pas magicien, et que, si on voulait lui laisser la vie et ses trésors, il rendrait de grands services. Le roi le lui promit. Veland cacha ses trésors en terre et entra au service de *Nidung*. Sa charge fut de prendre soin de trois couteaux que l'on mettait devant le roi à table. Le roi ayant découvert l'habileté de Veland dans l'art de fabriquer des armes, consentit à ce qu'il lutât avec son forgeron ordinaire. Celui-ci fit une armure qu'il croyait impénétrable, mais que Veland fendit en deux d'un seul coup de l'épée d'or qu'il avait fabriquée en peu d'heures. Depuis lors, Veland fut en grande faveur auprès du roi; mais ayant été mal récompensé d'un message pénible et dangereux, il ne songea plus qu'à se venger. Il tenta d'empoisonner le roi, qui s'en aperçut, et lui fit couper les jarrets. Furieux de cette injure, Veland feignit du repentir; et le roi consentit à lui laisser une forge et les outils nécessaires pour composer de belles armures et des bijoux précieux. Alors le vindicatif artisan sut attirer chez lui les deux fils du roi; il les tua et offrit à leur père deux coupes faites avec le crâne de ses enfants. Après quoi il se composa des ailes, s'envola sur la tour la plus élevée, et cria de toutes ses forces pour que le roi vint et lui parlât. En entendant sa voix, le roi sortit. — Veland, dit-il, est-ce que tu es devenu oiseau?

« — Seigneur, répondit le forgeron, je suis maintenant oiseau et homme à la fois; je pars, et tu ne me verras plus. Cependant,

(1) M. Salgues, Des erreurs et des préjugés, etc., t. III, pag. 84.

avant de partir, je veux t'apprendre quelques secrets. Tu m'as fait couper les jarrets pour m'empêcher de m'en aller : je m'en suis vengé : je t'ai privé de tes fils, que j'ai égor-gés de ma main : mais tu trouveras leurs os-sements dans les vases garnis d'or et d'argent dont j'ai orné ta table.

« Ayant dit ces mots, Veland disparut dans les airs.

« Ce récit est la forme la plus complète qu'ait reçue la légende de Vade et de son fils dans les monuments de la littérature scandi-nave. Le chant de l'*Edda* qui nous fait con-naître Veland, diffère dans plusieurs de ses circonstances. Là, Veland est le troisième fils d'un roi *alfe*, c'est-à-dire d'espèce surnatu-relle. Ces trois princes avaient épousé trois valkiries ou fées, qu'ils avaient rencontrées au bord d'un lac, où, après avoir déposé leur robe de cygne, elles s'amusaient à filer du lin. Après sept années de mariage, les val-kiries disparurent, et les deux frères de Ve-land allèrent à la recherche de leurs femmes ; mais Veland resta seul dans sa cabane, et s'appliqua à forger les métaux. Le roi Ni-duth, ayant entendu parler des beaux ouvra-ges d'or que Veland faisait, s'empara du for-geron pendant qu'il dormait, et, comme il faisait peur à la reine, celle-ci ordonna qu'on lui coupât les jarrets. Veland, pour se ven-ger, accomplit les actions différentes que nous avons rapportées. »

Cette histoire de Wade et de son fils a été souvent imitée par les anciens poètes alle-mands et anglo-saxons. Les trouvères fran-çais ont parlé plusieurs fois de Veland, de son habileté à forger des armures. Ils se plaisaient à dire que l'épée du héros qu'ils chantaient avait été trempée par Veland.

VAFTHRUDNIS, génie des Scandinaves renommé pour sa science profonde. Odin alla le défier dans son palais, et le vainquit par la supériorité de ses connaissances.

VAGNOSTE, géant, père d'Agaberte. *Voy.* ce mot.

VAICARANI, fleuve de feu que les âmes doivent traverser avant d'arriver aux enfers, selon la doctrine des Indiens. Si un malade tient en main la queue d'une vache, au mo-ment de sa mort, il passera sans danger le fleuve Vaicarani, parce que la vache, dont il a tenu la queue, se présentera à lui sur le bord du fleuve ; il prendra sa queue et fera doucement le trajet par ce moyen.

VAISSEAU-FANTOME. *Voy.* VOLTIGEUR HOLLANDAIS.

LE VAISSEAU MERVEILLEUX.

Ballade flamande, traduite par M. A. Van Hasselt.

Revêtu de la robe du pèlerin, et la tête nue et les pieds nus, où vas-tu, voyageur, où vas-tu marchant toujours, priant toujours ? Rien ne peut donc t'arrêter, ni le sourire des jeunes filles qui, à ton passage, se sentent prises pour toi d'amour et de pitié, ni l'hos-pitalité des belles châtelaines dont les ma-noirs crénelés s'ouvrent à tout voyageur,

mais ne s'ouvriront jamais à aucun voya-geur avec plus de plaisir qu'à toi ? Rien de tout cela ne peut donc t'arrêter ? Revêtu de la robe du pèlerin, et la tête nue et les pieds nus, où vas-tu, voyageur, où vas-tu mar-chant toujours, priant toujours ?

Le visage amaigri et les pieds déchirés par les ronces et les cailloux, il va le jour tout entier. Sa soif, il l'étanche à la source qui coule le long de la route. Sa faim, il l'apaise en mangeant les fruits qui croissent au bord du chemin. Et la nuit il couche sur la dure. Il traverse ainsi les villes et les villages, les campagnes et les forêts, les plaines et les montagnes. Il franchit ainsi les fleuves et les rivières. Et chaque fois qu'une église se pré-sente sur son passage, il s'agenouille sur le seuil et prie en se frappant le front sur la pierre. Personne ne sait d'où il vient, ni quelle langue il parle. On voit seulement qu'il marche vers le Nord, toujours vers le Nord.

Une marque rouge est imprimée sur son front, une marque rouge que rien ne peut effacer, ni l'eau pure des sources, ni l'eau con-sacrée par l'Eglise pour les baptêmes. Serait-ce le juif-errant, le juif que le Christ char-gea de sa malédiction en montant au Cal-vaire ? Non ; car il s'arrête et plie le genou quand la cloche sonne l'Angelus. Non, car les petits enfants sourient en le voyant, parce que leurs mères disent : — Voilà un saint qui passe. Non ; car il porte un rosaire, au-quel pend une croix d'argent et l'image de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus.

Que la tempête se démène dans l'air, que la pluie tombe à flots pressés, ou que la grêle hache les blés des champs, que le soleil brûle les feuilles aux branches des arbres, ou que les vents soufflent à déraciner les chênes, il va sans s'arrêter. Deux figures, visibles pour lui seul, ne le quittent jamais. Le jour elles marchent à côté de lui. La nuit elles veillent pendant qu'il dort. L'une est vêtue en blanc et porte sur la tête une au-réole lumineuse ; l'autre est vêtue de noir et a les regards obscurcis d'un perpétuel nuage de deuil. Ces deux hommes lui disent des choses que nul mortel n'entend ni ne pour-rait comprendre s'il les entendait.

— Arrête ! arrête ! lui dit l'homme noir. Que la vie ait au moins un charme pour toi ! Laisse ton cœur s'épanouir comme une rose de mai aux baisers d'une femme. J'en ai de si belles dans mon royaume, que le plaisir court dans les veines de celui qui les regarde : des blondes aux yeux azurés comme ces fleurs que le printemps sème sur les bords des lacs ; des brunes aux yeux noirs et bril-lants comme le jais qui étincelle au soleil. — Marche ! marche ! lui dit l'homme blanc. Le salut t'appelle là-bas, le salut et l'éternel bonheur. La porte du ciel attend ta venue pour ouvrir ses battants d'or, et les anges appréhendent leurs ailes aériennes, pour venir au-devant de toi et te sourire avec leur doux sourire. Et il marche toujours vers le Nord.

— Arrête ! arrête ! lui dit l'homme noir. Que le bruit des banquets réveille la joie

dans ton âme ! Sous les lambris élinçelants de mes palais, la table des festins est toujours dressée. Les chansons y retentissent toujours comme des échos qui ne s'endorment jamais, et toujours y résonne le choc des coupes où fume le vin couronné de roses. — Marche ! marche ! lui dit l'homme blanc. Une place t'est réservée au banquet où siègent les saints et les archanges. Le chœur des séraphins y sème, au souffle embaumé du vent, l'harmonie de ces musiques auxquelles Dieu lui-même se réjouit et que la poésie des hommes n'a pas même rêvées. » Ainsi ses deux compagnons lui parlent tour à tour, et il marche vers le Nord.

Quand la terre manque à ses pieds et qu'il est parvenu au bord de la mer, voilà que, dans une chaloupe amarrée au rivage, un homme lui fit signe et l'appela, disant : « Nous t'attendons ! » Et il comprit que c'était le signe promis par le vieux moine, et il entra dans la chaloupe qui prit le large aussitôt, s'avancant vers un navire prêt à lever l'ancre et à jeter ses voiles au vent. Il monta sur le navire dont la poupe arrondie portait un nom de démon, écrit en lettres brunes. Mais à peine fut-il debout sur le tillac, que les voiles s'ouvrirent à grand bruit comme des ailes, et que tout fut enlevé comme la feuille sèche d'un arbre, enlevé par l'ouragan d'automne.

Et maintenant il est seul sur le navire maudit, seul avec l'homme blanc et l'homme noir. Tous deux sont assis à une table, silencieux et roulant sans cesse devant eux des dés faits avec des os ramassés dans une nuit de Noël, sous les bras d'un gibet. Et lui les regarde et ne sait pas que c'est son âme qu'ils jouent, son âme qui, au jour du jugement dernier, doit appartenir au démon ou à Dieu. Depuis six siècles il les regarde jouer ainsi. Depuis six siècles le vaisseau maudit laboure ainsi les vagues de l'Océan, entraîné sans relâche par le souffle de la tempête. Quand il passe avec ses voiles gonflées et ses cordages qui sifflent, l'ours blanc du Nord croit que c'est un tourbillon qui arrive, et il hurle en se cachant dans les crevasses des glaciers.

Que la tempête se déchaîne ou que le calme règne, l'été et l'hiver, le jour et la nuit, il cingle toujours à travers les ravins des flots, sans que les vergues se brisent ou que les antennes se rompent sous les assauts multipliés des vents. Et cependant il n'a ni pilote, ni capitaine, ni matelots pour le conduire. Rien qu'un fanal qui le guide, et ce fanal est un volcan. Enveloppé des plis d'un brouillard, il se montre souvent aux pêcheurs des îles du Nord, et ils font le signe de la croix quand il apparaît. Les marins dont les proues sillonnent l'Océan boréal le pressentent de loin, et, avant même de voir ses mâts penchés, ils se détournent avec effroi de son passage, en disant : — Voilà le vaisseau maudit qui arrive !

LE VAISSEAU ENSORCELÉ (1).

Mon père faisait un petit commerce à Balsora. N'ayant qu'une fortune médiocre, il était de ces gens qui n'aiment pas à courir des risques de peur de compromettre le peu qu'ils possèdent. Il me donna une éducation simple, mais solide, et me mit en état de me suffire de bonne heure à moi-même. J'avais à peine atteint ma dix-huitième année, et il commençait à faire de plus grandes spéculations, lorsqu'il mourut, sans doute frappé par l'inquiétude qu'il éprouvait en songeant qu'il avait risqué mille pièces d'or sur les hasards de la mer. Peu après sa mort, je le félicitai d'être entré au tombeau, car la nouvelle nous arriva de la perte du navire auquel mon père avait confié la partie la plus importante de sa fortune. Ce malheur n'abattit point mon courage. Je vendis le peu qui me restait, et résolu d'aller tenter le sort ailleurs et de partir, accompagné d'un vieux serviteur de mon père qui m'était attaché par une longue habitude, et qui ne voulait point séparer sa destinée de la mienne. Nous nous embarquâmes dans le port de Balsora par un vent favorable. Le navire que nous montions partait pour l'Inde. Nous étions en mer depuis quinze jours, lorsque le capitaine nous annonça une tempête. Il était soucieux en nous disant cela, et il semblait ne pas connaître bien les parages où nous voguions. Il fit carguer toutes les voiles ; nous marchions avec une lenteur extrême. La nuit était venue, froide et claire ; le capitaine croyait déjà s'être trompé sur le pronostic qu'il avait donné. Tout à coup un vaisseau que nous n'avions pas aperçu jusqu'alors passe à côté du nôtre. Des cris et des acclamations s'élevèrent du tillac, tandis qu'il passait ainsi, ce qui ne m'étonna pas médiocrement dans ce moment d'attente fatale. Mais je vis le visage du capitaine pâlir comme celui d'un mort.

— Mon navire est perdu, dit-il. Voilà la mort qui cingle là-bas.

Avant que je l'eusse interrogé sur ce qu'il voulait dire par ces mots, tout l'équipage était devant lui, et lui demandait avec des larmes et des cris de désespoir :

— L'avez-vous vu ? Maintenant c'est fait de nous !

Mais le capitaine ordonna à un vieillard qui se trouvait là de lire des versets de consolation dans le coran, et se plaça lui-même au gouvernail. Mais, hélas ! cela ne servit de rien. La tempête éclata tout à coup, et, avant qu'une heure fût passée, le navire craqua de la proue à la poupe et menaça de couler. Les chaloupes furent mises en mer ; à peine les derniers hommes de l'équipage y furent entrés, que le bâtiment disparut à nos yeux et que j'étais plus nu, plus pauvre qu'un mendiant qui tend la main dans les carrefours. Mais nous n'étions pas au bout de nos misères. La mer devint de plus en plus mauvaise ; les vagues roulaient avec une fureur

(1) Nous croyons ce récit de M. Van Hasselt, auteur de la traduction précédente.

extrême; la chaloupe où je me trouvais n'était plus à gouverner. Je tenais fermement embrassé mon vieux compagnon d'infortune; nous nous jurâmes de ne pas nous séparer. Le jour commença à poindre; mais, aux premiers rayons de l'aurore, le vent saisit notre frêle embarcation, et nous roulâmes dans la mer. Je ne revis plus un seul des hommes de l'équipage. Tout avait disparu; quand je revins à moi, je me retrouvai dans les bras de mon vieux serviteur qui s'était sauvé sur la chaloupe renversée et m'avait entraîné avec lui. La tempête cependant s'était entièrement calmée. Nous ne voyions plus rien autour de nous, plus rien du navire péri. Mais, à quelque distance de nous, flottait un autre vaisseau vers lequel le courant des flots nous poussait. A mesure que nous en approchions, je reconnus plus distinctement ce vaisseau: c'était le même qui avait passé à côté de nous durant la nuit et qui avait fait pâlir le capitaine. Un frisson étrange me saisit à la vue de ce bâtiment. Cette singulière parole: « Voilà la mort qui cingle là-bas, » parole qui s'était pourtant si bien réalisée, et plus encore l'aspect désolé de ce pont où rien ne se montrait, bien que nos voix appelassent de toutes leurs forces, tout cela me remplit d'une inexplicable terreur. Pourtant c'était notre unique moyen de salut. C'est pourquoi nous louâmes le prophète qui nous avait si miraculeusement gardés.

Au tribord du navire pendait un long câble. Nous nagions de toutes nos forces pour l'atteindre: nous y réussîmes enfin. J'appelai à grands cris pour que l'on nous aidât à monter. Personne ne répondit; un silence profond sur le tillac, un silence de mort. Nous grimpâmes le long du câble, moi le premier, car j'étais le plus jeune. Mais quelle épouvante me saisit! Quel horrible spectacle s'offrit à mes regards, quand je mis le pied sur le pont! Tout était couvert de sang; vingt à trente cadavres épars devant moi; au grand mât un homme se tenait debout, richement vêtu et le sabre à la main, le visage couvert d'une pâleur effrayante et le front percé d'un énorme clou qui l'attachait au bois: il était mort aussi. La terreur m'avait paralysé; je ne respirais qu'avec peine. Mon compagnon cependant m'avait rejoint. Lui aussi fut frappé d'épouvante à ce hideux spectacle. Nous étions restés quelques minutes ainsi, immobiles et implorant le prophète par une prière silencieuse que nous récitâmes en nous-mêmes; et, fortifiés ainsi, nous nous hasardâmes à aller plus loin. A chaque pas nous regardions avec effroi autour de nous, craignant de rencontrer quelque chose de plus horrible encore; mais plus rien; rien de vivant; rien que nous et la large mer dont les flots ondoyaient gaiement au soleil. Nous parlions à voix basse, comme si nous craignions que nos voix n'eussent eu le pouvoir de réveiller les morts et de faire se retourner vers nous les yeux éteints du capitaine cloué au mât.

Nous étions parvenus à un escalier qui

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

descendait dans l'intérieur du navire; involontairement nous fîmes halte tous deux en nous regardant et sans que l'un de nous osât dire sa pensée à l'autre.

— O maître! dit mon compagnon, il s'est passé quelque chose d'horrible ici. Cependant, quand même le navire serait là-bas plein d'assassins, j'aimerais mieux me rendre à discrétion que rester plus longtemps parmi les morts.

Je pensais comme lui; nous prîmes courage et nous descendîmes l'escalier, mais là, comme sur le tillac, il y avait un profond et morne silence qu'interrompait seulement le bruit de nos pas. Nous étions parvenus devant la porte de la salle du capitaine. Je mis l'oreille contre la porte: toujours le même silence. J'ouvris, et nous entrâmes. Là, un grand désordre, un pêle-mêle de toutes choses, des armes, des vêtements, des flacons, des verres, les débris d'un banquet, une table servie. Nous allâmes ainsi de chambre en chambre; partout le même spectacle. Puis, dans l'entrepont, une riche cargaison de soie, de perles, de gomme, de parfums.

Nous nous restaurâmes à la table servie encore dans la chambre du capitaine et remontâmes sur le tillac dont nous résolûmes de laver le sang après avoir jeté les cadavres dans la mer. Un frisson inexplicable nous saisit tous deux quand nous trouvâmes qu'il était impossible de les remuer. Ils étaient comme attachés au plancher par un lien invisible; pour les enlever, il eût fallu les détacher avec les planches, et nous n'avions pas à la main les instruments nécessaires. Le capitaine était aussi immobile, et nous ne pûmes tirer de sa main le sabre qu'elle tenait comme un étau de fer. Nous passâmes la journée tout entière au milieu de cette hideuse compagnie de morts. Quand le soir fut revenu, je permis au vieux Ibrahim de se coucher: moi je voulus passer la nuit sur le tillac pour voir s'il ne se présenterait pas quelque moyen de salut. La lune était montée au ciel: d'après la position des étoiles, je jugeai qu'il pouvait être onze heures. Alors je fus pris d'un sommeil invincible; je ne tardai pas à m'endormir derrière une barrique renversée sur le pont. Cependant c'était plutôt un engourdissement qu'un sommeil: car j'entendais distinctement le clapotement des flots qui battaient les flancs du navire et le frisson des voiles qui s'ouvraient et se gonflaient au vent. Tout à coup je crus ouïr des voix et des pas d'hommes sur le tillac. Je voulus me lever pour voir ce que c'était; une force invisible tenait mes membres enchaînés, et il ne me fut pas possible d'ouvrir les yeux. Les voix devinrent de plus en plus distinctes; c'était comme si le joyeux équipage allait et venait autour de moi. Parfois je crus distinguer la voix puissante du commandant et entendre les voiles qu'on déployait et les cordages qui criaient autour des poulies. Mais peu à peu mes perceptions devinrent plus indistinctes, et je tombai dans un sommeil plus profond, où retentissaient vaguement un cliquetis

d'armes et un bruit de combattants. Quand je me réveillai, le soleil était déjà depuis longtemps levé et me brûlait dans le visage. Je regardai avec étonnement autour de moi ; la tempête que nous avions subie, le vaisseau inconnu où nous nous trouvions, ces morts que j'avais vus, les étranges rumeurs que j'avais entendues pendant cette nuit, tout cela me parut un rêve ; je me fus bientôt convaincu par mes yeux que rien n'était changé autour de moi. Tous ces morts étaient là immobiles comme devant, le capitaine toujours debout cloué à son mât. Je me levai pour rejoindre mon vieux compagnon. Il était assis pensif et triste dans la chambre du capitaine.

— O maître, dit-il, lorsqu'il me vit entrer, j'aimerais mille fois mieux être précipité dans les profondeurs de la mer, que de passer encore une nuit dans ce vaisseau ensorcelé. — Je lui demandai ce qui le faisait parler ainsi.

— A peine, répondit-il, avais-je dormi quelques heures, que je me réveillai et que j'entendis courir à droite et à gauche au-dessus de moi. Je pensai d'abord que c'était vous, mais il y avait au moins vingt hommes qui criaient qui s'appelaient à haute voix. Enfin, un pas lourd et pressé descendit l'escalier : En ce moment, mes perceptions devinrent moins claires ; par intervalles seulement je vis le même homme qui est là cloué au mât, s'asseoir à cette table et boire en chautant et en trinquant avec l'habit écarlate que vous voyez là couché mort dans ce coin.

Ainsi parla mon compagnon.

Ce n'était donc plus un rêve ; c'était bien réellement les morts que nous avions entendus. L'idée d'être embarqués en une telle société me parut horrible. Mon vieux Ibrahim, quand il eut fini de parler, était retombé dans la triste rêverie d'où j'étais venu le tirer.

— Maintenant j'y suis ! s'écria-t-il tout à coup.

Il venait de se rappeler je ne sais quelle parole qu'il avait apprise de son père, vieillard plein de sagesse et qui avait vu le monde, parole toute-puissante contre les visions suscitées par magie et contre l'apparition des esprits. Il pensait aussi qu'il serait possible de conjurer le sommeil surnaturel qui nous avait pris, en récitant avec zèle des versets du Coran. L'idée du vieillard me parut bonne et sage. Pleins d'une attente inquiète nous vîmes arriver la nuit. A côté de la chambre du capitaine, il y avait un petit cabinet où nous résolûmes de nous enfermer. Nous perçâmes dans la porte de séparation plusieurs trous assez grands pour voir tout ce qui se passerait dans cette chambre ; Ibrahim écrivit le nom du prophète dans les quatre coins de notre réduit ; puis la porte fut fermée.

La nuit était venue ; il pouvait être onze heures environ, quand un sommeil invincible s'empara de moi. Ibrahim me conseilla de réciter comme lui des versets du Coran ;

ce que je fis et je restai éveillé. Aussitôt un bruit effroyable se fit sur le tillac ; des pas se firent entendre dans l'escalier. Le vieillard murmura l'exorcisme qu'il avait appris de son père :

Si vous descendez du haut de l'air, — Si vous montez des profondeurs de l'Océan, — Si vous avez dormi dans les ténèbres de la tombe, — Si vous êtes nés dans le feu, — Allah est votre seigneur et maître, — Et tous les esprits lui obéissent.

Je n'avais pas une foi complète dans l'exorcisme d'Ibrahim ; mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête. La porte de la chambre du capitaine s'ouvrit. Lui-même entra, son front était percé du clou qui l'attachait au mât ; son sabre était remis dans le fourreau. Un autre l'accompagnait ; tous deux prirent place à la table et burent copieusement en parlant avec une grande vivacité, dans une langue inconnue. Le compagnon du capitaine se leva avec un rire sauvage, lui fit signe ; et tous deux sortirent, le sabre à la main. Alors la rumeur alla toujours croissant sur le pont. C'étaient des cris, des pas, des hurlements et des rires. Puis tout à coup un profond silence. Le matin venu, nous trouvâmes tout dans l'état où nous l'avions laissé la veille.

Ainsi plusieurs jours s'écoulèrent. Nous avançons toujours vers l'orient, où, d'après mes calculs, devaient se trouver des terres. Mais tout le voyage que nous pouvions avoir fait le jour se défaisait la nuit, car chaque matin nous nous retrouvions au même point, quand le soleil se levait. Je ne pus m'expliquer cela qu'en admettant que, la nuit, les morts revenaient à pleines voiles sur leurs pas. Pour l'empêcher, nous carguâmes toutes les voiles, et nous écrivîmes le nom du prophète sur des morceaux de parchemin que nous liâmes autour. La nuit suivante il se fit le même bruit ; le matin, cependant, les toiles n'avaient pas été déployées. Nous les ouvrimmes au vent tout le jour et les jours suivants ; et, le sixième, nous avions fait tant de chemin que nous découvrîmes enfin une terre à l'horizon. Nous rendîmes grâce à Allah et au prophète. Le septième jour nous nous trouvâmes à une légère distance d'une ville. Nous jetâmes l'ancre dans la rade ; et, dans un canot que nous mîmes en mer, nous nous avançâmes à force de rames vers le rivage. Nous prîmes terre après environ une demi-heure de manœuvres. A la porte de la ville je demandai comment elle s'appelait et j'appris que c'était une ville indienne située non loin de l'endroit pour lequel nous nous étions d'abord embarqués. Après être descendus dans un caravansérail, mon compagnon et moi, je m'informai d'un homme sage et instruit, et fis entendre à mon hôte que je désirais en voir un qui fût initié dans les secrets de la magie. Il me conduisit dans une rue écartée, et frappa à la porte d'une petite maison sans apparence. On ouvrit, et mon hôte me quitta après m'avoir recommandé de demander Abbas-Muley.

J'entrai. Un petit homme avec une barbe blanche et un long nez vint au-devant de

moi. Je lui dis que je cherchais le sage Muley.

— C'est moi-même, répondit-il.

Je lui racontai toute l'histoire de notre voyage, et lui demandai un moyen de retirer les morts du navire. Il pensait que l'équipage avait été ensorcelé à cause de quelque crime, et que le charme pourrait se détruire si on les transportait à terre; mais que pour cela il fallait détacher les planches sur lesquelles ils étaient couchés. Je promis de le récompenser richement s'il voulait me faire aider de ses serviteurs pour enlever ces morts. Il consentit, et nous nous mîmes en route avec cinq esclaves armés de scies et de haches. Chemin faisant, Muley ne put trouver assez de paroles pour louer l'idée qui nous était venue de nouer autour des voiles des versets du Coran. Il dit que c'était le seul moyen de nous sauver.

Le jour venait de se lever quand nous atteignîmes le navire. Nous nous mîmes incontinent à l'ouvrage; une heure s'était à peine écoulée qu'il y avait déjà quatre des morts descendus dans le canot. Les esclaves de Muley furent chargés de les conduire au rivage et de les enterrer. Ils racontèrent, à leur retour, qu'à peine déposés sur la terre, les cadavres étaient tombés en poussière.

Avant le soir, il n'y avait plus un seul mort sur le navire, si ce n'était celui qui était cloué au grand mât. Malgré tous nos efforts pour retirer le clou, nous ne pûmes le faire sortir de la largeur d'un cheveu. Alors Muley ordonna qu'on apportât un vase rempli de terre. Quand le vase fut là, le sorcier prononça une formule magique et sema la terre sur la tête du mort qui ouvrit les yeux, souleva lentement la poitrine et secoua ses cheveux d'où ruisselait le sang qui recommença à couler de la blessure ouverte à son front.

— Qui m'a conduit ici, demanda-t-il après s'être un peu remis.

Muley me montra du doigt, et je m'avançai vers le capitaine.

— Merci, inconnu, reprit-il. Tu m'as sauvé de très-longues souffrances. Depuis quinze ans mon corps a erré sur les flots, et mon âme était condamnée à y revenir chaque nuit. Mais maintenant ma tête a touché la terre, et je puis retourner en paix vers mes aïeux.

Je le pressai de raconter de quelle manière il avait été condamné à cette horrible punition.

— Il y a quinze ans, dit-il, j'étais un des plus riches et des plus puissants habitants d'Alger. L'amour du gain me poussa à monter un corsaire et à dépouiller les navires marchands sur les côtes isolées. J'avais, pendant quelque temps, exercé ce métier maudit, lorsque, dans un port de l'île de Zante, je pris à bord un derviche qui avait demandé à faire le trajet pour rien. Nous riions du saint homme qui nous reprochait durement notre sauvage impiété. Un jour, irrité de ses paroles, je lui plongeai mon poignard dans la poitrine.

(1) Wierus, in Pseudomonarch. daemon.

Il en mourut; mais avant d'expirer, il me maudit, moi et tout mon équipage. Le soir, nous jetâmes son corps dans les flots, et la nuit suivante, sa malédiction se réalisa. Mon équipage se mit en révolte contre moi. Un combat horrible s'engagea, et je fus cloué au mât comme vous avez vu. Tous mes hommes, dans cette lutte épouvantable, avaient été cruellement frappés; tous moururent de leurs blessures. Depuis ce jour, toutes les nuits, à l'heure où nous jetâmes dans les flots le corps du derviche, je me suis réveillé avec mes compagnons, et la même lutte a recommencé jusqu'au matin. Ainsi nous avons vogué quinze ans sans pouvoir ni vivre ni mourir. Maintenant que nous avons touché la terre, la mort nous est possible. Donc, merci encore une fois, brave étranger, qui m'avez sauvé d'un supplice qui aurait pu durer des siècles. Et si des trésors peuvent le récompenser, prends ce navire comme une marque de ma reconnaissance.

Le capitaine, après avoir dit ces paroles, laissa choir sa tête sur sa poitrine et rendit le dernier soupir. Puis il tomba en poussière de même que ses compagnons. Ses cendres furent enterrées auprès de celles des autres hommes de l'équipage.

Les marchandises qui étaient à bord, je les vendis avec grands bénéfices. J'en achetai d'autres, engageai des matelots, récompensai dignement le sage Muley et m'embarquai pour ma patrie. Mais j'eus un immense détour, et, chemin faisant, je vendis ma cargaison. Le prophète bénit mon entreprise; après trois quarts d'année, j'entrai à Balsora, riche de tous les trésors que le capitaine m'avait donnés. Mes compatriotes crurent que, dans mes voyages, j'avais découvert la Vallée des Diamants du célèbre Sindbad. Je les laissai dans cette croyance. Et voilà pourquoi tous les jeunes gens de Balsora doivent, quand ils ont atteint leur dix-huitième année, quitter leur ville natale pour aller à la recherche de la Vallée des Diamants. Moi j'ai toujours vécu heureux depuis. Je lis le Coran tous les jours, et vais tous les cinq ans visiter la Mecque, la ville sainte; je fume le tabac de Laodicée, et bois du café de Moka. Aussi, Allah soit béni, Allah et son prophète!

VALAFAR ou MALAFAR, grand et puissant duc de l'empire infernal. Il paraît sous la forme d'un auge, quelquefois sous celle d'un lion avec la tête et les pattes d'une oie et une queue de lièvre. Il connaît le passé et l'avenir, donne du génie et de l'audace aux hommes, et commande trente-six légions (1).

VALENS, empereur arien. « Curieux de savoir le nom de son successeur, il eut recours aux voies extraordinaires et défendues; et comme le démon l'eut informé (2) qu'il le connaîtrait aux lettres *théod*, il fit mourir Théodore, Théodule, sans penser à Théodose, qui lui succéda. Cette histoire, ajoutée Chevreau, est peut-être plus connue que la suivante. Pierre-Louis, duc de Parme,

(2) Par l'alectryomancie. Voyez ce mot

étant averti par Lucas Gauric d'une conspiration contre lui, se mit en tête de savoir le nom des conjurés par l'évocation des esprits. Le démon lui répondit, se voyant pressé, que s'il prenait garde à sa monnaie, il trouverait ce qu'il demandait. Comme la réponse était obscure, et que pour l'entendre il fallait être aussi diable que le diable même, il s'en moqua, quoiqu'elle fût trouvée véritable par l'événement, puisque la légende de la vieille monnaie de Farnèse était P. ALOIS. PARM. et PLAC. DUX. Par ces quatre lettres PLAC., qui signifient *Placentia*, il lui découvrait le lieu et le nom des conjurés. Chaque lettre des quatre marquait la première du nom des quatre familles qui exécutèrent leur entreprise : P, *Pallavicini* ; L, *Landi* ; A, *Anguisciole* ; C, *Consalonieri*. »

VALENTIN, hérésiarque, originaire d'Égypte, qui enseigna sa doctrine peu de temps après la mort du dernier des apôtres. Il admettait un séjour éternel de lumière, qu'il nommait *pléroma* ou plénitude, dans lequel habitait la Divinité. Il y plaçait des *Eons* ou intelligences immortelles, au nombre de trente, les uns mâles, les autres femelles ; il les distribuait en trois ordres, les supposait nés les uns des autres, leur donnait des noms et faisait leur généalogie. Le premier était *Bythos*, la profondeur, qu'il appelait aussi le premier père, *propator*. Il lui donnait pour femme *Ennoia*, l'intelligence, qu'il appelait encore le silence, *Sigé*. Jésus-Christ et le Saint-Esprit étaient les derniers nés de ces Eons.

On a peine à concevoir que Valentin ait eu de nombreux disciples, et que plusieurs sectes soient nées de sa doctrine ; mais l'esprit humain fourvoyé a aussi ses prodiges.

VALENTIN (BASILE). Voyez BASILE-VALENTIN.

VALKIRIÉS, fées des Scandinaves. Voyez VADE.

VAMPIRES. Ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire des vampires, c'est qu'ils ont partagé avec les philosophes, ces autres démons, l'honneur d'étonner et de troubler le XVIII^e siècle ; c'est qu'ils ont épouvanté la Lorraine, la Prusse, la Silésie, la Pologne, la Moravie, l'Autriche, la Russie, la Bohême et tout le nord de l'Europe, pendant que les démolisseurs de l'Angleterre et de la France renversaient les croyances, en se donnant le ton de n'attaquer que les erreurs populaires.

Chaque siècle, il est vrai, a eu ses modes, chaque pays, comme l'observe D. Calmet, a eu ses préventions et ses maladies. Mais les vampires n'ont point paru avec tout leur éclat dans les siècles barbares et chez des peuples sauvages : ils se sont montrés au siècle des Diderot et des Voltaire, dans l'Europe, qui se disait déjà civilisée.

On a donné le nom d'*upiers oupires*, et plus généralement *vampires*, en Occident, de *broucolagues* (vroucolacas) en Morée, de *katakhanès* à Ceylan, — à des hommes morts et

enterrés depuis plusieurs années, ou du moins depuis plusieurs jours, qui revenaient *en corps et en âme*, parlaient, marchaient, infestaient les villages, maltraitaient les hommes et les animaux, et surtout qui suçaient le sang de leurs proches, les épuisaient, leur causaient la mort (1). On ne se délivrait de leurs dangereuses visites et de leurs infestations qu'en les exhumant, les empalant, leur coupant la tête, leur arrachant le cœur, ou les brûlant.

Ceux qui mouraient sucés devenaient habituellement vampires à leur tour. Les journaux publics de la France et de la Hollande parlent, en 1693 et 1694, des vampires qui se montraient en Pologne et surtout en Russie. On voit, dans le *Mercure galant* de ces deux années, que c'était alors une opinion répandue chez ces peuples, que les vampires apparaissaient depuis midi jusqu'à minuit ; qu'ils suçaient le sang des hommes et des animaux vivants avec tant d'avidité, que souvent ce sang leur sortait par la bouche, par les narines, par les oreilles. Quelquefois, ce qui est plus fort encore, leurs cadavres nageaient dans le sang, au fond de leurs cercueils.

On disait que ces vampires, ayant continuellement grand appétit, mangeaient aussi les linges qui se trouvaient autour d'eux. On ajoutait que, sortant de leurs tombeaux, ils allaient la nuit embrasser violemment leurs parents ou leurs amis, à qui ils suçaient le sang en leur pressant la gorge, pour les empêcher de crier. Ceux qui étaient sucés s'affaiblissaient tellement, qu'ils mouraient presque aussitôt. Ces persécutions ne s'arrêtaient pas à une personne seulement : elles s'étendaient jusqu'au dernier de la famille ou du village (car le vampirisme ne s'est guère exercé dans les villes), à moins qu'on n'en interrompît le cours en coupant la tête ou en perçant le cœur du vampire, dont on trouvait le cadavre mou, flexible, mais frais, quoique mort depuis très-longtemps. Comme il sortait de ces corps une grande quantité de sang, quelques-uns le mêlaient avec de la farine pour en faire du pain : ils prétendaient qu'en mangeant ce pain ils se garantissaient des atteintes du vampire.

Voici quelques histoires de vampires.

M. de Vassimont, envoyé en Moravie par le duc de Lorraine Léopold I^{er}, assurait, dit D. Calmet, que ces sortes de spectres apparaissaient fréquemment et depuis longtemps chez les Moraves, et qu'il était assez ordinaire dans ce pays là de voir des hommes morts depuis quelques semaines se présenter dans les compagnies, se mettre à table, sans rien dire, avec les gens de leur connaissance, et faire un signe de tête à quelqu'un des assistants, lequel mourait infailliblement quelques jours après.

Un vieux curé confirma ce fait à M. de Vassimont et lui en cita même plusieurs

(1) C'est la définition que donne le R. P. D. Calmet.

exemples, qui s'étaient, disait-il, passés sous ses yeux.

Les évêques et les prêtres du pays avaient consulté Rome sur ces matières embarrassantes; mais le saint-siège ne fit point de réponse, parce qu'il regardait tout cela comme des visions. Dès lors on s'avisa de déterrer les corps de ceux qui revenaient ainsi, de les brûler ou de les consumer en quelque autre manière : et ce fut par ce moyen qu'on se délivra de ces vampires, qui devinrent de jour en jour moins fréquents. Toutefois, ces apparitions donnèrent lieu à un petit ouvrage composé par Ferdinand de Schertz, et imprimé à Olmutz en 1706, sous le titre de *Magia posthuma*. L'auteur raconte qu'en un certain village, une femme, étant morte munie des sacrements, fut enterrée dans le cimetière à la manière ordinaire. On voit que ce n'était point une excommuniée, mais peut-être une sacrilège. Quatre jours après son décès, les habitants du village entendirent un grand bruit et virent un spectre qui paraissait, tantôt sous la forme d'un chien, tantôt sous celle d'un homme, non à une personne seulement, mais à plusieurs. Ce spectre serrait la gorge de ceux à qui il s'adressait, leur comprimait l'estomac jusqu'à les suffoquer, leur brisait presque tout le corps et les réduisait à une faiblesse extrême : en sorte qu'on les voyait pâles, maigres et exténués. Les animaux mêmes n'étaient pas à l'abri de sa malice : il attachait les vaches l'une à l'autre par la queue, fatiguait les chevaux et tourmentait tellement le bétail de toute sorte, qu'on n'entendait partout que mugissements et cris de douleur. Ces calamités durèrent plusieurs mois : on ne s'en délivra qu'en brûlant le corps de la femme vampire.

L'auteur de la *Magia posthuma* raconte une autre anecdote plus singulière encore : Un pâtre du village de Blow, près la ville de Kadam en Bohême, apparut quelque temps après sa mort avec les symptômes qui annoncent le vampirisme. Le fantôme appelait par leur nom certaines personnes, qui ne manquaient pas de mourir dans la huitaine. Il tourmentait ses anciens voisins, et causait tant d'effroi, que les paysans de Blow déterrerent son corps et le fichèrent en terre avec un pieu qu'ils lui passèrent à travers le cœur. Ce spectre, qui parlait quoiqu'il fût mort, et qui du moins n'aurait plus dû le faire dans une situation pareille, se moquait néanmoins de ceux qui lui faisaient souffrir ce traitement.

— Vous avez bonne grâce, leur disait-il, en ouvrant sa grande bouche de vampire, de me donner ainsi un bâton pour me défendre contre les chiens ! — On ne fit pas attention à ce qu'il put dire, et on le laissa. La nuit suivante il brisa son pieu, se releva, épouvanta plusieurs personnes et en suffoqua plus qu'il n'avait fait jusqu'alors. On le livra au bourreau, qui le mit sur une charrette pour le transporter hors de la ville et l'y brûler. Le cadavre remuait les pieds et les mains, roulait des yeux ardents et hurlait

comme un furieux. Lorsqu'on le perça de nouveau avec des pieux, il jeta de grands cris et rendit du sang très-vermeil; mais quand on l'eut bien brûlé, il ne se montra plus.

On en usait de même, dans le xvii^e siècle, contre les revenants de ce genre; et dans plusieurs endroits, quand on les tirait de terre, on les trouvait pareillement frais et vermeils, les membres souples et maniables, sans vers et sans pourriture, mais non sans une très-grande puanteur.

L'auteur que nous avons cité assure que de son temps on voyait souvent des vampires dans les montagnes de Silésie et de Moravie. Ils apparaissaient en plein jour, comme au milieu de la nuit; et l'on s'apercevait que les choses qui leur avaient appartenu se remuaient et changeaient de place sans que personne parût les toucher. Le seul remède contre ces apparitions était de couper la tête et de brûler le corps du vampire.

Le marquis d'Argens raconte, dans sa cent trente-septième lettre juive, une histoire de vampire qui eut lieu au village de Kisilova, à trois lieues de Gradisch. Ce qui doit le plus étonner dans ce récit, c'est que d'Argens, alors incrédule, ne met pas en doute cette aventure :

On vient d'avoir en Hongrie, dit-il, une scène de vampirisme qui est dûment attestée par deux officiers du tribunal de Belgrade, lesquels ont fait une descente sur les lieux, et par un officier des troupes de l'empereur, à Gradisch : celui-ci a été témoin oculaire des procédures. Au commencement de septembre mourut, dans le village de Kisilova, un vieillard âgé de soixante-deux ans. Trois jours après qu'il fut enterré, il apparut à son fils pendant la nuit et lui demanda à manger. Celui-ci en ayant apporté, le spectre mangea; après quoi il disparut. Le lendemain, le fils raconta à ses voisins ce qui lui était arrivé. Le fantôme ne se montra pas ce jour-là; mais la troisième nuit, il revint demander encore à souper. On ne sait pas si son fils lui en donna ou non; mais on le trouva le lendemain mort dans son lit. Le même jour, cinq ou six personnes tombèrent subitement malades dans le village, et moururent l'une après l'autre en peu de temps. Le bailli du lieu, informé de ce qui se passait, en fit présenter une relation au tribunal de Belgrade, qui envoya à ce village deux de ses agents, avec un bourreau, pour examiner l'affaire. Un officier impérial s'y rendit de Gradisch, pour être témoin d'un fait dont il avait si souvent ouï parler. On ouvrit les tombeaux de tous ceux qui étaient morts depuis six semaines. Quand on en vint à celui du vieillard, on le trouva les yeux ouverts, d'une couleur vermeille, ayant une respiration naturelle, cependant immobile et mort : d'où l'on conclut que c'était un insigne vampire. Le bourreau lui enfonça un pieu dans le cœur; on fit un bûcher et l'on réduisit en cendres son cadavre. On ne trouva aucune marque de vampirisme, ni

dans le corps du fils, ni dans celui des autres morts.

« Grâces à Dieu, ajoute le marquis d'Argens, nous ne sommes rien moins que crédules; nous avouons que toutes les lumières de la physique que nous pouvons approcher de ce fait ne découvrent rien de ses causes : cependant nous ne pouvons refuser de croire véritable un fait attesté juridiquement et par des gens de probité. »

Vers l'an 1725, un soldat qui était en garnison chez un paysan des frontières de la Hongrie vit entrer, au moment du souper, un inconnu qui se mit à table auprès du maître de la maison. Celui-ci en fut très-effrayé, de même que le reste de la compagnie. Le soldat ne savait qu'en juger, et craignait d'être indiscret en faisant des questions, parce qu'il ignorait de quoi il s'agissait. Mais le maître du logis étant mort le lendemain, il chercha à connaître le sujet qui avait produit cet accident et mis toute la maison dans le trouble. On lui dit que l'inconnu qu'il avait vu entrer et se mettre à table, au grand effroi de la famille, était le père du maître de la maison; qu'il était mort et enterré depuis dix ans, et qu'en venant ainsi s'asseoir auprès de son fils, il lui avait apporté la mort. Le soldat raconta ces choses à son régiment. On en avertit les officiers généraux, qui donnèrent commission au comte de Cabreras, capitaine d'infanterie, de faire information de ce fait. Cabreras s'étant transporté sur les lieux avec d'autres officiers, un chirurgien et un auditeur, ils entendirent les dépositions de tous les gens de la maison, qui attestèrent que le revenant n'était autre que le père du maître du logis, et que tout ce que le soldat avait rapporté était exact : ce qui fut aussi affirmé par la plupart des habitants du village. En conséquence, on fit tirer de terre le corps de ce spectre. Son sang était fluide et ses chairs aussi fraîches que celles d'un homme qui vient d'expirer. On lui coupa la tête : après quoi on le remit dans son tombeau. On exhumait ensuite, après d'amples informations, un homme mort depuis plus de trente ans, qui était revenu trois fois dans sa maison à l'heure du repas, et qui avait sucé au cou, la première fois, son propre frère; la seconde, un de ses fils; la troisième, un valet de la maison. Tous trois en étaient morts presque sur-le-champ. Quand ce vieux vampire fut déterré, on le trouva comme le premier, ayant le sang fluide et le corps frais. On lui planta un grand clou dans la tête, et ensuite on le remit dans son tombeau. Le comte de Cabreras fit brûler un troisième vampire, qui était enterré depuis seize ans, et qui avait sucé le sang et causé la mort à deux de ses fils. — Alors enfin le pays fut tranquille (1).

On a vu, dans tout ce qui précède, que généralement, lorsqu'on exhume les vampires, leurs corps paraissent vermeils, souples, bien conservés. Cependant, malgré

tous ces indices de vampirisme, on ne procédait pas contre eux sans formes judiciaires. On citait et on entendait les témoins, on examinait les raisons des plaignants, on considérait avec attention les cadavres : si tout annonçait un vampire, on le livrait au bourreau qui le brûlait. Il arrivait quelquefois que ces spectres paraissaient encore pendant trois ou quatre jours après leur exécution, cependant leur corps avait été réduit en cendres. Assez souvent on différait d'enterrer pendant six ou sept semaines les corps de certaines personnes suspectes. Lorsqu'ils ne pourrissaient point, et que leurs membres demeuraient souples, leur sang fluide, alors on les brûlait. On assurait que les habits de ces défunts se remuaient et changeaient de place, sans qu'aucune personne les touchât. L'auteur de la *Magia posthuma* raconte que l'on voyait à Olmutz, à la fin du xvii^e siècle, un de ces vampires qui, n'étant pas enterré, jetait des pierres aux voisins et molestait extrêmement les habitants.

Dom Calmet rapporte, comme une circonstance particulière, que, dans les villages où l'on est infesté du vampirisme, on va au cimetière, on visite les fosses; on en trouve qui ont deux ou trois, ou plusieurs trous de la grosseur du doigt; alors on fouille dans ces fosses, et l'on ne manque pas d'y trouver un corps souple et vermeil. Si on coupe la tête de ce cadavre, il sort de ses veines et de ses artères un sang fluide, frais et abondant. Le savant bénédictin demande ensuite si ces trous qu'on remarquait dans la terre qui couvrait les vampires, pouvaient contribuer à leur conserver une espèce de vie, de respiration, de végétation, et rendre plus croyable leur retour parmi les vivants; il pense avec raison que ce sentiment (fondé d'ailleurs sur des faits qui n'ont rien de réellement constaté), n'est ni probable, ni digne d'attention.

Le même écrivain cite ailleurs, sur les vampires de Hongrie, une lettre de M. de l'Isle de Saint-Michel, qui demeura longtemps dans les pays infestés, et qui devait en savoir quelque chose. Voici comment M. de l'Isle s'explique là-dessus :

« Une personne se trouve attaquée de langueur, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil, et, au bout de huit ou dix jours, quelquefois quinze, meurt sans fièvre et sans aucun autre symptôme de maladie que la maigreur et le dessèchement. On dit, en Hongrie, que c'est un vampire qui s'attache à cette personne et lui suce le sang. De ceux qui sont atteints de cette mélancolie noire, la plupart, ayant l'esprit troublé, croient voir un spectre blanc qui les suit partout, comme l'ombre fait le corps.

« Lorsque nous étions en quartiers d'hiver chez les Valaques, deux cavaliers de la compagnie dont j'étais cornette moururent de cette maladie; et plusieurs autres, qui en étaient atteints, seraient probablement morts de même, si un caporal de notre com-

(1) D. Calmet déclare qu'il tient ces faits d'un homme grave, qui les tenait de M. le comte de Cabreras.

pagnie n'avait guéri les imaginations, en exécutant le remède que les gens du pays emploient pour cela. Quoique assez singulier, je ne l'ai jamais lu nulle part. Le voici :

« On choisit un jeune garçon, on le fait monter à poil sur un cheval entier, absolument noir ; on conduit le jeune homme et le cheval au cimetière ; ils se promènent sur toutes les fosses. Celle où l'animal refuse de passer, malgré les coups de cravache qu'on lui délivre, est regardée comme renfermant un vampire. On ouvre cette fosse, et on y trouve un cadavre aussi beau et aussi frais que si c'était un homme tranquillement endormi. On coupe, d'un coup de bêche, le cou de ce cadavre ; il en sort abondamment un sang des plus beaux et des plus vermeils, du moins on croit le voir ainsi. Cela fait, on remet le vampire dans sa fosse, on la comble, et on peut compter que dès lors la maladie cesse, et que tous ceux qui en étaient atteints recouvrent leurs forces peu à peu, comme des gens qui échappent d'une longue maladie d'épuisement..... »

Les Grecs appellent leurs vampires broucoliques ; ils sont persuadés que la plupart des spectres d'excommuniés sont vampires ; qu'ils ne peuvent pourrir dans leurs tombeaux ; qu'ils apparaissent le jour comme la nuit, et qu'il est très-dangereux de les rencontrer.

Léon Allatius, qui écrivait au ^{xvi}^e siècle, entre là-dessus dans de grands détails ; il assure que dans l'île de Chio les habitants ne répondent que lorsqu'on les appelle deux fois ; car ils sont persuadés que les broucoliques ne les peuvent appeler qu'une fois seulement. Ils croient encore que quand un broucolique appelle une personne vivante, si cette personne répond, le spectre disparaît ; mais celui qui a répondu meurt au bout de quelques jours. On raconte la même chose des vampires de Bohême et de Moravie.

Pour se garantir de la funeste influence des broucoliques, les Grecs déterrèrent le corps du spectre et le brûlèrent, après avoir récité sur lui des prières. Alors ce corps, réduit en cendres, ne paraît plus.

Ricaut, qui voyagea dans le Levant au ^{xvii}^e siècle, ajoute que la peur des broucoliques est générale aux Turcs comme aux Grecs. Il raconte un fait qu'il tenait d'un caloyer candiot, lequel lui avait assuré la chose avec serment :

Un homme étant mort excommunié pour une faute qu'il avait commise dans la Morée, fut enterré sans cérémonie dans un lieu écarté, et non en terre sainte. Les habitants furent bientôt effrayés par d'horribles apparitions qu'ils attribuèrent à ce malheureux. On ouvrit son tombeau au bout de quelques années, on y trouva son corps enflé, mais sain et bien dispos ; ses veines étaient gonflées du sang qu'il avait sucé : on reconnut en lui un broucolique. Après qu'on eut dé-

libéré sur ce qu'il y avait à faire, les caloyers furent d'avis de démembrer le corps, de le mettre en pièces et de le faire bouillir dans le vin ; car c'est ainsi qu'ils en usent, de temps très-ancien, envers les broucoliques. Mais les parents obtinrent, à force de prières, qu'on différât cette exécution ; ils envoyèrent en diligence à Constantinople, pour solliciter du patriarche l'absolution dont le défunt avait besoin. En attendant, le corps fut mis dans l'église, où l'on disait tous les jours des prières pour son repos. Un matin que le caloyer faisait le service divin, on entendit tout d'un coup une espèce de détonation dans le cercueil : on l'ouvrit, et l'on trouva le corps dissous, comme doit l'être celui d'un mort enterré depuis sept ans. On remarqua le moment où le bruit s'était fait entendre : c'était précisément l'heure où l'absolution accordée par le patriarche avait été signée.....

Les Grecs et les Turcs s'imaginent que les cadavres des broucoliques mangent pendant la nuit, se promènent, font la digestion de ce qu'ils ont mangé, et se nourrissent réellement. (*Voy. MASTICATION.*) Ils content qu'en déterrants ces vampires, on en a trouvé qui étaient d'un coloris vermeil, et dont les veines étaient tendues, par la quantité de sang qu'ils avaient sucé ; que, lorsqu'on leur ouvre le corps, il en sort des ruisseaux de sang aussi frais que celui d'un jeune homme d'un tempérament sanguin. Cette opinion populaire est si généralement répandue, que tout le monde en raconte des histoires ciconstanciées.

L'usage de brûler les corps des vampires est très-ancien dans plusieurs autres pays. Guillaume de Neubrige, qui vivait au ^{xiii}^e siècle, raconte (1) que, de son temps, on vit en Angleterre, dans le territoire de Buckingham, un spectre qui apparaissait en corps et en âme, et qui vint épouvanter sa femme et ses parents. On ne se défendait de sa méchanceté qu'en faisant grand bruit lorsqu'il approchait. Il se montra même à certaines personnes en plein jour. L'évêque de Lincoln assembla sur cela son conseil, qui lui dit que pareilles choses étaient souvent arrivées en Angleterre, et que le seul remède que l'on connût à ce mal était de brûler le corps du spectre. L'évêque ne put goûter cet avis qui lui parut cruel. Il écrivit une cédula d'absolution ; elle fut mise sur le corps du défunt, que l'on trouva aussi frais que le jour de son enterrement, et depuis lors le fantôme ne se montra plus. Le même auteur ajoute que les apparitions de ce genre étaient alors très-fréquentes en Angleterre.

Quant à l'opinion répandue dans le Levant, que les spectres se nourrissent, on la trouve établie depuis plusieurs siècles dans d'autres contrées. Il y a longtemps que les Allemands sont persuadés que les morts *mâchent comme des porcs* dans leurs tombeaux, et qu'il est facile de les entendre grogner en

(1) Wilhelm. Neubrig. Rerum anglic., lib. v, cap. 22.

broyant ce qu'ils dévorent (1). Philippe Rehrus, au xvii^e siècle, et Michel Raufft, au commencement du xviii^e, ont même publié des traités sur les morts quimangent dans leurs sépulcres (2).

Après avoir parlé de la persuasion où sont les Allemands qu'il y a des morts qui dévorent les linges et tout ce qui est à leur portée, même leur propre chair, ces écrivains remarquent qu'en quelques endroits de l'Allemagne, pour empêcher les morts de mâcher, on leur met dans le cercueil une motte de terre sous le menton ; qu'ailleurs on leur fourre dans la bouche une petite pièce d'argent et une pierre, et que d'autres leur serrent fortement la gorge avec un mouchoir. Ils citent des morts qui se sont dévorés eux-mêmes dans leur sépulcre.

On doit s'étonner de voir des savants trouver quelque chose de prodigieux dans des faits aussi naturels. Pendant la nuit qui suivit les funérailles du comte Henri de Salm, on entendit dans l'église de l'abbaye de Haute-Seille, où il était enterré, des cris sourds que les Allemands auraient sans doute pris pour le grognement d'une personne qui mâche ; et le lendemain, le tombeau du comte ayant été ouvert, on le trouva mort, mais renversé et le visage en bas, au lieu qu'il avait été inhumé sur le dos. On l'avait enterré vivant. On doit attribuer à une cause semblable l'histoire rapportée par Raufft, d'une femme de Bohême, qui, en 1345, mangea dans sa fosse la moitié de son linceul sépulcral.

Dans le dernier siècle, un pauvre homme ayant été inhumé précipitamment dans le cimetière, on entendit pendant la nuit du bruit dans son tombeau ; on l'ouvrit le lendemain, et on trouva qu'il s'était mangé les chairs des bras. Cette homme, ayant bu de l'eau-de-vie avec excès, avait été enterré vivant.

Une demoiselle d'Augsbourg tomba dans une telle léthargie, qu'on la crut morte ; son corps fut mis dans un caveau profond, sans être couvert de terre ; on entendit bientôt quelque bruit dans le tombeau ; mais on n'y fit point attention. Deux ou trois ans après, quelqu'un de la même famille mourut ; on ouvrit le caveau, et l'on trouva le corps de la demoiselle auprès de la pierre qui en fermait l'entrée ; elle avait en vain tenté de déranger cette pierre, et elle n'avait plus de doigt à la main droite, qu'elle s'était dévorée de désespoir.

Voyez ENTERRÉS VIVANTS. — M. le baron Jules de Saint-Genois nous a conservé l'anecdote suivante, qui peut trouver place ici.

« Léthargie ! voilà un de ces mots qui fait toujours naître d'horribles pensées, qui fait involontairement pâlir le front le plus riant, le plus insoucieux. Etre enfermé dans une étroite bière, avoir le corps enveloppé d'un froid linceul, avoir au-dessus de soi cinq ou

six pieds de terre, et tout à coup reprendre vie, recommencer à penser, se ressouvenir que ceux qui vous étaient le plus chers vous ont cloué au fond d'un cercueil sans pouvoir espérer de revenir à la lumière. Rien que d'y songer, une sueur glacée parcourt tous les membres, on sent les cheveux se dresser sur la tête et tous les nerfs se crispier ! Revivre dans le cercueil ! Oh ! la nature est bien cruelle parfois ! Répandre la pâleur livide des morts sur la face d'un de ses enfants, rendre froid comme le marbre un cadavre que l'âme habite encore sous son enveloppe de chair, et puis par un caprice dont on ose à peine mesurer l'incompréhensible étendue, rappeler ce corps à l'existence ordinaire, et lui faire connaître en même temps l'impossibilité de conserver la vie ! C'est effroyable.

« L'anecdote que je vais raconter et dont je garantis l'authenticité entière, justifiera assez les réflexions que nous venons de faire.

« A Bruxelles dans la rue de la Fortune près de la place du Grand-Sablon, demeure une espèce de brocanteur ou fripier, brave et honnête homme, qui peut avoir maintenant 73 ans.

« Un jour que j'allai chez lui pour troquer des livres, toute sa physionomie me sembla empreinte d'une si grande originalité, qu'il me prit fantaisie de demander quelques détails sur sa personne.

« — Comment vous nommez-vous ? lui dis-je.

« — Moi, monsieur, me répondit-il avec le plus grand sérieux, il y a quarante années j'étais inscrit à l'état civil : Jean-Pierre-Paul D. ; mais Jean-Pierre-Paul D. étant décédé, je ne m'appelle plus que le ressuscité de la rue de la Fortune !

« — Je ne vous comprends pas, lui répliquai-je, expliquez-vous.

« — Je conçois cela, repartit-il, en se donnant un air à la fois grave et goguenard, tel que vous me voyez, j'ai été mort pour vous servir.

« Je reculai d'un pas à cette étrange profession de foi.

« — C'est-à-dire, ajouta-t-il que j'ai été plongé dans une léthargie de 49 heures.

« Moi qui avais souvent réfléchi sur l'affreuse situation d'un léthargique, je sentis ma curiosité piquée au dernier point, et je m'empressai de lui dire : Racontez-moi cette histoire-là tout au long, rapportez-moi tout ce que vous avez pensé dans l'état où vous vous êtes trouvé.

« — Volontiers, fit-il, asseyez-vous. Alors prenant une pose tout oratoire, comme un académicien déclamant son discours de réception, il commença : Il y a 40 ans, c'était le 20 juillet 1794, le lendemain de la kermesse de Bruxelles ; mon père, quoique pauvre, avait donné un joyeux repas de famille ; je mangeai et bus beaucoup, nous rîmes de

(1) Les anciens croyaient aussi que les morts mangeaient. On ne dit pas s'ils les entendaient mâcher ; mais il est certain qu'il faut attribuer à l'idée qui conservait aux morts la faculté de manger l'habitude des repas funèbres qu'on

servait, de temps immémorial et chez tous les peuples, sur la tombe du défunt.

(2) De masticatione mortuorum in tumulis.

même; enfin c'était une véritable fête de bons bourgeois. On se leva de table. Je voulus faire comme les autres, mais je sentis tout à coup un étrange vertige; une violente commotion frappa toute ma personne, mes membres saisis d'une torpeur subite se roidirent; je tombai par terre asphyxié par l'apoplexie. Mon corps paraissait entièrement privé de vie et j'étais devenu froid comme glace. Je vivais cependant, mais mes esprits étaient complètement engourdis; après quelques heures les pensées me revinrent. Alors j'entendis tout ce qu'on faisait autour de moi, les pleurs et les sanglots de mes parents, l'avis du médecin qu'on avait appelé sur les lieux, je ne perdis pas un seul mot. On m'ensevelit, je fus couché sur la paille, un homme vint me mesurer la taille pour confectionner mon cercueil. Je ne saurais vous exprimer tout ce que j'éprouvai depuis l'instant que je perdis connaissance jusqu'à celui de ma résurrection. Ma tête, si froide à l'extérieur, était ardente au dedans comme un fer rouge, les idées les plus épouvantables s'y entrechoquaient, je me sentais vivre, et lorsqu'il me semblait pouvoir soulever un de mes membres, j'étais comme emboîté dans un moule de plomb; lorsque je croyais parler, j'entendais dans l'intérieur de ma tête un bourdonnement sourd, pareil à celui d'une cloche éloignée ou d'une lointaine décharge d'artillerie. Cette lutte entre l'âme et la matière était terrible; les efforts inouïs que je pensais avoir faits pour donner des signes de mon existence, eurent bientôt fatigué à un tel degré mes facultés intelligentes, qu'à ce combat intérieur succéda insensiblement un calme étrange, une douce et suave somnolence qui effaça presque entièrement le souvenir de ce qui m'était arrivé. Je sentis bien au bout de quelque temps un mouvement tantôt uniforme, tantôt saccadé, mais ce mouvement me paraissait avoir tant de charme, que je croyais être poussé dans les airs par un vent léger qui me relevait et me rabais-sait tour à tour; ce mouvement, c'était celui que j'avais éprouvé lorsqu'on me renferma dans la bière, lorsque le tombereau des morts me transporta au cimetière, lorsqu'on me descendit dans la fosse et qu'on rejeta au-dessus de moi les pelletées de terre fraîche.

« Je ne discernai rien de ce qui s'était fait; il m'était impossible de rassembler mes idées, de les coudre ensemble, quelque effort que je tentasse pour ressaisir le fil des événements.

« Lorsque tout mouvement eut cessé et que tout autour de moi fut redevenu silencieux, on aurait dit que j'étais resté suspendu dans une atmosphère épaisse et lourde, que je n'avais pour me soutenir que le vague de l'immensité; j'éprouvais une nonchalance qui caressait tout mon être, comme il arrive quelquefois qu'on en éprouve dans les rêves. J'avais perdu le sentiment de lieu, de temps, de besoin matériel, de souffrance, de froid. Cet état négatif a dû avoir une bien longue durée, puisque ce n'est que quarante-neuf heures après mon inhumation que je revins

à la vie réelle. Au bout de ce temps je ressentis tout à coup un malaise inexprimable, qui devint de plus en plus violent; mes sens engourdis depuis trois jours se reveillèrent comme en sursaut, ma première sensation fut celle que me faisait éprouver la faim; avant même que mes membres commençassent à remuer, ce mal me dévorait d'une manière affreuse. Bientôt j'essayai de soulever la tête, la puissance du mouvement m'était rendue; alors j'étendis les bras et les pieds, et je rencontrai partout un obstacle et un froid glacial qui roidissait tous mes membres. Je me mis à tâtonner des mains, je tentai de me retourner, mais l'étroite capacité du cercueil m'empêcha bientôt d'exécuter ma pensée. Je réfléchis un instant, un sentiment indéfinissable s'empara de moi; tout à coup une idée, rapide comme un éclair m'apparut, celle de mon existence; puis tous mes souvenirs accoururent se grouper autour de moi pour me rappeler mon horrible sort; ma léthargie venait de finir, je renaissais à la vie au fond d'un cercueil! Un désespoir frénétique m'atteignit; ne plus revoir le soleil, mourir, et mourir de faim, cette pensée me brisait et tordait impitoyablement mon cœur. Je déchirai le linceul qui me recouvrait, je le mâchai, pour que le suc que j'en retirais me servît de nourriture; de rage je frappai de ma tête l'horrible cage qui me servait de tombeau. Puis l'idée de pouvoir me sauver encore me revint à l'esprit; je me mis à distendre mes pieds et mes mains pour faire entrebailler le cercueil; mais mes efforts restaient sans succès, je pleurais des larmes de sang.

« Reprenant courage j'essayai enfin une dernière fois. Oh! bonheur, je sentis les planches céder; la joie m'aurait rendu fou si je ne m'étais pas rappelé qu'une épaisse couche de terre me recouvrait encore. Je redoublai d'efforts, je me plaçai sur le ventre et je tentai de soulever ainsi le couvercle du cercueil; je réussis; la planche s'entr'ouvrit; puis je tâchai de me mettre sur les genoux, et de cette manière je repoussai avec assez de facilité la terre qui pesait sur moi, je revis le soleil, j'avais échappé au bras de la mort, et je bénis le ciel de m'avoir fait assez pauvre pour que le fossoyeur ne m'eût creusé qu'une fosse de trois pieds de profondeur, qui m'avait permis de me soustraire aux plus effroyables angoisses, aux tortures les plus atroces, dont j'avais déjà appris à connaître une partie!

« Je me rendis chez le gardien du cimetière qui, quoiqu'épouvanté de ma présence et de mon étrange costume (j'étais nu), s'empressa de me donner quelque nourriture. Il me prêta des vêtements; je revins chez moi, et Jean-Pierre-Paul D., quoique enterré pendant 49 heures, est devant vous aujourd'hui, âgé de 73 ans. »

Mais revenons aux broucclaques ou vampires grecs.

Tournefort raconte, dans le tome I^{er} de son Voyage au Levant, la manière dont il vit ex-

humer un broucolaque de l'île de Mycone, où il se trouvait en 1701 ;

« C'était un paysan d'un naturel chagrin et querelleur, circonstance qu'il faut remarquer dans de pareils sujets ; il fut tué à la campagne, on ne sait ni par qui, ni comment. Deux jours après qu'on l'eut inhumé dans une chapelle de la ville, le bruit courut qu'on le voyait la nuit se promener à grands pas, et qu'il venait dans les maisons, renverser les meubles, éteindre les lampes, embrasser les gens par derrière et faire mille tours d'espiègle. On ne fit qu'en rire d'abord. Mais l'affaire devint sérieuse lorsque les plus honnêtes gens commencèrent à se plaindre. Les papas (prêtres grecs) convenaient eux-mêmes du fait, et sans doute ils avaient leurs raisons. Cependant le spectre continuait la même vie. On décida enfin, dans une assemblée des principaux de la ville, des prêtres et des religieux, qu'on attendrait, selon je ne sais quel ancien cérémonial, les neuf jours après l'enterrement. Le dixième jour, on dit une messe dans la chapelle où était le corps, afin de chasser le démon que l'on croyait s'y être renfermé. La messe dite, on déterra le corps et on se mit en devoir de lui ôter le cœur ; ce qui excita les applaudissements de toute l'assemblée. Le corps sentait si mauvais, que l'on fut obligé de brûler de l'encens ; mais la fumée, confondue avec la mauvaise odeur, ne fit que l'augmenter, et commença d'échauffer la cervelle de ces pauvres gens : leur imagination se remplit de visions. On s'avisa de dire qu'il sortait une épaisse fumée de ce corps. Nous n'osions pas assurer, dit Tournefort, que c'était celle de l'encens. On ne criait que *Vroucolacas* dans la chapelle et dans la place. Le bruit se répandait dans les rues comme par mugissements, et ce nom semblait fait pour tout ébranler. Plusieurs assistants assuraient que le sang était encore tout vermeil ; d'autres juraient qu'il était encore tout chaud ; d'où l'on concluait que le mort avait grand tort de n'être pas mort, ou, pour mieux dire, de s'être laissé ranimer par le diable. C'est là précisément l'idée qu'on a d'un broucolaque ou vroucolaque. Les gens qui l'avaient mis en terre prétendirent qu'ils s'étaient bien aperçus qu'il n'était pas roide, lorsqu'on le transportait de la campagne à l'église pour l'enterrer, et que, par conséquent, c'était un vrai broucolaque. C'était le refrain. Enfin, on fut d'avis de brûler le cœur du mort, qui, après cette exécution, ne fut pas plus docile qu'auparavant. On l'accusa encore de battre les gens la nuit, d'enfoncer les portes, de déchirer les habits et de vider les cruches et les bouteilles. C'était un mort bien altéré. Je crois, ajoute Tournefort, qu'il n'épargna que la maison du consul chez qui nous logions. Mais tout le monde avait l'imagination renversée ; c'était une vraie maladie de cerveau, aussi dangereuse que la manie et la rage. On voyait des familles entières abandonner leurs maisons, portant leurs grabats à la place pour y passer la nuit. Les plus sensés se re-

tiraient à la campagne. Les citoyens un peu zélés pour le bien public assuraient qu'on avait manqué au point le plus essentiel de la cérémonie. Il ne fallait, disaient-ils, célébrer la messe qu'après avoir ôté le cœur du défunt. Ils prétendaient qu'avec cette précaution on n'aurait pas manqué de surprendre le diable, et sans doute il n'aurait eu garde d'y revenir ; au lieu qu'ayant commencé par la messe, il avait eu le temps de rentrer, après s'être d'abord enfui. On fit cependant des processions dans toute la ville pendant trois jours et trois nuits ; on obligea les papas de jeûner ; on se détermina à faire le guet pendant la nuit, et on arrêta quelques vagabonds qui assurément avaient part à tout ce désordre. Mais on les relâcha trop tôt, et deux jours après, pour se dédommager du jeûne qu'ils avaient fait en prison, ils recommencèrent à vider les cruches de vin de ceux qui avaient quitté leur maison la nuit. On fut donc obligé de recourir de nouveau aux prières.

« Un matin que l'on récitait certaines oraisons, après avoir planté quantité d'épées nues sur la fosse du cadavre, que l'on déterrât trois ou quatre fois par jour, suivant le caprice du premier venu, un Albanais qui se trouvait à Mycone s'avisa de dire, d'un ton de docteur, qu'il était ridicule de se servir, en pareils cas, des épées des chrétiens. Ne voyez-vous pas, pauvres gens, ajouta-t-il, que la garde de ces épées, faisant une croix avec la poignée, empêche le diable de sortir de ce corps ? Que ne vous servez-vous plutôt des sabres des Turcs ? L'avis ne servit de rien ; le broucolaque ne fut pas plus traitable, et on ne savait plus à quel saint se vouer, lorsqu'on résolut tout d'une voix unanime de brûler le corps tout entier : après cela ils défiaient bien le diable de s'y nicher. On prépara donc un bûcher avec du goudron, à l'extrémité de l'île de Saint-George, et les débris du corps furent consumés le 1^{er} janvier 1701. Dès lors on n'entendit plus parler du broucolaque. On se contenta de dire que le diable avait été bien attrapé cette fois-là, et l'on fit des chansons pour le tourner en ridicule. »

« Dans tout l'Archipel, dit encore Tournefort, on est bien persuadé qu'il n'y a que les Grecs du rit grec dont le diable ranime les cadavres. Les habitants de l'île de Santorine appréhendent fort ces sortes de spectres. Ceux de Mycone, après que leurs visions furent dissipées, craignaient également les poursuites des Turcs et celles de l'évêque de Tine. Aucun prêtre ne voulut se trouver à Saint-George quand on brûla le corps, de peur que l'évêque n'exigeât une somme d'argent pour avoir fait déterrer et brûler le mort sans sa permission. Pour les Turcs, il est certain qu'à la première visite ils ne manquèrent pas de faire payer à la communauté de Mycone le sang de ce pauvre revenant, qui fut, en toute manière, l'abomination et l'horreur de son pays. »

On a publié, en 1773, un petit ouvrage intitulé (1) : *Pensées philosophiques et chré-*

(1) *Philosophicæ et christianæ cogitationes de vampiriis*, a Joanne Christophoro Herenbergio.

tiennes sur les vampires, par Jean-Christophe Herenberg. L'auteur parle, en passant, d'un spectre qui lui apparut à lui-même en plein midi : il soutient en même temps que les vampires ne font pas mourir les vivants, et que tout ce qu'on en débile ne doit être attribué qu'au trouble de l'imagination des malades. Il prouve par diverses expériences que l'imagination est capable de causer de très-grands dérangements dans le corps et dans les humeurs. Il rappelle qu'en Esclavonie on empalait les meurtriers, et qu'on y perçait le cœur du coupable par un pieu qu'on lui enfonçait dans la poitrine. Si l'on a employé le même châtiment contre les vampires, c'est parce qu'on les suppose auteurs de la mort de ceux dont on dit qu'ils sucent le sang.

Christophe Herenberg donne quelques exemples de ce supplice exercé contre les vampires, l'un dès l'an 1337, un autre en l'année 1347, etc. ; il parle de l'opinion de ceux qui croient que les morts mâchent dans leurs tombeaux, opinion dont il tâche de prouver l'antiquité par des citations de Tertullien, au commencement de son livre de la *Résurrection*, et de saint Augustin, livre viii de la *Cité de Dieu*.

Quant à ces cadavres qu'on a trouvés, dit-on, pleins d'un sang fluide, et dont la barbe, les cheveux et les ongles se sont renouvelés, — avec beaucoup de bienveillance on peut rabattre les trois quarts de ces prodiges ; et encore faut-il être complaisant pour en admettre une partie. Tous ceux qui raisonnent connaissent assez combien le crédule vulgaire et même certains historiens sont portés à grossir les choses qui paraissent extraordinaires. Cependant il n'est pas impossible d'en expliquer physiquement la cause. On sait qu'il y a certains terrains qui sont propres à conserver les corps dans toute leur fraîcheur : les raisons en ont été si souvent expliquées qu'il n'est pas nécessaire de s'y arrêter.

On montre encore à Toulouse, dans une église, un caveau où les corps restent si parfaitement dans leur entier, qu'il s'en trouvait, en 1789, qui étaient là depuis près de deux siècles, et qui paraissaient vivants. On les avait rangés debout contre la muraille, et ils portaient les vêtements avec lesquels on les avait enterrés.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les corps qu'on met de l'autre côté de ce même caveau deviennent, deux ou trois jours après, la pâture des vers. Quant à l'accroissement des ongles, des cheveux et de la barbe, on l'aperçoit très-souvent dans plusieurs cadavres. Tandis qu'il reste encore beaucoup d'humidité dans les corps, il n'y a rien de surprenant que pendant un certain temps on voie quelque augmentation dans des parties qui n'exigent pas l'influence des esprits vitaux. Pour le cri que les vampires font entendre lorsqu'on leur enfonce le pieu dans le cœur, rien n'est plus naturel. L'air qui se trouve renfermé dans le cadavre, et que l'on en fait sortir avec violence, produit nécessairement ce bruit en passant par la gorge :

souvent même les corps morts produisent des sons sans qu'on les touche.

Voici encore une anecdote qui peut expliquer quelques-uns des traits du vampirisme, que nous ne prétendons pourtant pas nier ou expliquer sans réserve. Le lecteur en tirera les conséquences qui en dérivent naturellement. Cette anecdote a été rapportée dans plusieurs journaux anglais, et particulièrement dans le *Sun* du 22 mai 1802.

Au commencement d'avril de la même année, le nommé Alexandre Anderson, se rendant d'Elgin à Glasgow, éprouva un certain malaise, et entra dans une ferme qui se trouvait sur sa route, pour y prendre un peu de repos. Soit qu'il fût ivre, soit qu'il craignît de se rendre importun, il alla se coucher sous une remise, où il se couvrit de paille, de manière à n'être pas aperçu. Malheureusement, après qu'il fut endormi, les gens de la ferme eurent occasion d'ajouter une grande quantité de paille à celle où cet homme s'était enseveli. Ce ne fut qu'au bout de cinq semaines qu'on le découvrit dans cette singulière situation. Son corps n'était plus qu'un squelette hideux et décharné ; son esprit était si fort aliéné, qu'il ne donnait plus aucun signe d'entendement : il ne pouvait plus faire usage de ses jambes. La paille qui avait environné son corps était réduite en poussière, et celle qui avait avoisiné sa tête paraissait avoir été mâchée. Lorsqu'on le retira de cette espèce de tombeau, il avait le poul presque éteint, quoique ses battements fussent très-rapides, la peau moite et froide, les yeux immobiles, très-ouverts, et le regard étonné. — Après qu'on lui eut fait avaler un peu de vin, il recouvra suffisamment l'usage de ses facultés physiques et intellectuelles pour dire à une des personnes qui l'interrogeaient que la dernière circonstance qu'il se rappelait était celle où il avait senti qu'on lui jetait de la paille sur le corps ; mais il paraît que, depuis cette époque, il n'avait eu aucune connaissance de sa situation. On supposa qu'il était constamment resté dans un état de délire, occasionné par l'interception de l'air et par l'odeur de la paille, pendant les cinq semaines qu'il avait ainsi passées, sinon sans respirer, du moins en respirant difficilement, et sans prendre de nourriture que le peu de substance qu'il put extraire de la paille qui l'environnait et qu'il eut l'instinct de mâcher.

Cet homme vit peut-être encore. Si sa résurrection eût eu lieu chez des peuples infectés d'idées de vampirisme, en considérant ses grands yeux, son air égaré et toutes les circonstances de sa position, on l'eût brûlé avant de lui donner le temps de se reconnaître ; et ce serait un vampire de plus. Voy. PAUL, HARPE, PLOGJOWITS, POLYCRITE, KATAKHANES, etc.

VANLUND. Voy. VADE.

VAPEURS. Les Knistenaux, peuplade sauvage du Canada, croient que les vapeurs qui s'élèvent et restent suspendues au-dessus des marais sont les âmes des personnes nou-

vement mortels (1). Les vapeurs sont prises chez nous, lorsqu'elles s'enflamment, pour des esprits follets.

VAPULA, grand et puissant duc de l'enfer; il paraît sous la forme d'un lion, avec des ailes de griffon. Il rend l'homme très-adroit dans la mécanique et la philosophie, et donne l'intelligence aux savants. Trente-six légions lui obéissent (2).

VAUCANSON. *Voy.* MÉCANIQUE.

VAUDOIS, hérétiques, sectateurs de Pierre Valdo, qui, égarés par une fausse humilité, se séparèrent de l'Eglise et allèrent bien vite très-loin. Ils niaient le purgatoire et l'efficacité des prières pour les morts. Puis ils rejetèrent la messe, saccagèrent les églises et les couvents, troublèrent la société par le fanatisme en se mêlant aux Albigeois, et sont comptés parmi les précurseurs de la prétendue réforme.

VAUVERT. Saint Louis, ayant fait venir des chartreux à Paris, leur donna une habitation au faubourg Saint-Jacques, dans le voisinage du château de Vauvert, vieux manoir bâti par le roi Robert, mais depuis longtemps inhabité, parce qu'il était infesté de démons (qui étaient peut-être des faux monnayeurs). On y entendait des hurlements affreux; on y voyait des spectres traînant des chaînes, et entre autres un monstre vert, avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui semblait toujours prêt à s'élancer, la nuit, sur les passants. Il parcourait même, disait-on, la rue où se trouvait le château, sur un chariot enflammé, et tordait le cou aux téméraires qui se trouvaient sur son passage. Le peuple l'appelait le diable de Vauvert. Les chartreux ne s'en effrayèrent point et demandèrent le manoir à saint Louis; il le leur donna avec toutes ses appartenances et dépendances, et les revenants ni le diable de Vauvert n'y revinrent plus. Le nom d'Enfer resta seulement à la rue, en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait (3).

VEAU D'OR. Le rabbin Salomon prétend que le veau d'or des Israélites était vivant et animé. Le Coran dit qu'il mugissait. Plusieurs rabbins pensent qu'il fut fabriqué par des magiciens qui s'étaient mêlés aux Israélites à la sortie d'Egypte. Hur avait refusé de le faire; et on voit dans les vieilles légendes que les Hébreux, irrités de ce refus, crachèrent si fort contre lui qu'ils l'étouffèrent sous ce singulier projectile (4).

VEAU MARIN. Si l'on prend du sang de ce poisson avec un peu de son cœur, et qu'on le mette dans de l'eau, on verra à l'entour une multitude de poissons; et celui qui prendra un morceau de son cœur et le placera sous ses aisselles, surpassera tout le monde en jugement et en esprit. Enfin, le criminel

qui l'aura rendu son juge doux et favorable (5). *Voy.* MÉROVÉE.

VELAND LE FORGERON. *Voy.* VADE.

VELLEDA, druidesse qui vivait du temps de Vespasien, chez les Germains, au rapport de Tacite, et qui, moitié fée, moitié prophétesse, du haut d'une tour où elle vivait, exerçait au loin une puissance égale ou supérieure à celle des rois. Les plus illustres guerriers n'entreprenaient rien sans son aveu et lui consacraient une partie du butin.

VENDREDI. Ce jour, comme celui du mercredi, est consacré, par les sorcières du sabbat, à la représentation de leurs mystères. Il est regardé par les superstitieux comme funeste, quoique l'esprit de la religion chrétienne nous apprenne le contraire (6). Ils oublient tous les malheurs qui leur arrivent les autres jours, pour se frapper l'imagination de ceux qu'ils éprouvent le vendredi. Néanmoins, ce jour tant calomnié a eu d'illustres partisans. François I^{er} assurait que tout lui réussissait le vendredi. Henri IV aimait ce jour-là de préférence. Sixte-Quint préférait aussi le vendredi à tous les autres jours de la semaine, parce que c'était le jour de sa naissance, le jour de sa promotion au cardinalat, de son élection à la papauté, et de son couronnement.

Le peuple est persuadé que le vendredi est un jour *sinistre*, parce que rien ne réussit ce jour-là. Mais si un homme fait une perte, un autre fait un gain; et si le vendredi est malheureux pour l'un, il est heureux pour un autre, comme tous les autres jours.

Cette superstition est très-enracinée aux Etats-Unis. A New-York, on voulut la combattre il y a quelques années; on commanda un navire qui fut commencé un vendredi; on en posa la première pièce un vendredi; on le nomma un vendredi; on le lança à la mer un vendredi; on le fit partir un vendredi, avec un équipage qu'on avait éclairé. Il ne revint jamais... Et la crainte du vendredi est à New-York plus forte que jamais.

Les chemises qu'on fait le vendredi attirent les poux (7) dans certaines provinces.

VENEUR. L'historien Mathieu raconte que le roi Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit, à une demi-lieue de lui, des jappements de chiens, des cris et des cors de chasseurs; et qu'en un instant tout ce bruit, qui semblait fort éloigné, s'approcha à vingt pas de ses oreilles, tellement que, tout étonné, il commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était. Le comte s'avance; un homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles, et disparaît en criant d'une voix terrible : *M'entendez-vous ?*

Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon, qu'ils appelaient *le grand veneur de la forêt de Fontainebleau*, et qui chassait souvent dans cette forêt. D'au-

(1) Mackensie, Voyage dans l'Amérique septentrionale, 1802.

(2) Wierus, in Pseudom. dam.

(3) Saint-Foix, Essais sur Paris.

(4) Bayle, Dict. critique; Aaron, note A.

(5) Admirables secrets d'Albert le Grand, p. 110.

(6) La mort de Notre-Seigneur, la rédemption du genre humain, la chute du pouvoir infernal, doivent au contraire sanctifier le vendredi.

(7) Thiers, Traité des superstitions.

tres prétendaient que c'était la chasse de Saint-Hubert, chasse mytérieuse de fantômes d'hommes et de fantômes de chiens, qu'on entendait aussi en d'autres lieux. Quelques-uns, moins amis du merveilleux, disaient que ce n'était qu'un compère qui chassait impunément les bêtes du roi sous le masque protecteur d'un démon; mais voici sans doute la vérité du fait :

Il y avait à Paris, en 1596, deux gueux qui dans leur oisiveté s'étaient si bien exercés à contrefaire le son des cors de chasse et la voix des chiens, qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. On devait y être encore plus trompé dans des lieux où les rochers renvoient et multiplient les moindres cris. Il y a toute apparence qu'on s'était servi de ces deux hommes pour l'aventure de la forêt de Fontainebleau, qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un fantôme.

Un écrivain anglais, dans un remarquable travail sur les traditions populaires, publié par le *Quarterly magazine*, cite ce fait avec des accessoires qu'il n'est pas inutile de reproduire :

« Henri, dit-il, ordonna au comte de Soissons d'aller à la découverte; le comte de Soissons obéit en tremblant, ne pouvant s'empêcher de reconnaître qu'il se passait dans l'air quelque chose de surnaturel : quand il revint auprès de son maître : — Sire, lui dit-il, je n'ai rien pu voir, mais j'entends, comme vous, la voix des chiens et le son du cor.

« — Ce n'est donc qu'une illusion ! dit le roi.

« Mais alors une sombre figure se montra à travers les arbres et cria au Béarnais :

« — Vous voulez me voir, me voici ! »

Cette histoire est remarquable pour plusieurs raisons : Mathieu la rapporte dans son *Histoire de France et des choses mémorables advenues pendant sept années de paix du règne de Henri IV*, ouvrage publié du temps de ce monarque à qui il est dédié. Mathieu était connu personnellement de Henri IV, qui lui donna lui-même plusieurs renseignements sur sa vie.

On a supposé que ce spectre était un assassin déguisé, et que le poignard de Ravail-lac aurait été devancé par l'inconnu de Fontainebleau, si le roi avait fait un pas de plus du côté de l'apparition.

Quel que soit le secret de cette histoire, il est clair que Henri IV ne la fit nullement démentir. « Il ne manque pas de gens, dit Mathieu, qui auraient volontiers relégué cette aventure avec les fables de Merlin et d'Urgande, si la vérité n'avait été certifiée par tant de témoins oculaires et auriculaires. Les bergers du voisinage prétendent que c'est un démon qu'ils appellent le *grand veneur*, et qui chasse dans cette forêt; mais on croit aussi que ce pouvait bien être la chasse de Saint-Hubert, prodige qui a lieu dans d'autres provinces.

« Démon, esprit, ou tout ce qu'on voudra, il fut réellement aperçu par Henri IV, non loin de la ville et dans un carrefour qui a conservé la désignation de « la Croix du Grand

Veneur ! » A côté de cette anecdote, nous rappellerons seulement l'apparition semblable qui avait frappé de terreur le roi Charles VI, et qui le priva même de sa raison. »

VENTRILOQUES, gens qui parlent par le ventre, et qu'on a pris autrefois pour des démoniaques ou des magiciens. *Voy. CÉCILE*, etc.

Nous citerons à ce propos une des charmantes histoires que M. Henri Berthoud raconte si bien :

HISTOIRE D'UN COCHON BAVARD ET D'UN PRINCE CHARCUTIER.

Par une matinée du mois de mai 1809, la diligence qui menait, à cette époque, de Paris à Blois, amena et descendit, devant l'auberge principale de cette ville, six voyageurs, parmi lesquels se trouvaient deux femmes, un receveur des contributions indirectes, un fermier, un curé et un jeune homme, la tête enveloppée de bandages qui semblaient cacher des blessures récentes et graves. Les femmes étaient agitées et pâles; leurs compagnons ne paraissaient guère dans un état de calme plus satisfaisant. Tous entrèrent silencieusement dans la salle où le déjeuner se trouvait dressé, mais personne ne prit place à table, quoiqu'il fût temps de manger, surtout pour des voyageurs qui avaient passé la nuit en diligence. Le jeune homme seul demanda des côtelettes, des œufs frais, du beurre, du café, et se mit, suivant l'expression de Rabelais, à faire sauter les miettes et à jouer des *mangeoires*.

— Eh quoi! demanda-t-il en se tournant avec une feinte surprise vers ses compagnons, vous ne faites point comme moi? Le grand air ne vous a point donné appétit?

— Ce n'est point l'appétit qui nous manque, mais l'argent. Après l'aventure de la nuit, comment voulez-vous qu'il nous reste de quoi payer l'aubergiste?

— Nuit vraiment terrible! reprit le jeune homme. Six voleurs qui entourent la voiture!... Arrêtés, la nuit, dans un bois!... Des menaces de mort!... des cris de la bourse ou la vie!... Tous ceux qui se trouvaient en diligence obligés de vider leurs poches dans un chapeau que présente une main à travers la portière!... N'importe! je n'ai pas tout donné, moi; j'ai volé les voleurs! Il me reste de quoi payer le déjeuner de mes compagnons d'infortune, et je les invite à prendre place, près de cette table, et à faire honneur au gros pâté que l'on apporte!

En disant cela, il mettait le couteau dans le pâté. Jugez de la surprise des convives! au lieu de la venaison qu'ils croyaient y trouver, ils virent dans les flancs de la croûte dorée, tous les objets que les voleurs avaient exigé qu'on leur donnât. Rien n'y manquait, ni les ceintures pleines d'argent, ni les montres, ni les bijoux, ni les bagues! Jamais on ne vit stupéfaction plus grande. L'étonnement du jeune homme surpassait celui de tous les témoins de cette étrange scène.

— Voilà de singuliers voleurs! disaient les femmes.

— Ils auront eu des remords ! objecta le curé.

— Jamais on n'a vu plus inexplicable aventure ! se répétaient les trois voyageurs.

Le jeune homme au bandeau, plus que tous les autres, jetait des exclamations, levait les yeux au ciel et se récriait sur l'inexplicable étrangeté de l'aventure.

On appela l'aubergiste. L'aubergiste ne comprenait pas plus que les autres comment ses pigeons, il est vrai transformés par lui en perdreaux, étaient devenus des objets volés et restitués. Les voyageurs, sans deviner le mot de l'énigme, rentrèrent en possession de ce qui leur appartenait, et se disposaient à remonter en voiture, lorsque quelqu'un vint à parler du château de Valençay et de la difficulté, ou plutôt de l'impossibilité qu'il y avait à pénétrer dans cette prison d'Etat ; je dis prison d'Etat, car les trois infants d'Espagne s'y trouvaient détenus par ordre de Napoléon. Le jeune homme écouta tous ces discours avec curiosité, et finit par dire :

— Avant deux jours, je serai admis dans le château de Valençay.

On répondit à cette vanterie en riant au nez de celui qui la faisait.

— Avant deux jours, répéta-t-il, je serai admis dans le château de Valençay.

— Mais vous y connaissez donc quelqu'un ?

— Personne, je l'atteste sur l'honneur.

— Mon cher petit monsieur, interrompit le curé, si vous voulez m'en croire, vous ne continuerez pas des fanfaronnades qui pourraient éveiller la défiance de la police, et vous valoir des ennuis dont vous ne seriez point charmé.

— Après-demain je trouverai le moyen de pénétrer dans le château de Valençay. J'offre d'en faire le pari avec quiconque le voudra.

— Si je n'étais plus prudent que vous, continua le vieux prêtre, j'accepterais votre offre étourdie, qui me vaudrait une aumône pour les pauvres de ma paroisse. Mais je vous épargne cette charité qui peut-être vous serait pénible, ajouta-t-il en jetant un regard à la dérobée sur l'habit quelque peu râpé du voyageur.

Celui-ci tira deux louis de sa poche et s'écria :

— Je parie ces deux louis que je serai, avant deux jours, admis dans le château de Valençay.

Cette fois le curé accepta le défi.

Les enjeux furent remis à l'aubergiste, et l'on se sépara en s'ajournant à quatre jours de là, dans la salle où l'on devait déjeuner.

Le lendemain matin, il y avait foire aux cochons dans le village de Valençay. Une vieille femme tenait un de ces animaux, noué par une patte, suivant la coutume du pays, et cherchait à trouver un acheteur pour sa bête. Un jeune homme vêtu d'un habit de paysan, mais qu'il était aisé de reconnaître, malgré ce déguisement, pour le voyageur de la veille, s'avança près de la fermière, regarda le cochon, le tâta, le sou-

leva pour le peser, et en un mot se livra aux divers examens qui constituent l'art d'apprécier l'animal avec lequel on fabrique les saucisses.

— Quel prix voulez-vous de cette bête ? dit-il, quand il en eut fini de ces simagrées.

— Vingt écus.

— Vingt écus ! Mais il ne vaut point cela.

— Il vaut mieux encore. Si je n'avais pas besoin d'argent, je ne vous l'offrirais point pour un prix aussi médiocre.

— Vous me trompez, il est ladre !

— Ladre ! vous êtes un plaisant connaisseur.

— Je parie qu'il est ladre.

— Je parie que non.

— Eh bien ! je vais le lui demander, interrompit le jeune homme, qui prit gravement le cochon par les oreilles, le regarda en face et demanda à l'animal qui semblait l'écouter :

— Or ça, cochon mon ami, parle sérieusement et sans crainte de ta maîtresse ? Es-tu ladre, ou ne l'es-tu point ?

— Ma maîtresse est une menteuse ; je suis ladre, répondit d'une petite voix flûtée le cochon.

Jugez de la stupéfaction des spectateurs et de l'effroi de la paysanne ! Elle se sauva, croyant avoir affaire au démon, et son pourceau, levant la tête, lui cria, tandis qu'elle disparaissait à toutes jambes :

— Menteuse ! menteuse ! menteuse !

Les témoins de cette scène étrange se regardaient entre eux avec terreur. Le jeune homme restait là, paisiblement, sans s'inquiéter du mot de sorcier qui commençait à circuler dans le groupe qui l'entourait.

Cependant on se concertait à voix basse, et le garde-champêtre vint à l'étranger le sabre au poing et le visage défait.

— Au nom de la loi, je vous arrête, dit-il.

— Vous m'arrêtez, et pourquoi ?

— Parce que vous êtes un sorcier.

— Vous n'en êtes pas un, assurément, objecta le jeune homme. Quant à moi, je ne nierai point qu'il y a quinze jours, des paysans suisses m'ont brisé la tête, comme vous le voyez, et ont voulu me jeter dans un four à chaux, parce qu'ils prétendaient, comme vous, que j'étais magicien.

— Ils auraient bien fait. Vous allez me suivre en prison.

— Imbécile ! cria le cochon, laisse donc ce jeune homme tranquille.

Cette recommandation du quadrupède ne rendit le digne agent de l'autorité valencennienne que plus ardent à emmener son prisonnier. Le jeune homme se laissa appréhender au collet, et, comme Régulus, suivit courageusement le Carthaginois champêtre. Quant au cochon, personne n'osa y toucher, et il resta sur le marché, au milieu des badauds qui accouraient et se pressaient pour l'entendre parler. Il les regarda dédaigneusement, cligna les paupières de ses petits yeux fins, finit par s'étaler paisiblement à terre et s'endormit comme l'eût fait le plus vulgaire des pourceaux.

Bientôt, il ne fut bruit dans la ville que du

cochon qui parlait et du sorcier qu'on avait fait arrêter. Cette rumeur pénétra jusque dans le château, et l'on ne tarda point à voir paraître don Dameraga, intendant général du château. Il alla droit au cochon, et donna ordre à quatre valets armés, dont il était suivi, de saisir la pauvre bête, qui s'éveilla en sursaut. Ceux-ci se signèrent, obéirent, et don Dameraga reprit le chemin de l'habitation princière avec son prisonnier. Il se montrait presque aussi fier de sa conquête quadrupède que naguère le garde-champêtre de son prisonnier à deux jambes.

Trois jeunes hommes attendaient avec impatience don Dameraga et le cochon doué de la parole. Ils entourèrent l'animal merveilleux, le pressèrent de questions, le caressèrent, le battirent, eurent recours successivement à la violence et à la douceur; le cochon cria, grogna, s'agita, remplit toutes les fonctions qui caractérisent son espèce, mais ne prononça pas un seul mot.

— Le sorcier seul peut recommencer la merveille qu'il a déjà opérée, objecta un des trois jeunes gens.

— Mais on ne peut laisser pénétrer ainsi dans le château un étranger; ma consigne s'y oppose, objecta le duc d'Arberg, qui commandait militairement le château. Peut-être cet homme est-il un espion?

Un des jeunes hommes insista, malgré cette réponse.

— Don Dameraga, vous ne le quitterez point d'un moment! Qu'il fasse parler le cochon, et puis vous le renverrez ensuite.

Le duc d'Arberg était alors un homme de très-haute taille, long comme un fil de cerf-volant et mince comme une feuille de papier vue de profil. Il fallait qu'il se tint courbé en deux pour placer son oreille de niveau avec les lèvres du gouverneur qui lui adressait la parole. L'attitude était fatigante, mais indispensable, car le digne intendant se ressentait un peu d'atteintes de surdité. Le duc céda enfin, moitié lassitude, moitié persuasion, aux instances des trois frères, et donna ordre qu'on lui amenât le sorcier.

Ce dernier ne tarda point à paraître, escorté par quatre soldats, qui lui avaient, au préalable, lié les pieds et les poings.

— Ce cochon a parlé? demanda le gouverneur.

— Oui, monsieur le duc.

— Tu l'as entendu?

— Oui, monsieur le duc.

— Et tu peux le faire parler encore?

— Oui, monsieur le duc, si cela lui convient, toutefois.

— Fais en sorte que cela lui convienne, ou gare à toi.

— Monsieur le cochon, dit le jeune homme, vous entendez que ma sûreté se trouve compromise à cause de vous, et que je vais mécontenter un puissant seigneur, si vous ne me tirez point d'affaire. Veuillez adresser la parole à la société.

Le cochon avait regardé de la façon la plus sérieuse du monde l'orateur qui lui adressait la parole; il fit un tour sur lui-

même, et se coucha nonchalamment, sans prononcer le moindre mot.

— Au nom de ce que vous avez de plus cher, parlez, monsieur du pourceau.

Même silence.

— Voici que monseigneur le duc se fâche; parlez, je vous en supplie; rien qu'un mot; un seul petit mot!

— Et depuis quand les drôles de ton espèce parlent-ils la tête couverte à un pourceau de mon importance? s'écria tout à coup le cochon.

— J'ai les mains garrottées; je ne puis ôter mon chapeau et vous rendre les respects que je vous dois.

Le duc d'Arberg restait confondu; les trois jeunes hommes n'osaient en croire leurs oreilles; don Dameraga se signait.... On coupa les cordes qui nouaient les mains du sorcier; celui-ci ôta son chapeau, s'avança vers le cochon, plaça la tête de l'animal sur ses genoux et commença le dialogue suivant.

— Don pourceau, illustre et savant cochon, voulez-vous bien m'apprendre en présence de quelle brillante société j'ai l'honneur de me trouver?

— Tu es admis devant messeigneurs les infants d'Espagne. Voici don Antonio. A la droite, près de lui, se tient le prince Ferdinand, et enfin le plus jeune de la famille est don Carlos.

— Et lui, le sorcier, quel est-il? demanda l'un des jeunes princes.

— C'est le signor Louis Comte, célèbre prestidigitateur, ventriloque et physicien ordinaire de leurs altesses royales, si toutefois elles veulent lui en accorder le titre.

— Et elles te l'accordent, reprirent les jeunes hommes en éclatant de rire. Entre immédiatement en fonctions! Tu nous aideras à passer le temps d'une façon moins ennuyeuse.

Aussitôt le prince d'Arberg, rassuré sur les méfiances que lui inspirait le soi-disant espion, et don Dameraga, convaincu qu'il n'avait point affaire à un sorcier, se déridèrent, rirent de leur méprise, et autorisèrent M. Comte à passer quelques jours à Valencay. Un théâtre fut érigé; on envoya chercher les bagages du magicien, et le soir même une brillante représentation eut lieu, dans laquelle le célèbre ventriloque déploya toutes les ressources de son talent original. Des applaudissements enthousiastes lui prouvèrent quel succès il avait obtenu. Il eut l'honneur de souper avec les princes, et ces derniers voulurent même qu'il logeât dans le château et qu'il y recût une hospitalité complète.

Le lendemain matin, Louis Comte eut fantaisie d'aller rendre visite au compagnon qui lui avait valu un si bon accueil. Hélas! il le trouva grillé, dépecé, en train de devenir côtelette, jambon et chair à saucisses. Un des trois jeunes gens, les bras nus, ses manches retroussées, un couteau de charcutier à la main, coupait et hachait menu menu les parties les plus délicates du cochon. Ses mains destinées à tenir un jour le sceptre

des Espagnes façonnaient des saucisses avec une habileté merveilleuse et un savoir-faire devant lequel se fussent récriés Véro et Doudat, ces deux virtuoses de la charcuterie.

M. Comte se hâta de s'éloigner, car il pensait que le prince Ferdinand ne serait point charmé d'être surpris dans une pareille occupation.

Mais l'héritier futur du trône de Charles-Quint l'appela, lui demanda s'il trouvait bonne mine aux saucisses, et reçut les compliments du ventriloque avec une satisfaction mêlée de modestie. Il voulut en outre lui-même griller une saucisse, afin de la faire goûter à Comte, de lui prouver que la saveur répondait à la forme, et que les préparations culinaires de Valençay ne redoutaient point l'analyse gastronomique la plus exercée.

Après une semaine de séjour à Valençay, Comte partit, vint à Paris et ne tarda point à s'y conquérir un nom célèbre. Il sut tour à tour déridier le front sévère de Napoléon, et faire oublier à Louis XVIII les douleurs que lui causaient la goutte et les ennuis de la couronne. L'auteur de la charte ne dédaigna point de se faire expliquer par le physicien, de quelle façon il opérait les merveilles de la magie blanche. Ce jour-là, il faut le dire, Comte s'était surpassé; des bijoux remis au prestidigitateur, en présence du spectateur royal, furent trouvés, peu d'instants après, sur la colonne Vendôme. Ils passèrent ensuite dans la caisse d'un tambour des Suisses, stupéfait de voir sortir, de sa caisse éventrée, les oiseaux, les fleurs et les diamants de la couronne, qu'elle contenait sans qu'il s'en doutât. L'empereur Alexandre, témoin de cette scène divertissante, voulut, lui aussi, se donner la joie d'avoir dans son salon le physicien célèbre, et il le récompensa par le don d'une riche bague chargée de diamants.

Aujourd'hui Napoléon n'est plus! l'empereur Alexandre a disparu de la scène du monde, Louis XVIII repose dans les caveaux de Saint-Denis, et l'un des trois infants d'Espagne, don Antonio, gît sous la chapelle de l'Escorial. Son frère, devenu roi, et mort aussi, a légué à son malheureux pays la discorde et la guerre civile. Don Carlos est prisonnier à Bourges, comme il l'avait été jadis à Valençay. Enfin le duc d'Arberg a suivi dans l'éternité ceux qu'il était chargé de surveiller ici-bas.

Quant à don Dameraga, c'est au haut d'une potence que s'est terminée sa vie.

De tous ceux dont les noms ont comparu dans cette histoire, il ne reste donc que deux personnages, un prince captif et le ventriloque.

VENTS. Les anciens donnaient à Eole plein pouvoir sur les vents; la mythologie moderne a imité cette fable en donnant une pareille prérogative à certains sorciers. *Voy. FINNES, ERIC.* etc.

Il y avait dans le royaume de Congo un

petit despote qui tirait des vents un parti plus lucratif. Lorsqu'il voulait imposer un nouveau tribut à son peuple, il sortait dans la campagne par un temps orageux, le bonnet sur l'oreille, et obligeait à payer l'*impôt du vent* ceux de ses sujets sur les terres desquels tombait le bonnet.

A Quimper, en Bretagne, les femmes qui ont leur mari en mer vont balayer la chapelle la plus voisine et en jeter la poussière en l'air, dans l'espérance que cette cérémonie procurera un vent favorable à leur retour (1). Dans le même pays, une femme ne souffle pas qu'on lui passe son enfant par-dessus la table; si dans ce passage un mauvais vent venait à le frapper, il ne pourrait en guérir de la vie (2).

VÉPAR ou **SÉPAR**, puissant et redoutable duc du sombre empire. Il se montre sous la forme d'une sirène, conduit les vaisseaux marchands, et afflige les hommes de blessures venimeuses, qu'on ne guérit que par l'exorcisme. Il commande vingt-neuf légions.

VER DU GANGE, *Voyez* SERPENT.

VÉRANDI, *Voyez* NORNES.

VERDELET, démon du second ordre, maître des cérémonies de la cour infernale. Il est chargé du transport des sorcières au sabbat. Verdelet prend aussi le nom de *Joli-bois*, ou de *Vert-Joli*, ou de *Saute-Buisson*, ou de *Maître Persil*, pour allécher les femmes et les faire tomber dans ses pièges, dit Boguet, par ces noms agréables et tout à fait plaisants.

VERDUN (MICHEL), sorcier de la Franche-Comté, pris en 1521, avec Pierre Burgot et le Gros-Pierre. Wierus a rapporté les faits qui donnèrent lieu au supplice de ces trois frénétiques (3). Tous trois confessèrent s'être donnés au diable. Michel Verdun avait mené Burgot près du Château-Charlon, où chacun, ayant à la main une chandelle de cire verte qui faisait la flamme bleue, avait offert des sacrifices et dansé en l'honneur du diable. Après s'être frottés de graisse, ils s'étaient vus changés en loups. Dans cet état, ils vivaient absolument comme les loups, dirent-ils.

Burgot avoua qu'il avait tué un jeune garçon avec ses pattes et dents de loup, et qu'il l'eût mangé, si les paysans ne lui eussent donné la chasse. Michel Verdun confessa qu'il avait tué une jeune fille occupée à cueillir des pois dans un jardin, et que lui et Burgot avaient tué et mangé quatre autres jeunes filles. Ils désignaient le temps, le lieu et l'âge des enfants qu'ils avaient dérobés. Il ajouta qu'ils se servaient d'une poudre qui faisait mourir les personnes. Ces trois loups-garoux furent condamnés à être brûlés vifs. Les circonstances de ce fait étaient peintes en un tableau qu'on voyait dans une église de Poligny. Chacun de ces loups-garoux avait la patte droite armée d'un couteau (4).

VERGE. On donne quelquefois témérement le nom de verge de Moïse à la baguette divinatoire. *Voy. BAGUETTE.*

(1) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. III, p. 35.

(2) *Idem, ibid.*, p. 48.

(3) Liv. vi, ch. 13.

(4) Boguet, p. 364.

Sans doute aussi le lecteur a entendu parler de la *verge foudroyante*, avec laquelle les sorciers faisaient tant de prodiges. Pour la faire, il faut acheter un chevreau, le premier jour de la lune, l'orner trois jours après d'une guirlande de verveine, le porter dans un carrefour, l'égorger avec un couteau neuf, le brûler dans un feu de bois blanc, en conservant la peau, aller ensuite chercher une baguette fourchue de noisetier sauvage, qui n'ait jamais porté fruit, ne la toucher ce jour-là que des yeux, et la couper le lendemain matin, positivement au lever du soleil, avec la même lame d'acier qui a servi à égorger la victime et dont on n'a pas essuyé le sang. Il faut que cette baguette ait dix-neuf pouces et demi de longueur, ancienne mesure du Rhin, qui fait à peu près un demi-mètre. Après qu'on l'a coupée, on l'emporte, on la ferre par les deux extrémités de la fourche avec la lame du couteau; on l'aimante; on fait un cercle avec la peau du chevreau qu'on cloue à terre au moyen de quatre clous qui aient servi à la bière d'un enfant mort. On trace avec une pierre émaille un triangle au milieu de la peau; on se place dans le triangle, puis on fait les conjurations, tenant la baguette à la main, et ayant soin de n'avoir sur soi d'autre métal que de l'or et de l'argent. Alors les esprits paraissent et on commande..... Ainsi le disent du moins les grimoires

VERRE D'EAU. On prédit encore l'avenir dans un verre d'eau, et cette divination était surtout en vogue sous la régence du duc d'Orléans. Voici comment on s'y prend : on se tourne vers l'orient, on prononce *Abraxa per nostrum*; après quoi on voit, dans le vase plein d'eau, tout ce qu'on veut : on choisit d'ordinaire pour cette opération des enfants qui doivent avoir les cheveux longs.

A côté de la divination par le verre d'eau, par la coupe, qui était usitée en Egypte du temps de Joseph, et qui se pratique encore avec diverses cérémonies, par la carafe, comme l'exerçait Cagliostro, on pourrait placer d'autres divinations qui ont pour élément un corps liquide. M. Léon de Laborde donne le détail de scènes produites au Caire (1) par un Algérien réputé sorcier, lequel prenait l'enfant qu'on lui présentait, le magnétisait par des incantations, lui traçait dans la main certaines figures, plaçait sur cette main un pâté d'encre en prononçant de mystérieuses paroles, puis lui faisait voir dans ce pâté d'encre tout ce qui pouvait piquer la curiosité des assistants. Les vivants et les morts y paraissaient. Shakspeare y vint et plusieurs autres. L'auteur d'un vol tout récent fut même découvert ainsi. S'il est vrai, comme l'assure M. Léon de Laborde, que ce récit soit sérieux, c'est fort singulier. *Voy. CAGLIOSTRO, OOMANCIE, HYDROMANCIE, etc.*

VERRUES. On peut se délivrer des verrues, dit le Petit Albert, en enveloppant dans un linge autant de pois qu'on a de verrues, et

en les jetant dans un chemin, afin que celui qui les ramassera prenne les verrues, et que celui qui les a en soit délivré. Cependant voici un remède plus admirable pour le même objet : c'est de couper la tête d'une anguille vivante, de frotter les verrues et les poireaux du sang qui en découle; puis on enterrera la tête de l'anguille, et, quand elle sera pourrie, toutes les verrues qu'on a disparaîtront.

Les physiognomonistes, Lavater même, voient dans les verrues du visage une signification et un pronostic. On ne trouve guère, dit Lavater, au menton d'un homme vraiment sage, d'un caractère noble et calme, une de ces verrues larges et brunes que l'on voit si souvent aux hommes d'une imbécillité décidée. Mais si par hasard vous en trouviez une pareille à un homme d'esprit, vous découvririez bientôt que cet homme a de fréquentes absences, des moments d'une stupidité complète, d'une faiblesse incroyable. Des hommes aimables et de beaucoup d'esprit peuvent avoir, au front ou entre les sourcils, des verrues qui, n'étant ni fort brunes, ni fort grandes, n'ont rien de choquant, n'indiquent rien de fâcheux; mais si vous trouvez une verrue forte, foncée, velue, à la lèvre supérieure d'un homme, soyez sûr qu'il manquera de quelque qualité très-essentielle, qu'il se distinguera au moins par quelque défaut capital.

Les Anglais du commun prétendent au contraire que c'est un signe heureux d'avoir une verrue au visage. Ils attachent beaucoup d'importance à la conservation des poils qui naissent ordinairement sur ces sortes d'excroissances.

VERS. On voit dans le livre des Admirables Secrets d'Albert le Grand que les vers de terre, broyés et appliqués sur des nerfs rompus ou coupés, les rejoignent en peu de temps.

VERT-JOLI. *Voy. VERDELET.*

VERVEINE, herbe sacrée dont on se servait pour balayer les autels de Jupiter. Pour chasser des maisons les malins esprits, on faisait des aspersions d'eau lustrale avec de la verveine. Les druides surtout ne l'employaient qu'avec beaucoup de superstitions : ils la cueillaient à la canicule, à la pointe du jour, avant que le soleil fût levé. Nos sorciers ont suivi le même usage, et les démonographes croient qu'il faut être couronné de verveine pour évoquer les démons.

VESPASIEN. On raconte qu'étant en Achaïe avec Néron, il vit en songe un inconnu qui lui prédit que sa bonne fortune ne commencerait que lorsqu'on aurait ôté une dent à Néron. Quand Vespasien se fut réveillé, le premier homme qu'il rencontra fut un chirurgien, qui lui annonça qu'il venait d'arracher une dent à l'empereur. Peu de temps après, ce tyran mourut; mais Vespasien ne fut pourtant couronné qu'après Galba, Othon et Vitellius.

VESTA, déesse du feu chez les païens. Les

(1) *Revue des Deux-Mondes*, août 1855.

cabalistes la font femme de Noé. *Voy. ZO-ROASTRE.*

VÊTEMENTS DES MORTS. Ménasseh-ben-Israël dit que Dieu les conserve. Il assure que Samuel apparut à Saül dans ses habits de prophète; qu'ils n'étaient point gâtés, et que cela ne doit point surprendre, puisque Dieu conserve les vêtements aussi bien que les corps, et qu'autrefois tous ceux qui en avaient les moyens se faisaient ensevelir en robe de soie, pour être bien vêtus le jour de la résurrection.

VÉTIN. Un moine du neuvième siècle nommé Vétin étant tombé malade, vit entrer dans sa cellule une multitude de démons horribles, portant des instruments propres à bâtir un tombeau. Il aperçut ensuite des personnages sérieux et graves, vêtus d'habits religieux, qui firent sortir ces démons. Puis il vit un ange environné de lumière qui vint se présenter au pied de son lit, le prit par la main, et le conduisit par un chemin agréable sur le bord d'un large fleuve où gémissaient un grand nombre d'âmes en peine, livrées à des tourments divers, suivant la quantité et l'énormité de leurs crimes. Il y trouva plusieurs personnes de sa connaissance, entre autres un moine qui avait possédé de l'argent en propre et qui devait expier sa faute dans un cercueil de plomb jusqu'au jour du jugement. Il remarqua des chefs, des princes et même l'empereur Charlemagne, qui se purgeaient par le feu, mais qui devaient être délivrés dans un certain temps. Il visita ensuite le séjour des bienheureux qui sont dans le ciel, chacun à sa place selon ses mérites. Quand Vétin fut éveillé, il raconta au long toute cette vision, qu'on écrivit aussitôt. Il prédit en même temps qu'il n'avait plus que deux jours à vivre; il se recommanda aux prières des religieux, et mourut en paix le matin du troisième jour. Cette mort arriva le 31 octobre 824, à Aigue-la-Riche (1), et la vision de ce bon moine a fourni des matériaux à ceux qui ont décrit les enfers.

VEU-PACHA, enfer des Péruviens.

VIARAM, espèce d'augure qui était en vogue dans le moyen âge. Lorsqu'on rencontrait en chemin un homme ou un oiseau qui venait par la droite et passait à la gauche, on en concluait mauvais présage; et au sens contraire heureux augure (2).

VIDAL DE LA PORTE, sorcier du seizième siècle, que les juges de Riom condamnèrent à être pendu, étranglé et brûlé, pour ses malélices, tant sur les hommes que sur les chiens, chats et autres animaux.

VID-BLAIN, le plus haut ciel des Elfs.

VIEILLE. Bien des gens superstitieux croient encore que dans certaines familles une vieille apparaît et annonce la mort de quelqu'un de la maison. Cardan conte que, dans un palais de Parme appartenant à une famille noble et distinguée, on voyait toujours, quand quelqu'un devait mourir, le fantôme d'une vieille femme assis sous la

cheminée. *Voyez FEMMES BLANCHES, MÉLUSINE, etc.*

VILLAIN (L'ABBÉ), auteur de l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle, sa femme*, in-12, Paris, 1761, livre assez recherché.

VILLARS (L'ABBÉ DE), littérateur de Limoux, assassiné en 1673 sur la route de Lyon. Il était, dit-on, de l'ordre secret des Rose-Croix. Il a beaucoup écrit sur la cabale, et de manière qu'on ne sait pas très-bien découvrir s'il y croyait ou s'il s'en moquait. On a de lui : le *Comte de Gabalis*, ou Entretiens sur les sciences secrètes, in-12, Londres, 1742; les *Génies assistants*, in-12, même année, suite du *Comte de Gabalis*; le *Gnome irréconciliable*, autre suite du même ouvrage; les *Nouveaux Entretiens* sur les sciences secrètes, troisième suite du *Comte de Gabalis*.

Nous avons cité souvent ces opuscules, aujourd'hui méprisés. *Voy. CABALE, etc.*

VILLIERS (FLORENT DE), grand astrologue, qui dit à son père qu'il ne fallait pas qu'il lui bâtît une maison, parce qu'il saurait habiter en divers lieux et toujours chez autrui. En effet, il alla à Beaugency, de là à Orléans, puis à Paris, en Angleterre, en Ecosse, en Irlande; il étudia la médecine à Montpellier; de là il fut à Rome, à Venise, au Caire, à Alexandrie, et revint auprès du duc Jean de Bourbon. Le roi Louis XI le prit à son service; il suivit ce prince en Savoie, pour étudier les herbes des montagnes et les pierres médicinales. Il apprit à les tailler et à les graver en talismans; il se retira à Genève, puis à Saint-Maurice en Chablais, à Berne en Suisse, et vint résider à Lyon; il y fit bâtir une étude où il y avait deux cents volumes de livres singuliers, qu'il consacra au public. Il se maria, eut des enfants, tint ouverte une école d'astrologie où le roi Charles VII se rendit pour écouter ses jugements. On l'accusa d'avoir un esprit familier, parce qu'il répondait promptement à toutes questions.

VINE, grand roi et comte de la cour infernale. Il se montre furieux comme un lion; un cheval noir lui sert de monture. Il tient une vipère à la main, bâtit des maisons, enfle les rivières et connaît le passé. Dix-neuf légions lui obéissent (3).

VIPÈRES. On trouve sans doute encore en Espagne et en Italie de prétendus parents de saint Paul qui se vantent de charmer les serpents et de guérir les morsures de vipères. *Voy. SALIVE.*

VIRGILE. Les hommes qui réfléchissent s'étonnent encore de la légende des faits merveilleux de Virgile, tradition du moyen âge, que tous les vieux chroniqueurs ont ornée à l'envi, et qui nous présente comme un grand magicien celui qui ne fut qu'un grand poète. Est-ce à cause de l'admiration qu'il inspira? Est-ce à cause de sa quatrième églogue, qui roule sur une prophétie de la naissance de Jésus-Christ? N'est-ce pas pour l'a-

(1) Lenglet-Du Fresnoy.

(2) Michel Scott, De physiogn., c. 36.

(3) Wierus in Pseudom. dæm.

venture d'Aristée et les descriptions magiques du sixième livre de l'*Enéide*? Des savants l'ont pensé, Mais Gervais de Tilbury, Vincent de Beauvais, le poète Adenès, Alexandre Neeckam, Gratian du Pont, Gauthier de Metz et cent autres racontent de lui de prodigieuses aventures, qui semblent une page arrachée aux récits surprenants des *Mille et une Nuits*.

Nous croyons avoir trouvé l'origine de cette légende surnaturelle. De même qu'on a confondu le docteur Faust, ce grand magicien, avec l'inventeur de l'imprimerie, de même on a pu mêler un contemporain de Pépin le Bref, Virgile, évêque de Salzbourg, avec le poète de la cour d'Auguste. Ce qui nous paraît de nature à consolider notre assertion, c'est que les légendaires font du beau; de l'élégant Virgile, un petit homme bossu; or, l'évêque Virgile était contrefait; il avait beaucoup d'esprit: né en Irlande, selon les uns, dans les Ardennes, selon les autres, il parvint par son seul mérite à la haute dignité de l'épiscopat. Ce fut lui qui soutint qu'il y avait des antipodes; et, comme il s'occupait d'astronomie et de sciences physiques, il laissa un renom de sorcier profondément attaché à sa mémoire. Le savant évêque portait le même nom que le grand poète; on a pu faire des deux un seul homme; le temps s'est chargé du reste.

Une raison encore de ce que nous disons, c'est qu'une des légendes de l'auteur de l'*Enéide* est intitulée: *les Faits merveilleux de Virgile, fils d'un chevalier des Ardennes*; cette légende est celle qui présente le plus de choses extraordinaires.

Nous allons rassembler ici un précis de cette légende bizarre, qui était de l'histoire pour nos pères, il y a cinq cents ans. Elle avait encore tant de croyants au dix-septième siècle, que Gabriel Naudé, dans son *Apologie pour les grands personnages accusés de magie*, se crut obligé de la réfuter sérieusement. Elle est toujours vivace à Naples, où le peuple en raconte des lambeaux avec bonne foi.

Virgile, suivant les traditions historiques, naquit à Andes, petit village près de Mantoue, l'an de Rome 684, soixante-dix ans avant Jésus-Christ. Suivant les autorités du onzième et du douzième siècle, on ne peut pas fixer exactement le lieu de sa naissance. Mais presque tous les légendaires s'accordent à dire qu'il était fils d'un vaillant chevalier, aussi habile magicien que redoutable homme de guerre.

La naissance de Virgile fut annoncée par un tremblement de terre qui ébranla tout dans Rome; et quelques-uns l'expliquent en disant que le chevalier dont il était fils n'était autre chose qu'un démon incube; tels furent le père de l'enchanteur Merlin et le père de Robert le Diable.

Comme le petit enfant se montra, dès ses plus tendres années, subtil et ingénieux, ses parents l'envoyèrent à l'école, où il apprit toutes les sciences alors connues. Quand il fut devenu grand, un jour qu'il se promenait seul à l'écart, songeant à sa mère devenue

veuve (car le chevalier de qui il tenait le jour avait disparu, sans que l'on sût où il était allé), il entra dans une grotte profonde, creusée au pied d'un vieux rocher. Malgré l'obscurité complète, il s'avança jusqu'au fond. Il entendit une voix qui l'appelait; il regarda autour de lui; et, dans les ténèbres qui l'entouraient, il ne vit rien. Mais la voix, se faisant entendre de nouveau, lui dit:

— Ne vois-tu pas devant toi cette pierre qui bouche une étroite ouverture?

Virgile la heurta du pied et répondit:

— Je crois la voir en effet.

— Ote-la, reprit la voix, et laisse-moi sortir.

— Mais qui es-tu, toi qui me parles ainsi?

— Je suis le diable, qu'une main puissante a enfermé ici jusqu'au jugement dernier, à moins qu'un homme vierge ne me délivre. Si tu me tires d'ici, comme tu le peux, je t'apprendrai la magie; tu seras maître de toutes les richesses de la terre, et nul être ne sera aussi puissant que toi.

— Apprends-moi d'abord la magie et le secret de tous les livres occultes, dit l'écolier; après cela, j'ôterai la pierre.

Le diable s'exécuta de bonne grâce. En moins d'une heure, Virgile devint le plus savant homme du monde et le plus habile magicien.

Quand il sut tout ce qu'il voulait, il poussa la pierre avec son pied; et, par l'ouverture qui n'était pas plus large que les deux mains, il sortit, dans une fumée blanche, un très-gros homme qui à l'instant se mit debout.

Le jeune adepte ne comprit pas d'abord qu'un corps si énorme eût pu passer par une ouverture si étroite.

— Il n'est pas possible, dit-il, que tu aies passé par ce trou.

— Cela est vrai cependant, dit le diable.

— Tu n'y repasserais pas assurément!

— J'y repasserais le plus aisément du monde.

— Je gage que non!

Le diable piqué voulut le convaincre. Il rentra dans la petite ouverture. Aussitôt Virgile remit la pierre; et le prisonnier eut beau prier, l'écolier s'en alla, le laissant dans son obscur cachot.

En sortant de la caverne, Virgile se trouva un tout autre homme. Il apprit par son art magique qu'un courtisan de l'empereur avait dépouillé sa mère de son château, que l'empereur refusait de le lui faire rendre, et qu'elle gémissait dans la misère. Il lui envoya aussitôt quatre mulets chargés d'or, et, n'ayant plus besoin d'étudier, il se mit en route pour Rome. Beaucoup d'écoliers ses amis voulurent le suivre. Il embrassa sa mère, qu'il n'avait pas vue depuis douze ans. Il combla de richesses tous ceux de ses parents qui avaient aidé la veuve dépouillée; c'était, selon l'usage, les plus pauvres. Lorsque vint l'époque où l'empereur distribuait des terres aux citoyens, Virgile se présenta devant lui; l'ayant salué, il lui redemanda le domaine dont sa mère avait été injustement dépossédée. L'empereur, après avoir entendu ses

conseillers, dont l'un possédait le château de la veuve, répondit qu'il ne pouvait faire droit à la requête. Virgile se retira en jurant qu'il se vengerait.

Le temps des moissons approchait; par son pouvoir magique, il fit enlever et transporter chez lui et chez ses amis tout ce qui pouvait se recueillir sur les terres qu'on lui avait confisquées. Ce prodige causa une vive rumeur. On savait la puissance de Virgile; on le voyait logé en prince dans un vaste et magnifique château, et entouré de tant de serviteurs qu'on eût pu en faire une armée.

— C'est le magicien qui a fait cela, dirent les courtisans. — Il faut l'aller combattre, dit l'empereur. Et, suivi de bonnes troupes, il marcha droit au château de Virgile, se proposant de le détruire et de jeter son maître dans une dure prison. Dès que Virgile aperçut les bataillons qui venaient l'assiéger, il appela son art à son secours. D'abord il enveloppa son château d'un brouillard si épais et si fétide, que l'empereur et les siens ne purent avancer plus loin. Ensuite, au moyen de certains miroirs merveilleux, il fascina tellement les yeux des soldats, qu'ils se croyaient tout environnés d'eau agitée et près d'être engloutis. L'empereur avait auprès de lui un nécromancien très-habile, et qui passait pour le plus savant homme dans la science des enchantements. On le fit venir. Il prétendit qu'il allait détruire les prestiges de Virgile et l'endormir lui-même. Mais Virgile, qui se cachait à quelques pas dans le brouillard, entendit ces paroles; et à l'instant, par un nouveau charme qui fut très-prompt, il frappa tout le monde d'une immobilité si parfaite, que l'empereur et son magicien lui-même semblaient changés en statue.

— Comment nous tireras-tu de là ? grommela le prince, sans conserver même la puissance de froncer le sourcil. — Il n'y a que Virgile qui le puisse, répondit tristement le nécromancien.

On proposa donc la paix. Aussitôt le philosophe parut devant l'empereur. Il exigea qu'on lui rendît l'héritage de son père; que l'étendue en fût doublée aux dépens des conseillers du prince, et qu'il fût admis désormais au conseil. Le César consentit à tout. Les enchantements alors s'évanouirent; Virgile reçut l'empereur dans son château et le traita avec magnificence. L'empereur, devenu l'ami de Virgile, lui demanda, puisqu'il était si savant et qu'il maîtrisait la nature, de lui faire un charme au moyen duquel il pût savoir toujours si l'une des nations soumises songeait à se révolter. — Par là, dit-il, je préviendrai toutes les guerres, et je régnerai tranquille. Le philosophe fit une grande statue de pierre qu'il appela Rome, et qu'il plaça au Capitole; puis il prit la principale idole de chacune des nations vaincues, dans le temple où les Romains recevaient tous les dieux; il les rassembla toutes et les rangea autour de la grande statue, leur mettant à chacune une trompette à la main. Dès lors, aussitôt qu'une des nations soumises pensait à se révolter, l'idole qui la représentait s'agitait, se

tournait vers la statue de Rome, et sonnait de sa trompette d'une manière terrible. L'empereur, ainsi prévenu, envoyait des troupes qui arrivaient toujours à temps. On appela ce talisman *la salvation de Rome*.

Virgile avait conçu pour Naples une grande tendresse; il habitait souvent cette ville riante, que même, selon quelques-uns des légendaires, il avait fondée et bâtie. Pendant un été très-chaud, de grosses mouches se répandirent dans la ville, et, se jetant sur les boucheries, empoisonnèrent les viandes. Le philosophe, pour arrêter ce fléau, mit sur l'une des portes de Naples une grosse mouche d'airain qui, durant l'espace de huit ans qu'elle y demeura, empêcha qu'aucune mouche vivante entrât dans la ville.

On trouve dans les vieux récits beaucoup de talismans de cette espèce. Saint Loup n'en eut pas besoin pour préserver de l'invasion des mouches les boucheries publiques de Troyes en Champagne, où en effet les dispositions des courants d'air empêchent qu'elles ne puissent pénétrer, tandis qu'on les voit par myriades aux portes.

Fusil assure que, dans la grande boucherie de Tolède, il n'entrait, de son temps, qu'une seule mouche dans toute l'année. Bodin conte, dans sa *Démonomanie*, qu'il n'y a pas une seule mouche au palais de Venise. Mais s'il en est ainsi, ajoute-t-il, c'est qu'il y a quelque phylactère enfoui sous le seuil, comme il s'est découvert depuis quelques années, en une ville d'Egypte où l'on ne voyait point de crocodiles, qu'il y avait un crocodile de plomb enterré sous le seuil de la mosquée; on l'ôta, et les habitants furent dès lors travaillés des crocodiles, comme ceux des autres cités qui bordent le Nil. On sait aujourd'hui que les crocodiles n'entrent pas dans les cités. Mais revenons au magicien.

Virgile était occupé à construire, pour l'empereur, des bains si merveilleux, que chaque baignoire guérissait la maladie dont elle portait le nom, lorsqu'un fléau plus hideux que les mouches vint désoler la ville de Rome. C'était une nuée immense de sangsues qui, se répandant la nuit dans les maisons, tuaient en les suçant beaucoup de citoyens. On eut recours à Virgile. Il fit une sangsue d'or et la mit dans un puits profond hors de la ville, où elle attira tous les reptiles suceurs.

Voulant ensuite se faire admirer du peuple, Virgile alluma, sur un pilier de marbre, au milieu du Forum, une lampe qui brûlait toujours, sans que la flamme eût besoin d'aucun aliment. Elle jetait une si belle clarté, que Rome en était partout éclairée. A quelques pas il plaça un archer d'airain qui tenait une flèche et un arc bandé, avec cette inscription : *Si quelqu'un me touche, je tirerai ma flèche*. Trois cents ans après, un fou ayant frappé cet archer, il tira sa flèche sur la lampe et l'éteignit.

Pendant qu'il exécutait ces grandes choses, Virgile, ayant eu occasion de voir la fille de l'empereur, qui était jeune, belle et malicieuse, en devint très-épris, quoiqu'il fût lui-

même laid, bossu et philosophe. La princesse, voulant se divertir, fit semblant d'être sensible, et lui donna rendez-vous le soir au pied de la tour qu'elle habitait. Il y vint. Au moyen d'une corbeille fixée au bout d'une corde, la princesse était convenue de le monter jusqu'à sa chambre avec l'aide de sa servante. Il se plaça dans la corbeille, et la jeune fille tira la corde; mais, lorsqu'elle vit le philosophe à moitié chemin, elle fit un nœud à sa fenêtre et le laissa suspendu dans les airs.

Gratien du Pont attribue cette méchanceté, dans ses *Controverses du sexe féminin et du masculin*, non pas à la fille de l'empereur, mais à une courtisane de Rome; il l'apostrophe dans ces vers :

Que dirons-nous du bonhomme Virgile,
Que tu pendis, si vrai que l'Evangile,
Au corbillon? A cet homme d'honneur
Ne fis-tu pas un très-grand déshonneur!
Hélas! si fis; et c'était dedans Rome
Que là pendu demeura le pauvre homme,
Par ta cautèle et ta déception,
Un jour qu'on fit grosse procession.

Le matin, en effet, tout le peuplé qui se rendait, non pas à la procession, mais au marché, se moqua du poète, lequel ne trouva qu'à la fin du jour une âme compatissante. Descendu à terre, il se hâta de rentrer chez lui; et là, pour se venger avant tout du peuple qui l'avait raillé, il éteignit à la fois tous les feux qui brûlaient dans Rome. Le peuple effrayé courut à l'empereur. Virgile fut mandé.

— Les feux éteints ne se rallumeront pas que je ne sois vengé, dit-il.

— Vengé de qui?

— De votre fille.

Il conta sa mésaventure, et il voulut que la princesse ou la courtisane allât en chemise sur un échafaud dressé au milieu de la grande place, et que là, avec un flambeau, elle distribuât du feu à tout le peuple. Ce châtiment, qu'il fallut subir, dura trois jours.

Virgile, pour se consoler un peu, se retira à Naples, où il se livra à l'étude. Ce fut alors qu'il mit sur une des portes de Naples deux statues de pierre, l'une joyeuse et belle, l'autre triste et hideuse, et qui avaient cette puissance que quiconque entraît du côté de la première réussissait dans toutes ses affaires; mais ceux qui entraient du côté de l'autre étaient malheureux durant tout le séjour qu'ils faisaient à Naples. Il se fit un jardin où fleurissaient les plantes et les arbres de toutes les contrées de l'univers. On y trouvait tous les animaux qui peuvent être utiles et tous les oiseaux chanteurs. On y voyait les plus beaux poissons du monde, dans de magnifiques bassins. A l'entrée d'une grotte où Virgile renfermait ses trésors immenses, on admirait deux statues d'un métal inconnu qui frappaient sur une enclume avec tant de mélodie, que les oiseaux s'arrêtaient dans les airs pour les entendre. Il fabriqua un miroir dans lequel il lisait l'avenir, et une tête d'airain qui parlait et le lui annonçait. Ne voulant pas de bornes à ses points de vue, il avait

entouré ses jardins d'un air immobile, qui faisait l'office d'une muraille. Pour ses voyages, il construisit en airain une sorte de pont volant, sur lequel il se transportait aussi vite que la pensée partout où il voulait. On ajoute que c'est encore par son art qu'il creusa le chemin souterrain du Pausilippe, et qu'il mourut là.

Nous n'avons pas parlé des sentiments de Virgile pour la fille du sultan d'Egypte, parce qu'ils ne sont rapportés que par l'auteur du livre intitulé : *les Faits merveilleux de Virgile, fils d'un chevalier des Ardennes*, et que ce chroniqueur n'écrivait qu'au xvi^e siècle. Mais citons l'anecdote d'Osmone sur la mort du philosophe-magicien-poète. Dans son *Image du monde*, Osmone conte que Virgile, sur le point de voyager au loin, consulta son androïde, c'est-à-dire sa tête magique qu'il avait faite; et qu'elle lui dit que, s'il gardait bien sa tête, son voyage serait heureux. Virgile crut qu'il lui fallait seulement veiller sur son œuvre; il ne quitta pas son androïde d'un instant. Mais il avait mal compris; s'étant découvert le front en plein midi, il fut frappé d'un coup de soleil dont il mourut. Son corps, comme il l'avait désiré, fut transporté à Naples, où il est toujours sous le laurier impérissable qui le couvre.

Les Napolitains regardent le tombeau de Virgile comme leur palladium; aucun conquérant n'a osé le leur enlever. Ils croient aux merveilles que nous avons racontées et à d'autres encore. Le peuple de Naples vous le dira. Mais, à sa louange, il n'oublie pas les prodigieux faits de Virgile : *les Géorgiques* et *l'Enéide*.

VIRGILE, évêque de Salzbourg. *Voy. ANTIPODES*

VISIONS. Il y a plusieurs sortes de visions, qui la plupart ont leur siège dans l'imagination ébranlée. Aristote parle d'un fou qui demeurerait tout le jour au théâtre, quoiqu'il n'y eût personne, et là il frappait des mains et riait de tout son cœur, comme s'il avait vu jouer la comédie la plus divertissante.

Un jeune homme d'une innocence et d'une pureté de vie extraordinaires, étant venu à mourir à l'âge de vingt-deux ans, une vertueuse veuve vit en songe plusieurs serviteurs de Dieu qui ornaient un palais magnifique. Elle demanda pour qui on le préparait; on lui dit que c'était pour le jeune homme qui était mort la veille. Elle vit ensuite dans ce palais un vieillard vêtu de blanc, qui ordonna à deux de ses gens de tirer ce jeune homme du tombeau et de l'amener au ciel. Trois jours après la mort du jeune homme, son père, qui se nommait Armène, s'étant retiré dans un monastère, le fils apparut à l'un des moines et lui dit que Dieu l'avait reçu au nombre des bienheureux, et qu'il l'envoyait chercher son père. Armène mourut le quatrième jour (1).

Voici des traits d'un autre genre. Torquemada conte qu'un grand seigneur espagnol, sorti un jour pour aller à la chasse sur une

(1) Lettre de l'évêque Evode à saint Augustin.

de ses terres, fut fort étonné lorsque, se croyant seul, il s'entendit appeler par son nom. La voix ne lui était pas inconnue; mais comme il ne paraissait pas empressé, il fut appelé une seconde fois et reconnut distinctement l'organe de son père décédé depuis peu. Malgré sa peur, il ne laissa pas d'avancer. Quel fut son étonnement de voir une grande caverné ou espèce d'abîme, dans laquelle était une longue échelle! Le spectre de son père se montra sur les premiers échelons et lui dit que Dieu avait permis qu'il lui apparût, afin de l'instruire de ce qu'il devait faire pour son propre salut et pour la délivrance de celui qui lui parlait, aussi bien que pour celle de son grand-père qui était quelques échelons plus bas; que la justice divine les punissait et les retiendrait jusqu'à ce qu'on eût restitué un héritage usurpé par ses aïeux; qu'il eût à le faire incessamment, qu'autrement sa place était déjà marquée dans ce lieu de souffrance. A peine ce discours eut-il été prononcé, que le spectre et l'échelle disparurent et l'ouverture de la caverne se referma. Alors la frayeur l'emporta sur l'imagination du chasseur; il retourna chez lui, rendit l'héritage, laissa à son fils ses autres biens et se retira dans un monastère où il passa le reste de sa vie.

Il y a des visions qui tiennent un peu à ce que les Ecossais appellent la seconde vue. Boastuau raconte ce qui suit :

« Une femme enchantresse, qui vivait à Pavie du temps du règne de Léonicettus, avait cet avantage qu'il ne se pouvait faire rien de mal à Pavie sans qu'elle le découvrit par son artifice, en sorte que la renommée des merveilles qu'elle faisait par l'art des diables lui attirait tous les seigneurs et philosophes de l'Italie. Il y avait en ce temps un philosophe à qui l'on ne pouvait persuader d'aller voir cette femme, lorsque, vaincu par les sollicitations de quelques magistrats de la ville, il s'y rendit. Arrivé devant cet organe de Satan, afin de ne demeurer muet, et pour la sonder au vif, il la pria de lui dire, à son avis, lequel de tous les vers de Virgile était le meilleur. La vieille, sans rêver, lui répondit aussitôt :

Discite justitiam moniti et non temnere divos.

« Voilà, ajouta-t-elle, le plus digne vers que Virgile ait fait. Va-t'en et ne reviens plus pour me tenter. Ce pauvre philosophe et ceux qui l'accompagnaient s'en retournèrent sans aucune réplique et ne furent en leur vie plus étonnés d'une si docte réponse, attendu qu'ils savaient tous qu'elle n'avait en sa vie appris ni à lire ni à écrire....

« Il y a encore, dit le même auteur, quelques visions qui proviennent d'avoir mangé du venin ou poison, comme Plinie et Edouardus enseignent de ceux qui mangent la cervelle d'un ours, laquelle dévorée, on se croit transformé en ours. Ce qui est advenu à un gentilhomme espagnol de notre temps, à qui on en fit manger, et il errait dans les montagnes, pensant être changé en ours.

« Il reste, pour mettre ici toutes espèces de

visions, de traiter des visions artificielles, lesquelles, ordonnées et bâties par certains secrets et mystères des hommes, engendrent la terreur en ceux qui les contemplent. Il s'en est trouvé qui ont mis des chandelles dans des têtes de morts pour épouvanter le peuple, et d'autres qui ont attaché des chandelles de cire allumées sur des coques de tortues et limaces, puis les mettaient dans les cimetières la nuit, afin que le vulgaire, voyant ces animaux se mouvoir de loin avec leurs flammes, fût induit à croire que c'étaient les esprits des morts. Il y a encore certaines visions diaboliques qui se sont faites de nos jours avec des chandelles composées de suif humain; et pendant qu'elles étaient allumées de nuit, les pauvres gens demeuraient si bien charmés, qu'on dérobaient leur bien devant eux sans qu'ils sussent se mouvoir de leurs lits: ce qui a été pratiqué en Italie de notre temps. Mais Dieu, qui ne laisse rien impuni, a permis que ces voleurs fussent appréhendés, et, convaincus, ils ont depuis terminé leurs vies misérablement au gibet. » Voy. MAIN DE GLOIRE.

Les traditions populaires de l'Allemagne sont fécondes en visions; nous en citerons quelques-unes.

Un vieux château de la Saxe était visité par un fantôme qui faisait des tours indignes, tellement que le manoir demeurait inhabité depuis plusieurs années. Un jeune homme intrépide se décida à y passer la nuit; il emporta des provisions, des lumières et des armes. A minuit, pendant qu'il s'apprêtait à dormir, il entendit au loin un bruit de chaînes. Après avoir longuement circulé dans les corridors, l'être qui faisait ce bruit remua des clefs, ouvrit la porte, et le jeune audacieux vit paraître un grand spectre pâle, décharné, ayant une très-longue barbe et portant une trousse de barbier.... Le curieux fit bonne contenance. Le spectre cependant referma soigneusement la porte, puis s'étant approché du lit, il fit signe à son hôte de se lever, lui mit un peignoir sur les épaules et lui indiqua du doigt une chaise sur laquelle il l'invita à s'asseoir. L'Allemand tremblait un peu; son effroi augmenta quand il vit le fantôme tirer de sa trousse un antique plat à barbe d'un autre siècle, et un grand rasoir un peu rouillé. Il se rassura pourtant et laissa faire. Le spectre, qui procédait gravement, lui savonna le menton, lui rasa proprement la barbe et les cheveux, puis ôta le peignoir. Jusque-là rien de bien nouveau: on savait que l'esprit rasait ainsi tous ceux qui passaient la nuit dans le château; mais on comptait aussi qu'après les avoir rasés il les assommait de coups avec son gros poing de squelette. Le jeune homme rasé, se leva de la chaise, et, comme il avait gardé quelque présence d'esprit, il se rassura en voyant le fantôme se mettre à sa place et lui indiquer la trousse qu'il avait déposée sur une table. Tous ceux qui étaient venus avant lui dans ce château avaient eu si grand peur, qu'ils s'étaient sans doute évanouis pendant qu'on les rasait; ce qui leur avait attiré des coups

de poing. Le jeune homme remarqua la longue barbe du spectre et comprit tout de suite qu'il demandait le même service qu'il venait de rendre. Il le savonna hardiment et lui rasa courageusement la barbe et la tête. Sitôt que cela fut fait, le fantôme, muet jusqu'alors, se mit à parler comme une personne naturelle. Il appela le jeune homme son libérateur; il lui conta qu'autrefois, suzerain du pays, il avait eu l'usage inhospitalier de raser impitoyablement tous les pèlerins qui venaient coucher dans son château que, pour l'en punir, un vieux moine revenant de la terre sainte l'avait condamné à raser après sa mort tous ses hôtes, jusqu'à ce qu'il s'en présentât un assez hardi pour le raser lui-même.

— Il y a trois cents ans que ma pénitence dure, ajouta le spectre, et après de nouveaux remerciements il s'en alla.

Le jeune homme rassuré acheta le château à bas prix, dit le conte, et y coula des jours heureux, à la grande surprise des bonnes gens qui le regardèrent comme un habile enchanteur (1).

Plaçons ici l'historiette du barbier de Nuremberg, publiée par le *Fraser's Magazine*.

LE BARBIER DE NUREMBERG.

Dix heures venaient de sonner à la grosse horloge de l'hôtel de ville; le barbier de l'université, après avoir racé le menton à une douzaine d'étudiants, se préparait à s'aller coucher, quand tout à coup la porte de sa boutique s'ouvrit, et un homme de petite stature, ramassé dans sa petite taille, s'avança vers lui avec vivacité. Son ventre avait une telle rotondité, qu'il eût fait honneur au plus digne bourgmestre; son visage, ses jambes, et tout le reste de sa personne, portaient les mêmes signes d'embonpoint. Son air et son langage accusaient un homme exempt de souci. Son costume était étrange. Il portait un chapeau verni à bords très-larges, un habit noir hors de mode, une culotte grise avec des boucles de cuivre. Sa chevelure noire tombait sur ses épaules: ses moustaches étaient épaisses, et sa barbe avait au moins cinq jours de date.

Il salua, s'assit sans cérémonie dans le fauteuil qui recevait les clients du barbier, et passant sa main sur son épaisse barbe, il dit enfin: — Pouvez-vous me raser?

— Monsieur? fit le barbier comme s'il n'avait pas entendu.

— Je vous demande si vous pouvez me raser, répondit l'autre d'une voix forte. Est-ce que je viens ici pour autre chose?

Le barbier était un homme grand, maigre, monté sur des jambes en fuseau, âgé d'environ cinquante ans; le courage n'avait jamais été le côté brillant de son caractère. Néanmoins, il avait trop de dignité personnelle pour se laisser braver par un étranger dans sa propre maison. Il écouta donc la question de son insolent visiteur avec une assurance qui ne lui était pas ordinaire.

— Vous me demandez, Monsieur, si je puis vous raser, dit-il en continuant à repasser un rasoir qu'il tenait à la main; je n'y vois point d'obstacle, malgré l'heure avancée. Je puis raser tout homme qui a barbe au menton. Vous ne serez pas plus difficile à raser qu'un autre, quoique votre barbe ait quelque ressemblance avec le poil d'un hérisson ou de tout autre animal de cette espèce.

— Ah! fort bien; vous me raserez donc, répondit l'autre, qui se mettant à l'aise dans le fauteuil, se débarrassa de sa cravate, et se mit dans la posture d'un homme qui va être rasé.

Il plaça ses lunettes sur son nez maigre et allongé, et tendant le menton d'un air malin et ironique, il fixa sur l'étranger des regards qui n'étaient rien moins que satisfaits. Enfin il rompit le silence. — Je dis, Monsieur, que je puis raser tout le monde, mais....

— Mais quoi? dit l'autre avec mécontentement.

— Mais vous, je ne veux pas, reprit le barbier.

Et il se remit à repasser son rasoir comme auparavant, sans faire plus d'attention au nouveau venu. Celui-ci parut tout étonné de ce langage, et regardait le barbier d'un air de surprise mêlé de curiosité.

Mais la curiosité fit bientôt place à la colère; ses joues enflèrent et acquirent presque la rondeur et la dimension d'une énorme citrouille.

— Ne pas me raser, moi! s'écria-t-il, vomissant tout à coup de ses poumons et de ses joues la masse d'air qui s'y accumulait. L'explosion de cet orage fut terrible. Le barbier tremblait.

— Ne pas me raser, moi! s'écriait l'étranger. Et le silence continuait à régner.

— Ne pas me raser! répéta le petit homme une troisième fois, plus haut que jamais, en s'élançant hors de son siège, d'un bond extraordinaire pour sa corpulence.

Le barbier en fut alarmé; il posa son cuir et son rasoir sur la cheminée, sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Voulez-vous m'insulter dans ma propre maison? murmura-t-il avec tout le courage qu'il put appeler à son aide.

— Sang et tonnerre, qui parle de vous insulter? Je veux être rasé. Qu'y a-t-il à cela d'extraordinaire?

— Je ne rase point après dix heures, reprit le barbier; d'ailleurs, je ne travaille que pour les professeurs et les étudiants de l'université. Il m'est défendu d'exercer sur le visage de tout autre, de par le révérend docteur Anhelat et le sénat académique.

— Le docteur Anhelat, répéta l'autre avec un sourire de mépris; qui diable cela peut-il être?

— C'est le prévôt de l'université, et le professeur de philosophie morale.

— Quoi! ce cuistre d'Anhelat donne de tels ordres! Je n'ai pas le temps de passer

(1) Musæus a tiré parti de cette tradition dans sa légende intitulée *L'Amour muet*.

ici toute la nuit, je n'ai qu'une chose à vous dire; c'est que si vous ne me rasez pas, ce sera moi qui vous raserai, et de la bonne manière encore.

Joignant l'action à la parole, il étendit le bras, saisit le barbier par le nez et le cloua sur la chaise que lui-même venait de quitter.

L'autre, interdit par la rapidité du mouvement, regardait avec surprise l'auteur de cette action audacieuse; ce ne fut qu'en sentant sur son visage l'impression froide et humide du pinceau à savon qu'il fut rappelé à sa situation présente. Il voulut se lever, mais il fut remis en place par le bras vigoureux et inflexible du petit homme.

Il n'eut plus d'autre ressource que de tourner la tête à droite, à gauche, pour éviter le fatal pinceau, mais ses efforts étaient inutiles. Son front, son nez, ses joues, ses oreilles, furent barbouillés de la matière savonneuse. Lorsqu'il essayait de crier, ses efforts n'étaient pas plus heureux; l'infatigable petit homme lui remplissait la bouche d'écume, et continuait avec plus d'énergie que jamais. D'une main il le tenait à la gorge; de l'autre, armé du pinceau, il poursuivait son opération, riant aux éclats et jouissant avec la joie la plus bruyante de la scène qu'il avait sous les yeux.

A la fin, le barbier parvint à prononcer quelques mots : ce fut pour crier merci de toutes ses forces, promettant de raser son oppresseur à toute heure et partout où il le désirerait, malgré les ordres du docteur Anhelat et du sénat académique.

Cette déclaration lui donna quelque relâche. Il se leva tremblant. Son premier soin fut de se délivrer de la mousse qui attestait son humiliation, tandis que le petit homme se remettait tranquillement sur la chaise, se pâmant presque de rire.

Le barbier stupéfait préparait ses instruments pour l'opération qu'il devait exécuter, quoique d'une manière différente, sur son adversaire. Il agissait avec lenteur, se donnant ainsi le loisir de se remettre de la secousse qu'il avait éprouvée. Enfin, tout disposé, le rasoir repassé, il attacha une serviette sous le menton de sa nouvelle pratique; et il allait commencer à couvrir de mousse son menton, lorsque celui-ci s'écria : — Arrêtez !

Le barbier, effrayé comme un braconnier pris en flagrant délit, recula de quelques pas, regardant l'autre avec une terreur mal dissimulée.

— Prenez garde, au moins; n'allez pas me couper la gorge ! dit l'étranger d'une voix forte.

— Mon état est de couper la barbe, et non la gorge, répondit humblement le barbier.

— Sans doute; mais je ne suis pas obligé de vous croire sur parole; ainsi, prenez-y garde. Si vous me coupez la gorge, je vous fais sauter la cervelle, voilà tout. Et mettant la main dans une des larges poches de son habit, il en tira un pistolet d'arçon, l'arma et le posa sur une chaise près de lui.

— Maintenant, commencez, continua-t-il,

et rappelez-vous bien que, si vous m'égratignez tant soit peu le menton, ou si vous y laissez un seul poil, je vous casse la tête. Vous voilà dûment avisé.

La vue de cette arme terrible augmenta, comme on le pense bien, la terreur du barbier. Sa main tremblait comme la feuille, il se remit à préparer le savon, et il employa dix fois plus de temps qu'il ne l'avait jamais fait dans aucune autre occasion, à savonner le visage de l'inconnu. Il redoutait d'approcher son rasoir de son menton; aussi prit-il le parti de continuer à savonner indéfiniment, plutôt que de courir le risque de recevoir une balle de pistolet dans la tête. Ce délai lui fut utile, et donna le temps à sa main de recouvrer son assurance. L'étranger n'y trouvait rien à dire; au contraire, sa bonne humeur semblait renaître sous le chatouillement agréable du pinceau; et, se mettant à siffler gaiement, il lançait l'écume de ses lèvres sur la face du barbier, avec une apparence de satisfaction.

Une demi-heure s'était écoulée depuis que ce dernier avait commencé, et il en était encore à cette opération préliminaire, qui paraissait plaire au petit homme; car loin de se plaindre de sa longueur, il continuait à siffler et à fredonner, au grand déplaisir de notre barbier, qui n'éprouvait pas peu de difficultés à promener légèrement son pinceau sur une physionomie aussi mobile.

Il y avait près de trois quarts d'heure qu'il frictionnait le menton de cet étrange personnage, sans entrevoir de terme à son labeur; le petit homme lui riait toujours au nez, et l'éternel « Savonne toujours ! » sortait de sa bouche dès que le barbier semblait prêt à abandonner le pinceau. Celui-ci avait d'ailleurs assez présent à l'esprit le châtiment d'une première résistance; et de plus il avait devant les yeux le pistolet menaçant.

Il est impossible de se faire une idée des angoisses du barbier. Il se trouvait comme enfermé dans un cercle magique. Ses forces étaient près de l'abandonner. Mais s'arrêtait-il un moment, l'éternel « Savonne toujours ! » retentissait à ses oreilles; s'il voulait prendre son rasoir, il était rappelé par le même cri; et s'il refusait de raser, il courait le risque d'être rasé lui-même.

— Savonne toujours ! criait l'étranger d'une voix de stentor, en enfonçant ses doigts dans les boucles de sa noire et épaisse chevelure, et ouvrant dans son rire une bouche capable d'avaler la pleine lune.

— Je n'en puis plus ! dit enfin le barbier en laissant tomber ses deux mains de fatigue et d'accablement.

— Vous n'en pouvez plus ? Je vais vous guérir de cela. Avalez-moi quelques gouttes de cette liqueur merveilleuse, l'élixir de Méphistophélès, l'ami du docteur Faust.

En disant cela, il tira de sa poche une bouteille de liqueur rouge, la déboucha, et avant que le barbier y eût pris garde, il le força d'en avaler la moitié.

— Maintenant, savonne toujours ! continua-t-il, il n'y a rien de tel.

Confondu par la rapidité de cette action, le pauvre homme n'eut pas le temps de réfléchir, et trempant de nouveau le pinceau dans le savon, il continua comme auparavant. Réchauffé par ce qu'il avait avalé, il sentait une vigueur nouvelle se répandre dans tous ses membres; tandis que le petit homme ne cessait de crier : « Savonne toujours; » se tordant et grimaçant de la même manière.

L'horloge du collège avait sonné onze heures. Une demi-heure s'était encore écoulée, et minuit approchait. Le barbier continuait sa tâche indéfinie, et l'étranger ses vociférations éternelles : « Savonne toujours ! » Enfin l'obscurité devint si grande, qu'il voyait à peine son pinceau. La lampe, après avoir jeté quelques éclairs de sa lueur vacillante comme un météore mourant, s'éteignit; il ne restait plus dans le foyer que quelques charbons rouges qui répandaient à peine un peu de chaleur et une faible lumière. La chambre n'était éclairée que par les pâles rayons de la lune. Les angoisses du barbier croissaient avec l'obscurité; sa main pouvait à peine tenir le pinceau qu'il maniait au hasard, tantôt rencontrant, et tantôt manquant le visage de l'étranger; mais bien que l'obscurité fût complète et que l'horloge du collège eût sonné minuit, celui-ci ne donnait aucun signe de fatigue. Son refrain continuait encore : « Savonne toujours ! »

Bientôt il sembla s'endormir, et il commença à ronfler. De temps en temps, un long murmure : « Savonne toujours ! » sortait de sa poitrine comme du fond du tombeau. Les têtes à perruques elles-mêmes murmuraient les mêmes syllabes, sur le même ton et avec la même lenteur.

Un nuage ayant éclipsé la lune, la chambre se trouva dans l'obscurité la plus complète; le barbier fut saisi d'une impression de terreur inexprimable.

Sa maison s'ouvrait sur le cimetière du collège, environné de tous côtés de hautes murailles et régulièrement fermé chaque soir. Tout contribuait à rendre sa position plus affreuse.

Pourtant la souffrance lui rendit un peu de courage, et, se retournant tout à coup, il se dirigea rapidement vers la porte dans l'intention de s'échapper.

Mais à peine avait-il fait quelques pas vers le seuil, qu'un cri : « Savonne toujours ! » plus fort que jamais, l'arrêta immobile.

Les cris de ce personnage devinrent alors plus violents.

— Vous n'êtes pas fatigué, j'espère ? dit-il. Voulez-vous une seconde portion de mon élixir ?

— Nous avons plus besoin de lumière que d'élixir, répondit le barbier avec effort.

— Eh bien ! savonnez toujours ! nous ne manquerons pas de lumière. En voici deux qui vous suffiront.

Le barbier recula d'épouvante. Au milieu de l'obscurité, il vit étinceler deux yeux effrayants qui se fixèrent sur lui. C'étaient ceux du petit homme; leur éclat ressemblait

à la lueur affreuse des spectres qu'on voit errer la nuit dans les cimetières. Sous leur reflet, ses joues, autant que le savon permettait d'en apercevoir la couleur, devinrent d'un rouge cramoisi; son épaisse chevelure semblait transformée en noirs serpents, et lorsqu'il riait, l'intérieur de sa bouche, et le fond de sa gorge ressemblait à l'ouverture d'une fournaise ardente.

L'haleine qui s'exhalait de cette source brûlante était enflammée, suffocante et sulfureuse, comme une émanation de l'enfer.

Cette vue glaça le sang dans les veines du pauvre barbier; il ne voit plus de salut que dans la fuite; jetant loin de lui le pinceau, il s'efforce de s'élancer vers la porte en murmurant dans l'angoisse du désespoir :

— Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi ! j'ai rasé le diable !

Retrouvant un peu ses forces, il s'élance à travers le cimetière. Mais il y avait à peine une demi-minute qu'il s'était enfui, lorsque ses oreilles furent frappées des éclats de rire affreux de l'étranger et de son cri horrible encore : « Savonne toujours ! » Un instant après, il entendit derrière lui le bruit de ses pas. Il voulut redoubler d'efforts, et courut vers la tour du clocher, qui se trouvait ouverte. Il entra, mais l'autre le suivait de près. Il monta l'escalier de la tour avec la rapidité de l'éclair. Au sommet il savait une porte qui donnait sur une terrasse extérieure; s'il pouvait l'atteindre, il était sauvé, n'ayant qu'à fermer cette porte en dehors pour arrêter la poursuite de son ennemi. Vain espoir ! Lorsqu'il se précipitait sur la terrasse, le petit homme y arrivait aussi. Au-dessus d'eux la flèche de l'église s'élevait à cent trente pieds; au-dessous s'étendait un abîme plus profond encore. Le barbier sentait ses dents claquer, ses genoux trembler :

— Ha ! ha ! s'écria son persécuteur, à quoi pensez-vous maintenant, mon vieux ? Savonnez toujours, savonnez-moi jusqu'à six heures du matin. Prenez votre pinceau et votre boîte à savon. Mais qu'en avez-vous fait ?

— Je les ai jetés, bégaya le barbier terrifié.

— Jetés ! j'ai bien envie de vous jeter en bas également ! Une cabriolet du haut du clocher serait chose à voir par un si beau clair de lune.

A ces mots, il saisit par le nez le barbier qui demandait grâce à genoux, l'enleva sans efforts, et le tira à la longueur de son bras en dehors de la terrasse.

Il est plus facile de concevoir que d'exprimer les alarmes du pauvre homme suspendu par le nez au-dessus de cet affreux abîme; il se démenait, étendait de tous côtés ses longs bras comme une araignée à la torture, poussait des cris horribles et demandait grâce aussi distinctement que le permettait la position terrible où il était, promettant de raser le petit homme jusqu'au dernier moment de sa vie. Il exposait dans quel abandon sa mort laisserait sa femme et ses enfants, et faisait usage des arguments les plus touchants pour attendrir le cœur de son

bourreau : mais en vain ; le petit homme n'était pas de nature à se laisser émouvoir. Il ouvrit le pouce et l'index qui soutenaient le barbier, et celui-ci commença à travers les abîmes de l'espace, une chute de cent trente pieds. Il descendait en pirouettant comme un volant, tantôt la tête en bas, et tantôt les pieds. Pendant ces culbutes multipliées, il apercevait de temps en temps son adversaire au-dessus de lui ; il le voyait, penché sur la terrasse, avec sa face blanchie de mousse, se tenant les côtés et riant aux éclats. En même temps il entendit sortir rapidement de sa bouche l'éternel « Savonne toujours ! »

Mais ce qu'il y avait de plus effrayant pour lui, c'était l'éclat de ses yeux qui lançaient des rayons et semblaient deux flambeaux funèbres pour l'éclairer dans sa chute. La sensation du barbier devint affreuse à l'approche du sol. Tout son corps frissonnait convulsivement ; sa respiration était pénible et sa poitrine oppressée ; il se recoquillait dans les plus petites dimensions possibles, comme un limaçon.

Le moment n'était pas éloigné où il allait être écrasé. Cependant, contrairement aux lois de la pesanteur, à mesure qu'il approchait de terre, le mouvement était moins rapide. Enfin, chose extraordinaire, il devint d'une telle lenteur, qu'il paraissait au barbier qu'il était soutenu dans les airs. Quelque bon ange, touché de pitié pour lui, était accouru à son secours, et l'avait reçu dans ses bras. Aussi, au lieu d'être brisé en pièces, il se sentit doucement posé dans son lit, et comprit, à la grande joie de son âme, qu'il avait fait un rêve.

LE VIEILLARD MYSTÉRIEUX.

C'était au plus fort de la révolution française, pendant ces jours de gloire militaire au dehors, de terreur, de sang, de deuil et de larmes au dedans, que quatre jeunes gens se trouvèrent un soir réunis au *Caveau des Aveugles*.

— Chut ! dit l'un d'eux à voix basse à ses camarades qui commençaient à s'entretenir des affaires publiques, pour Dieu ! ne nous occupons pas de politique ; par le temps qui court, il ne fait pas bon parler de ces sortes de choses : les têtes tiennent si peu sur les épaules, qu'il suffit du moindre souffle de la dénonciation pour les faire tomber, et vous savez, ajouta-t-il en baissant encore davantage la voix, et en jetant un regard inquiet autour de lui, que les espions ne manquent pas : on dirait que les murailles mêmes ont des oreilles ; mes amis, prenons garde à nous !

— Alors, contons des histoires.

Et la conversation s'entama sur le chapitre des apparitions, des spectres, des revenants, etc. ; c'était peut-être le seul sujet qu'on pouvait traiter sans danger dans ces jours néfastes. Après de longs débats, trois des convives avouèrent qu'ils ajoutaient une foi plus ou moins grande aux traditions sur la matière ; mais le quatrième, nommé Albert L....., déclara qu'il était sceptique, con-

vaincu, disait-il, que les choses en apparence les plus extraordinaires finissaient toujours par devenir très-simples lorsqu'on avait le courage de les examiner de près et de les analyser de sang-froid.

Il était une heure très-avancée de la nuit lorsque les quatre amis se séparèrent. Albert, resté après le départ de ses camarades, se disposait à regagner sa demeure ; il fut accosté par un petit vieillard qui avait été assis toute la soirée à une table voisine, et auquel les jeunes gens n'avaient fait aucune attention. J'ai entendu votre conversation, lui dit-il (Albert pâlit ; il se croyait déjà arrêté, ou du moins sur le point de l'être), et j'ai été frappé du ton *tranchant* avec lequel vous avez déclaré *ne croire à rien* ; permettez-moi de vous dire qu'à votre âge on devrait s'abstenir, non-seulement de traiter aussi légèrement des questions aussi abstraites, mais surtout de les résoudre d'une manière absolue. Avouez que vous n'avez voulu que contrarier vos amis, ou vous donner la petite satisfaction d'amour-propre de passer à leurs yeux pour un *esprit fort*, car il peut exister dans la nature, des choses étranges, incompréhensibles, qui échappent à toutes les investigations.

— Ce que j'ai dit, je le pense et je le crois, répondit le jeune homme rassuré, et je ne croirai à rien aussi longtemps que je n'aurai pas été convaincu.

— Et que faut-il pour que vous le soyez ?

— Être témoin d'une de ces choses *étranges, incompréhensibles*, dont vous venez de parler, répondit Albert d'un air moqueur.

— Cela ne dépend que de vous.

— Comment ! que faut-il faire ? expliquez-vous.

— Silence ! dit le vieillard ; revenez ici demain à la même heure ; mais je vous préviens qu'il faudra vous armer de courage.

— J'y consens ; je vous préviens à mon tour que je ne suis ni superstitieux ni craintif, et que mon imagination n'est pas facile à émouvoir.

— C'est ce que nous verrons, dit le vieillard ; et ils se séparèrent.

Le lendemain, fidèle à sa promesse, Albert se trouva au rendez-vous à l'heure fixée.

— Etes-vous toujours dans les mêmes dispositions, et *décidé à tout braver* ? lui demanda le vieillard.

— Ma présence ici doit vous en convaincre.

— Alors, suivez-moi.

Il faisait un temps affreux ; un vent violent s'engouffrait dans les édifices ; la pluie tombait par torrents, et une obscurité profonde enveloppait tous les objets. La première partie de leur course fut silencieuse, mais après avoir marché à peu près une demi-heure par des endroits qu'il ne connaissait pas, Albert, s'arrêtant subitement, demanda à son guide : Où me conduisez-vous ?

— Dans un lieu où vous verrez des choses qui vous convaincront qu'il y a encore plus de présomption à tout nier qu'il n'y a de fai-

blesse à tout croire, répondit le mystérieux vieillard.

— Y arriverons-nous bientôt?

— A l'instant.

En effet, le compagnon d'Albert s'arrêta presque immédiatement devant une maison qui paraissait ne pas avoir été habitée depuis longtemps, à en juger par son aspect délabré; elle était située dans une rue écartée et en ce moment totalement déserte, mais qu'Albert reconnut pour y avoir déjà passé. Après en avoir ouvert la porte extérieure, qui criait sur ses gonds rouillés, le vieillard engagea son compagnon à entrer.

Le jeune homme hésita, car il se rappelait en ce moment jusqu'aux moindres détails des nombreuses et effrayantes histoires d'assassins qu'il avait lues ou entendu raconter. L'heure, le lieu, l'obscurité de la nuit, l'isolement complet où il se trouvait, tout contribuait à ébranler sa résolution déjà chancelante. Etranger à Paris, il se repentait intérieurement d'avoir poussé les choses aussi loin, il regrettait sa petite chambre et son coin du feu solitaire, près duquel il rêvait en sécurité et à l'abri des éléments à sa famille et à son pays.

Le vieillard, s'étant aperçu de son irrésolution, lui dit d'un ton ironique : Eh bien ! pourquoi n'entrez-vous pas ? Avez-vous déjà peur ! qu'est devenue cette fermeté dont vous faisiez parade, il n'y a encore qu'un instant ? Je me doutais bien que tout cet échafaudage de bravoure et d'incrédulité s'écroulerait à la première épreuve ; retournons sur nos pas, puisque vous n'avez pas le courage d'avancer, mais à l'avenir ne faites plus le *rodomont*.

— Je ne crains pas les choses surnaturelles, répondit Albert piqué au vif ; mais je puis redouter un danger réel : seul avec vous que je ne connais pas, qui me garantit que vous ne cherchez pas à m'attirer dans un guet-apens ?

— Dans un guet-apens ! et dans quel but, serait-ce pour vous dépouiller ? et que pourrait-on espérer de trouver sur un obscur étudiant ! il faudrait autre chose pour tenter la cupidité ; on ne tue pas pour le seul plaisir de tuer. D'ailleurs n'êtes-vous pas jeune et robuste, tandis que je suis vieux et faible ; allons donc, vous me faites pitié.

— Marchez devant, dit Albert, honteux de sa faiblesse, mais je vous préviens que je suis armé, et qu'au moindre mouvement suspect je vous fais sauter la cervelle.

— Soit ! dit le vieillard ; et après avoir allumé une lanterne sourde, il monta le premier un escalier sombre, tortueux et dégradé, suivi de son compagnon prêt à faire feu au moindre soupçon de trahison.

Arrivé au quatrième étage, le vieillard poussa une porte, et ils entrèrent dans une chambre humide et d'où s'exhalait une forte odeur de vétusté ; les murs étaient tapissés de toiles d'araignées, et le plancher était couvert d'une épaisse couche de poussière ; on n'y voyait pour tous meubles que deux vieilles chaises et une table vermoulue, sur

laquelle se trouvait placé un grand vase rempli d'eau.

Ils s'assirent en face l'un de l'autre. — Ne vous ai-je pas déjà assuré que vous n'aviez rien à craindre, dit le vieillard, après avoir jeté un regard de dédain sur les pistolets qu'Albert avait placés près de lui ; aucun être vivant, excepté vous et moi, n'habite cette demeure. Le passé et l'avenir me sont également connus, ajouta-t-il après un instant de silence ; que désirez-vous savoir de ce qui vous concerne ?

— Quand et comment je mourrai, répondit Albert.

— Pourquoi vouloir connaître votre destinée ? ne savez-vous pas que le don le plus fatal que pourrait posséder l'homme, serait celui de la prescience ! Croyez-moi, jouissez du présent et ne vous occupez pas de l'avenir. Demandez-moi toute autre chose.

— Non, c'est mon avenir que je veux connaître.

— Puisque vous le voulez absolument, je vais vous satisfaire : Vous mourrez jeune, et....

— A quelle époque ?

— *Endéans les soixante jours*

— De quelle manière ?

— D'une maladie de langueur.

— Il cherche à m'effrayer, pensa Albert, mais il n'y réussira pas ; ne suis-je pas fort et bien portant ? — Cela n'est pas impossible, mais permettez-moi de ne pas croire à votre fâcheux pronostic, dit-il en souriant ; je sens qu'il me reste bien des années à vivre.

— Croyez-le, si cela peut contribuer à votre bonheur, répondit le vieillard, mais n'oubliez pas l'époque fatale ; vous me reverrez encore une fois, et ce sera à votre dernière heure. Maintenant, reprit-il après une courte pause, qui désirez-vous voir ? Prononcez le nom d'une personne morte ou vivante, et elle apparaîtra devant vous.

— Je veux voir mon grand-père décédé il y a plus de cinq ans, répondit le jeune homme avec un accent d'incrédulité.

— Regardez dans ce vase, dit le vieillard. Et à peine Albert y eût-il jeté un rapide coup-d'œil, qu'il vit son aïeul couché sur son lit de mort, tel qu'il l'avait vu la dernière fois. Un rapide frisson parcourut tout son corps ; tandis que la sueur vint mouiller son front brûlant. Cela est étrange, se dit-il en lui-même, mais n'est cependant pas impossible à expliquer au moyen de la physique et de la fantasmagorie.

Il y eut un nouveau moment de silence.

— Vous pensez à votre ami Adolphe de B....., voulez-vous le voir ? demanda le vieillard.

Albert resta stupéfait d'étonnement ; son mystérieux compagnon venait de lire dans sa pensée. Il regarda de nouveau et vit une place publique d'une ville qui lui était inconnue ; beaucoup de monde y était assemblé et l'on dansait autour de feux de joie.

— N'apercevez-vous personne de votre connaissance parmi la foule ? demanda le vieillard.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Albert, c'est bien lui ! c'est mon ami ! c'est Adolphe !

— Suivez ses mouvements : que fait-il ?

— Il s'éloigne de la place, il entre seul dans une sombre allée de peupliers ; il a l'air triste et pensif.

— Maintenant, dit le vieillard en lui présentant un poignard, plongez cette arme dans le vase.

Albert hésita.

— Quoi ! encore de la pusillanimité ! s'écria son compagnon, tandis qu'un étrange sourire passa rapidement sur ses lèvres pâles et crispées, et qu'une expression indéfinissable brillait dans ses petits yeux gris : frappez donc si vous avez du cœur, ou bien n'êtes-vous qu'un enfant ou... un lâche ?

En cet instant le timbre d'une horloge voisine sonna minuit ; c'était la dernière heure du 30 novembre 1793.

A peine Albert, poussé par un pouvoir invisible, mais auquel il ne pouvait se soustraire, eut-il plongé le poignard dans le vase, qu'un cri affreux retentit ; il fut suivi d'un sourd gémissement, puis d'un bruit plus faible, semblable à celui produit par le dernier râle d'un mourant, puis tout re tomba dans un lugubre et profond silence ; et la lumière, qui un instant auparavant avait jeté un vif éclat, s'éteignit.

Albert, saisi d'horreur, laissa tomber son arme, se précipita vers la porte, et, malgré les ténèbres dont il était environné, il descendit les escaliers des quatre étages avec plus de rapidité qu'il n'eût pu le faire en plein jour, tandis qu'un éclat de rire semblable à celui d'un démon parvenait jusqu'à lui. Arrivé dans la rue, il continua sa course précipitée, et après avoir erré au hasard dans des quartiers que son trouble ne lui permit pas de reconnaître, il rentra enfin chez lui au point du jour, brisé de fatigue et d'émotions.

Trois jours après cet étrange événement, qui avait laissé dans l'esprit d'Albert une inquiétude vague et un indéfinissable sentiment de mélancolie, sa portière lui remit une lettre bordée de noir ; il en brisa le cachet d'une main tremblante et lut la fatale nouvelle « que son ami Adolphe de B... arrivé à Marseille seulement depuis la veille, ayant quitté la place publique de... où l'on célébrait une victoire, avait été frappé d'un coup de poignard au-dessous du sein gauche, dans une allée de peupliers, le 30 novembre dernier à minuit ; qu'on ne lui connaissait pas d'ennemis ; que rien ne lui avait été enlevé, et, enfin, que toutes les recherches pour découvrir l'assassin étaient restées infructueuses. »

Pénétré de douleur, Albert se rendit sur-le-champ à la mairie de son arrondissement, y fit sa déposition, et quoiqu'il n'eût qu'un faible espoir de pouvoir retrouver l'endroit fatal où il avait passé une partie de la nuit du 30 novembre, il se mit à la tête des agents de la police, et après plusieurs jours de

courses fatigantes et inutiles, il crut enfin reconnaître la maison inhabitée ; on enfonça la porte, on monta les quatre étages, et l'on retrouva la chambre sale, froide et humide, où il s'était trouvé avec le vieillard, dans le même état qu'il l'avait laissée lors de sa fuite ; rien n'y avait été changé : seulement le vase dans lequel il avait plongé le poignard contenait un liquide d'une couleur rougeâtre et d'une odeur fétide et nauséabonde, et la lame de cette arme, qu'on ramassa sur le parquet, était couverte de taches de la même couleur : l'analyse chimique qui en fut faite plus tard démontra que l'un et l'autre étaient du sang.

Depuis cet instant, le malheureux Albert, frappé au cœur, ne fit plus que languir ; son imagination malade le représentait sans cesse comme le meurtrier d'Adolphe, et malgré tout ce qu'on put faire pour le distraire et le guérir de sa monomanie, il fut bientôt réduit à la dernière extrémité.

Un soir que l'infortuné jeune homme, soutenu dans les bras de sa mère éplorée, semblait éprouver un instant de calme et paraissait reposer, il se redressa soudainement en s'écriant d'une voix tremblante et saccadée, tandis que ses yeux, hagards et qui semblaient sortir de leurs orbites, se dirigeaient vers la fenêtre : le voilà ! le voilà ! et après une légère convulsion, il expira. C'était juste deux mois, jour pour jour, après la mort de son ami. Les spectateurs de cette scène effrayante, s'étant élancés vers l'endroit qu'avaient fixé les regards mourants du malheureux Albert, crurent voir au loin une ombre qui glissait rapidement sur la neige.

L'histoire qui précède m'a été racontée, il y a quelques années, par le lieutenant colonel D. P... qui m'assura avoir lu sur les registres de la mairie du onzième arrondissement toutes les circonstances de cet étrange événement, dans lequel certains voulurent voir la main du pouvoir sanglant qui gouvernait alors la France, et d'autres... *le doigt de Dieu* (1).

Voici autre chose.

Blendau, partant pour l'Italie, s'arrêta dans une ville du nord de l'Allemagne, chez Rebman, son ami, régisseur d'un domaine royal, qu'il avait visité souvent.

— Mon cher Blendau, lui dit Rebman, nous n'avons de disponible pour l'instant que la chambre grise ; mais tu ne voudras pas y coucher.

— Pourquoi donc ?

— As-tu oublié la dame châtelaine ?

— Bah ! je n'y pense plus. J'ai vécu cinq ans dans la capitale ; actuellement les esprits ne me font plus peur ; laissez-moi coucher dans cette fameuse chambre.

Brigitte conduisit Blendau dans la chambre grise.

Un instant après, la femme et les enfants de Rebman arrivèrent de la foire ; il ne leur dit rien de Blendau, voulant le lendemain, au déjeuner, les surprendre de cette visite

(1) Ce fragment, publié dans les journaux, était signé J. B. F. S...s.

agréable. La chambre grise était au second étage, à l'extrémité d'une des ailes du château. Brigitte posa ses deux flambeaux sur une table, au-dessous du vieux miroir, et se hâta de se retirer.

Le jeune voyageur se mit à considérer cet appartement antique : l'énorme poêle de fer portait la date 1616 : une porte vitrée, à petits carreaux arrondis, enchâssés dans du plomb, donnait sur un long passage sombre qui conduisait à la tour des cachots ; le lit était orné d'un grand baldaquin et de rideaux de soie épaisse brochés en or ; les meubles n'avaient pas changé de place depuis plus de cent ans. Mais la dame châtelaine remontait bien plus loin. Gertrude, c'était son nom, avait fait vœu de virginité en son vivant ; ne l'ayant pas tenu, elle s'était empoisonnée de désespoir, à dix-neuf ans, dans cette même chambre grise ; et, disait-on, elle avait été condamnée à souffrir trois cents ans les tourments du purgatoire. Cette pénitence rigoureuse ne sera terminée qu'en 1850 ; jusque-là elle doit apparaître toutes les nuits dans la chambre grise. Blendau avait cent fois entendu les récits de ces apparitions : la dame châtelaine, disait-on, se montrait avec un poignard. Il n'était pas si rassuré qu'il le disait ; il ferma les portes aux verrous, souffla ses bougies et la fatigue l'endormit. Deux heures après, le son de minuit l'éveille, il voit la chambre éclairée ; il se soulève avec effroi, jette les yeux sur le vieux miroir, et aperçoit le spectre de Gertrude, vêtu d'un linceul, tenant un poignard dans la main droite. Une couronne de romarin et de clinquant est entrelacée dans ses cheveux. Il voit dans le miroir, à la clarté des deux bougies, l'éclat fixe des yeux de Gertrude, la pâleur de ses lèvres. Elle parle à voix basse. Le jeune homme épouvanté veut sortir du lit ; l'effroi l'a paralysé. Cependant la châtelaine s'avance vers lui, le poignard levé, avec un regard terrible. Elle lui applique le poignard sur la poitrine ; sa main laisse tomber des gouttes de poison. Il saute hors du lit et court à la fenêtre pour appeler du secours ; mais le spectre le prévient ; il pose une main sur la fenêtre, de l'autre il saisit Blendau, qui sent sur son dos l'impression glaciale de la mort. Les lumières s'éteignent ; Blendau se réfugie dans son lit, s'enfonce sous la couverture, et tout rentre dans le silence.

L'extrême fatigue finit par lui faire retrouver encore un peu de sommeil.

Il s'éveille au point du jour, tout en nage, ses draps étaient trempés. — Il ne sut que penser de son horrible aventure : les bougies consumées, le dérangement de certains meubles, tout lui prouvait que sa vision n'était pas un rêve ; mais, n'osant en parler à Rebman, il remonta à cheval et partit sur-le-champ.

Quand cette aventure fut publiée, en 1810, dans le journal *le Sincère*, avec une apostille où M. Blendau attestait au nom de l'honneur et au péril de sa vie, la vérité de cette histoire, elle fit sensation et occupa toutes

les conversations de Berlin. Un médecin publia alors une aventure du même genre, qui lui était arrivée, non dans une chambre grise, mais dans une chambre noire. J'allai un jour, dit-il, dans le château du lieutenant colonel Silberstein, dont la fille était gravement malade ; on me fit rester pour la soigner, et on me prépara une chambre où je me retirai de bonne heure. Elle avait une apparence assez lugubre : des peintures noires en couvraient les portes antiques, le plafond et le lambris. Un domestique vint me demander si je ne me trouvais pas trop seul dans cette chambre, et si je voulais qu'il restât avec moi. Je me moquai de lui et de toutes les histoires de revenants qu'il me conta sur cette chambre noire, qui jouissait d'un mauvais renom. Je m'endormis, après avoir tout visité et tout bien fermé.

J'étais dans mon premier sommeil, lorsque j'entendis prononcer mon nom tout bas. J'ouvre les yeux à demi : ma chambre est éclairée d'une lumière extraordinaire ; une main froide vient me toucher ; et je vois à côté de moi une figure pâle comme la mort, revêtue d'un drap mortuaire, qui étend vers moi ses bras glacés. Dans le premier mouvement de terreur, je poussai un cri, et je fis un saut en arrière. A l'instant j'entendis frapper un coup violent. L'image disparut, et je me retrouvai dans l'obscurité. L'horloge sonna, c'était minuit.... Je me levai sur-le-champ, j'allumai deux bougies ; je visitai de nouveau, tout était bien fermé. J'allais attribuer tout ce qui s'était passé à un songe, lorsque, m'étant approché de mon lit avec une lumière, j'y découvris une boucle de cheveux bruns, posée sur mon oreiller. Elle ne pouvait pas y être venue par un rêve ni par une illusion. Je la pris, et je l'ai conservée. Mais au moment où j'étais interdit de cette circonstance, j'entends marcher à pas précipités ; on frappe à ma porte : — Levez-vous, me crie-t-on, mademoiselle se meurt.

Je vole à la chambre de la malade, que je trouve sans vie : on me dit qu'un peu avant minuit elle s'était réveillée, et qu'après avoir respiré fortement, elle avait rendu le dernier soupir. Sa mère, inconsolable, voulut au moins, avant de quitter le corps inanimé de la jeune fille, emporter une boucle de ses cheveux. Qu'on juge de mon effroi, quand je m'aperçus qu'il manquait une boucle à ses longs cheveux bruns, celle précisément que j'avais reçue dans la chambre noire. Le lendemain je fus atteint d'une maladie dangereuse ; qui fut la même que celle dont la jeune personne était morte.

Au moment où le médecin rendit cette aventure publique, un avocat ayant couché dans la même chambre noire et vu à peu près les mêmes choses, la justice visita les lieux. On découvrit un ressort secret qui ouvrait un lambris dans le lit de la chambre fatale ; elle communiquait à un cabinet qu'habitait la femme de chambre ; c'était cette femme qui, pour ses intrigues personnelles, jouait le personnage de fantôme, afin

de posséder seule la chambre infestée. Le docteur et l'avocat l'avaient prise successivement pour un spectre.

Après que cette histoire fut débrouillée, le journal *le Sincère* publia l'éclaircissement des aventures de la chambre grise. Tout était l'ouvrage des enfants du châtelain, auxquels Brigitte avait conté l'arrivée de Blendau ; la jeune Charlotte faisait le rôle de Gertrude ; ses deux frères avaient ouvert le verrou de la petite porte, en passant une main par un carreau cassé. Quand tout ceci fut dépouillé du merveilleux, on dit que le médecin de la chambre noire s'écria : « Nous vivons dans un siècle pervers et détestable ; tout ce qui est ancien s'anéantit, et un pauvre revenant ne peut même plus loyalement se maintenir.... »

Ne quittons pas encore les Allemands, qui ne se refusent pas les hallucinations.

Trois jeunes filles de Berlin, s'étant réunies un jour, demandaient à l'une d'entre elles, Florentine, d'où lui venait la tristesse qu'elles lui remarquaient. Elle en avoua la raison en ces termes :

— J'avais une sœur nommée Séraphine, que vous avez connue ; elle s'entêta des rêveries de l'astrologie et des sciences de la divination, au grand chagrin de mon père. Ma mère mourut, et mon père pensa qu'avec l'âge ce penchant bizarre se perdrait ; mais Séraphine poursuivit son étude : elle disait avoir été ravie, avoir joué avec les esprits ; et je ne suis pas éloignée de le croire, puisque moi et d'autres l'avons vue dans le jardin, tandis qu'elle se trouvait à la maison.... Un soir qu'elle était allée chercher ses parures pour aller en soirée, elle rentra sans lumière ; je jetai un cri d'effroi ; son visage avait subi une altération complète, sa pâleur habituelle avait pris la teinte affreuse de la mort ; ses lèvres couleur de rose étaient devenues bleues. — J'ai été saisie d'une indisposition subite, nous dit-elle enfin tout bas. Après des instances répétées de ma part, elle finit par me dire que l'esprit de notre mère, morte depuis quelque temps, lui avait apparu, qu'elle avait entendu marcher derrière elle, qu'elle s'était sentie retenue par la robe, et qu'effrayée, elle s'était évanouie ; qu'après avoir repris ses forces et au moment d'ouvrir son armoire, les deux battants s'étaient déployés d'eux-mêmes ; que sa lumière s'était éteinte ; qu'elle avait vu son image fidèle sortir d'un miroir, répandre une grande clarté dans l'appartement, et qu'elle avait entendu une voix lui dire : — Pourquoi trembler en voyant ton être propre s'avancer vers toi pour te donner la connaissance de ta mort prochaine, et pour te révéler la destinée de ta maison ? Que le fantôme l'avait instruite de ce qui devait arriver ; qu'au moment où elle l'interrogeait sur moi, la chambre s'était obscurcie, et que tout le surnaturel avait disparu. Mais elle ajouta qu'elle ne pouvait me confier l'avenir qu'elle venait de connaître, et que notre père seul le saurait. J'en dis quelque chose à mon père le soir même, mais il n'en crut rien. Il pensait que tout ce

qui était arrivé à Séraphine pouvait être produit par une imagination exaltée. Cependant trois jours après, ma sœur étant tombée malade, je remarquai, à l'affectation avec laquelle elle nous embrassait mon père et moi, que l'instant de la séparation n'était pas éloigné. — La pendule sonnera-t-elle bientôt neuf heures ? disait-elle dans la soirée ; songez à moi ! nous nous reverrons ! Elle nous serra la main, et lorsque l'heure sonna, elle tomba sur son lit et ne se releva plus.

Mon père désira que cette prétendue vision fût tenue secrète. Je partageai son opinion ; mais je le pressai de me dévoiler le secret qu'on m'avait fait. Il ne voulut pas y consentir, et je remarquai que son regard inquiet était fixé sur la porte ; elle s'ouvrit tout à coup d'elle-même. Je frissonnai d'effroi, et demandai à mon père s'il ne voyait pas une lueur pénétrer dans l'appartement. Il se rejeta encore sur l'imagination ; il en parut cependant frappé. Le temps n'effaça pas le souvenir de Séraphine, mais il nous fit oublier cette dernière apparition.

Un soir, je rentrais à la maison après une belle promenade, lorsque les gens de mon père m'avertirent de la résolution où il était d'aller vivre dans une de ses terres. A minuit nous partîmes ; il arriva à sa terre calme et serein ; mais il fut bientôt frappé d'une indisposition que les médecins regardèrent comme très-sérieuse. Un soir il me dit :

— Séraphine a dit deux fois la vérité ; elle la dira une troisième fois. Je compris alors que mon père croyait mourir bientôt. En effet il dépérit visiblement et fut forcé de garder le lit.

Un autre soir, il me dit d'une voix faible : — L'expérience m'a guéri de mon incrédulité ; quand neuf heures sonneront, mon dernier moment, suivant la prédiction de Séraphine, sera arrivé. Ne te marie pas, s'il est possible ; et si jamais tu songeais sérieusement à le faire, n'oublie pas de lire le papier que je te donne.

Le son de l'heure fatale où mon père, appuyé sur mon épaule, rendit le dernier soupir, me priva de l'usage de mes sens.

Le jour de son enterrement fut aussi marqué par la lueur éclatante dont j'ai déjà parlé. Vous savez, continua Florentine, que le comte Ernest me recherche en mariage ; dès que cette union fut convenue, je n'hésitai pas, selon l'ordre de mon père, de lire le billet cacheté qu'il m'avait remis. Le voici : — Séraphine t'a sûrement déjà dit que, lorsqu'elle voulut questionner le fantôme sur ton sort, soudain il avait disparu. L'être incompréhensible vu par ta sœur lui a déclaré que, trois jours avant celui qui serait fixé pour ton mariage, tu mourrais à cette même heure qui nous est si funeste. Voilà pourquoi je t'engage à ne pas te marier.

Florentine s'arrêta et dit : — Vous voyez, mes chères amies, la cause du changement dont vous m'avez quelquefois fait des reproches. Demain le comte revient de son voyage ; il avait fixé l'époque de notre mariage au troisième jour après son retour :

ainsi c'est aujourd'hui ! et je renonce à un mariage qui, certes, m'eût charmée, plutôt que de renoncer à la vie.

Ce qui suit n'a pas un intérêt aussi grave. Au milieu du XVII^e siècle il y avait à Bruxelles, dans une espèce de cul-de-sac de la rue Notre-Dame-du-Sommeil qu'on appelle encore le *Coin du Diable*, une petite maison de simple apparence, dont le propriétaire était un architecte estimé ; son histoire nous a été conservée comme une grande leçon.

Cet architecte s'appelait Olivier. Il avait gagné par d'heureuses affaires une fortune modeste, lorsqu'il se chargea de construire le pont et la grande écluse qui croisent la Senne à son entrée à Bruxelles, entre les portes de Hal et d'Anderlecht. Il avait cru trouver là un terrain solide ; mais il lui fallut faire des dépenses imprévues pour affermir les fondations sur un sol marécageux et mouvant. — Toutefois la première pierre fut posée le 28 avril 1658, comme le constate une inscription que les réparations faites il y a peu de temps ont découverte, et qui porte les noms de J.-J. Van Hecke, H.-D. Bruyne et J. Bassery, officiers de la ville présents à cette cérémonie.

Olivier suivit ses travaux avec courage. Bientôt tout ce qu'il possédait y fut dévoré ; il reconnut qu'il s'était trompé grandement ; son entreprise était à peine élevée d'un tiers qu'il se vit obligé de la suspendre, n'ayant plus même de quoi faire la paye de ses ouvriers. Cette pensée l'accabla, il allait être déshonoré ; la ville pouvait le poursuivre ; ceux qu'il avait employés attendaient leur pain : il alla frapper à la porte de ses amis et leur demanda secours pour quelques mois. Mais ceux qui lui avaient offert leur bourse lorsqu'ils savaient bien qu'il ne l'accepterait pas, la fermèrent sous d'honnêtes prétextes, et il s'en revint désenchanté de l'amitié. Il s'enferma seul pour réfléchir au parti qu'il avait à prendre : aucun moyen satisfaisant ne se présenta à sa pensée. Tous ceux sur qui il avait cru pouvoir compter l'abandonnaient. Il ne trouva d'affection réelle que dans une jeune veuve qu'il devait épouser, et qui se hâta de lui offrir tout ce qu'elle possédait. Mais ces ressources n'étaient pas suffisantes ; la détresse reparut bientôt.

Il regagnait un soir son logis, désespéré, ne sachant s'il ne devait pas fuir pour éviter sa honte du lendemain. La nuit commençait, elle s'annonçait sombre et triste ; le vent hurlait et la pluie tombait par torrents. En entrant chez lui, on lui annonça qu'un homme l'attendait. Il monta surpris et empressé ; il vit assis dans sa chambre, auprès du feu, un inconnu habillé de vert.

— Vous êtes dans l'embarras ? lui dit brusquement cet homme.

— Qui vous l'a dit ? s'écria Olivier.

— Vos amis. Vous n'avez pas lieu de vous louer des hommes. Si personne ne vient à votre secours, demain vous êtes perdu.

— Je le sais ;... et je n'ose vous demander le motif qui vous amène.

Il se fit un silence. La lumière que la

servante de l'entrepreneur avait allumée jetait une lueur pâle ; mais les yeux de l'inconnu flamboyaient ; sa figure était rude ; un sourire dont il s'efforçait de dissimuler l'amertume, dilatait par instants ses lèvres minces. Après qu'il eut fixé quelques minutes l'architecte palpitant :

— Je m'intéresse à vous, lui dit-il.

Olivier tressaillit ; il voulait prendre la main de celui qu'il appelait déjà son salut ; le gros homme l'évita et retira promptement cette main que recouvrait un gant noir.

— Point de démonstrations, lui dit-il. Je prête à intérêts.

— N'importe ! mon sang, ma vie, tout est à vous.

Un éclair plus vif jaillit des yeux de l'étranger.

— De quelle somme avez-vous besoin ? Je crois que nous nous entendrons, dit-il.

— Oh ! pour le moment, de peu de chose, dit l'architecte. Mais si vous voulez me sauver l'honneur, il faut que j'achève mon entreprise ; et cent mille florins....

— Vous les aurez si mes conditions vous conviennent.

— J'y souscris sans les connaître. C'est le ciel qui vous envoie.

— Non, pas le ciel, dit l'homme vert en fronçant le sourcil. Mais vous ne pouvez vous engager sans savoir ce que vous faites. Je suis venu de loin pour vous voir. J'apprécie vos talents ; il faut que vous soyez à moi.

— A la vie et à la mort !

— Entendons-nous bien, dit l'inconnu. Je vous donne dix ans. Au bout de ce terme, vous me suivrez ; je vous emmènerai où je voudrai ; je serai le maître ; vous serez à moi.

L'entrepreneur, surpris, sans pouvoir se rendre compte du sentiment qu'il éprouvait, et redoutant de comprendre ce qu'il commençait à soupçonner, regardait son hôte avec inquiétude. Son cœur battit avec violence, lorsqu'il vit l'étranger tirer de son portefeuille cent mille florins en mandats à vue sur les premières maisons de Bruxelles.

— Songez que sans moi vous alliez mourir, dit-il. Signez donc cet engagement. Il présentait en même temps une feuille de parchemin, et de sa main droite il tenait une plume d'or.

— Excusez-moi, dit enfin l'architecte interdit : cette scène me confond ; que du moins je sache à qui je me dois !

— Que vous importe ! dit l'inconnu. Je vous laisse dix ans dans votre pays. Je vous le répète, je tiens à vous, je ne veux pas me nommer encore. Mais vous allez reprendre demain votre crédit ; une jeune épouse vous attend. Vous hésitez ? Les cent mille florins ne suffisent-ils pas ? Voici un demi-million.

Olivier, dans le délire, ne se posséda plus à la vue de tant d'argent, qui le rendait riche et glorieux. Il saisit les deux mains de l'inconnu, les baisa sans que celui-ci ôtât ses gants, prit brusquement la plume d'or et signa l'engagement de suivre dans dix ans celui qui l'avait acheté. Quand il eut fini,

l'homme vert plia le parchemin, le mit dans son portefeuille et sortit en disant :

— Adieu ! dans dix ans, à pareil jour, vous serez prêt ?

— Je le serai.

On pense bien qu'après ce qui venait de se passer, Olivier ne put dormir. Il passa la nuit à méditer devant son demi-million. Le lendemain il fit sa paye et satisfit à tous ses engagements ; il publia qu'il n'avait voulu qu'éprouver ses amis ; il doubla ses ouvriers. On le combla d'honnêtetés et de politesse. Il n'oublia pas sa jeune veuve ; la fortune ne le rendit pas inconstant ; il épousa celle qui lui avait prouvé qu'elle l'aimait. Mais il ne confia jamais sa bonne fortune à personne.

Il écartait d'abord autant qu'il le pouvait les pensées sinistres qui venaient l'inquiéter. Il eut des enfants ; ses entreprises prospérèrent ; la fortune lui rendit des amis, et il semblait vivre joyeusement à Bruxelles. Seulement on était surpris de le voir toujours pâle et préoccupé. Il s'était bâti, entre la porte de Flandre et la porte du Rivage, une petite maison de plaisance où il cherchait à s'étourdir dans les parties de plaisir. On se rend encore, par la rue du Chant-des-Grenouilles, à cette maison, qu'on appelle la *Maison du Diable*.

Pendant neuf ans Olivier vécut ainsi. Mais lorsqu'il vit approcher l'instant où il devait tout quitter pour suivre l'inconnu, son cœur commença à se troubler. Des frayeurs cruelles s'emparèrent de lui ; il maigrissait et ne dormait plus. En vain sa femme, qu'il aimait, cherchait-elle à pénétrer dans les replis de son cœur, le secret qu'il y tenait renfermé était inaccessible ; les caresses de ses enfants lui faisaient mal ; on le voyait pleurer, et deux fois sa femme avait remarqué qu'il ne passait jamais qu'en tremblant sur le pont de la Grande-Ecluse qu'il avait construit, quand parfois leurs promenades se dirigeaient de la porte de Hal à la porte d'Anderlecht.

Enfin le jour fatal approcha où l'étranger devait venir exiger l'accomplissement du marché qu'il avait fait. Olivier invita à souper ses amis, ses parents, ceux de sa femme. Cette dame, ne sachant comment relever le cœur de son mari, s'avisa, sans rien dire, d'engager à ce festin le bon vieillard Jean Van-Nuffel, chanoine de Sainte-Gudule, son confesseur, en qui Olivier avait confiance, quoique depuis dix ans il ne fit plus ses devoirs de catholique ; ce qui était causé par une circonstance singulière : il ne pouvait entrer dans une église sans y étouffer et s'y trouver mal. Le digne prêtre, ayant longuement réfléchi à la conduite de l'architecte, en tirait des inductions qu'il ne manifestait pas, mais qui l'engagèrent à une précaution dont il reconnut bientôt la sagesse.

Il y avait une heure qu'on était à table. Olivier, dont la pâleur était effrayante, s'efforçait vainement de reprendre courage dans quelques verres d'excellent vin. Il avait bu énormément, et ses idées ne se troublaient pas. Il entendit sonner neuf heures. C'était

le moment où l'inconnu l'avait quitté il y avait dix ans. Avec un mouvement convulsif et dans une sorte d'angoisse il voulut boire encore, et, trouvant les bouteilles vides, il envoya sa servante à la cave en lui recommandant d'apporter de son meilleur vin. La servante prit une chandelle et se hâta d'obéir. Mais lorsqu'elle fut descendue, elle aperçut, assis sur la dernière marche, un gros homme à figure sombre, vêtu de vêtements vert. Elle recula effrayée et lui demanda ce qu'il cherchait.

— Allez dire à votre maître que je l'attends, répondit-il, il saura bien qui je suis.

La servante remonta au plus vite et fit sa commission d'une voix troublée. L'architecte acheva de perdre contenance. Voyant qu'il n'y avait plus à différer, il céda enfin aux instances de sa femme ; il conta son aventure et se leva au désespoir. Sa femme, ses enfants, ses amis frémissaient bouleversés.

— Ne désespérons pas encore de la bonté de Dieu, dit le vieux prêtre. Qu'on aille dire à l'étranger de monter.

La femme d'Olivier était aux genoux du bon chanoine, et les enfants, qui comprenaient qu'ils allaient perdre leur père, lui baisaient les mains. Olivier, qu'un rayon d'espérance rattachait déjà à la vie, s'était un peu ranimé. La servante fit un effort de courage et alla crier à l'inconnu qu'on l'attendait dans la salle. Il y parut à l'instant, marchant d'un air ferme et digne, et tenant à la main l'engagement signé par Olivier. Un sourire indéfinissable épanouissait sa bouche et ses yeux.

Le chanoine l'interpella :

— Vous ne pensiez peut-être pas me trouver ici, dit-il à l'homme vert. Vous savez que j'ai sur vous quelque pouvoir...

L'inconnu baissa les yeux et parut mal à son aise. Mais le vieux prêtre, élevant une mesure pleine de grains de millet, reprit :

— Je ne vous demande qu'une faveur ; accordez-nous quelques instants ; jurez que vous laisserez Olivier en paix jusqu'à ce que vous ayez ramassé grain à grain tout le millet qu'il y a dans cette mesure.

— J'y consens, répondit l'homme vert après un moment de silence.

— Jurez-le moi par le Dieu vivant, dit le chanoine, en commençant à verser les grains sur le plancher. L'inconnu les recueillait avec une agilité effrayante. Il frissonna et dit d'une voix sourde :

— Je le jure.

Alors Jean Van-Nuffel ayant fait un signe, un enfant de chœur s'approcha tenant un bénitier ; il versa ce qui restait de la mesure dans l'eau bénite ; l'homme vert n'y eut pas plutôt mis le doigt qu'il poussa un hurlement et disparut.

Ainsi l'architecte fut sauvé. Mais depuis, le pont de la Grande-Ecluse, entre les portes de Hal et d'Anderlecht, s'est toujours appelé le *Pont du Diable*.

Nous reproduirons maintenant quelques pièces curieuses et rares.

Discours épouvantable d'une étrange appari-

tion de démons en la maison d'un gentilhomme de Silésie, en 1609, tiré de l'imprimé à Paris, 1609.

Un gentilhomme de Silésie, ayant convié quelques amis, et, l'heure du festin venue, se voyant frustré par l'excuse des conviés, entre en grande colère, et commence à dire que, puisque nul homme ne daignait être chez lui, tous les diables y vinssent ! Cela dit, il sort de sa maison et entre à l'église, où le curé prêchait, lequel il écoute attentivement. Comme il était là, voici entrer en la cour du logis des hommes à cheval, de haute stature et tout noirs, qui commandèrent aux valets du gentilhomme d'aller dire à leur maître que les conviés étaient venus. Un des valets court à l'église avertir son maître, qui, bien étonné, demande avis au curé. Icelui, finissant son sermon, conseille qu'on fasse sortir toute la famille hors du logis. Aussitôt dit, aussitôt fait ; mais de hâte que les gens eurent de déloger, ils laissèrent dans la maison un petit enfant dormant au berceau. Ces hôtes, ou, pour mieux dire, ces diables (c'est le sentiment du narrateur) commencèrent bientôt à remuer les tables, à hurler, à regarder par les fenêtres, en forme d'ours, de loups, de chats, d'hommes terribles, tenant à la main ou dans leurs pattes des verres pleins de vin, des poissons, de la chair bouillie et rôtie. Comme les voisins, le gentilhomme, le curé et autres contemplaient avec frayeur un tel spectacle ; le pauvre père se mit à crier :

— Hélas ! où est mon pauvre enfant ?

Il avait encore le dernier mot à la bouche, quand un de ces hommes noirs apporta l'enfant aux fenêtres, et le montra à tous ceux qui étaient dans la rue. Le gentilhomme demanda à un de ses serviteurs auquel il se fiait le mieux : — Mon ami, que ferai-je ?

— Monsieur, répond le serviteur, je recommanderai ma vie à Dieu ; après quoi j'entrerai dans la maison, d'où, moyennant son secours, je vous rapporterai l'enfant.

— A la bonne heure ! dit le maître ; Dieu t'accompagne, t'assiste et te fortifie !

Le serviteur, ayant reçu la bénédiction de son maître, du curé et des autres gens de bien, entra au logis, et, approchant du poêle où étaient ces hôtes ténébreux, se prosterna à genoux, se recommande à Dieu et ouvre la porte. Voilà les diables en horribles formes, les uns assis, les autres debout, aucuns se promenant, autres rampant sur le plancher, qui tous accourent contre lui, criant ensemble :

— Hui ! hui ! que viens-tu faire céans ?

Le serviteur, suant de détresse et néanmoins fortifié de Dieu, s'adresse au malin qui tenait l'enfant et lui dit :

— Ça, baille-moi cet enfant.

— Non, répond l'autre, il est mien ; va dire à ton maître qu'il vienne le recevoir.

Le serviteur insiste, et dit :

— Je fais la charge que Dieu m'a commandée, et sais que tout ce que je fais selon icelle lui est agréable ; partant, à l'égard de mon office, en vertu de Jésus-Christ, je t'ar-

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

rache et saisis cet enfant, lequel je rapporte à son père.

Ce disant, il empoigne l'enfant, puis le serre entre ses bras. Les hôtes noirs ne répondent que par des cris effroyables et par ces mots :

— Hui ! huil méchant ; huil garnement ! laisse, laisse cet enfant ; autrement nous te dépiècerons.

Mais lui, méprisant ces menaces, sortit sain et sauf, et rendit l'enfant au gentilhomme, son père ; et quelques jours après, tous ces hommes s'évanouirent, et le gentilhomme, devenu sage et bon chrétien, retourna en sa maison.

Le grand feu, tonnerre et foudre du ciel, advenu sur l'église cathédrale de Quimper-Corentin, avec la vision publique d'un très-épouvantable démon dans le feu, sur ladite église. Jouxte l'imprimé à Rennes, 1620.

« Samedi, premier jour de février 1620, il arriva un grand malheur et désastre en la ville de Quimper-Corentin. Une belle et haute pyramide, couverte de plomb, étant sur la nef de la grande église, fut brûlée par la foudre et feu du ciel, depuis le haut jusqu'à ladite nef, sans que l'on pût y apporter aucun remède. Le même jour, sur les sept heures et demie, tendant à huit du matin, se fit un coup de tonnerre et d'éclair terrible. A l'instant fut visiblement vu un démon horrible, au milieu d'une grande onde de grêle, se saisir de ladite pyramide par le haut et au-dessous de la croix, étant ce démon de couleur verte, avec une longue queue. Aucun feu ni fumée n'apparut sur la pyramide que vers une heure après midi, que la fumée commença à sortir du haut d'icelle, et dura un quart d'heure ; et du même endroit commença le feu à paraître peu à peu, en augmentant toujours ainsi qu'il dévalait du haut en bas ; tellement qu'il se fit si grand et si épouvantable, que l'on craignait que toute l'église ne fût brûlée, et non-seulement l'église, mais toute la ville. Les trésors de ladite église furent tirés hors ; les processions allèrent à l'entour, et finalement on fit mettre des reliques saintes sur la nef de l'église, au-devant du feu. Messieurs du chapitre commencèrent à conjurer ce méchant démon, que chacun voyait dans le feu, tantôt bleu, vert ou jaune. Ils jetèrent des *agnus Dei* dans icelui et près de cent cinquante barriques d'eau, quarante ou cinquante charretées de fumier, et néanmoins le feu continuait. Pour dernière ressource, on fit jeter un pain de seigle de quatre sous, puis on prit de l'eau bénite, avec du lait d'une femme nourrice de bonne vie, et tout cela jeté dedans le feu, tout aussitôt le démon fut contraint de quitter la flamme, et avant de sortir il fit un si grand remue-ménage, que l'on semblait être tous brûlés, et qu'il devait emporter l'église et tout avec lui ; il ne s'en alla qu'à six heures et demie du soir, sans avoir fait autre mal, Dieu merci, que la totale ruine de ladite pyra-

mide, qui est de douze mille écus au moins. Ce méchant étant hors, on eut raison du feu, et peu de temps après on trouva encore le dit pain de seigle en essence, sans être endommagé, hors que la croûte était un peu noire; et sur les huit ou neuf heures et demie, après que tout le feu fut éteint, la cloche sonna pour amasser le peuple afin de rendre grâces à Dieu. Messieurs du chapitre, avec les choristes et musiciens, chantèrent un *Te Deum* et un *Stabat Mater*, dans la chapelle de la Trinité, à neuf heures du soir. Grâce à Dieu, il n'est mort personne; mais il n'est pas possible de voir chose plus horrible et épouvantable qu'était ce dit feu. »

Effroyable rencontre, apparue proche le château de Lusignan, en Poitou, aux soldats de la garnison du lieu et à quelques habitants de ladite ville, la nuit du mercredi 22 juillet 1620. A Paris, chez Nicolas Robert, rue Saint-Jacques, 1620.

« La nuit du mercredi 22 juillet, apparut entre le château de Lusignan et le Fare, sur la rivière, deux hommes de feu, extrêmement puissants, armés de toutes pièces, dont le harnais était enflammé, avec un glaive en feu dans une main et une lance flamboyante dans l'autre, de laquelle dégouttait du sang. Ils se rencontrèrent et se combattirent longtemps, tellement qu'un des deux fut blessé, et en tombant fit un si horrible cri qu'il réveilla plusieurs habitants de la haute et basse ville, et étonna la garnison. Après ce combat, parut comme une souche de feu qui passa la rivière et s'en alla dans le parc, suivie de plusieurs monstres de feu semblant des singes. Des gens qui étaient allés chercher du bois dans la forêt rencontrèrent ce prodige, dont ils pensèrent mourir, entre autres un pauvre ouvrier du bois de Galoche, qui fut si effrayé qu'il eut une fièvre qui ne le quitta point. Comme les soldats de la garnison s'en allaient sur les murs de la ville, il passa sur eux une troupe innombrable d'oiseaux, les uns noirs, les autres blancs, tous criant d'une voix épouvantable. Il y avait des flambeaux qui les précédaient, et une figure d'homme qui les suivait, faisant le hibou; ils furent effrayés d'une telle vision, et il leur tardait fort qu'il fût jour pour la raconter aux habitants.

« Voici (ajoute le narrateur) l'histoire que j'avais à vous présenter, et vous me remercieriez et serez contents de ce que je vous donne, pour vous avertir de ce que vous pouvez voir quand vous allez la nuit dans les champs. »

Description d'un signe qui a été vu au ciel le 5^e jour de décembre dernier, en la ville d'Altorf, au pays de Wurtemberg, en Allemagne; imprimée à Paris, rue Saint-Jacques, à l'Éléphant, devant les Mathurins, 1678, avec privilège du roi.

« Guicciardin écrit en son Histoire italique que, sur la venue du petit roi Charles VIII à Naples, outre les prédictions de frère Jérôme Savonarole, tant prêchées au peuple que révélées au roi même, apparurent en la

Pouille, de nuit, trois soleils au milieu du ciel, offusqués de nuages à l'entour, avec force tonnerres et éclairs; et vers Arezzo furent vues en l'air de grandes troupes de gens armés à cheval, passant par là avec grand bruit et son de tambours et trompettes; et en plusieurs parties de l'Italie, maintes images et statues suèrent, et divers monstres d'hommes et d'animaux naquirent, de quoi le pays fut épouvanté. On vit depuis la guerre qui advint au royaume de Naples, que les Français conquièrent et puis perdirent.

« En la ville d'Altorf, au pays de Wurtemberg, en Allemagne, à une lieue de la ville de Tubingue, et aux environs, on a vu, le cinquième jour de décembre 1577, environ sept heures du matin, que le soleil, commençant à se lever, n'apparaissait pas en sa clarté et splendeur naturelle, mais montrait une couleur jaune, ainsi qu'on voit la lune quand elle est pleine, et ressemblait au rond d'un gros tonneau, et reluisait si peu, qu'on le pouvait regarder sans s'éblouir les yeux. Bientôt après, il s'est montré à l'entour autant d'obscurité que s'il s'en fût suivi une éclipse, et le soleil s'est couvert d'une couleur plus rouge que du sang, tellement qu'on ne savait pas si c'était le soleil ou non. Incontinent après, on a vu deux soleils, l'un rouge, l'autre jaune, qui se sont heurtés et battus: cela a duré quelque peu de temps, où l'un des soleils s'est évanoui, et on n'a plus vu que le soleil jaune. Peu après s'est apparue une nuée noire, de la forme d'une boule, laquelle a tiré tout droit contre le soleil, et l'a couvert au milieu, de sorte qu'on n'a vu qu'un grand cercle jaune à l'entour. Le soleil ainsi couvert, est apparue une autre nuée noire, laquelle a combattu avec lui, et l'un a couvert l'autre plusieurs fois, tant que le soleil est retourné à ladite première couleur jaunâtre. Un peu après, est apparue derechef une nuée longue comme un bras, venant du côté du soleil couchant, laquelle s'est arrêtée près dudit soleil. De cette nuée est sorti un grand nombre de gens habillés de noir et armés comme gens de guerre, à pied et à cheval, marchant en rang, lesquels ont passé tout bellement par dedans ce soleil vers l'orient, et cette troupe a été suivie derrière d'un grand et puissant homme qui a été beaucoup plus haut que les autres. Après que cette troupe a été passée, le soleil s'est un peu obscurci, mais a gardé sa clarté naturelle et a été couvert de sang, en sorte que le ciel et la terre se sont montrés tout rouges, parce que sont sorties du ciel plusieurs nuées sanglantes et s'en sont retournées pardessus, et ont tiré du côté de l'orient, tout ainsi qu'avait fait avant la gendarmerie. Beaucoup de nuées noires se sont montrées autour du soleil, comme c'est coutume quand il y a grande tempête, et bientôt après sont sorties du soleil d'autres nuées sanglantes et ardentes, ou jaunes comme du safran. De ces nuées sont parties des réverbérations semblables à de grands chapeaux hauts et larges, et s'est montrée toute la terre jaune

et sanglante, couverte de grands chapeaux, lesquels avaient diverses couleurs, rouge, bleu, vert, et la plupart noirs ; ensuite il a fait un brouillard, et comme une pluie de sang, dont non-seulement le ciel, mais encore la terre et tous les habillements d'hommes se sont montrés sanglants et jaunâtres. Cela a duré jusqu'à ce que le soleil ait repris sa clarté naturelle, ce qui n'est arrivé qu'à dix heures du matin.

« Il est aisé de penser ce que signifie ce prodige ; ceci n'est autre chose que menaces, » dit l'auteur.

Quant à nous, comme il n'y a dans le pays d'Altorf aucun témoignage qui appuie ce merveilleux récit, nous n'y verrons qu'un puff du XVII^e siècle.

Signe merveilleux apparu en forme de procession, arrivé près la ville de Bellac, en Limousin. Imprimé à Paris en 1621.

« Il n'y a personne qui ait été vers la ville de Bellac, en Limousin, qui n'ait passé par une grande et très-spacieuse plaine nullement habitée. Or en icelle, quantité de gens dignes de foi et croyance, même le sieur Jacques Rondeau, marchand tanneur de la ville de Montmorillon, le curé d'Isgré, Pierre Ribonneau, Mathurin Cognac, marchand de bois, demeurant en la ville de Chanvigné, étant tous de même compagnie, m'ont assuré avoir vu ce que je vous écris : 1^o trois hommes vêtus de noir, inconnus de tous les regardants, tenant chacun une croix à la main ; 2^o après eux marchait une troupe de jeunes filles, vêtues de longs manteaux de toile blanche, ayant les pieds et les jambes nus, portant des chapeaux de fleurs desquels pendaient jusques aux talons de grandes bandes de toile d'argent, tenant en leur main gauche quelques rameaux, et de la droite un vase de faïence d'où sortait de la fumée ; 3^o marchait près celle-ci une dame accoutrée en deuil, vêtue d'une longue robe noire qui traînait fort longue sur la terre, laquelle robe était semée de cœurs percés de flèches, de larmes et de flammes de satin blanc, et ses cheveux épars sur ses vêtements ; elle tenait en sa main comme une branche de cèdre, et ainsi vêtue cheminait toute triste ; 4^o ensuite marchaient six petits enfants couverts de longues robes de taffetas vert, tout semé de flammes de satin rouge et de gros flambeaux allumés, et leurs têtes couvertes de chapeaux de fleurs. Ceci n'est rien, car il marchait après une foule de peuples vêtus de blanc et de noir, qui cheminaient deux à deux, ayant des bâtons blancs à la main. Au milieu de la troupe était comme une déesse, vêtue richement, portant une grande couronne de fleurs sur la tête, les bras retroussés, tenant en sa main une belle branche de cyprès, remplie de petits cristaux qui pendaient de tous côtés. A l'entour d'elle il y avait comme des joueurs d'instruments, lesquels toutefois ne formaient aucune mélodie. A la suite de cette procession étaient huit grands hommes nus jusqu'à la ceinture, ayant le corps fort garni de poil, la barbe jusqu'à mi-corps, et

le reste couvert de peaux de chèvre, tenant en leurs mains de grosses masses ; et comme tous furieux suivaient la troupe de loin. La course de cette procession s'étendait tout le long de l'île, jusqu'à une autre île voisine, où tous ensemble s'évanouissaient lorsqu'on voulait en approcher pour les contempler. Je vous prie, à quoi tend cette vision merveilleuse, vous autres qui savez ce que valent les choses?... »

Nous transcrivons le naïf écrivain. Nous ajouterons que la mascarade qu'il raconte eut lieu à l'époque du roman de l'Astrée, et que c'était une société qui se divertissait à la manière des héros de Don Quichotte.

Grandes et merveilleuses choses advenues dans la ville de Besançon, par un tremblement de terre ; imprimé à Château-Salins, par maître Jacques Colombiers, 1564.

« Le troisième jour de décembre, environ neuf heures du matin, faisant un temps doux et un beau soleil, l'on vit en l'air une figure d'un homme de la hauteur d'environ neuf lances, qui dit trois fois : « Peuples, peuples, « peuples, amendez-vous, ou vous êtes à la « fin de vos jours. » Et ce advint un jour de marché, devant plus de dix mille personnes, et après ces paroles, la dite figure s'en alla en une nue, comme se retirant droit au ciel. Une heure après, le temps s'obscurcit tellement, qu'à vingt lieues autour de la ville on ne voyait plus ni ciel ni terre. Il y eut beaucoup de personnes qui moururent ; le pauvre monde se mit à prier Dieu et à faire des processions. Enfin, au bout de trois jours, vint un beau temps comme auparavant, et un vent le plus cruel que l'on ne saurait voir, qui dura environ une heure et demie, et une telle abondance d'eau, qu'il semblait qu'on la jetait à pipes, avec un merveilleux tremblement de terre, tellement que la ville fondit, comprenant quatorze lieues de long et six de large, et n'est demeuré qu'un château, un clocher et trois maisons tout au milieu. On les voit en un rondeau de terre assises comme par devant ; on voit quelques portions des murs de la ville, et dans le clocher et le château, du côté d'un village appelé des Guetz, on voit comme des enseignes et étendards qui pavolent ; et n'y saurait-on aller. Pareillement on ne sait ce que cela signifie, et n'y a homme qui regarde cela à qui les cheveux ne dressent sur la tête ; car c'est une chose merveilleuse et épouvantable. »

Dissertation sur les visions et les apparitions, où l'on prouve que les morts peuvent revenir, avec quelques règles pour connaître si ce sont des âmes heureuses ou malheureuses, par un professeur en théologie. Lyon, 1675.

Sans être très-crédule, l'auteur de ce petit ouvrage admet les apparitions, et reconnaît que les unes viennent du démon, les autres de Dieu. Mais il en attribue beaucoup à l'imagination. Il raconte l'histoire d'un malade qui vit longtemps dans sa chambre un

spectre habillé en ermite avec une longue barbe, deux cornes sur la tête et une figure horrible. Cette vision, qui épouvantait le malade sans qu'on pût le rassurer, n'était, dit le professeur, que l'effet du cerveau dérangé. Voy. HALLUCINATIONS.

Il croit que les morts peuvent revenir, à cause de l'apparition de Samuel; et il dit que les âmes du purgatoire ont une figure intéressante et se contentent en se montrant de gémir et de prier, tandis que les mauvais esprits laissent toujours entrevoir quelque supercherie et quelque malice. Voyez APPARITIONS.

Terminons les visions par le fait suivant, qu'on lit dans divers recueils d'anecdotes.

Un capitaine anglais, ruiné par des folies de jeunesse, n'avait plus d'autre asile que la maison d'un ancien ami. Celui-ci, obligé d'aller passer quelques mois à la campagne, et ne pouvant y conduire le capitaine, parce qu'il était malade, le confia aux soins d'une vieille domestique, qu'il chargeait de la garde de sa maison quand il s'absentait. La bonne femme vint un matin voir de très-bonne heure son malade, parce qu'elle avait rêvé qu'il était mort dans la nuit; rassurée en le trouvant dans le même état que la veille, elle le quitta pour aller soigner ses affaires, et oubliant de fermer la porte après elle.

Les ramoneurs, à Londres, ont coutume de se glisser dans les maisons qui ne sont point habitées, pour s'emparer de la suie, dont ils font un petit commerce. Deux d'entre eux avaient su l'absence du maître de la maison; ils épiaient le moment de s'introduire chez lui. Il virent sortir la vieille, entrèrent dès qu'elle fut éloignée, trouvèrent la chambre du capitaine ouverte, et, sans prendre garde à lui, grimpèrent tous les deux dans la cheminée. Le capitaine était en ce moment assis sur son séant. Le jour était sombre; la vue de deux créatures aussi noires lui causa une frayeur inexprimable; il retomba dans ses draps, n'osant faire aucun mouvement. Le docteur arriva un instant après; il entra avec sa gravité ordinaire et appela le capitaine en s'approchant du lit. Le malade reconnut la voix, souleva ses couvertures et regarda d'un œil égaré, sans avoir la force de parler. Le docteur lui prit la main et lui demanda comment il se trouvait.

— Mal, répondit-il; je suis perdu : les diables se préparent à m'emporter, ils sont dans ma cheminée... Le docteur, qui était un esprit fort, secoua la tête, tâta le pouls et dit gravement :

— Vos idées sont coagulées; vous avez un *lucidum caput*, capitaine...

— Cessez votre galimatias, docteur : il n'est plus temps de plaisanter, il y a deux diables ici...

— Vos idées sont incohérentes; je vais vous le démontrer. Le diable n'est pas ici : votre effroi est donc...

Dans ce moment, les ramoneurs, ayant rempli leur sac, le laissèrent tomber au bas

de la cheminée et le suivirent bientôt. Leur apparition rendit le docteur muet; le capitaine se renfonça dans sa couverture, et, se coulant aux pieds de son lit, se glissa dessous sans bruit, priant les diables de se contenter d'emporter son ami. Le docteur, immobile d'effroi, cherchait à se ressouvenir des prières qu'il avait apprises dans sa jeunesse. Se tournant vers son ami pour lui demander son aide, il fut épouvanté de ne plus le voir dans son lit. Il aperçut dans ce moment un des ramoneurs qui se chargeait du sac de suie; il ne douta pas que le capitaine ne fût dans ce sac. Tremblant de remplir l'autre, il ne fit qu'un saut jusqu'à la porte de la chambre, et de là au bas de l'escalier. Arrivé dans la rue, il se mit à crier de toutes ses forces : — Au secours ! le diable emporte mon ami ! La populace accourt à ses cris; il montre du doigt la maison, on se précipite en foule vers la porte, mais personne ne veut entrer le premier... Le docteur, un peu rassuré par le nombre, excite à un exemple tout le monde en particulier, exemple qu'il ne donnerait pas pour tout l'or des Indes. Les ramoneurs, en entendant le bruit qu'on faisait dans la rue, posent leur sac dans l'escalier, et, de crainte d'être surpris, remontent quelques étages. Le capitaine, mal à son aise sous son lit, ne voyant plus les diables, se hâte de sortir de la maison. Sa peur et sa précipitation ne lui permettent pas de voir le sac, il le heurte, tombe dessus, se couvre de suie, se relève et descend avec rapidité; l'effroi de la populace augmente à sa vue : elle recule et lui ouvre un passage; le docteur reconnaît son ami, et se cache dans la foule pour l'éviter. Enfin un ministre, qu'on était allé chercher pour conjurer l'esprit malin, parcourt la maison, trouve les ramoneurs, les force à descendre, et montre les prétendus diables au peuple assemblé. Le docteur et le capitaine se rendirent enfin à l'évidence; mais le docteur, honteux d'avoir, par sa sottise frayeuse, démenti le caractère d'intrépidité qu'il avait toujours affecté, voulait rosser ces coquins, qui, disait-il, avaient fait une si grande peur à son ami.

VOCERATRICES. Lorsqu'un homme est mort, en Corse, particulièrement lorsqu'il a été assassiné, on place son corps sur une table; et les femmes de sa famille, à leur défaut des amies ou même des femmes étrangères connues par leur talent poétique, improvisent devant un auditoire nombreux des complaintes en vers, dans le dialecte du pays. On nomme ces femmes *voceratrici*, ou, suivant la prononciation corse, *buceratrici*, et la complainte s'appelle *vocero*, *buceru*, *buceratu*, sur la côte orientale; *ballata* sur la côte opposée. Le mot *vocero*, ainsi que ses dérivés *vocerar*, *voceratrice*, vient du latin *vociferare*. Quelquefois plusieurs femmes improvisent tour à tour, et fréquemment la femme ou la fille du mort chante elle-même la complainte funèbre (1).

(1) Prosper Mérimée, Colomba.

VOILE. Chez les Juifs-modernes, c'est une tradition qu'un voile qu'on se met sur le visage empêche que le fantôme ne reconnaisse celui qui a peur. Mais si Dieu juge qu'il l'ait mérité par ses péchés, il lui fait tomber le masque, afin que l'ombre puisse le voir et le mordre.

VOISIN (LA), devineresse qui tirait les cartes, faisait voir tout ce qu'on voulait dans un bocal plein d'eau, et forçait le diable à paraître à sa volonté. Il y avait un grand concours de monde chez elle. Un jeune époux, remarquant que sa femme sortait aussitôt qu'il quittait la maison, résolut de savoir qui pouvait ainsi la déranger. Il la suit donc un jour et la voit entrer dans une sombre allée ; il s'y glisse, l'entend frapper à une porte qui s'ouvre, et, content de savoir où il peut la surprendre, il regarde par le trou de la serrure et entend ces mots : — Allons, il faut vous déshabiller ; ne faites pas l'enfant, ma chère amie, hâtons-nous..... La femme se déshabillait ; le mari frappe à la porte à coups redoublés. La Voisin ouvre, et le curieux voit sa femme, une baguette magique à la main, prête à évoquer le diable..... Une autre fois, une dame très-riche était venue la trouver pour qu'elle lui tirât les cartes. La Voisin, qui à sa qualité de sorcière joignait les talents de voleuse, lui persuade qu'elle fera bien de voir le diable, qui ne lui fera d'ailleurs aucun mal ; la dame y consent. La bohémienne lui dit d'ôter ses vêtements et ses bijoux. La dame obéit et se trouve bientôt seule, n'ayant qu'une vieille paillasse, un bocal et un jeu de cartes. Cette dame était venue dans son équipage ; le cocher, après avoir attendu très-longtemps sa maîtresse, se décide enfin à monter, monte et la trouve au désespoir. La Voisin avait disparu avec ses hardes ; on l'avait dépouillée. Il lui met son manteau sur les épaules et la reconduit chez elle.

On cite beaucoup d'anecdotes pareilles. Voici quelques détails sur son procès, tirés des relations contemporaines.

Vers l'an 1677, la fameuse Voisin s'unit à la femme Vigoureux et à un ecclésiastique apostat nommé Lesage, pour trafiquer des poisons d'un Italien nommé Exili, qui avait fait en ce genre d'horribles découvertes. Plusieurs morts subites firent soupçonner des crimes secrets. On établit à l'Arsenal, en 1680, la chambre des poisons, qu'on appela la Chambre ardente. Plusieurs personnes de distinction furent citées à cette chambre, entre autres deux nièces du cardinal Mazarin, la duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, et enfin le célèbre maréchal de Luxembourg.

(1) Les grands personnages, dans ce procès où ils se trouvaient mêlés à une canaille infâme, y allaient toutefois d'un ton fort dégagé. Madame de Bouillon, assignée pour répondre par-devant les commissaires de la chambre des poisons (en 1680), s'y rendit accompagnée de neuf carrosses de princes ou ducs ; M. de Vendôme la menait. M. de Bezons lui demanda d'abord si elle n'était pas venue pour répondre aux interrogations qu'on lui ferait. Elle dit que oui ; mais qu'avant d'entrer en matière elle lui déclarait que tout ce qu'elle allait dire ne pourrait préjudicier au rang qu'elle tenait, ni à tous ses privilèges. Elle ne voulut

La Voisin, la Vigoureux et Lesage s'étaient fait un revenu de la curiosité des ignorants, qui étaient en très-grand nombre ; ils prédisaient l'avenir ; ils faisaient voir le diable. S'ils s'en étaient tenus là, il n'y aurait eu que du ridicule et de la friponnerie chez eux, et la Chambre ardente n'était pas nécessaire.

La Reynie, l'un des présidents de cette chambre, demanda à la duchesse de Bouillon si elle avait vu le diable. Elle répondit : — Je le vois dans ce moment ; il est déguisé en conseiller d'Etat, fort laid et fort vilain.

Ce procès dura quatorze mois, pendant lesquels la comtesse de Soissons se sauva en Flandre. Le maréchal de Luxembourg fut acquitté, comme tous les personnages de condition impliqués dans cette affaire (1). La Voisin et ses deux complices furent condamnés par jugement de la Chambre ardente à être brûlés en place de Grève.

On lit ailleurs que la Voisin, par ses relations avec le diable, sut son arrêt, chose assez extraordinaire, quatre jours avant son supplice. Cela ne l'empêcha pas de boire, de manger et de faire débauche. Le lundi, à minuit, elle demanda du vin et se mit à chanter des chansons indécentes. Le mardi elle eut la question ordinaire et extraordinaire ; elle avait bien diné et dormi huit heures. Elle soupa le soir et recommença, toute brisée qu'elle était, à faire débauche de table. On lui en fit honte ; on lui dit qu'elle ferait bien mieux de penser à Dieu et de chanter un *Ave maris stella* ou un *Salve*. Elle chanta l'un et l'autre en plaisantant, et dormit ensuite. Le mercredi se passa de même en débauche et en chansons ; elle refusa de voir un confesseur. Enfin le jeudi on ne voulut lui donner qu'un bouillon ; elle en gronda, disant qu'elle n'aurait pas la force de parler à ces messieurs.....

Elle vint en carrosse de Vincennes à Paris. On la voulut faire confesser ; il n'y eut pas moyen d'y parvenir. A cinq heures on la lia, et avec une torche à la main elle parut dans le tombereau, habillée de blanc ; on voyait qu'elle repoussait le confesseur et le crucifix avec violence.

A Notre-Dame, elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable ; à la Grève, elle se défendit autant qu'elle put de sortir du tombereau. On l'en tira de force ; on la mit sur le bûcher, assise et liée avec des chaînes ; on la couvrit de paille. Là elle jura beaucoup, repoussa la paille cinq ou six fois ; mais enfin le feu monta et on la perdit de vue.

VOITURE DU DIABLE. On vit pendant plusieurs nuits, dans un faubourg de Paris,

rien dire ni écouter davantage que le greffier n'eût écrit cette déclaration préliminaire. M. de Bezons la questionna sur ce qu'elle avait demandé à la Voisin. Elle répondit qu'elle l'avait priée de lui faire voir les sibylles ; et après huit ou dix autres questions d'aussi peu d'importance, sur lesquelles elle répondit toujours en se moquant, M. de Bezons lui dit qu'elle pouvait s'en aller. M. de Vendôme lui donnant la main, sur le seuil de la porte de cette chambre, elle s'écria « qu'elle n'avait jamais ouï dire tant de sottises d'un ton si grave. »

au commencement du XVII^e siècle, une voiture noire, traînée par des chevaux noirs, conduite par un cocher également noir, qui passait au galop des chevaux, sans faire le moindre bruit. La voiture paraissait sortir tous les soirs de la maison d'un seigneur mort depuis peu. Le peuple se persuada que ce ne pouvait être que la voiture du diable qui emportait le corps. On reconnut par la suite que cette jonglerie était l'ouvrage d'un fripon, qui voulait avoir à bon compte la maison du gentilhomme. Il avait attaché des fentres autour des roues de la voiture et sous les pieds des chevaux, pour donner à sa promenade nocturne l'apparence d'une œuvre magique.

VOIX. Boguet assure qu'on reconnaît un possédé à la qualité de sa voix. Si elle est sourde et enrouée, nul doute, dit-il, qu'il ne faille aussitôt procéder aux exorcismes.

Sous le règne de Tibère, vers le temps de la mort de Notre-Seigneur, le pilote Thamus, côtoyant les îles de la mer Egée, entendit un soir, aussi bien que tous ceux qui se trouvaient sur son vaisseau, une grande voix qui l'appela plusieurs fois par son nom. Lorsqu'il eut répondu, la voix lui commanda de crier, en un certain lieu, que le grand Pan était mort. A peine eut-il prononcé ces paroles dans le lieu désigné, qu'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements, comme d'une multitude de personnes affligées par cette nouvelle (1). L'empereur Tibère assembla des savants pour interpréter ces paroles. On les appliqua à Pan, fils de Pénélope, qui vivait plus de mille ans auparavant; mais, selon les versions les plus accréditées, il faut entendre par le grand Pan le maître des démons, dont l'empire était détruit par la mort de Jésus-Christ.

Les doutes attribuent aux échos les gémissements qui se firent entendre au pilote Thamus; mais on n'explique pas la voix.

Cette grande voix, dit le comte de Gabalis, était produite par les peuples de l'air, qui donnaient avis aux peuples des eaux que le premier et le plus âgé des sylphes venait de mourir. Et comme il s'ensuivrait de là que les esprits élémentaires étaient les faux dieux des païens, il confirme cette conséquence en ajoutant que les démons sont trop malheureux et trop faibles pour avoir jamais eu le pouvoir de se faire adorer; mais qu'ils ont pu persuader aux hôtes des éléments de se montrer aux hommes et de se faire dresser des temples; et que, par la domination naturelle que chacun d'eux a sur l'élément qu'il habite, ils troublaient l'air et la mer, ébranlaient la terre et dispensaient les feux du ciel à leur fantaisie: de sorte qu'ils n'avaient pas grand-peine à être pris pour des divinités.

Le comte Arigo bel Missere (Henri le bel Missere) mourut vers l'an 1000. Il avait combattu les Maures qui envahissaient la

Corse. Une tradition prétend qu'à sa mort une voix s'entendit dans l'air, qui chantait ces paroles prophétiques:

E morto il conte Arigo bel Missere,
E Corsica sarà di male in peggio (2).

Saint Clément d'Alexandrie raconte qu'en Perse, vers la région des mages, on voyait trois montagnes, plantées au milieu d'une large campagne, distantes également l'une de l'autre. En approchant de la première, on entendait comme des voix confuses de plusieurs personnes qui se battaient; près de la seconde, le bruit était plus grand; et à la troisième, c'étaient des fracas d'allégresse, comme d'un grand nombre de gens qui se réjouissaient. Le même auteur dit avoir appris d'anciens historiens que, dans la Grande-Bretagne, on entend au pied d'une montagne des sons de cymbales et de cloches qui carillonnent en mesure. Il y a en Afrique, dans certaines familles, des sorcières qui ensorcellent par la voix et la langue, et font périr les blés, les animaux et les hommes dont elles parlent, même pour en dire du bien. En Bretagne, le mugissement lointain de la mer, le sifflement des vents, entendu dans la nuit, sont la voix d'un noyé qui demande un tombeau (3).

VOLAC, grand président aux enfers; il apparaît sous la forme d'un enfant avec des ailes d'ange, monté sur un dragon à deux têtes. Il connaît la demeure des planètes et la retraite des serpents. Trente légions lui obéissent (4).

VOLET (MARIE). Vers l'année 1691, une jeune fille, de la paroisse de Pouillat en Bresse, auprès de Bourg, se prétendit possédée. Elle poussait des cris que l'on prit pour de l'hébreu. L'aspect des reliques, l'eau bénite, la vue d'un prêtre, la faisaient tomber en convulsions. Un chanoine de Lyon consulta un médecin sur ce qu'il y avait à faire. Le médecin visita la possédée; il prétendit qu'elle avait un levain corrompu dans l'estomac, que les humeurs caco-chymes de la masse du sang et l'exaltation d'un acide violent sur les autres parties qui le composent étaient l'explication naturelle de l'état de maladie de cette fille. Marie Volet fut envoyée aux eaux minérales; le grand air, la défense de lui parler du diable et de l'enfer, et sans doute le retour de quelque paix dans sa conscience troublée, calmèrent ses agitations; bientôt elle fut en état de reprendre ses travaux ordinaires (5).

VOLS ou **VOUST**, de *vultus*, figure, effigie. On appelait ainsi autrefois une image de cire, au moyen de laquelle on se proposait de faire périr ceux qu'on haïssait; ce qui s'appelait envoûter. La principale formalité de l'envoûtement consistait à modeler, soit en cire, soit en argile, l'effigie de ceux à qui on voulait mal. Si l'on perçait la figurine, l'envoûté qu'elle représentait était lésé dans la partie correspondante de sa personne. Si on la faisait dessécher ou fon-

(1) Eusèbe, après Plutarque.

(2) Prosper Mérimée, Colomba.

(3) Cambry, Voyage dans le Finistère.

(4) Wierus, in Pseudom. dæm.

(5) M. Garinet, Hist. de la magie en France, p. 235.

dre au feu, il dépérissait et ne tardait pas à mourir.

Enguerrand de Marigny fut accusé d'avoir voulu envoûter Louis X. L'un des griefs de Léonora Galigay fut qu'elle gardait de petites figures de cire dans de petits cercueils. En envoûtant, on prononçait des paroles et on pratiquait des cérémonies qui ont varié. Ce sortilège remonte à une haute antiquité. Platon le mentionne dans ses Lois : « Il est inutile, dit-il, d'entreprendre de prouver à certains esprits fortement prévenus qu'ils ne doivent point s'inquiéter des petites figures de cire qu'on aurait mises ou à leur porte, ou dans les carrefours, ou sur le tombeau de leurs ancêtres, et de les exhorter à les mépriser, parce qu'ils ont une foi confuse à la vérité de ces maléfices. — Celui qui se sert de charmes, d'enchantements et de tous autres maléfices de cette nature, à dessein de nuire par de tels prestiges, s'il est devin ou versé dans l'art d'observer les prodiges, qu'il meure ! Si, n'ayant aucune connaissance de ces arts, il est convaincu d'avoir usé de maléfices, le tribunal décidera ce qu'il doit souffrir dans sa personne ou dans ses biens. » (Traduction de M. Cousin.)

Ce qui est curieux, c'est qu'on a retrouvé la même superstition chez les naturels du nouveau monde. Le père Charlevoix raconte que les Illinois font de *petits marmousets* pour représenter ceux dont ils veulent abrégger les jours, et qu'ils les percent au cœur.

Voy. ENVOÛTEMENT.

VOLTA. C'est une ancienne tradition de l'Etrurie que les campagnes furent désolées par un monstre appelé Volta. Porsenna fit tomber la foudre sur lui. Lucius Pison, l'un des plus braves auteurs de l'antiquité, assure qu'avant lui Numa avait fait usage du même moyen, et que Tullus Hostilius, l'ayant imité sans être suffisamment instruit, fut frappé de la dite foudre (1)...

VOLTAIRE. L'abbé Fiard, Thomas, madame de Staël et d'autres têtes sensées, le mettent au nombre des démons incarnés.

VOLTIGEUR HOLLANDAIS. Les marins de toutes les nations croient à l'existence d'un bâtiment hollandais dont l'équipage est condamné par la justice divine, pour crime de pirateries et de cruautés abominables, à errer sur les mers jusqu'à la fin des siècles. On considère sa rencontre comme un funeste présage. Un écrivain de nos jours a fort bien décrit cette croyance dans une scène maritime que nous transcrivons :

« Mon vieux père m'a souvent raconté, lorsque, tout petit, il me berçait dans ses bras, pour m'accoutumer au roulis, et il jurait que c'était la pure vérité, qu'étant un jour ou plutôt une nuit dans les parages du cap de Bonne-Espérance, un malavisé de mousse jeta par-dessus bord un chat vivant qu'il avait pris en grippe, et qu'aussitôt, comme cela ne pouvait manquer d'arriver, un affreux coup de vent assaillit le navire, lequel, ne pouvant supporter une seule aune de toile, fut obligé de fuir à sec devant la

(1) Plin., liv. II, ch. 53.

bourrasque, avec une vitesse d'au moins douze nœuds.

« Ils étaient dans cette position, lorsque, vers minuit, ils virent tout à coup, à leur grand étonnement, un bâtiment de construction étrangère, courir droit dans le lit du vent, qui était cependant alors dans sa plus grande violence. Pendant qu'ils examinaient ce singulier navire, dont les voiles pendaient en lambeaux, et dont les œuvres mortes étaient recouvertes d'une épaisse couche de coquillages et d'herbes marines, comme s'il n'eût pas été nettoyé depuis de longues années, il s'en détacha une barque qui semblait plutôt voler que flotter sur cette mer orageuse ; laquelle ayant bien accosté, il en sortit un homme ayant la barbe longue, le teint pâle et les yeux fixes et creux comme ceux d'un cadavre. Glissant sur la lisse et puis sur le pont, sans faire le moindre bruit, comme si c'eût été une ombre, il alla se placer au pied du mât d'artimon, et engagea, en pleurant, les matelots à recevoir un paquet de lettres qu'il tenait dans sa main osseuse comme celle d'un squelette, ce que le capitaine leur fit signe de refuser.

« J'avais oublié de vous dire, continua le narrateur en baissant la voix, tandis que ses auditeurs terrifiés se serraient de plus en plus les uns contre les autres, qu'aussitôt que l'épouvantable apparition eut posé les pieds sur le pont, toutes les lumières s'étaient subitement éteintes, même celle qui éclairait la boussole dans l'habitacle, et qu'au même instant aussi, chose non moins étrange, le navire commença à marcher à reculons avec une étonnante rapidité, contre le vent et les vagues, tandis que des milliers de petites flammes se jouaient dans les cordages, et jetaient une étrange lueur sur les visages des matelots frappés de terreur.

« — *Au nom de Dieu tout-puissant*, je t'ordonne de quitter mon bord ! s'écria enfin le capitaine, en s'adressant au spectre. A peine ces mots eurent-ils été prononcés, qu'un cri long et aigu, tel que mille voix humaines n'auraient pu en produire un semblable, domina le bruit de la tempête, qu'un horrible coup de tonnerre ébranla le bâtiment jusqu'à sa quille... »

Le navire eut le bonheur d'échapper ; ce qui est rare.

On dit encore que ceux qui ont reçu les lettres que les matelots fantômes du navire appelé *le Voltigeur hollandais* envoyaient à leurs parents et amis, ont vu qu'elles étaient adressées à des personnes qui n'existent plus depuis des siècles.

VONDEL, auteur du drame de *Lucifer*.

VROUCOLACAS, ou **BROUCOLAQUES**.
Voy. VAMPIRES.

VUE. Il y a des sorcières qui tuent par leur regard ; mais, en Ecosse, beaucoup de femmes ont ce qu'on appelle la seconde vue, c'est-à-dire le don de prévoir l'avenir et de l'expliquer, et de connaître par une mystérieuse intuition ce qui se passe au loin.

W

WADE. Voy. VADE.

WALHALLA, paradis des guerriers chez les anciens Scandinaves. Pour y entrer, il fallait être mort en combattant. On y buvait de la bière forte dans une coupe qui ne se vidait jamais. On y mangeait des bifecks d'un sanglier vivant, qui se prêtait à la chose et qui était toujours entier.

WALKIRIES, fées des Scandinaves. Elles ont, comme la mythologie dont elles dépendent, un caractère très-sauvage.

WALL, grand et puissant duc du sombre empire; il a la forme d'un dromadaire haut et terrible; s'il prend figure humaine, il parle égyptien; il connaît le présent, le passé et l'avenir; il était de l'ordre des puissances. Trente-six légions sont sous ses ordres.

WALTER. Jacques I^{er}, roi d'Ecosse, fut massacré de nuit, dans son lit, par son oncle Walter, que les historiens français ont appelé Gauthier, et qui voulait monter sur le trône. Mais ce traître reçut à Edimbourg le prix de son crime; car il fut exposé sur un pilier, et là, devant tout le monde, on lui mit sur la tête une couronne de fer qu'on avait fait rougir dans un grand feu, avec cette inscription : *Le roi des traîtres*. Un astrologue lui avait promis qu'il serait couronné publiquement, dans une grande assemblée de peuple...

WALTER-SCOTT. L'illustre romancier a publié sur la *Démonologie et les sorciers* un recueil de lettres intéressantes qui expliquent et qui éclaireissent les particularités mystérieuses, les croyances et les traditions populaires dont il a fait usage si souvent et si heureusement dans ses romans célèbres. Peut-être les opinions religieuses de l'auteur anti-catholique ont-elles laissé dans son esprit un peu trop de scepticisme, peut-être est-il trop enclin à ne voir, dans les matières qui font le sujet de ses lettres, que les aspects poétiques. Il est toutefois agréable de le suivre dans des recherches aussi piquantes, quoiqu'il faille recommander de le lire avec réserve; car il est là, comme dans ses romans, opposé en toute occasion à l'Eglise romaine.

Dans la première lettre, il établit que le dogme incontestable d'une âme immatérielle a suffi pour accréditer la croyance aux apparitions.

Dans la deuxième, il s'arrête à la tradition du péché originel; il y trouve la source des communications de l'homme avec les esprits. Il reconnaît que les sorciers et magiciens, condamnés par la loi de Moïse, méritaient la mort, comme imposteurs, comme empoisonneurs, comme apostats; et il remarque avec raison qu'on ne voyait pas chez les Juifs et chez les anciens, dans ce qu'on appelait un magicien ou un devin, ce que nous voyons dans les sorciers du moyen âge, sur lesquels, au reste, nous ne sommes encore qu'à demi éclairés.

Au moyen âge, on croyait très-généralement que les Sarrasins, dans leurs guerres, étaient, comme insignes sorciers, assistés par le diable. L'auteur rapporte un exemple que voici, tiré du vieux roman de Richard Cœur de Lion.

Le fameux Saladin, y est-il dit, avait envoyé une ambassade au roi Richard, avec un jeune cheval qu'il lui offrait comme un vaillant destrier. Il défiait en même temps Cœur de Lion à un combat singulier, en présence des deux armées, dans le but de décider tout d'un coup leurs prétentions à la Palestine et la question théologique de savoir quel était le vrai Dieu, ou le Dieu des chrétiens, ou *Jupiter*, divinité des Sarrasins. Mais ce semblant de défi chevaleresque cachait une perfidie, dans laquelle l'esprit malin jouait un rôle. Un prêtre sarrasin avait conjuré deux démons dans le corps d'une jument et de son poulain, leur donnant pour instruction que chaque fois que la jument hennirait, le poulain, qui était d'une taille peu commune, devrait s'agenouiller pour teter sa mère. Le poulain maléficié fut envoyé au roi Richard, dans l'espoir qu'il obéirait au signal accoutumé, et que le soudan, monté sur la mère, aurait ainsi l'avantage. Mais le monarque anglais fut averti par un songe du piège qu'on lui tendait, et avant le combat le poulain fut exorcisé, avec ordre de rester docile à la voix de son cavalier durant le choc. L'animal endiablé promit soumission en baissant la tête; et cette promesse n'inspirant pas assez de confiance, on lui boucha encore les oreilles avec de la cire. Ces précautions prises, Richard, armé de toutes pièces, courut à la rencontre de Saladin, qui, se confiant dans son stratagème, l'attendit de pied ferme. La cavale hennit de manière à faire trembler la terre à plusieurs milles à la ronde; mais le poulain ou démon, que la cire empêchait d'entendre le signal, n'y put obéir. Saladin, désarçonné, n'échappa que difficilement à la mort, et son armée fut taillée en pièces par les chrétiens.

La troisième lettre est consacrée à l'étude de la démonologie et des sorciers chez les Romains, chez les Celtes et chez les différents peuples du Nord. Les superstitions des anciens Celtes subsistent encore en divers lieux, dit l'auteur, et les campagnards les observent sans songer à leur origine.

Vers 1769, lorsque M. Pennant entreprit son voyage, la cérémonie de Baaltein ou Beltane, ou du 1^{er} de mai, était strictement observée, quoique avec variations, dans les différentes parties des montagnes. Le gâteau cuit au four avec des cérémonies particulières était partagé en plusieurs portions offertes aux oiseaux ou bêtes de proie, afin que ces animaux, ou plutôt les êtres dont ils n'étaient que les agents, épargnassent les troupeaux. Une autre coutume du même genre a longtemps fleuri en Ecosse. Dans plusieurs

paroisses, on laissait une portion de terrain, qu'on nommait *le clos de Gudeman*, sans le labourer ni le cultiver. Personne ne doutait que le clos du *bonhomme* (Gudeman) ne fût consacré à quelque esprit malfaisant. En effet, c'était la portion de Satan lui-même, que nos ancêtres désignaient par un nom qui ne pût offenser ce terrible habitant des régions du désespoir. Cet abus devint si général, que l'Eglise publia à ce sujet une ordonnance qui le traite d'usage impie et scandaleux. Et il existe encore plusieurs personnes qui ont été habituées à regarder avec effroi tout lieu inculte, dans l'idée que, lorsqu'on y voudra porter la charrue, les esprits qui l'habitent manifesteront leur colère. Nous-mêmes, nous connaissons beaucoup d'endroits voués à la stérilité par une superstition populaire dans le pays de Galles, en Irlande et en Ecosse.

Nixas ou Nicksa, dieu d'une rivière ou de l'Océan, adoré sur les bords de la Baltique, paraît incontestablement avoir tous les attributs de Neptune. Parmi les vents brumeux et les épouvantables tempêtes de ces sombres contrées, ce n'est pas sans raison qu'on l'a choisi comme la puissance la plus contraire à l'homme, et le caractère surnaturel qu'on lui a attribué est parvenu jusqu'à nous sous deux aspects bien différents. La Nixa des Germains est une de ces aimables fées, nommées Naïades par les anciens; le vieux Nick (le diable en Angleterre) est un véritable descendant du dieu de la mer du Nord, et possède une grande portion de sa puissance. Le matelot anglais, qui semble ne rien craindre, avoue la terreur que lui inspire cet être redoutable, qu'il regarde comme l'auteur des différentes calamités auxquelles sa vie précaire est continuellement en butte.

Le Bhar-Guest ou Bhar-Geist, appelé aussi Dobie dans le comté d'York, spectre local qui, sous différentes formes, hante un endroit particulier, est une divinité qui, ainsi que l'indique son nom, nous vient des anciens Teutons; et s'il est vrai que quelques familles, portant le nom de Dobie, ont un fantôme ou spectre passant dans leurs armoiries, ce fait démontre pleinement que, quoique le mot soit devenu un nom propre, son origine ne s'est pas perdue.

On trouve dans l'Eyrbyggja Saga l'histoire curieuse d'une lutte entre deux sorcières du Nord. L'une d'elles, Geirada, était résolue à faire mourir Oddo, le fils de l'autre, nommée Kalta, qui, dans une dispute, avait coupé une main à sa bru. Ceux qui devaient tuer Oddo partirent et revinrent déconcertés par l'habileté de sa mère. Ils avaient rencontré seulement, dirent-ils, Kalta filant du lin à une grande quenouille. — Fous, leur dit Geirada, cette quenouille était l'homme que vous cherchiez. Ils retournèrent, saisirent la quenouille et la brûlèrent. Mais alors la sorcière avait caché son fils sous la forme d'un chevreau apprivoisé. Une troisième fois elle lui donna la figure d'un porc grattant dans les cendres. Les meurtriers revinrent à la charge encore : ils entrèrent pour la qua-

trième fois, s'emparèrent de l'objet de leur animosité et le mirent à mort.

Les Norwégiens, imbus de sombres superstitions, croyaient que quelquefois, lorsque l'âme abandonnait le corps, elle était sur-le-champ remplacée par un démon qui saisissait l'occasion d'occuper son dernier séjour. Le récit suivant est fondé sur cette supposition : Saxo-Grammaticus parle de deux princes norwégiens qui avaient formé entre eux une fraternité d'âmes, s'engageant à se secourir et à s'aider dans toutes les aventures où ils se trouveraient jetés pendant leur vie, et se promettant, par le serment le plus solennel, qu'après la mort de l'un d'eux, l'autre descendrait vivant dans la tombe de son frère d'armes et se ferait enfermer à ses côtés. Il fut donné à Asmund d'accomplir ce serment terrible. Assueit, son compagnon, ayant été tué dans une bataille, la tombe, d'après les usages du Nord, fut creusée dans ce qu'ils nommaient l'Age des Montagnes, c'est-à-dire en un endroit exposé à la vue et que l'on couronnait d'un tertre. On construisit une épaisse voûte. Dans ce monument sépulcral furent déposés les armes, les trophées, peut-être le sang des victimes, les coursiers des champions. Ces cérémonies accomplies, le corps d'Assueit fut placé dans sa dernière demeure, et son dévoué frère d'armes entra et s'assit à côté du cadavre, sans témoigner, par un mot ou par un regard, la moindre hésitation à remplir son engagement. Les guerriers témoins de ce singulier enterrement d'un vivant avec un mort roulèrent une large pierre sur l'ouverture de la tombe; puis, entassant de la terre et des pierres sur l'endroit, ils bâtirent une élévation visible à grande distance, et, après de bruyantes lamentations sur la perte de ces vaillants chefs, ils se dispersèrent.

Bien des années se passèrent; un siècle même s'était écoulé, lorsqu'un noble suédois, engagé dans une périlleuse aventure et suivi d'une troupe vaillante, arriva dans la vallée qui prend son nom de la tombe des frères d'armes. Le fait lui fut raconté; il résolut d'ouvrir le tombeau, soit parce qu'il voyait là une action héroïque, soit pour s'emparer des armes et surtout des épées avec lesquelles s'étaient accomplies de grandes actions. Les soldats se mirent à l'œuvre; ils eurent bientôt écarté la terre et les pierres, et rendu l'entrée d'un accès facile. Mais les plus vaillants reculèrent, lorsqu'au lieu du silence des tombeaux ils entendirent des cris horribles, un choc d'épées, un cliquetis d'armes et tout le bruit d'un combat à mort entre deux champions furieux. A l'aide d'une corde, un jeune guerrier fut descendu dans le sépulcre. Mais au moment où il y entra, un autre individu, se précipitant, prit sa place dans le nœud coulant; et lorsque la corde fut retirée, au lieu de leur camarade, les soldats virent Asmund, celui des deux frères d'armes qui s'était enterré vivant. Il parut un glaive nu à la main, son armure à moitié arrachée, le côté gauche de son visage déchiré comme par les griffes de quelque bête

féroce. Il n'eut pas plutôt revu la clarté du jour que, saisi d'enthousiasme, il entreprit un long récit en vers, contenant l'histoire de ses combats dans la tombe pendant les cent ans qui s'étaient écoulés. Il conta qu'à peine le sépulcre fermé, le mort Assueit s'était levé de terre, animé par quelque *goule* affamée, et qu'ayant commencé par mettre en pièces, pour les dévorer, les chevaux ensevelis avec lui, il s'était jeté sur son compagnon pour le traiter de la même manière. Le héros, loin de se laisser abattre, saisit ses armes et se défendit vaillamment contre Assueit, ou plutôt contre le méchant génie qui s'était emparé de son corps. Il soutint un combat surnaturel qui dura tout un siècle; il venait d'obtenir la victoire en terrassant son ennemi et lui enfonçant un pieu dans le corps, ce qui l'avait réduit à cette immobilité qui convient aux habitants des tombeaux. Après avoir ainsi chanté ses exploits, le fantastique guerrier tomba mort. Le corps d'Assueit fut retiré de la tombe, brûlé, et ses cendres jetées au vent; celui de son vainqueur fut déposé dans ce même lieu où l'on espérait que son sommeil ne serait plus troublé. Ces précautions prises contre une seconde résurrection d'Assueit nous rappellent celles qu'on adoptait dans les îles grecques et dans les provinces turques contre les vampires. Elles indiquent aussi l'origine d'une ancienne loi anglaise contre le suicide, qui ordonnait d'enfoncer un pieu à travers le corps du mort, pour le garder d'une manière plus sûre dans sa tombe.

Les peuples du Nord reconnaissaient encore une espèce de revenants qui, lorsqu'ils s'emparaient d'un édifice ou du droit de le fréquenter, ne se défendaient pas contre les hommes d'après le principe chevaleresque du duel, ainsi que fit Assueit, ni ne se rendaient aux prières des prêtres ou aux charmes des sorciers, mais devenaient fort traitables à la menace d'une procédure légale. L'Eyrbyggja-Saga nous apprend que la maison d'un respectable propriétaire en Islande se trouva, peu après que l'île fut habitée, exposée à une infestation de cette nature. Vers le commencement de l'hiver, il se manifesta, au sein d'une famille nombreuse, une maladie contagieuse qui, emportant quelques individus de tout âge, sembla menacer tous les autres d'une mort précoce. Le trépas de ces malades eut le singulier résultat de faire rôder leurs ombres autour de la maison, en terrifiant les vivants qui en sortaient. Comme le nombre des morts dans cette famille surpassa bientôt celui des vivants, les esprits résolurent d'entrer dans la maison et de montrer leurs formes vaporeuses et leur affreuse physionomie, jusque dans la chambre où se faisait le feu pour l'usage général des habitants, chambre qui pendant l'hiver, en Islande, est la seule où puisse se réunir une famille. Les survivants effrayés se retirèrent à l'autre extrémité de la maison et abandonnèrent la place aux fantômes. Des plaintes furent portées au pontife du dieu Thor, qui jouissait d'une influence considé-

nable dans l'île. Par son conseil, le propriétaire de la maison hantée assembla un jury composé de ses voisins, constitué en forme, comme pour juger en matière civile, et cita individuellement les divers fantômes et ressemblances des membres morts de la famille, pour qu'ils eussent à prouver en vertu de quel droit ils disputaient à lui et à ses serviteurs la paisible possession de sa propriété, et quelle raison ils pouvaient avoir de venir ainsi troubler et déranger les vivants. Les mânes parurent dans l'ordre où ils étaient appelés; après avoir murmuré quelques regrets d'abandonner leur toit, ils s'évanouirent aux yeux des jurés étonnés. Un jugement fut donc rendu par défaut contre les esprits; et l'épreuve par jury, dont nous trouvons ici l'origine, obtint un triomphe inconnu à quelques-uns de ces grands écrivains, qui en ont fait le sujet d'une eulogie.

La quatrième et la cinquième lettre sont consacrées aux fées. Nous continuerons d'en présenter des extraits.

Les classiques, dit l'illustre auteur, n'ont pas oublié d'enrôler dans leur mythologie une certaine espèce de divinités inférieures, ressemblant par leurs habitudes aux fées modernes. Le docteur Leyden, qui a épuisé sur les fées, comme sur beaucoup d'autres sujets, les trésors de son érudition, a trouvé la première idée des êtres connus sous le nom de *Fées*, dans les opinions des peuples du Nord concernant les *duergars* ou *nains*. Ces nains étaient pourtant, il faut l'avouer, des esprits d'une nature plus grossière, d'une vocation plus laborieuse, d'un caractère plus méchant que les fées proprement dites, qui étaient de l'invention des Celtes. Les *duergars* n'étaient originellement que les naturels, diminués de taille, des nations laponne, finlandaise et islandaise, qui, fuyant devant les armes conquérantes des *Asæ*, cherchèrent les régions les plus reculées du Nord, et s'efforcèrent d'échapper à leurs ennemis de l'Orient. On a supposé que ces pauvres gens jouissaient, en compensation de leur taille inférieure, d'une puissance surnaturelle. Ils obtinrent ainsi le caractère des esprits allemands appelés *kobolds*, desquels sont évidemment dérivés les *gobelins* anglais et les *bogles* écossais. Les *kobolds*, espèce de *gnomes* qui habitaient les lieux noirs et solitaires, se montraient souvent dans les mines, où ils semblaient imiter les travaux des mineurs, et prendre plaisir à les tromper. Parfois ils étaient méchants, surtout si on les négligeait ou si on les insultait; mais parfois aussi ils étaient bienveillants. Quand un mineur découvrait une riche veine, on concluait, non pas qu'il eût plus d'habileté ou de bonheur que ses compagnons, mais que les esprits de la mine l'avaient dirigé. L'occupation apparente de ces gnomes souterrains ou démons conduisit naturellement à identifier le Finlandais ou le Lapon avec le *kobold*; mais ce fut un plus grand effort d'imagination qui confondit cette race solitaire et sombre avec l'esprit joyeux qui correspond à la fée.

Suivant la vieille croyance norse, ces nains forment la machine ordinaire des Sagas du Nord. Dans les *Nibelungen*, un des plus vieux romans de l'Allemagne, compilé, à ce qu'il semblerait, peu après l'époque d'Attila, Théodoric de Berne ou de Vérone figure parmi un cercle de champions qu'il préside. Entre autres vaincus célèbres domptés par lui, est l'Elf-roi ou Nain-Laurin, dont la demeure était dans un jardin de rosiers enchantés, et qui avait pour gardes du corps des géants. Il fut pour Théodoric et ses chevaliers un formidable antagoniste; mais comme il essaya d'obtenir la victoire par trahison, il fut, après sa défaite, condamné à remplir l'office déshonorant de bouffon ou jongleur à la cour de Vérone.

Cette possession d'une sagesse surnaturelle est encore imputée par les naturels des îles Orcades et Shetland aux êtres appelés *drows*, mot qui est une corruption de *duergar* ou *dwarf*. Ces êtres peuvent, sous beaucoup d'autres rapports, être identifiés avec les fées calédoniennes. Les Irlandais, les Gallois, les Gaëls ou Highlanders écossais, toutes tribus d'origine celtique, assignaient aux *hommes de paix*, aux *bons voisins*, ou de quelque autre nom qu'ils appelleraient les pygmées champêtres, des habitudes plus sociales et un genre de vie beaucoup plus gai que ces rudes et nombreux travaux des duergars sauvages. Leurs *elves* n'évitaient pas la société des hommes, quoiqu'ils se conduisissent envers ceux qui entraient en relations avec eux d'une manière si capricieuse, qu'il était dangereux de leur déplaire.

Les occupations, les bienfaits, les amusements des fées ressemblaient en tout à ces êtres aériens. Leur gouvernement fut toujours représenté comme monarchique. Un roi, plus fréquemment une reine des fées, étaient reconnus, et parfois tenaient ensemble leur cour. Leur luxe, leur pompe, leur magnificence dépassaient tout ce que l'imagination pouvait concevoir : dans leurs cérémonies, ils se pavanaient sur des coursiers splendides. Les faucons et les chiens qu'ils employaient à la chasse étaient de la première espèce. A leurs banquets de tous les jours, la table était servie avec une opulence que les rois les plus puissants ne pouvaient égaler; leurs salles de danse retentissaient de la plus exquise musique. Mais, vue par l'œil d'un *prophète*, l'illusion s'évanouissait : les jeunes chevaliers et les jolies dames ne semblaient plus que des rustres ridés et de hideuses souillons; leurs pièces d'argent se changeaient en ardoise; leur brillante vaisselle, en corbeilles d'osier bizarrement tressées; et leurs mets, qui ne recevaient aucune saveur du sel (le sel leur étant défendu parce qu'il est l'emblème de l'éternité), devenaient insipides et sans goût; les magnifiques salons se transformaient en misérables cavernes humides; toutes ces délices de l'Elysée des fées s'anéantissaient en même temps.

Une hostilité sérieuse était, supposait-on, constamment pratiquée par les fées contre

les mortels : elle consistait à enlever leurs enfants et à les élever comme s'ils appartenaient à leur race. Les enfants non baptisés étaient principalement exposés à ce malheur; mais les adultes pouvaient aussi être arrachés à la terre, s'ils avaient commis quelque action qui les soumit au pouvoir de ces esprits, et, par exemple, pour nous servir de la phrase légale, s'ils avaient été pris sur le fait. S'endormir sur une montagne dépendante du royaume des fées, où il se trouvait que leur cour fût pour le moment tenue, était un moyen facile d'obtenir un passeport pour Elfland, c'est-à-dire l'île des fées : heureux encore le coupable si les fées, dans leur courroux, se contentaient en pareille occasion de le transporter à travers les airs dans une ville éloignée d'une quarantaine de milles, et de laisser peut-être son chapeau ou son bonnet sur quelque clocher, pour marquer la droite ligne de la course.

D'autres, qui faisaient une action illégale ou s'abandonnaient à quelque passion invétérée, s'exposaient aussi à aller habiter la fameuse île. Cette croyance existait en Irlande. Glanville, dans sa *Dix-huitième Relation*, parle du sommelier d'un gentilhomme, voisin du comte d'Orrery, qu'on envoya acheter des cartes. En traversant les plaines, il vit une table entourée de gens qui semblaient festoyer et faire bonne chère. Ils se levèrent pour le saluer et l'invitèrent à partager leur repas; mais une voix amie, de la bande, lui murmura à l'oreille : — Ne faites rien de ce qu'on vous dira dans cette compagnie. En conséquence, il refusa de prendre part à la réjouissance. La table s'évanouit aussitôt, et toute la société se mit à danser et à jouer de divers instruments : il ne voulut pas davantage participer à leur musique. On le laissa pour le moment; mais, en dépit des efforts de milord Orrery, en dépit de deux évêques anglicans, en dépit de M. Gréatrix, ce fut tout ce qu'on put faire que d'empêcher le sommelier d'être emmené par les fées, qui le regardaient comme leur proie. Elles l'enlevèrent en l'air quelques instants. Le spectre, qui d'abord l'avait conseillé, continua à le visiter et lui découvrit qu'il était l'âme d'une de ses connaissances, morte depuis sept ans. — Vous savez, ajouta-t-il, que j'ai mené une vie désordonnée; depuis, j'ai toujours été ballotté de bas en haut et de haut en bas, sans jamais avoir de repos dans la compagnie où vous m'avez vu : j'y resterai jusqu'au jour du jugement. Il déclara en outre que si le sommelier avait reconnu Dieu dans toutes ses œuvres, il n'aurait pas tant souffert du pouvoir des fées. Il lui rappela qu'il n'avait pas prié Dieu le matin où il avait rencontré la troupe dans la plaine, et que même il allait remplir une commission coupable. On prétend que lord Orrery a confirmé toute cette histoire, assurant même qu'il avait vu le sommelier soutenu en l'air par les êtres invisibles qui voulaient l'enlever : seulement il ne disait rien de cette circonstance qui semble appeler action illégitime l'achat d'un jeu de cartes. La raison assi-

gnée à cet usage de voler des enfants, si habituellement pratiqué par les fées, venait, dit-on, de ce qu'elles étaient obligées de payer aux régions infernales un tribut annuel de leur population, tribut dont elles tâchaient de se defrayer en livrant au prince de ces régions les enfants de la race humaine, plutôt que les leurs. De ce fait, on doit conclure qu'elles avaient elles-mêmes des descendants, comme le soutiennent plusieurs autorités, et particulièrement M. Kirke, ministre d'Aberfoyle. Il ajoute, il est vrai, qu'après une certaine durée de vie, ces esprits sont sujets à la loi universelle de la mortalité, opinion qui cependant a été controversée.

La sixième lettre traite principalement des esprits familiers, dont le plus illustre était le célèbre Puck ou Robin Goodfellow, qui, chez les sylphes, jouait en quelque sorte le rôle de fou ou de bouffon de la compagnie. Ses plaisanteries étaient du comique à la fois le plus simple et le plus saugrenu : égarer un paysan qui se rendait chez lui, prendre la forme d'un siège afin de faire tomber une vieille commère sur son derrière, lorsqu'elle croyait s'asseoir sur une chaise, étaient ses principales jouissances. S'il se prêtait à faire quelque travail pour les gens de la maison pendant leur sommeil, c'était à condition qu'on lui donnerait un déjeuner délicat.

La septième, la huitième et la neuvième lettre s'occupent des sorciers et de la sorcellerie. Nous n'en reproduisons rien, non plus que de la dernière, consacrée aux devins et aux revenants, tout ce Dictionnaire étant parsemé, à ce sujet, de faits et de documents qui suffisent au lecteur curieux.

WATTIER (PIERRE). Il a publié, au XVII^e siècle, la *Doctrine et interprétation des songes*, comme traduite de l'arabe de Gabdorrhama, fils de Nosar; in-12, Paris, 1664.

WICLEF. On croit qu'il fut étranglé par le diable.

WIERUS (JEAN), célèbre démonographe brabançon, élève d'Agrippa, qu'il a défendu dans ses écrits. On lui doit les cinq livres des *Prestiges des Démons*, traduits en français sous ce titre : *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables, des enchantements et sorcelleries*, pris du latin de Jean Wier, médecin du duc de Clèves, et faits français par Jacques Grevin, de Clermont. Paris, in-8°, 1569.

L'ouvrage de Wierus est plein de crédulité, d'idées bizarres, de contes populaires, d'imaginations, et riche de connaissances. C'est ce même écrivain qui a publié un traité curieux des lamies et l'inventaire de la fausse monarchie de Satan (*Pseudomonarchia Dæmonum*), où nous avons trouvé de bonnes désignations sur presque tous les esprits de ténèbres cités dans ce Dictionnaire.

WILIS. Dans quelques contrées de l'Allemagne, toute fiancée qui meurt avant le ma-

riage, « pour peu que de son vivant elle ait un peu trop aimé la danse, devient après sa mort une *wili*, c'est-à-dire un fantôme blanc et diaphane, qui s'abandonne chaque nuit à la danse d'outre-tombe. Cette danse des morts ne ressemble en rien à la danse terrestre : elle est calme, grave, silencieuse; le pied effleure à peine la fleur chargée de rosée. La lune éclaire de son pâle rayon ces ébats solennels : tant que la nuit est au ciel et sur la terre, la ronde poursuit son chemin dans les bois, sur les montagnes, sur le bord des lacs bleus. Avez-vous rencontré, à la fin d'une pénible journée de voyage, quand vous allez au hasard loin des chemins tracés, ces flammes isolées qui s'en vont çà et là à travers les joncs des marécages? Malheureux voyageur, prenez garde! ce sont les wilis qui dansent, c'est la ronde infernale qui vous provoque de ses fascinations puissantes. Prenez garde, n'allez pas plus loin, ou vous êtes perdu. Les wilis, ajoute Jules Janin, que nous copions ici, sautent jusqu'à l'extinction complète de leur partner mortel. » Voy. COURILS.

WIULMEROZ (GUILLAUME), sorcier en Franche-Comté, vers l'an 1600. Son fils, âgé de douze ans, lui reprocha d'avoir été au sabbat et de l'y avoir mené. Le père, indigné, s'écria : « Tu nous perds tous deux!... » Il protesta qu'il n'avait jamais été au sabbat. Néanmoins on prononça son arrêt, parce qu'il y avait cinq personnes qui le chargeaient; que d'ailleurs sa mère avait été suspecte, ainsi que son frère, et que beaucoup de méfaits avaient été commis par lui.

Comme il fut démontré que l'enfant ne participait pas à la sorcellerie, il fut élargi (1).

WODEN, dieu suprême des anciens Germains, le même qu'Odin. On laissait dans les moissons des épis pour ses chevaux, et dans les bois du gibier pour sa chasse. Les chercheurs ont trouvé que Woden, dont les races germaniques ont fait God, en se convertissant au christianisme, a de l'analogie avec le Bouddha des Indiens (2).

WODENBLOCK. Le *Chamber's Magazine* a publié la singulière facétie que voici :

HISTOIRE DE M. WODENBLOCK.

Celui qui a été à Rotterdam ne manquera pas de se rappeler une maison à deux étages sise dans le faubourg, juste en face du bassin du canal qui de cette cité se dirige vers la Haye, Leyde et d'autres villes. Il se rappellera cette maison, car nous sommes sûrs qu'on la lui aura désignée comme ayant été jadis la demeure du plus habile mécanicien qui ait vu le jour en Hollande. On sait qu'il faisait des instruments de chirurgie avec une habileté peu commune, et que ce qui lui avait valu surtout sa belle réputation, c'était l'adresse admirable avec laquelle il faisait des jambes de bois et des jambes de liège. Tous ceux qui avaient le malheur de perdre quelque membre avaient recours à sa merveil-

(1) M. Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 164.

(2) Voyez M. Ozanam, *Recherches sur l'établissement du christianisme en Allemagne*.

leuse science ; et, si désespéré que fût leur état, ils ne tardaient pas, comme on disait, à être remis par lui sur leurs jambes. Des impotents, des perclus, des culs-de-jatte qu'on tenait depuis longtemps pour incurables, se trouvaient si bien accommodés des jambes fabriquées par la main de M. Turningvort, que l'on commençait à douter si des jambes de liège ou de bois n'étaient pas préférables à des jambes faites d'os, de chair et de sang. Et franchement, si vous aviez vu de quelle habile façon les jambes de M. Turningvort étaient travaillées, quels ingénieux ressorts il employait, vous eussiez été fort embarrassé à décider la question, surtout si vos pieds se fussent trouvés sujets à la goutte, ou si vos orteils avaient été tourmentés par des cors.

Un matin, on vint l'avertir qu'il était mandé chez M. de Wodenblock. M. de Wodenblock était le plus opulent banquier de Rotterdam. Il n'est pas nécessaire de dire que notre artiste suspendit immédiatement son travail, et revêtant son plus bel habit, couvrant son chef de sa meilleure perruque, il sortit pour aller à l'hôtel de M. de Wodenblock, tenant dans sa main son chapeau à trois cornes et sa canne à pomme d'argent.

Nous devons apprendre au lecteur que quelques jours auparavant M. de Wodenblock, agissant, selon sa coutume, avec peu de cérémonie envers un parent pauvre qui était venu le visiter, et s'empressant de le mettre lui-même à la porte, avait voulu lui donner un coup de pied, afin de lui faire descendre plus rapidement l'escalier ; mais dans ce mouvement, ayant perdu l'équilibre, il était tombé et avait roulé sans connaissance jusqu'au bas de l'escalier. Les domestiques, accourus à son secours, l'avaient relevé et porté dans son lit. M. de Wodenblock avait reconnu, avec la plus amère douleur, en reprenant ses sens, qu'il s'était fracturé la jambe droite et cassé trois dents. Il eût pu accuser de tentative de meurtre son parent qui était la cause de son malheur ; mais comme il était naturellement doux et enclin au pardon, il s'était contenté de le faire mettre en prison. Un dentiste eut bientôt remplacé les trois dents brisées, par trois dents qu'il avait arrachées à un poète, à raison de dix francs la pièce : mais il eut soin de se les faire payer cinq cents francs par le riche banquier.

Le chirurgien qui fut appelé déclara, après avoir examiné la jambe avec la plus grande attention, que la cure était impossible, si la jambe n'était pas amputée. Il fallut se soumettre à l'opération. Le membre amputé fut emporté par le chirurgien, et servit de texte à sa leçon du lendemain. M. de Wodenblock, considérant qu'il s'était accoutumé jusque-là à marcher sur ses deux jambes, et non à sauter sur une seule, prévenu sans doute en faveur du premier mode de locomotion, fit mander notre ami qui demeurait en face du bassin du canal, afin de lui commander une jambe qui pût remplacer celle qu'il avait perdue.

M. Turningvort fut introduit dans le magnifique appartement du riche banquier, qu'il

trouva étendu sur son lit. Sa jambe gauche faisait bonne figure, mais le moignon qui lui restait de sa jambe droite était couvert et enveloppé de bandes et de ligatures.

— Vous avez appris le malheur qui m'est arrivé, Turningvort, dit-il à celui-ci, aussitôt qu'il l'aperçut ; vous savez que j'ai été à deux doigts du trépas. Tout Rotterdam l'a su, et en a frémi. Il faut donc que vous me fassiez une jambe ; mais une jambe la plus parfaite qui soit jusqu'ici sortie de vos mains.

L'artiste répondit à ces paroles par un humble salut.

— Vous sentez que je ne tiens pas au prix ; je donnerai ce que vous exigerez, à condition que vous ferez dans cette occasion mieux que vous n'avez fait de votre vie.

Turningvort salua encore humblement.

— Je ne veux pas, moi, une jambe de bois, en forme de fuseau. Je veux une jambe de liège ; je veux qu'elle soit légère et élastique, et qu'elle contienne autant de ressorts que la boîte d'une montre. Il m'est impossible de m'expliquer plus clairement, voyez-vous, continua le malade, car je n'entends rien à votre affaire. Mais ce que j'exige de vous, c'est une jambe aussi bonne que celle que j'ai perdue. Je sais qu'il ne vous est pas impossible d'arriver à ce résultat. Si je suis satisfait de votre travail, vous aurez vingt-cinq mille francs.

Le Prométhée hollandais déclara que, pour plaire à M. de Wodenblock, il surpasserait tout ce dont pouvait être capable l'habileté des hommes ; et il s'engagea à apporter au bout de huit jours une jambe qui l'emporterait de tout point sur les jambes de chair et d'os, de tendons, etc.

On serait tenté d'accuser Turningvort de forfanterie ; mais ces paroles, quelque orgueilleuses qu'elles paraissent, notre artiste se croyait autorisé à les prononcer. Homme de théorie ainsi que de pratique, il s'était depuis longtemps livré à la recherche d'une découverte qu'il avait faite enfin, le matin même du jour où il avait été mandé par M. de Wodenblock.

Comme tous les autres mécaniciens qui faisaient des jambes de bois, Turningvort s'était toujours trouvé arrêté par la difficulté d'introduire dans la jambe quelque ressort qui fonctionnât de manière à pouvoir être réglé par la volonté, et qui pût remplacer l'admirable mécanisme que le genou et la cheville remplissent dans le système actuel. Quoiqu'il fût avancé dans son art plus que nul de ses confrères, plusieurs années s'étaient écoulées dans de vaines recherches pour vaincre cette difficulté ; et c'est, comme nous l'avons dit, le matin même qu'il était enfin parvenu à découvrir ce grand secret. La jambe que venait de lui commander M. de Wodenblock allait être faite d'après le système qu'il venait de découvrir.

Le huitième jour, comme il avait été convenu, l'artiste se présenta chez l'impatient malade, avec sa jambe magique. L'orgueilleux clignement de l'œil, qu'il était aisé de remarquer chez lui, faisait assez voir qu'il

estimait que les 25 mille fr. étaient à peine dignes de payer son œuvre, qui lui assurerait enfin cette célébrité, cette gloire, cette immortalité, le but de ses travaux, le rêve de sa vie. Turningvort mit sous les yeux du banquier la jambe qui lui était destinée; il énuméra les nombreuses additions qu'il avait faites à son travail; il expliqua l'usage et les fonctions de chaque ressort. La nuit était près de venir; et l'artiste et le banquier étaient encore engagés dans d'interminables discussions sur les mouvements des roues, sur les ressorts, le balancier, les poids et sur tout l'assemblage des nombreuses pièces de la machine. M. de Wodenblock ne se possédait pas de joie, tant il était satisfait du travail de l'artiste. Mais il lui était impossible en ce moment de faire l'essai de sa nouvelle jambe. Il était tard, et notre banquier se trouvait pressé par le sommeil. Afin de pouvoir plus tôt le lendemain faire cet essai, et voir comment l'instrument fonctionnait, il pria Turningvort de passer la nuit dans son hôtel, ce que celui-ci accepta de bonne grâce.

Le lendemain, les préparatifs furent terminés de bonne heure, et M. de Wodenblock fut on ne peut plus satisfait des dispositions mécaniques de sa jambe. Nous n'essayerons pas de donner une idée de son contentement, et des vives démonstrations de sa joie et de son bonheur. Il marchait à grands pas dans sa chambre, allait et venait incessamment, serrait les mains à Turningvort, et ne tarissait pas en éloges sur son admirable travail. La machine, en effet, fonctionnait d'une manière surprenante. Dans la marche du banquier, on ne remarquait nulle roideur, nul effort, nulle gêne, nul embarras; les appareils locomoteurs se mouvaient parfaitement, comme si c'eût été des organes d'os, de muscles, de tendons véritables. Personne n'eût soupçonné que ce tibia, cette rotule, devaient la régularité et l'ordre de leurs mouvements à certains ressorts mécaniques d'une espèce particulière. N'eût été une légère oscillation occasionnée par le mouvement rapide de plus de vingt petites roues engrenées les unes dans les autres, et un petit carillon ressemblant au bruit que fait une pendule en marchant, quoique un peu plus fort, il est vrai, M. de Wodenblock eût tout à fait oublié qu'il avait éprouvé un grave accident, et qu'il était autrement qu'avant de lever la jambe droite pour donner, suivant son dire, la bénédiction à son cher neveu, qui était venu prendre congé de son oncle.

M. de Wodenblock sortit donc dans l'enchantement, et après s'être longtemps promené dans toute la ville, il prit le chemin de la maison des Etats. Comme il était près de monter les degrés qui conduisent à la porte principale, il aperçut, au haut de l'escalier, son ami Vanouterp, qui le reconnut et lui tendit les bras. Il hâta sa marche, heureux d'embrasser son ami. Mais quel ne fut pas l'étonnement du bon Vanouterp, en voyant son ami passer devant lui sans s'arrêter, sans lui dire même : — Comment ça va-t-il ?

Cependant, il ne faut pas faire un crime de cette incivilité à M. de Wodenblock. Son étonnement fut cent fois plus grand que celui de Vanouterp, en voyant qu'il n'avait pas le pouvoir de déterminer quand, où et comment il arrêterait le mouvement de sa jambe. Tant que ses désirs avaient été d'accord avec le procédé qui faisait marcher la machine, tout avait été pour le mieux; et maintenant qu'il eût voulu arrêter la marche de l'instrument, il s'apercevait qu'il ne possédait aucun moyen pour arriver à ce résultat.

Il désirait vivement s'entretenir avec son bon ami Vanouterp; mais, malgré lui, sa jambe avait continué à marcher, l'avait poussé en avant, et il s'était vu contraint d'obéir. Il fit tous ses efforts pour diminuer au moins la rapidité de sa marche; mais tout fut inutile : sa jambe l'entraînait toujours. Il se cramponnait aux grilles de fer, aux murs, aux portes; sa jambe s'agitait avec tant de violence et faisait des sauts si surprenants, qu'il craignait de se rompre les bras, et il se laissa aller à l'impulsion. Alors il commença à s'effrayer; sa jambe le poussait toujours en avant; la seule espérance qui lui restait maintenant, c'est que la puissance surnaturelle que possédaient les ressorts de cette machine extraordinaire ne tarderait pas sans doute à s'épuiser elle-même. Cependant il ne sentait aucun ralentissement dans le mouvement de la mécanique.

Il se trouvait emporté dans la direction du canal de Leyde. Quand il fut en vue de la maison de Turningvort, il lui cria avec désespoir de venir à son secours. L'artiste mit la tête à la croisée :

— Scélérat, lui dit le malheureux banquier, viens vite. La jambe que tu m'as faite semble être animée par l'esprit de la vengeance. Elle ne me permet pas de m'arrêter, elle m'entraîne, m'entraîne toujours. J'ai marché sans relâche depuis que j'ai quitté la maison, et si tu ne viens m'arrêter, Dieu sait combien de temps je marcherai encore. Accours à mon aide, ou dans un instant je serai hors de ta vue.

L'accent dont ces paroles étaient prononcées attestait le désespoir et les angoisses qui tourmentaient l'âme du banquier. Ce spectacle frappa le mécanicien de stupeur; il n'avait pas prévu cet incident, et il ne connaissait pas les moyens d'y parer. Néanmoins, il descendit pour porter secours au malheureux, espérant l'arracher à sa triste destinée. Mais M. de Wodenblock était déjà loin. Turningvort se mit à courir après lui, et quoiqu'il fût dans la force de l'âge, il eut toutes les peines du monde à l'atteindre. Il le saisit avec force et le souleva dans ses bras vigoureux, pour empêcher que ses pieds ne touchassent la terre. Mais ce stratagème (si l'on peut parler ainsi) fut sans résultat; les facultés locomotives de l'instrument, conservant toute leur énergie, entraînent l'artiste, ainsi que le fardeau qu'il avait soulevé. Il le remit donc par terre; et se baissant il pressa fortement un des ressorts de la ma-

chine, croyant la forcer à s'arrêter, ou du moins à suspendre la vélocité de sa course. Mais quels furent sa douleur et son désespoir, en voyant M. de Wodenblock s'enfuir avec la rapidité d'une flèche, et crier d'une voix lamentable :

— Je suis perdu ! je suis possédé du démon. Arrêtez-moi ! pour Dieu ! arrêtez-moi ! je me meurs ! personne ne pourra-t-il rompre en pièces ma jambe maudite ?

Et le malheureux, épuisé, pâle comme la mort, était emporté avec une effrayante rapidité, comme par un pouvoir surnaturel. L'artiste, sans voix, sans mouvement, ne pouvait comprendre le phénomène dont il était témoin. Il se laissa tomber à genoux, joignit ses mains, et ses yeux égarés s'attachèrent sur sa victime, qui courait avec la vélocité d'un buffle furieux, le long du canal de Leyde, demandant des secours d'une voix déchirante, que le désespoir, la fatigue et l'épuisement permettaient à peine d'entendre.

Leyde est à plus de vingt milles de Rotterdam ; le soleil ne s'était pas encore couché, quand mesdemoiselles Backsneider, qui prenaient en ce moment le thé à la croisée de leur salon, en face du Lion-d'Or, saluant gracieusement les personnes qu'elles venaient à reconnaître dans la rue, aperçurent un individu qui venait de leur côté avec une rapidité incroyable. Le visage de cet homme était couvert d'une pâleur affreuse, son front inondé de sueur ; il semblait suffoqué, épuisé, hors d'haleine. Cet homme arriva sous leur croisée, et sans tourner les yeux ni à gauche ni à droite, il continua à courir ; il avait même disparu à leurs yeux, avant qu'elles eussent le temps de s'écrier :

— Dieu tout-puissant ! n'est-ce pas là M. de Wodenblock, le riche banquier de Rotterdam ?

Les habitants de Haarlem se rendaient à l'église pour dire leurs prières et pour entendre leur orgue, quand un homme, qui avait à peine la forme humaine, parut tout à coup sur le marché et vint jeter l'effroi au milieu de ces pauvres gens. Ceux qui osèrent fixer les yeux sur cet être extraordinaire furent frappés de la pâleur terne et livide répandue sur tout son visage. Ses yeux, profondément enfoncés, étaient tout à fait éteints ; ses lèvres étaient violettes, et sa bouche restait sans voix ; ses doigts, étirés, sans force, paraissaient prêts de se détacher de ses mains. On eût dit que ce corps, qui semblait être lancé involontairement en avant, était privé de vie. Chacun s'empressa de se ranger pour lui faire place : tout Haarlem crut que c'était l'ombre d'un mort, doué encore de la faculté locomotive.

Le même spectre apparut aussi dans les autres villages et les villes de la province, et puis dans les villes et les grandes forêts de l'Allemagne. Des semaines, des mois, des

années s'écoulèrent ; mais par intervalles on continua à voir la même apparition dans les différentes contrées du nord de l'Europe. Les vêtements que portait celui qui fut M. de Wodenblock ont tout à fait disparu, il est vrai ; la chair a aussi complètement abandonné les os : maintenant ce n'est plus qu'un squelette, un hideux squelette, auquel demeure toujours attachée sa jambe de liège, qui conserve sa rotondité, et, semblable au mouvement perpétuel, traîne et traînera à jamais par toute la terre les restes de celui qui fut jadis l'homme le plus riche de Rotterdam.

Que Dieu et ses saints vous garantissent de tout accident funeste ! N'ayez jamais besoin de jambes de bois ou de liège ! et puisse ne plus exister de mécanicien qui, comme Turningvort, fasse des jambes douées d'une puissance aussi fatale, aussi mystérieuse !...

WOLOTY, monstres épouvantables qui, selon le récit de Lomonosoff, étaient chez les Slavons comme les géants chez les Grecs.

WOODWARD. Un médecin empirique, James Woodward, surnommé le *Docteur noir* à cause de son teint, est mort en 1844 à Cincinnati, laissant une fortune considérable. On a été surpris de trouver chez lui, dans une grande armoire vitrée, une immense quantité de petites fioles de diverses dimensions, les unes pleines et les autres vides, et portant sur leurs étiquettes les noms et demeures de personnages habitant les différents Etats de l'Union. Il y en avait aussi du Canada, des Antilles et du Mexique. Voici quel en était l'usage : le Docteur noir se vantait de découvrir le diagnostic de toutes les maladies par des émanations des consultants, à quelque distance qu'ils fussent de lui. Le malade devait tremper son doigt pendant une heure dans une fiole remplie de l'eau la plus pure, et lui envoyer ensuite cette fiole soigneusement bouchée. L'eau, se trouvant ainsi imprégnée des sueurs du malade, était soumise à une analyse chimique. Le Docteur noir, sans autre indication, répondait au malade qu'il était attaqué ou menacé de phthisie, de péripneumonie, de goutte, de rhumatisme, etc., et il faisait ses prescriptions en conséquence. Quand il rencontrait juste, on était émerveillé de sa science profonde, et l'on demandait une consultation nouvelle, payée plus cher que la première. Les registres du docteur ont constaté qu'il avait répondu avec les plus grands détails à un grand nombre de ses malades, sans prendre la peine d'analyser leurs émanations, car les fioles étaient encore hermétiquement fermées.

WORTIGERN, roi d'Angleterre. *Voy. MERLIN.*

WULSON DE LA COLOMBIÈRE (MARC). On lui doit le *Palais des Curieux*, où, entre autres sujets, il est question des songes, avec un traité de la physionomie, Orléans, 1660.

X

XACCA, philosophe indien, né à Sica, mille ans avant notre ère, et regardé par les Japonais comme leur législateur. Il leur persuada que, pour gagner le ciel, il suffisait de prononcer souvent ces mots : *nama, mio, foren, qui, quio*. Jusqu'ici, aucun interprète n'a pu deviner le sens de ces paroles.

Ce fut Xacca qui introduisit au Japon le culte d'Amidas (1).

XAPHAN, démon du second ordre. Quand Satan et ses anges se révoltèrent contre Dieu, Xaphan se joignit aux mécontents, et il en fut bien reçu, car il avait l'esprit inventif. Il proposa aux rebelles de mettre le feu dans le ciel ; mais il fut précipité avec les autres au fond de l'abîme, où il est continuellement occupé à souffler la braise des fourneaux avec sa bouche et ses mains.

XEIRSCOPIE. Voici sur ce sujet un très-joli article dû à M. Munier des Clôseaux :

Xeirscopie, de *xeir*, main, et *scopeo*, j'examine. Les lecteurs sont priés de supposer que les deux mots *xeir* et *scopeo* sont écrits en lettres grecques, ainsi qu'ils ont droit de l'être ; nous avons mille raisons pour les écrire en lettres ordinaires ; la première et la meilleure de ces mille raisons, c'est celle qui fait que l'on ne tire pas le canon dans les villes qui n'ont pas de canons.

La signification positive de *xeirscopie* est donc examen de la main ; mais il en est du mot *xeirscopie* comme du mot *cranioscopie*, qui signifie proprement examen, inspection du crâne, et qui, par extension, veut dire aussi, art de reconnaître le développement des parties du cerveau, des organes particuliers, ou des conditions matérielles de l'intelligence, d'après la configuration extérieure du crâne. *Xeirscopie* ne veut pas dire seulement examen, inspection de la main ; il signifie encore l'art de connaître le caractère des hommes d'après la conformation de leur main.

La *xeirscopie* est donc un système nouveau de physiognomonie à ajouter au système de Lavater et à celui de Gall.

Au premier coup d'œil, nous avons considéré la *xeirscopie* comme une plaisanterie ; il a dû en être de même des doctrines de Lavater et de Gall à leur origine. On en a ri beaucoup avant de les élever à l'état de science ou de quasi-science ; mais un examen attentif nous a prouvé que l'inventeur de la nouvelle doctrine prend la chose au sérieux ; c'est très-sérieusement qu'il prétend trouver dans les différentes parties dont se compose une main des indications aussi nombreuses, aussi variées, aussi certaines que peut en fournir la configuration d'un crâne plus ou moins bossué.

(1) Il paraît, d'après la description que les disciples d'Amidas, idole japonaise, font de ce dieu, que c'est l'Être suprême ; car dans leur idée c'est une substance indivisible, incorporelle, immuable, distincte de tous les éléments. Il existait avant la nature ; il est la source et le fondement de tout bien, sans commencement et sans fin, in-

L'inventeur de la nouvelle doctrine a des titres qui doivent inspirer la confiance, les voici avec ses noms et prénoms : W.-F. Sargenkœnig, docteur en médecine de l'université de Wurtzbourg, conseiller et professeur de physiognomonie à l'université d'Iéna, membre de toutes les académies d'Allemagne et de plusieurs autres sociétés savantes. Après cela, croyez si vous voulez. Au fait, nous ne voyons pas pourquoi des passions qui se trahissent sur la boîte osseuse qui leur sert de domicile, ne viendraient pas aussi révéler leur existence par quelques modifications dans la conformation de l'organe qui leur sert d'agent principal et plus habituel.

Dans notre siècle de lumières, on ne croit plus aux sorciers ; on traite de fables ridicules les prédictions faites par des sorciers d'une autre époque, au moyen d'un examen attentif de la paume de la main. Il est prouvé pourtant, à en croire les almanachs, que beaucoup de prédictions de ce genre se sont réalisées. La *xeirscopie* va peut-être éclaircir ce mystère ; les sorciers vont peut-être obtenir enfin une tardive réparation ; on arrivera peut-être à reconnaître que ces sorciers n'étaient pas des sorciers dans la vulgaire acception du mot, mais bien des savants, des profonds *xeirscopistes* ou *xeirscopes* ; le terme est à créer.

Ainsi, la mulâtresse qui, après avoir examiné la main de la belle et gracieuse créole de la Martinique, lui prédit qu'elle serait un jour plus que reine, c'est-à-dire impératrice des Français, reine d'Italie, et, par alliance, protectrice de la confédération du Rhin et médiatrice de la confédération suisse, n'était pas, comme on l'a toujours dit, une vieille sorcière tannée, mais bien une *xeirscope* naturelle, possédant la *xeirscopie* par intuition. Au train dont vont les choses, bien d'autres mystères seront certainement éclaircis. On ne s'est pas arrêté à Lavater, Gall est venu à son tour ; on ne s'est pas arrêté à la phrénologie ; voici venir le savant docteur W.-F. Sargenkœnig ; on ne s'arrêtera pas à la *xeirscopie*. Un petit os de quelques lignes suffisait à Cuvier pour recomposer un animal antédiluvien ; un jour peut-être il suffira d'un fragment d'os pour faire, en ce qui concerne l'homme et sous le rapport moral, ce que Cuvier n'a jamais prétendu faire que pour les animaux, et seulement au physique. Quel siècle que notre siècle !

Avant de nous livrer à l'examen de la doctrine du savant professeur de physiognomonie à l'université d'Iéna, qu'il nous soit permis de nous féliciter d'avoir lu son livre. Un livre de médecine, pour un homme qui n'y entend rien, renferme des richesses littéraires,

fini, immense, et créateur de l'univers. Il est représenté sur un autel, montant un cheval à sept têtes, hiéroglyphe de sept mille ans, avec une tête de chien, et tenant dans ses mains un anneau en cercle d'or qu'il mord. Cet emblème a beaucoup d'analogie avec le cercle égyptien, que l'on regarde comme un emblème du temps.

res vraiment incalculables. Un embarras terrible pour ceux qui écrivent en français, c'est l'absence de synonymes; on est condamné à de fâcheuses répétitions, ou il faut, pour varier un peu les formules, recourir à des *à peu près* qui ne rendent jamais complètement l'idée. Ainsi, et pour ne pas sortir de notre sujet, nous avons à parler d'une main; nous n'avons qu'un mot, un seul, main, et toujours main; pour les doigts de même, c'est toujours doigts. Ce dernier mot nous est si habituel, que nous l'appliquons même hors de propos; nous disons les doigts des pieds comme nous disons les doigts de la main; si pourtant nous avions lu un livre de médecine, nous saurions que les pieds n'ont pas de doigts, mais des orteils. Pour notre part, nous ne craignons pas de déclarer, en toute humilité, qu'avant d'avoir lu le traité de Xeirscopie, nous n'hésitions pas le moins du monde à nous plaindre de cors au petit doigt du pied; dorénavant nous rougirions jusqu'à l'extrémité du gros orteil s'il nous arrivait de commettre une pareille faute.

« Dans les livres de médecine, les synonymes abondent; ce sont mieux que des synonymes, ce sont des termes originaux, des termes propres, des termes qui rendent à eux seuls une idée. Main, par exemple, est une appellation vulgaire, une appellation que tout le monde emploie, mais qui signifie tout simplement main, et ne vous dit pas ce que c'est que la main. Ne préférez-vous pas : *extrémité du membre pectoral*? Vous vous adressez à une dame et vous lui demandez la permission de lui baiser la main; la même demande lui est adressée vingt fois par jour; elle est fatiguée de cette répétition éternelle : main, main! elle détourne la tête avec impatience. Dites-lui, au contraire : « Madame, permettez-moi de baiser l'extrémité de votre membre pectoral; elle ne vous comprendra pas et vous laissera faire. »

« Mais c'est déjà une chose assez peu distinguée que de demander à une femme de lui baiser la main; vous êtes plus poli, mieux élevé, vous vous contentez de moins que cela, et avec une galanterie toute Directoire, vous demandez seulement la permission de baiser l'ongle du petit doigt. Ongle est un mot désagréable, disgracieux à prononcer; doigt est aussi vulgaire, aussi usé que main; ouvrez un livre de médecine, celui du docteur Sargenkœnig, par exemple, et vous y puiserez cette formule irrésistible. « Madame, permettez-moi d'imprimer discrètement mes lèvres sur cette lame dure, élastique, cornée, rosée et demi-transparente qui garnit l'extrémité de la face dorsale du plus petit des prolongements de l'extrémité de votre membre pectoral. » Evidemment vous devez être vainqueur avant d'avoir atteint seulement la moitié de votre phrase. Et l'on dit que notre langue est pauvre! Remarquez que nous avons dit lèvres, parce que nous supposons que l'orateur est quelque peu pressé d'arriver au dénouement, car pour être correct il aurait fallu lui faire dire, au lieu de lèvres : les deux voiles mobiles, musculo-membra-

neux qui circonscrivent mon orifice supérieur.

« Revenons maintenant à la xeirscopie et répétons notre question : Si les passions se trahissent par des montagnes ou par des vallées sur la boîte osseuse qui leur sert de domicile, pourquoi ne viendraient-elles pas aussi révéler leur existence par quelques modifications dans la conformation de l'organe qui leur sert d'agent principal et habituel? Nous sommes de bonne composition; nous admettons la cranioscopie; que les cranioscopes nous permettent d'examiner la xeirscopie.

« Le docteur Sargenkœnig prend pour point de départ une passion bien commune, presque générale, la colère; en latin *ira* ou *furore brevis*. Qu'est-ce que la colère? C'est une passion violente dont les caractères les plus saillants sont l'accélération du cours du sang et de la respiration, une coloration très-vive de la face, avec des yeux étincelants joints à l'expression menaçante de la voix et des gestes (n'oublions pas *et des gestes*); ou bien, pâleur de visage, tremblement involontaire, altération de la voix, etc., etc. Tous ces phénomènes sont l'effet de l'état d'excitation violente dans lequel est entré le cerveau, à l'occasion d'une cause quelconque. Cette définition de la colère est toute médicale. Suivant les cranioscopes, l'état d'excitation violente dans lequel entre le cerveau, s'il se prolonge ou s'il se renouvelle fréquemment, produira à la longue une bosse au crâne. Quelle bosse? Nous n'en savons vraiment rien, mais enfin nous acceptons la bosse. Mais dans la colère, il y a expression menaçante de la voix et du geste; quel est l'organe principal du geste? n'est-ce pas la main? Dans la colère, la main ne se crispe-t-elle pas? L'homme en colère ne ferme-t-il pas la main, ne roidit-il pas le poing comme s'il voulait frapper quelqu'un ou quelque chose? Ces données admises, et elles ne peuvent pas ne pas l'être, l'homme qui aura fait une étude particulière de la main ne pourra-t-il pas découvrir dans la conformation de cet organe chez une personne si elle se met habituellement en colère? En ce qui concerne la colère, il saute aux yeux de tout le monde que la xeirscopie offre des indications bien autrement certaines, bien autrement saisissables que la cranioscopie.

« Maintenant et pour l'utilité d'application, le docteur Sargenkœnig prouve sans peine que la xeirscopie laisse bien loin derrière elle son aînée. Jadis, avant de se lier avec une personne, on prenait la peine d'étudier son caractère, ses mœurs, ses habitudes; tout cela est maintenant inutile; la nature a pris soin de nous tout révéler; si nous sommes trompés, c'est que nous le voulons bien. Et pourtant on ne peut guère dire à une personne avec laquelle on veut former une liaison : Je me sens disposé à vous aimer; vous avez, suivant Lavater, une physionomie fort heureuse; mais pour être plus sûr de mon fait, permettez que je vous tâte le crâne; si vous n'avez aucune protubérance fâcheuse,

je vous accorderai mon estime et vous demanderai votre amitié. Avec la *xeirscopie*, il suffit d'une poignée de main artistement donnée.

« Vous voulez vous marier. En pareil cas, de part et d'autre, on dissimule le plus habilement possible ses défauts; le jeune homme est prévenant, affectueux, tendre; la demoiselle fait patte de velours avec infiniment de grâce. Dans une pareille circonstance, impossible encore de se tâter mutuellement le crâne; mais il est toujours permis au fiancé de prendre la main de sa fiancée; il peut, sans manquer aux règles de la décence, explorer doucement la face palmaire, l'éminence thénar et l'éminence hypothénar, la face dorsale, etc., etc. Il y a tel signe auquel on peut infailliblement reconnaître que l'un des deux époux sera égratigné avant la fin de la lune de miel.

« Les préjugés ne sont pas tous menteurs. On croit généralement que dans la cérémonie du mariage, si la jeune ou vieille épouse, au moment où le marié lui passe l'anneau au doigt annulaire, ou au quatrième des prolongements de l'extrémité du membre pectoral, parvient à fermer le doigt assez tôt pour que l'anneau ne franchisse pas la dernière phalange, elle sera maîtresse dans la maison. Ce préjugé n'en est pas un. Ce mouvement instinctif du fléchisseur du quatrième prolongement de l'extrémité du membre pectoral est très-clairement expliqué comme effet physique d'une cause morale dans le traité de *Xeirscopie* du docteur Sargenkœnig. En huit pages, le docte professeur démontre que cette action rapide du fléchisseur particulier du quatrième doigt prouve une grande fermeté de caractère et beaucoup d'énergie et d'obstination dans la volonté.

« Comme étude, la *cranioscopie* est auprès de la *xeirscopie* un enfantillage. On peut devenir *cranioscope* sans connaître le moins du monde l'anatomie; la besogne d'ailleurs est toute mâchée : avec une tête de carton verni sur laquelle sont indiquées des cases soigneusement marquées par des numéros, on peut tout apprendre. Il n'en est pas de même en *xeirscopie*; c'est une étude longue, patiente, qui nécessite des connaissances préliminaires. Dans la pratique, il faut de l'appétit et beaucoup de tact. En s'intitulant *phrénologues*, les *cranioscopes* ont quelque peu étendu leur domaine, mais en définitive tout chez eux se réduit à des bosses plus ou moins prononcées. Les *coryphées* de la science, les docteurs, les professeurs ont pu éprouver le besoin de pénétrer plus avant dans les mystères, d'assigner une place distincte à chaque passion, à chaque penchant, à chaque sensation; mais cette besogne primordiale terminée, la science s'est trouvée créée tout entière; elle a été livrée sans réserve à la pratique. Quelle différence en ce qui concerne la main! là, pas de bosses, pas de cavernes, mais des détails infinis à étudier. C'est à ce point que nous sommes contraints d'avouer qu'en lisant l'ouvrage, trop savant selon nous, du docteur Sargenkœnig, nous

nous sommes perdus cent fois au milieu de ses descriptions anatomiques. Les *cranioscopes* auront beau faire, ils auront beau prendre des crânes monstrueux et en multiplier les divisions, ils n'arriveront jamais à y placer toutes les opérations, bonnes ou mauvaises, de l'intelligence humaine. Dans une main, au contraire, il y a place pour tout.

« Prenez la paume de la main, ou, pour parler correctement, la face palmaire. Cette partie de la main qui se termine à son extrémité supérieure à l'attache des premières phalanges, à son extrémité inférieure à l'articulation corpo-brachiale, d'un côté à l'éminence thénar, de l'autre à l'éminence hypothénar, n'a pas, chez les hommes les plus herculéennement constitués, plus de trois pouces carrés d'étendue, et elle contient un monde de passions, de désirs, de penchants vertueux ou criminels. L'éminence thénar seule, c'est-à-dire cette grosseur qui a le pouce pour prolongement, compte douze muscles au moins qui viennent s'y rattacher et s'y confondre. Un de ces muscles, par une saillie imperceptible à l'œil, mais reconnaissable au toucher d'une main exercée, révèle chez celui qui peut offrir cet heureux indice le don de l'éloquence au plus haut degré. Comment l'éloquence va-t-elle se nicher là? Pour vous l'expliquer, il faudrait vous conduire à travers un labyrinthe inextricable, dans lequel nous nous sommes perdus les premiers; nous aimons mieux vous engager à croire le docteur Sargenkœnig sur parole. D'ailleurs, des planches sont jointes au texte du livre; et quand vous aurez vu l'éminence thénar de Pitt mise à nu, et que vous l'aurez comparée à celle d'un homme ordinaire, il vous sera loisible, comme à nous, de croire sans comprendre.

« Le docteur Sargenkœnig a enrichi, à ce qu'il paraît, le musée de l'université d'Iéna d'une nombreuse collection *xeirscopique*; il a fourni des mains prises dans toutes les conditions sociales; nous regrettons que celle de Napoléon manque; nous aurions aimé à voir expliquer par le professeur comment cette main si blanche, si douce, aux muscles si peu accusés, pouvait indiquer une aussi grande puissance de volonté, tant de génie, tout ce que les *phrénologues* enfin ont trouvé dans la tête du grand homme. Le docteur s'en serait tiré, nous n'en doutons pas, car il se tire de tout à sa satisfaction. Mais il n'hésite pas à le déclarer, les mains reproduites en plâtre ne lui fournissent que des indications fort incertaines. La *xeirscopie* ne s'exerce avec avantage que sur la main naturelle et vivante; pour elle, les secrets de la nature doivent être pris sur le fait; elle laisse à la *cranioscopie* les bosses permanentes.

« On comprend que dans un pareil livre les exemples invoqués doivent être nombreux. Les exemples prouvent beaucoup, mais c'est quand ils sont eux-mêmes prouvés, et pour ajouter foi à ceux que le docteur fournit à l'appui de son système, il faut être déjà pré-

disposé à croire. Un jour, par exemple, le docteur reçoit la visite d'un individu qui se présentait à lui avec une lettre d'introduction. C'était, lui disait-on, un savant distingué qui désirait se perfectionner auprès de lui. M. Sargenkœnig tend la main à son visiteur qui la lui serre avec effusion. Tout à coup le docteur retire sa main comme si un fer rouge l'eût brûlé. Fuyez, malheureux, lui dit-il, ma maison ne peut pas servir d'asile à un meurtrier. L'individu se trouble, pâlit, tombe aux genoux du professeur et avoue son crime. On rencontre vingt ou trente événements de ce genre dans le traité de Xeirscopie. Nous sommes trop polis, et nous savons trop bien ce que nous devons à un savant étranger pour révoquer sa sincérité en doute, mais tout le monde pensera avec nous qu'il faudra encore bien des exemples, et des exemples bien authentiques, pour que l'on se décide à substituer la xeirscopie à l'épreuve de la cour d'assises.

« Nous avons cherché avec soin dans le livre du professeur allemand quelques indications propres à établir que certains proverbes relatifs à la main, et nous professons un grand respect pour les proverbes, sont fondés en raison. Ainsi on dit ordinairement des personnes dont les veines de la main sont saillantes et très-visibles : *qui voit ses veines, voit ses peines*. Nous n'avons rien trouvé. Cette particularité s'explique tout naturellement et sans le secours d'aucune influence morale. Les veines sont saillantes chez les sujets pléthoriques, elles sont visibles chez les sujets à peau délicate, chez ceux dont le chorion manque de densité. Le chorion est la partie la plus épaisse du tissu de la peau.

« On prétend que les Normands ont les doigts crochus. Généralement les Normands ont le caractère processif et quelque peu rapace. Autrefois, dit-on encore, quand un enfant normand venait au monde, on le lançait contre un mur; s'il parvenait à s'y accrocher, il était déclaré bon Normand et digne enfant de la famille; s'il tombait, on le laissait, sans pitié, se casser la tête. Nous avons demandé au livre du docteur Sargenkœnig, quels sont les indices d'un caractère processif et d'un penchant à la rapacité. Nous avons trouvé que les individus dont les phalanges dépassent le volume ordinaire sont naturellement difficiles; difficiles peut bien être accepté comme synonyme de processif. Quant à la rapacité, elle est signalée par une grande élasticité des fléchisseurs. Les doigts crochus ne signifient donc absolument rien.

« Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de suivre le docteur allemand dans le développement de sa théorie, et cela, comme nous l'avons dit déjà, faute de connaissances préliminaires suffisantes, nous nous bornerons à ses principes généraux et d'application usuelle.

« Une main potelée, douce, molle, avec les doigts effilés et leur surface dorsale un peu saillante, dénote un caractère, facile, timide et faible. Une main large, d'une largeur qui n'est pas en proportion avec la constitution

physique de l'individu, si la surface palmaire ne forme pas cavité, si, en d'autres termes, la main ouverte et renversée ne laisse qu'à peine apercevoir les deux éminences, annonce un caractère absolu, tranchant et de la sécheresse de cœur. La rigidité des extenseurs externes est généralement une indication fâcheuse; c'est la preuve d'un caractère qui manque de franchise; c'est aussi le signe de l'avarice.

« Il y a ici quelque chose qui semble se rapporter à une locution assez usitée. On dit : *avoir le cœur sur la main*. Quand on prononce cette phrase, il semble que l'on voie une main toute grande ouverte, la main d'une personne qui ne sait rien refuser. La rigidité des extenseurs s'oppose à ce que la main s'ouvre avec facilité. L'aisance dans les fléchisseurs, au contraire, est un indice de générosité. Le volume disproportionné de l'éminence thénar, si la face dorsale de la main est potelée, révèle des passions généreuses. S'il arrive, ce qui est peu ordinaire, que l'éminence hypothénar l'emporte en volume sur l'autre éminence, c'est la plus déplorable de toutes les indications. L'individu colère a l'attache des premières phalanges très-marquée. La surface dorsale des doigts, grasse et couverte d'un léger duvet, dénote un individu voluptueux. La main sèche et plate, avec les doigts carrés à leur extrémité, est l'indication d'un cerveau propre à l'étude des sciences exactes.

« La xeirscopie est une science à l'état d'enfance. On se moquera probablement du docteur Sargenkœnig, comme on s'est moqué de Gall lorsqu'il a mis son système en avant. Qui sait pourtant si la xeirscopie n'est pas destinée à faire son chemin comme la cranioscopie a fait le sien? Au surplus, comme nous l'avons dit, on ne s'arrêtera pas là. Nous connaissons déjà un homme très-sérieux, employé supérieur au ministère de la guerre en France, qui ne demande que deux lignes de l'écriture d'une personne pour reconnaître si elle a eu, ou si elle aura des garçons ou des filles.

« Auprès de ce sorcier-là, les cranioscopes et les xeirscopes, si le docteur Sargenkœnig n'est pas le seul de sa bande, font certainement triste figure. »

XERXES. Ayant cédé aux remontrances de son oncle Artaban, qui le dissuadait de porter la guerre en Grèce, il vit dans son sommeil un jeune homme d'une beauté extraordinaire, qui lui dit : — Tu renonces donc au projet de faire la guerre aux Grecs, après avoir mis tes armées en campagne?... Crois-moi, reprends au plus tôt cette expédition, ou tu seras dans peu aussi bas que tu te vois élevé aujourd'hui. Cette vision se répéta la nuit suivante. Le roi étonné envoya chercher Artaban, le fit revêtir de ses ornements royaux, en lui contant la double apparition qui l'inquiétait, et lui ordonna de se coucher dans son lit, pour éprouver s'il ne se laissait point abuser par l'illusion d'un songe. Artaban, quoiqu'il craignît d'offenser les dieux en les mettant ainsi à l'épreuve, fit ce que

le roi voulut, et lorsqu'il fut endormi, le jeune homme lui apparut et lui dit :

— J'ai déjà déclaré au roi ce qu'il doit craindre, s'il ne se hâte d'obéir à mes ordres; cesse donc de t'opposer à ce qui est arrêté par les destins. En même temps il sembla à Artaban que le fantôme voulait lui brûler les yeux avec un fer ardent. Il se jeta à bas du lit, raconta à Xerxès ce qu'il venait de voir et d'entendre, et se rangea de son avis, bien persuadé que les dieux destinaient la victoire aux Perses; mais les suites funestes de cette guerre démentirent les promesses du fantôme.

XEZBETH, démon des prodiges imaginaires, des contes merveilleux et du mensonge. Il serait impossible de compter ses disciples.

XITRAGUPTEN. Les Indiens appellent ainsi le secrétaire du dieu des enfers; il est

chargé de tenir un registre exact des actions de chaque homme pendant sa vie.

Lorsqu'un défunt est présenté au tribunal du juge infernal, le secrétaire lui met en main le mémoire qui contient toute la vie de cet homme; c'est sur ce mémoire que le dieu des enfers règle son arrêt.

XYLOMANCIE, divination par le bois. On la pratiquait particulièrement en Esclavonie.

C'était l'art de tirer des présages de la position des morceaux de bois sec qu'on trouvait dans son chemin. On faisait aussi des conjectures non moins certaines pour les choses à venir sur l'arrangement des bûches dans le foyer, sur la manière dont elles brûlaient, etc. C'est peut-être un reste de cette divination qui fait dire aux bonnes gens, lorsqu'un tison se dérange, *qu'ils vont avoir une visite*.

Y

YAGA-BABA, monstre décrit dans les vieux contes russes, sous les traits d'une femme horrible à voir, d'une grandeur démesurée, de la forme d'un squelette, avec des pieds décharnés, tenant en main une massue de fer, avec laquelle elle fait rouler la machine qui la porte (espèce de vélocipède). Elle paraît remplir l'emploi de Bellone ou de quelque autre divinité infernale.

YAN-GANT-Y-TAN, espèce de démon qui porte dans la nuit cinq chandelles sur les cinq doigts, et les tourne avec la rapidité d'un dévidoir; superstition des habitants du Finistère.

YEN-VANG, roi de l'enfer chez les Chinois. Il exerce des châtiments terribles sur ceux qui n'ont rien à lui offrir.

YEUX. Boguet assure que les sorcières ont deux prunelles dans un œil. Les sorcières illyriennes avaient la même singularité dans les deux yeux. Elles ensorcelaient mortellement ceux qu'elles regardaient, et tuaient ceux qu'elles fixaient longtemps.

Il y avait dans le Pont des sorcières qui avaient deux prunelles dans un œil et la figure d'un cheval dans l'autre. Il y avait en Italie des sorcières qui, d'un seul regard, mangeaient le cœur des hommes et le dedans des concombres.... On redoute beaucoup, dans quelques contrées de l'Espagne, certains enchanteurs qui empoisonnent par les yeux. Un Espagnol avait l'œil si malin, qu'en regardant fixement les fenêtres d'une maison, il en cassait toutes les vitres. Un autre, même sans y songer, tuait tous ceux sur qui sa vue s'arrêtait. Le roi, qui en fut informé, fit venir cet enchanteur et lui ordonna de regarder quelques criminels condamnés au dernier supplice. L'empoisonneur obéit; les criminels expiraient à mesure qu'il les fixait. Un troisième faisait assembler dans un champ toutes les poules des envi-

rons, et sitôt qu'il avait fixé celle qu'on lui désignait, elle n'était plus (1).

Les Ecossais redoutent beaucoup, dans ce sens, ce qu'ils appellent le mauvais œil. Parmi leurs superstitions les plus vulgaires, celle qui attribue au regard de certaines personnes la faculté de produire de fâcheux effets est la plus généralement répandue. Dalzell raconte qu'il y a peu d'années un domestique de sa famille étant mort de la petite vérole, la mère de ce dernier soutint qu'il avait péri victime d'un mauvais œil. Il ajoute que maintenant encore il existe une femme dans les plaines, dont le regard, au dire de ses voisins, suffit pour aigrir le lait, rendre les chèvres stériles et quelquefois même pour faire périr les troupeaux. Une cheville de fer rouillée peut seule détourner le maléfice.

Dans le Péloponèse, à peine le nouveau-né a-t-il vu le jour, que la sage-femme le couvre d'un voile et lui étend sur le front un peu de boue prise au fond d'un vase où l'eau a longtemps séjourné. Elle espère ainsi éloigner de lui l'esprit malin, autrement dit mauvais œil, dont les Grecques croient voir partout la mauvaise influence.

Un soldat, dans l'expédition du maréchal Maison, faisait des sauts de force, mangeait des étoupes et rendait de la fumée par la bouche. On le prit pour le mauvais œil ou esprit malin (2).

On a prétendu que l'on devenait aveugle lorsqu'on regardait le basilic. *Voy.* ce mot.

A Plouédern, près de Landerneau, dans la Bretagne, si l'œil gauche d'un mort ne se ferme pas, un des plus proches parents est menacé de cesser d'être (3).

YFFROTE, roi de Gothie et de Suède, qui mourut sur le bord de la mer où il se promenait, frappé des cornes d'une vache que l'on pense être certainement une sorcière conver-

(1) Voyage de Dumont, liv. III.

(2) Mangeart, Souvenirs de la Morée, 1830

(3) Cambry, Voyage dans le Finistère, t. II, p. 170

tie en icelle, laquelle se voulait venger de cette manière de ce roi pour quelque tort qu'elle avait reçu de lui (1).

YOUF (MARIE-ANNE), grosse paysanne qui se fit traiter il y a quelques années par un sorcier, avec les circonstances que voici, et qui se sont exposées devant le tribunal correctionnel de Saint-Lô.

Elle avait mal au genou, les médecins n'y faisant rien, elle apprend qu'elle peut être guérie par un sorcier d'Ecramville nommé Lebrun. Elle va trouver Marie Ledezert, qui est l'intermédiaire habituelle de cet homme, lui donne de l'argent, des denrées de toute espèce, et la supplie d'aller consulter ce grand docteur, ce savant sorcier qui guérit tous les maux. Marie Ledezert se laisse toucher; accompagnée de Mlle Lamare, que ses trente-six ans auraient dû rendre plus sage, on va consulter le devin.

La justice, jalouse de ses succès, le tenait alors sous les verroux, dans la prison de Coutances, comme prévenu d'avoir causé la mort d'une fille, en lui administrant des drogues pernicieuses. On se rend à Coutances, on régale le sorcier dans la geôle; on en revient avec une précieuse consultation qui doit, avant trois mois, *désanchiloser* le malheureux genou. Le remède du reste n'était pas difficile à composer: de l'if, du lierre terrestre, de la fumeterre, quelque peu d'arsenic, et.... quelque autre chose que nous ne pouvons désigner qu'en nous servant de l'expression des témoins, *de la boue de blé*; le tout était bien et dûment pilé dans un mortier emprunté chez un pâtissier, qui entendait énumérer à l'audience, au milieu du rire général, les curieux ingrédients dont on aime à croire que sa pâtisserie n'a rien emprunté.

Tout ceci semble bien vulgaire, mais l'efficacité du remède consistait dans ce qui suit. Avant le lever du soleil, il fallait qu'une branche de sureau fût coupée par une fille vierge; on en mettait ensuite un morceau sur chaque croisée et sous chaque porte; tous les gens de la famille portaient au cou un petit sachet rempli de sel bénit, d'une conjuration et du nom de celui que l'on soupçonnait du maléfice; puis, en médicamentant la malade, on lui faisait tenir un cierge, et Marie Ledezert récitait à haute voix

la conjuration suivante (nous respectons l'orthographe et le style).

« O Dieu de la mystérieuse cabale, gouverneur des astres, président au premier mouvement de tes disciples! quel mal a fait Marie-Anne Youf pour la retenir sous ton pouvoir diabolique? Père de tous les astres, si saint et si pur, mets, ô grand Dieu, Marie-Anne Youf dans les renforts, afin que ses ennemis ne peuvent jamais l'atteindre, *Agla, Ada, Manisite, Jofi et Jofil*; couvre Marie-Anne Youf de tes boucliers.

« *Gresus*, que le mal qu'on veut faire à Marie-Anne Youf retombe sur celui ou celle qui ont des intentions perfides et illicites. Je me dévoue à jamais au désir de faire le bien. Secourez, Seigneur, la plus honnête et la plus soumise de vos servantes, *tabat tabac tabat Sabahoth* que ses ennemis soient confondus et renversés pour l'éternité par la vertu du grand Jéova; je te conjure de quitter le corps de Marie-Anne Youf au nom d'Abra et d'Anayaa et d'Adoni.

« *Alla machrome arpayon alamare, bourgeois serabani veniat a lagarote.* »

On joignit à cela des sangsues et d'excellents déjeuners, suivis de dîners semblables. Les témoins ont dit que Marie Ledezert était traitée *comme une princesse, et encore qu'elle n'était pas contente*; mais le mal était plus opiniâtre que le remède, et comme la bourse baissait et que la guérison n'avancait pas, la confiance diminua et finit par s'éteindre, non pas tout à fait dans le sorcier, mais dans son émissaire. Marie Ledezert n'ayant pas eu l'esprit de se taire, des reproches en étant venue aux injures, le procureur du roi, qui paraît ne pas aimer les sorciers, finit par provoquer une instruction; et une citation en police correctionnelle amena Marie Ledezert à se justifier d'une accusation d'escroquerie. La prévention a été soutenue avec force par M. Lecampion, substitut. Le tribunal, reconnaissant sans doute la nécessité de combattre par une condamnation exemplaire le préjugé qui fait croire aux sorciers, a prononcé six mois d'emprisonnement.

Mais il faut remarquer bien haut que les sorciers vont, comme les vampires, avec les philosophes; et que les misérables qui consultent les sorciers ne fréquentent pas les sacrements et ne vont guère à la messe.

Z

ZABULON, démon qui possédait une sœur laie de Loudun. *Voy. GRANDIER.*

ZACOUN, arbre de l'enfer des Mahométans, dont les fruits sont des têtes de diables.

ZAEBOS, grand comte des enfers. Il a la figure d'un beau soldat monté sur un crocodile; sa tête est ornée d'une couronne ducal. Il est doux de caractère....

ZAGAM, grand roi et président de l'enfer. Il a l'apparence d'un taureau aux ailes de

griffon. Il change l'eau en vin, le sang en huile, l'insensé en homme sage, le plomb en argent et le cuivre en or. Trente légions lui obéissent (2).

ZAHURIS ou ZAHORIES. Les Français qui sont allés en Espagne racontent des faits très-singuliers sur les zahuris, espèce de gens qui ont la vue si subtile, qu'ils voient sous la terre les veines d'eau, les métaux, les trésors et les corps privés de vie. On a

(1) Torquémada, Hexameron, p. 428.

(2) Wierus, in Pseudom. dæm.

cherché à expliquer ce phénomène par des moyens naturels. On a dit que ces hommes reconnaissaient les lieux où il y avait des sources, par les vapeurs qui s'en exhalaient, et qu'ils suivaient la trace des mines d'or et d'argent ou de cuivre, par les herbes qui croissaient sur la terre dont elles étaient recouvertes. Mais ces raisons n'ont point satisfait le peuple espagnol; il a persisté à croire que les zahuris étaient doués de qualités surhumaines, qu'ils avaient des rapports avec les démons, et que, s'ils voulaient, ils sauraient bien, indépendamment des choses matérielles, découvrir les secrets et les pensées qui n'ont rien de palpable pour les grossiers et vulgaires mortels. Au reste les zahuris ont les yeux rouges, et, pour être zahuri, il faut être né le vendredi saint.

ZAIRAGIE (**ZAIRAGIAH**), divination en usage parmi les Arabes; elle se pratique au moyen de plusieurs cercles ou roues parallèles correspondantes aux cieux des planètes, placés les uns avec les autres et marqués de lettres que l'on fait rencontrer ensemble par le mouvement qu'on leur donne selon certaines règles.

ZAPAN, selon Wierus, l'un des rois de l'enfer.

ZARIATNATMIK, personnage inconnu, mais très-puissant. *Voy.* VERGE

ZAZARRAGUAN, enfer des îles Mariannes, où sont logés ceux qui meurent de mort violente, tandis que ceux qui meurent naturellement vont jouir des fruits délicieux du paradis

ZÉDECHIAS. Quoiqu'on fût crédule sous le règne de Pépin le Bref, on refusait de croire à l'existence des êtres élémentaires. Le cabaliste Zédéchias se mit dans l'esprit d'en convaincre le monde; il commanda donc aux sylphes de se montrer à tous les mortels. S'il faut en croire l'abbé de Villars, ils le firent avec magnificence. On voyait dans les airs ces créatures admirables, en forme humaine, tantôt rangées en bataille, marchant en bon ordre, ou se tenant sous les armes, ou campées sous des pavillons superbes; tantôt sur des navires aériens d'une structure merveilleuse, dont la flotte volante voguait au gré des zéphyrs. Mais ce siècle ignorant ne pouvait raisonner sur la nature de ces spectacles étranges; le peuple crut d'abord que c'étaient des sorciers qui s'étaient emparés de l'air pour y exciter des orages et pour faire grêler sur les moissons. Les savants et les jurisconsultes furent bientôt de l'avis du peuple; les empereurs le crurent aussi, et cette ridicule chimère alla si loin, que le sage Charlemagne, et après lui Louis le Débonnaire, imposèrent de graves peines à ces prétendus tyrans de l'air..... Mais nous ne connaissons qu'un coin de la superficie de ces faits.

ZEERNEBOOCH, dieu noir, dieu de l'empire des morts chez les anciens Germains.

ZEPAR, grand duc de l'empire infernal, qui pourrait bien être le même que Vépar ou

Sépar. Néanmoins, sous ce nom de Zépar, il a la forme d'un guerrier. Il pousse les hommes aux passions infâmes. Vingt-huit légions lui obéissent (1).

ZINCALIS. C'est le nom qu'on donne aux bohémiens en Espagne.

Les auteurs de la *Revue Britannique*, qui nous ont enrichis de tant de renseignements précieux, ont traduit dans leur recueil, en juin 1841, des fragments étendus d'un livre spécial, composé par Georges Barrow, sur les zincalis.

« M. Georges Barrow, disent-ils, a été un des agents les plus zélés de la société Biblique anglaise et étrangère. C'est à ce titre qu'il a passé cinq années en Espagne, distribuant des Bibles. Il déclare que les Gitanos l'ont toujours secondé dans cette distribution; mais il ne se dissimule pas qu'il a eu peu de succès, lorsqu'il a tenté de les convertir au livre de vérité. On le prenait pour un enfant de la grande famille nomade; ce motif seul rapprochait les Gitanos de lui. Ils lui supposaient quelque dessein dans l'intérêt de leur race: ils le servaient en croyant servir l'intérêt commun, et se livraient à lui comme à un frère. On comprend qu'un auteur, qui a pu voir de si près ce peuple mystérieux a dû surprendre quelques-uns de ses secrets; et en effet, malgré un peu de désordre dans la composition, M. G. Barrow a su produire un des ouvrages les plus curieux et les plus neufs qui aient paru depuis longtemps en Angleterre. »

Nous donnerons ici quelques extraits de ce travail.

M. Barrow avoue qu'il a toujours eu du penchant pour les Zincalis, Gypsys, Gitanos, Bohémiens, comme il vous plaira de les appeler. « Les Gypsys, auxquels j'ai communiqué cette sensation indéfinissable, dit-il, n'ont pu l'expliquer qu'en supposant que l'âme, qui anime aujourd'hui mon corps, aurait jadis, dans le laps des siècles, animé un corps de Gypsy. Ils croient à la métempsycose, et, comme les sectateurs de Bouddha, ils prétendent que leurs âmes, à force de passer d'un corps dans un autre, acquièrent à la longue une pureté assez grande pour jouir de cet état de parfait repos ou de quiétude, seule idée qu'ils se soient formée du paradis.

« J'ai vécu dans l'intimité avec les Gypsys, je les ai vus en divers pays et je suis arrivé à cette conclusion, que partout où ils se trouvent, ce sont toujours les mêmes mœurs et les mêmes coutumes, quoique modifiées par les circonstances; partout c'est le même langage qu'ils parlent entre eux avec certaines variantes plus ou moins nombreuses, et enfin partout encore leur physionomie a le même caractère, le même air de famille, et leur teint, plus ou moins brun, suivant la température du climat, est invariablement plus foncé, en Europe du moins, que celui des indigènes des contrées qu'ils habitent, par exemple, en Angleterre et en Russie, en Allemagne et en Espagne.

(1) Wierus in Pseudom. dæm

« Les noms sous lesquels on les désigne diffèrent dans ces divers pays ; mais, à une ou deux exceptions près, ce n'est pas matériellement. Ainsi on les appelle Ziganis en Russie, Zingarri en Turquie et en Perse, Zigeuner en Allemagne ; dénominations qui semblent découler de la même étymologie, et qu'on peut, selon toute vraisemblance, supposer être une prononciation locale de *Zincali*, terme par lequel, en Espagne surtout, ils se désignent eux-mêmes quelquefois, et qu'on croit signifier les *hommes noirs* de *Zind* ou de l'*Inde*. En Angleterre et en Espagne on les connaît généralement sous le nom de *Gypsies* et de *Gitanos*, d'après la supposition générale qu'ils sont venus d'Égypte ; en France, sous le nom de Bohémiens, parce que la Bohême fut le premier pays de l'Europe civilisée où ils parurent, quoiqu'ils eussent antérieurement erré assez longtemps parmi les régions lointaines de la Slavonie, comme le prouve le nombre de mots d'origine slave dont abonde leur langage.

« Mais plus généralement ils se nomment *Rommanys* : ce mot est d'origine sanscrite et signifie les *maris*, ou tout ce qui appartient à l'homme marié, expression peut-être plus applicable que toute autre à une secte ou caste qui n'a d'autre affection que celle de sa race, qui est capable de faire de grands sacrifices pour les siens, mais qui, détestée et méprisée par toutes les autres races, leur rend avec usure haine pour haine, mépris pour mépris, et fait volontiers sa proie du reste de l'espèce humaine. »

Les Ziganis ou Egyptiens russes.

« On les trouve dans toutes les parties de la Russie, à l'exception du gouvernement de Saint-Petersbourg, d'où ils ont été bannis. Dans la plupart des villes provinciales, ils vivent en un état de demi-civilisation ; ils ne sont pas tout à fait sans argent, sachant en soutirer de la crédulité des moujiks ou paysans, et ne se faisant aucun scrupule de s'en approprier par le vol et le brigandage, à défaut de bêtes à guérir et de gens curieux de se faire dire la bonne aventure.

« La race des *Rommanys* est naturellement belle ; mais autant ils sont beaux dans l'enfance, autant leur laideur est horrible dans un âge avancé. *S'il faut un ange pour faire un démon*, ils vérifient parfaitement cet adage. Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais l'aspect d'un vieil attaman ziganskie ou capitaine de Ziganis, et de son petit-fils, qui m'abordèrent sur la prairie de Novogorod, où était le campement d'une horde nombreuse. L'enfant eût été en tout un ravissant modèle pour représenter Astyanax ; mais le vieillard m'apparut comme l'affreuse image que Milton n'a osé peindre qu'à moitié ; il ne lui manquait que le javelot et la couronne pour être une personnification du monstre qui arrêta la marche de Lucifer aux limites de son infernal domaine. »

Les Chinganys.

Ce sont les Egyptiens hongrois.

« Il n'est que deux classes en Hongrie qui soient libres de faire tout ce qu'elles veulent, les nobles et les Egyptiens ; ceux-là sont au-dessus de la loi ; ceux-ci en dessous. Par exemple, un péage est exigé au pont de Pesth de tout ouvrier ou paysan qui veut traverser la rivière ; mais le seigneur aux beaux habits passe sans qu'on lui demande rien ; le Chingany de même, qui se présente à moitié nu avec une heureuse insouciance et riant de la soumission tremblante de l'homme du peuple. Partout l'Egyptien est un être incompréhensible, mais nulle part plus incompréhensible qu'en Hongrie, où il est libre au milieu des esclaves, et quoique moins bien partagé en apparence que le pauvre serf. La vie habituelle des Egyptiens de Hongrie est d'une abjection abominable ; ils demeurent dans des taudis où l'on respire l'air infect de la misère ; ils sont vêtus de haillons ; ils se nourrissent fréquemment des plus viles charognes, et de pire encore quelquefois, si l'on en croit la rumeur populaire. Eh bien ! ces hommes à demi nus, misérables, sales et disputant aux oiseaux de proie leur nourriture, sont toujours gais, chantants et dansants. Les Chinganys sont fous de la musique, il en est qui jouent du violon avec un vrai talent d'artiste.

« Comme tous les enfants de la race égyptienne, les Chinganys s'occupent des maladies des chevaux ; ils sont chaudronniers et maréchaux par occasion ; les femmes disent aussi la bonne aventure ; hommes et femmes sont très-pillards. Dans une contrée où la surveillance de la police parque les autres habitants, les Chinganys vont et viennent comme il leur plaît. Leur vie vagabonde leur fait souvent franchir les frontières, et ils reviennent de leurs excursions riches de leurs rapines ; riches, mais pour dissiper bientôt cette richesse en fêtes, en danses et en repas. Ils se partagent volontiers en bandes de dix à douze, et se rendent ainsi jusqu'en France et jusqu'à Rome.

« S'ils ont eu jamais une religion à eux, ils l'ont certainement oubliée ; ils se conforment généralement aux cérémonies religieuses du pays, de la ville ou du village où ils s'établissent, sans trop s'occuper de la doctrine...

« L'impératrice Marie-Thérèse et Joseph II firent quelques efforts inutiles pour civiliser les Chinganys. On en comptait en Hongrie cinquante mille, d'après le recensement qui eut lieu en 1782. On dit que ce nombre a diminué depuis. »

Les Gypsies anglais ou Rommanys.

« Il y a trois siècles environ que les Gypsies arrivèrent en Angleterre, et ils y furent accueillis par une persécution qui ne tendait à rien moins qu'à les exterminer complètement. Être un Gypsy était un crime digne de mort ; les gibets anglais gémissaient et craquaient maintes fois sous le poids des cadavres de ces proscrits, et les survivants furent à la lettre obligés de se glisser sous la terre pour

sauver leur vie. Ce temps-là passa. Leurs persécuteurs se lassèrent enfin ; les Gypsys montrèrent de nouveau la tête, et, sortant des trous et des cavernes où ils s'étaient cachés, ils reparurent plus nombreux ; chaque tribu ou famille choisit un canton, et ils se partagèrent bravement le sol pour l'exploiter selon leur industrie.

« Dans la Grande-Bretagne aussi, les Gypsys du sexe mâle sont tous d'abord des maquignons, des vétérinaires, etc. Quelquefois aussi ils emploient leurs loisirs à raccommoder les ustensiles de cuivre et d'étain des paysans. Les femmes disent la bonne aventure. Généralement ils dressent leurs tentes à l'ombre des arbres ou des haies, dans les environs d'un village ou d'une petite ville sur la route.

« La persécution, qui fit autrefois une si rude guerre aux Gypsys, se fondait sur diverses accusations : on leur reprochait entre autres crimes le vol, la sorcellerie et l'empoisonnement des bestiaux. Étaient-ils innocents de ces crimes ? Il serait difficile de les justifier d'une manière absolue.

« Quant à la sorcellerie, il suffisait de croire aux sorciers pour condamner les Gypsys ; car ils se donnaient eux-mêmes pour tels. Ce ne sont pas seulement les Gypsys anglais, mais tous les Égyptiens, qui ont toujours prétendu à cette science ; ils n'avaient donc qu'à s'en prendre à eux-mêmes s'ils étaient poursuivis pour ce crime.

« C'est la femme gypsy qui exploite généralement cette partie des arts traditionnels de la race. Encore aujourd'hui elle prédit l'avenir, elle prépare les philtres, elle a le secret d'inspirer l'amour ou l'affection. Telle est la crédulité de toute la race humaine, que, dans les pays les plus éclairés des lumières de la civilisation, une devineresse fait encore de grands bénéfices.

« On accusait autrefois les Gypsys de causer la maladie et la mort des bestiaux. Cette accusation était, certes, fondée, lorsque nous voyons encore dans le XIX^e siècle les Romany, en Angleterre et ailleurs, empoisonner réellement des animaux, dans le double but de se faire payer pour les guérir ou de profiter de leurs cadavres. On en a surpris jetant des poudres pendant la nuit dans les mangeoires des étables. Ils ont aussi des drogues à l'usage des porcs et les leur font avaler, tantôt pour les faire mourir subitement, tantôt pour les endormir : ils arrivent ensuite à la ferme et achètent les restes de l'animal dont ils se nourrissent sans scrupule, sachant bien que leur poison n'a affecté que la tête et ne s'est nullement infiltré dans le sang et les chairs. »

Les Zingarri ou Égyptiens d'Orient.

« Ils gagnent leur vie comme les autres, à soigner les chevaux, à faire les sorciers, à chanter et danser. C'est en Turquie qu'on les trouve en plus grand nombre, surtout à Constantinople, où les femmes pénètrent souvent dans les harems, prétendant guérir

les enfants du *mauvais œil*, et interpréter les rêves des odalisques.

« Parmi les Zingarri, il en est qui font à la fois le commerce des pierres précieuses et des poisons : j'en ai connu un qui exerçait ce double trafic, et qui était l'individu le plus remarquable que j'aie rencontré parmi les Zincalis d'Europe ou d'Orient. Il était né à Constantinople, et avait visité presque toutes les contrées du monde, entre autres presque toute l'Inde ; il parlait les dialectes malais ; il comprenait celui de Java, cette île plus fertile en substances vénéneuses que l'Iolkos et l'Espagne. Il m'apprit qu'on lui achetait bien plus volontiers ses drogues que ses pierreries, quoiqu'il m'assurât qu'il n'était peut-être pas un bey ou un pacha de la Perse et de la Turquie auquel il n'eût vendu des deux. J'ai rencontré cet illustre nomade en bien des pays, car il traverse le monde comme l'ombre d'un nuage. La dernière fois, ce fut à Grenade, où il était venu après avoir rendu visite à ses frères égyptiens des présides (galères) de Ceuta.

« Il est peu d'auteurs orientaux qui aient parlé des Zingarri, quoiqu'ils soient connus en Orient depuis des siècles. Aucun n'en a rien dit de plus curieux que Arabschah, dans un chapitre de sa Vie de Timour ou Tamerlan, un des trois ouvrages classiques de la littérature arabe. Je vais traduire ce passage.

« Il existe à Samarcande de nombreuses familles de Zingarri, les uns lutteurs, les autres gladiateurs, d'autres redoutables au pugilat. Ces hommes avaient de fréquentes discussions, et il en résultait de fréquentes batailles. Chaque bande avait son chef et ses officiers subalternes. La puissance de Timour les remplit de terreur, car ils savaient qu'il était instruit de leurs crimes et de leurs désordres. Or, c'était la coutume de Timour, avant de partir pour ses expéditions, de laisser un vice-roi à Samarcande ; mais à peine avait-il quitté la ville, que les bandes de Zingarri marchaient en armes, livraient bataille au vice-roi, le déposaient et prenaient possession du gouvernement ; de sorte qu'à son retour, Timour trouvait l'ordre troublé, la confusion partout et son trône renversé. Il n'avait donc pas peu à faire pour rétablir les choses, et punir ou pardonner les coupables. Mais dès qu'il parlait de nouveau pour ses guerres ou pour ses autres affaires, les Zingarri se livraient aux mêmes excès. Voilà ce qu'ils firent et recommencèrent par trois fois, jusqu'à ce qu'enfin Timour arrêta un plan pour les exterminer. Il bâtit des remparts et appela dans leur enceinte tous les habitants grands et petits, distribua à chacun sa place, à chaque ouvrier son devoir, et il réunit les Zingarri dans un quartier isolé ; puis il convoqua les chefs du peuple, et remplissant une coupe, il les fit boire et leur donna un riche vêtement. Quand vint le tour des Zingarri, il leur versa aussi à boire et leur fit le même présent ; mais à mesure que chacun d'eux avait bu, il l'envoyait porter un message

dans un lieu où il avait fait camper une troupe de soldats. Ceux-ci, qui avaient leurs ordres, entouraient le Zingarro, le dépouillaient de son habit, et le poignardaient, jusqu'à ce que le dernier de tous eût ainsi répandu l'or liquide de son cœur dans le vase de la destruction. Ce fut par cette ruse que Timour frappa un grand coup contre cette race, et depuis ce temps-là il n'y eut plus de rébellions à Samarcande.»

« Que faut-il croire de cette histoire ou de ce conte d'Arabschah? Comment le mettre d'accord avec ceux qui veulent que les Egyptiens actuels soient les descendants des familles indoues, qui s'exilèrent de l'Inde pour fuir les cruautés de Timour? Si c'est un conte, toutes les autres traditions peuvent lui survivre; mais si ce récit est fondé lui-même sur une tradition historique plus ou moins vraie, nous y voyons les Zingarri à l'état de peuple, établis dans Samarcande à une époque de la vie de Timour où il n'avait pas encore envahi l'Inde. D'un autre côté, si les Zingarri réunis en Occident étaient les débris fugitifs du peuple égorgé à Samarcande, comment ont-ils eux-mêmes laissé ignorer ce malheur de leur race, au lieu de s'en servir pour exciter la sympathie? En dernière analyse, il est plus facile de prouver qu'ils viennent de l'Inde que de Samarcande.»

Les Gitanos ou Zincalis d'Espagne.

« Les Zincalis ne sont pas seulement appelés, en Espagne, *Gitanos* ou Egyptiens, on les appelle encore *Nouveaux Castillans*, *Allemands*, *Flamands*, termes à peu près synonymes dans la langue populaire, quant aux derniers du moins, et devenus également méprisants, quoiqu'ils aient pu servir primitivement à désigner leur origine, sans aucune intention outrageante.

« Entre eux, les Gitanos se nomment Zincalis, et abrégativement Cales et Chai.

« Ce ne fut guère que dans le ^{xv}^e siècle que les Zincalis se montrèrent en Espagne. On lit dans un auteur français, cité par Hervas : « Le 17 avril 1427, parurent à Paris douze pénitents d'Egypte, chassés par les Sarrasins. Ils amenaient avec eux cent vingt personnes, et se logèrent dans le village de la Chapelle, où l'on allait en foule les visiter. Ils avaient les oreilles percées et portaient des anneaux d'argent. Leurs cheveux étaient noirs et crépus. Leurs femmes étaient horriblement sales, et disaient la bonne aventure en vraies sorcières. » Tels étaient les hommes qui, après avoir traversé la France et franchi les Pyrénées, se répandirent par bandes dans les plaines de l'Espagne. Partout où ils avaient passé, leur présence avait été regardée comme un fléau, et non sans motif. Ne voulant ou ne pouvant s'imposer aucune occupation, encore moins aucun métier fixe, ils venaient comme des essaims de frelons s'abattre sur les fruits du travail d'autrui, et bientôt une ligue générale se forma contre eux. Armés de lois terribles, les agents de la justice se mirent à leur

poursuite; le peuple irrité, secondant de lui-même la sévérité de la législation, ou la devançant, leur courait sus et les pendait au premier arbre, sans autre forme de procès.

« Parfois donc, quand ces sauterelles humaines avaient dévasté un canton, la vengeance des habitants suppléait à la connivence des agents de la justice; mais souvent les Gitanos n'attendaient pas que cette vengeance vînt les surprendre, et ils levaient leur camp sans tambour ni trompette. Leurs ânes, chargés des femmes et des enfants, marchaient les premiers, et à l'avant-garde les plus hardis de la troupe, armés d'escopettes, tenaient en respect la police rurale qui osait les poursuivre. Malheur alors au voyageur qui tombait au milieu de cette bande en retraite! Les Gitanos ne se contentaient pas toujours de sa bourse, et laissaient maintes fois un cadavre sanglant sur les limites du canton qu'on les forçait de quitter en ennemis déclarés.

« Chaque bande ou famille de Gitanos avait son capitaine, ou, comme on le désignait généralement, son comte. Don Juan de Quinones, qui, dans un volume publié en 1632, a donné quelques détails sur leur genre de vie, dit : « Pour remplir les fonctions de leur chef ou comte, les Gitanos choisissent celui d'entre eux qui est à la fois le plus fort et le plus brave. Il doit joindre à ces qualités la ruse et l'intelligence, pour être propre à les gouverner. C'est lui qui règle leurs différends, même là où existe une justice régulière; c'est lui qui les guide la nuit, lorsqu'ils vont voler les troupeaux ou détrousser les voyageurs sur la grande route: le butin se partage entre eux, après avoir prélevé pour le comte un tiers du tout. »

« Ces comtes, étant élus pour faire le bien de la troupe ou de la famille, étaient exposés à être déposés s'ils ne contentaient pas leurs sujets. L'emploi n'était pas héréditaire, et, quels que fussent ses avantages et ses privilèges, il avait ses inconvénients et ses périls. Au comte le soin de préparer une expédition et de la faire réussir. Si elle échouait, s'il ne parvenait pas à rendre la liberté à ceux des siens qui restaient prisonniers, si surtout il les laissait périr, sur lui retombait tout le blâme, et il se voyait nommer un nouveau chef qui succédait à tous ses droits. Le seigneur comte de Gitanos avait une sorte de privilège féodal; c'était celui de la chasse au chien et au faucon. Naturellement il en jouissait à ses risques; car on pense bien qu'il ne chassait que sur la terre d'autrui: or le seigneur gitano pouvait fort bien rencontrer le vrai seigneur du domaine. Une ballade traditionnelle nous apprend l'histoire d'un comte Pépé qui, ayant voulu s'opposer au droit de chasse d'un chef gitano, n'y parvint qu'en le tuant. La veuve du mort, en franche Egyptienne, dérobe alors le fils du vainqueur, et l'élève parmi les Gitanos. Avec le temps, le fils du comte Pépé, nommé comte, veut, comme son père putatif, chasser sur les terres de son véritable père, et tue celui-ci sur la place même

qui avait vu tomber le chef, vengé ainsi par un parricide.

« Voici ce qu'on lit dans les *Disquisitiones magiques* de Martin del Rio : « Lorsqu'en l'année 1584 je traversai l'Espagne avec mon régiment, une multitude de Gitanos infestait les campagnes. Il arriva que la veille de la Fête-Dieu ils demandèrent à être admis dans la ville pour y danser en l'honneur de la fête, selon un antique usage. Ils l'obtinrent ; mais la moitié du jour ne s'était pas écoulée, qu'un grand tumulte éclata à cause du grand nombre de vols commis par les femmes de ces misérables ; là-dessus, ils sortirent par les faubourgs, et se rassemblèrent près de Saint-Marc, magnifique hôpital des chevaliers de Saint-Jacques, où les agents de la justice, ayant voulu les arrêter, se virent repousser par la force des armes. Cependant je ne sais comment cela se fit, mais tout à coup tout s'apaisa. Ils avaient, à cette époque, pour comble un Gitano qui parlait l'espagnol aussi purement qu'un natif de Tolède ; ce comte connaissait tous les ports de l'Espagne, tous les chemins et les passages des provinces, la force des villes, le nombre des habitants, leur propriété à chacun ; bref, il n'ignorait rien de ce qui concernait le secret de l'Etat, et il s'en vantait publiquement. » Evidemment, aux yeux de del Rio, ce Gitano était une espèce de sorcier ; car, à cette époque, tous les Gitanos étaient considérés comme des étrangers, et il ne lui paraissait pas naturel qu'ils fussent capables de parler purement l'idiome castillan.

« Je trouve encore, dans les *Didascalia* de Francesco de Cordova, une anecdote qui prouve que les Gitanos ne craignirent pas d'empoisonner, pendant la nuit, toutes les fontaines de Logrono. Cette horrible machination fut découverte par un libraire qui avait autrefois vécu avec eux, et qui la dénonça au curé de la ville. Déjà une épidémie pestilentielle régnait parmi les habitants ; mais il leur resta assez de force pour massacrer les Gitanos lorsqu'ils venaient piller leurs maisons sans attendre qu'ils fussent tous morts.

« Il semblerait, dit un auteur espagnol, que les Gitanos et les Gitanas n'ont été envoyés dans ce monde que pour y être voleurs ; ils naissent voleurs ; ils sont élevés parmi les voleurs ; ils apprennent à être voleurs, et ils finissent par être voleurs, allant et venant pour faire des dupes. L'amour du vol et la pratique de la volerie sont en eux des maladies constitutionnelles qui ne les quittent plus jusqu'au jour de leur mort. » Tel est l'exorde de *la Gitanilla ou la Fille égyptienne*, nouvelle de Cervantes, qui introduit ensuite son héroïne en ces termes : « Une vieille sorcière de cette nation, qui avait certainement pris ses grades dans la science de Cacus, élevait une jeune fille dont elle se disait la grand'mère, et qu'elle appelait Preciosa, etc. »

« Parmi les nombreuses anecdotes qui se rattachent à la vie et aux ouvrages de Cer-

vantes, on raconte que, sous le règne de Philippe III, il parut dans la rue de Madrid une fille égyptienne qui y brilla comme un météore : elle dansait et chantait en compagnie d'autres Gitanas, mais si supérieure à toutes par sa beauté, sa grâce et sa voix, que la foule se pressait partout autour d'elle. Une pluie d'or et d'argent exprimait l'enthousiasme des spectateurs. Le roi lui-même fut curieux de la voir ; les meilleurs poètes du temps lui adressaient des vers, trop heureux si elle daignait les chanter ; plusieurs seigneurs devinrent épris d'elle ; et enfin un jeune homme de la cour, abandonnant sa famille, se fit Gitano pour lui plaire. On découvrit plus tard que cet astre de beauté était la fille d'un noble corrégidor, volée à son père, dans son enfance, par la vieille sorcière qui se disait sa grand'mère. Elle épousa son fidèle adorateur. Telle est l'anecdote, et c'est aussi le sujet de la nouvelle de Cervantes, qui n'est pas la meilleure de ses œuvres, malgré sa popularité. Il n'y a pas que son héros et son héroïne qui ne sont pas de la vraie race égyptienne : tous ses autres Gitanos sont des *busnis* (chrétiens) déguisés, parlant comme jamais Gitano véritable n'aurait parlé, alors même qu'ils décrivent assez exactement la vie nomade de leur race. Cervantes connaissait mieux les posadas et les ventas de l'Espagne que les camps des Gitanos.

« Mais il existe dans la langue espagnole un roman intitulé *Alonso, le Valet de plusieurs maîtres*, composé par le docteur Gerónimo de Alcala, natif de Ségovie, qui écrivait au commencement du XVII^e siècle. Cet Alonso sert toutes sortes de maîtres, depuis le sacristain d'un obscur village de la vieille Castille jusqu'au fier hidalgo de Lisbonne, et tous ces maîtres le congédient à cause de son caractère bavard et de son incorrigible manie de critiquer leurs faiblesses. Enfin il tombe entre les mains des Gitanos. Je suis tenté de croire que l'auteur lui-même avait vécu parmi cette race, tant la description qu'il en donne est vivante et colorée. En voici quelques extraits :

« Je cheminais depuis plus d'une heure à travers ces bois, lorsque, à peu de distance de l'endroit où j'étais, je vis s'élever une grosse fumée : concluant, en vrai philosophe, qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et que s'il y avait du feu il devait y avoir des gens pour l'allumer, je me mis à diriger mes pas de ce côté, car il commençait à faire nuit, et il régnait un air assez froid. Je n'avais pas marché beaucoup, lorsque je me sentis saisir par les épaules, et tournant la tête, je me vis accosté de deux hommes, pas tout à fait aussi beaux que des Flamands ou des Anglais, vrai teint de mulâtre, mal vêtus et de mauvaise mine. Je leur dis qu'ils étaient les bienvenus (Dieu sait avec quelle anxiété de cœur), en leur demandant ce que je pouvais faire pour leur service. Mais eux, avec le bredouillement des Gitanos, me dirent de les suivre à leur campement (*aduar*), où était le señor comte. Me voici en bonnes mains,

me dis-je en moi-même ; cela ne peut que bien aller ; je dois m'attendre à une bonne nuit. Mais enfin, faisant de nécessité vertu, je leur répondis : *Vamos, senores* ; allons, messieurs, où vous voudrez. Ils me conduisirent à travers le plus épais du bois, me tenant entre deux pour ne pas me perdre de vue, non sans m'avoir demandé où était ma monture et où je l'avais laissée. Elle vient toujours avec moi, répondis-je ; très-dévoit à saint François, je suis très-mauvais cavalier, et par économie je voyage à pied. En devisant ainsi, nous arrivâmes au campement de la confrérie, où l'on nous attendait, grâce au coup de sifflet de mes deux guides, qui avaient ainsi averti les leurs de notre approche. A une portée de pierre, deux filles et deux garçons vinrent à notre rencontre avec grande joie, en s'informant si nous n'avions pas d'autres voyageurs après nous. « Il est seul, dirent mes guides, et s'il eût tardé un peu plus longtemps, nous quissions le poste et revenions les mains vides. » Curieux de savoir quel sort m'était réservé, je me trouvai bientôt entouré d'une bande de quarante hommes et femmes, sans parler d'enfants de tout âge qui couraient au milieu d'eux, nus comme dans l'état de nature. Ils me menèrent devant le señor comte, personnage qu'ils respectent tous, et qui était le juge et le gouverneur de cette république désordonnée. Le señor comte m'accueillit avec complaisance et me fit dépouiller jusqu'à ma chemise, me laissant comme lorsque j'étais sorti du sein de ma mère. Mes habits furent partagés entre les garçons nus, et mon petit pécule entre eux tous... J'aurais voulu garder au moins un peu du manteau usé dont je me garnissais l'estomac quand je me sentais malade ; mais une vieille me l'arracha en me disant : « Voyons, voyons, ce sera pour abriter le ventre du petit Antonio qui se meurt de froid... » Maudite Gitana, qui avait lu peut-être cet apophthegme d'Avicenne : *Etiam in vilibus summa virtus inest*, et qui voulait soigner l'estomac de son marmot aux dépens du mien.... A la voix du chef parut Isabel, avec une moitié de chèvre (l'autre moitié, comme je l'appris plus tard, ayant été mangée le matin), volée, selon l'habitude, à des bergers du voisinage. Sans que personne s'avisât de demander de quelle mort elle était morte, ou si elle était tendre, les Gitanos la traversèrent d'un bâton en guise de broche, et tous, aidant à apporter du bois, dont il y avait abondance, ils firent un grand feu. La chèvre fut bientôt rôtie ; on ne s'inquiéta pas d'y ajouter des sauces savoureuses, mais ceux qui découpaient servirent à chacun sa portion dans des plats de bois ; alors la troupe s'assit autour d'un drap de lit étalé par terre et servant de nappe. Quoique la nuit fût noire, point n'était besoin de lumière, la flamme du feu suffisant bien pour éclairer trois fois plus de monde. Voyant qu'on soupait, j'allais me montrer à un coin pour ne pas forcer les convives à m'inviter, et là-dessus une Gitana, prenant une ou deux côtes, m'appela

en disant : « Prends ce morceau de viande et ce morceau de pain, afin que tu ne nous dises pas : Grand mal vous fasse ! » Je fus reconnaissant de ce régal, car, à vrai dire, à mesure que je me réchauffais au voisinage du feu, l'appétit commençait à m'agacer, et la faim à m'incommoder. Je m'escrimai donc sur mes côtes ; mais, quoique j'eusse de bonnes dents, je ne pus y mordre, et le meilleur lévrier d'Irlande n'aurait pu les entamer tant elles étaient dures. Quant à mes compagnons, sans faire plus de façon, ils mangeaient leur part de chèvre ou de bouc, comme si c'eût été le plus gras et le plus tendre chapon, avalant de temps en temps quelques gorgées d'eau, car le vin n'était pas en usage dans cette troupe, qui le trouvait trop cher. Je levai les yeux au ciel et remerciai le Seigneur, en voyant que ce que je ne pouvais manger était si savoureux pour ces misérables : qu'importait que leur viande fût charogne, que le repas arrivât tard, qu'au lieu de vin ils n'eussent qu'une eau dure et saumâtre, capable de faire crever le plus robuste animal ! Tous ces gens-là, jeunes et vieux, femmes et enfants, étaient vigoureux et d'un excellent teint, comme si leur santé avait toujours été soignée avec une sollicitude particulière... Il était déjà plus de minuit lorsque les Gitanos pensèrent à dormir, les uns s'adossant aux pins du bois, les autres s'étendant sur le peu de vêtements qu'ils pouvaient avoir. Pour moi, assiégé de maintes et diverses imaginations, je servis de sentinelle, entretenant le feu de peur qu'il ne vînt à s'éteindre, car, sans sa bienfaisante chaleur, je me serais bientôt senti mourir. Je m'occupai ainsi pendant plus de cinq heures, jusqu'à ce que le jour parut, et sa lumière sembla bien paresseuse à mon attente. Je me réjouis de voir s'en aller la nuit, et le ciel se colorer des teintes de l'aube : cherchant alors quelque chose pour couvrir ma pauvre chair, je trouvais, grâce à Dieu, quelques peaux de bœuf, dont je m'entourai le corps, la laine en dedans, de manière à être pris pour un machorète.

« Déjà le soleil rayonnait sur les plus basses montagnes lorsque ces barbares se réveillèrent. Providence divine ! il avait plu pendant près de onze heures, ils n'avaient rien pour se protéger contre l'inclémence de l'air, et cependant ils avaient dormi comme sur de bons matelas ; tant il est vrai que l'habitude devient une seconde nature. Les enlever à cette vie eût été leur donner la mort. Voyant que je m'étais accoutré comme un autre saint Jean-Baptiste, n'ayant plus que les bras et les jambes à découvert, ils rirent de bon cœur et louèrent mon industrie ; mais tous ces compliments sur montaient à m'accoutumer aux circonstances me servirent de peu, car une des Gitanas poussant des cris et m'accablant d'injures me commanda de quitter mon nouveau costume, qui était le lit sur lequel elle dormait. Je vis que je m'étais emparé du bien d'autrui, et me dépouillant pour l'acquit de ma conscience, je me retrouvai nu comme tout à l'heure. Ainsi restai-je deux jours pleins,

et je serais resté bien davantage encore sans la mort d'un Gitano, infirme et vieux, qui ne put se dispenser de payer sa dette à la nature, le premier peut-être de sa race qui mourut ainsi naturellement, tant il est d'usage que ces gens-là meurent à la potence. Deux Gitanos creusèrent une fosse où ils déposèrent le défunt, le corps découvert, ensevelissant avec lui deux pains et quelques pièces de monnaie, comme s'il en avait eu besoin pour le voyage de l'autre monde. Alors s'approchèrent les Gitanas, toutes échevelées et s'égratignant le visage à qui mieux mieux; venaient ensuite les hommes, invoquant les saints, et surtout le grand saint Jean-Baptiste, pour lequel ils ont une dévotion toute particulière, lui criant comme à un sourd de les écouter et d'obtenir pour le mort le pardon de ses péchés. Quand ils se furent enroués à crier, ils allaient rejeter la terre dans la fosse, mais je les pria d'attendre que j'eusse dit deux mots; on m'accorda ma requête, et moi, du ton le plus humble, je dis à peu près : « Votre compagnon est déjà allé jouir de la vue de Dieu, car il faut bien l'espérer de sa bonne vie et de sa bonne mort. Vous avez rempli vos obligations en le recommandant au Seigneur, et en lui donnant la sépulture; mais qu'il soit enterré vêtu ou nu, peu lui importe à lui, tandis qu'il peut m'être à moi d'un grand secours de profiter de ses habits. Si vous voulez donc bien me permettre que je m'en empare et m'en vêtisse, je me souviendrai toujours, dans mes oraisons, de ce bienfait accordé à ma misère et à ma nudité. » Ce discours parut fort raisonnable, et j'eus le bonheur de ne pas être contredit. Ils me dirent de faire ce que je désirais. J'obéis, et me voilà cette fois vêtu en vrai Gitano, sans en avoir encore l'esprit et les mœurs. Je rendis le corps du mort à sa sépulture, et l'ayant recouvert de terre, je le laissai là jusqu'au jour du jugement, où il reparaitra, comme nous tous, pour rendre ses comptes. »

Voici d'autres anecdotes.

« Charles-Quint, en venant prendre possession du trône d'Espagne, amena à sa suite une cour d'étrangers, Flamands la plupart, qui révoltèrent bientôt l'orgueil castillan. Charles lui-même, jeune, mais tourmenté d'une vaste ambition, et rêvant déjà l'empire d'Allemagne, semblait trouver ses sujets de la Péninsule trop heureux de lui payer les frais de son élection. Il s'étonna beaucoup de l'opposition des cortès quand il fut question de voter les impôts; mais pressé de se rendre auprès des électeurs germaniques, il partit pour Worms, laissant à ses ministres le soin de résister aux comuneros. Cette ligue comprenait l'alliance de tous les intérêts castillans : elle voulait une souveraineté nationale, et imposait à Charles de choisir entre la couronne d'Espagne et celle d'Allemagne.

« On voit dans l'histoire les luttes de Juan de Padilla et de sa vaillante épouse, dona Maria de Pacheco; mais le mystère de cette ligue ne s'explique que par les traditions des Gitanos. On avait prédit à dona Maria qu'elle

serait reine. Dans ses Epîtres familières, Guevarra lui écrivait : — On sait, madame, que vous avez auprès de vous une sorcière qui vous a promis qu'en peu de jours vous seriez appelée haute et puissante dame, et votre mari Altesse. — Cette sorcière était une Gitana. Dans une des ballades traditionnelles des Gitanos, on trouve ces mots : — Je donnerai un de ces fromages magiques à Maria Padilla et aux siens. — Disons d'abord qu'il ne peut être ici question de la première Maria Padilla, femme du roi don Pedro, puisque les Gitanos n'étaient pas encore en Espagne sous le règne de ce prince. Il paraît que dona Maria Pacheco ou Padilla, car elle est désignée tantôt par un de ces noms, tantôt par l'autre, s'échappa de Tolède avec sa sorcière, déguisée elle-même en Gitana. Cette sorcière était attachée à sa personne depuis longtemps et l'abusait par les apparences, sans doute aussi par les flatteries de son affection perfide; elle lui persuada que les Gitanos de sa tribu la transporteraient en Portugal avec son plus jeune fils, son or et ses bijoux. Les Gitanos l'attendaient en effet dans la montagne; mais, pour s'emparer de cet or et de ces bijoux, ces misérables assassinèrent la mère et l'enfant.

« Si cette tradition espagnole est vraie, jamais action plus odieuse n'a été commise par les Gitanos. J'ai dû malheureusement citer les vers magiques qui viennent à l'appui de cette accusation.

« *Los Gitanos son muy malos* : Les Gitanos sont de bien méchantes gens. Cette phrase proverbiale est de bien vieille date en Espagne. Selon les Espagnols, les Gitanos ont toujours été des escrocs, des voleurs, des sorciers; mais ils ajoutent, chose plus difficile à prouver heureusement : *les Gitanos mangent de la chair humaine*.

« Mais il est un autre crime qu'il est impossible de nier : *Los Gitanos son muy malos; llevan niños hurtados a Berberia*. Les Gitanos sont très-méchants; ils transportent les enfants volés en Barbarie... afin de les vendre aux Maures. Il paraît évident que les Gitanos ne cessèrent jamais d'entretenir des relations avec les Maures d'Afrique depuis leur expulsion d'Espagne. Les Gitanos, n'ayant pas plus de sympathie pour un peuple que pour l'autre, devaient vendre des enfants espagnols aux Barbaresques, comme ils auraient vendu des enfants barbaresques aux Espagnols, si ceux-ci en eussent voulu acheter. Bien mieux, par leurs rapports avec les pirates, ils leur devaient souvent servir d'espions lorsque ceux-ci méditaient quelque invasion sur les côtes d'Espagne. Voilà comment ils ont pu paraître plus maures que chrétiens. Aussi ne démentirai-je pas l'anecdote de Quiñones qui raconte que, lors du siège de Mamora, deux galères espagnoles ayant échoué sur un récif de la côte d'Afrique, les Maures firent esclaves les chrétiens des équipages, délivrèrent les Maures enchaînés à la rame, et traitèrent également comme une race amie tous les Gitanos à bord des deux bâtiments. »

Les enfants du Dar-bushi-Fal.

« S'il existe en Afrique de vrais Gitanos, venus originellement d'Espagne ou directement de Moultan, la province de l'Inde septentrionale où les savants ont placé leur berceau primitif, il faut les chercher dans la secte des Dar-bushi-Fal, mot équivalant à prophètes ou diseurs de bonne aventure. Ces Dar-bushi-Fal sont un peuple errant, mais ils habitent aussi des camps ou villages fixes, appelés *char-soharra*, ou hameaux des sorciers. Comme les Gitanos, ce sont de grands vagabonds, des pillards, des maquignons, des vétérinaires, et l'on croit en Barbarie qu'ils ont des sortilèges pour changer la couleur d'une monture, cheval ou mule, au point de tromper le premier maître qui rachète ses propres animaux sans les reconnaître. Certes c'est là le trait caractéristique des Zincalis de tous les pays. Les Maures attribuent à ces magiciens le pouvoir de métamorphoser même un homme et de faire d'un noir un blanc. Ils parlent une langue qui n'est ni le shilhah ni l'arabe. Je n'en ai jamais rencontré aucun; aussi je me garde bien de rien assurer : d'autres plus hardis que moi pourront déterminer la chose, et il suffirait pour cela de savoir par quel mot ils désignent l'eau. Si ce sont des Gitanos, ils doivent se servir du mot sanscrit *pani*, mot importé de l'Inde par la race primitive, et estimé si saint, qu'ils n'ont jamais osé le modifier.

« Ce que je sais des Dar-bushi-Fal m'a été raconté par un juif de Fez, qui avait beaucoup voyagé en Barbarie. Il me dit qu'ils étaient presque noirs de peau, maigres, perchés sur de longues jambes, courant si vite que le diable lui-même ne pourrait les atteindre; au reste, au mieux avec le diable, qui leur révèle tous les secrets quand ils l'invoquent par la farine, par la chaussure et par l'huile, c'est-à-dire en remplissant un vase de farine ou d'huile, et en mettant leur soulier dans la bouche. Entre autres tours de leur métier, mon juif prétendait les avoir vus changer en dattes des crottes d'âne. Voulait-on goûter ces dattes, on mordait sur des crottes d'âne. Ensuite ils tuaient l'âne et le coupaient en morceaux; puis tout à coup ils lui enfonçaient une épingle dans la queue en criant : *Arrhe li dar* (partez), et l'âne de se relever, de ruer et de se sauver sans laisser une trace de sang. Enfin ils coupaient des morceaux de papier en forme de pièce de monnaie, et les faisaient danser sur le feu dans un pot de terre, d'où ils retiraient des pièces vraies, aussi brillantes que si elles sortaient de la mine.

« Un de ces Dar-bushi-Fal, me dit le juif, entra un jour chez un marchand et lui acheta un mouchoir de soie blanc, le mit dans sa bouche et le retira vert. « Payez-moi, dit le marchand. — De quelle couleur était votre mouchoir ? répondit le Dar-bushi-Fal. — Blanc. — Eh bien ! répliqua l'acheteur, en se tournant vers des témoins, ce n'est pas celui-ci qui est vert; et il s'en alla sans payer. » Tous ces tours ne sont pas des tours

de sorcier, mais d'escamoteur. Nous en voyons tous les jours d'aussi extraordinaires, et j'ai rencontré en Allemagne des Zincalis tout aussi adroits que les Dar-bushi-Fal, qui s'en vont chez le marchand de vin, se font remplir un pot, le goûtent, font la grimace, se tournent pour cracher, et faisant les délicats, rendent un autre pot rempli d'eau que le marchand de vin remet dans son tonneau sans s'apercevoir de la supercherie. Je répète que s'il existe des Gitanos en Afrique, ce doit être dans la tribu de Dar-bushi-Fal. »

LA GITANA. — LE MAUVAIS ŒIL.

« L'auteur d'*Alonzo* raconte une anecdote comique qui s'est renouvelée de nos jours; elle nous révèle une de ces ruses de voleurs que dans leur langue les Zincalis appellent *Hokkano baro*, ou le grand tour.

« Une bande de Gitanos se trouvant campée dans les environs d'un village, une Gitana alla frapper à une maison habitée par une veuve riche, sans enfants, et encore belle. Après l'avoir saluée, et lui avoir débité des compliments, elle ajouta : Señora, j'ai conçu pour vous la plus vive affection : sachant quel bon usage vous faites de votre richesse, j'ai voulu vous révéler que vous êtes encore plus riche que vous ne le pensez. Apprenez donc que vous avez un trésor dans votre cave; mais vous aurez beaucoup de peine à vous en emparer, parce qu'il est enchanté, et qu'on ne peut le retirer que la veille de Saint-Jean. Nous voici au 18 juin : dans cinq jours sera le 23; d'ici là, ramassez quelques bijoux d'or et d'argent, avec quelques pièces de monnaie, n'importe lesquelles, pourvu que ce ne soit pas du cuivre. Préparez six cierges de cire blanche ou jaune; car, au moment opportun, je viendrai avec une de mes sœurs, et nous retirerons de votre cave assez de richesses pour vous faire vivre avec une magnificence qui excitera l'envie de tous les gens de ce bourg. L'ignorante veuve, se confiant à ces paroles, crut déjà posséder tout l'or de l'Arabie et tout l'argent du Potose.

« Au jour désigné, les deux Gitanas furent ponctuelles, et ne laissèrent pas s'impatisser longtemps la veuve crédule. — Avez-vous tout disposé? lui demandèrent-elles; le temps presse; descendons à la cave pour commencer nos conjurations. Avez-vous les cierges et les bijoux? Vous savez que l'or attire l'or, et l'argent l'argent. — Tout était prêt : les trois femmes descendirent, allumèrent les cierges et les posèrent en rang dans leurs chandeliers autour d'un vase d'argent qui contenait quelques réaux et divers bijoux en corail et en or de peu de valeur. Allons nous replacer près de l'escalier, dirent les deux Gitanas; elles allèrent s'y tenir quelque temps, joignant les mains, faisant semblant de prier, puis disant à la dame de les attendre, et redescendant, elles se mirent à parler, imitant plusieurs voix, comme s'il était entré quatre ou cinq autres personnes dans la cave : Señor San Juanito, disaient-elles, pourrions-nous retirer le trésor? — Oui, bientôt, répon-

dait une voix d'enfant ; — et la veuve étonnée espérait voir enfin tant de richesses, lorsque les Gitanas revinrent à elle ; la première lui disant : Remontons, señora ; puisque nos désirs sont sur le point d'être accomplis, apportez-nous à présent la meilleure jupe, la meilleure robe et le meilleur manteau de votre armoire ; il faut que je paraisse avec d'autres vêtements que ceux que j'ai ici. La veuve remonta avec les deux Gitanas, et alla leur chercher ce qu'elles lui demandaient. Alors les deux Gitanas se voyant libres, et ayant déjà mis en poche l'or et l'argent qui avaient servi à la conjuration, ouvrirent la porte de la rue, et se sauvèrent à toutes jambes. Quand la veuve revint, elle ne trouva plus personne, ni les Gitanas, ni le petit saint Jean, ni rien ; et ses voisins, accourus à ses cris et à ses larmes, trouvèrent fort plaisant le tour qu'on lui avait joué. »

« Le docteur Geronimo d'Alcala ne nous dit pas si les deux voleuses furent poursuivies ; mais, avec toute leur adresse, les Gitanos rendaient quelquefois un compte sévère à la justice, non-seulement quand leurs sortilèges n'étaient que des ruses de voleur, mais encore lorsque la superstition parvenait à les convaincre de maléfices proprement dits ; tel était, par exemple, le *mauvais œil*.

« Dans la langue des Gitanos, *querelar nazula* signifie *jeter le mauvais œil*, c'est-à-dire rendre quelqu'un malade par la simple influence du regard. Les enfants sont surtout exposés à cette influence perfide. Une corne de cerf est regardée comme un préservatif. On rencontre encore en Andalousie plus d'un enfant au cou duquel pend une petite corne montée en argent, et attachée à un cordon fait avec les crins d'une jument blanche. Heureusement si les Gitanos peuvent, de leur propre aveu, jeter le *mauvais œil*, ils ont aussi dans leur pharmacie le remède du mal qu'ils font : quant à moi, je n'y aurais pas grande confiance ; ce remède, à ma connaissance, étant la même poudre qu'ils administrent aux chevaux malades de la morve.

« La superstition du mauvais œil se retrouve en Italie et en Allemagne ; mais elle vient originairement d'Orient ; les rabbins en parlent dans le Thalmud. Si vous vous trouvez avec des juifs ou des mahométans, évitez de fixer trop longtemps vos regards sur leurs enfants ; ils croiraient que vous voulez leur jeter le mauvais œil. L'effet du mauvais œil est d'altérer d'abord les organes de la vision par lesquels il se communique au cerveau. On prétend aussi que le mauvais œil jeté par une femme est plus funeste que celui que vous jette un homme. Voici com-

ment cette maladie est traitée chez les juifs de Barbarie :

« Dès qu'ils se sentent frappés, ils envoient chercher le médecin le plus renommé pour cette espèce de cas. En arrivant, le docteur prend son mouchoir ou sa ceinture, fait un nœud à chaque bout, mesure trois palmes avec sa main gauche, fait un nœud à chaque mesure, et se ceint trois fois la tête de la ceinture ou du mouchoir, en prononçant *beraka* ou bénédiction : *Ben porat Josef, ben porat ali ain* (Joseph est un rameau fécond, un rameau près d'une source) ; puis il se remet à mesurer la ceinture ou le mouchoir, et s'il trouve trois palmes et demie au lieu de trois qu'il a mesurées auparavant, il pourra vous nommer la personne qui a jeté le mauvais œil. La personne étant connue, la mère, la femme ou la sœur du patient sort en prononçant à haute voix le nom du coupable ; elle ramasse un peu de terre devant la porte de sa maison et un peu encore devant celle de sa chambre à coucher ; on lui demande ensuite de sa salive le matin avant son déjeuner ; on va chercher au four sept charbons ardents qu'on éteint dans l'eau du bain des femmes. Ces quatre ingrédients, la terre, la salive, les charbons, l'eau étant malaxés dans un plat, le patient en avale trois gorgées, et le reste est enterré par quelqu'un qui fait trois pas à reculons en s'écriant : « Puisse le mauvais œil être enseveli sous terre ! » Voilà comment on procède si le coupable est connu ; mais dans le cas contraire, on prend un verre, on se tient sur la porte, et l'on force tous les passants de jeter dans ce verre un peu de salive. Le mélange avec le charbon et l'eau du bain a lieu ensuite, et l'on applique la mixtion à l'œil du patient, qui a soin de s'endormir sur le côté gauche : le lendemain matin il se réveille guéri (1).

« Peut-être cette superstition comme beaucoup d'autres est-elle fondée sur une réalité physique. J'ai observé que l'on croit surtout au mauvais œil dans les pays chauds où la lune et le soleil ont un rayonnement très-éclatant. Que dit l'Écriture, ce livre merveilleux, où l'on trouve à éclaircir tous les mystères ? « Ni le soleil ne te frappera le jour, ni la lune la nuit. » (Ps. cxxxI, 6). Que ceux qui veulent éviter le mauvais œil, au lieu de se fier aux amulettes, aux charmes et aux antidotes des Gitanos, se gardent du soleil, car il a un mauvais œil qui produit des fièvres cérébrales ; qu'ils ne dorment pas la tête découverte sous les caressants rayons de la lune, car elle a aussi un regard empoisonné qui altère la vision et frappe même de cécité.

« Les pays du Nord n'ont ni soleils trop

(1) Il y a quelque analogie entre cette manière de découvrir celui qui a jeté le *mauvais œil* et le charme de la clef dans la Bible, auquel le peuple a recours en Angleterre. Pour découvrir un voleur, on place une clef dans une Bible, au cantique de Salomon ; la Bible et la clef sont liées ensemble avec un ruban qui fait plusieurs fois le tour du volume, en passant dans l'anneau de la clef, qu'on laisse exprès sortir de la Bible ; alors le devin fait nommer par la personne volée toutes les personnes qu'elle soupçonne, pendant qu'ils tiennent tous deux ensemble la

Bible, en touchant du bout des doigts de la main droite l'anneau de la clef. Après chaque nom, le devin demande à la Bible si un tel a commis le vol, en répétant les sixième et septième versets du cantique du roi-prophète. Si la clef et la Bible tournent pendant ce temps-là, la personne nommée est considérée comme atteinte et convaincue du vol. Plus d'un innocent, à ma connaissance, a une mauvaise réputation parmi ses voisins, grâce à ce charme de la clef dans la Bible. (Note de M. Barrow.)

ardents ni lunes trop brillantes; mais ils ont des marais et des brouillards fétides aussi funestes à l'homme qu'aux animaux. L'*Elf-shot* des bergers d'Angleterre, l'*Elle-Skiöd* des Allemands n'a pas d'autre origine, quoique la superstition accuse les fées et les lutins de ces maladies qui vous frappent comme un coup de foudre. »

ZITON. Pendant les noces de Venceslas, fils de l'empereur Charles IV, avec la princesse Sophie de Bavière, le beau-père, qui savait que son gendre prenait plaisir à des spectacles ridicules et à des enchantements, fit amener de Prague une charretée de magiciens. Le magicien de Venceslas, nommé Ziton, se présente pour faire assaut avec eux. Ayant la bouche fendue de part et d'autre jusqu'aux oreilles, il l'ouvre et dévore tout d'un coup le bouffon du duc de Bavière, avec tous ses habits, excepté ses souliers qui étaient sales, et qu'il cracha loin de lui. Ensuite, ne pouvant digérer une telle viande, il va se décharger dans une grande cuve pleine d'eau, rend son homme par le bas, et défie ses rivaux de l'imiter.

Nos vieilles chroniques et nos contes de fées offrent encore des traits semblables. Ce même Ziton changeait quelquefois, dans des festins, les mains des conviés en pieds de bœuf, afin qu'ils ne pussent rien toucher des mets qu'on leur servait, de sorte qu'il avait loisir de prendre pour lui la meilleure part. Voyant un jour des gens à des fenêtres attentifs à regarder un spectacle qui excitait leur curiosité, il leur fit venir au front de larges cornes de cerf, pour les empêcher de se retirer de ces fenêtres quand ils le voudraient.

ZIZIS. C'est le nom que donnent les Juifs modernes à leurs phylactères.

ZQAPHITÉ. Voy. MONSTRES.

ZODIAQUE. Les douze signes du zodiaque ont une influence diverse sur les horoscopes. Voy. HOROSCOPES et ASTROLOGIE.

Les influences du firmament se trouvaient très-favorables, disent les astrologues, à la naissance de Louis XIV, nous en avons le système généalogique dans l'une des médailles qui composent l'histoire de son heureux règne; l'Académie royale des inscriptions y a marqué (sans rien donner aux incertitudes de l'astrologie) la position précise des planètes au moment où Dieu accorda à la France ce monarque que ses grandes actions ont rendu si justement célèbre.

On voit autour de cette curieuse médaille les douze signes du zodiaque formant les douze maisons de ce système; les sept planètes y paraissent dans les positions qu'elles occupaient alors; le soleil occupe le milieu du ciel; Mars, seigneur de l'ascendant, se trouve en réception avec Jupiter, le protecteur de la vie, et ce qu'on nomme la fortune majeure. Saturne, qui est hostile, se voit là placé dans les dignités (en argot d'astrologue), ce qui le rend moins maéfique; la lune est en conjonction avec Vénus, et Mercure, dans son domicile de prédilection, à dix degrés du soleil, hors de combustion,

éclairé par ses rayons, ce qui donne une supériorité de génie dans les plus difficiles et les plus importantes entreprises; son carré avec Mars n'est pas capable de l'abaisser.

La naissance du roi était figurée dans le milieu de la médaille par un soleil levant, et le roi est placé dans le char de l'astre, avec cette légende : *Ortus solis gallici*; le lever du soleil de la France. L'exergue contient ces autres paroles : *Septembris quinto, minutis 38, ante meridiem, 1638.*

Ajoutons ici une remarque curieuse, c'est que les objets sur lesquels les augures exerçaient leur science se réduisaient à douze chefs, en l'honneur des douze signes du zodiaque : 1° l'entrée dans une maison des animaux domestiques ou sauvages; 2° la rencontre subite de quelque animal sur le chemin; 3° la foudre, l'incendie d'une maison ou de quelque autre objet; 4° un rat qui rongait des meubles, un loup qui emportait une brebis, un renard qui mangeait une poule, et tout événement de cette espèce; 5° un bruit qu'on entendait dans la maison, et que l'on croyait produit par quelque esprit follet; 6° un oiseau qui tombait sur le chemin et se laissait prendre, un hibou qui chantait, une corneille qui criait, toutes circonstances qui étaient du ressort de l'augure; 7° un chat qui, contre la coutume, entrait dans la chambre par un trou; dans ce cas, il était pris pour un mauvais génie, ainsi que tout autre animal qui se présentait de la même manière; 8° une chandelle ou un flambeau qui s'éteignait de lui-même, ce que l'on croyait un fait de quelque démon; 9° le feu qui pétillait; les anciens croyaient là entendre parler Vulcain; 10° le feu qui étincelait extraordinairement; 11° le feu qui bondissait d'une manière singulière; les anciens s'imaginaient que les lares l'agitaient; 12° enfin, une tristesse subite et tout événement fâcheux que l'on apprenait contre toute attente.

Et maintenant dans ce livre, où nous démasquons toutes les erreurs, autant que le permettent nos humbles lumières, ne dirons-nous rien des querelles singulières qui se sont élevées à propos du zodiaque de Denderah et de quelques autres zodiaques égyptiens? Les philosophes, qui ont enfanté tous les égarements de l'esprit humain, comme il ne serait pas difficile de le démontrer, ont reçu de nos jours bien des échecs; ils en recevront encore, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent, si c'est possible, dans les conditions de leur pauvre orgueil, qu'on ne trouve guère la vérité hors des enseignements de l'Eglise. Les luttes contre le Pentateuque n'ont laissé dans ses adversaires que des vaincus. Les plus fiers combattants étaient deux astronomes, gens dont la science est moins fixée peut-être que le magnétisme, aux bases si incertaines. Ces astronomes, Bailly et Dupuis, comme les Titans qui s'étaient promis d'escalader le ciel, ont entassé paradoxes sur systèmes, conjectures sur présomptions, suppositions sur bévues, inductions sur fantômes, aberrations sur mauvais vouloirs.

pour asseoir un piédestal à une antiquité du monde qui pût contredire les livres divins.

Bailly crut démontrer que le zodiaque de Denderah était antérieur au déluge; Dupuis, plus acharné, car ce n'était là ni la hardiesse ni l'intérêt de la science, Dupuis s'épuisa en longues veilles, en travaux ardu, qui lui ont coûté assurément bien des sueurs, pour établir que le zodiaque égyptien était antérieur de treize mille ans à Jésus-Christ. Pauvre homme qui se frottait les mains d'un tel triomphe!

Mais les savants sérieux sont venus bientôt, les savants sans passion, les savants qui recherchent la vérité. Les Visconti, les Testa, les Champollion, les Letronne ont ramené la question aux faits réels; ils ont prouvé de la manière la plus incontestable que les Egyptiens ni les Indiens n'avaient pas inventé le zodiaque, qu'ils l'avaient reçu des Grecs; que le zodiaque de Denderah était un ouvrage du règne de Néron, et que les interprétations astronomiques au moyen desquelles Dupuis, dans le fatras indigeste et infâme qu'il a intitulé : *Origine de tous les cultes*, a voulu démolir nos dogmes, n'ont pas le moins du monde l'antiquité qu'il leur prête, n'ayant été imaginées que par Macrobe et ses contemporains, lorsque le paganisme, honteux devant les premiers chrétiens de sa grossière théogonie, chercha à la colorer de ce vernis pour en rougir un peu moins (1).

ZOROASTRE, le premier et le plus ancien des magiciens. Sextus Sinensis reconnaît deux enchanteurs de ce nom; l'un roi de Perse et auteur de la magie naturelle; l'autre, roi des Bactriens, et inventeur de la magie noire ou diabolique. Justin dit que Zoroastre régnait dans la Bactriane longtemps avant la guerre de Troie; qu'il fut le premier magicien, et qu'il infecta le genre humain des erreurs de la magie.

Voici, dit Voltaire, ce que l'Anglais Hyde rapporte sur Zoroastre, d'après un historien arabe :

« Le prophète Zoroastre étant venu du paradis prêcher sa religion chez le roi de Perse Gustaph, le roi dit au prophète : — Donnez-moi un signe. Aussitôt le prophète fit croître devant la porte du palais un cèdre si gros et si haut, que nulle corde ne pouvait ni l'entourer ni atteindre sa cime. Il mit au haut du cèdre un beau cabinet où nul homme ne pouvait monter. Frappé de ce miracle, Gustaph crut à Zoroastre. Quatre mages ou quatre sages (c'est la même chose), gens jaloux et méchants, empruntèrent du portier royal la clef de la chambre du prophète pendant son absence, et jetèrent parmi ses livres des os de chiens et de chats, des ongles et des cheveux de morts, toutes drogues avec lesquelles les magiciens ont opéré de tout temps. Puis ils allèrent accuser le prophète d'être un sorcier et un empoisonneur. Le roi se fit ouvrir la chambre par son

portier. On y trouva les maléfices, et voilà Zoroastre condamné à être pendu.

« Comme on allait pendre Zoroastre, le plus beau cheval du roi tombe malade; ses quatre jambes rentrent dans son corps, tellement qu'on ne les voit plus. Zoroastre l'apprend; il promet qu'il guérira le cheval, pourvu qu'on ne le pendre pas. L'accord était fait : il fait sortir une jambe du ventre, et lui dit : — Sire, je ne vous rendrai pas la seconde jambe que vous n'ayez embrassé ma religion.

« — Soit, dit le monarque. Le prophète, après avoir fait paraître la seconde jambe, voulut que les fils du roi se fissent zoroastriens; et les autres jambes firent des prosélytes de toute la cour. On pendit les quatre malins sages au lieu du prophète, et toute la Perse reçut sa foi.

« Bundari, historien arabe, conte que Zoroastre était juif, et qu'il avait été valet de Jérémie; qu'il mentit à son maître; que Jérémie, pour le punir, lui donna la lèpre; que le valet, pour se décrasser, alla prêcher une nouvelle religion en Perse et fit adorer le soleil.

« Le voyageur français qui a écrit la vie de Zoroastre, après avoir observé que son enfance ne pouvait manquer d'être miraculeuse, dit qu'il se mit à rire dès qu'il fut né, du moins à ce que disent Plin et Solin. Il y avait alors un grand nombre de magiciens très-puissants; ils savaient qu'un jour Zoroastre en saurait plus qu'eux et qu'il triompherait de leur magie. Le prince des magiciens fit amener l'enfant et voulut le couper en deux; mais sa main se sécha sur-le-champ. On le jeta dans le feu, qui se convertit pour lui en bain d'eau rose. On voulut le faire briser sous les pieds des taureaux sauvages, mais un taureau plus puissant prit sa défense. On le jeta parmi les loups; ces loups allèrent incontinent chercher deux brebis qui lui donnèrent à téter toute la nuit. Enfin il fut rendu à sa mère, Dogdo, ou Dodo, ou Dodu. » Béroze prétend que Zoroastre n'est autre que Cham, fils de Noé. Les cabalistes ont de Zoroastre une opinion toute différente; mais, si les démonomanes le confondent avec Cham, les cabalistes le confondent avec Japhet. Ainsi, les uns et les autres s'accordent à le faire fils de Noé. « Zoroastre, autrement nommé Japhet, dit le comte de Gabalis, était fils de Vesta, femme de Noé. Il vécut douze cents ans, le plus sage monarque du monde; après quoi il fut enlevé. Cette Vesta, étant morte, fut le génie tutélaire de Rome; et le feu sacré, que des vierges conservaient avec tant de soin sur un autel, brûlait en son honneur. Outre Zoroastre, il naquit d'elle une fille d'une rare beauté et d'une grande sagesse, la divine Egérie, de qui Numa Pompilius reçut toutes ses lois. Ce fut elle qui engagea Numa à bâtir un temple en l'honneur de Vesta, sa mère. Les livres secrets de l'an-

(1) Voyez M. Letronne, sur l'origine grecque des prétendus zodiaques égyptiens. Voyez aussi la brochure de M. Testa sur les zodiaques

cienne cabale nous apprennent qu'elle fut conçue dans l'espace de temps que Noé passa sur les flots, réfugié dans l'arche cabalistique. »

ZOUBDADEYER. En l'an 408, le roi de Perse Cabadès apprit, dit Théophanes, qu'il y'avait aux frontières de ses Etats un vieux château appelé Zoubdader, plein de richesses gardées par des démons. Il résolut de s'en emparer, mais les magiciens juifs qu'il employa pour mettre en fuite les bandes infernales n'y réussirent pas. Un évêque chrétien put seul dissiper les prestiges du château ensorcelé.

ZOUREG, serpent mystérieux, long d'un

pied, que les Arabes disent habiter le désert, où il est doué d'une puissance qui lui permet, dans ses courses, de traverser sans se détourner les plus rudes obstacles, un rocher, un mur, un arbre, un homme. L'homme que le zoureg traverse en passant meurt aussitôt. On ne peut tuer ce petit serpent qu'en lui coupant la tête pendant qu'il dort.

ZOZO, démon qui, accompagné de Mimi et de Crapoulet, posséda, en 1816, une jeune fille du bourg de Teilly en Picardie. *Voy. Possédés.*

ZUNDEL, capitaine des Bohémiens. *Voy. ce mot.*

APPENDICES

AU DICTIONNAIRE

DES SCIENCES OCCULTES.

TRAITE HISTORIQUE

DES DIEUX ET DES DÉMONS DU PAGANISME,

EN FORME DE LETTRES,

Avec quelques remarques critiques sur le système de M. BEKKER (1).

PAR BENJAMIN BINET.

PRÉFACE.

Quoique ce petit ouvrage que l'on donne au public paraisse un peu tard, à le considérer comme une critique des principes de M. Bekker, il vient assez à temps, à le regarder comme une explication historique de la doctrine des dieux et des démons du paganisme.

En effet, l'on ne s'y est pas tant proposé d'y réfuter cet auteur, que d'y donner une idée générale des sentiments des païens à cet égard. Et si l'on s'écarte de cette discussion historique pour combattre l'erreur, ce n'est que par rapport aux matières que l'on traite, afin de lever toutes les difficultés que l'on y pourrait faire naître.

Il n'y a peut-être point de sujet qui ait été traité plus diversement que celui-ci ; parce qu'il n'y en a peut-être point que l'on ait médité avec moins d'attention.

(1) Voyez au Dictionnaire l'article BEKKER (Baltasar), où se trouve exposé sommairement le système de ce ministre de l'église Evangélique, système qui a donné lieu au *Traité historique* que nous reproduisons ici d'après l'édition publiée à Delft, en 1696. Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir corrigé une foule de locutions surannées et de fautes d'impression qui fourmillaient presque à chaque page de cette

édition, la seule qui existât avant la nôtre. Nous avons aussi retranché en partie deux passages, l'un au milieu, l'autre à la fin de cet opuscule, dans lesquels notre auteur protestant, en répondant à la critique assez peu sérieuse de son antagoniste, se livre lui-même à des récriminations et à des plaisanteries de mauvais goût contre les prétendues superstitions de la sainte Eglise romaine. (*Edit.*)

On ne va pas puiser dans les écrits des païens leur véritable sentiment ; mais on les fait parler selon ses préjugés. On donne aux dieux et aux démons du paganisme la forme que l'on juge la plus propre, pour préoccuper favorablement un lecteur qui s'en rapporte assez souvent à la bonne foi de son auteur.

On a donc cru qu'il était nécessaire d'éclaircir cette matière, et que pour cet effet il fallait consulter les auteurs païens, et ne rien avancer que sur leurs témoignages formels. Si l'on a aussi extrait quelques passages des Pères de l'Eglise, c'est que, bien loin qu'ils puissent être suspects, on les a trouvés tout à fait convaincants.

Il y a encore une autre raison pourquoi l'on a cru être obligé de rendre ces dissertations publiques, c'est que presque tous ceux qui ont écrit en notre langue sur les démons

du paganisme, en ayant abusé pour établir leurs hétérodoxies, l'on s'est fait comme un devoir de leur opposer ce petit récit historique, qui est un genre d'écrire qui demande plus que tous les autres la candeur et la bonne foi.

Après y avoir expliqué les sentiments païens, l'on vient à rechercher la source d'où ils ont pu tirer le fond de toutes ces opinions fabuleuses, tant de leurs dieux que de leurs démons, et on le trouve en substance dans l'Ancien Testament, d'où ils ont emprunté diverses vérités, pour servir de matière à leur mythologie.

C'est par là que l'on entre dans l'examen du système de M. Bekker. L'on s'y attache uniquement à l'argument que l'on emprunte de l'existence des démons révélée dans l'Ancien Testament, et avouée de tous les peuples, pour établir leurs opérations. Et en suivant cette voie on résout les difficultés de M. Bekker.

Dans cet examen l'on paraît, par rapport aux oracles et aux faits particuliers que notre auteur allègue des opérations des démons, d'une libéralité que l'on n'approuverait peut-être pas, si l'on n'observait que l'on n'est prodigue qu'afin de resserrer plus étroitement M. Bekker ; à peu près, comme un soldat qui, sur le point de combattre, se débarrasse de son bagage. S'il vainc, il le retrouvera au double.

On croit encore être obligé d'avertir que l'on se doit donner bien de garde de prendre pour accordées des choses dont on ne dit rien, ou que l'on passe légèrement. Quand un critique a mis son auteur aux mains avec lui-même, il peut après cela le quitter de bonne grâce.

On ne manquerait pas encore de se répandre en observations sur ce qu'il semble que l'on impose à M. Bekker de certaines choses, particulièrement sur les dieux du paganisme, directement opposées à ses principes. Mais l'on prie d'observer que l'on ne fait que suivre cet auteur, qui a eu le malheur d'écrire presque partout contre ses propres principes.

Au reste l'on n'est nullement théologien dans ce traité, et si l'on y entremêle quelques passages de l'Écriture sainte, ce n'est qu'en passant et par rapport à d'autres matières.

La raison pourquoi l'on en a usé de cette manière, c'est que cette vérité des opérations du diable est si clairement enseignée dans la parole de Dieu, que les explications que l'on donnerait de ces passages ne sauraient être plus évidentes.

Cependant, quoique l'on se soit borné à examiner la doctrine des païens, et à y faire quelques observations critiques qui ne sont point du ressort des théologiens, l'on a soumis cette *Histoire* à l'examen de quelques personnes d'une probité exemplaire et d'une capacité consommée, aux conseils de qui l'on défère en toutes choses avec un profond respect. Il peut échapper aux mieux intentionnés quelques expressions que l'on

pourrait critiquer ; et c'est ce que l'on a tâché d'éviter autant qu'il a été possible.

PREMIÈRE LETTRE.

SOMMAIRE. — *Remarques générales sur le système de M. Bekker, et particulièrement sur ce qu'il nous impute de faire du diable un dieu. Plan de l'ouvrage.*

Monsieur,

J'ai différé exprès jusqu'ici à vous entretenir du système de M. Bekker, parce que j'ai cru qu'il fallait attendre que le temps remit les esprits dans leur assiette naturelle, et les disposât à examiner les choses sans passion. Ce n'est pas que je veuille dire que cet ouvrage ait pu éblouir des yeux aussi pénétrants que les vôtres ; car vous n'êtes pas homme à vous laisser si facilement surprendre. Mais il y en a d'autres qui, admettant sans examen tout ce qui porte le caractère de nouveauté, s'y abandonnent aveuglément. Vouloir ramener ces gens-là dans les premiers mouvements de leur passion, ce serait les irriter et s'exposer à leur mauvaise humeur. Il a donc été bon de leur donner le temps de se reconnaître, et de jeter pour ainsi dire leur premier feu, avant que d'entreprendre de les désabuser.

Nier les opérations des démons sur la terre, est une proposition qui frappe l'esprit ; on se sent un penchant naturel à examiner ces sortes d'ouvrages. Les beaux esprits, qui veulent se singulariser en toutes choses, ne manquent pas de se faire un mérite de leur incrédulité à cet égard ; et le vulgaire ne demande pas mieux qu'on le délivre de ces objets de terreur. Ses vues étant extrêmement bornées, il s'imagine que l'on ne peut bannir les démons du monde sans détruire leur existence. Jugez, après cela, s'il s'endort dans le vice par l'espérance de l'impunité. S'il n'y a point de diables, il n'y a point aussi de peines à craindre : *Facilis descensus Averni*.

On ne peut donc pas nier que la matière que l'auteur traite n'excite la curiosité, et que son sentiment ne trouve dans les esprits de favorables préventions ; mais il faut aussi avouer qu'après ces premiers mouvements, l'on ne manque pas de revenir à soi-même ; le torrent étant passé, l'on examine sérieusement pourquoi l'on s'y est abandonné : et si un auteur n'a pas appuyé son sentiment sur de solides arguments, il a le malheur de se voir abandonné. C'est ce qui est arrivé à M. Bekker : l'on a été d'abord tout de feu pour ses deux premiers livres ; mais l'on est devenu tout de glace pour ses deux derniers ; et ses plus ardents sectateurs commencent à l'abandonner.

Pour moi, j'ai lu son ouvrage plutôt pour vous obéir que pour me satisfaire : j'y ai trouvé ce que j'avais ouï dire tant de fois, beaucoup de zèle et de hardiesse à avancer des nouveautés, mais nulle preuve pour les soutenir ; et si vous ne vous laissez pas surprendre par un certain air de triomphe dont il anime ses expressions, vous courez risque de demeurer toujours enchanté ; particulièrement si vous niez certains principes.

qu'il y pose sans preuve, tout l'ouvrage tombera de lui-même.

Cependant la doctrine qu'il réfute n'est pas du nombre de ces choses dont la seule proposition porte sa réfutation. Elle est vénérable par son antiquité, universelle par sa créance, soutenue de preuves au moins assez spécieuses ; car le sentiment que le monde a du diable a assez de vraisemblance (Liv. 1, p. 5). Il devait donc fonder son système sur de bons arguments tirés de l'Ecriture et de la raison. C'est la maxime de tous les auteurs, et particulièrement de ceux qui avancent des nouveautés. Un homme judicieux ne se contente pas de lire un auteur qui s'évapore en des spéculations creuses, pour savoir ce que la chose n'est pas. On veut savoir ce qu'elle est positivement en elle-même, se repaître de quelque chose de solide, qui établisse dans l'esprit une pleine certitude.

Mais il est surtout indubitable que, quand il s'agit de donner des expositions nouvelles à l'Ecriture sainte, on ne le doit faire qu'après les avoir appuyées de preuves incontestables, puisées dans la révélation même. On ne saurait assez se précautionner à cet égard. Ce sont des limites sacrées que l'on ne doit toucher qu'avec une profonde vénération ; et lorsque l'on s'émancipe jusque-là, on doit au moins le faire sérieusement, et ne point égayer les explications que l'on en donne de certains traits plaisants qui, quoique du goût du vulgaire, sont extrêmement fades à des âmes pieuses et à des esprits solides, qui cherchent des preuves sérieuses et convaincantes.

De là vient que l'auteur, ayant posé sans raison certains principes qui sont l'état de la question, ne réussit pas mieux dans les explications qu'il donne aux textes sacrés. En voici une preuve, entre une infinité d'autres que nous pourrions alléguer. Par exemple, qu'y a-t-il de plus simple que l'histoire de la séduction d'Eve par le serpent, que nous lisons au chap. iii du livre de la Genèse ? Si vous y rapportez les passages du Nouveau Testament qui y ont un rapport nécessaire, il paraît que ce fut le diable qui se servit du serpent pour séduire la femme. Tous les docteurs juifs ont reconnu cette vérité, et la simplicité de l'histoire ne nous permet pas de l'expliquer autrement. Cependant l'auteur y fait naître un si grand nombre de difficultés, que l'on ne sait ce que le Saint-Esprit a voulu dire. *Le serpent dit à la femme*, c'est-à-dire, selon lui, que le serpent ne dit rien. Et la raison en est, qu'il n'avait pas les organes nécessaires pour former une voix humaine. Ce ne pouvait être encore le diable qui se serait servi du serpent comme d'un organe pour parler ; car, outre que l'on ne saurait concevoir comment un esprit peut agir sur un corps, il y aurait toujours la même difficulté, à savoir comment le diable aurait pu s'exprimer d'une manière intelligible, puisque le serpent dont il se serait servi n'aurait pas eu les facultés requises pour parler. Après cette belle dissertation, il laisse son lecteur dans un labyrinthe de

difficultés, sans lui donner le moindre secours pour en sortir, et le met dans la nécessité de dire : *Elias veniet*. Ce ne fut ni le serpent ni le diable qui parlèrent séparément ou conjointement ; on ne peut pas dire que ce fut Dieu, ou un ange, ou Adam, ou Eve ; qui était-ce donc ?

Je ne dirai pas qu'il y a du mystère caché sous l'odieuse exagération de ces difficultés, mais je remarquerai que cette preuve, que le diable n'a pu parler par le serpent, parce qu'un esprit ne peut agir naturellement sur un corps, et que le serpent n'a pas les organes requis, est une chose qui, quoique vraie dans la philosophie, est entièrement fautive par rapport à Dieu, qui peut aussi bien faire agir le diable sur un serpent, que l'âme sur le corps humain, et le faire parler avec la même facilité que l'âme de Balaam ; et ainsi, dire que cela ne se peut naturellement, c'est ne rien dire, puisqu'il s'agit là d'une chose surnaturelle. Il fallait donc avoir prouvé que ces sortes d'opérations répugnent non-seulement aux propriétés naturelles du corps et de l'âme, mais aussi à la volonté de Dieu. C'est cependant sur cette fautive supposition que roulent toutes les nouveautés de M. Bekker ; et si je voulais vous en faire l'énumération, il faudrait copier une grande partie de son ouvrage.

Mais ce n'est pas mon dessein d'insister sur ces remarques générales, ni d'examiner si l'auteur croit à l'existence des anges et des démons. Il ne donne que trop de soupçons de douter de son orthodoxie sur cette doctrine : ce ne sont que difficultés lorsqu'il s'agit de ces esprits, et à peine trouverez-vous un passage dans l'Ecriture sainte qui en parle ; tout y est mystérieux et allégorique. Les noms propres d'anges, de diables, de démons, etc., ne sont pour lui que des hommes envoyés, des calomniateurs, de mauvaises pensées, ou tout au plus de purs symboles, pour nous donner quelque idée métaphorique de la majesté de Dieu. Lisez, Monsieur, avec attention son second livre, depuis le chapitre ix^e jusqu'au xx^e inclusivement, et vous n'y trouverez que trop de raisons pour justifier mon accusation.

Je ne dirai rien non plus des divers motifs qui peuvent l'avoir poussé à publier son système en langue vulgaire, ni de sa capacité sur cette matière, ni de l'ordre qu'il y a observé, ni de son style, parce que je dois respecter l'âge de M. Bekker, et que la charité chrétienne ne me permet pas de m'attacher au personnel. Ce sont seulement les erreurs que je combattrai.

M. Bekker me pardonnera cependant si je me plains des imputations odieuses dont il charge notre doctrine. La chose est trop importante et trop souvent répétée dans ses livres, pour n'en rien dire. Permettez-moi donc, Monsieur, de justifier notre créance. Voici son accusation : *C'est maintenant un point de piété, que l'on craigne véritablement Dieu, et que l'on craigne aussi le diable ; si cela n'est pas, on passe pour un athée, c'est-à-dire pour un homme qui ne croit point de*

Dieu, parce qu'il ne peut pas croire qu'il y en ait deux, l'un bon et l'autre mauvais ; mais je crois, ajoute-t-il, qu'on peut les appeler à bon droit dithéistes, ou qu'ils croient deux dieux (Préf. du liv. 1). Comme ce passage noircit extrêmement notre créance, je l'ai traduit mot à mot du texte, parce que le traducteur l'a corrompu par ses adoucissements ordinaires.

Cette accusation que M. Bekker nous intente de faire du diable un dieu tout-puissant, fait horreur ; c'est cependant le fondement sur lequel il pose tout son ouvrage ; c'est l'idole qu'il veut abattre ; c'est en quoi consiste la force de ses preuves : à peinelirez-vous un chapitre, que vous n'y trouviez cette imputation.

Si cela est, notre doctrine et notre culte se contredisent évidemment. Si le diable peut connaître immédiatement le cœur de l'homme, prédire l'avenir, faire de vrais miracles, s'il a une puissance indépendante, il est certain qu'il doit être l'objet de notre culte religieux. Toutes ces choses ne peuvent être attribuées qu'à l'Être souverain, et par conséquent il faudra que notre culte réponde à notre doctrine par la plus abominable de toutes les idolâtries. C'est cependant l'absurdité qui résultera de la doctrine que l'auteur nous impute.

Aussi voyons-nous qu'il pousse extraordinairement son accusation. Dieu, selon nous, n'a rien fait dans la nature qui puisse être comparé aux œuvres que nous attribuons à ce malheureux esprit. S'il arrive quelque grand événement, nous disons tout aussitôt que le diable en est la cause ; nous dépouillons Dieu de la gloire qui lui appartient, pour en revêtir la plus impure de toutes les créatures. Enfin, quand nous exclurons la Providence du gouvernement de l'univers, on ne pourrait pas déclamer contre nous avec plus d'emportement et de malignité.

Mais qui a jamais cru parmi nous que le diable soit, à proprement parler, l'auteur absolu de toutes les œuvres que l'on veut que nous lui attribuons ? Quel théologien l'a jamais considéré comme une cause première et indépendante ?

Ne dites point que l'on emploie des expressions assez fortes pour donner lieu aux imputations de M. Bekker, que nous donnons au diable trop d'autorité. N'est-ce pas le lieu commun de nos prédicateurs pour intimider les vicieux ? Nos théologiens n'exagèrent-ils pas tellement son pouvoir, qu'ils nous le font concevoir comme un dieu ? Il est la cause et le directeur des orages et des tempêtes ; c'est lui qui allume les guerres, qui cause la famine et la mortalité ; il entre dans les conseils, il y préside ; il suggère aux hommes de mauvaises pensées ; enfin, son empire est si vaste et si absolu, qu'il exclut le Créateur. Cela paraît surprenant ; mais c'est cependant là précisément l'idée que donnent les expressions de nos plus célèbres docteurs.

Tout cela est vrai en un sens. Ce fut *Satan* qui entra en Judas surnommé *Ischariote* (Luc. xxii, 3) ; c'est ce prince de la puissance de l'air, qui est l'esprit qui opère dans les en-

fants de rébellion (Eph. ii, 2) ; ce fut lui qui infligea à Job des plaies en ses biens et en sa personne ; c'est lui qui, ayant été meurtrier dès le commencement, rôde autour de nous comme un lion rugissant, cherchant à nous dévorer (Joan. viii, 44 ; I Petr. v, 8) ; enfin, il est le dieu de ce monde, qui a aveuglé les entendements des incrédules, afin que la lumière de l'Evangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne leur resplendît pas (II Cor. iv, 4). Ce sont les propres termes de l'Ecriture. Je n'entreprends pas d'examiner quel est ce *Satan*, ce prince de la puissance de l'air ; ce meurtrier, ce lion, ce dieu de ce siècle. Mais de quelque manière que l'on explique ces passages, il est toujours constant que nous parlons avec l'Ecriture, et que s'il y a quelque chose d'outré qui ne s'accommode pas avec les conceptions de l'auteur, nous ne nous servons que des expressions que le Saint-Esprit a consacrées ; et ainsi toutes les objections de M. Bekker s'attachent à Dieu même, qui nous a prescrit la manière de nous exprimer à cet égard. Voilà pour ce qui concerne les termes. Venons maintenant à la chose.

Vous avez trop de pénétration pour tomber dans l'erreur des manichéens. Il y a longtemps que l'on a remarqué qu'ils ont grossièrement abusé de ces passages qui, au fond, ne donnent au diable qu'un pouvoir subalterne et une autorité de dépendance, Dieu demeurant toujours revêtu de ses prérogatives infinies.

Bien loin donc de mettre le diable sur le trône de la Divinité, nous le concevons comme un esclave qui n'agit que par la permission de son maître ; bien loin de lui donner une puissance illimitée, nous la renfermons dans les bornes que Dieu lui a prescrites. C'est une cause subalterne qui emprunte toute sa force et sa vertu de la première cause.

Fort bien. Mais pourquoi donc ne conçoit-on pas Dieu l'auteur de toutes ces œuvres, puisqu'il en est la première cause, plutôt que le diable qui n'en est que le ministre ? Pourquoi ne dit-on pas plutôt que c'est Dieu qui punit, que c'est lui qui envoie les tempêtes, qui afflige les hommes de guerres, de famine, de mortalité ; que c'est lui seul qui sonde les reins et endurecit les cœurs, qui aveugle les yeux de l'entendement, qui donne l'esprit d'erreur ? Pourquoi faire intervenir le diable dans toutes ces choses ?

Permettez-moi, Monsieur, de vous demander aussi pourquoi on dit que l'homme se meut, qu'il parle, qu'il mange, qu'il boit. C'est parler fort improprement : il n'est qu'une cause seconde, qui n'agit qu'autant que Dieu lui influe la vertu nécessaire pour agir. Car il est dans une si grande impuissance de produire de lui-même la moindre opération, qu'il faut que Dieu le prévienne, le meuve et concoure dans toutes ses actions. L'homme n'est donc qu'une cause seconde, qui, étant considérée dans son néant, ne peut rien d'elle-même. Vous prétendez être bien fondé à soutenir que l'on a tort

d'attribuer au diable les œuvres qu'on lui attribue, parce qu'il n'est qu'un instrument qui emprunte de Dieu toute son action ; et moi je crois avoir raison de dire que l'on se trompe d'attribuer à l'homme toutes ces opérations, puisque de lui-même il ne peut rien. Ce ne sera donc plus l'homme qui se remuera, qui parlera, qui mangera, qui boira, mais Dieu même ; de la même manière que ce n'est pas le diable qui produit les œuvres dont nous avons parlé, mais Dieu. C'est se précipiter dans une étrange conséquence ; mais on ne saurait l'éviter, puisqu'elle coule nécessairement du même principe ; car le diable et l'homme sont, par rapport à Dieu en ce cas, une seule et même chose, dans une égale impuissance, dans une entière dépendance. Si l'on veut presser ce principe, on en tirera des conséquences monstrueuses.

Il est donc évident que l'action doit être proprement attribuée à l'agent, particulièrement quand l'agent est une substance intelligente, comme est le diable. On n'en exclut pas la première cause ; au contraire on la suppose, on considère son influence comme absolument nécessaire. Mais cela n'empêche pas que la créature ne soit celle qui agisse, et qu'elle ne reçoive sa dénomination de l'action qu'elle produit.

On objectera sans doute que cette comparaison du diable avec l'homme n'est pas juste. Il s'agit de savoir si l'un est l'auteur de ces hautes et sublimes opérations qu'on lui attribue ; au lieu que l'on ne considère dans l'autre que des actions propres et naturelles. Mais cette différence, quoique réelle entre ces deux créatures, n'est qu'une pure illusion par rapport à Dieu, et c'est en cela proprement que consiste l'état de la question. L'une, dans l'idée de son néant, n'a pas plus de disposition à se mouvoir, que l'autre à agir sur des sujets étrangers, puisque toute leur vertu dérive également de Dieu. La cause de ce préjugé consiste en ce que nous n'avons pas une idée assez claire du néant et de la dépendance de la créature, et que nos conceptions touchant la première cause ne répondent pas toujours au pouvoir et à l'autorité sans bornes qu'elle exerce sur les causes secondes.

L'application de cette remarque semble assez naturelle. Que l'on exagère tant que l'on voudra la puissance du diable, que l'on prenne plaisir à outrer les expressions de nos théologiens ; nous le considérerons toujours comme un instrument en la main de Dieu, comme une verge de fureur qui ne frappe que lorsqu'il la laisse tomber sur ceux qu'il veut visiter. Enfin, que l'on tâche de rendre notre doctrine odieuse par des imputations malignes, il sera toujours aisé de les dissiper, pour peu que l'on s'attache à la considération de la créature qui, quelque noble qu'elle soit, emprunte toutes ses opérations de son créateur. Nous n'avons garde de croire que l'intention du Saint-Esprit ait été de nous faire concevoir, par les passages que nous avons allégués, le diable comme un agent indépendant. Non, Monsieur, il

faut s'élever plus haut et remonter jusqu'à Dieu. On doit cependant se servir de ses expressions, et parce qu'elles sont consacrées, et parce qu'effectivement le démon étant un agent raisonnable dont il se sert, il faut lui attribuer l'action qu'il produit, et bien particulièrement le vice qui la souille.

Souffrez encore, Monsieur, pour éclaircir cette matière, que je vous demande quelle vertu avait Moïse ou Aaron et sa verge pour faire tant de miracles, pour infliger tant de plaies à Pharaon et à son peuple ? Vous me répondrez apparemment qu'il y aurait de l'absurdité à croire qu'une simple verge ait pu produire d'elle-même tant de miracles en la main d'un homme ; que l'un ne fut que le ministre, et l'autre un signe visible que Dieu accompagna d'une vertu toute céleste. Que ne diriez-vous point d'un homme qui voudrait nous imputer de croire que Moïse, Aaron et sa verge étaient la seule cause de tous ces miracles, s'il s'étendait à écrire de gros volumes, à faire de grandes réflexions afin de colorer cette absurdité ? Et cependant l'Ecriture sainte dit qu'Aaron, *ayant étendu sa main avec sa verge sur les fleuves, les rivières et les étangs, fit monter des grenouilles sur la terre d'Egypte*, etc. (*Exod. viii, 5*) ; et on le dit avec raison, parce que Aaron était le ministre, et sa verge le symbole que Dieu employa.

Voilà justement où nous en sommes avec M. Bekker. Il nous impute partout de croire que le diable est la première cause de toutes les œuvres que l'Ecriture lui attribue. On a beau répondre qu'excepté celles qui répugnent à la sainteté de Dieu, dont la souillure ne peut rejaillir sur cet Etre parfait, elles lui sont attribuées de la même manière que les plaies d'Egypte sont rapportées à Aaron et à sa verge ; expliquer nos sentiments, répéter que le diable n'est qu'une cause seconde sans aucune vertu propre, qui ne peut pas même entrer dans des pour-ceaux sans permission, on continue à nous faire dire des choses auxquelles nous n'avons jamais pensé.

Remarquez, s'il vous plaît, Monsieur, que quand nous concevons le diable comme une verge de fureur sans aucune vertu propre, ce n'est que par rapport à Dieu, la première cause qui prévient, détermine, accompagne, fléchit la créature, quelque excellente qu'elle soit. Mais il est constant que si vous le comparez avec l'homme, vous y trouverez plus d'excellence dans sa nature, de lumière dans ses connaissances ; de pénétration dans ses vues, de facilité et de puissance dans ses opérations. Plus une substance est éloignée de la matière, et plus il y a de perfection. La matière offusque les lumières de l'âme ; elle affaiblit ses opérations, elle fait une grande diversion des forces de l'esprit ; la chair est impérieuse, les sens allument les passions et les convoitises ; ils assujettissent l'âme à leurs sensualités. Au contraire, le démon n'ayant aucune communication personnelle avec la matière, a plus de perfection physique ; ses pensées sont plus vives, elles le

rendent en quelque manière présent où il les dirige, elles sont plus fortement appliquées sur les objets, parce que les sens ne lui causent aucune distraction. Ses connaissances naturelles sont plus étendues, non-seulement parce qu'il envisage les choses d'une vue plus simple, mais aussi à cause de l'expérience de tous les siècles qui lui en découvre les liaisons, qui lui fait pénétrer dans le fond de la nature, dont il connaît les ressorts, les causes, les effets, d'une manière plus parfaite que le plus grand philosophe; et c'est cette connaissance intime que le démon a de la nature qui lui apprend comment il faut en remuer les diverses parties. De là vient que nous qui ignorons tous ces ressorts et la manière de les faire agir, sommes étrangement frappés à la vue de ses opérations, et que nous regardons comme un miracle ce qui n'est assez souvent qu'une opération du démon, produite par des causes autrement appliquées et remuées que selon le cours ordinaire de la nature. Ajoutez, Monsieur, à cette considération, que la haine du diable contre l'Eglise et le sentiment de sa propre peine lui font recueillir toutes ses forces et épuiser toutes ses ruses, afin que, s'il la trouvait accessible, il lui portât quelque coup mortel. Et ainsi il est aisé de conclure que, comme le démon a beaucoup plus de lumière, de pénétration, d'activité que l'homme, il ne faut pas douter que son pouvoir ne lui soit de beaucoup supérieur; et par conséquent, en le concevant comme un esclave dans une entière dépendance de Dieu, nous devons aussi le considérer comme un furieux et un puissant ennemi, lorsqu'il plaît à Dieu de lui lâcher sa chaîne. Vous voyez par là que les imputations odieuses de l'auteur s'évanouissent d'elles-mêmes, et que notre doctrine, considérée sous ces deux aspects, ne répugne ni à la raison, ni à la révélation, ni à l'idée des perfections divines.

Au reste je ne puis comprendre pourquoi ces gens veulent trouver de l'opposition entre la toute-puissance de Dieu et le ministère du diable. C'est une chose étrange que les préjugés : ils aveuglent tellement l'esprit qu'ils le rendent incapable d'examiner mûrement si ce que l'on avance ne peut être rétorqué : car, par cette objection que l'auteur fait si souvent, il renverse de fond en comble son hypothèse. Admettons ici toutes ses explications et celles de ses disciples; mais qu'il nous soit aussi permis de raisonner.

Vous voulez absolument, Monsieur, que vos idées claires et distinctes des perfections divines excluent les opérations des démons; qu'il y ait de la contradiction à croire que ces esprits s'opposent à la volonté de Dieu; vous me dites là-dessus mille belles choses pour m'éblouir. Je me fixe à votre propre hypothèse. Ce diable, ce Satan, ces démons sont pour vous quelque homme calomniateur, quelque adversaire, des passions humaines, des mouvements irréguliers de l'esprit, tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne pouvez

pas nier au moins que ces hommes ainsi caractérisés ne soient autant d'ennemis de Dieu et de son Evangile, des séducteurs, des persécuteurs. Permettez-moi donc de vous demander si ce n'est pas une chose beaucoup plus incompatible avec l'idée des perfections de Dieu, de lui opposer ces créatures faibles, ces hommes mortels, plutôt que le diable, qui est un esprit dégagé de la matière, d'une expérience consommée, un esprit frémissant de rage et enflammé de haine contre les hommes? Vous direz peut-être que ces traits dont je dépeins le diable sont outrés. Eh bien! adoucissons-les : diminuez-en le pouvoir tant qu'il vous plaira; ne le faites pas plus grand que celui de l'homme. Toujours sera-t-il constant que, la puissance de ces deux créatures étant égale, il y aura dans votre hypothèse une contradiction égale à celle que vous nous objectez. S'il est vrai que le diable ne peut agir contre la volonté d'un Dieu qui fait invinciblement toutes choses par lui-même, il ne sera pas moins vrai, par les mêmes raisons, que l'homme ne peut agir contre la volonté de Dieu. J'admets vos mêmes idées. Dieu est partout également présent, également puissant, et le diable et l'homme sont partout également bornés, également faibles. Je veux bien que ces termes de *principautés* et de *puissances*, de *prince de ce monde*, de *dieu de ce siècle*, de *prince de la puissance de l'air*, de *malices spirituelles qui sont aux lieux célestes*, de *celui qui a l'empire de la mort*, d'*accusateur des fidèles*, d'*ennemi*, de *lion rugissant*; je veux bien que ces expressions soient figurées. Accommodez-les aux opinions vulgaires du temps où les saints hommes ont écrit. Cependant vous voulez que par ces termes il faut entendre des ennemis de Dieu et de son Eglise, accusant, séduisant, persécutant les fidèles; et par conséquent voilà ces hommes aussi bien agissant contre l'autorité du Tout-Puissant, que le démon que vous voulez bannir du monde par ces seules et mêmes raisons.

Après que M. Bekker a ainsi noirci notre créance, il exalte extrêmement l'utilité de son ouvrage. *Ce livre me servira, dit-il, de témoin, que je rends d'autant plus d'honneur à la puissance et à la sagesse du Très-Haut, que ceux qui l'avaient donnée au diable lui en avaient ôtée* (Préf. du liv. 1). Il semble qu'il dispute contre des idolâtres. Nous ne ravissons point l'honneur qui est dû à la puissance et à la sagesse du Très-Haut, au contraire nous exaltons infiniment sa gloire. C'est M. Bekker qui veut affaiblir sa puissance, en liant le diable dans les enfers. Il faut vous rendre cette vérité palpable par un ou deux exemples familiers. Prenez celui d'Adonibézec; le texte sacré nous apprend que *soixante-dix rois ayant les pouces des mains et des pieds coupés, avaient recueilli du pain sous sa table* (Judic. 1, 7). C'a été sans doute beaucoup de gloire à ce prince; mais elle aurait été incomparablement plus grande, si, au lieu de leur avoir coupé les pouces, il leur eût mis les armes à la main pour exé-

cuter ses commandements, et si, étant à la tête de leurs armées, il les eût obligés de venir manger du pain sous sa table, malgré leur puissance et leur fureur. Choisissez celui de Tamerlan et de Bajazet : ne m'avouerez-vous pas que la gloire de celui-là aurait été beaucoup plus parfaite, si, au lieu d'exercer son autorité sur celui-ci renfermé dans une cage de fer, il eût pu, en lui permettant de se mettre à la tête d'une puissante armée, disposer entièrement de lui, le lier de chaînes au milieu de son camp, le délier quand il l'aurait voulu, et, malgré sa haine et ses forces, en faire son esclave ?

Voyons, par l'application de ces deux exemples, ceux qui exaltent davantage la puissance de Dieu, ou M. Bekker, ou nous : il lie le diable de puissantes chaînes, il semble qu'il le renferme dans une cage de fer, qu'il lui coupe les pouces des mains et des pieds ; c'est-à-dire, en un mot, qu'il le bannit du monde et le relègue aux enfers, ou il veut que Dieu le tienne prisonnier, comme ces géants que Jupiter ayant précipités dans le tartare, chargea de grosses montagnes, de peur qu'ils ne se relevassent contre lui. Je ne vois pas quel grand honneur il rend en cela à la *puissance et à la sagesse du Très-Haut* : car il est évident qu'il n'est pas difficile d'exercer son autorité sur un ennemi lié de fortes chaînes et renfermé dans un cachot. Mais je vois clairement que notre doctrine nous donne une haute idée du pouvoir et de l'autorité de Dieu sur les démons, et qu'elle élève infiniment sa gloire. Quelle gloire d'employer ces esprits rebelles, d'en faire autant de forçats qui sont contraints de se rendre à leur bague, quand il lui plaît, de les lier et de les délier, sans qu'ils en puissent profiter pour secouer son joug ! Quelle gloire de diriger tellement leur malice et leur perversité, qu'il en tire, contre leur intention et sans souiller sa pureté, un honneur d'autant plus illustre qu'il vient de ses plus grands ennemis ! Si l'auteur avait bien voulu réfléchir un peu sur ces raisons, il ne lui serait pas échappé tant d'expressions profanes ; il n'aurait pas avancé, par exemple, qu'il faut, selon nous, *que Dieu endosse le harnois pour mettre le diable à la raison* (Liv. II, pag. 286). Quand on veut inspirer de l'horreur contre un sentiment que l'on croit superstitieux, il ne faut point nourrir la profanation par des idées si basses et si indignes de Dieu, dont la seule volonté est toujours efficace.

Après cette explication, il est aisé de se déterminer. Je ne demande qu'un peu d'équité et de sens commun, qu'une courte suspension de préjugés pour décider en notre faveur. Je n'en impose point à M. Bekker ; je représente ses sentiments tels qu'il a bien voulu nous les faire connaître. Comparez donc sûrement notre doctrine avec la sienne ; et jugez vous-même si nous donnons au diable *la puissance et la sagesse du Très-Haut*, et si au contraire M. Bekker ne diminue pas son autorité et ne ternit pas sa gloire, en niant les opérations du diable sur la terre.

C'est en vain qu'il nous impute de craindre le diable. Non, c'est un ennemi vaincu ; la semence de la femme lui a brisé la tête : s'il lui est resté quelque pouvoir, il dérive uniquement de Dieu ; il est en sa main comme une verge de fureur pour châtier les hommes ; c'est un misérable forçat qui, malgré ses frémissements, doit fléchir sous la main de son maître. Je ne le crains qu'autant que les châtimens que Dieu déploie par son ministère sont à craindre. Celui qui fait parler Scaliger n'aurait pas mal rencontré, si, après lui avoir fait dire : *Les diables n'auraient garde de s'adresser à moi ; je les tuerais tous ; je ne les crains pas ; je suis plus méchant que le diable*, il avait ajouté, parce que *je me suis toujours proposé l'Eternel devant moi ; puisqu'il est à ma droite je ne serai point ébranlé* (Ps. xvi, 8).

Après ces éclaircissements, vous voyez bien, Monsieur, que l'auteur se condamne lui-même, quand, ayant établi pour principe que, selon nous, *cette abominable et maudite créature fait des choses plus miraculeuses que Dieu lui-même n'en a jamais fait*, il ajoute que, posé ce que l'on a accoutumé d'attribuer partout au diable et à ses anges, *il ne peut y avoir de preuves convaincantes que Jésus est le Christ, ou qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; et j'avoue*, continue-t-il, *que si je ne fais concevoir cela très-clairement au lecteur dans cet écrit, c'est en vain que je l'ai composé* (Liv. I, pag. 5). Or, posé que le diable n'agisse que ministériellement et dépendamment de Dieu ; posé que l'on n'attribue rien au diable, à proprement parler, de miraculeux, qui puisse être mis en opposition ou en parallèle avec les œuvres de Dieu, nos preuves que Jésus est le Christ, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sont exclusives à tout autre, puisque, bien loin d'y avoir aucune prérogative en ce malheureux esprit qui puisse être confondue avec celles que Dieu possède dans le plus haut degré d'éminence, il s'est dépouillé par sa révolte de ses avantages les plus précieux, et s'est précipité dans un abîme de misères où l'idée d'un Dieu sévère le fait trembler.

Permettons donc à l'auteur de combattre des fantômes. Nous serons des lecteurs assez raisonnables pour *concevoir très-clairement que si le démon fait des choses plus miraculeuses que Dieu lui-même n'en a jamais fait, il ne peut y avoir de preuves convaincantes que Jésus est le Christ, ou qu'il n'y a qu'un seul Dieu* ; mais avec sa permission nous concluons avec lui, que *c'est en vain qu'il a composé cet écrit*, puisque l'application qu'il nous en fait est souverainement injuste et ne nous regarde nullement.

Mais comme je n'ai pas dessein de suivre pas à pas cet auteur, qui a été tant de fois et si solidement réfuté dans la chaleur de la dispute, je me contenterai de faire cette remarque générale, qui servira comme de plan aux trois lettres que je vous enverrai par les premiers ordinaires : c'est que M. Bekker, laissant les sentiments des philosophes presque sans y toucher, et s'abandonnant à nous dépeindre l'idolâtrie grossière des peuples

les plus stupides, nous représente le paganisme sous des traits trop hideux.

On ne prétend pas insinuer par là que la plupart des païens n'aient été dans une honteuse idolâtrie et dans une espèce de délire, par la mauvaise application qu'ils ont faite de leurs notions naturelles. Mais on veut dire simplement que, si le peuple s'est forgé des chimères extravagantes, il y a eu bon nombre de personnes éclairées qui ont eu des sentiments moins ridicules. Ce sont ces gens-là que l'on devait, ce semble, consulter, préférablement au vulgaire.

M. Bekker prend le contre-pied de cette maxime ; à peine cite-t-il deux ou trois philosophes qui aient eu des sentiments moins grossiers de la Divinité ; et encore veut-il qu'ils ne lui aient pas attribué la dépendance ni la direction immédiate de toutes choses. Après quoi, sans examiner ce que les païens entendaient par leurs dieux, il prétend que les philosophes ont divisé la Divinité en quatre, comme par degrés qui descendent de haut en bas, et que les trois derniers degrés étaient encore, selon eux, divisés en plusieurs autres. De là, après avoir partagé les dieux en supérieurs, célestes, matériels, éternels, et en d'autres, en quelque sorte visibles dans les astres, il distingue ces divinités comme les hommes, en deux sexes, en dieux et en déesses. Ensuite il descend aux démons, dont il dérive le nom du terme grec *δαίμων*, je sais ou je moyenne ; parce que l'on estimait que ces démons savaient tout ce qui importait aux hommes, et qu'ils étaient leurs médiateurs envers les dieux ; et c'est pourquoi les païens les avaient placés entre le ciel et la terre. Pour ce qui est de leur nature, il dit que l'on croyait qu'ils étaient des esprits immortels, mais qu'ils n'étaient pas cependant des dieux, et qu'ils avaient une nature mitoyenne entre Dieu et les hommes ; que leur administration consistait à dénoncer aux hommes ce qui regardait les dieux, et à leur offrir ce qui venait de la part des hommes ; que c'était d'eux que venaient les prédictions, les augures, le culte des sacrifices, les oracles, et tout l'art de la magie ; qu'il y avait, selon les païens, des démons d'un ordre supérieur qui étaient bons, et d'autres d'un ordre inférieur qui étaient méchants ; avec cette restriction que le terme de *Dæmonium* emportait autant que celui de divinité ; et que c'est en ce sens que Platon appelle le Dieu souverain, le plus grand démon (L. I, p. 12-22). De là, après avoir parlé des divinités inférieures du paganisme, il vient à décrire les diverses espèces de la divination et de la magie, dont il remarque dans les chapitres suivants la pratique parmi tous les païens de nos jours.

J'avoue que, quand M. Bekker parle avec les philosophes qui exposaient les opinions vulgaires, il les allègue assez fidèlement. Mais quand il vient à y mêler ses propres réflexions, il ne le fait pas d'une manière assez exacte, ni assez fidèle, ni assez approfondie. Sur quoi je remarquerai que son histoire des dieux, des démons et des mystères du paganisme, pèche en plusieurs points

essentiels, mais principalement, 1° dans la créance que les plus éclairés d'entre les païens ont eue des dieux. Ils n'ont pas cru aveuglément cette multitude de divinités hautes, moyennes et basses, ni ne leur ont pas indifféremment attribué un pouvoir suprême. 2° Il pèche dans la doctrine des démons : les païens en général ne les ont jamais confondus avec leurs dieux ; ils étaient, selon eux, des agents inférieurs, les ministres des dieux, des médiateurs entre eux et les hommes, et destinés ou pour leur aider, ou pour leur nuire, sans qu'ils les aient revêtus d'une autorité absolue, ou que, ne comprenant pas bien la perfection de l'Être divin, la pensée leur soit venue, à cause de cela, que Dieu avait besoin de démons, c'est-à-dire, de tels esprits en qualité de lieutenants, pour partager entre eux le gouvernement du monde (Liv. II, pag. 42), où la providence d'un Jupiter efféminé n'aurait pu s'étendre. 3° Il pèche dans l'explication de la magie et des diverses espèces de la divination des païens : ils n'ont pas cru ces mystères si sacrés, qu'il ne les aient souvent soupçonnés d'imposture, et qu'ils ne s'en soient moqués ouvertement. Enfin il pèche en ne recherchant pas l'origine de tant de sentiments, dans le fond uniformes, qu'il allègue dans son premier livre ; car cette créance universelle et constante des dieux et des démons, fidèlement exposée et débarrassée des erreurs vulgaires et des fictions poétiques, doit découler de quelque source ; il faut qu'il y ait eu de certaines vérités qui en aient été le fondement. La discussion n'en était pas fort difficile : réduisez la théologie païenne à ses vrais principes, et vous trouverez qu'elle tire du judaïsme la plupart de ses mystères ; que ses divinités, telles que les anciens philosophes les ont décrites, ont été formées sur les patriarches, d'où les païens ont emprunté certaines vérités qu'ils ont grossièrement appliquées à leurs faux dieux, et que leurs démons bons et mauvais ne sont en substance que ce qu'ils ont appris des Juifs et de la lecture de l'Ancien Testament. Et ainsi ces opinions, rectifiées et débarrassées des fables qui y ont été mêlées dans la suite des siècles, vous conduiront tout droit à leur principe, aux Juifs qui ont reçu ces vérités de Dieu même et d'où les autres peuples les ont empruntées. Cette voie est sûre et naturelle, et si M. Bekker l'avait suivie, je doute qu'il eût poursuivi son ouvrage.

A quoi il faut ajouter une dernière remarque, que nous étendrons davantage dans nos dernières lettres : c'est que l'auteur ne réussit pas mieux en comparant les superstitions païennes avec les sentiments qu'il prétend que l'on a du diable parmi les chrétiens. Car comme son but a été, en décrivant dans son premier livre les opinions du paganisme, de le rendre entièrement ridicule, en lui imposant tout ce que l'on peut concevoir de plus grossier, de même le parallèle qu'il en fait avec le christianisme, qu'il rend affreux par ses imputations ordinaires, est tout à fait injuste.

J'avoue que la plupart des sentiments païens ont été fabuleux, mais ils n'ont pas cependant tous été faux. C'est ce qu'il fallait distinguer, en écarter toutes les fictions, s'attacher au fond et à la substance des choses, les exposer fidèlement selon la créance unanime des philosophes; débarrasser le christianisme de mille contes ridicules, et en puiser les sentiments dans les écrits de nos théologiens.

Après cette exacte exposition, ne doutez pas, Monsieur, que la puissance du diable ne vous eût paru fort bornée, et que les sentiments des païens rectifiés, bien loin de vous rendre incrédule, ne vous eussent disposé à recevoir cette doctrine, comme n'ayant rien qui répugne à la droite raison. Mais il ne faut point anticiper. Nous verrons dans la suite que M. Bekker, en éloignant partout l'état de la question, bâtit sur de faux principes, et qu'il se contredit dans les points essentiels. La matière est assez curieuse, et si quelque savant voulait bien se donner la peine de l'approfondir, elle ne serait passans utilité. Je suis, etc.

DEUXIÈME LETTRE.

SOMMAIRE. — *Grossièreté du paganisme vulgaire. Degrés de l'idolâtrie. Que l'idée naturelle de Dieu, quelque corrompue qu'elle ait été chez les païens, a pu les conduire à sa connaissance. Sentiments des principaux philosophes sur l'existence et les propriétés de Dieu. Ils se sont moqués de la pluralité des dieux. Divers exemples de profanation commise contre les dieux et leurs images. Les mystères de l'Egypte ont été la source d'où les philosophes grecs ont d'abord tiré leurs dieux. Comment l'idolâtrie s'est établie et affermie. Raisons pour lesquelles les savants n'ont pas désabusé les peuples. Ce que les philosophes entendaient par leurs dieux.*

Monsieur.

Si l'on fixait la théologie païenne à ce que les poètes nous en débitent, et à ce que le vulgaire a cru, il y aurait d'abord de quoi s'étonner comment l'homme, qui a conservé quelques linéaments de l'image de Dieu et qui en a une idée naturelle, se soit abandonné à des superstitions si grossières. Mais il faut aussi reconnaître que tout le monde n'est pas capable de réfléchir sur les notions naturelles : quand l'on a été une fois imbu de quelques erreurs, on ne saurait presque s'en défaire. Les préjugés se fortifient avec le temps, et acquièrent une espèce d'empire sur la raison. Des gens si fortement prévenus déifient les plus viles créatures, sans s'apercevoir que ce qu'ils adorent comme Dieu est fort au-dessous de l'excellence de l'homme.

De là vient que les païens, qui n'avaient point d'autre guide que la mèche fumante de leur raison, sont tombés dans une espèce de délire en faisant autant de monstres de dieux qu'il y avait de créatures. Il est juste, Monsieur, avant d'examiner la créance des

philosophes, de vous décrire succinctement combien la créance du vulgaire était grossière.

Leurs dieux les plus vénérés, tels que les poètes nous les dépeignent, étaient plus propres à faire rire qu'à exciter la dévotion. Ils en avaient de ronds, de carrés, de triangulaires, d'informes, de boiteux, de borgnes, d'aveugles. Combien d'extravagances ne leur attribuait-on pas ! Les poètes nous parlent d'une manière bouffonne des amours d'un Anubis impudique et de la Lune; ils nous apprennent que Diane avait été fouettée; nous y lisons la précaution pieuse d'un Jupiter, qui, étant sur le point de mourir, fit son testament; nous y voyons la guerre des dieux au siège de Troie, l'attentat des Titans contre Jupiter, la terreur qu'ils donnèrent à tous les dieux, qui leur fit quitter leur domicile et interrompre leurs fonctions pour aller se cacher en Egypte, et s'y métamorphoser en crocodiles et en oignons; ils nous dépeignent la faim pressante des trois Hercules, les accents lugubres du Soleil déplorant le malheur de son fils foudroyé par Jupiter, les soupirs d'une Cybèle lascive qui se plaint de l'indifférence d'un berger insensible à ses flammes. Hercule vidait du fumier. Apollon était bouvier, Neptune se loua à Laomédon pour bâtir les murs de Troie, et fut si malheureux que de n'en être point payé. Jupiter, le plus grand des dieux, prenait d'étranges formes pour séduire et ravir les femmes : il se changeait tantôt en pluie d'or, tantôt en cygne, tantôt en taureau.

Pour ce qui est des fonctions des dieux, Arnobe reproche aux païens qu'ils en avaient dont « les uns étaient drapiers, les autres matelots, ménétriers, gardes du bétail; que l'un était musicien, l'autre servait de sage-femme, l'autre savait l'art de deviner, l'un était médecin, l'autre présidait sur l'éloquence, l'un se mêlait des armes, l'autre était forgeron (Arnob., cont. Gent. lib. III). » Enfin, saint Augustin, parlant des charges que les païens attribuaient à leurs dieux, conclut que « cela sent plutôt la bouffonnerie de théâtre que la majesté de Dieu (August. de Civit. Dei, lib. III, cap. 5). »

Mais afin de vous montrer combien la théologie des païens était grossière, il faut vous en donner un petit abrégé plus exact. Euhémérus de Messine, qui a recueilli l'histoire de Jupiter et des autres dieux avec leurs titres, leurs épitaphes et leurs inscriptions qui se trouvaient dans les temples les plus anciens, et particulièrement dans celui de Jupiter Triphilin, où se voyait une colonne où Jupiter avait lui-même gravé ses actions; cet Euhémérus dit en substance que *Saturne prit Ops pour femme; que Titan, qui était l'aîné de ses enfants, voulut régner; mais que Vesta leur mère, et Cères et Ops leurs sœurs conseillèrent à Saturne de ne point céder l'empire. Ce que voyant Titan, qui se sentait le plus faible, il s'accorda avec Saturne, à condition que s'il engendrait des enfants mâles, il ne les élèverait point, afin que l'empire revînt à ses enfants. Ainsi ils tuèrent le pre-*

mier fils qui naquit à Saturne; qu'ensuite naquirent Jupiter et Junon, dont ils ne montrèrent que Junon, et donnèrent Jupiter à Vesta pour le nourrir en cachette; qu'après vint Neptune, que l'on cacha aussi, et enfin Pluton et Glaucæ; que l'on montra Glaucæ, qui mourut bientôt après, et que Pluton fut nourri, comme Jupiter, en cachette. Or, cela étant parvenu aux oreilles de Titan, il rassembla ses enfants, et mit Saturne et Ops en prison. Mais Jupiter étant devenu grand combattit contre les Titans, les vainquit, et mit son père et sa mère hors de prison. Cependant, ayant découvert que son père, qu'il avait rétabli, était jaloux de lui et attentait à sa vie, il s'empara de l'Etat et le reléqua en Italie (Lactant., lib. 1, cap. 14).

Les païens distinguaient leurs dieux en divers ordres; les uns étaient *maiores* ou *communes*, comme Virgile les appelle (*Æneid.* lib. XII), parce qu'ils étaient reconnus et servis pour tels par toutes les nations sujettes à l'empire romain. On les nommait aussi *œviterni*. Ces grands dieux composaient une espèce de cour souveraine, et étaient au nombre de douze, compris en ces deux vers d'Ennius :

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars,
Mercurius, Jupiter, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Les autres dieux passaient pour des divinités moyennes, célestes, terrestres, aquatiques et infernales, auxquelles l'on confiait le gouvernement de certaines parties de l'univers. Il y en avait d'autres que l'on ne reconnaissait que pour des dieux nouveaux qui avaient été ou engendrés des hommes et des dieux, ou déifiés par l'apothéose, à cause des bienfaits que l'on en avait reçus. Ces dieux s'appelaient *indigetes*, *semidei*. Tels étaient Hercule, Castor, Pollux, Esculape, et tous ceux que leurs mérites avaient élevés au ciel. Sur quoi Cicéron dit agréablement que le ciel est peuplé du genre humain. Il y en avait encore d'autres que l'on ne considérait que comme des dieux ou barbares et étrangers, ou incertains et inconnus, que l'on invoquait d'une manière douteuse, *si tu es dieu, si tu es déesse*, ou en général, sans les nommer, comme fait le bouffon comique de Plaute : *Fassent*, dit-il, *tous les dieux grands et petits, et les dieux des pots* (Plaut., *Cist.* act. II), etc. Ce sont ces divinités qu'Ovide appelle la *populace des dieux* (Ovid., *in Ibin.*), les Faunes, les Satyres, les Lares, les Nymphes.

De tous ces dieux, il y en avait de bons, *dextres*, et de mauvais, *sinistres*, auxquels on sacrifiait afin qu'ils ne fissent point de mal (Aul. Gell., lib. V, cap. 12). Ces divinités hautes, moyennes et basses, n'étaient pas toutes également vénérées : on rendait à celles du premier ordre un culte suprême et universel, à celles du second un service subalterne. Que l'on adore, dit Cicéron, les dieux et ceux qui ont toujours été estimés célestes, et ceux que leurs mérites ont élevés au ciel (Cicero, de Leg., lib. II). Mais pour les dieux inférieurs, étrangers, incertains et

particuliers, on ne leur déférait qu'un honneur arbitraire, ou proportionné à leur faible pouvoir, qui ne s'étendait que sur certaines parties du monde, dont on leur avait donné le gouvernement

Quos quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus certe terras, habitare sinamus.

(Ovid., lib. I Metam.)

Je ne dirai rien de cette multitude de divinités païennes dont le seul nom est ridicule : tels étaient les dieux *Vagitanus*, *Robigus*, *Picus*, *Tiberinus*, *Pilumnus*, *Consus*; telles étaient les déesses *Cloacina*, *Educa*, *Potina*, *Volupia*, *Febris*, *Fessonia*, *Flora*, etc. Je ne vous en rapporterai point mille histoires absurdes, pour vous prouver que ce que l'on contait des dieux ne venait que des fictions des poètes, que le peuple, naturellement superstitieux, avait adoptées comme conformes à ses préjugés.

Ce n'est pas que je prétende que le paganisme ait toujours été si grossier : il a eu ses degrés de corruption. Le monde est tombé dans le délire à proportion de sa vieillesse. Il semble que les Chaldéens et les Sabéens après le déluge, même avant Abraham, qui avait été nourri dans leur superstition, aient eu pour divinités suprêmes, le Soleil, qu'ils adoraient sous le nom de Baal-Peor, de Bel, de Moloch; et la Lune et les Etoiles; et pour représenter et se rendre ces divinités propices, ils érigeaient au Soleil des images d'or, et à la Lune, d'argent; ils leur offraient des fruits de la terre, des pommes, du vin, de l'huile, et particulièrement des chevaux au Soleil, comme le pratiquaient les Perses, au rapport d'Hérodote. Et ce furent ces dieux étranges que Tharé, père d'Abraham, et Nachor, servirent, habitant au delà du fleuve (Jos. XXIV, 2; Gen. XI, 31). C'est aussi en ce sens que la ville d'où Tharé, Abraham, Loth et Sara sortirent, est appelée l'*Ur des Chaldéens*, c'est-à-dire, *feu*, ou *lumière*, parce que le feu céleste y était adoré.

Quoi qu'il en soit, il paraît par plusieurs passages de l'Ancien Testament que le culte du Soleil, de la Lune et des Etoiles a été très-ancien et très-universel, Dieu l'y ayant sévèrement défendu. C'est pourquoi Job, qui peut avoir été le contemporain d'Abraham, et qui habitait sur les limites de la Chaldée vers la partie septentrionale de l'Arabie déserte, proteste de son innocence à cet égard.

Des Chaldéens et des Sabéens l'idolâtrie est descendue aux Egyptiens : car, quoique la plupart des historiens profanes aient cru que l'Egypte était la patrie de leurs dieux et la source de leur théologie, l'histoire sacrée nous oblige de remonter plus haut. Les Egyptiens ont été, aussi bien que les Chaldéens et les Sabéens, particulièrement adonnés au culte du Soleil, de la Lune et des Etoiles : Ils adoraient le Soleil sous le nom d'Osiris, et la Lune sous celui d'Isis, selon Diodore de Sicile (Lib. I Biblioth.); ils les croyaient éternels, et leur attribuaient un pouvoir suprême, abusant peut-être de ce

passage du livre de la Genèse où il est dit que les *deux grands luminaires* présideraient au jour et à la nuit (*Genes. i, 16, 18*).

Les Israélites mêmes n'ont pas toujours été exempts de cette idolâtrie, comme cela se prouve par la piété du roi Josias, qui *ôta les chevaux que les rois de Juda avaient placés à l'honneur du Soleil, et qui brûla au feu les chariots du Soleil* (*II Reg. xxiii, 11*). Si vous en voulez d'autres exemples, prenez la peine de lire Jérémie et Ezéchiel (*Jerem. xlii, 17, 18; Ezech. viii, 14, 16*). Pour ce qui est des astres, les Egyptiens les vénéraient extrêmement, parce qu'ils les prenaient pour autant d'intelligences qui influaient sur chaque partie du monde, et dont ils prétendaient que l'observation leur découvrirait l'avenir et une infinité de secrets.

Outre les corps célestes, qui passaient parmi eux pour les premières divinités, ils défièrent aussi les corps terrestres, les éléments, le feu, l'air, l'eau, la terre, et ensuite les hommes, leurs rois, et en général tous ceux qui leur avaient procuré quelque bien. Enfin ils tombèrent dans la plus honteuse de toutes les idolâtries, en adorant non-seulement les animaux, et particulièrement le bœuf Apis, sur lequel il est assez probable que les Israélites forgèrent le veau d'or; mais aussi les créatures insensibles, comme les fruits et les herbes.

Porrum et cæpe nefas violare et frangere morsu.
O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis
Numina!

(*Juvenal., sat. 15.*)

Des Egyptiens, les Grecs empruntèrent la plupart de leurs dieux et de leurs mystères. Tout ce qui leur venait d'Egypte leur était sacré. C'est ce que la plupart des philosophes et des historiens nous apprennent, et particulièrement Hérodote, Diodore de Sicile, et Plutarque. De là vient qu'il n'y avait point en Grèce de vraie sagesse, si elle n'avait été tirée d'Egypte. Il fallait pour cet effet que les philosophes y allassent pour en étudier les mystères : tels furent, selon Plutarque, Solon, Thalès, Platon, Eudoxe, Pythagore, Lycurgue, qui transplantèrent en Grèce les dieux et les cérémonies égyptiennes (*Plutarch., de Isid. et Osir.*).

Or, comme il n'y a point eu de peuple plus fertile en fictions que les Grecs, ils ne se contentèrent pas d'avoir adopté les dieux d'Egypte, ils en inventèrent encore de nouveaux, et leur attribuèrent une infinité de crimes et d'impertinences : tels étaient un Saturne, un Jupiter, un Neptune, un Pluton, une Junon, une Vénus, etc., qui, quoique originaires d'Egypte quant à la chose, reçurent une forme purement grecque.

Enfin, Monsieur, les Romains, après avoir affermi leur liberté sous le règne de Numa, songèrent à chercher des dieux; il leur était assez difficile d'en inventer de nouveaux, les Egyptiens et les Grecs ayant fait autant de dieux qu'il y avait presque de créatures : Aussi se contentèrent-ils d'abord de certaines divinités choisies. Mais à proportion de leur

agrandissement, ils en accrurent le nombre. De là vient que, comme il n'y a point eu d'empire aussi étendu, il n'y en a point eu qui ait adoré autant de dieux. Leur Panthéon en renfermait un nombre infini; en sorte que Rome a été l'égout de l'idolâtrie de tous les siècles, et que ce que chaque nation adorait de plus monstrueux s'y trouvait réuni et servi avec plusieurs autres divinités extravagantes que les Romains avaient eux-mêmes inventées.

Ainsi vous voyez, Monsieur, que l'idolâtrie a eu divers degrés. D'abord l'on a servi le Soleil comme le Dieu suprême, et la Lune, et les Etoiles, croyant que ces corps célestes étaient adorables, à cause de leur excellence et de leur utilité. Ensuite on défia les éléments et les hommes, et enfin l'on vénéra les créatures les plus viles. C'est particulièrement de cette espèce d'idolâtrie, que les Grecs et les Romains ont outrée, que je vous ai donné un exposé succinct, afin que l'on ne m'accuse pas d'avoir fait le paganisme moins laid qu'il ne l'est en effet.

J'avoue que si l'on s'arrêtait à la superficie des choses, rien ne paraîtrait plus ridicule et plus opposé au sens commun que le paganisme. Mais quand on pense que ces gens, quoique sans révélation, étaient cependant hommes comme nous, intelligents et raisonnables, il semble que l'on doit suspendre son jugement, jusqu'à ce que l'on ait examiné la chose de plus près.

En effet, quand on pose pour principe général que les hommes naissent tous avec une certaine notion de la Divinité que l'on appelle idée, qui n'est autre chose qu'un caractère indélébile que Dieu grave dans leurs entendements, qui leur en exhibe la nature et les perfections lorsqu'ils y réfléchissent, on ne saurait croire qu'ils n'y aient fait quelquefois attention. Car autrement cette impression que Dieu leur a donnée de lui-même, par laquelle il a manifesté en eux ce qui se peut connaître de lui (*Rom. i, 19*), ne pourrait aggraver leur condamnation, s'ils n'en avaient abusé, et ils ne pourraient en avoir abusé s'ils n'avaient connu Dieu, et s'ils n'avaient par conséquent été éclairés d'une lumière interne et naturelle, qui, quoiqu'elle ne fût pas salutaire, leur aurait cependant suffi, s'ils l'avaient consultée, pour leur montrer combien il était extravagant de changer la gloire de Dieu incorruptible en la ressemblance et image de l'homme corruptible, et des oiseaux, et des bêtes à quatre pieds, et des reptiles (*Rom. i, 23*). Et c'est par cette notion naturelle que les *Gentils font naturellement les choses qui sont de la loi, montrant l'œuvre de la loi écrite en leur cœur* (*Rom. ii, 14, 15*), Dieu leur ayant donné cette connaissance comme un frein pour retenir l'impétuosité de leurs passions et de leurs convoitises.

Mais il est bon de considérer cette idée en elle-même, avant de venir à l'abus que l'homme en a fait. Dieu a produit lui-même cette idée dans l'homme; il a voulu que, outre le témoignage extérieur des créatures, qui lui est comme un admirable tableau où

il s'est représenté, l'homme en portât un autre intérieur, d'autant plus excellent qu'il a été créé à son image et à sa ressemblance. C'est pourquoi il ne peut être de lui-même que droit et entier, Dieu ne pouvant tromper sa créature. Et ainsi cette notion, qui ne vient pas seulement de l'impression des objets naturels, mais immédiatement de Dieu en l'homme, est le premier et le plus parfait linéament de son image, n'ayant point permis que le péché en ait tellement effacé les traits, qu'il ne lui soit resté une idée capable de lui faire connaître son Créateur, pour rendre sa conviction entièrement inexcusable, parce que, ayant connu Dieu, il ne l'a pas glorifié comme Dieu.

Et c'est ce qu'il est bon d'observer en second lieu. Car on ne prétend pas que cette idée ait toujours été tellement rayonnante en l'homme, qu'elle ait dissipé tous ses faux préjugés. Il est trop souillé. Tout ce qui passe par ses facultés en contracte le vice; et si, dans l'état d'innocence, nos premiers parents purent agir contre les notions vives et le témoignage intérieur de leur conscience, que ne feront point des païens, dont l'entendement a été rempli de ténèbres, et que Dieu a abandonnés à la vanité de leurs imaginations? En effet il ne faut que lire leur théologie pour y remarquer une grande corruption. Ce bon principe qui leur était resté du débris de la droite raison a été comme offusqué en eux par leurs préjugés.

Cette extinction n'a pas cependant été si totale, que l'on n'y entrevoie quelque lueur de cette idée. Si les païens se sont imaginé une infinité de dieux, cela même prouve qu'ils ont eu l'impression d'un Être supérieur, quoiqu'ils aient erré dans le choix, et dans les propriétés qu'ils lui ont attribuées, et qu'ils aient multiplié l'objet de leur culte.

Outre cette notion générale de l'existence de Dieu, il est certain que les païens n'ont pas tous ignoré les propriétés divines. J'avoue que le vulgaire naturellement esclave de ses préjugés, et que quelques philosophes adonnés au vice, n'ont pas raisonné aussi juste qu'ils auraient pu faire, s'ils avaient pu consulter sans passion cette révélation intérieure de ses perfections que Dieu avait gravée en leur cœur. Mais il est sûr que la plupart des hommes éclairés du paganisme, lorsqu'ils ont parlé sérieusement, se sont exprimés d'une manière moins grossière; et s'il semble qu'ils se soient quelquefois abandonnés au torrent des superstitions populaires, c'est qu'ils ont cru qu'elles étaient nécessaires pour retenir le peuple dans l'obéissance, et lui donner plus de vénération pour ses princes, que l'apothéose mettait ordinairement après leur mort au nombre des dieux. C'est ce que nous verrons plus amplement dans la suite.

Cette vérité, que les païens n'ont pas entièrement ignoré les propriétés divines, est

si universelle, que vous n'avez qu'à ouvrir leurs livres pour l'y apercevoir. Je ne rapporterai point ici les témoignages d'Hermès Trismégiste, parce que cet auteur vous est suspect, à cause de sa trop grande clarté : je me contenterai donc de vous alléguer quelques passages des auteurs les plus approuvés du paganisme sur cette matière.

Pythagore en parle expressément. Cicéron nous enseigne quel était son sentiment sur la Divinité. C'est, dit-il, un Esprit qui est répandu par toutes les parties du monde (Cicero, de Nat. deor. lib. 1). Plutarque et Clément d'Alexandrie lui prêtent ce langage : « Il n'y a qu'un Dieu, non plusieurs, comme quelques-uns le croient, en lui ôtant le gouvernement du monde; mais il est tout en tout, il est le tempérament de tous les siècles, la lumière de toutes les puissances, le principe de toutes choses; il est le flambeau du ciel, le Père, l'âme, la vivification et le mouvement de l'univers. »

Vous savez aussi que Socrate fut condamné à la mort parce que, enseignant l'unité de Dieu, il détruisait les dieux d'Athènes. Platon, son disciple, le plus sage des philosophes, a suivi l'opinion de son maître sur cette importante vérité. Tu apprendras par ceci, dit-il dans sa 13^e épître à Denis, si j'écris sérieusement ou non; quand j'écris sérieusement, je commence mon épître par un seul Dieu; sinon, par plusieurs. De là vient qu'il ne dit pas : S'il plaît aux dieux; si les dieux sont présents; mais qu'il plaise à Dieu; Dieu sait; Dieu fait. Et c'est en ce sens qu'il appelle Dieu, le Père de l'univers, Celui qui existe. En plusieurs lieux il nomme Dieu le commencement, le milieu, la fin, par lequel, à cause duquel, pour lequel sont toutes choses, le gouverneur de l'univers, de tout ce qui est et de tout ce qui sera, le bien, l'idée de tout bien.

Aristote, quoique fort obscur sur ce sujet en la plupart de ses ouvrages, découvre cependant assez son sentiment dans son abrégé de philosophie, qu'il dédia à Alexandre le Grand. « Dieu, dit-il, conserve ce monde et cet ordre de toutes choses. Or, ce qu'il y a de grand au monde est le siège de Dieu. Il n'y a rien dans la nature qui soit suffisant, si elle n'est assistée de son secours. Il est le Père des dieux et des hommes, le Créateur et le Sauveur de toutes les choses dont le monde est composé. Cependant il ne pénètre point et n'entre point en elles; mais cette force et cette providence qui réside aux cieux s'étend à tout. Il remue le ciel, le soleil, la lune; il conserve les choses terrestres; enfin ses soins et sa providence s'occupent à faire que toutes choses, en général et en particulier, fassent ce qui convient à leur nature (1). »

Cicéron, qui a suivi la doctrine de Platon en plusieurs points, est aussi entièrement conforme à son sentiment sur la Divinité, particulièrement dans ses livres de la Nature

(1) Aristote, en son livre Du Monde, que saint Justin Martyr appelle son Abrégé de philosophie (Cohort. ad Græc.).

des dieux. « Il n'y a rien, dit-il (*Lib. II*), de plus excellent que Dieu ; il faut donc nécessairement qu'il gouverne le monde. Dieu n'obéit ni n'est point assujéti à la nature ; il gouverne lui-même toute la nature. » Et en définissant la nature de Dieu, il dit : « Ce Dieu que nous concevons ne peut pas être autrement conçu qu'une certaine intelligence dégagée, libre, séparée de tout assemblage mortel, sentant et mouvant toutes choses. » Sénèque enseigne cette vérité en plusieurs endroits de ses ouvrages : « Tu ne connais pas, dit-il en parlant de la mort prématurée, ton auteur et la majesté de ton juge, le gouverneur de la terre, du ciel, le Dieu des dieux, de qui ces divinités que nous adorons ont été produites (*Senec., de Immort. Morte; apud Lact. lib. I*). »

De là vient que les Pères de l'Eglise n'ont pas manqué de rétorquer contre les païens leur sentiment de la Divinité, pour les convaincre que ces autres dieux qu'ils avaient forgés répugnaient à leurs idées de l'unité, de la puissance et de la providence de Dieu : « Quand nous vous accorderions, dit Tertullien, que vos dieux fussent de vraies divinités, n'avoueriez-vous pas, selon l'opinion commune, qu'il y a un Dieu plus grand et plus puissant qu'eux, qui est comme le prince et l'auteur de l'univers, pourvu d'une puissance et d'une majesté infinies. Car plusieurs ont cette opinion de la Divinité, qu'à un seul Dieu appartient la puissance souveraine, et qu'il commet l'exercice de ses fonctions à tous les autres dieux ; et c'est ce que Platon a voulu figurer quand il a écrit que le grand Jupiter est dans le ciel accompagné d'une armée de dieux et de démons. » (1). Vous pouvez dire, ajoute-t-il tout de suite, qu'il faut faire honneur aux officiers et aux lieutenants du prince, de même qu'au prince dont ils représentent la majesté (*Tertull., Apol. cap. 24*). Lisez la suite, Monsieur, car je n'ai pas dessein de faire de ces sortes de digressions.

Je ne vous parlerai point des poètes, d'un Orphée, d'un Sophocle, d'un Plaute, d'un Horace, d'un Ovide, d'un Sénèque, d'un Lucain et de tant d'autres, qui, quoique fertiles en fables, ont cependant entrevu ces vérités naturelles. Je vous renvoie à Lactance et à du Plessis-Mornay qui pourront vous en apprendre davantage (*Lact., lib. I; du Plessis, cap. 3 de Verit. relig. Christ.*).

Cependant vous ne serez peut-être pas fâché que je pousse cette réflexion plus loin. Elle pourra servir à montrer combien les hommes instruits du paganisme étaient éloignés de la superstition vulgaire au sujet de leurs dieux.

Les plus sages d'entre les Grecs s'en sont moqués. Sans vous parler de Socrate et de Platon, que nous avons déjà allégués, Isocrate en décrie les turpitudes et l'impiété dans une digression qu'il fait exprès dans son panégyrique de Busiris. « Mais toi, dit-il, tu as suivi sans aucune raison les blasphèmes

des poètes, qui disent que les enfants des dieux immortels ont commis et souffert des choses plus atroces que les fils des hommes les plus scélérats. Ils ont inventé touchant les dieux des fables que personne n'oserait avancer contre ses ennemis ; car ils leur ont reproché, non-seulement leurs larcins, leurs adultères et leur esclavage parmi les hommes, mais même ils ont imaginé qu'ils avaient dévoré leurs propres enfants, tué leurs pères, violé leurs mères, et commis d'autres actions horribles (*Isocr., Busir. Laus*). »

Cicéron, qui a composé trois livres exprès de la *Nature des dieux*, s'élève vivement contre la crédulité de ceux qui leur avaient attribué les vices des hommes. « Les poètes nous ont montré les dieux enflammés et furieux de convoitises ; ils nous ont fait voir leurs guerres, leurs combats, leurs plaies ; bien plus, il nous ont raconté leurs haines, leurs dissensions, leur naissance, leur mort, leurs plaintes, leurs lamentations, leurs cupidités éhontées, leurs adultères, leurs liens, leur commerce avec le genre humain, les mortels engendrés de l'Immortel (*De Nat. deor. lib. I*). » C'est ce qu'il répète ailleurs, presque dans les mêmes termes : « Ne voyez-vous pas, dit-il, comment la raison a passé des objets sensibles, qui ont été utilement inventés, aux dieux que l'on a forgés ? De là sont nées des opinions fausses, des erreurs sanguinaires et des superstitions ridicules. Car la forme et l'âge, les habitudes et jusqu'aux costumes des dieux sont connus : tout cela a été façonné à la ressemblance de la faible nature humaine. On nous les montre avec des esprits troublés ; nous voyons les passions, les chagrins, la colère des dieux ; et même les dieux n'ont pas été exempts de guerres et de combats, si l'on en croit la Fable : c'est ce qu'on voit dans Homère, non-seulement quand chaque moitié des dieux prend parti dans les deux armées ennemies, mais encore à propos de la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Titans et les Géants. On dit et l'on croit très-sottement ces choses, et elles sont pleines de vanité et de la plus déplorable légèreté (*Ibid., lib. II*). »

Et ne croyez pas que ce soient les dieux les moins vénérés à qui Cicéron fait allusion dans ces passages : il ne pardonne pas même à l'enfance du grand Jupiter. Car, parlant d'un certain bocage vénéré, il dit en se moquant : « Voici le bocage de Jupiter, religieusement gardé dans ces environs ; voyez le dieu tetant, assis sur le sein de la Fortune et cherchant la mamelle ; il est très-chastement et très-saintement vénéré par les matrones (*Ibid., lib. I*). » Et dans ses livres des Lois et des Tusculanes, il ne craint point de dire : « Si je viens à fouiller dans les antiquités des Grecs, ces dieux mêmes que nous tenons pour les plus grands se trouveront sortis d'entre nous. Si vous en doutez, demandez-nous quels sont ces sépulcres que l'on montre en Grèce ; souvenez-vous quels en sont les mystères, vous qui y participez,

(1) Nous retranchons ici deux lignes, où l'auteur dit qu'on pourrait établir, touchant la pluralité des dieux, un

juste parallèle entre le paganisme et l'Eglise Romaine ! (Edit.)

et vous trouverez que ce que je dis va encore plus loin. »

Sénèque, ce grave stoïcien, plaisante d'une manière fort profane sur son Jupiter : « Si donc, dit-il, Jupiter vit, pourquoi celui qui était si lascif chez les poètes a-t-il cessé d'engendrer ? Est-ce parce qu'il est devenu sexagénaire, ou que la loi Papia l'a bouclé ? ou aurait-il obtenu la loi des trois enfants ? ou enfin lui serait-il venu à l'esprit : Attends d'un autre ce que tu as fait à autrui, craignant qu'on ne le traitât comme il avait lui-même traité Saturne (*Senec., apud Lact., lib. I, cap. 16*) ? » Or, il est bon de savoir, pour l'intelligence de ce passage, que cette expression de *fibulam imponere*, que j'ai traduite par celle de *boucler*, est métaphorique, pour signifier la défense de la loi Papia aux vieillards de se marier, à moins que ce ne fût à des femmes d'un âge proportionné au leur, ce qui les empêchait d'avoir des enfants. Et pour ce qui est de la loi des trois enfants, elle consistait dans les privilèges et les immunités que l'on accordait en faveur de la fécondité de ceux qui avaient trois fils. Appliquez, Monsieur, ces idées de Sénèque à Jupiter, et vous trouverez qu'il permet que l'on conçoive ce Dieu suprême sous l'idée d'un pauvre vieillard trop heureux de jouir des immunités romaines.

Plutarque, en une infinité d'endroits, traite de fictions les contes que l'on débitait sur les dieux, particulièrement dans son traité des Oracles, où il fait dire à Cléombrotus : « C'est une moquerie, mon ami, de dire qu'Apollon, pour avoir tué le Dragon, ait été contraint de s'enfuir jusqu'aux extrémités de la Grèce pour être réhabilité et purifié, et que là il ait fait quelques offrandes et quelques effusions, comme font les hommes lorsqu'ils veulent apaiser la colère des démons que nous appelons *Alastors* et *Palamneos*, c'est-à-dire poursuivant la punition et la vengeance des crimes dont la mémoire dure éternellement (*Des Oracles qui ont cessé*). » Dans ce même traité, il considère le Jupiter d'Homère comme une pure fiction ; car, après avoir dit que les dieux sont entièrement libres, sans que personne leur commande, qu'ils gouvernent le monde avec la nature, il ajoute : « Car le Jupiter d'Homère ne porte guère sa vue plus loin que de la ville de Troie jusqu'au pays de Tarse et des Scythes errants le long des bords du Danube. Mais le vrai Jupiter a le pouvoir de se porter d'un monde à l'autre, conformément à sa majesté suprême ; non qu'il regarde hors de lui-même ou en un vide infini, et qu'il se contemple soi-même et non autre chose, comme quelques-uns l'estiment ; mais il considère les actions des hommes et des dieux, les mouvements et les révolutions des astres. » Et c'est ce Jupiter qu'il venait d'appeler un Dieu souverain, le gouverneur de l'univers, pourvu de toute intelligence et de toute raison, le Seigneur et le Père de toutes choses.

Faisons-nous, Monsieur, à ce peu de passages ; car nous n'aurions jamais fait, si

nous entreprenions d'extraire les sentiments de tous les auteurs païens sur cette matière. Vous pouvez conclure de ceux que je viens de citer quelle était leur vénération pour leurs dieux. Il y a du plaisir à les voir leur insulter. S'ils n'ont point fait grâce à Jupiter, quelle aura été leur licence à parler des autres divinités !

Aussi je ne trouve point étrange que les païens maltraitassent leurs dieux ; car, à proprement parler, ils n'étaient dieux qu'autant qu'il leur plaisait. Le sénat et les consuls étaient les souverains arbitres de la Divinité et du culte qu'on lui déférait ; et comme de nouveaux décrets détruisaient les premiers, les dieux qui ne subsistaient que par leur vertu étaient assez souvent révoqués pour en mettre d'autres à leur place. « Les consuls, dit Tertullien, en vertu de l'autorité du sénat, bannirent de Rome et de toute l'Italie le père Bacchus avec toutes les cérémonies que l'on faisait en son honneur. Les consuls Pison et Gabinius défendirent de placer dans le Capitole Sérapis, Isis, Harpocrate, et cette idole qui avait une tête de chien ; c'est-à-dire qu'ils les chassèrent du palais des dieux : ils leur ôtèrent leurs honneurs divins, et firent abattre leurs autels pour réprimer les désordres des superstitions vaines et honteuses (*Tertul., Apol. cap. 6*). » Mais quelque temps après le sénat rétablit ces dieux en leur dignité et les fit participants de la plus haute majesté. C'est ce qui fait dire agréablement à ce Père : *La condition de chacun de vos dieux dépend de l'approbation du sénat ; celui-là n'est pas dieu pour qui les hommes n'ont point opiné et qui a été condamné par leur avis* (*Ibid., c. 13*).

Je ne saurais m'empêcher de vous dire ici quelque chose de la profanation que l'on commettait contre les dieux en maltraitant leurs images : car, quoique les païens n'aient jamais cru que le bois, la pierre et les métaux fussent de vraies divinités, comme le prouvent plusieurs passages des Pères de l'Eglise, qui, au lieu de se prévaloir de leur stupidité à déifier des créatures insensibles, leur font dire au contraire qu'ils ne craignent pas les images, mais ceux à la ressemblance de qui elles ont été faites (*Lact., lib. II, cap. 2* ; *Eus., Præp. lib. IV* ; *Arn., lib. VI* ; *Orig., contra Cels. lib. VII* ; *Aug., in psal. cxiii*), ces mêmes païens croyaient cependant que les injures qu'on leur faisait rejailissaient sur les divinités qu'elles représentaient.

Or, on ne peut rien concevoir de plus indigne que la manière dont ils traitaient leurs idoles. Je ne parlerai point d'Ochus, roi des Perses, qui tua le bœuf Apis et le mangea avec ses amis (*Plut., de Isid. et Osir.*), parce que l'on pourrait demander si ce bœuf était ou un simple hiéroglyphe, ou le dieu même des Perses. Quoi qu'il en soit, c'était une extrême profanation de faire d'un animal si sacré un repas à ses amis. Denis, roi de Sicile, n'était pas plus favorablement prévenu en faveur des dieux de la Grèce et de leurs images. Comme il ne manquait pas

d'esprit, il apostropha agréablement Jupiter Olympien pour s'approprier ses riches dépouilles : « Je te plains, lui dit-il, d'être toujours chargé d'un habit d'or; il t'est trop pesant en été, et trop léger en hiver; prends plutôt cet habit de laine, qui te sera commode en l'une et l'autre saison (*Arn., lib. vi, et Lact., lib. ii, cap. 4*). » Ce fut ce même prince qui, ne pouvant souffrir qu'Esculape, fils d'Apollon, portât une barbe d'or longue et épaisse, pendant que son père paraissait comme un jeune homme sans barbe, la lui arracha, disant : « Que peut-on voir de plus malséant qu'Esculape, fils d'Apollon, ait le menton chargé d'une barbe philosophique, et qu'Apollon ne paraisse que comme un jeune homme sans barbe (*Arn. et Lact., ib.*)? » Il poussa encore la profanation jusqu'à prendre des mains des idoles des coupes et des ornements d'or et d'argent, *parce que*, disait-il, *il ne faut rien refuser de la main des dieux*.

Nous lisons aussi que Caligula outragea les dieux de la Grèce de la manière la plus cruelle : « car, dit Suétone, il commanda que l'on apportât de Grèce les images des dieux célèbres par leur culte et par leur art, entre lesquelles était celle de Jupiter Olympien, et il les fit décapiter pour y mettre sa tête (*Suet., lib. iv, cap. 22*). »

Vous direz apparemment qu'il ne faut pas s'étonner que ces princes, qui étaient des tyrans, aient eu si peu de vénération pour les dieux; qu'étant les oppresseurs de la liberté et de la religion, leur exemple ne prouve rien. Mais il est étrange que le sénat, les prêtres, les peuples ne se soient pas soulevés contre cette impiété. Vous les voyez tous se liguier contre la tyrannie de leurs rois et de leurs empereurs, les massacrer quand ils foulaient aux pieds leurs privilèges; ici au contraire ils demeurent tranquilles, lorsque l'on détruit leur religion, la chose du monde à laquelle les hommes sont le plus attachés.

Mais choisissons un exemple décisif, c'est celui de César : les armées navales de Sextus Pompée et les tempêtes ayant dissipé ses deux flottes, il s'écria : *Je vaincrai, en dépit de Neptune !* et afin de montrer combien il méprisait les dieux, il jeta par terre l'image de ce dieu pendant la célébration des jeux circulaires où l'on portait en pompe les images des dieux pour les rendre témoins de cet honneur (*Sueton., lib. ii, cap. 16*).

Disons encore quelque chose de plus général. Les peuples n'ont pas toujours été si religieux qu'ils n'aient maltraité les dieux et leurs images, surtout quand ils n'en étaient pas exaucés. Le dieu Pan, extrêmement vénéré des Arcadiens, était souvent exposé à leur mauvaise humeur; car « si, après avoir fait des sacrifices à son idole pour rendre leur chasse heureuse, elle ne répondait pas à leur attente, ils faisaient bonne provision d'oignons qu'ils lui jetaient à la tête (*Theocr. in Thal.*). »

C'est à peu près la même impiété que Lactance attribue aux habitants de Linde,

dans l'île de Rhodes. En célébrant la fête d'Hercule, leur dieu tutélaire, « c'était à qui vomirait le plus d'injures et d'imprécations contre son image, et s'il échappait à quelqu'un de dire une bonne parole, le mystère était gâté (*Lact., lib. i, cap. 21*). »

Les poètes surtout se sont distingués à décréditer les images des dieux par leur licence ordinaire. Il n'y a rien de plus fréquent dans leurs écrits. Horace, partout ingénieux, fait parler l'image de Priape, faite de bois de figuier, d'une manière peu décente à la majesté d'un dieu tel que Priape.

Olim truncus eram ficulnus, inutile lignum;
Cum faber, incertus scamnum faceretne Priapum,
Maluit esse deum. Deus inde ego, surum aviumque
Maxima formido.

Quis non sit tanto hoc custode securus?

(*Horat., Serm. lib. i, satyr. 8*.)

Les peuples étaient aussi souvent d'humeur à voir des spectacles où l'on introduisait leurs dieux traduits en comédiens et en scélérats, et à écouter les plaisanteries de leurs poètes qui tournaient en ridicule ce qu'il y avait de plus sacré. Lactance parle d'un poète qui décrivit en vers le triomphe de Cupidon : ce petit dieu y paraît partout en triomphateur; les dieux les plus puissants s'y soumettent à son empire : car, après y avoir fait l'énumération de leurs amours, il les expose comme en spectacle. Le grand Jupiter y est traîné, enchaîné avec les autres dieux, devant le char triomphal de Cupidon (*Lact., lib. i, cap. 11*). C'est dommage, Monsieur, que ce poème ne s'est point conservé jusqu'à nous.

Je ne donne ce peu d'extraits que comme des exemples de la licence avec laquelle les païens insultaient à leurs dieux. Leurs livres en sont tous remplis; c'est pourquoi je n'insisterai pas davantage à prouver une chose si connue et que vous savez mieux que moi.

Je ne puis cependant laisser cette matière sans vous parler des peines que les hommes éclairés du paganisme ont décernées contre les auteurs de ces divinités, je veux dire contre les poètes qui, en forgeant toutes ces chimères, ont séduit le peuple : *Poetae perniciosi sunt, qui incautos animos facile irritare possunt suavitatem sermonis et carminum dulci modulatione currentium* (*Lact., lib. i, cap. 11*). Ils méritaient bien une punition exemplaire.

Voici comment Isocrate s'en exprime : « Ils n'ont pas encore souffert les peines qu'ils méritent, mais ils n'en ont pas cependant été entièrement exempts : car les uns ont été vagabonds et pauvres, les autres exilés de leur patrie, et en guerre perpétuelle avec leurs familles; et quant à Orphée, le principal auteur de ces fables, il mourut déchiré par morceaux. C'est pourquoi, si nous sommes sages, nous n'imiterons pas leur folie (*Isocr., Laus Busir.*). »

Nous lisons aussi dans Porphyre que Pythagore disait que les âmes des poètes étaient pendues à un arbre, environnées de tous

côtés de serpents, pour les punir de leurs fictions pernicieuses. De là vient que Platon les a exclus de sa République (*Plato, Polit.*); et qu'Aristote veut que l'on ne parle aux enfants de leurs fictions qu'avec beaucoup de précaution (*Arist., lib. vii*).

Mais tous les païens traitaient-ils ainsi leurs dieux? Non, sans doute. Le peuple, en général, les a superstitieusement vénéérés; mais les philosophes s'en sont moqués: ils n'ont pas été assez stupides pour croire à ces divinités monstrueuses. Il est bien vrai que, pour ne pas passer pour des profanes, ils se sont servis des expressions populaires; ils ne se sont opposés au torrent qu'avec précaution, et s'ils n'ont pas entièrement condamné les dieux, ils ont bien su les dépouiller de leur ridicule et les réduire à une forme moins bizarre. La chose mérite bien d'être plus particulièrement examinée; c'est pourquoi nous la prendrons dans son principe.

On sait combien les Egyptiens étaient mystérieux. Leur philosophie et leur théologie ne consistaient qu'en certaines figures hiéroglyphiques qui n'étaient entendues que de peu de personnes initiées aux mystères. C'était même chez eux une espèce de profanation d'expliquer les mystères en termes intelligibles. Tout y était voilé d'un grand nombre d'emblèmes et d'énigmes dont on ne pouvait acquérir l'intelligence qu'après plusieurs années d'une extrême application. Plutarque nous en donne plusieurs exemples. « On voyait, dit-il, en la ville de Saïs, l'image de Pallas avec cette inscription : *Je suis tout ce qui a été et ce qui sera jamais ; il n'y a eu encore aucun homme mortel qui ait levé mon voile* (*Plut., de Isid. et Osirid.*). » Le nom même du dieu Amoun, que les Egyptiens vénéraient extraordinairement, et d'où les Grecs ont dérivé leur Jupiter Ammon, est un terme égyptien qui signifie, selon Manéthon, *caché*. « Voilà, ajoute Plutarque, combien les Egyptiens étaient réservés et attentifs à ne point profaner leur sagesse en divulguant ce qui appartient à la connaissance des dieux (*Plut., ibid.*). » Ainsi il est assez probable que les Egyptiens n'ont pas effectivement adoré les singes, les chats, les crocodiles, les souris, etc., comme autant de dieux. « Peut être, dit Rhodiginus, que ces animaux, que les Egyptiens gardaient en leurs temples, avaient quelque signification mystérieuse (*Rhodig., Lect. Ant., lib. xvi, cap. 5*). » Et Ammien-Marcellin reconnaît que ces bêtes et ces lettres étaient *inintelligibles aux Latins* (*Amm. Marc., lib. xxii, cap. 15*). C'est pourquoi Hérodote a remarqué que « toutes choses se faisaient en Egypte avec une extrême confusion, au rebours et contre la coutume de toutes les nations (*Herod., Eut. 2*). »

Plutarque, au livre allégué ci-dessus, après avoir expliqué plusieurs figures hiéroglyphiques des Egyptiens, avertit celui qu'il fait parler que, « quand il entendra de semblables fictions, il ait à se ressouvenir de ce qui a été dit, et à croire qu'ils ne veulent pas

entendre que jamais il y ait rien eu de semblable : car ils ne veulent pas (c'est un exemple qu'il allègue) que Mercure soit proprement un chien, mais la nature de cet animal qui est de garder, d'être vigilant, sage à chercher, à connaître et à discerner l'ami de l'ennemi. C'est ainsi, ajoute-t-il, qu'en faisant ce discernement, et en t'étudiant à avoir une opinion saine et vraie des dieux, tu éviteras la superstition, qui n'est pas un moindre péché que l'impiété de ne point croire qu'il y a des dieux. »

Il est aisé d'apercevoir où j'en veux venir. Les Grecs, peuple curieux et grand admirateur des mystères d'Egypte, les y ayant appris par leur commerce avec les prêtres et les philosophes, revenaient chez eux l'esprit rempli d'une théologie énigmatique, de figures hiéroglyphiques, de divinités mystérieuses; enfin d'une religion tout autre qu'elle ne paraissait dans son extérieur, n'y ayant pas même jusqu'à leurs paroles et à leurs explications qui n'eussent contracté l'obscurité égyptienne. Pythagore, par exemple, qui fut disciple d'Oënopheus d'Héliopolis, tira sa philosophie de celle d'Egypte, et *cacha sa doctrine sous des paroles figurées et énigmatiques* : *Ne manger point sur une selle, n'attiser point le feu avec une épée en la maison, etc.* (*Plut., de Isid. et Osirid.*). Tout cela était autant d'axiomes de sa philosophie qu'il avait apprise en Egypte.

Or, vous n'ignorez pas, Monsieur, quelle vénération les Grecs avaient pour leurs philosophes, et particulièrement pour ceux qui étaient versés dans les mystères d'Egypte. On faisait gloire de se conformer à leurs sentiments; on les rendait les précepteurs de la jeunesse, les arbitres de l'élection des dieux et de leurs cérémonies. Enfin leur influence était si générale que les lois n'avaient point de vertu sans leur approbation. Jugez par là combien il leur était facile d'introduire dans leur pays ce qu'ils avaient apporté d'Egypte; et cela d'autant plus que la religion des Grecs était dans son principe très-disposée à recevoir de nouvelles formes, pourvu qu'elles fussent proportionnées aux préjugés de ces peuples.

Ce fut sur ce préjugé d'une soumission aveugle aux philosophes, que Pythagore établit en Grèce la philosophie d'Egypte : « Car, dit Isocrate, étant allé en Egypte, et s'étant donné tout entier à la discipline des Egyptiens, il fut le premier qui apporta en Grèce toute leur philosophie. Il fut aussi plus attaché qu'aucun autre tant aux sacrifices qu'aux consécérations dans les temples, croyant que s'il ne pouvait par ce moyen rien obtenir des dieux, il rendrait au moins son nom célèbre parmi les hommes. Ce qui lui arriva; car il fut si estimé au-dessus des autres, que tous les jeunes gens désirèrent être ses disciples, et que les vieillards aimèrent mieux lui confier l'éducation de leurs enfants, que de travailler à leur acquérir des richesses (*Isocr., Busir. Laus*). »

Cependant, le peuple que la vanité des

philosophes avait exclu de la connaissance des mystères, ne s'attachait qu'à l'extérieur; en expliquant au pied de la lettre tous ces hiéroglyphes, il les adorait aveuglément. Et ainsi il est nécessaire de distinguer exactement la croyance des philosophes et des habiles politiques du paganisme, d'avec celle du vulgaire. Les uns possédaient le principe des choses; c'était un secret qu'ils ne découvraient qu'aux personnes éclairées et qui avaient un intérêt particulier à ne point désabuser les peuples. Les autres, remplis de vénération pour leurs sages et pour leurs conducteurs, se déchargeaient tranquillement sur eux du soin de la religion; ils ne connaissaient rien que sous l'enveloppe des fables: et comme on ne levait jamais pour eux le voile des mystères, ils s'attachaient avec humilité à certains dehors qui leur paraissaient vénérables, parce qu'ils ne les entendaient pas. C'a donc été cette ignorance de la signification de leurs mystères qui leur a fait prendre pour des divinités réelles ce qui n'était regardé que comme des emblèmes par les philosophes qui en pénétraient le sens.

Mercuré, par exemple, était représenté avec une tête de chien: cet hiéroglyphe venait d'Egypte, et était par conséquent sacré: les philosophes, l'Aréopage ou le sénat, consacrent cette divinité; on lui érige des statues, on lui fait des sacrifices. Le peuple court à l'encens, contemple ces images, et se forme l'idée d'un dieu sur celle d'un homme avec une tête de chien. Au contraire, ceux qui pénétraient les mystères se moquaient en particulier de la crédulité du peuple; et, au lieu de s'imaginer un dieu tel qu'Anubis, ils le prenaient pour l'emblème de la vigilance et du discernement, comme Plutarque nous l'a enseigné. De même les philosophes grecs transférèrent chez eux le dieu Amoun: ce nom marquait que le dieu était tout mystérieux; car ce terme signifie, selon Manéthon dans Plutarque, *caché*. Ce que les Egyptiens prirent apparemment de l'Ancien Testament, où le nom de Dieu, c'est-à-dire sa nature, est appelée cachée et inénarrable. De là vient, pour le dire en passant, que ce Dieu Amoun ou *caché* des Egyptiens et des Grecs est le même dont saint Paul trouva à Athènes un autel sur lequel était écrit: AU DIEU INCONNU. Quoi qu'il en soit, on fait de cet emblème un dieu que l'on appelle Jupiter Ammon; le peuple le sert avec une extrême dévotion, il en fait le Père des dieux et des hommes, le Foudroyant, etc. Mais pensez-vous que les hommes éclairés donnassent dans cette superstition? Point du tout. Ils savaient fort bien que Jupiter avait été un roi de Crète, et qu'Amoun était un hiéroglyphe venu d'Egypte. Ainsi ils distinguaient ce que le peuple confondait.

A cette réflexion j'en ajoute une seconde assez naturelle, pour montrer comment l'idolâtrie s'est affermie. Il ne faut que réfléchir un peu sur le respect qu'inspire l'antiquité, particulièrement quand il s'agit de religion. Ce qui était une fable il y a mille

ans s'est impatronisé dans l'esprit comme une chose sacrée. Les mystères d'Egypte, qui étaient enveloppés d'une infinité d'hiéroglyphes pour les rendre plus vénérables, ont pu être entendus des Grecs pendant un siècle ou deux. Mais ils en perdirent l'intelligence à mesure que le temps les en éloigna. Cependant ils en conservèrent religieusement les voiles, ils en retiennent l'extérieur, qu'ils chargèrent de nouvelles fictions.

Fumée, qui nous a donné la traduction d'Athénagoras, dont il dit avoir eu l'original de M. de Lamané, protonotaire du cardinal d'Armagnac, et dont M. Huet a fait un extrait dans son traité de l'*Origine des romans*, nous apprend que cet ancien fait dire aux prêtres d'Ammon, « qu'il n'y a qu'un Dieu, dont chaque nation voulant représenter l'essence aux simples, a inventé diverses images qui toutes n'expriment qu'une même chose; que leur véritable signification s'étant perdue avec le temps, le vulgaire avait cru qu'il y avait autant de dieux que l'on en voyait d'images; que de là est venue l'idolâtrie. Que Bacchus, en bâtissant le temple d'Ammon, n'y mit point d'autres images que celles de Dieu; parce que, comme il n'y a qu'un ciel qui n'enferme qu'un monde, il n'y a aussi dans ce monde qu'un Dieu qui se communique en esprit. Il en fait dire autant (ajoute M. Huet), et même davantage à de certains marchands égyptiens, savoir que les dieux de la Fable marquent les différentes actions de cette souveraine et unique Divinité qui est sans commencement et sans fin. »

Plutarque censure vigoureusement cet abus: « Comme nous disons (ce sont ses paroles) que celui qui achète les livres de Platon, achète Platon, et que celui qui joue les comédies de Ménandre, joue Ménandre; de même ils appelèrent des noms des dieux leurs dons et les résultats de leur puissance. Mais leur postérité, prenant cela à la lettre et l'appliquant ignoramment, attribua aux dieux mêmes les diverses modifications de leurs dons, et non-seulement ils appelaient la présence de ces dons, la naissance des dieux, et leur absence, leur mort, mais ils le croyaient encore ainsi: tellement qu'ils se sont remplis de plusieurs opinions mauvaises et confuses des dieux, quoique l'absurdité de leurs sentiments leur fût visible. »

Il ne faut pas oublier de faire une troisième observation: c'est que les poètes, par leurs fables, n'ont pas peu contribué à précipiter le peuple dans la superstition. Comme ils ont excellé dans l'art de mentir agréablement, ils ont séduit les esprits par la généalogie, les dignités et les emplois des dieux. Homère, qui avait visité les Egyptiens, tira de leurs fictions paraboliques cet ingénieux roman qui a été l'admiration de toute l'antiquité. Sa manière d'immortaliser ses héros parut si agréable et toucha si fort l'esprit curieux des Grecs, qu'avec le temps ils prirent, contre son intention, ses fables pour autant de vérités. Cependant les savants les respectaient, parce que, au travers de ces voiles, ils pénétraient certaines vérités ingénieuses-

ment déguisées, et le peuple, s'arrêtant à l'écorce, en abusait grossièrement.

Mais, direz-vous, pourquoi les savants n'ont-ils pas corrigé cet abus ? Il n'est pas difficile, Monsieur, de vous répondre. Il me semble avoir insinué que leur vanité en a été la cause. Ils étaient *des animaux de gloire*, qui, prétendant être les seuls dépositaires de toutes les vérités, les tenaient renfermées dans leur sein ; et s'il leur arrivait de les publier, ils le faisaient en des termes si obscurs, que personne ne pouvait les pénétrer. C'est ce qui se remarque dans Aristote ; Alexandre se plaignant qu'en publiant ses *Acromatiques* il en avait profané la majesté et le mérite, ce philosophe lui répondit, « qu'il les avait données de telle sorte au public, qu'on pouvait dire qu'il ne les avait point données, puisqu'il n'y avait personne qui les pût comprendre, s'il n'avait été particulièrement instruit de toutes les choses qu'elles contenaient (*Suppl. de Freinsh., lib. 1.*) »

Et ainsi ils croyaient qu'il n'y avait point de moyen plus efficace pour leur concilier la vénération des peuples, que de leur cacher leurs lumières. S'ils en laissaient quelquefois échapper quelques étincelles, ce n'était que pour les éblouir, et nullement pour les instruire. Il fallait bien amorce le peuple par quelque extérieur ; mais ils n'avaient garde d'étaler leurs mystères à ses yeux ; cela aurait changé en mépris le respect qu'on leur portait.

D'ailleurs, il s'agissait de nourrir les peuples, naturellement superstitieux, dans l'obéissance envers les supérieurs. Il faut vous alléguer ce passage d'Isocrate pour confirmer ma pensée : car « il établit divers exercices (il parle de Busiris) consignés dans une loi par laquelle il voulait que l'on adorât et que l'on vénérait certains animaux méprisés parmi nous, non qu'il ignorât leur vertu, mais parce qu'il crut qu'il fallait accoutumer le vulgaire à observer par là tous les édits des princes, et éprouver, par l'observation de ces choses connues, ce qu'ils penseraient des cachées ; car il se pouvait faire que ceux qui les mépriseraient, en mépriseraient aussi de plus grandes (*Isocr., Laus Busir.*) »

Or il était assez difficile de retenir les peuples dans le respect par d'autres motifs. Leurs conceptions grossières de la Divinité étaient tellement enracinées, que ç'aurait été les rebuter que de vouloir les désabuser. Ce dessein n'aurait pas manqué de causer des bouleversements dans les États. Qu'était-il donc besoin de s'exposer en voulant rectifier leurs notions ? Il valait bien mieux profiter de leurs dispositions, leur applaudir dans leurs égarements, leur faire croire que ces dieux qu'ils avaient forgés avaient été les fondateurs de leur empire, de leur république, de leur ville, leurs législateurs ; que leurs souverains en avaient été engendrés. C'était là les captiver de bonne grâce. Vous voulez des dieux tels que vous les avez imaginés ; eh bien ! suivez votre penchant : *Peuplez le ciel du genre humain* : c'est un frein

efficace pour vous retenir, puisque vous l'avez vous-mêmes forgé et pris.

Il faut finir, Monsieur ; mais je ne le saurais faire sans remarquer deux choses pour concilier les écrivains du paganisme avec eux-mêmes. Nous avons vu qu'ils ont quelquefois raisonné assez juste pour des païens sur la nature et sur les propriétés de Dieu ; pourquoi donc ont-ils admis cette multitude de dieux ?

J'ai déjà levé en partie cette difficulté, en montrant qu'ils ne se sont pas attachés à la superficie des choses, et qu'ils se sont accommodés aux erreurs vulgaires pour retenir le peuple dans la vénération et la crainte. Sur quoi l'on pourrait observer que la religion, parmi les païens, ne consistait que dans la pratique ; la spéculation en était arbitraire. Croyez ce qu'il vous plaira ; mais faites comme les autres. Il vous est permis de douter de la vérité des dieux, de plaisanter sur leurs mystères ; mais ne soyez pas assez profane pour leur refuser l'encens et les sacrifices ordonnés par le sénat, ou de maltraiter les oiseaux consacrés par les prêtres. Si Socrate avait voulu pratiquer le culte prescrit par les Athéniens, je doute fort qu'on l'eût condamné à mort ; et si ce pauvre Atarbe, dont parle Elien, s'était contenté de mépriser le moineau consacré à Esculape, sans le tuer, on ne l'aurait pas fait mourir (*Ælian., lib. v de Var. Hist.*).

Mais afin de répondre plus amplement à votre objection, il est bon d'observer premièrement que, quoique les gens éclairés du paganisme se soient servis de certaines expressions consacrées par l'usage, ils leur ont cependant donné une signification bien différente de celle du vulgaire. Jupiter, Neptune, Pluton, Junon, Minerve, Cérès, passaient parmi le peuple pour autant de divinités, et en cette qualité l'on avait institué à leur honneur un grand nombre de cérémonies purement extérieures, comme plus propres à l'éblouir et à le fixer. Mais les philosophes et les politiques trouvèrent le moyen de confirmer le peuple dans sa créance en se servant des mêmes noms, et de se distinguer des opinions vulgaires, en concevant ces dieux comme autant d'emblèmes ou de la puissance de Dieu, ou des biens qu'il leur accordait. Et ainsi les uns et les autres convenaient bien qu'il fallait servir les dieux, mais diversement. Le peuple les servait en se fixant superstitieusement aux emblèmes ; mais les habiles gens, qui savaient leur institution et l'intention des législateurs, remontaient jusqu'aux choses significatives, ou tout au plus ne leur rendaient qu'un culte inférieur et relatif.

Vous ne serez peut-être pas fâché, Monsieur, que je vous cite quelques passages des anciens pour appuyer ma première remarque. Cicéron, après avoir condamné les fictions poétiques, ajoute : « Mais en méprisant et en rejetant ces fables, disons que Dieu s'entend par la nature de chaque chose, ils ont pu entendre par la terre, Cérès ; par la mer, Neptune, et ainsi des au-

tres (*Cic., de Nat. deor., lib. n.*). » C'est ce qu'il observe encore ailleurs, en disant que « l'air est celui que l'on appelle Jupiter, que l'eau qui coule par la mer est Neptune, et que la terre est nommée Cérès (*Ibid., lib. i.*). »

Plutarque confesse que tous les noms des dieux ne sont que pures allégories : « Les Grecs, dit-il, disent par allégorie que Saturne est le temps, que Junon est l'air, que la génération de Vulcain est le changement de l'air en feu. De même les Egyptiens entendent par Osiris le Nil qui se mêle avec Isis, c'est-à-dire avec la terre; par Tiphon, la mer dans laquelle le Nil venant à entrer, se perd (*Plut., de Isid. et Osirid.*). » Dans tout ce traité il explique la signification des dieux de l'Egypte.

De là, Monsieur, il est aisé de juger pourquoi ils servaient ces divinités : c'est parce que par ces divers noms ils prétendaient honorer Dieu dans chaque partie de l'univers, où ils remarquaient les œuvres de sa Providence toujours active à leur fournir ses bienfaits. Ces pauvres aveugles croyaient que, parce que Dieu fertilisait pour eux la nature, il voulait aussi qu'on le servît dans les créatures, que sa Providence animait pour les rendre fertiles en leur faveur. « Quoi ! objectent-ils à saint Augustin, pensez-vous que nos pères aient été assez fous pour ignorer que Bacchus, que Cérès, etc., fussent des dons divins, et non pas des dieux ? Non ; mais ils savaient que ces choses n'étaient dispensées à personne que par quelque dieu qui les donnait, et dont ils ignoraient les noms ; c'est pourquoi ils ont donné aux dieux les noms des bienfaits qu'ils savaient qu'ils leur distribuaient (*Aug., de Civ. Dei, lib. iv, cap. 24.*). » Jamblique, qui a particulièrement traité des mystères d'Egypte, s'en explique d'une manière à ne laisser aucun scrupule. Tous ces dieux que l'on y servait n'étaient, selon lui, qu'autant d'hiéroglyphes, qui représentaient diversément les bienfaits de Dieu ; c'étaient autant de lignes qui aboutissaient à un seul point (*Jambl., Myst. Egypt., cap. 37 et 39.*). »

Mais l'on n'a qu'à examiner les noms mêmes que les païens donnaient à leurs dieux pour en convenir ; car non-seulement il paraît qu'ils sont dérivés des choses qu'on leur avait consacrées, comme *Bellona a bello, Cumina a cunis, Segetia a segetibus, Pomona a pomis, Bubona a bobus*, etc. (*Aug., de Civ. Dei, lib. iv, cap. 24.*) ; mais aussi la diversité des noms, des qualités et des emplois qu'ils attribuaient à un seul et même Dieu, prouve qu'ils ne les ont regardés que comme des emblèmes qui leur donnaient une idée plus particulière des biens que Dieu leur distribuait.

Pourquoi, par exemple, les Romains s'étaient-ils imaginé trois Jupiters : « Les deux premiers, dit Cicéron, naquirent en Arcadie ; l'Air fut le père du premier, dont naquirent Proserpine et Bacchus ; l'autre eut pour père le Ciel, et il engendra Minerve. Le troisième, de Crète, était le fils de Saturne, dont on montre encore le sépulcre dans cette île (*Cicero, de Nat. deor., lib. iii.*). » D'où vient

qu'ils parlaient de cinq Soleils, de cinq Minerves, de quatre Vulcains, de trois Dianes, de trois Esculapes, de trois couples d'Hercules, de quatre Vénus, de trois genres de Castors, à chacun desquels ils attribuaient une nature, des charges et des opérations tout à fait différentes, si ce n'est parce que ces noms, étant arbitraires, ont été diversement donnés à Dieu, selon la diversité de ses œuvres et de ses biens ?

Je finirai cette remarque par ce passage de Sénèque, parce qu'il est trop formel pour l'oublier : « Nous l'appelons (il parle de Dieu) le père Bacchus, et Hercule, et Minerve : le père Bacchus, parce qu'il est le père de tous, qu'il a le premier inventé la vertu des semences, etc. ; Hercule, parce que sa force est invincible, etc. ; Mercure, parce qu'il est l'auteur des nombres, de l'ordre et de la science. De quelque côté que tu te tournes, tu le rencontreras partout. Il n'y a rien où il ne soit ; il remplit son ouvrage ; et par conséquent tu es le plus ingrat des hommes, toi qui soutiens que tu ne dois rien à Dieu, mais à la Nature, parce que ni la Nature ne peut être sans Dieu, ni Dieu sans la Nature ; mais le même est l'un et l'autre. Si tu disais devoir à Annæus ou à Lucius un bienfait que tu aurais reçu de Sénèque, tu ne changerais pas de créancier, mais de nom, puisque, soit que tu te serves de son prénom, ou de son nom, ou de son surnom, c'est toujours le même homme. De même, soit que tu appelles Dieu la Nature, ou la Fortune, ce sont les noms d'un même Dieu qui se sert diversement de sa puissance (*Senec., de Benef., lib. iv, cap. 8.*). »

En second lieu, je remarque que les païens en général ont soumis à un seul Dieu toutes leurs divinités, ne leur ayant attribué qu'un pouvoir de dépendance et des opérations ministérielles. L'on servait à Rome Jupiter *Opt. Max.*, le Père des dieux, des rois et de toutes choses.

Jupiter omnipotens regum, rerumque, deumque Progenitor, Genitrixque deum, Deus unus et omnis.

Ils l'avaient revêtu de la puissance souveraine. Les autres dieux n'étaient admis à la cour céleste que parce qu'il les avait honorés de sa bienveillance ; et ce n'était qu'à proportion des perfections et du pouvoir que Jupiter leur communiquait, qu'on les servait.

L'empereur avait sous lui des officiers et des lieutenants qui exécutaient ses ordres ; et qu'y avait-il de plus juste que d'attribuer au grand Jupiter de semblables ministres ? « Nous soutenons bien qu'il n'y a qu'un Dieu, le Seigneur de toutes choses ; mais cela n'empêche pas que ceux que nous servons ne soient dieux. Il n'y a qu'un César qui a sous lui plusieurs juges, les gouverneurs, les consuls, les tribuns ; de même nous croyons qu'y ayant un Dieu souverain, il y en a d'autres, comme ces puissances dont nous venons de parler, qui sont établis dieux en ce monde, qui, quoique soumis au souverain, disposent cependant de nous et des choses qui sont au monde. »

C'est ainsi que le prétendu Clément fait parler les païens (*Recogn., lib. v*).

Ainsi, il est évident que ce principe de Cicéron, dont les peuples ont toujours abusé, a été la source de l'idolâtrie. *Habet venerationem justam quidquid excellit* (Cic., *de Nat. deor., lib. 1*).

Que cette réflexion ne vous chagrine point, Monsieur, car elle n'est pas tout à fait hors de propos. C'était avec justice que l'on vénérât les princes qui faisaient l'amour et les délices de leurs peuples, et qu'on leur érigeait des statues. Mais les flatteurs convertirent ces images en autant d'idoles; par leurs conseils ils empoisonnèrent les princes, et par leurs exemples ils entraînèrent le peuple dans l'idolâtrie. Ce n'était plus seulement les princes vertueux que l'on honorait par là, les tyrans les plus odieux en usurpèrent l'usage. Enfin l'abus prévalut tellement, qu'après la mort des princes, l'on considéra leurs simulacres comme des objets dignes de vénération, parce que, outre qu'ils rendaient leur mémoire présente, l'on s'imaginait que leur mort les avait comme consacrés, et que leurs mânes les animaient quelquefois. De là vient que l'auteur du livre de la Sagesse a remarqué que *l'invention des idoles a été le commencement du dérèglement et de la corruption de la vie* (*Sap. xiv, 12*); et que saint Augustin a condamné les images par les propres paroles de Varron : *Ceux, dit-il, qui ont inventé les idoles, ont été la crainte et augmenté l'erreur* (*De Civit. l. iv, c. 9*).

Ce préjugé s'étant profondément enraciné, mourir ou devenir dieu était pour les princes une même chose. *A ce que je vois, disait Vespasien en mourant, je m'en vas devenir dieu.* Quelquefois même les princes voulaient qu'on les reconnût pour dieux pendant leur vie. C'est ce qui arriva à Alexandre le Grand : car s'étant fait proclamer tel par Cléon, selon la coutume des Perses, Callisthènes ne put s'empêcher de lui répondre avec sa liberté ordinaire : « Vraiment c'est bien à toi ou à moi, Cléon, de faire des dieux ! Je suis d'avis que le roi ne tienne sa divinité que de nos suffrages. Mais éprouvons un peu ta puissance ; voyons si tu feras bien un roi, puisque tu fais bien un dieu ; car tu m'avoueras qu'il est plus aisé de faire l'un que l'autre (*Quint. Curt., lib. viii*). » Paroles qui lui coûtèrent la vie, quoique sous un autre prétexte.

Or, dès que le prince avait été mis au nombre des dieux, on multipliait ses simulacres, on lui rendait des honneurs divins, on lui adressait des vœux et des prières, on lui consacrait des temples et des autels, on lui donnait des prêtres, on lui offrait des sacrifices, et l'on instituait des jours de fêtes en son honneur.

(1) Binet ose avancer ici, par un jeu d'esprit auquel applaudit encore trop souvent la masse de ses coreligionnaires, que *l'Eglise Romaine est lourdement tombée dans l'erreur des idolâtres, en ramassant dans son sein la plupart des superstitions de l'ancienne Rome, en canonisant ou en déifiant les créatures (ce qui, ajoute-t-il, ne diffère que de nom), et en les servant à peu près de la même ma-*

Ne croyez pas cependant que, quelque pompeux que fût cet extérieur, ces nouveaux dieux fussent d'abord fort vénérés ; il fallait que des siècles entiers s'écoulassent, pour leur donner plus de crédit et de vénération ; et après tout leur pouvoir n'était pas illimité. On ne leur distribuait, comme aux consuls, que de certaines parties du monde à gouverner ; et même on limitait assez souvent leurs influences dans l'enceinte de certaines villes qui en avaient choisi quelques-uns pour être leurs dieux tutélaires.

Outre cela les païens leur avaient attribué à chacun en particulier des vertus différentes : l'un avait une vertu que l'autre n'avait pas.

Et ainsi, si l'on veut donner aux dieux des païens une signification qui convienne à ce que leurs écrivains nous en apprennent, il faudra les soumettre tous à un seul Être, dont ils empruntaient leur autorité qu'ils exerçaient en qualité de ses premiers officiers.

Les savants n'ignoraient pas que leurs dieux avaient été des hommes : c'était même parmi eux comme un problème que l'on pouvait impunément agiter, de savoir si Jupiter avait jamais été. Mais enfin ils croyaient que ceux qui étaient les favoris de Dieu, qui avaient été élevés au ciel par leurs mérites, avaient aussi la direction des choses sublunaires, et que par conséquent c'aurait été une impiété que de leur refuser l'honneur qu'ils méritaient si bien, par le soin qu'ils prenaient de leur république, de leurs affaires, de leurs personnes.

Vous voudrez bien, Monsieur, que j'observe ici que cette erreur a été l'opinion favorite de tous les peuples. Il leur semblait que l'univers ne pouvait être bien gouverné sans le secours de certaines intelligences inférieures établies par l'Être souverain tout exprès pour s'adresser à elles selon la diversité de leurs besoins.

Il n'y a que la vraie religion qui, tirant du vrai Dieu toutes ses lumières, lui donne aussi tout entière la gloire qui lui appartient ; c'est donc un des principaux caractères que Dieu a attachés à son Eglise, qui la discerne des fausses.....(1).

Je conclurai, Monsieur, en disant que Dieu n'a pas voulu permettre que les traits de son image fussent tellement effacés en l'homme, qu'il n'y en restât quelques linéaments pour le conduire à sa connaissance. Les erreurs ont été grossières, elles ont toujours prévalu ; mais cependant elles n'ont jamais si entièrement étouffé cette notion de la Divinité, qu'il n'en soit resté quelque lueur. De là vient que les hommes éclairés du paganisme, qui se sont débarrassés des préjugés du vulgaire, ont eu quelquefois d'assez

nière que les païens faisaient leurs dieux. Il est permis de douter que cet à peu près soit du goût des protestants vraiment instruits de notre époque. Nous omettons le reste de cette petite digression, qui roule tout entière sur cette judicieuse remarque de notre auteur, mais qui n'enlève rien à la force des raisons qu'il apporte en faveur de la vérité historique des opérations des démons. (*Edit*).

bonnes idées naturelles. Ils ont connu Dieu autant qu'une créature corrompue le peut connaître sans le secours de la grâce. Mais ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, puis-que, bien loin d'avoir corrigé la superstition et d'en avoir été eux-mêmes entièrement exempts, ils y ont entretenu le peuple. Ils ont souvent parlé en termes magnifiques de l'existence d'un Dieu, et ils n'ont pas ignoré toutes ses propriétés ; mais ils ont agi comme étant sans Dieu. C'est pourquoi je vous prie, Monsieur, de ne point confondre ces deux choses, la spéculation et la pratique. Les philosophes ont quelquefois bien pensé, mais toujours mal pratiqué. Il ne faut pas s'imaginer qu'ils aient cru que les plus viles créatures fussent autant de vrais dieux ; mais ils les ont cependant servies, ce qui est le comble de l'idolâtrie. Je suis, etc.

TROISIÈME LETTRE.

SOMMAIRE. — *Etymologies du terme de démon. Quel était le démon de Socrate. Différentes significations de ces termes : Θεός, Δαίμωνιον et Δαίμονες. Sentiment des docteurs juifs, de quelques Pères de l'Eglise et des philosophes sur la nature des démons. Que les païens ont conçu les démons comme des natures moyennes entre Dieu et les hommes. Leur sentiment sur les opérations et sur les offices des démons. Considération sur le bon et sur le mauvais principe. Le nom de démon en général pris en mauvaise part. Que les païens ont mis une grande différence entre leurs dieux et leurs démons. Magie odieuse parmi les païens. Quelle vénération ils ont eue pour les diverses espèces de leur divination. On examine leurs oracles.*

Monsieur,

Comme les préfaces inutiles ne sont pas de votre goût, après vous avoir entretenu dans ma lettre précédente, des dieux du paganisme, je vais vous parler de leurs démons. Les fausses expositions que quelques auteurs modernes ont données à cette doctrine nous obligent à nous arrêter un peu à l'examiner et à vous en faire une histoire abrégée, mais fidèle et exacte, puisée des écrits des anciens.

L'on a cru qu'en posant ce principe, que les démons des païens n'étant que de pures chimères de leur imagination opposées à la droite raison et à l'Ecriture sainte, les chrétiens, qui n'ont reçu cette doctrine que des païens, ne sont pas moins criminels de s'y abandonner sans réflexion.

C'est là un des grands arguments de M. Bekker ; et c'est afin d'insinuer plus insensiblement son venin, qu'il déguise et qu'il touche faiblement la croyance que les païens les plus éclairés ont eue à leurs démons, et qu'il s'arrête avec plaisir à étaler tout le ridicule que ces peuples stupides et barbares de l'Amérique ou du fond du Nord y ont attaché. Après quoi il censure vigoureusement la crédulité des chrétiens à admettre

une doctrine si vaine, si fausse, si impie. Il faut enfin, selon lui, se défaire de toutes ces puérilités, rejeter un sentiment qui ne doit son origine qu'aux fictions du vulgaire, ou, tout au plus, aux rêveries des philosophes ; sentiment qui anéantit l'autorité du Tout-Puissant, qui détruit les notions de la droite raison ; et mille choses semblables. Ces éclairs peuvent éblouir les faibles, mais ils ne sauraient faire d'impression sur des esprits qui veulent un peu approfondir les choses, et ne point croire sans savoir pourquoi.

Avant que d'entrer dans cet examen, vous voulez, Monsieur, que je vous explique fidèlement ce que les païens ont entendu par leurs démons. Il est juste de vous satisfaire ; et comme je dois puiser pour cet effet dans l'antiquité, je crains que cette matière ne nous absorbe une lettre entière, d'autant plus que vous ne serez pas fâché que j'y traite en passant de quelques-uns des mystères du paganisme qui y ont le plus de rapport.

Les étymologies sont naturellement assez sèches ; aussi ne nous y arrêterons-nous pas beaucoup. On dérive ordinairement le terme de démon d'un mot grec qui signifie *je sais*. D'autres le font venir d'un terme de la même langue qui signifie *je brûle*, parce que, disent-ils, les démons ont des corps d'air ou de feu. D'autres l'ont tiré d'un mot grec qui veut dire *j'épouvante*, comme étant des objets de terreur. Enfin quelques-uns en ont cherché la racine dans un verbe hébreu, שר, qui signifierait *suffisant*. La raison qu'ils en rendent, c'est que les Grecs qui usurpèrent dans leur langue ce mot, comme plusieurs autres de la langue sainte, en rejetèrent la première lettre ; il ne resta donc que *Dai*, et au pluriel *Daim* ; et y ayant ajouté leur terminaison grecque, il en résulta ce nom de Δαίμονες.

Il semble, Monsieur, que cette dernière étymologie exprime assez clairement le sens que les anciens Grecs donnèrent d'abord à ce terme : car c'est un nom qu'ils imposèrent originairement à leurs dieux les plus vénérés. De là vient que Platon appelle le Dieu souverain μέγιστος Δαίμων, *le plus grand Démon*, comme le remarque M. Bekker ; et c'est pourquoi Homère, selon Plutarque, s'est servi indifféremment de ce terme, *appelant tantôt les dieux, démons ; et tantôt les démons, dieux* (Plut., des Oracles qui ont cessé) ; comme aussi Euripide.

Cette remarque me conduit assez naturellement à expliquer quel était ce fameux démon de Socrate. Je ne vous alléguerai point sur ce sujet les conjectures des critiques, parce que je sais que vous y trouveriez plus de subtilité que de solidité. Ils ont cherché fort loin ce qui se présente d'abord à l'esprit. Vous en conviendrez aisément, si vous voulez bien faire avec moi cette remarque.

C'est que quand Socrate se glorifie du commerce d'un certain démon qui lui inspirait le dessein de s'opposer aux superstitions d'Athènes, et qui lui dictait un culte moins grossier, il n'entendait, par ce terme de démon, que Dieu même dont il avait des no-

tions naturelles plus épurées que les autres, et qu'il avait peut-être perfectionnées en fréquentant les Israélites, ou par la lecture des livres saints.

Or il donne précisément à Dieu le nom de Démon, parce que les Athéniens, dont il voulait corriger les erreurs, nommaient tous leurs dieux démons. Ils en avaient rempli toute leur ville. Ce n'étaient que pierres ou colonnes qu'ils appelaient *πάγροι*, que temples, autels, victimes, oracles. On mettait la république sous leur protection; on leur donnait la direction de toutes les affaires; on croyait enfin que, sans leur influence, rien ne pouvait subsister ni prospérer.

Malheureux ! leur dit là-dessus Socrate, que je vous plains de servir de tels dieux, et d'attribuer tant de vertu à des démons qui ne subsistent que dans votre imagination ! Croyez-moi, défaites-vous de cette vaine frayeur, brisez ces images, purifiez votre culte de cette superstition grossière; je veux vous montrer qu'il n'y a qu'un Démon tout-puissant qui mérite seul vos adorations. Vous devez me croire, car tout ce que je vous dis ne vient point de moi, mais de lui-même, qui se communique familièrement à moi.

Ne m'accusez pas, Monsieur, de faire parler ainsi Socrate sans raison; car c'est Xénophon qui lui met à peu près les mêmes paroles à la bouche. « Tout le monde et Mélite même (c'est Socrate qui parle) a pu me voir sacrifier sur les autels publics et particuliers. Or pourquoi veut-on que j'introduise de nouveaux démons, parce que je dis que Dieu m'adresse sa voix par laquelle il me fait connaître ce que je dois faire ? Car ceux qui consultent le chant des oiseaux et les voix des hommes ne conjecturent-ils pas aussi par les voix ? Qui est-ce qui doute ou que le tonnerre fasse du bruit, ou qu'il ait quelque signification ? La Pythie même étant sur le trépied, ne rend-elle pas la voix qu'elle reçoit du dieu ? Par conséquent c'est avec raison que tout le monde dit et croit que Dieu prévoit les choses à venir, et que, comme je le dis, il les annonce à qui il veut. Mais d'autres appellent augures, présages, prodiges et devins, ceux qui font connaître ces choses : pour moi, je l'appelle démon, avec beaucoup plus de raison que ceux qui attribuent à des oiseaux la vertu et la puissance des dieux. Et j'ai pour preuve que je ne mens point contre Dieu, plusieurs de mes amis auxquels j'ai découvert les conseils de Dieu, sans y avoir jamais mêlé de mensonge (*Xenoph., Apol. Socrat.*) »

Rien de plus clair que ce passage : car, outre que vous voyez que ces termes de Dieu et de démons y ont partout une même signification, il dit que le même Dieu qu'il appelle, quelques lignes après, Démon, lui adresse sa voix, par laquelle il lui fait entendre ce qu'il doit faire. Il faudrait extraire plusieurs passages de Platon et de Xénophon, qui montrent visiblement que le démon de Socrate n'était autre chose que Dieu, dont il avait quelque notion confuse. Et c'est ce qu'il voulait dire par son *Démon familier*, par

opposition à cette foule de démons ou de dieux que l'on servait à Athènes.

Outre la première signification de ce nom que les païens donnaient aussi à leurs dieux, il est constant qu'ils l'ont particulièrement imposé à ces êtres qui tenaient, selon eux, comme un milieu entre les dieux et les hommes. Le terme *Θεός* était le nom propre des dieux; et la raison de cette appellation peut être dérivée de deux sources, ou bien de l'application des idolâtres à contempler les corps célestes qu'ils adoraient; ou bien du mouvement continu de ces mêmes corps : « Car, dit Platon, il me semble que les premiers habitants de la Grèce n'ont point admis d'autres dieux que ceux que la plupart des barbares adorent, savoir, le Soleil, la Lune, la Terre, les Astres; et ils les ont appelés dieux (*τοὺς θεούς*), parce qu'ils les voyaient tous dans un mouvement perpétuel (*Plato in Cratyl.*) » Aussi le nom de *δαίμονες* peut avoir été restreint aux démons pour ces deux raisons : premièrement pour exprimer leur vaste science, et en second lieu, leur nature moyenne et les offices de leur médiation, qu'ils concevaient comme un canal par lequel les faveurs des dieux descendaient vers les hommes, et les prières et les sacrifices des hommes montaient vers les dieux.

Or ces démons qui faisaient communiquer les dieux avec les hommes, étaient estimés bons et passaient pour les plus excellents, *δαίμονες ἀγαθοί*. Au contraire, il y en avait d'autres d'un ordre inférieur qui passaient pour des esprits malins, malfaisants, cruels, *κακοδαίμονες*, et que Trismégiste appelle *ἀγγέλους πονηροὺς* toujours en guerre avec le genre humain (*Lact., lib. 1, cap. 15*).

Cependant, quoique les Grecs aient appelé quelquefois leurs dieux des démons, ils le faisaient rarement sans épithètes; ou bien s'ils ne s'en servaient pas, ils leur donnaient le nom de *δαιμόνιον*, comme fait Socrate, dans Xénophon, à son démon. Pour ce qui était des démons, ce nom leur était propre et affecté, parce qu'il exprimait et leur nature et leurs offices. Les dieux étaient bien appelés les grands démons, mais les démons n'étaient pas appelés dieux. Ce sont deux noms que les anciens Grecs ont souvent confondus par rapport aux dieux, mais rarement par rapport aux démons, sans y joindre quelque correctif ou quelque expression qui marquait que le nom de Dieu ne leur était donné que d'une manière impropre. Ce qui fait assez connaître qu'ils ne concevaient les démons que comme des êtres soumis aux dieux. Je n'insiste pas sur cette réflexion, parce que nous nous y étendrons davantage dans la suite.

Les païens en général ont bien reconnu que les démons étaient d'une nature spirituelle, quoique moins pure et moins parfaite que celle des dieux. Mais comme ce terme de *spirituel* est une idée vague qui ne signifie rien, à moins que l'on n'explique en quoi elle consiste, il est bon d'observer qu'il n'y a presque point eu d'erreur plus ancienne et plus générale que celle des idées gros-

sières sous lesquelles on a conçu la nature des esprits, et l'on pourrait dire qu'elle a été l'origine des autres erreurs.

Une fois posé le principe que les esprits sont des substances composées d'une matière subtile, on leur en attribue les propriétés et les accidents; on en infère qu'ils veulent être servis d'une manière proportionnée à leur nature; on les multiplie jusqu'à l'infini, parce que l'on conçoit aisément qu'il est impossible qu'un esprit de cette nature, étant sujet aux relations corporelles, puisse être également présent partout, ni par conséquent régir toutes les parties de l'univers; l'on se forme une félicité sensuelle, des peines purement corporelles, des champs Elysiens et un Tartare; l'on s'imagine avec Pythagore une métempsychose, en assujettissant l'âme aux divers changements de la matière, et l'on en infère avec Epicure l'entière dissolution: si c'est un feu, il s'éteindra; si c'est une matière subtile, elle se dissipera; si c'est une harmonie, elle se corrompra.

En particulier, les démons ont presque toujours été conçus sous des idées matérielles. La plupart des docteurs juifs ont donné dans cette erreur, qui tire son origine de ce passage du livre de la Genèse mal entendu, où il est parlé des fils de Dieu, qui prirent pour femmes les filles des hommes (*Gen. vi, 2*); par les fils de Dieu, ils ont entendu les anges, qui eurent communication avec les filles des hommes. « Ainsi ils attirèrent sur eux, dit Josèphe, la colère de Dieu, et les anges de Dieu qui se marièrent avec des femmes produisirent une race insolente, qui, par la confiance qu'elle avait en ses forces, faisait gloire de fouler aux pieds la justice, et imitait ces Géants dont parlent les Grecs (*Joseph., Hist. Jud. lib. 1, cap. 3*). »

L'on découvre assez, au travers des allégories platoniques de Philon, qu'il a eu à peu près le même sentiment (*Philo Jud., de Gigant.*). C'a été aussi la croyance de l'auteur des livres d'Enoch, dont Joseph Scaliger a inséré quelques fragments dans ses notes sur Eusèbe; sans parler des fables que les rabbins ont forgées sur ce faux principe.

Plusieurs des Pères de l'Eglise ont aussi erré sur la nature des démons. Ils crurent qu'en se servant de la philosophie de Platon, où ils entrevoyaient confusément quelques vérités qu'il avait tirées des livres de Moïse, ils combattraient l'idolâtrie avec plus de succès, parce que ce philosophe était sorti de son sein, et que les païens l'avaient en grande vénération. Et comme la tradition judaïque et le paganisme, qui s'était en partie formé des fictions des Juifs, s'accordaient sur la matérialité des démons, comme aussi le peu de connaissance que plusieurs des Pères avaient de la langue sainte n'était pas suffisante pour leur ouvrir l'intelligence de ce passage du livre de la Genèse, c'est pourquoi ils ne purent corriger ce préjugé, qui leur paraissait vénérable par son antiquité, et que soutenaient unanimement les Juifs et les païens.

Ces Pères étant donc si fortement préve-

nus, ont cru que les démons avaient été engendrés par des anges qui se marièrent avec des femmes. C'est ainsi que Justin Martyr s'en explique: « Quelques-uns des anges déchurent à cause de leur passion pour les femmes: et du commerce de ces anges avec elles sortirent les démons. »

Ce passage de Lactance est encore plus formel parce qu'il est plus étendu et mieux circonstancié. Après avoir dit que Dieu, prévoyant la fraude du diable, auquel il avait donné dès le commencement le gouvernement de la terre, défendit expressément aux anges qu'il avait envoyés pour garder le genre humain, de souiller par la corruption de la terre la dignité de leur substance céleste, il ajoute: « Ce prince de la terre, le séducteur amorça les anges qui demeurèrent avec les hommes, et les corrompit par leur communication avec les femmes. C'est pourquoi, les péchés dont ils s'étaient souillés les ayant exclus du ciel, ils tombèrent sur la terre; et ainsi, d'anges de Dieu qu'ils étaient, le diable en fit ses satellites et ses ministres. Or ceux qui naquirent de ce commerce abominable n'étant pas hommes, mais ayant une certaine nature mixte, ne furent pas précipités dans les enfers, comme leurs pères avaient été élevés au ciel. Ainsi il y a deux genres de démons, l'un céleste, l'autre terrestre. Ceux-ci sont les esprits immondes, les auteurs des maux qui se commettent, et dont le diable est le prince (*Lact., lib. II, c. 14*). » Il ne faut, Monsieur, qu'avoir des yeux pour voir que tout ce passage n'est qu'un tissu du judaïsme et du platonisme. Clément d'Alexandrie, Tertullien, Eusèbe, saint Ambroise, ont eu presque la même pensée (*Clem., Strom. lib. III; Tertul., de Habit. mulier.; Euseb., de Præp. Evang., lib. V; Ambr., de Virg. Veland.*).

C'a donc été cette fable de la communication des anges avec les femmes qui a fait croire aux anciens que les démons qui en avaient été engendrés avaient un certain corps mixte qui participait de la nature des anges et de celle des hommes; que ce sont « des esprits subtils et imperceptibles, qui s'insinuent dans les corps des hommes, et qui, opérant clandestinement dans leurs entrailles, altèrent la santé, causent les maladies, épouvantent l'esprit par des songes, ébranlent l'âme par leur fureur (*Lact., lib. II, cap. 14*). »

Outre ce premier préjugé, les anciens s'étaient imaginé que, Dieu étant esprit, il fallait que les anges et les démons fussent des corps, à cause de la distance infinie qui éloigne le Créateur de la créature. « Il est certain, dit Tertullien, que les anges n'ont pas eu une chair qui leur fût personnelle, étant spirituels de leur nature; et s'ils ont un corps, il convient à leur nature (*Tert., de Carne Christi, cap. 6*). » Macaire pousse encore la chose plus loin en ce passage: « Chacun est corps selon sa propre nature; en ce sens, l'ange et l'âme et le démon sont corps (*Mac., hom. 4*). »

C'est assez insister sur la croyance des Pères

res. Je remarque que ce sentiment de la nature corporelle des démons a été général parmi les païens, quoiqu'il vint d'un autre principe. Hésiode et quelques philosophes qui, selon Plutarque, *distinguerent les premiers quatre genres de natures raisonnables* (*Plut., des Oracles qui ont cessé*), se crurent obligés, pour former un système raisonnable, de donner aux démons une nature moins spirituelle qu'aux dieux, mais plus parfaite qu'aux âmes. Car ils croyaient que le monde intelligible était composé de quatre substances qui se suivaient comme par degrés, et qu'il se faisait un changement des premières aux secondes, jusqu'à la quatrième nature, qui était celle des dieux, le plus haut degré où se terminaient ces divers changements des âmes en demi-dieux, des demi-dieux en démons, et des démons, quoique rarement et après un très-grand nombre de siècles, en dieux. En sorte que la nature des démons, qui était supérieure aux âmes et aux demi-dieux, et inférieure aux dieux, tenait comme un milieu entre ces êtres.

C'est sur ce principe que Cléombrotus conclut dans Plutarque, contre Démétrius, « qu'il sera toujours prouvé, par celui des dieux qu'il voudra, et avec des témoignages évidents et très-anciens, qu'il y a des natures neutres et moyennes, qui sont comme aux extrémités des hommes, sujettes aux passions mortelles, et aptes à recevoir les changements et les variations nécessaires. Ce sont ces natures qu'il est raisonnable que nous appelions démons, et que nous les honorions, suivant la tradition et les exemples de nos prédécesseurs (*Plut., ibid.*). »

Si donc vous me demandez la cause de cette fiction, il ne sera pas difficile de vous satisfaire. Les anciens païens, qui avaient appris des Juifs l'existence et les opérations des démons, comme nous le prouverons ailleurs, firent de cette doctrine un des principaux points de leur philosophie, selon leur maxime générale d'accommoder toutes choses à leurs préjugés, et ils la soumirent à leurs principes généraux.

Le plus universel de tous a été celui du changement des corps en d'autres plus excellents, par une espèce de gradation. Ils prétendaient que chaque corps, après avoir été revêtu quelque temps d'une certaine forme, en prenait une autre plus déliée; cette autre faisait place à une troisième plus subtile, et ainsi de suite. C'est encore Plutarque qui nous fait faire cette réflexion, et nous nous attachons particulièrement à ses écrits, parce qu'il y rapporte les sentiments des plus célèbres philosophes. « D'autres disent (ce sont ses paroles) qu'il se fait un changement des corps aussi bien que des âmes, de la même manière que l'on voit que de la terre s'engendre l'eau, de l'eau s'engendre l'air, et de l'air le feu, la nature et la substance tendant toujours de bas en haut (*Plut., des Oracles qui ont cessé*). » Et c'est par cet excellent argument qu'il prouve que les âmes se changent en demi-dieux, les

demi-dieux en démons, les démons en dieux.

Suivons, Monsieur, le système des philosophes. La nature des démons étant comme un degré qui touchait de près celle de Dieu et qui n'était pas éloignée de celle de l'homme, trouveriez-vous étrange que l'on en ait fait autant de médiateurs entre les dieux et les hommes? La Divinité est trop élevée et trop auguste pour se communiquer à l'homme, il y a entre ces deux substances une distance immense. C'était pour les Lycaoniens, qui prenaient Barnabas pour Jupiter, et Paul pour Mercure, un prodige de les voir parmi eux : « Les dieux, disaient-ils, s'étant faits semblables aux hommes, sont descendus vers nous (*Act., xiv, 12*). »

Mais voici un moyen de parvenir aux dieux, une voie qui nous approche d'eux : il faut nous adresser aux démons, à ces esprits médiateurs, et ils se chargeront de porter au ciel nos prières et la fumée de nos sacrifices, et de nous notifier la volonté des dieux.

Rien de plus exprès que ce passage de Platon sur cette matière : « Tout démon, dit-il, est une nature moyenne entre Dieu et l'homme mortel, interprétant et rapportant aux dieux les choses des hommes, et aux hommes celles des dieux, savoir les prières et les sacrifices des uns, les ordonnances des autres touchant les sacrifices et les diverses coutumes et solennités; » et un peu plus loin : « Or Dieu ne se mêle point avec l'homme; mais par ce moyen se fait toute la communication des dieux avec les hommes, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment (*Plat., de Legib., lib. iv*). »

Apulée, qui a emprunté à Platon le même sentiment, dit, « qu'il y a de certaines divinités moyennes entre les hauts cieux et ces terres basses, qui portent nos prières et nos mérites aux dieux; on les appelle en grec démons. Ce sont eux qui portent les prières des hommes aux dieux, et les bienfaits des dieux aux hommes : ils vont et viennent pour porter d'un côté les requêtes, de l'autre les secours (*Apul., de Deo Socratis*). »

Outre cette médiation générale des démons, les païens croyaient que chaque homme avait un démon pour directeur : « Chaque homme, dit Théocrite, est accompagné d'un démon pour le bien diriger; c'est le bon conducteur de sa vie (*Theocr. Eid. i*). » C'a été aussi l'opinion d'Hésiode; « car, par la volonté du grand Jupiter, les démons sont bons, ils conversent sur la terre, ils sont les gardiens des hommes mortels (*Hesiod., Oper. et dier.*). »

Cette superstition a été si profondément enracinée et si générale, que même les Juifs du temps de Jésus-Christ en étaient infectés. C'est ce qu'on voit au livre des Actes; car nous y lisons que saint Pierre, après avoir été miraculeusement délivré de prison par un ange, vint à la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, où plusieurs étaient assemblés et faisant des prières (*Act. xii, 15*). Et comme ils le croyaient encore en prison,

ils jugèrent que ce ne pouvait être Pierre qui heurtait, mais *son ange*. Ce qui peut être considéré comme un reste de la tradition judaïque, dont ils ne s'étaient pas encore entièrement défaits.

Jusqu'ici je n'ai presque traité que des bons démons ; il est nécessaire de dire aussi quelque chose des mauvais. On sait assez que la plupart des anciens philosophes ont cru qu'il y avait deux principes, l'un bon, et l'autre mauvais ; c'a été le sentiment des Zoroastre, de Zénon, et particulièrement des Chaldéens et des Perses, que les manichéens adoptèrent. Sur ce principe, ils partageaient la nature en deux classes. Oromaze, par exemple, était le père et le directeur des personnes vertueuses ; tout ce qu'il y avait de bon dans les éléments, les animaux et les plantes, lui était attribué ; il dispensait la lumière, l'été ; enfin il fertilisait toute la nature. Arimane, au contraire, était un dieu dont les influences étaient malignes ; il corrompait le genre humain, il l'affligeait d'une infinité de fléaux ; il était l'auteur des ténèbres, de l'hiver, du froid, en un mot, de tous les désordres qui arrivent dans le monde.

Cependant ces deux principes n'étaient pas également estimés. Oromaze, comme l'auteur du bien, était plus excellent ; et Arimane, comme l'auteur du mal, l'était moins. Ils avaient bien tous deux une autorité absolue, chacun dans son ressort ; mais cette différence venait de la nature des choses dont on leur attribuait le gouvernement.

Il est assez probable que cette opinion n'a pas peu contribué à faire distinguer aux païens les démons en bons et en mauvais. Au moins c'a été l'opinion des Chaldéens, qui avaient appris de leur Zoroastre, un des principaux auteurs des deux principes, que les bons démons avaient des corps composés de lumière, et les mauvais de ténèbres.

On donna au bon principe, ou si vous voulez, aux dieux bons, des génies bienfaisants, et aux mauvais des génies malfaisants. Et comme l'estime et la vénération que l'on avait pour les dieux bons était plus haute et plus volontaire que celle que l'on portait aux mauvais, que l'on craignait plus que l'on n'aimait, on donna aussi plus de perfection aux bons démons qu'aux mauvais.

Les fonctions des démons étaient donc très-différentes. Les bons démons *étaient les espions des dieux, allant de tous côtés, contemplant et dirigeant les sacrifices et les cérémonies sacrées*. Les mauvais *vengeaient et punissaient les outrages, les crimes et les injustices des hommes* (Plutarq., *des Oracles qui ont cessé*). Plutarque compare la nature de ceux-ci à celle des hommes, et prétend qu'ils sont sujets aux mêmes besoins et aux mêmes infirmités, qu'ils se nourrissent de la fumée, du sang et de la graisse des sacrifices ; par opposition aux bons démons, qui sont d'une nature plus pure.

Il va plus loin : car il prétend que leur malignité s'étend jusqu'à souiller les cérémonies sacrées. « Au reste, dit-il, pour ce

qui regarde certaines fêtes, certains sacrifices cruels, comme il s'en fait dans ces jours sinistres où en quelques lieux l'on mange de la chair crue, où l'on se déchire cruellement avec les ongles, où en d'autres l'on jeûne, on se frappe la poitrine, où ailleurs on dit des paroles obscènes pendant les sacrifices, je n'estimerai jamais que cela se fasse par aucun des dieux ; je dirai plutôt que c'est pour adoucir et apaiser la colère et la fureur de quelques démons malins (*Ibid.*). » Et quelques lignes après, il conclut que les mauvais démons causent la peste, la famine, la stérilité, qu'ils excitent les guerres et les séditions civiles. Porphyre et Jamblique son disciple s'en expriment à peu près de même (*Porph., lib. II de Abst. ; Jambl., de Myst.*).

Il ne faut pas douter que de là ne soit venue la fable de Briarée, qui avait plusieurs démons pour ses esclaves. Vous n'ignorez pas que ce géant donna de furieux assauts au ciel et jeta la terreur parmi les dieux. Cet attentat a fait croire que, comme les mauvais démons ne respiraient que vengeance, Briarée, animé du même esprit, se fortifia de leurs secours pour détrôner Jupiter.

D'ailleurs, ce qui montre assez que les païens mettaient une distinction entre les bons et les mauvais démons, c'est la différence des lieux qu'ils leur avaient assignés pour leur demeure. Saint Augustin leur fait dire qu'ils distinguaient les anges d'avec les démons, parce que, selon eux, « les airs étaient la demeure des démons ; mais le ciel le plus élevé était celle des anges (*August., de Civit. Dei, lib. x, cap. 9*). »

Je remarque encore que du temps de saint Augustin le nom de démon se prenait ordinairement en mauvaise part : appeler quelqu'un démon, c'était l'outrager sensiblement. « Les peuples, dit-il, ont même donné à ce terme une telle signification, que parmi ceux qui s'appellent païens, et qui soutiennent qu'il faut servir les dieux et les démons, à peine s'en trouvera-t-il un, quelque savant qu'il soit, qui ose louer même son esclave, en lui disant : Tu as le démon ; au contraire quiconque s'exprime ainsi ne doit point douter que l'on ne croie qu'il ne maudisse (*De Civit. Dei, lib. VIII, cap. 19*). »

Il est surtout remarquable que les païens ont cru que non-seulement chaque homme avait un bon et un mauvais génie instigateurs du bien et du mal, mais même qu'après la mort le bon démon se présentait devant Dieu pour défendre ou accuser celui qu'il avait accompagné pendant sa vie. C'a été le sentiment de Platon (*In Phæd.*), qu'Apulée rapporte plus amplement en ces termes : « Or, de cette grande quantité de démons, Platon croit qu'il y en a qui ont été donnés à chaque homme pour être les témoins non-seulement de ses actions, mais aussi de ses pensées, et que lorsqu'ils s'en retournent après sa mort, le même qui a eu soin de notre vie, ravit et entraîne subitement après la mort celui qu'il a gardé, pour être jugé ;

il assiste à l'instruction de sa cause; si l'on ment, il reprend; si l'on dit vrai, il affirme, et la sentence se prononce sur son témoignage (*Apul., de Deo Socrat.*). »

Il paraît déjà assez, par ce que je viens d'alléguer des auteurs païens, qu'ils mettaient une grande différence entre les dieux et les démons. Cependant, comme cette remarque nous servira dans la suite, je ne saurais me dispenser de l'appuyer sur quelques passages des Pères de l'Eglise.

Les païens, dit-on, ont attribué à leurs démons une puissance aussi grande qu'à leurs dieux; ils ont confondu ces deux choses. Voilà la source du pouvoir immense que l'on donne aujourd'hui au diable. Là-dessus on ne manque pas de comparer le christianisme avec le paganisme. Rectifiez le principe, la conséquence et le parallèle seront moins choquants. Ainsi, Monsieur, je prévois qu'il faudra que vous subissiez encore la lecture de quelques extraits que nous allons faire pour dissiper ce préjugé.

Mais, auparavant, vous voudrez bien que nous consultions encore Plutarque, qui nous montre bien clairement quel sentiment l'on avait de son temps du pouvoir des démons. Il introduit Héracléon parlant ainsi : « Ce ne sont pas des dieux qui président aux oracles, puisqu'il est juste de croire qu'ils ne se mêlent point des choses terrestres; mais ce sont plutôt des démons, les ministres des dieux. » Dans le même traité il rapporte le sentiment d'un étranger qu'il approuve. « Et si nous donnons, dit-il, les noms des dieux à quelques-uns de ces démons, il ne s'en faut point étonner, disait cet étranger; car ils sont bien aises d'être appelés du nom des dieux dont ils dépendent, et d'où leur honneur et leur puissance dérivent. » Et quelques lignes plus bas : « Mais la plupart ont les noms des dieux qui ne leur conviennent nullement (*Plutarq., des Oracles qui ont cessé*). » Ailleurs, voulant trouver un milieu pour expliquer en quoi consiste la nature de Tiphon, d'Isis et d'Osiris, il convient, avec Pythagore, Platon, Xénocrate, et Chrysippe, que « ceux-là ont mieux fait qui ont écrit que ce que l'on raconte de Tiphon, n'étaient point des accidents survenus aux dieux ou aux hommes, mais à quelques grands démons, en suivant l'opinion des anciens théologiens, qui estiment qu'ils ont été plus forts et plus robustes que les hommes, et qu'ils ont surpassé en puissance notre nature, mais qu'ils n'ont eu ni la pureté ni le pouvoir des dieux (*De Isid. et Osirid.*). »

Ce philosophe ne fait pas même difficulté de soutenir que les démons sont mortels. Après avoir en vain recherché la cause de la cessation des oracles, il la trouve dans la mort des démons. Sur ce sujet il fait rapporter par Cléombrotus l'histoire que lui fit Epitherses, père d'Emilianus, et qui avait été son maître de grammaire.

Je n'entre point dans la discussion du fait. Quoiqu'il dise que cet homme *n'était ni irréfléchi, ni menteur*, on trouve dans son récit tant de surnaturel sans nécessité, qu'il doit

être au moins fort suspect. Il dit donc qu'Epitherses s'étant embarqué sur un vaisseau avec plusieurs autres pour aller en Italie, le vent leur manqua près de certaines îles de la mer Egée; que comme la plupart des passagers veillaient et buvaient après souper, l'on entendit tout d'un coup une voix venant de l'une de ces îles, qu'il appelle *Paxès*, et qui appelait si fort Thamus, pilote égyptien, qu'il n'y eut personne de la compagnie qui n'en fût effrayé. Ce Thamus ne répondit qu'à la troisième fois, lorsque la voix, se renforçant, lui cria que quand il serait arrivé en un certain lieu qu'elle désignait, il annonçât que le grand Pan était mort. On délibéra pour savoir si l'on obéirait, et la conclusion fut que si le vent n'était pas assez fort pour outre-passer le lieu indiqué, il fallait exécuter l'ordre. C'est pourquoi, le calme les arrêtant, Thamus cria de toute sa force : *Le grand Pan est mort*. Il n'eut pas plutôt achevé, que l'on entendit de tous côtés des plaintes et des gémissements. L'empereur Tibère, informé de l'aventure, envoya querir Thamus, et ayant rassemblé plusieurs savants, il fut conclu que ce Pan était le fils de Mercure et de Pénélope.

Sur quoi Démétrius, pour confirmer cette pensée de la mort des démons, ajouta une autre histoire : il dit qu'ayant été lui-même envoyé par l'empereur pour reconnaître certaines îles stériles situées vers l'Angleterre, il aborda à une de celles qui sont habitées; que peu après il s'éleva une tempête effroyable qui fit dire aux insulaires que c'était quelqu'un des démons ou des demi-dieux qui était mort.

Quoi qu'il en soit, il paraît par là que Plutarque, bien loin de confondre les démons avec les dieux immortels, les assujettit à la mort. En quoi il est évident qu'en s'éloignant de la philosophie de Platon, il s'attache à l'opinion d'Hésiode, quoiqu'il restreigne d'une manière peu naturelle le calcul de l'âge des démons, que ce poète fait monter à six cent quatre-vingt mille quatre cents ans, à neuf mille sept cent vingt ans.

Voilà quel était le sentiment des philosophes sur la différence des démons et des dieux. Voyons quelle autorité les premiers Pères de l'Eglise leur ont donnée, même dans l'hypothèse des païens. Que leur témoignage ne vous soit point suspect, Monsieur; ne dites point qu'ils ont pu diminuer la puissance des démons, pour désabuser plus facilement les idolâtres; car au contraire la manière dont ils s'y prennent les aurait plutôt confirmés.

Ce passage de Tertullien vous en convaincra : « Que l'on présente quelqu'un de ceux que l'on croit être agités intérieurement par une divinité, qui, dans les cérémonies des sacrifices qu'ils offrent sur les autels, reçoivent la vertu du dieu en goûtant l'odeur qui sort des victimes, qui tirent avec effort les paroles de leur poitrine, qui prononcent en haletant leurs oracles; si cette Vierge céleste qui promet les pluies, si cet Esculape qui enseigne les secrets de la médecine, et

qui conserve la vie à ceux qui doivent la perdre quelques jours après, ne confessent par la bouche de ces imposteurs dont les faux enthousiasmes trompent le monde, qu'ils ne sont que des démons; si la présence d'un chrétien ne leur ôte la hardiesse de mentir, nous voulons bien qu'au même lieu vous répandiez le sang de ce chrétien, et que vous le punissiez comme un méchant (*Tert., Apol. cap. 23*). » Il aurait fait beau voir Tertullien reprocher aux païens que leurs mystères n'étaient que des impostures des démons pour les désabuser! Eh bien! auraient-ils dit, ces démons dont vous avouez les opérations et les influences dans nos mystères ne sont-ils pas dieux? Et ne faut-il pas que notre religion soit divine, puisqu'elle en reçoit les inspirations et les vertus surnaturelles?

Origène n'aurait pas été moins absurde que Tertullien; car après avoir avancé que pour rendre la Pythie suspecte et décréditer les oracles, il n'aurait qu'à se servir de l'autorité d'Epicure et des Grecs, il ajoute : « Mais je veux bien que ce ne fussent point des fictions ni des impostures; voyons si en ce cas il serait nécessaire que quelque dieu s'en fût mêlé, et s'il ne serait pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais démons et des génies ennemis du genre humain (*Orig., cont. Cels. lib. vii*). »

L'argument que Lactance emploie contre les païens pour leur prouver que leurs dieux, quelque puissants qu'ils les conçussent, ne pouvaient se faire obéir par les démons, aurait été fondé sur un faux principe. « Ou, dit-il, il y a quelque alliance entre les dieux et les démons, ou ils sont ennemis; s'il y a de l'alliance, comment la discernons-nous, ou comment mêlons-nous l'honneur et le culte des uns et des autres? S'ils sont ennemis, pourquoi les démons ne craignent-ils pas les dieux, ou pourquoi les dieux ne peuvent-ils pas faire fuir les démons? Voyez un possédé; il extravague, il s'emporte, il est furieux. Menons-le au temple de Jupiter; mais, parce que Jupiter ne saurait guérir les hommes, conduisons-le dans celui d'Esculape ou d'Apollon; que les prêtres l'exorcisent chacun au nom de son dieu, afin que ce mauvais esprit l'abandonne: cela ne se pourra jamais faire. Quelle est donc la force de vos dieux, si les démons ne leur sont pas assujettis? » Et un peu après : « Or ce sont cependant ces mêmes démons qui leur sont exécrationnels (*Lact., lib. iv, c. 27*). » En vérité y aurait-il le moindre sens dans tous ces passages? Les païens ne les auraient-ils pas vigoureusement rétorqués pour soutenir la divinité de leurs mystères, si les démons leur avaient été pour lors des êtres si sacrés et tout-puissants?

Je n'en dirai pas davantage. Il reste à vous entretenir des mystères des païens. Mais auparavant vous voudrez bien, Monsieur, que j'observe que, quoique les Grecs et les Romains en rapportassent l'institution, les uns aux démons, et les autres aux dieux, ils

s'accordaient cependant pour le fond de la chose.

Il est certain que les Grecs ont bien suivi leur système en faisant présider les démons à tous les mystères de leur religion, parce que la distance de Dieu à la créature étant infinie, il n'y avait, selon eux, que les démons qui pussent remplir ce vide, et en faisant la communication, leur transmettre la volonté des dieux. De même les Latins n'ont pas mal raisonné : car en rapportant leurs mystères tantôt aux dieux, tantôt aux démons, ces deux principes n'ont différé, dans leur hypothèse, qu'autant qu'une cause première diffère d'une seconde qui en emprunte sa vertu. C'est-à-dire que, quand ils ont remonté à la cause première de leur religion et à la source de leurs cérémonies, ils ont dit que les dieux en étaient les instituteurs et les directeurs; et quand ils se sont arrêtés aux canaux, ils ont dit que c'étaient les démons ou les génies. Ainsi je vous prie de ne point critiquer ces expressions, dont je me servirai indifféremment.

Au reste, je ne prétends nullement approfondir cette matière, elle a été épuisée par une multitude d'auteurs. Mon dessein est seulement de vous faire voir que les païens ont souvent parlé de leurs mystères avec peu de respect, et que si le vulgaire en a adoré les voiles, les gens éclairés les ont violemment soupçonnés.

Cela méritait bien, ce me semble, que l'on y insistât. Mais cet examen aurait rendu le paganisme philosophique moins affreux, et le dessein que l'on avait de prévenir par là l'esprit contre la doctrine des démons, telle qu'elle est reçue dans notre religion, en la chargeant des superstitions les plus grossières, n'aurait peut-être pas été si bien exécuté.

Commençons par la magie. Personne n'ignore que ceux qui s'y appliquèrent d'abord étaient extrêmement vénérés, à cause de leur sagesse et de leur profond savoir dans la théologie. Rien ne pouvait réussir sans les avoir auparavant consultés. Si les princes entreprenaient quelque chose, les magiciens étaient les oracles qu'ils consultaient, et ils surent si bien se prévaloir de leur crédit, qu'ils établirent une loi par laquelle on ne pouvait être roi sans avoir été magicien.

Ce nom était très-commun et très-honoré, surtout chez les Perses. De là vient que Cicéron appelle *magiciens* les Perses les plus célèbres (*Cicer., lib. i de Divin.*). Plin et Justin veulent que Zoroastre, roi des Bactriens, ait été le premier auteur de la magie (*Plin., lib. xxx, cap. 1; Just., lib. i*).

Mais ces gens-là, ayant corrompu par leur vanité le légitime usage de la magie naturelle, en inventèrent une autre purement artificielle, apparemment pour soutenir par leurs illusions leur autorité chancelante. Mais dans la suite des temps, quand leurs impostures furent éventées, on les eut en horreur, comme des gens qui ne servaient qu'à séduire le monde par leurs prestiges et à l'empoisonner par leurs maléfices; au point que Tacite nous apprend que le sénat

fit des lois qui bannissaient les mathématiciens et les magiciens de l'Italie. « Je ne veux pas, dit saint Augustin aux païens, alléguer que les peuples ont même défendu ces arts par leurs lois, et qu'elles ont été observées sous des peines très-sévères (*August., de Civit. Dei, lib. vii, cap. 35*). » Après quoi il montre à Varron, qui voulait rapporter les effets de la magie à certaines causes physiques, que si elles eussent été telles, le sénat n'aurait pas fait brûler certain livre qui en contenait les préceptes.

Enfin cette magie était si odieuse aux païens, qu'ils ne regardaient pas avec moins d'horreur que nous ceux qui s'en mêlaient. Combien les sorciers de Thessalie leur étaient-ils exécrables !

Ego-Pol illum ulciscar hodie Thessalum veneficum.
(*Plautus in Amph.*)

J'en sais si je dois vous dire que l'on compte d'ordinaire six espèces principales de magie, la nécromancie, la pyromancie, l'aréomancie, l'hydromancie, la géomancie, et la chéiromancie. Mais peut-être ne serez-vous pas fâché que j'observe que ces diverses espèces de divination étaient bien sacrées en substance, quand les lois les autorisaient comme autant de mystères, mais qu'elles étaient abominables lorsque d'autres que le collège des prêtres s'en mêlaient : parce que l'on s'imaginait qu'il n'y avait que les prêtres qui eussent le droit, en vertu des lois, de consulter les bons démons ; et que par conséquent les magiciens, qui n'étaient que des personnes particulières sans vocation, n'agissaient que par illusion, ou tout au plus par le commerce des mauvais démons, qui ne demandaient pas mieux que de donner par leur ministère des marques de leur malignité.

C'est pourquoi les païens, qui avaient en horreur le seul nom de magie, donnèrent à leurs mystères celui de divination, et afin d'y mettre une différence plus réelle, ils en changèrent, autant qu'ils le purent, les divers sujets, et en augmentèrent les espèces.

Cicéron réduit toute la divination à deux espèces, dont l'une était naturelle et l'autre artificielle (*Cicero, de Divin., lib. i*). La première se faisait par une émotion de l'esprit qui, étant saisi d'une espèce de fureur, prédisait les choses à venir. Tel était l'esprit qui animait la Pythie sur le trépied. La divination artificielle se faisait par l'observation de signes et de circonstances naturelles dans les sujets que l'on avait destinés pour prédire l'avenir. A cette seconde espèce appartenaient l'astrologie, les augures, les auspices, les sortilèges et les prodiges. Si vous en voulez savoir davantage, Polydore Virgile et Pierre du Moulin pourront satisfaire votre curiosité (*Polyd. Virg., lib. i, cap. 22, 23, 24 ; Molin., Vates, cap. 16, 17, etc.*).

Si les savants du paganisme n'ont pas épargné leurs dieux, vous pouvez bien juger, Monsieur, qu'ils n'ont pas fait grâce à leurs mystères. Ils savaient bien qu'il y avait en cela plus de l'homme que de Dieu. C'est pourquoi ils ne les ont regardés que comme

autant de fraudes pieuses, qui, quoique inventées par l'artifice des prêtres, étaient cependant nécessaires pour charmer un peuple sur l'esprit duquel le merveilleux a tant d'efficacité.

Pour commencer par l'astrologie, je me contenterai de vous indiquer un endroit d'Aulu-Gelle, où le philosophe Phavorinus maltraite les astrologues en sapant leurs principes, et en les réduisant à de pures conjectures. « Et il nous avertissait (ce sont les paroles de Phavorinus qu'il allègue) de ne pas les croire trop légèrement, parce qu'il semble que de temps en temps il leur échappe quelque vérité : car ils n'avancent pas ce qu'ils ont compris ou arrêté, ou aperçu ; mais des choses incertaines, fondées sur des conjectures embarrassées, hésitant entre le vrai et le faux, comme un homme qui marche à pas comptés dans les ténèbres ; et il leur arrive, ou qu'en tâtonnant ils tombent sans le savoir sur quelque vérité, ou que, par la crédulité de ceux qui les consultent, ils parviennent adroitement à la découvrir. De là vient qu'ils semblent plutôt conjecturer la vérité des choses à venir par celles qui sont passées. Cependant toutes ces vérités qu'ils prédisent ou témérairement ou adroitement ne sont pas la millième partie de celles où ils mentent (*Aul. Gell., lib. xiv, cap. 1*). »

Cicéron, qui a composé deux livres de la Divination, plutôt pour la réfuter que pour l'expliquer, n'épargne ni les victimes, ni leurs entrailles. En voici un endroit que je prends mot à mot de l'*Histoire des oracles*, par l'auteur des *Dialogues des morts*. « Ah ! que dites-vous ? » (c'est Cicéron qui se moque du sentiment de Chrysippe, d'Antipater et de Possidonius, philosophes stoïciens, qui disaient que les dieux changeaient les entrailles des animaux dans le moment du sacrifice ;) « il n'y a rien de si crédule que vous. Croyez-vous que le même veau ait le foie en bon état s'il est choisi pour le sacrifice par une certaine personne, et en mauvais s'il est choisi par une autre ? Cette disposition du foie peut-elle changer en un instant pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient ? Ne voyez-vous pas que c'est le hasard qui fait le choix des victimes ? L'expérience même ne vous l'apprend-elle pas ? Car souvent les entrailles d'une victime sont tout à fait funestes, et celles de la victime que l'on immole immédiatement après sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premières entrailles ? Ou comment les dieux se sont-ils apaisés si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un bœuf que César sacrifiait, et que comme cet animal ne pouvait pourtant pas vivre sans en avoir un, il faut nécessairement qu'il se soit retiré dans le moment du sacrifice. Est-il possible que vous ayez assez d'esprit pour voir qu'un bœuf n'a pu vivre sans cœur, et que vous n'en ayez pas assez pour voir que ce cœur n'a pu en un moment s'envoler je ne sais où ? »

De là vous pouvez bien juger de sa liberté à critiquer les présages des augures et des auspices. Les poulets sacrés, le vol des oiseaux, leur cri et les circonstances qui accompagnaient ces cérémonies si saintes parmi les Romains, n'étaient pas pour lui choses plus vénérables. « Nous ne sommes pas, dit-il, comme ces augures, qui prédisaient l'avenir par l'observation des oiseaux ou des autres signes. Cependant je crois que Romulus, qui a bâti cette ville sous de bons auspices, a cru que la connaissance de l'avenir consistait dans la science d'augurer. Car l'antiquité a erré en plusieurs choses, et nous voyons maintenant qu'elle a été changée, ou par l'usage, ou par la science, ou par le temps. Mais on retient la coutume, la religion, la discipline, le droit des augures, l'autorité du collège, à cause de l'opinion du vulgaire et des grands avantages qu'en retirait la république. Cependant les consuls P. Claudius et L. Junius, qui se mirent en mer contre les prédictions des auspices, n'ont pas échappé au supplice. Car il fallait se soumettre à la religion et ne pas mépriser si audacieusement la coutume de la patrie. C'a donc été avec raison que l'un fut condamné à la mort, et que l'autre se la donna. Flaminius n'obéit pas aux auspices, c'est pourquoi il périt avec l'armée. Mais un an après Paulus y obéit, et néanmoins il fut défait avec l'armée à la bataille de Cannes. »

Lisez comment il traite un peu plus bas les oiseaux sacrés. « C'était alors un auspice, si on lui donnait seulement la liberté de se manifester; cet oiseau passait alors pour l'interprète et le satellite de Jupiter. Mais aujourd'hui qu'on l'enferme dans une cage et qu'on le laisse mourir de faim, s'il se jette sur un plat de farine, et s'il lui tombe quelque chose du bec, tu prends cela pour un augure, et tu t'imagines que Romulus avait de coutume de deviner ainsi. » Que cela était profane en la bouche d'un consul et d'un augure tel que Cicéron !

Mais P. Claudius en vint des paroles aux actions : car comme les augures lui rapportèrent des présages sinistres qui devaient le détourner de se mettre en mer contre les Carthaginois, et lui dirent que les poulets ne voulaient point manger dans leur cage, il les empoigna et les jeta dans l'eau en s'écriant : S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent !

Je ne suis pas surpris que les païens traitassent les mystères de leur divination avec tant d'indignité; ils en avaient reçu mille fausses prédictions. Régulus observa les auspices, et néanmoins il fut pris; Mancinus, quoique fort religieux, fut fait esclave; Paulus eut des poulets qui mangeaient fort bien, et cependant il fut taillé en pièces. César, qui avait été averti par les auspices et par les augures de ne point passer en Afrique avant le milieu de l'hiver, n'en tint pas compte, se mit en mer, et vainquit plus heureusement.

Qu'il me soit permis de dire un mot des prodiges. Il n'y a rien qui frappe plus l'es-

prit. Nous sommes si enclins à nous y laisser surprendre, que nous chercherions volontiers querelle à ceux qui voudraient y résister. En général les païens ont été grands zélateurs des prodiges. Il n'arrivait point d'événement surprenant, les princes ne pouvaient naître ni mourir, l'on ne pouvait gagner ni perdre de bataille, sans que les dieux ne changeassent les lois de la nature.

Ne croyez pas cependant que les savants s'y soient laissé surprendre : *Qui amat ipsi sibi somnia fingunt*. Si les historiens païens en ont été prodiges, ils ont eu la discrétion de s'en remettre souvent à la bonne foi d'autrui par un *on dit*.

Cicéron, entre autres, ne les épargne pas. « Est-ce, dit-il, que cela est capable de nous effrayer, quand on nous dit que quelques prodiges sont nés ou des bêtes ou des hommes ? Il est nécessaire que tout ce qui se produit tire son origine de la nature; en sorte que l'on ne doit pas croire que s'il arrive quelque chose contre la coutume, cela se soit fait en dehors de la nature. Recherche donc la cause d'une chose nouvelle et merveilleuse, si tu la peux trouver; sinon, sois persuadé que rien ne se peut faire sans cause. Dissipe cette erreur, que la nouveauté de la chose t'a causée, par la connaissance de la nature; et ainsi ni les tremblements de terre, ni les ouvertures des cieux, ni une pluie de pierre ou de sang, ni le transport des étoiles, ni la vue des comètes, ne t'épouvanteront point. Car rien ne se fait sans cause; rien ne se fait qui ne se puisse faire, et cela ne doit point passer pour un prodige, si ce qui a été fait a pu se faire. Il n'y a donc point de prodiges; car si ce qui se fait rarement doit passer pour un prodige, être sage est un prodige, etc. » Lisez la suite, Monsieur, vous y verrez tous ces récits de prodiges que l'on débitait à Rome agréablement réfutés, quoique sur le faux principe des lois constantes et indispensables de la nature.

En effet, tout ce merveilleux était trop insipide pour être goûté des gens éclairés. Les dieux étaient toujours à cheval et armés de pied en cap, ou animant le bois et la pierre. Tantôt Castor et Pollux parurent dans la bataille qui se donna entre A. Posthumius, dictateur romain, et Octavius Mamilius Tusculanus, combattant pour les Romains; tantôt on les vit combattre contre les Perses; tantôt les déesses, animées contre Brennius qui avait violé le temple d'Apollon, s'acharnaient cruellement sur lui; tantôt on disait qu'un fleuve avait salué Pythagore, et qu'un orme avait parlé à Apollonius de Tyane; tantôt que la statue d'Hercule sua à Lacédémone avant la défaite de Leuctres, de même que celles d'Apollon à Cumes, de la Victoire à Capoue, de Mars à Rome; tantôt que l'image de Junon, interrogée si elle voulait bien être transportée ailleurs, répondit : *Je le veux bien*; tantôt que la statue de Memnon, frappée des rayons du soleil, rendait un son mélodieux; que celle d'Antoine au mont Alban versa du

sang pendant la guerre d'Auguste contre Marc-Antoine et Cléopâtre; tantôt enfin que la statue d'Apollon, religieusement portée sur les épaules des prêtres, s'avisait de les laisser là et de se promener dans les airs.

Ce serait abuser de votre patience, que de s'étendre à prouver que les gens éclairés du paganisme ont traité toutes ces histoires de pures fictions. Ceux-là mêmes qui les débitent avec le plus d'assurance y ont mêlé certains traits qui nous font connaître qu'ils n'en étaient pas trop persuadés.

Je ne vous dirai que peu de chose des oracles, parce que cette matière a été traitée à fond par M. Van-Dale, dont l'agréable auteur des *Dialogues des morts* a tiré en substance son *Histoire des oracles*. Je ne voudrais pas cependant séparer entièrement la cause des démons de celle des oracles. Tout l'ouvrage de M. Van-Dale peut être vrai, sans que pour cela l'on en doive nécessairement inférer que tous les oracles aient été de pures impostures. Sa critique est fort exacte, ses passages fidèlement cités, et les faits qu'il rapporte, tirés d'auteurs non suspects (1). Mais pourtant la difficulté subsiste toujours, savoir si la plupart des oracles devant leur crédit à l'artifice des prêtres et à la crédulité des peuples, il n'y en aurait point eu quelques-uns dont le démon se serait mêlé, s'il n'en aurait point quelquefois profité pour amorcer les païens par quelques prestiges, qui, quoique rares, semblent cependant avoir été nécessaires pour les retenir dans le respect, puisque autrement ils auraient été bientôt désabusés, quelque soin que les prêtres eussent pris à voiler leurs mystères et à autoriser leurs fourberies.

Mais s'il y a eu quelques oracles rendus par les démons, il est constant qu'il y en a eu une infinité d'autres où ils n'ont point eu de part. C'est ce que les païens savaient encore mieux que nous. Ils en voyaient tous les jours des preuves convaincantes et circonstanciées de mille défauts trop grossiers pour être attribués aux dieux ou aux démons. Ils n'ignoraient pas que, dans les choses qui peuvent être expliquées naturellement, il n'est pas toujours besoin de remonter au surnaturel.

Tels ont été la plupart des oracles du paganisme. Examinez-en l'origine, rien ne vous paraîtra plus naturel. Les philosophes et les historiens de l'antiquité n'en ont point fait de mystère. Hérodote, d'ailleurs tout plein de merveilleux et de superstition, oublie son propre caractère en expliquant l'institution des oracles de Dodone et de Jupiter Ammon, les deux plus célèbres de la Libye et de la Grèce. Le passage est un peu long, mais il est essentiel.

Voici ses paroles : « Les prêtresses de Jupiter Thébain racontent que deux femmes qui étaient prêtresses furent emmenées de Thèbes par les Phéniciens, et qu'elles ouïrent dire que l'une fut vendue en Libye et

l'autre en Grèce; que ces femmes ont été les premières qui ont établi les oracles parmi ces peuples. Et comme je leur demandais d'où elles savaient si positivement ce qu'elles me racontaient, elles me répondirent qu'elles avaient cherché ces femmes avec un soin extrême, et que cependant elles ne les purent jamais trouver; mais que dans la suite elles apprirent d'elles ce qu'elles disaient. C'est ce que me dirent les prêtresses à Thèbes. Or, les principaux de Dodone racontent ceci : Deux colombes noires vinrent de Thèbes, l'une en Libye, l'autre chez eux; celle-ci s'étant posée sur un arbre, dit d'une voix humaine qu'il fallait bâtir là l'oracle de Jupiter. Ils crurent que ce qui leur avait été annoncé était divin; par conséquent ils firent ainsi. Pour ce qui est de l'autre colombe qui alla chez les Libyens, elle leur commanda de bâtir le temple d'Ammon, qui est celui de Jupiter. C'est ainsi que le rapportaient les prêtresses de Dodone, sur le témoignage de tous ceux qui habitaient près du temple de Dodone, dont la plus ancienne prêtresse s'appelait Proménée, qui était la plus proche de Timarète, et la plus jeune fille de Nicandre. Sur quoi j'estime (c'est son explication) que s'il est vrai que les Phéniciens emmenèrent deux prêtresses, et qu'ils vendirent l'une en Libye et l'autre en Grèce, celle qui vint en cette partie de la Grèce qui s'appelait Pélage est la même qui vint chez les Thesprotes, et que, servant là, elle bâtit sous un arbre le temple de Jupiter, comme c'était la coutume à Thèbes de servir dans ce temple. Il est arrivé de là que l'on a parlé d'elle, et que l'on a institué l'oracle; qu'ensuite ayant appris la langue grecque, on a dit que les mêmes Phéniciens vendirent sa sœur en Afrique, aussi bien qu'elle. Or, la raison pourquoi ces femmes furent appelées des colombes par les Dodoniens vient, ce me semble, de ce qu'elles étaient barbares; ce qui leur semblait avoir quelque rapport à ces oiseaux-là. Mais quelque temps après, ils dirent que cette colombe avait parlé, après que cette femme eut appris à s'exprimer d'une manière assez intelligible pour être entendue d'eux. Car tandis qu'elle parla d'une manière barbare, elle ne leur fut pas plus intelligible qu'un oiseau. Autrement comment colombe parlerait-elle? Or, en disant que c'était une colombe noire, ils voulaient dire que c'était une femme égyptienne (*Herod., Eut. lib. II.*) »

L'explication est forcée, je l'avoue, mais enfin elle est démonstrative, dans la bouche d'Hérodote, pour prouver que l'on savait bien réduire la fondation des oracles à des principes purement humains, et que l'on aimait mieux faire quelques efforts d'imagination afin d'en donner des explications paraboliques, que d'en reconnaître le surnaturel.

Diodore de Sicile nous apprend quelque chose d'assez plaisant touchant l'institution de l'oracle de Delphes. Il arriva que des

(1) Le P. Baltus a réfuté les paradoxes de ce médecin anabaptiste, dont les *Dissertations sur les oracles des païens*, écrites en mauvais latin, n'ont eu quelque vogue qu'à cause

du coloris et des agréments que leur a donnés Fontenelle dans son *Histoire des oracles*. On trouvera, à la suite de ce traité, cette savante réfutation du P. Baltus. (*Ed.*)

chèvres s'étant approchées sur le Parnasse d'un trou d'où sortait une exhalaison forte, se mirent à danser. La nouveauté de la chose et l'ignorance où l'on était de la vertu naturelle de ces vapeurs firent croire qu'il y avait là-dessous du merveilleux, et que sans doute ce trou était la demeure de quelque dieu, dont il ne fallait pas négliger les inspirations. Il n'en fallut pas davantage : on y bâtit un temple, l'on y institua un oracle, des prêtres, une pythie, des cérémonies.

L'exhalaison qui montait à la tête de la prêtresse l'agitait violemment : c'était l'inspiration du dieu qui la saisissait; elle parlait sans se faire comprendre : c'était le dieu qui combattait ses facultés : elle revenait à elle-même et prononçait l'oracle : c'était le dieu, qui, devenu le maître, parlait par son organe.

La force de l'exhalaison était quelquefois si violente qu'elle faisait mourir la pythie. Plutarque nous en fournit un exemple. « Qu'arriva-t-il donc à la pythie? Elle descendit bien dans le trou de l'oracle malgré elle. Mais elle montra d'abord qu'elle ne pouvait plus souffrir l'exhalaison, remplie qu'elle était d'un esprit malin et muet. Enfin, étant tout à fait troublée et courant vers la porte en poussant un cri horrible, épouvantable, elle se jeta contre terre, tellement que non-seulement les voyageurs, mais aussi le grand prêtre Nicandre et tous les autres prêtres et religieux qui étaient là présents, s'enfuirent de peur; cependant, rentrant un peu après, ils l'enlevèrent étant encore hors d'elle-même; elle ne survécut que de peu de jours (*Plut., des Oracles qui ont cessé*). »

Sur ce principe des exhalaisons, Cicéron et Plutarque prétendent expliquer pourquoi les oracles ont cessé. « C'est, dit Cicéron, que cette vertu terrestre qui agitait l'esprit de la pythie par une inspiration divine s'est évanouie avec le temps; comme nous voyons que plusieurs rivières se sont séchées, ou qu'elles ont pris un autre cours et ont été détournées ailleurs (*Cicer., de Div. lib. 1; Plut., des Oracles qui ont cessé*). » Mais cette raison serait extrêmement faible, si vous n'y joigniez les lumières de la philosophie, dont les degrés de perfection furent autant d'époques de la ruine des oracles.

Il ne faudrait qu'examiner la situation des lieux où se rendaient les oracles, pour tomber d'accord que ces mystères n'étaient qu'un enchaînement d'artifices. Elle était la plus commode du monde, ordinairement sur de hautes montagnes bordées de précipices et de rochers, ombragées d'épaisses forêts. Il fallait faire de longs et de pénibles voyages pour s'y rendre, souffrir les ardeurs du soleil et la stérilité de vastes campagnes, parce que l'oracle s'éloignait des lieux habités, qui lui étaient suspects.

Que tout cela était bien imaginé! Ceux qui venaient le consulter, déjà prévenus en sa faveur et l'imagination toute pleine de merveilleux, se sentaient saisis d'un redoublement de crainte en approchant du lieu sacré. Leur longue pérégrination à travers

mille difficultés les avait extrêmement abattus et en quelque sorte fléchis au respect, quand même ils auraient eu quelques scrupules. Parvenus dans ces lieux escarpés, pleins d'antres et de cavernes, où les arbres interceptaient la lumière du soleil, qu'un profond silence rendait affreux, combien leur imagination était-elle disposée à se faire illusion! De combien de fantômes et de terreurs leur esprit était-il frappé!

S'agissait-il de consulter l'oracle? Il fallait auparavant avoir pratiqué un grand nombre de cérémonies et de préparatifs, sans doute d'une merveilleuse vertu pour réprimer tout mouvement de critique, et pour instruire les prêtres du sujet de la consultation, afin que le dieu devinât plus sûrement.

Plutarque dit que quand la pythie se mettait sur le trépied, il sortait du sanctuaire une douce odeur qui remplissait le lieu où étaient les consultants (*Plut., des Oracles qui ont cessé*). Jugez s'il ne pouvait pas y avoir quelque charme propre à faire illusion!

Ce sanctuaire était un lieu obscur, peu éloigné de celui où étaient ceux qui venaient interroger l'oracle. Des voûtes et peut-être des instruments propres à grossir et à faire retentir la voix la rendaient terrible. La fourberie ne pouvait être découverte, car personne n'entrait dans le sanctuaire, et s'il y a eu quelques princes privilégiés qui y aient été introduits, ce n'a été qu'après avoir bien étudié leurs dispositions. Et d'ailleurs les prêtres avaient mille ressorts cachés qu'ils ne manquaient pas de faire jouer dans l'occasion.

Quelles étaient les réponses de l'oracle? Des ambiguïtés, des équivoques accommodées aux événements les plus vraisemblables, des possibilités vagues qui n'affirmaient rien de positif.

Horrendas canit ambages, antroque remugit,
Obscuris vera involvens.

Ce n'est pas seulement Virgile qui remarque l'ambiguïté et l'obscurité des oracles; tous les auteurs païens y ont trouvé ce défaut, et ont réduit les dieux à de pures conjectures. Cicéron vous en dira des choses curieuses dans ses livres de la Divination. Oënomäus, philosophe et orateur grec souvent cité par Eusèbe, maltraite les oracles de la manière la plus outrageante, en faisant un catalogue rigoureusement exact de leurs ambiguïtés et de leur fausseté (*Apud Euseb., lib. iv de Præp. Evang.*). Porphyre, ce zélé défenseur du paganisme, cherchant la raison pourquoi les événements ne répondaient pas aux prédictions des oracles, la trouve en ce « qu'ils ne prédisent pas les choses par une véritable divination, mais seulement par des conjectures prises de la nature, du mouvement et de la conjonction des astres; ce qui a paru, ajoute-t-il, en plusieurs oracles. Car Apollon, interrogé par un homme s'il lui naîtrait un fils ou une fille, répondit que ce serait une fille, parce que, disait-il, au temps de la conception, Vénus obscurcissait Arares. Une autre fois on lui demanda si l'année serait malsaine, il répondit oui, parce que la constellation était

dangereuse pour les poumons (*Porph., de Resp. oracul.*). »

C'est encore Porphyre qui dit de sang-froid qu'Apollon n'était pas toujours d'humeur à parler, et qu'il menaçait ceux qui l'interrogeaient mal à propos de ne répondre que des mensonges. C'était là se délivrer des importuns de bonne grâce !

Encore une réflexion, Monsieur, elle vous divertira. Les dieux prenaient goût quelquefois au commerce des femmes. Ils en demandaient de richement parées des mains mêmes de leurs maris ; et dans la prévention où l'on était de l'honneur que le dieu faisait, on les lui envoyait comme des victimes chargées de riches présents. C'est ce que l'auteur de l'*Histoire des oracles* a observé, quoiqu'il ajoute qu'il ne conçoit point que de pareilles choses aient pu arriver seulement une fois (*Pag. 177*). Je serais aussi de son sentiment si je n'en trouvais dans l'antiquité des exemples incontestables. J'avoue cependant qu'il est impossible qu'une dévotion si bizarre ait pu être générale. Mais il n'est pas impossible qu'il y ait eu parmi les païens des gens assez superstitieux et assez aveugles pour s'en faire honneur. Sans rapporter les exemples que cet auteur en allègue, vous en serez convaincu par ce passage de Josèphe, que je vous cite tout entier, parce qu'il s'y trouve des particularités que l'on ne saurait omettre.

« Il y avait à Rome, » ce sont ses paroles (*Hist. Jud., lib. xviii, cap. 4*), « une jeune dame, nommée Pauline, non moins illustre par sa vertu que par sa naissance, et aussi belle qu'elle était riche. Elle avait épousé Saturnin, qu'on ne saurait mieux louer qu'en disant qu'il était digne d'une femme aussi distinguée. Un jeune homme qui tenait un rang considérable dans l'ordre des chevaliers conçut pour elle l'amour le plus violent. Comme elle était d'une condition et d'une vertu à ne pas se laisser corrompre par des présents, l'impossibilité de réussir dans son dessein augmenta encore sa passion. Il tenta cependant de la séduire en lui faisant offrir deux cent mille drachmes ; mais elle rejeta cette proposition avec mépris. La vie devenant alors insupportable à Mundus (c'était le nom du jeune homme), il résolut de se laisser mourir de faim. Mais l'une des affranchies de son père, nommée Idé, découvrit son dessein, et le conjura, pour l'en détourner, de ne point perdre l'espérance, puisqu'elle lui promettait de lui faire obtenir ce qu'il désirait sans qu'il lui en coûtât plus de cinquante mille drachmes. Une telle proposition fit reprendre courage à Mundus, et il lui donna la somme qu'elle demandait. Comme cette femme n'ignorait pas que l'argent ne pouvait rien sur une personne si vertueuse, elle eut recours à un autre moyen : sachant que la dame avait une dévotion particulière pour la déesse Isis, elle alla trouver quelques-uns de ses prêtres. Après leur avoir fait jurer le secret, elle leur dit combien était grand l'amour de Mundus pour Pauline, ajoutant que s'ils

voulaient lui promettre de trouver le moyen de satisfaire sa passion, elle leur donnerait à l'heure même vingt-cinq mille drachmes, et autant encore lorsqu'ils auraient exécuté leur promesse. L'espoir d'une si grande récompense leur fit accepter la proposition : le plus âgé alla trouver aussitôt Pauline et lui dit que le dieu Anubis, ayant conçu de la passion pour elle, lui commandait de se rendre auprès de lui. La dame s'en tint si honorée, qu'elle s'en vanta à ses amies et le déclara même à son mari, qui, connaissant son extrême chasteté, y consentit volontiers. Ainsi elle alla au temple : le soir, après avoir soupé, le prêtre l'enferma dans une chambre où il n'y avait point de lumière, et où Mundus, qu'elle croyait être le dieu Anubis, était caché. Il passa toute la nuit avec elle ; puis, le lendemain matin, avant que ces prêtres corrompus, dont la méchanceté l'avait fait tomber dans le piège, fussent levés, elle vint retrouver son mari, lui dit ce qui s'était passé, et continua de s'en glorifier avec ses amies. » Dans la suite, cet historien dit que Mundus, ayant rencontré la dame, lui apprit qu'il avait été le vrai Anubis. Tibère, ayant été informé de l'aventure, fit crucifier les prêtres avec Idé, et raser le temple d'Isis.

Je veux bien que ce temple d'Isis ne fût pas un temple d'oracles ; il reste toujours avéré qu'à Rome même la passion des dieux pour les femmes n'était pas chose inouïe. Anubis passait pour le plus impudique de tous ; il fut même banni de Rome pour cette raison ; et cependant cette dame si chaste ne s'étonne point d'une proposition si surprenante. Le dieu a de la passion pour elle, il lui commande de l'aller trouver ; la dame s'en tient honorée, elle s'en glorifie, elle le communique à son mari, qui y consent. Après même qu'elle eut passé la nuit avec le prétendu dieu, elle raconte la chose à son mari, et continue à s'en glorifier avec ses amies. Si le fait eût été sans exemple, comment comprendre qu'une dame si vertueuse se fût déterminée sans hésiter à satisfaire la passion d'Anubis, et que le mari d'une femme aussi sage y eût consenti si promptement ? Si cela s'est quelquefois pratiqué à Rome, la ville la plus éclairée de l'univers, que n'aura-t-on pas fait chez les nations barbares ?

Ce seul exemple en vaut mille, dans la bouche d'un historien tel que Josèphe, qui n'aurait pas osé noter d'une telle infamie les mystères des païens, dont il était obligé de ménager les esprits pour les raisons que vous savez, si le fait n'eût pas été public et circonstancié comme il le rapporte.

Comme vous êtes homme à tirer des conséquences de tout, je prévois que vous ne manquerez pas de rapporter à de semblables commerces la naissance de la plupart de ces héros et de ces demi-dieux du paganisme, et peut-être irez-vous jusqu'à douter que Philippe ait été le père d'Alexandre le Grand. Au moins direz-vous, avec la plupart des historiens, qu'il fut engendré de Jupiter Ammon, et que ce fut pour cette raison que

l'oracle de Delphes ordonna à Philippe de vénérer ce dieu.

Je vous laisse, Monsieur, donner, sur ce chapitre, un libre cours à vos réflexions. Pour moi, je finirai cette lettre, qui n'est que trop longue, en vous priant de conclure de tout ce que nous avons dit, que, quoique les païens aient altéré la doctrine des démons, en y ajoutant bien des fables, il ne faut que des yeux pour voir qu'ils en ont retenu diverses vérités; qu'ils ont mis une grande différence entre les démons et les dieux, qu'ils ne les ont conçus que comme des agents subalternes, et que, dans le fond, ils n'ont pas été si religieux observateurs de leurs mystères, qu'ils ne les aient souvent accusés d'impostures. Je suis, etc.

QUATRIÈME LETTRE.

SOMMAIRE. — *Les païens n'ont pas absolument nié, mais seulement examiné les opérations des démons. Que M. Bekker ne peut rien conclure des faits dont il a grossi son ouvrage. On avance que les païens ont formé plusieurs de leurs dieux sur l'histoire sacrée des patriarches. Ce qui se prouve par la conformité que l'on trouve entre Noé, Cham, Sem et Japhet, et Saturne, Jupiter, Neptune et Pluton. Quel effet les miracles de Dieu, en Egypte, produisirent sur les Egyptiens. Conformité de Tiphon avec Moïse. Les païens ont connu les histoires de l'Ancien Testament. Tels ont été les Egyptiens, les Chaldéens et les Phéniciens; puis les Grecs, qui n'ont écrit que quelques siècles après Moïse. Par la dispersion des Chananéens et des dix tribus, les païens ont eu quelque connaissance de l'histoire des livres saints. Traduction des livres de Moïse en grec avant celle des Septante. Conformité d'Hercule avec Josué. Rites judaïques observés parmi les païens. C'a été par les mêmes voies qu'ils ont connu les anges et les démons. Observation sur le culte des serpents. Si l'Ancien Testament enseigne l'existence des démons, il enseigne aussi leurs opérations.*

Monsieur,

Je ne suis pas moins surpris de votre lettre, que vous me dites l'avoir été de ma précédente. Peu s'en faut que vous ne me mettiez au nombre des sectateurs de monsieur Bekker. Vous ne pensez pas, me dites-vous, qu'en éludant ainsi tout le surnaturel de la divination des païens, et particulièrement des oracles, vous vous réfutez vous-même. Si tous les mystères du paganisme n'ont été que purs artifices, évidentes impostures où tout était naturel, que deviendront les opérations des démons?

Vous ne m'avez pas compris, Monsieur. Si vous aviez un peu examiné ce que je vous en ai écrit, vous auriez d'abord aperçu que mon intention n'est pas de dire que les païens aient absolument nié les opérations des démons dans leurs mystères, mais seulement de montrer combien la plupart de leurs savants étaient éloignés de croire aveuglé-

ment toutes ces histoires plaisantes où l'on faisait toujours intervenir les démons sans nécessité. Les plus incrédules confessaient bien qu'il y avait de certains événements qu'ils ne pouvaient concilier avec les lois ordinaires de la nature, de certains faits qui épuisaient toutes leurs lumières. Mais au fond, ils pouvaient légitimement douter de la bonne foi de ceux qui ne vivaient que d'oracles. Ils ne niaient pas en général les opérations des démons, mais ils avaient la curiosité d'examiner si les entrailles des victimes, si les poulets sacrés en recevaient effectivement les influences, si la pythie sur son trépied, divinement inspirée, rendait d'autres oracles que ceux qu'ils auraient pu faire eux-mêmes. Ils en pesaient chaque parole, chaque circonstance; et ils en concluaient par mille expériences qu'ils en savaient pour le moins autant que les démons et qu'Apollon même. Ainsi, sans nier absolument les opérations des démons, ils rejetaient simplement ce grand amas d'impostures et de fables dont le vulgaire se repaissait avec avidité.

Que M. Bekker se serait épargné de peine s'il avait bien voulu raisonner sur ce principe! En retranchant de ses livres cette multitude inutile de contes choisis et circonstanciés à son avantage, il aurait par là réduit son ouvrage à un peu moins de la moitié. Car à quoi bon se jeter dans ce labyrinthe? Combien de volumes ne composerait-on pas si on voulait ramasser toutes ces histoires? Est-ce là l'état de la question? Les païens s'en sont moqués; et nous les admettrions sans examen?

Mais voyons ce qui résultera du raisonnement de l'auteur. On peut naturellement expliquer les faits qu'il rapporte, sans que l'on soit obligé d'y faire intervenir le diable, et par conséquent il n'y en aura aucun autre où il ait opéré. Quelle induction! Cet argument ne prouve rien, parce qu'il prouve trop.

Mais qu'est-il besoin d'examiner tous ces faits pour prouver les opérations des démons? Nous n'avons qu'à suivre la voie que nous avons tracée; elle est courte et naturelle; elle nous conduit sans détour à une source infailible.

Abandonnons donc à la critique de monsieur Bekker ce nombre infini d'histoires où l'on fait toujours présider le diable. Que tous les peuples du monde aient travaillé de concert, en se trompant eux-mêmes, à nous faire illusion, j'avoue que l'on ne saurait pousser la libéralité plus loin. Aussi nous ne sommes généreux qu'afin de réduire la question à un principe simple, débarrassé de tous les incidents qu'on y pourrait faire naître pour en critiquer l'évidence.

Toutes les nations du monde nous parlent de démons: toutes s'accordent dans l'essentiel: ce sont des intelligences dont la nature est moins excellente que celle des dieux, des êtres qui leur sont inférieurs, des agents ministériels, dont les uns sont bons, pacifiques, destinés pour aider les hommes,

pour leur notifier la volonté des dieux, et pour les pousser à en exécuter les commandements ; dont les autres, au contraire, sont des agents malins, haïssant les hommes, ne travaillant qu'à leur nuire, à les affliger, à les souiller de crimes. D'où vient ce consentement unanime et constant des peuples en tous temps et en tous lieux ?

Il vient, Monsieur, du même principe d'où ils ont tiré tant de vérités qu'ils ont attribuées à leurs dieux ; de l'Ancien Testament qui, brillant partout des caractères de la Divinité, a tellement frappé l'esprit des païens, que, pour rendre leurs dieux plus vénérables, ils ont cru ne pouvoir mieux faire que de les former sur l'histoire des patriarches, et que de leur en attribuer les principaux traits.

Je ne saurais, Monsieur, vous refuser la satisfaction que vous souhaitez : je vous donnerai deux ou trois exemples palpables de cette conformité. Plusieurs grands hommes l'ont fait voir visiblement. Mais comme vous n'avez peut-être pas de ces sortes de livres, et que, d'ailleurs, rien n'est plus exact ni plus exquis que leur critique à cet égard, ce sera de leurs écrits que j'emprunterai les traits historiques que vous lirez dans la suite, qui vous feront voir de suite que les païens ont puisé dans l'Ancien Testament une infinité de vérités qu'ils ont appliquées à leurs fausses divinités. Après quoi nous ferons nos remarques particulières.

Commençons par Saturne. C'est l'incomparable Samuel Bochart (*Geogr. sacr. lib. 1, cap. 1*) qui prouve, par les rapports qui se trouvent entre Noé et ce faux dieu des païens, que ce qu'ils en ont débité, ils l'ont pris de l'histoire de Moïse. Voici ce qu'il en dit : « Noé a été le père commun de tous ceux qui ont vécu après le déluge. De même Saturne est appelé par Orphée, *le père de toutes choses, le prince du genre humain*, et sa femme Rhéa, *la mère des dieux et des hommes*. Noé n'a pas seulement été juste ; mais aussi *hérald de justice*, parce qu'ayant vécu dans un siècle où les mœurs des hommes étaient très-corrompues, il n'oublia rien de ce qui était nécessaire pour les rappeler par ses paroles et par ses exemples à la règle de la vraie piété. Ainsi les païens veulent que Saturne ait été un roi très-juste, *qui travailla fortement à ramener les hommes d'une vie barbare à un culte plus poli*. De là vient qu'il acquit de grands honneurs, qu'il traversa plusieurs lieux de la terre, et qu'il rappela tous les hommes à la simplicité de l'esprit (*Diod., lib. v Biblioth.*). Aurélius Victor dit qu'il fit passer à une vie bien réglée les hommes, alors sauvages et accoutumés à vivre de rapines (*Aurel., de Orig. gent. Rom.*). A quoi se rapportent ces vers de Virgile :

*Is genus indocile et dispersum montibus altis,
Composuit legesque dedit.*

(*Virg., Æneid. lib. VIII.*)

« Entre le temps du déluge et le commencement de la dispersion des peuples, il s'é-

coula cent ans, pendant lesquels le monde n'ayant pas encore été divisé, Noé exerça sur le genre humain un empire naturel, semblable à celui d'un père sur ses enfants. C'est là l'âge d'or des poètes, qui racontent que, sous le règne de Saturne, les hommes possédaient toutes choses en commun. On dit que le roi Saturne, dit Trogus dans Justin, fut si juste, que personne ne servit sous lui, et n'eut aucun bien en particulier. Mais toutes choses étaient communes sans division : comme si c'eût été un seul patrimoine commun à tous (*Just., lib. XLIII*). Virgile et Ovide ont eu la même opinion (*Virg., 1 Georg. ; Ovid., lib. III Amor.*). Hésiode, surtout, s'en exprime en des termes fort remarquables : *Pendant que le roi Saturne eut l'empire des cieux, les hommes, semblables aux dieux, goûtaient une paix profonde, et n'avaient ni travail ni chagrin*. Ce qui semble avoir été pris de cette prophétie de Lamech touchant Noé : *Celui-ci nous soulagera de notre œuvre et du travail de nos mains, à cause de la terre que l'Eternel a maudite* (*Gen. v, 29*).

« Dans ce siècle toute la terre était d'un langage et d'une même parole (*Gen. XI, 1*). Ce que les poètes étendent jusqu'aux bêtes. De là vient qu'ils veulent qu'il y eût alors une certaine langue commune aux hommes et aux bêtes. *Les enfants de Saturne*, dit Platon, *jouissant d'un si grand repos et de la faculté de discourir non-seulement avec les hommes, mais aussi avec les bêtes, se servaient d'eux tous pour la pratique de la philosophie* (*Plato in Politic.*). Noé est appelé l'homme de la terre (*Gen. IX, 20*), c'est-à-dire *laboureur* (selon le style ordinaire de la langue sainte, dont Samuel Bochart allègue plusieurs exemples). C'est de ce Noé, de cet homme de la terre, que les mythologistes ont inféré, comme s'il se fût marié avec la déesse Terre, que la terre est la même que Rhéa, femme de Saturne. Et comme d'autres n'ignoraient pas que ces paroles : *Noé commença à être l'homme de la terre et à planter la vigne*, étaient une description d'un laboureur et d'un vigneron, ils attribuèrent aussi à Saturne la culture des champs et des vignes. Il fut le premier, dit Aurélius Victor, qui enseigna l'agriculture (*Aurel., de Orig. gent. Rom.*). Ce que Plutarque et Macrobe ont aussi écrit (*Plut. in Romaic. quæst. 42, et in Parall. ; Macrob. lib. I, cap. 6*). De même, parce que ce saint homme n'ayant peut-être pas encore éprouvé la vertu du vin, y succomba, en mémoire de cette action, on avait accoutumé de s'enivrer pendant les saturnales ; et l'on croyait que Saturne présidait à cette ivresse. De là vient que Saturne dit, dans Lucien, qu'il préside à la joie, au chant et à l'ivrognerie. Pendant cette fête de Saturne, comme le rapporte Athénée (*Lib. XIV*), les Romains avaient coutume de donner un repas à leurs esclaves, et de les y servir ; ce qui ne se pratiquait pas seulement à Rome et en Grèce, mais aussi à Babylone. En effet, Noé, ayant maudit Cham, lui prédit que ses descendants seraient les serviteurs des serviteurs.

« L'occasion de l'anathème lancé contre

Cham fut qu'il avait vu la nudité de son père (*Gen. ix, 22*). Ce que les poètes ont connu en partie, en disant que Saturne donna une loi qui défendait, sous des peines sévères, de porter ses regards sur les dieux en état de nudité. C'est pourquoi on lit dans les hymnes de Callimachus que Minerve aveugla Tirsias qui l'avait vue au bain.

« C'est aussi une chose remarquable que dans le *Timée* de Platon, Saturne, sa femme Rhéa et ceux qui étaient avec lui, sont dits être nés de l'Océan et de Thétis. Car Noé et les siens sortirent des eaux du déluge comme du sein de leur mère. De là vient que les anciens Romains ont voulu qu'un navire fût le symbole de Saturne; ce qui a fait croire aux modernes que ce navire signifie celui qui l'apporta en Italie.

Et bona posteritas puppim signavit in ære,
Hospitis adventum testificata dei.

(*Ovid., Fast. lib. i.*)

« Mais comme ce symbole d'un navire a été commun, selon Plutarque (*In Romaic.*), aussi bien à Janus, à Evandre, à Enée, qu'à Saturne, il semble que les anciens ont entendu autre chose par un navire, savoir l'arche de Noé, qui le sauva du déluge universel. Et c'est ce que les Assyriens n'ont pas entièrement ignoré, quoiqu'ils aient obscurci par leurs fictions la vérité du fait, afin de donner à leur roi Xisuthre une partie de la gloire due au seul Saturne, c'est-à-dire à Noé. Ils disent donc qu'il y eut sous son règne un grand déluge dont Xisuthre fut sauvé, Saturne lui ayant prédit l'avenir, et lui ayant recommandé de bâtir une arche et de s'y réfugier avec des oiseaux, des reptiles et du bétail (*Apud Cyrill., contra Julian., lib. i.*). »

Sur quoi notre auteur allègue encore quelques passages très-curieux. « De même, ajoute-t-il, les auteurs grecs écrivent qu'au temps du déluge particulier de Thessalie, Deucalion se retira aussi dans une arche. On rapporte, dit Plutarque, qu'une colombe fut lâchée de l'arche, et que cet oiseau annonça à Deucalion, par son retour la continuation de l'orage, et par sa demeure la sérénité du ciel.

« Les poètes veulent que Saturne ait dévoré tous ses enfants, excepté trois, Jupiter, Neptune et Pluton, qui, demeurant seuls, partagèrent entre eux toute la terre. Noé, en tant que prophète et pasteur, fut aussi en quelque manière le père du premier monde, qu'il condamna, comme l'enseigne saint Paul (*Hebr. xi, 7*); parce que par ses prédictions il condamna les hommes au châtement du déluge. Car, selon le style de l'Ecriture, les prophètes sont dits faire ce qu'ils prédisent, etc. En ce sens, Noé détruisit tous les hommes, c'est-à-dire qu'il prédit qu'ils seraient détruits. Il n'en resta que trois, Sem, Cham et Japhet, qui partagèrent entre eux l'empire du monde; et ce sont les trois enfants de Saturne qui lui succédèrent au royaume. »

Je n'ai garde d'étendre ici les rapports palpables que cet excellent critique trouve

entre les trois fils de Noé et les trois fils de Saturne, les bornes étroites d'une lettre ne me permettant pas de faire beaucoup de ces sortes d'extraits. Cependant, comme ces remarques nous mènent à la première source d'où les païens ont emprunté tant de vérités qu'ils ont aveuglément appliquées à leurs faux dieux, je ne saurais me dispenser de vous en faire un parallèle abrégé, en suivant toujours notre auteur. Le beau jour que cela nous donnera pour découvrir l'origine des démons !

« Cham ou Ham, dit Samuel Bochart, s'étant établi en Afrique, y fut adoré pendant plusieurs siècles sous le nom de *Jupiter-Ham* ou *Hammon*, que les Egyptiens appelaient *Ammoun*, ou *Amoun* (*Herod. Eut.; Plut. in Isid.*), en changeant l'aspiration en un accent doux. »

L'Ecriture sainte fait mention de cet *Amon*, ou *Hammon*, en trois passages (*Jerem. XLVI, 25; Ezech. III, 15; Nahum. III, 8*), que les interprètes, selon Samuel Bochart, ont expliqués tout autrement que le texte ne porte.

« Non-seulement le nom d'*Ammon* fut célèbre en Egypte, mais aussi dans l'Arabie et en Afrique. *Ammon* était un fleuve d'Arabie, *Ammonium* un promontoire; et il se trouvait des peuples qui s'appelaient *Ammoniens*. Il y avait la ville d'*Ammon*, un temple d'*Ammon*, la ville *Ammonienne*, le pays *Ammoniaque*, où ce célèbre oracle de Jupiter *Ammon* était situé. Enfin toute l'Afrique s'appelait *Ammonienne*, du nom d'*Ammon*. » C'est ce qu'il prouve par plusieurs passages des auteurs païens.

« Or, que Cham soit Jupiter, c'est ce qui se prouve par plusieurs raisons. Premièrement par son nom de *Ham*, dont on a fait l'*Ἀμμών* égyptien et l'*Ammon* ou le *Hammon* africain, que tout le monde sait être les noms de Jupiter. En second lieu, *Ham* signifie *brûlant*; de même *Zeûs* en grec semble signifier *brûlant*. De là vient que les poètes ont entendu l'air par le nom de Jupiter. En troisième lieu, comme Cham était le plus jeune des enfants de Noé, il en est de même du Jupiter de Saturne, selon Callimachus (*In Jove*). En quatrième lieu, l'on a feint que Cham ou Jupiter était le maître du ciel, parce qu'il eut en partage l'Afrique, dont la plus grande partie étant entre les tropiques, a le soleil et les autres planètes sur la tête. De là vient que l'on a cru qu'elle était la plus proche du ciel, comme s'exprime Lucain (*lib. ix*). En cinquième lieu, on lit en plusieurs auteurs que Jupiter coupa à Saturne son père les parties de la génération, ce qui semble être pris de ces paroles du livre de la Genèse mal entendues : *Et Cham, le père de Chanaan, ayant vu la nudité de son père, le déclara*, etc. (*Gen. ix, 22*). Là le verbe *déclarer*, détaché du fil du discours et destitué des points-voyelles, a pu être lu ainsi : *et il coupa*, comme venant d'un verbe qui signifie couper. » Notre critique rapporte plusieurs exemples de l'Ecriture où ce verbe, fléchi en un autre mode a cette dernière signification.

« Japhet est le même que Neptune. Les païens lui ont donné l'empire de la mer, parce que l'Afrique étant échue à Cham, et l'Asie à Sem, deux parties du monde qui consistent en terre ferme, la portion qui échet à Japhet consiste, pour la plus grande partie, en îles et en péninsules. C'est pourquoi on donna à Neptune le nom de Ποσειδών, qui est un terme punique, qui signifie large et étendu. Ce qui peut avoir été pris de ces paroles de Noé : *Que Dieu étende Japhet* (Gen. ix, 27).

« Je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'il y a quelque affinité du nom latin de Neptune à celui de Japhet, parce que le verbe d'où vient le nom de Japhet a dans sa conjugaison passive *Niphta*. A moins que l'on n'aime mieux dériver ce nom de Neptune, du mot égyptien νεφθών, ce qui est la pensée de Plutarque (*De Isid. et Osir.*).

« Il reste à parler de Sem, à qui Noé parle en ces termes : *Béni soit l'Eternel, Dieu de Sem ; et que Chanaan soit son serviteur*. Parce que l'Eternel fut le Dieu de Sem d'une manière toute particulière, que de sa postérité est né Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et qu'il n'y a pas lieu de douter que Sem ne persévérât constamment dans le vrai culte de Dieu, et ne fit tous ses efforts pour réprimer le cours de l'idolâtrie par ses paroles et par ses exemples, c'est pourquoi les idolâtres haïrent le nom de Sem. Ils en firent bien un dieu, mais le dieu des enfers. Et comme, en haine de la piété, ils feignirent que Saturne, c'est-à-dire Noé, avait été renfermé dans leur tartare ténébreux, de même ils précipitèrent Sem, sous le nom de Pluton, dans les enfers.

« Ici on doit observer l'allusion de ce nom Sem au terme *Samma* ou *Semana*, qui signifie *destruction* ou *désolation* ; ce qui est presque la même chose que le mot Ἀδης ou Ἀϊδης. De même Tiphon était appelé Σμύ par les Egyptiens, par une allusion manifeste au nom de Sem. Ce passage de Plutarque est remarquable : *Tiphon s'appelle, comme nous avons dit, Seth, et Bebon, et Smy ; noms qui signifient un arrêt violent, une contrariété ou un renversement* (*Plut., de Isid. et Osir.*). Car les uns veulent que Tiphon ait été un géant, et les autres un dragon qui fut tué d'un coup de foudre. De là vient qu'il est appelé par quelques-uns d'un nom que les Arabes donnent également aux serpents et aux diables. D'autres l'appelaient *Seth* et *Smy*, afin de diffamer la mémoire de ceux qui ont été les plus zélés défenseurs du culte divin, c'est-à-dire Seth et Sem. »

Douteriez-vous, après cela, Monsieur, que les païens aient attribué à leurs dieux plusieurs vérités consignées dans l'Ancien Testament ? Ces rapports sont trop visibles. Et si vous n'en étiez pas convaincu, il faudrait bien vous rendre à cette multitude d'analogies semblables que nous pourrions encore établir. Mais peut-être aurons-nous l'occasion de vous en rapporter quelque autre trait de convenance dans nos remarques particulières.

N'exigez pas, je vous prie, que je vous explique longuement comment il a pu se faire que les païens, qui étaient prévenus de tant de mépris et de haine contre les Israélites, aient cependant emprunté des livres de Moïse et des prophètes tant de vérités historiques, et les aient adoptées avec tant d'empressement.

Ce n'est pas qu'il ne soit très-facile de résoudre votre difficulté. Mais je crains qu'en répondant à toutes vos objections, vous ne me fassiez violer la promesse que je vous ai faite d'être court. Contentez-vous donc, s'il vous plaît, Monsieur, de ce peu de réflexions que je vais faire en passant, et qui seront néanmoins suffisantes pour vous convaincre qu'il n'est nullement absurde de dire que les anciens païens ont formé leurs dieux sur le modèle des patriarches.

Sans parler des apparitions fréquentes de Dieu aux patriarches, des oracles qu'il leur donna, de la sagesse de son économie envers l'Eglise d'Israël, des miracles qu'il opéra pour affermir et conserver son peuple, miracles dont vous pourriez contester l'influence sur les peuples étrangers à l'alliance de Dieu, parce que la plupart de ces merveilles ne se sont pas passées sous leurs yeux, sans nous arrêter, dis-je, à toutes ces choses, bornons-nous aux miracles que Dieu fit éclater pour affranchir les Israélites du joug des Egyptiens.

En quel lieu Dieu frappa-t-il ces oppresseurs ? Ce fut dans la cour même de Pharaon : ce fut dans la capitale d'un grand royaume que Moïse et Aaron, accompagnés de la vertu d'en haut, déployèrent tant de merveilles, à la vue de ce prince, de ses principaux officiers, de tout un grand peuple. Quelle fut leur vertu ? Elle fut inimitable : ces miracles confondirent les magiciens d'Egypte, et leur fit avouer que *c'était là le doigt de Dieu*. Elle fut universelle : toute l'Egypte ressentit vivement les plaies que Dieu lui infligea ; les créatures insensibles, les animaux et les hommes en portèrent l'empreinte. La mer, frappée de la verge de Moïse, ouvrit son sein pour y recevoir les Israélites ; elle fit de ses eaux comme deux murailles au milieu desquelles ce peuple passa à pied sec. Pharaon, suivi de l'élite de ses troupes, y entre ; il poursuit, il s'engage ; et, Dieu faisant retourner impétueusement les eaux de la mer dans leur lieu naturel, elles ensevelirent sous ses flots ce prince avec toute son armée.

Quel effet pensez-vous que produisirent tant de miracles si funestes à l'Egypte ? Ils frappèrent fortement l'esprit, ils y firent de profondes impressions. Il n'y eut point d'homme qui ne frémit de crainte, point de mémoire qui n'en conservât le souvenir, point de siècle qui n'en fût informé.

C'est pourquoi nous ne devons pas nous étonner que les Egyptiens, qui avaient été les témoins oculaires de tant d'événements miraculeux, aient retenu dans leurs mystères et appliqué à leurs faux dieux les actions et les diverses circonstances de la vie de ces saints hommes, qui étaient les conducteurs

d'Israël, et dont Dieu scella la vocation par tant de miracles.

Peut-être qu'en lisant le Traité de Plutarque *touchant Isis et Osiris*, vous y aurez entrevu plusieurs traits de cette vérité. Pour moi, je vous avoue que j'y ai remarqué, au travers des fables dont il est tout rempli, certaines vérités qui ont été empruntées de Moïse sous le nom de Tiphon. Et je ne suis pas tant surpris de la confusion qui y règne, que je le suis de voir que tant de siècles plongés dans de si épaisses ténèbres aient pu transmettre jusqu'au temps de Plutarque quelques étincelles de ces vérités.

Vous n'en serez pas moins surpris que moi, si vous prenez la peine de comparer le Tiphon de Plutarque avec Moïse. Ce nom propre de *Tiphon* signifie *inondation*; Moïse fut le ministre dont Dieu se servit pour submerger dans les flots Pharaon et une partie de son peuple. Tiphon était le fils d'Isaac qui fut de la race d'Hercule : Moïse était descendu de la famille d'Isaac. Tiphon eut deux fils qui se nommaient *Hierosolymus* et *Judæus*. Cela ne peut s'appliquer littéralement à Moïse, mais comme ce grand législateur était le chef des Israélites, et qu'il les conduisit jusque sur les limites de Chanaan, dont Dieu leur confirma la promesse par sa bouche; comme, en vertu de cette promesse de Dieu, réitérée par Moïse, ils s'emparèrent de Jérusalem et de la Judée, il n'en fallut pas davantage aux païens, auxquels un grand nombre de siècles avaient dérobé la connaissance exacte de l'histoire des patriarches, pour leur faire croire que Jérusalem et la Judée étaient les deux fils de leur Tiphon, c'est-à-dire de Moïse. Tiphon avait une sœur, qui s'appelait Naphté, célèbre par sa beauté et par l'éclat de ses victoires; de là vient que les païens en firent une déesse et la placèrent entre les étoiles. Marie, sœur de Moïse, fut illustre par sa piété. Tiphon était *rousse de couleur*, c'est-à-dire, beau, selon le style des Orientaux : de même Moïse était parfaitement beau, ἀστειός τῷ ὄρει. Tiphon fit plusieurs merveilles près du Nil et de la mer : c'est pourquoi les Egyptiens haïssaient cet élément, sur lequel Tiphon avait exécuté ses cruelles entreprises. De même Moïse fit particulièrement éclater ses miracles sur ce fleuve et sur la mer Rouge, dont Dieu se servit pour punir ce peuple rebelle et endurci. Les Egyptiens adoraient Tiphon comme un dieu malfaisant; ils le servaient afin qu'il ne les affligeât pas de nouveaux malheurs. Cela s'applique parfaitement à Moïse, qui s'était rendu formidable à ce peuple par les plaies qu'il lui avait infligées. Tiphon se servit, pour affliger l'Egypte, de certains animaux pernicieux; Moïse y employa les grenouilles, les moucherons, etc. Les dieux, épouvantés de la fureur de Tiphon, se transformèrent en divers animaux, en vautours, en chiens, etc. Cela marque la terreur des Egyptiens, lorsque Dieu exerça ses jugements sur tous les dieux d'Egypte (*Exod. xii, 12*). Tiphon engagea dans son parti une reine d'Ethiopie, qui fut complice de sa conjuration. La femme de Moïse était

aussi Ethiopienne. Soixante-douze hommes conspirèrent avec Tiphon contre Osiris, roi d'Egypte : soixante-dix hommes furent substitués à Moïse et à Aaron, pour juger le peuple d'Israël. Tiphon, ayant trouvé le corps d'Osiris, le déchira en quatorze morceaux; Moïse tira autant de parties du royaume d'Egypte, c'est-à-dire quatorze tribus; car en joignant les deux tribus d'Ephraïm et de Manassé, qui naquirent de Joseph, à celles des autres enfants de Jacob, vous pourrez encore en former une quatorzième de cet *amas de toutes sortes de gens* qui sortirent d'Egypte avec les Israélites (*Exod. xii, 38*). Une des choses les plus remarquables de l'antiquité, c'est la fable que Plutarque rapporte du coffre d'Osiris jeté dans le Nil, et des diverses circonstances qui l'accompagnent. Il est vrai qu'il y confond les choses, qu'il transpose les personnes et les noms, en appliquant tous les traits de cette histoire sacrée non à Tiphon, c'est-à-dire à Moïse, mais à Osiris même, roi d'Egypte. C'est un effet de la malignité des anciens païens et de l'ignorance des modernes. Mais enfin cette histoire s'accorde en substance avec celle de Moïse. Demêlons-en les traits.

Plutarque dit donc que Tiphon renferma le roi Osiris dans un coffre fait du parchemin d'une certaine herbe; ce coffre fut fermé de clous et enduit de plomb fondu, et Tiphon avec ses conjurés le jeta dans l'embouchure du Nil, qui se nomme *Tanitique*. Porté par la mer sur les côtes de Biblus, le coffre se rangea doucement au pied d'un tamarin. Isis affligée alla l'y trouver; elle salua et prit en amitié les femmes de la reine de Biblus, laquelle, désirant voir Isis, l'envoya querir, se familiarisa avec elle et la fit nourrice et gouvernante de son fils.

Qui pourrait douter que toute cette histoire n'ait été tirée de celle de Moïse? Prenez la peine, Monsieur, de vous en assurer, en la conférant avec les premiers versets du chapitre second du livre de l'Exode.

On pourrait observer ici que la raison pour laquelle la sagesse des Egyptiens a été si célèbre et si avidement recherchée de tous les peuples, vient de tous ces miracles que Dieu opéra sous leurs yeux par le ministère de ses serviteurs, et dont les impressions furent si profondes, qu'elles se conservèrent dans tous les âges, nonobstant les atteintes de la superstition, qui en altéra les traits par ses fables.

Mais ce n'est pas seulement de l'Egypte que les philosophes païens ont tiré tant de choses conformes à l'histoire de l'Ancien Testament; il est évident qu'ils ont lu aussi les livres de Moïse et des autres écrivains sacrés. Il serait inutile de prouver que les Egyptiens, les Chaldéens et les Phéniciens en ont été instruits. La proximité et les liaisons que ces peuples ont eues avec les Israélites, leur en ont communiqué la plupart des événements historiques. Outre cela, il est impossible que l'exactitude de ces peuples idolâtres à enregistrer dans leurs archives publiques les actes qui avaient quelque relation à l'histoire

de leur pays ne leur y ait fait insérer les principaux faits de celle des Israélites. De là vient que les fragments qui nous sont restés de l'antiquité égyptienne s'accordent en substance avec les principaux événements arrivés aux Israélites : par exemple, leur sortie d'Égypte, leurs guerres, leurs victoires, le joug qu'ils imposèrent aux Chananéens, la chronologie de leurs rois, leurs principales actions, en un mot, les diverses révolutions de l'État des Juifs.

Ceux qui ont extrait ces choses en partie du récit des saints livres ont été Manéthon, Égyptien, qui écrivit en grec l'histoire de son pays; les Tyriens, qui, selon Josèphe (*Contra Appion.*, lib. 1, cap. 5), conservaient religieusement dans leurs registres publics plusieurs des traits principaux de l'histoire du roi Salomon, la structure magnifique du temple de Jérusalem, les énigmes qu'il envoya à leur roi Hiram. Ce qui est encore rapporté par Dios, qui a écrit très-fidèlement l'histoire des Phéniciens.

Bérose, historien chaldéen, raconte aussi, conformément aux livres de Moïse, la destruction du genre humain, à la réserve de Noé, qui au moyen d'une arche se sauva sur le sommet des montagnes d'Arménie. Après quoi il parle des enfants de Noé, et suppute les temps jusqu'à Nabulasar, lequel envoya Nabuchodonosor son fils contre l'Égypte et la Judée, qu'il soumit, brûla le temple de Jérusalem et emmena les Juifs captifs à Babylone, captivité qui dura soixante-dix ans, jusqu'au règne de Cyrus.

Les Grecs, qui se sont donné le nom de pères de l'histoire et des belles-lettres, n'ont rien écrit avant la captivité de Babylone. Car, quoiqu'ils se vantent d'avoir reçu la connaissance des lettres des Phéniciens, par le moyen de Cadmus, on ne voit dans leurs histoires aucuns vestiges d'une antiquité si éloignée, comme Josèphe l'a remarqué (*Contra App.*, lib. 1).

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'Homère, qui est le plus ancien écrivain grec qui soit parvenu jusqu'à nous, n'a écrit que longtemps après le siège de Troie. Jusquelà, comme l'a observé Josèphe (*Ibid.*), on doute qu'ils eussent l'usage de l'écriture; la plus commune opinion est qu'ils ne l'avaient pas encore. Les autres Grecs, ajoute cet historien juif, comme Cadmus, Milès, Argée, Acusilas, qui ont entrepris d'écrire l'histoire, n'ont précédé que de fort peu la guerre soutenue par leur nation contre les Perses. Bien plus, cette nouveauté des Grecs n'a point été contestée par leurs propres auteurs. Denis d'Halicarnasse avoue que l'époque de la première antiquité grecque se fixe à Inaque, qui a vécu, comme il résulte de son calcul, vers le temps de la guerre de Troie (*Dionys. Halic.*, lib. 1). Pline avoue (*Nat. Hist.* lib. VII, cap. 56) que les premiers qui ont enseigné à composer en prose et à écrire l'histoire, ont été Périclès, Syrien, au temps du roi Cyrus, et Cadmus, Milésien, c'est-à-dire, environ huit cents ans après Moïse. A quoi on pourrait ajouter le témoignage de Plutarque, qui

reconnaît qu'avant Thésée on ne trouve que des incertitudes et des ténèbres dans l'histoire. On lit aussi dans Platon ces paroles d'un vieux prêtre égyptien à Solon : « O Solon, Solon ! vous autres Grecs êtes toujours enfants ; vous êtes tous jeunes sous le rapport de l'intelligence ; car vous n'avez aucune ancienne opinion, ni aucune science de l'antiquité (*Plato in Tim.*) ! »

Ainsi on ne doit point s'étonner que les Grecs aient ignoré pendant plusieurs siècles les histoires des Israélites, aussi bien que celles des Égyptiens et des Chaldéens, dont les archives contenaient la plupart des vérités historiques de l'Ancien Testament qui avaient quelque rapport à l'histoire de leur nation, quoiqu'ils les eussent défigurées par leurs fables. Ce ne fut, de l'aveu des Grecs, qu'après que les Phéniciens eurent poli leur rudesse, qu'ils commencèrent à s'appliquer à l'étude des belles-lettres et à la méditation de la philosophie, et qu'ensuite ils cherchèrent à s'en instruire dans les lieux mêmes d'où elle leur était venue. Comme les Grecs visitèrent les Égyptiens qui avaient emprunté à leur théologie plusieurs vérités judaïques qu'ils avaient altérées par des fictions paraboliques, ils en reçurent aussi tous les traits, les rapportèrent chez eux, et les y firent recevoir comme autant de choses sacrées. Ils étaient grands partisans des nouveautés ; c'était là leur génie. Peut-être ne se mirent-ils pas d'abord beaucoup en peine d'approfondir la théologie des Égyptiens, ni d'examiner si ceux-ci n'avaient point eux-mêmes compilé l'histoire judaïque. Outre que naturellement ils donnaient plus dans le merveilleux que dans le solide, il leur était plus facile de fréquenter les Égyptiens, qui habitaient des provinces maritimes, et qui négociaient avec eux, que les Israélites, dont le pays était éloigné de la mer, et qui se contentaient de cultiver leurs terres fertiles, sans lier presque aucun commerce avec les autres peuples. Cependant il arriva que la curiosité des Grecs les porta dans la suite à fouiller dans les monuments les plus cachés de l'antiquité. La théologie et la philosophie d'Égypte y contribuèrent considérablement. Ils y découvraient mille choses défectueuses, qui avaient été manifestement puisées d'ailleurs. Il fallait s'en instruire plus exactement, et par conséquent consulter l'histoire sacrée.

C'est ce que Josèphe fait voir évidemment à Appion, qui contestait aux Juifs leur antiquité, sur ce que les plus célèbres historiens grecs n'en parlent point. Calomnie qu'il réfute en alléguant plusieurs témoignages des plus célèbres anciens historiens grecs qui avaient connu l'histoire judaïque (*Joseph. contra. App.*, lib. 1, *Præf.*). Hermippus, excellent et très-exact historien, qui a rapporté les sentiments de Pythagore, reconnaît, selon Josèphe, que ce philosophe avait puisé dans les lois des Juifs une partie de sa philosophie (*Joseph.*, lib. 1, c. 8). Hérodote d'Halicarnasse n'a point ignoré les cérémonies légales, particulièrement celle de la circoni-

sion. Choérilius, *ancien poète*, parle d'une nation qui habite les montagnes de Solyme, et qui suivit Xerxès, roi de Perse, dans la guerre qu'il fit aux Grecs. Cléarque, célèbre disciple d'Aristote, fait parler son maître avec éloge de la sagesse, de la tempérance et de la pureté des mœurs d'un certain Juif de nation, né dans la basse Syrie; ceux qui l'habitent sont descendus de ces philosophes et sages des Indes que l'on nommait Chananans, et que les Syriens nomment Juifs, parce qu'ils demeurent dans la Judée, dont le nom de la capitale est assez difficile à prononcer, car elle s'appelle Jérusalem. Et quelque lignes plus loin : Il vint nous visiter, et dans les conférences que nous eûmes avec lui, nous trouvâmes qu'il y avait beaucoup à apprendre dans sa conversation. Hécatee, Abdérète, dit qu'après que Ptolomée eut vaincu Démétrius, plusieurs le suivirent en Egypte, et entre autres un sacrificateur juif nommé Ezéchias, âgé de soixante-six ans, très-estimé parmi ceux de sa nation, très-éloquent et si habile, que nul autre ne le surpassait dans la connaissance des affaires les plus importantes. Ce grand personnage, continue Hécatee, accompagné de quelques-uns des siens, conférait souvent avec nous et nous expliquait les choses les plus importantes de la discipline et de la conduite de ceux de sa nation, qui toutes étaient écrites. Ensuite cet historien allègue des exemples de la fermeté des Juifs dans leur religion; puis il fait la description de leur puissance, de la situation, de la force et de la magnificence de Jérusalem et de son temple.

Enfin Josèphe finit ces témoignages par celui d'Agatharcide, qui rapporte que ceux que l'on appelle Juifs demeurent dans une ville très-forte nommée Jérusalem, qu'ils fêlent religieusement le septième jour, s'abstenant de toutes sortes de travaux; qu'ils le passent jusqu'au soir à adorer Dieu dans le temple; et que cette folle superstition de ne point violer par le travail ce jour qu'ils nomment le sabbat, leur fit recevoir pour maître Ptolomée Lagus avec son armée, au lieu de lui résister comme ils l'auraient pu.

Quoique le temps nous ait fait perdre la plupart des ouvrages d'où Josèphe a tiré ces extraits, nous devons néanmoins en inférer qu'il est très-naturel de concevoir que les Grecs, ayant connu l'histoire judaïque, ayant même conféré avec les Juifs dont ils ont admiré la sagesse, en aient emprunté plusieurs vérités, aussi bien que les Egyptiens et les Phéniciens, pour en faire la matière de leur mythologie.

Cela vous paraîtra encore plus naturel si vous joignez à cette voie de connaissance celle de la dispersion des Chananéens, qui, après avoir été subjugués par Josué, se jetèrent d'abord sur les côtes de la Phénicie et se répandirent ensuite le long de la Méditerranée, d'où ils se partagèrent en plusieurs colonies, qui allèrent s'établir en divers lieux de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Ce passage de Procope est trop formel pour l'omettre. « Tout le pays, dit-il, qui s'étend

depuis Sidon jusqu'à l'Egypte, s'appelait autrefois Phénicie. Ceux qui ont écrit l'histoire des Phéniciens rapportent qu'autrefois un seul roi y dominait. Les Gergésiens, les Jébuséens et autres peuples habitaient sur les limites de ce pays-là. Mais comme ils virent fondre sur eux cette grande armée de Josué, ils se réfugièrent en Egypte. Et peu après, le pays ne les pouvant tous porter, ils passèrent en Afrique, où ils bâtirent plusieurs villes et peuplèrent jusqu'aux colonnes d'Hercule. Leur langue est demi-phénicienne. Entre autres villes qu'ils bâtirent aussi en Numidie, on remarque celle de Tanger, dans une position très-forte, et où se voient deux colonnes de pierre blanche, qui portent ces paroles gravées en langue phénicienne : NOUS AVONS FUI DE DEVANT LA FACE DE CE VOLEUR, JOSUÉ, FILS DE NUN (*Procop. lib. II de Bell. Vandal.*). »

Il est certain que ces peuples, instruits de l'histoire des patriarches qui avaient séjourné parmi eux, des merveilles que Dieu avait faites en faveur des Israélites en Egypte, et des victoires miraculeuses qu'ils venaient de remporter sur eux, il est certain, dis-je, qu'ils répandirent ces histoires partout, et les apprirent particulièrement aux Grecs, parmi lesquels ils demeurèrent. On doit surtout rapporter ces idées que les païens ont eues de l'histoire de Moïse aux Juifs des dix tribus qui furent dispersés dans plusieurs parties du monde. Les Assyriens, auxquels ils furent asservis, les emmenèrent en des pays éloignés et firent peupler le leur par des étrangers. Ils les firent passer au delà de la Médie. Ces Juifs s'établirent parmi les Colches et les Tartares, peu après leur captivité en Assyrie. Or, le commerce que les Chinois et les peuples voisins eurent avec les Tartares qui avaient appris des Juifs diverses vérités des livres de Moïse, fit qu'elles se répandirent aussi parmi ces peuples. On en a observé des traces visibles parmi les Tartares. Entre les hordes mêmes qui habitent la partie septentrionale de la Tartarie, il y en a qui ont conservé les noms de Dan et de Nephtali. Pour ne parler que de la circoncision, tout le monde sait qu'elle est universellement pratiquée par les Tartares, les Chinois et presque par tous les peuples orientaux; usage qu'ils avaient observé, ainsi que plusieurs cérémonies et purifications de la loi de Moïse, quelques siècles avant Mahomet.

Je passe sous silence la captivité des Juifs à Babylone, parce que ce ne fut pas une vraie dispersion, qu'elle ne dura que soixante-dix ans, et qu'ainsi elle n'a été ni assez générale, ni d'assez longue durée, pour répandre et affermir parmi les peuples l'histoire de la nation judaïque.

Outre ces raisons, ce qu'il y a de remarquable par rapport aux Grecs, et ce qui montre qu'ils ont lu les livres de Moïse, c'est que, longtemps avant la version des Septante, même avant Alexandre le Grand, la loi de Moïse et l'histoire de la sortie des Israélites hors de l'Egypte avaient été traduites en

grec. C'est Eusèbe qui nous l'apprend, sur le témoignage d'Aristobule, Juif péripatéticien, dans un passage qu'il a tiré de son premier livre à Philométor.

Ainsi l'on ne doit point trouver étrange que les anciens païens, ayant eu tant de voies pour s'instruire des vérités contenues dans l'Ancien Testament, en aient abusé en formant sur ce modèle la plupart de leurs dieux, de leurs mystères et de leurs cérémonies. Quoique vous deviez déjà en être convaincu par les exemples que je vous en ai cités, cependant j'espère que celui-ci, entre autres, ne vous déplaira pas.

Josué a été le modèle sur lequel les païens ont formé leur ancien Hercule. Hercule vainquit les géants : Josué s'empara de la terre de Chanaan, dont les habitants étaient d'une stature prodigieuse. Hercule se servit de pierres pour détruire les géants : Dieu fit tomber une pluie miraculeuse de grosses pierres sur les Amorrhéens poursuivis par Josué. Hercule subjuguait les Indiens : Josué pénétra dans l'Arabie et la Syrie, que les anciens appelaient Indes. Hercule éleva des colonnes où il grava ces paroles : *NEC PLUS ULTRA* : Josué partagea la terre de promesse et posa des limites à chaque tribu ; nous lisons aussi au chapitre xxiv de son livre, qu'il prit une grande pierre et l'éleva sous un chêne en témoignage contre les Israélites, s'ils venaient à violer les commandements de Dieu ; pierre qui avait ouï toutes les paroles que l'Eternel leur avait dites, c'est-à-dire qu'elles y avaient été gravées, suivant le commandement exprès de Dieu au chapitre xxvii du Deutéronome. Philostate dit qu'il y avait dans le temple d'Hercule en Egypte deux autels d'airain sans simulacres (*Philost., lib. v, cap. 1*). Ceci a été manifestement emprunté à l'histoire du tabernacle de Moïse, où il n'y avait aucune figure, et dont Josué fut établi le conducteur, sous la direction particulière de Dieu, après la mort de Moïse. Dans la conquête des Indes et de l'Arabie, Hercule était accompagné de Bacchus. On reconnaît ici Josué, qui, avec Moïse, subjuguait une partie des Chananéens. Car les païens ne se contentèrent pas de faire de Moïse leur Tiphon, ils en firent encore leur Bacchus, comme il serait aisé de le vérifier par plusieurs traits de conformité.

Vous aurez sans doute observé que les poètes ont représenté les géants qu'Hercule dompta, sous la figure d'hommes quant à la partie supérieure, et sous celle de serpents quant à la partie inférieure de leur corps. Cette fiction est dérivée de la signification du nom propre des *Hévéens*, peuple que vainquit Josué ; car ce terme signifie aussi *serpents* dans la langue sainte.

Nous lisons dans le chapitre vii du livre de Josué qu'Achan prit du butin un riche manteau babylonien et le cacha sous terre dans sa tente, mais que Josué, accompagné de Caleb, finit par le découvrir. De là est venue la fable rapportée par la plupart des auteurs profanes, qu'Hercule trouva la cou-

leur de *pourpre* par le moyen de son chien. Car le terme hébreu que nos interprètes ont traduit par celui de *babylonien* signifie aussi de *pourpre* ; et le nom propre de *Caleb* veut dire proprement *chien*.

C'est encore de cette source que les païens ont puisé un très-grand nombre de rites et de cérémonies. Telle était l'observation du sabbat. « L'on ne voit point, dit Josèphe, de villes grecques ni presque de barbares où l'on ne cesse de travailler le septième jour, où l'on n'allume des lampes et où l'on ne célèbre des jeûnes (*Joseph. contra App., lib. ii, cap. 9 ; et Phil. Jud., lib. ii de Vita Mosis*). » Il ajoute tout de suite que l'abstinence de certaines viandes défendues aux Juifs par la loi de Moïse était en usage parmi les païens : « Plusieurs même, dit-il, s'abstiennent comme nous de manger de certaines viandes. » Il prouve encore, par le témoignage de Théophraste, que les mœurs des Juifs étaient fort estimées et très-connues de plusieurs nations : « Comme il paraît, par ce que Théophraste a écrit dans son livre des Lois, où il dit que les Tyriens défendent de jurer par le nom d'aucun dieu étranger, c'est-à-dire des autres nations. Et il met au nombre de ces serments défendus celui de *Corban*, c'est-à-dire *Don de Dieu* : car il est constant, dit-il, qu'il n'y a que les Juifs qui usent de cette expression. »

Il paraît aussi que quelques philosophes païens ont reçu la circoncision des Juifs par l'entremise des Egyptiens. Ce passage de Clément d'Alexandrie le prouve formellement : « Or Thalès, dit-il, étant Phénicien d'extraction, et ayant communiqué, aussi bien que Pythagore, avec les prophètes d'Egypte, se fit circoncire à cause d'eux, afin qu'en pénétrant dans les mystères il apprît leur philosophie mystique. Et il conversa familièrement avec les plus instruits des Chaldéens et des sages (*Clemens, Strom. lib. i*). » Un célèbre auteur païen a même rapporté à Moïse l'institution de la magie. « Il y a, dit Pline, une autre institution de la magie qui nous est venue de Moïse, de Jamnès et de Jotape, Juifs (*Plinii Nat. Hist. lib. xxx, cap. 1*). » On pourrait encore ajouter que Platon, que quelques-uns ont appelé *un Moïse grec*, n'a pu savoir que des Juifs « qu'il est aussi difficile de trouver le Créateur et le Père de l'univers, qu'il est impossible, après l'avoir trouvé, de prononcer dignement son nom (*Plato in Timæo*). »

Ces exemples de conformité que je viens de vous alléguer ne sont qu'un petit échantillon d'une infinité d'autres que l'on pourrait vous en donner. Je crois néanmoins que ceux-ci suffiront pour vous persuader que les anciens païens ont pris des Juifs plusieurs vérités qu'ils ont attribuées à leurs dieux, qu'ils en ont retenu diverses coutumes, et qu'ils ont lu l'histoire de l'Ancien Testament. Sénèque a dit, en parlant des Juifs de son temps : « Les coutumes de cette nation de scélérats ont pris une telle extension, qu'elles sont maintenant reçues de tout le monde, en sorte que les vaincus ont donné

des lois aux vainqueurs (*Senec., apud August. de Civit. Dei, lib. vi, cap. 11*). »

Concluons de là, Monsieur, que si les idolâtres ont pu emprunter aux Juifs tant de vérités consignées dans les saints livres, ils n'auront pas été moins scrupuleux pour en tirer en substance leur doctrine sur les bons et les mauvais démons. S'ils se sont approprié plusieurs rites et cérémonies mosaïques extrêmement pénibles et douloureuses, auraient-ils négligé tant d'histoires des anges et des démons, où tout est surnaturel, et où, par conséquent, tout était capable de chatouiller si agréablement des esprits curieux et ignorants qui ne demandaient que signes et miracles ?

En effet, il n'y a rien qui ait pu frapper plus fortement des païens qui n'avaient aucun principe certain, que ce qu'ils ont pu apprendre des anges et des démons, soit par la tradition égyptienne qui en avait retenu les idées, soit par la lecture même des livres de l'Ancien Testament, soit par la dispersion des dix tribus qui leur en donnèrent la connaissance. Par ces voies ils apprirent l'histoire de l'apparition des anges à Abraham et à Lot (*Genes. xix*), celle de la destruction de Sodome et de Gomorre par leur ministère (*Genes. xxxii*). Ils apprirent que les anges de Dieu vinrent au devant de Jacob, qu'un ange lutta avec Jacob (*Ibid.*). Ils apprirent qu'un ange frappa les premiers-nés d'Egypte (*Osee. xii, 5*) ; qu'un ange conduisit le peuple d'Israël par la mer Rouge et par le désert (*Ibid.*) ; que Dieu publia sa loi sur la montagne de Sinaï par le ministère des anges (*Exod. xiv, 19 ; xxiv, 20*) ; que ce fut entre les dix mille milliers de saints que le feu de la loi apparut aux Israélites (*Deut. xxxiii, 2*). Ils apprirent qu'un ange étendit sa main sur Jérusalem, et fit mourir de la peste soixante-dix mille hommes en Israël (*II Reg. xxiv, 15, 16*) ; qu'un ange de l'Eternel tua en une nuit cent quatre vingt-cinq mille hommes du camp des Assyriens (*II Reg. xix, 35*). Ils apprirent enfin l'histoire de divers anges tutélaires des peuples, du chef du royaume de Perse, de Michel, l'un des principaux chefs, du chef de Javan, du chef de l'armée de l'Eternel (*Dan. x, Jos. v*). Vous savez ces histoires, il serait inutile de vous les rapporter plus au long.

C'a été dans la même source qu'ils ont puisé en substance leur doctrine des mauvais démons. Ils l'ont formée en partie sur diverses narrations des saints livres, par exemple sur celle de Job persécuté par Satan (*Job. i et ii*) ; sur celle de Satan qui s'éleva contre Israël, et poussa David à faire le dénombrement des peuples d'Israël (*I Paral. xxi, 1*), et peut-être encore sur celle du Satan qui tourmentait le grand sacrificateur Jésus (*Zachar. iii, 1, 2*). Car on convient qu'en ce lieu on peut entendre par Satan quelque ennemi puissant qui s'opposait à la reconstruction du temple de Dieu, de même qu'en plusieurs autres passages de l'Ancien Testament, où ce terme doit se prendre en un sens général, pour signifier indifféremment toutes sortes

d'ennemis (*Num. xxii, 22 ; I Reg. xxix, 4 ; II Reg. xix, 22 ; I Reg. v, 4*).

On pourrait encore ajouter que l'histoire de la séduction de nos premiers parents par le serpent (*Gen. iii*) n'a pas été inconnue aux païens. En effet, on ne saurait donner aucune raison vraisemblable du culte des serpents, constamment pratiqué par tous les peuples, si on ne l'emprunte de l'histoire que Moïse fait de l'astuce de ce reptile, et des paroles insinuant dont il se servit pour allumer la convoitise et souiller l'innocence d'Eve.

A considérer la nature du serpent en elle-même, on n'y trouve rien qui puisse lui attirer la vénération des peuples, même les plus incultes ; et si les naturalistes lui ont attribué une infinité de choses surprenantes, si tous les voyageurs en ont observé mille expériences merveilleuses, il faudra ou nier leurs observations, ou avouer que tout ce qu'ils disent des serpents surpasse les forces de la nature. Mais, de quelque côté que l'on se tourne, j'en inférerai, premièrement, que si l'on ajoute foi aux relations de tant de témoins oculaires, il faudra aussi reconnaître que tout ce merveilleux qu'ils ont observé dans l'usage que les idolâtres font des serpents dans leur magie et leurs enchantements doit découler de quelque cause autre que la nature, qui ne peut pas toujours se jouer de la superstition de l'homme contre le cours ordinaire de ses lois. Il faudra aussi avouer que cette cause ne peut être qu'un agent malin et-séducteur, et par conséquent le diable. Si en second lieu l'on s'inscrit en faux contre toutes ces expériences, ce sera sortir d'une difficulté pour rentrer dans une autre. La nature n'a rien donné aux serpents de plus excellent qu'aux autres animaux. Il y en a plusieurs qui ont des qualités beaucoup plus exquises ; le serpent même semble n'avoir été créé que pour détruire les autres animaux ; et ce n'est pas sans une Providence particulière qu'il marche sur son ventre, que ses mouvements sont lents et languissants. S'il avait autant de légèreté et de vitesse à se mouvoir, qu'il a de fureur et de venin, il aurait bientôt fait un désert de la terre.

On sait bien qu'une superstition aveugle peut aussi produire un culte bizarre. On a vu des peuples entiers encenser les plus viles créatures. Mais on n'ignore pas qu'il y a ici une grande différence. Si une nation a consacré une certaine espèce d'animaux, une autre l'aura rejetée. Il y aura eu en cela autant de diversités que de peuples. Au contraire le culte des serpents a été constant et universel. Il y a eu comme un charme jeté sur tous les peuples, qui les a attachés au culte de ce reptile. Non-seulement les poètes, les philosophes, les naturalistes, les historiens de l'antiquité nous l'apprennent ; mais ce qui est bien remarquable, c'est que tous ces peuples des Indes, que l'on a découverts dans ces derniers siècles, étaient aussi adonnés à cette superstition.

Ce serait perdre le temps que de s'arrêter

à rapporter et à examiner tous les lieux des livres saints où il est parlé du diable, et d'où les païens ont tiré leur doctrine des démons. M. Bekker ne nie pas que les Juifs aient été instruits de l'existence des anges et de Satan. Il pousse même la générosité jusqu'à reconnaître qu'il en est formellement parlé dans l'Ancien Testament. « Les Juifs, dit-il, se sont répandus dans le paganisme avec la Bible, laquelle fait aussi mention des anges (Liv. II, pag. 44). » Et ailleurs : « L'Écriture nous enseigne presque partout ce que nous venons de poser, savoir, qu'il y a de deux sortes d'anges, de bons et de mauvais ; que les bons sont les ministres de Dieu et les protecteurs des fidèles, que le chef des mauvais anges, que l'on appelle Diable et Satan, est la cause de la chute de l'homme ; qu'il a été damné de Dieu éternellement, conjointement avec eux. Le style constant, ajoute-t-il, de la parole de Dieu nous donne assez à entendre qu'il y a des anges et des diables (Liv. II, pag. 125). »

M. Bekker n'a pas pris garde que par cet aveu il ruine entièrement son système. Car pour peu que l'Ancien Testament nous donne à entendre qu'il y a des anges et des diables, par là même il établit invinciblement les opérations de ces esprits. La conséquence vous paraît d'abord étrange. Les païens, direz-vous, ont pu apprendre l'existence des démons, des Juifs qui se sont répandus dans le paganisme avec la Bible, laquelle fait aussi mention des anges, c'est-à-dire, de leur existence ; mais s'ils en ont inféré leurs opérations, ils l'ont fait contre le sentiment des anciens Juifs, par un pur effet de la superstition, qui se forge mille imaginations grotesques. Vous allez voir, Monsieur, que votre exception est nulle, que mon argument est très-naturel et tout à fait concluant.

J'aurais souhaité que vous m'eussiez noté ces passages de l'Ancien Testament qui établissent clairement l'existence des démons, sans que l'on en puisse inférer leurs opérations. Je les ai examinés avec toute l'application possible, sans en trouver un seul qui ne détruise votre exception. Les idées d'existence et d'opération y sont tellement jointes et comme confondues, qu'elles ne forment, pour ainsi dire, qu'une même notion. On ne peut les séparer sans détruire les règles du bon sens et sans rendre le Saint-Esprit absurde, ce qui est un horrible blasphème.

C'est même une chose remarquable, que les écrivains sacrés ne nous parlent de l'existence des démons que par rapport à leurs opérations, et ne nous l'enseignent qu'en la présupposant, par la séduction, la haine, les calomnies, la fureur, les enchantements, etc., dont Dieu leur permet d'affliger les hommes. Si donc les païens ont appris de la Bible, c'est-à-dire des livres de l'Ancien Testament, l'existence des démons, comme M. Bekker le reconnaît, ils y auront aussi appris leurs opérations, puisqu'elle n'enseigne l'un que par rapport à l'autre. Je suis, etc.

CINQUIÈME LETTRE.

SOMMAIRE. — *Si le sentiment des opérations des démons tire son origine des fables du Targum et des rabbins. Si le terme de Satan a signifié originairement autre chose que ce que l'on entend aujourd'hui. Examen d'un passage de M. Bekker, où il prétend que l'opinion des opérations des démons est descendue par degrés des Babyloniens aux chrétiens. Absurdités et contradictions dans ce passage conféré avec d'autres. Que les philosophes païens n'ont pu avoir inventé les opérations des démons. Observations sur ce principe, que l'Écriture parle selon l'opinion du vulgaire, si on peut s'exprimer ainsi. Que J.-C. et ses apôtres auraient confirmé l'erreur en s'exprimant avec le vulgaire.*

Monsieur,

Je réponds sans préambule à vos objections. Vous prétendez d'abord que les fables du Targum et des rabbins ont considérablement contribué à produire l'erreur des opérations des démons. A quoi vous ajoutez que l'on a pu perdre la vraie signification du terme de *Satan*, et qu'il a pu signifier originairement autre chose que ce que l'on entend aujourd'hui par celui de *Diable*.

Là-dessus vous accumulez je ne sais combien de contes débités par les rabbins pour fortifier votre première objection. Sans parler, dites-vous, des noms qu'ils ont donnés aux diables, qu'ils avaient classés en diverses espèces, de leurs rêveries touchant un Sammaël jaloux de la félicité de nos premiers parents, des circonstances de sa conspiration contre eux, de sa chute et de celle de ses complices, qui pourrait lire sans rire la fable qu'ils ont inventée touchant une certaine Lélis, qu'ils prétendent avoir été la femme d'Adam avant que Dieu l'eût uni à Eve ? Que pendant cent trente ans qu'Adam s'abstint du commerce de sa femme, il vint des diablesses vers lui, et qu'il les rendit mères de diables, d'esprits, de spectres nocturnes et de fantômes ; que ces diablesses, au nombre de quatre, s'appelaient *Lélis*, *Naomé*, *Ogaré*, *Machalos*.

Ce sont autant de fables, dit l'auteur (Liv. I, pag. 160) : on en tombe d'accord, mais ce sont des fables qui, loin d'exclure, supposent au contraire la vérité. Les rabbins ont pu ajouter leurs rêveries ; mais ces rêveries doivent avoir été fondées sur un principe familier et d'une notoriété publique parmi les Juifs, savoir les opérations des démons.

Il fallait, par exemple, que l'histoire du Sammaël des rabbins qui conspira contre Adam et Eve par le moyen du serpent, auquel Dieu coupa les pieds, que cette circonstance de la malédiction lancée contre Sammaël et ses complices, il fallait bien, dis-je, que cette histoire, qui est prise en substance du chapitre III de la Genèse, découlât de certaines idées que les Juifs avaient conservées sur les opérations des démons. Ils en parlent comme d'une chose constante et avérée parmi eux. S'il y a de la fable, il faut

donc que quelque vérité ait précédé, qu'ils aient trouvé un fondement posé, sur lequel ils aient bâti leurs fictions.

D'ailleurs, je ne sais ce que vous pourriez légitimement conclure des fables de la tradition judaïque sur les opérations des démons. Est-ce que, parce qu'une vérité a été altérée par des fictions, on doit d'abord la rejeter ? Il n'y a aucun principe, aucune notion naturelle, qui puisse subir cet examen sans encourir condamnation. Il n'y en a point qui n'ait été mal conçue, et dont on n'ait abusé ; il n'y en aura donc point que l'on puisse légitimement admettre. Où nous précipitons-nous, Monsieur ?

Concluons donc en général que, quoique l'on ait erré en une infinité de manières sur la doctrine des démons, qu'on les ait conçus comme des substances ou matérielles, ou spirituelles, ou mixtes ; quoique les uns les aient placés dans les étoiles, les autres sur la terre, les autres dans le Tartare ; quoiqu'il y ait eu autant de sentiments que de têtes sur leurs emplois et leurs opérations ; quoiqu'on leur ait donné des pieds et des queues de mulet avec des cornes de bouc ; quoiqu'on leur ait donné les noms de sylphes, de gnomes, de salamandres, tout cela prouvera tout au plus que l'on a mal conçu la nature et les opérations des démons, mais nullement qu'il faille entièrement rejeter le fond de cette doctrine, à cause des fables que la superstition y a mêlées.

Au reste, j'entre dans l'examen de la seconde partie de votre objection, savoir si le terme de *Satan* a pu signifier originairement autre chose que ce que l'on entend vulgairement par celui de *Diable*. Ces deux réflexions suffiront pour résoudre votre difficulté. La première, c'est que les Juifs ont entendu leur propre langue ; la seconde, c'est que les opérations des démons leur étant chose fort indifférente pour soutenir leurs innovations, et n'ayant nulle efficacité pour les convaincre de leurs erreurs, rien n'a pu les porter à altérer cette même doctrine des opérations des démons.

S'il était vrai, comme cela résulte des expositions de M. Bekker, toujours opposé à lui-même, qu'il n'y eût dans l'Ancien Testament aucun terme qui signifiait proprement, ou qui pût, selon le génie de la langue hébraïque et l'usage d'alors, signifier ces esprits que nous appelons *Satan*, *diabes*, etc., les Juifs, qui ont des yeux pour le moins aussi pénétrants que nous dans l'intelligence de leur langue, *eux qui doivent mieux entendre l'Ecriture sainte que les autres* (Liv. I, pag. 369), auraient pris ces termes dans leur signification propre, en sorte que, par ce nom de *Satanim*, ils n'auraient pas entendu des *Satans*, des anges de destruction ou de mort (Pag. 198), mais seulement des adversaires, des hommes ennemis de Dieu et de sa vérité. Les sadducéens, par exemple, qui disaient qu'il n'y avait ni ange ni esprit (Act. XIII, 8), auraient été bien fondés à accuser saint Paul d'ignorance, de ce qu'il favorisait le sentiment des Pharisiens qui soutenaient

l'affirmative, puisque les Pharisiens auraient mal entendu tous ces termes de l'Ancien Testament qui auraient signifié originairement, et selon l'usage d'alors, non des anges et des Satans, mais seulement des hommes bons ou mauvais.

Outre cela, il n'est nullement probable que les Juifs aient perdu l'intelligence de ce terme de *Satan*. Il n'y en a point parmi eux qui ait été et qui soit plus en usage, et par conséquent il n'y en a point dont ils aient entendu et dont ils entendent mieux la vraie signification. Si donc les Juifs ont été imbus en substance de la doctrine commune des démons, c'est parce qu'ils ont pris ces expressions ou pour ces intelligences pures et favorables, ou pour ces esprits impurs et adversaires ; et s'ils les ont entendues en ce sens, étant les mêmes que le Saint-Esprit a employées dans les livres sacrés, elles auront aussi la même signification ; et si elles ont la même signification, ce seront par conséquent ces mêmes esprits qui opèrent ici-bas. Car il n'y a pas un seul passage où ces termes se trouvent, qui ne nous enseigne formellement leurs opérations ; en sorte que c'est un principe incontestable, que M. Bekker n'a pas prévu, que si l'Ancien Testament nous apprend l'existence des démons, on doit nécessairement en inférer leurs opérations, parce qu'on les y voit opérer partout. C'est pourquoi, le Saint-Esprit ayant écrit pour être entendu, les Juifs auront connu la signification de ce terme *Satanim*, dont les prophètes leur auront exposé le sens conformément au génie et à l'idiome de la langue sainte. Ils auront donc non-seulement admis l'existence des démons, mais aussi leurs opérations, parce que ces expressions en donnent ces deux idées inséparables.

D'ailleurs, Monsieur, le consentement unanime des Juifs sur l'intelligence de ces termes ne saurait vous être suspect. J'avoue que les commentaires de leurs docteurs ont étrangement embarrassé les textes les plus simples et les plus naturels qui concernent le Messie. Leurs préjugés contre le christianisme en sont la cause. Ils ne veulent pas recevoir Jésus-Christ pour le vrai Messie, et pour ne le pas recevoir, il a fallu disputer sur l'intelligence des passages qui le désignent comme au doigt. Ici, au contraire, les termes par lesquels nous entendons les démons, ne concluant rien contre leur doctrine, et ne fournissant aucune preuve pour les convaincre de leurs erreurs, ils les auront laissés et entendus dans leur signification naturelle.

J'ajoute que si ces termes des livres saints, dont on prétend que nous abusons pour établir les opérations des démons, ne signifiaient proprement que des hommes, des adversaires, et que la langue sainte ne les eût jamais employés pour exprimer ces esprits malfaisants, ne doutez pas que les Juifs ne s'en prévalussent contre nous. Vous les verriez exagérer la facilité des chrétiens à admettre cette fable des opérations des démons, comme étant purement païenne, et leur reprocher

leur grossière ignorance sur l'intelligence de la langue hébraïque. Vous savez combien ils sont ingénieux à nous critiquer sur des vérités de la dernière évidence. Oublieraient-ils donc de censurer vivement nos fictions ? Ils le feraient sans doute, et avec d'autant plus de force, que la vérité leur fournirait des armes, et qu'ils couvriraient notre doctrine d'un opprobre éternel. S'ils s'en abstiennent, et s'ils concourent même avec nous pour défendre ce sentiment des opérations des démons, quoiqu'ils y aient ajouté quelques fables, c'est parce que, outre qu'ils savent la vraie signification de ces termes, et que nous ne nous en servons pas pour les combattre, il y aurait trop d'absurdité à en contester le sens.

C'est assez insister sur votre première objection, je passe à la seconde, conçue en ces termes dans M. Bekker : *Nous avons consacré, dit-il, ce premier livre, à faire voir clairement (c'est une de ces suppositions où l'on croit avoir donné une vue claire des choses, sans en avoir dit un seul mot) que toutes ces opinions que l'on a conçues touchant les diables, les divinations, les sortilèges, ont eu leur première source parmi les païens, d'où elles ont été introduites parmi les Juifs, qui, pendant leur captivité en Babylone, eurent plus de commerce avec les philosophes qu'ils n'en avaient eu dans le pays de Chanaan, où ils avaient vécu séparés de tous les autres peuples de la terre. Là ils prirent insensiblement la teinture des doctrines et des pratiques des païens, au moins en ce qu'elles avaient qui ne leur paraissait pas directement opposé à leur loi. Le premier christianisme sortant ensuite du sein des Juifs et de celui des païens, conserva aussi la plupart de ces mêmes doctrines (Liv. I, pag. 377).*

Voilà donc ce peuple que Dieu conservait à Babylone comme un reste précieux pour le faire retourner en sa patrie, ce peuple instruit si familièrement par les prophètes, si épuré dans sa doctrine et dans son culte, si scrupuleux observateur de ses cérémonies, si peu docile aux prières des Babyloniens, qui demandaient aux Israélites de leur chanter des paroles de cantiques, et de les réjouir de leurs instruments (Ps. cxxxvii, 3) ; voilà, dis-je, ce peuple accusé de la plus noire et de la plus criminelle de toutes les superstitions. Ils prirent insensiblement en Babylone la teinture des doctrines et des pratiques des païens, c'est-à-dire qu'ils y reçurent la doctrine des démons, comme M. Bekker le dit expressément (Liv. II, c. 36) ; doctrine qui flétrit la gloire et détruit la puissance de Dieu, qui souille l'honneur de la vérité divine ; doctrine qui déshonore les saints anges, qui anéantit la charité, qui ôte la crainte de Dieu, qui jette dans le désespoir ou dans l'orgueil ; doctrine qui enfante l'hypocrisie, et qui est la racine de tous les vices.

Ces opinions (des opérations des démons) furent introduites parmi les Juifs pendant leur captivité en Babylone. Dato, non cōcesso. Pendant la captivité des Juifs à Baby-

lone, ils y communiquèrent avec les philosophes. Là ils prirent insensiblement la teinture des doctrines et des pratiques païennes, au moins en ce qu'elles avaient qui ne leur paraissait pas directement opposé à leur loi. Cette doctrine si impie paraissait donc avoir quelque convenance avec la loi de Dieu, ou tout au moins elle n'y était pas entièrement opposée. Je ne sais comment cela a pu être, puisqu'il ne l'a donnée qu'afin qu'en attachant cette nation à son service, il s'en fit un peuple particulier, séparé des autres comme par un mur intermédiaire, et distingué par sa pureté des nations idolâtres qu'il avait abandonnées à leurs égarements. Ces peuples donc, bien loin d'avoir quelque chose qui ne parût pas directement opposé à la loi de Dieu dans une erreur aussi capitale que celle des opérations des démons, en ruinaient visiblement les vérités fondamentales, dans l'hypothèse de M. Bekker.

Mais laissons cette difficulté. Le premier christianisme, poursuit l'auteur, sortant ensuite du sein des Juifs et de celui des païens, conserva aussi la plupart de ces mêmes doctrines. C'est ainsi, ajoute-t-il, que, d'une manière insensible, se jetèrent les fondements du papisme.

Ainsi, nous trouverons, selon son raisonnement, que ce que l'on croit parmi nous des démons, n'est en substance que ce que les Babyloniens ont enseigné aux Juifs. C'est ce que cette gradation des Babyloniens aux Juifs, des Juifs aux premiers chrétiens, des premiers chrétiens aux papistes, pose évidemment. Etrange corruption ! Je m'étonne que Dieu ait souffert que son Eglise ait été toujours infectée d'une erreur que M. Bekker dépeint sous des traits si affreux ; et que ni les prophètes qui étaient à Babylone, ni ceux qui instruisirent les Israélites après leur rétablissement, qui tonnaient avec tant de véhémence contre les erreurs, ne se soient pas opposés au cours d'une superstition si absurde et si impie !

Mais ce n'est pas tout : les Babyloniens auront été plus sages et plus gens de bien que nous à cet égard. Plus les erreurs s'éloignent de leur source, et plus elles se grossissent. Les Juifs ayant reçu la doctrine des démons, des Babyloniens y auront ajouté de nouvelles fictions. Leurs rabbins l'auront étrangement défigurée par leurs rêveries. L'auteur nous en donne un échantillon au chapitre 12 de son 1^{er} livre. Les premiers chrétiens l'ayant reçue si corrompue, s'en seront accommodés avec trop de facilité et de complaisance, en vue de gagner par là les païens (Liv. I, pag. 378) ; et le papisme, qui a si scrupuleusement conservé cette opinion et qui y a ajouté du sien, nous l'aura transmise dans le plus haut degré de corruption, et nous l'aurons bonnement reçue telle sans examen, sans réflexion ; même nous aurons encore jeté de l'huile dans ce feu (Liv. II, pag. 211). N'est-ce pas là, Monsieur, faire un grand honneur à l'Eglise, que de la rendre l'égout de la corruption des siècles ? C'est cependant ce qui résulte du raisonnement de l'auteur.

Pendant que nous sommes sur cette matière, n'oublions pas de rapporter ces paroles de M. Bekker : *Voilà, dit-il, toutes les raisons pour lesquelles les sages de ce monde ont cru autrefois sans aucune révélation ou écriture qu'il y avait des esprits ; à moins, ajoute-t-il, qu'ils n'aient été éclairés par une lumière sombre, qui leur a apparu avec le temps par les fentes de la porte du temple, depuis que les Juifs ont été répandus dans le paganisme avec la Bible, laquelle fait aussi mention des anges (Liv. II, pag. 44).* Tout ce passage en lui-même et conféré avec celui que vous venez de m'alléguer, n'est qu'un tissu de contradictions visibles. Je n'en toucherai que deux ou trois principales.

La première qui saute aux yeux, ce sont toutes ces raisons pour lesquelles les sages du monde ont cru autrefois sans aucune révélation ou écriture qu'il y avait des esprits. Car cela implique, si ces mêmes sages ont puisé cette opinion dans la Bible, qui fait aussi mention des anges, depuis que les Juifs ont été répandus dans le paganisme. Admettre les démons, sans aucune révélation ou écriture, et admettre les démons par le moyen de la révélation ou de l'Écriture, c'est affirmer et nier une même chose, c'est un combat de deux propositions sur un même sujet, que toute la subtilité humaine ne saurait concilier.

Ne m'objectez point ce correctif de l'auteur : *A moins qu'ils n'aient été éclairés par une lumière sombre qui leur a apparu par le moyen de la Bible.* Ou ces sages ont cru les démons sans révélation, ou ils les ont crus par la révélation. Ce sont les deux principes sur lesquels roulent les motifs de connaissance des païens, selon M. Bekker. Car, pour ce qui est de la raison naturelle, elle ne peut en être la cause, l'auteur l'avoue.

Si ces sages ont cru les démons sans aucune révélation, ce n'est donc plus par les motifs que la Bible leur aurait donnés. Si, au contraire, ils ont cru les démons par la révélation, ce n'est donc plus seulement par les motifs que leurs conceptions grossières de la perfection de l'Être divin, ou les idées de Platon et les Intelligences d'Aristote, auraient pu leur suggérer. Il n'y a pas moyen de tergiverser ; si l'on se détermine à l'un, on détruira l'autre. Une vérité ne saurait être fondée sur des principes directement opposés. Vous auriez raison de vous moquer de moi, si, après avoir posé pour une vérité constante que le soleil tourne autour de la terre, j'ajoutais ce correctif : *A moins que la terre ne tourne autour du soleil !*

Vous ne manquerez pas de vous prévaloir de ces contradictions, et vous en inférez que quand on ne consulte que ses préjugés, il est très-difficile de composer un système bien lié ; car il faut une mémoire fort heureuse pour se ressouvenir de tant de principes qui n'ont rien de solide. Au contraire, les vérités sont naturelles ; elles subsistent toujours, et c'est pourquoi on les retient facilement. Mais les erreurs sont autant de fantômes et de fausses lueurs qui échappent et disparaissent en un moment. Elles ne laissent dans l'esprit que des idées confuses. De là il résulte que quand on vient à les exprimer, n'y ayant rien de fixe d'où l'entendement emprunte ses lumières, on bronche à chaque mot.

J'ai toujours cherché dans un auteur cette juste harmonie, cette liaison étroite, cette mutuelle correspondance des matières, qui fait d'un livre comme un corps organisé, dont toutes les parties aboutissent à un même chef, dont les doctrines, quoique diverses dans leurs objets, sont si fortement unies, qu'elles se répondent mutuellement, en sorte que l'on ne saurait en séparer la moindre, sans que le tout n'en souffre. Quand je trouve dans mon auteur ce caractère, c'est pour moi un fort préjugé que ce qu'il écrit est vrai. Au contraire, quand je n'y vois que des vues égarées, que des parties sans liaison, que des principes opposés, j'en infère d'abord que ce qu'il écrit est faux, puisque la vérité étant simple et toujours égale, il ne faut que l'apercevoir pour écrire juste.

Ce n'est point à M. Bekker, que je dois respecter par toutes sortes de raisons, que j'attribue ce défaut, mais uniquement à la nature des erreurs qu'il défend. S'il avait employé les talents que Dieu lui a départis à l'édification de ses lecteurs, il se serait fait un nom plus heureux.

Vous trouverez encore dans ces paroles de M. Bekker la même contradiction que nous avons déjà observée, si vous les comparez avec celles-ci. Il nous dit quelque part qu'il a consacré son premier livre à faire voir clairement que ces opinions que l'on a conçues touchant les diables, les divinations, les sortilèges, ont eu leur première source parmi les païens, d'où elles ont été introduites parmi les Juifs, qui, pendant leur captivité en Babylone, prirent insensiblement la teinture des doctrines et des pratiques des païens (Lib. I, p. 377). Au contraire, dans le second livre, ce sont les Juifs répandus dans le paganisme avec la Bible, qui ont appris aux païens toutes ces opinions. Conciliez, je vous prie, ces idées, Monsieur.

Que cet aveu est désolant ! Les sages du monde ont été éclairés par une lumière sombre, qui leur a apparu avec le temps par les fentes de la porte du temple, depuis que les Juifs ont été répandus dans le paganisme avec la Bible, laquelle fait aussi mention des anges. Les Juifs et les païens ayant puisé dans une même source, il s'ensuit que le sentiment des uns et des autres a été en substance le même, et que la diversité des noms qu'ils ont donnés aux démons, n'étant venue que de la diversité des langues, ils y auront d'abord attaché les mêmes idées que la Bible leur aura fournies.

Ces Juifs répandus auront été autant de docteurs qui leur en auront facilité l'intelligence ; et ces fentes du temple leur auront fait entrevoir une lumière, qui, quoique sombre, étant jointe aux autres voies de connaissance, aura été suffisante pour les éclairer.

Et ainsi les Juifs et les païens, fondés sur un même principe, auront eu au fond les mêmes notions; et si on y remarque quelque différence, ce ne sera que sur les degrés de connaissances, les uns ayant été vivement illuminés, les autres n'ayant été éclairés que *par une lumière sombre*; de la même manière qu'un homme proche d'une tour pourra discerner si elle est ronde ou carrée, au lieu qu'un autre, dans une distance trop éloignée n'en pourra rien décider de positif; quoique celui qui en est éloigné affirme que c'est une tour, aussi véritablement que celui qui en est proche.

M. Bekker, qui veut que les anges bons ou mauvais des Juifs tels que la Bible nous les représente, et les démons des païens, n'aient rien eu de commun, ne devait pas forcer lui-même ce retranchement, si nécessaire pour fortifier son premier livre et le mettre à couvert des attaques des critiques.

Vous vous faites de votre troisième objection une espèce de triomphe. Voici, ce me semble, à quoi elle se réduit. Les philosophes païens, qui ont inventé tant de fables, ne pourraient-ils pas avoir forgé celle des opérations des démons sur la terre, et les peuples ignorants, qui vénéraient toutes leurs productions, comme émanées de sages infaillibles, ne les auraient-ils pas reçues aveuglément?

*At sacri vates et divum cura vocatur.
Sunt etiam qui nos numen habere putent.*

(Ovid., Amor. lib. III, eleg. 8.)

Afin que cela pût être, vous m'avouerez, premièrement, qu'il faudrait que ce sentiment des démons eût quelque liaison avec leurs principes, et qu'il s'en déduisît comme une conséquence. Or les principes des philosophes païens ne peuvent être considérés précisément en eux-mêmes comme l'origine de cette opinion.

Ce sont des principes purement naturels. Leur raison, aveuglée de préjugés, s'est égarée en une infinité d'erreurs. Mais plus on épaissira leurs ténèbres, et plus on trouvera qu'il leur a été impossible de s'imaginer des démons tels qu'ils nous les ont représentés dans notre troisième lettre. C'est un mystère où la raison ne saurait pénétrer, et que la révélation seule nous enseigne. C'est M. Bekker qui le dit en plusieurs endroits de son ouvrage. En second lieu, vous ne sauriez nier qu'afin que l'on pût tirer des principes des philosophes les opérations des démons, il faudrait que ce sentiment n'y fût pas directement opposé, j'entends selon leur hypothèse. Ils se sont imaginé que les démons remplissaient ce vide immense qui se trouve entre les hommes et les dieux. Mais leurs idées de la Divinité détruisaient entièrement cette opinion, par ces deux raisons : la première, c'est que les philosophes, et entre autres Platon, que l'on veut avoir été un des premiers de ceux qui ont introduit les démons, établissent si fortement l'action de la providence de Dieu sur toutes les créatures, que, sur ce principe, ils rejettent quelque-

fois la pluralité des dieux, comme des agents non-seulement inutiles, mais encore incompatibles avec les soins de la Providence. La seconde raison, c'est que Platon, qui est celui des Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu, serait celui qui aurait été le plus absurde, en remplissant de démons le vide infini qui est entre Dieu et les hommes. Il conçoit les démons élevés au-dessus des hommes, mais il conçoit aussi Dieu comme un Etre infini; et par conséquent, dans son hypothèse, il est impossible que les démons, étant bornés, puissent toucher de près à la Divinité et être comme un canal de communication des dieux aux hommes. C'a été cependant son opinion, je l'avoue, mais, bien loin de découler de son principe, elle y est opposée. *Il faut*, dit Philon le Juif (*De Gigant.*), en platonisant, *que tout le monde soit animé*, et qu'il y ait, par conséquent, des génies. On lui pardonne ce sentiment; il l'avait appris des saints livres, et il y mêle des fictions platoniciennes. Mais rien ne peut excuser Platon d'avoir deviné une vérité opposée à ses principes, à moins que l'on n'avoue qu'il en avait tiré le fond des Juifs, sur lequel il a bâti ses chimères. Et ainsi, vous voyez, Monsieur, que votre objection ne fournit une preuve contre vous.

Mais tous les philosophes n'ont pas eu des notions naturelles aussi pures que Platon. Ils se sont imaginé une infinité de dieux chimériques; et pourquoi ne se seraient-ils pas aussi forgé des démons pour gouverner le monde, là où les soins des dieux n'auraient pu s'étendre?

Sans critiquer le fond de votre objection, je la rétorquerai simplement contre vous. Pourquoi ces philosophes se seraient-ils imaginé des démons, des lieutenants des dieux, *pour partager entre eux le gouvernement du monde* (*Liv. II, p. 42*)? Cela aurait été bon s'ils n'avaient conçu qu'un dieu oisif dans le ciel. Ils auraient pu en inférer qu'il fallait établir des démons dans chaque partie du monde, pour suppléer par leur vigilance à la mollesse d'un Jupiter. Mais ils avaient rempli l'univers d'une foule de dieux : chacun avait son petit district, son gouvernement personnel. Quelle part auraient donc pu avoir les démons dans le gouvernement du monde, qui n'était déjà que trop chargé de tant de maîtres subalternes, et trop borné pour satisfaire leur ambition? Avoir donné à ces intelligences, qui régissaient si facilement leurs petits Etats, des coadjuteurs et des lieutenants pour partager entre eux l'autorité et le gouvernement qu'ils n'auraient pu administrer seuls, n'aurait-ce pas été une absurdité visible?

Vous m'objecterez sans doute que toutes ces divinités inférieures n'étaient autre chose que ce que les païens appelaient démons, certains êtres sur lesquels les grands dieux se déchargeaient des choses sublunaires. J'avoue que tous ces dieux étaient au fond véritablement des démons, qui se faisaient adorer sous les noms des dieux; mais je nie que les païens aient généralement cru que

leurs dieux fussent des démons, ou qu'ils leur aient attribué aucun pouvoir suprême. C'est ce que nous avons amplement prouvé. D'ailleurs, notre auteur, qui veut que les démons aient partagé avec les dieux, dans l'opinion des païens, le gouvernement du monde, c'est-à-dire de ce qu'ils croyaient être de la plus grande importance, se contredit ouvertement, une ligne après, en disant que *ces esprits étaient, selon les païens, des êtres d'une nature plus parfaite que les corps, lesquels n'ont pas l'esprit requis pour le gouvernement de quelque chose d'importance* (Liv. II, pag. 43). Qui a jamais rien lu de plus contradictoire ?

Je ne saurais passer cette objection sans faire une seconde réflexion : c'est que, bien loin que cette fécondité des philosophes à produire des erreurs ait engendré celle des opérations des démons, elle devait au contraire les proscrire du monde. Pourquoi ces gens, plongés dans les délices du siècle et abrutis dans leurs sensualités, se seraient-ils imaginé de pareils objets de terreur ? *Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ; donnons-nous du bon temps et goûtons avec joie les délices de la vie. Etrange folie de supposer des démons mauvais, toujours furieux, et de se livrer à des terreurs imaginaires !*

Après avoir résolu vos difficultés, qu'il me soit aussi permis de vous prier de lever charitablement un scrupule que la lecture de l'ouvrage de M. Bekker a fait naître en moi. Car je ne saurais vous dissimuler que si j'étais de son opinion, je ne me sentirais pas moins gêné que lui. *Il me semble aussi que Jésus-Christ confirmait la commune opinion* (que l'on avait alors du diable), *tant par ses discours que par ses actions ; parce qu'il disait les choses d'une manière qui faisait croire qu'il fût aussi de cette opinion, que c'était véritablement des malins esprits qui, étant entrés dans les corps des hommes, leur causaient au dedans mille sortes de tourments et de misères.* Voilà la difficulté ; en voici la solution : *C'a été la manière de Jésus-Christ de s'accommoder au langage qui avait tiré son origine en partie d'un tel abus* (Pag. 5, 14).

C'est là le principe favori de tous nos novateurs : se sentent-ils pressés par des passages exprès des saintes Ecritures qui détruisent leurs erreurs, la solution est toujours prête : c'est que l'Ecriture parle avec le vulgaire. S'agit-il, par exemple, d'éluder la preuve que l'on emprunte des citations que Jésus-Christ et ses apôtres ont souvent faites du Pentateuque sous le nom de Moïse, citations qui montrent que Moïse en est véritablement l'auteur, c'est, dit un moderne, que *Jésus-Christ et ses apôtres n'étant pas venus au monde pour enseigner la critique aux Juifs, il ne faut pas s'étonner s'ils parlent selon l'opinion vulgaire.*

Il y a trop de choses à dire sur ce principe pour l'examiner dans toute son étendue. J'observerai seulement qu'outre le profond respect que l'on doit à la parole de Dieu, qui porte les âmes pieuses à s'abstenir de ces sortes d'expressions, c'est que l'utilité que

l'on en peut tirer est si peu de chose, en comparaison de l'abus que l'on en fait tous les jours, que le meilleur est de ne s'en point servir. On sait bien que l'intention du Saint-Esprit n'a pas été de nous rendre philosophes ou critiques, et que même il y a dans l'Ecriture certaines expressions figurées qui ne peuvent pas être entendues au pied de la lettre ; mais qu'est-il besoin d'y appliquer ce principe, puisque le sens commun en donne l'intelligence ? Il y a d'autres passages qui semblent donner des idées opposées aux vérités naturelles, et particulièrement aux principes de la philosophie moderne ; mais il est encore très-facile de les entendre sans leur faire violence, pour peu que l'on fasse réflexion sur le but que les auteurs sacrés se sont proposé. Combien de fois, par exemple, a-t-on objecté ce passage du livre de la Genèse, où Moïse parle des *deux grands luminaires* exclusivement aux autres qui sont incomparablement plus grands, pour prouver que l'Ecriture sainte parle selon l'opinion du vulgaire ! Ce n'est pourtant nullement l'intention de Moïse de dire que ces deux luminaires sont supérieurs aux astres quant à leur étendue, mais seulement quant à la lumière qu'ils nous communiquent. On sait bien que les astres ont une lumière propre, et que celle de la lune est empruntée et réfléchie ; mais, par rapport à nous, elle est un *grand luminaire*, parce qu'elle nous transmet plus de lumière que toutes les étoiles.

On pourrait encore observer la même chose sur la fameuse question de savoir si le Saint-Esprit ne parle pas comme le vulgaire, lorsqu'il pose en plusieurs endroits le mouvement du soleil. Les cartésiens n'ont point trouvé d'autre moyen pour défendre leur hypothèse contre les attaques des théologiens. Mais il semble qu'il ne serait pas impossible de la concilier avec ces passages ; car par l'explication que Descartes donne de la nature du mouvement, dans la seconde partie de ses Principes, il enseigne clairement que la *translation* par laquelle un corps se meut auprès d'autres corps qui sont considérés comme en repos, est seulement un mode, et non quelque chose de subsistant, comme la figure est le mode de la chose figurée ; en sorte que le mouvement et le repos ne sont que deux divers modes. De là vient que tout ce qu'il y a de réel et de positif dans les corps qui se meuvent doit aussi se trouver dans les autres qui leur sont contigus, et que l'on considère néanmoins dans un repos absolu ; par conséquent cette *translation* d'un corps de la *proximité* d'un autre que l'on regarde comme fixe est réciproque et leur est commune. Et ainsi, en appliquant ce principe au mouvement de la terre et au repos du soleil, on pourra dire que ce mouvement n'étant qu'un mode relatif, il leur est commun et réciproque, l'un ne pouvant se mouvoir, sans que l'autre, que l'on suppose comme en repos, ne participe aussi à son mouvement. La raison en est que le soleil, qui est considéré comme immobile,

ne change pas moins de *proximité* que la terre qui se meut autour du soleil. En ce sens Virgile aurait été moins poète que philosophe cartésien :

Terræ urbesque recedunt.

Au reste, ce que je conclus de cette considération, c'est que, dans l'examen de tous les passages de l'Écriture sainte où il est parlé des choses naturelles, on trouvera toujours certaines relations, certaines propriétés que le Saint-Esprit a eues en vue, qui conviennent naturellement aux divers sujets auxquels il les applique, sans qu'il faille le faire parler selon les opinions erronées du vulgaire.

Après cela, jugez, Monsieur, combien sont condamnables ceux qui appliquent ce principe aux vérités révélées, et qui veulent que Jésus-Christ et ses apôtres aient confirmé les erreurs en se servant des expressions erronées du vulgaire, sans les avoir auparavant rectifiées; car c'est là précisément ce qui résulte de leur principe, mais particulièrement de celui de M. Bekker.

Il faut que vous en tombiez d'accord. La vraie doctrine des anges et des démons est venue de la seule révélation. Les Juifs et les païens l'avaient tellement corrompue par leurs erreurs, qu'elle n'était plus reconnaissable. Ces erreurs étaient capitales, car en les admettant on ravit à Dieu la gloire qui lui appartient. Par celle des opérations des démons sont sapés les points fondamentaux de la religion chrétienne. Il est impossible qu'elle tienne, si on vient à l'attaquer de ce côté-là. Un athée n'a pas besoin d'autres armes que celles de cette opinion pour battre en ruine toute la religion chrétienne (*Liv. II, ch. 33*), etc. Ce n'est là qu'un petit extrait de ce chapitre monstrueux.

Or, Jésus-Christ est venu au monde pour détruire les œuvres du démon. Sa mission de prophète l'obligeait à instruire les ignorants et à combattre la superstition. Vous le voyez partout reprendre les vices et soulever impitoyablement les erreurs. Mais pour ce qui est des opérations des anges et des démons, pas la moindre censure ni la moindre correction de sa bouche divine. Sa gloire, dit-on, y est intéressée; et celui qui ne donne point sa gloire à un autre qui en est infiniment jaloux, aura souffert ces égarements de l'esprit humain, sans le rappeler à son devoir! il aura permis que l'honneur qui lui appartient soit terni par cette superstition grossière! Par ces erreurs sont sapés les points fondamentaux de la religion chrétienne; et Jésus-Christ les aura laissées dans toute leur vigueur! Au lieu de fonder les vérités qu'il annonçait sur des fondements inébranlables, il ne les aura appuyées que sur le sable mouvant! Mais que dis-je, il aura lui-même travaillé à les détruire, en employant ces mêmes termes que les Juifs avaient altérés, dont les païens avaient abusé, et en leur en donnant les mêmes idées!

Il est évident qu'un mot dont on a détourné à d'autres sujets la signification que

l'usage a fortement établie, est généralement reçu en ce sens par les peuples qui parlent une même langue. Or les Juifs, n'ayant point appris, avant l'incarnation de Jésus-Christ, que ces noms qu'ils donnaient aux anges et aux démons avaient été détournés de leur signification naturelle, auront attaché à ce terme de *Satan* les fausses idées sous lesquelles ils l'avaient toujours conçu; et Jésus-Christ, bien loin de dissiper ces préjugés des Juifs, les aura confirmés dans l'erreur, en s'énonçant lui-même dans les mêmes termes, sans leur avoir restitué leur vrai sens, et en fomentant la superstition par des exemples fabuleux d'hommes obsédés et délivrés des démons! Les apôtres auront aussi autorisé l'erreur, en attribuant partout aux démons des opérations que ni les Juifs ni les païens n'auront pu prendre en un autre sens qu'en celui qui était alors en usage! Conférez soigneusement cette objection avec le chapitre 28 du 1^r livre de l'auteur; car je prétends que la manière dont M. Bekker y répond rend mon objection entièrement indissoluble.

SIXIÈME LETTRE.

SOMMAIRE. — *Si tous les peuples ont cru des démons, quelque fabuleuses que soient leurs opinions, l'on en conclut leurs opérations. Réflexions sur la manière dont M. Bekker explique ce que les voyageurs nous rapportent des opérations des démons sur les peuples barbares qui ont été inconnus à notre hémisphère. On examine le chapitre 24 de son premier livre. Il tâche d'y changer l'état de la question. L'on rétorque contre M. Bekker ce qu'il dit des Pères de l'Eglise.*

Monsieur

Après avoir levé les principales difficultés que vous avez opposées à la preuve que j'ai employée, savoir, que si l'Ancien Testament enseigne l'existence des anges en général, il établit aussi leurs opérations, je me servirai d'un principe semblable par rapport à tous ces peuples barbares qui, n'ayant eu aucune connaissance des livres saints, ont cependant cru à l'existence et aux opérations des démons.

C'est, dit-on, ce qu'ils ont cru sans raison. *Les erreurs se suivent de près.* Ils se sont forgés des cacodémons, des goquis, des ratsasias, des mapoïas, etc., et ils leur ont attribué des opérations aussi bizarres que les noms qu'ils leur ont donnés.

Que ces opérations soient autant de chimères, nous les abandonnons pour un moment au jugement de M. Bekker. Mais, au moins, il faudra qu'il avoue d'abord que tous les païens anciens et modernes, européens, asiatiques, américains, septentrionaux et méridionaux, conviennent en ces trois points principaux, qui sont d'une vérité incontestable : 1^o Qu'il y a seulement un premier Être, ou une Divinité suprême; 2^o qu'il y a des esprits qui ont eu un commencement, et qui sont distingués des âmes humaines; 3^o que ces esprits sont ou bons ou mauvais : que les

uns sont amis des hommes, et que les autres sont leurs ennemis (Liv. 1, pag. 133, 134).

Voici donc tous les peuples du monde imbus de l'opinion des démons. L'on infère de cet aveu que ce qu'ils en savent, quelque erroné qu'il soit, doit leur être connu par la voie d'opération. Et pour mettre cette vérité dans un plein jour, faites, s'il vous plaît, cette remarque : c'est qu'il est impossible qu'une seule et même créance, universellement répandue et constamment reçue, puisse être entièrement fausse dans le fond. Je dis *universellement* ; car je prends ce terme d'universel dans sa signification naturelle, pour signifier ce consentement unanime de toutes les nations, aussi bien de celles qui ont été inconnues à notre continent, que des autres avec qui l'on a pu avoir quelques liaisons. J'ajoute *constamment*, pour mettre de la différence entre la créance solide des démons et les opinions qui, n'ayant rien de fixe, ne durent que quelque temps. Je me sers aussi de cette restriction, *dans le fond*, pour ne pas confondre avec la substance de cette doctrine les idées erronées sous lesquelles on l'a conçue, et qui ont été diverses, selon la diversité des illusions produites par l'imagination. En ce sens, c'est une absurdité de soutenir que les démons étant de pures chimères selon l'opinion des peuples, ils les aient universellement et constamment admis.

L'imagination peut bien se forger des Pégases et des montagnes d'or. Mais, d'abord, quoique ces fictions n'existent pas formellement telles, la matière dont elles sont composées existe hors de l'entendement, et par conséquent il faudrait qu'il y eût certaines idées que l'imagination aurait rassemblées pour en composer les démons. Outre cela, ces productions chimériques, n'ayant rien de fixe, ne pourront avoir été universelles et constantes.

Les vérités naturelles peuvent être universellement reçues, 1° parce que Dieu les a gravées dans l'entendement de tous les hommes : ils n'ont qu'à consulter ces notions générales pour en apercevoir l'évidence ; 2° parce que le propre d'une vérité est d'être simple et droite : comme un corps se détermine naturellement à décrire une ligne droite, et qu'il y persévérerait éternellement s'il ne rencontrait d'autres corps qui rendent son mouvement oblique, ainsi les vérités déterminent l'homme à suivre toujours la rectitude de leurs impressions, et il y persévérerait s'il n'en était détourné par la corruption de sa nature ; 3° les vérités sont plus universelles, parce qu'elles sont plus anciennes que les erreurs. Ce qui est le premier est toujours vrai, et ce qui est venu après est faux. C'est pourquoi les vérités étant autant de principes, il est naturel d'y tendre.

Examinez, Monsieur, si les chimères que l'imagination produit ont ces conditions. Dieu les a-t-il empreintes dans l'esprit ? Nullement ; il conduirait l'homme dans l'erreur. Sont-elles simples et droites ? Point du tout ; au contraire ce sont des inventions et des fictions de l'imagination, laquelle,

DICTIONN. DES SCIENCES OCCULTES. II.

n'ayant rien d'arrêté à cause de la multiplicité et de la diversité de ses opérations, s'égare et s'évapore en une infinité de rêveries. Enfin, ont-elles le caractère de priorité que toutes les vérités portent ? Ce serait avancer une contradiction ; car une chose imaginée n'est telle que parce qu'elle est postérieure aux idées que l'imagination rassemble.

Si donc les démons ont été, par rapport aux païens, de pures chimères, ces chimères auront été constamment reçues de tous les peuples, comme si Dieu les avait gravées dans leurs esprits. Elles auront été admises comme des vérités de simple démonstration, quoiqu'elles empruntent leur nature et leur existence de la diversité des conceptions, qui ne sauraient être uniformes chez tous les peuples. Elles auront eu leur origine dès la fondation du monde, et se seront conservées jusqu'à nous ; et cependant ce seront des fictions qui dépendent du caprice de l'homme. La seule proposition de ces absurdités suffit pour les réfuter.

Depuis la dispersion des peuples, il est assez probable que les Américains n'ont eu aucune communication avec le reste du monde. L'histoire ne nous en donne aucune certitude : et néanmoins ces fictions sur les démons se seront conservées parmi eux pendant un grand nombre de siècles, notwithstanding leur ignorance, leur brutalité, leurs extravagances ! Non, Monsieur, afin qu'une créance se perpétue, elle doit avoir quelque chose de solide ; autrement il est évident que l'esprit s'abandonnera à la vanité de ses conceptions, que d'une erreur il se précipitera dans une autre, s'il n'y a rien qui l'arrête et qui le détermine.

Mais, direz-vous, vous ne pouvez pas soutenir que la connaissance des démons porte ces caractères propres aux vérités naturelles : Dieu ne les a point gravées dans l'entendement, et la raison, quelque éclairée qu'elle soit, ne saurait s'élever jusque-là sans le secours de la révélation ? Ne voyez-vous pas, Monsieur, que vous me conduisez naturellement à tirer une conséquence à laquelle je ne prévois pas que l'on puisse rien objecter de raisonnable : c'est que si les démons ont été universellement et constamment admis de tous les peuples du monde, il faut que cette connaissance découle de quelque cause solide. Elle ne vient ni de l'Écriture, ni de la raison, ni de l'imagination ; elle dérive donc uniquement des opérations mêmes des démons.

Sur ce principe, il n'y a rien de plus facile que de rétorquer les objections de M. Bekker contre lui-même. Car ces préjugés et cette corruption générale du paganisme sur la doctrine des démons, bien loin d'en détruire la vérité, la supposent au contraire. On ne saurait former de préjugés sur un pur néant ; or, si les démons n'ont point été connus des païens par la voie d'opération, ils ont dû être chez eux de purs néants, et par conséquent ils n'ont pu en former aucuns préjugés. Ma majeure est sans contestation. Le

néant ne fournit aucunes idées : *Nihili nullæ sunt affectiones*. On a beau méditer sur le rien, on n'y trouvera que le néant. Et c'est, pour le dire en passant, l'abus de ce principe qui a porté les philosophes modernes à soutenir l'infini de l'étendue, parce qu'il est impossible, selon eux, d'y poser de certaines limites, que l'on ne conçoive toujours au delà quelque étendue que l'esprit même ne saurait définir. Mais on se trompe : si l'on ne peut pas s'imaginer une certaine étendue renfermée dans de certaines bornes, on doit seulement en conclure que, le rien ne pouvant être l'objet de notre perception, ce serait une absurdité de prétendre y trouver quelques affections. Ainsi, je puis donner à l'étendue des limites, sans que je sois obligé d'établir aucun vide dans la nature, ou que l'évidence de mon idée soit obscurcie, parce que je puis aussi bien dire qu'il n'y a rien après cette vaste étendue, que je dis qu'il n'y avait rien avant la création. Ces deux choses, si on les examine sans passion, ont les mêmes notions. Et pour ce qui est de l'objection ordinaire, que l'esprit ne saurait concevoir une étendue bornée d'un rien, c'est parce que le néant ne fournit de lui-même aucunes idées, mais seulement par opposition à l'être.

Si donc les démons sont de purs néants, à les considérer tels que les peuples les ont conçus, il est impossible qu'ils en aient eu le moindre préjugé, parce qu'un préjugé renferme dans sa signification un sujet qui fournit à l'entendement quelques idées, qui, n'étant pas assez bien développées, ne permettent point à la volonté d'en porter un jugement vrai ; si elle en décide, elle tombera dans ce que l'on appelle un préjugé.

Ma mineure est évidente. Si les démons n'ont point été connus par la voie d'opération, ils ont été chez les païens de purs néants. Ni la révélation, ni la raison ne leur ont point donné cette connaissance, et par conséquent ma conclusion est nécessairement vraie : ces peuples n'en ont pu former aucuns préjugés. Car il en est de l'entendement à peu près comme d'un miroir. Il doit y avoir quelque chose qui lui imprime sa ressemblance. Autrement il ne concevrait jamais les moindres idées. Et s'il ne les représente pas aussi pures et aussi naturelles qu'elles lui ont été proposées, c'est que ce miroir étant infidèle et défectueux, il n'en reçoit et n'en réfléchit les traits que d'une manière difforme.

Je ne ferai que ces deux réflexions sur les difficultés que M. Bekker propose pour éluder tout le merveilleux que les voyageurs racontent sur la magie des peuples et les opérations des diables, dont ils les disent les aveugles victimes.

La première, c'est qu'il oppose à ces faits d'autres expériences particulières qu'il est facile d'expliquer naturellement. Voici comment il procède. S'il s'agit de quelque fait accompagné d'une dizaine de circonstances extraordinaires, il en fait une espèce de squelette ; il rapporte une autre dizaine de

faits particuliers, et compare, non un fait avec un autre fait de même nature, ce qu'il devrait faire pour établir un juste parallèle, mais chaque circonstance d'un seul et même fait avec un autre fait. Et comme, en suivant cette méthode, il est impossible qu'il n'y trouve quelque conformité, il se moque partout de la crédulité du genre humain.

Dans la seconde remarque, je vous ferai observer combien est faible la solution que M. Bekker donne des opérations merveilleuses des démons sur les idolâtres, qu'il allègue dans son premier livre, et qu'il prétend naturellement expliquer dans son second. *Ceux, dit-il, qui ne connaissent point chrétiennement Dieu, ne connaissent point aussi le diable (Liv. 1, pag. 60).*

Si je voulais nier les opérations du corps, j'aurais bonne grâce d'établir ce principe, que ceux qui ne connaissent pas l'âme, ne connaissent point aussi le corps. Car la question n'est pas de savoir si la nature de l'âme consiste dans la pensée, et celle du corps dans l'extension, pour connaître qu'il agit. Un paysan en saura là-dessus autant qu'un philosophe. Il se moquerait avec raison de M. Bekker, s'il voulait lui persuader que, parce qu'il ignorerait la nature de l'âme et du corps et les lois du mouvement, il aurait tort de sentir un soufflet qui lui aurait été chaudement appliqué. De même, Monsieur, c'est vouloir plaisanter que de nier les opérations des démons sur les sauvages du Brésil, par exemple, parce qu'ils ne sont pas assez bons théologiens pour s'élever à la connaissance de Dieu et des mystères que sa parole nous a révélés, ou parce qu'ils ignorent la vraie doctrine des démons.

Il est vrai, ces peuples ne connaissent point le diable chrétiennement. Ils n'ont jamais entendu parler de la création des anges, de leur spiritualité, de leur chute ; ils en auraient peut-être conclu avec nous leurs opérations sur la terre. Quelques passages mal entendus, quelques termes mal traduits, les auraient fait donner dans notre sentiment ; car il y a dans l'Écriture sainte des expressions qui semblent favoriser la commune créance que presque tous les hommes en général ont déjà touchant le diable (Liv. 1, pag. 363). Ils auraient cru de bonne foi que Dieu, qui ne peut tromper l'homme, au lieu d'aider leur penchant naturel à la superstition, les en aurait plutôt détournés.

Je crois avoir suffisamment répondu aux principales objections de M. Bekker ; c'est pourquoi il serait inutile d'examiner le chapitre 24 de son premier livre, où l'on peut dire qu'il travestit des riens en de grandes choses. Elles se réduisent toutes à l'examen des préjugés dont il veut que tous les peuples, et particulièrement les chrétiens, soient imbus dès leur naissance sur les opérations des démons ; préjugés qui se grossissent avec l'âge par la mauvaise éducation, par des études mal dirigées, etc.

Ce sont autant de faux brillants qui ne servent qu'à égarer l'état de la question, en

éblouissant le lecteur. Car c'est ainsi que j'appelle ce grand amas de raisonnements, qui prouvent tout au plus que les peuples grossièrement prévenus et séduits ont étrangement corrompu la vraie doctrine des démons. *Non philosophorum judicia, sed delirantium somnia*. Mais cela ne prouve nullement que le fond de cette doctrine soit fabuleux, et que les opérations des démons soient de pures chimères. L'abus que l'on fait d'une vérité ne la détruit pas.

Ensuite, M. Bekker dresse un tribunal d'inexorable inquisition, où il cite et condamne le sacré et le profane, comme étant également animés d'un zèle aveugle et brutal pour la religion, ou plutôt pour ce que l'on appelle religion (Liv. I, pag. 361).

Sæpe Jovem vidi, cum sua mittere vellet
Fulmina, thure dato, sustinuisse manum.

Nous n'examinerons que ces deux chefs d'accusation que M. Bekker intente aux premiers Pères de l'Eglise. Par l'examen que nous en allons faire, vous pourrez juger du reste. *Les premiers Pères de l'Eglise*, dit notre auteur, *ayant d'abord été imbus de cette philosophie corrompue, n'ont pas seulement eu la pensée de se défaire de leurs préjugés, en s'appliquant à l'exposition ou à la traduction de l'Ecriture; au contraire ils en ont répandu le caractère dans tout ce qu'ils ont fait, etc. Et c'est par ce moyen que leurs doctrines touchant les malins esprits nous ont été insensiblement transmises comme en héritage* (Liv. I, pag. 371, 372). On ne peut rien lire de plus absurde, et vous en conviendrez si vous voulez bien examiner une remarque que je vais faire : c'est que si l'Eglise naissante n'a point cru, du temps de Jésus-Christ et de ses apôtres, les opérations des diables sur la terre, celle du II^e siècle n'a pu avoir ce sentiment. Permettez-moi, pour éclaircir ma pensée, d'alléguer ici ce qu'Eusèbe rapporte de Polycarpe, évêque de Smyrne. Il nous apprend que saint Irénée dit avoir vu Polycarpe. Voici les paroles de cet historien, telles qu'il les a tirées du III^e livre d'Irénée sur les Hérésies. *Polycarpe*, dit-il, *(Euseb., lib. III, cap. 14), n'a pas seule-*

ment été établi par les apôtres; il n'a pas seulement conversé avec plusieurs qui ont vu le Christ; mais il a aussi été constitué par les apôtres évêque de Smyrne en Asie, et nous l'avons vu dans notre jeunesse.

Remarquez bien ce passage, Monsieur : vous y voyez une tradition vivante, un Polycarpe qui a vécu vers le commencement du II^e siècle; car il souffrit le martyre l'an 170, après avoir été établi par les apôtres évêque de Smyrne, après avoir conversé avec plusieurs qui ont vu le Christ, et particulièrement avec l'apôtre saint Jean; vous y voyez, dis-je, un Polycarpe qui a été contemporain de Justin Martyr, de Clément d'Alexandrie, qu'Irénée dit avoir vu dans sa jeunesse, qui avait en horreur les superstitions, qui aime mieux mourir que de jurer par la fortune de l'empereur, et qui cependant aura été imbu d'une erreur aussi abominable qu'est celle des opérations des démons.

Justin Martyr, par exemple, aura enseigné et de vive voix et par écrit ces fictions, sans que l'Eglise, qui avait encore la mémoire toute fraîche des instructions des apôtres, où il se trouvait des vieillards qui avaient vu saint Jean, se soit soulevée contre cette innovation. Tous ces Pères si rigides, presque contemporains de Jésus-Christ, auront oublié la vraie signification de ces termes de *Satan*, de *Diable*, de *Démons*, et auront donné aveuglément dans les superstitions païennes !

Pourquoi non ? me dira-t-on. Justin Martyr n'a-t-il pas donné dans l'erreur la plus grossière, en croyant que *quelques-uns des anges déchurent, à cause de leur passion pour les femmes, et que de leur commerce avec elles naquirent les démons* (Justin. Mart., Apol. I) ? Je changerai l'objection en preuve : Par conséquent, dirai-je, les opérations des démons étaient alors incontestables. C'est une vérité que l'erreur même de ce Père suppose. Lisez là-dessus la suite de ce passage.

Je finirai nos entretiens en vous faisant observer avec combien peu de raison M. Bekker tâche de noircir la mémoire de nos premiers réformateurs.... (1).

Adieu, Monsieur, je suis, etc.

(1) Nous faisons grâce à nos lecteurs du morceau qui termine ce petit ouvrage, où l'auteur justifie sa secte d'avoir conservé, avec l'Eglise Romaine, la doctrine des opérations et de l'influence des démons. On a vu au Dictionnaire que Bekker, en niant cette doctrine, perdit sa place de ministre. Binet, en prenant ici la défense de Luther et de Calvin, que son adversaire accuse de *n'avoir pas pensé à repurger l'Eglise d'un dogme si damnable*, lui demande à son tour pourquoi il ne s'élève pas contre tant d'autres erreurs capitales conservées dans l'Eglise Romaine. Il conclut cette sixième lettre par la plaisanterie que voici : « Pourquoi, demande M. Bekker, avoir fait du pape et du diable deux frères ? Pourquoi n'en pas faire une même personne ? M. Bekker me

suggère cette pensée, en disant que celui qui se vante d'être le successeur de saint Pierre ne doit pas se formaliser si on lui donne le même nom que Notre-Seigneur donna à cet apôtre (Liv. II, pag. 301). Quel terrible préjugé eût été d'attribuer personnellement au pape tous ces noms, ces passages, ces descriptions, ces idées affreuses sous lesquelles on a jusqu'ici conçu le diable ! La chose était des plus faciles : expliquez ces termes de *Satan*, de *Diable*, de *Démons*, par ceux d'adversaire, de calomniateur, de pensées mauvaises, et vous aurez le portrait fidèle de l'Antechrist. Après cela, le pape n'eût osé paraître : trop heureux s'il lui eût été permis de se confiner dans quelque monastère ! » (Edit.)

RÉPONSE

A L'HISTOIRE DES ORACLES

DE M. DE FONTENELLE,

DANS LAQUELLE ON RÉFUTE LE SYSTÈME DE M. VAN-DALE SUR LES AUTEURS DES ORACLES DU PAGANISME, SUR LA CAUSE ET LE TEMPS DE LEUR SILENCE, ET OÙ L'ON ÉTABLIT LE SENTIMENT DES PÈRES DE L'ÉGLISE SUR LE MÊME SUJET.

PAR LE R. P. BALTUS (1).

PRÉFACE.

Il est certain que l'établissement de la religion chrétienne, qui a été si admirable dans toutes ses circonstances, ne s'est point fait sans un grand nombre de miracles extraordinaires, par lesquels Dieu a fait connaître évidemment qu'il en était l'auteur. Les paroles du Sauveur du monde (*Marc. xvi, 17*), qui promet expressément à ceux qui croiront en lui le pouvoir d'en faire, et même de plus grands que les siens (*Joan. xiv, 12*); le témoignage des auteurs sacrés (*Act. iii, 2 et seqq. ; ibid., v, 15 et 16; I Cor. xii, xiii, xiv*), et ensuite des plus anciens Pères de l'Église, qui rapportent ces miracles, dont ils ont été souvent les témoins oculaires (*Origen. adv. Cels.; Justin., Cyprian. et alii passim; sed præcipue Irenæus, lib. ii adv. Hæres. cap. 58*); enfin l'impossibilité que le christianisme s'établît sans ce secours, aussi rapidement et aussi universellement qu'il a fait, malgré tant d'obstacles insurmontables à toute la puissance humaine : tout cela, dis-je, ne permet pas de douter que Dieu ne se soit ainsi déclaré dès les premiers siècles en faveur de la religion chrétienne.

Or, entre tous ces miracles qui ont accompagné l'établissement du christianisme sur les ruines de l'idolâtrie, il n'y en a guère eu de plus éclatant, ni qui ait plus étonné les païens, que le silence de leurs oracles. Comme ils n'avaient rien dans leur fausse religion de plus merveilleux ni de plus divin en apparence que ces oracles; rien de plus magnifique ni de plus fameux que les temples où ils étaient établis; rien de plus surprenant que les guérisons que l'on y recevait en songe, et que les prédictions des faux prophètes, qui y paraissaient inspirés par leurs fausses divinités; rien aussi ne leur causa plus d'étonnement que lorsqu'ils virent qu'à mesure que Jésus-Christ était reconnu et adoré dans le monde, toutes ces prétendues merveilles cessaient partout; que leur Escu-

lape ne guerissait plus les malades qui allaient dormir dans son temple; que les faux prophètes de leur Apollon ne prédisaient plus l'avenir; en un mot, que toutes leurs divinités ne donnaient plus, comme auparavant, des marques sensibles de leur présence (*Porphyr. apud Euseb. l. v Præp. Evang. cap. 1*).

Plusieurs d'entre eux reconnurent en cet événement le doigt de Dieu, et le pouvoir de Jésus-Christ sur leurs idoles, qu'ils abandonnèrent pour embrasser le christianisme (*Tertull. in Apolog. Irenæus, loco cit. Greg. Nyss. in Vita S. Greg. Neocæs.*). D'autres, plus endurcis, attribuèrent ce silence, non pas au pouvoir de Jésus-Christ sur leurs faux dieux, mais à l'horreur que ces mêmes dieux avaient de son nom, et à l'indignation qu'ils ressentaient de le voir adoré parmi les hommes (*Arnob. l. i adv. Gentes; Theodoret. l. iii Hist. Eccl. cap. 3; Lactant. l. iv Instit. cap. 27; Greg. Nazianz. orat. 1 adv. Julianum; Porphyr. loco cit.*). D'autres s'en prenaient à leurs péchés : Nous avons offensé nos dieux disaient-ils, et c'est pour cette raison qu'ils nous ont abandonnés, et que les chrétiens prévalent partout contre nous (*August. l. i de Consensu Evang.*). Les philosophes enfin, recherchant avec inquiétude la cause d'un effet si surprenant, l'attribuaient, tantôt au défaut des exhalaisons, par le moyen desquelles les dieux, selon eux, communiquaient aux hommes l'enthousiasme prophétique; et tantôt à la mort des génies, qu'ils s'avisèrent de reconnaître pour auteurs des oracles, lorsque par leur silence ils virent bien qu'ils ne pouvaient plus les attribuer à leurs dieux, sans avouer en même temps leur impuissance (*Plutarch., de Def. orac.; Julian. ap. Cyrill. lib. vi*).

Toutes ces mauvaises défaites ne servaient qu'à faire paraître la vérité dans un plus grand jour, et à relever avec plus d'éclat le pouvoir de Jésus-Christ. Il était évident

(1) A l'article BALTUS du Dictionnaire, nous avons renvoyé nos lecteurs à cet ouvrage du savant jésuite, qui l'adressa à Fontenelle lui-même, dont il réfute les erreurs touchant les oracles d'une manière à la fois si polie et si convaincante. Cet ouvrage parut si décisif à Fontenelle, qu'il n'y répondit point, se con-

tentant de dire que le diable avait gagné sa cause. Le grand tort de cet aimable savant, dans son *Histoire des oracles*, est d'y avoir introduit des maximes dont on pourrait abuser contre les vœux les plus respectables, et qui pouvaient conduire les esprits superficiels au scepticisme le plus absolu. (*Edit.*)

que les oracles avaient cessé depuis sa naissance et la publication de son Evangile, et il n'était pas moins évident que cet effet surprenant ne venait point de toutes ces causes que les païens produisaient, mais uniquement du pouvoir tout divin du Sauveur du monde sur les démons, qui, sous le nom des fausses divinités du paganisme, avaient jusqu'alors trompé les hommes par leurs illusions et leurs prestiges.

C'est ce que les premiers chrétiens démontraient aux païens, par les preuves les plus sensibles et les plus convaincantes. Car, par l'invocation du nom de Jésus-Christ et le signe de sa passion, ils contraignaient les démons d'avouer qu'ils étaient les auteurs des oracles et de toutes les prétendues merveilles qui les accompagnaient (*Tertull. in Apol.; Cyprian. l. de Vanit. idol.; Minutius Felix in Octav.; Athanas. l. de Incarn. Verbi Dei, Lactant. et alii infra producendi*). Ils les obligeaient de déclarer en présence de leurs adorateurs leur fourberie et leur imposture. Enfin ils les chassaient des temples où ils étalaient leurs prestiges, et des faux prophètes par lesquels ils rendaient leurs réponses, avec une autorité si absolue et un succès si étonnant, que je ne crois pas que l'on puisse rien trouver dans toute l'antiquité chrétienne de plus admirable ni de plus miraculeux. Voilà quelle a été la cause du silence des oracles, de ce silence si fameux, qui a été un miracle presque continuel durant les premiers siècles de l'Eglise, et une preuve éclatante de la vérité de la religion chrétienne.

Aussi les Pères de l'Eglise qui l'ont défendue dans leurs ouvrages contre l'idolâtrie, proposent sans cesse aux païens ce silence miraculeux, comme un argument très-sensible et très-capable de les convaincre, ou au moins de les confondre (1). Ils leur remettent continuellement devant les yeux l'état où se trouvaient alors leurs oracles, et le pouvoir qu'avaient les chrétiens d'en faire cesser les illusions, et d'en chasser leurs prétendues divinités. Ils les invitent d'en faire encore l'expérience, d'amener devant leurs tribunaux quelqu'un de ces faux prophètes qui passaient pour inspirés, et d'être témoins eux-mêmes de la manière dont les chrétiens en chasseront le démon, et réduiront son faux prophète au silence. Enfin ils leurs parlent sur ce sujet avec une confiance qui marque combien ils étaient sûrs de la vérité qu'ils avançaient, et de l'impuissance où se trouvaient leurs adversaires d'y répondre. Tel fut, dans les premiers siècles, l'avantage que les défenseurs de la religion chrétienne tirèrent du silence miraculeux des oracles, pour confondre l'idolâtrie et établir la vérité du christianisme.

Depuis ce temps-là et l'extinction totale du paganisme, ce miracle n'a guère été moins fameux ni moins célèbre. Tout le monde chrétien en a été instruit; et il est peu d'auteurs, de ceux qui ont écrit sur la religion, qui n'en aient parlé. Et quoique plusieurs entre les modernes se soient trompés pour ce qui regarde le temps et la manière dont cet événement miraculeux est arrivé, la plupart néanmoins l'ont produit comme une preuve de la vérité de notre religion; et personne n'a jamais varié sur les deux points capitaux sur lesquels il est établi. Ces deux points sont : premièrement, que les oracles du paganisme ont été en tout ou au moins en partie l'ouvrage des démons; secondement, qu'ils ont été réduits au silence par le pouvoir de Jésus-Christ.

C'était là le sentiment général de tout le christianisme, fondé sur l'autorité des saints Pères et de tous les auteurs ecclésiastiques, sans en excepter un seul, lorsque M. Vandalé, médecin anabaptiste de Harlem, a paru sur les rangs, et a entrepris de montrer (*Lib. de orac. vet. ethn.*) que tout le monde avait été et était encore dans l'erreur sur ces deux points; qu'il est faux et ridicule de croire que les démons se soient jamais mêlés des oracles du paganisme; qu'il n'y a eu dans toutes les merveilles que l'on en rapporte que de la fourberie toute pure des prêtres des idoles : qu'il n'est pas moins faux que les oracles aient cessé à la naissance du Sauveur du monde, ou qu'il y ait eu dans leur silence quelque chose d'extraordinaire, que l'on doive attribuer à son pouvoir; qu'ils n'ont cessé, en effet, que parce que les empereurs chrétiens ont, par leurs édits contre l'idolâtrie, ruiné les temples où ils étaient établis.

Qui pourrait douter que cet auteur, pour entreprendre de persuader un paradoxe si nouveau, si contraire à la tradition de tous les siècles, et si opposé au sentiment universel de tous les chrétiens, n'ait eu les raisons les plus fortes et les plus convaincantes à produire? Néanmoins, quand on lit son ouvrage, qu'y trouve-t-on? Beaucoup de lecture à la vérité et d'érudition; mais fort confuse et fort mal digérée : nulle preuve, nulle raison, nulle autorité : partout grand nombre de conjectures frivoles et de fausses suppositions, sur lesquelles il a bâti tout son système.

Un livre de ce caractère ne devait pas naturellement faire beaucoup de tort à une tradition aussi constante et aussi autorisée que l'est celle dont il s'agit, ni grande impression sur des lecteurs judicieux, qui ne se laissent pas éblouir par un vain étalage d'érudition, et qui demandent quelque chose de plus, dans un livre, que des passages grecs et latins entassés confusément les uns

(1) Clemens Alexand. in Protrept.; Athanas. l. de Incarn. Verbi Dei; Hieronym. in Isaiam; Gregor. Nazianz. Orat. in sancta Lumina; Theodoret. l. de Cur. Græc. Affect. serm. 10, de Orac.; Euseb. l. v de Præpar. Evang. cap. 1, 16, 17, et lib. v de Dem.

Evang., sub init.; Tertull. in Apolog.; Lactant. Inst. l. iv, cap. 27; Cyrillus, l. vi contra Julian.; August. l. i de Consensu Evang.; Cyprian.; Minutius Felix, etc.

sur les autres. Mais dans le siècle où nous sommes on peut s'assurer qu'une opinion nouvelle, quelque mal prouvée qu'elle puisse être, ne manquera jamais de trouver des sectateurs, pourvu qu'elle favorise le penchant que l'on a à l'incrédulité, qu'elle entreprenne de décharger les hommes du poids incommode de la créance que l'on doit aux miracles, et qu'elle tende à enlever à la religion quelque-une de ses preuves ou de ses traditions.

Il ne faut donc pas s'étonner que le livre de M. Van-Dale ait trouvé bien des gens qui lui ont fait un accueil favorable, et qui ont donné dans le système qu'il s'efforce d'y établir. Le penchant de leur cœur l'a emporté sans doute en cette occasion sur les lumières de leur esprit. En effet, si M. Jaquelot avait suivi ses propres lumières (*Dissert. 4 sur l'existence de Dieu, chap. 8*), aurait-il adopté les suppositions les plus fausses, sur lesquelles M. Van-Dale établit la première partie de son système? Pour prouver avec lui que les démons n'ont pu être auteurs des oracles, aurait-il produit ce principe : qu'il n'y a que Dieu qui, comme le souverain maître des temps, puisse connaître et prédire l'avenir? Comme si, en soutenant avec toute l'antiquité chrétienne que les oracles ont été l'ouvrage des démons, il fallait nécessairement accorder à ces malins esprits cette connaissance certaine de l'avenir qui n'appartient qu'à Dieu seul. M. Mœbius, professeur à Leipsick, qui a réfuté, à ce que l'on dit, M. Van-Dale, lui aurait-il accordé que les oracles n'ont point cessé à la naissance du Sauveur du monde, comme j'apprends de M. de Fontenelle qu'il l'a fait (1)? Qu'y avait-il de plus aisé que de démêler l'équivoque dont l'auteur anabaptiste abuse, et l'injustice qu'il fait aux Pères de l'Eglise, en leur attribuant qu'ils ont enseigné que les oracles avaient cessé tout à coup dans toutes les parties du monde, au moment même de la naissance du Sauveur? Enfin M. Bayle aurait-il prétendu confirmer la pensée du même auteur, en rapportant des oracles qui ont subsisté après l'établissement de la religion chrétienne (2)? En consultant les Pères de l'Eglise, n'aurait-il pas reconnu que ces nouvelles preuves qu'il produit tombent à faux, et ne font rien contre leur véritable sentiment?

Mais tous ces messieurs ont eu sans doute leurs raisons pour ne pas examiner de si près le livre de M. Van-Dale. M. de Fontenelle en avait de toutes contraires; et néanmoins il est celui de tous qui lui a fait le plus d'honneur. Non-seulement il l'a loué,

comme un ouvrage plein de force et d'érudition, mais encore il l'a adopté presque tout entier : il en a fait un abrégé exact en notre langue, il l'a enrichi de quantité de nouvelles preuves et de nouvelles réflexions. Enfin il y a ajouté tous les ornements dont il s'est pu aviser, pour en rendre la lecture plus facile et plus agréable à tout le monde.

C'est ce qui m'a fait prendre la résolution de m'attacher à son ouvrage, préférablement à celui de M. Van-Dale, qui vaut beaucoup moins en toutes manières, pour réfuter le paradoxe qu'il y soutient. Mais comme j'honore très-sincèrement M. de Fontenelle, j'ai tâché de lui répondre avec tous les égards et toute la considération que l'on doit à une personne de son mérite; et j'ai mieux aimé que ma Réponse perdît quelque chose de la force et de l'agrément que je pouvais lui donner, que de m'exposer à lui déplaire en la rendant et plus vive et plus forte. Ainsi, comme je l'ai réfuté sans le moindre sentiment d'aigreur ou de chagrin, je suis prêt à souffrir avec la même tranquillité qu'il me réfute à son tour. C'est à peu près la disposition où un ancien (*Cicero, lib. II Tuscul. Quæst.*) dit qu'il se trouvait toujours, selon les principes de sa philosophie; et je crois que c'est celle où doit être un chrétien d'une manière incomparablement plus parfaite, en suivant les maximes du christianisme : particulièrement lorsqu'il n'a point d'autre dessein, comme moi, que de rechercher sincèrement la vérité.

Au reste, si je ne me suis pas étendu sur de certaines matières incidentes, autant que je l'aurais pu, c'est parce que j'ai appréhendé de m'éloigner trop de mon but principal. Mais je pourrai y revenir une autre fois; et surtout examiner plus à fond le prétendu platonisme des Pères de l'Eglise, à la faveur duquel on veut nous faire passer les plus grands et les plus saints mystères de notre religion pour des idées et des opinions inventées par un philosophe païen. Cela me donnera lieu d'expliquer quelques passages de Clément d'Alexandrie, qui ont pu donner occasion à M. de Fontenelle d'avancer que les anciens chrétiens ont regardé Platon comme une espèce de prophète, qui avait deviné plusieurs points importants du christianisme, surtout la sainte Trinité. Et nous verrons que cet ancien auteur chrétien, bien loin de croire que Platon ait été une espèce de prophète, ne l'a jamais regardé, non plus que tous les autres Pères de l'Eglise, que comme un plagiaire et un corrupteur des prophètes.

(1) M. de Fontenelle, *préface de l'Histoire des oracles*, de l'édition d'Amsterdam 1701, qui est celle

dont je me suis servi dans toute cette Réponse.

(2) *Dictionnaire critique*, au mot AMPHILOCHUS.

PREMIÈRE PARTIE,

DANS LAQUELLE ON RÉFUTE LES FAUSSES RAISONS SUPPOSÉES AUX PÈRES DE L'ÉGLISE ET AUX ANCIENS CHRÉTIENS, ET OU L'ON RAPPORTE LES VÉRITABLES QUI LES ONT PERSUADÉS QUE LES ORACLES DES PAÏENS ÉTAIENT RENDUS PAR LES DÉMONS.

CHAPITRE PREMIER. — *Raisons qui ont dû détourner l'auteur de l'Histoire des oracles d'adopter le système de M. Van-Dale. Division de son ouvrage et ce qu'il prétend y établir.*

J'ai lu, Monsieur, votre *Histoire des oracles*, dans laquelle vous avez donné l'abrégé du traité que M. Van-Dale a fait sur le même sujet. Cet auteur n'a pas été tout à fait content de la manière dont vous vous en êtes acquitté. Il s'est plaint autrefois (1) que vous aviez oublié des choses importantes, et qui pouvaient être plus décisives et moins ennuyeuses que d'autres que vous avez mises en œuvre. Mais il a eu tort de se plaindre. Bien loin d'avoir diminué en rien la force de son ouvrage, vous l'avez rendu, sans contredit, beaucoup plus méthodique et plus agréable qu'il n'est. Vous en avez ôté cette confusion extrême qui y règne partout, et qui désespère le lecteur le plus ardent et le plus attentif, qui se perd à tout moment dans un labyrinthe de digressions, de parenthèses et de citations inutiles, entassées les unes sur les autres. Les choses que vous en avez judicieusement retranchées, quoi qu'il en puisse dire, méritaient de l'être. Vous avez reconnu sans peine qu'elles étaient fausses et injurieuses à la religion. Vous avez su que l'auteur que vous entrepreniez de copier était un médecin anabaptiste, incrédule de profession, et qui passe dans son parti même pour un homme qui a de mauvais sentiments, comme il s'en plaint dans un de ses ouvrages (2). D'ailleurs vous n'ignoriez pas combien tous les protestants, de quelque secte qu'ils soient, sont ennemis des miracles, et surtout de ce pouvoir merveilleux de chasser les démons, que l'Eglise catholique a reçue de Jésus-Christ, et qu'elle a exercé dans tous les siècles d'une manière si éclatante. Vous savez l'intérêt qu'ils ont de s'en moquer, et de traiter tous

ces effets surnaturels d'impostures et de fourberies.

Cela étant, je ne suis pas surpris que vous ayez beaucoup retranché du traité de M. Van-Dale; mais ce qui me surprend, c'est que vous en ayez adopté la plus grande partie, et employé toutes les raisons et tous les agréments de votre esprit pour faire valoir son sentiment et soutenir la hardiesse de son paradoxe. Souffrez, Monsieur, que j'entreprenne de le réfuter, et que, pour le faire avec plus de méthode, je me serve de votre ouvrage. Si je puis y répondre solidement, celui de votre auteur, qui est beaucoup moins capable de produire de mauvais effets, ne sera plus en état de nuire. Cependant, s'il est nécessaire de le réfuter lui-même dans la langue qu'il parle, je ne refuserai point de le faire, et j'espère que je n'aurai pas beaucoup de peine à en venir à bout.

Vous divisez votre ouvrage en deux parties. Dans la première vous vous efforcez de montrer que les oracles n'ont point été rendus par les démons; dans la seconde, qu'ils n'ont point cessé à la naissance de Jésus-Christ. Je tâcherai de répondre à l'une et à l'autre en peu de mots, et de bien établir les deux vérités contraires, que vous avez entrepris de renverser, et qui sont si importantes à la religion.

CHAP. II. — *Etat de la question. Préjugés en faveur du sentiment commun. Les Pères de l'Eglise accusés injustement d'être peu exacts dans leurs raisonnements. On leur suppose de mauvaises raisons qu'ils n'ont point avancées.*

Je commence par votre première dissertation, dans laquelle vous prétendez prouver que tous ces fameux oracles de l'antiquité, si respectés dans tout le paganisme (3) et si

(1) Lettre de M. Van-Dale, écrite à un ami et insérée dans la République des lettres au mois de mai de l'année 1687.

(2) Dans l'épître dédicatoire de son livre : *De l'origine et du progrès de l'idolâtrie*.

(3) Toute la théologie des païens, selon Eusèbe, était divisée en historique, philosophique et civile. L'historique contenait ce que les poètes, qui étaient les premiers et les plus anciens théologiens des païens, avaient raconté des dieux; la philosophique, ce que les philosophes en avaient enseigné, en rectifiant, autant qu'ils avaient pu, les fables des poètes par des interprétations et des allégories. La civile comprenait ce que les lois avaient ordonné touchant le culte que l'on devait rendre aux dieux dans les villes et les provinces. Les païens laissaient la liberté de croire ce que l'on voulait des deux premières; mais

pour la troisième, qui regardait particulièrement les oracles, ils ne pouvaient souffrir que l'on y donnât la moindre atteinte, parce qu'ils croyaient que tout y était manifestement surnaturel et divin, et que l'on ne pouvait en douter que par une témérité et une impiété punissables. Voici comme Eusèbe en parle : *Καιρός ἂν εἴη τὸ τρίτον ἐπὶ τοῦ παρόντος διελεῖν τοῦτο δὲ ἐστὶ τὸ κατὰ πόλεις καὶ χώρας συνεστῶς, πολιτικὸν αὐτοῖς προσαγορευόμενον. Ὁ καὶ μάλιστα πρὸς τῶν νόμων διεκδικεῖται, ὡς ἂν παλαιὸν ὁμοῦ καὶ πάτριον καὶ τῆς τῶν θεολογουμένων δυνάμεως αὐτόθεν τὴν ἀρετὴν ὑποφαίνον διατεθρύλληται γοῦν αὐτοῖς μαντεῖα καὶ χρησμοὶ, θεραπεῖαι τε καὶ ἀκέσεις παντοίων παθῶν, ἐπισκήψεις τε κατὰ ἀσεβῶν. Ὡν δὴ καὶ διὰ πείρας ἔλθειν φάσκοντες, εὖ μάλα πεπείκασιν ἑαυτοὺς τὰ θεῖα τιμῶντας, τὰ δίκαια πράττειν ἡμᾶς δὲ μέγιστα ἀσεβεῖν, τὸς οὕτως ἐμφανεῖς καὶ εὐεργετικὰς δυνάμεις ἐν οὐδενὶ λόγῳ τιθεμένους*

souvent produits par les païens (1) comme une preuve manifeste de la divinité de leur fausse religion, n'ont été que des fourberies et des impostures grossières des prêtres des idoles qui abusaient de la crédulité des peuples, et que dans toutes les prédictions et les guérisons surprenantes que différents auteurs en ont rapportées, il n'y a rien eu de surnaturel, c'est-à-dire rien qui doive être attribué au démon.

Vous soutenez ce sentiment, quoique vous reconnaissiez qu'il est entièrement contraire, non-seulement à ce que les peuples idolâtres et la plupart des philosophes en ont cru, mais encore à ce que tous les Pères de l'Eglise, tous les auteurs ecclésiastiques et tous les chrétiens en ont pensé jusqu'à présent. Mais bien loin que cette opposition si générale vous effraye, vous vous en faites honneur, et vous témoignez dans votre préface (2) que vous seriez fâché qu'un autre eût enlevé à votre ouvrage la gloire de la nouveauté du paradoxe. C'est là un effet de ce courage dont vous parlez dans votre digression (3) sur les anciens et sur les modernes, et qui vous porte, comme vous le dites, à vous exposer sans crainte, pour l'intérêt de la vérité, à la critique de tous les autres. Il faut en effet avoir bien du courage pour s'opposer au sentiment de tout le monde, et encore plus pour attaquer, non pas quelques poètes ou quelques orateurs païens, mais tout ce qu'il y a de plus savant et de plus respectable dans toute l'antiquité chrétienne; et pour entreprendre de faire passer les Pères de l'Eglise pour des gens qui raisonnaient mal, et qui avançaient souvent bien des choses qu'ils ne pouvaient prouver par des raisons suffisantes. « Les avis, dites-vous, ne sont point partagés, tout le monde croit qu'il y a eu quelque chose de surnaturel dans les oracles. D'où vient cela? La raison en est facile à trouver pour le temps présent. On a cru, dans les premiers siècles du christianisme, que les oracles étaient rendus par des démons. Il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les anciens, soit bon, soit mauvais, est sujet à être bien répété, et

ce qu'ils n'ont pu eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes, se prouve à présent par leur autorité seule. S'ils ont prévu cela, ils ont bien fait de ne se pas donner toujours la peine de raisonner si exactement. »

Je vous avoue que je ne reconnais point dans ce discours ni un chrétien savant tel que vous êtes, qui doit, à ce qu'il me semble, connaître un peu mieux les Pères de l'Eglise, et avoir plus de respect pour leur autorité; ni un zélé partisan des modernes, que vous élevez beaucoup au-dessus des anciens pour ce qui regarde la justesse et la précision du raisonnement, et que je vois néanmoins ici accusés fort universellement de répéter sans discernement les mauvaises choses que les anciens ont avancées sans preuve.

Mais examinons si cette accusation, qui enveloppe presque également les anciens et les modernes, est bien fondée. Voyons si les saints Pères n'ont pas eu des raisons suffisantes pour avancer que les démons étaient les auteurs des oracles du paganisme; et si les écrivains modernes qui les ont suivis dans ce sentiment ont eu tort de le faire: si c'est là une de ces mauvaises choses qu'ils ont apprises des anciens, et qu'ils ont répétées inconsiderément dans leurs ouvrages.

Il est vrai que si les trois raisons que vous produisez sous le nom des anciens chrétiens, et que vous réfutez ensuite, étaient véritablement celles qui les ont persuadés, il serait difficile de les excuser, et de ne pas convenir avec vous de leur peu d'exactitude dans leurs raisonnements. Mais je dois vous dire d'abord que ces raisons que vous leur attribuez ne sont point d'eux du tout, que non-seulement on ne les trouve point dans leurs ouvrages, mais encore que l'on y en trouve d'autres en grand nombre toutes différentes, et un peu meilleures que celles que vous leur prêtez. Souffrez que j'entreprenne de vous le faire voir, et qu'après avoir rejeté ces mauvaises raisons que vous leur supposez, je vous produise celles qui les ont persuadés en effet, afin que vous jugiez si elles n'étaient pas suffisantes pour leur faire avancer que les oracles des païens étaient rendus par les démons.

ἄντικρυς δὲ παρανομοῦντας... Τὸ μὲν οὖν πρῶτον ἱστορικὸν ὃν καὶ μυθικὸν τῆς θεολογίας εἶδος, ὅπη τις βούλεται ποιητῶν τιθέσθω· ὥσπερ οὖν καὶ φιλοσόφων τὸ δεῦτερον, διὰ τῆς τῶν μύθων φυσικωτέρας ἀλληγορίας ἀπηγγεμένον· τὸ δὲ τρίτον, ὃ καὶ πρὸς τῶν ἀρχόντων ὡς ἂν πάλαιον ὁμοῦ καὶ πολιτικόν, τιμητέοντε καὶ φυλακτέον εἶναι νενομοθέτηται, μήτε τις ποιητῶν, φασί, μήτε φιλοσόφων κινεῖτω. Eusebius, l. iv *Præp. Evang.*, cap. 1.

(1) *Minutius Felix in Octavio*: « Intende templis ac delubris deorum quibus Romana civitas et protegitur et ornatur: magis sunt augusta numinibus incolis, præsentibus, inquilinis, quam cultu insignia et muneribus opulenta. Inde adeo pleni et mixti Deo vates futura præcerpunt, dant cautelam periculis, morbis medelam, spem afflictis, opem miseris, solatium calamitatibus, laboribus levamentum: etiam per quietem deos videmus, audimus, agnoscimus. » — C'est ainsi que Cécilius, encore païen, produit les oracles comme une preuve sensible de sa religion; Octavien y répond ensuite fort au long. Athénagore se propose dans son *Apologie* la même objection des païens par ces paroles:

Εἶποιτε ἂν οὖν συνέσει πάντας ὑπερέχοντες· « Τίνι οὖν λόγῳ ἔνια τῶν εἰδώλων ἐνεργεῖ, εἰ μὴ εἰσι θεοὶ ἐφ' οἷς ἰδρυόμεθα τὰ ἀγάλματα; οὐ γὰρ εἰκὸς τὰς ἀψύχους καὶ ἀκινήτους εἰκόνας, καθ' ἑαυτὰς ἰσχύειν χωρὶς τοῦ κινουμένου. »

Il y répond par les paroles qui suivent immédiatement, en avouant que l'on voyait en effet bien des effets merveilleux dans les temples à oracles, mais que l'on devait les attribuer non pas à Dieu, mais aux démons, ce qu'il prouve ensuite par plusieurs autorités et plusieurs raisons.

(2) *Préface de l'Histoire des oracles*. « La seconde chose que j'ai à dire, c'est que l'on m'a averti que le révérend Père Thomassin avait enlevé à ce livre-ci l'honneur de la nouveauté du paradoxe... J'avoue que j'en ai été un peu fâché; cependant je suis consolé par la lecture, » etc.

(3) *Digression sur les anciens*. « Je puis me vanter que c'est avoir du courage que de s'exposer, pour l'intérêt de la vérité, à la critique de tous les autres, dont le nombre n'est assurément pas méprisable. »

CHAP. III. — *Première raison supposée aux anciens chrétiens : les histoires surprenantes touchant les démons et les oracles. Méprise de l'auteur au sujet des îles Echinades dont parle Plutarque. Les anciens chrétiens n'ont pu fonder leur sentiment sur les histoires rapportées par Cédrenus, Suidas et Nicéphore.*

La première raison qui les a portés à embrasser ce sentiment, ce sont, dites-vous, les histoires surprenantes qui couraient sur le fait des oracles et des génies. Sur quoi vous citez l'histoire fameuse rapportée par Plutarque (1) touchant le pilote Thamus et la mort du grand Pan qui lui fut annoncée, lorsqu'il naviguait vers de certaines îles, à ce que vous dites, de la mer Egée. Je pense que vous avez voulu dire, de la mer Ionienne, où tous les géographes (2) anciens et modernes placent les îles dont parle Plutarque : savoir entre celles de Céphalonie et de Corfou, vis-à-vis de l'Étolie, et par conséquent fort loin de la mer Egée. Mais cette petite méprise ne doit pas nous arrêter. Vous produisez ensuite un oracle que Suidas a rapporté, et qu'il prétend avoir été rendu à Thulis (3), roi d'Égypte, par le faux dieu Sérapis. Suivent trois autres oracles que vous dites qu'Eusèbe a tirés des écrits de Porphyre, ce grand ennemi des chrétiens, quoique l'on ne trouve dans Eusèbe que le second (4) des trois que vous citez. Enfin vous

ajoutez la fameuse réponse rendue à Auguste par l'oracle de Delphes touchant l'enfant hébreu, et rapportée originairement par Cédrenus (*Comp. Hist.*) et Suidas (*In verb. Augustus*), et ensuite par Nicéphore (5). Voilà, selon vous ce qui a porté les saints Pères à croire que les démons se mêlaient des oracles.

Souffrez que je vous demande d'abord comment il est possible qu'Origène, Eusèbe, Tertullien, saint Cyprien, saint Athanase et les autres Pères de l'Eglise aient pris le sentiment qu'ils ont eu touchant les oracles des histoires rapportées par Suidas, Cédrenus et Nicéphore? histoires dont ils n'ont jamais entendu parler ni dit un seul mot dans leurs ouvrages. Comment avez-vous pu oublier sitôt le dessein que vous vous êtes proposé dès l'entrée de votre première dissertation, qui est de rechercher les raisons pour quoi tous les premiers chrétiens ont cru que les oracles avaient quelque chose de surnaturel? Des auteurs tels que ceux que vous citez ici peuvent-ils être mis au nombre des premiers chrétiens, ou produits comme de bons garants de ce que l'on a pensé près de mille ans avant eux? Prenez la peine de relire le titre de votre premier chapitre; voici comme vous l'exprimez : *Première raison pourquoi les anciens chrétiens ont cru que les oracles étaient rendus par les démons : les histoires surprenantes qui couraient sur le fait des oracles et des génies.* Et dans ce chapitre même vous rapportez des histo-

(1) *Plutarch., de Defectu orac., Turnebo interprete* : « De dæmonum porro obitu narrationem quamdam de homine nec stulto nec vano accepi. Nam Æmiliani rhetoris, ex quo nonnulli etiam vestrum hoc audierunt, Epitherses fuit pater, municeps meus grammaticæ professor. Is narrabat cum aliquando Italiam cogitans navigium conscendisset quod non solum mercium magnam vim, sed vectorum etiam magnam turbam ferret, sub vesperam ad Echinadas insulas penitus flatus siluisse; navique in salo fluitante et tandem ad Paxas delata, plurimis tum vigilantibus, multis etiam post cœnam compotantibus, e Paxis repente vocem auditam esse cujusdam Thamum in-clamantis. Erat autem Thamus Ægyptius gubernator, multis qui in navi erant nomine ignotus. Bis igitur in-clamatum siluisse, tertium vocanti paruisse: illum majori vocis contentione imperasse, ut, cum ad Palodes pervectus esset, Pana magnum mortuum esse nuntiarent. Hoc audito Epitherses consternatos omnes stupore dicebat. Cumque deliberarent quod imperatum erat faciendum esset nec ne, hac de re sic Thamum censuisse: si flatus spiraret, silentio prætervehendum esse, sin a ventis esset eo in loco quies et tranquillitas, quod audiverat esset prædicandum. Igitur ad Palodes perlatis cum aura nulla esset nec unda, prospectantem e puppi Thamum exclamasse ut audierat, Pana magnum esse mortuum: continuoque cum vixdum finisset, secutum esse ingentem, non unius, sed multorum genitum admirationem mixtum: et quod multi adfuissent, narrabat rei famam celerrime dissipatam esse Romæ, Thamumque a Tiberio Cæsare accersitum: Tiberium vero usque adeo huic rei fidem adjunxisse, ut quis ille Pan esset, interrogaret et quæreretur. Doctos vero homines quos circa se frequentes habebat, censuisse Panem illum esse qui ex Mercurio et Penelope natus esset. Atque hæc quidem Philippus, quorundam etiam qui aderant memoria attestante, qui de Æmiliano sene se audivisse dixerunt. »

(2) *Steph. Byzant., v° Ἐχίνας. Ἐχίνας νῆσοι περὶ τῆς Αἰτωλίας, αἷς Ἀχελῷος ποταμὸς προσβάλλει ἰσὺν λέγονται καὶ Ἐχινάδες. Plinius, l. iv, c. 12: Ante Ætoliam Echinades. Idem ibid.: Ad Leucadiam Paxæ duæ, quinque mill. discretæ a Corcyra. Pomp. Mela, l. ii, cap. 7, de Mediterranei maris insulis: In Ionio Prote, Hyria, Cephallenia... in Epiro Echinades. Vide præterea Stabonem l. x, et inter recentiores Laurenbergium et Cellarium.*

(3) *Suidas, v° Θούλις. Πρῶτα Θεός, μετέπειτα λόγος, καὶ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς. Σύμφυτα δὲ πάντα καὶ εἰς ἓν ὄντα, οὐ κρᾶτος αἰώνιον. Ὡκῆσι ποσὶ βάδιζε, θνητέ, ἄδηλον διακύνων βίον.*

(4) *Euseb., l. v Præp. Evang., cap. 16:*

Πυθῶνος δ' οὐκ ἔστιν ἀναρρῶσαι λάλον ὁμῆν.

Ἦδη γὰρ δολιχοῖσιν ἀμαυρωθεῖσα χρόνοισιν

βέβληται κληίδας ἀμαντεύτοιο σιωπῆς.

Ρέξατε δ' ὡς ἔθος ἐστὶ θεόπροπα θύματα φοῖβω.

(5) *Niceph., lib. i Hist. cap. 17, interprete Lango:*

« Cæsar autem Augustus quamplurimis præclare feliciterque gestis rebus clarus, primusque ipse monarcha renuntiatus, provectiore jam ætate ad oraculum Pythii Apollinis venit: et sacrificio omnium maximo quod hecatombe dicitur, dæmoni oblato, quæsit, quisnam post eum Romanum administraturus esset imperium. At cum nullum ederetur responsum, alterum quoque adjecit sacrificium, denuoque rogavit: Quid ita oraculum pluribus verbis uti solitum, nunc tandem obticuisset? Tum illud parva interposita mora ad hunc modum respondit:

Me puer Hebræus divos Deus ipse gubernans,
Cedere sede jubet, tristemque redire sub orcum.
Aris ergo dehinc tacitus abscedito nostris.

Tali responso accepto Cæsar Romam est reversus, atque ibi in Capitolio aram maximam exstruxit cum ejusmodi latina inscriptione: *Ara Primogeniti Dei.* »

res qui n'ont commencé à courir dans le monde que plusieurs siècles après ces anciens chrétiens dont vous prétendez parler. Comment l'entendez-vous ? Est-ce là cette justesse de raisonnement que vous vous attribuez au-dessus des anciens, en qualité de moderne, et qui devrait surtout paraître dans les écrits d'un homme qui fait sur ce sujet le procès aux Pères de l'Eglise, et qui les accuse d'avancer bien des choses sans en apporter des preuves suffisantes ? Ces histoires tirées de Suidas, de Cédrenus et de Nicéphore, vous ont-elles donc paru suffisantes pour prouver ce que vous avez avancé touchant les premiers chrétiens ?

CHAP. IV. — *Eusèbe n'a cité l'histoire de la mort du grand Pan que pour prouver, de l'aveu des païens-mêmes, la cessation de leurs oracles. Qu'elle soit vraie ou fausse, Eusèbe a eu raison de la citer.*

Pour ce qui regarde l'histoire de Thamus rapportée par Plutarque, il est vrai qu'Eusèbe l'a insérée dans son livre de la *Préparation évangélique*. Mais pouvez-vous dire que c'est sur cette histoire qu'il s'appuie pour prouver que les oracles des Gentils étaient rendus par les démons ? Vous ne pouvez ignorer qu'il n'en produise d'autres raisons en grand nombre, dans le quatrième, le cinquième et le sixième livre de son ouvrage. Pour cette histoire, il ne s'en sert, comme on le voit par le titre même du chapitre (1) où il la rapporte, que pour montrer que les païens eux-mêmes avaient reconnu que la plupart de leurs oracles avaient cessé après la naissance de Jésus-Christ, et que, ne connaissant pas la véritable cause de cet événement extraordinaire, ils l'avaient attribué à la mort des démons ou des génies qu'ils croyaient présider à ces oracles. Que cette histoire fût vraie ou non, Eusèbe ne s'en mettait pas en peine. Peut-être ne la croyait-il pas plus que vous. Au moins il est bien certain qu'il ne croyait pas que les démons puissent mourir ; mais ce qu'il concluait de cette histoire, vraie ou fausse, était vrai et le sera toujours, quoi que vous en puissiez dire, qui est, 1° que les païens reconnaissaient que la plupart de leurs oracles avaient déjà cessé alors ; 2° que ces histoires qu'ils racontaient de la mort de leurs dieux ou de leurs démons, n'ayant commencé à se répandre parmi eux que sous l'empire de Tibère (2), dans le temps que le Sauveur du monde chassait ces malins esprits, il était facile de reconnaître à qui on devait attribuer le silence des oracles, et le renversement de l'empire que les démons exerçaient autrefois dans tout le monde par leur moyen.

(1) Euseb., l. v. *Præp. Evang.* cap. 15, in fine, loquens de Porphyrio : Ἀκούε οἷα ὁ αὐτὸς συγγραφεὺς φησι περὶ τοῦ ἐκλειπέναι αὐτῶν τὰ βοώμενα χρηστηρία. Et statim cap. 16, in ipso titulo : Περὶ τῶν ἐκλειπόντων χρηστηρίων ἔχρησεν αὐτὸς ὁ Ἀπόλλων. C'est dans ce chapitre qu'il commence à rapporter le témoignage de Plutarque touchant le silence des oracles, et l'histoire de la mort du grand Pan, qu'il continue dans le chapitre suivant,

Voilà uniquement pourquoi Eusèbe a rapporté cette histoire. Il s'en sert comme d'un argument fort propre pour convaincre les païens par le témoignage de leurs auteurs mêmes. C'est donc en vain que vous voulez la faire passer pour une fable, puisque, après tout, il sera toujours vrai et indubitable que cette fable a eu cours parmi les païens, et que Plutarque l'a rapportée pour expliquer le silence des oracles. Cela suffit pour justifier la conduite d'Eusèbe, et faire voir qu'il a eu raison d'insérer cette fable ou cette histoire dans son ouvrage, comme il a fait en copiant cet endroit tout entier du livre de Plutarque

CHAP. V. — *Des trois oracles que l'on dit qu'Eusèbe a tirés de Porphyre, on n'en trouve qu'un dans ses ouvrages, cité à même fin que l'histoire du grand Pan. Eusèbe a eu d'autres raisons que celles qu'on lui attribue pour croire les démons auteurs des oracles.*

Les oracles que le même Eusèbe rapporte de Porphyre paraissent, dites-vous, plus embarrassants. J'ai déjà pris la liberté de vous avertir que des trois que vous citez, on ne trouve dans Eusèbe que le second, qu'il produit, avec un autre que vous ne citez pas, dans le même dessein que l'histoire de Plutarque, c'est-à-dire pour prouver aux païens que la plupart de leurs oracles avaient cessé, de l'aveu même de leurs plus fameux auteurs. Voilà ce qu'il prétendait, et c'est aussi ce que cette histoire de Plutarque et les oracles de Porphyre qu'Eusèbe rapporte prouvent parfaitement bien.

Mais prouvent-ils également bien ce que vous prétendez prouver en les rapportant ? Est-ce une conséquence bien sûre, que puisqu'Eusèbe a produit ces histoires, c'est sur leur autorité qu'il a cru que les oracles étaient rendus par les démons ? Pour reconnaître la fausseté d'une telle conséquence, il n'y a qu'à faire réflexion qu'Eusèbe dans tout son ouvrage fait profession de combattre les païens. Or qu'y a-t-il de plus ordinaire que de combattre un adversaire par des autorités et des raisons que l'on juge les plus propres pour le convaincre de quelque vérité, quoique ce ne soient pas ces mêmes autorités et ces mêmes raisons, mais d'autres très-différentes, qui nous en ont convaincus nous-mêmes ? N'est-on pas surtout obligé nécessairement d'en agir ainsi, lorsque ceux que l'on entreprend de convaincre reconnaissent une autorité et des principes tout différents des nôtres ? et n'est-ce point là précisément le cas où se trouve Eusèbe ? Agissant contre les païens, pouvait-il leur ci-

(2) Euseb., *ibid.*, cap. 17, post relatum ex Plutarcho historiam de Thamno, ut eum appellat : Τοσαῦτα ὁ Πλούταρχος Ἐπιτηρῆσαι δὲ ἄξιον τὸν καιρὸν ἐν ᾧ φησι τὸν θάνατον γεγονέναι τοῦ δαίμονος· οὗτος δὲ ἦν ὁ κατὰ Τιβέριον, καθ' ὃν ὁ ἡμέτερος Σωτὴρ τὰς σὺν ἀνθρώποις ποιούμενος διατριβὰς, πᾶν γένος δαιμόνων ἐξελαύνειν τοῦ τῶν ἀνθρώπων ἀναγέγραπται βίου· ὥστε ἥδη τινὰς τῶν δαιμόνων γονυπετεῖν αὐτὸν καὶ ἱκετεύειν μὴ τῷ περιμένοντι αὐτοὺς ταρτάρῳ παραδοῦναι.

ter l'autorité de l'Ecriture sainte, qu'ils ne reconnaissent pas, quoique pour lui il la reconnût, comme tous les chrétiens, pour la règle de ses sentiments ? Et quand les autres SS. Pères (1) ont entrepris de prouver aux païens l'unité et la providence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les récompenses et les châtiments de l'autre vie, ne se sont-ils pas servis comme lui du témoignage de leurs auteurs, de leurs poètes et de leurs philosophes ? Peut-on néanmoins conclure de là que c'est sur l'autorité de ces poètes et de ces philosophes, et non sur celle de l'Ecriture sainte, qu'ils ont cru toutes ces vérités ? Ainsi donc, quoique Eusèbe ait produit contre les païens les oracles de Porphyre et les histoires de Plutarque, vous ne pouvez point en conclure, comme vous faites, que c'est sur de pareilles autorités qu'il a cru que les oracles étaient rendus par les démons.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent prouve, à ce qu'il me semble, assez clairement, que vous avez eu tort d'avancer que la première raison qu'ont eue les anciens chrétiens pour croire les démons auteurs des oracles, ce sont les histoires surprenantes qui couraient sur le fait des oracles et des génies. Je pourrais donc passer à l'examen de la seconde, que vous leur attribuez avec aussi peu de justice ; mais comme, à propos d'Eusèbe et des oracles qu'il rapporte de Porphyre, vous faites tous vos efforts pour rendre suspect le livre de ce philosophe, et la bonne foi des premiers chrétiens que vous soupçonnez de l'avoir supposé, souffrez qu'avant que d'aller plus loin j'examine la solidité de vos raisonnements et de vos conjectures sur ce sujet.

CHAP. VI. — *Fausseté des conjectures produites par l'historien pour rendre suspect le livre de Porphyre de la Philosophie des oracles. Dessein de ce livre de Porphyre et les matières qu'il y traite. Pourquoi il en attribue la cause au défaut des exhalaisons.*

Porphyre, dites-vous, n'était pas assez malhabile homme pour fournir des armes contre le paganisme, sans y être engagé par la suite de quelque raisonnement, et c'est ce qui ne paraît pas ici. C'est Porphyre, continuez-vous, qui prend plaisir à ruiner sa religion et à établir la nôtre. En vérité cela est suspect de soi-même. Non, Monsieur, Porphyre ne prétendait pas, dans le livre d'où Eusèbe

a tiré les oracles qu'il rapporte, ruiner sa religion et établir la nôtre ; il est évident au contraire qu'il travaillait de toutes ses forces à soutenir la sienne et à renverser la nôtre, et qu'il s'y prenait d'une manière très-capable de faire impression sur l'esprit des païens. Pour en être convaincu, il ne faut que lire ce qui nous reste de son ouvrage dans Eusèbe (*Præp. Evang. lib. iv, cap. 6 et 7*) et dans saint Augustin (*De Civit. Dei, lib. xix, cap. 23*). On voit qu'il tend presque également à ces deux fins. Il soutient le paganisme, en montrant que les dieux par leurs oracles en ont confirmé tous les dogmes et toutes les superstitions. Il s'efforce de ruiner le christianisme, en faisant voir que les mêmes dieux le condamnent dans leurs oracles et n'en parlent que comme d'un égarement pitoyable. Son livre avait pour titre : *De la philosophie par les oracles* (2). Au reste, cette philosophie dont il prétend parler, c'est particulièrement la magie, ou, pour lui donner avec lui un nom moins odieux, la théurgie qui enseigne de quelle manière il faut préparer et purifier l'âme pour la rendre capable de converser familièrement avec les démons. Voici comme il expose lui-même le sujet et le but de son ouvrage. « Ce recueil, dit-il (3), comprendra un grand nombre de dogmes de philosophie, de la vérité desquels les dieux mêmes nous ont assurés par leurs oracles. Nous parlerons aussi de la manière de les consulter (c'est-à-dire de la théurgie), parce que cette sorte de connaissance sert beaucoup à la contemplation et à l'entière purgation de l'âme. Pour ce qui regarde l'utilité de cet ouvrage, ceux-là particulièrement la connaîtront, qui, dans la passion qu'ils ont eue de découvrir la vérité, ont souhaité quelquefois de jouir de la présence et de l'entretien des dieux, afin d'être délivrés de tous leurs doutes par des maîtres si sûrs et si dignes de créance. » Il conjure ensuite (4) celui à qui il envoie son livre de le tenir fort secret, et de n'en pas permettre la lecture indifféremment à tout le monde.

Pour remplir le dessein qu'il s'y propose, il rapporte un grand nombre d'oracles qui enseignent et qui autorisent toutes les superstitions du paganisme et de la magie, et plusieurs aussi qui condamnent le christianisme et qui blasphèment contre Jésus-Christ même, comme entre autres celui que saint Augustin rapporte (5) au commence-

(1) Justinus, l. de Monarchia Dei, et in Paræn. ad Græcos ; Clemens Alexandr., Protrept. ad Gentes ; Theodoret., de Affect. Græcorum curandis ; Lactant., etc.

(2) Euseb., l. iv Præp. Evang., c. 6, sub finem, loquens de Porphyrio : Οὗτος τοιγαροῦν ἐν οἷς ἐπέγραψε περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας, συναγωγὴν ἐποίησατο χρησμῶν τοῦτε Ἀπόλλωνος καὶ τῶν λοιπῶν θεῶν τε καὶ ἀγαθῶν δαιμόνων· οὗς καὶ μάλιστα ἐκλεξάμενος αὐτῷ ἡγήσατο ἱκανοὺς εἶναι εἶς τε ἀποδείξιν τῆς τῶν θεολογούμενων ἀρετῆς, εἶς τε προτροπὴν τῆς, ὡς αὐτῷ φίλον ὀνομάζειν, θεοσοφίας.

(3) Porphyr., apud Eusebium, l. iv Præp. Evang., cap. 7 : Ἐξεῖ δὲ ἡ παρούσα συναγωγὴ πολλῶν μὲν τῶν

κατὰ φιλοσοφίαν δογμάτων ἀναγραφὴν, ὡς οἱ θεοὶ τὰληθεῖς ἔχειν ἐθέσπισαν· ἐπ' ὀλίγον δὲ καὶ τῆς χρηστηκῆς ἀψόμεθα πραγματείας, ἥτις πρὸς τε τὴν θεωρίαν ὀνήσει καὶ τὴν ὅλην κάθαρσιν τοῦ βίου. Ἦν δ' ἔχει ὠφέλειαν ἡ συναγωγὴ, μάλιστα εἴσονται ὅσοι περὶ τὴν ἀλήθειαν ὠδινάμενοι, ἢ ἔκ τε ποτὲ τῆς ἐκ θεῶν ἐπιφανείας τυχόντες, ἀνάγκησιν λαβεῖν τῆς ἀπορίας, διὰ τὴν τῶν λεγόντων ἀξιόπιστον διδασκαλίαν.

(4) Idem, ibid., cap. 8 : Σὺ δὲ, εἴπερ τι, καὶ ταῦτα πειρῶ μὴ δημοσιεύειν, μηδ' ἄχρι καὶ τῶν βεβήλων ρίπτειν αὐτὰ δόξης ἕνεκα ἢ κέρδους... Et paulo post : Ταῦτά μοι ὡς ἀρρήτων τὰ ἀρρήτοτερα κρύπτειν.

(5) August., l. xix de Civit. Dei, cap. 23 : « Nam in libris quos Περὶ τῆς ἐκ λογίων φιλοσοφίας appellat,

ment du chapitre 22 du livre XIX de la *Cité de Dieu*. Il les accompagne de ses réflexions, dans lesquelles on le voit soutenir jusqu'au bout son caractère, qui est celui d'un homme entêté de l'idolâtrie et de la magie, et en même temps furieusement emporté contre le christianisme.

Du nombre de ces oracles que Porphyre rapporte en faveur de l'idolâtrie et de son art diabolique de théurgie, sont ceux qu'Eusèbe nous a conservés (*Præp. Evang.*, lib. IV, cap. 9; lib. V, cap. 8-12 et seq.), et qui enseignent quelle sorte de sacrifices il faut faire aux dieux célestes, terrestres et infernaux; de quelles figures et de quels caractères il faut se servir pour les évoquer et les obliger de répondre, même malgré eux. Mais la plupart de ces prétendues divinités, qui étaient de véritables démons, ne répondaient déjà plus de son temps, dans ces fameux oracles qui portaient leur nom. Comme Porphyre ne pouvait pas nier un fait aussi évident que celui-là, il lui était aussi très-important d'enlever aux chrétiens, s'il était possible, l'argument qu'ils en tiraient contre le paganisme. Que fait-il pour cela? Il rapporte deux oracles (1) qui attribuent ce silence à la longueur du temps qui avait dissipé les vapeurs et les exhalaisons qui causaient la fureur et l'enthousiasme prophétique. Eusèbe, sans se mettre en peine de réfuter cette mauvaise raison, se contente de l'aveu d'Apollon et de Porphyre touchant le silence des oracles, parce que cela lui suffisait et qu'il n'en demandait pas davantage.

Je vous prie, Monsieur, de me dire ce qu'il y a de suspect en tout cela, et qui puisse faire naître la pensée que quelque chrétien pourrait bien avoir supposé ces oracles en faveur du christianisme, comme vous voulez nous le faire croire. N'était-il pas naturel que Porphyre, dans un livre où il rapportait tant d'oracles en faveur du paganisme et contre le christianisme, parlât du silence où ces oracles étaient réduits pour la plupart : silence si préjudiciable au premier et si avantageux au second? Lui et les auteurs des oracles, quels qu'ils pussent

être, pouvaient-ils apporter une raison plus spécieuse et qui couvrir mieux leur honte? Plutarque (2) ne s'en sert-il pas pour expliquer ce silence si extraordinaire dont il ignorait la véritable cause? D'ailleurs, qu'y avait-il qui entrât mieux dans le dessein du livre de Porphyre? Voulant enseigner l'art d'évoquer les démons pour s'élever par leur assistance aux plus sublimes connaissances, pouvait-il se dispenser, entre les autres moyens qu'il en donne, de parler des exhalaisons de certains endroits de la terre, que les philosophes de ce temps-là (*Jamblic.*, l. de *Myst.*, sect. III, c. 11) croyaient contribuer beaucoup à attirer ces démons qu'ils appelaient leurs dieux, et à les faire entrer dans le corps de ceux qui recevaient ces exhalaisons en eux-mêmes?

CHAP. VII. — *Les anciens fidèles accusés d'avoir supposé des livres en faveur de la religion. Réfutation de cette accusation injuste. Les Pères de l'Eglise étaient zélés contre les suppositions, et habiles à les reconnaître. Le livre de la Philosophie par les oracles est incontestablement de Porphyre.*

Je sais que, pour faire valoir vos soupçons et disposer adroitement vos lecteurs à y entrer, vous vous répandez en des accusations vagues contre les premiers chrétiens, que vous voulez faire passer, ainsi que les prêtres des idoles, pour des fourbes et des imposteurs, qui, pour favoriser le christianisme, n'ont point fait de difficulté de supposer quantité de livres. C'est là un artifice ordinaire à ceux qui se trouvent embarrassés de l'autorité des Pères et des anciens auteurs, qui sont opposés à la nouveauté des sentiments qu'ils veulent introduire. Manquant de bonnes raisons pour résoudre les difficultés que l'on peut leur former de ce côté-là, et dont ils sentent toute la force, ils les tranchent tout d'un coup à la faveur de ces suppositions et de ces falsifications prétendues.

Il me semble néanmoins que vous devriez être un peu plus réservé à former de pareilles accusations contre les premiers fidèles

in quibus exsequitur atque conscribit rerum ad philosophiam pertinentium, velut divina responsa, ut ipsa verba ejus quemadmodum ex lingua Græca in Latinam interpretata sunt ponam. Interroganti, inquit, quem Deum placando revorare possit uxorem suam a Christianismo, hæc ait versibus Apollo. Deinde verba velut Apollinis ista sunt : Forte magis poteris in aqua impressis litteris scribere, aut inflans pennas leves per aera ut avis volare, quam semel pollutæ revoces impiæ uxoris sensum. Pergat quomodo vult inanibus fallaciis perseverans, et lamentationibus fallacissimis mortuum deum cantans, quem judicibus recta sententibus perditum, pessima in speciosis ferro juncta mors interfecit. Deinde post hos versus Apollinis, qui non stante metro Latine interpretati sunt, subjunxit atque ait : In his quidem tergiversationem irremediabilis sententiæ eorum manifestavit dicens, quoniam Judæi suscipiunt Deum magis quam isti. »

(1) Euseb., l. V *Præp. Evang.*, cap. 16 :

Ἀμφὶ δὲ σοὶ Πυθῶ κλαρίντε μαντεύματα Φοῖβου (sic)
 Αὐδῆσαι φάτις ἡμετέρῃ θεμιτῶδεσιν ὁμφαῖς.
 Μυρία μὲν γαῖης μαντήϊα θέσκελα νῶτω
 Ἐδύσθη, πηγαῖτε καὶ ἄσθματα δινέεντα.
 Καὶ τὰ μὲν ἄψ χθονίοισιν ὑπαὶ κόλποισιν ἔδεκτο
 Αὐτῇ γαῖα χανοῦσα· τὰ δ' ὤλεσε μυρίας αἰών.
 Μοῦνον δ' Ἰσμελίῳ φασισμβρότῳ εἰσέτ' ἔασιν
 Ἐν Διδύμῳ γυάλοις Μυκαλήϊον ἔνθεον ἔδωρ,
 Πυθῶνός τ' ἀνὰ πέζαν ὑπαὶ Παρνασσῶν αἶπος,
 Καὶ κραναὴ κλαρίν, τρηχὺ στόμα φοιβάδος ὁμφῆς.
 Νικαιεύσι δὲ χρωὶν ἔφη.

Πυθῶνός δ' οὐκ ἔστιν, ut supra, col. 1018, not. 4.

(2) Plutarch. lib. de *Defectu orac.* : Ταῦτα δὲ περὶ μαντικῶν πνευμάτων διανοητέον, ὥς οὐκ ἔχοντων αἰδίου οὐδὲ ἀγήρω τὴν δύναμιν, ἀλλ' ὑποκειμένην μεταβολαῖς. Καὶ γὰρ ὁμῆρους ὑπερβάλλοντας εἰκὸς ἐστὶ κατασβεῖναι καὶ κεραυνῶν ἐμπεσόντων διαφορεῖσθαι, μάλιστα δὲ τῆς γῆς ὑπὸ σάλου γενομένης καὶ λαμβανούσης ἰζήματα καὶ σύγχυσιν, ἐν βῆθει μεθίστασθαι τὰς ἀναθυμιάσεις ἢ τυφλοῦσθαι τὴν παράπαν.

les, dont l'éminente vertu et l'horreur qu'ils avaient du mensonge et de la fourberie (1), surtout en matière de religion, devrait, ce semble, les mettre à couvert. D'autant plus que vous ne produisez point d'autres preuves de votre accusation contre eux que les livres de Mercure Trismégiste et des Sibylles, comme si ce que les Pères de l'Eglise en ont cité était indubitablement supposé et reconnu pour tel par tous les savants, ce qui n'est pas assurément. Et quand il le serait, il faudrait de plus nous convaincre que ces suppositions viennent plutôt des fidèles que de quelques Juifs hellénistes ou des hérétiques des premiers siècles.

Ce sont ces derniers que vous avez raison d'accuser de ces sortes de fourberies. Ils en ont fait une infinité pour soutenir ou pour répandre leurs erreurs. Aussi les Pères de l'Eglise n'ont pas manqué de les découvrir et d'en faire connaître la fausseté, comme, entre autres, Origène (2) et saint Epiphane (3). Par là ils ont fait voir qu'ils n'étaient pas gens à se laisser tromper si facilement que vous le prétendez, ni disposés à souffrir que ceux qui leur étaient soumis entreprissent d'en imposer à d'autres, quelque bonne intention qu'ils pussent avoir d'ailleurs. Vous savez l'histoire de ce prêtre d'Asie dont Tertullien (4) et saint Jérôme (5) font mention, qui, ayant voulu, pour faire honneur à saint Paul, débiter ses pieuses imaginations touchant les voyages de cet apôtre et de sainte Thècle, en fut sévèrement puni par une dégradation honteuse, à laquelle il fut condamné. Ce qui

fait voir combien, dès les premiers temps de l'Eglise, les évêques ont été éclairés pour reconnaître ces sortes de suppositions, et exacts à les rejeter. Ils ont pu dire tous avec vérité ce que saint Sérapion, évêque d'Antioche, répondit aux fidèles de la ville de Rhosse en Cilicie : « Nous avons assez de lumières et de discernement pour distinguer les ouvrages supposés, et pour reconnaître qu'ils ne sont pas autorisés par la tradition (*Apud Euseb., Hist. l. vi, cap. 12*). » Il s'agissait d'un Evangile attribué à l'apôtre saint Pierre, que quelques-uns croyaient légitime, et dont saint Sérapion reconnut d'abord la supposition.

Mais pour revenir à Porphyre, je ne crois pas que vous puissiez jamais réussir dans le dessein que vous avez de faire passer son livre de la *Philosophie par les oracles* pour supposé. Il est autorisé par de trop bons témoins et de trop bonnes preuves. Car, sans parler de Théodoret (*Lib. de Græc. Affect., serm. de Orac.*), de saint Augustin (*Lib. xix de Civit., cap. 23*) et de Julius Firmicus (6) qui le citent et en produisent des extraits; Eusèbe, qui vivait et qui écrivait (7) à peu près en même temps que ce philosophe, était trop bien instruit de tous les ouvrages qu'il avait composés, pour se tromper sur celui dont il s'agit, et trop habile pour appuyer une bonne partie de sa Préparation évangélique sur un livre qui n'aurait pas été incontestablement de celui à qui il l'attribue, et qui était si connu et si fameux alors. D'ailleurs, le sophiste Eunapius (8), qui ne peut pas vous être suspect,

(1) Les anciens fidèles n'auraient pas voulu dire un seul mensonge pour se garantir des plus cruels supplices et de la mort même. C'est la protestation qu'ils font par la bouche de saint Justin Martyr : *Ὁ βουλόμεθα ζῆν ψευδολογοῦντες : Vivere nolumus mendaciter quidquam loquentes*. Justin., *Apol. II, ad Antoninum Pium*. Cette femme chrétienne dont saint Jérôme a fait l'éloge, fit à peu près la même protestation, sur le point d'avoir la tête coupée pour le crime d'adultère dont elle avait été injustement accusée. « Tu, inquit, testis es, Domine Jesu, cui occultum nihil est, qui es scrutator renum et cordis, non ideo me negare velle ne peream; sed ideo mentiri nolle ne peccem. » Hieronym., *de Muliere septies icta*. On peut ajouter ici ce que saint Augustin rapporte de l'évêque Firmus : « Fecit hoc episcopus quondam Tagastensis Ecclesiæ, Firmus nomine, firmior voluntate. Nam cum ab eo quæreretur homo jussu imperatoris per apparitores ab eo missos, quem ad se confugientem, diligentia quanta poterat, occultabat; respondit quærentibus : nec mentiri se posse nec prodero. Passusque multa tormenta corporis, nondum enim erant imperatores Christiani, permansit in sententia. » August., *l. de Mend., ad Consent.*

(2) Origènes, *hom. 7, in Lucam* : « Ecclesia quatuor habet Evangelia; hæresis plurima, e quibus quoddam scribitur secundum Ægyptios, aliud juxta duodecim apostolos. Ausus fuit et Basilides scribere Evangelium et suo illud nomine titolare... Scio quoddam Evangelium quod appellatur secundum Thomam et juxta Matthiam et alia plura legimus, ne quod ignorare videremur, propter eos qui se putant aliquid scire si ista cognoverint. Sed in his nihil aliud probamus nisi quod Ecclesia. »

(3) Epiphanius, *hæresi 26, quæ est Gnosticorum*,

et *hæresi 30, quæ est Ebionitarum*.

(4) Tertul., *l. de Baptismo* : « Quod si quæ Paulo perperam ascripta sunt, ad licentiam mulierum docendi tinguendique defendunt; sciunt in Asia presbyterum qui eam scripturam construxit, quasi titulo Pauli de suo cumulans, convictum atque confessum id se amore Pauli fecisse, loco decussisse. »

(5) Hieronym., *l. de Script. Eccles.*, ubi de sancto Luca : « Igitur περίόδους Pauli et Theclæ et totam baptizati Iconis fabulam inter apocryphas scripturas computamus. Quale enim est ut individuus comes Apostoli, inter cæteras ejus res, hoc solum ignoraverit? Sed et Tertullianus vicinus eorum temporum, refert presbyterum quemdam in Asia σπουδαστήν apostoli Pauli, convictum apud Joannem quod auctor esset libri, et confessum se hoc Pauli amore fecisse, et ob id excidisse. »

(6) Julius Firmicus Maternus, *l. de Errore profan. Relig.*, cap. 14 : « In libris enim quos appellat περί τῆς εὐλογίων φιλοσοφίας (corrige ἐκ λογίων) majestatem ejus (Serapidis) prædicans, de infirmitate confessus est. In primis enim librorum partibus, id est in ipsis auspiciis positus dixit : Serapis vocatus et intra corpus hominis collocatus talia respondit. »

(7) Hieron., *l. de Script. Eccles.*, ubi de Eusebio : « In Isaiani libri decem et contra Porphyrium qui eodem tempore scribebat in Sicilia, ut quidam putant, libri triginta, de quibus ad me viginti tantum pervenerunt. »

(8) Eunapius in Vita Porphyrii de ejus libris loquens, ait, interprete Hadriano Junio, cujus versio sola ad manum est : « Nam philosophica et quæ in scientiis tradidit captum humanum superant, majoraque sunt quam ut suis ea verbis enuntiare possit. » — Eunapius dit que ce que Porphyre enseigne dans

et qui a vécu peu de temps après Porphyre qu'il connaissait parfaitement, parle de cet ouvrage, quoique d'une manière un peu enveloppée, dans la Vie de ce philosophe. Enfin le style de cet auteur, son entêtement pour le paganisme, sa haine contre la religion chrétienne, qui paraissent clairement dans cet ouvrage, et les matières de théurgie et de magie qu'il y traite, le font reconnaître trop évidemment pour craindre que vos soupçons, qui ne sont fondés que sur des imaginations, puissent jamais faire impression sur personne.

CHAP. VIII. — *On examine si Porphyre a rapporté des oracles sur la résurrection et sur l'ascension de Jésus-Christ. Réfutation de cette imagination ridicule. Sentiment de saint Augustin sur ce sujet, bien différent de celui de M. de Fontenelle.*

Mais, ajoutez-vous, on nous rapporte de Porphyre je ne sais combien d'autres oracles très-clairs et très-positifs sur la personne de Jésus-Christ, sur sa résurrection, sur son ascension. Enfin, le plus entêté et le plus habile des païens, nous accable de preuves du christianisme. Je ne sais, Monsieur, où vous avez lu ces oracles si clairs et si positifs sur ces mystères de la vie du Sauveur du monde : si je ne me trompe, vous voulez désigner ceux qu'Eusèbe rapporte de l'ouvrage de Porphyre, au livre troisième de sa Démonstration évangélique, pour montrer, par le témoignage des païens mêmes, que Notre-Seigneur n'était pas un imposteur et un magicien, comme quelques-uns d'entre eux osaient l'avancer. Voici les paroles de Porphyre traduites mot à mot, qui feront voir clairement combien vous vous êtes trompé en cette occasion : « Ce que nous allons ajouter, dit ce philosophe, paraîtra peut-être surprenant à plusieurs. C'est que les dieux ont dit dans leurs oracles que le Christ avait été un homme très-religieux et

qu'il avait été fait immortel. Ils en parlent avec éloge... Ainsi, ayant été interrogé s'il était Dieu, l'oracle répondit : Tout homme sage sait que l'âme étant immortelle, subsiste après le corps. Au reste l'âme de cet homme est très-distinguée par sa piété. L'oracle dit donc, continue Porphyre, que le Christ avait été fort pieux, et que son âme avait été, comme celle des autres, rendue immortelle après sa mort, et que c'était elle que les chrétiens ignorants adoraient. Ensuite l'oracle, étant interrogé pourquoi on l'avait fait mourir, répondit : Le corps est toujours exposé à quelques tourments, mais l'âme des gens de bien va dans le ciel. Après quoi (c'est Eusèbe qui parle ici) Porphyre ajoute : C'était donc un homme pieux, et il a été élevé dans le ciel, ainsi que les hommes pieux. Vous ne parlerez donc pas mal de lui, mais vous aurez pitié de la folie des hommes... (Apud Euseb., lib. III Démonst. Evang., sub fin.). » Voilà ce qu'Eusèbe rapporte de Porphyre, pour montrer aux païens que le Sauveur du monde n'était pas un imposteur, puisque les oracles mêmes avouaient qu'il était homme de bien, et que son âme, comme celles des autres gens de bien, avait été reçue dans le ciel. Ce sont sans doute ces dernières paroles qui vous ont fait dire qu'Eusèbe rapportait de Porphyre je ne sais combien d'oracles très-clairs et très-positifs sur la personne de Jésus-Christ, sur sa résurrection et sur son ascension. Voyez à présent si vous avez eu raison de l'avancer. Il est vrai qu'Eusèbe a retranché plusieurs choses de ce passage de Porphyre, parce qu'elles ne servaient de rien à son sujet ; mais saint Augustin le rapporte plus au long, et nous fait encore mieux connaître par là le véritable sens des oracles dont il s'agit, et combien vous vous êtes trompé dans celui que vous leur avez donné. Voici ses paroles (1) : « Ce philosophe dit aussi du bien de Jésus-Christ, comme s'il avait oublié les termes

ses livres de la Philosophie surpasse les forces de l'esprit humain, parce que ce philosophe y traite de la nature des dieux et des démons, de leurs qualités et de leurs opérations, de la manière de les évoquer et de les obliger de répondre ; enfin de plusieurs dogmes et de plusieurs pratiques de sa philosophie théurgique, telles, dit-il lui-même, que les dieux les ont enseignées par leurs oracles : Ὡς οἱ θεοὶ τὰ ληθεῖς ἔχον ἐθέσπισαν. Eunapius ajoute que ces matières sont si élevées, que Porphyre n'a osé entreprendre d'y mêler ses paroles. C'est que Porphyre fait profession dans ce livre de ne rien dire de lui-même, mais de rapporter religieusement les propres termes des oracles, sans y rien ajouter ni diminuer.

(1) August., l. XIX de Civit., cap. 23 : « Dicit etiam bona philosophus iste de Christo, quasi oblitus illius, de qua paulo ante locuti sumus, contumeliæ suæ : aut quasi in somnis dii ejus maledixerint Christo, et evigilantes eum bonum esse cognoverint, digneque laudaverint. Denique tanquam mirabile aliquid atque incredibile prolaturus : Præter opinionem, inquit, profecto quibusdam videatur esse quod dicturi sumus. Christum enim dii piissimum pronuntiaverunt et immortalem factum, et cum bona prædicatione ejus meminerunt. Christianos autem pollutos, inquit, et contaminatos, et errore implicatos esse dicunt, et

multis talibus adversus eos blasphemias utuntur. Deinde subjicit velut deorum oracula blasphemantium Christianos. Et post hæc : De Christo autem, inquit, interrogantibus si est Deus, ait Hecate : Quoniam quidem immortalis anima post corpus ut incedit nostri ; a sapientia autem abscissa semper errat. Viri pietate præstantissimi est illa anima, hanc colunt aliena a se veritate. Deinde post verba ejus quasi oraculi sua ipse contexens : Piissimum igitur virum, inquit, eum dixit, et ejus animam sicut et aliorum piorum, post obitum immortalitate donatam ; et hanc colere Christianos errantes. Interrogantibus autem, inquit, cur ergo damnatus est, oraculo respondit dea : Corpus quidem debilitantibus tormentis semper oppositum est : anima autem piorum cœlesti sedi insidet. Illa vero anima aliis animabus fataliter dedit, quibus fata non annuerunt deorum obtinere dona, neque habere Jovis immortalis agnitionem, errore implicari. Propterea ergo diis exosi, quia quibus fato non fuit nosse Deum, nec dona a diis accipere, his fataliter dedit iste errore implicari. Ipse vero pius et in cœlum sicut pii concessit. Itaque hunc quidem non blasphemabis, miraberis autem hominum demerentiam, ex eo in eis facile præceptisque periculum.

outrageux que nous venons de rapporter; ou comme si les dieux n'avaient mal parlé de lui que lorsqu'ils étaient endormis, et que, le connaissant mieux à leur réveil, ils lui eussent donné les louanges qu'il mérite. Car comme s'il allait proposer quelque chose de merveilleux et d'incroyable : Quelques-uns, dit-il, seront sans doute surpris de ce que nous allons dire : c'est que les dieux ont déclaré que le Christ était un homme de bien et qu'il a été fait immortel, et ils ont parlé honorablement de lui. Mais pour ce qui est des chrétiens, continue-t-il, les dieux assurent que ce sont des gens souillés de crimes et engagés dans l'erreur, et ils les chargent encore de plusieurs autres injures semblables. Ensuite (c'est saint Augustin qui parle) Porphyre rapporte les oracles des dieux qui sont remplis de termes outrageux contre les chrétiens. Après quoi, pour ce qui regarde le Christ, dit-il, Hécate répondit à ceux qui l'interrogeaient s'il était Dieu : Vous savez que l'âme étant immortelle subsiste après le corps; mais lorsqu'elle s'est éloignée de la sagesse, elle erre toujours. Celle dont vous parlez est l'âme d'un très-homme de bien, mais ceux qui l'adorent sont dans l'erreur. Porphyre, faisant ses réflexions sur cet oracle, ajoute : L'oracle dit donc que le Christ était fort homme de bien, et que son âme, comme celle des autres gens de bien, avait été faite immortelle après sa mort, et que c'était elle que les chrétiens séduits adoraient. Mais, continue-t-il, la déesse ayant été interrogée pourquoi donc on l'avait condamné à la mort, elle répondit par cet oracle : Le corps est toujours exposé aux tourments, mais l'âme des gens de bien a le ciel pour sa demeure. Pour ce qui est de celle dont vous parlez, elle est la cause fatale de l'erreur de ceux à qui les destins n'ont pas permis de recevoir les présents des dieux, ni d'avoir la connaissance du grand Jupiter. C'est pourquoi les dieux les ont en horreur. Pour lui, il est homme de bien, et il est allé au ciel, comme les autres gens de bien. Ainsi vous ne parlerez point mal de lui, mais vous aurez pitié de la folie des hommes qu'il a fait tomber dans l'erreur. »

Voilà, Monsieur, ce que vous appelez *des oracles très-clairs et très-positifs sur la personne de Jésus-Christ, sur sa résurrection, sur son ascension*. Voilà ce qui vous fait dire que *le plus entêté et le plus habile des païens nous ac-*

cable de preuves du christianisme; et qui vous fait soupçonner que les chrétiens pourraient bien lui avoir supposé ces oracles en faveur du christianisme. Je ne sais si vous trouverez bien des gens qui soient de votre avis; mais je sais bien que saint Augustin n'en est pas, puisqu'il ajoute (1) : « Qui est assez aveugle pour ne point voir que cet homme rusé et ennemi déclaré des chrétiens a supposé ces oracles, ou qu'ils ont été rendus par les démons dans la même vue : c'est-à-dire afin qu'en louant Jésus-Christ, on croie qu'ils ont raison de blâmer les chrétiens; et qu'ils empêchent par là que l'on n'embrasse le christianisme, qui est la voie qui conduit au salut éternel. Car comme ils sont infiniment malins et artificieux, ils ne se soucient point qu'on les croie, lorsqu'ils louent Jésus-Christ, pourvu qu'on les croie également, lorsqu'ils disent du mal des chrétiens, et que par conséquent ceux qui ajoutent foi à leurs oracles estiment tellement Jésus-Christ, qu'en même temps ils aient horreur du christianisme, et que, ne l'embrassant jamais, ils ne soient aussi jamais délivrés de la tyrannie de ces esprits malins, par le moyen de ce Sauveur. D'autant plus qu'ils le louent tellement que ceux qui le croiront tel qu'ils le disent, ne seront jamais véritablement chrétiens, mais hérétiques photiniens, puisqu'ils le croiront seulement homme, et non pas Dieu et homme tout ensemble. Ainsi ils ne pourront pas être sauvés par son moyen, ni se dégager des filets de ces démons imposteurs. Pour nous, nous ne recevons ni Apollon lorsqu'il blâme Jésus-Christ, ni Hécate lorsqu'elle le loue. Car celui-là veut qu'on le croie un impie qui a été justement condamné à la mort; et celle-ci, qu'il a été homme pieux, mais rien davantage. L'un et l'autre ont le même but, qui est de détourner les hommes de se faire chrétiens, sans quoi néanmoins ils ne pourront jamais être délivrés de la domination des démons. »

Saint Augustin, comme vous voyez, croit que ces oracles pourraient bien avoir été supposés par Porphyre en haine du christianisme; et vous, au contraire, vous croyez qu'ils pourraient bien avoir été supposés par les chrétiens en faveur du même christianisme. Saint Augustin n'y trouve que des louanges pleines de malignité, et les blasphèmes de l'hérésiarque Photin; et vous, vous y trou-

(1) August., *ibid.* : « Quis ita stultus est, ut non intelligat, aut ab homine callido eoque Christianis inimicissimo hæc oracula fuisse conficta, aut consilio simili ab impuris dæmonibus ista fuisse responsa : ut scilicet, quoniam laudant Christum, propterea credantur veraciter vituperare Christianos, atque ita, si possint, intercludant viam salutis æternæ, in qua fit quisque Christianus? Sux quippe nocendi astutiæ milleformi sentiunt non esse contrarium, si credatur iis laudantibus Christum, dum tamen credatur etiam vituperantibus Christianos, ut eum qui utrumque crediderit, talem Christi faciant laudatorem, ne velit esse Christianus. Ac sic quamvis ab illo laudatus, ab istorum tamen dæmonum dominatu eum non liberet Christus : præsertim quia ita lau-

dant Christum, ut quisquis in eum talem crediderit, qualis ab iis prædicatur, Christianus verus non sit, sed Photinianus hæreticus, qui tantummodo hominem, non etiam Deum noverit Christum; et ideo per eum salvus esse non possit, nec istorum mendaciloquorum dæmonum laqueos vitare vel solvere. Nos autem neque Apollinem vituperantem Christum, neque Hecatem possumus approbare laudantem. Ille quippe tanquam iniquum Christum vult credi, quem a iudicibus recta sententibus dicit esse occisum; ista hominem piissimum, sed hominem tantum. Una est tamen et illius et hujus intentio, ut nolint homines esse Christianos : quia nisi Christiani erunt, ab eorum erui potestate non poterunt. »

vez des témoignages très-clairs et très-positifs sur la personne de Jésus-Christ, sur sa résurrection, sur son ascension, et une multitude accablante de preuves du christianisme. Je laisse à juger à tout homme de bon sens qui de vous ou de saint Augustin, de l'auteur moderne ou de l'ancien, a raisonné avec plus de justesse sur ces oracles, et en a mieux compris le véritable sens.

CHAP. IX. — *Nouvelles conjectures de M. de Fontenelle sur le livre et les oracles de Porphyre. Réfutation de toutes ces vaines conjectures.*

Après cela il y a plaisir à vous entendre débiter vos conjectures sur ces mêmes oracles et sur le livre de Porphyre d'où ils ont été tirés. Eusèbe, dites-vous, a cru que c'était un assez grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'oracles si favorables à la religion. Il nous les donne dépouillés de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de Porphyre. Que savons-nous s'il ne les réfutait pas? Selon l'intérêt de sa cause il le devait faire. Je crois, Monsieur, que vous devez reconnaître à présent, premièrement, qu'Eusèbe ne nous a pas donné les oracles qu'il cite aussi dépouillés que vous le dites de tout ce qui les accompagnait dans les écrits de Porphyre, puisqu'il rapporte quelques réflexions de ce philosophe sur ces mêmes oracles; qui nous apprennent, en second lieu, que cet auteur ne les réfutait pas, et que, selon l'intérêt de sa cause, il ne devait pas les réfuter, puisque, comme saint Augustin le montre si évidemment, ils étaient si contraires au christianisme et si injurieux à Jésus-Christ.

Vous ajoutez incontinent après, en donnant carrière à votre imagination : *On soupçonne que Porphyre était assez méchant pour faire de faux oracles, et les présenter aux chrétiens, à dessein de se moquer de leur crédulité, s'ils les recevaient pour vrais et appuyaient leur religion sur de pareils fondements.* Il est visible que si Porphyre a supposé ces oracles, ce n'a pas été pour se moquer de la crédulité des chrétiens, mais pour ruiner leur religion, s'il pouvait, et empêcher les païens de l'embrasser, en leur faisant voir que les dieux n'en parlaient que comme d'une erreur pernicieuse, et ne regardaient les chrétiens que comme des gens souillés de toute sorte de crimes et pitoyablement abusés. D'ailleurs les chrétiens étaient bien éloignés d'appuyer leur religion sur les oracles, quels qu'ils fussent. Ils étaient trop convaincus qu'ils venaient du démon, qu'ils savaient être le père du mensonge et leur plus grand ennemi. Et pour ceux dont il s'agit, il était trop évident qu'ils ne tendaient qu'à ruiner leur religion : comment

donc auraient-ils pu s'en servir pour l'appuyer? Vous voyez au moins que saint Augustin ne s'y est pas trompé. Et si Eusèbe s'en est servi, ce n'a pas été pour prouver la divinité de Jésus-Christ, sa résurrection ou son ascension, (et où aurait-il pu voir dans ces oracles tous ces mystères?) mais seulement pour montrer que, de l'aveu même de Porphyre, le Sauveur du monde n'était pas un imposteur, comme quelques-uns osaient le dire (1).

Il se pourrait donc bien faire, ajoutez-vous un peu plus bas, que Porphyre eût mis en oracles tous les mystères de notre religion exprès pour les décrier. On voit que vous êtes toujours fortement persuadé que ce philosophe a rapporté je ne sais combien d'oracles très-clairs et très-positifs sur la résurrection et sur l'ascension de Jésus-Christ, d'où vous conjecturez fort prudemment qu'il pourrait bien avoir mis ainsi en oracles tous les autres mystères du christianisme. Si la conjecture n'est pas solide, elle est au moins divertissante. La belle chose que notre religion mise ainsi en oracles par Porphyre! En vérité, Monsieur, si vous aviez pris la peine de lire un peu plus attentivement Eusèbe et saint Augustin, vous ne vous seriez pas égaré dans toutes ces conjectures si peu dignes d'un homme d'esprit comme vous. Daignez au moins y faire attention à présent, et vous reconnaîtrez sans peine que tout ce que vous dites sur les oracles et sur le livre de Porphyre ne sont que des chimères, que la seule lecture de ce qui nous reste de l'ouvrage de ce philosophe détruit et renverse absolument.

CHAP. X. — *Seconde raison supposée aux anciens chrétiens : la convenance de leur opinion avec le système du christianisme. Réfutation de cette mauvaise raison. Les Pères de l'Eglise étaient incapables de soutenir un sentiment qu'ils eussent jugé faux, et très-capables d'entrer dans les discussions les plus difficiles. Le renversement du culte des démons, de l'idolâtrie et des oracles, est véritablement l'ouvrage du Sauveur du monde.*

Il est temps d'examiner la seconde raison que vous attribuez aux anciens chrétiens, et pour laquelle vous dites qu'ils ont cru que les oracles étaient rendus par les démons. Vous la tirez de la convenance de cette opinion avec le système du christianisme : ce sont vos termes. Les démons, dites-vous, étant une fois constants par le christianisme, il a été naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvait, et de ne les pas épargner pour les oracles et les autres miracles païens qui semblaient en avoir besoin. Si bien, Monsieur, que lorsque les Pères de l'Eglise ont soutenu

(1) Voici le titre du chapitre où Eusèbe rapporte les oracles de Porphyre dont il s'agit : *Πρὸς τοὺς οἰομένους γόητα γεγονέναι τὸν Χριστὸν τοῦ Θεοῦ.* Ensuite, après avoir réfuté cette calomnie par un grand nombre de très-belles raisons et par ces oracles mêmes, il ajoute incontinent : *Ἀρ' οὖν ἀπατεῶν ἢ οὗτος; καὶ*

τὰ φίλα σὲ δυσωπεῖτω τῶν οἰκείων ῥήματα. Ἐχεις τοιγαροῦν τὸν ἡμέτερον Σωτῆρα Ἰησοῦν τὸν Χριστὸν τοῦ Θεοῦ, καὶ παρὰ τοῖς ἑαυτοῦ (deesse videtur ἐχθροῖς) ὡμολογημένον οὐ γόητα οὐδὲ φαρμακέα, ἀλλ' εὐσεβῆ καὶ δικαιοτάτον καὶ σοφὸν καὶ οὐρανίων ἀψίδων οἰκήτορα.

que les oracles des païens étaient rendus par les démons, ils ne l'ont fait, selon vous, que pour donner de l'emploi aux démons, et ne les pas laisser oisifs : inconvenient fâcheux et préjudiciable au christianisme, auquel par conséquent ils ont dû remédier. Cette raison est sans doute excellente et digne de tous ces grands hommes à qui vous l'attribuez. C'est dommage qu'entre celles qu'Origène, Eusèbe et Théodoret rapportent pour établir leur sentiment, ils ne se soient pas avisés de celle-là. Ils ne l'auraient pas sans doute oubliée. Elle était décisive et convaincante. Hé ! Monsieur, ne reconnaissez-vous pas avec eux et avec toute l'Eglise que les démons travaillent incessamment à tenter les hommes et à leur dresser des pièges (*I Petr. v, 8; II Cor. xi, 14, etc.*) ? Ne reconnaissez-vous pas avec eux qu'ils entrent dans tous les effets de la magie ? Cela ne suffisait-il pas pour les occuper ? Qu'était-il besoin de leur faire encore rendre des oracles, s'il ne s'agissait que de leur donner de l'occupation et d'empêcher qu'ils demeurassent oisifs ?

Par là, ajoutez-vous, on se dispensait d'entrer dans la discussion des faits, qui eût été longue et difficile ; et tout ce que les oracles avaient de surprenant et d'extraordinaire, on l'attribuait à ces démons que l'on avait en main. Cela veut dire, si je ne me trompe, que les Pères de l'Eglise n'aimaient point les discussions difficiles, et que, pour éviter d'y entrer, ils avançaient sans façon bien des fables et des faussetés reconnues pour telles. Ils savaient bien que les démons n'étaient pas les auteurs des oracles ; néanmoins, pour éviter la difficulté et se tirer au plus vite de l'embarras que leur donnait ce qu'il y avait de surprenant et d'extraordinaire dans les oracles, ils le soutenaient, et ils s'efforçaient d'en persuader tout le monde, quoique dans le fond ils n'en crussent rien eux-mêmes. Voilà une idée bien étrange que vous nous donnez là des saints Pères ; mais assurément ce n'est point celle qu'on en a lorsque l'on a lu leurs ouvrages et que l'on sait quelque chose de l'histoire de leur vie. Celle-ci nous apprend qu'ils étaient incapables d'avancer et de soutenir de pareilles faussetés contre leur conscience et contre la loi de Dieu qui le défend : les soupçonner du contraire c'est leur faire une injure atroce ; et ceux-là nous font voir clairement qu'ils n'ont pas appréhendé d'entrer dans une infinité de discussions très-difficiles et très-épineuses, soit en écrivant contre les païens, soit en réfutant les anciens hérétiques. Il n'y a qu'à ouvrir leurs livres (1) pour en être convaincu.

Mais, pour revenir à ce que vous dites,

(1) Comme ceux d'Origène contre Celse et contre les marcionites : ceux de saint Irénée et de Tertullien contre les valentiniens et les autres hérétiques de leur temps : ceux d'Eusèbe de la *Préparation évangélique* et contre Marcel d'Ancyre, etc.

(2) Eusèbe emploie à cette discussion trois livres entiers de son ouvrage de la *Préparation évangélique*, le quatrième, le cinquième et le sixième, dont il rap-

était-il plus difficile, à votre avis, d'attribuer tout ce que les oracles avaient de surprenant aux fourberies des prêtres des idoles, qu'aux démons ? Fallait-il entrer pour cela dans une discussion de faits plus longue et plus difficile ? C'est ce qui ne paraît pas. Au contraire ce dernier moyen était sans doute beaucoup plus aisé et plus propre à tourner le paganisme en ridicule. Les Pères ne l'ont pas ignoré, comme vous l'avez remarqué dans Origène et dans Eusèbe. Ce n'est même que sur les conjectures que ce dernier vous a fournies, que vous avez appuyé votre paradoxe des fourberies des prêtres des idoles, ainsi que vous le reconnaissez vous-même. Pourquoi donc ne se sont-ils pas attachés à ce moyen si aisé, si propre à confondre les idolâtres, et qui leur était si parfaitement connu ? Pourquoi l'ont-ils abandonné, si ce n'est parce qu'ils l'ont jugé faux, insoutenable et éloigné de l'apparence même de la vérité ? Ils étaient convaincus, à n'en pouvoir douter, par un très-grand nombre de raisons, d'expériences et d'autorités évidentes, que la plupart des oracles des païens étaient véritablement des impostures et des illusions des démons. Et pour le prouver aux idolâtres, ils n'ont point appréhendé d'entrer dans une discussion aussi difficile que l'est celle des bons et des mauvais esprits (2) et des marques par lesquelles on peut les distinguer : discussion, dis-je, très-longue et très-difficile, dont ils se seraient épargné la peine, s'ils avaient cru que les oracles ne fussent que des fourberies des prêtres des idoles.

Vous ajoutez qu'il est certain que vers le temps de la naissance de Jésus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des oracles, même dans les auteurs profanes. Cela mérite sans doute quelque attention, d'autant plus qu' auparavant on n'avait jamais entendu parler d'un événement si extraordinaire. Pourquoi ce temps-là, dites-vous, plutôt qu'un autre, avait-il été destiné à leur anéantissement ? Rien n'était plus aisé à expliquer selon le système de la religion chrétienne. Dieu avait fait son peuple du peuple juif, et avait abandonné l'empire du reste de la terre aux démons, jusqu'à l'arrivée de son Fils. Mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avait laissé prendre. Il veut que tout fléchisse sous Jésus-Christ, et que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son royaume sur les nations. Il y a, continuez-vous, je ne sais quoi de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours. Non-seulement il y a quelque chose d'heureux dans cette pensée, mais tout y est solide et vrai ; à cela près que la manière dont vous l'exprimez n'est pas juste. Quoi ! Monsieur, n'est-il

porte encore les preuves en abrégé dans le cinquième livre de sa *Démonstration*. Elle fait aussi une bonne partie des *Apologies* de Tertullien et d'Athénagore. Saint Augustin traite fort au long la même matière dans le huitième, le neuvième et le dixième livre de la *Cité de Dieu*, sans parler de son traité de la *Divination des démons*, qu'il a fait exprès pour expliquer un oracle rendu par Sérapis.

pas vrai qu'avant la naissance de Jésus-Christ, toute la terre presque était plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie et du culte des démons? N'est-il pas encore vrai et indubitable que c'est le Sauveur du monde qui a renversé ce culte abominable, et par conséquent les oracles qui avaient le plus contribué à l'établir partout? Les prophètes n'ont-ils pas prédit de lui ce grand événement (1)? Et ne voyons-nous pas de nos yeux leurs prophéties accomplies? Comment donc pouvez-vous travailler à en diminuer la gloire en voulant nous persuader qu'il n'y a eu aucune part, ou qu'il n'a fait que détromper les hommes des fourberies grossières de quelques autres hommes?

CHAP. XI. — *Du prétendu silence de l'Ecriture sur les mauvais démons qui présidaient aux oracles. Quand il serait vrai, la tradition constante de l'Eglise devrait suffire pour nous convaincre de cette vérité. L'Ecriture nous conduit naturellement à la croire. Faux prophètes d'Achab inspirés par le démon, comme ceux qui rendaient les oracles chez les païens. Oracle dans toutes les formes rapporté par l'Ecriture et attribué au démon.*

Mais, dites-vous dans le chapitre où vous répondez à cette seconde raison que vous attribuez aux anciens chrétiens, *le silence de l'Ecriture sur ces mauvais démons que l'on prétend qui présidaient aux oracles, ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire, mais il nous y porte naturellement.* Si bien donc, Monsieur, que vous comptez pour rien la tradition la plus ancienne et la plus constante; et qu'à moins que l'on ne vous montre tous les usages et tous les sentiments de l'Eglise clairement exprimés dans l'Ecriture, vous vous croyez en liberté de n'en rien croire, et même suffisamment autorisé pour les rejeter. Ne voyez-vous pas où ce beau principe vous mène, et les conséquences que l'on en peut tirer contre la pureté et l'intégrité de votre foi? A Dieu ne plaise néanmoins que je les tire ces conséquences! Je vous crois et vous croirai toujours très-bon catholique et très-attaché à toutes les traditions de l'Eglise; je suis fâché seulement que l'érudition mal digérée de M. Van-Dale, qui vous a ébloui, vous ait empêché de faire attention aux conséquences de son système, qui va directement à ruiner l'autorité des Pères de l'Eglise et à renverser les traditions les plus constantes et les mieux établies. Et

certainement, s'il y en a une certaine et constante, c'est celle dont il s'agit ici, puisqu'elle est soutenue et attestée par tous les Pères de l'Eglise et tous les auteurs ecclésiastiques de tous les siècles, qui tous ont reconnu le démon pour auteur de l'idolâtrie en général et des oracles en particulier, n'y en ayant pas un seul qui n'en ait parlé dans ce sens, ou qui puisse donner lieu de soupçonner qu'il a été dans un sentiment contraire. Vous la rejetez néanmoins cette tradition si constante dans tout le christianisme, sur l'autorité seule de M. Van-Dale, et vous voulez la faire passer pour un préjugé ridicule et une illusion grossière. Je vois par là combien il est dangereux de copier les livres des hérétiques et d'adopter leurs sentiments dans les matières qui ont quelque rapport à la religion. Lorsque l'on suit de si mauvais guides, il est presque impossible que l'on ne s'égare. Ils mènent toujours plus loin que l'on ne pense, et c'est ordinairement dans quelque précipice, que l'on ne découvre que lorsque l'on y est tombé. J'ai remarqué souvent qu'ils ne manquent jamais de dresser quelque piège aux catholiques, dans les ouvrages mêmes où il ne s'agit de rien moins en apparence que de religion.

Mais pour ne nous pas écarter plus longtemps de notre sujet, bien loin de convenir avec vous du silence de l'Ecriture sur les démons qui présidaient aux oracles, je soutiens, au contraire, que ce qu'elle nous enseigne nous conduit naturellement à croire cette vérité. En effet, ne nous dit-elle pas clairement que tous les dieux des gentils sont des démons (2)? Ne nous assure-t-elle pas que tout ce qu'ils immolent à leurs idoles, ils l'immolent aux démons (3)? Ne reprend-elle pas les Israélites d'avoir sacrifié leurs enfants aux démons en les sacrifiant aux idoles des Ammonites (4)? Tout cela, et quantité d'autres passages semblables, ne nous apprennent-ils pas que le démon se mêlait en effet dans la plupart des superstitions du paganisme? Et s'il y en a quelqu'une que l'on doive particulièrement lui attribuer et où son opération paraisse plus sensiblement, ne sont-ce pas les oracles? La même Ecriture ne rapporte-t-elle pas que les faux prophètes du roi Achab furent inspirés par un esprit menteur (5) qui parla par leur bouche, et qui leur fit rendre de faux oracles et de fausses prédictions sur le succès du combat que ce prince était sur le point de livrer aux Syriens? Cela ne nous porte-t-il pas à croire que les

(1) *Isai.* II, 17, 18 : Et incurvabitur sublimitas hominum, et humiliabitur altitudo virorum : exaltabitur autem Dominus solus in die illa ; et idola penitus conterentur. *Ibid.*, 20. In die illa projiciet homo idola argenti sui et simulacra auri sui quæ fecerat sibi ut adoraret, talpas et vespertiones. *Et xviij*, 7, 8 : In die illa inclinabitur homo ad factorem suum, et oculi ejus ad sanctum Israel respicient, et non inclinabitur ad altaria quæ fecerunt manus ejus, et quæ operati sunt digiti ejus non respicient, lucos et delubra.

Zachar. XIII, 1 et 2 : In die illa erit fons patens domui David et habitantibus Jerusalem... Et erit in die illa, dicit Dominus exercituum, disperdam nomina

idolorum de terra, et non memorabuntur ultra.

(2) *Psal.* xcvi, 5 : Omnes dii gentium dæmonia.

(3) *I Cor.* x, 20 : Quæ immolant gentes, dæmoniis immolant et non Deo ; nolo vos socios fieri dæmoniorum.

(4) *Deuter.* xxxii, 27 : Immolaverunt dæmoniis et non Deo. *Psal.* cxv, 37 : Et immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.

(5) *III Reg.* xxii, 22 : Egrediar et ero spiritus mendax in ore omnium prophetarum ejus. *Ibid.*, 23 : Nunc igitur ecce dedit Dominus spiritum mendacii in ore omnium prophetarum tuorum.

prophètes et les prophétesses des païens, qui rendaient les oracles de Delphes, de Claros et de Dodone, étaient aussi inspirés par le même esprit menteur, c'est-à-dire par le démon? Car quelle différence pouvez-vous trouver entre les uns et les autres qui ait dû exempter ces derniers des illusions du démon?

Vous voulez peut-être, pour être convaincu, voir dans l'Écriture un oracle encore plus semblable à ceux des païens, auquel il soit certain, par le témoignage de la même Écriture, que le démon ait présidé? Il faut tâcher de vous contenter. L'oracle de Beelzébub, qui était à Accaron, et qu'Ochozias, roi d'Israël, envoya consulter pour savoir s'il guérirait de sa maladie (1), n'était-il pas un oracle parfaitement semblable à ceux des Grecs, puisqu'on le consultait sur l'avenir et qu'il rendait des réponses comme eux? Et pouvez-vous douter que le démon ne fût l'auteur de cet oracle, puisque l'Évangile nous apprend que Beelzébub était un démon, et même le prince des démons (2)? Et puisque l'Écriture nous apprend que le démon présidait à cet oracle, ne nous porte-t-elle pas naturellement à croire que les autres oracles, qui étaient alors ou qui ont été depuis parmi les Gentils, avaient pareillement les démons pour auteurs? Ne nous dites donc plus que *si les oracles eussent été rendus par les démons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendit lui-même et qu'il y eût quelque chose de divin dans des religions fausses*: puisque vous voyez, par ces exemples et par ce que l'Écriture nous apprend encore ailleurs des divinités que les Gentils adoraient, qu'il nous a fait entendre assez clairement ce que nous en devons penser.

CHAP. XII. — *Réfutation d'une erreur ridicule faussement attribuée aux Pères de l'Eglise. Les démons n'ont point rendu leurs oracles par des statues, mais par les prêtres des idoles dont ils s'emparaient. Les saints Pères n'ont jamais été dans une autre pensée. Ils ont toujours mis une grande différence entre les idoles et les prêtres des idoles. Les démons ne connaissent point l'avenir. Le paganisme n'a pu être en aucune manière une erreur involontaire et excusable.*

David, dites-vous, reproche aux païens des dieux qui ont une bouche et n'ont point de parole, et souhaite à leurs adorateurs, pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent. Mais si ces dieux eussent eu non-seulement l'usage de la parole, mais encore la connaissance des choses futures, je ne vois pas que David eût pu faire ce reproche aux païens, ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs dieux. David avait raison de faire ce reproche aux païens, puisqu'en effet les idoles qu'ils adoraient n'étaient que des statues muettes et inanimées. Et les Pères

de l'Eglise, qui ont cru que les oracles étaient rendus par les démons, n'ont pas cru pour cela, comme vous vous l'imaginez, que les idoles eussent l'usage de la parole, et beaucoup moins encore la connaissance des choses futures. Ils savaient que ce n'étaient point les idoles qui rendaient des oracles, mais les prêtres et les prêtresses; que les démons qui étaient attachés aux idoles et aux temples faisaient parler et prophétiser à tort et à travers, en les remplissant de cette fureur qu'ils appelaient divine, et en leur faisant faire les mêmes grimaces et les mêmes contorsions que l'on voit en ceux qui sont véritablement possédés. Ils en ont tous parlé en cette manière et ont parfaitement bien distingué les idoles d'avec les prêtres des idoles; deux choses en effet fort différentes que vous confondez ici, en attribuant à la première ce qui n'appartient et ne peut convenir qu'à la seconde. Ecoutez, entre autres, comment Théodoret en parle (*Interpret. in psal. cxiii*), lorsqu'il explique ce même passage de David que vous citez: « Parce que les démons, dit ce Père, qui par le moyen des idoles séduisaient les gentils et leur rendaient de faux oracles, ne les rendaient pas par ces simulacres inanimés, mais par des hommes capables de raison et par d'autres moyens, c'est pour cela que David dit que ces idoles ne parlent pas: car ce sont en effet des statues immobiles et inanimées. » David a donc raison de reprocher aux dieux des gentils qu'ils ont une bouche et n'ont point de parole; mais il est ridicule de conclure de là que les démons n'étaient pas les auteurs des oracles, comme si c'eût été par les statues et non pas par des hommes qu'ils les eussent rendus. C'est là une erreur dans laquelle je m'étonne que vous soyez tombé, puisqu'il n'y a aucun auteur qui parle des oracles et de la manière dont ils se rendaient, qui n'ait dû vous en désabuser: erreur néanmoins sur laquelle vous avez bâti une bonne partie de votre système, ainsi que nous le verrons dans la suite.

Quand les saints Pères, ajoutez-vous, s'emportent avec tant de raison contre le culte des idoles, ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien. Cela est vrai, et ils n'en ont jamais parlé autrement. Mais pour les prêtres des idoles qui rendaient les oracles, ils ont enseigné et soutenu qu'ils étaient inspirés ou possédés du démon; que c'était ce malin esprit qui était l'auteur de toutes les superstitions du paganisme et de tous les faux miracles que l'on y voyait. Voilà ce que les saints Pères ont toujours supposé: voilà ce qu'ils ont prouvé fort au long dans leurs livres, en distinguant toujours les idoles considérées en elles-mêmes, et les démons qui inspiraient les prêtres des idoles. C'est ce que vous pouviez facilement remarquer dans Lactance (3), dans Athénagore (*In Apol.*), dans Minutius

(1) *IV Reg. 1, 2*: Ite, consulite Beelzebub deum Accaron, utrum vivere queam de infirmitate mea hac. *Ibid.*, 16: Quia misisti nuntios ad consulendum Beelzebub deum Accaron, quasi non esset Deus in Israel a quo posses interrogare sermonem.

(2) *Matth. xii, 24*: Hic non ejicit dæmones nisi in Beelzebub principe dæmoniorum. *Ibid.*, 27: Et si ego in Beelzebub ejicio dæmonia, filii vestri in quo ejiciunt?

(3) Voici l'abrégé de ce que Lactance enseigne dans

Felix (*In Octavio*), dans Tertullien (*In Apolog.*), qui, en même temps qu'ils montrent que les idoles ne peuvent rien, soutiennent que les démons qui présidaient aux oracles et aux idoles ont pu faire et ont fait en effet beaucoup de mal par leur imposture et leurs prestiges.

Vous continuez votre raisonnement contre les saints Pères, et vous dites : *Mais si les idoles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir, il ne fallait pas attaquer avec mépris leur impuissance.* Pourquoi n'auraient-ils pas dû le faire, même dans cette supposition ? Les idoles auraient-elles cessé pour cela d'être un morceau de bois, de pierre ou de métal ? Mais, Monsieur, avant que de raisonner ainsi, vous deviez nous avoir dit qui sont ceux des saints Pères qui ont cru ou supposé que les idoles parlaient et prédisaient l'avenir. Car de tous ceux que j'ai lus, je n'en ai trouvé aucun qui ait eu une pensée si fautive, ni qui ait pu vous donner lieu de la lui attribuer. Ils savaient trop, ce que vous semblez ignorer, que ce n'étaient point les statues, mais les prêtres des idoles qui parlaient et qui se mêlaient de prédire l'avenir. C'est néanmoins sur cette fautive supposition que vous entreprenez de prouver que, dans le sentiment des Pères de l'Eglise, le paganisme n'aurait été qu'une erreur involontaire et excusable. Car, ajoutez-vous un peu plus bas, *mes lumières suffisent pour examiner si une statue parle ou ne parle pas ; mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus desabuser de la divinité que je lui attribue.* Je ne sais si vous trouverez bien des gens qui vous ressemblent en cela, même parmi les plus simples et les plus grossiers. Pour moi, je vous avoue que je verrais toutes les statues du monde parler, sans leur attribuer pour cela aucune divinité. Mais, encore une fois, c'étaient des hommes et non point des statues qui rendaient les oracles du paganisme.

Vous faites encore dans votre raisonne-

ment une autre supposition, qui n'est pas moins fautive que la précédente : c'est que si les démons eussent rendu leurs oracles par les statues, comme vous vous imaginez que les Pères l'ont cru, *les statues eussent non-seulement parlé, mais encore prédit l'avenir*, et, comme vous avez dit un peu plus haut, ces dieux qui, selon David, ont une bouche et n'ont point de parole, *auraient eu non-seulement l'usage de la parole, mais encore la connaissance des choses futures.* Tout cela fait voir assez clairement, si je ne me trompe, que vous croyez que les démons connaissent véritablement l'avenir. Or c'est une erreur dont les Pères de l'Eglise (1), dans les endroits mêmes où ils enseignent que les démons sont les auteurs des oracles, ont dû vous détromper. Car ils y assurent tous que ces malins esprits ne connaissent point les choses futures, particulièrement celles qui dépendent des causes libres ou contingentes ; qu'ils ne prédisent dans un lieu que ce qu'ils ont vu dans un autre, ou le mal qu'ils ont résolu de faire et la cessation de celui qu'ils ont fait ; qu'ils se trompent presque toujours, et qu'ils ne cherchent qu'à tromper ; que toutes leurs prédictions ne sont que des mensonges, ou tout au plus des conjectures, et qu'enfin la connaissance certaine de l'avenir n'appartient qu'à Dieu seul. C'est en même temps la doctrine de toute la théologie (*D. Thom., part. 1, q. 57, art. 3*), qui est fondée sur l'Ecriture sainte (2). Cela étant, la conclusion que vous tirez encore de cette fautive supposition est aussi très-fautive ; qui est que dans le système des oracles rendus par les démons, le paganisme n'aurait été qu'une erreur involontaire et excusable. Ce qui est si faux que, quand bien même vos deux suppositions seraient vraies, cette conséquence que vous en tirez ne laisserait pas que d'être fautive, par la raison que mille autres circonstances qui se trouvaient dans les oracles, faisaient connaître évidemment que

les deux premiers livres de ses Institutions. « Docui religiones deorum triplici ratione vanas esse. Una quod simulacra ipsa quæ coluntur, effigies sint hominum mortuorum... Altera quod ipsæ imagines sacræ quibus vanissimi homines serviunt, omni sensu carent, quoniam terra sunt... Tertia quod spiritus qui præsumunt ipsis religionibus condemnati et abjecti a Deo per terram volutentur, qui non tantum nihil præstare cultoribus suis possint, quoniam rerum potestas penes unum est, verum etiam mortiferis eos illecebris et erroribus perdant : quoniam hoc illis quotidianum est opus tenebras hominibus obducere, ne quærat ab illis verus Deus. » Lactant., lib. II, cap. 18. »

(1) Tertull., in *Apolog.* : « Omnis spiritus ales, hoc et angeli et dæmones. Igitur momento ubique sunt, totus orbis illis locus unus est. Quid ubi geratur tam facile sciunt quam enuntiant : velocitas divinitas creditur, quia substantia ignoratur. Sic et auctores interdum videri volunt eorum quæ annuntiant, et sunt plane malorum nonnumquam, bonorum tamen nunquam... Æmulantur divinitatem, dum furantur divinationem. »

Minutius Felix, in *Octavio* : « Oracula efficiunt falsis pluribus involuta ; nam et falluntur et fallunt, ut et nescientes sinceram veritatem, et quam sciunt in perditionem sui non confitentes. »

August., l. de *Divin. dæmonum*, cap. 5 : « Quæ cum ita sint, primum sciendum est quoniam de divinatione dæmonum quæstio est, illos ea plerumque prænuntiare quæ ipsi facturi sunt. Accipiunt enim sæpe potestatem et morbos immittere, et ipsa aerem vitando morbidum reddere... Aliquando autem non quæ ipsi faciunt, sed quæ naturalibus signis futura prænoscent, quæ signa in hominum sensus venire non possunt, ante prædicunt... Aliquando et hominum dispositiones non solum voce prolatas, verum etiam cogitatione conceptas, cum signa quædam ex animo exprimuntur in corpore, tota facilitate perdiscent, atque hinc etiam multa futura prænuntiant... In cæteris autem prædictionibus suis dæmones plerumque et falluntur et fallunt. Falluntur quidem, quia cum suas dispositiones prænuntiant, ex improviso desuper aliquid jubetur quod eorum consilia cuncta perturbet... Fallunt autem etiam studio fallendi et invida voluntate qua hominum errore lætantur. Sed ne apud cultores suos pondus auctoritatis amittant, id agunt ut interpretibus suis signorumque suorum conjectoribus culpa tribuatur, quando vel decepti fuerint vel mentiti. » Vid. et Athanas. in *Vita S. Antonii*.

(2) *Isai.* XLII, 23 : Anuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus quia dii estis vos.

ce n'était pas Dieu ni aucun bon esprit, mais les démons qui les rendaient.

CHAP. XIII. — *Troisième raison supposée aux anciens chrétiens : la convenance de leur opinion avec la philosophie de Platon. L'historien avance que presque tous les anciens chrétiens savants ont été platoniciens. Réfutation des idées étranges qu'il débite sur ce sujet. Les anciens chrétiens et les Pères de l'Eglise ont réfuté fortement les erreurs de Platon, bien loin d'embrasser sa secte.*

Je viens à présent à la troisième raison, pour laquelle vous prétendez que les anciens chrétiens ont cru les oracles rendus par les démons. C'est, dites-vous, à cause de la convenance de leur opinion avec la philosophie de Platon. Sur cela vous débitez bien des choses qui ne me paraissent pas moins extraordinaires que celles que vous avez avancées jusqu'ici. Jamais, dites-vous, philosophie n'a été plus à la mode que fut celle de Platon chez les chrétiens pendant les premiers siècles de l'Eglise. Les païens se partageaient encore entre les différentes sectes de philosophes ; mais la conformité que l'on trouva qu'avait le platonisme avec la religion, mit dans cette seule secte presque tous les chrétiens savants. Voilà qui est assurément nouveau. Ce ne sont plus les Justin, les Pantène, les Aristide, les Athénagore et un grand nombre d'autres philosophes, qui quittent leurs sectes pour embrasser le christianisme, comme on l'a cru jusqu'à présent ; mais ce sont eux et presque tous les autres chrétiens savants des premiers siècles, qui abandonnent le christianisme pour suivre la secte de Platon, ou qui font un affreux mélange des dogmes et de la doctrine de l'Evangile avec les égarements de ce philosophe païen. Ainsi ils enseignent avec lui la pluralité des dieux, la métempsychose, la communauté des femmes, l'homicide et un grand nombre d'autres erreurs détestables. Il ne reste plus qu'à ajouter que c'est pour soutenir la philosophie de Platon qu'ils ont écrit tant de livres et d'apologies, essuyé tant de persécutions, souffert tant de tourments, et donné enfin leur vie au milieu des plus cruels supplices.

De là vint, continuez-vous, l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon. On le regarda comme une espèce de prophète... aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses ouvrages pour des commentaires de l'Ecriture, et de concevoir la nature du Verbe comme il l'avait conçue. Quoi ! Monsieur, les anciens chrétiens ont été entêtés de Platon jusqu'à ce point, que de le regarder comme une espèce de prophète, et de prendre ses ouvrages pour des commentaires de l'Ecriture ? Nous sommes donc bien malheureux d'avoir reçu la foi de ces anciens chrétiens ! Quel danger qu'au lieu de nous avoir transmis la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres, ils ne nous aient débité que les idées et les égarements

de Platon ? Comment osons-nous après cela lire leurs ouvrages pour y apprendre notre religion ? Comment le concile de Trente peut-il ordonner (Sess. 4) que l'on suive, dans l'explication de l'Ecriture sainte, le sentiment unanime des Pères de l'Eglise, puisque tous presque ont été entêtés du platonisme, et ont pris les livres de Platon pour des commentaires de cette même Ecriture ? Quelle joie pour les sociniens d'entendre un catholique, homme d'esprit et de réputation, parler d'une manière si conforme à leurs sentiments ! En effet, l'auteur du *Platonisme dévoilé*, tout socinien déclaré qu'il est, pourrait-il s'exprimer sur ce sujet d'une manière plus forte et plus hardie ?

Mais, de grâce, Monsieur, dites-moi qui sont ces anciens chrétiens dont vous parlez, et dans qui vous avez remarqué cet entêtement prodigieux pour Platon ? Est-ce Eusèbe ? lui qui expose fort au long dans sa *Préparation évangélique* (Lib. XIII, cap. 15, 16 et seq.) les raisons que les chrétiens ont eues de rejeter toutes les sectes de philosophes, sans en excepter celle de Platon, dont il rapporte et réfute amplement les erreurs, et en particulier celle où il a été touchant les démons. Est-ce saint Justin Martyr ? qui, pour prouver la même chose, fait un long dénombrement des contradictions des philosophes (*Cohort. ad Gent.*), et en particulier de celles de Platon, dont il a fait d'ailleurs une profession si ouverte d'avoir abandonné la doctrine, pour suivre celle des prophètes et des apôtres (*Apol. 1 et Dial. cum Tryph.*). Est-ce Lactance ? qui, après avoir réfuté, dans les deux premiers livres de ses *Institutions*, les superstitions du paganisme, réfute dans le troisième les erreurs des philosophes, et en particulier celles de Platon, et fait voir qu'aucun d'eux n'a connu la vérité, qu'ils se sont tous égarés, et que, pour acquérir le véritable bonheur de l'âme, la véritable sagesse, il n'y a point d'autre parti à prendre que celui qu'il soutient et qu'il défend. Est-ce saint Augustin ? qui a choisi les platoniciens entre tous les autres philosophes, pour les réfuter dans ses livres de la *Cité de Dieu* (Lib. VII, IX, X), et qui, les ayant loués dans ceux qu'il a composés contre les académiciens, désavoue ces louanges dans ses *Retractions* (1), en disant qu'il ne devait pas les donner à des impies, contre les erreurs desquels il faut défendre la religion. Est-ce Théodoret ? qui rapporte les égarements étranges de Platon (*Lib. de Græc. affect. cur. ; serm. 9 de Legib.*), et fait voir que dans ses livres il a enseigné et autorisé les plus grands crimes et les plus grandes infamies. Est-ce enfin saint Epiphane ? qui, dans son traité des *Hérésies* (*Hæres. 6, quæ est Platoniorum*), met le platonisme entre les sectes du paganisme qui sont tombées dans les plus grandes erreurs, et dont les chrétiens ont toujours eu autant d'horreur que du pa-

(1) August., *Retract.* lib. 1, cap. 1 : « Laus quoque ipsa qua Platonem vel platonicos sive academicos philosophos tantum extuli, quantum impios homines

non oportuit, non immerito mihi displicuit, præsertim contra quorum errores magnos defendenda est christiana doctrina. »

ganisme même. Vous dites que presque tous les anciens chrétiens savants ont embrassé la secte de Platon ; et moi je vous soutiens qu'il n'y en a pas un, de tous ceux dont il nous reste des ouvrages, qui n'ait fait profession de rejeter Platon et sa philosophie, pour s'attacher uniquement à Jésus-Christ et à sa doctrine.

CHAP. XIV. — *Ce que les Pères ont pensé de Platon par rapport aux autres philosophes païens. Il y a eu des hérétiques qui se sont égarés en suivant ce philosophe, mais il ne s'agit pas ici de ce que les hérétiques ont cru sur les oracles. M. de Fontenelle ne peut point justifier ses expressions outrées sur ce sujet par l'exemple de quelques auteurs célèbres : ce qu'il doit faire s'il entreprend de les soutenir. C'est en vain qu'il réfute le sentiment de Platon sur les démons, puisque ce n'est pas de Platon que les anciens chrétiens ont appris l'existence des démons.*

Il est vrai que, lorsqu'il s'agissait de comparer les philosophes païens entre eux, ils donnaient la préférence à Platon, comme à celui dont la philosophie était la moins éloignée en quelques points des dogmes du christianisme (*August., de Civit., lib. viii*) ; mais ils n'étaient pas platoniciens pour cela : ils ne prenaient pas ses ouvrages pour des commentaires de l'Écriture sainte : ce qui aurait été un égarement et une extravagance, dont j'ai peine à croire que les plus fous des hérétiques aient été capables. Les anciens chrétiens savaient trop ce que l'apôtre saint Paul a dit sur ce sujet (1), et ce qui n'est pas ignoré, au rapport de saint Augustin (2) même, par les plus simples des fidèles, qui est de prendre garde que personne ne les séduise par les raisonnements d'une fausse philosophie, qui vient de la tradition des hommes, et qui n'est fondée que sur les éléments d'une science humaine, et non sur Jésus-Christ.

Que si ce que vous dites de l'estime prodigieuse dont la plupart des premiers chrétiens étaient entêtés pour Platon, ne regarde que quelques hérétiques qui se sont égarés en suivant ce philosophe, ainsi que les Pères de l'Eglise nous l'apprennent (3), je réponds, premièrement, que vous ne deviez donc pas vous exprimer aussi généralement que vous l'avez fait, en disant que presque tous les chré-

tiens savants avaient été entêtés du platonisme, puisque cette manière de parler comprend autant et plus les Pères de l'Eglise et les écrivains orthodoxes que les hérétiques ; secondement, que votre proposition ainsi restreinte à quelques hérétiques n'a plus aucune force, et ne regarde plus notre sujet, puisqu'il ne s'agit pas de ce que les anciens hérétiques ont pensé touchant les oracles, mais de ce que les Pères de l'Eglise nous en ont appris, et du sentiment que les anciens fidèles en ont eu ; troisièmement, que quand bien même quelques hérétiques ou quelque auteur suspect, comme Origène, d'avoir été trop attaché à Platon, auraient cru, ainsi que tous les autres, que les oracles ont été rendus par les démons, il ne s'ensuit pas qu'ils aient soutenu ce sentiment, parce qu'il était conforme à la doctrine de ce philosophe, ou qu'ils l'aient appris de lui, ni enfin qu'il soit faux, comme vous le prétendez.

J'ajoute que, si, pour justifier vos expressions outrées sur ce sujet, vous m'opposez ce que quelques auteurs célèbres ont avancé touchant le platonisme des Pères qui ont vécu avant le concile de Nicée, j'ai à vous répondre : 1° qu'il s'en faut bien qu'ils aient porté les choses aussi loin que vous ; 2° qu'ils n'ont point apporté de preuves de ce qu'ils ont dit ; 3° que ce n'est point là du tout ce qui a été le plus approuvé dans leurs livres, ou ce qui mérite le plus de l'être ; 4° enfin que, pour vérifier votre proposition, il faut que, par un parallèle exact, vous montriez la conformité des sentiments des anciens chrétiens avec ceux de Platon dans la plupart des points de leur doctrine, et que vous produisiez les endroits de leurs ouvrages où ils ont fait profession de suivre ce philosophe, comme je vous ai indiqué quelques-uns de ceux où ils le rejettent absolument, et où ils combattent fortement ses erreurs. Or, c'est ce que je ne crois pas que vous ni M. Vandyke puissiez jamais faire.

Après avoir proposé cette troisième raison, tirée de la convenance du sentiment des anciens chrétiens touchant les oracles, avec la philosophie de Platon, vous vous appliquez à la réfuter, en montrant que *les démons ne sont pas suffisamment établis par le platonisme*, et que Platon lui-même n'a pas été trop persuadé de leur existence. Sans m'arrêter à vous faire remarquer la contradiction

(1) *Coloss. ii, 8* : Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, et non secundum Christum.

(2) *August., l. viii de Civit., cap. 9* : « Quamvis enim homo Christianus litteris tantum ecclesiasticis eruditus, platoniorum forte nomen ignoret, nec utrum duo genera philosophorum existerint in Græca lingua Ionicorum et Italicorum sciat, non tamen ita surdus est in rebus humanis, ut nesciat philosophos vel studium sapientiæ, vel ipsam sapientiam profiteri. Cavet eos tamen qui secundum elementa hujus mundi philosophantur, non secundum Deum, a quo ipse factus est mundus. Admonetur enim præcepto apostolico, fideliterque audit quod

dictum est : *Cavete ne quis vos decipiat, etc.* »

(3) *Tertull., lib. de Præscript. adversus hæreticos* : « Ipsæ denique hæreses a philosophia subornantur. Inde Aeonæ et formæ nescio quæ et trinitas hominis apud Valentinum. Platonius fuerat... Quid ergo Athenis et Hierosolymis? Quid academix et Ecclesiæ? Quid hæreticis et Christianis? Nostra institutio de porticu Salomonis est... Viderint qui stoicum et platonium et dialecticum Christianismum protulerunt. » Et *de Anima* : « Doleo bona fide Platonem omnium hæreticorum condimentarium factum. » *Irenæus, l. ii, cap. 19* : « Quod autem dicunt (Valentiniani) imagines esse hæc eorum quæ sunt, rursus manifestissime Democriti et Platonis sententiam edisserunt. »

qui se trouve entre ce que vous dites ici et ce que vous avez dit jusqu'à présent, je vous accorde volontiers tout ce que vous avancez sur ce sujet. Qu'est-ce que cela fait à notre question ? Est-ce de Platon que les premiers chrétiens ont appris l'existence des démons, leur malice et le désir qu'ils ont de perdre les hommes ? Ne reconnaissez-vous pas que l'Ecriture enseigne tout cela fort clairement ? Avez-vous espéré qu'en vous moquant des fables que Platon, Hésiode et Plutarque racontent de leurs démons, vous renverseriez ce que l'Ecriture et la foi nous apprennent touchant ces malins esprits ? C'est ce que je ne saurais me persuader.

Reconnaissez donc, Monsieur, que cette raison, ainsi que les deux autres précédentes, que vous avez supposées aux anciens chrétiens, et pour lesquelles vous prétendez qu'ils ont cru que les oracles des païens étaient rendus par les démons, ne sont que des chimères auxquelles ils n'ont jamais pensé, et que vous n'avez imaginées qu'afin de combattre leur sentiment avec plus de facilité. Souffrez qu'à ces fausses raisons j'en substitue trois autres qui les ont véritablement persuadés et que j'ai tirées de leurs écrits.

CHAP. XV. — *Première raison véritable qui a persuadé les anciens chrétiens : l'autorité de l'Ecriture sainte, qui assure que toutes les divinités du paganisme étaient des démons. Les oracles ont toujours été accompagnés de la magie, dont les démons sont les auteurs.*

La première de ces raisons, c'est l'autorité de l'Ecriture sainte, qui, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le faire remarquer, leur enseignait fort clairement ce qu'ils devaient croire des oracles et de leurs auteurs. En effet, Eusèbe, qui est celui qui a traité ce sujet le plus amplement (*Lib. iv Præp. Evang. cap. 16*), s'appuie sur les mêmes passages de l'Ecriture que j'ai cités. Et si lui et les autres Pères ne s'y sont pas étendus autant que sur quantité d'autres preuves qu'ils produisent, c'est qu'ils parlaient particulièrement pour les païens, qui n'en reconnaissaient pas l'autorité. Mais pour eux qui la regardaient, ainsi que nous faisons, comme la règle de leur foi et de tous leurs sentiments, on ne peut pas douter qu'ils n'en aient appris celui qu'ils avaient touchant les oracles. Or l'Ecriture sainte leur faisait entendre fort clairement que les démons en étaient les auteurs. Car à quelles divinités des païens pouvaient-ils appliquer plus naturellement qu'à celles qui passaient pour rendre des oracles, ce

que l'Ecriture dit, que les dieux des gentils sont des démons ; que tout ce que les mêmes gentils immolent à leurs dieux, ils l'immolent aux démons, et plusieurs autres textes semblables ? Y avait-il quelque superstition dans toute l'idolâtrie, où l'opération du malin esprit fût plus manifeste que dans les oracles ? Dans la magie, direz-vous. Et doutez-vous qu'il n'y eût de la magie dans la manière dont les oracles se rendaient et dont ils avaient été établis ? Les anciens chrétiens n'en doutaient pas. Ils étaient persuadés que c'était par des enchantements de magie, autant que par leur propre malice, que les démons s'étaient attachés aux lieux et aux personnes par le moyen desquelles ils rendaient des réponses (1). Et si vous considérez ce que Porphyre, Jamblique, Eunapius, rapportent de ces mêmes oracles, et ce qu'ils enseignent touchant leur détestable théurgie, qui n'était rien autre chose que l'art d'évoquer les démons et de leur faire rendre des oracles, vous reconnaîtrez, avec les anciens chrétiens, que les oracles étaient toujours accompagnés de magie. Puis donc que vous avouez que les démons sont les auteurs de la magie, vous devez par conséquent avouer aussi qu'ils étaient les véritables auteurs des oracles.

CHAP. XVI. — *Conformité des oracles des gentils avec ceux que les Juifs idolâtres consultaient, et que l'Ecriture nous apprend avoir été rendus par les démons. Les prêtresses qui rendaient les oracles étaient parfaitement semblables aux pythonisses dont il est parlé dans l'Ecriture. Egarement de M. Van-Dale, qui ne reconnaît point de démons dans tout l'Ancien Testament. Sentiment de Vossius touchant ceux qui ne reconnaissent que de la fourberie dans tout ce que l'on rapporte des opérations du démon.*

Mais ce qui persuadait encore plus fortement les anciens chrétiens et les Pères de l'Eglise, que les oracles étaient rendus par des démons, c'est la parfaite conformité qu'ils remarquaient entre les oracles des gentils et ceux que les Juifs idolâtres consultaient, comme étaient les devins, les magiciens, les faux prophètes et particulièrement tous ces hommes et toutes ces femmes qui étaient possédés par un esprit qui s'appelait Python, dont il est parlé si souvent dans l'Ecriture (2). Ils ne pouvaient douter que ces esprits ne fussent de véritables démons, et vous n'en doutez pas non plus, à en juger par ce que vous dites dans votre préface. Et si vous en doutiez, ce qui est rapporté dans les *Actes des apôtres*, de saint Paul qui chassa ce mauvais esprit d'une fille qui en était possé-

(1) August., l. viii de *Civit.* cap. 24 : « Nam quid sunt idola, nisi quod eadem Scriptura dicit : *Oculos habent et non vident* ; et quidquid tale de materiis licet affabre effigiatis, tamen vita sensuque carentibus dicendum fuit. Sed immundi spiritus eisdem simulacris arte illa nefaria colligati, cultorum suorum animas in suam societatem redigendo miserabiliter captiverant. » *Vid. Orig., lib. viii contra Celsum.*

(2) *Deuter. xviii, 10, 11* : Nec inveniatur in te qui

lustret filium suum aut filiam ducens per ignem.... Nec qui pythones consulat nec divinos. *I Reg. xxviii, 7* : Dixitque Saul servis suis : Quærite mihi mulierem habentem Pythonem, et vadam ad eam, et sciscitabor per illam. Et dixerunt servi ejus ad eum : Est mulier Pythonem habens in Endor, etc. *Isai. viii, 19* : Quærite a pythonibus, qui strident in incantationibus suis.

dée (1), vous en convaincrail parfaitement. Or, qu'y a-t-il de plus semblable aux oracles des païens que ces pythonisses ? Qu'était-ce autre chose, par exemple, que l'oracle de Delphes, sinon une fille ou une femme appelée Pythie, que l'on allait consulter de toute part, pour apprendre d'elle l'avenir, et que l'on croyait possédée et inspirée par Apollon, lorsqu'elle était assise sur le trépied ? Elle l'était en effet ; mais cet Apollon n'était qu'un démon qui avait emprunté le nom de ce faux dieu, ainsi que les Pères de l'Eglise l'ont toujours cru (2). Qu'était-ce enfin autre chose que l'oracle de Dodone, celui de Claros, celui des Branchides et la plupart des autres, sinon des hommes ou des femmes qui se mêlaient de prédire l'avenir par le moyen de la prétendue divinité dont on les croyait inspirés ? Quoi de plus semblable à ces faux prophètes, à ces devins, à ces pythonisses, que les Juifs idolâtres consultaient, et que l'Ecriture nous apprend avoir été possédés par des démons ?

Ainsi, Monsieur, ce que l'Ecriture appelle consulter les devins et les pythons, et ce qu'elle défend et déteste si souvent, comme une abomination exécrable, c'était entièrement, quoi que vous en puissiez dire, ce que les païens appelaient : *Aller à l'oracle*. Il n'y a de différence que du nom seul. Or, les pythons, qui rendaient des réponses par le moyen de ceux qui en étaient possédés, étaient des démons, comme l'Ecriture le fait entendre fort clairement. Les Pères de l'Eglise avaient donc grande raison de croire que les prêtres et les prêtresses des idoles, qui rendaient les oracles des païens, étaient pareillement possédés par des démons. L'Ecriture ne leur permettait pas d'en juger autrement. Et certainement tous ceux qui reconnaissent sincèrement son autorité ne peuvent pas être, avec quelque apparence de raison, dans une autre pensée. M. Van-Dale, votre auteur, l'a fort bien reconnu, et pour établir son paradoxe, il a bien vu qu'avec les Pères de l'Eglise, qu'il traite partout avec mépris, il devait encore rejeter l'autorité de l'Ecriture sainte (3) dans toutes les versions et les paraphrases qui en ont été faites, et s'appliquer à faire voir (4) que dans le texte hébreu, qu'il admet seul, il ne s'agit point du démon ni de ses opérations, dans tous les endroits où il est le plus évident qu'il en est parlé.

Cet égarement étrange, où son système sur les oracles l'a jeté, confirme parfaitement ce qu'un autre protestant (5), beaucoup plus habile et de meilleure foi que lui, dit avoir

toujours remarqué, que tous ces gens qui ne veulent point reconnaître que le démon ait jamais eu aucun commerce avec les hommes, et qui croient que tout ce que l'on rapporte des pythonisses et de leurs semblables n'a jamais été que de l'imposture et de la fourberie toute pure ; que tous ces gens, dis-je, ont peu de connaissance de l'Ecriture sainte, ou, quoiqu'ils dissimulent, qu'ils l'estiment fort peu en effet et ne se mettent guère en peine de son autorité.

Pour vous, Monsieur, je suis persuadé que vous êtes très-éloigné de tomber dans un pareil égarement, et que, comme vous reconnaissez sincèrement l'autorité toute divine de l'Ecriture sainte, vous avouerez avec tous les Pères de l'Eglise, comme, à la réserve de quelques incrédules, séduits peut-être par votre livre, on le croit encore aujourd'hui, que les oracles des gentils étaient rendus en effet par les démons, ainsi que la même Ecriture sainte nous l'apprend assez clairement pour en être convaincus.

CHAP. XVII. — *Seconde raison évidente qui confirmait les anciens chrétiens dans leur sentiment sur les oracles, c'est qu'ils en chassaient les démons avec une autorité surprenante. Autorité de Tertullien sur ce sujet. On ne voit pas ce que M. de Fontenelle peut y répondre. Passages de Lactance, de saint Cyprien, de Minutius Félix et de saint Athanase, qui assurent que le signe de la croix imposait silence aux oracles, et qui provoquent les païens à en faire l'expérience.*

La seconde raison qui confirmait les anciens chrétiens dans ce sentiment qu'ils avaient appris de l'Ecriture, et qui les y confirmait d'une manière à n'en pouvoir douter un seul moment, c'est qu'ils chassaient eux-mêmes les démons, des oracles et des personnes par qui ils rendaient leur réponses ; c'est qu'ils obligeaient les malins esprits qui présidaient aux oracles d'avouer, en présence même des païens, qu'ils n'étaient que des esprits séducteurs ; c'est qu'ils les contraignaient, par l'invocation du nom de Jésus-Christ, de quitter les prêtres et les prêtresses des idoles dont ils s'étaient emparés, de la même manière que saint Paul chassa l'esprit de Python, par le moyen duquel cette fille dont il est parlé dans les *Actes des apôtres* rendait aussi des réponses et des oracles. Quoi de plus fort pour les confirmer dans le sentiment que les démons étaient les auteurs des oracles, et pour nous en convaincre nous-mêmes, si nous en doutions

(1) Act. xvi, 16 : Factum est autem euntibus nobis ad orationem, puellam quamdam habentem spiritum Pythonem obviare nobis, quæ quæstum magnum præbebat dominis suis divinando. *Ibid.*, 18 : Docens autem Paulus et conversus spiritui dixit : Præcipio tibi in nomine Jesu Christi exire ab ea. Et exiit eadem hora.

(2) Chrysost. in cap. xii *1 ad Cor.* 19. *Vid.* præterea Origenem, l. vii *adv. Celsum*, statim fere ab initio.

(3) Van-Dale in dedicat. l. de *Origine et progressu idololatriæ*.

(4) Idem, eodem lib., cap. 5 et sequentibus.

(5) Gerardus Joannes Vossius in *Epist. ad Joannem Beverovicium*, de *Pythonissa Saulis* : « Quibus mens est longe alia, non possunt in animum inducere, ulla esse spiritibus commercia cum homine. Ac sæpius mihi cum talibus sermo fuit. Sed deprehendi eos vel admodum negligenter legisse sacras litteras, vel, utique dissimularent, Scripturarum auctoritatem parvi facere. Toto animo tales abominor. »

encore ? Au reste ils chassaient si sûrement ces malins esprits, ils les faisaient taire avec un empire si absolu, ils les contraignaient si nécessairement d'avouer ce qu'ils étaient, qu'ils provoquaient les païens à en faire l'expérience, jusqu'à s'offrir d'être punis sur-le-champ du dernier supplice, s'ils ne venaient pas à bout de les chasser à leurs yeux et en leur présence, et de leur faire avouer leur imposture. Je vous prie d'écouter comment Tertullien s'exprime sur ce sujet dans son Apologétique (1).

« Jusqu'à présent, dit-il, j'ai apporté des raisons ; mais voici des faits évidents qui démontrent que vos dieux ne sont que des démons. Que l'on amène devant vos tribunaux quelqu'un qui soit véritablement possédé du démon : si quelque chrétien lui commande de parler, cet esprit malheureux avouera alors aussi véritablement qu'il n'est qu'un démon, qu'il dit ailleurs faussement qu'il est dieu. De même, que l'on produise quelqu'un de ceux qui passent pour être inspirés par une divinité, qui la reçoivent en eux avec la fumée et l'odeur des sacrifices, qui tirent avec effort les paroles de leur poitrine, qui en haletant prononcent des oracles. Si cette Vierge céleste qui promet des pluies ; si cet Esculape qui enseigne des remèdes et qui a prolongé la vie à trois hommes qui devaient la perdre quelque temps après : s'ils n'avouent qu'ils sont des démons au chrétien qui les interrogera, (parce qu'ils n'oseront mentir en sa présence, faites mourir sur-le-champ ce chrétien téméraire. Qu'y a-t-il, continue Tertullien, de plus évident que ce fait ? Qu'y a-t-il de plus sûr que cette preuve ? La vérité y paraît toute simple, sa force s'y fait sentir, il n'y a point ici lieu à la défiance. Je consens néanmoins que vous y soupçonniez de la magie ou quelque autre artifice, si vos yeux et vos oreilles vous le permettent. »

Il fallait que Tertullien fût bien assuré de ce qu'il dit pour parler avec tant de confiance, et pour fonder sur cette preuve une partie considérable de son Apologétique, et la vérité même de la religion chrétienne, qu'il y défend contre les païens. Mais il ne

faut pas en être surpris. Rien n'était plus ordinaire aux chrétiens que de tirer ces sortes d'aveux et de confessions forcées des démons et des faux prophètes qu'ils possédaient, jusque-là que le même auteur assure (2) que c'était ce qui convertissait tous les jours un grand nombre de païens, qui ne pouvaient résister à une démonstration si évidente : et ce qui confirmait en même temps les chrétiens dans leur foi d'une manière à n'en pouvoir jamais douter.

Que pouvez-vous y répondre, Monsieur, pour soutenir votre paradoxe ? Direz-vous que ce n'étaient pas les démons, mais les prêtres des idoles qui rendaient ces sortes de témoignages ? Si vous le dites, j'ai à vous répondre avec Tertullien (3), en changeant peu de chose à ses paroles : Pourquoi donc ces prêtres des idoles disent-ils qu'ils sont des démons ? Est-ce pour nous obéir et nous faire plaisir qu'ils mentent ainsi ? Ils nous obéissent donc, et ce qui est le plus honteux pour eux, c'est à nous qui sommes leurs plus grands ennemis qu'ils obéissent. Mais en disant qu'ils sont des démons, ils se déshonorent : a-t-on coutume de mentir pour se déshonorer ? N'est-ce pas au contraire pour se procurer quelque honneur, qu'on le fait ordinairement ? Enfin ces imposteurs n'ont de biens et d'avantages qu'autant que leur fausse religion leur en donne : voudraient-ils s'en priver en contribuant par leurs mensonges, comme ils font tous les jours, à ruiner leur secte, à détromper leurs plus zélés partisans et à multiplier le nombre des chrétiens, leurs ennemis déclarés ? Tout cela me paraît prouver évidemment que les auteurs des oracles du paganisme étaient véritablement des démons, et que les anciens chrétiens en avaient la preuve la plus sensible et la plus convaincante que l'on puisse avoir.

Mais écoutons Lactance, qui ne parle pas moins clairement et avec moins d'assurance sur ce sujet que Tertullien. « Que l'on amène, dit-il (4), un homme véritablement possédé du démon et en même temps le prêtre d'Apollon de Delphes lui-même. Ils frémiront également l'un et l'autre au nom de Dieu ; et

(1) Sed hactenus verba; jam hinc demonstratio rei ipsius, qua ostendemus unam esse utriusque nominis qualitatem. Edatur hic aliquis sub tribunalibus vestris quem dæmone agi constet: jussus a quolibet Christiano, loqui spiritus ille, tam se dæmonem confitebitur de vero, quam alibi deum de falso. Æque producat aliquis ex iis qui de Deo pati existimantur, qui aris inhalantes numen de nidore concipiunt, qui ructando conantur, qui anhelando profantur. Ista ipsa Virgo cœlestis pluviarum pollicitatrix, iste ipse Æsculapius medicinarum demonstrator, alia die moriturus Socordio et Thanatio et Asclepiodoto vitæ subministrator; nisi se dæmones confessi fuerint, Christiano mentiri non audentes, ibidem illius Christiani procacissimi sanguinem fundite. Quid isto opere manifestius? Quid hac probatione fidelius? Simpliciter veritatis in medio est, virtus illi sua assistit, nihil suspicari licebit; magia aut aliqua ejus modi fallacia fieri dicetis, si oculi vestri et aures permiserint vobis. *Apolog.*

(2) Hæc denique testimonia deorum vestrorum

Christianos facere consueverunt, quia plurimum illis credendo, in Christo Domino credimus. Ipsi litterarum nostrarum fidem accendunt. Ipsi spei nostræ fidetiam ædificant. *Ibid.*

(3) Si altera parte vere dei sunt, cur sese dæmonia mentiuntur? An ut nobis obsequantur? Jam ergo subjecta Christianis divinitas vestra... et si quid ad dedecus facit æmulis suis.... Credite illis cum verum de se loquuntur, qui mentientibus creditis. Nemo ad suum dedecus mentitur, quin potius ad honorem.... Colitis illos quod sciam, etiam de sanguine Christianorum. Nollent itaque vos tam fructuosos, tam officiosos sibi amittere. *Ibid.*

(4) Denique si constitutur in medio et is quem constat incursum dæmonis perpeti, et Delphici Apollinis vates: eodem modo Dei nomen horrebunt, et tam celeriter excedet de vate suo Apollo, quam ex homine spiritus ille dæmoniacus, et adjurato fugatoque deo suo, vates in perpetuum conticescet. Ergo iidem dii quibus supplicant. *Divin. Instit.*, l. iv, c. 27.

Apollon sortira aussi vite de son faux prophète, que le démon de ce possédé. Et ce dieu ainsi conjuré et chassé, son faux prophète deviendra muet et se taira pour toujours. Donc les démons que les païens ont en exécution sont les mêmes que les dieux qu'ils adorent. » Les anciens chrétiens étaient si sûrs de chasser les démons auteurs des oracles, qu'ils s'offrent d'en faire l'expérience sur Apollon même, le principal et le plus célèbre de tous; ils la proposent comme un moyen infaillible pour connaître la vérité de leur religion et la fausseté de celle des païens. Expérience au reste qu'ils avaient faite souvent et qui ne leur avait jamais manqué, comme Lactance l'assure dans le même endroit. Pouvaient-ils douter après cela que les oracles ne fussent en effet rendus par les démons ?

J'ajoute à Lactance saint Cyprien, qui, après avoir dit que ce sont (1) de mauvais esprits qui inspirent les faux prophètes des gentils, qui remuent les fibres des entrailles des victimes, qui gouvernent le vol des oiseaux, qui disposent des sorts et qui rendent des oracles, en y mêlant toujours le faux avec le vrai, pour preuve de ce qu'il avance, ajoute : « Cependant ces mauvais esprits, conjurés par le Dieu vivant, nous obéissent incontinent; ils se soumettent à nous, ils nous avouent tout, et sont contraints de sortir des corps qu'ils obsèdent. On voit que nos prières redoublent leurs peines, qu'elles les agitent, qu'elles les tourmentent horriblement. On les entend hurler, gémir, supplier et déclarer, en présence même de ceux qui les adorent, d'où ils viennent et quand ils se retireront. » Il répète à peu près la même chose, mais en moins de paroles, dans son livre contre Démétrien (2), et il invite ce païen à venir voir de ses propres yeux la vérité de ce qu'il avance : « Venez, lui dit-il, et puisque vous faites profession d'adorer les dieux, croyez au moins ceux que vous adorez. » Remarquez, s'il vous plaît, que ces dieux ou ces mauvais esprits qui obéissent et qui se soumettent aux chrétiens, qui hurlent et qui se démènent si étrangement en leur présence, en leur avouant ce qu'ils sont et d'où ils viennent, ce sont ceux, comme l'assure saint Cyprien, qui inspirent les

faux prophètes des gentils, et qui rendent les oracles. Jugez après cela si les chrétiens pouvaient douter que ces oracles ne fussent rendus en effet par les démons.

Minutius Félix (3) se sert de la même preuve contre les païens, et s'exprime presque dans les mêmes termes que saint Cyprien : car, après avoir dit que c'est aux démons qu'il faut attribuer les oracles et toutes les autres sortes de divinations qui étaient en usage parmi les idolâtres, il ajoute en leur parlant : « La plupart d'entre vous savent que les démons eux-mêmes avouent qu'ils sont les auteurs de toutes ces superstitions, toutes les fois que par nos prières nous les chassons des corps qu'ils obsèdent. Saturne lui-même, Sérapis, Jupiter et tous les autres démons que vous adorez, avouent alors ce qu'ils sont. Et certainement il n'est pas croyable qu'ils mentent pour se déshonorer ainsi eux-mêmes, surtout en votre présence. Croyez-les donc, et reconnaissez que ce sont des démons, puisqu'ils en rendent eux-mêmes témoignage. »

Je craindrais de vous ennuyer si je vous rapportais un plus grand nombre d'autorités sur ce sujet; mais je ne puis m'empêcher de vous citer encore celle de saint Athanase, qui, après avoir dit que le seul signe de la croix fait évanouir tous les prestiges et toutes les illusions des démons, ajoute un peu après (*De Incarn. Verbi Dei*) : « Que celui qui en veut faire l'expérience vienne, et qu'au milieu des prestiges des démons, des impostures de leurs oracles et des prodiges de la magie, il se serve de ce signe de la croix, dont les païens se moquent; et il verra comment les démons, effrayés, prennent la fuite, comment les oracles cessent aussitôt, et tous les enchantements de la magie demeurent sans effet. »

CHAP. XVIII. — *Exemples du pouvoir des chrétiens sur les démons auteurs des oracles. Les païens mêmes ont été obligés de le reconnaître. Réfutation de ce que l'auteur de la République des lettres propose pour expliquer le passage de saint Athanase. La présence d'un seul chrétien inconnu rendait les oracles muets et confondait les aruspices.*

Qu'en pensez-vous, Monsieur? Les an-

(1) Hi ergo spiritus sub statu atque imaginibus consecratis delitescunt. Hi afflatu suo vatum pectora inspirant, extorum fibras animant, avium volatus gubernant, sortes regunt, oracula efficiunt, falsa veris semper involvunt.... Hi tamen adjurati per Deum verum nobis statim cedunt et fatentur, et de obsessis corporibus exire coguntur. Videas illos nostra voce et oratione occulte flagellis cædi, igni torqueri, incremento pœnæ propagantis extendi, ejulare, gemere, deprecari; unde veniant et quando discedant, ipsis etiam qui se colunt audientibus confiteri. *De idolorum Vanitate.*

(2) O si audire eos velles et videre, quando a nobis adjurantur et torquentur spiritalibus flagris, et verborum tormentis de obsessis corporibus ejiciuntur; quando ejulantes et gementes, voce humana et potestate divina flagella et verbera sentientes, venturum judicium confitentur! Veni et cognosce esse veram quæ dicimus; et quia sic deos colere te dicis, vel

ipsis quos colis crede. *Contra Demetrianum.*

(3) Isti igitur impuri spiritus dæmones, ut ostensum a magis et philosophis et a Platone, sub statu et imaginibus consecrati delitescunt, et afflatu suo auctoritatem quasi præsentis numinis consequuntur, dum inspirantur interim vatibus, dum fanis immorantur, dum nonnumquam extorum fibras animant, avium volatus gubernant, sortes regunt, oracula efficiunt falsis pluribus involuta.... Hæc omnia sciunt plerique vestrum ipsos dæmones de semetipsis confiteri, quoties a nobis tormentis verborum et orationis incendiis de corporibus exiguntur. Ipse Saturnus et Serapis et Jupiter et quidquid dæmonum colitis, victi dolore quod sunt eloquuntur. Nec utique in turpitudinem sui, nonnullis præsertim vestrum assistentibus, mentiuntur. Ipsi testibus eos esse dæmones de se verum confitentibus credite; adjurati enim per Deum verum et solum inviti, miseri, corporibus inhorrescunt, etc. *In Octavio.*

ciens chrétiens pouvaient-ils avoir des preuves plus fortes et plus convaincantes du sentiment qu'ils avaient appris de l'Ecriture, que les démons étaient les auteurs des oracles, puisque par leur présence, leurs prières, le signe de la croix; l'invocation du nom de Jésus-Christ, ils faisaient taire ces oracles et en chassaient les démons; puisqu'ils obligeaient Saturne, Sérapis, Jupiter, Esculape, Apollon et tous les autres dieux du paganisme qui rendaient des oracles, d'avouer, en présence même de leurs adorateurs, qu'ils n'étaient que des démons imposteurs, puisqu'ils les contraignaient d'abandonner les prêtres qu'ils inspiraient et par qui ils rendaient leurs réponses? Si, pour vous assurer davantage de ce pouvoir merveilleux des chrétiens sur les oracles du paganisme, il était nécessaire de vous en produire des exemples bien authentiques, je vous citerais celui de saint Grégoire de Néocésarée, rapporté par saint Grégoire de Nysse (*In Vita S. Gregorii Neocæsar.*), celui du saint martyr Babylas, rapporté par saint Jean Chrysostome (*Hom. de S. Babyla*), et plusieurs autres pareils. Mais, outre que nous pourrions en parler encore dans la suite, j'espère que vous ne serez pas plus incrédule là-dessus que les païens, qui avouaient le fait, tant il était évident, quelque honteux qu'il leur fût d'ailleurs. Ils étaient, dis-je, obligés de reconnaître que leurs dieux ne pouvaient paraître partout où il y avait des chrétiens, que leurs oracles se taisaient, que les sacrifices et toutes les sortes de divinations qui étaient en usage parmi eux ne pouvaient réussir; mais ils disaient pour leurs raisons (1) que cela venait non pas du pouvoir et de l'autorité des chrétiens sur leurs dieux, mais de l'horreur et de la haine que ces mêmes dieux avaient pour les chrétiens et pour leur religion.

Vous n'apporterez pas sans doute cette raison; mais vous direz peut-être ce que j'ai lu dans l'auteur de la *République des lettres* (Avril 1699), qui, à propos de l'endroit de saint Athanase que j'ai rapporté, dit que *la raison pourquoi les oracles cessaient en présence des chrétiens, c'est que les païens en imposaient facilement aux peuples tandis qu'ils n'avaient personne qui les éclairât, mais qu'ils n'osaient rien entreprendre de pareil*

(1) Arnob., l. i. *adversus Gentes*: « Unus fuit e nobis qui deposito corpore innumeris hominum prompta se in luce detexit... cujus nomen auditum fugat noxios spiritus, imponit silentium vatibus, aruspices inconsultos reddit, arrogantium magorum frustrari efficit actiones, non horrore ut dicitis nominis, sed majoris licentia potestatis. » Lactantius, l. iv *Divin. Instit.*, cap. 27: « Sed aiunt hoc deos non metu, verum odio facere, quasi quisquam possit odisse nisi eum qui aut noceat aut nocere possit; imo vero congruens majestati fuit, ut eos quos oderant præsentibus poenis afficerent potius quam fugerent. » Vid. Theodoret. *Hist.* l. iii, cap. 5.

(2) Lactantius, l. iv *Divin. Instit.*: « Nam cum diis suis immolant, si assistat aliquis signatam frontem gerens, sacra nullo modo litant, nec responsa potest consultus reddere vates. Et hæc sæpe causa præcipua justitiam persequendi malis regibus fuit.

en présence des chrétiens, de peur que leur fraude ne fût découverte. Les chrétiens, selon cet auteur, étaient si éclairés et si habiles à découvrir les fourberies des prêtres des idoles, que ceux-ci n'osaient point rendre leurs oracles en leur présence; et néanmoins ces mêmes chrétiens étaient si simples et si stupides, qu'ils croyaient chasser des démons et faire des prodiges, lorsqu'ils n'obligeaient que quelques fourbes à se taire et à demeurer tranquilles. Ils produisent ce pouvoir merveilleux qu'ils ont de chasser les démons et d'imposer silence aux oracles, comme une preuve évidente de la vérité de leur religion: ils invitent les païens à en faire l'expérience quand il leur plaira; ils les défient sur ce sujet avec une assurance surprenante, et ils ne s'aperçoivent pas que ce pouvoir admirable dont ils se glorifient dans tous leurs livres n'est qu'une chimère et une illusion grossière. Mais pourquoi les prêtres des idoles n'entreprenaient-ils pas de les confondre une bonne fois en acceptant leur défi? Ces gens, qui fourbaient toute la terre depuis tant de siècles, ne pouvaient-ils pas tromper encore quelques chrétiens en rendant des oracles en leur présence? N'étaient-ils pas engagés par les raisons les plus pressantes à faire tous leurs efforts et à employer leurs fourberies les plus raffinées pour y réussir? Ne voyaient-ils pas qu'il y allait de l'honneur de leur secte, de leur réputation et de leurs intérêts mêmes, qui souffraient infiniment de ce silence qu'ils affectaient? Devaient-ils donc contribuer ainsi à la ruine de leur religion, de leur autorité et de tout ce qui leur était le plus cher? Devaient-ils donner aux chrétiens de si justes sujets d'insulter à leurs dieux, et à leurs partisans de si justes causes d'en abandonner le culte, comme il arrivait tous les jours? D'ailleurs ils étaient dans leurs temples, au milieu d'une multitude d'idolâtres, souvent même en présence de leurs empereurs: qu'avaient-ils donc à craindre? Si quelque chrétien eût osé ouvrir la bouche pour crier à la fourberie, n'aurait-il pas été assommé sur-le-champ, comme un calomniateur et un ennemi déclaré des dieux? Et néanmoins il est arrivé plus d'une fois dans ces occasions que la présence (2) d'un seul chrétien inconnu, d'un enfant même armé du

Cum enim quidam nostrorum sacrificantibus dominis assisterent, imposito frontibus signo deos eorum fugaverunt, ne possent in visceribus hostiarum futura depingere. Quod cum intelligerent aruspices instigantibus iisdem dæmonibus quibus prosecrarant, conquerentes profanos homines sacris interesse adegerunt principes suos in furorem, etc. »

Prudentius in *Apotheosi*:

Principibus tamen e cunctis non defuit unus
Me puero, ut memini, ductor fortissimus armis...
Forte litans Hecaten placabat sanguine multo...
Cum subito exclamat media inter sacra sacerdos
Pallidus: En quid ago? Majus, rex optime, majus
Numen nescio quod nostris intervenit aris...
Nescio quis certe subrepsit Christicolarum
Hic juvenum, genus hoc hominum tremit infula et omne
Pulvinar divum, lotus procul absit et unctus...
Dixit et exsanguis collabatur, ac velut ipsum
Cerneret exerto minitantem fulmine Christum.

signe de la croix, a fait taire tous les oracles et tous les faux prophètes, et confondu les augures et les aruspices, au grand étonnement des païens et des empereurs mêmes. Qui ne voit donc combien la conjecture de cet auteur est ridicule? Mais il fallait bien trouver quelque défaite pour éluder ce passage de saint Athanase, à cause des conséquences qui étaient trop visibles et trop embarrassantes pour un protestant.

CHAP. XIX. — *Troisième raison qui persuadait les anciens chrétiens que les oracles venaient du démon : c'est qu'ils portaient à toutes sortes de crimes, d'impiétés et d'abominations détestables. Ce sont les oracles qui ont commandé les sacrifices où l'on immolait des hommes. Ces sacrifices n'ont pu être commandés que par des démons ou des hommes possédés du démon.*

Enfin, la troisième raison que les chrétiens avaient pour croire les démons auteurs des oracles, était que tous ces oracles ne portaient qu'à toutes sortes de crimes et d'infamies détestables : d'où ils concluaient que les oracles ne pouvaient venir que de ces malheureux esprits qui ne cherchent qu'à perdre les hommes et à les précipiter dans toutes sortes d'égarements et de désordres. Eusèbe s'étend beaucoup sur cette

Ipsæ quoque exanimis, posito diademate, princeps
Pallæ et astantes circumspicit : ecquis alumnus
Chrismatis, inscripto signaret tempora signo,
Qui Zoroastræos turbasset fronte susurros.
Armiger e cuneo puerorum flavicomantum
Purpurei custos lateris deprenditur unus,
Nec negat, ac signum Christi se ferre fatetur.
Prosiluit pavidus, dejerto antistite, princeps,
Marmoreum fugiens nullo comitante sacellum.

(1) At cum ex dæmonibus alios quidem bonos, alios vero malos esse dicat (Porphyrius), videamus porro quibus argumentis deos ab istis celebratos non bonos, sed malos fuisse dæmones constare certo possit. Equidem vel hac ipsa ratione confici rem existimo. Quidquid bonum est, prodesse solet, nocere vero, contrarium; atqui si quotquot seu dii seu dæmones passim et ubique prædicantur, illi ipsi, inquam, istorum omnium ore jactati atque a gentibus culti universis, Saturnus, Jupiter, Juno, Minerva, idque genus cæteri, adeoque virtutes illæ quæ sub aspectum non cadunt, quique per simulacra vim suam exerunt dæmones; eos, inquam, omnes, si non modo brutarum animantium, verum etiam hominum cædibus ac sacrificiis delectari, sicque miserorum animis exitium afferre ostenditur; quam tu diriore ista perniciem cogitare possis... Itaque pater unigenam filium, materque filiolum charissimam dæmonibus immolabant; et familiares propinquosque suos, perinde ac brutas alienasque pecudes, homines amicissimi jugulabant; adeoque per urbes passim et pagos; diis videlicet egregiis domesticos quique suos popularesque mactabant, humanam sensuque cognatam naturam ad trucem immanemque crudelitatem acuentes, ac furioso vereque a dæmonibus invecto inore sævientes. Enimvero, seu Græcam, seu Barbaram historiam excutias, occurret tibi continuo quemadmodum alii filios, filias alii, alii denique semetipsos dæmonum sacrificiis devoverent. *Præp. Evang.*, lib. iv, cap. 15, Vigero interprete. — Eusèbe montre ensuite, par une infinité de témoignages tirés de Porphyre, de Philon le Phénicien, de Diodore de Sicile et de Clément d'Alexandrie, combien cette détestable brutalité d'immoler des hommes était répandue dans

preuve, et l'établit par un très-grand nombre de témoignages tirés des auteurs païens, et surtout par les oracles que Porphyre avait cités dans son livre de la Philosophie.

Eusèbe montre premièrement (1) que ce sont les oracles qui ont porté les hommes à immoler d'autres hommes, à offrir aux dieux des victimes humaines et à faire ces sortes de sacrifices sanglants qui étaient autrefois si communs parmi les idolâtres. Il le prouve particulièrement par l'autorité de Denis d'Halicarnasse, à laquelle il serait très-aisé d'en ajouter un très-grand nombre d'autres tirées de Pausanias (*Lib. vi, cap. 6*), de Plutarque (*In Parall.*), d'Élien (*Var. Hist. lib. xii, cap. 28*), de Macrobie (2), d'Énonomaüs (3), de Virgile (4) et de plusieurs autres, qui tous rapportent quelques-uns de ces oracles qui ont exigé des victimes humaines. Il est visible qu'une pareille barbarie n'a pu être commandée que par les démons. Les hommes en ont naturellement de l'horreur : ils ne l'ont même jamais soufferte qu'avec une peine et une violence extraordinaires; et cela ne se pouvait pas faire autrement, puisqu'on leur enlevait par là souvent leurs propres enfants pour les sacrifier impitoyablement aux idoles.

Quand Eusèbe n'aurait point apporté d'autres raisons de son sentiment, celle-ci de-

tout le paganisme; mais celui de Denis d'Halicarnasse montre de plus qu'elle avait été introduite par les oracles.

(2) Macrobius, *Saturn.* l. i, cap. 7 : « Pelasgi, sicut Varro memorat, cum sedibus suis pulsati diversas terras petissent, confluerunt plerique Dodonam, et incerti quibus adhærerent locis, ejusmodi accipere responsum.

Στείχετε μαιόμενον σικελῶν σατουρνίαν αἶαν,
'Ἠδ' Ἀβοριγενέων κοτύλην, οὐ νᾶσος ὀχεῖται,
Αἷς ἀναμιχθέντες δεκάτην ἐκπέμψατε φοίβῳ,
καὶ κεφαλὰς ἄδη καὶ τῷ πατρὶ πέμπετε φῶτα...

Cumque diu humanis capitibus Ditem et virorum victimis Saturnum placare se crederent... Herculem ferunt postea cum Geryonis pecore per Italiam revertentem, suasisse illorum posteris, ut faustis sacrificiis infausta mutarent. Idem oraculum refert Lactantius l. i *Divin. Instit.*, cap. 21, de quo præterea Dionysius Halicarn. apud Euseb. loco cit.

(3) Énonomaüs apud eundem, l. v *Præp. Evang.*, cap. 27, hoc Apollinis refert oraculum Messeniis redditum :

Παρτένον Αἰπυτιδα κληρος καλεῖ, ἣν τινα δοίης
Δαίμοσι νερτερίοις, καὶ κεῖν σώσειας Ἰθώμην.

Et cap. 19 illud Atheniensibus datum de expianda cæde Androgeo :

Λοιμοῦ καὶ λιμοῦ τέλος ἔσσειται, ἣν περ ἑαυτῶν
Σώματ' ἀπὸ κλήρου ἄρρεν καὶ θῆλυ νέμῃτε
Μίνωι, εἰς ἅλα δῖαν ἀποστέλλοντες, ἀμοιβὴν
Τῶν ἀδίκων ἔργων. Οὕτω θεὸς Ἰλαος ἔσται.

De eodem Virgilius, *Æneid.* l. vi :

In foribus lethum Androgeo, tum pendere pœnas
Cecropidæ jussi, miserum septena quot annis
Corpora natorum, stat ductis sortibus urna.

(4) *Æneid.* l. ii :

Sanguine placastis ventos et virgine cæsa
Cum primum Iliacas Danaï venistis ad oras;
Sanguine quærendi reditus, anima que litandum
Argolica.

vrait suffire pour en convaincre tout homme de bon sens, et pour lui faire reconnaître qu'il n'est pas possible que les oracles n'aient eu pour principe que la fourberie des prêtres des idoles. En effet, quelle apparence que de simples fourbes, quelque méchants qu'on les suppose, aient exigé de pareils sacrifices? Quel avantage en pouvaient-ils espérer? Quels affreux châtimens au contraire ne devaient-ils pas attendre, si, après avoir commandé et exécuté ces sanglantes tragédies, on eût découvert leurs fourberies, comme ils devaient à tout moment l'appréhender? Est-ce que les hommes se livraient ainsi aveuglément à une mort cruelle sans s'assurer auparavant de la vérité de l'oracle, sans ouvrir jamais les yeux aux fourberies barbares, à la faveur desquelles les prêtres des idoles se jouaient ainsi de leur vie? On a vu des peuples entiers abandonner leur patrie et leurs biens pour éviter d'être obligés de se soumettre à ces oracles sanguinaires (*Dionys. Halicarn. apud Euseb. loc. cit.*), et jamais la pensée ne leur serait venue de se défier de l'imposture de leurs prêtres? Oh! Monsieur, si l'on peut croire que des hommes ont pu se jouer ainsi de la vie des autres hommes pendant des siècles entiers, sans que l'on ait pu jamais découvrir leur fourberie, que ne peut-on pas croire après cela?

CHAP. XX.—*Les mêmes oracles ont autorisé les impudicités détestables qui se commettaient dans les temples des païens, dans leurs jeux, dans leurs mystères et dans leurs fêtes. Ils ont enseigné la magie. Ils ont causé une infinité de meurtres et de guerres. Ils ont fait mettre au rang des dieux des impies et des scélérats. Ils ont introduit dans le monde le dogme de la nécessité fatale. Conclusion de cette première partie de la Réponse.*

Eusèbe fait voir en second lieu que ce sont encore les oracles qui ont commandé

(1) Verumtamen improborum dæmonum totum id fuisse clarius etiam intelliges, si de infanda illa effusaque scortandi libidine, cujus etiamnum apud Heliopolim Phœniciae atque alios plerosque populos usus est, tecum ipse cogitaveris. Adulteria siquidem, corruptelas, aliaque id genus incesta flagitia, sic tanquam debitum aliquod in deorum suorum cultu representanda esse defendunt, adeoque turpitudinis indignissimæ suas quoque primitias ipsis offerendas, fœdi videlicet infamisque commercii fructum iis perinde ut eximium quoddam grati animi monumentum consecrando. Sunt enim humanarum hostiarum isthæc affinia. Quod si ab homine temperante ac moderato alienum est, non modo cædibus, verum etiam dictu fœdis libidinibus, nefariisque muliercularum speciem venalem habentium stupris delectari: longe profecto dicendum est seu deos, seu bonos etiam dæmones ab iis expetendis ac probandis abesse. *Præpar. Evang. lib. iv, cap. 16, sub fin.*

(2) Clemens Alexand., in *Protrept.*; Arnobius, *adv. Gentes*; August., *l. de Civit.*, et alii.

(3) Euseb., *l. v Præp. Evang.*, cap. 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, etc. « Jam vero (inquit cap. 10, sub finem) non alios ab initio maleficæ artis magistros, quam ipsamet egregia numina constat. Qui enim isthæc homines aliter nosse potuissent, nisi dæmones iis res ipsi suas aperuissent, et quibus quique vinculis constringantur, indicassent? Neque vero nostram

ou autorisé toutes ces impudicités monstrueuses qui se commettaient publiquement dans les temples des idoles, comme autant d'actes de religion très-agréables aux dieux (1). Si je n'avais horreur de la pensée même de toutes ces infamies, je les exposerais ici, en rapportant ce que les Pères de l'Eglise (2) ont été obligés d'en dire pour confondre les païens. J'y ajouterais les abominations de leurs mystères, de leurs jeux et de leurs fêtes, qui toutes venaient de la même source et avaient les mêmes auteurs que les oracles. Par là je suis sûr que je ferais avouer aux plus incrédules qu'il n'y a que le démon, cet esprit impur, comme le Sauveur du monde l'appelle, qui ait pu porter les hommes à toutes ces impudicités abominables.

En troisième lieu, Eusèbe montre que les oracles ont enseigné la magie (3), que vous reconnaissez vous-même venir des démons; et il le prouve fort au long par le témoignage de Porphyre et des oracles que ce païen a produits pour autoriser sa philosophie théurgique, à laquelle la plupart des philosophes de son temps étaient comme lui extrêmement adonnés.

En quatrième lieu Eusèbe fait voir (*Præp. Evang. l. v, cap. 20, 21, 24, 27, etc.*) que les oracles ne portaient qu'à l'idolâtrie, aux guerres, aux meurtres, aux séditions, et avaient été cause de la mort d'une infinité de gens et de la ruine entière des royaumes et des républiques. Cela convient, comme on voit, assez bien à celui dont le Sauveur du monde dit dans l'Evangile, qu'il a été homicide dès le commencement (4).

En cinquième lieu (5), que les oracles louaient des impies et des scélérats reconnus pour tels, comme le poète Archiloque et l'athlète Cléomède, à qui même ils avaient ordonné que l'on rendit les honneurs divins.

En sixième lieu, enfin (6), que les oracles enseignaient que rien n'arrivait et ne se fai-

hanc orationem esse putes; quippe qui nihil istorum a nobis aut intelligi aut expeti fateamur.... Idem a nobis testis producat qui et sapiens a suis habetur, et omnes religionis patriæ rationes accurate non modo novit, sed etiam exposuit. Ille igitur in laudata oraculorum collectione ad verbum habet quæ sequuntur. Neque tantum, inquit, proprias instituti sui rationes aut cætera quæ a nobis commemorata sunt, verum quibus ipsi rebus aut delectentur aut vinciantur, imo quibus etiam cogantur, indicarunt. Quibus item hostiis rem sacram fieri, quos dies caveri, quam in formam ac speciem simulacra configurari oporteat; quoniam ipsi ore habituque appareant, quibus in locis assidui sint, etc. »

(4) *Joan. viii, 44*: Ille homicida erat ab initio, et in veritate non stetit, quia non est veritas in eo.

(5) Euseb., *Præp. Evang. lib. v, cap. 53, 54*:

Ἀθανάτος σοι παῖς καὶ αἰδιδίμος ὁ Τελεσίχλεις

Ἔσσει' ἐν ἀνθρώποις. Ὅδὲ παῖς ἦν Ἀρχιλόχος.

De Cleomede vero:

Ἵστατος Ἡρώων Κλεομήδης Ἀστυπάλαιος,

Ὅν θυσίαις τιμᾷ' ὥς οὐκ ἔτι θνητὸν ὄντα.

(6) Jam vero cum dæmon omnia illis suis oraculis ex fati necessitate suspendat, atque id etiam quod pro libertatis nostræ motu ac potestate agitur, funditus sublatum eadem servitute constringat; videsis, obsecro, quam in exitialem dogmatum pestem suos ille sectatores conjecerit. Nam si astris atque fato

sait dans le monde que par une nécessité fatale. Dogme détestable, qui, comme Eusèbe le montre avec beaucoup de force et d'éloquence, ruine toutes les vertus, renverse toutes les lois et autorise tous les crimes. De tout cela il conclut qu'il n'y a que les démons qui aient pu être les auteurs de tous ces oracles si pernicioeux. Théodore emploie à peu près les mêmes preuves (*De Græc. Affect. cur.*, *serm. 10 de Orac.*), mais plus en abrégé, et en conclut la même chose. Origène en ajoute encore quelques autres, d'où il tire la même conclusion contre les païens (*Lib. vii contra Celsum*). Enfin, Athénagore prouve la même vérité (*Apol. pro Christian.*) par l'extravagance et l'impiété des superstitions

non externarum modo rerum, sed earum etiam cupiditatum quæ mentis et intelligentiæ ductum sequuntur, alligandæ rationes erunt, si humanæ cogitationes atque sententiæ vi quadam inexorabilis necessitatis agentur, nulla jam profecto philosophia est, nulla religio, probis laus ex virtute nulla; nulla Dei benevolentia, nullus denique fructus susceptorum laborum contentione dignus, cum necessitati atque fato rerum causæ omnium assignentur. Enimvero nec improbis deinceps aut impiis, omniumque

païennes, qu'il montre ne pouvoir venir que des démons.

Je ne sais, Monsieur, si ce qui a convaincu ces grands hommes et avec eux toute l'antiquité chrétienne suffira pour vous persuader. Quoi qu'il en soit, je vous prie d'examiner ces raisons sur lesquelles ils ont cru que les démons étaient les auteurs des oracles du paganisme; et de me dire ensuite, si, pour en être convaincus comme ils l'étaient, ils pouvaient avoir des preuves plus certaines et plus convaincantes que le témoignage de l'Écriture sainte, le témoignage de leurs yeux et de leurs oreilles, et enfin celui des oracles mêmes.

adeo scelerum turpitudine laborantibus succensendum erit, nec virtutis amatoribus laudis quidquam honorisque tribuendum..... Vide ergo quam in exitialium dogmatum voraginem clientes suos egregia numina conjecerint, atque ut ejusmodi sententia, dum ad nequitiam, injuriarum licentiam, aliorumque malorum vim ac multitudinem infinitam exstimulat, vitæ simul universæ perniciem ultimam molitur. Nam ubi quis semel præclaris deorum permotus oculis, etc. *Præp. Evang.*, lib. vi, cap. 6

DEUXIÈME PARTIE,

DANS LAQUELLE ON RÉPOND AUX AUTORITÉS ET AUX RAISONS QUE L'AUTEUR APPORTE POUR PROUVER DIRECTEMENT QUE LES ORACLES DU PAGANISME N'ONT PAS ÉTÉ RENDUS PAR LES DÉMONS.

CHAPITRE PREMIER.—*Dessein de cette seconde partie de la Réponse. Preuves avancées par l'auteur de l'Histoire pour établir son sentiment. Quand les philosophes païens n'auraient point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les oracles, il ne s'ensuit pas qu'ils aient cru qu'il n'y avait que de la fourberie. Les péripatéticiens n'ont point rejeté les oracles. Il n'y a eu que quelques cyniques et quelques épicuriens qui ne les aient point attribués aux dieux; mais ils ne les ont pas attribués pour cela aux fourberies des prêtres des idoles. Méprise de l'auteur touchant un passage d'Eusèbe. Quelques païens ont pu mépriser les oracles, sans croire qu'ils ne fussent que des impostures des hommes.*

Souffrez, Monsieur, qu'après avoir répondu aux six premiers chapitres de votre première dissertation, j'examine en peu de mots ceux qui suivent, et que je réponde à ce que vous y dites pour prouver directement que les oracles n'étaient que des impostures et des fourberies des prêtres des idoles. Pour établir ce sentiment, vous produisez d'abord l'autorité de ceux d'entre les païens et les chrétiens qui ont porté le même jugement que vous des oracles. Ensuite vous montrez, par les circonstances particulières que l'on y peut remarquer, qu'ils n'ont jamais mérité d'être attribués à des génies. Enfin vous entrez dans le détail des fourberies par lesquelles vous prétendez que les prêtres des

idoles en imposaient à la crédulité des peuples.

Pour ce qui regarde l'autorité, vous dites que trois grandes sectes de philosophes païens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les oracles : les cyniques, les péripatéticiens et les épicuriens. Quand cela serait vrai, s'ensuit-il de là qu'ils ont été de votre opinion, et qu'ils ont cru, comme vous, que les oracles n'étaient que des fourberies et des impostures des hommes? N'ont-ils pas pu attribuer ce qui s'y voyait d'extraordinaire à quelques causes naturelles, ainsi qu'Aristote semble l'avoir fait (*Problem. sect. xxx, q. 1*), en attribuant l'enthousiasme des sibylles et de tous ceux qui passent pour inspirés, à leur tempérament mélancolique ou à la vertu des exhalaisons de certains endroits de la terre (*Lib. de Mundo*)? Eusèbe, de qui vous avez tiré ce que vous dites ici, dit-il que ces philosophes ont cru que les oracles n'étaient que des fourberies? Point du tout. Il dit seulement (*Præpar. Evang. lib. iv, cap. 2*) qu'ils les ont rejetés, comme inutiles, menteurs et pernicioeux. Ils avaient raison de les traiter de la sorte, et les chrétiens, qui étaient convaincus que les démons en étaient les auteurs, n'en parlaient pas autrement. Vous n'avez donc pas droit de produire ces philosophes comme s'ils eussent été de votre sentiment, et les péripatéticiens beaucoup moins que les deux autres : car Cicéron, dans ses livres *de la Divination*(1), compte les

(1) Philosophorum vero exquisita quædam argumenta, cur esset vera divinatio collecta sunt. Ex

péripatéticiens entre les philosophes qui ont soutenu toutes les espèces de divinations qui étaient alors en usage ; avec cette distinction, néanmoins, que quelques-uns des plus nouveaux n'admettaient pour vraies et pour légitimes que celles qui venaient des songes et de l'enthousiasme, qui sont les deux principales manières dont les oracles se rendaient. Pour ce qui est de tous les autres philosophes, le même Cicéron ne reconnaît que Xénophane et Epicure qui aient été d'un sentiment contraire. Il s'en faut bien, par conséquent, que ce que vous concluez soit vrai : que *la moitié des savants de la Grèce étaient en liberté de ne rien croire de oracles*, puisque tous ces savants se réduisent à quelques cyniques, qui, bien loin d'être savants et de véritables philosophes, faisaient profession au contraire de rejeter toutes les sciences, sans en excepter la philosophie (1), et à quelques épicuriens, qui, ne reconnaissant qu'un dieu oisif et sans providence, n'avaient par conséquent qu'il se mêlât des oracles, que les autres philosophes attribuaient aux dieux et au soin qu'ils prenaient des hommes. Mais pour tout cela il ne s'ensuit pas, encore une fois, que ces cyniques et ces épicuriens n'aient reconnu dans les oracles que de la fourberie, puisqu'ils ont pu attribuer ce qui s'y voyait d'extraordinaire à des causes naturelles, comme vous voyez qu'Aristote a fait. Et quand ils auraient été de votre sentiment, comme OEnomaüs, l'un d'entre eux (2), paraît en avoir été, leur autorité ne serait pas d'un fort grand poids, et ne vous ferait pas assurément beaucoup d'honneur.

Eusèbe, ajoutez-vous, nous dit (3) que *six cents personnes entre les païens avaient écrit contre les oracles*. Vous pouviez, en prenant ainsi les choses à la lettre, en compter dix mille, puisque Eusèbe se sert du mot grec *μυρίων*, qui en signifie tout autant, et que le traducteur latin, que vous avez seul con-

sulté, a rendu élégamment par le mot *sexcenti*. Il est surprenant que vous n'ayez pas fait attention que le mot latin *sexcenti* en cet endroit, ainsi que le mot grec *μυρίων*, accentué comme il l'est, signifie d'une manière indéterminée une infinité ou un grand nombre ; et que c'est là une figure fort ordinaire, par laquelle on prend un nombre déterminé fort grand, pour un autre qui ne l'est pas, et qui est beaucoup moindre. Vous me direz peut-être que vous prenez le mot de *six cents* dans le même sens ; mais je n'ai point encore vu d'exemples de cet usage dans nos auteurs, et s'il y en a, vous me ferez plaisir de m'en instruire.

Vous dites encore que *d'autres que les philosophes ont aussi assez souvent fait peu de cas des oracles*. Vous en rapportez un exemple ou deux : mais qu'en pouvez-vous conclure ? Que les oracles n'étaient que des fourberies ? Cette conséquence n'est pas juste. N'y a-t-il pas des incrédules et des impies parmi les chrétiens, qui se moquent des miracles ? Peut-on conclure de là que les miracles ne sont que des fourberies ? D'ailleurs ces païens, philosophes ou autres, ne pouvaient-ils pas croire, comme quelques-uns en effet l'ont cru, ainsi que vous le reconnaissez vous-même, que les oracles étaient rendus par des démons ou des génies (4) menteurs et malfaisants, et les mépriser par conséquent beaucoup ? Les chrétiens l'ont toujours cru ainsi, et les ont méprisés beaucoup par cette raison. On a donc pu mépriser les oracles, sans croire pour cela qu'ils n'étaient que des fourberies des prêtres des idoles.

CHAP. II. — *L'autorité du petit nombre de ceux qui, parmi les païens, ont méprisé les oracles, n'est rien en comparaison de ceux qui les ont admirés. En matière d'autorités, le plus grand nombre doit toujours l'emporter. Les incrédules sont ordinairement moins*

quibus, ut de antiquissimis loquar, Colophonius Xenophanes, unus qui deos esse diceret, divinationem funditus sustulit. Reliqui vero omnes, præter Epicurum balbutientem de natura deorum, divinationem probaverunt. Nam cum Socrates omnesque Socratici, Zenoque, et ii qui ab eo essent profecti manerent in antiquorum philosophorum sententia, vetere Academia et Peripateticis consentientibus ; cumque huic rei magnam auctoritatem Pythagoras jam ante tribuisset, qui etiam ipse augur vellet esse, plurimisque locis gravis auctor Democritus præsensio rerum futurarum comprobaret, Dicæarchus Peripateticus cætera divinationis genera sustulit, somniorum et furoris reliquit ; Cratippusque familiaris noster, quem ego parem summis Peripateticis judico, hisdem rebus fidem tribuit, reliqua divinationis genera sustulit. *De Divinat.* lib. II, statim sere ab initio.

(1) Diogen. Laert., *de Vit. philos.* l. VI, in Menedemo : « Placet ergo illis (Cynicis) rationalem naturalemque philosophiam tolli oportere, ab Aristone Chio non discedentibus, moralique soli intendi. » Et infra : « Repudiant et disciplinas liberales.... tollunt et geometriam et musicam et cætera id genus. » Ita Laertius, interprete Ambrosio Camald.

(2) OEnomaus apud Euseb., l. V *Præp. Evang.*, de

quo sic ipse Eusebius, cap. 21 : *Τοιαῦτα τῆς Οἰνομάου παρρησίας τὰ κατὰ τῆς τῶν γοήτων φορᾶς, κυνικῆς οὐκ ἀπηλλαγμένα πικρίας. Οὐδὲ δαίμονος, μὴ ὅτι θεοῦ, τοὺς παρ' Ἑλλήσι θαυματοζομένους χρησμούς εἶναι βούλεται, γοήτων δ' ἀνδρῶν πλάνας καὶ σοφίσματα ἐπὶ ἀπάτῃ τῶν πολλῶν ἐσκαίωρημένα.*

(3) Euseb. l. IV *Præp. Evang.*, cap. 11 : *Μυρίων δὲ ὄντων καὶ διὰ πλείονων τὴν τῶν μαντείων ἀνατροπὴν πεποιημένων. Quæ verba Latinus interpres Franciscus Vigerus ita eleganter reddidit : « Cæterum cum sexcenti vaticiniorum istorum vanitatem pluribus confutaverint, etc. »*

(4) Porphy., in *Epist. ad Anebonem Ægyptium* : *Οἱ δὲ εἶναι μὲν ἔξωθεν τίθενται τὸ ὑπήκοον γένος ἀπατηλῆς φύσεως, παντομορφὸν τε καὶ πολύτροπον, ὑποκρινόμενον καὶ θεοῦ καὶ δαίμονος καὶ ψυχᾶς τεθνηκότων, καὶ διὰ τούτων πάντα δύνασθαι τῶν δοκούντων ἀγαθῶν ἢ κακῶν εἶναι. Ἐπεὶ εἰς τάγε ὄντως ἀγαθὰ, ἅπερ εἶναι κατὰ ψυχὴν μηδὲν καθάπαξ συμβαλλέσθαι δύνασθαι, μηδὲ εἰδέναι ταῦτα, ἀλλὰ κακοσχολεύεσθαι καὶ τωθάξειν καὶ ἐμποδίζειν πολλάκις τοῖς εἰς ἀρετὴν ἀφικνουμένοις. Πλήρεις τε εἶναι τύφου καὶ χαίρειν ἀθμοῖς καὶ θυσίαις. Vide eundem apud Eusebium, l. IV *Præp. Evang.*, cap. 22 et 23, et Theodoretum serm. 10 *de Oraculis*, idem ex Plutarcho probantem.*

instruits des raisons de croire, que ceux qui croient ne le sont de celles qu'ils ont pour ne point croire. Raison de cette différence confirmée par l'expérience. Exemples de cette vérité tirés de l'auteur même.

Mais, quand bien même il s'ensuivrait que ceux qui les ont méprisés n'ont pas cru qu'ils fussent rendus par les dieux ou par les démons, quel poids peut avoir leur autorité contre celle de tous les autres ? Quelques épicuriens et quelques cyniques n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les oracles ; mais tous les autres philosophes en ont été persuadés, et l'ont soutenu fortement. Deux ou trois, qui passaient pour des impies parmi les païens, s'en sont moqués ; mais tous les autres les ont respectés, comme ce qu'il y avait de plus divin dans leur religion. Les villes et les provinces entières y accouraient en foule. Elles ne faisaient point de guerres, elles n'envoyaient point de colonies, elles n'entreprenaient point d'affaires considérables, qu'elles n'eussent auparavant consulté l'oracle. En un mot, le paganisme n'a jamais rien eu de plus fameux ni de plus respecté. Que peut donc l'autorité d'un petit nombre de particuliers, regardés par les autres comme des impies, comparée à celle de tant de peuples, de tant de villes et de provinces, de tant de princes et de philosophes ?

Vous avez senti la force de cet argument, et pour l'affaiblir vous dites que *le témoignage de ceux qui croient une chose établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais que le témoignage de ceux qui ne la croient pas, a de la force pour la détruire*. Voilà une proposition qui me paraît fort étrange, et qui peut avoir des conséquences qui le sont encore davantage. C'est une vérité établie que l'existence de Dieu, et lorsqu'il s'agit de la confirmer par l'autorité, celle du petit nombre d'athées qui ne la croient pas doit-elle l'emporter sur celle de tous les peuples et de toutes les nations de la terre qui la croient ? L'autorité de ces impies aura-t-elle plus de force pour la détruire, que celle de tous les autres hommes pour l'appuyer ? Le christianisme est établi et répandu par tout le monde : l'autorité de quelques libertins, qui n'y ont pas beaucoup de foi, doit-elle prévaloir sur celle de tous les autres fidèles, qui le croient et qui le reconnaissent pour la seule véritable religion ? Jusqu'à présent n'a-t-on pas cru, et les simples lumières du bon sens n'apprennent-elles pas, qu'en matière de suffrages et d'autorité, la plus grande et la plus saine partie doit toujours l'emporter ?

Mais, dites-vous, et c'est la preuve que vous apportez de votre paradoxe : *Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne pas croire ; mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient pas ne soient pas instruits des raisons de croire*. C'est, à mon sens, tout le

contraire. Car, à l'exception du petit peuple, qui, soit qu'il croie ou qu'il ne croie pas, ne se met pas fort en peine de s'instruire du pour ou du contre, il ne se peut guère que ceux qui croient ne soient pas instruits des raisons de ne pas croire, et ceux qui ne croient pas peuvent très-aisément n'être pas instruits des raisons de croire. La raison est qu'il y a de la peine à croire : c'est une servitude contre laquelle l'esprit humain se révolte naturellement. Ainsi ceux qui croient sont portés à examiner les raisons de ne pas croire, afin de se délivrer, s'il est possible, de cette servitude si fâcheuse ; et ceux qui ne croient pas, comptant pour beaucoup d'être délivrés de ce joug incommode, évitent naturellement tout ce qui pourrait les y engager, et sont bien plus portés à s'instruire des raisons de ne pas croire, pour se fortifier toujours de plus en plus dans leur incrédulité, que de celles qui pourraient les obliger à croire. La disposition d'esprit et de cœur où ils sont leur donne autant de goût pour les premières raisons que de mépris et d'aversion pour les secondes. Celles-là leur paraissent toujours convaincantes et décisives, et celles-ci, selon eux, ne méritent pas seulement que l'on y fasse attention.

L'expérience ne confirme que trop cette vérité. On voit tous les jours que l'autorité la plus méprisable, la plus petite apparence de probabilité, fait plus d'impression sur une infinité de gens, pour ne point croire, que les raisons les plus évidentes et l'autorité la plus grande et la plus respectable, lorsqu'il s'agit de croire. D'où vient cela ? c'est que ces premiers motifs, quelque légers et quelque faibles qu'ils soient, favorisent le penchant naturel qu'ils ont à l'incrédulité, et que les seconds lui sont entièrement contraires.

Souffrez, Monsieur, que je vous apporte ici pour exemple, et que je vous prie de me dire sincèrement, pourquoi l'autorité de M. Van-Dale, qui assurément, de quelque côté qu'on la regarde, n'est pas fort considérable, et qui, dans la matière dont il s'agit, devait au moins vous être très-suspecte, l'a emporté néanmoins dans votre esprit sur celle de tous les Pères de l'Eglise, des chrétiens de tous les siècles et des païens même les plus éclairés ; et ses conjectures frivoles et ridicules, sur toutes les preuves solides que les premiers ont apportées pour appuyer leur sentiment. Je n'en vois point d'autre raison que le penchant que nous avons, vous et moi, à l'incrédulité. Vous ne croyez pas facilement les choses où il entre du merveilleux : comme vous avez reconnu (1) que c'est là une faiblesse de l'esprit humain, vous tâchez de vous en garantir. Il n'y a que dans la physique où vous me paraissiez bien différent de vous-même. Car lorsqu'il s'agit d'établir la pluralité des mondes, et de placer des habitants dans les planètes et dans toutes les

(1) *Histoire des oracles*, première dissertation, chap. 5 : « Je pourrais aux raisons que j'ai apportées en ajouter une quatrième, aussi bonne peut-être que toutes les autres, c'est que, dans le système des

oracles rendus par les démons, il y a du merveilleux, et si l'on a un peu étudié l'esprit humain, on sait quelle force le merveilleux a sur lui. »

étoiles (1), alors il me semble que le merveilleux vous plaît extrêmement, et que vous avez même beaucoup de penchant à le croire.

Mais, pour revenir à notre sujet, je vous ai fait voir, dans la première partie de cette Réponse, que vous n'étiez pas trop bien instruit des raisons que les anciens chrétiens avaient eues pour croire les démons auteurs des oracles. J'appréhende même qu'il ne se trouve bien des gens qui, n'ayant pas pour vous autant d'estime que j'en ai, ne croient, en voyant les fautes dans lesquelles vous êtes tombé en citant Eusèbe et Porphyre, que vous en avez parlé sans les avoir lus exactement. Ne puis-je donc pas conclure de là contre vous-même, que ceux qui ne croient pas ne se mettent pas toujours fort en peine de s'instruire des raisons de croire?

CHAP. III. — *Les anciens chrétiens étaient instruits des raisons qui pouvaient les porter à ne point croire les démons auteurs des oracles. Raisonnement pitoyable attribué injustement à Eusèbe sur ce sujet. Pourquoi Origène et Eusèbe, quoique très-bien instruits de tout ce qui pouvait faire croire que les démons n'étaient pas les auteurs des oracles, n'ont pas laissé de le croire et de l'enseigner. Clément d'Alexandrie n'a pas été d'un sentiment différent des autres chrétiens sur le sujet des oracles.*

Le chapitre suivant, où vous prétendez prouver que les anciens chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop cru que les oracles fussent rendus par les démons, me fournit une nouvelle preuve de ce que je viens de dire. Eusèbe, dites-vous, au commencement du quatrième livre de sa Préparation évangélique, propose dans toute leur étendue les meilleures raisons qui soient au monde pour prouver que tous les oracles n'ont pu être que des impostures. J'avoue cependant, ajoutez-vous un peu plus bas, que, quoique Eusèbe sût si bien tout ce qui pouvait empêcher qu'on ne les crût surnaturels, il n'a pas laissé de les attribuer aux démons. Vous voyez au moins par là, Monsieur, que ceux qui croient peuvent être très-bien instruits des raisons qu'ils pourraient avoir pour ne point croire. Et ce que vous avouez d'Eusèbe, vous devez l'avouer aussi de tous les chrétiens savants qui sont venus après lui et qui ont lu son ouvrage. Ils s'y sont parfaitement instruits des raisons qu'ils avaient de ne point croire que les démons fussent auteurs des oracles. Pourquoi donc l'ont-ils cru, malgré toutes ces raisons qui vous paraissent si excellentes? Pourquoi Eusèbe surtout n'a-t-il pas attribué les oracles aux fourberies des prêtres des idoles? Voici la réponse que vous lui faites faire : *Je vois bien que tous les oracles peuvent n'avoir été que des fourberies, mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les démons. Voilà, continuez-vous, une assez pitoyable espèce de raisonnement. Il est vrai que ce raisonnement*

est pitoyable; mais de qui est-il? De vous ou d'Eusèbe? Est-il donc vrai qu'il n'a point apporté d'autres raisons de son sentiment que sa fantaisie? Et à quoi emploie-t-il trois livres entiers de son ouvrage, le quatrième, le cinquième et le sixième, si ce n'est à prouver fort au long son sentiment par un très-grand nombre de raisons et d'autorités, qu'il répète encore en abrégé dans le cinquième livre de sa *Démonstration*? Comment avez-vous pu dissimuler cela, si vous l'avez lu? Mais vous n'en avez pas eu le loisir : vous vous en êtes rapporté entièrement à ce que M. Van-Dale en a inséré dans son livre. Vous avez été convaincu, par ce grand nombre de passages, qu'il cite, dites-vous, *très-fidèlement, et dont il fait des versions d'une exactitude merveilleuse lorsqu'il les prend du grec*, quoiqu'il soit évident qu'il n'a fait que les copier pour la plupart, tels qu'il les a trouvés dans les anciens traducteurs. Tout cela ne prouve-t-il donc pas encore évidemment que ceux qui ne croient pas ne se soucient guère de s'instruire des raisons de croire.

Vous produisez aussi un passage d'Origène pour montrer que les anciens chrétiens n'ont pas cru que les oracles fussent rendus par les démons; mais ou vous ne l'avez pas lu plus exactement qu'Eusèbe, ou vous dissimulez encore que ce passage est immédiatement suivi (1) des raisons qu'il a eues pour le croire. Vous trouvez étrange que lui et Eusèbe aient su ce que l'on pouvait dire pour faire voir que les oracles n'étaient que des impostures des prêtres des idoles, sans néanmoins embrasser ce sentiment. La raison en est claire : c'est qu'après l'avoir examiné, ils ne l'ont pas trouvé conformé à la vérité; c'est qu'entre cette multitude d'oracles qui ont été avant et après la naissance de Notre-Seigneur, ils ne doutaient pas qu'il n'y en eût quelques-uns qui n'avaient été en effet que de pures fourberies, comme ceux qu'Eusèbe dit avoir été découverts de son temps (*Lib. III Præp. Evang., cap. 2, sub fin., et lib. IX Hist. eccl., cap. 11*). C'est enfin parce que, à la manière de tous les autres écrivains, ils ont voulu se prévaloir de tout ce que l'on pouvait dire contre les oracles, et rapporter tout ce qui pouvait servir à les décrier, en s'en tenant néanmoins toujours au sentiment qu'ils jugeaient le plus véritable et le plus conforme à ce que l'Écriture leur avait appris.

C'est aussi la conduite que Clément d'Alexandrie a tenue dans le passage que vous citez de lui. Il y rapporte toutes les sortes de divinations qui étaient en usage parmi les païens; et comme il y en avait qui n'étaient que des impostures, sans entrer dans aucun détail, ni expliquer si ces impostures venaient des démons ou des hommes seulement, il leur donne à toutes ce nom en général. Mais pour vous faire voir clairement qu'il n'a pas été sur les oracles d'un sentiment différent de tous les autres chrétiens savants, prenez la peine de lire son *Avertissement aux gentils*

(1) Voyez les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, du même auteur.

(2) Origènes, l. VII *contra Celsum*.

où se trouve le passage que vous citez ; vous verrez qu'après avoir prouvé fort au long que les dieux des païens n'étaient que des démons cruels et sanguinaires, il dit (1) : « Je puis vous montrer des hommes qui ont été meilleurs que vos dieux, je veux dire que vos démons, comme Cyrus et Solon, qui ont mieux valu sans contredit que votre Apollon. Ce dieu aime les présents, mais il n'aime pas les hommes. Il a trahi Crésus, qui était son ami, sans se ressouvenir des présents qu'il en avait reçus. Il s'est fait une gloire de le conduire au bûcher, en l'obligeant de passer le fleuve Halys. C'est ainsi que les démons conduisent au feu ceux qu'ils aiment. »

Vous voyez, Monsieur, que Clément d'Alexandrie parle de l'oracle fameux de l'Apollon de Delphes (2), qui fut la cause de la perte que Crésus fit de son royaume, et qui lui aurait même coûté la vie, si Cyrus n'eût été plus humain que le démon qui rendit cet oracle. Cet auteur a donc cru, comme tous les autres, que les démons avaient été les auteurs des oracles, et par conséquent vous devez reconnaître que de tous les anciens chrétiens il n'y en a pas un seul qui ait été de votre sentiment.

ΣΗΜΑΡ. IV. — *De la facilité que l'on avait à corrompre les oracles. C'est une mauvaise preuve pour montrer que les démons n'en étaient pas les auteurs. Rien n'empêchait les faux prophètes du démon de supposer de faux oracles. Quelques prophètes de l'Ancien Testament en ont quelquefois débité de semblables, sans que l'on puisse conclure de là qu'ils n'aient pas été ordinairement inspirés de Dieu. L'auteur semble supposer que les démons ont dû toujours rendre des oracles pleins de sagesse et de modération.*

Je viens à présent à votre seconde preuve, que vous tirez des circonstances qui accompagnaient les oracles. La première à laquelle vous faites attention, c'est la facilité que l'on avait à les corrompre, et qui faisait

bien voir, dites-vous, qu'on avait affaire à des hommes. Sur quoi vous rapportez le mot de Démosthène touchant la Pythie (3), qu'il accusait de favoriser les intérêts de Philippe ; la fourberie de Cléomène, pour faire dire à la même prêtresse de Delphes que Démétrius, roi de Lacédémone, n'était point fils d'Ariston (*Herodot., lib. vi*), et quelques autres exemples pareils.

Pour répondre à cela, je vous prie de supposer un moment que les oracles étaient rendus par les démons. Je vous demande si, dans cette supposition, on n'eût pas eu la même facilité à les corrompre ? Qui empêchait, je vous prie, la prêtresse de Delphes de supposer des oracles en faveur du roi de Macédoine ? Ne pouvait-elle pas contrefaire l'inspirée, comme elle l'entreprit d'abord à l'égard d'Appius, qui la consulta sur le succès de la guerre de Pharsale (4) ? Ne pouvait-elle pas dire que le dieu ou le démon qui la possédait lorsqu'elle était assise sur le trépied, lui avait fait dire telle ou telle chose, quoiqu'il n'en fût rien ? Les prophètes de l'ancienne loi, tout inspirés de Dieu qu'ils étaient, ne se laissaient-ils pas corrompre quelquefois de la même manière ? Et par la complaisance qu'ils avaient pour les princes ou pour le peuple, ne leur rendaient-ils pas des réponses et des oracles comme venant de Dieu même, quoiqu'ils n'en vinssent pas ? Ne disaient-ils pas : *Voici ce que le Seigneur dit, quoique le Seigneur ne les eût point envoyés*, comme il s'en plaint lui-même par la bouche de ses autres prophètes (5), plus religieux et plus fidèles que ceux-là. Est-ce à dire pour cela que tous les autres oracles que ces prophètes trop complaisants rendaient, n'étaient que des fourberies et des prédictions supposées ?

Le prophète de Béthel (6) dont il est parlé dans le troisième livre des Rois ne rendit-il pas presque en même temps deux réponses comme venant de Dieu, l'une fausse et qu'il avait supposée pour tromper un autre pro-

(1) Clemens Alexandr., *Admonit. ad Gentes* : φέρε δὴ οὖν καὶ τοῦτο προσθῶμεν, ὡς ἀπάνθρωποι καὶ μισάνθρωποι δαίμονες εἶναι ὑμῶν οἱ θεοί, καὶ οὐχὶ μόνον ἐπιχαιρόντες τῇ φρενοβλαδίᾳ τῶν ἀνθρώπων. πρὸς δὲ καὶ ἀνθρωποκτονίας ἀπολαύοντες... αὐτίκα γοῦν ἔχω σοι βελτίονα τῶν ὑμεδαπῶν τοῦτων θεῶν, τῶν δαιμόνων, ἐπιδείξαι τὸν ἀνθρώπον τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ μαντικοῦ, τὸν κύρον καὶ τὸν Σόλωνα. Φιλόδορος ὑμῶν ὁ φοῖβος, ἀλλ' οὐ φιλόανθρωπος. Προῦδωκε τὸν Κροῖσον τὸν φίλον, καὶ τοῦ μισθοῦ ἐκλαθόμενος, οὕτω φιλόδοξος ἦν. Ἀνήγαγε τὸν Κροῖσον διὰ τοῦ Ἄλφους ἐπὶ τὴν πυρὰν. Οὕτω φιλοῦντες οἱ δαίμονες ὁδηγοῦσιν εἰς τὸ πῦρ. Vide eundem l. i Strom.

(2) Κροῖσος Ἄλυν διαβάς μεγάλην ἀρχὴν διαλύσει.

Vide Herodotum l. i Hist. Istud vero oraculum sic Latine reddit Cicero, l. ii de Divin. :

Crœsus Halyn penetrans magnam pervertet opum vim.

(3) Cicero, l. ii de Divin. « Demosthenes quidem qui abhinc annos prope trecentos fuit, jam tum φιλιππίαν Pythiam dicebat, id est quasi cum Philippo facere. Hoc autem eo spectabat, ut eam a Philippo corruptam diceret. »

(4) Lucanus, l. v Pharsal. :

Illa pavens adyti penetrale remoti
Fatidicum, prima templorum in parte resistit,
Atque deum simulans sub pectore ficta quieto
Verba refert, nullo confusæ murmure vocis
Instinctam sacro mentem testata furore,
Haud æque læsura ducem, cui falsa canebat
Quam tripodas Phœbique fidem.

(5) Jerem. xiv, 13 : Domine Deus, prophete dicunt eis : Non videbitis gladium, et fames non erit in vobis, sed pacem veram dabit vobis in loco isto. Et dixit Dominus ad me : Falso prophetæ vaticinantur in nomine meo ; non misi eos, et non præcepi eis, neque locutus sum ad eos. Visionem mendacem et divinationem et fraudulentiam et seductionem cordis sui prophetant vobis.

Idem, xxiii, 16 : Hæc dicit Dominus exercituum : Nolite audire verba prophetarum qui prophetant vobis et decipiunt vos ; visionem cordis sui loquuntur, non de ore Domini. Dicunt his qui blasphemant me : Locutus est Dominus. Ibid., 21 : Non mittebam prophetas, et ipsi curvabant ; non loquebar ad eos, et ipsi prophetabant. Ibid., 31 : Ecce ego ad prophetas, ait Dominus qui assumunt linguas suas et aiunt : Dicit Dominus, etc.

(6) III Reg. xiii, 18. Qui ait illi : Et ego propheta

phète qui était venu prédire la destruction de l'autel de Jérusalem; l'autre vraie et que Dieu lui avait en effet inspirée, par laquelle il prédit au même prophète qu'en punition de sa désobéissance, il serait privé de la sépulture de ses pères? Puis donc que l'on a pu corrompre les prophètes de Dieu même, puisqu'ils ont pu supposer des prophéties, est-il étrange que l'on ait pu corrompre les faux prophètes du démon? Est-il surprenant qu'ils aient supposé des oracles? Et si les prophéties fausses que les véritables prophètes débitaient quelquefois de leur chet n'empêchaient pas qu'ils ne fussent d'ailleurs de vrais prophètes, que Dieu inspirait souvent, pourquoi les faux oracles supposés par les prêtres des idoles vous feraient-ils conclure qu'ils n'étaient pas souvent possédés par le démon, et qu'il n'y avait que de la fourberie toute pure dans toutes leurs réponses?

Cela suppose, comme vous voyez, que les oracles ont pu être corrompus ou contrefaits, ce que je ne doute pas qu'il ne soit arrivé souvent. Néanmoins j'ose vous dire que ce que vous rapportez dans ce chapitre ne le prouve pas trop bien. Il semble en effet que vous y supposiez que les démons, étant les auteurs des oracles, ont toujours dû rendre des réponses remplies de sagesse et de modération, et ne point favoriser les passions des princes, comme ils ont fait. *Si les démons rendaient les oracles*, dites-vous, *les démons ne manqueraient pas de complaisance pour les princes qui étaient une fois devenus redoutables, et on peut remarquer que l'enfer avait de grands égards pour Alexandre et pour Auguste.* L'enfer a eu tort, sans doute, de flatter l'ambition d'Alexandre en le faisant passer pour fils de Jupiter, et de l'exciter par là à porter le fer et le feu aux quatre coins du monde pour s'en rendre maître. Qui ne voit l'intérêt que les démons avaient d'en agir autrement, et de rendre ce jeune conquérant plus sage et plus modéré?

On consulta l'oracle sur le mariage d'Auguste, qui enleva Livie, tout enceinte qu'elle était, à son mari. L'oracle répondit (1) que jamais un mariage ne réussissait mieux que quand on épousait une personne déjà grosse. Sur quoi vous vous écriez avec raison : *Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime.* En effet, à quoi pensaient les démons de débiter une pareille maxime? Elle ne leur convient point du tout. Il faut qu'on la leur ait supposée malicieusement, tout exprès pour les décrier! Comment n'ont-ils pas vu qu'en autorisant la passion d'Au-

guste, ils excitaient une infinité de gens à l'imiter et à violer comme lui les droits les plus sacrés? De là quelle honte pour eux! Quelle perte et quelle désolation pour tout l'enfer!

CHAP. V. — *Autre mauvaise raison pour prouver que les oracles n'étaient que des fourberies : les nouveaux établissements qui s'en sont faits. Il n'est point sûr qu'Ephestion, Antinoüs et Auguste aient rendu des oracles dans les temples qui leur ont été consacrés après leur mort. Quand ils en auraient rendu, rien n'empêche de les attribuer aux démons, comme tous les autres plus anciens. Origine des oracles, et raisons qui ont porté les démons à s'en emparer et à y étaler leurs prestiges.*

La seconde circonstance qui vous fait dire que les oracles n'étaient que des fourberies, ce sont les nouveaux établissements qui s'en sont faits, comme de ceux d'Ephestion, d'Antinoüs et d'Auguste. Il est manifeste, selon vous, que ces nouveaux oracles n'ont pu être que des impostures des hommes; d'où vous concluez qu'on ne peut pas se dispenser de porter le même jugement des plus anciens. Je doute, Monsieur, que la comparaison que vous faites de ces nouveaux oracles avec les anciens soit tout à fait juste, et quand elle le serait, il me semble qu'elle ne prouverait pas grand'chose. Premièrement, il n'est pas trop sûr qu'Ephestion, Antinoüs et Auguste aient rendu des oracles dans les temples qui leur ont été consacrés après leur mort; et les auteurs que vous citez pour le prouver nous laissent au moins en liberté d'en douter.

En effet, Lucien (2) dit seulement que les flatteurs d'Alexandre, voyant jusqu'où allait sa passion pour Ephestion, n'oubliaient rien de tout ce qui était capable de l'entretenir et de l'augmenter, en rapportant je ne sais combien d'apparitions de ce nouveau dieu; en lui attribuant des guérisons et en vantant ses oracles. Qui ne voit que Lucien ne donne tout cela que pour des mensonges, que ces courtisans débitaient hardiment pour mieux faire leur cour à leur maître? Il se moque de la lâche complaisance de ces indignes flatteurs, et de la sotte présomption d'Alexandre, qui se crut non-seulement un dieu lui-même, mais encore assez puissant pour en faire d'autres.

Spartien pareillement ne dit pas qu'Antinoüs ait rendu des oracles, mais seulement que les Grecs, pour plaire à Adrien qui le vouloit ainsi, le mirent au nombre de

sum similis tui. Et angelus locutus est mihi in sermone Domini dicens : Reduc eum tecum in domum tuam, ut comedat panem et bibat aquam. Fefellit eum et reduxit eum..... Cumque sederent ad mensam, factus est sermo Domini ad prophetam qui reduxerat eum, et exclamavit ad virum Dei qui venit de Juda, dicens : Hæc dicit Dominus : Quia non obediens fuisti ori Domini, et non custodisti mandatum quod præcepit tibi Dominus Deus tuus..... non inferetur cadaver tuum in sepulcrum patrum tuorum

(1) Prudentius, l. 1. *contra Symm.*:

Mox editur inter
Fescennina, novo proles aliena marito.
Idque deum sortes et Apollinis antra dederunt
Consilium, numquam melius nam credere tædas
Responsum est, quam cum prægnans nova nupta juga
[tur.]

(2) Lucianus, l. *Quod non facile credendum sit calumniæ.*

leurs dieux, et assurèrent même qu'il rendait des oracles (1). Ce sont encore ici des mensonges que la flatterie débite. Spartien en était si persuadé, qu'il n'a point fait de difficulté d'ajouter que les réponses en vers que l'on faisait courir sous le nom de cette nouvelle divinité, passaient pour être de la composition d'Adrien même, bien loin que l'on crût qu'elles eussent été rendues par Antinoüs ou par ses prêtres.

Au reste, vous dites que cet empereur fit bâtir à ce nouveau dieu une ville appelée *Andrinopolis*. Je ne doute pas que vous n'ayez écrit *Antinopolis*. C'est une faute d'impression qui mérite d'être corrigée, parce qu'elle pourrait causer une erreur grossière, et faire prendre mal à propos une ville de Thrace, que nous appelons *Andrinople*, pour *Antinople*, ville d'Egypte. Il est vrai qu'Etienne de Byzance dit qu'elle s'appelait aussi *Adrianopolis*, du nom de celui qui l'avait bâtie (2); mais je ne crois pas que cela suffise pour lui donner le nom d'*Andrinopolis*.

L'oracle d'Auguste n'est pas plus certain que ceux d'Ephestion et d'Antinoüs. Ce qui vous a donné lieu de l'établir, c'est un petit mot du poète Prudence, qui dit, pour se moquer des dieux du paganisme, qui avaient tous été faits par des hommes, que les Romains, en suivant cet exemple, avaient aussi fait dieu l'empereur Auguste, en lui élevant un temple, lui consacrant des prêtres, lui offrant des sacrifices, se prosternant devant son autel et lui demandant des réponses (3). Il me semble que ces réponses pourraient bien être celles que les aruspices rendaient touchant le succès des sacrifices, après avoir examiné les entrailles des victimes, et non pas des oracles tels que les faux prophètes des idoles en rendaient par la voie de la fureur et de l'enthousiasme. Quoi qu'il en soit c'est un poète qui parle, et qui, par plusieurs périphrases qui signifient toutes à peu près la même chose, veut seulement donner à entendre qu'Auguste fut reconnu pour une divinité.

Mais je veux que toutes ces nouvelles divinités aient rendu en effet des oracles, et qu'on les ait consultées sur l'avenir. Quel avantage en pouvez-vous tirer pour votre sentiment? Comment pouvez-vous conclure de là que les anciens oracles n'ont été que des fourberies des prêtres des idoles? Ne deviez-vous pas avoir prouvé auparavant que ces oracles nouveaux n'étaient que des impostures de ces mêmes prêtres? Or c'est ce que vous n'avez pas fait, et ce que je ne crois pas que vous puissiez faire facilement, parce que je ne vois pas ce qui aurait pu empêcher les démons de s'emparer des temples de

ces nouvelles divinités, et d'y étaler leurs impostures et leurs prestiges, comme dans tous les autres où ils rendaient des oracles depuis tant de siècles. Ont-ils coutume de s'endormir sur leurs intérêts, et de négliger les occasions qui se présentent de séduire les hommes et d'étendre leur empire? D'ailleurs, les prêtres de ces nouvelles idoles étaient-ils plus gens de bien, moins superstitieux et moins adonnés à la magie que les autres? étaient-ils moins instruits de tous les secrets de la théurgie, et de la manière d'évoquer les dieux et les démons pour les obliger de rendre des réponses?

Sans doute, dites-vous, ces nouveaux oracles faisaient faire des réflexions à ceux qui étaient le moins du monde capables d'en faire. N'y avait-il pas assez sujet de croire qu'ils étaient de la même nature que les anciens? Pourquoi donc aucun auteur de l'antiquité n'a-t-il pas fait ces réflexions si aisées à faire? Pourquoi aucun ne s'est-il avisé de juger des anciens oracles par ces nouveaux, et de produire ceux-ci, pour montrer que ceux-là n'étaient que des fourberies? Les chrétiens, surtout, ne devaient-ils pas le faire? Néanmoins Origène, qui parle assez au long d'Antinoüs et des honneurs divins qu'on lui rendait en Egypte, dit qu'entre les prodiges qu'on lui attribuait, il y en avait qui étaient l'effet de l'imposture du démon qui présidait à son temple (*Lib. iii contra Celsum*). Par où vous voyez que, bien loin de conclure de l'oracle d'Antinoüs que les plus anciens n'étaient que des fourberies des hommes, il reconnaît même dans celui-ci l'opération du malin esprit.

Pour juger, ajoutez-vous, de l'origine des oracles d'*Amphiaraius*, de *Trophonius* et d'*Apollon* même, ne suffisait-il pas de voir ceux d'Antinoüs, d'Ephestion et d'Auguste? Les oracles anciens dont vous parlez ont pu avoir la même origine que ces nouveaux, c'est-à-dire la flatterie, la superstition, l'idolâtrie; mais cela n'empêche pas que les démons, pour augmenter cette même idolâtrie, ne se soient mêlés dans les uns et dans les autres. Je sais que cela vous paraît incroyable; mais cela vient de ce que vous vous êtes formé des idées sur ce sujet qui ne sont pas justes. Il serait, dites-vous, fort étrange et fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un démon en possession d'une statue. Il semble que vous ignoriez les raisons qui portaient les démons à s'emparer des temples à oracles et de ceux qui les rendaient. N'en cherchez point d'autres que leur propre malice, le désir qu'ils ont de perdre les hommes et de les éloigner de la connaissance et du culte du vrai Dieu, l'envie de se faire honorer eux-

(1) Spartianus, in *Vita Adriani*: « Et Græci quidem, volente Adriano, eum consecraverunt, oracula per eum dari asserentes, quæ Adrianus ipse composuisse jactatur. »

(2) Stephanus Byzantinus, vº *Ἀντινόεια*. Ἀντινόεια πόλις Αἰγύπτου, ἀπὸ Ἀντινόου παιδὸς... ἐκλήθη ἡ πόλις καὶ Ἀδριανούπολις.

(3) Prudentius, l. 1 *contra Symmachum* :

Hunc morem veterum docili jam ætate secuta
Posteritas, mense atque adytis et flamine et aris
Augustum coluit, vitulo placavit et agno,
Strata ad pulvinar jacuit, responsa poposcit.
Testantur tituli, produnt consulta senatus
Cæsareum Jovis ad speciem statuentia templum

mêmes comme des dieux et de s'égaliser au Tout-Puissant. Vous pouviez apprendre ces raisons des Pères de l'Eglise (1) qui les ont tirées de l'Ecriture, et par là vous eussiez reconnu que les démons ont pu et voulu très-fort se mêler de l'oracle d'Ephestion, ainsi que de tous les autres.

CHAP. VI. — *L'auteur de l'Histoire se fait fort de persuader les erreurs les plus grossières à des nations entières. Réfutation de cette idée. Il y a eu des oracles qui se sont établis de nouveau dans les siècles les plus éclairés, et les anciens y ont conservé toute leur autorité. Il n'est pas possible qu'ils aient pu subsister durant tant de siècles, s'il n'y avait eu que de la fourberie toute pure des prêtres des idoles. D'autant plus que ces oracles commandaient souvent les cruautés les plus atroces et les plus capables de révolter tous les hommes.*

J'ajoute un mot touchant la manière dont vous dites encore que les premiers oracles se sont établis. Donnez-moi, dites-vous, une demi-douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour; je ne désespérerai pas que des nations entières n'embrassent cette opinion. Je ne sais pas trop, Monsieur, ce que vous prétendez par là, ni si c'est aux oracles seuls que vous en voulez. Ce qui est vrai, c'est que je connais une personne très-habile et très-éclairée, qui, ayant vu cet endroit de votre livre, y a trouvé je ne sais quel venin caché qui lui a déplu infiniment. Mais sans m'arrêter à vouloir pénétrer vos intentions, je vous prie de me dire si vous avez vu dans l'histoire quelque exemple d'une erreur semblable, et qui se soit établie de la manière que vous dites. Assurément vous comptez beaucoup sur la stupidité des hommes. Il me semble néanmoins qu'ils ne se rendent pas si facilement à tout ce que l'on veut leur persuader, particulièrement si ce sont des choses contraires à leurs sens et à leur expérience. Pour peu qu'ils aient d'esprit et d'intelligence, ils demandent des preuves et des raisons. Ce n'est pas tout, ils veulent

encore, dans ces occasions, des prodiges et des miracles, ou vrais, ou au moins qui leur paraissent tels. Ce serait en vérité une chose fort curieuse de voir comment vous vous y prendriez pour persuader à cinq ou six personnes que ce n'est pas le soleil qui fait le jour. Et quand vous en seriez venu à bout, ce serait encore une chose plus curieuse à voir, comment ces cinq ou six personnes s'y prendraient pour persuader la même erreur à des nations entières. Il faudrait, pour cet effet, qu'elles fussent en même temps infiniment stupides et infiniment habiles : infiniment stupides, pour donner dans une erreur si grossière et si palpable; infiniment habiles, pour la persuader à des nations entières.

Vous dites que, quand les oracles se sont établis, l'ignorance était beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. Premièrement, tous les oracles ne se sont pas établis en même temps : on peut vous en montrer qui ont été établis dans les siècles les plus éclairés, et pour cela je n'ai besoin que de votre témoignage. Vous reconnaissez que les oracles d'Ephestion, d'Antinoüs et d'Auguste ont été de véritables oracles semblables aux anciens, à cela près qu'ils n'étaient pas si fameux. Et quand est-ce que ces oracles se sont établis, si ce n'est dans les siècles les plus cultivés par les sciences et la philosophie? Mais quand bien même tous les oracles se seraient établis dans des siècles d'ignorance, n'ont-ils pas subsisté durant les siècles les plus éclairés? Comment s'est-il pu faire que tant de gens habiles, tant de grands philosophes, tant de royaumes, de villes et de républiques si florissantes, n'aient jamais reconnu qu'ils étaient les dupes de quelques fourbes qui en savaient beaucoup moins qu'eux en toute manière? Comment ces fourbes et ces imposteurs ont-ils pu, sans discontinuation, se succéder perpétuellement les uns aux autres, et si bien cacher leur jeu pendant plus de deux mille ans (2), que personne ne s'en soit jamais aperçu? Étaient-ils d'une espèce différente des autres hommes qui vivaient de leur temps? Nais-

(1) Cyprian., l. de *Idolorum vanitate* : « Spiritus insinceri et vagi, qui postea quam terrenis vitiis immersi sunt.... non desinunt perditum perdere et depravatum errorem pravitatis infundere..... Nec aliud illis studium est quam a Deo homines advocare, et ad superstitionem sui ab intellectu veræ religionis avertere. » Tertull., in *Apolog.* : « Operatio eorum est hominis subversio..... Et quæ illis accuratiores pascua est, quam ut hominem a recogitatu veræ Divinitatis avertant præstigiis falsæ divinationis?.... Æmulantur Divinitatem, dum furantur divinationem. » Lactant., l. II, cap. 17 : « Illi autem (angeli) qui desciverunt a Dei ministerio, quia sunt veritatis inimici et prævaricatores, Dei nomen sibi et cultum deorum vindicare conantur. Non quod ullum honorem desiderent (quis enim honor perditus est?), nec ut Deo noceant, cui noceri non potest, sed ut hominibus quos nituntur a cultu et notitia veræ majestatis avertere, ne immortalitatem adipisci possint, quam ipsi sua nequitia perdidit. Offundunt itaque tenebras, et veritatem caligine obducunt, ne Dominum, ne Patrem

suum norint, et ut illiciant facile in templis se occultant et sacrificiis omnibus præsto adsunt, eduntque sæpe prodigia quibus obstupefacti homines fidem commodant simulacris Divinitatis et Numinis. »

(2) Il est difficile de déterminer précisément le temps de la naissance des oracles. Il est fort probable qu'ils ont commencé presque aussitôt que l'idolâtrie. C'est le sentiment des Pères de l'Eglise et des théologiens, qui attribuent le progrès de l'idolâtrie à ces sortes de prestiges du démon. Ce qui est certain, c'est que les oracles étaient déjà en usage dès le temps de la guerre de Troie, comme on le voit dans Homère. Ovide fait consulter l'oracle de Thémis par Deucalion et Pyrrha, après le déluge qui arriva de leur temps. L'Ecriture sainte, dès le temps de Moïse, les défend aux Israélites, entre les autres sortes de divinations qui étaient en usage parmi les païens; elle les défend, dis-je, tantôt sous le nom de pythons, tantôt sous d'autres termes qui signifient la même chose que ce que l'on entend par les oracles

saient-ils tous infiniment habiles et rusés, tandis que tous les autres naissaient stupides et hébétés au dernier point ? Par quel artifice avaient-ils pu faire en sorte qu'il n'y eût de l'esprit que parmi eux, et que tous les autres hommes en fussent absolument dépourvus ?

Encore, si ces imposteurs n'eussent commandé par leurs oracles que des choses agréables et conformes aux inclinations de ceux qui les consultaient, on pourrait dire qu'il ne fallait pas avoir une habileté infinie pour tromper des gens qui étaient bien aises de l'être, et qui tiraient même quelque avantage de leur erreur. Mais, bien loin de là, ces fourbes les obligeaient toujours à une infinité de dépenses superflues dont ils profitaient seuls, et souvent ils leur demandaient jusqu'à leurs propres enfants pour les immoler impitoyablement aux idoles, et ils étaient obéis exactement. On voyait les pères livrer leurs fils, et les villes se dépeupler tous les ans de leur plus florissante jeunesse pour obéir à ces imposteurs. Les rois et les princes étaient les premiers à s'y soumettre (1). Car ces scélérats ne se contentaient pas toujours d'un sang ordinaire, ils en voulaient souvent du plus illustre et du plus noble. On leur fournissait, à leur choix, des victimes de toute sorte d'état, de sexe, d'âge et de condition, pour les égorger publiquement. Personne n'osait s'y opposer : tout le monde au contraire se faisait un mérite de contribuer à ces sanglantes exécutions, comme à un acte de religion qu'ils croyaient être très-agréable à leurs dieux. Des hommes peuvent-ils être stupides et aveugles jusqu'à ce point-là, s'ils n'ont été aveuglés par les démons ? C'est même tout ce que l'on peut croire, que ces malins esprits aient pu, par leurs impostures, obtenir de semblables sacrifices. Nous ne croirions pas que de pareilles barbaries aient jamais pu se commettre (2), même en supposant qu'ils en ont été les auteurs, si toutes les histoires ne nous assuraient qu'elles ont été en usage presque dans tous les pays du monde avant la naissance de Jésus-Christ. Et nous croirons que de simples fourbes les auront commises de sang-froid, et auront pu, par des tours de souplesse, aveugler et fasciner toute la terre d'une manière si prodigieuse !

CHAP. VII. — *On examine les fourberies par le moyen desquelles l'auteur suppose que les prêtres des idoles séduisaient les peuples. Quelles ont été ces fourberies selon lui. Com-*

(1) Personne n'ignore les histoires d'Iphigénie, de Polyxène, de Ménécée, de Codrus, qui ont été sacrifiés en différentes manières par le commandement des oracles. On peut ajouter à ces exemples ceux d'Erechthée, roi d'Athènes, de Marius et de Métellus, Romains qui ont livré leurs filles pour être immolées, et plusieurs autres semblables rapportés dans l'histoire.

(2) Tam barbaros tam immanes fuisse homines ut parricidium suum, id est tetrum atque execrabile

ment il explique la manière la plus ordinaire dont les oracles se rendaient. Réfutation de cette explication. Elle n'est fondée que sur une erreur, qui est que les prêtres se cachaient dans les statues pour rendre des oracles par leur bouche. Les oracles ne se rendaient pas par les statues, mais par les prêtres des idoles, qui paraissaient transportés d'une fureur que l'on croyait divine.

Mais enfin voyons donc quels ressorts ils ont fait jouer pour en imposer si cruellement à tout le genre humain. Entrons dans le détail de ces fourberies si bien concertées, que vous leur avez fournies, pour représenter leurs comédies ridicules et leurs sanglantes tragédies. Il faut sans doute qu'elles aient été d'un raffinement et d'une subtilité infinies, pour avoir trompé durant plus de deux mille ans, tous les peuples et toutes les nations de la terre les plus éclairées. Les voici telles que vous les avez imaginées après M. Van-Dale.

Il y avait des oracles qui se rendaient par la voie de l'enthousiasme et de la fureur dont les prêtres et les prêtresses des idoles semblaient être remplis, dans le temps qu'ils les débitaient, après quelques préparations et quelques cérémonies que l'on croyait nécessaires à cet effet. Et cette manière de rendre des oracles était la plus commune et la plus ordinaire. Il y en avait d'autres qui se rendaient en songe, à ceux qui allaient dormir dans les temples de certaines divinités, pour y apprendre des remèdes à leurs maladies, ou des réponses à leurs doutes. Enfin on consultait souvent ces mêmes oracles sur des billets cachetés, que l'on rapportait dans le même état, avec la réponse rendue en l'une ou en l'autre de ces deux manières. Vous y ajoutez les sorts, qui étaient de plus d'une espèce, et dont quelques-uns étaient semblables aux dés, et ces sortes de prodiges dans lesquels on voyait les idoles se remuer d'elles-mêmes, s'avancer et s'élever dans l'air.

Les premiers, selon vous, ne venaient que des prêtres qui se cachaient dans les statues et qui, parlant par leur bouche, contrefaisaient la voix et le langage des dieux ; les seconds étaient l'effet de quelques drogues propres à causer des songes ; les troisièmes, c'est que les prêtres avaient trouvé le secret de décacheter les billets et de les recacheter ensuite, sans que l'on pût s'apercevoir qu'ils eussent été ouverts. Vous expliquez les sorts en disant que les prêtres savaient sans doute manier les dés. Pour ce qui re-

humano generi facinus sacrificium vocarent. Cum teneras atque innocentes animas, quæ maxime est ætas parentibus dulcior, sine ullo respectu pietatis exstinguere, immānitatemque omnium bestiarum, quæ tamen fetus suos amat, feritate superarent. O dementiam insanabilem ! Quid illis isti dii amplius facere possent, si essent iratissimi, quam faciunt propitii ? cum suos cultores parricidiis inquinant, orbitatibus mactant, humanis sensibus spoliāt. *Lactant., lib. 1, cap. 21.*

garde les mouvements extraordinaires des statues, *vous ne voulez point*, dites-vous, *vous amuser à expliquer comment on pouvait faire jouer de pareilles marionnettes*. Je ne m'amuserai point non plus à réfuter en particulier ces deux dernières explications, si recherchées et si subtiles, que vous donnez aux sorts et aux mouvements des statues. Outre qu'elles ne le méritent pas, c'est que je sortirais de mon sujet, qui ne regarde que les oracles proprement dits. D'ailleurs ce que je dirai des autres suffira pour faire voir le ridicule de ces deux explications, sans entrer dans un plus grand détail.

Je reviens donc aux premiers oracles qui étaient les plus fameux et les plus communs. Pour prouver l'explication ingénieuse que vous en donnez, vous remarquez que les temples où ils se rendaient étaient tous situés dans des pays montagneux, et par conséquent remplis d'antrons et de cavernes; que quand les temples étaient situés en plat pays, au lieu de cavernes naturelles, on en faisait d'artificielles; que c'étaient là les sanctuaires où l'on disait que la divinité du temple résidait, et où d'autres que les prêtres n'entraient jamais; que dans ces sanctuaires étaient cachées toutes les machines des prêtres, et qu'ils y entraient par des conduits souterrains; que l'on ne pouvait consulter l'oracle que certains jours, parce qu'il fallait du temps pour préparer les machines et les mettre en état de jouer; que l'on avait établi certains mystères qui engageaient à un silence éternel; que par là les prêtres avaient pourvu à leur sûreté, en cas que l'on vînt à découvrir leur fourberie. *Enfin, pour comprendre, dites-vous, en une seule réflexion toutes celles que l'on peut faire là-dessus, je voudrais bien que l'on me dit pourquoi les démons ne pouvaient prédire l'avenir que dans des cavernes et des lieux obscurs, et pourquoi ils ne s'avisent jamais d'aller animer une statue qui fût dans un carrefour exposée de toute part aux yeux de tout le monde.*

Je pourrais donner plusieurs réponses particulières à tout ce que vous dites ici sans preuve, mais je me contente d'une seule réponse générale, qui renversera toutes ces machines que vous donnez aux prêtres des idoles, et qui rendra inutiles toutes ces cavernes et ces conduits souterrains où vous les faites aller pour rendre leurs oracles: c'est que tout cela ne tend qu'à montrer que ces imposteurs se cachaient en effet dans ces

cavernes, et qu'ils se glissaient par ces conduits souterrains, pour aller, à l'insu de tout le monde, se placer dans les statues, et débiter par leur bouche les réponses qu'ils jugeaient à propos de donner aux questions qu'on leur faisait. C'est pour cela que vous leur donnez encore de ces trompettes qui grossissent la voix et qui multiplient le son, afin de mieux contrefaire la voix des dieux et donner de la terreur à ceux qui s'imaginaient l'entendre. C'est pour la même raison que vous regardez l'histoire des prêtres de Bel, qui est rapportée dans l'Ecriture, comme un préjugé décisif en votre faveur, et les chemins souterrains par lesquels ces fourbes allaient manger durant la nuit les viandes offertes à leur dieu, comme une preuve démonstrative de ceux que les autres prêtres des idoles avaient pratiqués pour aller rendre des oracles dans les statues. C'est pour cette même raison, enfin, que vous demandez pourquoi le démon ne s'avisait jamais d'aller animer une statue qui fût exposée aux yeux de tout le monde dans un carrefour. Par où vous voulez faire entendre qu'il est évident que ce n'étaient pas les démons, mais les prêtres qui animaient les statues et qui rendaient des oracles par leur bouche: fourberie qu'ils pouvaient bien mettre en œuvre, selon vous, dans des lieux obscurs et par des conduits souterrains qui couvraient leur marche, mais non pas dans un carrefour, où ils n'auraient pu se dérober ainsi aux yeux des hommes.

Or tout cela, Monsieur, tombe de soi-même, quand on n'est pas dans l'erreur où vous êtes, et sur laquelle, comme j'ai déjà pris la liberté de vous le faire remarquer, vous avez bâti votre système, qui est de croire que les oracles se rendaient par les statues, que c'étaient les statues qui étaient animées, et qui parlaient, ou qui du moins paraissaient parler et être animées par une divinité. Je vous ai déjà fait voir que tout cela n'était qu'une imagination fausse et chimérique, et que les oracles ne se rendaient pas ainsi; mais que c'étaient les prêtres ou les prêtresses des idoles qui les rendaient eux-mêmes immédiatement sans le secours des statues, en paraissant transportés de cette fureur qu'ils appelaient divine, et qu'ils croyaient venir d'Apollon ou de la divinité qui les inspirait. Souvenez-vous, s'il vous plaît, de la manière dont Virgile fait rendre des oracles à la Sibylle de Cumes (1), et Lucain à la prêtresse de Delphes (2), et de tout

(1) Virgil., l. vi *Æneidos* :

Ventum erat ad limen, cum virgo : Poscere fata
Tempus, ait, Deus, ecce Deus! Cui talia fanti
Ante fores subito non vultus, non color unus,
Non comptæ mansere comæ, sed pectus anhelum
Et rabie fera corda tument, majorque videri,
Nec mortale sonans, afflata est numine quando
Jam propiore Dei.

Et paulo post :

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum. Tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, etc.

(2) Lucanus, l. v *Pharsaliæ* :

Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas, vastisque adducta cavernis
Hæsit et insueto concepit pectore numen.
...Bacchatur demens aliena per antrum
Colla ferens, vittasque dei, Phœbeaque sorta
Erectis discussa comis, per inania templi
Ancipiti cervice rotat, spargitque vaganti
Obstantes tripodas magnoque exæstuat igne...
Spumea tum primum rabies vesana per ora
Edluit et gemitus et anhelus clara meatu
Murmura; tunc mœstus vastis ululatus in antris,
Extremæque sonant domita jam virgine voces.

ce que les auteurs tant chrétiens que païens ont dit en parlant sur le sujet dont il s'agit. Vous verrez qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait fait mention de cet enthousiasme, et qui n'ait dit ou supposé que c'étaient les prêtres et les prêtresses elles-mêmes, et non pas les statues, qui parlaient et qui rendaient immédiatement les oracles. Vous l'avouez pour ce qui regarde l'oracle de Delphes, mais vous ajoutez que dans la plupart des autres la fureur n'était point nécessaire. Vous avez bien vu que cette fureur, qui suppose des hommes inspirés, ne convenait pas à votre système des statues parlantes. Mais il ne me sera pas difficile de vous montrer qu'elle était essentielle aux oracles proprement dits dont nous parlons, et qui étaient les plus communs et les plus fameux.

CHAP. VIII. — *Tous les anciens païens ont reconnu la fureur pour le principe ou au moins pour une circonstance nécessaire des oracles proprement dits. Témoignages de Platon, de Cicéron, d'Aristote, de Porphyre et de Jamblique sur ce sujet. Entreprise de l'imposteur Alexandre, sans suite comme sans exemple. Conclusions contre M. de Fontenelle, au sujet de l'erreur sur laquelle il a établi une partie de son système des fourberies des oracles.*

En effet, Platon reconnaît (*In Phædro*) la fureur pour la cause et le principe de la divination en général, et il montre en particulier que c'est par son moyen que les prêtresses de Delphes et de Dodone, les sibylles et tous ceux qui ont passé pour avoir le don de prédire l'avenir, ont rendu des oracles, d'où il prétend que les hommes ont tiré de grands avantages. Il ajoute que les anciens se servaient du même mot pour signifier cette fureur et la divination qui se fait par les oracles, parce que celle-ci était l'effet de l'autre. Il reconnaît deux sortes de fureur, l'une naturelle et qui est causée par une espèce de maladie, et l'autre surnaturelle et qui vient de l'inspiration divine qui transporte l'âme. Et entre les quatre espèces de fureur surnaturelle qu'il reconnaît, il met celle qui appartient aux oracles, et il prétend qu'Apollon en est l'auteur, comme Bacchus de celle qui transporte les bacchantes dans les mystères.

Cicéron distingue pareillement deux sortes de divinations (1), l'une qu'il appelle artificielle, comme celle qui se fait par les augures, les aruspices, l'astrologie et les sorts, et l'autre naturelle, parce qu'elle ne de-

(1) Duo sunt enim divinandi genera, quorum alterum artis est, alterum naturæ. Quæ est autem gens aut quæ civitas quæ non aut extis pecudum, aut monstra aut fulgura interpretantium] aut augurum aut astrologorum aut sortium (ea enim fere artis sunt) aut somniorum aut vaticinationum (hæc enim duo naturalia putantur) prædictione moveatur? *De Divinat.* lib. 1. Hæc me Peripateticorum ratio magis movebat, et veteris Dicæarchi, et ejus qui nunc floret Cratippi, qui censent esse in mentibus hominum tanquam oraculum aliquod, ex quo futura præsentiant, si aut furore divino incitatus animus aut somno re-

mande pas de l'art et de l'expérience comme la première, mais procède de l'âme même, ou transportée de fureur, d'où viennent les oracles; ou dégagée des sens par le sommeil, d'où viennent les songes prophétiques. Cette division, qu'il établit dans son premier livre de la *Divination*, règne dans toute la suite de son ouvrage, et il y reconnaît partout la fureur pour la cause des oracles.

Aristote la reconnaît de même (*Problem. sect. xxx, q. 1, et lib. de Mundo*); mais il prétend qu'il n'y a rien que de naturel dans cette fureur, et qu'elle procède d'une bile chaude et enflammée, voisine du siège de l'âme, ou, comme il dit encore ailleurs, de la vertu des exhalaisons de certains endroits de la terre.

Porphyre (*Epist. ad Anebonem Ægyptium*), parlant de ceux qui prédisent l'avenir par la voie de l'enthousiasme, apporte pour exemple les prêtres de l'oracle d'Apollon de Claros, qui entraient dans cet état de fureur et d'enthousiasme prophétiques, en buvant de l'eau d'une fontaine; les prêtresses de Delphes, en s'asseyant sur l'ouverture de l'autre, et les prophétesses de l'oracle des Branchides, en recevant les vapeurs d'une certaine eau. Sur quoi Jamblique, lui répondant (*Lib. de Myst.*, sect. III, cap. 11), dit que tous les autres oracles ne se rendaient pas autrement que par cette même voie de la fureur et de l'enthousiasme, et que s'il n'a nommé en particulier que ces trois oracles, c'est sans doute parce qu'ils étaient plus fameux que les autres, et qu'ils suffisaient pour montrer par quelle voie les dieux communiquaient aux hommes le don de la divination. Après quoi il explique comment ces vapeurs et ces exhalaisons pouvaient contribuer à causer cette fureur prophétique, et attirer les dieux ou les démons dans ceux qui en étaient remplis, supposant partout que cette fureur est ou la cause ou une condition nécessaire des oracles.

Il serait inutile d'accumuler un plus grand nombre de témoignages, pour prouver que les oracles proprement dits ne se rendaient pas autrement que par la fureur et l'enthousiasme, et par conséquent par des hommes qui paraissaient agités de cette fureur, et non pas par des gens qui allaient de sang-froid se placer, à l'insu de tout le monde, dans une statue pour parler par sa bouche. Il n'y a jamais eu que l'imposteur Alexandre (2) qui ait entrepris de faire rendre des oracles à peu près en cette manière par son

laxatus solute moveatur et libere. *Ibid.*, lib. II.

(2) Lucianus in *Pseudomante*, Erasmo interprete: « Verum quo magis etiam redderet attonitam multitudinem, pollicitus est sese exhibiturum ipsum deum loquentem, citraque interpretem edentem oracula. Deinde non magno negotio gruum arteriis contextis ac per lineum illud draconis caput, quod erat arte assimilatum insertis, alio quopiam per has foris insonante, responsitabat ad ea quæ proponebantur, voce nimirum per linteaceum illum Æsculapium ad aures promanante. Hujusmodi responsa αὐτόφωνα appellabantur, id est ipsius voce reddita. »

serpent Gycon, et qu'il voulait faire passer pour des oracles rendus par la propre bouche d'Esculape. Mais son entreprise ridicule n'eut point de suite, comme elle n'avait point eu d'exemple. Au moins il est bien certain que tous ces fameux oracles de l'antiquité ne se rendaient pas autrement que de la manière dont je l'ai expliqué. Il n'y a pas un auteur, ou païen ou chrétien, qui en donne une autre idée : tous ne parlent que des hommes inspirés ou possédés qui les rendaient, et il n'y en a pas un seul qui parle dans ces occasions de statues animées ou de statues parlantes.

Cela étant indubitable, je conclus, premièrement, que vous vous êtes trompé, lorsque vous avez dit que dans la plupart des oracles la fureur n'était point nécessaire ; secondement, que les oracles proprement dits ne se rendant que par des prêtres et des prêtresses qui paraissaient remplis de fureur et d'enthousiasme, tout ce que vous dites ici des conduits souterrains, des cavernes et des statues où les prêtres se cachaient, de leurs trompettes et de toutes leurs autres machines, ne sert de rien, puisque vous ne leur attribuez tous ces artifices et toutes ces fourberies que parce que vous supposez que c'étaient les statues qui rendaient les oracles, ou les prêtres des idoles cachés dans les statues ; troisièmement, que, n'ayant pas attaqué autrement dans votre ouvrage cette espèce d'oracle, qui était la plus commune et en même temps la plus fameuse, vous n'avez combattu qu'une chimère, et laissé les oracles dans leur entier ; quatrième-ment, que, pour avoir une idée juste de la manière la plus commune dont les oracles se rendaient, on n'a qu'à se représenter un homme ou une femme véritablement possédés du démon, puisque tout ce que les anciens nous disent de cette fureur dont tous ces prêtres d'idoles étaient transportés est parfaitement semblable à ce que nous voyons et à ce que nous lisons des vrais possédés ; cinquièmement, que les Pères de l'Eglise et les anciens chrétiens, qui les ont en effet toujours regardés comme de véritables possédés, ont eu raison de conclure que les démons étaient les auteurs des oracles, puisque cette fureur qui transporte l'âme, qui la trouble, et qui la met hors d'elle-même, ne peut être que l'effet de l'opération du malin esprit (1).

Après cela, Monsieur, si j'étais d'humeur à me réjouir aux dépens d'autrui, et que j'eusse quelque chose de cet enjouement et de ce sel dont vous assaisonnez tous vos ouvrages, que ne pourrais-je point dire pour égayer un peu la matière que je traite, à l'occasion de toutes ces machines que vous donnez si libéralement aux prêtres des idoles pour jouer leurs comédies, de ces cavernes et de ces souterrains où vous les cachez si à propos, de ces parfums que vous leur faites brûler, lorsqu'ils étaient sur le point d'entrer dans leurs statues creuses, pour

persuader que c'était l'arrivée du dieu qui embaumait tout ? Mais ce qui paraît surtout agréablement imaginé, ce sont ces trompettes que vous leur mettez à la bouche, pour grossir leur voix et en multiplier le son d'une manière capable d'inspirer de la frayeur, et dont vous soupçonnez avec tant de vraisemblance qu'ils pourraient bien avoir trouvé le secret avant le chevalier Morland, que l'on en fait l'inventeur. Que tout cela, dis-je, fournirait un beau champ à qui voudrait un peu réjouir ses lecteurs ! Mais je néglige sans peine tous ces agréments que je pourrais donner à ma Réponse, pour ne m'attacher qu'au solide. J'aime mieux perdre quelque chose de mes avantages, que de vous donner le moindre sujet de chagrin, et m'éloigner des sentiments d'estime et de considération que j'ai et que j'aurai toujours pour vous. Il me suffit donc de vous avoir montré que tous ces artifices que vous prêtez aux prêtres des idoles pour rendre leurs oracles, tombent à faux, et que vous leur faites beaucoup plus d'honneur qu'ils ne méritent, en les supposant assez habiles pour avoir dupé toute la terre pendant plus de deux mille ans, par le moyen de leurs statues creuses et de leurs trompettes du chevalier Morland.

CHAP. IX. — *Eclaircissements nécessaires sur quelques points particuliers avancés par l'auteur. Il suppose, sans preuve et contre ce qu'il dit ailleurs, que les païens croyaient tous que les dieux venaient manger les victimes qu'on leur immolait. Il croit que le silence auquel étaient engagés ceux qui étaient initiés aux mystères regardait aussi les oracles. Il aime mieux, sur le sujet des reliques du saint martyr Babylas, adopter les frivoles conjectures de M. Van-Dale, que suivre le sentiment de tous les historiens ecclésiastiques, et surtout de saint Jean Chrysostome.*

Avant que de passer aux oracles qui se rendaient sur des billets cachetés, permettez-moi de vous demander deux ou trois éclaircissements sur certaines choses que vous avancez à propos de cette première sorte d'oracles dont nous venons de parler. Vous dites, en rapportant l'histoire des prêtres de Bel, qu'il s'agit là d'un des miracles du paganisme qui était le plus universellement cru, de ces victimes que les dieux prenaient la peine de venir manger eux-mêmes. Vous m'obligerez beaucoup de m'instruire plus particulièrement sur ce sujet, en me faisant voir dans les auteurs païens qu'ils ont cru, aussi universellement que vous le dites, que les dieux venaient manger eux-mêmes les victimes qu'on leur immolait. Je sais que les poètes leur donnent pour nourriture l'ambrosie et le nectar ; que quelques autres ont cru que la fumée des sacrifices leur était fort agréable ; mais je n'en connais aucun qui ait dit qu'ils venaient eux-mêmes manger la chair des victimes. J'avais cru jusqu'à

(1) Origènes, lib. vii *contra Celsum* ; Chrysost., in psal. xliv ; homil. 29 in *I ad Corinth.* cap. i.

présent que tous les Grecs et les Romains étaient fort persuadés du contraire, et convaincus parfaitement que c'étaient les hommes qui s'en nourrissaient, après en avoir fait consumer une petite partie par le feu du sacrifice. Vous pouviez vous ressouvenir de ce que Virgile (1) et Porphyre (2) disent sur ce sujet. Vous pouviez avoir lu ce que votre auteur rapporte d'Ovide (3) pour prouver la même chose. Mais surtout vous deviez faire attention à ce que vous dites un peu plus bas, sur le témoignage de Pausanias (*Lib. ix*), que ceux qui venaient consulter l'oracle de Trophonius ne vivaient que des chairs sacrifiées. Souffrez que je vous prie de vous accorder ici avec vous-même et avec l'auteur que vous faites profession de suivre.

Vous dites en second lieu, par rapport aux mêmes oracles, que ce que l'on appelait les mystères et les cérémonies secrètes d'un dieu était un des meilleurs artifices que les prêtres eussent inventés pour leur sûreté, parce que ces mystères engageaient à un silence inviolable ceux qui y étaient initiés. Il me semble que le silence auquel les mystères engageaient ne regardait que les mystères mêmes, et non pas les oracles, qui étaient très-différents. Autant que les prêtres des idoles voulaient que les premiers fussent tenus secrets, autant voulaient-ils que l'on publiât les derniers, et qu'on les répandît partout, comme la chose la plus capable de donner une haute idée de la puissance de leurs dieux. Pausanias (*Ibid.*) nous assure que l'on obligeait ceux qui avaient consulté l'oracle de Trophonius d'exposer publiquement dans des tableaux tout ce qu'ils avaient vu et tout ce qu'ils avaient entendu. Son livre et ceux des autres auteurs païens sont pleins d'oracles rendus, et de descriptions de tout ce qui se pratiquait lorsqu'on les allait consulter. Mais ni lui ni les autres ne disent rien de tout ce qui se passait dans les mystères. Ils font toujours entendre, comme Hérodote (*Lib. ii*), qu'ils ne peuvent en parler sans se rendre coupables d'impiété. Et jamais nous n'eussions rien su de ce que ces infâmes mystères contenaient, si les chrétiens, comme Firmicus, Arnobe, Clément d'Alexandrie et quelques autres, ne nous les avaient

fait connaître, soit qu'ils les eussent connus par eux-mêmes, lorsqu'ils étaient encore païens (4), soit qu'ils eussent été informés de tout ce qui s'y passait par des païens convertis (5). Enfin il était permis à tout le monde d'aller consulter les oracles, au lieu que la grâce d'être initié aux mystères ne s'accordait qu'à des gens choisis, et après beaucoup de cérémonies et d'épreuves (6).

La troisième chose que j'ai à vous dire regarde l'oracle de l'Apollon de Daphné, à qui les reliques de l'illustre martyr saint Babylas imposèrent silence, de l'aveu même des païens, et entre autres du sophiste Libanius (7). Vous trouvez néanmoins qu'il y a beaucoup plus d'apparence que la cause de ce silence n'était autre que le grand concours de chrétiens qui se faisait au tombeau de ce saint martyr, et qui incommodait les prêtres d'Apollon, qui n'aimaient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clairvoyants, tels que les chrétiens. Il semble, Monsieur, que vous ayez oublié ici vos cavernes et vos souterrains, où les prêtres des idoles et toutes leurs machines étaient si fort en assurance contre la trop grande curiosité de leurs partisans mêmes. Y avait-il danger que les chrétiens ne les alassent observer jusque dans ces sanctuaires affreux, où il n'était permis à personne d'entrer? Les reliques du saint martyr Babylas étaient-elles dans le temple d'Apollon, ou fallait-il y entrer nécessairement, lorsque l'on allait les honorer au lieu où elles étaient? Que s'il était à craindre que les chrétiens n'entrasent dans ce temple par curiosité, qui empêchait les prêtres des idoles d'en fermer les portes, après y avoir admis ceux qu'ils jugeaient à propos? Si le trop grand jour les incommodait, que ne faisaient-ils parler durant la nuit leurs statues? Mais surtout que n'employaient-ils dans ces occasions leurs trompettes mugissantes, en menaçant tous les profanes qui oseraient approcher, des plus terribles châtimens? Une chose si effroyable aurait été capable de faire fuir tous les chrétiens, et de remplir de frayeur toute la ville d'Antioche. J'ai en vérité du déplaisir, Monsieur, de voir que vous ayez mieux aimé adopter sur ce sujet les imagi-

(1) Virgil., l. viii *Æneid.* :

Tum lecti juvenes certatim aræque sacerdos
Viscera tosta ferunt taurorum, onerantque canistris
Dona laboratæ Cereris Bacchumque ministrant.
Vescitur Æneas simul et Trojana juvenus
Perpetui tergo bovis et lustralibus extis.

(2) Porphyr. apud Eusebium l. iv *Præp. Evang.*, cap. 9, explicans ritus sacrificiorum Apollinis oraculo præscriptorum, ait : Τοῖς οὐρανίοις δὲ καὶ αἰθερίοις τὰ ἄκρα τῶν ἱερῶν λευκῶν ὄντων ἀφιεροῦν, τὰ δὲ λοιπὰ μέρη ἐσθίειν. ἐκ μόνων γὰρ τούτων βρωτέον σοι. Oraculi carmen quod explicat illud est :

Ἄκρα μὲν ἡφαιστῷ δόμεναι, τὰ δὲ λοιπὰ πάσασθαι.

Idem, l. ii *de Abstin. ab esu animalium*, interpr. Bernardo Feliciano : « De Bassaris, inquit, qui antiquitus taurorum sacrificia fuerant imitati, verum etiam ex hominum mactatorum carnibus in cibum sumebant, non secus ac nos in cæteris animalibus nunc facimus, dum reliquas sacrificiorum carnes in epulas referimus. »

(3) Ovidius, l. xii *Metamorph.* :

Festa dies adorat qua Cyeni victor Achilles
Pallada mactatæ placabat sanguine vaccæ,
Cujus ut imposuit prosecta calentibus aris.
Et diis acceptus penetravit in æthera nidor,
Sacra tulere suam, pars est data cætera mensis.
Discubuerunt toris proceres, et corpora tosta
Carne replent, vinoque levant curasque sitimque.

(4) Tatien, avant d'embrasser le christianisme, avait été initié aux mystères des gentils, ainsi qu'il le témoigne dans le livre qu'il a composé contre eux.

(5) Auctor *Quæst. Vet. Test.*, apud August., quæst. 114 : « Prædicata enim fide considerantes qui audiebant quid boni et sanctitatis publice promitteretur, contulerunt se ad fidem occulta illa inhonesta et turpia relinquentes, et quomodo per ignorantiam illusi sint, confitentes. »

(6) Vide Clementem Alexandr., l. v *Strom.*; Theonem Alexandr., *de Mathem. Platonicis*, et Nicetam in orat. 59 Gregorii Nazianz., ubi de Mithræ mysteriis agit.

(7) Libanius, apud Chrys., l. de S. Babyla, et contra Gentiles.

nations ridicules de M. Van-Dale, que suivre le sentiment de Socrate (*Lib. III Hist., cap. 18*), de Ruffin (*Lib. X Hist. eccles., cap. 35*), de Théodoret (*Lib. III, cap. 10*), de Sozomène (*Lib. V, cap. 19*), de Nicéphore (*Lib. X, cap. 28*), et surtout de saint Jean Chrysostome (*Lib. de S. Babyla et cont. Gent.*), qui montre avec sa force et son éloquence ordinaire, qu'il n'y eut point d'autre cause du silence de ce démon, et ensuite de l'embrasement de son temple, que le pouvoir du saint martyr Babylas : prenant à témoin de la vérité de toutes les choses qu'il avance, ceux qui l'écoutaient et qui avaient vu pour la plupart les merveilles qui étaient arrivées en cette occasion. Il est un peu fâcheux de donner le démenti à tant de grands hommes et à tant de témoins oculaires, ou de vouloir les faire passer pour des aveugles ou des imposteurs.

CHAP. X. — *Comment M. de Fontenelle explique les oracles qui se rendaient sur des billets cachetés. Réfutation de cette explication. Exemple de Trajan qui consulte ainsi l'oracle d'Héliopolis, et qui est convaincu par là qu'il n'y avait point de fourberie humaine dans cet oracle. Autre exemple d'un gouverneur de Cilicie qui donnait dans les sentiments des épicuriens. Oracle de Claros consulté par Germanicus, et les réflexions peu solides de l'auteur sur ce que Tacite en a rapporté.*

Après cette petite digression, revenons à nos oracles, et voyons comment vous vous démêlez de ceux qui se rendaient sur des billets cachetés. Vous n'y faites pas beaucoup de façons : Les prêtres, dites-vous, savaient le secret de les ouvrir et ensuite de les refermer, sans que l'on s'en aperçût. Que si les prêtres, continuez-vous, n'osaient se hasarder à les décacheter, ils tâchaient de savoir adroitement ce qui amenait les gens à l'oracle. Cela suppose toujours que les prêtres seuls étaient adroits et rusés, et que tous ceux qui avaient affaire à eux étaient des sots, qui ne soupçonnaient pas seulement que l'on pût ouvrir leurs billets, ou qui ne voyaient pas que dans leurs discours ils avaient eux-mêmes découvert le secret qu'ils voulaient cacher. Car remarquez, s'il vous plaît, que ceux qui consultaient les oracles par des billets cachetés étaient des gens défiants, qui ne prenaient ce moyen que pour éviter d'être trompés, et pour tâcher même de tromper l'oracle, s'ils le pouvaient. Ainsi vous pouvez bien croire qu'avec cette précaution ils n'en négligeaient aucune autre de toutes celles qu'ils pouvaient prendre pour éviter d'être surpris.

Ce fut dans cette disposition que l'empereur Trajan (1) consulta le dieu d'Héliopolis. Ses amis l'exhortaient de s'adresser à cette divinité, pour apprendre d'elle le succès de

son expédition contre les Parthes, et pour l'y engager ils lui faisaient le récit des prédictions merveilleuses que ce dieu avait faites. L'empereur, qui n'y avait pas beaucoup de foi, et qui craignait qu'il n'y eût de la fourberie, lui envoya une lettre cachetée à laquelle il demandait réponse. L'oracle pour toute réponse commanda qu'on lui renvoyât un papier tout blanc, bien plié et bien cacheté. Les prêtres furent effrayés de ce commandement, parce qu'ils ne savaient pas, dit Macrobe, qui rapporte cette histoire, quelle était la lettre de l'empereur ; mais Trajan, l'ayant reçue, en fut dans l'admiration, en voyant une réponse si semblable à la lettre qu'il avait envoyée, et dans laquelle il savait lui seul qu'il n'avait rien écrit du tout. Ainsi convaincu qu'il n'y avait point de fourberie dans cet oracle, il le consulta sur son expédition, et en eut une réponse telle qu'il la pouvait avoir du démon, c'est-à-dire obscure, ambiguë et qui pouvait s'accommoder à plusieurs événements tout différents. En effet le démon, qui présidait à cet oracle, pouvait bien savoir si Trajan avait écrit quelque chose dans sa lettre, ou non ; mais il ne pouvait pas savoir si le même Trajan retournerait heureusement de son expédition, parce qu'il ne peut pas prévoir sûrement l'avenir, qui dépend des causes contingentes.

Tel était encore ce gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque (*In lib. de Defectu orac.*). C'était un homme incrédule, et qui donnait dans les sentiments des épicuriens, dont il était continuellement environné. Il envoya à l'oracle de Mopsus un de ses domestiques chargé d'une lettre cachetée, à laquelle il demande une réponse, qui devait se rendre dans un songe. Son domestique lui rapporte ce qu'il a vu en dormant et ce qu'on lui a dit, et le gouverneur est tout étonné que cette réponse convienne parfaitement à ce qu'il avait écrit dans son billet cacheté, qu'on lui rapporta tel qu'il l'avait envoyé. Les épicuriens en sont encore plus surpris que lui, et n'ont rien à répliquer. Que ne disaient-ils, comme vous, que la lettre du gouverneur avait été ouverte, et ensuite recachetée adroitement ? Ils se seraient par là tirés facilement de leur embarras. Plutarque, qui rapporte cet exemple, et Macrobe, celui de Trajan, ne pouvaient-ils pas soupçonner la même chose ? Mais les uns et les autres étaient sans doute moins fins et moins habiles que votre auteur. Ils n'avaient pas eu le loisir d'imaginer une explication aussi heureuse et aussi recherchée que l'est celle que ce savant homme vous a fournie.

Vous expliquez ensuite l'oracle de Claros, dont Tacite (2) parle au second livre de ses

(1) Macrobius, l. 1 Saturn., cap. 23 : « Sic et imperator Trajanus initurus ex ea provincia Parthiam cum exercitu, constantissimæ religionis hortantibus amicis qui maxima hujusce numinis ceperant experientia, ut de eventu consuleret rei cæptæ ; egit Romano consilio prius explorando fidem religionis, ne forte fraus subesset humana. Et primum

misit signatos codicillos ad quos sibi rescribi vellet. Deus jussit afferri chartam, eamque assignari puram et mitti, stupentibus sacerdotibus ad ejusmodi factum : ignorabant quippe conditionem codicillorum. Hos cum maxima admiratione Trajanus excepit, quod ipse quoque puris tabellis cum deo egisset. »

(2) Relegit Asiam appellitque Colophona ut Clarii

Annales. « Germanicus, dit cet auteur, alla consulter l'oracle de Claros : ce n'est point une femme qui y rend les oracles, comme à Delphes, mais un homme que l'on choisit dans certaines familles, et qui est presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre et le nom de ceux qui viennent le consulter. Ensuite il se met dans une grotte, et ayant pris de l'eau d'une source qui y est cachée, il vous répond en vers à ce que vous avez pensé, quoique le plus souvent il soit très-ignorant. » Vos réflexions sur cet oracle sont, 1° que celui qui rendait les réponses était un homme, et non pas une femme; 2° que son ignorance ne pouvait jamais être bien prouvée; 3° qu'il ne pouvait se dispenser de savoir les noms de ceux qui le consultaient; 4° que ce qu'il faisait pour Germanicus, il ne l'eût pu faire pour un simple bourgeois de Rome. Après cela tout le monde ne doit-il pas tomber d'accord qu'il n'y avait que de l'imposture dans cet oracle? Les preuves que vous en produisez ne le démontrent-elles pas évidemment? Je ne sais pas ce qu'en ont pensé ceux qui les ont lues dans votre livre. J'appréhende qu'ils ne les aient pas trouvées tout à fait concluantes. Pour moi je vous avoue que je n'en suis point content, et que j'aurais mieux aimé que vous eussiez fait quelques réflexions sur ce que le même auteur ajoute, que ce faux prophète répondait aux pensées de ceux qui le consultaient. Il me semble en effet que le démon même ne le peut pas, puisque le secret des cœurs, ainsi que la connaissance certaine de l'avenir, est réservé à Dieu seul. Il est vrai néanmoins, comme saint Augustin l'enseigne (1), que le démon a une grande facilité de connaître ce que l'on a dans l'esprit, par les marques extérieures les plus légères que l'on en donne, et dont les hommes ne peuvent que très-difficilement s'apercevoir. Ainsi, ou il faut absolument rejeter ce que dit Tacite de l'oracle de Claros, ou y reconnaître, comme dans tous les autres, l'opération du malin esprit. Que si vous ajoutez ce que Jamblique rapporte du même oracle, que son faux prophète devenait tout à coup invisible à tous ses spectateurs, lorsqu'il commençait à rendre ses réponses, on

Apollinis oraculo uteretur. Non femina illic, ut apud Delphos, sed certis e familiis et ferme Mileto accitus sacerdos, numerum modo consultantium et nomina audit; tum in specum degressus, hausta fontis arcani aqua, ignarus plerumque litterarum et carminum, edit responsa versibus compositis, super rebus quas quis mente concepit. *Annal.* lib. II.

(1) Aliquando et hominum dispositiones, non solum voce prolatis, verum etiam cogitatione conceptas, cum signa quædam ex animo exprimuntur in corpore, tota facilitate perdiscunt; atque hinc etiam multa futura prænuntiant, aliis videlicet mira qui ista disposita non noverunt. Sicut enim apparet concitior animi motus in vultu, ut ab hominibus quoque aliquid forinsecus agnoscatur quod intrinsecus agitur: ita non debet esse incredibile, si etiam leniores cogitationes dant aliqua signa per corpus quæ obtuso sensu hominum cognosci non possunt, acuto autem dæmonum possunt. *De Divinat. dæmon.*

Saint Augustin, dans ses *Rétractations*, assure la

sera encore obligé plus nécessairement de recourir à cette dernière explication

CHAP. XI. — *Des oracles qui se rendaient en songe : comment expliqués par l'auteur de l'Histoire. Réfutation de l'explication qu'il en donne. Les prêtres des idoles n'ont pu par leurs artifices procurer des songes tels qu'en avaient ordinairement ceux qui venaient dormir dans les temples où ces sortes d'oracles se rendaient. Plusieurs malades ont été guéris par le moyen de ces songes. On ne doit les attribuer qu'au démon, qui peut en effet causer des songes, et guérir certaines maladies, particulièrement celles qu'il a causées lui-même.*

Je viens à présent aux réflexions que vous faites pour montrer la fourberie des oracles qui se rendaient en songe. Les temples où les païens allaient dormir pour cet effet étaient en grand nombre, et la plupart très-fameux, comme ceux d'Esculape, d'Amphiarai, de Mopsus, de Sérapis et plusieurs (2) autres semblables. Vous dites donc que les cavernes où ils se rendaient pouvaient être pleines de parfums et d'odeurs qui troublaient le cerveau; que les eaux que l'on faisait boire à ceux qui y descendaient pouvaient être aussi préparées pour le même effet; que l'on ne manquait jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des songes où il entrât des dieux et des choses extraordinaires; enfin que l'on faisait dormir le plus souvent sur des peaux de victimes qui pouvaient avoir été frottées de quelque drogue qui fit son effet sur le cerveau.

Premièrement vous débitez toutes ces jolies conjectures sans aucune preuve, sans aucune autorité, sur des possibilités imaginaires, n'y ayant rien dans tous les auteurs qui ont parlé de ces sortes d'oracles, qui puisse vous donner lieu de croire ou de soupçonner que l'on employât tous ces artifices; secondement, il me semble que tous ces parfums, ces odeurs et ces drogues étaient plus propres à causer des maux de tête et de fâcheuses insomnies que des songes; troisièmement, quand elles auraient pu causer des songes, elles n'en pouvaient don-

même chose : que les démons peuvent connaître nos pensées, de quoi il dit que l'on a quelques expériences; mais il doute si c'est par ces sortes de marques extérieures qu'ils les connaissent, ou par quelque autre moyen plus subtil et plus spirituel.

(2) Tertull., *l. de Anima* : « Nam et oraculis hoc genus stipatus est orbis, ut Amphiarai apud Oropum, Amphiloichi apud Mallum, Sarpedonis in Troade, Trophonii in Bœotia, Mopsi in Cilicia, Hermionæ in Macedonia, Pasiphææ in Laconia... Nam de oraculis etiam cæteris apud quæ nemo dormitat, quid aliud pronuntiabimus, quam dæmonicam esse rationem eorum spirituum qui jam tunc in ipsis hominibus habitaverint, vel memorias eorum affectaverint ad omnem malitiæ suæ scenam, in ista æque specie divinitatem mentientes, eademque industria etiam per beneficia fallentes medicinarum, et admonitionum, et prænuntiationum, quæ magis lædant juvando, dum ea per quæ juvant, ab inquisitione veræ divinitatis abducunt ex insinuatione falsæ. »

ner qui eussent du rapport aux sujets pour lesquels on venait consulter l'oracle.

Comment voulez-vous, par exemple, que tous ces artifices aient pu concourir à donner au domestique du gouverneur de la Cilicie, dont nous avons parlé, ce songe dans lequel il lui sembla voir un homme fort bien fait, qui lui dit ce seul mot, *Noir*, qui était la réponse au billet cacheté qu'il portait, et dans lequel le gouverneur, pour tenter l'oracle, avait écrit : *T'immolerai-je un bœuf blanc ou noir ?* Comment voulez-vous que tous ces parfums et toutes ces drogues pussent faire voir en songe aux malades qui venaient dormir dans le temple d'Esculape et de Sérapis, les remèdes dont ils devaient se servir pour guérir ? De cent malades qui dorment ou qui rêvent, y en a-t-il qui aient naturellement de tels songes, ou à qui on puisse se promettre d'en donner de semblables par toutes les drogues imaginables ? Néanmoins, ou il faut absolument rejeter le témoignage des auteurs qui parlent de ces oracles, ou avouer qu'en effet ceux qui venaient dormir dans les temples d'Esculape et de Sérapis avaient ordinairement des songes qui regardaient leurs maladies et qui leur prescrivaient des remèdes, bons ou mauvais, dont ils devaient se servir. Strabon (1) ne rapporte-t-il pas que « Sérapis était religieusement honoré en Egypte, et qu'il guérissait les malades, jusque-là que les personnes les plus considérables du pays en étaient persuadées, et allaient dormir dans son temple, afin d'apprendre des remèdes pour leurs maladies ou pour celles de leurs amis ; et qu'il y avait des auteurs qui avaient mis par écrit les guérisons merveilleuses qui s'y étaient faites en cette manière. » Tertullien (2) ne reconnaît-il pas « qu'Esculape avait rendu la santé par la même voie à trois personnes, » qu'il nomme ? Et l'inscription grecque que vous rapportez, et qui se trouve dans Gruterus (*Inscript. p. 71*), ne dit-elle pas du même Esculape : « A un aveugle appelé Caius, l'oracle dit de s'ap-

procher de l'autel et de s'y mettre à genoux, de passer ensuite du côté droit au côté gauche, de mettre sa main sur l'autel, et de la porter ensuite sur ses yeux. Et la vue lui fut rendue en présence du peuple, qui témoigna sa joie de ce qu'il se faisait des grands prodiges sous notre empereur Antonin. A Lucius, attaqué d'une pleurésie, et désespéré de tout le monde, l'oracle dit de s'approcher, de prendre des cendres sur l'autel, de les mêler avec du vin, et de les appliquer sur son côté. Après quoi il fut guéri. Il rendit publiquement grâces au dieu du rétablissement de sa santé, et le peuple s'en réjouit avec lui. »

Or, quelque dépense que vous puissiez faire en drogues et en parfums, je vous soutiens que vous n'expliquerez jamais de pareils songes dans votre système ; au lieu que dans le sentiment des saints Pères, rien n'est si aisé : car il est certain que le démon peut causer des songes. C'est la doctrine de toute la théologie (*D. Thom., 2-2, q. 95, a. 6*), qui en distingue, après Tertullien (3), de trois sortes : quelques-uns qui viennent de Dieu, d'autres du démon, et la plupart de causes naturelles. Il est certain aussi que le démon peut guérir certaines maladies, et en particulier celles qu'il a causées lui-même : « Ils ruinent la santé des hommes, dit saint Cyprien (4), ils causent des maladies pour se faire honorer, afin que, rétablissant ce qu'ils ont dérangé dans le corps humain, ils paraissent avoir rendu la santé. Ils guérissent en faisant cesser les maux qu'ils ont causés. » Tertullien (5) dit la même chose : « Ils sont sans doute bienfaisants pour ce qui regarde la guérison des maladies : car ils les causent eux-mêmes, et puis ils en prescrivent des remèdes admirables par leur nouveauté, souvent même contraires et pernicioeux. Après quoi ils cessent de causer le mal, et par là on croit qu'ils l'ont guéri. » « Comme ce sont, dit Lactance (6), des esprits subtils, ils s'insinuent dans le corps des hommes, et pénétrant jusque dans leurs entrailles, ils affaiblissent la santé, ils causent des maladies,

(1) Strabo, l. xvii *Geogr.*, ubi de Canopo, Xylandro interprete : « Canopus cxx stadiis distat ab Alexandria terrestri itinere, cognominis Canopi, qui Menelai gubernator fuerat et ibi mortuus est. Habet Serapidis templum religiose cultum, ut etiam nobilissimi viri ei credant, et pro se vel aliis insomnia ibi capient. Sunt qui curationes conscribant : quidam virtutes ibi editorum oraculorum. » Vide eundem l. viii, de Æsculapii templo quod erat Epidauri ; et Jamblichum de eodem Æsculapio agentem, l. de *Myst.*, sect. iii, cap. 3.

(2) Ista ipsa Virgo cœlestis pluviarum pollicitatrix, iste ipse Æsculapius medicinarum demonstrator, alia die morituris Socordio et Thanatio et Asclepiodoto vitæ subministrator, nisi se dæmones confessi fuerint, etc. *Apolog.*

(3) Definimus enim a dæmoniis plurimum incuti somnia, et si interdum vera et gratiosa, sed, de qua industria diximus, affectantia atque eaptantia : quanto magis vana et frustratoria et turbida, ludibriosa et immunda ! Nec mirum si eorum sunt imagines, quorum et res. A Deo autem pollicito scilicet et gratiam Spiritus sancti in omnem carnem, et sicut prophetaturos, ita et somniaturos servos suos et ancillas

suas, ea deputabuntur quæ ipsi gratiæ comparabuntur, si qua honesta, sancta, prophetica, revelatoria, ædificatoria, vocatoria... Tertia species erunt somnia quæ sibi met ipsa anima videtur inducere ex intentione circumstantiarum. *De Anima.*

(4) Valetudinem frangunt, morbos lacessunt ut ad cultum sui cogant, ut nidore altarium et rogis pecorum saginati, remissis quæ constrinxerant curasse videantur. Hæc est de illis medela, cum ipsorum cessat injuria. *De Vanit. idol.*

(5) Benefici plane et circa curas valetudinum. Lædunt enim primo, dehinc remedia præcipiunt, ad miraculum nova, sive contraria, post quæ desinunt lædere et curasse creduntur. *Apolog.*

(6) Qui quoniam sunt spiritus tenues et incomprehensibiles, insinuant se corporibus hominum, et occulte in visceribus operiti valetudinem vitiant, morbos citant, somniis animos terrent, mentes furoribus quatunt, ut homines his malis cogant ad eorum auxilia decurrere. Quarum omnium fallaciarum ratiocexpertibus veritatis obscura est. Prodesse enim eos putant cum nocere desinunt, qui nihil aliud possunt quam nocere. *Divin. Instit. lib. xv, cap. 15.*

ils donnent des songes terribles, ils troublent l'esprit par la fureur qu'ils inspirent, afin que par là l'on soit obligé de recourir à eux. Ceux qui sont éloignés de la vérité ne connaissent point la cause de toutes ces illusions; ils croient que ces malins esprits guérissent, lorsqu'ils cessent de nuire, eux qui ne sont capables que de faire du mal.»

CHAP. XII. — *De l'ambiguïté des oracles. Elle ne prouve point ce que l'auteur prétend. Comme les démons ne connaissent point certainement l'avenir, ils ont été souvent obligés de rendre des oracles obscurs et ambigus pour cacher leur ignorance. Ils en ont néanmoins rendu quelquefois d'assez clairs, particulièrement lorsqu'ils ont prédit dans un lieu ce qu'ils avaient vu dans un autre. On ne voit pas comment M. de Fontenelle peut expliquer ces sortes d'oracles dans son système. On les lui propose pour répondre à ce qu'il demande d'Eusèbe.*

Vous venez ensuite à l'ambiguïté des oracles, en disant que *c'est une des choses qui marquent mieux que les hommes s'en mélaient.* Je ne sais, Monsieur, si vous avez cru cette preuve fort bonne pour établir votre système: mais il ne me sera pas difficile de montrer qu'elle ne prouve rien. En effet, afin qu'elle fût bonne et concluante contre le sentiment commun, il faudrait que les démons eussent toujours pu et dû parler clairement dans les oracles qu'ils rendaient. Alors, après avoir montré qu'ils ne l'ont pas fait, vous auriez raison de conclure que l'on a tort de les leur attribuer, et qu'il est bien plus croyable qu'il n'y avait que des hommes imposteurs qui s'en mêlassent. Or vous n'avez point prouvé que les démons aient pu et dû toujours parler clairement et sans ambiguïté dans leurs prédictions. Il faudrait pour cela qu'ils eussent une connaissance certaine de l'avenir; et particulièrement des choses qui dépendent des causes libres ou contingentes. A la vérité il semble que vous le supposiez dans votre raisonnement; mais c'est une erreur dont j'ai déjà pris la liberté de vous avertir. Ainsi donc, comme les démons ne connaissent point l'avenir, ils

étaient obligés, pour cacher leur ignorance, d'envelopper leurs oracles dans des obscurités et des ambiguïtés affectées, qui faisaient que l'on pouvait les accommoder à plusieurs événements tout différents, souvent même opposés. Par là, comme les Pères de l'Eglise (1) l'ont remarqué, ils se jouaient de la crédulité des païens, ils les séduisaient malheureusement, et quoi qu'il pût arriver, comme ils paraissaient toujours avoir prédit la vérité, ils se conservaient parmi eux le culte et les honneurs divins dont ils s'étaient emparés.

Tous leurs oracles néanmoins n'étaient pas ambigus: il y en avait d'assez clairs, et c'étaient particulièrement ceux par lesquels ils prédisaient dans un pays ce qu'ils avaient vu dans un autre. La facilité qu'ils ont à se transporter presque en un moment en différents lieux faisait qu'ils débitaient souvent de pareils oracles, qui se vérifiaient exactement et qui surprenaient par là étrangement les païens. Tels étaient ceux, par exemple, par lesquels ils prédisaient (2) en Egypte le temps auquel le Nil devait inonder les campagnes, après avoir vu en Ethiopie les pluies abondantes qui y étaient tombées. Tel fut encore celui qu'ils rendirent à Crésus lorsque ce roi voulut éprouver la divinité de l'Apollon de Delphes. Vous savez que ce démon devina fort juste pour le coup, et qu'il dit précisément aux envoyés de ce prince ce que leur maître faisait à Sardes dans le moment même qu'ils le consultaient. Dans le sentiment des Pères de l'Eglise, ces sortes d'oracles s'expliquent très-facilement, et l'explication (3) qu'ils en donnent, qui est celle dont je viens de vous dire un mot, confirme admirablement la vérité de leur sentiment. Mais je serais fort curieux d'apprendre comment vous pouvez les expliquer selon votre système. Dites-moi, s'il vous plaît, par quelle adresse les prêtres de Delphes ont pu savoir que, dans le même temps que les envoyés de Crésus consultaient l'oracle, ce prince faisait cuire à Sardes une tortue avec un agneau? Je fais réflexion à toutes les fourberies que vous leur prêtez; je pense à tous les instruments et à toutes les machines dont vous

(1) Tertull. in *Apol.*: « In oraculis autem quo ingenio ambiguitates temperent in eventus, sciunt Cræsi, sciunt Pyrrhi. » Hieronym. in cap. XLII Isaïe: « Ubi Apollo Delphicus et Loxias, Deliusque et Clarius et cætera idola futurorum scientiam pollicentia quæ reges potentissimos deceperunt?... Quod si aliquis dixerit multa ab idolis esse prædicta, hoc sciendum quod semper mendacium junxerint veritati; et sic sententias temperarint, ut seu boni seu mali quid accidisset, utrumque possit intelligi. Ut est illud Pyrrhi regis Epirotarum:

« Aio te Æacida Romanos vincere posse.

« Et Cræsi:

« Cræsus transgressus Halym maxima regna perdet. »

Lactant., l. II, cap. 15: « Dæmonas autem grammatici dictos aiunt quasi δαίμονας, id est peritos ac rerum scios. Hos autem putant deos esse: sciunt illi quidem futura multa, sed non omnia: quippe quibus penitus consilium Dei scire non licet. Et ideo solent responsa in ambiguos exitus temperare. » August., lib. III de *Civit.*, cap. 17, sub finem, etc.

(2) Auctor *Quæstionum ad Antiochum*, apud Athanasium, quæst. 27: « Quid igitur? nunquid præscius est futurorum diabolus, et dæmones futura prædicere queunt? Responsio. Præscius rerum et cordium cognitor solus est Deus. Nec enim vel angeli cordis abscondita vel futura videre possunt. Dæmones vero ea quæ præmonstrare creduntur, versute indagantes prædicunt. Ut pote sæpenumero tanquam spiritus, videntes imbres qui adhuc sunt apud Indos, prævertunt et anticipant in Ægypto, et per incantationes et somnia magnam Nili inundationem prædicunt. » Vid. etiam Athanas. in *Vita S. Antonii*.

(3) Tertull. in *Apolog.*: « Omnis spiritus ales, hoc et angeli et dæmones. Igitur momento ubique sunt, totus orbis illis locus unus est, quid ubi geratur tam facile sciunt quam enuntiant. Velocitas divinitas creditur, quia substantia ignoratur... Cæterum testudinem decoqui cum earnibus pecudis Pythius eo modo renuntiavit, quo supra diximus. Momento apud Lydiam fuerat. »

remplissez leurs cavernes, mais je n'y trouve que les trompettes du chevalier Morland qui puissent vous être ici de quelque usage. Comme vous supposez que les prêtres des idoles avaient des espions dans toutes les provinces, qui les avertissaient de tout ce qui s'y passait, il ne faut plus, après cela, que leur donner à chacun une de ces trompettes des plus longues, par le moyen de laquelle ceux de Lydie aient pu se faire entendre dans un moment de Sardes jusqu'à Delphes.

Mais, pour parler sérieusement, je ne crois pas que vous puissiez expliquer ces sortes d'oracles, quand bien même vous supposeriez les prêtres des idoles mille fois plus fourbes et plus rusés que vous ne le faites. Souffrez donc que je vous les propose, pour répondre à ce que vous demandez à Eusèbe, lorsque vous dites qu'il fallait qu'il apportât quelque oracle non suspect, et rendu dans de telles circonstances que, quoique beaucoup d'autres pussent être imputés à l'artifice des prêtres, celui-là n'y pût jamais être imputé. Il me paraît qu'il est difficile d'y imputer celui dont je parle; et je crois que le seul parti qui vous reste à prendre, c'est de nier qu'il ait été jamais rendu, malgré l'autorité d'Hérodote qui en fait l'histoire fort au long, et d'un très-grand nombre d'autres auteurs, tant chrétiens que païens, qui en ont fait mention comme d'un des plus fameux et des plus célèbres de toute l'antiquité.

CHAP. XIII. — *Des fourberies des oracles reconnues sous les empereurs chrétiens. Il y a eu de l'imposture dans quelques oracles, mais elle a été découverte presque aussitôt, parce qu'il n'est pas possible que le mensonge et la fourberie se soutiennent longtemps. Les païens mêmes y ont été attentifs et en ont puni les auteurs. Les oracles n'auraient jamais subsisté aussi longtemps qu'ils ont fait s'il n'y avait eu que de la fourberie. Souvent, pour ne vouloir point croire des choses fort raisonnables, on s'engage à croire les plus déraisonnables et les plus impossibles.*

Il faut présentement vous dire un mot sur ce que vous dites que les fourberies des oracles ont été manifestement découvertes et exposées aux yeux de toute la terre, quand la religion chrétienne a triomphé du paganisme sous les empereurs chrétiens. Vous en produisez un exemple ou deux, auxquels je réponds :

Premièrement, que je ne doute pas qu'entre cette multitude d'oracles de toutes les sortes qui ont été dans le paganisme, il n'y en ait eu plusieurs de faux, et qui n'étaient que l'effet de l'imposture de quelques four-

bes. Il y a eu dans tous les siècles des imposteurs qui ont cherché à se faire de la réputation, à amasser de l'argent ou à établir leurs opinions en contrefaisant des miracles et en supposant des prodiges. Il y en a eu dans le christianisme même, et je pourrais ici en produire plusieurs sans être obligé de remonter bien avant dans l'antiquité. Mais ces fourbes ont été découverts presque aussitôt, parce qu'il n'est pas possible que l'imposture se soutienne longtemps. Il est rare qu'elle passe ceux qui en ont été les premiers inventeurs. Le faux prophète Alexandre (1), dont Lucien a écrit la vie, n'en imposa pas longtemps à la crédulité des peuples : ses fourberies furent incontinent découvertes. Les chrétiens et les païens mêmes de son temps le reconnurent et s'en moquèrent. Elles tombèrent avec l'imposteur, et même avant lui; et si Lucien n'avait jugé à propos d'en conserver la mémoire dans un de ses ouvrages, on n'en aurait jamais entendu parler.

L'imposture de Théotecnus (*Apud Euseb. Hist. eccles. lib. ix, cap. 11*) ne dura pas plus longtemps que celle d'Alexandre. Elle fut presque aussitôt reconnue, et l'auteur, avec ses complices, quelque considérable qu'il fût d'ailleurs, en fut puni du dernier supplice par l'empereur Licinius. Ce qui fait voir, pour le dire en passant, que les païens mêmes avaient horreur de ces sortes d'impostures, qu'ils y étaient attentifs et qu'ils ne les souffraient pas impunément.

Tel est le sort des fourberies : quelque bien concertées qu'elles puissent être, elles se démentent bientôt par quelque endroit et sont incontinent découvertes. Comme les hommes sont naturellement incrédules et qu'ils ne croient pas aisément, ainsi qu'on l'a remarqué avant moi (2), ce qui est au delà de ce qu'ils voient ou de ce qu'ils peuvent faire eux-mêmes, tout ce qui est merveilleux et extraordinaire leur paraît suspect. Ils y soupçonnent toujours de la fraude et de l'imposture, et pour peu qu'il y en ait, il n'est pas possible qu'elle leur échappe, à moins qu'elle ne soit l'effet de quelque puissance supérieure qui les surpasse de beaucoup en subtilité et en malice. Il n'arrive même que trop souvent, par cet éloignement qu'ils ont de croire tout ce qui paraît extraordinaire, qu'ils supposent de la fourberie où ils n'ont pas la moindre raison d'en soupçonner. Que si la vérité, et souvent une vérité toute divine, a tant de peine à se faire reconnaître, comment une fourberie purement humaine pourrait-elle se soutenir longtemps? Comment pourrait-elle subsister des siècles entiers, et tromper, non pas quelques ignorants, mais les plus savants hom-

rentur in sese turpissime maledicere, eos jussit lapidibus pellerent, si modo vellent propitium habere deum. »

(2) *Réflexions morales D. L. R.*, réfl. 257 : « Nous ne croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons. » *Vid. Gregor. Nyss. in Vita S. Macrinæ, sub fin., et Theodoret. Hist. relig., initio Vitæ S. Simeonis Stylitæ.*

(1) Lucianus in *Pseudomante*, Erasmo interprete : « Verum ubi jam plerique quibus mentis plusculum inerat, non secus atque ex alta ebrietate resipiscentes, conspirassent in illum, præsertim ex iis qui studebant Epicuro, jamque paulatim in oppidis deprehenderentur universa præstigiatura fictisque fabulæ apparatus, horrendum quiddam in eos edidit, dicens impiis et Christianis impleri Pontum, qui non ve-

mes et les nations entières les plus éclairées et les plus habiles ?

Tels ont été ces fameux oracles dont nous parlons. Ils ont subsisté plus de deux mille ans, et ont été, durant tout ce temps, consultés, admirés et respectés de tout le paganisme, des peuples et des nations les plus éclairées. Les Grecs et les Romains les ont considérés comme ce qu'il y avait de plus auguste et de plus divin dans leur religion. Les philosophes ont été convaincus, comme tous les autres, qu'ils contenaient quelque chose de surnaturel et d'extraordinaire. Ils en ont recherché les causes : ils ont fait des systèmes pour les expliquer. La plupart les ont attribués immédiatement à la puissance de leurs dieux ; d'autres à des génies inférieurs ; d'autres aux dispositions naturelles de certaines personnes et à la vertu de certains endroits de la terre. A peine s'en trouve-t-il un seul parmi les plus incrédules, parmi ceux qui ne reconnaissaient ni divinité, ni providence, ni immortalité de l'âme, qui s'avise de penser que tous ces oracles n'ont été que des fourberies des prêtres des idoles ; fourberies si grossières que, de la manière dont vous les exposez après M. Van-Dale, elles ne seraient pas capables de tromper pendant six semaines les gens de la campagne les plus stupides et les plus ignorants. Elles ont néanmoins trompé, selon vous, les villes et les provinces entières, les princes et les philosophes les plus habiles, les peuples et les nations les plus éclairées, sans que personne ait jamais pu les découvrir. Est-ce qu'ils étaient incapables de soupçonner que l'on pût ou que l'on voulût les tromper ? Si les prêtres des idoles avaient intérêt à les amuser et à les séduire, n'en avaient-ils pas beaucoup plus à éviter de l'être ? On leur parlait dans des statues creuses ; on leur criait aux oreilles avec des trompettes ; on les endormait avec je ne sais quelles drogues ; on faisait jouer à leurs yeux des marionnettes ; et pendant plus de deux mille ans ils ont toujours cru que tout cela était divin, surnaturel, miraculeux ; en un mot, l'ouvrage des dieux et l'effet de leur puissance. Et le petit nombre de ceux qui, plus incrédules que les autres, n'ont pu se persuader que les dieux fussent les auteurs de ces oracles, ont été obligés, comme Aristote (1) et Plinie (2) l'Ancien, de recourir, pour les expliquer, à des vertus et des propriétés chimériques de la nature ou de certaines exhalaisons de la terre. Personne entre eux n'ouvre les yeux pour reconnaître qu'on les joue et qu'ils se rendent eux-mêmes ridicules en recherchant sérieusement la cause d'un effet qui n'est qu'une chimère ou une fourberie grossière de quelques imposteurs. Certainement, pour croire que

tant de grands hommes, tant de peuples, tant de nations différentes ont été dans un aveuglement si prodigieux durant une si longue suite de siècles, il faut avoir une foi bien grande. Il est plus aisé de croire ce qu'il y a de plus incroyable et de plus prodigieux dans les fables. Vous croyez néanmoins ce prodige, quelque ennemi que vous soyez de tout ce qui tient du merveilleux, et vous y avez beaucoup moins de peine qu'à croire qu'il y a eu dans les oracles des illusions et des prestiges du démon. C'est ainsi qu'il arrive que, pour ne vouloir point admettre un sentiment fort raisonnable, très-bien prouvé et très-conforme à ce que la foi et l'Écriture nous enseignent, on s'engage souvent à croire et à soutenir les paradoxes les plus étranges et les systèmes les plus chimériques et les plus impossibles. D'où vient cela ? C'est que bien des gens n'aiment pas à entendre parler des démons, ni de tout ce qui y a quelque rapport. Cela réveille certaines idées de l'autre vie qui ne plaisent pas. Ils croient assez les vérités de la religion sur des raisonnements de spéculation, mais des preuves trop sensibles de ces mêmes vérités les incommode.

CHAP. XIV. — *On n'a découvert les fourberies de quelques oracles que longtemps après l'établissement du christianisme. Pourquoi cela ? Parce qu'il y a eu quelques oracles supposés, on ne peut pas conclure que tous les autres l'aient été aussi : au contraire, les faux oracles supposent qu'il y en a eu de véritables. Passage d'Eusèbe pris à contre-sens par l'auteur de l'Histoire. Conclusion de cette seconde partie de la Réponse. On ne peut attribuer qu'aux démons les oracles du paganisme.*

Je vous prie, Monsieur, en second lieu, de faire réflexion que les fourberies dont Eusèbe (3) et Théodoret (4) font mention n'ont été découvertes que longtemps après l'établissement du christianisme. Il n'est pas difficile d'en donner la raison : c'est que la plupart des oracles ayant cessé alors, parce que les démons en avaient été chassés par le pouvoir de Jésus-Christ et la foi des chrétiens, quelques païens, pour affermir leur religion qui tombait en ruine, n'étant plus soutenue de ces prétendues merveilles des oracles qui en faisaient le plus ferme appui, tâchèrent de réparer ce défaut, en y suppléant par des artifices et des fourberies. Il leur était fort fâcheux de ne plus voir parmi eux, comme autrefois, des gens inspirés, des songes prophétiques, des apparitions de leurs dieux, plus de prodiges ni de miracles qui autorisassent leur idolâtrie. Ils firent donc en cette occasion ce qu'il était fort naturel qu'ils fissent, et ce qui s'est fait depuis, plus d'une fois, en quelque matière à peu

(1) Aristot., l. de Mundo, et in Problem. sect. xxx.

(2) Plinius, l. II Natur. Histor., cap. 93 : « Faticidii specus quorum exhalatione temulenti futura præcunt, ut Delphis nobilissimo oraculo. Quibus in rebus quod possit aliud causæ afferre mortalium quispian, quam diffusæ per omne naturæ subinde

anter atque aliter numen erumpens. »

(3) Eusebius, l. III Præp. Evang., cap. 2, sub finem, ubi cum præcipue de oraculo Theotecnii agere manifestum erit, si conferatur is locus cum altero petito ex ejus Historia, l. IX, cap. 3 et 11.

(4) Theodoretus, Hist. Eccles. l. V, cap. 22.

près semblable. Ne pouvant plus avoir d'oracles véritables, ils en contrefirent, ils en supposèrent le mieux qu'ils purent. Mais comme de pareilles fourberies ne peuvent pas se soutenir longtemps, ils furent presque aussitôt découverts et punis comme ils le méritaient.

En troisième lieu, que pouvez-vous conclure des fourberies de Théotecnus (1) et de quelques autres pareilles, s'il s'en trouve? Que tous les autres oracles de l'antiquité n'ont été pareillement que des impostures de quelques fourbes? Cette conséquence ne vaut rien du tout. On a découvert dans ces derniers siècles des fourbes qui ont contrefait les possédés; pouvez-vous conclure de là que tous les possédés dont il est parlé dans l'Histoire sacrée et dans les Vies des saints les plus authentiques n'ont été pareillement que des fourbes et des imposteurs? Il y a eu de faux miracles dont on a découvert l'imposture; donc tous les miracles qui se sont faits dans tous les siècles sont pareillement faux et supposés. Cette conséquence est-elle bonne? Il me semble au contraire que celle-ci est bien plus juste et bien plus raisonnable: il y a eu des miracles faux, donc il y en a un grand nombre de vrais, parce que les faux supposent les vrais, comme la fausse monnaie suppose qu'il y en a une qui est bonne et légitime. On ne contrefait pas la fausseté, mais la fausseté contrefait la vérité. La fausseté donc de quelques oracles, les fourberies de quelques imposteurs qui ont tâché d'en contrefaire, supposent qu'il y en a eu de vrais, c'est-à-dire qui n'ont pas été l'effet de l'imposture des prêtres païens. Ainsi j'ai droit de conclure du faux oracle de Théotecnus, de celui de l'imposteur Alexandre et de quelques autres pareils, s'il s'en peut trouver, que ceux de Delphes, de Dodone, de Claros, ont été vrais, dans le sens que je viens de donner à ce mot.

En quatrième lieu, souffrez que je vous dise que vous avez pris à contre-sens les paroles d'Eusèbe touchant l'oracle d'Esculape de la ville d'Eges en Cilicie. *Eusèbe*, dites-vous, *rapporte qu'on chassa de cet oracle non pas un dieu ni un démon, mais le fourbe qui avait si longtemps imposé à la crédulité du peuple*. Vous entendez par là quelque imposteur du nombre des prêtres des idoles. Mais non, Monsieur, ce fourbe dont Eusèbe

parle en cet endroit n'est autre qu'Esculape lui-même, c'est-à-dire le démon qui, sous le nom de cette fausse divinité, séduisait le peuple par ses oracles. Ce qui vous a trompé, c'est le mot de *démon*, qu'Eusèbe prend en cet endroit dans le sens que les païens lui donnaient, c'est-à-dire pour un génie ou une divinité inférieure. Vous vous seriez facilement aperçu de votre erreur, si vous aviez pris la peine de lire Eusèbe. Ce qu'il prétend signifier est si clairement expliqué dans ce qu'il dit au commencement et à la fin de cette histoire, que l'on ne peut pas douter un moment de sa pensée. Voici le passage dont il s'agit. « L'empereur, dit Eusèbe (2), commanda qu'on rasât aussi ce temple. Aussitôt ce temple si fameux et si admiré par les plus grands philosophes fut renversé par une troupe de soldats, et avec lui celui qui y était caché, qui n'était ni un dieu, ni un démon, mais un séducteur des âmes, qui pendant un temps infini avait trompé les hommes. Ainsi celui qui promettait de guérir les autres de leurs maladies ne put point trouver de remède à sa ruine, ni se préserver lui-même alors, non plus que lorsqu'il fut frappé de la foudre, selon que les fables le disent. »

Il est visible qu'Eusèbe entend par là le démon qui, sous le nom d'Esculape, avait séduit si longtemps les païens. Le nom qu'il lui donne de séducteur des âmes, et ce temps infini pendant lequel il dit qu'il les a trompés, ne conviennent pas à un homme. Enfin il met la chose entièrement hors de doute, lorsqu'il ajoute que c'est celui-là même qui promettait la guérison des maladies, et dont il est rapporté dans les fables qu'il mourut d'un coup de foudre. Ce qu'il dit au commencement de cette histoire ne détermine pas moins clairement quelle a été sa pensée; mais il serait trop long de le décrire ici, et la chose ne le mérite pas.

Je finis, Monsieur, cette seconde partie de ma Réponse, en tirant de ce que j'ai eu l'honneur de vous dire une conclusion en faveur du sentiment des anciens chrétiens et des Pères de l'Eglise touchant les oracles.

On ne peut attribuer ce que l'on a vu d'extraordinaire et de merveilleux dans les oracles du paganisme, qu'à la puissance de Dieu, ou à quelque cause naturelle, telle que pourrait être une bile échauffée, ou la

(1) On a bien voulu, avec l'auteur de l'Histoire, traiter l'oracle de Théotecnus de pure fourberie, quoique, en examinant les choses de plus près, on ait pu prouver qu'il y a eu de la magie et de l'illusion du démon. Eusèbe le témoigne fort clairement; voici ses paroles: Τελευτῶν εἰδωλὸν τι Διὸς Φιλίου μαγανείαις τισὶ καὶ γοητείαις ἰδρύει· τελετὰς τε ἀνάγκους αὐτῷ καὶ μύσεις ἀκαλλιερήτους, ἑξαγίστους τε καθαρμούς ἐπινοήσας, μέχρι καὶ βασιλείας τὴν τερατείαν, δι' ὧν ἐδόκει χρησμῶν ἐκτελεῖν, ἐπεδείκνυτο. καὶ δὴ οὗτος κολακεία τῇ καθ' ἡδονὴν τοῦ κρατοῦντος, ἐπεγείρει κατὰ χριστιανῶν τὸν δαίμονα· καὶ τὸν θεὸν δὴ κελεύσαι φησὶν, ὑπερορίους τῆς πόλεως καὶ τῶν ἀμφὶ τὴν πόλιν ἀγρῶν, ὡς ἂν ἐχθροὺς αὐτῷ χριστιανούς ἀπελάσαι. Euseb., l. ix Hist. eccles., cap. 5.

(2) Eusebius, l. iii de Vita Constantini, cap. 56: Ἐπειδὴ γὰρ πολὺς ἦν ὁ τῶν δοκῆσαι σοφῶν περὶ τὸν τῶν

Κιλικίων δαίμονα πλάνος, μυρίων ἐπτοημένων ἐπ' αὐτῷ ὡς ἂν ἐπὶ σωτῆρι καὶ ἱατρῷ, ποτὲ μὲν ἐπιφανομένῳ τοῖς ἐγκαθεύδουσι, ποτὲ δὲ τῶν τὰ σώματα καμνόντων ἰωμένων τὰς νόσους (ψυχῶν δ' ἦν ὀλετήρ ἀντικρυς οὗτος, τοῦ μὲν ἀληθοῦς ἀφέλκων Σωτῆρος, ἐπὶ δὲ τὴν ἄθεον πλάνην κατασπῶν τοὺς πρὸς ἀπάτην εὐχερεῖς), εἰκότα δὴ βασιλεὺς πράττων, Θεὸν ζηλωτὴν ἀληθῶς σωτῆρα προβεβλημένος, καὶ τοῦτον εἰς ἑδάφος τὸν νεῶν ἐκέλευσε καταβληθῆναι· ἐνὶ δὲ νεύματι κατὰ γῆς ἠπλοῦτο, δεξιά καταβριπτόμενος στρατιωτικῇ τῷ τῶν γενναίων φιλοσόφων βοῶμενον θαῦμα, καὶ ὁ τῆδε ἐνδομυχῶν, οὐ δαίμων, οὐδέ γε θεὸς, πλάνος δὲ τις ψυχῶν, μακροῖς καὶ μυρίοις ἑξαπατήτας χρόνοις. Εἴθ' ὁ κακῶν ἐτέρους ἀπαλλάξειν καὶ συμφορᾶς προϊσχύμενος, οὐδὲν αὐτὸς ἑαυτῷ πρὸς ἄμυναν εὐρατο φάρμακον μᾶλλον, ἢ ὅτε κεραυνῷ βληθῆναι μυθεύεται.

vertu de quelque exhalaison, ou enfin à la malice et aux impostures des démons. On ne peut pas l'attribuer à Dieu, puisque tous ces oracles étaient remplis d'impiété, de cruauté, de mensonge, d'idolâtrie et de toute sorte d'abominations et d'infamies. On ne peut pas l'attribuer à quelque cause naturelle, puisqu'il y avait bien des choses qui surpassaient les forces de toutes ces causes, comme

la prédiction de plusieurs événements, la guérison de plusieurs maladies. On ne peut pas non plus l'attribuer aux fourberies des prêtres des idoles, comme je l'ai fait voir. Il faut donc l'attribuer nécessairement à la malice et à l'imposture des démons, comme tous les anciens chrétiens l'ont cru, et comme la plupart le croient encore à présent.

TROISIÈME PARTIE,

DANS LAQUELLE ON MONTRE QUE LES ORACLES DU PAGANISME ONT CESSÉ APRÈS LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST, PAR LE POUVOIR DE SA CROIX ET L'INVOCATION DE SON NOM, ET L'ON RÉPOND AUX RAISONS ALLÉGUÉES AU CONTRAIRE PAR L'AUTEUR DE L'HISTOIRE.

CHAPITRE PREMIER. — *Raisons générales qui ont dû détourner l'auteur de l'Histoire d'entreprendre de ruiner le sentiment des Pères de l'Eglise touchant le temps de la cessation des oracles. Il n'a point dû s'en tenir sur ce sujet à l'autorité de M. Van-Dale. Il suppose aux Pères de l'Eglise une opinion qu'ils n'ont jamais eue. Quel a été leur véritable sentiment.*

Avouez la vérité, Monsieur : n'avez-vous pas senti quelque répugnance en travaillant dans votre seconde dissertation à prouver que les oracles n'avaient point cessé à la venue du Sauveur du monde ? Vous vous êtes vu une seconde fois obligé de vous opposer seul au sentiment des Pères de l'Eglise, et même des auteurs profanes qui ont reconnu cette vérité si glorieuse à notre religion. Et cela doit naturellement faire de la peine à un homme sage, qui respecte l'autorité de ces grands hommes, et qui sait combien il est dangereux de s'opposer à leur sentiment unanime. De plus, il n'est pas possible que vous n'ayez remarqué que votre opinion donnait atteinte à la gloire du Sauveur du monde, qui a été reconnu jusqu'à présent pour le destructeur de l'idolâtrie, et par conséquent des oracles qui en faisaient la partie la plus considérable et le plus ferme appui. Il semble néanmoins que vous vouliez insinuer qu'il n'a point eu part à ce grand événement. Vous ne parlez que des édits des empereurs chrétiens, lorsqu'il s'agit de l'extinction de l'idolâtrie ; et vous attribuez la cessation des oracles en partie à ces mêmes édits, et en partie au mépris que les Romains et quelques sectes de philosophes en ont fait ; aux crimes et aux fourberies des prêtres des idoles. D'où il s'ensuit que le plus grand miracle du christianisme, qui est son établissement sur les ruines du paganisme, s'est fait d'une manière tout humaine et toute naturelle, sans que l'on y trouve rien qui doive être attribué au pouvoir de Jésus-Christ. Il est rude à un chrétien de se voir obligé de diminuer la gloire de celui qu'il reconnaît pour son Dieu, et de dissimuler, contre son inclination, que c'est à lui qu'il doit le bonheur qu'il a d'être délivré des ténèbres du paganisme et de la tyrannie du démon.

Vous me direz peut-être que vous avez cru devoir sacrifier toutes ces répugnances à la vérité, qui doit l'emporter sur toutes sortes de considérations. Le prétexte est spécieux ; mais il me semble que vous deviez auparavant vous bien assurer de cette vérité, en consultant les Pères de l'Eglise dans leurs ouvrages, et en examinant soigneusement les sens de leurs paroles, sans vous en tenir à l'autorité de M. Van-Dale, qui vous devait être suspecte en ces matières pour bien des raisons. Si vous l'aviez fait, habile et éclairé comme vous l'êtes, vous eussiez reconnu sans peine que le sentiment des Pères de l'Eglise sur le temps de la cessation des oracles est clair, certain, indubitable et parfaitement conforme à la vérité. Mais vous n'avez pas jugé à propos de prendre cette peine : vous vous en êtes rapporté de bonne foi à ce médecin anabaptiste, et vous avez cru, sur son autorité, que les saints Pères avaient dit que, dans le moment même de la naissance de Jésus-Christ, tous les oracles sans exception avaient cessé dans toutes les parties du monde. Ensuite de quoi il ne vous a pas été difficile, en suivant toujours votre guide, de montrer que ce sentiment est faux, puisqu'il est constant qu'après la naissance du Sauveur du monde il y a eu encore des oracles que l'on a consultés.

Or, Monsieur, je crois pouvoir vous montrer évidemment que les Pères de l'Eglise, et en particulier Eusèbe, que vous attaquez ici personnellement, n'ont jamais dit ni pensé ce que vous leur faites dire, et que c'est là une idée fausse et chimérique que M. Van-Dale leur a prêtée, pour avoir lieu de les réfuter et de ruiner, s'il le pouvait, leur autorité.

Quel est donc, me direz-vous, leur véritable sentiment ? C'est que les oracles du paganisme ont cessé après la naissance du Sauveur du monde et la prédication de son Evangile, non pas tout d'un coup, mais à mesure qu'il a été connu des hommes, et que sa doctrine salutaire a été reçue partout. Ils donnent le temps de sa naissance pour celui auquel les oracles ont commencé à tomber en ruine, par la fuite des démons qui en étaient les auteurs, mais non pas pour le moment précis où ils ont été ruinés entièrement dans toutes les parties du monde. Ils

enseignent enfin que cet événement miraculeux doit être attribué à Jésus-Christ, à son pouvoir sur les démons, et à celui qu'il a donné aux chrétiens de les chasser en son nom. Il est juste de vous donner des preuves de tout cela : en voici quelques-unes.

CHAP. II. — *L'on montre qu'Eusèbe n'a point dit que les oracles des païens aient cessé dans le moment de la naissance de Jésus-Christ, mais seulement après la publication de son Evangile. Eusèbe prouve son sentiment par le témoignage de Porphyre. Nouvelle preuve du sentiment de cet auteur, tirée de ses livres de la Démonstration évangélique.*

Je commence par Eusèbe, qui, au commencement du v^e livre de sa *Préparation évangélique*, dans le titre même du premier chapitre, parle ainsi : « L'on continue de prouver que les oracles des gentils sont l'ouvrage des mauvais démons, et l'on montre de quelle manière, après la publication de l'Evangile de notre Sauveur, ces oracles ont cessé. » Vous voyez, Monsieur, qu'il ne dit pas qu'ils ont cessé dans le moment même de la naissance de Jésus-Christ, mais seulement après la publication de son Evangile, ce qui est très-différent. Il commence ensuite son premier chapitre en disant que, « quoique ce qu'il a dit jusqu'alors montre clairement que les dieux des gentils ne sont ni des dieux, ni même de bons démons, il ne laissera pas d'en apporter de nouvelles preuves, afin que l'on connaisse mieux l'avantage que la doctrine évangélique du Sauveur du monde a apporté aux hommes, en les délivrant de la servitude où ils étaient. » Il ajoute incontinent : « Ecoutez donc comment les auteurs païens eux-mêmes avouent que leurs oracles n'ont cessé que dans le temps que la doctrine salutaire de l'Evangile a commencé à se répandre sur la terre et à éclairer les hommes de ses vives lumières ; et nous montrerons incontinent que ce n'est qu'après la naissance de Jésus-Christ que l'on a commencé à parler de la mort des démons, et que ces oracles autrefois si fameux ont cessé. » Ce n'est donc qu'après la naissance du Sauveur du monde et la publication de son Evangile qu'Eusèbe assure que les oracles ont cessé. Ensuite, pour prouver ce qu'il a avancé touchant cette cessation des oracles, il produit le témoignage de Porphyre, qui dans le livre qu'il a fait contre la religion chrétienne a dit (*Apud Euseb., loc. cit.*) : « Faut-il s'étonner si les maladies règnent dans la ville depuis si longtemps, puisque Esculape et les autres dieux se sont retirés d'entre les hommes ? Car depuis que l'on a commencé à adorer le Christ, personne n'a ressenti aucun bienfait public des dieux. » On voit que Porphyre parle des oracles d'Esculape, dans lesquels cette divinité ou plutôt ce démon guérissait en songe les malades, en leur apparaissant et en leur prescrivant les remèdes dont ils devaient se

servir. Ces sortes d'oracles avaient donc cessé alors, de l'aveu même de Porphyre, par le pouvoir de Jésus-Christ, ainsi que la plupart des autres. Et c'est là la preuve qu'apporte Eusèbe pour montrer qu'après la publication de l'Evangile les oracles, de l'aveu même des païens, avaient été réduits au silence.

Pour prouver ensuite ce qu'il a dit, que ce n'est que dans ce temps-là non plus que les païens ont débité des histoires touchant la mort de leurs démons pour expliquer la cause de ce silence si surprenant, il produit l'oracle d'Apollon que vous avez rapporté, et ensuite l'autorité de Plutarque, et son histoire de la mort du grand Pan ; après quoi il conclut ainsi (*Euseb., ibid., cap. 17*) : « Vous pouvez donc reconnaître par là le temps auquel l'empire des démons a été aboli, de même que la coutume d'immoler des hommes, ce qui n'est arrivé qu'après que l'Evangile a été annoncé aux hommes. » Vous voyez, Monsieur, que le temps qu'Eusèbe assigne à ces deux événements qu'il joint ensemble (ce que je vous prie de remarquer) n'est pas précisément le moment de la naissance du Sauveur du monde, mais le temps auquel son Evangile a été annoncé aux hommes. Il avait dit immédiatement auparavant que « la mort de ce démon (c'est-à-dire, selon Eusèbe, le commencement de la ruine de l'empire du démon) était arrivée sous le règne de Tibère, dans le temps que le Sauveur du monde chassait les démons, ainsi qu'il est rapporté dans l'Evangile. » N'est-ce pas en effet dans ce temps-là, comme Eusèbe le remarque, que le Fils de Dieu a commencé à renverser l'empire du démon, à chasser ce prince du monde, comme il l'appelle, à lier ce fort armé et à détruire toutes ses œuvres, qui est la fin pour laquelle l'Ecriture nous apprend qu'il est venu sur la terre (1) ?

Cet ancien auteur parle de la même manière sur le temps de la cessation des oracles, dans le v^e livre de sa *Démonstration évangélique*, où, après avoir répété en abrégé les preuves qu'il a apportées dans ses livres de la *Préparation*, pour montrer que les démons étaient les auteurs des oracles, il ajoute : « Enfin, une marque évidente de leur faiblesse, c'est qu'à présent ils ne rendent plus de réponses comme auparavant ; ce qui n'est arrivé que depuis la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ : car, continue-t-il, depuis que sa doctrine a été répandue dans toutes les nations, les oracles ont cessé. » Vous voyez, Monsieur, qu'Eusèbe ne dit jamais que les oracles ont cessé précisément dans le moment de la naissance de Jésus-Christ, mais après, et depuis que sa doctrine a été répandue dans le monde. Vous avez pu remarquer aussi que par ces paroles dont il se sert dans le dernier passage que j'ai tiré de sa *Préparation évangélique* (ce qui n'est arrivé qu'après que l'Evangile a été annoncé aux hommes), il compare le temps qui a précédé la naissance de Jésus-Christ et la

(1) *I Joan. III* : In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli.

prédication de son Evangile, avec celui qui l'a suivi. Dans celui qui a précédé, les oracles ont toujours subsisté, les démons ont toujours trompé les hommes par les illusions de leurs réponses prophétiques ; dans celui qui a suivi, c'est-à-dire depuis l'incarnation du Fils de Dieu, depuis que l'Evangile a été annoncé aux hommes, les démons ont été chassés, les oracles ont été réduits au silence. Quand les paroles d'Eusèbe seraient obscures ou ambiguës, il me semble que cette comparaison qu'il fait du temps qui a précédé Jésus-Christ avec celui qui l'a suivi devrait seule vous faire connaître qu'il n'a pas été dans le sentiment que vous lui attribuez.

CHAP. III. — *Ce qu'ont pensé les autres Pères de l'Eglise touchant le temps du silence des oracles, et en particulier saint Athanase. Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix et Lactance, supposent, comme lui, que tous les oracles n'avaient point cessé dans le temps de la naissance de Jésus-Christ. Autre preuve tirée du même saint Athanase, qui fait voir clairement dans quel sentiment il a été sur ce sujet. Témoignages de saint Cyrille d'Alexandrie, de Théodore, de Prudence, de l'auteur des Questions et des Réponses aux orthodoxes, et de saint Jérôme.*

Mais écoutons les autres Pères de l'Eglise, qui vous feront connaître encore plus clairement votre erreur, et qui nous apprendront ce que l'on doit entendre quand on dit que les oracles ont cessé à la naissance de Notre-Seigneur. « Autrefois, dit saint Athanase (*De Incarn. Verbi Dei*), les oracles de Delphes, de Dodone, de la Béotie, de la Lycie et de l'Egypte, étaient remplis des impostures de la magie : la Pythie était admisée de tout le monde ; mais depuis que Jésus-Christ est annoncé partout, cette fureur a cessé et on ne voit plus de ces devins. Autrefois les démons s'étant emparés des fontaines et des fleuves, des idoles de bois ou de pierre, séduisaient les hommes par leurs prestiges. Mais à présent, depuis que le Fils de Dieu a paru, ces illusions ont cessé, parce qu'avec le seul signe de la croix on les fait disparaître. » Il est visible que saint Athanase n'a point prétendu que tous les oracles aient cessé dans le moment même de la naissance du Sauveur du monde, puisqu'il dit clairement que ce n'est que depuis qu'il a paru et qu'il a été annoncé partout, et qu'il ajoute que l'on fait disparaître toutes ces illusions par le signe de la croix, qui assurément n'a commencé à être en usage qu'après la mort du même Sauveur, lorsque le grand mystère de sa croix a été reconnu pour le principe et la cause du salut des hommes.

Bien plus, vous avez pu remarquer, dans la première partie de cette Réponse, que le même saint Athanase, ainsi que Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix et Lactance, invitent les païens à être témoins eux-mêmes de la manière dont les chrétiens chassaient les démons des oracles et de ceux qui les

rendaient, par le signe de la croix et l'invocation du nom de Jésus-Christ. Cela ne montre-t-il pas encore évidemment combien ils ont été éloignés de croire que tous les oracles eussent cessé dès le moment de la naissance du Sauveur du monde ? Auraient-ils pu faire ce défi aux païens, s'il n'y avait eu de leur temps, dans les lieux où l'idolâtrie subsistait encore, de ces faux prophètes du démon ?

Mais continuons à écouter saint Athanase, qui nous apprendra que ce n'est en effet qu'à mesure que le christianisme s'est établi dans le monde, que les prestiges des oracles ont cessé, par le pouvoir de la croix de Jésus-Christ. Car voici comme il conclut son ouvrage de *l'Incarnation du Verbe divin*, où, pour prouver la vérité de ce grand mystère, il s'est particulièrement servi de cet événement miraculeux, comme d'un argument sensible et évident, auquel il n'y avait rien à répondre : « Après tout ce que nous avons rapporté, dit ce Père, voici une chose qui, comme la principale de toutes et la plus digne d'admiration, mérite que l'on y fasse une attention particulière. C'est que depuis que le Fils de Dieu a paru sur la terre, l'idolâtrie n'augmente plus ; mais au contraire elle diminue et s'affaiblit tous les jours. La sagesse des gentils ne fait plus de progrès, et ce qui en reste se dissipe peu à peu. Les démons enfin ne séduisent plus les hommes par leurs illusions, leurs oracles et leurs prestiges ; mais lorsqu'ils osent encore l'entreprendre, ils sont aussitôt confondus par le signe de la croix. En un mot, considérez comme la doctrine du Sauveur du monde se répand et se fortifie partout, et comment au contraire l'idolâtrie et tout ce qui s'oppose à la religion chrétienne diminue, s'affaiblit et tombe en ruine. En voyant cette merveille, adorez le pouvoir du Fils de Dieu, et méprisez toutes ces superstitions qu'il fait disparaître. Car de même que les ténèbres n'ont plus de force en la présence du soleil, et que s'il en reste encore en quelque endroit, elles se dissipent bientôt, ainsi depuis que le Fils de Dieu a paru, les ténèbres de l'idolâtrie n'ont plus de force, et toutes les parties du monde se remplissent des lumières de la foi. Et comme il arrive que lorsqu'un roi demeure enfermé dans son palais et ne paraît pas en public, il se trouve des esprits brouillons qui se prévalent de son absence pour envahir le nom et l'autorité royale, par là les peuples tombent dans l'erreur, parce que, sachant qu'ils ont un roi et ne le voyant pas, ils s'attachent à ceux à qui ils en voient prendre le nom. Mais lorsque le véritable roi vient à paraître, l'imposture de ces usurpateurs se découvre, et les peuples, reconnaissant leur légitime souverain, abandonnent ceux qui les ont séduits. C'est ainsi que les démons trompèrent autrefois les hommes, en s'emparant du nom et des honneurs qui appartiennent à Dieu seul. Mais depuis que le Verbe divin s'est fait voir sur la terre et qu'il a fait connaître aux hommes son Père, l'imposture des démons se dissipe,

et les hommes, considérant le Verbe incarné, abandonnent les idoles et reconnaissent le vrai Dieu. » Il me semble que saint Athanase ne pouvait pas parler plus clairement, ni employer des comparaisons plus sensibles, pour faire connaître que les oracles, non plus que l'idolâtrie, n'ont pas cessé tout d'un coup à la naissance de Jésus-Christ, mais peu à peu, à mesure qu'il s'est fait connaître aux hommes, et que le monde a été éclairé des lumières de la foi.

Saint Cyrille répondant à Julien l'Apostat, qui avouait que les oracles avaient cessé, mais qui attribuait la cause de cette cessation, comme la plupart des autres païens, à la longueur du temps et aux changements qu'il apporte, dit ces paroles (*Lib. vi contra Julian.*) : « Je loue sa sincérité, en ce qu'il avoue que l'inspiration diabolique dont ses faux prophètes étaient animés, a entièrement cessé. Il ignore néanmoins la véritable cause qui a fait ainsi cesser le mensonge, et qui a réduit au silence les vrais et naturels oracles, ainsi qu'il les appelle. Car c'est depuis que le monde a été éclairé des lumières de Jésus-Christ, que l'empire des démons a été ainsi renversé, que toutes leurs illusions, semblables aux amusements des enfants, ont été dissipées, et que ces esprits impurs et malins ont été renfermés dans les enfers. » Après avoir ainsi produit la véritable cause de la cessation des oracles, il réfute celle que Julien avait rapportée, et ce qu'il avait ajouté ensuite que, au défaut de ces oracles naturels, Jupiter avait accordé aux hommes la connaissance de certains arts, qu'il appelle sacrés : c'est-à-dire, comme saint Cyrille le lui reproche, la théurgie et la magie la plus exécrable, dont Julien, ainsi que la plupart des philosophes de son temps, était entêté jusqu'à la fureur. Ce qui justifie, pour le dire en passant, ce que les Pères de (1) l'Eglise et les historiens ecclésiastiques ont rapporté des cruautés inouïes que ce malheureux empereur commettait pour satisfaire là-dessus sa passion, et dont on découvrit après sa mort les restes affreux dans son palais et dans les temples des idoles, où il avait exercé son art diabolique.

Le même saint Cyrille, dans ses commentaires sur le prophète Isaïe (*Lib. iv, orat. 2*), s'exprime d'une manière encore plus claire sur le sujet dont il s'agit : « Avant que notre Sauveur Jésus-Christ, dit ce Père, eût paru sur la terre, le démon y avait établi partout sa tyrannie. Tous les hommes étaient plongés dans de profondes ténèbres. On voyait en tout lieu des autels et des temples d'idoles, une multitude innombrable de simulacres et de faux dieux, des enchantements et de faux oracles, des illusions et des

impostures des démons qui feignaient de savoir et de prédire l'avenir, quoiqu'ils ne sussent et ne prédissent rien en effet. Mais après que la véritable lumière, c'est-à-dire le Fils unique de Dieu, eut éclairé toute la terre par les oracles de son Evangile, après que les ténèbres du péché eurent été dissipées, et que tous les hommes, qui avaient été jusqu'alors dans l'erreur, eurent été appelés à la connaissance de la vérité, alors toutes les illusions des faux prophètes disparurent.... les merveilles et les prédictions de la fausse divination furent anéanties; les oracles des gentils cessèrent partout, et ces dieux qui avaient coutume de débiter des mensonges furent réduits au silence. » Peut-on douter, après cela, quel a été le sentiment des Pères de l'Eglise sur le temps de la cessation des oracles? Peut-on leur attribuer encore d'avoir cru qu'ils avaient tous cessé dans le moment même de la naissance du Sauveur du monde?

J'ajoute au témoignage de saint Cyrille celui de Théodoret, qui n'est pas moins clair ni moins exprès sur le temps de la cessation des oracles. « Avant la venue de Jésus-Christ, dit ce Père (*Advers. Græc., serm. 10 de Oraculis*), les démons séduisaient les hommes en mille manières; mais depuis que la lumière de la vérité a paru, ils ont pris la fuite et ont abandonné leurs oracles. » Il ajoute un peu après : « Les démons voyant donc la prédication de la vérité annoncée partout, ils ont pris la fuite comme de malheureux fugitifs qui se connaissent coupables de plusieurs crimes, et qui sentent l'approche de leur maître. Ils ont laissé leurs anciennes demeures vides, et à présent la fontaine de Castalie ne rend plus d'oracles, non plus que celle de Colophone, les bassins de Dodone ou le trépied de Delphes. » Il avait dit auparavant qu'une des marques qui montraient que les oracles étaient rendus par les démons, « c'était le silence où ils étaient réduits; car, continue-t-il, après que le Sauveur du monde a paru, ces malins esprits qui séduisaient les hommes ont pris la fuite, ne pouvant plus soutenir l'éclat de la lumière divine. » Enfin, après avoir rapporté le témoignage de Plutarque touchant le silence des oracles, il ajoute : « Plutarque a écrit ces choses après la venue du Sauveur du monde, par où l'on voit quelle est la cause du silence des oracles. »

Le poète Prudence, qui était aussi un excellent théologien et un très-savant homme, entre les preuves qu'il produit pour convaincre les Juifs de la divinité de Jésus-Christ, s'appuie beaucoup, comme les autres Pères de l'Eglise, sur le même silence des oracles : « Depuis, dit ce grand homme (2),

(1) Gregor. Nazianz., orat. 3 in Julianum. Vide præterea Theodoretum, *Hist. eccles.*, lib. iii, cap. 26 et 52.

(2) Prudentius, in *Apotheosi adversus Judæos* :

Ex quo mortalem præstrinxit Spiritus alvum,
Spiritus ille Dei, Deus, et se corpore matris
Induit, atque hominem de virginitate creavit;

Delphica damnatis tacuerunt sortibus antra,
Non tripodas Cortina regit, non spumat anhelus
Fata sibyllinis fanaticus edita libris.
Perdidit insanos mendax Dodona vapores:
Mortua jam mutæ lugent oracula Cumæ,
Nec responsa refert Libycis in syrtibus Ammon.
Ipsa suis Christum Capitolia Romula moerent
Principibus lucere Deum, destructaque templa

que le Fils de Dieu s'est incarné, les oracles de Delphes, de Dodone, d'Ammon, et tous les autres faux prophètes des gentils ont été réduits au silence. Le Capitole gémit de voir les princes romains devenus chrétiens, et les temples des idoles renversés par leur ordre. Les empereurs se prosternent devant les autels de Jésus-Christ, et adorent l'étendard de sa croix. » Si, pour connaître le sentiment de cet auteur sur le sujet dont il s'agit, il ne vous suffit pas qu'il ait dit que c'est depuis l'incarnation du Fils de Dieu, et non pas dans le moment de sa naissance, que les oracles ont cessé, faites attention qu'il joint le renversement des temples des idoles et la destruction du paganisme avec cet événement miraculeux, et par là vous serez convaincu qu'il a été, comme tous les autres Pères de l'Eglise, dans un sentiment bien différent de celui que vous leur avez attribué.

L'ancien et savant auteur des *Questions et des Réponses aux orthodoxes*, qui se trouvent parmi les ouvrages de saint Justin, dit (*Resp. ad quæst. 24*), que « le Sauveur du monde a rendu muet le démon qui s'était emparé de la statue d'Apollonius de Tyanes, et qui, par les oracles qu'il rendait, séduisait les hommes, et les portait à adorer cet imposteur comme un dieu; qu'il avait, dis-je, fait cesser ses oracles, ainsi que tous les autres que les démons débitaient sous le nom des dieux adorés par les païens. Ce que l'on voit évidemment, ajoute-t-il, par l'état où se trouvent à présent ces oracles. » Direz-vous encore, Monsieur, que cet auteur a cru que l'oracle d'Apollonius, comme tous les autres, a cessé dans le temps de la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans un temps où il n'existait pas encore?

Enfin saint Jérôme, écrivant sur Isaïe, à propos de ces paroles que le prophète adresse aux dieux des gentils, pour se moquer d'eux: Dites-nous les choses à venir; annoncez-nous ce qui doit arriver dans la suite, ajoute (1): « Le prophète parle ainsi parce qu'après la venue du Sauveur du monde les idoles ont été réduites au silence. Où est à présent l'Apollon de Delphes, de Délos, de Claros, et toutes les autres divinités qui se mélaient de prédire l'avenir, et qui ont trompé les plus puissants rois? » Je crois, Monsieur, que toutes ces autorités suffisent pour vous obliger de reconnaître que ni Eusèbe, ni les Pères de l'Eglise ne disent point, comme vous le supposez, que les oracles ont cessé précisément à la naissance de Jésus-Christ, mais seulement après, lorsqu'il a été connu et adoré des hommes, depuis que sa doctrine a été annoncée dans le monde.

CHAP. IV. — *Eusèbe assigne le même temps à la cessation des oracles et à l'extinction*

Imperio cecidisse ducum; jam purpura supplex
Sternitur Æneadæ rectoris ad atria Christi,
Vexillumque crucis summus dominator adorat

(1) Hieronym. in caput XLII I-aie: « Hoc autem significat quod post adventum Christi omnia idola conticuerunt. Ubi Apollo Delphicus, et Loxias, Deliusque et Clarius et cætera idola futurorum scien-

de la coutume d'immoler des hommes, c'est-à-dire, le temps de la prédication de l'Evangile. Saint Athanase joint ensemble le silence des oracles et l'extinction de l'idolâtrie et de la magie, ce qui fait voir dans quel sentiment il a été touchant le sujet dont il s'agit. Les saints Pères attribuent ordinairement ce silence au pouvoir du signe de la croix. Ils rapportent eux-mêmes des oracles rendus longtemps après la naissance de Jésus-Christ, ce qui montre évidemment qu'ils n'ont pas été dans le sentiment qu'on leur suppose.

Néanmoins, afin que vous soyez encore mieux convaincu de leur sentiment, souvenez-vous, s'il vous plaît, qu'Eusèbe a dit (*Supra, col. 1102*) que la coutume brutale d'immoler des hommes a cessé dans le même temps que les oracles. Or il n'a point prétendu que cette coutume ait cessé précisément à la naissance du Sauveur du monde; il dit au contraire positivement en plus d'un endroit (2) qu'elle n'a cessé que longtemps après, savoir sous l'empire d'Adrien; il n'a donc point prétendu non plus, ainsi que vous le supposez, que les oracles aient cessé précisément à la naissance de Jésus-Christ, mais seulement après, et que ce n'est que depuis ce temps-là qu'on les a vus muets et sans réponses: ce qui n'était, comme il l'assure, jamais arrivé auparavant. En effet, quoiqu'ils aient pu être détruits par les guerres, pillés et ruinés par différents accidents, il n'est néanmoins jamais arrivé qu'après la naissance du Sauveur du monde et la prédication de son Evangile, que les temples subsistant dans toute leur ancienne splendeur, les prêtres offrant les sacrifices accoutumés, les peuples venant à l'ordinaire chercher des réponses et des prédictions sur l'avenir, ils n'aient pu en obtenir, et aient trouvé l'oracle muet. Voilà ce qui a jeté tout le paganisme dans l'étonnement. Voilà ce qui a obligé Plutarque à rechercher la cause d'un événement si extraordinaire.

Remarquez, en second lieu, que quelques Pères de l'Eglise, comme saint Athanase, disent de même que les oracles ont cessé après la naissance de Notre-Seigneur, ainsi que l'idolâtrie et toutes les impostures de la magie. Or vous ne pouvez point dire qu'ils ont cru que la magie et l'idolâtrie aient entièrement cessé à la naissance du Sauveur du monde; de telle sorte que dès ce moment elles aient été l'une et l'autre entièrement abolies. Vous ne pouvez donc pas supposer non plus qu'ils aient cru que les oracles aient été entièrement réduits au silence dès ce moment.

Faites réflexion, en troisième lieu, que la manière la plus ordinaire dont les saints Pères disent (3) que les démons ont été chassés des oracles, et les oracles réduits au silence,

tiam pollicentia, quæ reges potentissimos deceperunt? etc. »

(2) Lib. IV *Præp. Evang.*, cap. 15 et 17. Vide eundem, *Orat. de Laud. Constantini*.

(3) Vide supra Athanasium, et statim inferius Lactantium, Prudentium, Gregorium Nazianzenum et alios.

c'est par la vertu du signe de la croix, ainsi que vous le verrez encore dans la suite plus d'une fois. Or il est évident que le signe de la croix n'était pas encore en usage dans le temps de la naissance du Sauveur du monde; il n'est donc pas moins évident que les Pères de l'Eglise n'ont pas cru que tous les oracles aient été condamnés au silence dès le temps de cette divine naissance. comme vous le prétendez.

Enfin, Monsieur, ces mêmes Pères ne rapportent-ils pas des oracles qui ont été rendus après la mort du Sauveur du monde. Eusèbe ne dit-il pas dans la *Vie de l'empereur Constantin* (1), que l'Apollon de Delphes avait répondu à ceux qui lui avaient demandé pourquoi il ne rendait plus d'oracles, comme autrefois, que les hommes justes qui vivaient alors sur la terre, c'est-à-dire les chrétiens, l'empêchaient de dire la vérité, et étaient cause que les trépieds ne pouvaient plus donner que des réponses fausses et remplies de mensonges. Ne produit-il pas dans sa *Démonstration évangélique* (2) ces deux oracles très-clairs et très-positifs, comme vous les appelez, sur l'ascension et sur la résurrection de Notre-Seigneur, pour prouver, par l'aveu même des païens et de leurs démons, que le Sauveur du monde n'avait pas été un imposteur ni un magicien? saint Jean Chrysostome (*Lib. de sancto Babyla*), Théodoret (*Serm. 10 de Orac.*) et Sozomène (*Lib. v Hist. eccl., cap. 19*) ne disent-ils pas positivement, ne prouvent-ils pas même fortement, que le fameux oracle d'Apollon qui était à Daphné, faubourg d'Antioche, fut réduit au silence par le pouvoir du saint martyr Babylas, lorsque ses reliques y furent transportées par Gallus, frère de Julien l'Apostat, sous l'empire de Constance? Saint Grégoire de Nysse (*Vit. S. Greg. Neocæsar.*) ne rapporte-t-il pas que saint Grégoire Thaumaturge fit cesser un autre oracle du même Apollon qui avait subsisté jusqu'alors? Théodoret (*Lib. III Hist. eccl., cap. 21, et serm. 10 de Orac.*) ne produit-il pas les oracles faux et trompeurs rendus à Julien l'Apostat touchant le succès

de son expédition contre les Perses? Enfin, saint Augustin n'en a-t-il pas rapporté de Porphyre (3), qui traitent les chrétiens de gens misérablement abusés, le christianisme, d'une erreur pitoyable, et qui disent que Jésus-Christ a été justement condamné à la mort? Tout cela ne doit-il pas vous convaincre pleinement que ces Pères n'ont pas été dans le sentiment que vous leur attribuez? Ont-ils pu croire que tous les oracles avaient absolument cessé dès le temps de la naissance du Sauveur du monde, et néanmoins rapporter des oracles qui ont subsisté, et des réponses qui ont été rendues longtemps après l'établissement du christianisme?

CHAP. V. — *Les païens ont reconnu que leurs oracles avaient cessé après la naissance de Jésus-Christ, comme Strabon, Juvénal, Stace, Lucain, Porphyre. Témoignage de Plutarque sur ce silence et les fausses raisons qu'il en rapporte.*

Au reste, il importe peu que quelques-uns de ces oracles aient duré jusqu'à l'empire de Constantin et même au delà. Bien loin que cette longue durée ruine le sentiment des Pères, comme vous le prétendez, elle le fait connaître, elle le confirme parfaitement. Il est vrai néanmoins que la plupart avaient cessé avant ce temps-là; et c'est ce que vous ne pouvez nier, puisque quand vous ne voudriez pas en croire les Pères de l'Eglise, qui l'assurent et qui le reprochent en face aux païens, les païens eux-mêmes vous en convaincraient. Strabon, qui écrivait peu de temps après Notre-Seigneur, ne dit-il pas en deux mots (4) que de son temps l'oracle de Dodone ainsi que plusieurs autres avaient cessé? Juvénal ne dit-il pas clairement (5) que de son temps l'oracle de Delphes ne rendait plus de réponses? Stace (6) et Lucain (7) ne disent-ils pas la même chose? Porphyre n'avoue-t-il (8) pas que l'on ne ressentait plus aucun bienfait public des dieux, depuis que le Christ était adoré, et qu'Esculape et les autres divinités s'étaient retirés d'entre les hommes? Ne reconnaît-il pas (9) dans les vers qu'il rapporte et que vous ci-

(1) Lib. II, cap. 50, ubi refert edictum Constantini ad Provinciales.

(2) Lib. III, loco a nobis relato part. I hujus Resp., col. 1027.

(3) August. l. XIX de Civit., cap. 25: « Interroganti, inquit (Porphyrius) quem Deum placando revocare possit uxorem suam a Christianismo, hæc ait versibus Apollo. Deinde verba velut Apollinis ista sunt: Forte magis poteris in aqua impressis litteris scribere, aut inflans pennas leves per aera ut avis volare, quam semel pollutæ revoces impiæ uxoris sensum. Pergat quomodo vult inanibus fallaciis perseverans, et lamentationibus fallacissimis mortuum deum cantans, quem iudicibus recta sentientibus perditum, pessima in speciosis ferro juncta mors interfecit. » Vide alia oracula in I parte hujus Respons.

(4) Strabo, *Geogr.*, l. VII, sub finem, interprete G. Xylandro: « Sed et oraculum Dodonæum defecit, quemadmodum et reliqua.

(5) Juvenalis, satyra VI.

Credent a fonte relatum

Ammonis, quoniam Delphis oracula cessant.

(6) Statius, *Thebaid.* l. VIII:

Mutisque diu plorabere Delphis.

(7) Lucanus, *Pharsal.* l. V:

Non ullo sæcula dono

Nostra carent majore deum quam Delphica sedes
Quod siluit.

(8) Porphyrius, apud Eusebium, l. V *Præp. Evang.* cap. 1, loco a nobis initio hujus tertiæ partis descripto et apud Theodoretum serm. 10 de Oraculis.

(9) Idem apud Euseb. l. V *Præpar. Evang.* cap. 16, in oraculis a nobis in I parte relatis. Ea sic Latine reddidit Vigerus Eusebii interpres:

Pythia quod spectat, Clarique oracula Phœbi,
Dicam equidem et sancta verum te voce docebo.
Sexcenta ex imis scatuere oracula terris,
Fontesque, et rapida sensus vertigine torquens
Halitus. Ast eadem vasta dein labe debiscens
Hausit terra sinu pressitque annosa vetustas.

Idem (Apollo) Nicæensibus ita respondit:
Pythiæ nequeunt revocari oracula vocis,
Quæ cani jamdudum ævi longinqua vetustas
Sustulit, ac muta clausere silentia clavi.

tez, que la plupart des oracles avaient cessé par le défaut, à ce qu'il prétend, des vapeurs et des exhalaisons qui causaient l'enthousiasme prophétique ?

Mais y a-t-il rien de plus fort sur ce sujet que le témoignage de Plutarque, qui avoue (1) que tous les oracles, à l'exception de deux ou trois, étaient réduits au silence, et que la Béotie surtout, qui en avait été autrefois une source si féconde, n'avait plus que l'oracle de Trophonius qui rendit encore des réponses ? C'est cet événement si surprenant qui l'oblige d'en rechercher la cause, et de l'attribuer tantôt à la nature des bienfaits des dieux, qui, à ce qu'il dit, ne sont pas toujours éternels comme les dieux mêmes, tantôt aux génies qui présidaient aux oracles, et qui, selon lui, sont sujets à la mort ; et tantôt enfin au défaut des exhalaisons de la terre, dont les dieux se servent comme d'instruments pour communiquer aux hommes le don de prophétie. Tous ces témoignages des païens ne suffisaient-ils pas pour être convaincu que les oracles ont cessé pour la plupart avant l'empire de Constantin, peu de temps après que le Fils de Dieu a paru sur la terre, et qu'il y a eu des chrétiens dans le monde ?

CHAP. VI. — *Véritable cause du silence des oracles, le pouvoir de Jésus-Christ sur les démons auteurs des oracles. Avec quel empire il l'a exercé par lui-même. Comment il l'a communiqué à ses disciples et à son Eglise. Passages d'Eusèbe. Autres passages de Lactance, de Prudence, d'Origène, de Tertullien et de saint Justin.*

D'où vient cela, Monsieur ? En pouvez-vous douter un moment ? Est-il possible, après tout ce que nous avons dit, que vous ne reconnaissiez pas en cet événement le pouvoir tout divin de Jésus-Christ sur les démons auteurs des oracles ? pouvoir qu'il a exercé avec tant d'éclat, tandis qu'il a vécu sur la terre, et qu'il a communiqué à

ses disciples et à son Eglise. Vous n'avez pas oublié sans doute ce que l'apôtre saint Jean (2) a dit de lui, qu'il était venu pour détruire les œuvres du démon, et ce qu'il dit (3) lui-même, que le prince de ce monde, c'est-à-dire le démon, était sur le point d'être chassé. Vous savez aussi bien que moi avec quel empire il l'a chassé en effet, et avec quel succès il a détruit et renversé toutes ses œuvres, dont l'idolâtrie et les oracles n'étaient pas les moins pernicieuses. Vous n'ignorez pas comment ces malheureux esprits, contraints de s'enfuir de sa présence, le suppliaient (4) de ne les pas obliger de retourner dans les enfers. Vous savez ce qu'il dit (5) à ses disciples : *Je vous ai donné la puissance de fouler aux pieds tout le pouvoir de l'ennemi* ; ce qu'ils faisaient avec un si merveilleux succès qu'ils en étaient surpris eux-mêmes, jusqu'à dire (6) : *Voici qu'en votre nom les démons mêmes nous sont soumis*. Vous savez enfin que la première grâce qu'il promit, un peu avant que de monter au ciel, à ceux qui croiraient en lui, fut celle de chasser les démons par l'invocation de son nom (7). Et avec quelle autorité et en combien de manières les premiers fidèles ne l'ont-ils pas fait ? Jamais peut-être rien ne s'est vu de si admirable. Et si je voulais un peu m'étendre sur ce sujet, en suivant mon inclination, que ne pourrais-je pas vous en rapporter, sur le témoignage de tous les Pères de l'Eglise et de tous les anciens auteurs ecclésiastiques, n'y en ayant pas un qui n'ait parlé de ce pouvoir admirable que les chrétiens avaient de chasser les démons par l'invocation du nom de Jésus-Christ.

« Qui est celui qui ignore, dit Eusèbe (8), qu'il nous est ordinaire de chasser les démons par la seule prononciation du nom de Jésus-Christ et par nos prières ? C'est la parole de Jésus-Christ et la doctrine que nous avons apprise de lui qui nous rend ainsi supérieurs à toutes les puissances invincibles. »

« Il suffit, dit Lactance (9), d'exposer à pré-

(1) Plutarchus, l. de Defectu oraculorum : Οὐδέν ἔφη, δεῖ περὶ τῶν ἐκεί πυνθάνεσθαι καὶ διαπορεῖν τὴν ἐνταῦθα τῶν χρηστηρίων ἀμαύρωσιν, μάλλον δὲ πλὴν ἐνός ἢ δυεῖν ἀπάντων ἐκλείψιν ὁρῶντας... τὰ γὰρ ἄλλα τί δεῖ λέγειν ; ὅπου τὴν Βοιωτίαν ἕνεκα χρηστηρίων πολὺφωνον οὔσαν ἐν τοῖς πρότερον χρόνοις, νῦν ἐπιέλοιπε κομιδῇ, καθάπερ νόματα, καὶ πολὺς ἐπέσχηκε μαντικῆς αὐχμὶς τὴν χώραν ; οὐδαμοῦ γὰρ ἀλλαχόθι νῦν ἢ περὶ τὴν Λεβαντίαν ἢ Βοιωτίαν παρέχει τοῖς χρήζουσιν ἀρύσασθαι μαντικῆς· τῶν δ' ἄλλων τὰ μὲν σιγή, τὰ δὲ παντελῆς ἐρημία κατέσχηκε.

(2) I Joan. III, 8 : In hoc apparuit Filius Dei ut dissolvat opera diaboli.

(3) Joan. XII, 31 : Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras.

(4) Luc. VIII, 31 : Et rogabant eum ne imperaret illis ut in abyssum irent.

(5) Luc. X, 19 : Ecce dedi vobis potestatem calcandi supra serpentes et scorpiones et super omnem virtutem inimici.

(6) Luc. V, 17 : Reversi sunt autem septuaginta duo cum gaudio dicentes : Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo.

(7) Marc. XVI, 17 : Signa autem eorum qui crediderint, hæc sequentur : In nomine meo dæmonia eji-

cient, etc.

(8) Τίς δὲ οὐκ οἶδεν, ὅπως σὺν αὐτῇ τῇ τοῦ Ἰησοῦ προσηγορίᾳ καὶ σὺν εὐχαῖς καθαρωτάταις, πᾶν τὸ δαιμόνιον ἔργον ἀπεκλύνειν ἡμῖν φίλον ἐστίν. Οὗτος ὁ τοῦ Ἰησοῦ λόγος καὶ ἡ παρ' αὐτοῦ διδασκαλία πολὺ κρείττους τῆς ὁράτου ταύτης δυνάμεως πάντας ἡμᾶς ἀπειργάσατο ἐχθροὺς τε δαιμόνων καὶ πολεμίους. Demonstr. Evang. lib. III, sub fin.

(9) Nunc satis est me de hujus signi potentia quantum valent exponere. Quanto terrori sit dæmonibus hoc signum, sciet qui viderit quatenus, adjurati per Christum, de corporibus quæ obsederint fugiant : nam sicut ipse, cum inter homines ageret, universos dæmonas verbo fugabat, hominumque mentes emotas et malis incursibus furiatas in sensus pristinos reponerat, ita nunc sectatores ejus eosdem spiritus inquinatos de hominibus et nomine magistri sui et signo Passionis excludunt. Cujus rei non difficilis est probatio. Nam cum diis suis immolant, si assistat aliquis signatam frontem gerens, sacra nullo modo litant, nec responsa potest consultus reddere vates. Et hæc sæpe causa præcipua justitiam persequendi malis regibus fuit. Cum enim quidam nostrorum sacrificantibus dominis assisterent, imposito frontibus signo, deos eorum fugaverunt, ne possent in visceri-

sent quel est le pouvoir du signe de la croix. Pour apprendre combien il est terrible aux démons, il n'y a qu'à voir avec quelle précipitation ils quittent les corps qu'ils obsèdent, lorsque nous les conjurons par le nom de Jésus-Christ. Car comme, lorsqu'il vivait parmi les hommes, il chassait les démons par sa parole et rendait à ceux qui en étaient tourmentés leur première tranquillité, de même à présent ses disciples chassent ces esprits immondes par l'invocation du nom de leur maître et par le signe de sa passion. De quoi il est aisé d'être convaincu : car lorsque les païens sacrifient à leurs dieux, s'il se trouve parmi eux quelqu'un qui ait le front marqué de ce signe, les sacrifices ne peuvent réussir, et les faux prophètes ne peuvent rendre de réponses. C'est ce qui a donné souvent occasion aux mauvais princes de persécuter les chrétiens. Car quelques-uns des nôtres qui accompagnaient leurs maîtres dans leurs sacrifices, ayant fait le signe de la croix sur leur front, mirent en fuite les dieux, et les empêchèrent de marquer l'avenir dans les entrailles des victimes. Ce que les aruspices ayant appris des démons mêmes à qui ils sacrifiaient, ils se plainquirent que des hommes profanes se trouvaient à leurs sacrifices, et par là ils mirent en fureur les empereurs, et les portèrent, pour purifier leurs temples, à se souiller eux-mêmes d'un véritable sacrilège, qui devait être expié par le châtimement de ces persécuteurs. »

Prudence décrit élégamment (1) un événement tout semblable arrivé lorsqu'il était encore jeune, en présence de Julien l'Apostat, dans le temps même qu'il sacrifiait à ses démons. Un de ses pages qui l'accompagnait et qui était chrétien, empêcha, par sa présence et par le signe de la croix, le succès de ses sacrifices et de ses enchantements magiques, confondit ses aruspices et ses enchanteurs, et fit disparaître les démons qu'il avait évoqués. Par là, cet empereur fut convaincu de ce qu'il savait déjà par sa propre expérience, combien le signe de la croix était terrible aux démons, puisqu'il avait été obligé d'y recourir lui-même avant qu'il fût empereur, pour se garantir de la frayeur que la vue de ces malins esprits, qu'il avait évoqués, lui avait causée; ainsi que Théodo-

bus hostiarum futura depingere. Quod cum intelligerent aruspices investigantibus iisdem dæmonibus quibus prosecrarant. conquerentes profanos homines sacris interesse, adegerunt principes suos in furorem, ut expurgarent dei templum, seque vero sacrilegio contaminarent, quod gravissimis persequentium poenis expiaretur. *Divin. Instit.*, lib. iv, cap. 27.

(1) Prudentius, in *Apotheosi*, loco supra relato col. 1105.

(2) Theodoret. l. iii *Hist. eccles.*, cap. 5.

(3) Prudentius, *ibid.* :

Si gens surda negat sibi tot præconia de te...
Audiant insanum lacchantis energima monstri,
Quod rabidus clamat capta inter viscera dæmonum
Et credat miseranda suis. Torquetur Apollo
Nimine percussus Christi, nec fulmina verbi
Ferre potest : agitant miserum tot verbera lingue
Quod laudata Dei resonant miracula Christi.
Intonat antistes Domini : Fuge, callide serpens,

ret (2) et saint Grégoire de Nazianze (*Orat. 1. adv. Julian.*) en font foi.

Le même auteur (3) décrit, avec son agrément ordinaire, de quelle manière Apollon, Jupiter et Mercure étaient tourmentés et contraints de prendre la fuite, lorsque les chrétiens les exorcisaient. Et il produit ce pouvoir merveilleux qu'ils avaient sur les démons et les dieux du paganisme, comme une preuve évidente de la vérité de la religion chrétienne.

Origène assure (*Contra Celsum*, lib. vii) que les plus simples d'entre les chrétiens avaient ce même pouvoir : « Que si la Pythie, dit-il, est hors d'elle-même et ne se possède pas lorsqu'elle rend des oracles, que doit-on penser de l'esprit qui lui trouble la raison ? N'est-il pas semblable à cette sorte de démons qu'un grand nombre de chrétiens chassent des corps des possédés, sans avoir recours à la magie ou aux enchantements, mais uniquement par leurs prières et les plus simples exorcismes, tels que les plus ignorants peuvent employer ? Car le plus souvent ce sont les plus simples d'entre les chrétiens qui les chassent par leurs paroles accompagnées de la grâce de Jésus-Christ. Ce qui fait voir quelle est la faiblesse des démons, puisqu'il n'est pas besoin de gens savants et habiles dans les démonstrations de la foi pour les chasser des corps et des âmes qu'ils possèdent. » Il produit ce même pouvoir des chrétiens sur les démons dans plusieurs autres endroits de son excellent ouvrage contre Celse (*Eod. lib. et lib. i*), pour confondre ce païen et le convaincre de la vérité de notre religion.

« Non-seulement, dit Tertullien (4), en parlant au président Scapula, nous avons horreur des démons, mais encore nous les combattons, nous les confondons et nous les chassons tous les jours, comme plusieurs de vous le savent.... Vos officiers mêmes pourraient vous en instruire, puisqu'ils ont reçu des chrétiens ces sortes de bienfaits, quoiqu'ils crient contre nous. Car le greffier de l'un d'entre eux a été délivré par leur moyen du démon qui le tourmentait, ainsi que le parent et le fils d'un autre. Et combien de gens considérables parmi vous, pour ne point parler des autres, ont-ils été ainsi délivrés du démon ou guéris de leurs maladies ? »

Exue te membris, et spiras solve latentes :
Mancipium Christi, fur corruptissime, vexas :
Desine, Christus adest humani corporis ultor :
Non licet ut spoliū rapias cui Christus inhæsit.
Pulsus abi, ventose liquor, Christus jubet, exi.
Has inter voces medias Cyllenius ardens
Ejulat, et notos suspirat Jupiter ignes.

(4) Tertullian., l. ad *Scapulam* : « Dæmones autem non tantum respuimus, verum et revincimus et quotidie traducimus, et de hominibus expellimus, sicut plurimis notum est... Haec omnia tibi et de officio suggeri possunt et ab eisdem advocatis qui et ipsi beneficia habent Christianorum ; licet acclament que volunt. Nam et ejusdem notarius cum a dæmone precipitaretur, liberatus est ; et quorundam propinquus et puerulus. Et quanti honesti viri (de vulgaribus enim non dicimus) aut a dæmonibus aut valetudinibus remediati sunt ? »

« Vous pouvez, » dit saint Justin, en parlant au sénat romain dans sa *Première Apologie*, « reconnaître la vérité de ce que je dis, par ce qui se passe tous les jours à vos yeux et en votre présence. Car un grand nombre de gens qui étaient possédés du démon, tant dans votre ville que dans tout le reste du monde, et qui n'avaient pu être délivrés par tous les enchanteurs et les magiciens, ont été guéris par les chrétiens par l'invocation du nom de Jésus-Christ, qui a été crucifié sous Ponce Pilate; et ils les guérissent encore à présent, en domptant et en chassant ces malins esprits qui possèdent les hommes. » Et dans son *Dialogue avec le Juif Tryphon* : « Nous appelons, dit ce Père, Jésus-Christ, notre Sauveur et notre Rédempteur. La puissance de son nom fait trembler les démons, et encore aujourd'hui, lorsque nous les conjurons par le nom de Jésus-Christ crucifié sous Ponce Pilate, ils nous sont soumis et nous obéissent. »

CHAP. VII. — *Passage d'un ancien auteur sur le pouvoir de la croix contre les dieux des païens et leurs oracles. Autorité de saint Irénée, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Athanase. Histoire de saint Grégoire de Néocésarée touchant le pouvoir des chrétiens contre les démons. Ce pouvoir a toujours subsisté dans l'Eglise catholique, et il y subsistera toujours. Conclusions tirées de tous ces passages des Pères contre le sentiment de M. de Fontenelle*

L'auteur des *Questions sur le Vieux et le Nouveau Testament*, qui paraît plus ancien que saint Augustin, entre les ouvrages de qui il se trouve, après avoir dit que les miracles n'étaient plus nécessaires comme ils l'avaient été au commencement de l'établissement de la religion chrétienne, ajoute (1) : « Néanmoins, encore à présent, les démons sont effrayés à la seule prononciation de la croix de Jésus-Christ. Que si on les presse par là, ils sont contraints de prendre la fuite, et les dieux des païens ne peuvent rendre de réponses, par la crainte qu'ils ont de cette même croix.... Si les démons, continue-t-il, ou les dieux des païens ne sentaient que la croix de Jésus-Christ est un grand mystère, ils ne seraient pas effrayés lorsqu'on la nomme; et pour le dire d'une manière plus expresse, s'ils ne se sentaient coupables, ils ne la craindraient pas. Car

tous ceux qui appartiennent aux démons ont consenti à la mort du Sauveur, et c'est pour cette raison que tous les démons ou les dieux des gentils tremblent de frayeur au seul nom de la croix. » Il avait dit (2), un peu auparavant, que, « à la vue du signe de la croix, tout le paganisme devenait muet, que les dieux n'osaient rendre de réponses, qu'ils ne marquaient plus rien dans les entailles des victimes, qu'ils se taisaient, qu'ils se cachaient, tant la majesté du christianisme leur inspirait de frayeur et de respect. Il est étonnant, ajoute-t-il, que tout le paganisme, qu'ils appellent sagesse, appréhende si fort le christianisme, qu'ils traitent de folie. »

« Parmi nous, dit saint Irénée (3), il y en a qui chassent sûrement et infailliblement les démons, de telle sorte que ceux qui en ont été délivrés se convertissent très-souvent et embrassent la foi. »

« Moi-même, dit saint Grégoire de Nazianze (*Carm. ad Nemes.*), qui suis du nombre des disciples de Jésus-Christ, il m'est arrivé souvent qu'à peine j'ai eu prononcé ce nom adorable, que le démon a pris la fuite en sifflant et en hurlant de toutes ses forces, faisant connaître par là quelle est la puissance du Dieu immortel sur lui. La même chose m'est arrivée en formant seulement le signe de la croix dans l'air. »

« Nous invoquons Jésus-Christ crucifié, » dit saint Athanase (*In Vita S. Antonii*), ou plutôt saint Antoine, en parlant à des philosophes païens qui l'étaient venus voir dans sa solitude; « et d'abord tous les démons que vous adorez comme des dieux s'enfuient des corps qu'ils obsèdent, à la vue du signe de la croix. Partout où ce signe se trouve, la magie n'a point de force et les enchantements demeurent sans effet. Où sont à présent tous vos oracles? Que sont devenus les prestiges des Egyptiens? Que sont devenues les illusions des magiciens? Quand est-ce que tout cela a cessé, si ce n'est depuis que la croix de Jésus-Christ a paru. » « Voici des possédés, » ajoute-t-il un peu plus bas, pour finir son discours par une preuve sensible : « faites tous vos efforts, employez l'art magique tant qu'il vous plaira, pour obliger vos dieux à les délivrer. Si vous ne pouvez en venir à bout, rendez-vous, et voyez quelle est la puissance de la croix de Jésus-Christ. » Il dit, et « après avoir invoqué Jésus-Christ

(1) Tamen et modo dæmonia nominata cruce Christi terrentur, et si impensius fiat, fugantur. Et dii paganorum formidine et metu nominatæ crucis responsa dare non possunt... Itaque nisi sentirent dæmonia vel dii paganorum sacramento esse crucem Christi, nominata ea non terrentur, et, ut expressius dicam, nisi rei essent, non timerent. Hi etenim omnes qui ex parte diaboli sunt, consenserunt in mortem Christi. Unde cuncta dæmonia sive dii gentium, nominata cruce Christi terrore concutuntur. *Quest. 114.*

(2) Præsentè signo crucis obmutescit paganitas. Et si adest quam vocant stultam prudentia illa, sacra illorum responderè non audent. Reprimuntur enim exta illorum, responderè non audent et occulta furtim ob

reverentiam Christianæ majestatis. Magna res ut illa quam vocant prudentiam metuat illam quam appellant stultitiam. *Ibid.*

(3) *Advers. Hæreses*, lib. II, c. p. 53 : « Quapropter et in illius nomine qui vere illius sunt discipuli, ab ipso accipientes gratiam, perficiunt ad beneficia reliquorum hominum, quemadmodum unusquisque accepit donum ab eo. Alii enim dæmones excludunt firmissime et vere, ut etiam sæpissime credant ipsi qui emundati sunt a nequi-simis spiritibus, et sint in Ecclesia... Non est numerum dicere gratiarum quas per universum mundum Ecclesia a Deo accipiens, in nomine Christi Jesu crucifixi sub Pontio Pilato per singulos dies in opitulationem gentium perficit. » Is Irenæi locus refertur Græce ab Eusebio,

et fait trois fois le signe de la croix sur ces possédés, il les guérit entièrement, au grand étonnement, dit saint Athanase, de ces philosophes, qui admirèrent et la sagesse du saint et le miracle qu'il venait d'opérer en leur présence. »

Vous savez sans doute, Monsieur, quel était le pouvoir de saint Grégoire Thaumaturge sur les démons (1). Vous avez pu lire dans votre auteur, que ce saint étant un jour entré dans un temple où Apollon rendait des oracles, il l'en chassa par le signe de la croix et l'invocation du nom de Jésus-Christ; de telle sorte que le prêtre de ce faux dieu, voulant le lendemain le consulter à son ordinaire, n'en reçut aucune inspiration, et se trouva absolument destitué de sa vertu prophétique. Il recommence ses sacrifices; il redouble ses enchantements: il déploie tous les secrets de son art. Enfin le démon lui apparaît et lui dit qu'il ne pouvait plus à l'avenir demeurer dans son temple, à cause de celui qui y avait couché la nuit précédente. Le prêtre court incontinent après le saint évêque, et le prie de vouloir rétablir son oracle. Le saint écrit sur-le-champ à Apollon en ces termes: « GRÉGOIRE A APOLLON: Rentre. » Le démon obéit; et le prêtre ayant reconnu par là le pouvoir que saint Grégoire avait sur les dieux, les abandonna et se fit chrétien. Je sais que votre médecin anabaptiste se moque de cette histoire: je n'en suis pas surpris, elle ne pouvait pas lui plaire par plus d'un endroit; mais, quoi qu'il en dise, il trouvera bon, s'il lui plaît, que vous et moi, Monsieur, nous fassions un peu plus de cas de l'autorité de saint Grégoire de Nysse et de Rufin qui la rapportent, que de la sienne, que vous devez reconnaître, à présent plus que jamais, pour très-fautive et très-peu sûre.

Au reste, je ne doute pas que vous ne soyez parfaitement instruit que cette puissance merveilleuse du nom et de l'invocation de Jésus-Christ contre les démons a

toujours subsisté dans l'Eglise, qu'elle y subsistera toujours, et qu'elle y persévère encore à présent, comme il me serait très-facile de vous le faire voir par le témoignage de l'Ecriture, par celui de tous les siècles, et par ce qui se passe encore tous les jours, particulièrement dans les pays idolâtres où Jésus-Christ est annoncé. C'est là une des preuves les plus sensibles de la vérité de notre religion contre toutes les sectes hérétiques, qui, malgré tous leurs efforts, n'ont pas même pu la contrefaire avec quelque succès. Mais je craindrais de vous ennuyer si je vous entretenais plus longtemps sur ce sujet, quelque utile et quelque important qu'il soit.

Je conclus donc de ce que j'ai eu l'honneur de vous dire jusqu'à présent: premièrement, que les Pères de l'Eglise n'ont pas cru, comme vous l'avez supposé, que tous les oracles aient cessé précisément à la naissance de Jésus-Christ, mais après, à mesure qu'il a été connu des hommes et que la foi chrétienne s'est établie dans le monde; secondement, qu'il n'est rien de plus indubitable que cette vérité, puisqu'elle est attestée, non-seulement par les Pères de l'Eglise, mais encore par les païens mêmes; troisièmement, que ce silence des oracles du paganisme a été un effet miraculeux du pouvoir de Jésus-Christ et de celui qu'il a donné à ses disciples et à son Eglise sur les démons. Cela étant, il ne me sera pas difficile de réfuter tout ce que vous avancez dans votre seconde dissertation, pour anéantir une vérité si glorieuse au Sauveur du monde et si honorable à la religion chrétienne.

CHAP. VIII. — *Ce qui a persuadé les Pères de l'Eglise du silence des oracles, et ensuite les chrétiens qui sont venus après eux. Le démon est quelquefois contraint de rendre témoignage à la vérité. Il a coutume néanmoins d'y mêler le mensonge. Eusèbe injustement accusé de n'avoir point fait atten-*

libro v *Historiæ ecclesiasticæ*, capite 7.

(1) Gregorius Nyssenus in *Vita S. Gregorii Thaumaturgi*, et Rufinus, l. vii *Hist. eccles.* Euseb., cujus hæc sunt verba: « Iter ei fuisse quondam per Alpes dicitur hiemis tempore, et cum pervenisset ad summum Alpium jugum, nivibus repleta erant omnia, nullum usquam diversorium. Fanum ibi tantum Apollinis erat, cui succedens transacta nocte discessit. Sacerdos vero erat quidam fani ejus, cui consulere simulacrum Apollinis mos erat et reddere responsa poscentibus, ex quo ei etiam alimoniarum quæstus esse videbatur. Igitur post digressum Gregorii offerre consulta et responsa poscere sacerdos accessit ex more, nihil inde responsi veniebat. Repetit victimas, silentium permanet. Iterum atque iterum litat, surdis ingerit fabulam. Cumque stupore novi silentii æstualet sacerdos, nocte ei assistens dæmonium, dicit in somnis: Quid me illic invocas, quo jam venire non possum? Percontanti causam, adventu se Gregorii dicebat expulsum. Quid nunc remedium daretur cum perquireret, ait, non aliter sibi licere ingredi locum illum, nisi Gregorius permisisset. Quibus auditis, sacerdos occupat viam, multa apud semetipsum volvens atque animo recursantem pertractans, pervenit ad Gregorium, adortusque eum

rem pandit ex ordine, humanitatis suæ atque hospitalitatis admonuit, querelam depulsi numinis promittit, adeptam facultatem sui quæstus deplorat, ac reddi sibi omnia in pristinum statum deposcit. At ille nihil moratus scribit epistolam in hæc verba: « GREGORIUS A APOLLINI. Permitto tibi redire ad locum tuum et agere quæ consuevisti. » Hanc epistolam sacerdos accipit et ad fanum defert; positaque ea juxta simulacrum, adfuit dæmon ac dedit responsa poscenti. Tum ille in semetipsum conversus ait: Si Gregorius jussit, et deus iste discessit nec potuit redire nisi jussus, et rursum jubente Gregorio restitutus est, quomodo non multo melior isto Gregorius, cujus hic obtemperat jussis? Clausis igitur januis fani descendit ad Gregorium, epistolam secum quam acceperat deferens, omnemque apud eum rei gestæ ordinem pandens; simulque se ad pedes ejus prosternens rogat ut illi se Deo offerat, cujus virtute diis gentium Gregorius imperabat. Cumque enixius et pertinacius persisteret, catechumenus ab eo factus est, etc. »

On trouve dans le récit de saint Grégoire de Nysse quelques circonstances différentes, mais qui ne changent rien au fond de l'histoire. Entre autres, il rapporte ainsi la lettre de saint Grégoire: « GRÉGOIRE A SATAN: Entre. »

tion au sens d'un oracle qu'il cite. Cet oracle, bien loin de détruire son sentiment, le fait connaître et le confirme parfaitement.

Vous dites d'abord que *ce qui a fait croire à la plupart des gens que les oracles avaient cessé à la naissance de Jésus-Christ, ce sont les oracles mêmes qui ont été rendus sur le silence des oracles.* Il me paraît, Monsieur, que ce qui a persuadé les anciens chrétiens et les Pères de l'Eglise que les oracles avaient cessé après l'incarnation du Fils de Dieu, c'est qu'ils voyaient cette merveille de leurs yeux. Qu'avaient-ils besoin d'autres preuves ? Ils vivaient dans le temps même que les oracles tombaient en ruine. Ils les faisaient cesser eux-mêmes par le signe de la croix et l'invocation du nom de Jésus-Christ. Ils entendaient les païens qui se plaignaient de cette cessation si surprenante pour eux, et qui en recherchaient la cause. Ils n'ignoraient pas que quelques-uns de ces païens avouaient que ce silence procédait de ce que Jésus-Christ était adoré et reconnu dans le monde. Cet aveu les confirmait dans leur sentiment. Voilà ce qui les a persuadés et convaincus de cette vérité, d'une manière à n'en pouvoir douter un seul moment. Pour les chrétiens qui sont venus après eux, et pour nous qui croyons aussi cette merveille, nous la croyons sur le témoignage de ces témoins oculaires, de ceux mêmes dont Dieu s'est servi pour l'opérer ; gens dont nous connaissons d'ailleurs la capacité, les lumières et la sainteté éminente. Il est vrai qu'à l'exemple de ces grands hommes, nous nous servons aussi du témoignage de Porphyre et des autres païens qui ont été obligés de reconnaître cette vérité. Et pourquoi ne profiterions-nous pas de l'aveu de nos plus grands ennemis ? Après le témoignage des yeux et des oreilles, y en-a-t-il de plus sûrs et de moins suspects ?

Mais c'est le démon, selon nous, qui a rendu cet oracle rapporté par Porphyre. Premièrement nous ne nous appuyons pas sur cet oracle seul. Nous avons une infinité d'autres autorités, et celle de Porphyre même qui parle de son chef dans l'endroit que je vous ai cité de lui après Eusèbe. Secondement, qu'importe que le démon ait rendu cet oracle dont vous parlez ? Est-ce la première fois qu'il a été obligé de rendre témoignage à la vérité ? Ne l'a-t-il pas fait à l'égard de Jésus-Christ et des apôtres (1) ? N'a-t-il pas avoué à saint Antoine, au rapport de saint Athanase (*Vit. S. Ant.*), qu'il était contraint d'abandonner tous les lieux et toutes les villes dont il s'était emparé, parce qu'elles se remplissaient de chrétiens ? A quoi le saint

lui répondit : « Je ne crois pas ce que tu dis, comme si tu étais digne de créance, mais parce que c'est la vérité, que tu es obligé d'avouer, quoique tu sois le père du mensonge. Car il est vrai que Jésus-Christ a ruiné tes forces et renversé ton empire. » Voilà ce que ce grand saint répondit, et ce que nous répondons encore au démon qui a rendu l'oracle dont vous parlez.

Le démon dit donc quelquefois la vérité malgré lui ; mais remarquez, s'il vous plaît, que dans cet oracle même il n'oublie pas tout à fait ce qu'il est. Il y joint le mensonge avec la vérité, comme il avait coutume de faire dans la plupart des autres, selon la remarque de saint Cyprien et de Minutius Félix (2). Il avoue que la plupart des oracles sont muets, voilà la vérité, qui était trop évidente pour être niée ; mais il ajoute que cela vient du défaut des exhalaisons et des différents changements qui sont arrivés dans la terre ; voilà le mensonge. Il dit aussi qu'il y a trois oracles qui subsistent encore. S'il y a un endroit dans toute sa réponse qui doive être suspect, c'est celui-ci. On ne doit pas attendre de lui qu'il avoue une vérité aussi préjudiciable à ses intérêts et à son honneur, comme est le silence des oracles, sans y ajouter quelque restriction qui diminue sa honte. C'est néanmoins sur cette restriction si suspecte que vous le jugez particulièrement digne d'être cru. Vous la faites valoir beaucoup. Vous vous en servez comme d'une preuve évidente et incontestable contre le sentiment que vous attribuez à Eusèbe ; sans faire attention que l'on peut vous faire le même reproche que vous faites aux autres, d'avoir oublié que c'est le démon qui parle, ou tout au moins un fourbe et un imposteur qui ne mérite pas plus de créance.

Voyons néanmoins ce que vous concluez de l'exception de ces trois oracles. Vous accusez Eusèbe de n'avoir pas vu qu'elle ruinait son sentiment, ou, s'il l'a vu, dites-vous, *il a peut-être cru que cette exception n'était rien, et qu'il suffisait que le plus grand nombre d'oracles eussent cessé.* Mais, continuez-vous, *cela ne va pas ainsi. Si les oracles ont été rendus par les démons que la naissance de Jésus-Christ ait condamnés au silence, nul démon n'a été privilégié. Qu'il soit resté un seul oracle après Jésus-Christ, il ne m'en faut pas davantage. Ce n'est point sa naissance qui a fait taire les oracles. C'est ici un des cas où la moindre exception ruine la proposition générale.*

Eusèbe, Monsieur, n'a point dit que la naissance de Jésus-Christ ait condamné les démons au silence, dans le sens que vous donnez à cette proposition, comme je crois

(1) *Marc. 1, 23, 24, 25* : Et erat in synagoga eorum homo in spiritu immundo ; et exclamavit dicens : Quid nobis et tibi, Jesu Nazarene ? Venisti perdere nos ? Scio qui sis, sanctus Dei. Et comminatus est ei Jesus, dicens : Obmutesce, et exi de homine ; et discerpens eum spiritu immundo et exclamans voce magna, exiit ab eo. *Act. xvi, 16* : Factum est autem eunti-bus nobis ad orationem, puellam quendam habentem spiritum Pythonem obviare nobis, quæ quæ-

stum magnum præstabat dominis suis divinando. Hæc subsecuta Paulum et nos clamabat dicens : Isti homines servi Dei excelsi sunt, qui annuntiant vobis viam salutis, etc.

(2) Cyprian., l. de idol. Van. : « Oracula efficiunt, falsa veris semper involvunt. » Minutius Felix in *Octav.* : « Oracula efficiunt falsis pluribus involuta. »

vous l'avoir prouvé d'une manière, fort claire; mais il a dit que les oracles avaient cessé après la naissance du Sauveur du monde, après que son Evangile a été annoncé, après que les hommes l'ont reconnu et embrassé. Il a attribué cette cessation miraculeuse à son pouvoir et à celui qu'il a donné à ses disciples pour prêcher son Evangile et établir sa religion sur les ruines du paganisme, malgré toutes les oppositions du monde et de l'enfer. Mais comme le christianisme n'a pas été établi tout d'un coup dans toutes les parties de l'univers, aussi les oracles et toutes les autres superstitions de l'idolâtrie n'ont pas cessé partout dans le même temps. A présent il y a encore des pays où les idolâtres consultent le démon, à peu près de la même manière que les Grecs et les Romains le faisaient dans leurs oracles avant la naissance de Jésus-Christ. Malgré cette exception, néanmoins, ne dit-on pas, et ne dites-vous pas vous-même, qu'à présent les oracles ont cessé, parce que la plupart ont été abolis en effet depuis longtemps, et que nous ne doutons pas que, lorsque la foi sera établie dans ces pays idolâtres dont nous parlons, leurs oracles ne deviennent muets comme tous les autres, et que les démons n'en soient chassés, comme ils l'ont été partout ailleurs, et le sont encore tous les jours, par le pouvoir de Jésus-Christ, l'invocation de son nom et le signe glorieux de sa passion. Ainsi Eusèbe a eu raison de ne point s'inquiéter de cette exception que vous lui objectez, parce que, bien loin de ruiner son sentiment, comme vous le prétendez, elle le fait connaître, elle l'établit, elle le confirme et fait voir clairement combien vous avez eu tort de lui en attribuer un autre.

CHAP. IX. — *Du traité de Plutarque sur le silence des oracles. On y trouve une preuve authentique de ce que les Pères de l'Eglise ont enseigné sur ce sujet. On y voit que, cent ans environ après la naissance de Jésus-Christ, la plupart des oracles avaient déjà cessé. Il se rendait encore des oracles à Delphes du temps de Cicéron. Fausseté de la conjecture qu'apporte l'auteur de l'Histoire pour expliquer le silence des oracles. En quel état se trouvaient, du temps de Plutarque, les temples où ils étaient établis.*

Vous parlez ensuite du traité de Plutarque

(1) Voici le passage dont il s'agit : il est tiré du second livre de la *Divination* : « Sed, quod caput est, cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed jam diu, jam ut nihil possit esse contemptius? » Cicéron avait cité immédiatement auparavant les oracles rendus en vers à Crésus et à Pyrrhus. Et c'est de cette sorte d'oracles qui se rendaient en vers qu'il parle, lorsqu'il dit qu'il ne s'en rendait plus en cette manière : *isto modo*; et cela depuis longtemps : *jam diu*, ce qui se rapporte à ce qu'il avait dit que, dès le temps de Pyrrhus, Apollon avait cessé de rendre ses oracles en vers. *Præterea Pyrrhi temporibus jam Apollo versus facere desierat.* Ce qu'il ajoute ensuite marque encore la même chose. Au reste Plutarque répond à cette ob-

jection de Cicéron, en faisant voir par plusieurs exemples qu'il produit dans le livre qu'il a fait sur ce sujet, que de tout temps l'oracle de Delphes a répondu souvent en prose, et que de son temps il répondait encore quelquefois en vers.

Vous dites que *bien des gens sur ce seul titre ont formé leur opinion et pris leur parti.* C'est par l'ouvrage même, Monsieur, qui répond parfaitement bien à son titre, que tous ceux qui ont un peu de lecture et de bon sens ont été entièrement confirmés dans le sentiment général de tous les chrétiens, que les oracles ont cessé après la naissance de Jésus-Christ. Et peut-on avoir une preuve plus convaincante de ce que les Pères de l'Eglise nous apprennent sur ce sujet, que l'ouvrage de ce philosophe? Les autres païens n'ont parlé qu'en passant et en assez peu de mots de cet événement, qui les surprenait tous; mais celui-ci en fait exprès un traité dans toutes les formes. Il recherche avec application les causes de ce silence, et on voit combien il est embarrassé d'en trouver qui aient quelque vraisemblance et qui le satisfassent. N'est-ce pas une chose admirable, que, cent ans environ après la mort de Jésus-Christ, de toute cette multitude d'oracles qui étaient dans le monde, la plupart, de l'aveu même de ce philosophe, qui en était admirateur passionné, n'aient déjà plus rendu de réponses, quoique les temples où elles se rendaient subsistassent encore dans tout leur éclat? Peut-on ne pas reconnaître en cela le pouvoir de celui qui était venu sur la terre pour renverser l'empire du démon et ruiner toutes ses œuvres? Voilà ce que l'on trouve dans le traité de Plutarque, et les savants ont raison d'y renvoyer les incrédules, pour les convaincre, par le témoignage de ce païen, de ce qu'ils ne veulent point croire sur l'autorité des Pères de l'Eglise. Quoi que vous puissiez dire au contraire, tandis que ce livre subsistera, il sera un monument et une preuve éclatante du silence des oracles après la naissance de Jésus-Christ.

Vous disputez après cela contre votre auteur touchant un passage de Cicéron (1), qu'il entend des oracles qui se rendaient en vers. D'abord, vous prétendez qu'il doit s'entendre de toute sorte d'oracles tant en vers qu'en prose. Ensuite vous êtes obligé, après cet effort inutile, de vous rendre à son sentiment. Vous avez raison, l'oracle de Delphes rendait encore des réponses du temps de Cicéron : on en a un grand nombre de preuves (2). Aussi le Sauveur du monde n'avait pas encore paru : il n'avait pas encore fait éclater son pouvoir par l'établissement miraculeux de son Eglise. Jamais, comme

jection de Cicéron, en faisant voir par plusieurs exemples qu'il produit dans le livre qu'il a fait sur ce sujet, que de tout temps l'oracle de Delphes a répondu souvent en prose, et que de son temps il répondait encore quelquefois en vers.

(2) Comme ce que Cicéron fait dire à son frère Quintus dans le 1^{er} livre de la *Divination*, que l'oracle de Delphes était alors moins illustre, à cause que la vérité de ses réponses avait moins d'éclat et de réputation. Ce qui suppose que cet oracle répondait encore. L'exemple de Cicéron lui-même qui en reçut une réponse rapportée par Plutarque ; celui d'Appius qui consulta le même oracle durant la guerre de Pharsale, etc.

Eusèbe le remarque dans les passages que nous en avons rapportés, il n'est arrivé avant sa naissance que les oracles soient demeurés muets, comme ils ont fait après, au grand étonnement des païens.

Vous ne pouvez néanmoins vous résoudre à reconnaître cette vérité, que les païens mêmes ont avouée, et sous prétexte de les concilier entre eux, vous dites que le silence des oracles dont ils ont parlé pourrait bien venir de quelque accident qui aurait ruiné leurs temples. Sur quoi vous rapportez ce que dit Plutarque, qu'anciennement un dragon s'était venu loger sur le Parnasse et avait fait désertir l'oracle de Delphes. Vous ajoutez qu'il fut pillé ensuite par un brigand descendu de Phlégyas, par l'armée de Xerxès, par les Phocenses, par Pyrrhus, par Néron, enfin par les chrétiens sous Constantin. Par là vous faites entendre assez clairement que la même chose pourrait bien être arrivée dans le temps que les païens parlaient du silence de leurs oracles, et que par conséquent on ne doit l'attribuer qu'à la ruine des temples et des villes où ces oracles se rendaient auparavant. L'explication est heureuse; mais si elle était vraie, il me semble que les païens auraient eu grand tort d'être surpris de ce silence. Est-il étonnant qu'il n'y ait plus d'oracles où il n'y a plus de temples ni de villes, et où tout est déserté et ravagé? Pourquoi chercher bien loin des raisons de ce silence, comme ils ont fait avec tant de soin et d'inquiétude, puisqu'ils en avaient une si sensible et si palpable devant les yeux? Pourquoi Plutarque s'en prend-il tantôt aux dieux, tantôt aux démons et tantôt au défaut des exhalaisons de la terre, ainsi que Porphyre et Julien l'Apostat ont fait après lui, et jamais à la ruine des temples et aux ravages de la guerre? Se serait-il jamais avisé de composer un traité philosophique sur la cessation des oracles, s'ils n'avaient cessé que par quelque accident pareil? Les chrétiens auraient-ils jamais eu la hardiesse de reprocher ce silence aux païens, et de s'en servir comme d'une preuve évidente de la faiblesse de leurs divinités et de la puissance toute divine de Jésus-Christ? Enfin où sont les auteurs qui ont parlé de ces accidents arrivés, après la naissance du Sauveur du monde, à la plupart des temples où les oracles se rendaient? Qui sont ceux qui les ont pillés et saccagés en ce temps-là? Direz-vous que ce sont les chrétiens, eux qui, bien loin d'être en état de renverser les temples des idoles, pouvaient à peine garantir leur vie de la fureur des persécutions?

Mais, pour ne point perdre le temps à réfuter une imagination aussi fausse et aussi chimérique que celle-là, ne reconnaissez-vous pas, Monsieur, que, du temps de Plutarque, le temple de Delphes était plus magnifique que jamais (*Plutarch., lib. de Pythiæ orac.*); qu'on en avait relevé d'anciens bâtiments que le temps commençait à ruiner, et qu'on y en avait ajouté d'autres tout modernes. Que même on voyait une petite ville,

qui, s'étant formée peu à peu auprès de Delphes, en tirait sa nourriture, comme un petit arbre auprès d'un grand, et que cette petite ville était parvenue à être plus considérable qu'elle n'avait été depuis mille ans. Nous pouvons donc juger par là de l'état où se trouvaient alors les temples à oracles, et en même temps du peu de solidité de la conjecture que vous apportez ici pour expliquer leur silence.

CHAP. X. — *Quelque durée que l'on puisse donner à quelques oracles, elle ne peut préjudicier au sentiment des Pères de l'Eglise sur leur silence. Les preuves sur lesquelles M. de Fontenelle appuie cette longue durée ne sont pas mieux choisies. Il ne serait pas surprenant quand, après la cessation des oracles, on trouverait encore des auteurs qui en produiraient des réponses. Pourquoi les oracles, après avoir cessé durant quelque temps, ont pu rendre encore des réponses*

Vous faites ensuite l'histoire de la durée de l'oracle de Delphes et de quelques autres. Vous poussez celui de Delphes jusqu'à Julien l'Apostat, et celui du dieu d'Héliopolis jusqu'au temps d'Arcadius et d'Honorius. Je veux que votre supputation soit juste. Qu'est-ce que cela fait contre le sentiment des Pères de l'Eglise, quand on le connaît et que l'on sait qu'ils n'ont pas assigné le temps de la naissance du Sauveur du monde pour le moment précis du silence universel de tous les oracles, mais seulement pour le commencement de la décadence et de la ruine dans laquelle ils sont tombés depuis? Il suffit, pour vérifier leur sentiment, qu'ils aient cessé après que Jésus-Christ a été connu des hommes, et à mesure que la religion chrétienne s'est établie dans le monde. Or c'est ce qui est indubitable et ce que vous êtes obligé de reconnaître vous-même, quelque longue durée que vous puissiez leur donner.

Examinons néanmoins quelles sont les autorités que vous employez pour prouver leur longue durée après la naissance de Jésus-Christ. Il me paraît qu'elles ne sont pas des mieux choisies; par exemple, celle de Philostrate, dans la *Vie d'Apollonius de Tyanes*, où l'on sait que cet auteur païen, pour obscurcir la gloire du Sauveur du monde et l'éclat de ses miracles, n'a point fait de difficulté d'inventer les fables les plus ridicules et de mettre en œuvre les faussetés les plus insignes. Ne reconnaissez-vous pas vous-même que, dans ce qu'il dit de l'Apollon de Delphes, il pourrait bien y avoir du venin contre les chrétiens? Est-ce donc d'un tel homme, et dans un semblable ouvrage, que l'on doit attendre un aveu sincère du silence des oracles, silence si honteux et si préjudiciable au paganisme, si glorieux à Jésus-Christ et si avantageux à la religion chrétienne?

L'autorité de ce prêtre de Tyanes, qui demande à l'imposteur Alexandre si les oracles de Didyme, de Claros et de Delphes, sont vrais, n'est pas meilleure. L'imposteur n'ose lui répondre sur ce sujet: il lui dit qu'il n'est

pas permis de le savoir. S'il s'en fût encore rendu, de quelque nature qu'ils pussent être, aurait-il fait difficulté de le dire et de les reconnaître pour légitimes, afin de rendre plus croyables ceux qu'il supposait à son Esculape ?

Il est vrai que Julien l'Apostat reçut des réponses de l'oracle de Delphes, qu'il fit tous ses efforts pour remettre sur pied. Mais est-il surprenant que, employant la magie et les enchantements les plus détestables pour évoquer le démon, il en soit venu à bout ? A présent que les oracles sont entièrement abolis, un magicien ne peut-il pas faire la même chose ? Pourrait-on conclure de là que les oracles subsistent encore ; n'avez-vous pas vu, dans le passage que je vous ai cité de cet empereur, qu'il avoue lui-même que tous les oracles avaient cessé, et qu'il n'y avait plus que la magie qui pût suppléer à leur défaut.

Enfin, quand, après l'extinction de la plupart des oracles, arrivée certainement avant l'empire de Constantin, il se trouverait quelque auteur païen de ce temps-là qui en parlerait encore et qui rapporterait de leurs réponses, il ne faudrait pas s'en étonner. Ils avaient duré plus de deux mille ans. Pendant cette longue suite de siècles, ils avaient rendu une infinité de réponses. Les temples où les démons les avaient rendues subsistaient encore : les sacrifices et toutes les autres cérémonies païennes s'y faisaient à l'ordinaire. Il était fort naturel que plusieurs fussent encore dans la pensée qu'ils continuaient à prédire l'avenir. Toute sorte de raisons engageaient les païens à le croire, et même à supposer de fausses réponses au défaut des véritables.

J'ajoute de plus qu'il ne faut pas croire que le démon, chassé une fois d'un oracle, n'ait pu y retourner une seconde et une troisième, surtout lorsqu'il a été rappelé par des gens qui lui étaient dévoués, et qui employaient tout ce qu'il faut pour l'obliger de revenir. Il lui était sans doute bien fâcheux de quitter ses anciennes demeures, où il avait joui si paisiblement, durant tant de siècles, des honneurs divins qu'on lui rendait. Il ne les quittait donc qu'à regret, et faisait souvent ses efforts pour s'y rétablir. Mais enfin il en a été si souvent chassé par les chrétiens qui se multipliaient tous les jours, si mal reçu et si mal mené, qu'il s'est vu contraint de leur abandonner le champ de bataille et de tourner ailleurs ses pernicieux desseins.

Mais il est inutile que je m'arrête plus longtemps sur ce sujet. Il suffit, quelque interruption ou quelque durée que vous donniez aux oracles, que vous reconnaissiez qu'ils ont cessé après la naissance de Jésus-Christ et la prédication de son Evangile, ainsi que les Pères de l'Eglise l'ont assuré, et que cet événement ne puisse être attribué qu'à son pouvoir sur les démons, et à celui qu'il a laissé à ses disciples et à son Eglise, de les chasser en son nom. C'est ce que je vous ai fait voir d'une manière qui me paraît assez claire et assez évidente. Néanmoins, comme vous attribuez cet événement miraculeux à d'autres causes, je crois devoir les réfuter en peu de mots, pour vous convaincre toujours de plus en plus de la vérité de celle que les Pères de l'Eglise ont rapportée.

CHAP. XI. — *Réfutation des causes du silence des oracles, rapportées par l'auteur de l'Histoire. On ne peut pas l'attribuer aux édits des empereurs chrétiens contre l'idolâtrie. La plupart des oracles ont cessé avant l'empereur Constantin. On doit plutôt attribuer la décadence de l'idolâtrie à la cessation des oracles, que la cessation des oracles à la décadence de l'idolâtrie.*

En général, dites-vous, les oracles n'ont cessé qu'avec le paganisme, et le paganisme n'a point cessé à la venue de Jésus-Christ. Vous rapportez ensuite les édits des empereurs chrétiens contre les temples des idoles et toutes les superstitions de l'idolâtrie. Je vous prie d'abord, Monsieur, de faire attention qu'avant qu'il y eût des empereurs chrétiens, le christianisme était déjà établi et répandu presque par tout le monde, et que les chrétiens, ainsi que Tertullien l'assure de son temps (1), remplissaient déjà les villes et les provinces entières, malgré la fureur des persécutions, qui en multipliaient tous les jours le nombre, bien loin de le diminuer. Par là vous reconnaîtrez sans doute que le plus grand miracle du christianisme, qui est son établissement, ne doit pas être attribué aux édits des empereurs chrétiens, ainsi que vous l'insinuez, mais au pouvoir tout divin de Jésus-Christ, qui n'a jamais plus éclaté que dans cet établissement merveilleux, et dans la destruction de l'idolâtrie qui s'y opposait de toutes ses forces.

Pour ce qui regarde en particulier les oracles, qui étaient le plus fort appui de cette idolâtrie, il est constant, par le témoignage des païens mêmes, que la plupart au moins

(1) Hesterni sumus et vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, senatum, forum. Sola vobis relinquimus templa. *Apolog.* In quem enim alium universæ gentes crediderunt, nisi in Christum qui jam venit ? Cui enim et aliæ gentes crediderunt, Parthi, Medi, Elamitæ et qui inhabitant Mesopotamiam, Armeniam, Phrygiam, Cappadociam, et incolentes Pontum et Asiam et Pamphyliam ; immorantes Ægyptium, et regionem Africæ quæ est trans Cyrenem inhabitantes ? Romani et incolæ ; tunc et in Hierusalem Judæi et cæteræ gentes ; ut jam Getulorum varietates et Maurorum multi fines ; Hispaniarum

omnes termini, et Galliarum diversæ nationes et Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita ; et Sarmatarum et Dacorum et Germanorum et Scytharum ; et abditarum multarum gentium, et provinciarum et insularum multarum nobis ignotarum et quæ enumerare minus possumus ? In quibus omnibus locis Christi nomen qui jam venit, regnat, ut pote ante quem omnium civitatum portæ sunt apertæ, et cui nullæ sunt clausæ ; ante quem serræ ferreæ sunt comminutæ et valvæ æreæ sunt apertæ. *Adversus Judæos.* Tertulliano adjunge Origenem init. l. iv de Princip., et Plinium Secundum, Epistolarum l. x, ep. ad Trajanum, de Christianis,

ne rendaient déjà plus de réponses longtemps avant l'empereur Constantin, quoique les temples de faux dieux, les sacrifices et toutes les autres superstitions subsistassent toujours. Si vous voulez bien faire réflexion à cela, vous avouerez qu'il est bien plus raisonnable d'attribuer, au moins en partie, l'extinction du paganisme à la cessation des oracles, que la cessation des oracles à l'extinction du paganisme.

En effet, une fausse religion comme celle-là, qui autorisait les plus grands crimes par l'exemple des dieux qu'elle adorait, qui exigeait des sacrifices de chair humaine, qui ordonnait des jeux et des fêtes remplies des plus grandes infamies, et dont les plus saints et les plus sacrés mystères ne contenaient que des abominations et des obscénités détestables ; une religion qui, dans ses dogmes et son culte, choquait évidemment la raison et les bonnes mœurs, ne pouvait naturellement subsister sans être soutenue par des espèces de prodiges et de merveilles qui fascinaient en quelque sorte ses sectateurs, et leur fissent fermer les yeux à l'extravagance et à la brutalité de leurs superstitions. Ces merveilles et ces faux prodiges se trouvaient particulièrement dans les oracles. On y voyait des prédictions de l'avenir qui s'accomplissaient souvent ; des malades qui guérissaient par des remèdes inouïs, qu'ils avaient appris et reçus en dormant, des apparitions des divinités prétendues que l'on venait consulter ; des prêtres et des prêtresses transportés d'une fureur qui paraissait être toute surnaturelle et toute divine, et une infinité d'autres merveilles semblables. Voilà ce qui soutenait l'idolâtrie et qui lui donnait un dehors éblouissant qui entretenait les peuples dans la séduction.

Mais, lorsqu'après l'incarnation du Fils de Dieu toutes ces illusions du démon eurent été dissipées par le pouvoir du Verbe incarné, et que l'idolâtrie fut dépouillée de tout ce qu'elle paraissait avoir à l'extérieur de merveilleux et de divin, l'extravagance de ses superstitions parut aux yeux de tout le monde dans toute sa monstrueuse difformité : surtout lorsque l'on vint à la comparer à la sainteté du christianisme et aux véritables miracles dont il a toujours été autorisé, entre lesquels ce pouvoir admirable qu'avaient les chrétiens de faire taire les démons ou les dieux du paganisme, de leur faire avouer leur imposture, de les confondre et de les chasser en mille manières, a été sans doute un des plus éclatants et des plus efficaces pour désabuser les païens. Dès lors le paganisme, rendu à lui-même, et destitué de tous les faux prodiges qui le soutenaient, est allé en décadence et a été abandonné par ses plus zélés sectateurs. Ainsi, bien loin que la décadence du paganisme ait été la cause de la cessation des oracles, c'est au contraire le silence où les oracles ont été réduits par les chrétiens qui a contribué beaucoup au renversement du paganisme.

CHAP. XII. — *On examine ce que M. de Fontenelle avance, que, quand l'idolâtrie n'eût pas dû être abolie, les oracles néanmoins eussent pris fin. Quelles sont les raisons qu'il en apporte. Réfutation de la première, qu'il tire des fourberies et des crimes des prêtres des idoles. Réponse à la seconde, qu'il tire des railleries que quelques philosophes faisaient des oracles. Après la naissance de Jésus-Christ, les philosophes, et les épicuriens mêmes, ont été entêtés plus que jamais des oracles. Ils y ont ajouté, pour la plupart, la magie et les enchantements. Explication d'un passage de Plutarque mal entendu par l'auteur de l'Histoire.*

Mais vous allez encore plus loin ; car, comme si vous appréhendiez qu'il ne revînt quelque gloire et quelque avantage à la religion chrétienne de la cessation des oracles, vous entreprenez de prouver que, quand le paganisme n'eût pas dû être aboli, les oracles néanmoins eussent pris fin. Vous en apportez trois raisons : vous tirez la première du mépris où ils tombèrent, par le peu d'importance des affaires sur lesquelles on les consultait après la naissance de Jésus-Christ, et du peu d'estime que les Romains, devenus les maîtres de la terre, en faisaient ; la seconde, du grand tort que leur firent trois sectes de philosophes, les cyniques, les péripatéticiens et les épicuriens, qui travaillaient continuellement, dites-vous, à désabuser le monde de leurs fourberies ; la troisième, enfin, de ces mêmes fourberies qui étaient trop grossières pour n'être pas enfin découvertes.

Je vous ai déjà fait voir que l'on ne pouvait attribuer qu'aux démons les fourberies et les impostures qui étaient dans les oracles, et que si les prêtres des idoles en eussent été les auteurs, elles n'auraient pas subsisté plus de deux mille ans, ni tardé si longtemps à être découvertes. Les crimes de ces prêtres dont vous parlez ici ne se sont pas toujours commis dans des temples à oracles, et ces prêtres n'ont pas commencé à commettre ces crimes après la naissance du Sauveur du monde. Hérodote, que vous citez, en est une bonne preuve (*Hist. lib. 1*). Et si, malgré toutes ces infamies, les oracles et l'idolâtrie n'ont pas laissé que de subsister dans tout leur éclat avant l'incarnation du Fils de Dieu, vous n'avez pas raison de dire que ce sont ces mêmes fourberies et ces mêmes abominations qui les ont fait cesser après sa naissance.

Je vous ai fait voir aussi que toutes ces trois grandes sectes de philosophes qui se moquaient des oracles, se réduisaient à quelques cyniques et à quelques épicuriens en très-petit nombre, dont l'autorité était très-méprisable parmi les anciens, et certainement infiniment moins considérable que celle de tous les autres philosophes, et en particulier des platoniciens et des stoïciens, qui soutenaient les oracles de toutes leurs forces, et traitaient d'impies et d'athées

ceux qui n'y ajoutaient pas foi. Depuis la naissance du Sauveur du monde, tous les philosophes en ont été plus entêtés que jamais. Ils les ont soutenus avec ardeur, pour défendre la cause commune de leur religion qui tombait en décadence. Les épicuriens mêmes, oubliant dans cette occasion les principes et les intérêts de leur secte, les faisaient valoir autant qu'ils pouvaient, comme on le voit par l'ouvrage de Celse, où cet épicurien (*Apud Origen., lib. vii*) oppose aux prophètes de l'Ancien Testament que les chrétiens produisaient, pour prouver la vérité du christianisme, les oracles de la Grèce qu'il exalte beaucoup au-dessus de ces prophètes, et dont il parle en homme persuadé de leur excellence et des grands avantages que l'on en avait retirés.

Cet entêtement des philosophes pour les oracles et la divination allait alors jusqu'à la folie. Ils y ajoutaient, la plupart, la magie et les enchantements, qu'ils regardaient, ainsi que les oracles, comme des faveurs extraordinaires des dieux et des arts tout divins. Pour être convaincu de ce que je dis, il n'y a qu'à lire les vies de ces philosophes écrites par Eunapius, et se souvenir quelles gens c'étaient, entre autres, que Porphyre, Jamblique, Édesius, Chrysanthé, Maxime, Julien l'Apostat, et quels étaient les dogmes et les mystères de leur philosophie théurgique. De là il sera aisé de conclure que ce n'est pas non plus au mépris que les philosophes ont fait des oracles avant ou après la naissance de Jésus-Christ, qu'il faut attribuer leur décadence et ensuite leur extinction.

Au reste, Monsieur, vous dites, en parlant des méchants vers dont les oracles étaient composés, que *ces philosophes se moquaient de ceux qui, par un certain raisonnement qui se renversait, eussent conclu également que les vers étaient d'un dieu, soit qu'ils eussent été bons, soit qu'ils eussent été méchants*. Ce n'est point là l'argument renversé dont parle Plutarque (*Lib. de Pithiæ Oraculis*), de qui vous avez tiré cette réflexion et le trait d'histoire dont vous l'accompagnez. Voici ce que c'est : il introduit dans un de ses dialogues un épicurien, qui répond à ceux qui disaient qu'il ne fallait pas s'étonner si les vers des oracles péchaient contre les règles ordinaires de la poésie, puisqu'ils venaient d'Apollon, qui était au-dessus de toutes les règles, que ces défauts et cette négligence même étaient une preuve qu'il en était l'auteur. A quoi l'épicurien réplique que d'autres peut-être, en renversant cet argument, pourraient conclure avec plus de raison que les oracles ne viennent pas d'Apollon, puisqu'ils sont si défectueux et si contraires aux règles de la poésie. Les premiers argumentaient ainsi : Ces vers viennent d'Apollon, donc il n'est pas surprenant qu'ils pèchent contre les règles de la poésie, parce que Apollon est

au-dessus de toutes ces règles. L'épicurien renversait l'argument et disait : Ces vers pèchent contre les règles de la poésie, donc il est visible qu'ils ne viennent pas d'Apollon, le père et le dieu de la poésie. Prenez la peine de relire cet endroit de Plutarque : vous reconnaîtrez, si je ne me trompe, que vous n'avez pas pris sa pensée, ni bien conçu ce que c'est qu'un argument renversé. Vous pouviez néanmoins en avoir vu un exemple tout semblable dans Cicéron sur la même matière (1) ; mais ce n'est là qu'une bagatelle.

CHAP. XIII. — *Réfutation de la troisième raison rapportée par M. de Fontenelle, pour expliquer la cessation des oracles. Avant la naissance de Jésus-Christ on a consulté les oracles sur des affaires d'aussi petite importance qu'après. Après cette même naissance, on les a consultés sur des affaires pour le moins aussi importantes qu'auparavant.*

Je viens donc à votre troisième raison, par laquelle vous prétendez montrer que, quand le paganisme n'eût pas dû être aboli, les oracles n'eussent pas laissé que de cesser. Vous la tirez, comme j'ai dit, du peu d'importance des affaires sur lesquelles on les consultait après la venue de Jésus-Christ, et du mépris que les Romains en faisaient. Je réponds à cela en deux mots, et je dis qu'avant la naissance du Sauveur du monde on a consulté les oracles sur des affaires d'aussi petite importance, et après sa naissance sur des affaires pour le moins aussi importantes qu'auparavant, et par conséquent que ce n'est point là la cause de leur cessation et de leur ruine.

Pour en être convaincu, il n'y a qu'à se souvenir que toutes sortes de personnes allaient en foule les consulter sur leurs affaires. Ainsi, si les princes et les républiques y allaient pour leurs affaires et leurs entreprises, qui étaient souvent importantes, les particuliers, qui sont toujours en beaucoup plus grand nombre, y allaient aussi, pour les leurs, qui ne pouvaient être que de très-petite conséquence. De plus, il n'y a qu'à parcourir les oracles qu'Eusèbe et les autres auteurs anciens et nouveaux ont ramassés : on en trouvera un grand nombre rendus à des particuliers sur leurs mariages, sur leurs enfants, leurs voyages, leurs maladies, leur trafic et mille autres bagatelles. C'est de là qu'Eusèbe (*Præp. Evang., lib. v*) tire un argument, après Oenomaüs, pour prouver que les oracles ne pouvaient venir de Dieu ni des bons génies. Il montre dans le 29^e chapitre qu'ils ne répondaient le plus souvent que sur des niaiseries ; dans le suivant, qu'ils ne donnaient que des réponses triviales ; dans les autres, qu'ils louaient des fripons et des scélérats, comme le poète Archiloque et l'athlète Cléomède.

Enfin, après la venue de Notre-Seigneur,

(1) Cicero, l. II de *Divin.* : « Ita enim cum magis properant concludere solent : Si dii sunt, est divinatio ;

sunt autem dii ; est ergo divinatio. Multo est probabilius : Non est autem divinatio ; non sunt ergo dii. »

on a consulté les oracles sur des choses pour le moins aussi importantes qu'auparavant, tandis qu'ils ont subsisté, et dans le temps même de leur décadence et de leur ruine. C'est ce qui se voit par les empereurs romains et les personnes de la première considération parmi eux, qui les ont interrogés sur leurs entreprises et les destinées même de l'empire. J'en rapporterai des exemples un peu plus bas, et il est aisé d'en voir un grand nombre dans Suétone, Tacite, Spartien, Xiphilin et les autres historiens romains. Ce n'est donc pas le peu d'importance des affaires sur lesquelles on les a interrogés après la venue de Notre-Seigneur, qui a été la cause de leur cessation.

CHAP. XIV. — *Les Romains, bien loin de mépriser les oracles, y ont été fort attachés. Première preuve tirée de l'entêtement qu'ils avaient pour toute sorte de divinations, pour leurs augures, leurs aruspices et leurs livres sibyllins. Il y en avait qui de toutes ces sortes de divinations n'estimaient que les oracles. Les Romains adoptaient toutes les superstitions des nations étrangères. Ils attribuaient à cette prétendue piété la prospérité de leurs armes et la gloire de leur empire. Pourquoi, de toutes les religions, il n'y a eu que la véritable qu'ils n'aient pas voulu recevoir.*

Je ne vois pas enfin ce qui a pu vous persuader que les Romains n'estimaient pas les oracles. La preuve que vous en apportez est qu'ils étaient attachés à leurs augures et à leurs aruspices. Cela est vrai; mais l'un n'empêche pas l'autre, comme on le voit par les Grecs mêmes, qui n'étaient pas moins attachés à toutes ces superstitions qu'à leurs oracles. Au contraire, l'attachement que les Romains avaient à leurs augures et à leurs aruspices les portait naturellement à en avoir beaucoup pour les oracles. Tous ces devins qui étaient parmi eux dans une si haute considération montrent l'estime infinie qu'ils faisaient de la divination, et la passion qu'ils avaient de connaître l'avenir. Ils n'avaient donc garde de mépriser les oracles, qui en promettaient une connaissance beaucoup plus claire et plus certaine, et qui, par toutes les circonstances qui les accompagnaient, paraissaient avoir quelque chose de plus surprenant et de plus divin.

D'ailleurs ils ne pouvaient être attachés à

(1) Cicero, l. 1 de *Divin.* : « His igitur assentior qui duo genera divinationis esse dixerunt : unum, quod particeps esset artis; alterum, quod arte caret... Carent autem arte qui non ratione aut conjectura observatis ac notatis signis, sed concitatione quadam animi aut soluto liberoque motu futura præsentiant; quod et somniantibus sæpe contingit et nonnunquam vaticinantibus per furorem, ut Bacchis Boeotius, ut Epimenides Cres, ut sibylla Erythræa. Cujus generis oracula etiam habenda sunt, non ea quæ æqualis sortibus ducuntur, sed illa quæ instinctu divino afflatuque funduntur. »

(2) Idem, l. II de *Divin.* : « Non ignoro, Quinte, te semper ita sensisse, ut de cæteris divinandi generibus dubitares : ista duo furoris et somnii, quæ a libera mente fluere videntur, probares.

leurs livres sibyllins, qu'ils ne le fussent aussi aux oracles, puisqu'ils reconnaissaient, comme vous le pouvez apprendre de Cicéron (1), que les uns et les autres venaient de la même cause, c'est-à-dire de l'enthousiasme et de la fureur divine. Bien plus, il y avait des Romains qui méprisaient l'art des augures et des aruspices, et qui, de toutes les sortes de divinations, n'estimaient et ne reconnaissaient pour vraies que les oracles, comme, entre autres, Quintus (2), le frère de Cicéron, qui n'était pas sans doute seul de son sentiment. Ce n'est donc pas l'attachement que les Romains avaient à leurs augures et à leurs aruspices qui leur a fait mépriser les oracles.

Vous objectez que les oracles étaient grecs d'origine. Cela peut être vrai, quoique je puisse vous en montrer en Italie d'aussi anciens à peu près que ceux qui étaient dans la Grèce, comme, entre autres, celui de Faunus dont parle Virgile (3) et celui de Mars, duquel Denis d'Halicarnasse (4) fait mention, dans le premier livre de ses *Antiquités romaines*. Mais quand cela serait certain, n'était-ce pas la coutume ou la politique des Romains d'adopter toutes les divinités et toutes les superstitions des Grecs et des Egyptiens? Isis, Anubis, Osiris, Sérapis n'avaient-ils pas droit de bourgeoisie dans Rome? N'y avaient-ils pas des autels, des temples (5) et des prêtres? D'où avaient-ils tiré leur Bonne Déesse (6) et ses mystères, si ce n'est de Pessinunte en Phrygie, où ils avaient envoyé une célèbre ambassade pour l'amener à Rome? Esculapè (7), à qui ils avaient élevé un fameux temple dans l'île du Tibre, ne venait-il pas d'Épidaure, où le sénat l'avait envoyé chercher par des députés de considération, après avoir appris de l'oracle de Delphes que c'était cette prétendue divinité qui devait les délivrer de la peste dont ils étaient cruellement affligés? Vous savez sans doute ce qui se passa en cette occasion, et comment le faux Esculape se rendit dans le vaisseau des ambassadeurs, sous la figure d'un serpent; les honneurs qu'on lui rendit; les prodiges par lesquels il se signala, et qui doivent obliger les plus incrédules, ou à donner le démenti à tous les historiens romains qui rapportent cette histoire, ou à reconnaître que ce serpent n'était autre chose qu'un démon travesti.

Toutes les superstitions, de quelque pays

(3) Virgil., l. VII *Æneidos* :

At rex sollicitus monstros, oracula Fauni
Fatidici genitoris adit.
Hinc Italiæ gentes omnisque OEnotria tellus
In dubiis responsa petunt.

(4) Dionys. Halicarn., l. I *Rom. Antiq.*, interprete Emilio Porto : « Tiora vero quæ et Matiera dicitur ad trecentésimum inde stadium. In hac antiquissimum Martis oraculum fuisse fertur, non absimile illi (ut aiunt) quod Dodonæ quondam fuisse fabulis proditur. »

(5) Sextus Rufus et P. Victor, de *Regionibus urbis*.

(6) Plinius, l. de *Viris illustribus*; Herodianus, l. I *Hist.*, cap. 2.

(7) Valerius Maximus, l. I, cap. 8; Plinius, l. de *Viris illustribus*, etc.

qu'elles fussent, étaient donc très-bien venues à Rome. Les Romains, bien loin de les mépriser, les recevaient avec honneur, et ils attribuaient, selon la remarque de saint Augustin (1), à cette piété si universelle, qu'ils faisaient paraître en les recevant toutes, la prospérité de leurs armes et la gloire de leur empire. Il n'y avait que la véritable religion et le seul véritable Dieu qu'ils ne pouvaient souffrir : sans doute, dit le même Père, parce qu'ils voyaient qu'en recevant et en adorant celui-ci, il leur faudrait nécessairement rejeter et abandonner tous les autres.

CHAP. XV. — *Seconde preuve de l'estime que les Romains ont toujours faite des oracles : la manière dont ils en ont parlé, comme Tite-Live, Tacite, Valère-Maxime, Suétone, Pline l'Ancien, Justin, Quinte-Curce, Pomponius Méla, etc. Cicéron parle des oracles en académicien qui réfute et soutient également le pour et le contre. Son témoignage pour cette raison n'est pas recevable. Il a consulté l'oracle de Delphes.*

A ces réflexions générales, j'en ajoute de plus particulières et qui regardent précisément notre sujet. Je tire la première de la manière dont les Romains ont parlé des oracles dans leurs ouvrages, et je puis vous assurer, Monsieur, que de tous ceux que j'ai lus, je n'en ai vu aucun qui n'en ait parlé avec estime.

Tite-Live (2) appelle l'oracle de Delphes le plus fameux des oracles du monde, et il rapporte, entre autres, deux de ses réponses, qu'il a eu grand soin d'insérer dans son Histoire, parce qu'elles ont eu toutes deux des suites très-considérables. La première fut rendue aux fils de Tarquin le Superbe, et à Junius Brutus, qui seul, à ce qu'il rapporte, en comprit le véritable sens, et prit de là l'occasion de chasser les rois de Rome et d'établir la république, dont il fut le premier consul. La seconde (3) fut rendue aux ambassadeurs que le sénat, plusieurs années après, envoya encore à Delphes, pour consulter l'oracle touchant le succès de la guerre qu'il avait alors avec les Véiens, qui furent vaincus, suivant la prédiction d'Apollon, après que l'on eut accompli ce qu'il avait demandé dans sa réponse.

Tacite parle (*Annal. lib. II*) de plusieurs oracles, et particulièrement de celui de Claros, et il est évident, par la manière dont il en décrit toutes les particularités, et

par le désir qu'il témoigne qu'eut Germanicus de le consulter, que ni lui ni Germanicus ne le méprisaient assurément pas.

Valère-Maxime paraît partout touché et convaincu de la divinité des oracles. Il n'en parle qu'avec respect, et en homme persuadé que tout y était l'effet de la puissance des dieux immortels. Il rapporte en particulier (*Lib. I, cap. 8*) l'oracle rendu à Appius par l'Apollon de Delphes, touchant la guerre de Pharsale, et il montre comment cet oracle fut exactement accompli à l'égard du même Appius, qui n'en comprit pas le sens. Il parle du châtimement d'un certain sophiste, nommé Daphidas, qui avait voulu surprendre le même Apollon de Delphes par ses interrogations captieuses, et qui fut, dit-il, puni de sa folie audacieuse, qui allait jusqu'à vouloir se jouer des dieux.

Suétone (4) rapporte le dessein qu'eut Tibère de ruiner les oracles qui étaient autour de Rome, parce qu'il craignait qu'on ne les consultât sur sa destinée; mais il n'osa, dit-il, exécuter son dessein, effrayé de la majesté des sorts de Préneste, et du prodige qui arriva en cette occasion.

Le témoignage de Pline l'Ancien est surtout digne d'attention. Si cet auteur eût pu soupçonner que les oracles ne fussent que des fourberies des prêtres des idoles, il n'aurait pas manqué de les traiter comme tels, avec le dernier mépris, lui qui se moque des dieux, de la Providence, de l'immortalité de l'âme et de toute sorte d'augures et de présages. Néanmoins, lorsque cet athée parle des oracles (5), il avoue qu'ils prédisent l'avenir par le moyen des exhalaisons. Il en apporte pour exemple l'oracle de Delphes, qu'il appelle le plus illustre de tous, et il attribue cette vertu des exhalaisons à la divinité qu'il reconnaît seule, je veux dire à la nature et à la variété de ses productions.

Justin parle (*Lib. XXIV, cap. 6-8*) d'un grand nombre d'oracles, et rapporte quantité de leurs réponses, mais il s'étend surtout sur celui de Delphes qu'il décrit, et sur le châtimement des Gaulois sous Brennus, qui entreprirent de le piller. Il ne manque pas d'attribuer ce châtimement et les prodiges qui l'accompagnèrent, à la puissance du dieu qui présidait à cet oracle.

Quinte-Curce (*Lib. IV*) décrit au long celui d'Ammon, et quoiqu'il soupçonne de flatterie les réponses qui furent données à Alexandre par les prêtres de cette idole, il ne dit rien de l'oracle qui marque qu'il le méprisât; au

maria in Græciam misit, » etc.

(3) Idem, l. V, decad. 1 : « Sed auctorem levem nec satis fidum super tanta re Patres rati, decrevere legatos sortesque oraculi Pythici expectandas, etc. »

(4) Suétonius in Tiberio, cap. 63 : « Vicina vero Urbi oracula etiam disjicere conatus est, sed majestate Prænestinarum sortium territus destitit. »

(5) Plinius, l. Nat. Hist., cap. 92 : « Fatidici specus, quorum exhalatione temulentum futura præcinnunt ut Delphis nobilissimo oraculo. Quibus in rebus quid possit aliud causæ afferre mortalium quispiam, quam diffusæ perenne naturæ subinde aliter atque aliter numen erumpens. »

(1) Augustinus, l. I de Consensu evangelistarum, cap. 12 : « Solebant autem Romani deos gentium quas subjugabant colendo propitiare et eorum sacra suscipere. Hoc de Deo gentis Hebrææ, cum eam vel oppugnaverunt vel vicerunt, facere noluerunt, credo, quod videbant, si ejus Dei sacra reciperent, qui se solum deletis etiam simulacris coli juberet, dimittenda esse omnia quæ prius colenda susceperant, quorum religionibus imperium suum crevisse arbitrabantur. »

(2) Titus Livius, l. I, decad. 1 : « Delphos ad maxime inclytum in terris oraculum mittere statuit, neque responsa sortium ulli alii committere ausus, duos filios per ignotas ea tempestate terras, ignotiora

contraire il rapporte certaines circonstances qui témoignent qu'il était persuadé qu'une divinité y présidait.

Pomponius Méla (1) fait l'éloge de ce même oracle en deux mots lorsqu'il dit qu'il était d'une foi et d'une vérité reconnue. A tous ces auteurs je pourrais ajouter Pline le Jeune, Elie, Aulu-Gelle, Solin, Macrobe et tous les poètes, comme Virgile, Lucain, Ovide, Sénèque, qui tous ont parlé des oracles comme persuadés de leur divinité.

Vous m'opposerez sans doute Cicéron, qui s'en moque dans son second livre de la *Divination*; mais faites attention, s'il vous plaît, qu'il les estime et les soutient dans le premier, et que dans l'un et l'autre de ces deux livres il parle en académicien qui, suivant les principes de sa secte, établit et renverse également le pour et le contre, en doutant de tout et n'assurant jamais rien, ainsi qu'il en avertit lui-même (2) au commencement de ce second livre. C'est à quoi il me semble que vous deviez faire réflexion, avant que de vous servir de son autorité, comme vous avez fait en quelque endroit de votre Histoire : elle ne vous aurait pas paru des plus propres pour décider la question dont il s'agit. Je pourrais facilement prouver, par les autres ouvrages de Cicéron où il parle moins en académicien, qu'il n'a pas méprisé les oracles; mais ce qu'il a fait le prouve beaucoup mieux encore que tout ce qu'il a dit. Or vous ne doutez pas que, dans son premier voyage d'Asie, il n'ait consulté l'oracle de Delphes, ainsi que Plutarque nous en assure (*In Cicer.*); et c'est là une bonne preuve qu'il ne le méprisait pas.

CHAP. XVI. — *Troisième preuve que les Romains ne méprisaient pas les oracles, c'est qu'ils en avaient un grand nombre en Italie, et qu'ils consultaient souvent ceux de la Grèce. L'Etat et les empereurs parmi les Romains n'ajoutaient pas moins foi aux oracles que les particuliers. Conclusion de cette troisième partie de la Réponse, en faveur du sentiment des saints Pères et de tous les chrétiens touchant le silence des oracles. Conclusion de tout l'ouvrage, et les motifs que l'on a eus pour l'entreprendre.*

Mais une marque encore plus évidente que les Romains ne méprisaient pas les oracles, c'est qu'ils en avaient plusieurs dans Rome même et aux environs, et dans d'autres endroits de l'Italie. Vous le reconnaissez, mais vous ajoutez que le petit nombre de ces oracles ne fait qu'une exception très-peu considérable à ce que vous avez dit. Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment, car ces oracles n'étaient pas tout à fait en aussi petit nombre que vous voulez nous le

(1) Pomponius Mela, l. 1, cap. 8 : « Ammonis oraculum fidei inclytæ. »

(2) Cicero, l. II de *Divin.*, paulo post initium : « Dicendum est mihi igitur ad ea quæ sunt a te dicta : sed ita nihil ut affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque et mihi ipse diffidens. Si enim aliquid certi haberem quod dicerem, ego ipse divinarem, qui esse divinationem nego. »

persuader. En effet, outre l'oracle de Géryon, dont Suétone fait mention (3), et qui était auprès de Padoue, celui d'Esculape, qui était dans Rome, et dont l'inscription rapportée par Gruter (*Inscript.*, pag. 71), sans parler des autres auteurs, est une preuve; celui du dieu Clitumnus, dont Pline le Jeune fait la description (*Epist. lib. VIII, ep. ad Romanum*); les sorts de Préneste, les fortunes d'Antium, dont Suétone (*In Tiber.*), Macrobe (*Saturnal. lib. 1, cap. 23*) et plusieurs autres auteurs ont parlé; sans compter enfin l'oracle d'Auguste, que vous donnez pour certain, on peut ajouter aux premiers celui de Faunus, dont parle Virgile (*Lib. VIII Æneid.*, loc. *supra cit.*); celui du dieu Vatican, dont parle Aulu-Gelle (*Noct. Attic.*, lib. XVI, cap. 18); celui de Mars, que je vous ai déjà rapporté de Denis d'Halicarnasse (*Lib. 1 Antiq. Rom.*, loc. *supra cit.*); celui de Podalirius, dans la Calabre, dont Lycophron et Tzetzes font mention (4); celui d'Apollon à Baies, dont parle Capitolin (*In Clod. Albino*); celui d'Hercule à Tivoli, cité par Stace (*Carm. III*); celui qui était auprès de Cumès dans des souterrains dont parle Strabon (*Geogr. lib. V*); celui d'Apollon à Aquilée, dont parle Herodien (*Lib. VIII, cap. 3*); celui enfin de Jupiter, surnommé Pistor, dont Ovide (*Fast. lib. VI*) et Lactance (*Divin. Instit. lib. 1*) font mention. Il me semble que ce nombre, que je pourrais encore augmenter, suffit pour prouver que les Romains ont été aussi entêtés des oracles que les Grecs. Et certainement je ne sais si aucune province de la Grèce, sans en excepter la Béo-tie, qui en avait un si grand nombre, pourrait en fournir davantage.

Aussi, comme si vous vous défiez un peu de la vérité de votre proposition, vous ajoutez que, parmi les Romains, les particuliers pouvaient avoir foi aux oracles, mais que l'Etat n'y en avait pas. Vous avez pu remarquer, par ce que j'ai rapporté de Tite-Live, que l'Etat n'était pas en cela différent des particuliers, puisque le sénat envoya une ambassade à l'oracle de Delphes pour le consulter touchant la guerre qu'il avait alors avec les Véiens, et qu'en ayant reçu la réponse, il s'appliqua avec grand soin à faire ce qu'elle ordonnait, jusqu'à déposer les tribuns de l'armée, parce qu'il crut que c'était là le sujet de la plainte que l'oracle avait faite. Ensuite de quoi Camille, leur général, pressa les ennemis plus vivement, ne doutant pas qu'il ne dût les vaincre, suivant les promesses de l'oracle; et étant sur le point de donner l'assaut à leur capitale, il ne manqua pas de faire ressouvenir Apollon, avec beaucoup de gravité et de religion (5), que c'était sous ses auspices et sui-

(3) Suetonius in *Tiber.* : « Et mox cum Illyricum petens juxta Patavium adiisset Geryonis oraculum, » etc.

(4) Lycophron in *Cassandra*, ad quem Tzetzes : Εἰώθασι οἱ Δαῦνοι ἥτοι οἱ Καλαυροὶ ἐν μηλωταῖς καθεῖδειν ἐν τῷ τάφῳ Ποδαλίου καὶ καθ' ὕπνου λαμβάνειν χρησμούς ἐξ αὐτοῦ.

(5) Titus Livius, lib. V, decad. 4 : « Tum dicta-

vant ses promesses qu'il allait subjuguier cette ville, du butin de laquelle il lui promettait par reconnaissance la dixième partie.

Vous avez pu remarquer de même que ce ne fut qu'après avoir consulté l'oracle de Delphes sur la peste qui ravageait Rome, que le sénat fit venir Esculape d'Epidaure avec un si grand appareil, ainsi qu'Ovide le rapporte (1); quoique Tite-Live et Valère-Maxime disent que ce fut après que l'on eut consulté les livres sibyllins. Mais l'un et l'autre peut être vrai.

Ne croyez pas, au reste, que les Romains aient changé de conduite sous les empereurs, puisque Tibère, comme vous le remarquez vous-même, a consulté l'oracle de Géryon, Néron celui de Delphes (2), Germanicus celui de Claros (*Tacit., Ann. lib. II, loc. cit.*), Caligula celui d'Antium (3), Vespasien celui du dieu Carmel (4), adoré sur la montagne du même nom : divinité païenne dont quelques-uns ont voulu faire mal à propos le véritable Dieu. Tite a consulté l'oracle de Vénus de Paphos (5), Trajan celui du dieu d'Héliopolis (6), Adrien celui de Jupiter Nicéphore (7), Sévère celui de Jupiter Bélus (8), Caracalla consulta avec une avidité incroyable tous ceux qu'il put trouver (9). Tout cela me paraît prouver évidemment que ces maîtres de l'univers ont été aussi attachés aux oracles que les Grecs.

tor auspicato egressus cum edixisset ut arma milites caperent : Tuo ductu, inquit, Pythice Apollo, tuoque numine instinctus, pergo ad delendam urbem Veios, tibi que hinc decimam partem prædæ voveo. »

(1) Ovidius, *Metamorph.* l. xv :

Auxilium cœleste petunt, mediamque tenentis
Orbis humum Delphos adeunt oracula Phœbi.

(2) Suetonius, in *Nerone*, cap. 40 : « Ut vero consulto Delphis Apolline septuagesimum ac tertium annum cavendum sibi audivit, » etc.

Cela étant, je conclus que, la cessation des oracles ne pouvant être attribuée ni au mépris que les Romains en ont fait, ni aux railleries des philosophes, ni aux fourberies des prêtres des idoles ou aux crimes qu'ils ont commis à leur faveur, ni enfin aux édits des empereurs chrétiens contre les superstitions de l'idolâtrie, il faut nécessairement l'attribuer au pouvoir de Jésus-Christ sur les démons auteurs de ces oracles, ainsi que tous les chrétiens l'ont cru jusqu'à présent, et que les Pères de l'Eglise l'ont assuré et même prouvé si évidemment.

Voilà, Monsieur, ce que j'avais à répondre à votre Histoire. Je puis vous assurer qu'en y travaillant je n'ai eu d'autre motif que celui de soutenir la vérité, l'autorité des Pères de l'Eglise, la gloire de la véritable religion et celle de Jésus-Christ même, à laquelle le paradoxe de M. Van-Dale aurait pu donner atteinte, étant soutenu et adopté par un homme qui a autant d'esprit et de mérite que vous en avez, et qui, par la variété et l'agrément de ses ouvrages, s'est fait une si belle réputation parmi les savants. Quoique je ne sois pas de ce nombre, je puis néanmoins vous dire avec vérité qu'il n'en est aucun qui vous honore plus parfaitement que moi, et qui admire plus sincèrement les grands talents que vous avez pour écrire poliment sur tant de sujets et en tant de manières différentes.

(3) Sueton., in *Caligula* : « Monuerunt et sortes Antiatinæ ut a Cassio caveret. »

(4) Idem in *Vespas.* : « Apud Judæam Carmeli dei oraculum consulentem, » etc.

(5) Idem in *Tito*, cap. v : « Aditque Paphiæ Veneris oraculo, dum de navigatione consulit, etiam de imperii spe confirmatus est. »

(6) Macrobius, *Saturnal.* l. I, cap. 23, loco citato.

(7) Spartianus, in *Adriano*.

(8) Xiphilinus, in *Caracalla*.

(9) Herodian., lib. v.

TABLEAU SYNOPTIQUE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS LE DICTIONNAIRE DES SCIENCES OCCULTES.

A				
Aamon. Voy. Amon.	Abime.	Adamantius.	Agate.	Aïan de l'Isle (<i>Insulensis</i>).
Abaddon.	Abou-Ryhan.	Adamiens, ou Adamites.	Agathion.	Alary (François).
Abadie (Jeannette).	Abracadabra.	Adelgreif (Jean-Albert).	Agathomédon.	Alastor.
Abalaun.	Abracax, ou Abraxas.	Adélites.	Agla.	Albert le Grand.
Abano. Voy. Pierre d'Apone.	Abraham.	Adelung (Jean-Christophe).	Aglaophotis.	Albert d'Alby. Voy. Cartomancie.
Abaris.	Abrahel.	Adeptes.	Agnan.	Albert de Saint-Jacques.
Abdeel (Abraham).	Abraïon.	Adès.	Agobard.	Albigéois.
Abdél-Azys.	Absténence.	Adhab-Algab.	Agraféna-Shiganskaia.	Albigerius.
Abdias de Babylone.	Accidents.	Adjuration.	Agrippa (Henri-Corneille).	Albinos.
Abeillard.	Aconchements prodigieux.	Adonis.	Aguapa.	Alborack. Voy. Borack.
Abeilles.	Acham.	Adramelech.	Aguerre.	Albumazar.
Abel.	Acharaï-Rloho.	Adrien.	Aigle.	Albunée. V. Sibylles.
Abel de la Rue.	Achéron.	Aéromancie.	Aiguilles.	Alchabitius. Voy. Abdél-Azys.
Aben-Ezra. Voy. Macha-Halla.	Achérusie.	Aétite.	Aiguillette.	Alchimie.
Abén-Ragel.	Achmet.	Ævoli.	Aimant (<i>magnes</i>).	Alchindus.
Abigor.	Aconce (Jacques).	Agaberte.	Aimar. Voy. Baguette.	Alcoran. Voy. Koran.
	Adalbert.	Agarès.	Ajournement.	
	Adam.		Akhmin.	
	Adam (L'abbé),		Akiba.	

- Aleyon.
 Aldon. *Voy.* Grandon.
 Alectorieune (Pierre).
Voy. Coq.
 Alecromancie, ou
 Electromancie.
 Alès (Alexandre).
 Alessandro Alessandri.
 Aleromancie.
Alexander ab Alexan-
dro. Voy. Alessandro.
 Alexandre le Grand.
 Alexandre de Paphla-
 gone.
 Alexandre de Tralles.
 Alexandre III.
 Alexandre VI.
 Alfader.
 Alfares.
 Alfridarie.
 Algol.
 Alis de Télioux.
 Alkalalai.
 Aliette. *Voy.* Etteila.
 Alleluia.
 Allix.
 Almanach.
 Almanach du diable.
 Almogenses.
 Almuche. *Voy.* Bacon.
 Almulus (Salomon).
 Alocer.
 Alogricus. *Voy.* Alruy.
 Alouancie.
 Alopécie.
 Alouette. *Voy.* Casso.
 Alphonse X.
 Alpiel.
 Alrinach.
 Alrunes.
 Alruy (David).
 Altangatufun.
 Alveromancie. *Voy.*
 Aleuromancie.
 Amadeus.
 Amaimon. *Voy.* Amoy-
 mon.
 Amalaric.
 Amalaric (Madeleine).
 Amaranthe.
 Amasis.
 Amazones.
 Ambrosius, ou Am-
 broise. *Voy.* Merlin.
 Amduscias.
 Ame.
 Ames des bêtes.
 Améthiste.
 Amiante.
 Amilcar.
 Ammon. *Voy.* Jupi-
 ter-Ammon.
 Amniomancie.
 Amon, ou Aamon.
 Amour.
 Amoymon, ou Amai-
 mon.
 Amphiaräus.
 Amphion.
 Amphibène.
 Amulette.
 Amy.
 Amyraut (Moïse).
 Anagramme.
 Anamelech.
 Anancitide. *Voy.* A-
 glaophotis.
 Anania, ou Anagni
 (Jean d').
 Ananisapta.
 Anansié.
 Anarazel.
 Anathème.
 Anatolius.
 Anaxilas.
 Anderson (Alexandre).
Voy. Vampires.
- Andrade.
 Andras.
 André (Tobie).
 Andree (Jean-Valen-
 tin).
 Andriague.
 Androalphus.
 Androgina.
 Androides.
 Ane.
 Angat.
 Angeliéri.
 Angélique.
 Angerbode, ou An-
 gurbode.
 Anges.
 Angeweiller. *Voy.*
 Fées.
 Anguekkok.
 Anguille.
 Animaux.
 Anjorrand. *Voy.* Denis.
 Anneau.
 Anneberg.
 Année.
 Annius de Viterbe
 (Jean-Nanni).
 Anocchitura.
 Aniel.
 Anselme de Parme.
 Ansuperomin.
 Autæus.
 Antantapp.
 Antechrist.
 Antesser.
 Anthropomancie.
 Anthropophages.
 Antide.
 Antiochus.
 Antipathie.
 Antipodes.
 Autoine.
 Apantomancie.
 Aparctiens.
 Apocalypse.
 Apollonius de Tyane.
 Apomazar.
 Apone. *Voy.* Pierre
 d'Apone.
 Apparition.
 Apulée.
 Aquiel.
 Aquin (Mardochee d').
 Arachula.
 Araël.
 Araignées.
 Arbres.
 Arc-en-ciel.
 Ardents (Mal des).
 Ardepts.
 Argens (Boyer d').
 Argent.
 Argent potable.
 Argouges. *Voy.* Fées.
 Arignote.
 Arimane.
 Arioch.
 Ariolites.
 Aristée.
 Aristodème.
 Aristolochie.
 Aristomène.
 Aristote.
 Arithmancie, ou Ari-
 thmomancie.
 Arius.
 Armanville.
 Armées prodigieuses.
 Armide.
 Armonancie.
 Arnaud de Bresse.
 Arnauld (Angélique).
 Arnauld de Villeneuve.
 Arnoux.
 Arnuphis.
 Arous.
 Arot. *Voy.* Marot.
 Arphaxat.
- Art de saint Anselme.
 Art de saint Paul.
 Art des esprits.
 Art notoire.
 Art sacerdotal.
 Artémidore.
 Artéphilus.
 Arthémia.
 Arthus, ou Artus.
 Arundel (Thomas).
 Aruspices.
 Arzels. *Voy.* Cheval.
 Asaphins.
 Ascaroth.
 Ascik-Pacha.
 Asclétarion.
 Aselle.
 Ashmole (Elie).
 Asile.
 Asima.
 Asmodée.
 Asmond et Aswith.
 Asmoug.
 Asoors.
 Aspame.
 Aspiclette (Marie
 d').
 Aspidomancie.
 Asrafil.
 Assa-Fœtida.
 Assassins.
 Assheton (Guillaume).
 Astaroth.
 Astarté.
 Astiages.
 Astragalomancie.
 Astres.
 Astrolabe.
 Astrologie.
 Astronomancie.
 Astyle.
 Aswith. *Voy.* Asmond.
 Athénagore.
 Athénsis.
 Athénodore.
 Atimius.
 Atropos.
 Attila.
 Attouchement.
 Aubigné (Nathan d').
 Aubry (Jean).
 Aubry (Nicole).
 Augerot.
 Augures.
 Auguste.
 Augustin (Saint).
 Aumône.
 Aupetit (Pierre).
 Aurore boréale.
 Ausitif.
 Auspices.
 Automates.
 Autopsie.
 Autruche.
 Autru (Jacques d').
Voy. Chevanes.
- Avenir.
 Avenir.
 Averno.
 Averroès.
 Avicenne.
 Axinomancie.
 Aym. *Voy.* Haborym.
 Aymar (Jacques).
 Aymond (Les quatre
 fils).
 Ayola (Vasquès de).
 Ayperos.
 Azaël.
 Azazel.
 Azer.
 Azraël, ou Azraël.
- Baal.
 Baalbérit.
- Baalzéphon.
 Baaras.
 Babai-anas. *Voy.* Cata-
 lonos.
 Babel.
 Bacchus.
 Bacis.
 Bacon (Roger).
 Bacoti.
 Bad.
 Baducke.
 Baël.
 Bætilles.
 Ragoé.
 Bague. *Voy.* Anneau.
 Baguette divinatoire.
 Baguette magique.
 Bahaman.
 Bahir.
 Baian.
 Baier.
 Bâillement.
 Bailly (Pierre).
 Balaam.
 Balai.
 Balan.
 Balance.
 Balcoin (Marie).
 Baleine.
 Bali.
 Balles.
 Baltazo.
 Balthazar.
 Baltus (Jean-François).
 Baniens.
 Baptême.
 Baptême de la Ligne.
 Barat.
 Barbas.
 Barbatos.
 Barbe.
 Barbe-à-Dieu.
 Barbeloth.
 Barbier.
 Barbieri.
 Barbu.
 Bareste (Eugène).
 Barkokebas, ou Bar-
 chochebas.
 Barnaud (Nicolas).
 Barrabas.
 Bartholin (Thomas).
 Barthole.
 Barton (Elisabeth).
 Bas.
 Bascanie.
 Basile.
 Basile-Valentin.
 Basilic.
 Basilide.
 Basilus.
 Bassantin (Jacques).
 Bateleurs.
 Bathym. *V.* Marthym.
 Bâton du diable.
 Bâton du bon voya-
 geur.
 Batrachyte.
 Batsum - Bassa, ou
 Batsum-Pacha.
 Baume universel.
 Bavan (Madeleine).
 Baxter.
 Bayard.
 Bayemon.
 Bayer.
 Bayer (Jean).
 Bayle (François).
 Bazine.
 Baal. *Voy.* Bérith.
 Beauvois de Chau-
 vincourt.
 Bebal.
 Béchard.
 Bechet.
 Bède (le Vénérable).
 Béhémoth.
 Béhérit.
- Bekker (Baltasar).
 Bel.
 Belaam.
 Belbach, ou Belbog.
Voy. Belzébut.
- Béléphantes.
 Belette.
 Béliel.
 Beliche.
 Béliet.
 Belin (Albert).
 Belinuncia.
 Belloc (Jeanne).
 Belmonte.
 Belomancie.
 Belphégor.
 Bêlus.
 Belzébut, ou Belzé-
 but, ou Belzébut.
- Bénédicte (Jean).
 Benoît VIII.
 Benoît IX.
 Bensozia.
 Benthaméléon.
 Berande.
 Berbiguier.
 Béranger.
 Bergers.
 Bérith.
 Berkeley.
 Berna (Benedetto).
 Bernache, ou Berna-
 cle. *Voy.* Macreuses
- Bernard.
 Bernard (Samuel).
Voy. Poule noire.
 Bernard de Thuringe.
 Bernard-le-Trévisan.
 Bernold. *Voyez* Ber-
 thold.
- Berquin (Louis).
 Berrid. *Voy.* Purga-
 toire.
- Berson.
 Berthe. *V.* Robert (le
 roi).
 Berthier (Guillaume-
 François).
 Berthold.
 Berthomé de Lignon.
 Berthomé de la Be-
 douche. *Voy.* Bon-
 nevault.
- Béruth. *Voy.* Bérith.
 Bêtes.
 Beurre.
 Beurre des sorcières.
 Beverland (Adrien).
 Beyrevra.
 Biaule.
 Bible du diable.
 Bibliomancie.
 Bieta.
 Biffons.
 Bifrost.
 Bigois, ou Bigotis.
- Bilis.
 Billard (Pierre).
 Billis.
 Binet (Benjamin).
 Binet (Claude).
 Biragues (Flaminio
 de).
 Birck (Humbert).
 Biron.
 Biscar (Jeannette).
 Biscayens.
 Bisclavaret.
 Bithies.
 Bitru. *Voy.* Sytry.
 Blanc d'œuf (Divina-
 tion par le). *Voy.*
 Oomancie.
- Blanchard (Elisabeth).
 Blasphème.
 Blendic.
 Bleton.
 Bloemardine.

- Blökula.
 Bobin (Nicolas).
 Bocal.
 Bodeau (Jeanne).
 Bodilis.
 Bodin (Jean).
 Bodry. *Voy. Reve-*
nants.
 Boëce.
 Boehm (Jacob).
 Bœu.
 Bogaba.
 Bogarmiles, *Bogo-*
miles, Bongomiles.
 Boguet (Henri).
 Bohémiens.
 Bobinum.
 Bohmius (Jean).
 Bohon-Hupas.
 Bois.
 Bois de vie.
 Boistuan, ou Boistuan
 (Pierre).
 Bojani (Michel).
 Bolacré (Gilles).
 Bolfri. *Voy. Bérith.*
 Bolingbroke. *Voy.*
Glocester.
 Bolomancie.
 Bolotoo.
 Bona (Jean).
 Bonasses. *Voy. Gul-*
lets.
 Bonati (Gui).
 Bongarmiles. *Voy. Bo-*
garmiles.
 Bonica.
 Boniface VIII.
 Bonne Aventure.
 Bonnes.
 Bonnet (Jeanne).
 Bonnet bleu. *Voy.*
Dévouement.
 Bonnet pointu.
 Bonnevault.
 Bonz. s.
 Bophomet. *Voy. Tête*
de Bophomet.
 Borack.
 Borax.
 Borborites, *Voy. Gé-*
nies.
 Boruelon (Laurent).
 Bordi, ou Albordi.
 Borgia (César).
 Borri (Joseph Fran-
 çois).
 Bos (Françoise).
 Bosc (Je n du).
 Botanomancie.
 Botis. *Voy. Otis.*
 Botris, ou Betride.
 Boubenhoren. *Voy.*
Pacte.
 Bouc.
 Boucher.
 Bouchey (Marguerite
 Ragum).
 Bouillon du sabbat.
 Boules de Maroc.
 Boullé (Thomas).
 Boullenc (Jacques).
 Boulvèse.
 Boundschesch.
 Bourignon (Antoi-
 nette).
 Boury. *Voy. Flaque.*
 Bourru.
 Bourreau.
 Bousanthropie.
 Bouton de bachelier.
 Boville ou Bovelles
 (Charles de).
 Boxhorn (Marc Zue-
 rius).
 Braccesco (Jean).
 Bragadini (Marc-An-
 toine).
- Brahmanes.
 Brandebourg.
 Bras-de-Fer.
 Brebis. *Voy. Trou-*
peaux.
 Brennus.
 Brillant.
 Brigitte.
 Brinvilliers (Marie-
 Marguerite, mar-
 quise de).
 Brioché (Jean).
 Brizomantie.
 Brocéliande.
 Brohon (Jean).
 Brolie (Corneille).
 Brossier (Marthe).
 Broncolaques. *Voy.*
Vampires.
 Brouette de la mort.
 Brown (Thomas).
 Brownie.
 Bruhesen (Pierre van).
 Brûlefer.
 Brunehaut.
 Bruno.
 Brunon.
 Brutus.
 Bucaille (Marie).
 Bucer (Martin).
 Buckingham.
 Bucon.
 Budas.
 Buer.
 Bugnot (Etienne).
 Buisson d'épines.
 Bullet (Jean-Baptiste).
 Bune.
 Bungey (Thomas).
 Bunis. *Voy. Bune.*
 Buplage, ou Buptage.
 Burgot (Pierre).
 Burrough (George).
 Burton (Robert).
 Busas.
 Butadieu.
 Buxtorf (Jean).
 Byleth.
 Byron.
- C
- Caaba. *Voy. Kaabâ.*
 Caacrinolaas, Caassi-
 molar et Glassiala-
 bolas.
 Cabadès. *Voy. Zoub-*
dadeyer.
 Cabale, ou Cabbalé.
 Cabires.
 Cacodémon.
 Cactonite.
 Cacus.
 Cadavre.
 Cadmée, ou Cadmie.
 Cadière. *Voy. Girard.*
 Caducée.
 Cadulus.
 Cæculus.
 Caf. *Voy. Kaf.*
 Cagliostro.
 Cagots.
 Cain.
 Caiman.
 Calumārath, ou Kâid-
 Mords.
 Cala (Charles).
 Calamités.
 Calaya.
 Calcerand-Roches.
 Calchas.
 Calguejers.
 Calendrier.
 Cali.
 Calice du sabbat.
 Caligula.
 Calinet (Dom).
 Calundronius.
- Calvin (Jean).
 Cambions.
 Caméléon.
 Camérarius.
 Campanella (Thomas).
 Campetti.
 Camuz (Philippe).
 Canate.
 Cancer, ou l'Ecrevisse.
 Cang-Hi.
 Canicule.
 Canidia.
 Canterme.
 Cantwel (André-Sa-
 muel-Michel).
 Caous.
 Capnomancie.
 Cappautas.
 Capperon.
 Capricorne.
 Capucin.
 Caqueux, ou Cacoux.
 Carabia, ou Decarabia.
 Caracalla.
 Caractères.
 Cardan (Jérôme).
 Carenus (Alexandre).
 Carlstad.
 Carmentes.
 Carnaval. *Voy. Mas-*
carades.
 Carnot. *Voy. Trou*
du château.
 Carnus.
 Carou.
 Carpentier (Richard).
 Carporatiens.
 Carra (Jean-Louis).
 Carrefours.
 Cartagra.
 Cartes. *Voy. Carto-*
mancie.
 Carticeya.
 Cartomancie.
 Casaubon (Médéric).
 Casi.
 Casmann (Othon).
 Cassandre.
 Cassius de Parme.
 Casso, ou Alouette.
 Cassotide.
 Castaigne (Gabriel de).
 Castalie.
 Castalin (Diego).
 Castellini (Luc).
 Castor.
 Castor et Pollux.
 Casto (Alphonse de).
 Cataboliques.
 Catalde.
 Cotalonôs, ou Babai-
 lanas.
 Catalanée.
 Cataractomachia.
 Catelan (Laurent).
 Catharin (Ambroise).
 Catherine. *Voy. Reve-*
nants.
 Catherine (Sainte).
 V. Incombustibles.
 Catherine de Médicis.
 Catho (Angelo).
 Catillus. *Voy. Gilbert.*
 Caton le Censeur.
 Catoptromancie.
 Cattani (François).
 Cauchemar.
 Cauchon (Pierre).
 Causathan.
 Causimomancie.
 Cayet (Pierre-Victor-
 Palma).
 Caym.
 Cayol.
 Cézotte (Jacques).
 Cébus, ou Céphus.
 Cecco d'Ascoli (Fran-
 çois Stabili, dit).
- Cécile.
 Ceintures magiques.
 Celse.
 Celsius (André).
 Cenchroboles.
 Cendres.
 Cenethus.
 Céphalonomancie. V.
 Képhalonomancie.
 Ceram.
 Céranoseopie.
 Cerbere.
 Cercles magiques.
 Cercueil.
 Cerdon.
 Cérés.
 Cerf.
 Cérinthe.
 Cerne.
 Céromancie, ou Ciro-
 mancie.
 Cerveille.
 Césaire, ou Cesarius
 (Pierre).
 Césaire (saint). *Voy.*
Mirabilis liber.
 Césalpin (André).
 César (Caius Julius).
 César.
 Césara.
 Césonie.
 Ceurawats.
 Ceylan.
 Chacon (Alphonse).
 Chagran.
 Chaîne du diable.
 Chais (Pierre).
 Chalcedoine.
 Chaldéens.
 Cham.
 Chamans.
 Chambres infestées.
 Chameau.
 Chamadaï.
 Chamos.
 Chamouillard.
 Champ du rire.
 Champier (Sympho-
 rieu).
 Champignon.
 Chandelle.
 Chant du coq.
 Chaomancie.
 Chapeau venteux. V.
 Eric.
 Chapelet.
 Chapelle du damné.
 Chapuis (Gabriel).
 Char de la mort. *Voy.*
Brouette.
 Charadrius.
 Charbon d'impureté.
 Charlatans.
 Charles-Martel.
 Charlemagne.
 Charles le Chauve.
 Charles VI.
 Charles IX.
 Charles II (de Lor-
 raine).
 Charles le Téméraire.
 Charles II (d'Angle-
 terre).
 Charmes.
 Chartier (Alain).
 Chartumins.
 Chasdius.
 Chassanion (Jean de).
 Chasse.
 Chassen (Nicolas).
 Chasteté.
 Chat.
 Château du diable.
 Chat-Huant. *Voy. Hi-*
bou, Choquette, Chas-
se, Chevesche, etc.
 Chauche-Poulet. V.
 Cauchemar.
- Chaudière.
 Chaudron (Madeleine-
 Michelle).
 Chaudron du diable.
 Chauve-Souris.
 Chavigny (Jean-Aimé
 de).
 Chax. *Voy. Scôx.*
 Cheke.
 Chemens.
 Chemise de nécessité.
 Cheriourt.
 Chasney des Bois.
 Cheteb, ou Chereb
Voy. Deber.
 Cheval.
 Chevalier impérial
Voy. Espagnet.
 Chevalier de l'enfer.
 Chevalier (Guillaume).
 Chevanes (Jacques).
 Chevesche.
 Cheveux.
 Chevillément.
 Chèvres.
 Chibados.
 Chicota.
 Chicus Esculanus. V.
 Cecco d'Ascoli.
 Chien.
 Chifflet (Jean).
 Chijâ, ou Chajâ (Abra-
 ham-ben).
 Childéric I^{er}. V. Basile
 et Cristallomancie.
 Childéric III.
 Chilpéric I^{er}.
 Chimère.
 Chimie.
 Chion.
 Chiorgaur. V. Gauric.
 Chiridirellès.
 Chironomancie.
 Chodar.
 Choquet (Louis).
 Chorropique (Marie).
 Chouette.
 Chaoun.
 Choux.
 Chrisolites.
 Christophe.
 Christoval de la Gar-
 rade. V. Marissane.
 Chrysolithe.
 Chrysomallon.
 Chrysopée.
 Chrysopole.
 Chrysoprase.
 Cicéron (Marcus Tul-
 lius).
 Ciel.
 Cjerges.
 Cigogne.
 Cilano (De).
 Cimeriès.
 Cimetière.
 Cimmériens.
 Cit. u.
 Cin. *matulus, ou Cin-*
crinatus (le petit
frisé).
 Cinq.
 Cionès. *Voy. Kionès.*
 Cippus Veulius.
 Circé.
 Circoncellions.
 Cire.
 Ciruelo (Pierre).
 Citation.
 Citu.
 Civile (François de).
 Clairon (Claire-Joseph-
 Leyris de Latude).
 Clarus.
 Classyalabelas. *Voy.*
Crinolaas.
 Claude.
 Clauder (Gabriel).

Clauneck.	Corybantisme.	David.	Amédée).	Enchiridion.	<i>Voy.</i>
Clauzette.	Cosingas.	David-George.	Dorée (Catherine).	Léon III.	
Clavicules de Salomon.	Cosquinomancie.	David-Jones.	Dormants.	Energumène.	
<i>Voy.</i> Salomon.	Côte.	Deber.	Dourdaus. <i>Voy.</i> Reve-	Enfants.	
Clay (Jean).	Cou.	Decarabia. <i>Voy.</i> Ca-	nants.	Enfants du diable.	
Clédonismancie.	Couches.	rabia.	Dourlet (Simone).	<i>Voy.</i> Cambions.	
Clef d'or.	Coucou.	Décus (Publius).	Douze.	Enfers.	
Cleidomancie, ou Clei-	Coucoulampons.	Decremps.	Drac. <i>Voy.</i> Ogres.	Engastrimisme.	
donomancie.	Coudrier.	Dedschail.	<i>Draconites</i> , ou <i>Dra-</i>	Engastrimithes, ou	
Cléonice.	Couleurs.	Déiphobe.	conia.	Engastrimandres.	
Cléopâtre.	Coupe.	Déjections.	Dragon.	Engelbrecht (Jean).	
Cléromancie.	Coups.	Delancre (Pierre).	Dragon rouge.	Enigme.	
Clèves.	Cour infernale	Delangle (Louis).	Drames.	Enlèvement.	
Climatérique. <i>Voy.</i>	Courils.	Delrio (Martin-An-	Drapé.	Enoch. <i>Voy.</i> Hénoch	
Année.	Couronne nuptiale.	toine.)	Driff.	Ensorcellement.	
Clistheret.	Courroie de soulier.	Déluge. <i>Voy.</i> Is.	Drolles.	Enterrés-Vivants.	
Cloches.	Courtinière.	Démocrate.	Druides.	Enthousiastes.	
Cloffe.	Courtisane.	Démon barbu. <i>Voy.</i>	Drusus.	Envoûtement.	
Clotho.	Craca.	Barbu.	Dryden (Jean).	Eon de l'Etoile.	
Clou.	Crachat.	Démoniaques. <i>Voy.</i>	Dualisme.	Eons.	
Clovis.	Crachat de la lune.	Possédés.	Duende.	Epaule de mouton.	
Cobales.	Crampe.	Démonocratie.	Duergars.	Ephiatte, ou Hyphial	
Coboli.	Cranologie. <i>Voy.</i> Phré-	Démonographie.	Dufay (De Cisternay).	tes, Ephélès.	
Cocconas. <i>V.</i> Alexandre	nologie.	Démonolatrie.	Duffus.	Epicure.	
de Paphlagonie.	Crapaud.	Démonologie.	Dulot.	Epilepsie.	
Cochon.	Crapaudine.	Démonomancie.	Dumons (Antoine).	Epreuves.	
Coclès (Barthélemy).	Crapoulet. <i>Voy.</i> Zozo.	Démonomanie.	Dupleix (Scipion).	Erceldoune.	
Cocoto.	Cratéis.	Démons.	Durandal.	Erèbe.	
Cocyte.	Crescence.	Démons blancs. <i>Voy.</i>	Durer (Albert).	Ergenna.	
Code des sorciers. <i>V.</i>	Crespit (Pierre).	Femmes blanches.	Dsigoff.	Eric au chapeau ven-	
Sorciers.	Crible.	Démons familiers.	Dysers.	teux.	
Codronchi (Baptiste).	Criériens.	Démons de midi.		Erichtho.	
Coelicoles.	Cristalomancie.	Denis Anjorand.		Eroconopes.	
Cœur.	Critomancie.	Denis le Chartreux.		Erocordacès.	
Coiffe.	Crocodiles.	Denis de Vincennes.		Eromantie.	
Coirières (Claude).	Croix.	Dents.		Erotylos.	
Colarbasce.	Croix (Epreuves de	Dérondon (David).		Erreurs populaires.	
Colas (Antide).	la). <i>Voy.</i> Epreuves.	Dersail.		Erus, ou Er.	
Coley (Henry).	Croix (Madeleine de	Desbordes.		Escalibor.	
Collanges (Gabriel de).	la).	Descartes (René).		Escamotage.	
Colléhites.	Cromeruach.	Déserts.		Eschyle.	
Colman (Jean).	Cromniomancie.	Desfontaines.		Esdras.	
Collyre.	Croque-Mitaine.	Desforges (Choudard).		Espagnet (Jean d').	
Colokynto-Pirates.	Crusembourg (Guy	Deshoulières.		Espagnol (Jean l').	
Colombes.	de).	Despilliers.		Esprits.	
Colma.	Cubomancie.	Desrués.		Esprits élémentaires.	
Colonne du diable.	Cuivre.	Destinée. <i>Voy.</i> Fata-		Esprits familiers.	
Combadoxus.	Culte.	lisme.		Esprits follets. <i>Voy.</i>	
Comédiens.	Cunégonde.	Desvignes.		Feux follets.	
Comenius (Jean-	Cupai. <i>Voy.</i> Kupay.	Deuil.		Esséniens.	
Amos).	Curdes. <i>Voy.</i> Kurdes.	Deumus, ou Deumo.		Esterelle. <i>Voy.</i> Fées	
Comètes.	Cureau de la Chambre.	Devaux.		Etang de la vie.	
Comiers (Claude).	Curma.	Devins.		Eternité.	
Compitales.	Curson. <i>Voy.</i> Pursan.	Dévoement.		Eternument.	
Comptes de l'enfer.	Curtius.	Diable.		Ethnophrones.	
Conclamation.	Cylindres.	Diable de mer.		Etna.	
Condé.	Cymbales.	Diamant.		Etoiles.	
Condormants.	Cynanthropie.	Diambiliche.		Etraphill.	
Conferentes.	Cynobalanes.	Didier.		Etreunes.	
Confucius.	Cynocéphale.	Didron.		Etteilla.	
Conjurateurs.	Cyprien.	Didyme. <i>Voy.</i> Possé-		Eubius.	
Conjuration.	Cyrano de Bergerac.	dées de Flandre.		Eucharistie.	
Conjureurs de tem-		Diémats.		Eumèces.	
pêtes.		Digby.		Eurynome.	
Constantin.		Dindarte (Marie).		Evangile de saint Jean.	
Constantin Coprony-	Dabaida.	Dindons.		Eve.	
me.	Dactylomancie.	Dinscops.		Evocations.	
Constellations.	Dadjal.	Dioclétien.		Exaël.	
Contre-charmes.	Dagobert I ^{er} .	Diocres. <i>V.</i> Chapelle		Excommunication.	
Convulsions.	Dagon.	des damnés.		Excréments.	
Copernic.	Dahut. <i>Voy.</i> Is.	Diodore de Catane.		Exorcisme.	
Coq.	Damnetus, ou Dama-	Dion de Syracuse.		Expiation.	
Corail.	chus.	Dionysio dal Borgo.		Extases.	
Corbeau.	Daniel.	Diopite.		Ezéchiël.	
Corbeau noir. <i>Voy.</i>	Danis.	Discours.			
Calice du sabbat.	Danse des esprits.	Disputes.			
Corde de pendu.	Danse des fées.	Dives.			
Cordeliers d'Orléans.	Danse des géants.	Divination.			
Coré.	Danse des morts.	Divinations.			
Corneille.	Danse du sabbat.	Dogdo, Dodo, Dodu.			
Cornélius.	Danse du soleil	<i>Voy.</i> Zoroastre.			
Cornés.	Danses épidémiques.	Doigt.			
Cornet d'Oldenbourg.	Daphnéphages.	Doigt annulaire.			
<i>Voy.</i> Oldenbourg.	Daphnomancie.	Dojartzabal.			
Correspondance avec	Dards magiques.	Domfront (Guérin de).			
l'enfer. <i>Voy.</i> Ber-	Daroudji.	Domingina-Maletana.			
biguier.	Daugis.	Domitien.			
Corsned.	Dauphin.	Doppet (François-			

Fantasmagorie.	Fourberies.	Géniane.	Grimoire.	Hermaphrodites.
Fantômes.	Fourmis.	Génies.	Grisgris.	Hermeline.
Fantôme volant.	Fous.	Génirade.	Grisou.	Hermès.
Fapisia.	Franc-Maçonnerie.	Gennadius.	Grœnjette.	Hermialites.
Faquir, ou Fakir.	Frank (Christian).	Geoffroi d'Iden.	Grossesse.	Hermione. <i>Voy. Her-</i>
Farfadets.	Frank (Sébastien).	Géomancie, ou Géo-	Grosse-Tête (Robert).	meline.
Farmer (Hugues).	Franzotius.	mance.	Guacharo.	Hermotime.
Fascination.	Frayeur.	Gerbert. <i>Voy. Syl-</i>	Guayotta.	Héron.
Fatalisme.	Frédéric-Barberousse.	vestre II.	Guecuba.	Hervilliers (Jeanne).
Faust (Jean).	Fribourg.	Géréahs.	Gueldre.	Hèse (Jean de).
Feschner (Jean).	Frisson des cheveux.	Germanicus.	Gui de chêne.	Heure. <i>Voy. Minuit.</i>
Fécondité.	Front.	Gerson (Jean - Char-	Guido.	Hibou.
Fécor. <i>V. Anarazel.</i>	Frothon.	lier de).	Guillaume.	Hiérarchie.
Fées.	Fruit défendu. <i>Voy.</i>	Gert (Berthomine de).	Guillaume de Car-	Hiéroglyphes.
Felgenbaver (Paul).	Tabac, Pomme	Gervais.	pentras.	Hiéromnemon.
Femmes.	d'Adam, Adam, etc.	Geyseric.	Guillaume le Roux.	Hiéroscope. <i>Voy. Hé-</i>
Femmes blanches.	Fruitier.	Ghilcal, ou Gilcul.	Guillaume de Paris.	patoscopie.
Fer chaud (Epreuve	Fumée.	Ghirardelli (Corneille).	Guinefort.	Hipokindo.
du).	Fumée (Martin).	Gholes.	Gullets, ou Bonasses.	Hipparchus.
Ferdinand IV (l'Ajour-	Fumigations.	Ghoulée-Béenban.	Gurme.	Hippocrate.
né).	Funérailles. <i>Voy.</i>	Giall.	Gusoy.	Hippogriffe.
Fernand (Antoine).	Deuil, Mort.	Gian-ben-Gian. <i>Voy</i>	Gustaph. <i>V. Zoroastre.</i>	Hippomane.
Ferragus.	Furcas. <i>Voy. Forcas.</i>	Génies.	Gutheyl, ou Guthyl.	Hippomancie.
Ferrier (Auger).	Furfur.	Gibel.	Guymond de la Touche.	Hippomyrmèques.
Fétiches.	Furies.	Gilbert.	Gymnosophistes.	Hippopodes.
Feu.	Fuzelly (Henri).	Gilo. <i>Voy. Gello.</i>	Gyromancie.	Hirigoyen.
Feu de la Saint-Jean.		Gimi, ou Gimio.		Hirondelles.
Feu grégeois.	G	Ginguérers.	H	Histoire.
Feu Saint-Elme, ou		Ginnes.		Hoeque.
Feu Saint-Germain,	Gaap. <i>Voy. Tap.</i>	Giunistan.	Haagenti.	Hodeken. <i>Voy. Hec-</i>
ou Feu Saint-An-	Gaffarel (Jacques).	Ginnungagap.	Habondia.	dekin et Diable.
selme.	Gailan.	Gioerninca-Vedur.	Haborym.	Hoffmann.
Feux follets.	Gaillard. <i>V. Coirières.</i>	Giourtasch.	Maceldama, ou Ha-	Holda.
Fèves.	Gaius.	Girard (Jean-Baptiste).	keldama.	Holger-Dansvre.
Fiard.	Galachide, ou Gara-	Girtanner.	Hakelberg.	Hollandais errant.
Ficino (Marsile).	chide.	Gitanos.	Haleine.	Hollère.
Fidélité.	Galanta.	Giwon.	Hallucination.	Holzhauser (Barthé-
Fien (Thomas).	Galien.	Granville.	Halphas.	lemy).
Fientes.	Galigai (Léonora).	Glaphyra.	Haltias.	Hommes.
Fièvre.	Galilée.	Glasialabolas. <i>Voy.</i>	Hanieln. <i>Voy. Magi-</i>	Homme noir.
Figures du diable.	Gamahé, ou Camaieu.	Caacrinolaas	ciens.	Homme rouge.
Fil de la Vierge.	Gamoulis.	Glocester.	Hamlet.	Hongrois. <i>Voy. Ogres</i>
Fin du monde.	Gamygyn.	Glubbudrib.	Handel.	Honorius. <i>Voy. Gri-</i>
Finnes.	Gandillon (Pierre).	Gnomes.	Hanneton.	moire.
Finskgalden.	Gandreid.	Gnostiques.	Hannon.	Horey.
Fioravanti (Léonard).	Ganga-Gramma.	Goap.	Haquin.	Horoscopes.
Fiorina. <i>Voy. Florine.</i>	Ganguy (Simone).	Gobbino. <i>Voy. Ima-</i>	Haridi.	Hortilopits (Jeanne).
Flaga.	Ganna.	gination	Haro.	Hôtels de ville.
Flambeaux.	Gantière.	Gobelins.	Harold.	Houille.
Flamel (Nicolas).	Garde des troupeaux.	Gobes.	Harpe.	Houmani.
Flaque (Louis-Eu-	<i>Voy. Troupeaux.</i>	Godeslas.	Harppe.	Houris.
gène).	Gardemain. <i>Voy.</i>	Godwin.	Harvilliers (Jeanne).	Hubner (Etienne).
Flauros.	Glocester.	Goëthe.	Harvis.	Huet (Pierre-Daniel).
Flavia-Veneria-Bessa.	Gargantua.	Goëtie.	Hasard.	Hugon.
Flavin.	Gargouille.	Goguis.	Matton II.	Hugues.
Flaxbinder.	Garibaut (Jeanne).	Gohorry (Jacques).	Haussey (Marie de).	Hugues le Grand.
Flèches.	Garinet (Jules).	Goitres.	Hécate.	Huile bouillante.
Flins.	Garnier (Gilles).	Gomory.	Hécla.	Huile de baume.
Florent de Villiers.	Garniza. <i>Voy. Eléazar.</i>	Gonderic.	Hecdekin.	Huile de talc.
<i>Voy. Villiers.</i>	Garomancie. <i>Voy.</i>	Gonin.	Hérodiane.	Hu-Jum-Sin.
Florine.	Gastromancie.	Gontran.	Héhugaste.	Hulin.
Floron.	Garuda.	Goo.	Hékacontalithos.	Humma.
Flotilde.	Gastrocnémie.	Gorson.	Héla.	Huneric.
Flots.	Gastromancie, ou Ga-	Gouffres.	Hélène.	Huns.
Fo, ou Foé.	rosmancie.	Goul.	Hélénion.	Huppe.
Foi.	Gâteau des Rois.	Gouleho.	Helgafell.	Hugin.
Follets. <i>Voy. Feux</i>	Gâteau triangulaire	Graa.	Hélias.	Hvergelmer.
follets, Lutins, Far-	de Saint-Loup.	Grains bénits.	Héliogabale.	Hyacinthe.
fadets, etc.	Gaufridi (Louis-Jean-	Grains de blé.	Héliotrope.	Hydraoth.
Fong-Chwi.	Baptiste).	Graisse des sorciers.	Hellequin. <i>Voy. Ela.</i>	Hydromancie, ou Hy-
Fong-Onhang.	Gauric.	Gralon. <i>Voy. Is.</i>	Hénoch.	droscopie.
Fontaines.	Gauric (Luc).	Grandier (Urbain).	Henri III (de France).	Hyène.
Fontenettes (Charles)	Gauthier (Jean).	Grange du diable.	Henri III (d'Alle-	Hyméra.
Foray, ou Morax.	Gauthier. <i>V. Walter.</i>	Granson.	magne).	Hyphialtes. <i>Voy.</i>
<i>Voy. Morax.</i>	Gauthier de Bruges.	Gratarole (Guillaume).	Henri IV (d'Angle-	Ephialtes.
Forcas, Forras, ou	Gazardiel.	Gratiannie (Jeannette).	terre).	
Furcas.	Gaze (Théodore de).	Gratidia.	Henri IV (de France).	I
Force.	Gazel.	Gratoulet.	Henri le Lion.	Ialysiens.
Forêts.	Géants.	Greatrakes (Valentin).	Hépatoscopie, ou Hié-	laman.
Forge.	Geber.	Grégoire VII (Saint).	roscopie.	Ibis.
Forneus.	Gedi.	Grèle.	Héraide. <i>Voy. Herma-</i>	Iblis.
Forras. <i>Voy. Forcas.</i>	Gello, ou Gilo.	Grenier (Jean).	phrodites.	Ichneumon
Fortes-Epaules.	Géloscopie.	Grenouille.	Herbadilla.	Ichthyomancie.
Fosite.	Gématie.	Griffon.	Herbe maudite.	Ida.
Fossiles.	Gemma (Cornélius).	Grigri.	Herbe qui égare.	Idiot.
Foudre.	Génération. <i>Voy. En-</i>	Grillandus (Paul).	Herbe de coq.	Idoles.
Fougère.	fants.	Grillon.	Hérenberg (Jean-	Ifurin
Foulques.	Gengues.	Grimaldi.	Christophe).	

Ignorance.	Joachim.	Lapalud. <i>Voy. Palud.</i>	Lucifer.	Mardi.
Iles.	Job.	Lapons.	Lucifériens.	Marentakein.
Illuminés.	Jocaba. <i>Voy. Cincinnati.</i>	Lares.	Lucumoriens	Margaritomancie.
Images de cire. <i>Voy.</i>	Johnson (Samuel).	Larmes.	Ludlam.	Marguerite (de Hollande).
Envoûtement.	Joli-Bois. <i>V. Verdet.</i>	Larrivey (Pierre).	Lugubre.	Marguerite (d'Italie).
Imagination.	Jongleurs.	Larves.	Lulle (Raymond).	Mariaco de Molères.
Inc.	Jours.	Launay (Jean).	Lumière merveilleuse.	Mariage.
Immortalité.	Josué-ben-Lévi.	Laurier.	Lune.	Mariagrande (Marie).
Impair.	Judas Iscariote.	Lauthu.	Lu di.	Marigny (Enguerrand de).
Impostures.	Jugement de Dieu.	Lavater (Louis).	Lure (Guillaume).	Marionnettes.
Imprécations.	<i>Voy. Epreuves.</i>	Lavater (Jean-Gaspard).	Luridan.	Marissane.
Incendie.	Juif errant.	Lavisari.	Lusignan.	Marius.
Incombustibles.	Juifs.	Lazare.	Luther (Martin).	Marie (Thomas de).
Incrédules.	Julien l'Apostat.	Lazare (Denys).	Lutins.	Marot.
Incubes.	Jung.	Leaupartie.	Lutteurs.	Marque du diable.
Incubo.	Jupiter-Ammon.	Lebrun (Charles).	Luxembourg (François de Montmorency).	Marquis de l'enfer.
Infernaux.	Jurement.	Lebrun (Pierre).	Luxembourg (La machine de).	Marthyn, ou Bathym.
Infidélité.	K	Lécanomancie.	Lycanthropie.	Martin (Saint).
Influence des astres.	Kaaba	Léchies.	Lycan.	Martin (Marie).
Inis-Fail.	Kabotermannekens.	Lecoq.	Lycas.	Martinet.
Inquisition.	Kacher.	Lédoux (Mlle).	Lychuomancie.	Mascarades.
Insensibilité.	Kaf.	Légendes.	Lynx.	Massaliens, ou Messaliens.
Interdit.	Kaba.	Lenormand (Marie-Anne).	Lysmachie.	Mastication.
Invisibilité.	Kaidmords.	Le Normant (Martin).	Lysimaque.	Mastiphal.
Invocations.	Kaïomers.	Léon III.		Matchi-Manitou.
Io.	Kakos.	Léonard.		Matière.
Ipès, ou Ayperos.	Kalmoucks.	Léopold.		Matignon (Jacques-Goyon de).
Irlande.	Kalpa-Taron.	Lesage. <i>Voy. Luxembourg.</i>		Matzou.
Is.	Kalpa-Taron.	Lescorière (Marie).		Maupertuis. <i>Voy. Hallucination.</i>
Isaacarum.	Kamlat.	Lescot.		Maury (Jean-Siffrein).
Islandais.	Kamosch et Kemosch. <i>Voy. Chamos.</i>	Lespèce.		Mécanique.
Isle - en - Jourdain (Mainfroy de.).	Kantius le Silésien.	Léthé.		Mécasphins.
Ispareta.	Karcisi.	Lettres.		Méchant.
Israël, ou Asrafil.	Karra Kalf.	Lettres infernales.		Mochtide (Sainte).
Ithyphalle.	Katakhanès.	Leuce-Carin.		Médecine.
Iwan - Basilowitz. <i>V. Jean.</i>	Katmir. <i>V. Dormants.</i>	Leucophylles.		Médée.
Iwangis.	Kavbora.	Léviathan.		Médie.
	Kelby.	Lewis (Mathieu-Grégoire).		Meerman.
J	Kelen et Nysrock.	Lézards.		Mégalthropogénésie.
Jabamiah.	Kenne.	Libanins.		Mehdi.
Jacob. <i>Voy. Eternuement.</i>	Képhalonomancie.	Libanomancie.		Mélampus.
Jacobins de Berne. <i>Voy. Jetzer.</i>	Khumano-Goo.	Libertins.		Mélanchthon.
Jack.	Kijoun.	Licorue.		Mélancolie.
Jacques Ier.	Kiones.	Lierre.		Melchisédech.
Jade.	Kirghis.	Lievre.		Melchom.
Jakises.	Kleudde.	Lievre (Le Grand).		Melec-el-Mout.
Jamambuxes, ou Jammabos.	Kobal.	Ligature.		Mélusine.
Jamblique.	Kobold.	Lilith.		Mélye.
Jambrès et Jamnès.	Koran. <i>V. Maoridath.</i>	Lilly (William).		Menah.
Jamma-Locon.	Koughas.	Limaçons.		Ménandre.
Jarretière.	Kratim, ou Katmir.	Limbes.		Ménasseh-ben-Israel.
Jaunisse.	Kuhlmann (Quirinus).	Limyre.		Ménestrier.
Jayet d'Islande.	Kupay.	Linurgus.		Meneurs de loups.
Jean (Evangile de saint). <i>Voy. Bibliomancie.</i>	Kurdes.	Lion.		Ménippe.
Jean (magicien).	Kutuktus.	Lissi.		Menjoin. <i>Voy. Choropique.</i>
Jean (patriarche).		Litanies du sabbat.		Mensonge.
Jean XXII.	Labadie (Jean).	Lithomancie.		Méphistophélès.
Jean, ou Iwan Basilowitz.	Labour.	Lituus.		Mercati (Michel). <i>Voy. Ficino.</i>
Jean-Baptiste.	Labourant. <i>V. Pierre Labourant.</i>	Livres.		Mercier.
Jezu d'Arras.	Lac.	Lizabet.		Mercredi.
Jean d'Estampes.	Lacaille (Denyse de).	Locki.		Mercuré.
Jean de Meung.	Lachanoptères.	Lofarde.		Merle.
Jean de Milan.	Lachus.	Lokman.		Merlin.
Jean de Sicile.	Laci (Jean).	Lollard (Gauthier).		Mérovée.
Jeanne d'Arc.	Laensberg (Matthieu).	Longévit.		Merveilles.
Jeanne Dibisson.	Lafin (Jacques).	Loota.		Mesmer (Antoine).
Jeanne du Hard.	Laica.	Loray. <i>Voy. Oray.</i>		Messa-Hala. <i>Voy. Macha-Halla.</i>
Jeanne (Mère).	Lamia.	Loterie.		Messe du diable.
Jeanne Southcote. <i>V. Southcote.</i>	Lamies.	Loudun.		Messie des juifs.
Jéchiel.	Lamotte le Vayer.	Louis Ier.		Métamorphoses.
Jéhovah.	Lampadomancie.	Louis XI.		Métempsychose.
Jennès.	Lampe merveilleuse.	Louis XIV. <i>Voy. Anagrammes.</i>		Métoposcopia.
Jenoues.	Lampes perpétuelles.	Louis de Hongrie.		Meurtre.
Jérôme (Saint).	Lampou.	Louise de Savoie.		Meyer.
Jérusalem.	Lamproies.	Loup.		Michaël (Eliacim).
Jésabel.	Lancinet.	Loup-garon, ou Lycanthrope.		Michel (Mont Saint-).
Jetzer.	Landela.	Louviers (Possession de). <i>Voy. Picard.</i>		Michel (de Provence).
Jeu.	Laugeac.	Loyer (Pierre le).		Michel de Sahourpse.
Jeudi.	Langue.	Lubin.		Michel (l'Ecosais).
	Langue primitive.	Lucesme.		
	Languet.	Lucien.		
	Lanthila			

Michel Boëmius.	Nagate.	Oculomancie.	Oronte.	Perteman.
Midus.	Naglefare.	Oddon.	Orphée.	Pertinax.
Midi. <i>Voy.</i> Démon	Naguille.	Odin.	Orphéotélestes.	Peste.
de midi.	Nahama.	Odontotyranus. <i>Voy.</i>	Orthon le Farfadet.	Pet.
Migaléna.	Naius. <i>Voy.</i> Pygmée.	Serpent.	Ortie brûlante.	Petchimancie.
Milan.	Nairancie.	Odorat.	Os des morts.	Petit moude.
Millénaires.	Nakaronkir.	OEil. <i>Voy.</i> Yeux.	Othon.	Petit-Pierre.
Millo.	Nambroth. <i>Voy.</i> Con-	OEnomancie.	Otis, ou Botis.	Petpayatons.
Milon.	jurations.	OEnothère.	Ouahiche.	Pérobusiens.
Mimer.	Nan.	OEnistique. <i>Voy.</i> Au-	Ouikka.	Pettimancie.
Mimi. <i>Voy.</i> Zozo.	Napoléon.	gures.	Oulon-Toyon.	Peuplier.
Mimique.	Narac.	Oès. <i>Voy.</i> Oannès.	Oupires. <i>Voy.</i> Vam-	Peur.
Mineurs (Démone).	Nastrande.	OEufs. <i>Voy.</i> Ooman-	pires.	Pharmacie.
Mingrêlie.	Nathan. <i>Voy.</i> Bouer,	cie, Garuda.	Ouran et Ouran-Soan-	Phénix.
Minoson.	à la fin.	Og.	gue (Homme eudia-	Phénomènes.
Minuit.	Naudé (Gabriel).	Ogier le Danois. V.	blé).	Philinon.
Mirabel (Honoré).	Naurause (Pierres de).	Frédéric - Barbe -	Ours.	Philosophie herméti-
<i>Mirabilis Liber.</i>	<i>Voy.</i> Fin du monde.	rousse.	Ovide.	que. <i>Voy.</i> Pierre
Miracles.	Navius (Accius).	Ogres. V. Fées, Loups	Oxyones.	philosophale.
Mirage.	Naylor (James).	garous, Omesès.	Oze.	Philotanus.
Miroir.	Naxac.	Oiarou.	P	Philtre.
Misraim.	Nebiros. V. Naberus.	Oigours. <i>Voy.</i> Ogres.	Pa (Olaüs). <i>Voy.</i>	Phlégéton.
Moensklint.	Nécromancie. <i>Voy.</i>	Oilette.	Harpe.	Phrénologie, ou Crâ-
Mog.	Anthropomancie.	Oiseaux. V. Corneille,	Pacte.	nologie.
Mogol.	Neffesoliens.	Hibou, Augures.	Pain bénit.	Phylactères.
Moine bourru.	Néga.	Okkiskik.	Pajot (Marguerite).	Phyllorhodomancie.
Moines.	Nègres.	Oldenbourg.	Palingénésie. <i>Voy.</i>	Physiognomonie.
Mois.	Nekir. <i>Voy.</i> Monkir.	Old Gentleman.	Cendres.	Piaches.
Moïse.	Nembroth.	Olive.	Palmoscopie.	Picard (Mathurin).
Mokissos.	Nemrod.	Olivier.	Palud (Madeleine de	Picatrix.
Moloch.	Nénufar.	Ologymancie. <i>Voy.</i>	Mendoz de la).	Pic de la Mirandole
Momies.	Néphelim.	Ophioneus.	Pamilus.	(Jean).
Monarchie infernale.	Nequam.	Olys.	Pan.	Pichacha.
Monde.	Nergal.	Ombre.	Pandæmonium.	Picollus.
Monkir et Nékir.	Néron.	Ombriel.	Panen.	Pie.
Monsieur de Laforêt.	Netla. <i>Voy.</i> Ortie.	Omesès.	Paneros.	Pied.
Monstres.	Netos.	Omonancie.	Paniers.	Pied fourchu.
Montagnards.	Neuf.	Omphalomancie.	Panjacartaguel.	Pierre à souhaits.
Montalembert (Adrien	Neuhaus (Femme	Omphalophysiques.	Panjangam.	<i>Voy.</i> Aselle.
de).	blanche de).	On.	Pantacles.	Pierre d'aigle.
Montan.	New-Haven.	Ondins, ou Nymphes.	Pantarbe.	Pierre du diable.
Montanay.	Nickar. <i>Voy.</i> Odin.	<i>Voy.</i> Cabale, Nym-	Paouacui.	Pierre philosophale.
Montézuma. <i>Voy.</i> Pré-	Nicolaï. <i>Voy.</i> Hallu-	phes, Nictar, etc.	Pape.	Pierre de santé.
sages.	cination.	Onéirocritique. <i>Voy.</i>	Papillon.	Pierre-de-Feu.
Mopsus.	Nid.	Songes.	Paracelse.	Pierre-Fort.
Morail.	Nidheim.	Ongles. <i>Voy.</i> Chiro-	Parchemin vierge.	Pierre d'Apone.
Morax, ou Forai.	Nigromancie.	mancie.	Pardalo.	Pierre le Brabançon.
Moreau.	Ninon de Lenclos.	Onguents. V. Graisse.	Parfums.	Pierre-Labourant.
Morel (Louise).	Nirudy.	Omonancie ou Ono-	Paris.	Pierre le Vénéérable.
Morgane.	Nisse et Nissego-	matomancie. <i>Voy.</i>	Parlements.	Pierres d'anathèmes.
Morin (Louis).	dreng. <i>Voy.</i> Diable.	Anagrammes.	Paroles magiques	Pigeons.
Morin (Simon).	Nitoès.	Ouvchomancie.	Parques.	Pij.
Mort.	Nixes. <i>Voy.</i> Nickar.	Oomanie ou Oosco-	Parthénomancie.	Pilapiens.
Mortemart.	Noals (Jeanne).	pie. <i>Voy.</i> OEufs.	Pasétès.	Pilate (Mont)
Most-Mastite. <i>Voy.</i>	Noctambule. <i>Voy.</i> Ni-	Opale.	Passalorynchites.	Pillal-Karras.
Mariage.	non.	Opalski.	Patala.	Pinet.
Motelu.	Nodier (Charles).	Ophiomancie. <i>Voy.</i>	Patiniac.	Pipi (Marie).
Mouche.	Noël (Jacques).	Serpents.	Patris (Pierre).	Piqueur.
Moult (Thomas - Jo-	Noh.	Ophionée.	Patrous.	Piripiris.
seph).	Noix.	Ophioneus. <i>Voy.</i> Olo-	Patri (Arnold).	Pison.
Mouni.	Nombre deux. <i>Voy.</i>	lygmancie.	Paul.	Pistole volante.
Mouton.	Neuf.	Ophites.	Pausanias.	Pivert.
Mouzoko.	Nono.	Ophthalmius.	Paymon.	Planètes.
Mozart.	Norues.	Ophthalmoscopie. V.	Péanite.	Platon.
Muhazimim.	Nostradamus.	Physiognomonie.	Peau.	Plats.
Muller (Jean).	Notarique.	Optimisme.	Péché.	Pline.
Mullin.	Noyés.	Or potable, Or arti-	Péché originel.	Plogojowits (Pierre).
Mummol.	Nuit des trépassés.	ficiel. V. Alchimie.	Pédasiens.	Pluies merveilleuses
Munster.	Numa Pompilius. V.	Oracles.	Pégomancie.	Pluton.
Muraille du diable.	Egérie.	Orages. <i>Voy.</i> Crié-	Pégu.	Plutus.
Murmur.	Nybbas.	riens, Tonnerre.	Pendus.	Pocel.
Musique céleste.	Nymphes. V. Ondins,	Oraison du loup.	Pénitence.	Poirier (Marguerite)
Muspelheim.	Nickar.	<i>Voy.</i> Gardes.	Penote.	Poisons.
Musucca.	Nynauld (J. de).	Oray ou Loray.	Penteman.	Polkan.
Mycale.	Nyol.	Orcavelle.	Pératoscopie.	Polycrite.
Myiagorus.	Nypho (Augustin).	Ordalie. <i>Voy.</i> Croix,	Perdrix.	Polyglossos.
Myoam.		Eau, Feu, etc.	Perez (Juan). <i>Voy.</i>	Polyphage.
Myomancie.		Oreille.	Inquisition.	Polyphème.
Myricæus.		Oresme (Guillaume).	Péridès.	Polyphidée.
Mystères.		Orias.	Péris.	Polythéisme.
		Originel (Péché).	Périthé.	Pomme d'Adam.
		<i>Voy.</i> Péché.	Perlimpinpin. <i>Voy.</i>	Pont.
		Origines. V. Monde.	Secrets merveil-	Pont du diable.
		Ornithomancie. <i>Voy.</i>	leux.	Pont de Saint-Cloud.
		Augures.	Perrier.	Popoguno.
		Orobas.	Persil (Maître). <i>Voy.</i>	Poppiet I ^{er} .
		Oromasis.	Verdelet.	Porom-Houngso.
		Oromaze. V. Arimane.		Porphyre.

Porricia.
Porta (Jean-Baptiste).
Porte.
 Porte des songes.
 Possédés.
 Possédées de Flandre.
 Postel (Guillaume).
 Pot à beurre.
 Pou d'argent.
 Poudot.
 Poule noire.
 Poulets.
 Poupart. *Voy.* Apparitions.
 Pourang.
 Pou-Sha.
 Pra-Ariaseria.
 Préadamites.
 Précy. *Voy.* Rambouillet.
 Prédiction.
 Prelati.
 Présages.
 Prescience.
 Préservatifs.
 Pressentiments.
 Pressine. *Voy.* Mélusine.
 Prestantius. *Voy.* Extases.
 Prestiges.
 Prêtres noirs.
 Prières superstitieuses.
 Prisier.
 Prodige.
 Prométhée.
 Pronostics populaires.
 Prophètes.
 Prophéties.
 Proserpine.
 Proserpines.
 Prusias, ou Busas.
 Pséphos.
 Psychomancie.
 Psylles.
 Psylotoxotes.
 Publius. *Voy.* Tête.
 Pucel.
 Pucelle d'Orléans. *Voy.* Jeanne d'Arc.
 Pucés.
 Puck.
 Punaies.
 Purgatoire.
 Purrikel.
 Pursan, ou Curson.
 Putéorites.
 Pygmées.
 Pyramides.
 Pyromancie.
 Pyrrhus.
 Pythagore.
 Pythonisse d'Endor.
 Pythons.

Q

Queiran (Isaac).
 Question. *Voy.* Insensibilité.
 Queys.
 Quintillianistes.
 Quirim.

R

Rabbats.
 Rabbins.
 Rabdomancie.
 Rachaders.
 Radcliffe (Anne).
 Ragalomancie.
 Rage.
 Raginis.
 Rahouart.
 Raiz (Gilles de Laval de).
 Raide (Marie de la).
 Raleigh (Walter).
 Rambouillet.
 Raollet (Jacques).

Rat.
 Raum.
 Red Cap.
 Regard. *Voy.* Yeux.
 Regensberg. *Voy.* Démons familiers.
 Regiomontanus. *Voy.* Muller.
 Reid (Thomas).
 Religion.
 Remmon. *Voy.* Rimmon.
 Remords.
 Rémora.
 Rémures. *Voy.* Lmures et Mânes.
 Renards.
 Réparé.
 Repas du mort.
 Résurrection.
 Retz.
 Rêve.
 Réveille-matin.
 Révélation.
 Revenants.
 Rhapsodomancie.
 Rhombus.
 Rhotomago.
 Ribadin (Jeannette).
 Ribenzal.
 Richard sans Peur.
 Richelieu.
 Rickius (Jacques).
 Rigoux. *Voy.* Bacchus.
 Rimmon.
 Rivière (Sieur de la).
 Robert.
 Robert le Diable.
 Robert.
 Robert (Le roi).
 Robin Hood.
 Roderik, ou Rodrigue.
 Rodriguez (Ignazio). *Voy.* Inquisition.
 Rois de l'enfer.
 Rois de France.
 Roitelet.
 Rolande du Vernois.
 Romans.
 Romulus.
 Ronwe.
 Rose-Croix.
 Rose de Jéricho. *Voy.* Brown.
 Rosenberg. *Voy.* Femmes blanches.
 Rosier.
 Roux.
 Rubenzahl.
 Rubis.
 Rue d'Enfer. *Voy.* Vauvert.
 Ruggieri (Cosme).
 Rugner.
 Ruues.
 Rush.
 Rymer.

S

Sabaoth.
 Sabasius.
 Sabathan.
 Sabba.
 Sabbat.
 Sabbat des juifs.
 Sabéisme.
 Sabellicus (Georges).
 Sabienus.
 Sabias.
 Sable.
 Sabnac, ou Salmac.
 Sacaras.
 Saccilaires.
 Sacrifices.
 Sadial, ou Sadiel.
 Saignement de nez.
 Sainokavara.
 Sains (Marie de).

Saint-André.
 Saint-Aubin.
 Saint-Germain (Le comte de).
 Saint-Gille.
 Sakhar.
 Sakhrat.
 Sakimouni.
 Salamandres.
 Salgues (Jean-Baptiste).
 Salière.
 Salisateurs.
 Salive.
 Salomon.
 Salutadores.
 Salvation de Rome. *Voy.* Virgile.
 Salverte (Eusèbe).
 Samaël.
 Sambèthe. *Voy.* Sibylles.
 Samuel.
 Sanave.
 Sanche.
 Sang.
 Santabarenius.
 Saphis.
 Sapondomad.
 Sarcueil.
 Saré (Marguerite).
 Sarmenius-lapis.
 Sas.
 Satan.
 Satanologie.
 Satyres.
 Saubadine de Subiette.
 Sausine.
 Saute-Buisson. *Voy.* Verdelet.
 Sauterelles.
 Sauvours d'Italie.
 Savon.
 Savonarole (Jérôme).
 Scandinaves.
 Schad-Schivaoun.
 Schadukiam.
 Schamans.
 Schertz (Ferdinand).
 Schoumnus.
 Schroter (Ulrich).
 Sciamancie.
 Sciences.
 Sciences occultes.
 Scimasar.
 Sciopodes.
 Scopélisme.
 Scorpion.
 Scotopites. *Voy.* Circoncellions.
 Scott. *Voy.* Walter-Scott.
 Scor, ou Chax.
 Scylla.
 Sebhil, ou Sebhæil.
 Secrétaire (Françoise).
 Secrets merveilleux.
 Segjin.
 Seidur.
 Seings.
 Sel.
 Sépar. *Voy.* Vépar.
 Sépulture.
 Sermons.
 Serosch.
 Serpent.
 Serpent de mer (Le grand).
 Sérug.
 Servius-Tullius.
 Séthiens, ou Séthitès.
 Séthus.
 Sévère.
 Sexe.
 Shamavédam.
 Shelo. *Voy.* Southcote.
 Shoupeitins.
 Sibylles.
 Siciidites.
 Sidéromancie.
 Sidragasum.

Siffler le vent.
 Sigéani.
 Signe de croix.
 Silènes.
 Simagorad.
 Simon le Magicien.
 Simon de Pharès.
 Simonide.
 Simorgue.
 Singes.
 Sirath.
 Sirchade.
 Sistre.
 Sittim.
 Skalda. *Voy.* Nornes.
 Smyrne.
 Socrate.
 Soleil. *Voy.* Danse du soleil.
 Soliman.
 Sommeil.
 Somnambule.
 Songes.
 Sorciers.
 Sort.
 Sortilèges. *Voy.* Sort.
 Sotray.
 Souad.
 Sougai-Toyon.
 Soulié (Frédéric).
 Souris.
 Souterrains (Démons).
 Southcote, ou Southcott (Jeanne).
 Souvignay.
 Sovas-Munusins.
 Spectres.
 Spectriana.
 Spéculaires.
 Spée.
 Sper.
 Sphinx.
 Spinello.
 Spirinx (Jean).
 Spodomancie, ou Spodonomancie.
 Spunkie.
 Spurina.
 Squelette.
 Stadius.
 Stagirus.
 Stanoska.
 Stauffenberger.
 Stéganographie, ou Sténographie.
 Steinlin (Jean).
 Sternomancie.
 Stiffel.
 Stoffer.
 Stoichéomancie.
 Stolas.
 Stolisomancie.
 Strasite.
 Stratagèmes.
 Stryges.
 Stuffle (Frédéric).
 Styx.
 Succor-Béneth.
 Succubes.
 Sucre.
 Sueur.
 Summanus.
 Supercherie.
 Superstitions.
 Sureau.
 Surtur.
 Sustrugiél.
 Sutte.
 Swedenborg (Emmanuel).
 Sycomancie.
 Sydonay. *Voy.* Asmodée.
 Sylla.
 Sylphes.
 Sylvestre II.
 Symandius.
 Sympathie.
 Syrènes.

Syrrochite.	Théurgie.	U.	Voisin (La).
Sytry, ou Bitru.	Thiers (Jean-Baptiste).	Ukobach.	Voiture du diable.
T	Thomas.	Universités occultes.	Voix.
Tabac.	Thomas (Saint).	Uphir.	Volac.
Taciturnité.	Thor.	Upiers. <i>Voy. Vampires.</i>	Volet (Marie).
Taceuins.	Thou.	Urda. <i>Voy. Nornes.</i>	Vols, ou Voust.
Taillepieu (Noël).	Thuggisme.	Urine.	Volta.
Tailletroux (Jeanne).	Thurifamie.	Urotopegnie.	Voltairé.
Taingari.	Thymiamata.	Uterpen. <i>Voy. Merlin.</i>	Voltigeur hollandais.
Talapoins.	Thyrée (Pierre).	Uteseture.	Vondel.
Talismans.	Tibalang.		Vroucolacas, ou Bronco-
Talissons.	Tibère.		laques. <i>Voy. Vampires.</i>
Talmud. <i>Voy. Thalmud.</i>	Ticho-Brahé.	V.	Vue.
Talys.	Tigre (Le grand). <i>Voy.</i>		
Tambour magique.	Lièvre.	Vaccine.	W.
Tamons.	Tintement.	Vache.	
Tanxquil.	Tiphaine.	Vade.	Wade. <i>Voy. Vade.</i>
Tanchelm, ou Tanchelin.	Tiromancie.	Vafthrudnis.	Walballa.
Taniwoz.	Titania.	Vagnotte.	Walkiries.
Tanner.	Titus.	Vaicarani.	Wall.
Tap, ou Gaap.	Toia.	Vaisseau-Fantôme. <i>Voy.</i>	Walter.
Tarentule.	Tombeaux.	Voltigeur hollandais.	Walter-Scott.
Tarni.	Tomteggobbe.	Valafar, ou Malafar.	Wattier (Pierre).
Tarots, ou Cartes tarotées.	Tondal.	Valens.	Wicléff.
Tartare.	Tonnerre.	Valentin.	Wierus (Jean).
Tartini.	Toqui (Grand).	Valentin (Basile). <i>Voy.</i>	Willis.
Tasso (Torquato).	Torngarsuk.	Basile Valentin.	Wiulmeroz (Guillaume).
Tatien.	Torquemada (Antoine de).	Valkiries.	Woden.
Taupe.	Torreblanca (Antoine de).	Vampires.	Wodenblock.
Tavides.	Torture.	Vanlund. <i>Voy. Vade.</i>	Woloty.
Taymural.	Totain.	Vapeurs.	Woodward.
Tée.	Toupan.	Vapula.	Wortigern.
Tehuptehuh.	Tour de force.	Vaucanson. <i>Voy. Mécani-</i>	Wulson de la Colombière
Tell.	Tour enchantée. <i>Voy.</i>	que.	(Marc).
Tellez (Gabriel).	Roderik.	Vaudois.	
Température.	Tour de Montpellier.	Vauvert.	X.
Tempêtes.	Tour de Wigla.	Veau d'or.	
Templiers.	Tourterelle.	Veau marin.	
Ténare.	Traditions populaires.	Veland le Forgeron. <i>Voy.</i>	Xacca.
Ténèbres.	Traire.	Vade.	Xaphan.
Tentations.	Trajan.	Velléda.	Xeirscopie.
Téphramancie.	Transmigration des âmes.	Vendredi.	Xerxès.
Tératoscopie.	Trasulle.	Veneur.	Xezbethi.
Terragon.	Trèfle à quatre feuilles.	Ventriloques.	Xitragupten.
Terre.	Trégitourie.	Vents.	Xylomancie.
Terrestres, ou Souter-	Treize.	Vépar, ou Sépar.	Y.
rains.	Tremblements de terre.	Vér du Gange. <i>Voy. Ser-</i>	
Terreurs paniques.	Trembleurs.	pent.	
Terrier.	Trésors.	Vérandi. <i>Voy. Nornes.</i>	Yaga-Baba.
Tervagant.	Tribunal secret.	Verdelet.	Yan-Gant-y-Tan.
Tervilles.	Tri thème (Jean).	Verdun (Michel).	Yen-Vang.
Tespésion.	Trois.	Verge.	Yeux.
Tête.	Trois-Echelles.	Verre d'eau.	Yffrote.
Tête de Bophomet.	Trois-Rieux. <i>Voy. Macro-</i>	Verrues.	Youf (Marie-Anne).
Tête de mort.	dor.	Vers.	Z.
Tête de saint Jean.	Troldman.	Vert-Joli. <i>Voy. Verdelet.</i>	
Têtes de serpent.	Trollen.	Verveine.	
Tetragrammaton.	Tronc d'arbre.	Vespasien.	Zabulon.
Teusarpoulier.	Trophonius. <i>Voy. Songes.</i>	Vesta.	Zacoum.
Teutates.	Trou du château de Car-	Vêtements des morts.	Zaebos.
Thakie.	noët.	Vétin.	Zagam.
Thalmud.	Troupe furieuse.	Veau-Pacha.	Zahuris, ou Zahories.
Thamuz.	Troupeaux.	Viamam.	Zairagie (Zairagiah).
Théagènes. <i>Voy. Oracles.</i>	Trows.	Vidal de la Porte.	Zapan.
Théanthis.	Truie.	Vid-Blain.	Zariatnatmik.
Thème céleste.	Tschouwashes.	Vieille.	Zazarraguan.
Themura.	Tullie.	Villain (L'abbé).	Zédéchias.
Théoclimène.	Turlupins.	Villars (L'abbé de).	Zernebooch.
Théodat. <i>V. Onomancie.</i>	Turpin. <i>Voy. Charlema-</i>	Villiers (Florent de).	Zépar.
Théodoric.	gne.	Vine.	Zincalis.
Théomancie.	Tybilenus.	Vipères.	Ziton.
Theraphim.	Tycho-Brahé. <i>Voy. Ti-</i>	Virgile.	Zizis.
Thermomètre.	cho.	Virgile (L'évêque).	Zoaphité. <i>Voy. Monstres</i>
Thespésius.	Tympanites. <i>Voy. Huet.</i>	Visions.	Zodiaque.
Thessaliennes.	Tympanon.	Vocératrices.	Zoroastre.
	Tyre.	Voile.	

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES APPENDICES.

TRAITÉ HISTORIQUE DES DIEUX ET DES DÉMONS DU PAGANISME, en forme de lettres, avec quelques remarques critiques sur le système de M. Bekker; par Benjamin BINET. Col. 905-906
 Préface. Ibid.
 LETTRE I^{re}. Remarques générales sur le système

de M. Bekker, et particulièrement sur ce qu'il nous impute de faire du diable un dieu. Plan de l'ouvrage.

LETTRE II. Grossièreté du paganisme vulgaire. Degrés de l'idolâtrie. L'idée naturelle de Dieu, quelque corrompue qu'elle ait été chez les païens, a pu

les conduire à sa connaissance. Sentiments des principaux philosophes sur l'existence et les propriétés de Dieu. Ils se sont moqués de la pluralité des dieux. Comment l'idolâtrie s'est établie et affermie. Raisons pour lesquelles les savants n'ont pas abusé les peuples. Ce que les philosophes ont entendu par leurs dieux.

LETTRE III. Étymologies du mot *démon*. Quel était le démon de Socrate. Différentes significations des mots *δαίμων*, *δαίμονιον*, *δαίμονες*. Sentiment des docteurs juifs, de quelques Pères de l'Eglise et des philosophes sur la nature des démons. Les païens ont conçu les démons comme des natures moyennes entre Dieu et les hommes. Leur sentiment sur les opérations et les emplois des démons. Considération sur le bon et sur le mauvais principe. Le nom de démon en général pris en mauvaise part. Les païens ont mis une grande différence entre leurs dieux et leurs démons. Magie odieuse chez les païens. Vénération qu'ils ont eue pour les diverses espèces de divination. Examen de leurs oracles.

LETTRE IV. Les païens n'ont pas absolument nié, mais seulement examiné les opérations des démons. M. Bekker ne peut rien conclure des faits dont il a grossi son ouvrage. On avance que les païens ont formé plusieurs de leurs dieux sur l'histoire sacrée des patriarches. Cela se prouve par la conformité que l'on trouve entre Noé, Cham, Sem et Ja-het, et Saturne, Jupiter, Neptune et Pluton. Quel effet les miracles de Dieu en Egypte produisirent sur les Egyptiens. Conformité de Tiphon avec Moïse. Les païens ont connu les histoires de l'Ancien Testament. Tels ont été les Egyptiens, les Chaldéens et les Phéniciens; les Grecs, qui n'ont écrit que quelques siècles après Moïse. Par la dispersion des Chananéens et des dix tribus, les païens ont eu quelque connaissance de l'histoire des livres saints. Traduction des livres saints de Moïse en grec avant celle des Septante. Conformité d'Hercule avec Josué. Rites judaïques observés parmi les païens. Ça été par les mêmes voies qu'ils ont connu les anges et les démons. Observations sur le culte des serpents. Si l'Ancien Testament enseigne l'existence des démons, il enseigne aussi leurs opérations.

LETTRE V. Si le sentiment des opérations des démons tire son origine des fables du Targum et des rabbins. Si le terme de *Satan* a signifié originairement autre chose que ce qu'on entend aujourd'hui par ce mot. Examen d'un passage de M. Bekker, où il prétend que l'opinion des opérations des démons est descendue par degrés des Babyloniens aux chrétiens. Absurdités et contradictions dans ce passage conféré avec d'autres. Que les philosophes païens n'ont pu avoir inventé la doctrine des opérations des démons. Observations sur ce principe que l'Ecriture parle selon l'opinion du vulgaire, si on peut s'exprimer ainsi. Que Jésus-Christ et ses apôtres auraient confirmé l'erreur en s'exprimant avec le vulgaire.

LETTRE VI. Si tous les peuples ont cru des démons, quelque faibles que soient leurs opinions, l'on en conclut leurs opérations. Réflexions sur la manière dont M. Bekker explique ce que les voyageurs nous rapportent des opérations des démons sur les peuples barbares qui ont été inconnus à notre hémisphère. On examine le chap. 24 de son premier livre. Il tâche d'y changer l'état de la question. On rétorque contre M. Bekker ce qu'il dit des Pères de l'Eglise.

RÉPONSE A L'HISTOIRE DES ORACLES de M. de Fontenelle, dans laquelle on réfute le système de M. Van-Dale sur les auteurs des oracles du paganisme, sur la cause et le temps de leur silence, et on l'on établit le sentiment des Pères de l'Eglise sur le même sujet.

Préface.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. Raisons qui ont dû détourner l'auteur de l'*Histoire des oracles* d'adopter le système de M. Van-Dale. Division de son ouvrage et ce qu'il prétend y établir.

CHAP. II. État de la question. Préjugés en faveur du sentiment commun. Les Pères de l'Eglise accusés injustement d'être peu exacts dans leurs raisonnements. On leur suppose de mauvaises raisons qu'ils n'ont point avancées.

CHAP. III. Première raison supposée aux anciens chrétiens : les histoires surprenantes touchant les

démons et les oracles. Méprise de l'auteur au sujet des îles Echinades dont parle Plutarque. Les anciens chrétiens n'ont pu fonder leur sentiment sur les histoires rapportées par Cédrenus, Suidas et Nicéphore.

CHAP. IV. Eusèbe n'a cité l'histoire de la mort du grand Pan que pour prouver, de l'aveu des païens mêmes, la cessation de leurs oracles. Qu'elle soit vraie ou fausse, Eusèbe a eu raison de la citer.

CHAP. V. Des trois oracles que l'on dit qu'Eusèbe a tirés de Porphyre, on n'en trouve qu'un dans ses ouvrages, cité à même fin que l'histoire du grand Pan. Eusèbe a eu d'autres raisons que celles qu'on lui attribue pour croire les démons auteurs des oracles.

CHAP. VI. Fausseté des conjectures produites par l'historien pour rendre suspect le livre de Porphyre de la Philosophie des oracles. Dessein de ce livre de Porphyre et les oracles qu'il y traite. Pourquoi il en attribue la cause au défaut des exhalaisons.

CHAP. VII. Les anciens fidèles accusés d'avoir supposé des livres en faveur de la religion. Réfutation de cette accusation injuste. Les Pères de l'Eglise étaient zélés contre les suppositions, et habiles à les reconnaître. Le livre de la Philosophie par les oracles est incontestablement de Porphyre.

CHAP. VIII. On examine si Porphyre a rapporté des oracles sur la résurrection et sur l'ascension de Jésus-Christ. Réfutation de cette imagination ridicule. Sentiment de saint Augustin sur ce sujet, bien différent de celui de M. de Fontenelle.

CHAP. IX. Nouvelles conjectures de M. de Fontenelle sur le livre et les oracles de Porphyre. Réfutation de toutes ces vaines conjectures.

CHAP. X. Seconde raison supposée aux anciens chrétiens : la convenance de leur opinion avec le système du christianisme. Réfutation de cette mauvaise raison. Les Pères de l'Eglise étaient incapables de soutenir un sentiment qu'ils eussent jugé faux, et très-capables d'entrer dans les discussions les plus difficiles. Le renversement du culte des démons, de l'idolâtrie et des oracles, est véritablement l'ouvrage du Sauveur du monde.

CHAP. XI. Du prétendu silence de l'Ecriture sur les mauvais démons qui présidaient aux oracles. Quand il serait vrai, la tradition constante de l'Eglise devrait suffire pour nous convaincre de cette vérité. L'Ecriture nous conduit naturellement à la croire. Faux prophètes d'Achab inspirés par le démon, comme ceux qui rendaient les oracles chez les païens. Oracle dans toutes les formes rapporté par l'Ecriture et attribué au démon.

CHAP. XII. Réfutation d'une erreur ridicule fausement attribuée aux Pères de l'Eglise. Les démons n'ont point rendu leurs oracles par des statues, mais par les prêtres des idoles dont ils s'emparaient. Les saints Pères n'ont jamais été dans une autre pensée. Ils ont toujours mis une grande différence entre les idoles et les prêtres des idoles. Les démons ne connaissent point l'avenir. Le paganisme n'a pu être en aucune manière une erreur involontaire et excusable.

CHAP. XIII. Troisième raison supposée aux anciens chrétiens : la convenance de leur opinion avec la philosophie de Platon. L'historien avance que presque tous les anciens chrétiens savants ont été platoniciens. Réfutation des idées étranges qu'il débite sur ce sujet. Les anciens chrétiens et les Pères de l'Eglise ont réfuté fortement les erreurs de Platon, bien loin d'embrasser sa secte.

CHAP. XIV. Ce que les Pères ont pensé de Platon par rapport aux autres philosophes païens. Il y a eu des hérétiques qui se sont égarés en suivant ce philosophe, mais il ne s'agit pas ici de ce que les hérétiques ont cru sur les oracles. M. de Fontenelle ne peut point justifier ses expressions outrées sur ce sujet par l'exemple de quelques auteurs célèbres : ce qu'il doit faire s'il entreprend de les soutenir. C'est en vain qu'il réfute le sentiment de Platon sur les démons, puisque ce n'est pas de Platon que les anciens chrétiens ont appris l'existence des démons.

CHAP. XV. Première raison véritable qui a persuadé les anciens chrétiens : l'autorité de l'Ecriture sainte, qui assure que toutes les divinités du paganisme étaient des démons. Les oracles ont toujours été accompagnés de la magie, dont les démons sont les auteurs.

CHAP. XVI. Conformité des oracles des gentils avec ceux que les Juifs idolâtres consultaient, et que l'Écriture nous apprend avoir été rendus par les démons. Les prêtres qui rendaient les oracles étaient parfaitement semblables aux pythonisses dont il est parlé dans l'Écriture. Egarement de M. Van-Dale, qui ne reconnaît point de démons dans l'Ancien Testament. Sentiment de Vossius sur ceux qui ne reconnaissent que de la fourberie dans tout ce que l'on rapporte des opérations du démon.

CHAP. XVII. Seconde raison évidente qui confirmait les anciens chrétiens dans leur sentiment sur les oracles : c'est qu'ils en chassaient les démons avec une autorité surprenante. Autorité de Tertulien sur ce sujet. On ne voit pas ce que M. de Fontenelle peut y répondre. Passages de Lactance, de saint Cyprien, de Minotius Félix et de saint Athanase, qui assure que le signe de la croix imposait silence aux oracles, et qui provoque les païens à en faire l'expérience.

CHAP. XVIII. Exemples du pouvoir des chrétiens sur les démons auteurs des oracles. Les païens mêmes ont été obligés de le reconnaître. Réfutation de ce que l'auteur de la *République des Lettres* propose pour expliquer le passage de saint Athanase. La présence d'un seul chrétien inconnu rendait les oracles muets et confondait les aruspices.

CHAP. XIX. Troisième raison qui persuadait les anciens chrétiens que les oracles venaient du démon : c'est qu'ils portaient à toutes sortes de crimes, d'impies et d'abominations détestables. Ce sont les oracles qui ont commandé les sacrifices où l'on immolait des hommes. Ces sacrifices n'ont pu être commandés que par des démons ou des hommes possédés du démon.

CHAP. XX. Les mêmes oracles ont autorisé les impudicités détestables qui se commettaient dans les temples des païens, dans leurs jeux, dans leurs mystères et dans leurs fêtes. Ils ont enseigné la magie. Ils ont causé une infinité de meurtres et de guerres. Ils ont fait mettre au rang des dieux des impies et des scélérats. Ils ont introduit dans le monde le dogme de la nécessité fatale. Conclusion de cette première partie de la Réponse.

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. Dessein de cette seconde partie de la Réponse. Preuves avancées par l'auteur de l'Histoire pour établir son sentiment. Quand les philosophes païens n'auraient point cru qu'il y eût du surnaturel dans les oracles, il ne s'ensuit pas qu'ils aient cru qu'il n'y avait que de la fourberie. Les péripatéticiens n'ont point rejeté les oracles. Il n'y a eu que quelques cyniques et quelques épicuriens qui ne les aient point attribués aux dieux ; mais ils ne les ont pas attribués pour cela aux fourberies des prêtres des idoles. Méprise de l'auteur touchant un passage d'Eusèbe. Quelques païens ont pu mépriser les oracles, sans croire qu'ils ne fussent que des impostures des hommes.

CHAP. II. L'autorité du petit nombre de ceux qui, parmi les païens, ont méprisé les oracles, n'est rien en comparaison de ceux qui les ont admirés. En matière d'autorités, le plus grand nombre doit toujours l'emporter. Les incrédules sont ordinairement moins instruits des raisons de croire, que ceux qui croient ne le sont de celles qu'ils ont pour ne point croire. Raison de cette différence confirmée par l'expérience. Exemples de cette vérité tirés de l'auteur même.

CHAP. III. Les anciens chrétiens étaient instruits des raisons qui pouvaient les porter à ne point croire les démons auteurs des oracles. Raisonnement pitoyable attribué injustement à Eusèbe sur ce sujet. Pourquoi Origène et Eusèbe, quoique très-bien instruits de tout ce qui pouvait faire croire que les démons n'étaient pas les auteurs des oracles, n'ont pas laissé de le croire et de l'enseigner. Clément d'Alexandrie n'a pas été d'un sentiment différent des autres chrétiens sur le sujet des oracles.

CHAP. IV. De la facilité que l'on avait à corrompre les oracles. C'est une mauvaise preuve pour montrer que les démons n'en étaient pas les auteurs. Rien n'empêchait les faux prophètes du démon de supposer de faux oracles. Quelques prophètes de l'Ancien Testament en ont quelquefois débité de semblables, sans que l'on puisse conclure de là qu'ils n'aient pas été ordinairement inspirés de Dieu. L'auteur semble supposer que les démons ont dû

toujours rendre des oracles pleins de sagesse et de modération.

CHAP. V. Autre mauvaise raison pour prouver que les oracles n'étaient que des fourberies : les nouveaux établissements qui s'en sont faits. Il n'est point sûr qu'Ephestion, Antippos et Auguste aient rendu des oracles dans les temples qui leur ont été consacrés après leur mort. Quand ils en auraient rendu, rien n'empêche de les attribuer aux démons, comme tous les autres plus anciens. Origine des oracles, et raisons qui ont porté les démons à s'en emparer et à y établir leurs prestiges.

CHAP. VI. L'auteur de l'Histoire se fait fort de persuader les erreurs les plus grossières à des nations entières. Réfutation de cette idée. Il y a eu des oracles qui se sont établis de nouveau dans les siècles les plus éclairés, et les anciens y ont conservé toute leur autorité. Il n'est pas possible qu'ils aient pu subsister durant tant de siècles, s'il n'y avait eu que de la fourberie toute pure des prêtres des idoles : d'autant plus que ces oracles commandaient souvent les cruautés les plus atroces et les plus capables de révolter tous les hommes.

CHAP. VII. On examine les fourberies par le moyen desquelles l'auteur suppose que les prêtres des idoles séduisaient les peuples. Quelles ont été ces fourberies, selon lui. Comment il explique la manière la plus ordinaire dont les oracles se rendaient. Réfutation de cette explication. Elle n'est fondée que sur une erreur, qui est que les prêtres se cachaient dans les statues pour rendre des oracles par leur bouche. Les oracles ne se rendaient pas par les statues, mais par les prêtres des idoles, qui paraissaient transportés d'une fureur que l'on croyait divine.

CHAP. VIII. Tous les anciens païens ont reconnu la fureur pour le principe, ou au moins pour une circonstance nécessaire des oracles proprement dits. Témoignages de Platon, de Cicéron, d'Aristote, de Porphyre et de Jamblique sur ce sujet. Entreprise de l'imposteur Alexandre, sans suite comme sans exemple. Conclusion contre M. de Fontenelle, au sujet de l'erreur sur laquelle il a établi une partie de son système des fourberies des oracles.

CHAP. IX. Eclaircissements nécessaires sur quelques points particuliers avancés par l'auteur. Il suppose, sans preuve et contre ce qu'il dit ailleurs, que les païens croyaient tous que les dieux venaient manger les victimes qu'on leur immolait. Il croit que le silence auquel étaient engagés ceux qui étaient initiés aux mystères regardait aussi les oracles. Il aime mieux, sur le sujet des reliques du saint martyr Babylas, adopter les frivoles conjectures de M. Van-Dale, que suivre le sentiment de tous les historiens ecclésiastiques, et surtout de saint Jean Chrysostome.

CHAP. X. Comment M. de Fontenelle explique les oracles qui se rendaient sur des billets cachetés. Réfutation de cette explication. Exemple de Trajan qui consulte ainsi l'oracle d'Héliopolis, et qui est convaincu par là qu'il n'y avait point de fourberie humaine dans cet oracle. Autre exemple d'un gouverneur de Cilicie qui donnait dans les sentiments des épicuriens. Oracle de Claros consulté par Germanicus, et les réflexions peu solides de l'auteur sur ce que Tacite en a rapporté.

CHAP. XI. Des oracles qui se rendaient en songe. Comment ils sont expliqués par l'auteur de l'Histoire. Réfutation de l'explication qu'il en donne. Les prêtres des idoles n'ont pu par leurs artifices procurer des songes tels qu'en avaient ordinairement ceux qui venaient dormir dans les temples où ces sortes d'oracles se rendaient. Plusieurs malades ont été guéris par le moyen de ces songes. On ne doit les attribuer qu'au démon, qui peut en effet causer des songes et guérir certaines maladies, particulièrement celles qu'il a causées lui-même.

CHAP. XII. De l'ambiguïté des oracles. Elle ne prouve point ce que l'auteur prétend. Comme les démons ne connaissent point certainement l'avenir, ils ont été souvent obligés de rendre des oracles obscurs et ambigus pour cacher leur ignorance. Ils en ont néanmoins rendu quelquefois d'assez clairs, particulièrement lorsqu'ils ont prédit dans un lieu ce qu'ils avaient vu dans un autre. On ne voit pas comment M. de Fontenelle peut expliquer ces sortes d'oracles dans son système. On les lui propose pour répondre à ce qu'il demande d'Eusèbe.

CHAP. XIII. Fourberies des oracles reconnues sous

les empereurs païens. Il y a eu de l'imposture dans quelques oracles, mais elle a été découverte presque aussitôt, parce qu'il n'est pas possible que le mensonge et la fourberie se soutiennent longtemps. Les païens mêmes y ont été attentifs et en ont puni les auteurs. Les oracles n'auraient jamais subsisté aussi longtemps qu'ils ont fait s'il n'y avait eu que de la fourberie. Souvent, pour ne vouloir point croire des choses fort raisonnables, on s'engage à croire les plus déraisonnables et les plus impossibles.

CHAP. XIV. On n'a découvert les fourberies de quelques oracles que longtemps après l'établissement du christianisme. Parce qu'il y a eu quelques oracles supposés, on ne peut pas conclure que tous les autres l'aient été aussi : au contraire, les faux oracles supposent qu'il y en a eu de véritables. Passages d'Eusèbe pris à contre-sens par l'auteur de l'Histoire. Conclusion de cette seconde partie de la Réponse : On ne peut qu'attribuer aux démons les oracles du paganisme.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER. Raisons générales qui ont dû détourner l'auteur de l'Histoire d'entreprendre de ruiner le sentiment des Pères de l'Eglise touchant le temps de la cessation des oracles. Il n'a point dû s'en tenir sur ce sujet à l'autorité de M. Vandalé. Il suppose aux Pères de l'Eglise une opinion qu'ils n'ont jamais eue. Quel a été leur véritable sentiment.

CHAP. II. On montre qu'Eusèbe n'a point dit que les oracles des païens aient cessé dans le moment de la naissance de Jésus-Christ, mais seulement après la publication de son Evangile. Eusèbe prouve son sentiment par le témoignage de Porphyre. Nouvelle preuve du sentiment de cet auteur, tirée de ses livres de la Démonstration évangélique.

CHAP. III. Ce qu'ont pensé les autres Pères de l'Eglise touchant le temps du silence des oracles, et en particulier saint Athanase, Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix et Lactance, supposent, comme lui, que tous les oracles n'avaient point cessé dans le temps de la naissance de Jésus-Christ. Autre preuve tirée du même saint Athanase, qui fait voir clairement dans quel sentiment il a été sur ce sujet. Témoignages de saint Cyrille d'Alexandrie, de Théodore, de Prudence, de l'auteur des Questions et Réponses aux orthodoxes, et de saint Jérôme.

CHAP. IV. Eusèbe assigne le même temps à la cessation des oracles et à l'extinction de la coutume d'immoler des hommes, c'est-à-dire le temps de la prédication de l'Evangile. Saint Athanase joint ensemble le silence des oracles et l'extinction de l'idolâtrie et de la magie, ce qui fait voir dans quel sentiment il a été touchant le sujet dont il s'agit. Les saints Pères attribuent ordinairement ce silence au pouvoir du signe de la croix. Ils rapportent eux-mêmes des oracles rendus longtemps après la naissance de J.-C., ce qui montre évidemment qu'ils n'ont pas été dans le sentiment qu'on leur suppose.

CHAP. V. Les païens ont reconnu que leurs oracles avaient cessé après la naissance de Jésus-Christ, comme Strabon, Juvénal, Stace, Lucain, Porphyre. Témoignage de Plutarque sur ce silence, et les fausses raisons qu'il en rapporte.

CHAP. VI. Véritable cause du silence des oracles, le pouvoir de Jésus-Christ sur les démons auteurs des oracles. Avec quel empire il l'a exercé par lui-même. Comment il l'a communiqué à ses disciples et à son Eglise. Passages d'Eusèbe. Autres passages de Lactance, de Prudence, d'Origène, de Tertullien et de saint Justin.

CHAP. VII. Passage d'un ancien auteur sur le pouvoir de la croix contre les dieux des païens et leurs oracles. Autorité de saint Irénée, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Athanase. Histoire de saint Grégoire de Néocésarée touchant le pouvoir des chrétiens contre les démons. Ce pouvoir a toujours subsisté dans l'Eglise catholique, et il y subsistera toujours. Conclusions tirées de tous ces passages des Pères contre le sentiment de M. de Fontenelle.

CHAP. VIII. Ce qui a persuadé les Pères de l'Eglise du silence des oracles, et ensuite les chrétiens qui sont venus après eux. Le démon est quelquefois contraint de rendre témoignage à la vérité. Il a cou-

tume néanmoins d'y mêler le mensonge. Eusèbe injustement accusé de n'avoir point fait attention au sens d'un oracle qu'il cite. Cet oracle, bien loin de détruire son sentiment, le fait connaître et le confirme parfaitement.

CHAP. IX. Du traité de Plutarque sur le silence des oracles. On y trouve une preuve authentique de ce que les Pères de l'Eglise ont enseigné sur ce sujet. On y voit que, cent ans environ avant la naissance de Jésus-Christ, la plupart des oracles avaient déjà cessé. Il se rendait encore des oracles à Delphes du temps de Cicéron. Fausseté de la conjecture qu'apporte l'auteur de l'Histoire pour expliquer le silence des oracles. En quel état se trouvaient, du temps de Plutarque, les temples où ils étaient établis.

CHAP. X. Quelque durée que l'on puisse donner à quelques oracles, elle ne peut préjudicier au sentiment des Pères de l'Eglise sur leur silence. Les preuves sur lesquelles M. de Fontenelle appuie cette longue durée ne sont pas mieux choisies. Il ne serait pas surprenant, quand, après la cessation des oracles, on trouverait encore des auteurs qui en produiraient des réponses. Pourquoi les oracles, après avoir cessé durant quelque temps, ont pu rendre encore des réponses.

CHAP. XI. Réfutation des causes du silence des oracles, rapportées par l'auteur de l'Histoire. On ne peut pas l'attribuer aux édits des empereurs chrétiens contre l'idolâtrie. La plupart des oracles ont cessé avant l'empereur Constantin. On doit plutôt attribuer la décadence de l'idolâtrie à la cessation des oracles, que la cessation des oracles à la décadence de l'idolâtrie.

CHAP. XII. On examine ce que M. de Fontenelle avance, que, quand l'idolâtrie n'eût pas dû être abolie, les oracles néanmoins eussent pris fin. Quelles sont les raisons qu'il en apporte. Réfutation de la première, qu'il tire des fourberies et des crimes des prêtres des idoles. Réponse à la seconde, qu'il tire des railleries que quelques philosophes faisaient des oracles. Après la naissance de Jésus-Christ, les philosophes et les épicuriens mêmes ont été entêtés plus que jamais des oracles. Ils y ont ajouté, pour la plupart, la magie et les enchantements. Explication d'un passage de Plutarque, mal entendu par l'auteur de l'Histoire.

CHAP. XIII. Réfutation de la troisième raison, rapportée par M. de Fontenelle, pour expliquer la cessation des oracles. Avant la naissance de Jésus-Christ on a consulté les oracles sur des affaires d'aussi petite importance qu'après. Après cette même naissance, on les a consultés sur des affaires pour le moins aussi importantes qu'auparavant.

CHAP. XIV. Les Romains, bien loin de mépriser les oracles, y ont été fort attachés. Première preuve tirée de l'entêtement qu'ils avaient pour toute sorte de divinations, pour leurs augures, leurs auspices et leurs livres sibyllins. Il y en avait qui de toutes ces sortes de divinations n'estimaient que les oracles. Les Romains adoptaient toutes les superstitions des nations étrangères. Ils attribuaient à cette prétendue piété la prospérité de leurs armes et la gloire de leur empire. Pourquoi, de toutes les religions, il n'y a eu que la véritable qu'ils n'aient pas voulu recevoir.

CHAP. XV. Seconde preuve de l'estime que les Romains ont toujours faite des oracles : la manière dont ils en ont parlé, comme Tite-Live, Tacite, Valère-Maxime, Suétone, Plinie l'Ancien, Justin, Quinte-Curce, Pomponius Méla, etc. Cicéron parle des oracles en académicien qui réfute et soutient également le pour et le contre. Son témoignage, pour cette raison, n'est pas recevable. Il a consulté l'oracle de Delphes.

CHAP. XVI. Troisième preuve que les Romains ne méprisaient pas les oracles : c'est qu'ils en avaient un grand nombre en Italie, et qu'ils consultaient souvent ceux de la Grèce. L'Etat et les empereurs parmi les Romains n'ajoutaient pas moins foi aux oracles que les particuliers. Conclusion de cette troisième partie de la Réponse, en faveur du sentiment des saints Pères et de tous les chrétiens touchant le silence des oracles. Conclusion de tout l'ouvrage, et les motifs que l'on a eus pour l'entre-